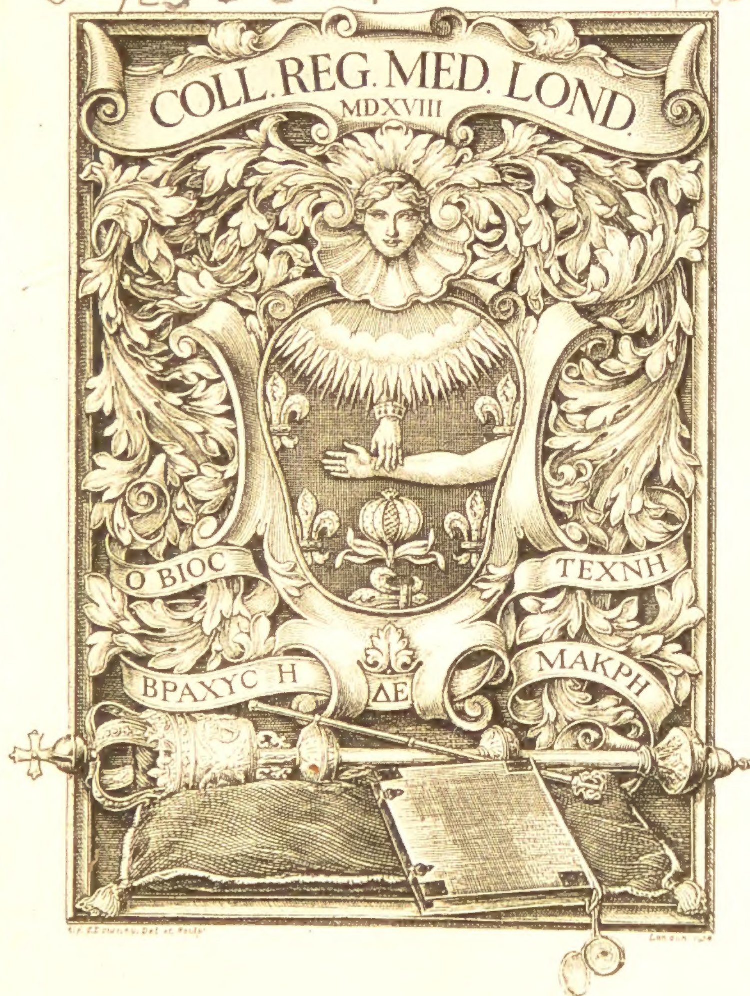

victor qui se vincit
amore, more, ore, re
Cornelius
Verheyden de Lancey
M.D.
of the
MIDDLE TEMPLE
and
GRAY'S INN


COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
Ο ΒΙΟϹ
ΤΕΧΝΗ
ΒΡΑΧΥϹ Η
ΔΕ
ΜΑΚΡΗ

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE CLASSIQUE.

NOMS DES PRINCIPAUX COLLABORATEURS.

MM.
Amar.
Amand-Guillaume.
Barbier (A.-A.).
Barbier (Louis) fils.
Beauvais (le général).
Bouillet.
Butet (Amédée de).
Calonne (P.-F. de).

MM.
Chamrobert (P. de).
Charlier (V.).
Clair.
Defauconpret (A.-J.-B.).
Descuret.
Duviquet.
Hennequin.
Lallement (Félix).

MM.
Malte-Brun.
Maurice (B.).
Nodier (Charles).
Parisot (V.).
Pichot (Amédée).
Soulice (Théodore).
Taschereau (J.).

Liste des noms compris au supplément, comme additions ou corrections, qui se rapportent à cette seconde partie.

Cornelius-Nepos.
Correa de Serra.
Corte.
Coster.
Courier.
Coxe.
Créqui.
Crillon.
Czerni-George.

Damas.
Daschkova.
Dasypodius.
David.
Davies.
Deani.
Debast.
Deflers.
Degen.
Degola.
Dejnef.
Dejoux de La Chapelle.
Deluc.
Demarne.
Démétrius.
Denys.
Déparcieux.
Derjavine.
Desaugiers.
Descroizilles.
Desenne.
Desèze.
Desfontaines de la Vallée.
Destuitzkii.
Desrues.
Dessalines.
Dessolles.
Devonshire.
Digeon.
Dimas de La Croix.
Divicon.
Dmitri.
Dolgorouki.
Dryander.
Du Barroux.
Dubost.
Dubouchet.
Ducis.
Ducq.
Dufresnoy.
Dulong de Rosnays.
Dumaniant.
Dumerbion.
Duras.
Duvivier.

Echellensis.
Efimief.
Egerton.
Erhenheim.
Elaguine.
Eléonore Tellez.
Emmet.
Ensenada.
Ersch.
Ertborn.
Essen.
Estocq.
Estourmel.
Eugène.
Europe.

Faber.
Fabre d'Olivet.
Fages.
Faipoult.
Falk.
Falletti.
Fatouville.
Fauris de St Vincent.
Faustus.
Feith.
Fernandez-Thomas.
Fite.
Flaxman.
Fontaines.
Foscolo.
Franco.
François de Neufchâteau.
Frank.
Franklin.
Fréard.
Frédéric-Auguste I et II.
Frédéric-Auguste.
Fresia.
Fresnel.
Frochot.
Fuseli.

Gail.
Gall.
Gallois.
Garasse.
Garimberto.
Gassendi.
Georget.
Geri.
Gibelin.
Gibson.
Gifford.
Giorgi.
Girardin.
Giuntino.
Giustiniani.
Givre de Richebourg.
Gnisel.
Goecking.
Golovine.
Gossec.
Grazzini.
Grèce (la).
Grégoire VII.
Grégoire IX.
Grindal.
Grumwald.
Guarnerius.
Guéroult.
Guilford.
Guillaume Ier.
Guizot (Me.)

Hastings.
Héber.
Hemmicourt.
Hemming.
Henri Ier.
Henrion de Pansey.
Hescham.
Hoffman.
Houdon.
Hugues (V).
Huschske.

Ibrahim - Manzour - Effendi.
Icétas.
Isboseth.
Ivanof.

Jansénistes.
Jean VI.
Jeanne de Nemours.
Jones.
Joseph Ier.

Kampenhausen.
Kingston.
Korf.

Lachaise.
Lachapelle (Me).
Lacharce.
Lacoste.
Lacroze.
Lallement.
Lamb.
Laubardemont.
Launay de Valery.
Lauriston.
Lebouvier Desmortiers.
Lecourt.
Ledyard.
Lefebvre-Gineau.
Leganez.
Legraverend.
Léon XII.
Lepelletier.
Liverpool.
Lomet.
Lucrèce.
Lumiarez.
Lupot.

Magallon.
Malagrida.

(La suite à la 3e partie.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE CLASSIQUE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

PORTATIF.

Ouvrage entièrement neuf,

CONTENANT, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES ARTICLES SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES, SUR LES ORDRES RELIGIEUX, LES SECTES RELIGIEUSES, LES BATAILLES MÉMORABLES, LES GRANDS ÉVÉNEMENS POLITIQUES; ET PARTICULIÈREMENT LA NÉCROLOGIE DES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES TEMPS, ET DES AUTEURS CONNUS, EN QUELQUE GENRE QUE CE SOIT, AVEC L'INDICATION DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES, DES DIFFÉRENTES ÉDITIONS ET TRADUCTIONS QUI EN ONT ÉTÉ FAITES, etc., etc.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Deuxième partie.

H — R

PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
MD CCC XXIX

H

HAAS (Jean-Mathias), en latin *Hasius*, géographe allemand, né à Augsbourg en 1684, mort à Wittemberg en 1742, est auteur de 3 ouv., d'abord publ. séparément de 1739 à 1743, puis réunis en 1750 sous le titre d'*Atlas hist.*, et pub à Nuremberg chez les Homann. — Jean-Sébastien Haas, secrét. du cabinet, archiviste et bibliothéc. du landgrave de Hesse-Cassel, né à Berne en 1641, m. en 1697, est aut. d'une méthode d'écriture en chiffres pub. sous le titre suivant : *Stéganographie nouvelle*, etc., Cassel, 1693, in-4.

HAAS (Guillaume), grav. et fond. en caract., né à Bâle en 1741, mort en 1800 à l'abbaye de St-Urbain, canton de Lucerne, a perfectionné le mode d'impression des cartes géograph. en y employant des caractères mobiles : on lui est redevable aussi des interlignes proportionn. et progressives, d'un usage fréquent dans les compositions de tableaux. Haas a suivi avec gloire la carrière du génie milit., et a fait les campagnes de la Suisse orientale sous les ordres du maréchal Masséna. On a de lui plus. *Cartes géographiques* très-estimées, et quelques écrits d'économie politique entre autres : une *Dissertation sur la disette du bois de chauffage, et des moyens de la prévenir dans le canton de Bâle par une culture mieux entendue.* Parmi les descriptions qu'il a données de ses inventions typographiques, on cite celle d'une *Nouvelle presse d'imprimerie, inventée à Bâle en* 1772, Bâle, 1790; *Nouvelle distribution des espaces et des quadrats, avec tabl. explicatifs*, ibid., 1772. — Haas (Guillaume), fils du précéd., imp. et grav., a publié une *Carte de la ligne de neutralité de la France et de la Prusse*, 1795; deux *Cartes représentant la marche des troupes françaises sous Moreau contre la Bavière, et leur retraite en* 1796, *d'après le dessin du général Reynier;* les *Cartes* de l'Italie, de la Suisse et du canton de Bâle.

HABACUC, le huitième des petits prophètes. Ni sa patrie, ni l'époque de sa vie ne sont précisément connues; on le place généralem. sous les premières années du règne de Joachim; c'est sans doute le même qui apporta des alimens à Daniel, renfermé dans la fosse aux lions. Il ne reste qu'une seule des prophéties d'Habacuc : il y peint les désordres de Jérusalem, prédit la ruine de Babylone, et intercède la Divinité pour la délivrance des Hébreux.

HABDARRAHMAN. V. Abderame et Soyouy.

HABERKORN (Pierre), théologien luthérien, né en 1604 à Butzbach en Wétéravie, m. à Giessen en 1676, a publié *Heptas disputationum antiwallenburgicarum, Syntagma disput. théol.*, 1650, 1652. 2 v. in-8; *Anti-Valerianus*, 1652, in-4, etc.

HABERT (François), poète français, né à Issoudun vers l'an 1520, s'était donné le surnom de *Banni de Lyesse*. On trouve dans la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, les *Mémoires* de Niceron, et la *Bibliothèque franç.* de Goujet, la liste de ses nombreuses productions, parmi lesquelles nous citerons seulement *ses Trois nouvelles Déesses*, etc., Paris, 1546, in-12; *le Temple de Chasteté*, ibid., 1549, in-8; *les divins Oracles de Zoroastre*, etc., ibid., 1558, in-8; une *Traduct. d'Horace*, une autre des *Metam.* et des *Elégies d'Ovide*. — Habert (Pierre), frère du préc., poète franç., m. vers 1520, est aut. du *Miroir de vertu et chemin de bien vivre*, etc. Paris, 1559, 1569, 1574 et 1587, in-16; et d'un *Traité du bien et utilité de la paix*, etc., 1568, in-8. — Habert (Isaac), fils du préc., a publ. des *Œuv. poétiques*, Paris, 1582, in-4; un autre poème en 3 liv. intitulé *les Météores*, 1585, en vers héroïq. — Habert (Susanne), sœur du précéd., célèbre par ses rares et profondes connaissances, avait étudié les langues orientales, les langues vivantes, la philosoph. et surtout la théologie. Elle avait épousé Charles Dujardin, officier du roi Henri III, et m. en 1633, religieuse des bénédictines de Ville-l'Evêque. Elle a laissé en MSs. plus. ouv. la plupart ascétiques. — Habert (Isaac), fils de Habert, auteur des *Météores*, fut docteur de Sorbonne, év. de Vabres en 1645, et m. en 1668. C'était l'un des plus ardens antagonistes des partisans de Jansenius. On connaît de lui entre autres ouv. : *Défense de la théologie des PP. grecs sur la grâce*, 1646; *Liber pontificalis græcè et latinè cum notis*, Paris, 1643, in-fol.; un grand nombre d'écrits sur et contre le *jansénisme;* et un recueil de *Poésies latines*, des *Hymnes*, des *Sylves*, etc. — Habert (Pierre), médecin de Monsieur, duc d'Orléans, a publié : *la Chasse du lièvre avec des lévriers*, 1599, in-4; *la Chasse du loup*, en vers, Paris, 1624, in-4; *des vertus et propriétés des eaux minérales d'Auteuil*, ib., 1628, in-8.

HABERT (Philippe), littérat., né à Paris vers 1605, suivit la carrière des armes par état, celle des lettres par penchant, fut l'un des prem. memb. de l'acad. franç., et m. en 1637 au siege d'Emmerick en Hainaut. On a de lui un poème int. *le Temple de la Mort*, Paris, 1637, in-8. — Habert (Germain), frère du précédent, abbé de St-Vigor de Cérisy, né à Paris en 1610, m. en 1655, ou selon d'autres en 1654, fut comme son frère memb. de l'acad. franç. dès sa fondat. On connaît de lui : *la Métamorph. des yeux de Philis en astres*, poème, Paris, 1639, in-8; des *Poésies diverses*, et une *Or. funèbre du card. de Richelieu*, etc. — Habert (Nicolas), relig bénédict. de l'abbaye de Mouzon, m. en 1638, a donné une *Chronique lat.* de cette abbaye, Charleville, 1628, in-8. — Habert (N.), relig. prémontré du 18e S., a laissé MS. un ouv. sur les *Mariages des princes francs sous la prem. et la deuxième races.*

HABERT (Louis), doct. de Sorbonne, gr. vic. de Luçon, d'Auxerre, de Verdun et enfin de Châlons-sur-Marne, né à Blois en 1635, mort en 1718, s'était montré l'un des plus opposans à la bulle *Unigenitus;* aussi fut-il exilé par Louis XIV. On a de lui : *Theologica dogmatica et moralis ad usum seminarii catalaunensis*, Lyon, 1709, 6 v. in-8, et un 7e en 1712; *Traité de la pénitence*, ou *Pratique de Verdun*, in-12, plusieurs fois réimp., etc.

HABICOT (Nicolas), médecin du 16e S., né à Paris, est aut. d'un *Traité de la peste*, peu recherché, et d'un petit écrit int. *Gigantostéologie*, à l'occasion d'une fouille faite aux env. du château de Langon en Dauphiné, où l'on avait découvert un squelette d'homme qu'on disait être celui de Teuthobocus, roi des Teutons.

HABINGTON (William), poète angl., né à Hindlip dans le comté de Worcester en 1605 d'une famille catholique, fut élevé en France, et m. en 1645. On connaît de lui (en angl.), *la Reine d'Aragon*, tragi-comédie, 1640; *Observat. sur l'hist.*, 1641, in-8; *Hist. d'Edouard IV*, 1640, in-fol.; un recueil de poésies div. sous le titre de *Castara*, nom que ce poète donnait à sa femme, Londres, 1935, in-8. — Habington (Thomas), père du précédent, né en 1560, m. en 1647, a laissé une trad. de la lettre de Guillaume Lebreton *De excidio et conquestu Britanniæ*, Londres, 1658, in-8, et des MSs. historiq. es sur le comté de Worcester. Il avait été compromis dans la fameuse conspiration des poudres. L'article Abington (Guillaume), page de ce Dictionnaire, est nul.

HABIS, un des plus anciens rois de l'Espagne, selon Justin, civilisa ce pays encore barbare, et fut le chef d'une dynastie qui régna plus. siècles.

HABYB (ALY-BEN-MOHAMMED), né dans le 9e S. de l'ère chrét. (3e de l'hégire), se disait descendant d'Aly, gendre de Mahomet. S'étant mis à la tête d'un parti, il se rendit maître de Bassorah vers l'an 256 de l'hégire, en chassa le khâlyfe Motamed, et fonda une nouv. ville à laquelle il donna le nom de Mokhtarah. Cet adroit imposteur jouissait depuis près de 15 ans du fruit de ses conquêtes lorsque Mouaffak, frère de Motamed, vint l'attaquer, défit ses troupes et le mit à mort l'an 270 de l'hégire (885 de J.-C.).

HAÇAN-BEN-ALHAÇAN (ABOU-ALY). V. ALHAZEN.

HAÇAN-BEN-SABBAH, fondat. de la secte des ismaéliens chez les Persans, entreprit de renverser le culte extérieur rendu à Dieu, et de réduire toutes les pratiques de la religion mahométane à des subtilités allégoriques. Il se disait issu d'Aly, gendre de Mahomet, par Ismaël, sa prétendue origine. Un grand courage, une force d'esprit supérieure, une audace téméraire dans l'action, lui firent jouer un grand rôle dans la Perse. Parcourant toutes les provinces le fer et la flamme à la main, massacrant ceux que son éloquence ne pouvait convaincre, il parvint, à l'aide de ses nombreuses recrues, à établir le siége d'un gouvernement qu'il se créait dans le château d'Alamont, situé dans l'Irac-adjémy, sur une montagne très-élevée, ce qui a fait donner aux chefs des ismaéliens le nom de *Vieux de la Montagne*. Plusieurs fois le sulthan donna des ordres rigoureux pour assiéger et réduire ces redoutables sectaires; mais la fermeté et l'astuce de leur chef déjouaient tous les efforts du sulthan. On voyait avec effroi de nombreux fanatiques, étourdis par un breuvage mystérieux, se répandre dans les cours voisines du château d'Alamont, frapper de mort les têtes que Haçan avait désignées. Ce breuvage était connu sous le nom de *Hachychy* ou *Hachychyna*, et par corruption de ces mots on a donné le nom de secte des *assassins* à la secte d'Ismaël. Après 35 ans d'un règne agité mais puissant, Haçan m. l'an 518 de l'hégire (1124 de J.-C.). On peut consulter sur ce personnage célèbre l'*Histoire des Ismaéliens de Perse* par M. Jourdain, insérée dans le tome IX des *Notices et extraits des MSs.*; et un *Mém* de M. Silvestre de Sacy sur l'*origine du mot Assassin*.

HAÇAN, dit *le Grand* (BUYUCK), Arabe, chef de la maison des *Ilkaniens*, parvint à une grande puissance sous Behadur-Khan; il fut nommé gouv. de l'Asie mineure pour avoir cédé sa femme à Béhadur, s'empara de Baghdâd à la m. de ce dern., et créa un nouvel empire. Haçan m. vers l'an 1356. Aveys Ier, son fils, lui succéda.

HAÇAN (KENNOUN), le dern. des princes Edrissites qui ont régné en Mauritanie, succéda à son père, tué par les Espagnols en 954. Son règne fut comme celui de ses prédécess. troublé par les invasions redoutables des Obaïdites et surtout des Ommiades espagnols; enfin il fut obligé de céder ses états à ces derniers, et le khâlyfe d'Espagne le fit amener à Cordoue. Haçan parvint à s'échapper, se réfugia en Egypte, obtint quelques troupes, à la tête desquelles il s'efforça de rentrer dans la Mauritanie; mais cette entreprise, qui réussit d'abord, lui coûta la vie. Il fut assassiné par les Espagnols en 985.

HAÇAN-KUTCHUK. V. DJOUBAN.

HACHEN-BEN-HASCHEM. V. HAKEM.

HACHETTE (JEANNE), héroïne franç., eut la plus grande part aux combats glorieux qui sauvèrent en juin 1472 la ville de Beauvais, assiégée par les Bourguignons; c'est elle qui la prem. sur la brèche à la tête d'un bataillon féminin, une hache ou *hachette* à la main, repoussa les assaillans, et arracha leur étend. déjà planté sur les remparts. Louis XIII, en récompense du dévouement des dames de Beauvais, leur fit expédier collectiv. des lettres patentes par lesquelles il ordonne que tous les ans au jour de la fête patronale de la ville, les dames précéderont les hommes dans la procession. Les historiens ne sont pas d'accord sur le véritable nom de cette héroïne: elle est désignée tantôt sous celui de *Jeanne Fouquet* ou de *Jeanne Fourquet*, tantôt sous celui de *Jeanne Lainé*, et enfin sous celui de *Fourquet* femme de *Colin Pilon*. Son surnom de Jeanne Hachette a prévalu.

HACK (FRANÇOIS), imprim. de Leyde, s'est fait un nom par les éditions sorties de ses presses. Elles portent au frontispice *Ex officinâ Hackianâ*, ce qui a été continué par ses successeurs.

HACKAERT (JEAN), peintre, paysagiste et graveur, né, à ce qu'on croit, à Amsterdam vers 1635, m. dans les dernières années du 17e S., s'est exercé dans le genre romantique, où il excellait. Ses tableaux, très-rares, sont surtout recherchés des amateurs parce que la plupart des figures qui s'y trouvent sont d'Adrien van de Velde. On cite comme ses principales compositions: l'*Entrée de la ville de Gorcum*, tableau gravé sur son dessin par Clément de Jonghe; *le Chemin; le Ruisseau; l'Arbre incliné; les Quatre arbres; le Rocher*, etc., également gravés.

HACKLUYT. V. HAKLUYT.

HACKEMBACH. V. HAGEMBACH.

HACKERT (JACQ.-PHILIPPE), peintre et grav., né en 1734 à Prentzlau dans le Brandebourg, m. vers 1795, était élève de N. B. Lesueur. On cite parmi ses compositions: *six Vues prises dans le roy. de Naples; six Vues prises en Suède; six Vues de Normandie*; des *Etudes d'arbres*, et autres sujets gravés à l'eau-forte et à la pointe.

HACKET ou HAGUET (GUILLAUME), fanatiq. anglais, parcourut l'Anglet., vers la fin du 15e S., accompagné de Henri Arthington et d'Edmond Copinger. Tous trois, se proclamant prophètes *de la miséricorde et du jugement*, annonçaient la ruine du royaume si on ne suivait pas leur nouv. dogme. Ils vinrent à Londres, et furent arrêtés: Arthington obtint sa grâce: Copinger se laissa mourir en prison, et Hacket fut pendu en 1502, appelant un miracle à son secours.

HACKET (JEAN), évêque de Lichfield et Coventry, né à Londres en 1592, m. en 1670, eut à souffrir quelques persécutions pendant la révolut. anglaise; mais Charles II le combla d'honneurs. Il cultivait la poésie et les lettres, et a publié: une comédie latine intit. *Loyola*, 1648; des *Sermons*, 1675, in-fol.; il a en outre laissé une *Vie de l'archevêque Williams*, pub. par les soins d'Ambroise Philips, 1693, in-fol., et 1700, 1 vol. in-8.

HACKI (N.), prélat polonais, abbé de Colbatz, fut grand aumônier et secrét. du roi de Pologne vers la fin du 17e S. Il avait établi dans sa maison à Varsovie une imprimerie qui lui servit à publ. un ouv. intit. *Ordo equestris imperialis angelicus, aureatus, constantinianus S. Georgii*, 1681, 1 vol. in-8. C'est l'hist. du plus ancien ordre de chevalerie, s'il est vrai, comme l'aut. l'assure, que l'emp. Constantin en fut le fondat. et le prem. grand-maître.

HACKSPAN (THÉODORE), orientaliste et théol. luthérien, profess. à Altorf, né à Weimar en 1607, m. en 1659, a laissé entre autres ouv.: *Tractatus de usu libr. rabbinicorum*, 1644, in-4; *Lucubrationes Frankfallenses*, etc., Altdorf, 1645, in-8; *Miscellaneorum sacror. lib. II*, ibid., 1660, in-4; *Observat. arabico-syriacæ in quædam loca Vet. et Nov. Testamenti*, ibid., 1662, in-4.

HACQUET (BALTAZAR), naturaliste, né dans la Bretagne en 1740, passa fort jeune dans les états d'Autriche, s'y fixa, fut successivem. profess. de chirurgie à Laybach, secrét. perpétuel de la société impériale d'agricult. et des arts, profess. d'hist. naturelle à Limbourg, et enfin memb. du conseil

des mines de Vienne ; il avait parcouru à pied toutes les parties de la monarch. autrichienne. Le sclavon et l'allem. lui étaient familiers, et plus. de ses ouv. sont écrits dans cette dernière langue. On a de lui : *Oryctographia Carniolica* ou *Géographie physiq. de la Carniole, de l'Istrie et d'une partie des pays voisins*, Leipsig, 4 vol. in-4 avec cartes et fig., 1778, 1781, 1785 et 1789; *Voy. physico-polit. dans les Alpes dinariennes, juliennes, carnienes, rhétiques et noriques fait en* 1781 *et* 1783, 4 vol. in-8 avec fig. et cartes, Leipsig, 1785, 1787 ; *Voyage dans les Alpes noriques, relatif à la physique et fait de* 1781 *à* 1786, 2 v. in-8, Nuremberg, 1791 ; *Nouveau voyage physico-politique fait en* 1788 *et* 1789 *dans les monts Carpathes daces ou septentrionaux*, 4 vol. in-8 avec fig., Nuremberg, 1790, 1791, 1794 et 1796 ; *Voyage minéralogique et botanique du mont Tesylou en Carniole, au mont Glockner en Tyrol, fait en* 1779 *et* 1781, 1 vol. in-8 avec fig., Vienne, 1784.

HADANCOURT (Jérôme), astronome, né en 1748 à Toulouse, où il m. en 1800, est auteur d'un *Mém. sur* 888 *étoiles australes invisibles en France*, conservé MS. aux archives du lycée de Toulouse.

HADDICK (André, comte de), général autrichien, né à Futak (Hongrie) en 1710, quitta l'étude des lois pour la carrière des armes, servit contre la Turquie, contre la France, et se distingua dans la guerre de sept ans; il fut nommé feld-maréchal-lieut., contribua à la défaite du roi de Prusse près de Goerlitz, entra par surprise dans Berlin, s'empara de Pirna et de la forteresse de Sonnenstein, fut fait général de cavalerie, et obtint ensuite le gouvernement de la Transylvanie et de la Galicie; enfin élevé à la dignité de feld-maréchal, il présida le conseil de guerre à Vienne, commanda en 1789 l'armée autrichienne dans la guerre avec les Turks, et m. le 12 mars 1790.

HADDON (Walter), jurisconsulte angl., né dans le comté de Buckingham en 1516, fut présid. du collége de la Madeleine d'Oxford, se montra dévoué à la cause des réformat. sous le règne d'Edouard VI, vécut dans une obscurité salutaire sous celui de Marie, et reparut aussitôt qu'Elisabeth eut pris les rênes du gouvernem. Il fit en 1566 partie de la commission qui fut chargée, à Bruges, de renouer les traités de commerce avec les Pays-Bas, et m. en 1572. On connaît de lui : une *traduct. lat.* faite avec John Cheke, du *Code ecclésiastiq.* sous le titre de *Reformat. legum ecclesiastic.*, 1571, in-4 ; *Lucubrationes* (ou recueil de ses diff. écrits), 1567, in-4 ; *Poemata*, 1576, etc.

HADJY-KHALFA (Khalifah), savant turk, connu aussi sous le nom de *Katib-Tchélebi*, ou enfin *Moustafa, fils d'Abdallah*, né à Constantinople, où il m. en septem. 1658, fut prem. secrét. et grand trésor. du sulthan Amurath IV, et composa plus. ouv. parmi lesquels on cite : *Découverte des pensées touchant les livres et les genres* : c'est une volumineuse biographie et bibliographie orientale ; il en existe un MS. à la biblioth. roy. sous les nos 733 et 875 ; on en possède une traduction française, par Pétis de La Croix, MS. ; *Tables chronologiques* (en turk) *depuis la création d'Adam jusqu'en* 1640, Constantinople, 1733, in-fol. : elles ont été trad. en latin par Koehler, en ital. par J. R. Carli, Venise, 1697, et en français par Galland, qui en a donné un abrégé; *Géographie*, en arabe, Constantinople, 1732, trad. en turk par Ibrahim-Effendi : il en existe une trad. franç. MS. à la bibliothèque royale ; *Hist. des guerres maritimes des Othomans*, ibid., 1728 ; une *Hist. de Constantinople* ; une *Histoire générale depuis la création jusqu'en l'an* 1065 *de l'hég.* (1654 de J.-C.), et d'autres ouv. non imp. dont Toderini donne la liste dans sa *Littérature des Turks*, t. III, p. 30 de la trad. franç.

HADLEY (sir John), astronome angl. du 18e S., est inventeur d'un instrument à l'aide duquel on peut observer les astres en mer, et mesurer des angles malgré le roulis du vaisseau. Cet instrument est connu sous le nom de *Octant* ou *quartier de réflexion*. Hadley a publié dans les *Transactions philosophiques* les Mém. suiv. : *Descrip. d'un nouvel instrum. pour mesurer les angles*, 1731 ; *Observ. faites à bord du Chatam en* 1732 ; *Description d'un niveau à l'esprit de vin fixé à 1/4 de cercle*, 1733 ; *Traité sur la cause des vents alisés*, 1735, etc.

HADORPH (Jean), antiquaire suédois, né à Haddorp en 1630, m. en 1693, a pub. un *Catalog. des livres relatifs aux antiq. de Suède*, etc., Stockholm, 1670, in-fol., et des descrip. de monum. et d'inscrip., etc.

HADRIEN. V. Adriani et Adrien.

HADWIDE, HADWIGE ou AVOIE. V. Hedwige.

HADOT (Marie-Adélaïde RICHARD, veuve BARTHELEMY), institutrice et auteur, née vers 1769, m. à Paris en 1821, a pub. une foule de romans médiocres, de mélodrames et quelques livres d'éducation. M. Mahul, dans le tome 2 de son *Annuaire nécrolog.*, en a recueilli les titres au nombre de 38, sans compter ses productions alors inédites. Nous citerons entre autres : *l'Homme mystérieux*, mélodr. en 3 actes, 1806, in-8 ; *Clotilde de Hapsbourg*, etc., roman, Paris, 1810, 1817, 4 vol. in-12; *Stanislas Zamosky*, ou *les illustres Polonais*, ibid., 1810, 1818, 4 vol. in-12; *les Mines de Mazzara*, etc., ibid., 1820, 4 vol. in-12, 3e édit. ; *Anne de Russie et Catherine d'Autriche*, etc., ibid., 1813, 1819, 3 vol. in-12; *Jacques Ier, roi d'Ecosse*, etc., 1814, 1819, 4 vol. in-12; *les Novices du monastère de Prémol*, etc., ibid., 1814, 1820; 4 vol. in-12; *la Vierge de l'Indostan*, etc. ibid., 1816, 1821, 4 vol. in-12 ; *les deux Walladomir*, mélodrame en 3 actes (avec M. Victor Ducange), ibid., 1816, in-8 ; *Mademoiselle de Montdidier*, ou *la Cour de Louis XI*, ibid., 1821, 5 vol. in-12 ; *les Brigands anglais*, etc., ibid., 1821, 4 vol. in-12, ouv. posthume, etc.

HADY (Mouça), 4e khâlyfe de la maison des Abassides, monta sur le trône en l'an 169 de l'hég, (786 de J.-C.), et fut empoisonné l'année suiv. par les ordres de sa mère Khaizeran, qui s'aperçut de la jalousie qu'Hady nourrissait contre son frère Haroun, bien plus apte à régner que lui.

HAEBERLIN (Franç.-Dominique), jurisconsulte allem., né à Grimmelfingen en 1720, s'adonna à l'étude du droit et de l'histoire, professa dans diverses universités d'Allem., et mourut en 1787, conseiller intime de justice, et bibliothécaire de l'université de Helmstaedt. Parmi les nomb. ouv. d'hist. et de droit public qu'a laissés ce savant, on distingue : *de Austrægis generatim nec non de jure Austrægarum S. R. I. liberæ civitat. Ulmanæ speciatim*, Helmstaedt, 1759, in-4 ; *de Privilegio electionis fori augustæ domûs Brunsvico-Luneburg.*, ibid., 1760, in-4 ; *Extrait de l'hist. univers.* Halle, 1767-73, 12 vol. in-8; *Hist. moderne de l'empire d'Allem.* (en allem.), etc., ibid, 1775-91, 21 vol. in-8 ; un *Recueil de mém. sur différens sujets relatifs à l'hist. et au droit pub. de l'empire germanique*, Helmstaedt, 1775-78, 4 part. in-8. — Haeberlin (Jean-Frédéric), fils du précéd., né à Helmstaedt en 1753, m. en 1790, a professé le droit pub. avec distinction, et a publié plusieurs mém. sur cette matière.

HAECX (David), camérier d'Urbain VIII, né à Anvers en 1595, m. à Rome en 1659, a pub. un *Dictionarium malaïco-latinum et latino-malaïcum*, Rome, 1631, in-4, trad. en hollandais, Batavia, 1707.

HAEFTEN (Jacques van), abbé d'Affliguem, né à Utrecht en 1588, m. en 1648, a laissé divers ouv. ascétiques, parmi lesquels on cite : *Disquisit. monasticæ*, Anvers, 1643, in-fol. ; *Venatio sacra ; sive de arte quærendi Deum, lib. XII*, ib., 1650,

in-fol.; *Via regia sanctæ crucis*; *Méditations pour tous les jours de l'année*, 6 liv., 1634, etc.

HAEMMERLEIN. V. Malleolus et Kempis.

HAEN (Antoine de), célèbre médec., élève de Boerhaave, né à La Haye en 1704, fut appelé à Vienne en 1754 pour y faire un cours de clinique, devint prof. de médec. pratique, puis prem. médec. de la reine Marie-Thérèse, et m. en 1776. Il a composé un gr. nomb. d'ouv. parmi lesq. il suffira de citer: *Histor. anatomico-medica morbi incurabilis medicos passim fallentis*, La Haye, 1744, in-8; *de Colicá pictonum*, ibid., 1745, in-8; *Ratio medendi in nosocomio practico*, Vienne, de 1757 à 1774, réimp. plus. fois depuis; *Magiæ examen*, *magiæ liber*, Vienne, 1774; *de Miraculis*, 1775, 1776, et Paris, 1777 et 1778. Ses œuvres complètes ont été pub., Paris, Didot, 1761 à 1774, 11 vol. in-8.

HAENDEL (George-Frédéric), célèbre compositeur de musique, surnommé en Italie *il Sassone*, né à Halle (Saxe) en 1684, fit, dès sa plus tendre jeunesse, des progrès surprenans dans l'art musical. A l'âge de dix ans il avait composé une suite de sonates qui sont aujourd'hui dans le cabinet du roi d'Angleterre. Après avoir enseigné quelq. temps la musique à Hambourg avec succès, et composé déjà 3 opéras, le jeune Haendel entreprit le voyage d'Italie, y composa de nouv. opéras, et revint en Allemagne, où il fut nommé maître de chapelle de l'électeur de Hanovre. Il passa ensuite en Angleterre, ne cessa point d'y travailler pour le théâtre, et m. en 1759, étant aveugle depuis 8 ans. Haendel est le musicien le plus estimé par la nation angl., qui le regarde comme naturalisé chez elle. Ce sont surtout ses *Oratorio* qui ont fondé sa réputation. Ils sont tous sur des paroles anglaises. La collection des *œuvres* d'Haendel a été publiée par souscript. à Londres en 1786. On compte jusqu'à 11 *Vies* ou *Notices biographiques* de ce grand musicien; mais la meilleure est celle que Eschenburg a insérée dans sa traduct. allem. de l'*Histoire* de Burney. On y trouve la gravure du monument érigé en l'honneur de Haendel dans l'église de Westminster.

HAER (Florent van der), chanoine de St-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, m. en 1634, a publié: *de Initiis tumultuum belgicorum*, Louvain, 1587, in-12; *Antiquitatum liturgicarum arcana*, Douay, 1605, in-8; *les Chastelains de Lille...*, *les Comtes anciens de Flandre*, *et Description de l'ancien état de la ville de Lille*, etc., Lille, 1611.

HAER (Ter). V. Harius.

HAFFNER (Henri), peintre, né à Bologne en 1640, m. en 1702, exécuta les *ornemens* de l'église du St-Esprit à Savone, et ceux du palais de Brignole à Gênes. Il entendait bien la perspective. — Haffner (Antoine), frère du précéd., né à Bologne, m. en 1732, excella dans les peintures à fresque. En 1704, il avait embrassé la vie monastique sans négliger son talent pour la peinture. On cite de lui, les *Fresques* de St-Luc de Gênes; les *Ornemens* de Ste-Marie-du-Refuge, et enfin les *peintures* de la chapelle de St-Franç. de-Sales dans l'église de S.-Philippe-Néri.

HAFIZ (Mohammed-Chems-Eddyn), célèbre poète persan, né à Chyras au commenc. du 14e S. (8e de l'hégire), mort vers l'an 1389 (791 de l'hégire), a mérité, par la grâce de ses poèmes et aussi par la licence de ses ouvrages, le surnom de l'Anacréon de la Perse. Comme le poète grec, il a chanté le vin et l'amour. Le *dyvan* ou recueil des poésies de Hafiz contient 571 *odes* ou *ghazel*, publiées à Calcutta 1791, 1 vol. in-fol en persan, et traduites partiellement par le docteur Hyde, qui a donné en latin la traduct. de la 1re ghazel de Hafiz; par d'Herbelot, qui a donné quelques fragmens de ces odes dans la *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-fol.; par M. de Rewusky, ambassadeur d'Autriche à Constantinople, qui a donné 16 de ces odes en vers latins, Vienne 1771, in-12; reproduites en anglais par M. J. Richardson, Londres, 1774, in-4: par M. Jones, qui, à la suite de l'*Histoire de Nâdir-Châh*, a donné une traduction en vers et en prose de dix *odes* de Hafiz; par M. Nott, qui a donné la traduction en vers anglais de 17 de ces odes, Londres, 1787, in-4; par M. Haddon Hindley, qui a donné une traduct. en vers angl. de 10 de ces odes, Lond., 1800, in-4. — Hafiz, poète, surnommé *le Confiseur*, vivait vers l'année 1410 de notre ère, et a laissé quelques poésies arabes. — Hafiz (surnommé Adjem êl Roumy) est aut. d'un ouvr. intit. Erdjâ ûl ilm. — Un autre Hafiz a écrit en langue persane une *Hist. universelle des peuples de la terre*, qui commence à la création du monde, et finit à l'an 1425 de notre ère. Cet auteur mourut vers l'an 1430.

HAGEDORN (Fréd. de), poète allem., né à Hambourg en 1708, m. dans cette même ville en 1754, s'adonna dès ses jeunes années à l'étude des lettres que la fréquentation des poètes les plus distingués de son temps lui rendit facile et heureuse. On a de lui des poésies remarquables par la pureté du style et l'originalité des pensées. Nous citerons entre autres: *le Sage*, 1741; *la Prière universelle*, imit. de Pope, 1742; *la Félicité*, poème, 1743, *l'Amitié*, poème; *Essais poétiques*, Hamb., 1729, in-8; *Essais de fables et de contes poét.*, ibidem, 1758, in-8. Ses œuvres complètes ont été réunies sous le titre d'*OEuvres poétiques*, ibid., 1756, 3 vol. in-8, et depuis, ibid., 1800, 5 vol. in-8, avec une *Notice* sur l'auteur par J.-J. Eschenburg. L'art. consacré à ce poète sous le nom d'Agedorn, p. 30 de ce Dictionn., doit être considéré comme nul. — Hagedorn (Christian-Louis de), frère du précédent, né à Hambourg en 1712, mort à Dresde en 1780, directeur général des académies des Beaux-Arts de cette ville et de Leipsig, a pub. *une Suite de têtes de caractère* et *de petits paysages*, des *Réflexions sur la peinture*, Leipsig, 1762, 2 vol. in-8; *Lettre à un amateur de la peinture*, etc., Dresde, 1755, in-8; *Recueil de lettres sur les arts*, etc., Leipsig, 1797, 2 vol. in-8.

HAGEMANN (N.), orientaliste, originaire de Hanovre, m. très-jeune en 1809, précepteur des enfans de Joachim Murat, roi de Naples, a fait insérer dans le *Magasin encyclopédique* quelques articles qui décèlent une connaissance assez approfondie du sanscrit.

HAGEMBACH (Pierre de), l'un des favoris de Charles, duc de Bourgog., fut choisi par ce prince en 1469, pour gouverner en son nom les comtés de Ferrète, de Sundgaw, de Brisgaw et d'Alsace. Il abusa à un tel point de ce commandement, et rendit le nom de son maître si odieux, qu'une ligue contre la Bourgog. se forma entre l'archiduc d'Autriche, la Suisse, le Palatinat, et même le roi de France Louis XI. Hagembach fut pendu dans une émeute populaire le 9 mai 1474.

HAGEN (Jean-George-Frédéric de), trésorier du cercle de Franconie, né à Bayreuth en 1723, employa son crédit et sa fortune à protéger les arts et les lettres. Il se fit une riche bibliothèque, une collection précieuse d'antiquités et une galerie remarquable par le nombre et le mérite des tableaux, et m. en 1783, après avoir pub.: *Description des écus de la maison des comtes et princes de Mansfeld*, Nuremb., 1758, in-4, 1778, in-4, fig.; *Cabinet original de médailles*, ibid., 1769, 1771, in-8, fig., et autres écrits peu importans sur la numismatique.

HAGEN (Jean van der), ministre protestant, né à Leyde en 1665, mort en 1739, est auteur des ouvr. suiv. auxquels il n'a pas mis son nom: *Observationes in Prosperi Aquitani chronicon*, etc., Amsterdam, 1734, in-4; *Observ. in veter. patrum et pontif. prologos*, etc., ibid., 1734, in-4; *Observ. in Heraclii imperat. method. paschalem*, etc., ib., 1736, in-4; *Diss. de cyclis paschal.*, ib., 1736, in-4.

HAGENBUCH (Jean-Gasp.), théol. et antiq.,

membre correspondant de l'académie des Inscript. de Paris, né à Zurich en 1700, m. en 1763, a composé plus. dissertat. savantes sur des inscriptions et autres sujets d'antiquité. Nous citerons seulem. : *Orat. duæ, una de statu litterar. human. sæc.* IX *ineunte; altera de statu litterar. sacrarum et ecclesiæ sæculo* VIII *exeunte*, 1763, in-4; *de Græci thesauri novi Muratoriani marmoribus quibusdam metricis diatriba*, Zurich, 1744, in-8. — Jean-Henri HAGENBUCH, autre antiquaire, contemp. du précéd., a pub. sur quelques antiquités du pays de Clèves, un ouvr. intit. *Sacrarii principis, id est, antiquitat. Clivensium, seu inscriptionum Bergendalensium investigatio de Hercule Saxano*, Soest, 1731, in-8.

HAGER (JEAN-GEORGE), philologue allemand d'une vaste érudition, né à Oberkotzau en 1710, m. en 1777, professa long-temps à l'école de Chemnitz. On a de lui : *Homeri Ilias græcè et latinè*, Chemnitz, 1745-67, 2 vol. in-8; *Géographie raisonnée*, ibid., 1746-51, 3 vol. in-8, et ib., 1773-74, in-8; *Elementa artis disputandi*, ibid., 1749, in-8; *Introduct. à la mytholog. des Grecs et des Romains*, ibid., 1762, in-8, fig.; *Biblioth. géogr.*, etc., ibid., 1766-78, 3 vol. in-8, ouvr. périodique non terminé; *Homeri Odyssea, Batrachomyomachia et hymni, græcè et latinè*, ibid., 1776-77, 2 vol. in-8.

HAGUENIER (JEAN), poète français, né près d'Auxonne vers 1678, m. en 1738, eut dans son temps quelque réputat. comme chansonn.; mais la plupart de ses product. sont oubliées aujourd'hui.

HAGUENOT (HENRI), médecin, né à Montpellier en 1687, m. en 1775, exerça, indépendamm. de sa profess., la charge de conseiller à la chambre des comptes, et légua tous ses biens aux hôpitaux de sa patrie. On a de lui : un *Traité des maladies de la tête*, in-12; et l'on trouve plus. de ses *mém.* dans le recueil de la société royale de Montpellier, dont il était membre. Son éloge, par de Rattes, a été réimp. dans les *Eloges des académiciens de Montpellier*, publiés par M. Desgenettes, Paris, 1811, in-8.

HAHN (SIMON-FRÉDÉR.), publiciste et histor. allem., né à Klosterbergen en 1692, était dès l'âge de 10 ans versé dans la connaissance des langues anciennes, de l'histoire, des mathématiques et de la géographie : à 12 ans il connaissait plus. langues vivantes, et improvisait en latin dans les discussions savantes. Après avoir étudié le droit à l'université de Halle, il en fit un cours public, obtint ensuite la chaire d'histoire à l'université de Helmstaedt, fut nommé conseiller historiographe du roi d'Angleterre et bibliothécaire à Hanôvre, et m. en 1729. Nous citerons de lui : *Diploma fundationis bergensis ad Album Cœnobii cum notis historicis*, Magdebourg, 1710, in-4; *Jus imperii in Florentiam*, Halle, 1722, in-4; *Histoire du droit public et des empereurs* (en allem.), Halle, 1721-24, 4 vol. in-4, continuée par Rossmann, qui y a joint un 5e vol., ib., 1742, in-4; *Collectio monumentorum veterum et recentium ineditorum ad codicum fidem restitutorum*, etc., Brunswick, 1724-26, 2 vol. in-8. La vie de ce savant publiciste a été écrite en latin par son frère, J.-F.-C. Hahn, Magdebourg, 1730, in-4. — HAHN (Louis-Philippe), poète allemand, né à Trippstadt dans le Palatinat en 1746, mort en 1787, est auteur des ouv. suivans : *la Rébellion de Pise*, trag. en 5 actes, Ulm, 1776, in-8; *le Comte Charles d'Adelsberg*, trag., Leipsig, 1778; *Wallrad et Eve*, opéra com., Deux-Ponts, 1782, in-8; *Poésies lyriques*, ibid., 1786, in-8. — HAHN (Auguste-Jean de), homme d'état allemand, né en 1722 à Meinungen, mort en 1788, fut revêtu de charges importantes, et notamment de la présidence du gouvernement du Margraviat à Carlsruhe. Il employa son crédit à protéger les arts et les établissemens de bienfaisance, et son ministère fut marqué par la fondation d'une école de sourds-muets à Bade en 1768.

HAHN (JEAN-DAVID), médecin, né à Heidelberg en 1729, professa la médecine et la chirurgie à Leyde, et y m. en 1784. On connaît de lui plus. dissert. savantes, des discours académiques, etc. On citera seulement : *De verâ logicâ*, Utrecht, 1756; *De usu venenorum in medicinâ*, ib., 1773; *Explicat. quæstion. mathemat. de maximo et minimo in scientiâ machinali*, ibid., 1761, in-4, etc.

HAHN (PHILIPPE-MATTHIEU), mécanicien allemand, né à Scharnhausen, près de Stuttgard en 1739, m. en 1790, avait étudié la théologie à Tubingen, et annonçait dès ses plus jeunes années son goût pour l'observation des astres. Son peu de fortune ne lui permettant pas d'acheter les ouvrages nécessaires à ses travaux, il allait les copier dans les bibliothèques publiques. A force de patience, de zèle et de veilles, il parvint à acquérir de vastes connaissances en mathématiques; il inventa et exécuta des machines astronomiques très-importantes et concourut au perfectionnement de l'horlogerie. On a de lui : *Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechingen*, in-4, Constance, 1769; *Tabula chronolog. quâ ætas mundi septem chronis distincta sistitur*, 1774; *Observat. sur les cadrans solaires*, Erfurt, 1784, in-8. On connaît encore de lui une traduct. du *Nouveau-Testament* avec des comment., Winterthur, 1777, 2 vol. in-12, etc., etc.

HAHN (FRANÇOIS-JOSEPH de), év. de Bamberg dans le 18e S., est présumé l'auteur ou du moins le principal collaborat. du *Chronicon Gottwicense*, attribué également à Godefroi de BESSEL: V. ce nom.

HAIDEN (JEAN), jésuite, né en 1716 à Hrasdish en Moravie, mort postérieurement à 1786, a laissé plusieurs écrits remplis d'érudition. On cite entre autres les suivans : *Dissertationes de Therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1756, in-4; *de Eugenii IV decreto pro Armenis*, etc., 1759, in-4; *Exercit. chron. de tribus præcipuis annis Christi, nati, baptizati, etc., ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astron. accommodatæ*, 1761, in-8, etc.

HAI-GAON, rabbin égyptien, m. en 1038, a laissé plusieurs ouvrages en arabe, parmi lesquels on distingue : un *Traité des contrats d'achat et de vente*; un autre sur l'*Interprétation des songes*; une *Instruction morale* en vers et une *Grammaire hébraïque* : on connaît aussi de lui plusieurs MSs. hébreux dont on trouvera le catalog. dans le Dictionn. des auteurs hébreux de M. de Rossi.

HAILLAN (BERNARD de GIRARD, seigneur du), historiographe de Charles IX et de Henri III, généalogiste de l'ordre du St-Esprit, né à Bordeaux en 1535, m. à Paris vers 1610, est auteur des ouv. suiv. : *Regum Gallorum icones à Pharamundo ad Francisc. II; item ducum Lotharingor. icones*, Paris, 1559, in-4; *Affaires de France*, ibid., 1570, 1571, in-8; *Hist. génér. des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Charles VII*, ib., 1576, 1584, in-fol. (cet ouv., malgré ses nombreuses imperfections, est remarquable en ce que c'est le prem. corps d'histoire de France qui ait paru dans notre langue); *le Tombeau du roi très-chrétien Henri II*, poème in-8 : il existe encore de du Haillan plus. autres écrits dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron, tome XIV. Sa *Vie* a été écrite par le P. Le Long, dans sa *Bibliothèque histor. de France*, tome III : Bayle lui a également consacré dans son Dictionnaire un article très-curieux.

HAILLET DE COURONNE (J.-B.-G.), ancien lieut.-gén.-criminel au bailliage de Rouen, présid. au présidial de la même ville, où il naquit en 1728, remplit pendant 32 ans ces fonctions de magistrature, et se livra en même temps à la culture des lettres. Il mourut à Paris en 1810, secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen et correspondant de

celle de Caen. Les recherches historiques et bibliographiques occupèrent les loisirs de Haillet, qui a fourni beaucoup de renseignemens et notices pour la 9e édition du *Dictionnaire histor.* de Chaudon et Delandine. Il possédait une riche bibliothèque, et a laissé lui-même un recueil assez considérable de manuscrits sur l'histoire littéraire de la France.

HAINAUT (Jeanne, comtesse de), fille de l'empereur de Constantinople Baudouin Ier (*v.* ce nom), fut, ainsi que Marguerite, sa sœur, élevée à la cour de France, et mariée en 1211 à don Fernand, fils du roi de Portugal Sanche Ier, par Philippe-Aug., qui en même temps exigea la cession des villes d'Aire et de St-Omer. Une union contractée sous de tels auspices ne pouvait être long-temps heureuse; Ferdinand, saisissant la prem. occasion favorable pour rentrer en possession des deux villes de l'apanage de son épouse, refusa dès l'année suivante à Philippe-Auguste les secours qu'il demanda à ses vassaux pour combattre les Anglais, et même il s'allia aux ennemis de ce prince. Cependant, le vassal rebelle ayant été fait prisonnier à la bataille de Bouvines (*v.* ce mot), et conduit à la tour du Louvre, Jeanne conserva la possession de ses états. Elle assista en 1226 au sacre de Louis IX, et, dans cette cérémonie, elle disputa à la comtesse de Champagne, dont le mari était aussi absent, le droit de porter l'épée devant le saint roi. Après la mort de son mari, dont on l'accuse de ne s'être point assez efforcée d'abréger la captivité, Jeanne se remaria en 1237 à Thomas de Savoie, et mourut 7 ans après sans postérité à l'abbaye de Marquette près de Lille. Marguerite sa sœur lui succéda (*v.* pour les soupçons odieux dont la mémoire de Jeanne a été longtemps entachée, quoique sans preuves suffisantes, la lettre ins. par un anonyme dans le *Journal des Savans* (mars et mai, 1771).

HAINERS (N.), directeur de la société royale des sciences de Gottingue, m. en 1810, profess. à l'université de cette ville, correspondant de l'institut de France, a laissé en allem. un ouv. estimé ayant pour titre : *De la décadence des sciences en Grèce*, etc. Il a donné en outre des *Lettres* sur la Suisse, et différens *Mém.* lus à la soc. roy. de Gottingue.

HAINZELMAN (Elie), graveur, né à Augsbourg en 1640, étudia à Paris sous Franç. de Poilly, et m. en 1693 dans sa ville natale. On distingue, parmi ses productions, une *Vierge*, un petit *St-Jean* d'après Ann. Carrache, et d'aut. sujets d'après Raphaël et le Bourdon. — Hainzelman (Jean), frère du précéd., né à Augsbourg en 1641, m. à Berlin au commencement du 18e S., également disciple de Poilly, s'est fait remarquer par ses dessins et ses gravures. On cite de lui les portraits de J. Sobiesky, roi de Pologne, et du grand électeur Frédéric Guillaume.

HAITON. V. Hayton.

HAITZE (Pierre-Jos. de), plus connu sous le nom de HACHE, littérat., né à Cavaillon en 1648, m. en 1736, était un laborieux, mais très-médiocre écrivain. Parmi ses nombreux ouvrages, nous nous bornerons à citer : les *Moines empruntés*, *où l'on rend à leur véritable état les gr. hommes qu'on a voulu faire moines après leur mort*, etc. (sous ses prénoms de Pierre-Joseph), Cologne, 1696, 2 vol. in-12; *les Moines travestis*, 1698, 2 vol. in-12; *Dissertat. sur l'état chronologique et héraldique de l'illustre et singulier consulat de la ville d'Aix*, Aix, 1726, in-12, etc. Il a laissé en MSs. une *Bibliothèque des auteurs de Provence*, les *Eloges des premiers présidens du parlement de Provence*; une *Histoire de la ville d'Aix*, et quelques autres ouv. peu importans.

HAKEM (Biamr-Allah-Abou-Aly-Mansour), 3e khâlyfe de la race des Fathémites, monta sur le trône d'Égypte, l'an 996 de l'ère vulgaire, âgé de 11 ans. Il doit son nom fameux aux excès de son despotisme, que d'extravagantes fantaisies rendaient plus outrageans encore : par ses ordres, les boutiques étaient éclairées jour et nuit dans les rues du Kaire. On ne pouvait approcher de son palais sans être mis à mort. Il avait défendu, sous les peines les plus graves, de faire aucune chaussure pour les femmes, voulant les contraindre à ne pas sortir ou à marcher pieds nus. Les chrétiens et les juifs furent en butte à ses caprices et à ses vexations; il finit par les chasser de ses états. Les animaux eux-mêmes éprouvaient les effets de sa cruauté : il fit égorger tous les chiens de son royaume. Ce tyran m. assassiné en l'an 1021 de l'ère chrétienne.

HAKEWELL (George), théol. anglais, né en 1579 à Exeter, m. en 1649, est auteur de plusieurs ouv. de controverse cités par Wood; le plus connu a pour titre : *An Apology or declaration of the Power and Providence of God in the government of the world*, etc., 1627; 3e édition, 1635, in-fol. — William Hakewell, son frère, puritain outré et l'un des fauteurs les plus ardens de la rébellion, a pub. un grand nombre de pamphlets écrits dans le sens de son parti; on cite entre autres celui qui a pour titre : *the Liberty of the Subject against the pretended Power of Impositions*, etc., 1641, in-4.

HAKLUYT (Richard), histor. anglais, né vers 1553 à Yetton ou Eyton dans le comté d'Hereford, mort en 1616, avait consacré sa vie aux recherches histor., et surtout à celles qui regardent les découv. et les expédit. maritimes. On a de lui (en anglais) : *les Principales navigations et découvertes*, *et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise par terre et par mer*, *etc.*, *faits dans une période de* 1600 *ans*, etc., Lond., 1589, 1598, 1599, 1600, 3 vol. in-fol., ouv. très-estimé; *Traduct. de l'hist. des découvertes de Galvam*, 1601, in-4; une autre traduct. d'une *Histoire de la Virginie*, etc., Londres, 1609, etc.

HALAGI (Constantin), religieux piariste, né en 1698 à Unghvar en Hongrie, cultiva la poésie latine avec quelque succès, et m. en 1752 à Privitz. On a de lui : *Myrias versuum sine ellipsi et synalephe editorum*, Tyrnau, 1738; *Odarum lib. III*, ib., 1742; *Epigrammatum moralium, etc., lib. VII*, ibid., 1744; *Apologorum moralium libri VI*; *Elegiarum unicus*, ibid., 1747.

HALBAUER (Frédéric), théologien luthérien, né à Alstadt en 1692, mort en 1750, a laissé un grand nombre d'écrits ascétiques, et de *Dissertat.* académiq.; il était professeur d'éloquence sacrée à Alstadt en 1713.

HALDE (du). V. Duhalde.

HALE (sir Matthew), sav. juriscons. angl., né en 1609 dans le comté de Glocester, commença à se distinguer dans le barreau sous le règne de Charles Ier; il accepta sous le protectorat de Cromwell la place de juge du *commun banc*, fut nommé à la restauration prem. baron de l'échiquier, lord chef de justice en 1671, et m. en 1676. Hale était aussi théologien et physicien distingué. On a de lui (en angl.) : *Essai sur la gravitat. ou non gravitation des corps fluides et sur ses causes*; *Observat. sur les princip. du mouvem. naturel et spécial, sur la raréfication et la condensat.*; *Origine primitive du genre humain considérée et expliquée d'après les simples lumières de la nature*; *Plaidoyer de la couronne*, etc.; *Institution originelle, le pouvoir et la juridict. des parlem.*; plus. ouv. théologiq. Le tout a été recueilli par Th. Thirwal, et pub. avec la *vie* de l'aut. par l'évêque Burnet sous le titre d'*OEuvres morales et religieuses*, 1805, 2 vol. in-8. Sir Matthew Hale a en outre donné des édit. de différens ouvr. de théol. et d'hist.; on en trouve la liste, au nombre de dix environ, dans l'*Univ. hist. Dictionary* de M. George Crabb (1825, in-4). La *Vie de Matthew Hale*, écrite en angl. par Gilbert Burnet, a été traduite en franç. par Louis Dumesnil, Amsterdam, 1688.

HALEM (L.-A.), poète et historien allemand,

né en 1752, m. en 1819, s'est fait connaître très-avantageusement par son *Histoire de la maison d'Oldenbourg*, par une autre *Hist. de Pierre-le-Grand*, enfin par son excellent ouvrage intit. *Jésus*.

HALENIUS (Laurent), théologien, né en Suède en 1654, m. en 1722, a pub. : *Concordance suédoise, hébraïque et grecque du N. T.*, Stockholm, de 1734 à 1742, 2 vol. in-fol.—Halenius (Engelbert), théologien suédois, évêque de Skara, m. en 1767 a donné une traduct. latine du traité de Moïse Maimonides de *Miscellis*, 1727.

HALES (Alex.), théol. anglais, m. en 1245, est l'aut. d'un commentaire sur les quatre livres de sentences, ou *Sum of Divinity*, Nuremb., 1482, souvent réimp. — Hales ou Hayles (Jean), écrivain anglais, m. en 1572, a pub. quelques opuscules; les principaux sont : une trad. du traité de Plutarque; *Préceptes pour la conservation de la santé*, Londres, 1543, in-8, etc.; et *A treatise in favour of the succession of the house of Suffolk to the crown on the demise of Elizabeth*. Ce dern. ouv. le fit emprisonner.

HALES (John), théolog., né à Bath en 1584, professa le grec à l'université d'Oxford, fut nommé chanoine de Windsor en 1640, et m. dans la misère à Eton en 1656. On a de lui un recueil de sermons, lettres, écrits théol. et de controv. sous le titre de *Relique d'or*, etc., 1659 et 1673, avec addit. Après sa mort on pub.un nouv. recueil de *Traités divers*, etc., Londres, 1677, in-8. — Hales (Etienne), curé de Teddrugton et chanoine de Windsor, né à Beckesbourne, comté de Kent, en 1677, s'adonna à l'étude des sciences naturelles et surtout de la physique. On lui est redevable de plus. découvertes intéressantes pour la salubrité publique, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang les ventilateurs d'un usage si salutaire dans les prisons et les hôpitaux, où ils ont été introduits depuis 1741. Les princip. ouv. de ce savant ministre sont la *Statique végétale*, 1727, 1731, traduite dans presque toutes les langues d'Europe; *Essais statiques*, 1733, in-8; *l'Art de rendre potable l'eau de mer*, 1 vol. in-12; un *Mémoire sur les moyens de dissoudre la pierre dans la vessie*, etc.

HALES. V. Dhell.

HALFDAN-EINARSON. V. Einari.

HALIFAX (George SAVILLE, marquis d'), célèbre homme d'état anglais, né vers 1630 d'une ancienne famille du comté d'York, contribua puissamment à la restauration de Charles II, qui l'appela en 1672 à siéger dans son conseil privé; il y devint l'un des membres de la *cabale*, et fut envoyé la même année en Hollande, avec le duc de Buckingham et le comte Arlington, comme ambassadeur extraordinaire et chargé de pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec la France. Halifax perdit ses emplois à l'avènement de Jacques II, et m. en 1695, après s'être fait long-temps remarquer par son opposition aux mesures ministérielles. Il est digne de remarque que M. George Crabb, dans son *Univ. hist. Dictionary* (Londres, 1825, in-4), où il se montre toujours si soigneux de rappeler les titres littéraires des personnages célèbres de sa nation, surtout lorsqu'ils appartiennent à quelque famille illustre, n'a donné à sir George Saville aucun des ouvr. qui lui sont attribués en France par les plus savans biographes (*v.* l'article Halifax dans l'*Examen critique* par M. A.-A. Barbier, et l'article qu'on a extrait de celui-ci dans la *Biographie universelle* à l'art. Saville). C'est d'après ces autorités que nous citerons comme étant de lord George Saville les ouv. suivans : *Portrait de Charles II*, 1750, in-8; *Avis d'un père à sa fille*, etc. : ce dernier ouv. a été traduit en franç., et plus. fois réimp., entre autres à La Haye en 1698; à Berlin en 1752, in-8; à Paris en 1756, in-12.

HALIFAX (Charles MONTAIGU, comte d'), homme d'état et poète angl., fils du précéd., né en 1661 à Horton (comté de Northampton), vint à Londres en 1685, après avoir fait des études brillantes à l'univ. de Cambridge, et se fit connaître par des vers sur la m. de Charles II. Sous le règne de Guillaume, il acheta une place de secrét. du conseil, et entra à la chambre des communes. Ses vues politiq., conformes à la marche du gouvernem., le firent nommer du conseil privé : en 1694, appelé aux fonct. de chancelier de l'échiquier et de sous-trésorier, il signala son ministère par la refonte de monnaies du royaume et par l'établissem. d'un fonds général de réserve, qui depuis a fait concevoir la belle idée de l'amortissement. En 1698, Halifax siégea dans le conseil de régence, fut nommé baron en 1700, et entra dans la chambre haute du parl. George Ier le combla de nouvelles dignités; mais Halifax, qui avait en vue la charge de lord-grand-trésorier, ne l'ayant point obtenue, se jeta dans le parti de l'opposition. Il m. en 1715. On a réuni les *Poésies et Discours* d'Halifax, précédés de *Mém.* sur sa vie, Londres, 1715. Ces *Poésies* ont été aussi imp. dans l'édit. des poètes anglais, pub. par Johnson.

HALIFAX. V. Hallifax.

HALKET (Anne), fille de Robert Murray, précepteur de Charles Ier, née à Londres en 1622, et m. en 1699, a laissé 21 vol. in-4 et in-8, la plupart traitant de matières religieuses; on en a extrait un vol. de *Méditations*, pub. à Edimbourg en 1701.

HALL (Joseph), prélat anglais, né en 1574 dans le comté de Leicester, m. en 1656, avait d'abord professé la rhétorique à l'univers. de Cambridge. Il fut emprisonné sous Cromwell et privé de ses biens; mais la fermeté d'âme du savant évêque égala sa tolérance religieuse. On a de lui *Virgidemiarum lib.* (satires), 1598-99, 1753, in-8; *Mundus alter et idem*, Utrecht, 1643, in-12; *Quò vadis*, satire contre les voyages des Anglais sur le continent, trad. en fr. par Th. Jacquemot sous le titre de *Censure des voyages ainsi qu'ordinairem. ils sont entrepris par les seigneurs et les gentilshommes*, 1628; des *Méditations*, etc. Il a paru en 1810 à Londres une édition des *Œuvres de Hall*, 10 vol. in-8.— George Hall, son fils, né en 1612 à Waltham-Holy-Cross, partagea les persécutions auxquelles il se trouva en butte en raison de son attachement à la cause royale sous Cromwell, fut promu au siége de Chester à la restauration, et mourut en 1668 d'une blessure qu'il s'était faite involontairement. Outre plusieurs *Sermons* il a pub. un traité int. *the Triumphs of Rome over despised protestancy*, Londres, 1655. Ce prélat fit des legs considérab. au coll. d'Exeter.

HALL (Jean), littérat. angl., né à Durham en 1627, m. en 1656, est connu par les ouvr. suiv. : *Horæ vacivæ* (ou Essais), 1646; *Poésies*, 1646 et 1647, 2 vol.; *la Hauteur de l'éloq.*, Londres, 1652, in-8 : c'est une trad. angl. du *Traité du sublime* de Longin; une autre traduct. d'*Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore*, précéd. d'une notice sur la *vie* et les écrits du traduct. par J. Davis de Kidwelly, 1657, in-8.—Un autre Jean Hall, chirurgien, né vers 1529, acquit une grande réputat. dans son état sous le règne d'Elisabeth. Il avait traduit et composé quelq. ouv., dont on ne connaît plus guère qu'un *Traité d'anatomie*, Londres, 1561, in-4.

HALL (Richard), théolog. catholiq. angl., poursuivi pour ses opinions relig. sous le règne d'Elisabeth, fut obligé de fuir en Espagne, où il m. en 1604. Il a laissé quelques ouv. de controverse entièrement oubliés; on cite encore de lui une *vie* de l'évêque J. Fisher. — Les biographes anglais citent plusieurs autres personnages du même nom, entre autres Edward Hall ou Halle, légiste et historiographe, mort en 1547, auteur de quelques écrits parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *the Union of the houses of York and Lancaster*, Londres, 1548, in-fol., et Antony Hall, né en 1679 dans le Cumberland, m. en 1723, édi-

teur de différens ouvr., entre autres des *N. Triveli Annales*, 1718, in-8, etc.

HALLAY (JEAN), jésuite, professeur de rhétorique à Dijon, né en 1597, m. en 1649, est connu par ses *Rhetor. Divisionensis societ. Jesu analyticæ eloquentiæ progymnasmata in aliquot Ciceronis orationes*, Dijon, 1629, in-4.

HALLÉ (PIERRE), professeur de droit canon, régent du collége d'Harcourt, né à Bayeux en 1611, m. à Paris en 1689, a pub. des *Harangues latines*, 1655, in-8; quelques écrits de jurisprud. peu remarquables; des *Poésies*; deux tragédies tirées de l'Ecriture Sainte. — HALLÉ (Antoine), professeur d'éloquence à Caen, né à Bazanville vers 1592, m. en 1675, a laissé quelques *Poésies* et un *Traité* sur la grammaire.—HALLÉ (Henri), frère du précédent, professa le droit avec un grand succès à l'université de Caen, et m. en 1688.

HALLÉ (CLAUDE-GUY), peintre, né en 1651, m. à Paris en 1736, fut directeur de l'académie de peinture, et a laissé quelq. tableaux sur divers sujets de dévot. dans les églises de Paris : entre autres à Notre-Dame une *Annonciation*; un *St Paul* dans l'église St-André-des-Arcs, etc.—HALLÉ (Noël), fils du précéd. et peintre comme son père, né à Paris en 1711, m. le 5 juin 1781, avait étudié en Italie, et fut nommé surint. de la manuf. des Gobelins en 1771. Une mission qu'il fit à Rome dans l'intérêt des beaux-arts lui valut le cordon de St-Mich. On cite de cet artiste *la Course d'Hippomène et d'Atalante*, et *Achille à Syros*, qui ont été reprod. sur tapisseries. Le plafond de la chapelle des fonts baptism. de St-Sulpice est aussi de sa composition.

HALLÉ (JEAN-NOEL), méd., membre de l'institut, né à Paris en 1754, fils de Noël Hallé, qu'il suivit dans son voyage à Rome, embrassa à son retour les études médicales, et prit son prem. grade à la faculté de Paris en 1776. Deux ans après il fut reçu docteur, et devint successivement professeur de physique médic. et d'hygiène à l'école de santé (1795), suppléant puis success. de Corvisart comme prem. médecin de Napoléon et comme professe. de médecine au collége de France. J.-N. Hallé m. à Paris en 1822, médecin de Monsieur (aujourd'hui Charles X), présid. de la section de médec. de l'académie roy. de cette faculté, etc. Son *Eloge* a été prononcé au nom de l'institut par M. Percy, par M. Leroux au nom de la faculté de méd.; à celui de l'acad. royale de méd. par M. Duméril, et enfin par M. Desgenettes dans la séance d'ouverture de la faculté de médec. du mois de novemb. 1822. C'est à l'occasion des louanges données aux sentim. relig. de Hallé par ce dern. panégyriste qu'éclatèr. parmi les élèves de la faculté de médec., ces troubles fâcheux qui causèrent la suppression momentanée de l'école. Hallé est aut. d'un assez grand nombre d'écrits imp. pour la plup. dans les *Mém.* de la société roy. de médecine, dans ceux de l'institut, et dans div. recueils des sciences médicales; on en trouvera le détail dans l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul (3e année, pag. 113-16). Nous citerons entre autres : *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisance*, Paris, 1785, in-8; *Rappor suivi de soixante-quatre expériences sur le remède Pradier*, ibid., 1811, in-8, etc. Il a en outre pub. l'opusc. de A.-C. Lorry, intit. : *de Præcipuis morborum mutat. et connexionibus*, etc., 1784, in-12, et a donné une édit. des *Œuvres complètes de Tissot*, Paris, 1809-13, 11 vol. in-8. Il a paru un *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu J.-N. Hallé*, Paris, 1823, in-8, avec supplém.; on trouve en tête une *Notice* sur cet habile profess., dont le nom se lit au bas d'un grand nombre de rapports de commissions sav. On a pub., d'après ses leçons, une *Hygiène* ou *l'Art de conserver la santé*, 1806, in-8.

HALLER (ALBERT de), célèbre anatomiste, botaniste et poète allem., né à Berne en 1708, fut du petit nombre des enfans précoces dont le talent ne s'est pas démenti. A neuf ans il possédait bien les langues latine et grecque; à dix ans, il s'était formé, pour son usage, des vocabulaires grec et hébraïque, deux grammaires hébraïq. et chaldéenne; à quinze, il avait déjà composé des comédies, des tragédies, et même un poème de 4000 vers. Mais ayant pris du goût pour la médecine, il devint en 1725, un des nombr. disciples du célèbre Boerhaave à Leyde, et c'est de ce maître habile qu'il étudia l'anatomie et conçut la passion de la botanique. Reçu docteur en 1727, Haller se rendit en Angleterre et s'y lia avec les plus célèbres médecins de l'époque : Winslow, Ledran et L. Petit (*v.* ces noms), devinrent ensuite ses maîtres à Paris. Il quitta cette dernière ville pour aller à Bâle se perfectionner dans les mathématiques sous J. Bernouilli; et, revenu à Berne après une absence de cinq ans, il y fut chargé de la biblioth. publique. C'est alors qu'il se livra au perfectionnement de toutes ses études précéd., et qu'il jeta les fond. de cette immense érudit. qui a donné à tous ses travaux un caractère si particulier. Le roi d'Anglet., George II, ayant fondé l'univers. de Gottingue en 1736, appela Haller à l'une des deux chaires de médecine, celle qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Après un séjour de 17 ans à Gottingue, où il composa une partie de ses ouv. scientifiques, et où il eut la plus grande part à la création de la société royale dont il fut nommé président perpétuel, Haller, ayant fait un voyage à Berne, accepta les propositions que lui firent les magistrats pour l'y retenir. On lui confia les plus honorables fonctions publiq., et il y porta la même activité, le même esprit supérieur que dans ses travaux scientifiques dont il ne fut point détourné. Vers la fin de sa vie, on créa une charge exprès pour lui, avec la clause formelle qu'elle serait supprimée après sa mort. C'était une *sinecure* par laquelle on récompensait honorablement ses talens et ses importans services. Haller, comblé de distinct., après avoir reçu jusqu'au dernier moment les hommages de toutes les personnes de marque qui visitaient la Suisse, m. le 12 décemb. 1777. Il faudrait un espace trop considérable pour indiquer les très-nombreux écrits de ce savant presque universel; mais comme il en a donné lui-même le catalogue à la fin des *Epistolæ ab eruditis viris ad Hallerum scriptæ* (Berne, 1773-75, 6 vol. in-8), on pourra recourir à cet ouv. Nous nous bornerons à citer les princip. : *Icones anatom.*, Gottingue, 1756, 8 cah. rassemblés en 1 vol. in-fol. avec 46 pl.; *Opera minora*, Lausanne, 1762-68, 3 vol. in-4; *Elementa physiologiæ*, Lausanne, 1757-66, 8 vol. in-4; trad. en franç. par Tarin, Paris, 1752, in-8, et par Bordenave, 1769, 2 vol. in-12; *Hist. stirpium Helvetiæ indigenar. inchoata*, Berne, 1768, 3 vol. in-fol. Haller a donné les catalogues, par ordre chronologique, de tous les ouvrages sur ces matières dont il avait pu avoir connaissance, jusqu'aux thèses et aux mémoires particuliers, avec des notes sur la vie des auteurs, etc. Il y parle de 52,000 ouv. différ. De Murr a pub. un supplém. à ces recueils, sous ce titre : *Adnotat. ad biblioth. Hallerianas, cum variis ad scripta M. Serveti pertinentibus*, Erlang, 1805, in-4. Les collections de thèses de Haller sur l'anatomie, la chirurgie et la médecine, forment 20 vol. in-4, pub. de 1747 à 1756 : il en a été fait un abrégé par Macquart sous le titre de *Collection de thèses medico-chirurg., abrégées du latin*, Paris, 1757-1790, 5 vol. in-12. On a un grand nombre d'*Eloges* de Haller; nous citerons ceux composés par Condorcet et par Vicq d'Azyr, insérés dans les mém. de l'acad. des sciences, et de la société roy. de médecine.— HALLER (Théophile-Emmanuel de), fils aîné du précédent, né à Berne en 1735, mort en 1786, s'adonna de bonne heure à l'étude de la médecine, et avait déjà pub. quelq.

mém. sur cette science lorsqu'il embrassa la carrière de la magistrature. Il s'est livré aussi à des recherches d'hist. et d'antiq. On connaît de lui : *Cabinet des monnaies et médailles suisses*, 1780, 2 vol. ; *Biblioth. raisonnée des ouvr. relatifs à l'hist. de la Suisse*, 1785-1787, Berne, 6 vol. in-8, et une table génér., 1788, 1 v. Ces deux ouv. sont en allem. — HALLER (Albert de), le plus jeune des fils du grand Haller, m. à Berne le 1er mars 1823, âgé de 65 ans, cultiva également avec succès les sciences naturelles, et particulièrement la botanique ; il a laissé quelques MSs., qui, dit-on, seraient d'une grande utilité pour la compos. d'une *flore helvétiq.*

HALLER DE HALLERSTEIN ou HALLERKOE (JEAN, baron de), écrivain allemand, né en Transylvanie dans le 17e S., fut mis en prison par les ordres du prince Apaffi, et occupa sa longue détention par la culture des lettres. Il a traduit des romans de chevalerie en hongrois, et ses ouv. ont été pub. sous le tit. de *Harmas historia*, Clausembourg, 1695, in-4, et Presbourg, 1750, in-4. — HALLER DE HALLERSTEIN, littérateur hongrois, a donné une trad. du *Télémaque* de Fénélon ; la 3e édit. est de 1770.

HALLERSTEIN (AUGUSTIN). V. ALLERSTAIN.

HALLERVORD (JEAN), bibliogr. allemand, né à Kœnigsberg vers 1645, m. en 1676, a publié *de Histor. latinis spicilegium*, Iéna, 1672, in-8 ; *Bibliotheca curiosa in quâ plurimi rarissimi atque paucis cogniti script. indicantur*, Kœnigsberg et Francfort, 1676, in-4.

HALLEY (EDMOND), célèbre astronome angl., né à Londres en 1656, avait à l'âge de dix-neuf ans déterminé la méthode directe de trouver les aphélies et l'excentricité des planètes ; dès lors on pressentit quelle marche nouvelle son génie allait imposer à la science. En 1676 Charles II lui facilita les moyens de se transporter à Ste-Hélène, où il passa une année entière, et sous ce ciel nouveau, il parvint à fixer la position exacte de plus de 300 étoiles australes et à enrichir l'astronom. d'autres découvertes importantes. A son retour de Ste-Hélène il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France, et fut recherché des personnages les plus illustres avec lesquels il conserva des relations scientifiques et amicales. Les *Transactions philosophiques* de 1683 à 1697, renferment un grand nombre de *Mémoires* dans lesquels Halley signalait ses nouvelles conquêtes astronomiques. En 1698 il entreprit par les ordres du gouvernem. un nouveau voyage qui avait pour but d'observer les variations de l'aiguille aimantée sous les diverses températures et les différ. degrés de latitude. Après cette brillante expédition, où il fut à même de vérifier par la pratique la théorie du phénomène qu'il avait annoncé, Halley fut chargé en 1701 de lever une carte de la Manche. En 1686 il s'était lié avec le célèbre Newton qu'il avait décidé à livrer au public son livre des *Principes*. Guidé par la méthode de ce philosophe, Halley annonça le retour périodique des comètes, observat. confirmée depuis par l'expérience. On lui doit encore les tables de la lune, fruit de 40 années d'observations et par lesquelles il a voulu établir les lois du mouvement de cet astre. Avec Lahire et D. Cassini, Halley a déterminé la précess. des équinoxes ; ce qui l'a conduit à établir que les étoiles sont sujettes au mouvem., et par une ingénieuse induct., que ce sont des corps habités. Cet homme célèbre, nommé, en 1713, professeur de géométrie à Oxford, et ensuite astronome du roi, était membre de la société royale de Londres et corresp. de l'académie des sciences de Paris. Ses mœurs étaient douces ; sans ambition, sans envie, il n'avait d'autre but que les progrès de la science, d'autre désir que la découverte de la vérité. Il m. à l'Observatoire de Greenwich le 25 janv. 1742. Voici les titres de ses princip. ouv. : *Methodus directa et geometrica investigandi excentricitates planetarum*, Lond., 1675, 1677, in-4 ; *Catalog. stellarum australium*, ibid., 1678, 1679, in-4 ; *Theorie des variat. de l'aiguille aimantée ; Carte de la Manche*, 1702 ; *Apollonii Pergæi de sectione rationis lib. II, ex arabico MS. latinè versi*, etc., Oxford, 1706, in-8 ; *Miscellanea curiosa*, 1708, 3 vol. in-8 ; *Tabulæ astronomicæ*, ib., 1749, in-4, etc., etc.

HALLIER (FRANÇOIS), professeur et docteur de Sorbonne, archidiacre de Dinan, théologal de Chartres et évêque de Cavaillon, né à Chartres vers 1595, mort en 1658, avait fait plus. voyages en Italie, en Grèce et en Anglet. ; il mérita les bonnes grâces du pape Urbain VIII, et prit une part active dans les querelles du jansénisme contre lequel il s'éleva de tout son pouvoir. On a de lui : *Tr. de la hiérarchie ecclésiastiq. ; Défense de la hiérarchie ecclésiast. et de la censure de la faculté de théolog. de Paris*, 1632, en latin ; *de Sacris ordinationib. ex antiq. ecclesiæ ritu*, Paris, 1637 et 1740, 3 vol. in-fol. ; *Comment. sur les decisions du clergé de France touchant les réguliers*, etc. — HALLIER (Pierre), frère du précéd., docteur de Sorbonne, théolog. et pénitencier de Rouen, professa la logique au collége du card. Lemoine. Il est auteur du *Rabelais donné au sieur Dumoulin, ministre de Charenton*, Paris, 1619, in-8.

HALLIFAX (SAMUEL), évêque de Glocester et ensuite de St-Asaph, né dans le comté de Derby en 1733, m. en 1790, avait professé le droit civil à l'univ. de Cambridge. Il est auteur d'une *Analyse du droit civil romain comparé avec les lois d'Angleterre*, 1774, in-8, etc. — V. HALIFAX.

HALLOIX (PIERRE), savant jésuite, né à Liége en 1572, m. en 1656, a laissé les ouv. suiv. : *Anthologia poetica græco-latina*, Douai, 1617, in-12 ; *Illustr. eccles. orient. scriptor. qui sanctitate et eruditione floruerunt*, ib., 1633 et 1636, 2 vol. in-fol. ; *Origenes defensus*, Liége, 1648, in-fol.

HALLORAN (SYLVESTRE O'), chirurgien irlandais, né en 1628, m. à Limerick en 1807, est aut. d'une *Introduct. à l'étude de l'hist. et des antiquités de l'Irlande*, 1772, in-4 ; et d'une *Hist. générale d'Irlande*, 2 vol. 1772. Ces deux ouv. ont été réimp. ensemble à Dublin en 3 vol. in-8, 1803. Halloran a pub. aussi deux dissertat. chirurgicales sur *la Cataracte*, *sur la gangrène et le sphacèle.*

HALMA (FRANÇOIS), habile imprimeur allem., exerça sa profession à Utrecht en 1682, à Amsterdam en 1701 et à Leewarde en 1713. Il est auteur d'un *Dictionnaire français et flamand*, Leyde, 1778 ou 1781 ; 2 vol. in-4.

HALS (FR.), peintre flamand, né à Malines en 1584, étudia son art sous C. van Mander, acquit une grande réputation comme peintre de portraits, et mourut en 1666. On connaît de lui trois tableaux ou portraits dans la galerie de Dresde ; et un *portrait de Descartes* au Musée du Louvre. — Dirck HALS, son frère, né en 1656, m. en 1713, réussit particulièrement à rendre des *fêtes de village.*

HALTAUS (CHRÉTIEN-THÉOPH.), archéologue allem., né à Leipsig en 1702, m. en 1758, s'était livré aux recherches les plus profondes sur l'hist. du moyen âge. On a de lui : *Calendarium medii ævi*, etc., etc., Leipsig, 1729, in-8 ; *de Jure publico certo Germanico medii ævi*, ib., 1735, in-8 ; *de Turri Rubeâ Germanorum medii ævi, et quæ cognati sunt argumenti*, ib., 1757, in-4 ; *Glossarium germanicum medii ævi......... præfatus est J.-G. Bœhme, profess. Lips*, ibid., 1758, in-fol. On trouve dans la préface de Bœhme quelques détails biographiques sur Haltaus.

HALY-ABBAS. V. ALI-BEN-ABBAS.

HALYATTES. V. ALYATES.

HALYBURTON (THOM.), théol. écossais, né à Dublin en 1674, m. en 1712, a laissé entre autres écrits : *the great Concern of Salvation*, imp. en 1721, in-8.

HAMADANI (Abou'lfadhl Ahmed-ben-Hosain, ou BEDI ALZEMAN), célèbre poète arabe, né à Hamadan en l'an 968 de l'ère chrét., était doué d'une mémoire prodigieuse et improvisait avec une rare facilité. Il avait voyagé long-temps en Perse et dans toute l'Arabie, et m. à Hérat en 1007 (398 de l'heg.). Il a composé 400 *Makamas*, espèce de monologues ou méditations, connus sous le nom de *Makamas de Mekdiya*, parce que c'est dans ce dernier lieu que Hamadani place son personnage, désigné sous le nom de Abou'lfath Escanderi. Il ne nous est resté qu'un recueil de 50 de ces *Makamas*, dont il n'a été imp. que 16 pag. in-4. M. Sylvestre de Sacy, à qui nous empruntons le fonds de cet article, a donné dans le tome 3 de *sa Chiestomathie arabe* deux *Makamas* de Hamadani avec une traduct. et des notes.

HAMAL (Jean-Noel), ecclés. et contrepointiste distingué, né en 1709, m. en 1778, avait succédé à son père Henri-Guillaume dans la place d'organiste de la cathédrale de Liége, sa patrie. Jean-Noël Hamal fit à Rome deux voyages pendant lesquels il reçut des conseils des plus gr. maîtres du temps, et il ne tarda pas lui-même à établir sa réputation par quelques compositions. Les plus remarquables sont la musique de l'opéra de Chaufontaine, et ses oratorios de *Judith* et de *Jonathas*.

HAMANN (Jean-George), savant écriv. allem., né en 1730 à Kœnigsberg, m. à Dusseldorf en 1788, avait suivi pendant quelq. temps la carrière de l'enseignement. Il possédait des connaissances distinguées en théologie, jurisprud., dans les langues orientales, l'économie politique et en littérat. ancienne et moderne. Ce philosophe, qu'on a surnommé le *Mage du nord*, a composé un nombre considérable d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Mém. socratiques recueillis pour l'ennui du public*, etc., Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8; *les Nuées, coméd. supplém. aux mém. socratiq.*, etc., Altona, 1761, in-8; *Nouv. apologie de la lettre H*, ou *Observ. extraord. sur l'orthogr. des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8; *Dict. des phrases poétiques*, Leipsig, 1775, en franç.; *Essais à la mosaïque*, Mietau, 1762, in-8, renfermant une *Lettre néologique et provinciale sur l'inoculation du bon sens*, et une *Glose philippique*; *le Kermès du nord*, etc., ib., 1774, in-4. L'ouv. intit. *Observat. (Rem.) sur les avantages et les désavantages de la France et de la Grande-Bretagne sous le rapport du commerce et des autres sources de la puissance des états*, Mietau et Leipsig, 1756, in-8, que, suiv. quelq. aut., il aurait pub. sous le pseud. de Dangueil, est attribué par M. A.-A. Barbier et autres savans à R.-J. Plumard de Dauguel (*v.* ce nom, page 801).

HAMAYDE (Ignace-François), savant légiste, professa le droit à Louvain, où il m. en 1712 à 64 ans. On a de lui quelq. ouv. de jurisprud., parmi lesquels on cite un tr. *de Recusationibus judicum.*

HAMAZASB, prince arménien de la race des Mamigoneans, gouverneur de l'Arménie en 654, se révolta contre l'autorité du khâlyfe en 656, se ligua avec l'emper. de Constantinople pour secouer le joug des Arabes, et en reçut la dignité de Curopalate. Le khâlyfe allait entrer sur le territoire arménien pour arrêter cette sédition lorsqu'il m. en 657: son successeur reconnut l'indépendance des Arméniens et conclut un traité avec Hamazasb, qui termina sa carrière en 658, regretté de son peuple.

HAMBERGER (George-Albert), mathématic. allemand, né à Baierberg en Franconie l'an 1662, m. en 1716, profes. de physiq. et de mathématiq. à Iéna, a laissé un rec. de *Dissert.*, Iéna, 1708, in-4. On y remarque les suiv. : *de Iride diluvii; de Opticis oculorum vitris*, etc.—Hamberger (George-Erhard), fils du précéd., médec. et physicien, né à Iéna en 1697, fut doyen de la faculté de médec. à l'université de cette ville, et m. en 1755. On a de lui : *Elementa physices methodo mathemat. in usum auditorum conscripta*, Iéna, 1727, in-8, 1761, ib.; *de Respirationis mechanismo et usu genuino*, ib., 1727 et 1747, in-4; *Physiolog. medica, seu de actionib. corpor. humani sani doctrina*, ib., 1751, in-4, fig.; *Elementa physiologiæ medicæ*, ibid., 1757, in-8; *Methodus medendi morbos, cum præfat.*, etc., Iéna, 1763, in-8, pub. par Baldinger, etc., etc.—Hamberger (Adolphe-Frédéric), fils du précéd., médecin comme son père, m. en 1750, a pub. les deux traités suiv. : *de Calore in genere*; et *de Calore hum. naturali*. J.-B. Blasch a pub. sa *vie*, Iéna, 1758, in-8.—Hamberger (Laur.-André), sav. jurisc., de la même fam. que les préc., né à Anspach en 1690, m. en 1718, professeur de droit public et rom. à l'univers. d'Iéna, est aut. de *Dissertations*, *Mémoires* et *Epîtres*, imp. à Francfort et à Leipsig, 1745, in-8.—Hamberger (George-Christophe), savant écrivain, né à Feuchtwang en 1726, m. en 1773, est aut. des ouv. suiv. : *de Pretiis rerum apud veteres Romanos*, Gottingue, 1754, in-4; *Notices authent. des princip. auteurs depuis le commencem. du monde jusqu'en* 1500 (en allem.), Lemgo, 1756-64, 4 vol. in-8; *Notices succinctes des princip. aut. av. le* 16e *S.* (en allem.), ib., 1766, 2 vol. in-8; *l'Allemag. littéraire*, ibid., 1767-70, 3 part. et 3 supplém. in-8, ib., 1772, in-8, et un supplém. de J.-G. Meusel, ib., 1774, in-8; une traduct. allem. des *Recherches sur l'origine des lois, des arts et des sciences*, de A.-Y. Goguet, Lemgo, 1760-62, 3 vol. in-4.

HAMBROEK (Antoine), ministre protest. hollandais, s'est signalé par un trait de dévouement qui mérite d'être rapporté. En 1662 il était pasteur de l'établissement que les Hollandais avaient formé dans l'île Formose, lorsque les Chinois se présentèrent en armes pour attaquer cette colonie et l'expulser de leur territoire. A l'approche de l'ennemi les Européens se réfugièrent dans le fort de Zelandia; mais Hambroëk, sa femme et deux enfans furent surpris et faits prisonniers. Coxinga, chef de l'expédition chinoise, offrant à Hambroëk la vie et la liberté s'il voulait amener ses compatriotes à se rendre, le chargea sur parole d'aller leur faire cette proposition. Mais le nouveau Régulus, entré dans le sein de la forteresse où il avait encore deux de ses enfans, encouragea les siens au combat, leur fit jurer de ne céder qu'à la mort et retourna dans le camp de Coxinga, qui lui fit trancher la tête.

HAMCONIUS (Martin), historiog., né en Suisse vers l'an 1451, m. vers l'an 1521, est connu par un poème intit. : *Frisia seu de viris rebusque Frisiæ illustribus, lib. II*, Franeker, 1620, in-4.

HAMDAN. V. Carmath.

HAMDEN. V. Hampden.

HAMEL (Henri), voyageur hollandais, né à Gorcum dans le 17e S., a pub. la relation de ses voyages sous le titre suiv. : *Journal du voyage malheureux du navire* l'Epervier *destiné pour Tayouan en* 1653, *et naufragé sur l'île de Quelpaert*, etc., Rotterdam, 1664, in-4. Minutoli a trad. cette relation en franç., Paris, 1670, 1 vol. in-12. Il en existe aussi des traductions anglaise et allemande.

HAMEL (Jean Du), prof. de rhétor. à Paris au commencement du 18e S., a pub. une édit. d'Horace avec interprétation latine (Paris, 1720, 2 vol. in-12) fort critiquée par le père Sanadon : il est aut. d'une harangue *de Eloquentiæ præstantiâ*, et d'une facétie très-ingénieuse intit. : *Agnoiæ amplissimæ magnificentissimæque oligamatum reginæ panegyricus*, Paris, 1715, in-12, avec trad. franç. à la suite. On lui attribue encore quelques satires en prose contre le père Porée. — V. Duhamel.

HAMELMANN (Herman), missionnaire luthér., né à Osnabruck en 1525, m. en 1595, fut surintendant des églises du duché de Brunswick, puis surintendant-général du comté d'Oldenbourg. On a de lui : *Comment. in Pentateuchum*, Dilingen,

1563, in-fol.; *Opera geneal.-hist. de Westphaliâ et Saxoniâ inferiori*, 1711, in-4; *Chronicum Oldenburgicum*, etc.

HAMELSVELD (ISBRAND van), théolog. holl., né à Utrecht en 1743, professa la théol. et remplit dans sa patrie des fonctions politiques, entre autres celles de représentant du peuple à la 2e assemblée nationale en 1796. Il m. à Amsterd. en 1812, laissant, entre autres ouv. écrits en hollandais, une *Hist. ecclésiast.* en 22 vol.; *le Chrétien de bonne foi*, 4 vol.; *l'Aviseur bien intentionné; Apologie de la Bible*, 8 vol. in-8; *Géograph. de la Bible*, 6 vol.; plus. *trad.* de l'allemand, de l'anglais, etc.

HAMID IV. V. ABDOUL-HAMID.

HAMILTON (PATRICK), prédicateur luth., né en Ecosse en 1503, descendait de la famille royale des Stuart. Après de solides et brillantes études, il voyagea en Allemagne, obtint une chaire à l'univ. de Marbourg, revint en Angleterre, et y rapporta un enthousiasme prononcé pour les nouvelles maximes répandues par Luther. Son imaginat. ardente s'enflammait à l'idée de devenir le régénérateur de sa patrie en changeant ses principes religieux. Il ouvrit des conférences ecclés., et prêcha ouvertement la réforme. Le nombre de ses prosélytes effrayant bientôt le clergé cathol., l'archev. de St-André et l'év. de Glascow le firent pendant la nuit saisir dans son lit. Traduit à leur tribunal, il fut déclaré hérétiq., et brûlé vif en 1527. Hamilton peut être regardé avec raison comme le prem. auteur de la réformation en Ecosse. Il a laissé un tr. int. *Patrick's places*, tr. en angl. et ins. dans les *Actes et monumens* de Fox.— HAMILTON (JACQ.), comte d'Arran, duc de Châtellerault, se trouvant en 1543 à la m. du roi Jacques V le plus proche héritier de la couronne après Marie, fut nommé régent du roy. Prince faible et pusillan., il ne vit qu'avec effroi cette haute dignité tomber entre ses mains. Tour à tour appui de la réforme et complaisant du clergé, il cherchait les moyens de se faire des partisans sur lesquels il pût appuyer sa nullité. Se laissant enfin maîtriser par l'archev. de St-André et la reine douairière, sœur du duc de Guise, il abjura la croyance luthérienne. Une fois dominé par le parti français, il fut entraîné dans une guerre contre l'Angleterre, et en 1547 l'Ecosse allait être, par sa faute, livrée aux envahissemens des Anglais s'ils avaient su tirer avantage de la victoire de Pinkey. Hamilton se démit bientôt de son titre de régent, et mourut en 1576. — HAMILTON (Jacques, premier duc de), né en Ecosse en 1606, se voua à la défense du malheureux Charles Ier, et servit avec Montrose dans les guerres désastr. de cette époque. Des différends d'amour-propre et des vues opposées, non sur leur but commun, qui était de sauver le trône, mais sur les moyens de parvenir à cette fin, firent deux ennemis de ces deux rivaux de fidélité. Dès lors Hamilton et Montrose cherchèrent tous les moyens de se nuire mutuellement. Tour à tour ils assiégeaient la confiance du monarque, et parvenaient à obtenir sur son esprit un sentiment de préférence, un ascendant passager dont chacun profitait pour perdre son ennemi. En 1645 Hamilton eut le dessous : Charles, séduit par de faux rapports, le fit jeter dans les fers. Sorti de prison quelque temps après, le prem. usage qu'il fit de sa liberté fut de lever une armée et de se déclarer plus que jamais le partisan des Stuart. Battu par Cromwell, il fut, après la mort de Charles Ier, condamné au dernier supplice, et exécuté en 1649. — GUILL., son frère, né en 1616, lui succéda dans le titre de duc d'Hamilton, et m. en 1651. Il s'était distingué au siége de Worcester, et y avait reçu d'honorables blessures.

HAMILTON (ANT.), litt. distingué, né en Irlande en 1646, de la famille des préc., fit ses études en France, et de retour dans sa patrie en 1660 ne put, étant catholique, obtenir d'emploi sous le règne de Charles II; mais à l'avènement de Jacques II, il eut le commandement d'un régiment en Irlande et le gouvernement de Lymerick. Hamilton accompagna son roi en France, et mourut à Saint-Germain en 1720. Sa sœur avait épousé le comte de Gramont. Les ouv. d'Hamilton, qui ont été lus de tout le monde, se font remarquer par une plaisanterie fine et de bon goût, par une causticité légère qui ne va jamais jusqu'à la satire, par un enjouement et une gaîté de style et de pensées qui charmeraient la plus rigide austérité. Voici le titre de ses productions : *le Bélier*, *Fleur-d'Epine*, *les quatre Facardins et Zénéide*, contes; les *Mémoires du comte de Gramont*, Strawberry-Hill, 1772, in-4, Londres, 1792, gr. in-4 avec 78 portr. Les *œuvres* de cet aut. ont été pub., Paris, 1805, 3 vol. in-8, par M. Auger, ibid., 4 vol. in-8, 1812, ou 5 vol. in-8, 1813, avec une bonne notice biogroph. par M. Auger. On y a joint la suite des *quatre Facardins et de Zénéide* par M. le duc de Levis. Hamilton a laissé MS. une traduct. en vers de l'*Essai sur la critique* de Pope : un fragment en a paru dans l'édition de 1812.

HAMILTON (GEORGE), comte d'Orkney, gén. anglais du premier mérite, fils de Guillaume Douglas, comte de Selkirk et grand-amiral d'Ecosse, était colon. en 1690, et servit avec distinction dans les guerres d'Ecosse et de Flandre. Il signala son courage sous les ordres de Marlborough en Allemagne, et partagea la gloire de ce capitaine. Il fut pair d'Ecosse, gouv. du château d'Edimbourg, et lord-lieutenant du comté de Clydesdale. Il mourut à Londres en 1737. — HAMILTON (Jacques), frère du préc., pair de la Grande-Bretagne, grand-maître de l'artillerie, venait d'être nommé ambassadeur en France par la reine Anne, et était sur le point de partir lorsqu'il eut avec lord Mohun une querelle violente au sujet du partage d'une succession : un duel s'ensuivit, où les deux champions succombèrent. D'abord ennemi des Stuart, Hamilton avait depuis embrassé la cause du gouvernement. On fit de sa mort une affaire de politique. Les torys accusèrent le témoin de lord Mohun d'avoir assassiné Hamilton pour servir la haine des whigs. Ce témoin fut condamné à mort; mais il avait pris la fuite av. le jugement.

HAMILTON (GUILLAUME), poète écossais, né à Bangor en 1704, combattait en 1745 dans les rangs des défenseurs de Charles-Edouard, et chantait les succès passagers de leurs armes. Après la défaite de Culloden, il se réfugia en France, retourna ensuite en Ecosse, et vint mourir à Lyon en 1754. On a de lui : *la Contemplat.*, ou *le Triomphe de l'Amour*, poème; des chants guerriers, quelques traductions. Ses *œuvres* réunies ont été imp. à Glascow, 1748, et à Edimbourg, 1760, in-8.

HAMILTON (WILLIAM GERARD), homme d'état du 18e S., né à Londres en 1729, fils d'un avocat distingué d'Ecosse, fut d'abord membre de la chambre des communes, et n'y prononça qu'un seul discours, ce qui lui fit donner le surnom de *Single Speech*. En 1671, secrét. d'état sous le comte d'Halifax, vice-roi d'Irlande, il fut introduit au parlement de Dublin, où il se fit remarquer par la sagesse de ses vues et la force de son éloquence; en 1765 il entra au parlement d'Angleterre, et mourut chancelier de l'Echiquier en 1796, laissant la réputation d'un habile orateur. Ses discours ont été recueillis sous le titre de *Logique parlementaire*, Londres, 1808, 1 vol. in-8. On lui a attribué les *Lettres de Junius*; mais ce n'est qu'une conjecture; et l'auteur de cet ouv. si remarquable paraît être lord Germaine (*v.* ce nom, tome 4, page 323 du *Dict. des Anonymes*).

HAMILTON (GAVIN), peintre, né en Ecosse, m. à Rome en 1797, fut élève d'Auguste Massuchi; il dirigea les fouilles de Rome, de Tivoli, et fit la découverte de plus. monumens antiques très-précieux. Parmi les tableaux qu'il a composés on cite

Achille s'attachant au corps de Patrocle, et repoussant les consolat. des chefs de l'armée gr.; Hélène et Pâris. On a de lui un ouvr. intit. : *Scola italica picturæ*, Rome, 1773, in-fol. Ce vol. fait partie de la belle collection de Piranesi. V. ce nom.

HAMILTON (Robert), médecin, né à Edimbourg en 1721, m. en 1793, a inventé plus. appareils de chirurgie qui sont encore en usage en Angleterre; il est aussi l'auteur d'un *Traité sur les écrouelles*, 1791; d'*Observations sur la fièvre de marais rémittente*, 1801, in-8. — Hamilton (William), autre médecin anglais, né vers 1764, m. à St-Edmond'sbury en 1808, a pub. des *Observations sur la préparation, les vertus et l'usage de la digitale pourprée dans les maladies de poitrine*, etc., Londres, 1807, in-8.

HAMILTON (sir Will.), né en 1730 en Ecosse, frère de lait de sir George IV, roi d'Angl., remplit différentes missions diplomatiques, et fut envoyé plus. fois en ambassade à la cour de Naples, où sa femme lady Harte s'est acquis une triste renommée. Le long séjour qu'il a fait en Italie le mit à même d'épurer son goût, et d'étudier les chefs-d'œuvre de l'homme et de la nature sur cette terre si fertile en célébrités de tous genres. Il fut forcé de quitter Naples lors de l'invasion des armées françaises et de suivre le roi Ferdinand à Palerme. De retour en Angleterre, il y mourut en 1803. On a de lui des *Observ.*, en forme de lettres, ins. d'abord dans les *Transactions philosophiques* de 1766 à 1779, et dans l'*Annual Register*, puis imp. collectivement en deux recueils; le prem. parut sous le titre d'*Observations sur le mont Vésuve, le mont Etna et autres volcans*, Londres, 1772, in-8; le deuxième sous celui de *Campi Phlegræi*, Naples, 1776, 2 v. in-fol.: plus. *Mém.* ins. dans les *Trans. philos.* et dans l'*Archæologia*. On a pub. les *Grav. au trait d'après les tableaux, bordures et ornemens de vases étrusques, grecs et romains, recueillies par feu sir W. Hamilton*, Londres, 1806, in-4. Les dessins et les gravures sont de M. Kirk. — Hamilton (Emma Lyon ou Harte, lady), femme du précéd., a mérité une place dans l'histoire par son étonnante et rapide élévation, non moins que par l'influence qu'elle a exercée sur les affaires politiq. de son temps. Issue de la dernière classe de la soc., amenée dans le pays de Galles, Emma fut successivem. servante d'auberge comme sa mère, femme de chambre d'une grande dame, gouvernante d'enfans. Enfin la misère et peut-être son penchant l'entraînèrent à se livrer à la plus vile des conditions. Les grâces de sa figure la firent remarquer du médecin Graham, qui la prit chez lui, et lui donna le nom d'*Hygie*. Après une série d'aventures galantes que les convenances et les bornes de ce dictionnaire ne nous permettent pas de raconter, Emma Harte devint l'épouse de sir William Hamilton, ambassadeur du roi d'Angleterre à Naples. Présentée à la cour, elle parvint à conquérir l'amitié et la confiance de la reine. Ici commence pour cette femme remarquable une nouvelle carrière dans laquelle nous ne la suivrons pas. Il nous suffira de dire qu'après avoir inspiré au célèbre amiral Nelson (*v.* ce nom) la passion la plus violente, et s'être fixée auprès de lui après la mort de son mari, elle se consola de la perte de cet illustre amant en se livrant aux mêmes excès qui avaient signalé son entrée dans le monde, et mourut en 1815 à Calais, où elle était venue pour se soustraire à la poursuite de ses nombreux créanciers, et à l'indignation génér. de ses compatriotes. On a pub. en anglais les *Mém. de lady Hamilton*, Lond., 1 vol. in-8, trad. en franç., Paris, 1816; *Lett. de l'amiral Nelson à lady Hamilton*, 1815, 2 vol. in-8.

HAMILTON (Elisabeth), née à B[illegible]ast en Irlande au milieu du S. dernier, m. en 1816, a pub. les ouv. suiv. : *Lettres sur les principes élément. d'éducation*, Londres, 2 vol. in-8, trad. en franç. par L.-C. Cheron; *Lettres sur la formation des principes religieux et moraux*, 1806, in-8; *Exercices sur la connaissance de la religion*, in-12, 1809; *Recueil d'essais populaires tendant à former le cœur et l'esprit*, 1813, 2 vol. in-8; un roman intit. *les Paysans de Glenburnie*, 1808, in-8; *Vie d'Agrippine, femme de Germanicus*, 1804, 3 v. in-8.

HAMMOND (Henri), théol. anglican, né dans le comté de Surrey en 1605, montra un grand dévouement à la cause de Charles Ier, dont il partagea la prison en qualité de chapelain, et m. en 1660 lorsque Charles II allait le récompenser de sa fidélité en le nommant évêque de Worcester. Les ouv. les plus connus de ce théol. ont : *Paraphrase et annotations sur le Nouv.-Testament* (en anglais), 1653 et 1656, traduit en latin avec des remarques par J. Leclerc, 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1698, 1702 et 1704; *Paraph. sur les Psaumes*, etc. Le recueil de ses *œuvres* a été pub. par W. Fulman, 1684, 4 vol. in-fol., etc.; et M. Peck a donné en 1739 la collection de ses *Lettres*, au nombre de 19. — Hammond (Ant.), orateur et litt. angl., surn. *Langue dorée* à cause de son éloquence parlementaire, né en 1668, m. en 1738 dans une prison où il avait été renfermé pour dettes, eut une part considérable au recueil intit. : *Nouveau mélange de poésies originales*, 1720. On a en outre de lui quelques écrits poli- un vol. de *Poésies* publiés en 1694, etc. — Hammond (James), poète anglais, fils du préc., né en 1710, devint fou par suite d'un désespoir amoureux, ce qui ne l'empêcha pas de composer sur sa douleur un grand nombre d'*Elégies*, qui ne manquent ni de sentiment ni d'harmonie. Ayant recouvré la raison en 1741, Hammond devint membre du parlement, et mourut en 1742. Ses *Elégies d'amour* ont été pub. plusieurs fois : la dern. édition a paru dans un recueil intit. *le Laurier*, Londres, 1806, in-18.

HAMON (Pierre), calligraphe français, né à Blois, donna des leçons d'écriture à Charles IX, dont il devint ensuite secrétaire. Des historiens rapportent qu'il fut pendu à Paris le 15 mars 1569 pour avoir contrefait la signature du roi; d'autres qu'il fut mis à mort pour fait de religion : il était protestant. Hamon a donné vers 1566 des *Essais* de l'écriture gothique antérieure à son temps; et ces modèles, qui évitaient la peine de recourir aux chartes, ont été utiles pour confectionner les tables jointes aux divers traités diplomatiques. Il a aussi exécuté sur vélin douze cartes de la France. — Hamon (Jean), litt. et méd., né à Cherbourg vers 1618, m. à Port-Royal des Champs en 1687, se fit remarquer par son savoir, sa philanthropie et sa gr. piété. On a de lui : *Soliloq. in psalm. CXVIII*, 1684; *Explicat. du Cantique des Cantiques*, Paris, 1708, 4 vol. in-12; *de la Solitude*, 1734, in-12; des *Traités de piété*, 2 vol. in-12, 1675 et 1687, et 2 autres vol. en 1689. Boileau célèbre les vertus de Hamon dans un sixain imp. dans ses *œuvres*.

HAMPDEN (Jean), homme d'état anglais, né à Londres en 1594, cousin germain de Cromwell, entra en 1625 dans la chambre des communes, et refusa en 1636 de payer la taxe de mer (*ship money*) établie par Charles Ier. Le procès qui lui fut intenté à ce sujet lui donna une grande popularité, et il devint l'un des memb. les plus influens du long parlement; il entra l'un des prem. avec le comte d'Essex en campagne contre le roi. Cet homme, doué d'une éloquence entraînante, de beaucoup de fermeté et de toutes les qualités extérieures qui dominent le peuple, serait parvenu à une grande élévation si la mort ne l'avait frappé en 1643. Clarendon a dit de lui qu'il avait un esprit pour tout inventer, une langue pour tout persuader et un bras pour tout exécuter.

HAMSFORT (Corneille), historien danois du 16e S., a pub. en 1585 une suite des rois de Danemarck depuis Dan jusqu'à Frédéric II. On connaît encore de lui : *Chronologia rerum Danicarum*, etc.,

de 687 à 1448 : ces deux ouv. ont été imp. dans les *Scriptores rerum Danicarum medii ævi* de Langebek, 1772.

HANAPES (Nicolas), relig. de l'ordre St-Dominique, patriarche de Jérusalem, né à Aubenton en France, a comp. un ouv. sous ce titre : *Exempla biblica in materias morales*, Prague et Wurtzbourg, 1753.

HANBAL (Ahmed-Ibn), surn. *Al Shibani al Merouzi*, célèbre doct. musulman, né à Baghdâd l'an 164 de l'hégire (786 de J.-C.), mort l'an 241 (855), fut le chef de l'une des quatre sectes regardées comme orthodoxes dans la relig. musulmane.

HANCARVILLE (Pierre-Franç.-Hugues d'), savant antiquaire, né à Nanci en 1729, m. à Rome en 1800, était membre des académies de Londres et de Berlin. On a de lui : *Essai de politique et de morale calculée*, 1759, 3 vol. in-8 ; *Recherches sur l'histoire, l'origine, l'esprit et les progrès des arts de la Grèce*, Londres, 1785, 3 vol. in-4 ; *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, etc. (ang.-franç.), en société avec Maréchal, Naples, 1766-67, 4 vol. gr. in-fol., fig., réimp. à Florence, 1801-08, même format, moins estimé.

HANCKIUS (Martin Hanke, en latin), sav. philologue allem., né à Breslau en 1633, professa l'histoire au collége de Ste-Elisabeth de sa patrie, fut ensuite nommé bibliothéc. de la même ville, fit en 1671 le classement des livres de la bibliothèq. imp. de Vienne, fut récompensé de ce grand travail par une somme considér., et m. en 1709, inspect. des écoles de la confession d'Augsbourg. On a de lui : *de Romanorum rerum scriptoribus lib. prior*, Leipsig, 1669 ; *lib. II*, ib., 1675, in-4 ; *de Bysantinarum rerum scriptoribus græcis*, ibid., 1677, in-4 ; *Wratislavienses eruditionis propagatores*, ib., 1701, in-folio ; *de Silesiorum nominib. antiquitates*, ib., 1702, in-4 ; *de Silesiorum majoribus antiquit. ab orbe condito ad ann. Christi* 550, ib., 1702 ; *de Silesiorum rebus ad annum* 1170 *exercitat.*, ib., 1705, in-4 ; *de Silesiis indigenis eruditis ab anno* 1165 *ad ann.* 1550 ; *de Silesiis alienis eruditis, ab anno* 1170 *ad ann.* 1550 ; ibid., 1707, 2 parties in-4 ; *Monumenta piè defunctis olim erecta*, Breslau, 1718, in-4.

HANCOCK (Jean), gouv. de Massachusetts, né vers 1737, présidait le congrès continental assemblé à Boston lorsque la déclaration d'indépendance y fut promulguée. Il mourut en 1798, après avoir occupé pendant plus de 10 ans la place élective de gouverneur de sa province. Hancock a fait imp. le *Discours* qu'il prononça en 1774 à l'occasion des massacres de Boston.

HANCOKE (Jean), ecclésiast. anglais, a publié à Londres en 1723 et 1724, in-8, un traité intit. : *Febrifugum magnum*, où l'eau pure est regardée comme le meilleur spécifique contre la fièvre : cet écrit a été trad. en franç., Paris, 1725, in-12, sous le titre de *Traité des vertus médicinales de l'eau commune*.

HANDEL. V. Haendel.

HANER (George), sav. orient. et théolog. protest., né en Transylvanie en 1672, m. en 1759, surintend. à Birthalmen, a laissé les ouv. suivans : *Dissertat. latines sur la littérat. hébraïq.* ; *Histor. ecclesiarum Transylvanicarum à primis populorum originibus ad hæc usque tempora*, Francfort, 1694, in-12. — Haner (George-Jérémie), son fils, m. à Birthalmen en mars 1777, avait succédé à son père dans sa place de surintendant. On a de lui : *la Dacie royale*, en allem., Erlangen, 1763, in-4 ; *Adversaria de scriptoribus rerum Hungaricarum et Transylvanicarum scriptisque eorum antiquioribus*, Vienne, 1774, in-8 ; *De script. rerum Hungaricarum et Transylvanic. sæculi* XVII *scriptisque eorum*, Hermanstadt, 1798, in-8, etc.

HANKE. V. Hanckius.

HANMER (Thom.-Bart.), homme d'état et litt. anglais, né vers 1676, siégea pendant 30 années dans la chambre des communes, représentant du comté de Suffolk ; nommé *orateur* de cette même chambre, il se fit remarquer par son impartialité et son éloquence, et m. en 1746, après avoir pub. une édit. élégante et complète des *OEuvres de Shakespeare*, 6 vol. in-4, Oxford, 1744, avec des estampes par Gravelot.

HANNÉ (Jean), docteur arménien, né à Jérusalem en 1717, coadjut. de Grégoire III, patriar. de cette ville, a laissé une *Description de Jérusalem et autres lieux célèbres de la Palestine*, impr. deux fois à Constantinople ; la 2e édit. est de 1726, un vol. in-4, en arménien.

HANNEKEN (Memnon), théolog. luthér., né à Blaxen (Oldenbourg) en 1595, surintendant des églises de Lubeck, où il m. en 1671, a laissé des ouv. ascétiques, des écrits de controverse, une *Gramm. hebraïq.* ; *Expositio epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marpurg, 1631, in-4. — Hanneken (Philippe-Louis), fils du précédent, profess. de philosophie à Wittemberg, m. en 1706, a pub. un *Recueil* de commentaires et notes sur l'Ecriture sainte, etc., 1703, in-4 et in-12.

HANNETAIRE (Jean-Nic. SERVANDONI d'), acteur distingué et littérat., né à Grenoble en 1719, fils naturel du célèbre architecte Servandoni (*v.* ce nom), m. à Bruxelles en 1780, s'était de bonne heure adonné au théâtre ; il acquit quelque réputation dans les rôles à manteaux, et fut directeur du théâtre de Bruxelles. On a de lui des *Observat. sur l'état de Comédien*, 1764, 1774, 1775, in-8 ; la 4e édit. est de 1778, in-8. En 1801 il en a paru une nouv., ou plutôt c'est la même que celle de 1778 avec un nouv. frontispice.

HANNON, roi des Ammonites, successeur de Naas, son père, reçut à son avènement des ambassadeurs chargés de le complimenter de la part du roi David. Hannon, qui les prit pour des espions, leur ayant fait couper la barbe, David vint à la tête d'une armée venger cet outrage, tua le roi des Ammonites, et s'empara de ses états.

HANNON, voyageur carthaginois, a laissé un nom célèbre. Les auteurs anciens et modernes, les géographes, les antiquaires, les historiens les plus estimés, en ont beaucoup parlé sans être d'accord sur l'époque où il a vécu, ni sur les lieux qu'il a visités. Nous donnons comme moins vagues et moins sujettes à controverse les indications suiv., d'après le sav. M. Gosselin. Hannon entreprit ses voyages vers l'an 1000 avant J.-C., parcourut les rivages de l'Océan atlantique, dans l'espace de 214 lieues marines, et s'arrêta au cap Bojador. La relation de ce voyage, connue sous le nom de *Périple d'Hannon*, est écrite en langue punique, et a paru pour la prem. fois en grec, Bâle, 1533. Conrad Gessner l'a trad. en latin ; Hudson l'a réimprimée dans les *Geographiæ veteris scriptores Græci minores*, Oxford, 1698, 4 vol. in-8 ; M. Thomas Falconer en a donné une nouv. edit. avec des notes et comment., Londres, 1797, 1 vol. in-8. On peut encore consulter sur Hannon les recherches de Bougainville, dans le *Recueil* de l'académ. des Inscript. et B.-lett., tom. 26, p. 10, et tom. 28, p. 260 ; les *Recher. sur les connaiss. géograph. des anciens le long des côtes occident. de l'Afrique*, par M. Gosselin. M. de Châteaubriand a traduit le *Périple d'Hannon*, et a inséré cette traduct. dans l'*Essai histor. politiq. et moral sur les Révolut.*, 1re part., chap. 26, 1797, in-8 ; Londres, 1814, 2 vol. in-8 ; Leipsig, 1816, 2 vol. in-18 ; Paris, 1826, nouv. édit. de ses *OEuvres*.

HANNON, général carthaginois, fils d'Hamilcar, tué en Sicile, à la bataille d'Hymère l'an 484 avant J.-C., gouverna l'Espagne méridion. avec ses frères Himilcon et Giscon, fit une expédition en Lusitanie, et força les peuples de ce pays à traiter

avec Carthage. — HANNON, citoyen opulent de Carthage, ayant résolu de renverser la républ. et de se faire déclarer roi, convia, pour la noce de sa fille, tous les sénateurs dans le dessein de les empoisonner pendant le repas; cette trame fut découverte à temps; mais Hannon profita de l'épouvante qu'il avait jetée dans les esprits, se mit à la tête de 20,000 escl., et se retira dans une forter. d'où il appela à son aide les Afric. et le roi des Maures. Hannon fut pris et mis à mort l'an 336 avant J.-C. — HANNON, général carthaginois, périt l'an 309 avant J.-C., dans un combat qu'il livra au tyran de Sicile Agathocle. — HANNON, général carthaginois, vainqueur des Romains commandés par Claudius, l'an 264 avant J.-C., ne profita pas de son triomphe, et laissa échapper l'ennemi. Claudius, à son tour, étant venu bloquer le port de Messine, où le général carthaginois s'était retiré, l'attira dans son camp sous prétexte de traiter, et le retint prisonnier. Hannon n'obtint sa liberté qu'en cédant Messine aux Romains, et à son retour à Carthage, accusé de trahison, il fut traîné au supplice. — HANNON, amiral carthag., n'est célèbre que par le souvenir de la bataille navale qu'il perdit contre les Romains à la hauteur des îles Ægades, à l'ouest de la Sicile, l'an 242 av. J.-C. Cette victoire signalée des Romains leur livra l'empire des mers, et mit fin à la prem. guerre punique. — HANNON, général carthaginois, chef de la faction *Edoise*, avait une grande influence dans le sénat, et montra, dans toutes les occasions, une résistance opiniâtre aux mesures proposées par Amilcar et par Annibal son fils. Cette désunion n'a pas peu contribué à la ruine de Carthage, en paralysant les génér. efforts d'Annibal. Hannon m. vers l'an 204 avant J.-C., laissant de nombr. héritiers de sa haine contre le vainqueur de Trasimène. — HANNON, autre général carthaginois, fut défait par Cn. Scipion, près de la ville de Cissa, l'an 219 avant J.-C., et resta prisonn. des Romains.

HANRIOT. V. HENRIOT.

HANS-SACHSE, ou HANNSACKS, poète allemand, né à Nuremberg en 1494, m. en 1576, exerçait le métier de cordonnier, et devint doyen des *maîtres poètes* (meistersaenger), espèce de confrérie d'artisans-poètes qui avaient leurs lois, leurs statuts, leurs armoiries. Hans-Sachse a composé des comédies, des tragédies, des traduct. de psaumes, des contes, fables, poèmes, en tout 6,048 pièces. On a publ. ses *Mélanges de poésies, magnifiques, belles, jolies et rimées*, Nuremberg, 1560, in-fol.; ses *OEuvres complètes* ont été pub. ibid., 1570-79, 5 vol. in-fol.; Kempten, 1612-16, 5 vol. in-4; ses *Poésies magnifiques* ont été réimp., Nuremberg, 1781, in-8. On connaît encore les *Echantillons extraits des OEuvres de Hans-Sachse*, Weimar, 1778, in-4, et un *Dialogue dans lequel on indique et on blâme fraternellement la conduite scandaleuse de quelq. individus qui prennent le nom de luthériens*, Eisenburg, 1524.

HANSITZ (MARC), jésuite, né à Cologne en 1682, m. à Vienne en 1766, a publ.: *Germania sacra chronologicè disposita*, dont il n'a paru que les deux prem. vol., Augsbourg, 1727, in-fol.; *Trois Dissertat. sur l'antiquité et les priviléges de l'abbaye de St-Emmeran à Ratisbonne*, Vienne, 1755 et 1756, in-4; *Analecta seu collectanea pro historiâ Corinthiæ concinnandâ. opus posth., pars prima*, Clagenfurt, 1782, in-8; Nuremberg, 1793, in-8, etc.

HANVILL (JEAN de), nommé par d'autres *Hanteville, Hantwil et Annewil*, poète normand qui vivait vers l'an 1180, se fit moine dans le couvent de St-Alban, en Angleterre, et m. dans les prem. années du 13e S. Il est connu par un poème intit.: *Archithrenius* (archipleureur), qui est une lamentation continuelle sur les malheurs de la vie hum., impr. à Paris, 1517, in-4, par Josse Badius Ascensius. Cette édit. est unique et très-rare.

HANWAY (JONAS), philanthrope ang., né à Portsmouth en 1712, étudia le commerce à Lisbonne, fit en 1743 un voyage en Russie, et plus tard visita la Perse. De retour à Londres, en 1750, il fut nommé commissaire des vivres de la marine en 1762, employa le reste de sa vie à des œuvres de bienfaisance, et m. en 1786. On lui doit l'institution de la société de marine anglaise; l'établissement des *Ecoles du dimanche* (sunday schools) pour les pauvres ouvriers, celui d'une maison de refuge pour les filles repenties (*Magdalen Charity*), un asile pour les petits ramoneurs, et les assurances contre l'incendie. Il a laissé plusieurs écrits dont les princip. sont: *Tabl. hist. du commerce anglais dans la mer Caspienne*, etc., 1753, 2 vol. in-4; *Journal d'un voyage de huit jours de Portsmouth à Kingston, sur la Tamise, avec un Essai sur le thé*, 1756, 1757, 2 vol. in-8; *La vertu dans les classes inférieures*, etc., 1774, 2 vol. in-8. J. Pugh a publ. un écrit intit.: *Circonstances remarquables de la vie de J. Hanway*, compren. un extrait de ses voyages en Russie, en Perse, etc. (en angl.), Londres, 1788, in-8.

HANZELET (JEAN HAPPIER, plus connu sous le nom d'), imprim. et grav., né à Nanci dans le 16e S., était fils d'un ingénieur qui fut chargé par le duc Charles III de fortifier la ville de Nanci. Il exerça la prof. d'imprimeur à Pont-à-Mousson, et fut privé de son état pour avoir imprimée sans permission un ouvage de Jean Hordal. On a de lui: *Recueil de plusieurs machines milit. et feux artific. pour la guerre et récréations*; l'*Alphabet de Trithemius, et le moyen d'écrire la nuit à son ami absent*, Pont-à-Mousson, 1620, in-4, avec grav. par l'aut.; *La Pyrotechnie de Hanzelet Lorrain*, ibid., 1630, in-4, etc.

HAPPENINI. V. JEDAIA APENNINI.

HAQUIN Ier, 3e roi de Norwége, né en 915, fut élevé à la cour d'Adelstan, roi d'Anglet., et, de retour dans sa patrie, en 935, il renversa du trône son frère Eric, que des actes de tyrannie avaient rendu odieux aux nobles et au peuple. Il régna avec sagesse, et fut surn. *le Bon*; mais ce prince ayant tenté d'introduire le christ. dans ses états, une gr. opposition se manifesta parmi son peuple, et les fils d'Eric en profitèrent pour reparaître à la tête de troupes danoises; Haquin les combattit, et fut tué en 961. — HAQUIN II, proclamé roi de la Norwége septentrionale en 1087, eut à soutenir plus. guerres contre Magnus, roi de la Norwége méridionale, et m. en 1089. — HAQUIN III, surnom. aux *larges épaules*, s'était emparé de la capitale de la Norwége vers 1161. Une rivalité lui fit perdre le trône quelque temps après, et il fut tué à Bergen dans un combat en 1162 — HAQUIN IV succéda à son père Suerrer, roi de Norwége, en 1202; il encouragea l'agricult. et le commerce, et m. regretté de son peuple, à Bergen, en 1204. — HAQUIN V, dit *le Vieux*, né en 1204, prit la couronne à la mort d'Inge II en 1217. Des troubles agitèrent le commencement de son règne: il vit suspecter la légitimité de sa naissance, et sa mère ne fut reconnue innocente qu'après avoir subi l'épreuve du feu. Devenu tranquille possesseur du trône à la mort de ses ennemis, Haquin s'occupa de civiliser son peuple, abolit cette épreuve du feu qui l'avait si bien servi, contracta des alliances honorables avec l'Espagne, l'empér Frédéric II et les villes anséatiques: il soutint plus. guerres contre le Danemarck et la Suède, refusa de se joindre à St Louis contre les infidèles, s'empara de l'Islande, des îles Shetland et des Orcades, et serait parvenu à soumettre l'Ecosse si une mort inopinée ne l'eût surpris dans l'île Mainland en 1262. — HAQUIN VI, fils et succ. de Magnus VII, régna d'abord avec son frère Eric, puis resta seul dépositaire du pouvoir

à la mort de celui-ci en 1299. Après avoir remporté plus. victoires sur les Danois, il m. en 1319.— HAQUIN VII, fils de Magnus VIII, né en 1338, gouvernait depuis 1345 la Norwége sous le nom de son père alors roi des deux états de Suède et de Norwége, lorsqu'en 1350 la noblesse força Magnus à se démettre d'une partie de sa puissance en faveur de ses fils. En 1361, Magnus s'étant attiré la haine des Suédois par sa tyrannie, Haquin le jeta dans les fers, se fit couronner roi de Suède et de Norwége, et rendit ensuite la liberté à son père, qu'il ne craignait plus. Il épousa en 1360 Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemarck ; mais ce mariage ayant déplu aux Suédois, ceux-ci se révoltèrent, marchèrent en armes contre leur roi, le contraignirent à s'enfuir en Norwége ; et en 1370 donnèrent la couronne à Albert, duc de Mecklembourg. Peu de temps après le monarque détrôné revint assiéger Stockholm, parvint à arracher son père des mains des Suédois, et m. en 1380. — HAQUIN *le Mauvais*, ou HAQUIN II, selon quelq. histor., décoré de la dignité de iarl de Norwége, exerçait réellement la puissance royale, bien que le roi de Danemarck Haral Blaatand eût le titre de roi de Norwége : comme celui-ci tenait sa cour chez les Danois, Haquin gouvernait pour lui ses états de Norwége. Cependant, lassé d'un joug si peu pesant, Haquin se déclara indépend. les armes à la main, et ceignit le diadême. La fortune lui souritalors; mais plus tard Olaüs Ier, descendant des rois légitimes du pays, réparut inopinément, et chassa l'usurpat., qui fut tué en 995.

HAQUIN (HONORÉ-ALEX.), ancien gén., né en 1742 à Juilly près de Meaux, mort à Versailles en 1821, était entré au service en 1759 dans les gendarmes de la reine. Deux ans après il obtint son congé absolu, et ce ne fut qu'en 1789 qu'il devint capitaine d'une des compag. de volontaires parisiens. Nommé successiv. command. de bataillon et adjudant gén. chef de brigade, Haquin se trouvait chargé du commandement de Pavie (prairial an IV) lorsqu'une violente insurrection éclata dans cette ville contre les Français, qui l'avaient investie. Il paraît qu'il n'exécuta qu'en partie les mesures rigoureuses qui lui furent prescrites pour ramener les habitans à la soumission ; toutefois le pillage ne dura pas moins de six jours dans cette place, et les massacres y furent nombreux. Rappelé à Paris par le directoire, Haquin, après avoir rempli successivement div. fonctions dans l'armée de l'intérieur, fut éliminé de ses rangs (germinal an VIII) par Bonaparte, qui imputait à la faiblesse de conduite de ce général une partie des désordres de Pavie et la reddition de cette place. Lors de la restauration Haquin, qui depuis quelques années siégeait au corps législatif, fut nommé par le roi chev. de St-Louis, puis officier de la Légion-d'Honneur.

HARALD Ier, roi de Norwége, surnom. *Haarfager* (à la belle chevelure), était fils d'Halfdan *le Noir*, chef de plus. contrées de la Norwége méridionale. En 863, son père étant m., le jeune prince rechercha l'alliance d'un roi voisin dont il aimait la fille, la belle Gida, qui lui promit sa main s'il parvenait à conquérir toute la Norwége. Harald fit vœu de ne pas couper ses cheveux avant d'avoir satisfait aux ordres de son amante, et au bout de 10 ans il était maître de toutes les provinces norwégiennes, qu'il sut gouverner comme il avait su les conquérir. Ce prince m. en 933, après avoir désigné son fils Eric pour success. — HARALD, surnommé *Graafeld* (à la pelisse grise), fils d'Eric Blodoexe, chassé de la Norwége avec ses frères lorsque Haquin Ier s'empara du trône, et réfugié à la cour du roi de Danemarck, tenta plus. fois de rentrer par la force dans ses états, et n'y réussit qu'à la m. de l'usurpat. en 950. Ayant bientôt abusé de son pouvoir, il fut massacré en 962. — HARALD III, surnommé *Haardraade* ou *le Sévère*, né en 1017, était fils de Sigurd, roi de Ringarige, descendant d'Harald Ier et frère utérin de St Olaüs. Après avoir combattu tour à tour les Sarasins en Syrie et en Afrique, il revint à Constantinople en 1042, apprit dans cette ville que Magnus, son neveu, gouvernait la Norwége et la Suède sur lesquelles il avait des droits à faire valoir, et entreprit de le détrôner à la tête d'une armée danoise, secondé par Suénon, son cousin. Mais voyant ses efforts inutiles, il sollicita ensuite l'alliance de son neveu, et vécut à sa cour jusqu'en 1047. Magnus étant mort à cette époque, Harald devint roi de Norwége, fonda la ville d'Opslo, et mourut en Angleterre en combattant contre Harold, success. d'Édouard-le-Confesseur, en 1066. — HARALD IV (Gillichrist), se prétendant fils de Magnus III, vint réclamer le trône de Norwége à la fin du règne de Sigurd Ier, mais ne réussit point ; Sigurd étant m., Magnus IV, d'abord investi de la puissance, fut obligé, en 1131, de la partager avec Harald. Trois ans après, Magnus IV chassa Harald de la Norwége, mais celui-ci reparut bientôt à la tête de troupes que lui avait confiées le roi de Danemarck, fit prisonn. Magnus dans une bataille, lui fit couper un pied, crever les yeux et renfermer dans un couvent à Drontheim. Sigurd Slembidiakni, se disant aussi fils de Magnus III, parut dans la Norwége en 1135, et fit assassiner Harald à Bergen en 1136. Ce dern. prince a été mis au rang des saints.

HARALD Ier (HIJLDETAND), roi de Danemarck, succéda à son aïeul Ivar *Vidsamne* en 645 ; il étendit les bornes de ses états jusqu'en Suède, et fut tué en 995 au combat de Brovalla. — HARALD II, surnommé *Blaatand* (à la dent bleue), fils de Gormon-le-Vieux, né en 911, succéda à son père en 935, porta la guerre en France en 943, et fit Louis-d'Outremer prisonnier. Il fut détrôné par son fils Suénon en 957, ressaisit sa couronne, combattit en 962 contre Lothaire de France, et le contraignit à faire la paix avec Richard, duc de Normandie ; il ravagea ensuite l'Espagne, et plus tard fut battu complètement par l'emp. Othon, qui lui imposa le baptême pour gage de la paix. Harald protégea dès lors le christianisme dans ses états, où le calme ne fut pas de longue durée. Othon II ayant fait une nouvelle excursion dans les provinces norwégiennes, s'en empara, et le malheureux Harald, retiré en Danemarck, fut encore une fois détrôné par son fils Suénon, et obligé de recourir aux armes pour recouvrer sa couronne ; mais il fut tué d'un coup de flèche en 985 par Palnatoke, beau-père de Suénon. —HARALD III, fils de Suénon Ier, monta sur le trône de Danemarck en 1014, et son frère Canut-le-Grand eut l'Anglet. en partage. Celui-ci n'ayant pu se maintenir dans ses états vint réclamer d'Harald des secours pour reconquérir sa couronne. Harald accompagna son frère en Anglet. et y m. en 1017. — HARALD IV (Pierre-Molle), succéda à son père Suénon en 1074. Il abolit plus. coutumes barbares ; mais absorbé tout entier par les exercices religieux, il négligea les devoirs de roi, et ne sut pas faire respecter sa puissance. Il m. dans le couvent de Dalby en Scanie vers l'an 1080.

HARALD KLAECK ou HERIOL, roi du Jutland méridional, s'étant emparé du pouvoir en 819 par le meurtre d'Olaüs, fut ensuite chassé du trône, vint demander asile à Louis-le-Débonnaire, et reçut le baptême. Après une vaine tentative pour recouvrer sa couronne, il obtint de Louis le gouvernement de l'île Walcheren en Zélande, et mourut en 850.

HARCHIES (JOSSE), méd. et théol. du 16e S., avait conçu l'idée de faire cesser les dissidences religieuses entre les protestans et les catholiques rom., en leur demandant des concessions mutuelles sur les points principaux de leur croyance ; mais ce projet n'eut pas de résultat. On attribue à Harchies : *De causis contemptæ medicinæ*, Liége, 1567,

in-8 ; *Enchyridion medicum simplicium pharmacorum*, etc., Bâle, 1573, in-8.

HARCOURT (GODEFROI d'), dit *le Boiteux*, fils de Jean III, sire de Harcourt, né au commencement du 14e S., forma le projet de livrer la Normandie à Edouard III, roi d'Anglet. En effet ce monarque ayant débarqué sur les côtes de Normandie, nomma Godefroi d'Harcourt maréchal génér. de son armée, et bientôt Cherbourg, Carentan, Valogne ouvrirent leurs portes aux Anglais. La ville de Caen succomba après une plus grande résistance. Harcourt porta ensuite la terreur des armes angl. jusques aux confins de la Flandre, et eut une part active dans la déplorable journée de Crecy. Son frère fut tué à ses côtés, et cette m. fit tant d'impression sur le cœur du rebelle, qu'il vint implorer la miséricorde du roi de France. Philippe, touché de ses remords, le laissa retourner dans ses terres de Normandie. En 1355, Harcourt reprit les armes pour venger la m. de son neveu Jean V ; condamné comme coupable de haute trahison, il passa en Anglet., reconnut Edouard pour roi de France, devint lieutenant de ce prince en Normandie, et fut tué dans un combat en 1356.

HARCOURT (HENRI DE LORRAINE, comte d') et d'Armagnac, surnommé *Cadet la Perle*, général distingué, né en 1601, commença sa carrière militaire en Allemagne, se signala à la bataille de Prague en 1620, combattit aux siéges de St-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'île de Rhé et de La Rochelle, et prit sur les Espagnols en 1637 les îles de St-Honorat et de Ste-Marguerite. Nommé en 1639 général en chef de l'armée du Piémont, il prouva par le combat de Quiers, par le siége de Turin en 1640, par la prise de Coni en 1641, qu'il était digne de ce poste honorable. En 1643 il reçut le titre de grand écuyer, et en 1645, revenu d'une mission diplomatique en Anglet., il obtint le commandement de la Catalogne, vainquit les Espagn. à Llorens et prit Balaguer. En 1646 il essuya un échec devant Lérida, mais il reprit sa revanche dans les Pays-Bas en 1649 : Maubeuge et Condé tombèrent en son pouvoir. Sous la régence d'Anne d'Autriche, d'Harcourt se montra d'abord zélé partisan de la cour, et employa son courage à réduire les frondeurs; et même en 1651 il força le prince de Condé à lever le siége de Cognac. Quelque temps après, la cour usa, pour une mission moins honorable, du dévouem. du comte d'Harcourt : ce fut lui qui fut chargé de transférer dans les prisons du Havre le même prince qu'il avait combattu les armes à la main ; aussi cette mission valut-elle au comte d'Harcourt le surnom de *recors de Jules Mazarin*. Cette mortification le porta à embrasser pour quelq. temps la cause des princes ; il combattit en Alsace et obint des succès sur les troupes royales : mais battu par le maréchal de La Ferté, il rentra dans le parti de la cour, fut nommé gouvern. d'Anjou, et m. à l'abbaye de Royaumont en 1666. Un *recueil* de ses lettres de 1636 à 1656, est conservé à la bibliothèque royale. Ses campagnes en Italie et en Catalogne ont été écrites par plus. écrivains (*v.* la *Biblioth. histor. de la France*, t. III, n°s 32346-49).

HARCOURT (HENRI, duc d'), né en 1654 de l'ancienne famille de ce nom en Normandie, prit les armes à l'âge de 18 ans, se signala aux combats de Sentsheim, de St-François et de Turkheim : il reçut une blessure au siége de Cambrai, fut nommé lieutenant général de la province de Normandie en 1677, servit en qualité de maréchal de camp au siége de Philipsbourg, commanda Luxembourg en 1690, et remporta une victoire à Courteville en 1692. L'année suivante, appelé par le roi au commandement de Tournay, il signala de nouveau sa valeur à Nerwinde. A la fin de 1697, il partit comme ambassadeur pour l'Espagne, fut créé duc et pair en 1700, et accompagna le duc d'Anjou lorsqu'il alla prendre possession de son royaume. De retour en France en 1703, il reçut du roi le bâton de maréchal, et 2 ans après en 1705 une compagnie des gardes. Il m. en 1718.

HARDENBERG (CHARLES-AUGUSTE prince de), chancelier d'état de la Prusse, né vers 1750, d'une famille qui fait remonter son origine jusqu'au 11e S., m. en 1822 à Gênes, chargé des pleins pouvoirs de la cour de Berlin près le congrès de Vérone, était entré au service de Hanovre en 1778, et débuta en 1782 dans la carrière politique par une mission en Anglet. M. Benjamin Constant a consacré une *notice* très-ample au prince de Hardenberg dans le *Courrier français* des 19 et 24 décemb. 1822 et du 2 janv. 1823 ; M. Mahul l'a reproduite dans la 4e année de son *Annuaire nécrologique* (p. 386-93), et nous renvoyons à ce rec. les personnes curieuses de plus de détails sur cet illustre étranger.

HARDER (JEAN-JACQ.), sav. méd., né à Bâle en 1656, m. en 1711, et selon d'autres en 1718, fut profess. de physique, d'anatomie et de botanique, médecin du margrave de Baden et du duc de Wurtemberg, et reçut de l'emp. Léopold II le titre de comte palatin. On a de lui : *Prodr. physiol. natur. explic. humorum nutritioni et generationi dicatorum*, Bâle, 1679, in-8 ; *Pæonis et Pythagoræ exercit. anatom. et medic.*, 1684 ; *Thesauri observationum medicar.*, 1736, etc. — HARDER (Jérôme), frère du précéd., théologien et profess. de langues orient. à Leyde, possédait une vaste érudition, et m. à Constantinople en 1707.

HARDI (PHIL.), architecte, membre de l'acad. royale des arts, né à Toulouse, m. dans le 18e S., est connu par la construction de l'église de la Daurade, dont le style est regardé comme mesquin et de mauvais goût, et qui coûta des sommes immenses. — HARDI (N.), père du préc., élève de Marc Arcis, fut un sculpteur distingué ; on lui doit les statues de St Jean et de St Luc qu'on voit dans l'église St-Etienne de Paris.

HARDING ou HARDYNG (JOHN), l'un des plus anciens historiens d'Angleterre, né en 1378, servit successivement sous sir Henri Percy, surnommé *Hotspur*, sous sir Robert Umfraville, puis se dévoua aux travaux litt., et mourut postérieurement à 1465. On a de lui une *Chronique de l'Angleterre sous Edouard IV*, en vers anglais, imp. en 1543 par Crafton, et réimp. en 1812 dans les *English chroniclers*.

HARDING (THOMAS), théol., né dans le Devonshire en 1512, fut professeur d'hébreu à l'univ. d'Oxford en 1542 ; il quitta le catholicisme pour se faire protestant sous le règne d'Edouard, et reprit son ancienne croyance à l'avènement de Marie au trône. Lorsque Elisabeth s'empara de la couronne, Harding perdit ses revenus et alla s'établir à Louvain, où il mourut en 1572. Il a pub. de 1554 à 1567 plus. écrits de controverse dans lesquels il attaquait l'évêque de Salisbury Jewel.

HARDING ou HARDINGE (NICOLAS), poète estimé, né à Cambury près de Kingston en 1700, m. en 1758, a laissé divers opuscules lat. et angl. qu'on trouve dans la collection des *Musæ anglicanæ*, t. VI. — HARDING (George), habile jurisconsulte, fils du préc., né en 1744, m. en 1816, justicier des cours de Bregon, donna des leçons de droit au duc de Cumberland. On a de lui quelques écrits de politique et de litt., et différentes poésies dont le recueil a paru par les soins de M. Nichols, qui y a joint une *vie* de l'auteur.

HARDION (JACQUES), membre de l'acad. franç. et de celle des inscript. et belles lettres, né à Tours en 1686, donna des leçons d'hist. et de littérature à Mesdames, filles de Louis XV, et m. à Versailles en 1766. On connaît de lui : des *Dissertat.* et *Mém.* lus à l'académie des inscript., des *Trad.* de différens morceaux d'Anacréon et de Théocrite ; une *Nouvelle hist. poétique*, *suivie de deux traités abrégés*, *l'un de la poésie et l'autre de l'éloquence*,

Paris, 1751, 3 vol. in-12; *Hist. universelle*, ib., 1754-69, 20 vol. in-12. Les 2 dern. vol. sont de Linguet. V. ce nom.

HARDOIN DE LA REYNERIE (Louis-Eugène), avocat au parlem. de Paris, né à Joigny en 1748, m. en 1789, se fit remarquer par son talent pour la plaidoirie. On a de lui quelques *Mém.* d'un style pur, précis et élégant, parmi lesquels on distingue principalem. une *Consultation pour la compagnie des Indes*, Paris, 1788, in-4.

HARDOUIN (Jean), jésuite, né à Quimper en 1646, se fût placé sans doute au prem. rang des savans, si son esprit paradoxal et systématique ne lui avait fait adopter et produire les propositions les plus exagérées et les plus bizarres. Ainsi il n'a pas craint d'avancer que l'antiquité ne nous a rien transmis, que tout ce qui aujourd'hui passe pour anc. a été fabriqué par les modernes, à l'except. pourtant des œuvres de Cicéron, de Pline, des Georgiques de Virgile, et des Epitres d'Horace. En 1708 il fut obligé de rétracter une opinion aussi étrange et qui conduisait à méconnaître l'authenticité des livres saints. Mais dans les ouv. qu'il a pub. depuis il laissa souvent encore percer cette singulière idée. Le P. Hardouin, nommé bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand en 1683, est m. à Paris en 1729. Nous citerons parmi ses nomb. ouv. dont le catalog. a été donné par l'abbé Joly (*Eloges de quelques auteurs françois*): *Nummi antiqui populor. et urbium illustrati; De re monetariâ vet. Roman. ex Plinii II sententiâ*, Paris, 1684, in-4; *Antirrheticus de nummis antiquis coloniarum et municipiorum ad J. Foy-Vaillant*, ibid., 1689, in-4; une édit. avec comment. des *C. Plinii secundi histor. natural. lib. XXVII*, Paris, 1685, 5 vol. in-4; *Chronolog. ex nummis antiq. restitutæ specimen primum*, Paris, 1696, in-4; *Chronolog. veteris Testam. ad vulgatam versionem exacta et nummis antiquis illustrata; Chronol. ex nummis antiq. restitutæ specimen alterum*, ib., 1697, 2 vol. in-4; *Conciliorum collectio regia maxima*, ibid., 1715, supprimé par arrêt du parlem. et reprod. en 1723; *Apologie d'Homère*, etc., Paris, 1716, in-12; *Opera varia posthuma* (edente d'Olivet), Amsterdam, 1733, in-fol.; *Commentar. in nov. Testam.*, ibid., 1742, in-fol.; *Prolegomena ad censuram, scriptorum veterum*, Londres, 1766, in-8.

HARDOUIN (Jean-Etienne), littérat., né en 1735 à Paris, où il m. le 25 juin 1817, ne nous est connu que comme aut. d'une version rimée des *Nuits d'Young, trad. de l'angl. par Letourneur*, Paris, 1792, 4 vol. in-12; d'une semblable version de Télémaque, sous ce titre: *les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par F. de Salignac de La Mothe Fénélon, et Télémaque, poème*, ibid., 1792-93, 6 vol. in-12: le texte s'y trouve en regard des vers, et l'aut. a enrichi son ouv. de notes prises de l'édit. de Hambourg, où sont indiqués les passages imités des poètes grecs et latins; enfin d'un *Recueil de poésies d'Anacréon et de Théocr.*, etc., ibid., 1812, in-12.

HARDT (Hermann von der), orientaliste, né à Melle (Westphalie) en 1660, fit de brillantes études à Iéna et à Leipsig, professa les langues orientales à l'univ. d'Helmstadt, fut nommé en 1709 rect. du gymnase de Marienbourg, et m. dans cette ville en 1745. Voici le titre de ses principaux ouv.: *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum ab anno* 1517 *ad ann.* 1546, etc., Brunswick, 1690-91, Helmstadt, 1693, 3 vol. in-8; *Mag. Constantiense concil. de universali ecclesiæ reformatione, unione et fide*, Francf., 1697, 3 vol. in-fol., 1700-42, 6 vol. in-fol.; *Histor. literaria reformationis*, ibid., 1717, 5 parties in-fol. qui se relient en un vol.; *Enigmata prisci orbis*, etc., Helmstadt, 1723, in-fol.; *Tom. primus in Jobum, historiam populi Israëlis in Assyriaco exilio, Samariâ eversâ et regno extincto illustrans*, ib., 1728, in-fol., etc.— Hardt (Richard von der), frère du préc., est connu par une *Holmia litterata*, 2e édition, Stockholm, 1707, in-4, et des *Lettres latines*, 1703-7, in-4.

HARDUIN (Alex.-Xavier), avocat, né à Arras en 1718, m. en 1785, secrét. perpét. de l'acad. de sa patrie, a publ. les ouv. suiv.: *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe*, etc., 1757, in-12; *Dissertat. sur les voyelles et les consonnes*, 1760, in-12; *Lettre à l'auteur du traité des sons de la langue françoise*, 1762 in-12; *Mém. pour servir a l'hist. d'Artois et principalem. de la ville d'Arras*, 1763, in-12. On a aussi de lui des *Odes*, des *Pastorales*, et autres poésies peu remarquabl.

HARDWICKE (Philippe YORKE, comte de), homme d'état et juriscons., né en Angleterre vers 1720, fils du grand-chancelier Hardwicke, entra au parlem. en 1741, fut nommé grand-intendant de l'univ. de Cambridge en 1762, fut appelé au conseil en 1765, et m. en 1790. Il a pub.: *Mélange d'écrits politiques de* 1501 *à* 1726, 2 vol. in-4; *Correspondance de sir Dudley Carleton, ambasadeur aux états-généraux pendant le règne de Jacques Ier, avec préface histor.*, 1775, 2e édit.; trad. en franç. par Gaspard-Ides Monod sous le tit. de *Lett. Mém. et négoc.*, La Haye, 1759, 3 v. in-12; *Lettres athéniennes*, en société avec onze de ses condisciples, 1741, 1743, in-4, 1782, in-4 et 1798, 2 vol. in-4, trad. en franç. par Villeterque, 1801, 3 vol. in-8, 1803, 4 vol. in-12, et par M. Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (Alexandre), poète français, né à Paris, m. vers 1630, eut la réputat. de prem. aut. tragique de son temps; mais Corneille n'avait point encore paru, et les petites célébrités de l'époque n'avaient aucune concurrence à redouter. Hardy a composé plus de 600 pièces de théâtre, où il se joue avec la plus grande licence des règles de l'art, du bon goût et de la pudeur. De loin à loin on rencontre quelques intentions dramatiques. Hardy travaillait pour une troupe de comédiens ambulans, et il est le prem. qui ait reçu la rétribution appelée *part d'auteur*. Son théâtre a été recueilli en 6 vol. in-8, Paris, 1623-28. — Hardy (Sébastien), contemporain du précédent, a publié: *Mémoires et instructions pour le fonds des rentes de l'Hôtel-de-Ville*, Paris, 1616, in-8, en société avec le prevôt des marchands (De Grieux); une traduction *du Reveil-Matin des courtisans* d'Antoine de Guevara, ibid., 1623 in-8. — Pierre Hardy, curé de St-Maurice-de-Galon, né à Chartres dans le 18e S., est aut. d'un *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer Rouge*, etc., 1755, in-12; et d'une *Lettre au P. Calmet, sur la terre de Gessen*, 1757, in-12.

HARDY (Claude), mathématicien du 16e S., né au Mans, m. en 1678 conseiller au Châtelet de Paris, a publ. une édit. du texte grec des *Données d'Euclide, avec une traduct. latine et le comment. de Marinus*, Paris, 1625, in-8. — Sir Charles Hardy, gouv. de New-York en 1755, puis vice-amiral en 1759, était entré de bonne heure au service; il m. en 1780, avec la réputat. d'un des plus braves officiers de la Gr.-Bretagne à cette époque. — Hardy (Francis), membre du parlem. d'Irlande, né vers 1751, mort en 1812, a publié *les Mém. de James Caufield, comte de Charlemont*, Londres, 1811, in-4, réimprimé, ibid., 1815, 2 vol. in-8.

HARDY (J.), gén. de division, né en 1763 à Mouzon en Lorraine, m. en 1802, inspect. aux revues en chef à St-Domingue, était entré au service à 21 ans. Après avoir fait avec distinction les prem. campagnes de la révolution, il fut chargé en 1798 de commander l'expédition d'Irlande, fut fait prisonnier sur le vaisseau *le Hoche*, au combat du 11 octobre, et il servait dans la campagne de 1800 comme gén. de division à l'armée du Rhin: c'est l'année suivante qu'il fut envoyé à St-Domingue,

où il contribua beaucoup aux prem. succès du gén. Le Clerc.

HARDY (Antoine-François), député de la Seine-Inférieure à la Convention nationale, m. à Paris en 1823, avait d'abord exercé la profession de méd. à Rouen. Attaché au parti de la Gironde, il vota dans le procès de Louis XVI pour la détention et le bannissement à la paix; et après avoir émis, sur la question de l'appel au peuple, une opinion très-hardie, il se déclara pour le sursis à l'exécution. Proscrit au 31 mai, il rentra à la convention après la chute de Robespierre, fut ensuite porté au conseil des cinq-cents, puis au corps législatif. Il occupa quelque temps la place de direct. des droits réunis, et rentra dans la vie privée à l'époque de la restauration.

HARE (Francis), évêque de St-Asaph et de Chichester, né à Londres vers 1665, mort en 1740, a publié: *Des difficultés et des découragemens qui accompagnent l'étude des écritures*, ouvrage qui lui attira quelques persécutions; une édition de *Térence*, in-4, avec des notes; *le Livre des Psaumes en hébreu, où le mètre poétique original se trouve rétabli*, in-4: ces écrits ont été réunis en 4 vol. in-8.

HAREL (Marie-Maximilien), religieux du tiers-ordre de Saint-François, sous le nom de P. Elie, doct. en théol., etc., né en 1749 à Rouen, m. à Paris en 1823, vicaire de la paroisse de St-Germain-des-Prés, et membre de l'acad. des Arcades de Rome, a laissé les ouvr. suiv.: *Voltaire: recueil de particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, 1781, in-8, réimpr. en 1817 et trad. en allem.; *la vraie Philosophie*, 1783, in-8; *Les causes du désordre public, par un vrai citoyen*, 1784, in-12, 1789, in-12, 4e édit.; *Vie de Benoît-Joseph Labre*, 1784, in-12; *Histoire de l'émigration des Religieuses supprimées dans les Pays-Bas*, etc., Bruxelles, 1784, in-12; l'*Esprit du Sacerdoce*, ou *Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12.

HAREN (Adam de), noble frison, m. à Arnheim en 1589, avait été proscrit en 1565 pour avoir signé la pétition des nobles adressée à la gouvernante des Pays-Bas. Il servit le prince d'Orange, Guillaume Ier, et Louis de Nassau, stathouder de la Frise, fit partie, en 1572, de l'association dite des *Gueux*, si redoutable au despotisme espagnol, et prit une part active à la prise de La Brille. — Haren (Guillaume de), petit-fils du précéd., diplomate distingué, né à Leewarde en 1626, remplit des missions importantes, et fut l'un des plénipotentiaires qui conclurent à Oliva, en 1660, la paix entre la Hollande, la Suède et le Danemarck; il m. en 1708, laissant de nombreux MSs., qui, en 1732, furent la proie d'un incendie qui consuma son château de Ste-Anne. — Haren (Guillaume de), petit-fils du précéd., homme d'état et littérateur, né à Leewarde en 1713, m. en 1768, est auteur de plus. ouvr. parmi lesquels on cite: *les Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiates*, poème, Amsterd., 1741 et 1758, in-8; trad. en prose par M. Jansen, Paris, 1785, 2 vol. in-8; et quelq. *Odes*, dont la plus remarq. est celle intit.: *les Vicissitudes de la vie humaine*, trad. par le baron d'Holbach. — Haren (Onno-Zwier de), frère du précéd., né à Leewarde en 1713, m. en 1779, occupa plus. places éminentes dans l'administ. de son pays, et cultiva la littérat. avec quelq. succès. On a de lui: le poème *des Gueux*, dans lequel il célèbre l'affranchiss. de son pays, auquel avait eu tant de part l'un de ses ancêtres. La meill. édit. de ce poème, souv. réimp., est celle de 1785, Amst., 2 vol in-8, revue et corrigée par MM Bilderdyk et Feith; plus. *Odes* publ. à différ. époq.; des traduct. ou imitat. en vers de quelq. poésies de Pindare et de Pope; deux tragédies et quelq. opuscules en prose, parmi lesquels nous citerons seulement celui qui a pour titre: *Du Japon, sous le rapport de la nation hollandaise et du christian.* (en hollandais), trad. en franç. sous le titre de *Recherches hist. sur l'état de la religion chrétienne au Japon*, etc., Paris, 1778, in-12, etc.

HARENBERG (Jean-Christophe), historien, orientaliste et théolog. protest., né en 1696 à Langenholzen, près d'Hildesheim, professa l'hist. et la géographie polit. à Brunswick, fut reçu membre de l'acad. des sciences de Berlin en 1738, et m. à Schœningen en 1774. On a de lui un grand nombre d'ouvr. sur lesquels on peut consul. l'*Histoire des auteurs vivans* par Rathlef, pages 194-144, et l'*Hist. de l'Erudition*, par Strodtmann, tome V, p. 230-253. Nous citerons seulem.: *Introduct. succincte à la théologie ancienne et moderne de l'Ethiopie et surtout de l'Abyssinie* (en allem.), sous le pseudonyme d'Adolphe Windhorn, Helmstadt, 1719, in-4; *Jura Israëlitarum in Palestinâ*, Hildesheim, 1724, in-4; *Histor. eccles. Gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomat.*, Hanôvre, 1734, in-fol., auquel on a joint les *Vindiciæ Harenbergianæ*, Francfort et Leipsig (Brunswick), 1739, in-4; *Hist. pragmatique de l'ordre des jésuites depuis leur origine jusqu'au temps actuel*, Halle et Helmstadt, 1760, 2 vol. in-8.

HARENT DES BRUYERES (Antoine-Olivier), né en 1728 à Bruyères, près de Laon, m. en 1818 à Martigny, canton de Craonne, n'est cité que comme auteur d'une tragédie intit.: *Crispus*, qui n'a pas vu le jour, mais dont quelq. frag. ont été impr. avec une analyse dans le *journal de l'Aisne* (no du 9 mars 1819); le plan et les situations en paraissent calqués sur la *Phèdre* de Racine.

HARETH-BEN-HILIZZA, poète arabe du 6e siècle, l'un des auteurs des 7 poèmes connus sous le nom de *Moallakas*, était chargé par la tribu de Beer de défendre ses droits contre celle de Tagleb devant le roi de Hira, et c'est à cette occasion qu'il improvisa son poème; on dit que l'auteur avait alors 100 ans, et que l'amour de sa patrie et l'enthousiasme poétique l'agitaient au point qu'il ne sentit pas que sa main, appuyée sur le fer de son arc, était traversée de part en part. La *Moallaka* de Hareth a été publ. en angl. et en arabe, Londr., 1782, et à Gottingue, 1808.

HARGRAVE (Francis), jurisc. anglais, né vers 1740, mort en 1821, greffier ou garde des archives (recorder) à Liverpool, a laissé, entre autres travaux importans, une *Collection de traités relatifs à la jurisprudence anglaise*, et un autre recueil intit.: *Collection of state Trials*, 1781, 11 v. in-f.

HARIOT. V. Harriot.

HARIRI (Haben-Mohammed-Alkasem-Ben-Ali), poète arabe, né à Bassora l'an 1054 de J.-C., m. en 1121, est auteur d'un *Traité* en vers sur la grammaire arabe, intitulé: *Molhatalirab*; d'un *Comment.* en prose sur ce traité; d'un recueil de *Seances*, ou *Makamas*, espèces de nouvelles en prose et en vers, au nomb. de 50, publ., savoir: les 6 premiers par Albert Schultens, Franeker, 1731, et Leyde, 1740; et les autres dans les *Mines de l'Orient*, avec des trad. par Reiske et MM Jahn, Sylvestre de Sacy, Rinck, Rosen-Muller, etc. Les *Makamas* de Hariri ont été impr. en entier, mais sans traduct. à Calcutta, 1809 à 1814, 3 vol in-4.

HARISCON. V. Aaron.

HARIUS, ou TER HAER (Henri), poète et av. hollandais, né en 1540 aux environs de Zutphen, étudia le droit à Douai, exerça la profess. d'av. à Arnheim, et se réfugia en Westphalie à l'époque où la province de Gueldre fut en proie aux violences de l'occupat. espagn.; on ignore le lieu et la date de sa m. Il est aut. d'*Elegies* publ. par H. Cannegieter, sous le titre de *Tristia*, Arnheim, 1774, in-4; on lui attribue encore le rec. suiv.: *Henrici Harii, Sicambri, elegiarum heroïcarum liber*

unus, Cologne, 1585, in-8. — Un autre HARIUS, ou van der HAER (Jean), ecclésiast., né à Gorcum, chanoine de la cathédr. de cette ville, puis de celle de La Haye, m. en 1532, avait formé une biblioth. nomb., que Charles-Quint, auquel elle fut cédée, rendit publique, mais qui fut dispersée dans les guerres civiles de Hollande.

HARKENROTH (ISBRAND-EILHARD), philol. hollandais, né dans l'Ost-Frise en 1693, m. en 1771, a publ. : une *Dissert. topograph. de Monte Sublimi*, insérée dans le tome 7e du *Thesaurus antiquitatum hebraïcarum*; un cahier de *Remarq. critiq. sur St. Matthieu*, inséré dans le 10e vol. des *Miscellaneæ observat.* d'Amsterdam; un liv. intit. de *busto Lharedano*, Utrecht, 1721, cité par Saxius, qui déclare n'en pas connaître le sujet.

HARLAY (ACHILLE de), 1er présid. du parlem. de Paris, né dans cette ville en 1536, d'une famille distinguée dans la robe et dans l'épée depuis le 14e S., dut autant à son mérite personnel qu'à l'illustration de cette même famille les hautes charges de magistrat. dont il fut investi, et qu'il remplit avec un zèle héréditaire et un dévouement bien remarq. D'abord conseiller, puis président à mortier, Ach. de Harlay succéda à son beau-père, Christophe de Thou, dans la place de 1er présid., en 1582; c'était à l'époque de cette ligue fatale qui devait plus tard enlever au roi Henri III la couronne et la vie. Le nouv. chef du parlem. de Paris, qui déploya, en plus d'une occasion, la loyauté et la fermeté de ses principes, eut le courage de dire au duc de Guise, après que le départ du roi eut laissé ce chef des ligueurs maître de la capitale : « C'est grand pitié, Monsieur, quand le valet » chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, » mon cœur au roi, et quant à mon corps, je l'a» bandonne, s'il le faut, aux méchans qui désolent » ce royaume. » Sa conduite généreuse ayant attiré sur lui les fureurs des factieux, il fut enfermé à la Bastille par l'infâme Bussi Leclerc, chef des Seize, et n'en sortit qu'après la mort de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus. S'étant rendu aussitôt auprès de Henri IV à Tours, il employa tout ce que son caractère et son illustration lui donnaient de crédit pour favoriser la rentrée de ce monarque dans Paris. Il reprit ses fonctions quand le roy. eut reconnu son légitime souver., les exerça avec la même intégrité jusqu'en 1616, époque où ses infirmités le décidèrent à la retraite, et m. le 23 octob. de la même année. On a de lui une *Coutume d'Orléans*, impr. en 1583, et fort estim. sous l'ancienne législation. — HARLAY (Achille III de), petit-neveu du précéd., né en 1639, devint 1er présid. du parlem. de Paris en 1689, après avoir rempli pendant plus. années la place de procureur-général : il donna sa démiss. en 1707, et m. en 1712. C'était un magistrat intègre, mais trop enclin à cette plaisanterie caustique qui blesse souvent ceux qui en sont l'objet; ce défaut lui attira des ennemis qui ont cherché à flétrir sa mémoire par des imputations injurieuses, mais non justifiées par des faits positifs.

HARLAY DE CHANVALLON (FRANÇ.), archev. de Rouen, puis de Paris, né en 1625, de la fam. des précéd., fut chargé par Louis XIV des affaires du clergé régulier, et eut la plus grande part à ce qui se fit au sujet de la régale, ainsi qu'aux discussions sur l'édit de Nantes. Il présida les assembl. du clergé de 1685-90-93-95, obtint, dans la dernière, un édit très-favorable au corps ecclésiast., et m. d'apoplexie cette même année (1695), dans la maison de campagne des archev. de Paris, à Conflans. La *vie* de ce prélat a été écrite en latin par l'abbé Le Gendre, Paris, 1720, 1 vol. in-4; M. de Bausset a tracé avec autant de justesse que de mesure le portrait de M. de Chanvallon dans son *Hist. de Fénelon*, 2e édit., tom. 1 et 2. — Franç. de HARLAY, oncle du précéd., év. de Rouen, m. en 1653, avait fait impr. au château de Gaillon des *Observat. sur l'Epître aux Romains*, 1641, in-4.

HARLES (THÉOPH.-CHRISTOP.), philolog. allem., né à Culmbach en 1738, m. en 1815, fut prof. de littér. grecque et orient. au gymnase de Cobourg, de philos. et d'éloq. à Erlang, biblioth. du sémin. philologique de cette dern. ville. On a de lui de nombr. ouv. parmi lesquels il nous suffira de citer les *Vies* latines des philologues, 2e édit., Brême, 1770-72; *Opuscula varii argumenti*, Halle, 1773; de nomb. édit. d'aut. grecs et latins, et notamm. de Cornelius Nepos, de Coluthus, de Cicéron, de Théocrite, de Moschus et de Bion; une édition fort estimée de la *Biblioth. grecque de Fabricius*, Hambourg, 1790-1812; une *Anthologie* grecque poétiq.; des *Dissertat.* sur la biblioth. academ. d'Erlang, 1800-1809, etc.

HARLEVILLE. V. COLLIN d'HARLEVILLE.

HARLEY (ROBERT), comte d'Oxford, homme d'état, né à Londres en 1661, entra dans la chambre des communes en 1690, y exerça les fonctions d'*orateur* (speacher) de 1701 à 1704, fut appelé au conseil privé, rédigea le traité d'union de l'Ecosse et de l'Anglet., et devint chancel. de l'échiquier en 1710. Créé pair de la Gr.-Bretagne, comte d'Oxford et de Mortimer en 1711, il fut nommé l'année suiv. prem. ministre, gr.-trésor. et chevalier de l'ordre de la Jarretière. Harley, après avoir été l'un des négociat. du traité d'Utrecht (1713), fut destitué de toutes ses places en 1714 : accusé de haute trah., il fut enfermé à la Tour, n'en sortit qu'en 1717, et m. en 1724. Sa riche biblioth., dont le catalog., par le doct. Johnson, a paru en 5 vol. in-8, 1743-44, a été achetée par le gouvern. angl.; on y remarque surtout de nomb. et riches MSs. connus sous le nom de *Collection harléienne*.

HARMAND (JEAN-BAPTISTE), ancien av., puis député de la Meuse à la convent. nation., né vers 1750 à Bar-sur-Ornain, vota, dans le procès du roi, contre la peine de mort, pour l'appel au peuple et le sursis à l'exécut. Après avoir siégé aux divers. législat. qui se succédèrent jusqu'à la form. du corps-législatif, il obtint la préfecture du Haut-Rhin, passa ensuite à celle de la Mayenne, et m. en 1816, membre de la Légion-d'Honneur. On a de lui : *Anecdotes relativ. à quelq. personnes et à plus. évènemens remarq. de la revolut.*, 1814, in-8, et on lui attribue l'ouv. intit. : *Catéchisme de morale pour l'educ. de la jeunesse*, 1791, in-8.

HARMAR (JOHN), prof. de lettres grecques et lat., né près de Glocester en 1594, et m. en 1670, a pub. entre autres ouv. : *Praxis grammatica*, Londres, 1622, 1623, in-8; *Janua Linguarum*, 6e édit., 1731; *Lexicon etymologicum græcum junctim cum scapulâ*, in-fol., Londres, 1637; *M. T. Ciceronis vita*, Oxford, in-8, 1662. — HARMAR (John), son père, m. en 1613, recteur du collége de Winchester, fut employé à la traduction de la Bible, et pub. plus. homelies de St-Chrysostôme d'après les MSs. de la bibliothèque d'Oxford.

HARMENOPULE (CONSTANTIN), sav. juris. grec du Bas-Empire, né à Constantinople en 1320, parent, par sa mère, de l'emper. Jean Cantacuzène, occupa successivem. plus. places import. à la cour de ce prince, fut préfet de Thessalonique et grand chancelier (nomophylax), sous le règne de Jean Paléologue, et m. en 1383. Il a laissé les ouv. suiv., écrits en grec, et dont nous donnons les titres d'après les traduct. latines : *Promptuarium juris civilis, seu manuale legum dictum hexabiblos*, publ. d'abord en grec par Suallemberg, Paris, 1540, in-4, sous le titre de *Πρόχειρον Νόμων*; trad. en latin par Bern. Rey, Cologne, 1547, in-8, et par J. Mercier, Lyon, 1556, in-4; *Epitome divinorum et sacrorum Canonum*, publ. en grec avec la traduct. latine de Leunclavius, dans le *Jus græco-romanum* de Marquard Freher, Francfort, 1596, in-fol.; *De opinionibus hæreti-*

corum qui singulis temporibus existerunt, trad. en latin par le même, et inséré, texte et trad., égal. dans le *Jus græco-romanum ; De fide orthodoxâ libellus*, joint ordinairem. à l'ouv. précéd. ; plus. autres ouv. qui n'ont pas été pub., et sur lesquels on peut consulter Lambecius.

HARMER (THOMAS), théologien anglais, né à Norwich en 1715, m. en 1788, ministre dissident à Waterfield, a laissé entre autres écrits : des *Notes* sur le Cantique des Cantiques ; des *Observ. sur divers passages de l'Ecriture*, 1764, 1776, 2 vol. in-8, souv. réimp.

HARMODIUS. V. ARISTOGITON.

HARMONT (PIERRE), fauconnier des rois Henri III et Henri IV, a publié le *Miroir de la Fauconnerie*, etc., Paris, 1620, in-8 ; 1634, in-4.

HARNEY (MARTIN), religieux dominicain, né à Amsterdam en 1634, mort à Louvain en 1704, se distingua parmi les défenseurs de l'autorité du St-Siége dans la querelle qui s'éleva de son temps entre les théolog. au sujet de la bulle *Unigenitus*, de la grâce et du libre arbitre. Il occupa les emplois les plus importans de son ordre, et fit trois fois le voy. de Rome. Au nombre de ses écrits, tous dirigés contre les jansénistes, nous citerons comme le plus remarquable son traité : *de Sacrâ scripturâ linguis vulgaribus legendâ rationale obsequium Belgii cathol.*, 1692, in-12, contre Ant. Arnauld : le même ouv. avait paru en flamand, Anvers, 1686, in-12.

HARNONCOURT. V. DUREY.

HARO (don LOUIS de), homme d'état espagnol, né à Valladolid en 1598, neveu du duc d'Olivarès, 1er ministre, auquel il succéda en 1644, eut la confiance de Philippe IV, et la justifia par son dévouement. Après avoir conseillé la paix signée avec les Provinces-Unies en 1648, il fournit au prince de Condé les moyens de continuer les guerres de la Fronde ; plus tard, en 1659, après de longs prélim. avec le card. Mazarin, il signa le traité des Pyrénées. Don Louis de Haro parut plus. fois à la tête des armées ; il chassa les Portugais du territoire de l'Espagne, et m. en 1661. Philippe avait érigé en sa faveur le marquisat del Carpio en duché-grandesse.

HAROLD Ier, roi d'Anglet., surn. *Pied-de-Lièvre*, succéda en 1036 à Canut-le-Grand, bien que le trône eût été promis d'abord au prince Hardi, frère de Harold, issu d'un sec. mariage de Canut-le-Grand avec Emma, veuve du roi Ethelred II. Le plus gr. nombre ayant embrassé la cause de Hardi, on allait en venir aux mains, lorsque par un arrangem. solennel, Harold céda à son frère les provinces méridionales de l'Angleterre. Ce traité fut bientôt rompu, et Harold, servi par les intrigues du ministre Godwin, qu'il avait su détacher du parti de Hardi Canut, recouvra sa puissance toute entière. Il m. en 1039, peu regretté de son peuple. — HAROLD II, roi d'Angleterre, fils aîné du comte Godwin, gouverneur de Wessex, Sussex, Kent et Essex, et grand-maître de la maison du roi, monta sur le trône à la mort d'Edouard-le-Confesseur, le 5 janvier 1066. Son règne fut d'abord agité par les entreprises de son frère Tosti, qui à la tête d'une armée norwégienne, vint envahir ses états. Harold le défit complètement, le 24 septemb. 1066, à Stanford-Bridge, où périrent le prince Tosti et le roi de Norwége. Bientôt après, Guillaume, duc de Normandie, entreprit à son tour d'arracher le sceptre des mains du fils de Godwin, et se présenta avec de grandes forces dans le comté de Sussex. Harold vola sur-le-champ à la défense de son pays, mais il fut tué ainsi que deux de ses frères à la célèbre bataille d'Hastings. (V. GUILLAUME *le Conquérant* et HASTINGS.)

HAROUN AL-RESCHID, 5e khâlyfe de la race des Abassides, né en 765, monta sur le trône en 780. Il est célèbre autant par sa bravoure, son amour des arts et sa magnanimité, que par la cruauté et la perfidie qu'il manifesta en plus. circonstances ; c'est lui qui fit périr la malheureuse famille des Barmécides. Haroun subjugua une grande partie de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, et vainquit Irène et Nicéphore : contemporain de Charlemagne, il eut avec ce prince des relations d'estime, et lui fit de magnifiques présens. Il mourut en 802.

HARPALUS, seigneur macédonien, grand-trésorier d'Alexandre, reçut de ce prince le gouvernement de Babylone. En l'absence de son maître, il accabla les peuples d'impôts, et dissipa les richesses qui lui étaient confiées. S'étant enfui en Crète pour éviter un juste châtiment, il y fut assassiné l'an 325 avant J.-C. par la trahison d'un de ses amis. — HARPALUS, astronome grec, florissait vers 480 av. J.-C. ; il corrigea le cycle inventé par Cléostrate, et en proposa un nouveau de 9 ans, qui dans la suite fut corrigé par Méton.

HARPE (LA). V. LAHARPE.

HARPHIUS (HENRI), écrivain ascétiq. et mystique, né au bourg de Herp (Flandre), fut supérieur des francisc. de Malines, et m. en 1478. On a de lui entre autres ouv., oubl. aujourd'hui, une *Théologie mystique*, Anvers, 1502, et en latin, Cologne, 1538 et 1553, Rome, 1585, Brescia, 1601, Cologne, 1611 ; trad. en franç. par J.-B. de Machault, Paris, 1617, in-4.

HARPIES (myth.), monstres, filles de Neptune et de la Terre, sont représentées avec un visage de femme, un corps de vautour, des ailes, des oreilles d'ours, et des griffes aux pieds et aux mains. Leur présence causait la famine, et leur contact était infect. Junon les employa plus. fois comme ministres de ses vengeances ; entre autres elle les envoya souiller les mets servis aux noces de Phinée. Virgile, dans l'*Enéide*, raconte l'espèce de lutte que les Troyens soutinrent contre elles. Les principales Harpies se nomm. Aëllo, Ocype et Célæno.

HARPOCRATION (VALERIUS), rhéteur d'Alexandrie sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement positif, est aut. d'un lexique grec imprimé d'abord par Alde en 1503 et 1527, puis par Maussac en 1614. Les autres édit. sont de 1683 à Leyde, 1696, etc.

HARRIET (N.), peintre français, né vers 1776, étudia sous David, fit dans son art les plus rapides progrès, et en 1794 remporta le grand prix de peinture ; le sujet du programme était *les Funérailles de Brutus l'Ancien*. Envoyé à Rome, Harriet y fut bientôt enlevé par une maladie cruelle, au moment où il venait de commencer un tableau de grande dimension représentant l'action héroïque d'Horatius Coclès, et dont la vigueur de composition et de touche aurait établi la réputat. de ce jeune artiste.

HARRINGTON (JOHN), poète anglais, né à Kelston près de Bath en 1561, mort en 1612, suivit avec distinction la carrière des armes. On a de lui une traduction angl. de l'*Orlando furioso* ; un *Recueil d'Epigrammes*, 1618 et 1625, 4 liv. in-8 ; et des œuvres diverses publ. à Bath sous le titre de *Nugæ antiquæ*, dont une sec. édit. parut en 1792, 3 vol. in-12, et une troisième en 1804, 2 vol. in-8.

HARRINGTON (JAMES), écriv. polit. angl., né en 1611 à Upton, dans le comté de Northampton, voy. en Fr., en Hollande et en Italie, fut nommé à son ret. gentilh. privé de la chamb. de Charles Ier, et ne quitta ce prince infort. qu'au pied de l'échaf. Après ce terrible évènement, Harrington vécut dans la retraite, et s'occupa principalement de la rédaction de son ouvr. intit. : *Oceana*, espèce de roman politique, à l'imitation de l'*Atlantide* de Platon. A l'époque de la restauration, Harrington, accusé d'avoir pris part à un complot dont l'existence n'a pas été prouvée, fut arrêté, renfermé à la Tour de Londres et ensuite à Plymouth, recouvra sa liberté et m. à Westminster en 1677. Ses ouvrages ont été réunis et publ. pour la prem. fois par Toland, Londres, 1700, in-fol. L'*Oceana* a été traduit en franç., Paris, 1795, 3 vol. in-8 ; les

OEuvres politiq. avec la *Vie* de l'aut. par Toland, l'ont été par M. Henry, ibid., 1789, 3 vol. in-8; les *Aphorismes* par Aubin, ibid., 1795, (l'an III), in-12. — HARRINGTON (Henri), médecin angl., né à Kelston en 1729, mort en 1816, donna comme médecin ses soins au duc d'York; mais c'est principalement comme musicien et comme poète qu'il s'est fait remarquer. Il fut le fondateur de la société harmonique de Bath, et l'aut. de plusieurs compositions musicales, entre autres, *Damon et Clora*, et une *Antienne* à 36 voix. Harrington a laissé des odes et d'autres poésies estimées; il a en outre publié un rec. de *Lettres* écrites par ses ancêtres de 1485 à 1649.

HARRIOT (THOMAS), mathémat. angl., né à Oxford en 1560, m. à Lond. en 1621, avait fait en 1685 un voyage à la Virginie. Il se fit remarquer par son dévouement au duc de Northumberland, dont il partagea la disgrâce et la prison. On a de lui une *Relation* de son voyage, Londres, 1588, in-4; *Artis analyticæ praxis ad æquationes algebricas resolvendas*, Londres, 1631, in-fol. Il a laissé en outre plus. MSs. sur les mathémat., au nomb. desquels on cite un tr. intit.: *Ephemeris chyrometrica*, conservé dans la biblioth. du collége de Sion.

HARRIS (JOHN), littérat. anglais, né en 1667, m. en 1719, chanoine de Rochester, a laissé les ouv. suiv.: *Lexicon technicum*, ou *Dictionn. universel des sciences et des arts*, Londres, 1708, 2 vol. in-fol.; *Navigantium atque itinerantium Bibliotheca*, etc., ibid., 1705, 2 vol. in-fol., 1744 et 1764; *Hist. de Kent*, ibid., 1719, 1 vol. in-fol.; *Traité de la théorie de la terre*, 1697, 1 vol. in-8; *Dialogue sur l'astronomie*, 1717; *Traité d'algèbre*, 1709, 1 vol. in-8; on a aussi de lui un gr. nomb. de *Sermons*. — Robert HARRIS, théol. anglais, né en 1578 à Broad Camden, dans le comté de Gloucester, m. en 1658, président du collége de la Trinité à Oxford, a laissé plus. *Sermons*, des *Lettres*, et quelques *Dissertations* latines; ces divers écrits ont été pub. en un vol. in-fol., Oxford, 1654. — HARRIS ou HARRIES (Walter), méd. du roi Guillaume, né vers 1647 à Gloucester, renonça au protestantisme pour embrasser la foi catholique, et revint ensuite à sa prem. croyance. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé entre autres ouv.: *a Farewel to Popery*, 1679, in-4; *Pharmacologia anti-empirica*, Londres, 1683, in-8; *de Acutis morbis infantum*, 1689, in-8, plus. fois réimp., et trad. en anglais par Cockburn en 1693 et par Martyn en 1742. Il en existe aussi une traduction française due à J. Devaux (*v.* ce nom), 1738, in-12.

HARRIS (JAMES), métaphysicien et grammairien angl., né en 1709 à Salisbury, m. à Londres en 1780, avait été successivem. memb. de la chambre des communes, l'un des lords de l'amirauté, commissaire de la trésorerie, et enfin contrôl. et secrétaire de la reine. On a de lui: *Hermès*, ou *Recherches philosoph. sur la gramm. universelle*, 3 liv., 1751, in-8, trad. en franç. par M. Thurot, d'après les ordres du gouvern., Paris, an IV (1796), in-8, avec des remarq. et un discours préliminaire sur les grammairiens; *trois Traités* ou *Dialogues sur les arts en général*, *sur la peinture*, *la poésie et la musique*, *et sur le bonheur*, 1744, in-8; 1773; trad. en allem., Halle, 1780, in-8; *Rech. philolog.*, etc., 1781, 2 vol. in-8; une part. en a été trad. par Boulard, Paris, 1785, in-12, sous le titre de *Hist. littér. du moyen âge*. Lord Malmesbury, fils de James Harris, a donné une édit. des *Œuvres* de son père, Londres, 1801, 2 vol. in-4, précédés de la *vie* de l'auteur. Il en avait paru une prem. édit. en 1783, 4 vol. in-8.

HARRIS (THOMAS), chirurgien angl. du 18e S., a publ. un *Traité sur la force et l'efficacité du mercure* (*crude-mercury*), Londres, 1735, in-8. — HARRIS (Guillaume), ministre anglais dissident, né vers 1720 à Salisbury, mort en 1770, a publ. de 1751 à 1765, in-8, des *vies* de Hugh Peters, de Jacques Ier, de Charles Ier et de Cromwell. — George HARRIS, docteur en droit, m. en 1796, a laissé des *Observ. sur la langue anglaise*, etc., pub. d'abord sous l'anonyme en 1752, et réimp. plus tard avec le nom de l'aut. On lui doit en outre une édit. des *Institutes de Justinien*, avec une traduction anglaise et des notes, 1756, 1761, in-4.

HARRISON (JOHN), colonel dans l'armée parlementaire, et le digne émule de Fairfax, était fils d'un boucher. Il concourut en 1649 à la condamnation de Charles Ier; Charles II le fit mettre en jugement en 1670, et il fut condamné à être pendu. Son corps fut divisé en plusieurs parts qui furent exposées sur différ. places de Londres et envoyées ensuite dans les 4 principales villes du royaume.

HARRISON (WILLIAM), historien anglais, né à Londres dans les prem. années du 16e S., m. vers 1592, a laissé en anglais une *Description historique de l'île Britannique*, pub. dans les *Chronicles* de Hollingshed; une *Description de l'Ecosse*, traduite d'Hector Boethius, et placée en tête de l'*Histoire d'Ecosse* par le même Hollingshed, enfin une *Chronologie* citée par ce dernier. — HARRISON (William), poète anglais, secrétaire du comte de Strafford à La Haye, fut ami de Swift, avec qui il a entretenu une correspond. suivie, et m. en 1712. Ses *Poésies* ont été insérées dans le rec. de Nichols, la collect. de Dodsley, l'*Horace* de Duncombe, etc. — HARRISON (William), aut. angl., publ. en 1709 un drame pastoral intitulé: *le Pèlerin*, ou *l'Heureux converti*.

HARRISON (JOHN), mécanicien anglais, né à Foulby en 1693, m. en 1776, avait d'abord embrassé l'état de charpentier que son père exerçait dans le comté d'York. Une intelligence très-grande, une application soutenue le conduisirent bientôt à des travaux plus dignes de lui, et il devint l'un des plus célèbres horlogers de l'Europe. Les progrès surprenans qu'il a fait faire à l'horlogerie ont grandement influé sur ceux que la science nautique a faits depuis un siècle. On doit aux découvertes de cet habile artiste *le compensateur*, ou pendule composé de divers métaux tellement alliés ensemble que les variations de la températ., dans un voyage de long cours, perdent presque entièrement leur influence sur les mouvemens de ce pendule, et plus. horloges marines qui lui valurent des récompenses nationales. En 1761 Harrison fit paraître son célèbre *Garde-Temps* (Time-Keeper) chef-d'œuvre à l'aide duquel on détermine exactement les longitudes en mer. Le parlement, par un acte du 22 mars 1765, décerna à l'auteur de cet instrument le prix de 20,000 liv. sterling, fondé par la reine Anne en faveur de celui qui aurait résolu le problème de la détermination des longitudes. Enfin ce célèbre mécanicien publia un *Récit sur les procédés faits à dessein de découvrir les longitudes en mer, relatif à son garde-temps*, Londres, 1763. Les *Principes de la montre de Harrison*, *avec les planches*, etc., furent publiés en angl. par ordre du bureau des longitudes, Lond., 1767; trad. en franç. par le P. Pézénas, Avignon (Paris), 1767, in-4.

HARSCHER (NICOLAS), docteur en philos. et en médecine à l'univ. de Bâle, né en cette ville en 1683, m. en 1742, a publ. de 1703 à 1710 quelq. *dissertat.* et *opusc.* d'érudition. — Un autre HARSCHER (Mathias), doct. en médec., profess. d'éloq. et de morale à l'univ. de Bâle, né dans cette ville en 1596, mort en 1651, a également publié deux *dissertat.* lat. peu importantes.

HARTE (WALTER), littérat. angl., né vers 1707, m. à Bath en 1773, cultiva d'abord la poésie, et s'adonna ensuite à l'étude de l'histoire, fit l'éducation du fils de lord Chesterfield, embrassa la vie ecclésiastiq., se distingua comme prédicateur, et fut nommé chanoine de Windsor en 1751. On a de

lui entre autres ouvr. un vol. de *Poésies*, 1727; un *Essai* en vers sur la satire, 1730, in-8; *Essai sur la raison*, 1735, in-fol.; *Histoire de Gustave-Adolphe*, 1759, 2 vol. in-4; réimp. en 1763, in-8; *Essai sur l'agriculture*, 1764; un poème sous le titre de *l'Amarante*, 1767. Il a laissé MS. l'*Hist. de la guerre de 30 ans, de 1618 à 1638.*

HARTIG (FRANÇOIS de PAULE-ANT., comte de), né à Prague en 1758, fut ministre plénipotentiaire d'Autriche à la cour de Dresde, chambellan, conseiller intime de l'empereur, et m. en 1797, président de la société royale des sciences de Prague. On a de lui un *Essai sur les avantages que la culture des beaux-arts et des sciences pourrait procurer aux femmes*, (en allem.), Prague, 1775, in-8; des *Observat. historiques sur le perfectionnement, ou la Décadence de l'agricult. chez les différens peuples*, (en allem.), Prague et Vienne, 1786, in-8, traduit en franç. par Leroy de Lozembrune, Vienne, 1790, in-8; des *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785, in-8, enfin des *mélanges de vers et de prose*, Paris, 1788, in-8.

HARTKNOCH (CHRISTOPHE), histor. allem., professeur à Thorn et à Kœnisberg, mort en 1687, est aut. des ouvr. suivans: *de republicâ polonicâ, lib. II*, Francfort, 1687, 2 vol. in-8; *Description et hist. de la Prusse*, (en allem.), Francfort, 1684, in-fol., fig.; *Hist. ecclésiast. de la Prusse*, ibid., 1686, in-4 (en allem.); *de Origin. Pomeranicis; Chronicon Prussiæ*, de Durbourg, avec notes et commentaires, Iéna, 1679, in-4.

HARTLEY (DAVID), méd. angl., né à Illingworth en 1705, mort à Bath en 1757, a publié: *Observations sur l'homme, son organisation, ses devoirs, et ses espérances*, 1749, 1791, 2 vol. in-8; *Exposé des preuves pour ou contre le remède de Mademoiselle Stephens pour dissoudre la pierre*, etc., 1739. — Son fils, David HARTLEY, membre du parlement d'Anglet., fut l'un des plénipotentiaires chargés de traiter de la paix des colonies d'Amérique avec Franklin à Paris, et m. en 1813, laissant la réputat. d'un patriote libéral et éclairé.

HARTLIB (SAMUEL), littérat., fils d'un négoc. polonais, vint en 1640 se réfugier en Anglet., où il publia une *Relat. de ce qu'on venait de tenter pour ménager une paix religieuse parmi les protestans.* En 1645, il publ. le *Traité d'agricult. flamande et le legs d'un père à son fils*, par sir Richard Weston, et fut aussi l'édit. d'un *Mém. sur le développement du traité de l'agricult. du Brabant et de la Flandre* par Robert Child, Lond., 1652, in-4. On connaît encore de lui un *Traité sur les défrichemens; Methode pour apprendre promptement la langue latine*, 1654, in-4; *Consider. concernant la reformat. politiq. et relig. de l'Anglet.*, 1647, etc. Hartlib fonda à Londres une école pour l'instruct. des enfans nobles. On ignore l'époque de sa mort.

HARTMANN (JEAN), médecin allem., né à Amberg dans le haut Palatinat de Bavière, professa les mathémat. et la philosophie à Marpurg en 1606, et la chimie en 1609, fut attaché comme prem. méd. à la personne du landgrave de Hesse, et m. à Cassel en 1631. On connaît de lui: *Praxis chymiatrica*, Leipsig, 1633, in-4; *Tractat. physico-medicus de opio*, Wittemberg, 1635 et 1658, in-8; *Opera omnia medico-chymica*, Francfort, 1664 et 1690, in-fol. — HARTMANN (Sigismond), jesuite, né à Vienne en 1632, m. à Prague en 1681, s'était appliqué à l'astronomie. On a de lui: *Observat. cometæ*, 1664: *Catoptrica illustrat. propositionib. physico-mathém.; item de maximis et minimis speculis*, Prague, 1668, in-fol.— HARTMANN (George), mathémat. allem., invent. du bâton de l'artillerie (*baculus bombardicus*) en 1540, est auteur d'un traité de perspective, Paris, 1556, in-4. — HARTMANN (Wolfgang), publ. en 1596 les *Annales d'Augsbourg.* — HARTMANN (Philippe-Jacques), médecin, né à Stralsund en 1648, fut reçu doct. à Valence en 1678, voyagea en France, en Hollande et en Angleterre, obtint la chaire de médecine de Kœnigsberg, et m. en 1707. On a de lui: *Succincta succini Prussici physica et civilis historia*, Francfort, 1677, in-8; Berlin, 1699, in-4; *Anatomes phocæ sive vituli marini*, Kœnigsberg, 1683, in-4 et autres dissertat. sur l'anatomie et l'hist. naturelle. — HARTMANN (Philippe-Jacques), théol. à Kœnigsberg, est connu par un ouv. intitulé: *de Rebus gestis christianor. sub apostolis commentarius*, Berlin, 1699, in-4. — HARTMANN (Jean-Adolphe), jésuite, né à Munster en 1680, se fit calviniste vers 1717, et obtint en 1722 la chaire d'hist. et d'éloq. de Marpurg, où il m. en 1744. On a de lui entre autres écrits peu remarq.: *Vitæ quorumdam pontificum romanor.*, Marbourg, 1729, in-8; *Histor. Hæssiaca*, ibid., 1741-46, 3 vol. in-8; *Præcepta eloquentiæ rationalis*, etc. — HARTMANN (Pierre-Emmanuel), méd. allem., né à Halle en 1727, m. vers 1780, a laissé entre autres écrits: *de Sudore unius lateris, cum præfatione de quibusdam febribus sudatoriis malignis*, 1751; *de Salice laureâ odoratâ Linnæi*, 1769; *Iconum botanicarum Gesnero-Camerarianarum minorum nomenclator Linnæanus*, 1781; *de Joannis Langii, medici leobergensis olim celeberr., studiis botanicis*, 1774.

HARTSOEKER (NICOLAS), astron., géomètre et physicien hollandais, né à Gouda en 1656, a fait plus. découvertes remarq., mais son esprit systématique et paradoxal l'a souvent porté au-delà du vrai. Son goût décidé pour les discussions scientifiques lui faisait chercher partout des contradict., et il ne put jamais pardonner à l'académie des sciences de Paris de n'avoir pas répondu à plus. attaques qu'il dirigea contre elle. Kartsoeker, qui a vécu avec les plus grands génies de son temps, accepta sur la fin de sa carrière la chaire de mathématiques et de philosophie de Dusseldorf, et m. à Utrecht en 1725. Voici le titre de ses principaux écrits: *Essai de dioptrique*, 1694; *Principes de physique*, 1696; *Recueil de plus. pièces de physiq. où l'on fait principalement voir l'invalidité du système de Newton*, 1722; *Traité de physique*, 1696, Rotterdam, etc.

HARTUNG (JEAN), savant helléniste, né à Miltemberg en 1505, enseigna le grec à Fribourg, et y m. en 1579. On a de lui des *Notes* en latin sur les 3 prem. livres de l'Odyssée, et une *Version* lat. peu estimée des *Argonautiques* d'Apollonius.

HARTZHEIM (JOSEPH), jésuite allem., né à Cologne en 1694, professa d'abord les belles-lett. dans cette ville, enseigna ensuite le grec et l'hébreu à Milan. De retour à Cologne, il obtint la chaire de philosophie et de théologie, et m. en 1763. On a de lui un assez grand nombre d'écrits dont il suffira de citer: *Summa histor. omnis ab exordio rerum ad ann. à Christo nato* 1718, Luxembourg, 1718, in-8; *de Initio metropoleos eccles. Coloniæ disquisitio*, Cologne, 1731, in-4; *Disquisitio secunda historico-canonica, et disquisit. tertia critica*, ibid., 1732, in-4; *Bibliotheca Coloniensis in quâ vitæ et libri typo vulgati et MSs. recensentur omn. archidioceseos Coloniensis indigenarum*, etc., ibid., 1747, in-fol.; *Catalog. histor.-critic. MSs. bibliothecæ eccles. metropol. Coloniensis*, ibid., 1752, in-4; *Historia rei numariæ Coloniensis*, ib., 1754, in-4; 5 vol. des *Conciles d'Allemagne*, etc. — Un autre HARTZHEIM (Gaspard), jésuite, né à Cologne, m. en 1735, professeur de théol., de philos. et de belles-lettres, a publ.: *Explicatio fabularum et superstitionum in sanct. script. indicat. allegorico-analogico-morali præter litteralem sensum*, Cologne, 1724, Padoue, 1731, in-8; *Nicolaï de Cusâ card. vita*, Trèves, 1730, in-8, etc.

HARVARD (JEAN), ministre anglo-américain, m. en 1638 à Charlestown, laissa par testament un legs de 779 liv. st. à l'école de Newton en Cam-

bridge, établissement qui, l'année suivante, fut érigé en collége sous le nom de son fondateur, et est aujourd'hui le plus célèbre des Etats-Unis.

HARVEY (Gab.), poète et litt. anglais, né vers 1545, m., à ce qu'on croit, vers 1630, a pub. entre autres écrits : *Rhetor, sive duorum dierum oratio de naturâ, arte et exercitat. rhetor*, Lond., 1577, in-4; *Ciceronianus, vel oratio post reditum habita Cantabrigiæ ad suos auditores*, ib., 1577, in-4; *Congratulatio Valdenensium lib. IV ad Elizabetham reginam*, ib., 1578; *Smithus, vel Musarum Lachrymæ, pro obitu honoratiss. viri Thomæ Smith*, ib., 1578, in-4; *Three proper and wittie letters touching the Earthquake and our english reformed versifying*. Londres, 1580, in-4; *Two other very commendable Letters touching artificial versifying*, 1580, in-4; *foure Letters and certain Sonnets, touching Robert Greene and others*, ib., 1592; *Pierce's supererogation*, etc., ib., 1593.

HARVEY (Guill.), célèbre méd. angl., né à Folsktone dans le comté de Kent, en 1578, fit une étude approfondie de l'anatomie, alla perfectionner ses connaiss. auprès des profess. les plus savans de l'Europe, parcourut la France, l'Allem., l'Italie, revint en Anglet., et fut nommé en 1604. membre du collége de méd. de Londres et médecin de l'hôpital de St-Barthélemy. En 1619, il publia ses observat. sur le mécanisme de la circulation du sang. Ce phénomène intéressant avait sans doute été déjà pressenti; Aristote, Galien, Servet, Colombo et Césalpin, avaient frayé la route, mais jusques là rien n'était encore qu'en hypothèse, tout restait à établir, et la découverte de la circulation du sang, la connaissance des lois de son mouvement peuvent être attribués en entier au célèbre médecin anglais. En 1642, Harvey, attaché à Charles Ier, partagea les malheurs de son roi, l'accompagna dans sa fuite, et en 1645 fut nommé président du collége de Morton à Oxford; mais, les parlementaires ayant pris possession de cette ville, Harvey perdit sa place, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. Parmi les nombreux et importans ouv. de Harvey, nous citerons : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, Francfort, 1628, in-4, Leyde, 1739. in-4; *Exercitationes duæ anatom. de circulat. sanguinis*, etc., Rotterdam, 1649, in-12; *Exercitationes de generatione animalium*, Londres, 1651, in-4, Leyde, 1737; *Exercitat. anatomicæ III de motu cordis et sanguinis circulatione*, Rotterdam, 1659, in-12; Leyde, 1736, in-4. Les Œuv. d'Harvey ont été réunies en 2 vol. in-4, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur par le docteur Laurance, Londres, 1766. — Harvey (Gédéon), méd. angl., né dans le comté de Surrey, m. à Hempsted dans le comté d'Hertford en 1700, avait été méd. de Charles II, et ensuite de la Tour de Londres. On connaît de lui : *Ars curandi morbos expectatione; de Vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum*, Amsterdam, in-12, 1683; ibid., 1695, in-8.

HARWITZ (Pincus Levi), prem. rabbin de la synagogue de Francfort, où il mourut en 1805 âgé de 74 ans, passait pour le juif le plus savant de son temps; deux ouv. qu'il a pub. l'ont fait regarder comme un des meilleurs interprètes du Talmud.

HARWOOD (Edouard), savant ministre angl. non-conformiste, né en 1729 dans le comté de Lancaster, m. à Londres en 1794, est aut. des ouv. suiv. : *Introduct. à l'étude du nouv. Testament*, Londres, 1767, in-8; *Examen des diverses édit. des classiques grecs et rom.*, 1775, in-8, 1790, in-12, trad. en ital. par Maffeo Pinelli, Venise, 1780, in-8, et 1793, 2 vol. in-12. Il a donné une édit. de la *Biogr. classica*, Londres, 1778, 2 vol. in-12. Il ne faut pas le confondre avec un autre Edouard Harwood, antiquaire angl. qui a pub. un ouv. intit. *Populorum et urbium selecta numismata græca ex ære*, etc., Londres, 1812, in-4. — Harwood (sir Busik), médecin angl., né à Newmarket vers le milieu du 18e S., fit un voyage aux Indes orientales, et, de retour en Angleterre (en 1785), fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Cambridge en 1800; il enseigna la médecine-pratique à Downing, fut fait chevalier en 1806, et m. en 1814. On a de lui : *Tableau d'un cours de leçons sur l'anatomie et la physiologie* (en anglais), in-8, 1786; *Système d'anat. et de physiologie comparées*, 1796 (idem), 1re livraison in-4.

HASCHARDUS ou HASCHAERT (Pierre), médecin flamand, né à Armentières dans le 16e S., s'adonna à l'étude de l'astrologie judiciaire, et pub. le résultat de ses rêveries dans un ouv. intit. : *Saluberrima bonæ valetudinis tuendæ præcepta Eobani Hessi poëtæ festiv., elegiaco carmine ad imit. Galeni conscripta, novisque commentar. illustrata*, Francfort, 1568, in-8.

HASE (Théodore de), théol. allem., né à Brême en 1682, professa l'hébreu et la théologie à Francfort en 1712, fut nommé membre de la société roy. de Berlin en 1718; il revint ensuite à Brême, y enseigna la théolog., et m. en 1731, laissant plusieurs *Dissertat.* savantes, réunies en 1 vol. in-8. Hase a travaillé avec Lampe à la *Biblioth. histor.-philol.-theolog.*, ouv. périodique.

HASECH (Antoine), curé du diocèse de Liége, célèbre par sa longévité, m. en 1626, âgé de 125 ans à Gulich ou Gouvi dans le pays de Luxembourg, et selon d'autres à Gelick ou Gueule près de Maëstricht. Il disait être parvenu à ce grand âge en s'abstenant des trois causes ordinaires de la mort, *mulieres, ebrietas et iracundia*.

HASELBAUER (François), jésuite et savant orientaliste, né en 1677 à Frauemberg en Bohème, m. à Prague en 1756, est aut. des ouv. suiv. : *Idée exacte du christianisme* (en allem.), Prague, 1719-22, 2 vol. in-8; *la Haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique*, (idem), ib., 1727, in-4; *Fundam. grammatica duar. præcipuar. linguar. orientalium, scilicet hebr. et chald*, etc., ib., 1742, in-8; ib., 1753, in-8; *Lexicon hebr.-chald.*, etc., ib., 1743, in-fol.; *les Quatre évangiles publ. en 1668 à Rome en hébreu et en latin, par J.-B. Jona, et réimpr. en caractères hebraïques avec une trad. allem.*, ib., 1746, in-fol.

HASENCLEVER (Pierre), négociant économiste, né à Remscheid dans le duché de Berg en 1716, suivit, dès sa prem. jeunesse, la carrière du commerce, fit plus. voyages en France, en Saxe, dans la Silésie, la Pologne et la Russie, séjourna longtemps dans le nord de l'Europe, où il créa plus. établissemens industriels, visita ensuite l'Espagne, le Portugal, et revint à Aix-la-Chapelle. Jusque là Hasenclever n'avait travaillé que comme l'associé de l'un de ses oncles. Celui-ci ayant eu l'ingratitude de rompre la société, le jeune commerçant eut à recommencer ses voyages; il s'établit d'abord à Cadix, passa en Angleterre et ensuite en Espagne en 1750. En 1754, il fut consulté par le roi de Prusse Frédéric II, sur le traité de commerce que ce prince voulut signer avec l'Espagne. Ayant acquis le droit de cité à Londres en 1764, Hasenclever obtint l'approbation du gouvernement pour aller établir dans les provinces américaines des fonderies, des forges, et une exploitation de chanvre et de potasse. Ses projets mis à exécution réussirent au-delà de ses espérances, il fit construire plus de 200 usines de toute espèce; mais par la faute de ses associés peu à peu les bénéfices baissèrent, et enfin Hasenclever se vit entraîné dans leur ruine, et il m. en 1793. On a de lui plus. *Mém.* intéressans sur l'économie politique, sur l'industrie et le commerce de l'Amérique septentrionale, insérés dans les *Cahiers pour le commerce*, pub. par Sinapius, et dans le *Journal politiq.*, années 1781, 1782 et 1783. Sa *vie* a été publiée à Landshut, 1794, in-8.

HASENMULLER (Daniel), orientaliste, né en

1651 à Eutin (Holstein), professa le grec et les langues orientales à Kiel, et m. dans cette ville en 1691. On a de lui : *Janua hebraïsmi aperta*, Kiel, 1691, in-fol.; une édit. du *Syriasmus* de H. Opitz, Leipsig, 1678, 1691, in-4; et une autre de la Bible en grec, Kiel, 1686, in-12, etc. — HASENMULLER (Elie), né en Allemagne dans le 16e S., d'abord jésuite, quitta la religion catholiq. rom. pour embrasser le luthéranisme, et attaqua fortement ses anc. confr. On a de lui : *Hist. jesuitici ordinis, in quâ de ejus auctore, nomine, gradibus, incremento, vitâ, votis, privilegiis, etc., tractatur*, Francfort, 1593, in-4, et 1605, in-8 : le *Triumphus papalis* placé en tête de cette histoire est de Maximilien Philon.

HASIUS. V. HAAS.

HASSAN, pacha. V. GAZI-HASSAN.

HASSAN-BEN-SABBAH. V. HAÇAN.

HASSE (JEAN-ADOLPHE), musicien allem., l'un des plus célèbres composit. du 18e S., né à Bergedorf en 1699, est connu en Italie sous le nom de *il Sassoni*. Il entra en 1718 comme tenor à l'opéra de Hambourg, puis au théâtre du duc de Brunswick : ayant appris la composition d'un musicien alors célèbre, nommé Keiser, et étant d'ailleurs bon claveciniste, il fit exécuter à Brunswick son prem. opéra, *Antigone*, qui obtint quelque succès. Hasse n'avait guère alors que dix-huit ans : sentant combien il lui restait à acquérir dans la science de l'harmonie, il partit pour l'Italie en 1724, étudia d'abord à Naples sous Porpora (*v.* ce nom), et suivit ensuite les leçons du célèbre Scarlatti. En 1727 il fut nommé maître de chapelle du Conservatoire des Incurables à Venise, et composa plus. opéras dans cette ville. Sa réputation s'étant étendue en Allemagne, il fut appelé à Dresde en 1731, par l'électeur-roi de Pologne avec un traitement de 12,000 thalers pour lui et sa femme Faustina (née Bordoni), habile cantatrice. Hasse passa ensuite en Anglet., revint à Dresde en 1740, y resta jusqu'en 1763, époque où il fut mis à la pension ainsi que sa femme; il se rendit alors à Vienne, où il comp. encore plus. opéras, et alla terminer sa carrière à Venise, patrie de sa femme, en 1783. Hasse a mis en musique tous les opéras de Métastase; et la liste de tous ses ouv. dramatiques se trouve dans le *Dictionn.* de Gerber. Ses opéras tiennent un des prem. rangs dans la musique italienne. La mélodie en est douce, pure et naturelle. Il a composé aussi beaucoup de musique de chambre et d'église, notamment des *Litanies* qui sont encore très-goûtées.

HASSELQUIST (FRÉDÉRIC), naturaliste suédois, né à Taernvalla dans la Gothie orientale en 1722, étudia sous le célèbre Linnée, et fit en 1749, d'après les conseils de ce savant, un voyage en Palestine; il parcourut l'Orient, recueillit les objets les plus rares en histoire naturelle, et il était sur le point de revenir en Suède, où l'attendait la récomp. de ses riches découvertes, lorsqu'il m. à Smyrne en 1752. Linnée a publié en latin le résultat de l'entreprise de son jeune élève sous le titre de *Voyage en Palestine avec des mém. et des remarques sur les objets d'histoire naturelle les plus intéressans*, etc., Stockholm, 1757, gr. in-8; trad. en angl., Lond., 1766, et en fr. (par Eidous), Paris, 1769, 2 v. in-12.

HASSELS (JEAN), théol., né à Liége à la fin du 15e S., assista au concile de Trente, et m. dans cette ville en 1552. Il passe pour être l'auteur de l'ouv. intit. *Comment. in epistolas sancti Pauli*, que d'autres cependant attribuent à Sasbouth.

HASSENCAMP (JEAN-MATTHIEU), mathém. et orientaliste, né à Marbourg en 1743, m. à Rinteln en 1797, a publié : *Annales de la littérat. theolog. de 1789 à 1797*; *Commentatio de Pentateucho LXX interp. græco, non ex hebr., sed samaritano textu converso*, Marbourg, 1765, in-4; *Hist. de la recherche des longitudes en mer*, Rinteln, 1769, in-8, Lemgo, 1774, in-4; *de la Grande utilité des paratonnerres*, etc., ib., 1784, in-4, etc.

HASSENSTEIN ou HASISTENIUS (BOHUSLAS), baron de Lobkowitz, secrét. d'état de Hongrie et grand-chancelier de Bohême, en 1510, se fit remarquer par son goût éclairé pour les lettres dont il a été l'un des restaurateurs dans sa patrie. Il recherchait les anc. MSs., et était parvenu à se former l'une des plus riches biblioth. de son époque. On a de lui : *Lucubrat. oratoriæ et epistolæ*, Prague, 1563, in-8; *Farrago poëmatum*, ibid., 1570, in-8.

HASTED (EDWARD), hist. anglais, né en 1732, était issu par son père de l'illustre maison de Clifford, et par sa mère de celle de Dingley de Woolverton, dans l'île de Wight. Il mourut en 1812 après pub. en anglais une *Hist. de Kent*, 1778-79, 4 vol. in-fol.

HASTFEHR (FRÉDÉRIC-GUILLAUME, baron de), économiste et agriculteur distingué de la Suède, m. en 1762 à Copenhague, âgé de 48 ans, s'était spécialem. appliqué à perfectionner l'éducation des bêtes à laine. Il a publié à ce sujet un *Traité* en suédois, Stockholm, 1752, traduit en danois, en allemand et en français.

HASTING, fameux aventurier du 9e S., né selon les uns à Troyes en Champagne, et selon d'autres, avec plus de raison, en Normandie vers l'an 810, ou même en Danemarck, parut pour la prem. fois à la tête de ses Normands en 845, ravagea les rives de la Loire, prit les villes et brûla les villages, où ses soldats se gorgèrent de dépouilles. Repoussé enfin par le courage des Tourangeaux, il quitta cette contrée, s'embarqua, reparut dans la Frise, se fraya à travers la Picardie un chemin jusque dans le pays normand, et y mit tout à feu et à sang. Cette bande d'aventuriers tourna ensuite ses armes vers Rome, et prenant le ville de Luna pour la cité du monde chrétien, elle s'en empara par la trahison et la rasa de fond en comble en 867. De là le redoutable Hasting fit une nouvelle expédition en France, débarqua en Bretagne, se jeta sur l'Anjou, le Poitou et la Touraine, et fut vaincu par Louis et Carloman, qui ne tirèrent pas d'avantage de leur victoire. Un traité qu'Hasting signa ensuite avec Charles-le-Gros, en 879, mit en sa possession le comté de Chartres; il quitta ensuite ce pays pour se rendre en Danemarck, où il m. vers 890.

HASTINGS (bataille de), célèbre dans les annales de la Grande-Bretagne, eut lieu le 14 octobre 1066 entre Harold II, roi d'Angleterre, et Guillaume-le-Conquérant (*v.* ces noms) : elle doit son nom à l'ancienne ville maritime qui en fut le théât. (cette place, aujourd'hui peu importante, est située dans le comté de Sussex, à 13 l. S. E. de Londres). Les deux concurrens firent des prodiges de valeur dans cette mémorable bataille, qui dura depuis 3 heures du matin jusqu'au coucher du soleil. La victoire, long-temps incertaine, ne se déclara pour le prince normand qu'après que Harold, qui conduisait à pied ses phalanges saxonnes, eut été blessé à mort d'un coup de flèche qui le frappa au cœur : Guillaume avait eu 3 chevaux tués sous lui. On a remarqué que, dans le doute où il était de pouvoir terrasser en un jour des guerr. aussi braves que ceux qu'il venait de combattre, ce prince, qui avait eu le soin de s'assurer au besoin une retraite facile, ne voulut point tenter l'issue d'un nouveau combat : au lieu de marcher directement sur Londres, où s'étaient retirés les restes de la noblesse anglaise, au milieu de la consternation la plus profonde; il jugea plus prudent d'aller mettre le siége devant Douvres. Il a paru sur ce grand événement milit., qui détermina le renversement de l'antique dynastie saxonne, et l'établ. de la race normande, un poème intit. : *Bataille d'Hastings, ou l'Anglet. conquise*, par M. Dorion, Paris, 1806, in-8.

HASTINGS (WARREN), né à Daylesford-House dans le comté d'Oxford en 1733, étudia à West-

minster par les soins de son oncle, et obtint en 1749 un modique emploi dans la compagnie des Indes orientales. Son érudition, la connaissance qu'il avait acquise des langues orientales, ses talens administratifs le mirent à même de rendre d'éminens services à la compagnie. Nommé en 1771 gouvern.-général du Bengale, il remplit cette importante fonction avec une rigueur qui profita sans doute aux intérêts de la compagnie, mais qui n'a pas fait honneur aux sentimens du gouverneur, dont la fortune devint immense au Bengale. Les plaintes des malheur. Indiens trouvèrent enfin des défens. dans le parlem. d'Angleterre. Hastings fut rappelé en 1785; mais la compagnie le soutint de tout son pouvoir. L'affaire dura de longues années et coûta au gouvern. plus de 100,000 liv. sterling. Hastings accusé d'abus de pouvoir, de trahisons envers l'honneur de la nation, de cruauté et de perfidie, fut cepend. acquitté en 1795; il reçut une pension de la compagnie, et m. en 1818. On a de lui les écrits suiv. (en angl.); *Récit de l'insurrection de Bénarès*, 1782, in-4; *Revue de l'état du Bengale*, 1786, in-8; *Mém. relatifs à l'état de l'Inde*, 1788, in-8; un *Discours* prononcé devant la haute cour de justice dans la salle de Westminster, 1791, in-8; des *Poésies fugitives*, etc.

HATEM, surnommé *Hatem-Thaï*, parce qu'il était de la tribu arabe de Thaï, vivait vers l'an 600 de J.-C., et s'est rendu célèbre par de nombreux traits de générosité. Ses compatriotes ont perpétué par un proverbe cette vertu habituelle en lui : *plus généreux que Hatem-Thaï*, pour exprimer la plus grande générosité qui se puisse concevoir.

HATEM. V. HAYTON.

HATRY (J.-M.), gén. franç., né à Strasbourg, embrassa de bonne heure la carrière milit., s'y distingua, et obtint un avancement rapide : gén. de division en 1794, il contribua fortem. aux victoires de Fleurus et de Sombreff, ainsi qu'à la prise des villes de Namur, Liége et Luxembourg. Après avoir commandé pendant quelque temps la 1re division militaire (1796), il fut successivem. envoyé aux armées de Sambre-et-Meuse, de Mayence et de Hollande. En 1799 la dignité de sénateur récompensa les nombreux services de Hatry, qu'une attaque d'apoplexie enleva à sa patrie en 1802.

HATSELL (JOHN), ancien clerc en chef de la chambre des communes, né vers 1742, m. en 1820 à Marden-Park, près de God-Stone, dans le comté de Surrey, est aut. d'une vaste compilation du journal et des archives de la chambre des communes. Cet ouv., estimé surtout pour sa bonne ordonnance et la commodité résultante du classem. méthodiq. des matières, a pour titre: *Precedents of proceedings in the House of Commons, with observat.*, 5 vol. in-4, Londres, 1776, 1785 et suiv. On cite encore de Hatsell un écrit intit.: *Rules and standing orders of the House of Commons*, etc., 1809, in-4.

HATTÉ (N.), méd., né à Paris en 1759, m. en 1801 à Compiègne, où il exerçait depuis plus. années, a laissé en MSs. différentes trad. d'ouv. relatifs à son art; il cultivait aussi la litt. et la poésie. On cite parmi les écrits de Hatté des *Essais medico-érotiques*, des *Recherches medico-pratiques*, etc. — Jean-Baptiste HATTÉ, autre médecin, né en 1727, m. en 1762 à Arras, a pub. un *Traité de la vérolette*, 1759, in-12.

HATTO, en latin *Atto Vercellensis*, évêque de Vercelli, né au commencement du 10e S., a laissé plus. écrits recueillis et pub. en 2 v. in-fol., 1768; les principaux sont : *Libellus de pressuris ecclesiasticis*; *Epistolæ*; et *Canones statutaque vercellensis ecclesiæ*. Ces 3 ouv. ont été aussi ins. dans le *Spicilegium* de d'Achery.

HATTON (CHRISTOPHE), légiste angl., occupait le poste de lord-chancelier en 1587, et fit partie de la députation envoyée à Marie Stuart av. son jugem. Il m. en 1591. Wood lui attribue plus. écrits sur le droit, entre autres : *a Treatise concerning statutes or acts of Parliament*, etc., Lond., in-8, 1677.

HAUBER (EBERHARD-DAVID), histor. et géogr. allem., né en 1715 à Hohenhasbach, fut nommé en 1746 pasteur de St-Pierre de Copenhague, et m. dans cette ville en 1765. On connaît de lui une trentaine d'ouv. sur la théolog., la géogr., la chronolog. et la numismatique; nous nous bornerons à citer : *Introduction à la géograph. contenant une notice sur l'état physiq. et politiq. et la religion de tous les pays connus*, etc., Ulm, 1721, in-8 (en allem.); *Primitiæ Schauenburgicæ quibus variæ circa res schauenburgicas observat. hist. atque litterar. continentur*, etc., Wolfenbüttel, 1728, in-8, 2 part.; *Harmonie des quatre évangelistes* (en all.), Lemgo, 1732, in-8; *Bibliot. acta et scripta magica continens*, etc., ib., 1738-45, 3 vol. in-8; *Chronol. de la Bible établie d'après le texte* (en allem.), Copenhague, 1753, in-8. Büsching, qui fut l'élève de Hauber, a écrit sa *vie*, et l'a pub. dans les *Supplém. à la biogr. des personnes remarquables*, tome 3.

HAUBOLD (CHRISTIAN-GOTTLIEB), publiciste allemand, né dans la Saxe en 1766, m. le 24 mars 1824, doyen de la faculté de droit à Leipsig, avait professé dans cette ville avec distinction pend. 38 années. On a de ce sav. jurisc., outre plus. articles ins. dans le *Magasin de droit civil*, un très-grand nombre d'ouv. et opusc. écrits pour la plupart en latin, et pub. à Leipsig de 1780 à 1823. On a fait paraître après sa m.: *Christ. Gott. Havboldi opusc. acad. ad exempla à defuncto recognita, partìm emendavit, partìm auxit, orationesque selectas nondùm editas adjecit Car.-Frid. Wenck*, Leipsig, 1825, t. 1er. Le Dr Jourdan (*v.* ce nom), qui dès 1823 avait pub. à Paris une édition des *Tables chron. de l'hist. du droit* de Haubold, in-fol., en latin, a consacré à ce sav. prof. une notice dans la *Thémis*, ou *Biblioth. du jurisc.*, tom. 6, p. 428. Haubold fut en liaison intime avec MM. Hugo et de Savigny, qui se sont également illustré par leur zèle pour les progrès de la science du droit.

HAUCAL, plus correctem. HAOUCAL (ABOUL-CACEM-MAHOMMED BEN), nommé aussi *El-Haoucâly*, célèbre voyageur arabe, né à Baghdâd, commença ses expéditions vers l'an 940 de notre ère, et parcourut l'Arabie, les côtes orientales de l'Afrique, la Syrie, la Mésopotamie, où il se trouvait en l'an 358 de l'hég., et l'empire de la Perse. La *Relation* géogr. de ses voyages en un vol. in-fol. existe par extraits dans les MSs. arabes de la bibl. du roi. Elle a été trad. en persan, et de cette langue en anglais par le major Ouseley sous le titre de *Géographie de l'Orient de Ebn-Haucal*, Londres, 1800, 1 vol. in-4.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (FRANÇOIS), litt. franç. des 17e et 18e S., n'est guère connu que comme aut. des écrits suiv. : *l'Art de la verrerie*, Paris, 1667, in-12; *Recherches sur l'ordre du St-Esprit*, 1695 ou 1710, 2 vol. in-12; *le Nobiliaire de Picardie*, Paris, 1693, in-4, etc.

HAUKSBEE (FRANÇOIS), physicien anglais du 17e S., s'est exercé principalement sur l'électricité, et a fait dans cette partie plus. découvertes remarquables dont on trouvera le détail dans les *Transactions philos.*, num. 308 et 309. On a publ. après la mort de l'aut. ses *Expériences physico-mécan.*, Londres, 1709, in-4; trad. en fr. par de Brémond, et revues par Desmarest, 1754, 2 vol. in-12.

HAULTIN (JEAN-BAPTISTE), antiquaire, né à Paris en 1580, m. en 1640, s'était adonné plus spécialement à l'étude de la science numismat. On a de lui : *Fig. et empreintes des monnoies de France*, Paris, 1719, in-4; *J.-B. Altini numismata non anteà antiquariis edita*, Paris, 1640, in-fol., très-rare; *Hist. des emper. romains depuis J. César jusqu'à Posthumus*, etc., Paris, 1641, 1645, in-fol., très-rare.

HAUNOLD (JEAN-SIGISMOND), numismate et

naturaliste allemand, conseiller impérial et royal, né à Breslau en 1634, m. en 1711, a laissé en MSs *Theat. monetarium*, 8 vol. in-fol.; *Curiosa artis et naturæ; Regnum animale, minerale et vegetab.; Recreatio mentis et oculi; Botanica*, 2 vol. Ces MSs. sont conservés à la bibl. du gymnase de Ste-Elisabeth de Breslau.

HAUPAS (Nic. du), méd., né à Arras dans le 16e S., a laissé un traité *de Contemplat. naturæ hum., nempè de formatione fœtûs in utero*, Paris, 1555, in-8, et une trad. des *Aphorismes* d'Hippocrate, imp. à Douai, 1563, in-8.

HAUSEN (Guill.), jés., missionn., né en 1710 à Dillingen (Souabe), m. à Aichstadt en 1781, est aut. de quelques ouv. de piété. On cite entre autres de lui: *Sanctitas sacer dotalis in Petro, apost. et sacerd. principe, posita*, Dillingen, 1769, in-8.

HAUSSMANN (Jean-Michel), habile fabricant, né à Colmar en 1749, m. à Strasbourg le 16 déc. 1824, s'était d'abord destiné à l'état de pharmacien qu'exerçait son père, et il utilisa dans sa nouv. profession les connaiss. qu'il avait acquises en chimie et en physique. C'est ainsi qu'il fit fleurir une manufacture d'indiennes établie par ses frères et lui au Logelbach, près de Colmar, vers 1775; il la porta à un haut degré de prospérité par l'introduction d'une foule de procédés nouveaux, sur la plupart desquels il a fourni des *Mém.* dans les *Annales de chimie*, et dans le *Journal de physiq.*, pub. par de Lamétrie, 1799. M. J.-J. Beck, pasteur à Strasbourg, a fait imp. dans cette ville un *Disc. prononcé à la mém. de M. J.-M. Haussmann*, 1824, in-8, de 12 pages.

HAUTEFAGE (Jean), ecclésiastique, né à Puy-Morin en 1735, mort en 1816, est auteur des ouvrages suivans: *Abrégé de l'institution et instruction chrétienne*, Naples (Paris), 1785, in-12; *Table des nouvelles ecclésiastiques*, 3e partie (1761 à 1790), 1 vol. in-4. Il a été l'édit. des *Œuvres de Ant. Arnauld*, 1775 et ann. suiv., 42 vol. in-4.

HAUTEFEUILLE (Jean de), physicien et mécanicien, né à Orléans en 1647, m. en 1724, avait embrassé l'état ecclésiastique. On lui doit une découverte importante pour l'horlog., celle de l'application du ressort spiral aux balanciers des montres. Il a laissé un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons: *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (porte-voix), Paris, 1673 et 1674, in-4; *Pendule perpétuelle avec un moyen d'élever l'eau par la poudre à canon*, 1678, in-4; *l'Art de respirer sous l'eau*, etc., 1680, 1692, in-4; *Nouveau moyen de trouver la déclinaison de l'aiguille aimantée avec une grande précision*, 1683; *Balance magnétique*, 1702; *Perfect. des instrum. de mer*, 1716, in-4; *Probl. d'horlog.*, 1719, in-4; *Nouveau système du flux et du reflux de la mer*, 1719, in-4; *Dissertat. sur la cause de l'écho*, Bordeaux, 1741, in-8; *Probl. d'acoustique, curieux et intéress.*, Paris, 1788, in-8, etc.

HAUTEMER (N., Farin de), acteur et auteur dramatique, né à Rouen vers 1700, fit successiv. partie d'une troupe de comédiens de province et de celle de l'Opéra-Comique; il se retira ensuite dans sa patrie, où il vivait encore en 1769. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui quelques pamphlets littéraires peu remarquables, et plus. pièces de théâtre jouées à l'Opéra-Comique, et dont aucune n'est restée au répertoire. Nous ne citerons de lui qu'une *Lettre de M. l'abbé Desfontaines à M. Fréron*, 1756, in-12, et sa comédie en vers intitulée *le Docteur d'Amour*, 1749, in-8.

HAUTEROCHE (Noel Le Breton, sieur de), acteur et poète dramatique, né à Paris en 1617, débuta au Théâtre-Français, y joua jusqu'en 1680, et m. en 1707, laissant plus. comédies, dont les suiv. seules sont restées au répertoire: *Crispin médecin; l'Esprit follet; le Cocher supposé; le Deuil.* Son théâtre a été imp. plus. fois à Paris, 3 vol. in-12.

HAUTE-SERRE (Antoine Dadin de), jurisc., né à Cahors dans le 17e S., prof. le droit à l'univ. de Toulouse en 1644, et m. en 1682. Il a laissé les ouv. suiv.: *de Origine et statu feudorum pro moribus Galliæ, liber singularis*, Paris, 1619, in 4; *de Ducibus et comitibus provincialibus Galliæ, libri III*, Toulouse, 1643, in-4, et Francfort, 1731, in-8; *Rerum Aquitanicarum libri V*, ibid., 1648, in-4, et cinq autres livres, ib., 1654, in-4; *Dissert. juris canonici, lib. IV*, ibid., 1651, in-4; deux autres livres ont paru, ib., 1634, in-4, etc.

HAUTERAYES. V. Deshautesrayes.

HAUTEVILLE (J. de). V. Hanvill.

HAUTEVILLE (Nicolas), prêtre et théol. du 17e S., né en Auvergne, doct. de la faculté de Paris, est connu par les ouvr. suiv.: *Explication du traité de St Thom. des attributs de Dieu pour former l'idée d'un chrét., sav. et spirit.*; *l'Art de bien discourir*, suivi de *l'Esp. de Raymond Lulle*, Paris, 1666, in-12; *l'Art de prêcher*, etc., ib., 1683, in-12; *l'Examen des Esprits*, Paris, 1666, in-4, 1672, in-12, etc.

HAUTIN (Pierre), grav., imp. et fond. à Paris dans le 16e S., est le prem. qui ait imaginé d'établir des planches mobiles pour l'imp. de la musique: il exécuta à ce sujet des poinçons pour les notes et les filets. Hautin a imp. d'après ce procédé des *Motets à cinq parties*, mis en musique par Roland-Lassus, Paris, 1579, in-4, obl., etc.

HAUTPOUL-SALETTE (Jean-Joseph d'), général franç., d'une ancienne famille noble du Languedoc, né en 1754, suivit de bonne heure la carrière des armes, et assista aux combats les plus mémorables des prem. campagnes de la révolution. En 1803 et 1804, il commanda la cavalerie du camp de Boulogne, sous les ordres du maréchal Soult; il se fit remarquer l'année suiv. particulièrement à la bataille d'Austerlitz, dans une des plus brillantes charges de cavalerie qui aient jamais eu lieu. Napoléon, à son retour à Paris, fit le général d'Hautpoul sénateur, et lui donna le grand cordon de la Légion-d'Honneur, avec une pension considérable. D'Hautpoul prit ensuite une part très-active et très-honor. dans les camp. de 1806 et de 1807, notamm. à la bataille d'Eylau, où, après avoir exécuté plus. charges à la tête de la division de cuirassiers qu'il commandait, il fut atteint d'un biscayen, et mourut 5 jours après des suites de cette blessure. Son *Eloge historique*, par M. Bergasse, a été imprimé à Paris en 1807, in-8. Napoléon avait ordonné qu'une partie des canons pris à Eylau fût employée à la fonte d'une statue représentant le général d'Hautpoul, revêtu de l'uniforme de cuirassier.

HAUY (René-Just.), minéralogiste, membre de l'institut, chanoine honor. de la métropole, etc., né en 1742 à St-Just (Picardie), fut d'abord profess. d'humanités au collége du cardinal Lemoine. Devenu profess. émérite à l'époque de la révol., il ne fut pas astreint au serment constitutionnel; mais la candeur avec laquelle il se glorifiait de son caract. ecclés. à l'époque même la plus orageuse de nos troubles civils eût infailliblem. entraîné sa perte s'il n'eût trouvé, dans la haute estime qui lui était acquise auprès des savans par ses utiles travaux en minéralog., une égide puissante contre les persécutions qu'il semblait affronter: à peine soustrait aux massacres de septembre par le crédit de Lavoisier, il osa tenter auprès du comité de salut public de généreuses démarches pour ses confrères. L'abbé Haüy, qui dès 1783 avait été nommé associé ordin. de l'académie des sciences, accepta une chaire à la prem. école normale, et un siége à l'institut en l'an III; il remplit depuis la chaire de minéral. au jardin des Plantes, ainsi qu'à la faculté des sciences de Paris, et m. dans cette capitale le 1er juin 1822. Ce savant et vertueux ecclés. a rendu son nom célèbre par la découverte du véritable système de la formation des métaux, découverte que M. Cuvier,

dans l'*éloge* de ce savant, qu'il prononça au nom de l'acad. des sciences et du muséum d'hist. nat., ne craint pas de comparer, par analogie, à celle qui assure à Newton une gloire impérissable (*v.* le *Moniteur* du 24 juin 1822, ou le t. 14, p. 661, de la *Revue encyclopédique*). Outre un grand nomb. de *Mém.* insérés dans les collect. de l'instit., du muséum d'hist. nat., de la soc. philomathique (dont il était membre), dans le *Journ. des Sav.*, le *Journ. d'hist. nat.*, les *Annales de chimie*, le *Journ. de phys.*, le *Journ. des mines*, le *Magasin encyc.*, etc., on doit à l'abbé Haüy différens ouvr. dont M. Mahul a rec. les titres dans son *Annuaire nécrol.* (1822, p. 119). Nous citerons entre autres : *Exposit. raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme, d'après les principes de M. Æpinus*, Paris, 1787, in-8, trad. en allem. par Murhard, avec des notes, Altenbourg, 1801, in-8; *Instruct. sur les mesures déduites de la grandeur de la terre*, etc., Paris, 1794, in-8, ouvr. anonyme souv. réimpr.; *Traité de minéralogie*, Paris, 1801, 4 vol. in-8, et atlas in-4, ou 4 vol. in-4; 2e édit. (posthume), considérablement augm., ibid., 1822-23, 6 vol. in-8, et atlas in-4; trad. en allem. avec des notes par L. G. Karsten, Leipsig, 1803-05, 3 v. in-8; *Traité élém. de phys.*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, ibid., 1806, 2 vol. in-8; trad. deux fois en allem., Weimar, 1804, par L. Blumhof, et Leipsig, même année, par C.-S. Weiss, 2 vol. in-8, etc. — HAUY (Valentin), frère du précéd., né en 1745 à St-Just (Picardie), m. à Paris le 19 mars 1822, était av. la révol., dont il embrassa les principes, secrét. du roi, interprète de l'amirauté, et profess. au bureau acad. d'écrit. pour la lecture et la vérificat. des écritures anciennes et étrangères. Fondateur de la maison des aveugles travailleurs, à Paris, (rue Ste-Avoye), il fut arraché à cet établissement sous le gouv. impérial, passa en Russie, puis en Prusse, et institua dans les capitales de ces deux états de semblables maisons, où il mit en pratique ses procédés, non moins ingénieux que ceux appliqués à l'instruct. des sourds-muets par les abbés Sicard et de L'Epée, et qui lui assurent les mêmes titres à la reconnaissance de l'humanité. On a de ce zélé philanthrope : *Essai sur l'éducation des aveugles*, Paris, 1786, in-4, impr. en relief, par les enfans aveugles, sous la direction de M. Clousier : trad. en anglais par Blacklock, aveugle, à la suite de ses poèmes, 1793, in-4; *Nouveau syllabaire*, etc., 1800, in-12; *Mem. hist. abrégé sur les télégraphes*, etc.; suivi de quelq. *Notes* curieuses et intéressantes (sur l'instit. des aveugles nés et celle des sourds-muets), dédié à l'emp. de Russie, St-Pétersb., 1810, in-8, très-rare en France.

HAVÉ (André-Jos), né en 1739, m. en 1817, est regardé par M. A.-A. Barbier comme auteur de l'ouv. anonyme suivant : *Adieux d'un Danois aux Français, poème satirique*, Copenhague, 1768, in-4. Havé fut rédact. des *Petites affiches de la Champagne*.

HAVELANGE (Jean-Joseph), ex-jésuite, prof. au séminaire de Luxembourg, d'où il fut renvoyé, passa ensuite au collége de Louvain, et fut déporté par ordre du gouv. directorial, à la Guiane, où il m. en 1800. On a de lui un ouvr. qui fut la cause de son renvoi du sémin. de Luxembourg, et qui a pour titre : *Ecclesiæ infallibilitas in factis doctrinalibus demonstrata*, 1788, in-8 de 450 pages.

HAVENREUTER (Jean-Louis), médecin et métaphysicien, né à Strasbourg en 1548, mort en 1618, a pub. : *Oratio de arte medicâ*, Francfort, 1586, in-8; *Commentarii in Aristotelis de animâ et parvis naturalib. dict. lib.*, ibid., 1605; des *diss.* et *discuss.* sur la médec., etc.

HAVENSIUS (Arnaud), jés. et théologien, né à Bois-le-Duc en 1540, m. à Gand en 1611, a laissé les ouvr. suiv. : *de auctoritate SS. Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, 1600, in-8; *de credulitate moribusque priscorum ac recentiorum hæreticorum*, 1608, in-8, etc.

HAVERCAMP (Sigebert), savant philolog. et numismate, né à Utrecht en 1683, professa l'hist., l'éloq. et le grec à Leyde, fut memb. de l'acad. de Cortone, et m. à Leyde en 1742. On a de lui des édit. de *Tertullien*, 1718, in-8; de *Lucrèce*, 1725, 2 vol. in-4; de *Salluste*, 1742, 2 vol. in-4; d'*Eutrope*, *d'Orose* et de *Censorinus*, etc. Il a publ. en outre : *Dissertationes de Alexandri magni numismate*, etc., Leyde, 1722, in-4; *Thesaurus morellianus*, Amst., 1734, 2 vol. in-fol.; *Hist. univ. exp. par des médailles*, 1736, 5 v. in-fol.; *Sylloge scriptorum qui de linguæ græcæ verâ et rectâ pronunciatione comment. reliquerunt*, Leyde, 1736-40, 2 vol. in-8; *Introd. in histor. patriæ à primis Hollandiæ comit. usq. ad paremUltraject. et Radstadt.* (1714), Leyde, 1739, in-8; *Introduct. in antiquitates romanas*, ibid., 1740, in-8; et plus. autres écrits sur la science numismat.; il a trad. en vers hollandais la tragéd. de *Sabinus*, de Richer. — Havercamp (Abraham), fils du précéd., jurisconsulte, a publié le *Specimen juridicum inaugurale ad Constantini Harmenopuli Promptuarium*, etc., Leyde, 1738, in-4.

HAVERMANN (Marguerite) dame peintre, née à Amsterdam en 1720, étudia son art d'abord sous son père, ensuite sous le célèbre van Huysum, et comme ce maître elle excellait dans le genre des fleurs et des fruits. Un désespoir amoureux l'ayant amenée à Paris, elle y fit admirer son talent, et m. à la fin du 18e S. Ses tableaux sont encore très-recherchés.

HAVERS (Clopton), méd. ang. du 18e S., est le premier, dit-on, qui ait aperçu dans les articulations les glandes synoviales chargées de la sécrétion d'une humeur qui lubrifie leur surface; il a publié en 1691 un *Traité d'ostéologie*, dont la dernière édit. est de Leyde, 1734, trad. en lat. sous le tit. de *Novæ quædam observat. de ossibus*, in-8.

HAVESTAD (Bernard), jésuite-missionnaire, né à Colog. en 1715, fit en 1746 un voyage au Chili. Envoyé de là à la Conception, puis arrêté, ainsi que tous ses confrères, après la suppression de l'ordre, il fut conduit à Lima en 1768, réussit à s'échapper, revint en Westphalie, puis passa à Munster, où il m. en 1780. On a de lui *Chilidugu*, *sive res chilenses*, etc., Munster, 1777, 2 v. in-12, avec une carte.

HAVET (Armand-Étienne-Maurice), méd. et bot., né en 1795 à Rouen, m. le 1er juillet en 1820 à Madagascar, où il venait de se rendre, aux frais de l'état, comme naturaliste-voyageur, a laissé, outre différens art. dans le *Dictionn. des sciences méd.*, un écrit intit. : *Moniteur médical*, 1820, in-12. On lui attribue aussi, en société avec M. Lanciu, le *Dict. des ménages*, etc., 1820, in-8, 2e édit. augm. par Stéph. Robinet et mad. Gacon-Dufour, 1822, in-8. M. A.-L. Marquis, doct. méd., a publ. une *Notice nécrol. sur E.-A.-M. Havet*, Paris, 1822, in-8 d'une feuille.

HAWARDEN (Edward), prêtre cathol. angl., connu sous le nom de Harden, né vers la fin du 17e S. dans le comté de Lancastre, exerça long-temps le ministère de missionnaire dans le nord de l'Angleterre, et m. à Londres en 1735. On a de lui plus. ouvr. théolog. écrits en anglais, et peu connus en France.

HAWES (William), méd. angl., né à Islington en 1736, fut le fondat. de la soc. d'humanité de Londres, consacra sa fortune et ses talens à soulager le malheur et à encourager la philant. chez les autres. Il donnait une récompense à toute personne qui était parvenue à sauver un noyé, et qui lui avait administré des secours, alors nouveaux, contre l'asphyxie. Cet ami de l'humanité m. à Londres en 1808, laissant, entre autres écrits : *Exam. de la méd. primit. du rev. John Wesley*, 1776 et 1780; *Adresse*

au public sur la mort et sur les inhumations précipitées, 1777; *Adresse à la législature sur l'importance de la société d'humanité; et Adresse au roi et au parlem. de la Grande-Bretagne, pour la conservation de la vie des habitans, et la régularisation des bills de mortalité*, 1781; *Transact. de la soc. roy. d'humanité de* 1774 à 1784, 1796, in-8.

HAWKESWORTH (JEAN), écriv. angl. disting., né à Lond. en 1715 ou 1719, travailla d'abord chez un horloger, voulut ensuite suivre la carrière du barreau, et finit par se livrer entièrement à la cult. des lettres. Il s'annonça dans le monde littér. par quelq. écrits polémiq., des art. de journaux et des vers insérés dans le *Gentleman's magazine* et dans l'*Adventurer*, feuille périodique dont il fut l'un des créateurs: l'abbé Blavet en a traduit une partie sous le titre de *Contes*, 1774, 2 vol. in-12; une pièce à féerie jouée avec succès au théâtre de Drury-Lane, et un roman oriental int. *Almoran et Hamet*, qui a été traduit en français par l'abbé Prévost. Mais le vrai titre de cet auteur à la célébrité est la *rédaction* du premier voyage de Cook, Londres, 1773, in-4, trad. par Suard et Demeunier, 1774, 4 vol in-4. La publication de cet ouvrage suscita contre lui de nombreux adversaires; on l'accusa d'avoir dénaturé en plus. points les documens mis entre ses mains, d'avoir glissé dans sa préface des propositions antimorales et antireligieuses; enfin de provoq. la licence des mœurs par les détails voluptueux qu'il se complaît à donner des habitudes du nouveau monde; il venait d'être nommé directeur de la compagnie des Indes, lorsqu'il m. en 1773. Hawkesworth à encore publié une édit. des œuvres de Swift, avec une notice sur la vie de l'aut. et un comment.; *Lettres inédites* du même, 1766, 3 vol. in-8.; une fort bonne traduc. angl. du *Télémaque*, 1768, in-4.

HAWKINS (JOHN), amiral angl., né à Plymouth en 1520, fils d'un marin distingué, fut destiné très-jeune à suivre la carrière de son père. Après plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux Canaries, il entreprit la traite des nègres, et se livra de 1562 à 1568 à ce commerce, alors encouragé par les gouvernemens; à son retour il fut nommé trésorier de la marine, parvint ensuite au grade de contre amiral, remporta sur les Espagnols plusieurs victoires signalées, et m. en 1595 de chagrin, dit-on, d'avoir échoué dans l'une de ses entreprises. Il a fondé à Chatam un hôpital pour les invalides-marins. Hakluyt a inséré dans son rec. *la Relation* des voyages d'Hawkins. — HAWKINS (Sir Richard), fils du précéd., et marin comme lui, né à Plymouth, se distingua dans la guerre contre l'Espagne, entreprit en 1593 une expéd. pour aller par le détr. de Magellan aux Moluques et aux Indes orient., attaqua les établiss. espagnols, et se rendit maître de plus. vaisseaux; mais, poursuivi et atteint par une escadre de six vaisseaux, il fut obligé de se rendre après un violent combat dans leq. il fut blessé. Il subit une longue détention, revint en Angleterre, fut récompensé de ses travaux par divers emplois honorables, et m. en 1622. On a de lui des *Observ. faites dans un voyage à la mer du Sud* en 1593, Londres, 1622, 1 v. in-fol. — HAWKINS (sir John), magistrat et écriv., de la famille des précéd., né à Londres en 1719, m. à Spa en 1789, avait consacré, pendant tout le cours de sa carrière judiciaire, les honoraires de ses causes au soulagem. des pauvres. On a de lui: *Observ. sur l'état des grandes routes, et sur les lois relatives à leur entretien*, 1763 (la loi proposée par lui sur cette matière est encore en vigueur en Anglet.); *Hist. générale de la science et de la pratiq. de la musique*, 1776, 5 vol. in-4 avec planches; une *Vie de Jonhson* avec une édition des *Œuvres* de cet auteur, 1787, 11 vol. in-8; une édit. *du Parfait pêcheur à la ligne*, de Walton, précédée de la *vie* de celui-ci, 1760, in-8 et 1784; des *Cantates*, et autres pièces de poésie insérées dans le *Gentelman's Magazine*, etc., ou publiées séparément.

HAWKINS (WILLIAM), navig. et commerçant angl., fut envoyé en 1607 aux Indes orientales par la compagnie, et m. vers 1613, laissant une *Relation* de ses voyages, que Purchas a insérée en partie dans son Recueil. Thévenot en a donné aussi un extrait intitulé: *la Relation de la cour du grand Mogol* par le capit. Hawkins.

HAWKSBEE. V. HAUKSBÉE.

HAWKSMOOR (NICOLAS), architecte, disciple de Christophe Wren, né en 1666 à Londres, mort à Blenheim en 1736, fut chargé de diriger la construction des églises ordonnées par le statut de la reine Anne, et c'est d'après ses dessins que furent élevées celles de Ste-Marie Woolnoth, du Christ, de St-George', de Middlesex, de Ste-Anne et de St-George Bloomsbury.

HAWKWOOD (sir JOHN), célèb. capit. angl. du 14e S., nommé par les Italiens *Augud* ou *Aguto*, et par les Franç. *Jean de l'Aiguille*, exerçait à Londres la profession de tailleur lorsqu'il fut contraint à s'enrôler pour servir sous les drapeaux d'Edouard III. Il se fit remarquer dans la guerre contre les Français par sa bravoure et sa prudence. En 1360, il obtint le grade de capitaine avec le titre de chevalier, et fit ensuite partie de ces compagnies franches qui, composées de soldats de toutes les nations, étaient alors connues sous le nom de *Tard-Venus*. A leur tête, il ravagea la Provence et leva sur les états du pape de fortes contributions. Hawkwood se mit successivement à la solde de plus. princes d'Italie, entra ensuite au service de la république de Florence, où il acquit la réputation d'un gr. homme de guerre. Il m. en 1394, après avoir fondé à Rome un hôpital pour les pauvres voyageurs anglais. Les Florentins lui élevèrent une statue.

HAWLES (JOHN), légiste anglais, né en 1645 à Salisbury, m. en 1716, a pub. en angl.: *Remarq. sur l'affaire d'Edward Fitzharris*, etc., Londres, 1689, in-4; *la Magistrature et le gouvernement d'Angleterre vengés*, ib., 1689, in-fol.

HAWLEY (GÉDEON), prédic. et missionn. anglo-américain, né en 1727 au Connecticut, m. en 1807, après avoir exercé pend. plus de 50 ans le minist. évangélique, a pub. différ. écrits dans les recueils de la soc. hist. de Massachusetts, entre autres des *Anecdotes biogr. et topogr. sur le Sandwich et le Marshpée*, et un *récit de son voyage à Onohoghgwage*. — Jos. HAWLEY, l'un des jurisc. les plus éclairés de la province de Massachusetts, mort en 1788 à 64 ans, s'était distingué parmi les plus habiles avocats de la liberté américaine. On conserve de cet homme modeste une *Lettre* qu'il écrivit en 1766, et dans laquelle il déplore la part qu'il eut à l'expulsion du rév. Jonath. Edwards. V. ce nom.

HAXO, général franç., né à St-Dizier vers le milieu du 18e S., entra au service dans les prem. années de la révolut., fut nommé gén. de brigade au siége de Mayence, servit ensuite dans la Vendée, fit preuve dans cette funeste guerre non-seulement d'habileté et de courage, mais d'une tolérance et d'une génér. dont les exemp. étaient rares à cette époq. Frappé à mort dans la journ. du 26 avril 1794, à la Roche-sur-Yon, Haxo fut regretté par ses adversaires. La convent. ordonna qu'une colonne serait élev. dans le Panthéon à la mém. de ce général.

HAY. V. CHASTELET.

HAY (WILLIAM), écriv. angl., né en 1695, dans le comté de Sussex, voyagea en France, en Allem. et en Hollande, fut memb. du parlem. d'Anglet., exerça pend. 30 ans les fonct. de juge-de-paix dans son pays natal, et m. en 1755, gardien des archiv. de la Tour de Londres. On a de lui (en anglais): *Essai sur le gouvernem. civil*, 1728; un poème intitulé: *le Mont Caburn*, 1730; *Remarq. sur les lois concern. les pauvres*, etc., 1735, 1751; *la*

Relig. du philosophe, 1753, etc. Tous les écrits de W. Hay ont été rec. et publ. en 1794, 2 vol. in-4, précéd. d'une *vie* de l'aut., par le révérend Tutte.

HAYCK (Thadée de), en latin *Hagecius* ou *ab Hayck*, méd. du 16e S., ainsi appelé du lieu de sa naissance, bourgade de la Bohème, acquit, par des cures heureuses, une grande réputation d'habileté comme praticien, et devint l'un des médecins de l'emp. Maximilien Ier, à la cour duquel il figura aussi comme astronome ou plutôt comme astrolog. On ignore l'époque de la mort de Thadée, qui serait assez justem. oublié par les biog., s'il n'eût pub. les écrits suiv. : *Thadæi Hagecii aphorismi metoposcopici*, Francfort, 1584. in-8; *Opusculum de cerevisiâ, ejusque conficiendæ ratione, nat., viribus et facultatibus*, Francfort, 1585, in-8; *Aphorismorum medic. libellus unus*, ib., in-8; *Actio med. adversùs Philippum Fanchelium Belgam*, etc., Amberg, 1596, in-8. L'aut. déploie plus d'aigreur que de science dans cette dern. production, sur laquelle on trouvera des détails assez étendus dans le t. 5 du *Dictionn.* de Moreri, édition de 1759.

HAYDN (Franç.-Jos.), célèb. compos. allem., né à Rohrau (Autriche), était fils d'un artisan pauvre, mais passionné pour la musique. Les dispositions du jeune Haydn pour cet art furent remarquées par un maître d'école de Haimbourg, qui lui donna les prem. leçons. D'abord enfant de chœur, puis réformé à la mue de sa voix, Haydn demeura plus. années dans une extrême indigence, étudiant sans cesse, et donnant des leçons pour vivre. Enfin il rencontra de généreux protecteurs dans les princes Antoine et Nicolas Esterhazy, qui tour à tour se l'attachèrent comme maître de musique. Dès lors la gloire et les richesses récompensèrent les travaux de Haydn, dont la réputation fut encore accrue par deux voyages en Anglet. faits en 1790 et 1794. Ce grand compos. m. en 1809 à l'âge de 78 ans. Il s'était marié jeune, et avait rencontré une compagne qui, par son caractère, fit le tourment d'une partie de sa vie. Toutes les formules d'éloge ont été épuisées sur les œuv. de Haydn; la plupart sont regardés comme chefs-d'œuvre de musique instrument., et l'on ne sait ce qu'il faut le plus y admirer, ou de la riche harmonie, ou de la science profonde, ou de l'originalité constante. Le nomb. en est prodigieux : il s'élève à près de neuf cents. Haydn en a lui-même pub. une liste int. *Catalogue de toutes les compositions musicales dont il m'est possible de me souvenir depuis ma dix-huitième jusqu'à ma soixante-treizième année*, Vienne, 4 déc. 1805. Nous citerons comme les plus célèb. : les *Sonates*, l'oratorio de *la Création* et celui des *Sept dern. paroles de J.-C.*; Haydn composa aussi plusieurs opéras, entre autres l'*Armida*, et *il Ritorno di Tobia*; mais c'est surtout comme symphoniste que son nom restera immortel. On a pub. : *Notice sur Haynd*, par Framery, 1810. — Haydn (Michel), frère du préc., né en 1757, et m. en 1806, maître de chapelle de l'élect. de Salzbourg, excellait sur l'orgue et le violon. Il a laissé un gr. nomb. de compos. remarquables. — Haydn (Jean), 3e frère de Jos. Haydn, est m. attaché à la chapelle du prince Esterhazy.

HAYE (Guill.-Nicolas de La). V. Delahaye.

HAYER (Jean-Nicolas-Hubert), relig. récollet, né à Sarre-Louis au commencem. du 18e S., m. à Paris en 1780, professa la théologie avec succès, et se signala comme un des plus zélés adversaires des philosophes du 18e S. On a de lui : *la Relig. vengée*, ou *Réfutat. des erreurs impies*, *par une société de gens de lettres*, Paris, et 1757 à 1761, 21 vol. in-12; *la Spiritualité et l'immortalité de l'âme*, 1757, 3 vol. in-12; *Traité de l'existence de Dieu*, in-12; *l'Utilité temporelle de la relig. chrét.*, 1774, in-12; *le Pyrrhonisme de l'église rom.*, etc., Amsterdam, 1757, in-8; *la Règle de foi vengée des calomnies des protestans*, 3 vol. in-12; *l'Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12; *la Charlatanerie des incréd.*, 1780, in-12.

HAYER. V. Duperron et Le Hayer.

HAYES (Charles), écriv. angl., né en 1678, m. à Londres en 1760, a publ. les ouvr. suivans, la plupart sans nom d'auteur : *Traité des fluxions*, 1704, in-fol.; *Méthode nouvelle et facile de trouver la longitude par l'observ. de la hauteur des corps célestes*, 1710, in-4; *la Lune*, dialogue philosophique, 1723, in 8; *Dissertat. sur la chronologie des septantes*, 1741, in-8; *Chronographiæ asiaticæ et ægyptiacæ specimen*, etc., 1759, in-8.

HAYES (Des). V. Deshayes.

HAYLEY (William), poète et littérat. angl., né en 1745 à Chichester, d'une famille distinguée, m. en 1820 à Felpham, représ. de la ville de Chichester au parlem., s'était de bonne heure appliqué à l'étude des langues italienne et française, et joignait à une érudition variée des connaiss. assez étendues dans diverses branches des beaux-arts. Il avait été lié très-intimement avec G. Cowper (*v.* ce nom), et eut part à sa traduct. de l'*Iliade*. Hayley a laissé entre autres ouv. dont on peut voir le détail dans l'*Annuaire nécrol.* de M. A. Mahul (2e ann., p. 361-62) : *Poems and plays*, 1785, 6 vol. in-8; *Philos., hist. and moral essays on old maids*, etc., 1785, 3 vol., in-8, etc. Il a aussi écrit en angl. une *Vie de Milton*, placée d'abord en tête de la magnifique édit. de ses œuvres poétiques par Boydell, (Londres, 1794-97, 3 vol. gr. in-fol., fig.), puis imp. séparément, Londres, 1796, in-8; la *Vie de Cowper*, avec quelques-uns de ses ouv. posthumes, ibid., 1803-4, 3 vol. in-4, 2e édit.; ibid., 1809, 4 vol. in-8; une *Vie de George Romney*, peintre, ibid., 1809, in-4, fig.; enfin il a donné des poésies didactiques sur l'histoire, la poésie épique, la sculpture, la musique, etc.

HAYM. V. Aim.

HAYNE (Th.), maître d'école angl., né en 1581 dans le comté de Leicester, m. en 1645, a pub. : *Grammat. latinæ compendium*, 1637 et 1649, in-8; *Linguarum cognatio, seu de linguis in genere*, Lond., 1639, in-8; *Pax in terrâ, seu tractatus de pace eccles.*, ib., 1639, in-8, *the equal ways of God in rectifying the unequal ways of man*, ib., 1639, in-8; *General view of the holy Scriptures*, etc., ib., 1640, in-fol.; *Life and death of D. Martin Luther*, ib., in-4.

HAYNES (Samuel), théol. anglais, m. en 1752, a pub. un recueil de *Mém. polit.* de 1542 à 70 sous ce tit. : *a Collection of state papers relating to affairs in the regins of Henry VIII, Edward VI, Mary and Elizabeth*, 1740, in-fol.

HAYNES (J.), peintre, né vers 1750, a gravé d'après Jean Mortimer, son maître, *St Paul prêchant les Bretons*, *Bandits en buste*, *Pèlerin en buste*, etc.

HAYONS (Thom. des), poète, hist. et traduct. français du 17e S., a fait imp. à Liége, où il s'était fixé, différens ouv. dont M. A.-A. Barbier a donné la liste dans son *Examen crit. des Dictionn. hist.*; nous citerons seulement les suiv. : *Mystères de la Rédemption, représ. en quatre tableaux*, 1661, in-8; *Vies de Ste Landrade, de St Amour et de Ste Amalberge*, 1665, in-8; *les Césars de l'emper. Julien*, trad. du grec en franç., 1670, in-8.

HAYS (Gilles Le), sieur de *La Fosse*, poète latin, né à Amayé, village près de Caen, dans le 17e S., professa la rhétoriq. à l'univ. de Caen, vint ensuite à Paris, où il occupa une chaire d'éloquence dans les colléges du Plessis, du card. Lemoine et de Beauvais jusqu'en 1666. A cette époq., il obtint la cure de Gentilly, et y m. en 1679. Il a laissé des *Poëmes* latins, des *Satires*, etc., publ. séparément et qui n'ont pas été recueillis. — Jean de Hays, avocat du roi au présidial de Rouen dans le 16e S., a laissé des pièces de théât. et différens opusc. en vers et en prose aujourd'hui complètem. oubliés. On cite entre autres de lui : *Premières pensées de*

Jean de Hays, Rouen, 1598, in-12; l'*Amarylle*, ib., 1595, in-12.

HAYTON Ier (en arménien HÉTHOUM, en arabe HATEM), prince de la Cilicie, devint roi d'Arménie en 1224, par son alliance avec la reine Isabelle de la race des Rhoupénians. Long-temps sa prud. et sa polit. conciliante le maintinrent indép. entre les Tartares et les Mameluks d'Egypte, presque toujours en guerre les uns contre les autres; mais vers l'an 1264, Houlagou, chef des Tartares de la Perse et l'allié d'Hayton, étant mort, Bibar, sulthan d'Egypte, profita de ce que l'Arménie était abandonnée à ses propres forces pour en ravager le territoire. Dans cette guerre, un des fils du roi d'Arménie, Théodore, fut tué, l'autre, Léon, fut prisonnier. Alors le malheureux Hayton alla demander du secours aux Tartares, et en obtint une armée qui, peu accoutumée à la discipline, fit autant de ravages que les Mamelucks eux-mêmes. Réduit à cette extrémité, Hayton, qui était chrétien, impl. l'aide du pape Clément IV, et celui-ci, appelant aux armes les rois de l'Occid., les exhorta à se croiser pour cette sainte cause; mais ce fut en vain. En 1268, le prince Léon, fils d'Hayton, ayant obt. la liberté de son père, celui-ci, affaibli par les revers et les ans, abdiqua entre ses mains le pouvoir souverain, se retira dans un couvent de l'ordre des prémontrés, se fit moine sous le nom de *Macaire*, et m. en l'an 1271. — HAYTON II, petit-fils du précéd., monta sur le trône de la petite Arménie à la mort de Léon III, en 1289. Prince faible et dévot, il songeait peu aux intérêts de son pays, et sans cesse en butte aux prétentions de la cour de Rome, qu'il se faisait un devoir de satisfaire malgré l'opposition de ses peuples, il occupa son règne à soutenir des discussions théolog. avec le pape. Les Mamelucks d'Egypte, mettant à profit l'inertie de ce roi, s'emparèrent d'une partie de ses états, et ravagèrent l'aut. en 1293. Après avoir cédé la couronne à son frère Théodore III, il se mit, sous le nom de St-Jean, dans un couvent de l'ordre de St-François; mais en 1295 un parti le rappela au trône. Hayton II donna une de ses filles en mariage à Andronic II, empereur de Constantinople, et dans l'espoir d'obtenir des Grecs un sec. contre les invasions de l'Egypte, il se rendit à la cour de son gendre. Pendant cette absence, Sempad, autre frère d'Hayton, s'empara des rênes de l'état, fut sacré roi; et quand Hayton se représenta pour revendiquer son trône, l'usurpateur lui fit passer un fer chaud sur les yeux; les Armén. se révoltèrent à cette cruauté, et forcèrent leur roi légitime à reprendre une 3e fois la couronne. Après quelq. aut. guerres qu'il fut obligé de soutenir contre ses éternel ennemis, le roi d'Arménie se démit de sa puiss. pour en revêt. son neveu le prince Léon IV; il se retira dans un couvent, et fut massacré ainsi que le roi son neveu en 1308, par le gouvern. tartare de la Cilicie, qui avait attiré ces deux princes à sa cour. — HAYTON, prince arménien, servit dans les guerres fréquentes que soutint Hayton II contre les Mameluks d'Egypte, eut part à la victoire d'Emesse, remportée en 1305 sur le sulthan Naser-Mohammed par les armées coalisées de la Tartarie, de la Georgie et de l'Arménie, prit ensuite l'habit des religieux de l'ordre des prémontrés, vint à Rome, puis à Avignon, fut nommé par le pape Clément V, supér. du couv. de son ordre à Poitiers, et y m. vers l'an 1310. On a de lui : *de Tartaris, seu Historia Orientalis*, Helmstadt, 1585, in-4; Berlin, 1671, in-4. On trouve aussi cet ouvr. en latin dans la collection des *Voyages de Grynæus*, Bâle, 1555, in-fol.; dans celle de Ramusio, tom. 2; et en franç., dans celle de P. Bergeron (*v.* ce nom).

HAYWARD (sir JOHN), histor. angl. du 16e S., encourut la disgr. de la reine Elisabeth pour avoir publié en 1599 *la prem. part. de la vie et du règne de Henri IV, roi d'Anglet.*, in-4, dans laquelle il soutenait le principe de la légitimité. Jacques Ier le créa chevalier en 1619, et historiogr. du collége de Chelsea. Il m. en 1627, laissant outre l'ouvr. déjà cité : les *Vies de Guill. Ier, Guill. II, et Henri Ier*, 1613, in-4; *de la Suprematie en affaire de relig.*, 1624; *Vie et règne d'Edouard VI avec le commencem. du règ. d'Elisabeth*, 1630, in-4 (posth.) : tous ces écrits sont en anglais. Hayward a laissé en outre des ouvr. de dévotion.

HAZON (JACQ.-ALBERT), méd. de la faculté de Paris, m. en 1780, a publ. : *Eloge histor. de l'univ. de Paris*, franç. et latin, 1770, in-4, et en franç. seulem., 1770, in-4; *Eloge histor. de la faculté de Paris*, 1773, in-4; *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine en l'univ. de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750 inclusivem.*, 1778, in-4.

HEADLEY (HENRI), poète angl., né à Instead (Norfolk) en 1766; m. à Norwich en 1788; a publ. un vol. de *Poesies; Beautés choisies de l'ancienne poésie angl. avec des esquisses biogr.*, 1787, 2 vol. in-8; des articles de littérat. et des pièces de vers insérées dans *le Gentleman's magazine*, et dans un autre recueil périodique intitulé : *Olla podrida*, 1788, in-8.

HEARNE (THOM.), antiq. angl., né en 1678 dans le comté de Berk, fut bibliothéc. de la ville d'Oxford, et résigna cet emploi pour rester fidèle à la cause des Stuart. Après avoir passé toute sa vie loin du monde et absorbé dans ses laborieuses recherches, il m. en 1735. On a de ce savant antiq. un gr. nombre d'ouvr. cités au nombre de plus de 40 dans l'*Univ. hist. Diction.* de M. Crabb (1825, in-4) : les plus import. sont : *Reliquiæ Bodleïanæ*, etc., Londres, 1703, in-8, en angl.; *Justinus* avec des notes, 1705, Oxford, in-8; *Lettres sur quelq. antiq. entre Windsor et Oxford*, impr. en 1708 dans le *Monthly Miscellany*, et réimpr. dans le 5e vol. de l'*Itinéraire* de J. Leland, dont il donna une édit. en 1710, 9 vol. in-8, et une nouv. édit. en 1744 : *H. Dodwellii de Parmâ equestri Woodwardianâ dissert.*, Oxford, 1713, in-8; *Rec. de dissert. curieuses écrites par des antiq. distingués, sur divers sujets d'antiq. angl.*, 1720; *Tomæ Caii Vindiciæ antiquitatis acad. Oxoniensis*, Oxford, 1731, 2 vol. in-8, etc., etc. — HEARNE (Samuel), voyageur anglais, né en 1745, servit quelq. temps dans la marine royale, et obtint ensuite de l'emploi dans la compagnie de la baie d'Hudson. Il fit pour cette société plus. voy. fructueux, et concourut en 1771 à la découverte d'une mine de cuivre au bord de la baie d'Hudson. En 1775, la compagn. le nomma gouvern. du comptoir de Cumberland, et il m. en 1792, après avoir publié son *Voyage du fort du Prince de Galles dans la baie d'Hudson à l'Océan septentrional, entrepris par l'ordre de la compagnie de la baie d'Hudson dans les années 1769-70-71 et 1772, et exécuté par terre pour la découverte des mines de cuivre, d'un passage au nord-ouest*, etc., Londres, 1 vol. in-4, figure et cartes, et trad. en franç., Paris, 1779, 1 vol. in-4, ou 2 vol. in-8.

HEATH (JAMES), histor. angl., né à Londres en 1629, m. en 1664, a laissé entre autres écrits (en angl.) : *Courte chronique de la dernière guerre intestine dans les 3 roy. d'Anglet., d'Ecosse et d'Irlande*, 1661, in-8, continué ensuite de 1637 à 1663, 1663, 4 part. en 1 vol. in-8; *les gloires et les magnifiques triomphes de l'heureuse restaurat. de Charles II*, 1662, in-8; *la Vie et la mort, la naissance et l'enterr. d'Olivier Cromwell*, etc., 1663 et 1665, in-8; *Nouv. livre des loyaux martyrs et confesseurs anglais qui ont enduré les souffr. et les terreurs de la mort*, etc., 1663, in-12; *Exposé court mais exact des affaires des Pays-Bas-Unis*, 1 vol. in-12.

HEATH (NICOLAS), archevêque d'York et chancelier d'Angleterre sous le règne de Marie, encourut la disgrâce de cette princesse, qui lui ôta toutes ses

places pour avoir refusé le serment de suprématie. Il m. à Cobham en 1750.—Th. HEATH, jés., frère du préc., se présenta en Angleterre l'an 1568 sous l'habit de ministre puritain, et obtint la permission de prêcher dans la cathéd. de Rochester. Un jour qu'il s'élevait avec une véhémence extrême contre la liturgie, il laissa tomber du haut de la chaire une lettre qu'il portait dans ses vêtemens, et qui avait rapport à sa mission secrète : on s'empressa de la porter à l'évêque, qui fit faire une perquisition chez le jésuite ainsi démasqué. Arrêté et mis en jugement, Heath fut condamné au pilori et à une prison perpétuelle ; mais il m. peu de temps après l'exécution de cette sentence.

HEATH (BENJAMIN), jurisc. angl., m. à Exeter en 1766, a publié : *Essai de preuve démonstrative de l'exist., de l'unité et des attributs de Dieu*, etc. (en angl.), 1740 ; *Notæ sive lectiones ad tragicorum græc. veterum Æscyli*, etc., 1752, in-4 ; *Révisions du texte de Shakespeare*, etc., 1765, in-8. — HEATH (Thomas), frère du précéd., est connu par un *Essai d'une nouvelle traduction de Job*, 1755.

HEATHCOTE (RALPH), ecclésiast. et magistrat angl., né dans le comté de Leicester en 1721, m. en 1795, a laissé les ouv. suiv. : *Hist. astronomiæ sive de ortu et progressu astronom.* Cambridge, 1746, in-8 ; *Esquisse de la philosophie de lord Bolingbroke* (en angl.), 1775 ; *l'Usage de la raison établi en matière de religion* (ibidem), 1775 ; un *Manuel du juge-de-paix*, 1771, 1774, 1781 ; *Sylva* (la Forêt), rec. d'anecd., 1786, 1788.— HEATHCOTE (Ralph), fils du précéd., fut ministre plénipot. du roi d'Anglet. près de l'électeur de Cologne et du landgr. de Hesse-Cassel, et m. en Allem. en 1801.

HEAUVILLE (LOUIS LE BOURGEOIS, Sr de), poète franç., né à Heauville, diocèse d'Avranches, m. doyen de la cathédrale de cette ville vers 1680, a laissé un *Catéch. en vers*, Paris, 1669, in-12, et Châlons, 1679, in-12, etc. ; *Œuvres spirit. en vers franç. où sont conten. les dev. du chrét.*, etc., 1684, in-8 ; Bruxelles, 1687, in-12 : c'est le même ouv. que le précéd., considér. augmenté et auquel Heauville a joint la *Traduct. des psaumes*, *la vie de J.-C.*, etc.

HÉBED-JESU. V. EBED-JESU.

HEBENSTREIT (JEAN-ERNEST), médecin allemand, né à Neustadt-sur-Orla en Saxe, vers 1703, fit plusieurs voyages sur les côtes d'Afrique, et m. en 1757. On a de lui : *De usu partium carmen*, etc., Leipsig, 1739, in-8 ; *Pathologia metrica*, etc., ibidem, 1740, in-8 ; *Musæum richterianum*, etc., ibidem, 1743, in-folio, figures ; *Palæologia Therapiæ*, etc., Halle, 1779, in-8 ; *Voyage à Alger, à Tunis et Tripoli, fait en* 1732 (en allem.), inséré dans les tom. 9, 10, 11 et 12 du recueil des petits voyages de Bernoulli, impr. à Berlin et à Leipsig, 1780 et années suivantes. — HEBENSTREIT (Jean-Chrét.), frère aîné du précéd., né en 1686 à Neuenhof près de Neustadt, mort en 1756, fut profess. de théologie et d'hébreu à l'université de Leipsig. Il a laissé un grand nombre de dissertations latines, parmi lesquelles nous citerons : *de Pentecoste veterum*, Leipsig, 1715, in-4 ; *de homicidio delirante ejusque criteriis et pœnâ*, ib., 1723, in-4, etc. — Un autre Jean-Chrétien HEBENSTREIT, médec. et botaniste, né à Klein-Iéna en 1720, professeur à Pétersbourg, fut membre de l'académie des sciences de cette ville, et mourut à Leipsig en 1795. Il a laissé des *Dissertat.* scientifiques insérées dans les *Nova commentaria acad. scient. Petropol.* — HEBENSTREIT (Jean-Paul), né à Neustadt en 1664, mort en 1718, a écrit sur la théologie et l'histoire naturelle, divers ouv. que Joecher indique dans son dictionn. des savans. — HEBENSTREIT (Pantaléon), musicien et maître de danse, né à Leipsig, est l'inventeur de l'instrum. connu sous le nom de *Pantalon* ou *Pantaléon*. En 1705, il se fit entendre à la cour de Louis XIV, et obtint en France de grands succès : le duc d'Eisenach le nomma son maître de chapelle en 1706. Il vivait encore à Dresde en 1730, mais on ignore l'époque de sa mort.

HEBER, Juif, qui, selon un gr. nomb. d'interprètes, a donné son nom à la nation hébraïque, était fils de Salé, et naquit vers l'an 1281 av. J.-C.

HEBER (REGINALD), théol. angl., né à Marton-Hall, dans le Yorkshire, en 1728, et m. en 1804, a écrit quelq. poésies, entre autres : *Elegy written among the tombs in Westminster abbey* ; elles ont été rec. dans les *Oxford poems*, 1761, dans l'édition des poésies de Dodsley donnée par Pearch.

HEBERDEN (WILLIAM), médec. anglais, né à Londres en 1710, exerça à Cambridge, où il avait été reçu docteur, et ensuite à Londres, où il fut nommé membre de la soc. royale. En 1778, l'acad. de Paris l'admit au nombre de ses correspondans, et il m. en 1801. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* d'un grand nombre de dissertat. sav. On cite parmi ses ouv. spéciaux : *Antitheriaca, an Essay on Mithridatium and theriaca*, Lond., 1745, in-8 ; *Commentar. de morbor. histor. et curatione*, ibid., 1802, in-8, Francfort, 1804, in-8, trad. en allem., Leipsig, 1805, in-8.

HÉBERT (N.), écrivain français du 13e S., est connu par une traduction du *Dolopathos* ou *Roman des sept sages*, ouv. singulier et bizarre, attribué à Sandebad ou Sandebar, chef des sages de l'Inde, composé un S. avant J.-C., traduit de l'indien en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, en grec, en latin, et de là en français. Il ne reste de la traduction de Hébert que des fragmens dans le recueil de Fauchet, dans la bibliothèque de Duverdier, et dans le *Conservateur*, 1760. Le Dolopathos a été traduit depuis en franç., en espagnol, en allem., en italien, etc. On peut voir la *Notice* de M. Dacier sur un MS. grec de cet ouv., dans les mém. de l'académie des inscriptions, tome 41e. On n'a d'ailleurs aucune particularité biogr. sur Hébert.

HÉBERT (FRANÇ.-LOUIS), supér. gén. des prêtres de la congrégation des Eudistes (v. EUDES), a conservé jusqu'à la mort, qu'il reçut dans les journées des 2 et 3 septembre 1792, une foi inviolable à la religion, et un dévouement entier à la cause du roi Louis XVI, dont il avait été le confesseur, et qu'il n'abandonna pas dans les instans les plus affreux qu'eut à supporter ce monarque.

HÉBERT (JACQUES-RENÉ), membre de la commune révolutionnaire de Paris, né à Alençon vers 1755, avait perdu pour cause d'infidélité plusieurs emplois très-subalternes, lorsque les troubles pub. lui fournirent l'occasion d'exercer un genre d'esprit et d'activité subversifs de toutes maximes sociales. En 1789, il pub. un journal intit. le *Père Duchesne*. Cette feuille, aussi dégoûtante par le dérèglement des idées que par le cynisme des expressions, popularisa Hébert, qui, nommé membre de la municipalité de Paris, contribua aux évènemens du 10 août. Il se crut même assez influent pour comploter l'assassinat des membres girondins de la convention. Ceux-ci, parvenus un moment à relever leur parti, le firent arrêter ; mais on fut obligé d'accorder son élargissement aux menaces de la commune et des sections. Lors du procès de Marie-Antoinette, c'est Hébert qui osa porter contre cette infortunée princesse une accusation tellem. atroce qu'elle révolta les juges du tribunal révolutionn. Enfin Hébert et la tourbe plébéienne qu'il dirigeait inquiétèrent les principaux chefs de la convention, qui craignirent de voir la commune s'élever au-dessus d'eux s'ils ne la prévenaient en frappant ses meneurs. Subitement arrêté avec quelques-uns de ses complices, Hébert fut condamné à mort et exécuté le 24 mars 1794 ; sa lâche pusillanimité au moment suprême, prouva qu'il n'était pas même un grand scélérat. Outre le *Père Du-*

chesne, il a rédigé un autre journal intit. : *le Petit Carême de l'abbé Maury*, 12 num. in-8. On a pub. : *Vie privée et publique de J. R. Hébert, auteur du Père Duchesne*, Paris, an II, in-8; et *Procès instruit et jugé au tribunal révolutionnaire contre Hébert et consorts*, Paris, an II, in-8.

HÉBRAIL (Jacques), né à Castelnaudary en 1716, m. à la fin du 18e S., a rédigé, en société avec l'abbé de Laporte, la *France littéraire*, 1769, 2 vol. in-8, qui fait suite à l'*Almanach des Beaux-Arts*, 1751 à 1753, et à la *France littéraire*, par une société de gens de lettres, de 1756 à 1769. L'abbé de Laporte a pub. un *Supplém.* à cet ouv. en 1778.

HÉCATE. V. Diane.

HÉCATÉE *de Milet*, hist. grec, né en Ionie dans le 5e S. av. J.-C., montra beaucoup de fermeté et d'habileté lors de la révolte des Ioniens contre l'oppression de Darius, l'an 504 avant J.-C. Il avait composé une histoire dont il ne reste que des fragmens qui se trouvent dans l'*Historicor. græcor. antiquissimorum fragmenta*, recueillis par Creuser, Heidelberg, 1806, in-8. On peut consulter les rech. de l'abbé Sevin sur *Hécatée de Milet*, insérées dans les mém. de l'acad. des Inscript., tome VI.

HECHT (Christian), écrivain protestant, né à Halle (Saxe) en 1696, m. en 1748, a laissé entre autres ouv. : *Commentatio de sectâ Scribarum*; et *Antiquitas Haræorum inter Judæos*, etc. — Hecht (Godfrey), frère du préc. selon quelques biog., né à Jutterbach vers la fin du 17e S., mort en 1721, a pub. quelq. écrits sur div. sujets; les princ. sont : *de Dignitate et præstantiâ critices*, 1713; *de Rei Heraldicæ inter Germanos speciatim Saxonas Auspiciis*, etc., 1717; *Germania sacra et litter.*, etc., in-8, 1717; *Memoria Ph. Melanchtonis*, etc., 1718.

HECKEL (Jean-Frédéric), sav. philol. allemand du 17e S., visita une partie de l'Europe, séjourna quelque temps en Italie, où il se lia avec Magliabecchi et Cinelli (*v.* ces noms), fut nommé recteur de l'acad. de Zwickau, et m. vers 1715. On a de lui un grand nombre de petits traités, dissertations, lettres, notes, etc., sur des matières curieuses. La liste de ces écrits, qui prouvent une érudit. très-étendue, mais un peu superficielle, se trouve dans la *Biblioth. german.* Nous citer. seulement ses *Dissert. tres hist.-philol. de Statuis*, etc., Rudolstadt, in-fol.; *de Osculis discursus philol.*, Chemnitz, 1675, Dresde, 1682, et Leipsig, 1689, in-12, trad. en allem. par Stassel, 1727, in-8.

HECQUET (Phil.), célèb. et pieux médec., né à Abbeville en 1661, fut d'abord reçu doct. en 1684 à Reims, vint perfectionner ses études à Paris, se retira ensuite à Port-Royal-des-Champs en 1688, y vécut dans la retraite la plus absolue, consacrant ses jours et une partie de ses nuits à l'étude et à des exercices pieux, puis revint à Paris, et fut reçu docteur en médec. en 1697. Il obtint la chaire de médec. légale, fut nommé en 1712 régent de la faculté, et m. dans le couvent des Carmélites de la rue St-Jacques en 1737. On a de lui : *Traité de la saignée*, Chambéri, 1707, in-12; *de l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes*, etc., 1708, in-12; *Traité des dispenses du carême*, Paris, 1709, in-12; *de la Digestion et des maladies de l'estomac*, etc., ibid., 1712, in-12, 1729 et 1730; *Novus medicinæ Conspectus, cum appendice de peste*, Paris, 1722, 2 vol. in-12; *Remarques sur les abus des purgatifs et des amers*, etc., ibid., 1729, in-12; *la Médec. théolog.*, ou *la Médecine créée telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu*, etc., ibid., 1733, 2 vol in-12; *le Brigandage de la médecine*, etc., ibid., 1733, in-12; *la Médecine naturelle*, etc., ibid., 1738, in-12; *la Médec., la chirurgie et la pharmacie des pauvres*, ibid., 1740-42, 3 vol. in-12; divers ouvrages sur la petite vérole, etc. — André Hecquet, né à Abbeville en 1659, m. en 1718, doyen du chapit. de St-Wulfran, a laissé en MSs. : *Vie du prophète David prouvée par les psaumes*, etc. — Un autre Hecquet (Robert), contemp. et compatriote des préc., a gravé les *Travaux d'Hercule* d'après le Guide, et un *Bain de Femme* d'après le Poussin.

HECTOR (myth.), fils de Priam et d'Hécube, fut le plus vaillant des chefs troyens. L'oracle avait prédit que Pergame résisterait aux Grecs tant qu'Hector vivrait : Achille le tua dans un combat singulier, et promena son cadavre autour des murs de la ville. Hector avait épousé Andromaque, dont il eut Astyanax.

HÉCUBE (myth.), fille du roi de Thrace Cisseis, et épouse de Priam, eut cinquante enfans de ce prince, entre autres Hector, Pâris, Polixène et Cassandre. Après la prise de Troie elle échut en partage à Ulysse, et dans la suite elle fut métamorphosée en chienne.

HÉDELIN. V. Aubignac.

HEDERIC ou HEDERICH (Benjamin), savant philologue et instituteur allem., né à Geithen en Misnie en 1675, m. en 1748, fut recteur de l'école de Grossenhayn. On a de lui : *Notitia auctor. antiqua et media*, 1714, in-8; *Reales schol. lexicon*, Leipsig, 1717, in-8 : c'est une encyclopédie donnant les notions générales de toutes les sciences; *Lexicon mythologic.*, ibid., 1724; *Lexicon archæologic.*, ibid., 1745, in-8; *Lexicon manuale græcum*, ibid., 1722, in-8, Londres, 1778-90 : la meilleure édition est celle de J. A. Ernesti, Leipsig, 1766, in-8.

HEDIO (Gaspard), l'un des prem. réformat., né à Etlingen en 1495, m. en 1552, a laissé un grand nomb. d'ouv. sur la théol., l'hist. et la philologie, mentionnés par Melchior Adam.

HEDJADJ-ben-YOUSOUF, célèbre capitaine musulman du 1er S. de l'hégire, fut envoyé par le khâlyfe d'Abdelmelek l'Ommiade en qualité de gouverneur des deux Iracs pour apaiser les troubles de ces contrées, vers l'an 965 de notre ère. Il y mit tout à feu et à sang; 70,000 habitans de Cadessia furent massacrés en un jour par ses troupes et d'après ses ordres. Il se maintint dans sa puissance pendant 22 ans, et m. l'an 95 de l'hégire (713-14 de J.-C.).

HEDLINGER (Jean-Charles), dessinateur et grav. de médailles, né en 1691 à Schwitz, fut intendant de la cour et memb. de l'acad. des sciences à Stockholm, et m. dans cette ville en 1771. L'*Œuvre* de cet artiste distingué a été pub. par Haid, Nuremberg, 1781, et par Ch. de Mechel, Bâle, 1776, 1778, 2 parties in-8, avec une *notice* sur sa vie et ses ouvrages.

HÉDOIN et non HEDOUIN (Jean-Baptiste), religieux de l'ordre de Prémontré, né à Reims en 1749, m. prieur-curé de Retonvilliers, non en 1792, comme le dit par erreur la *Biogr. univ.*, mais bien au mois d'octobre 1802, avait fait paraître en 1777, malgré les conseils et les menaces de ses supérieurs, un ouvr. intit. : *Esprit et génie de Raynal*, Paris, in-8 et in-12, ibid., sous la rubrique de Londres, 1782, 2 vol. in-18, extrait de l'*Histoire philosophique*. L'autorité ayant ordonné des poursuites contre le libraire-éditeur de cet ouvrage anonyme, Hédoin, pour se soustraire à la punition qui l'attendait, alla prier l'un de ses parens, Hédoin de Pons-Ludon, capitaine d'infanterie, alors détenu au château de Ham en vertu d'une lettre de cachet, de vouloir bien se déclarer aut. de l'ouvrage incriminé; celui-ci y consentit et garda le secret tant que dura le danger. Ce ne fut qu'assez long-temps après que par ses soins on connut le véritable aut. Hédoin a publ. encore : *Principes de l'éloquence sacrée*, etc., Soissons, 1787, in-12; on trouvera sur cet auteur de plus amples détails dans le *Dictionnaire des anonymes*, numéro 5388 et page 342 du tome 4e de la 2e édition. — Hédoin de Pons-

Ludon, cousin germain du précéd, né en 1739 à Reims, m. dans cette ville le 27 octobre 1817, était entré comme volont. au service de mer en 1757; il passa plus tard dans l'armée de terre, et devint successivement aide-major au régim. de Bourges, lieut., puis capit. au régim. provincial de Champagne. Il se trouvait, on ne sait sur quel motif, enfermé au château de Ham lorsque, pour obliger l'abbé Hédoin (v. l'art. précéd.), il se déclara aut. de l'*Esprit de Raynal*. On a de Hédoin de Pons-Ludon, entre autres ouv. dont on trouvera le détail dans la *Bibliog. de la France* (1818, p. 39), *Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne, par un habitant du pays*, 1768, in-8; 2e édit. revue et corrigée, 1770; *Lettre d'un Rémois à un Parisien sur ce qui doit payer les corvées en France*, 1776, in-8; *Mém. d'un milit. au roi, sur ce qu'il a éprouvé de contradiction en son état*, 1776, in-4; enfin divers morceaux de poésie insérés dans les rec. du temps. Hédoin de Pons-Ludon avait acheté la charge de conseiller-rapporteur du point d'honneur au tribunal des maréchaux de France; il la perdit à l'époque de la révolut., qu'il ne traversa point sans péril, bien qu'il en eût embrassé les principes.

HEDOUIN (Charles-Franç.), ancien avoc. au parlem. de Paris, greffier de la chamb. d'accus. de la même ville, où il naquit en 1761, s'adonna de bonne heure à l'étude de l'antiquité et des sciences naturelles, et cultiva particulièrem. la botanique, pour laquelle il avait un penchant très-décidé. Il est m. le 15 août 1826 dans le bois de Vincennes, où il était allé herboriser. Outre plus. coll. de médailles et autres objets d'antiquité, il composa un magnifique herbier qui paraît devoir être le seul monum. de ses travaux destiné à lui survivre. Parmi les MSs. qu'il a laissés, et dont le plus grand nomb. est demeuré sans intérêt par la vente de ses collections auxquelles ils avaient rapport, nous citerons un *Veni mecum bibliograph. du naturaliste*, différentes *Notices* de médailles anciennes et modernes, un petit traité *Sur les monstres dans le règne végétal*, et une *Flore de Boulogne* non terminée. On a pub. *Notice des principaux articles du cabinet de feu M. Hédouin*, etc., Paris, De Bure frères, 1826, in-8 de 20 pages, etc.

HÉDOUVILLE (Gabriel-Théodore-Joseph, comte d'), général et pair de France, né à Laon en 1755, étudia à l'Ecole militaire, et obtint en 1773 le grade de sous-lieutenant. Les guerres de 1792 lui procurèrent un avancem. rapide, et, heureusem. échappé à une accusation portée contre lui devant le tribunal révolut., il reçut en 1797 le commandement en chef des armées des côtes de l'Ouest. L'année suiv., Hédouville fut envoyé à St-Doming. par le direct., qui voulait tenter de rattacher à la France cette riche colonie; mais l'exaspération des esprits rendit nulle la mission du général français, qui, peu après son retour en Europe, se rendit de nouveau dans le département de l'Ouest, où les chefs royalistes obtenaient quelques succès. Il eut la gloire de terminer ces hostilités par des négociat. amicales. Nommé en 1801 ambassadeur à Pétersbourg, successivem. revêtu des dignités de chambellan ord., de sénat., enfin de min. de France en 1805 près la confédération du Rhin, Hédouville accompagna Jérôme Bonaparte dans la campagne de 1806 contre les Prussiens. Lors de la restaurat., il vota la déchéance de Napoléon, et fut élevé à la pairie qu'il conserva après 1815, n'ayant occupé aucun emploi politique pendant les cent jours. Il n'y parut que rarement, et m. en 1825 au château de La Fontaine près Arpajon. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, le 10 juin, par M. le comte Bourmont, qui avait été son adversaire dans les guerres de la Vendée (*Monit.* du 16 juin 1825.)

HEDWIG (Jean), méd. allem., profess. de bot., né à Cronstadt (Transylvanie), en 1730, exerça son art à Chemnitz en Saxe, et vint en 1781 se fixer à Leipsig, y fut nommé prof. et intend. du jardin des plantes, et m. en 1799. Nous citerons parmi ses ouv.: *Fondament. hist. natur. muscorum frondosorum*, Leipsig, 1782-83, 2 part., in-4, fig.; *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum Linnœi*, 1784, in-4; Leipsig, 1798, in-4, pl.; *Stirpes cryptogamicœ*, ibid., 1785-95, 4 vol. in-fol., en latin et en allemand; *de Fibrœ vegetabilis et animalis ortu*, ib., 1789, 1799, in-8. — Son fils, Romain-Adolphe Hedwig, prof. de botan. à Leipsig, né à Chemnitz en 1772, mort en 1806, a publ.: *Observ. botanicœ* Leipsig, 1802, in-4, fig.; *Genera plantarum secundùm characteres differentiales, ad Mirbelli edit. revisa et aucta*, 1806, in-8. Il a en outre pub. le grand ouv. de son père intit.: *Filicum genera et species*, 1799-1804, 4 parties, in-4, fig.

HEDWIGE (Sainte) ou AVOIE, fille de Berthold, duc de Carinthie, épousa à l'âge de 12 ans Henri, duc de Silésie et de Pologne, en eut six enfans, dont elle fit elle-même l'éduc. Cette pieuse princesse, fondatrice d'une abbaye à Trebnitz, où elle établit des religieuses de l'ordre de Cîteaux, partagea sa vie entre les devoirs de mère et d'épouse, et les pratiques les plus austères de la relig.; elle m. en 1243 dans l'abbaye du Trebnitz, où elle s'était retirée après la perte de son mari. Le pape Clément IV la canonisa en 1266; l'église célèbre sa fête le 17 octob. — Hedwige, reine de Pologne, née en 1371 était fille de Louis, roi de Hongrie. Elle épousa, en 1384, Jagellon, duc de Lithuanie, qui occupa le trône de Pologne sous le nom de Wladislas V; et elle mourut en 1399 à Cracovie, ayant puissamment contribué à la propagation du christianisme en Lithuanie.

HEEMSKERCK (Martin van), peintre hollandais, né en 1498 à Heemskerck, surnommé le *Raphaël de Hollande*, était fils d'un maçon, et destiné à suivre la prof. de son père; mais son goût pour le dessin le décida à quitter la maison paternelle; il étudia sous le célèbre J. Schorel, fit d'étonnans progrès, et partit ensuite pour l'Italie, où il travailla d'après les chefs-d'œuvre anciens et les conseils de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il l'avait enrichie de ses productions, lorsqu'en 1572 les Espagnols s'étant emparés de Harlem ravagèrent cette ville. Les tableaux nombreux de Heemskerck furent la proie des flammes ou des pillards. Ce peintre m. deux ans après ne laissant plus qu'un petit nomb. de tabl. On cite parmi ses ouv.: *St Luc occupé à peindre la Vierge et l'enfant Jésus*; *Mars et Vénus surpris par Vulcain en présence de tous les dieux*. — Heemskerck (Jacq. van), amiral hollandais, fut chargé en 1595 de chercher une route conduisant à la Chine et aux Indes par le nord-est. Les glaces firent échouer cette entreprise qui, renouvelée en 1596, fut encore plus désastreuse que la prem. Heemskerck ne put ramener à Amsterdam que douze hommes de cette dern. expédition. Après s'être ensuite distingué à la tête d'une flotte considérable des états-généraux contre les Espagnols, il fut tué devant Gibraltar le 25 avril 1607. Gérard de Veer a pub.: la *Vraie descript. de trois voyages de mer par les navires d'Hollande et Zélande, au nord par-derrière Norwège, Moscovie et Tartarie, vers le royaume de Chine et Catay* (en latin, holl. et franç.), Amst., 1598, chacune en un vol. in-fol.; 2e et 3e édit. franç., Amsterdam, 1600 et 1609. Il y en a aussi une édition de Paris, 1599, in-12.

HEER (Martin), méd. allem. né à Lauban dans la haute Lausace en 1643, est mort à Gorlitz en 1707. On lui attribue la *Physologia Helmontiana sive tractatus decem de Archeo*, Leipsig, 1706, in-4. — Heer (Chrétien), numismate, religieux de l'ordre des bénédictins, bibliothécaire du monast. de Ste-Blaise, né en 1715 à Klingnau en Suisse, m.

en 1769, a comp. de soc. avec Macquart Herrgott : la *Nummotheca principum Austriæ*, 2 vol. in-fol., Fribourg, 1752 et 1753; la *Pinacotheca princip. Austriæ*, 1768, 1773, avec planches. On a aussi de lui une défense de son collègue Herrgott contre l'abbé de Muri, sous ce titre : *Anonymus Murensis denudatus, et ad locum suum restitutus*, etc., Fribourg (en Brisgaw), 1755, in-4.

HEERKENS (GÉRARD-NICOLAS), méd. holl., né à Groningue en 1728, m. en 1801, cultiva la poésie latine avec quelq. succès. On a de lui : *de Valetudine litteratorum*, poème, Leyde, 1749; *Satyra de moribus Parhisiorum et Frisiæ*, 1750, in-4; *de officio medici*, 1752, in-8; *iter Venetum*, 1760, in-8; *Notabilium libri IV*, 1765-1770, 2 vol. in-8; *Empedocles*, 1783, in-8; *Aves frisicæ*, Rotterdam, 1787, in-8; *Italicorum lib. III*, Groningue, 1793, in-8; *Icones*, Utrecht, 1787, in-8. M. Barbier lui attribue encore : *Marii Curulli Groningensis satyra*, 1758, in 8. (*Voy.* aussi le tom. 3, pag. 318-42 des *Mélanges* de Chardon de la Rochette.)

HEERS (HENRI de), méd. et mathémat., né à Tongres dans le pays de Liége en 1576, m. en 1636, a publié : *Spadacrene, hoc est fons spadanus*, etc., Leyde, 1614, 1622, in-8, ib., 1645, 1647, in-12, et ib., 2 vol. in-16, 1685 et 1689; *Observat. med.*, etc., Leyde, 1631, in-8, Leipsig, 1645, in-12.

HEGESIAS, philos. cyrénaïque, florissait vers le commencem. du 3e S.; il fut disciple de Péribate, et créa une nouvelle secte, qui de son nom prit celui d'*Hégésiaque*. Ce philos. soutenait que, le mal étant plus grand que le bien dans la vie, il était heureux de mourir; doctrine qui justifiait le suicide. Le roi Ptolémée fit fermer son école; mais Hégésias composa un livre dans lequel il appuya ses maximes des plus spécieux sophismes, et on prétend qu'après l'avoir lu plusieurs personnes se donnèrent la m. — HÉGÉSIAS de Magnésie, orat. et hist., né dans le 5e S. avant l'ère chrétienne, avait composé, à ce que l'on croit, une *Hist. d'Alexandre* dont parlent Denys d'Halicarnasse et Longin.

HEGESIPPE, le plus ancien hist. ecclés., était juif de naissance; il embrassa le christianisme, et m., suivant la chronique d'Alexandrie, vers l'an 180 de l'ère chrét.; il avait composé une *Hist. de l'église* depuis la m. de J.-C. jusqu'à son temps. Des fragm. de cet ouv. ont été conservés dans Eusèbe; Grabe les a ins. dans son *Spicilegium*; on les trouve aussi dans les *Illust. eccles. orient. Scriptor.*, et dans les *acta Sanctorum de* Henschenius. On attribue à un autre auteur du nom d'*Hégésippe* un ouv. intit. : *de Bello judaïco et excidio urbis Hierosolymitanæ, lib. V*, Paris. 1511, in-fol., Milan, 1513, Cologne, 1526, in-fol., ib., 1559, in-8, 1575 et 1580, même format. Cet écrit a été inséré dans l'*Hist. christ. veter. Patrum*, Paris, 1583, in-fol., et trad. en franç. par J. Millet de St-Amour, Paris, 1551, in-4. On croit que cet Hégésippe vivait un peu après le règne de Constantin; d'autres pensent que cet ouvr. est une trad. ou un extrait de l'hist. de Josèphe (*v.* ce nom); enfin on l'attribue encore à St. Ambroise.

HEGIAS, sculp. grec, vivait l'an 448 avant J.-C. Parmi ses ouvr. on cite : *une Minerve, un Pyrrhus, et deux fig. de Castor et Pollux*, que Pline dit avoir été placées à l'entrée du temple de Jupiter Tonnant.

HEGIUS, sav. allem., né à Heck en Westphalie dans le 15e S.; fut pendant trente ans principal du collége de Dewenter, et laissa la réput. d'un homme profondément érudit. On a de lui plus. dialogues latins (*Colloquia*) intit : *de Scientiâ et eo quod scitur contra academicos; de Tribus animæ generibus; de Rhetoricâ; de Physicâ; de arte et inertiâ*, etc.; et des *poésies* lat., Dewenter, 1501 et 1503, in-4.

HEIDEGGER (JEAN-HENRI), théol., né à Baerentswyl, canton de Zurich, en 1633, m. en 1698, a écrit entre autres ouvr. : *hist. sacra patriarc.*, 2 vol., 1667; *Enchiridion bibl.*, 1680; *Hist. Papatûs*, 1684 : cet ouv. a été trad. en franç. par Aubert de Verzé sous le tit. d'*Hist. du Papisme*, ou *Abr. de l'histoire de l'Eglise romaine depuis sa naissance jusqu'à Innocent XI*, Amsterd., 1685, 2 vol. in-18; *Libertas christianorum à lege Cibariâ de sanguine et suffocato*, Amst., 1661; *Historia vitæ J.-H. Heideggeri, theol.*, etc., Zurich, 1698, in-4. — HEIDEGGER (Gothard), né à Zurich en 1666, m. en 1711, s'est fait connaître par un ouvr. intit : *Acerra philologica*, et par plus. autres écrits; la plupart sont en vers, mais peu remarquables. — HEIDEGGER (JEAN-CONRAD), né à Zurich en 1710, m. en 1778, remplit avec dist. plus. fonctions éminentes dans sa patrie, entre autres celles de bourgmestre. Ses négociat. avec la France en 1715, 1752, 1764 et 1778, lui ont fait honneur. Il opéra la réforme des écoles de Zurich, et fonda la société physique de cette même ville. Il cultivait les lettres avec goût. — HEIDEGGER de Heydeck (Jean-Conrad), fils du précéd., sénat. et tribun, conseiller d'état de l'électeur de Bavière, né à Zurich en 1748, m. en 1808, a publ. plusieurs *Mém. ou dissert. bibliogr.* dans les journaux de MM. de Murr et Meusel.

HEILBRONNER (JEAN-CHRISTOPHE), mathém. allem., né à Ulm, prof. pend. plus. années les mathématiques à Leipsig, et m. vers 1747. On a de lui les ouv. suiv. : *Essais d'une hist. des mathémat. et d'une hist. de l'arithmétique* (en allem.), Francfort, 1739, in-8; *Specimen histor. aeris*, Leipsig, 1740, in-4; *Hist. matheseos universæ*, ibid., 1742, in-4; *Problèmes géomét. avec leur résolution* (en allem.), Leipsig, 1745, in-4.

HEILMANN (JEAN-GASPARD), peintre d'hist., né en 1718 à Mulhausen, m. en 1760, fut élève de Boggeler, peintre suisse; il étudia ensuite à Rome, vint à Paris en 1742, et s'y fit rechercher par la manière large et hardie avec laquelle il peignait le portrait; ses tableaux d'hist. sont estimés. Il a composé aussi quelq. sujets d'église. Ses œuvres ont été gravés par Will, Chevillet et Watson.

HEILMANN (JEAN-DAVID), sav. prof. de théol., né à Osnabrück en 1727, m. en 1774, était versé dans la connaissance des langues anciennes et orientales. On a de lui : *Specimen observat. quarumdam ad illustrat. Novi Testam. ex profanis pertinentium*, Halle, 1749, in-4; *Traits de parallèle entre l'esprit d'irréligion d'aujourd'hui et les anciens adversaires de la relig. chrét.*, ibid., 1750, in-8; *de Florente litterarum statu et habitu ad initia religionis Christianæ*, Halle, 1755, in-8; *Rem. critiq. sur le caractère et le style de Thucydide*, Lemgo, 1758, in-4; *Thucydide, trad. du grec avec des notes*, ibid. et Leipsig, 1760, in-8; *Compendium théol. dogm.*, Goëttingue, 1761, in-8, et 1774; *Opuscula theol. argumenti*, publ. par E.-J. Danovius, Iéna, 1774-77, 2 vol. in-8.

HEIM. V. HEYM.

HEIN (PIERRE), célèbre marin hollandais, vulgairement appelé *Pit Hein*, né à Delftshaven en 1570, eut pour père un simple matelot, et de mousse qu'il était s'éleva par son courage et sa grande habileté au rang d'amiral. En 1628, à la tête d'une escadre de 31 vaisseaux, il s'empara de la flotte espagnole dite *d'argent* (de plata) sur laquelle se trouvaient plus de 12 milions en numéraire, sans parler de la valeur des marchandises. Hein fut tué le 20 août 1629 dans un combat sur les côtes de Flandre, contre 3 vaisseaux sortis de Dunkerque et qui furent pris par les Hollandais au moment de la mort de leur amiral.

HEINE. V. HEYNE.

HEINECCIUS (JEAN-MICHEL), ou plus exactement *Heinecke*, théologien allem., né à Eisenberg en 1674, fut professeur au gymnase de Halle, et m. en 1722. On a de lui : *de Dialecticâ sancti Pauli dissertat.*, Helmstadt, 1698, in-4; *Scriptor. rerum germanicar.*, Francfort, 1700, 2 vol. in-fol.; *Nummorum Goslariensium antiqui pariter ac re-*

centioris ævi solidorum æquè ac bracteatorum sylloge, ib., 1707, in-fol.; *De veterib. Germanorum aliarumque nationum sigillis syntagma*, ibid., 1709, in-fol.; *Tableau de l'église grecque anc. et moderne* (en allem.), Leipsig, 1711, in-4, fig.; *De ministris Cæsarum gentilium christianis*, Halle, 1712, in-4.

HEINECCIUS (JEAN-THÉOPHILE), frère du précé., célèbre jurisconsulte allem., né à Eisenberg en 1681, professa le droit à l'univ. de Halle, et quitta cette chaire en 1724 pour aller occuper celle de Franeker; mais il reprit la prem. en 1733. Ses vastes connaissances et son immense renommée lui méritèrent la protection particulière du roi de Prusse, qui le combla d'honneurs et le nomma son conseiller intime. Il m. en 1741. Parmi ses nombr. ouv., dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque germanique*, tome 2, nous citerons: *Fundamenta styli cultioris unà cum sylloge exemplorum*, Halle, 1719, in-8, Leipsig, 1761, 1766, 1791, in-8; *Elementa philosophiæ rationalis et moralis*, etc., Francfort, 1728, in-8; *Antiquitatum romanar. jurisprudent. illustrantium syntagma juxta seriem Institutionum Justiniani*, Halle, 1718, in-8; *Elem. juris naturæ et gentium*, ib., 1738, in-8, Madrid, 1789, in-8; trad. en angl., 1742, in-8, et 2 vol. in-8, 1763; *Prælectiones academicæ in Sam. Puffendorf de officio hominis et civis*, Berlin, 1742, Vienne, 1757, in-8; *Prælect. acad. in H. Grotii de jure belli ac pacis libros*, Berlin, 1744, in-8; *Hist. juris civilis romani ac germanici*, Halle, 1733, in-8, Leyde, 1740, 1748, 1751, 1765, in-8; *Elem. juris civilis secund. ordin. Institut.*, in-8, Franeker, 1725, Strasb., 1727, trad. en franç. par Berthelot, Paris, 1806, 4 vol. in-12; *Elem. juris civilis secund. ord. Pandectarum*, Francfort, 1756, 2 vol. in-8, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8, Louvain, 1778, etc. Les *Œuv.* d'Heineccius, ont été publiées par J. L. Uhl, à Genève, 1744-1748, 8 vol. in-4, 1771, 9 vol. in-4: un vol. supplémentaire a paru en 1771, in-4. — HEINECCIUS, fils du précéd. et juriscons. comme lui, né à Halle en 1718, m. en 1791, a donné une bonne édition du *Dictionarium juridicum*, Halle, 1743-44, in-fol.

HEINECKEN (CHRÉTIEN-HENRI), enfant prodigieux, né à Lubeck en 1721, parla presque en naissant. Il savait, dit-on, à un an les principaux évènemens du Pentateuque, à 13 mois il connaissait l'histoire de l'Ancien Testament, à 14 celle du Nouveau, et à 2 ans et demi répondait à toutes les questions sur l'histoire et la géographie. Le latin et le franç. lui étaient familiers à 3 ans; à 4 ans il fut présenté à la cour et au roi de Danemarck, et fit une harangue à S. M. Henri ne vivait que du lait de sa nourrice; on voulut le sevrer, mais il mourut peu de temps après, le 27 juin 1725, à l'âge de 5 ans: résigné comme un sage des anciens temps il exhortait sa famille à ne pas se lamenter. On peut consulter sur ce phénomène les journaux du temps; les *Mém. de Trevoux*, janvier 1731; sa *vie* écrite par Schoneich son précepteur; une *dissertation* de Martini, publ. à Lubeck en 1730, et enfin le tome 17e de la *Bibliothèque germanique*. — HEINECKEN (Charles-Henri), frère aîné du précédent, homme d'état, littérat. et amateur éclairé des arts, né à Lubeck en 1706, occupa des places importantes, fut nommé conseiller intime de Pologne et de Saxe, reçut des titres de noblesse pour prix de ses services diplomatiq. et administratifs, et m. en 1792. C'est à lui que l'on doit l'entreprise de l'ouv. intit. *Galerie de Dresde*, et on a en outre de lui une traduction allem. du *Traité du Sublime* de Longin avec des commentaires, etc., Dresde, 1737, in-8, ibid., 1742: *les Devoirs de l'homme*, ou *Résumé de toute la morale*, ibid., 1738, in-8; *Recueil d'estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie royale de Dresde*, avec un texte en français, ib., 1755-56, 2 vol. in-fol.; *Notices sur quelques artistes et sur quelq. objets d'art*, Leipsig, 1768-71, 2 vol. in-8, et quelques autres écrits dont on trouvera la liste avec la *vie* de l'aut. dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, année 1791, 1er vol, et dans la *Bibliothèque des belles lettres*, publ. à Leipsig, t. XXVI (année 1781).

HEINICKE (SAMUEL), instituteur des sourds-muets à Leipsig, né à Nauschutz (Saxe) en 1725, m. en 1790, est l'un des prem. qui se soient occupés de l'enseignement des sourds-muets dans le nord de l'Allemagne, et sa méthode a été adoptée généralement dans cette partie de l'Europe. On a de lui: *Hist. sainte de l'ancien Testam. à l'usage des sourds-muets*, Hambourg, 1775, in-8; *Observations sur les muets et sur la parole*, ibidem, 1778, in-8; *De la manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets*, etc., Leipsig, 1780, in-8; *Découverte importante en psychologie et sur le langage humain*, ibid., 1783, in-8, et quelques autres écrits sur le même sujet. On trouve une notice assez détaillée sur la vie et la méthode de cet institut. dans le *Chronologue* de Weckhrlin, n° 6, p. 277 à 288.

HEINS. V. HEIN et HEYNS.

HEINSIUS (DANIEL), célèbre philologue, né à Gand en 1580, étudia aux univ. de Franeker et de Leyde et eut pour maître Scaliger. Nommé en 1605 profess. d'hist. et de politique à Leyde, en 1607 il obtint la place de bibliothécaire de l'acad. de cette ville. Heinsius fut créé chevalier de l'ordre de St-Marc par la république de Venise; historiographe de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et des Etats de Hollande, et enfin secrét. du synode de Dordrecht en 1618, ce laborieux et savant philol. mourut à Leyde en 1665. On lui doit des édit. nomb. d'aut. grecs et latins avec d'excell. notes; nous citer. entre autres: *Crepundia siliana, sive notæ in Silium Italicum*, Leyde, 1600, in-16; une édit. d'*Hesiode* et de son scholiaste, ib., 1603, in-4; *Paraphrasis Andronici Rhodii in Aristotelis ethica ad Nicomachum*, grec et latin, ibid., 1607, 1617, in-4; *Maxime de Tyr* avec des notes, ib., 1607, 1614, in-8; *Sénèque le Tragique*, ib., 1611, in-8; *la Poétique d'Aristote*, etc., ibid., 1611, in-8; *Theophrasti Eresii opera omnia*, ib., 1611, 1613, in-fol.; *Horace* avec des notes, etc., ib., 1612, in-8; *Térence*, Amsterdam, 1618, in-8; *Tite Live*, Leyde, 1620-31, in-12, etc.; *Aurele Prudence* avec des notes, Amsterdam, 1637, in-12; *Exercitat. sacræ ad N. Test.*, Leyde, 1639, in-fol. Heinsius a encore laissé des *Poésies*, Leyde, 1602, in-4; *Auriacus, sive libertas saucia, tragœd.*, ib., 1602, in-4; *Poemata*, Leyde, 1613; *Orationes varii argumenti*, Leyde, 1615, 1620, etc., in-12; *Rerum ad Sylvam-Ducis atque alibi in Belgio aut à Belgis anno 1629 gestar. hist.*, Leyde, 1631, in-fol., etc., trad. en français par A. Rivet; quelques écrits facétieux, en latin, tels que *Laus asini*, *Laus pediculi*, insérés dans des recueils de ce genre; on lui attribue aussi *Satyræ Menippeæ tres*. — HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, né à Leyde en 1620, marcha sur les traces de son père et devint l'un des plus illustres savans de la Hollande. Après avoir reçu une brillante éducation, il voyagea en Anglet., en Belgique, en France, en Italie; les trésors de toutes les biblioth. de l'Europe lui furent ouverts et il y puisa abondam. De retour en Hollande vers 1648 il quitta de nouv. sa patrie pour aller s'établir en 1650 à Stockholm, où l'attendait la protection de Christine. Chargé d'enrichir la bibliothèque de cette ville de tous les MSs. qu'il pourrait acheter, il mit, dit-on, tant de désintéressem. dans cette mission qu'une partie de ses épargnes y fut employée, et il ne fut pas remboursé de ses avances. En 1655 la m. de son père l'ayant fait revenir en Hollande, on lui offrit plus. emplois diplomatiq. qu'il refusa; forcé enfin d'accepter en 1667 une mission en Russie, il s'en acquitta avec distinct., revit dans son pays natal en

1671, et m. à La Haye en 1681. On a de lui : une édition de *Claudien* avec des notes, Leyde, 1650, in-12, et Amsterdam, 1665, in-8; d'*Ovide* avec des notes, ib., 1652, 1661, 1668, 3 vol. in-12; de *Virgile*, Amsterd., 1676 et Utrecht, 1704, in-12; de *Valerius Flaccus*, ibid., 1680, in-12, et avec des notes, 1702, in-12, Leyde, 1724, in-4; des *Remarq.* sur *Silius Italicus*, *Pétrone*, *Phèdre*, *Quinte-Curce et Tibulle*; des *Poemata*, dont la meilleure édit. est celle de D. Elzevir, Amsterd., 1666, in-8. P. Burmann a publié *Nicol. Heinsii adversariorum lib. V*, avec des notes d'Heinsius sur *Catulle et Properce*.

HEINSIUS (Antoine), homme d'état, né vers 1641, de la famille des précédens, m. à La Haye en 1720, fut pendant 40 ans grand-pensionnaire de Hollande et eut une grande influence sur les affaires politiques de l'époque. Associé de principes et d'intentions à Marlborough et au prince Eugène, créature et conseiller intime de Guillaume, prince d'Orange, il fut l'ennemi constant de Louis XIV, et saisit tous les moyens d'abaisser la grandeur de ce monarque qui déjà faiblissait. La guerre de la succession d'Espagne ne fut si longue, peut être, que par les instigations et la fierté de ce chef de la républiq. hollandaise. Cette haine contre la France venait, dit Voltaire, de ce qu'après la paix de Nimègue Heinsius, envoyé en ambassade à la cour de Versailles pour l'exécution du traité relatif à la principauté d'Orange, et ne voulant pas obtempérer à toutes les demandes de Louvois, fut menacé par ce ministre d'être enfermé à la Bastille.

HEINZ (Joseph), peintre, né à Berne, et selon d'autres à Bâle dans le 16e S., obtint par son talent la protection de l'empereur Rodolphe, qui l'envoya se perfectionner en Italie; et il y devint un artiste habile. Plus. de ses tableaux se voient à Berne et à Zurich. Ce peintre m. à Prague au commencem. du 17e S., âgé de 44 ans. — Heinz (N.), fils du préc., peintre, séjourna long-temps à Venise, et mérita la bienveillance d'Urbain VIII. Il a laissé des petits sujets de féeries et de métamorphoses qui sont gracieux et bien finis.

HEINZE (Jean-Michel), philologue allemand, né à Langensalza (Saxe) en 1717, fut recteur du gymnase de Weimar, et m. en 1790. On a de lui de nomb. ouv. dont on trouve la liste dans Harles, dans Meusel, etc.; nous citerons seulement : *Programma quid præstet eloquentiæ germanicæ candidatis studium latinæ*, Lunebourg, 1750, in-4; *Specimen observation. Livianarum*, 1771-72, in-4; *Sur la possibilité d'adapter à la langue française la forme des vers grecs et latins*, ib., 1786, in-4 (en allem.) Il a trad. du latin en allem. plus. traités de *Senèque* et de *Cicéron*; et du franç. le disc. de l'abbé de Lavau *sur la latinité des modernes*.

HEINZE (Valentin-Auguste), bibliothécaire de l'univ. de Kiel, né à Lunebourg en 1758, m. en 1801, a publié: *Histoire diplomatique de Waldemar III, roi de Danemarck* (en allem.), Leipsig, 1781, in-8; une traduct. des *Mém. de l'académie des sciences de Copenhague*, Kiel, 1784-99, 8 vol. in-8.

HEISS (Jean de), seigneur de Kogenhem, histor. allem., né dans le 17e S., suivit la carrière diplomat., fut résident de l'électeur Palatin à la cour de France, et m. à Paris en 1688. On a de lui une *Hist. de l'emp. d'Allem.*, etc., Paris, 1684, 2 vol. in-4, La Haye, 1685, 3 vol. in-12, contin. par Bourgeois de Chastenet, Paris, 1711, La Haye, 1715; continuée ensuite par Vogel jusqu'à l'année 1724, Paris, 1731, 3 vol. in-4, ou 10 vol. in-12, Amsterd., 1733, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12; un *Mémoire de tout ce qui s'est passé dans le pays de Cologne en* 1689, MS. in-fol conservé à la Biblioth. du Roi.

HEISTER (Laurent), médecin allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1683, m. à Elmstadt en 1758, professa l'anatomie à l'université d'Altorf, ensuite à celle d'Helmstadt, et laissa la réputation d'un très-grand praticien. On a de lui plus. ouvr. dont les plus estimés sont : *De hypothesium medicarum fallaciâ et pernicie*, Altorf, 1710, in-4; *De cataractâ, glaucomate et amaurosi tractatio*, ib., 1713, 1720, in-4; *Compend. anatomic. veterum recentiorumque observat. complectens*, ib., 1717, in-4 : cet ouv. a été trad. en français par Devaux, Paris, 1724, in-12; par Sénac, ib., 1735, in-8; cette dernière a été augm. par le sav. J. Goulin, ibid., 1755, 3 vol. in-12; *de anatomes subtilioris utilitate præsertim in chirurgiâ*, Helmstadt, 1720, in-4; *Institutiones chirurgicæ*, Amst., 1739, 2 vol. in-4, fig.; trad. en franç. par F. Paul, Avignon, 1770 et 1773, 3 vol. in-4; *Systema generale plantarum ex fructificatione*, etc., Helmstadt, 1748, etc.—Heister (Elie-Fréder.), fils du préc., méd., né en 1715 à Altorf, m. à Leyde en 1740, est auteur de l'ouv. intit. : *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736.

HELALY, poète persan d'une grande célébrité, né dans le 15e S., a laissé un recueil de metsnéwy dans lequel on remarque surtout le morceau ayant pour titre : *le Roi et le Derviche*. Abid-Khan, prince Usbeck, fit mettre à mort Helaly comme faisant partie de la secte des Chytes, l'an 1529 de l'ère vulg. (936 de l'hégire.)

HELD (Willebold), abbé de Roth en Souabe, ordre de Prémontré, né à Erolzeim en 1724, m. en 1789, a publ. plus. ouvr. dont les princip. sont: *Nemesis Norbertina, seu methodus corrigendi canonicos regulares præmonstratenses*, Augsbourg, 1757, in-8; *Jurisprud. universal... lib. V*, 1769-73; *Droits et prérogatives des prélatures immédiates du St Empire*, Kempten, 1782-85, sans nom d'auteur.

HELDING (Michel), surnommé *Sidonius*, sacré évêque de Sidon, m. en 1561 à 55 ans, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint, qui le récompensa par l'évêché de Mersbourg. Il assista au concile de Trente. On a de lui des *Sermons* et autres écrits peu remarquables.

HÈLE (Thomas d'). V. Dhell.

HÉLÈNE (myth.), Grecque célèbre par sa beauté, fille de Léda et sœur de Castor et de Pollux, épouse de Ménélas, fut enlevée par Pâris, ce qui causa la guerre de Troie. Après la prise de cette ville, Hélène retourna près de son mari, fut chassée d'Argos à la mort de celui-ci, et mourut assassinée par Polixo.

HÉLÈNE (Sainte), née vers l'an 247 au bourg de Drépane, dans la Bithynie, exerça d'abord la profess. d'hôtellière. Constance-Chlore, alors garde prétorien, l'épousa pour la répudier ensuite quand il fut associé à l'empire par Dioclétien l'an 292. Constantin, son fils, devenu emper., la rappela à la cour, lui donna le titre d'auguste, et fit frapper des médailles en son nom. Cette princesse, qui avait embrassé la religion chrétienne, n'usa de son ascendant sur le cœur de l'empereur que pour rendre les peuples heureux. En 325 elle visita la Terre-Sainte, et y fonda plus. églises; on découvrit, en jetant les fondations d'un de ces édifices (l'église du Calvaire) des morceaux de bois que l'on jugea être la vraie croix de J.-C., et Hélène en envoya la plus grande partie à Constantin; le reste fut distribué aux fidèles. De retour à Constantinople, cette princesse m. à Nicomédie en 327; son corps est, dit-on, renfermé à Rome dans l'église d'*Ara-Cœli*; selon d'autres il aurait été inhumé à Constantinople et transporté à Venise en 1212. Hélène a été mise au nombre des saintes, et sa fête est célébrée par l'église le 18 août.

HELGAUD (Helgaldus ou Helgaudus), moine franç. du 11e S., religieux de l'abbaye de St Benoît-sur-Loire en 1004, a composé un *Abrégé de la vie du roi Robert* impr. pour la 1re fois en 1577 avec la *Vie de Louis IX*, par Guillaume de Nangis,

puis dans la collection de Pithou, tom. I, et dans celle de Duchêne, tom. IV, 1641; *Histoire de la fondation de St Benoît-sur-Loire au 17e S.* On fixe l'époque de la m. d'Helgaud au 28 août 1048.

HELI, grand-prêtre des Juifs, ne sut pas faire respecter son autorité dans Israël, où il gouvernait vers l'an 1100 avant J.-C. Ses fils Ophni et Phinée ayant abusé du pouvoir qu'il leur avait abandonné, Dieu lui envoya un prophète pour lui annoncer les malheurs dont sa famille allait être frappée. Le pontife écouta avec résignation et s'écria : « Que Dieu fasse ce qui lui est agréable ; il est le Seigneur. » Les Philistins, ayant déclaré la guerre au peuple d'Israël et l'ayant mis en fuite, s'emparèrent de l'Arche sainte; Héli, à cette nouvelle, se brisa la tête sur le pavé, et m. l'an 1159 av. J.-C. Il avait succédé à Samson, et fut remplacé par Samuel.

HELINAND (DANS ou DAN), poète du 12e S., né dans le Beauvaisis à Pruneroi, fut admis à la cour de Philippe-Auguste, et se fit ensuite moine de l'abbaye de Froidmont, où il m. en 1223, selon d'autres en 1227, en 1209 ou enfin en 1229. On a de lui un *Poème sur la Mort*, impr. en 1594, in-8, par Ant. Loisel; et une *Chronique univers.*, insér. en partie dans la *Bibl. Cisterciensis* du P. Teissier; 28 *Sermons*, 30 *Opuscules*, conservés par Vincent de Beauvais sous le titre de *Fleurs d'Helinand*; une *Vie de St Géréon*; un *Eloge de St Bernard*, et un *Comment. sur l'Apocalypse*.

HELIODORE, statuaire grec, cité par Pline comme l'un des plus célèbres, avait exécuté, entre autres morceaux, une *Lutte de Pan et d'Olympe*, que l'on voyait à Rome, aux portiques d'Octavie, et qui passait pour le chef-d'œuvre de cet artiste.

HELIODORE, év. de Tricca, né à Emèse en Phénicie, vivait sous le règne de l'empereur Théodose et de ses fils. On a de lui l'*Hist. æthiopique* ou *les amours de Théagène et de Chariclée*, tr. du grec par le célèbre Amyot, Paris, 1547, in-fol., et 1559, in-fol. : l'édition de cette trad., pub. avec des notes de P. L. Courier, est estimée : elle se trouve dans la collection des romans grecs trad. en franç. pub. par Merlin, Paris, 1822 et années suivantes. L'*Hist. æthiopique* a aussi été trad. en français par Montlyard, Paris, 1623, in-8, par l'abbé de Fontenu, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-12, par Quenneville, Paris, 1803, 3 vol. in-12, etc. On trouve (no 7288 du *Dictionn. des Anonymes*) de curieux détails sur les différentes édit. des trad. d'Héliodore. Les meilleures éditions du roman d'Héliodore sont celles de Commelin grec et latin, 1596, in-8; de Bourdelot, Paris, 1619, in-8; de M. Coray, Paris, 1804, in-8; de M. Mitscherlich, Strasbourg, 1806, 2 vol. in-8.

HELIOGABALE ou ELAGABALE (VARIUS ANTONIUS), empereur romain, né à Antioche vers l'an 204, fils illégitime de Caracalla et de Semiamied ou Soœmias, nièce de cet empereur, fut élevé dans le temple du Soleil à Emèse, et en devint grand-prêtre par les intrigues de Mœsa, son aïeule maternelle, qui lui fit ensuite obtenir l'empire après la mort de Caracalla. Les espérances de clémence et de bonté qu'il donna dans les premiers temps de son règne furent bientôt anéanties, et le nouvel empereur étala devant Rome tous les vices de l'âme la plus basse et la cruelle. La superstition, la débauche poussée jusqu'au mépris des lois et des principes les plus saints, les caprices les plus extravagans qu'une tyrannie sans frein puisse faire imaginer, signalèrent son passage sur le prem. trône du monde, et ont mérité à son nom une odieuse célébrité. Sans entrer dans les pénibles détails du règne de ce monstre, qu'on trouve dans les histor., il nous suffira de dire qu'il fut massacré avec sa mère par ses gardes prétoriennes, en l'an 222; il n'avait encore que 18 ans. Sa *vie* a été écrite par Lampride et par A. de Guevara (*v.* ce nom); cette dern., a été trad. ou plutôt imitée en franç. par Allègre (*v.* ce nom). On peut consulter aussi *Héliogabale*, ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par M. P. Chaussard, Paris, 1802, in-8.

HELISENNE. V. CRENNE.

HELL (MAXIMILIEN), jésuite allem., habile astronome, né à Schemnitz, en Hongrie, en 1720, professa les mathém. à l'école de Clausenburg, et fut nommé astronome et conservat. de l'observ. de Vienne en 1755. Il fit en 1768 un voyage en Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et rapporta de ces contrées si peu connues des détails intéress. sur la géogr., l'hist., la polit., les mœurs et surtout l'astron. Le P. Hell m. à Vienne en 1792; voici les tit. de ses princip. ouvr. : *Elem. algebræ Joannis Crivelli magis illustrata, et novis demonstration. et problemat. aucta*, Vienne, 1745, in-8; *Ephemerides astronomicæ ad meridianum Vindobonensem*, ib., 1757-86, in-8; *De satellite Veneris*, ibid., 1765, in-8; *Observ. astron. ab anno* 1717 *ad an.* 1752, etc., ib., 1768, in-4; *De transitu Veneris ante discum Solis die 3 jun.* 1769 *Wardehusii in Finnmarchiâ observ.*, Copenhag., 1770; Vienne, 1770, in-8, etc. — HELL (N.), frère du précédent, mécanicien à Schemnitz, a inventé un siphon propre à épuiser l'eau dans les mines (*v.* les Mémoires de l'Acad. des Sciences, 1760, et le Journ. des Sav., 1771, juill.).

HELL (FRANÇOIS), né à Kirsenheim en 1731, fut député aux états-généraux par le bailliage de Haguenau et de Weissembourg en 1789; nommé ensuite administr. du départ. du Haut-Rhin, il publia en 1792 une *Instruction populaire* en allemand, rédigée dans le sens de la révolut., dont il ne fut pas moins une des victimes. Il fut arrêté comme professant des princ. de modération sous le régime de la terreur, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 3 floréal an II (1793).

HELLADIUS, grammairien grec né à Antinoë en Egypte, vivait dans le 4e S. On ne connaît de lui que des *Fragm.* d'une *Chrestomathie* en vers ïambiques, conservés par Photius, trad. en latin par A. Schott, publ. avec des notes par Meursius, à Utrecht, en 1687. On lui attribue les ouv. suiv., dont il ne reste que le titre : *Athènes*; *l'Egypte*; *Antinoé*; *la Victoire*; *la Renommée*; *l'Exhortation*.—HELLADIUS, autre grammairien grec né à Alexandrie, vivait sous le règne de Théodose le Jeune, vers le milieu du 5e S.; il avait composé un *Eloge* de Théodose, une *Descript. des Bains de Constantin*, un *Traité sur l'Ambition* et un *Lexique grec.* Il est cité par Suidas et Socrate le grammairien.—HELLADIUS, év. de Césarée, a écrit une *Vie de St Basile.* —HELLADIUS, év. de Tarse dans le 5e S., a laissé des *Lettres* recueillies par Chrét. Lupus.—HELLADIUS, archev. de Tolède, m. en 615, est auteur de quelq. ouv. théol. peu connus. —HELLADIUS (Alex.), Grec de la Thessalie, vivait en 1722, et s'est fait connaître par un ouv. latin assez curieux sur l'état de l'Eglise grecque, et sur les raisons qui engagent les grecs modernes à rejeter les traduct. des évangiles et autres écrits canoniques faits en grec vulg. Voici le titre de cet ouv.: *Status præsens Ecclesiæ græcæ; in quo etiam causæ exponuntur cur Græci moderni Novi Testamenti editiones in græco-barbarâ linguâ factas acceptare recusent : prætereà additus est in fine status nonnullarum controversiarum*, Altorf, 1714, in-12, dédié à l'emper. de Russie.

HELLANICUS, de Mitylène, histor., né l'an 495 av. J.-C., est l'un des premiers auteurs qui aient écrit en prose; il ne reste de lui que des fragmens d'un corps d'histoire des peuples et rois du monde, recueil. par M. F.-G. Sturtz, Leipsig, 1787, in-8, sous le titre de *Hellanici Lesbii frag-*

menta. Il a paru en 1826 une 2e édit. de ces fragmens, précédés d'une savante dissertat. sur les différens personnages du nom d'*Hellanicus* cités par les anciens écriv. ; elle est suivie d'une autre dissertat. de Cauter, *sur la manière d'épurer les auteurs grecs*. Ce dern. morceau, que M. Sturtz a soumis à une révision nécessaire, avait été imprimé à Anvers en 1571.

HELLÉ (myth.), fille d'Athamas, roi de Thèbes et de Néphèle, fuyant avec son frère Phrixus les fureurs de sa mère, voulut, dit-on, traverser sur un belier à toison d'or le détroit qui sépare la Thrace de la Troade. La peur l'ayant saisie, elle se laissa choir dans les eaux et y périt : c'est depuis lors, ajoute la fable, que ce détroit a pris le nom de mer Helle ou Hellespont.

HELLEN (mythol.), fils de Deucalion et de Pyrrha, régnait sur la Phthiotide, à ce qu'on suppose, vers l'an 1495 av. notre ère, et donna à ses sujets le nom d'Hellènes, qui, plus tard, fut apliqué aux divers peuples de la Grèce.

HELLOT (Jean), chimiste, né à Paris en 1685, m. en 1766, membre de l'acad. royale de Londres et de celle des Sciences de Paris, a attaché son nom à plus. découvertes import. On a de lui : *Art de la Teinture des laines et des étoffes de laine au grand et au petit teint*, 1750, 1 vol. in-12; une trad. du *Traité de la fonte des mines et des fonderies*, Paris, 1750-53, 2 vol. in-4. de C.-A. Schlutter, et différens *Mém.* insérés dans le recueil de l'Acad. des Sciences.

HELME (Elisabeth), dame anglaise, m. en 1816, est aut. de plus. romans intéressans et de différens ouv. adaptés à l'éducation, qui ont obtenu quelq. succès ; nous citerons les suivans : *Louise*, ou *la Chaumière dans les marais*, dont la 7e édit. parut à Londres, 1801, 2 vol. in-12, trad. en fr., 1787, in-12, et 2 vol. in-18; *Abrégé des Vies de Plutarque*, 1794, in-8; *Promenades instructives dans Londres*, etc., 1798, 2 vol. in-18, 1800, 1 v. in-12; *Instruction maternelle*, ou *Conversat. de famille*, etc., 3e édit., Londres, 1810, in-12; *St-Clair des îles*, etc., *tradit. écossaise*, 1804, 4 vol. in-12, trad. libr. en franç. par mad. de Montolieu, 1809, 4 vol. in-12; *Hist. d'Angleterre racontée par un père à ses enfans*; *Hist. d'Ecosse*, 1806, 2 vol. in-12; *Madelaine*, ou *la Pénitente de Godstow*, 3 vol. in-12; *Les temps modernes*, ou *le Siècle où nous vivons*, 3 vol. in-12 : ces deux dern. romans ont été pub. en 1815.

HELMERS (Jean-Frédér.), poète holland. né à Amsterd. vers l'an 1767, m. en 1813, n'est guère connu que par un poème int. *la Nation hollandaise*. Amsterdam, 1812, in-8, ouvr. dont les nationaux estiment la versificat., la diction et le style.

HELMFELD (Simon-Grundel, baron de), sénateur et feld-maréchal suédois, né à Stockholm en 1617, tué à la bataille de Landscron, livrée aux Danois le 14 juillet 1677, s'était acquis une grande réputat. par la défense de la place de Riga, dont il força les Russes à lever le siége. — Helmfeld (Gustave), fils du précéd., baron de Nyenhusen, né en 1651, se fit remarquer dès son enfance par la précocité de son esprit ; il savait à 10 ans les langues ancien. et mod., connaissait les mathém., l'hist., et la théolog. ; à 12 ans il fut reçu doct. à l'univers. de Leyde, entra au sénat à 19, et m. à Thorn en 1674.

HELMICH (Werner), théolog. holland., né à Utrecht en 1551, fut un des propagateurs de la réforme relig. dans son pays, et m. pasteur à Amsterdam en 1608. Il a laissé quelq. écrits de controv. et une *Analyse des Psaumes de David*, Amsterd., 1641, in-4.

HELMONT (Jean-Bapt. van), naquit à Bruxelles en 1577 d'un père noble. Cet illustre médecin, traité aujourd'hui de visionnaire et d'alchimiste, a cependant fourni au grand Barthez l'idée-mère de son principe vital et contribué aux progrès réels de la chimie. L'imagination était, il est vrai, la faculté dominante de son esprit, et elle ne fut point éteinte par d'immenses lectures qui avaient déjà mis le jeune van Helmont au nombre des érudits de son siècle lorsqu'il ne comptait pas encore vingt ans. Il étudia la médecine avec passion, et à peine avait-il achevé ses examens de licence à l'université de Louvain, qu'il fut nommé à la chaire de chirurgie. Il enseigna donc, disent ses biographes, une science qu'il ne savait pas ; mais on a oublié qu'il est très-facile de connaître la théorie de la chirurgie et de la professer indépendamment de la pratique. Bientôt le jeune profess. eut l'ambit. de réformer toute la médecine. Mais, a-t-on dit encore, il conçut tout à coup pour cet art divin le plus souverain mépris, parce qu'il fut réduit à se guérir lui-même d'une gale invétérée par le moyen simple d'une préparat. de soufre après avoir essayé inutilement toutes les recettes de la pharmacopée du temps. Si ce conte est exact, il ne s'agissait pour un esprit juste que de réformer le luxe d'une thérapeutique inutile. Le fait est que cette imagination féconde mais inconstante, abandonna tout à coup sa patrie, son université et sa gloire médicale pour parcourir l'Europe pendant dix ans. Le basard mit van Helmont en rapport avec un élève de Paracelse, il s'enthousiasma tout à coup pour la chimie et revint à la médecine en s'intitulant *médecin par le feu*. Enfermé dans son laboratoire comme un prophète dans son sanctuaire, il y rendait des espèces d'oracles, sous formes de consult., distribuait des remèdes extraordinaires, s'occupant à la fois de manipulations chimiques et de théories sur l'organisation humaine. Malgré la réputation européenne qu'acquit alors van Helmont, on a voulu encore qu'il ne fût qu'un ignorant en chimie et un fou dans l'application de ses découvertes. Nous avons vu cepend. dans notre siècle si fier de ses connaissances un illustre professeur de Montpellier, M. Baume, qu'on a mal à propos mis au rang des morts dans ce Dictionnaire, fonder sur la chimie comme van Helmont une théorie nouvelle de la médec. Mais le médecin brabançon figure surtout dans l'histoire des spéculations médico-méthaphysiq. par sa théorie du duumvirat et de l'archée, décomposition ingénieuse de l'âme humaine qui distribue entre plus. principes d'une intelligence bornée le soin des diverses fonctions de nos organes. Cette supposition n'aurait pas dû paraître irréligieuse à ces spiritualistes qui ne veulent pas admettre la dépendance mutuelle de l'âme et de la matière. Ce serait au moins une manière ingénieuse de ne pas compromettre cette âme immortelle en l'excluant des maladies et des petits détails de l'organisme, à peu près comme la fiction politique du gouvernement représentatif déclare que le roi ne peut mal faire. Mais ce n'est pas ici le lieu d'une discussion approfondie des paradoxes de van Helmont qu'il ne nous appartient que d'indiquer. Ce médecin enthousiaste de bonne foi et heureux de ses rêveries, préféra son indépendance aux faveurs des princes qui voulurent l'attirer à leur cour. Il avait épousé une demoiselle riche et noble comme lui, qui le rendit père de plusieurs enfans ; mais son fils François-Mercure, baron van Helmont, fut le seul qui lui survécut. J.-B. van Helmont m. à 67 ans (1644) d'une pleurésie. On n'a pas manqué de dire que son obstination à ne pas se laisser saigner par système fut la cause de sa perte. Il faudrait prouver en même temps que la saignée sauve toujours de la pleurésie. Ses œuvres ont été publ. sous le titre d'*Ortus medicinæ*, etc., Amst., 1648-52, in-4; Venise, 1651, in-f, réimp. depuis sous le nouv. tit. d'*Opera omnia*, et trad. en holland., en franç. et en angl. — Helmont (François-Mercure, baron van), fils du précéd., né à Vilvorde vers 1618, fut médecin comme son père, et s'appliqua plus spécialement à la chimie. Il se joignit à une troupe de

bohémiens, pour connaître leur langue et leurs usages, parcourut avec eux une partie de l'Europe, fut arrêté en Italie, jeté dans les cachots de l'inquisition, et obtint ensuite sa liberté. Il vint en Allem., où il publ. qu'il avait retrouvé la langue que tout homme parlait naturellem. avant la corruption de l'état social. Ce visionnaire, qui n'était dépourvu ni d'esprit ni d'instruct., m. à Colln, sur la Sprée, et selon d'autres à Cologne en 1699. On connaît de lui : *Alphab. verè naturalis Hebraïci brevissima delineatio*, etc., Sulzbach, 1667, in-12; *Opuscula philosophica*, etc., Amst., 1690, in-12; *Seder Olam, sive ordo sæculorum, historica enarratio doctrinæ*, 1693, in-12; *Quœdam præmeditatæ et consideratæ cogitation., super IV priora capita libri primi Moisis*, etc., Amsterdam, 1697, in-8, très-rare.

HÉLOISE ou LOUISE. V. l'art. ABAILARD.

HELOT (N.), fils d'un officier des cent-suisses du roi Louis XV, n'est connu que comme aut. d'un livre scandaleux intit. : *l'Ecole des Filles*, Paris, 1672, in-12 : l'auteur fut pendu en effigie, et son ouv. brûlé publiquement par la main du bourreau. Il en a été fait une réimpression en Hollande.

HELSHAM (RICHARD), médec. angl. du 18e S., professa la médec. et la philos. naturelle à l'univ. de Dublin, et m. en 1738. On a de lui un *Cours de leçons de physique expérimentale*, publ. après la mort de l'aut. par le docteur Bryan Robinson, Dublin, 1739, in-8, plus. fois réimp.

HELST (BARTHÉLEMY van der), peintre holland., né en 1615 à Harlem, m. en 1670, excellait dans le portrait : Falconet ne craint point de le placer dans ce genre au-dessus des Rembrandt, des van Dyck et des autres gr. maîtres de l'école holland. ; mais il est permis de croire que ces éloges sont fort exagérés.

HELTAI (GASPARD), né en Transylvanie au 16e S., ministre protestant, établit une imprim. dans la ville de Clausenbourg. On a de lui entre autres ouvr. : une *Traduct. de la Bible* en hongr., Clausenbourg, 1551-61, 5 vol. in-4; *Histor. inclyti Mathiæ Hunyadis regis Hungariæ*, ib., 1565, in-fol.; *Decretum tripartitum juris consuetudinarii regni Hungariæ*, ib., 1574, in-4; une *Chronique de Hongrie*, trad. en hongrois de l'ouvr. hist. latin de Bonfinius, ibid., 1575, in-fol.

HELVETIUS (JEAN-FRÉD. SCHWEITZER, en latin), méd. allem., né en 1625 dans la principauté d'Anhalt, m. en 1709, fut prem. médec. du prince d'Orange, et s'appliqua aux vaines spéculations de l'alchimie. On a de lui : *de Alchymiâ opuscula compl. veterum philosoph.*, 1650, in-4; *Mors morborum*, 1661, in-8; *Microscopium physiognomiæ medic.*, etc., 1664, in-4; *Vitulus aureus quem mundus adorat et orat*, etc., 1667, in-12; *Diribitorium medicum*, etc., 1670, in-12. — HELVETIUS (Adrien), fils du précédent, médecin, né en Hollande vers 1661, vint à Paris pour y débiter des poudres de la composition de son père ; mais les secrets de l'alchimiste n'eurent pas de succès en France. Cependant un droguiste de Paris lui ayant cédé quelques livres d'une racine du Brésil dont il ignorait la vertu, Helvetius fit des essais, découvrit que cette racine, appelée *épicacuanha*, pouvait être employée efficacement dans la dyssenterie, et pub. ses observat. d'après les ordres de Louis XIV, qui s'était fait rendre compte du succès de ce spécifique. Il reçut du roi 1000 louis de gratificat., des titres, des honneurs, et plus tard le duc d'Orléans, régent du roy., le nomma son prem. méd. Bien que l'ipécacuanha eût été apporté en France dès l'année 1672, il est reconnu qu'Helvetius est le prem. qui en ait indiqué l'usage. On a de ce méd. les ouv. suiv. : *Reméd. contre les cours de ventre*, Paris, 1688, in-12; *Lettres sur la nature et la guérison du cancer*, 1691, in-4, 1706, in-12; *Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres sans rien prendre par la bouche*, ib., 1694, et 1746, in-12; *Disss. sur les bons effets de l'alun*, Paris, 1704, in-12; *Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes spécifiques pour les guérir*, ibid., 1703-7, in-12; *Remèdes contre la peste*, Paris, 1721, in-12. — HELVETIUS (Jean-Claude-Adrien), fils du précédent et médecin comme son père, né à Paris en 1685, acquit la réputation d'un grand praticien et fut attaché aux rois Louis XIV et Louis XV. Ses soins efficaces pour ce dern. prince, encore enfant, lui valurent une pension de 10,000 livres que lui fit accorder le régent, duc d'Orléans, avec le titre de conseiller d'état et d'inspecteur-général des hôpitaux militaires de Flandre. Il fut en outre médecin de la reine Marie Leczinska, et memb. des principales acad. de l'Europe. Il m. en 1755, laissant les ouv. suiv. : *Idée générale de l'économie animale, et observat. sur la petite-vérole*, Paris, 1722, in-12, et en angl., 1723, in-8; *Eclaircissemens concern. la manière dont l'air agit sur le sang dans les poumons*, ib., 1728, in-4; *Principia phys.-medic. in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, ibid., 1752, 2 vol. in-8, Francfort, 1755, 2 vol. in-4, etc.

HELVETIUS (CLAUDE-ADRIEN), fils du précéd., littérat. et philosophe, né à Paris en 1715, fit ses études au collége Louis-le-Grand sous les jésuites, et obtint, par la protection de la reine, une charge de fermier gén. : il remplit avec dignité, honneur et désintéressement cette haute place de finance, fit dégrever les contribuables, diminuer les amendes, et employa son immense fortune à encourager et à soutenir les gens de lettres. Saurin, Marivaux, l'abbé Sabatier, Dumarsais reçurent de lui de fortes pensions. Helvetius, réfléchi, penseur et cepend. homme du monde, ne s'annonça que tard dans la carrière des lettres. Quand enfin il se décida à écrire, ses prem. essais furent quelques épîtres philosoph., le poème sur le bonheur et des fragmens d'une tragédie, la *Conjuration de Fiesque*. A ces ébauches succéda un ouv. d'un genre bien plus élevé. Le liv. de *l'Esprit*, fort de logique et de raisonnemens spécieux, séduisant par le fond du sujet autant que par le style et les accessoires brillans que l'auteur y prodigue, par la nouveauté et l'audace des sophismes, est par cela même un écrit éminemment dangereux : les bases de nos idées sur l'âme, la morale, la religion y sont attaquées ouvertement ; le clergé, la Sorbonne, le parlement, le pape enfin, lancèrent leurs foudres sur l'auteur. L'ouvrage fut brûlé publiquement le 6 février 1759. Helvetius, qui ne se doutait pas sans doute des dangers de son livre parce qu'il l'avait composé de bonne foi, se rétracta hautement de ses erreurs, et protesta de son dévouement aux vérités du christianisme. En 1764 il visita l'Angleterre et la Prusse, et y reçut un accueil honorable; les rois eux-mêmes voulurent le voir et l'entendre. De retour en France, il y reprit son genre de vie ordinaire, se livrant dans la matinée à la méditation, à l'étude, et le soir, cherchant un agréable délassement au milieu d'un cercle d'amis choisis, où présidait sa femme si digne d'être associée par lui à son inépuisable bienfaisance et à son goût pour les lettres. Il mourut à Paris le 26 décemb. 1771. Les ouv. d'Helvetius sont : *le Bonheur*, poème en 6 chants, Londres, in-8, 1772; *de l'Esprit*, 1758, in-4, et 2 vol. in-8; *de l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, 2 vol. in-8, 1772, etc. Ses *OEuvres*, souv. réimp., ont paru complètes en 1795, 5 vol. in-8, et 14 vol. in-18. Le marquis de Chastellux a pub. l'*Eloge de M. Helvetius*, in-8, de 28 pages sans date, sans nom d'auteur, d'imp. ni de lieu. M. Lemontey a publié dans la *Revue encyclopéd.*, tom. 19, p. 283, une *Notice* sur Helvétius. — Madame HELVETIUS, fille du comte de Ligneville, alliée à la maison de Lorraine, nièce de madame de Graffigny, femme du précédent, était née en 1719 au château de Li-

gneville en Lorraine. Consoler les malheureux, les aider de ses conseils et de sa bourse, visiter les malades; telles furent les occupations constantes de cette femme vertueuse si distinguée d'ailleurs par les charmes de son esprit et sa grande instruction. A la m. de son mari elle se retira à Auteuil dans une maison qui devint le rendez-vous de toutes les célébrités politiques et littéraires. Un jour qu'elle s'y promenait avec le consul Bonaparte, elle lui dit: « Vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpens de terre. » Elle m. le 12 août 1800, laissant la jouissance de sa maison à Lefebvre de La Roche et à Cabanis (*v.* ces noms). Il a paru une *Notice sur la veuve d'Helvétius*, par Roussel, Paris, 1800, in-8.

HELVETIUS (Jean), fils d'un nég. d'Amsterd., de la famille des précéd., poète latin distingué, était très-versé dans la connaissance des langues anciennes et des sciences exactes; il m. jeune vers 1781. On a recueilli ses poésies élégiaques et lyriques sous le titre d'*Helvetii poemata*, in-8, 1782. Parmi les pièces de ce recueil on distingue la relation d'un voyage que fit l'auteur en Angleterre; elle est int. *Iter Britannicum.*

HELVICUS (Christophe), écrivain allem., né à Sprindlingen en 1581, m. en 1617, savant dans les langues anciennes et orientales, dans la théolog. et la médecine, professa le grec et l'hébreu en 1605, la théolog. en 1610 à l'université de Giessen. Il a laissé plus. ouv. dont on trouve une liste exacte dans le *Theatrum* de P. Freher, et dont nous citerons seulement: une *Grammaire générale; Theatrum chronologicum*, 1609, in-fol., 1618 et 1639; *Chronologia universalis*, etc., 1618, in-4, et 1639; *Synopsis histor. universalis*, Giessen, 1612, et Grypswald, 1637, in-4.

HELVIDIUS, hérésiarque du 4e S., arien, disciple d'Auxence, évêque de Milan, rejetait la croyance en la virginité de Marie et soutenait qu'elle avait eu des enfans de St Joseph après la naissance de J.-C. St Jérôme a refuté cette erreur.

HELWIG (Jean-Otton), médecin allem., né en Thuringe en 1654, vint à Amsterdam après avoir étudié son art à Erfurt, et passa ensuite à Batavia, où il séjourna plus. années. De retour en Europe, il visita successivement différentes contrées de l'Europe, fut créé baronnet par le roi d'Angleterre, Charles II, conseiller de cour par le roi de Danemarck, se fixa ensuite à Baireuth, et m. en 1698. On a de lui: *Introitus in veram atque inaudit. phys.*, Batavia, 1678, Hambourg, 1680, in-8; Heidelberg, 1680, in-12, et traduit en français, Londres, 1682, in-8; *Centrum naturæ concentrat. sive tractatus de regenerato sale naturæ quod impropriè vocant lapidem philosoph.*, Dantzig, 1682, *Judicium de virib. hermeticis*, Amsterdam, 1683, in-12.—Helwig (Christophe), frère du précéd., né en Thuringe en 1663, m. à Erfurt en 1721, a laissé un grand nombre d'ouv., la plupart en allemand, sous les pseudonymes de Valentin Krauterman, Gaspard Schroeder et Const. Alitophile Hertzberger. Les princip. traitent des *Exotica curiosa*, Francfort, 1711, in-8; de l'économie rurale et domestique; des animaux et de la médecine vétérinaire; de la médecine des pauvres, etc. On a encore de lui plus. dissert. particulières.—Helwig (Jean), né à Nuremberg en 1609, fut reçu docteur en médecine à Padoue, revint exercer dans sa patrie, et m. en 1674. On a de lui: *Alphabetum iatricum*, Nuremberg, 1631, in-fol.; *Observ. physico-medec. posthumæ*, Vienne, 1680, in-4.

HELWIG (George-André), naturaliste, né à Angerburg (Prusse) vers 1666, m. en 1748, prevôt et archiprêtre de sa ville natale, a pub.: *Flora quasimodogenita, seu enumerat. plantar. indigen. in Prussiâ*, etc., Dantzig, 1712, in-4, avec une préface de J.-P. Breyn; *Tractat. de lapidibus et fossilibus*, Kœnigsb., 1717, in-4; *Lithog. Angerburg.*, ibid., 1717-20, 2 vol. in-4; *Flora campana, seu pulsatilla cum suis speciebus et varietatibus*, Leipsig, 1719, in-4, etc.

HELYOT (Pierre), connu sous le nom de *Père Hippolyte*, savant religieux, né à Paris en 1660, m. au couvent de Picpus en 1716, est aut. d'une *Hist. des ordres monastiq., religieux et militaires*, etc., Paris, 1714-21, 8 vol. in-4: les 5 prem. v. seulement sont de lui, les 3 autres sont du P. Maximil. Bullot. On a encore de Héliot *le Chrétien mourant*, ibid., 1705, in-12; et quelques autres ouv. ascétiq. peu remarquables.

HEMARD (Urbain), chirurg. du 16e S., né dans le Rouergue et attaché à la famille des d'Armagnacs, a pub. des *Recherches de la vraie anatomie des dents*, etc., Lyon, 1582, in-8.

HEMELARD (Jean), antiquaire, né à La Haye à la fin du 16e S., fut chanoine à Anvers, et m. en 1640. On a de lui: *Expositio numismat. imperat. rom. à Jul. Cæsare ad Heraclium è musæo Arschotano*, Anvers, 1614, 1627, Amsterd., 1638, in-4, et 1654, in-fol., et quelq. poés. lat.

HEMERÉ (Claude), biblioth. de Sorbonne, né à Saint-Quentin dans le 16e S., m. en 1650, âgé de 70 ans, est aut. des ouv. suiv.: *Carthusianus sive iter ad sapientiam*, St-Quentin, 1627, in-8; *Cerastes in semitâ*, Paris, 1632, in-8; *de Scholis publicis*, etc., ibid., 1633, in-8; *de Academ. Parisiensi: Qualis primò fuit in Insulâ, et de episcop. scholis liber*, ibid., 1637, in-4; *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata*, Paris, 1643, in-4; etc.

HEMERT (Paulus van), ancien professeur de philosophie à La Haye, m. dans cette ville le 10 février 1825, membre de l'institut royal, etc., s'était montré l'un des plus zélés partisans de la doctrine de Kant, qu'il contribua puissamment à faire adopter dans les écoles de sa patrie. Les soins des malheureux et les travaux de secrétaire de la commission permanente de la société de bienfaisance établie à La Haye, occupèrent les dernières années de cet estimable philanthrope, à qui on doit, entre autres ouv. (écrits en flamand): *Principes de la philosophie de Kant*, Amsterdam, 1796, 4 vol. in-8; *Magasin de critique philosophiq.*, ib., 1798, 6 vol. in-8.

HEMEY D'AUBERIVE (Nicolas-Philibert), ecclés., né à Châlons-sur-Marne en 1739, mort à Paris en 1815, est aut. des *Anecdotes sur les décapités*, 1796, in-8. Il a donné, comme édit., des soins aux quatre prem. vol. des *OEuv. complètes de Bossuet*, imp. à Versailles chez Lebel: cette édit. a été terminée chez le même à Paris. L'abbé Hemey a pub. la *Doctrine de l'écriture sur les miracles*, *trad. de l'anglais de Hay par l'abbé Nagot*, Paris, 1808, 3 vol. in-12; il a aussi laissé plus. ouv. MSs. qui se trouvent dans la bibliothèque du cabinet du roi au Louvre; le plus important contient des *Recherches sur la Magie*. On trouve sur lui une *Notice* plus étendue dans le *Mémor. relig., polit. et litt.*, 1816, no du 19 oct., et dans le t. 5, p. 308, et t. 6, p. 49 de *l'Ami de la Religion.*

HEMMELINCK (Jean), peintre flamand, né à Damme, près Bruges, en 1450, fut l'un des prem. maîtres de l'école flamande. On connaît de lui *la Nativité de J.-C.*, composée pour l'hôpital St-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins, la *châsse de Ste Ursule* et *St Christophe portant l'enfant Jésus.*

HEMMERLIN. V. Hermelin, Kempis et Malleolus.

HEMMING (Sixte van), méd. et math., né en 1533 dans la Frise, m. vers l'an 1586, a laissé: *de Astrologiâ ratione et experientiâ refutatâ lib. unus*, Anvers, 1583, in-4, etc.

HEMMINGA. V. Sixte.

HEMMINGFORD (Walter de), hist. anglais, m. à Gisborough en 1347, fut chanoine régulier de l'abbaye de cette ville. Il a laissé une *Chronique* commençant à la conquête des Normands et finis-

sant au règne d'Edouard II (de l'an 1066 à 1308) : on la trouve dans les *Vet. Script.*, pub. par Gale. Th. Hearne l'a fait impr. à Oxford, 1731, 2 vol. in-8.

HEMMINGIUS (NICOLAS), théol. et hébraïsant, né en 1513 dans l'île de Laland, m. en 1600, prof. la théolog. à Copenhague, et fut chanoine de Ros-child. On a de lui des *Opuscules théologiques*, Genève, 1564, in-fol.

HEMRICOURT (JACQUES de), gentilhomme liégeois, chev. de Malte, né en 1333, m. en 1403, fut successivement bourgmestre, secrét. de ville et mayeur de sa patrie. On a de lui les ouv. suivans : *Miroir des nobles de Hasbaye*, Bruxelles, 1573, in-fol. ; *Abrégé des guerres d'Awans et de Waroux* ; un *Tr. de la Temporalité*, MSs., etc.

HEMSKERK. V. KEEMSKERK.

HEMSTERHUYS (TIBÈRE), savant philologue et hellèniste, né à Groningue en 1685, m. en 1766, prof. la philos. et les mathém. à l'athénée d'Amsterdam, et contribua à ramener le goût de la litt. grecque en Hollande. On a de lui la continuation du *Pollux* de Léderlin ; *Choix de dialogues* de Lucien, 1708 ; une édit. de *Lucien* avec des *Commentaires*, terminée par Reitz et Gesner, 1720-37 ; le *Plutus* d'Aristophane avec des *Notes*, 1744 ; *harangues lat.*, 1784 ; des *Notes* sur Xénophon ; une trad. latine des *Oiseaux* d'Aristophane, etc.—HEMSTERHUYS (François), écrivain hollandais, fils du préc., fut prem. commis de la secrétairerie du conseil d'état des Provinces-Unies des Pays-Bas, et mourut à La Haye en 1790. On a de lui : *Lettre sur la sculpture*, Amsterd., 1769, in-4 ; *Lettre sur les désirs*, ib., 1770 ; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, ib., 1773 ; *Sophyle*, ou *la Philosophie*, dialogue, 1778 ; *Aristée*, ou *de la Divinité*, dialog., 1779 ; *Alexis*, ou *de l'Age d'or* (idem), Riga, 1787 ; *Simon*, ou *des Facultés de l'âme* (idem) ; et quelques autres écrits moins remarquables. On a recueilli ses *Œuvres philosoph.*, Paris, 1792, 1809, 2 vol. in-8. — HEMSTERHUYS (Siboldus), médecin hollandais du 16e S., fut l'édit. de l'ouv. intit. : *Messis aurea, seu collectanea anat., continentia præstantiss. anatomicorum opuscula*, Leyde, 1654, in-12, Heidelberg, 1659, in-8.

HENAO (GABRIEL de), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1611, m. en 1704, prof. la théol. et la philos. à Salamanque, et fut recteur de l'univ. de la même ville. On a de lui : *Empyrologia, sive philosophia christiana de Empyreo cœlo duab. partib.*, Léon, in-fol., 1652 ; un grand ouv. sur les antiquités de la Biscaie (en espagnol), Salamanque, 1689-91, 2 vol. in-fol. ; et div. écrits de scolastique estimés des théol. espagnols, écrits en latin, et dont le recueil forme 11 vol. in-fol.

HENAULT (J.) V. HESNAULT.

HENAULT (CH.-JEAN-FRANÇ.), hist., président au parlement de Paris, surintendant des finances de la maison de la reine, memb. de l'acad. franç., né à Paris en 1685, reçut une brillante éducation, remplit avec distinction des charges de magistrature, cultiva les lettres et les arts avec goût, connut le grand Racine, reçut des leçons et des conseils de Massillon, fut lié avec Voltaire, eut beaucoup d'amis et pas un seul ennemi. Il passait pour avoir l'une des meilleures tables de France, et recevait chez lui l'élite de la noblesse, de la magistrature et des littérateurs. Il mourut en 1770, laissant, entre autres ouv. : *Abrégé chronologique de l'hist. de France*, 1744, 1746, 1749 : la meilleure édit. est de 1768, in-4 ; c'est le vrai titre du présid. Hénault à la célébrité. On a avancé à tort que cet ouv. était de Boudot : cet abbé avait été seulement chargé de faire à la bibliothèque royale les recherches nécessaires. L'*Abrégé chronologique* a eu de nombreuses éditions : il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe ; il en existe même, dit-on, une version chinoise. On a encore de lui : *Discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'académie franç.*, Paris, 1707, in-4 ; *François II*, trag. historique en prose, 1747, 1768, in-8 ; *le Réveil d'Epiménide*, et autres essais dramatiques en prose et en vers pub. ensemble, Paris, 1770, in-8 ; *Marius*, trag. en 5 actes et en vers, 1716, pub. sous le nom de Caux, qui a fait des changemens à cette pièce. Le prés. Hénault a travaillé à l'*Abrégé chronolog. de l'hist. d'Espagne* par Macquer et Lacombe. On lui attribue encore les *Nouveaux mém. du maréch. de Bassompierre*, Paris, Locard fils, an X, in-8. Serieys a pub. les *œuv. inédites* de cet aut., Paris, 1806, in-8, et un *Précis de l'Abrégé chron. de l'hist. de France*, augmenté de pièces inédites, Paris, an XIII, in-12. C'est probablem. à tort qu'on attribue au présid. Hénault l'*Hist. critique de l'établissem. des Français dans les Gaules*, pub. par Serieys, Paris, 1801, 2 vol. in-8 : dans tous les cas l'aut. de cet ouvr. ne l'avait point destiné à la publicité. — HÉNAULT (François), grand-père du précéd., lib. à Paris, pub. en 1664 une trad. des *Lettres choisies de Cicéron*, in-12, réimp. en 1670 et 1791.

HENCKEL. V. HENKEL.

HENDERSON (JEAN), act. anglais, né à Lond. en 1747, mort en 1785, débuta à Bath en 1772, et obtint un succès qui le fit appeler à Lond. en 1777, où il soutint la réputation de grand tragédien. Il a laissé quelques *Essais poétiques* qui ne sont pas dépourvus de talent.

HENDERSON (JEAN), savant irlandais, né en 1757 à Belle-Garance, m. à Oxford en 1788, enseignait dès l'âge de 8 ans le latin à l'école de Kingswood, et à 12 prof. le grec au collége de Trevecka dans le pays de Galles. Le doyen de Glocester, émerveillé des dispositions du jeune Henderson, l'avait envoyé perfectionner ses études à l'université d'Oxford. Son érudition s'étendait à tous les genres de connaissances ; mais il s'était plus particulièrement appliqué à l'étude de la théol., de la morale, de la chimie et de la médecine. Il parlait presque toutes les langues vivantes, et était d'une originalité bizarre dans ses vêtemens et dans les habitudes de la vie. Cet homme extraordinaire (sur lequel on peut consulter l'ouv. périod. ang. *Gentleman's magaz.*, avril 1789) n'a laissé aucun ouv. Il est fâcheux qu'on n'ait pu recueillir au moins des fragm. de ses conversations : on en aurait formé, suiv. l'opinion de ceux qui l'ont connu, un livre intéressant et utile.

HENEL (NICOLAS), hist. silésien, né en 1582 à Neustadt dans la haute Silésie, mort en 1656, est aut. des ouv. suivans : *Silesiographia et Breslog.*, Francfort, 1613, in-4 ; *Comment. de veteribus juriscons. quorum legib. justitiæ romanæ templum exstruct. est*, Leipsig, 1641, in-8, 1654, in-8 ; *Otium Vratislav., hoc est variar. observat. ac commentat. lib.*, Iéna, 1658, in-8, et d'autres écrits MSs. intit. *Silesia togata* ; *Genealogiæ omnium pene Silesiæ ducum* ; *Adversaria silesiaca*, etc.

HENGIST, premier roi saxon du pays de Kent, et l'un des ennemis les plus acharnés que les Bretons aient eus à combattre, ravagea leur territoire à la tête de nombreuses troupes saxonnes, s'empara de vastes contrées qu'il réunit sous sa domination, leur donna le nom de royaume de Kent et établit sa résidence à Cantorbéry, où il mourut vers l'an 489. Les succès d'Hengist encouragèrent dans la suite de nouv. invasions ; d'autres chefs saxons, imitant cet exemple, vinrent fonder plusieurs nouveaux royaumes. Tous ces établissemens sont désignés dans l'histoire anglaise sous le nom générique d'*Heptarchie*.

HENICHIUS (JEAN), prof. de théolog. dans la Hesse, né en 1616, m. en 1671, a laissé entre autres écrits : *Dissert. de Majestate civili*, Rinteln, 1653, in-4 ; *de Libertate arbitrii*, etc, ib., 1654, in-4 ; *Dissert. de Pœnitentiâ lapsorum*, ib., 1659, in-4 ; *de Officio boni principis piique subditi*, ib., 1661, in-12 ; *de Veritate relig. christ.*, ib., 1667, in-12 ; *Hist. eccles. et civ. pars prima*, ib., 1669, in-4 ; *pars sec.*, 1670 ; *pars tertia*, 1674, etc.

HENISCH (George), médecin et mathématicien, né à Bartfelden en Hongrie en 1549, m. à Bâle en 1618, a pub. entre autres ouv. dont la liste compl. se trouve dans la *Bibliothèque germanique* : *Instit. dialecticarum libri VII*, Augsbourg, 1590, in-8; *Præceptionum rethor. lib. V*, ib., 1593, in-8; *Arithmetica perfecta et demonstrata*, ib., 1605, in-4; *Thesaurus linguæ et sapientiæ germanicæ*, etc., ib., 1616, in-f.: il n'en a paru que la prem. part., etc.—Heniscu ou Heinich (Adolphe-Guillaume) est auteur des 2 dissert. suivantes : *de Itineribus relig. quorumdam princip. Guelphicorum in Palestinam*, et *de Itinere armato et curioso quorumd. princip. Guelphic. in Palestinam*, Helmstadt, 1724, in-4.

HENKE (Henri-Philippe-Conrad), théologien protestant, abbé du couvent de Konigslutter, né en 1752 à Hehlen, m. en 1809, a laissé : une *Histoire de l'Eglise* (en allemand), 5 vol. in-8, terminée par J.-S. Vater, 1810, in-8; *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Helmstadt, 1793, 1795, in-8. Henke a été le rédacteur principal de quelques recueils périodiques tels que les *Archives de l'histoire ecclésiastique*, les *Annales de la religion*, *Eusebia*, etc.

HENKEL (Jean-Frédéric), chimiste et minéralogiste allemand, né en 1679 à Freiberg (Saxe), fut conseiller des mines du roi Auguste II, et m. en 1744. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Flora saturnisans*, etc., Leipsig, 1722, in-8, 1755, fig.; *Histoire naturelle de la Pyrite*, etc., ib., 1725, in-8, et 1754, avec pl., trad. en franç. par le baron d'Holbach et Ad.-Hen. Charas, Paris, 1760, 2 parties in-4; *Introduction à la Minéralogie*, Dresde, 1747, 1759, in-8; trad. en franç. par d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12. — Henkel (Joachim-Frédéric), chirurg. prussien, né à Preussisch-Holland en 1712, mort en 1779, perfectionna ses études à Paris, et devint ensuite chirurgien en chef des armées de Frédéric II. L'art de l'accouchement lui doit une partie des progrès qu'il a faits dans le 18e S. Il a écrit un gr. nomb. de dissertat. sav. sur cet objet, entre autres un *Traité des accouchemens difficiles*, etc., Berlin, 1751, in-4.

HENLEY (Jean), connu sous le nom de l'*Orateur Henley*, né dans le comté de Leicester en 1692, parvint à acquérir une sorte de célébrité populaire par son impudence, ses plaisanteries, son verbiage et une grande facilité à traiter tous les sujets qui se présentaient à son esprit. Il ouvrit à Londres deux conférences par semaine : le dimanche il parlait sur la théologie, et le mercredi il pérorait sur les arts et sur les sciences. Son auditoire était nombreux; mais, s'étant permis quelques sorties contre de hauts dignitaires, on le manda devant le conseil privé, qui le fit sortir de Londres. Il mourut en 1756. Il avait composé un poème sur *Esther*, une *Gramm. univ.*, et avait rédigé un ouv. périod. int. *le Dr Hyp* (*the Hyp Dr*) Pope dans la *Dunciade* s'est ri de la vogue de ce singulier personnage, et Hogarth en a fait le sujet de deux de ses caricat.

HENLEY (Ant.), litt. anglais, possesseur d'une grande fortune, se fit remarquer par les grâces de son esprit et son goût pour les lettres, qu'il encourageait de ses richesses, et qu'il cultivait avait succès. La légèreté de son caractère et sa galanterie l'éloignèrent long-temps des affaires publiques; enfin il parut au parlement en 1698, et m. en 1711. On a de lui plusieurs ouv. qui ont paru sous des noms supposés. Le *Taller* et le *Meddley* renferment plus. poésies de cet auteur agréable.—Henley (Robert), fils du préc., occupa des charges éminentes dans le gouvernement, devint en 1761 garde du grand sceau, et fut nommé comte de Northington en 1764. Comme son père il protégea les lettres.

HENNEPIN (Louis), religieux récollet d'Ath en Hainaut, né en 1640, fut envoyé comme missionnaire au Canada en 1675, profita de son séjour dans ces contrées pour y suivre quelques découvertes géographiques. Il parvint par les grands lacs du Canada jusqu'à Michillimakinac, entra dans le lac Michigan, et fit bâtir un fort sur les bords de la rivière des Illinois. C'est lui qui signala le prem. le grand fleuve *Meschacébé* ou *Meschacépi* (Mississipi), et le saut appelé depuis de St-Antoine. De retour en Europe en 1697, il m. à Utrecht quelques années après. On a de lui. *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France, avec la carte du pays*, etc., Paris, 1683, 1 vol. in-12, 1688, dédié à Louis XIV; *Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé dans l'Amérique entre le nouveau Mexique et la mer Glaciale*, etc., Utrecht, 1697, 1 vol. in-12, 1711 et 1720, avec les voyages de Laborde aux îles Caraïbes; une *Suite* à ces découvertes, Utrecht, 1698, 1 vol. in-12, fig. Ces divers écrits ont été traduits en allemand et en italien.

HENNEQUIN (Aymar), évêque de Rennes, l'un des plus chauds partisans des Guise dans le 16. S., se trouva aux barricades de Rennes en 1589, fut ensuite nommé président du conseil des 40 par le duc de Mayenne, et m. en 1596. On a de lui les ouv. suivans, devenus assez rares : *les Confessions de St Augustin*, traduites en français, Paris, 1577, Lyon, 1618, 1 vol. in-8; *Brevis descriptio et interpretatio cæremoniarum in sacrificio Missæ*, 1579, in-12; une traduction de l'*Imitat. de J.-C.* de J. Gerson, Paris, 1582, in-16. — Hennequin (Jérôme), frère du préc., conseiller au parlement de Paris, zélé ligueur, a pub. un recueil de sonnets intit. : *les Regrets sur les misères advenues par les guerres civiles de France*, Paris, 1569, 1 vol. in-4.

HENNEQUIN (Jacq.), docteur et professeur de Sorbonne, chanoine de Troyes, né dans cette ville vers la fin du 16e S., passa pour l'un des plus habiles théologiens de son temps, et mourut en 1660 à l'âge de 85 ans. Il avait formé une bibliothèque de 10 à 12,000 vol., qu'il légua à sa patrie.—Hennequin (Claude), de la famille du préc., chanoine de l'église de Paris, a pub une édit. de la *Vulgate*, avec des notes historiques, géographiques et chronologiques, Paris, 1731, 2 vol. in-fol.; *Mémoire sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1714, in-12; des *Lettres au cardinal de Rohan sur les affaires de la bulle* Unigenitus.

HENNERT (Ch.-Guill.), conseiller privé de l'administration des forêts, né à Berlin en 1739, m. en 1800, avait servi dans la guerre de 7 ans, et contribua beaucoup à l'amélioration du système forestier en Prusse. On a de lui, sur cette partie et sur l'art militaire, un assez grand nombre d'écrits dont nous citerons seulement : *Dissert. sur la cavalerie dans les temps les plus anciens, d'après les recits d'Homère*, Berlin, 1774, in-8; *Mém. sur la science forestière déduite de la géometrie appliquée*, Leipsig, 1783, in-8; *Mémoire pour servir à l'histoire des guerres de la maison de Brandebourg sous l'électeur Frédéric*, etc., Berlin et Stettin, 1790, in-4; *Indications de quelques inventions géométriques appliquées aux forêts mises en coupes reglées*, etc., Berlin, 1789, in-8, etc.

HENNERT (Jean-Frédéric), savant hollandais, membre de l'institut royal de Hollande, né à Berlin en 1734, prof. la philosophie, les mathématiques et l'astronomie à Utrecht, et m. en 1818. On connaît de lui : *Oratio de ingenio mathematici*, Trèves, 1764, in-4; *Aphorismi philosophici*, Utrecht, 1781; un recueil de *Dissertations* sur divers sujets, ib., 1776, in-8, et quelques autres écrits peu remarq.

HENNIGES (Henri de), homme d'état et publiciste allemand, né en 1645 à Weissembourg en Franconie, s'appliqua spécialement à l'étude du droit dans les universités d'Iéna et d'Altorf, et se fit d'abord connaître par quelques ouv. qui attirèrent l'attention et valurent à leur auteur la protection de Frédéric de Iena, ministre de l'électeur de Brandebourg. Henniges entra au service de ce

prince en qualité de secrét. intime, devint successivement envoyé de Prusse à la diète de Ratisbonne, ambassadeur au congrès de Francfort en 1711, et mourut cette même année. On a de lui de nombr. ouv. sur le droit public, dont les principaux sont : *Observationes politicæ et morales in Hug. Grotii de jure belli et pacis libros III*, Sulzbach, 1673, in-8; *Liber de summâ imperatoris Romani protestate circa sacra*, Nuremberg, 1676, in-8; *de Summâ imper. rom. potestate circa profana liber unus*, ib., 1677, in-8; *Disc. de Suprematu adversùs Cæsarin. Furstenerium*, etc., Ratisbonne, 1687, in-8, sans nom d'auteur; *Disc. de jure legationis statutum imperii*, ib., 1701, in-8; *Meditat. ad instrum. pacis Cæsareo-Suecicum specimina* (sans nom d'auteur ni de lieu d'impression), 1706, 1712, in-4; *Observationes tres de jure belli et pacis*, etc., ins. dans les *Observationes selectæ Halens.* J. S. Strebel a donné en latin la *vie* de Henniges, Anspach, 1758, in-4.

HENNIN (HENRI-CHRISTIAN), médecin et philologue du 17e S., m. à Utrecht en 1703, est auteur des ouv. suivans : *Græcam linguam non esse pronuntiandam secund. accentus dissertat. paradoxa*, Utrecht, 1684, in-8; une traduction latine de l'*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, ins. dans le 10e vol. du *Thesaur. antiq. romanar.* de Grævius. On lui attribue encore : *Histor. augusta imperatorum rom. à Cæsare ad Joseph. imp. ex J.-P. Lotichii et J.-J. Hottmanni Tetrastichis*, Amsterdam, 1710, in-fol., fig.; des éditions des *Satires* de Perse et de Juvénal, etc.

HENNIN (P.-MIC.), diplomate, membre de l'académie des inscriptions, né à Paris en 1730, assista au congrès d'Augsbourg en 1761, fut envoyé comme ministre résident en Pologne en 1764, obtint à son retour en France la place de prem. commis des affaires étrangères, et entra au conseil du roi. Il fut nommé en 1794 membre de la commission exécutive des relations extérieures, perdit cette place en 1796 sous le gouvernement directorial, et mourut à Paris en 1807. C'était un homme fort instruit en histoire, en géographie et en antiquités; il savait presque toutes les langues de l'Europe, était d'un grand nombre d'académies, et notamment de celle des inscriptions et belles-lettres, depuis 1785. Il a laissé en MS. plus. ouv. parmi lesquels on cite une *Grammaire* et un *Dictionnaire polyglottes*; une *Bibliographie des voyages* en 11 vol. in-4; un poème intit. l'*Illusion*. — HENNIN (N.), frère du préc., né en 1728, fut procureur du roi à Versailles, et mourut en 1801.

HENNING (SALOMON), diplomate allem., né à Weimar en 1528, m. en 1589 à Wahmen, avait été employé depuis 1554 comme négociateur par l'ordre Teutonique. Il a laissé une *Chronique de Livonie et de Courlande*, imp. à Rostock en 1590; des *Mém. sur l'état de la religion dans diverses provinces d'Allemagne*, 1589, in-fol.; et une *Discipline ecclésiastique pour le duché de Courlande*, Rostock, 1570, in-4.

HENNINGES (JÉR.), savant antiquaire et généalogiste saxon, né à Lunebourg dans le 16e S., mort en 1597, a pub. le résultat de ses longues recherches historiques dans l'ouvrage suivant : *Theatrum genealogicum*, etc., Magdebourg, 1598, 4 v. in-f., fig., auquel on joint les *Genealogiæ aliquot familiarum nobilium in Saxoniâ*, etc., Hambourg, 1590, in-fol., fig.—Un autre HENNINGES DE JESSEN est auteur d'un *Dictionnaire* de la langue des Vénèdes, MS. qui se trouve dans la biblioth. de Wolfenbüttel.

HENNINGS (JEAN-CHRISTOPHE), phys. et bibl., né en 1708 à Ploen, dans le Holstein, professa la phys. et la métaphys. à l'univ. de Kiel, et m. en 1764. On a de lui : *Specim. planetographiæ phys. inquirens præcipuè an planetæ sint habitabiles?* Kiel, 1738, in-4; *de Logicæ scientiæ ad exempl. arithmetices instituendæ ratione*, ibid., 1752; *Bibliotheca seu notitia libror. rariorum*, etc., ibid., 1766, in-8 (il n'a paru que le 1er vol. de ce recueil sav.), et quelq. aut. écrits moins import., dont on trouvera les tit. dans la *bibliot. german.*

HENNUYER (JEAN LE), évêq. de Lisieux, né en 1497 à St-Quentin, ou dans le diocèse de Laon, s'est immortalisé, suivant quelq. hist., par sa noble et courageuse opposition aux ordres qu'il reçut de faire périr les calvinistes de son diocèse à l'époque de la St-Barthélemy, mais d'après d'autres assert., J. Le Hennuyer aurait été au contraire l'un des ennemis les plus acharnés des calvinistes, et aurait protesté violemment contre le célèbre édit du 17 janvier 1562, qui leur était favorable. C'est ainsi qu'en confondant l'année 1562 avec 1572, on aurait donné à cet évêque une célébrité de tolérance et de courage qu'il n'a point méritée. Ce qui confirmerait dans cette dernière présomption, c'est que Le Hennuyer était très-particulièrement attaché à la cour, qu'il était directeur de Diane de Poitiers, confesseur de Catherine de Médicis, 1er aumônier de Henri II, de François II, de Charles IX, et qu'enfin les aut. contemp. et les registres de l'hôtel de ville de Lisieux se taisent sur cet acte, qui n'aurait pas manqué de faire une sensation universelle dans le pays qu'il préservait de proscriptions et de massacres. Le Hennuyer m. à Lisieux en 1678, le 12 mars, et non le 12 août, comme l'ont dit plus. biog. L.-S. Mercier a mis sur la scène l'action héroïque attribuée à cet évêque. C'est un drame en 3 actes et en prose, imp. à Paris, 1772 et 1775, in-8.

HENOCH. V. ENOCH.

HENRI Ier, dit *l'Oiseleur*, roi de la Germanie ou de l'Allem., né en 876, fils d'Othon, duc de Saxe, prit la couronne en 919, s'empara de la Lorraine en 925, et la donna à Gislebert, son gendre, qui resta son tributaire. Il encouragea le commerce, fortifia les villes, bâtit Brandebourg, Meissen, Gotha, Erfurt, repoussa les invasions des Vandales, et affranchit l'Allemagne de la domination des Huns. Henri, vainqueur des Danois, leur imposa le christ. comme gage de sa victoire. Il fit fleurir les arts, respecter et craindre ses armes, et donna à la rel. un éclat inconnu jusqu'alors chez les peuples non civilisés; mais on lui reproche son goût pour les plaisirs et sa passion pour la chasse. Il m. à Himmeln en Saxe, le 2 juillet 936. Sa *vie*, écrite par un anonyme, est insérée dans le *Thesaurus* de Canisius; et les évènemens de son règne ont été rec. par Dithmar, Witikind et J. Conr. Dieteric. On a aussi : *de Henrico aucupe liber singularis*, par N.-H. Gundling, Halle, 1711, in-4; et *Henricus anceps, hist. anceps*, ib., 1713, in-4.

HENRI II, dit *le Boiteux* ou le *Saint*, arr.-petit-fils du précéd., était duc de Bavière lorsque, écartant tous les concurrens, il vint à la tête d'une armée se faire sacrer emp. à Mayence en 1003, après la m. d'Othon III, son cousin. Il fit la guerre en Italie (contre Arduin, marquis d'Yvri, et contre les Sarasins), en Bohême, en Bavière, sur les front. de la Pologne, fut couronné à Rome, ainsi que l'impératrice Cunégonde, sa femme, en 1014, eut une entrevue avec le roi Robert, en 1023, entre Sedan et Mouzon, et m. au chât. de Grône, près d'Halberstadt, en 1024. Ce prince, d'un caract. faible, mais d'une grande piété, chercha constamment à améliorer le sort de ses sujets, et établit un grand nomb. de monast. et d'abbayes; l'église l'a mis au rang des saints, et célèbre sa fête le 14 juillet. Sa *vie*, attribuée à Adebold, évêque d'Utrecht, se trouve dans le *Thesaur. monument.* de Canisius, avec des notes de Basnage. Elle a été réimpr. dans les *acta sanctorum*, vol. de juillet, avec une introd. et un appendix. On peut consult. sur le règne de Henri II les historiens cités dans l'art. précédent.

HENRI III, dit *le Noir*, succéda en 1039 à l'emp. Conrad II, son frère. La guerre qu'il eut à soutenir contre les Bohémiens et les Hongrois, n'offre rien

de bien remarq. Il fut couronné à Rome en 1046; ce fut lui qui donna aux princes normands l'investiture de la Calabre, de la Pouille et d'une partie du duché de Bénévent, et qui mit successivement en possess. du saint siége les papes Clément II, Damase II et Léon IX. Henri III m. en 1056, dans le chât. de Botfeld, sur les confins de la Saxe et de la Thuringe.

HENRI IV, fils du préc., n'avait que 6 ans lorsqu'il succ. à son père en 1056. Après la m. de l'imp. mère, Agnès d'Aquitaine, les ducs de Saxe et de Bavière, oncles du jeune emp., s'emparèrent de sa tutelle, et voulurent régner sous son nom; mais Henri, à peine âgé de 13 ans, se dégagea de ce joug, et prit les rênes de l'empire. Obligé de faire la guerre à ses oncles, et soutenu par les autres princes allem., il obtint des succès contre eux, mit au ban de l'empire Othon de Bavière, dont il donna ces états à Guelphe, marq. d'Italie, et fit construire des forts dans la Saxe, pour en maintenir les habitans. Mais la corruption des mœurs de l'empereur excita les murmures de ses sujets, et sa querelle avec le pape, touchant les investitures des bénéfices, ne tarda pas à le brouiller avec le saint siége. Les Saxons se révoltèrent en 1073, et choisirent le pape Grégoire VII pour juge de leurs récriminations. Henri, de son côté, écrit au pontife pour le prier d'excommunier les Saxons comme sacriléges, il défait ensuite ces rebelles en Thuringe, et leur impose de dures conditions. Le pape cite à son tribunal l'emp., qui lui-même convoque une diète à Worms, et la consulte sur la conduite qu'il doit tenir avec le chef de l'église. Grégoire lance l'anathème contre Henri, et délie les sujets de ce prince du serment de fidélité. L'empereur vient en Italie, passe trois jours dans la cour du chât. de Canossa, où se trouve le souv. pontife; et là, exposé en plein hiver aux injures de l'air, pieds nus, couvert d'un cilice, il implore et reçoit l'absolution, sous les condit. les plus humiliantes. Mais bientôt, excité par les représent. des seigneurs lombards, qui ne peuvent voir la dignité impériale ainsi avilie, Henri se prépare à tirer vengeance de Grégoire : le pape le fait déjouer par ses partisans en Allemagne; et Rodolphe, duc de Souabe, est appelé au trône impérial. Henri triomphe de son compétit. à la journée de Wolksheim, près de Géra, rentre en Italie en 1081, dépose Grégoire, fait élire à sa place Guibert, archev. de Ravenne, s'empare de Rome après un siége de deux ans, et s'y fait couronner par son protégé; il retourne ensuite en Allemagne, et bat de nouveau les Saxons, qui ont élu emper. Hermann, comte de Luxembourg. Mais pendant l'absence d'Henri, Conrad, son fils, qui a été couronné roi d'Italie par le pape Urbain II, se révolte contre son père. Urbain appuie les projets du prince, et excommunie l'emper. Celui-ci convoque une diète à Aix-la-Chapelle, et demande que son second fils Henri soit élu roi des Romains à la place de Conrad; mais ce même fils Henri, au mépris du serment qu'il a prêté entre les mains de son père, gagné par les légats de Pascal II, successeur d'Urbain, lève une armée, convoque une nouvelle diète à Mayence en 1106, y fait venir le vieil Henri, le fait arrêter hors de la ville, et enfermer dans le chât. de Bingenheim. La diète se déclare pour le fils perfide contre le père malheureux, et celui-ci est dépouillé de tous les ornem. impériaux dont se revêt à l'instant l'usurpateur. Henri IV s'évade de la prison, se réfugie à Cologne, puis à Liége, où il m. cette même année (1106), appelant la vengeance du ciel sur la tête de son fils. Son corps fut exhumé par les ordres de ce même fils dénaturé, ou plutôt par ceux du pape, suiv. quelq. hist., et porté à Spire, où il resta encore près de deux ans dans une cave, privé de sépult. La *vie* de cet empereur a été écrite par plus. aut., entre autres, J. Aventinus, qui l'a pub. à Augsbourg, 1518, in-4.

HENRI V, dit *le Jeune*, fils du précéd., né en 1081, enleva la couronne impériale à son père l'an 1106, par le conseil et avec l'assistance du pape Pascal II, auquel il fut d'abord soumis en esclave; mais le nouvel empereur ne tarda pas à réclamer, comme l'avait fait son prédécesseur, le droit de disposer à son profit des bénéfices de l'église, et, allant plus loin, il prétendit recevoir l'onction sainte des mains de Pascal II, qu'il venait d'irriter par ses prétentions. Le pape refusa de le sacrer, ou du moins imposa pour condition la renonciation à tout droit sur les domaines de l'église. Henri entre en Italie à la tête d'une armée, fait arrêter et garder à vue le pape. Cet attentat excite un soulèv. génér.; on s'égorge dans les rues de Rome; mais les troupes allemandes triomphent aisément d'une populace indisciplinée. Pascal, prisonn., consent à ce que l'emp. exige, et Henri V est couronné par lui le 13 avril 1112. Mais à peine l'emp., rappelé en Allemagne par le soulèvement des Saxons, a-t-il quitté l'Italie que le pape, protestant contre la violence de Henri, le frappe d'excommunic. Cette fois encore l'emper. l'emporta; en 1116, il est de retour à Rome, dont il ravage les campagnes; il en chasse le pontife, et se fait sacrer de nouveau par Bourdin, archevêque de Braga, qu'il fait nommer pape sous le nom de Grégoire VIII, après la mort de Pascal. Les cardinaux, de leur côté, élisent Gélase II, auquel ils donnent de suite pour success. Calixte II. Henri V, toujours entouré d'ennemis, fut obligé de signer la paix en 1122, et il se désista de ses droits aux investitures. Comme l'Allemagne n'avait pas cessé d'être en proie aux dissensions intestines et aux attaques de ses voisins, Henri crut faire une diversion utile en déclarant la guerre à la France, sous le prétexte qu'elle avait accordé un asile aux papes pendant ses querelles avec la cour de Rome. Il s'était rendu à Utrecht pour en presser les préparatifs, lorsqu'il y m. le 22 mai 1125, atteint de la maladie contag. qui désolait l'Europe à cette époque. Henri V, dit un écriv. célèbre, fut un fils dénaturé, un hypocrite sans religion, un voisin inquiet et un mauv. maître.

HENRI VI, dit *le Sévère*, emper. d'Allemag., fils de Frédéric Barberousse, né en 1165, fut nommé roi des Romains en 1168 : monté sur le trône en l'an 1190, il passa en Italie avec Constance, sa femme, et s'y fit couronner en 1191. A la m. de Guill. II, roi de Sicile et oncle de Constance, il voulut s'emparer de la Sicile; mais il échoua dans cette entreprise. De retour en Allem., il se rendit maître par trahison du roi Richard d'Angleterre, qu'il retint captif pendant un an; il encourut par là l'excommunication du pape; car Richard, qui revenait de la Palestine, était, comme croisé, sous la protection du saint siége. Reprenant ensuite son projet de conquête en Sicile, Henri s'empara d'une partie de cette île, et se fit couronner à Palerme en 1194; mais il mourut à Messine le 28 septembre 1197, empoisonné, dit-on, par sa femme Constance.

HENRI VII, emper. d'Allem. en 1308, success., par élection, d'Albert Ier, dont il fit punir les assassins, passa en Italie en 1311, se fit d'abord couronner roi de Lombardie à Milan, étouffa une révolte dans ce même pays, marcha ensuite sur Rome, dont le pape Clément V, son ennemi, avait fait fermer les portes, s'empara de cette ville, se fit sacrer de nouveau à Saint-Jean-de-Latran par deux cardin., assiégea inutilement Florence, et au moment de porter la guerre dans le roy. de Naples, m. au milieu de cette guerre, à Bonconvento, près de Sienne, le 24 août 1313. On accusa un moine, nommé Politien de Montepulciano, de l'avoir empoisonné dans du vin consacré — HENRI (Raspon), landgrave de Thuringe, fut déclaré emp. d'Allem. l'an 1246, comme success. de Frédéric II, que le pape Innocent IV avait déposé. On le surnomma le roi des prêtres, comme ayant été élevé au trône par les ordres d'un pontife et les voix des évêques; Henri fit la guerre à Frédéric II, et suiv. les uns fut

tué d'un coup de flèche, ou m. d'épuis. et de froid selon les autres, en 1247.

HENRI DE HAINAULT, emp. d'Orient, né à Valenciennes l'an 1174, suivit les croisés à l'expédit. de Constantin. en 1202, fut élu régent du nouvel empire latin fondé par ces mêmes croisés, et monta sur le trône impérial à la mort de Baudouin (*v.* ce nom). Il eut à soutenir les nomb. guerres des Bulgares, celles de Lascaris, emper. de Nicée, et m. empoisonné en 1216 : comme il n'avait point d'enfans, la couronne impériale passa à la famille de Courtenai (*v.* P. de COURTENAI).

HENRI Ier, roi de France, fils aîné du roi Robert et de Constance de Provence, monta sur le tr. en 1031, malgré l'opposit. de sa mère, qui voulait faire donner la couronne à son second fils, nommé Robert. Les partisans de la reine furent vaincus, et cette princesse réduite à demander la paix. Henri eut presque toujours les armes à la main, plus pour repousser les attaques de ses voisins et protéger ses vassaux que pour étendre ses domaines. Ce roi m. le 4 août 1060, dans la 55e année de son âge, laiss. la réputation d'un prince juste, brave et pieux.

HENRI II, roi de France, fils de François Ier et de Claude de France, né à St-Germ.-en-Laye le 31 mars 1518, épousa Catherine de Médicis en 1533, et monta sur le trône le 31 mars 1547. Il déclara la guerre aux Anglais, qui refusaient de rendre Boulogne ; mais la paix fut bientôt rétablie (1550) au moyen de l'exécution de cette clause du dernier traité fait avec François Ier. En 1551 se forma la ligue pour la défense de la liberté germanique, entre le roi de France, Maurice, électeur de Saxe, et Albert, marq. de Brandebourg ; mais ces princes ayant ensuite fait leur paix séparée avec Charles-Quint, Henri II resta seul contre cet emper., qui parut à la tête d'une armée nomb. devant Metz, défendue par François de Lorraine, duc de Guise. Charles-Quint, forcé de lever le siége, croit réparer la honte de cet échec en pillant et ravageant la Picardie. Henri défait l'armée impériale en 1554, à la bataille de Renti. L'épuisement des puissances belligérantes amena la conclusion d'une trève de cinq ans, signée à Vaucelles le 5 févr. 1556 ; mais la guerre recommença l'année suiv. Philippe II, roi d'Espagne par l'abdicat. de son père Charles-Quint, ayant envoyé en Picardie une armée de 40,000 hommes, l'armée franç. fut battue compl. à la journée de St-Quentin, le 10 août 1557, l'élite de la noblesse détruite, le duc d'Enghien blessé à mort : le connétable de Montmorenci, command. en chef, l'amiral de Coligni, le comte de Montpensier, et le maréchal de St André, restèrent prisonniers. Dans cette situat. critique, Henri rappela d'Italie le duc de Guise, dont les succès joints à ceux du duc de Nevers, du maréchal de Thermes, contribuèrent à la conclus. du traité signé à Cateau-Cambresis le 3 avril 1559, connu depuis sous la dénomination de *paix malheureuse*, parce qu'elle occasiona, très-indirectement à la vérité, la mort du monarque français. Henri fut blessé à m. par le comte de Montgommeri, capitaine de la garde écossaise dans un tournoi donné à Paris pour célébrer les mariages arrêtés à Cateau-Cambresis entre Philippe II et Elisabeth, fille du roi, entre Marguerite sa sœur et le duc de Savoie. Ce monarque m. de sa bless. le 10 juill. 1559. La passion de Henri II pour la célèbre Diane de Poitiers (*v.* ce nom) fut le principal mobile de tous les actes politiques de ce prince. L'abbé Lambert a pub. l'*hist.* de Henri II, Paris, 1755, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France, 3e fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau le 19 septembre 1551, porta d'abord le tit. de duc d'Anjou ; il se distingua éminemment aux journées de Jarnac et de Moncontour, où il commandait l'armée roy., fut élu roi de Pologne en 1573, succéda ensuite à son frère Charles IX, mort en 1574, et fut sacré à Reims le 2 fév. 1575. Il gagna la même année la bataille de Dormans, et tint, en 1577, l'assemblée des états généraux à Blois, où fut arrêtée la paix avec les calvinistes, conclue plus tard en 1580. Ce prince annonçait de bonnes intentions, mais n'avait point la persévérance nécessaire pour en assurer l'exécution. Entouré d'hommes débauchés dont il avait fait ses favoris, il ne tarda pas à laisser les rênes de l'état entre les mains de sa mère. Le feu de la guerre civile se ralluma ; il se forma trois partis, celui des *ligueurs*, ayant pour chef Henri, duc de Guise ; celui des *Calvinistes* ou *Huguenots*, conduit par Henri, roi de Navarre (dep. Henri IV), et celui de Henri III, appelé le parti des *politiques* ou des *royalistes* : cette lutte prit la dénomination de *guerre des 3 Henri*. Les ligueurs étaient soutenus par le pape et le roi d'Espagne. Bientôt les succès rapides du duc de Guise effraient le roi ; il s'unit avec ce chef des ligueurs contre le roi de Navarre. Celui-ci gagne la bat. de Coutras (1587). Le duc de Guise se rend à Paris, où déjà s'est formée une faction, dite *des seize*, contre l'autorité royale. En vain le peuple se barricade et chasse les soldats royaux ; c'est ce qu'on a appelé la *journée des barricades* (12 mai 1588). Le duc de Guise reste maître de la capitale du royaume. Le roi se rend à Blois, où il convoque les états-généraux. Il se réconcilie avec le duc de Guise, et le fait assassiner à la fin de cette même année, ainsi que le cardinal de Lorraine, son frère. Les principales villes se soulèvent contre le roi, et ouvrent leurs portes au duc de Maïenne, frère de ces deux victimes. C'est alors que Henri III a recours à Henri de Navarre, qui débloque Tours, où le monarque était assiégé par les ligueurs ; les deux rois viennent mettre le siége devant Paris. Henri III est assassiné à St Cloud par le dominicain Jacques Clément (*v.* ce nom) le 1er août 1589, et mourut le lendem. ; en lui finit la branche roy. des Valois, qui avait régné 261 ans, et donné 13 rois à la France.

HENRI IV, surnommé *le Grand*, roi de France et de Navarre, né à Pau le 13 déc. 1553, fils d'Ant. de Bourbon, roi de Navarre, et de Jeanne d'Albret, descendait directement de Robert de France, comte de Clermont, 5e fils du saint roi Louis IX. Sa mère, zélée calviniste, le fit élever dans cette croyance. Il avait 11 ans quand (malgré la sollicitude de Jeanne) la reine Catherine de Médicis l'emmena du Béarn, où elle venait de faire un voyage avec son fils, à la cour de France. Le jeune Henri y resta jusq. 1566, sous la direct. d'un sage précept., nommé La Gaucherie, et son esprit s'y enrichit de connaissances utiles et agréables ; Jeanne d'Albret, ayant ramené son fils à Pau, le conduisit bientôt à La Rochelle, où le parti calviniste, jusqu'alors dirigé par le prince de Condé, reconnut le jeune prince de Béarn pour son chef. Confié aux soins de son oncle (Condé) et de Coligni, Henri assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour ; et après la paix de St Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissans seigneurs de son parti. Catherine de Médicis le maria deux ans après avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX ; et ce fut au milieu des fêtes à l'occasion de ce mariage que fut préparé l'horrible massacre de la St-Barthélemi. Henri de Navarre et le jeune prince de Condé, son cousin, enfermés dans une des chambres du Louvre, entendirent les cris déchirans des victimes et les féroces accens de leurs bourreaux. Les deux princes comparaissent ensuite devant le roi, apprennent de lui l'assassinat de Coligni. Charles leur présente l'alternative de l'abjuration du calvinisme ou de la mort. Les princes réussirent à s'évader ; Henri se retire à Alençon, et se met de nouv. à la tête du parti calviniste, soumet la Guienne à ses armes ; ici commencent les guerres de la ligue. Le cadre de ce dict. ne nous permettant pas d'y faire entrer les détails de cette époque si intéressante de notre hist., nous

nous bornerons à dire que Henri, grand dans le malheur, généreux dans la fortune, gagna la bat. de Coutras, d'Arcques, d'Ivri, et que son cri de guerre fut toujours : « Épargnez les Français. » Après la mort de Henri III, Henri de Bourbon, appelé au trône de France par le droit de sa naissance, abjure la relig. protestante ; Paris lui ouvre ses portes, et il rentre dans cette capitale plutôt comme un père que comme un vainqueur. L'état déchiré par tant de guerres intestines restait encore à pacifier. Henri, bien plus par sa bonté, sa douceur, que par la force de ses armes, parvient, malgré les efforts constans de l'Espagne, à ramener à sa cause un très-grand nombre de sujets égarés ; des troupes étrang., auxquelles se sont jointes des bandes de mécontens, occupent encore quelq. prov. ; la prise de Lyon, celle de Marseille, de La Fère, d'Amiens, achèvent d'établir la domination du *roi dont le peuple a gardé la mém.* Mais la clémence de Henri, l'affection de l'immense majorité de ses sujets ne le garantissent point du poignard des traîtres et des fanatiques. Pierre Barrière (*v.* ce nom), ose le prémier porter une main parricide sur le roi ; il est arrêté et exécuté en 1593. Jean Chatel frappe Henri d'un coup de couteau à la lèvre, et allègue pour motif de son attentat que le monarque n'est pas entièrement absous par le pape. Un chartreux, un vicaire de paroisse, un misérable, contrefaisant l'insensé, ont médité le même crime. Enfin un monstre furieux, Ravaillac (*v.* ce nom), l'exécute avec succès. Le roi, frappé de deux coups mortels, meurt le 14 mai 1610. Grand roi, grand guerrier, Henri IV eut les faiblesses inséparables de l'humanité ; mais son amour pour les plaisirs, ses nombreuses infidélités aux obligations conjugales ne nuisirent jamais aux grands intérêts de la France. « Avec une perfection plus entière, dit un historien, on l'eût peut-être moins aimé ». C'est sous son règne que parut le célèbre *édit* dit *de Nantes* (avril 1598), gage de l'ancien attachement de ce prince pour les protest., de sa justice impartiale, et qui depuis fut révoqué par son petit-fils Louis XIV (*v.* ce nom et Pierre FORGET). On peut voir dans la *Bibliothèque hist. de la France* la liste des nombreux écrivains qui nous ont retracé l'histoire de ce monarque ; nous renvoyons également à la *Bibliogr. de la France*, 1826, p. 628 et suivantes, et pp. 928-29, même année, où l'on trouvera une *Liste des pièces de théâtre franç. dans lesquelles figure Henri IV, ou qui ont trait à ce monarque*, par M. Beuchot. Il existe plus. *vies* de Henri IV ; la plus estimée est celle de Péréfixe. Dans sa première jeunesse Henri avait trad. les 5 prem. livres des *Comment. de César* (*v.* ce nom, p. 548) ; il nous reste de lui quelques chansons, ainsi que d'aut. poésies réunies à la suite des *Amours du grand Alcandre.*

HENRI Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, 3e fils de Guillaume-le-Conquérant, succéda en l'an 1100 à son frère Guillaume-le-Roux, au préjudice de Robert, dit *Courtecuisse*, son aîné, qui était alors en Palestine. Ce dernier prince, étant revenu en Normandie, passa en Angleterre pour soutenir son droit par les armes ; mais il abandonna bientôt ses prétentions, moyennant une pension de 300 marcs, dont son frère ne tarda pas à le frustrer sous différens prétextes ; quelque temps après Henri traversa la Manche, envahit la Normandie, dont Robert avait conservé la souveraineté. Celui-ci, vaincu à Tinchebrai, le 27 septembre 1106, fut fait prisonnier et dépouillé de son duché, qui fut réuni à la couronne d'Angleterre. Henri, pour légitimer son usurpation, donna aux Anglais une charte qui redressait tous les abus d'administration dont on s'était plaint sous les deux règnes précéd. Il établit l'uniformité des poids et mesures dans ses états, protégea les sciences et les arts, cultiva les lettres, ce qui lui valut le surnom de *beau clerc*, et m. à St-Denis-le-Ferment, en Normandie, comme il se disposait à repasser en Angleterre pour châtier les Gallois rebelles, le 1er décembre 1135. Il eut pour succes. son neveu Etienne de Blois.

HENRI II, roi d'Angleterre, petit-fils du préc., né au Mans en 1133, était fils de Geoffroi Plantagenet (*v.* ce nom), comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri Ier ; il succéda à Étienne de Blois en 1154 ; et, des droits de son père, de sa mère et de sa femme Eléonore d'Aquitaine, il ajouta à ses états l'Anjou, la Touraine, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord, l'Angoumois, le Limousin, la Guienne et la Gascogne ; plus tard il joignit à ses vastes possessions la Bretagne et l'Irlande. Son mariage avec Eléonore (*v.* ce nom), lui donnant des prétentions sur le comté de Toulouse, il avait mis le siége dev. cette dern. v., lorsque le roi de France Louis VII le lui fit lever ; et depuis lors ce ne fut qu'une alternative de paix et de guerre entre les deux princes. Henri, qui avait signalé le commencement de son règne par des réformes utiles dans l'administ. de l'état, voulut les étendre sur les priviléges du clergé. Il en résulta une lutte violente qui se termina par le meurtre de l'archevêq. de Cantorbéry, Thomas Becket (*v.* ce nom), que l'église mit depuis au rang des saints martyrs. Le roi, chargé seul, aux yeux du peuple chrétien, de l'horreur de cet assassinat, fut forcé de jurer, sur les saints évang., que ce crime lui était étranger, et détourna par des concessions au saint siége l'interdit que le pape était sur le point de lancer sur le royaume. Henri, jusque là toujours heureux, vit conspirer contre lui, sa femme, ses enfans, ses vassaux, les rois ses voisins ; il fit face à tout, et se montra véritablement digne du trône qu'on lui disputait : son activité et sa prudence le firent triompher ; il profitait du loisir que lui donnait la paix qu'il avait rétablie pour s'occuper de la police de ses états, et il avait déjà rendu à ce sujet de nomb. et sages ordonnances, lorsque de nouv. conspirations, formées au sein de sa fam., vinrent le replonger dans l'agitation. Il se vit contraint, par l'ascendant que prit sur lui le jeune et redout. protecteur de ses enfans rebelles, le roi Philippe-Auguste, d'accepter toutes les condit. rigoureuses qu'on voulut lui imposer ; il reconnut entre autres formellement l'état d'indépendance dans lequel s'était placé son fils aîné, Richard, et paya 20,000 marcs d'argent au roi de France pour les frais de la guerre. Le chagrin que lui causèrent ces revers abrégea ses jours ; il m. à Chinon, en Touraine, le 6 juillet 1189. La *vie* intéressante de Henri II a été écrite en anglais par lord Lyttleton (*v.* ce nom) ; et M. Pastoret a inséré une excellente notice sur ce prince dans le t. XIV de l'*Hist. littér. de la France.*

HENRI III, roi d'Anglet., né en 1207, succéda en 1216 à son père, Jean-sans-Terre, sous la tutelle du comte de Pembroke, qui reçut le titre de protecteur. Agitée, pend. les dern. années du règne précéd., par suite du despotisme du roi Jean, par les prétentions du prince Louis, fils de Philippe-Auguste, que les Anglais avaient appelé à la couronne, l'Angleterre était encore en proie aux fureurs de la guerre civile. Les sages mesures du comte de Pembroke, appuyées par la force des armes, écartèrent le prince Louis ; mais ce régent étant mort en 1219, Henri, livré à sa propre faiblesse, à son inexpérience, ne fit plus que des fautes. Ayant entrepris une guerre contre Louis IX, roi de France, pour recouvrer la Normandie, il perdit, en 1242, la bataille de Taillebourg dont le résultat fut de borner ses possessions en France à la partie de la Guienne située au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux en Sicile, dont le pape lui avait promis la souveraineté, et ne recueillit de cette expédition qui obéra ses finances, que de la honte et de grands embarras. Chaque jour vit naître en Angleterre des vexations nouvelles ; le roi et le légat du pape se partageaient les impôts énormes dont

le peuple était accablé ; les barons anglais, fatigués de cette tyrannie, se révoltèrent ; Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère du roi, se mit à leur tête. Henri n'opposa qu'une faible résistance ; ses troupes furent battues à Lews, et lui-même tomba avec son frère et son fils entre les mains des rebelles. Cette catastrophe amena un gr. changement politique. On créa un parlement dans lequel devaient entrer quatre baronnets de chaque comté qui représenteraient le peuple. Cepend. le comte de Gloucester forma, l'année suivante, un parti contre Simon de Montfort, maître du pouvoir ; et ce rebelle fut tué à la bataille d'Evesham (4 août 1265). Henri recouvra la liberté, rentra dans tous ses droits, et m. paisiblement à Londres en 1272.

HENRI IV, 13e roi d'Anglet. depuis Guillaume-le-Conquérant, né en 1367, fils de Jean, dit *de Gand*, duc de Lancastre et 3e fils d'Edouard III, porta d'abord le nom de comte de Derby, puis ceux de duc d'Herefort et de Lancastre ; il fit la guerre à Richard II, qui avait fait saisir ses biens, et se fit proclamer roi en 1399, après la déposition solennelle du même monarque par le parlem. Dès lors, l'Anglet. fut divisée en deux factions, celle de la maison d'York et celle de la maison de Lancastre, qui prirent les dénominations de *Rose rouge* et *Rose blanche*, et couvrirent le royaume de dévastations et de carnage. Après avoir soutenu une guerre civile et une guerre étrangère contre les Ecossais et la France, Henri IV m. d'une attaque d'apoplexie en 1413, dans la 13e année de son règne. Quelq. traits de la vie de ce monarque ont fourni au célèbre Shakespeare le sujet de l'une de ses tragédies.

HENRI V, fils aîné du préc., né en 1388, monta sur le trône d'Anglet. en 1413. Après une jeunesse très-orageuse, ce prince ne parut plus occupé que du soin d'effacer de l'esprit de ses sujets le souvenir de ses erreurs. Son avènement avait d'ailleurs excité une joie d'autant plus vive que son père était généralem. haï et méprisé. Henri commença par éloigner de sa personne les compagnons de ses premiers désordres, chassa de la cour les personnages qui avaient le plus contribué à l'usurpation de Henri IV, appela aux affaires les hommes les plus recommandables, dispersa, par sa fermeté, les partisans de l'hérésiarque Wikleff (*v.* ce nom), connus sous le nom de *lollards*, qui voulaient renouveler les troubles dont le royaume avait été affligé dans les prem. années du règ. de Richard II (*v.* ce nom). C'était le temps où la démence de Charles VI, roi de France, livrait ce pays aux déchirem. de deux factions rival., les *Bourguignons* et les *Armagnacs*. Henri, après avoir étouffé une conspiration contre sa personne et en avoir envoyé le chef (le comte de Cambridge) à l'échafaud, voulut profiter de cette situation des choses sur le continent. Il traverse la Manche avec 1,500 bâtimens sur lesquels est embarq. une armée d'élite, prend et ravage Harfleur, gagne la bataille d'Azincourt, (25 octob. 1415), y détruit en partie l'élite de la noblesse franç., ternit l'éclat de son triomphe en faisant massacrer les prisonn. placés sous la garde de son corps de réserve, ne sait point profiter de la victoire, se hâte de gagner Calais, repasse en Anglet., et bientôt après conclut une trêve de deux ans avec le roi de France. A l'expiration de cette trêve, Henri, qui pendant sa durée avait négocié avec le duc de Bourgogne, fait de nouveaux préparatifs, passe une seconde fois la mer, s'empare de Rouen et bientôt de toute la Normandie. Il a dû ces succès à la lutte, toujours existante, des factions d'Orléans et de Bourgogne. L'épouse de Charles VI, la reine Isabelle de Bavière, sert elle-même les intérêts du monarque anglais. Un infâme traité conclu à Troyes le 21 mai 1420 livre la couronne de France à Henri V ; les conditions principales sont : que ce prince épousera Catherine, fille de Charles VI, qu'il prendra le titre de *régent* et d'héritier du royaume, et sera reconnu roi après la mort de son infortuné beau-père. Henri ayant désigné le duc d'Exeter, son oncle, pour gouverner la France pendant son absence, le laisse à Paris et repasse en Angleterre pour rassembler de nouvelles forces, arrêter les suites de la défaite et de la mort du duc de Clarence, son frère, tué à la bataille de Baugé (1421). Le dauphin, dep. Charles VII, se voit réduit à se retirer avec l'armée française derrière la Loire. La naissance d'un fils dont la reine Catherine accoucha à Windsor, avait mis le comble aux prospérités de Henri V, lorsque la mort vint frapper ce monarque ; il la vit s'approcher avec le calme d'un héros ; et après avoir fait toutes les dispositions convenables pour assurer à son fils, encore à la mamelle, les deux couronnes d'Angleterre et de France, il expira au château de Vincennes, le 31 août 1422, dans la 34e année de son âge et la 10e de son règne. Il était atteint d'une maladie (la fistule) pour laquelle la chirurgie de cette époque n'avait point encore de remède. Son corps, avant d'être transporté en Anglet., fut exposé à l'abbaye de St-Denis.

HENRI VI, fils du précéd., né à Windsor le 6 décembre 1421, n'avait pas encore 10 mois lorsqu'il succéda à son père. L'infortuné Charles VI ayant suivi de près Henri V au tombeau, le jeune prince anglais fut proclamé presque à la fois roi d'Angleterre et de France. Mais la cause du dauphin, légitime héritier de cette dernière couronne, et qui prit dans le même temps le nom de Charles VII n'était pas encore perdue, tant qu'il lui restait des places et des troupes fidèles. Bedfort, oncle de Henri VI et régent de France, eut à soutenir une longue et sanglante lutte, dans laquelle la France et l'Angleterre eurent tour à tour l'avantage. Toutefois la journée de Crevant (1423), où l'Écossais Jean Stuart, connétable de France, fut vaincu et fait prisonn., la prise de Verneuil (1424), allaient renverser les espérances de Charles VII, lorsque le secours inespéré du duc de Bourgogne, l'enthousiasme héroïque de la Pucelle d'Orléans (*v.* Jeanne-d'Arc), changèrent les destinées du royaume. Charles VII, conduit en triomphe à Reims, y reçoit l'onction royale, tandis que le duc de Bedfort, pour ranimer le parti de son neveu, fait venir ce prince à Paris, et le fait sacrer roi des Français dans l'église de Notre-Dame (17 septembre 1430). L'exécrable conduite des Anglais à l'égard de Jeanne-d'Arc, que la trahison leur avait livrée, acheva de perdre leur cause. Henri VI est reconduit en Angleterre. Le duc de Bourgogne scelle sa réconciliation sincère avec Charles VII par le traité d'Arras (1435). La reine mère du monarque français, l'implacable Isabelle de Bavière et le duc de Bedfort, meurent à peu de jours de distance ; et bientôt (tant les circonstances sont changées !) un ambassadeur anglais vient demander pour son jeune maître la main de Marguerite d'Anjou, nièce de la reine de France, et issue comme elle d'un frère de Charles V. Marguerite, que l'histoire a placée au rang des grands hommes de ce S., couronnée reine d'Angleterre (en mai 1444), s'empare entièrement de l'esprit de son époux, dont elle a reconnu tout d'abord la nullité. Outre le Maine, dont la cession à la France a été une des conditions du mariage de la nouvelle reine, Charles VII, secondé par cette princesse, recouvre la Guienne et la Normandie. Une grande partie de la nation anglaise, déjà indignée du meurtre du duc de Glocester, trouvé mort dans le cachot où il a été jeté par les ordres de Marguerite, se soulève en faveur de Richard, duc d'York, qui prétend à la couronne comme descendant du deuxième fils d'Edouard III, tandis que Henri VI ne descend que du 3e. Richard portait sur son écu une rose

blanche, et Henri une rose rouge; de là, les noms que l'on donna aux deux partis, dans cette querelle qui inonda l'Anglet. du sang de ses princes et de ses peuples. La fortune se range d'abord du côté du duc d'York. L'armée royale est complètement défaite à la bataille de St-Albans (31 mai 1455), et Henri VI, blessé d'un coup de flèche, tombe lui-même entre les mains de son rival. Richard traite son prisonnier non-seulement avec égard mais consent même à lui laisser tous les dehors de la royauté. La fière Marguerite d'Anjou ne peut consentir à ployer sous un maître; après des négociations que la mauvaise foi de l'un et l'autre parti rend inutiles, les hostilités recommencent; Henri VI perd la bataille de Northampton, par suite de la défection de l'un de ses généraux, et se trouve une seconde fois au pouvoir de ses ennemis. Le duc d'York convoque le parlement qui doit lui décerner la couronne; mais en voyant l'hésitation du prince qui, placé sur la 1re marche du trône, discute ses droits au lieu de les exercer, ce même parlement se borne à déclarer qu'il mérite de régner, et que Henri VI gardera la couronne. Marguerite parcourait alors le nord de l'Angleterre, son fils dans les bras, et levait une nouvelle armée. Le duc d'York, qui lui avait envoyé au nom du roi l'ordre de revenir à Londres, pense qu'un corps de 5000 hommes suffira pour dissiper les forces déjà rassemblées par cette princesse. Il s'avance à Vakefield, accepte la bataille qui lui est offerte, et la perd avec la vie (24 décembre 1460). Edouard, fils du duc d'York (*v.* Edouard IV), venge son père, défait successivement les troupes de la reine à Towton (29 mars 1461), à Hexham (15 mai 1464), et enfin fait Marguerite prisonn. à la bataille de Tewksbury (4 mai 1471). Cette dernière vict. décida sans retour le sort de Henri VI. Tombé ainsi que sa femme au pouvoir d'Edouard, renfermé à la Tour, il ne survécut que peu de jours à cette 3e infortune. On n'a jamais bien su si sa mort fut naturelle ou violente; mais elle fut imputée dans le temps au duc de Glocester, depuis Richard III. Telle fut la fin d'un prince qui, portant dès son berceau une double couronne royale, avait passé les 50 années de sa vie tantôt sur le trône, tantôt dans les fers, toujours sous la tutelle de ses ministres ou de sa femme, indifférent sur les partis qui dominaient, pourvu qu'on le traitât avec quelques égards.

HENRI VII, 19e roi d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant, et 1er roi de la maison de Tudor (*v.* ce nom), était fils d'Edmond Tudor (dont le père avait épousé Catherine de France, veuve de Henri V), et arrière-petit-fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, frère d'Edouard III. Conduit en France par le comte de Pembrocke, son oncle, pour être soustrait aux poursuites d'Edouard IV, le jeune Henri, portant le tit. de comte de Richemont, resta plusieurs années éloigné de sa patrie, sous la protection du duc de Bretagne. Ce dernier prince et le roi de France Charles VIII, secondèrent les desseins d'une grande partie de la nation anglaise, qui, lasse de la tyrannie de Richard III (*v.* ce nom), appelait le dernier rejeton de la maison de Lancastre sur le trône. Le comte de Richemont débarqua en 1485 sur les côtes de la principauté de Galles, à la tête de 2,000 Français, auxquels se joignirent bientôt un grand nombre de mécontens. Cette armée se trouva en présence de celle de Richard dans la plaine de Bosworth. Les troupes de Richemont ne s'élevaient pas au-dessus de 6,000 hommes; l'usurpateur en avait le double: mais au moment où l'action s'engagea, la défection d'un des principaux chefs de l'armée de Richard entraîna la perte de la bataille pour ce dernier, qui tomba percé de coups. Sa couronne fut détachée de sa tête et placée sur celle du vainqueur, aux cris de vive le roi Henri VII (22 août 1485). Pour mieux légitimer ses droits au trône, le nouveau roi épousa, suivant la promesse qu'il en avait faite antérieurement, la princesse Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV; et il obtint du pape Innocent VIII une bulle qui reconnaissait la validité de son élection, et excommuniait quiconque oserait en douter. Henri VII ne resta pas long-temps possesseur tranquille de ses états. Des factions éclatèrent: deux imposteurs, Simnel et Perkin (*v.* ces noms), se disant fils d'Edouard IV, excitèrent des soulèvemens en Angleterre et en Irlande. La Fr. et l'Ecosse soutinrent les prétendans; mais les armes de Henri triomphèrent. Ces évènemens servirent de prétexte à la mort du jeune comte de Warwick, fils du duc de Clarence, et seul héritier de la maison d'York. Ce prince, enfermé à la tour de Londres après la bataille de Bosworth, fut accusé de complicité avec Perkin, et eut la tête tranchée. Henri VII accabla ses peuples d'impôts, leva de nombreuses armées, menaça la France d'une invasion en 1492, et se fit payer une somme considérable d'argent par le roi Charles VIII. Il avait marié son fils aîné à Catherine, fille de Ferdinand-le-Catholique; et cette princesse étant devenue veuve; il la fit épouser à son second fils, depuis Henri VIII. Il donna sa fille Marguerite à Jacques IV, roi d'Ecosse. Henri VII m. au château de Richemont le 22 avril 1509. La passion dominante de ce prince était l'avarice. Effrayé lui-même du tableau de ses rapines, il avait ordonné, par son testament, de tardives restitutions, et s'était flatté de désarmer le ciel en fondant des messes et des prières publiques. Son trésor, déposé dans des caves dont lui seul avait les clefs, se montait, suivant l'inventaire, à plus de 1,800,000 livres sterl. en espèces, somme prodigieuse pour l'époque.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, fils du précéd., né le 28 juin 1491, monta sur le trône le 22 avril 1509. Riche des trésors de son père, doué d'un caractère impétueux et ardent, livré à toute l'influence d'un favori, le célèbre card. Wolsey (*v.* ce nom), le jeune monarque suivit d'abord son penchant naturel au luxe et aux plaisirs de tout genre. Mais les intrigues de la polit. et le bruit des armes l'appelèrent bientôt à jouer un rôle plus remarquab. sur la scène du monde. Le pape Jules II parvint à l'attirer dans son parti contre la France en lui promettant le titre de *roi chrétien*, et la restitution des anciennes possessions anglaises sur le continent. Cette expédition réussit au gré de Henri, qui remporta quelques victoires sur les Français. Mais tandis qu'il poursuivait ses avantages, l'Ecosse envahissait l'Angleterre; le malheureux Jacques IV d'Ecosse battu à Flowdenfield, perdit la vie dans le combat. Une paix avec la France fut signée le 7 août 1514; un mariage entre la princesse Marie et Louis XII, qui devait en être le gage, fut rompu par la mort du roi de France. En 1520 Henri VIII et François Ier eurent entre Ardres et Guines une entrevue, où l'on se fit de part et d'autre de nouvelles promesses d'alliance et d'amitié. Ces promesses furent bientôt oubliées, et Henri ne tarda pas à embrasser la cause de Léon X et de Charles-Quint contre les Franç.: l'ambitieux Wolsey, ministre de Henri, ou plutôt son maître, l'avait ordonné ainsi. La guerre est donc déclarée de nouveau, et la fatale bataille de Pavie fait tomber François Ier au pouvoir de l'empereur. Wolsey qui aspirait ardemm. au pontificat, voyant que Charles-Quint ne le récompensait pas par la tiare de sa puissante intervention, conseilla au roi d'abandonner le parti de l'ingrat monarq., et bientôt Henri VIII eut conclu une nouv. alliance avec François Ier (1526). C'est dans ce traité que le roi d'Angleterre renonça pour lui et ses successeurs à toutes prétentions sur la couronne de France. Au milieu de ces grands évènemens politiques et militaires, Henri VIII n'avait pas négligé les affaires religieuses qui alors occupaient l'Europe et surtout lui dont l'a-

mour-propre, était flatté de s'entendre nommer le grand théologien. Il composa un ouv. contre Luther, et reçut de Léon X, pour prix de son zèle chrétien, le titre de *défenseur de la foi*. Un autre objet, non moins important, occupait son esprit : soit par vengeance contre Charles-Quint, soit par amour pour Anne de Boulen, il songeait à faire casser le mariage que dans sa prem. jeunesse il avait contracté avec la fille du roi d'Espagne, tante de l'empereur. L'hypocrite Henri appela la religion à son secours : l'union entre beau-frère et belle-sœur était un crime aux yeux de l'Eglise. Il invoqua toute la science théologique, pria, menaça le pape et n'obtint rien. Alors brisant l'autorité de Wolsey qui n'avait pu réussir à contenter ses vues de répudiation, il se sépare de la cour de Rome, et se fait déclarer protecteur et chef suprême de l'eglise d'Angleterre (1531). Assuré de l'amitié de la France, il fait déclarer la nullité de son mariage par Cranmer, archev. de Cantorbéry, le 23 mai 1533 : Anne de Boulen est reconnue reine d'Angleterre. Le pape lance contre Henri une bulle d'excommunication, mais celui-ci achève son grand projet de schisme, s'annonce comme le régulateur de la religion anglaise, se fait adjuger tous les bénéfices ecclésiastiques et abolit tous les couvens et monastères. L'opposition d'Anne de Boulen à ce nouvel ordre de choses lui coûte la vie. Elle est traînée au supplice sous le poids d'une vague accusat. d'adultère (19 mai 1536), et sa fille, Elisabeth, si fameuse depuis dans l'hist., est déclarée illégitime. Le jour même de la mort d'Anne, Henri épousa la jeune Seymour, qui lui donna un fils, et m. le 24 octob. 1537. Henri, ne songeant alors qu'à consolider son nouvel empire religieux, introduisit de nouveaux principes, conserva plusieurs des croyances du catholicisme, et imposa à ses peuples, sous peine de mort, cette œuvre de sa volonté suprême. Les statues des saints renversées, les richesses du clergé confisquées au profit du trésor, les bûchers et les échafauds dressés pour les catholiques et les protest., tels furent les auxiliaires de la réforme. Le 6 janvier 1540, Henri, par les conseils de Thomas Cromwell, contracta un nouveau mariage avec Anne de Clèves, qu'il répudia 6 mois après pour mettre à sa place Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk. Celle-ci convaincue d'avoir mené une vie licencieuse dans sa prem. jeunesse et accusée de n'avoir pas été plus sage depuis son avènement au trône, devint bientôt l'objet des fureurs de Henri, qui la fit condamner à mort par le parlement, et exécuter le 12 fév. 1542. L'année suivante Henri prit pour sixième femme Catherine Parr, veuve de lord Latimer. Cepend. ce prince croyait avoir eu à se plaindre du roi d'Ecosse, et sous des prétextes assez futiles, il avait envoyé une armée à Leith. Mais Charles-Quint, l'ennemi de la France, détourna sur elle le poids des armes du roi anglais, qui assiégea et prit Boulogne. Le traité du 7 juin 1546 rétablit la paix entre la cour de Londres et François Ier. Pendant ce temps, la cour de Londres était toujours agitée et l'échafaud dressé. La nouvelle reine, par ses idées religieuses opposées à celles du roi-théologien, était sur le point d'y monter, lorsque Henri, qu'elle sut apaiser par une condescendance étudiée, se prononça ouvertement en sa faveur contre ses ennemis. On les accusa de trahison; le jeune Surrey fut décapité, le comte de Norfolk, son père, allait être traîné au supplice, quand Henri VIII expira le 28 janv. 1547, laissant pour successeur Edouard VI, issu de son mariage avec Jeanne Seymour.

HENRI II, roi de Castille, fils naturel d'Alphonse XI et d'Eléonore de Guzman, né à Séville en 1333, porta d'abord le nom de comte de Transtamare, sous lequel il est aussi connu dans l'hist. Après de nombreuses tentatives pour s'emparer du trône échu de droit à son frère Pierre-le-Cruel, Henri parvint enfin à intéresser dans sa cause le roi de France, qui envoya pour le seconder une puissante armée que commandaient le connétable Duguesclin et le comte de La Marche. Des victoires successives amenèrent les Français devant Montiel (1368), où s'était retiré le roi Pierre. Henri ayant fait élever une muraille autour de cette ville, le roi Pierre, qui n'avait plus d'autre moyen de salut que l'intrigue, promit à Duguesclin des sommes énormes et plusieurs grandes villes de l'Espagne s'il consentait à lui livrer le comte de Transtamare; mais le connétable dévoila ces propositions au prétendant, et consentit sur les instantes prières de celui-ci à attirer dans sa tente Pierre-le-Cruel, qui y fut massacré par son frère (1369). Le règne de Henri II fut remarquable par la sagesse et la prudence de ce monarque, qui, reconnaissant envers la France, lui prêta le secours de ses armes contre Charles-le-Mauvais. Henri m. le 29 mai 1379, plein de repentir de son fratricide, et regretté de ses peuples.

HENRI III, roi de Castille, surnommé *l'Infirme*, né à Burgos en 1379, monta sur le trône à la mort de son père, Jean Ier, le 10 oct. 1390. L'archevêque de Tolède, son prem. ministre, sa tante dona Leonor et ses oncles, abusèrent de leur puissance sous sa minorité, et le tinrent comme prisonnier dans son palais. Plus tard, quand il fut en âge de secouer le joug, il lui fallut combattre ses ambitieux parens, et il les vainquit. Les querelles de Benoît XIII et de Boniface III, qui prétendaient ensemble au pontificat, troublèrent un instant le royaume de Castille. Henri s'était d'abord prononcé pour Boniface; mais, comme il avait voulu régler lui-même les affaires ecclésiastiques de son empire, le pape qu'il protégait n'en avait pas moins lancé contre lui une bulle d'excommunicat. : Henri se retourna alors du côté de Benoît XIII. A cette époque il fut obligé de se défendre contre l'aggression des Portugais, dont il défit les troupes sur terre et sur mer. Ce prince m. regretté le 25 décembre 1406. Il avait protégé les arts, embelli les villes du roy., et fait respecter la justice.

HENRI IV, roi de Castille, dit *l'Impuissant* et *le Libéral*, fils de Jean II, lui succéda en 1454, alors âgé de 30 ans. Ses mœurs dissolues, la bassesse de son caractère et le mépris avec lequel il traita les grands, causèrent des troubles dans le roy. Henri avait répudié en 1454 Blanche de Navarre, pour épouser Jeanne de Portugal; et une fille, Jeanne, était le fruit de cet hymen. Les grands refusèrent de la reconnaître sous prétexte que Henri, impuissant, avait fait entrer dans le lit de sa femme Bertrand de La Cueva. Une insurrection, dont l'archev. de Tolède était le chef, ayant éclaté, Henri IV fut déposé en 1465 avec un grand appareil au milieu du peuple assemblé, et on donna la couronne à l'infant don Alphonse; mais celui-ci étant m. peu de temps après, on proposa le trône à la sœur du roi dona Isabelle, qui ne l'accepta pas; cependant Henri IV défendait ses droits, et la Castille était en proie à une horrible guerre civile. Des concessions réciproques ramenèrent le calme : le monarq. s'était engagé de son vivant à reconnaître sa sœur pour son héritière; mais il déclara en mourant (20 déc. 1474) qu'il désignait sa fille Jeanne pour lui succéder. Ce prince vindicatif, débauché et cruel, avait régné 20 ans; et ses états furent contin. livrés aux guerres étrangères ou aux dissensions intestines.

HENRI *de Bourgogne*, né vers l'an 1035, petit-fils de Robert Ier, duc de Bourgogne, se mit au service de Ferdinand, roi de Castille; il mérita plus tard la faveur d'Alphonse VI, son successeur. Ayant épousé la fille naturelle de ce prince en 1072, il fut nommé comte souverain de plusieurs provinces qu'il avait conquises sur les Maures. Il concourut à expulser les barbares du sol espagnol, et m. au siége d'Astorga en 1112 : en lui commence la prem. branche des rois de Portugal.

HENRI (le cardinal), roi de Portugal, fils d'Emmanuel, roi de Portugal, né à Lisbonne le 31 janv. 1512, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiat.; il devint successivem. archevêque de Braga et d'Evora, cardinal, légat du saint-siége, et monta sur le trône en 1578 à la m. de son neveu Sébastien. Il fit respecter la religion dans ses états, fonda des hospices et des univers.; mais, faible et d'un esprit changeant, ce prince était peu capable de soutenir le poids d'un empire. Il m. au palais d'Almeyren le 31 janvier 1580. On a de lui des *Méditat. sur les mystères de la vie du Sauveur*, Evora, in-8; Lisbonne, 1574, in-8; trad. du portugais en latin, Louvain, 1575, in-12; Lisbonne, 1576, in-8; et plus. autres écrits relig., dont la liste se trouve dans la *Bibl. curieuse* de David Clément, tome 9.

HENRI *de Portugal*, duc de Visco, né en 1394, 4e fils de Jean Ier, roi de Portugal, fit une étude approfondie de la géographie et de l'art de la navigation, et signala plusieurs fois son courage sur mer, notamment dans l'expédition de Tanger. Ce prince, qui appelait autour de lui les marins et les voyageurs les plus célèbres de l'époque, leur commanda diverses expéd.; et la découverte de l'île de Porto-Santo, de Madère en 1419, ainsi que plus. voyag. dans la rivière du Sénégal, furent dus à ses soins. Il m. en 1463. On lui attribue l'invention des cartes plates.

HENRI *de Champagne*, roi de Jérusalem, né en 1180, eut une part glorieuse à la 3e croisade, et se distingua au siége de Ptolémaïs. Marié à Isabelle, veuve de Conrad, marquis de Tyr, il fut élevé sur le trône de Jérusalem, du consentement des seigneurs et barons croisés, et m. d'une chute en 1197.

HENRI. V. BAVIÈRE, BRABANT, CONDÉ, GUISE, HARCOURT, LORRAINE et NEMOURS.

HENRI *de Bourgogne*, surnommé *le Grand*, obtint en 987 de Hugues Capet, son frère, le duché de Bourgogne en propriété, après l'avoir possédé précédemment depuis 965 comme fils de Hugues-le-Blanc. Ce prince, qui gouverna avec sagesse et sut entretenir la paix avec ses voisins, m. au château de Pouilli-sur-Saône en 1002. Il avait épousé Gerberge, veuve d'Adalbert, roi des Lombards, et mère d'Otto Guillaume que Henri adopta.

HENRI ou plutôt FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS de Prusse, né à Berlin le 18 janvier 1726, 3e fils de Frédéric-Guillaume Ier, s'adonna dès ses premières années à l'étude de l'art militaire. La guerre de 7 ans lui donna l'occasion de mettre en pratique les connaissances qu'il avait acquises, et des succès nombreux l'eurent bientôt placé au rang des premiers capitaines de son temps. Habile tacticien, plein de prudence et de valeur, Henri ne hasardait jamais la victoire, et ses retraites étaient aussi savantes que fatales à l'ennemi. La bataille de Prague et celle de Rosbach en 1756, la journée de Kunuersdorf en 1759, son admirable défense en 1761 contre les Français et les Autrichiens, le combat de Freyberg en 1762, mirent le sceau à sa réputation. Henri avec tant de raison d'être apprécié de son frère et de ses neveux, qui successivement régnèrent sur la Prusse, eut pourtant à souffrir bien des injustices, et vécut presque toujours éloigné du gouvernem. Toutefois il remplit diverses missions importantes en Russie et à la cour de France, où la noblesse de son caractère, les grâces de son esprit développés par sa correspondance avec Voltaire, et surtout son amour pour la littérature française, lui méritèrent un accueil peu ordinaire. Ayant formé le projet de finir ses jours à Paris, il y vint à la fin de 1788; mais les approches de la révolut. l'effrayèrent et il retourna à Reinsberg, où il m. le 3 août 1802. La *vie* de ce prince a été écrite par plus. aut. allem.: il en a paru une en franç. sous le titre de *Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse*, etc., 1809, in-8. Cet ouv. est attribué à M. de Bouillé. Guyton, frère du savant chimiste, a pub. la *Vie privée d'un homme célèbre*, ou *Détail des loisirs du prince Henri de Prusse dans sa retraite de Reinsberg*, Veropolis (Paris), 1784, in-8 et in-18. Le colonel Schmettau a pub. une carte en 4 feuilles des campagnes du prince Henri en Bohème. Celles-ci ont été publiées aussi en 20 feuilles par Hemmert, avec un très-grand détail.

HENRI *de Livonie*, historien du 13e siècle, est aut. des *Annales de Livonie*, de 1184 à 1225, imp. sous le titre de *Origines Livoniæ sacræ et civiles*, Francfort, 1740, in-fol., et trad. en allem. par J.-G. Arndt, Halle, 1747, in-fol.

HENRI. V. ALKMAAR, BUCHE, GAND, HUNTINGDON, KALKAR, SETTIMELLO, SUSON et SUZE.

HENRICY (JACQUES), chirurgien en chef de l'hôpital général d'Avignon, né au Puget-Theniers dans le comté de Nice vers 1680, signala son dévouem. et son habileté pend. la peste de Marseille et d'Aix en 1720, se voua au soulagement des malades au péril même de sa vie, et fut récomp. de ses soins par la place de démonstrateur royal d'anatomie en l'université d'Aix que lui accorda le roi en 1721. Il m. le 30 juin 1749, laissant quelq. écrits inédits.

HENRIET (ISRAEL), graveur, né à Nanci en 1608, reçut les prem. leçons de dessin de Claude Henriet son père, habile peintre sur vitraux. Il étudia ensuite sous Antoine Tempeste en Italie, et enfin sous le célèbre Callot, dont il a imité le faire, et dont il s'était chargé de vendre les ouv. Il fut nommé maître de dessin de Louis XIV, alors enfant, et m. à Paris en 1661. On cite parmi ses ouv. l'hist. de *l'Enfant prodigue*, suite de dessins grav. qu'on a attribués à Callot.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Anglet., fille de Henri IV, et de Marie de Médicis, née à Paris en 1609, épousa en 1625 Charles Stuart, prince de Galles, depuis roi sous le nom Charl. Ier, dont elle partagea les tristes destinées. Le catholicisme qu'elle professait fut d'abord un prétexte de persécution; et on commença par l'accuser de soutenir la cause de ses coreligionnaires, d'influencer son époux, et de l'aigrir contre les protestans. Les troubles d'Ecosse ayant éclaté, Henriette fut contrainte de quitter l'Angleterre, en proie aux horreurs de la guerre civile. Ce fut en 1644 qu'elle partit secrètement pour la France dans le dessein d'intéresser Louis XIII aux infortunes de Charles. On s'aperçut de son évasion, et les Anglais osèrent poursuivre à coups de canon le bâtiment qui portait leur reine. Les efforts de Henriette furent inutiles; la France, au milieu des agitations de la fronde, ne pouvait songer à secourir une puissance étrangère, et d'ailleurs les évènemens avaient pris une marche trop rapide pour qu'on pût l'arrêter: Charles Stuart venait de périr. La malheureuse reine ne pensa plus qu'à se créer un asile sur sa terre natale. Elle fonda à Chaillot le couvent de la Visitation. Cependant les troubles de la fronde agitant toujours la France, les séditieux ne respectèrent pas les malheurs de la reine, qui fut obligée de quitter sa retraite, et de suivre la cour de Louis XIV, alors plongée dans l'inquiétude et déchirée par les dissens. intestines. La paix ayant succédé à cette agitation universelle, Henriette retourna au couvent de la Visitation. Elle n'avait cessé dans sa triste position de s'aquitter des devoirs de mère auprès de sa fille Henriette-Anne, et de son fils, depuis Charles II. Cette reine courageuse vit enfin ses malheurs réparés en partie. Cromwell était mort, et les Anglais par une tardive justice rappelèrent au trône l'héritier légitime de leur roi. Henriette, qui voulut jouir du bonheur de son fils, passa en Anglet., et revint m. dans sa maison de Chaillot le 10 sept. 1669. On a une *Hist. de Henriette-Marie avec un journal de sa vie* par C. C., Paris, 1690 et 1693, in-8. Bossuet a prononcé son *Oraison funèbre*, Paris, 1670,

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duch. d'Orléans, fille de la précédente et de Charles Ier, née à Exeter en 1644, au milieu des troubles qui déchiraient alors l'Ecosse et l'Angleterre, fut confiée par sa mère aux soins de la comtesse de Morton, sa gouvernante, qui la fit passer secrètement en France, où elle fut rendue à sa mère, réfugiée au couvent de la Visitation de Chaillot. Monsieur, duc d'Orléans, l'épousa sans avoir pour elle d'autre sentiment que l'amitié. Douée d'une beauté remarquable, Henriette ne put se garantir des séductions de la cour galante de Louis XIV, elle paya son tribut aux mœurs du jour; et on lui reproche avec raison de s'être conduite trop légèrement dans plusieurs circonstances de sa vie. Sa correspondance avec le comte de Guiche, celle qu'elle entretint avec Louis XIV, par le ministère complaisant de Dangeau, ses intrigues avec la comtesse de Soissons, sont autant de fautes dont son âge et la froideur de son époux ne peuvent la justifier. Elle était plongée dans toutes ces intrigues de cour, lorsque le roi la jugea par les ressources de son esprit, la justesse de son jugement et son influence sur Charles II, digne de remplir une haute mission diplomatique. Il ne s'agissait de rien moins que de détacher l'Angleterre de la triple alliance qui unissait alors cette puissance à la Hollande et la Suède. Madame se rend secrètement à Douvres, s'y abouche avec son frère, réussit complètement dans sa négoc., et revient en France au bout de dix jours. Mais à peine a-t-elle remis au roi le traité important qu'elle a conclu, qu'elle meurt subitement à Saint-Cloud le 29 juin 1670. On a prétendu qu'elle avait été empoisonnée. Beaucoup d'histor. français et anglais ont l'opinion que sa mort avait été naturelle; et ce problème historique est encore à résoudre. Bossuet prononça à St-Denis l'*Oraison funèbre* de la duchesse d'Angleterre le 21 août 1670. On sait que c'est une des plus belles productions de cet illustre prélat. L'abbé Feuillet, qui assista la princesse dans ses derniers momens; a pub. un autre *Discours funèbre*, précédé de la relation de sa m., Paris, 1686; et Mme de La Fayette nous a laissé une *Hist. d'Henriette d'Angleterre*, où il ne faut chercher l'exactitude de l'histor. que dans les détails de la fin de la princesse.

HENRION (DENIS), mathém. franç., né vers la fin du 16e S., prof. les mathém. à Paris en 1607, devint ensuite ingénieur du prince d'Orange et des états-généraux de Hollande, et m. vers 1640. Il fut l'un des prem. trad. d'Euclide, et fit connaître pour la prem. fois en France la théorie des Logarithmes, inventée par Neper (*v.* ce nom). On a de ce savant, oublié dans la plupart des dictionn. hist. : *Mém. mathémat. recueillis et dressés en faveur de la noblesse françoise*, Paris, 1612, in-4, réimp. avec augm., ib., prem. vol. 1623, deux. 1627, in-8; *les XV livres des élémens d'Euclide, trad. du lat. en françois*, Paris, 1615, in-8, 2e édition, revue et corrigée, ib., 1621, in-8; *les Elémens et les Données d'Euclide, trad. en franç. avec des commentaires*, ib., 1632, in-4 : cet ouv. et le préc. se trouvent réunis dans le suiv. : *Elémens geometriq. d'Euclide, trad. et comment. par Henrion*, Rouen, 1641, 1676, 2 vol. in-8, Paris, 1683, 1689, 2 vol. in-8; *Reponse apologét. pour les traduct. et interprètes des élémens d'Euclide à un nommé P. Le Mardelé, avec un sommaire de l'algèbre*, Paris, 1623, in-8; *Elémens sphériques de Théodose, Trépolitain, trad. en franç.*, Paris, 1615, in-8; *Traité des triangles sphériques*, Paris, 1617, in-8, et ins. dans le tome 2 des *Mém. mathém.*; *Traités des globes et de leur usage (par Robert Huls, Anglais), trad. du latin avec des notes*, Paris, 1618; in-8; *Géométrie pratique de Evrard, revue et augmentée*, ib., 1619, in-8 (sans nom du trad.); *Canon manuel des sinus, tangentes et coupantes*, ib., 1619, 1623, in-16; *Cosmographie, ou Traité gén. des choses tant célestes qu'élément.*, ib., 1620, 1626, in-8; *Collect. ou rec. de div. tr. mathém.*, ib., 1621, in-4; *Traité des logarithmes*, ib., 1626, in-8, et ins. dans le t. 2 des *Mém. math.*; *Tables des direct. et project. de J. Mont-Royal, corr. et augm., avec leur usage, tr. du latin en franç. avec annotations et fig.*, ib., 1626, in-4; *Notes sur les récréations mathématiques, ou la Fin de divers problèmes servant à l'intelligence des choses difficiles et obscures*, ibid., 1627, in-8, plus. fois réimp.; *Usage du mécomètre, qui est un instrument géométrique pour mesurer les longueurs et distances visibles*, etc., ib., 1630, in-8, pub. avec un nouveau frontispice en 1677; *Usage du compas de proportion*, ib., 1631, in-8, nouvelle édition revue et augm. par Deshayes, ib., 1681, in-8 : cet ouv. a eu 18 ou 20 éditions.

HENRION (NICOLAS), savant antiquaire, né à Troyes en 1663, m. en 1720, membre de l'académ. des inscript. et belles-lettres, professeur de langue syriaque au collége de France, a composé un grand nombre de dissert. dont on trouve seulement des extraits dans les *Mém.* de l'académie dont il faisait partie, entre autres, l'ébauche d'un *Nouveau système sur des médailles samaritaines*, qui présente des vues neuves. Un long et pénible travail de ce savant sur les poids et les mesures des anciens épuisa ses forces et lui coûta la vie.

HENRIOT (FRANÇ.), commandant de la garde nation. de 1793 à 1794, né à Nanterre en 1761, avait été espion de police et repris pour vol av. la révol., qui le délivra des cachots, et le plaça sur un théât. trop élevé pour la bassesse de ses inclinat. La conduite de Henriot aux massacres de sept. 1792 attira sur lui la protection de Marat et de Robespierre; et, d'abord chef de la force armée d'une section, il devint peu après command. de la garde nationale. C'est en cette qualité qu'au 31 mai il investit la salle où se tenait la convention, et força cette assemblée à décréter la mise en accusation des girondins. Au 9 thermidor il tenta de secourir le parti de Robespierre; mais, effrayé de l'attitude du peuple, il se déconcerta et courut se réfugier à l'hôtel-de-ville, où l'un de ses complices, indigné de sa lâcheté, le jeta par une fenêtre. Henriot se cacha quelq. heures dans un égout voisin; on l'y découvrit, et le lendemain il fut conduit à l'échafaud avec Robespierre et ses compagnons.

HENRIQUEZ *de Salas* (JACQUES), cardinal, né à Tolède vers la fin du 16e S., a pub. plus. ouv. théolog., parmi lesquels on cite : *Instruct. pour les prêtres; Somme de cas deconscience, avec des additions et annotations par André Victorello*, 1619.

HENRIQUEZ (HENRI), cardinal, né en 1701 dans le territ. d'Otrante, m. en 1756, protégea et cultiva les arts et les lettres, remplit honorablem. plus. missions diplomatiq. de haute importance, et fut chargé d'apaiser les troubles de la républ. de St-Marin. Les jésuites s'étaient mis sous sa protection particulière. On a de lui des *Discours*; des *Elégies*; et une trad. ital. de l'*Imitation de J.C.*, Rome, 1754 et 1755, 3 vol. in-8, Venise, 1775, 1782, 3 vol. in-12, etc.

HENRIQUEZ (HENRI), jésuite portugais, l'un des prem. compagnons de St Ignace, né vers l'an 1520, fut envoyé dans les Indes, où il consacra 43 années de sa vie à la propagation de la foi évangélique, et acquit une grande connaissance des langues ou dialectes des différentes contrées où il exerça son ministère. Il en a pub. des gramm. et des vocabulaires qui sont tous à consulter. On lui doit en outre une *Vie de la Ste Vierge*; plusieurs autres *vies* des saints, et un traité *contra fabulas ethnicorum*. Ce missionnaire m. en 1600 dans un âge très-avancé.—Un autre Henri HENRIQUEZ, aussi jésuite portugais et contempor. du précéd., m. en Italie en 1608, s'est signalé parmi les adversaires de Molina, dont il combattit les doctrines dans un

grand nombre d'écrits, aujourd'hui oubliés. On connaît encore de lui une *Somme de théol. morale*, 5 vol. in-fol., et d'autres traités de scolastique, en latin. — François HENRIQUEZ, navig. portugais, a pub. un voyage en Chine, où l'on trouve des détails intéressans.

HENRIQUEZ DE GUZMAN (dona FELICIANA), dame poète espagnole, née à Séville en 1600, a laissé des églogues, des élégies, des madrigaux etc., et une tragi-comédie intit. *los Jardines y Campos sabeos*, impr. à Coïmbre, 1621, in-4, et à Lisbonne, 1627. — Pierre HENRIQUEZ de ABREU, prêtre portugais, né à Evora dans le 17e S., a publ. la *Vie et le Martyre de Ste Quiterie et de ses huit sœurs*, etc., Coïmbre, 1651, in 4.

HENRY LE MÉNESTREL, connu aussi sous le nom de l'*Aveugle Harry*, poète écossais du 14e S., a composé un poème *sur les actions et la mort de William Wallace*. Le MS. qui est de 1488 a été imp. à Edimbourg, 1570, et à Perth, 1790, 3 vol. in-12, etc.

HENRY (FRANÇOIS), avocat au parlement, né à Lyon en 1615, m. à Paris en 1686, se livra avec succès à l'étude de l'hist. naturelle, de la physiq., de la géométrie et de l'astronomie; il a laissé plus. dissert. savantes : une édit. des *OEuvres* de Gassendi, 6 vol. in-fol., Lyon, 1658; et une édit. des *Ouvr. chimiq.* de Paracelse, Genève, 1658.

HENRY (MATTHIEU), théologien anglais, non-conformiste, né vers 1662, m. en 1714, joignait à la connaissance de la théologie celle de la jurisp., des langues savantes et surtout de l'hébreu. On a de lui : *Disc. concern. la nature du schisme*, 1689; *Vie de Philippe Henry* (son père), 1699; *Catéchisme de l'Ecriture*, 1702; *Hymnes de famille*, 1702; *le Compagnon du communiant*, 1704; *Méthode de prière*, 1710; *Exposit. de la Bible*, 5 vol. in-fol.; des *Discours* de morale et des *Sermons*.

HENRY (ROBERT), histor. écossais, né dans le comté de Sterling en 1708, m. en 1790, fut minist. de l'église presbytérienne d'Ecosse. On a de lui une *Hist. d'Angleterre*, pub. de 1771 à 1793, 6 vol. in-4, se terminant à la m. de Henri VIII. Cet ouv., composé sur un plan entièrem. neuf, et dont l'avantage est généralem. reconnu aujourd'hui, a été continué en 1796 par James Petit Andrews, jusqu'au règne de Jacques Ier. Il a été imp. avec cette continuation, Lond., 1799, 14 v. in-8. MM. Boulard et Cantwell en ont pub. une trad. franç., Paris, 1789-96, 6 vol. in-4, fig.

HENRY (DAVID), imprimeur écossais, né près d'Aberdeen en 1710, m. en 1792, a rédigé pendant six ans le *Gentleman's magazine*. On lui doit aussi la publicat. des ouv. suiv. : 20 *Disc.* abrégés de Tillotson, 4e édit., 1779; *le Parfait fermier*, ou *Système pratique d'agriculture*, 1772 : cet ouv. a été trad. en franç. par M. de Fréville en tête du *Voy. agronomique* d'Arthur Young, Paris, 1774, 2 v. in-8; *Tabl. histor. de tous les voyages autour du monde*, prem. éd., 1774, 4 vol. in-4. Il a paru 2 v. supplém. renfermant les voyages du capit. Cook.

HENRYS (CLAUDE), jurisconsulte, né à Montbrison en 1615, m. en 1662, fut avocat du roi au bailliage de Forez en 1639; il eut de son temps la réputation de grand légiste, et ses décisions étaient regardées comme des lois. Il a laissé un rec. d'*Arrêts* et *Plaidoyers*; des *Harangues*; *l'Homme Dieu*, ou *Parallèle des actions divines et humaines de J.-C.* La prem. édit. de ses *OEuvres* a été pub. en 1638, 2 vol. in-fol.; une 4e édit. avec les observations de Bretonnier a paru en 1708, 4 vol. in-fol.; une 5e pub. par Terrasson en 1738; et enfin une 6e édit. a été donné à Lyon en 1772.

HENSCHENIUS (GODEFROI), jésuite flamand, né en 1600, m. à Anvers en 1681, a travaillé aux quatorze prem. vol. des *Acta Sanctorum*, recueil commencé par Bollandus. On a en outre de lui : *Exegesis histor. seu diatriba de episcopatu tongrensi et trajectensi*, Anvers, 1653, in-4; *de Tribus Dagobertis Francor. regibus diatr.*, ib., 1655, in 4; et différ. *Dissert.*, dont on trouvera les tit. dans la *Biblioth. Belgica* de Foppens.

HENSLER (PHILIPPE-GABRIEL), médecin danois, né en 1733 à Oldenswort, fut nommé premier médecin du roi de Danemarck en 1775, et professeur en 1789 à l'université de Kiel, où il m. en 1805. On a de lui un grand nombre d'ouv., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. allem. univers.* Nous citerons seulem. : *Tentaminum et observat. de Morbo Varioloso Satura*, Gottingue in-4, 1762; *Hist. de l'origine de la malad. vénérienne en Europe vers la fin du 15e S.*, Altona, 1783, in-8; *De l'origine de la maladie vénérienne dans les Indes occidentales*, Hambourg, 1789, 1794, in-8; *de la Lèpre qui régnait en Occiend dans le moyen âge*, ib., 1790, 1794, in-8; *de Herpete, seu formicâ veterum labis venereæ non prorsus expertæ*, Kiel, 1801, in-8.

HENZI ou HENTZY (SAMUEL), poète, né à Berne au commencement du 18e S., servit d'abord dans les gardes du duc de Modène, et s'adonna ensuite à l'étude des mathématiques et à la poésie. Banni pour cinq ans en 1744 comme signataire d'une pétition tendant à changer le système électif de sa patrie, il publia dans son exil trois numéros de la *Messagerie du Pinde*. Il fut condamné à m. en 1769 comme complice d'une conjuration contre le gouvernement de Berne. — HENZI (Rodolphe), fils du précéd., né à Berne en 1731, m. en 1803, a pub., avec Wagner, un ouv. int. : *Vues remarquables des montagnes de la Suisse, dessinées et coloriées d'après nature, avec leur descript.*, in-fol., Amsterdam, 1785.

HENZNER (PAUL), jurisconsulte et voyageur allemand, né à Crossen (Silésie) en 1558, m. en 1623, a pub. un *Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Italiæ* (an. 1596-1600), Nuremberg, 1612, in-4, et 1629.

HEPBURN (JACQUES-BONAVENTURE), savant écossais, né à Hamstocks en 1573, m., dit-on, à Venise en 1621, voyagea en Italie, en France, dans l'Orient, et fut nommé, par le pape Paul V, conservat. des livres et MSs. orientaux du Vatican. On a de lui un *Dictionn. hébreu et chaldéen*, et *gramm. arabe*, Rome, 1591, in-4; et des trad. inédites de MSs. hébreux.

HÉPHESTION, seigneur macédonien, ami d'Alexandre, le compagnon de ses plaisirs et de ses travaux, mourut à Ecbatane (Médie), l'an 325 avant J.-C. Le conquérant pleura amèrement sa perte, lui rendit les honneurs royaux, et fit même, suiv. quelq.-uns, mettre en croix le médecin qui l'avait soigné. — HÉPHESTION, gramm. grec d'Alexandrie, vivait vers l'an 150 après J.-C. Il reste de lui : *Enchiridion de metris et poemate græco et latino*. On recherche l'édition de Paris, 1553, in-4, et celle d'Oxford, 1810, in-8.

HERACLAS, frère du martyr Plutarque, se convertit comme lui, et fut élevé en 231 à l'évêché d'Alexandrie, sa patrie, où il m. en 247.

HÉRACLÉON, chef d'une secte chrétienne au 3e S., modifia le système de Valentin, et écrivit des *Commentaires* fort étendus sur les évangiles de St Jean et de St Luc. On en trouve des fragm. dans Origène, qui avait combattu ses doctrines.

HÉRACLÉONAS, 4e fils d'Héraclius, né en 626, monta sur le trône en 641 conjointement avec son frère Héraclius-Constantin. L'empoisonnement de ce dern. le rendit seul maître de l'empire sous la domination de sa mère Martine. Mais son gouvernement, odieux au peuple, dura seulement quelq. mois; on lui donna d'abord deux collègues, et peu après Héracléonas, déposé, eut le nez coupé, et fut envoyé en exil, où il mourut.

HÉRACLÉOTES (DENYS), philos. d'Héraclée,

vivait 264 ans av. J.-C. ; d'abord stoïcien, ensuite cyrénaïque, il a comp. div. traités de philosophie, et quelque poésies.

HERACLIDE *de Pont*, philosophe grec, né à Héraclée, vivait dans le 4e S. av. J.-C. ; il étudia sous Aristote et Platon, et ses rapides progrès méritèrent que ce dern. lui confiât la direction de son école. De retour à Paris, il la délivra d'un tyran qui l'avait asservie, mais ternit sa gloire par un vain orgueil à l'instant de sa m. Il ne reste de ses ouv. que quelq. fragm. rec. sous ce titre : *Heraclidis Pontici fragmenta de rebus publicis, edidit è cod., etc., D. Koehler*, avec une version allem., Halle, 1804, in-8.

HERACLIDES, architecte grec, né à Tarente, vivait sous Philippe de Macédoine, père de Persée. Dans la guerre que ce prince fit aux Rhodiens, Héraclides, par un hardi stratagême, brûla les vaisseaux de ces derniers.

HERACLIEN, l'un des généraux d'Honorius, fit mourir Stilicon, et fut récompensé de ce service par le gouv. d'Afrique, et par le consulat en 413. Resté fidèle à son maître lors de la révolte d'Attalus, plus tard Héraclien se laissa entraîner à l'ambition de devenir emp. ; mais ses partisans furent défaits, et lui-même périt à Carthage, où il s'était réfugié.

HERACLITE *d'Ephèse*, célèbre philosophe grec, florissait vers l'an 500 av. J.-C. On a peut-être exagéré son humeur chagrine ; cependant son nom est resté comme le type de la secte des pessimistes. Il avait étudié sous Hippase et sous Xénophane, et occupait une haute magistrature dans sa patrie. Une accusation d'impiété l'obligea de quitter Ephèse, et dès-lors il se retira sur une montagne, se nourrissant d'herbes sauvages, et fuyant la société des hommes. Ce genre de vie lui causa plus. infirmités qui le dégoûtèrent à un tel point de l'existence qu'il se laissa mourir de faim, âgé d'environ 60 ans. Ses écrits, empreints d'une grande obscurité, ne sont point parvenus à nous; le meill., dit-on, était un *Tr. de la nature*, où il prof. un matérialisme absolu. Quelq. fragm. d'Héraclite ont été rec. par Henri Etienne dans sa *Poesis philosophica*, Paris, 1573, in-8. Une édition des ces fragmens a été aussi pub. par Eichard Lubin, avec une version latine, Rostock, 1601, in-8. — HERACLITE *de Sicyone*, est aut. d'un liv. *de Incredibilibus*, pub. à Rome en 1641 par les Allatius, et réimp. depuis à Londres et à Amst. L'antiq. compte plus. autres personnages du même nom, poètes, artistes et philosophes.

HERACLIUS, emp. d'Orient, fils d'Héraclius, gouv. d'Afrique, renversa le tyran Phocas, et se fit couronner à sa place. Dès lors son courage milit. sembla l'abandonner. Les prem. années de son règne n'offrent qu'un tableau des plus grandes calamités publiques : la famine, la peste et les Barbares désolaient l'empire, qui paraissait près de s'abîmer sous tant de maux réunis. Cependant Héraclius, sortant un instant de sa faiblesse, rassembla une armée, battit le roi de Perse Cosroës, le poursuivit jusque dans ses états, et revint triompher à Constantinople (628) : il avait repris aux infidèles le bois de la vraie croix, et la replaça lui-même sur le Calvaire. Retombant ensuite dans une lâche apathie, il s'occupa des démêlés religieux qui agitaient les chrétiens, fit rendre l'édit connu sous le nom d'*ecthèse*, lequel ne servit qu'à augmenter les dissensions. Pendant ce temps les musulmans envahissaient l'empire ; mais Héraclius était hors d'état de conduire ses troupes, et se renfermant dans Constantinople, il y m. en 641, atteint d'une hydropisie monst. — HÉRACLIUS (Constantinus), fils du précédent, lui succ. en 641 ; son règne ne duraque 103 jours. Il m. empoisonné par sa mère Martine, qui voulait faire couronner son autre fils Héracléonas. Cet emp. est le dern. qui ait pris le titre de consul.

HERACLIUS, czar de Géorgie, se rendit vassal de l'impératrice de Russie Catherine II en 1783 afin d'obtenir sa protection contre les attaques des chefs voisins. Il m. en 1798.

HÉRAULD (DIDIER), savant juriscons. et philol. protestant, né vers 1579, m. en 1649, avocat au parlem. de Paris, avait d'abord rempli avec distinction une chaire de grec au collége de Sédan, lorsqu'il eut avec Saumaise des démêlés qui firent beaucoup de bruit. Outre différentes éditions d'anciens auteurs auxquelles il a joint des préfaces ou des annotations curieuses, on lui doit un assez grand nombre de dissert. anonymes, dont la plus curieuse a pour titre : *Heidhresseri super doctrinæ capitibus, inter acad. Parisiensem et societatis Jesu Patres controversis, dissert. politica, duobus libris comprehensa*, Strasbourg et Cologne, 1612, in-8, Paris, 1612, in-12. — Louis HÉRAULD, l'un des fils du pr., né à Sédan vers 1604, exerça d'abord le ministère évangélique à Alençon, puis fut appelé à servir l'église wallone de Londres sous le règne de Charles Ier ; il fut contraint, à cause de son attachement à cet infortuné prince, de revenir en France ; puis, étant retourné en Angleterre après la restauration, il y devint chanoine de Cantorbéry, et m. vers 1675. L. Hérauld est aut. des deux ouv. suiv. : *le Pacifique royal en deuil, compris en douze sermons*, etc., Saumur, 1649, in-8 ; *le Pacifique royal en joye, compris en vingt sermons*, etc., Amsterdam, 1665, in-8.

HÉRAULT (RENÉ), né à Rouen en 1691, fut successivement avocat au Châtelet de Paris, intendant de Tours, lieuten.-général de police, et enfin intendant de Paris et conseiller d'état. En 1725, chargé de la haute police de Paris, il abusa souvent de son autorité, et, entraîné par les conseils de son frère, jésuite, il poursuivit avec acharnement le parti des jansénistes. Hérault entendait parfaitem. la science de l'administrat. ; il apporta quelques améliorations dans la partie qu'il dirigeait, et m. en 1740.

HÉRAULT DE SÉCHELLES (MARIE-JEAN), petit-fils du précéd., né à Paris en 1760, débuta par être avocat du roi au Châtelet de Paris, et devint ensuite avocat-général au parlement. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution en 1789, fut nommé député de Paris à l'assemblée législative, et ensuite réélu à la convention. Etant en mission dans le Mont-Blanc à l'époque du procès de Louis XVI, il ne vota pas, mais écrivit à l'assemblée que son sentiment personnel était que Louis XVI devait être condamné. Il eut une part très-active à la journée du 31 mai, et montra beaucoup d'acharnement contre les girondins. Il rédigea en partie la constitution de 1793, et présida la cérémonie où elle fut jurée publiquement. Hérault de Séchelles, membre du comité du salut public y déploya toute l'exagération de ses principes révolutionn. A la fin de 1793 il fut envoyé en mission dans le Haut-Rhin et sema sur sa route quelq. guillotines qui produisirent, dit-il, un excellent effet. Enfin il fut impliqué par Robespierre dans la conjuration de Danton, et envoyé à l'échafaud le 5 avril 1794. Hérault était doué de toutes les qualités extérieures ; son esprit était cultivé ; il possédait le don de la parole, mais abusait trop de ces figures néologiques et ampoulées enfantées par l'esprit de l'époque. Une soif insatiable de briller, de s'élever au-dessus des autres, et l'effervescence de l'âge l'entraînèrent à des excès dont sa naissance et son éducation auraient dû le préserver plus que tout autre. On a de lui : *Eloge de Suger, abbé de St-Denis*, 1779, in-8 ; *une Visite à Buffon*, 1785, in-8, réimprimé en 1802 par les soins de M. Solvet sous le titre de *Voy. à Montbar* ; *Détail sur la société d'Olten*, in-8, 1790 ; *Théorie de l'ambition*, 1802, in-8 ; *Rapports sur la constitution de 1793*, etc. L'un des axiomes de Hérault était : *La force du peuple et la raison, c'est la même chose.*

HERBELOT (BARTHÉLEMI d'), savant orientaliste, né à Paris en 1625, voyagea long-temps en

Italie, professa la langue syriaque au collége royal, et m. à Paris en 1695. On a de lui : *Bibliothèque orientale*, ou *Dictionnaire universel*, etc., Paris, 1697, in-fol., La Haye, 1777, 1779 et 1782, 4 vol. in-4, Maëstricht, in-fol., 1778, et Paris, 1782, 6 v. in-8. Il a laissé MS. un *Dict. arabe persan et turc*, 3 vol. in-fol., et quelques autres ouvrages tels qu'une *Anthologie*, etc.

HERBERAY (Nicolas de), seigneur des Essars, originaire de Picardie, m. vers l'an 1552, avait le titre de commissaire ordinaire de l'artillerie du roi. On connaît de lui : une traduct. de l'espagnol en franç. des 8 prem. liv. d'*Amadis de Gaule*, 1540-1548, entreprise par ordre de François Ier ; *Le prem. liv. de la Chronique du très-vaillant et redouté dom Florès de Grèce*, 1552, in-fol. ; *Les sept liv. de Flavius Josèphe*, trad. en franç., 1557, in-fol. ; *l'Orloge des princes*, trad. de l'espagnol. La liste complète des écrits de Herberay se trouve dans les *Mém.* de Niceron.

HERBERSTEIN (Sigismond, baron d'), homme d'état et historien, né dans la basse Styrie en 1486, remplit honorablement diverses missions diplomatiques en Russie, en Danemarck, à Constantinople, et m. en 1566. On connaît de lui : des *Comment. lat.* sur la Russie, renfermant la descript. de cet empire, sa relig., ses mœurs, etc., Bâle, 1556, in-fol. avec des fig. et des cartes, ib., 1571 ; Anvers, 1557, in-8. Il a été trad. du lat. en allemand, Vienne, 1557, etc., et en ital., Venise, 1558. Il a été inséré dans le *Rerum Moscoviticarum auctores varii*, Francfort, 1600, 1 vol. in-fol.—Herberstein (Ferdinand-Ernest, comte d'), né à Vienne, m. à Prague le 6 mars 1720, a publié quelques *Traites* de mathématiques et de philosophie.

HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, né en 1722 en Carniole, m. en 1787, concourut de tous ses moyens à introduire en Allemagne les réformes ecclésiastiques qui ont signalé l'avènement de l'empereur Joseph II au trône. Ce prélat se fit remarquer par son dévouement aux volontés du monarq. ; il encourut les réprimandes de la cour de Rome pour avoir soutenu que le temporel n'est pas du ressort des papes, et que les pontifes doivent reconnaître la suprématie des princes et se contenter de leur puissance spirituelle. Pie VI se plaignit à l'empereur de l'audace de Herberstein ; mais Joseph II n'en continua pas moins de le combler d'honneurs. Herberstein en mourant légua tous ses biens aux pauvres.

HERBERT, prieur de l'abbaye de Fécamp, fut nommé abbé de Ramsai en 1087, et év. de Thethford (Angleterre) en 1091. Il assista au concile de Londres en 1102, et m. en 1119. On lui attribue : *Traité de la fin du monde* ; un autre *sur la durée des temps* ; des *Sermons* et des *Lettres*, écrites en latin comme les ouvrages précédens.

HERBERT (William), comte de Pembrocke, né en 1580 à Wilton, chancel. de l'univ. d'Oxford, intendant de la maison du roi, encouragea les lett. et les arts et les cultiva avec succès. On a de lui des *Poésies*, Londres, 1660, in-8.

HERBERT DE CHIRBURY (lord Edward), né à Montgommery dans le pays de Galles en 1581, m. à Londres en 1648, joua un grand rôle dans les fastes chevaleresques de son temps : il brillait dans les tournois, cherchait les avent. et surtout les duels, et plaisait à toutes les dames. Mais, cette fougue de jeunesse passée, il fut jugé digne de remplir plus. fonctions diplomatiques dont il s'acquitta honorablement. Sa longue ambassade en France auprès de Louis XIII, ses démêlés avec de Luynes, ses bonnes fortunes, occupèrent long-temps la cour de France. Herbert fut récompensé de ses services militaires et politiques par les honneurs dont le comblèrent successivement Elisabeth, Jacques Ier et Charles Ier, dont il paraît qu'il abandonna la cause. Il a laissé les ouvr. suiv. : *De veritate, prout distinguitur à revelatione*, etc., Paris, 1624, Lond., 1633, etc. : ouv. dont Gassendi a réfuté les princ. ; *De religione Gentilium errorumque apud eos causis*, Amst., 1633, in-4, et 1700, in-8 : il en a paru un trad. angl. en 1705 ; *De expedit. Buckinghami ducis in Rheam insulam*, Lond., 1658 ; *Hist. de la vie et du règne de Henri VIII*, en angl., 1748, in-f. La *Vie de lord Herbert écrite par lui-même*, pub. pour la prem. fois à Strawberry-Hill en 1764, a été réimp. par Dodsley, 1770, in-4. Henri Herbert, fils de lord Edw., a pub. en 1665 ses *Poés. de circonstance*(occasional verses).—George Herbert, théol., frère du précéd., né en 1593, m. en 1632, a laissé entre autres ouv. : *the Temple : sacred poems and private ejaculations*, Cambridge, 1633, in-12 ; *Herbert's Remains*, etc., Londres, 1652, in-12 ; et div. poés. lat. dans les recueils int. : *Epiced. Cantab.* et *Lachrym. Cantab.* —V. Pembroke.

HERBERT (Thomas), voyageur et écrivain anglais, de la même famille que les précédens, né à York dans le 17e S., fut attaché à l'ambassade anglaise que Charles Ier envoya en Perse en 1626 ; il séjourna 4 ans dans ces contrées, poussa ses explorations jusqu'aux Moluques, et revint ensuite en Europe ; après en avoir parcouru plus. parties, il retourna enfin dans sa patrie. L'Anglet. était alors en proie aux troubles qui traînèrent Charles Ier du trône à l'échafaud. Herbert embrassa d'abord la cause des parlementaires ; mais, chargé d'une mission auprès du monarq., il se voua à ses infortunes et ne le quitta qu'à la mort. Rentré ensuite dans la vie privée, il ne songea plus qu'à ses travaux littéraires. Charles II lui conféra le titre de baronnet en 1660, et il m. en 1681. On a de lui : *Voyage de plusieurs années en Afrique et dans la grande Asie*, Londres, 1634, 1 vol. in-fol., ibid., 1638, 1665 et 1677 ; *Threnodia Carolina*, etc., Lond., in-16, réimp. en 1813 : ouv. dans lequel il donne la relat. des deux dern. années de Charles Ier, etc.

HERBERT (Claude-Jacques), né à Paris vers 1700, m. en 1758, est connu par des ouvrages sur l'économie rurale et entre autres : un *Essai sur les grains*, 1755 et 1757, 2 vol. in-12 ; un *Disc. sur les vignes*, 1756, in-12, etc.

HERBERT (William), antiquaire angl., né à Hitchin dans le comté de Hertford, m. en 1795, exerça d'abord la profession de bonnetier, puis voyagea au nom de la compagnie des Indes. De retour à Londres il grava des cartes de géographie, et s'adonna ensuite à l'étude des antiquités typographiques. Il a publié, avec des notes savantes, *les Antiquités* d'Ames (*v.* ce nom), 1785-90, 3 vol. in-4. On a encore de lui le manuel intit. *New directory for the east Indies*, in-4, et une édition de l'*Histoire du comté de Gloucester* par Atkins, 1769.

HERBERT (le baron d'), diplomate autrichien, fut fait prisonnier de guerre avec son père en 1737 ; il resta long-temps à Constantinople, y apprit les langues orientales, devint interprète de l'ambass. autrichienne auprès de la Porte, et remplit cette fonction avec tant de distinction qu'il fut bientôt nommé secrétaire de la légation, et enfin ministre de l'Autriche à Constantinople. Il signa en 1791 le traité de paix entre sa cour et l'empire ottoman : c'est à lui qu'est due la délimitation des frontières de la Croatie. Le baron d'Herbert mourut en 1802.

HERBERT *de Fulstyn* (Jean), cons. du royaume de Pologne dans le 16e S., a pub. : *Statuta regni Poloniæ*, Cracovie, 1567, in-fol. ; *Chronicon, sive historiæ Polonicæ compendiosa descriptio*, Bâle, 1571, in-4, Dantzig, 1609, 1647, in-4 (c'est un abrégé de l'ouv. de Martin Cromer, int. : *de Origine et rebus gestis Polonorum*) ; trad. en franç. sous le titre d'*Histoire des rois et princes de Pologne*, par Fr. Baudoin (sous le voile de l'anonyme), Paris, 1573, in-4 : et par Blaise de Vigenere, qui a continué l'ouvrage jusqu'au règne de Henri de Valois (Henri III) sous ce titre : *les Chroniques et les An-*

nales de Pologne jusqu'à Henri de Valois, Paris, 1573, in-4.

HERBIN (Auguste-François-Julien), orientaliste, né à Paris en 1783, m. prématurément en 1806, a publ. une *Grammaire arabe*, Paris, 1803, 1 vol. in-fol., suivie d'un recueil de phrases, de traduct. interlinéaires de proverbes arabes et d'un essai de calligraphie orientale; *Notice sur Hafiz*, avec une imitation en vers de quelques odes de ce poète, 1806, in-12, rare. Il a laissé en MSs.: *Dict. arabe-franç. et franç.-arabe*, 2 vol.; *Blanche de Rossi* ou *la Fidélité conjugale*, trad. du toscan; *Bedr-Eddin*, roman oriental pour faire suite aux *Mille et une Nuits*; *la Journée villageoise*, poème en 3 chants et en vers, trad. de l'ital.; *Hist. des poètes persans*; *Traité sur la musique des Arabes*; *Essai sur les synonymes arabes*; *Fragmens sur l'Indostan*; *Dissertat. sur la manière de simplifier les caractères chinois*.

HERBINIUS (Jean), savant luthérien, né à Pietschen (Silésie) en 1633, fut député par les luthériens de Pologne en 1654 auprès des églises dissidentes de l'Allemagne, de la Suisse, de la France et de la Hollande, pour leur demander des secours dont ils avaient besoin. Herbinius mit à profit ses longs voyages en recueillant de savantes observat. sur l'hist. naturelle; il passa en Prusse en 1672, et m. à Graudentz en 1676. Nous citerons parmi ses écrits, dont la liste se trouve dans les *Mém.* de Niceron, t. XXV: *Examen controversiæ famosæ de solis vel telluris motu theolog.-philos.*, Utrecht, 1655, in-12; *Dissertationes duæ de admirandis mundi cataractis supra et subterraneis, earumque principio*, etc., Copenhague, 1670, Amsterdam, 1678, in-4; *Religiosæ Kijovienses cryptæ, sive Kijovia subterranea*, Iéna, 1675, in-8; *Tragico-comœdia et ludi innocui de Juliano, imper., eccles. et scholarum eversore*, Copenhague, 1668, in-4; *De statu ecclesiarum augustanæ confessionis in Poloniâ*, 1670, in-4, etc.

HERBST (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste allemand, né en 1743 à Petershagen, m. en 1807, fut ministre de la relig. luthérienne à Berlin. On a de lui: *Essai d'une hist. natur. des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782-1804, 3 v. in-f.; *Introd. succincte à la connaiss. des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784-87, 3 vol. in-8, fig.; *Introd. à la connaissance des vers*, ibid., 1787-89, 2 vol. in-8, fig.; *Système naturel des scarabées*, *des papillons*, *des insectes aptères*: ces ouvr., impr. et publiés d'abord séparément, ont été réunis sous le titre de *Système naturel de tous les insectes connus, tant indigènes qu'exotiques*, Berlin, 1783-1804, in-8, avec fig.; *De la harpe, avec une instruct. pour bien jouer de cet instrument*, Berlin, 1792, in-8; plus. dissertat. insérées dans les *Mém.* des différentes sociétés sav. dont Herbst était membre.

HERCULANUM, ancienne ville de la Campanie, dont la fondation est attribuée à Hercule, fut engloutie avec Pompéia lors de la célèbre éruption du Vésuve en l'an 79 de J.-C. Oubliée pend. près de seize siècles, un hasard heureux en fit retrouver les traces à douze pieds du sol par des laboureurs occupés à creuser un puits: les excavations, commencées en 1715, et depuis continuées avec ardeur, ont livré à la science des antiquaires un vaste champ d'observations: le Musée de Portici est formé des meubles, ustensiles et MSs. trouvés à Herculanum et à Pompéia. La prem. de ces villes, beaucoup plus riche que l'autre, offre des édifices parfait. conservés; les rues en sont larges et garnies de trottoirs. Aucune maison n'a de toit, ce qui fait présumer que les habitans se sont échappés par cette issue. Le déroulement des MSs., opérat. fort difficile vu l'état voisin de la combust. où se trouve le papyrus, est confié à une commiss. d'experts, dont les trav. ont déjà fait connaître des ouv. précieux: la plupart ont pour objet la philosophie d'Épicure. Du reste un grand obstacle s'oppose à ce qu'Herculanum soit entièrement déblayé des couches de lave; car deux villes ont été, au moyen âge, construites sur une partie de ses ruines.

HERCULE (mythol.), nom donné dans l'antiquité à plus. héros fabuleux. Le plus célèbre est celui qu'on fait naître à Thèbes de Jupiter et d'Alcmène. Encore au berceau, il étouffa deux serpens que Junon avait envoyés pour le dévorer, et dans la suite, par l'ordre de son frère Eurysthée, il s'engagea dans un série d'entreprises que les poètes appèlent *les douze travaux d'Hercule*. En voici le sommaire. Après avoir tué l'hydre de Lerne, pris une biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or, étranglé le lion de la forêt de Némée, il mit à m. le roi d'Égypte Busiris et Diomède, roi de Thrace; il s'empara sur la montagne d'Erymanthe d'un sanglier qui désolait la contrée, dompta en Crète un taureau furieux, tua à coups de flèches les oiseaux du lac Stymphale, vainquit le fleuve Achéloüs, étouffa le géant Anthée, déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, que gardait un énorme dragon, soutint un instant le ciel pour soulager Atlas, dompta les Centaures, nettoya les étables d'Augias, renversa les murailles de Troie pour punir Laomédon, défit les Amazones, enchaîna le chien Cerbère, retira Alceste des enfers, etc., etc.; enfin il sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, et éleva les colonnes qui portèr. son nom. La fable lui donne plus. femmes, entre autres Déjanire. C'est cette dern. qui, pour se venger d'une infidélité de son mari, lui envoya la robe sanglante du centaure Nessus. Hercule, en la revêtant, sentit ses entrailles consumées par un feu dévorant; et, pour terminer ses souffrances, il alluma un bûcher sur lequel il s'étendit. Il fut reçu dans le ciel, placé au rang des demi-dieux, et épousa Hébé.

HERCULE. V. Este.

HERDEGEN (Jean), littérat. allemand, né à Nuremberg en 1692, m. en 1750, a publié: une *Notice historique sur l'ordre des bergers et des fleurs* (société littéraire), *établi sur la Peignitz, depuis son origine jusqu'à la* 100e *année de son existence*, *par Amarante* (c'est le nom que Herdegen avait pris dans cette académie), Nuremberg, 1744, in-8, fig.; des *Dissertat.* et quelq. *Poésies*.

HERDER (Jean-Godefroi de), philosophe et écrivain allemand, né à Mohrungen en Prusse en 1744, fut successivem. professeur à Kœnigsberg, à Riga, prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consistorial à Buckebourg, enfin vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique du duché de Saxe-Weimar, et m. en 1803. Nous citerons de ses écrits, recueillis sous le titre d'*œuvres* en 28 vol. in-8, Tubingue, 1805-1809, des *Dissertations sur la langue allemande, ses caractères et son perfectionnement*; *sur l'hist. et la critique de la poésie et des arts du dessin*; *sur les causes de la décadence du goût chez les différens peuples*; *sur la littérature orientale*; *Idées sur l'histoire de l'humanité*; *De l'influence du gouvernement sur les sciences*; *Lettres sur les progrès de l'humanité*, impr. séparém. à Riga, 1793 à 1797, 1 vol. in-8, etc. — Herder (Guillaume-Godefroy de), fils du précéd., médecin, né à Buckebourg en 1774, m. en 1806, a laissé quelques écrits sur l'art des accouchemens, publ. en 1797 et 1803.

HEREDIA (Pierre-Michel de), médecin espagnol, né à Valladolid en 1590, mort en 1659, fut attaché au roi Philippe IV. Il a laissé plusieurs ouv. qui ont été réunis en 2 vol. in-fol., Léon, 1665, et Anvers, 1690.

HEREMON, prem. roi connu d'Irlande, de la race Scythomilésienne, vivait, suiv. les anciennes chroniq., dix S. environ av. l'ère chrét. Il fut le dern. enfant de Mileagh Easpain, plus connu sous le nom de Milesius, qui régnait en Espagne sur la colonie des Gadesiens, aujourd. la Galice. L'hist.

de ce prince faisant partie de ce que l'on nomme les temps fabuleux, nous nous bornerons à dire que l'hist. irlandais Ma-Geoghegan (*v.* ce nom), que l'on peut consulter à ce sujet, fixe la mort d'Heremon à l'an du monde 2996.

HÉRENNIEN, fils de la célèbre reine Zénobie (*v.* ce nom), associé par sa mère à l'empire, fut, ainsi qu'elle, pris et mené en triomphe à Rome par l'emper. Aurélien.

HERENTALS (PIERRE de), chanoine régul. de l'ordre des prémontrés, né à Hérentals, dans le Brabant, vers l'an 1320, m. en 1390, a laissé les *Vies* des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI et Clément VII, insérées dans les *Vies des papes d'Avignon*, par Baluze, Paris, 1693, in-4.

HERESBACH (CONRARD), sav. écriv. allem., surnommé *le Columelle* de l'Allemagne, né à Heresbach, dans le duché de Clèves en 1509, m. en 1576, remplit pendant 40 ans la charge de conseiller intime du duc de Clèves. On lui doit des édit. de plus. ouv. grecs et latins; un tr. *de educ. erudiendisque principibus*, etc., Francfort, 1570-1592, in-4; *Rei rusticæ lib. IV*, etc., Cologne, 1570, 1573, Spire, 1595, in-8; trad. en angl. par Googe (*v.* ce nom); *Hist. Anabaptistica de factione Monasteriensi an.* 1534 *ad* 1536, etc., Amsterdam, 1637, 1650, in-8; et un gr. nomb. d'autres écrits dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. XXXVII.

HERET (MATHURIN), médecin, né en 1518 au Breil près de Conneré (Maine), m. à Paris en 1585, a trad. du grec en franç.: *La vraie et briève description de la guerre et ruine de Troiè, anciennement décrite par Darès, Phrygien*, etc., Paris, 1553, in-12; *les Problèmes d'Alexandre Aphrodisée*, etc., ib., 1555, in-8; *le Banquet de Platon*, etc., ib., 1556, in-8.

HERI. V. HERY.

HÉRICOURT (LOUIS de), sav. juriscons., né à Soissons en 1687 d'une ancienne famille de Picardie, fut reçu av. au parlem. de Paris en 1712, acquit la réputat. du plus célèbre canoniste français, travailla au Journal des Savans, et m. en 1752. On a de lui un grand nombre d'ouv., dont les princip. sont: *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, Paris, 1719, souvent réimprimé; la dernière édition de cet ouvrage estimé a été publiée par Pinault en 1771; *Traité de la vente des immeubles par décret*, 1727, in-4; *Coutume de Vermandois* avec *commentaires*, etc., 1728, 2 vol.; *Abrégé de la discipline de l'Eglise*, du P. Thomassin, in-4; *Œuvres posthumes* (recueil de consultat. savantes), 1759, 4 vol. in-12. —Julien d'HÉRICOURT, grand-père du précédent, conseiller au présidial de Soissons, m. en 1705, fut le fondateur de l'academ. de cette ville. On a de lui quelq. écrits dont le plus remarq. a pour titre: *De Academiâ suessionensi, cum epistolis ad familiares*, Montauban, 1688, in-8.

HERICOURT (N. d'), capitaine, aide-major au régiment du roi, a pub. en 1737 des *Elemens de l'art militaire*, in-12, réimp. avec des additions, Paris, 1749, 2 vol., 3e édit. revue et très-augm., ib., 1752, 6 vol. in-12.

HÉRISSANT (FRANÇOIS-DAVID), médec., né en 1714 à Rouen, m. en 1773, et, selon d'autres, le 21 août 1771, a fourni plus. *Mém.* intéressans à l'Acad. des Sciences, qui l'avait nommé son associé en 1748. — HÉRISSANT (Louis-Antoine-Prosper), médec. et littérat., né à Paris en 1745, m. le 10 août 1769, est aut. des ouv. suivans: *Eloge de Gonthier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine de Paris; *Poème sur l'Imprimerie* (en latin), 1764, in-4; *Biblioth. phys. de la France*, ou *Liste de tous les ouvr. qui traitent de l'histoire nat. de ce roy.*, 1771, in-8; cet ouv. pub. par Coquereau devait faire partie de la *Biblioth. hist. de la France*. C'est à tort que, d'après la *Biog. univ.*, nous avons indiqué (*v.* COQUEREAU) comme imp. en 1771 *le Jardin des Curieux*: cet ouv. est resté MS., et on ignore même ce qu'il est devenu. — HÉRISSANT (Louis-Théodore), frère du précéd., né à Paris en 1743, occupa quelq. emplois dans les légations franç. auprès des cours d'Allemagne, et m. à Paris en 1811. Il cultiva les lettres avec fruit; ses connaissances étaient variées et étendues. Hérissant a coopéré à l'édit. de la *Biblioth. histor. de la France*, il a eu part à la *Biblioth. de Société* de Chamfort, dont il a été l'édit. Les *Nouvelles recherches sur la France*, 1766, 2 vol. in-12, contiennent plusieurs *descript. et observat.* de Hérissant. Il a augmenté, continué et publ. la *Galerie française*, commencée par Gautier. On a encore de lui l'*Eloge du duc d'Orléans régent*, 1778, in-8; *Principes de Style*, Paris, 1779, in-12. V. pour les autres écrits de cet auteur, le *Dictionn. des Anonymes* de M. Barbier, qui lui a consacré une notice très-détaillée dans le *Magasin encycl.* (1812, t. 6, p. 85), journal dont Hérissant fut un des collaborateurs.

HÉRISSANT DES CARRIÈRES (JEAN-THOM.), frère des précéd., professeur de langue franç., né à Paris vers 1742, mort en 1820 à Croydon, près de Londres, est aut. de quelq. ouv. dont M. A. Mahul a recueilli les titres dans la deux. année de son *Annuaire nécrol.*; les princip. sont: *Précis de l'Hist. de France jusqu'au temps présent*, en franç. et en anglais, Londres, 1792, 2 vol. in-8; *Grammatical instituts of the french language, designed for the use of schools*, ibid., 1793, in-12; *Petit Parnasse français*, etc., ibid., 1796, in-8. Il a trad. de l'angl. l'*Hist. d'Angleterre*, par O. Goldsmith, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

HERITIER (CH.-LOUIS L'). V. L'HÉRITIER.

HERLICIUS (DAVID), poète, médecin et astrologue allem., né à Zeitz, en Misnie, l'an 1557, professa les mathém. à l'univ. de Gripswald en 1585, et la physique à Stargard en 1598, et m. dans cette dern. ville en 1636. Il s'était fait une grande réput. par un horoscope et ses prédictions. On a de lui un grand nombr. d'écrits parmi lesquels nous citerons seulement: *De curationibus gravidarum, puerperarum et infantium*, Anclam, 1584, in-8, 1602, in-4, et 1618, in-8; *Operis mirabilium tomus primus*, Nuremberg, 1614, in-4; *Exercitat. philosophicæ de lacrymis risu*, etc., in-4. Sa *vie*, écrite par Laurent Eischstad, se trouve dans les *Mem. medicor. sui ævi*, Francfort, 1676, in-8, de Henning Witten.

HERLUISON (PIERRE-GRÉGOIRE), ecclésiast., professeur à l'école de Brienne, bibliothécaire de la ville de Troyes, né dans cette ville en 1759, m. à St-Martin-ès-Vignes en 1811, est aut. des écrits suiv.: *Dissertations sur la routine, le charlatanisme*, etc., insérées dans les *Mem.* de la société littéraire de Troyes; *la Théologie réconciliée avec le patriotisme*, Troyes, 1790, 1 vol. in-12, Paris, 1791, 2 vol. in-12; *le Fanatisme du libertinage confondu*, ou *Lettres sur le célibat des ministres de l'Eglise* (sans nom), Paris, 1792, 1 vol. in-8; *De la Religion révélée*, ou *de la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation* (posthume), 1813, in-8; plus. *Disc. et Eloges*, etc.

HERMAN (A.-M.-J.), av.-génér. du conseil d'Artois à l'époque de la révolut., fut successiv. juge et présid. du tribunal de son départem. Appelé à Paris pour faire partie de div. commiss. administr., il accepta en 1793 la présid. du tribunal révolution., et y siégeait le jour de la condamnat. de la reine Marie-Antoinette. Bien qu'il n'exerçât plus ses fonctions à l'époque du 9 thermid., il fut arrêté comme complice de Robespierre, condamné à mort et exécuté à peine âgé de 36 ans.

HERMANFROI. V. HERMENFROI.

HERMANN surnommé *Contractus* à cause de la contraction de ses membres, moine de Reichenau,

né en 1013, m. à Aleshusen en 1054, possédait une vaste érudition, et s'était surtout adonné aux mathémat., à l'astron., à la musique. On a de lui : *Chronicon de sex ætatibus mundi*, continué par Berthold de Constance, Bâle, 1529 et 1536, St-Blaise, 1790, 2 vol. in-4, etc.; *Opuscula musica ; de Compositione sive mensurâ astrolabii*, etc.

HERMANN, dit *l'Allemand*, savant oriental, du 8e S., a traduit en latin, sur la version arabe, *l'Ethique*, la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote, impr. à Venise, 1483, in-fol. — HERMANN *de Ryswick*, hérétique, fut brûlé vif à La Haye en 1510 pour avoir prêché que l'âme n'est pas immortelle, qu'il n'y a pas d'enfer, et pour avoir nié la vérité des Ecritures.

HERMANN *de Dalmatie*, savant astronome et astrol. du 12e S., parcourut l'Europe, la Grèce et l'Asie avec Robert de Retines, et donna avec ce dern. une *version* de l'Alcoran, publiée à Bâle en 1543 ; on lui attribue encore le traité de *Statu Saracenorum*, joint à la version de l'Alcoran, et une *Version du planisphère de Ptolomée*, 1143, dont le MS. est à la Biblioth. du Roi.

HERMANN (PAUL), célèbr. botaniste, né en 1646 à Halle (Saxe), voyagea en Italie, dans les Indes orientales, professa en 1679 la botanique à Leyde, et m. en 1695. Il avait introduit un nouv. système oublié à Paris. On a de lui : *Horti academ. Lugd. Batavi catalogus*, etc., Leyde, 1687, in-8, et 1720, in-8; *Paradisus batavus*, etc., Leyde, 1698, in-8, et 1705, in-4; *Musei Indici catalogus*, ib., 1711, in-8; *Cynosura materiæ medicæ*, etc., Strasbourg, 1710, in-4.

HERMANN (JACQ.), sav. mathémat. né à Bâle en 1678, professa à l'univ. de Padoue, voyagea en France, en Allem., en Russie, obtint une chaire de philosop. à Francfort-sur-l'Oder, puis de morale à Bâle, où il m. en 1733. Il était membre associé de l'Acad. des Sciences de Paris, de celles de Pétersbourg et de Berlin. On citera parmi ses ouv., dont la liste se trouve dans le *Dictionn.* de Chauffepié, et dans les *Athenæ rauricæ : de Phoronomiâ, sive de viribus et motibus corporum solidorum et fluidorum*, Amsterdam, 1716, in-4.

HERMANN (JEAN), savant naturaliste, né en 1738 à Barr en Alsace, professa d'abord la médec., puis la pathologie à l'université de Strasbourg, obtint ensuite la chaire de botanique et de chimie de cette ville, et mourut en 1800. On a de lui de nombreuses et intéress. dissert. sur des objets d'hist. naturelle ; *Tabula affinitat. animalium*, etc., Strasbourg, 1783, 1 vol. in-4; *Observat. zoologicæ posthumæ*, 1 vol. in-4, Strasbourg et Paris, 1804; des *Epigrammes latines*. La *vie* de J. Hermann a été pub. en latin par M. Lauth, Strasbourg, 1801, in-8. On y trouve la liste complète des écrits de ce savant. —HERMANN (Jean-Frédéric), fils du précéd., né en 1768, m. en 1793 d'une maladie pestilentielle qu'il avait gagnée dans les hôpitaux militaires, où il prodiguait ses soins aux malades, s'était déjà fait connaître par les écrits suiv. : *Mém. apterologique*, 1 vol. in-fol., 1804, couronné en 1790 par la société d'hist. naturelle de Paris ; une *Histoire des Araignées d'Alsace*, MS. ; une *Thèse* sur l'ostéologie comparée.

HERMANN (JEAN-FRÉD.), frère du savant naturaliste, né à Barr (Bas-Rhin) en 1743, dut à son mérite personnel d'être appelé à plusieurs emplois civils à Strasbourg, où il était en 1788. Secrét. de la chambre des Quinze, membre du conseil des cinq-cents en 1792 et en 1799, il y défendit avec zèle les intérêts de ses commettans, et après la session fut nommé maire de Strasbourg ; mais il se vit destituer en 1809. Les fonctions de profess. de droit dans la même ville occupèrent les dern. années d'Hermann, qui m. en 1820. On a de lui : *Notice historique, statistique et littéraire sur la ville de Strasbourg*, 1818-19, 2 vol. in-8.

HERMANN (CHRISTIAN-GOTTLIEB), théolog. et philologue allem., né en 1765 à Erfurt, m. en 1823, profess. à l'univers. de cette ville, a pub. en allem., outre plus. *Mém.* et *Dissert.*, les ouvrages suiv. : *Comparaison des théories sur le beau de Kant et d'Hemsterhuis*, Erfurt, 1792, in-8; *Livre élément. de la religion chrétienne*, etc., ib., 1796, in-8. Il avait dirigé de 1793 à 1800 la rédact. des *Annales scientifiques* d'Erfurt.

HERMANT (GODEFROI), théol., né en 1617 à Beauvais, recteur de l'univers. de Paris en 1646, m. en 1690, a pub. une *Défense de la fréquente communion d'Arnauld*, et plus. autres ouv. dont Bayle et les auteurs de l'Hist. eccl. donnent la liste.

HERMANT (JEAN), curé de Maltot dans le diocèse de Bayeux, né en 1650 à Caen, m. en 1725, est aut. des ouv. suiv. : *Hist. des conciles*, 4 vol. in-12; *Hist. de l'établissem. des ordres religieux et des congr. régul. et sécul. de l'Eglise*, Rouen, 1697, 2 vol. in-12; *Hist. des relig. ou ordres milit. de l'Eglise et des ordres de chevalerie*, ib., 1698, in-12 ; *Hist. des hérésies et des autres erreurs qui ont troublé l'Eglise*, Rouen, 1717, 4 vol. in-12 ; *Histoire du diocèse de Bayeux*, 1re partie, Caen, 1705, in-4 : cet ouv. n'a pas été continué ; des *Sermons*, et des panégyriques de Saints.

HERMAS (ST), que l'on croit disciple de St Paul, vivait dans les prem. années de l'ère chrét., et selon toutes les probabilités habitait la ville de Rome. Il est aut. d'un ouv. grec intit. *le Pasteur*, divisé en trois parties qui sont les *visions*, les *préceptes* et les *similitudes*. Il écrivait ce livre vers l'an 92 de J.-C. Cotelier en a inséré une version latine dans le recueil des *Monum. des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, Paris, 1672 ; elle a été réimp. à Oxford, 1685, in-12, et trad. en fr., Paris, 1717. La fête de St Hermas est célébrée par l'Eglise le 9 mai, et par les Grecs le 8 mars et le 5 octob.

HERMELIN (SAMUEL-GUSTAVE, baron), minéralogiste et voyageur suédois, né en 1744 à Stockholm, mort en 1820, membre de l'académie des sciences de cette ville, conseiller des mines, chevalier de l'Etoile-Polaire, etc., occupa pendant 54 ans les emplois les plus éminens dans l'administration des mines, et rendit d'importans services à sa patrie par la fondation de plus. usines et par différentes entreprises d'un haut intérêt pour la géograph., le commerce, la géologie et la statistique de la Suède. On trouvera, sur les travaux de ce savant estimable, de plus amples détails dans son *Eloge* impr. dans les *Mem. de l'acad. de Stockholm* (année 1821, p. 409) : M. le baron de Férussac en a inséré un extrait dans le *Bulletin des annonces et nouvelles scientifiques* (p. 167). Le baron Hermelin a publié, outre les 26 prem. *Cartes géographiques et minéralogiques du roy. de Suède par provinces*, différens ouv. parmi lesquels on cite les suiv. : *Sur la fonte des minéraux de cuivre*, Stockholm, 1766 ; *Sur l'emploi des pierres que fournissent les carrières de Suède*, 1771 ; *Sur l'emploi des ressources des différentes provinces de Suède*, 1773 ; *Tableau de la populat. et de l'industrie de Westro-Bothnie*, Stockholm, 1801, etc.

HERMENEGILDE, prince des Visigoths, fils du roi Leuvigilde, fut associé au trône d'Espagne par son père. Il était arien ; mais ayant épousé Ingonde, fille de Sigebert, roi de France, il embrassa la foi catholique. Leuvigilde ayant menacé son fils de toute sa colère s'il ne revenait pas à la doctrine arienne, Hermenegilde s'y refusa obstinément, prit les armes, fut vaincu et fait prisonnier. Sommé une seconde fois de renoncer à la foi catholique ou de se résoudre à la mort, il préféra ce dernier parti et eut la tête tranchée par le capitaine des gardes de son père. L'Eglise a mis ce prince au nombre des martyrs, et honore sa mémoire le 13 avril.

HERMENFROI, l'un des fils de Bazin, roi de

Thuringe, hérita du tiers de ce royaume à la mort de son père. Jaloux d'un plus grand pouvoir, et poussé par les conseils d'Amalbergue, sa femme, il tua Bertaire, l'un de ses frères, dont les dépouilles furent partagées entre lui et Balderic, son second frère. Amalbergue, ne voyant pas encore son ambition satisfaite, usa d'un stratagème pour amener Hermenfroi à ses fins : chaque jour elle ne lui faisait servir sur sa table que la moitié d'un repas. Hermenfroi se plaignit, et Amalbergue lui répondit que, n'ayant que la moitié d'une couronne, il ne pouvait être servi qu'à demi. Hermenfroi déclara la guerre à Balderic : secondé par Thierri, roi de Metz, il s'empara du reste du royaume ; mais ayant refusé de le partager avec son auxilliaire il fut vivement attaqué en 528 par celui-ci, qui, s'étant rendu maître de toute la Thuringe, fit précipiter l'an 530 Hermenfroi du haut des murailles de Tolbiac ou Zulpich.

HERMENGARDE. V. Ermengarde.

HERMENRIC. V. Ermeric.

HERMESIANAX, poète grec, natif de Colophon, florissait vers l'an 336 av. J.-C. ; il a laissé 3 livres d'*Elégies* adressées à sa maîtresse Leontium. Athénée a extrait des fragmens du 3e livre. ; ils ont paru à Londres, 1784, in-8, dans les *Conjecturæ in Athenæum*, de M. Weston, avec une trad. en vers latins. On peut consulter l'*Epist. critic. II* de Ruhnken, où ce critique donne une notice savante sur cet ouv. Van Santen a donné aussi une traduct. de ces élégies. — La ville de Colophon a donné le jour à un athlète célèbre du même nom que le poète.

HERMIAS, souverain de l'Atarnée, né dans le 3e S. av. l'ère chrét., fut d'abord esclave. Son maître Eubulus, habitant d'une petite ville de Mysie, appréciant ses heureuses dispositions lui permit d'aller à Athènes suivre les leçons de Platon et d'Aristote. Ce dern. prit Hermias en affection et lui prodigua ses soins. Cepend. Eubulus ayant conspiré contre le roi des Perses, alors souverain de l'Atarnée, contrée de l'Asie mineure, où se trouvait la patrie de ce même Eubulus, Hermias retourna auprès de son maître pour le seconder dans ses desseins. Celui-ci réussit dans son entreprise, se rendit indépendant, accorda toute sa confiance à Hermias, et le nomma son successeur dans la souveraineté de l'Atarnée. Les belles qualités du disciple d'Aristote ne se démentirent point sur le trône, et le philosophe étant venu chercher un asile à la cour d'Hermias, composa à la louange de ce prince un hymne que Diogène Laërce, Athénée et Stobée nous ont conservé, et qui a été trad. plus. fois en français. Hermias s'étant refusé à payer tribut au roi de Perse, ce monarque le fit arrêter et mettre à m. l'an 345 av. J.-C. Aristote érigea à la mémoire de son ancien disciple un cénotaphe qui se voyait encore à Atarne long-temps après la m. du philosophe, ainsi qu'une statue élevée dans le temple de Delphes, et qu'il orna d'une inscription en vers, qui rappelait sa fin tragique.

HERMIAS, philos. platonicien, né à Alexandrie dans le 5e S., épousa une des plus belles femmes de cette ville, et en eut deux fils Ammonius et Héliodore (*v.* ces noms.), qui acquirent aussi de la célébrité. Hermias professait une bonne morale, avait une mémoire prodigieuse, mais son génie était médiocre. — Hermias, philosophe chrétien, qui vivait au 2e S. de l'Eglise, est aut. d'un ouvr. en grec, où il traite des principes des choses, de l'âme, de la divinité, et combat les opinions des sages du paganisme. Cet écrit intitulé Διασυρμὸς τῶν ἔξω φιλοσόφων a été impr. à Bâle, 1553, in-8, grec ; avec une version latine de J. J. Fugger, Zurich, 1560, in-fol. ; Paris, 1624, in-fol. Elle se trouve aussi à la fin de presque toutes les édit. de St Justin, et à la suite du *Tatien* de Th. Gale, avec des notes de cet éditeur, etc., 1700, in-8.

HERMILLY (N. VAQUETTE d'), littérateur, censeur royal, né à Paris en 1705, servit long-temps en Espagne, se distingua dans la carrière des lettres, et m. en 1778. On a de lui : une trad. de l'*Hist. générale d'Espagne* de Ferreras, Paris, 1742 et suiv., 10 vol. in-4 ; trad. du *Théâtre critique* du P. Feyjoo, ib., 1745 et suiv., 12 vol. in-8 ; trad. de *la Lusiade* de Camoens, ib., 1776, 2 vol. in-8 : elle a paru sous le nom de La Harpe, qui en avait seulement retouché le style ; *Dissert. sur les trag. espagnoles*, etc., 1754, 2 vol. in-12 ; *Histoire du roy. de Majorque et de Minorque*, Maëstricht, 1777, in-4, etc.

HERMINIER (Nicolas L'). V. Lherminier.

HERMITE. V. Ermite et Lhermite.

HERMITE (Jean-Marthe-Adrien L'), baron, contre-amiral, né à Coutances en 1766, entra dans la marine comme volontaire d'honneur dès l'âge de 14 ans, et se distingua pendant la guerre de l'indépendance américaine. Aspirant de marine à 21 ans, il reçut bientôt le command. d'un vaisseau et continua de servir avec gloire, notamm. au malheureux combat du 13 prairial. Malgré ses nombr. services, L'Hermite n'obtint qu'après 1806 le grade de contre-amiral, au retour d'une brillante croisière sur les côtes de l'Afrique. Depuis il commanda une divis. de la flotte de Toulon, et exerça quelque temps les fonctions de préfet maritime de cette ville. En 1825 il obtint sa retraite motivée par les prem. atteintes d'une grave maladie à laquelle il succomba en 1826.

HERMODORE ou HERMODUS, architecte grec, né à Salamine, vivait à Rome vers l'an 104 av. J.-C., il construisit les portiques du temple de Jupiter Stator et le temple de Mars dans le cirque de Flaminius.

HERMOGÈNE, architecte grec, né à Alabanda, ville de Carie, est cité par Vitruve comme l'un des plus habiles architectes de l'antiquité. Il construisit un temple de Diane à Magnésie, et un autre dédié à Bacchus dans la ville de Tros. Il a introduit l'ordonnance pseudodiptère, et composé sur l'architecture un *livre* qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. — Il y a eu encore un Hermogène de Cythère, qui fut un célèbre statuaire.

HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, né à Tarse en Cilicie, florissait vers l'an 180 de l'ère chrétienne. Dès l'âge de 15 ans il improvisait publiquement des discours qui provoquaient le concours même des étrangers. De 17 à 24 ans il publia sa *Rhétorique*, plusieurs livres et traités sur *l'art oratoire*, et des *Exercices de rhétorique*. Mais son génie précoce s'arrêta là : Hermogène perdit subitem. la mémoire, tomba dans l'imbécillité, et mourut cependant très-âgé. Ses ouvr. sur la rhétorique ont été impr. dans le rec. des rhéteurs grecs, Venise, 1508 et 1509, in-fol. Il a paru une édit. des *Œuvres* d'Hermogène à Genève, 1570, in-8 ; ces œuvres ont été trad. en latin et publ. avec des *Comment.* de Gasp. Auber, Genève, 1614, in-8 : les *Exercices* de rhétorique ont paru à Nuremberg, 1812, avec les notes de M. G. Veesenmeyer ; ils avaient été imprimés pour la prem. fois dans le recueil de M. Heeren (*Bibl. der alten litterat.*) sous le titre de *Progymnasmata*.

HERMOGÈNE, hérétique du 2e S., abjura le christianisme et alla prêcher le stoïcisme dans l'Afrique. Il posait pour principe de sa doctrine que le monde ne finirait pas, que la matière était coéternelle à Dieu, et que d'elle Dieu avait tiré toutes les créatures. Il fut combattu par Tertullien et Origène.

HERMOGENES ou HERMOGÉNIEN, jurisconsulte du 4e S., vivait sous les règnes d'Honorius et de Théodose le Jeune ; il forma un recueil des *Constitut. des empereurs* ; on en trouve des fragm. dans le recueil de P. Pithou, Paris, 1572, et dans la *Jurisprud. vetus ante-justinianea*, par Schulting, 1717, in-4.

HERMOLAUS, jeune Macédonien, attaché à la personne d'Alexandre, conspira contre ce roi pour

venger un affront qu'il avait reçu de lui à la chasse. Le complot fut découvert, et Hermolaus mis à mort l'an 328 av. J.-C.

HERMOLAUS. V. BARBARO.

HERMON, sculpteur grec, est cité par Pausanias et Pline comme aut. de plus. *statues de bois* qui ornaient l'ancien temple de Trézène, etc.

HERMONDAVILLE (HENRI), méd. et chirurg. du 14ᵉ S., né à Montpellier, fut méd. de Philippe-le-Bel, et passa de son temps pour un homme très-habile : il avait composé des ouv. qui se sont perdus. Gui de Chauliac, son élève, en a conservé quelques extraits.

HERNANDEZ (FRANÇ.), médecin et naturaliste espagnol du 16ᵉ S., fut chargé, sous le règne de Philippe II, de parcourir les colonies espagnoles de l'Amérique septentrionale, pour en observer les productions et les décrire. On ignore les circonstances de la vie de ce naturaliste et l'époque de sa mort. Le résultat de ses observations parut d'abord, en espagnol, sous le nom et par les soins de F. Ximenès, sous ce titre *Hist. natur. et vertus des arbres, plantes, et anim. de la Nouv. Espagne, notamm. de la province du Mexique, telles qu'elles sont reconnues par la médecine*, Mexico, 1615, in-4. Postérieurement Fr. Cesi, fondat. et présid. de l'acad. Lyncéenne, ayant fait l'acquisition des papiers de F. Hernandez, publ. l'ouv. suiv. : *Nova plantarum, animalium et mineralium Mexicanorum historia à Fr. Hernandez medico in Indiis præstantissimo primùm compilata*, etc., Rome, 1651, in-folio, fig.

HERNANDEZ (PHILIPPE), littérat. français, d'origine espagnole, né à Paris en 1724, mort en 1782, fut interprète du roi, attaché au min. des affaires étrangères ; il s'était adonné particulièrement à l'étude des langues vivantes, et en possédait 26, y compris les idiomes. On a de lui : *Voyage aux Indes orient.*, trad. de l'angl. de J. H. Grose, Londres, 1758, in-12 ; *Descript. de la généralité de Paris*, Paris, 1759, in-8 ; *Aventures de Roderic Random*, trad. de l'angl. de Tobie Smolett, Lond., 1761, 3 vol. in-12, en société avec De Puisieux. Hernandez a travaillé au *Journal étranger* depuis 1755 jusqu'en 1779.

HERNANDEZ-VELASCO (GRÉGOIRE), prêtre et docteur en théol., né à Tolède vers l'an 1550, et dont on ne connaît point l'époque de la m., a trad. en vers la 1ʳᵉ et la 4ᵉ *églogues de Virgile* ; l'*Enéide* entière avec le 13ᵉ liv. par Maffei ; les *vers* attribués à l'emp. Auguste, et la *lettre* de Pythagore ; le poëme de Sannazar, *de partu Virginis*. Ces traductions impr. plus. fois à Tolède et autres villes d'Espagne ont eu beaucoup de succès dans leur temps. L'auteur est compté parmi les hommes éclairés qui ranimèrent en Espagne l'étude des bons modèles.

HERO (mythol.), prêtresse de Vénus, fut aimée par Léandre qui traversait chaque soir l'Hellespont pour la voir. Ce jeune homme s'étant noyé dans le trajet parce qu'il ne vit point le fanal que sa maîtresse allumait habituellement pour diriger sa marche, Hero, désespérée, se jeta dans la mer et y périt. La tradition a donné le nom de *Tour de Léandre* à un fort bâti dans une petite île, située entre le port de Constantinople et la côte d'Asie. Les Turks appellent ce même fort *Kis Kouléh* (la Tour de la Fille). *Les Amours de Leandre et de Héro* ont été écrits en grec par Musée ; il en existe plusieurs trad. ou imit. en franç. V. MUSÉE.

HÉROARD (JEAN), médecin, né à Montpellier, m. en 1627 au siége de La Rochelle, a laissé un ouv. intit. *Hippostéologie* ou *Discours des os du cheval*, Paris, 1599, in-4.

HÉRODE, dit *le Grand* ou *l'Ascalonite*, du nom d'Ascalon, ville de Judée, où il naquit en l'an 72 av. J.-C., était fils d'Antipater, Juif Iduméen, qui avait joui de quelque crédit auprès de César. Hérode, gouverneur de la Galilée, suivit le parti de Cassius et de Brutus, et, après leur mort, se déclara pour Marc-Antoine qui le fit nommer tétrarque et ensuite roi de Judée. Antoine ayant perdu la bataille d'Actium, Hérode alla trouver Octave, qui lui conserva la royauté. Jamais prince ne fit couler plus de sang pour affermir son autorité : il fut le bourreau d'Aristobule, son beau-père, gr.-prêtre des Juifs, de Mariamne, sa propre épouse, d'Alexandra mère et d'Hyrcan grand-père de cette princesse, de ses deux fils Alexandre et Aristobule, et d'un grand nombre d'autres victimes. Cependant, au milieu des actes de barbarie dont il affligeait la Judée, Hérode montra quelques-unes des qualités d'un bon roi : il se défit de ses bijoux et de sa vaisselle, et vendit ses meubles les plus précieux pour délivrer la Judée de la famine qui la désolait, 25 ans avant la naissance de J.-C. : 6 ans plus tard, il fit rebâtir le temple de Jérusalem, un théâtre, un cirque, une ville et un temple à son bienfaiteur Octave, alors emper. sous le nom d'Auguste. On sait par l'Evangile, que, à l'occas. de la naissance de J.-C., Hérode ordonna le massacre de tous les enfans mâles au-dessous de l'âge de 2 ans dans le territoire de Bethléem. Après plusieurs autres actes de cruauté, parmi lesquels il faut signaler la mort d'Antipater, son 3ᵉ fils, ce tyran de la Judée, malade depuis plus. mois, m. l'an de Rome 750, une année après la naissance du Sauveur du monde, et 4 ans avant l'ère chrét. Il faut consulter sur l'hist. d'Herode, qui a exercé la critique d'un grand nombre de savans, l'excell. *Mém.* de Freret, inséré dans le t. XXII du recueil de l'acad. royale des inscript. et bell.-lett. Cellarius a publ. un *Hist. d'Hérode*, en lat., Leipsig, 1712, in-8. — HÉRODE-ANTIPATER ou ANTIPAS, fils du précéd., obtint de l'emper. Auguste la Galilée, avec le titre de tétraque, après la m. de son père. Il enleva la femme de son frère Archelaüs, et répudia la sienne, fille d'Aretas, roi d'Arabie. Celui-ci, pour venger cet affront, fit la guerre à son perfide gendre, et le défit en plus. rencontres. Accusé plus tard d'avoir voulu se révolter contre les Romains, Hérode-Antipas ne put se justifier auprès de l'empereur Caligula, qui l'envoya en exil à Lyon, d'où il passa ensuite en Espagne avec sa femme Herodias ; ils y moururent tous les deux dans l'obscurité. C'est ce même Herode qui, à la demande d'Hérodias, fit périr St Jean-Baptiste, et ce fut devant lui que Pilate renvoya J.-C. comme étant né son sujet.

HÉRODE (AGRIPPA Iᵉʳ), roi de Judée, fils d'Aristobule, petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome. Caligula lui fit prendre le titre de roi et lui donna la tétrarchie de Judée, à laquelle Claude joignit les provinces qui avaient composé le royaume d'Hérode-le-Grand. Il mourut dans la 7ᵉ année de son règne, et la 43ᵉ de l'ère chrét. Ce fut lui qui fit massacrer St-Jacques et arrêter St Pierre. — Son fils AGRIPPA II fut privé du royaume de Judée par Claude, qui lui donna en échange d'autres provinces. Il se trouva au siége mémorable de Jérusalem par l'emp. Titus, et m. sous Domitien en l'an 90. — HÉRODE, roi de Chalcis, petit-fils d'Hérode l'Ascalonite et frère du précédent, dut à l'amitié de celui-ci la protection de l'emp. Claude, qui érigea pour lui la Chalcide en roy. Il m. en l'an 47 de J.-C., laissant 3 fils, dont aucun ne lui succéda, la Chalcide ayant été réunie aux états d'Agrippa II (*v.* plus haut).

HERODES ATTICUS. V. ATTICUS.

HÉRODIEN, historien grec, né dans le 2ᵉ S. de l'ère chrét., remplit plus. emplois honorables à Rome, et écrivit l'hist. de son temps, divisée en 8 livres, commençant à la mort de Marc-Aurèle, s'étendant jusqu'à l'avènement de Gordien III à l'empire, et renfermant ainsi un espace de 58 ann., depuis l'an 180 jusqu'à l'an 238 de l'ère chrétienne. Avant d'être imp. en original, cette hist. a été tra-

duite en latin par Ange Politien, Rome et Bologne, 1493, in-fol. La prem. édit. grecque est celle des Aldes, Venise, 1503, in-fol. Henri Estienne publ. à Paris, 1581, in-4, une édition grecque et lat. qui a servi de base pour le texte à toutes les édit. subséquentes. T. G. Irmisch en a donné une, *cum notis variorum*, Leipsig, de 1789 à 1805, 5 vol. in-8. Parmi les traduct. françaises d'Hérodien, il suffira de mentionner la dernière et la meilleure, celle de l'abbé Mongault, publ. en 1700, in-8, et reimpr. en 1745, in-12.

HÉRODIEN, grammairien grec, fils d'Apollonius Dyscole (*v.* ce nom), né à Alexandrie dans le 2e S. de l'ère chrétienne, vint s'établir à Rome, et dédia à l'empereur Marc-Antonin une *Grammaire générale*, dont il ne reste plus que des abrégés inédits. Trois fragmens sont contenus dans le 2e vol. des Grammairiens d'Alde, et un autre est à la suite du *Phrynichus* de Pauw. Un petit traité des chiffres se trouve dans le 4e vol. du *Thesaurus* de H. Estienne. On a encore d'Herodien un traité de la propriété et du choix des mots intit. *Philetærus*, pub. par Pierson et Mœris (*v.* ces noms) ; un traité du barbarisme et du solécisme, publié à la suite d'Ammonius par Walkenaer. On peut consulter, pour les autres ouv. d'Herodien, perdus ou encore inédits, la *Bibliothèque* de Fabricius.

HÉRODOTE, célèb. histor. grec, né à Halicarnasse, en Carie, l'an 484 av. J.-C., puisa de bonne heure le goût des lettres dans la direction de ses prem. études et dans les exemples mêmes de sa famille. La lecture de plus. aut. qui s'étaient déjà exercés dans le genre historique, et dont Denys d'Halicarnasse nous a conservé la liste, assez nombreuse, fit concevoir à Hérodote le désir de visiter les pays décrits ou mentionnés dans leurs ouvr. Sa fortune lui permit sans doute de satisfaire un goût qui distinguait alors les sages de la Grèce. Il parcourut l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Libye jusqu'aux colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, et, revenant sur ses pas, il visita l'Assyrie, la Colchide, la Scythie, passa de là chez les Gètes, dans la Thrace, en Macédoine, descendit par l'Epire dans la Grèce, et revint dans sa patrie. Il espérait y jouir du repos nécessaire pour mettre en ordre les observat. et les matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages, mais il fut déçu dans son attente. Un certain Lygdamis avait usurpé dans Halicarnasse l'autorité suprême ; le sang des plus nobles citoyens, parmi lesquels se trouvaient les parens d'Hérodote, avait cimenté la puissance de ce tyran. Hérodote, forcé de fuir Halicarnasse, vint chercher un asile à Samos, où il forma le plan et composa les prem. livres de son *Histoire*. Plus tard il reparut en libérateur dans Halicarnasse à la tête d'une troupe d'exilés qu'il avait réunis ; mais les principaux de la ville, qui n'étaient entrés dans la conspiration de l'historien que pour se substituer au tyran dans l'exercice du pouvoir, établirent une aristocratie qui parut plus dure et plus oppressive que le gouvernement arbitraire de Lygdamis. Herodote, devenu odieux au peuple qui lui imputait ce nouvel ordre de choses, s'exila encore de sa patrie, et se rendit en Grèce, où l'on célébrait alors la 81e olympiade. Il lut devant la multitude assemblée pour cette grande solennité le commencement de son histoire et les morceaux les plus propres à exalter l'enthousiasme et à flatter l'amour-propre national. Son succès fut complet; 12 ans après, il renouvela dans la fête des panathénées de l'an 444 av. l'ère chrét. la lecture de son ouv., probablem. terminé à cette époq. ; les Athéniens lui décernèrent pour récompense une somme de 10 talens attiques (154,000 fr.). Hérodote se joignit ensuite à la colonie que les Athéniens envoyèrent en Italie, se fixa à Thurium et y mourut dans un âge très-avancé. Les meilleures édit. de l'hist. d'Hérodote sont celles de J. Gronovius, 1715, in-fol. ; de Th. Gale, Londres, 1679, in-fol. ; de Glascow, 1761, 9 vol. in-8; de Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol. ; de Schweighœuser, Strasbourg, 1816, 6 vol. in-8. Ces deux dernières doivent être préférées. M. Gail en a pub. une plus récente avec notes critiques et variantes, Paris, 1821, 2 vol. in-8. Nous avons deux traductions franç. d'Hérodote sans parler de celle de Duryer, oubliée aujourd'hui ; nous signalerons celle du savant M. Larcher, accompagnée de *Notes critiques et philologiques*, d'une *Table géograph.*, et d'une *Chronologie complète d'Hérodote*, Paris, (chez Nyon), 1786, 7 vol. in-8; 2e édit., ibid. (Debure et Barrois), 1802, 9 vol. in-8, avec des rectifications relatives à la chronologie. M. A. F. Miot a pub. une trad. d'Hérodote qui est aussi très-estimée, Paris, Didot, 1822, 3 vol. in-8. Outre l'*Histoire* d'Hérodote, on a encore sous son nom une *Vie d'Homère* que les critiques modernes se refusent d'attribuer à cet écrivain. Toutefois M. Larcher, qui partage cette opinion, a trad. cet ouv., et l'a ajouté à sa traduct. d'Hérodote. Le présid. Bouhier, à qui l'on doit d'excellentes *Recherches et dissert. sur Hérodote*, ne fait aucune difficulté de regarder cet histor. comme l'aut. de la *Vie d'Homère*. Il croit qu'Hérodote l'a composée dans sa jeunesse pour s'essayer à écrire l'histoire. M. Gail a publié : *Géogr. d'Hérodote* (prise dans le texte de cet aut.), Paris, 1823, 2 vol. in 8, avec atlas

HEROET ou HEROUET (ANT.), év. de Digne, a laissé entre autres opusc. *Complainte d'une dame nouvellement surprinse d'amour*, Paris, 1542, réimp. dans un recueil pub. à Lyon, 1547, in-8.

HÉROGUELLE (FRANÇ. de), méd., né à Arras, vivait au 17e S. : il s'occupa de l'analyse des eaux minérales, et a pub. entre autres : *Anatomie des eaux minérales de St-Amand*, Tournay, 1685, in-8 ; *la Fontaine minérale de St-Amand*, etc., Valenciennes, 1691 et 1699, in-12.

HÉROLD (JEAN-BASILE), laborieux écrivain allem., né à Hoochstædt en 1511, m. à Bâle en 1581, est aut. de nombreux ouv. dont on trouvera la liste dans l'*Epitome* de la biblioth. de Gesner. Nous indiquerons les principaux : *Pannoniæ chronologia*, imp. à la suite de l'hist. de Hongrie par Bonfinius ; *Orthodoxogr. theol. sacro sanctæ*. etc., grec-latin, Bâle, 1555, in-fol. très-rare ; *Hæresologia, seu syntagma veterum theologorum*, ibid., 1556, in-fol., non moins rare que le précédent ; *Leges antiquæ Germanorum*, ibid., 1557, in-fol. ; *de Germaniæ veteris veræ locis antiquissimis*, etc., ibid., 1557, in-8 très-rare ; *Belli sacri continuatio*, *lib. VI*, continuat. de l'*Hist.* de Guillaume de Tyr (*v.* ce nom). On doit aussi à Hérold plus. éditions telles que celles des *Chroniques* de Marianus Scotus, de Martin Polonus, etc., des *OEuvres latines* de Pétrarque ; et il a trad. en allem. les *OEconomiques* d'Aristote et de Xénophon ; quelq. opuscules de Plutarque ; plus. ouv. d'Erasme; *le Prince* et *l'Art militaire* de Machiavel, etc.

HÉRON, dit l'*Ancien*, mécanicien grec, né à Alexandrie vers l'an 120 av. J.-C., possédait de grandes connaissances en géométrie, en mécanique et en physique. Ses clepsydres, ses automates et ses machines à vent, ont excité l'étonnement des contemporains. Il avait composé sur les puissances mécaniques un traité qui n'est pas venu jusqu'à nous ; mais il reste de lui un traité *des Machines à vent* ; un *Fragment* de ses automates ; un traité intitulé : *Belopœca*, impr. dans les *Mathematici veteres*, et à Augsbourg, 1616, in-4, avec des commentaires de Baldi, et une *Vie* de l'auteur. — HÉRON, mathémat., vivait à Alexandrie dans le 5e S., et a laissé plus. *Traités élément.* d'arithmétique et de géodesie. — HÉRON, dit *le Jeune*, autre mathémat. du 7e S., a laissé un traité *de Geodæsiâ* ; et un autre *de Machinis bellicis*, publié en latin par F. Baroci, Venise, 1572.

HÉRON (Robert), écriv. écossais, m. en 1807, se livra d'abord à l'enseignement, puis à la culture des lettres et de la philosophie. On a de lui : *Observations faites pendant un voyage*, etc., Perth, 1793, 2 vol. in-8, nouv. édition ; *Histoire générale d'Ecosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1748, prem. partie, Perth, in-8, 1794 : la suite a paru en 1799 ; *les Douceurs de la vie*, (the *Comforts of life*), opusc. qu'il publia en 1807 étant en prison pour dettes. Il a aussi rédigé plus. journaux franç. et anglais à Londres, donné diverses trad. d'ouv. franç., entre autres de *la Philosophie chimique* et de la *Chimie* de Fourcroy, Londres, 1800, in-8. On lui doit aussi une édition des *Lett. de Junius*.

HEROPHILE, célèb. médecin grec, et le plus gr. anatomiste de l'antiquité, né à Calcédoine en Bythinie, ou à Carthage (d'après le témoignage de Galien), vers l'an 344 av. J.-C., était de la famille des Asclépiades et disciple de Praxagoras de Cos. Il fut le prem. qui disséqua les cadavres humains, en ayant obtenu la permission du roi Ptolémée Lagus, qui lui fit livrer à cet effet des criminels condamnés à mort, et sur lesquels, dit-on, il fit, encore vivans, diverses expériences anatomiques. Il enrichit la science de nombreuses découvertes, et c'est à lui que les physiologistes durent la connaissance exacte des nerfs du cerveau. Ce médecin était de la secte des dogmatiques, et faisait un emploi presque immodéré des médicamens. Il avait beaucoup écrit sur l'anatomie et sur diverses parties de l'art de guérir. Ces ouv., conservés jusqu'au 2e S. de l'ère chrét., ont disparu, à l'exception de quelq. fragmens dont plus. sont rapportés par Sextus Empiricus. Hérophile eut un grand nomb. de disciples qui propagèrent ses doctrines, et les transmirent à leurs élèves. Cette secte hérophilienne subsistait encore du temps de Galien.

HEROUVILLE (Ant. de RICOUART, comte d'), lieut.-gén. des armées du roi, né à Paris en 1713, m. en 1782, cultiva les lettres et les sciences avec succès. Les édit. de la prem. *Encyclopédie* lui sont redevables de *Mémoires* curieux sur la minéralogie. Il a pub. aussi d'autres *Mémoires* sur le colzat, la garence, etc. C'est lui qui est l'aut. du *Traité des Légions* pub. sous le nom du mar. de Saxe, sur une copie trouvée parmi les papiers de ce gr. capitaine, à qui elle avait été communiquée, et qui y a ajouté seulement quelques notes ou remarques. La 4e édition de cet ouv. (pub. à Paris, 1757, petit in-12) revue avec soin sur un MS. du véritable aut., ne porte plus le nom du maréch. Le comte d'Hérouville s'était beaucoup occupé d'une *Hist. générale des guerres*, comme on peut le voir dans la correspondance de Grimm (2e partie t. 2, p. 439 et suiv.)

HÉROUVILLE (Jean d'), prof. d'humanités au collége de la Marche à Paris au commencement du 18e S., a pub. div. pièces de vers lat., notamment la trad. du poème fr. int. l'*Horloge de sable, figure du monde*, par le sieur de Caux, aut. de plusieurs trag. (*v.* ce nom). Cette trad. a paru avec le texte, Paris, 1714, in-4, réimp. dans le *Recueil de fables latines et françoises* de l'abbé Saas, Anvers (Rouen), 1738, in-12.

HERRENSCHWAND (Jean-Frédéric), méd. suisse, né à Morat vers 1730, exerça son art à Londres, à Paris, en Allemagne, acquit de la célébrité par ses cures, et fut attaché au duc de Saxe-Gotha, puis au roi de Pologne Stanislas-Auguste, qui lui conféra des titres de noblesse ; il se fixa ensuite à Berne, où il m. en 1796. On a de lui une *Médecine domestique*, Berne, 1788, in-4.

HERRERA (Gabriel-Alphonse), agronome espagnol, né à Talavera dans le 16e S., fut d'abord professeur de belles-lettres à l'université de Salamanque, et quitta ensuite la carrière de l'enseignement pour se livrer à l'économie rurale. Il est aut. d'un ouv. int. : *Libro de Agricultura*, etc., Tolède, 1520, 1546, 1551, in-fol., réimp. à Madrid sous le titre d'*Agricultura general*, etc., 1777, in-fol. ; traduit en italien par Mambrino Rosco da Fabriano, 1557, in-4.

HERRERA (Ferdinand de), célèbre poète espagnol, né à Séville vers 1516, m. vers 1595, était versé dans la théol., les langues et les sciences exactes ; il s'adonna de préférence à la poésie, et fut surnommé le *Divin*. On a de lui un gr. nombre de poésies diverses, dont le recueil a été publié sous le titre d'*Obras en verso*, Séville, 1582, 1619, 1 vol., in-4 ; *la Vie et la mort du chancelier Th. Morus* (en espagnol), ib., 1592, 1625, in-8 ; *Relation de la guerre de Chypre et du combat de Lépante* (idem), ib., 1572 ; une *Hist. générale d'Espagne jusqu'à Charles-Quint*, et quelq. autres ouv. restés MSs. On lui doit encore une édition annotée des *OEuvres* de Garcilaso de la Vega, Séville, 1580, in-8.

HERRERA (Antonio de TORDESILLAS, appelé du nom de sa mère), célèbre historien espagnol, né en 1559, fut nommé par Philippe II, premier histor. des Indes et de Castille, et secrétaire d'état, et m. en 1625. On a de lui les ouv. suiv. en espagnol : *Hist. générale des gestes des Castillans dans les îles et Terre-Ferme de l'Océan de l'an* 1492 à 1554, Madrid, 1601 15, 4 vol. in-fol. ; ib., 1729-30, 5 vol. in-fol. : une partie de cette hist. a été trad. en franç. par N. de La Coste, 3 vol. in-4, Paris, 1660-71 ; elle a été traduite en anglais par J. Stevens, Londres, 1725-26, 6 vol. in-8 ; *Description des Indes occidentales*, Madrid, 1601, in-fol., avec cartes, traduite en franç., Amsterdam et Paris, 1622, in-fol., et en lat. par G. van Baerl, Amsterdam, 1622, in-fol. ; *Hist. de ce qui s'est passé en Anglet et en Ecosse pend. la vie de Marie Stuart*, Lisbonne, 1590, in-12 ; *Cinq liv. de l'hist. de Portugal et de la conquête des îles Açores dans les années* 1581 et 1583, Madrid, 1591, in-4 ; *Hist. des affaires de France*, de 1585 à 1595 exclus., ib., 1598, in-4 ; *Hist. du monde sous le règne de Philippe II de* 1584 *à* 1598, Valladolid, 1606, 3 v. in-fol., Madrid, 1613, 3 vol. in-fol. ; *Traité et disc. histor. des mouvemens de l'Aragon pendant les années* 1591 et 1592, ibid., 1612, in-4 ; *Commentaires sur les gestes des Espagnols, des Français et des Vénitiens en Italie, etc., depuis l'an* 1285 *jusqu'à l'an* 1559, ibid., 1624, in-fol. Ecriv. consciencieux et impartial, Herrera peut être regardé comme l'un des premiers historiens de l'Espagne ; on lui reproche cependant de la prolixité dans ses narrations, un peu de confusion dans ses divisions et souvent trop de tendance à donner des causes surnaturelles aux évènemens les plus ordin.

HERRERA (François), dit *le Vieux*, peintre espagn., né à Séville en 1576, fut élève de Louis Fernandez, et surpassa ce maître en se formant un style à lui : il fonda une nouv. école, d'où sortirent des artistes célèbres, notamment Diégo Velasquez (*v.* ce nom), et m. à Madrid en 1656, après avoir forcé, par l'âpreté de son caractère, ses élèves, sa femme et ses enfans à s'éloigner de lui. Les meilleures compositions de ce peintre se voient dans les églises de Séville ; on cite, entre autres, son *Jugement universel*, dans l'église de St-Bernard. Il a peint aussi des tableaux de genre, appelés en esp. *bodegonellos*, représent. des viandes, de la volaille et du poisson : ces tableaux, presque tous hors de l'Espagne, sont fort estimés des Angl. —François Herrera, dit *le Jeune*, fils du précéd., peintre et architecte, quitta de bonne heure la maison paternelle, vint continuer ses études à Rome, et s'y distingua par son habileté à peindre des poissons, ce qui lui fit donner le surnom de *lo Spagnuolo de' pesci*. A la mort de son père, il revint à Séville, où de plus grandes compositions lui méritèrent la place de second président de l'académ. de peint.,

établie en 1660 sous la direction du célèbre Murillo (*v.* ce nom). Herrera abandonna la profession d'architecte, pour laquelle il n'avait qu'une faible vocation, pour se consacrer entièrement à la peinture, et m. à Madrid vers 1680. On cite parmi ses tableaux les plus remarq., un *St François*, un *St Vincent Ferrier*, une *Cène* et des fresques peintes dans plus. églises de Madrid.—Il y a eu plus. aut. artistes du nom d'HERRERA, tels que Jean et Pierre, peintres, Antoine, sculpteur, Sébastien, peintre, sculpteur et architecte distingué : tous furent contemporains d'Herrera le Jeune.

HERRGOTT (MARQUARD), ou *Jean-Jacques*, sav. religieux de l'ordre de St-Benoît, né en 1694 à Fribourg en Brisgaw, s'adonna avec un zèle infatigable à déchiffrer les vieilles chartes, obtint le titre de conseiller impérial et d'historiographe de Marie-Thérèse, et m. à Vienne en 1762. On a de lui : *Vetus disciplina monastica, seu collectio auctor. ordinis S. Benedicti*, *etc.*, Paris, 1726, in-4 ; *Genealogia diplomat. augustæ gentis Habsburgicæ*, etc., Vienne, 1737-1738, 2 vol. in-fol., cartes et fig. ; *Monumenta augustæ domûs Austriacæ, tom. I, etc., cum auctorio diplomatum Austriacor.*, ib., 1750, in-fol : la suite de cet ouv. a paru sous le titre de *Numotheca principum Austriæ, ex gazis aulæ Cæsareæ potissimùm instructa*, etc., Fribourg, 1752-1753, in-fol., planches ; *Pinacotheca principum Austriæ*, etc., Vienne, 1760, in-fol.

HERRICK (ROBERT), poète angl., né à Lond. en 1591, a pub. des poés. est. de ses compatriotes ; elles sont réunies sous le titre d'*Hespérides*, Lond., 1648, in-8. Un choix en a été pub. en 1810 par le Dr Nott.

HERRLIBERGER (DAVID), graveur, né à Zurich en 1697, m. dans la même ville en 1777, a publ. un grand ouv. intitulé : *Nouv. description topograph. de la Suisse*, Zurich, de 1754 à 1773, 55 cahiers ou 3 vol. in-4, conten. 323 planches ; *Topographie particulière des Alpes*, 1774, nouv. édit. de l'ouv. précéd., augmentée d'une section ; elle n'a point été terminée ; plus. cahiers d'un *Panthéon suisse ;* les *Cris de Zurich et de Bâle ;* un grand nomb. d'autres grav., et une édit. de l'ouv. de Picard sur les *Cérémonies religieuses*, dont il a gravé de nouveau les planches.

HERSAN (MARC-ANTOINE), profess. de rhétor. à l'univ. de Paris, puis d'éloq. au collége royal, né à Compiègne en 1652, fut le maître et l'ami de Rollin, et partagea sa vie entre l'étude et la philanthropie. Il avait fondé une école dans ses vieux jours, et y donnait ses soins aux enfans des pauvres : il m. à Compiègne au milieu de ces honorables occupations, en 1724. On a de lui : *Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, en latin, Paris, 1686, et trad. en franç. par Bonavit, ib., 1688, in-4 ; *Pensées édifiantes sur la Mort*, etc., Paris, 1722, in-12 ; des *Poésies* latines, et quelq. autres écr. peu remarq.

HERSAN (JACQ.-FRANÇ.), médec., né en 1758 à Chambois, près d'Argentan, fut profess. de la faculté de médecine de Caen, se fit une réputation comme praticien, et m. en 1809. On ne connaît de lui qu'une *Thèse sur l'Hydropisie de poitrine, et les moyens de la guérir.*

HERSCHELL (GUILL.), astron., né en 1738 à Hanovre, exerça d'abord avec distinct la profess. de musicien, qui était aussi celle de son père, et ne commença à se livrer à l'étude des sciences célestes qu'après avoir été successivem. hautbois de la musique du régim. des gardes hanovriennes (1753), instruct. de la milice du comté de Durham, prof. de musique dans différ. villes du comté d'York, et organiste de la chapelle octogone de la ville de Bath (1766). Il occupait encore cette place lorsqu'en 1774 il réussit, après beaucoup de tâtonnemens, à exécuter un télescope à l'aide duquel il put apercevoir la planète de Saturne : dès lors l'astronomie devint à peu près l'unique objet de ses méditations, et l'importante découverte qu'il fit en 1781 d'une nouvelle planète, à laquelle les principaux astronomes voulurent donner son nom, mais qui définitivement reçut celui d'*Uranus*, lui valut la protection spéciale du roi George III, qui enfin le mit à même de se livrer exclusivem. aux travaux dans lesquels il s'est illustré. Après 3 ans d'application suivie, Herschell termina en 1787 un télescope de la dimension de 40 pieds ; et, bien que cet énorme instrument n'ait qu'imparfaitem. répondu à ses espérances, il s'en servit du moins très-utilement dans ses opérations subséquentes, où l'assistance de sa sœur, miss Caroline Herschell, ne lui fut pas d'un moindre secours. Ce savant hanovrien m. le 23 août 1822 comblé des plus flatteuses distinctions, et laissant un nom illustré par des travaux qui le placent au rang des hommes les plus célèbres de l'île britannique. L'université d'Oxford lui avait conféré le grade de docteur-ès-lois, et il était présid. de la société royale astron., correspond. de l'institut de France. etc. Les principaux écrits de Herschell sont : une traduct. angl. des *Elémens du Calcul différentiel* de M. Lacroix ; *Catalogue des étoiles reconnues d'après les obser. de Flamsteed, et non insérées dans le catalogue anglais* (en société avec miss Caroline, sa sœur), 1798, in-fol., et une foule de *Mémoires* insérés dans le recueil de la société royale de 1782 à 1818. Son éloge a été prononcé à l'instit. par M. Fourrier.

HERSENT (CHARLES), oratorien, puis chancelier de l'église de Metz, né à Paris à la fin du 16e S., m. en Bretagne en 1660, se montra tour à tour partisan et antagoniste des PP. de l'Oratoire, ami et ennemi du cardinal de Richelieu. Il fut excommunié par le pape Innocent X pour s'être prononcé contre la bulle *Unigenitus*. On a de lui de nombreux écrits, dont il suffira de citer : *Avis touchant les prêtres de l'Oratoire, par un prêtre qui a demeuré quelque temps avec eux*, 1626, in-12 ; *Jugement sur la congregat. de l'Oratoire de Jesus*, Paris, 1626 ; *Traité de la souveraineté du roi à Metz*, ib., 1632 ; *Optati Galli de cavendo schismate ad ill. et rev. Eccl. gall. primat., archiepisc., ep., libri parœneticus*, Lyon, 1640, ouv. censuré par 16 év. réunis à Paris, condamné par le parlement, et brûlé par les mains du bourreau ; *Optati Galli libellus pœnitentiæ ad ill.*, etc. C'est une rétractation de l'ouvr. précéd. ; des *Sermons*, etc., etc.

HERT ou HERTIUS (JEAN-NICOL.), prof. en droit et chancel. de l'univ. de Giessen, né à Oberklée en 1652, m. en 1710, a laissé entre autres ouv. dont on trouve la liste dans la *Biographie des jurisconsultes* de Jugler : *Elementa prudentiæ civilis ad fundamenta solidioris doctrinæ jacienda*, Giessen, 1689, in-8 ; *Tractat. jur. public. de statuum imperii R. G. jure reformandi*, etc., ibid., 1710, in-fol., 1726 et 1771, in-4 ; *De fide diplomatum Germaniæ imperat. et reg.*, ibid., 1699, in-4.

HERTODT DE TODTENFELD (JEAN-FERDIN.), médec. et natur. de Niclasbourg, en Moravie, m. à Brinn en 1714, a publ. : *Opus mirificum sextæ diei, id est homo physicè, anatomicè et moraliter in potentiores suas partes dissectus*, Iéna, 1670, in-8 ; *Crocologia, sive curiosa Croci, regis vegetabilium, enucleatio*, ib., 1671, in-8.

HERTZ ou HERTZIUS (MICHEL), past. évang. de Buckau, né en 1638 à Schmira, près d'Erfurt, m. en 1713, a publ. une *Bibliothèque germanique* (en latin), Erfurt, 1674, in-fol. : ib., 1679, 1700, in-fol. ; *Germaniæ gloriosæ seu Bibl. germ. sciagraphia*, Leipsig, 1693, in-4, abrégé l'ouv. préc.

HERTZ (MARC). V. HERZ.

HERTZBERG (EWALD-FRÉDÉR., comte de), ministre de Frédéric II, roi de Prusse, né en 1725 en Poméranie, fut chargé, pendant près de 30 ans, du départem. des affaires étrangères, et mérita, par la sagesse et la profondeur de ses vues,

par la prudence de ses conseils, la noblesse et la vigueur de ses mesures, la réputat. de grand diplom. Il était en outre conservat. des archives secrètes de la Prusse, dans lesquelles il puisa de nombreux documens sur l'hist. de son pays. Il négocia le traité de paix entre la Russie et la Suède en 1762, la paix de Hubersbourg en 1763, le recouvrement des possessions qui avaient été, en 1746, séparées du royaume; le traité de Teschen, la pacification de la Belgique et de la Hollande, et enfin le traité de Reichenbach en 1790. Cet homme d'état m. en 1795; on a de lui un assez grand nomb. d'écrits dont les princip. sont : *Hist. généalog. des prem. emper. d'Autriche* (en latin); plus. *Mémoires* diplomat. sur les évènem. de l'époque; un *Mém. sur la population primitive de la Marche de Brandebourg*, couronné par l'acad. de Berlin en 1752; *Histoire de l'ancienne puissance maritime de Frédéric-Guill. le Grand et de la Comp. africaine*, etc. (en franç.); *Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics... depuis le commencement de la guerre de sept ans*, Hambourg, 1789-95, 3 vol. in-8, et sous le titre d'*OEuvres politiques;* Paris, 1795, 3 vol. in-8, pub. par de Mayer; plus. *Dissertations scientifiques* lues à l'acad. de Berlin de 1780 à 1787, Berlin, 1787, in-8.

HERVAGIUS. V. HERWAGEN.

HERVÉ (DANIEL), oratorien, né à St-Père, diocèse de Nantes, vers 1621, fut profess. de théologie et de philos., et m. à Rouen en 1694. On a de lui : *Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnat., fondat. des Carmélites en France*, Paris, 1666, in-8; *Apocalysis beati Joannis apostoli explanat. histor.*, Lyon, 1684, in-4; *Paraphrase de la Messe*, Lyon, 1683, in-12; *Sermon sur les Evangiles de tous les diman. de l'année*, Rouen, 1692, 2 vol. in-8.

HERVET (GENTIAN), théolog., docteur de Sorbonne, né en 1499 à Olivet, près Orléans, voyagea en Angleterre et en Italie, professa au collége de Bordeaux, assista au concile de Trente, au colloque de Poissy en 1561, fut nommé chan. de Reims, et m. dans cette ville en 1584. Il a laissé deux *Discours* prononcés au concile de Trente, l'un sur la *Sainteté des Mariages*, et l'autre sur le *Rétablissement de la discipline ecclesiast.*; des *Traductions* des PP. et des œuvres de Clément d'Alexandrie, et d'autres ouv. dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron, t. 17 et 20.

HERVEY (JAMES), théolog. angl. né à Hardingstone dans le comté de Northampton en 1714, m. en 1758, curé de Weston-Favell, fut un prédicateur éloquent et un ecclésiastiq. philanthrope. On a de lui quelq. écrits en prose qui rivalisent par l'harmonie et l'élégance avec les écrits d'Young; en voici les titres : *Méditations et contemplations, contenant des méditat. au milieu des tombeaux, des réflexions sur un jardin de fleurs*, etc. (en angl.), 1746, in-8; *Contemplation sur la nuit et les cieux étoilés*, etc. (idem), 1747, in-8; ce dern. ouv. a été mis en vers blancs à l'imitat. des *Nuits* d'Young. Hervey a encore publ. : *Remarques sur les Lettres de lord Bolingbroke*, etc., 1753, in-8; *Théron et Aspasie*, ou *Suite de dialogues et de lettres*, etc., 1755, 3 vol. in-8; des *Sermons* imprim. pour la 3e fois en 1759; une édit. des *Méditat.* de Jenks, avec une préface, 1757; *onze Lettres* à Wesley; *Lettres* à lady Franç. Shirley, 1782, in-8. On a publié à Londres *the Beauties of Hervey*, 1782, in-8; le colonel Burgess a fait imprimer *Lettres élégantes, intéressantes et évangéliques* (de J. Hervey), Londres, 1811, in-8. M. Baour-Lormian a mis en vers franç. plusieurs morceaux des *Méditat.* d'Hervey, qui avaient été trad. en prose par madame d'Arconville, Paris, 1771, in-12.

HERVILLY (LOUIS-CHARLES, comte d'), officier-général français, né à Paris en 1755, entra de bonne heure au service dans le régiment du roi, se distingua en 1779 dans les guerres d'Amérique, devint colonel du régiment de Rohan-Soubise, fut nommé en 1791 command. de la garde constitut. à pied de Louis XVI, et veilla à la défense du monarque dans les journées du 20 juin et du 10 août 1792. Il passa en Angleterre en 1793, et fit en 1795, à la tête d'un corps de Français royalistes émigrés, une descente sur les côtes de Bretagne, s'empara du fort Penthièvre, et allait poursuivre sa marche, encouragé par ce prem. succès, lorsqu'il fut blessé mortellem. à l'affaire de Quiberon. Les royalistes ont attribué la défaite de cette journée si désastreuse pour leur cause à plus. fautes graves commises par d'Hervilly; mais il a expié par son trépas les torts qu'on ne pouvait attribuer qu'à son peu d'aptitude pour un grand command., et à la supériorité des troupes qui lui étaient opposées. Le comte d'Hervilly, transporté à Londres, y m. de ses blessures le 14 nov. 1795.

HERWAGEN (JEAN), *Hervagius* en latin, imp. du 16e S., m. à Bâle en 1564, a publ. plus. édit. estimées parmi lesquelles on cite la collection précieuse et rare des *Scriptores rerum Germanicar.*, impr. en 1532. — Son fils HERWAGEN (Gaspard), professa la jurispr. à Bâle, et m. en 1577.

HERWART (GEORGE), chancelier de Bavière au 17e S., est aut. des ouv. suiv.: *Chronol. nova et vera*, 1622, 1626, 2 part. in-4; *Admiranda ethnicæ theol. mysteria propalata*, Munich, 1626, in-4; *Apologie pour l'empereur Louis de Bavière* contre les injures de Bzovius (*v.* ce nom).

HERY (THIERRY de), chir., né à Paris au comm. du 16e S., s'adonna particulièrement au traitement des maladies syphilitiques, qui alors, nouvellement importées en Europe, y causaient des ravages affreux. Il fut chargé par François Ier de suivre l'armée d'Italie à l'effet de donner ses soins aux troupes franç. que décimait cet horrible fléau. Héry, après la bataille de Pavie, se rendit à Rome, s'enferma dans l'hôpital de St-Jacques-le-Majeur, et là étudia avec un zèle soutenu les causes, les caractères, les progrès et les moyens de guérison de la *syphilis;* il revint ensuite à Paris, où sa réputation l'avait précédé, et y m. en 1599, après avoir acquis une grande fortune. On a de lui un ouvr. intit. : *Méthode curative de la maladie vénérienne*, etc., Paris, 1552, 1569, et 1654, in-8.

HERZ (MARC), médecin et professeur royal de philosophie à Berlin, né dans cette ville en 1747, de parens israélites, fut le disciple de Kant et l'ami de Mendelssohn (*v.* ces noms); il développa dans des cours publics les vues principales du système philosophique de son maître, s'acquit une gr. réputation comme médecin, autant par la pratique de cet art que par ses travaux théoriques, et m. en 1803, conseiller privé du prince de Waldeck. On connaît de lui : *Recherches sur le vertige* (en all.), Berlin, 1786; *Cours de physiq. expériment.* (id.), 1787; *Recherches sur les causes de la différence des goûts; Lettres aux médecins.* Ces deux ouvr. ont eu plus. éditions.

HESER (GEORGE), jésuite allem., théologien et bibliogr., né en 1609 dans le diocèse de Passau, m. vers 1680, exerça avec quelque distinction le ministère de la chaire, et professa l'éloquence et la philosophie dans les colléges de son ordre. Mais c'est surtout comme bibliographe et comme critiq. qu'il s'est fait connaître à l'occasion de la fameuse dispute élevée sur le véritable auteur de l'*Imitation de J.-C.*, Heser soutint avec une grande érudition la cause de Thomas Kempis (*v.* ce nom). On a de lui sur ce sujet plus. ouv. dont on peut voir la liste dans le *Catalogue des ouvrages* que M. Barbier a placé à la suite de sa *Dissertat. sur les traductions franç. de l'Imitat. de J.-C.*, et dont le plus remarquable a pour titre : *Dioptra Kempensis*, Ingol-

stadt, 1650, in-12. Il faut ajouter à cette liste pour la compléter : *Obeliscus Kempensis auctori libror. de Imitatione Christi positus*, etc., Munich, 1669. Heser a composé en outre : *Theologicæ mysticæ summa*, extrait du livre de l'*Imitation*, impr. à Augsbourg, 1726 ; *Lexicon german.-thomæum*.

HÉSIODE, célèbre poète grec, nous apprend lui-même que son père habitait un petit bourg au pied du mont Hélicon, et que ce bourg se nommait Ascra. Du reste les savans ne sont nullement d'accord sur l'époque où il vécut. A-t-il précédé ou suivi Homère? était-il contemporain de ce grand poète? Voilà ce que l'on ne sait pas encore, et ce que l'on ne saura jamais probablement d'une manière positive. Sans songer à leur fixer une époque certaine, accordons toutefois une haute antiquité aux poèmes d'Hésiode : ils en portent évidemment le caractère, soit qu'on les considère dans leur objet et leur ensemble, soit qu'on les examine sous le rapport de la diction qui se rapproche aussi près que possible de celle d'Homère. Des nombreux ouvrages, attribués à ce poète, trois seulement nous sont parvenus : *les Travaux et les Journées*, *la Théogonie* et *le Bouclier d'Hercule*; encore n'est-il pas bien prouvé qu'il soit l'auteur des deux derniers ; et le premier semble plutôt un fragment détaché d'un ouvrage plus considérable. *La Théogonie*, autre fragm. sur la généalogie des dieux, sur leurs amours et leurs combats, est le plus ancien monument qui nous reste de la mythologie grecque ; et soit qu'on n'y voie que des symboles, ou qu'on lui suppose un fondement historique, ce document intéresse à la fois le philosophe, l'antiquaire et le savant. *Le Bouclier d'Hercule*, accordé par les uns, vivement disputé par les autres à Hésiode, n'est que l'épisode d'un poème où il célébrait les héros nés du commerce des dieux avec les simples mortelles. L'impression a fréquemment reproduit le peu qui nous reste d'un écrivain qui a mérité d'être loué par Isocrate, Denis d'Halicarnasse et Quintilien, et célébré dans le langage des muses par Manilius, Ovide et Virgile. *Les Travaux* furent pub. pour la première fois à Milan, 1493, in-fol., par les soins de Démétrius Chalcondyle ; mais *la Théogonie* et *le Bouclier* ne le furent que deux ans après par Alde Manuce, Venise, 1495. La prem. où la critique du texte ait appelé l'attention de l'éditeur, est celle de Henri Estienne, Paris, in-fol., 1566. Les plus justement estimées sont ensuite celles de Dan. Heinsius, Plantin, in-4, 1603, reproduite un siècle après, Amsterdam, 1701 ; de Thom. Robinson, Oxford, 1734, grand in-4 : elle réunit au luxe typographique le mérite de la correction du texte et quelques additions importantes; elle s'est néanmoins encore améliorée entre les mains de Loësner, Leipsig, 1778, in-8. Brunck a donné un excellent texte *des Travaux* dans son recueil *des Gnomiques grecs*, Strasbourg, 1784 ; et M. Heinrich, dans son *Bouclier d'Hercule*, Breslau, 1802, un *Specimen* qui fait vivement désirer la suite de l'édition. Les poèmes d'Hésiode forment le prem. vol. des *Poetæ græci minores* de Gaisford. Les dern. édit. complètes sont celles de Spon, Leipsig, 1819, in-8, et de M. Boissonnade, Paris, 1824, in-32 : il a cru devoir y joindre *le Combat* supposé entre Hésiode et Homère, sans toutefois en admettre l'authenticité. Les poésies d'Hésiode ont été traduites en prose française par Bergier, Gin et Coupé. M. H. Patin les a trad. de nouveau, mais n'a pub. encore que quelques fragmens qui donnent de son travail l'idée la plus favorable. Ils se trouvent dans le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne* (t. 15, p. 227). Lefranc de Pompignan a traduit en vers *les Travaux*, et Voltaire a donné une élégante imitation de la fable de Pandore.

HESIUS. V. Esius.

HESNAULT (J.), poète fr. du 17e S., parcourut les Pays-Bas, la Holl., l'Angl., l'Italie, revint en France, partagea la disgrâce du surint. Fouquet, son protecteur, composa un sonnet contre le min. Colbert, enseigna la litt. et la poésie à Mme Deshoulières, et m. à Paris 1682. On a de lui : *OEuv. div., contenant la consolation à Olympe sur la mort d'Alcimédon...*, *et autres pièces* (notamm. le fameux sonnet de l'*Avorton*), Paris, Claude Barbin, 1670, in-12 ; une traduction en vers du commencement du poème de Lucrece *de Naturâ rerum*, ins. dans un *Recueil de pièces curieuses et nouv.*, et dans le *Recueil de pièces choisies* de La Monnoye (*v.* ce nom); 1714, 2 vol. in-12. On trouve aussi une *Elégie* du même poète dans *le Fureteriana*. Boileau, s'il faut en croire La Monnoye, regardait Hesnault comme l'un des hommes qui tournaient le mieux un vers, bien que pourtant il lui ait fait une assez mauvaise part dans sa 9e *Satire*, ainsi que dans le 3e chant du *Lutrin*.

HESS (Jean-Rodolphe), magistrat à Zurich, né en 1646, m. en 1695, a continué jusqu'en 1693 la chronique du canton de Zurich, commencée par Bullinger et Haller, 3 vol. in-f., et a laissé d'autres MSs. relatifs à l'hist. de Suisse.—Hess (Félix), né à Zurich en 1742, m. en 1768, a laissé quelques traités de philos. et de théolog. — Hess (Louis), né à Zurich en 1760, exerça d'abord la profession de boucher comme son père, s'adonna ensuite à la peinture, réussit dans le genre du paysage, et m. en 1800. Ses tabl., répandus en France, en Anglet., en Allem. et en Russie, sont fort estimés. M. Meyer a écrit la *vie* de ce peintre, Zurich, 1800, in-8.

HESS (J.-Louis de), littérat. allem., né à Stralsund en 1760, m. à Hambourg en 1823, avait d'abord suivi avec distinction la carrière des armes. De 1788 à 1790 il pub. le *Journal des Journaux*, et fit paraître en 1815 *l'Agonie de la république de Hambourg*, ouv. qui se répandit dans toute l'Allemagne. On cite encore de lui les ouv. suiv., écrits en allem. : *Essai de voir*, Hambourg, 1796 et 1800, 2 vol. ; *Voyage par l'Allemagne*, *les Pays-Bas et la France*, ibid., 1802, 7 vol. in-8, 3e édit. ; *Description topographique*, *politique et historique de la ville de Hambourg*, ibid., 1812, 3 vol. in-8, avec cartes, 2e édition.

HESSE (Philippe, landgrave de), dit *le Magnanime*, fils de Guillaume II, né en 1504, succéda à son père en 1509 sous la tutelle de sa mère, Anne de Mecklenbourg. Ses états furent plusieurs fois envahis par Sickingen, gentilh. du Palatinat; mais en 1522 Philippe le chassa pour jamais du territoire hessois. En 1525 il repoussa les anabaptistes; l'année suivante il embrassa le luthéranisme et signa en 1530 la profession de foi dite *confession d'Augsbourg* : dès lors il fit constamment partie de la ligue des princes protestans. Il avait épousé en 1523 Christine, fille du duc de Saxe : cette union n'étant pas heureuse il se fit autoriser par son église à épouser Marguerite de Saal en 1540. Philippe fut battu par Charles-Quint en 1546, resta quatre ans prisonnier de ce prince, et mourut en 1567.—Son fils, Guillaume IV, landgrave de Hesse, lui succéda en 1567, il protéga les lettres, les arts, fit rendre la justice à ses sujets, et reçut d'eux le surnom de *Sage*. Ce prince, qui s'était adonné avec zèle à l'astr., mourut en 1592, âgé de 60 ans. On a publié ses observations astronomiques sous le titre de *Cœli et siderum in eo errantium observat. Hassiacæ*, Leyde, 1628, in-4.—Hesse (Maurice, landgrave de), succéda à son père Guillaume IV en 1592 ; il abjura le luthéranisme pour embrasser le calvinisme, et causa ainsi de violens troubles religieux dans ses états. Ce prince possédait une rare instruction. En 1627 il se démit de sa puissance pour en revêtir Guillaume V, son fils, et m. en 1632. — Hesse-Cassel (Charles, landgrave de), 2e. fils de Guillaume VI, né en 1654, succéda en 1670 à Guillaume son frère ; il fit bénir son règne par sa prudence, son amour pour ses sujets, et par l'encou-

ragement qu'il donna aux lettres et aux arts. M. 1730. — HESSE-DARMSTADT (Louis, Ier landgrave de), né en 1577, refusa de se liguer avec les princes protestans contre Charles-Quint qui le récompensa de cette fidélité en lui abandonnant une partie de ses conquêtes. En 1624 l'empereur lui donna Marbourg. Louis m. en 1626. — HESSE-RHINFELS (Ernest, landgrave de), né en 1623, recouvra à son avènement une partie des possessions dont Charles-Quint s'était emparé en 1624 sur Maurice, son père. Il se ligua contre l'emp., fut fait prisonnier à la bataille de Geiseke, abjura le luthér. pour rentrer dans le sein de l'église romaine, et m. en 1693.

HESSE-CASSEL (GEORGE-GUILLAUME, élect. de), né en 1743, fut d'abord feld-maréchal au service de Prusse, et commença à régner sur le comté de Hanau en 1764, puis en 1785 sur toute la Hesse. Après être entré dans la coalition contre la France en 1792, il conclut l'année suiv. un traité de subsides avec l'Angleterre, fit passer 8000 Allemands au service de cette puissance, commanda en personne ses troupes réunies à celles de la Prusse dans la campagne de 1793 contre la république franç., et conclut en 1795 un traité de paix avec ce dernier gouvernement sur lequel il avait appelé de tout son pouvoir l'animadversion de ses voisins plus redoutables. Le traité des indemnités, du 27 avril 1803, éleva George-Guillaume à la dignité d'électeur de l'empire germanique, et dès lors celui-ci parut suivre le plan d'une stricte neutralité; toutefois, après la bataille d'Iéna Napoléon établit pour le prince Jérôme, son frère, un nouv. roy., fondé en partie sur les possessions de l'élect. de Hesse-Cassel, auquel il reprochait d'avoir accordé aux armées prussiennes l'entrée dans son territoire. Georges-Guill. demeura pendant 7 ans privé de sa souveraineté qu'il ne recouvra qu'en 1813, après la signature du traité de Francfort. Mais ce ne fut qu'après le congrès tenu à Vienne en 1815 que, l'état de Hesse-Cassel ayant été reconstitué sur ses anciennes bases, George-Guillaume s'efforça avec une constance remarquable d'y rétablir aussi les vieux us et priviléges. Ce prince m. d'une attaque d'apoplexie en 1821, laissant de son mariage avec Wilhelmine-Caroline, fille de Frédéric V, roi de Danemarck, deux filles et un fils : ce dern. lui a succédé sous le nom de Guillaume.

HESSE (ERNEST-CHRÉTIEN), célèbre joueur de basse, né à Grosgottern (Thuringe) en 1676, étudia d'abord le droit, devint conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt, se livra ensuite entièrement à la culture de la musique, voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie, en France, où il prit des leçons de Marais et de Forquerai, fut nommé maître de chapelle de l'empereur d'Autriche, et mourut à Darmstadt en 1767. On a de lui des *Oratorio*, des *Motets* et des *Sonates* pour la *viola di gamba* (basse). — Jeanne-Elisab. DOEBRICHT, femme du précéd., célèbre cantatrice, débuta au théâtre de Leipsig vers 1705. Elle est m. à Darmstadt.

HESSELINK (GÉRARD), théologien anabaptiste, né à Groningue en 1755, m. en 1811, professeur de philos. à Amsterdam, a laissé des dissertations, des discours, et un *Dictionn. herméneutique du Nouv. Testament*, 2 vol. in-8, etc.

HESSELIUS (FRANÇOIS), philologue holland., né à Rotterdam en 1680, m. en 1746, professeur d'éloquence et d'hist. à Utrecht, a pub. des édit. d'*Ennius*, Amsterdam, 1707, in-4; de *Vibius Sequester (de Fluminibus)*, Rotterdam, 1711, in-8; et des *Inscriptions* recueillies par Gudius, Leewarde, 1731, in-fol.

HESSELIUS (ANDRÉ), pasteur suédois, né en 1677, remplit depuis 1717 jusqu'en 1723 les fonctions de son ministère dans la colonie suédoise établie en Pensylvanie dans l'Amérique septentrionale. Il y fit de nombreuses conversions, et recueillit sur l'hist. natur. et les mœurs de ces contrées des documens précieux, dont il a laissé un *journal* MS. Il m. en 1733 en Dalécarlie.—HESSELIUS (Jean), frère du précéd., méd. suédois, m. à Stockholm en 1752, s'est occupé avec succès de l'hist. naturelle, et a laissé des collections précieuses, réunies aujourd'hui au muséum de l'université d'Upsal.

HESSELS (JEAN), savant théolog., né à Louvain en 1522, m. en 1563 ou 1566, avait assisté au concile de Trente par ordre de Philippe II. On a de lui un grand nombre d'ouv. de controv.; des *Comment.* sur St Matthieu, St Jean, etc.; un *Catéchisme* en latin, Louvain, 1595, in-4.

HESSUS. V. EOBANUS.

HESYCHIUS, lexicographe grec, qu'on croit avoir vécu dans le 3e S., est aut. d'un dict. compilé d'après les glossaires écrits av. lui pour l'intell. des anc. orat. grecs. La prem. édit. de ce *Dict.* est celle d'Alde, Venise, 1514, in-fol., réimpr. avec les notes et observat. d'un grand nombre de savans, par les soins de J. Alberti et de D. Ruhnkenius, Leyde, 1746 et 1766, 2 vol. in-fol. M. Schow, sav. danois, en a pub. une 3e (collationnée sur le seul manusc. que l'on connaisse, et qui est conservé dans la biblioth. de St-Marc), sous le tit. suiv. : *Hesychii lexicon, ex codice MS. biblioth. D. Marci restitutum*, Leipsig, 1792, in-8.—Un autre HESYCHIUS, surnommé *Illustrius*, né à Milet, vivait dans le 6e S. de l'ère chrétienne. Il reste de lui quelq. extr. d'un livre sur les *Origines de Constantinople*, et un abrégé des *vies* des philosophes, par ordre alphabétique, tiré en grande partie de Diogène Laerce. Ces deux ouv. ont été réunis et pub. avec des notes et une version latine, par Meursius, Leyde, 1613, in-8. Les extraits des *Origines de Constantinople*, ont été réimp. dans la Bysantine.—Un autre HESYCHIUS de Milet, n'est connu que par l'ouv. suiv., qui parut en grec avec une trad. latine : *Hesychii Milesii de his qui eruditionis famâ claruêre liber, interprete Hadriano Junio*, Anvers, 1572, in-8 : écrit médiocre et de peu d'interêt.

HEUMANN (CHRISTOPHE-AUGUSTE), philologue et théologien allemand, né à Alstadt dans le duché de Saxe-Weimar en 1681, m. en 1764 à Gottingue, où il occupait la chaire de théolog., a laissé un gr. nombre d'ouv., parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *de Libris anonymis ac pseudonymis schediasma complectens obs. gener. et spicilegium ad Vincenti Placcii theatrum anonymorum et pseudonym.*, Iéna, 1711, in-8; *Dissert. exhibens histor. litter. fragm. aliq.*, 1738, in-4; *Conspect. reipub. litter., sive via ad histor. litterar.*, 1718, 1726, etc., la dern. édit. est de 1791, 2 vol. in-8; mais elle n'est pas aussi complète que les autres : celle de 1763 est la meilleure. La *vie* d'Heumann a été écrite en allem. par G.-A. Cassius, 1768, in-8.

HEUMANN (JEAN), professeur de jurisprud., né à Altorf en 1711, m. en 1760, a laissé, entre autres ouv. sur le droit et la diplomatiq., les suiv. : *Comment. de re diplomat. imper. ac reg. german. indè à Caroli Magni tempor.*, 1745, in-4; *Opusc. quibus varia juris Germ. itemq. histor. et philol. argum. explicantur*, 1747, in-4; *Comment. de fontibus et œconomiâ legum civilium*, 1754, in-4.

HEURNIUS (JEAN), médecin hollandais, dont le vrai nom est *van Heurn*, né à Utrecht en 1543, étudia son art en France et en Italie, professa et pratiqua la médecine avec un grand succès à Leyde, et y mourut en 1601. Ses principaux ouv. sont : *Institutiones medic.*; *Praxis novæ medicinæ*, 1587 et 1690, in-8; *De humanâ felicitate*, 1607, in-4; *Comment.* latin sur Hippocrate, 1609, in-4. Les *Œuvres* réunies de Heurnius ont été publiées à Leyde, 11 vol. in-4, 1609 et 1658. — HEURNIUS (Othon), fils du précéd., né à Utrecht en 1577, professa la philosoph. et la médec. à Leyde, et m. vers 1648. On a de lui : *Antiquitat. philos. barbaricæ lib. II*, Leyde, 1600, in-12; *Babylonica, ægypt., indica, etc., philos. primordia*, ib., 1619, in-12.

HEURTAULT DE LAMERVILLE (JEAN-MARIE, ou selon d'autres LOUIS), né en 1740 à Rouen, quitta la carrière militaire pour s'adonner exclusivem. à l'agricult., devint membre de l'assemblée constituante, et s'y fit remarq. par divers rapports et projets qui intéressaient l'économie rurale. En 1796 il fut élu membre du conseil de cinq cents, peu après secrétaire et ensuite président de cette assemblée. Il y fit plus. motions relatives à l'amélioration de l'instruction publique, et disparut en 1799 de la scène politiq. Il était membre de la société d'agriculture du départem. de la Seine et correspondant de l'institut. Il m. en 1810. On a de lui les écrits suiv. : l'*Impôt territorial combiné avec les principes de l'adm. de Sully et de Colbert, adaptés à la situat. act. de la France*, 1788, in-4; *Opinion sur le partage des biens communaux*, an VII, in-8. Il a coopéré à la rédact. du *Cours complet d'agriculture pratiq.*, Paris, 6 vol in-8, 1809.

HEURTELOUP (NICOLAS), chirurgien célèbre, né en 1750 à Tours, fut nommé en 1782 chirurgien-major des hôpitaux de la Corse, passa quatre ans après à Toulon dans le même emploi, puis en 1792 à l'armée du midi; l'année suivante il fut appelé au conseil de santé. Devenu chirurgien en chef de l'armée française sous le consulat, il remplaça en 1808 son digne collègue Percy à la gr. armée d'Allemagne, y déploya le même zèle et la même habileté que son prédécesseur, et reçut de Napoléon le titre de baron et la croix d'offic. de la Lég.-d'Honn. Heurteloup ne se distingua pas moins par ses talens administ. et par les amél. qu'il apporta dans le service des hôpitaux militaires que par ses hautes connaiss. en chirurgie. Il m. en 1812. On a de lui : *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8; *Traité complet des tumeurs*, resté MS.; des *Dissert.* savantes, et plus. *Traduct.* de l'ital. et de l'allem., entre autres la trad. de l'ouv. de Giannini sur *la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*, Paris, 1808, 2 vol. in-8; une édit. de l'*Instruction sur la culture et la récolte de la betterave et sur la manière d'en extraire économiq. le sucre et le sirop*, trad. de l'allem. de Achard, par Copin, avec des notes et addit. de Heurteloup, Paris, 1811 et 1812, in-8, fig.

HEURTIER (N.), ancien architecte du roi, et inspect. de tous les bâtimens de la couronne, né à Paris en 1739, m. à Versailles en 1823, memb. du conseil des bâtimens civils et de l'inst. de France, section d'architect, de la classe des beaux-arts, avait obtenu en 1764 le gr. prix d'architect., et passa à Rome les quatre années de sa pension. L'unique titre de célébrité de cet artiste habile, dont la vie presq. entière fut consacrée à soigner et à restaurer les monumens de Versailles, est la construction du théâtre de la place Favard. Cet édifice, que Heurtier érigea en 1782, c'est-à-dire au moment où MM. Peyre et de Wailly venaient de construire la Comédie Française, a été jugé avec beaucoup de sévérité : on n'a pas assez tenu compte à l'architecte de l'obligation où il fut réduit de sacrifier ses disp. premières à l'exigence des comédiens, qui ne voulurent pas que leur théâtre fût situé en vue des boulevarts; sur le terrain et dans la perspective choisis par Heurtier, son péristyle n'eût point encouru sans doute le reproche de lourdeur dont il est assez généralement l'objet. On trouvera, à cet égard, des réflexions très-judicieuses dans l'*éloge* de Heurtier, prononcé à l'institut, séance du 2 oct. 1824, par M. Quatremère de Quincy (*v.* la collect. des *impr.* de ce corps sav., année 1824).

HEUSINGER (JEAN-MICH.), philologue allem., né près de Gotha en 1690, m. en 1751, profess. et direct. du gymnase d'Eisenach, a publ. une édit. des *Césars* de Julien, Gotha, 1736; d'*Esope*, Eisenach, 1741; de *Cornelius Nepos*, ibid., 1747; de l'*Hellenolexia* de Vechner, Gotha, 1733, in-8; des dissertations sav.; deux livres d'*Emendationes*, 1751, etc., etc. — HEUSINGER (Jacq.-Frédéric), élève et neveu du précéd., né à Useborn en 1718, m. en 1778, rect. du gymn de Wolfenbuttel, a publ. : *une diss.* sur un MS. de l'Ajax et de l'Electre de Sophocle avec des scolies jusqu'alors inédites, Iéna, 1745; une édit. *du Traité de l'éduc. des enfans*, attribué à Plutarque, 1749; *Essais de corrections sur Callimaque*, 1766; une édit. des *Offices* de Cicéron, publiée par CONRAD, fils d'Heusinger, Brunswick, 1783; cette édit. est très-estimée; elle est précédée d'une préface du jeune Conrad.

HEUSON. V. HEWSON.

HEUSSEN (HUGUES-FRANÇOIS van), pro-vicaire d'Utrecht, né à La Haye, en 1654, passa quelque temps dans la congrégat. de l'oratoire, et alla se fixer à Leyde, où il concourut de tout son pouvoir à propager les principes du jansénisme, et m. en 1729. On a de lui : *Batavia sacra*, Bruxelles et Utrecht, 1714, in-fol.; *Hist. episcopor. fœderati Belgii*, 2 vol. in-fol., Leyde, 1729, et plus. ouvr. de controverse peu intéressans.

HEUZET (JEAN), prof. de b.-lett. au collége de Beauvais à Paris, né à ce qu'on croit à St-Quentin vers 1660, m. vers le milieu du 18[e] S., a pub. plusieurs rec. estim. à l'usage des colléges. M. Barbier, qui le premier a réuni des documens biog. sur ce sav. prof. (*Magasin encyclopédique*, 1815, t. 2, p. 177), a, dans son *Examen critique*, fait connaître fort en détail les ouv. pub. par J. Heuzet; nous nous bornerons à en indiquer les titres : *Quinti Curtii Rufi de Rebus Alexandri Magni hist. lib. X*, etc., Paris, 1720, petit in-12; *Orat. in Sallustii, Livii, Curtii et Taciti hist. collectæ*, etc., ib., 1721, in-12; *Selectæ è Vet. Testamento hist.*, etc., ib., 1726, 2 part. in-12, trad. en fr. par un anonyme, ib., 1764, in-12; *Selectæ è profanis script. hist.*, etc., ib., 1727, 2 part. in-12, plus. fois réimp., et trad. en fr. par Ch. Simon, ib., 1752, 1754, puis par Barrett, ib., 1781, in-12 : cette dern. trad. est la plus estimée.

HEVELIUS (JEAN), astronome allem., né à Dantzig en 1611, m. en 1687, y remplit avec distinction diverses fonctions civiles, et acquit par ses travaux une réputation européenne. En 1679, il eut le malheur de voir consumer par un incendie son observatoire, ses instrum., ses manuscrits, et l'édit. presque entière de sa *Machine céleste*, dont on parvint à sauver quelq. exempl. très-préc. aujourd'hui. Nous citerons parmi les nomb. ouv. de ce sav. : *Selenographia*, Dantzig, 1647, in-fol.; *Mercurius in sole visus*, 1662; *Prodromus cometicus, descr. cometæ*, *Mantissa prodomi cometici*, 1665 et 1666, in-fol.; *Cometographia*, 1668, in-fol.; *Machina cœlestis, pars prior*, 1673; *Machina cœlestis, pars posterior*, 1679; *Annus climactericus sive observat.*, etc., 1685 : supplém. des deux écrits précédens; *Prodromus astronomiæ*, 1690; *Uranographia seu firmamentum Sobescianum*, 1690; plus. lettres (en lat.), sur des éclipses de lune, de soleil, sur la libration de la lune, sur les comètes de 1647 et 1677; *Hist. miræ stellæ in collo ceti*, 1662. Cette étoile, dont Hévélius a le premier observé les apparitions et les disparitions périodiques, a conservé le nom de *Mira*, qu'il lui a donné.

HÉVIN (PIERRE), avoc. dist. du parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, et m. en 1692, a publié les ouvr. suiv. : *Arrêts du parlem. de Bretagne*, de Frain, 3[e] édit., augm. d'annotat., etc., Rennes, 1684, 2 vol. in 4; *Consultat. et observat. sur la coutume de Bretagne*, ibid., 1736 et 1743, in-4; *Questions et observat. concern. les matières féodales, par rapport à la coutume de Bretagne*, ib., 1737, in-4; *Coutumes génér. de Bretagne, et usemens locaux de cette prov.*, etc., ib., 1744, in-4.

HEVIN (PRUDENT), habile chirurg. franç., né en 1715, fut secrétaire, puis vice-directeur de l'ac. roy. de chirurg., profess. de thérapeut. aux écoles de chir., prem. chirurg. de *Mesdames de France*, et

m. en 1789. On a de lui : *Un cours de pathologie et de thérapeut. chir.*, 1780, 1784 et 1793, 3e édition, 2 vol. in-8, et plus. *Mem.* intéressans, insérés dans le recueil de l'académie de chirurgie.

HEWSON (William), anatomiste anglais, né à Hexham en 1739, fut membre de la soc. roy. de Londres, et m. en 1774. Il a laissé des observations curieuses et des découvertes sur les propriétés du sang, consignées dans les ouvrages suiv., écrits en angl. : *Recherches expérimentales*, in-8, 1771 et 1772; *Du système lymphat.*, faisant suite à l'ouvr. précéd., 1774. On a pub., d'après ses notes et MSs., une 3e part. des *Recherches expérimentales*, Londres, 1777, in-8.

HEYENDAL (Nic.), religieux augustin, né en 1658 dans le duché de Limbourg, mort en 1733, abbé du couvent de son ordre, à Bois-le-Duc, a laissé, outre différens *Mémoires* et autres *Opusc.*, des *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des min. de l'Eglise* (en latin), Liége, 1703, in-12.

HEYLIN (Pierre), théol. anglais, né en 1600 à Burford, dans le comté d'Oxford, m. en 1662, a écrit tant en latin qu'en anglais plus. ouv. de controverse, dont M. George Crabb donne la liste, au nombre de douze, dans son *univ. hist. Dictionary* (1825, in-4); nous citerons entre autres : *Microcosmus*, ou *Descr. de l'Univ.*, 1621, 1624, in-fol., plus. fois réimpr.; *Hist. quinquarticularis*, etc., Lond., 1600, in-4; *Hist. of the Reformation of the Curch of England*, etc., ib., 1661, 1670 et 1674, in-fol.; *Cyprianus anglicus* (Hist. de Will. Laud, archev. de Cantorbéry), ib., 1668, 1671, in-folio; *Aerius redivivus* (Hist. des presbytériens), etc., ib., 1670, 1672, in-fol. Le pasteur George Vernon a recueilli plus. des écrits de Heylin; et les a pub. avec une *vie* de l'aut., 1681, in-fol. Il existe une autre *Vie de Heylin* par Barnard, son gendre, 1682, in-12.

HEYM (Jean), sav. lexicographe allem., naturalisé en Russie, né en 1759 à Braunscheich, dans la Basse-Saxe, m. en 1821 à Moscou, inspect. de plus. colléges et instituts, et anc. recteur de l'univ. de cette ville, y avait professé successivem. la langue allem., les antiq., l'hist., la statistiq., la science du commerce et la géogr. Il a publié, tant en allem. qu'en franç. et en russe, un assez grand nombre d'ouvr. dont on trouvera les titres dans *l'Annuaire nécrol.* de M. A. Mahul, (1822, partie étrangère). Les principaux sont : *Essai d'une encyc. géogr. et topogr. de l'empire russe*, Gottingue, 1796, in-8; *Nouveau dict. complet des lang. allem., russe et franç.*, Moscou, 1796-97, 2 vol. in-4; *Dictionnaire complet russe-français-allem.*, ibid., 1799-1802, 3 vol. in-4, plus. fois réimpr. à Calcutta; *Gramm. allem.*, Moscou, 1802, in-8; *Grammaire russe à l'usage des Allemands*, Riga, 1804, in-8, 1818, 3e édit.; *Esquisse de géogr. univ.*, Moscou, 1811, in-8, etc.

HEYNE (Chrétien-Gottlob), l'un des plus illustres sav. de l'Allem., naq. à Chemnitz (Saxe), en 1729. Fils d'un pauvre tisserand, originaire de la Silésie, il ne pouvait attendre de sa famille aucun secours pour son éducation; mais à force de zèle, de patience et de veilles, il acquit bientôt une inst. vaste et profonde. Pend. la guerre de 7 ans, Heyne fut obligé de fuir de ville en ville; en 1763, il fut nommé profess. à l'univ. de Goettingue, où il se fixa jusqu'à la fin de sa longue carrière, qu'il termina le 14 juillet 1812; il était membre de presq. toutes les académies de l'Europe. Nous citerons parmi ses nombreux ouvr. : les traduct. allem. *des poésies de Tibulle* et du *Manuel d'Epictète*; un recueil de programmes et de dissert., pub. d'abord de 1763 à 1801, puis rec. sous le titre d'*Opuscula academica*, Gottingue, 1785-1811, 6 vol. in-8; des éditions de *Diodore de Sicile*, Deux-Ponts, 11 vol. in-8, d'*Homère* et de *Virgile*, avec des notes et de sav. interprétat., etc. Heyne donna à la fin de cette dernière, qui passe pour son chef-d'œuvre et a été souv. réimpr., une *Notice raisonnée des éditions de Virgile* : elle a été reproduite avec des notes et des additions de M. A. Barbier, dans le t. 7, p. 457 du *Virgile* de la collect. des classiques lat. de M. Lemaire. M. Amar (qu'il nous soit permis de rendre cette justice à l'un de nos collaborateurs les plus distingués) a donné une nouv. preuve de goût dans l'emploi qu'il a fait du travail de Heyne, pour son édit. de *Virgile* (Paris, 1824, 5 vol. in-12, édit. des classiques de M. Ch. Gosselin). On peut consulter pour les autres écrits de Heyne la liste qu'en ont donnée Meusel et autres bibl. allemands.

HEYNS (Pierre), poète et géogr. flamand du 16e S., est connu par un ouvrage intit. : *le Miroir du monde*, poème en langue flamande, tiré d'Ortelius. — Heyns (Zacharie), son fils, né en 1570, était impr. et poète. On a de lui un recueil d'*emblèmes* en langue flamande.

HEYWOOD (John), l'un des plus anc. poètes dram. angl., né vers la fin du 15e S. dans le comté d'Hertford, ou selon d'autres à Lond., fut lié avec le chancelier Th. Morus, jouit de quelque faveur à la cour de Henri VIII et de la reine Marie, crut devoir s'expatrier sous le règne d'Elisabeth, et mourut à Malines en 1565. On a de lui plusieurs pièces de théâtre dans le genre de celles qui ont succédé (en France) aux mystères; un *Dialogue* en vers contenant tous les proverbes angl.; des *Epigrammes*; *l'Araignée et le moucheron*, parabole, 1556, in-4, avec fig., très-rare. — Ellis Heywood, fils aîné du préc., entra dans l'ordre des jésuites, voyagea en France et en Italie, et m. à Louvain vers 1572. On a de lui un ouv. italien int. *il Moro*, Florence, 1556, in-8. — Jasper Heywood, frère du préc., voyagea comme lui en France et en Italie, prit l'habit de jésuite à Rome, fut nommé provincial de son ordre en Anglet., et mourut à Naples en 1598. Il a laissé la trad. de 3 trag. de Sénèque, des *Poesies* et *Devises* dont quelques-unes ont été ins. dans *the Paradise of dainty devices*, 1573, in-4.

HEYWOOD (Thomas), aut. et act. angl., né vers la fin du 16e S., vécut sous les règnes d'Elisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier, et composa un gr. nomb. d'ouv., entre autres plus de 220 pièces de théâtre, dont il ne reste plus que 24. On cite parmi ses autres écrits : *Defense des comediens*; une *Vie de Merlin*; *la Hierarchie des anges*; une *Vie de la reine Elisabeth*; une *Hist. générale des Femmes*; des trad. de Lucien, d'Erasme et d'autres auteurs lat. et ital. — Heywood (Olivier), théol. non-conformiste, né dans le comté de Lancastre en 1629, m. en 1702, a laissé quelq. opuscules de piété.

HEYWOOD (Elisa), femme lettrée, née à Lond. en 1693, m. en 1756, est aut. d'un gr. nombre de rom., presque tous oubliés aujourd'hui, et quelq. autres écrits plus estimables, tels que : *le Spectat. féminin*, 4 cah.; tr. en fr. par Trochereau, sous le tit. de *Spectatrice*, Paris, 1751, in-12; *Epîtres pour les dames*; *l'Heureux enfant trouvé*, 1 v.; *Avent. de la Nature*, 1 v., etc. Pope a lancé quelq. traits satiriq. contre cette dame dans son poème de *la Dunciade*.

HIÆRNE (Urbain), méd. et phys. suédois, né en 1641, fit ses études en Angleterre et en France, rapporta dans sa patrie de vastes connaiss., s'occupa surtout de minéralogie, obtint le titre de premier méd. du roi, de président du conseil de médecine, et de vice-président du conseil des mines. Il m. en 1724. Parmi ses ouvr. nous citerons comme les plus remarq. : *Acta laboratorii chymici*, Stockholm, 1706; *Oryctographia suecana*, ibid., 1716, et un *Traité* (en suédois), sur les eaux minérales de Medevi, 1679.

HICKES (George), sav. philologue, et antiq. angl., né à Newsham en 1642, élève d'Oxford, montra une fidélité courag. à la cause des Stuarts, refusa de prêter serment à Guillaume III, et perdit ainsi les dignités ecclés. dont il avait été revêtu; il

m. en 1715. Il avait voyagé en France et en Ecosse. On a de lui des discours, des écrits théologiques, et les ouvr. scientifiques suiv : *Institutiones grammaticæ anglo-saxonicæ et mœso-gothicæ*, etc., Oxford, 1689, in-4; *Antiquæ litteraturæ septentrion., lib. II*, etc., etc., Oxford, 1703 et 1705, 2 vol. gr. in-fol. M. Pougens a publié un précis de cet ouvrage, sous le titre de : *Essai sur les antiq. du Nord, et les anciennes langues septentrionales*, 1797, in-8, augmenté d'une *notice d'ouvr. choisis sur les relig., l'hist. et les divers idiomes des anc. peuples du Nord*, Paris, 1799, in-8.

HICKMAN (Henri), théol. non-conformiste, né dans le comté de Worcester, m. en 1692, a laissé entre autres écrits de controverse une *Apologie pour les ministres non-conformistes*, etc.

HICKMAN (Robert), religieux bénédictin de St-Hubert dans les Ardennes, né en 1720 à Brux., m. en 1787, a laissé une grande quantité de MSs. sur différentes matières de morale, de physique, de métaphysique, de politique, de médecine et d'agronomie; quelq.-uns de ses écrits ont été couronnés aux acad. de Bruxelles et de Munich.

HICKS (Francis), litt. angl., né en 1566 dans le comté de Worcester, mort en 1630, a laissé une traduct. de *Lucien*, 1634, in-4, pub. par son fils Thomas, qui y a joint la *Vie de Lucien* avec des *Notes*. — Hicks (William), m. en 1659, a laissé un ouv. int. : *Revelation revealed*, etc. (comment. sur l'Apocalypse de St-Jean), Londres, 1959, 1661.

HIDER-ALY. V. Hyder-Aly.

HIELMSTIERNE (Henri de), savant danois, né en 1715, m. en 1780, s'occupa de rech. hist. sur le Nord, et exerça des emplois import. dans sa patrie. La fondation d'un muséum public à Copenhague lui a mérité la reconnaissance de ses concitoyens.

HIEROCLÈS, nom de plus. personnages remarq. dans l'antiquité. — Hiéroclès, né à Alabanda, en Carie, et son frère Ménéclès, sont cités par Cicéron comme ayant été consid., dans leur temps, comme les deux premiers orateurs de la Grèce asiatique : toutefois, au jugement du prince des orateurs, leur style, bien qu'abondant et fleuri, n'avait point la perfection et la noble régularité de celui des gr. orateurs de la vieille Grèce. — Hiéroclès, écriv. postérieur à Strabon, est mentionné par Etienne de Bisance, comme auteur d'un ouvrage intitulé : *les Amateurs de l'histoire*; quelques fragmens de cet écrit font connaître que c'était un recueil de fables. — Hiéroclès, philos. stoïcien, né à Hillarium, ville de Carie, avait exercé la prof. d'athlète, avant de s'appliquer à l'étude. Aulu-Gelle rapporte quelques-unes de ses maximes, qu'il avait recueillies de la bouche de Taurus, disciple de ce philosophe. — Hiéroclès, jurisconsulte, est aut. d'un *Traité* de médecine vétérinaire, adressé à Cassianus Bassus. Cet écrit a été trad. en latin par J. Ruellius, et en franç. par J. Massé, sous ce titre : *l'Art vétérinaire, ou Grande mareschallerie de Hiéroclès, contenue en trois livres*, Paris, 1563, in-4. — Hiéroclès, grammairien du 7e S., est auteur d'une notice sur l'empire de Constantinople, ayant pour titre : *Synecdemus*, ou le *Compagnon de Voyage*, publié par Banduri (*v.* ce nom), dans son *Imperium orientale*, et reprod. par P. Wesseling (*v.* ce nom), dans son édit. du *Vetera romanorum itineraria*. — Hiéroclès, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe platonicien dont nous parlerons plus bas, a laissé un recueil de contes ou de naïvetés dans le genre de celles de Tabourot des Accords (*v.* Tabourot); ce recueil a été traduit en latin par un anonyme, et publ. sous ce titre : *Facetiæ de priscorum studiosorum dictis et factis ridiculis nunc primùm editæ, græc. et lat.*, Lyon, 1605, in-8, très-rare. Dacier a traduit quelques-uns de ces contes dans la *vie* de Hiéroclès le philos., et on en trouve d'autres dans la réponse aux remarques sur le *Poggiana*, insérée dans la *Bibliothèque germanique*, année 1722, t. IV.

HIÉROCLÈS de Bithynie, principal auteur de la persécution que souffrirent les chrétiens au commencement du 4e S., sous l'empire de Dioclétien, avait d'abord exercé les fonctions de juge à Nicomédie, et obtint pour prix de son zèle la place de gouverneur d'Alexandrie. Il adressa aux chrétiens un ouvr. en 2 livres intit. *Philalethès*. Cet ouvr. a été réfuté par Eusèbe, et c'est aussi pour y répondre en partie que Lactance a composé son *Traité des institutions divines*. C'est par erreur que quelques critiques ont confondu ce persécuteur des chrétiens avec le philosophe dont l'article suit.

HIEROCLES, philos. platon., tenait une école célèbre à Alexandrie au commencem. du 5e S. Il passe pour être l'aut. des ouvrages suiv. : *de Providentiâ et fato, deque liberi arbitrii cum divinâ gubernatione convenientiâ commentarius*, dont il ne reste que des fragm. cons. dans la bibliothèque de Photius, trad. en latin par Lelio Giraldi, Londres, 1673, et par Frédéric Morel, Paris, 1597, in-8; *OEconomiques*, à l'imitat. de celles de Xénophon, et un *Traité des Maximes des philosophes* : Stobée a conservé des fragm. de ces deux ouvr.; *Comm. sur les vers dorés de Pythagore*, publ. d'abord en latin, Padoue, 1474, Rome, 1475, in-4, édit. très-rare; puis en grec, avec une nouv. trad. latine de J. Courtier, Paris, 1583, in-12, Londres, 1673, in-8 (cette édit. contient tous les ouvrages d'Hiéroclès); Cambridge, 1709, in-8; cette dern. fait partie de la collection des *Variorum*, etc. Le *Commentaire sur les vers dorés de Pythagore* a été trad. en fr. par G. Rheginus ou Regnaud, sous ce tit. : *Institut. divines contre les athéistes*, Lyon, 1560, in-8, très-rare, et par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12. Il a été aussi trad. en ital. et en angl. Hiéroclès avait aussi composé des *Comment.* sur le *Gorgias* de Platon, et un *Traité de la justice*, dont Dacier regrette la perte.

HIERON, roi de Syracuse, succéda à son père Gelon, en l'an 478 de J.-C.; il se fit d'abord haïr de ses sujets par ses violences et son avarice; mais plus tard il racheta ses premières erreurs par de belles actions, et rendit la liberté aux Agrigentins, par la défaite de Trasidée, leur tyran. Protecteur éclairé des sciences et des lettres, ami de Simonide, de Pindare, d'Eschyle, il fut plus. fois vainqueur aux jeux de la Grèce. Pindare a célébré ses triomphes. Hiéron m. à Catane, en l'an 467 avant J.-C. On a plus. médailles de ce prince et du suivant. — Hiéron II, roi de Syracuse, postérieur de deux S. au précédent, était fils d'un citoyen nommé Hiéroclès, qui prétendait descendre de Gélon. Il se fit remarquer par Pyrrhus, roi d'Epire, alors maître de la Sicile : les Syracusains, après la retraite de ce prince, décernèrent le commandement au jeune Hiéron, dont ils avaient aussi reconnu les éminentes qualités; et il ne fut pas difficile ensuite à ce dernier de parvenir à la royauté. C'est sous le règne d'Hiéron que commença la première guerre puniq. Allié des Carthaginois, ce prince joignit d'abord ses troupes aux leurs; mais, ayant été battu par le consul Appius Claudius, il fit sa paix avec les Romains, leur donna des preuves de sa fidélité dans les guerres suiv., et m. en l'an 215 avant J.-C. S'il faut en croire le témoignage de Cicéron, Hiéron établit des lois sages, ne travailla qu'au bonheur de son peuple, et encouragea les lettres, les sciences et les arts. Il était parent d'Archimède (*v.* ce nom), qui illustra son règne par des travaux dont la relat. fait encore aujourd'hui l'étonnement des lecteurs.

HIERON (Samuel), théol. anglican, né en 1572, m. en 1617, a laissé des *Sermons* et quelques écrits théol., imp. d'abord séparém., réunis ensuite par l'aut., et pub. à Lond., 1614, in-fol.; 2e édit., avec 1 vol. supplém. et la *vie* de l'aut. par le Dr Hill, ib., 1620.

HIERONYME, petit-fils et success. de Hiéron, rompit les traités conclus par son gr. père avec les

Romains, pour s'allier aux Carthaginois, et s'aliéna le cœur de ses sujets, qui conspirèrent contre lui, le mirent à mort, et exterminèrent entièrement la famille royale. On a de Hiéronyme des médailles très-remaq. en ce qu'elles sont les premières qui portent l'effigie d'un prince sur la monnaie.

HIERONYME, théologien grec, dont l'époque est incertaine, mais que l'on peut placer entre le 4e et le 8e S., est auteur de deux dialogues : l'un sur *la Grâce divine dans le baptême*, l'autre sur *la Trinité*. Frédéric Morel en a été le premier éditeur; Fabricius les a insérés dans le 8e vol. de sa bibliothèque grecque, et J.-B. Carpsov en a donné trois éditions successives.

HIFFERMAN (Paul), auteur dramat. angl., né dans le comté de Dublin en 1719, m. en 1777, a composé plusieurs pièces de théâtre, la plupart oubliées aujourd'hui. On cite entre autres une imitation du *Warwick* de La Harpe.

HIGDEN (Ralph), historien anglais, bénédictin de St-Werberg, m. en 1360, a laissé un ouvr. intit. : *Radulphi Higdeni, polychronici lib. VII, ex angl. in lat. conversi à J. Trevisâ*, 1482, in-f. Cette chronique remonte à Adam, et finit en 1357. Elle fait encore autorité parmi les historiens.

HIGGINS (Jean), théolog. angl., m. vers 1603 à Winsham au comté de Sommerset, a pub. quelq. ouvr. élémentaires pour les classes, et des écrits de controverse peu remarquables.

HIGGONS (Thomas), aut. angl., né dans le comté de Shrop en 1624, fut nommé membre du parlem. en 1658 et 1661, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1691, au tribunal du banc du roi, où il avait été appelé comme témoin. On a de lui : *l'Oraison funèbre* de la veuve du comte d'Essex, qu'il avait épousée en 1654; *Panégyrique du Roi*, 1660, in-fol.; *Hist. du pacha Ysouf*, 1684; une traduction anglaise de l'ouvr. intit. *le Triomphe de Venise*. — Higgons (Bevil), fils du précédent, historien et poète anglais, né à Kezo en 1670, se dévoua à la cause des Stuart, suivit Jacques II en France en 1688, ne le quitta qu'après sa m. en 1701, et revint alors en Angleterre. Se consacrant exclusivement au culte des lettres et des muses, il obtint successiv. une chaire de profess. à l'univ. d'Oxford et à celle de Cambridge, et mourut en 1735. On a de lui : *le Généreux Conquérant*, trag., Lond., 1702; *Remarq. histor. et critiq. sur les dernières révolutions d'Anglet.*, ibid., 1727, in-8; *Abrégé de l'hist. d'Angleterre*, etc., 1727, trad. en franç. (par de Redmont) La Haye, 1729, in-8.

HIGGS (Griffin ou Griffith), théol. anglais, né en 1589 dans le comté d'Oxford, m. en 1659, a pub. plus. ouv. de théol. parmi lesquels on cite : *Problemata theol.*, Leyde, 1630, in-4; *Miscellaneæ theses theol.*, ib., 1630, etc.

HIGHMORE (Nathaniel), méd. et anat., né en 1613 dans le comté de Hamp, m. en 1684, a laissé : *Corporis humani disquisit. anat.*, La Haye, 1651, in-fol.; *History of generation*, 1651, in-8; deux *Dissert.*, l'une *de Passione hystericâ*, l'autre *de Affectione hypochondriacâ*, Oxford, 1660. — Jos. Highmore, peintre, né à Lond. en 1692, m. en 1780, a pub. les ouv. suivans en angl. : *Examen critique de deux tableaux de Rubens placés dans le palais de Whitehall*, in-4; *la Pratique de la Perspective; Essais moraux, religieux*, etc.

HIGT (Ernest-Guill.), poète latin, recteur de l'école latine d'Alkmaer, né dans la province de Frise au commencement du 18e S. ou à la fin du 17e, étudia sous Hemsterhuis, Wesseling et Valckenaer. Il avait adopté le mètre trochaïque. On a de lui : *la Traduction en vers* de la complainte *sur la mort d'Adonis*, par Bion, et celle de Moschus *sur la mort de Bion*, Campen, 1779, in-8, insérées dans les *Carmina bucolica* et dans les *Deliciæ poeticæ*; *Carmen trochaïcum in reditu veris*, Alkmaër, in-4, 1758.

HIGUERA (Jérome-Romain), jésuite espag., né à Tolède en 1538, m. dans cette même ville en 1611, prof. de philosophie, possédait une grande érudition. Peiné du silence que les historiens ont gardé sur l'établissement du christianisme en Espagne, il eut recours à la fraude pour suppléer à cette lacune, et composa plus. fausses chroniques, qu'il décora de noms antiques, tels que ceux de Dexter (Flavius) cité par St-Jérome, de Maxime, de St-Beaulieu, de Luitprand. Il donna à ces ouv. le style que demandait leur ancienneté supposée, et fit annoncer dans le monde sav. qu'il avait enfin découvert ces MSs. précieux, perdus depuis si long-temps. Les uns adoptèrent cette croyance, d'autres la rejetèrent; et de là eurent lieu dans le 17e S. de nombreuses controverses. Higuera était mort à cette époque.

HILAIRE (St), docteur de l'église, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers le commencement du 4e S. de parens païens, fit de grands progrès dans l'étude des lettres. La lecture des livres sacrés le porta à fréquenter les chrétiens, et il ne tarda pas à embrasser leur croyance. Sa piété, son érudition, ses vertus fixèrent sur lui le choix des fidèles, qui l'élevèrent à l'épiscopat en l'an 350 ou 355, quoiqu'il fût alors engagé dans les nœuds du mariage. Il se montra digne de la confiance générale par son zèle, et l'un de ses premiers actes fut d'adresser une requête à l'emper. Constance pour mettre un terme à la persécution que souffraient les catholiq. de la part des ariens. Toutefois ces dern. triomphèrent. Hilaire fut exilé en Phrygie. Appelé au concile de Séleucie en 359, ce St évêque, malgré sa disgrâce, défendit avec quelq. prélats égyptiens la consubstantialité du Verbe contre les demi-ariens et les anoméens, qui composaient plus des deux tiers de l'assemblée. Ses advers. le firent renvoyer dans les Gaules pour se débarrasser de lui. De retour à Poitiers, il assembla plus. conciles, et fit rétracter la plupart des évêques des Gaules qui avaient souscrit le formulaire de Rimini. Hilaire passa ensuite en Italie, d'où l'empereur Valentinien, mécontent de son zèle, le renvoya dans son diocèse. Il y m. en 368. On a de ce docteur de l'église, que St-Jérôme a nommé *le Rhône de l'éloquence latine*, plusieurs écrits réunis sous le titre d'*OEuvres*, qui ont eu un grand nombre d'édit. Les meilleures sont celles publiées par L. Lemire, Paris, 1544, in-fol.; par dom Coustant, ib., 1693, in-fol.; par le marquis Maffei, Vérone, 1730. L'édition publiée à Wurtzbourg, 1781-88, 4 vol. in-8, par F. Oberthier, fait partie de la collection des pères latins, impr. dans cette ville.

HILAIRE (St) év. d'Arles, né en 401, fut élevé par St Honorat, son parent, premier abbé de Lérins, et lui succéda sur le siége épiscop. d'Arles. Il assembla plusieurs conciles, et présida, en 441, celui d'Orange, qui déposa un évêque nommé Célidoine. Celui-ci en appela au pape St-Léon, qui cassa la décision du concile. St-Hilaire m. en 449, le 5 mai, jour auquel l'église honore sa mémoire. On a attribué à ce St évêque des ouvr. qui ne sont pas de lui. Les seuls qui lui appartiennent réellem. ont été recueillis par le P. Quesnel, dans l'appendix de son édit. des *OEuvres de St-Léon*. L'éloge de St-Honorat, qui fait partie de ces opuscules, a été traduit en franç. par M. Dufossé.

HILAIRE ou HILARIUS, pape, originaire de Sardaigne, fut élu en 461, et succéda à St Léon, qui l'avait fait son archidiacre et son légat au second concile d'Ephèse. Le pontific. d'Hilaire n'offre rien de remarquable. On sait seulement qu'il entretint la sévérité des règles et la discipline, qu'il enrichit des églises et des monastères que les Vandales avaient dépouillés. Ce pape m. en 467, et eut pour successeur Simplicius.

HILARION (St), célèbre instituteur de la vie monastiq. en Palestine, né près de Gaza en Syrie,

vers l'an 292, fit ses études à Alexandrie, s'y convertit au christianisme, alla ensuite trouver St Antoine dans le désert, revint en Palestine, accompagné de quelques moines, partagea ses biens entre ses frères et les pauvres, et se retira dans un désert affreux, qui n'était fréquenté que par des Arabes Bédouins. Il y fonda plusieurs monastères, quitta plus tard sa solitude, parcourut les déserts de l'Égypte, passa en Sicile, en Dalmatie, dans l'île de Chypre, où il termina sa carrière dans un ermitage, vers l'an 372.

HILDANUS (Fabricius). V. Fabrice.

HILDEBERT, év. du Mans et ensuite de Tours, né à Lavardin dans le Vendômois en 1057, étudia sous Bérenger et St Hugues, et ne s'illustra pas moins par ses pieuses vertus que par son mérite littéraire. Il m. en 1134. On a de lui : des *Let.* en lat.; des *Sermons*; des *Poésies latines*, parmi lesquelles on cite son *Épigramme* si connue sur un hermaphrodite; plus. ouvr. de théologie. Le tout a été réuni sous le tit. d'*OEuvres*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1708, in-fol., publiée par D. Beaugendre.

HILDEBRAND, roi des Lombards en Italie, monta sur le trône en 736, et partagea la puissance souveraine avec son oncle Luitprand, qui m. en 744. Le gouvernement tyrannique de Hildebrand ayant fatigué les Lombards, ils le détrônèrent la même année, et mirent à sa place Rachis, duc de Frioul.

HILDEBRAND. V. Grégoire VII.

HILDEBRAND dit *le Jeune*, écrivain du 12e S., est auteur du *Libellus de contemplatione*, inséré par dom Martène dans le t. 9e de ses *Monumenta vetera*, et d'un *Comment. sur St-Matthieu*, attribué mal à propos à Grégoire VII.

HILDEBRAND (Joachim), savant théologien luthérien, né à Walkenried en 1623, mort à Zell en 1691, a laissé les ouv. suiv. : *Orat. de fundatione acad. Juliæ*, Helmstadt, 1658, in-4; *de Nuptiis veterum christianorum*, ibid., 1661, in-4; *de veterum Oblationibus*, etc., ibid., 1667, in-4; *Augusta Cæsaris Octaviani Augusti, et augusti duc. Brunswic., totius Europæ principum seminis collecta*, ibid., 1662, in-4, etc. — Fréd. Hildebrand, profess. d'humanités, né Walckenried vers 1627, m. en 1688, a laissé : *Synopsis historiæ universalis ad ann. usq.* 1683, *cum mantissâ seu versibus mnemonicis*, Leipsig, 1685, in-12; *Antiquitates romanæ ex Rosino*, Iéna, 1653, in-8, et quelq. autres écrits dont la liste se trouve dans les diverses *Bibliothèques germaniques*.

HILDEGARDE (Ste), première abbesse du mont St-Rupert près de Binghem sur le Rhin, née sur la fin du 12e S., dans le diocèse de Mayence, m. en 1178. Le pape Eugène III convoqua un concile à Trèves en 1147 pour examiner les visions et révélations que cette femme pieuse prétendait avoir eues, et on lui en permit la publicat. Elle a laissé un *Commentaire* sur la règle de St-Benoît, la relation de ses *Visions*, et un recueil de remèdes pour diverses maladies. Ses *OEuvres* ont été publiées à Cologne, 1566, in-4.

HILDEGONDE (Ste), religieuse de l'ordre de Cîteaux, née à Nuitz (diocèse de Cologne) dans le 12e S., fut emmenée par son père dans un pèlerinage qu'il se proposait de faire à la Terre-Ste ; il avait fait prendre à sa fille le nom de Joseph, et l'avait cachée sous des habits d'homme. Il mourut en route, et Hildegonde fut confiée aux soins d'un voyageur, qui, arrivé à Jérusalem, la dépouilla entièrem. et l'abandonna à la misère. Hildegonde mendia son pain, et attendit que le ciel prit ses maux en pitié. Elle fut reconnue par un de ses parens, revint en Europe, parcourut l'Italie, l'Allemagne, et, sans reprendre les habits de son sexe, se présenta et fut reçue à l'abbaye de Schonauge, sous le nom de frère Joseph. On ne s'aperçut de son sexe qu'après sa m., qui eut lieu en 1188. Les martyrologes de l'ordre de Cîteaux et de St-Benoît placent sa fête au 20 avril ; mais l'église n'a point autorisé sa canonisation. On a écrit la vie de cette sainte : celle de Raderus est la plus estimée.

HILDEN (Fabrice de). V. Fabrice.

HILDIBALD, roi des Ostrogoths, en Italie, en 540, fut appelé par le peuple qui, dès que Bélisaire eut quitté l'Italie, se révolta contre la domination étrangère, et voulut être gouverné par un roi de la nation. Hildibald abusa de son pouvoir, et fut tué dans un festin en 541.

HILDUIN, abbé de St-Denis, de St-Médard de Soissons et de St Germain-des-Prés, né à la fin du 8e S., m. en 840, avait été nommé archichapelain du palais de Louis-le-Débonnaire, lorsqu'il abandonna la cause de ce prince pour servir l'usurpation de Lothaire et de Pépin ; étant revenu ensuite auprès de Louis, il le quitta pour se ranger de nouveau dans le parti de Lothaire. Il est connu par ses *Aréopagitiques*, impr. dans Surius (*v.* ce nom). Hilduin confond dans cet ouv. St-Denis, év. de Paris, et St-Denis d'Athènes en attribuant au premier les ouvr. du dernier.

HILL (William), sav. angl., né en 1619 dans le comté de Warwick, m. en 1667, a pub. : *Dionysii Orbis Descriptio, annot. Eustathii et H. Stephani, nec non G. Hill comment. critico et geogr. ac tabulis illustrata*, Lond., 1658, 1659, 1663, 1678 et 1688, in-8. — Jos. Hill, philol. angl., né en 1625 à Bromley (duché d'York), m. en 1707, est principalement connu comme édit. du *Lexicon* de Schrevelius, auquel il a fait des additions considérables, Lond., 1663, in-8, et 1676, in-4. Il a laissé en outre plus. *Dissert.* sur l'antiquité de div. temples et églises, etc.

HILL (Aaron), poète anglais, né à Londres en 1685, fit dans sa jeunesse un voyage dans le Levant, vint à Constantinople, où son oncle, lord Paget, était ambassadeur d'Angleterre, retourna dans sa patrie en 1703, s'adonna à la littér. dram., dirigea le théâtre de Drury-Lane, l'opéra de Hay-Market, quitta cette dern. direction pour se livrer à des spéculations commerciales, sans toutefois renoncer à la carrière des lettres, et m. en 1750. On a de lui une *Hist. de l'empire Ottoman*, des tragéd. et des coméd., qui ont eu peu de succès ; des poèmes, et quelques écrits sur l'économie politique. Nous citerons, parmi ses œuvr. dramat., une imitat. de *Mérope* et de *Zaïre* de Voltaire.

HILL (John), écriv. angl. né vers 1716, exerça d'abord la profess. de pharmacien à Wetsminster, s'adonna à la botanique, suivit ensuite la carrière du théâtre, n'obtint aucun succès, et se voua à la littérat. Quelques ouvrages qu'il publia le mirent en vogue; Hill prit alors une arrogance qui lui valut de nombreuses querelles : il rédigeait deux journaux, *le British magazine* et *l'Inspecteur*. Les sarcasmes qu'il lançait contre des gens en crédit, l'indiscrétion avec laquelle il insérait dans ses feuilles la chronique scandaleuse du jour, lui attirèrent des désagrémens. Hill n'en continuait pas moins d'étaler un faste somptueux ; mais il ne put le soutenir long-temps, retourna dans son officine, et se fit connaître par quelq. remèdes, entre autres par des teintures de valériane et de bardane, ce qui le fit surnommer *Bardana Hill ;* il m. en 1775. Nous citerons parmi ses ouvr. une trad. du *Traité de Théophraste sur les pierres précieuses*, 1749; *Traité sur Dieu et la Nature*, in-4; *Hist. navale d'Angleterre*, in-fol.; *Hist. naturelle générale*, en 3 vol. in-fol.; *Hist. de M. Lovell*, trad. librement en franç. par Eidous sous le titre d'*Avent. de M. Loville*, Paris, 1765, 4 vol. in-12, et quelq. autres rom., etc. Le roi de Suède, en recevant une collect. des œuvres de Hill, lui avait envoyé la décoration de l'ordre de *Vasa ;* c'est depuis cette époque qu'il prit le titre de *sir John*.

HILL (Robert), maître d'école anglais, né en 1699, m. en 1777, avait dès sa jeunesse été destiné à la prof. de tailleur, qu'il se trouva réduit à exercer toute sa vie ; il travaillait ou donnait des leçons pendant le jour, et passait les nuits à étudier. C'est ainsi qu'il apprit le latin, le grec et l'hébreu. On a de lui en anglais des remarq. sur l'*Essai sur l'esprit de Berkeley* ; d'autres remarq. crit. sur Job ; et un ouv. intit. : *le Caractère du Juif.* — Hill (Abraham), memb. de la soc. royale de Lond., m. en 1761, a laissé des *Lettres familières*, pub. à Lond., 1767, en 1 vol.

HILLEL, dit l'*Ancien*, docteur juif né à Babylône un S. avant J.-C., forma une école célèbre, et soutint avec zèle les traditions orales chez les Juifs contre Schammaï, qui prêchait que la foi était due seulement aux Ecritures. Il est regardé comme le père des traditionnaires hébreux. — Hillel, dit *le Saint*, présid. du sanhédrin à Jérusalem 30 ans avant J.-C., passe pour avoir donné une *Bible* qui porte son nom, et que les Juifs estiment beaucoup. On prétend qu'il vécut 120 ans. — Hillel, dit *le Prince*, arrière-petit-fils de Judas le Saint, composa vers l'an 260 un *Cycle* qui fut en usage jusqu'au règne d'Alphonse, roi de Castille. Hillel introduisit chez les Juifs l'usage de compter les années depuis la création du monde. Il m. au commencement du 4ᵉ S.

HILLER (Matthieu), orientaliste allem., né à Stuttgard en 1646, professa la théol., la métaphys., l'hébreu et les langues orientales à l'univ. de Tubingue, et mourut à l'abbaye de Kœnigsbrunn en 1725. On a de lui : *Institutiones linguæ sanctæ*, Tubingue, 1760, in-8 ; *Lexicon latino-hebraïcum*, ibid., 1685 ; *Onomasticum sacrum*, ibid., 1706, in-4 ; *Syntagmata hermeneut.*, etc., ib., 1711, in-4 ; *de Arcano Keri et Kethib*, ib., 1692, in-8 ; *Hierophyticon, sive Comment. in loca sacræ Script. quæ plantarum faciunt mentionem*, Utrecht, 1725, in-4. — Hiller (Louis-Henri) est connu par l'ouvr. suiv. : *Mysterium artis steganographicæ novissim., in gratiam collegii naturæ curiosorum modum omnes epistolas et alia scripta incognita in omnibus linguis solvendi complectens*, Ulm, 1682, in-8.

HILLIARD D'AUBERTEUIL (N.), colon français dans les îles d'Amérique, où il m. assassiné vers 1788, a laissé les ouv. suiv.: *Considérations sur l'état présent de la colonie française de St-Domingue*, Paris, 1776, 2 vol. in-8 ; *Essais histor. et polit. sur les Anglo-Américains*, Bruxelles, 1782, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8 ; *Hist. de l'administration de lord North, depuis* 1770 *jusqu'en* 1782, *et de la guerre de l'Amérique septentrionale*, etc., Lond. et Paris, 1784, 2 vol. in-8 ; *des Mœurs, de la puissance, du courage et des lois considérés relativement à l'éducation d'un prince*, Bruxelles et Paris, 1784, in-8 ; *Miss Mac Rea*, roman hist., Philadelphie, 1784, petit in-12, etc.

HILTON (Walter), théolog. angl., vivait vers l'an 1440 ; on a de lui plus. ouvr. ascétiques dont on trouvera la liste dans le *Theatrum chronologicum* de Morozzi ; nous citerons seulement : *Liber doctrinæ contrà tribulationes et carnis tentationes; de Musicâ ecclesiasticâ, liber unus.* Cet ouv. MS. commence par les mêmes mots que l'*Imitation de J.-C.* Henri Warthon en a fait un titre pour attribuer à Hilton ce même livre de l'*Imitation*, et un bibliographe allem., Woldebrand Vogt, dans ses *Conjectures* sur l'auteur de l'écrit en question, a partagé cette erreur.

HIMBERT DE FLÉGNY (Louis-Alexandre), ancien officier des eaux et forêts, né en 1750, fut, à l'époque de la révolution, élu maire de La Ferté-sous-Jouarre. Député de Seine-et-Marne à la convention nationale, il se récusa comme juge dans le procès de Louis XVI, et vota comme législateur pour la détention provisoire et le bannissement à la paix. En 1793 il fut envoyé en mission dans les départemens avoisinant Paris afin de veiller aux approvisionnemens de cette capitale, alors en proie à une disette effrayante ; il siégea ensuite au conseil des cinq cents jusqu'en 1798, fit partie du tribunat à sa création, et vers la fin de 1804 il fut nommé préfet des Vosges : lors de l'invasion de 1814, Himbert, qui exerçait encore ces fonctions, fut emmené captif par les Cosaques, et ne recouvra sa liberté qu'à la conclusion de la paix. Après avoir refusé la préfecture de Tarn-et-Garonne qui lui fut offerte pend. les cent jours, il continua à demeurer éloigné de toutes fonct. publiq. jusqu'à sa m., survenue le 11 juin 1825. Himbert de Flégny, a fait imp. une trag. en 5 actes intit. : *Mort de Henri de Guise*, Aubusson, et Paris, 1823, in-8.

HIMERIUS, rhéteur et sophiste grec, né à Prusias en Bithynie dans le 4ᵉ S. de l'ère chrétienne, parcourut successivement plus. villes de la Grèce, se fixa à Athènes, s'y fit naturaliser, y ouvrit une école de rhétorique, et eut l'honneur de compter parmi ses auditeurs et ses disciples St Basile et St Grégoire de Nazianze. Sur sa réputation, l'emper. Julien l'appela à Antioche, se l'attacha et l'emmena dans son expédition de Perse. Himerius m. d'épilepsie dans un âge fort avancé. Il avait écrit plus de 50 discours, dont Photius a conservé trente-six morceaux choisis. Ces extraits de trente-quatre disc., dont vingt-quatre sont entiers, ont été réunis, trad. en latin, commentés par Wernsdorf, et publ. à Groningue, 1790, in-8. Avant cette publication, on ne connaissait, outre les extraits de Photius, que 3 discours d'Himerius.

HIMILCON, navigateur carthagin., entreprit un voyage dans l'océan septentrional, avant qu'aucun autre explorat. en eût indiqué la route, et employa près de 4 mois pour arriver aux îles connues aujourd'hui sous le nom de *Grande-Bretagne.* On trouvera des détails sur ce voyag. remarquable dans les *Recherches sur la géographie des anciens*, par M. Gosselin, tome 4.—Himilcon, général et sénat. carthag., fut envoyé en Sicile avec une arm. pour secourir Syracuse que bloquait alors Marcellus, et m. de la peste devant cette place en l'an 213 avant l'ère chrétienne.—Himilcon, surnommé *Phamæus*, général de la cavalerie carthaginoise, défendit avec valeur les approches de Carthage, assiégée par les Romains ; mais à la suite d'une entrevue secrète avec Scipion, il passa à l'ennemi avec 2,000 chev., et contribua, par sa défection, à la destruction de Carthage, l'an 147 avant J.-C.

HINCKELMANN (Abraham), savant orientaliste et théologien protestant, né à Dobeln (Misnie) en 1652, m. en 1695, fut prédicateur, surintendant général des églises du landgraviat de Hesse-Cassel, et professeur honoraire de l'académie de Giessen. Il est principalem. connu par son édit. du *Koran*, la prem. qui ait été publ. en arabe, Hambourg, 1694, in-4, assez rare. On a encore de lui une traduction allem. de l'*Apologétique* et du *Livre de la patience* de Tertullien, quelq. écrits de controv. et *Dissert. théolog.* On en trouvera la liste dans la *Biblioth. theolog.* de Walchius, et dans le *Dictionn.* de Chauffepié.

HINCKLEY (John), théol. angl., né dans le comté de Warwick en 1617, m. en 1695, a laissé des *Sermons*, et plusieurs écrits réunis pour la plupart dans celui qui a pour titre : *Fasciculus literarum*, etc., 1680, in-8.

HINCMAR, 32ᵉ archevêque de Reims, né au commencem. du 9ᵉ S., fut élevé à l'abbaye de St-Denis, dont il devint chanoine. C'est alors qu'il fit rendre pour ce monastère un règlement d'une excessive sévérité, mais auquel il se soumit le prem. Hincmar, placé sur le siége de Reims, y montra dans plus. occasions une rigidité qui approchait même de l'intolérance et de la cruauté. Il concourut à faire jeter en prison, d'où il ne sortit jamais,

le malheureux bénédictin Gotescalc, avec lequel il avait eu des différends au sujet des deux prédestinations. Il abusa de son pouvoir personnel et de son ascendant sur le roi Charles-le-Chauve pour satisfaire des vengeances particulières, notamment sur deux évêques et sur son propre neveu, et m. à Epernay en 882. Ce prélat a laissé de nombreux ouv., parmi lesquels on cite un *Traité sur la prédestination*; un *sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thietberge*; un recueil de *Capitulair.* Ses *Œuvres* ont été pub. par le P. Sirmond, jésuite, Paris, 1645, 2 vol. in-fol. Le P. Cellot ajouta à cette édition, qui est la meilleure de toutes celles qui ont paru, un 3e vol. en 1688. — HINCMAR, neveu du précéd., évêque de Laon vers l'an 858, remplit diverses missions de haute import. et assista à plus. conciles; mais il s'est surtout rendu célèb. par l'opiniâtreté et la fougue de son caractère impérieux; il méconnaissait tout autre pouvoir que le sien, et il anathématisait quiconque osait s'opposer à lui. Il excommunia son clergé tout entier, et le roi lui-même. Deux conciles s'assemblèrent sous la présidence de son oncle pour mettre ordre à cet état de choses. Dans le second de ces conciles, tenu en 871, Hincmar fut déposé, mis en prison, et on lui creva les yeux. Le pape Jean VIII, qui avait ratifié cette condamnation, eut plus tard pitié de Hincmar, et le rendit à ses fonctions. On ignore l'époque de sa mort. Il a composé quelques écrits peu connus.

HINOJOSA (PEDRO de), amiral espag., fut employé sous Gonzale Pizarre (*v.* ce nom), dont il avait aidé l'usurpat. en 1545; il abandonna ensuite le frère du conquérant du Pérou, et fut nommé en 1552 capitaine général de la Plata. Sa fierté, son despotisme le rendirent odieux à ses propres soldats qui le massacrèrent.

HIPPARCHIA, femme célèbre dans l'antiquité, née à Maronée en Thrace, sous le règne d'Alexandre-le-Grand, douée d'une beauté remarquable, dédaigna les partis les plus distingués pour s'attacher au philosophe Cratès, chef de la secte des cyniques. Nous ne parlerons pas des excès d'impudence auxquels elle se livra avec lui; et il nous suffira de dire qu'elle l'accompagnait en tous lieux, revêtue du costume de la secte. Hipparchia avait, dit-on, composé plus. écrits qui ne nous sont point parvenus. Suidas lui attribue des *Questions* à Théodose, des *Hypothèses* philosophiques, et *Epicheremata quædam.* Ménage, d'après un passage de Diogène Laërce, dit qu'elle pub. des *Lettres* à son mari, et qu'elle composa plus. trag. Hipparchia a été le sujet de plus. ouv. P. Petit a fait un poème latin int.: *Cynogamia, sive de Cratetis et Hipparchiæ amoribus*, Paris, 1677, in-8. Il a paru en 1787 *Hipparchie et Cratès, conte philosophique*, (par Dantal), 1 vol. in-12. On doit aussi à Wiéland un roman int.: *Cratès et Hipparchia*, traduit par M. Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-18.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, et fut tué en l'an 515 avant J.-C. par Harmodius et Aristogiton.

HIPPARQUE, le plus célèbre astronome de l'antiquité, naquit à Nicée en Bithynie dans le 2e S. avant J.-C. On a peu de particularités sur sa vie, et l'époque de sa mort est ignorée. Il paraît, d'après Ptolémée, que le principal siége des observat. de cet astronome était la ville de Rhodes; mais dans tout ce qui nous reste de lui, on ne voit rien qui indique précisément le lieu qu'il habitait. Il est l'inventeur de la projection que les modernes ont appelée stéréographique; et il est le prem. qui reconnut et donna les moyens de déterminer l'inégalité des mouvem. du soleil, ou ce qu'on appelle l'excentricité apparente de l'orbite solaire et le lieu de son apogée. Il détermina encore les révolutions et les moyens mouvem. des planètes. Il nous reste de lui un *Comment.* sur Aratus, imp. pour la prem. fois avec la traduct. latine d'Hildéric, Florence (chez les Juntes) 1567, in-f., réimp. par Petau dans son *Uranologion* en 1630 et 1705. Pline l'Ancien nous a conservé les titres des ouv. de cet astronome qui se sont perdus. Il s'y trouvait un *Tr. des levers et des couchers des étoiles*, dans lequel Hipparque démontrait, dit-on, ses principes de trigonométrie sphérique, science alors entièrement nouvelle et sans laquelle il n'y a point d'astronom.

HIPPOCRATE. Si l'Esculape des Grecs fut le dieu mytholog. de la médec., on peut dire qu'Hippocrate a succédé, dans la science et dans l'hist., à tous les honneurs du dieu, et qu'il y eut aussi quelque chose de divin dans ce génie, objet d'un culte réel pour toutes les écoles. Les évènemens de la vie d'Hippocrate sont peu connus; la fabuleuse antiquité a été même sobre pour lui de ses poétiques mensonges: seulem. elle a prétendu que ces abeilles de l'Attique qui humectèrent les lèvres harmonieuses du jeune Platon vinrent aussi sur la tombe du vieillard de Cos déposer un miel précieux dans lequel les mères trouvèrent un remède efficace pour les aphthes de leurs enfans. Hippocrate lui-même, s'oubliant à peu près dans ses immortels écrits, s'est contenté d'y tracer pour ses successeurs l'histoire de ses malades; il est du reste permis de croire que l'homme qui a laissé un nom si grand et si pur à travers les siècles, s'est peint lui-même, sans y penser, dans le modèle qu'il propose à ses disciples, sous la forme de conseils, et dans ce serment qu'il exigeait d'eux, monument d'une morale sans ostentation que l'école de Montpellier, fidèle à un antique usage, fait solennellement prononcer aux nouveaux docteurs le jour de leur acte inaugural. On peut donc se représenter Hippocrate comme le beau idéal du médecin, religieux sans superstition, philosophe sans orgueil, savant et plein de candeur, grave et affable; humain pour tous les hommes, mais préférant sa patrie aux honneurs et aux présens de l'étranger, amoureux enfin de son art et l'exerçant avec désintéressement, etc. Hippocrate était né à Cos, île de la mer Egée; sa mère, nommée Praxithé, appartenait à la race des enfans d'Hercule; son père, Héraclide, était de la famille des Asclépiades, qui prétendaient descendre d'Esculape, et qui exerçaient comme un double sacerdoce dans le temple de ce dieu en desservant les autels et en soignant les malades. Dans cette famille le fils héritait de la tradition orale des cures opérées par ses aïeux, cures attestées par les offrandes ou les tablettes votives, peut-être aussi par un recueil d'observations écrites. Quelques érudits scolastiq. qui, composant au milieu de la savante poussière des immenses bibliothèques modernes, trouvèrent dans les subtilités plus ou moins ingénieuses du paradoxe la nature de nouveaux volumes, ont supposé que le nom d'Hippocrate n'était qu'un nom collectif pour désigner toute la filiation des Asclépiades; d'autres, essayant de rabaisser le grand homme aux proportions ordinaires, ont prétendu qu'il avait eu peu de mérite à être le plus illustre médecin de son temps, puisqu'il avait recueilli tous les secrets des médecins, ses ancêtres; comme si la médecine était un art qu'un seul homme pût improviser; la médecine qui se compose de l'expérience des siècles, et dont une seule découverte nouvelle, rattachée aux découvertes précédentes, suffit à la gloire d'un nom, après une vie entière d'études et de pratique. Héraclide ne crut pas du moins que toute la science fût dans le temple de Cos; il envoya son fils à Athènes pour y étudier sous Hérodicus et Gorgias. Hippocrate étant né dans la 84e olympiade, 460 av. J.-C., put connaître Socrate, Euripide, Thucydide, Phidias et quelques autres des plus beaux génies de la Grèce. Après la mort de son père il voyagea pour continuer à s'instruire: il parcourut la Thessalie, la Macédoine, la Thrace et même le pays des Scy-

thes, dont il a décrit les mœurs. A son retour il commença à être connu dans la guerre du Péloponèse, et ce fut à lui que les villes d'Athènes et d'Abdère furent redevables d'être délivrées d'une effrayante épidémie. Artaxerce, roi de Perse, voulut l'attirer à sa cour par des présens : Hippocrate y fut insensible comme il le fut aux menaces qu'employa alors le despote irrité du refus de ses dons. Athènes, reconnaissante, lui vota des honneurs publics, orna son front d'une couronne d'or, le fit entretenir toute sa vie aux frais du public, et accorda le droit de cité à tous les habitans de l'île de Cos. Il paraît qu'Hippocrate distribuait ses secours aux villes de la Grèce qui les réclamaient : peut-être allait-il aussi porter en même temps ses leçons aux médec. moins instruits de ces villes. C'est ainsi qu'il passa les dernières années de sa vie à Larisse, où il m. à 84 ou 95 ans selon les uns, et âgé de plus d'un siècle selon les autres. Ses voyages expliquent aussi la variété de ses observat. et ses nombreuses descriptions d'épidémies. On prétend que les Abdéritains l'avaient fait venir dans leur ville exprès pour guérir leur compatriote le philosophe Démocrite, dont ils croyaient la raison altérée. Hippocrate sourit de l'erreur du peuple qui traite souvent le génie de démence parce qu'il ne partage pas les préjugés vulgaires ; il guérit les Abdéritains eux-mêmes de leurs préventions, et les força de reconnaître un sage dans le philosophe naguère digne de leur pitié. Si Hippocrate mérite encore d'être regardé comme le plus grand des médec., c'est qu'en même temps qu'il sut mettre à profit l'expérience de ses devanciers, il ouvrit à ses successeurs la voie de la vraie médecine : c'est à lui en quelque sorte que les médecins des siècles plus éclairés que le sien doivent d'avoir été plus loin que lui dans plus. parties de la science. Nous ne croyons donc pas, parce que dans la collection des ouvr. réunis sous son nom il en est d'inférieurs aux autres, qu'il faille conjecturer qu'il n'y a d'authentiques que ceux-ci. Ce vaste génie, embrassant dans son ensemble une science à laquelle la vie courte et l'expérience trompeuse d'un seul homme ne peuvent suffire, a voulu que ses fautes et ses erreurs fussent des leçons aussi bien que ses conseils les plus sages. Il ne dédaigna pas la routine des autres, mais il lui substitua généralement un empirisme rationnel. Il connut et compara toutes les théories, en inventa des nouvelles, eut même recours quelquefois à des hypothèses ; mais il enseigna à étudier de préférence les faits, et à leur subordonner le raisonnement. C'est donc surtout dans les observat. d'Hippocrate, dans ses descriptions précises et exactes, dans la sagacité de ses pronostics, dans ses doctrines d'une applicat. générale qu'il faut étudier et admirer le génie du père de la méd. Le livre de la *Nature de l'homme* contient des interpollat. évidentes ; mais on peut y trouver cependant les principes de la physiologie imparfaite d'Hippocrate. La théorie des quatre élémens n'était pas de son invention : ce fut celle de toute l'antiquité. En anatomie, le livre des *Fractures* prouve qu'il connaissait bien la forme et le mécanisme de la charpente osseuse ; mais faute de dissection, il ne pouvait avoir que de vagues notions sur la myologie, sur les nerfs et les viscères : aussi lui dispute-t-on la composition du traité du *cœur*. Le *Traité des airs, des eaux et des lieux*, et les *Epidémies*, présentent un cours à peu près parfait d'hygiène, de prophilactique et de diététique. On peut dire aussi que la médecine s'est plus rapprochée aujourd'hui de la thérapeutique simple d'Hippocrate que du galénisme des siècles postérieurs. La chirurgie n'était considérée par lui que comme une branche de la thérapeutique et non comme une science à part. Parmi tous les ouv. de ce grand homme, c'est aux *Aphorismes* que nous ramènent le plus souvent les auteurs par leurs citations. Ce recueil de sentences, dont la plupart ont conservé force d'axiome, sera toujours une sorte de manuel pour le médecin. Nous n'examinerons pas ici les divers livres écrits par Hippocrate et ceux qu'on lui attribue entièrement ou en partie ; il en est qui ont jusqu'à 300 éditions. Ils ont été trad. dans toutes les langues, et commentés par les médecins les plus éclairés. Nous devons nous borner à signaler les édit. les plus recherchées des bibliog. La prem. édit. grecque des *OEuvres d'Hippocrate* a été pub. sous le titre d'*Opera gr.*, Venise, 1526, in-folio : cette belle édition est rare, mais peu correcte ; l'édition de Bâle, 1538, est plus complète. Les édit. grecq. et lat. les plus est. sont celles de Foës (*v.* ce nom) et de Chartier (*v.* ce nom, p. 590) ; les meilleures versions lat. sont celles de J. Culmann, Bâle, 1558, in-fol. ; de J. Marinelli, Venise, 1575, in-fol. ; de J.-B. Paitoni, Venise, 1737-39, 3 vol. in-fol. ; de Haller, Lausanne, 1769, 4 vol. in-8. Les *Œuvres d'Hippocrate*, ont été trad. en franç. par Tardy, 1697, 2 vol. in-12, peu est. ; par A. Dacier (*v.* ce nom) ; par Gardeil, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8 ; par M. de Mercy, 1808-24, 10 vol. in-12. Plus. méd. ont aussi trad. div. *Traités* de ce grand maître.

HIPPOCRATE (les). Outre le grand Hippocrate, les auteurs en ont compté plusieurs autres auxquels ils ont même attribué quelques-uns des ouvrages de celui qui a rendu ce nom si illustre. — HIPPOCRATE Ier, était, dit-on, le père d'Hippocrate-le-Grand. C'est à lui que nous devons, a-t-on prétendu, le *Traité des articulations*, le *Traité des fractures* et une partie des *Prénotions coacques*. — HIPPOCRATE II serait celui de l'art. qui précède. — HIPPOCRATE III, petit-fils du second, aurait composé le livre des *Maladies*, ou la seconde partie du livre de la *Nature de l'homme*. — HIPPOCRATE IV, un des médecins d'Alexandre, guérit Roxane, sa veuve, et ajouta aux *Epidémies* d'Hippocrate le livre 5 de cet ouvrage. — Trois HIPPOCRATE encore sont cités comme des médecins-auteurs, mais sans désignation bien précise d'ouvrages. Thessalies et Dracon, fils d'Hippocrate, et Polyle, son gendre, peuvent être aussi nommés comme les successeurs immédiats de sa gloire.

HIPPOCRATE DE CHIO, célèbre géomètre qui vivait dans le 5e S. avant J.-C., est particulièrement connu par la découverte de la quadrature de la lunule qui porte son nom. Il fut aussi le premier à démontrer que le problème de la duplicat. du cube tenait à l'invention de deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données. Montucla (*v.* ce nom) a analysé les découvertes de ce géomètre dans son *Hist. des mathémat.* (tome Ier, page 152 et suiv.)

HIPPOLYTE (mythologie), fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, fut accusé de séduction par sa belle-mère Phèdre, auprès de son père. Thésée ayant prié Neptune de punir le prétendu coupable, le dieu fit sortir de la mer un monstre affreux qui effraya tellement les chevaux qui traînaient le char d'Hippolyte, qu'ils l'emportèrent au milieu des rochers où il perdit la vie. Cette fable a fourni à Euripide le sujet d'une tragédie admirablement reproduite par Racine (*v.* ce nom).

HIPPOLYTE (St), évêque, souffrit le martyre vers 240 de J.-C., sous le règne de l'emp. Alexandre Sévère. On n'a presque point de détails sur la vie de ce saint personnage, dont l'Eglise célèbre la fête le 22 août. On sait seulement qu'il avait composé plus de 30 ouv., dont la plupart sont perdus. Il nous reste de lui : *Canon paschalis* (table qui servait à déterminer le jour de la fête de Pâques), pub. pour la prem. fois par Jos. Scaliger dans son traité de *Emendatione temporum*, Paris, 1583, in-fol., avec un *Comment.*, Leyde, 1595, in-4 ; *de Antichristo liber*, pub. en grec par M. Gudius, Paris, 1661, in-8 ; trad. en latin par le P. Combefis, et inséré avec des notes dans le 27e vol. de la

Biblioth. patrum; de Suzannâ et Daniele, trad. en latin par le P. Combefis, à la suite du précéd.; *Demonstratio adversùs Judæos*, pub. en latin par F. Turrian, et inséré dans l'*Apparatus sacer* de Possevin, 1606; *de Deo trino et uno*, etc., pub. par Ger. Vossius, en grec et en latin avec notes, Mayence, 1606, in-4; des *Fragmens d'un comm. sur la Génèse*; et quelq. autres ouv. conservés par St Jérôme, Pallade, Théodoret, Photius et Nicéphore. Tous ces ouv. ont été recueillis par Fabricius, Hambourg, 1716-18, 2 vol. in-fol.

HIPPONAX, poète grec, né à Ephèse dans le 6e S. avant J.-C., fut chassé de sa patrie par les tyrans qui la gouvernaient, et alla s'établir à Clazomènes, où il termina sa carrière. Il exerça principalement son talent dans le genre satirique, et il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de fragmens.

HIPPONICUS, nom commun à plus. personnages qui ont eu quelque célébrité dans l'hist. d'Athènes. Le plus ancien était ami de Solon.—HIPPONICUS, surnommé *Laccoploutos*, descendant du précédent, se livra à l'exploitation des mines, et passa pour le plus riche particulier de la Grèce. Il fut tué au combat de Delium en l'an 424 av. J.-C., étant l'un des généraux des Athéniens. Une de ses filles avait épousé Alcibiade.—HIPPONICUS, petit-fils du précédent, épousa la fille d'Alcibiade, son oncle maternel. On trouve un mémoire sur la famille des Hipponicus dans le 3e vol. des nouveaux mém. de la 3e classe de l'institut de France.

HIRE (PHILIPPE de LA). V. LAHIRE.

HIRNHEYM (JÉRÔME), ancien vicaire-gén. de l'ordre de Prémontré, m. en 1679. abbé de Strahow ou de Mont-de-Sion à Prague, a laissé, entre autres écrits de piété, un traité int. *de Typho generis humani, sive scientiarum hum. inani ac ventoso tumore*, 1676, in-4.

HIRSCHING (FRÉDÉRIC-CHARLES-GOTTLOB), savant professeur allem., né à Uffenheim en 1762, m. à Erlang en 1800, a pub. les ouv. suiv. : *Description des principales biblioth. de l'Allemagne*, 4 vol. in-8, Erlang, 1786; *Dictionnaire des personnages célèb. du 18e S.*, contin. par J.-H.-M. Ernesti, Cobourg, 1794-1813, 17 vol. in-8; *Notice des tableaux et recueils d'estamp. les plus curieux*, Erlang, 6 vol. in-8.—HIRSCHING (Guillaume-Simon-Chrétien). médec. et naturaliste, père du précédent, né à Windsheim en 1726, m. à Uffenheim en 1770, est aut. d'un *Essai physico-chimique sur la transmutation des métaux, considérée comme panacée univers.*, etc, 1 vol. in-8, Leipsig, 1754.

HIRT (JEAN-FRÉDÉRIC), théologien, né à Apolda en Thuringe en 1719, professa à Iéna et à Wittenberg, où il m. en 1783. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels il suffira de citer : *Biblia hebr. analytica*, Iéna, 1753 et 1769; *Institut. arabicæ linguæ : adjecta est chrestomathia arabica*, ibid., 1770, in-8; *Varia sacra in primitiis acad. Wittenberg. maximam partem exhibita*, Wittenberg et Iéna, 1776.

HIRTIUS (AULUS), consul avec Vibius Pansa après le meurtre de César l'an 43 av. J.-C., fut sur-le-champ envoyé contre Antoine à Modène, et remporta sur lui une victoire; mais il périt avec son collègue dans le combat. Hirtius avait composé un livre de *Supplément aux commentaires de César*, qui forme le huitième liv. de cet ouv. On lui attribue aussi des *Comment.* sur les guerres d'Alexandrie, sur celles d'Afrique, etc.

HIRZEL (JEAN-GASPARD), médecin suisse, né en 1725 à Zurich, où il fonda plus. établissem. de police médicale et d'éducat. publiq., m. en 1803, avait été sénateur et prés. de la société civique, et devint ensuite l'un des prem. membres de la société helvétique. On a de lui un *Traité d'économie rurale; le Socrate rustique*, ou *Descript. de la conduite économiq. et morale d'un paysan philosophe*, 1763, in-12, trad. en franç. par Frey-Deslandes; des *Mém. et Dissert. sur l'agricult.*, etc.

HITCHCOCK (ENÉE), ecclés. anglo-américain, né vers 1724 dans l'état de Massachusetts, m. en 1783, prédic. à la Providence, avait rempli les fonctions de chapelain dans un des corps de l'armée américaine au commencement de la guerre de l'indépendance. Il s'occupa avec zèle de l'instruction de la jeunesse, et a pub., outre plus. *Sermons* et autres écrits de piété, un ouv. d'éducation intit. : *Mémoires de la famille de Bloomsgrove*, 1790, 2 vol. in-12.

HOADLY (BENJ.), célèbre prélat anglais, né en 1676 à Westerham au comté de Kent, se distingua par la force et la profondeur de sa dialectique dans sa discussion au sujet des ouv. du docteur Atterbury. Nommé évêque de Bangor en 1715, il continua de vivre à Londres, où il ne cessa de prêcher sur le désintéressem. que les ecclés. doivent professer pour les choses de ce monde. Un sermon qu'il prononça sur ces paroles de J.-C., *mon royaume n'est pas de ce monde*, occasiona cette célèbre controverse qui prit le nom de *bangorienne*. Hoadly se montra toujours le zélé protecteur de la suprémat. royale sur les affaires temporelles, et l'ami constant de la liberté relig. En 1721 il passa à l'évêché de Hereford, ensuite à celui de Salisbury, et m. évêque de Winchester en 1761. Il est auteur des écrits suiv. : *Mesure de l'obéissance*, 1709; *Exposé du sacrem. de la cène*, 1735; *Sermons*, etc. Sa *vie* a été écrite par le Dr John Hoadly, son fils, en tête d'une édit. complète de ses *œuvres*, 1773, 3 vol. in-fol.

HOADLY (BENJ.), méd. angl., fils aîné du précédent, né à Londres en 1705, m. à Chelsea en 1757, a laissé les ouv. suiv. : *trois Lettres sur les organes de la respirat.*, 1737, 1740, in-4; *le Mari soupçonneux*, com., 1747; *Observ. sur une suite d'expériences électriques*, 1756, in-4. Il a travaillé avec Hogarth à l'*Analyse de la beauté*. Hoadly était médecin du roi et du prince de Galles, et il s'est distingué autant dans la théorie que dans la pratique de son art. Sa comédie du *Soupçonneux* est jouée encore avec succès sur les théâtres de Londres.—HOADLY (John), frère du précédent, né à Londres en 1711, m. en 1776, fut chancelier de Winchester et chapelain de la maison du prince de Galles. On a de lui des sermons, des poésies et des pièces de théâtre : parmi ces dern. nous citerons *le Contraste*, 1731, inéd.; *la Vengeance de l'Amour*, pastorale, 1737; *Phœbé*, id., 1748; *Jephté*, oratorio, 1737; *la Force de la vérité*, id., 1764.

HOANG-TI, surnommé *Yeou-Hioung*, emper. et législateur chinois, monta sur le trône l'an 2698 avant J.-C. Les traditions et les ouv. des voyageurs nous représentent ce prince doué de tant de qualités et lui attribuent des découv. si import. dans tous les arts qu'il est permis peut-être de douter de l'exactitude de ces récits. On fait remonter au règne de Hoang-ti, l'invention de la boussole, la division de l'empire de la Chine par provinces et cantons, la découverte des phénomènes les plus surprenans de l'astronomie, le système de poids et mesures, l'invention de la monnaie, de la navigation, de l'écriture, de la musique, etc. Hoang-ti m. vers l'an 2577 avant J.-C., âgé de 111 ans. On possède à la biblioth. royale un MS. chinois sur les symptômes des maladies; mais il y a lieu de douter que ce soit l'ouv. composé, suiv. quelq. hist. chinois, par Hoang-ti sur le même sujet.

HOBART (sir HENRI), lord chef de justice de la cour des plaids communs, né vers le milieu du 16e S., d'une ancienne famille du comté de Norfolk, m. en 1625, a laissé plus. *Rapports judiciaires*, dont la collection parut pour la prem. fois à Lond., 1641, in-4, et qui eut ensuite cinq autres édit. : la dern., due à Edw. Chilton, fut pub. en 1724.—HOBART (Noé), min. presbyt. à Fairfield au Con-

necticut, m. en 1773, âgé de 68 ans, a pub. un gr. nomb. de *Sermons* et quelq. autres écrits parmi lesquels on remarque : *Principes des églises congrégationnelles*, etc., imp. à Wallingford, 1761.

HOBBEMA (Minard), peintre holland. du 17e S., né à Anvers en 1611 d'une famille originaire de la Frise, élève du célèbre Ruisdaal, s'est fait une gr. réputation dans le genre du paysage, et plus. de ses tableaux, dont on avait fait disparaître la signature, ont passé pour être de son maître.

HOBBES (Thomas), célèbre philosophe anglais, né à Malmesbury en 1588, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions. Envoyé par ses parens à l'université d'Oxford, il y étudia spécialem. la philosophie d'Aristote, devint ensuite précepteur du jeune comte de Devonshire, accompagna son élève en France et en Italie, et profita de ces voyages pour se lier avec les savans les plus distingués. De retour en Angleterre, Hobbes fut admis dans la société du célèbre Bacon (*v.* ce nom), et continua de se livrer à l'étude des philosophes et des historiens anciens. Il fit ensuite deux autres voyages en France et en Italie, retourna en Angleterre, quitta cette île pendant la révolution parlementaire, vint chercher un asile en France, s'y lia avec Descartes, et y composa une partie des ouv. auxquels il doit sa réputation. Il revint en Angleterre en 1653, reçut une pension de Charles II à l'époque de la restauration, se retira à la campagne en 1674, sans discontinuer ses longs travaux philosophiques, politiques et littéraires, et m. en 1679 à l'âge de 92 ans. Le cadre de ce dictionn. ne nous permet pas de développer les différens systèmes adoptés ou créés par ce philosophe : nous nous bornerons à dire qu'ils se rapportent tous à une idée principale, la doctrine de la force ; toute la philosophie de Hobbes est employée à légitimer la force, à la diviniser même, à justifier tout par la force seule. Selon lui, ce ressort terrible régit seul le monde moral dans les diverses sphères qui le composent. La justice n'est que la puissance, la loi n'est que la volonté du plus fort, le devoir, que l'obéissance du faible, etc., etc. Au surplus les opinions du philosophe de Malmesbury, n'eurent point, de son temps, l'influence pernicieuse qu'on en eût pu redouter. Elles n'agirent que sur le monde philosophique, où elles causèrent une très-grande commot., mais plutôt favorable que nuisible aux saines maximes qu'elles tendaient à combattre. On peut dire que Hobbes a été le vrai précurseur de Spinosa (*v.* ce nom). Les ouv. pub. par ce philosophe sont au nombre de 42 : on peut en voir la liste bien complète dans les dictionn. de Chauffepié et de Chalmers. La plupart de ces ouv., à l'exception du traité *de Cive*, ont été réunis sous le tit. de *Moral and political Works*, Londres, 1750, in-fol. Ceux trad. en franç. sont : *Elémens philosoph. du citoyen*, traduit par S. Sorbière, 1649, in-8 ; *le Corps politique*, ou *les elemens de la loi morale et civile*, 1652 et 1653, in-12 ; *de la Nature humaine* (trad. par le baron d'Holbach), 1772, in-12 : ces trois ouv. ont été réunis et pub. de nouveau sous le tit. d'*Œuvres philosophiques et politiques de Th. Hobbes*, Neuchâtel (Paris), 1787, 2 vol. in-8 : le *Traité de logique* a été trad. par M. Destutt-Tracy, et inséré à la fin de la 3e partie de ses *Elémens d'idéologie*.

HOBIER (Ithier), trés.-gén. de la marine du Levant au commencement du 17e S., n'est connu que comme aut. des ouv. suiv. : *Traité de la construction d'une galère et de son équipage*, Paris, 1622, in-8 ; *la Vie d'Agricola*, traduite du latin de Tacite, ibid., 1639, in-12 ; *Tertullien, livres de la Patience et de l'Oraison, traduits en franç.*, ib., 1640, in-12 ; *Quatre livres de l'Imitation de J.-C., trad. en franç.*, ib., 1644, et Saumur, 1661, in-18 : cette dern. trad. ne paraît être qu'une révision de celle du garde-des-sceaux Marillac. Balzac disait que la définition de *vir bonus dicendi peritus* avait été faite exprès pour lui.

HOBOKEN (Nic.), méd. holl., né à Utrecht en 1632, professa la méd. et les mathém. à Harderwich (Gueldre), et m. vers la fin du 17e S., laissant entre autres ouv. *de Sede animæ*, Arnheim, 1668, in-12 : *de Nobilit. medicor.*, Utrecht, 1670, in-4 ; *de Profess. med. cum mathem. conjunctione*, ib., 1670, in-4.

HOCEIN, fils d'Aly et de Fatimeh, fille de Mahomet, succéda à Haçan, son frère, comme troisième Iman, ou chef légitime de la secte des Chytes. N'ayant pas voulu reconnaître pour khâlyfe Yezyd, fils de Moawyah, il s'était retiré à La Mekke ; les peuples de Koufah vinrent l'y chercher lui offrant à lui-même le khâlifat. Hocein céda à leurs instances et se mit en route accompagné de cent hommes seulement ; mais Yezyd envoya à sa rencontre des troupes qui le mirent à mort dans les plaines de Kerbelâ. Le jour de sa mort (10 oct. 680 de J.-C.) est regardé chez les Chytes comme un jour néfaste. Son anniversaire est célébré par un deuil public.

HOCEIN, surn. *Alwaëz* (le prédic.), céléb. astrologue et écrivain persan, m. à Hérat l'an 910 de l'hég., a laissé un comment. sur le Koran int. *les Pierres précieuses de l'explication ; le Jardin des Martyrs ; les lumières de Canope*, ou rédact. nouvelle en persan de l'ouv. de Calilah et de Dimnah : cet ouv. a été imp. à Calcutta en 1805, in-fol. ; enfin *les Mœurs de Mohsen*, *traité de morale*, etc.

HOCHE (Lazare), gén. en chef des armées de la république française, né en 1768 à Montreuil, près Versailles, de parens obscurs et pauvres, ne dut qu'à lui-même son élévation. Après avoir acquis quelque instruction par la lecture des livres qu'il achetait avec le produit de son travail et de ses économies, il s'engagea à l'âge de 16 ans dans le régiment des gardes-françaises, où, sans négliger en aucune façon les exercices des armes, il passait la moitié des nuits à continuer ses études dans les liv. qu'il se procurait incessamment. Il était caporal au dépôt de son régiment à Paris lorsque la révolution éclata en 1789. Entraîné dans la défection des gardes-françaises, il passa dans les compagnies soldées par la ville de Paris, et dont on forma ensuite 4 régimens. Il fit partie du 4e, y fut nommé adjudant, passa ensuite dans un autre régiment de ligne en qualité de lieutenant, se distingua au siége de Thionville, devint aide-de-camp du gén. Leveneur, et successiv. adj.-gén., gén. de brigade et gén. de division. Chacun de ces grades fut la récompense des actes de bravoure, de dévouement, et surtout de haute capacité militaire, par lesquels le jeune Hoche ne cessa point de se signaler dans le court espace de deux années. Il n'avait encore que 25 ans lorsque le comité de salut public lui confia le commandem. en chef de l'armée de la Moselle. Hoche justifia promptement ce choix par des succès. Après avoir isolé l'armée prussienne de l'armée autrichienne, il battit complètement cette dern. dans les lignes de Weissembourg, débloqua la place de Landau, et chassa l'ennemi de toute l'Alsace. Un service aussi signalé fut bien mal reconnu par le comité de salut public, qui, sur la dénonciation de St-Just (*v.* ce nom), après avoir dégradé le gén. vainqueur, le fit ensuite arrêter et enfermer dans les prisons révolut., d'où il ne serait sorti que pour monter sur l'échafaud sans la révol. du 9 therm. (27 juillet 1794). Hoche recouvra sa liberté après la chute de ses persécuteurs, et fut bientôt appelé au commandem. de l'une des armées employées contre les royalistes insurgés de l'ouest de la France. Ce fut dans cette guerre que Hoche déploya les talens du guerrier et de l'homme d'état. Alliant la fermeté à la douceur, il employa contre ses adversaires des moyens conciliatoires avant même que le gouvernement conventionnel eût songé à pacifier ces contrées. Il réprima les désordres, et rétablit la disci-

pline parmi ses troupes, jusque là presque toujours commandées par des chefs incapables. Il substitua au système des cantonnemens celui des camps retranchés dans le pays insurgé. La justesse de ses vues décidèrent alors le comité de salut public à lui confier le commandement des deux armées réunies des côtes de Brest et de Cherbourg qui occupaient le pays depuis la Somme jusqu'à la Loire. Sans entrer dans le détail des div. opérations de notre habile capitaine, il nous suffira de dire qu'il termina cette guerre intestine par la pacification de l'Anjou, de la Bretagne, du Maine et de la Normandie. Hoche avait conçu le projet de porter au sein de l'Angleterre la guerre civile que son gouvernement alimentait en France et de lui enlever l'Irlande. Le gouvernement directorial, qui avait succédé au comité de salut public, adopte le plan du gén., et lui donne le commandem. de l'armée expéditionn. On sait quelle fut la triste issue de cette entreprise. Contraint de regagner les ports de France, Hoche n'y aborda qu'après avoir échappé comme par miracle aux croiseurs anglais et aux plus affreuses tempêtes. De retour à Paris, il reçut le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, la plus belle qu'ait jamais eue la république franç. Il ouvrit la campagne de 1797 par le hardi passage du Rhin, et gagna successivement sur les armées autrichiennes les batailles de Neuwied, d'Ukerath, d'Altenkirken et de Diedorff. En 4 jours il avait fait parcourir à son armée une distance de 35 l., et avait triomphé dans 3 batailles et 5 combats; et il ne fut arrêté sur les bords de la Nidda que par la nouvelle inopinée de l'armistice conclu entre le général Bonaparte et l'archiduc Charles. Quelque temps après il accepta la direction du mouvement milit. qu'avait médité le directoire dans la lutte avec le parti dit *des Clichiens*, qui s'était formé dans les deux conseils législatifs. Dénoncé pour ce fait à ces mêmes conseils par le général Willot (*v.* ce nom), Hoche allégua pour sa défense les ordres qu'il avait reçus du gouv., et provoqua lui-même l'examen de sa conduite et sa mise en jugement. Cette dénonciation n'eut pas d'autre suite; et ce fut le général Augereau qui mit à exécution le dessein du directoire. Hoche étant retourné à Wetzlar reprendre le commandement de son armée, fut tout à coup atteint de douleurs extraordin., et expira le 15 sept. 1797. Sa m. fut généralement attribuée au poison; et à l'ouverture du cadavre les traces en furent, dit-on, observées. Le directoire, qu'on accusa de ce crime, crut devoir honorer la mémoire de Hoche par une pompe funèbre d'une grande magnificence, et fit élever un monument à sa gloire à Weissenthurn. La *vie* de Hoche a été écrite par Rousselin en 2 vol. in-8, réimp. en un vol. in-12 sans la correspondance du gén. qui se trouve dans la prem. édit. « Hoche, dit le judicieux aut. de son article dans la *Biographie universelle*, fut un de ces hommes dont parle Montesquieu, qui, dans les temps de révolution, se font jour à travers la foule, et sont portés au prem. rang par leur supériorité naturelle. »

HOCHMUTH. V. GILLES.

HOCHSTETT (batailles de), célèb. dans l'hist. de la guerre de la succession (*v.* ESPAGNE et HOLLANDE), eurent lieu dans les années 1703 et 1704 près du village de ce nom situé sur le Danube, non loin des frontières de la Bavière. Dans la dern., qui est aussi la plus importante, l'armée alliée, commandée par le prince Eugène de Savoie et le duc de Marlborough (*v.* ces noms), remporta une victoire complète sur les Français et les Bavarois, sous les ordres du maréchal de Tallard et l'élect. de Bavière. Les Anglais ont donné à cette bataille mémorable le nom de Bleinheim, village situé dans la même plaine qu'Hochstett.

HODGES (NATHANIEL), méd. anglais du 17ᵉ S., m. en 1684, a laissé : *Vindiciæ medicinæ et medicorum*, 1660, in-8; *Λοιμολογία, sive pestis nuperæ apud populum londinensem... narratio hist.*, 1672, in-8; trad. en angl., Lond., 1720, in-8, et ins. dans un rec. de pièces relatives à ce dern. fléau. — Un autre HODGES (Will.), peintre angl., m. en 1797, avait accompagné le capitaine Cook dans ses deux dern. voy. On a de lui des dessins de quelq. scènes locales, pris à Otahiti et Ulietéa.

HODGSON (BERNARD), théol. angl., m. en 1805, principal de l'un des colléges de l'univ. d'Orford, a trad. en angl. : *le Cantique des Cantiques*, Oxford, 1785; *l'Ecclésiaste*, ib., 1788; *les Proverbes de Salomon*, 1791, le tout in-4.

HODIERNA ou ADIERNA (J.-B.), célèb. astronome italien, né en 1597 à Raguse en Sicile, embrassa l'état ecclés., et se livra à l'étude des sciences exactes, dans lesquelles il fit des progrès si rapides que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie. Il employa ses talens en mécanique à fabriquer des instrumens d'astronomie et de physique plus parfaits que ceux que l'on pouvait se procurer à cette époque; et il fit avec ces instrumens plus. découv. importantes. Les ouv. de ce sav., m. en 1660, sont très-nomb. On en trouvera la liste dans la *Biblioth. sicula* de Mongitore. Nous citerons seulem. : *Universæ facultatis directorium physico-theoricum opus astronomicum*, etc., Palerme, 1629, in-4; *Thaumantiæ miraculum*, etc. (traité d'optique), ib., 1652, in-4; *Medicæorum ephemerides*, etc., ib., 1656, in-4 : ce sont des tables des satellites de Jupiter appelés alors *Astres de Médicis*; *de Systemate orbis cometici*, etc., ib., 1656, in-4; *Protei cælestis vertigines, seu Saturni systema*, ibid., 1657, in-4; *Dentis in viperâ virulenti anatomia*, ib., 1646, in-4; *l'Occhio della mosca, discorso fisico*, ib., 1644, in-4; *Archimede redivivo con la statera del momento dove s'insegna il modo di scoprir le fraudi nella fabbricazione dell' oro e dell' argento*, ibid., 1644, in-4. — Un autre J.-B. HODIERNA, jurisc. napolit., contemp. du préc., a pub. : *Controversiæ forenses de secundis nuptiis*, Naples, 1653, Genève, 1677, in-fol.; et des additions au *Recueil des décisions du conseil de Mantoue*, pub. par Surdus ou Sordi.

HODIZ, seign. allem., né vers 1710 en Moravie, s'est acquis une célébrité par son faste, et aussi par son amour éclairé pour les lett. et les arts. Il avait réuni dans sa terre de Roswalde en Moravie tout ce que le luxe et la volupté peuvent enfanter de plus séduisant. Là, au milieu d'une petite cour d'amis, ce seigneur se faisait représenter les chefs-d'œuvre des scènes française, allemande et italienne. Il fut l'ami du grand Frédéric, qui lui adressa quelques pièces de vers et vint souvent partager à Roswalde la vie du moderne sybarite. Hodiz, sur la fin de sa carrière, perdit sa fortune, et fut recueilli par le roi de Prusse à Postdam, où il m. en 1778.

HODY (HUMPHRED), en latin *Hodius*, archid. d'Oxford, prof. royal de langue grecque à l'univ. de cette ville, né en 1659 à Odcomb, m. en 1706, a laissé entre autres ouv. : *de Bibliorum textibus originalibus*, Oxford, 1705, in-fol.; *Dissertat. de Græcis illustr. linguæ græcæ litterarumque humanarum instauratoribus*, Lond., 1742, in-8. Le Dr Jebb, édit. de ce dern. ouv., y a joint une *Notice* sur la vie et les écrits de l'auteur.

HOE (MATHIAS), cons. ecclés., né à Vienne en 1580, m. en 1645, a pub. : *Defensio pupillæ evangelicæ*, 1628 et 1631, 2 vol.; *Commentaire sur l'Apocalypse*, Leipsig, 1671, in-fol., etc.

HOEGSTROEM (PIERRE), memb. de l'acad. des sciences de Suède, pasteur de Gellivara dans le Luleo-Lappmark, et ensuite de Skelefteo sur les bords du golfe de Bothnie, fit, pend. son long séjour dans ces contrées, d'utiles observ. sur les Lapons. Il m. en 1784, après avoir publié les écrits suivans (en suédois) : *Description de la Laponie suédoise*, Stockholm, 1747, 1 vol. in-8, trad. en

allem., ib et Copenhague, 1748, 1 vol. in-12, etc.; et plus. *Mémoires* lus à l'académie des sciences de Stockholm.

HOEL Ier, duc de Bretagne, succ. de son père Budic, que Clovis fit assassiner en 509, fut réduit à quitter ses états, se réfugia en Angleterre, et revint en 513 reprendre à force ouverte possession de ses domaines, où il m. en 545. Il fut le fond. d'un évêché dans la ville d'Aleth, dont le prem. évêque fut Malo, ce qui fit prendre à cette ville le nom de ce saint.—HOEL II, fils et succ. du préc., fut tué par son frère Canor dans une partie de chasse en 547. — HOEL III, fils de Judicaël, prit possession des états de son père en 594, et m. en 612. — HOEL IV, comte de Nantes, succéda au fils d'Alain IV en 953, et périt en 980. — HOEL V, duc de Bretagne en 1066, m. en 1084. — HOEL VI, duc de Bretagne en 1148, fit la guerre à ses sujets pour s'emparer des provinces qui lui étaient échues en partage; Eudes, son compétiteur, le mit en déroute en 1154, et les Nantais achevèrent sa défaite en 1156.

HOEPKEN (ANDRÉ-JEAN, comte de), sénateur suédois, né à Stockholm en 1711, m. en 1789, sut allier le soin des affaires publiques à la culture des lettres, et contribua à l'épurement de la langue nationale et aux progrès des arts et de la littérature. C'est à ses soins éclairés que l'on doit en partie la fondation de l'académ. des sciences de Suède. Il a laissé plus. *Eloges* historiques et *Discours* académiques.

HOESCHEL (DAVID), sav., helléniste, né à Augsbourg en 1556, m. en 1617, fut profess. au collége de Lavingen, recteur à celui de Ste-Anne, et bibliothéc. d'Augsbourg. On a de lui plus. ouv. dont on trouvera la liste complète dans les *Mém.* de Nicéron, tom. XXVIII; nous citerons seulement: *Catalog. codicum græcorum qui sunt in biblioth. reipub. August. Vindelicorum*, Augsbourg, 1595, in-4, et des *Addit. au Dictionn. grec et latin* de Ruland.

HOEST (GEORGE), voyageur danois, né en 1734 dans le Jutland, fit partie de la compag. danoise d'Afrique, fut consul de Mogador dans le roy. de Maroc, occupa ensuite plus. emplois dans les possess. danoises aux Antilles, revint à Copenhague en 1776, fut nommé conseiller d'état et ensuite secrétaire des affaires étrangères, poste qu'il occupait encore à sa mort, arrivée vers 1792. On a de lui (en danois): *Relations de Maroc et de Fez, recueillies dans le pays, de* 1760 *à* 1768, Copenhague, 1779, in-4; trad. en allem. par Sussmilch; *Hist. de Mahomet Ben-Abdallah, empereur de Maroc*, ibid., 1791, in-8; *Mém. sur l'île de St-Thomas et ses gouverneurs*, etc., ib., 1791, in-8.

HOFER (JEAN), médec. né à Mulhausen, en Alsace, l'an 1697, m. en 1781, est connu par un *Manuel de Pharmacie*, 1779, et par différens *Mém.* ins. dans les *Actes de la Société helvétique* à Bâle. — HOFER (Josué), de la fam. du précéd., jurisc., syndic de la ville et républ. de Mulhausen, né en 1721, remplit avec distinction plus. missions en Suisse et en France, et m. en 1799, un an après la réunion de sa patrie au territoire franç.

HOFER (ANDRÉ), chef d'insurrection dans le Tyrol, né en 1765 à Passeyer, était aubergiste et marchand de blés, lorsqu'en 1809 les Tyroliens entreprirent de secouer par la force le joug des Bavarois pour retourner sous le gouvernement autrichien. Les insurgés le prirent pour chef, déterminés dans leur choix par son extérieur imposant, son courage éprouvé, sa force physique et son énergie morale. Hofer répondit aux vœux de ses concitoyens, chassa les Bavarois du Tyrol, et détruisit même plus. détachemens franç. Quand le traité de Vienne remit le Tyrol sous la puissance de la Bavière, Hofer mit bas les armes avec sa troupe; mais bientôt, accusé d'avoir conservé des intelligences avec les Autrichiens, il prit la fuite, se réfugia dans ses montagnes, et y fut poursuivi: pris dans une petite cabane où il s'était caché, il n'opposa aucune résistance aux soldats qui l'arrêtèrent, et ne demanda que la vie de sa femme et de ses enfans. Transféré d'abord à Botzen, ensuite à Mantoue, il fut condamné à mort par un conseil de guerre, et exécuté sur-le-champ. Les Tyroliens révèrent André Hofer comme un saint et un martyr de la liberté. L'empereur d'Autriche a doté sa fille et anobli son fils; enfin on a fondé un hôpital sur la montagne où il a été saisi.

HOFFMANN (GASPARD), médec. allem. né à Gotha en 1572, étudia son art à l'univers. d'Altorf, puis à celle de Padoue, fut reçu docteur à Bâle, se fit agréger au collége de médecine de Nuremberg, et revint professer la médec. théor. à Altorf, où il m. en 1648. On a de lui 26 ouvr. dont la liste se trouve dans les diverses *Bibliogr. German.*, et parmi lesquels nous citerons seulem.: *Apologia apologiæ pro Germanis contra Galenum*, Amberg, 1626, in 4; un *Comment. de Thorace ejusque partibus*, 1627, in-fol.

HOFFMANN (MAURICE), médec. allem., né en 1622 dans le Brandebourg, fit ses études à Altorf, se rendit ensuite à Padoue, où il étudia l'anatom. et la botanique, reçut le bonnet de docteur, et obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'univer. d'Altorf, créa dans cette ville un jardin botanique, un laboratoire chimiq., un amphithéâtre anatom., et m. d'apoplexie en 1698. On lui attribue la découverte du canal pancréatique, qu'on ne connaissait point encore, et il a laissé 13 ouvr. sur l'anat., la médec. et la botan., dont on peut voir la liste dans les *Bibliogr. médicales*, et dont nous ne citerons que: *Floræ Aldtorfinæ deliciæ silvestres*, Altorf, 1662, in-4. — Jean Maurice HOFFMANN, fils du précéd., né à Altorf en 1653, fut reçu médecin dans cette même ville, acquit une gr. réputation comme praticien, fixa son séjour à Anspach, et y m. en 1727. On a de lui 7 ouvr., et il a continué celui de son père *Floræ Aldtorfinæ deliciæ*, etc.; cette continuation a été impr. à Altorf, 1703, in-8. J.-H. Schulze a fait impr. un assez bon abrégé de médec. de J.-M. Hoffmann, ib., 1742, in-8.

HOFFMANN (J.-JACQ.), philologue allem., né à Bâle en 1635, professa le grec et l'hist. à l'acad. de cette même ville, et m. de marasme en 1706. Le plus connu de ses ouvr. est un *Lexicon universale, historico-geographico-chronologico-philologicum*, Bâle, 1677, 2 vol. in-fol. On a encore d'Hoffmann un recueil de vers (*Poemata*), Bâle, 1684, in-12; *Epitome metrica histor. universal. civilis et sacræ*, etc., ib., 1686, in-12; *Histor. paparum*, 1687, 2 vol. in-12, etc.: il en parut un supplém. en 2 vol., 1683; et Hackius a fait réimp. l'ouv. entier, Leyde, 1698, 4 vol. in-folio.

HOFFMANN (CHRÉTIEN-GODEFROI), juriscons. allem. né à Lauban (Lusace) en 1692, professa le droit naturel avec distinction à Leipsig et à Francfort-sur l'Oder, où il m. en 1735. Il a laissé un grand nomb. d'ouvr. en latin et en allem., parmi lesquels il suffira de citer: *De utilitate ex lectione epistolarum virorum doctor. hauriendâ*, Bâle, 1716, in-8; *Hist. juris romano justinianei chronologica*, Leipsig, 1720, 1724, 2 vol. in-4: *Commentatio juris canonici de Cœmeteriis ex urbibus tollendis*, ibid., 1729, in-8, Francfort, 1775, in 8; *Nova scriptor. ac monumentor. partìm rarissimorum, partìm ineditorum collectio*, ibid., 1731, 1733, 2 vol. in-4; *Biblioth. juris publici Germanici*, etc., Francfort, 1734, in-8 et in-4. On doit aussi à C.-G. Hoffmann une très-bonne édit. des traités de Pancirole (*v.* ce nom), et autres auteurs; *de claris legum Interpretibus*, Leipsig, 1721, in-4. Son éloge a été inséré dans les *Acta eruditorum*, année 1736, et dans le t. 34 de la *Biblioth. german.*, où se trouve aussi la liste complète de ses ouvr.

HOFFMANN (Frédéric), célèbre médec. allem. né à Halle en 1660, étudia la chimie à Erfurt sous Gasp. Cramer, se fit ensuite recevoir docteur en médec. dans la même ville, et se livra entièrement au travail du cabinet. Un prem. ouv. qu'il publia en 1682, sur le *Cinnabre d'antimoine*, fonda sa réputat. comme chimiste. Nommé profess. à l'univers. de Halle, fondée en 1693 par Frédéric III, électeur de Brandebourg, sa renommée se répandit dans toute l'Allemagne, et bientôt chez l'étranger : les académies les plus célèbres l'appelèrent dans leur sein; il fit plus. voyages dans diverses cours de l'Allemagne, où ses succès lui valurent des honneurs, des titres et de grandes récompenses. Sollicité par le roi de Prusse de se fixer à Berlin, il préféra rester à Halle, sa patrie, où il m. en 1742. C'est à lui que l'on doit la préparation si connue sous le nom de *gouttes* ou *liqueur anodine d'Hoffmann*, remède estimé encore aujourd'hui comme un des meilleurs calmans. L'édit. complète des nombreux ouvr. d'Hoffmann a été publ., avec une *vie* de l'auteur, sous ce tit. : *Hoffmanni opera omnia medico-physica cum supplementis*; Genève, 1740 à 1753, onze part. in-fol.

HOFFMANN (Christophe-Louis), médec. allem. né à Rhéda (Westphalie) en 1721, fut successivement attaché à l'évêque de Munster, à l'élect. de Cologne et à celui de Mayence, qui lui confia la direction du collége de médecine de cette ville. Vers la fin de sa carrière, C.-L. Hoffmann se retira dans la petite ville d'Eltviel, sur les bords du Rhin, et y m. en 1807. Il a laissé plus. écrits qui jouissent de quelque réputat. en Allemagne. Nous citerons parmi ces ouvr., presque tous dans la langue nationale, les traités suiv. : *De la sensibilité et de l'irritation des parties malades; Du scorbut et de la maladie vénérienne; Des vertus médicales du mercure; de la petite vérole.* On a aussi de ce médecin *le Magnétiseur*, Francfort, 1787, in-4, et divers. *Dissertat.* insérées dans les *Mém.* du collége de médec. de Münster, en latin.

HOFFMANN (Tycho), écrivain biographe danois, né dans le 18e S., fut secrétaire garde des sceaux de Danemarck, et membre de la société royale de Londres. On a de lui : *Portraits histor. des hommes illustres de Danemarck, remarq. par leur mérite, leurs charges et leur noblesse, avec leurs tables généalogiques*, 1746, 6 parties en 2 vol. in-4; ce recueil rare et recherché est enrichi de grav. des plus célèbres artistes contemporains de Paris, de Londres, de Hollande et de Leipsig; trad. en danois, Copenhague, 1777-1779, 3 vol. in-4 avec des additions.

HOGARTH (William), célèb. peintre et grav. anglais, né à Londres en 1697, m. en 1764, excella dans l'expression fidèle des passions et des scènes populaires. Il se plut à châtier avec son pinceau mordant et satirique les mœurs de son époque, et plus d'un ridicule national ou particulier fut corrigé peut-être par les ingénieuses allégories, les piquantes caricatures de cet artiste. Les productions où il a manifesté plus particulièrement son talent original sont celles qui offrent la représentation morale des actions successives d'un même personnage dans une suite de tableaux ou gravures telles, par exemple : *La vie d'une Fille publique* (en 6 planches); *La vie du Libertin* (en 8 plan.); *Une Election parlementaire* (en 4 planch.); *L'industrie et la Paresse*, suite de grav. au nomb. de 12, représentant la vie opposée de deux artisans dont l'un devient lord-maire de Londres, et l'autre finit par être pendu à Tyburn, etc. Hogarth fut l'ami de Fielding et de Garrick (*v.* ces noms); son *OEuvre* se compose de 250 pièces environ, dont il a peint et gravé une grande partie. L'édit. la plus ample est celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4 avec 160 planch., grav. par Cook, et des explications par J. Nichols et G. Steevens. On a aussi de cet artiste célèbre un ouvr. intitulé : *l'Analyse de la Beauté*, Londres, 1753, trad. en allem. par Mylius; en italien, Livourne, 1761; et en français par Jansen avec une *Vie* d'Hogarth, et une notice chronolog., hist. et critiq. de ses ouvr. de peinture et grav., Paris, an XIII (1804), 2 vol. in-8. Les princip. biographies angl. de Hogarth sont celles d'Horace Walpole (1771) et de Nichols (1782).

HOGUETTE (Pierre-Fortin de La), officier français, né en 1582, commandait la place de Blaye en Guyenne, et refusa de remettre ce poste au comte de Gramont que *Monsieur*, Gaston de France, avait dépêché vers lui. Le card. de Richelieu le récompensa par une pension. On a de cet officier, qui avait épousé la sœur de Hardouin de Péréfixe (*v.* ce nom), depuis archevêque de Paris, un ouv. d'éducation intit. : *Testament* ou *Conseil d'un père à ses enfans*, Paris, 1655, in-12. — Hardouin Fortin de La Hoguette, 2e fils du précédent, né en 1643, embrassa l'état ecclésiastique, devint successivem. évêque de St-Brieuc, de Poitiers, archev. de Sens, fut fait conseiller d'état, et m. en 1715. On lui doit de nouvelles édit., supérieures aux précédentes, des livres à l'usage du diocèse de Sens.

HOHLFELD, mécanicien allem., établi à Berlin, exécuta en 1752 un instrument dont l'idée prem. appartenait à Euler et à l'aide duquel un air improvisé sur un clavecin se trouvait à l'instant noté sur du papier; Hohlfeld présenta sa mécanique à l'académie de Berlin, qui l'en récompensa par une somme d'argent. En 1754, il inventa et présenta au roi de Prusse un forte-piano à archet.

HOKANSON (Olof), paysan suédois, né au village de By en 1695, parut avec éclat comme député de son ordre aux diètes qui s'assemblèrent de 1731 à 1769. Il fut nommé huit fois orateur, et la mâle vigueur de son éloquence toute naturelle, la sagesse de ses discours, eurent une grande influence sur les déterminations de ces assemblées. Le roi Adolphe-Frédéric l'honorait de son estime, et lui fit une visite lors d'un voyage dans la province de Blekingie. Cet homme respectable m. à Stockholm en 1769.

HOLAGOU. V. Houlagou.

HOLBACH (Paul Thyry, baron d'), littérat. et philosophe, né à Heidelsheim dans le Palatinat en 1723, reçut une brillante éducat. à Paris, où il passa presque toute sa vie. Il possédait une érudition profonde et variée, avait étudié presque toutes les sciences et cultivait les arts avec succès. Moraliste, philosophe, homme du monde, il savait se plier à tous les genres de discussion, et sa maison était le centre des célébrités littéraires de l'époque. C'est dans les soupers somptueux du baron d'Holbach que les apôtres de la philosophie du 18e S. venaient professer leur doctrine. Si l'on en croit des mémoires du temps et des souvenirs un peu tardifs publiés de nos jours, les principes les plus sacrés de l'existence religieuse et politique étaient remis en question dans la société de d'Holbach. Mais si l'on ajoute foi aux nombreux détails biographiques que nous ont laissés sur ce littérateur distingué les personnes admises à sa plus intime confiance, il était tolérant, généreux, et encourageait les auteurs et les artistes auxquels il ouvrait sa bourse. Son instruction, la variété de ses connaissances et son rang dans le monde ne l'avaient pas rendu plus vain de sa personne, et Mme Geoffrin aurait dit de lui « qu'elle n'avait jamais vu *d'homme plus simplement simple.* Le baron d'Holbach a beaucoup écrit sans rien signer : voici, d'après le *Dictionnaire des anonymes* de M. Barbier, la liste des principaux écrits attribués à cet auteur. : *Arrêt rendu à l'amphithéâtre contre la musique franç.*, 1752, in-8 : *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état present de l'Opéra*, 1752, in-12 : *Chimie metallurgique*, etc., traduit de l'allemand de Gellert,

Paris, 1758, 2 vol. in-12; *Minéralogie*, trad. de l'all. de Wallerius, Paris, 1759, 2 vol. in-12; *le Christianisme dévoilé*, etc., Londres (Nanci), 1767, in-12, attribué à Boulanger; *la Contagion sacrée*, etc., Londres, 1767, in-12; *Esprit du clergé*, etc., trad. de l'angl. de J. Trenchard, et de Th. Gordon, Londres, 1767, 2 vol. in-12; *de l'Imposture sacerdotale*, etc., trad. de l'angl., ib., 1767, in-12; *David*, ou *Hist. de l'homme selon le cœur de Dieu*, ibid., 1768, in-12; *Dernier chapitre du militaire philosophe*, etc., 1768, in-12; *Examen critique des prophéties qui servent de fond. à la relig. chrét.* traduit de l'anglais de Collins, Londres, 1768, in-12, *Lettres à Eugénie*, ou *Préservatif contre les préjugés*, 1768, 2 vol. in-12: l'avertissem. et les notes de cet ouvrage sont de Naigeon; *Lettres philos.*, etc., trad. de l'anglais de Toland avec des notes de Naigeon, Lond., 1768, in-12; *les Plaisirs de l'imagin.*, poëme, etc., Amst., et Paris, 1759, in-12; *les Prêtres Démasqués*, 1768, in-12; *Théol. portative*, etc., 1768, in-12, sous le nom de l'abbé Bernier; *de la Cruauté religieuse*, Londres, 1769, in-8; *l'Enfer détruit*, Londres, 1769, in-12; *l'Intolérance convaincue de crime et de folie*, Londres, 1769, *l'Esprit de judaïsme*, traduit de l'angl. de Collins, 1770, in-12, *Essai sur les préjugés*, etc., Londres, 1770, in-8: *Examen critique de la vie et des ouv. de St Paul*, Londres, 1770, in-12; *Hist. critiq. de J.-C.*, etc. (sans date); *Rec. philos.*, ou *Mélange de pièces sur la religion et la morale*, par divers auteurs, Londres, 1770; 2 vol. in-12, publié par Naigeon; *Système de la nature*, ou *des Lois du monde physiq. et moral*, etc., 1770, Londres, 2 vol. in-8: l'éditeur de cet ouvr., publié sous le nom de Mirabaud, est égalem. Naigeon; le *Système de la Nature* a été réimprimé en 1771, 1774, 1775 et 1777: l'édit. de 1780 contient le réquisitoire de M. Séguier contre différens ouvr. philosophiq., et la *Réplique* du baron d'Holbach; l'édit. de Paris, an III (1795), 3 vol. in-18, a été faite d'après celle de 1770: M. de Roquefort en a pub. une nouv. édit. avec des notes et des correct. par Diderot, Paris, 1820, 2 vol. in-8; on trouve en tête de quelques exempl. un *Discours prélimin.* qui est très-rare (*v.* nº 17,425 et p. 347 du t. 4 du *Dictionnaire des Anonymes*); *Tabl. des Saints*, etc., Londres, 1770, 2 vol. in-12; *de la Nature humaine*, etc., 1772, in-12, trad. de l'angl.; *le Bon sens*, ou *Idées natur. opposées aux idées surnat.*, Lond., 1772, in-12; *la polit. natur.*, ou *Disc. sur les vrais principes du gouvernement*, 1773, 2 vol. in-8; *Système social*, ibid., 1773, 2 vol. in-8; *l'Agriculture réduite à ses vrais principes*, par J.-G. Wallerius, trad. en franc., Paris, 1774, in-12; *l'Ethocratie*, ou *le Gouvernement fondé sur la morale*, Amsterdam, 1776, in-8; *la Morale universelle*, etc., ibid., 1776, in-4; *Elémens de la morale univ.*, Paris, 1790, in-18, etc. D'après la nomenclature de ces ouvrages, le baron d'Holbach peut être justement considéré comme le chef de la philosophie du 18ᵉ S.

HOLBEIN (Jean), peintre célèbre, né à Bâle vers 1495, passa en Anglet., d'après les conseils d'Erasme son ami, sut plaire à Henri VIII, qui appréciait son talent, fut comblé des présens de ce prince, s'établit à Londres et y mourut de la peste en 1554. On prétend que cet artiste peignait aussi facilem. de la main gauche que de la droite. Quoi qu'il en soit, ses portraits sont très-estimés; parmi ses tableaux on cite: *la Danse de village; la Danse des morts, la Richesse, la Pauvreté.* La *Collect.* de ses portr. grav. par Bartolozzi a paru à Londres, 1792-1800, 2 vol. gr. in-fol. Sa *vie* a été publiée avec la liste de ses ouv. dans *l'Encomium moriæ* d'Erasme avec les comment. de Listrius.

HOLBERG (Louis, baron de), auteur dramat., né à Bergen en Norwége en 1684, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné de bonne heure à l'état militaire auquel il ne tarda pas à renoncer, entraîné par son goût prononcé pour les lettres. Après avoir fait de bonnes études, il se livra d'abord à l'enseignement, puis voyagea en Hollande, en France, en Italie, en Angleterre, et revint dans son pays riche de connaissances acquises et d'observations. Il obtint en 1714 une place de suppléant à l'université de Copenhague, vint plusieurs fois à Paris étudier notre littérat. et surtout nos chefs-d'œuvre dramat., et en 1716 fut enfin nommé professeur à Copenhague. Dès lors, s'ouvrant une route nouvelle, il travailla à créer en Danemarck un théâtre national, et composa beaucoup de pièces qui lui méritèrent bientôt une grande réputation. Holberg peut être regardé comme le fondateur de l'art dramatique et littéraire en Danemarck. En 1747 il fut nommé baron, et m. en 1754, laissant une immense fortune et une bibliothèque précieuse. Nous citerons parmi ses ouv.: *le Potier d'étain homme d'état*, comédie en 5 actes et en prose; *la Capricieuse*, coméd.; *Jean de France*, comédie en 5 actes; *le Paysan métamorphosé en seigneur*, id.; *le Onze Juin*, comédie en 5 actes; *l'Oisif affairé*, ou *l'homme qui n'a jamais le temps*, coméd. en 3 actes; *Pierre Pors*, poëme épi-comique, 1790 ou 1791, in-4; des *Satires*: des *Réflexions morales*, 1744, trad. en franç. par Parthenay, 1752, 1754, 2 vol. in-12; *Droit de la nature et des gens*, 1714, 1734 et 1741; *Hist. du royaume de Danemarck jusqu'à l'an* 1670, 3 tom. in-4, Copenhague, 1732, 1735; *Etat politiq., ecclés., géogr. de la monarchie danoise*, 1749; *Hist. ecclés. universelle depuis J.-C. jusqu'à Luther*, 2 vol. in-4, etc., etc. On a publ. les *OEuvres choisies* de Holberg, 21 vol. in-8, Copenhague, 1806-1814.

HOLCOLT ou HOLKOT (Robert), dominicain angl., né à Northampton, m. en 1349, est auteur d'un *Comment.* sur le Maître des Sentences, 1497, in-folio.

HOLCROFT (Thomas), aut. dramat. et romancier angl., né à Londres en 1744, exerça d'abord la profession de cordonnier, qui était celle de son père, et s'adonna ensuite à l'art vétérinaire. Bientôt son goût pour le théâtre lui donna le désir de faire quelq. études; il apprit les langues vivantes, se fit acteur en Irlande, composa des comédies, eut peu de succès, et quitta la scène en 1781 pour se livrer entièrement à la littérat. Il m. en 1809. On a de lui les trad. de *la Vie privée de Voltaire*; des *Mém. du baron de Trenck*, 3 vol. in-12; *des Veillées du château de Mme de Genlis*; *de l'Hist. secrète de la cour de Berlin*, par Mirabeau, 2 vol. in-8; plus. romans, et entre autres: *Alwyns*, 1780, et *Brian-Perdue*, 1807; un *Voyage en Allemagne et en France*, 2 vol. in-4; *le Sceptique*, ou *le Bonheur de l'homme*. On a publ. ses *Mém.*, écrits en partie par lui-même, Londres, 1815, 3 vol. in-12.

HOLDEN (Henri), théolog. cathol. anglais, né dans le comté de Lancastre, m. à Paris vers 1665, est aut. des ouv. suiv.: *Analysis fidei*, Paris, 1652, 1766, in-8; trad. en angl., 1658, in-4; des *Notes marginales sur le Nouveau-Testament*, Paris, 1660, 2 vol. in-12; une lett. sur le tr. *De medio animarum statu* de White, ib., 1661, in-4.

HOLDER (William), ecclésiastique, né dans le comté de Nottingham, mort à Londres en 1697, est moins connu par ses ouvrages que par sa philanthropie; il essaya l'un des prem. de donner la parole à un sourd et muet de naissance, et il réussit dans cette tentative sur le jeune Alexandre Popham, fils de l'amiral de ce nom. Holder était aussi bon musicien; on connaît de lui entre autres ouvrages: *Elémens de la parole*, ou *Essai sur la formation des lettres, suivi d'un Appendix concernant les sourds et muets*, 1669, in-8; *Traité des fondem. naturels et des principes de l'harmonie*, 1694, in-8; *Disc. sur le temps*, avec l'appli-

cation du jour naturel, du mois lunaire et de l'année solaire, etc., 1694, in-8.

HOLDSWORTH (Edward), litt. angl., né en 1688 à North-Stoneham, m. en 1746, a laissé un poème intit. : *Muscipula*, traduit en anglais par J. Hoadley, et ins. dans le t. 5 de la *Collection* de Dodsley ; *Pharsalia and Philippi*, poème, 1741, in-4; *Remarques et dissertations sur Virgile*, etc., 1768, in-4.

HOLINGSHED (Raphael), hist. angl. du 16e S., est connu comme aut. de *Chroniques* pub. pour la prem. fois en 1577, 2 vol. in-fol.; réimp. en 1587, 3 vol., puis en 1723, et ins. dans la *Collection des chron. angl.*, pub. par les lib. de Lond., 6 v. in-4.

HOLLAND (Philémon), litt. angl., né à Chelmsford, comté d'Essex, m. en 1636, a laissé des traductions angl. de Tite-Live, de Pline, de Suétone, d'Amien-Marcellin, de la *Cyropédie* de Xénophon, de la *Britannia* de Campden, etc. Il a en outre trad. en latin la partie géogr. du *Theatre of Great Britain* de Speed et de la *Pharmacopée* (franç.) de Brice-Bauderon (v. ce nom).

HOLLANDE (la), désignée par les Romains sous le nom d'île des Bataves, fut long-temps l'alliée fidèle de l'empire des césars. On croit que différ. hordes barbares, d'origine germanique, s'y établirent successivement dans les dern. S. avant notre ère ; mais, formé comme il paraît des alluvions du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, le territoire que comprend aujourd'hui la Hollande dut jusque là demeurer long-temps inhabitable ; les eaux couvraient sa surface six mois de chaque année ; le reste du temps d'humides forêts en rendaient le séjour insalubre. Quoi qu'il en soit, les Bataves, que l'on peut regarder comme la principale et la plus ancienne tribu établie dans ces pays, formaient déjà une colonie considérable au temps de César, puisque ce conquérant fit avec eux un traité d'alliance lorsqu'il entreprit de soumettre la Gaule belgique (54 ans avant J.-C.). Le seul évènement bien remarquable de leur histoire, dans ces temps reculés, est la guerre qu'ils osèrent entreprendre, l'an 70-71 de notre ère, pour s'affranchir de la tyrannique protection des dominateurs du monde (v. l'article Civilis) : trois peuplades distinctes occupaient alors les Pays-Bas (*Holl-land*), les Bataves, les Frisons et les Bructères. Redevenues indépendantes après la décadence de l'empire romain, les tribus guerrières de la Hollande eurent et la même existence et le même sort que les autres nations de la ligue Allemanne. Elles passèrent au pouvoir des Francs après une victoire sanglante que remporta Charles Martel sur les Frisons en l'an 736 ; et Charlemagne leur imposa le christianisme. Sous les successeurs de ce conquérant la Hollande fut, comme fief de l'empire germanique, et avec le titre de comté, gouvernée par des seigneurs feudataires à peu près indépendans. En 1434 Philippe de Bourgogne la fit passer sous sa domination, et y établit des lieutenans ou stathouders. On peut voir à l'art. Flandre comment la success. du dern. duc de Bourgogne passa à la maison d'Autriche (1479), et quel fut ensuite le sort de ces différens états. Dès 1523 la réforme de Luther commença à s'établir en Hollande : les attaques dirigées par Erasme (v. ce nom) contre le catholicisme l'y avaient fortement préparée. Sous le stathoudérat de Guillaume d'Orange (1559), les principaux seigneurs, justement alarmés de l'influence du card. de Granvelle et des désastres que l'inquisit. préparait à leur patrie, se liguèrent d'abord contre l'ardent ministre des persécutions religieuses de Philippe II, puis déclarèrent ouvertement leur opposition aux édits contre la réforme. Cette ligue, assez improprement appelée dès l'origine fédération des *gueux*, donna naissance aux plus grands désordres ; mais les violences des réformateurs ont été surpassées encore par l'atroce rigueur qu'exerça contre ceux-ci le duc d'Albe, envoyé par Philippe II pour remplacer la gouvernante Marie. Le *tribunal de sang* qu'il organisa fit, dit-on, condamner au dernier supplice plus de 18,000 individus dans l'espace de trois années. C'est à la faveur du soulèvement général que ces mesures odieuses produisirent contre l'autorité espagnole que Guillaume d'Orange parvint, après une lutte héroïque, à en affranchir sa patrie. Un nouv. gouvernement, où l'esprit de liberté s'alliait à celui du commerce, fut établi en 1580 ; le stathouder en fut reconnu chef, son autorité demeurant toutefois balancée par celle des états-généraux. Parvenue progressivement à un haut degré d'importance politiq., la Hollande se constitua en république après le traité de Munster (1648), et elle soutint alternativement plus. guerres glorieuses contre l'Angleterre et la Suède (v. Tromp, Ruyter, de Witt, etc.); mais ce fut vainement que, ayant conclu en 1668 avec ces deux puissances un traité connu depuis sous le nom de *triple alliance*, elle se flatta d'opposer un obstacle insurmontable aux projets ambitieux de Louis XIV. Abandonnée presque aussitôt par ses alliés, qui tour à tour prirent parti contre elle dans la lutte déjà inégale qu'elle avait à soutenir contre le grand monarque, la république des Provinces-Unies montra un moment d'hésitation, comme si elle eût méconnu la puissance des ressources qu'offre pour sa défense le sol même de la Hollande ; puis, cédant à d'inquiets partisans, elle laissa se reconstituer le gouvernem. stathoudérien (4 juillet 1672), à peu près de la même manière que chez les Romains le sénat souffrait la création d'un dictateur. Des circonstances favorables et surtout la bravoure et l'habileté de l'amiral Ruyter rétablirent la prospérité de l'état si gravem. compromise : le stathouder Guillaume III, prince d'Orange, investi de pouvoirs extraordinaires, profita de ce retour de fortune pour faire déclarer héréditaire dans sa maison une dignité qui ne lui avait été conférée qu'à regret par les états de Hollande (1674) ; mais ce fut en vain qu'il prétendit à la souveraineté des Provinces-Unies : à sa mort le stathoudérat fut aboli de nouveau (1702) pour n'être rétabli qu'en 1747. Les 30 années de paix dont avait joui la Hollande depuis la conclusion du traité d'Utrecht en 1713 (v. les articles Espagne et Flandre) avaient suffi à cette républiq. commerçante pour effacer jusqu'au souvenir de ses désastres pend. la guerre de la succession : elle se vit en butte à de nouveaux revers par suite de la part qu'elle prit contre la France dans la guerre de trente ans, et ce fut à la faveur de ces circonstances que les partisans de la maison d'Orange (désignés dans l'histoire de Hollande sous le nom d'*Orangistes*), parvinrent à la rétablir dans ses dignités hérédit. Ainsi placé sous l'influence de l'Angleterre, le peuple hollandais sembla préluder par de fréquentes émeutes aux grands mouvemens politiques qui allaient signaler les dernières années du 18e S. Après une série de tentatives faites par le stathouder Guillaume V pour usurper l'autorité souveraine dans les Provinces-Unies, ces états, envahis en 1787 par les Prussiens, furent définitiv. placés sous la régence de ce prince, et l'affreuse réaction du parti orangiste prépara la révolution qu'y opéra en 1795 l'armée franç. sous la conduite de Pichegru. Toutefois, après avoir payé au prix des plus durs sacrifices la facile assistance des troupes françaises, la république batave ne tarda pas à se voir traiter en province conquise par les commissaires du directoire: en 1806 Napoléon érigea les Sept-Provinces en royaume de Hollande en faveur de son frère Louis, et quatre ans après ce même royaume, transformé en départem., fut incorporé à l'empire français. Après en avoir partagé les destinées pendant 25 années, la Hollande, constituée en royaume des Pays-Bas au congrès signé le 9 juin 1815, dut reconnaître pour son légitime souverain Guillaume Ier, fils du dernier stathouder.

HOLLAR (Wenceslas), dessinat. et graveur, né à Prague en 1607, voyagea en Allemagne, séjourna long-temps en Anglet. où il fut attaché au comte d'Arundel, fut obligé de quitter Londres à l'époque de la révolution, et y retourna dès que Charles II remonta sur le trône. Il y m. en 1677 dans la misère malgré son grand talent; il excellait dans le paysage, les animaux, les portraits, les vues, etc. Son *OEuvre* qui est très-considérable contient, à ce que l'on prétend, près de 2400 pièces.

HOLLEBEEK (Ewald), théologien hollandais, profess. à l'université de Leyde, où il m. en 1796, contribua à changer l'ancien mode de prédication arrêté en Hollande même depuis la réformation. On a de lui : *de Theologo non verè orthodoxo nisi verè pio*, qui est sa harangue inaugurale, Leyde, 1763, in-4; plus. *Discours* et *Sermons*, etc.

HOLLIS (Thomas), litt. et antiq., né à Lond. en 1720, fit de brillantes études, voyagea ensuite dans une partie de l'Europe, se lia avec les savans, les hommes célèbres, les amateurs, les protecteurs des sciences et des arts utiles, revint en Angleterre en 1753, et commença dès lors une collection remarquable de liv., de dessins, de portraits et de médailles, « dans le but (comme il le dit lui-même) d'honorer et de soutenir la liberté, et de conserver la mémoire de ses défenseurs, etc. » Il y consacra son temps et son immense fortune, fit de riches présens en ce genre aux biblioth. publ. de Berne, de Zurich, de Leipsig, de Leyde, de Gottingue, d'Hambourg, de Genève et d'un gr. nomb. d'autres villes, étendit ses bienfaits jusque sur les particuliers tant nationaux qu'étrangers, publia plus. édit. d'ouv. angl., fut memb. d'un gr. nomb. d'académies et soc. litt., défendit constamment les libertés publ., les droits de la nature humaine et de la conscience privée, et m. subitement en 1774 dans une de ses terres, où il s'était retiré depuis quelq. années. Il avait ordonné par testament que son corps fût enterré dans une fosse de 10 pièces de profondeur, ouverte non loin de son habitation, et qu'on y fît passer immédiatement la charrue pour qu'il ne restât aucune trace de cette sépult. Franç. Blackburne a pub. les *Mem. de Th. Hollis*, Lond., 1780, 2 vol. in-4, avec des fig. gravées par Bartolozzi; le second vol. contient plus. *Opuscules* de Hollis sur Milton, Algernon Sidney, Hubert Languet, Buchanan, etc. Le Dr Disney a pub. en 1804, un *Index* pour ces *Mémoires*.

HOLMES (George), antiq. anglais, né en 1662 dans le comté d'York, m. en 1748, a pub. une nouvelle édit. des *Fœdera* de Rymer, 1727, 17 vol. Il a laissé une vaste collection d'anciens actes, titres et chartes MSs., que le gouv. paya à sa veuve 2,000 liv. st. — Holmes (Robert), théolog. angl., né en 1749 dans le comté de Hamp, m. en 1805, a pub. un recueil de *Traités théol.* en angl., 1788, in-8, quelq. poésies et autres *Opuscules*.

HOLMSKIOLD (Théodore de), médecin et naturaliste danois, m. en 1793, est célèbre par son ouvrage sur les champignons intitulé : *Beata ruris otia fungis danicis impensa*, 2 vol. in-fol., 1790-1799 avec planches. Comblé d'honneurs par la reine douairière Juliane-Marie, Holmskiold était grand-maître de la cour de cette princesse, conseiller des conférences, etc.

HOLMSTROEM (Israel), poète suédois, m. en 1708 en Lithuanie, était attaché à Charles XII en qualité de secrétaire, et l'esprit plaisant et satirique du poète avait su plaire au héros. Les épigrammes, les épitaphes, les poésies div. d'Holmstroem sont assez estimées.

HOLOBOLOS (Manuel), ecclésiast. grec du 13e S., a laissé des vers adressés aux empereurs Michel Paléologue et Andronic et des scolies sur le second *Autel* de Dosiadas, publ. par Valckenaer dans le 12e chap. de sa *Diatribe*, et par M. Jacobs, dans son comment sur les *Analectes* de Brunck,

HOLOPHERNE. V. Judith.

HOLOPHIRA, fille du gouvern. grec de Bilejiki en Natolie, enlevée l'an 698 de l'hégire (1299 de notre ère), par le sulthan Othman au milieu des fêtes qu'on préparait pour son hymen, fut donnée comme épouse à Orchan, fils et héritier du sulthan. De ce mariage naquit Soliman, qui passa le premier en Europe, et Orchan, qui occupa le trône après Othman Ier.

HOLSTEIN (Charles-Frédéric, duc de), neveu de Charles XII, roi de Suède, né à Stockholm en 1700, succéda en 1702 à Frédéric IV son père dans la possession des états de Holstein. Les Danois s'étant emparé en 1720 d'une partie de ce duché, le prince avec l'assistance de la Russie parvint en 1732 à intimider le roi de Danemarck, qui lui proposa une riche rançon pour indemnité de ce qu'il avait perdu. Charles-Frédéric ne voulut pas consentir à ce traité, et continua ses vives réclamations; mais il m. en 1739 avant d'avoir recouvré ses domaines. Il avait épousé Anne, fille de Pierre-le-Grand, dont il eut le czar Pierre III.

HOLSTEIN (Jean-Louis de), comte de Lethrabourg, ministre d'état danois, né en 1694, m. en 1763, cultiva et protégea les sciences, l'instruction publique et la religion de l'état. Il fut en 1742 l'un des fondateurs de l'acad. royale des sciences de Copenhague, et a laissé MS. une *Traduction* de Tacite, etc.

HOLSTENIUS (Luc), en allem. *Holste*, né à Hambourg en 1596, acheva ses études à Leyde, voyagea en Italie, en Sicile, en Anglet., en France, et fut admis dans l'intimité des sav. les plus illustres de l'Europe. Ayant embrassé vers 1625 le catholicisme, il s'attacha en 1627 au cardinal François Barberini, et alla se fixer à Rome, où il se fit rechercher par son rare savoir. Devenu bibliothécaire et chanoine du Vatican en 1636, il remplit honorablement plus. missions délicates que lui confia la cour de Rome. Ce savant m. en 1661, après avoir passé toute sa vie à extraire des vieux MSs. de précieux documens destinés à entrer dans de grands ouvr.; mais il entreprit trop de choses pour les achever, et l'amas considérable de notes qu'il a laissées prouvent combien ses projets étaient exagérés, puisqu'il aurait fallu la vie de plus. auteurs pour exécuter ce qu'il avait conçu. Nous citerons de lui des *Poésies latines*; la *traduct.* de plusieurs homélies que l'on a fait entrer dans l'édition de St Athanase, Paris, 1627; une édition, ou du moins une partie dans l'édition d'Eusèbe de 1628; une édit. grecque et latine de la *Vie de Pythagore* et du traité de *l'Antre des nymphes* par Porphyre, Rome, 1630; une édit. grecq. et lat. des *Pensées de Démocrate, de Démophile et de Secundus*, 1638; Descript. d'un *Nymphæum*; une dissert. de *Pilâ staffilari*; des remarques sur *le Milliaire d'or*; des *Notes* sur Etienne de Byzance, 1679; des remarques sur la *Géographie sacrée* du P. Charles, de St Paul, sur l'*Italie* de Cluvier et le *Trésor* d'Ortelius, Rome, 1666; des *Lettres*, publiées par M. Boissonnade, Paris, 1817, in-8, etc.

HOLT (John), écriv. angl., né en 1742 à Motram dans le Cheshire, m. en 1801, a laissé : *Characters of the kings and queens of England*, 1786-88, 3 vol. in-12; et quelq. écrits sur l'économie rurale.

HOLTE (John), instit. angl. du 15e S., est aut. de la prem. gramm. latine qui ait paru en Anglet. : elle a pour titre *Lac puerorum*, Oxford, 1497, in-4.

HOLTY (Louis-Henri-Christophe), poète allemand, né en 1748 à Mariensee dans l'élector. d'Hanovre, fut destiné par ses parens à l'état ecc., fit de brillantes études à Gottingue, et suivit un cours de théol.; mais entraîné par sa passion pour les muses, il s'adonna entièrement à leur culte, et devint l'un des poètes les plus disting. de l'Allem. Son imagination mélancolique, sa philos. douce et simple, ont répandu sur ses poés. un charme inex-

primable. Holty m. en 1776, à l'âge de 28 ans, laissant des chansons, des ballades, des idylles, des élégies, et quelq. traduct. d'ouv. angl. Ses *œuvres* ont été plus. fois imp., la dern. édit. est celle de Hambourg, 1814, in-8.

HOLWELL (J.-Sophonie), méd. et chir. angl., membre de la soc. royale de Londres, né à Dublin en 1711, suivit d'abord la carrière du commerce, qu'il quitta pour étudier la médecine. Ayant acquis de grandes connaissances dans cet art, il s'embarq. en 1732 pour le Bengale, et exerça ensuite sa prof. à Calcutta. Revêtu en 1756 du commandement de cette place attaquée par le nabâl Séradje-éd-Doulah, il se vit bientôt obligé de céder au nombre et aux forces supérieures de l'ennemi, et fut jeté par le vainqueur dans un cachot obscur et profond, avec 146 de ses compagnons d'armes. Le défaut d'air et de nourriture réduisit à 23 le nombre de ces malheureux. Holwel obtint enfin sa liberté, revint en Anglet., fut nommé gouv. du Bengale en 1759, occupa honor. ce poste jusqu'en 1761, quitta l'Inde à cette époque, et vécut dans la retraite jusqu'à sa m. en 1798. On a de lui : *Relation de la mort déplorable des Anglais et autres personnes suffoquées dans le trou noir du fort de William, à Calcutta....., la nuit du 20 au 21 juin* 1756, Londres, 1757, 1 vol. in-8 ; *Div. traités sur l'Inde*, Londres, 1763, 1 vol. in-4 ; *Evènem. hist. relatifs au Bengale et à l'Indoustan*, etc., ibid., 1764-1771, 3 vol. in-8 ; *Nouv. essais sur la manière de prévenir les crimes*, ibid., 1786, in-8 ; *Diss. sur l'origine, la nature, et les occupations des êtres intellect., sur la divine Providence, la religion et le culte*, ibid., 1787, 1 vol. in-8, etc.

HOLYDAY (Barten), théol. angl., né en 1593 à Oxford, où il m. en 1661, archidiacre de la cathédrale de cette ville, a laissé les ouv. suiv. : *Technogamia* (ou le mariage des arts), comédie, 1630 ; *Philos. polit.-barbaræ specimen*, etc., 1633, in-4 ; *Survey of the world* (revue du monde), poème en dix chants, 1661, in-8; enfin une trad. des *Satires de Juvénal et de Perse*, 1661, in-8 : sa trad. de *Perse* a été imp. pour la 4e fois à la suite des *Satires de Juvénal*, avec notes et grav., 1673, in-f.

HOLYOAKE (Francis), inst. angl., né en 1567 dans le comté de Warwick, m. en 1653, est aut. d'un *Dictionnaire étymologique de la langue lat.*, (en angl.), 1606, in-4 ; 4e éd., 1633. — Thomas Holyoake fils du précéd., né en 1616 près de Southam, dans le comté de Warwick, partagea l'attachement de son père à la cause de l'infortuné Charles Ier : après avoir servi en qualité de capitaine dans l'armée royale durant la rébellion, il obtint un bénéfice à la restaurat., et m. en 1677. Thomas Holyoake possédait des connaissances distinguées en théol. et en méd., mais il n'a laissé aucun ouv. ; on lui doit seulement une éd. in-fol. du *Dictionn.* de son père, avec additions.

HOLZBAUER (Ignace), comp. de musiq., né à Vienne en 1718, séjourna en Italie, en Prusse, et à Manheim où il m. en 1783. Ses princip. opéras sont : *Il figlio delle selve*, 1753 ; *Niteti*, 1757 ; *Alexandre dans les Indes*, 1758. On a encore de lui *des symphonies*, Paris, 1770 ; des *Oratorio*, des *motets*, des *messes*, etc.

HOLZHAUSER (Barthélemy), ecclés. allem., fils d'un cordonnier de Languau, près d'Augsbourg, né en 1613, fut d'abord enfant de chœur à Neubourg, puis étant entré au collége des jésuites de Ingolstadt, il y fit de solides études. Holzhauser possédait une rare érudition ; mais les jeûnes les plus austères, une tendance extrême à la contemplation ayant affaibli son esprit, il eut des visions, des révélations, et fit des prédict. Il fut successiv. curé de Tittmoningen, de Leoggenthal dans le Tyrol, et de Bingen près de Mayence, où il mourut en 1658. On a de lui : *Constit. cum exercitiis clericorum sæcular. in communi viventium*, Cologne, 1662, plus. fois réimpr. ; un *Tr. de l'amour de Dieu* (en allem.), 1663 ; et *Opusculum visionum variarum.*

HOMANN (J.-B.), géogr. allem., et graveur de cartes, né à Kamlach (Souabe) en 1664, fut le fondateur de l'établissement connu sous le nom d'*Officina homanniana*, d'où sont sorties beaucoup de cartes géogr. et astronom. très-estimées, ainsi que des sphères, des globes et autres instrum. propres à l'étude de la géogr. Homann mourut en 1724, membre de l'académie de Berlin, et géographe de l'emper. Charles VI. On distingue parmi ses ouvr. un *Atlas method. explorandis juvenum profectib. in stud. géogr. ad meth. Hubnerianam accommod.*, Nuremberg, 1719, in-fol. — Homann (Jean-Christophe), fils du précéd., méd., né à Nuremberg en 1703, donna ses soins à l'établiss. de son père, et m. en 1730.

HOMBERG (Guillaume), méd. et chim. allem., né à Batavia en 1652, d'une famille originaire de Saxe, étudia le droit à Iéna et à Leipsig, fut reçu avocat en 1674, exerça sa profess. à Magdebourg, et s'adonna en même temps à l'étude de l'astronomie et de l'histoire naturelle ; il quitta ensuite le barr., voyagea en Italie, pour s'y perfectionner dans les siences, parcourut la France, l'Angleterre, revint en Hollande, et se fit recevoir méd. à Wittemberg. Homberg reprit plus tard le cours de ses voyages, revit la France, où l'appela Colbert en 1682, y séjourna quelque temps, et alla pratiquer la méd. à Rome en 1685. De retour à Paris en 1691, il fut attaché comme physic. et méd. au duc d'Orléans, et m. en cette ville en 1715. Homberg est connu dans le monde savant par des procédés pour faire le phosphore, par l'invent. d'une machine pneumatique et par ses microscopes. Il a publié dans le rec. de l'académie des sciences, comme membre agrégé de cette société, un grand nombre de *dissertations* intéressantes sur la physique et la chimie ; on trouvera la liste de tous ces écrits dans le dictionnaire de Chauffepié, et dans les *Mém.* de Nicéron.

HOME (David), ministre prot., né en Ecosse vers la fin du 16e S., séjourna long-temps en France, y fut attaché successiv. à l'église de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanais, et fut ensuite chargé par Jacques V, roi d'Angleterre, de rétablir la paix entre Tilénus et Dumoulin, au sujet de la *Justification*, et de rapprocher sous un même dogme les différ. croyances protestantes de l'Europe, ce qui fut reconnu impraticable. On a de Home : *Apologia basilica, seu Machiaveli ingenium examinatum*, 1626, in-4. On lui attribue aussi les ouvrages suivans contre la société de Jésus : le *Contr'assassin*, ou *Réponse à l'apol. des Jésuites*, Genève, 1612, in-8 ; *l'assassinat du roi*, ou *Maximes du Viel de la Montagne Vaticane et de ses assassins pratiquées en la pers. de défunt Henri-le-Grand*, 1617, in-8.

HOME (Henri), lord Kames, écrivain et jurisc. écossais, né à Kames en 1696, fut lord justicier du tribunal criminel d'Ecosse en 1763, et m. en 1782. Il a beauc. écrit, et parmi ses plus import. ouvr. on distingue : *Essais sur les principes de morale et de religion naturelle*, 1751 ; *Traités de droit histor.*, 1 v. in-8, 1759 ; *Elem. de critique*, 1762, 3 v. in-8 ; *Esquisses de l'hist. de l'homme*, 1773, 2 vol. in-4 ; *Eclaircissem. concernant le droit commun et statut d'Ecosse*, 1 vol. in-8, 1777 ; *Décisions de la cour de cession*, 1728-1741-1766-1768 ; *Quelq. idées sur l'éducation concernant principalement la culture du cœur*, 1 vol. in-8, 1781, etc.

HOME (Francis), méd. écossais du 18 Se, prof. à l'univ. d'Edimbourg, a publié entre autres écrits : une dissertation *de Febre remittente*, Edimbourg, 1750, in-4 ; *les principes de l'agriculture et de la végétation*, ibid., 1758, in-8, trad. en franç., 1761, in-8 ; *Recherches sur la nature, la cause et le traitement du croup*, 1765, in-fol., etc. — Home (John), écriv. écossais, né en 1724, m. à Edimbourg en 1808,

fut contraint de renoncer aux fonctions de ministre protest., pour avoir fait représenter en 1750 une tragédie *de Douglas*, sur le théâtre d'Edimbourg ; cette pièce fut jouée avec succès à Londres en 1757. On a de lui plus. autres tragédies estimées et une *hist. de la Rébellion* (de 1745-1746), 1802, in-4.

HOMÈRE, le prince des poètes grecs, le modèle et le désespoir de tous les autres. On l'a souvent comparé à l'Océan, qui nourrit et absorde tous les fleuves du monde : on l'eût aussi judicieusement comparé au Nil, qui s'obstine à cacher la source des trésors dont il enrichit sa contrée. Rien en effet de plus fabuleux, dans toutes les fables inventées par le génie d'Homère, que l'histoire prétendue de sa vie. C'est un tissu de contes plus absurdes ou plus invraisemblables les uns que les autres, et dont il est inutile de fatiguer le lecteur, qui pourra d'ailleurs consulter Hérodote, Plutarque, Proclus et deux autres romanciers anonymes ; à en croire le premier de ces écrivains, et son docte interprète M. Larcher, Homère florissait 884 ans avant J.-C.; suivant Vell. Paterculus, 968 ; et selon les marbres d'Arondel, 907. Le lieu de sa naissance n'est pas mieux connu : sept villes, Smyrne, Chio, Colophon, Salamine, Rhodes, Argos, Athènes, se disputaient l'honneur de son berceau. Tant d'incertitude et d'obscurité répandu sur la personne d'Homère ont fait révoquer en doute jusqu'à son existence ; et ceux même des critiques qui ne la rejetaient pas entièrement lui ont constamment disputé le mérite d'avoir conçu et exécuté seul les ouvrages qui ont immortalisé son nom. Tant de productions, aussi prodigieusement originales que *l'Iliade* et *l'Odyssée*, étonnaient, accablaient l'orgueilleuse faiblesse de l'esprit humain ; mais le génie du grand poète a triomphé de ces vaines attaques, et continue de faire, depuis 3,000 ans, les délices et l'admiration de tous les peuples. L'Iliade, la plus parfaite des compositions épiques, l'Odyssée, aussi parfaite peut-être dans son genre, mais moins généralement admirée, parce que ses beautés sont d'un effet plus doux et plus tranquille, voilà les titres d'Homère à l'hommage, à la vénération des siècles : c'est là, et là seulement qu'il faut chercher, et que nous retrouverons le génie d'Homère, bizarrement défiguré dans la *Batrachomyomachie*, et dans la plupart des *hymnes* qu'on lui attribue. Ce fut Lycurgue, le célèbre législateur des Lacédémoniens, qui recueillit le premier, si l'on en croit Élien et Plutarque, quelques fragmens épars des poèmes d'Homère, les réunit en un corps d'ouv., et les introduisit dans le Péloponèse ; mais la gloire de les avoir distribués dans l'ordre où ils nous sont parvenus appartient à Pisistrate et à son fils Hipparque. De savans et illustres éditeurs, Cynethus de Chio, Callisthène, Aristote, Zénodote d'Éphèse, Aristophane de Byzance, et le judicieux Aristarque, présidèrent successivem. à diverses publications de l'Iliade et de l'Odyssée jusqu'au règne d'Auguste. Les travaux de ces premiers éditeurs n'ont point été entièrement perdus pour nous ; ils se sont retrouvés en partie conservés dans un manuscrit du 10e S., découvert et publié à Venise, 1788, in-fol., par notre célèbre Villoison ; il est fâcheux que ce précieux manuscrit ne contînt que l'Iliade. Mais nous avions déjà le volumineux travail d'Eustathe, qui embrasse dans leur totalité les deux poèmes d'Homère, et qui fut publié à Rome, 4 vol. in-fol., vers la moitié du 16e S. C'est un simple extrait des scholiastes et des commentat. qui avaient précédé le savant archevêque de Thessalonique. Nous n'entreprendrons point ici le catalogue des édit. d'Homère ; nous nous bornerons à indiquer celles qui font époque dans l'histoire des lettres ou de la typographie. Les poésies d'Homère ont été imprimées pour la prem. fois à Florence, en 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition fut reproduite par *Alde l'ancien*, Venise, 1504 ; 1517, avec quelq. changemens, et en 1524, sous la direction de Michel Bentio ; celle de 1517 est la plus estimée. On estime également celles de Strasbourg, 1525, 1534, 1542 et 1550, 2 vol. in-8 ; celle de *Henri Etienne*, dans sa collection des poètes *héroïques*, 1566 ; celle de *Spondanus*, Bâle, 1583 ; elle est la première qui soit accompagnée d'un comment. Deux Anglais ont bien mérité d'Homère dans le 18e S. : *Jos. Barnès*, qui donna sa belle édit. à Cambridge, 1711, 2 vol. in-4 ; et *Samuel Clarke*, qui publia la sienne à Londres, 1729-32, 2 vol in-4. Cette prem. partie ne contient que l'Iliade ; l'Odyssée ne parut qu'en 1740, par les soins du fils de l'édit. *Jean-Aug. Ernesti* la copia en Allemagne, Leipsig, 1759-64, 5 vol. in-8 ; mais il y ajouta les variantes d'un MS. de Leipsig. Une nouvelle époque commence pour la bibliogr. homérique, avec les éditions de M. Wolf. La première parut à Halle, en 1784 et 1785, 4 vol. in-8 ; elle offre déjà plusieurs corrections. Trois ans après, Villoison publia à Venise celle dont nous avons parlé, ce qui donna lieu à M. Wolf de développer son hypothèse sur l'origine des poésies attribuées à Homère ; cette hypothèse, soutenue de sa part avec toutes les ressources de l'esprit, tous le secours d'une vaste érudition, a été presque universellement repoussée en France, en Hollande, en Angleterre et en Italie ; elle n'a conservé quelq. partisans qu'en Allemagne, où le nom de M. Wolf est d'une autor. vraiment imposante, et mérite de l'être, sous tous les autres rapports. Heyne donna en 1802, à Leipsig, les 8 premiers vol. d'une édition nouv. d'Homère ; ils ne renferment que l'Iliade. C'est le trav. le plus savant et le plus complet qui existe sur ce poème. La plus belle édit. grecque de l'*Iliade* est celle de Bodoni, Parme, 1808, 3 vol. gr. in-fol. Des fragmens de l'Iliade nouvellement découverts ont été pub. sous le titre suivant : *Homeri Iliados fragmenta antiquissima, cum picturis ; item scholia ad Odysseam*, *edente Angelo Maio*, Milan, 1819, gr. in-fol. Parmi les nombr. trad. en langues vulgaires, nous nous contenterons de signaler, en franç., celles de Mme Dacier, de Bitaubé, de Dugas-Montbel et de Lebrun ; elles sont en prose : celles en vers, de Rochefort, d'Aignan, pour l'Iliade seulement ; et quelques essais de traduct. nouvelles par Millevoie et M. Bignan ; en anglais, celles de Pope et de Cowper. Les Allemands font un grand cas des versions de Bodmer, de Stolberg et de M. Voss : et les Italiens estiment encore celle de Salvini, bien surpassée depuis par le célèbre Monti ; mais ce dernier traducteur n'a publié que l'Iliade. On annonce en ce moment la traduction d'Homère en langue russe.

HOMMEL (CHARLES-FERDINAND), sav. jurisc. allem., né à Leipsig en 1722, professa le droit civil, canonique et féodal dans cette ville, fut honoré de plus. charges de magistrature, et m. en 1781. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont la liste est dans la *Bibliogr. German.* ; nous citerons les principaux : *Oblectamenta juris feudalis*, etc., Leipsig, 1755, in-4 ; *Sceleton juris civilis*, etc., 4e édition, ibid., 1767, réimpr. à Turin, 1784, in-fol. ; *Litteratura juris*, Leipsig, 1761, 1779, in-8 ; *Biblioth. juris rabbinica et Saracenorum arabica*, ibid., 1752 in-8 ; *Jurisprudentia numismatibus illustrata*, etc., ibid., 1763, in-8, nouvelle édit. augm. par Klotz, ibid., 1765, in-8 ; *Introduction complète à la pratique judiciaire, civile et criminelle* (en allemand), Bayreuth, 1763, in-8 ; nouv. édition augm., ibid., 1800, 2 vol. in-8 ; *Corpus juris civilis, cum notis variorum*, Leipsig, 1767, in-8 ; *Palingenesia libror. juris veterum*, etc., Leyde, 1767-68, 3 vol. in-8 ; *Sur les récompenses et les peines dans la législat. des Turks*, Berlin, 1770-1772, in-8 ; *Pensées phil. sur le droit criminel* (en allem.), Breslau, 1784, in-8 ; *de Jure arlequinizante, seu de legibus ridiculis aut. histrionicâ juris prudentiâ*, Bayreuth, 1761, in-8, etc. On trouve aussi dans les rec. périodiques du temps un grand nombre de dissert. et

morceaux de critique de ce même jurisconsulte.

HOMPESCH (FERDINAND de), dern. grand-maître de l'ordre de Malte ou de Saint-Jean-de-Jérusalem, né à Dusseldorff en 1744, succéda au grand-maître franç. de Rohan en 1797; lorsqu'en 1798 les Français s'emparèrent de l'île de Malte, Hompesch non-seulement n'opposa point de résistance au vainqueur, mais encore lui fit de honteuses soumissions. Bonaparte, après avoir anéanti les signes de la puissance de l'ordre, fit embarquer le grand-maître déchu sur une galère qui le conduisit à Trieste. Arrivé dans cette ville, Hompesch fit, mais inutilement, des protestations contre l'usurpation française. Quelq. temps après, sur l'injonction de l'Autriche, il abdiqua sa souveraineté en faveur de Paul Ier, vécut pauvre en Allemagne, et, poursuivi par ses créanc., il se retira à Montpellier, où il m. en 1803.

HONAÏN (ABOUD-YEZYD), médec. et grammair. arabe, né à Hyrah, ville de la Mésopotamie, m. vers l'an 260 de l'hégire (874 de J.-C.), fut chargé par les prem. khâlifes abbassides de trad. en arabe un gr. nomb. d'ouvr. gr., et il entreprit en effet les trad. d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de l'Almageste de Ptolémée, etc. Outre ces trad., Honaïn a composé des *Traités* sur la médec. et la gramm.

HONDEKOETER (MELCHIOR), peintre holland., né en 1636 à Utrecht, m. en 1695 à Amsterd., réussit à peindre les animaux et surtout les oiseaux: ses tableaux sont très-recherchés; le Musée du Louvre n'en possède plus qu'un représentant *deux paons*, *deux faisans*, *un perroquet et un singe*; quatre autres ont été repris par les Prussiens en 1815. — GISBRECHT et GILLES, père et gr.-père du préc., ont peint avec succès le paysage et les fleurs.

HONDIUS ou (en hollandais) HONDT (JOSSE), géographe et graveur en cartes, né en 1546 à Wackène en Flandre, mort à Amsterdam en 1611, étudia à Gand, et séjourna long-temps en Angleterre, où il se fit remarquer par l'exécut. hab. de divers instrum. de mathémat., et par la fonte de caract. d'impr. On a de lui un *Traité de la constr. des globes*, 1597; *des édit. du gr. atlas de Gérard Mercator*; des cartes et des planches *de la Descr. de la Guiane*, par Walt. Raleigh, Nuremberg, 1599, in-4, etc., etc. — HONDIUS (Henri), dit *le Vieux*, fils du précéd., né en 1573 à Gand, m. à La Haye en 1610, graveur dist., élève de Jean Vierin, a laissé des *portraits*, etc. — HONDIUS (Henri) dit *le Jeune*, frère du précéd., et grav., né à Londres en 1580, m. vers 1644, a laissé: *Præstantissimorum aliq. theolog. protest. effigies æri incisæ*, La Haye, 1602, in-fol.; *Theat. honoris in quo pictorum Belgii insigniorum imagines*, etc., Amst., 1618, etc. — HONDIUS (Guillaume), fils du précéd., graveur, né à La Haye en 1601, s'était établi à Dantzig, où il a exécuté des portraits estimés, d'après van Dyck. — HONDIUS (Abraham), peintre hollandais, né à Rotterdam en 1638, m. vers 1695, a laissé des tableaux de chasse, des animaux, l'*Incendie de Troie*, et des paysages.

HONERT ou HONAERT (ROCH van den), diplomate et littérateur distingué, né à Dordrecht à la fin du 16e S., m. en 1638, a publ. la *Relation* d'une mission politique qu'il remplit auprès des cours du Nord en 1627, 1 vol. in-4, grav., Utrecht, 1632; *Thamas*, tragédie latine, Leyde, 1611; *Moses nomoclastes*, autre trag. lat., ibid. — HONERT (Jean et Taco-Hajo van den), théol. protest., profess. à Leyde, le prem. m. en 1740, l'autre en 1758, ont laissé de nombreux écrits dans le genre polémique.

HONGRIE (royaume de). La Hongrie, contrée de la Germanie, appelée anciennement Pannonie, fut long-temps en proie aux ravages des Huns, des Lombards, des Avares qui l'envahirent tour à tour. Soumise, ensuite par Charlemagne, la Pannonie passa enfin sous la domination d'une troisième horde de Huns, appelés Magdiaces, originaires de la Tartarie, qui s'y établirent sous la conduite d'Aspad et de ses vaivodes, et donnèrent à cette contrée le nom de Hongrie l'an 889. Long-temps les Hongrois continuèrent leurs invasions et leurs ravages sur l'Italie et l'Allemagne dont Amont leur avait ouvert l'entrée; enfin Henri Ier les refoula dans la Pannonie, et le christianisme qu'ils embrassèrent sous Geisa et sous St-Etienne, leur 1er roi législateur et l'apôtre de la Hongrie, adoucit leurs mœurs barbares. Ils formaient un état fixe et stable, lorsque les croisés, marchant à la conquête de Jérusalem, traversèrent leurs contrées au 11e S.: un de leurs rois même entreprit une croisade, et la Hongrie avait résisté aux invasions des Grecs et des Vénitiens, lorsque celle des Mogols bouleversa un moment ses états et la réduisit au dernier degré d'avilissement. Dans cet intervalle la race d'Aspad s'éteignit, et la maison d'Anjou, élevée au trône en la personne de Charobert, ne tarda pas à donner à la Hongrie un grand lustre sous Louis-le-Grand, qui réunit même un moment la Pologne. Mais bientôt les Turks, qui menaçaient l'Europe entière, firent éprouver aux Hongrois de sanglantes défaites à Nicopolis, à Vama, lorsque deux héros s'élevèrent pour la tirer en quelque sorte de ses ruines et lui donner une nouvelle splendeur. Jean Huniade, régent du royaume sous Ladislas, fils d'Albert, emper., et son fils Mathias Corvin, roi lui-même, repoussèrent constamment les Othomans et firent trembler les empereurs. Mais à la mort de Mathias, la Hongrie perdit ses conquêtes, sa gloire, et devint un théâtre d'anarchie jusqu'au moment où le père de Charles-Quint, Ferdinand, en devint roi, malgré les efforts de J. Zapolski, lequel, avec les secours des Turks, s'y maintint jusqu'à sa m.; elle avait compté, depuis son érect. en royaume, vingt-sept souverains de la maison d'Aspad (889-1301) et sept de la maison d'Anjou. Les Turks conservèrent une partie de la Hongrie jusqu'au règne de Léopold. Dès lors ce royaume fut réuni à la maison d'Autriche, mais seulement par élection; ce ne fut qu'en 1687 que le trône fut déclaré héréditaire dans cette famille. Comme la Bohème, la Hongrie n'a pas cessé de faire partie des états de l'empereur d'Autriche.

HONORAT (St), 13e évêque d'Arles, fonda vers l'an 400 ou 410 le monastère de Lérins, qu'il gouverna pendant 35 ans. Il se rendit aux vœux du clergé et du peuple d'Arles sur la fin de sa carrière et accepta le siége épiscopal de cette ville, et m. en 429. L'Eglise célèbre sa fête le 16 janv. — HONORAT (St), 7e evêque de Marseille, né vers l'an 420, passait pour l'un des prem. prédicateurs et théolog. de son temps. Il ne reste de lui que la *vie* de saint Hilaire, son maître.

HONORÉ, pape. V. HONORIUS.

HONORÉ (N. L'), jés., prof. de théol. au collége de son ordre à Caen dans les dern. années du 17e S., fit soutenir en 1693 une thèse sur cette question: *Qu'il n'est pas évident qu'il y ait au monde une vraie religion, que la religion chrétienne soit de toutes la plus vraisemblable*, etc. Obligé par ses supér. de rétracter publiquement ces proposit. en faisant soutenir une thèse contradictoire à la prem., L'Honoré, loin de se soumettre, publia, sous le titre de *Pharmacum scandali accepti, sed non dati*, un écrit qui lui attira de nouveaux désagrémens. Retiré à La Flèche, il se détermina enfin à donner sur ses propositions une explication qu'il consigna dans une lettre latine adressée à la faculté de théol.: elles parurent satisfaisantes, du moins quant aux intentions du jésuite. On trouvera dans les *Mém. sur l'hist. ecclés* du 17e s., et dans le MS. du marq. du Masbaret, de plus longs détails sur cette affaire, qui fit beaucoup de bruit dans le temps.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE (BLAISE VAN-ZELLE, plus connu sous le nom de *Père*), relig. carme déchaussé, né à Limoges en 1651, fut employé dans les missions du Levant, séjourna plus.

années dans l'île de Malte, et m. à Lille en 1729. On a de lui un grand nombre d'ouv. dont on trouvera la liste détaillée dans la *Biblioth. des Carmes*; nous citerons seulement: *Traité des indulgences et du jubilé*, Bordeaux, 1701, in-12, plusieurs fois réimpr.; *Tradit. des PP. et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, Paris, 1708, 2 v. in-8, trad. en ital. et en espagn.; *Des motifs et de la pratique de l'amour de Dieu*, ibid., 1713, in-8; *Reflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'hist. de l'Eglise*, etc., Paris, 1712, 1720, 3 vol. in-4; *Dissertat. histor. et critiques sur la chevalerie anc. et moderne, séculière et régulière*, Paris, 1718, in-4 avec fig.; *Observ. sur l'hist. ecclésiast. de Fleury*, Malines, 1726, 1729, in-12, etc.

HONORIA (JUSTA GRATA), fille de l'empereur Constance III et de Galla Placidia, née à Ravenne en 417, fut, en punition de ses dérèglem., chassée du palais impérial en 434, et reléguée à Constantinople. Plus tard elle revint en Italie, et fit proposer à Attila, roi des Huns, de la demander en mariage, et d'exiger pour sa dot la moitié de l'empire d'Occident; mais la demande du roi barbare fut rejetée. On ignore l'époque de la mort de cette princesse, dont on a une médaille d'or qui porte au revers le monogr. du Christ avec la légende *Salus reipublicæ*.

HONORIUS Ier, pape en 626, m. en 638, était fils du consul Pétrone, et originaire de Campanie. Le concile de Constantinople tenu en 680 a frappé d'anathème la mémoire de ce pontife, pour avoir favorisé les erreurs du monothélisme. Le P. Merlin, jésuite, a publié une apologie de ce pape sous le titre d'*Examen exact et détaillé du fait d'Honorius*, 1738, in-12. — HONORIUS II, pape le 21 décembre 1124, était originaire du comté de Bologne. Son nom de famille était Lambert de Fagnan. Sous le règne de Louis VI, on le vit prendre parti pour l'évêque de Paris contre son clergé, à l'occasion des réformes rigoureuses introduites par ce prélat dans son diocèse. C'est encore ce pape qui affecta la couleur blanche aux chevaliers du Temple. Honorius II m. au monast. de St-André en 1130. Il est resté plus. *Lettres* de lui, insérées dans la *Collection des conciles*. — HONORIUS III (Cencio Savelli), pape, élu en 1216, était né à Rome; il succéda à Innocent III, confirma les ordres de St-Dominique et des carmes, montra beaucoup de zèle pour le soutien des croisades, couronna empereur d'Orient Pierre de Courtenay, que détrôna peu de temps après Théodore Comnène, et en Europe parvint à éloigner de l'Angleterre le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qui réclamait la succession de Jean-sans-Terre au détriment de Henri III. Honorius intervint encore activement dans toutes les querelles qui agitaient à cette époque la Sicile et le midi de la France, et m. en 1227. Innocent Ciron a publ. les lettres de ce pape sous le titre de *Quinta compilatio decretal.*, Toulouse, 1645, 1 vol. in-fol.; et il a paru, sous celui de *S. D. Honorii papæ III adversùs tenebrarum principem et ejus angelos Conjurationes extractæ ex originali Romæ servato anno* 1629, une misérable compilation plus. fois réimp. sous le titre de *Grimoire d'Honorius*. — HONORIUS IV (Jacques Savelli), élevé au trône pontifical en 1285, m. en 1287, soutint le parti français en Sicile contre la maison d'Aragon, et ne put réussir à faire rendre la liberté à Charles II d'Anjou, neveu de St Louis. Il a laissé quelques *Lettres* qui ont été insérées dans les *Annales* de Wadding et dans l'*Italia* d'Ughelli.

HONORIUS II, anti-pape. V. CADALOUS.

HONORIUS (FLAVIUS), empereur d'Occident, fils de Théodose et de Flacille, né à Constantinople en 384, eut l'Occident en partage quand Théodose en mourant abandonna les rênes du gouvernement à ses deux fils: l'Orient échut à Arcadius. Ces deux jeunes princes, sans esprit et sans capacité, se reposèrent sur leurs ministres des soins de leurs états. Dans l'Occident Stilicon, tuteur d'Honorius, s'empara du pouvoir souverain, et le faible monarque se contenta de présider aux jeux du cirque. De ce règne peut dater la décadence entière de l'empire; on résista encore, mais assez faiblement, aux invasions des Goths, des Alains, des Vandales, des Suèves; et Honorius, perdant toujours du terrain, obligé de fuir de ville en ville, se réfugia à Ravenne. Lorsque Stilicon fut mis à m. par les ordres de l'empereur, sous prétexte de trahison, Olympius prit sa place. Le nouveau ministre abusa de même de son ascendant sur l'esprit d'Honorius, et les affaires n'en allèrent pas mieux. Les barbares, Alaric à leur tête, ravagèrent l'empire, Rome vit trois fois leurs soldats dans ses murs, et acheta sa liberté incertaine à prix d'argent. Cependant Honorius, caché à Ravenne, ne savait prendre aucun parti; incapable de faire le bien et craignant de faire le mal, il voyait sa puissance ébranlée et son trône près de s'écrouler, lorsqu'il mourut d'hydropisie en 423.

HONORIUS *d'Autun*, écrivain ecclésiastique du 12e S., enseigna la théologie et la méthaphysique, fut *scolastique* de la ville d'Autun, se démit de cette charge, et se retira vers la fin de sa vie sur les terres du duc d'Autriche. On ignore la date de sa m. Il a composé un grand nombre d'ouvr. dont on peut voir liste dans l'*Hist. littér. de France*, t. XII, et parmi lesquels nous citerons: *Elucidarium*, abrégé de toute la théologie, divisé en 3 liv.; *Expositio in Canticum Canticorum Salomonis*, inséré dans la biblioth. des PP.; *Sigillum S. Mariæ*, Cologne, 1540, in-8, et dans la biblioth. des PP.; *De prædestinatione et libero arbitrio dialogus*, Bâle, 1552, in-8, Anvers, 1620, et dans la bibliot. des PP.; *Gemma animæ*, Leipsig, 1514, in-4; réimpr. dans div. recueils; *Sacramentarium, sive de causis et significatu mystico rituum*, inséré dans le *Thesaur. anecdot.* du P. Pez; *Eucharisticon*, traité sur le dogme de l'Eucharistie, inséré ibid.; *Cognitio vitæ de Deo et æternâ vitâ*, inséré dans l'*Appendix* à l'édit. des *œuvr. de St Augustin*, pub. par les bénédictins; *Imago mundi de dispositione orbis*, inséré dans la biblioth. des PP.; *De luminaribus ecclesiæ liber*, Bâle, 1544, et réimprimé dans plusieurs recueils.

HONTAN (N., baron de LA), voyageur franç., né en 1666, embrassa jeune la carrière des armes, servit en Canada et obtint un rapide avancement. En 1693 il était lieutenant de roi à Terre Neuve, quand il fut obligé de se sauver de cette île pour avoir injurié le gouverneur. Il se rendit en Portugal en 1694, de là passa en France où il n'obtint pas la permiss. de justifier sa conduite à Terre Neuve, alla en Espagne, et enfin se retira dans le Hanovre où il m. vers 1715. On a de lui: *Nouv. voyage dans l'Amérique septentrion.*, etc., La Haye, 1703, 2 vol. in-12, ibid., 1705, cartes et fig.: cet ouv. a été revu par Gueudeville; *Suite du voyage de l'Amérique*, etc., Amsterd., 1704, 1 vol. in-12; *Réponse à la lettre d'un particulier opposée au manifeste de S. M. de la Grande Bretagne contre la Suède*, 1716: ouv. posth. pub. par Leibnitz.

HONTHEIM (JEAN-NICOLAS de), vice-chancelier de l'univ. de Trèves, conseiller et suffragant de l'électeur, év. de Myriophite (*in partibus*), etc., né à Trèves en 1701, débuta dans le monde savant par deux ouvr. intitulés: l'un *Decas legum illustrium*, etc., Trèves, 1736, in-fol.; l'autre *Hist. Trevirensis diplomatica et pragmatica*, etc.; 3 v. in-fol., Augsbourg et Wurtzbourg, 1750: ces deux ouvrages furent suivis d'un troisième bien plus remarq. et ayant pour titre *Justini Febronii jurisc. de statu præsenti ecclesiæ, etc., lib. singular.*, etc., Bouillon (Evrard), 1763, 1 vol. in-4. Ce liv., dans lequel l'auteur s'élève contre le pouvoir tem-

porel des papes, fut censuré par Clément XIII, mis plusieurs fois à l'index, et devint un sujet de controverse et de polémique entre les partisans et les ennemis de l'ultramontanisme. Traduit en allemand, en français, en italien, il eut de nombreuses éditions dans toute l'Europe, Honteim effrayé de l'orage qui se grossissait contre lui au Vatican, ne l'attendit pas : il signa en 1778 une rétractation de sa doctrine, l'adressa à la cour de Rome, et non content de sa soumission, il joignit à cette rétractation en 1779, une lettre pastorale pour les fidèles du diocèse de Trèves, et fit paraître en 1781 l'ouvrage suiv. : *Justini Febronii, jurisconsulti, commentarius in suam retractationem Pio VI P. M. submissam*, Francfort, in-4. Hontheim m. dans le duché de Luxembourg en 1790.

HONTHORST (GÉRARD), peintre hollandais, élève de Bloërmaërt, né à Utrecht en 1592, étudia à Rome, passa ensuite en Angleterre où il se distingua par son talent, surtout dans ses effets de nuit, et m. à La Haye vers 1662. On cite parmi ses meilleurs ouvr. *l'Enfant prodigue*, *une Vieille comptant son argent à la lueur d'une lampe*, *Pilate se lavant les mains*, *l'Arracheur de dents*, *une Descente de croix*, *un St Sébastien*, etc. — HONTHORST (Guillaume), frère du précédent, m. à Berlin en 1683, a laissé des *Portraits*.

HONTIVEROS (Dom BERNARD), sav. théolog. espagnol de l'ordre de St-Benoît, profess. à l'univ. d'Oviédo, général de sa congrégation, et évêque de Calahorra, m. en 1662, est aut. de l'ouvrage intitulé : *Lacrymæ militantis ecclesiæ*.

HOOD (SAMUEL), amiral anglais, né en 1735 à Butleigh, comté de Sommerset, entra jeune dans le service de la marine. Il venait d'être nommé capitaine de vaisseau lorsqu'il s'empara le 13 février 1759 de la frég. franç. *la Bellone*, ce qui lui valut le commandem. de *l'Afrique*, vaisseau de 64 canons. Nommé amiral en 1780 il combattit en févr. 1782 le comte de Grasse, et le fit prisonnier à la hauteur de l'île Dominique, réparant ainsi l'échec récent des Anglais à St-Christophe. De retour à Londres il parut plus. fois au parlement comme député de Westminster, et fut créé pair d'Irlande. Chargé en 1792 de seconder les efforts des royalistes du midi de la France, il occupa le port de Toulon qu'il fut bientôt obligé de rendre aux armes républicaines, embarquant sur ses vaisseaux tous les Français qui voulurent quitter leur patrie, et pour derniers adieux à la France livrant aux flammes 18 vaisseaux de guerre qu'il trouva dans le port et ne put emmener. En février 1794 il attaqua sans succès l'île de Corse. A son retour en Angleterre en 1796, il obtint le titre de vicomte, puis le gouvernement de l'hôpital de Greenwich, et m. en 1816.

HOOFFT (PIERRE), historien et poète holland., né en 1581, voyagea en France, en Italie, en Allemagne, concourut aux progrès de la littérature holland., et m. à La Haye en 1647. Nous citerons parmi ses nombreux ouvr., qui ont été recueillis en une seule édit. : *la Vie de Henri-le-Grand, roi de France et de Navarre*, Amsterd., 1627, in-fol.; *Hist. de Hollande*, en 27 liv., 1677, in-fol.; *Traduction des œuvres de Tacite*, 1684, in-fol.; plus. pièces de théât. telles que : *Granida*, drame, 1602 ou 1603; *Gérard de Velsen*, tragédie en 5 actes; *Bato*, ibid., 1628; des *Poésies diverses*, 1636, in-12, etc.—HOOFFT (Gérard), poète latin, né à Amsterdam dans le 17e S., m. en 1768, est auteur d'un recueil intitulé *Juvenilia*, composé en société avec Zacharie-Henri Couderc, Laurent van Santen et Lambert Schepper, et de *Poésies latines* publ. après sa mort, Amsterdam, 1770, in-8.

HOOFMAN (ELISABETH), dame poète, née à Harlem en 1664, m. à Cassel en 1736, cultiva avec succès les muses latines et hollandaises. Ses *Poésies* ont été publiées par Guillaume Kops en 1774.

HOOGE ou HOOGHE (ROMAIN de), dessinat. et graveur hollandais, né à La Haye dans le 17e S., obtint du roi de Pologne des lettres de noblesse en 1675, et fut nommé par le roi d'Angleterre, Guillaume III, commissaire inspecteur des mines et douanes de Lingen. On cite parmi ses meilleures gravures, qui sont pour la plupart des sujets allégoriques, *l'Entrée de Louis XIV dans Dunkerque*; *Charles II, roi d'Espagne, rendant hommage au St-Sacrement*; *les Réjouissances et fêtes publiques en l'honneur de l'empereur Léopold après la prise de Bude*; les figures des *Contes* de la Fontaine, de Boccace, de la reine de Navarre, des *Cent Nouvelles Nouvelles*, etc.—Pierre de HOOGE ou HOOCH, peintre flam., né vers 1643, m. dans les prem. années du 18e S., était élève de Berghem. Parmi ses tableaux, qui sont très-rares en France, on cite une *scène milit.* et deux autres d'*intérieur de maison* : ces derniers se voient au musée du Louvre.

HOOGERS (GOSUIN ou THÉOPHILE), professeur de droit, d'éloquence et d'histoire à Deventer, né vers 1636, m. en 1676, est auteur de *Poésies latines* et de *Harangues*.

HOOGEVEEN (HENRI), helléniste et gramm. distingué, né à Leyde en 1712, fut directeur du gymnase de Woerden en 1732, et de celui de Culembourg en 1739; il devint recteur de Breda en 1745, et enfin recteur de l'école de Delft, où il m. en 1791. Il est connu par ses *Remarques sur les idiotismes grecs* de Vigier, et par son *Traité des particules grecques*, Leyde, 1769, 2 vol. in-4.

HOOGSTRAATEN (JACQUES van), dominicain, né aux environs de Breda, docteur et profess. de théol. en 1485 à Louvain, m. à Cologne en 1527, fut un des premiers antagonistes de la réformation de Luther. La liste de ses nombreux écrits se trouve dans la *Bibliotheca prædicatorum* des PP. Quetif et Echard. — HOOGSTRAATEN (David van), écrivain hollandais, né à Rotterdam en 1658, docteur en médecine à l'univers. de Leyde, exerça cette profession à Dordrecht, la quitta ensuite pour se livrer entièrement à la littérature, et m. en 1724, des suites d'une chute qu'il fit, par un brouillard épais, dans un des canaux d'Amsterdam. On a de lui : *Dissert. de hodierno medicinæ statu*, Dordrecht, 1683, in-8; *Dict. holl. et latin*, Amsterd., 1704, in-4; *Grand dictionn. histor. universel*, ib., 1733, 7 vol. in-fol., dont les 3 prem. vol. seulement sont de lui, et les 4 autres de son collaborateur J.-Louis Schuer; *Poemata*, Rotterdam, 1710, in-8; des *Poésies holland.*; un *Traité sur les genres des substantifs holland.*; des trad. et édit. d'auteurs lat.; une *Rhétorique holland.*, etc. — HOOGSTRAATEN (Jean van), poète hollandais, a laissé des *Poesies diverses*, 1726; *le Triomphe de l'amour divin*, 1727; des *Pièces de théâtre*, etc. — Descamps, dans ses *Vies des Peintres*, cite trois artistes du même nom qui se sont distingués dans le 17e S.

HOOGVLIET (ARNOLD), poète hollandais, né à Vlaardingen en 1687, m. en 1763, s'est fait un nom par son poème d'*Abraham le Patriarche*, placé par les Hollandais au prem. rang de leurs poésies épiques; cet ouvrage a été publié en 1727, in-4; on a encore de lui une traduct. en vers des *Fastes d'Ovide*, 1719, in-4 et 1730; les fragmens d'un poème intitulé *la Messiade*, qui ont paru sous le titre de *Choix de mélanges évangéliques*, dans le 1er vol. de ses *Poésies mêlées*, 1737, 2 vol. in-4; un poème de *Zydebalen*, qui est la descr. d'une maison de campagne située près d'Utrecht, etc. — HOOGVLIET (Nicolas), professeur de théologie à Leyde en 1770, mort en 1777, a publié un discours *de oratoris sacri in refellendis revelationis divinæ contemptoribus prudentiâ*; et un autre *de ratione legis publicâ, non unico revelatæ religionis documento*, in-4.

HOOKE (ROBERT), géomètre et mécanicien anglais, né dans l'île de Wight en 1635, s'est rendu célèbre par plus. découvertes importantes en astro-

nomie et en mécanique. Il a exécuté div. machines ingénieuses, et l'art de l'horlogerie lui doit de gr. perfectionnemens. Il s'occupa avec succès de recherches physiq., chimiques et acoustiques. Hooke possédait encore des connaissances en architecture : après l'incendie qui en 1666 détruisit en partie la ville de Londres, il proposa un système de construction qui fut presque généralement adopté. L'hôpit. de Hokton, le collége des Médecins, le Théâtre qui l'avoisine, ont été bâtis sur ses plans. Hooke, devenu secrétaire perpétuel de la société royale, m. aveugle en 1703. Nous citerons de lui les ouv. suiv. : *Méthode pour mesurer la terre*, 1665; *Micrographie* ou *Description physiologique des plus petits corps*, Londres, 1665-67, in-fol. avec fig. ; *Tr. des hélioscopes*, ibid., 1676 ; *Lectiones culleriana*, etc., 1678-79, in-4 ; *Expériences et observations philosophiques*, Londres, 1726, in-8. Il passe pour avoir été l'inventeur du ressort spiral que se sont attribué Hautefeuille et Huyghens. Ses principales invent. mécaniq. sont une lampe conservant toujours l'huile à la même hauteur; un instrum. universel pour tracer toute espèce de cadrans; un micromètre; un instrument pour perfectionner le sens de l'ouïe ; une horloge barométrographe, etc.

HOOKE (Nathaniel), écrivain anglais, mort en 1764, est connu par les ouvr. suiv. : *Histoire romaine depuis la fondation jusqu'à la chute de la république*, 1733-45-64-71, 4 vol. in-4 : les disc. et réflexions critiques qui précèdent chaque vol. ont été trad. en franç. et publ. avec des augmentat. par le fils de l'aut. ; *Observat. sur le Sénat rom.*, 1758 ; une traduct. des *Voyages de Cyrus*, par Ramsay, in-4, 1739 ; *Mem. de la duchesse de Marlborough*, 1742, in-8 : cet ouvr. a été trad. en franç. sous le titre de *Relation de la conduite que la duchesse douairière de Marlborough a tenue à la cour depuis qu'elle y entra jusqu'à l'an* 1710, La Haye, P. Paupie, 1742, in-8.

HOOKE (Luc-Jos.), doct. de Sorbonne et ancien conservateur de la bibliothèque Mazarine, fils du préc., né dans les prem. années du 18e S., m. à St-Cloud vers 1796, a pub. : *Religionis naturalis et revelatæ principia*, Paris, 1754, 3 vol. in-8 ; réimp. avec addit. en 1774 par les soins de dom Brewer : une trad. de l'ouv. de son père sous le tit. de *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome*, ib., 1784, 3 vol. in-12; et une édit. des *Mém. du maréchal de Berwick*, avec des notes, ibid., 1778, 2 vol. in-12. Luc-Joseph Hooke, qui professait la théol. dans la maison de Sorbonne en 1751, s'attira plus. désagrémens, et fut privé de cette chaire pour avoir fait soutenir une thèse de l'abbé de Prades sans l'avoir préalablem. examinée assez scrupuleusem.

HOOKER (Jean), savant antiquaire angl., né à Exeter en 1524, m. en 1601, a laissé les ouvr. suiv. : *the Events of Comets, or blazing Stars*, Londres, 1577, in-8 ; une addition aux chroniques d'Irlande, de 1546 à 1568, dans la *Chronique* de Holingshed ; *Descript. d'Exeter*, insér. ibid. ; traduct. de l'*Hist. de la conquête de l'Irlande*, de Giraldus Cambrensis, insér. ibid.; et quelq. autres ouvr. MSs.

HOOKER (Richard), théologien angl., né en 1554, fut recteur de Drayton-Beauchamp, dans le comté de Buckingham, ensuite de Bishop's-Bourne, et m. en 1600. On a de lui plus. ouvr. recueillis sous le titre d'*OEuvres* (Hooker'sworks), 1662, in-fol., avec la *vie* de l'aut. Le plus remarquable de ces écrits a pour titre : *Police ecclésiast.* (Ecclesiastical Polity). — Hooker (Thomas), célèbre prédicateur anglo-américain, m. en 1647, prem. min. de Cambridge (état de Massachusetts), était né en 1586 dans le comté de Leicester (Anglet.). On cite comme le plus remarq. de ses ouv. celui qui a pour titre : *Coup-d'œil sur la discipline de l'Eglise*, pub. par les soins de Thomas Goodwin, 1648, in-4.

HOOLE (Jean), littérat. angl., né vers 1727 dans le comté de Kent, m. dans le comté de Surrey en 1803, a trad. en vers : la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1762, 2 vol. in-8 ; le *Roland furieux* de l'Arioste, 1773-83, 5 vol. in-8 ; une partie du *Théâtre* de Métastase, 1767, 2 vol. in-12, et 1800, 3 vol. in-8. On a aussi de J. Hoole : les tragédies de *Cyrus*, de *Timanthe* et de *Cléonice* ; une *Élég. sur la mort de mistress Woffington* ; et une édit. des *Critical essays* de J. Scott, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de l'aut., 1785, in-8. — Son fils, Richard Hoole, prêtre anglican, est aut. de quelques poésies.

HOOPER ou HOPER (John), l'un des plus cél. réformat. de la Grande-Bretagne, né en 1495 dans le comté de Sommerset, fut d'abord religieux de l'ordre de Cîteaux, puis embrassa les principes de la religion protestante, et passa en Suisse pour se soustraire aux persécutions religieuses sous le règne de Marie. Rentré en Anglet. à l'avènement d'Edouard VI, il fut promu au siége épisc. de Gloucester en 1550, et déploya un zèle extrême en faveur de l'établissement d'une discipline ecclésiast. conforme à celle de Genève. Hooper fut condamné au feu en 1555 par ordre de la reine Marie, et il subit sa sentence avec une fermeté remarq. On a de ce prélat, dont la mémoire est honorée en Anglet. comme celle d'un martyr, différens écrits parmi lesquels nous citerons seulement : *a Declaration of Christ and his office*, in-8 et in-12, 1547 ; *a Lesson of the Incarnation of Christ*, Lond., 1549, in-8 ; *Twelve Lectures on the Creed*, ib., 1581, in-8. La plupart des ouv. de Hooper sont mentionnés dans les *Actes et Monumens* de Fox, et dans l'*Histoire de la réforme* de Burnet.

HOOPER (George), ecclés. et écriv. angl., m. en 1727, avait été successivement évêque de Bath et de Wells, et chapelain du roi Charles II. Ses *OEuvres* ont paru collectivement, Oxford, 1757, in-fol., par les soins du Dr Hunt : les divers écrits dont elles se composent avaient été imprimés séparément de 1680 à 1721. Il ne faut pas le confondre avec le précédent.

HOORN van VLOOSWYCK (Pierre-Nicol., baron de), né à Amsterdam en 1742, s'acquit quelque célébrité par son goût éclairé pour la recherche des antiques, et en a formé un cabinet qui passait pour l'un des plus complets de l'Europe. Hoorn avait quitté jeune sa patrie, et après avoir longtemps voyagé en Italie, il était venu se fixer à Paris, où il m. en 1809.

HOORNE (Jean van), médecin et chirurgien hollandais, né en 1621 à Amsterdam, m. en 1670, prof. d'anat. à Leyde, a pub. sur son art plus. ouv. au nombre desquels nous citerons : *Exercitationes anatomicæ*, Liége, 1649, in-4; *Novus Ductus Chyliferus, nunc primùm delineatus, descriptus et eruditorum examini propositus*, 1652, in-4 ; dans cet écrit, qui, suiv. Moreri, aurait été imp. à Leyde dès 1651, l'aut. se fait honneur de la découverte qui a immortalisé le nom de Jean Pecquet, découverte que ce dern. a décrite dans ses *Experimenta nova anat.*, etc., Paris, 1651, in-12; *Microcosmus, seu brevis manuductio ad hist. humani corporis*, etc., ib., 1660, plus. fois réimp. ; *Microtechne, id est brevissima chirurgiæ methodus*, ib., 1663, 1668, Leipsig, 1675, in-8 ; *Observ. anat.-medicæ*, Amsterdam, 1674, in-12. Jean van Hoorne a en outre recueilli les œuvres de Léonard Botal (*v.* ce nom), et donné une édit. du traité de *Ossibus* de Galien. La plupart des écrits de J. van Hoorne ont été rec. avec des notes par J.-G. Pauli sous le titre d'*Opuscula anat.-chirurgicæ*, Leipsig, 1707, in-8. Il convient de remarquer que de sav. biog. ont omis le nom de ce médecin, qu'on ne saurait pourtant confondre avec Jean van Horn.

HOORNEBECK (Jean), théol. protestant, né à Harlem en 1617, m. en 1666 après avoir professé

successivem. dans les univ. d'Utrecht et de Leyde, est aut. de plus. ouv. que Moréri divise en cinq classes, et dont il rapporte les titres d'une manière aussi peu exacte que le nom même de l'aut., qu'il appelle Hoornbec. Les aut. de la Biographie univ. n'ont pas consacré d'article à ce théol., dont nous citerons seulement les ouv. suiv. : *Disput. X antijudaïcas*, Leyde, 1644, in-4; *de Convertendis et convincendis judæis*, ib., 1655, in-4; *de Baptismate antiquorum*, Utrecht, 1647, in-4; *Socianismum confut.*, ib., 1650 et suiv., 3 v. in-4; *Summa controversiarum relig. cum infidelibus, hæret., schismaticis*, etc., in-8, ib., 1653, 1658, Colberg, 1676, et Francfort, 1697; *Orat. habitæ in acad. ultrajectinâ*, 1658, in-8; *Theol. moralis*, Leyde, 1668, in-4; *de Conversione judæorum et gentilium libri duo* (edente Stuarto), Amsterdam, 1669, in-4; *Miscellanea sacra*, Utrecht, 1677, 2 vol. in-4.

HOPITAL (DE L'). V. L'HOPITAL.

HOPKEN (N., comte de), sénat. de Suède, m. vers 1791, a pub. un *Eloge du comte de Tessin.*

HOPKINS (EZÉCHIEL), prélat ang., né en 1632 à Sandford, dans le comté de Devon, fut sacré év. de Raphoe (Irlande) en 1671, puis transféré en 1681 au siége épisc. de Londonderry, qu'il fut contraint d'abandonner pour se réfugier en Anglet., lorsqu'en 1688 l'Irlande devint le théâtre de la guerre. Il m. en 1690, minist. d'Aldermanbury, laissant, outre plus. *Sermons*, les deux ouv. suiv. en angl. : *Exposition des dix commandemens*, 1692, in-4, et *Exposition de l'Oraison dominicale*, 1710, in-fol. — Charles HOPKINS, fils du préc., m. à la fleur de son âge en 1700, est aut. de plus. trag. et autres compositions poétiques ou traduct. qui se trouvent pour la plupart dans la collection de Nichol. — HOPKINS (John), son frère, a donné en 1700 un rec. de poésies en 3 vol. sous le titre de *Amasia, or the works of the Muses*, etc. — On cite encore un autre HOPKINS, théol. ang., né en 1647 à Evesham, dans le comté de Worcester, m. en 1700, aut. de différentes traduct. et d'un ouv. intit. *Bertram or Rhatram, concerning the body and blood of the Lord*, etc., dont la 2e édition parut en 1688. Il eut part au travail d'Edmond Gibson sur les *Chroniques de Saxe*, et fournit au même savant l'art. *Worcestershire* pour sa trad. de la *Britannia* de Camden.

HOPKINS (SAMUEL), prédicat. anglo-américain, m. en 1755, ministre de West-Springfield (Massachusetts), a laissé entre autres opusc. des *Mem. hist. sur les Indiens Housetunnuk*, et une *Adresse au peuple de ces contrées*, etc., Boston, 1753, in-4. — Samuel HOPKINS, autre théologien anglo-américain, né en 1721 à Waterbury au Connecticut, m. en 1803, avec la réputation d'un prédicat. habile, a pub. un gr. nomb. de *Sermons* et différ. ouv. de piété et autres. Nous citerons seulement le suiv. : *Système de la doctrine contenue dans la révélation expliqué et défendu*, 1793, 2 vol. in-8. Le doct. West, de Stockbridge, a pub. en 1807 quelq. opusc. laissés MSs. par S. Hopkins; on y trouve un *Essai sur sa vie*, écrit par lui-même. —Un troisième Samuel HOPKINS, médec. et poète, né en 1755 à Waterbury (Connecticut), m. à Hartford en 1801, a eu beaucoup de part à l'*Anarchiad*, ouvr. dont on lui attribue l'idée prem. On trouve de lui, dans le *Recueil des poésies américaines*, différens morceaux qui font honneur à son esprit et à son goût.

HOPKINS (DAVID), chirurgien anglais, mort dans l'île de Java en 1814, est connu par un ouvr. intit. : *des Dangers que l'Inde anglaise peut avoir à craindre de l'invasion et des établissem. de missions françaises*, 1809, in-8. Il annonçait dans cet écrit l'intention de publier un *Vocabulaire persan, arabe et anglais*, et une *Hist. générale de l'Inde*; mais ces deux ouvr. n'ont point paru.

HOPKINSON (FRANÇ.), écriv. politiq. et magistrat anglo-américain, né en 1738 dans la Pensylvanie, m. en 1791, avait été successivement juge de l'amirauté de cette province, et juge d'une des cours de justice des Etats-Unis. Parmi les pamphlets ingénieux qu'il a pub. dans le but d'accélérer l'affranchissement de sa patrie, on cite les suivans : *Jolie histoire*, 1775; *Bataille des Ancêtres*, etc. Ses *OEuvres mêlées* (essais poétiq. et politiq.) ont paru en 1792, 3 vol. in-8. Hopkinson maniait la satire avec habileté; mais on peut lui reprocher les idées singulières qu'il a émises sur le mode d'éducation publique, et le ridicule qu'il a voulu déverser sur un système d'instruction admis par toutes les nations policées.

HOPPER (MARC), jurisc. et litt., né à Bâle, où il m. en 1564, fut un des collaborat. du *Lexicon græcum VII auctorum*, Bâle, 1560, in-fol. On lui doit en outre une édit. des *œuvres* d'Eneas Sylvius. V. PIE II.

HOPPERS (JOACH.), en lat. *Hopperus*, homme d'état et jurisconsulte hollandais, né à Sneek en 1523, fit ses études de droit en France, professa avec éclat cette science à Louvain, et fut ensuite appelé aux fonctions importantes de la diplomatie, par la protection de la gouvernante des Pays-Bas. Envoyé comme chargé d'affaires à la cour d'Espagne, il m. à Madrid en 1576. On connaît de lui les ouv. suivans : *de Juris arte libri III*, Louvain, 1553, in-fol.; *Recueil et Mémorial des troubles des Pays-Bas* (en franç.), publié dans les *Analecta belgica* de Hoynck-van-Papendrecht; des *Lettres*; *ad Justinianum de obligationibus Πειθαχύων libri V*, ib., 1553, in-fol.; *Disposit. in lib. IV Institutionum*, Cologne, 1557, in-8 : *Disposit. in lib. Pandectar.*, ib., 1558, in-8; *Isagoge in veram jurisprudentiam, lib. VIII*, ibid., 1580, in-8; *Seduardus, sive de Jurisprudentiâ verâ*, en 12 liv., Brunswick, 1656, in-4; *de usu Psalmorum*, faisant suite à une paraphrase en prose latine des *Psaumes de David*, Anvers, 1590, in-8.

HOPTON (ARTHUR), mathém., né en 1588 au comté de Somerset, m. en 1614 à l'âge de 26 ans, est aut. d'un *Traité sur l'arbalète géodétique* (ancien instrument de marine), in-4; d'une *Concordance des années*, etc., in-8; de *Pronostics* (astron.) *pour les années* 1607 *et* 1614, etc. — Ralph HOPTON, gentilhomme anglais, de la même famille que le préc., s'est rendu célèbre pendant la guerre de la rébellion par son attachement à la cause du roi. Après avoir remporté en 1643, à la tête d'un parti de l'armée royale, la mémorable victoire de Stratton sur Guillaume Waller, il fut obligé de se replier devant les forces de Fairfax, et se retira à Bruges, où il m. en 1652.

HORACE (QUINTUS-HORATIUS FLACCUS), né à Venouse, ville de l'Appulie, le 8 décembre de l'an de Rome 688, 66 ans avant J.-C., m. à Rome le 27 novembre 745, à l'âge de 57 ans, nous a appris lui-même, dans une de ses satires, que son père, simple affranchi et percepteur des deniers publics, trouva néanmoins dans sa modique fortune et dans sa tendresse paternelle les moyens de le conduire à Rome, où il lui fit donner une éducation semblable à celle qu'auraient pu recevoir les enfans des sénateurs et des chevaliers. A 22 ans Horace alla, suivant l'usage, perfectionner ses études à Athènes. Rencontré dans cette ville par Brutus, l'un des meurtriers de César, occupé alors à rassembler une armée contre Octave, neveu et héritier du dictateur, il suivit le général républicain, qui lui confia le grade de tribun militaire. On connaît le résultat de la bataille de Philippes. Horace, destiné à un autre genre de gloire que celle des combats, prit la fuite, et abandonna peu honorablem. son bouclier. De retour à Rome, il se trouva bientôt, par son esprit et ses talens, en liaison avec Virgile et Varius, qui le présentèrent à Mécène, protect. éclairé,

mais défiant, des lettres et de ceux qui les cultivaient. Ce ne fut qu'au bout de 9 mois d'épreuves que le favori d'Auguste admit Horace dans son intimité. Mécène à son tour lui procura la connaissance de l'empereur, et, grâce à son esprit délicat, le poète devint le secrétaire et le commensal du maître du monde. La reconnaissance d'Horace ne fut pas muette ; on en retrouve des traces dans tous ses écrits, et surtout dans cette belle épître adressée à Auguste, qui est la première du second livre. Mécène reçut les mêmes hommages de son protégé, et le poète rendit en gloire à ses deux puissans bienfaiteurs le prix de leurs services et de leurs libéralités. Content d'une aisance agréable, Horace partagea sa vie entre les muses et la volupté, vivant tantôt à Rome, tantôt dans sa délicieuse campagne de Tibur et du Sabinum. Ses ouvrages, connus de tous les amis de la bonne littérature, se composent de 5 livres d'*Odes*, où il s'est montré le rival heureux de Pindare et d'Anacréon ; de 2 livres de *Satires*, dont on a fait assez l'éloge en disant que Boileau ne l'a point surpassé; de 2 livres d'épîtres, modèles de goût, de finesse, d'urbanité, et semées des plus beaux préceptes de morale et de philosophie; enfin d'un *Art poétique* dans lequel, sous la forme d'une lettre aux Pisons, sont renfermés avec la plus élégante précision les règles de tous les genres de poésie et les principes les plus sages de l'art d'écrire. La philosophie d'Horace est celle d'un penseur doux, indulgent, sociable, qui ne veut d'excès en rien, et qui est persuadé que la vraie sagesse se tient à une égale distance de toutes les extrémités. On lui a reproché avec raison d'avoir révélé imprudemment dans ses ouvrages les torts de sa vie privée, et de n'avoir point assez respecté dans quelques passages, heureusement assez rares, les lois de la décence. Voilà pourquoi on ne met ses ouvr. entre les mains des jeunes gens qu'avec des suppressions. Horace ainsi corrigé est l'auteur de tous les âges et de tous les sexes. Voltaire lui a adressé une épître où son génie et ses mœurs sont admirablement caractérisés. Il a été trad. en prose française par Martignac, le P. Tarteron, jésuite, Dacier, Sanadon, l'abbé Batteux, Binet, et plus récemment par MM. Campenon et Després, qui ont joint à leur trad. le comment. de Galiani. Il a été aussi trad. en vers. La traduct. très-estimée de M. Daru est complète ; celle de E.-A. de Wailly ne comprend que les 3 premiers livres des odes : on regrette que la mort l'ait empêché de terminer son ouvrage. Les odes ont aussi été traduites par MM. Ch. Vanderbourg, L.-V. Raoul et Léon Halevy. Les commentateurs d'Horace, ainsi que les éditions de ce poète, sont innombrables ; nous nous bornerons à indiquer ici les principales. On cite d'abord comme les plus anciennes : celle in-4, sans date, de Milan, dont la bibliothèque du roi possède un exemplaire en mauvais état ; 4 éditions du 15e S. avec dates, savoir de Milan, Ferrare, Naples, 1474, in-4, Venise, 1478, in-fol. ; celles des Aldes, de Elzevir ; 2 de Desprez, l'une pour la collection *ad usum Delphini*, l'autre pour celle dite *Variorum*, etc. Les plus belles éditions d'*Horace* sont celles imp. à Parme par Bodoni, 1791, in-fol., et à Paris, par Didot l'aîné, 1799, même format ; mais parmi celles que l'on estime le plus pour l'usage, nous indiquerons les suivantes : les éditions annotées par Th. Bentley ; celle de Henri Etienne, Paris, 1746-54, in-12 ; celle de J.-Ch.-F. Wetzel, Leignitz, 1799; de Mitscherlich, Leipsig, 1800, 2 vol. in-8 ; de Jean Bond. souv. réimpr. ; de Fea ; de Baxter, revue par Gessner et Zeunius, Leipsig, 1802 ; de Daring, etc. M. Eusèbe Salverte a publ., en 1823, *Horace et l'emper. Auguste*, ou *Observat. qui peuvent servir de complém. aux Comment. sur Horace*. Le dernier commentateur d'Horace est M. Duviquet (Paris, Charles Gosselin, 1825 et années suivantes, 4 vol. in-12 et 4 vol. in-8, grand-raisin vélin). Il a paru 2 vol. de son travail, et les 2 autres ne tarderont pas à les suivre. Le commentaire de M. Duviquet a déjà reçu de la part des savans les encouragem. les plus honorables. Mais comme nous avons l'avantage de le compter au nombre de nos collaborat., il ne nous pardonnerait pas d'en faire un éloge, qui, tout mérité qu'il serait, paraîtrait suspect de partialité. On peut consulter pour les édit. et traduct. d'Horace, en différentes langues, *Bibliotheca horatiana ; sive syllabus editionum, interpretationum et versionum, ab ann.* 1470 *ad ann.* 1770, Leipsig (edente J.-W. Neuhaus), 1775, 1 vol. in-8. On a une vie d'Horace, en lat., par Masson, Leyde, 1708, in-8. On doit à Capmartin de Chaupy l'ouvr. intit. *Découverte de la maison de campagne d'Horace*, Rome, 1767, 3 vol. in-8 avec fig.

HORACES, nom de 3 frères qui, sous le règne de Tullus Hostilius, 667 ans avant J.-C., combattirent contre 3 frères albains (les Curiaces) pour décider laquelle de Rome ou d'Albe serait soumise à l'autre. Deux des Horaces ayant d'abord été tués, le troisième feignit de fuir, et parvint par cette ruse à tuer les 3 Curiaces l'un après l'autre. Lorsqu'il rentra dans Rome, il fut insulté par sa sœur, qui avait été promise à un des Curiaces, et la tua dans son courroux. Condamné pour ce meurtre par un tribunal, il en appela au peuple, qui lui fit grâce en considérat. de ses services.—La fam. patricienne des HORACE (*Horatii*) a fourni à la républ. un gr. nombre de personn. illustres ; elle était divisée en deux branches, ayant pour surn. *Pulvillus* et *Cocles*.

HORANYI (FRANÇ.-JOSEPH-ALEXIS), hist., né à Bude en 1736, m. à Pest en 1809, a laissé les ouv. suiv. : une trad. hongroise du *Mausoleum potentiss. ac glorios. regni apostolici regum et ducum*, Bude, 1771, in-8 ; *Memoria Hungarorum et Provincial. scriptis editis notorum*, Vienne, 1775-77, 3 vol. in-8 ; *Johannis Bethlemii hist. Transilvanica*, Vienne, 1782, 2 vol. in-12 ; *M. Simonis de Keza, chron. Hungaricum*, ib., 1782, in-8 ; *Nova mem. Hungarorum et Provincialium*, Pest, 1792, in-8 ; *Script. piarum scholarum liberaliumque artium magistri*, Bude, 1808, 2 p. in-8, avec une *notice* de l'aut. par le profess. Schedius, etc.

HORAPOLLO ou HORUS APOLLO, gramm. grec, né vers le commencement du 4e S. à Panople en Egypte, suivant Suidas, professa, dit-on, à Constantinople et à Alexandrie. Il existe sous son nom, commun d'ailleurs à plus. personnages de l'antiquité, un liv. intit. *Hieroglyphica*, pub. pour la prem. fois en grec par Alde Manuce, 1505, in-f., et plus. fois réimp. ensuite avec une version latine et des notes. J. Corneille de Paw entre autres a donné à Utrecht en 1727, in-4, une édit. grecque et latine de cet ouv., qu'on dit avoir été écrit originairement en langue égyptienne : c'est la plus estimée. L'*Hieroglyphica* a été traduit en franç. par un anonyme en 1553, puis en 1779, in-12, par Requier.

HORATIUS-COCLÈS. V. COCLÈS.

HORBERG (PIERRE), peintre suédois, m. en 1814 dans un âge assez avancé, était fils d'un paysan de la Sudermanie, et commença par être gardien de troupeaux. Né avec d'heureuses dispositions pour les beaux-arts, il apprit seul à jouer du violon, et devint le ménétrier de son village. Dans le même temps il s'amusait à former des dessins sur l'écorce de bouleau. Ayant entrepris le voyage de Stockholm pour visiter l'académie de peinture, dont il avait entendu parler, il trouva des protecteurs dans cette capitale, y travailla avec assiduité, étudia l'histoire, retourna ensuite dans son village, et commença à se faire une réputat. dans la province en peignant quelq. tableaux d'église. On a de lui plus. comp. estim. en Suède, et parmi lesquelles on cite celle qui orne le maître-autel de l'église principale d'Erla. Vers la fin de sa

vic, le roi Gustave IV lui avait accordé une pension de 150 rixdallers.

HORDT (N., comte de), lieut.-gén. des armées prussiennes, né dans les prem. années du 18e S. d'une famille noble et ancienne de Suède, m. à Berlin vers 1785, avait porté les armes dès sa jeunesse, et joua un certain rôle dans le parti de la cour à l'époque de la révolution qui, en 1756, anéantit l'autorité royale dans sa patrie. C'est vers cette époque que, pour se dérober au supplice qu'il avait encouru comme impliqué dans une conjuration contre le gouv. sénatorial, il quitta la Suède, entra au service du roi de Prusse Fréd.-le-Grand, fit avec distinction la guerre de sept ans, et accompagna ensuite le prince Henri de Prusse dans ses différens voyages en Russie. On a pub. : *Mémoires historiques, politiques et littéraires du comte de Hordt, rédigés* (en franç.) *par M. Borelli, ancien membre de l'acad. des Sciences et belles-lettres de Berlin*, Paris, 1806, 2 vol. in-8. Cet ouv. est une nouv. rédaction des *Mémoires d'un gentilhomme suédois* (le comte de Hordt), Berlin, 1788, in-8, pub. aussi en 1788 sous le titre de *Mémoires du comte de Hordt*, 2 vol. in-8 (*v.* num. 11565 et 11604 du *Dictionnaire des Anonymes*).

HORIAH (NIC.), l'un des promoteurs des horribles massacres que commirent en 1784, dans une partie de la Transylvanie, des paysans valaques attroupés ; il fut exécuté à Carlsbourg le 28 fév. 1785 avec un de ses complices appelé Glosca.

HORIX (JEAN-BAPT.), sav. archéol. allem., né à Mayence en 1730, m. en 1792, ancien recteur de l'univ. et conseiller à Vienne, est principalement connu comme prem. édit. des *Concordata nationis germanicæ integra*, 1763, Francfort et Leipsig, in-4, plus. fois réimp. On a de Horix un assez gr. nomb. d'écrits, parmi lesquels on distingue : *De juribus Judæorum in Germaniâ*, Mayence, 1764, in-4 ; *Observ. hist.-chron. de annis Christi salvatoris*, ib., 1789, in-8, etc.

HORMISDAS, élu pape après Symmaque le 28 novembre 514, était de Frosinone dans la Campanie, et m. en 523, après avoir contribué de tout son pouvoir à anéantir le schisme des Euthychéens. Il a laissé environ 80 *Lettres* insérées dans la Collection des Conciles.

HORMISDAS Ier (en ancien persan *Aouhrmazdaï*, en persan moderne *Hormouz* ou *Aourmezd*, en arménien *Ormitz*), 3e roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, était fils de Schahpour Ier, et petit-fils d'Ardechyr (*v.* ce nom), fondat. d'une nouvelle monarchie en Perse. Il succéda à son père en 271 de J.-C., et m. quatorze mois après en 272. L'acte le plus remarquable de la vie de ce prince est celui-ci : Il était gouverneur du Khoraçan, sous le règne de son père, lorsque apprenant qu'on le soupçonnait de vouloir s'emparer du trône, il se fit couper la main droite et l'envoya à Schahpour afin de lui donner la preuve qu'il n'avait aucune intention de lui ravir sa couronne, puisque chez les Persans un prince mutilé ne pouvait prétendre à l'empire. Il n'en fut par moins élevé sur le trône à la m. de son père ; et il fit regretter, par ses vertus, la courte durée de son règne.—HORMISDAS II, 8e roi sassanide, succéda à son père Narsès en 303, et m. en 311, laissant enceinte la reine Mah-Afrid, sa femme. Celle-ci accoucha quelque temps après d'un prince nommé Schahpour qui succéda à son père. —HORMISDAS III, 16e roi sassanide, monta sur le trône en 457, au préjudice de son frère aîné Firouz, qui fut obligé de se contenter d'une province en apanage. Mais quelq. temps après, aidé par les Huns Hayathélites, Firouz vint attaquer Hormisdas, qui fut vaincu, fait prisonnier, et massacré avec 3 de ses autres frères, pour qu'il ne restât plus aucun prétendant à l'empire.—HORMISDAS IV, 22e roi sassanide, fils de Chosroès Ier, ou *Khosrou-Anouschrewan*, dit *le Grand*, monta sur le trône de Perse en l'an 579. Chosroès, après une guerre de huit ans avec l'empereur de Constantinople, venait d'entamer des négociations pour la paix que sa mort avait empêché de conclure. Hormisdas en rejeta les conditions, et les hostilités recommencèrent. Les armées persanes furent vaincues à diverses reprises par les Romains du bas Empire. Les invasions de plus. peuplades du Caucase et de la Tartarie vinrent ajouter aux désastres du royaume ; et dans le même temps Hormisdas s'aliénait, par sa conduite tyrannique, l'affection de ses sujets. Continuellement en méfiance de ses généraux, ce prince en changeait souvent et les livrait au supplice ainsi que les principaux de l'état ; les prêtres eux-mêmes n'étaient point à l'abri de ses fureurs. Enfin les Persans se révoltèrent ; Hormisdas, détrôné, chargé de fers, vit sa femme et l'un de ses fils égorgés sous ses yeux qu'on lui creva ensuite : Chosroès, son fils aîné, proclamé roi, lui rendit d'abord la liberté ; mais Bahram, un des généraux les plus influens de la Perse, refusant de reconnaître le nouveau monarque, mit les troupes royales en déroute, et força Chosroès d'aller implorer la protection de l'emp. Maurice. Hormisdas, détenu à Ctésiphon, alors capitale de la Perse, fut mis à mort par ses propres frères qui avaient contribué à placer son fils, leur neveu, sur le trône. Cet évènement eut lieu en l'an 592.

HORN ou HORNES (PHILIPPE de MONTMORENCI-NIVELLE, comte DE), né dans les Pays-Bas dans le 16e S., était arr.-petit-fils de ce Jean de Nivelle qui, ayant quitté le parti du roi Louis XI pour s'attacher au duc de Bourgogne, fut déshérité par Jean, son père, et vit passer la baronie de Montmorenci et les fiefs paternels à son trois. frère Guillaume, qui fut père du connétable Anne de Montmorenci. Sujet du roi d'Espagne et l'un des plus riches seigneurs des Pays-Bas, le comte de Hornes se distingua à la bataille de St-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines, l'année suiv. Il partagea le mécontentement d'une partie de la noblesse des Pays-Bas lors des troubles de ces provinces ; et bien qu'il n'approuvât pas entièrement la rébellion du prince d'Orange, ses relations avec lui, sa liaison intime avec le comte d'Egmont (*v.* ce nom), décidèrent le farouche duc d'Albe à le faire arrêter à Bruxelles en 1567. On instruisit son procès ainsi que celui du comte d'Egmont, et ils furent décapités l'un et l'autre le 4 juin 1568. — FLORIS de MONTMORENCI, frère du précéd., qui avait servi de même avec distinction dans les guerres des Pays-Bas, fut aussi décapité à Simancas, en Espagne, en 1570 ; et en lui finit la branche des Montmorenci-Nivelle.

HORN (GUSTAVE, comte de), sénateur et chancelier de Suède, né en 1592 d'une famille déjà illustrée par les hommes de guerre qu'elle avait fournis, voyagea en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, parcourut avec succès la double carrière militaire et politique, et eut une très-grande part, comme officier général, aux exploits du célèbre Gustave-Adolphe. Après la funeste journée de Lutzen où ce monarque perdit la vie, le comte de Horn, à la tête d'une partie de l'armée, se dirigea vers la Souabe, et engagea, malgré lui, l'affaire de Nordlingen, où il fut fait prisonnier en 1634. Echangé en 1642, il fut chargé, par la reine Christine, du commandement des troupes qu'elle envoyait contre le Danemarck ; et, après une brillante campagne, terminée par une paix avantageuse à la Suède, il obtint le gouvernement général de la Livonie, et m. en 1657. On attribue au comte de Horn un ouv. intit. : *Ducis perfecti munus*, qu'il aurait composé pendant sa captivité en Bavière.—HORN (Arvid-Bernard, comte de), de la famille du précéd., sénateur suédois, né en 1664, exerça une grande influence dans les évènem. politiques qui eurent lieu après la m. de Charles XII.

Ce fut lui qui dirigea principalement la révolution de 1719, et qui, président de la diète suédoise, engagea les états à élever sur le trône Frédéric de Hesse-Cassel. Deux partis s'étaient formés; le comte de Horn était à la tête de celui dit *des bonnets*, sous l'influence de l'Angleterre et de la Russie. En 1738, le parti, dit *des chapeaux*, l'emporta; le comte fut obligé de se retirer du sénat et des affaires, et m. en 1742.

HORN (GEORGE), en latin *Hornius*, historien allemand, né à Greussen dans le haut Palatinat en 1620, professa l'hist., la géographie et le droit public aux universités de Harderwyk et de Leyde, et m. dans cette dern. ville en 1670. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tous écrits en latin, et dont les principaux sont : *Rerum Britannicarum lib. VII, quibus res in Angliâ, Scotiâ et Hiberniâ, ann.* 1645-46-47, *bello gestæ exponuntur*, Leyde, 1648, in-8; *de Originibus Americanis lib. IV*, La Haye, 1652, 1 vol. in-12; *Hist. philosoph. lib. VII*, etc., Leyde, 1655, in-4; *Dissert. hist. et politicæ*, ibid., 1655, in-12; *de Verâ ætate mundi*, ib., 1659, in-4; *Auctar. defensionis pro verâ ætate mundi*, ibid., 1659. in-4; *Hist. eccles. et politica*, ib., 1665, in-12, Leyde, 1687, et Francfort, 1704, trad. en franç., Rotterdam, 1700, 2 vol. in-12; *Arca Noæ, sive hist. imperiorum et regnorum à condito orbe ad nostra tempora*, Leyde, 1666, in-12; *Accuratissima orbis delineatio, sive geographia vetus sacra et prophana*, etc., ib., 1667, in-fol. avec cart.; *Orbis politicus imperiorum, regnorum*, etc., ibid., 1668, 1669, in-12; *Arca Mosis, sive hist. mundi quæ complectitur primordia rerum naturalium, omnium artium et scientiarum*, ibid., 1668, in-12; *Ulyssea, sive studiosus peregrinus*, etc., ibid., 1671, in-12; une trad. lat. de l'*Ambass. des Hollandais à la Chine*, Amsterdam, 1688, in-fol., fig.

HORN (JEAN van), prem. médecin du roi de Suède, né à Stockholm en 1662, fit ses études à Leyde et à Paris, s'adonna spécialement à la pratiq. de l'art des accouchemens, professa à Stockholm, avant d'être attaché au roi Frédéric, et m. en 1724. Il a laissé plus. ouv., parmi lesquels on remarque un *Traité* élémentaire, en suédois, à l'usage des sages-femmes; et *Anatomes pub., anno* 1705, *Stockholmiæ habita lectio tertia.* — Il ne faut pas confondre ce médecin avec Jean van HOORNE (*v.* plus haut), ni avec Gaspard HORN, né en 1583 à Freyberg en Misnie, où il m. en 1653, après avoir pratiqué avec succès à Plawen en Thuringe. On lui attribue, mais avec fort peu de vraisemblance, une édit. corrigée de la *Chimie* de Geber, et un *Abrégé de l'alchimie algébriq.*, imp. à Leyde, 1663, in-12.

HORN (le comte DE), impliqué dans le complot d'Ankastroëm contre Gustave III, et condamné au bannissement perpétuel, rentra, sous le nom de Classen-Horn, à Copenhague, où il a fini ses jours en 1823. Ses *Poésies* ont été trad. en danois par M. Rabbek (Copenhague, 1824).

HORNE (GEORGE), év. de Norwick, né à Otham (comté de Kent) en 1730, m. à Bath en 1792, eut la réputation d'un grand prédicateur. Il a laissé les ouv. suiv. (en anglais) : *Considérat. sur la vie et la mort de St Jean-Baptiste*, Oxford, 1770, in-8, et 1777, in-12; *Comment. sur les Psaumes*, ibid., 1776, 2 vol. in-4 plus. fois réimpr. dans le format in-8; *Considérations sur le projet de la réforme de l'église d'Angleterre*, in 4; *Lettre à Adam Smith sur la vie, la mort et la philos. de David Hume*, Oxford, 1777, in-12; plus. vol. de *Sermons*, etc., On a publié après sa mort une édition complète de ses *OEuvres* avec une *vie* de l'auteur par M. Jones, 6 vol. in-8.

HORNE-TOOKE (JOHN), philol. et écriv. polit. angl., né à Lond. en 1736, exerça d'abord les fonct. d'instituteur, entra dans la carrière ecclésiastiq., se déclara le champion de l'opposition et de la liberté politique, et fonda un club ou société pour le maintien du bill des droits. La guerre de l'indépendance américaine lui ouvrit un vaste champ pour déployer son zèle libéral et ses talens comme écrivain. Après quelques persécutions que lui attira la publication d'un libelle, Horne-Tooke abandonna l'état ecclésiastique pour se livrer à l'étude de la jurisprudence, fut repoussé du barreau, retourna à la politique, écrivit contre l'administrat. et pour la réforme parlement., fit un héritage assez considérable, se mit sur les rangs pour être élu membre de la chambre des communes, et échoua d'abord dans cette entreprise. Accusé de haute trahison en 1794, par suite de ses opinions en faveur des révolutionnaires français, il fut acquitté. Après s'être présenté une seconde fois aux élections de Westminster, Horne-Tooke réussit enfin à se faire élire représentant du bourg d'Old-Sarum. Mais sa qualité d'ancien ecclésiastique lui fut objectée à la chambre comme un motif d'exclusion. Tout ce que son éloquence put gagner, c'est qu'il conserverait son siége pendant cette seule session. Un nouveau bill exclut alors pour l'avenir dans les élections tout individu admis dans les ordres sacrés. Horne-Tooke m. à Wimbledon en 1812. On a de lui, outre plus. écrits politiques de circonstance qui n'ont plus d'intérêt que pour les nationaux, un ouv. très-remarquable sur la grammaire générale ou philosophique, ayant pour tit. : ΕΠΕΑ ΠΤΕΡΟΕΝΤΑ, *or the Diversions of Purley*, dont le prem. vol. parut à Londres en 1786, in-8, réimp. en 1798, in-4, et le 2e en 1805. M. Alex. Stephen a pub. les *Mém. d'Horne-Tooke*, Londres, 1813, 2 vol. in-8. W. Hamilton avait pub. l'année précédente d'autres *Mém.* ou plutôt une notice *sur la vie publique* du même écrivain, brochure in-8, de 192 pages.

HORNECK (ANTOINE), théol. angl., né en 1641 à Baccharach dans le Bas-Palatinat, m. en 1696, prébendier de l'église de Wells, avait été successivement chapelain, puis vicaire de All Hallows à Oxford, rect. de Doulton dans le Devonshire, enfin il obtint en 1693 un canonicat à Westminster. Outre un assez grand nombre de thèses ou autres productions semblables, on a de lui différentes traduct. d'ouv. allem. et franç. en ang., et les opusc. suiv. : *the great law of consideration*, etc., Lond., 1675, in-8, plus. fois réimp.; *a Letter to a Lady revolted to the Romish Curch*, ib., 1678, in-12; *the appy Ascetic*, etc., ib., 1681, in-8; *Delight and judgement*, etc., ib., 1683, in-12; *the Fire of the altar*, etc., ib., 1683, in-12; *the Exercise of Prayer*, etc., ib., 1685, in-8; *the first Fruits of reason*, etc., ib., 1685, in-8.

HORNEMANN (FRÉDÉRIC-CONRAD), voyageur allem., né à Hildesheim en 1772, exerça d'abord le ministère évangélique à Hanovre, et obtint en 1795 une recommandation auprès de la société d'Afrique à Londres qui l'employa à faire des découvertes. En 1797 il s'embarqua à Marseille pour l'île de Chypre et se rendit de là à Alexandrie. Lors du débarquement des Français en Egypte, Hornemann, qui se trouvait au Kaire, obtint, par les soins du général Bonaparte, les moyens de continuer son expédition. Il partit du Kaire le 5 sept. 1799 : et, après avoir visité l'ancienne Oasis, où l'on croit qu'était élevé le temple de Jupiter Ammon, il arriva à Mourzouk, capitale du Fezzan, et pénétra jusqu'à Tripoli. De retour de ce long voy., Hornemann partit le 6 avril 1800 avec la grande caravane de Bournou; depuis on n'a plus reçu de ses nouvelles, et tout fait penser qu'il a succombé à ses tentatives périlleuses. Le *Journal des Voyages de Fréd. Hornemann depuis le Kaire jusqu'à Mourzouk en* 1797 *et* 1798, trad. en anglais sur le MS. allem., qu'il avait envoyé à la société d'Afrique, a paru à Londres, 1802, in-4, avec cartes; il a été publié en allem., Weimar, 1802, in-8; et on en a deux traductions franç. : la prem. très-inexacte et sans

cartes, Paris, 1802 ; la 2e, ib., 1803 (par La Baume), revue sur le texte allem. par M. Langlès, avec des notes de ce même savant.

HORNIUS. V. Horn.

HORNSBY (Thomas), astronome anglais, né en 1734, m. en 1810; fut conservateur de la biblioth. Radcliffe, professeur de philosophie naturelle et expérimentale à l'université d'Oxford, et membre de la société royale de Londres. On lui doit l'achèvement du grand et bel Observatoire d'Oxford.

HORNUNG (Jean), méd. allem. du 17e S., est connu comme édit. d'un rec. de lett. intit. : *Cista medica*, Nuremberg, 1625, Leipsig, 1661, in-4. On a en outre de lui un *Traité* (en allem.) *sur la méthode de guérir les brûlures*, Nuremberg, 1682, in-8.

HOROLOGIUS. V. Dondi.

HOROZCO (Cristoval de), médec. espag. du 16e S., professa son art à Salamanque, et se fit dans le temps une réputation distinguée comme savant par un ouvrage intit. : *Annotationes in interpretes Aetii, med. præclariss., nempè Bapt. Montanum veronensem, et Janum Cornarium Zuiccaviensem, medicos*, Bâle, 1540, in-4. Il avait déjà pub. *Castigationes in interpretes Pauli Æginetæ*, Venise, 1536, in-folio.

HORREBOW (Pierre), astronome danois, né en 1679, fut professeur à l'université de Copenhague, où il m. en 1764. On a de lui : *Determinatio apparentis diametri solaris*, 1717 ; *Clavis astronomiæ, seu astronomiæ pars physica*, Copenhague, 1725, in-4 ; *Copernicus triumphans*, etc., ibid., 1727, in-4 ; *Atrium astronomiæ*, etc., ibid., 1732, in-4 ; *Elementa philosophiæ naturalis*, ibid., 1748, in-4, etc. Ses *Œuvres* réunies ont paru à Copenhague, 1740-41, 3 vol. in-4. — Horrebow (Christian), fils du précéd., mathémat., né vers 1718, mort en 1776, a publ. un *Traité de Trigonométrie sphérique*, en lat., et quelq. dissertat. acad., telles que *Repetita parallaxeos orbis annui demonstratio ex observat. ann.* 1742 *et* 1743 *deducta*, Copenhague, 1744, in-4 ; *de Parallaxi fixarum annuâ et rectascensionibus quam post Roemerum et Parentem demonstrat auctor*, ibid., 1747, in-4. — Horrebow (Nicolas), magistrat et voyag. danois, né à Copenhague en 1712, m. en 1760, a laissé : *Relat. authentiq. d'Islande* (en danois), Copenhague, 1750, in-8, avec cartes, trad. en allem., Leipsig, 1753, in-8, en angl., 1758, in-fol., et en fr. (par Rousselot de Surgy et Meslin), Paris, 1764, 2 vol. in-12.

HORROX (Jérémie), célèbre astronome angl., né à Toxteth dans le comté de Lancastre l'an 1619, m. prématurément en 1641, semblait destiné, par sa vocation singulière pour les sciences célestes, à leur imprimer un mouvem. très-notable. Il a laissé : *Venus sub sole visa*, ou *Traité touchant le passage de Vénus sur le disque du soleil* (4 décemb. 1639); et d'autres écrits astronom. pub. à Londres, 1672, in-4, par le doct. Wallis. On a joint à ce rec. la correspond. de Horrox avec Crabtrée, jeune astron. qui avait fourni au prem. les moyens de s'avancer dans la science qu'ils étudièrent quelque temps en commun.

HORSLEY (Samuel), prélat ang., né en 1773, occupa successivement les siéges de St-David, de Rochester, et m. en 1806, évêq. de St-Asaph. On lui doit, outre des édit. lat. des *Elémens* et des *Donnés* d'Euclide, des *Inclinat. lib. II* d'Apollonius Pergæus, Oxford, 1770, et une édition des *OEuvres de sir Isaac Newton*, 5 vol. in-4, 1785, plus. écrits d'érud. et de piété, cités par M. George Crabb (*Univ. histor. Dictionary*, 1825, in-4), au nomb. de 12 environ. Les plus remarq. sont : *the Power of God deduced from the computable instantaneous productions of it in the solar system.*, 1767, in-8; *on the Properties of the greek and latin languages*, 1796, in-8, sans nom d'aut. : une trad. angl. (d'après l'hébreu) des *Prophéties* d'Osée, avec notes, etc., 1801, 1804, in-4 ; *Element. Treatises on the fundamental principles of practical mathematics, for the use of students*, 1801, in-8, etc. Les *Sermons* d'Horsley ont été rec. en 3 vol. in-8, 1810 et 1812 ; on a également pub. après sa m. (en ang.) : *Disc. de Sam. Horsley au parlem.*, 1813, in-8, et les *Mandemens* (the Charges) qu'il a donnés aux diocèses de St-David, de Rochester et de St-Asaph, 1813, in-8. — Horsley (John), antiq. anglais, né dans le Northumberland, m. en 1731, s'est fait connaître par un important ouv. int. *Britannia romana*, imp. en 1732. On trouve de lui dans le rec. d'Hutchinson quelq. *Lettres* adressées à sir Roger Gale sur des sujets d'antiquité.

HORST (Grégoire), méd. saxon, né à Torgau en 1578, reçu docteur à Bâle en 1606, m. à Ulm en 1636, exerça son art avec un grand succès et reçut le surnom d'*Esculape de l'Allemagne*. Nous citerons parmi ses ouv. qui ont été réunis et pub. à Nuremberg en 3 vol. in-fol., 1660, et Gouda, 1661, 3 vol, in-4, les suiv. : *Dissert. de naturâ amoris, additis resolutionibus de curâ furoris amatorii, de philtris atque de pulsu amantium*, Giessen, 1611, in-4 ; *de Tuendâ sanitate studiosorum et litterar.*, ib., 1615, in-4, etc.—Horst (Jean-Daniel), fils aîné du précéd., profess. de médec. à Marbourg, né à Giessen en 1627, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1685, est connu par les écrits suiv. : *Pharmacopea galeno-chemica catholica*, Francfort, 1651, in-fol.; *Physica hippocratica*, ibid., 1682, in 8, etc.— Horst (Grégoire), frère du précéd., profess. d'anatomie et de physique, né en 1626 à Ulm, où il m. en 1661, a pub. : *Specimen anatom. practicæ in academ. Giessenâ aliquot philiatris exhibitum ; adjecta sunt quædam de moxâ*, Francfort, 1678, in-4 ; deux *Dissert.* : la prem. *de Maniâ*, l'autre *de Historiâ Zibethi*. C'est égalem. à lui qu'est due la 2e édit. des *œuvres* de son père, plus complète que celle de 1660, publiée par Jean-Daniel, son frère. — Jacques Horst, gr.-oncle des précéd., né en 1537 à Torgau, m. en 1600, direct. de l'univ. de Helmstadt, est plus particulièrem. connu par son tr. *de Naturâ et causis Noctambulorum*, etc., Leipsig, 1595, in-8, et par celui intit. *De aureâ dente maxillari pueri Silesii*, ibid., 1595, in-8.

HORSTIUS (Jacq. MERLO, dit), né à la fin du 16e S. à Horts, fut curé à Cologne, et y m. en 1644. On a de lui : *Paradisus animæ christ.*, Cologne, 1644, in-12, trad. en franç. sous le tit. d'*Heures chrétiennes*, Paris, 1685 et 1715, 2 vol. in-12; une édit. avec notes des *Œuvres de St Bernard*, Cologne, 1641, 2 vol. in-fol., Paris, 1642, Lyon, 1679; une édit. des 4 livres *de Imitatione Christi*, etc., sous le tit. de *Viator christianus*, Cologne, 1643, 2 vol. in-12 ; ibid., 1670, in-24 ; Paris, 1804, in-16.

HORT ou HORTE (Josiah), prélat anglais, né vers 1680, desservit d'abord une congrégation de dissidens, puis devint successivem. év. de Ferns et Leighlin, de Kilmore et Ardagh, enfin archev. de Tuam, et m. en 1751. On a de lui un vol. de *Sermons*, Dublin, 1738, Lond., 1757, in-8 ; des *Lettres*, *Mandemens*, etc.

HORTEMELS (Frédéric), graveur, né à Paris vers 1688, a laissé une *Adoration des rois ; le Mariage de Ste Catherine* d'après Paul Véronèse ; la *Naissance de St Jean Baptiste*, d'après Le Tintoret; une *Samaritaine*, d'après Garofalo, etc.—Hortemels (Marie-Madelaine), née à Utrecht en 1687, et selon d'autre à Paris en 1690, épousa C.-N. Cochin, père, partagea avec succès les travaux de cet artiste, et m. à Paris vers 1770. On a d'elle le *Triomphe de Flore*, d'après le Poussin ; *Mercure et les Muses ; Aspasie disputant avec les philosoph. grecs*, d'après Michel Corneille ; des *Portraits*, etc.

HORTENSIA. V. l'art. suiv. *ad finem.*

HORTENSIUS (Quintus), célèbre orateur rom., né en l'an 640 de Rome, d'une illustre et ancienne famille plébéienne qui avait donné plusieurs ma-

gistrats à la républiq., parut avec un grand éclat au barreau dès l'âge de 19 ans ; il servit ensuite dans les armées, et devint lieut. de Sylla dans la guerre contre Mithridate. A son retour à Rome il reparut à la tribune, entreprit la défense du jeune Pompée et celle du proconsul Verrès contre Cicéron ; et malgré leur rivalité, ces deux orateurs restèrent constamment unis par les liens d'une amitié et d'une estime réciproques. Hortensius prit la défense de Cicéron quand celui-ci fut menacé par Clodius, et il faillit être victime de la fureur des satellites du fougueux tribun. Vers la fin de sa carrière, Hortensius fit de vains efforts pour reprendre au barreau la première place que lui avait ravie son éloquent rival, et il m. en l'an de Rome 704 (50 ans avant J.-C.). Aucun des ouv. de cet orateur n'est parvenu jusqu'à nous ; et l'on ne peut guère se former une idée de son éloquence que par ce que nous en ont transmis les anciens. Ils nous apprennent aussi que Hortensius cultiva la poésie avec succès. Il avait composé, sur la manière d'élever les animaux, un petit poème grec intit. Θηριοτρόφειον, dont il prit le fond dans la fable d'Orphée, attirant les bêtes fauves par les sons de sa lyre. — HORTENSIA, sa fille, s'est illustrée en plaidant devant les triumvirs Marc-Antoine, Octave et Lépide, la cause des 400 dames romaines dont on voulait taxer les biens pour les frais de la guerre. Le discours qu'elle prononça dans cette circonstance est cité avec les plus grands éloges par Quintilien.

HORTENSIUS (LAMBERT), philologue dont on ignore le véritable nom, et qui fut ainsi appelé parce qu'il était fils d'un jardinier, naquit à Montfort en 1501, suiv. quelq. biogr. On sait qu'il était préfet du coll. de Naërden (Holl.) lors de la prise de cette ville en 1572, et qu'il n'échappa lui-même à la m. qu'après avoir couru les plus gr. dangers et vu massacrer son fils. Hortensius m. en 1574 suiv. les uns, ou 1577 selon d'autres, laissant entre autres poèmes lat. : *Secessionum civilium ultrajectinarum et bellorum ab anno 1524 usque ad translationem episcopatûs ad Burgundos libri VII*, Bâle, 1546, in-fol. ; *de Tumultibus anabaptistarum*, in-4, ib., 1548, Amsterdam, 1656 ; *de Bello germanico*, etc., ib., 1560, in-4 ; *Enarrationes in Virgilii Æneida*, ib., 1569 et 1577, in-f. ; *Explicationes in Annæi Lucani Pharsaliam*, ibid., 1578, in-fol. — HORTENSIUS (Martinus), astron., né en 1505 à Delft, m. en 1539, est principalem. connu par la traduct. suivante du belge : *Philippi Lansbergii commentat. in motum terræ diurnum et annuum.*

HORTENSIUS. V. GARDIN (Louis).

HORTO (GARCIAS AB), ou DE LA HUERTA (DU JARDIN), botaniste portugais du 16e S., professa d'abord la philosophie à Lisbonne en 1534, et passa ensuite à Goa dans les Indes, pour former une collection des plantes qui croissent spontanément dans les environs de cette ville. Il a consigné le résultat de ses observations et de ses recherches dans un écrit intit. *Coloquios dos simples o drogas da India*, Goa, 1563, in-4, trad. en latin, 1569, Anvers, in-8, en fr. par A. Colin, Lyon, 1619, in-8, etc.

HOSIUS (STANISLAS), cardinal, né en 1504 à Cracovie, m. à Caprarola en 1579, attaqua avec chaleur les principes de Luther, et fut légat du St-siége au concile de Trente en 1561. On a de lui : *Confessio catholicæ fidei christianæ, sive explicat. confessionis à patribus factæ in synodo provinciali habitâ Petrikoviæ anno 1551*, Mayence, 1557, in-fol., Rome, 1565, in-4, réimpr. un gr. nomb. de fois, et trad. en presque toutes les langues ; *de Expresso Dei verbo*, Rome, 1559, in-8 ; *Dialog., num calicem laïcis et uxores sacerdotibus permitti, ac divina officia vulgari linguâ peragi fas sit.*, Dillingen, 1559, in-8 ; *Judicium et censura de judicio....... de dogmate contra adorandam Trinitatem*, etc., 1564 ; des *Lettres*, impr. dans le 2e vol. de la Collect. des œuvr. de l'aut., pub. à Cologne, 1584, 2 vol. in-fol.

HOSKINS (JOHN), poète angl. et homme de loi, né en 1566 à Lanwarne (comté d'Hereford), m. en 1638, après avoir été quelque temps détenu à la Tour de Londres pour la liberté avec laquelle il s'était exprimé dans un discours prononcé au parlement, est moins connu par ses productions litt., dont aucune ne paraît lui avoir survécu, que par les soins qu'il se donna pour divertir le roi Jacques Ier dans le séjour de Morehampton ; il y organisa, dit-on, une troupe de saltinbanques qui imitaient l'ancienne danse des Maures, genre de ballet qui plaisait fort au monarque.

HOSPINEAU ou HOSPINIEN, théol. suisse de l'école Zwingle, né en 1547 à Altdorf, canton de Zurich, m. en 1626, est aut. d'un assez grand nombre d'écrits, dans lesquels il déverse les sarcasmes et le ridicule sur la doctrine et la discipline de l'Eglise catholique. Il nous suffira de citer les suiv. : *de Templis, hoc est de origine, progressu usu et abusu templorum*, etc., 1587, in-fol. ; *de Monachis*, etc., 1588, in-fol. ; *de Festis Judæorum*, etc., 1592, in-fol. ; *Festa christianorum*, etc., 1593, in-fol. ; *Hist. sacramentaria*, etc., 1598-1602, 2 part. in-fol. ; *Historia jesuitica*, 1619, in-fol. Les ouv. de ce théol. ont eu un gr. nomb. d'édit. ; la dern. collection qui en a été faite est de Genève, 1681, 7 vol. in-fol.

HOSPITAL (MICHEL de L'). V. L'HÔPITAL.

HOSSCHIUS ou DE HOSCHE (SIDRONIUS), poète latin, né en 1596 à Merkhem dans le diocèse d'Ypres, d'un pauvre berger, obtint la permission d'entrer au collége des jésuites à Tongres, dont il m. supérieur en 1653. Ses *poésies*, publ. pour la prem. fois à Anvers, 1656, in-12, ont eu un gr. nombre d'édit., parmi lesquelles on distingue celle de Paris, Barbou, 1723, 2 vol. in-12. Lancelot-Deslandes a trad. en vers franç. les élégies de Hosschius *sur la Passion de J.-C.*, 1756, in-12.

HOSTAL (PIERRE de L'), sieur de Roquebonne et vice-chancelier de Navarre, né dans le Bearn au 16e S., est auteur des ouv. suiv., recherchés des amateurs pour leur singularité : *Discours philos. desquels est traité de l'essence de l'ame et de la vertu morale*, Paris, 1579, in-8 ; *le Soldat françois*, 1604, 1606, in-8 ; *l'Avant-victorieux*, Orthez, 1609, Bordeaux, 1610, in-8, très-rare ; *la Navarre en deuil*, Orthez, 1610, in-12, rare.

HOSTE (PAUL L'), mathématicien, né en 1652 à Pont-de-Vesle en Bresse, entra à 17 ans dans l'ordre des jésuites, devint profess. royal de mathématiq. à l'école de Toulon, et m. dans cette même ville en 1700. On a de lui : *Recueil des traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier*, Paris, 1692, 3 vol. in-12 ; *l'Art des armées navales avec le traité de la construct. des vaisseaux*, Lyon, 1697, in-fol., 1727, 2 t. in-fol., fig.

HOSTILIEN (CAÏUS VALENS MESSIUS QUINTUS HOSTILIANUS), second fils de l'emper. Decius, régna pendant quelques mois avec Caïus Vibius Trebonianus Gallus, et m. en 252. On accusa Gallus, qui déjà régnait seul par le fait, d'avoir abrégé les jours d'Hostilien pour rester seul empereur.

HOTMAN (FRANÇOIS), célèbre juriscons. franç., né à Paris en 1524, d'une famille originaire de Silésie, embrassa la réforme relig., puis se retira en 1547 à Lyon, d'où le manque de ressources le fit partir bientôt pour aller enseigner les humanités au collége de Lausanne. Après avoir professé ensuite le droit à Strasbourg, il fut appelé à la cour du roi de Navarre, père de Henri IV, et y remplit plusieurs missions délicates. Plus tard Hotman occupa la chaire de droit de Valence et celle de Bourges ; il quitta la France après l'affreux massacre de la St-Barthélemi, et m. à Bâle en 1590. Tous ses ouv. ont été réunis et publ. à Genève en 1599, 3 vol. in-fol. Nous citerons comme les plus remarquables :

Comment. in IV Institutionum juris civilis libros, imp. plus. fois à Bâle, à Venise et à Lyon, in-4 et in-8; *Franco-gallia, sive tractatus de regimine regum Galliæ et de jure successionis*, Genève, 1573, in-fol., plusieurs fois réimprimé et traduit en français par Simon Goulard, Cologne, 1574, 1 vol. in-8; *Disputatio de controversiâ successionis regiæ inter patruum et nepotem atque in universum de jure successionis regiæ in regno Galliæ*, Francf., 1585, in-8; l'*Antitribonien*, ou *Disc. sur l'étude des lois*, 1567, in-8, trad. en lat., Hamb., 1647, in-8, etc. — HOTMAN (Antoine), frère du précéd., se montra son antagoniste durant les troubles religieux sous les règnes de Charles IX et Henri III, soutint ensuite avec courage les droits de Henri IV, et m. en 1596, avocat-général au parlement de Paris. On a de lui : *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance et froideur de l'homme et de la femme*, Paris, 1581, 1595 et 1610, in-8; *les Droits de l'oncle contre le neveu, en faveur du cardinal de Bourbon*, 1585, in-8; *Traité de la loi salique* (réfutat. de l'ouv. précéd.), 1593, in-4; *Tr. des droits ecclésiastiq., franchises et libertés de l'église gallicane*, et quelq. autres écrits insérés dans les *OEuvres* complètes de son frère François.—Jean HOTMAN DE VILLIERS, fils de François, fut employé à différentes négociat. en Allemagne, et acquit la réputat. d'un homme d'état prudent et habile. L'époque de sa m. est inconnue. On a de lui : *Anti-Chopinus, imò potiùs epistola congratulatoria magni Nic. Turlupini ad magn. Renatum Chopinum*, etc., Anvers, 1592, 1593, in-8; *Tr. des devoirs de l'ambassadeur*, Paris, 1602, 1604, in-8; *Présent royal de Jacques Ier au prince Henri son fils*, trad. du latin, Paris, 1603, in-8; *la Préface de l'hist. du présid. de Thou*, trad. en franç., Paris, 1604, in-8. Les *Opusc. franç.* de François, Antoine et Jean Hotman, ont été recueillis à Paris, 1616, in-8.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), savant orientaliste et théolog. protest., né à Zurich en 1620, étudia en cette ville, à Genève, à Groningue, se rendit à Leyde en 1639, et y suivit les leçons de Golius. Il accompagna dans le Levant Guill. Boswell en 1641, visita à son retour l'Angleterre et la France, où il perfectionna ses connaissances par la fréquentation des personnages les plus célèbres de l'époque, et revint dans sa patrie profess. les langues orient. et la théolog. Il fut nommé recteur de l'université de Bâle, et m. en 1667. Nous citerons parmi ses nomb. écrits, dont la liste se trouve dans les *Mém.* de Niceron : *Erotematum linguæ sanctæ lib. II, cum appendice aphorismor. ad lectionem Bibl. hebr.*, 1647, Zurich; *Thesaurus philolog.*, etc., ib., 1649, 1659 et 1696; *Hist. eccles. N. T.*, pub. de 1651 à 1667; *Hist. orient. ex variis monumentis collecta*, ib., 1651, in-4, et 1660; *Grammat. chaldæo-syriacæ lib. II*, ib., 1652; *Analecta hist.-theolog. octo dissertat. proposita*, Zurich, 1644, in-4, etc.—HOTTINGER (Salomon), médec. et profess. de mathém. et de physique à Zurich, 3e fils du précéd., né en 1649, m. en 1713, a laissé des *Dissert.* savantes; et une analyse des bains d'Urdof et de Baden, 1691 et 1701.—Jean-Henri HOTTINGER, son neveu, méd., né en 1680, m. en 1756, a pub. quelq. *Disssertat.* et *Observat.*, insérées dans les *Miscellan. academ. natur. curios.*—HOTTINGER (David), frère du précédent, m. en 1736, profess. d'hist. à Zurich, s'est fait connaître comme numismate, et a pub. une dissert. de *Numis bracteatis Tigurinis*, 1702. —HOTTINGER (Jean-Henri), de la même famille que les précéd., professeur d'antiquités et de philos. à l'univers. de Marbourg, né en 1681 à Zurich, m. en 1750 à Heidelberg, curé de Frankenthal en 1717, et profess. de théolog. à l'univers. de Heidelberg en 1721, est aut. d'un grand nombre d'écrits théologiques peu remarquabl., et dont la liste se trouve dans les div. *Bibliogr. german.*

HOUARD (DAVID), avocat et jurisconsulte, né en 1725 à Dieppe, fut membre associé de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, et mourut à Abbeville en 1802. On a de lui : *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes angl. recueillies par Littleton*, 1766, 2 vol. in-4, Rouen, 1779; *Traité sur les coutumes anglo-normandes, publ. en Angleterre depuis le 4e jusqu'au 11e siècle*, avec des remarques, etc., 1776-81, 4 vol. in-4; *Dict. analytique..... et critique de la coutume de Normandie*, 1780-81, 4 vol. in-4, etc.

HOUBIGANT (CHARLES-FRANÇOIS), prêtre de l'oratoire, né à Paris en 1686, professa successivement les belles-lettres à Juilly, la rhétorique à Marseille, et la philosophie à Soissons. Il était supérieur du collége de Vendôme, lorsqu'il fut appelé à Paris pour y tenir les conférences de St-Magloire. L'excès du travail lui causa une maladie dangereuse, dont la suite fut une surdité absolue. Dans ce triste état, qui a duré jusqu'à sa mort, arrivée en 1783, il se consacra uniquem. au travail du cabinet. On a de ce respectable ecclésiastique plus. ouvr. dont la liste se trouve dans la *Notice sur la vie et les ouv. du P. Houbigant* par M. Adry, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, mois de mai 1806; nous citerons seulement : *Racines hébraïques sans points-voyelles*, Paris, 1732, in-8; *Prolegomena in scripturam sacram*, Paris, 1746, 2 vol. in-4; *Biblia hebraica cum notis criticis*, etc., ibid., 1753, 4 vol. in-fol.; *Psalmi hebraici mendis quamplurimis expurgati*, Leyde, 1748, in-16; *Pensées de Forbes sur la relig. natur. et révélée*, etc., Lyon, 1769, in-8.

HOUBRAKEN (ARNOLD), peintre et littérateur hollandais, né à Dordrecht en 1660, m. à Amsterdam en 1719, a laissé des portraits et autres tabl. estimés. Il gravait à l'eau-forte et faisait des vers qui ont eu quelque succès. On cite de lui une *Vie des peintres flamands*, Amsterdam, 1718, 3 vol. in-8. — HOUBRAKEN (Jacques), fils du précédent, graveur habile, né à Dordrecht en 1698, m. vers 1790, a publié un grand nombre de portraits très-estimés, notamment ceux de la galerie des hommes illustres de la Gr.-Bretagne. Il a gravé aussi quelq. morceaux d'hist. d'après les grands maîtres.

HOUCHARD (JEAN-NICOLAS), général franç., né à Forbach (Moselle) en 1740, entra à l'âge de 15 ans dans la carrière milit., fit ses prem. armes dans la guerre de sept ans, passa en Corse, où il fut grièvement blessé, servit en 1792 comme officier général sous les ordres de Custines (*v.* ce nom), et fut nommé pour remplacer ce général dans le commandement des armées de la Moselle, du Nord et des Ardennes. C'est à lui que fut due la victoire de Hondschoote les 8 et 9 septembre 1793; il s'empara de Furnes, de Menin, et força ainsi les Anglais à lever le siége de Dunkerque. Accusé de n'avoir pas assez profité de ses avantages, il fut arrêté à Lille, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 17 novem. 1793. Quelques écrivains ont avancé que Houchard avait dénoncé Custines en 1792 pour le remplacer, et qu'en 1793 le général Hoche avait à son tour dénoncé Houchard comme coupable d'avoir morcelé son armée, afin d'offrir moins de résistance à l'ennemi. Le fils de Houchard a publié une *Notice historique et justificative* sur la vie militaire de son père, Strasbourg, 1809, in-8 de 72 pages.

HOUDANCOURT. V. MOTHE-HOUDANCOURT.

HOUDARD. V. LAMOTTE-HOUDARD.

HOUDETOT (ELISABETH-FRANÇOISE-SOPHIE DE LA LIVE DE BELLEGARDE, comtesse d'), fille d'un fermier-gén. et belle-sœur de madame d'Epinay (*v.* ce nom), née vers 1730, m. en 1813, doit à l'ardente passion que J.-J. Rousseau conçut pour elle (1757), ainsi qu'à sa liaison avec St-Lambert, une réputation que ne pouvaient manquer de lui assurer ses propres talens, l'excellence de ses qualités personnelles, et surtout l'esprit peu ordi-

naire qu'elle eut toute sa vie l'occasion de déployer dans la société des philosophes, des littér. et des artistes les plus distingués de son temps. Bien que madame d'Houdetot n'ait rien pub. (ce qui s'explique également par un manque absolu de prétentions et par la sage résolution qu'elle avait su prendre de sacrifier à son bonheur domestique le plaisir de briller publiquement), on a conservé de fort jolis fragm. des vers qu'elle composait pour ses amis. M. Musset-Pathay en a reproduit plus. dans l'intéressante *Notice* qu'il a consacrée à cette dame (t. II, p. 134 et suiv. de son *Histoire de la vie et des ouv. de J.-J. Rousseau*). Le *Supplément à la correspondance de Grimm et Diderot* (p. 400) contient aussi une *Notice* sur madame d'Houdetot par Suard. — La vicomtesse d'HOUDETOT (née Perrinet de FAUGNES), belle-fille de la préc., est connue par un recueil de *Poésies*, 1782, in-18, avec une *Notice* sur l'aut. par M. de Brienne, archevêque de Sens. Celle-ci fut enlevée par une m. prématurée vers 1780.

HOUDON (MARIE-ANGE-CÉCILE LANGLOIS, dame), née vers 1748, morte à Paris en 1823, a trad. de l'anglais de mis Damer un roman intit.: *Belmour*, Paris, 1804, 2 vol. in-12. Cette traduct., sur le titre de laquelle on a changé le nom de l'aut. anglais en celui de *mad. Dymmer*, et qui ne porte que l'initiale et la finale de celui de mad. Houdon, a été attribué par erreur dans la *France littéraire* (t. 5, p. 287) à mad. Houdin, auteur de *Moins vrai que vraisemblable*, etc.

HOUDRY (VINCENT), jésuite, né à Tours en 1631, m. à Paris en 1729, a laissé des *Poésies latines*; des *Sermons*, Paris, 1696 et années suiv., 20 vol. in-12; *Bibliothèq. des prédicateurs*, Lyon, 1712-33, 22 vol. in-4, et plusieurs autres ouvrages dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* du P. Niceron.

HOUEL (J.-P.-L.-L.), peintre et graveur, né en 1735 à Rouen, étudia la peinture à l'école de Casanove et la gravure sous Le Mire. On a de lui: *le Voyage pittoresque de Sicile, de Malte et de Lipari*, avec 264 planches gravées par lui, 4 vol. in-fol.; *Hist. natur. des deux éléphans, mâle et femelle, du Muséum de Paris*, 18 planches grand in-4. Cet artiste, devenu membre de l'academie de peinture, m. à Paris en 1813. M. Le Carpentier a publ. une *Notice sur Houel*, Rouen, 1813, in-8.

HOUGH (JOHN), prélat angl., né en 1651 dans le comté de Middlesex, n'était encore que présid. du collége de la Madeleine à Oxford lorsqu'il se rendit célèbre par son opposition aux projets de Jacques II touchant la restauration du rite cathol. en Anglet. Après la révol. qui, en 1689, plaça Guill. de Nassau sur le trône, il fut élevé au siége épisc. d'Oxford, et m. en 1743, év. de Worcester. On ne connaît de ce prélat que quelq. *Lettres* rec. par John Wilmot, et pub. avec sa vie sous le titre de *the life of the Rev. John Hough, D. D.*, etc.

HOUGHTON (N.), major d'infanterie, voyag. anglais, fut chargé en 1790 de déterminer le cours du Niger, de visiter la source de ce fleuve, et de prendre des documens sur les villes de Tombut et de Houssa. Le séjour qu'il avait déjà fait sur la côte d'Afrique lui fit espérer un succès qu'il n'obtint pas. Vers la fin de 1791 il fut abandonné au milieu du grand désert, et dépouillé par des marchands maures; il revint mourir à Jarra, ville frontière du Ludamar. Les lettres de ce voyageur ont paru dans le second numéro des *Mémoires de la société d'Afrique*, publiés à Londres, 1792, in-4: elles ont été traduites en franç. par M. Lallemand, sous le titre de *Voyages et decouvertes dans l'intérieur de l'Afrique, par le major Houghton et Mungo-Park*, Paris, an VI, 1 vol. in-8.

HOULAGOU Ier, prince des Mongols de Perse, de la race de Djenguys-Khan, était le 5e fils de Touly, 4e fils du conquérant mongol. Il reçut de son frère Mangon-Khan, en 1251, le gouvernem. de toute la partie de l'Asie située à l'occident de Djyhoun, jusqu'aux frontières de l'Egypte, et fixa sa résidence à Tauris. Ayant formé le dessein d'anéantir le khâlyfat, il marcha avec toutes ses forces contre Bagdad, s'empara de cette ville après un long siége, fit prisonnier le khâlyfe Mostasem, et fit périr en lui le dernier des successeurs de Mahomet. Houlagou mourut en 1265, à l'âge de 48 ans, et eut pour successeur sur le nouveau trône qu'il avait fondé par ses conquêtes son fils aîné Abaka.

HOULIÈRES. V. DESHOULIÈRES.

HOULLIER (JACQUES), en latin *Hollerius*, médecin franç., né à Etampes dans les prem. années du 16e S., m. en 1562, eut une grande réputation dans son temps; et de Thou, l'historien, a fait l'éloge de ses talens. On a de lui plusieurs ouvrages réunis et pub. sous le titre d'*Omnia opera practica*, Paris, 1612, in-4, Genève, 1635, in-4, Paris, 1664, in-fol. Les deux suivans ne font point partie de ce recueil: *Magni Hippocratis cœca præsagia*, *gr. lat.*, Lyon, 1576, in-fol.; *In aphorismos Hippocratis commentarii septem*, Paris, 1579, 1583, in-8, réimpr. à Leipsig, Francfort et à Genève.

HOUNG-WOU, ou mieux TCHOU-YOUAN-TCHANG, empereur chinois, fondateur de la 21e dynastie, né en 1327 à Sseicheou dans la province de Kiang-nan, était fils d'un laboureur; il se fit bonze, quitta ensuite l'état religieux pour servir comme simple soldat dans l'armée insurgée contre le dernier empereur des Mongols et devint bientôt chef de l'insurrection. Tchou-youan-tchang prit le titre d'emper. après avoir mis en fuite le prince tartare; s'étant fait reconnaître souver., il donna à sa dynastie le nom de *Ming* (lumière), et aux années de son règne celui de *Houng-wou* (guerre fortunée): c'est de là qu'assez improprement on le désigne lui-même sous ce nom. Il s'occupa d'abord de pacifier l'empire délivré de la présence des étrangers; puis il porta la guerre au-delà des front., et parvint à assurer ses conquêtes par la terreur de ses armes. Houng-wou rendit la justice, n'oublia pas sa modeste origine, et fit bénir son règne. Il m. l'an 1398. Les lois et instructions du règne de ce prince ont été trad. par les ordres du prem. emp. des Mandchous; elles attestent la sagesse et l'habileté politique de ce soldat parvenu.

HOUPILAI. V. CHI-TSOU.

HOUSSAYE. V. AMELOT.

HOUSSEAU (ET.), relig. bénédictin, m. en 1763, fut un des continuat. de la collection commencée par dom Martin Bouquet (*v.* ce nom), sous le titre de *Recueil des histor. des Gaules et de la France*. Housseau n'a donné qu'une partie du deuxième vol. de cette vaste collection.

HOUSTA (BAUDOIN de), relig. augustin, né dans les dern. années du 17e S. à Toubise dans le Hainaut, mort en 1760 à Enghein, est aut. d'un misérable écrit int.: *Mauvaise foi de M. Fleury* (le cardinal Claude), *prouvée par plus. passages des SS. Pères, etc., qu'il a omis... ou infidèlement trad. dans son Histoire*, Malines, 1733, in-8.

HOUSTON (WILLIAM), botaniste et chir. angl., mort aux Indes occid. en 1733, memb. de la soc. royale de Londres, avait, après un prem. voy. aux Indes, étudié à Leyde sous le célèbre Boerhaave. Les *Transactions philosophiques* contiennent un écrit de Houston intit.: *Experimenta de perforat. thoracis, ejusque in respirat. affectibus*, etc. Sir Joseph Banks a pub. sous le titre de *Reliquiæ Houstonianæ* (1781, in-4) un *Catalogue de plantes* laissé MS. par ce botaniste.

HOUTEVILLE (CLAUDE-FRANÇOIS), membre de l'académie française, abbé de St-Vincent du Bourg-sur-Mer, né en 1688 à Paris, m. en 1742, avait étudié chez les PP. de l'oratoire, où il fut secrétaire du cardinal Dubois. On a de lui: *Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits*,

Paris, 1722, in-4; ibid., 1740, 3 vol. in-4, avec des addit. et changem.; *Essai philos. sur la providence*, 1728; des *Disc. académiques; l'Eloge historique de Bonnet; l'Eloge du maréchal de Villars*, et quelq. autres écrits insérés dans les *Mém. de littérature* du P. Desmolets.

HOUTMAN (Corneille), voyageur hollandais du 16e S., fut le prem. qui fonda un comptoir pour sa nation dans les Indes, après une prem. expédit. qu'il y fit en 1595. Il en entreprit une 2e en 1598, et mourut à l'île de Sumatra vers la fin de 1600. On peut consulter le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas*, Amsterdam, 1702-1706, 5 vol. in-12, fig., etc. — Houtman (Frédéric), frère du précéd., suivit la même carrière que lui, et partagea les périls qu'il courut dans les Indes. En 1607, Frédéric fut nommé gouverneur d'Amboine. On a de lui des *Observations astronomiques et géographiques*, et un *Dictionnaire malai et malgache*, Amsterdam, 1603, in-4.

HOUWELINGEN (Erasme van), numismate hollandais du 16e S., né à Dordrecht, a pub. sous le titre de *Penningboek* (Leyde, 1597, in-4) le prem. traité qui ait paru dans sa patrie sur la science numismatique. Son ouv. a été réimp. à Rotterdam en 1627.

HOVEDEN (Roger de), hist. angl. du 12e S., né dans le comté d'York, mort postérieurement à 1204, a écrit en lat. des *Annales* en continuation de celles de Bède. Ces *Annales*, qui commencent à l'an 731, et vont jusqu'à la troisième année du règne de Jean-sans-Terre (1202), ont été publ. par Saville dans ses *Historici Anglici*, 1595, et réimp. à Francfort, 1601, in-fol.

HOW (William), méd. et botan., né à Lond. en 1619, m. en 1656, avait porté les armes pour la cause de l'infortuné Charles Ier. Il a pub.: *Phytologia britannica natales exhibens indigenarum stirpium sponte emergentium*, Lond., 1650, in-12.

HOWARD (Catherine), fille de lord Edmond Howard, l'un des capit. qui firent le plus d'honn. à l'Anglet. dans la prem. moitié du 16e S., fut la cinquième femme du roi Henri VIII, qui l'épousa en 1540, et l'envoya au supplice deux ans après comme prévenue d'infidélité et de trahison.

HOWARD (Charles), de la même famille que la précédente, comte de Nottingham et lord grand-amiral d'Angleterre, fils de Guillaume Howard, comte d'Effingham, et petit-fils de Thomas II, comte de Surrey et duc de Norfolk, naquit en 1536. Il servit d'abord sous son père, fut nommé général de cavalerie en 1568, se distingua cette année contre les rebelles du nord que dirigeaient les comtes de Northumberland et de Westmoreland. Créé en 1588 lord grand-amiral d'Angleterre, ce fut lui qui la même année commanda la flotte qui détruisit *l'invincibile Armada*. En 1596 il fut fait comte de Nottingham et chevalier de la Jarretière, en récompense de l'habileté et du courage qu'il venait de déployer contre les Espagnols, dont il brûla la flotte, après leur avoir enlevé Cadix. Ces honneurs lui furent enviés par le comte d'Essex, qui dans la même campagne était à la tête des troupes de terre; mais celui-ci paya cher sa folle jalousie; car, lors de sa catastrophe, ce fut Nottingham qui empêcha qu'on ne remît à Elisabeth l'anneau qui eût sauvé la vie à son imprudent favori. Howard fut l'un des 3 membres du parlement qui reçurent les dernières volontés d'Elisabeth au lit de mort. Chargé en 1605 d'une ambassade en Espagne par Jacques Ier, Howard se retira des affaires publiques en 1618, et m. en 1624.

HOWARD (sir Robert), de la famille des précédens, né en 1626, m. en 1698, auditeur de l'échiquier, avait siégé au parlement comme député de Stokbridge et de Rising, et il y déploya une inflexibilité de caractère qui lui attira des sarcasmes et lui fit des ennemis même dans son parti. On a de sir Robert Howard différens ouv. en angl. parmi lesquels nous citerons: sa trad. du 4e livre de Virgile, celle de l'*Achilléide* de Stace, 1660, in-8; l'*Histoire des règnes d'Edouard et de Richard II*, etc., 1690, in-8; l'*Hist. de la religion*, 1694, in-8.

HOWARD. V. Norfolk, Northampton et Surrey.

HOWARD (Charles), comte de Carlisle, diplomate anglais, né vers 1630, remplit diverses ambassades en Russie et dans plus. cours du nord, et m. gouverneur de la Jamaïque en 1686. Gui Miége qui avait accompagné Howard dans sa mission à Moscou, a pub. la *Relation des trois ambassades de la part du roi de la Grande-Bretagne, Charles II, vers Alexis Michaelowitz, czar, Charles XI, roi de Suède, et Frédéric III, roi de Danemarck, en l'an 1663 et finie en 1665*, Amsterdam, 1670, 1 vol. in-12.

HOWARD (John), Anglais célèbre par sa philanthropie, né à Hackney en 1726, était fils d'un tapissier. A la mort de son père, qui lui laissait une fortune indépend., il voyagea en France, en Italie et en Portugal. En 1756 il fut fait prisonnier sur le bâtiment *l'Hanovre* dont s'emparèrent les Français. A son retour en Anglet. en 1765, Howard fixa sa résidence à Cardington près de Bedford, et dès lors il ne songea plus qu'à secourir l'infortune et à améliorer le sort des prisonniers. Il visita presque toutes les nations de l'Europe pour étudier les moyens de remédier à l'insalubrité des prisons et des hôpitaux, et de donner aux malades des soins plus efficaces. Ses concitoyens lui prouvèrent leur reconnaissance en élevant une statue à sa mémoire l'an 1790, quelq. mois après sa m.: c'est dans les hôpitaux qu'il avait contracté la fièvre à laquelle il succomba. Ses principaux écrits sont: *Etat des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles*, etc., 1777, in-4, trad. en français (par madem. de Kéralio), 1788, 2 vol. in-8; *Hist. des principaux lazarets de l'Europe*, etc. 1789; trad. en franç., 1801, in-8. John Aikin a donné *le Tableau du caractère et des services publics de J. Howard*, 1791, in-8, trad. en franç. par A. M. H. B. (Boulard), Paris, 1796, in-12. Delille, dans son poème de *la Pitié*, a également payé un tribut de louanges à cet ami de l'humanité.

HOWE (lord Richard), célèbre marin anglais, pair de la Grande-Bretagne, né en 1722, se fit remarquer de bonne heure par ses talens militaires et par son courage. Nommé capitaine de vaisseau en 1757, il se signala l'année suivante à la prise d'Aix, commanda ensuite l'expédition qui détruisit le port de Cherbourg, mais fut moins heureux devant St-Cast. En 1776 il fut envoyé sur les côtes de l'Amérique septentrionale, commanda en 1793 l'escadre de la Manche en qualité d'amiral de la Blanche, et remporta sur les Français, le 1er juin 1794, une victoire qui lui fut vivement disputée. Pour le récompenser de ce haut fait d'armes, le roi l'éleva au rang de gén. des troupes de la marine, et le décora de l'ordre de la Jarretière. Lord Richard Howe eut encore occasion de rendre un important service en apaisant la révolte qui en 1797 avait éclaté à Portsmouth, et m. en 1799. — Sir William Howe, son frère, lieutenant-général anglais, commandait les troupes anglaises en Amérique au fameux combat de Bunkers-hill; il se distingua de nouv. à Long-Island, et finit par rester maître de New-Jersey. Obligé en 1777 de se replier devant Washington et d'embarquer ses troupes à l'île des Etats, il marcha sur Philadelphie, et mit en déroute à Brandywine un corps d'armée des indépendans qui s'avançait pour secourir cette place. En 1778 il fut remplacé dans le commandem. en chef par le gén. Clinton, et revint en Angleterre, où il m. en 1814.

HOWE (John), prédicat. non-conformiste sous le protectorat d'Olivier Cromwell, né en 1630 à

Loughbourough, m. en 1705, a écrit, sur des matières de religion, différens ouv. qui ont paru collectivement en 1724, 2 vol. in-fol.— Il ne faut pas le confondre avec Josiah HOWE, mort en 1701, et dont on ne connaît que l'*épître préliminaire* de l'édit. in-fol. des *Poésies* de Beaumont et Fletcher, 1647, et une autre jointe aux *Comédies* et *Poèmes* de Cartwright, imp. en 1651. — Charles HOWE, né en 1661 dans le comté de Gloucester d'une ancienne famille que plus. de ses memb. ont illustrée dès le règne de Henri VII, m. en 1745, a pub., sous le titre de *Devout Meditations*, in-8, un rec. de pensées sur des matières de religion et de philosophie; il en a paru une 2ᵉ édit. en 1752.

HOWEL (LAURENCE), théol. angl. du parti des *non jurors* (insermentés), né vers 1660, m. en 1660, m. en 1720 à Newgate, avait été jeté dans cette prison d'état, sous le règne de Anne de Nassau, comme aut. d'un pamphlet intit. : *The case of schism in the church of England truly stated*, écrit où il soutenait, entre autres propositions, que tout sujet du royaume pouvait ne se point croire dégagé du serment de fidélité prêté à Jacques II, et que l'autorité laïque était incompétente pour déposer les év. cathol. Suivant le biog. angl. où nous puisons le fonds de cet art. (*M. George Crabb's univ. hist. Diction.*, 1825, in-4), Howel était un homme d'un caractère irréprochable, et il possédait une vaste érudition. Outre l'écrit déjà cité, on a de lui : *Synopsis canonum SS. Apostolorum et Conciliorum œcumenicorum et provincial. ab eccles. græcâ recept.*, 1710, in-fol.; *Synopsis canonum eccles. lat.*, 3 vol. in-fol., dont le dern. a paru en 1715; une *Hist. de la Bible*, 3 vol. in-8, et d'autres écrits en anglais sur des matières religieuses, plus. fois réimp. C'est à tort qu'on a attribué à Laurence Howel l'ouv. intit. : *Medulla hist. anglicanæ*, 1712; il est de William HOWELL, juriste angl., m. en 1683, de qui l'on a en outre : *Elem. hist. civilis*, Oxford, 1660, réimp. avec addit. en 1704, et une *Histoire du monde* en anglais, 1680, 4 vol. in-fol.

HOWELL (JAMES), écrivain angl., né vers 1594 dans le comté de Caermarthen, fut d'abord partisan zélé de la cause roy., puis occupa sous Cromwell div. emplois polit.; il subit une longue détention, dont probablement l'unique motif fut son extrême facilité à contracter des obligat. pécuniaires qu'il ne pouvait remplir, fut fait historiographe royal d'Angleterre à l'époque de la restaurat., et m. en 1666. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., tant originaux que traduits, et dont on pourra voir les titres dans l'*Univ. hist. Dict.* de M. George Crabb. Nous citerons entre autres : *la Forêt de Dodone* ou *les Arbres parlans*, 1640, in-fol., plus. fois reimpr. et trad. en français, Paris, 1641, in-4; *Instruction pour voyager dans l'étranger*, Londres, 1640, in-4, trad. en franç., Paris, 1648, 1652, in-4; *Epistolæ hœlianæ*, 1645, 1647 et 1650; *Vie de Louis XIII; Précis de toutes les batailles entre l'Angleterre et l'Ecosse*, 1648; *Abrégé des guerres de Jérusalem; Histoire de Naples*, etc., etc. Howel a été l'objet d'une des cures les plus étonnantes opérées par le chev. Digby, au moyen de sa poudre sympatique. Les circonstances de cette guérison sont citées par Bacon lui-même comme dignes de la plus grande attent.; et il y a lieu de croire qu'elles ne peuvent manquer de fixer celle des savans qui aujourd'hui s'occupent du magnétisme.

HOWEN (PIERRE van der), méd. hollandais du 17ᵉ S., est principalement connu comme aut. d'un traité *de Sympathiâ, seu affectu per consensum*, Rotterdam, 1621, in-8.

HOWSON (JOHN), prélat anglais, né en 1556 à Londres, fut successivem. év. d'Oxford, puis de Durham, et m. en 1631, laissant div. ouv. de controverse contre les cathol. et les puritains. On cite comme le plus imp. celui qui a paru en 1622, in-4.

HOZIER. V. D'HOZIER.

HROSVITE ou HROSWITHE, religieuse de Gandersheim, abbaye de l'ordre de St-Benoît dans la basse Saxe, a composé des ouv. qui lui donnent un rang distingué parmi les écrivains du 11ᵉ S.; ce sont des *Comédies* lat. en prose, et des poèmes sur divers sujets de dévotion, aussi en latin, tels que : *Histor. nativitatis, laudabilisque conversationis intactæ Dei genitricis*, etc. Ils ont été rec. par Conrad Celtes, Nuremberg, 1501, in-fol.; et Henri-Léon Schurzfleisch en a donné une nouv. édition, Wittemberg, 1707, in-4.

HUARTE (JEAN), écrivain du 16ᵉ S., né à St-Jean-Pied-de-Port dans la Navarre française, a publié : *Examen de ingenios para las ciencias*, 1580, in-8, trad. en italien par Camilli, Venise, 1582, in-8, en latin par Æsch. Major, Halle, 1662, in-8, et en français par G. Chappuis, Lyon, 1580, in-16, par Vion de Dalibray, Paris, 1645, 1658 et 1675, in-8, et par Savinien d'Alquié, Amsterdam, 1672. — HUARTE (George) est connu par une *Histoire de N. D. de Tongres*, 1671, in-12.

HUAUME (ETIENNE d'), méd., né à Blois vers 1730, fut reçu doct. à la faculté de Paris en 1760, et m. à ce qu'on croit dans cette ville vers la fin du 18ᵉ S. On a de lui : *Traité de la petite-vérole*, etc., Paris, 1776, in-12; *Mém. sur les dissolvans de la pierre, avec quelques problèmes de chimie*, Lond. (Paris), 1776, in-4; *Lettre d'un médecin de Paris sur le traitement de la rage*, 1776, in-4.

HUBER (ULRIC), public. allem., né à Dockum en 1636, m. en 1694, prof. de droit à Franeker, a pub. entre autres écrits : *de Jure civitatis*, 1708, in-4; *Institutiones hist. civilis*, 1690, in-8; *Prælectiones juris civilis secundum Institutiones et Digesta*, Francfort, 1749, 3 vol. in-4, réimp. avec d'autres ouv. de même nature, Louvain, 1766, 7 vol. in-8. — Zacharie HUBER, son fils, mort en 1732, prof. de droit à Franeker, a laissé : *de Vero sensu atque interpret. legis IX*, etc., Franeker, 1690, in-4; *dissert. lib. III*, etc., ib., 1702.

HUBER (JEAN-RODOLPHE), peintre suisse, né à Bâle en 1658, m. en 1748, élève de Joseph Werner, de P. Tempesta et de C. Maratti, a imité avec succès le faire du Tintoret. Sa touche est noble et vigoureuse; il a laissé un très-gr. nombre de tableaux, et surtout des portraits.

HUBER (JEAN-JACQUES), professeur de méd. et de botanique à Goëttingue, né à Bâle en 1707, mort à Cassel en 1778, a écrit sur l'anatomie plus. ouvr. parmi lesquels nous citerons : *Commentatio de medullâ spinali, speciatim de nervis ab eâ provenientibus*, Goettingue, 1741, in-4; *Comment. de vaginæ uteri structurâ rugosâ*, 1742, in-4; *De nervo intercostali*, 1744, etc.

HUBER (MARIE), née à Genève en 1695, m. à Lyon en 1753, s'est fait connaître par les ouvrages suivans : *Systèmes des théologiens anciens et modernes conciliés par l'exposition des différens sentimens sur l'état des âmes séparées des corps*, 1731, 1739, in-12; *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, 1739 et 1754, 6 part. in-12; *Le monde fou préféré au monde sage*, 1731, 1744, in-12; *Réduction* (ou abrégé) *du Spectateur angl.*, 1753, en 6 parties in-12. Les écrits de cette dame, sur laquelle on a d'ailleurs peu de renseignemens, annoncent de l'esprit et des connaissances; mais cet esprit tend au déisme, et ces connaissances sont confuses et mal digérées.

HUBER (JEAN), né en 1722 à Genève, m. dans cette ville en 1790, possédait une habileté rare à faire des découpures de papier. Il exprimait ainsi et en peu de temps avec une vérité étonnante les scènes les plus variées de la nature, et faisait des portraits d'une exacte ressemblance. Il avait passé 20 ans dans la société de Voltaire et a laissé une série de tableaux représentant les occupations journalières du patriarche de Ferney. Huber s'est occupé

aussi de dresser des machines aérostatiques et d'étudier le vol des oiseaux. On connaît de lui à ce sujet une *Notice sur la manière de diriger les ballons, sur le vol des oiseaux de proie* (Mercure de France du 13 décemb. 1783), et *Observat. sur le vol des oiseaux de proie*, Génève, 1784, in-4, fig.

HUBER (Michel), littérateur distingué, prof. de langue française à Leipsig, né à Frontenhausen en Bavière en 1727, m. à Leipsig en 1804, a laissé les ouv. suiv. : *la Mort d'Abel*, poème en 5 chants, traduit de l'allem. de Gessner, 1761, in-8; *Idylles ou Poèmes champêtres de Gessner*, trad. id., 1762, in-8; *Daphnis et le premier navigateur*, trad. id., 1764, in-8; *Choix de poésies allemandes*, 1766, 4 vol. in-12; *Wilhelmine*, trad. de l'allem., 1769, in-8; *Lettres choisies de Gellert*, trad. de l'allem., 1770, in-8; une trad. de l'*Hist. de l'art de l'antiquité par Winckelmann*, Leipsig, 1781, 3 v. in-4, Paris, 1793-1803, 3 vol. in-4; *Mém. pour servir à l'hist. de la vie et des ouvr. de Winckelmann*, in-8, sans date; *Vie de Manstein*, placée en tête des *Mém.* de ce général, 1772, 2 vol. in-8, et plus. autres traduct. de l'allem. en français. — Huber (Louis-Ferdinand), son fils, né en 1764 à Paris, m. à Ulm en 1804, a dirigé la rédact. de la *Gazette générale* (Allgemeine Geitung), et a travaillé aux *Annales de l'Europe*. On a de lui un gr. nombre de traduct. en allem. d'ouv. franç. et angl.; on en peut voir la liste dans la *notice* sur sa vie placée par sa veuve en tête de ses *œuvres posthumes*, Tubingen, 1806-1810, 2 vol. in-8.

HUBERT (St), l'apôtre des Ardennes, né dans le 7ᵉ S., d'une famille puissante d'Aquitaine, est regardé par quelq. auteurs comme descendant de Clovis Iᵉʳ. Après s'être converti au christianisme, il se mit sous la règle de St Lambert, et lui succéda en 708 sur le siége épisc. de Maëstricht. La légende place la m. de St Hubert au 30 mai 727. L'abbaye d'Aindain, où fut déposé son corps, a conservé le nom de ce saint, que l'on y vient encore invoquer pour être préservé ou guéri de la rage.

HUBERT (Matthieu), oratorien, prédicateur d'un grand mérite, né à Chatillon près Mayenne en 1640, m. à Paris en 1717, avait étudié au Mans sous Mascaron, alors professeur au collége de cette ville. Ses *œuvres* ont été publ. par le P. de Montreuil, Paris, 1725, 6 vol. in-12. — Hubert (Jean), né à Lyon en 1646, m. en 1737, s'est distingué dans le négoce, et a publ. *les Priviléges et franchises du Franc-Lyonnais*, 1716, 1 vol. in-4. — Hubert (François), habile grav., né à Abbeville en 1741, élève de Beauvarlet, a donné les gravures suiv. : *Honni soit qui mal y pense; le Retour de nourrice* d'après Greuze; *la Nouv. Héloïse* d'après Le Febvre; des *portraits*, etc.

HUBERTIN DE CASAL. V. Casali.

HUBNER (Jean), géograp. allem., né en 1668 à Tyrgau dans la Haute-Lusace, m. à Hambourg en 1731, a publ. plus. ouv. dont les principaux sont : *Abrégé de la géograp. ancienne et moderne* (en allem.), Leipsig, 1705, in-12, ibid., 1761, 6 vol., ouv. très-estimé dans son temps, et souv. réimpr. : la trad. franç., Bâle, 1757, 6 vol. in-8, est de M. Duvernois; *Tables généalog.*, ib., 1708, 1735, in-fol.; *Abrégé de l'hist. politique*, 1706, 10 vol. in-8; *Bibliothèque historiq. hambourgeoise*, ibid., 1715-29, 10 vol. in-12. — Hubner (Jean), fils du précéd., m. à Hambourg en 1758, a publ.: *Bibliotheca genealogica*, Hambourg, 1729, in-8, trad. en franç., 1734, in-12; *Lexicon genealogicum*, ou *Notice de tous les personnages illustres actuellement vivans*, ibidem, 1729, in-12, 1751, 8ᵉ édit, etc.

HUBNER (Martin), publiciste danois, né en 1725, m. en 1795, prof. d'hist. à l'univ. de Copenhague, membre de la soc. roy. de Lond. et de l'acad. des inscript. et b.-lett. de Paris, s'est fait connaître par les ouv. suiv. : *le Politique danois*, ou *l'Ambition des Anglais démasquée par leurs pirateries*, Copenhague, 1756, 1759, in-12, reproduit sous ce nouv. titre : *Esprit du gouvernement anglais*, Paris, 1805, in-12; *Essai sur l'histoire du droit naturel*, Lond., 1757, 2 vol. in-8; *De la saisie des bâtimens neutres*, La Haye, 1759, 2 vol. in-12, réimp. en 1778 : il a paru une réfutation de ce dernier ouv. par un pseudonyme en 1781, in-8.

HUCBOLD. V. Hugbald.

HUDDART (Joseph), habile géograp. et marin anglais, fils d'un cordonnier, né en 1741 dans le village d'Allenby, duché de Cumberland, commença par se livrer à la pêche du hareng, et fit à cet objet plus. excursions sur mer. Son penchant décidé pour les mathémat. et la science nautique s'étant développé dans ces voyages, il devint bientôt un habile constructeur de vaisseaux et un géographe très-distingué. Huddard m. en 1816, capitaine de vaisseau, l'un des directeurs de la compagnie des Indes et membre de la société roy. de Londres. Il a fait quatre voyages en Asie, plus. en Amérique, et a laissé des *cartes* qui sont très-estimées : les *Transact. philos.* contienn. plus *mém.* de lui, et il a en outre pub. une *Esquisse du détroit de Gaspard, passage entre les îles de Banca et Billiton*, 1788.

HUDDE (Jean), mathématicien holland., né à Amsterdam en 1640, m. en 1704, fut successivem. conseiller, échevin, trésorier ordinaire et bourgmestre de sa ville natale. On a de lui 3 opuscules ou lettres : la 1ʳᵉ *De reductione æquationum*; la 2ᵉ *De maximis et minimis* (insérée à la suite de la *Géométrie* de Descartes, édit. d'Amsterdam, 1659); la 3ᵉ *Sur la méthode des tangentes*, insér. par extrait dans le *Journal littéraire*, juillet et août 1713.

HUDSON (Henri), navigateur angl., fut chargé en 1607 par le commerce de Londres d'aller à la découverte d'un passage, soit par le N., soit par le N. E. ou par le N. O. pour pénétrer dans les mers du Japon, de la Chine et de l'Inde. Après trois prem. tentatives sans gr. résultat, il s'embarqua le 17 avril 1610 à Blackwall, et au mois de juin suiv. il découvrit le à l'O. du cap de la Désolation le détroit et la baie auxquels il donna le nom d'Hudson qu'ils conservent encore. Au printemps de l'année 1611 les vivres ayant manqué à son équipage, une révolte éclata parmi ses gens, qui le jetèrent sur une chaloupe (21 juin) avec son fils encore enfant, et plus. matelots. Depuis cette époque on n'entendit plus parler de cet intrépide marin. Les rebelles échappèrent en très-petit nombre aux attaques des sauvages et aux tempêtes qui les assaillirent. L'un d'eux, Habacuc Pricket, à son retour en Anglet. fut chargé de poursuivre les découvertes commencées, et de porter des secours s'il était temps encore, à l'infort. Hudson et à ses compag.; mais cette expéd. ne réussit pas. On trouvera de plus amples détails sur les voy. de Hudson, dans le tom. IV du *Recueil* de Purchas, et les t. X et XI des *Petits voyages* de Debry. On a aussi pub. : *Descript. ac delineatio geograph. detectionis freti sive transitûs ad occasum, supra terras Americanas in Chinam atq. Japonem ducturi, recens investigati à M. Henrico Hudsono Anglo*, Amsterdam, 1612, in-4.

HUDSON (John), savant philologue angl., né en 1662 dans le Cumberland, fut conservat. de la bibliothèque bodléienne, ensuite principal du collége de Ste-Marie à Oxford, et m. en 1719. On a de lui des édit. de *Velleius Paterculus*, 1693, in-8; de *Thucidyde*, 1696, in-fol.: de *Denys d'Halicarnasse*, 1704, 2 vol. in-fol.; de *Geographiæ veteris scriptores Græci minores*, etc., Oxford, 1698, 1712, 4 vol. in-8; de *Dionys. Longini de sublimitate libellus, cum præfatione de vitâ et scriptis Longini*, 1710, in-4, et 1718, in-8; des *Fables d'Esope* gr. et lat., 1718, Oxford, in-8; de Flavius Josèphe (édit. compl. avec une version lat., Oxford, 1720, 2 vol. in-fol.); et de plus. autres auteurs moins remarq.

L'édit. de Flavien Joseph, donnée à Amsterdam en 1726, par Havercamp, est accompagnée des notes et de la version de Hudson.

HUDSON (GUILLAUME), pharmacien et botaniste angl., né dans le Westmoreland vers 1730, fut en correspondance avec Linnée, Haller et d'autres naturalistes célèbres; il devint memb. de la société royale de Londres, et m. en 1793. On a de lui: *Flora anglica*, Londres, 1762, in-8, 2e édit., ib., 1778, 2 vol. in-8. Il avait entrepris une *Fauna anglica*, dont les matériaux furent détruits dans l'incendie de sa biblioth. en 1783.

HUE (FRANÇOIS), né à Fontainebleau en 1757, était à l'époque de la révolution premier valet de chambre du dauphin; il déploya dans ces tristes circonstances une fidélité inébranlable à la famille royale. Il était aux Tuileries dans la journée du 10 août, et ne dut son salut qu'à la fermeté qu'il montra en traversant un bataillon au milieu des balles et de la mitraille. Il fut enfermé au Temple avec Louis XVI et la reine, et ne cessa de leur donner des preuves de son zèle et de son dévouement que lorsque la hache révolutionnaire eut fait tomber les têtes de ces augustes victimes. Hue subit une longue détention, et fut plus. fois sur le point de perdre la vie. En 1795, il accompagna S. A. R. Madame duch. d'Angoulême à Vienne, à Mittau, et resta attaché à Mgr. le duc d'Angoulême jusqu'au jour de la restauration. En 1814 le roi nomma Hue son prem. valet de chambre et lui donna en outre la place de trésorier général de sa maison militaire et de son domaine privé. A l'époque des *cent-jours*, Hue fut chargé d'emporter les diamans de la couronne. Il rentra à la suite de Louis XVIII au mois de juillet 1815, et m. le 18 janv. 1819. On a de lui: *Dern. années du règne et de la vie de Louis XVI*, Paris, 1814, in-8; ibid., 1816, 3e édition: on en connaît une édit. datée de Londres, 1806; l'ouvr. a été trad. en anglais.

HUEN (NICOLE LE), carme déchaussé du 15e S., né à Lisieux, fut confess. et chapelain de la reine, épouse de Louis XI, et lecteur en théologie de son couvent. Il avait entrepris, en 1487, le voyage de la Terre-Sainte: à son retour en Europe, des tempêtes le jetèrent successivement sur les côtes de Chypre, de Rhodes, du roy. de Naples, d'où il revint par terre en France, après avoir visité Naples et Rome. On a de lui: *le Grand voyage de Hiérusalem*, en 2 part., Lyon, 1488, in-fol., Paris, 1517, 1522, in-4.

HUERTA (VINCENT-GARCIA DE LA), poète espagnol, né à Zafra dans l'Estremadure en 1729, m. en 1797, fut biblioth. royal, memb. de l'acad., et se distingua par son zèle à soutenir dans son pays la littérature classique contre les envahissemens de la littérature étrangère. Il s'était prononcé ouvertement contre la secte des gallicistes, qui préféraient exclusivem. les ouvr. français aux anciennes productions espagnoles; mais en homme de goût, il conçut le dessein d'allier ce qu'a de riche et de pompeux la littérature espagnole aux beautés de la nôtre, et il réussit dans plus. de ses ouv. On a de lui des *Eglogues*; un poème de *Jupiter conservador*; une tragédie de *Rachel*, une autre d'*Agamemnon vengé*. Il a publié un *Théâtre espagnol*, Madrid, 1785-1788, 16 vol. in-8, et ses œuvres dramat. sont comprises dans ce recueil. On a encore de lui un *Vocabulaire militaire espagnol*, Madrid, 1760, in-8; *Obras poeticas*, ib., 1778, 2 vol. in-8. — V. HORTO.

HUES (ROBERT), écriv. angl. du 16e S., n'est connu que comme aut. d'un tr. intit.: *de Globis et eorum usu*, imp. pour la prem. fois en 1594 et souvent réimp.: Jos.-Isaac Pontanus y a joint des notes dans une édit. pub. à Amsterdam en 1617; et Henrion en a donné une trad. franç., Paris, 1618.

HUES DE BRAIE SELVES, poète français du 11e S., était né dans le comté de Bourgogne. On ne connaît plus rien de ce trouvère; mais il paraît, d'après Lacroix du Maine, qu'il a écrit plusieurs chansons amoureuses et qu'il excellait à jouer des instrumens de musique.

HUESDEN. V. GERLAC.

HUET (PIERRE-DANIEL), évêque d'Avranches, prélat laborieux et d'une vaste érudit., né en 1630 à Caen, fut l'un des fondat. de l'académie de cette ville. Nommé en 1670 sous précepteur du dauphin, sur la réputat. que lui avait faite un voy. en Suède pend. lequel il explora les trésors littér. de ce pays et fit la connaiss. de ses sav. les plus illustres, il se trouva ainsi adjoint à Bossuet: c'est alors qu'il entreprit et dirigea l'exécut. des belles édit. des class. latins *ad usum delphini*. En 1674, l'acad. franç. l'accueillit dans son sein: le roi le nomma à l'évêché de Soissons en 1685; mais il permuta pour celui d'Avranches, et ne remplit pas long-temps les fonctions de l'épiscopat, tant son amour pour le travail lui faisait désirer l'indépendance. Il vint se fixer dans la maison professe des jésuites de Paris, et y m. en 1721, léguant à cette société sa riche bibliothèque. Parmi ses ouvrages, dont la liste se trouve dans l'histoire littéraire de la France, nous citerons: *de Interpretatione libri duo*, etc., Paris, 1661, in-4, Stade, 1668, La Haye, 1683, in-8; *Lettre sur l'origine des romans*, Paris, 1670 et 1722, etc., *Demonstratio evangelica*, 1679, 1 vol. in-fol., 1687, 1690, Amsterdam et Naples, 1731; *Censura philosophiæ cartesianæ*, ib., 1689 et 1694, 4e édition, in-12; *de la Situation du Paradis terrestre*, Paris, 1691, 1 vol. in-12, et en lat., Amsterdam, in-8, 1698 et 1701; *Nouv. mémoire pour servir à l'hist. du cartésianisme*, 1692, in-16, Amsterdam, 1698, in-12; *Carmina*, grecq. et latin, Utrecht, 1700, in-8, Paris, 1709 et 1729, 1 vol. in-12; *Hist. du commerce et de la navigation des anciens*, Lyon, 1763, in-8; *P. D. Huetii comment. de rebus ad eum pertinentibus*, Amsterdam, 1718, in-12; *Traité philosoph. de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-8, Londres, 1741, in-8, et en lat., Amsterdam, 1738, in-12; *Origines de Caen*, 2e édit., Rouen, 1 vol. in-8, 1706; un roman de *Diane de Castro*, ou *le Faux Incas* (sans nom d'auteur), 1728, in-12. L'abbé d'Olivet, ami de Huet, a publ. le *Huetiana*, 1722, 1 vol. in-12. On trouve à la biblioth. du roi 2 vol. in-4 MSs. contenant 300 *Lettres lat. de Huet* (écrites de 1660 à 1714). Ce précieux recueil fut découvert en 1796 par M. A.-A. Barbier, lorsqu'il fut chargé de réunir la biblioth. de l'ex-jésuite Querbeuf à l'un des dépôts littér. qui existaient à cette époque (*v.* p. 5 de la *Notice* sur M. A.-A. Barbier, par son fils aîné). On trouve dans le *Journal des Savans*, an V, no 11, p. 334, un Rapport de M. A.-A. Barbier sur cette collection. On a découvert à Caen, en 1825, quelq. MSs. de Huet; ils ont été confiés à M. Lechaudé d'Anisy, qui, on l'espère, en enrichira bientôt la bibliographie.

HUET (ETIENNE), jurisc. du 17e S., est connu par son *Comment. sur la coutume de La Rochelle et du pays d'Aunis*, La Rochelle, 1688, in-4.

HUET DE COETLIZAN (JEAN-BAPT.-CLAUDE REGNAULT), né à Nantes en 1772, m. en 1823, à Savenay, membre de la société acad. du dép. de la Loire-Inférieure, avait occupé divers emplois pend. la révolution; il siégea en 1815 à la chambre des représent., fut emprisonné à la restauration, et présenta à la chambre des députés une pétition qui lui obtint sa délivrance. Outre ses nombreux articles insérés dans le *Journal du Commerce*, dont il dirigea la rédaction pend. l'année 1822, Huet a laissé plus. ouvr., entre autres: *Statistique du département de la Loire inférieure*, Paris, 1802, in-8; *de l'Organisation de la puissance civile dans l'intérêt monarchique*, Paris, 1820, in-8.

HUFNAGEL (GEORGE), peintre de l'empereur Rodolphe, né à Anvers en 1545, m. en 1600; a

laissé, outre ses tableaux, où il a représenté des animaux avec beaucoup de fidélité, quelq. *Poésies* allem. et latines.

HUGBALDE, HUABALDE ou UBALDE, moine de St-Amand, diocèse de Tournay, né en 840, m. en 930, fut à-la-fois musicien, poète et philos., autant du moins qu'on pouvait l'être à cette époque. On a de lui un petit poème latin : *de Laude calvorum*, dédié à Charles-le-Chauve, Bâle, 1516, 1519, in-4, 1547, in-8, inséré dans l'*Amphitheatr. sapientiæ Socraticæ* de Dornau, et dans les *Adversaria* de Gasp. Barthius. Cette pièce est composée de 136 vers dont les mots commencent tous par la lettre C; une *Epître* (lat.) à Charles-le-Chauve; *De harmonicâ institut.*; *Musica Enchiriadis* (ces deux derniers écrits ont été insérés par Gerbert dans ses *Scriptores ecclesiastici de musicâ sacrâ*); plus. *Vies* des saints; un *Office* de St Théodore; et un *Comment.* latin sur la règle de St Benoît.

HUGFORD (Ignace), peintre, né à Florence en 1703, d'un père anglais, m. en 1778, n'a guère laissé que des tableaux d'église. Il avait rassemblé une collect. de peintures à détrempe des 12e, 13e, 14e et 15e S. — Hugford (Henri), son frère, moine du couvent de Vallombreuse, né en 1695, m. en 1771, fut un amateur des arts très-distingué.

HUGHES (John), poète angl., né à Marlborough en 1677, m. en 1720, secrét. des justices de paix, est auteur d'une tragédie du *Siége de Damas*, qui, jouée à Londres le jour même de la mort de l'aut., obtint un grand succès et qui depuis s'est soutenue au théâtre. Ses *Poèmes et poésies diverses* ont été publ. à Londres, 1735, 2 vol. in-12. On a encore de lui les trad. des *Dialogues des morts et du discours concernant les anciens et les modernes*, de Fontenelle; de l'*Hist. des révolut. de Portugal* de Vertot; des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, etc.— Hughes (Jabez), frère du précéd., né en 1685, m. en 1731, est auteur des ouvr. suiv. : l'*Enlèvement de Proserpine*, traduct. de Claudien; l'*Histoire de Sextus et d'Erictho*, extr. de la *Pharsale* de Lucain, 1714, in-8, 1723, in-12; la trad. des *Vies des 12 Césars* de Suétone, 1717; une trad. de quelq. nouvelles de Cervantes; des *Mélanges de prose et vers*, 1737.— Hughes (John), théol. angl., né en 1682, mort en 1710, est connu comme éditeur du *Traité de la prêtrise de St Chrysostôme*, grec et latin avec des notes, Cambridge, 2e édit. 1712.

HUGUES (Victor), gouvern. de la Guadeloupe et de la Guiane, né à Marseille, d'une famille de négocians, avait été envoyé fort jeune à St-Domingue, et était propriét. d'une boulangerie à l'époque du soulèvement des noirs. Il revint alors en France, y exerça quelque temps les fonctions d'accusateur public près les tribunaux de Rochefort et de Brest, et en 1794 fut nommé l'un des commissaires de la convention aux îles. Victor Hugues dirigea l'expédition qui détermina l'évacuation de la Guadeloupe par les Anglais, et reçut du directoire le commandement de cette île. Peu après il donna sa démission, et accepta le gouvernement de la Guiane. Cayenne était tombé au pouvoir des Angl. en 1808; on accusa Hugues d'avoir capitulé sans la participation des autorités de la ville, et il fut traduit devant un conseil de guerre. Honorablement acquitté, il vint à Paris, y séjourna quelq. années et retourna ensuite dans des propriétés qu'il avait acquises à la Guiane, où il m. en 1826.

HUGO. V. Hugon.

HUGO (Charles-Louis), chanoine prémontré, né en 1667 à St-Mihiel en Lorraine, fut nommé à l'abbaye d'Estival en 1722. Des différends qu'il eut à soutenir contre l'évêque de Toul le firent exiler momentanément par le duc de Lorraine. En 1728, le pape éleva Hugo à la dignité d'évêque de Ptolémaïde (*in partibus*), et il revint alors prendre possession de son abbaye, où il m. en 1739. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. parmi lesquels nous citerons seulem. : *Critiq. de l'hist. des chanoines*, etc., avec une dissert. *sur la canonicité de l'ordre de prémontré*, etc., Luxembourg, 1700; *Hist. de la maison de Sales, orig. du Béarn*, Nanci, 1716, in-fol.; *Traité histor. et critiq. sur l'orig. et la généalogie de la maison de Lorraine*, Nanci, 1711, in-4, condamné par arrêt du parlement de Paris du 27 septembre 1712; *Hist. de Moïse*, Luxembourg, 1709, in-8; *Sacri et canonici ordinis Præmonstratensis annales*, etc., Nanci, 2 vol. in-fol., fig., 1734 et 1736; *Sacræ antiquit. monumenta*, 2 vol. in-fol., 1725 et 1731, etc.

HUGOLIN. V. Gherardesca.

HUGON ou HUGO (Herman), sav. jésuite, né à Bruxelles en 1588, fut attaché comme aumônier à Ambroise Spinola, célèbre général qu'il accompagna dans ses guerres et dont il partagea les dangers sur les champs de bataille, et il m. de la peste à Rhinberg en 1629. On a de lui : *de primâ scribendi orig. et universâ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1617, Utrecht, 1738, in-8; *Pia desideria emblematib., elegiis et affectibus SS. patrum illust.*, Anvers, 1624, in-8, et trad. en franç., Paris, 1627, in-8; *de Militiâ equestri antiquâ et novâ lib. V*, ibid., 1630, in-fol., fig., rare, etc.

HUGOU. V. Bassville.

HUGOT (A.), prof. de flûte au conservatoire de Paris, ville où il m. en 1803 dans un accès de fièvre chaude qui le porta à se précipiter d'un quatrième étage, a laissé plus. œuv. de *Duos*, *Trios et Concertos* pour flûte, pub. de 1787 à 1802, et une *Méthode* pour ce même instrument, qu'il jouait avec une grande perfection.

HUGTENBURCH (Jean), peintre de batailles, né à Harlem en 1646, m. à Amsterdam en 1733, a composé une suite de tabl. représentant les *Opérations de guerre et les victoires du prince Eugène*. — Hugtenburch (Jacques), frère du précédent, mort en 1696, a laissé des tableaux estimés représentant des animaux et des paysages.

HUGUES (St), archev. de Rouen dans le 8e S., fils de Drogon duc de Champagne et d'Adaltrude, fille de Waraton, maire du palais, m. à Jumiéges en 1730, le 9 avril, administra avec zèle les dioc. de Paris et de Bayeux, et se fit bénir par son humanité et ses pieuses œuvres. — Hugues d'*Amiens*, archev. de Rouen, dans le 12e S., grand théologien et grand politiq., eut une part active aux troubles qui divisèrent à cette époque l'Eglise de France, et m. le 11 nov. 1164. On connaît de lui sept livres de *Dialog.*; trois *liv. sur l'Eglise et ses ministres*; des *Lettres*; trois livres à la *Louange de la mémoire*, etc. — Hugues, archevêque de Besançon en 1031, issu des comtes de Bourgogne, acheva la cathédrale de St-Etienne, rebâtit l'abbaye de St-Paul, assista à plus. conciles, parut comme légat au sacre du roi de France, Philippe Ier, et m. à Besançon le 27 juillet 1066. Il était gr. orateur et gr. théolog.

HUGUES (St), év. de Grenoble, né l'an 1053, dans le diocèse de Valence en Dauphiné, mit St Bruno et ses compagnons en possession de la gr. chartreuse en 1084, et m. en 1132. On connaît de lui un *Cartulaire*, inséré en partie à la suite du *Pénitential* de St-Théod. de Cantorbery, dans les œuvres posth. de Mabillon, et dans les *Mém. pour servir à l'Histoire du Dauphiné, par Allard*, 1711, 2 vol. in-fol. — Hugues (St), abbé de Cluni, né à Sémur l'an 1024, m. en 1109, imposa aux moines de son ordre une sévère discipline, fit fleurir dans son abbaye les lettres et les sciences, et fut chargé par le pape de plus. affaires de haute importance. On n'a de lui que des *Lettres*, des *Règlemens* et quelq. *Opusc.* ins. dans la *Bibliotheca Cluniacensis*.

HUGUES CAPET, chef de la 3e race des rois de France, comte de Paris et d'Orléans, l'un des plus puissans et des plus riches seigneurs du roy., fut élu roi dans une assemblée tenue par les grands vassaux à Noyon en 987, et sacré par Adalberon,

archevêque de Reims, le 3 juillet 987. Selon les principes hiérarchiques, la couronne appartenait à Charles duc de la basse Lorraine, fils de Louis d'Outremer et oncle de Louis V, dernier roi de la seconde dynastie. Charles fit des efforts pour défendre ses droits, mais Hugues Capet le battit complètem. et le força de prendre la fuite. Hugues Capet montra sur le trône une sagesse, un esprit de tolérance et de médiation qui lui méritèrent l'amour de son peuple. Il déploya dans plusieurs circonstances beaucoup de courage et une adresse diplomatique que l'on est étonné d'apercevoir dans ces temps encore barbares. Le 1er janvier 988, il associa à son pouvoir Robert son fils unique qui fut sacré à Orléans; et c'est ainsi qu'il consacra le principe de l'ordre de success. légitime. Hugues-Capet avait eu Robert d'Adélaïde fille du duc de Guienne, qui lui donna aussi trois filles, Adwige, Adélaïde et Gisèle; d'un prem. mariage avec Blanche, veuve de Louis *le Fainéant*, il n'avait eu aucune postérité. Ce roi est m. le 24 oct. 996, âgé de 57 ans. — HUGUES-LE-GRAND ou l'*Abbé*, comte de Paris, duc de France, fils de Robert roi de France et de Béatrix de Vermandois, et père de Hugues Capet, posséda un pouvoir souverain quoiqu'il refusât toujours la couronne. Ses gr. fiefs, ses nombreux serfs, ses richesses immenses le rendaient redoutable aux rois: en les protégeant et les combattant tour à tour, il agrandissait ses états des dépouilles de ceux qu'il avait vaincus ou des récompenses de ceux qu'il avait soutenus. Ce fut lui qui mit Louis d'Outremer sur le trône, et sous le titre de premier ministre il gouverna le royaume et se fit donner une partie de la Bourgogne. Louis, ayant voulu régner par lui-même, exila Hugues; mais il eut à s'en repentir, car le duc de France, ayant fait alliance avec l'empereur Othon Ier, s'empara de Reims, mit en déroute les troupes royales devant Laon et se fit céder cette ville comme ranç. du roi qu'il avait fait prisonnier. A la mort de Louis IV, Hugues pouvait s'emparer des rênes de l'état; il aima mieux tirer parti de sa grande puissance en imposant à Lothaire II, tantôt son appui, tantôt une médiation armée qu'il fit payer au roi de France par la cession de la Bourgogne et de l'Aquitaine. Hugues-le-Grand, après avoir ainsi frayé à ses enfans une route facile au trône, m. à Dourdan le 16 juin 956. On l'avait surnommé *le Grand* à cause de sa taille; il était connu aussi sous le nom de l'*Abbé* parce qu'il possédait de riches abbayes, enfin sous celui de *Hugues-le-Blanc* par opposition au duc de Bourgogne, *Hugues-le-Noir*. Il eut de Hadvige sa femme, sœur de l'empereur Othon, Hugues Capet, roi de France, Othon et Eudes ducs de Bourgogne, et deux filles, Béatrix et Esseme qui épousa Richard Ier duc de Normandie.

HUGUES dit *le Grand*, né en 1057, fils de Henri Ier roi de France, se croisa et partit en 1096 pour la Terre-Sainte; une tempête fit échouer sa flotte sur les côtes de l'Epire, et le gouverneur de Durazzo l'envoya comme prisonnier à l'empereur Alexis. Il obtint la liberté par l'intercession de Godefroi de Bouillon, et signala son courage aux siéges de Nicée et d'Antioche. Il revint en France au moment où les croisés allaient marcher sur Jérusalem, retourna une seconde fois en Asie, s'empara de Philomélium et de Samalia, et m. dans la ville de Tarse par suite de ses blessures, le 8 octobre 1102. C'est en lui que commença la seconde branche des comtes de Vermandois, par son mariage avec Adélaïde, fille d'Herbert.

HUGUES *de Provence*, roi d'Italie, fils de Théobald comte de Provence, et de Berthe fille de Lothaire, occupa le trône de 926 à 947. Il avait détrôné Rodolphe roi de la Bourgogne transjurane, et l'avait désintéressé de ses droits à la couronne d'Italie en lui cédant le royaume d'Arles. Hugues fut continuellement en guerre avec les seigneurs ses voisins et en fit mettre plus. à mort. Il fit arracher les yeux à Lambert son frère, duc de Toscane, et s'empara de ses états. Il voulait exercer la même atrocité sur Bérenger, marquis d'Ivrée, son neveu: mais celui-ci vint en 945, à la tête des troupes que lui avait confiées l'Allemagne, combattre le roi d'Italie qui se vit obligé de fuir en Provence et de laisser le soin de défendre son trône à Lothaire son fils. Il m. en l'an 947.

HUGUES Ier, duc de Bourgogne, succéda l'an 1075 à Robert son grand-père. Les prem. années de son règne furent agitées par les prétentions opposées des nombreux compétiteurs à la couronne; il finit par établir sa puissance en usant de modération et de force. La perte de son épouse en 1078 le plongea dans une douleur si vive, qu'il se démit de son pouvoir, le confia aux mains d'Eudes son frère, et prit l'habit religieux dans l'abbaye de Cluni: il y reçut les ordres sacrés, et y m. en saint vers l'an 1093. Il avait perdu la vue quelq. années avant sa mort. — HUGUES II, dit *le Pacifique*, neveu du précédent, succéda l'an 1102 à Eudes son père dont il avait gouverné les états pendant l'expédition qu'il fit à la Terre-Sainte. Il administra avec sagesse et fermeté, et m. l'an 1142. — HUGUES III, petit-fils du précédent, duc de Bourgogne, succéda à Eudes II son père l'an 1162. En 1171, il alla porter les armes contre les infidèles, et fonda à son retour la sainte chapelle de Dijon en actions de grâces de la protection que Dieu lui avait accordée en le sauvant d'un naufrage. Il soutint plus. guerres contre les comtes de Challon et de Nevers, les vainquit, fut battu à son tour par le duc de Vergy en 1185, se croisa de nouv. en 1189, et m. près de Jérusalem l'an 1192. Il avait épousé Béatrix, comt. de Viennois, après avoir répudié Alix de Lorraine l'an 1188. Eudes III son fils lui succéda. — HUGUES IV, duc de Bourgog., petit-fils du préc., succ. à Eudes III l'an 1218, âgé seulem. de 8 ans, sous la tutelle d'Alix de Vergy sa mère. Il soutint des guerres contre les comtes de Champagne, de Challon et de Charolais, ravagea leurs états et agrandit les siens de leurs dépouilles. Il épousa successivement Yolande fille du comte de Dreux, et Béatrix fille de Thibaud comte de Champagne. Il m. en 1272. — HUGUES V, duc de Bourgogne, succéda l'an 1308 à Robert II son père, sous la régence d'Agnès de France sa mère, et gouverna avec modération et prudence. Il avait été fiancé à Catherine de Valois en 1302, et allait épouser Jeanne fille de Philippe V, roi de France, lorsqu'il m. l'an 1315. Il eut pour successeur Eudes IV, son frère.

HUGUES *de Flavigny*, bénédictin, né en 1065, devint abbé de Flavigny en Bourgogne l'an 1097, fut obligé de quitter cette abbaye par suite de différends avec l'évêque d'Autun, et après avoir chassé à son tour St Laurent du monastère de St-Vannes, il s'y fit reconnaître l'an 1111, et m., à ce qu'on croit, au bout de 4 ans (1115). Il est auteur de *la Chronique de Verdun*. On la trouve dans *la Bibliotheca manuscriptor. nova* du P. Labbe.

HUGUES *de Fleury*, abbé de Fleury ou de St-Benoît-sur-Loire, m. vers 1120, est auteur du *Traité de la puissance royale et de la dignité sacerdotale*, pub. par Bernard Roffendorf, Munster, 1638, in-4. Ses autres écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous, si ce n'est une *Vie de St Sacerdos*, év. de Limoges. V. la Collect. des *Bollandistes*.

HUGUES DE FOSSE ou encore HUGUES DE CAMBRAY, 1er abbé de prémontré, m. en 1161, fut d'abord chapelain de Burchard, év. de Cambrai, puis s'attacha à St Norbert, lorsque celui-ci vint visiter le prélat à Valenciennes. On attribue à Hugues *la vie de St Norbert; les premières constit. de l'ordre de prémontré;* un tr. *de Dei gratiâ conservandâ*, etc. — HUGUES *de Montier-en-Der*, né dans les environs de Brienne vers l'an 960, fut placé très-jeune dans l'abb. de Montier-en-Der, où il s'adonna à

l'étude de la peint. et de la sculpt. Ennuyé de la vie du cloître, il se sauva de son abbaye, se distingua bientôt par ses talens, et fut chargé d'exécuter des fresques, des tableaux et ornemens d'église. — HUGUES *de Romans*, archev. de Lyon en 1082, né à Romans, d'une famille noble et ancienne du Dauphiné, fut chargé par le pape Grégoire VII, de plus. missions importantes, et présida en 1099 le concile d'Autun, où il lança une excommunication contre le roi Philippe. Il fut à son tour frappé des foudres de Rome pour avoir refusé de reconnaître Victor III comme success. de Grégoire VII dont il enviait la tiare, et m. à Suze en 1106. On a de lui un grand nombre de *Lettres*, dispersées en différens recueils. — HUGUES *de Saint-Cher*, dominic. du 13e S., cardinal prêtre du titre de Ste Sabine en 1244, fut employé aux affaires de la plus haute importance par les papes Innocent IV et Alex. IV, et m. à Orvietto en 1263. On a de lui entre autres ouvrages : *des notes sur l'Ecrit.*, Venise et Bâle, 1487, 6 vol. in-fol., Lyon, 1669, 8 tom. in-fol.; *Speculum eccles.*, Lyon, 1564, 1569, in-16; *Concordance de la Bible*, en lat., la prem. qui ait été faite; des *Sermons*, etc. Ses *œuvres* ont été publ. à Lyon, 8 vol. in-fol., 1644. — HUGUES *de St-Victor*, relig. de l'abbaye de St-Victor de Paris, né dans le territoire d'Ypres, à la fin du 11e S., m. en 1140, a laissé des *Comment.* sur l'Ecrit. Ste; *une somme des sentences; Traité des sacremens;* un autre *de laude Charitatis;* un autre *de Modo studendi*, un 4e, *de Sapientiâ Christi.* Tous ces écrits ont été réunis en œuvres compl., dont la dernière édition est celle de Rouen, 1648, 3 vol. in-fol.

HUGUES DES PAYENS, de la maison des comtes de Champagne, fut en 1118, l'un des chev. qui fondèrent l'ordre si célèbre depuis sous le nom *de Templiers*, et qui fut approuvé en 1128 au concile de Trente. Hugues m. en 1136.

HUGUET (M.-A.), évêque constitut. du départ. de la Creuse, né à Moissac en 1757, fut élu à l'ép. de la révolution député à la convention nationale, et s'y montra le partisan outré des mesures les plus violentes. Il vota la m. du roi, fut incarcéré le 1er avril 1795, comme coupable de conspiration, sortit de prison le 4 brumaire, et le premier empl. qu'il fit de sa liberté fut de prendre part au complot de Grenelle (24 fructidor an 4). Il fut arrêté, condamné à mort, et fusillé le 6 octobre 1796.

HUISSEAU (J. d'), min. du St év., et prof. à Saumur dans le 17e S., est surtout connu comme aut. de l'ouv. suiv., qui lui attira dans sa communion même quelq. persécut., par suite desquelles il fut contraint de passer en Anglet., où l'on croit qu'il continua d'exercer le St ministère jusqu'à sa m. Son livre a pour titre : *Réunion du christianisme*, ou *Manière de joindre tous les chrétiens sous une seule profession de foi*, 1670, in-12. On a encore de lui : *la Discipline des églises réformées de France*, etc., 1650, 1666, in-4, 1675, in-12, etc. On a pub. : *Plaintes contre M. d'Huisseau, min., présentées au Consistoire de l'Eglise de Saumur*, 1656, in-4.

HULL (THOMAS), aut. dramatique et litt., né à Lond. en 1728, m. en 1808, a composé ou seulement arrangé dix-neuf pièces de théâtre, et a pub. *Moral Tales in verse*, 1797, 2 vol. in-8, des *Romans*, etc.

HULLIN DE BOISCHEVALLIER (LOUIS-JOS.), annaliste franç., né en 1742, m. à Paris en 1823, cons. référendaire-honoraire de prem. classe à la cour des comptes, a pub. les ouv. suiv. : *Répertoire* ou *Almanach histor. de la révolution française*, etc., Paris, 1797-1802 (ans VI-XI), 5 parties in-12; *Répertoire histor. de l'empire franç.*, etc., ib., 1807, in-12.

HULME (NATHANIEL), savant médecin anglais, né en 1732 à Holme Torp (Yorkshire), m. à Lond. en 1807, a laissé entre autres écrits : *Traité de la fièvre puerpérale*, en angl., 1772; un mém. intit. *Via tuta et jucunda calculum solvendi in vesicâ urinariâ inherentem*, 1777, réimp. en angl. sous ce titre : *A safe and easy remedy for the relief of stone and gravel*, etc., 1778. — Un autre HULME (Obadiah), m. en 1791, n'est connu que comme aut. d'un *Essai hist. sur la constitution anglaise.*

HUMBERT Ier, dauphin du Viennois, fils cadet d'Albert III, naquit vers 1240, et devint, à la mort d'Albert IV son frère aîné, le chef de sa maison au moyen de l'abandon que ses deux autres frères lui firent de leurs droits. Il épousa en 1273 la princesse Anne, fille du dauphin Guigue VII, et obtint en 1281, par suite de ce mariage, la totalité des états du Viennois. Humbert eut à soutenir de nombr. guerres pour défendre ses possessions tantôt contre Robert, duc de Bourgogne, qui les revendiquait comme le plus proche hérit. mâle du dauphin Jean, tantôt contre le duc de Savoie; mais Philippe-le-Bel rétablit la paix entre ces princes. Humbert gouv. avec sagesse, fit reconnaître son fils Jean pour son successeur, et m. en 1307 au couvent des Chartreux du Val-Ste-Marie, diocèse de Valence. Il a laissé une épître *de Cartusiensium litibus sine juris solemnitate finiendis*, insérée dans le tome III du recueil (*Vetera Analecta*) de D. Mabillon.

HUMBERT II, dernier dauphin du Viennois, né en 1312, fils de Jean II, succéda en 1333 à son frère Guigue VIII. Il fit partie en 1336 de la ligue des seigneurs de Bourgogne contre le duc Eudes. On lui reproche d'avoir accablé ses peuples d'impôts, pour subvenir aux besoins des guerres qu'il eut à soutenir ou qu'il porta chez l'étranger; mais Humbert fortifia ses front., fit reconnaître par ses voisins les limites de ses états, fonda une univers. à Grenoble, et encouragea les lettres. La mort de son fils unique laissant un avenir inquiétant à sa patrie, il céda le dauphiné à Philippe de Valois par traité du 23 avril 1343, sous la condition qu'un fils de France porterait à toujours le nom de dauphin, et joindrait à ses armes celles du Dauphiné. En 1345 il se croisa et partit pour la Terre-Sainte : revenu à Grenoble après quelques succès de peu d'import., en 1347, il embrassa la vie ecclésiast., prit l'habit de St-Dominique dans le couvent de Beauvoir, et fut nommé en 1352 patriarche d'Alexandrie et admin. de l'archev. de Reims. Ce prince m. en 1355 à Clermont en Auvergne. Son *Histoire* a été écrite par Allard, Grenoble, 1688, in-12; il existe aussi sous le titre d'*Humbert II*, ou *la Réunion du Dauphiné à la couronne*, une tragédie en 5 actes et en vers, 1771, in-8.

HUMBERT-AUX-BLANCHES-MAINS. V. SAVOIE.

HUMBERT, né en Bourgogne dans le 11e S., est le prem. franç. qui ait été rev. de la pourpre rom.; il avait pris l'habit relig. à Moyen-Moutier, dans le diocèse de Toul en 1015. Appelé à Rome en 1049, il fut nommé par Léon IX archevêque de toute la Sicile, puis cardinal-évêque de Blanche-Selve. Sous le pontificat de Victor II, Humbert devint biblioth. et chanc. du St siége, il m. vers 1063. Ses princip. écrits sont : une *Réponse à la lettre du patriarche de Constantin. et de l'év. d'Acride*; une *Relat. d'un voyage à Constantin.*, et un traité *contre les Simoniaques*, inséré dans le t. V des *Anecdota* de dom Martène.

HUMBERT (ABRAHAM), ingén. mathémat., né à Berlin en 1689, servit en Hollande en 1708, en Saxe en 1711, et s'enrôla enfin sous les drapeaux de la Prusse en 1718. Il parvint au grade de major du corps des ingénieurs, et publia plusieurs ouvrages qui lui méritèrent d'entrer à l'académie royale des sciences. Humbert m. en 1761 à Berlin, où il avait été envoyé par Frédéric II, pour enseigner les math. aux princes Henri et Ferdinand, ses frères. On a de lui des traités sur le *nivellem.*, *l'origine*, *les progrès des tranchées*, et *l'art du génie*; il a trad.

en allem. l'ouvrage de Vauban sur *l'Attaque et la défense des places*, 2 vol. in-4.

HUMBERT (Pierre-Hubert), supérieur de la maison des Minimes du diocèse de Besançon, né en Franche-Comté vers la fin du 17e S., m. en 1779 à Beaupré, âgé de 92 ans, a pub. entre autres ouvr., la plupart ascétiques : *Exerc. de la vie chrét.*, etc., Besançon, 1750-1752, in-12; *Plan de réforme pour le missel*, ibid., 1758, in-12; *Instrct. sur les égaremens de l'esprit et du cœur humain*, etc., Paris, 1779, in-12; *Cantiques spirituels*, in-12, souvent réimprimés, etc.

HUMBERT (N.), gén. français, né vers 1765 à Rouvroy (Lorraine), appartenait à l'une des classes les plus infimes de la soc., et mérita son élévation par les qualités guerrières dont la nature l'avait doué. Après avoir figuré avec une très-grande distinction en qualité de commandant de brigade sous les ordres du gén. Hoche dans l'expédit. d'Irlande entreprise en 1798, il fit partie de l'expédition de St-Domingue sous le gén. Leclerc, se rendit maître du Port-au-Prince, et l'année suivante repassa en France avec la veuve du gén. en chef, Pauline, sœur de Napoléon. Sur le bruit de son intimité extrême avec la princesse, l'emp., peu satisfait du reste de l'indépendance des opinions polit. du gén. Humbert, l'exila en Bretagne, d'où celui-ci passa furtivement aux Etats-Unis. Il est difficile de préciser l'importance du rôle qu'il a joué en Amérique lors de l'insurrection des colonies espagnoles; on sait seulement qu'il y commandait un parti d'insurgés en 1816. Humbert est m. à la Nouv.-Orléans au commencement de 1823.

HUME (David), philosophe et historien anglais, né à Edimbourg en 1711, fut destiné d'abord au barreau, puis au commerce; mais son goût pour la littérature décida de sa vocation, et il s'adonna tout entier à l'étude des lettres de la politique, de l'histoire et de la philosophie. En 1734 il vint en France, habita Reims et La Flèche en Anjou, retourna à Lond. en 1737, et fut chargé de l'éduc. du marq. d'Annaldail en 1746; attaché ensuite comme secrétaire au général St Clair, il le suivit en 1747 à Vienne et à Turin. Cinq ans après il obtint la place de conservat. de la biblioth. des avoc. d'Edimbourg, passa de nouveau en France en 1763, comme secr. d'ambassade de lord Hertford, se lia particulièrem. avec Rousseau, qui, ne se croyant point alors tout-à-fait à l'abri des persécutions que lui avait attirées la publication de son *Emile*, consentit à suivre Hume à Londres; mais une dissension éclata entre ces deux personnages célèbres, et ils se séparèrent très-mécontens l'un de l'autre. Hume, nommé sous-secrétaire d'état en 1767, se retira à Edimbourg en 1769, et y m. en 1776. Ses ouvrages eurent en général peu de succès lors de leur publication; mais depuis, et du vivant même de l'auteur, on leur a rendu la justice qu'ils méritent, et ils font époque dans les fastes philosophiques du 18e S. On a de lui : *Traité de la nature humaine*, Londres, 1788; il a paru ensuite sous le titre de *Recherches sur l'entendement humain*; trad. en français par de Mérian, avec des notes de Formey, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12; *Rech. sur les princ. de la morale*, traduit en français par Robinet, ibid., 1760, in-12; *Hist. natur. de la relig. avec un examen critique et philos.*, trad. en français par de Mérian, ibid., 1759, in-12; *Essais politiq. et moraux*, traduits en français par le même, ibid., 1759, in-12 : l'édition originale est d'Edimbourg, 1742; *Discours politiq.*, 1751, traduits en français par Leblanc, Dresde, 1755, 2 vol. in-8 : il existe encore deux trad. de cet ouv., l'une par Mauvillon, 1754, in-12, l'autre par un anonyme sous le titre d'*Essai sur le Commerce*, Lyon, 1767, 2 vol. in-12; *Dialog. sur la Relig.*; *Essai sur le suicide et sur l'immortalité de l'âme*, trad. par d'Holbach : ces deux morc. se trouvent dans le *Recueil philos.* (publ. par Naigeon), 1770, 1 vol. in-12; *Hist. d'Anglet.* : cet ouvr. est l'un des plus beaux titres de Hume à la célébrité; il a été traduit en franç. par Mme Belot, l'abbé Prévost et Targe : cette trad. a été réimp. plus. fois; la dern. édit. de David Hume, précédée d'un *Essai* sur sa vie et ses écrits par M. Campenon, a été revue par MM. Després, Campenon et Mennechet, Paris, 1826, 22 vol. in-8, en y comprenant la suite par Smollett et Adolphus; la *vie de Hume*, écrite par lui-même, a été trad. en franç. par Suard, 1777, in-12.

HUMEAU (François), médec., né vers 1530 à Poitiers, où il m. en 1594, doyen de la faculté, est aut. d'un *Traité sur la pourpre*, 1575, et d'un autre *sur la rate*, en latin, Paris, 1578, in-8. — François Humeau, son neveu, mort à Poitiers en 1683, doyen de la faculté de médecine, est aut. de l'écrit suivant : *In circulat. sanguinis Harveianam exercitat. anatom.*, Poitiers, 1659, in-4 : il s'y montre l'antagoniste du sav. angl. à qui l'on doit la découverte de la circulation du sang.

HUMELBERG (Gabriel), philologue du 16e S., né à Ravensbourg au cercle de Souabe, a cultivé la méd. avec succès, et a publié les édit. suiv. : *Sextus de medicinâ animalium, bestiarum, pecorum et avium*, avec des scolies, Bâle, 1539, in-4; *Quinti Sereni de re medicâ*, etc., 1540, 1581, in-4; *Apicii Cælii de opsoniis et condimentis, sive arte coquinariâ, lib. X, cum annotat.*, 1542, in-4, etc.

HUMPHREY (Laurent), théolog. angl., né vers 1527 à Newport-Pagnell, dans le comté de Buckingham, professa la théologie à Oxford en 1560, fut nommé doyen de Gloucester en 1570, et m. doyen de Winchester en 1590. On a de lui : *Epistola de græcis litteris et Homeri lectione et imitatione*, Bâle, 1558, en tête de la *Cornucopia* d'Adrien Junius; *de Relig. conservat. et reformat., deque primatu regum*, Bâle, 1559, in-8; *de Ratione interpretandi auctores*, ibid., 1559, in-8; *Optimates, sive de nobilitate ejusque antiquâ origine*, etc., Bâle, 1560, in-8; *Joannis Juelli Angli, episcopi sarisburiensis, vita et mors, ejusque veræ doctrinæ defensio*, etc., Londres, 1573.

HUMUS. V. Home (David).

HUNALD, duc d'Aquitaine, fils d'Eudes et de Valtrude, né au commencement du 8e S., succéda à son père en 735, et fut obligé la même année de s'opposer à l'invasion de Charles Martel, maire du palais du roi Thierry. Après des combats longs et désastreux la paix fut signée; Hunald fut contraint de rendre foi et hommage à Charles et à Carloman et Pépin, ses fils. En 741 Charles Martel étant m., Pépin et Carloman firent de nouvelles excursions sur les vastes états de Hunald. Ses troupes furent mises en déroute, et lui-même ne dut son salut qu'à une prompte fuite, qu'il dirigea vers la rive gauche de la Garonne. Bientôt il reparut sur un nouveau champ de bataille à la tête de troupes que lui avaient confiées le duc de Bavière et les Allemands; il entra en Normandie, mit à feu et à sang la ville de Chartres : mais ces succès ne furent pas de longue durée; il reconnut la supériorité de l'ennemi, et fit sa soumission. Ce prince, redevenu possess. de ses états, mais agité par l'ambition et la vengeance, attira à sa cour son propre frère Hatton, qui s'était lié avec Charles Martel, lui fit crever les yeux, et le jeta dans une prison où il ne tarda pas à succomber à ses douleurs. Les remords s'emparèrent bientôt de l'âme de Hunald; il se démit de sa puissance, en revêtit Waïfre son fils, et prit l'habit religieux dans le monastère de l'île de Ré. Après avoir passé 23 ans dans la pénitence, il apprit en 768 l'assassinat commis sur son fils par les ordres de Pépin, la m. de ce dernier, les rivalités qui existaient entre Charles et Carloman. C'est alors qu'il crut arrivé le moment de se venger de tous les maux qu'il avait éprouvés jusqu'alors : il quitta le cloître, reparut au milieu de ses sujets, mais fut bientôt forcé de fuir devant les soldats aguerris et les habiles attaq.

de Charlemagne. Le malheureux duc d'Aquitaine obtint un asile chez son neveu Loup ou Lupus, fils d'Hatton, son frère, dont il était l'assassin. Hors d'état de résister aux forces de Charlemagne, qui avait poursuivi le duc fugitif, Lupus remit ce dern. entre les mains du vainqueur. Hunald parvint à s'échapper en 771, intéressa à sa défense Didier, roi de Lombardie, qui, vaincu par le roi de France, courut avec Hunald s'enfermer dans Pavie; Charlemagne fit le siége de cette ville; Hunald s'efforça de soutenir le courage des habitans qui voulaient se rendre; mais, fatigués de verser leur sang pour un tel prince, ils se révoltèrent et l'assommèrent à coups de pierre en l'an 774.

HUNAULD (François-Joseph), méd. français, né à Châteaubriant (Bretagne) en 1701, s'appliqua à l'étude de l'anatomie, et surtout à l'astrologie. Il suivit les leçons de Winslow et de Duverney, qui le firent admettre en 1724 dans la classe des élèves de l'acad. des sciences. Devenu médecin du duc, depuis maréc. de Richelieu, il l'accompagna dans son ambassade à Vienne, voyagea ensuite en Angleterre, où il fut nommé membre de la soc. royale de Londres, et en Hollande, où il se lia avec le célèbre Boerhaave. Il fut le successeur de Duverney dans la place de professeur d'anatomie au Jardin des Plantes, et m. en 1742. Les *Transact. philos.* contiennent de lui des *Réflexions sur l'opérat. de la fistule lacrymale.* On lui attribue les ouvrages suiv. : *Nouveau traité de physiq. sur toute la nature*, Paris, 1742, 2 vol. in-12; *Dissert. en forme de lettres au sujet des ouvrages de J.-L. Petit, sur les maladies des os*, suivie du *Chirurgien médecin*, etc., Paris, 1726, in-12. Cette dernière lettre paraît être de Rénéaume de la Garonne. — Un autre Hunauld (Pierre), d'Angers, est auteur de quelq. *Dissertat.* sur des sujets de médec., et a donné en outre : *Projet d'un nouv. cours de médec.*, Château-Gonthier, 1718, in-12.

HUNDERTMARK (Charles-Fréd.), prof. de médecine à Leipsig dans le 18e S., n'est connu que comme aut. de plus. *Dissert.*, parmi lesquelles on distingue : *de Diis artis med. tutelaribus*, Leipsig, 1735, in-4; *Lib. sing. de incrementis artis med. per exposit. ægrotorum apud veteres in vias pub. et templa*, ib., 1739, 1749, in-4.

HUNÉRIC, 2e roi des Vandales établis en Afriq., monta sur le trône à la mort de Genséric, son père, l'an 477. Jamais règne n'a offert plus d'exemples de barbarie que celui de ce prince. Il exerça une férocité inouïe sur les membres de sa famille, fit mettre à mort tous ceux qui gardaient quelq. souvenir de Genséric, ou qui montraient quelque intérêt au sort de Théodoric, son propre frère, qu'il finit par faire égorger. Hunéric protégeait l'arianisme, et sous le prétexte spécieux de faire respecter sa religion, il tortura les catholiques, qui expiraient en foule dans les supplices les plus affreux : tantôt il leur faisait couper la langue, tantôt crever les yeux, ou arracher la peau de la tête; et s'ils survivaient par malheur à ces tortures, il les chassait de ses états, leur disant d'aller porter à Rome le spectacle de ses bienfaits. Les cris des victimes furent entendus du pape Félix II, et l'empereur Zénon consentit enfin à envoyer un ambassadeur au despote d'Adrianopolis, qui pour réponse fit continuer les exécutions en présence même de l'envoyé de la cour d'occident; mais dans la même année (l'an 484) Hunéric expira au milieu des douleurs les plus cruelles; juste punit. de sa conduite féroce.

HUNIADE (Jean-Corvin), vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, né au commenc. du 15e S., se distingua contre les Turks dans plus. campagnes, où il fut presque toujours vainqueur. Après la funeste bataille de Varna, où le jeune roi de Hongrie fut tué, Huniade, nommé gouvern. du royaume, continua à signaler sa valeur contre les troupes othomanes. La belle défense de Belgrade, en 1456, mit le comble à la renommée de ce grand capit. Les Turks le surnommaient *le Diable*, et effrayaient leurs enfans en leur prononç. son nom. — V. Corvin (Mathias).

HUNS (les), hordes barbares originaires de la Sarmatie asiatique, occupaient, avant de fondre sur l'Europe, l'est et le nord de l'Asie, d'où l'on suppose qu'ils furent chassés par les Chinois. Ils se jetèrent sur l'Europe, poussèrent devant eux les Alains, détruisirent l'empire des Goths vers l'an 375 de J.-C., et ravagèrent plus. provinces de l'Empire. Dans le siècle suivant, guidés par le fameux Attila, ils envahirent la Germanie, les Gaules, l'Italie, et s'emparèrent de Rome vers 450. Après la m. d'Attila, ils se dispersèrent, et la plus grande partie s'établit dans le pays qui prit d'eux le nom de Hongrie (*v.* ce mot). Il existe une *Histoire générale des Huns* par de Guignes.

HUNT (Thomas), savant orientaliste anglais, docteur en théologie, né en 1696, fut prof. d'arabe au collége de Hertford, et m. en 1774, membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. On a de lui les ouvrages suivans : *de antiquitate, elegantiâ, utilitate linguæ arabicæ, Oratio*, Oxford, 1739, in-4; *de usu dialectorum orientalium, ac præcipuè arabicæ, in hebraïco codice interpretando*, ibid., 1748; une édit. des *œuvres* complètes de Hooper, évêque de Bath, 1757; *de Benedictione patriarchæ Jacobi*, ibid., 1728, in-4; *Observ. sur quelq. passages du livre des Proverbes, suivies de deux sermons*, in-4, publ. par le docteur Kennicott. — Hunt (Jérémie), ministre dissident, né à Lond. en 1678, m. en 1744, a laissé, outre plus. vol. de *Sermons*, un *Essai sur les explications données en différens temps de l'histoire et des révélations de l'écriture sainte*, suivi d'une *Dissertat. sur la chute du premier homme*, 1738, in-8.

HUNTER (Christophe), méd. et antiq., né en 1675 à Durham, m. en 1757, est auteur des écrits suiv.: *the ancient rites and monuments of the church of Duram*, 1733; et *an Illustration of M. Daniel Neale's Hist. of the Puritans, in the article of peter Smart*, etc., 1736, in-8.

HUNTER (Robert), écriv. angl., gouvern. de la Virginie en 1708, de New-York en 1710, et de la Jamaïque en 1728, m. en 1734, a laissé une *lettre sur l'enthousiasme*, attribuée par erreur à Swift et ensuite à lord Shaftesbury : cette lettre a été trad. par Samson, La Haye, 1709, in-12. On regarde Hunter comme auteur d'un écrit bouffon intit. *Androboros.*

HUNTER (William), célèbre médecin et chirurgien écossais, né à Kilbride en 1718, s'adonna surtout à l'étude de l'anatomie, et pratiqua la méd. avec un grand succès. Il était membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. La société de médec. et l'acad. des sciences de Paris l'admirent au nombre de leurs membres étrang., et il m. en 1783, après avoir fondé à ses propres frais, à Londres, un superbe muséum d'anatomie qui renferme en même temps une belle biblioth., un riche cabinet de médailles et d'objets d'histoire nat.; il a légué ce muséum à l'univ. de Glascow. Les principaux écrits de Hunter sont : *Anatomia uteri humani gravidi*, Birmingham, Baskerville, 1774, in-fol., avec planches; *Dissert. sur l'incertit. des signes de mort violente chez les enfans nouv.-nes; un Essai sur la structure et les maladies des cartilages des articulations; Observat. sur des os de quadrupèdes trouvés près de l'Ohio*, etc. — Hunter (John), frère du précéd., célèbre chirurgien, né en 1728 à Long-Calderwood, en Écosse, m. en 1793, s'est placé par ses importantes découvertes et par ses nombreuses observat. au rang des prem. anatomistes et des premiers pathologistes de l'Europe. Ses travaux sur l'anatomie comparée, ses recherches sur les plaies causées par des armes à feu, sur la rage, sur la nature et la maladie des dents,

enfin la formation d'un cabinet précieux en objets d'histoire naturelle et d'anatomie, lui ont mérité les nombreuses récompenses honorifiques dont il a joui pendant sa vie : il était membre de la société royale de Londres et de la société des chirurgiens, inspecteur général des hôpitaux, chirurgien du roi et chirurgien en chef de l'armée, etc. On a de lui : *Hist. nat. des dents humaines, et traité de leurs maladies*, etc., 1771, in-4 ; 2e part., 1778 ; *Traité sur les maladies vénériennes*, 1786, in-4 ; *Observ. sur certaines parties de l'économie animale*, 1786, in-4 ; *Traité sur les maladies qui règnent entre les tropiques*, 1790, in-8 ; *Observations sur les maladies de la Jamaïque*, 1791, in-8 ; *Traité sur les plaies d'armes à feu*, in-4, 1794. — HUNTER (Henri), écriv. écossais, né en 1738 ou 1741, à Culross, pasteur de la congrég. presbyt. de London-Wall, m. à Bristol en 1802, est aut. des ouvr. suiv. : *Biogr. sacrée*, etc., 1786-1792, 6 vol. in-8 ; une trad. (en angl.) des *Etudes de la nature*, de Bernardin de St-Pierre ; trad. de la *Physiognomonie* de Lavater ; des *Sermons* de Saurin, idem, *des Lettres* d'Euler *à une princesse d'Allemagne*, 1795, 2 vol. in-8, etc. — HUNTER (Alexandre ou André), méd. angl., né à Edimbourg en 1733, membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, m. à York en 1809, a publié le recueil des travaux d'une soc. d'agricult., dont il était l'un des fondat., sous le titre d'*Essais géorgiques*, 6 vol. in-8, 1803-08 ; *Essais sur des cas de démence ;* une édit. de la *Sylva* d'Evelyn, etc. — HUNTER (Mistress Rachel), morte à Norwich en 1813, a publié les romans suiv. : *Letitia ou le Château sans spectre*, 4 vol. in-12, 1801 ; *Hist. de la famille Grubthorpe*, 3 vol. in-12, 1802 ; *Lettres de Mist. Palmerstone à sa fille*, 1803, 3 vol. in-12 ; *le Legs inattendu*, 1804, 2 vol. in-12 ; *les Amusem. des génies*, 1805, in-4 ; *Lady Maclairn*, ou *la Victime de la scélératesse*, 1806, 4 vol. in-12 ; *la Maîtresse d'école*, 1810, 2 vol. On a aussi de cette dame un vol. de *poésies*, 1802, in-8.

HUNTER (WILLIAM), chirurgien et orientaliste anglais, né à Montrose en Ecosse vers 1760, entra au service de la compagnie des Indes, dans le Bengale, séjourna 38 ans dans l'Inde et y m. en 1815, après avoir été successivement inspecteur général des hôpitaux de l'île de Java, secrétaire de la soc. asiatique, professeur et examinateur au collége de Calcutta. On a de ce savant et laborieux chirurg. : *une Descript. abrégée du Pégu* (*a concise account of Pegu*), Calcutta, 1784, in-8 ; réimpr. à Londres, 1789, in-12 ; et trad. en français par M. Langlès, sous le tit. de *Descript. du Pegu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793, in-8 ; un tr. sur le *Colera morbus*, 1804, in-fol. ; *Dict. hindoustâny-anglais*, Calcutta, 1808, 2 vol. in-4 ; un grand nombre de *Mém.* sur la littérat. indienne insérés dans le recueil de la société asiatique et dans divers autres ouvrages périodiques.

HUNTHERUS ou HONTHERUS (JACOB), écriv. suéd. du 17e S., voyagea en Hollande, en Angleterre, en France, où il était en 1623, et occupa ensuite la place de secrét. impér. à Ratisbonne. L'époque de sa m. est inconnue. On a de lui un rec. de lettres latines publiées sous ce titre singulier : *Jacobi Hunteri Miscellaneæ, ornatâ sententiarum concinnitate vestitæ, sermonis elegantiâ gravidæ, in quibus res tragicæ penè comicè, tristes remissè, severæ hilarè, forenses scenicâ propè venustate tractantur*, etc., Vienne (en Autriche), 1631.

HUNTHORST ou HUNTORST (GÉRARD) ; peintre flamand du 17e S., né à Utrecht, vint en Anglet., et s'y attacha au service de Charles Ier, pour qui il a exécuté div. sujets, dont quelq.-uns sont encore fort recherchés des curieux.

HUNTINGTON (ROBERT), théol. angl., né en 1636 à Deerhurst (comté de Gloucester), s'adonna à l'étude des langues orientales, parcourut la Palestine, l'Egypte, l'île de Chypre, revint en Angleterre en 1682, et m. en 1701, évêque de Raphoë en Irlande. Il avait rassemblé dans ses voyages un grand nombre de MSs. préc. ; et il a publié div. *mém.* et *observ.* dans les *Transact. philos.* et dans la *Collect. des voy. curieux*, donnée par J. Ray, 2 vol. in-8. Le D. Smith a rec. 39 lettres de ce prélat, et les a pub. avec une *notice* sur sa vie, Lond., 1707, sous le titre de *R. Huntingtonis vita et epistolæ.* — Henri de HUNTINGTON, hist. angl. du 12e S., n'est guère connu que comme aut. d'une *Histoire d'Angleterre* imp. dans les *Rerum angl. script.* de sir Henri Saville. On voit à la bibliothèque bodléienne le MS. d'un poème lat. *Sur la mort du roi Etienne*, etc., que M. George Crabb attribue à Henri de Huntington ; mais il est plus probable que cet écrit n'est autre que les *Versus lugubres* de Fr. Hunyadi (*v.* ce nom). La bibliothèque du collége de la Trinité, à Oxford, possède un autre MS. du même ouv. à la suite duquel se trouve un petit traité *de Imagine mundi.*

HUNYADI (FRANÇOIS), méd. et poète du 16e S., né en Transylvanie, est connu par les ouvr. suiv. : *Epigramm. in opus Hier. Mercur. de morbis puerorum*, Venise, 1588 ; *Votivum in ejusd. opus de venenis*, ibid., 1588 ; *Versus lugubres posthumis Stephani regis honoribus nuncupati*, Cracovie, 1588, in-4.

HUPPAZOLI (FRANÇOIS), l'un des centenaires les plus remarquables des temps modernes, né à Casal (Piémont) en 1587, prit l'habit ecclésiastique à Rome, sans engager sa liberté. Son inclination le portant à voyager, il profita d'une occasion favorable pour visiter la Grèce et les échelles du Lev. Fixé à Scio par quelq. spéculations commerciales, il s'y maria en 1625, et y vécut pendant de longues années, observant un régime régulier dont il ne s'écarta jamais. Il avait 82 ans lorsqu'il fut nommé au consulat de Venise, à Smyrne. La guerre interrompit ses fonctions. Mais il revint de Scio dans son consulat, en 1699, à l'âge de 112 ans. Tombé malade pour la première fois, en 1701, d'une fièvre maligne, il en guérit au bout de 15 jours ; mais il m. l'année suivante (1702) dans sa 115e année. Il avait été marié cinq fois, et il épousa à 98 ans sa dernière femme, dont il eut encore 4 enfans. Le nombre de ceux-ci, légitimes et illégitimes, s'éleva jusqu'à 45. On dit qu'à l'âge de 100 ans les cheveux d'Huppazoli, de blancs qu'ils étaient, redevinrent noirs, ainsi que sa barbe et ses sourcils, et qu'à 112 ans, il lui perça deux grosses dents. Il a laissé en MS. le *Journal* des évènemens les plus import. de son temps, 22 v. in-fol. On peut consulter sur cet homme extraordinaire une lettre écrite de Smyrne, et insérée dans le mercure d'août 1702.

HUQUIER (JACQUES-GABRIEL), dessinateur, graveur et marchand d'estampes, né à Orléans en 1695, m. à Paris en 1772, a exécuté un gr. nomb. de gravures à l'eau-forte, d'après Boucher, Vatteau, Gillot, et autres peintres français. On a de lui : *Lettres sur l'Exposit. de Tableaux au Louvre.* — Son fils, Gabriel HUQUIER, m. en Angleterre, a aussi gravé beaucoup de sujets dans le même genre que son père.

HURAULT. V. CHIVERNY.

HURD (RICHARD), prélat et littérateur anglais, né à Congrève en 1720, fut précepteur du prince de Galles et du duc d'York, évêque de Lichtfield et Coventry en 1775, évêque de Worcester en 1781, et m. à Hartlebury en 1808, après avoir refusé la primatie d'Anglet. et le siége métropolit. de Cantorbery. On a de lui : *Commentaire sur l'Art poét. d'Horace*, etc., 1765, 3 vol. in-8, 4e édit., réimp. en 1776 ; *Lettres sur la Chevalerie et les Romans*, 2e édit., 1765, y joint les *Dialog. moraux et polit.* du même auteur ; *Introd. à l'étude des Prophéties*, 1772 ; une édit. des *Œuvres de Warburton*, 1788, 7 vol. in-4, etc. ; des *Sermons* et des *Lettres*, etc. Ses écrits ont été réunis et pub. en 1810, 8 v. in-8.

HURDIS (JAMES), poète angl., né en 1763 à

Bishopstone, dans le comté de Sussex, élève de l'univ. d'Oxford, m. en 1801, a pub. entre autres opusc. poétiques : *le Curé de village*, 1788 et 1789 : *Adriano*, ou *le Premier de Juin*, 1790 : ce dernier poème fut suivi de quatre autres, dont le plus remarquable a pour titre : *les Jumeaux orphelins*. Les poèmes de Hurdis ont paru collectivem. à Oxford en 3 vol., et ont été plus. fois réimp. On a encore du même aut. douze *Dissert.* sur des psaumes et prophéties, 1800, in-8 ; des *Remarques* critiques sur divers sujets de litt. et de religion, etc.

HURÉ (Charles), théol., né en 1639 à Champigny-sur-Yonne, m. à Paris en 1717, professa les humanités à Paris, et se livra avec succès à l'étude des langues orientales. Comme théol. il appartenait à l'école de Port-Royal. On lui doit : une édition latine du *Nouveau Testament*, avec des notes, 1696, in-12 ; *Novum Testam. regulis illustratum*, etc., 1696, in-12; ouv. abrégé en franç. sous ce titre : *Règles pour entendre le sens de l'écriture sainte* ; une trad. franç. du *Nouveau Testament*, avec les notes du latin augm., 1707, 4 vol. in-12; un *Dictionn. de la Bible*, Rouen, 1715, 2 vol. in-fol., beaucoup moins complet que celui que pub. plus tard dom Calmet (*v.* ce nom).

HURET (Grégoire), dessinateur et graveur, né à Lyon en 1610, m. à Paris en 1670, a publié des est. d'après Vouet, Champagne, Bourdon, etc., et une *Histoire de la Passion* en 30 tableaux de sa composition, Paris, 1664, in-fol. On lui doit aussi un ouvr. intit. : *Règle précise pour décrire le profil élevé du fust des colonnes*, ibid., 1665, etc.

HURTADO. V. Mendoze.

HURTAULT (Maximilien-Joseph), architecte, memb. de l'institut et du jury de l'école des beaux-arts, inspect. gén. et memb. du conseil des bâtimens civils, etc., né en 1765 à Huningue (Alsace), m. à Paris en 1824, avait commencé par être tailleur de pierres, et devint successivement conducteur des travaux, puis dessinat. pour les construct. exécutées sous la direction de l'architecte Mique dans les bâtimens de la reine à Trianon (château royal de Versailles). A l'époque de la révolution, Hurtault, qui déjà possédait des connaissances très-distinguées comme mathématicien et comme dessinat., fut employé dans l'administration de la grosse artillerie, puis, à la formation de l'école polytechnique, nommé prof. adjoint; enfin il devint inspecteur des salles d'assemblée des conseils des anciens et des cinq-cents. Ayant obtenu le grand prix d'architecture, Hurtault fit le voyage d'Italie, rapporta de cette terre classique une précieuse collection de monumens et d'édifices de tout genre, et après avoir été employé pendant 11 ans à l'inspection des travaux qui s'exécutaient aux Tuileries sous la direction de MM. Percier et Fontaine, il fut nommé architecte du château de Fontainebleau. On trouvera, dans la *Notice biogr.* jointe au *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M.-J. Hurtault* (Paris, 1824, in-8) et dans le *Discours* prononcé sur sa tombe par Mazois (ibid., in-8 de 12 pages), d'intéressans détails sur les embellissemens qu'il a opérés dans cette résidence magnifique, ainsi que sur ses autres travaux, parmi lesquels nous citerons seulement le beau *Manège* de la rue St-Honoré, un hôtel rue de la Paix, et sa propre maison rue Richepanse, n° 4.

HURTAUT (P. T. N.), prof. de belles-lettres à l'école militaire, mort vers la fin du 18e S., est aut. des ouv. suiv. : *Essais de médec. sur le flux menstruel*, et *Traité des maladies de la tête*, trad. du latin de Rob. Enett, 1739, 1757, in-12 ; *Coup d'œil anglais sur les cérémonies du mariage*, Genève, 1750, in-12 : cet ouvrage, qu'on a présenté comme une traduction de l'anglais, n'est qu'une nouv. édit. des *Cérémonies nuptiales de toutes les Nations*, par de Gaya, Paris, 1680, in-8 ; *Manuale rhetorices*, 1757, in-12 ; *Bibliogr. paris., an.* 1770, Paris, 1774, 6 vol. in-8 (en société avec d'Hermilly) ; *Dictionnaire des mots homonymes de la langue française*, 1775, in-12 ; *l'Art de péter, essai théori-physique et méthod.*, en prose mêlée de vers (Paris), 1775, in-12, fig. ; *Dictionn. histor. de la ville de Paris et de ses environs* (en société av. Magny), Par., 4 v. in-8, 1779, pl. et cart.; *Iconographie histor. et généalog. des Souverains de l'Europe* (en société avec d'Hermilly), 1787.

HUSS (Jean), hérésiarque, né à Huss en Bohême, dans la seconde moitié du 14e S., prit son nom du lieu de sa naissance. Issu d'une famille très-pauvre, et dont le véritable nom n'était pas connu, Jean Huss, par la protection d'un puissant seigneur, reçut une brillante éducation. En 1393, il fut nommé bachelier et maître-ès-arts, et obtint en 1409 le rectorat de l'université de Prague. La reine de Bohême, Sophie de Bavière, le prit alors pour son confess. Huss adopta avec enthousiasme les opinions de l'Anglais Wiclef, et les propagea avec ardeur. Il enchérit encore sur la licence des idées religieuses de cet hérésiarque, et finit par devenir le chef d'une secte nombreuse qui prit le nom de *Hussites*. Ce hardi réformat. rejetait la croyance à la vierge, aux saints, à l'église, au pape surtout, et disait que Dieu seul devait être l'objet de notre culte. Sa haine contre les ecclésiastiq. se manifestait autant par ses actions que par ses paroles ; il les signalait à la vengeance du peuple, et souvent on n'écouta que trop les exhortations du recteur de Prague. Les écrits et la personne de J. Huss furent enfin dénoncés à la cour de Rome. Alexandre V l'excommunia. Jean Huss annonça qu'il voulait se pourvoir au concile de Constance : il partit donc de Prague le 11 octobre 1414, muni, selon quelques aut., d'un sauf-conduit de l'empereur. Le concile fut long-temps occupé de cette affaire ; mais les prières, les menaces furent inutiles ; J. Huss persista dans ses opinions, et préféra la mort à une rétractat. qu'il disait blesser ouvertem. sa conscience. Il fut livré au bras séculier le 15 juillet 1415, marcha au supplice avec résignat. et courage, et monta sur le bûcher en glorifiant Dieu et en pardonnant à ses ennemis. Les nombreux partisans de cet intrépide novat. ramassèrent avec respect les cendres de leur prophète, se les distribuèrent entre eux en criant vengeance, coururent aux armes, ravagèrent la Bohême, l'Allemagne, massacrant les prêtres, dévastant les églises, et répandirent ainsi pendant plusieurs années l'épouvante et la mort dans leur patrie. Les écrits de Jean Huss ont été pub. à Nuremberg, 1558, 2 vol. in-fol., et 1715. On peut consulter la *Vie de Jean Huss* par A. Zitte, Prague, 1709, 2 v. in-8, et par Tischer, Leipsig, 1804, in-8.

HUSSEIN, pacha, devint, de simple berger, favori du sultan Amurat IV (1636). Il se distingua par son grand courage, l'habileté de ses manœuv., la prudence de ses conseils, et une grande gaieté d'esprit. Après avoir commandé la Dalmatie othomane sous Mahom. IV, il fut massacré par les ordres du grand-vézyr Méhémet Kiouperli vers l'an 1648.

HUTCHESON (Francis), prof. de philosophie à l'université de Glascow, né en Irlande en 1694, m. en 1747, a pub. les ouvr. suivans (en anglais) : *Rech. sur l'origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu*, 1725, in-8, trad. par Laget, 1749, 2 vol. in-8 (*v.* n° 15,387 du *Dict. des Anonymes*) ; *Traité sur les passions*, 1728, in-8 ; *Système de philos. morale*, pub. par son fils, Glascow, 1755, 2 vol. in-4, précédé d'une *Vie* de l'aut. par le doct. Leechman, trad. en franç. (par Eidous), Lyon, 1770, 2 vol.

HUTCHINS (John), ecclésiastique angl., né à Bradford-Peverel en 1698, m. rect. de Wareham en 1773, a pub. en angl. *l'Hist. et les Antiquités du comté de Dorset*, Londres, 1774, 2 vol. in-fol., 1796, 1803. — Hutchins (Thomas), géographe des Etats-Unis, né vers 1730 dans le New-Jersey, entra

de bonne heure au service de l'armée roy., se distingua pend. les guerres contre les Indiens dans la Floride occid.; et, après avoir obtenu le command. d'un régim. angl., il essuya à Londres quelq. persécutions sur le soupçon d'avoir entretenu des relations avec Franklin, alors député des Etats-Unis en France. Aussitôt qu'il eût recouvré sa liberté, il se hâta de rejoindre à Charlestown l'armée du général Green, fut nommé géogr. génér. des Etats-Unis, et mourut à Pittsburg en 1789. On a de lui : *Précis histor. de l'expédit. de Bouquet contre les Indiens de l'Ohio en* 1764, etc., 1775; *Description topogr. de la Virginie, de la Pensylvanie, du Maryland et de la Caroline*, avec des cartes, Londr., 1778; *Narration historiq. et descript. topogr. de la Louisiane, de la Floride occidentale et de Philadelphie*, 1784.

HUTCHINSON (JOHN), philosophe anglais, né à Spennythorn dans le comté d'York en 1674, mort en 1737, est auteur de quelques écrits dont l'esprit de système et de mystère ferait penser que l'auteur ne s'entendait peut-être pas très-bien lui-même. Sa doctrine est de prouver que toutes les connaissances naturelles, physiques, théologiques, sont renfermées dans l'Ecriture sainte. Hutchinson eut des partisans, et commença une espèce d'école philosophique, dont les principes sont maintenant tombés à peu près en désuétude. On a de lui : *Observations faites par J. H.*, *principalem. en* 1706; *Principes de Moïse*, 1re part. 1724, 2e part. 1727, etc. Tous ses écrits ont été rec. en 12 vol. in-8, 1748; il en avait paru un extrait en 1723, 1 vol. in-12. On trouvera une sorte de résumé de sa doctrine dans l'écrit intitulé : *Chemin abrégé de la vérité*, 1793, in-8, publ. par un de ses partisans. — HUTCHINSON (Thomas) a pub. : *Xenophontis de Cyri institutione*, grec et latin, Oxford, 1727, in-4; *de Cyri expeditione*, id., ibid., 1735, in-4. — HUTCHINSON (Thomas), gouv. de Massachusetts, né à Boston vers 1711, mort en 1780 à Brampton, avait été successivement lord chef de justice de sa province, puis lieut.-gouv. de 1758 à 1770; il fut remplacé par Gages en 1774 dans le gouv. de Massachusetts, et se rendit alors en Anglet. On a de lui en angl. : *Exposé succinct des droits de la colonie*, etc., 1764; *Histoire de la colonie de Massachusetts depuis son établissement en* 1628 *jusqu'en* 1750, Boston, 1760-67, 2 vol. in-8; *Collection de papiers originaux relatifs à l'histoire de la colonie de Massachusetts*, 1769, in-8. — HUTCHINSON (William), membre de la société des antiquaires de Londres, né vers l'an 1732, m. en 1814, a écrit les *Hist. des comtés de Northumberland, de Durham et de Cumberland.*

HUTTEAU (FRANÇOIS-LOUIS), jurisconsulte, avocat au parlement de Paris, né à Malesherbes en 1729, fit preuve de fermeté dans les orages qui agitèrent la magistrat. sous le règne de Louis XV, fut nommé membre de l'assemblée provinciale d'Orléans en 1788, puis député aux états généraux, et, seul des représentans du tiers-état de la capitale, il demeura fidèlem. attaché aux véritables principes de monarchie. Après avoir signé quelq.-unes des protestations de la minorité de l'assemblée constituante, il quitta Paris la veille des massacres du 1er sept. 1792, se retira à Malesherbes, et y m. en 1807. On cite de lui un grand nombre de *Mémoires* à consulter, dont la collection forme 26 vol. in-4.

HUTTEN (ULRIC de), poète, orateur et théologien allemand, né en 1488 au château de Steckelberg sur les bords du Mein, mena long-temps la vie d'un aventurier, voyagea en Allemagne, en Italie, s'engagea comme soldat dans l'armée autrichienne, quitta les armes pour se mêler de discussions théologiq., les reprit pour se venger du duc de Wurtemberg, meurtrier de Jos. Hutten, cousin de celui-ci, et fit partie de la confédération dirigée contre ce prince par François de Sickingen. En 1520 il s'unit à Luther dans ses vastes projets de réforme, et les seconda de toute la haine qu'il portait à la cour de Rome; puis, revenant à son goût pour la guerre, il suivit Charles-Quint au siége de Metz. Il se retira enfin dans l'île d'Ufnau, au milieu du lac de Zurich, et y termina sa vie agitée en 1523. Une maladie honteuse et la violence des passions avaient abrégé ses jours. Cet homme, d'un grand talent oratoire et d'une érudit. vaste, a composé, tant en vers qu'en prose, de nombreux ouvrages dont la liste se trouve dans les mém. de Niceron. On citera seulement les principaux : *Ars versificandi*, Wittemberg, 1511, in-4; *Epistolæ obscuror. virorum*, etc., Mayence, 1516, in-4, gothique, 2 part. rare; *de Guaiaci medicinâ et morbo gallico liber*, ib., 1519, in-4, 1531, in 8; *Super interfectione propinqui sui Josephi Hutteni equitis deplorationes*, *in arce* Steckelberg, 1519, in-4, rare; *Dialogi : fortuna, febris, I, II, trias romana seu Vadiscus et inspicientes*, Mayence, 1520, in-4, très-rare. Sa *vie* a été écrite en allem. par Goëthe, Moser, Schubart, Wagenseil; et en latin par J. Burckhard, 1717-23, 3 part. in-8. On a pub. à Francfort en 1538 le rec. des *Poés. lat.* de Ulric de Hutten, in-8; elles ont été réimp. pour la plupart dans les *Deliciæ poetar. german.* — Jacob HUTTEN, enthousiaste silésien du 16e S., brûlé, à ce qu'on croit, comme hérét. à Inspruck, avait rassemblé dans un canton de la Moravie une sorte de congrégation d'anabaptistes, et leur donna un symbole et des lois dont on trouvera la substance dans le *Dictionn. des Hérésies* de l'abbé Pluquet. Les adeptes de cet exalté, qui malheureusement ne comptait point au nombre des vertus sociales qu'il recommandait à sa secte la soumission et le respect pour les lois de l'état, furent dispersés par les ordres de l'empereur Ferdinand. On les désigne sous le nom de *frères moraves*, qu'ils prenaient eux-mêmes; et ils portent plus souvent celui de *herrenhuters* dans les historiens allemands.

HUTTER (ELIE), en latin *Hutterus*, théol. protestant, né vers 1554 à Ulm, m. à Nuremberg vers 1602, a pub., sous le titre de *Via sancta*, etc., une Bible hébraïque en 2 vol. in-fol., Hambourg, 1587-88 : le psaume 117 s'y trouve imp. en 30 langues différentes; un *Nouveau Testament* en 12 langues, Nuremberg, 1599, 2 vol. in-fol., ou 4 vol. in-4; deux *Polyglottes* : l'une en quatre langues, Hambourg, 1596, 3 vol. in-fol.; l'autre en six langues, Nuremberg, 1599.—Un autre HUTTER ou HUTTEN (Léonard), théolog. protestant également d'Ulm, professa à Wittemberg, et m. en 1616, recteur de l'univ. de cette ville. On trouvera dans le *Theatrum* de Freher la liste de ses nombreux écrits théol., dont le plus remarq. a pour titre : *Concordia concors, sive de origine et progressu formulæ concordiæ eccles. Augustanæ confessionis*, in-fol.

HUTTON (JAMES), méd. et chim., né à Edimbourg en 1726, fut reçu doct. à Leyde en 1749, cultiva avec succès l'agriculture, la minéralogie, la physique, la philosophie, les mathématiques, et m. en 1797. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Théorie de la Terre*, 1796, 2 vol. in-8; *Dissert. sur différ. sujets de philos. natur.*, 1792; *Recherches des principes de la connaiss. et des progrès de la raison*, 3 vol. in-4, 1794; *Dissert. sur la philos. de la lum., de la chaleur et du feu*, 1794, 1 vol. in-8.

HUTTON (WILLIAM), littérat. et membre de la soc. des antiq. d'Edimbourg, né à Derby en 1723, m. en 1815, exerça avec honneur la profession de commerçant et de libraire, s'adonna ensuite à l'agr., et voyagea avec fruit. On connaît de lui : *Hist. de Birmingham*, in-8, 1779; *Voyage de Birmingham à Londres*, in-12, 1785; *Cour des requêtes, descript. de ses attrib., utilité et pouvoir*, 1786, in-8; *Dissertations sur les jurés*, 1789, in-8; *Hist. de Derby*, 1790, in-8; *Remarq. sur le nord du pays de Gal-*

les, 1800, in-8; *Hist. de la Muraille des Romains*, 1801, in-8; *Voyage à Scarborough*, 1803, in-8; *Poèmes et contes*, 1804, in-8; *Voyages aux bains de Coatham, dans le comté d'York*, 1810, in-8. — HUTTON (Catherine), fille du précéd., a pub. un roman intit.: *The miser Married.*, 1813, 2 vol. in-12.

HUTTON (CHARLES), mathémat. angl., né en 1737 à Newcastle-sur-Tyne, et m. à Londres en 1823, membre des soc. roy. de cette ville et d'Edimbourg, occupa jusqu'en 1807 une chaire de prof. à l'école militaire de Wolwich, et, après cette époque, ayant obtenu sa retraite et une pension honorable, il continua d'illustrer sa longue et laborieuse carrière par d'importans travaux scientifiques. Ses principaux ouv., tous en angl., sont: *A treatise on mensuration*, in-4, 1768; *Elements of the conic sections*, in-8, 1777; *Tables des logarithmes*, in-8, 1785, 5e édit. 1811; *Mathematical and philosophical dictionary*, 2 vol. in-8, 1796; *Nouveau cours de mathémat. pour les cadets de l'Acad. royale milit.*, 1798, 2 vol. in-8; un troisième a paru en 1811. Hutton a aussi pub. en 1812 3 vol. de *Mélanges* sur divers points des sciences mathématiques.

HUVIER DES FONTENELLES (PIERRE-MARIE-FRANÇOIS), l'un des ôtages de Louis XVI, né à Coulommiers, m. en 1823, est auteur d'un ouvr. intitulé: *les Soirées amusantes, ou Entretiens sur les jeux à gages et autres*, Paris, veuve Duchesnes, 1788, nouv. édit., 1790, in-12; *Targétade*, 1791, in-12; *Remontr. du Parterre*, 1814, in-8. M. A.-A. Barbier a consacré dans son *Dictionnaire des Anon.* (no 17,112) une *notice* plus détaillée à cet auteur, son compatriote.

HUXHAM (JOHN), médecin, m. en 1768 à Plymouth, a publ.: *Observat. de aere et morbis epidemicis*, 1728 et 1770, 3 vol. in-8.

HUYDECOPER (BALTH.), philol. et poète né à Amsterd. vers 1694, m. en 1778 bailli et dickgrave du Texel, a laissé les ouvr. suiv.: *Essais philolog. et poét.*, ou *Observ. libres sur la trad. holland. des métamorph. d'Ovide par Vondel*, Amsterdam, 1730, in-4, et Leyde 1782 et 1784, 2 vol., in-8; une trad. en vers d'*Horace*, ibid., 1737, in-4; plus. tragédies. entre autres, *OEdipe*, trad. de P. Corneille, 1720, in-12; *Arsace*, 1722, in-12; des *Mém.* sur des questions de gramm.; des mélanges de *poésies* holland.; des *poésies* latines, etc.

HUYGENS (CONSTANTIN), seigneur de Zuylichem, homme d'état et poète, né à La Haye en 1596, m. en 1687, remplit des fonctions importantes auprès de Frédéric-Henri, Guillaume II et Guillaume III, princes d'Orange, et fut chargé par eux de missions diplomatiq. Ses vers sont faciles, pleins de verve et d'originalité; mais son style est souv. maniéré et ambitieux. On a de lui des *poésies* lat., Leyde, 1644, in-8, Elzévir, La Haye, 1655. in-12; des *poésies* holland., 1687, 2 vol. in-4, etc., et un opusc. sur *l'usage et l'abus de l'orgue dans le service divin des églises réformées.* — HUYGENS DE ZUYLICHEM (Christian), fils du préc., célèb. mathém et astronome, né à La Haye en 1629, s'est placé par ses vastes connaissances, ses théories, ses inventions dans les arts et dans les sciences, sur la ligne des Archimède et des Newton. Après avoir fait de brillantes études en Hollande, il voyagea en Danemarck avec Henri, comte de Nassau, revint à Leyde, où il publia ses deux premiers ouvrages qui annonçaient dès lors un grand maître en géométrie. Il passa ensuite en France (1655), où il fut reçu docteur en droit à l'acad protest. d'Angers. De ret. en Hollande, il s'occupa avec son frère aîné de l'art de tailler et polir les verres des grandes lunettes. C'est au moyen d'un objectif de douze pieds de foyer, construit par lui, qu'il découvrit le premier un satellite à la planète de Saturne; après plusieurs autres travaux et découvertes, il fit successivement cinq voyages en France, et dans le troisième (1666) il accepta une pension considérable, ainsi qu'un logement à la bibliothèque du roi, qui lui furent offerts par le ministre Colbert. C'est alors qu'il écrivit ses traités sur la *dioptrique*, sur le *mouvement résultant de la percussion*, et qu'il publia le fruit de ses méditat. sur la théorie du pendule, ouvrage qui est son plus beau titre de gloire, et qu'il dédia à Louis XIV. En 1681, Huygens quitta tout-à-fait la France, soit qu'il y fût contraint par le mauvais état de sa santé, soit qu'il voulût terminer ses jours au milieu des siens dans sa patrie, soit enfin, comme on l'a prétendu, que la révocation de l'édit de Nantes fût la cause de cette retraite. Fixé définitivement en Hollande, Huygens s'y livra à de nouveaux travaux, publia de nouveaux ouvrages non moins remarquables que les premiers, et m. à La Haye le 8 juill. 1695. Les œuvres de ce savant illustre ont été recueillies après sa m., et publ. par les soins de S'Gravesande, sous les titres suivans: *Christ. Hugenii zulichemi opera varia in IV t. distributa*, Leyde, 1724, in-4. — *Opera reliqua*, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-4, dont le second, divisé en deux tomes, contient les œuvres posthumes. Cette collect. renferme tous les ouvr. imprimés, à l'except. de 13 *Mém.* insérés dans les *Transact. philosoph.* (du no 45 au no 121). Condorcet a écrit l'*éloge* de Huygens (*v.* œuvres complètes de Condorcet, tome 1er).

HUYGHENS (GUMMARE), théol., né en 1631 à Lier (Brabant), m. en 1702, prof. de philosophie à Louvain, et prés. du collége du pape Adrien VI, eut la réputation d'un homme intègre et plein de mérite. Il a laissé entre autres écrits: *Methodus remittendi peccata*, 1674, 1686, in-12; *Conferentiæ theol.*, cinq parties en 3 vol. in-12, 1684-93; des *Thèses*, etc. Moreri, dans un long article qu'il lui a consacré, nous apprend que ce théol. refusa d'écrire contre les quatre articles du clergé de France, ce qui lui attira des désagrémens assez vifs de la part de la cour de Rome.

HUYSUM (JEAN van), célèbre peintre de fleurs et de fruits, né à Amsterdam en 1682, m. en 1749, a laissé un grand nombre de tableaux fort recherchés; quatre des meilleurs se voient au musée royal de Paris. Cet artiste, qui a composé aussi des *paysages* d'un bon style, préparait ses couleurs et faisait ses tableaux en secret, ne voulant pas que l'on connût les procédés qu'il employait pour donner à ses fleurs ce coloris, ce velouté, cette fraîcheur, qui rivalisent avec la nature. Il n'eut jamais qu'une élève, madem. Haverman, qu'il congédia par jalousie. — HUYSUM (Juste van), frère du précéd., m. jeune, a réussi dans les tabl. *de batailles.*—HUYSUM (Jacques van), autre frère du précéd., né en 1680 à Amsterdam, m. à Londres en 1740, a copié avec succès plusieurs tableaux de Jean, et en a composé lui-même quelques-uns assez estimés.

HVITFELD (ARRILD ou HARALD), histor., né en Danemarck en 1549, fut sénateur et chancelier du royaume, et m. en 1609. On a de lui (en danois) une *Chronique du royaume de Danemarck*, Copenhague, 10 tomes in 4, de 1595 à 1604; ibid., 1652, 4 tomes ou 2 vol. in-fol., dédié à Frédéric III.

HYDE. V. CLARENDON.

HYDE (THOMAS), célèbre orientaliste anglais, né à Billingsley en 1636, fut conservateur de la bibliothèque bodléienne, docteur en théolog., professeur d'hébreu et d'arabe à l'université d'Oxford, secrétaire-interprète pour les langues orient., chanoine de l'église du Christ, et m. en 1703. On a de lui plus. ouv., parmi lesquels on distingue les suiv.: *Tabulæ longit. ac latitud. stellar. fixar. ex observ. Ulugh-Beighi*, etc., Oxford, 1665, in-4; *Catalog. impressor. libror. bibliot. Bodleianæ*, ib., 1674, in-fol.; *de Ludis orientalib. lib. II*, ibid., 1694, in-8, fig.; *Veterum Persarum et Magorum religionis histor.*, ibid., 1700, in-4; *Epistol. de mensuris et ponder. Serum sive Sinensium*, impr. à la suite du tr. *de Mensuris* d'Ed. Bernard. C'est à Hyde que l'on doit

les notions les plus étendues que l'on possède sur les caract. numér. des Chinois. Ses œuvres ont été réunies et pub. par Gr. Sharp, Oxford, 1767, 2 vol. in-4, sous le titre de *Syntagma dissertat. quas olim D. Th. Hyde separatim edidit.* : l'*Hist. des Perses* ne s'y trouve pas.

HYDER-ALY, fils de Feth-Mohamed, surn. *Nédym-khan*, commandant de la forter. de Kolar, né en l'an 1131 de l'hég. (1718-19 de notre ère) à Boudicote près de Bednore (ou Haïder-Abâd), épousa en 1740 la fille d'un commandant de place, et de ce mariage est né le célèbre Typoû-Sâheb. Hyder-aly, qui dès son jeune âge avait porté les armes, et dont le courage égalait l'ambition, chercha tous les moyens possibles de parvenir au gouvernement du Maïssour. Devenu maître d'un assez vaste pays par la mort de son père, il recruta une armée, agrandit sa puissance, s'empara des états de Bangalore ainsi que du riche canton du petit Balapour, et repoussa plus. fois, à la tête des armées de l'empire, les Mahrattes, ennemis acharnés des Maïssouriens. L'ascendant que la victoire lui donnait sur les soldats inspira de la défiance au râdja, qui voulut arrêter les espérances usurpatrices d'Hyder-aly, et le somma de comparaître à Seringapatnam. Hyder s'y présenta en forces, et au lieu d'une disgrâce, il reçut du faible prince le titre de bébâdour et la place de premier ministre ; mais en 1760 les Mahrattes appelés par le râdja au secours de sa puissance envahie, accoururent : Hyder, forcé de fuir, rassembla à la hâte les débris dispersés de ses troupes et se crut en état de combattre celles qu'envoya contre lui le prince des Maïssouriens. La lutte fut de courte durée ; Aly triompha et les soldats vinrent se ranger sous ses drapeaux ; alors vainqueur, effectuant son vaste projet d'usurpation (1761), il marcha sur Séringapatnam, capitale du Maïssour, s'empara du gouvernement absolu, joignit à ses états ceux de plus. princes ses voisins, et se fit reconnaître roi de Canara, de Courga, et prince de Bednore. Il tourna bientôt ses idées de conq. vers les côtes de Malabar et Calicut, et les îles Maldives tombèrent en sa possession. C'est de là que lui fut donné le titre pompeux de *roi des îles de la mer des Indes*. Tant de puissance effrayait les Anglais qui avaient leurs vues secrètes sur cette partie de l'Asie ; ils n'eurent pas de peine à exciter contre l'ennemi commun le nizâm du Dékhan et les Mahrattes, qui, semblables aux peuplades errantes du nord, ne vivent que de guerre et de pillage. (1767) Hyder-aly-khan, qui joignait une habile politique à une valeur indomptée, ne se laissa point imposer par cet appareil menaçant. Il sacrifia quelques portions de ses petits états, prodigua l'or, et les Mahrattes et le nizâm du Dékhan furent bientôt de son parti contre les Anglais. Il déploya dans cette guerre de grands talens militaires, et l'on vit avec quelque surprise l'un des peuples les plus civilisés de l'Europe trouver un ennemi digne de ses coups, un vainqueur même, dans un chef de bandes indiennes. Les bornes de ce Dictionn. ne permettent pas de suivre Hyder-aly dans toutes les opérations politiques et militair. de cette époque. Quelquefois vaincu, il ne cédait qu'au nombre et à la force ; et, s'il se retirait, c'était pour revenir à la charge avec plus d'ardeur : souvent vainqueur, il abusait de sa fortune, massacrant impitoyablement ses ennemis, malgré les remontrances des Français qui servaient dans ses armées et qui ne contribuèrent pas peu à les discipl. Hyder-aly-khan, qui sut gouverner comme il avait su conquérir, fit respecter la justice, encouragea l'agriculture et le commerce. Il m. d'un ulcère à la nuque le 7 décemb. 1782 dans la ville d'Arcate. Typoû-Sâheb et Kérym-Sâheb, ses fils et ses successeurs, lui firent ériger un superbe monument à Seringapatnam. Pour plus de détails sur la vie et les guerres de ce prince, on peut surtout consulter les *Essais historiques sur le midi de l'Inde*, etc., par le colonel Mark Wilks, Londres, 1811 et 1817, 3 vol. in-4 ; et l'*Hist. d'Hyder-aly-khan*, etc., par M. M. D. L. T. (Maître de La Tour), etc., Paris, 1783, 2 vol. in-12, etc., etc.

HYGIN (St), élu pape en 138, après la m. de St Télesphore, est compté parmi les martyrs, quoique rien n'annonce qu'il soit mort victime de son zèle pour la foi. On croit qu'il m. en 142. Il reste de lui des *lettres* dans la Collection des conciles. St Pie Ier lui succéda. — HYGIN (Caïus-Julius-Hyginus), ami d'Ovide et affranchi d'Auguste, qui le fit gardien de la biblioth. palatine, né en Espagne, ou selon d'autres à Alexandrie, avait été amené à Rome par Jules César. Il avait écrit un *Comment.* sur Virgile qui n'est point arrivé jusqu'à nous. On lui attribue en outre les ouvr. suiv. : des *Fables mythologiq.* ; *Poeticon astronomicon*, Bâle, 1535, in-fol. ; Hambourg, 1674 ; Paris, 1578 ; Leyde, 1670, in-8 ; *Fragment* sur la castramétation, Amsterdam, 1661, in-4 ; *de Limitibus constituendis*, inséré dans le recueil intit. : *Rei agrariæ auctores*, *curâ W. Goësii*, Amterdam, 1674, in-4.

HYLARET (MAURICE), cordelier célèbre à l'époque de la ligue et prédicat. ordinaire de la ville d'Orléans, y m. en 1591, laissant un rec. d'*Homélies* latines réimp. plus. fois à Paris et à Lyon, 5 vol. in-8. Ses obsèques donnèrent lieu à des cérémonies dont on trouve la description dans l'ouv. intit. : *Tombeau du vénérable frère Maurice Hylaret*, Orléans, 1592, in-4.

HYPATIA, fille du philosoph., Téon, s'est rendue célèbre dans le 4e S. par ses vastes connaiss. Elle professa la philosophie à l'école d'Alexandrie, et se fit admirer non moins par ses talens oratoires que par la solidité de sa science. Elle obtint la protection d'Oreste, gouverneur de la ville, qui lui demanda des conseils pour la conduite des affaires publiques. Signalée par St Cyrille comme l'un des agens qui inspiraient à Oreste ses persécut. contre les chrétiens, elle fut traînée par le peuple et lapidée dans l'église *Césarine* ; son corps mis en lambeaux fut porté en triomphe dans les rues d'Alexandrie, et brûlé au lieu nommé *Cinaron*. Cet acte de barbarie eut lieu pendant le carême de l'an 415. Parmi les ouvr. d'Hypatia, qui ont été brûlés dans l'incendie de la biblioth. d'Alexandrie, on cite un *Comment.* sur Diophante ; un *Canon astronom* ; un *Comment. sur les coniques* d'Apollonius de Perge. On peut voir, pour plus de détails sur Hypatia, une *lettre* de l'abbé Goujet, tomes 5 et 6 de la *Continuation* des *Mémoires de littér.* du P. Desmolets, etc.

HYPATODORE ou HECATODORE, sculpt. grec, qui vivait l'an 372 avant J.-C., fit pour le temple de la citadelle d'Aliphère en Arcadie une statue colossale de Minerve, en bronze : on dit qu'un autre sculpt. nommé Sostrate concourut aussi à l'exécution de cette statue.

HYPERIDES, orateur athénien, disciple de Platon et d'Isocrate, vivait dans le 3e S. av. J.-C. Il se déclara contre Philippe, et fit partie de l'opposition que dirigeait la grande éloquence de Démosthène. Chargé de fonctions importantes, il ne négligea aucune occasion de signaler sa haine contre les Macédon. et son amour pour la patrie. Antipater, devenu maître d'Hypéride, lui fit arracher la langue et le livra aux bourreaux l'an 322 av. J.-C. Cicéron le place presque sur la même ligne que Démosthènes. De 52 *discours* de ce grand orateur, qui existaient encore du temps de Photius, aucun n'est parvenu jusqu'à nous. On lui attribue cependant le 17e discours contre Alexandre, inséré dans les œuvres de Démonsthène.

HYPERIUS (GIRARD-ANDRÉ), théol. luthérien, né en 1511 à Ypres, m. en 1564, a laissé plusieurs traités théol., Bâle, 1570 et 1571, 2 vol. in-8, des *Comment. sur St Paul*, Zurich, 1582 et 1584, 3 vol. in-fol., etc.

HYPSICLES, mathématicien d'Alexandrie, qui vivait vers l'an 146 avant J.-C., est auteur d'un petit traité intitulé *Anaphorique* ou *des Ascensions*, imp. en grec avec la version latine de Mentelius, et réuni à l'*Optique* d'Heliodorus, Paris, 1680, in-4. On lui attribue aussi les 15e et 16e livres qui font suite aux *Elémens* d'Euclide.

HYPSICRATES. V. ANTIGONE, peintre.

HYRCAN Ier (JEAN), souverain sacrificateur et prince des Juifs, succéda l'an 135 avant J.-C. à Simon Macchabée son père, tué par son gendre Ptolémée. Hyrcan voulut tirer vengeance de cet assassinat, mais Ptolémée appela à Jérusalem Antiochus Sidétès, qui vint à la tête d'une armée mettre le siége devant cette ville. Hyrcan fut obligé d'accepter une paix onéreuse que lui imposa le roi de Syrie; cependant à la mort de ce prince il ravagea ses états, soumit les Iduméens, et s'empara de Samarie qu'il rasa de fond en comble. Hyrcan mourut vers l'an 103 avant J.-C. — HYRCAN II, souverain pontife des Juifs, succéda à Alexandre Jannée son père l'an 76 avant J.-C.; mais son frère Aristobule s'empara de la couronne après une victoire qui lui fut peu disputée, et il ne laissa au prince dépossédé que le pouvoir sacerdotal. Aretas, roi des Arabes, appelé au secours du faible Hyrcan, assiégeait Aristobule dans Jérusalem, lorsqu'au milieu de ses succès, il apprit que les Romains ravageaient ses propres états, ce qui l'obligea d'abandonner Hyrcan à lui-même. Ce ne fut qu'à la mort d'Aristobule que son malheureux frère, intéressant les Romains à son sort, recouvra la charge de gr. sacrificateur; alors il releva les murs de Jérusalem. Mais de nouvelles calamités l'attendaient. Antigone, fils d'Aristobule, secondé par les Parthes, entra en Judée l'an 38 avant J.-C.; et, sous prétexte de venger la mort de son père, il fit couper les oreilles à Hyrcan, qu'il emmena prisonn. Après quelques années de captivité, Hyrcan obtint la permission de retourner à Jérusalem. Ce fut là qu'il périt. Hérode apprenant qu'il tentait de renouer des intelligences avec les Arabes, le fit mettre à mort, l'an 30 av. J.-C.

I

IACAÏA, aventurier turk, tenta en l'an 1615 de ravir la couronne à Achmet Ier, dont il se disait le frère aîné; et, après avoir parcouru vainement la Valachie, la Moldavie et la Pologne pour rassembler des partisans, il vint se mettre sous la protect. de Cosme de Médicis à Florence. S'étant ensuite rendu en France, il y fut accueilli par Charles de Gonzague, duc de Nevers; mais on ignore ce qu'il devint depuis.

IACOUB-TCHELEBY, fils d'Amurat-Ier, fut étranglé par les ordres de Bajazet, son frère aîné, vers l'an 1390, comme coupable d'avoir essayé de se faire un parti dans l'armée pour s'emparer du trône paternel.

IANAKI, Grec, boucher de profession, fut nommé prince de Moldavie en 1730 par le sulthan Mahmoud Ier, à la sollicitation de Patrona-Khalil (*v.* ce nom), alors tout-puissant à la cour de Constantinople. Mais avec la puissance de ce dernier s'évanouit celle d'Ianaki, qui fut pendu par ordre du sulthan peu de jours après la mort de son protecteur.

IBARRA (JOACHIM), célèbre imprimeur espagn., né à Saragosse en 1725, mort à Madrid en 1785, a pub. plus. édit. que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre typographiques. Nous citerons entre autres celle de *don Guixote*, 1780, 4 vol. in-4. Ce fut Ibarra qui introduisit en Espagne l'usage de lisser le papier imprimé.

IBAS, Syrien, évêq. d'Edesse en Mésopotamie, s'est fait connaître dans le 5e S. comme l'un des plus zélés défenseurs de Nestorius. Accusé d'avoir voulu propager les doctrines de Théodore de Mopsueste dont il avait pris la défense contre Rabulas, il venait d'être absous en 446 de ces inculpations et d'autres de même nature au concile de Tyr et de Beryte, lorsque de nouv. dénonciat. le signalèrent comme l'un des princip. moteurs des troubles qui déchiraient le sein de l'église d'Orient. Il fut condamné en 449 au concile d'Ephèse, déposé de son épiscopat, et mis en prison; on ne le rétablit sur son siége qu'en 451, après le concile général de Chalcédoine, et il m. en l'an 457. Il reste de lui un fragment d'une *lettre* écrite à un Persan nommé Maris sur les disputes du nestorianisme; elle fut condamnée au 5e concile général tenu à Constantinople en 553.

IBBOT (BENJAMIN), ministre anglic., né en 1680 dans le comté de Norfolk, m. en 1725, a laissé des *Sermons*, 1726, 2 vol. in-8; une trad. du traité de Puffendorf, *De habitu religionis christianæ ad vitam civilem*, 1719, in-8, etc.

IBN-AL-ATSYR (ABOUL'-HASSAN-ALY), surn. *Azz-Eddyn* (la gloire de la religion), célèbre histor. arabe, né à Djézyrèh-bény-Omar en Mésopotamie vers l'an 1160 de J.-C., mort à Moussoul vers l'an 1233 de J.-C., a laissé les ouvr. suiv.: *Kamal al-tawarykh* (chronique complète), depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 1158 de J.-C.; *Histoire des Atabeks qui ont régné en Syrie; Abrégé du traité des généalogies d'Abdoulkerym-alsamany*, 3 vol.; *Hist. des compagnons de Mahomet.* Ces ouv. MSs. se trouvent à la biblioth. du roi.

IBN-AL-ATSYR-ABOULSAADAT-MOBAREK, surn. *Medjed-Eddyn*, mort en l'an 1268 de J.-C., avait d'abord rempli div. fonct. polit. et milit.; il se livra ensuite à la littérat. et à la gramm., et comp. de nombr. ouvr., quelq.-uns traitant des traditions prophétiques. On en trouve la nomenclature dans Ibn-Khilcan (*v.* ce nom).

IBN-AL-ATSYR-NASR-ALLAH, surn. *Dhia-Eddyn* (la splendeur de la religion), né l'an 1162 de l'ère vulg. à Djézyrèh-Bény-Omar, remplit les fonct. de vézyr sous Melik-afdhal, fils de Saladin, qu'il suivit dans son exil, et m. à Bagdad en 1239. On a de lui: *l'Art de l'Ecrivain et du Poète; Tr. de Prosodie*; et autres ouvr. dont la nomenclat. se trouve dans Ibn-Khilcan.

IBN-AL-BAWAB (ABOUL-HASSEN), calligraphe arabe, mort à Bagdad l'an 1022 ou 1031 de J.-C., passait de son temps pour n'avoir pas d'égal dans son art.

IBN-AL-COUTHIAH (ABOU-BECR-MOHAMMED), écriv. arabe-espagnol, mort à Cordoue l'an 978 de J.-C., est aut. de plus. ouv. sur la gramm., et d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*, dont la biblioth. roy. possède un exempl. MS.

IBM-AL-DJOUZY (ABD-ERRAH-MAN), écrivain arabe, né vers 510 de l'hég. (1117 de l'ère vulg.), m. à Bagdad l'an 1201 de J.-C., a laissé de nombr. ouvr. parmi lesquels on distingue un traité qui a pour titre: *Viatique pour le voy. dans la science de l'interprétation du Koran.* La nomenclat. de ses autres écrits se trouve dans Ibn-Khilcan. — Un autre IBN-AL-DJOUZY (Abou-Modhaffer-Yousef-ben-Carah-Aly), historien arabe, m. l'an 1256 de J.-C., a laissé *le Miroir du Temps*, histoire polit. et littér. La biblioth. roy. à Paris, celle de l'Escurial et la Bodléienne en possèdent chacune un ex. MS.

IBN-AL-FARADHY (ABOU-WALYD-ABD-AL-LAH), écriv. arabe-espagnol, né à Cordoue vers la fin du 10e S., mort en 1012, après avoir rempli les fonct. de cadhy à Valence, a laissé une *Chronique des Sav. d'Espagne*, continuée par Ibn-Baschoual,

et une hist. des poètes du même royaume. On peut consulter sur cet écriv. la *Biogr.* d'Ibn-Khilcan.

IBN-AL-FORAT (Mohammed-Ben-Abd-Alrahym), hist. et jurisc. arabe, né l'an 1335 de J.-C., mort l'an 1405, a laissé une *Chronique* dont une partie est en MSs. dans la biblioth. du roi ; celle de Vienne en possède 10 vol. qui ne forment point encore l'ouvr. entier. M. Jourdain en a traduit la table des matières et plusieurs extraits relatifs aux croisades.

IBN-AL-KHATHIB (Mohammed-Ben-Ahmed), écriv. arabe-espagnol, né à Grenade l'an 1313 de J.-C., m. en 1374 (776 de l'hégyre), a laissé entre autres écrits : *Hist. des Rois de Grenade ; Biogr. des Ecriv. espagn. : Chronol. des Khalyfes et des Rois d'Afrique et d'Espagne.* On trouve à la bibl. du roi la *vie* de cet histor. écrite par Ahmed-Ben-Mohammed-al-Mocry.

IBN-AL-MOKAFFA, écrivain arabe du 8e S., Persan d'origine, s'attira par son esprit satirique la haine de Mansor, neveu d'Abdallah, qui le fit périr dans une fournaise ardente l'an 757 de notre ère. Ibn-Al-Mokaffa est aut. de la prem. trad. pers. du liv. de *Calilalh et Dimnah.* M. Sylvestre de Sacy a donné une édit. complète du texte de cet ouvr. célèb. sous le titre de *Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpaï*, Paris, 1819, 1 vol. in-4. On a aussi d'Ibn-Al-Mokaffa quelques poésies et une trad. (en arabe) de l'ancienne histoire persane qui a servi de source aux faits relatés dans le *Chah Nameh.*

IBN-AL-OUARDY, ou plutôt AL-WARDY, géographe et poète arabe, mort à Alep en l'an 749 de l'hég. (1350 de J.-C.), est auteur d'une géogr. intit. *Perle des Merveilles* : des extraits trad. de cet ouvr. ont paru à diverses époques ; d'un abrégé de la *Chronique* d'Aboulféda. On a encore de lui un poème sur la gramm. et une trad. en vers du traité des principes de la secte de Chaféi par Nedjm-Eddyn-Abd-Elghaffar.

IBN-AYYAS (Mohammed-Ben-Ahmed), géogr. et historien arabe du 16e S. (10e de l'hég.), a laissé une cosmographie sous le titre de *Parfum des Fleurs*, ou *Merveille des Contrées* ; une histoire d'Egypte intit. *Merveille des Siècles.* Ces ouvrages existent MSs. à la bibliothèque du roi. M. Langlès a donné un extrait du prem. (Paris, 1804, in-4), qui se trouve dans la 1re part. du tom. 8 des *Extraits des MSs. de la biblioth. impériale* (roy.).

IBN-CADHY-CHOBAH (Mohammed, fils d'*Omar*, surn.), né l'an 691 de l'hég. à Damas, où il m. l'an 788 (1386 de J.-C.), a laissé plus. tr. de jurisprudence. Il ne faut pas le confondre avec Ibn-Cadhy-Chohbah (Mohammed-Ben-Isa, surn.), poète et écriv., de la secte de Chafeï, m. à Gazah où il exerçait les fonctions de lecteur dans la mosquée princip. en l'an 762 de l'hég. (1361 de J.-C.).

IBN-CATIB. V. Ibn-Al-Khatib.

IBN-COTAIBAH (Abou-Mohammed Abdallah), célèbre philologue arabe, né à Bagdad en l'an 829 de J.-C., m. en 890 (276 de l'hég.), est connu par les ouvr. suiv. : *Kitab almaarif* (livre des notices) ; *Adab elkateb* (traité de l'art d'écrire et de parler) ; deux *Traités* sur l'interprétation du Koran ; *Hist. des Poètes ; Oyoun elakhbar* (les yeux de l'histoire) ; et autres, dont on trouve la liste dans Ibn-Khilcan.

IBN-DJOLDJOL (Abou-Davoud-Soléiman), médecin arabe, vivait à Cordoue vers le milieu du 10e S. (4e de l'hég.). On a de lui : *Nouv. traduction arabe faite du grec de Dioscoride ; Interprét. des Médicam. simples contenus dans Dioscoride ; Tr. contenant les Médecins connus dont Dioscoride n'a point fait mention ; Mém. sur la vie de divers Médecins et Philos. qui ont vécu du temps de Mowayyad-billah* (khalyfe de Cordoue, dont Ibn-Djoldjol était le médecin).

IBN-DOREID (Aboubekr-Mohammed, fils de Haçan, surn.), de la tribu de Azd, poète célèbre de l'Arabie, né à Basrah l'an 223 de l'hég. (838 de l'ère vulg.), m. à Baghdad l'an 321, excellait dans tous les genres de poésie, et passait de son temps pour un sav. philologue et un grand grammairien. On a de lui une ode int. : *Alcassydèh almaqsourèh*, publ. par Scheïdius, Hardervick, 1768, in-4 ; par Haitsma à Franeker, 1773, in-4, avec une version latine ; par le même Scheïdius, avec une traduct. latine des notes et une vie de l'auteur, Hardervick, 1786, in-8. Il existe à la biblioth. roy. deux *Commentaires* MSs. sur cet ouvrage.

IBN-EL-A'LAM (Aly Ben Al-Haçan), astron. arabe, m. à Osaïla l'an 375 de l'hég. (985 de J.-C.), avait composé un ouvr. très-estimé intitulé *Table astronomique*, contenant de nombr. observ. faites par lui à Baghdad ; mais le titre seul de cet écrit est parvenu jusqu'à nous.

IBN-EL-ATSYR. V. Ibn-Al-Atsyr.

IBN-EL-AWAM (Abou-Zaccaria-Yahia-Ben-Mohammed-Ben-Ahmed), agronome arabe du 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), habitait une campagne des environs de Séville appelée Alxarafe, et s'adonnait à la culture des terres. On a de lui un ouvr. intit. *Livre d'Agriculture*, dont il existe une trad. espag., Madrid, 1802, 2 vol. in-fol., par D. Josef-Antonio Banqueri.

IBN-FAREEDH (Abou-Hafs-Omar), poète arabe, né au Kaire l'an 577 de l'hég. (1181 de notre ère), m. l'an 632 (1235), avait embrassé la vie relig. Il a laissé des poésies mystiques, dont quelq.-unes se trouvent en MSs. à la biblioth. royale.

IBN-IOUNIS. V. Ibn-Younis.

IBN-KATIB. V. Ibn-Al-Khatib.

IBN-KHALDOUN (Waliy-Eddin-Abou-Zéid-Abd Alrahman, surn. HADHRAMI et ASCHBILI), célèbre littérat. et calligraphe arabe, m. au Kaire en l'an 808 de l'hég. (1406 de J.-C.), a laissé une *Histoire* des Arabes, des Persans et des Berbers, très-estimée ; elle a été traduite en turk par Mohammed Pirizadéh.

IBN-KHILCAN (Schems-Eddin-Abou'l-Abbas-Ahmed), célèbre histor. et biogr. arabe, né à Arbel l'an 608 de l'hég. (1211 de J.-C.), était versé dans la science du droit, et cultivait les lettres et les muses ; il voyagea en Syrie, en Egypte, remplit les fonctions de grand-cadhy à Damas, et y m. après avoir professé pendant quelque temps au Kaire l'an 681 de l'hégyre (1282). Il a laissé une *Biographie* très-estimée sous le titre de *Wafayat alayan we anba abna alzéman* (*Décès des personnages éminens et histoire des hommes de ce siècle*). On lui attribue une *Hist. d'Egypte*, dont le MS. existe à la biblioth. du roi, n° 795.

IBN-WAHCHYEH, écrivain arabe du 3e S. de l'hégyre, a trad. du chaldéen en arabe un ouvrage intitulé *l'Agriculture nabathéenne.*

IBN-WASIL (Mohamed-Ben-Salem), surn. le *Cadhy Djémal-Eddyn*, célèbre écriv. arabe, né à Hamah en Syrie l'an 604 de l'hég. (1206 de J.-C.), mort en l'an 697 (1268 de J.-C.), a laissé : *Hist. du sulthan El Melik-Assalih ; Hist. des Ayyoubites* ; des *Traités* de grammaire et de jurisprudence ; des *Poésies*, etc.

IBN-YOUNIS (Aly-Ben-Abdelrahman), célèb. astronome arabe et poète distingué, né l'an 369 de l'hég. (979 de l'ère chrét.), m. l'an 399 (1008), est auteur du plus complet des ouvrages arabes connus sous le nom de *Zydj*, ou Tables astronomiques. Le *Zydj Ibn-Yoûnis* (table d'Ibn-Yoûnis) a également pour titre *Zydj Hâkemy* (table Hakémite). Delisle a donné l'extrait de cette table, ins. dans le t. VII des *Notices et Extraits des MSs. de la biblioth. du roi.*

IBRAHYM, sulthan ou empereur des Turks, succéda en 1640 à son frère Amurath IV ; il s'attira la haine de ses sujets, et fut étranglé en 1649. Les principaux événem. militaires de son règne furent le siége d'Azof (1641) et la guerre de Candie. Il eut Mahomet IV pour successeur.

IBRAHYM-EL-HALEPY, célèbre jurisconsulte othoman, né à Alep vers l'an 1456 de J.-C., mort l'an 1549 (956 de l'hég.), remplit à Constantinople les fonctions d'iman, de prédicat. et de prof. dans la mosquée du sulthan Mohammed. On a de lui sous le titre de *Multeka al-abhar* (confluent des mers) un recueil très-estimé de lois, décisions, et opinions civiles, politiques, canoniques, militaires, criminelles, fiscales, somptuaires et agraires.

IBRAHYM, gr.-vézyr et favori de Soliman III, né à Gênes vers la fin du 14e S., fut pris par des corsaires et conduit jeune encore à Constantinople, où il se distingua dans le corps des janissaires. Son courage lui valut les bonnes grâces de l'empereur, dont il épousa une sœur en 1527. Devenu 1er ministre du sulthan après l'expédition de Hongrie, il partagea avec lui la suprême puissance, apaisa plus. séditions, et sauva d'une ruine totale la cité d'Alep, condamnée par Soliman à être brûlée. La faveur dont jouissait Ibrahym effraya la sulthane Roxelane, qui jura de le perdre. Accusé d'avoir entretenu des intellig. avec le cabinet autrichien, Ibrahym fut étranglé par les ordres de Soliman en l'an 1535 de J.-C.

IBRAHYM, vézyr et favori d'Amurath III, originaire de la Dalmatie, servit d'abord dans le corps des janissaires, fut nommé pacha d'Egypte en 1585, épousa une fille du sulthan son maître, et parvint au poste de grand-vézyr. Les janissaires prenant prétexte d'une altération des monnaies exécutée d'après ses conseils, s'insurgèrent et demandèrent au sulthan la mort d'Ibrahym, qui eut la tête tranchée en l'an 1590.

IBRAHYM (Al-Imam), issu par Mohammed, son père, de la famille des Abassides, dont il est regardé comme le prem. prince, bien qu'il n'ait régné effectivem. que comme chef du sacerdoce, venait à peine d'être investi de la dignité d'imam suprême, qu'il vit accroître son autorité temporelle par l'habileté de deux chefs de son parti, Abou-Moslem et Abou-Salamah, les plus grands guerriers et polit. musulmans du 8e S. Mais il ne put qu'entrevoir la grandeur future de sa maison : tombé au pouvoir des Ommiades vers l'an 751 (131 de l'hég.), il fut mis à mort par ordre d'un de leurs dern. calyfes.

IBRAHYM EFFENDI, docteur musulman converti à la foi cathol. l'an 1671, vint prendre l'habit monastique à Venise, sous le nom de Paul-Antoine Effendi, et y m. en 1697, âgé de 56 ans. Il a laissé aux biblioth. de St-Jean et de St-Paul de cette ville beaucoup de MSs. arabes, persans et turks, notamment les 4 *Evangiles* (en arabe), le *Cantique des Cantiques*, et plus. autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

IBRAHYM-EL-GAUHARY, intend.-général de la haute et basse Egypte sous les beys Ibrahym et Mourad, auxquels il resta fidèlement attaché, s'est surtout rendu célèbre par le zèle qu'il déploya en 1790 envers les pestiférés, sans acception de religion ni de secte. Il consacra à leur soulagement des sommes immenses, et on évalue à plus. millions ce que lui coûta la seule inhumation des cadavres. Ce vertueux ministre, qui reçut le surnom de *Père de tous*, m. en 1791 au grand Kaire, sa patrie, pleuré d'une multitude de pauvres qu'il nourrissait. Il était Cafre d'origine, et appartenait à la secte des jacobites, qui conserve sa mém. en gr. vénération.

IBRAHYM-KHAN-OGLOU, grand-vézyr de Mahomet (*Mohammed*) Ier, le servit avec zèle et activité. Ce sulthan ayant terminé sa carrière en 1421, Ibrahym tint sa mort secrète pendant près de deux mois, et attendit le retour d'Amurath II qui était alors à Amasie. Pour le récompenser de cette prudence, Amurath lui donna le titre héréditaire de khan, et exempta lui et ses descendans de toute charge publique.

IBRAHYM-MOLLAH, capitan-pacha en 1704 et grand-vézyr en 1713, était sorti de la dernière classe du peuple, et ses manières brusques et sauvages ne démentaient pas son origine. Parvenu à l'apogée de la puissance, il ne jouit pas long-temps de la faveur d'Achmet III, qui le fit étrangler en l'an 1713.

IBRAHYM-TCHAOUICHKEKHIÉ, bey d'Égypte, né en Géorgie vers 1712, fut de bonne heure vendu à Osman-Bey, qui le fit élever dans l'islanisme, et lui donna un avancem. rapide dans ses milices. Il jouissait de toute la confiance de son maître lorsque, la tyrannie de celui-ci ayant soulevé contre lui ses principaux lieutenans, ils choisirent Ibrahym pour chef du complot, et l'élevèrent à sa place sur le trône des Mamelucks, l'an 1750. Après avoir affermi par sa valeur et son habileté la puissance qu'il n'avait pu obtenir que par un crime, Ibrahym tenta d'affranchir ses états de la dominat. othomane, et fit périr successivem. quatorze pachas envoyés par la sublime porte pour revendiquer le tribut annuel que lui devait l'Égypte. Sur le point d'accomplir son entreprise, qu'il poursuivait avec autant de fermeté que d'adresse, ce prince fut empoisonné en 1760; il m. regretté pour sa justice, et laissa une mémoire chère au peuple qui admirait en lui la réunion de toutes les vertus qui font les grands souverains.

IBYCUS, poète lyrique grec, né dans le 6e S. av. J.-C. à Rhegium, ville d'Italie, avait composé sept livres d'*odes* érotiques, dont il ne reste que quelques fragm. qui ont été rec. par H. Estienne et par Fulvius Ursinus; ce dern. les a ins. à la suite du recueil intit. *Carmina novem illust. fœminarum*, Anvers, 1568, in-8. La phrase proverbiale *Ibici grues* a consacré le souvenir de ce poète. Voici en substance le récit des hist. à ce sujet : Attaqué dans un lieu désert par des voleurs qui le tuèrent, il s'était écrié, en voyant dans les airs une volée de grues, que ces oiseaux seraient ses vengeurs. Des recherches inutiles avaient été faites dans le but de découvrir ses assassins, lorsqu'un jour on entendit sur la place de Corinthe des gens qui, voyant passer des grues, se disaient les uns aux autres en riant : « Voilà les vengeurs d'Ibycus ! » Ils furent arrêtés, avouèrent leur crime, et furent mis à mort.

ICONOCLASTES ou ICONOMAQUES (Brise-Images), secte dont on fait remonter l'origine jusqu'à l'an 485, sous l'empereur Zénon, regardaient comme une idolâtrie le culte contre lequel ils ont déployé toutes les fureurs du fanatisme, prétendant que Dieu ne doit être adoré qu'en esprit et en vérité. L'empereur Léon l'Isaurien (*v.* ce nom), fut le plus zélé fauteur de cette secte, objet d'abord de très-violentes persécut., puis condamnée par différens conciles. L'église a vu cette secte se reproduire à diverses époques et sous de nouveaux noms qu'elle prit de ses rénovateurs. *Voy.* Huss (Jean), Wicleff, etc.

ICTINUS, architecte grec, contemporain de Périclès, qui l'employa avec Callicrate à la construction du temple de Minerve à Athènes (le Parthénon), est cité par les anciens auteurs comme ayant décoré par de magnifiques monumens plus. autres villes de la Grèce.

ICARE (myth.), fils de Dédale, se sauva avec lui du labyrinthe de Crète, où Minos les tenait enfermés : il périt, pend. la traversée, dans la mer qui depuis a conservé son nom. Les poètes ont imaginé que ce fut à l'aide d'ailes ajustées avec de la cire que les deux fugitifs parvinrent à franchir le rivage de la Crète; mais que, le jeune homme ayant dirigé trop haut son vol, le soleil fit dissoudre ses ailes, et qu'il ne put se soutenir dans les airs. La fable cite deux autres personnages du nom d'Icare.

IDACE (Clarus), surn. l'*Illustre*, év. de Mérida en Espagne, m. vers l'an 393, avait écrit un traité contre les Priscillianistes sous le titre d'*Apologeticus*. — Un personnage du même nom qui vivait vers l'an 490 a composé un *Traité de la Trinité*,

et un autre traité contre Varimade, diacre arien, pub. mal à propos par G. Cassander et le P. Franç. Chifflet sous le nom de Virgile.

IDACE, évêq. espag. du 4e S., est auteur d'une *Chronique* commençant à l'an 381 jusqu'à 461. Le P. Sirmond en a donné une édit., Paris, 1619, in-8. On lui attribue des *Fastes consulaires* qui se trouvent dans la Biblioth. des Pères.

IDE (STE), comtesse de Boulogne en Picardie, fille de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, naquit en 1040, et épousa Eustache II, comte de Boulogne, dont elle eut entre autres enfans le célèbre Godefroi de Bouillon et Baudouin qui régnèrent à Jérusalem. Elle mourut saintement en 1113.

IDES (EVERARD YSBRANTZ), voyageur allem. du 17e S., né à Glukstadt dans le Holstein, m. vers 1700 en Russie, y possédait une maison de comm. lorsqu'il fut chargé par le czar Pierre Ier d'une mission en Chine, au sujet des relations commerciales à régler entre ces deux puissances. La relat. de son voyage, écrite par lui-même, a été publ. en holland., sous cet titre : *Voyage de l'ambassadeur moscovite E.-Y. Ides, de Moscou à la Chine, fait par terre par la grande Oustiga, la Sirianie, la Permie, la Sibérie, etc., etc.* Amsterdam, 1704, in-4, trad. en allem., Francfort, 1707, in-4, en angl., Londres, 1706, in-4, et en franç., dans le tome 8 du *Rec. des voyages au nord.* Avant la publication de cet ouv., un Allem., nommé Ad. Brand, qui avait suivi l'ambassade russe en Chine, avait fait imp. en allem. un écrit sous ce titre : *Relation du voyage de M. Everard Ysbrantz, ambassad. de S. M. czarienne à la Chine en* 1692, 1693 *et* 1694, Hambourg, 1698, in-12, trad. en franç., Amsterd., 1699, in-12.

IDIOT. V. JORDAN (Raymond).

IDMAN (NICOLAS), savant suédois du 18e S., a publ. *Recherches sur le peuple finois d'après les rapports de la langue finoise avec la langue grecque*, trad. en franç. par Genet fils, Strasb., 1778.

IENICHEN (GOTTLIEB-AUGUSTE), juriscons., philologue et histor. allem., né à Leipsig en 1709, m. en 1759, a publ., entre autres ouv. (dont la liste se trouve dans Stollius) : *Epist. singularia quædam de XX viris doctis continens*, 1728, in-4 ; *Lipenii bibl. realis juridica*, 1736, in-fol., et augm., 1742, in-fol., 1757, 2 v. in-fol. ; *Singularia de Callistrato jurisconsulto*, 1742, in-4, etc. — Un autre IENICHEN (Gottlieb-Frédéric) a donné divers ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Dissert. de genesimantiâ*, Leipsig, 1699, in-4 ; *Dissert. de cultu heroïnarum sago vel togâ illust.*, 1700, in-4. Stollius a donné égalem. la liste complète des ouvr. de cet écrivain.

IERMAK, chef de Cosaques, né sur les bords du Don dans la dernière moitié du 16e S., osa entreprendre, à la tête de 6,000 hommes, la conquête de la Sibérie. Après avoir livré de nombreux et sanglans combats aux chefs tartares qui s'opposaient à son invasion, cette petite troupe de soldats vagabonds et indisciplinés parvint enfin à Sibir, ville capitale de l'Irtich, dont elle s'empara. Bientôt les khans des petites nations voisines reconnurent la puissance de leurs armes, et la Sibérie devint le prix du courage de cet aventurier. Cepend. Iermak savait bien que son usurpation n'était pas garantie par des forces assez imposantes ; il eut la prudence de solliciter l'intervention de la Russie, et déposa aux pieds du czar, l'hommage de ses conquêtes. Ivan accepta cet offre, combla Iermak d'honneurs et de présens, et lui envoya des renforts. De tous les chefs tartares, le seul Koutchoum n'avait point encore subi le joug. Iermak marcha contre lui ; mais, attiré dans une ambuscade, il eut la douleur de voir périr presque tous ses Cosaques. Lui-même, forcé de fuir, sauta dans une barque qui se trouvait sur un fleuve près du champ de bataille, et fut englouti dans les eaux. Cet évènem. eut lieu en 1583.

IETZELER (CHRISTOPHE), professeur de mathématiques au gymnase de Schaffhouse, né dans cette ville en 1734, m. en 1791, s'était adonné à l'architecture. On a de lui une *Descript. du nouv. pont de Schaffhouse* et le *Plan d'une maison des orphelins.*

IEZDEDJERD Ier, roi de Perse de la dynastie des Sassanides, surnommé *le Méchant*, succéda l'an 399 à son frère Bahram IV, et rendit son règne remarquable par la bonne intelligence qu'il sut maintenir entre les Persans et les Romains, jusque là presque toujours en guerre. Protecteur des chrétiens, il s'attira la haine des mages et des grands qui l'accusèrent d'abandonner le culte du feu pour le christianisme. Iezdedjerd m. des suites d'une chute de cheval en 419. Il avait placé Schahpour, son fils, sur le trône d'Arménie. Ce prince, à la m. de son père, vint à Ctésiphon réclamer ses droits à la couronne de Perse, mais l'animosité des grands contre le père rejaillit sur le fils, et celui-ci mourut empoisonné.

IEZDEDJERD II, surnommé *le Doux*, roi de Perse en l'an 439 de J.-C., succéda à son père Bahram V. Excité par les conseils fanatiques de Mihir-Nerseh ancien mage, son premier ministre, il déclara la guerre aux Albanais, aux Arméniens et aux Ibériens, pour leur imposer la religion de Zoroastre; il ordonna la destruction de tous les temples chrétiens, et fit élever sur leurs ruines les temples de la divinité du feu. Plusieurs princes plièrent sous le joug, mais la nation arménienne se révolta tout entière contre l'invasion d'Iezdedjerd, et les Persans jusque alors vainqueurs furent repoussés avec perte. Les Albanais et les Ibériens se joignirent aux Arméniens, et on allait exterminer les troupes du roi de Perse, lorsque la trahison de l'un des chefs étrangers entraîna une défection presque générale. Les Ibériens et les Albanais abjurèrent le christianisme et se rangèrent sous les drapeaux d'Iezdedjerd qui, maître absolu de l'Arménie, m. en l'an 457. Hormisdas, son fils puîné, lui succéda.

IEZDEDJERD III, roi de Perse, success. de son oncle Ferroukh-Zad en l'an 632, commença par apaiser les séditions qui avaient déchiré les règnes précéd., et s'efforça de rétablir la religion nationale sur des bases de tolérance, sans suivre à la lettre la loi de Zoroastre. Il réforma le calendrier, et fixa le commencement d'une nouvelle ère au 16 juin 632. Les Arabes ayant tenté en 634 d'envahir les états de la Perse, le roi envoya à leur rencontre le général Roustam, son favori, qui les rejeta, après un long combat, au-delà de l'Euphrate. L'année suivante une armée plus nombreuse reparut en Perse, et menaça Iezdedjerd d'une guerre d'exterminat. s'il ne consentait pas à embrasser l'islamisme. Cette guerre fut acceptée; mais le brave Roustam, déjà défait en plus. rencontres, fut tué à la bataille de Kadesiah (636), qui livra la Perse aux Arabes vainqueurs. Iezdedjerd, forcé de fuir de contrée en contrée jusque dans la partie occidentale du Khoraçan, s'arrêta à Merou ; mais le gouverneur de cette ville et de la province ayant résolu de se faire déclarer roi, sollicita le secours des Turks : Iezdedjerd, contraint de chercher un nouvel asile, fut tué vers l'an 650 dans la maison d'un meunier où il s'était réfugié.

IFFLAND (AUGUSTE-GUILLAUME), auteur et acteur allemand, né à Hanôvre en 1759, avait à peine terminé ses études, lorsque, entraîné par son goût pour le théâtre, il s'évada de la maison paternelle, pour aller débuter à Gotha en 1777. Ses succès sur la scène furent très-rapides. Selon l'usage des comédiens de son pays, Iffland ne se borna point à un seul emploi, et, à l'exception des personnages héroïques, il excella dans tous. Mme de Staël, dans son ouv. intit. de *l'Allemagne*, a parlé de ce célèbre artiste dans les termes les plus propres à donner une haute idée de ses talens. Non content d'être le premier comédien de l'Allemagne,

Iffland voulut être compté au rang des auteurs dramatiques, et composa un grand nombre de pièces, dont la plupart eurent un grand succès. Après avoir été pendant plus. années direct. du théâtre de Manheim, il alla d'abord à Weimar, puis à Berlin, où le roi de Prusse lui confia la direction des spectacles de la cour; il m. dans cet emploi en 1814, après avoir publ. une édit. complète de ses *OEuv.*, Leipsig, 1798, 17 vol. in-8 : le prem. vol. contient des *Mém.* sur la carrière théâtrale de l'aut. : (ils ont été réimpr. dans la *Collect. des Mém. sur l'Art dramat.*) ; les autres renferment 47 pièces de théâtre, presque toutes en 5 actes. Iffland en a comp. beauc. d'autres, depuis cette publicat. jusqu'à sa m. Il a traduit dans sa langue plus. pièces françaises, telles que : *les Voisins ; les Filles à marier ; les Oisifs ; M. Musard ; les Ricochets* de Picard ; *le Tyran domestique ;* et *la Jeunesse de Henri V* d'Alexandre Duval ; *le Bourru bienfaisant* de Goldoni, etc.

IGNACE (St), martyr et évêque d'Antioche, surnommé *Théophore* (c.-à-d. Porte-Dieu), succéda à St Evode l'an 69 de J.-C. Trajan ayant imposé aux chrétiens l'adoration des idoles sous peine de mort, St Ignace marcha au supplice en louant le Seigneur. Il fut livré aux bêtes, le 10 décembre 107, ou, suivant Guill. Loyd, de l'an 116. On a de lui 7 *Lettres* pub. par Vossius, Amsterdam, 1646, in-4, d'après le MS. de Florence; et par Usher, Londres, 1647, in-4 ; réimp. avec une version latine par C. Aldrich avec des notes, Oxford, 1708, in-8, grec-latin ; et avec des notes de Jean Pearson et Th. Smith, 1709, gr.-lat., in-4. On lui attribue encore 3 *lettres* latines, imp. à Cologne et à Paris, 1478-1495, mais elles sont supposées.

IGNACE (St), patriarche de Constantinople, fils de l'emper. Michel Ier *Curopalate*, succéda en 846 à Méthodius. Ayant osé blâmer publiquement les vices de Bardas, frère de l'impérat. Théodora, il fut exilé en 857, et Photius, son success., lui fit endurer les tourmens les plus cruels afin d'obtenir de lui une libre renonciation à l'épiscopat. Saint Ignace, en proie pendant plusieurs années à l'animosité de ce prélat fanatique, obtint enfin justice de l'emper. Basile et du pape Nicolas Ier ; il fut rétabli sur son siége en 867, et m. en 877 (23 oct.). Sa *vie*, écrite par D. Nicetas, a été pub. par Rader, Ingolstad, 1604, in-4. C'est à l'occasion du rappel d'Ignace à Constantinople que s'assembla le 4e concile-général de cette ville.

IGNACE (St) *de Loyola*, fondateur de l'ordre des jésuites, né en 1491 d'une famille noble au château de Loyola en Biscaye dans la province de Guipuscoa, embrassa dans sa jeunesse la carrière des armes, et fut grièvement blessé au siége de Pampelune en 1521. L'impression qu'il ressentit à la lecture d'un livre de piété, pendant sa convalescence, décida de son avenir. Jusque alors dissipé et même débauché, il tomba tout à coup dans la dévotion la plus absolue : abandonnant fortune, honneurs, Ignace alla couvert d'un habit de mendiant, visiter la Terre-Sainte (1523) ; il revint en Europe, et pour perfectionner ses études, il se rendit à Alcala, à Salamanque, puis à Paris, où il suivit les cours des colléges de Ste-Barbe et de Montaigu. Son zèle pour la religion lui inspira l'idée d'une vaste association dont le but serait l'éducat. de la jeunesse, la conversion des infidèles, et la sanctification du prochain. C'est dans la chapelle souterraine de Montmartre que le 1er serment de cette compagnie naissante, si célèbre depuis, fut solennellement prononcé. En 1540, sur la demande d'Ignace, le pape Paul III confirma cet ordre sous le nom de *compagnie de Jésus*. Les jésuites faisaient vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; ils s'engageaient à aller partout où le pape les enverrait pour le salut des âmes, et à obéir à leur général comme à Dieu même. Ignace ayant été promu au généralat en 1541, remplit ses fonct. avec un dévouement qui lui fit oublier sa propre conservation, et m. épuisé de fatigues, accablé de maladies le 28 juillet 1556. Il fut déclaré bienheureux par le pape Paul V en 1609, et Grégoire XV le mit au rang des saints en 1622. L'Eglise célèbre sa mémoire le 31 juillet. On a de St Ignace : les *Constitutions* de son ordre, en espagnol, trad. en lat. par le P. Polanco, Rome, 1558 et 1559, in-8, Prague, 1567, in-fol. ; *Exercices spirituels* en espagnol, trad. en latin et publ. à Rome en 1548 par A. Frusius, souvent réimp. et trad. en franç. par Drouet de Maupertuis et par l'abbé Clément. Cette dern. traduct. est la plus estimée. Les *Maximes de St Ignace* ont été trad. en fr. par le P. Bouhours, Paris, 1683, in-12. On a un grand nombre de *vies* de St Ignace : les plus recherchées sont celles du P. Maffey, en latin, et du P. Bouhours, en franç. V. l'art. JÉSUITES.

IGNACE DE JÉSUS, carme déchaussé du 17e S., né en Italie, missionn. en Orient, a publ. : *Narratio orig. rituum et errorum christianor. sancti Joannis*, etc., Rome, 1652, in-8 ; *Grammat. linguæ persicæ*, Rome, 1661, in-4 de 60 pag.

IGNACE *de Rheinfels*. V. EGGS.

IGNARRA (NICOLAS), ecclésiastique, antiquaire, né à Pietrabianca en 1728, m. en 1808 à Naples, fut professeur à l'université de cette ville, direct. de l'imprim. royale, chanoine de la cathédrale, précepteur du prince François de Bourbon, et membre de l'académ. d'hist. et d'antiquit. On a de lui entre autres ouv. : *de Palæstrâ Neapolitanâ*, *comment.*, Naples, 1770 ; *de Fratriis Neapolitanis*, etc.

IGOLINO *de Montecatini*, médecin italien, né vers 1348 à Montecatini, dans la vallée de Nievole en Toscane, professa son art à Pise, à Lucques, à Pesaro, puis à Florence, où il m. vers l'an 1425. Il est connu par un traité en latin *sur les propriétés et vertus des bains d'Italie*, Venise, 1553, dans la collection *de Balneis*.

IHRE (JEAN), sav. Suédois, prof. de politique et de b.-lettres à Upsal, né à Lund en 1707, m. en 1780, a laissé un nombre considérable d'opuscules, parmi lesquels nous citerons : des *Thèses* sur les sujets suiv. : *de Tumultu Dalecarlorum ; de Pœnâ innocentûm ; de nexu religionis naturalis et revelatæ ; Glossarium sueo-gothicum*, Upsal, 1769, 2 vol. in-fol., etc.— IHRE (Thomas), père du préc., m. à Linkioping en 1720, s'est fait connaître par une gramm. int. : *Roma in nuce*, Lund, 1706, in-8.

ILDEFONSE (St), archev. de Tolède, né dans cette ville en 607, m. en 669, ou selon d'autres le 22 février 667, a laissé : *De illibatâ ac perpetuâ virginitate sanctæ ac gloriosæ genitricis Dei Mariæ*, Valence, 1556, in-8 ; *Liber de scriptoribus ecclesiasticis* ; et plus. autres écrits ins. dans la *Biblioth. Patrum*, dans la *Biblioth. ecclesiastica*, dans le *Spicileg.* de D. Luc d'Achery, dans les *Analecta* de Mabillon et les *Miscellanea* de Baluze. La *vie* de ce saint a été écrite en espag. par G. Mayans, Valence, 1727, in-12.

ILIVE (JACOB), imp. angl., m. en 1763, connu par l'impression des *Concordances hébraïques* de Calasio, 1747, est auteur de quelq. ouv. tels que : le *Livre de Jasher*, qu'il suppose trad. d'un auteur nommé Alcuin de Bretagne, 1751 ; et un *Discours* sur la pluralité des mondes.

ILLYRICUS. V. FRANCOWITZ.

ILOTES ou HÉLOTES, habitans d'Élos, bourgade voisine de Sparte, s'étant révoltés sous le règne d'Agis Ier, vers l'an 1054 avant J.-C., furent battus, faits prisonniers, et réduits en esclavage. Ce fut pour attacher à leur nom un opprobre ineffaçable qu'on l'appliqua aux esclaves dans toutes les provinces de la Grèce. Les Ilotes étaient soumis à la plus dure et à la plus humiliante servitude. On leur donnait chaque année un certain nombre de coups de fouet sans qu'ils les eussent mérités ; et

tel fut bientôt leur avilissement que, pour rendre l'ivresse odieuse à la jeunesse, on gorgeait publiquement ces misérables de boissons spiritueuses. Ils se révoltèrent plus. fois, et faillirent s'emparer de Sparte après un tremblement de terre, l'an 469 avant J.-C.; mais, soumis de nouveau, ils devinrent l'objet d'une servitude plus accablante encore, jusqu'à ce qu'enfin ils furent déclarés libres pour prix des services qu'ils avaient rendus à la république dans la guerre du Péloponnèse.

IMAD-EDDAULAH (Aly), chef de la dynastie des Bouïdes, monta par usurpation sur le trône de Perse vers l'an 933 de Jésus-Christ. Il avait d'abord servi, ainsi que ses deux frères, Rokn-eddaulah et Moëzz-eddaulah, sous les ordres du prince Makan-ben-Kaky et de Merdawydj, son succ. Ils concoururent à la conquête du Thabaristan. Vainqueurs dans le Loristan, les trois frères songèrent à s'emparer pour eux-mêmes du pouvoir souverain. Imad-eddaulah entra à Chyraz, et se fit reconnaître pour roi. Merdawydj assassiné par ses esclaves laissait en proie à l'usurpation le Kerman et l'Irac. Imad y envoya ses deux frères, qui s'en rendirent maîtres. Bientôt Bagdad et le khâlyfe tombèrent au pouvoir de ce même Imad, qui ne songea plus qu'à établir sur des bases solides son nouveau gouvernement. Cet usurpateur du trône persan m. en l'an 338 de l'hég. (949 de l'ère chrét.), après avoir désigné pour son succ. Adhad-eddaulah, son neveu, fils de Rokn-eddaulah.

IMAD-EDDYN (Mohammed), surn. *El-Kateb* (l'écrivain), né à Ispahan l'an 519 de l'hég. (1125 de l'ère vulg.), remplit les fonctions de secrét. auprès de Nouradin et de Saladin, et fut tour à tour comblé des faveurs de ces princes et tourmenté par leurs vézyrs. Ayant enfin renoncé à la vie des cours, il s'adonna à l'étude des lettres, et m. à Damas en 597 (1201). On distingue parmi ses ouv.: *Barc al chamy* (éclair de la Syrie), hist. des expéditions de Saladin en Syrie, 7 vol.; *Histoire de la conquête de Jérusalem par Saladin*, 2 vol.; une *Hist.* des poëtes musulmans du 6ᵉ S. de l'hég. sous le titre de *Kherydéh al-àsr wâ djerydeh alcasr*, en 10 vol.; un *Diwan*, ou rec. de lett. et de poésies, en 4 v.

IMBERT (Jos.-Gab.), peintre distingué, né à Marseille en 1654, disciple de van der Meulen et de Lebrun, entra au couvent des chartreux de Marseille en 1688, fit ensuite profession dans celui de Villeneuve-lès-Avignon, et y m. en 1740. Ses principaux ouv. sont: un *Calvaire* et une suite de tabl. de dévotion. — Un autre Imbert (Jean), légiste franç. du 16ᵉ S., né à La Rochelle, m. vers 1570, lieut.-criminel à Fontenay-le-Comte, a pub.: *Institutiones forenses*, 1541, in-4, etc. Son *Enchiridion juris scripti Galliæ* a été trad. en franç. par Nic. Théveneau. V. ce nom.

IMBERT (Barthélemi), poète, né à Nîmes en 1747, m. dans l'indigence à Paris en 1790, s'était annoncé dans le monde litt. par quelq. vers légers qui ne manquaient ni de grâce ni d'esprit; mais ne justifia point les espérances qu'avaient fait concevoir ses débuts. S'étant essayé sans succès dans le genre tragique, il y renonça pour la comédie, et rédigea pendant plus. années l'art. *spectacle* dans le *Mercure*. On a de lui: *le Jugement de Pâris*, poème en 4 chants, Paris, 1772, in-8, fig.; *Fables nouvelles*, ib., 1773, in-8; *Historiettes*, ou *Nouvelles en vers*, ib., 1774, in-8; un roman intit.: *les Egarem. de l'amour*, etc., Amst., 1776, 2 v. in-8; *Lectures du matin et du soir*, ou *Nouvelles historiettes* en prose, Paris, 1782-83, 2 vol. in-8; *Bigarrures littéraires*, ib., 1783, in-8; *Choix de fabliaux* en vers, ib., 1788, 2 vol. in-12; *le Jaloux sans amour*, com. en 5 actes et en vers libres, restée au répertoire; *le Jaloux malgré lui*, com. en 3 actes et en vers; *Marie de Brabant*, tragédie; et quelq. autres pièces qu'on ne joue plus aujourd'hui. M. Petitot a pub. dans le 14ᵉ vol. du *Répertoire du Théâtre-Français*, prem. édit., une très-bonne *Notice* sur Imbert. Il existe une édition des *œuvres choisies* en vers de Imbert, Paris, 1797, 4 v. in-8. Elle est fort mal exécutée, et les tomes 3 et 4 contiennent des pièces de divers auteurs.

IMBERT (Guillaume), litt. français, né à Limoges vers 1743, m. à Paris en 1803, a pub. les ouv. suiv.: *État présent de l'Espagne et de la nation espagnole*, trad. de l'angl., 1770, 2 vol. in-12; *la Philosophie de la guerre*, *extraite des Mém. du général Lloyd*, *trad. par un officier franç.*, 1790, in-12; *Correspondance littéraire secrète*, 1774-93; réimp. en partie sous le titre de *Correspond. hist., polit. et littér.*, ou *Mém. pour servir à l'histoire des cours*, *des sociétés et de la littérat. en France depuis la mort de Louis XV*, Londres (Maëstricht), 1787-90, 18 vol. in-12. Cette correspondance a beaucoup de ressemblance avec les *Mém. secrets* de Bachaumont. V. ce nom.

IMBERT-COLOMÈS (Jacques), né à Lyon en 1725, était, à l'époque de la révolution, commandant de cette ville; il s'opposa de tout son pouvoir aux prem. troubles qui éclatèrent, et ne quitta son poste que lorsqu'il vit ses efforts inutiles et sa tête menacée. Il émigra en 1793, revint en France en 1797, et fut chargé de missions secrètes: étant parvenu à se faire nommer député du dép. du Rhône au conseil des cinq-cents, il se fit remarquer dans cette assemblée par une dénonciation contre le direct. exécutif relativement à la violation du secret des correspondances. Condamné à la déportation en 1797, Imbert-Colomès se réfugia en Allemagne. Le gouvernement français le fit arrêter à Bareuth en 1802, et ordonna l'examen de ses papiers, qui furent publ. sous le titre de *Papiers saisis à Bareuth*. Plus tard il alla rejoindre le roi Louis XVIII en Angleterre, et m. à Bath en 1807.

IMBONATI (Ch.-Jos.), relig. de l'ordre de Cîteaux, né à Milan dans le 17ᵉ S., m. en 1698, s'était particulièrement livré à l'étude de l'hébreu. Il termina la *Bibliothèque rabbinique* de Jules Bartolocci; plus tard il donna une suite de cet ouv. sous le titre de *Bibliotheca latino-hebraïca*, 1694, in-fol. On lui attribue: *Chronicon tragicum sive de eventibus trag. principum*, Rome, 1696, in-4.

IMHOF (Jacq.-Guill.), hist. généalogiste, né en 1651 à Nuremberg, où il m. en 1728, a laissé entre autres ouv.: *Spicilegium Rittershusianum*, Tubingen, 1683, in-fol.; *Notitia S. R. I. G. procerum tàm ecclesiasticorum quàm sæcularium historico-heraldico-genealogica*, ib., 1684, 2 v. in-8; *Excellentium in Galliâ familiarum genealogiæ*, Nuremberg, 1687, in-folio; *Regum Pariumque Magnæ Britanniæ histor. genealogica*, ib., 1690, in-fol.; et un *Supplément*, 1691, in-fol.; *Genealogicæ historiæ cæsarearum*, *regiarum et principalium familiarum quæ in terris europæis post romanæ extinctionem monarchiæ huc usque imperârunt*, Francfort et Leipsig, 1701, in-fol.; *Histor. Italiæ et Hispaniæ genealogica*, etc., Nuremberg, 1701, in-fol.; *Corpus histor. genealogicæ Italiæ et Hispaniæ*, ib., 1702, in-fol.; *Recherches histor. et généalogiques des grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-12, fig.; *Stemma regium lusitanicum*, ib., 1708, in-fol.; *Geneal. XX illustrium in Italiâ familiarum*, ib., 1710, in-fol.; *Geneal. XX illustrium in Hispaniâ familiarum*, Leipsig, 1712, in-fol.; *Geneal. Ruthenorum comitum ac dominorum in Plauen*, ib., 1715, in-fol.; *Albanensis familiæ arbor genealogica illustrata historicâ relatione*, ib., 1722, in-fol. — Imhof (André-Lazare), labor. compilat., né à Nuremberg en 1656, m. à Sulzbach en 1704, a pub. en allem. une *Nouvelle galerie histor.*, ou *Exposition succincte et claire de l'hist. universelle depuis la création du monde jusqu'à nos jours*, Sulzbach, 1692-94, 3 prem. vol., et les suiv., Nuremberg, 1694-1728 (les 5 prem. vol. seuls sont d'Imhof, et ont été trad. en

franç. sous ce titre : *Grand théâtre historique*, ou *Nouvelle histoire universelle, tant sacrée que profane*, etc., Leyde, 2 vol. in-fol., trad. en italien, 1738, in-4. On a encore d'Imhof un écrit de circonstance intit. : *Gallia titubans*, 1690, in-4. — IMHOF (Gustave-Guill.), gouv. gén. des Indes hollandaises, né à Amsterdam en 1705 d'une famille originaire de Nuremberg, sauva la ville de Batavia d'une invasion des Chinois en 1740, dut à ce service sa nominat. au gouv. gén. des établiss. holland. dans l'Inde, rétablit l'ordre dans les possessions de l'île de Java, et m. en 1750. — IMHOF (Franç.-Jacques), méd. allem., a pub. un ouv. intit. : *Zeæ maydis morbus ad ustilaginem vulgò relatus, specimen*, Strasbourg, 1784, in-fol., fig.

IMILCON, gén. carthaginois, commanda à plusieurs reprises les troupes envoyées par le sénat de Carthage en Sicile dans les prem. années du 4e S. av. J.-C. Après avoir remporté plus. avantages qui le rendirent maître d'une partie de l'île, il échoua devant Syracuse. La peste fit de grands ravages dans son camp; Denys tailla en pièces l'armée carthaginoise, diminuée de moitié par ce fléau, prit et brûla tous les vaisseaux de la flotte; et le gén. se trouva réduit à implorer la clémence du vainqueur, qui lui permit, moyennant la somme de 300 talents, de ramener en Afrique le peu de Carthaginois échappés à la peste et au fer des ennemis. Imilcon, de retour à Carthage, ne voulut point survivre à ce désastre, et se donna la mort en l'an 395 av. J.-C.

IMISON, mécanic. angl., m. en 1788, est auteur d'un ouv. intit. : *l'Ecole des arts*, pub. avec des correct. et augm. de Webster sous le titre d'*Elém. de la science et de l'art*, etc., 1803, 2 vol. in-8, pl.

IMPERIALI (JEAN-VINCENT), homme d'état, poète et littérateur distingué, né à Gênes vers la fin du 16e S., d'une des principales familles de cette ville, fut ambassadeur en Espagne, puis amiral de la république. Comme il s'était acquis une grande popularité, le sénat, craignant qu'il n'eût le projet d'usurper le pouvoir, le condamna au bannissement. Imperiali subit cette mesure avec résignation, et consacra le temps de son exil à la culture des lettres. Ayant obtenu ensuite son rappel, il termina ses jours dans sa patrie en 1645. On a de lui : *lo Stato rustico*, poème (*in versi sciolti*), Gênes, 1611, Venise, 1613, in-12; *il Ritratto del Cazalino abbozzato*, poème (*in quarta rima*), sans date, in-4, Bologne, 1637, même format; *Gl' indovini pastori; la Santa Teresa; i Funerali del cardinale Orazio Spinola; Cento discorsi politici*; et quelq. écrits moins remarq. — IMPERIALI (Jean-Baptiste), de la même famille que le préc., méd. et litt., né à Vienne en 1588, m. en 1623, a laissé : des *Poésies latines*, un ouv. intit. : *Exotericarum exercitationum lib. II*, Venise, 1603, in-4; et une *Défense d'Alexandre Massaria*, méd. : ce dern. écrit eut tant de succès qu'il s'en fit jusqu'à six édit. en quelq. mois. — Jean IMPERIALI, fils aîné du préc., exerça la médec. comme son père, et m. à Padoue vers 1670. On a de lui : une *Dissertation historico-médicale* sur la peste qui désola l'Italie en 1630, Vicence, 1631, in-4; *Musæum historicum et physicum*, Venise, 1640, in-4; *le Notte Barberine, ovvero de quesiti e discorsi fisici, medici, etc., libri V*, Venise, 1663, in-4. — IMPERIALI (Joseph-René), card., moins connu par ce titre que comme protecteur éclairé des arts, né à Gênes en 1651, se fit remarquer dans le sacré collége par sa prudence, et aurait été élu pape après la mort d'Innocent XI si la cour d'Espagne ne lui eût donné formellement l'exclus. Il m. à Rome en 1737 après avoir ordonné, par une de ses disposit. testament., que sa bibliothèque serait ouverte au public dans un local préparé à cet effet. Fontanini avait pub. en 1711 le catal. de cette collect., l'une des plus précieuses qu'ait jamais formées un partic. G. Chiapponi a pub. : *Legazione del card. Gius. R. Imperiali a Carlo III, rè delle Spagne, l'anno 1711*, Rome, 1712, in-4.

INA, douzième roi de Vessex (Anglet.) et chef de l'heptarchie saxonne de 689 à 726, s'illustra pendant un règne glorieux par les soins qu'il prit de faire former un recueil de lois qui, plus tard, servit de base à celles d'Alfred-le-Grand (*v.* ce nom). S'étant rendu à Rome vers 724 pour conférer avec le pape Grégoire II, Ina fonda dans cette ville un collége pour l'instruction des prêtres anglais, et assigna pour l'entretien de cet établissem. une taxe fameuse depuis dans l'hist. de la Grande-Bretagne sous le nom de *denier de St-Pierre*. Il repassa en Angleterre pour établir cette contribution, puis abdiqua la couronne, revint à Rome prendre l'habit de moine (726), et m. obscurément dans son cloître. L'histoire reproche à ce souverain, dont le nom a été omis dans la plupart des biographies modernes, une condescendance excessive pour la piété trop peu éclairée de sa femme, qui elle-même finit ses jours dans un couvent.

INACHUS (myth.), fils de l'Océan et de Thétis, et père d'Io, fut le fondateur du roy. d'Argos, dont les habitans sont parfois désignés, dans les écriv. anciens, sous le nom d'*Inachides*.

INCHBALD (ELIS. SIMPSON, mistress), dame aut. et actrice angl., née à Staning-field (comté de Suffolk), avait à peine 16 ans lorsque, entraînée par une imagination vive, privée d'expérience et de conseils, elle vint à Londres, sans but comme sans ressources. Le hasard plutôt qu'une vocation particulière la fit entrer au théâtre : elle eut le bonheur d'y rencontrer un protecteur, M. Inchbald, qui, en l'épousant, l'arracha aux dangers auxquels l'exposaient sa jeunesse et sa beauté. Mistress Inchbald débuta à Edimbourg avec succès, et joua ensuite à Dublin et à Lond. Quelques essais heureux dans la composition dramatique l'engagèrent à quitter la scène, où elle ne reparut plus depuis 1789. Dès-lors elle se consacra exclusivement à la litt., et m. à Kensington en 1821, laissant, outre plus. comédies, des romans pleins d'observat., de finesse et d'élégance de stye. Les principaux sont : *Simple histoire* (a Simple history), pub. en 1791, 4 vol. in-12, et *Nature et art* (Nature and art), pub. en 1796 : ils ont été trad. en franç. par M. Deschamps, le prem. en 1791, 2 t. en 1 vol. in-8, le deuxième en 1796, 2 vol. in-18. Outre ses comédies, dont M. Mahul a recueilli les titres (3e année de son *Annuaire nécrol.*, p. 291), mistress Inchbald a donné plus. collect. de pièces de théâtre.

INCHOFER (MELCHIOR), jés. allem., né à Vienne en 1584, prof. la philos., les mathém. et la théol. à Messine, et m. à Milan en 1648. On a de lui : *Epistolæ Beatæ Mariæ Virginis ad Messanenses, veritas vindicata ac eruditè illustrata*, Messine, 1629, et sous un nouv. titre, Viterbe (Rome), 1632, in-fol.; *Hist. sacræ latinitatis*, etc., Messine, 1635, in-4, Munich, 1638, in-8; *Tractatus Sylleplicus*, etc., Rome, 1633, in-4; *de Eunuchismo dissert. ad Leon. Allatium*, impr. dans les *Symmicta* d'Allatius; *Annales ecclesiastici regni Hungariæ*, Rome, 1644, in-fol. (cet ouv. a été réimp. à Presbourg de 1795 à 1797, 4 vol. in-8), et quelq. autres *Opusc.* peu remarquables.

INDIBILIS, prince des Inergètes (peuplade de l'ancienne Espagne) dans le 3e S. av. J.-C., s'unit à Mandonius, autre prince espag., marcha contre les alliés des Romains, et fut vaincu par Cn. Scipion. Les deux princes se joignirent alors aux Carthaginois, les abandonnèrent plus tard pour embrasser le parti des Romains victorieux, revinrent ensuite à leurs prem. alliés, et cherchèrent ainsi, en trahissant tour à tour les deux partis, à usurper la domination de l'Espagne. Enfin, défaits complètement par le jeune Scipion en 207 av. J.-C., ils implorèrent la clémence du gén. vainqueur, qui

n'exigea d'eux qu'une forte somme d'argent, et des otages pour répondre de leur tranquillité à l'avenir. On n'entendit plus parler d'eux depuis cette époque.

INDORTES, chef des Celtibériens, se signala par son courage à défendre le passage de l'Èbre contre les Carthaginois ; mais, n'ayant pu tenir contre les forces imposantes d'Amilcar, son armée fut mise en déroute l'an 232 av. J.-C., et lui-même tomba au pouvoir du vainqueur, qui, après lui avoir fait crever les yeux, le condamna à mourir sur une croix.

INDULF, trente-septième roi d'Ecosse, succéda en 958 à Malcolm ; il fit une alliance avec l'Anglet., et périt après un règne de 10 ans en marchant contre les Danois, qui avaient envahi le nord de l'Ecosse.

INÈS DE CASTRO, célèbre par sa beauté et ses malheurs, issue d'une famille illustre de Castille dans le 14[e] S., fut placée auprès de la princesse Constance, épouse de l'infant dom Pèdre, fils d'Alphonse IV, roi de Portugal. Cette princesse étant morte, Inès ne tarda pas à inspirer à dom Pèdre une passion violente, et bientôt un mariage secret unit les deux amans. Alphonse IV, instruit de cette union, qu'il regardait comme dégradante et impolitique, voulut exiger de son fils qu'il la sacrifiât aux intérêts de l'état. Dom Pèdre s'y refusa avec indignation, et Inès fut assassinée en 1335. Devenu roi à la m. d'Alphonse IV, en 1357, Dom Pèdre fit arrêter les meurtriers de son épouse, et des supplices horribles signalèrent sa vengeance. Ayant ordonné l'exhumation d'Inès, il la fit revêtir des ornemens royaux, et enjoignit aux grands du royaume de la saluer comme leur reine. Les enfans issus de son mariage furent déclarés habiles à succéder au trône. Le Camoëns a tracé les malheurs d'Inès dans ses *Lusiades* ; Lamotte, MM. Firmin Didot et Guiraud en ont fait le sujet de traged., et M. de Forbin d'un beau tabl. exposé au sal. de 1817.

INGE. V. INGON.

INGEBURGE ou INGELBURGE, reine de France, fille de Valdemar I[er] et sœur de Canut VI, roi de Danemarck dans le 12[e] S., épousa Philippe-Auguste en 1192 ; mais ce monarque ne tarda pas à manifester pour elle un éloignement qui devint bientôt une aversion décidée. Alléguant la parenté qu'il prétendait exister entre sa prem. femme Isabelle de Hainaut et Ingeburge, il éloigna cette dern., qui demanda à se retirer dans un couvent de Soissons, où elle vécut quelque temps abandonnée et dans la plus extrême misère. Philippe contracta un nouveau mariage avec Marie-Agnès, fille du duc de Méranie. Mais, d'après les pressantes démarches de Canut VI auprès de la cour de Rome, le pape Innocent III fit jeter par son légat en France un interdit sur ce roy. Philippe, las d'une résistance inutile, consentit à rappeler Ingeburge, qui m. en 1236, 14 ans après son époux.

INGEGNERI (ANGIOLO), poète et litt. vénitien du 16[e] S., m. vers 1613, après avoir été quelque temps au service du card. Cinzio Aldobrandini, n'est guère connu que comme aut. d'un opusc. int. : *il buon Segretario*, en 3 liv., déd. au card. son patron ; d'un rec. de *Poesie scritte in dialetto veneziano*, imp. à Venise en 1613 ; d'une trag. intit. : *Tomiri* ; enfin d'une trad. en vers ital. des deux liv. des *Remèdes d'amour* d'Ovide, imp. à Avignon en 1576. On lui doit en outre deux édit. de *la Jérusalem* du Tasse, 1581, Parme et Casal Maggior.

INGENHOUSZ (JEAN), naturaliste et chimiste holland., né à Breda en 1730, exerça d'abord la méd. dans sa ville natale, passa ensuite en Angleterre, devint membre de la soc. roy. de Lond., se rendit plus tard à Vienne, où il inocula avec succès les princes et princesses de la maison d'Autriche, et reçut de l'imp. Marie-Thérèse le titre de méd. de la famille imp. avec celui de conseiller aulique. Après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande et en France, Ingenhousz retourna en Anglet., et m. près de Lond. en 1799 dans une maison de campagne où il s'était retiré. On a de lui plus. ouv. qui se rapportent tous aux points les plus importans de la physique et de l'hist. nat. Ce sont : un *Mémoire sur l'électrophore* lu à la soc. roy. de Lond. ; *Expériences sur les végétaux*, traduit en français par l'aut. lui-même, Paris, 1780, 1787 et 1789, 2 vol. in-8 ; *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique*, trad. en franç., Paris, 2 vol. in-8 (ces 3 ouv., écrits originairem. en angl., ont été trad. en holland. par le doct. van Breda de Delft, ainsi que le suiv.) ; *Essai sur la nourriture des plantes* (en franç.), trad. en anglais, Lond., 1798. Plus. des ouv. que nous venons de citer ont été trad. en allem. et en lat. Ingenhousz a encore enrichi le *Journal de physique*, pub. par l'abbé Rozier, ainsi que différ. rec. périodiq. angl., d'un gr. nomb. de *Mémoires* sur des matières de phys., de mécanique et d'histoire naturelle.

INGENUUS (DECIMUS LÆLIUS), l'un des chefs militaires qui tentèrent de se soustraire au joug de l'emp. Gallien, et que l'hist. a désignés par le nom des *trente tyrans*, se fit proclamer emper. par les troupes romaines employées dans la Mésie en l'an 260 de J.-C. Quelques mois après il fut vaincu par Gallien, et sa mort entraîna l'extermination des troupes et des habitans de la Mésie qui avaient pris part à la révolte.

INGHIRAMI (THOMAS), surn. *Fedra*, poète et orat. lat., né à Volterra en Toscane en 1470, d'une famille ancienne, vint à Rome en 1483, y fit de brillantes études, parut dans les représentat. théâtrales des anc. pièces lat. que le card. Riario venait de remettre en honneur, et joua entre autres le rôle de Phèdre dans la trag. d'*Hippolyte* de Sénèque avec un tel succès que le surnom lui en resta (en ital. *Fedra*). Il se livra ensuite à l'étude des orat. anc., et fut bientôt compté au nombre des hommes les plus éloquens de Rome moderne. Les pontifes qui se succédèrent dans la chaire de St-Pierre depuis Alexandre VI jusqu'à Léon X comblèrent Inghirami de bienfaits. Il obtint de l'emp. Maximilien, devant lequel il avait prononcé une harangue, le titre de comte palatin et la couronne de poète lauréat. Le pape Jules II le nomma conservateur de la biblioth. du Vatican, et garde des archives secrètes du chât. de St-Ange ; et il serait sans doute parvenu aux plus grands honneurs si une mort prématurée ne l'eût enlevé en 1516. Le Bembo, Parrhasius, Erasme et Sadolet (*v.* ces noms) ont donné de grands éloges à Inghirami. Galletti a ins. dans les *Anecdota romana* d'Amaduzzi 5 disc. de cet orat., tirés de la biblioth. de Guarnacci, où étaient conservés beaucoup d'autres harangues, des vers et des lettres du même aut. Galletti a encore pub. séparément deux autres disc. sur la m. du card. Galeotta Franciotti, Rome, 1777, in-8. Outre ces discours, on cite d'Inghirami : une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs* ; un *Abrégé de l'histoire romaine* ; un *Commentaire sur l'art poétique d'Horace* ; et des *Notes* sur les comédies de Plaute ; mais tous ces ouvrages sont perdus, ou du moins n'ont jamais été pub. — INGHIRAMI (Curzio), antiq., de la famille du précéd., né à Volterra en 1614, m. en 1655, n'est connu que par une prétendue découverte de monum. historiq. qui devaient changer toutes les idées reçues sur les prem. siècles de l'histoire romaine. Il pub. ces monum. sous ce titre : *Ethruscarum antiquitatum fragmenta, quibus urbis romæ aliarumque gentium primordia, mores et res gestæ indicantur..... Francofurti, anno salutis* MDCXXXVII, *ethrusco verò* CIↃ CIↃ CIↃ CIↃ CCCCXCV, in-folio, figures. La fausseté de ces monumens a été démontrée et reconnue, et Inghirami regardé comme un imposteur. On peut consulter à ce sujet : les *Animadversiones in anti-*

quitatum ethruscarum fragmenta, etc., de L. Allatius, Paris, 1648, in-4; le *Classical journal*, sept. 1817, tome XVI, page 139, et les nos 19,700 et 20,370 du *Dictionnaire des Anonymes*.

INGIALD, roi de Suède au 7e S., fut le dernier prince de la famille des Ynglingiens, dont les chroniques scandinaves font remonter l'origine à Odin (*v.* ce nom). Sa résidence était à Upsal, et il était regardé comme le souver. principal de la Suède, bien qu'il y eût encore dans cette contrée plusieurs chefs ou princes qui aspiraient à l'indépendance. Il convia un jour ces chefs à un festin, fit mettre le feu au palais, où la réunion avait lieu, et ceux que l'incendie avait épargnés furent massacrés; toutefois deux autres de ces princes, qui ne s'étaient point trouvés au guet-apens, informés de cette catastrophe, prirent les armes contre Ingiald, et défirent ses troupes dans un combat. Ce roi avait une fille nommée Asa, mariée à Gudriod, roi de Scanie. Incitée par les conseils de son père, cette princesse fit périr son époux et son beau-frère Haldan. Le prince Iwar, fils de ce dern., se réunit aux nomb. ennemis d'Ingiald, et s'avança contre lui. Ses succès furent si rapides qu'Asa et son père, se voyant sur le point de tomber au pouvoir du vainq., ordonnèrent de mettre le feu au palais, et périrent l'un et l'autre dans les flammes. Iwar devint maître de la Suède et y fonda une nouv. dynastie.

INGLIS (ESTHER). V. ENGLISH.

INGOLSTETTER (JEAN), médecin de Amberg, m. en 1619, a laissé entre autres opuscules, qui presque tous roulent sur la même question: *de Aureo dente pueri Silesii* (Christophe Müller) *responsio, quâ demonstratur neque dentem neque ejus general. esse naturalem*, etc., Leipsig, 1596, in-8, etc.

INGON Ier, roi de Suède, surn. *le Bon*, monta sur le trône après la mort de son père Stheukil vers l'an 1080, et associa au gouv. son frère Halstan. Attaché au christ., il se mit en relation avec le pape Grégoire VII, qui lui adressa une bulle pour l'organisation du clergé, et l'introd. de la dîme. Il fit la guerre à Magnus, roi de Norwége, remporta plus. avantages, et conclut ensuite la paix sous la condition que le prince vaincu épouserait sa fille Marguerite. Après avoir signalé son règne par plus. institut. utiles, Ingon m. l'an 1112 ou 13. — INGON II, 2e fils du préc., régna seul sur la Suède après la m. de son frère Philippe; et son zèle pour la propagat. du christ. lui fit donner le surnom de *Pieux*. Il m. empoisonné, selon le rapport de quelques historiens, en 1130.

INGON (ou *Inge*) Ier, roi de Norwége, ayant succédé à son père Harald Gille vers 1157, avec ses deux frères Sigurd et Eysten, régna seul après leur m.; mais il eut bientôt à combattre un parti puissant à la tête duquel s'était placé son neveu Haquin *aux larges épaules*, et perdit, dans cette lutte, le sceptre et la vie, en 1161. Il eut pour success. Magnus IV (Erlingson). — INGON II, monta sur le trône de Norwége vers l'an 1206, régna au milieu des troubles et des dissensions auxquels donnèrent lieu les prétent. de plus. princes qui étaient ou qui se disaient issus de la famille royale, et m. en 1217. Il eut pour successeur Haquin V, dit *le Vieux*.

INGONDE. V. HERMENEGILDE.

INGOUF (FRANÇOIS-ROBERT), graveur franç., né à Paris en 1747, fut élève de J.-J. Flipart, et m. en 1812. On a de lui un grand nombre d'estampes, parmi lesquelles nous signalerons *les Canadiens* d'après Lebarbier; les deux *Nativités* d'après Raphaël et Ribera, dans le recueil du muséum de Laurent. Ingouf a gravé aussi plus. planches du *Voyage de Cassas*, et du grand ouv. de la commission d'Egypte, publ. par ordre du gouvernem. —Son frère P.-Ch. INGOUF, aussi graveur et élève de Flipart, né en 1746, m. vers 1800, a gravé différentes estampes d'après Greuze et d'autres maîtres français.

INGRAM (ROBERT), théolog. angl., né en 1726 à Beverley dans le comté d'York, m. en 1804 vicaire de Boxted dans le comté d'Essex, a laissé entre autres écrits: *A complete and uniform Explanation of the prophecy of the seven Vials of Wrath*, etc.

INGRASSIAS (JEAN-PHILIPPE), médecin, m. en 1580 à Palerme sa patrie, déploya pendant la peste de 1558 un zèle et des talens qui lui firent décerner par les Palermitains le surnom d'*Hippocrate sicilien*. On a de lui plus. ouv. de médecine, parmi lesquels on cite comme les plus remarquables: *Iatropologia, liber quo multa adversùs barbaros medicos disputantur*, in-8, Venise, 1544, 1558; *Scholia in Iatropologiam*, Naples, 1549, in-8; *de Tumoribus præter naturam*, ibid., 1553, in-fol.; *Raggionamento fatto sopra l' infermità epidemica dell' anno* 1558, Palerme, 1560, in-4; *Informatione del pestifero e contagioso morbo*, etc., ibid., 1576, in-4; trad. en latin par Joach. Camerarius sous le titre de *Method. curandi pestifer. contag.*, etc., Nuremb., 1583, in-8; *Veterinaria medicina*, Venise, 1568, in-4; *in Galeni lib. de ossibus..... Comment.*, Messine, 1603, in-fol.

INGS (JAMES). V. THISTLEWOOD.

INGUIMBERT (JOS.-DOMIN. d'), év. de Carpentras, ville où il était né en 1683, m. en 1757, avait été profess. de théol. dogmat. à l'univ. de Pise, puis moine de l'abbaye de Buon-Solazzo, où il prit le nom de *Malachie*. Il légua à sa patrie une biblioth. composée de 25,000 vol., et enrichie de curiosités de tous les genres, avec un fonds de 60,000 fr. pour son augmentation et l'entretien d'un bibliothécaire. La ville de Carpentras lui doit encore un magnifique hôpital qu'il fit construire à ses frais. Ce prélat fut édit. traduct. ou aut. d'un grand nombre d'ouv., dont les principaux sont: *Hist. de l'abbaye de Settimo*, par Baccetti, en latin; *OEuvres de Barthélemi des Martyrs; Genuinus character R. P. D. Armandi Joannis Butillierii Rancæi*, Rome, 1718, in-4; *Specimen catholicæ veritatis*, Pistoie, 1722, in-4, etc. Max. de Pazzis a publ. un *Eloge* en forme de notice histor. de Malachie d'Inguimbert, Carpentras, an XIII (1805), in-8. M. Hyacinthe-Olivier Vitalis, a aussi donné une *Notice historiq.* sur le même prélat, ibid., 1812, in-4.

INGULFE, ancien histor. angl., né à Londres en 1030, vint en Normandie où il fut secrétaire du duc Guillaume, fit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, et, à son retour, entra dans le monastère bénédictin de Fontenelle, dont il fut bientôt élu prieur. Guillaume, devenu roi d'Angleterre, appela Ingulfe auprès de lui, et lui donna l'abbaye de Croyland dans le comté de Lincoln. Ingulfe rebâtit ce monastère, et m. en 1109. On a de lui: *Historia monasterii Croylandensis, ab anno* 664 *ad* 1001, impr. dans les *Quinque scriptores* de sir H. Saville, Londres, 1596, in-fol., et dans le 1er vol. des *Rerum anglicarum scriptores* de Gale; elle a paru isolém. à Francf. en 1601, et à Oxford en 1684.

INIGO (JEAN COLLET, plus connu sous le nom d'), graveur, m. à Londres en 1780, est connu par deux estampes dans le genre de celles de Hogarth (*v.* ce nom). Les biog. angl. ne donnent d'ailleurs aucun détail sur la vie de cet artiste.

INNES (LOUIS), prêtre, né vers 1650 d'une famille noble d'Ecosse, était depuis plus. années principal du collége des Ecossais à Paris, lorsque Jacques II vint chercher un asile dans cette capitale; il devint alors aumônier de la reine, et fut nommé secrétaire d'état pour les affaires de sa patrie. On attribue à Innes la rédact. de l'extrait qui nous reste des *Mém.* écrits par Jacques II, et que ce prince avait déposés l'année même de sa mort (1701) au collége des Ecossais. Cet ouv., long-temps conservé MS., a été imp. par les soins du docteur

Clarke, Londres, 1816, in-4, trad. en franç. par M. J. Cohen, Paris, 1819, 4 vol. in-8.—Thomas Innes, frère du précéd., lui succéda comme principal du collége des Ecossais à Paris, et m. dans l'exercice de ses fonctions en 1744. On a de lui en angl. un *Essai critiq. sur les anciens habitans des parties septentrion. de la Grande-Bretagne ou d'Ecosse*, etc., Londres, 1729, 2 vol. in-8, ouv. sur lequel on trouve de curieux détails dans le *Journal des Savans*, année 1764.

INNOCENS (les Saints), nom sous lequel l'Eglise honore la mém. des victimes de l'inquiète fureur d'Hérode, qui, suiv. St Matthieu, voua à la m. tous les nouveau-nés depuis deux ans dans les environs de Bethléem, croyant que le Messie, dont la venue était déjà connue alors, se trouverait compris dans leur nombre.

INNOCENT Ier (St), pape, élu en 402, après la m. de St Anastase, était originaire d'Albano. Ce fut à sa sollicitation qu'Honorius, empereur d'Occident, rendit des lois sévères contre les *donatistes* (*v.* Donat), qui déchiraient l'église d'Afrique. Plus tard, Innocent essaya en vain d'arrêter, à force de présens, les progrès d'Alaric, roi des Goths : ces barbares envahirent Rome, et la saccagèrent. Innocent, qui était absent de la ville pendant cette catastrophe, n'y trouvant plus, à son retour, que des ruines, s'occupa de réparer autant que possible les désastres de l'invasion, et de veiller surtout aux intérêts de la religion catholique. Il condamna les erreurs de Pélasge, déjà combattues avec une grande éloquence par St Augustin et St Jérôme. Ce St pontife m. en 417. L'Eglise honore sa mémoire le 28 juillet. On a de lui des *Décrétales* et des *Lettres* qui ont été recueillies avec soin dans les collections de ce genre. — Innocent II, élu pape en 1130 par la majorité du sacré collége, avait été d'abord moine de St-Jean de Latran, puis abbé d'un monastère de St-Nicolas, et cardinal du titre de St-Ange. Une partie des cardinaux ayant élu de leur côté Pierre de Léon, qui prit le nom d'Anaclet, il s'ensuivit un schisme, auquel la mort de ce compét. d'Innoc. (en 1138) put seule mettre un terme. Dans cet intervalle, Innocent, forcé de quitter l'Italie, avait été accueilli en France et ensuite en Lorraine par les rois Louis-le-Gros et Lothaire qui s'étaient déclarés l'un et l'autre défenseurs de ses droits. Le dernier voulut conduire lui-même son protégé en Italie, et reçut de lui la couronne impériale dans l'église de Saint-Jean de Latran à Rome. Innocent ayant repris son autorité dans cette ville, répara tous les désordres commis pendant l'usurpation. Ami de St Bernard qui l'avait constamment soutenu pendant le schisme, ce pape fit condamner les erreurs d'Abailard et d'Arnaud de Bresse, déjà signalées et vivement attaquées par le célèbre abbé de Clairvaux (*v.* St Bernard). Après quelques différ. avec le roi Louis-le-Jeune, qui furent terminés par l'intervention de St Bernard, Innocent II m. à Rome en 1143.—Innocent III, antipape. V. Alexandre III.—Innocent III, élu pape en 1198, successeur de Célestin III, était fils de Trasimond, comte de Segni. Il n'avait encore que 37 ans lorsque les suffrages unanimes du sacré collége lui décernèrent la tiare. Ses prem. soins furent d'étendre les domaines de l'Eglise et d'assurer sa puissance temporelle par l'abaissement du sénat et l'abolition du consulat romain. Il s'attacha ensuite à détruire la vénalité scandaleuse qui régnait à la cour pontificale, réforma la jurisprudence ecclésiast., ranima le zèle des divers princes chrétiens pour les croisades, força le roi Philippe-Auguste de renvoyer Agnès de Meranie (*v.* ce nom), pour reprendre sa première femme, Ingelburge (*v.* ce nom), et eut de longs débats avec Jean-sans-Terre au sujet de la nomination d'un archevêque de Cantorbéri. On sait que Jean, voyant ses états mis en interdit et lui-même menacé de déposition, crut devoir céder à l'Eglise les royaumes d'Angleterre et d'Irlande avec tous leurs droits, et se déclarer vassal du St-siége, en payant d'abord une contrib. de 8,000 liv. sterling, et, outre le denier de St Pierre, un tribut annuel de 1,000 marcs sterling. Le peuple anglais, révolté des honteuses concessions de son monarque, le déclara incapable de régner, et appela pour le remplacer le prince Louis, fils de Philippe-Auguste. Innocent III se disposait à lancer les foudres du Vatican sur l'Angleterre et sur la France, lorsqu'il m. en 1216. L'histoire, en reconnaissant dans ce pontife un caractère énergique, de grandes lumières, des vues vastes, une dextérité et une intelligence peu communes dans les affaires, lui reproche trop de fierté et d'ambition, et une grande avarice. Il a laissé divers écrits qui ont été recueillis et imp. à Cologne en 1552 et 1576, à Venise en 1578. Ce sont des discours, des homélies, des traités de morale et de controverse, un comment. sur les sept psaumes de la pénitence, et des lettres. Celles-ci ont été aussi imp. séparém. Baluze en a donné une édit., Paris, 1682, 2 v. in-fol. et Laporte-Dutheil a publ. dans le tome 3 des *Diplomata, chartæ et alia instrumenta ad res Francorum spectantia* (Paris, 1791, in-fol.), plus. autres lettres qui n'avaient point paru dans le recueil précité.—Innocent IV, élu pape en 1243, était de la maison des comtes de Lavagna de Gênes, et avait occupé la place de chancelier de l'église romaine avant de monter sur le St-siége. Il eut avec l'emp. Frédéric II (*v.* ce nom), dont il avait été l'ami étant cardinal, de longs démêlés qui l'occupèrent pendant une grande partie de son pontificat. La m. de Frédéric ne mit point un terme aux exigences de ce pape. Il envoya des légats en Allemagne pour détacher les peuples du parti de Conrad, fils aîné de l'empereur défunt, et pour favoriser celui de Guillaume, comte de Hollande, qui prétendait à l'emp., et qu'il avait fait élire roi des Romains. Retiré en France pendant ses débats avec Frédéric, Innocent quitta Lyon, où il avait fixé sa résidence, retourna en Italie, et s'empressa de pub. une nouvelle croisade contre le parti et la famille de son ennemi. Il eut d'abord la contrariété de voir le succès des armes de Conrad, qui, débarqué à Pescara et soutenu par les Vénitiens, avait fait de grands progrès en Italie ; mais ce prince étant m. en 1254, Innocent, en vertu des droits qu'il réclamait sur le royaume de Sicile, se déclarait protecteur de Conradin, fils de Conrad, en qualité de suzerain. Mainfroi, tuteur du jeune prince qui n'avait encore que deux ans, reconnut cette suzeraineté, et reçut le pape à Naples avec de grands honneurs. Innocent m. peu de temps après dans cette même ville le 7 décemb. 1254. La querelle de ce pape avec l'empereur n'avait point ralenti son activité pour les autres affaires. S'étant arrogé le droit de disposer des trônes de la chrétienté, il mit sur celui de Suède un prince de son choix ; en Russie il se fit reconnaître par le duc Daniel, et le nomma roi ; en Espagne il excommunia Jacques d'Aragon qui avait fait couper la langue à un évêq., et ne lui pardonna cet acte qu'à la condition de faire des fondations pieuses ; en Portugal, il fit ôter la couronne à dom Sanche Capel, pour la donner à son frère Alphonse. Il leva des contributions énormes sur tous les états de l'Europe, et particulièrement en Angleterre, où il excita souvent les plaintes du clergé et du roi. En un mot, si on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ce pontife un grand zèle pour la religion et des talens politiques, il faut convenir aussi qu'il les mit presque toujours en jeu pour l'humiliation des trônes, l'oppression des peuples et l'agrandissement de sa puissance temporelle.—Innocent V, né en Savoie, succéda à Grégoire X en 1276. Il s'était déjà rendu célèbre avant son élévation à la chaire de St Pierre, par ses

grandes connaissances théologiq., sous le nom de Pierre de Tarentaise, et avait succédé à St Thomas d'Aquin, dans l'enseignem. de la théologie à l'université de Paris. Il n'occupa le siége pontifical que pendant cinq mois, et m. le 22 juin 1276. On connaît de lui quatre *lettres* qui se trouvent dans Ughelli et dans Campi (*Istoria ecclesiastica di Piacenza*), un commentaire latin *sur les quatre livres des sentences*, impr. à Toulouse, 1652, 3 vol. in-fol. ; un comment. *sur les Epîtres de St Paul*, Cologne, 1478, Haguenau, 1502, Paris, 1521, Anvers, 1617, in-fol. ; *Postillæ in Genesim et Exodum*, MS., conservé à la biblioth. royale de Turin ; huit autres ouv. MSs., dont on peut voir le détail dans les *Scriptor. ordin. prædic.* de Quetif, tome I. La *vie* de ce pape, par Bern. Guidonis, a été publ. par Muratori dans ses *Script. rerum Italic.*, tome 3; et son *Eloge*, par le comte de Saint-Raphaël, se trouve dans le tome 5 des *Piemontesi illustri*. — INNOCENT VI, élu pape à Avignon en 1352, s'appelait Etienne Aubert; il était né dans le Limousin et succéda à Clément VI, qui l'avait fait cardinal, puis évêque d'Ostie et grand pénitencier. Il dut son élection à la crainte qu'eurent les cardinaux de se voir pressés par le roi de France Jean, qui s'avançait sur Avignon, et menaçait de faire un pape à son gré. Le pontificat d'Innocent VI, n'offre d'ailleurs aucune particular. remarquable. Ce pape vécut en bonne intelligence avec presque tous les princes chrétiens de son temps. Il imposa une discipline sévère aux archevêq. et évêq., tenta, mais en vain, de rendre à l'Italie la paix intérieure qu'elle avait perdue sous les pontifes précédens, projeta la réunion des deux églises latine et grecque, et m. accablé de vieillesse et d'infirmités le 12 septembre 1362. On trouve quelques *lettres* de lui dans le *Thesaur.* de Martène.—INNOC. VII, élu pape à Rome en 1404, s'appelait Cosme Méliorati, et était né à Sulmone dans l'Abruzze. Le schisme était alors dans l'Eglise. L'antipape Benoît XIII résidant à Avignon, protestait par écrit qu'il était prêt à donner la démission que lui demandaient les cardinaux. Innocent VII en fit autant de son côté; mais tout se réduisit à des vaines démonstrations. Ce fut dans les agitations produites par cet ordre de choses que s'écoula le pontificat d'Innocent qui ne dura que deux ans et quelques jours. Ce pape m. à Rome le 6 novemb. 1406, et eut pour successeur Grégoire XII (*v.* ce nom).— INNOCENT VIII, élu pape en 1484, après la m. de Sixte IV, était noble génois et s'appelait J.-B. Cibo. Son élection fut l'effet d'une intrigue principalem. dirigée par le vice-chancelier Borgia, si connu depuis sous le nom d'Alexandre VI. Les histor. louent la douceur et la bonté de ce pontife, et ne lui reprochent que son avarice. Il s'occupa d'apaiser les divisions qui régnaient entre les princes d'Italie, en rattachant au saint siége tous ceux que son prédécesseur en avait éloignés, et d'exciter le zèle de tous les souverains de l'Europe contre les Turks. Il fit la guerre à Ferdinand roi de Naples, qui tourmentait les sujets des états ecclésiastiques, et refusait d'ailleurs de payer le tribut annuel de 40,000 écus d'or : après avoir excommunié ce prince, il le déclara privé de son royaume au profit de Charles VIII, roi de France, qui prétendait y avoir droit. Ce fut ce pape qui traita avec Bajazet, et consentit à recevoir de ce sulthan une pension de 40,000 écus d'or pour garder le prince Zizim (*v.* ce nom) son frère, que le grand-maître de Rhodes avait remis à la disposition de la cour de Rome, et dont la destinée s'accomplit sous le pontificat d'Alexandre VI. Innocent VIII, après avoir conclu la paix avec le roi Ferdinand, m. le 25 juillet 1492.—Innocent IX, se nommait Antoine Fachinetti av. son élect. au souv. pontif. en 1591, à la m. de Grégoire XIV ; il n'occupa la chaire de saint Pierre que pendant deux mois, et m. le 30 déc. L'histor. de Thou dit de ce pape qu'il était sobre, grave dans ses mœurs, affable dans ses manières spirituel dans sa conversation. Il soulagea les Romains des impôts onéreux dont ils étaient grevés, et fut regretté de tous les ordres de l'état.—INNOCENT X, élu pape en 1644, success. d'Urbain VIII, était né à Rome et se nommait J.-B. Pamfili. Ce pontife est particulièrement célèbre par la bulle (*Cum occasione*), qu'il publ. le 30 mai 1653 contre les cinq propositions de Jansénius (*v.* ce nom), après plus de deux ans d'examen du livre de cet évêque, et 45 à 50 congrégations tenues devant lui, pape, ou devant des cardinaux réunis en commission. Innocent survécut peu à cette fameuse affaire, et m. le 7 janv. 1655, âgé de 80 ans et quelques mois. On lui a reproché son ingratitude envers la famille des Barberini, dont un des membres, le cardinal François, avait été son protecteur, et l'ascendant qu'il laissa prendre dans son intérieur et dans les affaires du dehors, à dona Olimpia, sa belle-sœur, et ensuite à la princesse de Rossana, sa nièce. Il avait comblé de biens toute sa famille et fait bâtir deux superbes églises à Rome. Il laissa de grandes sommes d'argent dont profita son successeur Alexandre VII.—INNOCENT XI, élu pape en 1676, se nommait Benoît Odescalchi, et avait d'abord suivi la carrière militaire avant d'entrer dans les ordres. Après avoir été successivement protonotaire apostolique, clerc de la chambre papale et cardinal, il succéda à Clément X. Ses premiers soins furent pour la réforme des abus introduits dans la discipline de l'Eglise. Il eut de longs démêlés avec la France au sujet du droit appelé *regale*, des quatre articles arrêtés par l'assemblée du clergé français en 1682, et des franchises accordées aux ambassadeurs (*v.* LAVARDIN). Il proscrivit, par une bulle du 19 novemb. 1687, les erreurs de Molinos (*v.* ce nom), et m. le 12 août 1689, âgé de 78 ans. — INNOCENT XII, successeur d'Alexandre VIII en 1691, s'appelait Antoine Pignatelli, et descendait d'une famille noble du royaume de Naples. Ce fut sous son pontificat que se terminèrent les différends élevés entre Louis XIV et Innocent XI, et continués sous Alexandre VIII, ainsi que l'affaire du quiétisme. D'après la décision d'une congrégation établie pour examiner la question, le livre de l'*Explication des maximes des Saints* fut condamné par un bref du 12 mars 1699 (*v.* FENÉLON). Innocent XII m. le 7 sept. 1700, dans la 86[e] année de son âge ; il eut pour success. Clément XI. — INNOCENT XIII (Michel-Ange CONTI), successeur, en 1721, du pape Clément XI, était né en 1655, de la famille des Conti, une des plus illustres de Rome. Il suivit les traces de son prédécesseur (*v.* CLÉMENT XI), et écrivit au duc d'Orléans, régent de France, au sujet des contestations auxq. l'église de France était alors en proie. Dans la bulle *Apostolici ministerii*, pub. en 1723, il statua sur beaucoup d'objets relatifs à la discipline des églises d'Espagne, et recommanda l'exacte observance des décrets du concile de Trente. On a cherché à justifier ce pontife de la nomination du fameux abbé Dubois à la dignité de cardinal, en alléguant que cet indigne candidat lui avait présenté par la cour de France. Innocent XIII m. le 7 mars 1724, n'ayant occupé le saint-siége que deux ans et dix mois. L'astronome Lalande, dans son Voyage en Italie, accorde quelq. éloges à ce pape.

INTERIANO DE AYALA (JEAN), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, né en 1656, m. à Madrid en 1730, professa la théologie à l'univers. de Salamanque, et devint prédicat. du roi. On a de lui des *Sermons*, imp. plus. fois ; des traduct., en espagnol, de l'*Institution du droit ecclésiastique*, et du *Catéchisme historique* de Fleury ; *Pictor christianus eruditus*, Madrid, 1720, in-fol., *Humaniores atque amœniores ad musas excursus*, *sive opuscula poetica* ; quelq. écrits de circonst.,

et plus. *lettres*, insérées dans le recueil de Grég. Majans, Valence, 1732, in-4. — Un autre INTERIANO (Paul) a pub. : *Ristretto delle istorie Genovesi*, Gênes, 1506, in-8, Luques, 1551, in-4; *Invenzione del Corso della longitudine, col ristretto della sfera*, ibid., 1551, in-4.

INTORCETTA (PROSPER), jésuite sicilien et missionn. à la Chine, où il m. vers 1696, était né à Piazza en 1625. Il a eu part à plus. des travaux littéraires de sa société en Chine, notamment à la publicat. ou trad. du *Taï-hio*, du *Tchoung-young*, aussi imp. en latin sous le titre de *Sinarum scientia politico-moralis*, Canton et Goa, 1667 ou 1669, in-fol., etc. On a en outre du P. Intorcetta : *Compendiosa narrazione dello stato della missione cinese, cominciando dall' anno* 1581 *sino al* 1669, etc., Rome, 1671, in-8; et *Testimonium de cultu sinensi*, Lyon, 1700, in-8.

INVEGES (AUGUSTIN), histor., né à Sciacca (Sicile) en 1595, m. à Palerme en 1677, était d'abord entré dans l'ordre des jésuites et avait professé la philosophie; mais il demanda sa sécularisation pour se livrer entièrement aux recherches historiques. On a de lui : *Annali della città di Palermo*, etc., Palerme, 1649-1651, 3 vol. in-fol.; *la Carthagine siciliana divisa in due libri*, ibid., 1650, 1661, in-4, rare; *ad Annales siculos præliminaris apparatus*, ibid., 1709, in-4; *Historia sacra paradisi terrestris*, etc., ibid., 1651, in-4.

INVILLE (PHILIPPE d'), jésuite, né à Paris, m. dans cette même ville vers 1715, est aut. d'un poème sur les *Oiseaux*, imp. à Paris en 1691, in-12.

IO, (myth.) fille d'Inachus, fut aimée de Jup., qui la métamorphosa en génisse afin de cacher sa passion à Junon; mais la déesse découvrit la ruse de son époux, et mit Io sous la garde d'Argus aux cent yeux. Mercure ayant tué ce gardien, Junon fit poursuivre la malheureuse Io par un taon qui la tourmenta si cruellement que celle-ci dans sa fuite parcourut presque toute la terre. Elle s'arrêta en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme : elle y mit au monde Epaphus. Selon quelques mythologues, elle épousa Osiris et fut adorée en Egypte sous le nom d'Isis.

IOUZAF-ABOU'L-HAXEX, roi maure de Grenade, succéda, en 1408, à son frère Méhémet-Balbe; il se fit chérir de ses sujets par sa douceur, sa prudence, la sagesse de son administration, et réussit, après de longs efforts, à conclure une paix assez avantageuse avec Ferdinand, roi d'Aragon.

IPHICRATE, général athénien, né vers la fin du 5e S. av. J.-C., d'une famille obscure, parvint par ses vertus et ses talens militaires aux plus hauts emplois de la république; il battit les Thraces, remporta de grands avantages sur les Lacédémoniens et les Syracusains à Corcyre, et commanda 20,000 soldats étrangers à la solde d'Artaxerce, roi de Perse, lorsque ce dernier entreprit la conquête de l'Egypte. Iphicrate fut employé dans plus. autres expéditions; il eut à se défendre contre une fausse accusation de trahison, fut absous, quitta le service, et m. dans un âge très-avancé, après avoir regagné l'affection de ses concitoyens. Iphicrate est un des hommes illustres dont on trouve la *vie* dans les fragm. qui nous restent de Cornélius-Nepos.

IPHIGÉNIE, (mythol.), fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, fut destinée par son père à être offerte en sacrifice à Diane lorsque l'armée des Grecs, prête à partir pour le siége de Troie, se trouva retenue en Aulide par des vents contraires. Mais, au moment où le sacrifice allait être consommé, la déesse lui substitua une biche et la transporta elle-même en Tauride, où elle en fit sa prêtresse. Là, Iphigénie retrouva son frère Oreste qui allait être sacrifié par le grand-prêtre Thoas, et elle retourna avec lui dans sa patrie.

IPSUS, bourg de la Phrygie près de Célènes, est célèbre par la défaite d'Antigone, qui y périt l'an 300 av. J.-C., après avoir été vaincu par les généraux Seleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre ligués contre lui.

IRAILH (AUGUSTIN-SIMON), ecclésiastique, né au Puy en Velai en 1719, m. en 1794, a pub. : *Querelles littéraires, ou Mém.*, etc., 1761, 4 vol. in-12, qu'on a quelquefois attribués à Raynal et même à Voltaire; *Hist. de la réunion de la Bretagne à la France*, etc., 1764, 2 vol. in-12. C'est à tort qu'on lui a attribué le roman intit. *Hist. de miss Honora*, ou *le Vice dupe de lui-même* (1766, 4 vol. in-12), il est de Lefèvre de Beauvray, et l'abbé Irailh n'en a été que l'éditeur (*v.* l'*Année littér.* de Fréron, 1766, t. 1, p. 305, et le no 7,731 du *Dict. des Anonymes*). L'abbé Irailh avait composé une tragédie en 5 actes et en prose intitulée : *Henri-le-Grand et la marquise de Verneuil*, etc., qui paraît n'avoir pas été imprimée.

IRELAND (JOHN), écrivain angl., né dans le comté de Shrop, m. près de Birmingham en 1809, est aut. des ouvrages suiv. : *The emigrant*, poème, 1785, in-4; *Vie de Henderson*, suivie des *Lettres* de cet aut., 1786, in-8; *Eclaircissem. sur Hogarth*, 1791, 2 vol. in-8 avec grav., et 1 vol. supplément., 1798. — IRELAND (Samuel), d'abord simple ouvrier tisserand à Spital'fields, vers 1780, eut l'idée de spéculer sur les livres et les estampes rares, se fit ensuite auteur et publia successivement les ouv. suiv. avec des gravures à l'aquarelle, exécutées par lui : *Voyage pittoresque dans la Hollande, le Brabant et une partie de la France, fait dans l'automne de* 1789, 1790, 2 vol. in-8; *Vues pittoresques sur la rivière de la Tamise*, 1792, 2 vol. in-8; *Vues pittoresques sur la rivière Medway*, 1793, in-8; *Eclaircissemens graphiques d'Hogarth* (en angl.), 1794-1799, 2 vol. in-8; *Vues pittoresques de la Savern et de l'Avon*, etc.; *Hist des cours de justice dans Londres et Westminster* 1800, in-8. Sam. Ireland m. en 1800, et ce fut le chagrin qui abrégea ses jours. Son fils WILLIAM-HENRI, avait pub., vers 1796, comme product. de Shakespeare, plus. pièces de sa composition. Ireland eut le tort de prendre la défense du jeune imposteur, même après que la fraude eut été reconnue. Ce tort lui fut si vivement reproché et lui-même en eut tant de repentir, qu'il tomba dans un état de langueur dont il ne se releva plus.

IRÈNE, impératrice d'Orient, né à Athènes vers l'an 750 de J.-C., fut mariée en 769 à l'empereur Léon IV, et après la mort de ce prince gouverna l'empire pendant la minorité de son fils Constantin VI. Elle avait déployé pendant sa régence toutes les qualités d'un habile souverain, lorsque le jeune empereur, ayant atteint sa 20e année, forma le projet, d'après les conseils de quelques courtisans, d'exiler sa mère en Sicile et de régner enfin par lui-même. Avertie de ce dessein, Irène en punit les auteurs, enferma son fils dans une chambre du palais, et fit jurer à ses gardes de n'obéir jamais qu'à elle seule. Mais à la suite d'un soulèvement général excité par les gardes arméniennes, Constantin fut proclamé empereur, et Irène confinée dans un château qu'elle avait fait bâtir sur la Propontide. L'inexpérience et la mauvaise conduite du jeune empereur fournirent bientôt à sa mère l'occasion de prendre sa revanche; elle réussit à faire arrêter Constantin, et donna l'ordre de lui crever les yeux. Redevenue maîtresse du trône, elle chercha à faire oublier l'odieux moyen qu'elle avait pris pour s'y affermir. Mais elle fut trahie par ceux même qu'elle avait comblés de bienfaits. Nicéphore, grand trésorier de l'empire, se fit ceindre la couronne par le patriarche de Constantinople, et relégua Irène dans l'île de Lesbos, où cette princesse mourut dans un dénuement presque absolu, en 803. Les Grecs, touchés de ses infortunes et de sa pénitence, l'ont mise au rang des saintes; et célèbrent sa fête le 15 août. L'abbé Mignot a

écrit l'*Hist. d'Irène*, Amsterd. (Paris), 1762, in-12.

IRÉNÉE (St), évêque de Lyon et martyr, né en Grèce vers l'an 140, ou suivant d'autres, vers l'an 120 de J.-C., fut disciple de St Polycarpe, et vint ensuite dans les Gaules, où saint Pothin l'ordonna prêtre en 177. Appelé à remplacer ce dernier prélat sur le siége de Lyon, Irénée gouverna son Église avec zèle et courage, se montra toujours le défenseur des opprimés, le soutien des principes catholiques, et prit le parti des évêques asiatiques contre le pape Victor au sujet de la célébration de la Pâque. Ce vertueux pasteur fut victime des persécutions que l'empereur Sévère fit exercer dans les Gaules l'an 202 de J.-C. L'Eglise grecque célèbre sa fête le 23 août, et l'Eglise latine le 28 juin. Il a laissé des écrits parmi lesquels on doit remarquer *Cinq livres contre les hérésies*. Les œuvres de St Irénée ont été plus. fois imprimées. Les meilleures éditions sont celles du P. Massuet, 1710, in-fol., Paris; et celle de P. Pfaff, Venise, 1734, 2 v. in-fol.— L'Eglise honore la mémoire de deux autres saints martyrs de ce nom, l'un diacre de Toscane, martyrisé sous l'empire d'Aurélien; l'autre évêque de Sirmich (Pannonie), décapité en l'an 304, le 25 mars.

IRETON (HENRI), général angl., acquit une grande célébrité dans les guerres civiles qui déchirèrent l'Angleterre sous le règne de Charles Ier; il servait la cause de Cromwell, dont il avait épousé la fille Brigitte, et partagea les dangers, les succès, les entreprises secrètes et publiques de cet usurpateur. Il exerça une grande influence sur la haute cour de justice qui condamna le malheureux roi à mort, assista à presque tous les combats qui furent livrés à cette époque, et se fit remarquer par son courage, son habileté et la finesse de sa politique. Atteint d'une fièvre pestilentielle au siége de Limerick, il m. en nov. 1651. Son corps enterré avec pompe à l'abbaye de Westminster, fut exhumé à l'époque de la restauration (1660) et attaché au gibet de Tyburn.

IRIS, (mythol.) fille de Thaumas et d'Electra, était la messagère des dieux et particulièrement de Junon. Elle préside à l'arc-en-ciel, et même c'est là ce que signifie son nom en grec.

IRLANDE (l'), long-temps barbare et inconnue, échappa au joug des Romains, mais fut ravagée au 9e S. par les Normands qui y fondèrent les villes de Waterford, Dublin et Limerick, et s'en formèrent de petits royaumes. Le christianisme s'y introduisit dans le 10e S. sans y porter la civilisation; au 12e, les Anglais sous Henri II en firent la conquête et y établirent un vice-roi au milieu des cinq souverains indépendans et rivaux qui l'occupaient. Encore à peu près barbare et inculte jusqu'au 16e S., l'Irlande se souleva pour sa religion et sa liberté contre Elisabeth, fut soumise définitivement, et contrainte peu à peu par les rois d'Angleterre à goûter les fruits de la civilisation. Elle fut partagée en 33 comtés; on y établit un parlement; mais le zèle des Irlandais pour la foi catholique occasiona un soulèvement en 1640, et un massacre horrible força beaucoup d'habitans à s'expatrier. Les mouvemens qui eurent lieu au commencement de la révolution française engagèrent enfin le gouvernement anglais à garantir l'union intime de l'Irlande avec la Grande-Bretagne. — V. CASTLEREAGH.

IRMENSUL (myth.), nom d'une divinité des anciens Germains. Charlemagne en détruisit le temple et l'idole sur la montagne d'Eresbourg, dans une de ses campagnes contre les anciens Saxons.

IRNERIUS WERNERUS. V. WARNER.

IRSON (CLAUDE), grammair. et juré-teneur de livres du 17e S., né en Bourgogne, mort à Paris, suiv. toute vraisemblance, postérieurem. à 1695, dans un âge avancé, est aut. des ouv. suiv. : *Nouv. méthode pour apprendre facilem. les principes et la pureté de la langue françoise*, Paris, 1656, 1662, in-8; *Méthode abregée et familière*, etc. (extrait du précéd.), 1667, in-12; *Arithmétique univers. et raisonnée*, Paris, 1672, in-4, 4e édit.; l'auteur en fit paraître un abrégé en 1695, in-13; *Méthode des comptes en parties doubles*, ibid., 1678, in-fol.

IRUS, mendiant grec, cité par Homère dans l'Odyssée, a donné lieu à l'ancien proverbe des Grecs, *Pauvre comme Irus*.

IRWIN (EYLES), litt., né en 1748 à Calcutta, d'une famille irlandaise, m. en 1817, a pub. des *Eglogues*, *Odes*, *Pastorales* et autres poésies. On lui doit en outre un écrit int. *Aventures d'un voy. à la mer Rouge*, etc.

ISA (FRANÇOIS d'), historien et chanoine de Capoue, né en 1552, m. à Rome en 1622, est connu comme auteur d'une *Hist. de la ville de Capoue* et de 5 comédies italiennes, publ. sous le nom d'Octave d'Isa son frère.

ISAAC, patriarche hébreux, fils d'Abraham et de Sara, père de Jacob, m. à l'âge de 180 ans suivant la chronologie sacrée, en l'an 1706 av. J.-C., avait reçu ce nom, qui en langue hébraïque signifie *ris*, à cause de la joie que ses parens, déjà très-vieux, ressentirent de sa naissance; un ange l'avait annoncée à Sara, âgée alors de 90 ans. On croit que 20 années environ s'étaient écoulées depuis que le Seigneur révoqua miraculeusem. l'ordre donné à Abraham de lui immoler son fils, lorsque celui-ci épousa Rebecca. Il eut tour à tour avec le peuple de Gerare et les Philistins des contestations qui l'obligèrent à changer plus. fois de demeure; enfin il lui fut donné de pouvoir terminer paisiblement sa vie dans l'habitation de ses pères à Mambré. Les Orientaux (notamment les sectaires de Mahomet, qui ne nomment Isaac qu'après Ismaël, son aîné, avec lequel ils prétendent que celui-ci partagea la lumière prophétique) ont conservé sur Isaac plus. traditions dont quelques-unes sont rapportées dans les *Dynasties anciennes* d'Abul-Pharage. On peut consulter aussi la *Biblioth. orient.*, et la *Demonstr. évangélique* de Huet.

ISAAC (ST), solitaire du 4e S., habitait une cellule aux environs de Constantinople, lorsqu'il fut arrêté et mis en prison par les ordres de l'empereur Valens, pour avoir osé prédire à ce prince, qui favorisait les ariens, l'insuccès de son expédition contre les Goths et sa mort. Remis en liberté par l'empereur Théodose, Isaac assista au concile de Constantinople tenu en 381, fonda ensuite un monastère sur le rivage de la Propontide, et mourut quelques années après.

ISAAC Ier, patriarche d'Arménie, m. en 440, est auteur d'un *Livre de canons*, divisé en 6 part., et dont la biblioth. impériale de Vienne possède un exemplaire MS., sous le no 44.

ISAAC, fils d'Erram, méd. arabe, né à Damas, m. en l'an 183 de l'hég. (798-799 de J.-C.), est auteur d'un livre *Sur la cure des accidens causés par le poison*.

ISAAC Ier (COMNÈNE), empereur d'Orient, issu d'une famille illustre originaire de Rome, et établie depuis long-temps en Asie, fut placé sur le trône de Constantinople le 31 mai 1057 par les soldats révoltés qui déposèrent Michel Stratiotique (*v.* Michel VI). Doué d'un grand courage et de qualités précieuses, Isaac manquait de la fermeté nécessaire pour gouverner un empire. Fatigué des tracasseries du clergé, il abdiqua la couronne en faveur de Constantin Ducas, l'un de ses généraux, se retira dans le monastère de Stude l'an 1059, et y m. dans l'exercice le plus rigide des devoirs religieux en 1061. Il avait épousé une princesse bulgare qui à son exemple embrassa la vie religieuse.

ISAAC II (L'ANGE), empereur de Constantinople, succéda en 1185 à Andronic Comnène (*v.* ce nom), qui venait d'ordonner sa mort. La débauche la plus effrénée, l'entier abandon des rênes de l'empire, firent détester le règne de ce prince.

Alexis son frère le détrôna en 1195, se fit reconnaître à sa place, et le confina dans une prison après lui avoir fait crever les yeux. Alexis le jeune, (*v.* ce nom), fils d'Isaac II, parvint, avec le secours des croisés, à rétablir momentanément ce prince sur le trône; mais Alexis Ducas, surnommé *Murzuphle*, le fit mettre à mort en 1204 et s'empara de la puissance souveraine.

ISAAC-LEVITA, ou *Jean Isaac-Levi*, savant rabbin du 16e S., et prof. de langue hébraïque à Cologne, où l'on croit qu'il m. postérieurement à 1560, avait embrassé le luthéranisme. Il fit paraître à Cologne en 1558 un liv. intit. : *Defensio veritatis hebraïcæ*, écrit dans le but de réfuter les allégations de Guillaume Lindanus (*v.* ce nom). Bartolocci, dans le t. 3, p. 912, de sa *Biblioth. rabb.*, lui attribue quelq. autres écrits. — Les biographes citent plus. autres ISAAC, sur lesquels on n'a que des notions incertaines.

ISAACSON (HENRI), ecclés. anglais, né à Lond. en 1580, mort en 1654, secrét. de l'év. Andrews, est aut. d'une compilation intit. *Body of chronology* : elle a eu plus. édit. in-fol.

ISABEAU ou ISABELLE *de Bavière*, reine de France, née en 1371, fille d'Etienne II, duc de Bavière et comte palatin du Rhin, fut mariée en 1385 au roi Charles VI, et couronnée aux acclamat. unanimes du peuple. La nature l'avait parée des charmes les plus séduisans; mais, aimant le luxe et les plaisirs, elle se montra bientôt violente, avide, incapable de modérer ses désirs. Sa liaison criminelle avec le duc d'Orléans, frère du monarque, fut publique. Au moment même où le pouvoir était disputé par ce prince, et le duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, la démence déclarée de Charles VI vint jeter le royaume dans le trouble et la confusion. Maître du cœur de la reine, le duc d'Orléans fit cabaler cette princesse pour obtenir le gouvernement de l'état, au préjudice du duc de Bourgogne, qui s'y trouvait appelé. De là cette horrible guerre civile qui déchira la France, jusque sous le règne suivant. L'assassinat du duc d'Orléans par la faction des Bourguignons anima plus que jamais les fureurs d'Isabeau. Le connétable d'Armagnac, devenu chef du parti des orléanistes, dédaigna l'appui de cette reine, qui se trouva ainsi abandonnée à elle-même. Charles, dans un de ses momens lucides, pressé par les conseils du dauphin et du connétable, qui exposaient l'odieuse conduite de son épouse, sévit contre elle, fit noyer un de ses amans et l'exila elle-même à Tours. Isabeau, oubliant sa haine contre le duc de Bourgogne, implore son appui; et ce prince, dans ses propres intérêts, délivre la reine, et la fait reconnaître dans une partie du royaume comme seule dépositaire de la puissance royale. La faction des Armagnacs a le dessus : Isabeau reparaît triomphante dans Paris, mais l'assassinat du duc de Bourgogne change bientôt la face des affaires. La reine fait déclarer le dauphin indigne du trône, traite avec les Anglais, donne sa fille à Henri V, et l'infâme traité de Troyes assure à ce monarque la succession de Charles VI. Enfin les succès de Charles VII et sa réconciliation avec le nouveau duc de Bourgogne abrègent les jours de son implacable mère, qui m. à Paris en 1345.

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, fille de Jean II, roi de Castille, et sœur de Henri IV, dit l'*Impuissant*, naquit en 1450. Elle épousa en 1469 Ferdinand V (*v.* ce nom), roi d'Aragon, et monta sur le trône de Castille en 1474. On lui opposa sa nièce Jeanne, fille de Henri, dont la légitimité contestée avait été toutefois reconnue par le testament de son père. Le courage d'Isabelle et les armes de son mari lui assurèrent la couronne castillane, surtout après la bataille de Toro en 1476. La politique habile de cette princesse, son amour pour la justice, sa fermeté, l'ont placée au rang des grands monarques. Sage et profonde dans le conseil, Isabelle déploya dans les camps et sur les champs de bataille une prudence, une bravoure, et des connaissances militaires, dignes des plus grands capitaines. Sous son règne, les Maures perdirent tout ce qui leur restait encore de leurs conquêtes en Espagne. C'est après la conquête du roy. de Grenade qu'Isabelle et Ferdinand prirent en commun le titre de rois d'Espagne. Isabelle accueillit les projets de Christophe Colomb, encouragea son étonnante expédition, et eut ainsi une part glorieuse à la découverte du nouveau monde. La douleur causée par les pertes successives de son fils don Juan, prince des Asturies, et de sa fille aînée, reine de Portugal, abrégea la carrière d'Isabelle; cette grande reine m. à Medina-del-Campo le 25 novembre 1504, après avoir déclaré héritière de tous ses états Jeanne, sa seconde fille, mariée à l'archiduc Philippe, fils de l'emp. Maximilien. On a reproché à Isabelle une institution odieuse dont un biographe moderne essaie ainsi de justifier la création. « Les » longues guerres avaient perpétué en Espagne plus » long-temps qu'ailleurs le régime féodal. Les faibles invoquaient en vain les lois, et les hommes » puissans les violaient avec impunité; à des maux » invétérés il fallait des remèdes actifs. Isabelle créa » la milice connue sous le nom de *Ste Hermandad* » pour maintenir la paix publique, et frapper sans » exception tous les coupables; et c'est aussi à son » zèle pour réprimer les crimes de toute espèce » qu'il faut rapporter l'établissement du redoutable » tribunal de l'inquisition, qui cimenta l'autorité » royale par l'appui de la religion. »

ISABELLE DE FRANCE, reine d'Anglet., fille de Philippe-le-Bel, née en 1292, fut fiancée dès son enfance avec le prince de Galles, fils d'Edouard Ier, et épousa ensuite ce prince, devenu roi d'Anglet. sous le nom d'Edouard II, en 1308. Ce monarque, qui d'abord avait paru sensible aux charmes et à l'amabilité de sa jeune épouse, l'abandonna bientôt pour se livrer entièrement à l'ascendant d'indignes ministres, Gaveston et H. Spenser, qui furent tour à tour ses favoris. Irritée de la conduite de son mari, de l'insolence de ses ministres, la reine se jeta elle-même dans de honteux déréglemens. Après avoir imploré successiv. l'assistance de son père et de son frère Charles-le-Bel, success. de Philippe, Isabelle, qui était venue en France sous le prétexte d'arranger quelques différends entre son époux et le roi de France, ne put obtenir de ce dernier, scandalisé de la liaison de sa sœur avec le jeune Mortimer, les secours qu'elle en attendait. Obligée alors de chercher un autre protect., elle le trouva dans le comte de Hollande, auquel elle demanda la main de sa fille, pour le prince de Galles, son fils. Elle en obtint quelques vaisseaux, et environ 3,000 hommes de troupes. Débarquée avec ce secours en Angleterre, Isabelle rallie un grand nombre de mécontens, marche sur Londres, fait prisonnier le roi son mari, dont Mortimer termine l'existence par le supplice le plus épouvantable (*v.* Édouard II), et le prince de Galles occupe le trône sous la tutelle de sa mère. Mais la conduite scandaleuse de celle-ci, celle du min. Mortimer, l'affreuse m. d'Édouard II, ne tardèrent pas à soulever les esprits : le jeune roi, impatient de régner seul, profita de ces disp., surprit Isabelle et son favori dans le château de Nottingham (1330), envoya le ministre au gibet, et relégua la reine, sa mère, au château de Rising, où elle m. en 1358, après y avoir passé 28 ans. C'est du chef d'Isabelle de France qu'Édouard III, son fils, et ses successeurs, prétendaient tenir un droit direct à la couronne de France : droit imaginaire sans doute, d'après la loi salique; mais qui fut vivement et longuement disputé, et qui coûta bien du sang aux deux nations.

ISABELLE D'AUTRICHE (CLAIRE EUGÉNIE), fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de France, née en 1566, fut prise ou avant par le

cabinet espagnol, comme nièce et la plus proche parente de Henri III, pour occuper le trône de France, au préjudice de Henri de Navarre. Lorsque Philippe II eut perdu l'espoir de voir la couronne de France sur la tête de sa fille, il lui fit épouser en 1598 Albert, fils de Maximilien II, et lui donna en dot la souveraineté des Pays-Bas, et la Franche-Comté. Isabelle accompagna son époux à l'armée, dans les diverses campagnes de ce prince contre les Hollandais. Se trouvant au fameux siége d'Ostende, elle jura, dit-on, de ne changer de linge qu'après la prise de cette place. On ne fixe point à quelle époque du siége Isabelle fit cet étrange vœu ; mais Ostende ayant résisté trois ans, trois mois et trois jours, le linge que portait cette princesse avait pris une teinte fauve à laq. on donna le nom de *couleur Isabelle*. A la mort de l'archiduc Albert, Isabelle fut privée de la souveraineté des Pays-Bas par le roi Philippe IV, son neveu, qui ne lui laissa que le titre de gouvernante. Elle défendit le Brabant contre les attaques du prince d'Orange, déjoua par sa prudence et sa fermeté une conspiration tramée pour ériger les Pays-Bas catholiques en république indépendante (1632), donna asile à Marie de Médicis lorsque cette reine fut obligée de quitter la France, et m. peu de mois après, en 1633.

ISABELLE. V. ELISABETH.

ISACCHI (JEAN-BAPT.), ingén. ital. du 16e S., m. postérieurement à 1596, dirigea avec succès les travaux mécaniques exécutés pour les princ. théât. de l'Italie, et a publ. en ital. une descript. de ses *inventions*, etc., Parme, 1579, in-4.

ISAIE, le prem. des quatre grands prophètes, de la race roy. de David, prophétisa sous les roi Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias, dans le 8e S. av. J.-C. Il annonça au roi Ezéchias sa mort prochaine ; mais Dieu, touché par les prières de ce saint roi, prolongea sa vie de 15 ans, et le prophète, pour confirmer cette nouv. prédict., fit reculer l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Isaïe fut mis à m. par Manassé, et eut le corps scié en deux, vers l'an 696 av. J.-C. Isaïe est regardé comme le plus éloquent des prophètes. On admire surtout son *Cantique sur la ruine de Babylone*, et celui où il fait le tableau du monde sous le règne du Messie. Les sublimes écrits de ce prince des prophètes ont été commentés et traduits dans toutes les langues ; les dernières traduct. franç. sont celles de M. Eug. de Genoude, 1815, in-8, et de M. Prunelle de Lière, Paris, 1823, in-8.

ISAMBERT (NICOLAS), doct. de Sorbonne, né vers 1565 à Orléans, m. en 1642, a laissé, outre plusieurs traités de théol., un *commentaire sur la somme de St Thomas*, en 6 vol. in-fol.

ISAR ou ISARD (N.), bel esprit du 17e S., l'ami et le compatriote de Pélisson (*v.* ce nom), accompagna, en qualité de gouv., le marquis de Seignelay dans différens voyages en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et périt malheureusement vers 1673, enfermé dans une hôtellerie où l'on ne put lui donner des secours. On ne connaît de lui que quelq. poés. réunies dans son opusc. intit. la *Pistole parlante*, ou *la Métamorphose du louis d'or*, dédié à Mademoiselle de Scudéri, Paris, 1660, in-12.

ISAURE. V. CLÉMENCE.

ISBRANTZ. V. IDES.

ISCANUS (JOSEPH), poète latin du 12e S., ainsi nommé du bourg d'Isca en Cornouailles, où il fut élevé, né à Exeter dans le comté de Devon, embrassa la vie monastiq., et m. vers 1224. Il est connu par son poème *De bello trojano*, Bâle, 1541, in-8 ; ib., 1573, in-8, sous le nom de *Cornelius Nepos*, réimpr. sous celui d'Iscanus, Francfort, 1623, in-4 ; Londres, 1675, in-8, etc. On cite encore de ce poète différens ouvrages MS.

ISDEGERDE. V. IEZDEDJERD.

ISÉE, célèbre orateur grec, né à Chalcide en Syrie, ou selon d'autres à Chalcis dans l'île d'Eubée, florissait vers l'an 400 avant J.-C. Lysias et Isocrate furent ses maîtres, et Démosthène suivit ses leçons. Il avait composé un grand nombre de harangues et plaidoyers, dont onze seulement sont parvenus jusqu'à nous ; les dix prem. sont insérés dans les édit. des *orateurs grecs*, Venise, Alde, 1513, in-fol. ; Paris, H. Etienne, 1575, in-fol. ; Leipsig, 1775, in-8, etc. ; le onzième, découvert dans le dernier S., a été publié par M. Tyrwith, Londres, 1785, in-8. On prétend qu'Isée donna le prem. des noms aux figures de rhétorique. — Un autre Isée, orat. grec, vivait à Rome vers l'an 97 de J.-C., du temps de Pline le jeune, qui dans ses lettres parle de lui avec éloge.

ISELIN (JACQUES-CHRISTOPHE), en lat. *Iselius*, théol. et savant philologue, né à Bâle en 1681, m. en 1737, membre étranger de l'acad. des inscript. et belles lettres, avait professé successivem. l'hist. et la théol. dans div. univ., et fit plus. voy. en France. Au nombre de ses ouvr., dont on trouvera la liste dans Moréri et dans le t. 41 de la *biblioth. german.*, on distingue : *de Gallis Rhenum transeuntibus*, *Carmen heroïcum*, Bâle, 1696, in-4 ; *de Historicis latinis melioris ævi dissertatio*, 1697, in-4 ; des *Recherches sur l'origine de l'imprimerie* ; un *discours* latin sur l'utilité des académies. L'*Eloge* de J.-Ch. Iselin, par de Boze, est inséré dans le tome XII des *Mém. de l'acad. des inscript.* ; on trouvera encore des détails intéressans sur ce savant dans le *Tempe helvetica*, tome III, et dans le *Dictionn.* de Chaufepié. — ISELIN (Jean Rodolphe), jurisconsulte, né à Bâle en 1705, m. dans la même ville en 1779, fut professeur en droit à Bâle, et membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart relatifs à l'histoire et à la jurisprud. helvét. ; l'édition de la *Chronique suisse* de Tschudi, et la *Vie* de J.-C. Iselin, son parent. — ISELIN (Isaac), né à Bâle en 1728, m. en 1782, est auteur d'un gr. nombre d'écrits patriotiques, tendant à des réformes dans les mœurs, dans l'éducation, dans les institut. polit., dans la législation, etc., et d'une *Hist. du genre humain*, Bâle, 1764, 2 vol., plus. fois réimpr. Salomon Hirzel et Schlosser ont écrit en allemand l'*Eloge* d'Isaac Iselin ; le prem. fut publié à Bâle, 1782, le deuxième est inséré dans les *Actes de la Société helvet.*, 1783.

ISHAC (ABOU YACOUB), méd. arab. du 9e S., fils d'Honaïn, a comme lui trad. dans sa langue un gr. nomb. de traités de médecine et de philos. partic. ceux d'Aristote.

ISIDORE *de Charax* (*Characenus*), auteur grec du 3e S. avant l'ère chrét., a laissé, sous le titre de *Stathmes parthiques*, une descript. géogr. ou itinér. du pays des Parthes. Elle a paru pour la première fois, par les soins de David Hœschelius, dans *les géogr. grecs*, Oxford, 1703, 4 vol. in-8.

ISIDORE dit *de Peluse* (ST), né à Alexandrie vers le milieu du 4e S., se retira sur un mont voisin de la ville de Péluse, pour s'y livrer dans la retraite à l'exercice des devoirs relig., et m. le 4 fév. 440 ou 450. Ses *Lettres*, au nombre de 2172, ont été recueillies par André Schott, gr. et lat., Paris, 1638, in-fol. Ch.-Aug. Heumann, dans une dissertation impr. à Gottingue en 1737, s'efforce de prouver que ces *lettres* sont supposées, pour la plup. — ISIDORE d'*Alexandrie* (St), surnommé *l'Hospitalier*, né en Egypte vers l'an 318, m. à Constantin. le 15 janvier 404, avait été chargé par St Athanase de la direction d'un hospice pour les voyageurs pauvres. Le zèle avec lequel il défendit St Athanase contre les ariens l'exposa lui-même à des persécutions de la part de Lucius, puis de Théophile d'Alexandrie.

ISIDORE *de Séville* (ST), fils de Sévérien, gouverneur de Carthagène, où il naquit vers 570, succéda à St Léandre, son frère, sur le siége épiscop. de Séville en 600 ou 601, et ne se distingua pas moins par ses hautes connaissances en affaires ecclésiast. que par sa piété et sa rare érudition. Il m. saintement le 4 avril 636 de J.-C. L'Espagne le considère comme

la *gloire de l'église catholique*, et la *lumière des siècles*. Il a laissé un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : vingt livres d'*Origines* ou *étymologies*, Paris, 1601, in-fol.; Colog., 1617, in-fol; une *Chronique* depuis la créat. du monde jusqu'à l'an 626 de J.-C.; l'*Hist. des rois Goths*, *Vandales et Suèves; des Traités de Morale; Comment.* sur l'Ecrit. Ste, *Recueil de canons*, etc. La collect. la plus complète et la plus estimée des œuvres de St Isidore *de Séville* est celle de Madrid, 1778, 2 vol. in-fol.; on estime aussi celle qu'a pub. Fauste Arevali, Rome, 1797-1805, 7 vol. in-4.

ISIDORE (St) *de Cordoue*, supposé évêque de cette ville au 4e S., a été donné comme auteur *des Comment. sur les quatre livres des Rois*, et des *Allégories sur les liv. de l'anc. et du nouv. Testament.* Mais il reste prouvé maintenant qu'il n'y a jamais eu d'év. de Cordoue du nom d'Isidore, bien que le faux Dexter en reconnaisse deux, et que d'autres écriv. qui ont réfuté celui-ci aient admis l'existence du personnage auquel encore aujourd'hui un biog. anglais (M. George Crabb) attribue les ouv. précités. Il est évident que ces écrits appartiennent à St Isidore *de Séville*. On trouvera les documens les plus précis sur cette question dans la *Bibliothèque espagnole* de Nic. Antonio.

ISIDORE MERCATOR ou PECCATOR, écriv. ecclés. qu'on suppose avoir vécu dans le 8e S., mais dont l'existence même est contestée, a été présenté comme auteur du rec. de *canons* attribué avec plus de vraisemblance à St Isidore *de Séville*. Riculphe, archevêque de Mayence, qui introduisit ce rec. en France vers 811, y ajouta un nombre considérable de fausses décrétales, que les papes, dont elles appuyaient la suprématie, maintinrent long-temps comme authentiques. Impr. pour la première fois à Paris, en 1524, in-fol., par J. Merlin, les fausses Décrétales ont été réfutées par un grand nombre de docteurs de toutes les communions chrét., et leur opinion a enfin prévalu.

ISIDORE DE ISOLANIS, dominicain milanais dans le 15e et 16e S., est auteur de plusieurs ouvr. qui sont surtout recherchés des curieux, à cause de la singularité des idées qui s'y rencontrent; nous citerons entre autres les suivans : *de regum principumque omnium Institutis liber*, Milan, 1497, in-fol.; *Opus de veritate conceptionis immaculatæ Virginis, matris Dei*, etc., ibid., 1510. in-4; *de Imperio militantis ecclesiæ, lib. IV*, ibid., 1517, in-fol.; *Fr. Pauli Poncinatis divinum Epitome quæst., in IV lib. Sententiar. Jo. Capreoli*, etc., Pavie, 1522, 4 vol. in 4, réimpr. à Lyon en 1580.

ISBOSETH, fils de Saül, disputa le trône à David, et régna plus années sur dix tribus d'Israël, pendant que David gouvernait le reste; mais ayant indisposé Abner, général auquel il devait la cour., celui-ci passa au service de David, et entraîna avec lui les dix tribus. Isboseth fut tué ensuite par deux benjamites.

ISIS, (myth.), déesse des Égyptiens, leur enseigna l'agriculture et la navigation, et institua chez eux le premier culte. Cette déesse, regardée par les uns comme la nature même, est suivant d'autres la même que Io; elle a toutefois les mêmes attributs que Cybèle, et quelques mythologues pensent que les mystères institués en son honneur n'étaient autres que ceux de Cybèle.

ISLA (Jean), jésuite esp., né Ségovie en 1714, m. en 1783 à Bologne, en Italie, où il vivait depuis plusieurs années, serait peu connu, malgré les gr. talens que certains biographes lui attribuent comme prédicat., sans les écrits qu'il a laissés, et dans lesquels il vise moins à édifier le lecteur qu'à faire briller son esprit mordant et satirique; aussi se trouva-t-il en butte à des désagrémens assez vifs, que lui suscitèrent les moines espagnols, dont il a mis au grand jour l'ignorance et les ridicules dans son roman intitulé : *Vida de fray Gerundio de Campazas*, Madrid, 1758, 3 vol. in-8. Cet ouvr., qui fut mis à l'index, avait paru sous le nom du licencié don Francisco Lobon de Sallazar; il en existe une trad. fr. intit. : *Hist. du fameux prédicateur fra Gerunde de Campazas*, etc., due à F. Cardini, Paris, Aimé André, 1822, 2 vol. in-8. Dès 1746 le P. Isla avait préludé dans ce genre d'écrits par une diatribe intit. : *el Dia grande* (le grand jour), où il déverse les sarcasmes et l'ironie sur l'enthousiasme avec lequel on célébra, dans la prov. de Navarre, l'avènement au trône de Ferdinand VI. Mais ce qui n'a pas moins puissamment contribué à la célébrité du jés. espagnol, c'est l'expédient au moyen duquel il a prétendu restituer à sa patrie la propr. de *Gilblas*, ouvrage dont le premier romancier de nos jours, sir Walter Scott (dans sa *Biographie des Romanciers célèbres*), ne balance pas à reconnaître pour seul auteur notre immortel Lesage. On s'étonne avec raison qu'un étranger obscur ait pu obtenir le privilége de reproduire dans la *Biographie universelle* la fable imaginée par le P. Isla, sans lui opposer un seul des argumens qui en prouvent la mauvaise foi. Si cette cause, maintenant jugée, pouvait avoir encore besoin de défenseur, nous renverrions le lecteur au *Précis de la querelle littéraire sur la propriété nationale de Gilblas*, que M. le docteur Pichot a donné à la suite de la trad. de la *notice* sur Lesage, par sir Walter Scott (*Biogr. des Romanciers célèbres*, tom. 1) : on y trouve le procès du P. Isla, de même que celui de son *Gilblas restitué à sa patrie par un Espagnol qui ne souffre pas qu'on se moque d'elle*, Madrid, 1805, 5 vol. in-12, traduction assez mince de l'ouvrage français de Lesage. Cette même querelle avait occupé précédemment MM. François de Neufchâteau et Llorente (*v.* ce dernier nom). On a encore du P. Isla une trad. esp. de l'abrégé de l'*Hist. d'Espagne* du jés. J.-B. Philipotot Duchesne, Madrid, 1796, 2 vol. in-8, et des *lettres* (cartas familiares), ibid., 1790, 6 vol. in-12 : il en a paru en français un choix avec le texte en regard sous ce titre : *Correspondance espagnole*, Paris, 1804, in-8.

ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, né l'an 1906 av. J.-C., fut, à la prière de Sara, femme de ce patriarche, chassé par lui ainsi que sa mère. Les saintes chroniques nous apprennent qu'il fut élevé miraculeusement dans le désert, et qu'il épousa une femme égyptienne dont il eut douze fils qui devinrent les chefs des tribus des Arabes. Ismaël m. l'an 1768 av. J.-C.

ISMAEL (Chah), fondat. de la dynastie des Sofys de Perse, né en 1487 (892 de l'hégire), fils de Hhaïder, passa ses premières années dans le Chyrvân, où son père avait une petite principauté. Ayant réuni quelques soldats avec qui il fit la guerre aux princes de la dynastie du mouton noir, ennemis déclarés de sa famille, il envahit successivem. les différentes provinces de la Perse, assura la possession de ses conquêtes à son fils aîné, qui lui succéda, et m. en 1524 (930 de l'hégire). M. Langlès a écrit la *vie de Chah Ismaël*, et l'a insérée dans le tome 10 de la nouvelle édition des *Voyages* de Chardin. — Ismael II, sofy de Perse, succéda à Châh Thahmâsp, son père, l'an 984 de l'hég. (1576 de J.-C.), et son début sur le trône fut de faire périr tous ceux qui avaient décidé le roi défunt à le tenir renfermé dans une prison, en raison de son naturel féroce. Il se livra ensuite à la débauche la plus honteuse, et m. empoisonné l'an 985 de l'hég. (1577 de J.-C.).

ISOCRATE, célèbre orateur athénien, né l'an 436 av. J.-C., étudia l'éloquence sous les rhéteurs Prodicus et Gorgias. Une grande timidité natur. et la faiblesse de sa voix ne lui permettant pas de parler dans les assemblées du peuple, il se voua à l'enseignement, et composa des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état d'en composer eux-mêmes. Quoiqu'il ne prît point part aux affaires, il témoi-

gna toujours le plus grand amour pour sa patrie, et se servit plus d'une fois de son crédit auprès de Philippe, roi de Macédoine, pour le bien des Athéniens. La perte de la bataille de Chéronée lui causa, dit-on, un chagrin si vif, qu'il prit la résolution de se laisser mourir de faim en l'an 338 avant J.-C., à 99 ans. Il reste de lui vingt-un *discours* ou *harangues* ; on y trouve l'harmonie des périodes, beaucoup de grâce et de noblesse de style ; mais on y chercherait vainement le feu, l'énergie et la profondeur de sentiment qui constituent le véritable orateur. Les meilleurs édit. d'Isocrate sont celles de H. Estienne, 1593, et du doct. Coray, Paris, 1807. L'abbé Auger l'a trad. en français, Paris, 1781, 3 vol. in-8.

ISPIRI-ZADÉ, iman de la mosquée de Ste-Sophie et prédicat. de la cour othomane, fut le promoteur secret de la sédition qui, en 1730, coûta la vie à Patrona Khalil, son chef apparent : telle avait été la fourbe et l'hypocrisie de l'ambitieux iman que non-seulement il échappa au supplice des conjurés, mais qu'il obtint encore du sulthan Mahmoud la dignité de cadileskier, à laquelle il aspirait depuis long-temps.

ISRAEL, nom donné à Jacob après son combat avec un ange, a été depuis appliqué à tout le peuple juif qui descend de lui. Après Salomon, on désigna spécialement sous ce nom le royaume formé par les dix tribus qui se séparèrent de Roboam et reconnurent pour roi Jéroboam, 975 ans av. J.-C. V. au mot Juifs.

ISRAEL (St), grand chantre, puis chanoine rég. dans le Limousin au 12e S., m. le 22 décemb. 1014 suiv. le P. Labbe (*Bibl. nov. Mess.* t. 2), est supposé aut. d'une *Hist. de Jésus-Christ*, en vers et en langue vulgaire, que d'autres attribuent à un Isaac, abbé d'Esterp.

ISRAEL (ben Menasseh), sav. rabbin, chef des juifs résid. aux Pays-Bas dans le 17e S., entama auprès d'Olivier Cromwell, au sujet de l'établissem. d'une synagogue dans la cathédrale de St-Paul de Londres, une négociation qui n'eut point de succès. Il m. en 1657, laissant différens ouvrages mentionnés dans le *catalogue de la biblioth. Bodléienne* et dans la *Biblioth. hébr.* de Wolff.

ISSACHAR, 5e fils de Jacob et de Lia, naquit en 1754 av. J.-C., et fut père d'une des douze tribus, dont le domaine était situé près de la mer, entre la tribu de Manassé au S., et celle de Zabulon au N.

ISSELT (Michel d'), hist. hollandais, né vers le milieu du 16e S., à Dokkum (Frise), étudia à Louvain, combattit les opinions de Luther, embrassa la vie relig., et m. près de Hambourg en 1597. On a de lui : *Histor. belli coloniensis, lib. IV*, Cologne, 1584, in-8, ibid., 1586, in-8, et 1620 : cet ouvrage a été trad. en français par Joseph de Cantarel, Paris, 1688, in-12; *Hist. rerum memorabilium in Belgio sub Philippo II, hisp. rege, ab ann.* 1566 *ad* 1685, ibid., in-8 ; *Mercurius Gallo-Belgicus, seu histor. rerum memorab. ab ann.*, 1586 *ad* 1594, Francfort, 1596, in-8. Ces ouvrages ont paru sous le nom de *M. Janssonius Doccomensis*. On a aussi de lui quelques traductions d'*Opuscules ascétiques*, de l'espagnol en latin.

ISTHVANFIUS (Nicolas), vice-palatin de Hongrie, m. dans un âge très-avancé en 1615, remplit honorablem. des fonctions administrat. et polit. dans sa patrie et mérita la confiance de Maximilien II et de Rodolphe II. On a de lui : *Histor. de rebus hungaricis lib. XXXIV, ab ann.* 1490... *ad*... (1605), etc., impr. après la mort de l'aut., Cologne, 1622, in-fol., 2e édit., Vienne, 1758, in-fol. Sa *vie*, écrite par T. Balasfy, a été insérée par Fr. Kollar dans le *Supplém. à Lambecius*, etc.

ISSUS, ville de Cilicie située aux confins de la Syrie, est célèbre par la victoire qu'Alexandre y remporta sur Darius, 333 ans avant J.-C., et par la défaite de Pescennius Niger, qui y fut battu par Septime-Sévère, l'an de J.-C. 194.

ITALIE (l'), presqu'île, est baignée à l'orient, au sud, à l'ouest par la Méditerranée ; les Alpes la séparent au nord du reste de l'Europe; enfin l'Apennin la traverse dans toute sa longueur, et la divise en deux parties. Les prem. temps de son histoire sont obscurs et incertains. Celle de tous les peuples qui composaient cette contrée se rattache à l'hist. de Rome, qui dans son orig. n'annonçait rien moins que la ville éternelle. Romulus et ses successeurs furent presq. toujours en guerre avec leurs voisins, et finirent par les soumettre : le règne de Numa adoucit le caractère belliq. et féroce des Romains, sans diminuer toutefois cette soif de conquête, qui ne s'apaisa qu'après la soumission de l'univers. Rome fut gouvernée pendant un espace de 244 ans par sept rois. Le dernier, Tarquin-le-Superbe, fut chassé, et la royauté fut abolie. Aux rois succéda la républ. qui dura 500 ans, c'est l'époque la plus glorieuse de l'histoire de ce peuple. Toujours en guerre et touj. victorieuse, Rome, bien qu'agitée sans cesse par les divisions intestines, marcha de succès en succès à la conq. de l'univ. (V. l'art. Romains). Les cruautés et la folie des empereurs Tibère, Caligula, Néron, Vitellius, Domitien, avaient porté déjà de rudes atteintes à la puissance de Rome, lorsque Constantin y établit le christianisme, et transporta le siége de l'empire à Bysance : après sa mort ses trois fils se partagèrent l'empire. Julien s'élève contre Constance, apprend la mort de ce prince, et se fait reconnaître empereur; il veut rétablir l'idolatrie, dépouille les églises, protége les sophistes, passe le Tigre, menace Sapor, et meurt des suites d'une blessure. Jovien élu par l'armée, fait avec Sapor une paix désavantageuse, et meurt après un règne de 8 mois. Valentinien lui succède, et s'associe son frère Valence, auquel il cède l'orient. L'empire est partagé. L'occident résiste aux barbares sous Valentinien et Gratien ; mais sous Valens, la barrière qui contenait la Germanie est rompue. Les Goths, chassés par l'invasion des Huns, s'établissent en Thrace, mais ils se soulèvent de nouveau ; les barbares forment une ligue ; les Romains sont vaincus plusieurs fois, Valens perd la sanglante bataille d'Andrinople, et périt malheureusem. Théodose contient les barbares, et les repousse, mais après lui l'empire est de nouv. partagé en empire d'orient et d'occident. Bientôt commence la grande invasion ; les Bourguignons, les Suèves, les Alains et les Vandales passent le Rhin (406), menacent l'Italie, sont défaits par Stilicon, repassent en Germanie, traversent de nouv. la Gaule et la ravagent. Les Bourguignons s'établissent dans la *Maxima-Sequanorum*, les autres barbares passent en Espagne, où ils s'établissent (*v.* Bourgogne et Espagne). En même temps, les Visigoths, repoussés par Théodose, envahissent l'orient sous leur chef Alaric, dévastent la Grèce et la Macédoine, accordent une paix honteuse à l'emp., et obtiennent l'Illyrie ; bientôt ils menacent l'occident ; l'Italie est envahie, Rome est prise, et la Sicile menacée, quand Alaric meurt au milieu de ses triomphes : les Visigoths traitent alors avec les Romains ; Ataulphe passe en Gaule, et de là en Espagne, où peu après est fondée une puissante monarchie. Cependant les Francs envahissent le nord de la Gaule sous Clodion, et jettent les fondem. de leur empire. Enfin commence la gr. invas. des Huns sous Attila. L'orient est ravagé de nouveau ; Théodose le jeune est réduit à une paix honteuse. Attila tourne ses armes contre l'occident sous de vains prétextes, et pénètre en Gaule ; mais il est vaincu par les Visigoths, les Francs et les Romains réunis sous Aëtius ; il repasse en Italie l'année suivante ; mais Rome est délivrée par St Léon, et Attila retourne mourir en Sarmatie. Pendant ce temps le faible Honorius mourait sans héritier. Jean son secrétaire, usurpait le trône, était vaincu par l'empereur d'orient qui rétablissait le jeune Valentinien sous la régence de Placidie, sœur d'Honorius ; sous Valentinien, les Huns, le

Goths et les Vandales portèrent des coups mortels à l'empire. Pétrone Maxime, usurpateur du trône de Valentinien, force sa veuve à l'épouser; mais elle appelle Genséric roi des Vandales qui livre Rome au pillage. Avitus succède à Maxime; après lui, Majorien relève l'empire, menace l'Afrique, mais il est emprisonné par le puissant Ricinus. Sévère, Anthennius, Olybrius, règnent tour à tour sous le joug de Ricinus; Julius Népos cède l'emp. pour un évêché, et Romulus Augustule, qui lui succède, est dépossédé par Odoacre, roi des Hérules: telle est la fin de l'empire d'occident en 476. Sur ses débris s'élève la domination éphémère des Hérules, bientôt détruite par l'arrivée des Ostrogoths sous Théodoric, envoyé par l'empire d'orient, heureux de se débarrasser d'un voisin dangereux. Théodoric défait Odoacre, le fait assassiner, mais ne rend pas le bonheur à l'Italie. Ce pays, un des plus beaux de la terre, semblait destiné depuis les Romains à gémir sous le joug des diverses puissances qui se partagèrent l'occident. Dep. le 5e S., jusqu'au milieu du 7e, ravagée successivement par toutes les hordes barbares déchaînées contre l'emp. romain, l'Italie vit s'élever sur les ruines de ses villes la puissance des Hérules, qui mirent fin à l'empire d'occident, puis celle des Ostrogoths, et enfin celle des Lombards. Cette dern. monarchie, plus stable que les premières, fut renversée en 774 par Charlemagne qui, en 800, fut couronné à Rome comme empereur d'occident. Mais les descendans de ce gr. homme ne purent soutenir le sceptre trop pesant qu'il leur avait légué; et depuis la diète de Tribur (887) jusqu'en 950 la malheureuse Italie ne fut plus qu'un théâtre de dévastations, une scène sanglante où les empereurs, les rois de Bourgogne, les papes, une foule de tyrans indigènes régnèrent, et furent écrasés tour à tour. Les empereurs l'emportèrent enfin; mais aux 12e et 13e siècles l'esprit national, excité par les querelles du sacerd. et de l'empire, se réveilla en Italie: des républiques se formèrent; et, appuyées du secours des papes alors prééminens dans toute l'Europe, elles résistèrent aux forces de l'Allem.; mais ce fut pour retomber bientôt sous le joug de leurs propres concitoyens. Bientôt une foule de petits tyrans, sous le nom de Guelphes et de Gibelins, soutenus par des *condottieri* étrangers, désolent l'Italie par leurs brigandages, tandis que la maison d'Anjou dispute à celle de Souabe le trône de Naples. En dernier résultat, la branche Angevine reste maîtresse de Naples; la liberté est détruite dans presque toutes les villes; Venise, restée seule libre, est la puissance prépondérante en Italie. Au milieu de ces troubles, les lettres et les arts surtout parviennent néanmoins au plus haut degré de splendeur. Au 15e S. la scène change, la maison d'Aragon s'empare de Naples; Venise, ruinée par les découvertes des Portugais, perd une partie de sa puissance. L'Italie, sans esprit publ., sans énergie, n'est plus que le théâtre de la lutte qu'engagent la France et l'Espagne pour se disputer son territoire. Après un siècle de guerres, les Français, vaincus sont forcés de repasser les monts; l'Espagne triomphe; Charles-Quint est l'arbitre de l'Italie (1530). Henri II fait de vaines tentatives pour détruire l'influence espagnole. La maison de Savoie jette les fondemens de sa grandeur. La guerre de trente ans, l'avèn. des Bourbons au trône d'Esp. et de Naples, affaiblissent la maison impér. d'Autriche (Hapsbourg); mais sa prépondérance en Italie lui est conservée par les vict. du prince Eugène. Le grand-duché de Toscane passe à la maison de Lorraine, qui va bientôt monter sur le trône impér. Mais en 1792, une lutte terrible s'est engagée entre l'empire et la république française; et l'Italie est de nouveau ravagée. Le général Bonaparte, vainq. à Millésimo, Lodi, Arcole, écrase trois armées impériales. L'Italie est couverte de républiques modelées sur celle de France. Reconquise par Suvarow, elle retourne sous l'influence de la France après la journée de Marengo, et est plus tard réunie à l'empire de Napoléon. Le royaume de Naples, donné d'abord à Jos. Bonaparte, passe à Murat. La France est maîtresse de l'Italie; mais les défaites de Napoléon, la trahison de Murat, lui enlèvent en 1814 cette riche contrée. Elle retombe sous le joug de la maison d'Autriche, qui depuis les Alpes jusqu'au golfe de Tarente la couvre de ses soldats et la domine par la terreur de ses armes.

ITALIQUE (secte), nom donné à l'école de Pythagore, parceque ce philosophe enseigna dans une partie de l'Italie et de la Grande-Grèce.

ITTIG ou ITTIGIUS (Thomas), sav. théolog. protestant, né en 1643 à Leipsig, prof. avec dist. dans cette ville, et y m. en 1710. Niceron a donné une liste très-étendue de ses ouvrages; les princip. sont: *Dissert. tres de montium incendiis*, Leipsig, 1666, in-4, et 1671, in-8, sous un nouveau titre; *Biblioth. patrum apostolicorum*, grec et lat., ibid., 1699, in-8; *Histor. synodorum nationalium à reformatis in Galliâ habitorum*, ib., 1705, in-4; *de Biblioth. et catenis Patrum... tractatus*, ib., 1707, in-8. Il a paru sur ce savant professeur un écrit intit.: *De vitâ, obitu scriptisque Th. Ittigii epist. dissert. à J. F. Kernio*, Leipsig, 1710, in-4.

IRIARTE. V. Yriarte.

ITURBIDE (don Augustin), emp. du Mexique sous le nom d'Augustin Ier, né en 1784 à Valladolid dans la prov. de Méjico, d'une famille distinguée, entra à 17 ans comme volontaire dans le régiment provincial de sa ville natale. Il y avait obtenu l'épaulette de lieut. lorsqu'en 1810 éclata l'insurrection conduite par D. Miguel Hidalgo, curé de Dolores, dans le but de renverser l'autorité espagnole au Mexique. Il paraît certain que le grade de lieut.-gén. fut offert à Iturbide s'il voulait seconder le mouvem. insurrect.; mais comme il était facile de prévoir qu'une tentative de cette nature, conduite par un prêtre, ne pouvait amener d'autres résultats que d'affreux massacres sans profit même pour ceux qui en auraient été les principaux instrumens, le jeune lieut., loin d'être séduit par les proposit. de D. Miguel Hidalgo, devint bientôt son plus redoutable antagoniste. Ainsi ce fut en défendant la cause royale contre des insurgés qu'il flétrit lui-même du nom de bandits (p. 8 de ses *Mém. autogr.* pub. en angl. par M. Quin, trad. en franç. par J.-T. Parisot, Paris, Ch. Gosselin, 1824, in-8), qu'Iturbide s'est frayé l'entrée de l'étonnante carrière qu'il a parcourue. Sûr de la popularité que lui avaient acquise ses exploits militaires, il l'accrut encore par sa retraite des affaires publ.; au moment où il échappait à d'assez vives attaques qu'il avait eu l'art de faire envisager comme d'odieuses persécutions. Mais une nouvelle insurrection ayant éclaté parmi les Mexicains au sujet des instructions qu'on supposa avoir été données au général O' Donojou, envoyé de Madrid en 1820 pour commander l'armée royale, Iturbide *se laissa arracher aux paisibles occupat. de la campagne* pour prendre le commandement du parti redoutable désigné dès lors sous le nom d'*indépendans*. Après de brillans succès obtenus contre le vice-roi espag., Iturbide, devenu successiv. généralissime, gr.-amiral, puis présid. du congrès établi en 1822 à Méjico, fut proclamé emp. du Mexique le 18 mai de la même année. Sa puissance ne fut pas de longue durée: déclaré déchu du trône le 8 avril 1823, il se vit contraint à se réfugier en Italie avec sa famille. Quelque temps après il quitta brusquem. une résidence charmante qu'il avait acquise près de Livourne pour se rendre à Londres, et en partit le 11 mai 1824 sur le brigantin *le Spring* pour retourner au Mexique dans l'espoir de ressaisir sa couronne: il emmenait avec lui dona Anna Hecarte, son épouse, et ses enfans en bas âge, et il était accompagné du colonel polonais Ch. Beneski. A peine

Iturbide fut-il débarqué à Soto-la-Marina (14 juillet 1824) que, reconnu malgré le déguisem. qui le couvrait, il fut arrêté, livré à la junte de San-Antonio de Padilla, et fusillé dans cette ville le jour même, 19 juillet 1824. Ainsi périt cet homme plus remarquable par la singularité de sa destinée que par ses talens politiq. On conserve encore en Europe sur plus. des circonstances de son départ de Londres et de sa prompte arrest. en Amérique des soupçons vagues et des doutes qu'il ne nous appartient pas même de reproduire dans cette courte analyse. Nous renvoyons le lecteur curieux de plus amples détails à la notice que M. Mahul ne peut manquer de consacrer à ce personnage dans le prochain vol. de son *Annuaire nécrologique*. Outre les *Mém. autographes* dont nous venons de parler plus haut, on a pub. sous le nom de don Aug. Iturbide un rom. hist. intit. *l'Illustre portugais*, ou *les Amans conspirateurs*, etc., *traduit de l'espag. par Tarmini Almerte*, Paris (Nogent), 1825, 2 v. in-12. Il a égalem. paru en 1825 : *Catastrophe de don Augustin Yturbide* (sic), etc., in-8 d'une feuille et demie, Paris, chez Rosa, etc.

ITURRIGARAY (don N...), vice-roi du Mexique, gouverna avec faiblesse. Lors des premiers troubles de l'Amérique septentrionale, il ne sut point arrêter la fermentation des esprits. En 1808, il offrit de se démettre de sa vice-royauté. Le 15 septembre de la même année, des Espagnols révoltés qu'excitaient la pusillanimité de ce chef, s'emparèrent de sa personne, et il m. peu de temps après dans les prisons de l'Inquisition.

IVAN. V. IWAN.

IVANÉ Ier, prince géorgien, né dans le 11e S., tenta en 1057 de se faire déclarer souverain des provinces d'Haschdean et d'Arschamouni dont l'empereur lui avait confié le gouvernement. Sous Comnène, les Turcks seldjoukides lui prêtèrent leur appui, et il vint à bout de s'emparer de Mélitène qu'il pilla entièrement; mais il fut obligé peu de temps après de se retirer dans la Géorgie. — IVANÉ II, petit-fils du précéd., général en chef des armées géorgiennes sous le règne de David II dans le 12e S., se rendit célèbre par les succès qu'il obtint contre les Turks. — IVANÉ III, petit-fils d'Ivané II, connétable de Géorgie sous le roi David III, fut chargé par ce prince, en 1156, de la tutelle du jeune prince Temna, héritier du trône; mais le gouvernement fut laissé à George, frère du feu roi. A la majorité du jeune prince, George ayant refusé de se démettre de la puissance, Ivané, que ses triomphes sur les Turks avaient rendu cher aux troupes, crut pouvoir compter sur leur appui pour faire reconnaître les droits de son pupile; mais, vaincu par le régent, il se retira dans une forteresse avec le jeune roi, se vit bientôt abandonné par ses soldats, et forcé de se rendre. George lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, et anéantit toute sa famille.

IVANÉ, prince arménien, remplit sous les rois de Géorgie, George III et George IV, les fonctions de prem. ministre à la fin du 12e S. Ses talens politiques et l'appui de Zacharie son frère, généralissime des troupes, lui donnèrent une gr. influence dans le roy.; il protégea l'église arménienne et sauva plus. fois la Géorgie de l'invasion des musulmans. Investi du commandement des armées après la mort de son frère, Ivané gouverna avec habileté, fut maintenu dans ses hautes fonctions par la reine Rousoudan qui succéda à George IV, eut à soutenir des guerres longues et périlleuses contre les Huns et les Mongols, et m. à Lorhi l'an 1231.

IVES. V. YVES.

IVES (EDWARD), chirurg. et voyag. angl. du 18e S., a publ. un *Voy. d'Anglet. aux Indes en 1754 avec une relat. hist. des opérat. de l'escadre et de l'armée dans l'Inde sous les ordres du vice-amir. Watson et du colonel Clive dans les années* 1755, 1756, 1757, *etc.*, et un *Voy. de Perse en Angl. par une route peu fréquentée*, Londres, 1773, in-4, 6 cartes et fig., trad. en allem. avec notes par C.-G. Dohm, Leipsig, 1774-1775, 2 vol. in-8.

IVETEAUX. V. DESYVETAUX.

IWAN Ier (BASILOWITCH), surnommé *Kalita*, succéda en 1328 à son frère George dans les principautés de Wolodimir, de Moscou et de Nowogorod, les gouverna pend. 22 ans, m. en 1350, après avoir pris, suivant l'usage du temps, l'habit ecclésiastique. — IWAN II, petit-fils du précéd., succéda à Siméon son père en 1353, et occupa le trône de Moscou jusques en 1358, époque de sa mort. — IWAN III (VASSILIEVITCH), fils de Vasili III, dit *l'Aveugle*, monta sur le trône de Russie en 1462, délivra la Russie du joug où la tenaient les Tartares, réunit sous sa puissance les diverses parties de cette vaste contrée, y appela la civilisation, et bientôt (1486) l'Europe et l'Asie virent en lui le souverain de toutes les Russies. Doué d'un génie vaste et profond, Iwan sut conquérir et fonder un empire, mais l'éducation n'avait pas tempéré la rudesse de ses mœurs : il écoutait les inspirations du mal comme celles du bien; et telle était sa brutalité, que dans un accès de colère il tua le second de ses fils après avoir fait plonger dans un cachot Dmitri, l'aîné, qui y fut immolé aussitôt après la mort d'Ivan, en l'an 1584. Vasili IV lui succéda. — IWAN IV (Vassilievitch), petit-fils du précédent, n'avait que quatre ans lorsque Vasili IV son père mourut en 1533 : la régence de l'empire, dévolue à sa mère, fut marquée par une lutte sanglante entre les grands et la cour. En 1544 Iwan s'empara du pouvoir. Bientôt la guerre fut déclarée aux Tartares, à la Pologne et à la Suède. Iwan tour à tour vainqueur et vaincu, montra une férocité égale envers les peuples qu'il soumettait à sa puissance, et ses propres sujets qu'il accusait de ses défaites. Ce prince, que ses cruautés ont fait surnommer *Terrible*, m. en 1584, après avoir donné dans ses états une impulsion remarquable au commerce, et aux arts de la civilisation. — IWAN (Alexiévitch), czar de Russie, né en 1661, m. en 1696, était venu au monde presque aveugle et muet. A la mort de Fédor III, son frère, auquel il était appelé à succéder, il n'obtint une part à l'empire avec Pierre Ier son autre frère, que par les intrigues de la princesse Sophie leur sœur, qui elle-même leur fut associée en qualité de régente. Sans ambition comme sans moyens, il ne régna que de nom. V. l'art. Pierre Ier.

IWAN VI (ANTOUNVITCH), fils de la princesse Anne de Russie, et d'Antoine Ulric de Brunswick, né le 20 août 1740, fut désigné par l'impér. Anne Iwanova sa tante, comme son successeur sur le trône de Russie à l'âge de 3 mois, et aussitôt proclamé czar sous la régence de Biren. Le 6 décemb. 1741, Elisabeth Petrowna, fille de Pierre-le-Grand, portée au trône par un parti puissant, fut déclarée impératrice, et le jeune Iwan, enlevé par des soldats, fut jeté en prison. Catherine II, parvenue à l'empire, le fit enfermer dans la forteresse de Schlüsselbourg. Un Ukrainien nommé Mirovitch, ayant tenté en 1702 d'arracher le jeune prince d'entre les mains de ses geôliers, ceux-ci, conformément aux ordres de Catherine, se précipitèrent sur Iwan et le massacrèrent. On prétend que ce prince infort., qui passa du berceau dans un cachot, ne connaissait pas son origine, et qu'il fut privé de toute espèce d'instruction.

IWAR, surnommé *Widfadme* ou *Widfarne* (le Conquérant), roi de Suède et de Danemarck dans le 7e S., ne dut cette double couronne qu'à son courage et à son activité, s'il faut en croire les récits forts incertains des anciens chroniqueurs islandais.

IXION (mythol.), roi des Lapithes, épousa Dia, fille de Déionée, et fit périr son beau-père par trahison. Jupiter, qui prenant en pitié ses remords

lui avait accordé un asile lorsque sa perfidie l'eût fait chasser de ses états, le foudroya ensuite après s'être convaincu de la passion criminelle qu'il avait osé concevoir pour Junon. Précipité dans le Tartare au moment où il poursuivait une nue qui lui offrait l'image parfaite de la reine des dieux, Ixion y fut attaché par les Euménides à une roue qui tourne sans cesse.

IXNARD (MICHEL d'), archit. dist., né à Nîmes en 1723, m. à Strasbourg en 1795. Avait d'abord été employé par le prince de Montauban, et il devint ensuite direct. des bâtimens de l'élect. de Trèves. Il a construit entre autres monumens le palais électoral de Clemensbourg à Trèves, l'hôtel du Miroir à Strasbourg, etc. Ses plans, gravés en 15 feuilles, ont été publ. à Paris en 1782.

IZARN, dominicain et inquisiteur de la foi en Languedoc pour la conversion des Albigeois, n'est connu que comme aut. d'un poème intit. : *Conversion d'un ministre albigeois*, product. révoltante que Millot a insérée dans le tom. 2 de son *Hist. des troubadours.*

IZIOCALT II, souverain du Mexique en 1433, succéda à Chiluapopoca son neveu ; il recula les bornes de ses états, changea le mode d'élection au trône qu'il déféra à 6 membres de la famille royale, rendit des lois sages et m. en 1445. Il peut être regardé comme le fondateur de l'empire Mexicain.

J

JAAPHER (EBN TOPHAIL), philosophe arabe, contemporain d'Averrhoès, m. en 1198, est auteur d'une espèce de roman philosophique intit. : *Vie* ou *Hist. de Hai Ben Yokdhan*, publ. avec une version lat. par Ed. Pococke, fils du docteur Pococke, 1671, sous le titre de *Philosoph. autodidactus*, et trad. en angl. par Sim. Ockley, 1708.

JABEL, fils de Lamach et d'Ada, de la famille de Caïn, fut le premier, suivant la Bible, qui fit paître les troupeaux en les conduisant de contrée en contrée, et sans se fixer dans aucune.

JABELLY (BARTH.), avoc. au parlem. de Paris dans le 17e S., a publ. les *Coutumes de la Marche expliquées*, etc., réimp. à Paris, 1744, in-12.

JABIN, roi d'Asor, dans le pays de Chanaan, forma, avec 3 autres princes, ses voisins, une ligue contre Josué, qui le vainquit et le fit mettre à m. ainsi que tout son peuple. — Un autre roi d'Asor, aussi nommé JABIN, et descendant du premier, le vengea environ 200 ans après en réduisant les Israélites en servitude. Mais, au bout de 20 ans, il fut défait et tué sur le mont Thabor par Débora et Barach, qui commandaient les Juifs.

JABINEAU (HENRI), avoc., né à Etampes vers 1740, entra d'abord dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et reçut les ordres ; il se fit ensuite recevoir avocat à Paris en 1768, allia les devoirs du ministère sacré aux travaux du jurisconsulte, et m. en 1792. On a de lui beauc. de *Mém.* sur toutes les contestations du temps, dans lesquelles il prenait une part très-vive, et qui le firent emprisonner à la Bastille. Outre ces *Mém.*, il a publ. plus. opuscules politiq. dans les prem. années de la révolut., et un journal intit. : *Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Memoires pour servir à l'hist. de la constitution prétendue civile du clergé*, dont le prem. no parut le 15 sept. 1791, et qui a été continué jusqu'en 1793, par MM. Maultrot et Blonde. L'aut. y combat les principes de la nouv. église, et traite assez mal les évêques de ce parti.

JABLONOWSKI (JEAN, comte de), seigneur polonais, aïeul maternel du roi Stanislas, m. au commencem. du 18e S., est aut. des ouv. suivans : *l'Occupation chrétienne*, ou *la Vie et la passion du Seigneur*, en vers polonais, 1700 ; une traduct. des *Fables d'Esope*, des *Fables de La Fontaine*, de *Télémaque*, etc. — JABLONOWSKI (Joseph-Alexandre, prince de), né en 1712, m. en 1777, occupa des places importantes en Russie et en Pologne, s'adonna aux sciences et aux arts, et fonda une société littéraire à Leipsig. On connaît de lui entre autres écrits : *la Vie de 12 gr. généraux de la couronne de Pologne ;* un traité histor. en latin, sous le titre de : *Vindiciæ Lechi et Czechi*, Leipsig, 1770 et 1775, in-4. — JABLONOWSKI (Stanislas-Vincent), fils du précéd., a donné une traduct. en polonais de la *Morale de Tacite sur la flatterie*, par Amelot de La Houssaie, Lemberg, 1744.— JABLONOWSKI (Ladislas), général de brigade au service de France, né en 1769 en Pologne, servit d'abord en qualité de lieutenant dans le régiment royal-allem., puis en 1789, il alla se joindre à ceux de ses compatriotes qui prirent les armes pour s'opposer aux projets de Catherine II. La mauvaise issue de cette tentative l'ayant déterminé à revenir en France, il y fut employé dans les lég. polonaises, gagna ses dern. grades sur le champ de bataille pend. les campagnes d'Italie, et fut en 1802 de l'expédit. de St-Domingue, où il périt.

JABLONSKI (DANIEL-ERNEST), théolog. protestant, rect. du gymnase de Lissa, puis prédicat. du roi de Prusse, né en 1660 à Dantzig, m. en 1742 à Berlin, président de la société roy. de cette ville, a trad. de l'angl. en latin les *huit Disc. contre les Athées* de Bentley, Berlin, 1696, in-8, et le traité *sur la Prédestination* de Burnet, ibid., 1704, in-8. On a encore de lui, outre un vol. de *Sermons*, en allem. (1718, in-4), différens écrits, entre autres un *Catéchisme* allemand et hébreu, 1708, in-4, et un opusc. ayant pour titre *Thorn affligée*, etc., trad. en franç. par Beausobre, Amsterdam, 1726, in-12, rare. — JABLONSKI (Paul-Ernest), son fils, savant oriental., né à Berlin en 1693, fit en 1714 un voyage dans une grande partie de l'Europe aux frais de son gouvernement, et m. pasteur de la commune calviniste de Francfort-sur-l'Oder en 1757. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera la liste dans le dictionnaire de Meusel, et parmi lesquels nous citerons : *Disquisitio de linguâ lycaonicâ*, Berlin, 1714, in-4 ; *Pantheon Ægyptiorum sive de Diis eorum commentarius, cum prolegomenis de religione et theologiâ Ægyptiorum*, Francfort, 1750-1752, 3 vol. in-8 ; *de Memnone Græcorum et Ægyptiorum, hujusque celeberrimâ in Thebaïde statuâ*, ibid., 1753, in-4, etc. — JABLONSKI (Jean-Théodore), frère et oncle des précédens, né à Dantzig en 1665, cultiva les lettres et la jurisprudence, fut conseiller d'état du roy. de Prusse, secrétaire de la société royale de Berlin, et m. dans cette ville en 1731. On a de lui : *Dictionnaire allem. et franç.*, Berlin, 1711, souv. réimpr. ; *Dictionn. univers. des arts et sciences* (en allem.), 1721 ; *Cours de morale* (ibid.), 1731 ; une trad. allem. de la *Germanie* de Tacite, avec notes, 1724.

JACHIN, cinquième fils de Siméon, fut chef de la famille des Jachinites ; son nom fut donné par Salomon à une des deux colones qui étaient aux deux côtés du vestibule du temple de Jérusalem.

JACKSON (JOHN), théolog. anglais, né à Lensey en 1686, fut pasteur de Rossington en 1710, devint l'ami du célèbre docteur Clarke, et m. en 1763. La controverse était, pour ainsi dire, son élément ; mais il y apportait plus d'érudition que d'esprit et de goût. On lui doit : *Novatiani opera, ad antiquiores editiones castigata, et à multis mendis expurgata*, Lond., 1728, in-8 ; *Défense* (en angl.) *de la liberté humaine contre les lettres de Caton*

(*v.* Th. GORDON), 1730 ; *Dissert. sur l'esprit et la matière*, etc. — JACKSON (John), littér. angl., m. en 1807, est connu par un *Voy. de l'Inde par terre*, etc. — Deux Anglais du même nom se sont fait connaître dans le 17e S., comme théol. et controvers. ; l'un THOMAS, né en 1579 dans le comté de Durham, m. en 1640, est aut. de plus. écrits qui ont été recueillis en 3 v. in-f., Oxford, 1672, 1673 ; l'autre ARTHUR, non-conformiste, m. en 1666, a laissé un *Comment. sur la Bible* en 3 vol. in-4.

JACKSON (N.), Irlandais, ministre de la religion anglicane, né vers le milieu du 18e S., fut accusé en 1794 d'avoir entretenu des intelligences secrètes avec la France et d'avoir livré au gouvernem. révolutionnaire des documens d'une haute import. ; traduit devant le tribunal de Dublin, il prit un poison violent, et expira aux pieds de ses juges avant d'avoir entendu sa sentence.

JACKSON (WILLIAM), littérat. et music. angl., né à Exeter en 1730, m. en 1803, organiste de la cathédrale de sa ville natale, s'est placé au prem. rang des composit. de musique de son temps. On cite de lui des *Sonates*, plus. *Opéras* pub. en 1769 et 1770, etc. Parmi ses productions littér., on remarque des *Lettres* (en angl.) *sur différ. sujets*, et un essai sur l'*état actuel de la musique*, 1791, etc.—JACKSON (William), prélat et pair d'Angleterre, né à Stamford en 1756, fut d'abord profess. de grec, et prédicateur de la société de Lincoln-Sinn ; il obtint ensuite l'évêché d'Oxford, et m. en 1815. Sa charité, sa tolérance, la pureté de ses mœurs et son savoir le firent vivement regretter de ses concitoyens.

JACOB, patriarche, fils d'Isaac et de Rebecca, frère jumeau d'Esaü (*v.* ce nom), né vers l'an 1836 avant J.-C., s'adonna au soin des troupeaux, et gagna, par son aménité, la prédilection de sa mère sur son aîné, à qui il ravit par ruse la bénédiction paternelle, après lui avoir acheté son droit d'aînesse. Mais, craignant la colère d'Esaü, il se réfugia en Mésopotamie, chez Laban son oncle, qui lui promit la main de Rachel, l'une de ses filles, s'il voulait s'engager à le servir pendant sept ans. Ce terme expiré, Laban lui donna par supercherie Lia, sa fille aînée, au lieu de Rachel, l'obligeant à servir pendant sept autres années pour obtenir cette dernière qu'il aimait tendrement ; de sorte que Jacob épousa les deux sœurs. Il sut, par son travail, faire prospérer ses troupeaux, et devint bientôt si riche que la jalousie des fils de Laban s'éveilla. Pour en prévenir les conséquences, le patriarche se détermina à retourner en Chanaan. Il partit avec ses deux femmes, ses enfans et ses troupeaux sans prévenir Laban : celui-ci le poursuivit et l'atteignit au bout de sept jours ; toutefois il se réconcilia avec lui et le laissa continuer son voyage. Peu après, Jacob rencontra dans sa marche Esaü, et parvint également à l'apaiser. Il séjourna quelque temps dans le pays des Sichemites, qui lui enlevèrent Dina, une de ses filles (*v.* SICHEM) ; enfin il se fixa à Béthel, où il demeura jusqu'à la mort de son père, après laquelle il s'établit dans la terre de Chanaan. Là, il eut la douleur de se voir enlever Joseph, celui de ses fils qu'il chérissait le plus ; mais il apprit enfin qu'il était en Egypte, jouissant d'un haut crédit auprès du roi Pharaon. Quoique âgé de 130 ans, Jacob partit avec toute sa famille pour se rendre auprès de lui, et se fixa jusqu'à la fin de ses jours dans la terre de Ramessès, dont le roi d'Egypte lui avait fait don. Il y m. l'an 1689 av. J.-C., à l'âge de 147 ans, laissant douze fils qui devinrent les chefs des douze tribus : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon, issus de Lia ; Joseph, Benjamin, de Rachel ; Dan, Nephtali, Gad et Aser, de deux servantes. On désigne souvent Jacob et toute sa postérité par le nom d'Israël, c.-à-d. vainqueur de Dieu, surnom que le patriarche avait reçu, dit-on, pour avoir combattu contre un ange dans son voyage pour revenir de Mésopotamie en Palestine.

JACOB, fanatique hongrois, chef des pastoureaux, était un apostat de l'ordre de cîteaux. En 1212, il excita une foule d'enfans en Allemagne et en France à se croiser pour la délivrance de la Terre-Sainte : presque tous ces enfans périrent en route. En 1250, lors de la captivité de St Louis, tombé à Damiette entre les mains des Sarasins, il prophétisa de nouveau et ramassa autour de lui des bergers et des paysans pour aller délivrer le roi ; mais des bandits et des voleurs se mêlèrent à ceux-ci et pillèrent impunément tous les environs. Cette horde reçut le nom de *Pastoureaux*. La reine Blanche les fit excommunier, et peu après Jacob fut tué à la tête des siens par un boucher.

JACOB DE SAINT-CHARLES (le P. LOUIS), religieux de l'ordre du Mont-Carmel, et bibliogr., né à Challon-sur-Sâone en 1608, m. à Paris en 1670, fut bibliothécaire du cardinal de Retz, et ensuite chapelain du prem. présid. de Harlay. On a de lui : *Bibliotheca pontificia duobus libris distincta*, Lyon, 1643, in-4 ; *Traité des plus belles biblioth. du monde*, Paris, 1644, in-8 ; *Bibliographia Parisina*, 1645 et suiv., in-4 ; *de Claris scriptoribus cabilonensibus libri tres*, Paris, 1652, in-4 ; et enfin plus. autres ouv., tant impr. que MSs., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. de Bourgog.*, dans la *Biblioth. carmelitana* du P. Cosme, et dans les mém. de Niceron, tom. 11.—JACOB (Paul), avocat au parlement de Paris, né à Lyon dans le 17e S., a pub. des traduct. franç. de la *Clavicule* ou *la Science de Raymond Lulle*, *avec toutes les fig. de rhétor.*, Paris, 1646, in-8 ; et de la *Rhétorique de Cicéron*, ib., 1652, in-12.

JACOB. V. MONFLEURY.

JACOB ERLANDSEN, archevêq. de Lund et primat de Danemarck au 13e S., prétendit changer la loi ecclésiastiq. de Scanie donnée sous le règne de Waldemar Ier, et fut long-temps en opposition ouverte avec son souverain Christophe Ier. En vain les cours de Suède et de Norwége voulurent interposer leur médiation : Jacob Erlandsen, fier défenseur des prérogatives de l'Eglise, se refusa à tout accommodement. Christophe l'ayant fait arrêter, le pape frappa son royaume d'interdit ; et ce malheureux prince fut empoisonné peu de temps après en 1259. Sous la régence de Marguerite, Jacob recouvra sa liberté, mais n'en continua pas moins d'intriguer contre cette princesse et de prendre une part active aux dissensions qui déchirèrent le Danemarck à cette époque. Le pape Urbain IV, fatigué des menées perturbatrices de l'archevêque de Lund, voulut sévir contre lui. Clément IV au contraire appuya plus tard les vues de Jacob, et ressuscita ces longues querelles qui ne se terminèrent que sous le pontificat de Grégoire X. Le roi Eric V accorda à Jacob 15,000 marcs d'argent comme dédommagement des tribulations qu'il avait essuyées et il fut déclaré qu'il reprendrait possession de son diocèse. Mais ce prélat m. avant cette réinstallation dans l'île de Rugen vers 1280.

JACOB (HENRI), théol. angl., né à Kent vers 1560, m. en 1624, fut l'un des prem. adeptes de Robert Brown (*v.* ce nom), et a pub. en faveur de sa doctrine plus. écrits oubliés aujourd'hui.—Henri JACOB, son fils, né vers 1606, m. en 1652, avait étudié à Leyde sous le savant Erpenius. On cite de lui, outre différ. ouv. MSs., un recueil d'*Opusc.* grecs, lat. et angl., en vers et en prose, imp. à Oxford en 1652, in-4 : au nombre des pièces qui le composent, et dont M. George Crabb a donné les titres (*univ. histor. Diction.*, 1825, in-4) : on distingue une *Description* (en vers angl.) *de la caverne d'Oakley* (Oakley-Hole), située près de Wells. S'il faut en croire Wood, c'est à H. Jacob qu'appartient l'écrit intit. : *Delphi phœnicizantes*, pub. par le doct. Dickinson.

JACOB (Gilles), poète et homme de loi, né en 1686 à Romsey dans le comté de Southampton, m. en 1744, a écrit sur la jurisprudence 23 ouvr. dont M. George Crabb donne les titres dans son *univ. hist. Dictionary* (Londres, 1825, in-4) ; les princip. sont : *le Nouv. Dictionn. des Lois*, Lond., 1729, réimp., 1733 (il a eu depuis nombre d'édit. et a été corrigé et augmenté par Ruffhead, Morgan, et dernièrem. par sir Th. Edlyne Tomlins, 1797), et la *Gramm. des Lois*, 1749, 1754, in-12. Parmi ses ouv. littér., nous nommerons le *Voyage à Bath et à Bristol* ; des *Essais de critique* auxquels il faut joindre le *Mag. poét.*, Lond., 2 vol. in-8, 1783.

JACOB (N.), né vers 1670 en Franche-Comté, offre un exemple bien rare de longévité, puisqu'il a vécu 120 ans. Il mourut en 1790 : peu de temps avant il avait été présenté à l'assemblée constituante, et reçut de ce corps législatif les marques d'un profond respect : tous les membres se levèrent lorsqu'il parut. Jacob devint sur la fin de ses jours la proie d'un charlatan qui, spéculant sur la curiosité publique, promena ce vieillard de ville en ville, et épuisa le peu de forces qui lui restait.

JACOB (M.-H.-N.), général franç., se distingua dans les armées du nord et de la Vendée. Impliqué dans la conspiration dite *du camp de Grenelle* (23 et 24 messidor an IV) 11 et 12 juillet 1796, il fut condamné à m. et exécuté sur-le-champ.

JACOBÆUS (Oliger), savant danois, né en 1650, à Aarhuus en Jutland, m. en 1701, fut conseiller de justice et assesseur du tribunal suprême de Copenhague. On a de lui plus. ouv., dont les plus remarquables sont : *Observat. de Ranis et Lacertis*, in-8, Paris et Copenhague, 1676 et 1686 ; *Museum regium*, Copenhague, 1695, 1699, in-fol.

JACOBATIUS. V. Giacobazio.

JACOBI (Jean-George), poète allemand, né à Dusseldorf en 1740, m. en 1814, chan. d'Halberstadt, avait professé successivement l'éloquence et la philosophie à l'université de Halle et les lettres à Fribourg en Brisgau. Le recueil de ses œuvres a paru en 3 vol. in-8, Halberstadt, 1770 et 1773, ibid., 1773 et 1775, 2e édit. : il en a paru une 3e édit. peu de temps avant sa m. à Zurick, 5 vol. in-8. Le *Voyage d'hiver*, l'une de ses pièces les plus estimées, a été trad. en franç. par Armandry, Hamb., 1784, in-12 ; Lausanne, 1796, in-12. Plus. recueils périodiques allem., tels que la *Biblioth. des beaux-arts* de Klotz ; *le Mercure ; le Nouveau musée germanique*, etc., etc., contiennent divers morceaux de poésie, de critique et des dissertat. littér. de Jacobi. — Paul-Frédéric Jacobi, officier prussien, né en 1724, tué par un boulet de canon devant Olmutz en 1757, avait été chargé depuis 1747 de donner des leçons au corps d'artillerie, et il fut membre de l'acad. des sciences de Berlin, où son *éloge* a été prononcé par le secrétaire perpétuel de cette société savante.

JACOBI-KLOEST (N., baron de), diplomate prussien, tenta de sauver au péril de sa vie les ambassadeurs de la république française envoyés au congrès de Rastadt en 1797, et lâchement massacrés par les Autrichiens. (*V.* Roberjot et Bonnier). M. de Jacobi signala ses talens diplomatiq. en 1805 à la cour de Londres, où il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire. Il parvint à maintenir entre la Prusse et l'Angleterre une intelligence que devaient rompre les empiétemens des troupes de Fréd.-Guill. sur le Hanovre. Il m. à Dresde en 1817.

JACOBINS. V. Dominique (St).

JACOBITES. V. Zanzale.

JACOBILLI (Louis), prêtre et proto-notaire apostolique, né à Rome en 1598, m. en 1764 ou 1770 à Foligno, où il s'était retiré, consacra sa vie entière à faire des compilations historiq. et agiographiques, et dirigea particulièrem. ses recherches vers l'histoire civile, ecclésiastique, généalogique et littéraire de l'Ombrie. Il a pub. 27 vol., la plupart en italien, et tous imp. à Foligno, depuis 1626 jusqu'à 1659 ; les princip. sont : *Vita del beato Tomasuccio, del terz' ordine di S. Francesco, con le sue profetie in terza rima, da lui dettate ; Vite de' vescovi di Foligno ; Rime di diversi poeti dell' Umbria ; Discorso della città di Foligno, cronologia de' vescovi, governatori e podestà*, etc., 1646, in-4 ; *di Nocera nell' Umbria e sua diocesi, e cronologia de' vescovi di essa città*, 1653, in-4, de 140 pag. avec des armoiries gravées en bois ; *Bibliotheca Umbriæ, sive de scriptoribus provinciæ Umbriæ, volumen primum (et unicum)*, 1658, in-4 de 323 pag. ; *Vite del santiss. sommo pontefice Pio V, del B. Bonaparte, della B. Filippa, e delli servi di Dio P. Paolo, uno de' quattro institutori de' Teatini, e del P. D. Francesco, riformatore ed ampliatore della congregatione di S. Salvatore di Bologna, tutti cinque della famiglia Ghisiliera, con un' elogio genealogico sopra* 112 *uomini illustri de' Ghisilieri*, Foligno, 1661, in-4, de 118 pages.

JACOBS (Pierre-François), peintre, né à Bruxelles à la fin du dernier S., donnait de grandes espérances et avait déjà remporté plus. grands prix, lorsqu'il m. à Rome en 1808. Ce jeune artiste venait à peine de terminer son tableau de *Théodate présentant à César la tête de Pompée.* L'académie de Milan couronna ce dernier ouvr. ; et le vice-roi d'Italie (Eugène Beauharnais) envoya une médaille d'or au père de Jacobs. — V. Lucas de Leyde.

JACOBSEN ou JACOBSON (Michel), hab. marin au service d'Espagne, natif de Dunkerque, commandait en 1588 un vaisseau de l'*Armada invincible*, et c'est à lui que Philippe dut la conservation des débris de cette flotte malheureuse. Chef d'escadre en 1595, Jacobsen coula à fond ou brûla tous les vaisseaux angl. et holland. employés à la pêche, et arriva par une suite d'actions éclatantes au grade d'amiral-général. Il venait de prendre Dunkerque (1632) et de battre 10 vaisseaux turks en retournant en Espagne, quand il m. en 1633. Les Hollandais l'avaient surnommé *le Renard de mer.* — Jacobson (Jean), l'un de ses fils, capitaine d'un vaisseau espagnol, soutint avec son bâtiment un combat de seize heures contre neuf vaisseaux hollandais, en coula trois à fond, puis voyant son tillac couvert de Hollandais, se fit sauter en l'air plutôt que de se rendre. — Jacobson (Corneil-Guislain), aide-major de la capitainerie-garde-côte de Noirmoutiers, établit dans cette île en 1767 des desséchemens à 12 pieds au-dessous du niveau de la mer, et rendit ainsi à l'agriculture beaucoup de terrain. Il déroba à la mer l'île de Crosnière par cinq mille toises de digues regardées comme un fort bel ouvrage.

JACOPI (Joseph), professeur de physiologie et d'anatomie comparée à l'univers. de Pavie, élève d'Antoine Scarpa, m. en 1813, a pub. sur la chirurgie : *Prospetto della scuola di cirurgia pratica della regia univers. di Pavia per l'anno scolastico* 1811 *e* 1812, Milan, 1813, 2 vol.

JACOPONE ou JACOPO, *da Todi*, poète ascétique italien du 13e S., exerça à Rome la profess. d'avocat, et se retira chez les frères mineurs de St François, où il m. en 1306. On a de lui des *Cantiques spirituels*, Florence, 1480 et 1490, parmi lesquels se trouve le *Stabat mater dolorosa.*

JACOTOT (Pierre), ancien recteur de l'académ. de Dijon, né dans cette ville en 1755, consacra sa vie à l'instruct. publiq. Privé de son professorat à la suite des évènem. de 1815, il vécut dès-lors dans la retraite, et m. en 1821. On lui doit un *Cours de physique expérimentale et de chimie*, etc., Paris, 1801, 2 vol. in-8, avec atlas de 61 pl., in-4 ; la deuxième édit., en 2 vol. in-8, a pour titre : *Elémens de physique expériment., de chimie*, etc., 1804, avec atlas de 73 pl.

JACQUELINE, comtesse de Hollande, née en 1400, de Guillaume VI et de Marguerite de Bour-

gogne, fut mariée en 1415 à Jean de Tourraine, m. deux ans après, et succéda à son père en 1417. Elle épousa en secondes noces Jean IV, duc de Brabant, son cousin. Jean de Bavière, oncle de la princesse, éleva des prétentions à la succession de Guillaume, se fit sacrer à Dordrecht et s'empara de Rotterdam. Abandonnée de son époux, Jacqueline se réfugia en Angleterre, où elle épousa le duc de Gloucester, après avoir fait annuler son premier mariage par le pape. Elle reparut en Flandre à la tête d'une armée; mais le duc de Bourgogne, qui avait des droits à l'héritage de Jacqueline, s'opposa aux forces anglaises, et la princesse fut faite prisonnière. Elle parvint à s'évader, et la mort de Jean de Bavière (1425) la replaça sur le trône: néanmoins, obligée de reconnaître le duc de Bourgogne pour son lieutenant en 1433, elle lui abandonna ses états pour sauver la vie à François de Borselen, simple chevalier qu'elle avait épousé secrètement après la m. de Jean de Brabant, son mariage avec le duc de Gloucester ayant été déclaré nul. Jacqueline m. en 1436.

JACQUELOT. V. JAQUELOT.

JACQUEMART (NICOLAS-FRANÇOIS), littérat., né en 1735 à Sédan, m. à Paris en 1799, a pub.: *Etrennes aux émigrés*, Paris, 1793, in-12; *le Nouveau Mississipi*, ou *les Dangers d'habiter les bords du Scioto*, ib., 1791, in-8; *Réflexions d'un cultivateur américain sur le projet d'abolir l'esclavage et la traite des nègres*, trad. de l'angl., Lond. (Paris), 1790, in-12; *Ruines paris. depuis la révolut. de 1789 et années suiv.*, etc., Paris, 1791, in-8.

JACQUEMIN (CHARLES-JOSEPH), né à Bruxelles en 1762, s'est acquis par son audace et sa bravoure une grande renommée pend. les troubles qui agitèrent les Pays-Bas en 1790. Après l'amnistie du 2 décembre et la reddition de Bruxelles aux Autrichiens, il s'enrôla sous les drapeaux de Marie-Christine, et fit partie des troupes qui s'opposèrent à l'invasion française. Fait prisonnier par les armées de la république, il fut accusé d'intelligence avec George Cadoudal, et obtint sa grâce faute de preuves évidentes de conspiration. C'est alors qu'il se retira à Lonpoigne en Suisse, d'où il prit le surnom de Charles de Lonpoigne. Mais il ne tarda pas à sortir de ce repos involontaire, leva une petite troupe et s'efforça de révolutionner les Pays-Bas en faveur de l'empereur: cette tentative échoua; il fut condamné à m. par contumace le 6 ventôse an IV, et ne dut son salut qu'à la fuite. Jacquemin, qu'animait une sorte de patriotisme, s'opposa encore en 1798 aux entreprises de la France sur la Belgique; et, voyant ses efforts inutiles, il rassembla le reste de ses partisans et se retrancha dans la forêt de Neeryssche, non loin de Bruxelles: c'est là que, cerné de toutes parts et pris à l'improviste par les troupes envoyées contre lui, il succomba le 12 therm. an VII (30 juill. 1799). Sa tête fut portée à Bruxelles et attachée aux portes de l'hôtel-de-ville.

JACQUEMINOT (JEAN-JACQUES-IGNACE), né à Nèves près de Bar-le-Duc vers 1754, quitta le barreau de Nanci à l'époque de la révolut. et vint à Paris. Député au conseil des cinq-cents en 1797, il fut tour à tour l'un des membres les plus influens du parti de *Clichi*, le partisan du directoire au 18 fructidor, et le soutien de Bonaparte dans les journées des 18 et 19 brumaire an VIII. Nommé sénateur par Napoléon, il lui fut dévoué jusqu'à sa m. arrivée en 1813.

JACQUERIE (LA), nom donné à la faction qui saccagea la France pend. la capt. du roi Jean, dit *le Bon*.

JACQUES (ST), dit *le Majeur*, l'un des douze apôtres, fils de Zébédée et frère de St Jean l'évangéliste, né à Bethsaïde, était pêcheur de profession. J.-C. lui ayant commandé de le suivre, il obéit à l'instant, et resta depuis attaché à la personne du Sauveur. Il fut témoin avec St Pierre de la transfiguration sur le mont Thabor, et accompagna J.-C. dans le jardin des Oliviers; mais l'ayant vu saisir, il s'éloigna de Jérusalem. Après la résurrection du Christ, il revint, prêcha l'évangile dans Jérusalem, et montra tant d'ardeur pour la foi, que les Juifs demandèrent sa mort. Hérode-Agrippa lui fit trancher la tête l'an 44 de J.-C. L'église célèbre sa mém. le 25 juillet. Les Espagnols prétendent, mais sans aucun fondement, que St Jacques alla prêcher l'évangile dans leur pays, et se flattent de conserver son corps dans la cathédrale de Compostelle en Galice: le St Jacques de Galice qu'ils honorent (si jamais il a existé) est tout-à-fait différent de St Jacques le Majeur. — St JACQUES *le Mineur*, apôtre, frère de St Jude, et cousin germain de J.-C., est souvent appelé dans l'Écriture frère du Seigneur. Il est aussi surnommé *le Juste*. Choisi pour premier évêque de Jérusalem par les apôtres, il gouverna cette église pend. 29 ans: au bout de ce temps, le grand-prêtre Ananus, qui avait essayé en vain de lui faire abjurer la foi, le condamna à mort et le fit précipiter du haut du temple, vers l'an 62 de J.-C. Il reste de lui un Discours au concile de Jérusalem, dans les *Actes des Apôtres*, et une *Epître* canoniq. adressée aux douze tribus dispersées, qu'on place la prem. après celles de St Paul. On croit qu'elle fut écrite originairement en grec. L'Eglise honore la mémoire de St Jacques-le-Mineur le 1er mai.

JACQUES (ST) *de Nisibe*, évêque de Nisibe en Mésopotamie au 4e S., s'était dès sa jeunesse retiré dans une solitude où il vivait dans la plus grande austérité, quand on l'éleva à l'épiscopat. Il assista au concile de Nicée en 325, et se signala par son zèle contre Arius. Lorsque Sapor II, roi de Perse, assiégea Nisibe, il soutint par ses exhortat. le courage des assiégés: on ajoute même qu'il releva miraculeusement leurs murailles, et qu'à sa prière Dieu contraignit l'armée ennemie à s'éloigner. Il m. dans un grand âge vers l'an 361. On a perdu ses ouv.; il reste seulement une version arménienne de 18 de ses *Discours*, origin. écrits en syriaque: le cardinal Antonelli les a pub. à Rome, 1756, in-fol., en armén. et en lat. — Les légendes citent plus. autres Sts personn. du nom de JACQUES.

JACQUES ou JAYME Ier, surnommé *le Conquérant*, roi d'Aragon, succéda en 1213 à son père Pierre II. Comme il n'avait que 7 ans il fut confié aux soins du grand-maître des Templiers, Guill. de Mouredon. Devenu grand, il battit les Maures, soumit Majorque, et conquit une partie du royaume de Valence. Plus tard le roi de Navarre Sanche IV l'ayant nommé son success., il transmit ses droits à Thibaud, comte de Champagne, oncle de Sanche, et m. à Xativa en 1276, après un règne de 63 ans. — JACQUES ou JAYME II, roi d'Aragon et de Catalogne, 2e fils de Pierre III, régna en Sicile sous le nom de Jacques Ier (1285-91), et en Aragon sous celui de Jayme II de 1291 à 1327. C'est immédiatement après le massacre des vêpres siciliennes qu'il monta sur le trône de Sicile; il eut à combattre la maison d'Anjou et Charles II; et, à l'époque de l'expulsion des Français, ses amiraux et ses troupes remportèrent pour lui de gr. victoires. Appelé en Aragon en 1291, par la m. d'Alphonse III son frère, il céda la Sicile à Frédéric, son puîné, mais en 1295 il essaya de l'en dépouiller concurremment avec le même Charles II, son ancien compétiteur, dont il venait d'épouser la fille Blanche. Il fit aussi la guerre en 1309 aux Maures de Grenade, et en 1321 aux Pisans, en Sardaigne. En 1325 il confirma les priviléges des Aragonais, et m. deux ans après à Barcelone, âgé de 66 ans. Alphonse IV, son frère, fut son successeur.

JACQUES Ier, roi d'Ecosse, né en 1391, était le deuxième fils de Robert III, et frère de David: celui-ci ayant péri victime des embûches de Robert d'Albany, son oncle, le roi le fit embarquer pour la France en 1405 pour le soustraire aux danger

qui le menaçaient ; mais il fut arrêté dans sa route par les Anglais et enfermé à la Tour de Londres. Robert III en m. de douleur, et Robert d'Albany, devenu par suite de ces évènemens régent, ne fit que peu de démarches pour obtenir sa délivrance. Jacques ne redevint libre qu'en 1423 à des condit. très-onéreuses et après avoir épousé la fille du comte de Sommerset. Revenu en Ecosse, il fit des lois très-sages, abolit les abus, réduisit la puissance des nobles ; et, après avoir puni quelques-uns de ses ennemis, il pardonna à tous les autres. Mais ayant fait saisir les possessions du comte de March, qui s'était révolté contre son père, il aigrit les nobles contre lui et fut tué dans son lit par des conjurés en 1437. Ce prince était ami du peuple ; à des connaissances fort remarquables pour son temps, il joignait beauc. de goût pour les arts, et jouait avec perfection de tous les instrumens alors connus. On a de lui quelques poésies qui ont été réunies sous le titre de *Restes poétiques de Jacques Ier*, Edimbourg, 1783, in-8.

JACQUES II, fils du précéd., avait sept ans à la m. de son père ; pendant sa minorité l'autorité suprême fut confiée à Alexandre Livingston et au chancelier Crichton. Devenu grand, il poursuivit avec ardeur le dessein favori de son père et abattit de plus en plus la noblesse. En 1452 il tua de sa propre main le comte de Douglas. Vers 1459 il entra en Angleterre pour secourir le duc d'York, Richard, et s'empara de la ville de Roxburg. Il mit ensuite le siége devant le château, mais fut tué en 1460 avant de s'en être emparé.

JACQUES III, fils de Jacques II et son success. au trône d'Ecosse, fut proclamé roi à 7 ans dans le camp devant Roxburg. Un conseil de huit personnes eut la régence conjointem. avec la reine-mère. Arrivé à l'âge de la majorité, le jeune prince se laissa gouverner par Boyd, puis par la famille des Hamilton ; et, enfin dégoûté de l'orgueil et des prétentions de ses nobles, il se livra à des favoris de basse naissance. Alexandre d'Albany, un de ses frères, ayant conclu un traité avec le roi d'Angleterre Edouard IV, et venant à la tête des troupes angl. pour le détrôner, Jacques implora le secours de ses barons : ceux-ci rassemblèrent une armée comme pour venir à son secours, forcèrent l'entrée de sa tente et tuèrent ses fav. sous ses yeux. Jacques les licencia et fit sa paix avec le duc d'Albany. Dans la suite le roi s'étant porté à de nouvelles extrémités contre les nobles, ses principaux feudataires se révoltèrent et mirent à leur tête le duc de Rothsay, depuis Jacques IV, son fils aîné. Le roi livra bataille peu après à Bannokburn, et fut tué dans la mêlée en 1488. — JACQUES IV, qui n'avait que 16 ans lorsqu'il monta sur le trône, rétablit la tranquillité du royaume, soutint Perkin, poursuivi par le roi d'Angleterre Henri VII, épousa ensuite en 1503 Marguerite, fille de celui-ci, et attaqua le Northumberland en 1513, à la tête de 50,000 hommes, tandis que Henri VIII faisait des préparatifs contre la France. Cette diversion eût pu être fatale à l'Angleterre ; mais Jacques ayant perdu beaucoup de temps au château de Ford, dont il aimait la dame, la disette se fit sentir et le força de rentrer en Ecosse. Les Anglais le suivirent et l'attaquèrent près de Flodden ; les Ecossais furent taillés en pièces et le roi ne reparut plus (9 septembre 1513). Il laissait pour successeur un fils : — JACQUES V, né en 1512. La reine Marguerite, et ensuite le duc d'Albany, neveu de Jacques III, eurent successivement la régence. Ce dernier indisposa les nobles par sa sévérité à leur égard ; et Henri VIII, roi d'Anglet., fomenta les troubles auxquels leur mécontentem. donna lieu. Le duc leur déclara la guerre ; mais ayant été trahi par les siens, il quitta l'Ecosse et retourna en France, où il avait passé sa jeunesse. Au bout de cinq ans, il revint avec des renforts ; mais les nobles bravèrent de nouveau son autorité, et conduits sur les frontières d'Angleterre, ils refusèrent d'y entrer. Le duc alors s'éloigna pour ne plus revenir ; et Jacques V, âgé de 13 ans, commença à régner par lui-même. Il fit condamner le comte d'Angus par le parlement comme criminel de lèse-majesté, et choisit dans le clergé des ministres tous fort habiles, entre autres le cardinal Beaton. Il donna des secours à François Ier pendant la guerre qu'il fit à Charles-Quint, et épousa Madeleine, sa fille, en 1536. Celle-ci étant m., trois ans après il se maria en secondes noces à Marie de Lorraine, fille du duc Claude de Guise et veuve du duc de Longueville, qui le rendit père de la célèbre et infortunée Marie Stuart, en 1542. Jacques m. quelques jours après, consumé d'une mélancolie sombre causée par la révolte de ses nobles, qui avaient refusé de se battre en présence de l'ennemi.

JACQUES Ier et aussi JACQUES VI, roi d'Angleterre et d'Ecosse, premier du nom dans l'un de ces pays et sixième dans l'autre, fils de Henri Darnley et de Marie Stuart, né en 1566, monta sur le trône d'Ecosse à la mort de sa mère en 1587, et sur celui d'Angleterre en 1603, après Elisabeth dont il était le plus proche parent. Une conspirat. éclata presque aussitôt en faveur d'Arabelle Stuart, mais elle fut étouffée. En 1604 il chassa du royaume les prêtres catholiques. Mais l'année suivante le parti qu'il persécutait de cette manière forma la fam. conspir. des poudres : presq. tous les conjurés périrent les armes à la main, et deux jés., Garnet et Oldecorn, furent pendus. En 1606 des querelles violentes divisèrent le roi et le parlem. Le premier avait la prétention de régner de droit divin et visait sans cesse à faire de cette idée un article de foi ; de plus il demandait sans cesse des augmentations dans les impôts : le parlement ne voulait ni admettre l'une ni voter les autres. Bientôt les discordes devinrent des haines, et la manie de discuter les affaires politiq. pénétra dans toutes les classes ; et c'est à cette époque qu'il faut rapporter la formation des deux partis connus sous le nom de Wighs et de Torys, quoique les dénominat. elles-mêmes ne datent que du règne de Charles II. En 1606 il avait aussi fait rendre une loi pour l'indépend. de la couronne relativem. à toute puissance ecclésiast. et fait dresser la formule du serm. dit *d'allégeance*. Pendant un voyage qu'il fit en Ecosse en 1619, il révolta tous les esprits en voulant modifier ou détruire le presbytérianisme. Revenu en Angleterre, il mécontenta encore plus la nation en se livrant à d'indignes favoris, en multipliant les prodigalités, en accablant d'injures ignobles les membres du parlement, enfin en mariant à Henriette de France, sœur de Louis XIII, et princesse catholique, le prince de Galles, son fils, depuis Charles Ier. Jacques m. peu après en 1625, universellement méprisé et haï. Faible de caractère, lâche de sa personne, indécis, vétilleux, frivole et quelquefois cruel, il n'eut d'autre mérite que de savoir le latin et la théologie : raisonner sur cette science et cette langue était pour lui la suprême gloire. Aussi les flatteurs ne manquaient-ils pas de l'appeler le *Salomon de l'Angleterre*. Ce mot ayant été prononcé devant Henri IV, qui méprisait souverainement ce prince latiniste : « En effet, répliqua-t-il, n'est-il pas fils de *David le joueur de harpe ?* » On connaît les amours adultères de Marie Stuart avec David Rizzio, et on sent tout ce que cette réponse a de sanglant. Jacques Ier n'eut point de maîtresses, mais il eut successivem. pour favoris le duc de Sommerset et le duc de Buckingham, les hommes les mieux faits de la cour ; et les dignités dont il les combla donnèrent lieu à des rumeurs infamantes. Enfin le mépris public allait au point qu'on le représentait de tous côtés avec un fourreau sans épée, soit pour lui reprocher la lâcheté avec laquelle il obéissait aux demandes les plus déraison-

nables de ses voisins, soit pour rappeler le frémissement involontaire qu'il éprouvait à l'aspect d'une épée, frémissement dû selon la tradit. contemporaine à l'effroi que sa mère, encore enceinte de lui, avait senti en voyant les sabres nus percer Rizzio.

JACQUES II, autrem. JACQUES VII, roi d'Angleterre et d'Ecosse (2e du nom en Angleterre et 7e en Ecosse), 2e fils de Charles Ier et de Henriette de France, succéda à Charles II, son frère aîné en 1685. Il avait auparavant porté le titre de duc d'York; et, réfugié en Hollande pendant la toute-puissance de Cromwell, il s'était signalé sous Turenne, sous D. Juan d'Autriche (1655), et d'autres encore. Rentré en Angleterre à la restauration, il battit les Hollandais en 1665 et 1672, et inventa, dit-on, les signaux en mer. Malgré ces services le peuple le haïssait parce qu'il était catholique; et, comme il était le plus proche parent et l'héritier présomptif de Charles, le parlement proposa contre lui un bill d'exclusion: mais ce projet fut vain. Il commença son règne par jurer qu'il ne ferait aucune tentative pour changer la religion de l'état. Tel était pourtant le but de tous ses vœux. Le comte de Montmouth et le duc d'Argyle se soulevèrent en Ecosse, mais ils furent vaincus et eurent la tête tranchée. Peu après il fit aussi condamner à m. Titus Oatès, témoin à charge dans l'affaire des jésuites Garnet et Oldecorn. Bientôt (1687) poussé par les sollicit. de Louis XIV, il rendit son édit qui donnait dans le royaume une pleine liberté de conscience, c.-à-d. qui égalait la religion catholique au culte anglican. Le peuple, en qui le zèle religieux s'associe bien rarement aux maximes de la tolérance, jeta des cris de fureur; les grands conspirèrent, et Guillaume de Nassau, prince d'Orange et stathouder de Hollande, gendre du roi, qui depuis long-temps était en correspondance avec les mécontens, débarqua en Angleterre (5 nov. 1688) comme appelé par eux. Jacques s'enfuit en Irlande tandis que son rival triomphant entrait à Londres, et était proclamé dans toute la Grande-Bretagne, pour ainsi dire, sans coup férir (23 fév. 1689). La bataille de la Boyne (1690) et celle de la Hogue, où une flotte française combattant en sa faveur fut presque détruite, achevèrent de renverser les espérances de ce prince déchu. Il se fixa alors à St-Germain-en-Laye, où il vécut des bienfaits de Louis XIV et d'une pension de 70,000 fr. que sa fille Marie lui faisait. En 1697 Louis voulut le faire nommer roi de Pologne, mais il s'y refusa. Il m. quatre ans après, le 6 septemb. 1701, âgé de 68 ans. Son fils, salué Jacques III par Louis XIV, et connu dans l'hist. sous le nom de chevalier de St-George, succéda à sa prétention. (V. STUART.) On peut consulter sur Jacques II l'*Histoire de la révolution de 1688* par M. Mazure.

JACQUES III, roi de Majorque, fut dépouillé de ses états par Pierre *le Cérémonieux*, son beau-père, roi d'Aragon, et fut tué le 13 oct. 1349, en essayant de les recouvrer. — JACQUES IV, dit *Jacques de Majorque*, fils du précéd., fut fait prisonnier en 1349 par Pierre-le-Cérémonieux, roi d'Aragon, et enfermé dans une cage de fer, où il resta 13 ans. Enfin délivré furtiv. par de fidèles servit., il vint en France pour réclamer la Cerdagne et le Roussillon, ancien apanage de ses pères; et bientôt Jeanne Ire, reine de Naples, lui fit offrir sa main. Jacques l'épousa en 1362, mais sans recevoir le titre de roi. Cepend. ennuyé et des scandaleuses infidélités de la reine et de n'être qu'un sujet, il osa se plaindre. Jeanne le fit mettre en prison et il resta six mois enfermé. Au bout de ce temps il revint en Espagne et fit alliance avec le roi de Castille, Pierre-le-Cruel contre Pierre-le-Cérémonieux. Mais le perfide refusa tout à coup son alliance et le mit aussi en prison. Jacques n'en fut délivré que par Henri de Transtamare (1367), qui, après avoir conquis les états de Pierre, vendit à Jeanne de Naples la liberté de son mari 170,000 florins. Il reprit alors le Cerdagne et le Roussillon (1371), et il se préparait à attaquer l'Aragon, quand il m. enlevé par une maladie contagieuse à Soria en 1375.

JACQUES DE BOURBON, comte de la Marche, fut pris par les Turks à la bataille de Nicopolis en 1396; racheté et de retour en France, il prit le parti des Bourguignons contre les Armagnacs, fut de nouveau prisonnier jusqu'en 1412; et étant devenu veuf de Béatrix de Navarre pend. ce temps, il épousa en secondes noces Jeanne II, reine de Naples (1415). Celle-ci n'ayant voulu lui donner que le titre de duc de Calabre, Jacq. indigné fit trancher la tête à plus. des favor. de la reine et la tint elle-même dans une espèce de prison. Mais au bout d'un an ses sujets la délivrèrent, et son époux après plus. aventures revint en France, où il se fit franciscain à Besançon, et m. en 1438.

JACQUES (JACQUES), poète burlesque du 17e S., né à Embrun, fut chanoine de la cathédrale de cette ville, et m. vers 1685. On a de lui les ouv. suiv., tous écrits en vers burlesques: *le faut mourir*, ou *les Excuses utiles qu'on apporte à cette nécessité*, etc., Lyon, 1657, in-12, réimp., ibid., 1662, 1702, et à Rouen, 1710; *le Médecin charitable*, in-12; *le Démon travesti*, *découvert et confus*, in-12; *l'Ami sans fard qui console les affligés*, etc., Lyon, 1664, in-12. Saint-Marc attribue encore à Jacques Jacques *la Passion de J.-C.* en vers burlesques, faisant partie de la *Bibliothèque bleue*.

JACQUES (MATTHIEU-JOSEPH), savant ecclés., né près de Salins en 1736, m. en 1821, profess. de théolog. à Lyon, avait été jeune encore appelé aux chaires de philos. et de mathém. à Lons-le-Saulnier, puis à Besançon, dont l'academ. l'associa à ses membres en 1773. L'abbé Jacques émigra dès 1791, et ne revint en France qu'après le concordat. Il a écrit, sur les matières relig., sur les langues et l'hist., plus. ouv. dont la liste se trouve dans la *Bibliogr. de la France*, 1821, pag. 263; les plus remarq. sont: *Prælectiones de Deo*, etc., Besançon, 1817, in-12; *de Gratiâ*, ibid., 1786, in-12; *de Scripturâ sacrâ*, ibid., 2 vol. in-12; *Preuves convaincantes de la vérité de la religion*, in-12, 1793, en Suisse, 3e édit., Bâle, 1812, in-12; *Nouvelle gramm. allemande*, Strasbourg et Paris, in-8; *Elémens de la gramm. française*, 1804, in-12; *Démonstrat. simple et directe des propriétés des parallèles*, etc., Paris, 1804, in-8. M. Béchet lui a consacré une *Notice* dans le *Recueil de l'académie des sciences de Besançon*, 1821, p. 17.

JACQUES (frère). V. BAULOT.

JACQUET (ELISABETH-CLAUDE). V. GUERRE.

JACQUET-DROZ. V. DROZ.

JACQUIER (FRANÇOIS), religieux de l'ordre des minimes, savant mathématicien, né à Vitri-le-Français en 1711, passa en Italie après avoir fait sa profession, se livra avec fruit à l'étude des mathématiques, devint profess. d'écrit. sainte au collége de la Propagande à Rome, obtint ensuite la chaire de physique expérimentale, puis celle de mathématiques au collége romain, et m. en 1788. Il avait joui d'une très-haute distinct. à la cour de Rome, où l'on eut souv. recours à ses avis, non pas uniquement en ce qui concernait les sciences phys. ou mathémat., mais encore dans une foule d'autres circonstances. Il était membre ou associé des principaux corps savans de l'Europe. On a de lui les ouvrages suivans: *Isaaci Newtoni philosophiæ naturalis principia mathematica*, etc. (en société avec le P. Th. Leseur), Genève, 1739, 1740-42; 3 vol. in-4, réimprimé à Prague, 1780, avec de nouveaux commentaires de J. Tessaneck: *Parere e reflessioni sopra i danni della cuppola di S. Pietro*, Rome 1743, in-4; *Elementi di perspettiva secundo i principi di Taylor*, Rome, 1755, in-8; *Institut. philosophicæ ad studia theologica potissimum accommodata*, ibid., 1757, 6 vol. in-12;

Élémens du calcul intégral, Parme, 1768, 2 vol. in-4; *Trattato intorno la sphera*, ibid., 1775; et un gr. nombre d'autres écrits scientifiques, sur lesquels on peut consulter l'*Eloge du P. Fr. Jacquier*, publié en 1790 par le comte J.-B. Avanzo (en ital.).

JACQUIN (Armand-Pierre), ecclés. et littér., né à Amiens en 1721, m. vers 1780, fut chapelain de S. A. R. le comte de Provence (dep. Louis XVIII), et ensuite de S. A. R. le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), qui le nomma son historiographe en 1775. On a de lui des *Sermons pour l'Avent et le Carême*, 1769, 2 vol. in-12; des *Lettres philos. et théol. sur l'Inoculation*, etc., 1756, in-12; *Entretiens sur les Romans*, 1754, in-12; *Discours sur la connaissance et l'application des talens*, 1760, in-12; *les Préjugés*, 1760, in-12; *de la Santé*, 1762, in-12; quelq. *Opusc.* peu remarq., et des art. dans *le Mercure*, ann. 1764-65-73-74-75. M. Ersch lui attribue un *Almanach des Voy.*, 1759, in-16, et des *Serm. sur divers sujets*, 1768, 2 vol. in-12.

JACQUIN (Nicolas-Joseph), botaniste et méd., né à Leyde en 1727, m. en 1817, membre ou associé de la plupart des sociétés sav. de l'Europe, avait été attiré à la cour de Vienne par le méd. van Swieten, son compatriote, et fut envoyé en Amérique par l'emp. Franç. Ier pour y recueillir des végét. destinés à orner les jardins botan. de Vienne et de Schœnbronn. A son retour il publia la liste des plantes qu'il avait découvertes, et, grâce à ses travaux, les deux jardins impér. devinrent les plus beaux de l'Europe. Jacquin occupa ensuite les chaires de botan. et de chimie à l'univers. de Vienne, fut créé baron, cheval. de l'ordre de St-Etienne, et nommé cons. des mines et des monnaies impér. Parmi ses nomb. ouv. sur la botan., on distingue: *Enumeratio systematica plantarum quas in insulis Caribœis vicinâque Americœ continente detexit novas aut jam cognitas emendavit*, Leyde, 1760, in-8; *Selectarum stirpium americanarum historia*, Vienne, 1763, in-fol., fig.; *Observat. botanicœ*, ibidem, 1764-71, 4 tom. in-fol., fig.; *Index regni vegetabilis*, etc., ib., 1770, in-4; *Hortus botanicus vindobonensis*, etc., ib., 1770-76, 3 vol. in-fol., fig.; *Miscellanea austriaca ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, ibidem, 1778-1781, 2 vol. in-4; *Icones plantarum rariorum*, ibidem, 1781-95, 3 vol. in-fol., fig.; *Plantarum rariorum horti cæsarei Schœnbrunnensis descript. et icones*, ibid., 1797-1804, 4 vol. in-fol., fig., etc., etc. Le nom de *Jacquinia* a été donné par Linné à un genre de la famille des sapotilliers, qui renferme des arbrisseaux des Antilles.

JADELOT (Nicolas), médecin, né à Pont-à-Mousson en 1738, fut professeur d'anatomie et de physiologie à l'université de Nancy, pratiqua son art avec succès, et m. en 1793. On a de lui: des *dissertat.* lat. sur div. sujets de médecine; quelq. *opusc.* en faveur de l'univers. de Nanci, et sur la nécessité et les moyens de perfectionner l'enseignement de la médecine; *Tableau de l'économie animale*, Nanci, 1769, in-8; *Mém. sur les causes de la pulsation des artères*, ibid., 1771, in-8; *Cours complet d'Anatomie*, Nanci, 1773, in-fol.; *Physica hominis sani, sive explicatio functionum corporis humani*, ibid., 1781, 2 vol. in-12; *Pharmacopée des Pauvres*, ibid., 1784, in-8.

JÆGER (Herbert), méd. et voyag. natural. du 17e S., était employé au service de Hollande dans l'Indostan en 1666, lorsqu'il se rendit à Batavia pour y exercer la médecine et s'y livrer à des recherches d'hist. natur. Il n'existe que peu de renseignemens sur ce savant, qui était très-versé dans les langues orientales, selon le témoignage de Chardin; l'époque de sa mort est inconnue. On a de lui 3 Mém. *sur l'indigo*, *sur la sementine* et *sur le cachou*, insérés dans les *Mélanges de l'acad. des Curieux de la nature*, années 1683 et 1684; et quelq. lettres adressées au célèbre Rumph (*v.* ce nom), et conservées par Valentyn (*v.* ce nom) dans son *India litterata*.—Un autre Jæger (Jean-Wolfgang), théol. luthér., né en 1647 à Stutgard, m. en 1720, chancelier de l'univ. et prévot de l'église de Tubingen, est auteur de plus. ouv., parmi lesquels on distingue: *Hist. ecclesiastica*, etc., Hambourg, 1709, 2 vol. in-fol.; *Systema theól.*, etc.

JAGELLON, duc de Lithuanie, né vers 1354, épousa Hedwige, reine de Pologne, et devint roi par ce mariage en 1386. Il prit alors le nom de Wladislas V. Ce prince gouverna avec beauc. de modération et de sagesse, étouffa les révoltes de quelq. provinces, fit la guerre aux cheval. teutoniques sur lesquels il remporta une victoire décisive entre Grunwaldt et Tannemberg, et refusa deux fois la couronne de Bohême que lui offraient les Hussites révoltés contre Wenceslas. Il m. en 1434, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Wladislas VI.

JAGO (Richard), poète angl., né en 1715 dans le comté de Warwich, entra dans les ordres, et m. curé de Snitterfield, près de Statford, en 1781. On a de lui des *élégies*, des *églogues*, des *fables*, un poème, et autres pièces de vers qui ont été rec. et pub. à Londres, 1784, in-8.

JAGOREL (N.), commiss. de marine, né à Guérande, m. à Nantes en 1814, est cité comme aut. d'un poème en 4 chants intit. *Nembrod*, Nantes, 1801.

JAGUCHINSKI (Paul), célèb. min. d'état russe, fut distingué et aimé de Pierre-le-Grand, qui le fit général-major. Il signa l'arrêt d'Alexis Petrowitz, contribua à l'élévat. de Catherine au trône impér., fut membre de la commission qui devait prononcer sur la succession à la mort de Pierre II, et devint sous Anne envoyé extraord. à Berlin, puis ministre du cabinet. Il m. en 1736, âgé de 53 ans.

JAHN (Jean), sav. oriental. allem., m. en 1817, fut chan. de l'église métropolit. de Vienne, prof. d'archéologie biblique, de théologie dogmatique et de langues orient., dans l'univ. de la même ville, jusqu'en 1806. On a de lui plus. ouv. dont les principaux sont: *Gramm. hébraïque*, en langue allem., Vienne, 1792, in-8; une *Grammaire arabe*, avec une *chrestomathie*, en allem., ibid., 1796, in-8; une *Gramm. chaldaïque*, en allem.; *Livres élém. de la langue hébraïque*, ibid., 1799, 2 vol. in-8, en allem.; *Gramm. araméenne*, ou *chaldaïque et syriaque*, en allem., 1793, in-8; *Archéologie biblique*, en allem., ibid., 1797-1802, 3 vol. in-8; *Enchiridion hermeneuticœ generalis*, etc., ibidem, 1812, in-8; *Appendix ad hermeneuticam sacram*, etc., ibid., 1815, in-8; *Lexicon arabico-latinum*, imp. à la suite de la nouv. édit. de la *Chrestomathie arabe*, ibid., 1802, in-8, etc. Les ouvr. de Jahn sont peut-être les meilleurs que l'on ait sur la philologie sacrée.

JAILLOT (Hubert-Alexis), géographe, né en Franche-Comté vers 1640, publ., en 1668 et 1669, les cartes des 4 part. du monde d'après Blaeu, et plus. autres gravées par lui-même, d'après les dessins de Sansons. Il obtint en 1675 le titre de géogr. ordinaire du roi, et m. à Paris en 1712.—Jaillot (Simon), frère du précéd., sculpt., m. à Paris en 1681, excellait surtout dans les ouvr. d'ivoire. On a de lui en ce genre, plus. *crucifix* très-estimés.—Bernard-Hyacinthe et Bernard-Antoine Jaillot, fils et petit-fils d'Hubert-Alexis, le 1er m. en 1739, le 2e en 1749, furent l'un et l'autre géogr. du roi, et coopérèrent à l'atlas qui porte le nom des Jaillot ou celui d'*atlas franç.*—J.-B.-Michel Renou de Chauvigné, plus connu sous le nom de Jaillot, né en 1710 à Paris, où il m. en 1780, était petit-fils, par sa mère, d'Alexis-Hubert. Il avait d'abord suivi la carrière diplomat.; mais il prit ensuite un intérêt dans le commerce de Bernard-Antoine, son beau-frère, et la mort de celui-ci l'ayant rendu propriétaire du fonds des Jaillot, il l'augmenta d'un grand nombre de Cartes, et en pub. de nouv. le rec. gr. in-fol. C'est à lui qu'on doit le *Livre des Postes*,

dont plus tard la propriété lui fut enlevée par l'administration. On a encore de lui : *Recherches crit., histor. et topogr. sur la ville de Paris, depuis ses commencem. connus jusqu'à présent*, Paris, 1775, 5 vol. in-8.

JALLABERT (Jean), physicien, né à Genève en 1712, entra dans les ordres en 1737, voyagea en Suisse, en France, en Angleterre et en Hollande, pour y acquérir des connaissances, professa la physique expériment. de 1739 à 1744, les mathém. en 1750, et la philos. en 1752, dans sa ville natale. Devenu membre du petit-conseil en 1756, puis syndic de la républ. en 1765, il m. en 1768, laissant plus. ouvr., dont le plus important est ses *Expériences sur l'Electricité*, Genève, 1748, in-8; et Paris, 1749, in-12.

JAMBLIQUE, philos. néoplatonicien du 4e S., né à Chalcide en Syrie, fut disciple de Porphyre (*v.* ce nom), et vécut sous les règnes de Dioclétien et de Constantin. Il professa une philos. mystique à laquelle il mêla la magie et la théurgie, enseigna les moyens de communiquer avec la divinité ou avec les démons, êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, prétendit lui-même faire des prodiges, et fut un des plus dangereux ennemis du christianisme. Il reste de lui une *Exhortation à la Philosophie* (publ. grec-latin par Kiessling, Leipsig, 1813, in-8); une *Vie de Pythagore*, pleine de fables, et dont une partie est perdue (publiée grec-latin par Kiessling, Leipsig, 1816, in-8), et une *Lettre* célèbre *sur les Mystères des Egyptiens*, ouv. rempli d'idées extravagantes (publ. avec une *Lettre* de Porphyre à l'Egyptien Anebon par Th. Gale, grec-latin, Oxford, 1678, in-fol.). — Jamblique, Syrien, composa vers la fin du 2e S. un roman grec intitulé les *Babyloniques*, ou *Amours de Rhodanès et de Sinonis*, dont il ne reste que des fragm. conservés par Photius : c'est le plus ancien roman grec que l'on connaisse.

JAMES (Thomas), en latin *Jamesius*, critique et théologien angl., né à Newport (île de Wight) en 1571, gardien en chef de la biblioth. publ. d'Oxford en 1612, membre de la convocat. qui se tint avant le parlem. à Oxford en 1625, fut l'écriv. le plus infatigable de son temps contre les catholiques. Il m. en 1629, âgé de 58 ans. Parmi ses ouv. très-nombreux et qui presque tous roulent sur les falsifications introduites, dit-il, par les catholiq. dans le texte des saints pères, les princip. sont : le *Bellum papale*, Londres, 1600, in-4, 1678, in-8; réfuté par Jos. Bianchini; le *Fisc du Pape*, ou *Tarif des Indulgences et des Reliques*, Londres, 1617, in-4, en latin; l'*Apologie de Jean Viclef*, Oxford, 1608, in-4; *Index librorum prohibitorum à Pontificibus*, ibid., 1627, in-8, etc. — Rich. James, neveu du précéd., né en 1592 à Newport, m. à Londres en 1638, a laissé plus. *serm.* et *disc.* lat.; il aida Selden dans l'édit. des *Marbres d'Arondel*.

JAMES (Thomas), navigat. angl., fut chargé en 1631 par une compagnie de négocians de Bristol de faire des découvertes au N. O.; il hiverna dans l'île Charleton, navigua au N. jusqu'à 65° 30', explora la partie S. de la baie d'Hudson, et donna à la portion de continent qu'il vit dans l'Ouest le nom de Nouv.-Galles du Sud. Il nie la possibilité du passage N. O. Son *Voy.* a été pub. à Londres, 1633, in-4, et 1740, in-8. — Un autre James a publié en anglais l'*Hist. du détroit d'Hercule, aujourd'hui detroit de Gibraltar*, Londres, 1771, 2 vol. in-4.

JAMES (Robert), médecin angl., né en 1703 dans le comté de Stafford, exerça successivement à Sheffield, à Lichtfield, à Birmingham et à Londres; il se rendit particulièrem. célèbre par la poudre fébrifuge qui porte son nom, et m. en 1776. On a de lui : *Pratique de la Médec.* (en angl.), 1746, 2 vol. in-8; *Observ. sur la cure de la goutte et du rhumatisme* (idem), 1747, in-12; *sur la rage des chiens* (idem), 1760, in-8; une *Pharmacopée* (idem), 1764, in-8; un *Dictionnaire de Médecine*, 1743, 3 vol. in-fol. (8e édition, 1778, augm. d'un petit tr. *sur les maladies des enfans* et d'une *apologie de la poudre fébrifuge*) : il a été traduit en franç. par Diderot, Eidous et Toussaint, Paris, 1746, 6 vol. in-fol.; *Dissertation sur les Fièvres* (en anglais), 1751, in-8, et quelques traduct. angl. d'ouvr. de médecine allem. et ital.

JAMET (Pierre-Charles), né en 1701, dans le diocèse de Séez, est auteur de beaucoup d'ouvrages anonymes dont on trouve la liste dans le Dictionnaire de M. A.-A. Barbier; nous nous bornerons à indiquer les princip. : *Essais méthaphys.*, 1732, in-12; *Idée de la Méthaphysique, trad. de l'angl. d'Atjem*, 1739, in-12 : cet ouvr. n'a point été trad., mais composé par Jamet; *Lettres crit. sur le goût et la doctrine de Bayle*, 1740, in-8; *Promptuaire de la Méthaphys. du Dictionnaire de Bayle*, 1740, in-8; *Lettre aux Auteurs de l'Encyclopédie*, 1750, in-8. Il a coopéré au *Dictionn. de Trévoux*, édition de 1752, et a été l'éditeur, avec Gueulette, de l'édit. de Montaigne, 1725, 3 vol. in-4, et de l'édit. de Rabelais, Paris, 1732, 6 vol. in-8. — Jamet (Franç.-Louis), dit *le Jeune*, frère du précéd., est auteur, en société avec Dreux du Radier, Antoine Le Camus, et l'abbé Le Beuf, de l'*Essai histor., crit., philolog. et polit. sur les Lanternes*, 1755, in-12. Il a enrichi de beaucoup de notes MS. la plupart des ouvr. de sa biblioth., et a laissé MSs. les ouvr. suiv. : *Miscellanea*, 1 vol., et *Stromates*, 2 vol. in-4.

JAMIN (dom Nicolas), relig. bénédictin, né à Dinan vers 1730, mort à Paris en 1782, après avoir rempli les prem. emplois de sa congrégation, composa plus. compilat. ascétiques intit. : *Pensées théologiques relatives aux erreurs du temps*, Paris, 1769, in-12 : cet ouvr. a été supprimé par sentence du parlement; *Traité de la lecture chrét.*, Paris, 1744, in-12; *Placide à Maclovie sur les scrupules*, Paris, 1774, in-12; *Placide à Scholastique*, etc., Paris, 1775, in-12; les *Fruits de mes lectures*, 1775, in-12; *Hist. des Fêtes de l'Eglise*. Tous ces ouv. ont été trad. en allem. et presque tous en ital.

JAMIN (Jean-Baptiste-Auguste-Marie), marquis de Bermuy, maréchal-de-camp, officier de la Légion-d'Honneur, etc., né en 1773 à Louvigné-du-Désert (Ille-et-Villaine), m. sur le champ de bataille de Waterloo (18 juin 1815), était entré au service en 1790, comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie; il passa successivement par tous les grades, et se distingua surtout en Espagne pendant les années 1813 et 1814.

JAMME (Alexandre-Auguste), avocat et littérateur, né à Mons en 1736, étudia le droit à l'univ. de Toulouse, qui par une délibérat. solennelle lui conféra tous ses grades, la première année de son cours, après avoir entendu l'éloge funèbre du prof. Dezes qu'il avait été chargé de prononcer. Un peu plus tard le jeune Jamme reçut de cette même univ. le titre de *chevalier ès-lois* à l'occasion d'un éloge funèbre du profess. Combette d'Hautserre. Nommé membre de l'acad. des jeux floraux en 1770, il en devint *modérateur* (présid.) en 1806, après l'avoir réorganisée, et il eut beaucoup de part aussi à la restauration de l'acad. des sciences et des inscriptions de Toulouse, qu'il présida pendant près de 20 ans, et où il professa le droit franç. avec une haute distinction. Il m. dans cette ville en 1818, bâtonnier des avocats du Languedoc et recteur de l'acad. royale. Jamme avait été choisi en 1788 par l'ordre des avocats de sa province pour solliciter du garde-des-sceaux le rappel du parlement exilé, et il rédigea à cet effet un *Mem.* qui le fit appeler à Paris par lettre de cachet. Lors de son retour à Toulouse il y fut accueilli avec le plus gr. enthousiasme; et l'on frappa en son honneur une médaille où le titre d'*orateur de la patrie* lui fut décerné. Il ne déploya pas moins de talens au barreau, et rendit d'import.

services à plus. de ses concitoyens. La plupart des plaidoyers de cet illustre avocat ont été rec. dans les collect. des causes célèbres, notamm. son *Mém. pour* Monsieur (depuis Louis XVIII). Outre les *Eloges funèbres* dont nous avons déjà parlé, il a écrit en outre celui du roi Louis XVI, prononcé le 4 août 1814, Toulouse, 1814, in-8 : la 3e édit. de cet opusc. a paru en 1816, in-4. On cite encore de lui différentes composit. poétiques et littér. impr. dans les recueils des academ. dont il était membre; nous nous bornerons à indiquer les suiv. : le *Télescope*, poème couronné par l'acad. des jeux floraux; la *Grandeur de l'Homme*, ode; l'*Inoculat.*, poème, etc. Son *Eloge*, par M. Tajan, a été impr. dans le *Rec. de l'Acad. des Jeux flor. pour* 1819, p. 27-39.

JAMYN (Amadis), célèbre poète franç. du 16e S., né à Chaource (Champagne), voyagea dans la Grèce, étudia les anciens avec succès, devint secrét. et lect. ordinaire de la chambre du roi, fut regardé comme l'émule de Ronsard, et m. en 1585. On a de lui des *OEuv. poét.*, 1575, 1577, in-4; 1582-84, 2 vol. in-12, et la traduct. de l'*Iliade* depuis le 12e chant jusqu'à la fin : c'est une continuat. d'Hugues Salel.

JANFORTIUS. V. Forti.

JANIÇON (François-Michel), littérateur, né à Paris en 1674, m. à La Haye en 1730, passa la plus grande partie de sa vie à travailler aux gazettes de Rotterdam et d'Utrecht. On a de lui outre ses numéros : un *Etat présent de la Républ. des Provinces-Unies et des Pays-Bas*, ouvrage exact et curieux, 1729 et 1730, 2 vol. in-12; une traduct. du *Passe-Partout de l'Eglise rom.*, par Gavin; une traduct. des deux prem. vol. de la *Biblioth. des Dames* par Steele, 1717 et 1719, 2 vol. in-12.

JANITIUS (Clément), sav. polon., né en 1616 à Jamusig, m. à Cracovie en 1643 dans sa 29e année, avait étudié à Posen et à l'univ. de Padoue. Il excellait dans la poésie latine, et a laissé en ce genre différens opusc. impr. isolém. à Cracovie de 1633 à 1674 : Jean Boehme en a pub. un rec. sous le titre de *Poemata in unum libellum collecta*, Leipsig, 1755, in-8.

JANNET (Jean-Philippe), libraire et érudit, né en 1742, m. à Paris en 1817, est aut. ou édit. d'un assez grand nombre d'ouv. dont M. Beuchot a recueilli les titres dans la *Bibliographie de la France* (1818, pag. 54). Nous citerons entre autres : *Cornelii Schrevelii lexicon græco-lat.*, *edit. nova*, 1805, 1808, in-8; *Luciani samosatensis somnium seu vita*, 1811, in-8 : il en a revu la version lat.; *l'Heureux retour de Louis XVIII et de la famille royale*, en vers lat., avec une version latine (par M. Deroix), 1814, in-8, etc.

JANNIN (dom N.), prieur de la Chassaigne, ordre de Cîteaux, né à Dôle vers 1740, m. en 1784 à Pont-de-Vesle, s'était livré avec beauc. de succès à la poésie légère, et fut en correspond. avec Collé. Ses vers, parmi lesquels on distingue des *Epîtres à Voltaire*, *à Dorat*, etc., sont disséminés dans le *Mercure* et l'*Almanach des Muses*.

JANOZKI ou JANISCH (Jean-Daniel), savant polonais, chanoine de Kiow et bibliothéc. de la belle collect. rassemblée par Zaluski, m. en 1786, âgé de 60 ans, a laissé div. ouvr. bibliogr., tous très-utiles pour la connaissance de l'histoire littér. de la Pologne. Les princip. sont : le *Dictionn. des Aut. polon. vivans*, 2 part., 1753, in-8, et la *Pologne littéraire de notre temps*, 4 parties, Breslau, 1750-1760, in-8.

JANSEN (Henri), savant holland., né à La Haye en 1741, d'une branche de la famille du célèbre Jansenius (*v.* ce nom), mort en 1812 à Paris, où il demeurait depuis 1770, après avoir été successivem. libraire, bibliothéc. du prince de Bénévent (Talleyrand) et censeur impérial, a publ. beaucoup de traduct., entre autres celles des *Voy. de Mirza-Abu-taleb-khan* (d'après la version angl. de Stewart), 1811, 2 vol. in-8, et du *Voyage* de Haafner, 1811, 2 vol. in-8; un *Précis d'Histoire univers., polit., ecclés. et littér., depuis la création du Monde jusqu'à la paix de Schoenbrunn*, trad. de l'allem. sur la 20e édit. de Zopf, 1810, 5 vol. in-12, et quelq. autres ouvrages.

JANSENIUS (Cornel.), prem. évêque de Gand, naquit à Hulst en 1510. Il fut curé de St-Martin de Compostelle en 1550, puis doyen de St-Jacques de Louvain en 1562, brilla au concile de Trente par son éloquence, devint évêque de Gand à son retour, et m. en cette ville en 1576. Son principal ouv. est la *Concorde des Evangiles*, in-fol., plus. fois réimp. On estime aussi ses *Comment. sur les Proverbes de Salomon*, Anvers, 1589, in-4, et sa *Paraphrase des Psaumes*, avec notes, Louvain, 1569, in-4. — Jansenius (Gabriel), principal du collége d'Alost, composa div. poésies, entre autres des pièces de théâtre, et un roman intit. : *Régulus*, imité en fr. par Camus, év. de Bellay, Lyon, 1627, in-8. Il ne faut pas le confondre avec Dominique Jansenius, auteur de quelques ouvr. ascét. imp. au commencement du 17e S.

JANSENIUS (Corneille JANSEN, plus connu sous le nom de), év. d'Ypres, naquit en 1585 à Acquoi, près de Leerdam. Il passa 12 ans en France, se lia particulièrem. avec l'abbé de St-Cyran, devint principal de Ste-Pulchérie en 1617, doct. en théol. dans l'univ. de Louvain en 1619 et prof. d'écriture-sainte en 1630. Après avoir été deux fois député en Espagne, où il fit révoquer la permission obtenue par les jésuites d'enseigner la philos. à Louvain, il obtint l'év. d'Ypres en 1635, et m. de la peste en 1638. Jansénius avait étudié avec le plus grand soin la doctrine de St Augustin, et son ouvr. principal, l'*Augustinus* (Louvain, 1640, in-fol.), roule sur les opinions véritables de ce père, dont il n'est que l'abrégé. L'*Augustinus* était encore MS. à la m. de l'aut., qui avait déclaré formellement dans son testament qu'il en soumettait le contenu au jugem. du St Siége et de l'Eglise universelle. Mais les exécuteurs testamentaires, Calenus et Fromond, n'attendirent pas l'aveu de Rome pour le publier. Les jésuites choqués de ce que Jansénius battait en ruine dans son livre les principes de Molinos ou des membres de leur société, opposèrent des thèses à l'*Augustinus*, puis le firent condamner comme mal sonnant par Urbain VIII en 1642. St Cyran et Arnauld en prirent la défense. En 1649 le doct. Cornet prétendit réduire le livre entier à 5 proposit., qu'il proclama hérétiques, et qui furent déférées au pape Innocent X. Celui-ci les condamna en 1653. Mais alors les partisans de Jansénius nièrent que les 5 proposit. fussent l'analyse exacte et continssent la substance du livre incriminé. De là une question de fait. On voulut la résoudre. Une assemblée d'évêq. tenue à Paris déclara en 1654 que les propositions étaient de Jansénius : Innocent X la même année, et Alexandre VII en 1656, confirmèrent ce jugement, et en 1665 une nouvelle bulle prescrivit un formulaire que tout ecclésiast. serait tenu de signer, sous peine d'être regardé comme hérétique, et qui contenait une adhésion à toutes les bulles antérieures sur et contre l'*Augustinus*. Les disputes du jansénisme se propagèrent jusque dans le milieu du 18e S., et ne cessèrent même totalement qu'à la chute des jésuites en 1764. Il existe une *Vie de Jansénius* par Leydecker, Utrecht, 1695, in-8, en lat. On en trouve une autre à la tête de l'*Augustinus*.

JANSON (Nicolas). V. Jenson.

JANSON (Toussaint de FORBIN), cardinal, évêque de Beauvais, né en 1625, d'une ancienne et illustre famille de Provence, avait été destiné d'abord à l'ordre de Malte; mais une vocation prononcée le porta vers l'état ecclésiastique, et il fut successivem. évêque de Digne et de Marseille avant d'occuper son dern. siége, ambassad. en Toscane et en Pologne; il reçut la pourpre romaine du pape Alex. VIII, en 1690, devint ambassad. à Rome sous

le même pontife, sous Innocent XII et sous Clément XI, enfin grand-aumonier de France en 1706, et m. à Paris en 1715, doyen des évêq. du roy. Il avait, n'étant encore qu'év. de Digne, condamné dans son synode l'*Apologie des Casuistes*, et composé une censure contre ce livre.

JANSON (Ch.-Henri), prêtre, né à Besançon en 1734, desservit d'abord une cure en Franche-Comté, fut nommé ensuite direct. des carmélites de la rue St-Honoré à Paris, quitta la France dans les prem. années de la révolut., y revint en 1797, et m. dans sa patrie en 1817. On a de lui : l'*Eucharistie selon le dogme et la morale*, Besançon, 1769, 2 vol. in-12; *Instructions familières sur les vérités... de la Religion*, Paris, 1788, 3 vol. in-12; *le Catéchisme des Fêtes*, ibid., 1786, in-12; *la Vérité de la Religion démontrée*, etc., traduit de l'angl. de Ditton, in-12; *Explication succinte des devoirs propres à chaque etat*, etc., Paris, 1787, in-12; *Discours sur l'Eucharistie*, 2 vol. in-12; *Panégyrique de Ste Thérèse*, in-8, et plus. autres ouvr. restés MSs.

JANSSE (Lucas), ministre de la religion réformée, en exerça les fonctions à Rouen de 1632 à 1684, époque de sa m. Il est connu par un opusc. int. la *Messe trouvée dans l'Ecriture*, réfutat. assez piquante de l'interprétat. donnée par Véron à un passage de l'Ecrit. (Act. des Apôt., ch. XIII, vol. 2). L'ouv. imprimé d'abord à Rouen en 1647, in-8, fut ensuite supprimé par l'aut., de sorte que les exemplaires de la 1re édit. sont extrêmem. rares. Mais il a été réimp. depuis dans le *Recueil de plus. Pièces curieuses*, Villefranche (Hollande), 1678, in-12, et sous le titre de *Miracle du P. Véron sur la Messe*, Londres, 1699, in-12. On a encore de Jansse une *Chronologie des Rois de France*, en vers latins, et un *Tr. de la fin du Monde*, Rouen, 1656, in-8.

JANSSON (Jean), habile impr. du 17e S., contemporain et rival de Jean Blaeuw, m. vers 1666, s'est fait une réputat. distinguée par les *Atlas* qu'il a fait exécuter, et qui ont paru, l'un en 4 vol., de 1641 à 1646; un autre en 6 vol., de 1656 à 1658, etc.

JANTET (Ant.-Franç.-Xavier), mathématic., né dans un village de Franche-Comté en 1747, m. en 1805, fut profess. de mathémat. transcend. à l'école centr. du Jura, puis au lycée de Besançon. On a de lui un *Tr. élém. de Mécanique*, Dôle, 1785, in-8, très-estimé. L'abbé Bequet a pub. une *Notice nécrologique, sur l'abbé Jantet*, Besançon, 1805, in-8.

JANUS (myth.), 1er roi d'Italie, fils d'Apollon et de Créuse, vint de Grèce s'établir en Italie avec une puissante flotte, et reçut dans ses états Saturne qui avait été chassé du ciel. Janus poliça les peuples barbares de l'Italie, et eut un règne si paisible qu'on le regarda depuis comme le dieu de la paix. Romulus lui éleva à Rome un temple célèbre dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre et fermées en temps de paix. Ce temple ne fut fermé que deux fois jusqu'à Auguste, l'une sous Numa, l'autre après la prem. guerre punique. Janus présidait aussi à l'année, c'est pour cela qu'on le représente avec une tête à deux faces, dont l'une regarde en avant dans l'avenir, l'autre en arrière dans le passé. C'est de lui que vient le nom du mois de Janvier.

JANVIER (St), év. de Bénévent, martyrisé sous Dioclétien, est honoré le 19 septembre et le prem. jour de mai, jour où, suiv. les légendes, ses reliq. furent transportées de Pouzzol à Naples, où on lui a érigé une chapelle fameuse dans la cathédrale.

JANVIER (Dom René-Ambroise), relig. bénéd. de la congrégat. de St-Maur, né à Ste-Susanne en 1614, mort à St-Germain-des-Prés en 1682, avait long-temps professé la langue hébraïq. à Vendôme et ailleurs. On a de lui une *Elégie* en vers hebr. sur la mort de Jérôme Bignon, 1656 (réimp. à la suite des Formules de Marculphe, 1666), et une traduct. latine des *Comment. hébr.* du rabbin David Kimchi sur les Psaumes, Paris, 1669, in-4. Il a en outre pub. une édit. des *OEuvres de P. de Celles*, Paris, 1671, in-4.

JANVIER (N.), chan. régul. de St-Symphorien d'Autun, publ. en 1742 un poème médiocre *sur la Conversat.*, trad. ou imité du poème lat. du P. Tarillon, jésuite, intitulé *Ars confabulandi*. Un sieur Cadot y changea environ 20 vers, et le publia sous son nom, Paris, 1757. Ce plagiat n'a été dévoilé qu'en 1807 dans la *Décade* ou *Revue* (nº du 11 avril, pag. 88 et suiv.).

JANVILLE (Louis-Franç.-Pierre LOUVEL), né dans le pays de Caux en 1743, quitta le service militaire pour entrer dans la magistrature, fut nommé conseiller au parlement de Rouen, ensuite présid. de la chambre des comptes; il se fit remarquer pend. la révolut. par la modérat. de ses opinions et le désintéressem. avec lequel il remplit les emplois qui lui furent confiés, et m. en 1808 près de Caen. Il consacrait à l'agriculture les momens qu'il pouvait dérober aux affaires publiques. S'étant particulièrem. occupé de la culture des pommes de terre, il a donné son nom à une espèce de graine qu'il avait obtenue de ce légume. M. Lair a publié une *Notice* sur ce magistrat, Caen, 1809, in-8.

JAPHET, le 3e des fils de Noé. V. ce nom.

JAQUELOT (Isaac), sav. théologien protestant, né à Vassy en 1647, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, se retira d'abord à Heidelberg, puis à La Haye, et ensuite à Berlin, où il m. en 1708, après avoir long-temps rempli les fonct. de prédicat. du roi et de past. de l'église française. On a de lui un assez gr. nombre d'écrits dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Nicéron : nous nous bornerons à citer les suiv. : *Dissertat. sur l'existence de Dieu*, La Haye, 1697, in-4; nouv. édit. augm., avec la *vie* de l'auteur, Paris, 1744, 3 vol. in-12; *Dissertat. sur la messe*, etc., La Haye, 1699, in-8; *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du Vieux et du Nouv. Testament*, Rotterdam, 1715, in-8; *Choix de Sermons*, Genève, 1721, 2 vol. in-12. La *Vie de Jacquelot*, par D. Durand, a été publ. à Londres, 1785, in-8.

JAQUET DE MALZET (Louis-Sébast.), ecclés., né à Nancy en 1715, m. en 1800, fut professeur de géogr. et d'hist. à l'acad. milit. impér. de Vienne en Autriche, et a laissé les ouvr. suiv. : *Elémens de Géographie*, 1755, in-8; *Elém. de l'Hist. profane tant ancienne que moderne*, Vienne, 1755, in-8; *Lettre d'un abbé de Vienne à un de ses amis..., sur l'Electrophore perpétuel*, ibid., 1776, in-8.

JAQUOT (Blaise), juriscons., né à Besançon vers l'an 1580, professa le droit à l'univ. de Dôle, et fut ensuite nommé doyen de l'univ. de Pont-à-Mousson. On ignore l'époque de sa mort. Il vivait encore en 1632. On a de lui : une hist. abrégée des empereurs sous le titre de *Peplum Cæsareum*, Turin, 1610, in-8; *de Jurisdictione Commentar.*, Bruxelles, 1613, in-8; *Mars togatus, sive de jure et justitiâ militari*, ibid., 1625, in-8; *Juridicæ curiæ oratio*, Pont-à-Mousson, 1625, in-8; un *poème* latin sur un canal de Franche-Comté, ins. par J.-J. Chifflet dans la 1re partie de sa *Vesuntio civitas imp.*

JARAVA (Jean), médecin espagnol du 16e S., est connu par une *Hist. des Herbes et des Plantes*, Anvers, 1557, in-8, qui lui a valu l'honneur de donner son nom à une plante de la Flore du Pérou; mais cet ouv. n'est qu'une trad. de l'*Abrégé* (franç.) *de l'Histoire des Plantes* de L. Fuchs, Paris, 1549, in-8 avec fig.

JARCHI (Salomon), célèbre rabbin, l'un des plus savans hommes dont s'honore la nation israélite, né en l'an 1040 à Troyes (Champagne), où il m. en 1105, était fils de Rabbi Isaac, riche marchand, très-versé dans les lettres et dans la science sacrée

Plus. écrivains ont prétendu sans fondement faire honneur de ce grand homme à leur patrie ; mais cette question est désormais jugée : reste seulem. cette difficulté qu'on trouve son nom défiguré dans un grand nombre d'auteurs, où il est appelé alternativement *Isaaki*, *Isarchi*, *Jarhi*, *Racca*, *Raschi* et *Raski*. Après avoir étonné par ses talens précoces et ses vastes connaissances les hommes les plus instruits que la France possédât de son temps, Jarchi entreprit de voyager pour profiter des lumières des savans étrangers ; et dans ce but il alla visiter successivement les académies hébraïques de l'Italie, de la Grèce, de la Palestine, de l'Egypte, de la Perse et de l'Allemagne. De retour à Troyes avec un riche bagage de nouveaux trésors scientifiques, il se livra à la composition des ouv. suiv., qui sont encore aujourd'hui ceux que les juifs citent avec le plus de fierté : *Comment. in Pentateuchum*, en hébreu, Reggio, 1475, Bologne, 1482, Soncino, 1487, Lisbonne et Naples, 1491, Constantinople, 1505, Prague, 1518 et 1531, Thessalonique, 1520, in-fol., etc., etc. (*v.* les *Annales hebr. typograph.* de l'abbé de Rossi) ; il a été trad. en lat. et annoté par J.-Fréd. Breithaupt, 3 vol. in-4, Gotha, 1713 et 1714 ; *Comment. in Canticum*, *Ecclesiasten*, *Ruth*, *Ester*, *Daniel*, *Esdram*, *Nehemiam*, Naples, 1487, in-4, réimp. égalem. un grand nombre de fois ; *Commentarius in Talmud*, avec le texte, Venise, 1520, in-fol., etc. : le rabbin Samuel Meir a continué ce comment., dont les 23 prem. traités seulement sont de Jarchi ; il existe un grand nombre d'édit. de ces mêmes traités, imp. isolément, etc., etc. On trouvera plus de détails sur Salomon Jarchi dans dans les *Œuvres inéd.* de Grosley (*v.* ce nom).

JARD (François), prédicat. doctrinaire, né à Bollène en 1675, fut d'abord profess. d'humanités, et prêcha à l'église de N.-Dame de Paris dans les années 1713, 1716, 1721, 1723. Ayant appelé de la bulle *Unigenitus* en 1717 et rappelé en 1720, il fut exilé malgré l'archevêque de Paris Vintimille, d'abord à Beaucaire, puis à Tours, et enfin à Auxerre, où il m. en 1768. Ses *Serm.* ont été recueillis en 5 vol. in-12. On lui doit en outre la *Religion chrét. méditée* (en société avec le P. Débonnaire), Paris, 1745, 6 vol. in-12.

JARD-PANVILLIERS (Louis-Alexandre), né en 1747 à Niort, exerça dans cette ville la profession de méd. av. la révolution. D'abord procur.-syndic du dép. des Deux-Sèvres, il fut nommé en 1791 député à la convention, vota la détention de Louis XVI, et siégea depuis à la plupart des législatures qui se succédèrent. Il m. en 1822, membre de la chambre des députés.

JARDIN (Nic.-Henri), memb. de l'ancienne acad. d'architecture et de plus. sociétés savantes, né en 1720, à St-Germain-des-Noyers (Brie), où il m. en 1799, avait, dès l'âge de 22 ans, remporté le grand prix d'architecture. A son retour d'Italie il fut appelé en Danemarck par le roi Frédéric V, qui lui donna le titre d'intendant général de ses bâtimens. Pendant un séjour de 18 années qu'il fit à Copenhague, Jardin a embelli cette capitale d'un gr. nombre d'édifices au nombre desquels on distingue surtout une magnifique église toute en marbre. Son œuvre est fort considérable, et il a été presque tout gravé de sa main.

JARDIN (du). V. Dujardin, Horto et Sellius.

JARDINIER (Cl.-Donat), habile grav., m. à Paris sa patrie en 1774, âgé de 48 ans, a composé plus. grav. excellentes parmi lesquelles son *Génie de l'honneur et de la gloire* d'après Ann. Carrache ; le *Silence* d'après Greuze ; *Mlle Clairon dans le rôle de Médée*, tiennent le premier rang. La modestie de l'auteur, qui travailla presque toujours sous la direction de Lebas, de Beauvarlet, et qui même n'a pas mis son nom à tous ses ouvrages, l'empêcha de parvenir à une grande célébrité. Il fut refusé à l'Académie de peinture lorsqu'il s'y présenta d'après les instigations de Cars.

JARDINS (des). V. Desjardins et Villedieu.

JARNAC (Gui de CHABOT, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi, et maire de Bordeaux, issu d'une ancienne famille du Poitou, est plus connu par l'avantage qu'il remporta sur le seigneur de la Châteigneraie (*v.* ce nom), que par les louanges que lui a adressées Ronsard dans une de ses Odes.

JARJAYES (Fr.-Augustin RÉGNIER de), lieut.-gén., né en 1745, neveu du général Bourcet (*v.* ce nom) dont il fut d'abord l'élève puis le coopérateur dans ses travaux topogr., servit sous lui comme aide-de-camp de 1769 à 1779, et passa en qualité de capitaine à l'état-major de l'armée. Il y obtint un avancement rapide, et dut à son union avec l'une des premières femmes de chambre de la reine Marie-Antoinette l'avantage d'être connu de la famille royale et de fréquentes occasions de lui témoigner son dévouement. Chargé de différentes missions importantes, il s'en acquitta avec autant de discernement que de zèle. Ce fut à lui que la reine confia, après le 20 juin, des lettres de sa famille et autres qu'elle croyait important de soustraire à leur destruction, mais qu'il n'a pas dépendu de la fidélité du dépositaire de pouvoir conserver. Plus tard il affronta les plus gr. périls pour ménager à la reine, de concert avec Toulan et Lepitre (*v.* ces noms), les moyens de s'évader du Temple : le seul obstacle qui arrêta l'exécution de ses plans fut la détermination prise par la princesse de ne point consentir à sauver ses jours s'il lui fallait abandonner ses enfans dans cette prison d'état. A la fin de mars 1793, l'infortunée Marie-Antoinette, qui avait déjà eu tant d'occasions d'éprouver la prudence et l'absolu dévouement du chevalier de Jarjayes, le chargea de faire parvenir à Monsieur et à Mgr le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X) le cachet, l'anneau et le paquet renfermant des cheveux de la famille roy., que peu de temps avant son départ du Temple le roi lui avait fait remettre par Cléry. Ce fut pour remplir cette mission périlleuse que Jarjayes quitta la France ; il en avait reçu une autre de Mme Elisabeth pour le Piémont : il s'y rendit d'abord, et fut retenu par Sa Majesté Sarde, qui l'employa auprès de sa personne, et en récompense de ses services, lui conféra les ordres des SS. Lazarre et Maurice. A l'époque de l'invasion du Piémont par les troupes françaises, Jarjayes revint en France ; et, dépouillé de sa fortune, il sut trouver dans son travail les moyens d'entretenir sa famille. Nommé à l'emploi de vice-président des salines de l'est, il la remplit honorablement jusqu'à sa mort survenue en 1822. Il était chevalier de St-Louis depuis 1780, et en 1815 il avait été élevé au grade de lieut.-général. On peut voir pour de plus amples détails le tom. 2 des *Mém.* de *Mme Campan*, les *Mém. historiq. sur Louis XVII*, par M. Eckard, etc.

JARNOWICK ou GIORNOWICKI (Giovanni MANE, dit), habile virtuose sur le violon, né en 1745 à Palerme (ou selon d'autres à Paris, d'une famille italienne), fut l'élève favori de Lulli. Après avoir partagé pendant dix années avec Lamotte les applaudissemens du public à Paris, il quitta la France en 1781, et passa en Prusse, où le prince royal le mit à la tête de sa musique. Jarnowick voyagea ensuite en Angleterre, en Hollande et dans les divers états de l'Allemagne, fut partout admiré, et il m. à St-Pétersbourg en 1804. Le caractère de cet artiste n'était pas moins singulier que son talent était original ; c'est du moins ce que prouvent les anecdotes qu'on rapporte sur son compte.

JAROPOL ou JAROPOLK Ier, grand-duc de Russie, gouverna ce pays de l'an 973 à l'an 980 environ, et laissa le trône à Wladimir. — Jaropol ou Jaropolk II, arrière-petit-fils de Jaroslaf Ier,

et gr. prince de Kief, succéda en 1132 à son frère Mostislaf, et tomba par trahison entre les mains du polonais Vlostovicz, qui le livra à Boleslas III. Racheté peu de temps après, il s'empara par un stratagème analogue de la personne de Jaroslaf, son frère naturel, qui s'était réfugié près de Boleslas, et ce dernier lui-même ne put résister à ses armes. Jaropolk m. en 1140.

JAROSLAF (Jouri ou George), grand-duc de Russie, et fils de Wladimir Ier, fut d'abord prince de Novogorod; il se révolta contre son père en 1015, et châtia sévèrement les Novogorodiens qui à cette occasion s'étaient soulevés contre lui. Wladimir étant mort peu après et Sviatopolk son frère étant monté sur le trône, il le battit et le dépossédа en 1016. Mais Boleslas, roi de Pologne, le vainquit à son tour et rétablit Boleslas en 1018. Il rassembla cepend. une grande armée et après des succès div. remporta une victoire décisive. Il eut dans la suite plus. nouvelles rébellions à étouffer et fut encore vaincu par Boleslas. Cependant en 1031 il reprit la Russie rouge aux Polonais, et en 1043 il fit avec beaucoup de succès la guerre aux empereurs de Constantinople. Il s'appliqua aussi aux arts de la paix, encouragea l'architecture et la peinture, éleva des écoles, fit des lois très-sages et rendit la Russie respectable à tous ses voisins. Henri Ier, roi de France, épousa sa seconde fille. Jaroslaf m. en 1054, âgé de près de 77 ans. — Jaroslaf, frère naturel de Jaropolk II, avait pour apanage la ville de Halicie. Chassé par ses habitans, il se retira à la cour de Boleslas III, roi de Pologne, l'excitant à faire la guerre aux Russes. Il fut quelque temps après attiré dans un piège et fait prisonnier en Gallicie par son frère.

JARRIGE (Pierre), jésuite, né à Tulle en 1605, professa la rhétor. à Bordeaux, se livra à la prédic. avec succès, puis embrassa le calvinisme. S'étant réfugié en Hollande, il écrivit contre la société le célèbre libelle intitulé : *les Jésuites sur l'échafaud pour plus. crimes capitaux*, etc., Leyde, en 1649, in-12 (trad. lat., Leyde, 1665, in-12; mais il se rétracta ensuite, et publia sa *Rétractation* à Anvers, 1650, in-12). Après avoir passé quelque temps parmi les jés. d'Anvers, il rentra en France où il avait été cond. à être pendu, et m. à Tulle en 1660. On trouve des fragmens de l'ouv. de Jarrige p. 433 de la *Monarchie des Solipses*, par le jésuite Scotti, réimpr. par les soins du baron d'Henin de Cuvillers, Paris, Barrois l'aîné, 1824, in-8.

JARRY (Nicolas), célèbre calligraphe franç., né à Paris vers 1620, mort selon toutes les apparences avant 1674, fut nommé *maître écrivain* par Louis XIV, et exécuta pour ce prince plus. ouvr. qui passent pour des chefs-d'œuvre. La *Guirlande de Julie*, vol. in-fol. de 30 feuilles, (1641), écrit de sa main, a été acheté, en 1714, 14,502 fr. On regarde comme plus parfaites encore les *Heures de Notre-Dame*, 1647, in-8, vol. de 120 feuilles. — Jarry (Madelon), sieur de Vurigny, gentilhomme du Maine, m. en 1573 à 40 ans, avait composé une *Hist. de France*, inédite selon Févret de Fontette. — Jarry (Fr.), prieur de la Chartreuse de Notre-Dame de la Prée-les-Troyes, publia (Paris, 1578, in-4) un recueil de vers franç. et lat., qui porte pour titre : *Descript. de l'origine et première fondation de l'ordre sacré des chartreux*.

JARRY (Laur.-Juilhard, dit DU), né près de Saintes, m. en 1730, obtint quelques succès comme prédicateur, et remporta en 1679 le prix de poésie proposé par l'acad. franç. Il n'est connu aujourd. que pour avoir été le concurrent heureux de Voltaire en 1713, et avoir obtenu la préférence sur lui par son *Ode sur le vœu de Louis XIII*. Voltaire s'en vengea en raillant les vers du lauréat, et surtout celui-ci qui est devenu célèbre par son ridicule :

Pôles glacés, brûlans, où sa gloire connue, etc.

Parmi ses ouvr. on distingue des *Essais de serm. et de panégyriq.*, Paris, 1692 à 1698, 5 vol. in-8, et des *Serm. sur les mystères de N. S. et de la Ste Vierge*, Paris, 1709, 2 vol. in-12.

JARRY (Pierre-François-Théophile), écriv. ecclés., né à St-Pierre-sur-Dive en 1764, se montra constamm. opposé à la constit. civile du clergé et aux principes de la révol. Il émigra vers 1791, reparut momentaném. en France après le concordat, et revint en Allem., d'où il ne sortit qu'à la restauration. Il m. à Falaise en 1820. L'abbé Jarry a pub. sur la polit. et la relig. un assez gr. nomb. d'ouv. dont on trouve la liste, ainsi qu'une *Notice* sur sa vie, dans *l'Ami de la religion*, t. 25, p. 337-44. Nous nous bornerons à citer ses *Oraisons funèbres* du cardinal de La Rochefoucauld (1801, in-4), de la comtesse Aut. de Kaunitz-Reithberg (1805, in-8), et du prince de Condé (1818, in-8). Le plus considérable des écrits de l'abbé Jarry est une brochure in-8 de 200 pag. intit. *Examen d'une dissertation* (de M. Emery) *sur la mitigation des peines des damnés*, Leipsig, 1810.

JARS (Fr. de ROCHECHOUART, plus connu sous le nom de chev. de), courtisan célèbre par sa fermeté et sa fidélité, né dans les prem. années du 17e S., fut admis dans l'intimité de la reine Anne d'Autriche. Devenu par ce fait suspect au card. de Richelieu, il fut exilé en Anglet. par ce ministre après la journée *des dupes*, et en 1632 enfermé à la Bastille, puis transféré à Troyes, où l'on instruisit son procès. Interrogé 80 fois, condamné à m., conduit à l'échafaud, il refusa constamm. de rien révéler qui pût compromettre la reine ou ses amis. Cepend. le ministre lui accorda sa grâce, et même quelq. temps après sa liberté. Dans la suite on lui donna la commanderie de Lagny-le-Sec et l'abbaye de St-Satur, et il joua un rôle dans les troubles de la Fronde. Le chev. de Jars m. vers 1660.

JARS (Gabriel), minéralogiste, né à Lyon en 1732, m. à Clermont en 1769, membre de l'acad. des sciences, visita les mines de la plupart des contrées de l'Europe, et introduisit d'importantes améliorations dans leur exploitation. Il avait composé un ouv. pub. par son frère (métallurgiste très-habile et correspondant de l'académie des sciences, m. en 1796) sous le titre suiv. : *Voyages métallurg.*, ou *Recherches et observations sur les mines et forges de fer*, etc., Lyon, 1774-1781, 3 vol. in-4, avec fig.

JARTOUX (Pierre), jés. et sav. géog., né vers 1670, m. en 1720, miss. en Chine, où il résidait depuis environ 20 ans, a eu part, avec les PP. Bouvet, J.-B. Regis, Fridelli, Maillac et Bonjour, aux immenses travaux qui, sous l'emp. Khang-hi, furent entrepris pour déterminer la position exacte de la Chine. Mais il est principalem. connu comme aut. d'une *Lettre* sur le jinchen des Chinois (ginseng), ins. dans le 10e rec. des *Lettres édifiantes*; d'une autre *Lettre sur l'état de la religion à la Chine*, ins. ib., t. XI; et d'*Observations astronomiques*, imp. dans le rec. du P. Souciet.

JASON (myth.), fils d'Eson, roi de Thessalie, et d'Alcimède, fut dès son jeune âge confié par Pélias, son oncle, aux soins du centaure Chiron. Lorsqu'il eut atteint l'âge de régner, il redemanda à Pélias, son tuteur, le roy. qu'il gouv. pour lui; mais ce prince, dans l'espoir de conserver la couronne s'il parvenait à perdre son neveu, lui persuada d'aller en Colchide pour y faire la conquête du bélier à toison d'or. Ce bélier, sur lequel Phryxus s'était échappé de la cour de son père, était suspendu à un arbre sur la cime d'un roc; un dragon monstrueux le surveillait sans relâche, et des taureaux à pieds d'airain défendaient l'approche du rocher. Pour exécuter cette entreprise, Jason rassembla les plus vaillans héros de la Grèce, et s'embarqua avec eux sur un navire nommé *Argo*, d'où est venu le nom d'Argonautes pour désigner les

guerriers qui firent cette périlleuse expédit. Après avoir surmonté mille obstacles, Jason s'empara de la toison par le secours de Médée, fille du roi de Colchos, qui avait conçu pour lui une violente passion. Il épousa cette princesse, et après avoir donné la toison à Pélias, il se retira à Corinthe. Là, il répudia Médée pour épouser Glaucé, fille de Créon, roi de cette ville. Médée furieuse empoisonna Créon et sa fille, massacra les enfans que celle-ci avait eus de Jason; mais ménagea les jours de ce prince pour le vouer à de nouveaux chagrins. Les mythologues ne sont point d'accord sur la fin de ce prince. Suivant les uns, il m. misérablem. après avoir long-temps erré de lieux en lieux sans asile; selon d'autres il remonta sur le trône d'Iolcos et y régna paisibl.

JASON *d'Argos*, écriv. du 2e S., avait composé une *Hist. de la Grèce*, en 4 liv., finissant à la prise d'Athènes, ainsi qu'un *Traité* sur les sacrifices d'Alexandre, dont Athénée cite le 3e livre.—Il a existé dans les prem. temps de l'Eglise un personnage du même nom qui fut l'hôte de St Paul à Thessalonique: les Grecs le font év. de Tarse en Cilicie, et honorent sa mém. le 28 avril. On cite plus. autres JASON; l'un, fils d'Eléazar, fut envoyé à Rome par Judas Machabée l'an du monde 3842 pour renouer alliance avec les Romains; — Un autre, frère d'Onias II, et gr.-prêtre des Juifs, ne se signala que par ses impiétés et son ambition: après avoir été dépouillé par Ménélaüs de sa dignité, qu'il avait usurpée sur son frère, il erra quelque temps chez les Arabes, passa ensuite en Egypte, et alla mourir obscurém. à Babylone; — Enfin JASON *le Cyrénaïque*, hist. juif, a écrit dans la 150e olympiade 5 liv. sur la persécut. qu'endurèrent les Juifs sous Antiochus Epiphanes et Eupator: plus tard ces livres furent abrégés par un autre Juif dont le nom est inconnu.

JAUBERT (PIERRE), né à Bordeaux en 1715, m. à Paris en 1780, avait été curé de Sestas, mais renonça aux fonct. ecclés. pour se livrer à la culture des lett. Ses princ. ouv. sont: *Dictionn. raisonné universel des arts et métiers*, Paris, 1773, 5 vol. in-8, très-souvent réimp.; une *Traduct. d'Ausone*, la seule qui existe en fr., et une *Trad. de l'Imitat*, Paris, 1770, in-12.—Jean JAUBERT de BARRAULT, év. de Bazas, puis archev. d'Arles, m. à Paris en 1643, est cité comme aut. de l'ouv. int.: *Bouclier de la foi contre les hérétiques*, en 2 vol.: le prem. imp. en 1626, l'autre en 1631.

JAUBERT (le Cte FRANÇ.), gouv. de la banque de France, né à Bordeaux en 1758, était avocat lorsqu'il fut appelé au tribunat, où le distinguèrent ses talens comme jurisc. Nommé successiv. inspect.-général de l'école de droit, command. de la Lég.-d'Honneur, cons. d'état, membre du comité contentieux de la liste civile, il fut mis à la tête de la banque lors de sa réorganisation en 1807, et s'acquitta habilem. de ses import. fonct. La restaurat. lui ôta cette place, et lui donna celle de conseiller à la cour de cassation. Employé pend. les cent-jours, il fut néanmoins en 1818 rappelé à la cour suprême, où il siégea jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. Il a laissé un gr. nomb. de *Mém.*, *Rapports et Discours*, prononcés dans les assemblées ou conseils dont il fit partie. — Guill.-Aug. JAUBERT, son frère, né en 1769 à Condom (Gascogne), fut successivement curé de Notre-Dame à Bordeaux, gr.-vic. du même diocèse, enfin év. de St-Flour en 1809. Il assista au concile nat. de 1811, donna sa démission en 1816, et m. en 1825. L'abbé Jaubert avait été créé par l'emp. baron et membre de la Lég.-d'Honn. Il siégea à la chamb. des députés en 1814 comme représ. du dép. du Cantal. On a de lui une trad. franç. de l'ouv. de dom Tamburini de Brescia sous ce titre: *Vraie idée du St-siége*, etc., Paris, 1819, in-8.

JAUBERT (NICOLAS-ANT.), méd., né vers 1740 à Aix, m. en 1823, membre de l'acad. de cette ville, a laissé les ouv. suiv.: *Dissertatio medica circa tres questiones*, etc., 1778, in-12; *Discours sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches*, etc., trad. de l'angl. de James Sims, 1778, in-12; *Observations sur les maladies épidémiques*, idem, Avignon, 1778; *Dissertation sur la méthode curative dans les fièvres exanthématiques*, couronnée par la soc. de méd. de Paris en 1778, traduit en allem., Vienne, 1791, in-8; en MS. *Traité sur la nature et les causes des fièvres intermittentes.*

JAUCOURT (LOUIS de), un des aut. de l'Encyclopédie, né à Paris en 1704, étudia à Genève et à Cambridge, et s'appliqua en Holl. à la médec. sous Boerhaave. Revenu à Paris en 1736, il se livra uniquement aux lett., rédigea pour le Dict. encyclopédique les articles de phys. et de médec., et quelq. autres encore, puis se retira à Compiègne, où il m. en 1779, memb. de l'acad. roy. de Lond., et des acad. de Stockholm, de Berlin et de Bordeaux. Le chevalier de Jaucourt savait presque toutes les langues; son caractère était simple, modeste, timide et paisible; aussi a-t-il su respecter dans ses écrits la religion et la morale publique. Outre les nomb. art. qu'il a fournis à l'Encyclopédie, il a laissé plus. ouv. dont les principaux sont une *Vie de Leibnitz* (en tête de la trad. de la *Théodicée*), et des *Recherches sur l'origine des fontaines*, in-4, lat. Il travailla aussi au *Cabinet de Séba*, avec Musschembroeck, Gaubius et Massuet, 4 v. in-fol.

JAUFFRET (GASPARD-JEAN-ANDRÉ-JOS.), év. de Metz, né à la Roque-Brussane en 1759, pub. à l'époque de la révol. plus. écrits contre la constit. du clergé: contraint de se cacher au 10 août, il reparut, après le 9 therm., dans la lutte théolog. soutenue par les prêtres non assermentés. Grand-vicaire à Lyon, év. de Metz, aum. de Napoléon, archev. provis. d'Aix, Jauffret montra dans toutes ces fonct. un gr. zèle relig., surtout relativem. aux établissem. consacrés aux études ecclés., et fit imprimer un gr. nomb. de broch. sur div. points de théol., toutes remarq. par la chaleur et la dialectique qui y règnent. Il m. à Paris en 1823. *L'Ami de la religion* lui a consacré une *Notice*, tome 36, pp. 65-74. Ses princ. ouv. sont: *De la Religion*, 1790, in-8, 2e édit.; 1791, 4e édit. in-8; *du Culte public*, etc., 1795, 2 v. in-8, 3e édit. 1815; *les Consolations*, etc., 1796, 15 vol. in-18, pub. aussi par extraits, l'un *Consolat. des divines écrit.*, 3 v. in-18; un autre *du Suicide*, 2 v. in-18; *l'Adorateur en esprit*, 1800, 3 v. in-18; *des Services que les femmes peuvent rendre à la religion*, 1800, in-12; *Mémoires pour servir à l'hist. de la relig.*, etc., Paris, 2 v. in-8, 1803, anonyme; *de la Vraie sagesse*, etc., 1804, in-12, 3e édit. 1823, in-18, Metz; *le Paradis de l'âme*, trad. du lat. d'Horstius, 2 v. in-12; *Mandemens de l'évêque de Metz*, 2 v. in-12, Metz, vers 1820.

JAUFFROY (ET.), prêtre de la doctrine chrét., né dans le diocèse de Toulon, m. en 1760, a laissé: *Statuts synodaux publiés dans le synode général tenu à Mende en* 1738, 1739, in-12; *Conférences de Mende*, 1761, in-12.

JAUGEON (N.), habile mécanicien, m. à Paris en 1725, membre de l'acad. des sciences, s'est distingué par diverses invent. sur lesquelles il a pub. des observ. dans les *Mém.* de cette compagnie sav. Ce fut lui qui retrouva d'après l'examen des monumens l'alphabet étrusque, et donna les dessins sur lesquels furent fondus les caractères de l'*Hist. de Louis XIV par les médailles*, Paris, impr. royale, 1702, grand in-fol.

JAULT (AUGUSTIN-FRANÇOIS), méd. et orient., né à Orgelet (Franche-Comté) en 1700, m. à Paris, en 1757, était entré chez les jés. en 1718, en sortit 12 ans après, et devint successivement interprète du duc d'Orléans pour les langues orientales, profess. de grec, de syriaq., et censeur royal. Ses ouvrages sont très-nombreux; on en trouvera la liste dans le

tome II des *Mém.* de l'académie de Besançon (*Not. sur A.-F. Jault*). Nous ne citerons que les princip. : *Pneumato-Pathologie.*, trad. du latin de Combalusier, Paris, 1754, 2 vol. in-12; *Traité de l'asthme*, traduit de l'anglais de Floyer, 1761, in-12; l'*Hist. des Sarrasins sous les onze prem. calyfes*, traduit de l'angl. d'Ockeley, Paris, 1748, 2 vol. in-12; une *Défense de la Vulgate*, inéd. Il eut en outre une gr. part à la nouv. édit. du *Dict. étymol.* de Ménage, Paris, 1750, 2 vol. in-fol.

JAUREGUI Y AGUILAR (JÉAN de), poète et peintre espagnol, né à Tolède en 1566, alla à Rome en 1607, fut nommé écuyer de la reine Isabelle de Bourbon en 1612, et m. à Madrid en 1650. Il possédait l'italien comme sa langue maternelle, et ce fut à l'étude approfondie de cet idiome et des poètes qui l'avaient illustré, qu'il dut ce goût pur et délicat qui brille dans tous ses ouvrages. Il s'opposa aux gongoristes, et fut un de ceux qui restèrent fidèles aux grâces nobles et sévères de Garcilaso et de Boscan. Ses principaux ouvrages sont une traduction admirable de l'*Aminta*, Madrid, 1609, 1 vol. in-8; une trad. encore plus belle de la *Pharsale* en octaves, Madrid, 1789, 2 vol. in-8; *Orphée*, poème en cinq chants, Madrid, 1789, 1 vol. in-8; des *Poés. diverses*, (*Rimas*), Séville, 1618, 2 vol. in-12; et une *Apologie de la peinture*, Madrid, 1633. Comme peintre, Jauregui se distingue par le coloris, l'entente dans la gradation de la lumière, l'express. des figures et la beauté des chairs. On admire surtout son *Narcisse* et sa *Vénus sortant du bain.*

JAUREGUY (JACQ.), fanat. qui en 1582 tenta, à la persuasion d'un jésuite, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange, fut massacré immédiatem. après son odieuse tentat. Le coup de pistolet qu'il avait déchargé sur le prince à bout portant lui traversa les deux joues, mais ne fut point mortel, Jacques Jaureguy était domest. d'un marchand d'Anvers, qui l'avait aussi encouragé à ce crime.

JAUSSIN (LOUIS-AMAND), apothic., m. à Paris en 1767, avait été employé comme pharmacien militaire en Corse. On a de lui des *Mém. histor. sur la Corse*, 1759, 2 vol. in-12; un *Traité sur la perle de Cléopâtre*, in-8, etc.

JAVELLO (CHRYSOSTOME), dominicain italien, professa la théol. et la philos. à Bologne, et m. dans cette ville en 1540. On a de lui des *Notes sur Pomponace*, une *Philosophie*, une *Económique*, et une *Politique;* le tout rec. en 3 vol. in-fol.

JAVOGUES (CHARLES), huissier en Bourgogne avant la révolut., fut député à la convent. en 1792, y vota la m. de Louis XVI, et fut envoyé à Lyon en 1793 pour punir cette ville. Il parcourut les départemens du Rhône, de l'Ain, et de Saône-et-Loire, traînant à sa suite l'instrument de supplice révolutionnaire appelé *guillotine.* Tel fut l'excès de sa férocité que Couthon (*v.* ce nom), le compara à Néron, et crut devoir le dénoncer à l'assemblée conventionnelle; mais cette accusat. n'eut pas de suite. Javogues périt en 1796 sur l'échafaud, comme un des complices de la conspiration du camp de Grenelle.

JAWORSKY (ÉTIENNE), vicaire du patriarche de Russie, avec le titre d'exarque, sous le règne de Pierre Ier, se distingua par son activité et son zèle, s'opposa vivement à la destruction du patriarcat et de l'église russe, dont l'empereur se déclarait lui-même chef suprême, et écrivit contre les *Roskolnik* ou *Anciens croyans*, ennemis des images, un livre intit. : *le Rocher de la foi*, qui ne parut qu'en 1728, après la m. de l'empereur.

JAY (LE). V. LEJAY.

JAYME. V. JACQUES.

JEAN-BAPTISTE (ST), précurseur de J.-C., fils de Zacharie et d'Elisabeth, naquit quelques mois avant le Sauveur du monde. Consacré à Dieu le S^e^ jour de sa naissance, il se retira de bonne heure dans le désert, et y vécut au milieu des rigueurs les plus austères. L'an 29 de J.-C., il sortit de sa solitude, et vint prêcher sur les rives du Jourdain la venue du Messie. Un grand nombre de Juifs touchés par ses paroles lui demandèrent le baptême, ce qui lui fit donner le surnom de *Baptiste.* J.-C. lui-même fut baptisé de sa main. Quelque temps après St Jean fut mis en prison pour s'être élevé avec force contre le commerce incestueux d'Hérode Antipas avec Hérodiade sa belle-sœur; et bientôt il fut mis à mort, sur la demande qu'en fit à Hérode, Salomé, fille d'Hérodiade, l'an 32 de l'ère chrét. Sa fête est célébrée le 24 juin.

JEAN (ST), l'évangéliste, un des douze apôtres, fils de Zébédée, et frère de St Jacques le majeur, naquit à Bethsaïde en Galilée. Il était pêcheur de profession, lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par J.-C. à l'âge d'environ 25 ans. St Jean fut témoin de presque tous les miracles du Sauveur, et l'accompagna au Jardin des Oliviers et sur le calvaire. C'est à lui que Jésus recommanda sa mère en mourant; il reconnut le premier le Sauveur après sa résurrection, et commença aussitôt à prêcher l'évangile. Il assista au concile de Jérusalem l'an 51, puis il alla prêcher la foi dans l'Asie mineure, et pénétra, dit-on, jusque chez les Parthes. Il fut le prem. évêque d'Ephèse, où il se fixa. Arrêté l'an 95, il fut conduit à Rome, où Domitien le fit, dit-on, jeter dans l'huile bouillante. Mais St Jean n'en ressentit aucun mal; car il fut ensuite relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse.* Revenu à Ephèse après la m. de Domitien, il y composa son *Evangile*, et m. dans cette ville à 94 ans, l'an 101 de J.-C. Il reste encore de lui *trois épîtres canoniques*, dont les deux dernières ont été contestées.

JEAN (ST), surnommé l'*Aumônier*, patriarche d'Alexandrie, fut élevé malgré lui à ce siége en 610, après la m. de sa femme et de ses enfans. Sa charité lui fit donner le surnom d'aumônier; il se privait de tout pour soulager les pauvres, et il rendit les plus grands services dans la famine et la peste qui désolèrent l'Egypte en 615. Il m. l'année suiv. à Amathonte, sa patrie, où il s'était retiré. C'est sous son invocation que s'établit l'ordre de St Jean de Jérusalem.

JEAN (ST). V. CAPISTRAN, CHRYSOSTÔME, CLIMAQUE, COLOMBINI, CROIX, DAMASCÈNE, DIEU, GUALBERT, MATHA, NÉPOMUCÈNE.

JEAN Ier, pape, né en Toscane, élu en 523, succéda à Hormisdas. Il fut député par Théodoric, roi d'Italie, près de Justin, empereur de Constantinople, pour faire révoquer les édits rigoureux rendus par ce prince contre les ariens. N'ayant pu y réussir, il fut à son retour mis en prison, et il y mourut de misère en 526. Félix IV lui succéda. — JEAN II, surnommé *Mercure*, pape, né à Rome, élu en 533, succéda à Boniface II. Il condamna Anthémius, patriarche de Constantinople, qui était tombé dans l'arianisme, et défendit de faire aucun contrat ou aucune promesse pour obtenir un évêché. Il m. en 535 et eut Agapet pour successeur. — JEAN III, surnommé *Catelin*, né à Rome, élu pape en 560, succéda à Pélage Ier; il acheva l'église de St Philippe et St Jacques, gouverna sagement l'église pendant un pontificat de treize ans, et eut pour successeur Benoît Ier. — JEAN IV, né à Salone en Dalmatie, succéda en 640 à Séverin. Il condamna l'erreur des monothélites, combattit l'*Ecthèse* ou édit rendu en leur faveur par l'empereur Héraclius, défendit la mémoire d'un de ses prédécesseurs, Honorius, que l'on accusait d'erreur au sujet de la double nature du Christ, et employa de grandes sommes d'argent pour racheter des captifs faits en Istrie et en Dalmatie par les Slaves. Il m. en 642, et eut Théodore pour successeur. — JEAN V, originaire d'Antioche, succéda en 685 à Benoît II sur le St siége, où il fut remplacé par Conon, à sa m. survenue en 686 : c'était un pape savant, zélé et prudent. — JEAN VI, Grec de nation, élu en 701, mort en 705, avait succédé à Ser-

gius Ier. Il éloigna par ses présens Gisulfe, duc de Bénévent, qui venait ravager la Campanie, et rétablit St Wilfrid sur son siége. — Son successeur, JEAN VII, Grec, élu en 705, approuva la relation du concile de Trulle, que lui avait envoyée l'emper. Justinien, et m. en 707. Sisinnius succéda à ce pontife.—JEAN VIII, né à Rome, fut élu en 872, et succéda à Adrien II. Il implora les secours de l'emp. Charles-le-Chauve contre les Sarasins qui désolaient l'Italie; mais ce prince m. au moment de le soutenir, et Jean fut forcé de payer tribut aux infidèles. Ayant été jeté dans une étroite prison par Lambert, duc de Spolète, qui voulait s'emparer de Rome, il parvint à s'en échapper, et se réfugia en France auprès de Louis-le-Bègue, qu'il sacra en 878. Rentré en Italie, et inquiété de nouveau par les Sarasins, il eut recours à l'emp. Basile, qui envoya une flotte à son secours, et qui éloigna les ennemis : en reconnaiss., Jean VIII reconnut Photius patriarche de Constantinople en 879. On condamna généralem. cette faiblesse, accusant le pontife de s'être conduit comme une femme : et c'est là, dit-on, ce qui a donné lieu à la fable de la papesse Jeanne, dont on place le règne vers cette époque. Sur la fin de son pontif., Jean VIII donna de sa propre autorité l'empire à Charles-le-Gros, et le sacra à Rome en 881. Ce pape, dont la vie fut très-agitée, m. l'année suiv. Il reste de lui 326 *lettres* dans la Collection des conciles. Martin II lui succéda. — JEAN IX, natif de Tibur (Tivoli), succéda à Théodore II en 898. Il tint plus. conciles, réhabilita dans celui de Rome (899) la mémoire de Formose, condamné par Etienne VI, et fit jurer dans celui de Ravenne l'observat. des capitulaires de Charlemagne, Lothaire et Louis. A sa m. en 900, Benoît IV le remplaça. — JEAN X, Romain, succéda sur le St siége à Landon, l'an 914 ou 915 : il avait dû son élévat. au crédit de Théodora sa maîtresse. Ce pontife guerrier commanda en personne une armée contre les Sarasins, et les défit entièrement en 916. Gui, duc de Toscane, s'étant rendu maître de Rome, fit jeter Jean X dans une prison, où peu de temps après (en 928) celui-ci fut étranglé ou étouffé par les ordres du prince. Il avait occupé 14 ans le St siége, où Léon VI le remplaça. — JEAN XI, élu en 931, succéda à Etienne VII. Il était fils de Marosie, d'abord femme d'Albéric, duc de Spolète, puis de Gui, marquis de Toscane, et enfin du roi de Lombardie Hugues : quelques historiens lui donnent pour père le pape Sergius III. Quoi qu'il en soit, Jean XI n'avait que 25 ans lorsqu'il fut placé sur le siége pontifical; mais il ne jouit d'aucune considérat. ni d'aucune autorité. En 933 Albéric le jeune, autre fils de Marosie, ayant à se plaindre de sa mère, se vengea en la faisant arrêter ainsi que le pape Jean XI, et gouverna lui-même les affaires de l'Eglise. On croit que Jean m. peu après dans sa prison; du moins Léon VII, son successeur, fut élu dès l'an 936. — JEAN XII, fils d'Albéric, patrice de Rome, s'empara du St siége à l'âge de 18 ans, en 956, à la mort d'Agapet II. Inquiété par Bérenger, roi d'Italie, il appela à son secours Othon Ier, le reconnut pour roi, et lui promit une fidélité inviolable; mais, dès l'année suivante il se ligua contre lui avec Adalbert, fils de Bérenger, ce qui obligea l'empereur de revenir à Rome. Jean s'enfuit à son approche. Il fut déposé dans un concile tenu en 963, comme accusé d'avoir commis toutes sortes de sacriléges, d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernem. des villes, ainsi que les croix et les calices de l'église de Saint-Pierre; enfin Léon VIII fut mis à sa place. Mais, peu après le départ de l'emp., Jean XII rentra dans Rome (964), fit brûler les actes du concile tenu contre lui, annula l'élection de Léon VIII, et se vengea de ses accusat. en leur faisant couper la langue, le nez et les doigts. Il m. la même année, emporté, selon les uns, par une maladie violente, selon les autres massacré par un mari dont il avait séduit la femme. — JEAN XIII, né à Rome, fils d'un év. du même nom, succéda à Léon VIII en 965, par le crédit de l'emp. Othon-le-Grand. S'étant attiré la haine des grands, il fut par eux chassé de Rome (966), y rentra l'année suiv., et fit périr plus. de ceux qui s'étaient déclarés contre lui. Après un pontificat d'environ 7 ans, il m. en 972, et eut pour successeur Benoît VI. — JEAN XIV, élu en 984, succéda à Benoît VII. Incarcéré au chât. St-Ange par l'antipape Boniface VII, il y m. de misère ou de poison en 985. — JEAN XV, élu en 985 à la m. de l'antipape Boniface VII, mourut à ce qu'on croit 4 mois après, n'ayant pas encore été sacré; ce qui fait qu'assez communément on ne le compte point au nombre des pontifes. — JEAN XVI, né à Rome, fils d'un prêtre nommé Léon, fut élu à la m. du précédent en 986. Craignant les intrigues d'un certain Crescentius, il s'éloigna quelque temps de Rome; mais il y rentra bientôt avec l'appui de l'emp. Othon III. Jean XVI s'opposa à la déposit. d'Arnoul, archevêque de Reims par Hugues Capet; il ne négligea aucune occasion d'étendre sa juridict. tempor., et m. d'une fièvre en 996. — JEAN XVII, auparavant Philagathe, antipape, fut placé sur le St siége par Crescentius pour être opposé à Grégoire V; mais tous deux ayant été pris par l'emper. Othon III, Jean XVII eut les mains et les oreilles coupées, les yeux arrachés. Quelques auteurs ne le comptent pas au nomb. des papes. — JEAN XVIII, success. de Silvestre, était natif de Rome, et s'appelait SICCO. Il fut élu le 6 juin 1003, et m. le 31 oct. suiv., sans avoir rien fait de remarquable. — Son success., JEAN XIX, natif de Rome, et d'abord appelé FASAN, fut élu en 1004 le 19 mars, après 4 mois et 18 jours de vacance du St siége; il m. au mois de juillet suiv., sans avoir non plus rien fait d'important; il eut Sergius IV pour successeur. — JEAN XX, de la famille des comtes de Tusculum, fut élu en 1024 après Benoît VIII. Il couronna l'emp. Conrad II, et celui-ci, en reconnaissance, le rétablit sur son siége, dont il avait été chassé par une fact. Ce pape m. en 1033, et fut remplacé par Benoît IX. — JEAN XXI, Portugais, fut élu en 1276 après Adrien V. Il envoya des légats à Michel Paléologue pour l'exhorter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon sous Grégoire IX, fit tous ses efforts pour empêcher la guerre d'éclater entre Philippe-le-Hardi et Alphonse de Castille, et m. en 1277 à Viterbe, écrasé sous les ruines d'un bâtiment qu'il y faisait construire. Nicolas III lui succéda sur le trône pontifical. — JEAN XXII, né à Cahors, se nommait d'abord *Jacq.* d'EUSE. Il se rendit très-habile dans la jurisp. civile et canon., fut nommé chancelier de Robert, roi de Naples, devint archev. d'Avignon, card., et fut enfin élu pape en 1316, à la mort de Clément V. Il siégea à Avignon, favorisa la France, érigea Toulouse en archevêché, et établit plus. évêchés, entre autres ceux de Condom, de St-Flour, de Tulle. Ce fut lui qui pub. les *Constitut.* de Clém. V, appelées *Clémentines*, et qui dressa celles qu'on nomme *Extravagantes*. Jean s'étant élevé contre la nominat. de Louis de Bavière à l'empire, ce prince, pour se venger, fit élire à Rome en 1326 l'antipape Pierre de Corbière sous le nom de Nicolas V; mais cet antipape fut pris l'année suiv., et fut réduit à venir demander sa grâce à Jean XXII, qui le fit enfermer dans une prison où il m. Ensuite il fit déposer et brûler vif Géraud, év. de Cahors, qu'il accusa d'avoir voulu l'empoisonner, et d'avoir usé de maléfices contre lui. Ce pape m. à Avignon en 1334 à plus de 90 ans. On blâme son avarice et son caract. vindicatif. Il se rendit maître de la nomination aux bénéfices, et vendit les dispenses et les absolut., ce qui lui procura des sommes immenses. On a de lui des ouv. de méd. : *Thesaurus pauperum*, Lyon, 1525; *Traité des maladies d'yeux*, etc.; *Conseils*

pour conserver la santé; Elixir des philosophes, ou *Art transmutatoire des métaux*, traduit du latin en français, Lyon, 1557. — JEAN XXIII, élu après la mort d'Alexandre V par 16 cardinaux seulement en 1410 à Bologne, était de Naples, et s'appelait Balthazar COSSA ; il gouverna avec force et prudence les affaires temporelles, mais était peu propre aux affaires spirituelles. Dans un concile qu'il avait convoqué à Constance, en 1414, à la sollicit. de l'emp. Sigismond, il s'engagea à renoncer à la papauté, si Grégoire XII et Benoît XIII, ses compétit., y renonçaient aussi ; mais, se repentant bientôt de cette faiblesse, il voulut agir pour en détruire l'effet, et s'enfuit de Constance déguisé. Il fut arrêté à Fribourg, emprisonné, puis déposé dans le concile comme coupable d'avoir empoisonné son prédécess., d'avoir vendu les bénéfices, d'avoir scandalisé l'Eglise par ses mauvaises mœurs, etc. Il sortit de prison en 1419, et se soumit au pape Martin V, qui avait été élu. Celui-ci le dédommagea par les titres de card. et de doyen du sacré collége. Mais il m. 6 mois après.

JEAN Ier. V. ZIMISCÈS.

JEAN II (COMNÈNE), emp. d'Orient, surnommé *Kalos* (beau), à cause de la beauté et de la noblesse de son âme, succéda à son père Alexis Comnène en 1118, malgré les intrigues de l'imp. Irène, sa mère, qui voulait faire élire Anne, sa fille chérie. La princesse Anne chercha à l'assassiner, mais le complot fut découvert et déjoué. Affermi sur son trône, Jean II fit la guerre aux ennemis de l'empire ; il battit les Perses en plus. rencontres, leur enleva Laodicée et la Phrygie, chassa les Scythes de la Thrace, repoussa les Turks, et s'empara de la Syrie ; mais il ne put reprendre Antioche, que possédaient les Franç. Jean Comnène m. en 1143 d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse. On doit le regarder comme l'un des plus grands princes du Bas-Empire. Il était brave, clément, généreux ; et si une m. imprévue ne l'eût si tôt enlevé, on peut croire qu'il aurait pu retarder l'invasion des Turks en Europe, et reconquis une partie de l'anc. territ. de l'empire de Constantin et d'Honorius. L'histor. Nicetas a écrit la *vie* de ce prince ; mais trop succinctement pour qu'on la puisse consulter avec fruit.

JEAN III, IV, V, VI. *V.* VATACE, LASCARIS, CANTACUZÈNE et PALÉOLOGUE.

JEAN, dit *le Bon*, né en 1310, succéda à son père Philippe-de-Valois en 1350. Il commença par faire trancher la tête au connétable Raoul, comte d'Eu et de Guines, ce qui irrita contre lui tous les grands. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, assassina Charles de La Cerda, qui avait été revêtu de la place du comte d'Eu. Peu après (1356) Charles, depuis Charles V, fils aîné de Jean, fit arrêter Charles de Navarre à Rouen, où il l'avait attiré. Philippe, frère de celui-ci, prit aussitôt les armes avec un grand nombre de seigneurs, et appela les Anglais à son secours. Jean prévoyait depuis long-temps qu'il allait avoir la guerre à soutenir contre cette nation ; et en 1355 il avait assemblé les états-généraux pour demander des subsides en cas de rupture. Edouard III, alors roi d'Anglet., envoya en France Edouard, son fils, qui ravagea l'Auvergne, le Poitou, le Limousin, et battit complètem. à Maupertuis, près de Poitiers, l'armée plus nombr. mais indisciplinée de Jean (19 sept. 1356). A cette funeste journée le roi fut pris et conduit en Angleterre. Pendant 4 ans que dura sa captivité, Charles fut chargé du gouvernement du royaume. Une guerre civile affreuse, connue sous le nom de *la Jacquerie*, éclata ; les paysans, irrités contre la noblesse, pillèrent les châteaux et commirent partout les plus grands crimes. Et. Marcel, prévôt des marchands, était à la tête d'une autre faction dans Paris ; les états-généraux, assemblés par le régent, songeaient déjà à établir un gouvernement démocratique, lorsque, la liberté ayant été rendue à Charles-le-Mauvais, Paris se trouva à la veille d'être livré aux Anglais. Mais, dans la nuit même où Marcel devait leur en ouvrir les portes, il fut tué par un bourgeois de Paris nommé Maillard (1er août 1358), et la sédition fut apaisée. En 1360 Jean rentra en France en vertu de la paix de Brétigny, et donna pour sa rançon, outre 3,000,000 d'écus d'or, 8 provinces du royaume. Il réunit ensuite à la couronne les duchés de Bourgogne et de Normandie, et les comtés de Champagne et de Toulouse, puis retourna en Angleterre pour y traiter de la rançon du duc d'Anjou, son frère, qui était gardé comme otage. Il m. près de Londres dans ce voyage, en 1364, âgé de 59 ans, après en avoir régné 16. Jean était brave, libéral, mais il aimait trop le luxe, et avait un caractère très-violent. Il se piquait de garder inviolablement ses promesses, et répétait souvent que « si la bonne foi et la vérité cessaient d'exister sur la terre, elles devraient se retrouver dans la bouche des rois. »

JEAN, roi d'Angleterre, surn. par les historiens français *Jean-sans-Terre*, parce que son père ne lui laissa point d'apanage, était le troisième fils de Henri II, et naquit en 1166. A la m. de Richard-Cœur-de-Lion, son frère, il usurpa la couronne au préjudice d'Arthur de Bretagne, fils de Geoffroi, deuxième fils de Henri. Arthur se réfugia à la cour de Philippe-Auguste, roi de France, qui déclara la guerre à Jean ; mais Constance, mère du jeune prince, s'étant laissé séduire par les promesses et les protestations de Jean, lui confia son fils. Pendant que celui-ci grandissait, Jean fit rompre illégalement son mariage pour épouser Isabelle, fille du comte d'Angoulême, fiancée au comte de La Marche. Le comte irrité souleva aussitôt le Poitou et la Normandie. Jean somma ses barons de le suivre, mais il n'obtint pour toute réponse qu'un refus, à moins, ajoutèrent-ils, que Jean ne leur rendît leurs priviléges. Il fut obligé d'accorder une partie de ces demandes, puis il passa en France. Arthur, devenu grand, s'échappa alors de sa cour, et, craignant tout de son oncle, vint chercher un asile dans les rangs de l'armée française ; mais, au milieu du succès de ses alliés, il eut le malheur de tomber au pouvoir de Jean ; et celui-ci le poignarda de sa main dans la tour de Rouen. Philippe-Auguste cita alors Jean à la table des pairs comme coupable de félonie ; et, l'ayant fait condamner, marcha contre lui. Jean essaya à peine de se défendre, et s'enfuit honteusem., laissant à la merci de son antagoniste la Normandie, dont il fut le douzième et dernier duc (1203). Revenu en Anglet., il s'aliéna le cœur de ses sujets par la négligence qu'il mit à reprendre ce qu'il avait perdu et les impôts dont il les accabla ; il eut des querelles avec ses év., ses moines et la cour de Rome ; enfin il porta le trouble dans les familles des nobles par ses amours adultères : il en résulta d'une part que le pape donna son royaume à Philippe-Auguste, et ne modifia cette sentence qu'à condition que Jean ferait hommage de sa couronne au saint-siége (*v.* INNOCENT III), et de l'autre que ses barons se révoltèrent pendant qu'il se faisait battre à Bouvines (1214), et le forcèrent à signer l'acte si célèbre depuis sous le nom de *grande charte* (1215). Il essaya bientôt, avec sa légèreté ordinaire, de revenir sur ses concessions, et il fit trancher la tête à quelques chefs de la révolte ; mais les nobles appelèrent alors Louis, fils de Philippe-Auguste, et lui donnèrent la couronne (1216). Jean, errant de ville en ville, m. le 17 oct. de la même année. Son fils Henri III lui succéda.

JEAN *de Luxembourg*, dit *l'Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'emp. Henri VII, né en 1295, élu en 1309 par les grands révoltés contre le duc de Carinthie, et couronné en 1311, conquit la Silésie en 1322, fut créé vicaire de l'emp. en Italie, y fit des conquêtes brillantes, mais tout-à-coup se

laissa séduire par les propositions du pape, qui offrait de le reconnaître roi d'Italie. L'emp., instruit de ce changement, fit soulever la Bohême. Jean revint précipitamment dans ses états, battit ses ennemis, rentra victor. dans Prague, puis s'empara de la Moravie; ensuite il marcha au secours des chevaliers teuton., attaqués par les Polonais, arriva de triomphe en triomphe à Cracovie, et signa en 1335 un traité qui lui donnait la Silésie. Il fut moins heureux dans la suite, soit contre les Polonais, soit contre l'empereur. Etant allé porter des secours à Philippe de Valois, il périt à la bataille de Crécy (1346). Charles, son fils et son succ. au royaume de Bohême, fut élu emper. peu de temps après.

JEAN Ier, roi de Castille, fils et successeur de Henri II, né en 1358, monta sur le trône à l'âge de 21 ans, et mourut vers l'an 1390, des suites d'une chute de cheval. Henri III lui succéda. On a dit, beaucoup trop légèrement sans doute (*Biographie universelle*, t. 21, page 453), que ce prince n'a rien fait d'assez important pour mériter une place dans les *Dictionnaires histor.* Cela serait vrai si la gloire des combats était la seule qui pût illustrer un prince, s'il n'y avait de tableaux dignes d'attention que ceux dont la teinte fatigue l'œil ou l'éblouit. Mais l'exemple d'un bon prince n'offre-t-il donc aucun intérêt, quand, placé à une époque où le récit de catastrophes sanglantes, la peinture de passions hideuses ou terribles, a comme épuisé les forces de l'historien, il lui permet de prendre haleine, et de se délasser en traçant de plus douces images. Telle peut être l'esquisse du règne de Jean Ier de Castille, dont l'hist. loue la sagesse et la justice. Il avait épousé Béatrix, fille et héritière du roi Ferdinand de Portugal; et l'une des condit. de ce mariage était que les enfans mâles qui en naîtraient seraient habiles à succéder à leur aïeul maternel. Cependant, à la mort de Ferdinand, les Portugais violèrent cette convention en faveur de Pierre Ier, fils naturel du feu prince et de la malheureuse Inès. Jean, voulant soutenir par les armes les droits de son fils, alla faire le siége de Lisbonne. Contraint d'abord à la retraite par une épidémie qui s'était déclarée dans son camp, il reparut l'année suivante à la tête d'une nouv. armée, mais fut battu par les Portugais, qui assurèrent ainsi leur indépendance. C'est avec quelque fondement qu'on fixe à cette époque l'une des principales causes de l'antique inimitié qui existe entre les Espagnols et les Portugais. On justifie cette allégation par les alarmes que fit éprouver à ceux-ci la perspective du joug étranger, et au ressentiment que laissa chez les prem. le souvenir d'une injure restée sans vengeance. D'ailleurs il convient d'observer que de plus anciens motifs de division ont existé entre ces deux peuples. — JEAN II, fils de Henri III, roi de Castille, né en 1404, fut proclamé roi à l'âge de 22 mois, sous la régence de Ferdinand, son oncle, qui lui-même avait refusé la couronne. Devenu grand, Jean remporta plus. victoires éclat. sur les rois de Navarre et d'Aragon, et sur le roi Grenade, Mohammed (VII) *el Zanguir*, qui lui avait déclaré la guerre après avoir été remis sur le trône par ses soins. Il se serait emparé sans doute de ses états et de sa capitale sans la trahison de D. Alvar de Lune, qui, séduit par l'or du prince grenadin, causa la dispersion des troupes espagnoles. Il paya son crime de sa vie (1453). Jean m. l'année suiv. (1454), âgé de 50 ans, et après un règne de 48. Ce prince était d'un caractère si doux qu'on le surnomma *le Faible*. Il aimait les lettres, et c'est à lui que l'Espagne doit la restauration de la littérat. Henri IV, son fils, lui succéda.

JEAN II, roi d'Aragon et de Navarre, fils de Ferdinand-le-Juste et frère puîné d'Alphonse V, dit *le Magnanime*, monta en 1425 sur le trône de Navarre comme époux de Blanche, fille de Charles-le-Noble, et il conserva l'héritage de cette princ. par la m. de l'infortuné don Carlos, son fils. Appelé en 1458 à succéder à Alphonse, son frère, Jean ne tarda pas à faire prononcer la réunion des couronnes de Cicile et de Sardaigne à celle d'Aragon. Il s'engagea ensuite dans une série de guerres injustes, d'abord contre les Catalans et contre don Pèdre, infant de Portugal, puis contre René d'Anjou, et son fils Jean, duc de Lorraine, enfin contre le roi de France Louis XI, avec qui il s'était d'abord allié pour déposséder de ses droits la reine Blanche de Navarre. La plupart de ces guerres n'avaient d'autre objet qu'une coupable ambition, et elles ne furent point heureuses. Jean m. en 1479 après un règne de 50 ans; son fils Ferdinand-le-Catholique lui succéda.

JEAN *d'Albret*, roi de Navarre, connu sous le nom de Jean III, épousa à Orthez (1484) Catherine de Navarre, et fut couronné à Pampelune avec sa femme en 1494. En 1510, Ferdinand-le-Catholique lui ayant demandé un passage à travers ses états pour faire la guerre en France, il refusa et se déclara pour Louis XII, roi de ce pays. Alors le duc d'Albe, général de Ferdinand, s'empara de la Navarre, qui fut presque tout entière réunie à la couronne (1512), et Jean d'Albret fut contraint de s'enfuir à Bordeaux. Dans la suite il essaya de reconquérir son royaume, et fit deux tentatives infructueuses en 1514 et 1516. C'est dans cette dern. année qu'il m., laissant un fils nommé Henri II, roi titulaire, dont la fille unique, Jeanne d'Albret, épousa Antoine de Bourbon, et devint la souche de la dynastie actuelle de France.

JEAN Ier, roi de Portugal, fils naturel de Pierre-le-Sévère et de Theresa Lorenzi, fut nommé gr.-maître de l'ordre d'Aviz. Il succéda à Ferdinand, son frère, en 1383, vainquit à Aljubarota (1385) les Français et les Castillans, qui lui disputaient la couronne, leur reprit toutes les places qu'ils avaient enlevées au Portugal, et s'empara de Badajoz (1396). Il déclara ensuite la guerre aux Maures, et prit Ceuta (1415). C'est alors que les Portugais commencèrent à sentir l'importance de la navigation pour les découvertes géographiques; et le génie de D. Henri, frère du roi Jean, seconda puissamment l'ardeur qui se développa pour ce genre de gloire chez ses compatriotes. Jean m. en 1433 après un règne d'environ 50 ans. Il fut surn. *le Grand* et *le Père du peuple*. Outre ses exploits et l'encouragement qu'il donna à la géographie, on a loué les soins qu'il mit à diminuer la puissance de la noblesse, et vanté le code des lois de Portugal qui fut publié sous son règne.

JEAN II, dit *le Grand*, *le Sévère*, et par quelques-uns *le Parfait*, roi de Portugal, né en 1455, était fils d'Alphonse V. Il s'était distingué en 1471 à la prise d'Arzile et de Tanger, en Afrique, et en 1476 à la bataille de Toro, avant que la m. de son père lui mît en main la souveraine puissance (1481). Décidé à humilier les grands toujours séditieux, il fit condamner à mort le duc de Bragance, son beau-frère, et tua de sa main Viseo, chef d'un complot dirigé contre lui. Il songea ensuite à faire des conquêtes, et ordonna des armemens, mais ils n'eurent aucune suite. C'est sous son règne que Barthélemy Diaz, et ensuite Diego Cane, arrivèrent au cap des Tempêtes: il le nomma cap de Bonne-Espérance. Mais il n'eut pas la joie de le voir doubler, étant m. subitem. en 1495. On croit que le regret d'avoir refusé les offres de Colomb, qui en 1492 découvrit l'Amérique pour le roi d'Espagne, accéléra sa mort. Emmanuel-le-Fortuné, son cousin-germain, lui succéda.

JEAN III, fils et succ. d'Emmanuel-le-Fortuné, monta sur le trône de Portugal en 1520. Ce fut sous son règne que Charles-Quint céda aux Portugais les îles Moluques moyennant un million de ducats, que le Brésil fut colonisé, et que le Japon décou-

vert reçut des missionnaires. Dès la 6e année de son règne il introduisit l'inquisition dans ses états. Ce monarque m. en 1757 âgé de 55 ans, désignant pour son succ. D. Sébastien, son prem. fils, sous la régence de Catherine d'Autriche, sa femme.

JEAN IV, roi de Portugal, chef de la dynastie de Bragance, né en 1604, descendait de Jean Ier, par Alphonse, un des fils de ce prince. Les Espagnols, qui possédaient le Portugal depuis la m. du roi don Sébastien et du card. Henri en 1580, gouvernaient tyranniquement dep. 60 ans leur nouv. province, quand Pinto Almeyda et la duchesse de Bragance déclarèrent leur patrie indépendante, couronnèrent Jean qui était à peine instruit d'une conspiration tramée depuis 3 ans, et chassèrent les Espagnols en 1640. Il gouverna avec tant de sagesse ou plutôt s'entoura de conseillers et de généraux si habiles, que malgré les intrigues de quelques-uns de ses sujets à l'intérieur, il affermit sa domination, battit les Espagnols à plusieurs reprises, notamment à Badajoz (1644), et fut en quelque sorte tacitement reconnu. Il eut aussi de très-grands avantages dans le Brésil et enleva totalement ce pays aux Hollandais en 1654. Il m. 2 ans après, laissant le trône à son fils Alphonse encore en bas-âge et la régence à la reine sa femme. Ce prince était doux, affable, timide et circonspect. Le bonheur étonnant qu'il eut dans toutes ses entreprises lui fit donner le surnom de *Fortuné*.

JEAN V, roi de Portugal, de 1705 à 1750, était né en 1689. Il entra dans la ligue contre l'Espagne et Louis XIV, lors de la guerre de la succession, et il en résulta pour ses états que Duguay-Trouin mit le feu à Rio-Janeiro, capitale du Brésil en 1711, et causa à cette colonie un dommage de 25,000,000. La paix ayant été conclue en 1713, Jean ne s'occupa que de cicatriser les plaies de la guerre; il favorisa l'extraction des mines du Brésil dont il tira des richesses immenses, et forma une alliance avec l'Espagne (1728) par un double mariage entre les infans et infantes des deux pays. Joseph-Emmanuel son frère lui succéda.

JEAN VI (Marie-Joseph-Louis), roi de Portugal, du Brésil et des Algarves, 2e fils de dom Pierre III et de Marie-Françoise-Elisabeth, princesse de la même famille, naquit à Lisbonne en 1767. Il fut marié en 1790 à Charlotte-Joachime, fille du roi d'Espagne Charles IV, et se fit reconnaître régent du royaume en 1790, lorsque sa mère se trouva atteinte d'une aliénation mentale. Pendant sa longue régence le prince des Algarves se conduisit avec beaucoup de prudence et de modération; il défendit, autant que les circonstances le permirent, les intérêts du Portugal à l'époque où l'étendue de son territoire fut limitée en vertu de différens traités entre la France, l'Espagne et l'Angleterre. Voyant enfin Lisbonne bloquée par une flotte anglaise, alors même qu'une armée franco-espagnole envahissait les provinces du royaume, il prit, pour éviter de plus grands maux, la courageuse détermination de se retirer au Brésil, laissant pour le temps de son absence le soin du gouvernement à une junte suprême. Tandis que, d'accord en ce point avec les vœux et les efforts du prince, le patriotisme des Portugais préparait l'évacuation du pays par les étrangers, le régent réorganisait toutes les branches de l'administrat. au Brésil; et cette vaste colonie fut en peu de temps élevée au rang des puissances souveraines. De sages lois garantirent le commerce entre les deux mondes; les sciences, les arts et l'industrie reçurent des encouragem., et ce fut au moyen de leurs produits immenses que la capitale de l'ancien roy. parvint à se relever des calamités nombreuses qu'elle avait essuyées depuis le funeste tremblem. de terre qui la renversa en partie au mois de novemb. 1755. Délivré successivem. de l'occupat. des troupes françaises commandées par les généraux Junot et Masséna, le Portugal rentrait enfin sous l'autorité légitime de ses princes (1808-13); Jean VI prit le titre de roi à la mort de sa mère, le 20 mars 1816. Rien ne fut négligé pour la prospérité des vastes états dont le souverain s'était déclaré le protecteur des sciences et des arts : l'esclavage des nègres fut adouci au Brésil, la tolérance religieuse proclamée; des primes d'encouragement, des priviléges, donnèrent une nouvelle existence à l'agriculture, au commerce; les nouvelles manufactures se remplirent d'une foule d'artisans accourus de tous les pays de l'Europe; enfin l'armée reçut une organisation aussi avantageuse que bien entendue. Mais, quelle qu'eût été jusque là la sagesse du gouvernement de Jean VI, ses efforts ne purent arrêter les progrès de ces idées libérales qui dans notre siècle semblent avoir ajouté un nouveau besoin aux besoins si nombreux de l'humaine espèce parvenue à un plus haut point de civilisation. Deux ans environ s'étaient écoulés depuis le couronnement de Jean VI à Rio de Janeiro (6 fév. 1818). Les vœux de tous les Portugais rappelaient au sein de sa capitale le monarque dont ils ne voyaient qu'avec un mécontentement profond l'autorité confiée aux mains d'un étranger (le duc de Beresford). Tout à coup le roi apprend qu'une junte insurrectionnelle vient de proclamer dans tout le Portugal la constitution modifiée des *cortès* espagnoles; et bientôt il est réduit à octroyer au Brésil cette même constitution pour laquelle la mère-patrie n'avait invoqué qu'après coup sa royale sanction. Ces évènem. déterminèrent Jean VI à se rembarquer pour le Portugal (26 avril 1821) : deux ans après l'ancienne forme de gouvernement y était de tout point rétablie. Il n'en fut pas de même au Brésil, dont l'indépendance dut être reconnue; le titre seul d'empereur de cet état fut laissé à Jean VI, qui ne vit point sans un profond chagrin un aussi beau fleuron se détacher de sa couronne. En proie à un marasme accablant, non pas seulement causé par les dégoûts polit., mais aussi par des peines domest., il fut atteint d'une apoplexie dans les prem. jours de mars 1826, et expira le 10 du même mois. Son corps a été déposé à St-Vincent de Foza. Aux qualités du cœur les plus précieuses, Jean VI joignait, dit-on, une grande austérité de mœurs; jamais il ne fit usage de vin ni de liqueurs spiritueuses, et il ne se plaisait à déployer tout le faste de la majesté royale que dans les cérémonies religieuses : aussi dépensa-t-il des sommes considérables pour l'ornement de sa chapelle, « où (nous traduisons ici l'express. d'un illustre et savant portugais, M. São-Lourenço, dont nous avons sous les yeux un *Eloge* MS. de ce prince) il aimait à passer les momens de loisirs que tant d'autres grands souver. consacrent à la galanterie, à la chasse, aux spectacles et aux fêtes de toute espèce. » Son fils aîné lui a succédé sous le nom de Pierre Ier comme empereur du Mexique, et de Pierre IV comme roi de Portugal.

JEAN Ier ou JEAN-ALBERT, roi de Pologne, second fils de Casimir IV, né en 1459, monta sur le trône en 1492 après la mort de son père. Ami des lettres et de la paix, il eut un règne plus heureux que fécond en gr. évènemens militaires. Il mourut en 1501, et eut pour successeur Alexandre Jagellon, gr.-duc de Lithuanie.

JEAN II ou JEAN-CASIMIR. V. Casimir V.

JEAN III ou J. SOBIESKI. V. Sobieski.

JEAN Ier, roi de Suède de 1216 à 1222, fils de Sverker *le Jeune* et success. d'Eric XI, entrep. avec peu de succès une expéd. dans l'Esthonie pour y propager le christian. Il m. à Wisingsoe, sans postér. et en lui s'éteignit la race royale des Sverker. — Jean II, roi de Suède et de Danemark. (*v.* Jean, roi de Danemark). — Jean III, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, né en 1537, détrôna Eric XIV son frère en 1568, et régna à sa place. Il termina la guerre que celui-ci avait commencée contre le

Danemarck et essaya, mais vainement, d'anéantir le luthéranisme dans ses états (1570-1580); mais bientôt il se refroidit pour ce projet, fit la guerre à Ivan Wassiliewitch sur lequel il remporta plusieurs avantages. La paix se fit en 1583 : dans la suite (1586) il fit nommer Sigismond, son fils, roi de Pologne, etc.; mais la vieillesse de Jean n'en fut pas plus tranquille. Des conspirat., des soupçons sinistres empoisonnèrent le reste de ses jours. Il m. en 1591.

JEAN, roi de Danemarck et de Suède, nommé Jean II par les Suédois, naquit en 1455; il succéda à Christiern Ier son père (1481); partagea le duché de Holstein avec Frédéric son frère, et tenta vainem. de soumettre les Dithmarses. Pendant ce temps, les Suédois se révoltèrent et chassèrent sa femme de Stockholm. Jean régna en Danemarck jusqu'en 1513, époq. à laquelle il m. à Alborg.

JEAN *de France*, *duc de Berry*. V. BERRY.

JEAN *d'Autriche* (don). V. JUAN.

JEAN-SANS-PEUR, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Hardi, né en 1371 à Dijon, assista en 1396 à la bataille de Nicopolis, et y tomba au pouvoir de Bajazet II : c'est à l'assurance qu'il montra devant le vainqueur qu'il dut le surnom que lui a conservé l'histoire. Ayant succédé à son père en 1404, il fit assassiner (1407) le duc Louis d'Orléans, son ennemi mortel, alors tout puissant à la cour de France et devint à sa place l'arbitre de Paris. En 1408 il alla secourir Jean de Bavière, évêq. de Liége, son beau-frère, assiégé dans Maëstricht par les Liégeois, et leur tua dans une bataille décisive plus de 24,000 hommes. Pend. ce temps ses ennemis avaient cabalé contre lui; mais il redevint plus puissant que jamais, eut la garde et le gouvernement du dauphin depuis Charles VII, défit une nouvelle ligue de la faction orléanaise ou des Armagnacs, et convoqua les états-généraux. Forcé de fuir dans la suite, il se réfugia en Flandre, offrit de défendre le roy. contre les Anglais, et après avoir rejeté les offres que lui fit Henri V, roi d'Angleterre, pour l'attirer sous ses drapeaux, il parvint à se rendre une seconde fois maître absolu de la France. D'affreuses guerres civiles furent la suite de cette révolution pendant laquelle les Anglais envahirent de nouv. la France : tous les maux à la fois pesaient sur la nation quand Charles VII, encore dauphin, ayant attiré le malheureux duc à une conférence au pont de Montereau (1419), le fit assassiner par Tanneguy-Duchâtel. Ainsi mourut ce prince brave, sage, grand dans son caractère et dans ses actions, mais trop ambitieux et trop porté à croire que sa dominat. était nécessaire au bonheur de la France.

JEAN Ier, dit *le Roux*, duc de Bretagne, fils de Pierre-de-Dreux surnom. *Mauclerc*, né en 1217, commença à régner vers 1250. Excommunié à Rome pour avoir voulu attenter aux priviléges des prélats, il alla à la seconde croisade de St Louis et m. en 1284. Il avait épousé Blanche, fille unique de Thibaut, comte de Champagne. — JEAN II, fils du précéd., lui succéda en 1286. Ce prince, qui à 20 ans (1259) avait épousé Béatrix, fille de Henri III, roi d'Anglet., s'attacha à Philippe-le Bel dont il devint l'allié le plus fidèle : il assista au sacre de Clément V à Lyon en 1304, et m. au retour de la cérémonie écrasé sous les débris d'une muraille chargée de spectateurs (1305). — JEAN III, dit *le Bon*, petit-fils du précéd., succéda à son père Artur II duc de Bretagne (1312). Il maria Jeanne sa nièce à Charles de Blois, eut des démêlés scandaleux avec Yolande sa mère, et fut condamné à une amende comme ayant fait frapper des billons au coin du roi de France. Ce prince m. à Caen en 1341. — JEAN IV, plus connu sous le nom de *Jean de Montfort*, duc de Bretagne, fils et successeur du précéd., après avoir ruiné le parti de Charles de Blois son compétiteur (1340), fit hommage de ses états à Edouard, roi d'Angleterre. Philippe de Valois le fit condamner par ses pairs à restituer la Bretagne à Charles de Blois, et après quelques mois de guerre, il se rendit au duc de Normandie, gén. de l'*armée* franç., qui le fit conduire à Paris où il resta 4 ans prisonn. Au bout de ce temps il s'échappa, passa en Angl., puis vint assiéger Quimper. N'ayant pas réussi à prendre cette ville, il se retira dans son château d'Hennebon et y m. en 1345 âgé de 52 ans Quelques histor. ne mettent point ce prince au nombre des ducs de Bretagne. — JEAN V (ou JEAN IV d'après les histor. qui ne comptent point son père parmi les ducs de Bretagne), dit *le Vaillant* et *le Conquérant*, né en 1339, fut élevé à la cour d'Edouard III, roi d'Angleterre dont il épousa la fille. Il attaqua Charles de Blois qui avait dépossédé son père du duché de Bretagne et le vainquit à Auray où celui-ci trouva la mort (1364). Charles V reconnut la légitimité de Jean, mais peu après celui-ci ayant conclu un traité d'alliance off. et défensive, il fit entrer une armée en Bretagne. Jean, après des succès divers, changea de parti et devint de bonne foi ami de la France. En 1383, il secourut le comte de Flandre contre Richard II, roi d'Anglet., et ménagea une trève entre ce prince et le roi de France. Sur la fin de ses jours il eut de violentes querelles avec le connétable Olivier de Clisson qui voulait donner sa fille à Charles de Blois, ce qui semblait cacher des vues ambitieuses sur la Bretagne. Jean V m. en 1399. — JEAN VI, duc de Bretagne, fils du précéd., fut déclaré majeur à 15 ans (1414); il entra sous Charles VI dans le parti des Armagnacs, puis fit alliance avec le duc de Bourgogne qui pourtant fournit des secours au duc de Penthièvre pour s'emparer de la Bretagne. Il accéda ensuite à la *ligue du bien public* et se réjouit de voir Henri V avec les Anglais entrer en France. Mais Charles VII, enc. dauphin, se vengea en favorisant le duc de Penthièvre qui attira son ennemi dans un piège (1419) et l'enferma 5 ans. Il fut délivré par ses barons. Inconstant et faible, il fit tour à tour alliance avec Charles VII et Henri VI success. de Henri V et qui était maître de presque toute la France; mais il ne donna de sec. ni à l'un ni à l'autre. Il m. au château de la Touche près de Nantes en 1443, âgé de 54 ans, et laissa ses états à François de Montfort son fils aîné.

JEAN II, dauphin du Viennois, fils de Humbert Ier de La Tour et de la princesse Anne, naquit en 1279. Envoyé à la cour de France dans sa jeunesse, il accompagna Philippe-le-Bel dans son expédit. contre les Flamands et se distingua sous ses yeux. Il succéda à son père en 1307, et m. en 1318, regretté de ses sujets. Guigues VIII, son fils, lui succéda.

JEAN, duc de Lorraine, succéda en 1346 à Raoul son père, mort à la fatale bataille de Créci. Sa minorité fut troublée par des guerres que la Lorraine eut à soutenir. Aidé par l'empereur Charles IV, il battit les Bretons qui infestaient ses états, donna des secours à Charles de Blois contre Jean de Montfort, duc de Bretagne, fut fait prisonnier à la bataille d'Auray, expulsa ensuite de la Lorraine les bandes qui la désolaient et apaisa plusieurs séditions. Il se préparait à suivre le duc d'Anjou dans le royaume de Naples, quand il m. empoisonné, dit-on, par son secrétaire en 1390. Charles II son fils aîné lui succéda.

JEAN Ier, prince de Salerne, fils de Mansone, duc d'Amalfi, régna de 981 à 983, époque à laquelle il fut chassé par le peuple. — JEAN II, prince de Salerne, issu du sang des ducs de Spolète, m. en 994, eut pour success. Guaimar III son fils.

JEAN. V. ARMAGNAC et BRABANT.

JEAN, abbé de Verceil. V. GALLUS.

JEAN, peintre italien, né probablement entre 960 et 970, fut appelé par Othon III à Aix-la-Chapelle, où il orna de peintures magnifiques l'ora-

toire de ce prince. Celui-ci le nomma, pour le récompenser, évêque d'une ville qu'on ne nomme pas. Mais comme le gouvernem. de la province où cette ville était située ne lui permit pas d'en prendre possession, il retourna dans les états d'Othon, où il fit encore divers ouvr., et construisit l'église de St-André de Liége. On ignore l'époque de la mort de ce peintre.

JEAN *de Milan*, ou *le Milanais*, auteur médiocre du 11e S., composa, dit-on, au nom des médec. de l'école de Salerne un poëme latin impr. sous les titres divers de *Medicina Salertina*, *Regimen sanitatis Salernitanæ*, etc., et que d'autres attribuent par erreur aux deux célèbres ital. Tusa et Rebecca Guerna, ou à Arnaud de Villeneuve. *L'Ecole de Salerne* a été trad. en vers franç. par Bruzen de la Martinière, Paris, 1753, in-12, et travestie en vers burlesques par Louis Martin, Paris, 1653, in-4.

JEAN *de Vicence*, dominicain du 13e S., prêcha la paix dans plus. villes de l'Italie, principalem. à Bologne (1233), Padoue, Feltre, Ferrare, à une époque où toutes ces cités étaient en guerre les unes avec les autres, ou déchirées par toutes les factions civiles; il eut un tel succès qu'enfin vingt peuples ennemis (formant 400,000 personnes) se rassemblèrent à sa voix dans la plaine de Paquera, à 3 milles de Vérone, et abjurèrent leur haine. Mais plusieurs républiques ayant chargé le prédicateur de l'administration de leurs affaires, le dominicain ne se signala guère que par son incapacité et son intolérance, et fut obligé de se réfugier à Bologne.

JEAN *de Séville*, en latin *Hispalensis*, ou mieux *de Luna*, conformém. à quelq. MSs. qui le nomment *Lunensis*, juif nommé d'abord Aven-Dreath, se convertit au christianisme sur les sollicitations de l'archev. de Tolède Raymond, et devint, avec l'archidiacre Dominique Gondisalvi, un des principaux collaborat. que ce prélat employait à trad. de l'arabe en latin les comment. sur Aristote. Il existe de lui un MS. contenant la traduct. de l'Astronomie d'Alfergan. On peut placer l'âge de cet écrivain vers le milieu du 12e S. — JEAN *de Capoue*, autre juif converti, m. au commencem. du 14e S., traduisit de l'hébreu en latin l'ouv. connu en Orient sous le nom de *Calilâh el Dimnâh*, composé originairement en indien, puis traduit en pehlvi, en arabe, et enfin en hébreu. C'est une espèce de roman ou fable en dialogue et allégorique entre deux chakals qui exposent les préceptes des sages et les principes du gouvernement. La trad. lat. est intit. *Directorium humanæ vitæ, aliàs parabolæ antiquorum sapientum*, 1480, selon M. Laserna Santander.

JEAN *de St-François*. V. GOULU.

JEAN ANGELI, dominicain, né à Bologne, missionnaire en Arménie et préfet de l'église de Téflis au commencement du 14e S., fut un des traducteurs de la Bible du latin en arménien.

JEAN *d'Arras*, secrétaire de Jean, duc de Berri, composa en 1387 par ordre du roi Charles V, et pour l'amusement de la duchesse de Bar, sœur de son maître, le roman de *Mélusine*, impr. pour la première fois en 1500, Paris, in-fol., et Lyon, in-4 (1re édit., très-rare), revue, Paris, 1584. Ce roman a été retouché et augmenté par Nodot, Paris, 1648, 1700, 2 vol. in-12.

JEAN *de Guesne*, archidiacre dans la ville de ce nom, et ensuite vice-chancelier de Pologne sous le roi Casimir-le-Grand, composa une chronique de Pologne (*Brevior chronica Cracoviæ*, dans la collection de Sommersberg, tom. II, in-fol.) qui va jusqu'à l'an 1399, et dont la dern. partie est de la plus haute importance par la naïveté et la multiplicité des détails. Jean de Guesne mourut vers le commencement du 15e S.

JEAN *de Troyes*, greffier de l'hôtel de ville de Paris dans le 15e S., est auteur de la *Chronique scandaleuse*, ou *Hist. de Louis XI*. Il existe plus. édit. de cette chronique, in-fol. et in-4 (*voy. Bibl. histor.* du P. Lelong, tome II, no 17,322) : cette chronique se trouve dans les édit. des Mémoires de Comines (extraits, suiv. l'abbé Lebeuf, des *Grandes Chroniques de St-Denis*, ou du tome II des *Chroniques martiniennes*, selon le même), impr. pour la prem. fois à la fin du 15e S., in-fol., puis, vers 1529, même form.; 1558, in-8. Ce n'est que dans cette dern. édit. que l'ouvr. porte le titre de *Chronique scandaleuse*. — V. AVILA, EYCK, GADDESDEN, GAZA, GIOVANNI, GISCALA, LEYDE, MEHUN, SALISBURY et SECOND.

JEAN DIACRE, Napolit. qui vivait en 903, est auteur d'une hist. des évêques de Naples (*Chronica episcop. Neapolit.*) qui va jusqu'en 872, et a été impr. dans la collect. dite *Scriptores rerum italicarum*, de Muratori; d'une *Vie de Jean, évêque de Naples* (m. en 853), ins. dans les *Acta Sanctor.*; d'une *Hist. de la translat. des reliques de St Severin*, etc., ins. dans les Bollandistes.

JEAN ITALUS, philos., originaire d'Italie, se fixa à Constantinople où il reçut des leçons du célèbre Michel Psellus. Il eut l'art de plaire tellement à l'emp., que celui-ci lui conféra le titre de *hypatos* ou chef des philosophes à Constantinople, et ensuite lui confia une mission importante. Italus trahit son maître et fut condamné à mort. Mais il échappa aux poursuites, et bientôt il regagna la faveur de l'empereur. Il fut anathématisé dans la suite comme enseignant des principes contraires à la religion catholique. Jean Italus vivait dans le 12e S. Il nous reste de lui quelq. MSs. dont M. Hase a donné la liste, *Notice des Manuscrits*, tome IX.

JEANES (HENRI), prédicateur presbytérien, né en 1611 à Allensay, m. en 1662, curé de Chedzoy, a laissé entre autres écrits, remarquables par la singularité des idées qu'on y trouve : *Tr. de l'abstinence du mal*, in-8; *Traité de l'indifférence des actions humaines*, in-4; etc.

JEANNE DE FRANCE (STE), duchesse de Berri, fille de Louis XI et sœur puînée d'Anne de Beaujeu, née en 1464, épousa Louis XII encore duc d'Orléans en 1476. Cette princesse était vertueuse, bienfaisante et sans ambition. Mais son extrême laideur la rendit un objet de dégoût pour son époux; et, à peine fut-il roi (1498), qu'il fit casser le mariage par le pape, sous prétexte que jamais il n'y avait eu véritable consommation de sa part. Jeanne se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de *l'Annonciade* ou de *l'Annonciation*. Elle y fit elle-même profession en 1504 et y m. en 1505, le 4 février, jour où l'Eglise honore sa mémoire. Il ne faut pas confondre l'ordre fondé par Jeanne de France avec celui des *Annonciades célestes*, fondé en 1604 par Marie Fornari. Ste Jeanne avait aussi fondé un collége dans l'univ. de Bourges, ville où elle mourut. Sa *Vie* a été écrite assez mal par le P. Louis Doni d'Attichi, 1625, in-12; on estime davantage celles qu'ont publ. Paulin de Guast, Bourg, 1664, in-8, et le P. Pierre de Mareuil, 1741, in-8.

JEANNE, fille de Henri Ier, roi de Navarre et comte de Champagne, et femme du roi de France Philippe-le-Bel, conserva, quoique mariée à ce prince, l'administration particulière de ses états. Elle chassa les Aragonais et les Castillans de la Navarre, et tailla en pièces (1297) l'armée du comte de Bar, qui avait fait une irruption dans la Champagne. Elle m. en 1305, âgée de 33 ans. On trouve son *Eloge* dans le *de claris mulier.* de Ravis. Textor, Paris, Colines, 1521, in-fol. — Il ne faut pas la confondre avec JEANNE, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et femme de Philippe-le-Long, dont elle resta veuve de bonne heure; celle-ci passe pour être la fondatr. de l'anc. collége de Bourgogne à Paris. Elle m. à Roye en Picardie l'an 1325. — Une autre JEANNE *de Bourgogne*, prem. femme de Philippe-de-Valois, m. en 1348, à 55 ans, était

fille de Robert II de Bourgogne, et d'Agnès de France, dern. femme de St Louis.

JEANNE Ire, reine de Naples, était fille de Charles, duc de Calabre, et petite-fille de Robert, roi de Naples, qui la fiança en 1333 à André, fils de Charobert II de Hongrie. Les deux fiancés n'avaient alors que 8 ans. Ils grandirent en se haïssant, et quand Jeanne succéda à son aïeul en 1343, cette haine augmenta encore. Les grands, et à leur tête Louis de Tarente, cousin et amant de la reine, étranglèrent l'odieux André (1345), et l'on jugea que la reine avait au moins eu connaissance du crime. Deux ans après elle épousa son amant, ce qui augmenta encore les soupçons. Mais Louis, frère d'André et roi de Hongrie, marcha sur Naples, et la reine n'eut d'autre ressource que de fuir devant un vainqueur qui ne trouvait point de résistance. Partie le 15 janv. 1348, elle rentra cepend. dans ses états à la fin d'août, parce que Louis était revenu en Hongrie; effrayé de la peste qui régnait en Italie. Il reparut en 1350; mais il eut moins de succès; on s'en référa à l'autorité infaillible du pape pour décider si Jeanne avait été complice du meurtre de son époux : elle fut acquittée. Pendant son absence en 1348 elle avait vendu à Clément VI la souveraineté d'Avignon pour le prix modique de 30,000 florins. Pendant 12 ans qu'elle régna encore conjointement avec Louis de Tarente, le royaume fut administré de la manière la plus déplorable. Enfin il m. en 1362, et Jeanne le remplaça avant la fin de l'année par Jacques d'Aragon, prétend. au trône de Majorque. Celui-ci étant mort en Espagne en 1375, elle se maria en 4mes noces l'année suiv. C'est sur ces entrefaites que, désespérant de devenir mère et d'avoir un success., elle adopta Charles de Duras son cousin, qui ne paya ses bienfaits que par la plus lâche ingratitude. Jeanne ayant embrassé en 1378 le parti de Clément VII contre Urbain VI, Charles se rangea du côté de ce dern., appela autour de lui tous les émigrés napolitains, se fit couronner à Rome par le pape qu'il soutenait (1381), et pénétra presque sans résistance dans le roy. de Naples. Les efforts d'Othon ne purent sauver la malheur. princesse, qui fut obligée de se rendre à discrétion, et que le monstre fit peu après étouffer sous un lit de plumes en 1382. Jeanne de Naples avait alors 67 ans. On assure qu'elle était encore d'une beauté remarquable. La Harpe a comp. une tragédie assez mauvaise, intit. *Jeanne de Naples*. L'*Histoire* de cette princesse a été écrite par l'abbé Mignot, 1764, in-12. — JEANNE II, fille de Charles III de Duras, née en 1368, épousa en 1404 Guillaume, fils de Léopold III d'Autriche, devint veuve en 1406, et succéda à Ladislas son frère en 1414. Elle se livra avec excès et impudeur à toutes les débauches, combla d'honneur Pandolfello Alopo et plus. autres de ses favoris, et enfin choisit un mari. Celui-ci était Jacques, comte de La Marche; il usa de sa fortune avec perfidie et cruauté, fit décapiter Alopo et tous les complices des désordres de la reine, et la retint prisonnière. Ses sujets la délivrèrent en 1416, et son mari, esclave à son tour, s'enfuit en France (1419). Jeanne prit alors un nouveau favori, Caraccioli, et pour se faire un protecteur au milieu des désordres de toute espèce qui affligeaient le roy., elle adopta Alphonse V d'Aragon. Celui-ci n'eut pas la patience d'attendre l'héritage de Jeanne : il prit les armes contre elle. La reine alors adopta à sa place Louis d'Anjou, qui m. en 1434, puis René son frère. Depuis quelques années elle se laissait diriger par la duchesse de Suessa qui, dans un de ses mouvemens de colère, lui fit signer la mort de Caraccioli (1432). Elle m. en 1435, et la succession restée indécise par plus. adoptions successives, fut enfin attribuée positivement à Alphonse d'Aragon.

JEANNE HENRIQUEZ, 2e femme de Jean II de Navarre et ensuite d'Aragon, qui la rendit mère de Ferdinand-le-Catholique, persécuta le prince de Viane, fils aîné du prem. lit, et fut soupçonnée de l'avoir empoisonné à l'instant où il venait d'être reconnu héritier de la couronne. Les Catalans, depuis long-temps révoltés en faveur de ce malheur. prince, l'assiégèrent dans Girone en 1463, et elle ne fut délivrée que par le duc de Foix, général des troupes françaises. En 1467 elle fit encore la guerre en Catalogne, et elle assiégeait Roses, quand elle m. en 1468.

JEANNE, dite *la Folle*, reine de Castille, fille de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle, épousa en 1496 Philippe, archiduc d'Autriche et en eut Charles-Quint. Elle aimait son mari avec passion, et les nomb. infidél. de celui-ci, en excitant sa jalousie, la rendirent folle. Elle avait immédiatement après son mariage suivi Philippe à Bruxelles; tous deux revinrent à Madrid en 1502. Mais bientôt quittée par son époux, elle tomba dans une mélancolie sombre qui augmenta encore sa folie. En 1506 elle succéda conjointement avec Philippe à Isabelle sa mère comme reine de Castille. Mais son mari la maltraitait sans cesse et songeait à la faire interdire pour gouverner seul, quand il m. à la fleur de l'âge. Jeanne inconsolable promena son cadavre embaumé dans toute l'Espagne. Ferdinand fut déclaré régent pour son petit-fils Charles-Quint, mais sous cette condition que Jeanne, si elle recouvrait la raison, aurait seule l'autorité; et quand le prem. m. en 1518, Charles ne fut déclaré roi que sous la même condition, et dans tous les actes publics son nom était à côté de celui de son fils. Elle m. à Tordesillas en 1555 âgée de 73 ans : il y en avait 40 qu'elle était renfermée et ne sortait plus de son palais.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, fille et unique héritière de Henri d'Albret, avait pour dot le royaume de Navarre, le Béarn, les pays d'Albret, de Foix, d'Armagnac et plus. autres grandes seigneuries. Charles-Quint la demanda en vain pour Philippe II son fils aîné : elle épousa en 1548 à Moulins Ant. de Bourbon, duc de Vendôme, et mit au monde à Pau Henri IV le 13 déc. 1553. Deux ans après elle succéda à son père. Jeanne embrassa le calvinisme en 1556, et 11 ans après elle donna un édit pour l'établissem. de cette croyance dans son royaume. Attirée à Paris par ceux qui méditaient la Saint-Barthélemi, cette princesse y mourut deux mois avant cette horrible nuit le 10 juin 1572, âgée de 44 ans. On crut qu'elle avait été empoisonnée avec une paire de gants parfumés que lui avait vendus un Italien. Cette reine est justem. célèbre par son héroïsme, sa fermeté, sa sagesse sévère et par l'excell. direct. qu'elle donna à l'éducation de Henri IV. Il existe une *Histoire de Jeanne d'Albret* par Mlle Vauvilliers, Paris, 1818, 3 v. in-8.

JEANNE D'ARC, surn. *la Pucelle d'Orléans*, héroïne célèbre par son courage et sa fin malheureuse, naquit en 1410 à Domremi près Vaucouleurs de parens pauvres, et fut bergère jusqu'à 18 ans. Touchée des désastres auxquels la France était en proie au commencem. du règne de Charles VII qui n'avait plus de tout son royaume qu'Orléans et quelques villes sur la Loire, elle crut que la sainte Vierge et les saints lui commandaient de prendre les armes pour sauver la France et faire sacrer le roi. Dès l'âge de 13 ans, frappée de ces apparit., elle en avait confié le secret à diverses personnes qui n'ayant point son enthousiasme se moquèrent de la jeune bergère ou refusèrent de l'entendre. Enfin après bien des obstacles Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, étonné de sa persévérance, de sa hardiesse modeste, l'envoya à Chinon où se trouvait le roi (fin de fév. 1429); elle lui déclara quelles révélations elle avait reçues de la Mère de Dieu, et lui demanda quelques forces pour faire lever le siége d'Orléans, alors attaqué par les Anglais. Mais avant qu'on lui accordât sa demande, elle fut obligée de subir plus. épreuves afin de témoigner qu'elle n'était point inspirée par le démon. Elle partit enfin à la

tête d'un renfort assez considérable, entra dans Orléans à la vue des ennemis, s'empara successivem. de tous les forts qui étaient au pouvoir des Anglais, et, huit jours après son arrivée, les força de quitter la ville. Elle ouvrit ensuite l'avis hardi d'aller immédiatement faire sacrer le roi à Reims; mais il fallait pour y parvenir traverser 80 lieues de pays occupé par l'ennemi. Jeanne triompha de tous les obstacles, prit Jergeau, Meun, Beaugency, remporta la victoire de Patay, et fit prisonnier le général angl. Talbot. A la nouvelle de ces succès toutes les autres villes se soumirent à l'exception de Troyes, qui pourtant se rendit au bout de 6 jours. Peu après, 17 juillet 1429, le roi fut sacré à Reims. Jeanne voulut alors se retirer, disant que sa mission était accomplie. Mais les instances des généraux triomphèrent de sa résolution et elle consentit à rester encore à la tête de l'armée. Marchant de succès en succès, la Pucelle conduisit Charles VII à Paris, assista à la prise de quelq. villes sur la Loire, puis fut envoyée de nouveau dans le N. de l'Ile de France; mais là se terminèrent ses triomphes. Après plus. avantages signalés et des prodiges de valeur, elle s'introduisit dans Compiègne qu'assiégeait le duc de Bourgogne avec les Anglais et fut prise dans une sortie (24 mai 1430). Traînée de prison en prison, elle fut conduite enfin à Rouen, et là elle fut condamnée à m. et brûlée comme sorcière le 31 mai 1431. Pendant le long intervalle de temps qui s'écoula entre la prise de cette infortunée et sa condamnation, Charles VII sembla ne point songer à sa délivrance et ne fit aucune proposition de rachât ni d'échange. Mais 24 ans après, en 1455, il fit réviser son procès et on la réhabilita solennellem. Jeanne d'Arc était dans le temps même de ses victoires humble, simple, sobre et chaste au-delà de toute expression; l'exaltation de son âme n'empêchait point qu'au dehors elle ne fît paraître un sang-froid et une présence d'esprit admirables; elle recommandait surtout d'épargner l'ennemi après la victoire; et elle sauva de la fureur du soldat un gr. nombre d'Anglais prisonn. Le roi l'avait anoblie en 1430 ainsi que son père, sa mère, ses frères et leurs descendans. Plus. poètes de différ. nations ont consacré leurs chants à Jeanne d'Arc, entre autres Rob. Southey, Schiller, Casimir Delavigne, d'Avrigny et Soumet. Parmi ceux-là nous ne pouvons nommer Voltaire, qui a eu le malheur de ne pas sentir tout ce qu'il y avait de respectable dans l'enthousiasme, plus patriotique encore que religieux, de la libératrice des Français, et d'outrager indignement une femme que sa mort déplorable seule suffirait pour préserver d'une diffamation inutile. Les principaux ouv. sur Jeanne d'Arc sont : *Hist. de Jeanne d'Arc* par Lenglet Dufresnoy, 1754, 3 vol. in-12; *Jeanne d'Arc, recueil hist.*, par Chaussard, Orléans, 1806, 2 vol. in-8; *Jeanne d'Arc*, ou *Coup d'œil sur les révolutions de France au temps de Charles VI et de Charles VII, et surtout de la Pucelle d'Orléans, avec un itinéraire exact des expéditions de Jeanne d'Arc, deux cartes, et des tables chronologiques et alphabétiques*, par M. Berriat-St-Prix, Paris, 1817, in-8; *Histoire de Jeanne d'Arc surnommée la Pucelle d'Orléans, tirée de ses propres déclarations*, etc., par M. Lebrun des Charmettes, Paris, 1817, 4 vol. in-8; *Histoire abrégée de la vie et des exploits de Jeanne d'Arc, suivie d'une notice descriptive du monument érigé à sa mémoire à Domremy, de la chaumière où l'héroïne est née, des objets antiques que cette chaumière renferme, et de la fête d'inauguration célébrée le 10 septembre* 1820, par M. Jollois, Paris, 1820, 1 vol. in-fol., avec planches.

JEANNIN (Pierre), né à Autun en 1540, fut reçu avocat en 1569, et choisi pour être conseil des états de Bourgogne en 1571. Ses talens l'élevèrent en peu de temps aux fonctions de conseiller, de président, et enfin de prem. président du parlem. de Dijon. Engagé dans le parti des ligueurs dont les protestations de zèle pour la religion et le bien de l'état l'avaient séduit, il se retira de cette faction aussitôt qu'il en eut découvert la perfidie. Henri IV récompensa ses talens et sa probité en l'admettant dans son conseil, et en lui témoignant dans toutes les occasions une confiance également honorable pour le ministre et pour le souverain. Il fut chargé en 1607 de négocier la paix entre les Hollandais et le roi d'Espagne, et parvint à l'obtenir. Le président Jeannin m. le 31 oct. 1622. Il avait vu dans le cours de sa vie sept de nos rois occuper successivem. le trône de France. Son opposition au massacre de la St-Barthélemi à Dijon est un de plus beaux traits qui honorent sa vie. On a de lui ses *Négociations*, pub. par l'abbé de Castille, son petit-fils, Paris, 1656, in-fol., Amsterdam, 1659, 2 vol. in-12, 1695, 4 vol. in-12, réimp. en 1819, 3 vol. in-8. P. Saumaise a pub. l'*Eloge du président Jeannin*, Dijon, 1625; Guyton de Morveau en a pub. un autre, Paris, 1766.

JEANROI (Dieudonné), docteur régent de l'ancienne faculté de Paris, médecin consultant du roi, et l'un des membres de la société roy. de méd., né à Nanci en 1750, se signala par son talent et son courage lors de l'épidémie de Dinant en 1778. Vicq-d'Azir, chargé d'écrire pour l'*Encyclopédie* tout ce qui avait rapport à la médec., lui confia les articles sur les maladies des enfans. Outre ces art., il a fait aussi quelq. *Rapports*, des *Mémoires*, et une excellente dissertation intitulée *Quæstio medica, an remediorum etiam empiricorum adhibitio dogmatica?* Paris, 1777, in-4. Jeanroi m. à Paris en 1816.

JEAURAT (Edme-Sébastien), astronome, né à Paris en 1724, s'appliqua dès l'enfance au dessin et aux mathématiques. A 22 ans il reçut de l'académie de peinture une médaille de dessin. A 25 il était ingén.-géog. employé à la gr. carte de France, et il leva un carré de 600 lieues. Devenu professeur de mathém. à l'Ecole militaire en 1753, il fut reçu la même année à l'académie des sciences, et nommé membre de l'institut à sa création. Il m. en 1803, doyen des astron. de l'Europe. On a de lui un bon *Traité de prespective*, 1750, in-4; de *Nouvelles tables de Jupiter*, 1766, in-4; 12 vol. *de la Connaissance des temps*. Quant à ses calculs et à ses découvertes on peut consulter le volume des Savans Etrangers, année 1763, et le Recueil de l'Académie, 1764-1789.

JEBB (Samuel), méd. angl., né vers 1708 dans le comté de Nottingham, m. à Stratford en 1772, avait d'abord été biblioth. et homme de lettres. On a de lui plus. édit. estimées, entre autres celle de *l'Opus majus* de Bacon, Londres, 1733, in-fol.; d'*Aristides*, avec notes, 1728, 2 vol. in-4; *de J. Caius Britannus*, 1729, in-8; *d'Humphred Hoode*, Londres, 1742, in-8. Il a pub. en outre une *vie* de Marie Stuart (en latin), 1725, in-8; et un ouv. périodique intitulé *Bibliotheca litteraria*, 1722, dont il ne parut que 10 numéros. — Jean Jebb, neveu du précéd. et comme lui médecin, avait quitté l'Eglise pour suivre cette carrière. Il m. en 1786, à 50 ans, laissant quelques ouv. de controverse, dans lesquels perce le scepticisme, système favori de l'aut. — Richard Jebb, fils de Samuel, fut médecin extraord. de George III.

JEDAIA ou JEDAAIA'H (ben Abraham Happenini-Bedraschi), surnommé par les Juifs *Habbedraschi* ou *Habbareshi*, savant rabbin, vivait à Barcelone vers l'an 1300, et composa plus. écrits admirés des Juifs; le plus célèb. est celui intit. : *Béchinat Olam*, ou *Habbadreshi*, dont on lui a donné le nom. Cet ouv., d'un style pur et élégant, a valu à son aut. le surnom de *Cicéron des Hébreux*; il a été impr. à Mantoue, 1476, à Soncino, 1484; à Paris, 1629, avec traduct. franç. Ph. d'Aquin; à Leyde, 1650, avec trad. lat. et des notes. M. Mich. Berr en a pub. une trad. nouv., Metz, 1808, in-8.

JEFFERSON (Thomas), troisième président des Etats-Unis d'Amérique, né à Shadwell (Virginie) en 1743, étudia le droit sous le célèbre Wythe. Une brillante fortune et la réputat. qu'il acquit de bonne heure l'ayant fait appeler à la législature de Virginie, il y prit une part active aux mesures d'opposition contre la Grande-Bretagne, et devint l'un des principaux chefs de l'insurrection américaine. La fameuse déclaration d'indépendance de 1776 est l'ouv. de Jefferson, à qui l'on dut encore la révision des lois de l'état qu'il représentait au congrès général. En 1783 Jefferson fut envoyé en Europe conjointem. avec Adams et Franklin pour négocier avec la France et l'Espagne des traités de paix et de commerce; il résida quelques années à la cour de Versailles en qualité de ministre des Etats-Unis; et, de retour dans sa patrie, il y occupa sous Washington la place de secrétaire d'état. Les Anglo-Américains regardent comme des chefs-d'œuvre la correspondance politique de Jefferson et ses rapports sur la législation et le commerce : ces écrits attestent au moins de grandes vues comme philosophe et comme financier. La reconnaissance publique éleva enfin cet illustre citoyen aux premières dignités de l'état : vice-président de la république en 1797, il succéda en 1801 à John Adams dans la présidence qu'il conserva huit années, ayant été réélu en 1805. C'est pendant son administration que la Louisiane fut acquise aux Etats-Unis. A l'expiration de ses pouvoirs, Jefferson refusa de violer la constitution en les reprenant pour la troisième fois, et dès-lors, éloigné des affaires publiques, il consacra les dernières années de sa vie à faire fleurir une université qu'il avait fondée. Il est m. pauvre à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 4 juillet 1826, cinquantième anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis; et, par un rapprochem. assez remarquable, le même jour la république perdait John Adams, success. immédiat de Washington (*v.* Adams au *Supplém.*). Jefferson a pub. quelq. ouv. philos. et polit., entre autres : *Notes on Virginia*, 1781, trad. en fr. par Morellet, 1786, in-8.

JEFFERY ou GEOFFROY *de Monmouth*. V. Galfrid.

JEFFERY (John), théol. ang., né à Ipswich en 1647, m. en 1720, archidiacre de Norwich, a donné une édit. de la *Morale chrétienne* de sir Thom. Browne, et fait paraître les *Aphorismes de morale et de religion*, extraits des MSs. du doct. Whichcote, ainsi que trois autres vol. des écrits du même aut. Ses propres ouv., qui consistent en *Sermons* et *Traités* divers, ont paru collectiv. en 1751, 2 vol. in-8. — Thomas Jeffery, ministre dissident, né vers 1700 à Exeter, m. en 1730, après avoir desservi quelq. temps une congrégation au pet. Baddow dans le comté d'Essex, a pub. outre différ. *Traités* et *Sermons*, un ouv. intit. : *The true grounds of reasons of the christ. Religion against Collins the deist*, in-8, etc.

JEFFERY, JEFFREYS ou GEFFRIS (lord George), désigné plus communém. sous le nom de *Juge Jeffreys*, né à Acton dans le comté de Denbigh, s'éleva du rang de simple avocat à la dignité de chancelier d'Angleterre. C'est à ses conseils qu'on attribue la plupart des actes arbitraires et tyranniques qui signalèrent la fin du règne de Charles II, et celui de Jacques II son successeur. La cruauté qu'il déploya dans les poursuites exercées contre les partisans du duc de Monmouth, et contre Sidney, accusé d'avoir trempé dans la conspiration de Rye-house, ont rendu sa mémoire exécrable: quand la révolut. de 1688 eut livré le trône d'Angleterre au prince d'Orange, Jeffreys, qui était détesté du peuple, tenta de sortir du royaume à l'aide d'un déguisement; mais il fut reconnu et arrêté dans sa fuite. On l'incarcéra dans la Tour de Londres, où il m. de chagrin en 1689.—Il ne faut pas le confondre avec un autre George Jeffreys, écriv. angl., né en 1678 dans le comté de Northampton, m. en 1755, et de qui l'on a des *Mélanges* (*Miscellanies in prose and verse*), pub. par souscript. en 1754, 1 vol. in-4.

JEGHER (Christophe), habile grav. en bois, né en Allemagne en 1578, s'établit à Anvers, travailla pour Rubens, et m. vers 1635. Ses plus belles product. sont la *Famille de Rubens*; une *Assomption* et un *Silène ivre*.

JÉHU, roi d'Israël, commandait les troupes de Joram, roi d'Israël, fils d'Achab, lorsque Elisée le sacra roi (889 av. J.-C.), et l'engagea à venger sur ce prince impie les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel. Ayant surpris Joram à Jezraël, Jéhu le tua lui-même d'un coup de flèche; en même temps il blessa à mort Ochosias, roi de Juda, allié de Joram, fit précipiter du haut d'une maison Jézabel, épouse d'Achab, et mit à mort tous les princes de la maison royale ainsi que tous les prêtres de Baal. Toutefois son zèle pour le culte du vrai Dieu ne répondit point à l'empressem. avec lequel il l'avait vengé; aussi ne tarda-t-il pas à voir son royaume ravagé par Hazaïl, roi de Syrie. Jéhu m. après 28 ans de règne, l'an 861 avant J.-C., laissant le trône à Joachaz son fils.

JEKYLL (sir Joseph), jurisc., né en 1663 dans le comté de Northampton, m. en 1738, maître des rôles de la chancellerie et conseiller privé de George I[er], s'était montré le ferme soutien de la cause des wighs pend. le préc. règne. Il fut l'un des commiss. nommés pour le procès de Sacheverel, et eut plus tard des démêlés avec le grand-chancelier du roi, contre lequel il écrivit une brochure intit. : *l'Autorité juridique de la charge de garde des registres de la chancellerie établie et défendue.*— Thomas Jekyll, son frère, ministre de la chapelle de Ste-Marguerite de Westminster, eut quelque réputation comme prédicateur, et a laissé plusieurs *Sermons*.

JENKIN (Robert), théolog. angl., né en 1656 dans l'île de Thanet, m. en 1727, a pub., entre autres écrits : *A Defense of the profession which bishop Lake made upon his deathbed*, 1690, in-4; *Defensio Sti Augustini adversus Jo. Pheraponum*, 1707, in-8, des *Sermons*, quelq. trad., etc. — Un autre Jenkin (William), théol. non-conformiste, né à Sudbury en 1612, m. en 1685, a pub. entre autres ouv. une *Exposition de l'épître de Jude*, 2 v. in-4 et in-folio.

JENKINS (David), juriscons. et magist. angl., né vers l'an 1586 à Hensol (comté de Glamorgan), s'est rendu célèbre par l'inviolable attachement qu'il témoigna pour Charles I[er], après que ce prince eut été déchu du trône d'Angleterre, et par la fermeté avec laquelle il répondit à la chambre des communes, où il fut traduit comme accusé de haute trahison. Jenkins resta en prison jusqu'à l'époque de la restauration, et m. en 1667 sans avoir été récompensé des services qu'il avait rendus à la cause royale. On a de lui quelques écrits politiques, réunis sous le tit. d'OEuvres (*Works*), 1648, in-12; et un recueil de *Rapports solennellement présentés à la chambre de l'échiquier, ou sur les writs d'erreur depuis Henri III jusqu'à Jacques I*[er], pub. originairem. en franç., 1661, in-fol., 2[e] édit., 1734, trad. en angl. par Th. Barlow, avec addit., Lond., 1771 et 1777, in-fol.

JENKINS (Henri), phénomène inouï de longévité dans les temps modernes, né en 1501 au comté d'York, m. en 1670, avait porté témoignage aux assises pour un fait arrivé depuis plus de 140 ans, et conserva jusqu'à la fin de sa vie l'usage de ses facultés morales. Voilà ce qu'atteste l'inscript. d'un monument que lui a fait élever la paroisse de Bolton (comté d'York), où il avait pris naissance; mais il convient de remarq. qu'il peut y avoir eu exagération dans ce fait extraordin. d'une existence

de 169 ans, puisque l'individu était né antérieurement à l'établissement des registres des paroisses, et que ce ne fut qu'après sa m. que celle de Bolton consentit à le reconnaître.

JENKINSON (ANTOINE), voyageur et diplomate angl. du 16e S., fit d'abord différentes expéditions pour le commerce, visita l'Europe entière, l'Asie et une partie de l'Afrique, fut chargé en 1566 par la reine Elisabeth d'une ambassade auprès du czar Iwan II, et en 1572 il fut encore revêtu de la même charge. A son retour, il se retira dans ses terres et y m. vers l'an 1584. Il n'a rien publié sur ses voyages ni sur ses ambassades, mais un grand nombre des lettres par lui écrites à la compagnie anglaise ont été recueillies par Hakluyt. — Un autre JENKINSON (Jacques) a publié une *Description des genres et des espèces des plantes de la Grande-Bretagne*, d'après Linnée (en anglais), Kendal, 1775, in-8, Londres, 1776, in-8.

JENKS (BENJAMIN), théolog. angl., d'une ancienne famille du comté de Shrop, né en 1646, m. en 1724, a laissé en angl. des *Prières et offices de dévotion* dont la 27e édit. a été publ. en 1810, in-12; des *Médit.* sur différens sujets de piété, et d'autres opuscules de même genre fort répandus en Angleterre.

JENNER (EDOUARD), médecin angl., né en 1749, à Berkelay, comté de Glocester, a illustré sa vie par la découverte de la vaccine: il est vrai qu'avant lui on avait remarqué dans quelq. comtés de l'Anglet. que quiconque contractait le *cow-pox* (variole des vaches) était à jamais préservé de la petite vérole; mais pour tirer parti de cette croy. populaire, fallait-il rien moins que le génie de l'illustre médecin? Vingt-cinq ans d'observat. et de travaux convainquirent Jenner de cette efficacité, et en 1798, il publia sa découverte: repoussée d'abord comme toutes les innovations, bientôt elle fut justifiée par ses bienfaits, promptement répandus en Anglet., en France (1800) par les soins philanthropiques du duc de Liancourt, dans toute l'Europe, et au-delà des mers. Mais en livrant ce secret à ses concitoyens, Jenner s'était privé des bénéfices qu'il aurait pu en retirer, et même, pour le propager, il avait fait des dépenses considérables. Le parlem. assemblé (1802) vota en sa fav. 10,000 liv. sterling, somme qui fut triplée plus tard. Une société qui s'établit à Londres pour l'extinction de la petite vérole, prit le nom de Jenner, et le nomma son présid.; la société royale médic. de la même ville lui décerna une médaille, hommage dans lequel elle avait été prévenue par une réunion de plus de cent méd. de la Grande-Bretagne; d'autres honneurs lui furent encore rendus; enfin toutes les sociétés scientifiques du monde s'empressèrent de l'affilier à leurs membres. Entre les bienfaiteurs de l'humanité, Jenner est peut-être celui qui a le plus joui de sa gloire. Il m. en 1823, d'une attaque d'apoplexie. Il a paru une *Notice histor. sur le docteur Jenner* par M. Valentin, Nancy, 1823; et une autre, par M. Amédée Dupau, a été insérée dans le tom. 21, p. 21 de la *Revue encyclopédique*. On y trouve la liste de ses ouvr., dont les principaux sont: *Observations on the natural history of Cuckoo*, imprimé dans les *Philosophical transactions*, et traduit en franç. dans le *Journal de physique* de Delaméthérie; *An inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ*, etc., 1798, in-4; 3e édit., 1801; *Essai sur les migrat. des oiseaux*, publ. dans le *Philos. magazine* de Tilloch, 1824. La découv. de la vaccine a été le sujet d'un prix proposé pour 1815 par l'acad. franç. et remporté par M. Soumet; M. C. Delavigne obtint l'*accessit*. En 1826 on a érigé à Jenner une statue de marbre blanc dans l'égl. cathédrale de Glocester. — Un autre JENNER (Charles), poète et littérat. angl., né en 1737, m. en 1774, est cité comme aut. de plus. poëmes, nouvelles et pièces dramat, peu répandues.

JENNINGS (DAVID), ministre dissident, né dans le comté de Leicester en 1691, m. en 1762, après avoir desservi pend. 44 ans une congrégation à Old-Gravel-Lane, a laissé outre plus. *Sermons* quelq. écrits dont les plus remarq. sont (en angl.), *Introduct. à la connaissance des médailles*, in-12; et les *Antiquités juives*, 2 vol. in-8, plus. fois réimprimées. — JENNINGS (Jean de), Suédois illustre, né à Stockholm en 1729, employa ses richesses et ses lumières à faire perfectionner les manufactures, à arracher des terres en friche à la stérilité, et à porter l'attention du gouvernement sur les canaux de navigat. Il m. en 1773, maréchal de la cour de Suède et chevalier de l'ordre de l'Etoile polaire. C'est lui qui fit activer les travaux du céléb. canal de Trollhaetta.

JENSON (NICOLAS), imprimeur illustre, né en France vers 1420, fut d'abord directeur de la monnaie de Tours, et reçut, dit-on, ensuite du roi Charles VII ou Louis XI (les histor. ne sont point d'accord sur ce point) la mission d'aller à Mayence prendre connaissance de la découverte qui venait d'être faite de l'imprimerie dans cette ville. On ne connaît point les causes qui le déterminèrent à aller s'établir à Venise au lieu de revenir en France après sa mission. Quoi qu'il en soit, Jenson, habile graveur des monnaies, s'appliqua à la gravure des caractères, les fondit lui-même, les mit en œuvre, et imprima, de 1470 à 1481, près de 150 ouvr. Ces impressions sont regardées, encore aujourd'hui, comme des chefs-d'œuvre. On ne connaît point l'époque de la mort de cet artiste que le pape Sixte IV décora du titre honorifique de *Comes palatinus*. J. Sardini a publ.: *Esame su i principj della francese ed italiana tipografia, ovvero storia critica di Nicolao Jenson*, Lucques, 1796-1797-1798, 3 vol. in-fol. On y trouve la liste des ouvr. imp. par Jenson.

JENYNS (SOAME), littérat. angl., né dans le comté de Cambridge, ou selon d'autres à Londres en 1704, fut membre du parlement (chambre des communes) depuis 1742 jusqu'en 1780, devint ensuite l'un des lords de la chambre du commerce, et m. en 1787. On a de lui: *l'Art de la danse*, poème (en angl.), Londres, 1728; un recueil de poésies, 1752, in-8, réimprimé en 1761 et 1778; *Libre recherche sur l'origine du mal*, 1757, in-8; *Examen de l'évidence de la relig. chrétienne*, etc., Londres, 1774, 1776, in-12: ce dern. a été trad. en franç. par un anonyme et publ. par Feller avec des observations, 1779, in-12. Letourneur a également traduit cet ouvrage sous le titre de: *Vue de l'évidence de la religion chrétienne*, Paris, 1779, in-8. Cette traduct. a été réimp. par les soins de M. de Sainte-Croix sous ce titre: *de l'Evidence de la religion chrétienne*, Paris, 1797, in-12, id., 1803, in-12. Les *OEuvres* de Jenyns ont été réunies et publ. à Londres, 1790, 1793, 4 vol. in-8, avec une *Notice* sur sa vie par M. Cole.

JEPHSON (R.), aut. dramat. angl., né en 1736 en Irlande, m. en 1803 près de Dublin, était entré de bonne heure au service; il s'y éleva aux prem. grades, et siégea quelq. temps à la chambre des communes d'Irlande. Parmi ses compositions dramatiques assez nombreuses, nous citerons: *Braganza*, trag. représentée avec succès à Drury-Lane, et impr. en 1735; *l'Amour aux Indes orientales*, opéra, etc. Il a en outre publ. une diatribe contre les mœurs de notre pays sous le titre de: *Confessions de Jean-Baptiste Conteau, citoyen français*, 1794, 2 vol. in-12; et les *Portraits romains*, poëme, avec des notes histor., in-4.

JEPHTÉ, juge des Hébreux après Jaïr, vers l'an 1188 av. J.-C., soumit les Ammonites. Au moment de livrer le combat décisif, il avait fait vœu d'immoler, s'il était vainqueur, le prem. être vivant qu'il rencontrerait en rentrant dans sa patrie: cet être fut sa fille unique qui venait le féli-

citer de sa victoire, et il l'immola tout en déplorant son funeste engagem. D'autres disent qu'il avait fait vœu de consacrer au Seigneur ce qu'il rencontrerait, et qu'ainsi sa fille fut seulement condamnée à une virginité perpétuelle. Plus tard Jephté soumit la tribu d'Ephraïm qui s'était révoltée, et il m. l'an 1182 av. J.-C.

JÉRÉMIE, prophète juif, né l'an 630 av. J.-C., à Anatoth près de Jérusalem, commença à prophétiser sous Josias, étant très-jeune encore, et continua ses prédictions sous les règnes de Joachas, Joachim et Sédécias. Comme il n'annonçait aux Juifs que des malheurs, et reprenait ouvertement leurs désordres, ceux-ci le persécutèrent; mais Jérusalem ayant été prise par les Babyloniens l'an 606 av. J.-C., Jérémie eut le choix d'aller en captivité à Babylone, ou de se retirer à Jérusalem. Il préféra ce dernier parti et consola quelque temps les misérables restes du peuple de Dieu. Après le meurtre de Godolias, gouv. pour les Babyloniens, il se sauva en Egypte avec les autres juifs : on croit qu'il y fut lapidé par ses compatriotes irrités de ses reproches et de ses menaces. Il reste de lui des *Prophéties* en 52 chap., et 5 chap. de *Lamentations* où il déplore le sort de sa patrie. On y trouve la plus grande sublimité jointe à la simplicité de l'expression ; mais il y a un gr. nomb. de passages obscurs et presque inintelligibles.

JÉREMIE, patriarche de Constantinople dans le 16e S., combattit la confession d'Augsbourg; il était près de réunir l'Eglise grecque à l'Eglise lat., quand ses envieux le firent exiler en 1585. On a publié sa *Correspondance* avec les luthériens, grec-latin, Wirtemberg, 1584, in-fol.

JERNINGHAM (EDWARD), littérat. et poète angl., né en 1727, d'une ancienne famille d'origine danoise, mort en 1812, a publié, outre quelq. traductions d'*Oraisons funèbres* et de *Sermons* de Bossuet, divers ouv. dont les principaux sont : *Poems and Plays*, en 4 vol. qui ont été imprimés pour la 9e fois en 1806; *Essai sur la noblesse de l'espèce humaine*, 1805; l'*Ecole d'Alexandrie*, 1810, 3e édit.

JÉROBOAM, premier roi d'Israël, auteur du schisme des 10 tribus, avait d'abord été ministre de Salomon, puis disgracié et forcé de fuir en Egypte d'où il ne revint qu'ap. la mort de Salomon. Roboam, fils de ce prince, ayant soulevé le peuple contre lui, 10 tribus l'abandonnèrent et élurent Jéroboam pour roi vers l'an 972 av. J.-C. Il établit à Sichem le siége de son nouveau roy., et fit élever à Béthel et à Dan 2 veaux d'or qu'il ordonna d'adorer. Un jour qu'il sacrifiait à ses faux dieux, le prophète Jadon lui prédit la ruine de son culte et la mort de ses prêtres. Furieux, il voulut le faire arrêter, mais sa main se sécha et il n'en reprit l'usage que par l'effet des prières du prophète. Il mourut en 954, laissant le trône à Nadab son fils. — JÉROBOAM II, roi d'Israël, fils de Joas, monta sur le trône vers l'an 826 avant Jésus-Christ. Après avoir repris sur les Syriens plus. places, entre autres Damas et Hamath, il recula les bornes de son empire au nord et au midi, mais il se déshonora par ses injustices, sa mollesse et ses impiétés. Il m. en 785 av. J.-C.

JÉROME (ST), en lat. *Hieronymus*, célèbre docteur de l'Eglise latine, né vers l'an 331 à Stridon en Pannonie, d'une famille riche, vint de bonne heure à Rome où il étudia sous le grammairien Donat. Il mena d'abord une vie un peu dissipée, mais il changea entièrement de conduite dès qu'il eut reçu le baptême. Il parcourut, dans l'intention de propager le christianisme, les Gaules, l'Italie, la Thrace, l'Asie mineure, et se retira enfin, vers l'an 372, dans un désert de la Syrie. Cepend., accusé d'hérésie et persécuté jusque dans cette retraite, il alla vivre à Jérusalem, puis à Alexandrie où il fut ordonné prêtre. Il séjourna quelq. temps à Constantinople vers 381, s'y lia avec St Grégoire de Naziance, et revint enfin à Rome où le pape Damase le choisit pour son secrétaire. Dans cette ville, il expliqua publiquement les écritures, et convertit un gr. nomb. de personnages illustres. D'affreuses calomnies auxquelles il se trouva en butte l'ayant déterminé à quitter la capitale du monde chrétien, il alla vivre dans un monastère à Bethléem, d'où il fut encore chassé par les hérét. quelq. temps av. sa m., survenue en 420, le 30 sept., jour où l'Eglise honore sa mémoire. St Jérôme a écrit contre les hérétiques Vigilance, Jovinien, Pélagé; il combattit aussi Jean de Jérusalem, et Ruffin qui avait été son ami. Ses princip. ouvr. sont une version lat. des textes sacrés, adoptée par l'Eglise sous le nom de *Vulgate ;* des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte ; ses traités polémiques contre les hérétiques Jovinien, Pélage, etc. ; plusieurs *Lettres ;* un *Traité sur la vie et les écrits des auteurs ecclésiast.* qui l'avaient précédé. On lui attribue une traduction et une continuation de la chronique d'Eusèbe et un Martyrologe. Son style est en général plus pur que celui des écrivains ecclésiastiques latins; mais il est souvent souillé par les grossières invectives que l'aut. lançait contre ses adversaires. Il y a plus. éditions de ses œuvres; la meilleure est celle de Martinay, Paris, 1704, 5 vol. in-fol. L'*Eloge de St Jérôme* a été écrit en français par J.-F. Fournier (*v.* ce nom, page 1123).

JÉROME *de Cardie*, (HIÉRONYME, plus communément désigné, quoiqu'à tort, sous le nom de), compatriote et ami d'Eumène, le plus illustre des généraux d'Alexandre, avait lui-même accompagné en Asie ce conquérant, dont il avait servi le père en qualité de secrétaire. Ce fut lui qui fit construire le char sur lequel on transporta en Egypte le corps du vainqueur de Darius. Plus tard Hiéronyme gouverna Thèbes pour Démétrius ; il s'attacha ensuite à Pyrrhus, qu'il accompagna dans différentes expéditions, et quoiqu'il eût, comme on voit, mené une vie très-agitée, il vécut cependant, et sans être atteint d'aucune incommodité physique, jusqu'à l'âge de 104 ans. Il avait composé, si l'on en croit Suidas, une *Vie d'Alexandre ;* mais cette hist., non plus que celle des success. de ce prince qu'il avait égalem. écrite, ne nous est point parvenue. — JÉROME *de Prague*, ainsi appelé du nom de sa ville nat. (capit. de la Bohême), fut le disciple de Jean Huss, qu'il ne tarda pas à surpasser. Ce fut lui qui défendit son maître, arrêté au concile de Constance; et après avoir rétracté ses principes par la crainte du supplice, il y revint avec une nouvelle audace, mû sans doute par l'ambition de partager avec Jean Huss un trépas au-delà duquel il crut voir les palmes du martyre : ainsi du moins s'explique le courage intrépide avec lequel il monta sur le bûcher. Les écrits de Jérôme ont été recueillis avec ceux de son maître. — On cite un autre JÉROME *de Prague*, adversaire zélé des Hussites, et qui vint prêcher la foi en Pologne à ces hérétiques.

JÉROME ÉMILIANI (*le Bienheureux*), fondateur de la congrégat. des clercs réguliers connu en Italie sous le nom de *Somasques*, né à Venise en 1481, embrassa d'abord la profession des armes, et servit dans les guerres de la républ. vénitienne contre Charles VIII, roi de France, et contre la ligue de Cambrai. Il forma ensuite le dessein de renoncer aux vanités du monde, et de mener une vie toute chrétienne. Ayant acheté une maison à Venise, il y rassembla les enfans abandonnés, se dévoua à leur instruction, fonda successivement plus. établissemens du même genre à Brescia, à Bergame, à Vérone et dans plus. autres villes des états de Venise, du Milanez et de la Toscane. Il s'était associé dans ses trav. des personnes pieuses

qui résolurent de s'unir par une règle commune. Telle fut l'origine de la congrégat. des *Somasques*, ainsi appelée du village de *Somasca*, situé entre Bergame et Milan, où Jérôme Emiliani établit sa principale maison, et où il m. en 1537. L'institut des Somasques, d'abord approuvé en 1540 par Paul III, fut confirmé en 1568 par Pie V, et mis par ce même pontife au nomb. des ordres religieux, et sous la règle de St Augustin. Les Somasques ont la direction de plus. colléges en Italie, entre autres, celle du collége Clémentin à Rome. Le P. Augustin Turtura a écrit en latin la *Vie du B. Jérôme Emiliani*, Milan, 1620, in-12.

JÉROME *de Ste Marie*. V. GEOFFRIN (Claude).

JÉRUSALEM, capit. du roy. de Judée, appartenait aux Jébuséens avant la conquête du pays de Chanaan, et se nommait *Jébus*; elle fut soumise par David, qui, en ayant fait la capitale de son royaume, y éleva, ainsi que Salomon son fils, des bâtimens magnifiques, et un temple au vrai Dieu. Sous le règne de Sédécias, elle fut prise et ruinée, l'an 587 av. J.-C. par Nabuchodonosor, roi de Syrie, et ne fut relevée et rendue aux Juifs que sous Cyrus, vers 535 av. J.-C. Elle reprit quelq. temps sa splendeur sous les Machabées; mais, soumise à l'empire rom. par Pompée, elle ne conserva que le privilége d'être gouvernée par ses rois (*v.* Hérode). Enfin Jérusalem fut prise d'assaut et détruite par Titus et Vespasien. Adrien la rebâtit sous le nom d'*Ælia capitolina*, mais elle reprit son nom sous Constantin et resta depuis soumise aux empereurs grecs, jusqu'aux conquêtes des Turks. Les chrétiens d'Occident firent plus. expéditions connues sous le nom de CROISADES (*v.* ce mot, pag. 766-772) pour la reconquérir, et le royaume qu'ils y fondèrent fut gouverné par des princes chrétiens dans l'ordre suivant :

Godefroy de Bouillon ou de Boulogne. .	1099	Sybile, puis Baudoin V son fils . . .	1185
Baudoin Ier . .	1100	Guy de Lusignan.	1186
Baudoin II. . .	1118	Henri II *de Champagne*, époux d'Isabeau sœur de Sybile . .	1194
Foulques V. *d'Anjou*, époux de Mélisente, fille du préc. .	1131	Amauri de Lusign.	1205
Baudoin III . .	1142	Jean de Brienne, époux de Marie fille d'Isabeau. . . .	1209
Amauri . . .	1163		
Baudoin IV . .	1174		

L'existence réelle du roy. de Jérusalem se termine à l'an 1226 que Jean de Brienne abandonna à sa fille Iolande, femme de l'emp. Frédéric II, ses droits à une couronne qu'il ne pouvait plus conserver; plus tard il devint la proie des musulmans qui occupaient en maîtres la ville sainte, 40 ans environ avant que Ptolémaïs tombât en leur pouvoir.— Siége de l'Eglise latine d'Orient depuis l'an 1100, Jérusalem long-temps avant cette époque avait eu des patriarches (on en compte communément 65 depuis St Jacques *le Mineur* jusqu'à Arnould, chapelain du duc de Normandie, prem. patriarche latin); elle pouvait s'enorgueillir d'être le berceau du christianisme, puisque son enceinte, sanctifiée par la mort du Christ, avait été le lieu de la prem. réunion solennelle des apôtres en concile (v. *Act. apost.*, *cap. I*). Les plus fameux conciles qu'on y ait tenus depuis sont celui que convoqua l'évêque Narcisse, vers 197; celui où l'empereur Constantin appela (vers 335) les év. déjà assemblés à Tyr pour faire la dédicace du temple qu'il venait d'élever; enfin le concile provincial assemblé en 453 par Juvenal, autre évêq. de Jerusalem.

JERUSALEM (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), célèbre prédicateur protestant, né à Osnabruck en 1709, m. en 1789, a laissé : *Lettres sur la religion de Moïse* (en allem.), sans nom d'aut., Brunswick, 1762; *Considerat. sur les vérités principales de la religion* (idem.), ouvr. trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. Ses *Œuvres posthumes* ont été publ. par sa fille, Brunswick, 1792-93, 2 vol. in-8.

JERVAS (CHARLES), peintre, né en Irlande, m. en 1740, serait justement oublié sans les éloges qu'a faits de lui le célèbre Pope, dont il avait été le maître de dessin. Lord Oxford en parle également, mais seulement comme d'un artiste fort médiocre. Jervas a trad. en anglais l'immortel roman de *Cervantes*; mais Pope lui-même nous apprend que l'aut. l'entreprit sans entendre l'esp., ce qui donne suffisamment à juger de son travail. Warburton a fait un supplément à la préface que Jervas avait mis en tête de son livre.

JESSENIUS (JEAN), premier médecin des emp. Rodolphe et Mathias, né à Nagi-Jessen (Hongrie), en 1566, prit parti dans les troubles qui eurent lieu dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, et fut condamné à m. avec plusieurs autres chefs de révolte, à Vienne, en 1621. On a de lui entre autres ouvr. : *de Cute et Cutaneis Affectibus*, Wittemberg, 1601, in-4; *Anatomiæ historia*, etc., ib., 1601, in-8; *Institutiones chirurgicæ*, ibid., 1601, in-8; *Vita et mors Tychonis-Brahei*, Hambourg, 1601, in-4; *de Generatione et vitæ humanæ periodis*, Wittemberg, 1602, in-4, réimprimé à la suite du traité de Galiot Martius *de homine*, Bâle, 1617, et Francfort, 1619; *de Sanguine venâ sectâ demisso Judicium*, Prague, Francfort, 1618, in-4, Nuremberg, 1668, in-12; *Historica relatio de rustico Bohemo cultrivorace*, Hambourg, 1628, in-8.

JESUATES. V. COLOMBINI (St Jean).

JESUITES, ordre religieux fondé par St Ignace de Loyola, gentilhomme esp., dans le but avoué par ses statuts d'instruire les ignorans, de convertir les infidèles, de défendre la foi catholique contre les hérétiques. Cet ordre est également connu sous le nom de *Compagnie* ou *Société de Jésus*. Il fut approuvé par le pape Paul III en 1540, confirmé par plus. de ses successeurs, reconnu par le concile de Trente, supprimé par un bref de Clément XIV du 31 juil. 1773, et rétabli en 1814 par Pie VII. On a pu voir à l'article *Ignace de Loyola* l'origine et les progrès rapides de cette société célèbre; on trouvera à l'article *Ricci* (*Laurent*) ce qui est relatif à sa destruct., et à l'article *Pie VII* les motifs qui déterminèrent ce pontife à en prononcer la restaurat. Avant qu'ils ne fussent anéantis par une décision pontific., l'autorité temporelle avait depuis plus. années banni les jésuites des différens états de la chrétienté; mais en détruisant la corporation, on avait respecté les individus; et la plupart, rendus à la vie séculière, exerçaient paisiblement, et quelques-uns même avec éclat, les fonctions du ministère, et celles de la prédication. C'était une justice rendue aux gr. talens que les adversaires des jésuites ne leur ont jamais contestés. Ce qui avait armé contre eux la sévérité des souverains et des magistrats, c'était leur esprit de corps qui, ne les soumettant qu'à l'autorité d'un général résidant à Rome, semblait les affranchir des obligations de la loi commune, de la juridiction des évêques et de la puissance des gouvernemens. D'autres reproches furent mêlés à celui-là; mais ils ne venaient qu'en sous-ordre et pour corroborer les premiers. Il faut convenir que des ouvrages détestables, munis de l'approbation des supérieurs, et désavoués trop tard, fournirent aux ennemis des jésuites des armes redoutables, sous lesquelles ils finirent par succomber. Dans le moment où nous écrivons, les jésuites ont reparu en France, et ils y possèdent des établissemens que le gouvernement a cru devoir tolérer. Ils n'ont encore qu'une existence précaire, et le grand procès de leur rétablissement légal est pendant au tribunal de l'opinion publique.

JÉSUS, fils de Sirach, sage de la Judée, comp. dans le 3e siècle avant J.-C. le livre de l'*Ecclésiastique*, rec. de sages préceptes pour l'usage de la vie. L'original de cet ouvrage est perdu, mais il en reste une traduction grecque, faite par un autre Jésus,

son petit-fils. On croit que l'auteur de l'*Ecclésiastique* m. vers l'an 260 av. J.-C., et qu'il fut un des 72 Juifs par lesquels Ptolémée-Philadelphe fit traduire la Bible en grec.

JÉSUS-CHRIST, fils de Dieu et Dieu lui-même, le Messie prédit par les prophètes, et le médiateur entre Dieu et les hommes, fut conçu dans le sein d'une vierge de Nazareth, issue de la race de David, Marie, épouse de Joseph, et naquit à Bethléem, dans une étable, le 25 déc. de l'an du monde 4004, selon l'opinion la plus commune, et dans la 12e année du règne d'Auguste. Sa naissance fut annoncée à Marie par l'ange Gabriel, et révélée à des bergers ainsi qu'à des mages qui vinrent l'adorer. Hérode, roi de Judée, craignant, sur d'anciennes prédict., la venue du Messie, ordonna d'égorger tous les enfans nouveau-nés; mais Joseph et Marie s'étant enfuis en Egypte, sauvèrent l'enfant divin. Ils ne revinrent à Nazareth que quand le danger fut passé. Dès l'âge de 12 ans, Jésus, qui avait accompagné ses parens à Jérusalem pour y faire la Pâque, discourait dans le temple avec les docteurs de la loi. A 30 ans il commença sa mission. Il se fit d'abord baptiser par St Jean-Baptiste, dans les eaux du Jourdain, puis choisit douze disciples connus sous le nom d'apôtres, avec lesquels il parcourut les villes de la Judée, prêchant aux hommes la charité, l'amour de Dieu, la crainte d'une autre vie, et confirmant ses dogmes par une foule de miracles. Il changea l'eau en vin aux nôces de Cana, et pendant tout le cours de sa prédication, il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades; il ressuscita même des morts, le fils de la veuve Naïm, Lazare, etc. Les nouv. dogmes qu'il enseignait soulevèrent contre lui les pharisiens et les prêtres juifs, qui ayant séduit Judas, un de ses apôtres, se saisirent de sa personne, dans la troisième année de ses prédications, pendant qu'il était à Jérusalem, où il était venu faire la Pâque. Il fut condamné à être mis en croix, et il consomma son sacrifice sur le calvaire dans la 33e année de sa vie. Sa m. fut accompagnée de plusieurs prodiges; il ressuscita le 3e jour, apparut à ses disciples, et monta au ciel en leur présence quarante jours après. Les merveilles de la vie de J.-C. sont consignées dans les quatre évangiles; c'est là seulement qu'on en doit chercher les détails qui forment la base de notre sainte croyance. On peut aussi consulter l'estimable travail du P. Deligny sur la *Vie* de Jésus-Christ, Avignon, 1774, 3 vol. in-8, et l'excellente *notice* de M. Gence (*Biogr. univ.*).

JEUFFROY (R.-V.), graveur en pierres fines, membre de l'institut, né en 1749 à Rouen dans une condition très-infime, n'eut d'autre guide dans ses premiers travaux qu'un goût inné pour les sciences du dessin, et les plus heureuses disposit. que l'étude développa rapidem. Fort jeune encore, il entreprit d'imiter une petite pierre gravée que le hasard avait fait tomber entre ses mains; et il parvint à reproduire exactement ce modèle, aussitôt que, marchant d'essai en essai, il fut arrivé à confectionner un tour et des outils. Jeuffroy, déjà habile dessinateur, alla en Italie pour se perfectionner, et pendant plus. années il grava à Rome de petites pierres pour Pichler, qui les vendait comme des antiques, mais ne les payait qu'un prix très-modique au jeune artiste. Il revint à Paris, et plus tard fut chargé, dans la maison des sourds-muets, de la direction de l'école de gravure sur pierres. Jeuffroy m. en sept. 1826 près de St-Germain-en-Laye. Il réussissait particulièrement dans les têtes de femmes. Ses principaux ouv. sont: une tête de *Régulus*; les *portraits* de Mirabeau, de Dancarville; ceux de Mme Despréménil en *Minerve*; de Mme Regnault de St-Jean-d'Angely; de Mme Cosway (célèbre artiste anglaise), coiffée en *Bacchante*: ce dern., qui est le plus précieux par rapport au travail, orne le cabinet de M. Gosselin, de l'institut; elle est datée de 1790. Le cabinet des médailles de la biblioth. du roi possède de cet artiste cinq pierres et plus. médailles; parmi les premières on admire surtout son *Vainqueur buvant dans une coupe*, joli petit ouv. (daté de 1771), qui fut exécuté dans une seule nuit; et sa *Méduse*, gravée en creux sur une améthyse, et imitée de celle de Solon. Au nombre de ses médailles il faut distinguer les *Têtes des trois consuls*; la *Vénus de Médicis* et la *Prison du Temple.*

JÉZABEL, épouse d'Achab, roi d'Israël, fille du roi des Sidoniens, entraîna son époux à l'idolâtrie, persécuta les prophètes, en fit mourir plus., obligea Elie à prendre la fuite, et commit toutes sortes d'impiétés et de cruautés. Jéhu, ayant détrôné Achab, fit jeter Jézabel par les fenêtres de son propre palais; elle fut foulée aux pieds des chevaux et dévorée par des chiens (884 av. J.-C.).

JOAB, général des armées de David, et neveu de ce prince, anéantit le parti d'Isboseth, compétiteur du roi, et défit en plusieurs rencontres les Syriens et les Jébuséens; mais il ternit sa gloire par l'assassinat d'Abner, général dont il craignait la rivalité. Lors de la révolte d'Absalon, il marcha contre ce fils ingrat, le défit et le tua de sa propre main, malgré la défense de David. A la mort du roi, il prit parti pour Adonias contre Salomon qui, ayant eu le dessus, le fit massacrer, l'an 1014 avant J.-C.

JOACHAZ, roi d'Israël, fils de l'idolâtre Jéhu, monta sur le trône l'an 861 avant J.-C., et signala le commencement de son règne par son impiété; mais ayant été vaincu par Hazaël, roi de Syrie, il s'humilia devant Dieu, et fut sauvé de sa ruine. Il régna pendant 17 ans, et mourut l'an 844 avant J.-C.—JOACHAZ, nommé aussi *Sellum*, roi de Juda, fils de Josias, s'empara du trône l'an 609 av. J.-C., au préjudice de son frère aîné Joachim; mais, après trois mois de règne, il fut détrôné par Néchao, roi d'Egypte, qui rétablit son frère sur le trône. Joachaz fut jeté dans une prison où il mourut de chagrin.

JOACHIM, JOAKIM ou ELIACIM, roi de Juda, et frère aîné de Joachaz, avait été frustré du trône par son frère; mais il y fut rétabli l'an 608 av. J.-C., par Néchao, roi d'Egypte. Il se livra à l'impiété, et persécuta le prophète Jérémie, qui ne cessait de lui prédire les plus grands malheurs. Bientôt en effet, Joachim fut détrôné par Nabuchodonosor, contre lequel il s'était révolté, l'an 598 av. J.-C.

JOACHIM ou JECHONIAS. V. JÉCHONIAS.

JOACHIM. V. BRANDEBOURG et MURAT.

JOACHIM (N.), surnommé *le Prophète*, relig. de l'ordre de Cîteaux, né en 1130 à Célico en Calabre, fut d'abord un des pages de Roger, roi de Sicile, fit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, et, à son retour, se retira dans l'abbaye de Sambuccino, dont il devint abbé. Plus tard il se rendit dans une solitude pour écrire des *Comment.* sur les saintes écritures, et enfin il se fixa à Flora où il fonda un monastère auquel il donna une règle calquée sur celle de Cîteaux, mais plus rigide. Joachim m. en 1202 après avoir vu sa congrégat. se répandre dans toute l'Ital. Comme des monast. entiers de cistérsiens avaient embrassé la réforme de Flora, les chefs de cet ordre poursuivirent avec acharnem. la mém. de ce pieux relig., dont les disciples sollicitèrent vainem. la canonis.; son nom n'en est pas moins inscrit dans plus. martyrologes, et sa fête est céléb. en Calabre le 29 mai. On a de Joachim *le Prophète*, outre différens ouv. MSs., les suiv. imp. à Venise de 1507 à 1517, *Liber concordiæ novi ac veteris Testamenti*; *Psalterium decem chordarum*; des *Comment.* sur Isaïe, sur Jérémie, sur quelques petits prophètes, et sur l'Apocalypse. On a publié sous le nom de ce religieux un *livre de Prophéties sur les papes*, Cologne, 1570, Venise, 1589, in-4, ital. et latin, avec 34 pl.; mais cet écrit est évidemment l'œuvre de quelque franciscain du 15e S. On trouve, dans le t. VII des *Acta sanctorum*, des détails sur la *Vie* de Joa-

chim ; et son *Hist.* a été publiée par D. Gervaise, Paris, 1745, in-12. — Un autre JOACHIM, dit *de Poblet*, relig. de Cîteaux dans le 12e S., fut ainsi appelé d'un monast. de ce nom en Catalogne, où il vécut. On lui attribue une prédiction sur les rois de Castille et d'Aragon, écrite en mauvais vers latins, publiée, dit-on, pour la prem. fois dans le 15e S., et ensuite dans le *Mirabilis liber*, et dans le *nouv. Recueil de pièces fugitives d'hist. et de littérature* d'Archimbaud, Paris, 1717, in-12 ; du reste, on ne trouve aucun détail sur ce Joachim, ni dans les historiens de l'ordre de Cîteaux, ni dans les autres aut. ecclésiastiques.

JOACHIM (GEORGE), surn. *Rethicus*, sav. math., né à Feldkirch (pays des Grisons) en 1514, m. en 1576, prof. les mathém. à l'acad. de Wittemberg, et fut un zélé propag. du système de Copernic. On a de lui : *Narratio de libris revolution. Copernici*, Dantzig, 1540, in-4, Bâle, 1541, in-8, réimprimé avec l'ouv. de Copernic, Bâle, 1566 ; *Orationes de Astronomiâ et geographiâ et de physicâ*, Nuremberg, 1542 ; *Ephemeris ex fundamentis Copernici*, Leipzig, 1550, in-4, très-rare ; *Opus palatinum de Triangulis*, in-fol. réimpr. en 1613, sous le tit. de *Thesaurus mathematicus.*

JOANES ou plutôt JUANEZ (VINCENT), céléb. peintre espagnol, né à Fuente-de-la-Higuera, près de Valence, en 1523, étudia son art en Italie, s'appliqua à imiter le style de Raphaël, devint ensuite chef de l'école de Valence, et m. dans cette ville en 1581. On cite parmi ses nombreuses composit., qui presque toutes se trouvent dans les églises de Valence : un *Christ mort soutenu par deux anges ; le Sauveur au milieu de deux prophètes ;* un *St François de Paule*, une *Ste Cène.* Le musée royal de Paris a possédé, jusqu'en 1814, quelques tableaux de cet artiste, dont les connaiss. estiment la correct. de dessin, l'expression des fig., et la vérité du coloris. — Jean-Vincent JOANES, fils du précédent, suivit la carrière de son père, mais fut bien loin d'égaler son talent.

JOANNET (CLAUDE), littér., né à Dole en 1716, entra d'abord dans l'institution des jésuites, quitta ensuite cet ordre par raison de santé ; vint à Paris rédiger un journal uniquement destiné à combattre les principes de l'incrédulité moderne, et en fit agréer la dédicace à la reine Marie Leczinska. Il m. dans la retraite à Paris en 1789. On a de lui : *Elémens de la poésie franç.*, Paris, 1752, 3 vol. in-12 : les rédact. de l'Encyclopédie en ont extrait plus. morceaux, sans nommer l'auteur ; *les Bêtes mieux connues*, ibid., 1770, 2 vol. in-12 ; *de la Connaiss. de l'homme dans son être et dans ses rapports.* ib., 1775, 2 vol. in-8. L'ouvrage périodique dont il fut le rédact., de 1754 à 1764, est intit. *Journal chrét.*, et forme 40 vol. in-12.

JOANICE ou JEAN Ier, dit aussi *Calojean*, c'est-à-dire le *beau Jean*, roi de Bulgarie, usurpa le trône sur les fils de Pierre, ses neveux, et fit sanctionner cette spoliation par le pape. Il fit ensuite une invasion en Thrace, y prit quelques villes, et l'emper. Baudouin ayant refusé son alliance, il souleva contre lui les Grecs, le fit prisonn. à Andrinople après avoir achevé d'écraser les Latins, et l'enferma à Ternove, où il m. peu après. Joanice marcha ensuite contre Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique ; mais, forcé de renoncer à cette entreprise, il reprit les armes à la m. de ce prince (1207) et allait peut-être triompher dans Thessalon., lorsqu'il m. assassiné par un de ses gén. nommé Manastras. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Henri emper. de Constantinople, frère et successeur de Baudouin.

JOAD ou JOIADA. V. l'art. suiv.

JOAS, roi de Juda, le plus jeune des fils d'Ochozias, échappa au massacre qu'Athalie fit faire de la famille royale, et fut élevé dans le temple par le gr.-prêtre Joad et par Josabeth, son épouse. Quand il eut atteint l'âge de 7 ans, 878 avant J.-C., le gr. prêtre le fit reconnaître roi, et renversa du trône la cruelle Athalie. Les premières années du règne de ce prince furent heureuses ; mais, à la mort de Joad, il se livra à toutes ses passions, adora les idoles, et fit mourir Zacharie, fils de Joad, à qui il devait la couronne. Il fut défait et pris par Hazaël, roi de Syrie, et ne recouvra sa liberté qu'en livrant l'or du temple et le trésor royal. Il fut tué l'année suivante, 843 av. J.-C., par ses propres sujets, révoltés de ses exactions.

JOAS, roi d'Israël, fils de Joachaz, lui succéda l'an 842 av. J.-C. Il régna quelques mois en même temps que Joas, roi de Juda, remporta plus. vict. sur Benadad, roi de Syrie, défit Amasias, roi de Juda, et entra en vainq. dans Jérusalem. Il m. en 826 av. J.-C. Jéroboam II son fils lui succeda.

JOATHAM ou JOATHAN, le plus jeune des fils de Gédéon, échappa seul au massacre de ses frères par Abimélech, et prédit aux Sichimites les malh. qui les attendaient.

JOATHAN, roi de Juda, fils d'Osias, fut dès l'an 768 av. J.-C., associé au trône par son père, et administra avec sagesse. Il releva les murs de Jérusal., fit fleurir la religion, vainquit et rendit tribut. les Ammonites, et fit la guerre à Rasin, roi de Syrie, ainsi qu'à Phacée, roi d'Israël. Il m. en 742, regr. pour sa piété et sa justice.

JOB, patr. juif, cél. par sa patience, naq. dans le pays de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie, vers le 18e S. av. J.-C., à ce qu'on croit. Dieu, pour l'éprouver, permit qu'il perdît en un jour ses enfans et ses richesses ; il l'accabla d'une maladie cruelle, et le réduisit à un tel point de misère, qu'il couchait sur le fumier, tout couv. d'ulcères. Job supporta tous ces maux avec résignation, quoique sa femme, jugeant sa piété inutile, l'excitât au blasphême et au désesp. Dieu le récompensa enfin, en lui rendant la santé, les richesses, et en lui donnant une nombreuse famille, dont il vit la postérité jusqu'à la 4e générat.. sa vie ayant été prolongée à 140 ans. L'hist. de Job est rapportée dans un livre de l'ancien Testament qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de poésie ; mais dont l'aut. est inconnu. On l'attribue à Moïse, à Isaïe ; d'autres à Job lui-même.

JOB ou EYOUB (SALOMON), prince nègre, fils d'un roi de Bondou dans la Sénégambie, fut pris par les Mandingues en 1730, et vendu à un capit. angl. Après div. avent., il arriva à Londres en 1733, et fut renvoyé dans sa patrie l'année suivante. Bluet pub. ses avent. sous le tit. de *Mémoires de Job-ben-Salomon, grand prêtre de Bounda*, Londres, 1734, 1 v. in-8. Cet ouv. contient plus. not. curieuses et nouv. alors, sur l'intérieur de l'Afrique, principalem. sur la direction de la Gambie et du Sénégal, que Job disait couler parallèlement, et ne jamais se réunir.

JOBELOT (J. FERDINAND), magist. distingué, né en 1620 à Gray (Fr.-Comté), m. à Besançon en 1702, prem. président du parlement, avait été successiv. avocat-général au parlement de Dôle, conseiller, puis député aux cantons suisses pour en obtenir des secours, en cas d'attaq. de la France. On lui doit une *Suite du Recueil des édits et ordonnances de Franche-Comté*, etc., Lyon, 1664 in-fol., et une *Instruction* pour dresser les procédures conformém. à l'ordonn. de 1667, Besançon, 1685, in-12.

JOBERT (LOUIS), jés., prédic., et savant antiq., m. à Paris, sa patrie, en 1719, après avoir longtemps prof. la rhétor. dans div. maisons de son ordre, et s'être fait une grande réputation en suivant les conférences de l'hôtel d'Aumont, a laissé quelq. ouvr. dont le meilleur est la *Science des Médailles*, Paris, 1692, in-12, Amsterdam, 1693, in-12, Paris, 1715, avec not., Paris, 1739, avec notes et addit. importantes de Bimard de la Bastie ; il a été traduit en latin, et à diverses reprises en ital., en angl., en allem., en holland., etc.

JOCASTE (myth.), femme de Laïus, roi de Thè.

bes, fut mère d'OEdipe, qu'elle épousa dans la suite, sans le connaître, et dont elle eut quatre enfans. V. OEDIPE.

JOCHANAN-BEN-ELIEZER, cél. rabbin, né en Palestine l'an de J.-C. 184, se vantait de descendre du patr. Joseph. Nommé à 15 ans rect. de l'acad. de Thanaïm, il exerça cette charge 80 ans, au mil. des applaudiss. universels. Il avait été disciple de Judas Hakkadosch, et il écrivit la *Gémare de Jérusalem* (comment. d'une partie de la *Mischna*), ouvr. qui n'a eu que peu d'édit. : la 1re est celle de Venise, Bomberg, sans date ; il y en a une très-bonne de Cracovie, 1609, in-fol.

JOCHER. V. JOECHER.

JOCONDE (frère). V. GIOCONDO.

JODDIN (PIERRE), hab. horl., né en 1715, m. en 1761, avait présenté à l'acad. en 1759 le modèle d'un moulin à lavure. On lui doit les deux écrits suiv. : *Echappem. à repos comp. à ceux à recul*, 1754, in-12, et *Examen des observations de M. de Lalande*, 1755, in-12.

JODE (PIERRE de), dit *le Vieux*, grav., né en 1570 à Anvers, m. en 1634, s'était perfectionné en Italie. On remarque parmi ses estampes une *Vierge*, *J.-C. donnant les clés à St Pierre*, *la Vie et les Miracles de Ste Catherine*. — Pierre de JODE, dit *le Jeune*, fils du préc., né à Anvers en 1602, maniait le burin avec tant de délicatesse et de moelleux que souvent ses chairs ont le goût de la pointe. Ses principales planches sont un *St Augustin*, *Renaud et Armide*, d'après van Dyck ; une *Ste Famille* d'après le Titien, etc. — Arnoud de JODE, fils de Pierre le jeune, grava aussi en différ. genres, mais il réussit moins bien que son père et que son aïeul. Cependant on distingue son *Education de l'Amour par Mercure*, d'après le Corrège, etc.

JODELLE (ETIENNE), sieur du Lymodin, né à Paris en 1532, m. en 1573, composa le prem. des traged. avec des chœurs ; il fit aussi une coméd. en cinq actes intitulée *Eugène* ou *la Rencontre*, et div. morceaux qui lui valurent l'honneur de faire partie de la Pléiade poétiq. de Charles IX. Il paraît qu'il avait beauc. d'esprit ; mais ses vers sont boursouflés, et remplis de pointes et de jeux de mots. Ch. de la Mothe a recueilli ses *OEuvres et Mélanges poétiq.*, Paris, 1574, in-4, et 1583, in-12, 1 seul vol. : le 2e, qui était annoncé, n'a jamais paru.

JOECHER (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), savant prof. et biographe allem., né à Leipsig en 1694, étudia d'abord en médec., et soutint sa thèse d'examen en 1714. Il s'appliqua ensuite à la théologie et à l'art oratoire, fit des cours de rhétorique de 1715 à 1730, et prononça un tr.-grand nombre de petites oraisons funèbres. Joëcher s'attacha au système de Wolf, et devint un de ses plus zélés propagat. ; ensuite il dirigea le journal littéraire dit *Acta eruditorum*, de 1721 à 1739, et remplit les chaires de philos., puis d'hist. à Leipsig : il m. en 1758, biblioth. de l'univ. de cette ville. Joëcher était infatigable, et il passait souv. les nuits entières au travail. La collect. compl. de ce qu'il a écrit serait immense. Son principal titre à la reconnaissance publ., est le vaste *Allgemeines Gelehrten-Lexicon* ou *Dictionn. univ. des Savans*, Leipsig, 1750, 4 vol. in-4. Les 4 vol. cont. 4754 p. à 2 col., renfermant environ 60,000 art., non compris les renvois. On ne peut guère reprocher à cet immense trav. que beaucoup d'omissions. Adelung entreprit d'y suppléer, et publia en 1784 et 1787 2 vol. qui vont jusqu'à la lettre J ; mais il n'a pas eu le temps de l'achever. Rotermund, qui a repris ce travail, ne l'a poussé que jusqu'à la syllabe *Rinm*.

JOECK (CHARLES), cél. grav. de cartes géogr., né en 1763 à Ludwigsbourg, m. à Berlin en 1809, s'était perfectionné dans son art par de nombr. voyages.

JOEL, le second des douze petits prophètes, est placé par les uns, vers l'an 789, par les autres, vers 626 av. J.-C., sous le règne d'Ezéchias ou de Manassé. On a de lui trois chapitres de prophéties dans lesquels il a prédit la captivité de Babylone, la descente du St Esprit et le jugem. dernier.

JOEL, juge d'Israël, vers l'an 1100 av. J.-C., était fils de Samuel. L'abus qu'il fit de son autorité amena l'abolition de la dignité de juge.

JOHANNÆUS (FINNUS), évêque de Skalholt en Islande, né en 1704, m. vers 1810, avait étudié à Copenhague, ville où il préserva d'un incendie, en 1728, la précieuse collection formée par Arnas Magnæus. Son principal ouv. est *l'Histoire ecclésiast. de l'Islande*, en lat., Copenhague, 1772-78, 4 vol. in-4.

JOHNES (THOMAS), littérat. angl., né en 1748 à Ludlow, dans le comté de Shrop, m. en 1816, a fait impr. entre autres ouvr., des trad. angl. des *Chron.* de Froissard, 4 vol. in-4 ; des *Mém. de St Louis*, par Joinville, et des *Chron.* de Monstrelet.

JOHNSON (BENJAMIN), plus connu sous le nom de *Ben Johnson*, fameux aut. dram., fils posth. d'un ecclés. protestant de Westminster, naquit en 1574. Très-pauvre et à la charge de sa mère, qui s'était remariée à un maçon, il suivit d'abord la profession de son beau-père, puis s'engagea comme simple soldat. Revenu au bout de quelque temps en Angleterre, il se fit comédien pour vivre ; mais il fut sifflé et forcé de quitter cette carrière. Un de ses camarades l'ayant insulté, il l'appela en duel et le tua. Sorti de la prison où on le jeta pour cette action, il se maria, et pour subvenir à ses nouveaux besoins, composa des comédies. La seconde étant tombée sous les yeux de Shakespeare, ce grand tragique crut y voir le germe du talent, et protégea puissamment le jeune auteur. Celui-ci fit aussi des tragédies ; mais elles reçurent moins d'applaudissem. que ses comédies, et effectivem. elles en méritaient moins. Cependant *Séjan* et *Catilina* offrent des situations fortes. De ce genre élevé il ne dédaigna point de descendre à la parodie et à la farce. Enfin il fit des épigrammes sangl. contre un gr. nomb. de personnages et s'attira par là encore plus d'ennemis que d'admirateurs ou d'envieux. Vers la fin de sa vie, il fut nommé poète lauréat, place qui valait 100 marcs d'argent au dignitaire. Malgré cela il m. très-pauvre en 1637, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On plaça sur son tombeau les quatre mots suiv. : *O rare ben Johnson!* Ce poète avait donné lui-même une édition complète de ses *Œuvres*, 4 vol. in-fol., Londres, 1616. Elles ont reparu, Londres, 1716, 6 vol. in-8 et 1756, 7 vol. in-8. La meilleure édition de Johnson est celle qu'a donnée William Gifford, 1816, 9 vol. in-8.

JOHNSON (THOMAS), botaniste angl., né dans le comté d'York, au 17e S., fut pharm. à Londres, puis médecin à Oxford ; il servit pendant les guerres civiles de Charles Ier, et fut tué en 1644. On lui doit une *Hist. générale des plantes* de Jean Gérard, corrigée, et considérablement augmentée, Londres, 1633 et 1636, in-fol. ; avec 2,717 fig. ; différ. trad. d'ouvr. français d'Ambroise Paré, et quelq. écrits originaux, tels que *Mercurius botanicus*, Londres, 1634, in-8 ; *de Thermis Bathonicis*, etc. — Un autre Thomas JOHNSON, instituteur angl., né au comté d'Oxford dans le 17e S., a publié une version angl. de l'*Iliade* d'Homère, d'après la trad. française de mad. Dacier ; *Questiones philosophicæ in usum juventutis*, 1735, in-8. On lui doit en outre plusieurs édit. d'anc. aut., la plup. avec des notes. — JOHNSON (John), théol. angl. de la secte des *nonjurors*, né en 1662 à Frindsbury, près de Rochester, m. en 1725, a laissé entre autres ouvrages en angl., une *Paraphrase sur le livre des Psaumes*, avec des notes, etc., le *Vade-Mecum d'un Ecclés.*, en deux parties, 1708 et 1709, et une *Collection des lois ecclésiast.*

JOHNSON (SAMUEL), théol. angl., né en 1649, m. en 1703, est célèbre par la violence avec laquelle il attaqua la légitimité royale, quand le duc d'York se déclara cathol. ; il prétendit que dès-lors et par le fait même de cette déclaration, ce prince n'était plus habile à succéder à la couronne. Les libelles virulens

qu'il publia le firent condamner à deux amendes chacune de 500 marcs, à la dégradation, la fustigat., et au pilori. Il fut réhabilité à la revol. de 1688, et même on lui offrit le riche doyenné de Durham; mais il voulait un évêché, et il ne cessa jusqu'à sa m. de se plaindre de l'injustice du nouveau gouv. Ses écrits contre Jacques II ont été réunis en 1 vol. in-fol., Londres, 1710 et 1713. Il existe une trad. franç. du principal ouvrage de Johnson, intitulé: *Julien l'Apostat*, 1688, petit in-12.

JOHNSON (Charles), aut. dramat. angl., injustement dénigré par Pope dans sa *Dunciade*, m. vers 1748, a laissé 19 pièces de théâtre, tant comédies que tragédies, et dont on trouvera les titres dans la *Biogr. dramat.* publiée à Londres. Sa comédie des *Belles de Campagne*, ou *la Coutume du Manoir*, Londres, 1715, in-12, passe pour la meilleure de ses productions. — Charles Johnson, capitaine, a donné une *Histoire des Pirates anglais*, trad. en franç., Utrecht, 1725, in-12.

JOHNSON (Samuel), célèbre littérat. angl., né à Lichtfield (comté de Warwick) en 1709, fut d'abord répétiteur dans une école, puis traduisit du franç. en angl., pour un libraire qui lui paya son travail 5 guinées, les *Voy. de Jérôme Lobo en Abyssinie.* En 1737 il épousa une veuve âgée de 48 ans qui possédait 800 liv. sterl., et avec cette somme il tenta mais en vain de fonder une école; il ne réussit qu'à perdre le peu qu'il possédait. Il pub. l'année suiv. sa satire de *Londres*, qui inspira une vive admirat. à Pope. Celui-ci voulut en connaître l'aut., et quand on lui répondit que c'était un inconnu, il s'écria qu'il ne le serait pas long-temps. Cepend. Johnson végéta encore 6 ans sans moyens assurés d'existence et toujours en proie aux besoins. Enfin plus. libr. lui commandèrent, moyenn. un prix de 1,575 liv. sterl., un Dictionn. de la langue anglaise. Dès-lors l'auteur plus à l'aise pend. les 7 ans qu'il consacra à ce travail, fonda sa réputation par l'écrit périod. intitulé *the Rambler*, ou *le Rôdeur*: des *Morceaux choisis* de cet ouv. ont été trad. en franç. par Boulard, Paris, 1785, in-12: M. C.-J. Lambert en a entrepris une trad. complète, dont le 1er vol. (in-8) vient de paraître (janv. 1827); un poème intitulé *La vanité des souhaits humains*, et sa tragédie d'*Irène*. La publication de son *Dictionn.*, que l'on peut regarder comme le meilleur des ouvr. de ce genre, y ajouta encore. Il reçut du gouvernem. une pension de 300 liv. sterl., et devint le commensal et l'ami de M. Thrale, un des plus riches brasseurs de Londres. Il m. en 1784, âgé de 75 ans, et fut enterré à Westminster. Son monum. funér. élevé par souscr. coûta 11,00 guinées. Johnson était d'un caractère vif, brillant, mais hautain et impatient. Il s'emportait souvent en injures grossières et en invectives; hormis ces cas sa conversation était des plus agréables, et le faisait rechercher des familles les plus distinguées de Londres. Sir John Hawkins a pub. les *Œuvres de Johnson*, précéd. d'une *Vie* de l'aut., 1787, 12 vol. in-8; réimpr. dans un meilleur ordre en 1793 et en 1816 avec un *Essai sur la vie et le génie de Johnson*, par Arthur Murphy. Outre les différens écrits qui composent cette collection, Samuel Johnson a encore laissé des *Prières* et des *Méditat.* publ. par G. Strahan, 1785, in-8; des *Lettres*, rec. par mistress Piozzi, 1788, 2 vol. in-8; enfin M. Stockdale a rec. les *Analyses des Discours prononcés au parlement, rédigées par Samuel Johnson*, 1787, in-8. Son roman intitulé *Rasselas*, ou *le Prince d'Abyssinie*, a été trad. en franç. par Mad. Belot, 1768, in-12; par Mac-Carthy, sous le titre du *Vallon fortuné*, 1817, in-12; par Gosselin, 1820, 2 vol. in-12; M. Louis a aussi pub. une trad. de cet ouv. sous le titre de *la Vallée heureuse*, Paris, 1802, in-12. Le dernier et peut-être le meilleur des ouvr. de Sam. Johnson est ses *Vies des Poètes anglais*; il n'en a pas encore été publié de traduct. complète en France. La *Vie* de Johnson a été écrite par Boswell, Londres, 1791, 2 vol. in-4, 1816, 4 vol. in-8. On peut consulter aussi les *Anecdotes sur la Vie... du docteur Johnson*, par mistress Piozzi, et l'*Essai sur la Vie, etc., du docteur Johnson*, par Towers.

JOHNSTON (Arthur), médecin et poète écoss., né près d'Aberdeen en 1587, m. en 1641, avait parcouru toute l'Europe et résida 20 ans en France. Outre une édit. des *Deliciæ poetarum scoticorum*, rec. qui contient un gr. nombre de ses poésies, on a de lui un livre d'*Epigrammes lat.*, 1632; la *Paraphrase en vers latins des Psaumes de David*, Aberdeen, 1637, très-souvent réimpr. depuis, etc. — Johnson (Charles), avocat et littérateur anglais, m. vers 1800, est auteur de plus. romans, dont le plus connu est intit. *Chrysal*, ou *les Avent. d'une Guinée*, 1760-65, 4 vol. in-12. Il existe une trad. fr. de cet ouvr. par Frenais, Paris, 1768 et 1769, 2 vol. in-12.

JOHNSTONE (George), l'un des 3 commissaires envoyés d'Angleterre pour traiter avec les colonies d'Amérique lors de leur émancipat., né en Ecosse, m. en 1787, était entré de bonne heure au service de mer en qualité de simple matelot. Nommé en 1762 capitaine de vaisseau après avoir parcouru successiv. tous les grades, il fut, au rétablissement de la paix, chargé du commandement de la Floride occident.; et, de retour en Anglet., il eut quelq. démêlés avec lord Clive au sujet des affaires de la compagnie des Indes orientales. Johnstone publia à cette occasion: *Pensées sur les acquisit. des Angl. dans les Indes orient., surtout relativem. au Bengale*, 1771, in-8.

JOHREN (Conrad), médecin et chimiste allem., né en 1653 à Gudensberg dans la Hesse, mort à Francf.-sur-l'Oder en 1716, après avoir professé successiv. aux univers. de Giessen et de Rinteln, fut l'édit. des *Œuvres méd.-chim.* de J. Hartmann (*v.* ce nom), et a écrit lui-même quelq. ouvr. sur son art. — Un autre Johren (Martin-Daniel), professeur en médec. à Colberg, est aut. d'un *Vade-Mecum botanicum*, Colberg, 1710, in-12, réimp. à Francfort-sur-l'Oder en 1717.

JOINVILLE (Jean, sire de), sénéchal de Champagne et l'un des plus anciens historiens franç., né vers 1223, fut de bonne heure attaché à Thibaut, comte de Champagne, puis s'embarqua pour la Terre-Sainte avec Louis IX en 1248. Il se fit remarquer de ce prince par son intrépidité, sa présence d'esprit et sa franchise, et lui rendit les plus grands services surtout pend. le temps de sa captivité. Il en reçut le don d'une pension de 200 liv., et lui devint tellem. nécessaire, que ce St monarque le faisait toujours asseoir à sa table et le laissait rendre la justice à sa place. Joinville m. vres 1317, à 96 ans. Il nous reste de lui des *Mem.* contenant une *Hist. de St Louis*, écrite vers 1305, et remarquable par la naïveté du style et le charme des détails. On estime surtout l'édition qu'en a donnée Du Cange, 1668, in-fol., avec de savantes remarques. En 1761, Mellot, Sallier et Capperonnier en firent paraître une nouv. édit. sur un MS. que venait d'acquérir la biblioth. du roi. Les *Mem.* du sire de Joinville ont été ins. dans la *Collect. univers. des Mem. relatifs à l'Hist. de France.*

JOL (Corneille), amiral holland., ne se distingua pas moins par son humanité que par sa bravoure dans les nombreux combats que les États-généraux eurent à soutenir contre les Espagnols au milieu du 17e S. Il était entré au service de mer comme simple mousse, et il justifia son élévat. par les plus honorables traits de grandeur d'âme et de loyauté.

JOLLI (J.-G.), médecin des 17e et 18e S., est cité par Labarre de Beaumarchais (*Lettres sérieuses et badines*) comme auteur d'une Gazette en vers composée à La Haye, et que l'on pense être la curieuse collect. intit. *Biblioth. volante*, ou *Elite de Pièces*

fugitives (en prose et en vers), Amsterdam, 1700 et 1701, 5 part. in-12, attribuée mal à propos à Bayle par la *Biogr. univ.* On doit en outre à Jolli une *Hist. de Pologne et du gr.-duché de Lithuanie*, etc., ibid., 1698, 1699, in-12 : Massuet a reproduit cet opusc., qui forme le 1er vol. de son *Hist. des Rois de Pologne.*

JOLLY (Jean-Franç.), ancien avocat au parlem. de Paris, où il m. en 1819, était né en 1737 à Brevannes (Champagne). Ce magistrat s'est fait une réputation honorable par la vigueur de ses principes; on cite de lui un *Mém.* écrit contre l'emp. Napoléon en faveur des héritiers du prince de Bouillon, au sujet d'une contestation juridique.

JOLY (Claude), né en 1607 à Paris, où il m. en 1700, fut d'abord avocat, puis chanoine de l'église de cette ville. Il suivit le duc de Longueville aux conférences de Munster, et lui fut très-utile par ses avis. Ensuite il voyagea à Rome, et, de retour en France, il fut official et grand chantre de l'église de Paris. On distingue dans la foule de ses ouvr. : un *Tr. sur la réformat. des heures canoniq.*, 1644, in-12, et 1670, in-12, en latin; une *Epître apologétique pour les termes employés par Usuard sur l'Assompt.*, avec une *Tradition de l'Eglise gallic. sur l'Ass.*, Sens, 1672, in-12, en lat.; et un *Rec. des Maximes véritables et import. pour l'institut. du Roi contre la pernicieuse polit. du card. Mazarin*, 1652, ouv. qui fut brûlé par la main du bourreau : l'auteur le fit réimpr. en 1663, in-12, avec la sentence du Châtelet. L'abbé Joly a laissé en MS. la *Vie d'Erasme* : cet ouv., que l'on a cru long-temps perdu, a été retrouvé par M. Boulard (*v.* l'article Erasme). — Joly (Guy), son neveu, cons. du roi au Châtelet et syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris, fut long-temps secrét. et confident du card. de Retz, avec lequel il finit par se brouiller. S'étant alors attaché au parti de la cour, il fut chargé de composer des Mém. en faveur de la reine contre les Traités du jurisconsulte Stockmans. On ignore quand il mourut. Outre ces Mém. justificatifs de la reine, on a de Joly des *Mém. histor.* qui sont en quelque sorte la contre partie de ceux du cardinal de Retz, et qui furent effectivement publiés par les soins du régent (Amsterdam, 1718, 2 vol. in-12), immédiatement après la 1re édit. de ceux du card. et pour neutraliser l'effet qu'ils produiraient dans le public. — Un autre Claude Joly, prédicat. distingué, né en 1610 à Buri-sur-l'Orne, m. en 1678, avait été successiv. curé de St-Nicolas-des-Champs, év. de St-Pol-de-Léon, puis év. d'Agen. On a de lui 8 vol. de *Prônes* et de *Serm.* estimés, mais qui ne furent pas prononcés tels qu'ils sont imprimés : c'est à M. Richard qu'on en doit la rédaction.

JOLY (Bénigne), instituteur des religieuses hospitalières de Dijon, était chanoine de l'église de St-Etienne de cette ville et docteur en théologie. Il m. en 1694, à 50 ans, en odeur de sainteté. On lui doit le *Chrétien charitable*, Dijon, 1697, in-12, et beauc. d'autres ouv. relig., dont on trouve les titres dans le tom. 1er de la *Bibl. de Bourgogne.* Sa vie a été écrite par le P. Beaugendre, Paris, 1700, in-8.

JOLY (Marc-Antoine), fils d'un traiteur renommé de Paris, m. en 1753, censeur roy., composa plus. comédies, dont quelq.-unes, telles que l'*Ecole des Amans* et la *Femme jalouse*, ont du mérite. Il donna aussi de bonnes édit. de Molière, in-4, de Corneille, Racine et Montfleury, in-12.

JOLY (Philippe-Louis), sav. philologue, mort à Dijon sa patrie en 1755, n'est guère connu que par ses ouvr. Les princip. sont : *Remarques crit. sur le Dictionnaire de Bayle*, Paris (Dijon), 1748, 2 vol. in-fol.; *Tr. de la Versification et des Ouvr. en vers* : cet ouvr. se trouve dans l'édit. du Dict. de Richelet, pub. par l'abbé Berthelin (*v.* no 3,765 du Dict. des Anonymes). De plus il a été l'éditeur des *Poésies nouv.* de Lamonnoye, Paris (Dijon), 1745, in-8; de la *Biblioth. de Bourgogne* de Papillon, et des *Mém. hist., crit. et littér.* de Bruys.

JOLY (Marie-Elisabeth), actrice célèbre, née à Versailles en 1761, m. à Paris en 1798, excellait dans les rôles de soubrettes, et parut aussi quelquefois avec succès dans la tragédie. Elle était mariée depuis 20 ans à M. du Lomboy lorsqu'elle mourut.

JOLY (le P. Joseph-Romain), religieux capucin, né à St-Claude en 1715, m. à Paris en 1805, possédait presque toutes les sciences; il a écrit plus. ouvr., parmi lesquels on distingue : la *Géographie sacrée et les Monum. de l'Hist. Ste*, Paris, 1784, in-4, pub. primitivem. sous le titre de *Lettres sur divers objets importans de géographie et d'histoire sainte*, Paris, 1772, in-4; *la Franche-Comté anc. et moderne*, ibid., 1779, in-12; *l'anc. géographie univ. comparée à la nouv.*, ibid., 1801, 2 vol. in-8 et atlas in-4, etc. Il a en outre inséré beaucoup de *lettres* et de morceaux de poésie dans l'*Année litt.*, le *Mercure* et autres journaux.

JOLY *de Fleury*. V. Fleury.

JOLY DE BÉVY (Louis-Philibert-Joseph), anc. prés. à mortier au parl. de Dijon, naquit dans cette ville en 1736, et y m. en 1822. Jurisconsulte savant, et profond théologien, il a pub. plus. ouv. contre le concordat de 1807, et sur div. matières ecclésiastiques et légales, entre autres : *le Parlement outragé* (Dijon, 1762), in-4 (*v.* sur cet ouv. le num. 13849 du *Dictionn. des Anonymes*); *De la nouvelle Église de France*, Paris, 1816, in-8; *Nouv. traduct. de l'Imitation de J.-C.*, Dijon, 1816, in-12, 2e édit., 1822, in-8. On lui doit en outre des édit. du *Traité de la Péremption d'instance*, ib., 1787, in-8; et des *Œuvres de jurisprudence du président Bouhier*, ib., 1787-88, 2 vol. in-fol., avec un supplém. d'un vol., 1789. M. Amanton a donné une *Notice* sur Joly de Bévy dans le *Journal de Dijon*, 23 fév. 1822.

JOMBERT (Ch.-Ant.), lib., puis imp. à Paris, né dans cette ville en 1712, m. à St-Germain-en-Laye en 1784, possédait des connaissances assez étendues sur tout ce qui tient à la peint., au dessin et à l'archit. : il a pub. : *Nouvelle méthode pour apprendre à dessiner sans maître*, 1740, in-4; *Répertoire des artistes*, Paris, 1765, 2 v. in-fol.; *Théorie de la figure humaine*, trad. du latin de Rubens, 1773, in-4; des *Catalogues* d'œuv. d'artistes; et quelq. autres ouvr. ou édit. corrigées et augmentées par lui.

JOMELLI (Nicolo), célèbre composit. italien, né en 1714 à Aversa (royaume de Naples), se forma par les leçons de Féo et de Léo. Il alla successivem. à Rome (1740), à Vienne (1749), à Stuttgard (1753), recueillit dans toutes ces villes des applaudissem. mérités, et, de retour dans sa patrie, il y m. en 1774. On a de lui un nombre infini de motets, et plus de 40 opéras, parmi lesquels on admire surtout : *Semiramis*, *Vologèse*, *Enée*, *Démophoon*, *la Clémence de Titus*, *Alexandre aux Indes*, etc. Saverio Mattei a fait en 1785 un *Eloge de Jomelli*, en italien.

JON ARESON, en latin *Jonas Arii*, dern. év. catholique d'Islande, né en 1484, fut promu à l'évêché de Holum en 1524, et employa des violences odieuses pour arrêter les progrès du luthéranisme. Il fit prisonnier l'évêque de Skalholt, et s'empara de son diocèse. Mais peu après il fut arrêté par ordre de Christian III, et pendu sans forme de procès en 1550 avec 2 fils qu'il avait eus d'une concubine. Jon Areson avait de grands talens, surtout pour la poésie, et l'on trouve dans un rec. publié en 1612 par Gutbrand Thorlaksen quelq. pièces de vers de sa façon. Ce fut Jon Areson qui introduisit (vers 1528) l'imprimerie en Islande.

JONADAB, sectaire juif, chef des Réchabites, fils de Réchab, et descend. de Jéthro, se distingua par ses austérités, et défendit à ses sectateurs de faire usage du vin, d'habiter des maisons, de cultiver les champs, et d'avoir rien en propre. Il vivait

vers le temps du roi Jéhu, dans le 9e S. av. J.-C.

JONÆ (PIERRE), év. de Strengnes en Suède, né dans le 16e S., enseignait la théologie à Upsal quand Jean III voulut introduire une liturgie presque analogue à celle de Rome. S'étant opposé à cette innovation, il fut mis en prison, puis s'échappa, et se réfugia en Allemagne, près du duc de Sudermanie, qui, dans la suite, lui conféra le siége de Strengnes : ce fut ce même prince qui, devenu roi sous le nom de Charles X, chargea Jonæ de revoir sa trad. suédoise de la *Bible*. Cet év. m. en 1607 dans un âge très-avancé. Les ouv. qu'il a pub. contre la nouv. liturgie sont intit. en lat. : *Apologia in satisfactionem negatæ liturgiæ*, etc., 1586, et *Apologia pro innocentiâ suâ et totius Cleri*, etc., 1589.

JONÆ (ARNGRIM), sav. islandais, né en 1568 à Widesal (d'où il est parfois appelé Jonæ Widalin), étudia à Holum et à Copenhague, fut pasteur dans plus. villages de l'Islande, et m. en 1648, adjoint de l'évêque de Holum. C'est lui qui le premier répandit le goût de la litt. islandaise. Ses ouv. roulent tous sur cette matière. Le plus important est celui qui a pour titre : *Crymogœa, sive rerum islandic. libri tres*, Hamb., 1609-20, in-4, avec une suite sous le titre de *Specimen Islandiœ historicum et magnâ ex parte chorographicum*, Amsterd., 1643, in-4. — Runolphus JONÆ, recteur de l'école de Holum en Islande, puis de celle de Christianstad en Scanie, où il m. de la peste en 1654, a laissé les deux ouv. suiv. : *Linguœ septentr. elementa*, Copenhague, 1651, et *Grammaticœ island. rudimenta*, ib., 1651; réimp. dans les *Institutiones* de Hickes.

JONAS, le 5e des petits prophètes, né à Geth-Opher (tribu de Nephtali), paraît être antérieur à Osée, et avoir vécu vers l'an 825 avant Jésus-Christ. Il prédit à Jéroboam les victoires qu'il remporterait sur les Syriens (ce qui ne tarda pas à s'accomplir); ensuite Dieu lui ordonna d'aller à Ninive pour annoncer à cette ville qu'elle serait détruite à cause de ses crimes. Au lieu d'obéir, et de se charger de cette fâcheuse mission, Jonas s'enfuit sur un vaisseau; mais il s'éleva une tempête furieuse, et les matelots avec lesquels il se trouvait, ayant eu connaissance de sa faute, le jetèrent à la mer pour apaiser le courroux céleste. Jonas fut englouti par un énorme poisson qui le garda dans son ventre 3 jours, après lesquels il le rejeta sur le rivage. Le prophète s'empressa alors d'obéir, et prédit à Ninive que dans 40 jours elle serait détruite; mais la ville ayant fait pénitence, Dieu lui pardonna. Jonas, craignant de passer pour faux prophète, se retira de la ville, et accusa Dieu de mensonge; mais le Seigneur lui fit sentir son injustice et le consola. On ne sait ce que Jonas devint ensuite. On croit que, revenu en Judée, il y m. vers l'an 781 av. J.-C. Les principaux commentat. de ce prophète sont Feuardent, J. Leusden, H. von der Hardt, F.-C. Fabricius et Rosenmüller.

JONAS, év. d'Orléans, m. vers 841, avait assisté à plus. conciles sous Louis-le-Débonn. et Charles-le-Chauve. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères : un *Traité des miracles*, imp. séparément, Paris, 1645, in-16; *Morale chrétienne fondée sur l'Ecriture*, trad. en fr. par D. Mége, Paris, 1661, in-12; *Instruction d'un roi chrétien*, traduit par Desmares, ib., 1662, in-12 : ces deux dern. ouvr. se trouvent en lat. dans le *Spicilège* de d'Acheri.

JONAS (JUSTE), théol. protest., et l'un des prem. apôtres de la réformation, fut disciple de Luther et intime ami de Mélanchthon, qui le firent principal du collége de Wittemberg, et ensuite doyen de l'univ. de cette ville. Il y m. en 1555 à l'âge de 63 ans. On a de lui un *Traité en faveur du mariage des prêtres*, un autre *sur la Messe privée*, etc., Helmstadt, 1631, in-folio.

JONATHAN-BEN-UZIEL, rabbin qui semble avoir existé dans le 1er ou le 2e S. de l'ère chrét., mais que les talmudistes prétendent être contemporain des prophètes Aggée, Malachie, Zacharie, composa le *Targum*, version chaldaïque, ou plutôt paraphrase sur Josué, les Juges, Samuel, les Rois, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze petits prophètes. C'est un des ouvrages les plus savans et les plus estimables des Hébreux. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Targum* composé par Onkelos, et qui est la paraphrase du *Pentateuque*. Au reste quelq. sav. ont contesté au rabbin Jonathan la composit. du *Targum* sur les prophètes : la première édit. de cet ouv. est de l'an 1494; la meilleure est celle de Buxtorf le père, Bâle, 1620, compris dans sa *Bible* avec les points voyelles.

JONATHAS, fils de Saül, est célèb. dans l'hist. sacrée par sa valeur et par son amitié constante pour David. Dans une grande bataille que livra Saül aux Philistins, il attaqua le camp des ennemis, y porta le désordre, et contribua puissamment à la victoire; accablé de fatigue, il s'arrêta un instant après le combat pour manger du miel que le hasard venait d'offrir à sa faim : il donnait ainsi le coupable exemple d'une infraction aux ordres de son père, qui avait fait vœu de mettre à mort quiconque mangerait ou se reposerait avant la fin du jour; Jonathas allait périr en exécution de ce vœu barbare quand le peuple s'opposa à son supplice. Ce jeune prince périt ainsi que son père et ses frères à la bataille de Gelboë livrée contre les Philistins (1055 av. J.-C.

JONATHAS, surnommé *Apphus*, le plus jeune des 7 frères Machabées, succéda à Juda, son frère, dans la qualité de grand sacrificat. et de gén. des Juifs, l'an 161 av. J.-C. Il chassa de la Judée Bacchide, gén. de Démétrius Soter, roi de Syrie (158 ans avant J.-C.); et s'allia avec Alexandre Balas, usurpateur du trône de Syrie, qui lui rendit les plus gr. honneurs. Après la m. de ce prince, Jonathas embrassa le parti de Démétrius Nicanor, qu'il quitta bientôt pour se déclarer en faveur du jeune Antiochus, fils d'Alexandre Balas. Il resta constamment attaché à ce jeune prince, et Diodote Triphon, qui voulait usurper le trône sur Antiochus, crut ne pouvoir y réussir qu'en se défaisant de Jonathas. Il le fit prendre par trahison, et assassiner l'an 143 av. J.-C. — JONATHAS, grand-prêtre des Juifs après Caïphe l'an 38 de J.-C., fut dépouillé de sa dignité par Vitellius, et périt plus tard assassiné par l'ordre de Félix, gouv. de la Judée.

JONCOURT (PIERRE de), prédicat. protestant, Français d'origine, et réfugié en Hollande quelq. années avant la révocation de l'édit de Nantes, m. vers 1725, minist. de l'Eglise wallone à La Haye, a laissé entre autres ouv. : *Lettres critiques sur divers sujets importans de l'Ecriture-Sainte*, Amst., 1705, in-12; *Entretiens sur différentes méthodes d'expliquer l'écriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéiens et Voétiens dans les Provinces-Unies*, ib., 1707, in-12; *Entretiens sur l'état présent de la relig. en France*, etc., La Haye, 1725, in-12. — Elie de JONCOURT, autre min. protestant, né vers 1700 à La Haye, où il m. vers 1770, après avoir long-temps prof. la philos. à Bolduc, a pub. un gr. nomb. de trad. du latin et de l'anglais. On trouvera, dans *la France littéraire* de Formey et dans l'*Examen critique* de M. Barbier, les tit. de ces trad., parmi lesquelles nous citerons seulement les suivantes : *Elémens de philosophie* de S'Gravesande, Leyde, 1746, 2 v. in-4; *Elémens de la philosophie newtonienne* de Pemberton, Amst., 1755, in-8; *Dialogues des morts* de Lyttleton, La Haye, 1760, in-8, etc.— Un autre JONCOURT (N.), prof. de langues étrang. à Paris en 1754, a trad. de l'anglais de Wallace un *Essai sur la différence du nombre des hommes*, in-8 et in-12.

JONCOUX (FR.-MARG.), demoiselle illustre par sa piété, ses vertus et son savoir, apprit le latin pour entendre l'office de l'église, et montra le plus

grand attachement aux filles de Port-Royal, auxquelles même elle rendit les services les plus signalés. C'est à elle qu'on doit la traduct. des notes latines de Wendrock (Nicolle) sur les *Provinciales*. Elle m. à Paris en 1715 âgée de 47 ans.

JONES (JOHN), sav. anglais, né en 1555 à Lond., où il m. en 1636, avait d'abord professé le religion anglicane. Ayant embrassé le catholicisme, il passa en Espagne, s'y fit bénédictin, puis vint en France, et y professa l'hébreu et la théol. au collége de St-Waast. On a de Jones : *Conciliatio locorum communium totius script.*, Douai, 1623, et *Sacra ars memoriæ*, etc., ib., 1623, in-8. Il a aussi pub. une belle Bible latine avec glose interlinéaire, 6 v. in-fol., etc.

JONES (INIGO), célèb. archit. angl., né à Lond. en 1572, m. en 1651, avait visité la France, l'Allemagne et l'Italie. Il étudia long-temps à Venise les chefs-d'œuvre de Palladio, eut la survivance de la place de surintend. gén. des bâtimens de la couronne, et mérita le surn. de *Vitruve de l'Angleterre*. Ses principales compositions sont le *Portique* de l'église St-Paul, la *Bourse* de Lond., l'hôpital de Greenwich, la grande salle des banquets du palais de Witeball, le palais de lord Pembroke à Wilson (Wiltshire). Il laissa, dit-on, des notes manusc. très-curieuses sur les *OEuvres* de Palladio. William Kent a pub. une collect. des dessins d'Inigo Jones sous ce titre : *The desings of Inigo Jones, consisting*, etc., Lond., 1770, 2 vol. in-folio.

JONES (HENRI), m. dans la misère en 1770, était fils d'un maçon. Il est connu principalement par sa trag. du *Comte d'Essex*, que le comte de Chesterfield, protect. de l'aut., corrigea lui-même et fit représenter en 1753.

JONES (GRIFFITH), prédicat. angl., m. en 1761, rect. de Landdowror (comté de Carmarthen, dans le pays de Galles), s'est rendu célèb. par sa bienfaisance et son ardeur à répandre l'instruction parmi les classes pauvres. — Un autre JONES (Griffith), écriv. angl., né en 1721, m. en 1786, a donné, outre un gr. nomb. de traduct. anonymes, de petits liv. destinés à l'amusement et à l'instruction des enfans. C'est lui qui mit en vogue ce genre d'ouv. Il coopéra aussi à la rédaction du *Magasin littéraire* et du *Magasin britannique*.

JONES (PAUL), célèb. marin anglo-américain, né en Ecosse vers 1736, commanda une petite escadre en Amérique vers 1775, et rendit les plus grands services à la cause de l'indépendance pend. la guerre de l'Union. En 1777 il osa débarquer en Anglet. même sur les bords du Cumberland, et ne se remit en mer qu'après avoir pris le fort, encloué les canons, et brûlé tous les vaisseaux marchands alors à l'ancre dans le port. Il remporta en 1779, étant commodore, une victoire fam. sur *le Sérapis* et *la Comtesse de Scarborough*, frégates angl. qui convoyaient une gr. flotte marchande : c'est à cette occasion que Louis XVI voulut qu'il lui fût présenté. P. Jones chercha ensuite à prendre du service parmi les puissances de l'Europe ; mais div. causes l'empêchèrent de réussir. En 1792 il demanda au gouv. français d'être employé comme amiral : on le refusa. Il m. peu après avec la réputation d'un des plus intrépides et des plus habiles marins de l'Europe. L'assemblée législative assista à ses funérailles. Jones a laissé des *Mém.* sur sa vie, publ. en angl. Ils ont été trad. en franç. sous ses yeux par M. André, et pub. après sa m., Paris, 1798, in-18. — JONES (Jean), méd. et chir. de l'Amérique sept., m. en 1791 à Philadelphie, après avoir professé avec une grande distinction au collége de New-York, a écrit sur son art différens traités qui ont été rec. sous le titre suiv. en anglais : *OEuv. chirurgicales*, 1795, in-8, avec une *Notice* sur l'aut. Jacq. Mease, son élève.

JONES (sir WILLIAM), savant jurisconsulte, poète, prosat. et orientaliste, né à Lond. en 1746, m. en 1794, memb. de la soc. royale de Lond., juge à la cour suprême du fort William à Calcutta, a laissé de nomb. ouv. qui ont été réunis et pub. sous le tit. de : *Works of sir William Jones*, Lond., 1799, 6 vol. in-4 ou 13 v. in-8 : on joint à cette collect. les *Mém. de la vie, des écrits et de la corresp. de W. Jones*, par le lord Teignmouth, Lond., 1804, in-8, plus. fois réimp. L'*Annual biography and obituary for* 1817, renferme un *Précis de la vie de sir W. Jones*, où l'on trouve quelq. détails qui avaient échappé aux recherches du lord Teignmouth. Les 2 ouv. suiv. de W. Jones ont été trad. en franç. : *Dissertation sur la littérature orientale*, 1771, in-8 ; *Lettres philosophiques et historiques sur l'état moral et politique de l'Inde* (trad. par d'Ecrammeville), Paris, 1803, in-8 : le dernier est tiré des *œuvres* de Jones, des *Asiatic Researches*, et d'autres ouv. anglais.

JONES (WILLIAM), prédicat. et théol. angl., né à Lowick (Northumb,) en 1726, m. en 1800, chapel. de George Horne, se montra constamment opposé à la révol. française. Ses ouvrages, parmi lesquels on doit distinguer des *Serm.* et des *Mém.* sur George Horne, *la Lettre de Thomas Bull à son frère John sur la révolution française*, ont été recueillis en 12 vol. in-8, 1801, et en 1810, 6 vol. in-8, avec une *Notice* par W. Stephens. — Edward JONES, music. et compos., né au comté de Merioneth vers 1752, mort en 1824, ayant le titre de *barde* de S. M. le prince de Galles, a publié : *Musical and poetical Relics of the welch Bards*, 1812, in-fol., 3e édit. ; *the Bardic Museum of primitive british literature*, 1802, in-fol. ; des *Airs lyriques*, 1810, in-fol. ; le *Banquet de Terpsichore*, 1813, etc.

JONGHE. V. JUNIUS.

JONIN (le P. GILB.), jésuite, né en 1596, m. en 1638, a laissé beaucoup de *Poésies* grecques et lat., Lyon, 1634-37, 6 vol. in-8 ou in-16. Ses *odes* et *épodes* qui ont été impr. sépar., Lyon, 1630, in-16, sont ce qu'il a fait de mieux.

JONSIUS (JEAN), sav. philol., né à Flensbourg en 1624, m. à Francfort-sur-le-Mein en 1659, a publ. plus. ouvrages dont la liste compl. se trouve dans le Dictionn. de Chauffepié, et parmi lesquels nous citerons seulement ses 4 livres *de Scriptoribus historiæ philosophicæ*, dont la meilleure édition est celle publ. avec augmentat. et continuat. jusqu'au 18e S., par J. C. Dorn, Iéna, 1716, in-4.

JONSTON ou JOHNSTONE (JEAN), nat. polon., d'origine écossaise, né à Sambter, près de Lessno (palat. de Posen) en 1603, m. en 1675 à Ziebendorf (Silésie), où, après une carrière bien remplie, il s'était retiré pour se livrer aux sciences, a laissé un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Thaumatographia nat.*, Amst., 1632, in-12 ; *Dendrographia*, etc., Francf., 1662, 1 vol. in-fol. ; et l'*Hist. nat. des animaux*, Francf.-sur-le-Mein, 4 parties, 1649-1650-1652-1653 ; ou Heidelberg, 1755-1767, 2 vol. in-fol. Cette compilation est généralement intéress., vraie, écrite avec méthode, goût et jugement. Les planches sont passablement gravées. C'était avant Linnée le seul ouvrage class. en hist. nat., aussi a-t-il été traduit du polonais en allem., en holland. et en latin. — JONSTON (Guillaume), écriv. écossais, m. en 1609, est connu par un *Abrégé* de l'Hist. de Sleidan.

JONVILLE (AUGUSTIN-JEAN-FRANÇ. CHAILLON DE), ancien avocat au parlement de Paris, et doyen des maîtres des requêtes, né à Bruxelles en 1733, m. en 1807, fut l'un des douze délégués pour le jugement de l'illustre La Chalotais (*v.* ce nom). Il avait voyagé en Italie, et ce fut lui qui recueillit les mosaïques qui depuis ont servi à paver l'enceinte où était déposé l'Apollon du Belvédère, au Museum du Louvre. A l'époque de la révolution, dont il ne partageait point les principes, M. de Jonville quitta la France. Il a publié entre autres écrits : *Apologie de l'ancienne constit.*, 2 vol. in-8 ; la *Vraie philos.*, brochure adressée aux états-généraux, etc.

JORAM, roi d'Israël, fils d'Achab, succéda l'an 894 avant J.-C. à son frère Ochosias, et se signala par son impiété. Il fit avec succès la guerre aux Moabites, combattit aussi les Syriens; et il allait être assassiné par Adad leur roi, quand le prophète Elisée le tira, par ses conseils, de tout danger. Assiégé dans Samarie par Benadad, success. d'Adad, Joram était sur le point de se rendre, lorsque les troupes ennemies, saisies d'une terreur panique, se dispersèrent tout à coup. Il fut blessé au siége de Ramoth de Galaad, et pendant qu'il se faisait soigner à Jezrahel, Jéhu se révolta et le fit périr l'an 883 av. J.-C. — JORAM, roi de Juda, fils de Josaphat, monta sur le trône l'an 892 av. J.-C. Il avait épousé Athalie, qui l'entraîna dans toutes sortes de crimes et d'impiétés. Joram fit mettre à mort tous ses frères, et la plupart des grands du royaume. Las de ses cruautés, les Iduméens se révoltèrent et secouèrent pour jamais le joug des Juifs. Peu après les Perses et les Arabes firent une irruption dans ses états, y mirent tout à feu et à sang, et massacrèrent les femmes et les enfans. Joram périt lui-même d'une maladie horrible, l'an 884 av. J.-C.

JORDAENS (JACQUES), célèb. peintre de l'école flam., né en 1594 à Anvers, où il m. en 1678, fut élève de van Oort, dont il épousa la fille, puis de Rubens. Il avait une gr. vigueur de coloris, une entente parfaite du clair-obscur, et beauc. de facilité. Son grand tableau de *Pan et Syrinx* ne lui coûta que six jours. On a souvent attribué à Rubens un des plus grands tableaux de Jordaens, *Jésus-Christ au milieu des Docteurs*. Le musée du Louvre possède de cet artiste habile 5 tabl., dont 3 sont des demi-figures: les *Quatre Evangélistes*; le *Roi boit*, et le *Concert de Famille*. Il a gravé lui-même quelq.-uns de ses tableaux, entre autres les *Vendeurs chassés du Temple* et *Jupiter allaité par la chèvre Amalthée*.

JORDAN (RAIMOND), prévôt de l'église d'Uzès en 1381, et depuis abbé de Celles, est le véritable auteur des ouvrages insérés dans la *Bibliothèq. des Pères*, sous le nom d'*Idiota*. Il avait aussi comp. un traité *de Ponderibus*. — JORDAN (Etienne), peintre, architecte, et sculpteur espagnol, né à Valladolid en 1543, fut nommé sculpteur de Philippe II. Il reste de lui quelques belles statues, et six tableaux estimés qu'on voit encore dans l'église de la Madeleine à Valladolid où cet artiste m. vers 1605.

JORDAN (CLAUDE), dit *de Colombier*, écrivain français dans les 17e et 18e S., exerçait en 1686 la profession de libraire à Leyde; il se retira quelques années après dans un village du Barrois, et m. postérieurement à 1716. Claude Jordan est principalement connu comme le premier rédact. du journ. intit.: *Clef du Cabinet des Souverains*, connu dep. sous le nom de *Journal de Verdun*. On lui doit encore entre autres écrits: *Voyages histor. de l'Europe*, 1692 à 1700, plus. fois réimpr.; et *Choix de bons mots*, ou *Pensées des gens d'esprit sur toute sorte de sujets*. Amsterdam, 1710, in-12; réimpr. par les soins de son fils, ibid., 1716, in-8.

JORDAN (CHARLES-ETIENNE), littérateur, né à Berlin en 1700, d'une famille de réfugiés origin. du Dauphiné, m. en 1745, vice-présid. de l'acad. des sciences de Berlin, avait obtenu l'amitié du prince royal de Prusse, depuis Frédéric II, qui le mena à sa suite dans les camps, et le fit son conseiller privé. On a de Jordan différens ouvr. parmi lesquels on distingue l'*Histoire d'un voyage littéraire*, 1735, in-12; sa *Correspondance avec Frédéric* (10e vol. des *Œuvres posthumes* du roi de Prusse), et l'*Hist. de la vie et des ouvrages de M. Lacroze*, Amst., 1741, 2 part. in-8.

JORDAN (CAMILLE), membre de plus. assembl. législat. en France, né à Lyon en 1771, d'une famille de négocians, fit ses prem. études chez les oratoriens, et y puisa cet amour de la relig. et d'une sage liberté qu'il manifesta durant toute sa carrière politique. Lorsque sa ville natale prit les armes contre la Convention, on vit le jeune Camille accourir au milieu des Lyonnais qui aspiraient à s'affranchir du despotisme, et briller parmi eux par son éloquence et par son courage. L'issue fatale de cette insurrection le contraignit à s'exiler jusq. 9 thermidor. Après cette époque Camille Jordan put rentrer dans sa patrie, et ses concitoyens lui prouvèrent leur reconnaissance en le portant d'une voix unanime au conseil des cinq-cents (1797). Son rapport sur la *liberté des Cultes* est célèbre, bien qu'un ridicule surnom, celui de *Jordan-Cloche*, eût payé son auteur du dévouement qu'il montrait. Le coup d'état du 18 fructidor arracha Camille Jordan de ses travaux législatifs; compris dans la liste de déportation, il parvint à se cacher, et s'exila une seconde fois. En 1800 la France lui fut rouverte; mais, loin de briguer les faveurs du nouveau chef de l'état, il resta volontairem. éloigné de toute fonct. publ.; et se vouant aux lettres et à la philos., il employa à des lectures à l'acad. de Lyon, dont il était membre, le temps qu'il passait hors de sa famille. Lors de l'invasion des alliés, il fut député par ses compatriotes vers l'emp. d'Autriche pour obtenir un adoucissement aux réquisit. dont la ville était frappée; et il assista à la séance où le conseil munic. de Lyon reconnut Louis XVIII: des lettres de noblesse et la croix de la légion d'honneur furent la récomp. de cette conduite. Après la seconde restauration, Camille Jordan fut élu à la chambre des députés de 1816, et la même année appelé au conseil d'état, d'où l'indép. de ses opinions le firent rayer en 1819. Malgré la faiblesse de sa santé, il siégea constamment aux chambres, où il votait avec les défenseurs d'une sage liberté. Une maladie mortelle, qui le minait depuis 1810, l'enleva le 29 mai 1821. Cet honorable citoyen a publié quelques brochures polit. dont les principales sont: *Histoire de la Conversion d'une dame parisienne*, Paris, 1792, in-8; *la Loi et la Religion vengées*, Paris, 1792, in-8; *Avis à mes Commettans*, Paris, an V; *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie*, 1802, in-8; *la Session de 1817*, etc., Paris, 1818, in-8. Il a en outre inséré dans l'*Abeille* de 1820 et 1821 quelques fragmens, trad. de Schiller et de Klopstock, et laissé en MSs.: *un Disc. sur l'influence réciproque de l'éloquence sur la révol.*, etc.; un *Eloge de l'avocat-général Servan*; des *Etudes sur Klopstock*, etc. On trouve dans la *Revue encyclopédique*, t. x, p. 494, une *notice* sur Cam. Jordan, et une autre dans l'*Abeille* de 1821, par mad. Dufresnoy. On a publié en 1826 ses *Discours prononcés à la trib., précédés de son éloge par M. Ballanche, d'une lettre de M. Degérando sur sa vie privée, suivis des discours prononcés sur sa tombe*, par MM. Royer-Collard et de Saint-Aulaire.

JORDANES. V. JORNANDES.

JORDANS (LUC). V. GIORDANO.

JORDEN (EDOUARD), savant méd. et chimiste anglais, né dans le comté de Kent en 1569, fut reçu docteur à l'université de Padoue, et m. en 1632 à Bath, après avoir dépensé la plus grande partie de sa fortune dans la poursuite d'un projet pour la fabrication de l'alun. On a de lui un *Traité des bains naturels et des eaux minér.*, Londres, 1631, in-4, 1669, 1673, et un autre *sur la maladie appelée la Suffocation hystérique*, ibid., 1603, in-4.

JORDENS (GEORGE), jurisconsulte holland. du 18e S., s'est fait connaître par deux sav. dissert. *de Legitimatione*, défendues dans l'univers. d'Utrecht, 1742 et 1743, et insérées par Fellemberg dans le 2e vol. de sa *Jurispr., ant.*, etc., Berne, 1761.

JORE (CL.-FRANÇ.), imprimeur libraire, né à Rouen, fut dépouillé de sa maîtrise pour avoir imprimé en 1731 vingt-cinq *Lettres philosophiques* de Voltaire; mais, circonvenu par les ennemis de ce grand homme, il publia contre lui un *Mémoire* où il l'accusait d'avoir faussem. mis son nom sur le titre de son ouvrage, accusation qu'il rétracta deux ans après. Dans la suite Jore alla à Milan, et fut obligé

d'y donner des leçons pour vivre, ce qui ne lui produisit pas même de quoi subvenir à ses besoins. Voltaire vint à son secours, et lui fit une pension. On a de Cl.-F. Jore : *Aventures portugaises*, Bragance (Paris, Duchesne), 1756, 2 vol. in-12; et six *Lettres* d'excuses ou de remerciement à Voltaire. C'est à tort qu'on attribue à Jore le *Voltariana*.

JORNANDES ou JORDANES, Goth de nation, et notaire du roi des Alains, ayant embrassé le christianisme, devint évêque de Ravenne vers l'an 552. Il est auteur d'une *Histoire des Goths* (*De rebus Gothicis*), jusqu'au règne de Vitigès, et d'un traité *De origine mundi*, abrégé chronologique de l'hist. jusqu'à son époque. L'histoire des Goths a été publ. avec Cassiodore, par Guill. Fournier, 1558, et a été trad. en français par Drouet de Maupertius, Paris, 1703. Le *de origine* a été publié par B. Rhenanus, Bâle, 1531, in-fol., et se trouve dans plus. collect. des historiens latins.

JORTIN (JOHN), théologien anglais, né en 1698 à Londres, m. en 1770, archevêque de cette ville, avait été successivement chapelain, puis prébend. de St Paul, et ministre de Kensington. On a de lui plus. ouvr. dont les plus remarquables sont : *Disc. concernant la vérité de la religion chrétienne* (en anglais), 1746, in-8; *Observ. mêlées sur des aut. anciens et modernes*, id., 1731, 2 vol. in-8, trad. en latin, et continué par d'Orville et Burman; *Remarques sur l'histoire ecclésiastique*, 1751-1773, 5 vol. in-8; *vie d'Erasme*, 1758, in-4; *Remarques sur les ouvrages d'Erasme*, etc., 1760, in-4; réimpr. en 1807, 2 vol. in-8; un recueil de *Sermons*, 1771, 4 vol. in-8; 1772, 7 vol. in-8. Il a paru une édition des *OEuvres complètes* de J. Jortin, en 1773.

JOSABETH, femme de Joad ou Joïada (*voyez* JOAS), était fille de Joram, roi de Juda.

JOSAPHAT, roi de Juda, fils d'Asa, auquel il succéda en l'an 928 avant J.-C., m. en 892, fut un prince agréable au Seigneur, qui, comme nous l'apprennent les saintes Ecritures, le délivra miraculeusement de ses ennemis, les Ammonites, les Moabites et les Arabes. Josaphat fut père de Joram, qu'il eut le malheur de marier à Athalie, fille d'Achab, roi d'Israël, et avec lequel il entreprit une guerre désastreuse contre les Syriens.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, né à Haran en Mésopotamie l'an 1525 av. J.-C., fut particulièrement aimé de son père; ce qui excita contre lui la jalousie des autres enfans du patriarche. Ceux ci, déterminés à le faire périr, le jetèrent dans une citerne pour l'y laisser mourir de faim; mais, ayant rencontré des marchands ismaélites, ils le tirèrent de là pour le leur vendre; puis ils firent croire à Jacob qu'il avait été dévoré par une bête sauvage. Joseph, revendu à Putiphar, officier de Pharaon, avait obtenu la confiance de son maître, lorsque la femme de celui-ci, ayant conçu pour lui un amour criminel auquel il ne voulut point répondre, il fut accusé par elle d'avoir tenté de lui faire violence, et on le jeta dans une prison où il eut beaucoup à souffrir. Là, il se fit bientôt remarquer par l'habileté avec laquelle il expliquait les songes; et, sa réputation s'étant rapidement repandue au dehors, il fut mandé par Pharaon pour interpréter un songe qui effrayait ce prince. Il le prévint que sa vision présageait sept années d'abondance suivies de sept années de disette. Le roi charmé de sa pénétration lui rendit la liberté et lui confia l'intendance de toute l'Egypte. Joseph fit durant les sept prem. années de grands magasins de blé qui sauvèrent l'Egypte pendant les sept années de disette. La famine s'étant étendue sur la Judée, les fils de Jacob furent envoyés par leur père en Egypte pour acheter du grain : Joseph les reconnut aussitôt; mais, feignant de les prendre pour des espions, il se fit livrer en otage Benjamin le plus jeune de ses frères et celui qu'il aimait le plus. A un second voyage il se fit reconnaître d'eux, et leur pardonna, puis il fit venir son père en Egypte, et l'établit avec toute sa famille dans la terre de Gessen, la plus fertile de l'Egypte. Parvenu à l'âge de 110 ans, et sentant sa fin prochaine, il prédit à ses frères qu'ils entreraient dans la terre promise, et m. entre leurs bras. Il laissa deux fils Manassès et Ephraïm qu'il eut d'Azeneth, fille de Putiphar, et qui lui furent substitués comme chefs de deux tribus.

JOSEPH (St), époux de la vierge Marie, était de la famille de David. Il demeurait à Nazareth en Galilée, et y exerçait le métier de menuisier ou de charpentier selon les uns, ou de serrurier selon les autres. Il n'était encore que fiancé à Marie lorsqu'un ange lui annonça que la Vierge enfanterait un fils qui serait le Sauveur du monde. Plein de respect pour les desseins du Très-Haut, St Joseph vécut avec la Vierge dans le plus pur état de chasteté. Il venait de se rendre avec elle à Bethléem pour se faire inscrire comme sujet de l'empire, lorsque Jésus vint au monde. St Joseph s'enfuit avec Marie en Egypte pour soustraire l'enfant divin à la cruauté d'Hérode, qui voulait le faire périr; et il ne revint qu'après la m. du roi se fixer de nouv. à Nazareth, où il éleva Jésus. Depuis cette époque on ne connaît rien de lui; l'église célèbre sa fête le 19 mars.

JOSEPH d'*Arimathie*, de la tribu d'Ephraïm, et l'un des principaux citoyens de Jérusalem, assista au conseil où fut condamné le Sauveur du monde, mais ne prit point part à ce jugement inique. Ce fut lui qui détacha de la croix le corps de Jésus; et il l'ensevelit chez lui dans un sépulcre de pierre.

JOSEPH Ier, emper. d'Allemagne, fils de Léopold Ier, né en 1676, m. en 1711, avait été couronné roi de Hongrie en 1687, roi des Romains en 1690 et emper. en 1705. Il soutint avec force les intérêts de son frère Charles qui disputait la couronne d'Espagne à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, mit au ban de l'empire les élect. de Cologne et de Bavière, qui avaient pris parti pour la France, et désarma, par des voies de douceur, la révolte des Hongrois que le général Heister venait de battre près de Bude, mais que Ragotzi pouvait encore long-temps soutenir. Joseph introduisit la maison d'Hanovre parmi les élect., et fit en même temps reconnaître toutes les prérogatives de l'électorat de Bohême. Ishackwitz a écrit sa *vie* en allem.

JOSEPH II, emper. d'Allemagne, fils de François Ier et de Marie-Thérèse, né en 1741, fut élu roi des Romains en 1764 et emper. l'année suiv. à la m. de son père. Mais ce titre fut pour lui purem. honorifique, et il ne commença véritablem. à régner qu'en 1780, quand Marie-Thérèse cessa de vivre. Il signala le commencem. de son règne par une foule de réformes, fort sages au fond, il est vrai, mais trop précipitées et trop multipliées. Il défendit le recours à Rome, supprima nombre de couvens, fit cesser les ordinat., et rendit une foule de règlem. sur les fêtes relig. et sur les processions. L'année suiv., interrompant brusquement les projets qu'il avait d'abord suivis avec tant de zèle, il entreprit un voy. en France sous le nom de comte de Falckenstein. A son retour à Vienne, le pape étant venu le conjurer de ne point donner suite aux dangereuses innovat. qu'il ordonnait de toutes parts, Joseph l'écouta peu, et en 1783 il alla à Rome uniquem., dit-on, pour rompre avec le saint père. Les conseils du chev. d'Azara, min. d'Espagne, détournèrent l'emp. de cette résolut.; mais il n'en fit pas moins tenir le congrès d'Ems, par lequel tous les év. furent excités contre le pape. Bientôt des projets sérieux entraînèrent son esprit naturellement inquiet et ambitieux. Catherine II ne parlait de rien moins que d'aller à Constantinople. Joseph II eut avec elle une entrevue à Kerson (1787); et peu après, sans déclaration de guerre, il essaya de s'emparer de Belgrade. Mais la ville résista, et le grand vézyr Youssouf-pacha conquit presque toute la Hongrie et me-

naça Vienne : ce ne fut que long-temps après que les efforts du vieux feld-maréchal Laudon parvinrent à rétablir les affaires de l'emper. et à lui faire accorder la paix. Les années suiv. ne furent guère plus heureuses pour Joseph II : ce prince m. en 1790, après avoir opéré dans ses états des réformes importantes à la vérité, mais qui, exécutées avec moins de précipitat., et surtout mieux appropriées aux besoins et à l'esprit de ses peuples, lui eussent assuré une gloire infiniment plus solide. Bien qu'il ait été marié deux fois, il n'a pas laissé d'enfans. Plusieurs aut. ont écrit sa *vie*; M. Rioust a publié à Paris en 1817, *Joseph II peint par lui-même*, 2 vol. in-12. Différens traits de la vie de ce prince ont été transportés sur la scène avec succès.

JOSEPH Ier ou JOSEPH-EMMANUEL, roi de Portugal, fils et success. de Jean V, monta sur le trône à 35 ans en 1750. Ami des sciences et des lettres, Joseph en rappela le goût parmi ses sujets; l'instruct. pub. fut établie sur un nouveau plan, et l'académie de Coïmbre régénérée. On reproche à ce prince de s'être montré trop docile aux suggest. du marquis de Pombal; mais il ne faut pas oublier que ce ministre s'est placé, par la sagesse des lois qu'il donna au Portugal, au rang des plus grands hommes d'état. Ce fut d'après ses conseils que Joseph chassa les jés. du roy. (1759), sapa le pouvoir redoutable de l'inquisition en lui enlevant la censure des livres, créa des compagnies de commerce, etc. Il m. en 1777, ne laissant que deux filles, dont l'aînée, Marie-Françoise-Elisabeth, lui succéda sur le trône, conjointement avec don Pedro, son époux. L'un des plus notables évènem. du règne de Joseph-Emmanuel est l'horrible tremblement de terre de Lisbonne qui eut lieu en 1755.

JOSEPH (FLAVIUS). V. JOSÈPHE.

JOSEPH-BEN-GORION. V. GORIONIDES.

JOSEPH (FRANÇ. LECLERC DU TREMBLAY, plus connu sous le nom de P.), confident du cardinal de Richelieu, né à Paris en 1577, servit quelque temps avec distinct., puis tout à coup quitta le monde (1599) pour se faire capucin; il entreprit des missions en diverses provinces de France, et parvint aux prem. emplois de son ordre. Devenu direct. de Mme Antoinette d'Orléans, coadjutrice de l'abbaye de Fontevrault, il eut occasion de se faire remarquer de Richelieu, qui lui confia plus. missions d'un haut intérêt. Lorsque ce ministre fut exilé à Avignon, ce fut le P. Joseph qui vint à bout de le faire rappeler, et depuis lors Richelieu en fit son unique confident; il l'emmena avec lui à La Rochelle, le fit entrer au conseil d'état et le chargea des affaires les plus épineuses. On a dit que le P. Joseph était plus inflexible, plus rusé et plus cruel que son maître, et que, si dans les dern. ann. de sa vie il encourut sa disgrâce, c'est que le min. craignait d'être supplanté par le capucin, plus jeune et plus robuste que lui. Toutefois on peut contester la vérité de ce dern. fait, puisqu'il paraît certain que Richelieu fut uni avec le P. Joseph jusqu'au dernier moment : un de ses désirs les plus vifs était d'obtenir pour lui le chapeau de cardinal; il le soigna dans sa dernière maladie avec une tendre sollicitude, et il s'écria en apprenant sa mort (1638): « J'ai perdu mon bras droit. » On peut consulter pour de plus amples détails l'*Histoire de la vie du R. P. Joseph Leclerc du Tremblay, capucin*, etc., par l'abbé Richard, Paris, 1702, 2 v. in-12; *le Véritable P. Joseph, capucin, promu au cardinalat*, St-Jean-de-Maurienne (Paris), 1704, 1 vol. in-12; *l'Intrigue du cabinet*, par Anquetil, etc.

JOSÈPHE (FLAVIUS), célèbre historien et général juif, né à Jérusalem l'an 37 de J.-C., issu de la famille des Machabées, embrassa de bonne heure la secte des pharisiens, et se distingua par son austérité. Vers l'âge de 26 ans, il alla à Rome sous le règne de Néron. A son retour en Judée, il trouva le peuple disposé à une révolte générale contre les Romains, et après avoir fait de vains efforts pour prévenir une guerre dont il prévoyait l'issue, il accepta le gouvernement de la Galilée, fortifia les villes, et établit dans les troupes une discipline sévère. Cepend., abandonné bientôt d'une partie des siens, et réduit à s'enfermer dans Jotapat, il y opposa pend. 47 jours une résistance opiniâtre à Vespasien. La ville ayant été prise, Josèphe fut obligé de se rendre. Il sut se concilier l'amitié du gén. rom., en lui prédisant qu'il parviendrait à l'empire. Plus tard il accompagna Titus au siége de Jérusalem, et fit d'inutiles efforts pour engager ses concitoyens à se soumettre. Après la prise de la ville, Josèphe étant revenu à Rome, y obtint le droit de bourgeoisie avec une pension considérable. On croit qu'il m. dans cette ville vers l'an 95. Josèphe a écrit, d'abord en syriaque, puis en grec, l'*Histoire de la guerre des Juifs*, ouv. dont Titus faisait tant de cas qu'il le fit traduire et placer dans la biblioth. pub. On a en outre de lui les *Antiquités judaïques*, en vingt livres, ouv. qui renferme l'histoire des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem; sa propre *vie*; deux livres contre Appion, adversaire des Juifs; un *Eloge* des sept Machabées martyrs : tous sont en grec. La clarté et l'élégance de style de l'illustre hist. juif lui ont fait donner par St Jérôme le surnom de *Tite-Live de la Grèce*. On estime l'édition complète de ses œuv. donnée par Sig. Havercamp, avec la trad. latine de Jean Hudson, Amsterdam, 1726; elles ont été traduites en franç. par Arnaud d'Andilly, Amsterdam, 1681, et par le P. Joachim Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4.

JOSÉPHINE (MARIE-FRANÇOISE-JOSÉPHINE TASCHER DE LA PAGERIE, d'abord femme du vic. de BEAUHARNAIS, puis après la m. malheureuse de ce général, épouse de Napoléon BONAPARTE, et impératrice des Français et reine d'Italie sous le nom de), née en 1761 à St-Pierre de la Martinique, fut de bonne heure amenée à Paris par son père, et contracta, très-jeune encore, sa première union, dont elle eut deux enfans (Eugène et Hortense de BEAUHARNAIS). Elle était revenue auprès de sa mère à la Martinique, et y demeurait depuis trois ans avec sa fille, lorsque les troubles politiques l'obligèrent à abandonner précipitamment le sol natal (1790). Toutefois le même orage lui réservait en France des dangers non moins grands et de bien plus vives alarmes. Après avoir vu son mari traîné à l'échafaud, mad. de Beauharnais fut elle-même incarcérée. Tallien lui fit rendre la liberté; et ce premier service, dont elle lui conserva toujours un vif sentiment de reconnaissance, devint la source de la fortune prodigieuse de cette femme, à qui il paraît incontestable que d'aussi hautes destinées avaient été prédites dès l'enfance. Ce fut dans la société de son libérateur, auprès de qui les grâces de sa personne et les précieuses qualités de son cœur n'avaient pas manqué de lui valoir beauc. de crédit, que madame de Beauharnais s'essaya, pour ainsi dire, dans le beau rôle de souveraine auquel le sort allait l'appeler. En rendant ainsi d'éminens services aux malheureux de toutes les classes et de tous les partis, elle s'était déjà concilié la reconnaissance et le dévouement d'une clientelle nombreuse, lorsque le jeune Bonaparte, alors général de l'intérieur, sollicita sa main. Leur mariage eut lieu sous les auspices de Barras, membre le plus influent du Direct.; et celui-ci fit donner immédiatem. à Bonaparte le commandement de l'armée d'Italie (1796). Joséphine partagea la destinée de son époux : assise avec lui sur un double trône, elle contribua puissamment à l'entourer de l'affection des sujets, source première de la puissance et de l'éclat d'un empire. Il paraît certain que Napoléon eut pour elle un amour brûlant; sa présence lui était nécessaire jusque sous la tente; aussi l'accompagna-t-elle dans la plupart de ses brillantes expéditions. Cependant, dès les premiers mois de 1809, Joséphine entrevit

quelque refroidissement dans son époux ; on parlait dans le public d'un divorce prochain, motivé sur les intérêts du trône, encore sans hérit. Ces bruits se changèrent bientôt en réalité, et ce fut le prince Eugène, vice-roi d'Italie et fils adoptif de Napoléon, qui fut chargé par celui-ci de préparer sa mère à cette dure séparation. Elle fut rendue publique le 17 déc. 1809. La résignation de Joséphine, son apparente tranquillité d'âme, lui durent causer une peine inouïe : non-seulement elle perdait une couronne considérée comme la première du monde; mais, tendrement attachée au prince son fils, elle voyait s'évanouir encore le plus beau rêve de son affection maternelle. L'intérêt de la France, avait-on dit, commandait ces pénibles sacrifices ; elle eut le courage de les supporter. Retirée d'abord au château de Navarre, l'ex-impératrice vint s'établir ensuite à la Malmaison, où la culture des sciences naturelles l'aida à dévorer ses chagrins. C'est dans cette résidence, qu'elle avait encore enrichie par de magnifiques collections de plantes indigènes et exotiq., que Joséphine m. le 29 mai 1814. Elle avait reçu peu de jours auparavant la visite de plusieurs des princes coalisés, notamment de l'emper. Alexandre (*v.* son art. au *Supplém.*), qui se fit représenter à son convoi par le général Sakem. L'archevêque de Tours prononça l'*Oraison funèbre* de Joséphine ; et ses enfans obtinrent en 1821 l'autorisation de lui ériger un monum. funéraire dans l'église de Ruel, où son corps a été déposé. On a publié en 1819 des *Mémoires et Correspondances de l'impératrice Joséphine*, 2 vol. in-8. Le prince Eugène, par une lettre datée de Munich, le 15 janvier 1820, et adressée aux journalistes de France, a remercié l'auteur de cet ouvrage de la justice qu'il a rendue à sa mère en plaçant presque toujours dans les paroles qu'il lui prête, ou dans les lett. qu'il lui attribue, les sentimens dont elle fut toujours animée ; mais il déclare qu'il n'y a pas dans ce livre une seule lettre qui soit réellement de sa main. M. Barbier dans son *Dictionnaire des Anonymes*, attribue cet ouvrage à Régnault-Warin.

JOSÉPHITES. V. CRETENET.

JOSEPPIN (JOSEPH-CÉSAR GIUSEPPINO, dit *Arpino*, nom sous lequel on lui a consacré, p. 122 de ce *Dictionn.*, un article auquel nous avons cru devoir donner ici plus de développement). Né à Arpino en 1560 d'un peintre d'enseignes et d'ex-voto, il fut placé à Rome au service des peintres qui travaillaient aux embellissem. du Vatican. Ceux-ci s'étant aperçu que pendant leur absence le jeune Giuseppino exécutait seul et de lui-même des dessins ou des peintures très-remarquables, le présentèrent au pape, qui lui fit allouer un traitement et donner des leçons de peinture. Le Joseppin devint bientôt un des plus habiles artistes de Rome. Il avait une facilité prodigieuse ; mais, par cette facilité même, il contribua davantage à propager le faux goût : il eut sur la peinture l'influence que le cavalier Marino exerça sur les lettres. Le Joseppin mourut à Rome en 1630. Parmi ses tableaux on distingue une *Ascension* ; une *Madone dans le ciel* ; une *Bataille entre les Romains et les Sabins* ; *Diane et Actéon* ; une *Nativité* ; l'*Enlèvement d'Europe* ; et *Adam et Eve chassés du paradis terrestre* : ce dern. se voit au musée du Louvre.

JOSI, disciple de Confucius dont il avait d'abord été domestique, fut, après ce législateur des Chinois, celui qui contribua le plus à répandre sa morale. Un culte particulier a consacré chez ce peuple le souvenir de Josi.

JOSIAS, roi de Juda, frère et success. d'Amon, monta sur le trône en 639 avant J.-C., à l'âge de huit ans. Il régna sagement, renversa les autels des faux dieux, et fit réparer le temple. C'est alors que le grand-prêtre Helcias retrouva dans les décombres une copie des livres de Moïse. Josias s'étant opposé au passage de Néchao, roi d'Egypte, qui voulait traverser ses états pour aller faire la guerre au roi de Syrie, fut battu par ce prince à Mageddo, et périt dans le combat l'an 608 avant J.-C. C'est sous son règne que prophétisèrent Jérémie, Sophonias, Joël et Holda.

JOSLIN ou GOSLEN *de Vierzy*, évêque de Soissons, et l'un des minist. de Louis VII, m. en 1152, avait assisté au concile de Troyes en 1127, et il remplit différ. missions près du pape Eugène III, notamment lors de l'établissem. de l'église gallicane. On lui attribue quelq. écrits insérés dans la *Collectio maxima* de dom Martène.

JOSSE (ST), fils de Juthaël, roi de Bretagne, refusa la couronne que lui offrit Judicaël son frère, se fit ermite, et m. saintem. en 653 ou 668. On lui attribue la fondat. de plus. monastères ; et une des paroisses de Paris était autrefois sous son invocat., en mém. du séjour qu'il fit en France.

JOSSE (en latin *Jodocus*), marquis de Moravie, acheta de Wenceslas le duché de Luxembourg, et le revendit au duc d'Orléans, frère de Charles VI. Après la m. de Robert, successeur de Wenceslas, qui avait été déposé en 1400, il fut élu par une partie des électeurs, tandis que les autres nommèrent Sigismond, frère de Wenceslas et roi de Hongrie (1410) : mais il m. trois mois après son élect.

JOSSE (PIERRE), pharmacien distingué, né à Paris en 1745, mort en 1799, fit connaître un procédé pour préparer l'*æthiops martial* (protoxide de fer), et sépara de l'opium la partie glutineuse et vireuse qui donne des vertiges et cause une espèce de stupeur. Il avait été successivem. profess. et prévôt du collége de pharmacie à Paris.

JOSSELIN I[er] *de Courtenay*, seigneur franç., se croisa en 1101, reçut du comte Baudouin d'Edesse, son cousin, la souveraineté de quelques villes sur les bords de l'Euphrate, et en 1115 la principauté de Tibériade. Dans cet intervalle il avait été cinq ans prisonn. des Turks. Il tomba de nouveau entre leurs mains vers 1118 ; mais ayant brisé ses fers, il se signala par une foule de faits d'armes éclatans. Il m. en 1131.—JOSSELIN II *de Courtenay*, fils et success. du préc., était aussi lâche que son père était brave. A peine fut-il comte d'Edesse qu'il alla se confiner dans un asile délicieux nommé Turbessel, sur la rive de l'Euphrate, et n'en sortit que quand il apprit qu'Edesse était prise par le sulthan de Mossoul. Celui-ci étant m., Josselin profita des troubles qui suivirent cet évènement pour reprendre sa capitale. Mais, obligé bientôt de prendre la fuite, il tomba au pouvoir du sulthan Noureddin ; et, emmené en captivité à Halep, il y m. de misère et d'ennui en 1147.—JOSSELIN III, fils de Josselin II, fut pris par les Turks à la bataille de Harul en 1165, et resta dix ans prisonnier dans Halep, jusqu'à ce que Baudoin IV, son beau-frère, l'ayant racheté, lui donna la charge de sénéchal du roy. de Jérusalem.

JOSUÉ, célèbre chef du peuple hébreu, né en Egypte l'an 1534 av. J.-C., succéda à Moïse dans le commandem., et introduisit les Juifs dans la Terre-Promise, dont il fit le partage entre les douze tribus. Il passa le Jourdain à pied sec, s'empara de Jéricho en faisant tomber les murs de cette ville au son de la trompette, prit Haï, vainquit Adonisédec, roi de Jébus (Jérusalem) et quatre autres souver. qui s'étaient ligués avec ce prince contre lui. Pend. le combat que leur livra Josué, Dieu arrêta le soleil pour prolonger la journée et fit pleuvoir sur ses ennemis une grêle de pierres. Il mit six ans à conquérir le pays de Chanaan, et m. à 110 ans, l'an 1424 avant J.-C. On a sous son nom dans la Bible un livre qu'on lui attribue et qui renferme son histoire ; mais il n'y a rien de certain sur le véritable aut. de cet ouvrage.

JOTAPIEN, général romain, se fit proclamer emper. en Syrie, après le règne d'Alexandre Sévère ; mais il fut bientôt défait, et périt l'an 249 de J.-C.

JOUBERT (LAURENT), sav. méd. du 16[e] S., né à

Valence (Dauphiné) en 1529, fut reçu doct. à Montpellier en 1558, et succéda au célèb. Rondelet, son maître et son ami, dans sa chaire en 1666, puis dans la dignité de chancelier de l'univ. en 1574. Mandé à Paris en 1579 pour remédier à la stérilité de la reine, femme de Henri III, il fit cet infructueux voyage qui toutefois lui valut le titre de docteur du roi. Joubert m. peu après à Lombez en 1583, laissant de bons et nomb. ouv. qui ont paru collectiv. sous le titre d'*Operum latinorum tomus primus et secundus*, Lyon, in-fol., Francfort, 1599, etc.

JOUBERT (Nic.), véritable nom du fou en titre de Henri IV, désigné (p. 88) sous le nom d'*Angoulevent*. Quelq. aut. l'appellent aussi *Engoulevent*.

JOUBERT (Franç.), savant théolog., né à Montpellier en 1689, m. en 1763, était fils du syndic des états de Languedoc, et exerça lui-même les fonctions de cette charge avant d'entrer dans les ordres. Il était très-zélé pour le jansénisme, et il fut mis à la Bastille pour son opiniâtreté à refuser l'adhésion à la bulle *Unigenitus*. On a de lui l'*Explication des prophéties de Jérémie*, *Ezéchiel*, *Daniel*, 5 vol. in-12; *Commentaires sur les 12 Petits Prophètes*, 6 vol. in-12; — *sur l'Apocalypse*, 2 vol. in-12; *Explication de l'Histoire de Joseph*, 1728, in-12, etc. — Le P. Joseph Joubert, jésuite, mort vers 1724, a composé plus. ouv. à l'usage des classes. Le meilleur est son *Dictionn. français-latin*, que les Dict. de Boudot et de Noel ont fait oublier aujourd'hui. — Ant.-Nic. Joubert de l'Hyberdière, né en 1725 à Antibes, m. vers 1805, a pub. un tr. intit. *le Dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent et de soie*, 1765, 1775, in-8.

JOUBERT (Barthélemi-Catherine), général en chef des armées de la républiq., né à Pont-de-Vaux en 1769, étudiait en droit à Dijon, lorsqu'il s'enrôla comme volont. en 1791. Il passa par tous les grades inférieurs de la milice, et il était lieuten. en 1793. C'est alors qu'à la tête de 30 grenadiers, il resista à 500 Piémontais, et ne se laissa prendre qu'après un combat opiniâtre. Nommé successivem. adjudant-général, puis chef de bataillon en 1795, il mérita la même année, par sa conduite brillante à Loano, le grade de général de brigade. La célèb. campagne de 1796 et 1797 mit ses talens dans tout leur jour. Partout, à Montenotte, Millesimo, Ceva, Mondovi, Cherasco, Lodi, le col de Campione, Compara, Montebaldo, Rivoli, il seconda avec une intrépidité et un discernem. rares le général Bonaparte, qui lui fit donner le titre de général de division et se fit accompagner de lui quand il présenta au directoire le traité de Campo-Formio. Peu après Joubert fut envoyé comme général en chef à l'armée de Hollande, puis à celle de Mayence et enfin à celle d'Italie. Il y arriva à la fin de 1798 et opéra la révolution de Piémont, machinée depuis longtemps. Il se porta ensuite sur Livourne; mais, lassé de se voir contrarié dans ses opérat. par le gouvernement, il donna sa démission et revint à Paris. Joubert venait d'être appelé au command. de cette ville lorsque les revers de l'armée franç. en Italie engagèrent le directoire à l'y envoyer de nouveau comme général en chef. Il partit sur-le-champ avec Moreau, qui consentit à servir sous ses ordres, franchit les montagnes du Montferrat, opéra sa jonction avec l'armée de Naples et se disposa à livrer bataille dans les plaines de Novi. Mais les Russes, commandés par Suwaroff, le prévinrent, et l'attaquèrent à l'improviste. Les Français furent mis en déroute, et Joubert, en cherchant à les rallier, fut blessé mortellement. Il n'avait que 30 ans. Garat, Santhonax et Riboud, ont écrit chacun un *Eloge* de cet intrépide capit., à qui l'on avait érigé aux frais de l'état un monument dans la ville de Bourg, chef-lieu du département où il est né. — Pierre-Marie Joubert, curé de Saint-Martin-d'Angoulême, fut (en 1789) député aux états-généraux pour le clergé de son bailliage; il se réunit des premiers au tiers-état; et, après avoir manifesté dans l'assemblée constituante des opinions fort énergiques contre les prétentions du haut clergé, il fut, à la fin de l'année suivante, élu évêq. constitutionnel d'Angoulême. Pierre-Marie Joubert devint ensuite présid. de l'administration du dépa- de la Seine, admin.-gén. de l'octroi de Paris, et il m. en 1815, cons. de préfect. du même départem.

JOUE (Jacques de La), peintre, m. en 1762, a exécuté la magnifique *Perspective* que l'on voyait au fond de la branche la plus courte que forme la biblioth. de Ste-Geneviève. On ignore ce que sont devenus les tableaux qu'il a laissés.

JOUFFROY (Jean de), cardinal et aumônier de Louis XI, né à Luxeuil en 1412, d'une famille illustre, étudia d'abord le droit à Cologne et à Pavie, puis embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de St-Columban. Après avoir professé trois ans la théolog. à Milan, il fut envoyé en députat. auprès du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, et s'y fit connaître de Louis XI, alors réfugié à la cour de ce prince. A son avènement au trône, Louis l'emmena même avec lui (1461), et ce fut à sa sollicitation qu'il abolit la pragmatique sanction. L'abbé de Jouffroy reçut peu de temps après le chapeau de cardinal; mais dans la suite le pape lui ayant refusé de joindre, à l'évêché d'Albi qu'on venait de lui conférer, l'archevêché de Besançon, l'ambitieux prélat devint l'ennemi du saint-siége, et fit tous ses efforts pour que Louis rétablît la *Pragmatique*. Le cardinal de Jouffroy m. au prieuré de Rully en 1473, toujours aimé du roi qui venait de le faire son gr.-aumônier. Il reste de lui quelq. *Discours* rec. dans le *Spicilége* de dom Luc d'Acheri. Son *Eloge historique* a été pub. par Grappin, Besançon, 1785, in-8.

JOUG (Humbert de VILLENEUVE, baron de), prem. prés. du parl. de Dijon dans les 15e et 16e S., né à Lyon vers 1460, fut memb. de l'académie de Fourvière, et l'un des restaurat. des lettres et des sciences dans sa patrie. Il exerça d'abord la charge de lieutenant-gén. de la sénéchaussée de Lyon, fut nommé ensuite conseiller du roi en son grand conseil, et élevé en 1505 par le roi Louis XII à la dignité de prem. présid. et de chef de conseil du parlement de Bourgogne. Après avoir rempli avec succès div. missions au sujet des prétentions injustes du pape Jules II, Humbert de Villeneuve fut chargé de négocier la rançon des otages que Louis de La Trémouille s'était vu contraint de livrer aux Suisses en garantie du traité qu'il conclut avec eux en 1513 pour les déterminer à lever le siége de Dijon et à évaquer la Bourgogne. Malgré toute l'habileté qu'il déploya dans cette circonstance, il ne parvint qu'à grand'peine à se retirer sain et sauf des mains des Suisses, qui ne le relâchèrent que moyennant une rançon de 2,000 écus-soleils. Rendu à ses fonctions de président, il m. en 1515, laissant la réputation d'un magistrat aussi recommandable par ses connaissances que par les services qu'il a rendus à son pays. On trouvera de plus amples détails sur cet illustre personn. dans les *Lettres sur trois Lyonnais, prem. présid. du parl. de Bourgogne dans le 16e S.*, par M. Amanton, des acad. de Lyon et de Dijon, Lyon, 1826, in-8 de 26 pages (ins. dans les *Archives du Rhône*). Les deux autres prem. présid. sur lesquels M. Amanton a réuni des documens histor. dans ce savant opusc. sont Hugues Fournier, frère de Humbert Fournier, auquel nous avons consacré une *Notice* (v. p. 1122), et Claude Patarin (v. ce nom).

JOUIN (Nic.), banquier de Paris, célèbre par son attachement aux doctrines de Jansénius, né à Chartres en 1686, m. à Paris en 1757, a laissé: *Procès contre les jésuites*, etc., 1750, in-12, *les Sarcelades*, sat. en vers contre les partisans de la bulle *Unigenitus*; *le Portefeuille du diable*. On le regarde comme le véritable aut. du *Philotanus*,

poème attribué à Grécourt. Cette pièce se trouve à la suite de ses *Sarcelades*, etc., 1764, 2 vol. in-12.

JOURDAIN (Alphonse), ainsi nommé parce qu'il avait été baptisé dans le Jourdain, était fils de Raymond IV, comte de Toulouse, et d'Elvire de Castille. Il était fort jeune quand il revint en Provence : aussi Guillaume IX, comte de Poitiers, trouva-t-il peu de difficulté à s'emparer de ses états (1114). Mais cinq ans après les Toulousains le proclamèrent roi pendant l'absence de Guillaume, qui était allé porter des secours au roi d'Aragon. Devenu grand, Jourdain s'empara des biens de l'abbé de St-Gilles qui cabalait contre lui. Aussitôt il fut excommunié par le pape Calixte II. Cependant sa puissance se consolidait de jour en jour quand Louis-le-Jeune, gendre de Guillaume IX, vint mettre le siége devant Toulouse. On s'attendait à voir Alphonse dépouillé, quand le mariage de Raymond son fils avec Constance, sœur du roi de France, mit fin à tout le différend. Alphonse fonda alors la ville de Montauban (1144) : puis, ayant obtenu que le pape levât son excommunicat., il se croisa et partit pour la Terre-Sainte. Il m. peu de jours après y être arrivé en 1148.

JOURDAIN (Franç.-Claude), bénédictin de St-Germain sous le nom de *dom Maur*, né à Poligny en 1696, m. en 1782, après avoir été successivement prieur de l'abbaye de St-Martin d'Autun; puis de celle des Blancs-Manteaux de Paris, et assistant du général des bénédictins, a laissé une *Dissertat. sur les voies romaines dans le pays des Séquanais*, écrit qui fut couronné par l'acad. de Besançon; une dissertat. *sur Alise et ses antiq.*, reproduite en partie dans les *Eclaircissem. géogr.* de d'Anville; *Oraison funèbre de Cl. Bouhier, 2e évêque de Dijon*, Dijon, 1755, in-4, etc.

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard BRÉCHILLET), médecin, né à Paris en 1734, m. en 1816, fut principalement connu comme dentiste, et inventa quelq. instrum. de chirurgie, l'un entre autres pour l'opération de la pierre. Il avait composé différ. ouv., dont on peut voir la liste dans la *Bibliogr. de la France* (1816, pag. 54); les principaux sont: *Nouveaux élémens d'odontalgie*, Paris, 1756, in-12; *Traité des dépôts dans le sinus maxillaire*, etc., 1760, in-12; et *Traité des maladies et des opérations réellement chirurgicales*, etc., 1778, 2 vol. in-8, avec planches.—Amable-Louis-Marie-Michel Bréchillet Jourdain, son fils, né en 1788, s'adonna avec ardeur à l'étude des langues orientales sous MM. Langlès et Silv. de Sacy; et l'on créa pour lui la place de secrétaire adjoint de l'école des langues orientales qu'il occupa jusqu'à sa m. arrivée en 1818. On a de lui des *Mémoires* et autres écrits, parmi lesquels on distingue : *la Perse*, ou *Tableau de l'histoire, du gouvernement, de la religion, de la littérature........ de cet empire*, etc., Paris, 1814, 1 vol. in-18. Ce jeune savant a fourni plus. art. à la *Biographie universelle*, au *Moniteur* et aux *Annales des Voyages.*

JOURDAN (Jean-Baptiste), écrivain et aut. dramatique, né à Marseille en 1711, m. à Paris en 1793; a donné au théâtre Italien différ. pièces dont la plus jolie est *l'Ecole des Prudes*. On a encore de lui beaucoup d'ouv. médiocres, tels que *la Vie de Sémiramis*, 1748, in-12; *la Vie d'Olympe Maldachini*, trad. de l'italien de Gregorio Leti, 1770, 2 vol. in-12; *les Amours d'Abrocome et d'Anthia*, trad. du grec de Xénophon le jeune, 1748, in-12. Il ne faut pas confondre cette trad., comme l'ont fait quelq. biographes, avec la trad. anonyme qui a paru sous ce titre : *les Ephésiaques de Xénophon*, Paris (Hollande), 1736, petit in-12.

JOURDAN (Matthieu JOUVE), surnommé *Coupe-Tête*, né à St-Just près du Puy en 1749, fut successiv., jusqu'à l'époque de la révolut., boucher, garçon maréchal, contrebandier, soldat et palefrenier; enfin en 1789 on le voit établi marchand de vin, et c'est alors que commence son effroyable célébrité. A la journée du 6 oct. 1789 il tua les deux gardes-du-corps Varicourt et Deshuttes; plus tard il se vanta d'avoir arraché le cœur à MM. Foulon et Berthier (*v.* ces nom). Ce scélérat inonda de sang le départem. de Vaucluse, et présida dans Avignon au massacre de la Glacière. Le comité de salut public le fit enfin arrêter et condamner à m. Il eut la tête tranchée le 27 mai 1794.

JOURDAN (Athanase-Jean-Léger), avocat à la cour roy. de Paris, né en 1791 à St-Aubin-des-Chaumes (Nièvre), se livra de bonne heure à une étude approfondie du droit romain, de l'hist. et de la philosophie, et fut reçu docteur en droit à la faculté de Paris en 1812. Afin de concourir plus efficacement aux progrès de la science du droit, à l'enseignement de laquelle il s'était destiné, il se mit en relat. avec les plus sav. profess. des univers. de l'Allemagne, et se créa ainsi les moyens de pouvoir répandre plus promptem. en France le résultat des recherches faites par les publicistes étrangers. Ayant reçu vers 1820 la mission d'aller étudier l'organisation des justices-de-paix en Angleterre, il s'y lia avec plus. jurisconsultes distingués; plus tard il retourna à diverses reprises dans ce même pays, dont il finit par connaître à fond les institut. polit. et judiciaires. Il mourut le 27 août 1826 à Déal, près de Douvres, au moment où il se disposait à revenir en France avec de nouveaux fruits de son application continuelle à l'étude des lois anciennes et des monumens qui s'y rattachent. On doit à ce jeune publiciste, dont la perte prématurée a été vivem. sentie, une édit. des *Tabulæ chronologicæ* du jurisc. allemand. Haubold (*v.* ce nom); une autre des *Vat. juris Rom. fragm.*, Paris, 1823, in-8 (ces fragm. venaient d'être pub. pour la prem. fois à Rome par l'abbé Maï); une autre des *Juris civilis ecloga*, Paris, 1822, 2 vol. in-12; enfin un ouvr. intit. *Relat. du concours ouvert à la faculté de droit de Paris pour la chaire de droit romain*, Paris, 1819, 2 v. in-8. Jourdan a été l'un des princip. rédact. du journal de jurispr. *la Thémis*, et l'a enrichi d'une foule d'art. importans. Il a coopéré en outre avec MM. Decrusy et Isambert à la publicat. du *Rec. général des anc. Lois franç.*, etc., Paris, 1821-1826, in-8 : la portion de cet ouvr. relative au règne de Louis XVI jusqu'à 1781 (c'est-à-dire les tom. 13 et 14) a été plus particulièrem. confiée à ses soins. C'est par méprise qu'on a attribué à Athanase-Jean-Léger Jourdan la trad. franç. de l'*Hist. du Droit romain* de Gustave Hugo, revue par M. F. Poncelet, doct. en droit (Paris, 1821-22, 2 vol. in-8), sur le titre de laquelle on ne trouve que les initiales des prénoms du traduct.; elle est de M. Antoine-Jacques-Louis Jourdan, docteur-médecin, à qui l'on doit plusieurs autres traduct. de l'allemand.

JOURGNIAC. V. St-Méard.

JOUSSE (Mathurin), archit. distingué, né dans l'Orléanais ou l'Anjou au commencem. du 17e S., s'était formé surtout par l'étude de Vitruve. Il reste de lui le *Secret d'Architecture*, etc., La Flèche, 1642, in-fol.; l'*Art de Charpenterie*, ibid., 1692, in-fol.; *La fidèle ouverture de l'Art de Serrurie*, ibidem, 1627, in-fol.

JOUSSE (Daniel), célèbre jurisconsulte, né en 1704 à Orléans, m. en 1781, conseiller au présidial de cette ville, fut l'émule et l'ami de Pothier, dont il était aussi le compatriote. On a de lui entre autres ouvr., la plupart classiques en jurisprud., et dont la liste complète se trouve dans les *Lettres sur la profession d'Avocat* de Camus; *Coutumes d'Orléans, avec des Notes*, Orléans, 1740, 2 vol. in-12, en société avec Prevôt de la Jannès et Pothier; *Nouv. Comment. sur l'Ordonn. criminelle... d'août 1670*, Paris, 1753, in-12; 1756 et 1759, 2 vol. in-12; *Nouv. Comment. sur l'Ordonnance civile de 1667*, Paris, 1753, 1757, 1767, 2 vol. in-12; *Nouv.*

Comment. sur les Ordonn... d'août 1669 *et mars* 1673, etc., Paris, 1755, 1761, in-12; *Nouv. Comment. sur l'Ordonnance du Commerce* (mars 1673), Paris, 1755, 1761, 3 vol. in-12; *Nouv. Comment. sur l'édit. du mois d'août* 1695, *concern. la juridiction ecclés.*, etc., Paris, 1757, 1767, 2 vol. in-12; *Tr. de la Justice crimin. de France*, Paris, 1771, 4 v. in-4; *Traité de l'Administrat. de la Justice*, Paris, 1771, 2 vol. in-4; *Comment. sur l'Ordonnance des Eaux et Forêts... d'août* 1669, ibid., 1772, in-12; *Eloge de Pothier*, placé en tête du *Tr. de la Possession* de ce dernier, Paris, 1772, et de l'édition de ses œuvres, in-4. Jousse avait consacré quelq. instans de sa vie laborieuse à la culture des lettres et des sciences, et l'on a encore de lui les ouvr. suivans : *Détail hist. de la ville d'Orléans*, Orléans, 1736, 1742, 1752, 1752; *Nouv. Traité de la Sphère, avec un Disc. sur les Eclipses*, Paris, 1755, in-12, etc. — Daniel-Charles JOUSSE, fils du précéd., né en 1742, fut aussi conseiller au présidial d'Orléans, et m. en 1769. On a de lui : *Lettre d'un Orléanais sur la Nouv. Hist. de l'Orléanais* (par le marquis de Luchet), Paris, 1766, in-12.

JOUSSOUF ou YOUSSOUF (ABOU-AMROU ben ABD'ALBERR), surn. *Nomari*, du nom de la tribu dont il tirait son origine, sav. musulman, né à Cordoue en l'an 368 de l'hég. (979 de J.-C.), m. en l'an 463 (1070 de J.-C.), est aut. d'un rec., écrit en arabe, divisé en 3 liv., sous le titre de *Behedjet-almodjalisyn*, et de quelq.-autres ouvr., tels que : *Notice sur les compagnons du Prophète* (Mahomet); une *Hist. des Opinions des Docteurs musulmans;* et une hist. des guerres des Maures d'Espagne contre les chrétiens, intit. *les Perles des Guerres sacrées.*

JOUSSOUF (BEN-TASCHFYN ben IBRAHIM-AL-LAMTOUNI-ABOU-YACOUB), prince musulman d'Afrique, succéda en l'an 462 de l'hégyre (1070 de J.-C.), à Aboubekr ben Omar, et fonda la ville de Maroc, dont il fit la capitale de ses états. Appelé en Espagne par les princes musulm. qui régnaient en Andalousie et se voyaient incapables de résister aux progrès des armes du roi de Castille Alph. VI, Joussouf défit complètem. ce monarque à Zalaka, près de Badajoz, en l'an 1086 de J.-C., et m. en l'an 500 de l'hég. (1106 de J.-C.), après avoir conquis une grande partie du territoire espagnol. Bien qu'investi d'une grande puissance, ce prince reconnaissait la suprématie des khalyfes abassides de Bagdad, et ne prenait dans ses actes que le titre d'*Emyr al moslemyn* (prince des croyans).

JOUSSOUY (J.-ANDRÉ), lazariste, né dans le Velay en 1746, m. en 1811, missionnaire à Alger, y avait fait deux voyages pour porter aux esclaves les consolations de la religion; il séjourna plus de 30 ans dans ce pays, où il eut à supporter toutes sortes de privations.

JOUVANCY (JOSEPH), jésuite, né à Paris en 1643, fit profession dès l'âge de 16 ans, enseigna la rhétorique à Caen, à La Flèche et à Paris, fut appelé à Rome en 1699 pour y continuer l'*Hist. des Jésuites*, et y m. en 1719. Ce fut lui qui le prem. imagina de donner des édit. d'anciens aut. classiq. avec des suppress. (*edit. expurg.*); mais les notes qu'il a jointes à celles qu'il a pub. sont pour la plupart fort insignifiantes. Ses principaux ouvr. sont : l'*Appendix de Diis et heroïb. poeticis*, in-12, plus. fois réimpr. et encore employé dans les colléges : M. Roger en a donné en 1805 une édit. (in-8) avec des notes, sur lesquelles on trouvera une critique très-judicieuse dans le *Magasin encyclopéd.* (1806, tom. 6, p. 446); la 5e partie de l'*Hist. des Jésuites* (*Hist. societatis Jesu pars quinta,..... ab ann.* 1591, *ad ann.* 1616), Rome, 1710, in-fol.; *de Ratione discendi et docendi*, Lyon, 1692, in-12, trad. en fr. par Lefortier, Paris, 1803, in-12 : cet ouvr. a été effacé par le *Traité des Etudes* du modeste Rollin. On aura la mesure de la partialité du P. Jouvancy, si l'on remarque que, dressant une nomenclature des meilleurs grammaires, il ne nomme pas même celle de Port-Royal.

JOUVE (JOSEPH), jésuite, né en 1701 à Embrun, m. en 1758, est aut. des ouvr. suiv. : *Hist. de la conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux*, Lyon, 1754, 2 vol. in-12 (sous l'anagramme de *Vojeu de Brunem*); *Hist. de Zénobie, impératrice, reine de Palmyre*, Paris, 1758, in-12 (sous le pseud. de *Euvoi de Hauteville*).

JOUVENEL DES URSINS (GUILLAUME), connu aussi sous le nom de *Juvénal des Ursins*, baron de Traisnal, était fils d'un avocat de Paris qui, devenu prévôt des marchands en 1388, réprima l'insolence des gens de guerre, maintint les priviléges des bourgeois de Paris, et reçut pour récompense de ses services l'hôtel dit des Ursins, dont il joignit le nom à celui de Juvénal; c'est donc bien à tort qu'on l'a confondu, lui et ses descendans, avec les membres de l'illustre famille des Ursins, en Italie, qui a donné à l'église 5 papes et plus de 30 cardinaux, sans parler de la célèbre princesse des Ursins (*voy.* URSINS). Guillaume Jouvénel entra, comme son père, dans la carrière du barreau; mais il avait plus de talent pour l'état militaire que pour la robe. On le voit successiv. cons. au parlem., capit. des gendarmes, lieutenant-général du Dauphiné, bailli de Sens, enfin chancelier de France en 1445. Déposé et emprisonné en 1461 par le soupçonneux Louis XI, il parvint à faire reconnaître son innocence, fut rétabli en 1465 d'une manière honorable, et m. en 1472. — JOUVENEL DES URSINS (Jean), nommé aussi Juvénal des Ursins, frère du précéd., archev. de Reims en 1449, sacra le roi Louis XI, fut un des év. qui revirent la sentence prononcée par les Anglais contre la Pucelle d'Orléans, et m. en 1473, à l'âge de 65 ans, laissant la réputation d'un prélat également recommandable par ses vertus épiscopales et par ses connaissances littéraires. Il a laissé une *Hist. du règne de Charles VI, depuis* 1380 *jusqu'en* 1422, impr. par Théod. Godefroy en 1614, in-4, et par son fils Denis en 1653, in-fol. avec augmentations.

JOUVENET (JEAN), peintre d'histoire, né en 1647 à Rouen, d'une famille d'artistes distingués, m. en 1717 à Paris, avait appris de son père (Laurent JOUVENET), les prem. principes de son art. Il vint de bonne heure dans la capitale, où Lebrun l'employa; et il fut reçu à l'acad. de peinture en 1675. Il composa un très-grand nombre d'ouv. tant à fresque que sur toile, et beauc. de portraits. On reproche à cet artiste d'avoir manqué de coloris. Ses plus belles composit. sont *Esther devant Assuérus* et une *Descente de Croix*. Devenu paralytique du côté droit, il s'apprit à peindre de la main gauche, et c'est de cette main qu'il fit, pour le chœur de l'église de la Visitation, le beau tableau appelé *Magnificat*. Le musée du Louvre possède huit tableaux ou portraits de Jean Jouvenet.

JOUVENNEAUX ou JOUENNEAUX (GUY), réformat. des bénédictins, né au Mans vers le milieu du 15e S., d'une famille pauvre, entra en 1592 dans la communauté de Chezal-Benoit, devint abbé de St-Sulpice de Bourges, réforma ce monastère ainsi que celui des bénédictins de la même ville, et m. en 1505. On a de lui : *in Terentium familiarissima interpretatio*, etc., Paris, Marnef, 1492, in-fol., Lyon, 1493, 1497, in-4, Strasb., 1496, etc.; une *Grammaire*, Limoges, 1518, in-4, etc.

JOUY (LOUIS-FRANÇOIS de), avocat au parlement, né en 1714 à Paris, m. dans la même ville en 1771, se livra particulièrement aux matières ecclésiastiques et fut chargé des affaires du clergé. On a de lui, entre autres ouv. de droit : *Supplément aux lois civiles de Domat*, in-fol; *Principes et usages concernant les dixmes*, 1752, in-12, réimpr. en 1776, etc.

JOVE (PAUL). V. GIOVIO.

JOVELLANOS (don GASPAR-MELCHIOR de), sav.

et homme d'état espagnol, né à Cijon (Asturies) en 1749, savait dès son adolescence les langues, la jurispr., l'hist., les antiquités, et avait produit des poèmes lyriques qui le firent admettre à l'acad. dès l'âge de 21 ans. Charles III le nomma conseiller d'état, et lui confia plus. commiss. import. dont il s'acquitta toujours avec succès. Mais à la mort de ce prince son crédit diminua. Il sut pourtant se maintenir encore 4 ans. Enfin ayant osé conseiller de mettre un impôt sur le clergé, il fut disgracié. Rappelé en 1799, il fut nommé ministre de grâce et de justice. La fermeté avec laquelle il parla contre Godoï le fit disgracier de nouveau; il ne revint en Espagne que lorsque les Franç. y entrèrent en 1808, et fut nommé *memb. de la Junte suprême*. Le peuple trompé par les apparences le confondit dès lors dans la haine qu'il avait pour les *Afrancesados* (c'est-à-dire les partisans du gouvernement de Joseph Napoléon), et il fut tué dans une émeute en 1812. Outre ses poésies lyriques, Madrid, 1780, et une tragédie intitulée *Pélage*, inédite, mais représentée dès 1790 et très-goûtée, Jovellanos a composé une foule de *Mém.*, *discours*, *projets*, etc., parmi lesquels son rapport présenté au présid. du conseil suprême de Castille au nom de la société d'agricult. de Madrid, touchant l'affaire de la loi agraire, est le morceau qui lui a fait le plus d'honneur; il a pour titre : *Informe sobre la Ley agraria*, Madrid, 1795, 1821, in-12. Cet excellent écrit a été trad. littéralem. par M. de Laborde, et inséré dans son *Itinéraire de l'Espagne*, dont il forme la partie principale du titre *Agriculture* (2e vol., pag. 103-294).

JOVIEN (FLAVIUS-CLAUDIUS), emp. romain, né à Sindunum (Singidon) en Pannonie, servait sous Julien contre les Perses, quand l'empereur fut tué; et c'est alors que les soldats le proclamèrent en 363. Il se vit contraint de faire avec les Perses une paix très-désavantageuse pour sauver les restes de l'armée imprudemment engagée par Julien au milieu de pays ennemis. Jovien était chrétien zélé; il fit embrasser la religion chrétienne à son armée, ferma les temples des idoles, et rappela St Athanase et les autres évêques exilés par son prédécesseur. Il allait se faire couronner à Constantinople, lorsqu'il mourut après 8 mois de règne, à Dadastane sur les confins de la Bythynie, étouffé par la vapeur du charbon, ou selon d'autres empoisonné. On prétend que, dans son zèle pour le christianisme, il brûla la bibliothèque d'Antioche. L'abbé de la Bletterie a écrit une *Histoire de Jovien*.

JOVIN, consul romain, l'an 367, Gaulois d'origine, accompagna Julien dans son expédition en Perse. Il était gén. de la cavalerie dans les Gaules à l'avènement de Jovien; ce prince le dépouilla de sa charge pour la donner à une de ses créatures; mais l'armée se révolta, et Jovin, loin de chercher à se faire proclamer empereur, ne se servit de son crédit que pour ramener les troupes à leur devoir. Jovien, en reconnaissance, lui rendit sa première charge; elle lui fut confirmée par l'empereur Valentinien. Jovin fut un des plus grands généraux de cette époque; il repoussa les Germains qui faisaient de fréquentes incursions, et fit prospérer sa province. Il m. en 370 à Reims, ville où il résidait et auprès de laquelle on voit encore des débris de son palais. Il avait embrassé le christianisme. — JOVIN, Gaulois, fils ou petit-fils du précéd., se fit proclamer empereur en 411 à Mayence, et associa à sa dignité Sébastien son frère. Il fut tué l'année suivante, et sa tête fut portée à l'emp. Honorius.

JOVINIEN, hérésiarque du 4e S., moine de Milan, rejetait les jeûnes, la pénitence, la virginité, et niait que Marie fût demeurée Vierge après la naissance du Sauveur. Il fut réfuté par St Augustin, St Jérôme, et condamné par le pape Sirice et par St Ambroise au concile de Milan en 390. Exilé par l'empereur Théodose, il mourut misérablement vers 412.

JOVLEVITSCH (IGNACE), théol. et prédicat. russe, mort dans le 17e S., archimandrite du couvent de l'Apparition à Polotzk, a laissé des *Disc.* et son *Opinion* au concile de Moscou en faveur du patriarche Nikone, insérés dans le tome 3 de la *Biblioth. ancienne de Russie*.

JOYEUSE (GUILLAUME, vicomte de), fils de Jean de Joyeuse, gouvern. de Narbonne, né au château de Joyeuse dans le Vivarais, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast., et nommé évêq. d'Aleth avant d'être entré dans les ordres. Mais la mort de son aîné l'ayant rendu le chef de la famille, il fut fait lieuten.-général, puis maréchal de France en 1582, et m. en 1592. Il avait en 1562 fait la guerre aux protestans du midi. — JOYEUSE (Anne de), fils du précéd., né en 1561, fut connu d'abord sous le nom d'Arques. Il plut tellem. au faible Henri III, que celui-ci, non content de le créer à un âge encore tendre duc et pair, amiral de France, prem. gentilhomme de la chambre et gouvern. de Normandie, lui donna en mariage Marguerite de Vaudemont-Lorraine, sœur de Louise de Vaudemont, sa femme, et fit la dépense des noces qui coûtèrent 1,200,000 fr., somme exorbitante pour le temps et la situation de la France, alors ruinée par des guerres civiles. Joyeuse fut en 1586 chargé de faire la guerre aux huguenots en Guyenne, et après plusieurs avantages de peu d'importance, il perdit la bataille et la vie à la journée de Coutras (20 oct. 1587) : il avait, dit-on, offert 100,000 écus à celui qui pourrait lui sauver la vie. — Franç. de JOYEUSE, son frère, né en 1562, fut successiv. archev. de Narbonne, de Toulouse, de Rouen, puis card. quelq. mois après avoir été élevé à l'archiépiscopat; il présida l'assemblée générale du clergé en 1605, devint légat du pape en France (1606), sacra Marie de Médicis et Louis XIII à Reims, présid. les ét.-gén. (1614), et m. à Avignon en 1615. Il paraît que c'est lui qui conçut l'idée du canal de Languedoc. Aubery a publ. l'*Hist. du card. de Joyeuse*, Paris, 1654, in-fol. — JOYEUSE (Henri de), frère des deux précédens, né en 1567 et se signala dans plusieurs combats en Languedoc et en Guyenne. La mort malheureuse d'Anne son frère à Coutras, et la perte de sa femme, le déterminèrent à se retirer du monde, et il se fit capucin en 1587 sous le nom de frère Ange. Mais 5 ans après il quitta son couvent, sous prétexte que la mort d'un de ses frères le forçait à reparaître sur la scène politique. Il se mit à la tête des seigneurs catholiques de Languedoc et fut un des dern. chefs qui tinrent pour la ligue. Enfin, ayant fait son accommodem. avec Henri IV (1596), il reçut le bâton de maréchal de France; mais quelq. paroles un peu fortes que lui dit le roi le déterminèrent à rentrer dans son cloître (1600). Dans la suite il passa en Italie, et m. à Rivoli en 1608, âgé de 41 ans. — JOYEUSE (Ant.-Scipion de), frère des 3 précéd., et le plus jeune des tous, se trouva en 1587, par la retraite de Henri son frère dans un couvent, le chef de la famille. Il commanda dans le Languedoc pour la ligue; mais ayant été battu devant Villemur, il prit la fuite et se noya dans le Tarn en 1592. — JOYEUSE (Jean-Armand, marquis de), 2e fils d'Antoine-Fr. de Joyeuse, comte de Grandpré, né en 1631, obtint à 18 ans une compagnie de cavalerie, fit ses prem. armes en Flandre sous le comte de Harcourt, et se signala pendant 50 ans en Allemagne, en Flandre et en Espagne. Créé maréchal de France en 1693, il commanda l'aile gauche de l'armée franç. à Nerwinde (1697), fut fait gouverneur de Metz, Toul et Verdun en 1703, et m. à Paris sans postérité en 1710.

JOYEUSE (J.-B.-X.), commissaire de la marine à Toulon vers le milieu du 18e S., chargé du détail des vivres, fit dans cette partie de l'administr. d'import. amélior. La conservat. du blé, du biscuit,

de l'eau douce, des salaisons, fut surtout l'objet de ses recherches. En 1766, il obtint le prix à la société d'agriculture de Limoges, par un mémoire intitulé : *Hist. des charençons avec des moyens pour les détruire et empêcher leurs dégâts dans le blé.* On lui doit encore : *Hist. des vers qui s'engendrent dans le biscuit qu'on embarque sur les vaisseaux*, *avec les moyens de l'en garantir*, 1778, in-8 ; une *Exposition de la nouvelle agriculture*, 1772, in-8. On sait que Joyeuse fut réformé en 1762 ; mais l'époque de sa naissance est inconnue, comme celle de sa mort.

JOYNER (GUILL.), écrivain angl., connu aussi sous le nom de *Lyde*, né à Oxford en 1622, m. en 1706, fut un des partisans les plus zélés de la dynastie des Stuarts et du catholicisme. Forcé lors du triomphe des presbytér. et de Cromwell de quitter la société du collége de la Madeleine dont il était membre, il suivit le comte de Clamorgan dans ses voyages, revint à Londres avec Charles II, et fut encore forcé d'en sortir après la prétendue conspiration des poudres. Jacques II le rétablit dans le collége de la Madeleine. On a de lui des *Poésies* lat. et angl. impr. dans différens rec. ; une comédie intit. *the roman Empress*, Londres, 1670, in-4 ; et des *Observations sur la vie du card. Polus*, en angl., 1686, in-8.

JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de Charles-Quint, né en 1546 à Ratisbonne, m. à l'âge de 33 ans à Bouges près de Namur (1578), s'est placé par ses hauts faits au rang des plus gr. capit. de son S. Si sa naissance fut un mystère (Charles-Quint ne l'ayant déclarée à Philippe II qu'au lit de mort et sans faire connaître la femme dont il l'avait eu), la mort prématurée de ce grand guerrier n'a pas offert moins de prise aux plus odieuses suppositions. Élevé en secret jusqu'à sa 14e année par Louis Quixada, gr.-maître de la maison de l'empereur et le discret confident de ses amours, don Juan fut placé d'abord par Philippe II dans un cloître, où toutefois rien ne fut négligé pour son éducation milit. Depuis long-temps déjà il brûlait du désir de se signaler dans les combats, lorsqu'en 1570 le monarque espagnol lui offrit l'occasion de déployer ses vertus guerrières en le chargeant de comprimer un soulèvem. des Maures de Grenade. Le succès de cette expédition fut complet ; il fixa tous les regards sur le jeune prince, qui, l'année suivante, fut chargé de commander la flotte que les princes chrétiens venaient d'armer contre les Turks ; il les défit complètement à la célèb. bataille de Lépante. L'Italie et la Flandre furent ensuite le théâtre des nouveaux exploits de don Juan ; son dernier triomphe fut celui qu'il obtint sur les troupes protestantes des Pays-Bas dans la plaine de Gembloux (31 déc. 1577). On a cru long-temps que Philippe II avait avancé les jours de cet intrépide capitaine, son frère, autant par jalousie de la renommée dont il jouissait, que par la crainte de le voir épouser la reine Elisabeth d'Angleterre. Mais ces conjectures sont sans preuves et ont été démenties. La *Vie de don Juan d'Autriche* a été écrite en esp. par don Laurent van der Hammen, Madrid, 1627, in-4, et en franç. (par Bruslé de Montpleinchamp), Amst., 1690, in-12. M. Alexis Dumesnil a pub. une *Hist. de don Juan d'Autriche*, Paris, 1827, in-8.

JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de Philippe IV et d'une coméd. nommée Calderona, né à Madrid en 1629, prit en 1647 le commandem. des troupes espagn. en Italie, après avoir été nommé grand-prieur de Castille ; il s'empara de Naples, et soumit en 1652 Barcelone dont les habitans s'étaient mis sous la protection de la France. Ensuite il rejoignit en Flandre le gr. Condé, perdit la bataille des Dunes (1658) ; puis, ayant passé dans le Portugal où la conjur. de Pinto venait de faire roi le duc Jean de Bragance, il fut vaincu à Estremos. Des intrigues de cour l'occupèrent ensuite : on lui proposa alternativement les titres de gouvern. des Pays-Bas et de vice-roi d'Aragon afin de l'éloigner de la cour ; mais il vint à bout de rester à Madrid, et Charles II, parvenu à sa majorité, le nomma premier ministre. Don Juan se montra peu digne par ses talens de cette haute dignité, et il mourut à Madrid en 1679. On peut consulter pour plus de détails l'*Hist. de la révolution de Naples* (ital.) par Augustin-Nicolas, Amsterdam, 1660, in-8 ; l'*Hist. de l'expéd. de don Juan en Catalogne* (esp.) par don Fr. Fabro Bremondanio, Saragosse, 1673, in-fol. ; l'*Hist. de la campagne de Portugal en* 1662 (espagnol), par don Jér. Mascarinas, Madrid, 1663, in-4, et la *Vie de don Juan d'Autriche* par Gregorio Leti, Cologne, 1686, in-12.

JUAN Y SANTACILIA (don JORGE), célèbre mathématicien espagn., né à Orihuela en 1712, entra à 15 ans dans les gardes royales de la marine, et étudia les mathém. et l'astronomie à Carthagène, où ses camarades étonnés de ses progrès l'appelaient leur Euclide. En 1735 il fut chargé du commandement d'une polacre avec laquelle il fit plus. voy. en Amérique, et accompagna don Ant. d'Ulloa dans son excursion au Pérou vers MM. La Condamine et Bouguer. Capitaine de vaisseau à son retour, et successivem. chef d'escadre, puis commandant des gardes-marines, il concourut de tous ses efforts à la régénérat. de la marine espagnole depuis long-temps en décad. Don Jorge Juan m. à Cadix en 1774. On a de lui : *Observat. faites au Pérou sur l'astronomie et la physique* (avec don Ant. Ulloa), Madrid, 1748, 1773, trad. en franç. par Mauvillon, Amsterd. (Paris), 1752, 2 vol. in-4 ; un *Traité de mécaniq. appliqué à la construction des vaisseaux* (en espagnol), Madrid, 1761, 2 vol. in-4, trad. en franç. par M. Lévêque, professeur d'hydrographie, Nantes, 1783, 2 vol. in-4, avec addit. et notes, etc.

JUANEZ. V. JOANNES (Vincent).

JUBA Ier, roi de Numidie, succéda à Hiempsal son frère vers l'an 50 av. J.-C. Pendant la guerre de César et de Pompée, il embrassa le parti de ce dernier, accueillit, après la bataille de Pharsale, les restes de l'armée vaincue, secourut Caton et Varus qui s'étaient enfermés dans Utique, et se joignit à Q. Metellus Scipion pour livrer à César la bataille de Thapse. Vaincu dans ce combat, il voulut se retrancher dans Zama, mais les habitans lui en fermèrent les portes, et il se vit réduit à se faire tuer par un de ses esclaves, l'an 46 (et non 42) av. J.-C. Son roy. fut réduit en province rom., et sa famille tomba entre les mains du vainqueur. — JUBA II, son fils, était très-jeune encore lorsque, fait prisonn., il fut amené à Rome où César le fit élever avec soin ; plus tard Auguste, dont il se concilia les bonnes grâces, lui fit épouser Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la célèbre Cléopâtre, et lui donna, vers l'an 30 av. J.-C., en dédommagement des états de son père, un roy. composé des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Juba se fit chérir par la douceur et la sagesse de son gouvernement. Il m. après un long règne, l'an 23 de J.-C. Ce prince n'était pas moins distingué comme savant que comme homme d'état. Il se livra surtout à l'étude de l'histoire et des sciences naturelles ; il avait composé en grec une *Hist. d'Arabie*, dont Pline a conservé quelques fragmens ; une hist. des *Antiquités de l'Assyrie et de Rome* ; de la peinture et des peintres ; des théâtres (dont quelq. fragm. se trouvent dans Athénée et dans Hésychius). Il avait aussi écrit des recherches sur les *Sources du Nil*, et une dissertat. sur la corruption du langage. Aucun de ces ouv. ne nous est parvenu.

JUBÉ (JACQUES), ecclésiastiq. distingué par ses profondes connaissances littéraires et philol., né en 1674 à Vanves près de Paris, d'une famille obscure, avait été l'élève du savant Baillet, qu'il aida très-utilement dans la composit. de ses *Vies*

des Saints. Après avoir desservi successivement les cures de Vangrigneuse et d'Asnières, et s'être vu contraint à se cacher pour se soustraire aux poursuites, à l'occasion du ballot d'imprimés saisis en 1724 à Rouen, il fut envoyé en mission à Rome par l'évêq. de Montpellier; mais, ne trouvant point de sûreté en Italie, à cause des opinions religieuses qu'il professait, il revint secrètement en France, puis passa en Hollande sous le nom de Lacour, masque sous lequel il continua de se cacher dans les autres voyages qu'il fit successivem. en Angleterre, en Allemagne et en Pologne. En 1728 il résidait en Russie comme aumônier et précepteur des enfans de la princesse Dolgorouki, lorsque cette famille fut disgraciée par suite de la part qu'elle avait prise aux négociations entamées entre les docteurs de Sorbonne et les prélats de Russie, au sujet de la réunion de l'église de Russie à l'église lat. : ces négociat., dont Jubé avait été chargé particulièrement, échouèrent par le crédit de l'archev. de Novogorod. Obligé de prendre la fuite, Jubé rentra clandestinement en France, et m. en 1774 à l'Hôtel-Dieu de Paris. Ce sav. ecclésiast. passe pour avoir été édit. de differ. ouvrages. On cite de lui des *Journaux* MSs. de ses voy., où il donne de curieux détails sur les affaires relig. de son temps. On trouvera sur lui de plus longs détails dans la brochure intit. *Réflexions sur la nouvelle liturgie d'Amiens*, 1724, in-12, et dans la notice que lui a consacrée M. A.-A. Barbier dans son *Examen critique*.

JUBÉ (AUGUSTE), baron de La Pérelle, maréchal-de-camp, né en 1765 à Leuville, près de Montlhery, m. en juillet 1824 à Dourdan (Eure-et-Loire), fut d'abord employé dans l'administrat. de la marine à Cherbourg, puis devint successivement chef de la prem. légion des gardes nationales de la Manche, inspecteur, puis inspecteur-général des côtes (1794). Nommé adjudant-général en 1796, il se trouvait au 18 brum. an VIII command. de la garde du direct.; ensuite il passa dans l'administrat. civile après la prem. organisation de la garde des consuls (dont il avait été chargé). Il fit partie du tribunat, y déploya quelq. talens oratoires, et occupa alternativement les préfectures de la Doire et du Gers. Après la restauration Jubé fut attaché comme historiographe au dépôt général de la guerre, et obtint en 1816, avec sa retraite, le grade de maréchal-de-camp et les cordons de la Légion-d'Honneur et de Saint-Louis : quoique sans emploi comme milit. en juillet 1815, il s'était retiré par delà de la Loire avec l'armée. La carrière du général Jubé, comme littérat., eût pu n'être pas sans un certain éclat sans le mauvais état presque continuel de sa santé; et il y a lieu de regretter qu'il n'ait pu achever ses ouv. Les plus importans sont : l'*Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie*, etc. : son travail forme le prem. vol. de ce grand ouv. terminé par le général Servan; Paris, 1805, 7 vol. in-8; *le Temple de la Gloire*, ou *les Fastes militaires de la France, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours*, Paris, 1819, 2 vol. in-fol., avec 40 grav.; *Histoire générale militaire des guerres de la France depuis Louis XIV*. Le général Jubé a en outre fourni différ. art. polit. au journal l'*Indépendant* (1818).

JUDA, patriarche, 4ᵉ fils de Jacob et de Lia, et chef d'une des douze tribus, celle qui possédait Jérusalem et que l'on regardait comme la principale, naquit en Mésopotamie l'an 1755 avant J.-C. Ce fut lui qui conseilla à ses autres frères de ne point faire périr Joseph, mais de s'en défaire en le vendant. Juda épousa Sué, Chananéenne, qui lui donna 3 enfans, Her, Onan et Sela : il fut encore père de Pharès et de Zara, qu'il eut d'un commerce criminel avec Thamar (*v.* ce nom), et il m. à 119 ans, l'an 1636 avant J.-C. L'Ecriture rapporte que Jacob, au lit de la mort, prédit à Juda que le sceptre ne sortirait point de sa race jusqu'à la venue du Messie. Depuis le règne de Roboam, fils de Salomon, dans lequel eut lieu la séparation de dix tribus, on désigna par le nom de *royaume de Juda* les deux seules qui étaient restées fidèles : celles de Juda et de Benjamin.

JUDA HAKKADOSCH, fameux rabbin, fondateur de l'école de Tibériade, né selon le Talmud à Sephora (Tzippuri) en l'an 120, m. l'an 194, était entré fort jeune encore dans le sanhédrin, et fut proclamé par le peuple *nassi*, c.-à-d. prince très-riche et célèbre par sa sagesse; il fut aimé, disent les talmudistes, des emper. Antonin, Marc-Aurèle, Vérus et Commode. On le regarde comme l'auteur de la *Mischna*, 1ʳᵉ partie du Talmud, et on prétend qu'il y employa 30 ans de 159 à 189. L'édition la plus complète de la *Mischna* est celle de Surenhusius, Amsterdam, 1698, 6 vol. in-fol., hébr. et latin, avec comment. et notes.

JUDA RAB ou RAV, l'un des principaux docteurs amorrhaïm, était, suivant Harravad, à la tête de l'académie de Naherda l'an de J.-C. 250, et eut la plus grande part à la composit. de la *Gémare* de Babylone, comment. absurde, plat et fanatique d'une partie de la Mischna. L'édit. *princeps* de la *Gémare* de Babylone est de 1520, in-fol.

JUDA HIOUG ou CHIUG, ou selon les Arabes *Iahia-ben-David-aben-Zacharia*, fameux rabbin, né à Fez, et élevé parmi les Arabes, pratiquait la médecine vers l'an 1040. On le regarde comme le restaurateur de la grammaire hébraïque, qui, à cette époque, était dans l'enfance. Il a laissé 4 ouv. grammaticaux intit. : *Sépher hannuach*, ou *Livre des lettres oisives; Sépher baalé haképhiel; Sépher hannikud*, ou *Livre de la ponctuation* et *Sepher harkacha*, c.-à-d. *Livre des accens*. Aucun de ces ouv. n'a été imp., et la trad. latine qu'en fit Jean Gagnier, de l'univ. d'Oxford, est encore inédite.

JUDA (LÉON de), fameux hérétique, né en Alsace en 1482, m. en 1542 en Suisse, était ami intime de Zwingle, et parut avec lui au concile de Zurich. Savant dans la langue hébraïque, il a trad. presque tout l'ancien Testament sur l'hébreu et le nouveau sur le grec. Cette version complétée par Bibliander et Pierre Cholin, est appelée *Bible de Vatable* ou *Bible de Zurich*. Elle n'est pas sans mérite, quoique quelques auteurs et même la Sorbonne l'aient amèrement censurée.

JUDAS MACHABÉE, célèbre général juif, troisième fils de Matathias, succéda à son père dans le commandem. des armées israélites l'an 167 av. J.-C. Il battit à plus. reprises et avec des forces très-inégales Apollonius, Nicanor, Gorgias et Lysias, généraux d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, chassa les ennemis de Jérusalem, rentra en triomphe dans la ville sainte et en purifia le temple l'an 164 avant J.-C. Antiochus irrité marchait lui-même avec une armée immense contre Judas lorsqu'il fut enlevé par une cruelle maladie. Antiochus Eupator son successeur fut obligé d'accorder à Judas une paix honorable; mais, ce prince ayant été bientôt détrôné par Démétrius Soter, la guerre recommença. Judas, après avoir encore remporté plus. avantages, périt enfin dans un combat, accablé par le nombre, l'an 160 avant J.-C. Simon, son frère, lui succéda dans le commandement des troupes. M. Raynouard a composé un poème encore inédit, intitulé *Machabée*.

JUDAS ISCARIOTE, l'un des douze apôtres, fut ainsi nommé du lieu de sa naissance dans la tribu d'Ephraïm; il trahit J.-C. par un baiser et le livra au prince des prêtres pour trente pièces d'argent. Bientôt déchiré par ses remords, il alla rendre les pièces et se pendit de désespoir.

JUDAS LEVITA, dit *Rabbi Judas Hallevi*, sav. juif, né en 1090, m. en 1140, s'était exercé dans presque toutes les sciences connues de son temps. On dit qu'étant allé en pèlerinage à Jérusalem, il fut écrasé par le cheval d'un musulman. On lui doit

le *Cozri* (*Sepher Cuzari* ou *Haccozri*), sorte de dialogue sur les principes naturels de la religion contre les gentils, les juifs caraïtes et les philosophes. Cet ouv., l'un des plus beaux monumens de la littérat. rabbiniq., et composé originairement en arabe, fut traduit en hébr. par Juda-ben-Kardaniel, puis par Juda-aben-Tibon, rabbin, Venise, 1547, in-4, et 1594 avec notes; en latin par Buxtorf, Bâle, 1660, in-4, et en espagnol par le juif Abendana, Amsterdam, 1663, in-4. Judas Levita composa encore nombre d'ouv. pieux. Nous ne les énumérerons point ici, et nous renverrons à Bartolocci et à Wolf, qui en donnent la liste complète.

JUDDE (N.), jésuite, né en 1661 à Rouen, m. en 1735 dans la maison professe de son ordre, a laissé divers écrits moraux et ascétiques rec. par l'abbé Duparc sous le titre suivant : *Collection complète des œuvres spirituelles du P. Judde*, Paris, 1781-82, 7 vol. in-12. Ses *Exhortations sur les principaux devoirs de l'état religieux* avaient paru isolément par les soins du P. Cheron, Paris, 1780, 2 vol. in-12. L'abbé Mascrier a aussi pub. des *Réflexions chrét. sur les vérités de la foi* (sans nom d'aut.), ibid., 1756, in-12, extrait des *Mém.* du P. Judde. Cet homme distingué par sa piété et ses lumières avait joui de l'estime du P. Bourdaloue, qui, en mourant, le désigna pour être le dépositaire de ses papiers.

JUDE (St), l'un des douze apôtres, appelé aussi Thadée, Lebbée ou le Zélé, était frère de St Jacques *le Mineur*, et cousin germain de Jésus. Après la mort du Sauveur, il alla, à ce que l'on croit, prêcher l'évangile dans la Syrie et jusque dans la Mésopotamie. Il revint à Jérusalem l'an 62, et assista à l'élection de St Siméon pour chef de l'Eglise de cette ville. Il m. pour la foi, en Perse selon les uns, en Arménie selon les autres, vers l'an 80. On a de lui une *Epître* qui est la dern. des sept épîtres canoniques. Il y prémunit les nouveaux chrétiens contre les erreurs des simoniens, des gnostiques et de quelques autres hérétiques. On a contesté l'authenticité de cette épître.

JUDÉE. V. JUIFS.

JUDEX (MATTHIEU), dont le véritable nom était probablem. *Richter* (qui, en allem., signifie *juge*), né à Tipposwald (Misnie) en 1528, m. en 1564 à Rostock, après avoir professé quelq. temps la théologie à l'académie de Iéna, fut un des principaux collaborat. des Centuries de Magdebourg (Bâle, 1562, 13 vol. in-fol., sous le titre d'*Hist. ecclesiastica per Magdeburgenses et alios*). Il a en outre pub. différ. ouv. cités dans le Dictionn. de Bayle, et parmi lesquels on distingue son livre *de Typographiæ inventione*, etc.

JUDICAEL, roi de la Bretagne Armorique, fut appelé au trône en 612, après la mort d'Hoël ou Juthaël III, son père; mais, cédant ses droits à Salomon son frère puîné, il se retira dans le monastère de St-Méen, et ne prit lui-même les rênes du gouvernement qu'à la mort de ce prince (632). Il renonça de nouveau au pouvoir à la persuasion de St Eloi pour retourner dans son monastère (638), et y m. 20 ans après en odeur de sainteté. Alain II, fils de Judicaël lui succéda, mais seulem. dans une très-petite partie de son royaume.

JUDITH, héroïne juive, sous le nom de laquelle est écrit l'un des livres de l'Ancien Testam. Sans entrer dans les discussions dont son authenticité a été l'objet, discussions au moins déplacées puisqu'elle a été reconnue par l'Eglise au concile de Trente, nous rapporterons en substance ce qu'on y apprend touchant Judith. Elle était de la tribu de Siméon, et habitait Béthulie, sa patrie, lorsque Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant cette ville et en détourna les sources qui l'alimentaient d'eau. Comptant sur l'assistance du Seigneur pour délivrer ses compatriotes prêts à capituler, Judith, qui était d'une beauté rare, se dirigea vers le camp ennemi; là elle prétexta qu'elle était sortie de la ville dans un but favorable aux Assyriens, et se fit conduire devant leur général, à qui en un instant elle parvint à inspirer la plus violente passion. Pour l'accomplissement de son dessein elle dut feindre qu'elle consentirait à satisfaire les désirs grossiers d'Holopherne. et elle l'accompagna dans sa tente au sortir d'un grand repas dans lequel il s'était enivré. Aussitôt qu'elle vit celui-ci plongé dans le sommeil, elle lui trancha la tête, la porta à Béthulie, et força ainsi les assiégeans à se retirer. On croit que cet évènem. arriva vers l'an 689 avant J.-C. C'est à St Jérôme qu'est due la version du livre de Judith, dont l'original chaldaïque est perdu; il en existe aussi des trad. grecque et syriaque.

JUDITH, seconde femme de Louis le Débonnaire, qui l'épousa à Aix-la-Chapelle en 819, devint 4 ans après mère de Charles-le-Chauve, et mit en œuvre toutes les séductions pour décider son époux à opérer un nouveau partage dans lequel le jeune prince serait pourvu ainsi que ses frères du premier lit. Ces vues ambitieuses, auxquelles Louis-le-Débonnaire ne manqua pas de souscrire, furent cause de la rébellion des trois princes; le commerce adultère de Judith avec Bernard, duc de Septimanie, en fournit le prétexte. On sait que par suite de cette révolte Louis fut déposé au concile de Reims. Judith s'enfuit dans un monastère près de Noyon, et y prit le voile. Mais peu après, Louis ayant été rétabli sur le trône, Judith qu'il avait crue m. revint auprès de lui et fut plus puissante que jamais. Elle eut l'art de faire confirmer la donation faite antérieurement et qui avait été cause de tant de troubles; et même elle engagea Lothaire; le fils aîné de Louis et l'héritier présomptif de la couronne impériale, à laisser la plus grande moitié de l'empire à son frère. Cet accord excita de nouvelles divisions, et la guerre éclatait quand Louis m. et que Charles-le-Chauve lui succéda (840). La grande bataille de Fontenay (841) y ayant mis fin, un traité fut conclu deux ans après entre tous les princes rivaux, et Charles fut reconnu roi de France. Judith m. la même année (843) à Tours. Quelques-uns la font vivre jusqu'en 848 et d'autres encore jusqu'en 874.

JUEL (NICOLAS), célèbre marin danois, né en 1629, alla en France et en Hollande, et servit sous Tromp et sous Ruyter pour s'instruire dans la navigation. Revenu en Danemarck, il fut nommé chef d'escadre en 1659, et rendit les plus grands services dans la guerre contre les Suédois. Les années 1676 à 1679 furent pour lui la source d'une nouvelle gloire. Par une série d'avantages inouis remportés sur les Suédois, dont il avait ruiné les flottes, il prépara la paix la plus glorieuse au Danemarck, fut nommé en récompense lieutenant-général-amiral et chevalier de l'Eléphant, et plus tard il reçut du roi pour lui et ses descendans la propriété de l'île de Taasing, près celle de Fionie. Juel m. à Copenhague en 1697. — Jean JUEL, baron de Julinge, son frère, le seconda dans quelq.-unes de ses opérations militaires et fut nommé général-amiral. En 1679 il fut un des plénipotent. chargés de négocier la paix de Lund. On a de lui un opuscule latin int. : *In litterarum studia affectus*, Soroe, 1651, in-4. On peut consulter sur la famille de Juel les *Portraits historiq. des hommes illust. de Danemarck*, par Tycho de Hoffmann.

JUENIN ou JUENNIN (GASPARD), prêt. de l'Oratoire, né à Varambon en 1650, m. en 1713 au sémin. de St-Magloire à Paris, où il tenait des conférences de théologie, a laissé entre autres ouv., la plupart écrits en latin : un *Comment. historique et dogmatique sur les sacremens*, Lyon, 1696 et 1705, 2 v. in-fol.; des *Instit. théologiques*, les meilleures qui eussent encore paru, Lyon, 1696, 4 v. in-12; un *Abrégé de théologie*, Paris, 1708,

in-12; et en franç. une *Théorie et pratique des sacremens*, ib., 1713, 3 v. in-12; une *Théologie morale*, ib., 1741, 2 v. in-12; et *la Résolution des cas de conscience*, ib., 1741, 4 v. in-12.

JUGE SAINT-MARTIN (J.-J.), profess. d'hist. natur. à Limoges, et agronome distingué, m. dans cette ville en 1824, a laissé: *Traité de la culture du chêne*, 1788, in-8; *Notice des arbres et arbustes du Limousin*, Limoges, 1790, in-8; *Observations météorologiques*, etc., 1791, in-8; *Proposition d'un congrès de paix générale*, 1798, in-12; *Théorie de la pensée*, etc., 1806, in-8; *Changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges*, 2e édition, Limoges, Bargeas et Paris, 1817, in-8.

JUGLER (JEAN-FRÉD.), philologue allemand, né en 1714 à Wetteburg, près Naumburg (Saxe), m. à Lunebourg en 1791, inspect. de l'académie équestre, est célèb. surtout par sa *Bibliotheca hist. litt. selecta*, Jéna, 1754-63, 3 vol. in-8, qui toutefois n'est qu'une édit. nouv., avec changemens et augm., de l'*Introd. in notitiam rei litterariæ* par Struve. On distingue aussi ses *Mémoires pour servir à une Biographie juristique*, Leipsig, 1773-80, 6 vol. in-8, en allemand, et une *Harangue sur la Cicéromanie*, Weissenfels, 1744, in-4, latin.

JUGURTHA, roi de Numidie, fils naturel de Mastanabal, et neveu du roi Micipsa, fut élevé à la cour de ce prince, à la m. duquel on le déclara tuteur et co-héritier d'Adherbal et Hiempsal, ses cousins; mais, après les avoir fait assassiner, il demeura seul maître du trône. Les Romains, alliés d'Adherbal, envoyèrent une armée contre l'usurpateur, qui parvint à conjurer l'orage en corrompant le consul Calpurnius Bestia et plus. sénateurs. Indignés de la conduite de ce prince qui, étant venu à Rome, avait osé se défaire par un assassinat du jeune Massiva dont les droits à la couronne l'inquiétaient, les Romains le chassèrent ignominieusement, et il retourna dans ses états pour se préparer à la résistance en cas d'attaque. En effet la guerre lui fut déclarée l'an 110 av. J.-C. Il obtint d'abord quelq. succès contre 3 gén., mais ensuite il fut battu par Metellus et Marius; et, après une guerre de cinq années, livré par Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père et son allié (l'an 105 av. J.-C.), il fut mené en triomphe à Rome, puis jeté dans une prison, où il m. de faim au bout de six jours.

JUIFS, peuple célèb. de l'Asie, sur les bords de la Méditerranée, fut choisi de Dieu dans la personne d'Abraham (vers 1996 av. J.-C.) pour conserver le vrai culte. Divisés en 12 tribus, dont les chefs furent les douze fils de Jacob, issu d'Abraham par son père Isaac, les Juifs ne commencèrent à former un peuple séparé que depuis Moïse, qui les tira d'Egypte, où ils gémissaient dans la servitude, pour les établir dans la terre de Chanaan ou Palestine; et après Moïse ils furent gouvernés par des Juges dans l'ordre suivant:

	av. J.-C.		av. J.-C.
Josué	1450	Jaïr	1209
Othoniel	1405	Jephté	1187
Aod	1325	Abesan ou Ibsan	1181
Débora et Barach.	1285	Aïalon ou Elon	1174
Gédéon	1245	Abdon	1164
Abimélech	1235	Héli et Samson	1156
Thola	1232	Samuel	1116

A cette dern. époque commence la hiérarchie des rois:

Saül régne en	1095	Salomon	1015
David	1055	Roboam	975

Dix tribus, révoltées sous le dern. de ces princes, élirent Jéroboam, prem. roi d'Israël (le nom de royaume de Juda demeurant plus particulièrement aux deux tribus fidèles), et la succession des rois continue concurremment dans les deux états ainsi qu'il suit:

ROIS DE JUDA.		ROIS D'ISRAEL.	
Roboam. (av.J.-C.)	975	Jéroboam. (av.J.-C.)	975
Abiam	958	Nadab	954
Asa	955	Baasa	953
Josaphat	914	Ela	930
Joram	889	Zamri	929
Ochosias	885	Amri	929
Athalie	884	Achab	918
Joas	878	Ochosias	897
Amasias	839	Joram	896
Ozias	810	Jéhu	884
Joathan	758	Joachas	856
Achaz	742	Joas	851
Ezéchias	726	Jéroboam II	826
Manassès	698	Anarchie de 11 ans.	
Amon	643	Zacharie	773
Josias	641	Sellum	773
Joachas	610	Munahem	771
Joachim	610	Phaceia	761
Jéchonias	599	Phacei	759
Sédécias	599	Osée	739
Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, détruit le roy. de Juda en 588.		Salmanazar, roi d'Assyrie, détruit le royaume d'Israël en 721.	

Ce ne fut que sous Cyrus, l'an 535 av. J.-C., que les Juifs recouvrèrent leur liberté et revinrent dans la Judée sous la conduite de Zorobabel; ils formèrent de nouveau un peuple, furent depuis cette époque gouvernés par des grands-prêtres, et demeurèrent indépendans jusqu'au règne d'Alexandre, qui les soumit, ainsi que le reste de l'Asie. Après qu'ils furent restés long-temps tributaires, tantôt des rois d'Egypte, tantôt de ceux de Syrie, les Machabées leur rendirent leur indépendance l'an 168 avant J.-C., et les gouvernèrent à la fois comme princes et comme grands-prêtres. Ceux-ci se succédèrent dans l'ordre suivant:

Mathatias	168	Simon	143
Judas Machabée	167	Jean Hyrcan	135
Jonathas	161		

Après ce dern. les Juifs eurent de nouv. des rois:

Aristobule Ier	107	Hyrcan II rétabli	62
Alex. Jannée	106	Antigone	55
Alexandra, sa femme	79	Hérode-le-Grand	41
Hyrcan II	70		ap. J.-C.
Aristobule II, usurp.	67	Archélaüs	3

La Judée est réduite en province romaine l'an 6 de Jésus-Christ.

En l'an 37 Hérode Agrippa reçoit de l'empereur Caligula le titre de roi de Judée; six ans après, Agrippa II, son fils, lui succède, et bientôt son roy. est démembré. Les Juifs se soulevèrent plus. fois contre les Romains; mais toujours ils furent vaincus, et les restes de cette nation semblent dispersés pour jamais (*v.* JÉRUSALEM).

JUIGNÉ-BROISSINIÈRE, ou plutôt BROSSINIÈRE (D... de), sav. franç., né dans l'Anjou au 17e S., et avocat au parlement de Paris, est l'aut. d'un *Dictionn. théol., histor., poétiq. et cosmogr.* Paris, 1644, in-4.

JUIGNÉ (ANT.-ELÉON.-LÉON LECLERC DE), archev. de Paris, né dans cette ville en 1728, débuta dans la carrière ecclés. par être grand-vic. de M. de Bezons, év. de Carcassonne, et son parent. Agent du clergé en 1760, il fut en 1764 promu à l'évêché comté-pairie de Châlons. S'il y encourut le reproche d'avoir usé de trop de sévérité à l'égard de quelques prêtres jansénistes qu'il expulsa de son diocèse, on doit convenir du moins qu'il mérita d'être chéri pour ses vertus pastorales. Le feu ayant pris dans une maison de St-Dizier, il se précipita dans les flammes avec si peu de précaution qu'il faillit périr. Appelé par Louis XVI à l'archev. de Paris après la m. de M. de Beaumont (1781), M. de Juigné y déploya le même zèle apostolique; et dans le mémorable hiver de 1788 à 1789 il sacrifia tous ses revenus pour subvenir aux besoins du

peuple. En 1789 il fit partie des états-gén. ; mais bientôt il émigra, et se retira d'abord à Chambéry, puis à Constance, et de là à Augsbourg. Il revint en France en 1802, et y m. en 1811 dans la pratique de toutes les vertus. On a de lui des *Mandemens* et un *Rituel*, Châlons, 1776, 2 vol. in-4, réimpr. depuis sous le titre de *Pastoral de Paris*. L'abbé P.-J.-Hipp. Charlier (*v.* ce nom au *Supplément*), ancien secrét. biblioth. de M. de Juigné, eut part (avec les abbés Revers et Plunkett) à la 2e édit. de cet ouv., et il en publia un *Abrégé*, Paris, Crapart, in-8. Le *Pastoral de Paris* donna lieu à plus. réclamat. et à la publication de plus. brochures par MM. Maultrot, Larrière, Jabineau et Robert de St-Vincent. L'abbé Jalabert, vic.-gén., a prononcé une *Oraison funèbre* de M. de Juigné ; et sa *Vie* a été écrite par l'abbé Lambert, Paris, 1821, in-8.

JULES (St), pape, né à Rome, fut élu en 337 pour succ. à St Marc. Il soutint avec zèle St Athanase contre les partisans d'Arius, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, et m. saintement en 352 (le 12 avril). On a de lui 2 *Lettres* admirables qui se trouvent dans les *œuv.* de St Athanase. — JULES II, connu d'abord sous le nom de *Julien de la Rovère*, neveu du pape Sixte IV, né à Abizal, bourg voisin de Savone, fut succ. év. de Carpentras, d'Ostie, d'Albano, de Bologne et d'Avignon, et devint card. en 1471. Il avait été disgracié et exilé par Alexandre VI ; mais, à la m. de ce pontife, il eut assez de crédit pour faire élire un pape, Pie III ; et celui-ci n'ayant occupé que peu de jours la chaire de St Pierre, il se fit nommer lui-même à sa place l'an 1503. Dès qu'il fut sur le trône pontifical, il s'occupa de recouvrer les états usurpés sur le patrimoine de l'Eglise ; il reprit la Romagne sur le duc Borgia, qui s'en était emparé, et fit avec vigueur la guerre aux Vénitiens, qui avaient enlevé plus. villes dans le nord de l'Italie. Il forma contre eux en 1508 la ligue de Cambrai, dans laquelle entrèrent Louis XII, roi de France, Ferdinand, roi d'Espagne, et l'emp. Maximilien, et il les réduisit à accepter les conditions les plus désavantageuses. N'ayant plus besoin des secours de Louis XII, qu'il craignait, il ne songea qu'à lui susciter des ennemis ; mais le roi de France fit aussitôt marcher contre lui une armée, en même temps qu'il assemblait à Pise un concile pour examiner sa conduite ; l'armée battit le pape à Bologne et à Ravenne (1511 et 1512), et le concile le déclara suspendu de ses fonctions. Jules II opposa un autre concile assemblé à Rome dans l'église St-Jean-de-Latran, annula les actes du concile de Pise, mit le royaume de France en interdit, et délia les sujets du serment de fidélité ; mais il ne fut tiré de ce pressant danger que par une diversion que Henri VIII, roi d'Anglet., fit en France à sa sollicitation. Jules II m. en 1513 après avoir accru, par des moyens peu édifians à la vérité, l'influence du St siége, où il eut Léon X pour succ. — JULES III (Jean-Marie GIOCCHI, pape sous le nom de), fut d'abord card. Du Mont, ou *Del Monte* en 1536, et remplit plus. missions importantes sous Paul III, auquel il succéda en 1550. Après avoir rétabli le concile de Trente, dont les sessions avaient été interrompues par la mort de Paul III, il prit les armes contre Octave Farnèse, duc de Parme, qui voulait usurper sur les états du pape le duché de Plaisance, menaça d'excommunier le roi de France Henri II, qui soutenait Farnèse, et il m. en 1555, peu estimé pour sa conduite et ses mœurs. Marcel II lui succéda.

JULES CÉSAR. V. CÉSAR.

JULES CONSTANTIN, fils de Constance Chlore, frère de Constantin-le-Grand, et père de Julien, est un des prem. qui aient professé publiquement le christianisme. Il fut massacré par ses neveux après la m. de Constantin.

JULES ROMAIN (GIULIO PIPI, plus connu sous le nom de), peint. et archit. célèb., né à Rome en 1492, étudia sous Raphaël, qui n'avait que 7 ans de plus que lui, et devint l'intime ami de son maître, qui l'employa dans plus. de ses travaux, et l'institua en mourant son légataire universel. Les tableaux qu'il fit à cette époque ont presque le même caractère que ceux de Raphaël. Dans la suite il tenta de se rapprocher de la manière de Michel-Ange, ce qui donna souvent à son style quelque chose d'exagéré, de dur, et même de bizarre. C'est pourtant de ce temps que date sa plus grande réputation. Chargé par Clément VII et Léon X d'exécuter les fresques de la salle de Constantin représ. les batailles de Constantin, il s'en acquitta avec un succès étonnant. Ayant plus tard dégradé son beau talent en dessinant 20 sujets licencieux pour chacun desquels *l'Aretin* fit un sonnet infâme, il fut forcé de quitter Rome, s'enfuit à Mantoue près du marquis Fréd. Gonzague, et y devint le chef d'une école de peint. Il composa dans cette dern. ville une quantité considérable de tableaux et de plans d'édifices, soit pour la ville même ou les palais du marquis, soit pour les pays étrangers. Il fit un voyage à Bologne pour donner des plans en remplacement de ceux de Balth. Peruzzi de Sienne, et enfin fut rappelé à Rome par Paul III. Il y m. peu après en 1546 âgé de 54 ans. Dans la foule des chefs-d'œuv. enfantés par le pinceau de cet artiste célèb., on distingue principalement *la Défaite de Maxence*, l'*Allocution de Constantin à la vue du Labarum*, *le Martyre de St Etienne*, peint pour Matth. Giberti, son ami, depuis évêque de Vérone, *la Chute d'Icare* et *la Chute des Titans*. Beaucoup d'habiles grav., entre autres P.-S. Bartoli, George et J.-B. Mantovani, Diane de Mantoue, Baptiste Franco, Poilly, Desplaces, etc., se sont exercés à reproduire les ouvr. de Jules Romain. Son magnifique *Triomphe de Vespasien* a été gravé par Abraham Girardet (*v.* ce nom, p. 1266.)

JULIA-DOMNA (PIA-FÉLIX-AUGUSTA), femme de l'emp. Septime-Sévère, née vers 170 d'un prêtre du soleil à Emèse (Phénicie), fut célèbre par sa beauté et par la protection qu'elle accorda aux lett., qu'elle-même cultiva avec succès ; mais l'hist. a flétri le nom de cette princesse à cause du dérèglement de sa vie. On s'accorde à croire qu'elle concourut puissamment, par la prudence de ses avis, à l'élévation de Septime, qui l'avait épousée à Rome 20 ans avant d'être proclamé emp., et sur lequel elle conserva long-temps encore le même ascendant, jusqu'à ce que ses désordres lui furent découverts par Plautien, son ministre, qui redoutait le crédit de l'imp. Celle-ci, après la m. de Septime, essaya vainement d'entretenir la bonne intelligence entre Géta et Caracalla, ses fils, et elle abrégea ses jours après que le prem., qu'elle aimait tendrement, eut succombé entre ses bras sous les coups de Caracalla, son assassin. Il existe des médailles de Julia Domna, qui termina sa vie en 218 à Antioche. Bayle lui a consacré un article très-curieux dans son Dictionnaire.

JULIANA, portugaise célèb., naquit au Bengale en 1658. Son père ayant tout perdu par un naufrage, elle se rendit à la cour d'Aurengzeyb (Aâlemguyr Ier) à qui elle plut par les charmes de son esprit et qui lui confia l'éducat. de Behâdour-châh, son fils aîné. Elle avait déjà sauvé les jours de ce jeune prince par un dévouement héroïque, quand celui-ci, parvenu au trône (sous le nom de châh Aâlem), se vit sur le point d'en être renversé par ses frères. Juliana le rassura, lui promit au nom du Dieu des chrét. une victoire certaine, et le décida à continuer la guerre. Aâlem vainqueur la combla de richesses, lui donna le rang de *khânah* ou princesse, et ne gouverna que par elle. Tous les success. de ce prince, même l'usurpat. Farouk-Seyar lui témoignèrent le même respect, et quand en 1719, Mohammed-châh, l'héritier légitime du trône, y remonta, il voulut que Juliana lui posât la cou-

ronne sur la tête. Cette femme, dont le nom est célèbre dans l'Hindoustan, m. en 1733 âgée de 75 ans. Isabelle Velho sa nièce succéda à ses biens et à sa faveur. — V. JULIE.

JULIARD ou JUILIARD (GUILL.), doct. en théologie et prévôt de la cathédrale de Toulouse, né vers 1667, était neveu de Mme de Mondonville, institutr. de la congrégat. de l'enfance. Un certain Reboulet, ex-jésuite, ayant fabriqué une *Hist. de la congrégation des filles de l'Enfance*, remplie d'inexactitudes et de faits calomnieux, Juliard pub. un *Mém.* contre cet ouv., qui fut condamné au feu; mais il m. en 1737, pend. la poursuite de l'affaire.

JULIE, fille de César, célèb. par sa beauté et ses vertus, épousa Pompée, et sut, tant qu'elle vécut, maintenir l'harmonie entre les deux rivaux; mais à sa mort (l'an 53 av. J.-C.), la discorde éclata et la guerre civile fut commencée.— JULIE, fille unique d'Auguste, non moins fameuse par la licence de ses mœurs que par son esprit et sa beauté, épousa d'abord Marcellus, puis Agrippa, enfin Tibère qu'elle força par ses débordemens à s'éloigner d'elle et à quitter la cour. Auguste, indigné de ses désordres, l'exila dans l'île de Pandataire, et Tibère, parvenu à l'empire, la laissa mourir de misère et de faim vers l'an 14 de J.-C. On accusa Auguste lui-même d'avoir eu un commerce criminel avec elle. — JULIE, fille de l'empereur Titus, vécut dans un commerce incestueux avec Domitien son oncle, bien qu'elle fût mariée à Flavius-Sabinus. Parvenu à l'empire, Domitien répudia pour elle sa femme Domitia, après avoir fait assassiner l'époux de sa concubine; et, à la mort de celle-ci, l'an 80 de J.C., il lui décerna les honneurs de l'apothéose.

JULIEN (ST). apôtre et prem. évêque du Mans, était, à ce qu'on croit, issu d'une famille noble de Rome. Il m. en l'an 138, après avoir gouverné avec zèle son diocèse pend. 47 années. — Un autre St JULIEN, martyr, contemporain à ce qu'il semble du précéd., avec lequel il ne faut pas le confondre, périt selon l'opinion la plus commune à Brivas (Brioudes chez les Arvernes) lors de la persécution de Dioclétien.

JULIEN (MARCUS-AURELIUS JULIANUS ou), gouvern. de la Vénétie, en l'an 284, prit la pourpre à la mort de Numérien; et, marchant à la tête des légions de Pannonie, il battit les troupes de Carin. Ce prince lui ayant offert la bataille près de Vérone, Julien y périt au commencem. de l'an 285. Quelq. auteurs l'identifient avec un certain Julien Sabinus, défait par Dioclétien, l'an 292.

JULIEN (FLAVIUS CLAUDIUS), surnommé l'*Apostat*, emp. romain, neveu de Constantin-le-Grand, né à Constantinople en 331, échappa au massacre que les fils de Constantin firent du reste de leur famille, et fut élevé dans le christianisme par Eusèbe de Nicomédie; mais les cruautés commises par des chrétiens zélés, tels que les fils de Constantin, lui firent prendre en haine la nouvelle relig. L'emp. Constance, mécontent des disposit. où il le voyait, l'exila d'abord à Césarée, en Cappadoce, puis à Nicomédie. Julien obtint cepend. la permiss. d'aller étudier à Athènes; là, il se lia avec des sophistes, s'adonna à l'astrol., à la magie et à toutes les erreurs du néoplatonisme et du paganisme. Rentré en grâce auprès de l'emper., il fut nommé en 355 gouvern. des Gaules et créé César. Il remporta dans son gouvernement plus. victoires sur les Germains, les défit dans une grande bataille à Argentoratum, (Strasbourg) et se fit chérir des soldats. L'empereur Constance qui le craignait ayant voulu lui enlever une partie de ses troupes, les soldats irrités se révoltèrent et le déclarèrent empereur, l'an 361. Il était alors à Lutèce (Paris) où il tenait sa résidence ordinaire. Constance étant mort la même année, Julien fut reconnu sans difficulté par tout l'empire. Il renonça alors ouvertement au christianisme, et proclama une tolérance universelle; il releva les temples des païens, et remplit lui-même les fonctions de pontife. Après avoir réglé les affaires de l'empire, il quitta Constantinople pour marcher contre les Perses, prit sur eux la ville de Ctésiphon, et fit de rapides conquêtes; mais il fut blessé et tué dans une bataille qu'il venait de gagner, le 27 juin de l'an 363, après moins de 2 ans de règne. Julien cultivait les lettres avec succès; il nous reste de lui plus. *Discours* ou *Harangues*, des *Lettres*, une *Satire des Césars;* la *Fable allégorique*, *le Misopogon* ou *Ennemi de la barbe*, satire par laquelle il répondit aux habitans d'Antioche, qui avaient tourné en ridicule sa vie austère et sa longue barbe: ces différens opusc., plus. fois impr. séparém., l'ont été collectivem. à Paris, 1583, in-8, grec-latin; ib., 1630, in-4, et Leipsig, 1696, in-fol.: La Bletterie en a traduit une partie, Paris, 1756. On a publié, en 1821, les *Œuvres complètes de l'emper. Julien, trad. pour la prem. fois du grec en franç., accompagnées d'argumens et de notes, et précédées d'un Abrégé histor. de sa vie*, par R. Tourlet, Paris, 3 vol. in-8. Julien est le prince dont les païens ont dit le plus de bien et les chrétiens le plus de mal. Il montra en effet beauc. d'aversion pour le christianisme et une prédilection marquée pour le paganisme, tel du moins que l'enseignaient les néoplatoniciens. Passionné pour la philosophie, il avait embrassé celle des stoïciens, dont il ne quitta point le manteau: il portait la barbe longue, et affectait une austérité presque cynique.—JULIEN, oncle maternel du précéd. et comte d'Antioche, persécuta les chrét. de cette ville, et y profana de la manière la plus outrageante le sanctuaire du vrai Dieu, qui, suivant les histor. catholiques, lui fit subir, en punition de son impiété, une mort non moins hideuse que celle d'Antiochus. Peu de temps avant il avait voué au martyre le prêtre Théodorat (363).

JULIEN (le comte), gouverneur de l'Andalousie et de Ceuta, se défendit avec gloire de 708 à 710 contre les Maures, mais ensuite leur ouvrit l'entrée de l'Espagne et combattit avec eux à la bataille de Xérès. Selon l'opinion vulgaire, il commit cette trahison pour se venger du roi Roderic qui avait fait violence à sa fille. On ignore comment il mourut; on prétend que, méprisé des Maures à qui il avait livré sa patrie, il fut par eux jeté dans une prison où il périt misérablement.

JULIEN CESARINI, plus connu sous le nom de *cardinal Julien*, né en 1398, enseigna d'abord le droit à Padoue, fut promu au cardinalat en 1426, par Martin V, qui l'envoya ensuite en Allemagne avec le titre de légat *à latere*, pour prêcher une croisade contre les novateurs. Appelé à présider le concile de Bâle contre les Hussites (*v.* Jean HUSS), Julien se distingua par la fermeté avec laquelle il s'opposa et au pontife qui voulait dissoudre le concile, et aux prétentions des Grecs et des novateurs. Dans la suite, il fut député à Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne, pour l'engager à rompre le traité de paix conclu avec Amurath III, emp. des Turks, et il l'y décida en lui déclarant au nom du pape qu'on pouvait sans pécher violer la foi promise aux infidèles, et en donnant au roi et aux grands une absolution solennelle. L'armée chrétienne ayant été taillée en pièces peu après à Varna (10 nov. 1444), il ne reparut plus. On crut qu'il avait été submergé au milieu du Danube sous le poids de l'or dont il était chargé, ou assassiné par le batelier auquel il avait demandé le passage. D'autres prétendent que les Hongrois, irrités d'un désastre dont il était la cause, le massacrèrent dans une émeute.

JULIEN (SIMON), memb. agrégé de l'acad. de peinture, et l'un des régénérat. de notre école, est plus connu sous le nom de *Julien de Parme*. Né en 1736 à Toulon, il étudia à Marseille sous Dandré-Bardon, et à Paris sous Carle Vanloo. Ayant fait le voy. de Rome, il fréquenta pendant

10 années l'école dirigée par Natoire, et s'efforça vainement d'en corriger le mauvais goût : sa dissidence avec l'école d'alors lui valut le surnom de *Julien l'Apostat*, qui aujourd'hui est l'un de ses plus beaux titres de gloire. Le duc de Parme, qui appréciait mieux ses talens, le combla de bienfaits : ce fut par reconnaissance que l'artiste prit le nom de *Julien de Parme* qu'il conserva toute sa vie. Il revint à Paris à l'âge de 40 ans, travailla sans relâche à opérer dans son art une réforme qu'enfin il vit établie, et m. en 1800. Il était ami intime de Dejoux et du sculpt. Julien (*v.* l'art. suivant). Ses tabl. les plus remarq. sont : *Jupiter sur le mont Ida dans les bras de Junon*; le *Triomphe d'Aurélien*, et l'*Aurore sortant des bras de Titon.*

JULIEN (PIERRE), célèbre statuaire, membre de l'institut, né en 1731 à St-Paulien, étudia à Lyon sous l'architecte Pérache et à Paris sous Coustou. Ayant obtenu le gr. prix de sculpture en 1765, il fit 3 ans après le voy. de Rome, et à son retour, s'étant mis sur les rangs pour l'acad., il fut refusé à la grande surprise de tous ceux qui virent son *Ganymède versant le nectar*, figure qu'il présentait comme titre d'admission. Découragé, il allait renoncer à son art, quand les pressantes exhortat. de ses amis le décidèrent à concourir de nouv. (1778). Le nomb. et la beauté de ses ouv. le mirent bientôt au prem. rang parmi les maîtres ; et il fut chargé de plus. travaux publics dans lesquels il réussit parfaitement. Cet artiste non moins estimable pour ses vertus privées que pour ses talens, m. en 1804. On a pub. : *Notice histor. sur la vie et les ouvr. de P. Julien*, par M. Lebreton, lue à l'institut le 6 vendém. an XIV (28 sept. 1805). — V. COLDORÉ.

JULLIEN *de la Drôme* (MARC-ANTOINE), député suppléant à l'assemblée législat., puis membre de la convention, né en 1744 au Péage de Romans (Dauphiné), était établi à Paris au commencem. de la révolution, dont il embrassa les principes. Dès sa jeunesse, un penchant très-vif l'avait entraîné vers la culture des lettres, et ce fut sur la réputat. d'éloquence et d'énergie que lui mérita, auprès de ses compatriotes, sa correspondance avec plus. d'entre eux au sujet des affaires politiques du temps, que ceux-ci le choisirent pour représ. aux deux législat. dont il a fait partie. Dans la première Jullien *de la Drôme* se fit peu remarquer, et dans la seconde il se rangea au nombre des députés qui votèrent la mort du roi ; mais sa conduite postérieure a prouvé qu'il n'avait pas été mu par une ambition odieuse, ni par d'ignobles passions: la sienne était l'amour de son pays, et malheureusem. il avait partagé sans mesure l'effervescence que produisit la première occupation du territoire français par les troupes coalisées. On lui doit aussi la justice de dire qu'il ne craignit pas d'élever la voix en faveur de l'humanité, alors que de semblables démarches pouvaient compromettre sa vie. Sorti de la convention, Jullien resta volontairem. étranger aux affaires publiq. ; et, satisfait d'une fortune indépendante qui lui permettait de suivre son goût pour la littérature, il s'y livra paisiblement jusqu'en 1814, époque où il se retira dans son pays natal. La loi d'amnistie ne le contraignit point à chercher un asile sur une terre étrangère (Jullien n'avait pas signé l'acte addit. en 1815) ; et c'est au sein des douces occupations de la campagne qu'un accident fâcheux l'enleva à sa famille en 1821 : saisi, à ce qu'il paraît, d'un violent étourdissem., il se laissa choir d'une fenêtre élevée, et expira sur-le-champ. On a de lui : *Opuscules en vers par l'auteur de la Nouvelle Ruth*, Paris, 1807, in-12. Jullien avait été en relation d'amitié avec l'av.-général Servan, son compatriote, avec l'abbé de Mably et la duchesse d'Anville. C'est l'aîné des fils de Jullien *de la Drôme* qui dirige le recueil littér. et scientifique intit. *Revue encyclopédique* depis 1819, époque de son apparition.

JULLIERON (GUICHARD), imprimeur à Lyon à l'époque où les Suisses, mécontens de n'être pas payés exactement, menaçaient d'abandonner cette ville aux ligueurs, sacrifia sa fortune à l'entretien et à la solde de cette milice. Dans la suite Henri IV lui ayant offert le remboursement de ses frais, et le privilége pour lui et ses descendans de commensaux de la maison du roi, Guichard refusa, et se contenta du titre d'imprim. du roi. — Antoine JULLIERON, son petit-fils, imprima à Lyon en 1652 une jolie édit. de la Concordance de la Bible, et m. en 1702. Il avait accompagné Louis XIII dans le Roussillon, et reçut de ce monarque le titre de colonel de la bourgeoisie de Lyon.

JULYOT (FERRY), poète franç., né à Besançon dans le 16e S., étudia à l'université de Dôle, et fut lié intimem. avec le célèb. Dumoulin. On a de lui un rec. intit. : *Elégies de la belle-fille*, etc., 1557, in-8, très-rare. On ignore le lieu de l'impression.

JUMELIN (J.-B.), doct.-régent de l'ancienne faculté de médec. de Paris, et profess. de phys. et de chimie au lycée impérial, né en 1745 près de Cherbourg, m. à Paris en 1807, avait fait ses études chez les Eudistes de Caen, et il commença par être maître de quartier dans un des colléges de la capitale, où pendant les loisirs que lui laissait son emploi, il suivit des cours de médecine. Il se livra ensuite plus particulièrement aux sciences physiques, fut memb. du bureau de consultation des arts et métiers, et accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople. Ce modeste savant, qui eut l'avantage d'être intimement lié avec l'illustre Lavoisier, a inventé divers instrumens de physique et a composé plus. bons ouv. parmi lesquels on distingue son *Traité élém. de phys. et de chimie*, Paris, 1809, 1 vol. in-8 : on trouve en tête une *Notice sur la vie et les ouvr. de J.-B. Jumelin*, par N.-L. Desessarts. Ses *Œuvres diverses concernant les sciences et les arts*, avaient paru en 1800, Paris, in-8.

JUMILHAC (dom PIERRE-BENOÎT de), bénédict. de la congrégat. de St-Maur, né dans le Limousin en 1611, parvint par degrés aux prem. fonct. de son ordre, et m. en 1682 à l'abbaye de St-Germ.-des-Prés. Il a publié *la Science et la Pratique du Plain-Chant*, Paris, 1677, 8 part. in-4 : ce traité estimé a été faussem. attribué à dom Jacq. Lecler.

JUMILHAC-CHAPELLE (N., baron de), d'une ancienne famille, né au milieu du 18e S., entra fort jeune au service, s'y distingua, et fut ensuite chargé de diverses missions diplomat. La révolution et l'empire le laissèrent dans l'obscurité. En 1815 il reçut le brevet de maréchal-de-camp, et le département de Seine-et-Oise le porta à la chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1820, époque de sa mort. On a de lui : *Réflexions sur l'état des finances*, etc., Paris, 1816, in-8; *Opinion sur la proposition tendant à rendre aux ministres de la religion les fonctions de l'état-civil*, 1816 ; et quelques articles d'économie rurale dans les *Mém. de la société d'agriculture de Seine-et-Oise*, dont il était membre, et où on lui a consacré une *Notice* (XXIe année, page 92).

JUNCKER (CHRISTIAN), sav. allem., né en 1668 à Dresde, mort en 1714, recteur du collége d'Altembourg, est auteur d'un grand nomb. d'ouv., en latin, qui se ressentent pour la plupart de la précipitation avec laquelle l'aut. se trouvait contraint à les écrire, n'ayant guère que cette ressource pour entretenir sa famille. Nous citerons entre autres : les *Fastes de Mayence, de Cologne et de Trèves*, Leipsig, 1698, 3 part. in-4 ; la *Vie de Luther, d'après les medailles*, Francfort, 1699, in-8 ; un *Mém. sur la Vie, etc., de Job Ludolphe*, Leipsig, 1710, in-8 ; une *Introd. à la Géogr. du moyen âge*, Jéna, 1712, in-4. — Jean JUNCKER ou JUNKER, chimiste allem., professeur à l'univ. de Halle et médecin de la maison des Orphelins, mort en

1759, a laissé un très-grand nombre d'ouvrages de chimie et de médecine, dont on peut voir le catalogue dans Meusel.

JUNGE (JOACHIM), en latin *Jungius*, mathém., philos. et médecin allem., né en 1587 à Lubeck, m. en 1657, recteur de l'école de St-Jean à Hambourg, eut la gloire de substituer l'expérience aux vieilles doctrines universitaires dans l'enseignem. des sciences philosophiques. Leibnitz place Junge au-dessous de Descartes, et à côté des Copernic, des Galilée et des Keppler. On a de ce philosophe allem. : *Geometria empirica*, dont l'édit. la plus estimée est la 6e donnée par H. Siver, Hambourg, 1688, in-4; *Logica hamburgensis*, etc., 3e édit., ibid., 1681, in-8; les ouvr. suiv. n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur : *Doxoscopiæ physicæ minores, seu isagoge physica doxoscopica*, Hambourg, 1662, in-4; *Harmonica theoretica*, etc., ibid., 1678 et 1679, in-4; *Isagoge phytoscopica*, ibid., 1678, in-4; *Præcipuæ opiniones physicæ*, ibid., 1679, in-4; *Germania superior*, ibid., 1685, in-4; *Mineralia*, ibid., 1689, in-4; *Phoronomica*, etc., ibid., 1689, in-4; *Historia vermium*, ibid., 1691, in-4; *Opuscula physico-botanica*, Cobourg, 1747, petit in-4. La *vie* de Junge a été publ. par Martin Fogel (*v.* ce nom).

JUNGERMANN (GODEFROI), philologue allem., né à Leipsig, m. en 1610 à Hanau, pub. le prem. une ancienne trad. grecque des *Comment. de César* (Francfort, 1606, 1 vol. in-fol.), ouv. recherché et ins. par M. Lemaire dans sa *Collect. des Classiques latins* (*César*, t. 3, pag. 265); il a en outre donné une *Version latine* de Longus, avec notes, Hanau, 1605, in-8; une édition d'Herodote, avec la trad. lat. de Valla, Hanau, 1608, in-fol.; des *Lettres*; enfin des *Notes* sur l'*Onomasticon* de Pollux, que Lederlin a ins. dans son édit. de cet aut., Amsterd., 1706, 2 vol. in-fol. — Louis JUNGERMANN, frère du précéd., né à Leipsig en 1572, m. en 1653, profess. de botan. à Altdorf, a laissé entre autres ouvr. : *Catalog. plantarum omn. quæ circa Altdorfium Noricum reperiuntur*, Altdorf, 1646, in-8. Son *Hortus Eystettensis* est aussi très-estimé. — Joach. JUNGERMANN, sav. et laborieux natural. de la même fam., voyagea en Orient, et m. en 1591 à Corinthe.

JUNGKEN (JEAN-HOLFRIC), médecin et phys. allem., né en 1648 à Kalern (Hesse), m. en 1726 à Francfort-sur-le-Main, a laissé entre autres ouv. : *Chymia experimentalis curiosa ex principiis mathematicis demonstrata*, Francf., 1681, 1694, in-8, 1701, in-4; *Compendium phys.*, ibid., 1713, in-12.

JUNIUS (ADRIEN), en holland. *der Jonghe* (le jeune), un des plus illustres savans du 16e S., né à Horn en 1512, se rendit habile dans les langues, les belles-lettres et la médecine, et voyagea dans presque toute l'Europe. Après avoir exercé longtemps la médecine à Harlem, il fut appelé à Copenhague comme prem. médecin du roi; mais, ne pouvant s'habituer au climat ni aux mœurs de ce pays, il revint à Harlem, y fut nommé recteur des écoles, et m. en 1575 à Armuyden, près de Middelbourg. On a de lui un nombre considérable d'ouvr., dont les princip. sont : le *Lexic. græco-latinum auctum*, Bâle, 1548, in-fol.; *De anno et mensibus commentarius*, *Fastorum lib. et Kalendarium*, Bâle, 1553, in-8; *Animadversorum lib. VI*, etc., Bâle, 1556, in-8; Francfort, 1604; *Phalli ex fungorum genere*, Delft, 1564, Leyde, 1601, in-4; *Nomenclator omnium rerum*, Augsbourg, 1555, in-8; Anvers, 1577, in-8, très-fréquemment réimpr.; div. édit. et trad.; des *Poèmes*, Leyde, 1598, in-8. On peut voir sur Junius, Bayle, Niceron, t. 7, les biogr. flam., et une *vie* de l'aut. placée en tête de ses *Epist. et Orat. de Artium liberalium dignitate*, Dordrecht, 1652, in-8.

JUNIUS ou DU JON (FRANÇ.), ministre protest. très-versé dans la connaissance du droit et des langues, né à Bourges en 1545, m. en 1602 à Leyde, avait long-temps professé la théologie dans cette dern. ville. On a de lui, entre autres ouvr., une *Version lat.* du texte hébreu de la Bible, faite en communauté avec Emmanuel Tremelius, Herborn, 1643, 4 vol. in-fol.; des *comment.* sur une grande partie de l'Ecriture-Sainte, etc. — JUNIUS (François), son fils, né en 1589 à Heidelberg, étudia d'abord les mathémat. pour entrer dans le génie; puis, ayant renoncé à cette carrière à la paix de 1609, il passa en France et de là en Angleterre, où il fut pend. 30 ans (1620-1650) bibliothéc. du comte d'Arundel. A cette époque il retourna en Allemagne, revint en Angleterre en 1674, et m. en 1678. Il est le prem. qui ait retrouvé les traces de l'ancien idiome anglo-saxon, et il a comp. une *gramm.* et un *dict.* de la langue d'un petit peuple de la Frise qui parlait un autre langage que ses voisins. On lui doit : *Traité sur la Peinture des Anciens*, en latin, Amsterdam, 1637, in-4, Rotterdam, 1694, in-fol.; et deux *Versions*, l'une gothique, l'autre anglo-saxonne, des 4 Evangiles, Dordrecht, 1665, ou Amsterdam, 1684, in-4 : la traduct. gothique est celle d'Ulphilas; l'*Etymologicum anglicanum*, pub. depuis par Lye, Oxford, 1743, in-fol.; des *Observat.* (en latin) *sur la Paraphrase du Cantique des Cantiques* par Willeram, Amsterdam, 1655, in-8; un *Glossaire de cinq Langues septentrion.*, pub. aussi par Lye, Oxford, 1745. On trouvera sur Junius de plus amples détails dans le Dictionn. de Bayle et dans le tom. 16 des Mém. de Niceron. Son *éloge*, par Grævius, a été ins. dans l'*Athenæ Oxonienses*.

JUNKER (GEORGE-ADAM), publiciste et littér., né en 1716 à Hanau, fut de bonne heure recteur du collége de cette ville, accompagna ensuite deux jeunes seigneurs à Gottingue, puis se rendit en France vers 1762, y devint censeur royal après avoir été profess. à l'Ecole Militaire, et m. en 1805 à Fontainebleau, profess. de législat. à l'école centrale. Junker a pub. entre autres ouvr., dont on peut voir la liste complète dans l'*Examen crit.* de M. A.-A. Barbier : *Leges XII tabularum in usum lectionum academic.*, Gottingue, 1760, in-8; une traduct. allemande du *Philosophe payen*, ou *Pensées de Pline*, avec un *Commentaire* par Formey, Francfort, 1761, in-4; *Choix varié de Poésies philos. et agréables, trad. de l'angl. et de l'allem.*, Avignon et Paris, 1770, 2 part. in-12; *Théâtre allem.*, trad. en société avec Liebaud, Paris, 1771, 12 vol. in-12; *Choix de Philosophie morale*, ibid., 1771, etc., etc. Junker a en outre travaillé à l'*Hist. univ. tirée des Voy.*, Francf., 1748, in-4, et à l'écrit périodique intit. (en allem.) *Personne*, en société avec le profess. Wedekind. Mais l'ouvr. qui lui a fait le plus de réputat. dans le temps est sa gramm. allemande, qui parut d'abord en 1760 à Hanau, sous le titre de *Nouv. Principes de la Langue allemande*, in-8 : l'aut. la fit réimpr. à Paris en 1762, avec des augmentat. : adoptée dès-lors pour l'usage de l'école roy. milit., elle a eu un grand nombre d'édit. successives; mais elle a été surpassée depuis par celle de L.-H. Schuchhard, profess. d'allem. à l'école de La Flèche (*v.* SCHUCHHARD).

JUNON (myth.), déesse de la puissance, sœur et épouse de Jupiter, eut de son union avec le souverain de l'Olympe, Ilithye ou Lucine, Ména et Hébé; de même que son époux avait engendré Minerve, elle conçut seule, suiv. la fable, Vulcain et Mars. Jalouse jusqu'à l'excès, Junon persécuta cruellement les maîtresses de Jupiter, Europe, Sémélé, Io, Latone, Alcmène; elle fit imposer à Hercule, fils de cette dern., les tâches périlleuses connues sous le nom des *douze travaux*, et par son humeur difficile et acariâtre, elle finit par irriter à un tel point son époux, que celui-ci l'enchaîna pendant quelque temps entre le ciel et la terre. Ce fut Junon qui excita la guerre de Troye pour se venger de Pâris, qui dans le combat de la beauté

lui avait préféré Vénus. Cette déesse protégeait particulièrement les femmes chastes ; elle présidait aux mariages et aux couches. On la représente assise sur un trône, ou montée sur un char traîné par des paons. Elle tient un sceptre d'or, et a derrière elle Iris ou l'arc-en-ciel sa messagère. On l'honorait d'un culte particulier à Argos, à Samos, à Olympie, à Carthage et à Rome.

JUNOT (Andoche), duc d'Abrantès, gén. franç., né en 1771 à Bussy-le-Grand, près de Semur, de parens agricult., s'enrôla en 1791 dans le prem. bataillon de la Côte-d'Or comme simple volontaire, et il n'était encore que sergent lorsque Bonaparte, qui l'avait remarqué au siége de Toulon, le prit pour son secrétaire : ce même général le fit entrer peu de temps après dans son état-major, lui procura un avancement rapide dans les campagnes de 1796 et 1797, et enfin l'emmena en Egypte avec le titre de son prem. aide-de-camp. Junot, alors gén. de brigade, ne prenant conseil que de sa bravoure impétueuse, osa combattre à la tête de 300 hommes un corps de 3000 Musulmans, et il serait infailliblement resté avec tous les siens sur le champ de bataille, si Kléber ne fût venu le dégager. De retour en France, Junot fut nommé lieutenant-général, gouverneur de Paris en 1806 et colonel-général des hussards. L'année suivante il alla en qualité d'ambassadeur à Lisbonne, puis fut mis à la tête d'une armée destinée à occuper le Portugal (1807). Il resta plus d'un an maître du pays ; mais accablé à Vimeira par les forces plus nombr. des Anglais sous la conduite de lord Wellesley, depuis duc de Wellington, il conclut une capitulation honorable pour lui et pour son armée. Napoléon l'accueillit à son retour, lui donna le commandem. successif de deux corps d'armée en Espagne et en Russie, et lui confia le gouvern. des provinces Illyriennes. Dans ce dern. poste il fut atteint d'une maladie mentale qui le força de revenir en France, où il m. en 1813. Bien que son éducation eût été fort négligée, ce général aimait les lettres ; il avait surtout le goût des MSs. les plus rares et des plus belles éditions.

JUNQUIÈRES (Jean-Baptiste de), littérateur, né à Paris en 1713, occupa long-temps l'emploi de lieutenant de la capitainerie des chasses de Senlis, et m. dans cette dern. ville en 1786. On a de lui : *l'Elève de Minerve*, ou *le Télémaque travesti*, poème, 1759, 3 vol. in-12 ; *Epître de Grisbourdon à Voltaire*, 1756, in-8 ; *Caquet-Bonbec*, ou *la Poule à ma Tante*, poème, 1763, in-12, réimpr. plus. fois ; enfin beauc. de pièces de vers ins. dans div. rec. périod.—Junquières (J.-B. René de), son fils, m. à Paris en 1778, a donné à la comédie italienne le *Gui de Chêne*, ou *la Fête des Druides*, comédie en un acte mêlée d'ariettes, représentée et impr. en 1763, in-12. On a encore de lui la satire du *Whisk*, et quelq. autres pièces de vers ins. dans les journaux du temps.

JUNTE (les), en ital. *Giunta*, ou selon le dialecte vénitien *Zunta*, famille célèbre d'imprimeurs, s'établirent à Florence et à Venise vers le milieu du 15e S. On ignore s'ils descendent d'une famille de Lyon, portant le même nom, ou des Giunte, négocians à Florence. — Philippe Junte, né à Florence en 1450, y imprima de 1497 à 1517. Il obtint le premier du pape Léon X un privilége de 10 ans pour l'impression des auteurs grecs et latins qu'il publierait : dans ce privilége, impr. à la fin de quelq.-uns des ouv. sortis de la presse de Giunta, le St Père excommunie les contrefacteurs. — Bern. Junte, un des fils de Philippe, fut son principal héritier. Cepend. de 1518 à 1530, les livres, à l'exception de deux, portent le nom de tous les hérit. de Philippe, par cette formule, *apud Juntas*. Depuis 1531 ils ne portent plus que celui de Bernard. — Philippe Junte, dit *Philippe le jeune*, succéda à Bernard en 1551 ; il était m. avant 1604, année où ses enfans publièrent un *Catalogue* de tous leurs ouvrages. — Modeste Junte, fils de Philippe le jeune, passa à Venise, et y exerça au moins jusqu'en 1642. — Deux autres branches de la même famille étaient établies l'une à Venise, l'autre à Lyon. Les membres les plus illustres de la prem. furent Lucas-Antoine Junte, 1482-1537, Thomas Junte vers 1550, Bernard Junte vers 1608. Dans la seconde on ne connaît que Jacques Junte, qui imprima en 1520. Ses héritiers paraissent de 1561 à 1570. Il existait encore dans cette ville en 1592 une imprimerie sous le nom des Juntes.

JUPITER (myth.), père et maître des dieux et des hommes, fils de Saturne et de Rhée, fut sauvé par celle-ci de la cruauté de son père, qui avait résolu de dévorer tous ses enfans. Elevé secrètem. dans l'île de Crète par la chèvre Amalthée et par les Curètes ou Corybantes, Jupiter, devenu grand, détrôna et chassa du ciel son père qui, craignant son courage, lui dressait des embûches ; alors il partagea l'empire du monde avec ses frères Neptune et Pluton, donnant au prem. les mers et au second les enfers, se réservant pour lui la terre et le ciel. Jupiter eut à soutenir une guerre terrible contre les Titans ou Géans, et il s'en défit en les foudroyant. Il épousa Junon sa sœur, et eut en outre une infinité de maîtresses : Métis, de laquelle naquit Pallas ; Sémélé, mère de Bacchus ; Cérès, mère de Proserpine ; Mnémosyne, mère des Muses ; Latone, mère d'Apollon et de Diane ; Maïa, mère de Mercure ; Alcmène, mère d'Hercule ; etc. La fable rapporte que le maître des dieux se métamorphosa de mille manières pour contenter ses passions : il trompa Danaé sous la forme d'une pluie d'or et Léda sous celle d'un cygne ; il enleva Europe sous la forme d'un taureau, etc. Jupiter est représenté assis sur un trône d'or ou d'ivoire, tenant un sceptre de la main gauche, et de l'autre lançant la foudre : à ses pieds est un aigle, les ailes déployées, et auprès de lui Ganymède. Ce dieu était, sous différens noms, adoré de presque toutes les nations. C'est l'Ammon des Africains, l'Osiris des Egyptiens, le Zeus des Grecs, etc. On lui donnait en outre une infinité de surnoms tirés de ses attributs ou des lieux où il était adoré.

JURAIN (Claude), historien franç., né vers le milieu du 16e S. à Auxonne, fut reçu avocat au parlement de Dijon, puis devint président à Vezelai, et m. en 1618, maire de sa ville natale. On a de lui une *Histoire des antiquités et prérogatives de la ville et comté d'Auxonne*, etc., Dijon, 1611, in-8 ; un *Voyage à Ste-Reine*, ib., 1622, in-8 ; et plus. MSs. cités dans la *Bibliothèque de Bourgogne*.

JURET (Franç.), chan. de Langres, né à Dijon en 1553, m. en 1626, fut intimement lié avec les illustres frères Pithou, dont il partageait les sentimens en matière de religion et de politique. Il a pub. différens ouv. dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, et parmi lesquels nous citerons seulement les *Epîtres de Symmaque*, avec notes, et les *Epîtres d'Yves*, évêque de Chartres, aussi avec des notes. M. Amanton lui a consacré une *Notice* dans le *Journal de la Côte-d'Or* (n° du 7 janv. 1813).

JURIEU (Pierre), célèbre théolog. protestant, né en 1637 à Mer ou Ménard, dans l'Orléanais, succéda à son père dans le pastorat de Mer, fut appelé en 1674 à une chaire de l'académie de Sédan, mais s'enfuit en Hollande (1681), lors de la dissolution de cette acad., sur l'avis qu'on allait l'enfermer pour son liv. int. *la Politique du clergé de France*. Il obtint alors le pastorat de l'Eglise wallone, et ensuite une chaire de théol. à Rotterdam. La révocation de l'édit de Nantes acheva d'aigrir son esprit naturellem. irritable ; les succès de Bayle, son collègue à Sédan et à Rotterdam lui ayant porté ombrage, il l'accusa d'adultère avec sa femme et d'hérésie, et le fit condamner comme coupable de ces deux crimes par le consistoire de Rotterdam.

Cependant tous les torts de Bayle se réduisaient à ne pas partager les fureurs de son irascible co-religionnaire. Le reste de la vie de Jurieu ne fut qu'un combat, ou pour mieux dire un accès de démence furieuse. Il cherchait sans cesse des ennemis, écrivait contre les protest. et contre les cathol. avec la même animosité, traitant avec un mépris révoltant Fénélon et Bossuet, entre lesquels il s'établissait arbitre, jouait le rôle de prophète, et prédisait le rétablissement du protestantisme en France pour 1689. L'irritation continue de ses organes finit par altérer ses forces intellectuelles, et il expira affaibli par une maladie de langueur en 1713, âgé de 75 ans. Jurieu écrivait avec facilité, et presque tous ses ouv. décèlent beaucoup d'imaginat.; les principaux sont: *Hist. du Calvinisme et du Papisme mis en parallèle*, Rotterdam, 1682, 2 v. in-4, ib., 1683, 4 v. in-12 (c'est une réfutation de l'*Histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg); *Politique du clergé de France*, etc., Amsterdam, 1681, in-12; *Esprit de M. Arnauld*, Deventer (Rotterdam), 1684, 2 v. in-12; *Accomplissement des prophéties*, etc., Rotterdam, 1681, 2 vol. in-12; *Histoire critique des Dogmes et des Cultes*, etc., Amsterd., 1704, avec un *Supplément*, ibid., 1705, in-4: c'est ce qu'il a fait de mieux.

JURIN (Jacq.), méd. et mathém. anglais, né en 1684, mort en 1751 à Londres, secrétaire de la soc. royale et présid. des méd. de cette ville, eut beauc. de disputes intéressantes avec les prem. praticiens de son temps, et concourut par ses ouv. à populariser l'inoculation. Le meilleur qu'il ait pub. sur ce sujet (*Account of the success of inoculating*, etc., Lond., 1725, in-12) a été trad. en franç. par Noguez sous le tit. de *Relation du succès de l'inoculation de la petite-vérole dans la Grande-Bretagne*, Paris, 1725, in-12.

JUSLENIUS (Dan.), év. de Skara (Suède), né dans une condition obscure en 1676, m. en 1752, avait commencé par être matelot. On a de lui un *Dictionnaire finois et suédois*, 1745, in-4, et une *Dissertation latine sur l'analogie des langues finoise, grecque et hébraïque*, 1712.

JUSSIEU (Antoine de), méd., memb. de l'académie des sciences et prof. de botanique au Jardin royal de Paris, né à Lyon en 1686, m. en 1758, avait parcouru plus. provinces de France et d'Espagne, et y fit beaucoup de découv. sur les plantes. On lui doit l'*Appendix* de Tournefort, la rédaction de l'ouv. de Barrelier sur les plantes qui croissent en France, en Espagne et en Italie, beauc. de *Mém.* (ins. dans les collect. de ceux des sciences), et une *Dissertation sur les progrès de la botanique*, Paris, 1781, in-4. — Jussieu (Bern. de), né à Lyon en 1699, fut appelé à Paris par Antoine, son frère, alors démonstrateur de botanique, le suivit en Espagne, où son goût pour la botanique se manifesta, et fut reçu doct.-méd. à Montpellier en 1720. Il abandonna bientôt la carrière de la médecine pour revenir auprès de son frère, fut nommé sous-démonstrat. en 1722 à la m. de Vaillant, et memb. de l'acad. des sciences en 1725. Il n'avait alors que 26 ans, et sa réputation était européenne. Il redoubla encore d'efforts et de persévérance pour avancer l'étude de la botanique, et personne sans doute n'y contribua autant que lui, soit par les soins actifs qu'il donna à la culture des plantes du jardin, qui jusque-là, confié à l'administrat. d'un médecin, avait été négligé sous le rapport botan., soit par l'étude minutieuse et profonde qu'il fit des caractères de toutes les plantes. Il proclama dès 1742, et peut-être avant Trembley, que les polypes appartiennent au règne animal, et découvrit en 1749 que l'alkali-volatil neutralise le poison de la vipère. En 1758 il fixa, par ordre de Louis XV, l'ordre dans lequel devaient être rangées les plantes du jardin de Trianon, et c'est là l'origine de la célèbre classification des plantes établie par son neveu, M. Ant.-Laur. de Jussieu, dans son *Genera Plantarum*. Bern. de Jussieu m. à Paris en 1777. Il était aveugle depuis quelque temps. La modestie de ce grand homme était telle qu'il ne consentit jamais à quitter sa place de sous-démonstrat. pour celle de démonstrat. Sa piété, sa douceur, sa bienfaisance et son désintéressement égalaient sa modestie. Linné ne parlait de lui qu'avec le plus grand respect, et semblait reconnaître sa supériorité par cette réponse fameuse: *Aut Deus, aut D. de Jussieu*, qu'il faisait fréquemment à ceux de ses élèves qui lui présentaient des plantes défigurées ou composées de parties hétérogènes insidieusement rassemblées, et lui demandaient à quelle classe elles appartenaient. — Jos. de Jussieu, frère des deux préc., né à Lyon en 1704, m. en 1779, memb. de l'acad. des sciences et de la faculté de médecine de Paris, avait été choisi pour accompagner comme botaniste La Condamine et Bouguer, qui allaient déterminer la fig. de la terre. Résolu à ne revenir en France qu'après avoir examiné à fond les belles contrées de l'Amérique septentrion., il put à peine exécuter librement ce projet, les Péruviens l'ayant sollicité de rester parmi eux pendant une épidémie qui désolait le pays. Depuis 1747 il parcourut continuellement les pays voisins pendant 24 ans, et revint à Paris en 1771. Mais la plupart de ses découvertes furent perdues: les chagrins, les fatigues et une foule d'évènemens singul. avaient affaibli ses facultés intellectuelles et détruit sa mémoire.

JUSSIEU-MONTLUEL. V. Montluel.

JUSSOW (N.), habile architecte allemand, né vers 1750, m. à Cassel le 26 juillet 1826, a construit, entre autres édifices, le château de Wilhelms-hoé, et avait été chargé par le dern. élect. de bâtir celui de Kattenburg, qui est encore inachevé.

JUSTAMOND (F.-O.), chirurg. de l'hôpital de Westminster à Lond., et memb. de la soc. roy. de cette ville, a laissé sur son art plus. écrits publiés après sa m. par W. Houlston sous le tit. de *Traités chirurgicaux*, Lond., 1790. On y trouve une *Histoire* intéressante *de la chirurgie*.

JUSTE, év. d'Urgel, m. en 340, est cité comme aut. d'un petit *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, ins. dans la bibliothèque des Pères. — L'Eglise honore plusieurs saints personnages de ce nom dont la vie est peu connue.

JUSTE-LIPSE. V. Lipse.

JUSTEL (Christophe), conseiller et secrét. du roi, né en 1580 à Paris, où il m. en 1649, a laissé: *le Temple de Dieu*, etc., Sédan, 1618, in-8; *Discours du duché de Bouillon*, ib., 1633, in-4; *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, etc., Paris, 1645, in-fol. On lui attribue l'édition du *Codex canonum vetus ecclesiæ romanæ*, Paris, 1609, in-8; mais d'autres croient avec plus de raison que cette édition est due au céléb. Fr. Pithou. — Justel (Henri), son fils, m. en 1693, biblioth. du roi d'Anglet., avait succédé à son père dans la charge de secrétaire du roi, et quitté la France quelque temps avant la révocat. de l'édit de Nantes. On a de lui l'importante collection dite *Bibliotheca juris canonici*, Paris, 1661, 2 v. in-fol.

JUSTEN (Paul), évêque d'Abo, en Finlande, né à Viborg au commencement du 16e S., remplit pour Jean III une ambassade auprès d'Ivan Wassiliewitz, fut mis en prison par ordre de ce dern., et n'obtint sa liberté qu'au bout de 3 ans. De retour à Abo (1575), il m. peu après des suites des infirmités qu'il avait contractées pendant sa détention. Il avait rédigé une *Chronique des évêq. de Finlande*, insérée dans la *Bibliothèque suéd.* de Nettelblad.

JUSTI (Jean-Henri-Gottlob von), célèb. minéralogiste allem., né selon l'opinion la plus probable à Bruch en Thuringe, étudia à Jéna, puis s'enrôla dans un régiment prussien, où il devint sous-lieutenant. Une querelle avec son colon. l'ayant forcé de s'éloigner, il fut attiré à Vienne par d'il-

lustres protect., abjura le luthéranisme, et devint conseiller des mines. Disgracié pour avoir annoncé que les mines de Henneberg contenaient de l'argent et avoir conseillé une exploitation qui demeura sans fruit, il se retira à Erfurt, et ensuite à Goettingue, où il ouvrit des cours d'hist. nat. et d'économie politique qui attirèrent beaucoup de monde. Il fut nommé en 1755 membre de l'acad. de cette ville, et eut la plus grande part au *Journal de Goëttingue*. Inspect. des mines à Copenhague en 1758, il retourna vers cette époque en Allemagne, fut arrêté dans le Wurtemberg par ordre du roi de Prusse, à qui il avait reproché d'altérer les monnaies, et on l'enferma d'abord dans la citadelle de Breslaw, puis à Custrin, où il m. en 1771. Outre une multitude de pamphlets, d'ouv. polémiq., d'articles fournis aux journaux, de traduct., etc., dont on peut voir la liste dans Meusel, ce savant a écrit : un *Traité de minéralogie*, 1757 ; un *Traité sur les monnaies*, 1758 ; des *Mélanges de chimie et de minéralogie*, Berlin, 1760, 1761, 1771, 3 v. in-8 ; un *Traité complet des manufactures et fabriques*, Copenhague, 1758, 1761, 2 v. in-8, et Berlin, 1785, 2 v. in-8, etc. Justi se proposait encore de trad. l'Encyclopédie en y faisant des addit. On a pub. dans le *Journal de physique* (mai 1777) un *Précis histor. sur la vie de M. de Justi*, par Mme D. M.

JUSTIN (St), philos. platonicien, né au commencement du 2e S. de notre ère à Neapolis (anciennement Sichem) en Palestine, se convertit à la foi en l'an 150, et, après avoir reçu le baptême, n'en continua pas moins à se montrer en public revêtu du manteau (*pallium*), signe caractéristique de sa profession. Lorsque sous Antonin les chrétiens se trouvèrent en butte à de nouv. persécut., Justin se montra leur zélé défenseur : c'est à cette époque qu'il écrivit sa prem. *Apologie ;* il en composa une seconde sous l'empire de Marc-Aurèle, et cette dern., où il réfutait victorieusement les calomnies dirigées contre les chrétiens par les philos. cyniq., notamment le fameux Crescentinus, lui attira la haine implacable de ce dern., qui l'accusa devant le prétoire de Rome. D'après la sentence de ce tribunal, Justin fut battu de verges et eut la tête tranchée l'an 167. Ce saint apôtre de la foi avait ouvert à Rome une école de philos. chrét. où se réunissaient un grand nombre d'audit.; on croit qu'il prêcha également, et avec beaucoup de succès, dans la plupart des villes d'Italie, dans l'Asie mineure et l'Égypte. Outre ses deux *Apologies pour les chrétiens*, il nous reste encore de lui plusieurs *Traités* et un *Dialogue avec le Juif Triphon*. Ces div. écrits ont été imp. collectivem. un gr. nomb. de fois : les meill. édit. sont celles de dom Maran, grec et latin, Paris, 1742, in-fol.; et celle qui fait partie de la collection d'Oberthur, Wurtzbourg, 1777, 3 vol. in-8. L'abbé Gourcy a donné une nouvelle trad. franç. de la prem. *Apologie* de St Justin et un abrégé de la deuxième dans la *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, etc., Paris, 1785, 2 vol. in-8 : les plus anciennes versions des écrits de ce saint doct. sont surannées.

JUSTIN Ier (Flavius-Anicius-Justinus), dit *l'Ancien*, emp. d'Orient, né dans la Thrace en 450, d'une famille obscure, fut d'abord pâtre, puis porta les armes dans les gardes de l'emp. Léon, et parvint aux prem. grades sous les règnes suivans, après s'être distingué pend. les guerres d'Isaurie et de Perse. Chargé par l'eunuque Amantius, grand-chambellan de l'emp. Anastase, de distribuer aux gardes une somme considérable dans le but d'assurer leurs suffrages à l'une de ses créatures, Justin tourna au profit de son ambition les libéralités du trop confiant ministre, qu'il envoya au supplice après s'être fait proclamer emp. l'an 518. Il gouverna avec modération, rappela les évêques exilés, pub. des édits contre les Ariens, et travailla à la réunion des églises d'Orient et d'Occident ; mais, outre que son grand zèle contre les Ariens servit de prétexte aux persécutions que Théodoric, roi des Goths, fit endurer aux catholiques, on lui reproche encore le meurtre de Vitalien, jeune prince goth, qu'il avait attiré à sa cour, et d'abord comblé de marques d'estime. Sur la fin de son règne, qui fut troublé par des factions intestines, Justin associa à l'empire Justinien, son neveu, et il mourut en l'an 527. Il existe un gr. nomb. de médailles de ce prince et du suiv. — Justin II (Flavius-Anicius *Justinus*), dit *le Jeune*, neveu de Justinien Ier par Vigilantia, sa mère, né dans l'Illyrie, fut élevé à la cour de son oncle, auquel il succéda en l'an 565 sur le trône d'Orient. Après avoir donné les plus belles espérances, il se laissa circonvenir par les flatteurs, et s'abandonna bientôt aux vices les plus honteux pour un prince. Faible et hautain, voluptueux et cruel, il vit les Turks fondre sur les provinces de l'empire, perdit l'Italie par l'incapacité de l'eunuque Narsès, son favori, et n'opposa aucune résistance aux ravages des Perses dans l'Afrique. Sophie, son épouse, qui avait sur lui un entier ascendant, le détermina à adopter pour son succ. Tibère Constantin, son gendre, après qu'il eut envoyé ses frères en exil et fait étrangler Justin, son cousin, déjà célèbre par les services qu'il avait rendus à l'état. L'emp. Justin-le-Jeune m. en 578 par suite d'une maladie qui avait altéré sa raison : depuis 4 ans il s'était démis de l'autorité en faveur de son gendre. Il existe un *Panégyrique* et *quatre livres* (en vers) à la louange de ce prince par Flav. Cresconius Corippus : les deux prem. liv. ont été trad. par Gibbon dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain*.

JUSTIN (M. Junianus Justinus), ou *Justinus Frontinus*, hist. lat. des 2e et 3e S. de notre ère, florissait sous le règne d'Antonin-le-Pieux. Il n'est connu que comme aut. d'un abrégé de l'*hist.* que Trogue Pompée avait écrite sous le règne d'Auguste, et qui ne nous est point parvenue. Il existe un gr. nomb. d'édit. de cet *Epitome* de Justin intit. *Historiarum Philippicarum, et totius mundi originum... lib. XLIV, à Nino ad Cæsarem Augustum ;* les plus estimées sont celles de Bongars et d'Elzevir ; de Cantel, *ad usum Delphini*, 1677, in-4 ; de J.-G. Grævius ; de Gronovius, faisant partie de la collection dite *Variorum*, Leyde, 1719, 1760, in-8 ; d'Hearne, Oxford, 1760, in-8 ; de Capperonnier, Paris, Barbou, 1770, in-12 ; enfin celle de Wetsel, 1806, in-8. Parmi les traductions franç. de Justin nous citerons celle de l'abbé Paul, 1774, 2 vol. in-12, souv. réimp., et celle de MM. J. Pierrot et Boitard, faisant partie de la collect. in-8 des Classiques lat. avec trad. pub. par Panckoucke.

JUSTINE (Flav.-Justina-Augusta), impératr. rom., fille de Justus, gouv. de Picenum, epousa successivement le tyran Magnence et l'emp. Valentinien (368), et après la m. de ce dern. fit proclamer Valentinien II avec qui Gratien, par modération, consentit à partager l'empire. Elle tenta à div. reprises d'établir l'arianisme dans ses états ; mais la fermeté de St Ambroise empêcha l'exécution de ce projet. Le tyran Maxime ayant conquis une grande partie de l'Italie en 387, elle fut obligée de se réfugier à Thessalonique, et elle y m. en 388 av. la chute de l'usurpateur et le triomphe de son frère. — Justine (Ste), vierge et martyre, patrone de la ville de Padoue, périt dans la persécution de Dioclétien et de Maximien.

JUSTINGER (Conrad), chancelier de la ville de Berne dans le 15e S., m. en 1426, a écrit une *Chronique* de sa patrie, dont le MS. est conservé dans cette ville, et qui a été continuée par Wagner, Schilling, Anselme de Rottwyl et autres.

JUSTINIANI (Fabio), évêque d'Ajaccio, né à Gênes en 1568, mort en 1627, était fils d'un gentilhomme nommé Léonard Tarancetti, qui fut

adopté dans la famille des Justiniani ou Giustiniani (*v.* ce dern. nom pag. 1270), pour avoir refusé de tremper dans la conjurat. de Fiesque. On a de lui : *Index univers. alphabeticus materias in omni facultate pertractans, earumque script. et locos designans*, Rome, 1612, in-fol.; *Comment. de sacrâ scripturâ et de sacris interpretibus*, Rome, 1614, Paris, 1618, in-8; *de sacro concionatore*, Cologne, 1619, in-4; *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

JUSTINIEN Ier, empereur d'Orient, neveu de Justin Ier, né l'an 483 en Dardanie, sur les frontières de la Thrace, d'une famille obscure, fut associé à l'empire par son oncle en 527 et peu de mois après proclamé empereur. Depuis deux ans déjà il avait épousé Théodora, femme de basse extraction et également fameuse par sa beauté, son esprit et ses débauches. Après avoir combattu avec avantage Hypatius, neveu de l'empereur Anastase, qui avait des prétentions à la couronne, il triompha des Perses par la valeur de Bélisaire son général, extermina les Vandales, et reconquit sur eux l'Afrique, avec le secours du même général et de Narsès ; il subjugua les Goths en Italie, et rendit quelque temps à l'empire son ancienne splend. Non moins occupé de sa prospérité intér., il en assura la stabilité en réglant la législation : toutes les constitutions ou ordonnances des empereurs furent par ses ordres réunies en un code qui a conservé son nom ; il fit rassembler en 533, les lois romaines sous le nom de *Digeste* ou *Pandectes* : plus tard il fit pub. les *Institutes* et les *Novelles.* La réunion de ces ouv., souvent réimp. séparém., forme le *Corpus juris civilis.* La meilleure édition est celle de Elzevir, 1664, 2 vol. in-8. Les ouv. qui composent ce recueil ont été trad. en franç. ; les *Institutes* par Hullot, Metz, 1807, in-4, ou 5 vol. in-12 ; le *Digeste* par Hullot et Berthelot, ibid., 1803-1805, 7 vol. in-4, ou 35 vol. in-12 ; le *Code* par Tissot, ibid., 1807-1810, 4 vol. in-4 ; les *Novelles* par Bérenger fils, 1810-1811, 2 vol. in-4, ou 10 vol. in-12. Il existe aussi une trad. des *Institutes* par Ferrière, Paris, 1770, 7 v. in-12 ; les *Pandectes* ont été trad. par Bréard de Neuville, et pub. sous ce titre : *les Pandectes de Justinien, mises dans un nouvel ordre avec les lois du Code et les Novelles qui confirment, expliquent ou abrégent celles des Pandectes*, par R.-J. Pothier, et la traduction en regard du texte, par Bréard de Neuville, Paris, 1818-1824, 24 vol. in-8. On joint à cet ouv. la *Table analytique et raisonnée des Pandectes*, par Moreau de Montalin, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Les personnes qui désireraient plus de détails sur les diverses parties qui forment le corps du droit romain peuvent consulter le *Manuel* de Jacques Godefroy ; l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, par Terrasson, et l'*Histoire du droit romain*, par Berriat-St-Prix ; 1821, 1 vol. in-8. On trouve dans les *Lettres sur la profession d'avocat* par Camus, et dans le *Manuel du libraire* par Brunet, l'indication des nombreux commentat. de Justinien. Ce prince, qui s'est également occupé avec zèle de la religion, a pub. div. lois contre les hérétiques ; il répara les temples ruinés, et fit rebâtir à Constantinople la fameuse église de Ste-Sophie, qui avait été brûlée dans une sédition. On lui reproche de s'être immiscé dans les débats théol. ; il menaça d'exil le pape Agapet, et contint dans de justes bornes les prétentions des papes Silvérius et Vigile. Après un règne glorieux de 38 ann., Justinien m. en 565. Il avait su concevoir de grandes choses et en confier l'exécution à des ministres habiles : on l'accuse cepend. d'avoir été injuste envers Bélisaire (*v.* ce nom). S'il commit quelques actions condamnables, ce fut presque toujours à l'instigat. de l'impératrice Théodora, femme méchante, qui avait sur lui le plus grand ascendant.

JUSTINIEN II, ou *le Jeune*, surnommé *Rhinotmète*, fut proclamé à l'âge de 16 ans empereur d'Orient après la mort de Constantin Pogonat son père, l'an 686. Après avoir reconquis différentes provinces sur les Sarasins, il réduisit ceux-ci à accepter la paix à des condit. humiliantes, et fut cependant le premier à rompre les traités (690). Ombrageux et cruel, il fit défigurer ses frères dans le seul but de les rendre inhabiles à régner, et sa fureur alla, dit-on, jusqu'à vouloir faire égorger tous les habitans de Constantinople. Cet ordre barbare ayant transpiré, le peuple se souleva contre le tyran et le détrôna en l'an 694 : on lui coupa le nez (c'est de là que lui vint son surnom), et on l'exila dans la Chersonèse en 704. Environ sept ans après Justinien se fit replacer sur le trône par Tribellius, roi des Bulgares, et mit à mort Léonce et Tibère Absimare qui avaient occupé le trône en son absence. Il régna peu de temps après son retour, et fut assassiné en 711 ainsi que son fils Tibère, par Philippique Bardanès, qu'il avait condamné à l'exil.

JUSTINIEN *de Tours* (le P.). V. FÈBURE.

JUSTULUS (PIERRE-FRANÇ.), poète latin, né à Spolète dans l'Ombrie au commencement du 16e S., fut secrét. de César Borgia, lect. public au collége de la Sapience à Rome, sénat. de la ville, etc. On a de lui quelq. petits poèmes lat. (Rome, 1510, in-4), parmi lesquels sont 3 panégyr. de César Borgia.

JUSTUS (PASCHASIUS), en flam. *Joostens*, médecin d'Eecloo, près de Gand, pub. en 1560 un *Traité sur le jeu* en latin, réimp. à Magdebourg et Francfort, 1617, in-4, dans la collection de J. de Munster, intit. *Collectanea de Sortibus*, etc., Amsterdam, Elzevir, 1642, in-12.

JUUL ou JUEL (PAUL), Norvégien, né à Drontheim, venait d'être privé de la place de bailli de Lister et Mandal, lorsqu'il s'adjoignit au baron de Coiett, et forma une conspirat. tendant à enlever au roi de Danemarck la Norwége, l'Islande, le Groënland, les îles Feroé. Ces trois dern. contrées devaient être données à la Russie, sous condit. que Juul en serait gouvern.-général. Mais le complot ayant été découvert, il eut la tête tranchée en 1723. On lui attribue les deux ouvr. suiv. en danois : *la Vie heureuse*, etc., Copenhague, 1721, in-4, en vers ; *le Bon paysan*, etc., Copenh., 1722, in-8.

JUVALTA (FORTUNAT), magistrat et historien suisse, né en 1567, m. en 1654 à Zutz dans la vallée de l'Engadine (Grisons), a laissé en MS. une hist. des troubles de la Valteline (*Fortun. à Juvaltis Engadino-Rhœti de fatis reip. Rhœt.*, etc.). Cet ouvr. a été trad. en allem. par M. Lehmann, Ulm, 1781.

JUVARA (PHILIPPE), fameux architecte, né à Messine en 1685, m. à Madrid en 1735, fut employé à décorer la *villa* du cardinal Ottoboni, et chargé par le duc de Savoie Victor Amédée II de bâtir un palais sur le port de Messine. Il éleva aussi à Turin et dans les environs un grand nomb. d'édifices, parmi lesquels la chapelle royale de la vénerie passe pour son chef-d'œuvre. Juvara donna en 1724 le plan de l'église patriarcale de Lisbonne, et d'un palais pour la famille roy. Ses autres ouv. principaux sont la *Façade de l'église des Carmélites*, l'*Eglise de la Superga*, l'*Eglise des Carmes*, et le palais de *Stupinis.*

JUVÉNAL (DECIMUS ou DECIUS-JUNIUS-JUVENALIS), poète satirique latin, né à ce qu'on croit au commencem. du règne de Claude (l'an 42 de notre ère) à Aquinium, aujourd'hui Aquino, dans l'Abruzze, ne nous est guère connu que par ses écrits, où, toutefois, il s'est peint tout entier. Indigné de la perversité de son siècle, mais réduit à comprimer les mouvem. de sa noble colère, excitée chaque jour de plus en plus sous les règnes d'un Claude, d'un Néron, d'un Domitien, il ne put que fort tard révéler aux fils des Romains les turpitudes de leurs pères, cause de la décadence morale de l'empire. Ses *Satyres* si fameuses ne furent connues en effet que sous Adrien ; et à cette époque même, elles ne

le furent pas impunément. Plusieurs de ceux qui s'étaient flétris par des crimes ou déshonorés par des bassesses depuis Auguste jusqu'à Domitien, vivaient encore dans leur postérité, et cette postérité ne pardonna point à Juvénal. On affecta de reconnaître, dans le pantomime Pâris, ce vil instrument des caprices et bientôt la victime de Domitien, un histrion alors en faveur auprès d'Adrien; et le poète octogénaire fut dérisoirement nommé préfet d'une cohorte stationnée, suivant les uns, à Syène en Egypte, et selon les autres à Pentapolis en Libye. C'était joindre l'amertume du sarcasme à la rigueur de l'exil. Juvénal y m., dit-on, peu d'années après; d'autres prétendent néanmoins que, de retour à Rome, après la mort d'Adrien, ce fut là qu'il termina sa carrière à l'âge de 82 ans. Il nous a laissé seize *Satyres*, en le supposant auteur de la dernière, ce qui n'est pas généralement admis. Outre leur mérite littéraire, ces *Satyres* ont celui de former, avec les *Annales* de Tacite, le tableau le plus vrai, le plus profondém. tracé, des mœurs publiq. et privées de cette époque de folies et d'horreurs, de luxe et de désastres; aussi ont-elles eu gr. nomb. d'édit., depuis la 1re, impr. en 1470. Il faut distinguer parmi les plus récentes celles de G.-Alex. Ruperti, Leipsig, 1801, 2 vol. in-8, de Firmin Didot, avec les commentaires nouveaux de N.-L. Achaintre, Paris, 1810, 2 vol. in-8; celle enfin qui se trouve dans la collection de M. Lemaire. Nous avons en prose française une excellente traduction de Juvénal, celle de Dussaulx, impr. pour la prem. fois en 1770: elle a été revue par N.-L. Achaintre, Paris, 1821; puis par M. J. Pierrot, ibid., 1826, 2 vol. in-8, faisant partie de la collect. des Classiques lat. avec trad. franç. pub. par Panckoucke; enfin M. Baillot en a donné une autre, ibid., 1823, in-8; les mêmes *Satyres* ont été trad. en vers franç. par L.-V. Raoul, 4e édit., Bruges, 1826, in-8 (formant le tome 1er des *OEuvres diverses* de L.-V. Raoul); par le baron Méchin, Paris, 1817, 2 part. in-8: cette dern. a été reproduite en 1823, avec un nouveau frontispice et des corrections exécutées au moyen d'onglets; enfin par M. V. Favre de Narbonne, Paris, 1825, 3 v. in-8. On a annoncé (févr. 1827) la publication prochaine d'une traduct. en prose des plus beaux passages de Juvénal par Boileau-Despréaux: cette trad., dont M. Parelle a découvert le MS. autographe sur les marges d'un exempl. de l'original, paraîtra d'abord en 2 vol. in-8, et fera probablement ensuite partie des *OEuv. de Boileau* dans la collect. des *Classiques français*, pub. par M. Lefèvre.

JUVENCUS (Caïus Vettius-Aquilinus), le plus ancien poète chrétien, né en Espagne d'une famille illustre, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastiq., et vécut sous le règne de Constantin-le-Grand. Son principal ouv., qui est une vie de Jésus-Christ, en vers latins, a pour titre: *Hist. evang. lib. IV;* il a été imp. à Deventer dans les dern. années du 15e S., et on le trouve dans la *Biblioth. Patrum*, dans les *Poetæ latini* (Venise, 1502, in-4), et dans le *Corpus poetarum lat.* Il en a paru une bonne édition, Rome, 1792, in-4, par les soins du P. Faust. Arevalo, qui y a joint des *Hymnes* et un *Abrégé* (en vers) *de la Genèse*, qui paraissent être du même auteur, mais qu'on a long-temps attribuée à Tertullien et à St-Cyprien. —Un autre Juvencus (Cœlius), né en Dalmatie dans le 12e S., a écrit en latin une *Vie d'Attila, roi des Huns*. Cette hist. a été d'abord imp. à Venise en 1502, à la suite des *Vies* de Plutarque, puis séparément à Ingolstadt, 1604, in-4, et enfin dans le *Prompt. eccles.* de Canisius.

JUVÉNEL, JOUVÉNEL ou JUVÉNAL (Félix de), laborieux et fécond écrivain, fils d'André Juvénel, établi à Pézenas en 1596 ou 1597, perdit son père à l'âge de cinq ans. Il n'eut d'autre passion que celle de l'étude, et composa une quantité prodigieuse d'ouvrages. Parmi ceux qui se sont conservés, nous citerons: *Histoire de la croisade générale sous le pontificat d'Urbain II*, 1 gros vol. in-fol. MS.; *Histoire générale des Maures d'Espagne*, 1 vol. in-fol. MS.; *Histoire des papes et de l'Eglise universelle depuis la naissance de J.-C.*, 2 vol. in-fol. MS. (V. *Année littéraire de Fréron*, 1762, tom. 2, pag. 193.)—Juvénel (Henri de), fils du précédent, m. à l'âge de 27 ans, a laissé trois petits ouv. imp. sans nom d'auteur: *le Comte de Richemont*, Amsterdam (Paris), 1680, in-12; les *Amours d'Edgard, roi d'Angleterre*, La Haye, 1697, in-12, attribué à tort à Mlle Bernard par l'abbé Lenglet; *la Hardie Messinoise*, in-12.

JUVENEL DE CARLENCAS (Félix de), litt., de la fam. des précéd., né en 1669 à Pézenas, où il m. en 1760, membre de l'acad. des belles-lettres de Marseille, a pub. les ouv. suiv.: *Principes de l'Hist.*, Paris, 1733, in-12; *Essai sur l'histoire des sciences, des belles-lettres et des arts*, Lyon (frères Duplain), 1757, 4 vol. in-8, 4e édit., trad. en allemand et en anglais.

JUVENTIN (Jean-Jacques), pasteur protest., né à Genève en 1741, m. en 1801, a laissé un *Choix de Sermons*, Genève, 1802, in-8; une *Dissertation latine sur la conversion de St Paul*, tirée en partie de George Lyttleton, etc.

JUVET (Hugues-Alexis), docteur en médec., né en 1714 à Chaumont en Bassigny, m. à Bourbonne en 1789, médecin de l'hôpital militaire, a composé entre autres opuscules: *Dissertat. conten. de nouv. observ. sur les eaux thermales de Bourbonne*, 1750: *Mém. sur les eaux minér.*, 1737, in-12.

JUXON (William), prélat anglais, né en 1582 à Chichester dans le comté de Sussex, fut nommé en 1633 évêque de Londres, perdit son siége à la m. de Charles Ier, et m. en 1663 archevêque de Cantorbéry. On a de lui quelq. *Sermons*, et des *Considerat. sur l'acte d'uniformité*, etc., Londres, 1662, in-4.

K

KAAB, célèbre poète arabe, m. l'an 662 de notre ère, est auteur d'une des 7 moallakats ou poèmes qui furent suspendus par honneur au temple de la Mekke. Il avait commencé par écrire contre Mahomet et sa religion des vers satiriques qui le firent proscrire lorsque le prophète s'empara de la Mekke, en l'an 8 de l'hégire. Ayant obtenu sa grâce en chantant la palinodie et en lisant devant Mahomet lui-même un très-beau poème en son honneur, Kaab reçut de lui un précieux gage d'estime: le prophète lui donna son manteau vert, que plus tard ses hérit. vendirent 10,000 pièces d'argent et que les Ommiades puis les Abassides possédèrent jusqu'en 1258. Le poème de Kaab parut à Leyde en 1748 par les soins de Lette avec d'autres ouv. orientaux; il est accompagné de notes et d'une traduct. lat.: Reiske en a donné une nouvelle dans les *Acta eruditorum* (n° de décembre 1747), et il en a été publ. une autre en allem. par Wahl dans le *Magasin de littérat. anc. et biblique*.

KAAS (Nicolas), chancelier de Danemarck, né en 1535, étudia la théologie en Allemagne sous Mélanchthon, succéda au chancelier Friis en 1573, fut le prem. des 4 régens élus en 1588 à l'avènement de Christian II, et m. en 1594. Il était protecteur de l'université de Copenhague. La *Loi de Jutland* publ. à Copenhague, 1590, a, dit-on, été corrigée et augmentée par lui. V. sa vie dans Hoff-

mann, *Portraits histor. des hommes célèbres de Danemarck.*

KAAU ou KAW. V. Boerhaave.

KABEL. V. Cabel.

KADLUBEK ou KODLUBKO (Vincent), historien polonais, né à Karwow dans le 12e S., fut d'abord prévôt de Sendomir, puis évêq. de Cracovie en 1208. Ayant résilié sa dignité en 1218, il se retira dans une maison de l'ordre de Cîteaux à Jendrzeiow, et y m. en 1223. On lui doit : *Historia Polonica cum commentario Anonymi*, Dobromisl, 1612, Leipsig, 1712. Le 4e livre, qui comprend 56 ans (1146-1202), est surtout précieux pour les documens qu'il fournit sur la monarchie polonaise.

KÆMPFER (Engelbert), méd. et voyag., né en 1651 à Lemgo, m. en 1716, avait étudié successivement l'histoire, les langues, les sciences naturelles et la méd. dans les plus célèbres univ. de l'Allemagne et de la Hollande. Après avoir accompagné en 1683, comme secrétaire de légation, Louis Fabricius qui fut env. à Moscou et à Ispahân, il se rendit l'année suiv. à Gomron, dans l'Inde hollandaise, visita avec une flotte de ce pays l'Arabie heureuse, l'empire du Monghol, Ceylan, Malabar, Sumatra, le golfe du Bengale, Siam, et le Japon, où, grâce à diverses circonstances et aux services qu'il rendit comme médecin, il lui fut permis de pénétrer. De retour à Amsterdam en 1693, il prit le bonnet de docteur à Leyde, fut nommé méd. du comte de Lippe et de sa famille, et publia son curieux ouvr. intitulé : *Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum Fasciculi V*, etc., dans lequel l'auteur fait preuve d'une érudit., d'une sagacité et d'un talent d'écrire vraim. étonnans : ce livre, qui fut impr. à Lemgo en 1712, in-4, est recherché et peu commun. On ne peut trop regretter qu'une mort prématurée et le peu de ressources pécuniaires aient empêché Kæmpfer de publ. les autres ouv. qu'il se proposait de donner, et pour lesquels il avait encore des notes considérables. Ses MSs. vendus après sa mort furent achetés par sir Hans Sloane, qui fit traduire en angl. par Jean Gaspar Scheuchzer tout ce qui concernait le Japon, et publ. cette version sous le titre d'*Hist. du Japon*, Londres, 1727, 2 vol. in-fol. (trad. en franç. par Desmaizeaux, La Haye, 1729, 2 vol. in-fol., 1731, 3 vol. in-fol.). Le sav. Langlès mettait ce dern. ouv. au-dessus de tout éloge : le texte original allem. fut impr. pour la 1re fois à Lemgo, 1777, 2 v. in-4.

KÆSTNER (Abraham-Gotthelf), profess. de mathémat. à l'univ. de Gottingue, né en 1719 à Leipsig, m. en 1800, avait été successivement profess. de mathémat. à Gottingue, puis direct. de l'observatoire de cette ville, où il se fit beauc. de réputation par la clarté méthodiq. de son enseignement, ainsi que par un gr. nomb. de mémoires et dissertat. qu'il fit insérer dans les *Commentationes* de la société littér. de Gottingue (de 1756 à 1766). Kæstner savait 12 langues, et il répondait à ceux qui voulaient le déterminer à étudier la philos. de Kant (dont alors déjà la terminologie bizarre trouvait des censeurs), qu'à son âge il n'avait pas besoin d'en apprendre une treizième. La liste des ouv. de Kæstner, qui se trouve dans le *Dictionn.* de Meusel, comprend plus de 200 titres. Nous ne citerons que les suiv. : *Hist. des mathémat.*, 1796-1800, 4 vol. in-8; *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, Gœttingue, 1767, in-4; *Mélanges*, Altembourg, 1755, in-8; des *Eloges*, ou *Notices biographiques; Elém. d'arithmétique, de géométrie, de trigonométrie et de perspective*, Gœttingue, 1758, in-8. L'*Eloge de Kæstner* a été publ. par Heyne dans le *Recueil de l'acad. de Gœttingue*, tom. 15. On peut égalem. consulter sa *Vie* écrite par lui-même, 1768, et l'*Hist. de l'université de Gœttingue*, par Putter.

KAFOUR, souverain de l'Egypte, avait été un des eunuques noirs du sulthan Aboubekr-Mohammed-al-Ikhchid, qui en mourant (946 de notre ère) le nomma régent pend. la minorité d'Aboul-Cacem-Anoudjour son fils. Il se distingua en chassant de Damas Saïf Eddaulâh, emir hamdanide d'Alep (946), et en repoussant une invasion du roi de Nubie dans la haute Egypte (956). Anoudjour étant mort 4 ans après, Aboul-Haçan-Ali, son frère, lui succéda, et Kâfour non-seulement garda toute l'autorité sous le règne du nouveau prince, mais encore lui succéda à sa mort arrivée en 966. Il m. lui-même 2 ans après. Brave, généreux, ami des sciences, il fut universellement regretté. Sa mort fut le signal d'une révolut. dans l'empire musulman et de l'avènement des khâlifes fatimites au trône d'Alexandrie.

KAGER (Mathias), peintre allem., né à Munich en 1566, m. en 1634, bourgmestre d'Augsbourg, était allé se perfectionner en Italie, et à son retour il obtint le titre de prem. peintre du duc Maximilien, électeur de Bavière. Le chef-d'œuvre de cet artiste est son tabl. représentant *le Jugement dernier*, qu'il peignit pour la salle d'audience d'Augsbourg.

KAHLE (Christian), en lat. *Calenus*, méd. allemand, né en 1529 dans l'île Fémeren, mort en 1617, a laissé : *Historia de profect. in terram sanct. principis Bogeslai X*, Wittemberg, 1554, in-4; *Heroes romani*, etc., Rostock, in-4, etc. — Christian Kahle, dit *le Jeune*, son fils, médecin à Brandebourg, publia 13 *Dissertat.* latines tirées de Mélanchthon. — Louis-Martin Kahle, né à Magdeb. en 1712, m. à Berlin en 1775, avait professé le droit à Gœttingue, puis à Marbourg. Il a publ. un très-gr. nomb. d'ouvr., parmi lesquels on remarque la *Biblioth. philos. Struviana*, continuée et augmentée, Gœttingue, 1748, 2 vol. in-8; le *Corpus juris publici*, etc., ibid., 1744-45, 2 vol. in-8; l'*Examen du livre intitulé* Métaphysique de Newton et de Leibnitz, *etc.* (allem.), Gœttingue, 1740, in-4 : traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard.

KAHLER (Wigand ou Jean), sav. théologien allemand, né en 1649 à Wolmar (landgraviat de Hesse-Cassel), mort en 1729, profess. en poésie, mathémat. et théolog. à Rinteln, et memb. de la société de Gœttingue, est aut. d'un recueil de dissertat. sous le titre de : *Dissertationes juveniles*, Rinteln, 1710 et 1711, 2 vol.

KAÏ-KAOUS, roi de l'Irân (Perse), suivant les anciens livres orientaux, succéda à Kaï-Kobad (*v.* plus bas). Sendjé, prince feudataire du Mazanderân, ayant levé l'étendard de la révolte, Kaï-Kaous s'avança contre lui, mais tomba dans une embuscade dont il ne fut délivré que par le courage de Roustèm, fils de Zalzâr et prince feudataire du Zabelistân. Non-seulement celui-ci rendit la liberté à son maître, mais encore il battit et tua Sendjé, dont les états revinrent à l'Irân. Peu après Kaï-Kaous marcha contre Dsou'l-Zedjz, roi de Syrie, et après quelq. succès, il se laissa encore prendre en trahison. Délivré de nouveau par Roustèm, il épousa Sewdawéh, fille de son ennemi; et, abandonnant à Roustèm le soin de faire la guerre à Afracyab, roi des pays au de-là de l'Oxus, il ne s'occupa lui-même que des intrigues de palais que multipliait autour de lui sa femme Sewdawéh. Cependant au bout de quelq. ann. il voulut reprendre l'administr. de ses états, et il les gouverna avec assez de sagesse. Enfin il abdiqua en faveur de Khosrou, son fils, et se confina dans une retraite où il vécut encore assez long-temps. Il avait, dit-on, régné 150 ans. Le célèb. W. Jones a rapporté l'avènem. de Kaï-Kaous à l'an 610 av. J.-C. — Kaï-Kaous (Azz-Eddyn Ier), 7e sulthan seldjoukide d'Anatolie, fils et success. de Kaï-Khosrou, régna 9 ans de 1210 à 1219. Il eut à soutenir des guerres contre Thogrul-Schah, son oncle, sulthan d'Arzroum (Erzeroum) et Kaï-Kobad Ala-eddyn, connu sous le nom d'Aladin (Ala-eddyn), son frère, qui lui enlevait Angoura. Il triompha de tous deux, tua le

prem. et enferma le sec. dans le fort d'Alminchar sur l'Euphrate. Dans la suite il fit alliance avec Afdhal, prince Aïoubite de Samosath pour dépouiller Atziz, roi d'Halep et Aschraf. Mais, ayant été battu par celui-ci, il revint dans ses états et y m. en 1219. Il eut pour success. son frère Kaï-Kobad.

KAI-KOBAD, ou KAI-KHOBAD, fondat. de la dynastie kaïanienne, la seconde de celles qui régnèrent dans l'Irân (à peu près la Perse actuelle), monta sur le trône comme descendant de Menou-Tchéher, ancien souverain de la Perse, et par les soins de Zalzâr père de Roustèm. Il gouverna avec sagesse, fit de bonnes lois, assigna une paie aux troupes, divisa les grands chemins par farsangs (*parasanges* des Grecs) et établit le siége de l'empire à Ispahân. Selon M. William Jones (*v.* Kaï-Kâous), Kaï-Kobad m. vers l'an 610 de J.-C.; d'autres le font monter sur le trône cette même année; enfin Volney voit dans ce prince le Déjocès de l'Ecriture. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions que nous n'essaierons pas de concilier, les écrivains persans lui donnent un règne de 120 ans.

KAI-KOBAD ou KOBAD ou KHOBAD. V. Cabadès.

KAI-KOBAD ALA-EDDYN. V. Ala-Eddyn.

KAIN. V. Lekain.

KAIOUK, 3e gr. kham ou emp. des Mongliols, fils d'Oktaï et de Tourakina, et petit-fils de Djenguyz-Khan, né vers l'an 1205 de notre ère, passa la plus grande partie de sa vie en Hongrie d'où il fut rappelé par son père, qui toutefois nomma pour son success. Chyramoun son pet.-fils (1242). Cepend. Tourakina, s'étant fait donner la régence, fit tant par son adresse et ses intrigues, que Kaiouk fut élu 4 ans après (1246) dans un kouriltaï tenu à Cara-Koroum. Sous son règne ainsi que pend. la régence de sa mère, les armées mongholes continuèrent à s'avancer du côté de la Chine, et en 1267 le roi de Corée fut forcé à payer tribut. Tourakina m. peu après, et Kaiouk, affligé de cette perte, quitta Cara-Koroum pour venir habiter les parties méridionales de son empire : mais il expira lui-même sur la route de Samarkhand en 1248. Ses fils se partagèrent ses états; et le grand khanat passa dans la branche de Touly-Khan, 3e fils de Djenguyz.

KAISERSBERG. V. Geiler.

KAKIG Ier, roi d'Arménie, de la race des Pagratides, deuxième fils d'Aschod III et frère de Sempad II, se révolta deux fois (982 et 987) contre celui-ci, lui succéda en 989, et prit, en montant sur le trône, le surnom de *Schahanschah*, ou roi des rois. Il soumit plus. nations rebelles de l'Arménie orientale (989-992), donna des secours à David, prince de Daik'h, attaqué par Mamloun (999), vainquit David, son neveu, roi de l'Albanie arménienne, embellit de divers monumens sa capitale et la province de Schirag, et m. en 1020, laissant 2 fils, Jean Sempad et Aschod IV, qui lui succédèrent. — Kakig II, dern. roi de la dynastie des Pagratides en Arménie, fils d'Aschod IV, fut, à l'âge de 17 ans proclamé roi d'Arménie, par les efforts de Vahram, qui était parvenu à déjouer les prétentions de Sergius, prince de Siounie. Les commencemens de son règne furent heureux; mais dans la suite, ayant eu l'imprudence de donner sa confiance à ce même Sergius, qui avait voulu le déposséder de ses états, il ne tarda pas à s'en repentir. Séduit par ses exhortations, il consentit à quitter Ani, sa capitale (1045), et s'étant rendu à la cour de Constantin Monomaque, il fut jeté en prison par ordre de ce prince, qui voulait le contraindre à le désigner pour son succ. sur le trône d'Arménie. Kakig, après plus. années de captivité, consentit à la cession demandée, et reçut en échange la ville de Bizou en Cappadoce. Plus tard, les Seldjoukides s'étant emparé de presque toutes les possessions des Grecs en Orient, il songea à aller redemander ses états à leur sulthan Mélik-chah, et fit quelq. incursions sur les terres des Grecs. Mais ceux-ci le prirent et le massacrèrent dans la forteresse de Cybistra en 1079. David, son fils unique, fut empoisonné l'année suivante par son beau-père Abelkharib, et en lui s'éteignit la race des Pagratides.

KAKIG, roi Pagratide de Kars en Arménie et du pays de Vanant, succ. en 1029 à son père Apas, combattit avec des succès divers les Turks Seldjoukides depuis 1049, vit Kars saccagée en 1050, défit les troupes du sulthan Thogrul-Begh en 1053, donna ses états à l'emp. de Constantinople pour d'autres possessions dans la Cappadoce et la petite Arménie (1064), et s'arma, mais inutilem., en 1079 pour délivrer Kakig II, son parent, retenu prisonn. par les Grecs dans Cybistra. Il m. l'année suiv. sans postérité, et ses états furent réunis à l'empire grec.

KALB (Jean, baron de), major-gén. des armées américaines, né près de Nuremberg en 1732, entra fort jeune au service de France, parcourut successivement tous les grades, et après la paix de 1763, fut envoyé par le min. Choiseul pour faire une reconnaissance militaire et politique dans les colonies anglaises. Lors de la révolte de ces colonies contre la métropole, il fut un de ceux qui se prononcèrent le plus vivement en leur faveur, et il conclut pour lui-même et quelq. autres officiers un arrangement particulier avec elles en 1776. L'année suiv. il passa en Amérique avec plus. milit. distingués, parmi lesquels surtout il faut remarquer le général La Fayette, combattit vaillamment dans plus. rencontres, se fit remarquer par la sagesse de ses conseils autant que par son intrépidité, et périt glorieusement en 1780 à la bataille du camp de Clermont. Le congrès lui fit élever un monument dans Annapolis, capitale du Maryland.

KALDI (George), jés. hongrois, né à Tirnaw (Hongrie) en 1570, refusa le titre de prévôt de Strigonie, prêcha avec succès à Vienne, enseigna la théologie à Olmütz, et fit bâtir le collége de Presbourg, où il m. en 1634. On a de lui des *Sermons* en hongrois, Presbourg, 1621, in-folio, et une traduction de la *Bible*, Vienne, 1622, in-fol. P. Pazmann, card. et archev. de Strigonie, a fait l'*Eloge funèbre* de G. Kaldi.

KALF (Guill.), peint. holland., né à Amst. en 1630, fut élève de H. Pot, et m. en 1693, laissant entre autres tableaux, tous très-recherchés et extrêmement rares en France : un *Vase et un Melon coupé en deux*, le *Bénédicité hollandais*, la *Batteuse de beurre* et un *Intérieur de cuisine* : ce dern. se voit au Musée du Louvre.

KALIDASA. V. Calidasa.

KALKAR (Henri de), surn. *Æger*, écriv. ascét. du 14e S., originaire de Calkar (duché de Clèves), fut successivem. doct. à Paris, chan. à St-George de Cologne, et m. en 1408 dans une abbaye de Chartreux. Il avait rempli dans son ordre les fonctions de prieur à Arnheim, à Cologne, à Strasbourg, avait été rect. à Ruremonde, définiteur en 5 occasions différentes, et visiteur en Flandre, en France et en Allemagne. Kalkar a laissé MS. une *Histoire des Chartreux* (de Ortu ac progressu ordinis cartusiensis), une *Chronique des prieurs de la grande Chartreuse*, des *Lettres* qui renferment div. *Opuscules ascétiques*, etc. Il est au nomb. des aut. à qui l'on a attribué l'*Imitat. de J.-C.* — V. Calcar.

KALKBRENNER (Christian), composit. distingué, né en 1755 à Munden (élect. de Hesse-Cassel), alla s'établir à Berlin, s'y attacha successivement à la reine de Prusse et au prince Henri, frère du grand Frédéric, devint maître de la chapelle et direct. du théâtre français de celui-ci, visita ensuite div. cercles de l'Allemagne, l'Italie, la France (1796), et enfin se fixa à Paris, où il fut reçu à l'Acad. impériale de musique, et où il m. en 1806. Parmi ses œuv. comp. pour les théâtres on remarque : *la Veuve du Malabar*, *Démocrite*, *les*

Femmes et le Secret, jouées en Allemagne; *Olympie*, *Saül*, *Dom Juan*, *OEnone*, qui furent faits en France. On lui doit de plus 2 gr. *Traités*, l'un *de l'accompagnement* (gravé à Berlin); l'autre *de la fugue et du contrepoint* d'après Richter, et une excellente *Histoire de la musique* (Paris, 1802), que malheureusement il n'eut pas le temps d'achever.

KALLGREEN. V. Kelgren.

KALM (Pierre), savant suédois, né en 1715 dans l'Ostro-Bothnie, voyagea de 1748 à 1751 dans l'Amérique septentrion., et à son retour fut nommé prof. à l'univ. d'Abo, memb. de l'ac. des sciences de Stockholm, doct. en théol. et chev. de l'ordre de Vasa. Il m. en 1779. La *Relation* de son voyage, pub. à Stockholm, 1753-61, 3 v. in-8, a été trad. en allem., en angl. et en hollandais : elle est très-estimée. On a de lui en outre plus de 80 *Dissertat.* ou *Opuscules*, presque tous relatifs à l'état intérieur de la Suède, et dont on peut voir les titres dans la Continuation du Dictionn. de Joecher par Rottermund. L'*Eloge* de Kalm a été écrit en suédois par J. Laurent Odhelius.

KALRAAT (Abraham van), peint. et sculpteur holland., né à Dordrecht en 1643, étudia la sculpt. chez les frères Emile et Samuel Hulp, puis s'adonna plus particulièrement à la peint. et se distingua dans les tableaux de fleurs et de fruits. — Bernard van Kalraat, son frère et son élève, né à Dordrecht en 1650, suivit plus tard les leçons d'Albert Kuyp, que pend. quelque temps il voulut imiter. Il s'est acquis beaucoup de réputat. comme paysagiste par ses *vues du Rhin*.

KAMES (lord). V. Home.

KANDJATOU, 5e khan monghol, succéda à son frère Arghoun après 5 mois d'interrègne (1291 de J.-C.), vainquit Maçoud II, dernier prince seldjoukide qui voulait reconquérir l'Asie mineure, et se distingua par son humanité et sa justice, vertus auxquelles il joignait toutefois une grande dissolution de mœurs et une extrême prodigalité. Ayant tenté pour réparer le désordre de ses finances, de substituer une monnaie de carton aux espèces métalliques, il fut trahi par ses seigneurs qui offrirent l'empire à Baïdou, gouverneur de Bagdad, son cousin, et passèrent sous ses étendards. Kandjatou fut obligé de s'enfuir et de se cacher dans une caverne; mais on l'y découvrit, et il fut étranglé en 1295.

KANDLER (Jean-Joach.), habile peintre sur porcelaine, né en 1706 à Selingstadt, m. en 1776, commiss. de la chambre à la cour élect. de Saxe, a exécuté sur ses propres dessins de très-beaux sujets, au nombre desquels on cite un *St Xavier mourant*, et une *Flagellation*. Il fut chargé par le roi Auguste d'apporter en présent à Louis XV un magnifique trumeau en glace de Dresde, avec un cadre de sa composition, orné de guirlandes de fleurs en relief : ce dern. ouv. passe pour son chef-d'œuvre.

KANG-HI. V. Khang-hi.

KANSOUH-ALGAURI, sulthan d'Egypte, l'av.-dernier de la race des Mamlouks circassiens, proclamé en l'an 1501 de J.-C. à la suite d'une révolte de l'armée contre Thouman-bey, avait d'abord été esclave du sulthan Alaschraf-Kaït-bey, qui l'affranchit et lui ouvrit la carrière des prem. dignités. Kansouh, qui avait 60 ans lorsqu'il monta sur le trône, apaisa de nombreuses révoltes qui éclatèrent dans les premiers temps de son règne, et il vécut en paix à l'extérieur jusqu'en 1516, époque à laquelle le sulthan Othman-Sélin Ier, feignant de marcher contre le chah de Perse Ismaël Sophi, envahit la Syrie au mépris de tous les traités. Kansouh-Algauri courut à sa rencontre, vint camper (1516) dans la plaine de Mardj-Dabek, fut attaqué, y soutint vaillamment le choc de son adversaire, mais tomba subitement de cheval, frappé, dit-on, de paralysie sur la moitié du corps; il fut tué par les émirs égyptiens, qui ne voulurent pas le laisser vivant au pouvoir de l'ennemi. Tout porte à croire que Khaïr-Bigh, un de ses généraux, avait par de faux rapports contribué à répandre le désordre dans l'armée égyptienne, victorieuse quelques heures auparavant.

KANT (Emmanuel), célèbre philosophe allem., chef de l'école qui a succédé à celle de Leibnitz, né en 1724 d'une famille honorable d'artisans, à Kœnigsberg (Prusse), étudia à l'université de cette ville, et parcourut en peu d'années avec une assiduité infatigable le cercle presque entier des sciences naturelles et exactes. Après avoir été tour à tour instituteur et répétiteur, il obtint en 1770 la chaire de logique et de métaphysique de sa ville natale, remplit en 1786 les fonctions de recteur de l'univ., fut nommé en 1787 membre de l'académ. de Berlin, et m. à Kœnisgberg en 1804. Kant n'eut jamais part aux faveurs des grands pendant sa longue carrière, et il se fit surtout remarquer par l'austérité de ses mœurs. L'histoire de sa vie est tout entière dans celle de ses travaux. On y remarque deux époques bien distinctes, l'une dans laquelle il s'occupa avec le plus grand succès des sciences physiq., d'astronomie, de mécanique, de géographie; l'autre qui date de 1781, dans laquelle il écrivit spécialement et exclusivement sur la philosophie, et produisit les ouv. qui lui ont mérité une si grande réputation. Le trait caractéristique de ce philosophe est d'avoir distingué dans nos connaissances ce qui appartient aux choses, aux objets (ce qu'il nomma l'*objectif*) de ce que notre esprit y ajoute et qui n'appartient qu'au sujet pensant (c'est là le *subjectif*); c'est ainsi que Kant rapporte à l'esprit seul les notions de nombres, de temps, d'espace, de causalité, de nécessité, etc., qui en sont comme les *formes*, et dont, par une illusion naturelle, nous revêtons les choses (*matière*) comme si elles leur étaient propres. Le philosophe prussien passe en revue toutes nos connaissances pour faire dans chacune la séparation de l'objectif et du subjectif de la forme et de la matière, et est amené à ce résultat que l'expérience seule peut conduire à la certitude de l'existence réelle ou objective, et que même dans cet ordre de faits nous ne pouvons être assurés que les choses soient telles qu'elles nous apparaissent. Il fait cependant une heureuse exception en faveur des vérités morales, de la loi du devoir, dont il nous est permis de percevoir la réalité objective et la certitude absolue. On a reproché à Kant l'aridité de ses écrits et l'emploi d'une terminologie barbare, inintelligible pour quiconque n'a pas fait une étude spéciale de ses écrits; mais on pardonne facilement ce défaut en considération des vues neuves et profondes qu'expriment ces termes obscurs en apparence. Les ouv. philosophiques de Kant sont : *Critique de la raison pure*, in-8, Riga, 1781, 1787, etc.; *Prolégomènes* ou *Traité préliminaire à toute métaphysique*, 1783; *Base d'une métaphysique des mœurs*, 1784; *Principes métaphysiq. de la science de la nature*, 1786; *Critique de la raison pratique*, Riga, 1787; *Essai d'anthropologie*, 1788; *Critiq. du jugem.* (où il traite spécialem du beau), Libau, 1790, in-8; *la Religion d'accord avec la raison*, Kœnigsberg, 1793; *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, Kœnigsberg, 1795; *Principes métaphys. de la science du droit*, 1796, in-8; *Principes métaphys. de la doctrine de la vertu*, 1797. On a en outre extrait de ses manuscrits un *Manuel pour l'enseignement de la logique* (1801); et un traité de l'éducation, publié sous le titre de *Pédagogique* (1803). Ses ouvr. scientifiques sont : *Pensées sur la véritable évaluation des forces vives* (1746); *Histoire naturelle du monde et théorie du ciel d'après les principes de Newton* (1755); *Théorie des vents* (1759); *Nouvelle théorie du mouvement et du repos des corps* (1758); *Essai sur les quantités négatives en*

philosophie (1763); *Précis de géographie physiq.*, extrait de ses MSs. (1802), etc., etc. Le professeur Tieftrunk a rec. une partie des ouv. de Kant, Halle, 1799-1807, 4 vol. in-8; on en a aussi pub. un choix sous le tit. de *Opera ad philosophiam pertinentia*, *lat. vert. F.-G. Born*, Leipsig, 1796-98, 4 vol. in-8; enfin Ch.-de Villers a pub. en franç. la *Philos. de Kant*, Metz, 1801, in-8.

KAPNIST (N.), poète dramatiq. russe, né vers 1758, m. en 1824, était parent et ami du célèbre Derjavin. Il a enrichi le théât. de sa patrie de plus. productions remarquables par l'énergie du sentim. et la force de l'expression; l'une d'elles, entre autres, int. *la Chicane* (Iabeda), passe pour la meill. comédie que possède la scène russe après *le Mineur* et *le Brigadier* de Fon Viesin.

KAPYLA ou CAPILA, philosophe indien que l'on croit avoir vécu vers le 11e S., fut le fondateur d'une secte connue aujourd'hui sous le nom de *sank'hia*. Les partisans de cette secte, selon l'opinion commune, sont athées; mais le fait est qu'ils nient seulement la création, croyant, ainsi que presque toutes les sectes indiennes, à l'expansion et à la réabsorption du monde dans l'Etre infini. Ce que les doctrines de l'école sank'hia ont de particulier, c'est la croyance de deux substances éternelles nommées l'une *poroch* ou le mâle, l'autre *prakrati* ou la nature.

KARA. V. CARA.

KARAMSIN (NICOLAÏ-MIKHAÏLOWITCH), cons. d'état et historiogr. de l'empire russe, né en 1765 dans le gouv. de Simbirsk, m. le 3 juin 1826 au palais de Tauride, avait d'abord servi quelq. temps dans la garde impériale; il voyagea ensuite dans plusieurs pays étrangers (1789-91); et, de retour à Moscou, il ne s'occupa plus que de litt. et d'hist. Il était déjà considéré par ses compatriotes comme le meilleur de leurs écrivains lorsqu'il entreprit, par ordre de l'emper. Alexandre, une *Hist. de l'empire de Russie* (Saint-Pétersbourg, 1816 et suiv., 11 vol. in-8), ouv. qui lui valut l'affection toute particulière de ce prince, et une récompense éclatante de son successeur. Par une oukase du 25 mai 1826, l'empereur Nicolas, en engageant Karamsin à quitter pour quelque temps la Russie afin de rétablir sa santé dans un climat plus tempéré, lui fit connaître qu'une pension annuelle de 50,000 roubles, reversible à sa femme et à ses enfans, lui était accordée comme récompense de ses travaux, et de son dévouement à la personne du prince défunt. Le *Journal des Débats* du 24 juin 1826 a reproduit en entier ce rescrit impérial, qui toutefois ne donnerait à juger que d'une manière bien vague des titres de Karamsin à un tel gage de reconnaissance, si l'on ne connaissait toute l'importance des travaux de ce réformat. de la litt. russe. Outre son excellente *Histoire de l'empire de Russie*, connue en France par la trad. qui en a été faite, Paris, 11 vol. in-8, 1819 et suiv. (les 9 prem. vol. ont été trad. par MM. St-Thomas et Jauffret; les t. 10 et 11 l'ont été en 1826 par M. de Divoff, cons. d'état actuel et chambellan de S. M. l'emp. de Russie), Karamsin a publié un grand nombre d'autres ouv., dont trois édit. complètes ont paru à Moscou en 1804, 1815 et 1820. Parmi ceux-ci on distingue, entre autres : *Lettre d'un voyageur russe*; un *Rec. de Nouvelles*; plus. *Discours*; le *Panthéon des auteurs russes*; le *Panthéon de la littérature étrangère*, et enfin des *Recherches sur l'Histoire de Russie*. Il a de plus rédigé plus. journaux politiq. et litt., et il a traduit en russe les *Contes* de Marmontel (Moscou, 1794 et 1815), et ceux de madame de Genlis (ibid., 1816).

KARG (JEAN-FRÉD.), ecclés. et homme d'état, m. en 1719 chancel. de l'élect. de Cologne, a pub. à Wurtzbourg, en 1680, un écrit dirigé contre les moines, ayant pour titre : *Pax religiosa*. Cet opuscule, mis à l'index de Rome, a été réimp. à Venise en 1778.

KARMATH. V. CARMATH.

KARSCHIN. V. DURBACH.

KASTNER. V. KÆSTNER.

KATE (LAMBERT TEN), théolog. holland., m. vers 1730, est connu surtout par une *Introduction à la connaissance de la langue hollandaise*, Amsterdam, 1723, gramm. bien conçue et savamment écrite.— Gérard ten KATE, né à Zutphen en 1699, m. en 1749, profess. en théol. à Harderwyck, n'est connu que par une *Lettre* (en latin) insérée dans les *Spicilegia historico-chronologica* (pag. 557-889) d'Offerhaus, à qui l'aut. l'avait adressée.

KATEB (IBN). V. IBN-AL-KHATHIB.

KATIB-TCHELEBI. V. HADJY-KHALFA.

KAUFMANN (MARIE-ANNE-ANGÉLIQUE-CATHERINE), peintre habile, née en 1741 à Coire (pays des Grisons), reçut les prem. principes de Jean-Joseph Kaufmann, son père, artiste médiocre. Dès l'âge de 11 ans elle peignit le portrait avec un grand talent. Après avoir long-temps voyagé en Italie, elle se rendit à Londres (1766), y acquit en peu de temps une réputation éclatante, mais eut le malheur de se laisser abuser par un intrigant qui prenait le titre de comte Frédéric de Horn, et qu'elle épousa. Ce mariage fut annulé en 1768, et son indigne époux étant mort elle se remaria en 1781 au peintre vénitien Antoine Zucchi. Angélique se rendit à Rome quelque temps après, et elle y m. en 1807, après avoir mis le sceau à sa réputat. par un grand nombre de chefs-d'œuvre, qui concoururent à ramener aux vraies règles du beau et à l'imitation de la nature les artistes depuis longtemps égarés par de fausses théories. Dans la foule de ses tableaux répandus à Londres, à Vienne, à Munich, à Florence, à Rome et à Paris, on distingue la *Mort de Léonard de Vinci*; le *Retour d'Arminius*, *vainqueur des légions de Varus* et la *Pompe funèbre de Pallas*. Les compositions de Mad. Kaufmann sont d'un faire élégant et facile; mais le dessin n'en est pas au-dessus de tout reproche. Cette célèbre artiste, qui était aussi excellente musicienne, avait été à 20 ans sur le point de débuter sur un théâtre comme cantatrice; elle s'est représentée elle-même placée entre la *Musique* et la *Peinture*, et adressant de tendres adieux à la prem. Sa *vie* a été écrite en italien par M. Gherardo de' Rossi, Florence, 1810, in-8.

KAUFFUNGEN (CONRAD de), gentilhomme de Misnie, favori de Frédéric-le-Débonnaire, élect. de Saxe, avait reçu de ce prince, lors des démêlés qu'il eut avec Guillaume son frère, les biens confisqués sur Avel de Witzheim, partisan de celui-ci. Mais la paix ayant été conclue, Kauffungen, à qui ces mêmes biens n'avaient été transmis que temporairem., refusa de s'en dessaisir; et lorsqu'enfin ils lui eurent été enlevés de vive force, la gravité des injures auxquelles il s'abandonna envers son bienfaiteur obligea celui-ci à l'exiler. Kauffungen pour se venger enleva les deux fils de l'élect. (1455); mais il fut découvert et saisi en route par un charbonn., et décapité dans l'abb. de Grunhayn.

KAUNITZ-RIETBERG (VENCESLAS, prince de), fameux ministre autrichien, né en 1710, fut d'abord destiné à l'église, puis, à la mort de son frère aîné, il devint chambellan de l'empereur Charles VI. Envoyé en 1740 à Aix-la-Chapelle, il y signa le traité au nom de l'Autriche, fut ensuite nommé ambassadeur près la cour de France, et se rendit tellement agréable à Mme de Pompadour, que par elle il fit conclure, entre les cours de Versailles et de Vienne, une alliance jusque-là regardée comme impossible. Telle fut l'origine de cette haute réputation comme diplomate qu'il soutint si mal à l'entrevue de Neustadt (1770) entre Joseph II et le roi de Prusse, et aux négociations qui eurent lieu huit ans après pour la succession de Bavière. A cette époque Kaunitz était chancelier de cour et d'état, places qu'il conserva jusqu'à sa mort en

1794. Il s'était déclaré ouvertement contre la révolution française dont au reste il eut le temps de voir les prem. succès. A de grandes qualités personnelles, il joignait beaucoup de savoir et de simplicité.

KAUSCH (Jean-Joseph), médecin silésien, né à Lœwenberg en 1752, a laissé quelq. écrits ou traduct. sur des sujets de médecine; les *Oraisons funèbres* d'un prince et d'une princ. de Hatzfeld; enfin un traité sur l'*influence des sons*, et particul. sur l'*influence de la musiq. sur l'âme*.

KAUTZ (Constantin-François-Florian-Antoine de), savant allem., né à Vienne en 1735, m. en 1797, avait étudié la médecine, le droit, l'hist., la litt. On a de lui: *Essai d'une hist. des savans d'Autriche*, Francfort et Leipsig, 1755, in-8; *Eclaircissem. sur les armes de l'archiduché d'Autriche*, Vienne, 1783, in-4; *Histoire pragmatique du marquisat d'Autriche*, 2 vol., Vienne, 1788; et *de Cultibus magicis*, Vienne, 1771, in-4 (2e édit.). On peut consulter pour plus de détails l'*Autriche littéraire* d'Ignace de Lucâ, 1er vol.

KAY. V. Kai et Cayoumarath.

KAZWYNY (Zacharia ben Mohammed ben Mahmoud), naturaliste et géographe arabe, m. à ce qu'on croit en l'an 682 de l'hégire (1283 de J.-C.), avait été khadi de Wacet et de Hillâh, dans l'Irak-Arabi. On a de lui plusieurs ouvrages très-étendus, et qui lui ont fait à juste titre donner le surnom de *Pline des Orientaux*. Les plus importans sont: l'*Adjaïb-âl-Makhloucât wa Gharaïb-al-Mawâ* ouv. dont gr. nomb. de fragm. ont été pub. soit en arabe, soit dans les langues modernes européennes; (par M. Ideler, Berlin, 1809, in-8; par M. Bochart, dans son *Hierozoïcon*, réimp. par M. Jahn, dans sa *Chrestomath. arabe;* par M. Wahl, *New. arabische Anthol.;* par le chev. Ouseley, *Oriental collections*; par M. de Chézy, 3e vol. de la *Chrestomat. arabe* de M. de Sacy) et l'*Athar âl-bilâd wa Akhbar al-ibad* ou *Description de l'univers et Hist. de ses habitans*, traité de géographie fort étendu, précédé de prolégomènes. — Hamdo'llah ben abyBekr ben Hamdo'llah almostaoufy al-Kazwyny, m. en l'an 1350 de notre ère, a aussi écrit en persan un *Traité* de géographie et d'hist. nat. int.: *Nozhato' lcoloub*, dont le sav. Langlès avait entrepris la traduction.

KEATE (George), littérateur anglais, né vers 1729, étud. dans l'école de Kingston, voyagea dans toute l'Europe, et à son retour en Angleterre suivit la carrière du barreau, et se livra aux lettres avec beaucoup de succès. Il m. en 1797, assesseur du collége de droit du Temple, membre de la société roy. de Londres et de celle des antiquaires. Il était intimement lié avec Voltaire, qu'il avait vu à Ferney dans le cours de ses voyages. Ses princip. ouvrages sont: *Rome ancienne et moderne*, poème, 1760; *Ferney*, épître en vers à M. de Voltaire, 1769; *les Alpes*, poème que l'on regarde généralem. comme son chef-d'œuvre, 1763; l'*Abbaye de Netley*, 1764 et 1769; une traduct. de la *Sémiramis*, de Voltaire; un fragm. de l'*Helvétiade*, poème épique qui devait être en dix chants, et que les conseils de Voltaire l'empêchèrent d'achever; les *Esquisses d'après nat.*, etc., 1779, 2 vol. in-12, imitation très-heureuse du *Voyage sentimental* de Sterne, et un *Tableau abrégé de l'hist. ancienne, etc., de la république de Genève*, 1761, 1 vol. in-8.

KEATING (Jeffery), prêtre catholiq. irlandais, né dans le comté de Tipperary, m. en 1650, a laissé (en angl.) une *Hist. des poètes d'Irlande*, Londres, 1726 et 1738, in-fol., et plus. autres ouvrages MSs. parmi lesq. on distingue *Simon*, poème burlesque.

KEBLE (Joseph), jurisconsulte anglais, né à Londres en 1632, m. en 1710, a laissé les ouvrages suiv. en anglais: *Explication abrégée des lois contre les recusans*, 1681, in-8; *Guide des Juges de paix*, etc., 1683, in-fol.; *Rapports écrits à la cour du banc du roi* (tribunal), *depuis la 12e jusqu'à la 30e année du règne de Charles II*, 1685, 3 vol. in-fol.; une table nouv. des *Statuts* (statute-book), publiée en 1674. Il a laissé en outre 100 gros vol. in-fol., et plus de 50 gros in-4, tous de sa main: ce sont des rapports et jugemens de la cour du banc du roi, et des sermons qu'il transcrivait aux audiences et à l'église, avec une rapidité remarquable.

KECKERMANN (Barth.), prof. de philos. à Dantzig, sa patrie, où il m. en 1609, à 36 ans, a laissé différentes compilat. rec. et pub. à Genève, 1614, 2 v. in-fol.

KEDER (Nicolas), antiquaire et dessinateur, né à Stockholm en 1659, voyagea pour visiter les collections remarq. de monum., dessins, médailles, etc. De retour en Suède, il fut nommé assesseur de la chancellerie pour les antiquités, puis chargé de ranger une collection de médailles romaines, et il m. en 1735. Le gouv. lui avait accordé en 1719 des lettres de noblesse. Parmi ses ouv. on remarque quelques *dissertations* en latin, sa *vie* aussi en latin, insérée dans les *Acta litteraria Sueciæ*, et même une pièce de vers franç. On lui doit une nouvelle édit. du *Thesaurus nummorum Sueo-Gothicorum* d'Elias Brenner, Stockholm, 1731.

KEILL (Jean), math. écossais, né à Edimbourg en 1671, fut le premier qui enseigna les élémens de Newton à Oxford; il publia en 1698 l'*Examen de la Théorie de la terre* de Burnet, et y joignit quelques remarq. sur la nouv. théorie de la terre de Whiston. Nommé en 1700 prof. suppléant à l'univ. d'Oxford, il devint ensuite membre de la société royale de Londres, et accompagna les Palatins dans leur passage à la Nouvelle-Angleterre (1709); enfin il fut appelé à la chaire de profess. d'astronomie de l'université d'Oxford en 1710, et eut une discuss. très-animée avec Leibnitz, qui contestait à Newton l'honneur d'avoir inventé la méthode des fluxions. Keill m. en 1721, laissant plus. ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout l'*Introduction à la véritable physique* en 14 leçons, 1700, et en 16 leçons, 1705, qui fut classique en France lorsque la philosophie newtonienne commença à s'y établir. Son *Introduct. à la véritable astronomie*, pub. d'abord en lat. en 1718, fut trad. par lui en angl. en 1721: il en existe une trad. fr. par Lemonnier, 1746, in-4. — Keill (Jacq.), méd., frère du préc., né en 1673, professa l'anatomie à Cambridge et à Oxford, et ensuite s'établit à Northampton, où il m. en 1719. On lui doit plus. ouvrages de médec., entre autres un *Tableau de la sécrétion animale*, Londres, 1708, réimp. en 1717, et trad. en latin.

KEITH (George), célèbre quaker, né en Ecosse dans le 17e S., embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se prononça en faveur du presbytérianisme contre les épiscopaux; mais ensuite il renonça à l'une et à l'autre secte, et après avoir balancé entre le catholicisme et le quakerisme, il se décida en faveur de celui-ci. Il se distingua bientôt parmi ses frères par son zèle et son éloquence; mais la bizarrerie et la nouveauté de ses opin. lui suscitèrent beauc. d'ennemis, et furent cause que les magistrats d'Aberdeen le tinrent pendant quelq. mois (1665) en prison. Après avoir voyagé en Allemagne et en Amérique Keith revint en Angleterre, où un synode général condamna son opinion en 1695. Il m. au commencement du 18e S. Ses opinions favorites étaient la métempsycose et le dualisme du Christ; il adoptait aussi toutes les rêveries des millénaires. Pour prouver son orthodoxie, il publia un ouvrage intitulé: *Examen de l'état des Quakers*, Londres, 1702, in-8. Voy. les *Acta erudit.*, année 1703, p. 390; Walch, *Biblioth. theolog.*; le P. Catrou, *Hist. du Quakerisme*. — Keith (George), maréchal héréditaire d'Ecosse, connu sous le nom de *Mylord Maréchal* (*Marshall*), fils aîné de Guillaume, comte maréchal d'Écosse, né en 1685, fut nommé capitaine des gardes sous la reine Anne, fit la guerre avec honneur sous Marlborough, et plus tard s'ef-

força en vain de faire proclamer le prétendant à Londres. Proscrit après la mauvaise issue de l'entreprise faite en faveur des Stuarts en 1715, il erra d'abord quelque temps en Ecosse, puis alla prendre du service en Espagne, fut chargé de plus. négoc. secrètes qui l'appelèrent souvent à Rome. Après avoir porté les armes en 1733 dans la guerre que l'Espagne fit à l'empereur, il quitta ensuite le service de cette puissance, indigné de l'orgueil du cardinal Albéroni, et passa en Prusse, où il devint l'ami du grand Frédéric, qui le nomma successivement gouverneur de Neufchâtel, et ambassadeur en Espagne. Ayant recouvré ses biens par la médiation de ce prince, Mylord Maréchal vint passer quelq. temps en Ecosse, puis retourna en Prusse, et m. en 1778, près de Postdam, dans une maison de plaisance. Il était lié avec les hommes les plus distingués de son siècle, et avait assuré à Rousseau ainsi qu'à sa femme une rente perpétuelle de 600 francs. — Keith (Jacques), frère du précédent, né en 1696 à Fréteressa, fit ses premières armes pend. la guerre civile de 1715, puis il passa en France et étudia sous Maupertuis. Après différens voyages en Italie, en Suisse et en Portugal, il refusa en 1717 les offres de Pierre-le-Grand, qui voulait l'attirer à son service, et obtint à Madrid par la protection du duc de Leyria une commission dans les brigades irlandaises, que commandait alors le duc d'Ormond. Recommandé à l'impératr. Anne Iwanowna par le duc de Leyria, qu'il avait suivi à Saint-Pétersbourg, il fut nommé brigad.-gén., puis lieutenant-gén., se signala constamment pendant les trois campagnes qui eurent lieu entre les Turks et les Russes, notamment au siége d'Oczakoff dont la prise lui fut attribuée, et où il fut blessé en montant le prem. à l'assaut. Nommé en 1741 commandant d'un corps de troupes en Finlande sous les ordres du maréchal de Lascy, il gagna la bataille de Wilsmanstrand, et prit par stratagème les îles d'Aland. Ayant contribué à la révolution qui mit sur le trône Elisabeth Petrowna, il fut envoyé en Suède en 1743 comme ambassadeur extraord. et chef d'un corps de 12,000 Russes qui devaient soutenir le prince Adolphe-Frédéric de Holstein contre le roi de Danemarck, et il reçut à son retour le bâton de maréchal. Quelque temps après il passa au service de Frédéric II, qui le nomma feld-maréchal et gouverneur de Berlin, et auquel il rendit les plus grands services durant la guerre de 7 ans. Ce fut principalement à la funeste bataille de Kollin, aux victoires de Rosbach et de Leuthen, et au siége d'Olmutz, dirigé par lui-même (1758), qu'il se distingua. Il fut tué cette même année avec le prince Maurice d'Anhalt au village de Hochkirchen en voulant reprendre une batterie enlevée par les Autrichiens.

KÉLAOUN (Almalek-Almansour-Saïffed-dyn-Al-Alfy-Al-Saleny), sulthan d'Egypte dans le 13e S., de la race des Mamlouks, fut très-jeune encore amené du Kaptchak et vendu en Egypte 1000 pièces d'or. Son maître le fit entrer en 1249 dans les mamlouks baharites, et il y parvint par son mérite aux prem. grades de la milice. Touran-Schâh ayant été massacré par ceux-ci, Kélâoun devint bientôt un des plus puissans émirs. Il fut un de ceux qui renversèrent du trône Almalek-al-saïd, et ses égaux lui offrirent le titre de sulthan. Mais comme toutes les places étaient encore au pouvoir de Bondokdar, père et prédécesseur d'Al-saïd, Kélâoun refusa et fit nommer à sa place Selamesch, frère du monarq. dépossédé, âgé alors de huit ans, se contentant pour lui-même du titre de prem. ministre. Aussitôt il fit usage de son pouvoir pour casser et emprisonner tous les gouvern. attachés à la famille du jeune prince; puis levant enfin le masque au bout de cent jours, il se fit reconnaître sulthan d'Egypte et de Syrie en 1279. C'est alors que Kélaoun prit le surnom d'*Almalek-al-Mansour*, c.-à-d. roi protégé de Dieu. Son règne fut presque entièrement occupé par des guerres et des conquêtes. Il vainquit en 1280 Sanker-al-aschker, gouvern. de Syrie qui s'était fait proclamer dans son gouvernement, et après avoir repoussé des hordes de Tatars et de Monghols commandés par des descend. du célèbre Djenguyz-Khan, entre autres Mangou-tymour, il remporta plus. avantages sur les chrétiens, leur enleva successivement toutes les places qu'ils avaient possédées en Syrie, et vint mettre le siége devant St-Jean-d'Acre, la seule qui leur restât encore quand il m. en 1290, âgé de 78 ans. Ce prince humain, sensible et juste, ne doit pas être confondu avec la foule des usurpateurs qui se disputèrent le trône de Saladin. Il fit avec le roi d'Aragon et les Génois des alliances dans lesquelles on a cru voir l'origine des consulats, et il rétablit le canal de la province de Bâhirâh, autrefois le grenier d'Egypte.

KELGREN (Henri), philosophe, littérateur et poète suédois, né en 1751, m. en 1795, était venu à Stockholm après avoir étudié à l'univ. d'Abo, et il trouva dans Gustave III un protect. qui le mit au-dessus du besoin. Kelgren fut un des prem. membres de l'académie fondée par ce prince en 1786. Peu de temps après sa mort ses *OEuv.* furent rec. en 4 v. avec une *Notice sur sa vie* par Rosenstein : elles se composent principalement d'odes, épîtres et tragédies lyriques, parmi lesquelles on distingue *Christine* et *Gustave Vasa*.

KELLER (Jacques), en latin *Cellarius*, fameux jésuite allemand, né à Seckingen en 1568, m. à Munich en 1631, avait professé successiv. la rhét. et la philosophie; il eut à Neubourg, avec le célèbre luth. Jacq. Hailbrunner, une conférence publique dans laquelle il remporta l'avantage, et fut nommé rect. du coll. de Ratisbonne, puis de celui de Munich. On a de lui un très-gr. nomb. d'ouv. de controverse, allem. ou latins, la plupart peu importans, et pub. sous les noms de *Jacob Sylvanus*, *Fab. Hercynanus* (par allusion à sa naissance) et *Jac. Aurimontius* (trad. de *Goldberg*, nom allemand de sa mère). Son écrit le plus curieux est celui qui a pour titre : *Tyrannicidium seu scitum catholicum de tyranni internecione*, Munich, 1611, in-4 : l'aut. y prétend laver les jés. du reproche d'avoir enseigné le régicide. Nous donnerons aussi les titres des deux libelles suivans : *Admonitio ad regem Ludov. XIII*, et *Mysteria politica*. V. la *Biblioth.* du P. Sotwell et le tom. 1, pag. 202, du *Dictionn. des livres condamnés au feu* de Peignot.

KELLER (Jean-Balthas.), né à Zurich en 1638, m. à Paris en 1702, habile dessinateur et orfèvre, commissaire-génér. de la fonte de l'artillerie du roi et inspecteur de la grande fonderie de l'Arsenal royal à Paris, s'acquit surtout une grande réputation par son habileté à fondre des canons, des mortiers et de belles statues. — Jean-Jacques Keller, frère aîné du précédent, fut aussi un habile fondeur de canons. Il était fixé en France avant Jean-Balthasar, et ce fut lui qui fit venir ce dern. à Paris. Plus. des statues en bronze qui se voient dans les jardins de Versailles et des Tuileries portent le nom de ces deux frères.

KELLER (Ant.-Léger), chancelier et membre du sénat de Lucerne, né dans cette ville en 1673, m. en 1732, avait pris part au fameux démêlé qui eut lieu entre le pape et le canton de Lucerne; il se distingua par le zèle avec lequel il s'opposa aux prétentions ultramontaines, et ce fut lui qui composa en gr. partie le *Lucerna lucens alethophili*, Lucerne, 1726, ouvr. trad. en franç. par Bochat sous le tit. de *Mém. pour servir à l'histoire du différend*, etc., Lausanne, 1727, in-8. — Ant.-Marie Keller, prov. des capucins suisses, né à Lucerne en 1686, mort en 1756 avec la réputation d'un des prem. prédicateurs de son siècle, est aut. de plus. *Tr. ascétiques*. — *Voy.* Cellarius et Chelleri.

KELLERMANN (François-Christophe), pair et maréchal de France, né en 1735 à Strasbourg,

m. à Paris en 1820, était entré au service à dix-sept ans comme simple hussard, et après avoir gagné sa prem. épaulette dans la guerre de sept ans, il était parvenu en 1788 au grade de maréchal-de-camp. Au commencement de la révolution Kellermann fut envoyé en Alsace; général en chef de l'armée de la Moselle en août 1792, il opéra, dans les prem. jours du mois suiv., sa jonction avec Dumouriez, et se couvrit de gloire aux journées du 20 et 21 sept., connue sous le nom de *canonnade de Valmy*. Il fut depuis employé sous Custine, qui réussit à le faire rappeler de son commandement (18 mai 1793), fut nommé peu de jours après à celui de l'armée des Alpes et d'Italie, encourut les plus grands dangers par suite de nouvelles accusat., et enfin subit une détention d'environ un an à l'Abbaye. Rappelé en 1795 aux commandem. en chef de l'armée des Alpes et d'Italie, il fut remplacé par Bonaparte dans le dernier, et continua, sous le gouvernement directorial, à se montrer l'adversaire des anarchistes et à se signaler sur les champs de batailles. Au commencement de 1799 il devint inspecteur-général de cavalerie, fut appelé, après le 18 brum., à faire partie du sénat, dont la présidence lui fut décernée le 2 août 1801, et dans les années suiv. il obtint successivement le cordon de grand-officier de la Légion-d'Honneur, la dignité de maréchal, la sénatorerie de Colmar, le titre de duc de Valmy, etc. Se trouvant à Paris le 1er avril 1814, il vota dans le sénat la déchéance de Napoléon, la création d'un gouvernem. provisoire, et fut compris dans la prem. organisat. de la chambre des pairs. Pendant les cent-jours Kellermann n'accepta aucun emploi, et depuis la seconde restauration il siégea parmi les défenseurs des libertés publ. à la chambre des pairs, où son fils la remplacé. M. Mahul (dans le 1er vol. de son *Annuaire nécrologiq.*) a recueilli d'intéressans détails sur les disposit. testament. du duc de Valmy, ainsi que les paroles prononcées sur sa tombe par M. de Barbé Marbois, son gendre.

KELLEY ou TALBOT (Edouard), alchimiste célèbre, né à Worcester en 1555, eut dans sa jeunesse les deux oreilles coupées à Lancaster pour un délit qu'on ne connaît point. Il s'associa ensuite avec l'alchimiste Jean Dee, et tous deux trouvèrent un élixir avec lequel ils changèrent du mercure et du cuivre en or. L'empereur Rodolphe II fit Kelley chevalier, ce qui n'empêcha pas celui-ci de se conduire si mal qu'on fut obligé de le mettre en prison. Il fit une chute en voulant s'échapper, et m. peu après en 1595. On a de lui, entre autres ouv., un poème sur l'*alchimie et la pierre philosophale*, inséré dans le *Theatrum chimicum britannicum*, 1652.

KELLGREEN. V. Kelgren.

KELLISON (Matthieu), prêtre catholique, né dans le comté de Northampton vers 1560, m. en 1641, n'est guère connu que par ses ouv. en anglais et en latin. Les plus importans sont : un *Comment. sur la 3e partie de la Somme de St Thomas*, 1632, in-fol.; un *Tr. de la hiérarchie de l'Eglise contre l'anarchie de Calvin*, 1629, in-8; l'*Examen de la réforme, surtout de celle de Calvin* (latin), Douai, 1616, in-8. Il existe aussi de lui en MSs. une *Lett. à Jacques Ier*.

KELLNER. V. Collarius.

KELLY (Hugues), littérateur irlandais, né en 1739 sur les bords du lac Killarney, m. en 1777, avait d'abord été tailleur pour femmes, puis écrivain public. On lui doit quatre comédies (*la Fausse délicatesse*, 1768; *un Mot suffit au sage*, 1770; *l'Ecole des femmes*, 1774; et *l'Homme raisonnable*, 1776); *Clémentine*, tragédie; un poème intitulé *Thespis*; *le Roman d'une heure*, parade, et un véritable roman *les Mémoires d'une fille du monde*. Ces ouv. ont été recueillis, Londres, 1778, in-4.

KELLY (John), savant ecclésiastique anglais, né à Douglas (capitale de l'île de Man) vers le milieu du 18e S., devint successivement gouverneur du marquis de Huntley, vicaire d'Ardleigh, recteur de Copford, et m. en 1809. L'étude de sa langue maternelle, qui est un dialecte du celtique, fut l'affaire importante de sa vie. Il publia en 1803 une *Grammaire pratique de l'ancienne langue gallique ou de l'île de Man, vulgairement appelée le manks*; et il faisait imp. chez les Nichols un *Dictionnaire triglotte des langues erse, irlandaise et manks*, quand toutes les feuilles furent anéanties par un incendie qui dévora la maison de ces imprimeurs.

KELLY (Michel), célèbre chanteur anglais, né à Dublin vers 1759, d'un maître des cérémonies du château de cette ville, partit en 1779 pour l'Italie, joua successivement à Florence, à Venise, à Vérone, à Udine, à Modène, à Parme, à Vienne, et enfin fut engagé pour Londres, où il devint acteur du théâtre du roi et du théâtre de Drury-Lane. Ses talens comme chanteur et son amabilité lui valurent l'honneur d'être recherché par les personnages du plus haut rang. Le roi actuel d'Angleterre l'honora de ses bontés particulières. Kelly mourut en 1826, laissant des *Mémoires* (curieux quoique décelant peu de profond. et d'instrution sur toute autre matière que la musique; ils ont été publiés à Londres la même année sous le titre de *Reminiscences of Michael Kelly*, 2 vol. in-8.

KEMAL-EDDIN-ABOU'LKASEM-OMAR, surnommé *Ebn-Aladim*, né à Halep en l'an 1192 de notre ère, m. en 1261 au Kaire, où il s'était retiré après la prise de sa ville natale par les Tatars, se rendit célèb. par la multiplicité de ses connaiss. en hist. et en jurispr., ainsi que par la beauté de son écriture. Il enseigna dans plus. villes de l'Orient avant de se fixer en Egypte, fut employé dans diverses négociations, et fit le pèlerinage de la Mekke. Il a laissé deux ouv. historiq., dont l'un, intitulé *Boghyat altaleb fi tarikh haleb*, est une grande hist. de la ville d'Halep, composée, dit-on, de dix vol. : elle ne se trouve pas entière à la biblioth. du roi; le 2e est un extrait du prem., et il a pour tit.: *Zobdat ahtaleb min tarikh haleb*. Il contient l'hist. d'Halep jusqu'à l'an 1243 : c'est une source précieuse pour l'hist. des croisades.

KEMBLE (Jean-Philippe), acteur anglais, né en 1757 à Prescot dans le comté de Lancastre, débuta à dix ans par le rôle du *duc d'York* de la tragédie de *Charles Ier*, sur le théâtre de Worcester, où son père dirigeait une troupe. Celui-ci, qui voyait avec peine la passion naissante de son fils pour le théâtre, l'envoya au séminaire catholique de Sedgeley-Park dans le comté de Stafford, puis à l'univ. anglaise de Douai. Le jeune Kemble y fit ses études avec distinction; mais, avant sa vingtième année, il était de retour en Angleterre et avait reparu au théâtre, dans le rôle de *Théodose*, de la pièce intitulée *la Force de l'Amour*, et dans celui de *Bajazet*. Il prit bientôt, en société avec l'acteur Tate Wilkinson, la direction du théâtre d'Edimbourg, où son talent se développa; et il débuta en 1782 sur le théâtre de Dublin, par le rôle d'*Hamlet*, qui fut toujours un de ses triomphes : il le remplit également en 1783 à Drury-Lane, dont il devint directeur en 1788 lors de la retraite de M. King. Après avoir établi pour ce dern. théât. un système de décorations et de costumes conforme à la vérité historique, il rajusta plus. pièces anciennes, et enrichit la scène anglaise de plusieurs des chefs-d'œuvre de l'étranger. En 1802 il visita Madrid et Paris dans l'intention de perfectionner son talent, et se lia d'amitié avec Talma. De retour en Angleterre l'année suiv., il devint un des propriét. et des administrat. de Covent-Garden, et y joua avec un succès toujours croissant. Lors de l'ouverture du nouveau théâtre de Covent-Garden, il encourut pour un moment la disgrâce du public, mais recouvra bientôt toute sa faveur, et en jouit jus-

qu'à sa retraite de la scène en 1817, après avoir recueilli de dern. et unanimes suffrages dans le rôle de Coriolan. Kemble m. à Lausanne en 1823, emportant l'attachem. et l'estime non-seulem. des gens de lettres et des artistes, mais encore des hommes d'état et des plus nobles personnages de l'Angleterre. Ce grand tragédien, que personne n'a surpassé dans le rôle d'Hamlet, excellait aussi dans ceux de Caton, de Brutus, de Coriolan, de Macbeth, de Richard III, du roi Jean, du roi Lear, de Pierre (dans le *Festin*), de Penruddock (dans *la Roue de la Fortune*). On a pub. : *Memoirs of the life of J.-Ph. Kemble*, Londres, 1825, 2 vol. in-8 ; et lui-même a laissé plus. ouv. dramatiques (*v. Annual biography*, 1824, vol. 8) parmi lesquels nous nous bornerons à citer ses *Essais sur Macbeth et Richard III*, 1817, in-8.

KEMPELEN (Wolfgang, baron de), fameux mécanicien hongrois, né à Presbourg en 1734, m. à Vienne en 1804, annonça en 1769 et fit voir à Paris en 1784 un automate qui exécutait toutes les combinaisons du jeu d'échecs de manière à gagner constamment un joueur de force médiocre. Au reste il est bon de remarquer qu'il donnait lui-même la direction aux mouvemens de l'automate. Il composa encore plus. chefs-d'œuvre de mécanique qu'il serait superflu d'énumérer ici. De plus il avait beaucoup de talent comme littérateur, et l'on a de lui plus. poésies, *Persée et Andromède*, drame, *l'Inconnu bienfaisant*, comédie. Le baron de Kempelen était conseiller de finances de l'empereur, direct. des salines de Hongrie, et référend. de la chancellerie hongroise à Vienne.

KEMPER (Jean-Melchior), jurisconsulte hollandais, né en 1776 à Amsterdam, obtint en 1799 la chaire de droit civil et naturel à Harderwick, remplaça Cras en 1806 pour la leçon de droit civil à l'athénée d'Amsterdam, et fut appelé en 1809 à l'université de Leyde, comme profess. de droit naturel et de droit des gens. Kemper qui, à l'époque de la révolution française, s'était déclaré pour une sage liberté contre les fureurs des démagogues, se prononça, en 1806, dans le *Recueil des lettres hollandaises*, contre l'influence que le gouvernem. français prenait chaque jour sur la république batave, et il accéléra de tout son pouvoir le mouvem. de l'insurrection hollandaise lors des revers de Bonaparte en 1813. Il fut récompensé de ses services par la dignité de recteur magnifique de l'université de Leyde, le collier de commandeur de l'ordre du Lion-Belgique, des lettres de noblesse et le titre de conseiller d'état honoraire. Il prit une part active à l'organisation des universités et des colléges, rédigea le projet de code civil pour le nouveau royaume des Pays-Bas, déploya aux états-génér., où il fut député en 1817, une grande étendue de connaissances unie à une élocut. brillante et pleine de chaleur et à une rare modérat., et il m. en 1821, entouré de l'estime de tous ses concitoyens. On a de lui : *de Jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwick, 1799, in-4 ; *de Populorum legibus, optimis increscentis vel decrescentis humanitatis indiciis*, Amsterdam, 1806, in-4 ; *de Ætatis nostræ fatis, exemplo gentibus ac præsertim Belgiis nunquàm negligendo*, Leyde, 1816, in-4, et d'autres ouv. estimables.

KEMPHER (Gérard), sav. holland. qui vivait dans la 1re moitié du 18e S., fut pro-recteur de l'école lat. d'Alkmaer. On lui doit entre autres ouv. un *Recueil d'Idylles*, une *trad. d'Anacréon* en vers, et des *Notes* sur les 3 prem. églog. de Calpurnius, ins. dans l'éd. des *Poetæ lat. rei venaticæ sript.*, etc., Leyde et La Haye, 1728, in-4.

KEMPIS (Th. HAEMMERLEIN ou HAEMMERCHEN, en latin *Malleolus*, dit de ou a), chan. régul. du Mont-St-Agnès, né à Kempen en 1380, fut disciple de Florent Radewin. Étant venu à Zwoll pour demander des indulg., il se fit recevoir dans la maison du Mont-St-Agnès dont son frère venait d'être nommé prieur, et s'y occupa principalement à transcrire la Bible et d'autres ouvr. Promu au grade de sous-prieur en 1425, il ne discontinua pas ses pieuses occupations et produisit ainsi plus. manuscrits admirables sous le rapport calligraphique. Les principaux furent une Bible en 4 vol., in-fol. et un rec. célèb. dans lequel se trouve transcrite de la main d'A-Kempis l'*Imitation de J.-C.* qu'on a voulu, mais à tort, lui attribuer, et dont l'auteur véritable est Jean Gerson (*v.* ce nom). A-Kempis fut réélu prieur en 1448, et m. en 1471 âgé de plus de 90 ans. Il reste de lui divers ouvr. peu importans, des *Dissertat.*, de petits *Traités* et la *Chroniq. du Mont-St-Agnès* qu'il poussa jusqu'à l'année même de sa mort.

KEN (Thom.), célèb. évêque anglican, né à Berkhampstead (comté d'Hereford) en 1637, étudia à Winchester, fut reçu docteur à Oxford en 1659, et devint successiv. chapelain de Charles II, évêq. de Bath et de Wells (1684). Destitué sous Guillaume III, il obtint de la reine Anne une modiq. pension et m. à Longe-Leate en 1711. Il a laissé, outre plus. ouv. de polémiq. relig., aujourd'hui oubliés, quelques pièces de poésie sacrée et un poème épique en 13 chants intitulé *Edmond*. Le tout a été imprimé après sa mort, 1721, 4 vol.

KENDALL (John), quaker anglais, m. à Colchester en 1814 âgé de 89 ans, a écrit dans son idiome div. ouv. pieux parmi lesquels on distingue un *Essai sur le danger des spectacles* ; un *Extrait des œuv. de Fénelon* ; des *Extr. de Tom. A-Kempis*; la *Vie de Thomas Story* et un *Abrégé de l'Ancien et du Nouv. Testament*, Londres, in-12, 1800.

KENDI (Abou-Youssouf-Yakoub ben Ishak), philosophe arabe du 9e S. de notre ère, fils d'un seigneur qui avait été gouvern. de Koufa sous le règne d'Haroun-al-Raschyd, avait écrit plus de 200 ouv., s'il faut en croire Abou-Oseïbah : la plupart étaient des trad. arabes des ouv. les plus estimés dans les autres langues ; un seul nous est parvenu, encore est-il traduit en latin ; il a pour titre : *Liber Jacob Alkindi philosophi de gradibus rerum*. L'aut. y prétend que les ingrédiens qui entrent dans les préparations médicinales doivent être combinées selon des proportions harmoniques analogues à celles de la musique.

KENENS (Henri-Charles), l'un des plus habiles praticiens modernes, né vers 1740 à Sarre-Louis, m. en 1807, attaché comme médecin à la personne de l'empereur Napoléon, avait commencé à la faculté de Strasbourg ses études médicales qu'il vint terminer à Paris ; et après avoir été nommé dès 1763 méd. ordin. du roi Stanislas, il devint successivement méd. en chef de l'hôpital militaire de Nanci, puis de l'école militaire jusqu'à sa suppression à l'époque de la révolution, où il remplit div. charges relatives à sa profession. Il ne paraît pas que Kenens ait écrit ; mais les cures surprenantes qu'il a opérées lui ont fait une réputation digne de lui survivre.

KENICIUS (Pierre), archev. d'Upsal, né en 1555 à Umeo, d'une famille obscure, m. en 1636, avait d'abord professé avec beaucoup de distinct. la théol. dans plus. villes de la Suède. C'est à la sollicitation de ce prélat que Gustave fonda l'université de Dorpat (Livonie), dota celle d'Upsal, et décréta un jubilé centenaire en l'honneur de la réformation. On a de lui des *Dissert.* latines, quelq. *Oraisons funèbres* et un *Rituel abrégé des eglises suédoises*, Stockholm, 1599 et 1608.

KENNEDY (John), théologien anglais, natif du comté de Derby, m. en 1751, recteur de Bradley, a laissé une *Chronologie de l'Ecriture* (1751, in-4) souvent peu exacte, un *Examen des antiquités chronolog. de Jackson*, 1753, in-8, et une *Doctrine de la commensurabilité des mouvemens annuels et diurnes*.

KENNET (WHITE), savant prélat anglais, né à Douvres en 1660, m. en 1728, anc. chap. du roi, évêque de Péterborough, se fit remarquer parmi les adversaires les plus zélés des catholiques. Ce fut lui qui en 1713 fonda la bibliothèque de Péterborough. Parmi ses ouv. nous remarquerons un petit poème contre les Wighs, 1681; la trad. de l'*Eloge de la Folie* d'Erasme, et du *Panégyrique de Trajan*; le 3e vol. d'une *Hist. complète d'Angleterre* commencée par Hughes, Londres, 1706, 3 vol. in-fol. réimp. en 1719. Il coopéra à la rédaction de l'*Athenæ oxon.* de Wood; enfin il laissa un gr. nomb. de MSs. dont plus. paraissent avoir eu de l'importance. — KENNET (Basile), son frère, né en 1674 à Postling, fut en 1706 chapelain de la factorerie angl. à Livourne, où l'inquisit., irritée de voir un chapelain de l'église anglicane en pays étranger, ordonna de se saisir de sa personne: il eût été emprisonné pour la vie sans l'intercession menaçante du secrét. d'état comte de Sunderland. De retour à Oxford en 1714, il y m. âgé à peine de 40 ans. On a de lui plus. ouv. excellens, parmi lesquels un *Traité des antiquités romaines*, (*Romæ antiquæ notitia*, etc., Londres, 1696, in-8), composé à 22 ans et qui fit concevoir de lui de très-grandes espérances; un *Essai de paraphrase poétique des psaumes*, Londres, 1706, in-8; une trad. *du Droit de la nature et des gens* de Puffendorf, et des *Sermons angl. prononcés en pays étrangers*, Londres, 1715, 1 vol. in-8.

KENNETH Ier, roi d'Ecosse, fils de Congall ou Conal II, succéda en 604 à Aydan, et m. en 605, laissant le trône à Eugène IV.—KENNETH II, fils et success. d'Alpin, commença à régner en 833; il fit avec succès la guerre aux Pictes et aux Anglais, et fut le prem. qui régna sur toute l'Ecosse. Il m. en 857 et eut pour hérit. son frère Donald IV.—KENNETH III, fils de Malcolm et success. de Cullen, régna de 976 à 984, et se distingua égalem. par sa sagesse et les victoires qu'il remporta sur les Danois. On lui attribue le prem. Code de lois rédigé en Ecosse. Après l'assassinat de ce prince, Constantin IV fut reconnu roi.

KENNICOTT (BENJ.), célèb. hébraïsant, né en 1718 au bourg de Totness dans le comté de Devon, fut d'abord maître des écoles de charité dans son pays natal; il entra en 1744 à l'univ. d'Oxford et acquit une telle réputation, même avant d'en être sorti, qu'il fut appelé comme professeur au collége d'Exeter. Nommé success. conserv. de la biblioth. de Radcliffe, doct. en théol., chanoine de l'église du Christ et ministre de Culham dans le comté d'Oxford; il m. en 1783 d'une maladie de langueur. L'ouvrage qui lui a donné une célébrité européenne est sa magnifique édit. de la *Biblia hebraïca*, 2 v. in-fol., 1776 et 1780, faite sur tous les MSs. hébr., chaldaïques et samaritains qui existent dans toutes les parties du monde. Il en compulsa lui-même plus de 250 et en fit compulser à ses frais et par les plus habiles hébraïsans de l'époque, environ 350. Il avait préludé à cette immense publication par plus. dissertat. extrêmement savantes et toutes de la plus haute importance en ce qu'elles renversaient la plupart des idées reçues sur l'antiquité et la pureté des textes. De plus, il laissa imparfait un ouv. intitulé: *Remarq. sur des passages choisis de l'Anc.-Testament* (en angl). Ces remarq. furent publiées telles qu'il les avait laissées avec diverses notes et 8 *Sermons*, 1787.

KENRICK ou CHENRIC, fils du fam. Cédric le Saxon, un des fondateurs de l'heptarchie anglaise, conquit avec son père les pays qui formèrent depuis les comtés de Hants, Dorset, Wilts, Berks et l'île de Wight, et lui succéda au trône de Wessex, le plus important des sept royaumes, en 535. Il m. après un règne de 25 ans, et eut Céolin pour successeur.

KENRICK (WILLIAM), poète et critique anglais, m. à Londres en 1777 après une vie perpétuellem. agitée par des querelles littéraires, avait beaucoup de talent, d'esprit et de goût. Ses principaux ouvr. sont d'excellentes trad. d'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse*, et des comédies, parmi lesq. les *Noces de Falstaff* tiennent sans contredit le prem. rang. Cette pièce, qu'il donna comme de Shakespeare, prétendant l'avoir retrouvée dans un MS. couvert de poussière, est effectivement une des meilleures imitations qui aient jamais été faites de la manière et du style d'un auteur. C'est lui qui fonda le *Morning-Chronicle;* mais des rixes violentes avec ses collaborat. le mirent dans la nécessité de renoncer à la rédact. de cette feuille. Il a été en outre édit. des *Œuvres poétiques de Rob. Lloyd* (*v.* ce nom).

KENT (EDOUARD-AUGUSTE duc de), quatrième fils de Georges III et de la princesse Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, né en 1767, fut envoyé en Allemagne à 17 ans pour y faire son éducation militaire, et fit ses premières armes en 1791, comme colonel, dans l'expédition dirigée par sir Charles Grey, contre les possessions franç. des Indes occidentales. Ensuite il fut nommé commandant de la Nouvelle Écosse avec le grade de lieutenant-général (1796), appelé à siéger à la chambre des lords comme duc de Kent et de Stratherne, et comte de Dublin (1799), puis revêtu du commandement en chef de toutes les forces britanniques en Amérique. Une grave indisposition l'ayant contraint à retourner en Angleterre vers la fin de 1801, il fut fait colonel de Royal-Ecossais, et en 1803 gouverneur de Gibraltar. L'extrême rigidité qu'il voulut introduire dans la discipline des troupes provoqua un soulèv. dont les suites furent alarmantes, et qui donna lieu plus tard à une enquête parlementaire sur sa conduite (1809). Sans parler du grand nombre des rebelles qui subirent la peine capitale après que le soulèvem. fut apaisé, une foule d'entre eux avaient péri dans l'émeute même; et l'on imputa avec raison ce fâcheux évènement à l'incapacité du prince, dont les idées avaient été singulièrement rétrécies par le vice de son éducation toute germanique. Rappelé de son commandement, le duc de Kent reçut le bâton de feld maréchal, mais depuis lors il resta sans activité. Quoique affectant dans ses mœurs une rigidité excessive, et surtout une extrême sobriété, ce prince, qui n'avait point su proportionner les dépenses de sa maison aux revenus qui lui étaient affectés sur le domaine de la couronne, se trouva réduit à la plus pénible situation envers ses nombr. créanciers. Un *Mém.* fut présenté à la chambre des communes pour en obtenir l'extinct. de ses dettes, dont l'intérêt seul, avant 1799, s'élevait à 1,000 liv. sterling, cinquième de son revenu annuel à cette même époq. Ce fut alors que le parlem. lui vota un apanage de 12,000 liv. st. Ce qui ne contribua pas médiocrement à le sortir de tout embarras fut surtout son mariage avec la princesse douairière de Linages (1818), qu'à sa m., survenue en 1820, il laissa mère de deux filles. Le duc de Kent avait accepté le patronage de plus. sociétés philanthropiques ou d'éducation, et il ne dédaigna point d'y prendre la parole dans diverses circonstances solennelles. Ce fut lui qui introduisit les écoles régimentaires dans les différens corps de l'armée britannique.

KENT (WILLIAM), peintre et architecte anglais, né dans le Yorkshire en 1685, m. en 1748, avait d'abord été en apprentissage chez un peintre de voitures; mais, se sentant des talens supérieurs à cette condition, il eut le bonheur, au moyen de quelques secours d'aller à Rome et d'y étudier sous Bernard Lutti. Toutefois il ne se distingua qu'assez faiblement dans la peinture, mais il acquit un grand renom comme architecte. On le regarde comme l'inventeur des *jardins anglais*.

KENYON (LLOYD lord), président du banc du roi, puis pair d'Angleterre, né en 1733 à Gredington, m. à Bath en 1802, eut une grande part aux discussions politiques, et se prononça avec chaleur

en faveur des mesures de Pitt. Il avait commencé sa fortune en défendant avec lord Erskine la cause du lord Gordon.

KEPPEL (Auguste de), amiral anglais, 2e fils du comte d'Albermarle, né en 1725, m. en 1786, avait accompagné l'amiral Anson dans son voyage autour du monde. Parvenu aux prem. grades de la marine, il fut élevé à la pairie malgré les déclamations et l'enquête juridique auxquelles venait de donner lieu une accusation portée contre lui par sir Hugh Paliser au sujet de sa conduite devant la flotte franç. commandée par le comte d'Orvilliers, et il n'en laissa pas moins la réputation d'un habile officier de mer.

KEPPLER ou KEPLER (Jean), célèbre astron. allem., né à Weil (Wittemberg) en 1571, étudia sous Mœstlin, et en 1594 fut nommé profess. de mathématiq. à Gratz. Tycho-Brahé, avec qui il ne tarda point à se trouver en liaison intime, lui donna le conseil, peut-être intéressé, de renoncer *à ses vaines spéculations*, pour s'en tenir à l'observation. Keppler, dont l'esprit rigoureux, méthodique, ne s'accommodait point des résultats isolés de l'astronomie de son temps, continua cependant ses tentatives et ses calculs pour trouver les lois qui gouvernent les révolutions des planètes, et il y parvint. On croit qu'à l'exemple des Grecs, il procédait par des hypothèses, mais qu'ensuite, avec une ardeur et une patience infatigables, il multipliait ses observations pour les vérifier, et que si comme cela lui arriva plus d'une fois celles-ci démentaient celles-là, il y renonçait courageusement. C'est en 1618 qu'il trouva ses lois immortelles connues en astronomie sous le nom de *lois de Keppler*, et en 1619 qu'il les pub. dans son *Harmonique du Monde*. « Le sort en est jeté, dit-il dans sa préface, j'écris mon livre ; il sera lu par l'âge présent ou la postérité, peu m'importe ; il pourra attendre son lecteur : Dieu n'a-t-il pas attendu 6,000 ans un contemplateur de ses œuvres ? » En effet l'importance des lois de Keppler ne fut appréciée que quand Newton, arrivé par elles aux plus belles découvertes, les eut démontrées au monde savant. Keppler avait été appelé par Tycho à Uraniembourg du temps où ce grand astronome y résidait, mais il n'avait pas consenti à y aller. Invité de nouveau à se rendre près de lui, il le joignit en Bohême vers l'an 1600, fut nommé par son entremise mathématic. de l'emper. (Rodolphe II) et travailla sous sa direction à la confection des tables dites *Rudolphines*. Malgré ses travaux multipliés il fut toujours pauvre, et même il était mal payé par les trésoriers de l'empereur, ce dont il se consolait en disant *qu'il ne céderait pas ses ouvrages pour le duché de Saxe*. Forcé cependant d'aller à Ratisbonne pour se faire payer des arrérages qui montaient à une assez forte somme, il m. dans cette ville le 15 nov. 1630. On lui a élevé en 1808 un monument en marbre de Carrare dans le cimetière de St-Pierre, où il fut enterré. Ce grand homme a composé un nombre considérable d'ouv., dont les *Mémoires* de Niceron n'offrent qu'une liste très-incomplète : on la trouvera dans le Supplém. au Dict. de Joecher ; les principaux sont sa *Nouv. astronomie*, 1609, in-f. (dont Lalande a dit que tout astronome devait la lire au moins une fois en sa vie) ; une *Stéréométrie des tonneaux*, très-savante ; et beaucoup de *lettres* et *dissertations*. Ceux de ses manusc. qui n'avaient pas encore été imprimés furent achetés par Catherine II en 1673. Il a paru à Leipsig en 1718 un rec. de ses *Lettres* (in-fol., latin), en tête duquel se trouve sa *vie* par M.-Gott. Hanschius. — Louis Keppler, son fils, médecin à Kœnigsberg, m. dans cette ville à 54 ans, en 1663, publia l'ouvr. de son père intitulé *de Astronomiâ lunari*, Francf., 1634, in-4, et donna lui-même quelques écrits relatifs à la médec., particulièrem. aux maladies contagieuses.

KER, KERR ou CARR, nom patronimiq. d'une ancienne famille ou tribu (*clan*) écossaise, qui a fourni plus. personnages historiq. : c'est sous leurs noms particuliers que les plus célèbres se trouvent mentionnés dans cette Biographie.

KERALIO (Louis-Félix GUINEMENT de), littérat., né à Rennes en 1731, embrassa la profession des armes, parvint au grade de major, demanda ensuite sa retraite et se fixa à Paris. Il s'était fait connaître par quelques productions littér., lorsqu'il fut appelé à Parme vers 1756, pour diriger, conjointement avec Condillac, l'éducation de l'infant don Ferdinand. Dans la suite il fut nommé professeur de tactique à l'Ecole militaire de Paris, puis inspecteur des écoles militaires établies en France au nombre de douze. Il m. en 1793, memb. de l'académie des inscriptions et de celle de Stockholm. On a de lui plus. ouv. estimés, entre autres une traduction abrégée du *Voyage de Gmelin en Sibérie*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; l'*Histoire de la guerre des Turcs et des Russes* (1736-39), Paris, 1777, 1780, 1789, 2 vol. in-12, trad. en allemand, Leipsig, 1778, 2 vol. in-8 ; l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne de* 1759, avec des observat. et des notes du prince Dimitri de Galitzin, St-Pétersbourg (Amsterdam), 1773, in-4, in-8, ou 2 vol. in-12 ; traduit en allem., 1777-78, in-8. Il a travaillé en outre au *Journal des Savans* de 1785 à 1792, au *Mercure national*, a fourni divers morceaux aux *Notices des Manuscrits*, etc., et enfin il a laissé inédite une traduct. de l'*Edda*. — Marie-Françoise Abeille, sa femme, née en Bretagne, m. au commencement du 19e S., a pub. les *Fables de Gay*, trad. de l'angl., 1759, in-12, Amst., 1764, in 8 ; *les Succès d'un Fat*, 1762, 2 part. in-12 ; *les Visites*, 1772, in-8. — Louise-Félicité Guinement de Kéralio, dame Robert, fille des précédens, née à Paris en 1758, m. à Bruxelles en 1821, a pub., entre autres ouv. : *Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre* (v. Elisabeth, pag. 971) ; *Collection des meilleurs ouvr. français composés par des femmes*, 1786-89, 14 vol. in-8 ; *Amélia et Caroline*, ou *l'Amour et l'Amitié*, 1808, 5 vol. in-12 ; *Alphonse et Matilde*, ou la *Famille espagnole*, 1809, 4 vol. in-12, etc. Mme de Kéralio a en outre trad. de l'angl. et de l'italien différ. ouv., dont quelques-uns sous le voile de l'anonyme : pour ces dern. on peut consulter les nos 5756, 5976 et 8028 du *Dict. des Anon.* ; parmi les autres nous indiquerons seulement : *Voyage dans les Deux-Siciles* de M. Swinburne, trad. de l'angl., 1785, in-8 ; *Voyage en Hollande et dans le midi de l'Allemagne*, etc., id., 1809, 2 vol. in-8 ; *l'Etranger en Irlande*, ou *Voyage*, etc., par John Carr, id., 1809, 2 v. in-8 ; *Différens morceaux des Mémoires de l'académie de Sienne*, 1777, in-12. Elle a coopéré au *Censeur univ.* et au *Mercure national*. (V. Robert.)

KERBOGHA. V. Korboughah.

KERCKHOVE (Jean-Polyander van den), théolog. hollandais, né à Metz en 1568, passa sa première jeunesse au milieu des persécutions et des voyages avec ses parens, proscrits pour leur attachement à la cause de la réformation ; et après avoir étudié à Brême, à Heidelberg, puis à Genève sous Théod. de Bèze et Ant. Lafaye, il fut successiv. pasteur à Leyde et à Dordrecht, et profess. de théol. à Leyde. Il assista au célèbre synode de Dordrecht (1618 et 1619), et fut chargé de plus. fonctions importantes, entre autres de celle de recteur de l'université de Leyde, qu'il remplissait pour la huitième fois, quand il m. en 1646. Il a laissé, outre quelq. pièces de poésie latine, différens ouv. sur lesquels on peut consulter la Continuation du Dictionn. de Joecher. Nous citerons seulement de lui : *les Actes mémorables des Grecs, rec. en bas allem. par André Démètre, et trad. en franç. par J. Polyander*, 1602, in-8 ; et *Judicium et consilium de comæ et vestium usu et abusu*, Amsterdam, 1644, in-12.

KERCKRING (Théodore), Hollandais, né à Amsterdam dans le 17e S., fut médecin, condisciple de Spinosa, disciple et ensuite gendre de François van Eude, embrassa le catholicisme et passa en France, de là à Hambourg (1678), avec le titre de résident du grand-duc de Toscane, fut nommé membre de la société royale de Londres, et m. en 1693 laissant plus. ouv. importans et une belle collection de pièces d'anatomie. Il avait fait plus. découvertes intéressantes sur la formation des os et celle du fœtus, sur la liquéfaction du succin sans en altérer la transparence, etc. Cependant ses ennemis lui contestèrent la gloire d'anatomiste et d'écrivain, et prétendirent qu'il employait le scalpel de Ruysch et la plume de Pechlin. Parmi ses ouv. nous distinguerons le *Spicilegium anatomicum*, Amsterd., 1670 et 1674, in-4; l'*Antropogenia ichnographia*, etc., Amsterd., 1671, et Paris, 1672, in-4; et la trad. du *Currus triumphalis antimonii* de Basile Valentin, Amsterdam, 1661, in-12.

KERGUELEN-TREMAREC (Yves-Joseph de), navigateur et contre-amiral français, né en Bretagne en 1745, fut chargé dès l'année 1767 du commandement d'une frégate destinée à aller en station dans les parages de l'Islande; et après avoir rempli successivement plusieurs autres commissions importantes, il partit en 1771 pour un voyage de découvertes dans les terres australes aux frais du gouvernement. On supposait alors que la partie méridionale et voisine des pôles de l'hémisphère austral était au moins en grande partie occupée par un continent qui fît équilibre à la masse des terres voisines du pôle dans l'hémisphère boréal. Kerguelen ne découvrit rien dans son voyage que l'île affreuse et déserte qu'il nomma l'*Ile de la désolation*, et qu'on a appelée depuis en son honneur *Terre de Kerguelen*. Il y retourna l'année suivante (1773), et du 15 déc. jusqu'au 6 janv. 1774, il reconnut environ 80 lieues de côtes. Forcé ensuite par les tempêtes et le mauvais état de l'équipage de revenir en France, il fut accusé par son lieutenant Pagès d'avoir délaissé au milieu des parages déserts, qu'il parcourait, une embarcation qui ne fut sauvée que par miracle; et quoique peut-être innocent il fut dégradé et enfermé au château de Saumur. Dans la suite il obtint sa liberté et fit encore quelques courses sur mer avec ses fils, mais sans produire de résultats importans. Il m. en 1797. On a de lui la *Relation d'un voyage dans la mer du Nord* (curieuse et très-exacte), Paris, 1771, 1 vol. in-4; la *Relation de deux voyages dans les mers Australes et les Indes*, Paris, 1782, in-8; la *Relation des combats et des evénemens de la guerre maritime de* 1778 *entre la France et l'Angleterre*, Paris, 1796, in-8; enfin plus. *Cartes marines.*

KERI (Jean), savant religieux de l'ordre de St-Paul de Bude en Hongrie, devint évêque de Sirmium, puis de Watzen, et m. à Tyrnaw en 1685. On a de lui quelques ouv., parmi lesquels on cite: *Philosophia scholastica tribus tomis comprehensa*, Presbourg, 1673, in-fol.; *Ferocia Martis Turcici*, ou *Histoire de la guerre des Turks en Hongrie.* — Un autre Keri (François-Borgia), savant jésuite hongrois, né dans le comté de Zemplin, m. à Bude en 1769, s'est distingué comme mathématicien et surtout comme historien. On cite de lui les ouv. suiv.: *Imperatores Orientis compendio exhibiti è compluirib. græcis scriptoribus à Constantino magno ad Constant. ultimum*, Tyrnaw, 1744, in-fol.; *Imperatores ottomanici à captâ Constantinopoli*, ibid., 1749, in-fol., 9 part. contin. par le P. Nicolas Schmit jusqu'à l'an 1718.

KERKHOVE (Joseph van den), peintre, né en 1669 à Bruges, fondateur et directeur de l'acad. de cette ville, où il m. en 1724, est connu par plus. tableaux d'une composition noble et grande, et d'un coloris plein de vigueur. On citera de lui: *la Vie de Jésus-Christ* qui décore l'église des Jacobins de Bruges; *la Circoncision du Sauveur*, dans l'église des Carmes; le plafond de l'hôtel-de-ville d'Ostende représentant *le Conseil des Dieux; le Martyre de St Laurent*, etc.

KERIVALANT (N. de), littérateur, m. à Nantes en 1815, s'est fait connaître par des poésies fugitives insérées dans divers recueils, et entre autres par beaucoup d'imitations de Martial. Il avait entrepris la traduction complète de cet aut., ainsi que celle des anthologies grecque et latine. On a en outre de lui un poème intitulé *la Vendée*, 1814, in-8, sans nom d'auteur.

KERR (Robert), chirurgien et naturaliste écossais, memb. de la société royale et de la société des antiquaires d'Edimbourg, où il m. en 1814, a publié divers ouv., parmi lesquels nous citerons: *Elémens de chimie*, trad. de Lavoisier, 1789-93, in-8; *Essai sur la nouvelle méthode du blanchiment par l'acide muriatiq. oxigène*, trad. de Berthollet, in-8, 1789; *le Règne animal* ou *Système zoolog. de Linné*, 1792, in-4; *Histoire naturelle des quadrupèdes et des serpents*, 4 vol. in-8, 1802; *Histoire de l'Ecosse durant le règne de Robert Bruce*, 2 vol. in-8, 1811; *Essai sur la théorie de la terre*, trad. de M. Cuvier, in-8, pub. en 1815 par le doct. Jameson avec des notes. Il avait commencé une *Collection générale des voyages*, qui devait avoir 18 vol. in-8.

KERSAINT (Armand-Gui-Simon de), capitaine de vaisseau dans la marine royale, membre de l'assemblée législative et de la convention nationale, né à Paris vers 1741, avait acquis la réputation d'un homme de mer habile et expérimenté lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec enthousiasme, fut successivement administ. du département de Paris, député aux assemblées législative et conventionnelle, vota (dans le jugement de Louis XVI) l'appel au peuple et la réclusion jusqu'à la paix, donna sa démission lorsque l'infortuné monarque fut condamné à mort, se retira dans une solitude, y fut arrêté, traduit au tribunal révolut., et périt sur l'échafaud le 4 déc. 1793. On a de lui les écrits suiv.: *le Bon sens*, 1788, in-8 (opuscule dans lequel il attaque non-seulement les priviléges, mais l'existence de la noblesse et du clergé comme ordres dans l'état); *le Rubicon*, *par l'auteur du Bon sens*, 1789, in-8; *Institut. navales*, ou *Premières vues sur les classes et l'administrat. maritimes*, 1790, in-8 de 108 pag.; *Considérat. sur la force publique et l'institution des gardes nationales*, in-8. M. de Kersaint a travaillé au *Journal de la Société de* 1789, avec Condorcet, Dupont de Nemours, Cerutti, etc.

KERVERSAU (Franç.-Marie de), littérateur, m. en 1825, n'est connu que pour avoir été, avec Clavelin, l'un des princip. aut. de l'*Hist. de la révolution de France par deux amis de la liberté*, Paris, 1792 et suiv., 20 vol. in-8. V. Caignard de Mailly (pag. 426).

KERVILLARS (Jean-Marin de), jésuite, né à Vannes en 1668, m. à Paris en 1745, n'est guère connu que comme aut. d'une trad. *des Fastes et Elégies* d'Ovide, 1724-26-42, 3 vol. in-12. Il avait travaillé quelq. temps aux *Mémoires de Trévoux*.

KERYM-KHAN, gouverneur de la Perse, né à la fin du 17e S., était fils d'un partisan et originaire de la tribu des Zends; il servait dans les armées de Nadir-chah, et était parvenu, par son courage, à un grade élevé, lorsque ce prince m., laissant ses états en proie aux discordes civiles et aux vues ambitieuses du vieux Aly Merdân-khân, qui pour s'emparer plus aisément du pouvoir, songeait à établir sur le trône un prétendu descendant de la dynastie des Sofys. Aly ne tarda pas à être assassiné. Kerym, qui d'abord avait secondé ses projets et bientôt excité sa jalousie, fut revêtu, en 1750, du pouvoir suprême, après avoir écarté ses compétit. au trône par les armes et par l'amour qu'il

inspirait aux Persans. Ce prince, qui ne voulut jamais prendre le titre de *chah* (roi), fit bénir son gouvernement par sa bonté et sa justice, et réunit sous son sceptre les nombreuses populations nomades de la Perse. Le commerce, l'agriculture, les lettres furent protégés; et les arts embellirent les cités de l'empire, notamment Schyraz qui doit à ce prince plus. monum. utiles et somptueux. Kerym mourut en 1779.

KESSEL (JEAN van), peintre flamand, né à Anvers en 1626, a réussi dans les tableaux de fleurs, de fruits et d'oiseaux. Fidèle imitateur de Breughel de Velours, il serait devenu son égal, s'il n'avait pas cherché à donner à ses compositions un degré de fini, qui trop souvent dégénère en sécheresse. Le musée royal possède de ce maître deux *Guirlandes de fleurs et de fruits*: l'une entoure de jeunes enfans soufflant des bulles de savon; les fig. sont de Teniers: l'autre encadre la Vierge, l'enfant Jésus et deux jeunes anges: les fig. sont de Frank, le jeune. — KESSEL (Ferdinand van), fils du précéd., prem. peintre de Jean Sobieski, roi de Pologne, né à Anvers en 1660, composa pour ce prince, qui l'honorait de sa protection particulière, un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on distinguait: les *Quatre élémens* et les *Quatre parties du monde*. Il excellait dans le paysage, les fleurs, les fruits et les animaux. Le musée royal possédait de lui un *Lièvre mort et des racines*, mais ce tableau a été revendiqué en 1815 par le duc de Brunswick.—KESSEL (Jean), neveu du précédent, peintre, né à Anvers en 1684, adopta le genre de Teniers (*v.* ce nom), vint à Paris exercer son talent, et y amassa une fortune assez considérable, qu'il eut bientôt dissipée à son retour dans sa patrie. A plus. reprises cet artiste se vit réduit à la misère par suite de sa mauvaise conduite. Il voulut vers la fin de sa carrière s'adonner exclusivement au portrait; mais il ne réussit pas, et ses tableaux de *genre* sont seuls estimés. On ignore l'époque de sa m. Le musée royal de Paris a rendu en 1815 au roi d'Espagne deux tabl. de ce peintre; ce sont *Philippe IV et son page* et un *Général à cheval*.

KESSEL (THÉOD. van), grav., né en Hollande vers 1620, m. vers le milieu du 17ᵉ S., est connu par de bonnes *eaux-fortes* d'après les gr. maîtres, tels que Rubens, le Guide, le Titien, les Carrache. On a encore de lui un petit vol. in-fol. de *Vases* et d'*Ornemens* en compartimens, d'après Adam Viane, publ. à Utrecht.

KESSLER (JEAN), l'un des propagat. de la réforme religieuse en Suisse, né dans le canton de St-Gall, m. en 1574, étudia d'abord à Bâle et à Wittemberg, exerça ensuite la profession de sellier, et devint régent de St-Gall. Il a laissé plus. MSs. sur les réformations et sur les réformateurs. On cite entre autres la *Chronique de St-Gall*, qu'il a intitulée *Sabatha*, parce qu'il ne la rédigeait que le samedi soir.

KESTNER (CHRÉTIEN-GUILLAUME), médecin allem., né en 1694 à Kindelbrück, m. en 1747, s'était destiné d'abord à l'état ecclés., et étudia à l'univ. d'Iéna; mais, sa santé ne lui permettant pas de se consacrer à la vie religieuse, il se rendit à l'université de Halle où il fit des cours de médecine et devint en peu de temps renommé dans la partie théorique de son art. Ce savant a coopéré à la rédaction de l'*Histoire générale des connaissances humaines* de Théop. Stolle; on doit encore à ses travaux les ouvrages suivans: *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*, etc., Iéna, 1740, in-4; *Bibliotheca medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delectu circumscripta*, Iéna, 1746, in-8.

KETBOGHA, 10ᵉ sulthan d'Egypte, Moghol de naissance, descendait des Mamloucks baharites. Esclave du sulthan Kelaoun, il se distingua dans les gardes de ce prince, et parvint au poste de lieutenant-général du roy., l'an 693 de l'hég. (1293 de J.-C.). Khalil, fils de Kelaoun et son successeur, étant mort assassiné par Ladjyn, Nasar Mohammed, héritier du trône, trop jeune encore pour régner, fut confié à la garde de Ketbogha. Celui-ci, de concert avec Ladjyn, ne tarda pas à se débarrasser de Mohammed et à s'emparer du sceptre. La famine et la peste désolèrent son empire, en proie déjà aux dissens. intest. qui suivent les usurpations. Ses peuples ne lui pardonnaient pas son amitié pour le traître Ladjyn; les Mamloucks bordjites levèrent l'étendard de la révolte. Ketbogha fut obligé d'invoquer l'appui des Moghols, qui vinrent s'établir dans la Syrie et dans la Palestine. Le secours de ses compatriotes lui permit de régner quelque temps encore, et il montra dans son administrat. une prudence et une justice qui commençaient à le faire apprécier des Egyptiens, lorsque Ladjyn se révolta contre lui et se fit proclamer sulthan, en l'an 696 de l'hég. (1296 de J.-C.). Réfugié à Damas, Ketbogha se démit volontairement de l'empire, reçut en indemnité le gouvernement de Sarkhad, et ensuite celui de Damas, qu'il posséda jusqu'à sa mort, dont l'époque est inconnue.

KETEL (CORNEILLE), peintre hollandais, né à Gouda en 1548, vint jeune en France, et se vit obligé, à l'époque des troubles religieux qui signalèrent le règne de Charles IX, de passer en Angleterre où ses productions furent généralement estimées. De retour en Hollande, il ne put suffire aux nombreuses demandes qu'on lui faisait de ses ouv. C'est alors que par le désir de se singulariser, ou peut-être pour aller plus vite, il renonça à l'usage des pinceaux, et réussit à peindre en se servant seulement de ses doigts. Les principaux tableaux de cet artiste original sont des portraits, entre autres celui de la reine Elisabeth; *la Force domptée par la Sagesse*; *la Compagnie des arquebusiers*; *la Confrérie de l'Arc*, etc. Ketel peignait égalem. l'histoire, le portrait, l'architecture, modelait en terre et en cire, et ornait ses tableaux d'emblêmes et d'inscriptions de sa composition. Il m. vers 1610.

KETELAER (NICOLAS) passe pour avoir été, avec son associé *Gérard de Leempt*, le plus ancien des imprim. holland. Ils vivaient à Utrecht à la fin du 15ᵉ S. C'est à eux qu'on doit la prem. édit. du *Scholastica historia super Nov.-Testam.*, 1473, in-fol. On leur attribue encore l'impression des ouv. suiv., quoiqu'ils ne portent pas leurs noms: l'édition *princeps* de l'*Histor. ecclesiastica* d'Eusèbe, 1474, in-fol.; *Alexandri magni liber de prœliis*, in-fol.; et *Tom. A-Kempis defuncti opera*, in-fol. que l'on croit imp. en 1474. Il est à remarquer que dans ce recueil des ouv. de Kempis, on ne trouve pas le livre *de Imit. Christi* (*v.* GERSON). — Vincent KETELAER, méd. holland. du 17ᵉ S., a laissé entre autres opuscules: *Comment. med. de aphthis nostratibus, seu Belgarum sprouw*, Leyde, 1672, in-12, plus. réimp. avec d'autres traités du même genre.

KETHAM (JEAN de), empiriq. allem. du 15ᵉ S., est aut. d'une rapsodie qui eut dans le temps beaucoup de vogue, mais qui ne peut plus être citée que comme monum. hist. de la médecine à cette époque: elle a pour titre: *Fasciculus medicinæ*, etc., Venise, 1493, 1500, 1522, in-fol.

KETTLEWELL (JOHN), théol. angl., né en 1653 à North-Allerton (comté d'York), m. en 1695, après avoir été dépossédé de ses fonctions ecclésiast. comme non assermenté (*nonjuror*), est auteur de différens ouv. dont les plus connus ont pour titre en angl.: *Mesure de l'obéissance chrétienne*; *Nouv. sermens*; *Hommage d'Allegeance*, etc. Ils ont été imp. collectiv. en 1718, 2 vol. in-fol.

KEUCHEN (ROBERT), histor., poète et jurisc. hollandais, né dans la Gueldre au 17ᵉ S., a pub. les ouv. suiv.: une édit. des *Œuvres de Frontin*, Amsterdam, 1661, in-8, avec des notes et des commentaires que l'on attribue pour la plupart à

Scriverius, Casaubon, Saumaise, etc.; *Musæ juveniles*, recueil de vers peu estimés; *Gallia, seu poematum heroïcorum lib. II*, Arnheim, 1640, in-4, adressé à Louis XIV, qui récompensa magnifiquem. l'aut.; une édit. de *Serenus Sammonicus*, Amst., 1662, in-8, avec un comment. qui, selon quelq. critiques, n'est pas l'ouv. de l'éditeur, mais bien de son grand-père consul à Wesel, ce qui a valu au premier la réputation de plagiaire. On a encore de Keuchen : *Antonius Pius*, Amsterd., 1667, in-12.

KEUCHENIUS (PIERRE), théologien hollandais, né à Bois-le-Duc en 1654, m. pasteur de l'église réformée à Arnheim en 1691, a pub. : *Annotationum pars prior in IV Evangelia et Acta Apostolorum*, Amsterdam, 1689, in-8.

KEULEN (LUDOLPHE van), mathémat. holland., né à Hildesheim, mort à Leyde en 1610, acquit de la célébrité par l'approximation qu'il a donnée du rapport du diamètre du cercle à la circonférence. On a de lui : *de Circulo et adscriptis*, en holland., Delft, 1596, in-fol., trad. en latin (1619, in-4), par Snellius, à qui l'on doit égalem. la version du suiv. dont l'original holl. parut à Leyde en 1616, in-fol. : *Fundamenta arithmetica et geometrica*, Leyde, 1615, in-4; *Zetemata (seu problemata) geometrica*, etc.

KEULEN (JEAN van) hydrographe hollandais du 17e S., est connu par l'édition qu'il a donnée de l'Atlas de Jean van Loon et de Nicol.-Jean Voogt, intitulé : *Nouveau grand illuminant flambeau de la mer*, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. auquel il a ajouté en 1699 un supplément sous ce titre : *le grand nouvel Atlas de la mer*, ou *Monde aquatique.* — Un autre KEULEN (Gérard van) a donné aussi un *Flambeau de la mer* en 4 parties, 1728.

KEULEN (JANSONS van), peintre hollandais, né en 1580, m. en 1656, passa une partie de sa vie en Anglet. où il mérita les faveurs de Charles Ier; il retourna ensuite à La Haye, et y composa en 1647 un grand tableau dans le genre de Ravestein, offrant les portraits en pied du bourgmestre et des échevins de la ville.

KEXLER (SIMON), mathémat. suédois, né en 1602 dans la province de Néricie, m. en 1669, prof. à l'univ. d'Abo en Finlande, a donné les ouv. suiv., qui ont contribué puissamm. aux progrès des sciences mathémat. alors peu répandues dans la Suède : *Arithmetica geodetica denaria*, Abo, 1649; *Arithmetica astronomica sexagenaria*, ib., 1649; *Trigonometriæ lib. I*, ib., 1649; *de Planorum triangulorum constructione*, ibid., ibid.; *de Sphæric. triangulor. solutione*, ib., 1649, etc.

KEY (GUILLAUME), peintre de l'école flamande, né à Breda en 1520, étudia sous Lambert Lombard, se fit une fortune considérable du produit de ses travaux, et m. à Bruxelles en 1568. Ses tableaux, parmi lesquels se trouvent beaucoup de portraits, sont encore recherchés des amateurs et sont d'un prix assez élevé. Le musée royal de Paris possédait de lui un *Portrait d'homme*, provenant de la galerie de Vienne, et qui a été repris en 1814 par les agens autrichiens.

KEY. V. CAIUS et HEARNE.

KEYLHAU (EBERHART), peintre, appelé par les Italiens *Monsu Bernardo*, né en Danemark en 1624, apprit les élémens de son art à Helsingor, sa patrie, alla ensuite en Hollande où il devint l'élève du célèb. Rembrandt, passa de là en Italie, après avoir traversé une partie de l'Allemagne et du Tyrol, se fixa quelque temps à Venise, visita Milan, Ravenne, Rome, se maria dans cette dernière ville et y m. en 1687. On cite parmi les nombr. ouv. qu'il a exécutés, *les Douze apôtres*; une *Vierge*, un *St Dominique*, un *St Jérôme*, un *St Benoît*, l'*Intérieur d'une école*, quelq. tableaux de chevalet représentant des scènes domest., etc.

KEYSER (HENRI de), architecte d'Amsterdam au 16e S., a construit dans cette ville plus. édifices pub. parmi lesquels on distingue surtout la *Bourse* : cet artiste habile était né en 1567 à Utrecht, et il m. en 1621. C'est sans autre fondem. qu'une inexplicable incertitude, que plus. biogr. ont paru admettre l'identité de Henri avec Théod. de KEYSER, aut. du célèbre tabl. dit *les Bourgmestres d'Amsterdam*; et en effet, le manque absolu de docum. positifs sur un artiste d'un tel mérite rend assez vraisemblable cette supposition. Le tableau des *Bourgmestres d'Amsterdam* se voyait au musée du Louvre avant 1814, ainsi qu'un très-beau portrait fait par le même peintre.

KEYSLER (JEAN-GEORGE), antiquaire allem., né en 1689 à Thornau; m. en 1743 dans l'électorat de Hanovre, membre associé de la société des antiquaires de Londres, avait accompagné les fils du lord Bernstorff, prem. ministre du roi d'Anglet., dans différens voyages, et il en a écrit la relat. en allem. sous le titre de *Voyage instructif et très-détaillé en Allemagne*, *Bohême*, *Hongrie*, *Suisse*, *Italie*, *Lorraine*, *Anglet.*, etc. Cet ouv. a été traduit en angl. sur la 2e édit., Londres, 1756, 4 vol. in-4 et in-8, fig. On a encore de Keysler différens traités sur des sujets d'antiquité; ils ont paru collectivement sous ce titre : *Antiquitates selectæ septentrionales et celticæ*, Hanovre, 1720, in-8.

KHADYJAH, prem. femme du prophète Mahomet, née en l'an 564 de l'ère chrétienne, était une riche marchande de la tribu arabe des Coraïchites. Elle était déjà veuve de deux maris, et avait 40 ans, lorsqu'elle prit à son service, comme facteur, le jeune *Mohammed* (Mahomet) qui, lui ayant bientôt inspiré les sentimens les plus vifs d'amour et d'admiration, obtint aisément sa main. Khadyjah donna 8 garçons et 4 filles au prophète, entre autres la belle Fathimeh à laquelle celui-ci voua une affect. particulière, et qui jouit, à ce titre, d'une grande vénération parmi les musulmans. Khadyjah m. en l'an 628 de J.-C., après une union de 24 ans, pendant lesquels son bonheur domestique ne fut, suivant les traditions, troublé par aucun nuage.

KHAIR-BEG, prem. gouverneur ou pacha d'Egypte après la conquête de ce pays par Selim, Circassien d'origine, mais né à Samsoum en Géorgie, fils de Melbaï, d'où il prit aussi le nom de Ibn-Melbaï, fut envoyé jeune au Caire à la cour du sulthan Caït-bey, qui se chargea de son avancement et de celui de ses 4 frères. Le fils de Caït-bey, el-Meleck el-Nasr, chargea Khair-beg d'une mission auprès de Bajazet, fils d'Othman, l'an 1497 de notre ère, et dès-lors le traître projeta de soumettre un jour l'Egypte et la Syrie au joug des Othomans. Il occupa diverses fonctions militaires sous les règnes de Touman-bey et de Kansouh Al-gauri, qui le nomma gouvern. d'Alep en 1504. C'est alors que par ses conseils et ses intelligences le sulthan Sélim se détermina à entreprendre la conquête de l'Egypte, dont il lui confia le gouvernement l'an 1517. Le nouveau pacha, détesté de ses sujets, pour son avarice sordide et les rafinemens de sa cruauté, m. en 1522.

KHAISANG, en mogol *Haï-Chan*, et *Wou-Tsoung* en chinois, 3e empereur de la dynastie des Mongols de la Chine, 2e fils de Tchin-kin, fils aîné de Talamapala et petit-fils de Khoubilaï, né l'an 1281 de l'ère vulgaire, succéda à Timour son oncle en l'an 1308, après avoir étouffé les intrigues de l'impératrice sa tante, qui poussait au pouvoir le prince Houantha, petit-fils de Khoubilaï, et les injustes préventions de Talamapala sa mère, qui cherchait à placer sur le trône Aïyoulipalipatha, son plus jeune fils. Pour s'assurer la couronne, il fit mettre à mort le jeune Houantha, la veuve de Timour et ses partisans, et sut conserver l'amitié de son frère Aïyoulipalipatha. Khaisang, distingué par son courage, avait mérité de ses troupes le surnom de l'*Honorable guerrier* (*Wou-tsoung*). Les historiens chinois lui reprochent de s'être trop

adonné aux femmes, au vin, et d'avoir écouté trop facilement les prêtres (*lamas*); mais il protégea les lettres : par ses ordres, les lois éparses de ses prédécesseurs furent réunies en Code, une hist. des Mongols fut commencée, et l'écriture mongole se perfectionna. Khaisang m. en l'an 1311.

KHALAF, fils d'Ahmed, de la dynastie des Soffarides, roi du Seistan, province tributaire des Samanides, située dans la Perse orientale, régna pendant 40 ans, toujours en guerre avec ses voisins qu'il avait l'art de gagner et d'apaiser par ses présens, lorsqu'il était vaincu par leurs armes. Prince d'une politique astucieuse et féroce, il profitait de l'absence d'un roi pour s'emparer de ses états, y fomenter des troubles et mettre garnison dans ses places fortes. Il eut successivement à combattre, Mansour, chef des Samanides dont il était le vassal et qui l'avait aidé à reconquérir le Seistan usurpé l'an 964 par Thaher son cousin; Sebekteghyn, émir de Ghazna, et la nation des Bouïdes auxquels il voulait enlever le Kherman. Vaincu par Mahmoud, parent de Baïkara et chef des Bouïdes, Khalaf abdiqua en faveur de Thaher; mais, ayant feint une maladie grave, il l'appela près de lui et égorgea son fils de ses propres mains. Tant d'atrocités révoltèrent les peuples du Seistan : Mahmoud, dont ils invoquèrent l'appui, vint de nouveau les délivrer du joug. Khalaf, exilé d'ab. dans le Djourdjan (1003 de J.-C.), y fomenta des troubles et fut transporté vers une frontière éloignée où il mourut l'an 1008. Il avait fait faire une copie correcte du Koran à laquelle étaient joints les commentaires, les versions diverses, les explicat. des plus fameux docteurs, les traditions et les corrections grammaticales. L'original de cette compilation en 100 vol., conservé à Nichabour jusqu'en 1150, fut transporté à Isphahan lors de la réunion du Seistan à l'empire persan.

KHALDOUN (Ibn). V. Ibn Khaldoun.

KHALED, général arabe, commandait, l'an 624 de l'ère chrét. (3e de l'hégire), l'aile droite des Mekkois à la bataille d'Ohod, où Mahomet fut blessé. Il se rangea ensuite sous l'étendard du prophète, fit partie de l'expédit. contre les Grecs, sauva l'armée musulmane à la bataille de Moutah, et reçut de Mahomet le surnom de l'*Epée de Dieu*. Il eut par son courage et son habileté une grande part à la conquête de la Syrie. Ses exploits, sa valeur, le succès toujours constant de ses armes furent attribués à un pouvoir merveilleux. Un jour que Mahomet, près d'entreprendre son pèlerinage, se coupait les cheveux, les boucles poussées par le vent s'arrêtèrent sur le turban de Khaled, qui dès-lors, soit idolâtrie, soit politique, ne les quitta plus et se regarda comme invincible. Ce général auquel on reproche plusieurs actes de cruauté, et entre autres le trépas de Malek, prince de Iarboua qu'il fit tuer pour s'emparer de sa femme, m. en l'an 642 de J.-C. (21e de l'hégire).

KHALIL, surnommé *Melik al Alschraf* (le roi illustre), de la dynastie des Mamlouks baharites, succéda à son père Kelaoun, 7e sulthân d'Egypte et de Syrie, l'an 689 de l'hégire. Il se rendit maître de Ptolémaïs (Acre), l'an 1291, après plus d'un mois de siége, et fit massacrer un gr. nombre de chrétiens; peu échappèrent au carnage; le reste captif fut envoyé à Damas, et bientôt la Syrie tout entière reçut la loi du vainqueur, qui fit raser toutes les villes qu'avaient occupées les vaincus. Khalil porta ensuite la guerre en Arménie, et ne sut pas tirer parti de sa conquête. Détesté des Mamlouks, dont il voulait maîtriser l'ambition et l'esprit de révolte, il fut assassiné par 3 de ses émyrs en 1293.

KHALIL, fils d'Ahmed, gramm. et poète arabe, né l'an 100 de l'hég. (718 de J.-C.) à Bassora, m. l'an 160 ou l'an 170 de l'hég. (776 ou 786 de J.-C.) des suites d'un coup violent qu'il s'était donné à la tête dans un moment de distraction causée par le travail, est inventeur du système artificiel de la prosodie arabe. Il cultivait la poésie et la musique. On lui attribue entre autres ouv., (ce qui est contesté par beaucoup de philologues arabes), le dictionnaire de la langue arabe connu sous le nom de *Kitab-alaïn*, dont on trouve une copie à la bibliothèque de l'Escurial.

KHALIL-BEIG, roi de Perse, de la dynastie des Turkomans du Mouton-Noir, monta sur le trône l'an 1478 de l'ère vulg., et ne s'y maintint que six mois et demi. Pendant ce temps son empire fut constamment en proie à la révolte. Khalil employa la violence et le meurtre pour tâcher de conquérir la tranquillité. Maçoud-beig, l'un de ses frères, fut étranglé par ses ordres; son cousin Mourad-beig périt à la suite d'une insurrection, mais Khalil lui-même, peu de temps après, succomba dans une bataille qu'il livra près de Khoï, à ses deux autres frères, Massih-beig et Yacoub-beig, qui tenait de lui le gouvernement du Diarbekr.

KHALIL-PACHA, grand-vézyr d'Amurath II, reprit le timon des affaires en 1442, lorsque ce prince, qui d'abord avait abdiqué en faveur de Mahomet II son fils, remonta sur le trône. Il ne se rendit pas moins redoutable aux janissaires, dont il réprima la révolte, qu'aux chrétiens vaincus et dispersés, qui virent Ladislas, roi de Hongrie, tomber sous ses coups en 1444 au combat de Varna. Politique habile mais astucieux, le ministre d'Amurath avait tout à craindre de Mahomet II, devenu en 1451, à la mort de son père, maître de l'empire; mais le jeune prince avait besoin des talens de Khalil, et il lui donna sa confiance. C'est d'après ses conseils que fut dirigé le siége de Constantinople; mais Mahomet apprit bientôt que Khalil avait eu des intelligences criminelles avec les ennemis, et il le fit périr en l'an 1453.

KHALYL-DHAHÉRY, auteur arabe du 9e S., surnommé *la Plante de la religion*, fils de Shahin, gouverneur de Jérusalem, né dans cette ville l'an 1410 de notre ère, d'abord simple soldat dans les gardes du sulthan El-Meleck Aldhaher-Aboulfath-Tatar, occupa successivement les emplois de gouverneur d'Alexandrie en 1433, d'intend. de l'hôtel des monnaies au Kaire en 1439, de vézyr, de gouverneur de Carec, de Safad et de Malatia en 1437 et 1438. Ayant obtenu en 1439 un commandem. en Syrie, il eut quelques démêlés avec le gouvern. d'Alep, et retourna à Jérusalem, où il s'adonna plus exclusivem. à la société des savans et à la culture des lettres. Khalyl a laissé des poésies et des ouv. estimés des doctes sur l'hist., la jurisp., la religion et la géographie. V. la *Notice* que Volney a donnée (*Voy. en Egypte et en Syrie*), sur l'ouvr. de Khalyl intit. *la Crème de l'exposition des Provinces*, dont la biblioth. du roi possède un MS., et l'extrait du même ouv. inséré par M. de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*.

KHANG-HI, emp. de la Chine, de la dynastie des Tching ou Mandchous qui règne encore aujourd. sur cette vaste contrée, né en 1653, d'une des femmes de second rang de l'emper. Chun-tchi, n'avait que huit ans lorsque son père m. Reconnu, malgré sa jeunesse, par tous les grands de l'empire, ce jeune prince monta sur le trône en 1661, et le gouvernement fut confié à quatre régens. L'un de ces derniers étant m. en 1666, Khang-hi, âgé de treize ans, saisit cette occasion pour prendre les rênes de l'état et secouer le joug des trois autres régens. Doué d'un génie précoce, d'un caractère ferme, il justifia bientôt sa démarche aux yeux de ses sujets par le développem. de toutes les qualités nécessaires au souverain qui avait à gouverner des Tartares et des Chinois. Protecteur des sciences et des arts, il les cultiva lui-même. Supérieur aux préjugés de sa nation, il soutint les jésuites missionnaires dans leurs travaux scientifiques, contre

les attaques des lettrés et des tribunaux. Le règne de ce prince aussi long que glorieux ne fut troublé que par quelques guerres avec différens princes tartares et notamment avec Galdan-Contaïsch, le plus puissant d'entre eux. Le P. Gerbillon, jésuite, qui avait accompagné Khang-hi dans deux expéditions contre ce prince, a écrit la relation de la dernière, qui fut suivie de la dispersion des troupes nombreuses réunies par Galdan et de la m. de ce dernier. Les jésuites, en reconnaissance de la constante protection que Khang-hi accorda à leurs missionn., ont élevé cet emper. au-dessus de tous les souverains de la Chine, et l'ont comparé à Louis XIV, son contemporain; ce qui, à cette époque et de la part des jésuites, comme l'observe judicieusement un biographe, était le dern. éloge qu'on pût donner à un prince étranger. C'est par l'entremise de la mission de Pé-king que furent gravées en France les batailles contre Galdan, sur des dessins faits sur les lieux, et qui furent renvoyés ensuite avec des planches à Khang-hi. Outre différens morceaux de poésie et de littérature, recueillis avec soin et qui forment une collection de plus de 100 vol., on a encore de cet emper. un recueil de maximes pour le gouvernem. des états, trad. en angl. et pub. sous le titre d'*Edit sacré* par M. Milne, missionnaire protestant. On trouve aussi, dans les *Mémoires concernant les Chinois*, une traduct. italienne des *Instructions morales*, laissées par Khang-hi et pub. par son fils; et d'après celle-ci il en a été fait une version française. Ces mémoires renferment encore des *observations de physique et d'histoire naturelle* du même auteur. On a inséré dans le *Magasin encyclopédique* (oct. 1799), sous le titre de *Testament de Khang-hi*, un écrit de ce prince trad. du chinois par le P. de Grammont. Le P. Bouvit a pub. en 1697 le *Portrait historique de l'emp. de la Chine* (Khang-hi).

KHARIZI ou ALKHARIZI (Jéhoudah-ben-Schelomoh), appelé aussi *Alchofni*, ou fils d'*Alchofni*, et quelquef., mais mal à propos, *Ithiel*, rabbin espagnol, savant écrivain hébreu de la fin du 12e ou du commencem. du 13e S., voyagea dans la Palestine, la Perse, la Grèce, la Moscovie, l'Allemagne, séjourna long-temps en France, principalement à Marseille, et a laissé une trad. de l'arabe en hébreu des *Makamas*, ou *Séances* de Hariri, intitulée *Mechabberot Ithiel*; un écrit intitulé *Tachkemoni*, composé à l'imitation des *Makamas* de Hariri; et des trad. d'arabe en hébreu de divers traités d'Aristote, de Galien et de Moïse Maimonide.

KHATCHADOUR, poète arménien, né à Getcharh, florissait vers l'an 1190. Il a laissé, entre autres écrits, des poèmes sur les apôtres, sur l'assomption de la Vierge, sur la vie de St Grégoire l'Illuminateur.—Khatchadour, poète armén., né à Césarée de Cappadoce, florissait au commencem. du 17e S. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les MSs. armén. de la biblioth. du roi. Il fut évêque de Dchougha ou Djoulfah. — Khatchadour, docteur arménien, né vers le commencem. du 11e S., m. en 1073, a laissé un *Commentaire de la Genèse*; une *Grammaire*, le *Cantique des Cantiques de Salomon*, en vers armén.; ce dern. est son ouv. le plus estimé.—Khatchadour de Garin, littérat. arménien, m. vers le milieu du 18e S., a laissé une *Gramm. armén.*, imp. à Livourne; et une trad. des *Œuvres de St Thomas d'Aquin*, Venise, 3 vol. in-4.

KHATCHIG Ier, patriarche d'Arménie, élu en 972 à la place d'Etienne III, m. en 992, protégea les lettres et les arts, et fonda une biblioth. considérable à Arkina, sa résidence pontificale.—Khatchig II, nommé aussi *Khatchadour*, patriarche d'Arménie, fut d'abord évêque vers 1047, et gouverna l'Eglise à la place et pendant la captivité du patriarche Pierre Ier son oncle, qu'il remplaça en 1058. Persécuté long-temps par l'emper. Constantin Ducas, il commençait à peine à respirer que les Turks Seldjoukides s'emparèrent d'Ani, capitale de l'Arménie. Khatchig en mourut de chagrin en 1064.

KHATHOUN (Malhounn), épouse d'Osman, fondat. de l'empire des Osmanlis, et mère d'Aladin et d'Orchan Ier, née vers l'an de l'hég. 656 ou 1260 de J.-C., s'unit à Osman l'an de l'hég. 673, vingt-un ans av. que les princes othomans se fussent élevés sur les ruines de la dynastie seldjoukide.

KHAZRAJY (Abou-Osaïba-Ibn), connu aussi sous les noms de *Aboul-Abbas-Mouaffleg-Eddyn-Ahmed*, médecin arabe du 13e S., a laissé une *Histoire des médecins anciens et modernes*, qui se trouve à la biblioth. du roi à Paris. — Khazrajy (Isma'il-ben), dit *Haresh de Séville*, m. en 421 de l'hég. ou 1030 de J.-C., a écrit en arabe une *Hist. littér. des Espagnols célèbres par leurs écrits.*

KHERASKOF ou HERASCOF (Michel-Matveevitsch), poète russe, moins remarquable par ses talens que par sa fécondité, né en 1733, porta d'abord les armes, puis se voua à l'instruction publique; et lors de sa retraite en 1802, il était devenu curateur de l'univ. de Moscou, conseiller privé, etc. La littérat. russe lui doit 3 *Nouvelles*, 4 *Drames*, 9 *Poèmes épiques*, 8 *Tragéd.*, 1 *Comédie*, et enfin 153 *Odes* sur des sujets religieux, moraux, politiq. et anacréontiques. Parmi toutes ces productions de Kherascof, on distingue surtout la *Rossiade*, poème épique en 12 chants (Moscou 1785), dont le sujet est la conquête de Cazan par Ivan Vassiliévitsch; et *Vladimir*, autre poème en 18 chants (ibid., 1786 et 1809). Cet écrivain infatigable a aussi transporté avec quelque succès sur la scène russe le *Cid* de Corneille, Pétersbourg, 1776. L'époque de sa mort nous est inconnue.

KHEVENHULLER (François-Christophe, comte de), compilateur allemand, m. en 1650, a pub.: *Annales Ferdinandei* (Ferdinand II), Ratisbonne, 9 vol. in-fol. — Khevenhuller-Metsch (Sigismond-Frédéric, prince de), conseiller privé effectif de l'emp. d'Allemagne, m. en 1801, a pub. une nouvelle édit. de l'ouv. du précéd. avec trois nouv. vol. d'après les MSs. de l'aut., Leipsig, de 1716 à 1726.

KHIAN-LOUNG, en chinois *Protection céleste*, emper. de la Chine, de la dynastie des Mandchous qui règne aujourd'hui, succéda à son père Young-Tching en 1735. Il nomma lui-même un conseil de régence pour gouverner l'empire pend. la durée de son deuil; et ce fut par des actes de bonté, de clémence en même temps que de juste sévérité qu'il signala son avènem. au trône. Quand il eut pris les rênes de l'empire, il secourut contre Dawadji, un des chefs Olet, Amoursanan, autre chef de la même tribu. Celui-ci, peu satisfait de la protect. qu'on lui avait accordée, se souleva, excita les Tartares à la révolte en 1755, et après une alternative de succès et de revers, alla mourir en Sibérie. L'empereur réduisit sous sa puissance les vastes contrées habitées par les Olet, toutes les villes des Turks de Khasigar, d'Aksou, de Yerkiyang et le pays des Khaïsak, et s'étendit ainsi jusqu'aux frontières de la Perse. Il triompha, suivant les rites pratiqués par les anciens emper., après une guerre glorieuse. En 1770, la tribu mongole des Tourgôt, établie sur les bords du Wolga, vint, à travers mille périls, s'offrir à la domination chinoise: d'autres tribus suivirent cet exemple. En 1775 il soumit ou plutôt extermina le petit peuple tibétain des Miao-tseu, et se souilla même, après la victoire, par des cruautés inutiles. En 1780 il fit de grands travaux pour contenir le fleuve Jaune dans son lit et en arrêter les ravages. Enfin, après un règne de 60 années, il abdiqua en 1796, et remit les sceaux de l'empire à son fils. Khian-loung avait de rares talens pour gouverner. Il cultiva les lettres avec succès; son *Eloge de la ville de Moukden* lui valut une épître de Voltaire. On peut consulter sur ses ouv. les *Mém.* concern. les Chinois.

KHILKOF ou HILCOF (le prince ANDRÉ JACOVLEVITSCH), histor. russe du 18e S., m. en 1718 à la prison d'état de Vesteras (Suède), était en 1700 prem. maître d'hôtel (stolnike) du czar Pierre-le-Grand, quand ce prince l'envoya en qualité de ministre résident auprès du fameux Charles XII. Celui-ci, après avoir accueilli d'abord l'envoyé russe avec distinction, le fit enfermer dès le commencement des hostilités; et c'est pend. cette captivité, où il finit ses jours, que Khilkof écrivit son *Précis de l'hist. de Russie:* il le dédia en 1716 à l'empereur son maître, en lui en faisant parvenir le MS. On estimerait davantage cet ouv. (imp. en 1771 à Moscou par les soins de Müller), si l'auteur y eût mis plus de critique et eût mieux choisi les sources où il a puisé.

KHODA-BENDEH (MOHAMMED), roi de Perse, de la dynastie des Sofys, succéda, en 1578, à Ismaël II, son frère, qui avait voulu le priver de la vue pour le rendre incapable de régner. Khoda-Bendeh, quoiqu'il eût encore l'usage de ses yeux, les avait du moins très-affaiblis, et cette infirmité jointe à son incapacité naturelle et à sa dévot. mystique qui toutefois n'excluait pas le goût des plaisirs, dut nécessairement en faire un roi faible et pusillanime. Son empire fut ouvert de toutes parts aux invasions des Turks, des Ouzbegs et des autres peuples voisins, qu'il n'eut pas le courage de repousser lui-même et qui furent mal combattus par ses lieutenans. De son vivant il laissa son jeune fils, qui fut depuis Abbâs-le-Grand, se former une souveraineté indépendante à Hérat. L'on croit que Khoda-Bendeh eut pour successeur Hamzé en 1587, lequel fut assassiné par son frère Ismaël III, qui fut assassiné à son tour par son frère Abbâs.

KHOMAROUYAH (ABOUL-DJAÏCH), 2e prince de la dynastie des Thoulounides, régna sur l'Egypte et la Syrie, après Ahmed son père, l'an de l'hég. 270 (884 de J.-C.). Abou-Abdallah-Ahmed, gouverneur de Syrie, ayant fait révolter ce pays et appelé à son secours Mowaffek, frère du khâlyfe Motamed, battit les Egyptiens, et fit fuir leur prince. Celui-ci avait un général Saad-el-Aïsar, qui rétablit les affaires de son maître; mais il se crut en droit de le mépriser, et se révolta à son tour en Syrie. Khomarouyah marcha contre ce nouveau rebelle et le défit, remporta ensuite plusieurs victoires sur les généraux du khâlyfe, et revint en Egypte en 276 (889 de J.-C.). L'année suivante il soumit Tharse; il fit ensuite deux expéditions heureuses contre les Grecs. Mowaffek et Motamed étant morts, il fit la paix avec le nouveau khâlyfe Motadhed en 281 (894 de J.-C.), lui donna sa fille, et en obtint, moyennant un tribut, la souver. de tous les pays entre l'Euphrate et Barcah. Il fut égorgé quelque temps après en 282 (896), par ses femmes. Ce prince aimait à l'excès le luxe et la magnificence; et les nouveaux édifices qu'il fit construire rivalisent avec les beaux monum. de l'anc. Egypte.

KHONDEMYR (GAÏATHEDDIN-MOHAMMED-BEN-HOMAMEDDYN), histor. persan du 15e S., a laissé, entre autres ouv.: *Khelassé al âkhbâr* (quintessence de l'histoire); *Habyb-alseïar Afi ad-albaschar oué Akhbar-Afrad* (l'ami des biographies et des hommes distingués), hist. beaucoup plus considérable que la prem., et très-estimée des Persans. On ne trouve à la bibl. du roi que la dern. partie de ce livre.

KHOSROU Ier (CHOSROES *le Grand*), 21e roi de Perse, de la race des Sassanides, succéda à son père Kobad en 531. Il fut presque toujours en guerre avec les Romains. Les prem. années de son règne furent signalées par des victoires remportées sur Bélisaire; mais il n'en voulut tirer d'autre fruit qu'une paix avantageuse qui lui permît de s'affermir sur le trône. Quelques années après il recommença la guerre, fut repoussé par Bélisaire, et rentra en Perse en 542. A la m. de Justinien, Chosroës envoya successivement deux ambassades à l'emper. Justin II pour réclamer le tribut que lui payait l'empire. Sur le refus de Justin il entra en campagne, prit plus. villes, exerça de grands ravages et accorda aux Romains une trève de trois ans. Il la rompit en 579, dévasta la Mésopotamie et la Cappadoce, échoua contre l'armée de Tibère II, et m. la même année de chagrin, après un règne de 48 ans. Si l'on en croyait les auteurs chrétiens, Chosroës aurait été un prince fier, cruel, imprudent, remarquable seulement par sa valeur et ses talens militaires. Mais comment concilier ces jugemens, sans doute dictés par la colère et l'esprit de parti, avec le titre de *juste* et celui d'*âme généreuse* (nouschirwan), dont l'honorent encore les Persans, après 12 siècles?

KHOSROU II, ou CHOSROES, roi de Perse, surnommé *Parwiz* ou *Généreux*, succéda à son père Hormisdas IV en 590. Précipité bientôt après du trône et chassé de ses états par Bahram Nikhordjès, il demanda et obtint des secours de l'emper. Maurice, rentra dans ses états, recouvra son trône et punit les rebelles. En 604, sous le prétexte de venger la m. de Maurice, il déclara la guerre aux Romains, les battit en plus. rencontres, pénétra en Arménie, en Cappadoce, en Paphlagonie, en Chalcédoine, en Palestine surtout, où il souilla sa gloire par de grandes cruautés. Il avait juré, dit-on, de forcer les Romains à abandonner la religion de Jésus pour le culte du soleil. Mais Héraclius, qui avait essayé vainement de le fléchir, tenta la fortune de la guerre, et Chosroës, vaincu plus. fois, périt d'une m. cruelle en 628, par l'ordre d'un de ses fils et sans que le peuple, fatigué de tant de guerres et d'oppression, songeât à empêcher ou à punir ce crime.

KHOSROU Ier, dit *le Grand*, roi d'Arménie, de la race des Arsacides, succéda à son père Vologèse en 198; il vainquit les Khazars et les Basiliens, voulut ensuite replacer sur le trône de Perse Ardavan, prince de la race des Arsacides, dépouillé par Ardeschir, et fut assassiné lui-même par un émissaire de cet usurpateur en 232. — KHOSROU II, dit *le Petit*, succéda en 314 à son père Tiridate, prem. roi chrétien d'Arménie, et m. en 325 après un règne de neuf années perdues dans les plaisirs et troublées pourtant par des guerres civiles auxquelles son gén. Vetessé mit seul un terme. — KHOSROU III, prince arsacide, nommé d'abord gouv. de la portion de l'Arménie échue en 387 à Sapor III, roi de Perse, accrut son gouvernement et sa puissance, demanda du secours aux Romains, et voulut se rendre indépendant; mais Isdegerde, fils de Sapor, le défit et le retint prisonnier 21 ans en Perse. Khosrou, enfin rendu à la liberté et à son gouv. vers 415, m. avant d'en avoir joui une seule année.

KHOSROU-CHAH (ZEIR-EDDAULAH-NEDHAM-EDDYN), 16e sulthan de la dynastie des Ghaznevides, succéda à son père Behram en 54 de l'hég. (1152-53 de J.-C.), et m. en 1160 après un règne de 7 ou 8 ans, pendant lequel il fit de faibles efforts pour arrêter la ruine prochaine de sa dynastie. — KHOSROU-MELIK, 17e et dernier sulthan de la même dynastie, fils du précéd., fut pris, après un règne de 27 ans, par le roi de Ghaur, qui le fit périr. Il a laissé, comme son père, une réputation de justice et de bonté; mais il n'avait pas plus que lui ces gr. talens et cette force de caractère qui relèvent les empires ébranlés.

KHOWAREZMI (MOHAMMED-BEN-MOUSSA-AL), astron. arabe du 9e S., contribua beaucoup à répandre dans les états d'Almamoun le *Sindhind*, ouv. d'astronomie d'un ancien philosophe de l'Inde, d'après lequel il rédigea lui-même ses *Tables astronomiques*, qui furent suivies jusqu'au règne d'Houlagou. Il est le premier, selon Kazwin, qui ait fait connaître l'algèbre aux Arabes.

KHRAPOVITSKII (Alex.-Vassilievitsch), sénat. russe, mort en 1801, est aut. d'une tragédie intit. *Idamanthe*, représ. à Pétersbourg. Il a trad. aussi l'opéra de *la Mélomanie*, et composé quelq. poésies légères ins. dans div. recueils.

KICK (Corneille), peint. de fleurs, né à Amsterdam en 1635, acquit par son talent une fortune considérable ; mais dès lors il se livra entièrement à son indolence naturelle, et de là vient que nous n'avons de lui qu'un petit nombre de tableaux. Il peignait surtout d'une manière admirable les tulipes et les jacinthes.

KIDDER (Richard), prélat anglais, né en 1649 à Brighthelmstone dans le comté de Sussex, ou suivant d'autres dans celui de Suffolk, fut placé sur le siége de Bath et de Wells après la destitution de l'év. Ken en 1691, et m. en 1703, écrasé dans son lit par la chute d'une cheminée. Il a laissé : *Demonstration of the Messias*, 1694 à 1700, 3 parties ; *Commentary on the five books of Moses*, etc., 1694, 2 vol. in-8.

KIÉRINGS (Alex.), paysagiste hollandais, né en 1590, a imité la nature avec une rare et scrupuleuse exactitude. Il s'associait ordinairement avec Poëlembourg, qui se chargeait de peindre les fig. de ses tableaux.

KIERMAN (Gustave), bourgmestre de Stockholm, s'enrichit par le commerce, fut nommé sept fois député à la diète, augmenta les relations commerciales de la compagnie des Indes, établit des chantiers pour la marine marchande, et dirigea la construction du beau magasin qui est l'entrepôt de tout le fer et de tout le cuivre du pays. Constamment attaché au parti des chapeaux, il éprouva la vengeance du parti des bonnets, qui triompha en 1765, et mourut prisonnier d'état à la forteresse de Marstrand en 1766. Sa mémoire fut réhabilitée, et sa famille annoblie par la suite.

KILG (George-Louis), past. de l'égl. réformée, né en 1745 à Montbelliard, m. dans la même ville en 1816, fut memb. du directoire du département du Doubs, et destitué en 1793 pour s'être opposé à d'odieuses mesures prescrites par la convention. Il a laissé : *Introduct. à la connaissance géograph. et politique des états de l'Europe*, trad. de l'allem. de Büsching, Neufchâtel, 1780, in-8 ; quelq. *Mém.* sur des contestat. particul., des *Rapports*, etc.

KILIAN (Corneille), savant laborieux, né à Duffel dans le Brabant, m. en 1607 dans un âge avancé, contribua comme correcteur à étendre la réputation de l'imprimerie de Plantin à Anvers. Il a laissé, outre plus. pièces de poésie latine, une traduct. en flamand des *Mémoires de Comines* et de quelq. autres ouv., Anvers, 1580, in-8 ; *Etymologicum teutonicæ linguæ, sive Dictionarium teutonico-latinum*, Anvers, 1588, in-8. — Kilian (Lucas), grav., né en 1579 à Augsbourg, m. dans la même ville en 1637, s'était formé en Italie par l'étude des grands maîtres. Ses princ. ouv., qui font le plus grand honneur à l'école allem., sont : une *Résurrection* d'après P. Véronèse ; *la Multiplic. des pains*, d'après le Tintoret ; un *Christ mort*, d'après M.-Ange, etc. ; enfin des portr. est. : entre autres ceux de Gust.-Adolphe, de Marie-Eléonore, reine de Suède, de Frédéric, prince de Nassau, etc. — Kilian (Wolfgang), dessin. et grav., né en 1581 à Augsbourg, mort dans la même ville en 1662, avait moins de talent que son frère Lucas, mais mérite cepend. d'être compté parmi les habiles artistes de l'Allemagne. Son princ. ouv. est une estampe représentant le festin donné à Augsbourg à l'occasion de la paix de Westphalie en 1649 par Ch. Gustave, comte palatin. Il alla comme son frère étudier en Italie les tableaux des grands maîtres, qu'il reproduisit dans des grav. est. Il a peint aussi avec succès un grand nombre de portraits. — Kilian (Barthélemi), dessinat. et grav., fils de Wolfgang, né en 1630 à Augsbourg, m. dans la même ville en 1696, grava à l'âge de 18 ans une Madeleine digne d'un artiste supérieur. Après avoir perfectionné son talent à Francfort et à Paris sous les prem. maît., il revint dans sa ville natale, où il grava plus. sujets d'hist. et un gr. nomb. de portraits, dont plus. de grand. nat.—Kilian (Ph.), son frère, a laissé aussi quelq. grav. qui méritent d'être remarq. — Kilian (Phil.-André), dessinat. et grav., petit-neveu de Barthélemi, né à Augsb. en 1714, m. dans la même ville en 1759, eut le titre de grav. d'Auguste III, roi de Pologne, et travailla pour la galerie de Dresde, où l'on distingue *l'Adoration des rois*, d'après P. Véronèse ; *la Femme adultère*, d'après le Tintoret, etc. Il employa aussi son burin pour la galerie du comte de Bruhl. — Kilian (George-Christophe), héritier de l'œuvre de tous les Kilian, en avait formé une collection complète qui, à sa m., en 1781, passa à la biblioth. pub. d'Augsbourg.

KILIAN (Jacq.), jésuite, phys. et astron., né à Prague en 1714, m. en 1774, près de Kaunitz, où il s'était retiré, après la suppression de sa société, a laissé, entre autres ouv. nomb. : *Causa efficiens motûs astrorum ex principiis pyrotechnicæ naturalis*, Dantzig, 1769, in-8 ; *Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis vorticum*, ibid., 1770, in-8.

KILIDJ ARSLAN II (Azzeddyn), 5e sulthan de la dynastie des Seldjoukides, succéda à son père Maçoud, à Iconium, l'an 550 de l'hég. (1155 de J.-C.) : mais, plus. provinces ayant été données à quelques-uns de ses parens par Maçoud même, le nouveau sulthan n'eut d'abord qu'une partie de l'Anatolie. Il lutta pendant presque tout son règne contre les Grecs, non pas toujours avec la même fortune. L'emp. Manuel Comnène sut mettre dans son parti Yaghi Arslan, son beau-frère, et Schahyn chah, frère du sulthan, qui fut vaincu, obtint la paix, mais se prépara à punir ses perfides parens. Yaghi Arslan m., et échappa ainsi à la fureur de son beau-frère. Mais ses deux neveux, qu'il laissait pour héritiers, furent dépouillés de leurs possessions, ainsi que Schahyn chah. Le sulthan de Damas et d'Alep, le fameux Noureddyn, se déclara le protect. de Dzoulnoun, l'un des 2 neveux d'Yaghi, battit le sulthan Seljoukide, lui donna la paix, et lui imposa, entre autres conditions, l'obligation de faire une profession de foi comme vrai musulman ; car jusqu'alors le Seljoukide avait passé pour un esprit fort et un incrédule. Noureddyn étant m., Kilidj dépouilla encore une fois Dzoulnoun et Schahyn chah. Maître désormais de tous les états démembrés par son père, il ne tint plus compte de ses traités avec les Grecs, et recommença contre eux la guerre en 1175, malgré ses infirmités. Il remporta de grands avantages sur Manuel, et enfin une paix fut conclue entre l'emp. et le sulthan. Celui-ci se porta vers l'Orient ; mais il eut affaire au grand Saladin, et ne fut pas heureux. Il revint encore aux Grecs ; et, grâce aux faibles success. de Manuel, il leur enleva plus. prov. Ce fut alors qu'il eut l'imprudence de partager son empire entre ses 10 fils, qui l'abreuvèrent d'humiliat. et de mauvais traitem. Un seul d'entre eux, Gaïath-Eddyn-Kaï-Khosrou, se déclara son vengeur. Mais le malheureux sulthan, accablé d'années, de chagrins et d'infirmités, m. en 588 (1192 de J.-C.)— Kilidj-Arslan III, sulthan de la dynastie des Seldjoukides, succéda, encore enfant, à son père Rokn-Eddyn-Soleïman II en 600 de l'hég. (1204 de J.-C.), et fut détrôné en 601 (1205) par son oncle Gaïath-Eddyn-Kaï-Khosrou, qui lui-même l'avait été par Soleïman II. — Kilidj-Arslan IV, 8e sulthan de la dynastie des Seldjoukides, ne monta sur le trône qu'au préjudice de son frère aîné Azzeddyn-Kaï-Kaous II, qu'il parvint à détrôner, grâce à la protection des Mogols, alors puissans et terribles dans toute l'Asie. Ce lâche usurpateur ne fut que l'esclave couronné de ses protect. Il fut assassiné par

Moïn-Eddyn-Pérwanah, gouv. mogol chargé de régner sous son nom, et qui, méditant de se soulever contre le khan, dont il était ministre, voulut avoir un homme à diriger qui fût moins servilement dévoué à la cause de son maître.

KILLIGREW (WILLIAM), litt. anglais, né en 1605 à Hanworth, m. en 1693, commanda, pendant la guerre civile, l'un des deux corps de caval. qui gardaient la personne de Charles I[er]; il remplit d'autres fonctions de cour que lui rendit Charles II à son retour, et auxquelles fut ajoutée bientôt après la place de 1[er] vice-chambellan. Il a laissé un petit poëme et quelq. pièces de théâtre, Oxford, 1666, in-fol. Wood lui attribue encore : *The artless Thoughts of a gentleman at court, who for many years built on sand, wich every blast of Fortune has defaced*, etc., 1684, in-8 ; *Midnight and Daily thoughts in prose and verse*, 1694, in-8. — KILLIGREW (Thomas), gentilhomme anglais, frère du préc., né en 1611 à Hanworth dans le Middlesex, mort à Withehall en 1682, fut d'abord page de Charles I[er], auquel il resta fidèle, et dont il suivit le fils dans l'exil. Charles II, à son retour, le nomma gentilhomme de la chambre, en fit son favori, lui permit souvent les plaisanteries les plus hardies, et lui donna la place de résident anglais à Venise. On a de ce favori plus. pièces de théâtre, Lond., 1664, in-fol.; mais on n'y trouve pas l'esprit et l'enjouement qu'il mettait dans sa conversation. — KILLIGREW (Henri), frère du préc., né en 1612, fut d'abord chapelain dans l'armée de Charles I[er], puis eut le même titre auprès de Jacques, duc d'York. Après la restauration, il fut aumônier du même prince, et surintendant de sa chapelle, recteur de Wheatamstead et maître de l'hôpital de Savoy dans Westminster. On a de lui : *Pallantus and Eudora*, trag., réimp. en 1652; des *Sermons*, 1685, in-4. — KILLIGREW (Catherine), femme du préc., née à Giddy-Hall (Essex), vers 1530, savait le latin, le grec, l'hébreu, et a laissé des vers, dont quelq.-uns ont été recueillis dans les *Notes* de la traduct. d'Aristote par J. Harrington, et dans les *Worthies* de Fuller. — KILLIGREW (Anne), fille de Henri et de Catherine, morte en 1685, à l'âge d'environ 25 ans, était, dit Wood, une Grâce pour la beauté, une Muse pour l'esprit. Elle cultiva la poésie et la peint. Dryden fit une ode sur sa m. On a recueilli ses *Poésies* en 1686, 1 vol. in-4. — KILLIGREW (Marguerite), 2[e] femme de Guill. Cavendish, duc de Newcastle, m. en 1673, a laissé 13 vol. in-fol. sur des matières philos. Leur obscurité est telle qu'un homme qui en traduisit 1 vol. en latin fut obligé de s'arrêter.

KILMAINE (CH.-JOS.), gén. au service de la république française, né en 1754 à Dublin, d'une famille noble, quitta de bonne heure sa patrie, suivit en Amérique les gén. Byron et La Fayette; et, de retour en France après le traité de 1783, il se trouvait capit. dans le régim. de Lauzun-hussards au commencement de la révolution. Son attachement aux nouvelles opinions politiques lui valut un avancement rapide : employé comme gén. de brigade aux armées des Ardennes et du Nord, il se distingua à la bataille de Jemmapes, puis passa dans la Vendée; et après y avoir donné de nouvelles preuves de bravoure et de zèle, qui toutefois ne le mirent point à l'abri de quelq. persécut., il servit à l'armée d'Italie sous Bonaparte. Lors du projet d'une invasion de l'Irlande, il fut mandé à Paris pour en concerter le plan, et on le nomma gén. en chef de l'armée d'Anglet. L'expédition projetée n'eut pas lieu, et Kilmaine, qui avait ensuite occupé alternativement un commandem. dans l'intérieur, puis dans l'armée d'Helvétie, où il fut remplacé par Masséna, m. à Paris en 1799.

KILWARDEN (ARTHUR WOLFE, lord), magistrat irlandais, parut au barreau en 1766, et s'éleva, de grade en grade, par son mérite, jusqu'à la prem. magistr. du banc du roi (*king's bench*). La sagesse et l'intégrité qu'il montra dans ces hautes fonctions ne le préservèrent pas des fureurs de la populace d'Irlande, qui, dans une insurrection en 1803, l'arracha de sa voiture, et le mit à m. dans Thomas-strett, à Dublin.

KIMBER (ISAAC), min. angl. non-conformiste, né à Wantage (comté de Berk) en 1692, mort en 1758, a laissé : *Vie de Cromwell*, in-8 ; *Histoire abrégée du règne de George II ; Abrégé de l'Hist. d'Anglet.*, in-8, 1745. On lui doit aussi une édit. in-fol. des *OEuvres* de l'év. Beveridge, avec une *vie* de l'aut., et il concourut avec Bailey, Hodges et Ridpath à une *Hist. d'Anglet.* en 4 vol. in-8, dont les deux dern. sont entièrem. de lui. Ces publicat. litt. ne l'empêchèrent pas de prêcher avec succès et de rédiger un ouv. périod. (*Morning-Chronicle*) de 1728 à 1732.

KIMCHI (JOSEPH), docteur juif, florissait vers 1160 à Narbonne. On a de lui, entre autres ouv. de gramm., de controverse et de théol., une *Exposit. sur les psaumes et les proverbes de Salomon*, qui se trouve dans la biblioth. du Vatican : *Milchaïnoth hascèm* (les Guerres du Seigneur, ou le Livre de Victoire); *Sepher Ziccaron* (Livre Mémorial). — KIMCHI (Moïse), fils du précéd., vivait à la fin du 12[e] S. Il cultiva les mêmes sciences que son père avec plus d'éclat. Entre autres écrits, on a de lui : *Deliciæ animæ*, ouv. de morale estimé ; *Comment. sur la vie d'Esdras*, Venise, biblioth. rabbinique, 1549 ; une gramm. hébraïque sous ce titre : *Mahalac scevile haddaath*, Venise, 1624, in-12. — KIMCHI (David), rabbin, frère du préc. et fils de Joseph, né à Narbonne vers la fin du 12[e] S., m. en Provence vers 1240, est regardé généralem. comme un des écriv. les plus distingués de la nation juive. Ses compatriotes le regardent comme un oracle et l'honorent d'un respect qui va jusqu'à la superstit. Entre autres ouv. estimés, on a de lui une gramm. hébraïq. sous ce tit. : *Michlol* (perfection), Leyde, 1631, in-12 ; un lexique hébr. sous ce tit. : *Sepher Scorasain* (Livre des racines), Venise, 1552, in-fol. Pour les autres ouv. de Kimchi, on peut consulter la Biblioth. hébr. de Wolff (t. 1, p. 301 et suiv.), ou le *Dizionario storico degli autori ebrei e delle loro opere* de Rossi.

KIMEDONCIUS (JACQ.), né en Flandre, mort avant l'âge de 18 ans vers 1597, avait déjà traduit plus. ouv. grecs en latin, entre autres ce qui nous reste de Théophylacte Simocatta (c'est probablem. la seule traduction faite par ce jeune savant qui ait été pub.), Leyde, 1598, in-12.

KINASTON. V. KYNASTON.

KING (JOHN), év. de Lond., né à Wornal (Buckinghamshire) en 1559, m. en 1621, a laissé quelq. *Serm.*, et *Lectures upon Jonah*, 1594. — KING (Henri), év. de Chichester, fils du précéd., né en 1591, m. en 1669, a laissé aussi des *Serm.* et les écrits suiv. : *Exposit. of the Lord's Prayer*, 1628, 1634, in-4 ; *the Psalms of David... turned into metre*, 1651, in-12 ; *Poems, Elegies, Paradoxes, Sonnets*, 1659, in-8 ; *Various greek and latin poems*, etc. — KING (John), second fils du prélat John King, mort en 1639, a laissé : *Oratio panegyrica de Caroli principis Hispan. adventu ; Gratulatio pro Carolo reduce ; Cenotophium Jacobi*, etc. — KING (sir John) contribua puissamment, sous le règne d'Elisabeth, à réduire les Irlandais à l'obéissance, et m. en 1636 après avoir joui successivement de la faveur et de la confiance d'Elisabeth et de ses succ., Jacques et Charles. Son petit-fils John fut créé lord Kingston. — KING (Edward), étudiant du collége du Christ, à Cambridge, se noya en 1637 comme il passait de Chester en Irlande, et fournit à Milton le sujet de son poème de *Lycidas*. Il a laissé lui-même quelq. pièces de poésie.

KING (WILLIAM), archev. de Dublin, né à Antrim en 1650, m. en 1729, fut nommé par trois fois

differ. l'un des lords de justice d'Irlande. Entre autres ouv., on a de lui : *The state of the protest. in Ireland, under the late king Jame's Governm.*, Lond., 1692, in-8, 3e édit. ; *a Discourse concerning the inventions of men in the Worship of God*, Dublin, 1694, in-4 ; *de Origine Mali*, etc, Dublin, in-4, 1702, 4e édit. : c'est le plus connu des ouvr. de ce prélat. — KING (Grégoire), écriv. héraldique et commercial, né à Lichfield en 1648, m. en 1712, a laissé : *The order of the Installation of prince George of Denmark*, Londres, 1684, in-fol. ; *Installation of Henry, duke of Norfolk*. Londres, 1686, in-fol. ; *Natural and political Observations and conclusions upon the state and condit. of England*, pub. par G. Chalmers dans le *British Museum*.

KING (JOHN), théologien angl., né à St-Columb (Cornouailles) en 1652, mort en 1732, a publ. les écrits suiv. : *A Letter of advice to the churchs of the Nonconformists*, 1702, in-4, 2e édit. : *The case of John Atherton, bishop of Waterford*, etc., 1716, in-8 ; et d'autres écrits dont quelq.-uns se trouvent dans le *British Museum*. — KING (John), médecin, fils du préc., m. en 1728, outre quelq. écrits peu importans, a pub. une excellente édit. de 3 trag. d'Euripide : *Hécube*, *Oreste* et *Phenice*, Cantorbéry, 1726, in-8.— KING (Will.), litt., né en 1663, m. en 1712, a laissé : *Reflect. upon M. Varilla's History of heresy*, etc., 1688 ; *a Dialogue, showing the way to modern preferments ;* une rép. à l'écrit intit. *Letter to the Rev. Dr South.*, etc., 1694 ; *Dialog. of the Dead*, 1697; *the Transactioneer, with some philosophical fancies, in two dialogues*, 1700 ; d'autres écrits, et en gr. nomb., qui tous montrent l'esprit le plus original et le plus mordant, et sont des modèles d'une bonne plaisanterie. — KING (William), né à Stepney en 1685, m. en 1763, a laissé : *Miltoni epistola ad Pollionem, sermo pedestris; Scamnum, Ecloga; Templum Libertatis*, etc. — KING (John-Glen), antiq., né à Norfolk en 1731, m. en 1787 à Wormley (Hertfordshire), a publié : *the Rites and ceremonies of the Greek Church in Russia*, 1772, in-4 : *Observations on the climate of Russia*, 1778 ; *Observations on the Barberini vase :* ce dern. écrit se trouve dans le 8e vol. des *Transactions* de la soc. des Antiquaires. — KING (Edward), antiq. et écriv. angl., né dans le comté de Norfolk en 1735, m. en 1807, est aut. des ouv. suiv. : *Essay on the english government*, 1767 ; *Hymns to the supreme Being*, 1780 ; *Morsels of criticism*, 1801, 2 vol. ; *Considerations on the utility of the national debt ; Remarks on stones said to have fallen from the Clouds*, etc., 1796 ; *Vestiges of Oxford Castle*, etc., 1796, in-fol., etc.

KING (PIERRE), gr.-chanc. d'Anglet., né en 1669 à Exeter dans le comté de Devon, fils d'un march. épicier, avait déjà acquis à force d'étude des connaissances assez étendues dans l'hist. ecclés. et les langues lorsqu'il se voua à la jurisprudence sur les exhortations du célèbre Locke, son parent. Après avoir été suivre en Hollande les leçons des plus habiles maîtres, il fut élu par le bourg de Beer-Alston député au parlem., où il siégea pend. 7 ans : plus tard, ayant rempli alternativement les fonct. de greffier de la ville de Londres, puis de premier juge des plaids-communs, il entra au conseil privé (1714), fut créé pair en 1725, et remplaça la même année le comte de Macclesfield comme lord-chancelier. Ce respectable magistrat mourut en 1744 à Ockam (comté de Surrey), laissant entre autres ouv. écrits en anglais : *Recherches* (an Inquiry) *sur la constitution, la discipline, l'unité et le culte de la primitive église dans les trois prem. siècles*, etc., Lond., 1691 et suiv., 2 parties in-8 ; *Histoire du Symbole des apôtres, avec des observ. critiques*, ib., 1702, in-8 ; trad. en lat. par Godefroi Olearius, Leipsig, 1706-08.

KINGSMILL (ANDREW), puritain, né à Sidmanton dans le Hampshire en 1538, m. en 1569, a laissé les écrits suiv. : *A view of Man's Estate*, etc., Lond., 1574, 1580, etc., in-8 ; *A godly advice touching marriage*, ib., 1580, in-8, etc.

KINGSTON (ELISABETH CHUDLEIGH, duchesse de), dame angl., célèb. par la singularité de ses aventures, naquit en 1720 dans le Devonshire, d'une ancienne et noble famille. Nommée, jeune encore, fille d'honn. de la princ. de Galles, elle fut bientôt environnée d'adorat., parmi lesquels elle distingua le duc d'Hamilton : cependant, à la sollicitat. de sa tante, elle épousa le capit. Hervey, fils du comte de Bristol, avec lequel elle ne put vivre, et dont elle eut un fils, tout en débattant avec lui les conditions d'une séparation amiable. Elle résolut alors de voyager, et, par un bizarre avis inséré dans les journaux, demanda un compagnon de voyage, qui se présenta, et avec lequel elle partit, et se brouilla bientôt. Elle reçut l'accueil le plus favorable du grand Frédéric à Berlin, et de l'électrice à Dresde. Revenue en Angleterre, lady Hervey fit disparaître l'acte qui constatait son mariage, le fit rétablir ensuite sur la nouvelle que son mari, devenu comte de Bristol, était dangereusement malade, se repentit bientôt de cette seconde supercherie, qui l'empêcha d'accepter la main du duc de Kingston. Après bien des obstacles, elle l'épousa enfin, ne put vivre avec lui, devint veuve et maîtresse d'une fortune immense qu'elle manqua de partager à Rome avec un prétendu prince d'Albanie, qui fut reconnu pour un escroc. Engagée bientôt après dans un procès contre la famille du duc de Kingston, elle fut déclarée bigame, perdit le titre de duchesse, mais fut maintenue dans sa fortune. Elle retourna alors en Italie, alla en Russie, où Catherine II lui fit l'accueil le plus flatteur, en Pologne, où elle inspira encore une grande passion au prince de Radziwill, et vint mourir au magnifique château de St-Assise, près de Fontainebleau en 1788. On a pub. les ouv. suiv. sur la duchesse de Kingston : *Détails authentiques et particuliers sur la dernière duchesse de Kingston* (en anglais), Lond., 1788, in-8 ; *Hist. de la vie et des avent. de la duchesse de Kingston*, Lond. (Paris), 1789, in-8, réimp. la même année en 2 vol. in-12 ; *la duchesse de Kingston, ou Mém. d'une Anglaise célèbre*, par Faverolles, Paris, 1813, 4 v. in-12.

KINSCHOT (HENRI de), jurisc., né à Tunrhout (Brabant) en 1541, mort en 1608, a laissé : *Responsa sive consilia juris*, 1633, in-fol. — KINSCHOT (Franç.-Henri de), fils du préc., né à Brux. vers 1579, m. dans la même ville en 1654, après avoir rempli pour le roi d'Espagne les plus hautes fonctions, a beaucoup augmenté les *Responsa juris* de son père, réimp. à Bruxelles, 1654, in-fol. — KINSCHOT (Nic. de), autre fils de Henri, né en 1584 à Delft, dont il m. conseiller-pensionnaire en 1650, montra dans des temps difficiles beaucoup de sagesse et de modération comme fiscal de Hollande. — KINSCHOT (Roland), cousin des précéd., fit des vers lat. dont on trouve deux pièces dans les *Deliciæ poëticæ* de van Santen. — KINSCHOT (Gaspar de), né à La Haye en 1622, de la même fam. que les préc., m. en 1649, avait acquis de grandes connaissances en droit à Utrecht et à Leyde ; il parcourut la France, la Suisse et l'Allemagne, et fut un des 7 députés des états-gén. aux conférences qui amenèrent le traité de paix de Westphalie. Il cultiva la poésie latine avec succès ; ses *Poëmata* ont été rec. à La Haye, 1600, in-4.

KIOEPING (NIC. MATSON), voy. suédois, né en 1630, m. en 1667, est l'un des prem. qui aient parcouru en observat. attentifs l'Asie et l'Afrique. Il a laissé en suéd. la Relat. de ses voy., Stockholm, 1743, in-4, et Vesteras, 1759, in-8, 4e édit.

KIOSEM, ou plutôt *Keutschem*, c'est-à-dire sultane, aïeule de Mahomet IV, sulthan à l'âge de 8 ans, eut la régence de l'empire. Mais, jalouse de l'influence de Lerkhann, mère du jeune prince, elle

voulut ôter à celui-ci le trône, pour le donner à un autre de ses petits-fils, à Soliman, qui n'avait plus de mère. Elle fut l'âme de cette fameuse conjuration de 1648, dont Beclas, aga des janissaires, fut l'instrument. Tout ayant été découvert, Kiosem périt victime de son ambition par la main des icoglans, et par l'ordre du grand-vézyr Sinan-Pacha, à l'âge de 80 ans.

KIPLING (THOM.), théol. angl., élève de Cambridge, mort en 1822, a pub. : *Codex Theodori Bezæ Cantabrigiensis, evang. et apost. acta complectens, quadratis litt. græco-lat.*, avec notes, etc., Cambridge, 1793, 2 v. gr. in-fol.; *Articles of the church of England proved not to be calvinistic*, etc.

KIPPING (HENRI), *Kippingius*, philol. allem., né à Rostock ou dans les environs vers 1623, m. en 1678, co-recteur de l'acad. de Brême, a laissé entre autres écrits : *Antiquit. romanar. libri IV*, Leyde, 1713, 3 vol. in-8; *Supplément à l'Hist. ecclés.* de Jean Papus (en allem.), 1677, in-fol. Henr. Erh. Heeren a pub. *Orat. de Henr. Kippingio*, Brême, 1756, in-4.

KIPPIS (ANDRÉ), biogr. angl., né à Nottingham en 1725, m. en 1795, outre un volume de *Sermons*, des édit. nouv. et de nombreux articles dans des journaux estimés, a laissé encore : *Vie du capitaine Cook*, Londres, 1788, in-4. On lui doit aussi la 2e édit. considérablement augm. de la *Biographia britannica* (en angl.), 1778-93, 5 vol. in-fol., ouv. précieux.

KIRBY (JOHN-JOSHUA), mathém., né en 1716 à Parham, dans le comté de Suffolk, m. en 1774, a laissé entre autres ouv. : *the Perspective of architecture*, 1761, 2 vol. in-fol.

KIRCH (GOTTFRIED), habile astronome, né en 1639 à Guben, dans la basse Lusace, m. en 1710 à Berlin, où le gr. électeur Frédéric Ier l'avait attiré et l'avait nommé membre de l'académie des sciences, directeur de l'observatoire et astronome royal, a consigné ses observations sur la science qu'il cultivait, dans de nombr. ouvrages pour lesquels on peut consulter la *Bibliographie astronomique* de Lalande, pag. 286 et 287. — Marie-Marguerite WINCKELMANN), sa femme, née à Panitzsch dans la haute Lusace en 1670, m. à Berlin en 1720, eut part à ses travaux astronomiq. On a d'elle 2 petits écrits en allemand, sur la position de Jupiter et de Saturne en 1712, et sur leur conjonct. pour l'année suiv. — KIRCH (Christfried), fils des précéd., et astronome aussi, mais plus habile qu'eux, né à Guben en 1694, m. à Berlin en 1740, direct. de l'observat. et membre de l'acad. des sciences, était en outre associé de celles de Paris et de St-Pétersbourg et comptait parmi ses savans amis Bayer et Jos. Delisle. On a de lui : *Observationes astronomicæ selectiores*, Berlin, 1730, in-4, et d'autres ouv. estimés, sur lesquels on peut consulter la *Bibliographie astronomique* de Lalande.

KIRCHBERGER (NICOLAS-ANTOINE), baron de Liebistorf, né en 1739 à Berne, m. en 1800, cultiva, dans les camps d'abord, puis au milieu des fonctions civiles les plus importantes, les lettres, les sciences et la philosophie. Il fut lié avec le savant Zimmermann, avec le mystique Eckartshausen, avec Daniel Bernouilli, enfin avec J.-J. Rousseau, qui correspondit quelquefois avec lui et qui parle de lui dans ses confessions (liv. XII). Il eut aussi un long commerce de lettres avec St-Martin sur des matières obscures de théosophie. On a de Kirchberger un discours sur un acte de générosité des habitans de Soleure, sous le titre d'*Hist. de la vertu helvétique*, Bâle, 1765, in-8, et un *Mémoire* sur l'agriculture inséré dans le journal de l'abbé Rozier en 1774. Il écrivit en outre, en 1790, dans une feuille period., contre une secte d'*illuminans* ou d'*éclaireurs* dirigée par Frédéric Nicolaï.

KIRCHER (HENRI), jésuite, né en 1608 à Nuys sur le Rhin, m. en 1676, parcourut le Danemarck et les pays voisins pour y propager la foi. On a de lui plus. ouvr. de controverse (en allem.), et un choix de *Sermons* (en franç.), Cologne, 1647, in-12. — KIRCHER (Conrad), savant philologue du 16e S., né à Augsbourg, fut pasteur successivem. dans sa ville natale, en Hongrie, en Autriche, en Bavière et en Franconie. On a de lui : *Concordantiæ veteris testam. græcæ*, etc., Francf., 1607, 2 v. in-4; *de Concordantiarum biblicarum, maximè veteris testamenti, ... multiplici in sacro-sanctâ theologiâ usu*, Wittemberg, 1622, in-4 : c'est l'abrégé de l'ouv. précéd.; l'un et l'autre n'eurent pas le succès que l'auteur en attendait. — KIRCHER (Jean), théologien du 17e S., né à Tubingue, abjura le luthéranisme, dans lequel il avait été élevé, et, pour rendre compte de ses motifs, publia : *Ætiologia in quâ migrationis suæ ex lutheranâ*, etc., Vienne, 1640, in-8. — KIRCHER (Athanase), jésuite, l'un des plus laborieux et des plus savans hommes de cet ordre, né à Geysen, près de Fulde, en 1602, m. à Rome en 1680, embrassa toutes les sciences, physique, histoire naturelle, philosophie, mathém., théologie, antiquités, musique, langues anciennes et modernes; mais avec cette érudition extraordinaire, qui n'était pas éclairée par la critique, il a commis de graves erreurs. Ne pouvant mentionner ici ses nombr. ouvr, nous renvoyons au *Manuel du Libraire* de Brunet, où l'on trouvera la liste des plus import.; ils se divisent naturellem. en 3 classes : 1° Sciences physiques et mathématiq.; 2° Langues et hiéroglyphes; 3° Histoire et antiquités. On peut consulter aussi le *Mémoire* qu'il a donné lui-même sur sa vie et ses ouvrages dans le *Fasciculus epistolarum* de Langenmantel, pag. 65 et suivantes.

KIRCHMAIER (THOMAS), écrivain protestant, né vers 1511, à Straubing en Bavière, m. en 1563 à Wisloch dans le Palatinat, changea son nom en celui de *Naogeorgos*, suivant la coutume des savans de son siècle. Il attaqua l'Eglise romaine avec un acharnement qui approchait de la fureur. Nous nous abstiendrons de citer ses nombreux ouvr., qui n'ont plus d'intérêt maintenant. On trouve de lui quelq. pièces dans les *Deliciæ poëtarum germanor.*, t. 4. — KIRCHMAIER (George-Gaspar), chimiste et littérateur allemand, né en 1635 à Offenheim en Franconie, m. en 1700, s'était aussi adonné à la minéralogie et la numismatique. On peut consulter pour ses nombr. ouvr. Rotermund (supplém. de Joecher), lequel en compte jusqu'à 87. Ce chimiste était membre de l'académie léopoldine, où il fut inscrit sous le nom de *Phosphore*, parce qu'il avait fait des recherches sur le phosphore. — KIRCHMAIER (Sébastien), frère du précéd., né à Offenheim en 1641, m. en 1700, a laissé : *de Papyro veterum*, Wittemberg, 1666, in-4; *de Causis odii inter Turcas et Persas irreconciliabilis*, ibid., 1662 (en persan); des *Poésies*, en hébreu, arabe, cophte, armén., turc, persan, éthiophien.

KIRCHMANN (JEAN), savant antiquaire allem., né en 1575 à Lubeck, où il m. en 1643, rect. de l'univ. de cette ville, est auteur des ouv. suivans : *de Funeribus Romanorum libri IV*, Leyde, 1672, in-12; *de Annulis liber singularis*, ibid., idem; *Rudimenta rhet.*; des *Oraisons funèbres*, etc.

KIRILOF (JEAN), conseiller d'état russe, né dans une condition obscure, fut remarqué de Pierre-le-Grand, qui lui ouvrit la carrière des hautes dignités, et il m. en 1738 à Samara, secrét.-gén. du sénat. Kirilof est auteur d'un *Atlas de l'empire de Russie*, pub. en 1734, à St-Pétersbourg, et pour la deuxième fois en 1745 par ordre de l'acad. des sciences de cette ville.

KIRK (N.), colon. angl. à l'époque de la conjur. du duc de Monmouth, à laquelle il prit part, s'est fait une odieuse célébrité par de nombreux actes de barbarie. Ceux que l'hist. a rec. dévouent son nom à une honte éternelle.

KIRKAL (Edouard), grav. angl., né vers 1700 à Sheffield, a exécuté un gr. nomb. de paysages, de marines et d'autres sujets parmi lesquels il faut distinguer les *Cartons de Raphaël*, en 8 planches; *Apollon et Daphné*, et deux *Marines* d'après van der Velde le jeune.

KIRKLAND (Thomas), médecin et chirurgien anglais, l'un des plus célèbres du 18e S., m. en 1798, à l'âge de 77 ans, à Ashby, prit part à toutes les questions importantes qui furent débattues de son temps et les éclaira par ses écrits. Ses *Examens de l'état présent de la chirurgie* sont ce qu'il a laissé de plus remarquable.

KIRKPATRICK (James), major-général angl., m. en 1812, passa une grande partie de sa vie au Bengale, au service de la compagnie des Indes, et y devint l'un des plus habiles orientalistes. On a de lui une *Biographie des poètes persans*, qui se trouve dans le *New Asiatic Miscellany*, Calcutta, 1789, in-4; *Descript. du roy. de Népol*, Londres, 1811, in-4; *Choix des lettres du sulthan Tippoo-Saëb*, ibid., 1811, in-4.

KIRMANI (Schehab-Eddyn-Aboul'-Abbas-Ahmed-Mohy'-Eddyn-Yahya Ben Fadh' Allah), né à Maroc, m. dans la même ville en 649 de l'hégyre (1251 de J.-C.), a laissé un ouv. histor. et géogr. en 27 vol., sous le titre de *Messalik-al-Absar fy Memâlik-al-Amsar*.

KIRNBERGER (Jean-Philippe), l'un des plus savans théoriciens de composition harmonique, né en 1721 à Saalfeld en Thuringe, m. en 1783, a laissé sur son art un assez gr. nombre d'ouv. dont on trouvera le détail dans le *Dict. hist. de Musique* de E.-L. Gerber; les principaux sont: l'*Art de la composition pure*, etc., 1771-77, 2 vol. in-4; *Instruction pour la composit. du Chant*, 1782, in-fol Sa méthode, dans laquelle il a simplifié et réduit le système des accords de Rameau, a été adoptée généralem. en Allemagne.

KIRSTEN (Pierre), médecin et orientaliste, né en 1577 à Breslau, m. en 1640, prem. médecin de la reine Christine, avait voyagé en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas, en Espagne, en Italie, en Grèce, et jusque dans la haute Asie. Il savait, dit-on, 26 langues, entre autres l'arabe, dont il travailla de toute sa force à répandre le goût en Allemagne, et pour lequel il fit fondre des caractères nouveaux à ses frais. Parmi un gr. nombre d'ouv., la plupart relatifs à la langue arabe, on peut remarquer: *Decas sacra canticorum et carminum arabicorum*, etc., Breslau, 1609, in-8; *Liber secundus Canonis Avicennæ, arab.*, etc., Breslau, 1609, in-fol; *Notæ in Evangel. S. Matthæi ex collatione textorum*, etc., grec lat., ib., 1611, in-fol. — Kirsten ou Kirchstein (George), médecin, né à Stettin en Poméranie, en 1613, m. en 1660, a laissé les écrits suiv.: *Oratio de medicinæ dignitate et præstantiâ*, Stettin, 1647, in-4; des *Thèses* sur divers sujets de médecine et d'anatomie; et plusieurs autres écrits sur lesquels on peut consulter les Mémoires de Nicéron, tome 41, et le Dict. de Chauffepié. — Kirsten (Michel), sav. philologue, né en 1620 à Béraun en Moravie, m. en 1678, occupa les chaires de mathématiques et de physique à Hambourg et fut pendant 14 ans recteur de l'Ecole illustre. Il avait composé un gr. nombre de poésies latines, dont il voulait former un rec., qu'il n'a pas publié. V. le Dict. de Chauffepié.

KIRWAN (Rich.), céléb. chim., né en Irlande, m. en 1812, a donné son nom à la société Kirwanienne, instituée récemment à Dublin. Presque toutes les sciences naturelles doivent à ses grands travaux quelq. progrès. Il a laissé un gr. nombre d'ouv. estimés, sur la géologie, la minéralogie, la chimie et même sur la métaphysique et la logique: quelq.-uns d'entre eux se trouvent dans les *Transactions philosophiques* d'Irlande; on aura sur les autres de longs détails dans la *Bibliothèque britannique*, imp. à Genève. Nous ne citerons que les suivans: *Estimation de la température de différens degrés de latitude*, trad. en français par Adet, Paris, 1789, in-8; *Expériences sur une nouvelle terre trouvée près de Stronthian, en Ecosse*, 1794: la strontiane est mise aujourd'hui au nomb. des terres élémentaires; *Essai sur le phlogistique et sur la constitution des acides*, traduit en franç. par Mme Lavoisier, avec des notes de Lavoisier, Laplace, Monge, Berthollet, Paris, 1788, in-8; *Logique*, 1809, 2 vol. in-8; *Essai de métaphysique*, etc., 1809, in-8, etc. — Kirwan (Walter-Blake), théologien de l'Eglise romaine qu'il quitta pour entrer dans l'église anglicane, était né vers 1754 d'une ancienne famille catholique d'Irlande; il m. en 1805, laissant la réputat. d'un des plus grands prédicateurs de son temps.

KITCHINER (Guill.), méd. anglais, célèbre par ses talens, plus célèbre encore par l'originalité de son caractère, m. en 1817 à Lond., âgé d'environ 60 ans, a laissé plus. ouv. dont les principaux sont: *Cook's oracle*; *Practical observations on telescopes*; *Pleasure of making a will*; *Housekeeper's economy*, etc.

KITE (Charles), chirurgien anglais, m. vers 1811 à Gravesend (comté de Kent), outre beaucoup d'articles insérés dans le Journal médical et autres journaux de sciences, a laissé 2 broch., dont l'une a pour titre: *Sur les moyens de rappeler à la vie les asphixiés*, 1788, in-8.

KIUPERLI. V. Koproli.

KIZIL-ARSLAN (Othman), 3e prince de la dynastie des Atabeks-Ildékouzides ou Pehlevanides, succéda à son frère Pehlevan Mohammed, au gouvernement de l'Adzerbaïdjan, l'an 582 de l'hég. (1186 de J.-C.). Mais sa femme Katiba Catoun l'ayant excité à se soulever contre les sulthans seldjoukides de Perse, il attaqua le sulthan Thogrul III, fut heureux d'abord, puis voyant que la fortune lui retirait ses faveurs, il corrompit plus. émyrs qui enfermèrent Thogrul dans une forteresse. Alors il ne garda plus de mesure, monta sur le trône à Hamadan, fit battre monnaie et prier en son nom, et fit tant que la plupart de ses principaux officiers et son neveu même, jaloux ou effrayés de son usurpation, conspirèrent contre lui et le percèrent de 50 coups de poignard en 587 de l'hég. (1171 de J.-C.)

KLAAS (Nicolas), peintre. V. Berghem, surnom sous lequel il est plus connu.

KLAPROTH (Martin-Henri), l'un des prem. chimistes de l'Europe, né en 1743 à Berlin, m. dans la même ville en 1817, a fait faire de grands progrès à la minéralogie par ses découvertes importantes et surtout par ses moyens particuliers d'analyse qui ont été fort utiles à plus. chimistes français. Outre un grand nombre d'écrits insérés dans le *Journal de physique*, les *Annales de chimie*, le *Journal des mines* et autres collections scientifiq., il a rédigé un système minéralogique, et a laissé: *Mémoires de chimie*, trad. en franç. par Tassaërt, Paris, 1807, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de chimie*, en commun avec Wolf, 4 vol. in-8, trad. en franç. par Bouillon-Lagrange et Vogel, 1810. Klaproth était profess. de chimie, membre de l'acad. des sciences de Berlin, associé de l'institut de France, etc.

KLASS (Frédéric-Christian), paysagiste et graveur à l'eau-forte, né en 1752 à Dresde, a laissé 32 pièces, tant paysages peints ou dessinés et encore recherchés des amateurs, que vues à l'eau-forte, dont l'effet est pittoresque.—Klass (Charles-Christian), frère aîné du précéd., se livra à la peinture historique, fut inspecteur du cabinet des estampes de Dresde, et m. en 1794.

KLAUBER (Ignace-Sébastien), graveur, né en 1753 à Augsbourg, m. en 1817 à St-Pétersb., fut profess. à l'académie impér. des beaux-arts et garde des dessins et estampes du cabinet de Catherine; il avait pris des leçons de Wille à Paris, dont

l'académie l'avait reçu au nombre de ses membres en 1787 sur les portraits de Vanloo et d'Allegrain. Il a gravé encore ceux de l'impér. Elisabeth, de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, etc.

KLEBER (Jean-Baptiste), général des armées de la république française, né à Strasbourg en 1754, vint jeune à Paris pour apprendre l'architecture. Ayant eu occasion de rendre service à deux gentilshommes bavarois, ceux-ci l'emmenèrent à Munich, et lui facilitèrent l'accès de l'école militaire de cette capitale. Kléber fit des progrès rapides à cette école, au sortir de laquelle il eut une sous-lieutenance dans le régiment autrichien de Kaunitz. Après sept ans de service dans ce corps, il donna sa démission, revint en Alsace, et obtint la place d'inspecteur des bâtimens publics à Béfort. La révolution française ouvrit à Kléber une nouvelle et plus brillante carrière : entré comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires du département du Haut-Rhin, il fut bientôt nommé adjudant-major puis adjudant-général pendant le siege de Mayence, enfin général de brigade; il fut employé en cette qualité contre les insurgés royalistes de la Vendée, et malgré sa brillante conduite pendant cette guerre désastreuse, il encourut la disgrâce des agens de la convention nationale, qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir montré toute son horreur pour les mesures sanguinaires prises contre les Vendéens. Toutefois, remis en activité et élevé bientôt au grade de général de division, il fit prisonnier le prince d'Orange à la bataille de Fleurus; ensuite s'étant avancé sur Mons, à la tête de trois divisions, il força le passage de la Roër, rejeta l'ennemi sur la rive droite du Rhin, revint sur Maëstricht, dont il forma le siége, et y entra après vingt-huit jours de tranchée ouverte et un bombardement prolongé. Plus tard il dirigea le passage du Rhin, par l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1795. Lorsque cette même armée fut obligée de se retirer, Kléber soutint la retraite avec sang-froid et habileté. L'année suivante, après avoir effectué le passage de la Sieg, il mit en déroute le corps d'armée commandé par le prince de Wurtemberg sur les hauteurs d'Altenkirchen, battit ensuite le général Kray à Kaldieck, et le général de Wartensleben à Friedberg, et assura les communicat. de l'armée de Sambre-et-Meuse avec celle de Rhin-et-Moselle. Il ne fut point employé pendant l'année 1797; mais Bonaparte, nommé général en chef de l'armée d'Orient, le demanda au direct. pour l'un de ses divisionnaires. Kléber, blessé à l'attaque d'Alexandrie, reçut le commandement de cett ville et de la province dont elle est le chef-lieu. Quelq. temps après il reprit le commandement de sa division, fit partie de l'expédit. de Syrie, s'empara du fort d'El-Arisch, de Gaza, contribua puissamment à la prise de la place et des forts de Jaffa, fut détaché pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre pour repousser les troupes des pachas de Naplouz et de Damas qui accouraient au secours de Djezzar (*v.* ce nom), se signala éminemm. à la célèbre bataille du Mont-Thabor; et, lors de la levée du siége d'Acre, commanda l'arrière-garde de l'armée pendant sa retraite sur l'Egypte. Après la bataille d'Aboukir, ce fut à lui que Bonaparte remit le commandement en chef. Tel était alors l'état d'affaiblissement et de détresse de l'armée que, prévoyant qu'elle résisterait difficilement aux forces imposantes à la tête desquelles s'avançait le grand-vézyr, Kléber pensa que ce serait trahir les intérêts de la patrie que de s'obstiner à conserver l'Egypte. Il entama des négociations avec le prem. ministre des Othomans par l'entremise du comodore sir Sidney Smith, et leur résultat fut une convention arrêtée à El-Arisch, en vertu de laquelle l'armée française dut s'embarquer et être transportée immédiatement en France avec ses armes et ses bagages. Déjà plusieurs des articles du traité avaient reçu leur exécution et le Kaire allait être évacué, lorsque l'amiral anglais Keith écrivit au général en chef qu'un ordre de son gouvernement interdisait l'exécution de toute autre capitulation que celle par laquelle l'armée française consentirait à mettre bas les armes et à se constituer prisonnière de guerre. Kléber, indigné de la duplicité du cabinet britannique, fit imprimer la lettre de l'amiral, avec cette simple apostille, servant à la fois de manifeste et de proclamation : « Soldats ! à une pareille insulte on ne répond que par des victoires. Préparez-vous à combattre. » La majeure partie de l'armée étant alors concentrée sous les murs du Kaire, Kléber s'avança au-devant de l'armée du grand-vézyr dans les plaines dites *de la Koubéh*, disposa habilement ses troupes qui s'élevaient à peine à dix mille hommes, remporta la célèbre victoire d'Héliopolis, poursuivit les nombreux débris othomans jusque sur la lisière du désert qui sépare l'Egypte de la Syrie, et s'empara de tous les bagages de cette formidable armée. Cependant un détachement considérable des vaincus, sous la conduite d'un pacha, avait cherché un refuge dans la ville du Kaire, et y avait soulevé la population entière. Kléber fut dans la nécessité de reprendre cette capitale de vive force, et de recommencer en quelque sorte la conquête de l'Egypte. Cette tâche ne pouvait être au-dessus des talens du général, de la constante valeur et du dévouement de son armée. Le Kaire repris et l'Egypte entière soumise, Kléber s'occupait à y affermir la domination française par les plus sages mesures, lorsqu'il fut assassiné le 14 juin 1800, dans le jardin de son palais au Kaire, par un jeune fanatique turk, nommé Soleïman, qui lui porta quatre coups de poignard. Kléber fut l'un des meilleurs généraux qu'ait produits la révolution française. Il joignait à l'extérieur le plus imposant, les talens et les qualités qui commandent le respect et l'entière confiance du soldat; probe et désintéressé, ennemi des violences, des exactions, du pillage, il n'entacha d'aucun excès sa noble carrière. Son *Eloge funèbre*, réuni à celui du général Desaix, a été pub. par le sénateur Garat, Paris, an IX (1800) in-8. M. Fourier, aujourd'hui secrét.-général de l'académie des sciences, et alors memb. de l'institut d'Egypte, avait déjà fait insérer dans la *Décade égyptienne* (journal imp. au Kaire) l'*Oraison funèbre* prononcée par lui lors de la cérémonie des funérailles de Kléber en juillet 1799. Ce beau morceau oratoire a été reproduit dans l'ouv. intit. *Victoires et Conquêtes*, etc., tom. 12.

KLEEMANN (Chrétien-Frédéric-Charles), peintre d'histoire naturelle, né en 1735 à Altdorf près de Nuremberg, m. en 1789, grava et enlumina les planches du *Catalogue systématique des coléoptères* par Voet, et publia quelq. ouv. peu estimés sur les insectes.

KLEFEKER (Jean), savant magistrat de Hambourg, né dans cette ville en 1698, m. en 1775, a laisse, entre autres ouv. : *Bibliotheca eruditorum præcocium*, etc., Hambourg, 1717, in-8 : *Collection des lois et ordonnances de Hambourg*, 1765-73, 12 vol. in-8 (en allemand).

KLEIN (Jacques Théodore), naturaliste, né à Kœnigsberg en 1685, m. à Dantzig en 1759, fut membre de l'acad. des sciences de St-Pétersbourg, de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne. Outre un grand nombre de mém. insérés dans les rec. de ces academ., il a laissé beaucoup d'ouv., où l'on trouve peu de méthode, mais parmi lesquels on peut remarquer pourtant : *Naturalis dispositio echinodermatum*, Dantzig, 1734, et Leipsig, 1778, in-4, trad. en franç. sous ce titre : *Ordre naturel des oursins de mer et fossiles*, Paris, 1754, in-8; *Historia piscium naturalis promovendæ*, etc., Leipsig, 1802, in-4. — Klein (Ernest-Ferdinand), juriscons. prussien, né à Breslau en 1743, fut appelé à Berlin vers 1780 pour coopérer

à la rédaction du code prussien ; il devint ensuite directeur de l'université de Halle, puis juge au tribunal suprême, enfin conseiller privé ou secrétaire d'état au départem. de la justice, et m. en 1810. Il était membre de l'académ. des sciences de Berlin, et décoré de l'ordre de l'Aigle-Rouge. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dont la liste se trouve dans la *Bibliothèque générale allemande*, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Annales de la législation et du droit dans les états prussiens*, Berlin et Stettin, 1788-1807, 24 vol. in-8 ; *Principes du droit pénal allemand et prussien*, Halle, 1799, in-8 ; *Système du droit civil prussien*, Halle, 1801, in-8.

KLEINARTS. V. CLÉNARD.

KLEIST (EWALD-CHRISTIAN de), poète distingué qui a beaucoup contribué à former la langue allemande, né en 1715 à Zeblin en Poméranie, m. en 1759, par suite des blessures qu'il avait reçues à la sanglante bataille de Kunnersdorf, ne cultiva les lettres que dans les loisirs que lui laissait la guerre : et cependant il jouit d'une réputation que pourrait envier un homme dont la poésie aurait été l'unique et continuelle occupation. Il publia en 1756, sous le titre de *Poésies de l'auteur du Printemps* ; le recueil de ses poésies, dont les princip. édit., parmi les plus récentes, sont celles de Berlin, 1782, in-8, et de Vienne, 1789, in-8. Celui des ouv. de Kleist dont on fait le plus de cas, son *Printemps*, a été trad. en franç. par Huber en 1766, dans le *Choix des Poésies allemandes* ; par Nic. Beguelin, 1781, in-8 ; et par Adrien de Sarrazin, 1802, in-8.

KLEIST DE NOLLENDORF (le comte), général d'infanterie prussien, servit, sur le Rhin, en 1795, se distingua au siége de Mayence, combattit ensuite contre les Polonais, fut employé, en 1812, dans le corps d'armée qui agit de concert avec les Français contre les Russes, reçut le grade de lieutenant-général, à la place et après la défection du général York, fit la campagne de 1813 contre la France, prit part aux succès des armées alliées, et, le 30 mars 1814, forma la principale attaque de Paris, sur les villages de la Villette et de la Chapelle. Récompensé de ses services par le titre de gouvern. du grand-duché de Berg, il m. à Berlin en 1823.

KLERCK (HENRI de), peintre et poète flamand, né vers 1570 à Bruxelles, se montra également habile dans le paysage et l'histoire. Le talent ou du moins le goût éclairé qu'il avait pour la poésie contribua beaucoup à développer et à perfectionner son talent comme peintre. Entre autres tableaux on cite de lui une *Résurrection de Jésus-Christ*, dont il y a une grav. de M. Greuter.

KLEYER (ANDRÉ). V. CLEYER.

KLIMOFSKII (SIMON), Cosaque de la petite Russie, né vers 1680, m. postérieurement à 1724, se fit remarquer par un goût inné pour la poésie. Il est aut. de plus. chansons populaires et d'un poème *sur la Bienfaisance* en vers syllabiques, dont le MS. existe à la bibliothèque impériale de Pétersbourg.

KLINGENSTIERNA (SAMUEL), mathématicien et philosophe suédois, né en 1689 à Tolefors près de Linkœping, m. en 1785, parcourut successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, connut Wolf, Mairan, Clairaut, Fontenelle, et s'éclaira dans leur société. De retour dans sa patrie, il professa les mathématiques, fut instituteur du prince royal de Suède, depuis Gustave III, fut nommé secrétaire d'état et décoré de l'ordre de l'Etoile-Polaire ; enfin il fut admis comme memb. ou comme associé dans plus. académies nationales et étrangères. Outre plus. mém. insérés dans les rec. de l'acad. de Stockholm, de la société d'Upsal, de la société royale de Londres, et qui presque tous annoncent un génie créateur, on a de lui une édit. lat. des *Elémens d'Euclide* ; une trad. suéd. de la *Physique de Muschenbroëk*, etc.

KLINGSPORRE (MAURICE de), feld-maréchal suédois, mort en 1820 dans un âge avancé, fit ses premières armes en France ; et, de retour dans sa patrie en 1788, il fut employé par Gustave III dans la guerre de Finlande. Ayant remplacé l'année suiv. le gén. Toll dans le commissariat-général, il demeura chargé des approvisionnemens de l'armée jusqu'à la paix de Werœle, et en 1808 le roi Gustave IV lui confia le commandement en chef de la Finlande pendant la funeste guerre qu'il venait de s'attirer avec la Russie. Malgré ses talens et sa bravoure, le baron de Klingsporre ne pouvait longtemps faire face à l'ennemi, trop supérieur en nombre : les principales places de son gouv. furent successivement enlevées par les Russes ; et ce fut en vain qu'ayant reçu quelq. renforts, il remporta sur eux un avantage signalé à Kewolax : l'arrivée subite du gén. Barclay de Tolly avec des forces nouvelles l'obligea à une retraite pendant laquelle il put à peine conserver de faibles débris de son armée. Dans cette conjoncture il ne restait plus qu'un seul moyen de salut pour la Suède, c'était de conclure la paix ; et, comme Gustave-Adolphe refusait d'entendre à cet égard aucun conseil, le mar. Klingsporre prit le parti violent de pénétrer auprès du roi, au mépris d'une consigne expresse. Un court entretien avec ce prince lui suffit pour le déterminer à abdiquer, et ainsi s'opéra la révolution qui plaça sur le trône le duc de Sudermanie. V. CHARLES XIII.

KLINGSTET (CLAUDE-GUSTAVE), peintre en miniature, né en 1657 à Riga, m. à Paris en 1734, fut attaché au régent de France Philippe d'Orléans, et peignit des sujets malheureusement trop conformes au goût dépravé de son protecteur et de cette époque de corruption. On l'appelait le *Raphaël des tabatières*.

KLOCKER (DAVID), peintre, né à Hambourg en 1629, m. en 1698 à Stockholm, avait été, jeune encore, secrétaire de la légation de Suède au traité de Westphalie. Mais plus tard, regardant comme perdu tout le temps qu'il avait donné aux affaires, il se livra sans distraction et sans réserve à la peinture, et mérita successivem. la faveur des souverains qui occupèrent de son temps le trône de Suède. Ses peintures, presque toutes faites pour le palais royal de Stockholm, sont peu connues des étrangers, et mériteraient de l'être davantage.

KLOOSTERMAN, peintre de portraits, né en 1656 à Hanovre, m. à Londres, a exécuté entre autres portraits, celui de la reine Anne, d'une ressemblance et d'une perfection admirable ; on le voit à Guildhall.

KLOPSTOCK (FRÉD.-GOTTLIEB), célèbre poète et littérat. de l'Allemagne, né à Quedlimbourg en 1724, m. en 1803, avait de bonne heure révélé son génie poét. par des odes et des pastorales pleines de verve et d'heur. inspirat. Il conçut bientôt le projet de donner un poème épique à son pays ; mais, forcé de prendre un état pour vivre, il se décida pour l'état ecclésiast., et alla étudier la théologie à Iéna. Cependant il ne put se défendre de travailler dès lors à sa *Messiade*, sur laquelle il voulait fonder sa gloire. Les trois prem. chants, qu'il acheva à Leipsig, furent livrés au public par ses amis, à son insu, dans des recueils périodiques à Brême et à Halle en 1748. Dès lors sa réputation se répandit en Allemagne, et il l'accrut encore par des odes qui seront peut-être son prem. titre auprès de la postérité : sa vocation fut marquée par ses succès. Il eut pour amis Bodmer, Breitinger et Gessner, trouva dans le comte de Bernstorff un admirat. utile qui lui concilia la faveur du roi de Danemarck, et lui obtint une pension. Il put travailler alors à son poème, dont il donna successivem. les différentes parties, toujours accueillies avec enthousiasme. Klopstock adopta avec passion les principes de la révolution française, à son aurore, et reçut, pour récompense de ses chants patriotiques, le brevet

de citoyen français qu'il renvoya à la convention, dès qu'il eut vu la cause de la liberté déshonorée par des massacres. Il avait toutes les vertus qui honorent et élèvent le talent, sans avoir aucun des défauts qui déparent trop souvent le caractère de l'homme de lettres. Outre sa *Messiade* (dont la trad. la plus récente est celle de M. J. d'Horrer, Paris, 1825-26, 3 vol. in-8) et ses *Odes*, il a laissé des *Tragédies* estimées, et un *Discours* sur la langue allemande, qui doit beaucoup à ses efforts et à ses heureuses innovat. Les *OEuvres de Klopstock* ont été pub. à Leipsig, 1798-1809, 7 vol. in-4, fig. Gœschen, édit. de cette belle collection, en a pub. une autre aussi très-estimée, en 10 v. in-8, de 1798 à 1806. Pour plus de détails bibliogr. on peut consulter le *Dictionn.* de C.-H. Jœrdens, ainsi que l'*Allem. littér.* de Meusel; nous renvoyons égalem. au *Dictionnaire bibliogr.* d'Ebert pour l'indication des div. versions qui ont été faites des productions de ce gr. poète. Il était associé étranger de l'institut de France, où M. Dacier a lu son *Eloge* dans la séance publique du 22 mars 1805 (*v. Magasin encyclopédique*, 1805, t. 2, p. 358). — Marguerite Moller, sa prem. femme, qu'il avait épousée en 1754, et qu'il a si souvent célébrée dans ses odes sous le nom poétique de *Cidli*, est plus connue toutefois sous celui de *Meta*: elle m. en 1758, dans le voisinage de Hambourg, sa patrie, laissant différentes compositions, parmi lesquelles on distingue des *Lettres de morts à des vivans*, et une tragédie de la *Mort d'Abel*. Klopstock a lui-même pub. ces écrits sous le titre d'*OEuvres posthumes de Marguerite Klopstock*, et y a joint quelques lett. par lui adressées à la défunte, ainsi qu'une *vie* de cette femme qu'il a si tendrement aimée.

KLOTZ (Chrétien-Adolphe), né à Bischoffswerda en 1738, m. en 1771 à Berlin, a laissé un grand nomb. d'ouv. qui prouvent beaucoup d'esprit, de talent, de lecture et d'érudition, entre autres: *les Mœurs des érudits; le Génie du siècle; les Ridicules littéraires*, écrits facétieux qui lui firent beaucoup d'ennemis, Altenbourg, 1761-62; *Acta litteraria*, ouv. périod., et plus. autres écrits dont quelques-uns ont été recueillis par lui-même dans ses *Opuscula varii argumenti*. Il a aussi pub. sur la numismatiq. 3 petits vol. que l'on a réunis et qui sont assez estimés des antiquaires.

KLUIT (Adrien), hist. et publiciste hollandais, né à Dordrecht en 1735, m. en 1807 à Leyde dans l'horrible explosion qui ruina une partie de cette ville, professa dans les écoles dites *latines* de Rotterdam, de La Haye, d'Alckmaer et de Middelbourg, et eut l'honneur de voir créer pour lui, en 1806, une chaire de statistique du royaume de Hollande. On a de lui, entre autres ouv. nomb. et estimables: *Historia critica comitatûs Hollandiæ et Zelandiæ*, Middelbourg, 1777-1782, 4 part. in-4; *Economie politique de la Hollande*; *Histoire de l'administr. politique de la Hollande jusqu'en* 1795, Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8.

KNAPTON (George), peintre de portraits, élève de Richardson, fut conservat. du musée de peinture du roi d'Angleterre, et m. en 1778, âgé de 80 ans.

KNAUT (Christophe), botaniste saxon, né en 1638 à Halle, m. en 1694, a laissé: *Enumeratio plantarum circa Halam sponte provenientium*, Leipsig, 1687, in-8.—Knaut (Chrétien), botaniste allem., fils du précéd., né en 1654 à Halle, m. en 1716, outre quelques opuscules en allem. sur les antiquités historiq. et géog. du pays d'Anhalt, a laissé: *Methodus plantarum genuina*, Halle, 1716, in-8, ouv. peu estimé des savans.

KNELLER (Gotfried ou Godefroi), célèbre peintre de portraits, né en 1648 à Lubeck, m. en 1723 à Londres, où il passa la plus grande partie de sa vie, fut successivem. prem. peintre de Charles II, de Jacques II, de Guillaume, de la reine Anne, qui le comblèrent de biens et d'honneurs. Les courtisans et les femmes voulurent tous être peints par Kneller, qui ne put suffire seul à tant d'empressement et fut souvent forcé d'avoir recours à ses élèves et même à des peintres peu connus dont il payait faiblem. les travaux. Il a fait les portraits de presque tous les grands personnages de son temps; mais la postérité n'a point ratifié les éloges et l'admirat. qu'il dut en gr. partie au caprice et à la vogue d'un moment.

KNIAJENIN (Jacques-Borissovitsch), cons. de cour et memb. de l'acad. russe, né à Pskof en 1742, fut élevé à Pétersbourg par le poète Soumorokof, dont plus tard il devint le gendre, et se livra particulièrement à l'étude des théâtres français et italien. Il m. en 1791, laissant div. poésies et un assez grand nomb. de pièces dramatiques dans lesquelles il cherche parfois à imiter les plus beaux passages de Corneille, de Racine et de Voltaire. Le style de cet aut., qui eut dans le temps quelque vogue en Russie, est froid, et souvent ampoulé. La collection complète de ses OEuvres, St-Pétersb., 1802, 5 v. in-8, contient 6 tragédies, 4 comédies, 5 opéras, 1 mélodramme, des odes, des fables et quelques poésies légères.

KNIGGE (Adolphe-François-Frédéric, baron de), philosophe et littérateur allemand, né en 1757 près de Hanovre, m. à Bremen en 1796, a laissé plus. ouv. de philosophie, de morale et de littérat., indiqués dans Meusel, tom. 7, pag. 123, et parmi lesquels nous citerons seulem. le *Traité du commerce des hommes* (über dem Umgang mit Menschen). — Knigge (Philippe-Charles, baron de), de la famille du précéd., m. en 1766, a pub., entre autres ouvrages latins sur le droit germanique: *Dissertat. inaugur. juridica*, etc., Gœtt., 1747, in-4.

KNIGHT (Samuel), prêtre anglais, né en 1674 à Londres, m. en 1746, a écrit la *Vie d'Erasme*, Cambridge, 1724, 1726, in-8, et celle de *Dean Colet*, 1726, in-8.—Knight (Richard-Payne), antiquaire, m. en 1824, légua sa collection de médailles au musée britannique. On a de lui: *an Account of the remains of the Worship of Priapus; an Analytical essay on the greek alphabet*, Lond., 1791, 1813, gr. in-4, fig.; *Carmina homerica, Ilias et Odyssea*, etc., ib., avec notes et prolégomènes, 1808, in-8, réimp. dans le *Classical journal*, puis à Leipsig, 1816, in-8.

KNIGHT (Thomas), comédien anglais, quitta l'étude du barreau pour suivre le théâtre, où il parut avec beauc. de succès en 1795; on remarquait surtout la fidélité de ses costumes. Il est mort en 1820. On cite de lui deux pièces dramatiques: *Honest thieves*, 1797, in-12; et *the Turnpike gate*, 1799, in-8.

KNIGHTON (Henri), histor. anglais, vivait sous le règne de Richard II. Il a laissé: *History of English affairs, in five books, from the conquest to the year* 1395; *an Account of the deposition of Richard II*. Ces deux ouv. ont été imp. avec ceux des dix hist. angl. pub. par Gildon.

KNIPHOF (Jean-Jérôme), médecin et botaniste allem., né en 1704 à Erfurt, m. en 1763, est aut. d'un grand nombre d'écrits, sur lesquels on peut consulter Meusel, 7e vol., et les *Mélanges physico-médico-mathématiques* de Buchner, 1727. Nous citerons seulement sa *Botanica in originali*, etc., 1757, in-fol.

KNOES (Olaus-Anderson), profess. suédois, né au milieu du 18e S., m. en 1804, s'appliqua surtout à l'hist. littéraire. On a de lui: *Historia Academiæ Upsaliensis*, Upsal, 1757-90; *Historiola litteraria Vestrogothiæ latinorum poëtarum*. — Knoes (Olaus), pasteur à Wanga, m. en 1748, a publié des vers et des disc. latins.

KNOLLE ou KNOWLES (Robert), désigné par les histor. franç. sous le nom de *Canolle*, général angl. sous Edouard III, né dans le comté de

Chester vers 1317, m. en Anglet. vers 1406 ou 1407, pénétra en 1349 dans le Berri et l'Auvergne, fut repoussé, et prit part l'année suivante au combat des Trente. On le retrouve en 1364, commandant une division de l'armée qui battit les Français à Auray. Battu à son tour par Duguesclin, près de Pont-Villain, en 1370, il se retira dans son château en Bretagne, n'osant plus reparaître à la cour. Cepend. on le voit encore, dans la suite, rendre de gr. services à son pays et terminer sa carrière militaire par la pacification de la Guyenne, dont il était gr. sénéchal.

KNOLLES (RICHARD), histor. angl. du 16e S., né dans le comté de Northampton, m. en 1610 à Sandwich, a laissé une *Hist. générale des Turks depuis l'origine*, etc., 1610, in-fol., et d'autres écrits sur le même peuple. On lui doit aussi *Gramm. lat. græcæ et hebr. compend.*, Lond., 1600, in-8.

KNOLLIS (FRANCIS), homme d'état anglais, né à Grays dans le comté d'Oxford, déploya un grand zèle pour la réforme, et fut employé par Édouard VI et par Elisabeth dans plus. circonstances. Il fut un des commissaires nommés pour instruire le procès de Marie Stuart. Il m. en 1596, laissant un traité : *against the usurpation of papal bishops*, 1608, in-8, et *general survey of the isle of Wight*, récemm. impr.

KNORR (GEORGE-WOLFGANG), grav. allem., né en 1705 à Nuremberg, m. en 1761, a laissé, entre autres ouv. sur son art et sur la botanique qu'il cultivait aussi : *Thesaurus rei herbariæ hortensisque universalis*, etc., Nuremberg, 1750, in-fol.

KNORR DE ROSENROTH (CHRISTIAN), sav. baron allem., né à Alt-Rauten, près de Liegnitz, en 1636, m. en 1689, avait une grande érudition, qu'il tourna, avec trop peu de jugement, vers les sciences rabbiniques et cabalistiques. Parmi ses ouv. assez nombr. sur divers sujets, celui qui a fait sa grande réputation dans son S., est : *Kabbala denudata*, etc., Francfort, 1677-1683, 3 vol. in-4.

KNOTT (EDWARD), jésuite et controversiste, dont le vrai nom est Matthias Wilson, et qui, dans plus. de ses ouv., a pris le nom de Nicolas Smith, était né dans le Northumberland en 1580; il m. en 1655, provincial de son ordre en Angleterre. On a de lui : *Charity Mistaken*, etc., qui fut combattu par Chillingworth, auquel il répliqua par un autre écrit intitulé : *Infidelity unmasked, or, the confutation of a book published by W. Chillingworth.*

KNOWLES (THOMAS), écriv. angl., né à Ely en 1723, m. en 1802, a laissé : *Lord Hervey's and Dr. Middleton's Letters on the roman senate; Primitive Christianity in favour of the Trinity; Observations on the divine mission of Moses*, etc.

KNOWLTON (THOMAS), naturaliste angl., né en 1692, m. en 1782, avait d'abord été jardinier du Dr Shérard, puis fut employé de même par le comte de Burlington. On lui doit la connaissance de l'égagropile de mer; il a publié sur divers sujets quelques observations qui se trouvent dans le 44e vol. des *Transactions philosophiques*.

KNOX (JOHN), principal promoteur de la réforme en Ecosse, né en 1505, à Gifford (Lothian oriental), m. en 1572, renonça à la religion catholique, après avoir entendu les prédications de George Wishart, et se mit bientôt lui-même à prêcher la nouvelle doctrine. Menacé et poursuivi par le card. Beaton, archev. de St-André, et par son success. Hamilton, il l'emporta bientôt sur ces redoutables adversaires, et fut nommé prédicateur à St-André même en 1547, puis à Berwick, ensuite à Newcastle. Il ne mit point de bornes à son audace et à son emportem, fut chassé par le clergé catholique de l'Angleterre et de l'Ecosse, et se réfugia à Genève. Bientôt après rappelé en Ecosse par les chefs du parti protestant, qui prenait chaque jour de nouvelles forces, il montra plus d'acharnement encore contre la messe et les autres institutions de l'Eglise romaine, fut accusé d'hérésie, retourna à Genève, et, en son absence, fut condamné à mort et brûlé en effigie. Enfin, après plusieurs voyages de Genève en Ecosse et d'Ecosse à Genève, il publia, dans cette dernière ville, en 1558, un pamphlet : *le prem. son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*, lequel irrita contre lui Elisabeth, qui plus tard lui défendit de séjourner en Angleterre. Knox se tint donc en Ecosse, où il fut plus que jamais le maître de la multitude. Soutenu de ses nombreux amis, il fit sanctionner par le parlement la profession de foi qu'ils avaient rédigée, et abolir la juridiction des cours ecclésiastiques. Sous le règne de Marie et de Jaques VI, il déploya la même audace, insulta publiquem. la majesté royale, et lutta contre le pouvoir avec une intolérance que les protestans ont qualifiée de zèle intrépide, et les catholiques d'ambition et de fanatisme. On publia à sa mort son *Hist. de la réformat. de la relig. en Ecosse*, Edimbourg, 1732, édit. à laquelle sont joints ses autres écrits de théolog. et de controverse.

KNOX (ROBERT), voyag. angl. du 17e S., fut 19 ans prisonnier dans l'île de Ceylan, dont il a bien observé le sol, les product., le gouvernem., les mœurs, la religion, les sciences et le langage. L'ouv. où il a consigné le résultat de ses explorat. a pour titre : *Historical relation of the island of Ceylon*, Londres, 1681, 1 vol. in-fol.; traduit en franç., Paris et Lyon, 1684, 1693, 2 vol. in-12.

KNOX (JOHN), libraire écossais, m. à Dalkeith en Ecosse, en 1791, a publié : *A Tour through the Highlands of Scotland*, (Voyage en Irlande et en Ecosse), 1785, in-8, trad. (en franç. par Th. Mandar), 1790, 2 vol. in-8.—KNOX (John), cap. de vaisseau angl., né à Edimbourg, m. à Dalkeith en 1790, a publ. : *An historical account*, etc., (Relation histor. des campagnes faites en Canada, etc.), Londres, 1769, 2 vol. in-4, 4e édit.

KNOX (HENRI), major-gén. dans l'armée des Etats-Unis, m. en 1806 à Thomastown, avait d'abord commandé une compagnie indépendante à Boston; et quand les troupes roy. assiégèrent cette place ce fut lui qui en dirigea l'artillerie en qualité de brigad.-génér. Appelé au secrétariat de la guerre en 1785, après le général Lincoln, il conserva cet emploi sous Washington, et s'en démit en 1794, époque où il se retira totalem. des affaires publiq.

KNOX (VICESSIMUS), littérat. et prédicat. anglais, né en 1752, publia fort jeune des *Essais de morale* qui commencèrent sa réputation d'écrivain élégant et de profond penseur, et qui lui valurent à l'école de Tumbridge la place de supérieur. Attaché au parti des whigs, Knox montra pendant sa longue carrière une invariabilité d'opinions qui lui mérita l'estime de ses adversaires. Il. m. en 1821. Ses principaux ouv. sont : *Essays moral and litterary*, 1777, in-12, 2e édit., 1778, 2 vol. in 12; *Liberal education*, etc., 1781, in-8, 2e édition, 2 vol. in-8, 1785; *Winter evenings*, 1787, 3 vol. in-8; *Sermons*, etc., 1792, in-8; *A narrative of transactions*, etc., 1793, in-8; *Antipolemus*, traduction d'Erasme, 1794, in-12; *Considerations on the nature*, etc., 1794, in-12; *Christian philosophy*, 1795, 2 vol. in-12.

KNUPFER (NICOLAS), peintre allem., né à Leipsig en 1603, vint se perfectionner dans son art à Utrecht et fut élève d'Abraham Bloemaert. On cite de cet artiste plus. compositions très-estimées, entre autres : une *Jeune femme en prière*; une *Assemblée des Dieux*; *J.-C. devant Pilate*; *Solon devant Crésus*; et une allégorie représentant *Mercure qui, malgré les efforts et les prières des mortels, enlève la Fortune pour la conduire dans l'Olympe*. Ce dern. tabl., provenant de la galerie de Brunswick, faisait partie de la collection du Musée royal de Paris, et a été repris par les Prus-

siens en 1815. On peut considérer Knupfer comme le chef de l'école dont sont sortis Gérard Dow, Mieris, Netscher, etc.

KNUTZEN ou KNUZEN (MATHIAS), fanatiq. du 17e S., né à Oldensworth, vers 1640, après avoir vécu long-temps vagabond et misérable, publia en 1674 à Iéna, deux dialogues en allem., et une lettre en latin, où il développait une doctrine subversive de toute morale et de la société même, mais qui heureusement n'eut pas beaucoup de partisans. — KNUTZEN (Martin), profess. prussien, né en 1713 à Kœnigsberg, m. en 1751, a laissé entre autres ouv. dont la liste se trouve dans les Bibliogr. allem. : *de Æternitate mundi impossibili*, Kœnigsberg, 1733, in-4; *Preuve philosophique de la vérité du christianisme*, etc., en allem., 6 édit. de 1739 à 1763; trad. en danois, 1742, in-8.

KOBAD. V. CABADÈS.

KOBAH (NASSIR-EDDYN), roi de Moultan, après la mort de son protect. et son maître, le sulthan Chehabeddyn Mohammed, l'an 602 de l'hég. (1206 de J.-C.), agrandit ses états par la conquête du Sind et de plus. contrées dépendantes de la Perse et de l'Indoustan, lutta long-temps, avec une fortune diverse, contre plus. princes ses voisins, et enfin dans une guerre contre le roi de Dehly, se noya dans l'Indus, l'an 623 (1226).

KOBELL (FERDINAND), peintre et grav. à l'eau-forte, né en 1740 à Manheim, m. en 1796, a laissé de nombreux paysages recherchés des amateurs pour le choix des sites et la fraîcheur du coloris, et environ 60 gravures d'un effet pittoresque. — — KOBELL (N...), paysagiste, né à Amsterdam, m. jeune encore en 1813, a laissé quelq. tableaux estimés, dans le genre du célèbre Paul Potter.

KOBIERWSKI, historien polonais du 17e S., a composé quelq. ouv. dont on cite comme le plus remarquable, l'*Hist. de Wladislaw IV*, Dantzig, 1655, in-4.

KOBURGER (ANTOINE), impr. du 15e S., à Nuremberg, m. en 1513, se fit connaître par sa conduite loyale et généreuse envers les gens de lettres, et par des édit. estimées, parmi lesquelles on recherche celles de la Bible.

KOCH (CHRISTOPHE-GUILLAUME de), savant publiciste et écrivain laborieux, né en 1737, à Bouxweiller (Alsace), d'une famille protestante, mort en 1813, avait étudié le droit public sous le célèbre Schœpflin, et il lui succéda en 1771, comme chef de cette école politique que le savant professeur avait fondée à Strasbourg et dont sortirent un grand nomb. de ministres et d'hommes d'état. Déjà à cette époque la réputation de Koch était fondée sur des écrits importans. Il remplit la chaire de droit public à Strasbourg, jusqu'à la suppression de l'université de cette ville, fut créé par Joseph II chevalier de l'empire, et envoyé à Paris en 1789, par les protestans d'Alsace, pour défendre auprès de l'assemblée constituante leurs droits civils et religieux, dont il obtint la sanction. Nommé bientôt après député du département du Bas-Rhin à l'assemblée législat., il montra constamment une rare sagesse et une grande modération, et mérita d'être incarcéré par le parti vainqueur dont il avait condamné hautem. les proscriptions dans une lettre à ses commettans. Remis en liberté après la chute de Robespierre, il fut successivement appelé au direct. de son départem., nommé memb. du tribunat, et, après la suppression de cette grande sauve-garde publique, nommé recteur de l'univers. de Strasbourg. Outre plusieurs ouv. utiles sur la science qu'il avait cultivée toute sa vie, on a de lui : *Tableau des révolutions de l'Europe*, etc., nouv. édit., Paris, 1813-1814, 4 vol. in-8; *Tabl. généalog. des maisons souveraines de l'Europe*, Strasbourg, 1782, in-4; *Sanctio-pragmatica Germanorum illustrata*, 1789; *Histoire abrégée des traités de paix*, etc., Bâle, 1796, 4 vol. in-8, nouvelle édit. augm. (par M. F. Schoell), Paris, 1817-1818, 15 vol. in-8; *Table des traités entre la France et les puissances étrangères*, etc., Bâle, 1802, 2 vol. in-8. M. J.-G. Schweighaeuser a rédigé, au nom du séminaire protestant de Strasbourg, une *Vie de Koch*, sans date, in-8 de 78 pages.

KOCHANOWSKI (JEAN), poète polonais très-distingué, né en 1532, m. en 1584, refusa constamment les places les plus honorables qui lui furent offertes par le chancel. Zamoyski et par le roi Sigismond-Auguste, et se contenta d'acquérir, dans le silence et l'obscurité, une gloire qui ne périra pas dans sa patrie. On a recueilli ses *œuvres* dans le choix des auteurs polonais en 26 vol., Varsovie, 1803-1805.

KOCHOWSKI (VESPASIEN), woïvode de Cracovie, au 17e S., cultiva la littérature avec quelque succès, et publia plus. ouv. en vers et en prose, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca poëtarum polonorum* de Zaluski.

KODDE ou CODDE (CH. et PIERRE), peintres holland., ont laissé quelq. tableaux, mais on n'a sur eux aucun document biographique.

KODHAI (ABOU BEKR BEN ALABAR), écrivain arabe-espagnol, mort en l'an 1259 de notre ère à Valence, sa patrie, a laissé les ouv. suiv. : *Alhillah-Alsyera* (habit tissu de soie), notice sur les poètes arabes d'Espagne et de Mauritanie les plus célèbres jusqu'à son temps; une biblioth. intit. *Moadjem* : on trouve d'amples extraits de ces deux ouv. (conservés à l'Escurial) dans la *Biblioth.* de Casiri; enfin des extr. des poètes sous le tit. de *Tohfet-alkâdim* (la bienvenue), et une hist. des minist. int. *Itab.* — Abou abd' Allah Mohammed ben Sallamah KODHAÏ, doct. schafeïte, m. en l'an de l'hég. 454 (1062 de J.-C.), est cité d'après Aboulfeda comme aut. de plus. ouv. dont le plus important est une *Histoire des prophètes et des monarques*. D'autres biographes confondent ces deux écrivains, et citent un troisième KODHAÏ (Abou abd' Allah), géographe et aut. d'une *Descript. topogr. de l'Egypte*.

KOEBERGER (VENCESLAS), peintre flamand, né vers le milieu du 16e S., fut en même temps architecte, antiq. et poète. Il a embelli Bruxelles d'un gr. nomb. de monumens et orné ces mêmes monum. de ses peintures.

KOECHER (HERMANN-FRÉDÉRIC), savant hébraïsant, né en 1747 à Osnabruck, m. en 1792, professa la philosoph. à Iéna. Outre plus. ouv. en allem. et en lat., la plupart sur des points obscurs de l'Écriture Ste, il a laissé : *Nova bibliotheca hebraica*, etc., Iéna, 1783-84, 2 part. in-4.

KOECK (PIERRE), peintre, architecte et grav. en bois, né en 1490 à Alost, m. en 1550 à Anvers, séjourna un an en Turquie, et grava, en taille de bois et en sept planches, des dessins relatifs aux mœurs, aux usages, aux cérémonies de ce pays alors peu connu. Il pub., en 1549, plus. traités d'architecture, de géométrie et de perspective qui ont contribué aux progrès des arts.

KOEGLER (IGNACE), missionn. jésuite, né en 1680 à Landsberg dans la haute Bavière, m. en 1746 à Pé-king, où il avait joui successiv. de la faveur des emper. Khang-hi et Young-tching, et protégé les chrétiens contre la persécution ordonnée par ce dern., a laissé : *Litteræ patentes imperatoris Sinarum Khang-hi, sinicè et latinè*, etc., imp. à Nuremberg, 1802, in-8. On y trouve quelques détails sur lui-même et sur ses ouv. mathématiques.

KOEHLER (JEAN-BERNARD), savant profess., né en 1742 à Lubeck, m. à Bâle en 1802, a pub. des *Notes* sur Théocrite, 1767; une édit. des *Institutes* de Justinien, 1772, et plus. autres ouvr. de jurisprudence ancienne et de philologie.

KOEHLER (JEAN-DAVID), plus exactem. *Koehler*, écrivain laborieux, né à Coldiz près de Leipsig en 1684, m. en 1755, professa successivem. la

logique et l'hist. à Altorf, puis à Gottingue. Il était profondément versé dans la chronologie, les antiquités, la diplomatique, la numismatique, etc., et pub. sur ces divers objets un grand nomb. d'ouv. dont on trouve une liste qui va jusqu'à 104, dans le dictionn. de Meusel.

KOELLA (JEAN), peintre assez estimé, né en 1720 à Staefa (canton de Zurich), m. en 1778, fut l'élève de Gaspard Fuesslin. — KOELLA (Henri), neveu du précéd., né en 1737 à Staefa, mort en 1789, fut l'élève de son oncle qu'il surpassa. Il a laissé des composit. hist. et des portraits estimés.

KOEN (GISBERT), habile philologue, né à Harlingen en Frise, m. en 1767 à l'âge de 30 ans, est connu par des *Notes*, réimp. dans l'excellente édit. de *Grégoire de Corinthe*, Leipsig, 1809.

KOENIG (GEORGE-MATHIAS), biographe allemand, né en 1616 à Altdorf, m. en 1699, occupa avec distinction, dans l'université de sa ville natale, les chaires d'hist., de langue grecque et de poésie, et pub., entre autres ouv. de philolog. et d'hist. littér. : *Bibliotheca vetus et nova à primâ mundi origine*, Altdorf, 1678, in-fol. — KOENIG (Hermann-Gaspard), autre biogr. allem., né en 1697 dans le diocèse d'Hildesheim, m. en 1756 à Rinteln, où il était 2e pasteur de l'église de St-Nicolas, a pub. : *Bibliotheca agendorum* (Catalogue de brefs et almanachs ecclésiastiques), Zell, 1726, in-4.— KOENIG (Samuel-Henri), pasteur à Berne, sa patrie, dont il fut banni en 1699, pour ses opinions sur le millénarisme et ses querelles avec le clergé, et où il rentra en 1731, pour y professer les mathématiques et les langues orient., a pub. un gr. nombre d'ouv. de théolog. et de polém., dont on trouve la liste dans la *Biblioth. générale allem.* Il m. en 1750.—KOENIG (Samuel), savant mathémat., fils du préc., né en 1712 à Buedingen, m. à La Haye en 1757, avait étudié sous Jean Bernouilli et sous Wolf, et il compta au nomb. de ses élèves la marq. du Châtelet. Il eut avec Maupertuis une querelle scientifique qui fit beaucoup de bruit dans le temps. On a de lui plus. ouv. peu considérables et des mém., dont quelques-uns se trouvent dans les *Acta eruditorum*, et dans les *Mémoires* de l'académie de Berlin.—KOENIG (David), frère du précéd., méd., né à Berne en 1725, m. en 1747 à Rotterdam, a laissé une trad. d'un ouv. d'Arbuthnot, sous ce titre : *Tabulæ antiquorum numerorum, mensurarum et ponderum*, etc., Utrecht, 1756, in-fol. —KOENIG (Emmanuel), médecin, né à Bâle en 1658, m. en 1731 dans la même ville, pub. quelq. compilations et des dissertations insérées en grand nombre dans les *Ephemerides naturæ curiosorum.*— KOENIG (Emmanuel), né à Bâle en 1698, m. en 1752 dans la même ville, suivit la même carrière que son père, le précéd., et donna une édit. de la *Praxis medica* de Félix Plater, sans parler de plusieurs dissertations.—KOENIG (Jean-Gérard), botaniste, né en Livonie en 1728, m. à Tranquebar ou aux environs de Madras en 1785, reçut des leçons de Linné et de Wallérius, et augmenta les connaissances puisées à leur école par ses voyages à l'île de Bornholm, en Islande et dans les deux presqu'îles de l'Inde. On a de lui : *Dissertat. inaugur. de indigenorum remediorum ad morbos cuivis regioni........ efficaciâ*, Copenhague, 1773, in-8; plus. ouv. de botanique dont quelques-uns se trouvent dans les trav. de la société d'hist. naturelle de Berlin, 2e part., no 32, et dans les *Nova acta naturæ curiosor.*, 4e vol., pag. 203 et suiv. Linné a donné à une plante le nom de *kœnigia*.

KOENIGSHOVEN (JACQUES-TWINGER, plus connu sous le nom de *Twinger*), chroniqueur estimé du 14e S., né en 1346 à Strasbourg, m. en 1420, a laissé : *Chronicum latinum*, qui se trouve MS. dans la biblioth. publique de Strasbourg. Il en existe une édit. en allem., Strasb., 1678, in-4.

KOENIGSMARCK (JEAN-CHRISTOPHE, comte de), célèbre général suédois, né en Allemagne en 1600, servit d'abord les Autrichiens, mais passa en 1630 au service de Gustave-Adolphe, qui l'employa dans plusieurs occasions importantes. A la mort de ce grand capitaine le comte devint un des généraux qui soutinrent la fortune de la Suède. Il déploya une rare habileté, en Westphalie, contre les Impériaux, les battit près de Wolfenbuttel, eut à remettre dans le devoir ses propres troupes, parmi lesquelles la mort de Banier avait jeté le trouble et l'insubordination, poursuivit encore les Impériaux en Westphalie, en Saxe, en Bohême, où il commença une expédition terminée en 1648 par la prise de Prague. Comblé de dignités et d'honneurs, il gouvernait les duchés de Brême et de Verden, quand une nouvelle guerre l'appela en Pologne sous Charles-Gustave. Fait prisonnier et remis en liberté à la paix d'Oliva, il rentra dans son gouvernem., et vint m. à Stockholm en 1662.— KOENIGSMARCK (Othon-Guillaume, comte de), fils du précéd., né à Minden en Westphalie en 1639, fut ambassad. en Angleterre, dans plusieurs cours d'Allemagne et en France, où il s'instruisit à l'art de la guerre sous Turenne, et reçut de Louis XIV le titre de maréchal-de-camp et une belle épée. Il combattit ensuite les ennemis de la Suède en Allemagne, fit une campagne contre les Turks en Hongrie, et entra en 1686 au service de Venise, dont il m. généralissime en 1688, après avoir battu les Turks en Morée, au passage des Dardanelles, et pris Athènes. Ce général avait de grandes connaissances en hist. et en littérat. On a de lui, entre autres écrits, un recueil d'hymnes sacrées en allem., Stockholm, 1682.

KOENIGSMARCK (MARIE-AURORE, comtesse de), l'une des femmes les plus célèbres de son siècle par sa beauté et son esprit, fille d'un général suédois, naquit dans le duché de Brême en 1673, l'année même de la m. de son père, tué au siége de Bonn. Elle perdit sa mère à l'âge de dix-sept ans, mais son éducation ne se ressentit pas de cette double perte. Appelée à la cour de Dresde par des affaires de famille et pour y demander justice, elle enchanta l'électeur Frédéric-Auguste par les grâces de son esprit autant que par les charmes de sa figure, devint sa maîtresse, après avoir long-temps résisté, et sut du moins s'honorer par les conseils généreux qu'elle donna toujours à son amant. Elle en eut un fils qui fut le grand Maurice de Saxe : abandonnée par Auguste presque aussitôt après son accouchement, elle se consacra tout entière à l'éducation de son fils. Jusqu'à sa mort arrivée en 1725, on ne la voit reparaître qu'une fois sur la scène du monde, et c'est comme ambassad. d'Auguste auprès de Charles XII en 1702. La comtesse de Kœnigsmarck savait plus. langues, cultivait les lettres, et l'on connaît d'elle des vers français adressés au roi de Suède, que l'on croirait faits par un poète distingué de notre nation.

KOEPING. V. KIOEPING.

KOEPPEL (JEAN-THOMAS), habile calligraphe, né en 1711 à Marktleuten dans la principauté de Bayreuth, m. à Bayreuth en 1762, a dessiné à la plume des vues de montagnes encore admirées de nos jours, et pub. trois recueils d'exemples, dont l'un a paru à Hildburghausen en 1772, et le dern. a pour titre : *Livre d'écriture à la façon moderne française* (en allemand).

KOERNER (THÉODORE), poète allemand, né en 1788 à Dresde, m. en 1812 dans les plaines de Leipsig en combattant pour son pays contre la fortune de Bonaparte déjà chancelante, a laissé quelques pièces de théâtre qui ont eu du succès, et des poésies pleines d'énergie, de patriotisme et de noblesse; elles ont été recueillies à Vienne en 1814, sous ce titre : *la Lyre et l'Epée* (en allemand).

KOERTEN (JEANNE). V. BLOCK.

KOETS (ROELOF), peintre de portraits, né à

Zwoll en 1655, m. dans la même ville en 1725, a peint, seul et sans le secours d'aucun élève, plus de cinq mille portraits qui ne sont pas moins estimés pour être aussi nombreux.

KOHL (Jean-Pierre), écrivain laborieux, né en 1698 à Kiel, m. en 1778 à Altona, est surtout connu comme rédacteur du *Journal littéraire* de Hambourg, réuni en 26 vol. in-8. Il a pub. en outre : *Introductio in historiam et rem litterariam Slavorum*, Altona, 1729, in-8, et plus. autres ouv. de critique et d'hist. (voy. *Acta eruditor. Lipsens. ann.* 1729).

KOIALOWICZ (Albert-Wiiuk), jés. et histor. polonais, né en 1609 à Kowno en Lithuanie, m. en 1674, se trouva en butte à quelq. persécut. polit. par suite des révélat. qu'il osa faire dans ses ouvr.; les plus import. sont : *Historiæ Lithuaniæ lib. IX*, en 2 part., impr. la 1[re] à Dantzig, 1650, l'autre à Anvers, 1669, in-4; et *Miscellanea rerum ad statum eccles. in magno Lithuaniæ ducatu pertinentium*, Wilna, 1650, in-4. — Casimir-Wiiuk Koialowick, son cousin, et jésuite comme lui, a pub. entre autres opuc. : *Modi LX sacræ orat. variæ formandæ*, Wilna, 1684, in-4.

KOLBE (Pierre), voyageur allem., né en 1675 à Wunsiedel dans la principauté de Bayreuth, m. en 1726, a pub. en allemand un *Voyage au cap de Bonnne-Espérance*, Nuremberg, 1719, 3 vol. in-fol. Jean Bertrand a donné en franç. un extrait de cet ouv. sous le titre de *Description du cap de Bonne-Espérance*, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-12. On a encore de Kolbe plus. autres écrits (voy. *Acta eruditor. Lips.*, tom. 7, supplém., 1716).

KOLLAR DE KERESZTEN (Adam-Franç. de), savant hongrois, né en 1723 à Tarchoura, m. en 1783, s'appliqua surtout à l'hist. de son pays, aux langues hébraïque, grecque et turque, et publia, entre autres ouvr. : *Nicol. Olahi Attila, seu de originibus Gentis Hungaricæ*, etc., Vienne, 1763, in-8.

KOLYN (Nicolas, vulgairement KLAAS), suivant des documens aujourd'hui rejetés, aurait été un bénédictin de l'abbaye d'Egmond près de Harlem, dans la 2[e] moitié du 12[e] S., auteur d'une chronique rimée en flamand, des premiers comtes de Hollande jusqu'en l'an 1156. Cette chroniq. existe réellem., et se trouve dans le prem. vol. des *Analecta Belgica*, Deventer, 1719, in-8, et ailleurs; mais il est avéré maintenant que c'est une fabricat. de quelque auteur du 17[e] ou du 18[e] S., sur lequel toutefois on ne peut faire que des conjectures (voy. *Biogr. univers.*, art. Kolyn, tom. 22, pag. 535).

KOMARZEWSKI (Jean-Bapt.), anc. lieut. des armées du roi et de la rép. de Pologne, memb. des soc. roy. de Lond. et philomat. de Varsovie, né dans cette dern. ville vers 1744, mort à Paris en 1810, avait d'abord rempli sous le règne de Stanislas-Auguste, div. missions en Russie, en Allemagne et à Constantinople; il devint ensuite chef des bureaux de la guerre, lieut.-gén., prem. aide-de-camp du roi, et enfin intendant gén. des mines de Pologne. Lors du démembrement de cet état, Komarzewski, appelé à la cour de Catherine II, fit un séjour de quelques années en Russie, puis, après avoir parcouru l'Italie, l'Angleterre et plus. régions du nord, vint se fixer dans la capitale de la France. C'est là qu'en 1809 il fit paraître la *Carte hydrogr. de Pologne*, qu'il avait dressée en commun avec le colonel-géogr. de Perthes par ordre du roi Stanislas-Auguste. Avant cette époque il avait déjà exécuté son *graphomètre-souterrain*, instrument destiné à remplacer la boussole dans les travaux des mines; et, à l'invitation de l'institut de France, il le fit paraître en 1803 avec cartes et grav. Aux titres de mathém. et de minéralogiste Komarzewski joignit celui de litt. par la public. de l'ouv. intit. *Coup-d'œil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne*, Paris, 1806, in-8, écrit qui se termine par une apologie de Stanislas-Auguste. On a impr. en 1810, et réimp. en 1814, un *Eloge* de Komarzewski prononcé sur sa tombe par M. Bazot au nom de plus. soc. de bienfaisance, dont le savant polonais était membre.

KONARSKI (Stanislas), relig. piariste polon., et l'un des hommes qui contribuèrent le plus au rétablissement des bonnes études dans sa patrie, né en 1700, m. vers 1775, fut profess. de poésie lat. à Varsovie, et à 25 ans il commença à voyager en Italie, puis en France. De retour en Pologne, il prit quelque part aux affaires publ., fut à l'avènem. d'Auguste III relégué en Lorraine; et, rappelé enfin en 1748, il ne s'occupa plus que de l'instruct. publ. et de la fondat. de div. colleg. dits *des Nobles*. Outre un assez grand nomb. de poésies, composit. dram. et autres, on lui doit : *Collectio legum, statutorum et constit. regni Poloniæ et magni ducatûs Lithuaniæ*, etc. (de 1347 à 1736), Varsovie, 1732-39, 6 vol. in-fol.; *de Emendandis eloquentiæ vitiis liber*, ibid., 1741, ouv. qui, avec un autre en polon. sur les abus du *Liber. veto* (ibid., 1760 et suiv., 5 vol. in-8, sous ce titre : *Du moyen de remédier efficacement au mal*, etc.), lui valut une médaille avec cette inscript. : *Sapere auso*.

KONDARY (Amid-al-Molouk-abou-Nars-Mansour ben Mohammed, surn. Al), né à Kondar dans le Khoraçan, m. l'an 456 de l'hég. (1064 de J.-C.), victime de la vengeance de ses puissans ennemis, et du fanatisme religieux de la secte de l'iman Chafeï, contre laquelle il avait fait fulminer des anathèmes dans les mosquées du Khoraçan, avait été fait eunuque en punition d'une faute légère, par Thogrul, fondat. de la dynastie des Seldjoukides en Perse, dont toutefois il devint plus tard le vézyr, et auquel il rendit de gr. services qui à la mort de ce prince furent oubliés de ses successeurs.

KONING (Pierre), peintre de portraits et habile orfévre, né vers 1590 à Anvers, m. dans un âge avancé, a laissé la réputat. d'un artiste distingué; mais ses portraits sont rares aujourd'hui. — Koning (Salomon), fils du précéd., peintre et graveur à la pointe, né en 1609 à Amsterdam, m. on ne sait à quelle époque, mais très-certainem. après l'an 1663, étudia d'abord sous plus. maîtres habiles et n'annonça aucune disposition; mais une fois abandonné à lui-même et à son génie qui le portait à l'imitation exacte de la nature, il acquit une grande réputation comme peintre d'histoire et de portraits. Il a imité dans ses tableaux la manière de Rembrandt qu'il retrace aussi dans ses grav. à la pointe. On trouve toujours chez lui de la grandeur et de la majesté, mais une étonnante ignorance des mœurs et des costumes, et des détails ridicules. — Koning ou Coning (Corneille), grav. à la pointe et au burin, a fait une suite de portraits des hommes célèbres du 15[e] et du 16[e] S. — Koning (David de), peintre, né vers 1636 à Anvers, m. à Rome, excellait surtout à peindre les animaux vivans et morts, les fleurs et les fruits, et surtout les oiseaux. — Koning (Jacques), peintre de l'école flamande, né vers 1650, a peint des paysages avec vérité et d'une touche légère et spirituelle. Il s'exerça aussi dans l'histoire. — Koning (N.), peintre, n'est connu en France que par un petit portrait en pied de Charles I[er], qui se trouve au musée du Louvre.

KONNISSKII (George), archev. de la Russie-Blanche et memb. du synode dirigeant, né en 1717 à Nisjine, étudia à l'acad. de Kief, et se distingua de bonne heure par de grands talens oratoires. Ayant été désigné pour prêcher au couronnement de Catherine II, il inspira à cette princesse une telle confiance qu'elle le chargea plus tard de la défense des dissidens de Pologne. En 1765 Konnisskii prononça en présence du roi Stanislas Poniatowski un *discours latin* qui lui fit beaucoup d'honneur. Ce prélat m. à Mohilef en 1795. Outre ses *Discours*, *Sermons*, *Instructions*, etc., il a laissé les ouvr. suiv. : *Droits et libertés de ceux des habitans de*

la Pologne et de la Lithuanie qui professent la religion grecque (en polonais), Varsovie, 1767; *Notice historique sur le diocèse de Mohilef*, Saint-Pétersbourg, 1775; *des Devoirs des prêtres de paroisse*, St-Pétersbourg, 1776.

KOOGEN (Léonard van der), peintre, né à Harlem en 1610, m. dans la même ville en 1681, a laissé quelques peintures dont le dessin est de bon goût, et des gravures à l'eau-forte dans le genre de Salvator-Rosa. (*V.* le *Manuel des curieux et des amateurs de l'art* par Huber et Roost.)

KOOTEN (Théodore van), humaniste et poète latin, né en 1749 à Leeuwarde, m. en 1814 aux environs de Harlem, a laissé : *Deliciæ poeticæ*, *fasciculi VII*, impr. les 3 prem. à Dunkerque, les 4 dern. à Amsterdam, 1792-1805, in-8.

KOPERNIK. V. Copernic.

KOPIEVITSCH ou KOPIEFSKI (Elie), appelé mal à propos *Kopieuvicz* par quelques biographes, sav. philol., né dans la Russie-Blanche au milieu du 17e S., fut élevé en Hollande, y embrassa la religion réformée, et devint pasteur à Amsterdam. Il s'associa à un typographe de cette ville nommé Tessing, et y établit une imprimerie pour le russe. Chargé par Pierre-le-Grand de trad. en cette langue tous les ouv. capables de contribuer à la civilisation de ses sujets, Kopievitsch remplit cette tâche avec un très-grand zèle, et fit paraître en 1699 et 1700 une partie des fruits de son travail. Indépendamm. de ses traductions il fit imp. à la même époque une *Grammaire latine à l'usage de la jeunesse russe* et un *Panégyrique de Pierre-le-Grand*, en vers latins et russes. La mort le frappa bientôt après (en 1701) au moment où il allait encore livrer à l'impression un grand nomb. d'ouv. On trouve sur les travaux de ce sav. quelq. détails dans les *Mém. de Trévoux*, 1711, p. 1658 et suivantes.

KOPP (Fridolin), abbé-prince de Muri en Suisse, né vers 1690 à Rhinfeld, m. en 1757, a pub. un ouv. de controverse : *Vindiciæ actorum Murensium*, 1750, in-4.

KOPROLI ou KIUPERLI (Méhémet), grand-vézyr, est connu sous le nom du *vieux Kiuperli*, parce qu'il fut le prem. grand-vézyr de sa famille, à laquelle, par un rare privilége, fut attachée après lui la noblesse héréditaire. Il dut les sceaux à son apparente modération et à la simplicité de ses goûts et de ses mœurs; mais à peine eut-il commencé à gouverner, vers 1065 de l'hég. (1655 de J.-C.), pendant la minorité de Mahomet IV, qu'associant à une passion ardente et inflexible pour le bien de l'état une grande fermeté, il usa de dissimulat. et montra parfois une cruauté froide et réfléchie qui l'a fait comparer à Richelieu son contempor. Il battit le pacha d'Alep, prit en personne Yanova, et continua, mais mollement, le siége de Candie, entrepris par l'ordre d'Ibrahim. Les 7 années de son vézyriat furent moins remarquables par des faits d'armes et des guerres, que par le soin qu'il mit à remplir le trésor impérial épuisé, à détruire peu à peu les ennemis de l'état et les siens, enfin à régler toute l'administ. intérieure, et à diriger les relations extérieures avec une sagesse admirable. Le vieux Koproli m. à 86 ans, en 1072 de l'hég. (1661 de J.-C.).

KOPROLI ou KIUPERLI (Fazil-Achmet-Kiuperli-Ogli), gr.-vézyr, fils du préc., lui succéda en 1072 de l'hég. (1661). Comme il n'avait que 32 ans, on murmura; mais il déploya contre les mécontens autant de sévérité que son père, se montrant toutefois plus généreux, et il fit régner avec lui des vertus jusqu'alors presque inconnues aux chefs de l'empire, la justice, la bonté, la grandeur d'âme, la franchise, l'ordre et l'économie. Il déploya aussi de grands talens militaires dans la campagne de Hongrie en 1662; et, quoique vaincu, il fit conclure en 1664 la paix de Témesswar, honorable et glorieuse pour les Othomans, prit Candie, dont le siége durait depuis plus de 24 ans, et termina sa carrière militaire par le siége et la prise de Caminiek en 1672. Il m. en 1675, âgé de 49 ans. — Koproli (Mustapha), grand-vézyr, fils du précéd., et l'un des plus grands hommes que présentent les fastes de l'hist. othomane, fut élevé au vézyriat en 1689, sous le faible Soliman, et s'appliqua d'abord à ramener l'ordre et l'abondance dans Constantinople, à réparer les finances, en les administ. lui-même, à soulager les peuples des impôts exhorbitans ou injustes. Il fit ensuite la guerre en Hongrie, prit des villes, remporta des victoires, et ne mit un terme à ses succès que pour aller, en 1691, après la m. de Soliman, donner un nouveau maître à l'empire. Il fit nommer Achmet II, et sous ce prince aussi faible que son prédécess., eut à déjouer une conspiration dont il punit les auteurs. La même année il entra en campag. contre les Impériaux, les battit, leur livra une dern. bataille, où il donna encore aux siens l'avantage, mais où il m., frappé d'une balle à la tempe. Ce grand homme, chéri de ses soldats, respecté des peuples, estimé de ses maîtres, digne de la gloire de ses aïeux, avait toutes les qualités qui font l'homme d'état et l'honnête homme, surtout ce noble dédain pour les grandeurs qui prouve presque toujours qu'on les mérite. — Koproli (Niuhman), grand-vézyr, fils du précédent, fut élevé au vézyriat après la disgrâce de Tchourlouli en 1710. Il n'eut point les grands talens de son père, mais il eut du moins ses vertus, surtout l'amour de la vérité et de la franchise. Il fut déposé au bout de deux mois par Achmet III, et relégué dans l'île de Negrepont, pour s'être opposé avec persévér. aux volontés injustes du sulthan et l'avoir détourné de la guerre que Charles XII voulait lui faire faire une seconde fois contre la Russie.

KORBOUGHAH, désigné aussi par les hist. sous les noms de *Corbonas* et de *Kerbogha*, sulthan de Mossoul, fut un des plus intrépides chefs mulsulmans qu'aient eus à combattre les chrétiens dans la prem. croisade (*v.* l'art. Croisades, page 767). Il régnait depuis deux ans à Mossoul, ville qu'il avait conquise après une guerre acharnée, lorsqu'il apprit qu'Antioche était au pouvoir des chrét. (1098), et il vint en faire le siége à la tête d'une troupe nomb. Les croisés, alarmés de ses prem. succès, voulurent entamer avec lui des négociations; il les repoussa, disant que les chrétiens ne sortiraient de la ville que par l'épée. L'évènement fut loin de justifier tant d'insolence : la mésintelligence éclata parmi les chefs des assiégeans, que le fier Korboughah accablait aussi de ses dédains; et, à la faveur de ces dissens., les croisés taillèrent son armée en pièces.

KORENATZY, KORENENSE ou KOREN (Moyse de), sav. évêque arménien du 5e S., né dans la province de Daron, au village dont le nom lui est resté, fut d'abord secrét. du patriarche d'Arménie, qui le fit voyager pour apprendre les langues étrangères; et, de retour dans sa patrie, il devint successiv. juge surveillant dans le palais patriarcal, chancelier auprès du prince Isaac Pocratide, enfin archev. de la province de Palrévante. Il m. vers 492 dans un très-gr. âge. On cite de lui entre autres ouv. : une *Hist. d'Arménie depuis le commencem. du monde jusqu'à l'an 440 de J.-C.*, en 3 liv., imp. à Amsterd., à Venise et à Lond. : on a joint à cette dern. édit. (1736, in-4), un petit traité de géogr. attribué au même aut. avec la trad. lat. en regard; *les Chries*, ou *l'Art de l'éloquence*, en 10 livres, Venise, 1796, in-8.

KORNELISZ ou CORNELISZ (Jacques), peintre, né dans le bourg d'Oost-Sanen près d'Amsterdam vers 1470, mort à Amsterdam dans un âge avancé, a laissé des tableaux aujourd'hui fort rares, où l'on trouve les défauts de son siècle. On cite surtout de lui une *Madeleine au pied de la croix*, *tenant le Christ mort entre ses bras*. — Kornelisz (Buis), frère du précéd., fut comme lui un peintre distingué. — Kornelisz (Dirck-Jacques ou

Jacob), fils de Jacques, né en 1497, m. en 1567, se distingua surtout comme peintre de port., quoiqu'il ait peint aussi quelq. tableaux. — V. CORNELIS.

KORNMANN (HENRI), jurisc. allem., né vers la fin du 16e S. à Kirchheyn dans le Wurtenberg, visita la France et l'Italie, alla ensuite s'établir à Francfort, et y m. postérieurement à 1620. On a de lui, entre autres ouv. : *Templum naturæ historicum*, etc., Darmstadt, 1611, in-8; *Liber de miraculis vivorum*, etc., Francfort, 1614, in-8; *Liber de miraculis mortuorum*, ib., 1620, in-8; *de Virginitate, virginum statu et jure, tractatus jucundus*, ib., 1610, in-8; *de Annulo triplici*, etc. Ses œuvres complètes ont paru sous le tit. d'*Opera curiosa*, etc., Francfort, 1696 et 1726, in-8 : il en a été fait aussi plus. réimpressions collectives sous différens titres.

KOROBEINIKOF (TRIPHON) et JOURII ou GEORGE GREKOF, marchands de Moscou, furent chargés par le czar Jean Vassilievitsch de porter en 1583 des aumônes à Jérusalem à l'occasion de la m. de son fils. Ils visitèrent indépendamment de la ville sainte, Constantinople, Antioche, Alexandrie, et écrivirent une relat. de leur voyage sous le titre de *Voyage de Triphon Korobeïnikof, march. de Moscou, et de son compagnon à Jérusalem, en Egypte et au mont Sinaï, en* 1583; elle a été imp. à St-Pétersbourg en 1783.

KORTHOLT (CHRISTIAN), théologien protest., né en 1633 à Burg dans le Holstein, m. en 1694 à Kiel, outre ses nombreux ouv. de controverse, a laissé : *de Tribus impostoribus magnis liber*, etc., Hambourg, 1701, in-4, et beaucoup d'autres ouv. en allem. et en latin, dont on trouvera la liste dans le *Journal des Savans*, 1710, pag. 150 et suiv., et dans les *Mémoires de Niceron*, tom. 31. — KORTHOLT (Sébastien), savant profess., fils de Christian, né à Kiel vers 1670, m. dans la même ville vers 1740, entre autres ouv. biographiques et dissertat. littér., a laissé : *de Poetis episcopis*, Kiel, 1699, in-4; *Dissertatio de studio senili, seu de viris doctis qui*, etc., Kiel, 1701, in-4. — KORTHOLT (Matthias-Nicolas), savant profess., frère aîné de Sébastien, né en 1674 à Kiel, m. en 1725, a laissé, entre autres ouv. littér. en latin : *de antiquâ eloquentiâ recentiorum perperàm postpositâ à Car. Perralto*, Giessen, 1700, in-4. — KORTHOLT (Christian), savant profess., fils de Sébastien, né en 1709 à Kiel, m. à Gottingue en 1751, a laissé des dissertations estimées sur des matières de théologie et de religion, entre autres : *Dissertatio de Math. Tindalio*, Leipsig, 1734, in-4 (V. *Acta eruditor.*, Leipsig, 1732, qu'il a enrichis de plus. analyses.)

KORTTE ou KORTE (JONAS), libraire d'Altona, né en 1683, m. vers 1747 dans sa ville natale, quitta son commerce pour faire le pèlerinage de la Terre-Sainte, et pub. en allem. : *Voyage à la Terre-Promise*, etc., Altona, 1741, in-8, auquel il faut joindre les 4 supplém. que l'auteur fit paraître à Halle de 1743 à 1751. — V. CORTE.

KOSCIUSZKO (THADÉE), gén. polon., né en Lithuanie le 28 oct. 1746 de parens nobles, mais d'une fortune médiocre, reçut son éducat. à Varsovie, dans l'instit. dit des *Cadets*, ou jeunes nobles, destinés à la carrière militaire. Il se fit bientôt remarquer comme un des meilleurs élèves dans les mathématiques et dans l'art du dessin, et fut envoyé en France pour y perfectionner et terminer ses études. Après un séjour de quelques années, utilement employées, le jeune Thadée retourna dans sa patrie, fut placé, avec le grade d'officier, dans un régim., devint capit., et se proposait de suivre sa carrière dans l'armée polonaise, lorsqu'une intrigue d'amour le força de s'expatrier. S'étant rendu dans l'Amérique du Nord, où les colonies anglaises venaient alors de secouer le joug de la métropole, il se présenta devant le célèbre Washington, fut accueilli par lui, admis au nombre de ses officiers, nommé par le congrès des états, sur le rapport du comité de la guerre, ingénieur de l'armée avec le rang de colonel, devint ensuite général major, et repassa en Europe après que l'Angleterre eut reconnu l'indépendance américaine en 1783. Kosciuszko rapporta dans sa patrie les souvenirs de la lutte glorieuse à laquelle il avait pris part, et vécut dans la retraite jusqu'en 1789 « méditant sans doute, dit un de ses biographes (M. A. Jullien), l'avenir de la Pologne et le sien. » A cette époque, tiré de son obscurité par la diète polonaise qui le nomma général major, il concourut aux inutiles tentatives que ses compatriotes voulurent opposer (de 1790 à 1791) à l'influence toujours croissante des puissances étrangères. Employé sous les ordres du jeune Poniatowski (*v.* ce nom), neveu du roi, et commandant l'armée nation., Kosciuszko soutint la plus forte attaque des Russes dans la bataille livrée le 18 juillet 1792 à Zielence dans la Wollynie; et sa conduite en cette occasion excita l'enthousiasme de ses compatriotes. Mais dès qu'il devint notoire que le faible roi Stanislas avait l'intention de se soumettre aux conditions imposées par la Russie, Kosciuszko se démit de son grade, et bientôt il s'éloigna de la Pologne : c'est alors qu'un décret de l'assemblée nationale du mois d'août (1792) lui déféra le titre de citoyen français. Il était en Saxe depuis plus d'un an lorsque les Polonais, voulant secouer le joug des Russes, lui envoyèrent une députation pour l'inviter à se mettre à leur tête. En acceptant cette honorable proposition, Kosciuszko fut d'avis d'attendre encore quelque temps avant de lever l'étendard de l'insurrection; mais après un délai de plus. mois, informé que l'impatience de ses compatriotes ne pouvait plus être contenue, il se rendit à Cracovie, au moment où le noble Madalinski venait de commencer les hostilités, et où il venait lui-même d'être déclaré chef suprême de toutes les forces nationales. Ayant publié un manifeste, il marcha aussitôt contre les Russes, à la tête de cinq mille hommes, rencontra ses adversaires, au nombre de dix mille, à Raslawice, le 4 avril 1794, et les défit complètement : ce prem. succès détermina le soulèvement général de la Pologne; les Russes furent forcés d'évacuer Varsovie; Kosciuszko se vit bientot à la tête de 50,000 combattans, dont la moitié de troupes régulières. Les Prussiens s'étant joints aux Russes, Kosciuszko ne put résister à des forces aussi supér. Après une lutte opiniâtre, attaqué par les Russes le 10 octobre à Maciciowice, il disputa long-temps la victoire; mais enfin, blessé, renversé de cheval, percé de coups, le généreux défenseur de la Pologne succombe en s'écriant : *Finis Poloniæ*. Vêtu du costume d'un simple paysan polon., Kosciuszko allait expirer sous les lances et les sabres des Cosaques, lorsqu'il fut reconnu par des officiers. Conduit prisonn. à Pétersbourg, il y resta deux ans enfermé dans un cachot, et n'en sortit qu'après la mort de l'impératrice Catherine. Paul Ier, en montant sur le trône, s'empressa de rendre Kosciuszko à la liberté, en le comblant de témoignages d'estime. Le noble Polonais se rendit bientôt après en Angleterre, puis en Amérique, où il passa quelq. années auprès de ses anciens compagnons d'armes, et vint ensuite en France en 1798. Il y trouva un grand nombre de ses compatriotes, qui étaient accourus sous les drapeaux de la nouvelle république. Accueilli par de nombr. marques d'estime, Kosciuszko contribua par ses représentations et ses démarches auprès du gouvernement directorial à opérer un rapprochement entre la France et les Etats-Unis. Il offrit aussi au même directoire de procurer à la France un bien plus grand nombre d'auxiliaires parmi ses compatriotes; mais il demandait en même temps que l'indépendance de la Pologne fût garantie lorsqu'on traiterait de la paix générale. On sait qu'aucune mesure positive ne fut arrêtée à cet égard. Cependant Kosciuszko vécut obscurément, soit à Paris, soit

dans une maison qu'il avait acquise près de Fontainebleau, jusq. 1814. Dans cet intervalle Napoléon, sur le point d'entrer en campag. contre les Prussiens, en 1806, voulut se servir du nom de Kosciuszko pour soulever les Polonais en sa faveur ; mais le digne général, devinant dans quel but le conquérant désirait le faire agir, répondit par un refus positif à la demande qui lui fut faite. On n'en publia pas moins dans les journaux une proclamation aux Polonais fabriquée en son nom. En 1814 les Russes pénétrèrent dans l'asile de Kosciuszko, et le traitèrent avec les plus grands égards. L'empereur Alexandre eut avec lui une longue entrevue dans laquelle le général, sollicité de retourner dans sa patrie, ne répondit encore qu'en demandant sa réintégration au rang des nations libres. Il fit un voyage en Italie, et vint ensuite s'établir en Suisse, où il m. le 15 oct. 1817. Sur la demande des Polonais, son corps fut transporté à Cracovie, et inhumé dans la cathédrale de cette ville, entre les tombes de Jean Sobieski et de Joseph Poniatowski (*v.* ce nom). Le célèbre Jefferson, dépositaire d'un legs de 13,000 dollars fait entre ses mains par Kosciuszko pour la fondat. d'un collége destiné à l'instruction des noirs, n'est point descendu dans la tombe avant d'avoir rempli son honorable engagement : l'*Ecole Kosciuszko*, fondée à Newark, commence à réaliser les généreux projets de ses fondateurs. M. A. Jullien, direct. de la *Revue encycloped.*, a donné, dans les *Annales des faits et des sciences milit.* (Paris, Pauckoucke, 1818-19), une très-bonne *Not. biogr.* sur Kosciuszko; elle a été impr. séparém., ibid., 1818, in-8 de 48 p.

KOSEGARSTEN (N.), mort en 1819 à Greifswalde, s'est rendu célèbre en Allemagne comme poète et comme orateur.

KOSTHA BEN LOUKA. V. COSTHA ben LOUKA.

KOSTROF (ERMILE-IVANOVITSCH), fils d'un paysan des environs de Viatka en Russie, fit ses études au séminaire de cette ville, et entra en 1771 à l'université de Moscou, où il reçut sept ans après le grade de bachelier. Il obtint en 1782 un modeste emploi dans une *provincia administrata* de prov. et m. en 1796. Kostrof s'est fait un nom dans sa patrie par une trad. élégante en russe des *poésies* d'Ossian (Moscou, 1792, et St-Pétersbourg, 1818), et une version incomplète de l'*Iliade* d'Homère (St-Pétersbourg, 1787). Kostrof a en outre trad. en vers la *Tactique* de Voltaire (Moscou, 1779), et il a laissé diverses poésies qui ont été imp. à St-Pétersbourg en 1802.

KOTAIBAH, célèbre général arabe, sous le khâlyfat de Wélid Ier, fut la terreur des Turks, des Chinois et des autres peuples idolâtres, à la fin du 1er S. de l'hég. Il parcourut plus. fois en vainqueur la Transoxane, envahit le Kharizme, se chargea lui et ses troupes d'un butin immense qu'il rapportait après chaque campagne à Mérou. Propagateur zélé de l'islamisme, il éleva partout des mosquées sur les débris des idoles. Après la mort de Wélid Ier il essaya quelque temps de lutter contre son nouveau maître Soléiman, fut obligé de fléchir et s'en consola par quelques conquêtes en Chine. Mais plus tard, oubliant le généreux pardon et même les faveurs qu'il avait obtenues du khâlyfe, il se révolta, fut battu, et mis en pièces l'an 97 de l'hég. (716 de J.-C.).

KOTAIBA. V. IBN-COTAÏBAH.

KOTHB'EDDYN. V. COTHB-EDDYN.

KOTHOUZ (MAHMOUD-SAÏF'-EDDYN-MALEK-MODHAFFER), 3e sulthan d'Egypte, de la dynastie des Mamlouks Baharites, avait d'abord été esclave au Kaire, et s'était élevé par sa valeur au rang des plus puissans émyrs. Profitant de l'invasion des Tartares et de la faiblesse du sulthan Mansour qui ne pouvait leur résister, il se fit nommer sulthan à sa place l'an 657 de l'hég. (1259 de J.-C.), arrêta les progrès des Tartares, remporta deux victoires importantes sur les lieuten. d'Houlagou, replaça toute la Syrie sous sa domination et reprit enfin le chemin de l'Egypte, pour y jouir du fruit de ses conquêtes ; mais il fut assassiné par les siens entre Gaza et le Kaire l'an 1260 de J.-C., après un règne de onze mois.

KOTHROB (MOHAMMED-BEN-AHMED-ALMOSSAYER)[1], grammairien arabe, né à Bassora au 2e S. de l'hég., m. en 206 (821 de J.-C.), a laissé les écrits suiv. : *al Motsalets*, dont un MS. existe à la biblioth. du roi à Paris ; *Ossoul al adhdhad*, sur les racines des mots (arabes) qui ont deux significations contraires.

KOTZEBUE (AUG.-FRÉD.-FERD. de), littérat. allemand, né à Weimar en 1761, s'est exercé dans presque tous les genres, et a trouvé encore du temps pour travailler à son avancement et à sa fortune. Secrét. à 20 ans d'un gén. de génie au service de la Russie, il fut recommandé par lui à l'imp. Catherine, dont il gagna la bienveillance, et qui le nomma président du gouv. civil de Revel en Estonie, avec le tit. de lieut.-colon. Ayant donné ou reçu sa démission de ces emplois en 1795, il devint directeur du théâtre de Vienne, revint en Russie en 1800, fut exilé en Sibérie, rappelé ensuite à la cour, et bien traité par Paul Ier. Enfin, après avoir parcouru la France, l'Italie et l'Allem., et travaillé quelque temps à Berlin au journal *le Sincère*, il prit une grande part en 1811 et 1812 aux manifestes et aux notes diplomatiques du cabinet russe, et en fut récompensé par la place de consul-gén. à Kœnigsberg, et ensuite par celle de conseill. d'état. Mais alors, plus que jamais, il anima contre lui par ses écrits les univ. d'Allemagne, et finit par tomber sous le poignard de Sand, jeune étudiant, en 1819, à Manheim. Kotzebue, d'abord partisan déclaré de la liberté et même de la révolution française, s'acharna depuis contre elle, et nuisit par là sans doute à sa réputation litt. Il a pub. des relations de ses *Voyages en Italie et en France*, une *Hist. de l'Ancienne Prusse*, et une *Hist. de l'empire d'Allemagne*, plus. romans, des libelles et autres écrits périod. ou non périod. Mais sa réputation est surtout fondée sur ses ouv. dramat., dont on compte près de 300 ; quelq.-uns ne sont que des traduct. ; d'autres lui appartiennent tout entiers, tels *les Deux Frères* et *Misanthropie et Repentir*, qui ont été trad. en franç., le premier par M. Weiss, et le deuxième par mad. Molé. On ne saurait lui refuser sans injustice une grande intelligence des effets du théâtre quand on a vu ces deux pièces, ou lu *Gustave-Vasa*, *les Hussites*, *Octavie*, *Hugo Grotius*, *la Prêtresse du Soleil*, etc. Les ouv. suiv. de Kotzebue ont été trad. en franç. : *Aventure de mon père, ou Comment il arriva que je naquis*, trad. par Muller, 1799, in-12 ; *Souvenirs de Paris en 1804*, trad. par Guilbert-Pixérécourt, Paris, 1805, 2 v. in-12 ; *Souvenirs d'un voyage en Livonie, à Rome et à Naples*, traduit par le même, Paris, 1806, 4 vol. in-12. On trouve des détails sur Kotzebue dans l'ouvr. allem. de Eichorn, intit. *Hist. générale de la Littérature*, t. IV, sect. 2 ; M. Henrichs a aussi donné une *Notice* sur ce grand écrivain dans la *Revue encyclopédique*, t. VI, p. 52.

KOUBASSOF (SIRGE), fils d'un boyard de Tobolsk et descendant du grand-duc Jaroslaf, vivait au commencem. du 17e S. Il composa un *Chronographe* ou *Chronique depuis la création*. Cet ouv., dont il n'a été imp. que des morceaux détachés, contient de gr. détails sur l'hist. de Russie ; il existe MS. à la bibliothèque de l'université de Moscou.

KOUBLAI-KHAN. V. CHI-TSOU.

KOULI-KHAN (THAMAS). V. NADIR-SCHAH.

KOURAKIN (le prince ALEX.), ancien ministre d'état russe près la cour impériale de France, bailli de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, chancelier des ordres de Russie, gr.-croix de la Légion-d'Honn., des ordres de Prusse, de Danemarck, de Bavière, etc., né en 1752, m. à Weimar en 1818, avait été

dès sa jeunesse attaché à la personne de Paul Ier, qu'il accompagna dans ses voyages en Prusse et e France. Nommé en 1796 minist. et vice-chancelier de l'empire, il se démit de ces fonctions en 1802, fut peu de temps après appelé à l'ambassade de Vienne, puis chargé en 1807 par l'emp. Alexandre de conclure les négociations entamées à Tilsitt, où il signa la paix. L'année suiv. il devint ambassad. en France, et occupa ce poste jusqu'en 1812, époque de la rupture avec la Russie. La corresp. officielle du prince de Kourakin avec les agens français est pleine d'intérêt; elle offre de précieux détails sur les circonstances polit. d'alors, et n'atteste pas moins l'habileté que la droiture des vues de ce diplomate.

KOURBSKII (le prince André-Michaelovitsch), boyard russe et voivode sous le règne du czar Jean Vassilievitsch, dont il était parent, naquit en 1529. Il passa par tous les grades, se signala comme général en chef contre les Tatares et les chevaliers livoniens. Mais, étant tombé dans la disgrâce de son maître vers 1564 par suite des calomnies de ses ennemis, il se réfugia à Volmar et ensuite à Kovno sous la protection du roi de Pologne, Sigismond-Auguste. L'époque de sa mort est inconnue; on sait seulement que c'est dans la première de ces villes qu'il écrivit son *Histoire du czar de Moscou*, qui n'a pas été imprimée, mais dont il existe de nombreus. copies: cet ouv. est plus intéressant qu'exact et impartial.

KOUTHOUZ. V. Kothouz.

KOUTOULMICH ou KOUTLOUMICH, prince seldjoukide, petit-fils de Seldjouk, le chef de cette famille depuis si puissante, servit d'abord Thogrul-bey, son cousin, dans ses conquêtes, et en reçut le gouvernement de la Mésopotamie. Chassé ensuite de ce pays par les Arabes, il eut encore le malheur de mécontenter Thogrul, puis l'imprudence de se révolter. Vaincu et privé de toute ressource, il se réfugia successivement en Arménie et en Arabie, reparut après la m. de Thogrul en 455 de l'hég. (1063 de J.-C.) pour disputer le trône à Alp Arslan, mais fut vaincu et périt dans le combat en 456 (1064).

KOUTOUSOFF-SMOLENSKOI (Michel-Lavrionowich-Golenitcheff), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, fut élevé en France (à Strasbourg), entra au service à 16 ans, et parvint successivem. aux prem. emplois militaires par des actions d'éclat. Général major en 1784, il assista en 1788 au siége d'Oczakoff, y fit preuve d'une grande fermeté, et fut dangereusem. blessé dans une sortie vigoureuse que fit la garnison turque. Il eut ensuite une grande part à la prise d'Ismaïlow en 1790, et fut nommé l'année suivante lieuten.-général, puis chargé du commandem. d'un corps d'armée, placé entre le Pruth, le Dniester et le Danube. A la paix avec les Turks, il obtint le commandement de l'Ukraine, et fut employé dans plus. négociat. diplomatiques, tant sous le règne de Catherine que sous celui de Paul Ier. Devenu gouverneur militaire de Pétersbourg, à l'avènem. d'Alexandre Ier, il gagna la confiance de ce monarque, et fut appelé au commandem. de l'armée qui se réunit aux Autrichiens en 1805. C'est, dit-on, contre son avis que fut livrée la bataille d'Austerlitz. Après la paix de Presbourg, Koutousoff prit le commandem. de l'armée destinée contre les Turks, remporta sur eux plus. avantages signalés, et dicta les conditions de la paix conclue à Bucharest le 16 mars 1812. A cette époque il fut élevé aux dignités de prince, de président du conseil d'état, et de feld-maréchal ou généralissime des armées de l'empire. La guerre ayant bientôt éclaté entre la France et la Russie, Koutousoff, après avoir évité pendant quelque temps un engagement décisif avec Napoléon, se décida enfin à livrer la célèb. bataille de Borodino ou de la Moskowa, après laquelle l'armée russe, en se retirant, ouvrit aux Français la route de l'ancienne capitale des Moscovites. Lors de la retraite de Moscou, les combats de Dorogobouj et de Krasnoï, où le nombre écrasa la valeur, valurent à Koutousoff le surnom de Smolenskoï et le grand cordon de St George. Ce feld-maréchal commandait encore l'armée russe au commencement de la campagne de 1813; mais, atteint d'une maladie sérieuse, suite des précédentes campagnes, il mourut à Bunzlau en Silésie le 16 avril 1813, laissant la réputation d'un des généraux les plus distingués de l'armée russe, ou du moins de celui qui s'était trouvé dans la circonstance la plus heureuse, celle de délivrer son pays d'une invasion terrible. S'il faut en croire de nombreux et imposans témoignages, Koutousoff avait un caract. liant, des mœurs douces; il cultivait les arts, aimait les lettres, surtout la littérature française, et parlait la plupart des langues de l'Europe.

KOUWENBERG (Chrétien van), peintre d'hist., né à Delft en 1604, m. à Cologne en 1667, a exécuté plus. tabl. d'hist d'une excellente couleur, d'une grande correction de dessin et d'une belle manière.

KOWALSKA (Elisabeth), dame polonaise du 18e S., a laissé des poésies estimées parmi lesquelles on remarque surtout un poème des *Quatre Saisons*.

KRACHENINNIKOW. V. Kraschenınnikof.

KRAFFT (Jean-Louis), dessinat. et graveur à l'eau-forte, né vers 1710 à Bruxelles, m. vers la fin du 18e S., a fait un assez gr. nombre d'estampes pour des livres, et gravé plusieurs sujets d'après Rubens, Le Titien, Le Giorgion, van Dyck, D. Téniers, etc.

KRAFT (Janus), savant profess. danois, né en 1720 à Frédéricshall en Norwége, m. en 1765, a laissé plus. ouv. de mathémat. et de philosophie en danois et en latin, et des Mém. qu'on trouve dans la collect. de la soc. royale des sciences de Copenhague, tome 3, 5 et 6.

KRAFT (George-Wolfgang), célèbre physicien allem., né en 1701 à Duttlingen dans le Wurtemberg, m. en 1754, après avoir professé les mathémat. et la phys. à St-Pétersbourg et à Tubingue, a laissé beauc. d'ouv. sur les sciences et un gr. nomb. de Mém. insérés dans le *Rec.* de l'acad. de Pétersbourg (V. la *Nouv. biblioth. germanique*, tom. 16e, 2e partie).— Kraft (Wolfgang-Louis), fils du précéd., né en 1743 à St-Pétersbourg, où il m. en 1814, membre de l'académie des sciences de cette ville, avait étudié aux univ. d'Allemagne. Il fut envoyé en 1767 à Orenbourg pour observer le passage de Vénus devant le soleil, et plus tard il aida Euler dans la confection des tables de la lune. Sa réputation comme physicien et astronome lui valut l'honneur d'être choisi pour enseigner ces sciences à l'emp. Alexandre et au gr.-duc Constantin. On a de lui: *Dissertatio de ratione ponderum sub polo et æquatore*, Tubingue, 1764, in-4; des *Mém.* et autres essais insér. dans la collect. de l'académie russe et dans le Journ. de St-Pétersb., 1778.

KRAFTHEIM. V. Craton.

KRAHE (Lambert), peintre, né à Dusseldorf, vers 1730, m. dans la même ville en 1790, s'est rendu recommandable surtout par sa générosité et sa bienveillance vraim. paternelle envers les jeunes artistes sans fortune qui annonçaient quelq. talent. Il enrichit de plus. tabl. la galerie de Dusseldorf dont il était prem. inspecteur.

KRANTZ ou CRANTZ (Albert), célèb. chroniqueur allemand, né vers le milieu du 15e S. à Hambourg, m. en 1517, professa la philosophie et la théologie avec talent à Rostock et à Hambourg, montra une grande habileté dans plus. missions importantes dont il fut chargé par les villes anséatiques, et fut choisi pour médiateur entre les rois de Danemarck et de Holstein, en 1500. On a de lui: *Saxonia, sive de saxonicæ gentis vetusta origine*, etc., Francf., 1575, 1621, in-fol.; *Wandalia, sive Historia de Vandalorum.. origine*, Francfort,

1575, in-fol.; d'autres chroniques, des ouv. de théologie, etc. (*v.* les Mém. de Nicéron, tom. 38). — KRANTZ (Gottlob), savant profess., de la même famille que le précéd., né en 1660 à Hausdorf dans la haute Lusace, m. à Breslau en 1733, a laissé entre autres ouv. : *Historia ecclesiastica à Christo nato*, etc., Leipsig, 1736, in-4, histoire assez estimée en Allemagne.

KRANTZ (David). V. Cranz.

KRASCHENINNIKOF (Etienne), voyageur russe, né en 1712 à Moscou, m. en 1754, profess. de botanique à l'acad. des sciences de Pétersbourg, avait été adjoint en 1733 aux trois académiciens de cette ville, chargés de visiter la Sibérie; il passa ensuite au Kamtschatka, y séjourna jusqu'en 1743, et publia à son retour la relation de son voyage en russe, St-Pétersbourg, 1754, 2 vol. in-4, 2ᵉ édit., 1818 : cet ouv. a été trad. en allem. par Jos.-Tob. Kœhler (Lemgo, 1766, in-4), puis en franç. par Eidous (Lyon, 1767, 2 v. in-12), d'après une version abrégée qu'en avait publiée l'Anglais Grièves, Lond., 1764, in-4 : il en existe une trad. franç. complète par de Saint-pré, Amsterdam, 1771, 2 v. in-8, sous le titre de *Description*, etc. (Le *Voyage au Kamtschaka*, Lyon, 1771, 2 vol. in-12, est le même ouv. que la trad. d'Eidous, dont on a seulement changé le titre.) On a encore de Krascheninnikof entre autres écrits une trad. de *la Vie d'Alexandre* par Quinte-Curce, et un *Disc. sur l'utilité des sciences et des arts*, St-Pétersbourg, 1750.

KRASICKI (Ignace), prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne, né en 1735 à Doubiecko, mort à Berlin en 1801, a laissé beaucoup d'ouvrages en prose et en vers qui font les délices des Polonais, et ont valu à leur auteur le surnom de *Voltaire de la Pologne*; ils ont été rec. pour la plupart, et publiés par Dmochowski, Varsovie, 1803 et suiv., 10 vol. in-8. On trouve sur la vie de cet illustre écriv. et sur ses ouv. des détails aussi intéressans qu'instructifs dans son *Eloge* par le comte Stanislas Potolcki (*v.* ce nom). M. J.-B. Lavoisier, chan. de Mohilew et memb. honoraire de l'acad. de Wilna, a donné la trad. française de ce morceau oratoire en tête de celle des *Aventures de Nicolas Doswiaczinski*, l'un des ouv. de Krasicki, Paris (Nicolle), 1818, in-8; le même a également trad. en franç. son liv. intit. *l'Histoire*, ib., 1817, in-8. Les ouv. qui ont fait le plus d'honn. à Krasicki sont : *la Michéide*, poème héroï-comiq. en 10 ch., 1776, 1780, in-8; trad. en franç., par Dubois en 1784, puis par M. J.-B. Lavoisier, sous le titre de *la Souriade*, Paris, 1818, in-8; *la Monomachie*, ou *la Guerre des moines*, 1778, poème en 6 chants qui passe pour son chef-d'œuvre; plusieurs liv. de *Fables*, 1779, in-8; enfin des *Satires*, des *Contes*, et la trad. en polonais d'une partie des poésies d'Ossian, des *Vies* de Plutarque, etc.

KRASOCKI (Jean), seigneur polonais du 16ᵉ S., nain d'un esprit peu ordinaire, et d'une taille plus délicate encore, s'est rendu célèbre par l'influence qu'il exerça sur ses compatriotes dans le choix qu'ils firent du duc d'Anjou pour leur roi. De retour en Pologne après un voy. qu'il avait fait à la cour de France, où surtout le frère du roi le combla de caresses, Krasocki commun. aux autres seign. polonais son enthousiasme pour les qualités aimables, la bravoure du prince franç., et bientôt fut entamée la fameuse négociat. qui plaça pour quelque temps la couronne de Sigismond-Auguste sur la tête du duc d'Anjou, Henri de Valois.

KRAUS (Jean-Ulrich), dessinat. et graveur à la pointe et au burin, né en 1645 à Augsbourg, m. en 1719 dans sa ville natale, a laissé un assez grand nombre de vues, de perspectives et de paysages, d'un effet piquant et d'une bonne couleur. — Kraus (George-Melchior), peintre et graveur à l'eau-forte et en couleur, né en 1727 à Francfort-sur-le-Mein, m. au commencem. du 19ᵉ S., a laissé des paysages surtout qui sont encore recherchés. Il avait travaillé quelq. temps dans l'atelier de Greuze.

KRAUS ou KRAUSS (Jean-Baptiste), savant prélat allem., l'un des plus laborieux écrivains de l'ordre de St-Benoît, né en 1700 à Ratisbonne, m. en 1762, a laissé environ 40 ouv. de théologie, de critique ou d'hist., dont on trouve la liste dans Meusel; nous citerons seulement son *Catal. bibl. S. Emmeranni*, Ratisbonne, 1748-50, 4 vol. in-8.

KRAUSE (Jean-Gottlieb), sav. philologue allemand, né en 1684 dans la principauté de Wolau en Silésie, m. à Wittemberg en 1736, professa l'éloquence à Lepisig et l'histoire à Wittemberg, et publia un assez gr. nombre d'ouvr. littéraires, philolog. et biogr. sur lesquels on peut consulter la *Gazette littéraire*, etc., Leipsig, 1736, p. 903-908. — Krause (François), peintre, né à Augsbourg en 1706, m. en 1754, parvint à force de travail et de constance à vaincre les difficultés sans nombre que son extrême pauvreté opposait à sa passion pour la peinture, et acquit plus. des qualités du gr. peintre : mais ses tableaux, grâce au mauvais choix des couleurs, noircissaient à vue d'œil et seront détruits av. le temps. — Krause (Charles-Chrétien), méd. saxon, né à Dolitsch en 1716, m. en 1793, est connu par plus. traduct. d'ouv. de médecine, par des dissertat., et surtout par une belle édit. de Celse, Leipsig, 1767, in-8. — Krause (Christian-Ludwig), habile jardinier de Berlin, m. en 1773, a laissé une *Instruction sur le jardinage*, Leipsig et Berlin, 1773, in-8. — Chret.-Gotfried Krause, avocat à Berlin, où il m. en 1771, a composé plus. morceaux de musique estimés. On lui doit ausi les deux écrits suiv. sur l'art qu'il cultivait comme amateur : *Lettre sur la différence entre la musique française et italienne*, Berlin, 1748; et *De la poésie et de la musique*, ib., 1782. — Un autre Krause ou Kraus (Joseph), maître de la chapelle du roi de Suède, né à Manheim en 1758, m. à Stockholm en 1792, avait étudié les sciences et les lettres dans plus. univ. d'Allem., mais se voua plus particulièrement à la musique. On a de lui, outre beaucoup de ballets, symphonies, ariettes, etc., quelq. opéras parmi lesquels on distingue celui de *Didon et Enée*.

KRAYER (Gaspard). V. Crayer.

KREIG (Jean-Fréd.), gén. franç., né en 1730 à Lahr en Brisgaw, m. en retraite à Bar-sur-Ornain en 1803, appartenait, dit-on, à une famille de réfugiés franç. Dès l'âge de 16 ans il vint prendre du service en France, et il fit avec distinction la guerre de Hanovre sous le maréchal de Saxe. Fait capit. de cavalerie par le maréchal de Broglie après la bataille de Rosbach, où il avait reçu 7 blessures, il devint, après celle de Minden, major dans la même arme; enfin, ayant reçu 16 autres blessures à la malheureuse affaire de Clostercamp en protégeant la retraite des Français, il resta sur le champ de bataille, et ne dut la vie qu'aux soins généreux que lui fit donner le grand Frédéric. Kreig ne rentra en France qu'au bout de plus. années : soupçonné, injustement à ce qu'il paraît, d'avoir porté les armes chez l'étranger pend. cet intervalle, il perdit à son retour le fruit de ses services, et dut recommencer sa carrière comme sous-lieut. Au siége de Gibraltar (1782) il commandait comme capitaine une batterie flottante; et quoique blessé assez grièvement, non-seulement il s'échappa à la nage sous le canon des assiégés, mais il parvint encore à sauver plus. de ses frères d'armes. Kreig était à l'époque de la révolution capitaine au régiment de Nassau; il devint bientôt aide-de-camp du gén. Wimpfen, et jusqu'au grade de général de division (1793), toutes ses promotions furent la récompense de nouvelles actions d'éclat; mais, sans contredit, ce qui lui fit le plus d'honn. fut sa conduite au siége de Thionville; il paya la gloire qu'il y avait acquise par la

perte d'une petite propriété qu'il possédait à Oberkirch, et à laquelle les vaincus mirent le feu lorsqu'ils traversèrent le Brisgaw pendant leur retraite. Le directoire confia au gén. Kreig le commandem. de la ville de Paris, et il remplit ce poste difficile pendant 18 mois, au bout desquels il obtint sa retraite, ayant 54 ans de service effectif et 33 bless.

KREUTZ. V. CREUTZ et CREUZ.

KRIM-GUÉRAI. V. CRYM-GUÉRAÏ.

KRINOFSKII (GÉDÉON), né à Casan, en Russie, l'an 1726, m. év. de Pskof en 1763, s'était fait remarq. de bonne heure par son talent pour la parole : nommé à 27 ans par l'impérat. Elisabeth prédicat. de la cour, il exerça cet emploi avec une grande distinction. Ses *Sermons* ont été imp. aux frais du gouvernem. à St-Pétersbourg en 1760.

KRIOUKOFSKOI (MATTHIEU-VASSILIEVITSCH), aut. dramat., né en 1781 à St-Pétersbourg, où il m. en 1811, avait porté les armes comme officier dans les troupes russes, et remplit ensuite div. emplois civils. Le théâtre de sa patrie lui doit 2 tragéd. estimées, *Pojearskoï*, St-Pétersbourg, 1807 et 1811, et *Elisabeth fille d'Iarvslaf*, St-Pétersb., 1820. Cette dern. pièce n'a pas été représentée. Krioukofskoï a laissé en outre une traduction de la *Nouvelle économie politique* de Herenschwandt, St-Pétersbourg, 1807.

KROUST (JEAN-MARIE), jésuite, fut confess. de Madame la dauphine, mère des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, et m. en 1770 à Brumpt. en Alsace. Outre div. morc. ins. dans le journal de Trévoux, on a de lui en lat. des *Exercices spirituels* (Augsb., 1792, in-8) et des *Méditat.* (1796, 4 vol. in-8), écrites dans le sens de son instit., et particulièrement destinées à l'usage des jeunes prêtres.

KRUDNER (JULIE DE WITTINGHOFF, baronne de), femme d'un gentilhomme livonien, mort en 1802, ambassadeur de Russie à Berlin, a fixé quelque temps sur elle la curiosité publique par le rôle prophétique auquel elle s'est crue appelée vers la fin d'une vie remplie d'ailleurs d'aventures romanesques. Née en 1766 à Riga en Courlande, d'une famille noble et des plus opulentes de cette contrée de l'empire russe, notre moderne pythonisse brilla à Paris dès son extrême jeunesse dans la soc. des philosophes, dont la maison que son père y venait habiter fut assez long-temps le rendez-vous. Mariée à 14 ans au baron de Krudner, elle le suivit dans différens voyages, notamment à Venise, où celui-ci résida plus. années comme ambass.; et elle était déjà mère de deux enfans lorsqu'en 1791 son époux se vit réduit à s'en séparer par le divorce. Après une série d'aventures dont on croit voir en partie le détail dans le roman qu'elle a pub. sous le titre de *Valérie*, ou *Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G.....* (Paris, 1803, 3e édit., 1805, 2 vol. in-12; ouv. dont on a pub. depuis une continuation, *v.* le t. 30 des *OEuvres du prince de Ligne*), mad. Krudner, qui, venue à Berlin, y avait été admise à l'intimité de la reine de Prusse, éprouva une telle secousse à la mort de cette malheureuse princesse que, l'état de sa santé à l'âge où elle était parvenue se compliquant avec cette crise, elle se jeta tout à coup dans l'enthousiasme religieux le plus exagéré. D'abord disciple du fameux visionnaire allem. Jung Stilling, dont bientôt elle outrepassa le mysticisme, elle vint en 1814 à Paris, s'annonçant comme une envoyée de Dieu destinée à rétablir le règne du Christ sur la terre. Son rang social, les qualités de son esprit, enfin l'accomplissement de quelq.-unes de ses prophéties, telles la chute de Napoléon, son retour de l'île d'Elbe et les événemens de Waterloo, mais peut-être plus encore cette adresse insinuante, dernière arme dont se départ une femme que ses attraits ont naguère rendue séduisante, lui valurent un certain crédit auprès de l'emp. Alexandre, qui effectivement assista plus. fois à la célébration des mystiques exercices de l'illustre prêtresse. Aussi telle parut alors l'importance attachée par de grands personnages au rôle que voulait jouer madame Krudner que des écrivains sensés ne balancent pas à faire hommage de l'idée prem. de la sainte-alliance à l'influence des rêveries de cette femme enthousiaste sur l'esprit de l'autocrate des Russies. Quoi qu'il en soit de cette opinion, que nous regardons néanmoins comme très-hasardée, mad. Krudner, loin d'être appuyée dans le cours de ses bizarres prédicat. par l'autorité polit., se vit bientôt défendre l'entrée des états chrétiens, où elle pouvait gagner plus de prosélytes à sa nouv. théurgie. La Suisse fut le principal théâtre de son extravagant apostolat et de ses immenses libéralités envers les pauvres, qui, avec d'autres personnes accourues au bruit d'un spectacle aussi nouveau, lui formèrent à chaque station une escorte de plus. milliers d'individus; elle en fut expulsée par les magistrats dès que ceux-ci aperçurent par quelq. exemples les dangers que pouvaient entraîner pour la sécurité des familles les épanchemens mystiques et la dévote profusion de cette femme, en qui les écriv. les moins austères ont blâmé le déplorable écart des plus précieux dons de l'esprit et du cœur. Etant retournée dans sa patrie, elle trouva un instant de repos à l'une des propriétés qui lui restaient non loin de Riga; ses communications sympathiques avec les Hernutes ou frères moraves qui habitent cette contrée l'y retinrent d'abord; mais bientôt elle forma le projet d'aller fonder en Crimée un établissem. chrét. de correct. pour les criminels et les pécheurs, et elle m. au lieu nommé Karason-Bazar dans les derniers jours de 1824 ou les premiers de 1825. Outre son roman, mad. de Krudner a pub. une broch. intit. *le Camp de Vertus*, 1815, Paris et Lyon, in-8 de quelq. pages. Ses principaux adeptes furent deux jeunes théologiens : l'un calviniste et Génevois, M. Henri-Louis Empaytaz, est connu comme le chef de l'association désignée à Genève sous le nom de Momiers; ses démêlés avec le consistoire de cette ville l'avaient réduit à se réfugier en Suisse; l'autre, de Leipsig, appelé Liedner, a pub. un livre intit. *Machenac*, en faveur des opinions de cette dame. Peu de temps avant le prof. Krug avait fait paraître ses *Entretiens avec mad. de Krudner*, Leipsig, 1818. Enfin M. Marignié a pub. en 1817 une broch. in-8 sous ce titre : *Sur madame de Krudner, en réponse à l'article sur cette dame et contre M. de Bonald inséré dans le Journal de Paris* (n° du 30 mai 1817). On trouve une *Lettre* de madame de Krudner à Bernardin de St-Pierre parmi celles qu'on a jointes à l'édit. des *œuvres* de ce célèbre écriv. pub. en 1826 par M. Aimé-Martin.

KRUGER ou KRUG (LUCAS ou LOUIS), orfèvre, peintre et graveur au burin, né vers 1489 à Nuremberg, mort dans la même ville en 1535, est connu en France sous le nom de Maître-à-la-cruche, parce qu'il a marqué d'une petite cruche toutes ses estampes, estimées encore aujourd'hui, mais très-rares. — KRUGER ou CRUGER (Thierri), graveur au burin, né à Munich vers 1570, m. à Rome en 1650, se proposa surtout pour modèle Villamena, et se distingua comme lui par la facilité du burin et par une force qui n'est malheureusement pas accompagnée toujours de la grâce et du goût. — KRUGER (Théodore), graveur, originaire d'Allemagne, né en 1646, m. vers 1715, a gravé, de concert avec Mogalli, A. Lorenzini et Picchianti, le *Museum Florentinum*. — KRUGER (André-Louis), peintre, dessinat. et graveur, né à Postdam en 1743, grava, d'après ses propres dessins, plus. tabl. de la galerie de Sans-Souci.

KRUGER (M. PANCRACE), profess. de langues grecque et latine, né en 1546, à Finsterwalde, dans la basse Lusace, m. en 1614 à Francfort-sur-l'Oder, fut exclu de sa communion et perdit sa place, sur la dénonciation des ecclésiastiques de

Lubeck, pour avoir osé soutenir à une noce qu'on pouvait substituer *a*, *b*, *c*, etc., aux notes accoutumées de la musique. — KRUGER (George), jés., né en 1608, à Prague, m. en 1671, a laissé : *Sacri pulveres inclyti regni Bohemiæ et nobilium ejus pertinentiarum Moraviæ et Silesiæ partes*, etc., Lutomisl, 1667, 1669, in-4. — KRUGER (Théod.), sav. théolog. protestant, né en 1694 à Stettin, m. en 1751, travailla au Journal de littérat. théolog., intitulé : *Fortgesesetzte Sammlung*. On a de lui, entre autres ouvrages : *de Martyriis falsis*, etc., Wittemberg, 1722, in-4, où il réfute Bayle. — Les biographes allem. citent plus. autres personnages du même nom, dont les moins obscurs sont Jean-Gottlieb KRUGER, prof. de médec. à l'univ. de Halle, m. en 1760 à 45 ans, memb. de l'acad. des Curieux de la nature, etc. (on a de lui, entre autres ouv., une *Physiol.*, imp. à Halle, 1748, in-8, et trad. en hollandais, Amsterdam, 1763 ; un tr. *de Refrigerat. sanguinis*, Halle, 1743, 1748, in-4) ; et Jean-Chrét. KRUGER, poète et comédien, m. à Hambourg en 1750 à 28 ans, de qui on cite une trad. allem. du *Théâtre de Marivaux*, et un rec. de *Poésies* imp. à Leipsig en 1763.

KRUNITZ (JEAN-GEORGE), doct. en méd. et l'un des plus infatigables écrivains de l'Allemagne, né en 1728 à Berlin, m. en 1796, a laissé une immense quantité de compilat. et de traduct. écrites avec une prolixité fatigante. Son principal ouv. est *l'Encyclopédie économico-technologique*, commencée en 1773, terminée à l'art. *Leiche* (corps mort), en 1796, 72 vol. in-8. On en a donné une 2e édit., Berlin, 1786 et suiv.

KRUS (JOS.-LOUIS-CASIMIR), sav. et honorable magistrat suisse, né en 1734 à Lucerne, d'une famille patricienne, m. en 1805, avoyer de sa ville natale, est devenu célèbre par l'influence qu'il exerça long-temps sur le gouvernem. de son canton, dont plus. fois il fut le représentant aux diètes de la confédération. Laissé sans emploi lors de la révolution démocratique, il vécut dans la retraite jusqu'en 1801, accepta à cette époque un siége au conseil législatif, et ne contribua pas médiocrem. au fameux acte de médiation, qui lui rendit sa dignité d'avoyer de Lucerne. Krus, déjà fort âgé, continua à en honorer l'exercice par l'indépendance de son caractère et par sa justice.

KRUSINSKI (JUDAS-THADÉE), jés. polonais, né vers 1677 à Brzesc en Cujavie, m. à Kaminieck, en 1754, était très-versé dans les lang. orientales. Nommé procureur-général des missions en Perse, il fut témoin des révolutions qui amenèrent le renversement de la dynastie des Sofis et la conquête de la Perse par les Afghans, et en publia une relation circonstanciée qui passe pour très-exacte et très-vraie, et dont ont profité les écrivains qui sont venus après lui. Elle parut à Lemberg en 1734, 1 vol. in-4.

KRUYFF (JEAN de), littérat. hollandais, né à Leyde vers 1754, mort à La Haye en 1821, fut couronné par la société holland. des sciences et arts pour un excell. *Eloge de Corneille Hoofft*, père de l'hist. de ce nom.

KUBLAI-KHAN. V. CHI-TSOU.

KUEN (MICHEL), savant religieux allemand, né en 1709 à Weissenhorn dans l'Autriche antérieure, m. en 1765, conseiller et chapelain perpétuel de S. M. I., a laissé plus. compilations historiques, dissertat. critiques, etc., dont on trouvera la liste dans le Dictionn. de Meusel ; nous ne citerons de lui que l'ouvrage suivant : *Wenga, sive informat. hist.*, etc., Ulm, 1766, in-fol.

KUH (EPHRAÏM-MOÏSE), poète allemand, né en 1731 à Breslau, m. dans la même ville en 1790, était d'une famille israélite qui voulut faire de lui d'abord un rabbin, puis un négociant. Mais Mendelssohn, Ramler, Lessing et d'autres grands écrivains qu'il connut à Berlin, firent de lui un poète, et il m. pauvre, après avoir été fou quelque temps. On a pub. un choix de ses œuvres, Zurich, 1792, 2 vol. On trouve aussi quelq.-unes de ses poés. dans le *Museum* allem. et dans le *Martial* de Ramler.

KUHLMANN (QUIRINUS), fameux visionnaire du 17e S., né à Breslau en 1651, brûlé à Moscou en 1689, pour des prédictions séditieuses, avait montré jusqu'à l'âge de dix-huit ans un esprit vif et pénétrant ; mais il éprouva, à cet âge, un dérangement dans les organes à la suite d'une maladie, et crut dès-lors avoir des visions. Il alla porter ses rêveries successivem. en Allemagne, en Hollande, en Turquie, en Espagne, en Angleterre, en France, en Suisse et peut-être même en Terre-Sainte, enfin en Russie. Il avait recherché et obtenu l'amitié de Jean Roth, autre visionnaire, et voulu se lier avec la Bourignon (*v.* ce nom), qui ne répondit point à son empressem. Il a laissé 42 ouv. de fanatisme. (*V.* Adelung, *Hist. de la folie hum.*, t. 5, p. 3-90.)

KUHN (JOACHIM), savant philolog., né à Gripswalde en 1647, m. en 1693, a laissé des *comment.*, des *remarques* utiles, et plus. édit. d'aut. anciens, entre autres celle de *Pausanias*, Leips., 1696, in-f.

KULENKAMP (LOUIS), profess. de l'univers. de Gottingue, né à Brême en 1724, m. en 1797, a laissé un petit nombre d'écrits de philolog. et de critique, dont le plus remarquable est un *spécimen* d'observat. et de correct. sur l'*Etymologicum magnum*, Gottingue, 1765, in-4.

KULM ou KULMUS (JEAN-ADAM), médecin anatomiste, né en 1680 à Breslau en Silésie, m. en 1745, a laissé des tableaux d'anatomie avec gravures, 1728, en allemand. Cet ouv. a été trad. en français par Massuet en 1734. (*V.*, pour les autres ouv. et mém. de Kulm, le *Supplément du Dictionnaire biogr.* de Joecher.) — KULM (Jean-George), médecin du roi de Pologne, frère du précéd., m. en 1731, a laissé un ouv. latin, intitulé *Oneirologia*, Varsovie, 1703, in-4.

KULMUS. V. GOTTSCHED.

KUNCKEL (JEAN), célèbre chimiste allemand, né en 1630 au village d'Hutten dans le duché de Sleswig, m. en 1702 à Stockholm, où l'avait fixé Charles XI, en lui donnant des lettres de noblesse et la charge de conseiller de mines, s'est fait un nom par ses grands travaux, l'exactitude de ses procédés et l'importance de ses découvertes, parmi lesquelles on cite le phosphore qui porte son nom. Entre autres ouv., tous écrits en allemand, nous citerons de lui : *Observations chimiq.*, Hambourg, 1677, in-8, trad. en latin par Ramsay, Iéna, 1719, in-12 ; *l'Art de faire le verre*, 1679, in-4, trad. en franç. par le baron d'Holbach, Paris, 1752, in-4.

KUNRATH ou KHUENRATH (HENRI), chimiste allemand, de la secte de Paracelse, né vers 1560 dans la Saxe, m. à Dresde en 1605, croyait posséder le secret de la pierre philosophale, et l'on trouve dans quelques-uns de ses ouv. les rêves de l'astrologie judiciaire.—KUNRATH (Conrad), autre chimiste que l'on croit frère du précéd., a pub. en allemand, *l'Art de distiller*, et un *Traité* sur différentes plantes, telles que l'ellébore, le ros solis, l'absynthe, etc.

KUNST. V. CORNILLE.

KUNZ (GASPARD), métaphysicien, né à Saint-Gall, m. en 1752 à Neuchâtel, passa une grande partie de sa vie en France. On a de lui : *Dissertat. sur la validité ou non-validité des pactes dans l'état de nature*, 1755 ; *Essai d'un système nouv. concernant la nature des êtres spirituels*, 1742.

KUPETZKY (JEAN), peintre de portraits, né en 1667 à Pessing sur les frontières de Hongrie, m. en 1740, était le fils d'un tisserand qui voulut lui faire embrasser sa profession. Kupetzky s'échappa de la maison paternelle et languit long-temps dans une extrême misère. Mais enfin ses talens le firent connaître, l'enrichirent et lui concilièrent la faveur du prince Stanislas Sobiesky, et successivement des

emper. Joseph Ier, Charles VI, François Ier, du czar Pierre et de Marie-Thérèse. On l'a comparé à van Dyck pour la perfect. des mains et à Rembrandt pour la couleur.

KUPRULI. V. Kopronli.

KUSSEL (Melchior), grav. allem., m. en 1683 à Augsbourg, forma d'habiles élèves, dont le plus distingué fut J.-U. Kraus, qui devint son gendre et lui succéda.

KUSTER (Ludolphe), philologue et commentateur, né en 1670 à Blomberg en Westphalie, m. en 1716 en France, où l'avaient attiré et fixé les bienfaits du roi, débuta par une *Histoire critique d'Homère*, 1696, que suivirent bientôt des *Commentaires*, des édit. de Suidas, d'Aristophane, etc., et des dissertat. philolog.—Kuster (George-Godefroi), historien, né en 1695 à Halle, m. en 1776, a laissé, entre autres compilations historiq. : *Collectio opusculorum historiam Marchicam illustrantium*, Berlin, 1727-43, 24 part. in-8.

KUTSAMI, écrivain chaldéen, qui, selon toutes les probabilités, a précédé de plusieurs siècles Ibn-el-Awam, qui écrivait au 12e S., et qui l'a cité, a laissé un *Traité* de l'agricult. nabathéenne, dont on trouve une traduct. arabe à la biblioth. du roi à Paris (MSs. arabes, no CMXIII).

KUTTNER (Charles-Gottlob), savant voyageur allemand, né en 1755 à Wiedemar en Saxe, m. en 1805 à Leipsig, a publ. dans cette ville, de 1785 à 1807, les relations de ses voyages en *Irlande, en Angleterre, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Norwége et dans une partie de l'Italie* (en allem.).

KUTUSOW. V. Koutousoff.

KUYCK (Jean van), habile peintre sur verre, né en 1530 à Dort, fut brûlé vif dans sa ville natale en 1572, pour avoir adopté et propagé des principes contraires à la religion de l'état.

KYA-BUZURK-OUMYD, c.-à-d. *Kya de grande espérance*, succéda en 518 de l'hég. (1124-5 de J.-C.) à son père Haçan-ben-Sabbah, chef de la secte des ismaéliens, nommés assassins. Il fut presque toujours en guerre avec le sulthan Mohammed le Seldjoukide, s'empara de Cazwyn et du Guylan tout entier, et m. en 532 (1137-8) dans son château de Roudbâr.

KYDERMINSTER ou KIDDERMINSTER (Richard), ecclésiastique et antiquaire, né dans le Worcestershire, m. en 1531, est auteur d'un *Traité contre la doct. de Luther*, et d'une *Hist. de l'abbaye de Winchcombe*, dont on connaît plus. MSs.

KYNASTON (Francis), poète anglais, d'une ancienne famille, né en 1587, m. en 1642, a laissé une traduct. latine du *Troilus and Cresseide* de Chaucer, Oxford, 1635, in-4; *Leoline and Sydanis*, 1641. — Kynaston (John), d'une branche cadette de la même famille, né en 1728, m. en 1783, a laissé, entre autres écrits, un discours *de Impietate C. Tacito falsò objectatâ*, etc., Oxford, 1761.

KYRLE (Jean) est plus connu sous le nom de l'homme de Ross (the man of Ross), parce qu'il habitait ce village dans le Herefordshire, où il consacra sa longue vie et sa fortune à des actes de bienfaisance et à des entreprises d'utilité publique. Il m. en 1724, âgé de 90 ans. Pope l'a immortalisé dans sa 3e épître morale.

L

LAAN (A. van der), grav. holland., né à Utrecht en 1690, demeura quelq. années à Paris, pendant lesquelles il travailla à la pointe et au burin pour les libraires et les marchands d'estampes. On regarde comme ce qu'il a fait de mieux une suite de *Paysages* la plupart dans le style héroïque, d'après les dessins de Glauber. L'époque de sa mort est inconnue.

LAAR ou LAER (Pierre van), dit *il Bamboccio* (le Bamboche), peintre hollandais, auquel la difformité de sa taille a fait donner ce surnom par les Italiens, naquit à Laaren en 1613, et passa 16 ann. à Rome dans la société du Poussin, de Claude Lorrain, de Sandrart et des autres artistes fameux de l'époque : il en faisait le charme par la gaieté de son caractère et l'originalité de son esprit. De retour dans sa patrie, il se fixa à Harlem chez un de ses frères et y m. en 1673. Ce maître excella surtout à représenter des chasses, des pêches, des fêtes de village ; et ce dern. genre de composition a conservé chez les Italiens le nom de *Bambochades*. Le musée du Louvre possède encore aujourd'hui deux tableaux de van Laar : l'un représente *le Départ de l'hôtellerie* ; l'autre une *Femme qui trait une chèvre à côté d'un pâtre jouant du chalumeau*. Il a aussi gravé à l'eau-forte 16 de ses propres pièces, parmi lesquelles on distingue une suite de 8 planches y compris la dédicace, représentant *Div. animaux et sujets champêtres*, Rome, 1636, petit in-4. Deux frères du *Bamboccio* s'adonnèrent comme lui à la peinture, et le suivirent en Italie, où il moururent l'un et l'autre, sans avoir rien fait de remarquable.

LABADIE (Jean), fanatique du 17e S., né à Bourg en Guienne, l'an 1610, entra chez les jés. de Bordeaux, où il se fit une haute réputation par son talent pour la chaire. Les éloges qu'on lui donna l'enflèrent d'un tel orgueil qu'il se crut un autre St Jean-Baptiste appelé à annoncer la venue d'un nouv. Messie, et il se mit à pratiquer sur lui-même de grandes austérités. Bientôt il eut des révélations, des extases, quitta la maison de son ordre, se rendit successivement à Paris, à Amiens, à l'ermitage de Graville près Bazas, prêchant avec une conviction au moins apparente une morale encore plus relâchée que celle de ses prem. maîtres, et y mêlant quelque chose de chacune des hérésies qui désolèrent l'Église depuis son berceau. Ayant abjuré le catholicisme en 1650, à Montauban, il fut deux ans après nommé ministre de Cette et commença à jeter le trouble et la division parmi les luthériens comme il avait fait précédemment parmi les catholiques. Forcé de se réfugier successivem. à Genève, à Orange, à Middelbourg, à Terveer, à Erfurt, à Altona, il m. dans cette dernière ville en 1674. Ses nomb. ouv. sont aujourd'hui tombés dans un juste oubli ; on en trouvera la liste aux tom. 18 et 20 des *Mém.* de Niceron, et au tome 3 de la *Cimbria litterata* de Moller. On a publ. une *Vie de Jean Labadie*, La Haye, 1670, in-12.

LABAN. V. Jacob (le patriarche).

LABARBINAIS-LE-GENTIL (N...), voyageur franç. du 18e S., s'embarqua à Cherbourg en 1714, parcourut plus. des colonies espagnoles, la Chine, le Brésil, l'île Bourbon, et revint par Gênes dans sa patrie, où il publia le récit de ses explorations sous ce titre : *Nouveau voy. autour du monde*, etc., *avec une Descript. de la Chine*, Paris, 1728, 3 vol. in-12, fig. et cartes, Amsterdam, 1728 et 1731, 3 vol. in-12, fig. Cette relation en forme de lettres est plutôt estimée pour la facilité du style et la bonne foi du narrateur que pour l'utilité et la profondeur des observations.

LABARCA (Vincent Calderon de), peint. espagn., né à Guadalaxara en 1762, m. en 1794, était élève de Franç. Goya, et il s'exerça avec un égal succès dans le paysage, l'hist. et le portrait. On regarde comme sa meilleure production un

tableau fait pour les religieux prémontrés d'Avila, représentant *la Naissance de St Norbert.*

LABARTHE (PIERRE), né en 1760 à Dax (Guyenne), mort à Paris en 1824, avait occupé de 1794 à 1808 la place de chef du bureau des colonies orientales et des côtes d'Afrique; il y recueillit les matériaux de plus. ouv. précieux qu'il a publiés, et dont la *Bibliogr. de la France*, année 1824, p. 566, donne le détail; les principaux sont: *Annales maritimes et colon.*, etc., Paris, an VIII, in-8; *Voyage au Sénégal*, etc., *d'après les mém. de Lafaille*, etc., Paris, 1802, in-8; *Voyage à la côte de Guinée*, etc., 1803, in-8. M. Allut a donné une *Notice* sur la vie et les ouv. de Labarthe dans les *Annales maritimes et colon.*, rédigées par M. Bajot, juillet et août 1824, page 162-64.

LABASTIDE. V. CHINIAC.

LABASTIE (JOSEPH BIMARD, baron de), archéologe franç., né à Carpentras en 1703, prit de bonne heure la résolution de renoncer au monde, et échappant à la surveillance du précept. qui l'accompagnait dans ses voyages il alla s'enfermer dans un couvent de jés., d'où l'on eut beaucoup de peine à le retirer. Contrarié par ses parens dans le choix de la carrière qu'il voulait suivre, il embrassa successivem. celle des armes et celle du barreau avant que de se livrer à l'étude et à la recherche des antiquités. Les conversations du sav. Bouhier achevèrent de le déterminer; il travailla avec succès, fut reçu associé honoraire de l'acad. des inscriptions en 1736, et m. à Carpentras en 1742. Labastie a publ. une excellente édit. de *la Science des médailles*, par le P. Jobert, Paris, 1739, 2 vol. in-12, a inséré des *Dissert.* estimées dans les Mém. de Trévoux, dans ceux de l'acad. des inscriptions, et a laissé entre autres MSs. des *Notes* en lat. sur l'ouv. de Gaillard Guiran: *Inscriptiones antiquæ urbis et agri Nemosensis.*

LABAT (JEAN-BAPTISTE), relig. dominicain et voyag. franç., né en 1663 à Paris, m. dans la même ville en 1738, s'était embarqué pour la Martinique en 1693, et avait visité comme supérieur des miss. de son ordre toute la chaîne des Antilles franç., angl. et holland., depuis la Grenade jusqu'à St-Domingue. Les Angl. étant venus en 1703 attaquer la Guadeloupe où il se trouvait, le P. Labat donna des preuves d'un singulier courage, contribua à la défense de la colonie par ses conseils éclairés, et pointa lui-même contre l'ennemi plus. pièces qui firent un gr. effet. Etant revenu en France par l'Espagne en 1706, il se rendit à Rome pour y veiller aux intérêts de la mission des Antilles, passa 10 ans en Italie et revint à Paris où il se renferma dans un couvent de son ordre, et s'occupa uniquement de la publicat. de ses voyages, et de plus. autres qui lui avaient été confiés MSs. Nous citerons: *Nouveau voy. aux îles de l'Amérique contenant l'histoire naturelle de ces pays*, etc., Paris, 1722, 6 vol. in-12, ibid., 1742, 8 vol. in-12 avec cartes et fig., trad. en allem. par C. F. C. Schad, avec le *Voyage de Laborde aux îles Caraïbes*, Nuremberg, 1783-1787, 6 vol. in-8, fig.; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, etc., d'après les Mém. de Brue, Paris, 1728, 1732 et 1758, 5 vol. in-12, avec cartes et fig.; *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée*, ibid., 1730, 4 vol. in-12; *Voy. en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12, Amsterdam, 1731, 8 vol. in-12, fig., traduit en allemand par C. F. Troltscht, Francfort, 1758, 8 vol.; *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, Paris, 1732, 5 vol. in-12 avec pl.; *Mémoires du chev. d'Arvieux, conten. ses voy. en Asie, en Syrie*, etc., Paris, 1735, 6 vol. in-12.

LABAT (PIERRE-DANIEL), bénédict. de la congrégation de St-Maur, né à St-Séver en 1725, coopéra à la collect. des chartes entreprise par ordre du gouvernement en 1784, à l'édit. de Grégoire de Nazianze, de dom Clémencet, et fut chargé de la nouvelle collection des conciles de France, dont il publia le prem. vol. en 1789. Lors de la révolution, dom Labat se retira à St-Denis, où il reprit les fonctions du ministère sacré, dès que les circonstances le permirent, et m. dans cette ville en 1803. Son *Eloge histor.* a été publ. cette même année, sous le voile de l'anonyme, par dom Brial.

LABAULME-SAINT-AMOUR. V. BAULME.

LABAUME. V. ACHARDS, BAUME, et GRIFFET.

LABAUNE. V. BAUNE.

LABBE (PHILIPPE), jés., histor., né à Bourges en 1607, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différens colléges de son ordre, en province et à Paris, où il m. en 1667, laissant 75 ouv. dont il a lui-même donné deux fois la liste qu'on retrouve au tome 25 des *Mém. de Nicéron.* Les plus remarquables sont: *Hist. du Berri abrégée dans l'Eloge panégyrique de la ville de Bourges*, Paris, 1647, in-12; *Cl. Galeni vita ex propriis operibus collecta atque intervallis quatuor distincta*, ibid., 1660, in-8; *le Chronologiste franç.*, ou *l'Abrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane*, ibid., 1666, 5 vol. in-12; *Concordia chronologica technica et historica*, ibid., 1670, 5 vol. in-fol.: le dern. vol. est du P. Briet jésuite.

LABBÉ (CHARLES), jurisc., né à Paris en 1582, fut avocat au parlement de cette ville, et y m. en 1657. On a de lui une édit. des novelles de Justinien (*Constitutiones X novellæ, gr.-lat.*), Paris, 1606, in-8; *Observat. et emendationes in synopsin basilicon*, ibid., 1606, in-8; *Cyrilli, H. Philoxeni, aliorumque vet. glossaria lat.-græca et gr.-lat. collecta*, etc., publ. par Ducange, Paris, 1679, in-fol. On doit aussi à C. Labbé le recueil des *OEuvres de P. Pithou*, Paris, 1609, in-4.

LABBÉ (PIERRE), jés., né en 1594 à Clermont en Auvergne, m. rect. des colléges de son ordre à Lyon en 1680, est auteur de plus. pièces de poésie latine, de quelq. ouv. ascétiques et histor. que l'on trouve mentionnés dans Moréri et dont nous citerons seulement: *Vita et elogia Ludovici XIII, novo lyrici carminis modo*, Lyon, 1634, in-4; *Eustachius seu Placidus heros christianus, poema epicum*, ibid., 1673, in-12; *Lugduni veteris usque ad Lugdunum christianum historia*, ibidem, 1671, in-fol. — Pierre-Paul LABBÉ, bénéd. de St-Maur, né vers 1730 à Roissy, m. en 1778, n'est guère connu que comme aut. d'un livre intit.: *l'Héroïsme*, ou *Hist. milit. des plus illustres capit.*, Paris, 1766, in-12.

LABBEY (dom FAUSTE), religieux bénédictin, né à Vesoul en 1653, m. à Luxeuil en 1727, travaillait à un *Dictionn. de la Bible*, et en avait composé 2 vol. qui passèrent après sa mort entre les mains de dom Calmet. Il a laissé, entre autres MSs., une *Hist. en 10 liv. de l'abbaye de Luxeuil*, formant 2 vol. in-4.

LABÉ (LOUISE), dite *la Belle-Cordière*, née en 1525 ou 1526 à Lyon, m. dans la même ville en 1566, se distingua de bonne heure par sa beauté extraordinaire, et les charmes d'un esprit cultivé. Elle apprit le grec, le lat., l'italien, l'espagn., la musique, l'équitation, l'escrime: telle était sa passion pour la gloire, sous quelq. forme qu'elle se présentât, qu'elle parut à l'armée en 1542 au siége de Perpignan, et y fit preuve de tant de bravoure qu'il n'y était parlé que du beau *capitaine Loys.* Toutefois l'expédition ayant manqué, Louise Labé revint à Lyon, épousa Ennemond Perrin, riche fabriquant de cordes, et se livra plus que jamais à l'étude des lettres et à la poésie. Sa maison, qu'elle avait enrichie d'une biblioth. précieuse et choisie avec goût, devint le rendez-vous des sav. étrangers: la réputation que lui firent ses talens, comme musicienne et comme poète, en attirait une si grande affluence que la rue où elle demeurait changea de nom et s'appelle encore aujourd'hui rue de *la Belle-Cordière.* Il existe plus. édit. des poésies

de Louise Labé. On en trouvera l'indication exacte dans l'édit. la plus récente et la plus estimée : c'est celle qui a paru sous le titre d'*OEuvres de Lovize Labé Lionnoize*, Lyon, 1824, 1 vol. in-8 : cette édit. publiée par les soins de M. Bréghot, et dont les frais ont été faits par une société de gens de lettres de Lyon, contient 1° un *Dialog. entre Sapho et Louise Labé*, par M. Dumas ; 2° une *Notice hist.* par M. Cochard, avec *notes* par M. Bréghot, auteur du *commentaire* et du *glossaire* qui terminent ce volume : le dern. de ces MM. a publié en 1825 le *Testament de Louise Labé*, in-8 de 15 pages.

LABEAUMELLE. V. Beaumelle, et au *Supplément* pour quelques rectifications et additions.

LABEDOYÈRE. V. Bédoyère.

LABEID. V. Lebyd.

LABELLE (Etienne). V. Bella.

LABEO, surnom commun à plus. familles romaines, et qui exprimait un défaut naturel, comme des taches de rousseur ou des lèvres trop épaisses (de *labes*, tache, ou de *labia*, lèvres). — Labéo (Q. Fabius), d'abord questeur, puis consul, en l'an 197 av. J.-C., a été signalé par Cicéron, l'historien Valère-Maxime, comme un vainqueur peu généreux et sans bonne foi envers les ennemis de la répub. Il fut l'ami de Térence, et l'aida, dit-on, de ses conseils. — Labeo (Antistius), sénateur, bon jurisc., s'opposa aux projets ambit. de César, et prit part à la conjurat. formée contre lui. Il combattit à la journée de Philippes, et, voyant la fortune trahir la cause de Brutus et de Cassius, il se fit ôter la vie par un de ses esclaves, en l'an 31 av. J.-C.—Labeo (C. Antistius), fils du précédent, jurisc. comme son père, ouvrit une école à Rome pour l'enseignem. du droit, et refusa constamment la protection de l'emp. Auguste. Il avait écrit un gr. nomb. d'ouv. dont on ne connaît plus guère que les titres. Corn. van Eck a publ. une dissertation très-curieuse *de vitâ, moribus et studiis C. Antistii Labeonis et C. Ateii Capitonis*, Utrecht, 1692, in-4. — Labeo (Cornelius) est cité par Macrobe comme aut. de quelq. livres des *Fastes* et d'un traité *de oraculo Apollinis clarii.* — Labeo (Antistius), cité par Pline, fut préteur puis proconsul dans la Gaule narbonnaise. Il s'amusait, dit-on, à peindre des tabl. de petite dimension qui n'étaient point sans mérite. — Labeo (Actius ou Attius), mauvais poète lat., avait trad. l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Un passage de la prem. satire de Perse nous apprend que ces trad. obtinrent un grand succès à la cour de Néron.

LABERIUS (Decimus), chevalier romain, aut. de petites pièces de théâtre appelées *Mimes*, fut contraint par César à paraître sur la scène pour y jouer dans une de ses pièces ; il interpola dans son récit plusieurs traits contre la tyrannie, dont le peuple saisit l'application. Laberius m. en l'an 44 avant J.-C., dix mois après le meurtre de César. On trouve dans la *Biblioth. lat.* de Fabricius les titres de 40 *mimes* de Laberius, mais il ne nous reste que le prologue de celle de ces pièces qu'il joua devant César (il a été conservé par Macrobe dans ses *Saturnales*) et quelq. fragm. recueillis et publ. par H. Estienne, Paris, 1564, in-8 ; réimp. dans plus. recueils *veterum poetarum*.

LABEY (Jean-Baptiste), né dans le département du Calvados, mort en 1825, professa les mathématiques à l'Ecole milit. de Paris, puis aux écoles centrales de la Seine, enfin à l'Ecole polytechnique et au lycée Napoléon. Il a donné une traduct. de l'*Introduct. à l'analyse infinitésimale*, par Léonard Euler, Paris, 1799, 2 vol. in-4 ; une édit. estimée des *Lettres à une princesse d'Allem. sur divers sujets de physiq. et de philosophie*, etc., Paris, 2 vol. in-8, 1812 ; et un *Traité de statique*, ibid., 1812, in-8.

LABIENUS (Titus), chevalier romain, tribun du peuple, l'an 63 av. J.-C., pend. le consulat de Cicéron, servit avec distinction sous César dans les Gaules, mais abandonna ce général, comme ennemi de la république, quand il eut passé le Rubicon ; il combattit contre lui à Dyrrachium et à Pharsale, suivit Caton en Afrique, puis passa en Espagne auprès des fils de Pompée, et périt à la bataille de Munda, l'an 45 av. J.-C. — Labienus (Quintus), fils du précéd., fut env. près d'Orode, roi des Parthes, pour en obtenir des secours en fav. de Brutus et de Cassius, se retira près de ce prince après la bataille de Philippes, commanda quelq. temps des Parthes contre les Romains, et fut vaincu et pris par Ventidius, un des lieutenans de Marc-Antoine. — Un autre Labienus composa des écrits qui furent condamnés (par un édit de l'emper. Auguste) à être brûlés comme des libelles diffamatoires.

LABIGNE. V. Bigne.

LABILLE. V. Guyard (Mme).

LABINTINAYE. V. Bintinaye.

LABITTE (Jacq.), juriscons., né dans le Maine au 16e S., a laissé : *Index legum quæ in Pandectis continentur*, impr. d'abord à Paris, 1557, in-4, puis à Genève, 1585, in-8 ; Leipsig, 1616, avec une préface et des notes de G. Schmucke ; Leyde, 1674, in-8, avec des correct. de N.-J. Gundling.

LABLANCHERIE (Mammès-Claude PAHIN de), littérat. franç., né à Langres en 1752, s'attira quelques épigrammes de Rivarol, pour avoir pris le titre fastueux d'*agent-général de la littérature*, à raison d'un bureau de correspondance pour les sciences et les arts, qu'il essaya sans succès d'établir à Paris. Réfugié en Angleterre à l'époque de la révolution, il m. à Londres en 1811. On a de lui les ouv. suiv. : *Extrait du journal de mes voyages*, etc., Paris, 1776, 2 vol. in-12 ; *Correspondance générale sur les sciences et les arts*, etc., 1779-88, 8 vol. in-4, rare ; *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école franç.*, ib., 1783, in-4.

LABLANDINIÈRE. V. Blandinière.

LABLETTERIE. V. Bletterie.

LABODERIE. V. Lefevre.

LABOETIE. V. Boetie.

LABOISSIÈRE (Joseph de La FONTAINE de La), prêtre de l'Oratoire, né en 1649 près d'Aumale au diocèse de Rouen, m. à Paris en 1732, a laissé plus. recueils de sermons dont voici les tit. : *Carême*, Paris, 1731-38, 3 vol. in-12 ; *Saints*, 1731-38, 2 vol. in-12 ; *Mystères*, 1731-38, in-12 ; plus une *Oraison funèbre de Françoise Molé, abbesse de St-Antoine-des-Champs-lès-Paris*, Paris, 1686, réimp. depuis à la suite de ses sermons.

LABOISSIÈRE. (Hervieu de). V. Boissière.

LABORDE. V. Borde.

LABOREAU (Jean-Baptiste), né en 1752 à St-Claude en Franche-Comté, m. receveur à Sens en 1814, après avoir été quinze ans attaché à l'ambassade de Londres en qualité de secrétaire, a pub., sous le voile de l'anonyme, une trad. du *Précis philosophique et politique de l'Angleterre*, Londres, 1776, 2 vol. in-12. Entraîné par l'erreur commune il attribue cet excellent ouv. à lord Lyttleton, tandis qu'il appartient réellem. à Oliv. Goldsmith (*v.* ce nom).

LABORIE (J.-B.-P.), médecin, né à Montpellier en 1797, m. en 1823 profess. de physiologie à la faculté de cette même ville, a pub. : *Dissertation sur le tetanos traumatique*, Montpellier, 1820, in-8 ; *Pronostics d'Hippocrate*, commentés par A. Piquer, etc., trad. de l'espagnol, Paris, 1822, in-8 ; *Eclaircissemens analyt. sur la doctrine physiologique de Barthez*, imp. dans les nouv. *Annales cliniques* de la société médicale de Montpellier, cahiers de septemb. et octob. 1822. M. Pierquin a pub. une *Notice nécrologique sur J.-P. Laborie*, etc., Montpellier, 1823, in-8.

LABOTTIERE (Jacq. ou Ant.), impr.-libr. à Bordeaux, sa patrie, où il m. en 1798 à 82 ans, fut

ong-temps le principal rédacteur des *Affiches et annonces de Bordeaux*. Il s'est surtout rendu recommandable par différentes publicat. estimables.

LABOULLAYE-MARILLAC (N.), chimiste, s'offrit lors de la révol. comme otage de Louis XVI, et servit ensuite dans l'armée des princes. Après la restauration il obtint la direction de la manufact. de tapisseries des Gobelins, et m. en 1824, laissant un *Mémoire sur les couleurs inaltérables*, etc., lu à l'institut le 29 mai 1814, suivi du rapport fait à ce sujet par MM. Vauquelin, Gay-Lussac, etc., Paris, 1814, in-4.

LABOUREUR (JEAN LE), historien français, né à Montmorency en 1623, m. à Paris en 1675 aumônier du roi et prieur de Juigné, fut l'édit. des deux dern. vol. des *Mémoires de Sully*, et publia d'original plus. ouv. historiq., parmi lesquels les plus importans sont : *les Tombeaux des personnes illustres, avec leurs éloges, généalogies, armes et devises*, Paris, 1642, in-fol. ; *Relation du voyage de la reine de Pologne, et du retour de la maréchale de Guébriant, ambassadrice extraordinaire*, etc., Paris, 1647, in-4 ; *Tableau généalogique des seize quartiers de nos rois, depuis St Louis*, ibid., 1683, in-fol., pub. après la m. de l'aut. par le P. Ménestrier.—LABOUREUR (Louis Le), poète médiocre, frère du précéd., né vers 1615 à Montmorency, m. au même lieu en 1679, est aut. des ouv. suiv. : *les Victoires du duc d'Enghien*, en trois divers poèmes, Paris, 1647, in-4 ; *Charlemagne* poème héroïque, ib., 1664, in-8, 1666, 1687, in-12 ; *la Promenade de Saint-Germain*, dédiée à Mlle de Scudéry, en prose mêlée de vers, ibid., 1669, in-12 ; *les Avantages de la langue française sur la langue latine*, ib., 1669, in-12.

LABOUREUR (CLAUDE LE), prévot de l'abbaye de l'Isle-Barbe près de Lyon, né vers 1601, m. à Paris vers 1682, a pub. plus. ouv., parmi lesquels nous citerons seulement : *les Mazures de l'abbaye de l'Isle-Barbe-lès-Lyon*, 1661-81-82, 3 parties in-4 ; *Discours sur l'origine des armes*, 1658, in-4, dirigé contre le P. Ménestrier.

LA BOURLIE. V. BOURLIE.

LABOURLOTTE (CLAUDE), l'un des plus braves capitaines du 15e S., né en Bourgogne d'une famille obscure, apprit d'abord l'état de barbier, auquel suivant l'usage du temps il mêla quelques connaissances chirurgicales et s'attacha au comte de Mansfield. Ayant embrassé l'état militaire, il parvint par son courage extraordinaire au grade de colonel des gardes walonnes au service d'Espagne, et fut tué en 1600 dans un retranchement entre Bruges et le fort Isabelle.

LABRADOR (JUAN), peintre espagnol, né en Estremadure, m. à Madrid en 1600, était élève du célèbre Moralès, surnommé *el Divino* (*v.* DIVINO). Il ne peignit que la nature morte, des fruits, des intérieurs, et excella surtout à représenter des fleurs : deux de ses tableaux en ce genre, qui se voient encore dans le palais des rois d'Espagne à Madrid, justifient pleinem. les éloges que ses contemporains ont faits de ce peintre.

LABRE (le vénérable BENOÎT-JOSEPH), personnage que ses vertus et sa dévotion ont rendu célèbre dans le 18e S., né en 1748 au village d'Amette près Boulogne-sur-Mer, reçut d'un de ses oncles, curé d'Erin, une éducation toute chrétienne. Dévoré de bonne heure du zèle de l'amour de Dieu, il crut arriver à la perfection par la mortification de ses sens et les exercices de la plus austère pénitence. Après être entré dans différentes maisons de l'ordre de la Trappe, dont la faibesse de sa santé ne lui permettait pas de suivre la règle, il se fixa à Rome en 1776, et il n'en sortit plus que pour aller pieds nus faire de dévots pèlerinages à Notre-Dame de Lorette, n'emportant point de provisions, vivant d'aumônes sans les solliciter, et partageant souvent avec un plus pauvre ce qui lui avait été donné pour lui-même. Il mourut à Rome en 1783 d'une tumeur qui lui était survenue par suite de l'habitude qu'il avait contractée de passer à genoux en prières une grande partie du jour et de la nuit. On a prétendu que de grands miracles s'étaient opérés sur son tombeau, et l'Eglise le regarde comme *vénérable*, en attendant que le temps soit venu d'en faire un saint. Sa *vie*, écrite en italien par le P. Marconi son confess., a été trad. en franç. par Roubaud, Paris, 1784, in-12.

LA BRETECHE. V. BRETECHE.

LA BROSSE. V. BROSSE.

LABROUSSE (CLOT.-SUZANNE COURCELLES), femme visionnaire, née à Vauxain (Périgord) en 1747, se livra dès l'enfance au mysticisme qu'elle poussa ensuite jusqu'à la dernière exaltation. Ses prédications en France et en Italie la firent plus. fois renfermer ; cependant depuis 1798 elle vécut à Paris dans la retraite, et m. en 1821. Un recueil de ses prophéties a paru au commencem. de la révolution, Didot, 2 vol. in-8 : et M. l'évêque Pontard a pub. un *Recueil des ouvrages de la célèbre mademois. Labrousse*, Bordeaux, 1797, in-8 ; l'édit. de Rome, en franç. et en ital., est intitulée : *Discorsi recitati della cittadina Courcelles Labrousse*, in-8. — V. BROUSSE.

LA CAILLE. V. CAILLE.

LA CALLEJA (ANDRÉ de), peintre espagnol, né à Rioja en 1705, m. à Madrid en 1785, était élève de Jérôme de Esquera, et s'adonna avec un tel succès au genre de l'histoire, qu'il fut chargé d'achever, sur les dessins de Miguel Menendez, les tableaux dont cet artiste devait décorer le couvent de Saint-Philippe-el-Réal. Nommé peintre de Ferdinand VI en 1752, direct. de l'acad. des beaux-arts de Madrid, fondée cette même année, enfin directeur-général de celle de St-Ferdinand en 1778, La Calleja ne craignit point d'abaisser son beau talent en consacrant les dernières années de sa vie à restaurer les tableaux composant la galerie du roi d'Espagne, et s'aquitta en homme consciencieux et habile de cette tâche ingrate et trop peu appréciée.

LA CALPRENEDE. V. CALPRENEDE.

LACARRY (GILLES), jésuite, né dans le diocèse de Castres en 1605, m. à Clermont-Ferrand en 1684, a laissé plus. ouv. hist. qui attestent à la fois son érudition et son amour pour l'étude ; les principaux sont : *Historia romana à Julio Cæsare ad Constantinum Magnum per numismata*, Clermont, 1671, in-4 ; *Historia Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum*, ib., 1672, in-4. Le père Lacarry a donné aussi une bonne édit. de *Velleius Paterculus*, avec notes.

LACASSAGNE. V. CASSAGNE.

LA CATHELINIÈRE. V. CATHELINIÈRE.

LACAZE (LOUIS de), méd. franç., né en 1703 à Lambeye dans le Béarn, m. à Paris en 1765, méd. ordinaire du roi Louis XV, a laissé les ouv. suiv. : *Specimen novi medicinæ conspectûs*, Paris, 1749-51, in-8 ; *Institutiones medicæ ex novo medicinæ conspectu*, ibid., 1755, in-12 ; *Idée de l'homme physique et moral*, ib., 1755, in-8 ; *Mélanges de physique et de morale*, ib., 1761, in-8.

LACÉPÈDE (BERN.-GERM.-ET. DE LA VILLE-SUR-ILLON, comte de), anc. gr.-chancelier de la Légion-d'Honneur, membre de la chambre des pairs, de l'acad. des sciences, présid. de la société philotechnique, etc., né en 1756 à Agen, était fils du comte de La Ville, et héritier d'un oncle maternel dont il dut prendre le nom. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'hist. naturelle, et cultiva en même temps celle des beaux-arts, et surtout de la musique, dont il s'occupa jusqu'à la fin de sa vie. Vers 1776, le jeune Lacépède, qui depuis quelque temps déjà était en correspondance avec Buffon et avec Gluck, quitta sa ville natale, où ses qualités aimables et ses talens lui avaient concilié l'affection générale, et il vint à Paris perfectionner

ses connaissances et continuer ses travaux scientifiques. Elève de Gossec, il venait de faire paraître une œuvre de *Symphonies concertantes*, quand sa famille obtint pour lui un brevet de colonel dans les cercles de l'Empire : son service dans ce grade se borna à deux voyages qu'il fit en Allemagne. Il était de retour à Paris en 1781 ; et c'est alors qu'il pub. ses prem. écrits. La réputat. qu'ils valurent au jeune aut. et l'admirat. qu'y professait celui-ci pour Buffon décidèrent l'illustre naturaliste à le choisir pour continuer son *Histoire naturelle*, et il l'attacha au Jardin du Roi en le faisant nommer garde-adjoint-démonstrat. du cabinet d'hist. nat. La révolution trouva dans M. de Lacépède un partisan de bonne foi. D'abord nommé par la section du Jardin des Plantes commandant de bataillon, il présida ensuite les deux prem. assemblées constitutionnelles du corps électoral de Paris, et fut porté à l'assemblée constituante, où sa conduite fut tout au moins honorable. Après avoir refusé, durant la session de cette législature, le poste difficile de gouv. du jeune dauphin, il se démit de toutes fonctions pour vivre dans la retraite, et n'en sortit qu'après le 9 therm., époque où il fut nommé élève de l'école normale par les administ. de Corbeil. En 1793 on créa pour lui une 13e chaire au *Museum d'histoire naturelle*, et il fit ensuite partie de l'institut lors de la nouvelle organisation de ce corps savant, au nom duquel il porta la parole au conseil des cinq-cents le 1er pluviose an IV (21 janv. 1796). Admis au sénat à sa création, Lacépède fut nommé en 1803 prem. gr.-chancelier de la Légion-d'Honn., place qu'il conserva jusqu'à la prem. restauration ; elle lui fut rendue pendant les cent-jours, et ce ne fut qu'en 1819 (6 mars) que le roi le rappela à la chambre des pairs, dont il avait fait partie à l'organisation du 4 juin 1814. Ce savant aimable mourut le 19 sept. 1825 dans sa maison de campagne à Epinay, où depuis long-temps il avait coutume de passer la belle saison. Parmi ses ouv. scientifiques qu'on peut, avec un judicieux biographe, qualifier d'honorables monumens de l'hist. de la science (*v.* l'*Annuaire nécrolog.* de M. A. Mahul, 6e année, pp. 224-27), nous citerons comme les principaux : *Essai sur l'électricité naturelle et artificielle*, 1781, 2 vol. in-8 ; *Physique générale et particulière*, 1782-84, 2 v. in-12 ; *Poétique de la musiq.*, 1785, 2 vol. in-12 ; *Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares*, Paris, imp. roy., 1788, in-4, ou 2 vol. in-8 ; — *des Reptiles*, ib., 1789, in-4, ou 2 vol. in-12 ; — *des Poissons*, ib., 1798-1803, 5 v. in-4, ou 14 vol. in-12 ; ces trois dern. ouv. ont été trad. en allem., etc. ; — *des Cétacées*, ibid., 1804, in-4, ou 2 vol. in-12 : ce dernier et les 3 précéd. forment la suite et le complément des *OEuvres de Buffon* (édit. orig.) : on les réimpr. en ce moment, Paris, 1826 et suiv., 10 vol. in-8, fig. (cette nouv. édit., dirigée par M. Desmarets, est accomp. d'une *Synonymie des aut. modernes les plus célèbres* : le 1er vol. de cette collection contient, outre l'*éloge* de l'auteur par M. le baron Cuvier, divers *disc.* ou *mém.* publ. séparément ou encore inédits) ; *Histoire générale, physique et civile de l'Europe depuis les dern. années du Ve siècle jusque vers le milieu du XVIIIe*, Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1826, 18 v. in-8. On a encore du comte de Lacépède 2 romans (anonymes), différens *Mémoires*, *Notices*, *Discours et Articles* lus à l'institut ou insérés dans les rec. d'hist. nat. et autres écrits périodiques, enfin un ouvr. MS. intitulé *les Ages de la nature.* Outre les *Eloges* prononcés ou impr. à l'époque de sa mort au nom des corps sav. dont il faisait partie, il a paru sur lui deux *Notices*, l'une dans le t. 29 de la *Revue encyclop.* par M. d'Amalric ; l'autre par M. Julia-Fontanelle, Paris, 1825, in-8.

LACER (Caïus Julius), archit. romain, contemporain de Trajan, a joui de son temps d'une haute réputation que justifie encore aujourd'hui un monument élevé par cet artiste en Espagne, et que le temps a respecté. C'est un pont jeté sur le Tage, près de la ville d'Alcantara, dont l'élévation au-dessus du fleuve est de 176 pieds, et la longueur de 577. Au milieu s'élève un arc de triomphe de 40 pieds de haut, formé d'immenses blocs de granit ; à l'extrémité qui fait face à la ville se trouve un petit temple consacré à St-Julien, où l'on voit un tombeau qui renferme les restes de Lacer, s'il faut en croire une inscription qui porte tous les caractères de l'antiquité.

LA CERDA. V. Cerda.

LA CHABEAUSSIÈRE (Ange-Etienne-Xavier Poisson de), poète, litt. et aut. dram., né en 1752 à Paris, où il m. en 1820, était fils d'un institut. qui compta le célèbre Mirabeau au nomb. de ses élèves. Il suivit quelq. temps la carrière des armes ; puis, de retour dans sa ville natale, il y courut les plus gr. dangers à l'époque de la terreur, et ne dut son salut qu'au 9 therm., qui précéda de deux jours celui déjà fixé pour son exécution. Plus tard La Chabeaussière fit partie du comité de l'instr. publ. Nommé en 1798 administ. de l'Opéra, il eut dès l'année suiv. à se défendre d'une accusation de dilapidation devant le conseil des cinq-cents, qui le renvoya absous, nonobstant l'épigramme sanglante qu'un des membres de cette assemblée (Pons *de Verdun*) y fit circuler contre lui. Outre div. morceaux de poésie, articles, feuilletons, etc., insérés dans l'*Almanach des Muses*, et autres rec., tels que les *Soirées littéraires* et la *Décade*, La Chabeaussière a donné un assez gr. nomb. de compos. dram. et autres, dont on peut voir les titres dans la *France littéraire ;* nous citerons seulement les suiv. : *l'Intrigante*, comédie en 5 actes et en vers, 1776 ; *les Maris corrigés*, id., en 3 actes, 1781, in-8 ; les opéras comiques de *Gulistan* et de *Dilara;* le *Cathéchisme franç.*, ou *Principes de la morale républicaine*, en vers, 1795, 1798, 1800, in-8 ; trad. en holland. par mad. Brinckmann, Armsterd., 1796, in-16, et en allem. par S.-H. Catel, Berlin, 1798, in-8, avec le texte franç.; *OEuvres diverses*, etc., 1801, in-8 ; *Poésies..... d'Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, *Catulle et Horace*, *imitées en vers français*, etc., Paris, an XI (1803), in-8 ; *Apologues moraux*, etc., ib., 1814, in-8 de 3 feuilles, enfin des vaudevilles, tragédies burlesques, et brochures politiques. La Chabeaussière était membre de la société philotechnique, et secrét.-gén. de celle des amis des arts.

LACHAISE (Franç. d'AIX de), jésuite, né au château d'Aix en Forez l'an 1624, m. en 1709, fut élevé chez les jésuites de Roane, et entra de bonne heure dans cet institut. Après avoir long-temps professé la philos. et la physiq. à Lyon, il était devenu provincial de son ordre, lorsqu'en 1765 il fut choisi par Louis XIV pour succéder au P. Letellier dans la place de son confess., qu'il occupa 34 ans. Placé dans la position la plus délicate qui se puisse concevoir, au milieu des querelles religieuses qui divisaient la France, placé entre madame de Montespan et madame de Maintenon, entre madame de Maintenon et Louis XIV, le P. Lachaise a été diversement jugé par les écriv. contemp. ; tous s'accordent cependant à louer la bonté de son cœur ; ils conviennent généralement qu'il avait un esprit cultivé, une âme loyale et désintéressée, excepté cependant quand il s'agissait des intérêts de sa société, qu'il avait plus à cœur que les siens propres ou ceux de sa famille. Sans asseoir un jugement précis sur ce personnage célèbre, on peut le blâmer d'avoir abandonné au ressentiment injuste du roi, Fénelon, son ancien ami, et d'avoir contribué à la destruction de Port-Royal ; on doit le louer d'avoir porté Louis XIV à sanctifier par les liens de la religion son union avec mad. de Maintenon, et d'avoir assoupi les persécutions et les querelles religieuses. La conduite du P. Lachaise mise en

parallèle avec celles de son prédécesseur et de son successeur ne peut que gagner à la comparaison, et les reproches que l'hist. lui adresse sont comme nécessités par sa double position de jésuite et de confesseur d'un monarque. On a de lui quelq. *Dissertations* sav. dans les *Mémoires de l'academ. des inscriptions et b.-lett.*, t. II, et les ouv. suiv. : *Peripateticæ quadruplicis philosophiæ placita, rationalis, naturalis, supernaturalis et moralis*, Lyon, 1661, in-fol. ; *Humanæ sapientiæ propositiones*, etc., Lyon, 1662, in-fol. Un anonyme a publié : *Histoire particulière du P. Lachaise*, Cologne, 1696, 2 vol. in-16. *L'Eloge du P. Lachaise*, par de Boze, se trouve au t. 1er des *Mémoires de l'academie des belles-lettres*.

LACHAISE (JACQUES-FRANÇOIS, baron de), né à Mont-Cenis (Saône-et-Loire) en 1743, entra jeune au service, y resta trente ans, durant lesquels il parcourut tous les grades jusqu'à celui de général de brigade, et ensuite passa 30 autres années dans les fonctions civiles. Maire de Beauvais en 1795, il fut, en 1803, appelé à la préfecture du Pas-de-Calais, qu'il administra jusqu'en 1815 : c'est en cette qualité qu'il adressa à Napoléon, alors au camp de Montreuil, une phrase devenue célèbre dans les fastes de l'adulation : *Dieu créa Bonaparte, et se reposa.* Le baron de Lachaise est mort à Beauvais en 1823, membre du conseil municipal de cette ville. — On a d'une demoiselle LACHAISE, du reste totalem. inconnue, un poème intit. : l'*Amour, juge du matin, du soir et du midi*, etc., impr. dans un rec. pub. à La Haye, en 1715, sous le titre de *Nouv. choix de pièces de poésies.*

LA CHALOTAIS. V. CHALOTAIS.

LA CHAMBRE. V. CHAMBRE.

LACHAPELLE (JEAN de), memb. de l'acad. franç., né à Bourges en 1655, m. à Paris en 1723, a laissé : *Zaïde*, *Cléopâtre*, *Téléphonte*, *Ajax*, trag. que l'auteur prétendait être dans le style de Racine, et qu'on peut retrouver au t. x du *Théât.-Français*, ou *Recueil des meilleures pièces de théâtre ; les Amours de Catulle* et ceux de *Tibulle*, deux mauvais romans, chacun en 2 vol. in-12, imp. à Paris, l'un en 1680, l'autre en 1723, dans lesquels l'aut. a intercallé quelq. mauvaises trad. des aut. dont ces liv. portent les noms ; *Lett. d'un Suisse à un Français, où l'on voit les véritables intérêts des princes et des nations de l'Europe qui sont en guerre*, etc., Bâle (Paris), 1703-11, 2 vol. in-12 ; trad. en latin par l'auteur, ibidem, même format.

LACHAPELLE (ARMAND BOISBELEAU DE), min. protest., né en 1676 à Auzillac en Saintonge, m. pasteur de l'Eglise wallone à la Haye en 1746, a été l'un des rédact. de la *Bibliothèque anglaise*, ou *Journal littéraire de la Grande-Bretagne*, Amst., 1729 et années suiv., 15 vol. in-12, et de la *Bibliothèque raisonnée des sav. de l'Europe*, ib., 1728-53, 52 vol. in-12. Il a en outre trad. de l'ang. plus. ouv. parmi lesquels on distingue : *la Religion chrétienne démontrée par la résurrection de J.-C.*, par Ditton, Amst., 1728, 2 vol. in-8, Paris, 1729, in-4, et pub. entre autres écrits originaux les deux suiv. : *Examen de la manière de prêcher des protestans français*, etc., ib., 1730, in-8 ; *Mémoires de Pologne, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce royaume depuis la mort du roi Auguste II* (1733) *jusqu'en* 1737, Londres, 1739, in-12.

LACHAPELLE (N., abbé de), litt. franç., né à Rouen vers 1710, m. à Paris vers 1792, était censeur royal, memb. des acad. de Lyon et de Rouen, et de la soc. royale de Lond. Il a laissé plus. ouv. dont les plus remarq. sont : *Discours sur l'étude des mathématiques*, Paris, 1743, in-12 ; *le Ventriloque*, ou *l'Engasthrimythe*, Lond. (Paris), 1772, 2 part. in-12 ; *Traité de la constr. du Scaphandre, ou du bateau de l'homme*, Paris, 1774, in-8.

LACHAPELLE (MARIE-LOUISE DUGUÈS, femme), sage-femme en chef de la *Maison d'accouchement* (hospice de la Maternité), née à Paris en 1769, acquit de bonne heure auprès de sa mère, sage-femme en chef de l'Hôtel-Dieu, les premières connaissances de son art, et mérita de lui être adjointe dans ses fonctions. Lorsqu'en 1797 on songea à consacrer les deux maisons de Port-Royal et de l'Oratoire, l'une aux enfans trouvés, l'autre aux femmes enceintes qui languissaient à l'Hôtel-Dieu, et qu'en même temps on voulut fonder une école où les élèves sages-femmes pussent recevoir une instruction plus solide et plus complète, mad. Lachapelle, à qui ses lumières et son activité avaient attiré la confiance de toutes les personnes éclairées, fut consultée sur ces deux objets, et surveilla l'exécution des travaux qu'exigeaient ces nouveaux établissemens. Elle y forma dès lors par ses leçons journalières, tant théoriques que pratiques, un très-grand nomb. d'élèves distinguées, et mourut dans l'exercice de ses fonctions en 1821, vivement regrettée de ses élèves et des savans praticiens, non moins que des infortunées auxquelles elle avait, pendant toute sa vie, consacré les soins les plus touchans. Outre plus. *Observations* importantes insér. dans le 1er vol. de l'*Annuaire medico-chirurgical*, on a d'elle : *Pratique des accouchemens*, etc., Paris, 1821, in-8, ouv. rédigé sur le mém. de l'aut. par son neveu M. le D. Duguès, et dont les t. 2 et 3 ont été pub. en 1825.

LACHARCE (PHILIS de), fille de Pierre II de La Tour-du-Pin, lieut.-gén., se mit à la tête des paysans de ses domaines pour repousser les Piémontais, qui avaient fait en 1692 une invasion soudaine dans le Dauphiné, marcha à la rencontre des ennemis, les repoussa sur tous les points, et reçut la croix de St-Louis avec une pension pour la récompenser de sa valeur. Un anonyme a pub. un roman hist. intit. *Mém. de madem. de Lacharce*, Paris, 1731, in-12. — V. CHARCE.

LA CHATRE. V. CHATRE.

LACHAU (l'abbé GÉRAUD de), bibliothécaire, secret.-interprète et garde du cabinet des pierres gravées du duc d'Orléans, a pub. en société avec Leblond, son ami, aidés par Coquille, le 2e vol. de la *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, Paris, 1784, petit in-fol. ; mais il est surtout connu par une *Dissertat. sur les attributs de Vénus*, Paris, 1776, in-4.

LACHAUX (JEAN-BAPTISTE), prêtre du diocèse du Puy, n'est connu que comme édit. des *Œuvres de Nesmond, archevêque de Toulouse*, et comme auteur d'un *Mémoire sur le fer laminé*, Paris, 1753, in-12. — V. CHAUX (Mlle de La).

LACHENAL (WERNER de), prof. d'anatomie et de botanique à l'univ. de Bâle, né dans cette ville en 1736, y m. en 1800. Ami du célèbre Haller, il l'aida puissamment dans son *Histoire des plantes suisses*, écrivit plus. lettres, dans le recueil des *Epîtres latines écrites à Haller*, et inséra dans les *Acta* et *Nova acta helvet.* plus. *Mém.* sur la botan.

LA CHETARDIE. V. CHETARDIE.

LACHNITH (LOUIS-WENCESLAS), compositeur allem., né à Prague en 1756, m. en 1820 à Paris, a arrangé pour l'Opéra de cette ville les *Mystères d'Isis* (1801), d'après la *Flûte enchantée* de Mozart, et le *D. Juan* du même (1805); il a comp. avec Kalkbrenner l'oratorio de *Saül* (1803), et la *Prise de Jéricho* (1805) ; et seul la musique des deux pièces suiv. : *l'Heureuse réconciliation*, jouée aux Italiens, 1785 ; *Eugénie et Linval*, aux Variétés, 1798. Il a laissé en portefeuille l'opéra des *Fêtes lacédémoniennes*, paroles de Lourdet de Santerre.

LACKEMACHER (JEAN-GODEFROI), savant allemand, né dans la principauté d'Halberstadt en 1695, m. en 1736, prof. de langues orientales et de litt. grecque à l'univ. d'Helmstadt, a laissé plus. ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliogr.*

german. Les princ. sont : *Elémens de la langue arabe*, en lat., Helmstadt, 1718, in-4 ; *Observat. philologiques* (en allem.), ib., 10 part., 1725-33 ; *Antiquités sacrées des Grecs* (en allem.), ib., 1734.

LACKMAN (Adam-Henri), philologue saxon, né en 1694 à Weningen dans le duché de Lauenbourg, mort prem. assesseur du consistoire ducal à Kiel en 1753, a laissé un gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans Meusel. Les plus remarq. sont : *Introduction à l'histoire de la principauté de Sleswig*, en allem., Hambourg, 1730-46, 5 part. in-8 ; *Annalium typographicarum selecta quædam capita*, ib., 1740, in-4.

LACLÈDE (N.), hist., né vers le commencem. du 18e S., n'est connu que par le seul ouv. qu'on ait de lui : *Histoire générale du Portugal*, imp. à Paris, 1735, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12.

LACLOS (Pierre-Ambroise-François CHODERLOS de), littérateur, né à Amiens en 1741, entra au service à l'âge de 18 ans, devint capitaine de génie en 1778, et s'attacha en 1789, en qualité de secrétaire, au duc d'Orléans, dont il fut bientôt l'ami et le confident, et qu'il accompagna lors de sa prétendue mission en Angleterre. Rédacteur du *Journal des amis de la constitution*, Laclos composa de concert avec Brissot la fameuse pétition qui provoqua le rassemblement du Champ-de-Mars, et dans laquelle on demandait que le roi fût mis en jugement. Nommé en 1792 maréchal-de-camp et gouverneur de tous les établissem. français dans l'Inde, Laclos fut enveloppé dans la disgrâce de son protecteur et jeté en prison à Picpus, d'où il sortit bientôt pour exécuter à Meudon et à La Fère des expériences sur de nouveaux projectiles. Arrêté une deuxième fois et rendu à la liberté par les évènemens du 9 thermid., il fut nommé successivement secrétaire-général à l'administ. des hypothèques, et général de brigade, commandant l'artillerie aux armées du Rhin et d'Italie, et m. à Tarente en 1803. Laclos, qui se fit aimer et estimer pour la douceur de ses manières et la bonté de son cœur, est malheureusem. auteur d'un livre d'autant plus immoral qu'il est écrit avec plus d'esprit. Outre *les Liaisons dangereuses*, 1784, 4 part. in-12, ou 2 v. in-8, roman souvent réimp. et qui n'est que trop connu, Laclos a pub. des *Poésies fugitives*, et une *Lettre à l'académie française*, 1786, in-8, sur le prix qu'elle se proposait de donner pour l'éloge de Vauban. M. Barbier lui attribue la rédaction des *Causes secrètes de la révolut. du 9 au 10 thermid.*, par Villaté, 1795, in-8.

LA COLOMBIÈRE. V. Colombière et Vulson.

LACOLONIE (Jean-Martin de), maréchal-de-camp, né en 1674 à Bordeaux, m. dans la même ville en 1759, après avoir passé presque toute sa vie au service de l'empereur d'Allemagne, a pub. des *Mémoires contenant les évènemens de la guerre depuis le siége de Namur en 1692 jusqu'à la bataille de Belgrade*, Bruxelles (Blois), 1737, 2 vol. in-12, Francfort (Bordeaux), 1750, 2 vol. On lui attribue l'*Histoire de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, 1757, 3 vol. in-12.

LACOMBE (François), littérat. franç., dit *Lacombe d'Avignon*, du nom de la ville où il naquit en 1733, m. commissaire de police à Montpellier en 1795, a été l'édit. des *Lettres choisies de Christine, reine de Suède*, 1759, in-12. Le succès de cet ouvrage lui en fit pub. un autre apocryphe : *Lettres secrètes de Christine, reine de Suède*, etc., Paris, 1762, in-12. Il a trad. de l'anglais les *Lettres du comte d'Orrery*, celles du *lord Shaftesbury*, et pub. d'original : *Dictionnaire du vieux langage français*, 1765-67, 2 vol. in-8 ; *Observations sur Londres et ses environs*, etc., 1780, in-12, réimp. sous le titre de *Tableau de Londres et de ses environs*.

LACOMBE (Jacques), avocat puis libraire, né en 1724 à Paris, m. dans cette ville en 1801, a travaillé à la rédact. du *Mercure de France* de 1761 à 1768, fourni à l'*Encyclopédie méthodique* six *Dictionnaires* particuliers, formant un ensemble de 13 vol. in-8, et pub. 14 autres ouv., parmi lesquels nous citerons : *Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne*, Paris, 1757, in-8 ; *Abrégé chronologique de l'Histoire du Nord*, ibid., 1762, 2 vol. in-8 ; *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne et de Portugal, commencé par le président Hénault*, ibid., 1759, 2 vol. in-8 ; *Précis de l'art dramatique chez les anciens et chez les modernes*, ibid., 1808. 2 vol. in-8, en société avec Champfort — Lacombe de Prezel (Honoré), frère du précédent, avocat, né à Paris en 1725, est auteur des ouv. suiv. : *Progrès du commerce*, Paris, 1760, in-12 ; *les Pensées de Pope, avec un abrégé de sa vie*, etc., ibid., 1766, in-12, et de plus. compilations portant le titre de *Dictionnaire d'Anecdotes*, etc., ibid., 1756, 2 vol. in-8 ; — *iconologique*, etc., ibid., 1756, in-12 ; — *portatif de jurisprud.*, ibid., 1763, 3 vol. in-12 ; — *des Portraits historiq.*, ibid., 1768, 3 vol. in-8.

LACOMBE (Gui du ROUSSEAU de), avocat au parlement de Paris, m. dans cette ville en 1749, est aut. de plus. ouv. de jurisprudence, dont les plus importans sont : *Commentaire sur les nouvelles ordonnances, sur les donations*, etc., Paris, 1733, in-4 ; *Recueil de jurisprudence civile*, Paris, 1736, 1746 et 1769, in-4 ; *Traité des matières criminelles*, ibid., 1741, 1751 et 1769, in-4 ; *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, ibid., 1748, 1755 et 1771, in-8. Il a donné aussi une édit. du *Praticien universel* de Couchot, augmenté d'un petit *traité* sur l'exécution provisoire des sentences et ordonnances des prem. juges en différentes matières, etc., ibid., 1738 ; et une nouvelle édit. des *Arrêts de Louet* (*v.* ce nom) avec des augmentat., ib., 1742, 2 vol. in-fol.

LACOMBE (Dominique), évêque d'Angoulême, né à Montrejeau (Haute-Garonne) en 1749, était recteur du collége de Guyenne à Bordeaux, quand la révolution éclata ; il en embrassa les principes, et bientôt fut député par ses concitoyens à l'assemblée législat. ; mais il se démit des fonctions de représentant lors du décret qui supprimait tout costume ecclésiastiq. En 1797 il fut nommé évêque de Bordeaux, et après les négociations qui amenèrent le concordat de 1801, et dans lesquelles il joua un rôle important, Lacombe vint occuper l'épiscopat constitutionnel d'Angoulême. Constamment attaché aux principes auxquels il devait sa dignité, il sut conserver dans son diocèse une sorte de crédit et de popularité, même après le retour des Bourbons, et malgré la constante défaveur dont il se trouvait naturellement l'objet auprès du gouvernem. royal. Il m. en 1823. *L'Ami de la Religion* a consacré une *Notice* à Lacombe, t. 35, p. 337.

LACOMBE-SAINT-MICHEL (J.-P.), général français, né dans le Languedoc en 1740 d'une famille noble, était parvenu au grade de capitaine d'artillerie dès les commencemens de la révolution, dont il adopta les principes avec chaleur. Député du département du Tarn à la convention nationale, il s'y plaça à l'extrême gauche, et vota dans le procès de Louis XVI pour la m. sans sursis et sans appel. Envoyé peu après en Corse, il y résista vigoureusement aux Angl., et se vit cependant forcé d'abandonner le pays pour retourner à la convention où il se fit très-peu remarquer. En 1795 il passa au conseil des anciens, et se montra favorable au directoire qui le nomma en 1798 ambassadeur près de la cour de Naples. L'année suiv. il rentra au service, fut créé successivem. général de brigade, général de division, inspecteur-général de l'artiller., grand-officier de la Légion-d'Honneur, fut employé en Italie, dans le Hanovre, en Espagne, en Allemagne, et m. en France l'an 1812, des suites de ses blessures et de ses fatigues.

LACONDAMINE. V. CONDAMINE.

LACORTE. V. CORTE.

LACOSTE (JEAN), en latin *Janus à Costa*, jurisconsulte français, né vers 1560 à Cahors, m. dans la même ville en 1637, suivit à Bourges pendant cinq ans les leçons de Cujas, et professa longtemps lui-même avec distinction à Toulouse. On a de lui : *Commentarius ad institutiones juris civilis*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1714, in-4, reproduite à Leyde en 1744 ; *Commentaria in decretales*, Paris, 1676, in-4. L'*Eloge* de Lacoste par Jean Davezan, 1637, in-4, se retrouve dans les *Vitæ jurisconsultorum* de Gottlieb Buder, Iéna, 1722, in-8.

LACOSTE (ELIE), médecin à Montagnac, département de la Dordogne, vers le milieu du 18e S., embrassa la cause de la révolution, fut élu d'abord administrat. de son départem., puis député à la convention nationale, où il vota pour la mort de Louis XVI, sans sursis et sans appel. Ce fut lui qui fit en juin 1794, au nom du comité de salut public, le fameux rapport qui établissait l'existence de la *conspiration du baron de Batz* ou *de l'étranger*, conspiration prétendue qui fit verser bien du sang innocent. Après avoir puissamment contribué à la chute de Robespierre, Lacoste fut accusé lui-même à raison de ses fonctions dans les comités de salut public et de sûreté générale. Mis en liberté lors de la publication de la constitution de l'an III, il ne reparut plus sur la scène politique, et m. obscurément dans l'été de 1803.

LACOSTE (BERTRAND de), né à Paris dans les prem. années du 17e S., embrassa l'état militaire et servit en France, en Pologne, en Danemarck et en Russie. Après avoir parcouru presque toute l'Europe, il s'arrêta à Hambourg et y passa plus. années : le séjour de cette ville ayant fini par l'ennuyer, il se retira à Amsterdam, où il mourut. Cet homme d'un esprit bizarre, se vantait d'avoir trouvé le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, etc., et cependant il n'avait étudié que les élémens d'Euclide dans la traduction française d'Henrion. Il avait inventé une machine qu'il appelait *machine d'Archimède* : l'ayant présentée à l'académie des sciences, qui ne lui donna point d'approbation, il publia contre les membres de cette académie plus. libelles qui ont été imp. à petit nombre ; en voici les titres : *le Reveil matin fait par mons. Bertrand pour réveiller les prétendus savans mathématic. de l'academ. royale de Paris*, etc., Hamb., 1674, in-8 ; *Ne trompez plus personne*, ou *suite du Reveil matin*, etc., Hambourg, etc., 1675, in-8 ; *le Monde désabusé*, ou *la Demonstration des deux lignes moyennes proportionn., par Bertrand de Lacoste, colonel d'artillerie au service de la république de Hambourg*, Hambourg, 1675, in-4, de 40 pag. ; *Ce n'est pas la mort aux rats ni aux souris, mais c'est la mort des mathématiciens de Paris et la démonstration de la trisection de tous triangles*, Hambourg, 1676, in-8, de 14 pag., sans compter 18 autres pag. qui se trouvent tant au commencem. qu'à la fin ; *la Démonstration de la quadrature du cercle*, Hambourg, 1677, in-8, de 24 pag., sans compter 12 pag. de pièces liminaires.

LACOUR (dom DIDIER de), religieux de l'ordre de St-Benoît, fondateur des congrégat. de Saint-Vanne et de Saint-Maur, né en 1550 à Monzeville près Verdun, n'avait point reçu d'éducation première et fut obligé de commencer ses études dans un âge déjà avancé ; il n'en apprit pas moins le grec, le latin, l'hébreu et la théologie. Tourmenté du désir de la perfection, il eut beaucoup à souffrir de la part des autres religieux, qui trouvaient dans sa fidélité scrupuleuse à remplir la règle de St-Benoît un reproche frappant du mépris dans lequel ils l'avaient laissé tomber. Nommé prieur en 1690, il fut puissamment secondé dans ses projets de réforme par le prince Eric de Lorraine, évêque de Verdun, et eut la consolation de voir les deux abbayes de St-Vanne et de St-Maur érigées en congrégation par le pape Clément VIII, et m. à St-Vanne en 1623. Sa *vie* a été écrite par dom Charles-Michel Haudiquier, 1732, in-12.

LACOUR (JACQUES de), écrivain irlandais, d'origine française, né en 1709, m. en 1781, avait annoncé de bonne-heure des dispositions pour la poésie, mais une passion pour le vin, qui lui fit perdre l'usage presque entier de la raison, lui enleva le moyen de réaliser les brillantes espérances qu'avaient fait naître une *Epître d'Abélard à Héloïse* (en anglais), qu'il pub. avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans, et un *Aperçu de la poésie* (Prospect of poetry), poème qui avait paru pour la prem. fois en 1733.

LACOUR (N.), peintre français, associé de l'institut, profess. de dessin à l'école centrale de Bordeaux, né dans cette ville en 1746, y m. en 1814. Il était élève du célèbre Vien, avait fait le voyage de Rome, et refusé les offres brillantes qui lui étaient faites à Paris pour le fixer dans sa ville natale. Presque toutes les églises de Bordeaux renferment quelques-uns de ses tableaux. On regarde comme son chef-d'œuvre celui qui représente *saint Paulin, archevêque de Bordeaux, accueillant dans son palais une foule de malheureux persécutés.*

LACOURT (PIERRE de), jurisconsulte et savant agronome hollandais du 18e S., a écrit sur les jardins un ouv. qui a été trad. sous ce titre : *Agrémens de la campagne*, etc., Leyde, 1750, in-4, Paris, 1752, 3 vol. in-12.

LACRETELLE aîné (PIERRE-LOUIS), né à Metz en 1751, débuta avec éclat dans la carrière du barreau, et se lia dès 1780 avec les hommes les plus célèbres de cette époque. Avocat au parlement, l'un des rédacteurs du grand répertoire de jurisprudence et du *Mercure de France*, il recueillit aussi quelques palmes académiques, et fut en 1787 appelé à faire partie d'une commission chargée de préparer les réformes de la législation pénale. Lorsque la révolution éclata, Lacretelle en embrassa les principes avec modération, et siégea à l'assemblée législative, où il défendit la constit. de 1790. Cette conduite, au milieu de l'exaspération qui régnait dans les clubs, l'obligea de se retirer des affaires publiques après le 10 août, et il ne sortit de la retraite qu'au 9 thermidor. Elu l'un des jurés de la haute cour nationale, il entra ensuite au corps législatif (1801), mais y vota contre les projets du nouveau gouvernem., et par conséquent n'obtint aucun emploi. L'académie l'appela bientôt à remplacer La Harpe. Pendant l'empire, Lacretelle se consacra aux études philosophiques et littér., et écrivit quelques mémoires consultatifs, entre autres pour le prince de Carignan, de la maison de Savoie. En 1817 il s'associa aux rédact. de la *Minerve*, et inséra dans ce journal quelq. art. écrits dans ses principes bien connus d'indépendance. Lorsque parut la prem. loi de censure sur la presse périod., Lacretelle tenta d'en éluder les disposit., en se faisant libraire, et publia à différentes reprises des brochures politiques qui étaient réellement une suite de la *Minerve*. On l'appela pour ce fait devant la police correctionn., où il fut condamné à un mois de prison : la bienveillance royale fit remise de cette peine au respectable vieillard. Lacretelle s'occupait de revoir ses ouv. et d'en publier une édition complète, lorsqu'il m. en 1824. M. Parent-Réal lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encyclopédique*, tom. 24, pag. 551. Il n'a paru de l'édit. complète de ses œuvres, Paris, in-8, que les vol. suivans : *Eloquence judiciaire et philosophie législative*, tom. 1-3, 1823 ; *Roman théâtral*, tom. 4, 1824 ; *Portraits et tableaux*, tom. 5 et 6, 1824 : cette édit. doit être continuée et contiendra deux ouv. inédits : *les Etudes sur la révolution*, et *mes Soirées à Malesherbes*. Lacretelle est encore aut. des

art. de *logique, métaphysique et morale* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et éditeur de la trad. franç. des *Lettres d'un cultivateur américain* (de Crevecœur), Paris, 1784, 2 vol. in-8. Son opinion sur le *Génie du Christianisme* est impr. dans une *Collect. d'observat. critiq.* sur cet ouv., Paris, 1817, in-8.

LACROIX (ÉTIENNE), jésuite, né en 1579 à Saint-Pierre de Bogerat dans le diocèse d'Evreux, mort à Goa en 1643, avait passé 41 ans dans les missions des Indes orientales. On a de lui 2 vol. in-fol., imp. à Goa en 1634, dans la maison professe de la société, renfermant divers écrits en langue maratte, tels qu'un poème sur la *Passion de J.-C.*; une *Vie de St Pierre, apôtre*, et des *Disc.* en vers, contre les erreurs des Orientaux.

LACROIX (EMERIC de), en latin *Cruceus*, né à Paris en 1590, y donna en 1618 une édit. de *Stace* en 2 vol. in-4, contenant toutes les notes, scholies, etc., faites jusque là sur cet aut. et des observ. nouvelles. On a encore de lui, sans compter quelq. livres d'injures contre ceux qui n'avaient pas trouvé son édit. bonne, les deux ouv. panégyriques suiv. : *Adonia seu Mnemosyne Henrici Magni, solutâ oratione*, etc., Paris, 1613, in-8; *Soteria casalea sive expeditio Italica Ludovici Justi*, ib., 1620, in-8.

LACROIX (JACQUES de), en latin *Crucius*, savant hollandais, né à Delft vers la fin du 16e S., m. pasteur de l'église réformée de cette même ville en 1650, a laissé des lettres dont la meilleure édit. est celle d'Amsterd., 1661, in-12; ce rec. est int. : *Mercurius Batavus, sive epistolarum opus, monitis theologicis, ethicis, politicis, œconomicis refertum*; un recueil de harangues sous ce titre : *Suada delphica sive orationes LXIX varii argumenti ad usum studiosæ juventutis*, Amsterdam, 1675, in-12.

LACROIX (SÉRAPHIN de), religieux récollet, né à Lyon vers 1589, a laissé quelques ouv. de controverse, parmi lesquels on distingue : *le Flambeau de la vérité catholique*, Paris, 1627, in-4.— LACROIX MARRON (N. de), gentilhomme, né à Bordeaux dans le 16e S., servit sous les ordres du duc d'Epernon, et composa un ouv. de controverse en vers franç. intit. : *la Muse catholique*, Bordeaux, 1612, in-8.—LACROIX (Phérotée de), maître de langues, m. à Lyon vers 1715, est aut. de plus. ouv. pour l'instruction de la jeunesse; nous citerons seulement : *l'Art de la poésie française et latine, avec une idée de la musique*, Lyon, 1694, in-12; *Nouvelle méthode pour apprendre facilement la géographie universelle*, Lyon, 1690, 4 v., ib., 1705, 5 vol. in-12, fig.

LACROIX (N. de), secrétaire de l'ambassade française à Constantinople sous le maréchal de Nointel, a pub. plus. ouv. sur l'Orient : *Mémoires concernant diverses relations très-curieuses de l'empire othoman*, Paris, 1684, 2 vol. in-12; *Guerre des Turks avec la Pologne, la Moscovie et la Hongrie*, Paris, 1689, in-12; *Etat général de l'empire othoman*, etc., Paris, 1695, 3 vol. in-12; *la Turquie chrétienne, contenant l'état présent des nations et des églises grecque, arménienne et maronite dans l'empire othoman*, ib., 1695, in-12.

LACROIX (CLAUDE), jésuite, né à Saint-André, duché de Limbourg, en 1652, m. à Cologne en 1714, a laissé un *Comment. sur la Théol. morale* de Busembaum, Cologne, 1719, 2 v. in-fol., ouv. qui eut le même sort que celui de ce dernier, et fut réimp. en 1729 par les soins du P. Montauzan.

LACROIX (JEAN-BAPTISTE), secrétaire du maréchal de Biron, né à Paris en 1664 ou 1672, m. en 1742, est aut. d'une mauvaise comédie, *l'Amant Protée*, en 3 actes et en prose, laquelle, représ. en 1728 au théâtre italien, ne put s'y soutenir et ne fut jamais imp.—Plus. autres auteurs dramat. ont porté le même nom, sans l'illustrer davantage.—Antoine de LACROIX fit en 1561 imp., sans distinction d'actes ni de scènes, une comédie intit. *les Trois enfans dans la fournaise*.—Un autre LACROIX, avocat au parlement de Paris, a donné au théâtre, en 1628, *Elémène*, tragi-coméd.-pastorale, et puis en 1630 *l'Inconstance punie*, ou *la Mélanie*, tragi-comédie.

LACROIX (LOUIS-ANTOINE-NICOLLE de), ecclésiastique et géographe franç., né en 1704 à Paris, m. dans la même ville en 1760, est aut. des ouv. élémentaires suiv. : *la Géographie moderne*, Paris, 1747, in-12, souv. réimp.; *Abrégé de la géographie à l'usage des jeunes personnes*, ib., 1758, in-12; *Méthode d'étudier, tirée des ouv. de St Augustin*, trad. de l'ital. de Pierre Ballerini, ib., 1760, in-12.

LACROIX (J.-P. de), né en 1754 à Pont-Audemer, exerçait la profess. d'avocat à Anet lorsqu'il fut élu député du départem. d'Eure-et-Loir à la convention nationale, où il se rangea parmi les partisans de la révolution. Ce fut lui qui le prem. distingua l'opinion des différens membres par le nom de *côté gauche* et de *côté droit*. Lacroix avait un organe sonore, une taille athlétique, mais n'était cependant pas orateur : il ne se fit guère remarquer que par son empressem. à prendre la parole contre les ministres, et par l'amertume des reproches qu'il leur adressait. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel et sans sursis. Dans la suite il s'unit aux girondins contre Marat, aux cordeliers contre les girondins, et périt sur l'échafaud avec Danton en 1794, victime de la haine de Robespierre, dont il avait excité la jalousie et trop méprisé le pouvoir.

LACROIX (ISAAC-JACOB), graveur à la pointe et au burin, né à Paîerne au canton de Berne en 1751, m. dans les prem. années du 19e S., reçut des leçons de différens maîtres, passa deux années à Rome pour se perfectionner, et de retour dans sa patrie ne s'occupa plus qu'à la gravure d'ornemens typographiques. On regarde comme ses meilleures productions une *Vue de Césène*, d'après Hackert, et une *Vue de l'église de St-Pierre de Rome*, d'après le même peintre.

LACROIX-CHEVRIÈRES (JEAN de), magistrat, né en Dauphiné dans le 16e S., fut successivement conseiller au parlement, conseiller d'état surintendant des finances du Dauphiné, président à mortier au parlement de Grenoble, ambassadeur en Savoie, évêque de Grenoble, député aux états-génér. de 1615, à l'assemblée des notables de 1618, et m. à Paris en 1619. On a de lui des notes sur les *Questions* de Gui-Pape, et un *Commentaire* sur le statut de Louis XI, touchant les donations entre vifs, suivant l'usage du Dauphiné, connu sous le nom de *statut delphinal*. —J.-B. LACROIX-CHEVRIÈRES, de la famille du précéd., chevalier de Malte, docteur de Sorbonne, chanoine de Grenoble et aumônier de Louis XIV, refusa plus. évêchés en France, accepta celui de Quebec au Canada, y fonda un hôpital, et m. dans cette ville en 1727.

LACROIX-DE-CONSTANT (CHARLES de), ministre des relations extérieures de la républ., né en 1754 à Givry en Champagne, occupait un emploi de chef de bureau dans les finances, lorsqu'il fut en 1792 député du départem. de la Marne à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel, et remplit ensuite avec une modération très-remarquable diverses missions dans les départem. des Ardennes et de la Meuse. A son retour dans l'assemblée, il s'opposa presque seul à ce qu'on rendît aux familles des suppliciés les biens non vendus, et qu'un décret rendu du temps de la terreur avait déclarés confisqués au profit de la nation. Toutefois cet acte de justice fut exécuté. Membre du conseil des anciens après le 13 vendém. (5 oct. 1795), Lacroix fut nommé ministre des affaires étrangères, et son impéritie fut d'autant plus remarquée qu'il eut pour success. M. de Talleyrand. Chargé de l'ambassade de Hollande, il y seconda la révolution démocratique de 1798, fut appelé success. à la préfect. des Bouches-du-Rhône

à celle de la Gironde ; et m. à Bordeaux en 1805.

LACROIX DU MAINE (Franç. GRUDÉ, sieur de), en latin *Crucimanus*, bibliogr. estim., né en 1552 au Mans ; vint à Paris pour y terminer ses études ; et, de retour dans son pays natal vers 1572, il conçut le plan d'un catalogue universel, où seraient indiqués les ouvrages écrits dans toutes les langues. Peu secondé dans son projet par les sav. (il porte lui-même à plus de 10,000 le nombre de ceux à qui parvint la *circulaire* qu'il avait répandue dans le but d'obtenir des renseignemens de toutes parts), il n'y renonça point, et, après d'immenses trav. préparat., il revint à Paris (1582), sollicita en vain l'assistance du gouv. pour l'exécut. de l'entreprise utile à laquelle il avait déjà consacré lui-même tant de fatigues et une portion de sa fortune, et enfin il fit paraître en 1584 le 1er vol. de sa *Bibliothèque française*, in-fol., dédié au roi. Cet ouv., qui dans le temps fut très-utile, et dont les curieux font encore beaucoup de cas, est, avec un *Eloge funèb.* du poète Dumonin (en vers lat.), tout ce qui nous reste de ce laborieux bibliog. Il fut lâchement assassiné à Tours en 1592 par des fanatiques qui le soupçonnaient de professer les principes de la réforme. La *Bibliothèque* de Lacroix du Maine et le *Dictionnaire* de Duverdier, son contemp., ont été réimp. collectiv. par les soins de Rigoley de Juvigny, avec des remarq. histor., litt. et critiques, de La Monnoye, Bouhier et Falconet, Paris, 1772, 6 vol. in-4. Il existe à la bibliothèque du roi un exemplaire de cette collection corrigé et annoté de la main du sav. Mercier de St-Léger.

LACROZE. V. Croze.

LACROZE (Matth. VEYSSIÈRES de), orientaliste, né en 1661 à Nantes, avait à peine terminé ses études qu'il passa en Amérique dans le dessein de se livrer au commerce ; toutefois il n'y fit rien autre chose qu'apprendre l'anglais, l'espagnol et le portugais, et il revint à Nantes, où il voulut étudier la médecine. Bientôt dégoûté de ce nouvel état, il prit l'habit de St-Benoît dans la congrégat. de St-Maur en 1682. Son caractère indépendant l'empêchant de trouver le repos dans le cloître, il s'en échappa, se réfugia à Bâle, embrassa la religion réformée, passa à Berlin, où il eut d'abord assez de peine à vivre, puis devint biblioth. du roi de Prusse, précepteur de la princesse royale, depuis margrave de Bareuth, enfin profess. de philos. au collége franç. de cette ville, où il y m. en 1739. Ce sav. laborieux a pub. un grand nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Vindiciæ veterum scriptorum contra Harduinum*, Rotterdam, 1708, in-8 ; *Histoire du christianisme des Indes*, La Haye, 1724, petit in-8, ibid., 1758, 2 vol. in-12 ; *Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*, La Haye, 1739, petit in-8 ; *Lexicon Ægyptiaco - Latinum ex veteribus illius linguæ monumentis summo studio collectum et elaboratum*, Oxford, 1775, in-4. Cet aut. a en outre laissé MSs. un *Dictionnaire arménien* ; un *Dictionnaire sclavon-latin* ; un *Dictionnaire syriaque* ; des notes sur *Lycophron* et le *Théâtre d'Aristophane*, etc. Jordan a pub. une *Histoire de la vie et des ouvr. de Lacroze*, Amsterdam, 1741, in-8.—Lacroze (Jean Cornand de), littérateur français que la révocat. de l'édit. de Nantes força à se retirer successivement en Hollande et à Londres, où il m. au commencem. du 18e S., a eu part à la rédact. de la *Bibliothèque ancienne et moderne* de Leclerc. Il a en outre pub. : *Critique de l'Histoire du divorce de Henri VIII*, Amsterd., 1690, in-12, etc.

LACRUZ (Juan de), peintre espagnol, dit *Pantoja*, né à Valence en 1545, m. à Valladolid en 1610, fut peintre de Philippe II, qui lui accorda une pension de 600 ducas. On cite de lui une *Conception*, un *St Laurent* et un *Christ à la colonne*, peint pour l'Escurial, à la décoration duquel il a long-temps travaillé. Mais ce sont surtout les portraits de Lacruz qui ont immortalisé son nom : on regarde comme ses chefs-d'œuvre en ce genre celui de *Philippe III à cheval*, et une *Adoration des bergers*, où, suivant le goût du temps, il avoit représenté toute la famille de Philippe II. Le musée du Louvre possédait naguère encore de cet artiste le portrait en pied de *Charles-Quint* et celui de *Philippe II*.—Lacruz (Manuel de), peintre d'histoire, né à Madrid en 1750, m. dans la même ville en 1792, est surtout connu par un tableau placé dans la cathédrale de Carthagène, représent. les *quatre saints protecteurs* de cette ville, et par neuf autres exécutés pour le couvent de Saint-François de Madrid, transportés depuis dans l'église du Rosaire de la même ville.

LACRUZ (Juana-Inèz de), religieuse et poète espagnole, née à Mexico en 1614, annonça de bonne heure de grandes dispositions qui s'accrurent encore par l'excellente éducation que lui donna son oncle maternel. Un amour malheureux la fit entrer en 1668 dans le couvent des Hiéronymites de Mexico, où elle m. en 1695, entourée de toute la considération et de tous les hommages dus à son beau talent. Cette femme célèbre a laissé : *Poesias de la madre Juana-Inez de Lacruz*, Madrid, 1670 ; la 3me édit. est intit. : *Poemas de la unica poetisa americana musa décima, soror Juana-Inez de Lacruz*, etc., Barcelone, 1691. Ses poésies sont de deux sortes, *sacrées* et *profanes*, et renferment des essais dans presque tous les genres : on y remarque deux époques bien différentes, celle où la mère Inèz a pris pour modèles Garcilaso, Boscan, etc., et alors elle marche leur égale pour la grâce, la chaleur et la sensibilité ; et celle où sacrifiant au romantisme de ce temps, elle s'est égarée sur les traces de Gongora, qu'elle a souvent surpassé pour l'affectation et le mauv. goût. La pièce la plus curieuse de ce recueil est un *auto*, sorte de drame religieux, intit. *le Divin Narcisse*, nom sous lequel l'aut. désigne l'Epoux céleste, et revêt les idées chrétiennes d'emblêmes mythologiques avec plus de hardiesse, que ne l'avait encore osé faire aucun poète espagnol.

LACRUZ-BAGAY (Nicolas), Indien, de la nation des *Tagales*, a gravé à Manille en 1734 la *Carte hydrographique et chorographique des îles Philippines*, composée par le P. Murillo Velarde. Cette carte, curieuse à cause des ornemens qui l'accompagnent, étant devenue extrêmem. rare, a été reproduite à Nuremberg en 1750 par les soins du professeur de mathém. Lowitz.

LACRUZ-CANO Y OLMEJDA (don Antonio de), géographe espagnol, né à Cadix en 1735, fut chargé par le conseil des Indes d'aller lever la carte exacte des possessions espagnoles dans l'Amérique. Cette carte pub. en 1780 à Madrid et à Londres, 1799, en six feuilles, passe pour la meilleure qui ait encore été donnée sur ces pays intéressans. Lacruz, comblé d'honneurs par son souverain, m. en 1794, membre de plus. académ. et correspond. de celles de Londres, de Berlin, etc., etc.

LACRUZ Y CANO (Ramon de), poète dramatique espagnol, né l'an 1728 à Madrid, m. dans la même ville en 1795, a laissé un grand nombre de pièces réunies sous le titre de *Teatro ó coleccion de los saineles y demas obras dramáticas, de don Ramon de Lacruz*, Madrid, Sancha, 1788, 10 vol. in-8, souvent réimp. ; excepté une comédie en 3 actes et en vers, *el Divorcio Feliz* ; un drame également en 3 actes et en vers, *la Florentina* et quelques opéras : ce recueil ne renferme que des pièces en un acte, dites *Saynetes*. Lacruz y a peint avec un rare bonheur toutes les classes de la société, mais il a surtout excellé à représenter les mœurs du peuple, avec lequel il aimait à vivre pour y saisir le naturel avec plus de facilité.

LACTANCE, *Lactantius* (Lucius Coelius Firmianus), écrivain latin, célèbre apologiste de la religion chrétienne, né en Afrique (suivant l'opi-

nion la plus commune) dans le 3e S., fut appelé par l'empereur Dioclétien dans la ville de Nicomédie pour y enseigner les belles-lettres, abjura le paganisme, et passa ensuite dans les Gaules sur l'invitation de l'emper. Constantin, qui lui confia l'éducation de son fils Crispus. On présume qu'il m. à Trèves vers l'an 325 dans un âge très-avancé. Le changement qui s'était opéré dans sa croyance lui avait fait prendre la résolution de renoncer à la profession de rhéteur, et de consacrer son talent à la propagation et à la défense de la religion qu'il avait embrassée. On a de lui les écrits suiv. : *de Opificio Dei*, composé vers l'an 310, pendant la persécution qui avait lieu alors contre les chrétiens; *Divinarum institutionum lib. VII*, trad. en franç. par René Famé, Paris, 1542, in-fol. : le prem. livre des Institut. a été aussi trad. par Drouet de Maupertuy, Avignon, 1710, in-12; *Institution. epitome; de Irâ Dei; de Mortibus persecutorum*, ouv. attribué sans raisons suffisantes à un *Lucius Cecilius*, et trad. en franç. par Maucroix, Paris, 1680, in-12, par Basnage (d'après la version anglaise de Burnet), Utrecht, 1687, in-8, et par Godescard (*v.* ce nom). Ces écrits furent imp. d'abord collectivem. in-fol., au monastère de Sublac en 1465 (c'est le prem. livre imp. en Italie avec date), et plus. fois ensuite séparément ou ensemble. L'édit. la plus. complète et la mieux exécutée est celle du P. Edouard de St-François-Xavier, Rome, 1654-59, 14 vol. in-8. Les œuv. de Lactance se trouvent aussi dans la collection des P.P. de Franç. Oberthuer, Wurtzbourg, 1783, tom. 6 et 7. Le style de cet écriv. est pur, élégant, et lui a fait donner le surnom de *Cicéron chrétien*. On lui a attribué encore un poème intit. *Symposium, sive centum epigrammata tristicha ænigmatica*, etc., imp. à Hanovre, 1722, in-8, et qui avait eu des édit. antérieures. On cite plus. autres ouv. qui se sont perdus.

LACTANTIUS PLACIDUS, grammairien que l'on croit du 6e S., et que l'on appelle quelquefois aussi *Luctatius* ou *Lutatius*, est aut. de *scholies* médiocres sur la *Thébaïde* et l'*Achilleïde* de Stace. On lui attribue encore les argumens des *Métamorphoses* d'Ovide, qui se trouvent dans l'Ovide de Burmann, ainsi que dans les *Mythographes latins* de Thomas Muncker et van Staveren.

LACUNZA (Emmanuel), jésuite, né en 1731 à Sant-Iago, capitale du Chili (Amérique mérid.), m. en 1801 aux environs d'Imola dans les états de l'Eglise, a été présenté comme le véritable auteur d'un ouv. pub. sous le pseud. de ben Ezra. En consacrant, sous ce faux nom, un article à l'auteur de la *Venida del Mesias en gloria y magestad* (pag. 1024 de ce Dictionn.), on a révoqué en doute d'une manière assez formelle les détails admis touchant ce personnage dans la *Biographie universelle*; mais c'est ici le lieu d'en dire quelq. mots. L'auteur de l'article Lacunza dans la *Biographie univers.* (M. Picot, rédact. de *l'Ami de la Religion et du Roi*), paraît s'être moins occupé d'examiner ces mêmes détails, d'une invraisemblance choquante, que de qualifier à sa manière un ouv. que probablement il n'a voulu juger que sur l'analyse qu'en a pub. feu M. le président Agier, auquel il emprunte les notions biograph. qu'il a reproduites : l'écrit de notre illustre gallican, où se trouve la biographie du jésuite espagnol, a pour titre : *Vues sur le second avènement de Jésus-Christ*, etc., Paris, 1818, in-8. N'étant pas mieux informés que ces deux aut. sur le véritable nom et sur la vie du personnage dont il s'agit, mais ne croyant pouvoir admettre des notions aussi incertaines, nous nous bornerons à faire connaître la source où elles ont été puisées : c'est dans une *Notice* en forme de lettre (écrite en italien et non signée) placée en tête d'un MS. latin de l'ouv. du pseud. ben Ezra (et non ben Ezen), et qui se trouve dans la bibliothèque de M. Grégoire, ancien évêque de Blois. Cette version latine pouvait paraître à son possess. d'autant plus précieuse que non-seulement c'était l'unique MS. qu'on en connût en France, mais encore qu'elle est beaucoup plus exacte que l'édit. originale pub. à Londres (1816, 4 vol. in-8). Néanmoins M. Grégoire, ignorant encore la nouvelle publicat. de la *Venida del Mesias* (Paris, 1825, 5 vol. in-12), a bien voulu donner communicat. de son MS. au rédacteur de cet art., édit. de l'ouvr. du pseud. ben Ezra; et, pour n'avoir point admis, avec M. Agier, l'authenticité de la *Notice* sur Emman. Lacunza, celui-ci n'en témoigne pas moins publiquement sa reconnaissance envers le sav. auteur de l'*Essai sur l'amélioration politique, physique et morale des juifs*, etc., etc.

LACURNE. V. Ste-Palaye.

LACY (John), acteur et aut. dramatique anglais du temps de Charles II, qui l'honora d'une bienveillance particulière, mourut en 1681, après avoir composé les pièces suiv. : *Dumb Lady*, Londres, 1672, in-4; *Sir Hercules buffoon*, ibid., 1684, in-4; *Old Troop*, 1698, in-4 : *Sawney the Scot*, ibid., 1698, in-4. —Lacy (William), jésuite angl., né dans le comté d'York à la fin du 16e S., m. à Oxford en 1673, a laissé trois traités de controverse contre Chillingworth : *Jugement d'un membre de l'université sur le dernier pamphlet de Chillingworth*, 1639 et 1653, in-8; *Heautomachia*, ou *Chillingworth contre lui-même*; et *Dernier discours contre*, etc.

LACY (don Louis), général espagnol sous les cortès, fils d'un officier des armées de S. M. C., entra très-jeune au service, et dès l'âge de 14 ans il était officier dans le régiment de Bruxelles. Après s'être distingué par sa bravoure pendant la guerre contre la république française, il s'embarqua pour les îles Canaries avec le grade de capitaine-aide-major (1798), et on le voit dès 1803, échappant à peine à une condamnation capitale, provoquée, à ce qu'il paraît, par un grave délit contre la discipline militaire, venir en France et prendre du service comme soldat dans un régiment d'infant. légère. Il devint ensuite capitaine dans la légion irlandaise formée à Morlaix, puis chef d'un bataillon du même corps destiné à faire partie de l'armée d'Espagne. Arrivé à Madrid à la tête de sa troupe, il déserta, prit parti dans les guerillas qui combattaient l'armée française, et après s'être fait remarquer par son audace et ses talens dans la manière de guerroyer qui réussit si bien aux siens, il parvint en peu de temps au commandem. de l'armée et de la principauté de Catalogne. Lacy, qui occupait ce poste en 1814 lors du retour de Ferdinand IV en Espagne, fit sa soumission à ce monarque, mais ne tarda pas à être enveloppé dans les nombreuses proscriptions qui signalent cette époque. Arrêté comme l'un des principaux agens d'un complot contre le gouvernem. royal, il fut conduit à l'île de Mallorca, et y fut fusillé en 1817.

LACYDES, philosophe académicien, né à Cyrène dans le 3e S. avant J.-C., fut élève d'Arcésilas, lui succéda l'an 241 avant J.-C. (4me année de la 134me olympiade) et continua de professer la morale sceptique jusque dans une vieillesse avancée. Athénée et Diogène de Laërce assurent qu'il était très-adonné à l'ivrognerie, et qu'il m. à la suite d'une débauche de table. Lacydes avait composé plus. ouvrages sur la physique et la philosophie, dont rien ne nous est parvenu.

LADAM (Nicaise), dit *Grenade*, chroniqueur, né à Béthune dans le 15e S., entra au service de Charles-Quint, devint l'un de ses rois d'armes, se retira sur la fin de sa vie à Arras, et composa une *Chronique* qui s'étend depuis 1488 jusqu'en 1545. Cette chronique, que l'on dit assez curieuse, est suivie de pièces en vers et en prose à la louange de Charles-Quint, et n'a point été imp. Le MS. unique

est en la possession de M. Dulaure, aut. de l'*Hist. de Paris*, etc.

LADERCHI (JEAN-BAPT.), jurisc. italien, né à Imola vers 1538, prof. de droit à l'univ. de Ferrare, fut chargé par le duc Alphonse II de div. négociat. importantes, et m. à Modène en 1618. On a de lui : *Responsa juris*, Ferrare, 1600, in-folio ; *Eruditum responsum in materiâ monetarum*, etc., Modène, 1611. — LADERCHI (Jacq.), né à Faenza au milieu du 18e S., entra dans la congrégation de l'Oratoire, s'y acquit de la réputat. par son savoir et sa piété, et m. à Rome en 1738. On a de lui plus. ouv. hist. et biog., dont on peut voir la liste dans la *Biblioth. faventina* du P. Mittarelli, et parmi lesquels nous citerons seulement : *de Sacris Basilicis SS. martyrum Petri et Marcellini dissertatio historica*, Rome, 1705, in-4 ; une continuation des *Annales* de Baronius, Rome, 1727-33-37, 3 v. in-fol., formant les tom. 22, 23 et 24 de ce gr. ouv.

LADISLAS Ier, roi de Hongrie, fils de Bela Ier, né en Pologne en 1041, succéda en 1080 à son frère Geysa, et m. après un règne de 17 ou 18 ans au moment où il se préparait au voyage de la Palestine. Ce prince est célèb. dans l'hist. pour sa piété et les avantages qu'il remporta sur les Tartares. Célestin III l'a mis au rang des saints, et sa *vie* a été écrite par un moine contempor., Cracovie, 1511, réimp. avec des notes des bollandistes dans les *Acta Sanctorum*, t. 5.— LADISLAS II, roi de Hongrie, succéda en 1200 à Emeric, son père, et annonçait devoir faire le bonheur de ses sujets par ses heureuses qualités, lorsqu'il fut enlevé par une m. prématurée après 6 mois de règne. — LADISLAS III, roi de Hongrie, succéda en 1272 à son père Etienne IV, aida puissamment l'emp. Rodolphe à détrôner Ottocare, roi de Bohême. Attaqué lui-même par les Cumans et les Tartares, il eut recours à la protection du prince auquel il avait rendu un si grand service. Rodolphe, qui désirait voir affaiblir son vassal, lui envoya d'abord quelques secours insuffisans, et bientôt l'abandonna tout-à-fait. Le malheureux Ladislas, fait prisonnier dans un combat contre les Cumans, fut emmené hors de ses états, et massacré dans sa tente par les Tartares l'an 1290. — LADISLAS IV, roi de Hongrie, grand-duc de Lithuanie et roi de Pologne, avait succédé sur ce trône au fameux Jagellon, son père, lorsqu'il fut appelé à celui de Hongrie après la mort d'Albert d'Autriche en 1440 par les grands, qui craignaient de ne pouvoir, pendant les troubles d'une minorité, résister aux efforts des Turcks. Ladislas envoya contre eux le célèbre Jean Huniade, qui les força de demander une trève de 10 ans ; mais à peine était-elle signée que le card. Julien Césarini, légat du pape, contraignit le roi à la rompre et à profiter de cette occasion pour écraser les infidèles. Ladislas, craignant l'excommunication, rentre en Bulgarie, attaque les Turcks près de Varna, et perd la bataille et la vie l'an 1444. — LADISLAS V, roi de Hongrie, était fils d'Albert d'Autriche, et c'est à lui qu'appartenait la couronne, que les circonstances firent donner à Ladislas IV. Ce prince étant m., comme on l'a vu dans l'article précédent, les Hongrois songèrent à placer sur le trône leur légitime souverain, et furent obligés d'employer la force des armes pour arracher ce jeune prince des mains de l'emp. Frédéric, qui s'était déclaré son tuteur. Les attaques des Turks ayant recommencé, la Hongrie fut sauvée une 2e fois par Jean Huniade. Toutefois à peine ce héros était-il m. que l'ingrat Ladislas fit périr son fils aîné sur l'échafaud, exécution qui le rendit si odieux, qu'il fut obligé de se sauver à Vienne, puis à Prague, où il m. en 1458, au moment où il allait épouser Madeleine, fille de Charles VII, roi de France. Il eut pour succ. Mathias Corvin, second fils de Jean Huniade. — LADISLAS VI, roi de Hongrie, était déjà roi de Pologne et de Bohême lorsqu'après la m. de Mathias Corvin, il réunit sa couronne à celles qu'il possédait. Le trône lui était disputé par de puissans compétiteurs : il triompha de tous, plus encore par son habileté et la douceur de son caractère que par la force de ses armes. C'est lui qui rassembla et mit dans un meilleur ordre les lois de Hongrie, qu'il présenta à la sanction des états en 1514. Pour éviter les troubles renaissant à chaque élection, il fit de son vivant reconnaître pour son succ. Louis, son fils aîné, et m. en 1516, regretté de ses sujets, au bonheur desquels il n'avait cessé de travailler.

LADISLAS ou LANCELOT, roi de Naples, né en 1376, succéda en 1386 à son père Charles III de Duras, m. dans le royaume de Hongrie, dont il était allé entreprendre la conquête. Les circonstances forcèrent la régente Marguerite, sa mère, à quitter Naples, dont les partisans de Louis II d'Anjou s'emparèrent aussitôt. Toutefois avec le secours du pape et de Clermont de Sicile, son beau-père, Ladislas reconquit ses états en 1392. A peine assis sur le trône, Ladislas répudia Constance, fille de Clermont, pour épouser Marie de Lusignan, fille du roi de Chypre. Renonçant à faire valoir ses droits sur la Hongrie, il voulut s'emparer de la couronne impériale que se disputaient Wenceslas et Robert ; mais ses efforts échouèrent contre la fidélité et le courage des Florentins, qui rappelèrent son compétiteur Louis II d'Anjou. Ladislas, vaincu à Roca Secca en 1411, se releva de sa défaite, et menaçait de nouveau toute l'Italie, lorsqu'il m. à Naples en 1414 d'une maladie, suite de ses longues débauches.

LADISLAS. V. WLADISLAS.

LADJYN (MELIK-AL-MANSOUR-HOUSAM-ED-DYN), onzième sulthan d'Egypte, de la dynastie des Mamelouks baharites, était un esclave européen, et, à ce qu'il paraît, un Allemand auquel le sulthan Kelaoun fit abjurer le christian., et qu'il nomma gouv. du château de Damas. Khahil, fils et succ. de Kelaoun, déposa Ladjyn onze ans après, l'envoya prisonnier au Kaire, le relâcha, le fit arrêter de nouveau, et le condamna à m. Le cordon ayant cassé dans les mains de l'exécut., le sulthan fit grâce à Ladjyn, qui ne tarda pas à l'assassiner. Forcé de s'expatrier à la suite de ce meurtre, il reparut pendant la minorité de Nasser-Mohammed, persuada au régent Ketboga de s'emparer du trône, et fut créé son lieutenant-général en Egypte. Bientôt il voulut assassiner encore son nouveau bienfaiteur ; le coup manqua en partie ; mais s'étant emparé de la tente et du trésor impérial, il se fit proclamer sulthan à Ghaza en 1296 (696 de l'hégyre). C'est alors qu'il déploya une modération et des talens qu'on ne lui aurait pas soupçonnés : il laissa vivre son prédécess., partagea les dignités entre ses partisans, fit avec bonheur la guerre aux Arméniens, et aurait probablement long-temps régné sur l'Egypte, si sa coupable faiblesse pour son esclave Mangou-Tymour, et les excès auxquels ce favori se porta, n'eussent forcé les émyrs à conspirer contre lui, et à le priver du trône et de la vie l'an 1299 (698 de l'hégyre).

LADMIRAL (JEAN), graveur en couleur, né à Leyde en 1680, a exécuté les belles planches anatomiques qui accompagnent l'ouv. du célèb. Ruysch. On connaît encore de cet artiste une *collection d'insectes* de 25 planches, qu'il pub. en 1746, et qu'il avait été trente ans à rassembler en parcourant la France, la Hollande et l'Angleterre —V. ADMIRAL.

LADVOCAT (LOUIS-FRANÇ.), magistrat et litt., né à Paris en 1644, exerça les fonctions de cons. du roi, de maître de la chambre des comptes, et m. en 1735. Il a pub. (en gardant l'anonyme) les ouv. suiv. : *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique*, ou *Recherches de la vie heureuse selon les lumières naturelles*, Paris, 1721, in-12 ; *Nouveau système de philosophie*

établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, etc., ib., 1728, 2 v. in-12.

LADVOCAT (Jean-Bapt.), doct., prof. et bibliothécaire de Sorbonne, né à Vaucouleurs, diocèse de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765, occupa le prem. la chaire fondée par le duc d'Orléans pour expliquer l'Ecrit.-Ste selon le texte hébreu. C'était un homme plus érudit que judicieux, possédant les b.-lett., les mathém., l'hébreu, le chaldéen, etc. On a de lui : *Dictionn. géogr. portatif*, pub. sous le nom de Vosgien, comme une traduction de l'angl., Paris, 1747, in-8, souvent réimp. : la meilleure édition est celle donnée par M. Letronne, avec des addit. importantes, Paris, 1813; *Dictionnaire historique portatif des grands hommes* (abrégé de Moreri), Paris, 1752, 1755, 1760, 2 vol. in-8; 1777, 3 vol. in-8 : dans une dern. édit. publ. à Paris de 1821 à 1824, 5 v. in-8, on a fondu avec le corps de l'ouv. le *Supplém.* donné en 1789 (1 vol. in-8) par Ch.-Guill. Leclerc : l'ouvr. avait été traduit en italien, Milan, 1758, 3 vol. in-8, et en allem., Ulm, 1761, 2 vol. in-8; *Grammaire hébraïque à l'usage des écoles de Sorbonne*, etc., ibid., 1755, 1765, 1789, 1822, in-8; *Tractatus de conciliis in genere*, Caen, 1769, et Porto, 1773, in-8; *Lettre dans laquelle il examine si les textes originaux de l'Ecriture sont corrompus, et si la vulgate leur est préférable*, Amsterdam et Caen, 1766, in-8; et quelq. autres écrits moins import. dont on peut voir les titres dans l'*Année littéraire*, 1766, tome 2, et dans le *Nécrologe* de 1767.

LADVOCAT-BILLIAD (Nic.), en latin *Billialdus*, év. de Boulogne, né à Paris en 1620, m. à Boulogne en 1681, est aut. d'un ouv. intit. *Vindiciæ parthenicæ*, Paris, 1670 et 1772, in-12, dans lequel il soutient contre Claude Joly que la sainte Vierge a été élevée au ciel corporellement.

LÆLIEN, LOLLIEN ou ÆLIEN, l'un des tyrans qui troublèrent l'empire sous le règne de Gallien, profita de l'affection des troupes pour se faire proclamer emp. à Mayence en 266 après la m. de Posthume le jeune. Mais quelq. mois après il fut renversé du trône par les soldats qu'il voulait occuper à réparer les forteresses de la Gaule.

LÆLIUS NEPOS (Caïus), consul romain, accompagna P. C. Scipion dans son expédition d'Espagne (l'an 544 de Rome), contribua à la prise de Carthage-la-neuve (Carthagène), se distingua dans plus. autres campagnes, fut chargé de quelques expéditions partielles en Afrique, fit prisonnier le roi Syphax dans un combat qui rendit les Romains maîtres de toute la Numidie, fut appelé ensuite à div. commandemens de province, et m. dans un âge très-avancé, après avoir passé les dern. années de sa vie éloigné des affaires publiques. C'est d'après les récits de Lælius que Polybe écrivit les campagnes de Scipion en Espagne. — Lælius (Caïus), surn. *Sapiens*, fils du précéd., étudia la philosophie sous Diogène-le-Stoïcien et sous Panætius (*v.* ces noms), fréquenta ensuite le *forum*, et se fit remarquer parmi les orateurs de son temps. Il accompagna Scipion Emilien, son ami, au siége de Carthage, et s'y distingua par sa valeur. Après avoir été successivement prêteur en Espagne et consul (en l'an 614 de Rome), il se retira à la campagne, où il partageait ses loisirs entre l'étude et les travaux agrestes. Son amitié pour Scipion ne se démentit jamais; et Cicéron a immortalisé cette liaison en plaçant le nom de Lælius en tête de son dialogue *de Amicitiâ*. Ce sage Romain fut aussi l'ami de Pacuvius et de Térence, et l'on croit généralement que ses conseils ne furent point inutiles au célèbre auteur comique.

LAENNEC (R.-T.-H.), méd. de S. A. R. Madame, duchesse de Berry, lect. et prof. roy. de méd. au collége de France, memb. de l'acad. roy. de médecine, etc., né à Quimper en 1781, m. le 13 août 1826 à Kerlouarnec (Finistère), avait fait ses prem. études méd. à Nantes sous les yeux de son oncle, médecin en chef des hôpitaux de cette ville. Devenu élève de l'école de Paris en 1799, il y remporta en 1802 les deux grands prix de méd. et de chir. décernés par l'institut, et bientôt il prit rang parmi les plus habiles anatomistes de notre époque par les découv. qu'il exposa successivem. dans différens *Mémoires* dont il enrichit le *Journal de médecine*, le *Dictionnaire des sciences méd.*, et autres ouv. périodiques. L'ouv. le plus important du doct. Laennec, et celui qui a rendu sa réputation européenne, a pour titre : *de l'Auscultation médiate*, ou *Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, etc., Paris, 1819, 2 vol. in-8 : il y développe les expériences qu'il a faites sur l'emploi du *stéthoscope*, instrument de son invention pendant le cours de sa clinique à l'hôpital Necker, dont il avait été nommé médecin en chef en 1816.

LÆNSBERG (Matthieu), chan. de St-Barthél. de Liége au commencement du 17e S., est l'aut. réel ou supposé d'un ouv. imp. pour la prem. fois en 1636, réimprimé depuis annuellement avec de nouv. prophéties et pronostications : c'est le fameux *Almanach de Liége, avec les prédictions générales pour chaque mois de l'année*, etc.

LAER. V. Laar.

LAERCE. V. Diogène Laerce.

LAET (Jean de), géogr. et philologue flamand, né à Anvers à la fin du 16e S., m. en 1649, a pub. 16 ouv. dont quelques-uns peuvent encore aujourd'hui être consultés avec fruit. Nous nous contenterons de citer 8 ouv. sur *la France*, *l'Italie*, *l'Espagne*, *la Belgique*, *l'Angleterre*, *le Mogol*, *la Perse et le Portugal*, faisant partie de la collection de 62 vol. in-32, imp. par les Elzevir, et connus sous le nom de *Petites Républiques*; *Novus orbis, seu descriptionis Indiæ occidentalis libri XVIII, cum tabulis et figuris æneis*, Leyde, 1633, in-fol., trad. la même année en franç. et en flamand; *Notæ ad dissertationem Hugonis Grotii de origine gentium americanarum*, Paris, 1643, in-8.

LÆTUS (Quintus Ælius), préfet du prétoire sous le règne de Commode dans le 2e S., fit emprisonner et étrangler cet emp., qui avait résolu sa m., lui donna pour succ. Pertinax, qu'il fit massacrer au bout de 3 mois de règne, et fut lui-même tué quelque temps après (l'an 193 de J.-C.) par les ordres de Didius Julianus qu'une partie de l'armée venait de proclamer empereur.

LÆTUS. V. Pomponius.

LÆVINUS (P. Valerius), consul en l'an 472 de Rome, chargé de continuer la guerre contre Pyrrhus et les Tarentins, fut d'abord vaincu dans un prem. combat; mais, ayant reçu des renforts de Rome, il mit le roi d'Epire dans la nécessité de demander la paix au sénat. — Lævinus (M. Valerius), de la famille du préc., commandait en l'an 540 de Rome la flotte destinée à agir contre celle de Philippe, roi de Macédoine. Après avoir battu ce prince en plus. rencontres, il le força de brûler ses vaisseaux. Elu consul en l'an 544, Lævinus passa en Sicile avec une armée, s'empara d'Agrigente sur les Carthaginois, et acheva la conquête de l'île. L'année suivante il fit une descente en Afrique, ravagea le pays aux environs de Carthage, rencontra à son retour la flotte carthaginoise, et la dispersa. Il m. en l'an 554 de Rome, après avoir été pro-préteur en Macédoine. Ce fut lui qui reçut des mains d'Attale, roi de Pergame, et apporta à Rome la statue d'Idea, mère des dieux, dont la possession, suivant un ancien oracle, assurait aux Romains l'empire du monde.

LÆVIUS, poète latin, que l'on croit avoir vécu avant Cicéron, avait composé deux poèmes qui se sont perdus. Festus cite le premier, qui avait pour titre : *les Centaures*. Aulu-Gelle et Apulée nous ont

conservé quelques vers du second, intit. *Ærotopægnia* (les jeux d'amour).

LAFAGE (RAIMOND de), dessin. et grav. à l'eau-forte, né en 1654 à l'Isle, en Albigeois, passa trois années à Rome, où il fit l'étonnement de tous les artistes par son habileté singulière à dessiner à grands traits en quelques minutes d'une manière grande et forte qui rappelait celle de Jules Romain et des Carrache. Il est fâcheux qu'avec un beau talent Lafage n'eut pas de conduite; il travaillait ordinairement dans un cabaret, et seulement autant qu'il fallait pour payer sa dépense. Après avoir quitté Rome, Lafage parcourut différentes villes de France, et m. à Paris de misère et de débauche en 1684. Le recueil des meilleurs dessins de cet artiste a été pub. à Amsterdam en un vol. in-folio, gravé par Vermeulen, G. Audran, F. Ertinger, le comte de Caylus, Cl. Duflos et Lafage lui-même.

LAFARGUE (ETIENNE de), litt., avocat au parlement de Pau, né à Dax en 1728, mort en 1795, associé des acad. de Lyon et de Caen, membre de celle de Bordeaux, a pub. : *Hist. géographique de la Nouvelle-Ecosse*, trad. de l'anglais, 1755, in-12; *OEuvres mêlées*, contenant quelques opusc. et div. poésies, Senlis, 1786, 2 vol. in-8; *Poème sur l'éducation*, Paris, 1788, in-8; *Le beau jour des Français*, ou *la France régénérée*, poème en 2 chants, avec des notes hist., Paris, 1791, in-8.

LAFAYE (ANT. de), min. protestant, en latin *Fayus*, né au 16e S. à Châteaudun, fut l'ami de Théodore de Bèze, qu'il accompagna au colloque de Montbelliard en 1589, et m. vers 1618 à Genève, où il professait la philosophie et la théologie. On a de lui : une trad. de l'*Histoire des Juifs de Josèphe*, Genève, 1560, in-fol.; — de l'*Histoire romaine de Tite-Live*, Paris, 1582, in-fol.; *Geneva liberata*, etc., Genève, 1603, in-12; *de vitâ et obitu Bezæ hypomnemata*, ib., 1606, in-4, trad. en franç. par P. Solomeau, ibid., 1610, in-8, et par Ant. Teissier, ib., 1681, in-12. — LAFAYE (Jean de), autre min. protestant, né vers 1610 à Loriol, dans le Dauphiné, m. à Genève en 1679, avait été banni de France pour avoir publié l'*Antimoine*, pamphlet dirigé contre les ordres religieux. On a encore de lui : *Douze questions capucines répondues*, Genève, 1648, in-8, etc. — LAFAYE (Jean de), interprète du roi, a pub. : *Delphineis*, *sive primitia principis*, *moribus et litteris ad virtutem imbuta*, Paris, 1676, in-8.

LAFAYE (GEORGE), démonst. à l'acad. roy. de chirurgie, m. à Paris en 1781, a été l'éditeur du *Cours d'opération de chirurgie* de Dionis, avec notes, et a pub. d'original des *Principes de chirurgie*, Paris, 1739, in-12, souv. réimp. et trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. Lafaye opérait bien, et écrivait avec clarté et précision.

LAFAYE (JEAN-ELIE LERIGET de), mathém., né à Vienne en Dauphiné l'an 1671, d'une famille honorable, entra au service à l'âge de 19 ans en qualité de simple soldat, parvint au grade de capitaine, et se distingua en Flandre sous les ordres du maréchal de Boufflers, aux batailles d'Ekeren, de Ramilies, d'Oudenarde, aux siéges de Douai et du Quesnoy. Mathém. jusque sur le champ de bataille, il était sans cesse occupé d'inventions et de machines; ce fut lui qui présenta au duc de Bourgogne un projet où il était question pour la prem. fois d'organiser des régimens de pionniers et d'ouvriers. Il m. à Paris en 1718, laissant 2 *Mémoires* dans le recueil de l'acad. des sciences, dont il était memb.; l'un traite d'*une machine à élever les eaux*, l'autre *de la formation des pierres de Florence*. Son *Eloge* a été écrit par Fontenelle. — LAFAYE (Jean-François LERIGET de), frère du préc., né à Vienne en 1674, embrassa comme son frère la profession des armes, mais fut contraint de quitter le service à cause de la délicatesse de sa santé. Envoyé successivem. en ambassade à Gênes, au congrès d'Utrecht et en Angleterre, il s'y fit admirer pour les grâces de son esprit et la politesse de ses manières. Quoiqu'il ait été reçu membre de l'acad. française, Lafaye n'a pub. qu'un très-petit nomb. de pièces légères parmi lesquelles on distingue une *Ode sur les avantages de la rime*, adressée à Lamotte, et à laquelle celui-ci crut faire grand honneur en la traduisant en prose. Lafaye m. à Paris en 1731. Son *Eloge* par d'Alembert est inséré dans le 4e vol. de l'histoire des membres de l'acad. française.

LAFAYETTE. V. FAYETTE.

LAFERANDIÈRE (MAR.-AMABLE PETITEAU, marquise de), née à Tours en 1736, m. à Poitiers en 1817, cultivait les Muses en secret, lorsqu'une jolie chanson, qu'elle adressait à sa fille, ayant été insérée dans le *Mercure* par l'indiscrétion de quelques amis, valut à l'aut. modeste des vers charmans qu'elle ne crut pas devoir laisser sans réponse. Dès-lors le *Mercure* et l'*Almanach des Muses*, etc., s'enrichirent chaque année de quelq. pièces légères aussi remarq. par la correction et la facilité du style que par la douceur et le naturel des idées. Ses différens opuscules ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de Mad. de Lafer*......, Paris, 1806, 2 parties, in-12. Il y en a eu une 2e édit. cette même année.

LAFERTÉ-IMBAULT (MARIE-THÉRÈSE GEOFFRIN, marq. de), fille de la célèb. Mme Geoffrin, née en 1715 à Paris, où elle m. en 1791, contracta de bonne heure dans la société de Fontenelle, de Montesquieu, de d'Alembert, etc., qui se rassemblaient chez sa mère, le goût de la lecture et un gr. amour pour les études sérieuses. Mariée en 1733 au petit-fils du maréchal de Laferté, elle se trouva veuve à 21 ans avec une fille unique qui m. à l'âge de 13 ans. Après la mort de sa mère, dont elle soigna et consola la vieillesse, Mme de Laferté-Imbault eut l'honneur d'être l'une des institutrices de Mmes Clotide et Elisabeth, sœurs du roi Louis XVI, pour lesquelles elle rédigea de volumineux extraits des philosophes chrétiens et païens, avec un traité de morale religieuse. Ces divers *Extraits* sont restés MSs. ainsi que sa *Correspondance* avec Stanislas, le card. de Bernis, le duc de Nivernois, etc., en 1791.

LA FERTÉ-SÉNECTÈRE. V. FERTÉ.

LAFFEMAS (BARTHÉLEMI de), contrôleur-général du commerce sous Henri IV et l'un des plus fidèles serviteurs de ce prince, né l'an 1545, à Beausemblant en Dauphiné, et m. à Paris vers 1612, publia (de 1598 à 1610) 16 ouvr. dont le but est d'indiquer les sources de prospérité de la France, les abus du gouvernem., les moyens d'améliorer l'agricult. et le commerce; nous citerons seulement : *les Trésors et richesses pour mettre l'état en splendeur*, Paris, 1798, in-8; *Remontrances sur l'abus des charlatans*, *pipeurs et enchanteurs*, ibidem, 1601, in-8; *Preuve du plant et profit des meuriers pour les paroisses de la généralité de Paris*, *Orléans*, *Tours*, etc., ibid., 1603. — LAFFÉMAS (Isaac de), fils du précédent, mort à Paris vers 1650, conseiller d'état, a publié l'*Hist. du commerce de France*, *enrichie des plus notables de l'antiquité et du trafic des pays étrangers*, Paris, 1606, in-12; *Lettres à M. le card.* (Mazarin), ib., 1649, in-4; *le Terme de Pâques sans trébuchet*, ibid., 1649, in-4. Ces deux dern. pièces en vers burlesques sont signés du pseudonyme *Nicolas Le Dru*.

LAFFICHARD. V. AFFICHARD.

LAFFITE-CLAVÉ (N.), gén. franç., né l'an 1750 à Clavé dans la Gascogne, servit en 1783 dans la guerre des Turks contre la Russie, et reçut du sulthan une magnifique épée comme récompense de son courage et de ses talens. Il avait fondé à Constantinople une école militaire, et publié pour l'instruction de ses élèves un *Traité élémentaire de*

castramétation et de fortification passagère, imprimé en langue turque à Péra, dans le palais de l'ambassadeur de France, 1787, 2 parties, in-4 avec 20 planches. De retour en France, il fut fait colonel et chargé des fortifications de Valenciennes. Nommé général de brigade en 1792, il commanda l'arme du génie à l'armée du Nord, et m. de la douleur que lui causa une destitution injuste. On a de lui, outre le *Traité* mentionné plus haut, un *Mém. milit. sur la frontière du Nord*, 1779, in-8.

LAFITAU (JOSEPH-FRANÇOIS), jés. missionn., né à Bordeaux, m. dans cette ville en 1740, après avoir été employé pend. plus. années aux missions du Canada, a publ. les ouv. suiv. : *Mémoire concernant la précieuse plante ging-seng de Tartarie*, Paris, 1718, in-8; *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des prem. temps*, ib., 1723, 2 vol. in-4, fig., Rouen, 1724, 4 vol. in-12; *Hist. des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, Paris, 1733, 2 vol. in-4, fig., ibid., 1734, 4 vol. in-12. — LAFITAU (Pierre-François), parent du précéd., évêque de Sisteron, né à Bordeaux en 1685, entra d'abord chez les jésuites et joua un certain rôle sous la régence dans l'affaire du jansénisme. Chargé pendant quelque temps des affaires de France à Rome, il y fut sacré en 1719, et vint l'année suiv. prendre possession de son évêché de Sisteron, où il m. en 1764. On a de ce prélat plus. ouv. parmi lesquels on distingue : *Mandem. sur les anecdotes ou Mémoires sur la bulle* Unigenitus (de Villefort), *avec une réfutation des anecdotes*, Gray, 1734, 3 vol. in-8; *Histoire de la constitution* Unigenitus, 1737 et 1738, 2 vol. in-12; *la Vie et les mystères de la très-sainte Vierge*, 1759, 2 vol. in-12.

LA FITE (MARIE-ELIS. de). V. FITE (Mme de La).

LAFLISE (DOMIN.), méd. à Nanci, né en 1736 dans cette ville, où il m. en 1793, a pub., outre plus. *Mém.* et *Disc.* couronnés par l'acad. de Paris, différens ouvr. sur son art, parmi lesquels on distingue une trad. du latin de la *Méthode nouvelle et facile d'administrer le Mercure*, etc., de Plank, Nanci, 1768, in-12; et un traité *de Aquis Nanceianis*, 1770, in-4.

LA FOENS. V. BRAGANCE.

LAFOLIE (CHARLES-JEAN), né en 1780 à Paris, où il m. en 1824, conservateur des monumens publics de la capit., avait d'abord été chef des bureaux du ministère de la justice en Italie. Il a publié plusieurs ouv. dont M. Beuchot a recueilli les titres dans la *Bibliogr. de la France*, 1824, p. 446. Les principaux sont : *l'Opinion publique sur le compte du gén. Moreau*, in-8, 1804; *Notice des monumens publics, etc., de la ville de Paris*, Paris, 1820, in-12, anonyme; *Hist. de l'administration du roy. d'Italie pend. la dominat. franç.*, traduit de l'Italien de *Frédéric Corradini* (pseudonyme); cet ouv. est de Lafolie, et a été reproduit en 1824 sous le titre de : *Mémoires sur la cour du prince Eugène*, etc.

LAFOLLIE. V. FOLLIE.

LAFONT (JOSEPH de), aut. dramatique, né à Paris en 1686, m. à Passy en 1725, a donné au Théâtre-Français, avec un succès médiocre, 4 petites pièces : *Danaé*, ou *Jupiter Crispin*; *le Naufrage*, ou *la Pompe funèbre de Crispin*; *l'Amour vengé*; *les Trois frères rivaux*, réunies et publ. à Paris, 1746, in-12. Lafont est encore auteur de 5 opéras : *les Fêtes de Thalie*; *la Critique*; *la Provençale*; *Hypermestre*; et *les Amours de Protée*. Il a aussi travaillé avec Lesage et d'Orneval pour l'Opéra-Comique; on regarde le *Monde renversé* comme sa meilleure pièce en ce genre.

LAFONTAINE (JEAN), l'inimitable fabuliste, l'un des plus grands poètes du siècle de Louis XIV, né à Château-Thierry le 8 juillet 1621 d'un maître des eaux-et-forêts, ne se fit remarquer, jusqu'à l'âge de 19 ans, que par une extrême insouciance. Après avoir passé dix-huit mois dans la congrégat. de l'Oratoire, il fut ramené sous le toit paternel par le même instinct d'indépendance qui l'en avait d'abord éloigné; et plus. mois s'écoulèrent encore avant qu'il songeât sérieusement à se vouer au culte des muses. A 22 ans Lafontaine avait, il est vrai, produit quelq. pièces de vers; mais ces essais furent loin d'annoncer son génie, qui tout à coup se révéla par l'enthousiasme que lui inspira la belle *Ode* de Malherbe *sur l'assassinat de Henri IV*. Toutefois chez Lafontaine l'enthousiasme dut être de courte durée, et l'on peut croire que ce grand poète ne lui emprunta jamais ses inspirations : il les trouva dans sa douce oisiveté, dans la méditation des auteurs classiques de l'antiquité, dans la lecture de nos vieux écrivains, où il puisa aussi ce goût gracieux et naïf que l'on admirera toujours dans ses charmantes compositions. Le père du jeune poète, consultant moins ses inclinations et son goût que sa propre sollicitude, se démit en sa faveur de la charge de maître des eaux-et-forêts et le maria. Bientôt les tracasseries du ménage rendant à Lafontaine le séjour de sa maison insupportable, il chercha au dehors des distractions, et fut accueilli dans la société de la duchesse de Bouillon, alors exilée à Château-Thierry. La piquante ingénuité de ses premiers contes, qu'il écrivit à cette époque, attira sur lui l'intérêt de l'aimable duchesse; et celle-ci, rappelée à Paris, lui fit accepter un asile dans sa maison. Dès-lors Lafontaine eut l'occasion de se lier avec les grands écrivains de son époque, et trouva des appuis dans les personnages du plus haut rang, dont la plupart ne craignirent pas de s'avouer aussi ses admirateurs : au nombre de ces dern. on distingue surtout Mme Henriette d'Angleterre, dans la maison de laquelle il occupa quelq. temps une place de gentilhomme ordinaire, le grand Condé, le prince de Conti, le duc de Vendôme, le grand-prieur, et particulièr. le jeune duc de Bourgogne. C'est donc, comme on peut en juger, sans nul fondement qu'on a reproché au S. de Louis XIV d'avoir méconnu le mérite de Lafontaine. Une autre question plus difficile à résoudre occupe encore les critiques : c'est de savoir quels motifs ont pu porter Boileau à garder le silence sur l'apologue dans son *Art poétique*. Rivaux dans leur candidature pour l'académ. franç., ces deux gr. poètes n'y entrèrent que difficilement, commun obstacle qu'on explique par l'esprit satirique de l'un et par la fidélité obstinée de l'autre pour son bienfaiteur en disgrâce, le surintendant Fouquet, auquel il a élevé dans ses vers un si honorable monument de reconnaissance : mais n'est-il point permis de penser que les *Contes* de Lafontaine, dont le meilleur n'est pas celui que Boileau a tant loué (*v.* sa *Dissert. sur Joconde*), et peut-être aussi ses admirables apologues, où si souv. la satire frappe plus haut que ne l'eût osé faire l'auteur du *Lutrin*, durent contribuer pour quelque part à la défaveur de l'émule du poète favori? Louis XIV n'agréa le choix de l'acad. qui appelait Lafontaine à remplacer dans son sein le grand Colbert (2 mai 1684), que lorsqu'à son tour Despréaux y dut succéder à M. de Bezons. Quelque méritées que fussent les louanges prodiguées avec candeur par l'excellent Lafontaine à son prédécesseur, dans le discours d'étiquette, louanges qu'avant sa mort il lui accordait avec la même effusion de sentimens, on ne peut se défendre d'une admiration profonde quand on songe qu'il les adressait aux mânes de ce même ministre, puissant dispensateur des grâces du grand monarque, et dont il n'avait reçu jamais que les dédains d'une injuste rigueur. Lafontaine m. à Paris le 13 avril 1695 dans la maison de Mme Hervard, dernier asile que lui offrit l'amitié après qu'il eut perdu Mme de La Sablière, chez qui, durant vingt années il avait également reçu la plus délicate et la plus généreuse hospitalité. Il faut bien avouer que la conduite privée du poète philosophe n'a pas toujours répondu à la

pureté de ses principes ; mais en faveur de sa bonté naturelle, de sa rare constance en amitié, et plus encore, peut-être, pour la beauté de ses ouv., précieux fruits de son insouciance même, la postérité lui pardonne volontiers les écarts de sa vie, et jusqu'à la singulière négligence de ses devoirs de père de famille. Dans ses dernières années, cédant, non sans combattre, aux pressantes sollicitations de l'abbé Poujet, il parut regretter les atteintes que ses *Contes*, trop libres (et pourtant imprimés avec privilége) avaient pu porter aux mœurs et à la religion, et il finit par se soumettre aux réparat. qu'on lui prescrivit. Toutefois ces réparations qu'on imposa au bon vieillard lui durent être pénibles, quelle que fût sa repentance, si l'on en juge par l'apostrophe suivante qu'adressa (si l'on en croit la tradition) la servante de Lafontaine au jeune ecclésiast. attaché à le convaincre : « Eh ! ne le tourmentez pas tant! il est plus bête que méchant; Dieu n'aura jamais le courage de le damner. » L'un des plus récens biographes de notre immortel fabuliste, M. Walkenaër, est celui qui le prem. l'a bien fait connaître : son livre a pour tit. : *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de Lafontaine*, 3e édit. corrigée, augm. et ornée de grav., Paris, 1824, in-8 (la prem. édit. est de 1820, in-8, et la 2e de 1821, 2 vol. in-18). Le travail qu'a également donné M. A.-A. Barbier sur l'histoire bibliographique de ce grand poète nous dispensera d'énumérer toutes les éditions qui ont été faites de ses œuvres : cet opuscule intit. : *Notice des principales éditions des fables et des œuvres de Lafontaine*, se trouve dans le tom. 2 des *Fables inédites*, etc., pub. par M. Robert, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Nous nous bornerons à citer les suiv. comme les plus belles : celles des *Fables*, Paris, Didot aîné, 1802, 2 vol. grand in-fol., Parme (Ve Bodoni), 1814, 2 vol. grand in-fol., Paris, Didot aîné, 1818, 2 vol. in-8 ; celles des *Contes*, Amsterdam (Paris, Barbou), 1762, 2 vol. in-8, fig. d'Eisen; Paris, Didot aîné, 1796, grand in-4, fig. d'après Gérard. Il a paru en 1826 plus. édit. des œuv. complètes de Lafontaine; celle que publie en ce moment le libraire Dupont formera 6 vol. in-8, avec tous les *Commentaires* et des *Notes* par M. Walkenaër. Outre la trad. latine des *Fables* de Lafontaine par le P. J.-B. Giraud de l'Oratoire (Rouen, 1775, 2 v. in-8 ou in-12), on a des imitat. ou des trad. de ces pet. chefs-d'œuv. dans presque toutes les langues : il n'est pas jusqu'à la littérat. russe qui ne s'honore d'avoir son Lafontaine : dans ces derniers temps M. Krilof l'a, dit-on, imité avec plus de succès peut-être qu'aucun autre poète étranger ou même français. C'est à M. Barbier qu'est due la découverte de l'ingénieuse *Ballade sur Escobar*, qu'on avait longtemps regardée comme perdue, et dont plus tard il a, aussi le premier, rétabli le texte fautif. V. le no 22,611 des *Anonymes*.

LA FORCE. V. FORCE et PIGANIOL.

LAFOSSE (CHARLES de), peintre français, né à Paris en 1640, élève de Lebrun, fut envoyé à Rome aux frais du roi, passa de là à Venise, s'appliqua particulièrem. au genre de la fresque, et y réussit de manière à prouver que nos artistes pourraient y égaler les Italiens s'ils s'y livraient aussi souvent qu'eux. De retour à Paris, il peignit les deux tableaux du *Mariage d'Adam et Eve*, et celui du *Mariage de la Vierge*, pour une chapelle de St Eustache, et présenta en 1683, pour sa réception à l'académie, l'*Enlèvement de Proserpine*. Appelé en Angleterre par lord Montaigu, il exécuta dans l'hôtel de ce seigneur deux plafonds représentant l'*Apothéose d'Isis* et l'*Assemblée des Dieux*. Charles II en fut si charmé qu'il voulut l'attacher à sa personne; ce que Lafosse eût accepté, si Mansard ne lui eût fait espérer la place de prem. peintre du roi, vacante par la m. de Lebrun. Lafosse revint à Paris, n'obtint pas la place, et fut chargé de la peinture du dôme des Invalides, ouv. capital, renfermant 38 fig., qui, avec les quatre pendentifs, représentant les quatre évangélistes, passe pour le chef-d'œuvre de ce maître. Il peignit encore dans le château de Versailles la voûte de la chapelle, les plafonds des salles du Trône et de Diane, et m. à Paris en 1716, sans laisser d'enfans. Le musée du Louvre possède trois tableaux de cet artiste : l'*Enlèvement de Proserpine* ; le *Mariage de la Vierge* et *Moïse sauvé des eaux*. Les graveurs qui ont le plus travaillé d'après Lafosse, sont : Louis-Simon Lempereur, Simon Vallée, Cochin père, Simoneau, etc. —LAFOSSE (Jean-Baptiste-Joseph de), graveur au burin, élève de Fessard, né à Paris en 1721, a dirigé toutes les gravures du *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de St-Non, reproduit plus. des brillans dessins de Carmontelle, etc. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les morceaux suiv. : *Le duc d'Orléans à cheval, partant pour la chasse*, in-4 ; *le Duc d'Orléans dans un fauteuil, sur le bras duquel est assis le duc de Chartres son fils*, 1759, in-fol.; *la Famille Calas*, grand in-fol., oblong, 1765.

LAFOSSE (ANTOINE de), poète dramatique, neveu de Charles Lafosse, né à Paris en 1653, suivit en qualité de secrétaire le marquis de Créqui à la bataille de Luzara, où celui-ci fut tué, rapporta son cœur à Paris, et fit sur sa m. des vers qui respirent une douleur profonde et une vive sensibilité. Attaché ensuite à la maison du duc d'Aumont, gouverneur du Boulonnais, Lafosse m. en 1708. On a de lui quatre tragédies : *Polixène ; Thésée ; Corésus et Callirhoe ; Manlius Capitolinus* : cette dernière, la 2e dans l'ordre chronologiq., et la meilleure de l'aut., est imitée de la *Conjuration de Venise*, tragédie d'Otway, qui en avait lui-même puisé l'idée dans le roman de Saint-Réal ; elle est restée au théâtre. Les *OEuvres de Lafosse* ont été pub. en 2 vol. in-12, Paris, 1747.

LAFOSSE (ANNE CHARLIER, épouse), femme d'un ébéniste de Paris, était affligée depuis vingt ans d'une perte de sang considérable, lorsque le 31 mai 1725, jour de la Fête-Dieu, elle en demanda la guérison au St-Sacrement, et l'obtint, dit-on, de la manière la plus complète. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, ayant ordonné les informations d'usage, pub. le 10 août suiv. un mandement dans lequel, reconnaissant la guérison de la dame Lafosse pour *extraordinaire*, *surnaturelle* et *miraculeuse*, il arrête que grâces en seront rendues à Dieu, et qu'un office particulier sera célébré chaque année dans l'église de Ste-Marguerite pour en conserver le souvenir. Cette solennité, abolie depuis la révolution, a été rétablie en 1818, le 31 mai. On ignore également la date de la naissance et celle de la mort de la dame Lafosse, qui ne tarda pas à retomber dans sa prem. obscurité.

LAFOSSE (ETIENNE-GUILLAUME), hippiatre, maréchal des écuries du roi, m. à Paris en 1765, a pub. sur l'art vétérinaire, qu'il avait étudié avec le plus grand zèle, les ouv. suiv. : *Traité sur le véritable siége de la morve des chevaux*, Paris, 1749, in-8, trad. en allem. l'année suiv.; *Observations et découvertes faites sur les chevaux, avec une nouvelle pratique de la ferrure*, ibid., 1754, in-8 ; *Mémoire sur une tumeur du pied des chevaux*, etc., pub. dans la Collection de sav. étrang., *Académie des sciences*. — Ph.-Et. Lafosse, son fils, comme lui vétérinaire distingué, m. en 1820 à Villeneuve-sur-Yonne, associé-corresp. de l'institut, avait eu, av. 1792, le titre de maréch. ord. des écuries du roi. On a de lui : *le Guide du maréchal, avec un traité sur la ferrure*, Paris, 1766, in-4, 1771, in-8 ; Avignon, 1795, 1803, in-8, ouv. qui a eu gr. nomb. d'édit., et qui a été trad. en allemand, Hanovre, 1785, in-8 ; *Cours d'Hippiatrique*, etc., nouv. édit., Paris, 1774, in-fol. max., aussi fort est., et trad. en allem. par J. Knoblauch, Prague

et Leipsig, 1787, 2 vol. in-8; *Dictionn. raisonné d'hippiatrique, cavalerie, manége et maréchallerie*, Paris, 1775, 1776, 2 vol. in-4, Bruxelles, 1786, 4 vol. in-8; *Manuel d'hippiatrique*, 3e édit., 1802, in-12, 1813, 5e édit., enfin quelques autres écrits moins importans sur le même art.

LAFOSSE (JEAN), médecin, né à Montpellier en 1742, m. dans cette même ville en 1775, attaqua le rapport fait sur le cadavre de Calas le fils, et conclut qu'il s'était détruit lui-même. Cette affaire l'ayant forcé à s'occuper beaucoup du suicide et des autres parties de la médecine légale, il se proposait d'en donner un traité complet, lorsqu'il fut enlevé par une m. prématurée. On a de lui deux *Mém.*, l'un sur *les contre-coups*, l'autre sur *les anastomoses*, ou communications des vaisseaux. Ils ont été insérés dans le *Recueil de l'Academ. des Sciences*, 1767 et 1772.

LAFOSSE (JEAN-FRANÇOIS de), chanoine d'Orléans, né en 1734 dans cette ville, où il m. en 1813, a pub.: *Eloge funèbre de Louis XV*, Orléans, 1774; *Oraison funèbre de Louis-Philippe, duc d'Orléans*, ib., 1786; *Poésies diverses*, ib., 1807, in-12.

LAFRERY (ANTOINE), célèbre imprim.-libraire, né à Salins dans le comté de Bourgogne, m. à Rome en 1577, avait établi dans cette ville, pour la vente des gravures et cartes géographiques, une maison dont la réputation devint bientôt européenne. Un anonyme a donné à Rome, en 1571, un *Index*, ou catalogue de toutes les estampes pub. par Lafrery, et parmi lesquelles on remarque un recueil d'antiquités, intit.: *Speculum Romanæ magnitudinis*, 118 planch., pub. de 1554 à 1573; *Effigies XXIV Romanorum imperatorum et illustrium virorum*, 1570, in-fol.

LAFRESNAYE (VAUQUELIN de). V. FRESNAYE.

LAFUENTE (JUAN-LEANDRE de). V. FUENTE.

LAGALLA (JULES-CÉSAR), médecin et philosophe, né en 1571 à Padula dans le royaume de Naples, m. en 1624 profess. de philosophie au collége romain, a laissé plus. ouv., dont les plus import. sont: *de Phœnomenis in urbe Româ novi telescopii usu à Galileo nuperrimè suscitatis*, *physica disputatio*, Venise, 1612, in-4; *de Immortalitate animarum ex Aristotelis sententiâ lib. XII*, Rome, 1621, in-4. La *vie* de Lagalla, pub. en latin par Allatius, Paris, 1644, in-8, a été insérée par Guillaume Bates dans ses *Vitæ selectæ aliquot virorum*, Londres, 1681, in-4.

LAGARAYE (CLAUDE-TOUSSAINT MAROT DE), gentilhomme et philanthrope breton, né à Rennes en 1675, m. en 1755 à son château de Lagaraye près Dinan, consacra tous les instans de sa longue carrière au soulagement de l'humanité. Non content d'avoir établi des écoles pour les enfans, des retraites pour les vieillards, des hospices pour les malades, il apprit la médecine et la chimie, pour prodiguer aux pauvres des secours plus immédiats et plus éclairés. Cet homme vénérable est aut. des deux ouv. suiv.: *Recueil alphabétique des pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme*, etc., Paris, 1736 et 1770, in-18; *Chimie hydraulique*, *pour extraire les sels essentiels des végétaux*, *animaux et minéraux*, *avec l'eau pure*, Paris, 1745 et 1775, in-12. L'abbé Carron, a pub.: *les Epoux charitables*, ou *Vie du comte et de la comtesse de Lagaraye*, Rennes, 1782, in-8.

LAGARDE. V. GARDE et DESHOULIÈRES.

LAGARDE (PHILIPPE BRIDARD DE), littérat. français, né à Paris en 1710, m. dans la même ville en 1767, est celui qui le prem. établit les costumes héroïques sur nos théâtres. Il était chargé des fêtes de la cour, et ce fut en cette qualité qu'il fit jouer en 1754 l'opéra d'*Alceste* sans paniers, perruques, habits à la française, etc. Cette nouveauté plut, et Mme de Pompadour accorda une pension à l'auteur qu'elle choisit en même temps pour son bibliothécaire. On a de Lagarde quelq. romans, tels que: *Lettres de Thérèse*, etc., Paris, 1739-40, 5 part. in-12; *les Annales galantes*, 1743, in-12; quelques opéras en société avec Favart, Lesueur, Laporte; mais de tous ses ouv. aucun n'a eu autant de vogue et n'est encore aujourd'hui si connu que sa chanson: *Malgré la bataille qu'on livre demain*, etc.—Le baron Jacques-Marie LAGARDE, maréchal-de-camp, command. de la Légion-d'Honneur, etc., né en 1770 à Lodève, m. en 1822, était entré au service comme sous-lieutenant en 1790. Après avoir fait avec distinct. les campagnes d'Italie, d'Egypte, d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et d'Espagne, il fut mis en non-activité à l'époque de la restaurat., et dans la mémorable campagne de 1815, où il eut le commandem. d'une brigade sous les ordres du général Grouchy, il fut blessé en combattant à l'arrière-garde.

LA GARDIE. V. GARDIE.

LA GASCA. V. GASCA.

LAGEDAMON (JEAN), prêtre sulpicien, né en Bretagne l'an 1700, mort en 1755 à Paris, n'est cité que comme aut. d'un traité *de Matrimonio*, 1745, in-8, et d'un rec. de *Poésies lyriques*, ou *Cantiq. spirituels*, 1750, 3 vol. in-12.

LAGERBRING (SVEN), histor. suédois, membre de l'acad. d'histoire, des belles-lettres, et des antiquités de Stockholm, né en 1707, m. en 1788, est aut. des ouv. suiv.: *Hist. gén. de la Suède*, jusqu'en 1457, en suédois, 1769 et année suiv., 4 vol. in-4; *Abrégé de l'hist. de Suède*, *jusqu'aux temps modernes*, trad. en français, Paris, 1788, in-12, et plus. dissertat. lat., telles que: *de Anthropophagis*, Gothembourg, 1744, in-4; *de Vanitate artis decifratoriæ*, 1779, in-4; *de Statu rei litterariæ in Sueciâ per tempora unionis Calmarinsis*, in-4.

LAGERLOEF (PIERRE), profess. d'éloq. à Upsal, et historiogr. de Suède, né en 1648, mort en 1699, est aut. de 64 dissertat. acad. dont on peut voir la liste dans le continuateur de Joecher; nous indiquerons seulem.: *Historia linguæ græcæ*, Upsal, 1685, in-8; *Observationes in linguam suecanam*, ibid., 1694; *de veris et antiquis gothicæ gentis sedibus asserendis*, ib., 1709, in-8.

LAGERSTROEM (MAGNUS de) direct. de la compagnie des Indes en Suède, né à Stockholm en 1696, se servit de son influence auprès de cette compagnie, créée à Gothembourg en 1752, pour faire décider que les capitaines joindraient à leurs journaux des observations météorologiques, que les aumôniers et subrécargues en feraient sur les mœurs et coutumes des peuples qu'ils visiteraient, et qu'un double de ces observations serait transmis à l'académie de Stockholm ainsi qu'à la société royale d'Upsal. Lagerstroem rendit par-là un important service aux lettres et aux sciences; aussi il fut reçu memb. des deux corps sav. que nous venons de nommer. Il m. en 1759, après avoir publ. une *Grammaire anglaise*; un *Recueil relatif à l'administration du pays*, et plus. ouv. trad. du franç., de l'allem. et du danois.

LAGESSÉE (JEAN de), secrét. du duc d'Alençon au 16e S., était né en Gascogne vers 1551. On a de lui deux rec. de *Poésies*, l'un en latin, Anvers, 1580, in 8; l'autre en français, 1583, in-8.

LAGET (GUILL.), min. protestant, m. en 1770, pasteur de l'église de Genève, était né dans cette ville en 1700, de parens français réfugiés. On a de lui 2 vol. de *Sermons* imp. à Genève en 1779, et une trad. franç. des *Recherches* de Hutcheson (*v.* ce nom, p. 1482) *sur le régime des idées.... de la beauté et de la vertu*. Il avait entrepris un ouv. sur *l'Eloquence politique*, qu'il n'eut point le temps de mettre au jour. — Charles-Henri LAGET, son fils, m. à 24 ans vers 1775, précept. de deux jeunes seigneurs au château de Warmond, près de Leyde, fut l'édit. des *Sermons* de son père, et y joignit un *Eloge historique* de celui-ci.

LAGNEAU (David), fameux adepte des sciences occultes, m. vers la fin du 17e S., n'est guère connu que comme aut. d'un livre trad. en franç. par Veillutil sous le tit. d'*Harmonie mystique*, ou *Accord des philosophes chymiques*, Paris, 1636, in-8. On cite encore de lui : *les douze Clefs de la philos. de frère B. Valentin*, etc., trad. et augmenté, ibid., 1660, in-8.

LAGNIAU (N.), ecclés. franç., né vers 1660, m. en 1722, n'est connu que pour avoir traduit du latin l'*Histoire universelle* du P. Turselin, Paris, 1706, 3 vol. in-12.

LAGNIET (Jacques), marchand d'estampes à Paris, vers le milieu du 17e S., a publ. les 5 collect. suiv. : *Recueil des plus illustres proverbes, divisés en 3 livres; le premier contient les proverbes moraux; le second, les proverbes joyeux et plaisans; le troisième représente la vie des gueux en proverbes*, Paris, 1657, in-4, de 200 à 300 estampes; l'*Abattement moral des animaux*, 25 pièces; *les Aventures de D. Quixote*, 38 pièces; *les Aventures de Buscon*, 12 pièces; *Une suite de 115 sujets plaisans et du même genre.*

LAGNY (Thomas FANTET de), mathématicien, né à Lyon en 1660, renonça à la carrière du barreau pour suivre le penchant irrésistible qui l'entraînait à l'étude des sciences exactes. Reçu memb. de l'acad. des sciences en 1695, mais sans pension, il fut contraint pour subsister d'accepter une place de professeur d'hydrographie, à Rochefort. Le duc d'Orléans le nomma en 1716, sous-directeur de la banque générale, à peu près comme Newton avait été nommé directeur de la monnaie de Londres. Comme ce gr. homme, Lagny ne fut point étourdi par ce passage soudain de la médiocrité à la richesse, et quitta ses fonctions délicates sans que sa probité eût été un moment soupçonnée. Il m. à Paris en 1734, memb. de la société royale de Londres et l'un des conservateurs de la bibliothèque du roi. Les ouv. de Lagny, quelque bien faits qu'ils soient en eux-mêmes, sont aujourd'hui sans utilité; nous citerons seulement : *Méthodes nouvelles et abrégées pour l'extraction et l'approximation des racines*, etc., Paris, 1691 et 1692, in-4; *la Cubature de la sphère*, La Rochelle, 1702, in-12.

LAGOMARSINI (Jérôme), jés. et philologue céléb., né à Gênes en 1698, m. profess. de littérature grecque au collége romain, en 1773, a publ. en ital. et en lat. plus. ouv. qui se recommandent autant pour la délicatesse du goût que pour la pureté du style; les plus remarq. sont : *Julii Poggiani Senensis epistolæ et orationes..... notis illustratæ et primùm editæ*, Rome, 1762, 4 vol. in-4; *Orationes septem, editio sexta retractatior et auctior*, etc., Rome, 1753; *Giudizio degli autori della storia letteraria d'Italia, intorno l'ultimo libro de' theatri del padre Concina*, Venise, 1756.

LA GRANGE (Isaac de), instituteur à Vendôme, est auteur d'une *Lamentation* (en vers) *sur la mort de Henri-le-Grand, à l'imitation paraphrastique de la monodie grecque et lat. de Fr. Morel interpréte du roi*, impr. en 1610. On a enc. du même : *Comment. in D. Junii Juvenalis Aquinatis satiras XVI*, dédié à César de Vendôme (fils nat. d'Henri IV), Paris, 1614; *Comment. in Prudentii lib. II, contra Symmachum*, etc., ibid., 1614, in-8; *le Dédain amoureux*, pastorale, trad. de l'ital. de Bracciolini, jouée en 1603, au théâtre du Marais, et publ. en 1612.

LA GRANGE (Ch. et Achille). V. Varlet.

LAGRANGE (Joseph de CHANCEL de), poète franç., ordinairement appelé *Lagrange-Chancel*, né à Périgueux en 1676, fit à 9 ans une coméd. dans laquelle, à défaut d'autre talent, perçait celui de la satire; et à 16 ans il composa une tragéd., *Adherbal*, ou *Jugurtha*, que Racine ne dédaigna pas de corriger. Il fut un de ces poètes qui brillèrent sur la scène pend. les 30 années qui s'écoulèrent depuis la mort de l'auteur d'Athalie, jusqu'aux premiers chefs-d'œuvre de Crébillon, et cependant aucune des 10 trag. qu'il donna à cette époque n'est restée au théâtre. Il en est de même de ses 6 opéra; on ne lit guère davantage ses *Poésies diverses*, et son nom serait aujourd'hui à peu près ignoré, s'il n'avait écrit ses *Philippiques* ou odes satiriques contre Philippe, duc d'Orléans. Malgré l'exagération outrée des reproches qu'il y adresse au régent, on ne peut disconvenir qu'elles ne renferment quelques strophes pleines de verve et de poésie. Obligé, par suite de leur publicat. de chercher un asile à Avignon, Lagrange fut traîtreusem. livré par un officier banni pour meurtre, et on le relégua aux îles Marguerites où il passa plus. années dans une dure captivité. Etant parvenu à s'échapper, il se réfugia successivement en Espagne et en Hollande, jusqu'à ce qu'après la mort du régent, il fut rappelé par le duc de Bourbon. Il m. près de Périgueux en 1758, après avoir donné lui-même une édition de ses *œuvres*, Paris, 1758, 5 vol. in-12. Les *Philippiques* ont été impr. bien des fois; les meilleures édit. sont celles de Paris, 1795, in-12, et de Bordeaux, 1797, in-8.

LAGRANGE (N.), traduct. laborieux et fidèle, né en 1738, à Paris, m. dans la même ville en 1775, est aut. de la trad. des *Antiquités de la Grèce*, par Lambert Bos, Paris, 1769, in-12; — du poème de Lucrèce *de Naturâ rerum*, ib., 1768, 2 vol. in-8; — des *OEuv. de Sénèque le philosophe*, Paris, 1778, 7 vol. in-12 : cette dern., terminée et pub. par Naigeon, a été réimp. en 1795, 8 t. en 7 vol. in-8, et en 1819, avec le texte en regard, 13 vol. in-12. On trouve une *Notice* sur ce littérat. estimable dans le *Nécrologe de* 1777. — Un M. de Lagrange, de Montpellier, se fit auteur après avoir dissipé sa fortune, et mourut en 1767 à l'hôpital de la charité à Paris : il avait donné aux théâtres Français et Italien quelques comédies, telles que *la Gageure*, *le Déguisement*, *les Femmes Corsaires*, *l'Accommodement imprévu* et *le Rajeunissement inutile.* Il a en outre mis en vers *l'Ecossaise* de Voltaire, le poème allem. du *Phaéton renversé*, et on lui doit entre autres traduct. celle du roman d'*Adrienne*, 2 vol. in-12, et d'un autre intit. *le Coche*, 1767, 2 vol. in-12.

LAGRANGE (Joseph-Louis), l'un des plus gr. mathématiciens des temps modernes, naquit en 1736 à Turin, de parens français d'origine. Celui qui devait aller si loin dans la carrière des sciences ne montra d'abord de dispositions que pour les lettres, ce ne fut qu'à la seconde année de son cours de philosophie que la lecture d'un mémoire d'Halley lui révéla son génie pour les mathématiques; deux ans après il envoyait au célèb. Euler les premiers essais de sa *Méthode des variations*, pour répondre à un appel que ce savant avait en vain adressé depuis 10 ans à tous les géomètres de l'Europe. Professeur de mathémat. à l'école d'artill. de Turin, Lagrange, âgé de 19 ans, fut l'un des fondat. de l'académie des sciences de cette ville et l'un des membres de celle de Berlin quand il en avait à peine 23; enfin il remporta 5 fois le gr. prix proposé par l'acad. des sciences de Paris, sur les questions les plus difficiles et de la solution desquelles on avait long-temps désespéré. Désigné par Euler lui-même pour le remplacer dans la présid. de l'acad. de Berlin, Lagrange se rendit en 1766 près du gr. Frédéric, qui, appréciant à la fois son mérite et sa modération, l'appelait ordinairement *le Philosophe sans crier.* Le roi étant mort, son successeur ne parut pas faire le même cas des hommes de génie dont il se trouvait entouré; ce fut alors qu'à la sollicitation de Mirabeau le ministère français attira Lagrange à Paris, où il arriva en 1787, pour n'en plus sortir. Louis XVI lui avait accordé une pension de 6,000 fr. : l'assemblée nationale la confirma en 1791, dans les termes les plus honorables; et

plus tard pour compenser la dépréciation des assignats, elle le nomma l'un des trois administrat. de la monnaie. Lorsqu'un décret du 16 octobre 1793 vint bannir tous les étrangers de France, Guyton-Morveau réussit à y retenir Lagrange; un autre décret fut rendu, qui mit le géomètre *en réquisition pour continuer des calculs sur la théorie des projectiles*. Des jours plus sereins luisirent enfin; l'école normale, le bureau des longitudes, l'École polytechnique avaient été fondés; Lagrange fut l'ornement et la gloire de ces institutions, qui dès leur naissance jetèrent un si vif éclat. Cependant le Piémont venait d'être réuni à la France : c'est alors qu'on vit le directoire rendre au génie un hommage digne des beaux temps de la Grèce; un commissaire extraordinaire, suivi de l'état-major de l'armée, vint de la part de la république complimenter le père de Lagrange, alors âgé de 90 ans. Bientôt de nouv. honneurs s'accumulèrent sur la tête du modeste mathématicien, qui fut nommé successivement sénateur, gr.-officier de la Légion-d'Honneur, comte de l'empire, et grand-croix de l'ordre de la Réunion. Lagrange m. à Paris, le 10 avril 1813. Trois jours après, ses restes furent déposés au Panthéon, où son éloge fut prononcé par MM. de Lacépède et de Laplace. Quelque brillant que fût l'institut de France à cette époque, la perte de Lagrange y fut vivement sentie; quel homme en effet que celui qui, pour se distraire des études les plus abstraites, avait choisi l'histoire de la *médecine* et celle de la *religion*! Une analyse des services qu'il a rendus à la science serait nécessairement ou trop incomplète, ou trop longue; contentons-nous de dire que ce qui caractérise surtout le génie de Lagrange, c'est cette constante préférence pour les méthodes générales d'analyse indépendantes des construct. géométriques, pour les principes féconds qu'il a le prem. révélés à l'école moderne. Ajoutons que sa *Mécanique analytique* (édit. refondue, Paris, 1811-15, 2 vol. in-4); sa *Théorie* (ib., 1797, 1813, in-4); ses *Leçons sur le calcul des fonctions* (ib., 1806, in-8); sa *Résolut. des équations numér.* (ibid., 1798, 1808, in-8), etc., seront toujours des modèles inimitables pour la profondeur de l'invention, la simplicité dans la forme des principes, la clarté des expositions et l'élégance des démonstrations et du style; que ses *Recherches sur les cordes vibrantes*, *sur la libration de la lune*, et sa *Démonstration*, surtout, *de la Variation périodique des grands axes du système solaire*, auraient suffi pour l'immortaliser quand il n'aurait écrit rien autre chose. On peut consulter pour suppléer à l'insuffisance de cet article, l'*Eloge de Lagrange*, par M. Delambre (*Mémoires* de l'inst. pour 1812, 2e part.; l'*Eloge de Lagrange*, en ital., par Cossali, Padoue, 1813, in-8; une *Notice* dans le *Journ. de l'Empire* (28 avril 1813); une *Lettre* dans le *Moniteur* (26 fév. 1814), etc.

LAGRANGE D'ARQUIEN (Henri de), card., né à Calais en 1613, prit le parti des armes et devint capitaine des gardes-suisses du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il serait toutefois demeuré dans l'obscurité, si sa fille puînée, Marie Casimire, veuve du prince de Zamosk, Jacob de Radziwill, n'eût épousé en sec. noces Jean Sobieski, élu roi de Pologne en 1674, sous le nom de Jean III. La nouv. reine appela son père à Varsovie, et n'ayant pu le faire nommer duc et pair de France, elle le fit créer card. par Innocent XII en 1695. Jean Sobieski étant m. l'année suiv., le card. d'Arquien se retira à Rome, où il m. en 1707. — V. Montigny.

LAGRÉNÉE (Louis-Jean-François), peintre d'hist., né à Paris en 1724, élève de Carle Vanloo, a joui d'une réputation que le temps a vu diminuer, à mesure que le goût antique a repris son heureuse influence sur les arts. Surn. l'Albane franç. pour son coloris et la grâce de ses figures, il avait sans doute plus de droits à ce titre que Boucher, auquel les contemporains l'avaient aussi accordé. Ayant remporté le gr. prix, il fut envoyé à Rome et fut reçu académicien 2 ans après son retour, en 1755, sur la présentation de son tableau représentant l'*Enlèvement de Déjanire par le Centaure Nessus*. Appelé en Russie par Elisabeth, en qualité de prem. peintre, il se hâta de terminer quelq. tabl. destinés à l'ornement des châteaux impériaux et revint à Paris qu'il quitta quelq. années après pour diriger l'école de Rome, et où il m. en 1805, memb. de la Légion-d'Honneur, et profess.-recteur de l'école des beaux-arts. Cet artiste n'est plus compté parmi les grands peintres franç.; on regarde comme ce qu'il a fait de mieux : *la Veuve d'un Indien; Alexandre consolant la famille de Darius; les Grâces lutinées par les Amours*; l'*Entrevue de St Louis et du pape Innocent IV*, etc.

LAGRENÉE (Jean-Jacques), dit *le Jeune*, frère du précéd. et peintre comme lui, né vers 1740, m. en 1821 à Paris, fut profess. à l'acad. de cette ville, et attaché quelque temps à la manufact. de Sèvres. Parmi les tableaux qu'on a de lui, quelques-uns sont remarquables par la grâce de la composition et le goût de l'antique.

LAGRIVE (Jean de), ecclésiast., géographe de la ville de Paris, où il mourut en 1757 était né en l'année 1689 à Sedan. On a de lui : *Manuel de trigonométrie pratique*, Paris, 1754, in-8, 1805, 2e édit. revue et augmentée d'une table de logarithmes : *Nouv. plan de Paris*, ibid., 1729, grand in-fol.; 3 autres *Plans de Paris*, 1735, 1744, in-fol., 1740, demi-feuille; *Environs de Paris*, 1731, en 9 feuilles.

LAGUÉRIE. V. Tesson.

LAGUÉRINIÈRE. V. Guérinière.

LAGUERRE (Marie-Joséphine), prem. cantatrice de l'acad. royale de musique, née à Paris en 1755, m. en 1783, avait été reçue dans les chœurs en 1774, et elle débuta 2 ans après par le rôle d'Adèle de Ponthieu. En 1778, elle se vit en possession des prem. emplois avec Rosalie Levasseur. Plus jeune et plus jolie, douée d'un organe ravissant, elle n'eut pas de peine à l'éclipser; mais une mort prématurée, fruit de son inconduite, l'enleva aux applaudissemens du public. Mlle Laguerre, qui n'avait pas été 10 ans au théâtre, laissa une fortune de près de deux millions. — V. Guerre.

LAGUESLE. V. Guesle.

LAGUETTE. V. Guette.

LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun en 1658, m. à Pont-à-Mousson en 1742, a laissé plusieurs ouv., dont les principaux sont : *Histoire de la province d'Alsace, depuis Jules-César jusqu'au mariage de Louis XV*, Strasb., 1727, 3 part. in-fol.; *Oraison funèbre de Louis XIV*, ibid., 1715, in-4; *Préservatifs pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage*, Nanci, 1739, in-12.

LAGUNA ou LACUNA (André), médecin espagnol, né à Ségovie en 1499, m. au même lieu en 1560, après avoir été prem. médecin de Charles-Quint, passe avec raison pour un des hommes les plus remarquables de son temps : aux connaissances médicales proprement dites, il joignit une étude profonde des langues grecque et latine. Ses ouv., qui autrefois ont été d'une grande utilité, sont très-nombreux, nous citerons seulement : *Compendium curationis præcautionisque morbi passim populariter grassantis*, Strasbourg, 1542, et Anvers, 1556, in-8, trad. en espagnol par l'aut. sous ce titre : *De la preservacion de la peste y su curacion*, Salamanque, 1560, in-8 : *Epitome Galeni operum in quatuor partes digesta*, Bâle, 1551, 1571, in-fol., Lyon, 1553, 4 vol. in-8; *Annotationes in Dioscoridem*, Lyon, 1555, in-16; une trad. espag. des *OEuvres de Dioscoride*, Salamanque, 1563, 1570 et 1586, in-fol.

LAHAIE (Jacob BLANQUET de), officier fran-

çais, partit de Brest en 1670 à la tête d'une flotte, en qualité de lieutenant-général du roi, pour les îles de Madagascar, Bourbon et autres, depuis les détroits de Magellan et de Lemaire, ainsi que dans toutes les Indes soumises à la France. Après quatre ans de séjour dans ces parages et d'inutiles efforts pour fonder des établissem. dans les îles de Ceylan et de St-Thomé, Lahaie, ne recevant pas de renforts, conclut une capitulation honorable avec les Hollandais, qui s'étaient réunis aux naturels du pays pour s'opposer à ses desseins, et revint en France, où il servit depuis en qualité de lieuten.-général. Chargé d'enlever un convoi, il y réussit, mais fut tué dans l'action en 1677. Un anonyme a pub. : *Journal du voyage des grandes Indes, contenant ce qui s'y est fait et passé, par l'escadre de S. M..... sous le commandem. de M. de Lahaie*, etc., Paris, 1698, in-12.

LAHAIE (Charles de), graveur au burin, né à Fontainebleau en 1641, passa de bonne heure en Italie, s'y fixa, et fut employé à graver les peintures exécutées par Pietro de Cortone, au palais Pitti à Florence, conjointement avec Bloemaert, Spierre, Blondeau et autres. On cite de lui, outre ses estampes d'après P. de Cortone, une *Vierge et l'enfant Jésus; St Philippe Neri*; et *Coriolan refusant de recevoir les envoyés de Rome*, d'après Ciro Ferri; une *Réunion de philosophes dans le jardin d'Academus*, d'après Romanelli. Cette dern. pl. est très-estimée des amateurs. — V. Delahaye.

LA HARPE (Jean-François de), né à Paris le 20 novemb. 1739, m. le 11 fév. 1803. Le voile qui couvre son origine n'a jamais été complétem. levé. On lui a reproché dans vingt pamphlets l'illégitimité de sa naissance. La Harpe, fort innocent de la faute de ses parens, dédaigna avec raison de repousser une accusation qui ne retombait pas sur lui. Cependant en 1790, dans une lettre adressée au *Mercure de France*, et dirigée principalem. contre l'abbé Royou, il déclara pour la première fois que le hasard l'avait fait naître d'un bon gentilhomme du pays de Vaud, ce qui ne décidait rien sur la question, et il ne parla point de sa mère, silence qui semble un aveu tacite du fait controversé. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque le général La Harpe fut tué à l'armée d'Italie, cette circonstance fut invoquée auprès du directoire comme une raison d'adoucir la situation de l'homme de lettres qui portait le même nom, et qui gémissait alors sous un décret d'exil à la suite du 18 fructid., et que la réclamation appuyée par M. de Talleyrand et par Chénier ne fut pas sans effet. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que La Harpe, dont l'enfance offrait des présages heureux d'esprit et de talent, se trouva à l'âge de neuf ans sans appui et sans ressources, et que des sœurs de la charité de la paroisse St-André-des-Arcs le recommandèrent à M. Asselin, alors proviseur du collége d'Harcourt, qui se chargea de son éducation gratuite. Le jeune boursier paya les soins paternels qu'il reçut dans cette maison par l'éclat que répandirent sur elle les plus brillans succès. Il obtint deux années de suite le prix d'honneur en rhétorique, avantage qui n'a été partagé depuis La Harpe que par M. Noël et par M. Victor Leclerc, aujourd'hui profess. d'éloquence à la faculté des lettres de l'académie de Paris. La Harpe venait d'achever ses humanités, lorsqu'il se permit de composer des couplets satyriques contre quelques individus, probablement maîtres d'études de son collége : ce tort de jeunesse fut expié par une détention ignominieuse à Bicêtre, et de là, par une espèce de grâce, à la Force, d'où il ne sortit qu'au bout de quelques mois. L'opinion publique agrava sa faute; mais l'opinion publique était égarée, ce qui ne lui arrive que trop souvent : on répandit que les couplets étaient dirigés contre son respectable bienfaiteur M. Asselin et contre ses professeurs. Il faut remarquer que cette calomnie fut propagée entre le succès de la tragédie de *Warwick* et la chute de *Timoléon*, causée, en partie, par la défaveur qu'elle avait jetée sur l'auteur. Aussi dans l'*Avertissement* qui précède ce dernier ouv., La Harpe sentit la nécessité de répondre à ses envieux devenus de si bonne heure ses ennemis, et la réponse fut victorieuse; il invoqua en les nommant tous le témoignage du proviseur et de ses professeurs, et cet appel qui n'a jamais été démenti, ne laissant à La Harpe que la tache d'une imprudence répréhensible, doit du moins l'absoudre du crime d'ingratitude qui seul aurait pu justifier le châtiment sévère qu'il avait subi. Rentré dans la carrière dramatique, La Harpe donna successivem. au théâtre *Pharamond* (1765), *Gustave* (1766) : ces deux tragédies n'eurent aucun succès. *Menzicoff* (1775) ne fut pas plus heureux; et comme ce fut en 1776 que La Harpe fut reçu à l'académie française, on conçoit que Gilbert ait pu dire avec autant d'énergie que de vérité, que le poète,

Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique.

Cette suite de mésaventures théâtrales ne découragea point La Harpe. Il fit représenter en 1778 *les Barmécides*, en 1783 *les Brames* et *Jeanne de Naples*, puis *Coriolan* en 1784, *Virginie* en 1786, enfin en 1787 *Philoctète*, heureuse traduction de Sophocle, et la seule tragédie de La Harpe qui, avec *Warwick* et *Coriolan*, soit restée au théâtre. On doit au même auteur *les Muses rivales*, espèce d'apothéose en l'honneur de Voltaire (1779), et enfin le très-vanté mais très-ennuyeux drame de *Mélanie*, ou *les Vœux forcés*, qui n'a été joué que depuis la révolution, et que par son testament l'auteur a retiré du théâtre. Dans l'intervalle que lui laissaient ses compositions dramatiques, La Harpe s'exerçait dans le genre de l'éloquence, et avant d'entrer à l'académie, il en avait huit fois obtenu les palmes annuelles. Il y remporta aussi des prix de vers. En général, le plus grand mérite des poésies de La Harpe, c'est la correction du style et la pureté du goût. Il manque presque toujours de feu, d'invention, de coloris. On n'a pas retenu vingt vers de lui dignes réellement d'être conservés dans la mémoire des amateurs. Comme critique, genre où le *Mercure de France* reçut ses premiers essais, il se distingua par la sévérité plus que par la délicatesse de ses jugemens, ce qui ajouta au nombre déjà très-considérable de ses ennemis. Nous ne parlons ici que pour mémoire de son travail sur l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévôt. Il réduisit à 23 vol. in-8 les 40 vol. in-4 de l'abbé. Ce n'est point là de la littérature; ce fut de la part du libraire une simple spéculation de commerce. A l'époque de la révolution, La Harpe, qui avait depuis quelques années quitté la rédact. du *Mercure*, la reprit, et les idées nouvelles trouvèrent en lui un défenseur ardent. Il consigna ses sentim. dans la partie littér. de ce même recueil qui, à raison de la couleur que Mallet-Dupan prêtait à la partie politiq. et du talent très-remarquable des deux rédact., présentait sous la même couverture un contraste extrêmement piquant, et répondait ainsi aux deux opinions les plus diamétralement opposées qui partageaient alors la France. Ce fut surtout dans des leçons de littérature au lycée que La Harpe déposa les preuves irrécusables de son enthousiasme pour la révolution. Tant de sacrifices faits à des opinions que plus tard il devait attaquer si vivement, ne purent le sauver de la proscription. Il fut mis en prison, menacé de la mort, et ce fut alors qu'il vint à résipiscence. Il crut devoir donner à sa conversion la même publicité et le même éclat qu'il avait donné à sa première conduite. On le vit fréquenter les églises, user publiquement des sacremens, et à l'époque du soulèvement des sections de Paris contre la convention, il se signala par plus. écrits,

ayant pour objet le renouvellement intégral de cette assemblée. Ayant reparu ensuite dans la chaire du lycée, il commença sa prem. leçon par une amende honorable, et continua en attaquant avec force, et au milieu d'un concours incroyable d'auditeurs, les idoles qu'il avait encensées quelques mois auparavant. Le 18 fructid. vint lui imposer silence. On a vu plus haut qu'il fut obligé de se cacher; quand il reparut, il se condamna à la retraite, et ce fut alors qu'il publia sa *Correspondance particulière avec Paul Ier*, dans laquelle il exprime ses sentimens sur les écrivains contemporains avec une sévérité que le secret présumé d'un commerce épistolaire ne contrariait en rien : ceux que cette correspond. humiliait n'en trouvèrent point la publication conforme aux règles de la charité chrétienne. La postérité sera insensible à cette considération, et elle lira toujours avec plaisir un ouv. écrit de verve et avec une franchise qu'aucuns ménagemens n'enchaînaient. Cependant quelque intérêt qu'inspire cet ouvrage, il n'est pas le premier titre de La Harpe à la gloire littéraire. Cet honneur est réservé à son *Cours de littérature*, qui n'est autre chose que la réunion des différentes lectures qu'il fit pendant douze ans à l'athénée. Malgré les reproches fondés que l'on a faits à la prem. partie, dans laquelle La Harpe juge très-superficiellement les auteurs grecs et latins qu'il n'avait certainem. pas eu le temps d'étudier à fond, notamment les philosophes, tels que Platon et Aristote, on rendra éternellement justice à la justesse du goût, à la force de la dialectique et aux connaissances qu'il déploye sur l'art dramatique toutes les fois que, parlant des auteurs modernes, il se trouve sur un terrein qui lui est connu, et qu'il discute ce qu'il sait. C'est ce vaste ouv. qui lui a valu le titre de *Quintilien français;* le jugement de tous les gens de lettres le lui a déjà confirmé, et il le conservera dans la postérité. On a pub. les *Œuvres de La Harpe, accompagnées d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages*, par M. de St-Surin, Paris, 1821-22, 16 v. in-8 : cette collection renferme le *Théâtre*, 2 vol., les *Poésies*, 1 vol., les *Eloges*, *Discours* et *Mélanges*, 2 vol., les *douze Césars de Suétone*, 2 vol., la *Lusiade*, les 8 prem. chants de *la Jérusalem délivrée*, et fragm. de *la Pharsale*, 1 vol., *le Psautier*, 1 vol., *Correspondance*, 4 v., *Littérature et critique*, *philosophie du 18e S.*, 2 v., fragmens de l'*Apologie de la religion*, 1 vol. Pour avoir les *œuvres complètes* de La Harpe dans le même format, il faut ajouter aux 16 vol. précéd. le *Cours de littérature*, Paris, 1821-22, 16 vol. in-8, l'*Abrégé de l'Histoire des Voyages*, Paris, 1820-21, 24 v. in-8, et atlas, in-fol., ses *Comment.* sur Racine, sur le *Théâtre* de Voltaire, etc. Parmi les ouv. relatifs à la vie et aux ouv. de La Harpe, nous citerons la *Notice historique* (par M. Agasse) qui se trouve à la tête des édit. du *Cours de littérature* pub. chez mad. Agasse; *Mémoires sur la vie de La Harpe* (par Petitot), en tête des *Œuvres choisies et posthumes de La Harpe*, Paris, 1806, 4 v. in-8; *Vie de La Harpe*, par M. Auger, en tête de l'édit. du cours renfermé dans la partie litt., Paris, 1813, 8 vol. in-12; *Vie de La Harpe*, par M. Mély-Janin, Paris, 1813; *Recherches histor., littér. et bibliogr. sur la vie et les ouv. de La Harpe*, Dijon, 1820, in-12, extrait de l'édit. du cours imp. à Dijon en 1820, 18 vol. in-12. M. A.-A. Barbier a ins. dans le *Magasin encyclopédique* de 1805, t. 3, p. 5, un *Examen de plusieurs assertions hasardées par La Harpe dans sa philosophie du 18e S.*; il a reproduit ce morceau ainsi que plus autres pièces relatives à ce célèbre critique dans le *Nouveau supplément au Cours de littérature*, Paris, Barrois l'aîné, 1818, 1 vol. in-8.

LAHIRE (ETIENNE-VIGNOLES, plus connu sous le nom de), l'un des plus célèbres capitaines de Charles VII, paraît pour la prem. fois dans l'histoire en 1418 au siége de Couci. Pressé de toutes parts par les Bourguignons, il sortit de cette ville avec Poton de Xaintrailles son ami, à la tête de 40 lances seulement, et traversa une grande étendue de pays occupé par les Anglais. Après de vains efforts pour arracher Charles à son inaction, une alternative de revers supportés avec courage et de succès ternis par la cupidité, Lahire conduisit Jeanne d'Arc à Orléans, et lorsque cette héroïne fut brûlée à Rouen, il fut lui-même fait prisonnier en tâchant de s'opposer à son supplice. S'étant emparé de Clermont et de Soissons, Lahire, fait de nouveau prisonnier en 1437, fut obligé de rendre ces places pour sa rançon; il tomba malade de ses blessures à Montauban, et m. en 1442, avec une réputat. bien établie en fait de bravoure, mais très-équivoque sous le rapport de la bonne foi et de la probité.

LAHIRE (PHILIPPE de), mathématicien célèbre, né à Paris en 1640, cultiva d'abord la peinture dont son père lui avait donné les premières leçons et fit même le voyage d'Italie. Toutefois, entraîné par un penchant irrésistible pour les sciences exactes, il termina le *Traité sur la coupe des pierres* de Desargues, et pub. sur les *Sections coniques et la cycloïde*, quelques ouv. originaux qui lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences en 1678. Dès ce moment il fut employé par Colbert et Louvois à des travaux d'utilité publique; aida Picard à rectifier la carte générale de la France, rectifia celle des côtes de Gascogne et de Provence, et mesura le bras de mer qui sépare Douvres et Calais, exécuta des nivellemens considérables pour amener des eaux à Versailles, etc. Astronome, mécanicien, géomètre, hydrographe, c'était, dit Fontenelle, une académie des sciences réunie dans la personne d'un seul homme. Lahire m. en 1719, profess. d'astronomie et de mathém. au collége de France. On peut voir dans *Nicéron*, tom. 5 et 10, la liste de ses nombreux ouv.; nous citerons seulement : *Tabulæ astronomicæ*, etc., Paris, 1702, in-4, trad. en français par l'aut., 1735, in-4, en allemand par Doppelmeier, Nuremberg, 1725, in-4; elles ont été trad. depuis dans toutes les langues de l'Europe et même en indien : l'*Ecole des arpenteurs*, *avec un abrégé du nivellement*, Paris, 1689, 1692 et 1728, in-8; *Traité de mécanique*, etc., ib., 1675, in-12.—LAHIRE (Gabriel-Philippe de), fils du précédent, né à Paris en 1677, reçu à l'académie des sciences en 1699, succéda à son père dans la place de profess. d'architecture, mais il ne lui survécut pas long-temps, et m. en 1719, épuisé par un travail excessif. On a de lui des *Ephémérides*, calculées sur les tables de son père pour les années 1701, 1702 et 1703, in-4; un *Mémoire sur l'organe de la vue* (*Histoire de l'Académie*, année 1707; enfin il a été l'édit. de l'*Art de la charpenterie*, par Matth. Jousse, Paris, 1702.—Son frère Jean-Nicolas LAHIRE, médecin botaniste, né à Paris en 1685, reçu à l'acad. des sciences en 1709, mourut en 1727, après avoir pub. un *Recueil de plantes dessinées au naturel* par le moyen d'un secret, dont il était l'inventeur et qui consistait, autant qu'on peut le conjecturer, à rapporter, au moyen d'une certaine impression, les plantes elles-mêmes sur le papier.

LA HONTAN. V. HONTAN.

LAHUERTA (GASPARD de), peintre espagnol, né en 1645 à Altobucy près de Cuença, m. à Valence en 1714, n'eut point de maître particulier; il en résulte que son dessin est peu régulier, mais qu'il a une manière tout-à-fait à lui. Les couvens de Valence, de Segorbe et de Caudiel, possédent un gr. nombre de ses tableaux.

LAHYRE (LAURENT de), peintre et graveur à la pointe, né à Paris en 1606, m. en 1656, fut élève de son père, peintre inconnu en France, puis de Simon Vouet, et se distingua presque égalem. dans l'histoire, le portrait, le paysage et l'architecture. Plus. églises de Paris furent ornées de ses tableaux, et le musée du Louvre en possède six encore au-

jourd'hui : *Laban venant réclamer ses idoles enlevées par Jacob; l'Apparition de J.-C. aux trois Maries ; Nicolas V, découvrant les reliques de St François d'Assise ; la Vierge et l'enfant Jésus* ; et *deux paysages*. Lahyre a gravé plus. de ses tabl. à la pointe ; on estime surtout parmi ses estampes celle qui représente la *Conversion de St Paul*, gr. in-fol., oblong.—Son fils changea son nom en celui de LAHIRE, et devint le fameux mathémat. sujet d'un des articles précédens.

LAIDOLFE ou LAIDULFE, prince de Capoue et de Bénévent, 3e fils de Landolfe, dit *Tête-de-Fer*, succéda à son frère Landenolfe qu'il avait fait assassiner par de conjurés en 993. Il eut assez d'astuce pour tenir son crime caché pendant six ans. Mais l'emper. Othon en ayant été informé le dépouilla de sa principauté dont il investit Adémar. Laidolfe m. ignoré loin de sa patrie.

LAIGUE (de), en latin *de Aquâ*, nom d'une ancienne maison de chevalerie répandue dans diverses provinces de France, et dont les membres les plus importans sont les suiv. : — LAIGUE (Philibert de), surnommé *le Magnifique*, prem. chambellan du roi René, comte de Provence, fut envoyé par lui en ambassade auprès du pape Paul II en 1469, pour traiter des moyens de replacer ce prince sur le trône de Naples, et fut créé grand-sénéchal de Bar en 1480, par la duchesse Yolande d'Anjou.—LAIGUE (Antoine de), baron d'Oraison, petit-fils du précéd., lieutenant de la compagnie d'armes du connétable de Montmorency, se signala à la bataille de Dreux en 1562, où il eut le bonheur de sauver la vie de son maître, et ne montra pas moins de courage à celle de Moncontour en 1569.—LAIGUE (François de), mort en 1596, fut fait marquis par Henri IV, en récompense de sa belle conduite pendant les guerres de la ligue, et particulièrement pour la délivrance de Marseille, tombée sous le joug des Espagnols.—LAIGUE (Etienne de), surnommé *Beauvais*, né vers la fin du 15e S., gentilhomme de la chambre de François Ier, est cité par Comines comme l'un des prem. nobles qui aient cultivé les lettres. On lui doit des *Commentaires*, in-fol., *sur l'histoire naturelle de Pline* ; une trad. des *Commentaires de César* de bello civili, Paris, 1539 et 1541, in-8.— LAIGUE (Geoffroy, marquis de), né l'an 1614 en Dauphiné, m. à Paris en 1674, capitaine des gardes du corps de Gaston de France, frère de Louis XIII, se distingua au siége de Gravelines en 1644, à la bataille de Lens en 1648, et embrassa le parti de la fronde, dont il fut l'un des chefs jusqu'en 1649 qu'il fit sa paix avec la cour.

LAINE (JEANNE). V. HACHETTE.

LAINEZ ou LAYNEZ (JACQUES), 2e général des jésuites, né l'an 1512 au diocèse de Siguença en Castille, venait de terminer ses études à l'université d'Alcala, lorsque sur la renommée de St Ignace de Loyola, il accourut à Paris pour voir cet homme célèbre qui s'y était réfugié pour se soustraire aux recherches de l'inquisition. Dès-lors il résolut de ne plus quitter Ignace, et rédigea le fameux plan de cette *constitution*, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme un chef-d'œuvre de gouvernem. monastique. Le nouvel institut fut confirmé en 1540 par le pape Paul III ; Lainez succéda en 1558 à son ami dans la place de général, vint en France trois ans après, assista au colloque de Poissy, qui n'eut guère d'autre résultat que l'introduction de la société de Jésus. Le P. Lainez qui, par obéissance à ses propres statuts, avait refusé la pourpre, établit au concile de Trente, où il paraissait pour la 3e fois : « la nécessité d'un seul chef dans l'Eglise, et la prééminence du pape sur les autres évêques ses délégués, puisqu'en lui seul résident l'autorité suprême, l'infaillibilité et tous les priviléges que J.-C. a promis à son Eglise. » Le P. Lainez m. à Rome en 1565, laissant des *Harangues* insérées dans les actes du concile de Trente ; une *Lettre* parmi celles des supérieurs-généraux de la société, et plus. ouv. de théologie, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque de Sotwell*. Sa *vie*, écrite en espagnol par le P. Ribadeneira, a été trad. en latin par André Schott, et en franç. par Michel d'Esne, seigneur de Bettancourt, Douai, 1597, in-8.

LAINEZ (ALEX.), poète, né à Chimai dans le Hainaut vers 1650, m. à Paris en 1710, fut l'un des hommes les plus instruits et les plus spirituels de son époque. Partageant son temps entre l'étude et les plaisirs, on le vit souvent entrer dès le matin à la bibliothèque du roi après avoir passé 12 heures à table. Quoiqu'il sût plus. langues, et qu'il fît facilement des vers, il ne voulut jamais souffrir qu'on l'imprimât, ce qui est cause qu'on n'a pu recueillir qu'un bien petit nombre de ses *Poésies* ; elles ont été pub. par les soins de Titon du Tillet, La Haye (Paris), 1753, in-8.

LAINEZ (ETIENNE), acteur lyrique, né vers 1752 à Vaugirard, près de Paris, fut élevé par les soins de M. de Gouve, procureur-général près la cour des monnaies, chez qui son père était jardinier, et débuta en 1774 à l'Opéra, où ses succès hâtèrent la retraite de Legros, qu'il avait commencé par doubler dans les emplois de haute-contre. Depuis 1777 ce fut lui qui créa les rôles de haute-contre (faits pour lui) de la plupart des opéras de Gluck et de Sacchini. Dès 1790 son attachement connu pour la famille royale lui suscita d'assez vifs désagrémens, dont les moindres ne furent pas de démentir publiquement les sentimens dont il fut toujours animé ; enfin il reçut sa démission vers 1807. La direct. du gr. théât. de Lyon, qui lui fut offerte en dédommagement, devint pour lui une source de nouveaux mécomptes ; il se ruina complétement ; et, lorsque, de retour à Paris en 1817, il reparut sur la scène de l'Acad. roy. de Musique, où une représ. fut donnée à son bénéfice, il ne s'y montra plus que l'ombre de lui-même, bien qu'il méritât encore des applaudissem. Cet artiste distingué m. en 1822. On trouvera sur lui d'intéressans détails dans la *Notice* que lui a consacrée M. Duviquet (feuillet. du *Journ. des Déb.* du 19 sept. 1822).

LAIRE (FRANÇ.-XAV.), céléb. bibliographe, né dans un village de la Franche-Comté en 1738, m. en 1801, biblioth. de la ville d'Auxerre, après l'avoir été pendant plus. années du card. de Brienne, auquel il demeura fidèle dans sa disgrâce, a pub. : *Specimen historicum typographiæ romanæ XVi seculi*, Rome, 1778, in-8 ; *Dissertations sur l'origine et les progrès de l'imprimerie en Franche-Comté pendant le XVe S.*, Dôle, 1785. in-8 ; *Serie dell' edizioni Aldine*, Pise, 1790, Venise, 1799, et Florence, 1800, in-12 ; *Index librorum ab inventâ typographiâ usque ad annum* 1500, etc., Sens, 1791, 2 vol. in-8 ; enfin il a laissé plusieurs autres ouv. moins imp. et de curieux MSs. On trouvera une *Notice sur le P. Laire* dans le *Magasin encyclopéd.* (1801), et son *Eloge*, par M. Grappin, dans le recueil de l'acad. de Besançon (1816).

LAIRESSE (GÉRARD de), peint. et graveur à la pointe et au burin, né à Liége en 1640, mort à Amsterdam en 1711, fut élève de son père et de Bartholet-Flemael, et se fit connaître dès l'âge de 15 ans par de beaux portraits et de grands tableaux d'hist. qu'il peignit pour les électeurs de Cologne et de Brandebourg. Doué d'une prodigieuse facilité, cet artiste peignit en un seul jour *les neuf Muses et Apollon* de grandeur naturelle, et de plus la tête de celui contre qui il avait fait cette gageure. Devenu aveugle, il dicta à ses fils les ouv. suiv. : *les Principes du dessin*, en franç., Amst., 1719 et 1729, in-fol., avec 120 pl. ; trad. en allem., Berlin, 1735, in-4, et Leipsig, 1746, in-fol. ; en anglais, Londres, 1730 et 1733, in-fol. ; *Leçons de peinture*, etc., en hollandais, Amsterdam, 1720 ; traduit en allem., Nuremberg, 1724, in-4 ; en franç., Paris, 1787, 2 vol. in-4. De onze tableaux de ce maître

que le Musée du Louvre possédait naguère, il n'en a conservé que trois : *l'Institution de l'Eucharistie*, *Hercule jeune entre le vice et la vertu* et *le Débarquement de Cléopâtre au port de Tarse*. Son œuvre, comme grav., s'élève à plus de 200 pièces, parmi lesquelles on admire surtout : *Joseph se faisant connaître à ses frères*, et l'estampe qui représente *Marc-Antoine et Cléopâtre*.

LAIS, célèbre courtisane d'Athènes, née en Sicile vers l'an 420 av. J.-C., fut emmenée captive par les Athéniens lors de leur expédition contre Syracuse, et vint s'établir à Corinthe, où elle attira par le bruit de son esprit et de ses charmes une foule de personnages distingués de la Grèce et de l'Asie. Elle mettait à très-haut prix ses faveurs. Les Corinthiens lui érigèrent après sa m. un magnifique mausolée décrit par Pausanias et représenté sur quelques-unes des monnaies de la ville. Le revers de ces médailles présente une tête de femme que Visconti a fait graver comme portrait de Laïs dans son iconographie grecque. Legoux de Gerland a donné une *Hist. de Laïs, avec quelq. anecdotes sur les philos. de son temps*, Paris, 1756, in-12. — Une autre LAÏS, que l'on a souvent confondue avec la précéd., vivait à Athènes 50 à 60 ans plus tard. Elle était fille d'une courtisane qui avait été attachée au célèbre Alcibiade. C'est à elle que se rapporte l'anecdote si connue des 10,000 dragmes qu'elle demandait à Démosthène comme prix de ses faveurs ; à quoi ce célèbre orateur répondit : « Je n'achète pas si cher un repentir. »

LAISNÉ (ANT.), av. au parlement, directeur de l'hôtel des monnaies de Lyon, né à Paris vers la fin du 17e S., est aut. de quelq. écrits sur la numismatique et l'archéologie en gén. Nous citerons seulement : *Disquisitio in dissertationem cui titulus est : Tumulus T. Flavii martyris illustratus*, Lyon, 1728, in-4 ; *Explication d'une médaille singulière de Domitien présentée à l'acad. de Lyon*, Paris, 1735, in-12 ; *Dissertat. sur les médailles de l'empereur Commode, frappée en Egypte*, ins. dans les *Mémoires de Trévoux* (mai 1737). — Un autre LAISNÉ ou LAINAS (Vincent), oratorien, né en 1633 à Lucques, vint de bonne heure en France, fit avec succès des conférences sur l'écrit.-sainte à Avignon, à Paris, à Aix, et m. dans cette dernière ville en 1677. Outre ses *Conférences*, dont 4 vol. in-fol. MSs. existent dans une biblioth. partic. à Aix, on cite de lui l'*Oraison funèbre du chancelier Séguier*, et celui *du maréchal de Choiseul*. Mad. de Sévigné, dans une de ses *Lettres* à sa fille, parle avec beaucoup d'éloges des talens orat. de Laisné, qu'elle avait entendu débiter l'une de ces oraisons funèbres, et elle l'assimile à Mascaron, dont ce jeune père était l'ami.

LAIUS, roi de Thèbes. V. OEDIPE.

LAKE (ARTHUR), prélat angl., né à Southampton, mort évêque de Bath et Wells en 1626, avait été élevé au nouveau collége (New-College) à Oxford, dont il dota richement la bibliothèque, et dans lequel il fonda de ses deniers deux chaires, l'une d'hébreu et l'autre de mathématiques. On a de lui : plus. vol. de *Sermons*, une *Paraphrase du prem. psaume*, et des *Méditations;* le tout a été réuni et pub., Lond., 1629, in-fol. — LAKE (Gérard, lord vicomte), gén. ang., né en 1744, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et s'éleva par son propre mérite. Après avoir servi en Amérique et en Irlande sous les ordres de Cornwallis, il obtint en 1800 le commandement en chef des forces anglaises dans l'Inde, remporta les avantages les plus décisifs sur les Mahrates et le petit nomb. de Français qui était venu à leur secours, s'empara de plus. places importantes, força le rajah de Berav à lui demander la paix en 1806, revint à Lond. l'année suiv., fut élevé à la pairie, et m. en 1808. — LAKE (George-Auguste-Frédéric), deuxième fils du préc., né en 1780, fit ses premières armes en Irlande l'an 1796 comme aide-de-camp de son père, l'accompagna en Hollande et dans l'Inde, où il se distingua dans l'emploi de député-quart.-maître-gén. de l'armée. A son retour en Angleterre, il fut nommé lieut.-colonel et envoyé en Portugal, où il périt l'an 1808 à la bataille de Roleia.

LAKEMACHER. — V. LACKEMACHER.

LALA, dame grecque, née à Cyzique dans la Mysie, et qui habitait Rome 80 ans av. J.-C., se rendit célèbre par son talent à peindre à l'encaustique et sur l'ivoire, au point que ses ouv. étaient préférés à ceux de Dionysius et de Sopylon. Les histor. n'en citent que deux : son *portrait*, peint par elle-même au moyen d'un miroir, et un grand tableau représentant, soit *Néoptolème*, soit un *Napolitain*, suivant le texte adopté par les différens éditeurs de Pline.

LALAIN (JACQ. de), surn. *le Bon Chevalier*, né vers 1421 dans le château de Lalain, ou *Lalaing* en Hainaut d'une famille illustre, se fit remarquer de bonne heure par son adresse dans les exercices du corps et son extrême courtoisie. Ecuyer du duc de Clèves, il fut emmené par celui-ci à la cour du duc de Bourgogne, dont il devint bientôt la gloire et l'ornement. Suivant l'usage du temps, Lalain ne se contenta pas de vaincre les chevaliers, ses compatriotes, mais il alla faire le coup de lance en Espagne, en Portugal, en Angleterre, etc.; et, pour terminer ses prouesses soutint un *pas* à la *fontaine des Pleurs*, près de St-Laurent-lès-Challon contre tous les nobles qui se présentèrent. Reçu chev. de l'ordre de la Toison-d'Or, Lalain se signala contre les Gantois révoltés sous les murs d'Audenarde, à la bataille de Rupelmonde, et vint mettre le siége devant le fort de Pouckes, où il fut tué en 1453. L'*Histoire de Jacques de Lalain*, par George Châtelain, a été imp. à Bruxelles, 1634, in-4.

LALANDE (JACQ. de), jurisconsulte, né l'an 1622 à Orléans, m. en 1703, doyen des prof. en droit de l'univ. de cette ville, est aut. de plus. ouv. dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. XLIII, et parmi lesquels nous citerons : *Exercitationes utriusque juris ad titulum de ætate, qualitate et ordine præficiendorum et ordinandorum*, etc., Orléans, 1654, in-4 ; *Commentaire sur la coutume d'Orléans*, ib., 1673, in-fol. ; *du Passage et des étapes des gens de guerre*, ib., 1679, in-4 ; *Specimen juris romano-gallici ad Pandectas seu Digesta*, ib., 1690, in-12.

LALANDE (MICHEL-RICHARD de), surintendant de la musique du roi, né en 1657 à Paris, où il mourut en 1726, a fait la musique des ballets de *Mélicerte*, de *l'Inconnu*, des *Elémens*, etc. ; mais ce sont ses motets, au nombre de 60, qui l'ont surtout rendu célèbre. Ils ont été recueillis après sa m. en 2 vol. in-fol.

LALANDE (JOSEPH-JÉROME LEFRANÇAIS de), astronome distingué, né l'an 1732 à Bourg-en-Bresse, fut de bonne heure placé dans un couvent de jés., s'y fit remarquer par une dévot. méticuleuse, et composait à 10 ans des rom. et de petits drames mystiques. Parvenu en rhétorique, il se passionna pour l'éloquence, et voulut être avocat ; mais quand le P. Béraud lui eut fait observer à Lyon la grande éclipse de 1748, il n'hésita plus : il se sentit astronome ; et, pour se vouer plus facilement à cette carrière, il résolut de se faire jésuite ; toutefois ses parens l'envoyèrent à Paris, où il se fit recevoir avocat pour leur complaire. Admis dans l'intimité de Delisle, de Messier et de Lemonnier, il ne tarda pas à faire tous les progrès qu'on avait droit d'attendre d'un tel élève, dirigé par de tels maîtres. Envoyé à Berlin pour une observation qui devait déterminer la distance de la lune à la terre, Lalande fut reçu memb. de l'acad. des sciences à son retour (en 1753), et publia le résultat de son travail sous ce titre : *D. Delalande astronomi regii, de observationibus suis Berolinensibus, ad parallaxin lunæ*

definiendam epistola. Act. erud. Augusti, 1752). Notre cadre ne nous permettant pas de suivre Lalande dans la carrière qu'il a parcourue, nous nous bornerons à dire qu'il succéda en 1762 à Delisle dans la chaire d'astronomie au collége de France, et que, non content d'en remplir les fonctions avec une rare assiduité pend. 46 ans, il fit de sa maison une sorte de séminaire pour la science; qu'il y logeait et nourrissait plusieurs jeunes gens peu aisés, mais doués d'heureuses dispositions; et que, cette noble conduite lui ayant valu une pension de 1,000 f. qu'il n'avait pas sollicitée, il la consacra aussitôt à l'éducation d'un nouvel élève. D'autres astronomes ont brillé d'un éclat plus vif, d'autres ont fait des découvertes plus nombreuses et plus importantes: il n'en est pas qui ait autant que Lalande contribué à répandre le goût et la connaissance de l'astron.; et presque tous les savans que depuis la France a possédés en ce genre se sont formés à ses leçons, ou par la lecture de ses ouv. Les plus importans sont: *Mémoire sur le passage de Vénus*, etc., Paris, 1772, in-4; *Traité d'astronomie*, ibid., 1764, 2 vol. in-4, souvent réimp; *Connaissance des temps* de 1760 à 1775, et de 1791 à 1807; *Bibliographie astronomique*, *avec l'Histoire de l'astronomie* depuis 1781 jusqu'en 1802, 1 v. in-4; *Histoire des mathématiques*, 1800-02, 4 v. in-8; *Voyage d'Italie*, 1786, 9 v. in-12, et atlas. Outre les ouv. déjà cités, nous pourrions indiquer plus. *Eloges* et quelq. ouv. plus que *philosophiques* que nous passerons sous silence, mais dont on trouvera le détail dans le *Dictionnaire d'Ebert*, la *Bibliographie astronomique*, *la France littéraire* de Ersch, le supplément au *Dictionnaire de Joecher*, et le *Dictionn. des anonymes* de M. A. A. Barbier. Lalande m. à Paris en 1807. Son *Eloge*, par M. Delambre, se trouve au t. VII des *Mém.* de l'institut. Mad. la princesse Constance de Salm a lu en 1809 à l'Athénée des arts un *Eloge histor. de Lalande*: ce morceau, suivi de notes extraites des *Mémoires* de Lalande, se trouve dans le tome II du *Magasin encyclopédique* (1810).

LALANE (Pierre), rimeur du 17ᵉ S., né à Paris, où il m. vers 1661, était lié avec Ménage, à qui il a adressé l'une de ses pièces, réputée la meilleure: elle est écrite en stances champêtres: dans les autres il déplore la perte de sa femme. Les unes et les autres se trouvent dans le t. 4 du *Recueil des plus belles pièces des poètes français*, pub. par mademoiselle d'Aunoy, ainsi que dans un autre recueil pub. par Lefèvre de St-Marc, Amst. (Paris), 1759, 2 vol. in-12. — Un autre Lalane (Noël de), doct. de Sorbonne, né à Paris vers 1618, mort en 1673, abbé de Notre-Dame-de-Valcroissant, fut un zélé défenseur des doctrines de Port-Royal, et le chef des théol. députés à Rome en 1653 pour l'affaire des cinq propositions de Jansénius. Ce fut lui qui prononça devant Innocent X la harangue rapportée au chap. 22 de la 6ᵉ part. du *Journal de St-Amour*. Il eut part à plus. des écrits d'Arnauld et de Nicole; et on lui en attribue quelq. autres, tels que le traité *de Initio piæ voluntatis*, 1650, in-12, etc.

LALANNE (Michel), litt., né en 1793, mort en 1825, est aut. de quelq. *Poésies* légères, et d'une pièce intit. *les Mécontens*, ou *le Choix d'un état*, comédie en 1 acte et en vers, représentée en 1814, Bordeaux, 1818, in-8.

LALAURE (Cl.-Nic.), jurisc., né à Paris en 1722, y fut reçu avocat en 1746, nommé censeur royal en 1764, et m. en 1781, laissant: un *Traité des servitudes réelles*, etc., Paris, 1761 et 1777, in-4; une édition du *Recueil d'arrêts du parlement de Paris*, *pris des mémoires de Bardet*, *avec un grand nombre d'additions*, ib., 1773, 2 v. in-fol.

LALIVE D'EPINAY. V. Epinay.

LALIVE DE JULLY (Ange-Laurent de), introducteur des ambass., né en 1725 à Paris, mort dans la même ville en 1775, était frère de madame d'Houdetot et beau-frère de M. d'Epinay, qui parle beaucoup de lui dans ses *Mémoires* (*v.* l'article Epinay). Il avait, comme amateur, un talent assez remarquable pour la peinture et la gravure à l'eau-forte, et avait employé de grandes sommes à réunir des tableaux choisis de toutes les écoles. Son cabinet a été dispersé à sa m. Lalive a gravé une trentaine d'estampes, parmi lesquelles on distingue: une *Suite de caricatures*, d'après Saly, et les *Fermiers brûlés*, d'après Greuse. — Lalive de Sucy (N. de), mestre-de-camp de cavalerie et lieutenant des grenadiers à cheval, est aut. d'un *Manuel du cavalier à l'usage de la compagnie des grenadiers à cheval*, Paris, 1752, in-12.

LALLEMAND (le baron Dominique), né à Metz, entra fort jeune au service, et était en 1814 maréchal-de-camp dans l'artillerie; après la restauration, il fut créé chev. de St-Louis. A la rentrée de Bonaparte, il se prononça en sa faveur, essaya, mais inutilement, de soulever les troupes du département de l'Aisne, et obtint le grade de lieut.-gén. Lallemand combattit à Waterloo, et suivit l'armée dans sa retraite sur la Loire. Compris dans l'art. 2 de l'ordonnance du 24 juillet, et condamné à mort par contumace, il passa en Angleterre, et de-là en Amérique, et tenta de fonder un établissement au Texas, sous la dénominat. de *Champ d'Asile*. Les Etats-Unis ayant renversé la colonie naissante, Lallemand se fixa dans cette république et s'y maria. Il est mort à Borden-town, prov. de New-Jersey, en 1823. On a de lui un *Traité d'artillerie*, trad. en angl. par le profess. Renwick.

LALLEMANDET (Jean), théologien, né en 1595 à Besançon, m. en 1647 à Prague, provincial de l'ordre des minimes, est aut. des 2 ouv. suiv.: *Decisiones philosophicæ tribus partibus comprehensæ*, Munich, 1645 et 1646, in-fol.; *Cursus theologicus in quo*, *discussis hinc indè Thomistarum et Scotistarum præcipuis fundamentis*, *decisiva sententia pronuntiatur*, Lyon, 1656, in-fol.

LALLEMANT (Adrien), médecin, né en 1527 à Sorcy-sur-Meuse, m. jeune encore à Paris, a écrit sur son art différ. ouv. pub. à Paris en 1557, in-8, et parmi lesquels on peut remarquer, pour l'hist. de la science à cette époque, celui qui a pour tit.: *Dialectique en franç. pour les barbiers et chirurg.* — Un autre Lallemant (Jean), aussi médecin, mais également connu dans le temps comme litt. et poète, m. à Autun dans le 16ᵉ S., a laissé un assez gr. nomb. d'écrits parmi lesquels nous citerons: *Galeni operum latinè edendorum specimen*, Genève, 1579, in-8; *Sophoclis tragœd. VII*, *à græco*, Paris, 1577, in-8; enfin une trad. française des quatre *Philippiques* de Démosthènes, Paris, 1549, in-8.

LALLEMANT (Jacques-Philippe), jésuite, né vers 1660, à St-Valéry-sur-Somme, m. à Paris en 1748, est aut. des ouv. suiv.: *le Sens propre et littéral des psaumes*, Paris, 1707, in-12; *le Véritable esprit des nouveaux disciples de St Augustin*, etc., ibid., 1706, 3 vol. in-12, qui furent suivis d'un 4ᵉ; *Réflexions morales avec des notes sur le Nouv.-Testament trad. en franç. et la concorde des évangélistes*, 1713, 12 vol. in-12; trad. de l'*Imitation*, ibid., 1740, in-12, 1808, in-24, 12ᵉ édit. — Lallemant (Louis), autre jés., né à Châlons-sur-Marne en 1578, m. rect. de Bourges en 1635, a laissé un *Recueil de maximes*, publié avec la *Vie* de l'aut. par le P. Champion, Paris, 1694, in-12. — Un autre Lallemant (Pierre), génovéfin, né à Reims vers 1622, m. à Paris en 1673, prieur de l'abbaye de Ste-Geneviève et ancien chancel. de l'univ., a laissé entre autres écrits un *Eloge funèbre du président Pompone de Bellièvre*, prononcé à l'Hôtel-Dieu de Paris le 17 avril 1657, 1671, in-12, 3ᵉ édit.; et une *Vie de sainte Geneviève*, 1663, in-12, réimp. en 1683, avec des notes et remarques du P. Dumoulinet.

LALLEMANT (Richard Conteray), imp., né en 1726 à Rouen, s'est acquis une certaine réputation par les bonnes édit. des classiques qu'il a publ. Il fut échevin, maire de Rouen, et m. dans cette ville en 1807. Parmi les ouv. dont il a été l'éditeur, on distingue : *le Petit apparat royal*, 1760, in-8, souv. réimprimé; Paris, 1818, in-8, 13e édit. revue et augmentée par Boinvilliers; et l'*Ecole de la chasse aux chiens courans* de Verrier de la Conterie, précédée de la *Bibliothèque des théreuticographes*, ou auteurs qui ont écrit sur la chasse, par Lallemant, 1763, in-8. — Nicolas Lallemant, son frère et son associé, a eu part à la rédaction du dern. ouv. cité. — Lallemant (Richard-Xavier-Félix), frère des précéd., vic.-gén. d'Avranches et présid. de l'acad. de Rouen, m. dans cette ville en 1810, y était né en 1729. On lui doit l'*Avertissement* placé en tête de l'*Apparat royal*, et de plus une trad. des *Fables de Phèdre*, avec des notes, et un catalogue des édit. de cet auteur.

LALLI (Jean-Baptiste), poète et jurisc. ital., né l'an 1572, à Norcia dans l'Ombrie, m. dans la même ville en 1637, a laissé un grand nombre de poésies tant sérieuses que badines et burlesques qui ont été recueillies sous ce titre : *Opere poetiche del dottor G. B. Lalli*, cioè *la Franceide*, (poème sur l'origine de la syphilis); *la Mosceide* (poème sur la guerre des mouches et de Domitien); *Gerusalemme desolata*, *rime giocose*, etc., Milan, 1630, 2 part. in-12.

LALLOUETTE (Ambroise), chanoine de Ste-Opportune de Paris, né dans cette ville vers 1653, y m. en 1724, laissant plus. ouv. parmi lesquels nous citerons : *Disc. sur la présence reelle de J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1687, in-12; *Hist. des trad. franç. de l'Ecrit. sainte, tant MSs. qu'imprimées*, ibid., 1692, in-12. — Lallouette, ou mieux L'Alouette (François-Philippe), doct. en théologie de la Faculté de Paris, m. dans cette ville en 1697, est aut. de l'ouv. intit. : *Hierolexicon, sive Dictionarium variorum Scripturæ Sacræ sensuum*, précédé d'un *Abrégé de la Bible*, en vers latins, Paris, 1694, in-8. — Jean-François Lallouette, compositeur de musique sacrée et élève de Lulli, m. en 1728 à Paris, âgé de 75 ans, après avoir été successivement maître de musique de l'église St-Germain-l'Auxerrois, puis de Notre-Dame, composa plus. motets à gr. chœur qui furent très-goûtés. On estime encore son *Miserere*, ainsi que ceux de ses motets pour les principales fêtes. De tout son œuvre, ce sont les seules pièces qui aient été gravées.—Un autre Lallouette (Pierre), probablement de la même famille, méd. distingué, né en 1711 à Paris, où il m. en 1792, était aveugle depuis 18 ans. Outre différens *Mémoires* ins. dans les rec. de la science médicale, il a pub. : *Nouv. méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation*, Paris, 1776, in-8; et *Traité des scrophules*, etc., ib., 1780-82, 2 t. in-12.

LALLY (Thomas-Arthur, comte de), baron de *Tullendally* ou *Tolendal* en Irlande, naquit à Romans (Dauphiné) en 1702, de l'ancienne famille des *O'Mul-Lally*, dont les chefs, dévoués au parti de Jacques II, avaient suivi ce prince en France lorsqu'il vint y chercher un asile. Dès l'âge de 8 ans il fut pourvu d'une charge de capit. dans le régim. irlandais de Dillon; et son père, qui, naturalisé en France par lettres du 25 déc. 1700, commandait ce corps sous les ordres du général Dillon son cousin-germain, fit camper avec lui en 1709, près de Girone, le jeune Lally, voulant lui faire *sentir au moins la poudre pour gagner son premier grade*. A 12 ans le précoce capit. monta sa prem. tranchée sous le même guide à Barcelone, et après de telles vacances, par lesquelles on le délassait de ses études classiques, il retourna à son collége. Ce fut au siége de Kehl (1733) que Lally fit ses prem. armes en qualité d'aide-major du régim. de Dillon; l'année suiv. il se signala à l'attaque des lignes d'Etlingen, où il sauva la vie à son père, le brigadier sir Gérard Lally. La paix ayant été conclue en 1737, le comte de Lally passa en Angleterre afin d'y jeter les semences de ces conjurations qui tant de fois faillirent replacer les Stuarts sur le trône; et après avoir parcouru les 3 roy., et y avoir établi des correspondances avec les principaux jacobites, il fut à son retour chargé auprès de la cour de Russie d'une mission secrète dans laquelle il échoua, non toutefois sans avoir fait preuve de zèle et de talens diplomatiques. Devenu successivem. colonel d'un régiment de son nom, puis lieut.-général, il fut fait en 1756 gouvern. des possess. françaises dans l'Inde. Lorsqu'il arriva à sa destinat., (28 avril 1758), la guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre : 38 jours après les Angl. étaient chassés des côtes du Coromandel. Il s'empara successivement de Goudelour et de St-David; mais il échoua devant Madras, qu'il était sur le point d'enlever après des prodiges de valeur, lorsque l'apparition d'une flotte de 6 vaisseaux anglais dans la rade le contraignit à lever le siége de cette ville et à se retirer sous Pondichéri. Bloqué à son tour dans cette place par les Anglais, il fut réduit à la leur remettre le 16 janvier 1761. Ainsi échoua une expédition commencée sous de si heureux auspices. Mais l'intrépide et trop audacieux général pouvait-il, sans vivres dans la place assiégée, faire face à une armée de 22,000 hommes appuyée par 14 vaisseaux de ligne et 2 frégates, lui qui n'avait pas même un esquif, et à qui il ne restait plus que 720 hommes, dont 50 à peine pouvaient encore tenir leurs armes, et dont le reste allait succomber aux privations de toute espèce? Evidemment aucun reproche fondé n'a pu lui être adressé quant à sa conduite milit., si ce n'est celui d'avoir trop compté sur des renforts promis et qui n'arrivèrent point, de s'être trop reposé du soin d'assurer les transports et les communications sur la flotte franç. envoyée par le gouvern. à cet effet, et qui pend. une camp. de 33 mois ne put couvrir les côtes du Coromandel qu'environ vingt semaines. Ainsi ce qui devint la plus puissante des armes qu'employèrent ses ennemis pour le perdre fut le zèle même avec lequel, dès son arrivée, il s'était efforcé de remplir les instructions qui lui avaient été données, zèle qui lui attira l'irréconciliable haine de tous les agens du gouvernement dans l'Inde dont il avait voulu réprimer efficacement les exactions. Prisonnier de guerre ainsi que tous les siens, il fut conduit à Londres, et y ayant appris qu'en France ses ennemis demandaient sa tête, ce fut pour lui un motif de s'y rendre, et on le lui permit sur parole. Cependant, à peine arrivé il fut mis à la Bastille, y resta 19 mois sans être interrogé, et lorsqu'enfin l'instruction de son procès fut commencée, il ne put, malgré toutes les démarches de son défenseur, malgré celles des personnes du plus haut rang qui lui étaient attachées et qu'une telle injustice avait soulevées d'indignation, obtenir un délai de 8 jours pour mettre en état sa défense, pas même 12 heures pour présenter une requête d'atténuation. (Il est prouvé dans les *Mémoires* publ. à ce sujet par son fils, le marquis de Lally-Tolendal, aujourd'hui pair de France, que toutes les formes juridiques furent éludées ou violées à l'égard de l'infortuné général.) Condamné à m. le 6 mai 1766, il fut trois jours après conduit à l'échafaud : on lui en vit faire plus. fois le tour, montrant au peuple l'infâme bâillon qui couvrait sa bouche; enfin après un dernier geste par lequel il sembla faire un imposant appel de la justice des hommes à celle de Dieu, il reçut le coup fatal avec une intrépide résignation. Le généreux défenseur de la mémoire de Calas, Voltaire lui-même, a pub. un *Factum* en fav. du comte de Lally, et les accusations que ce gr. écrivain y portait à son tour contre quelques-uns des ennemis de l'infortuné gouv.

(*v.* entre autres l'art. LAVAUR) n'ont sans doute pas peu contribué à accroître les difficultés qu'eut à vaincre l'héroïque piété filiale de l'héritier de son nom désormais vengé. Ce fut 10 ans après la mort du comte de Lally que sa mémoire, déjà lavée dans l'esprit public de toute inculpation criminelle, fut juridiquement réhabilitée. Dès l'apparition des prem. vol. de la *Biographie universelle* (pub. par L.-G. Michaud), Mme de Staël et M. de Lally-Tolendal firent une convention bien digne de leur amour filial : le marquis se chargea d'écrire l'art. du ministre Neker, et Mme de Staël se proposait de donner celui de l'infortuné général, dont nous n'avons osé nous-mêmes esquisser qu'avec une juste défiance la triste biographie, après l'éloquent anonyme qui a rempli la tâche laissée par l'auteur de *Corinne*, que la mort a trop tôt enlevée.

LALONDE (FRANÇ.-RICHARD de), gentilhomme normand, né en 1685 à Caen, où il m. en 1765, memb. de l'acad. de cette ville, s'est distingué par son goût pour les lettres, les sciences et les arts, ainsi que par le zèle qu'il montra toujours pour l'honneur ou les intérêts de sa province natale. La poésie, la peinture et la musique furent les délassemens de Lalonde : la grande occupation de toute sa vie fut de trouver et de démontrer la possibilité de rendre l'Orne navigable depuis sa source jusqu'à son embouchure : les cartes qu'il exécuta à cet effet ont été gravées par ses soins, et attestent son mérite comme ingénieur. Il s'occupa également à explorer les antiquités de sa patrie, et il a consigné le résultat de ses investigations dans les deux ouvrages suiv., dont on conserve encore les MSs. : *Recherch. sur l'antiquité du château et de la ville de Caen*, et *Mémoires concernant le commerce de la Basse-Normandie*. Outre un grand nombre de portraits, il a exécuté plus. *Vues*, *Perspectives et Paysages* pris de Caen et de ses environs ; enfin il a composé div. œuvres de musique, et fait insérer dans les rec. périodiques du temps beaucoup de pièces de poésie, telles que *Cantates*, *Elégies*, etc. On a en outre de lui : *Paraphrase* (en vers) *des sept psaumes de la pénitence*, 1748, in-8.

LALOUBÈRE. V. LOUBÈRE.

LAMALLE. V. DUREAU.

LAMANON (ROBERT DE PAUL, chevalier de), naturaliste, correspondant de l'acad. des sciences de Paris, et memb. de celle de Turin, né l'an 1752, à Salon en Provence, s'était fait connaître par son zèle pour la science et plus Mémoires sur la géodésie et les fossiles en particulier, lorsqu'il obtint, en 1785, la permission d'accompagner l'infortuné La Pérouse, en qualité de naturaliste. L'*Astrolabe* qu'il montait ayant relâché en décemb. 1787, pour faire de l'eau dans l'île Maouna, l'une de celles de l'Archipel des Navigateurs, il fut massacré par les habitans, ainsi que le capitaine Delangle et plus. de leurs compagnons. On trouve à la suite des *Voyages de La Pérouse*, plus. *Mémoires* de Lamanon et son *Eloge*, par M. Ponce.

LAMARDELLE (GUILL.-PIERRE-FRANÇ. de), procureur-général près le conseil supér. du Port-au-Prince, né en 1732 à St-Domingue, m. près de Tours en 1813, a publié les ouvr. suivans : *Eloge du comte d'Ennery*, Port-au-Prince et Paris, 1789, in-8 ; *Moïse justifié*, Tours, 1805, in-18 ; *Réforme judiciaire en France*, Paris, 1806, in-8 ; *Principes organiques de l'univers*, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

LAMARE. V. MARE.

LAMARLIÈRE (ANT.-NIC. COLLIER, comte de), gén. de division, né en 1745 à Crépi (Marne), condamné à m. en 1793 par le tribunal révolut. de Paris sur les dénonciat. d'un gén. Lavalette, créature de Robespierre, était entré au service en 1761 comme lieut. dans le régiment Dauphin, infanterie, et avait dû son avancement à de nombreux actes de bravoure et à une conduite toujours irréprochable. On regarde la m. de cet officier comme un des plus atroces assassinats de cette époque sanglante.

LAMARTINIÈRE. V. BENOÎT et MARTINIÈRE.

LAMAUVE (LOUIS-CÉSAR), médecin, né à Vittefleur (pays de Caux), m. le 3 juin 1821, a laissé : *Manière de traiter les maladies syphilit.*, etc., opuscule formant les 2e et 3 parties des *Recherches importantes sur l'existence*, etc., imprimées à la suite de l'*Hist. de la médecine clinique* par P. A. O. Mahon, Paris et Rouen, 1804 ; en outre plus. morceaux dans les *Mém. de la société libre d'émulation de Rouen*. On trouve une *Notice* sur Lamauve dans la *Bibliographie de la France*, 1822, pag. 663.

LAMBALLE (MARIE-THÉR.-LOUISE DE SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), veuve de Louis-Alex.-Jos.-Stanislas de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, née en 1749, était surintendante de la maison de la reine Marie-Antoinette, qui l'honorait d'une entière confiance, et lui portait le plus vif attachement. Lorsque fut concerté le départ de la famille royale pour Varennes, la princesse de Lamballe se rendit en Anglet.; elle en revint après l'acceptation de la constitution par Louis XVI, ne pouvant dès-lors espérer de servir la reine en pays étranger. Elle voulut partager la captivité de cette infortunée princesse, mais ne put passer auprès d'elle à la tour du Temple (13 août 1792) que quelques jours, au bout desquels on la conduisit à la Force. C'est là que, le 3 sept., fut immolée cette illustre victime : un monstrueux cortége se forma aussitôt pour voir traîner dans la fange des rues le cœur sanglant d'un ange de douceur et de bonté ; sa tête, belle encore, fut promenée au haut d'une pique par ses hideux assassins, et apportée sous les yeux de la reine, pour laquelle ils savaient qu'un trophée sembl. égalerait en horreur celles des plus atroces tortures dont on fit précéder son martyre. On a pub. en 1826 chez Treuttel et Würtz, comme rédigé d'après des notes autographes, etc., de la princesse de Lamballe, un ouv. très-curieux et plein de détails ignorés jusqu'ici, mais dont l'authenticité a été contestée par de grands personnages. Nous nous bornerons à en indiquer le titre : *Mem. relatifs à la famille royale de France pendant la révolution, publ. pour la première fois d'après le journ., les lettres et les entretiens de la princesse de Lamballe, par une dame de qualité* (madame Catherine Hyde, marquise Govion Broglio Solari) *attachée au service confidentiel de cette infortunée princesse*, Paris, 2 v. in-8. — V. SAVOIE-CARIGNAN.

LAMBARDE (WILLIAM), jurisc. et archéologue angl., né à Londres en 1536, m. dans la même ville en 1601, a publ. plus. ouvr. dont les plus remarquables sont : Αρχαιονομία, *sive de priscis Anglorum legibus*, Londres, 1568, in-4, réimp. en 1644 avec l'hist. ecclésiast. de Bede ; *Eirenarchia*, ou *The office of the justices of peace*, en 4 livres, ibid., 1581, 1619, 11e édit. ; *The duties of constables*, etc., ibid., 1582, in-8, réimp. 6 fois.

LAMBECIUS (PIERRE), célèbre bibliogr. allemand, né l'an 1628 à Hambourg, m. à Vienne en 1680, historiog. et bibliothéc. de l'emp., a publ., de 1647 à 1679, plus. ouvr. sur lesquels on peut consulter le Dictionn. de Bayle et le tom. 30 des *Mém. de Niceron*. Nous nous contenterons de citer : *Origines hamburgenses, sive rerum hamburgensium libri duo*, Hambourg, 1652, 1661, 2 vol. in-4, 1706, in-fol. ; *Prodromus historiæ litterariæ*, ib., 1659 et 1710, in-fol. ; *Commentarii de augustissimâ bibliothecâ cæsareâ vindobonensi*, Vienne, 1665, 1679, 8 vol. in-fol.

LAMBELINOT (dom NIC.), bénéd., né en 1722, m. en 1802, est aut. de l'ouv. anonyme suivant : *Examen critique des recherches historiques sur l'esprit primitif et les anciens colleges de l'ordre de Saint-Benoît*, Paris, 1788, in-8.

LAMBERT (ST), né vers l'an 640, succéda en

668, sur le siége épisc. de Maëstricht, à Théodorat son maître. Conseiller intime de Childéric II, roi d'Austrasie, il fut, après la mort de ce prince, chassé par Ebroïn, dépouillé de son évêché et contraint à se réfugier dans le monastère de Stavelo jusqu'en l'année 681. Rendu cette année à son troupeau, il convertit à la religion chrétienne les habitans de la Toxandrie, aujourd'hui la Zélande, et périt assass. en 708 par Dodon beau-frère de Pépin d'Héristal. Sa réputat. de sainteté attira un si grand concours de pèlerins au village de Liége où le crime avait été consommé, que ce village ne tarda pas à devenir une ville considérable. La *Biblioth. historiq. de France*, tome 1er, n°s 8746-8760, indique 14 *Vies* de ce prélat. — LAMBERT (St), év. de Lyon, né à Térouanne de parens illustres, fut abbé de Fontenelle en Normandie, puis élu évêq. de Lyon en 681, et m. en 689. Un fragment de sa *vie* par le moine Aigrard a été inséré dans le *Rec. des bollandistes*, précéd. d'une *Dissertation*, par le père God. Henschenius. — LAMBERT (St), évêq. de Vence, fut élevé dans la célèbre abbaye de Lerins, d'où il fut tiré en 1114, pour être placé sur le siége de Vence qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1154. Sa *vie* par un moine de Lérins, son contemporain, a été insérée au tome 1er de la *Chronologia insulæ lerinensis*, et trad. en franç. par Baillet.

LAMBERT, empereur et roi d'Italie, associé au pouvoir en 892 par Gui de Spolette, son père, régna seul, de 894 à 898, et pend. ce court espace de temps fut continuellement en guerre avec ses compétiteurs Bérenger et Arnolphe avec lesquels il venait de faire une sorte de partage du royaume de Lombardie, lorsqu'il périt à la chasse, soit qu'il y ait été assassiné, comme le disent les uns, soit qu'un pur accid. ait causé sa mort, comme d'autres le prétendent. — LAMBERT, fils d'Adalbert II, duc de Toscane, frère et successeur de Gui, régna à Spolète depuis 917, et en Toscane depuis 929, jusqu'à 931. Il avait contribué puissamment à élever sur le trône d'Italie Hugues de Provence, son frère utérin; mais celui-ci le paya mal de ce bienfait, et prétendit que Lambert était bâtard et n'avait aucun droit au duché de Toscane. Lambert soutint par un combat judiciaire, ou *jugement de Dieu*, la légitimité de sa naissance et sortit victorieux de cette épreuve. Toutefois Hugues, ne cessant de lui tendre des embûches, parvint à s'emparer de sa personne et lui fit crever les yeux. On ignore ce que devint alors ce malheureux prince; il paraît cependant qu'il vécut encore long-temps.

LAMBERT, moine de l'ordre de St-Benoît, né vers le commencement du 11e S. en Franconie, a écrit une *Chronique* qui s'étend depuis Adam, jusqu'en l'année 1077, que l'on croit être celle de la mort de l'auteur. Cette chronique, remarq. pour l'élégance du style, a été continuée d'une manière moins satisfaisante et conduite jusqu'en l'ann. 1472, par un moine d'Erfurt. Le célèbre Mélanchthon l'ayant découverte la fit publ. par Gasp. Schurrer, Tubingen, 1525, in-8; elle a été depuis imp. plus. fois, entre autres dans le tome 1er des *Scriptores rerum germanicarum*, de Simon Schardius et dans les *Illustr. veter. scriptor.*, de Pistorius.

LAMBERT-BEGH, ou *le Bègue*, prêtre du diocèse de Liége, m. en 1177, fonda, dit-on, avec l'agrém. du pape Alexandre III, un nouvel ordre de religieuses à Nivelle dans le Brabant et les appela *Béguines*, de son surnom de Begh ou de Le Bègue. D'autres font remonter l'origine des Béguines jusqu'au 7e S., et leur donnent pour fondatrice Ste Begghe, fille de Pépin, maire du palais d'Austrasie.

LAMBERT (FRANÇOIS), théolog. protestant, né en 1487, à Avignon, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre des cordeliers et le quitta en 1522 pour embrasser la doctrine de Luther auprès duquel il se rendit à Wittemberg et dont il reçut l'accueil le plus favorable. Après avoir vainem. essayé d'introduire la nouvelle doctrine à Metz, il alla la propager dans les états du landgrave de Hesse, et m. professeur de théol. à l'univ. de Marbourg en 1530. Parmi ses nombr. ouv., dont on peut voir la liste au tome 39 des *Mémoires de Niceron*, nous citerons seulem., *Evangelici in minoritarum regulam commentarii*, Wittemberg, 1523 et Strasbourg, 1525, in-8; *De sacro conjugio commentarius*, Nuremberg, 1523, in-8; *De regno, civitate et domo Dei ac Domini nostri Jesu-Christi*, Worms, 1538, in-8.

LAMBERT (JOHN), gén. angl., exerçait les fonctions d'avocat lors des prem. démêlés de Charles Ier et de son parlem. Ayant embrassé le parti des républicains, il obtint un rang dans l'armée et devint bientôt le général le plus marquant dans le parti après Cromwell auquel il essaya vainement de disputer la place importante de lieutenant d'Irlande. Après avoir remporté des avantages considérables sur les royalistes en Anglet. et en Ecosse, il conçut l'idée de succéder dans le protectorat à Cromwell, et s'opposa en conséquence à ce que le parlem. lui offrît le titre de roi, prévoyant que ce titre entraînerait l'hérédité. Privé de toutes ses places, exilé à Wimbledon-House, il reparut à l'armée dès qu'il apprit la mort de son rival, fut l'âme du parti formé contre Richard Cromwell, pénétra le premier la défection que Monk méditait, marcha contre ce général, se vit abandonné de ses troupes, fut pris, jugé, condamné à mort et relégué par grâce dans l'île de Guernesey, où il vécut tranquille et oublié jusqu'à sa mort arrivée vers 1692.

LAMBERT (N.), fameux capitaine de vaisseau holland. au 17e S., commanda en 1624 une escadre de 6 vaisseaux que les états-gén. venaient d'armer contre les Algériens. Le résultat de cette expédit., l'une des plus hardies dont les annales maritimes offrent l'exemple, fut de contraindre les Algériens à rendre, sans rançon, les Hollandais qu'ils avaient en leur puissance.

LAMBERT (ETIENNE), jésuite, né au commencem. du 17e S., à Willafans, dans la Franche-Comté, m. en 1667 dans la maison de son ordre à Madrid, où il avait long-temps professé la rhétorique, a laissé des *Poésies latines*, 2 vol. in-12, imp. le prem. à Anvers en 1653, le 2e à Bruxelles en 1660. — LAMBERT (Michel), musicien célèbre, né vers 1610, à Vivonne près de Poitiers, m. à Paris en 1696, a joui de son temps d'une haute réputation comme l'attestent les vers de Boileau, (satire 3e); toutefois cette grande vogue disparut devant celle de Lully gendre de Lambert. On a de celui-ci des *Motets*, des *Leçons de ténèbres*, etc. Le *Recueil de ses œuvres* a été gravé en 1666, et avec de nouvelles pièces en 1689, in-fol.

LAMBERT (ANNE-THÉRÈSE DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), née à Paris en 1647, m. dans la même ville en 1733, composa pour l'éducat. de ses enfans deux ouv. qu'une heureuse indiscrétion de quelq. amis fit connaître au public et qui ont fixé depuis la réputation de leur auteur. Ce sont les *Avis d'une mère à son fils* et les *Avis d'une mère à sa fille*, Paris, 1727, in-12, 3e édit. Les *OEuvres de Mad. de Lambert*, ibid., 1748, 2 vol. in-12, et 1813, 2 vol. in-18, contiennent en outre quelques pièces moins import., telles que un *Traité de la vieillesse*; un *Traité de l'amitié*; des *Réflexions sur les femmes*, *sur le goût*, *sur les richesses*, etc.

LAMBERT (CLAUDE-FRANÇOIS), compilateur fécond et labor., né à Dôle au commencem. du 18e S., m. en 1765, à Paris, où il s'était mis pend. presque toute sa vie aux gages des libraires, a pub., de 1739 à 1764, 16 ouv. la plup. volumineux et parmi lesquels nous citerons seulement: *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différens peuples de l'Asie*,

de l'Afrique et de l'Amérique, Paris, 1749, 4 vol. in-12; *Hist. générale, civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples du monde*, ibid., 1750 et années suiv., 15 vol. in-12; *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, ibid., 1751, 3 vol. in-4, trad. en allem. Copenhag., 1759 3 vol. in-8.

LAMBERT (George), peintre et graveur à l'eau-forte, né dans le comté de Kent en 1710, m. à Londres en 1765, fut élève de Jacques Hassel, et se proposa surtout pour modèle le célèbre Wooton, dont il rappelle quelquefois la manière. On regarde comme ses chefs-d'œuvre deux *Paysages d'Angleterre*, et deux *Vues*, l'une du *château de Douvres*, l'autre du *château de Saltwood*. Ces quatre pièces ont été supérieurement gravées par James Mason. Lambert a lui-même gravé à l'eau-forte un *Paysage orné de ruines et de figures*, et trois *petites figures*, dédiées à James Robinson de Wandsworth.

LAMBERT (Jean-Henri), l'un des savans les plus universels du 18e S., né à Mulhausen dans la haute Alsace en 1728, était fils d'un pauvre tailleur chargé d'une nombreuse famille, et qui ne put satisfaire son goût pour l'étude. Lambert n'eut pour ainsi dire pas de maître; excepté les élémens des langues latine et française qu'on lui enseigna dans une école gratuite, il apprit tout dans les livres; et telle était la force de sa tête, qu'il parvint ainsi à connaître à fond le grec, le latin, le français, l'allemand, la physique, la mécanique, l'astronomie, la théologie, la philosophie, l'éloquence et même la poésie. Après avoir fait pendant dix ans l'éducation des fils du comte Pierre de Salis, avoir été quelque temps professeur honoraire à l'académie électorale de Bavière, il fut appelé à Berlin en 1764 par le grand Frédéric, et nommé membre de l'académie, dont il fut jusqu'à sa m. arrivée en 1777, la gloire et le plus ferme soutien. Outre une quantité innombrable de *Mémoires* et de *Dissertations* sur presque toutes les connaissances humaines, on doit à Lambert 17 ouv. de longue haleine, parmi lesquels nous citerons seulement: *Photometria, sive de gradibus luminis, colorum et umbræ*, Augsbourg, 1761, in-8; *Logarithmische rechenstœbe*, ou *Echelles logarithmiques*, ibid., 1761, in-12; *Novum organon*, ou *Nouvelle clef des sciences*, Leipsig, 1763, 2 vol. in-8, en allem.; *Pyrométrie*, Berlin, 1779, in-4, en allem., ouv. posthume, avec une préface de Karsten, et une *Notice biographique* sur l'aut. par Eberhard.

LAMBERT (Bernard), religieux dominicain, né en Provence en 1738, m. à Paris en 1813, a pub. sous le voile de l'anonyme de 1776 à 1811, beaucoup d'ouv., dont on trouve la liste dans le Dictionnaire de M. Barbier; nous indiquerons seulem.: *Mémoire sur le projet de détruire les corps religieux*, et deux *Adresses des dominicains de Paris à l'assemblée nationale*, Paris, 1789; *Devoirs du chrétien envers la puissance publique*, ib., 1793, in-8; *la Vérité et la sainteté du christianisme vengées contre les blasphêmes et les folles erreurs d'un livre intitulé:* Origine de tous les cultes, *etc.*, ib., 1796, in-8. — V. Saint-Lambert.

LAMBERTAZZI (Imelda), jeune bolonaise, fille d'Orlando-Lambertazzi, chef du parti gibelin à Bologne, étant devenue l'amante de Boniface Gievernei, fils du chef des guelfes, vit ses frères assassiner son amant presque dans ses bras avec un de ces stylets empoisonnés dont les Sarasins avaient introduit l'usage. N'écoutant que sa passion, elle se jette sur le cadavre de ce malheureux jeune homme, cherche à le rappeler à la vie en suçant sa plaie, et meurt elle-même sans pouvoir le sauver. Ce déplorable évènement, arrivé en 1273, fut la cause d'une guerre civile qui fit verser bien du sang dans Bologne, et ne fut guère apaisée qu'avec la fin du 13e S.

LAMBERTI (Louis), helléniste distingué, né à Reggio en Lombardie l'an 1758, se montra partisan de la révolut. que l'armée franç. venait de naturaliser au-delà des monts. Membre du congrès national assemblé en 1797, il y fit décréter l'abolition de la noblesse et des priviléges, s'opposa à l'établissem. de la polygamie proposé par Compagnoni, fut nommé successiv. membre du directoire exécutif, membre de l'institut italien, professeur de belles-lettres au collége de Brera, directeur de la bibliothèque de ce nom qui lui dut de grandes et importantes améliorations, et m. à Milan en 1813. On lui doit une magnifique édit. d'*Homère* en grec, imp. par le célèbre Bodoni (*v.* ce nom), plus. *Odes* en l'honneur de Bonaparte, et quelques autres ouv., parmi lesquels il faut distinguer: *Poésie*, Parme, Bodoni, 1796; *Sculture del palazzo della villa Borghese*, etc., Rome, 1796, 2 tom. in-8; *Osservazioni soprà alcune lezioni della Iliade di Omero*, Milan, 1813, in-8.

LAMBESC (Charles-Eugène de LORRAINE, duc d'ELBEUF, prince de), colonel-propriétaire du régiment royal-allemand, né en 1751, était parent de la reine Marie-Antoin., et parut avec éclat à la cour de Versailles. Aux approches de la révolution, il se montra l'un de ses plus ardens antagonistes, et fut employé au camp formé près Paris pour maintenir les habitans de cette capitale. Le 12 juillet 1789 un rassemblem. s'étant formé dans le jardin des Tuileries, le prince de Lambesc ordonna à ses soldats de charger, et lui-même se précipitant au milieu de la foule, blessa plus. personnes. Le triomphe du parti populaire au 14 juillet entraîna la mise en accusation de l'impétueux champion de la cour: et il fut traduit devant le Châtelet comme ayant trempé dans une conspiration ourdie contre la nation. Les juges l'acquittèrent; mais, ayant émigré, il ne reparut sur le territoire franç. que plus. années après dans les rangs des armées autrichienn. Il y obtint en 1796 le grade de feld-maréchal-lieutenant. Porté sur la liste des pairs de France après la restauration, le prince de Lambesc ne quitta point Vienne, où sa qualité de prince du sang lui assignait le prem. rang après les archiducs. Il m. dans cette ville en 1825, ne laissant point d'héritiers. En lui s'est éteinte la branche mâle de la maison de Lorraine.

LAMBIN (Denis), philologue et critique célèbre, né vers 1516 à Montreuil-sur-Mer, m. en 1572, professeur d'éloquence et de littérat. grecque au collége de France, a donné des traduct. latines des *Harangues choisies* d'Eschine et de Démosthène, Paris, 1565, in-4; — des *Harang.* de Démosthène *sur la couronne*, ibid., 1587, in-4; des éditions de Lucrèce, Paris, 1563, in-4, 1565, in-16; — de Cicéron, ib., 1566, 4 vol. in-fol.; — d'Horace, Lyon, 1561, in-4, Venise, Paul Manuce, 1566, in-4; — de Démosthène, en grec, Paris, 1570, in-fol., etc.

LAMBINET (Pierre), bibliographe, né en 1742 à Tourne près Mézières, entra à l'âge de 15 ans dans l'ordre des jésuites, y resta jusqu'à sa suppression en 1776, passa quelques années dans l'ordre de Prémontré, obtint de la cour de Rome un bref de sécularisation, se voua exclusivem. à son goût pour la bibliographie, et m. à Paris en 1813. De tous les ouvages de Lambinet, le plus important est: *Recherches historiques, littéraires et critiques, sur l'origine de l'imprimerie, particulièrement sur ses premiers établissemens, au 15e S., dans la Belgique*, Bruxelles, 1798, in-8, réimp. sous ce nouveau titre: *Origine de l'imprimer. d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou*, etc., Paris, 1810, 2 vol. in-8, fig.

LAMBLARDIE (Jacques-Elie), ingénieur français, né à Loches en Touraine l'an 1747, m. à Paris en 1797, direct. de l'Ecole polytechnique, place à laquelle il avait été appelé dès la fondation de l'école (1793), a pub. un *Mémoire sur les côtes de la haute Normandie*, Paris, 1789, in-4. M. Prony a donné dans le 5me cahier du *Journal de l'Ecole po-*

lytechnique, tom. 2, une *Notice sur la vie et les ouvr. de Lamblardie*.

LAMBRECHTS (Charles-Joseph-Matthieu), né à Saint-Tron (Pays-Bas) en 1753, consacra sa jeunesse aux études du droit civil et canonique, fut nommé profess. à Louvain en 1777, et, en 1788, chargé par Joseph II de visiter les diverses universités d'Allemagne. Lors de la conquête de sa patrie par les armées françaises, il dut à son haut mérite d'être appelé à plus. emplois importans, et peu après il remplaça Merlin de Douai au ministère de la justice. Elu sénateur au 18 brumaire, Lambrechts se prononça aussitôt contre les envahissem. de Bonaparte, et fut l'un des trois membres de ce corps qui refusèrent leur vote à l'érection du trône impérial. Aussi, en 1814, il se trouva à la tête de la minorité opposante, et rédigea les célèbres considérans de l'acte de déchéance rendu contre Napoléon. Constant dans ses principes, Lambrechts ne prêta point serment de fidélité à l'empereur pendant les cent-jours; en 1819 deux départem. le portèrent à la chambre des députés, où sa santé ne lui permit que rarement de paraître. Ce magistrat probe et courageux m. en 1823, léguant une partie de sa fortune à div. établissem. de bienfaisance. Quoique né dans la religion cathol., qu'un de ses biographes (M. Mahul) affirme qu'il n'a jamais cessé de professer, Lambretchs, par une des clauses de son testament, affecta un legs de 12,900 fr. à la fondation d'un hospice exclusivem. destiné aux protestans aveugles: le motif de cette spécification fut (comme nous l'apprend M. A. Taillandier dans la *Notice* qu'il lui a consacrée, t. 19, page 505 de la *Revue encyclopéd.*) qu'il avait appris qu'on refuse d'admettre aux Quinze-Vingts les aveugles de cette communion. Il destina aussi div. autres donations à réparer des injustices dictées par l'esprit de parti: les unes et les autres font également honneur à l'esprit de tolérance de cet homme éminem. honorable, qui avait encore légué à l'institut une somme de 2,000 fr. pour un prix à décerner au meilleur ouv. en faveur de la *liberté des cultes*. Le ministre de l'intérieur n'ayant pas autorisé l'acad. française à accepter ce legs, l'héritier de Lambrechts a chargé la société de la morale chrétienne de mettre cette question au concours: le prix a été décerné en 1826 à M. Alexandre Vinet, aut. de l'écrit intit.: *Mém. en faveur de la liberté des cultes*, Paris, 1826, in-8 de 22 feuilles. Il avait le titre de comte et le grade de command. de la Légion-d'Honneur. M. le past. Boissard et M. Kératry ont prononcé des disc. sur sa tombe (*Courrier franç. du 7 août* 1823). Lambrechts a publié, entre autres opuscules, *Quelques réflexions à l'occasion du livre de M. l'abbé Frayssinous intitulé:* des Vrais principes de l'église gallicane, Paris, 1818, in-8. Il a aussi écrit sur sa vie quelques lignes pub. après sa mort sous le titre de: *Notice trouvée dans les papiers de M. le comte Lambrechts*, et pub. par son héritier (M. Charles D'Outrepont), Paris, 1823, in-8.

LAMBRUN (Marguerite), l'une des suivantes de l'infortunée Marie Stuart, avait vu son mari mourir de douleur en apprenant la fin tragique de cette princesse dans la maison de laquelle il servait depuis son enfance. Résolue à venger la mort de deux personnes qui lui avaient été si chères, Marguerite passe en Angleterre sous un habit d'homme et pénètre jusque dans les jardins d'Elisabeth. Tandis qu'elle s'empresse de fendre la foule des courtisans, la détente d'un de ses pistolets part et trahit son dessein; aussitôt elle est conduite devant la reine qui veut l'interroger elle-même. Marguerite répond avec tant de hardiesse, tant de conviction intérieure, qu'Elisabeth, qui déjà sentait des remords, ordonna qu'on la transportât en France sans lui faire aucun mal. Depuis le nom de Marguerite Lambrun ne se trouve plus cité dans aucun des historiens angl.

LAMBTON (William), lieutenant-colonel anglais, m. en 1823 à Kingin-ghaut, direct. des opérations trigonométriques dans l'Inde, s'est distingué par des travaux géograph. considér. sur les possess. britanniq. de ce pays. Les annales des sociétés roy. et asiat. de Londres contiennent les princip. résultats de ses observat., mentionnées aussi par M. Fourier dans son rapport à l'académie des sciences de Paris en 1823.

LAMECH, patriarche hébreu, descendant de Caïn, donna, suivant la Bible, le prem. exemple de polygamie en épousant deux femmes, Ada et Sella. De la prem. il eut Jabel, le prem. des pasteurs nomades, et Jubal, inventeur des instrumens de musique. De Sella Lamech eut Tubalcaïn, le premier qui ait forgé le fer et fondu les métaux, et Noéma qui inventa le tissage de la toile et des étoffes.—Lamech, fils de Mathusalem, fut père de Noé, et vécut selon la Vulgate 757 ans.

LAMET (Adrien-Augustin de BUSSY de), docteur de Sorbonne, né dans le Beauvoisis en 1621, m. à Paris en 1691, fut associé à Ste-Beuve, son ami, pour la décision des cas de conscience et se rendit justement célèbre par les solutions qu'il en donna. L'abbé Lamet, dont la vie entière s'écoula dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, n'a rien pub., et ce ne fut que long-temps après sa m. qu'on a imp. ses *Résolutions de plus. cas de conscience*, avec celles de Fromageau, Paris, 1724, in-8. L'abbé Goujet en a donné une édit. plus complète sous le titre de *Dictionnaire des cas de conscience par de Lamet et Fromageau*, Paris, 1733, 2 vol. in-fol. Ils ont été réunis depuis à ceux de Jean Pontas, Bâle, 1741, 5 vol. in-fol.

LAMEY (André), historien allem., né l'an 1726 à Munster dans la haute Alsace, m. en 1802, secrétaire perpétuel de l'acad. de Manheim, a pub.: *Codex principis olim Laureshamiensis abbatiæ diplomaticus, ex ævo maximè Carolingico, diù multùmque desideratus*, Manheim, 1768, 3 vol. in-4; *Histoire diplomatique des anciens comtes de Ravensberg*, ibid., 1779, in-4, en allem.; vingt-sept *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie de Manheim*, dont il pub. les sept prem. vol. de 1766 à 1794.

LAMI (dom François), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Montreau près de Chartres en 1636, m. à St-Denis en 1711, a pub. un très-grand nombre d'ouv., dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de la congrégat. de St-Maur*, par dom Tassin. Nous citerons seulement: *les Leçons de la sagesse sur l'engagement au service de Dieu*, Paris, 1703, in-12; *de la Connoissance de soi-même*, Paris, 1694-98 et 1700, 6 vol. in-8; *le Nouvel athéisme renversé*, ou *Réfutation du système de Spinosa*, etc., Paris, 1696, in-12.

LAMI (Bernard), prêtre de l'Oratoire, né au Mans l'an 1645, m. en 1715 à Rouen, fut un ecclésiastique aussi recommandable par sa piété sincère que par ses connaissances étendues; mais son attachement à la doctrine de Descartes, et son opiniâtreté à soutenir sa propre opinion dans la querelle relative à la concordance des quatre évangélistes, lui suscitèrent nombre de désagrémens et enfin l'exil, où il m. après avoir été grand-vicaire de Grenoble et supérieur du séminaire de St-Magloire à Paris. Lami a pub. de 1670 à 1701, onze ouv., dont les plus importans sont: *Apparatus biblicus, sive manuductio ad Sacram Scipturam, tùm clariùs, tùm faciliùs intelligendam*, etc., Mayence, 1708, et Lyon, 1724, in-4; *Harmonia sive concordia quatuor evangelist.*, etc., Paris, 1689, in-12; *de Tabernaculo fœderis, de sanctâ civitate Jerusalem*, etc., Paris, 1720, in-fol. M. Poté a pub. un *Eloge du P. Lami*, le Mans, 1816, in-8.

LAMI (Jean), archéologue et littérateur italien, né en 1697 au village de Santa-Croce, entre Pise et Florence, mourut en 1770, profess. d'histoire ec-

clésiastique dans cette dern. ville, où il rédigeait depuis 30 ans les *Nouvelles littéraires*, feuille périodique qui se fit remarquer pour l'élégance du style et l'impartialité de presque tous les jugemens qui y sont portés. Propagateur d'une saine philosophie, Lami fut long-temps persécuté par les jésuites, et décocha contre eux quelques traits de satire assez mordans. C'était du reste un homme d'une vaste érudition, également versé dans les lettres anciennes et modernes, sacrées et profanes. De ses ouv., très-nombreux, sa *Correspondance* seule forme 40 vol. Nous citerons seulement : *de Eruditione apostolorum liber singularis*, Florence, 1738, in-8, ib., 1766, 2 vol. in-4; *Deliciæ eruditorum, seu veterum anecd. opusculorum collectanea*, Florence, 1736-69, 18 vol. in-8; *J. Meursii opera*, ib., 1740, et années suiv., 12 vol. in-fol.; *Pifferi di montagna, che andarono per sonare, e furono sonati*, *satira in terza rima di Cesellio Filomastige*, Leyde, 1738, in-8, satire contre les jésuites. L'*Eloge* de Lamy se trouve au tom. 4 des *Elogj degli uomini illustri Toscani*. L'abbé François Fontani en a pub. un autre plus complet, Florence, 1789, in-4.

LAMIRAL (Dominique-Harcourt), voyageur français, né à Lyon vers 1750, m. à Paris en 1795, accompagna en 1779 M. Eyriès, administrateur du Sénégal, resta dans ce pays jusqu'en 1783, y retourna en 1785, et y resta deux ans comme agent de la compagnie qui en avait obtenu le commerce exclusif. A son retour il consigna le fruit de ses observations dans les deux ouv. suiv. : l'*Affrique et le peuple affriquain* (sic), *considérés sous tous leurs rapports avec notre commerce et nos colonies*, etc., Paris, 1789, in-8, carte et fig.; *Mémoire sur le Sénégal*, ib., 1791, in-4.

LAMOIGNON, nom d'une ancienne famille du Nivernais, distinguée dans les armes depuis le 13e S., et qui s'ouvrit dans le 16e la carrière de la magistrature. — Charles de Lamoignon, seigneur de Bâville, né en 1514, étudia le droit à Ferrare sous le célèbre Alciat, parut ensuite avec éclat au barreau de Paris, devint successivem. conseiller à la table de marbre et au parlement, maître des requêtes, conseiller d'état, et m. en 1572. Il avait été désigné pour remplacer en cas de mort le chancelier de L'Hopital. — Pierre de Lamoignon, 3e fils du précédent, mort en 1584 à l'âge de 29 ans, fut un prodige de science dès sa plus tendre jeunesse. A l'âge de 12 à 13 ans, il composa en vers latins, sur les malheurs de la France, deux poèmes qu'il traduisit ensuite en grec. Ils ont été imp. en 1570 sous le titre de *Deploratio calamitatum Galliæ*. — Chrétien de Lamoignon, 10e fils de Charles, né en 1567, étudia le droit sous Cujas (*v.* ce nom), devint conseiller au parlem. en 1595, puis présid. aux enquêtes, conseiller de la grand'chambre, président à mortier en 1633, et m. en 1636. C'était un magistrat intègre, pieux et bienfaisant.

LAMOIGNON (Guillaume de), 1er président du parlement de Paris, 2e fils de Chrétien de Lamoignon, né en 1617, fut d'abord conseiller, puis maître des requêtes en 1644. La réputation qu'il acquit dans cette dernière place lui valut d'être appelé à la tête du parlement après la mort du prem. présid. de Bellièvre en 1658. Louis XIV lui adressa, en lui apprenant sa nomination, ces paroles célèbres, souvent répétées depuis : « Si j'avais connu un plus homme de bien et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Lamoignon justifia pleinem. cette distinction. Il soutint les droits de sa compagnie, éleva souvent la voix en faveur du peuple, et se conduisit avec une grande générosité dans l'affaire du surintendant Fouquet (*v.* ce nom), avec lequel il était brouillé depuis quelques années. Nommé président de la chambre de justice qui devait prononcer sur le sort de l'ex-ministre, Lamoignon lui fit donner un conseil qui n'était gêné par la présence d'aucun témoin; et sondé sur ses propres dispositions par Colbert le plus ardent ennemi du surintendant, le digne magistrat répondit : « Un juge ne dit son avis qu'une fois, et sur les fleurs de lys. » Colbert engagea Louis XIV à témoigner son mécontentement au prem. président. Lamoignon offrit au roi sa démission qui ne fut point acceptée. Fouquet apprenant la noble conduite du magistrat le fit prier d'oublier ses torts; Lamoignon répondit à l'intermédiaire : « Je me souviens seulement qu'il fut mon ami, et que je suis son juge. » Considérant ensuite l'acharnement que l'on montrait envers l'accusé, qu'au fond il trouvait coupable, mais qu'il voyait menacé de condamnations peut-être trop sévères, il se retira sans éclat de la présidence de la commission, alléguant la nécessité de sa présence au parlement, et il répondit à quelques amis qui le blâmaient de cette retraite, et le pressaient de reprendre son poste : « *Lavavi manus meas, quomodò inquinabo eas?* » Ce respectable magistrat, qui s'est placé au prem. rang des chefs du parlem., m. en 1677. C'est à lui que la France doit les prem. essais qui aient été tentés pour la réformation de la justice. Il les consigna dans l'ouv. qu'on appelle les *Arrêtés de Lamoignon* dont le chancel. d'Aguesseau faisait tant de cas. Cet ouv. pub. pour la prem. fois à Paris, 1702, in-4, a été réimp. en 1781 et 1783. Lamoignon voulait que Louis XIV, nouv. Justinien, ajoutât à l'illustration de son règne, en donnant à la France une législation complète et uniforme.

LAMOIGNON (Chrétien-François), fils aîné du précédent, né à Paris en 1644, s'appliqua de bonne heure à l'étude des lois, parut d'abord au barreau comme simple avocat, et en exerça le ministère pendant deux ans avec distinction. En 1666 il fut nommé conseiller au parlement, puis maître des requêtes, avocat-général, président à mortier en 1690, et m. en 1709. Comme son père, il fut lié avec Bourdaloue, Boileau, Racine, Regnard, et les réunissait souvent à sa terre de Baville, ainsi que plus. autres hommes célèbres de l'époque. Il fut membre de l'académie des inscript. et bell.-lettres, et c'est à lui qu'est adressée la 6e épître de Boileau. De quelques écrits qu'il a laissés, entre autres la *vie* du prem. président, son père, on n'a imp. que sa *Lettre* sur la m. du P. Bourdaloue, à la fin du 3e vol. du Carême de ce prédicateur.

LAMOIGNON *de Baville* (Nicolas), intendant du Languedoc, conseiller d'état, 5e fils du prem. présid. Guillaume de Lamoignon et frère de Chrétien-François, né en 1648, fut destiné à la magistrature, et, comme son frère, exerça la profession d'avocat avec quelq. succès pend 4 ans. Conseiller au parlement en 1670, puis maître des requêtes en 1675, Lamoignon de Baville suivit la carrière administrative, occupa successivement les intendances de Montauban, de Pau, de Poitiers, de Montpellier, et resta dans cette dernière ville pendant trente-treis ans : « Il y acquit une célébrité qui fut l'objet, dit un biographe, des éloges de ses contemporains, et qui a été un sujet de satire pour les écrivains du dernier siècle. » Il s'agit de sa conduite à l'époque funeste de la révocation de l'édit de Nantes et de la révolte des Cévennes. On a dit, pour disculper Lamoignon, que la position où il se trouvait, ses obligations envers Louis XIV qui avait comblé sa famille de grâces et de faveurs, ne lui laissaient pas la liberté d'hésiter sur ses déterminations; et que dans ces circonstances difficiles les moyens de douceur et de persuasion ne furent pas toujours laissés à la disposition des magistrats. Rulhières (*voy.* ce nom) a dit que « M. de Baville passait, dans ce temps là, pour un homme doux et modéré; » et que ce ne fut pas lui qui donna l'idée des mesures oppressives et cruelles que l'on employa contre les protestans; il les avait trouvées établies dans les diverses intendances où il fut appelé. Ces assertions en sa faveur paraissent justifiées dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, que Lamoi-

gnon de Baville écrivit en 1698, par ordre du roi et pour l'instruction du duc de Bourgogne. (Cet ouv. a été imp. à Marseille, sous la rubrique d'Amsterdam, en 1734, sur un MS. déposé à la bibliothèque du roi.) M. de Baville quitta l'intendance de Languedoc en 1718, et m. à Paris en 1724. — Son fils Urbain-Guillaume de LAMOIGNON, comte de LAUNAY-COURSON, né en 1674, fut intend. de Rouen en 1704, de Bordeaux en 1707, et conseiller d'état ordinaire en 1717. Duclos cite de lui des traits d'arbitraire et de despotisme qui lui firent perdre l'intendance de Bordeaux.

LAMOIGNON (GUILLAUME II de), seigneur de Malesherbes, chancelier de France, 2e fils du président Chrétien-François, né en 1683, fut successivement avocat-général, président du parlement de Paris, premier président de la cour des aides avant d'occuper la prem. place de la magistrature en 1750, sans avoir toutefois les sceaux de l'état. En 1763 la famille Maupeou (*v.* ce nom), soutenue par une intrigue de cour, désira la place de chancelier. Lamoignon ayant refusé de donner sa démission, fut exilé, et remplacé par M. de Maupeou, que le parlement refusa de reconnaître sous le titre de vice-chancelier. Plus tard (1768) le titulaire cédant aux persécutions et aux obsessions, se démit, et M. de Maupeou lui succéda avec le titre plein et entier. Guillaume de Lamoignon fut père de l'illustre Malesherbes (*v.* ce nom), et m. en 1772.

LAMOIGNON (CHRÉTIEN-FRANÇOIS II de), garde de sceaux de France, arrière-petit-fils du président Chrétien-François, par le fils du frère aîné du chancelier Guillaume II, fut président à mortier du parlement de Paris en 1758, partagea l'exil de cette cour en 1772, et (pendant l'assemblée des notables en 1787) obtint les sceaux de l'état en remplacement de M. Hue de Miromesnil. Il travailla, de concert avec le principal ministre, Loménie de Brienne (*v.* ce nom), aux édits du timbre et de la subvention territoriale, dont le refus d'enregistrement occasiona l'exil du parlem. à Troyes. Les autres opérations combinées des deux ministres provoquèrent encore, de la part de la cour souveraine, des résistances funestes dont le résultat fut d'entraîner le gouvernement dans l'abîme. Lamoignon donna sa démiss. en octob. 1788, 3 mois après celle de Loménie de Brienne, et se retira dans sa terre de Baville, où il m. le 16 mai 1789 d'un accident arrivé à la chasse. Sa riche bibliothèque (commencée par le premier président Guillaume) fut vendue après sa mort, et les plus beaux ouv. passèrent en Angleterre.

LAMOIGNON DE MALESHERBES. V. MALESHERBES.

LA MONCE (FERDINAND de). V. MONCE.

LA MONNOYE. V. MONNOYE.

LAMORIER (LOUIS), anatomiste et chirurgien, né en 1696 à Montpellier, où il m. en 1777, associé de la société roy. des sciences et de l'académie de chirurgie, est auteur de deux *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'académie des sciences*, l'un *sur une nouvelle manière d'opérer la fistule lacrymale*, et l'autre *sur les causes qui empêchent le cheval de vomir*.

LA MORLIÈRE. V. MORLIÈRE.

LA MOTHE. V. MOTHE.

LA MOTTE. V. MOTTE et DORLÉANS.

LAMOTTRAYE. V. MOTTRAYE.

LAMOURETTE (ADRIEN), év. constitutionnel, né l'an 1742 à Fervent (Pas-de-Calais), était grand-vicaire d'Arras en 1789, lorsque quelques écrits où il s'efforçait d'associer la religion à la philosophie l'ayant fait connaître de Mirabeau, celui-ci lui confia la partie théologique de ses discours, et lui fit rédiger en entier le fameux *Projet d'adresse au peuple français sur la constitution civile du clergé*. Nommé évêque constitutionnel du département du Rhône-et-Loire et membre de l'assemblée législat., Lamourette se fit remarquer par une sage modérat., dont il ne s'écarta qu'une seule fois, le 29 août 1792, en faisant l'inconcevable motion que *toute communication cessât entre les membres de la famille royale*. Lors des massacres du 2 sept., il fit décréter que la municipalité de Paris répondrait de la sûreté générale. Il se rendit à Lyon après la clôture de l'assemblée législative, y demeura pendant le siége, fut arrêté, conduit à Paris, condamné à m., et décapité le 10 janv. 1794. L'abbé Lamourette a pub. plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *les Délices de la religion*, ou *le Pouvoir de l'Evangile pour nous rendre heureux*, Paris, 1788, in-12, trad. en espagnol, Madrid, 1791, in-8; *le Décret de l'assemblée nationale sur les biens du clergé, justifié par son rapport avec la nature et les lois de l'institution ecclésiastique*, 1789 et 1790, in-8; *Prônes civiques*, ou *le Pasteur patriote*, Paris, 1790 et 1791, in-8.

LAMOUROUX (JEAN-VINCENT-FÉLIX), naturaliste, né à Agen en 1779, était fils d'un manufacturier de toiles peintes, et étudia d'abord la chimie et la botanique dans le dessein de perfectionner l'état de son père; mais des rares disposit. pour la science le mirent bientôt en état de suppléer son maître, le profess. Saint-Amans; et en 1808, obligé par les circonstances d'abandonner toute opération commerciale, Lamouroux put remplir d'une manière honorable la chaire d'histoire naturelle à l'académie de Caen. Dès-lors il se livra en grand à ses goûts favoris : c'est surtout à l'histoire naturelle de la mer qu'il a fait faire d'importans progrès; ses collections, très-riches et très-complètes, sont maintenant au musée de Caen. Lamouroux m. dans cette ville en 1825. Outre un grand nombre d'articles insérés soit dans divers journaux et recueils scientifiques, soit dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, il a pub. les écrits suiv. : *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus*, etc., Agen, 1805, in-4; *Essai sur les genres des thalassiophytes non articulés*, 1813, in-4; *Histoire des polypiers coralligènes flexibles*, Caen et Paris, 1816, in-8; *Exposition méthodique des genres de l'ordre des polypiers*, etc., Paris, 1821, in-4; *Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique*, etc., Caen et Paris, 1821; in-8. On lui doit encore la publicat. de quelq. volumes d'une édit. de *Buffon*, 40 vol. in-8, 1824, et suiv., qui est continuée par M. Desmarets.

LAMPARTER (HENRI), jésuite, né en 1590 à Lucerne (Suisse), m. à Augsbourg en 1670, après avoir été plus. années provincial en Bohême, a laissé différens écrits de controverse, des traduct. et quelque traités de théolog., dont on peut voir la liste dans la *Biblioth. de Sotwell*, pag. 328-29.

LAMPE (FRÉDÉRIC-ADOLPHE), théolog. protestant, né en 1683 à Dethmol en Westphalie, mort pasteur de St-Etienne de Brême en 1729, a laissé plus. ouv., dont les principaux sont : *de Cymbalis veterum libri tres*, Utrecht, 1703, in-12, fig.; *Synopsis historiæ sacræ et ecclesiasticæ*, etc., ib., 1721 et 1735, in-8; *Commentarius analytico exegeticus tam litteralis quàm realis evangelii secundum Joannem*, Amsterdam, 1724-25, 3 vol. in-4. La *vie* de Lampe a été pub. dans le tom. 2 des *Miscellanea Duisburg.*, dans les *Acta erudit. German.*, *sect. XXXV*, etc.

LAMPILLAS (D. FRANÇOIS-XAVIER), ecclésiastique et littér. espagnol, né à Jaen en 1739, occupait la chaire de belles-lettres au collége des jésuit. de Séville, lors de la suppression de la société. Retiré à Gênes, où il m. en 1798, l'abbé Lampillas apprit la langue italienne, et pub. *Saggio storico*, Gênes, 1778-81, 6 vol. in-8. C'est un essai histor. et apologétique de la littérat. espagnole, pour répondre aux ex-jésuites Bettinelli et Tiraboschi, qui en avaient parlé avec le plus grand mépris. L'ouv. de Lampillas eut beaucoup de succès; Bettinelli

et Tiraboschi répliquèrent par deux lettres que l'écrivain espagnol réfuta victorieusement. Ces diverses pièces furent imp. à Rome en 1781, et par leur heureux succès encouragèrent d'autres jésuites espagnols à publier de bons ouv. qui firent peu à peu revenir les Italiens de leurs préjugés contre la langue et la littérat. de Caldéron et de Cervantès.

LAMPINET (Ferdinand), conseiller au parlem. de Franche-Comté, m. à Besançon en 1720, a laissé MSs. plus. ouv., dont les copies sont très-recherchées. On cite entre autres : *Histoire du parlement de Franche-Comté*, in-fol. ; *Actes des saints de la province de Franche-Comté*, in-fol. ; *Bibliothèque séquanoise*, in-f., composée de plus de 500 articles.

LAMPLUGH (Thom.), prélat anglais, né l'an 1615 dans le comté d'York, embrassa la cause de la révolution et les opinions des presbytériens, alors tout-puissans. Changeant d'avis à la restauration, il se déclara bon anglican, et fut pourvu de l'évêché d'Exeter en 1676. Lors de la descente du prince Guillaume d'Orange, il fit de belles exhortations à son troupeau pour l'engager à demeurer fidèle au roi Jacques II ; mais, voyant que la fortune abandonnait ce prince, il prêta serment de fidélité au nouv. souv., fut fait archev. d'York, et m. en 1691.

LAMPRIDE (Ælius LAMPRIDIUS), historien latin qui vivait au 4e S. sous les règnes de Dioclétien et de Constance Chlore, a écrit la *Vie de Commode*, *d'Héliogabale*, *d'Alexandre-Sévère*, etc. Ce qui nous reste de Lampride, ou pour mieux dire ce qu'on lui attribue, a été imp. une première fois à Milan, et fut depuis inséré dans les *Hist. augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 v. in-8. Vossius (*de Hist. lat.*) et Fabricius (*Biblioth. lat.*) croient que Lampride et Spartien ne sont qu'un seul et même écrivain ; mais cette opinion a été réfutée par de Moulines, qui a donné ces divers morceaux dans sa trad. des *Ecrivains de l'histoire auguste* : ils ont été aussi traduits par de Marolles.

LAMPRIDE (Benoît), poète lat., né à Crémone vers la fin du 15e S., fut choisi par le savant Jean Lascaris pour remplir une chaire au collége des Grecs nouvellement fondé à Rome par Léon X. Après la mort de ce pontife, Lampride ouvrit une école particulière à Padoue, refusa de concourir dans aucune université, et m. en 1536 à la cour du duc de Mantoue, qui lui avait confié l'éducation de ses fils. Ses *Poésies*, consistant en *Odes*, *Epîtres*, *Elégies* et *Epigrammes*, imp. à Venise, 1540, in-8, ont été insérées depuis dans plus. recueils, entre autres dans le 6e vol. des *Carmina illustrium poëtarum italorum*, Florence, 1719.

LAMPSONIUS (Domin.), litt. flam., né à Bruges en 1532, m. à Liége en 1599, a pub. : *Elogia in effigies pictorum celebrium Germaniæ inferioris*, Anvers, 1572, in-4 ; *Vie de Lambert Lombard, peintre et architecte liégeois*, en latin, Bruges, 1565, in-8 ; plus. *Poésies latines* imp. à la suite des *Poemata et effigies trium fratrum Belgarum* et dans les *Deliciæ poetar. Belg.* : ce dern. rec. contient diverses pièces d'un autre Lampsonius (Nic.), frère du précéd., mort en 1635 à Liége, protonot. apost. et doyen de l'église de St-Denis de cette ville.

LAMPUGNANI (Jean-André), domestiq. de Galéas Sforce, duc de Milan, tua ce prince dans l'église de St-Etienne (26 déc. 1476), assisté de deux complices, Charles Visconti et Jér. Olgiati ; il périt avec eux l'année suivante au milieu des tortures. — Jérôme Lampugnani, jurisconsulte de Milan, m. en 1644, après avoir professé le droit dans plus. villes d'Italie, a pub. : *Compendium introductionis ad Justinianeas institutiones ; de Ratione studendi in utroque jure*, etc., 1644. — Augustin Lampugnani, de Milan, abbé d'un couvent de bénédictins, membre de l'académie *degl' Incogniti* de Venise, vivait au milieu du 17e S. On a de lui : *Lettre à l'académie degl' Incogniti*, Bologne, 1641, in-12 ; *Lumi della lingua italiana*, ibid., 1652, in-12, *Diporti academ.*, Milan, 1653, in-8.

LANA (Louis), peintre ital., né à Modène en 1597, m. direct. de l'acad. de peint. de cette même ville en 1646, fut l'un des plus heureux imitat. du Guerchin. On regarde comme son chef-d'œuvre le tableau composé pour l'église *del voto* de Modène représentant cette ville délivrée de la peste. Le Musée du Louvre a perdu en 1815 deux tableaux de ce maître représentant son *Portrait* et la *Mort de Clorinde*.

LANA TERZI (Franç.), jés. et phys. italien, né à Brescia en 1631, m. dans cette ville en 1687, est aut. d'un ouv. intit. : *Magisterium naturæ et artis*, Brescia, 1684, 1686, et Parme, 1692, 3 v. in-f., où les détracteurs de Montgolfier ont prétendu qu'il avait puisé la prem. idée de ses *aërostats*, et dont ils ont donné un extrait intit. *Navis volans*, Naples, 1784.

LANAY (Jean de), doyen du collége des chirurgiens de Paris, m. en 1641, était né à Bois-Commun dans la Beauce vers le milieu du 16e S. Il n'est guère connu que par deux édit. (grec-latin) des *Aphorismes d'Hippocrate*, qu'il pub. à Paris en 1620, et en 1628, in-8 : la prem. lui ayant attiré quelq. crit., il y répondit, dans la 2e, par un écrit intitulé : *In censuram nonnullor. medicorum parisiensium apologia*.

LANÇAROT (N.), navig. portugais attaché au prince Henri, fut mis en 1447 à la tête d'une flotte de 28 vaisseaux, se distingua par de nombreuses victoires contre les Maures, alla reconnaître au sud du désert la rivière d'*Ordek*, déjà découverte, la remonta à une certaine distance, et lui donna le nom de *Senaga*, ou *Sénégal*, qui était celui d'un Maure qu'il venait de faire mettre à terre.

LANCASTER (James), aventurier anglais sous le règne d'Elisabeth, partit de Plymouth en 1591 avec trois vaisseaux et une pinace qui lui avaient été confiés par les marchands de Londres, prit 39 vaisseaux portugais, fit une attaque désespérée sur Fernambuco, dans le Brésil, s'empara de cette place, revint chargé d'un riche butin, et mourut vers 1620. Le récit de ses voyages se trouve dans le 3e v. du rec. d'Hakluyt et dans le 1er de celui de Purchas. — Lancaster (Nathaniel), prêtre anglic., m. en 1775, n'est guère connu que comme auteur d'un *Essai sur la délicatesse* (essay on delicacy), pub. en 1748, et qui fait regretter que ses autres ouv. soient perdus.

LANCELLOTI ou LANCILLOTI (D. Secondo), sav. religieux italien de la congrégation du Mont-Olivet, né à Pérouse en 1575, m. à Paris en 1643, est aut. de plus. ouv. fort estimés, parmi lesquels nous citerons : *Hist. Olivetanæ lib. II*, Venise, 1623, in-4 ; *Mercurius olivetanus sive dux itinerum per integram Italiam*, Pérouse, 1628, 2 vol. in-12 ; l'*Hoggidì ovvero il mondo non peggiore ne più calamitoso del passato*, Venise, 1632, in-4 ; *Farfalloni degli antichi storici*, Venise, 1636 et 1677, in-8, trad. en franç. par l'abbé Oliva, sous ce titre : *les Impostures de l'histoire ancienne et profane*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. La liste des autres ouv. de Lancelloti, tant impr. que MSs., se trouve à la suite de son éloge dans les *Illustrium virorum vitæ* de Thomasini (*v.* ce nom). — D. Aug. Lancelloti, frère du préc., également relig. du Mont-Olivet, prof. de théologie à Rome, puis abbé de la Trebbia, est aut. de quelq. ouv. mentionnés dans l'*Hist. des ordres ecclésiast.* d'Helyot.

LANCELOT, roi de Naples. V. Ladislas.

LANCELOT (dom Claude), gramm. et relig. de Port-Royal, né à Paris en 1615, est moins connu que ses ouv. qui ne portent pas son nom, mais celui de la maison à laquelle il appartenait. Elève du fameux abbé de St-Cyran, Duverger de Hauranne, il partagea toutes ses opinions, et fut enveloppé dans les persécutions qu'elles lui attirèrent.

Premier régent de Port-Royal, Lancelot compta parmi ses élèves Tillemont et Racine, et parmi ses collègues Nicole, Arnauld et de Sacy. Après la dispersion des religieux de Port-Royal en 1660, Lancelot fut chargé de l'éducation des deux jeunes princes de Conti, perdit cette place pour avoir refusé de les conduire au théâtre, et se retira au monastère de St-Cyran, au diocèse de Bourges. Les mêmes opinions ayant amené la ruine de cette maison en 1678, Lancelot fut envoyé en exil à Quimperlé, et y m. en 1695. C'était un homme doux et pacifique, d'une érudition profonde, et dont la modestie égalait le savoir. Goujet a donné des détails sur sa vie et ses ouv. en tête des *Mémoires touchant l'abbé de St-Cyran*, par Lancelot, Cologne (Utrecht), 1738, 2 vol. in-12. Après avoir indiqué seulement les *méthodes* pour apprendre *le plain-chant*, *l'italien*, *l'espagnol*, etc., très-utiles lors de leur publication, mais facilement surpassées par celles qui ont été données depuis, nous citerons comme étant encore aujourd'hui d'un usage journalier : la *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*, Paris, 1644, in-8, souv. réimp. ; la *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, Paris, 1655, in-8, souvent réimpr. : ces deux ouvr. ont été trad. en anglais sous le titre de *Grammaire de Port-Royal* ; le *Jardin des racines grecques*, Paris, 1657, in-8 : ouvrage absolument neuf qui a servi de modèle à bien d'autres *Jardins de racines* pour l'étude de div. langues, et dont le succès n'a été égalé par celui d'aucune de ses nombreuses imitations.

LANCELOT (Ant.), membre de l'académ. des inscript., né à Paris en 1675, m. dans cette même ville en 1740, est aut. des ouv. suiv. : *Mém. pour les pairs de France avec les preuves*, Paris, 1720, in-fol.; *Abrégé de l'histoire universelle* de Claude Delisle, Paris, 1731, 7 vol. in-12; *Amours de Daphnis et de Chloé* ; ib., 1731, in-8, et d'un très-grand nomb. de sav. *Dissertations* ins. dans div. vol. du *Recueil de l'acad. des inscriptions.*

LANCELOT (Charles), bénédictin, né à Vesoul en 1711, m. en 1778, avait des connaissances très-étendues dans les langues orientales. On lui doit une trad. du *Traité du sublime de Longin*, 1775, in-8. Il a laissé MS. une *Nouvelle explication des psaumes.*

LANCELOT-CASTELLO (Gabriel), prince de Torremuzza, né à Palerme en 1727, m. dans cette ville en 1794, avait consacré toute sa vie à l'étude de la numismatique et de l'archéologie. Ses princ. ouv. sont : *Dissertat. sopra una statua di marmo*, Palerme, 1749, in-4 ; *le Antiche iscrizioni di Palermo*, ib., 1762, in-fol.; *Siciliæ veterum populorum urbium, regum et tyrannorum numismata quæ Panormi exstant in ejus cimelio*, ib., 1767, in-8.

LANCES (Charles-Victor-Amédée des), card. prêtre, archev. de Nicosie, né à Turin en 1712, m. dans son abbaye de Ste-Bénigne en 1784, abandonna tout le revenu de son titre de card. de St-Laurent *in Lucinâ*, pour être employé au procès et à la béatification du bienheureux Labre, m. l'année préc. (*v.* Labre). Gerdil, dont il avait été le bienfaiteur, lui dédia sa *Défense du sentiment de Malebranche sur la nature et l'origine des idées contre Locke*, Turin, 1748. Le card. des Lances n'a laissé que des *Mandemens* ou *Actes de synode diocésain*, pub. de 1745 à 1752.

LANCIA (Galvano), personnage célèbre dans les révolutions de Naples au 13e S., était oncle de Manfred, fils naturel de Frédéric II, et contribua puissamment à lui conserver la couronne, que le pape voulait ôter à la maison de Souabe. Galvano, prem. ministre et gén. du roi, son neveu, appela Conradin à la vengeance lorsque Manfred eut été tué à la bataille de Grandella. Le sort des armes s'étant déclaré cette fois encore pour la maison d'Anjou, Galvano accompagna Conradin vaincu dans sa fuite, et périt avec lui sur l'échaf. en 1268.

LANCINUS. V. Curtius.

LANCISI (Jean-Marie), céléb. méd. ital., né à Rome en 1654, m. dans cette même ville en 1720, prem. méd. du pape, donna de son vivant à l'hôpital du St-Esprit sa bibliothèque, composée de 20,000 vol., pour l'usage du public et des pauvres étudians. L'abbé Christophe Carsughi immortalisa ce don précieux par sa *Biblioth. lancisiana*, Rome, 1718, in-4. Les *œuvres* de Lancisi, recueillies par P. Assolto, ont été pub., Genève, 1718, 2 vol. in-4, Venise, 1739, in-fol., et Rome, 1745, 4 v. in-4. On peut voir au tome 12 de Niceron la liste des ouv. qu'elles renferment, et dont les plus importans sont : *de subitaneis mortibus, libri duo*, Rome, 1707-08, in-4, souv. réimp., et trad. plus. fois en allem., *de Noxiis paludum effluviis eorumque remediis*, Rome, 1716 et 1717, in-4.

LANCISIUS (Nicolas), jésuite polonais, né en 1574 près de Wilna, de parens calvinistes, étudia les belles-lettres à l'académ. de cette ville, embrassa la religion catholique, et après avoir été successivement préfet du collége romain de Rome, puis recteur de plusieurs colléges dans sa patrie, il m. à Kowno en 1652, provincial de Pologne et de Lithuanie. On a de ce pieux et savant jésuite, sur lequel on peut consulter la *Biblioth. de Sotwell*, p. 631, un assez grand nombre d'écrits, la plupart ascétiques ; ils ont été réimp. collectivem. sous ce tit. : *Nicolai Lancisii..... opera omnia spiritualia XXI opusc. comprehensa*, Ingolstadt, 1724, 21 v. in-8.

LANÇON (Nicolas-François), conseiller au parlem. de Metz, m. en 1767, prem. échevin de la même ville, sa patrie, après y avoir fondé divers établissemens d'utilité publique, s'est fait surtout beaucoup de réputation par le courage avec lequel il défendit les droits du souverain contre les entreprises ultramontaines. Outre les écrits qu'il publia dans ce but, on a de lui une *Table chronol. des édits, déclarat., etc., enregistrés au parlem. de Metz depuis sa création* (1633) *jusqu'en* 1740, Metz, 1740, in-4, ouv. dont Cheou donna depuis une continuat. jusqu'à l'an 1771.

LANCRE (Pierre de), conseiller au parlement de Bordeaux, né dans cette ville vers le milieu du 16e S, m. à Paris, conseiller d'état, en 1630, avait été chargé d'informer contre un grand nombre de personnes accusées de sorcellerie ; il les condamna toutes au feu, et demeura tellement convaincu de l'existence du sabbat, d'après le témoignage de ceux qui disaient y avoir assisté, qu'il nous a laissé sur cette matière les deux ouv. suiv., aujourd'hui très-recherchés : *le Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*, Paris, 1612, in-4 ; *l'Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue, où il est traité de la fascination, de l'attouchement*, etc., ib., 1622, in-4. Les autres ouv. de ce magistrat n'offrent plus aucun intérêt.

LANCRET (Nic.), peintre de genre, né l'an 1690, mort memb. de l'acad. de peint. en 1743, fut élève de Pierre d'Ulin et de Gillot, et l'un des artistes qui contribuèrent le plus à la dégradation de l'art. On a dit que Lancret avait représenté la nature telle qu'on la trouve à l'opéra ; cependant ses compositions, inférieures à celles des Boucher, des Natoire et des Watteau, ont joui d'une grande vogue, et plus de 80 ont été reproduites par la gravure, quoiqu'aucune ne mérite d'être signalée aujourd'hui. — Michel Lancret, ingénieur des ponts et chaussées, m. à Paris en 1807 à 33 ans, avait commencé par étudier l'architect. ; il se livra ensuite aux sciences mathém., fut admis à l'Ecole polytechnique dès sa format., et plus tard fit partie de l'expédition d'Egypte, comme membre de l'institut nommé pour explorer les monum. scientifiq. de cette antique contrée. De retour en France, il fut nommé commissaire du ministre de l'intérieur près la commission chargée de diriger l'exécution

du grand et précieux ouv. qu'il n'a pas eu le temps de voir publier et qui a paru sous ce titre : *Description de l'Egypte*, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pend. l'expédition de l'armée française*, Paris, 1809 et suiv., 15 vol. in-fol. On trouve une *Notice* sur Lancret dans le *Magasin encyclopédiq.* de 1807, t. 6, pag. 410.

LANCRINCK (Prosper Henri), peintre, né en Allemagne vers 1628, m. l'an 1692 en Anglet., où il s'était fixé depuis long-temps, a laissé des *Paysages* justement admirés pour l'invention, l'ensemble et le coloris. Ses *Vues*, remarquables surtout pour la beauté et la vérité des ciels, sont ornés de petites figures qui rappellent la manière du Titien et de Salvador Rosa.

LANDAIS ou LANDOIS (Pierre), fils d'un tailleur de Vitré en Bretagne, n'était lui-même en 1475 qu'un ouvrier du tailleur du duc de Bretagne François II lorsqu'il parvint à se faire remarquer de ce prince, qui l'éleva rapidement jusqu'à la dignité de gr.-trésorier. L'indigne favori souleva par sa conduite orgueilleuse et cruelle tous les ordres de l'état, fit mourir en prison le vertueux chanc. Chauvin, et donna sa place à l'un de ses flatteurs. L'indignation publique éclata de toute part; le duc vit ses sujets prêts à se révolter, et fut obligé de consentir à ce que Landais fût jugé. Les commiss. chargés de lui faire son procès le condamnèrent à être pendu, et leur arrêt fut exécuté en 1485 sans avoir été soumis à l'approbation du prince, qui lui aurait sans doute fait grâce, et qui continua de combler d'honneurs et de richesses la famille de son indigne ministre.

LANDAZURI (Joachim), ecclés. et membre de l'acad. espagnole, né à Vittoria en 1734, m. dans cette même ville en 1806 après y avoir pub. les 3 ouv. suiv. : *Histoire ecclésiastique et politique de la Biscaye*, 1752, 5 vol. in-4; *Géographie de la Biscaye*, 1760, 2 vol. in-8; *Histoire des hommes illustres de la Biscaye*, 1786, in-4.

LANDEN (John), mathém. angl., né en 1719 à Peakirk dans le comté de Northampton, mort en 1790, memb. de la soc. roy. de Lond., a pub. les ouv. suiv. : *Mathematical lucubrations*, 1755, in-8; *the Residual analysis*, 1764; *Mathematical memoirs*, 1780, 2 vol., et en outre un gr. nombre d'articles ins. dans les *Transactions philosophiques* de 1754 à 1785.

LANDE. V. Lalande.

LANDENOLFE Ier, prince de Capoue, avait reçu la tonsure quoiqu'il fût marié, et avait été nommé évêque de Capoue en 879, bien que ce siége fût alors occupé par un prince de la même famille. Cette double élection occasiona des guerres civiles; et le pape Jean VIII ne trouva pas d'autre moyen pour les terminer que de partager le diocèse et l'autorité épiscopale entre les deux concurrens. Toutefois Landenolfe étant parvenu en 884 à la principauté par la m. de son frère Pandenolfe, renonça à l'état ecclés., et régna sans gloire jusqu'en 887, époque à laquelle il fut détrôné par son parent Atenolfe. — Landenolfe II, prince de Bénévent et de Capoue, succéda conjointement avec sa mère Aloara à son frère Landolfe VI, tué en 982 à la bataille de Basentello. Aloara, princesse d'une gr. prudence et d'une grande fermeté, m. en 992, et Landenolfe, privé de son appui, fut assassiné l'année suiv. par ordre de son frère Landolfe VII, qui lui succéda.

LANDI (Vergusio), chef d'une famille gibeline de Plaisance dans la prem. moitié du 14e S., avait procuré la souveraineté de cette ville à Galéas Visconti, qui, pour reconnaître ce service, séduisit sa femme, et l'envoya lui-même en exil. Landi, brûlant de se venger, embrassa la cause des Guelfes, se mit à la tête d'une petite armée que lui avait prêtée le légat du pape Bertrand, surprit Plaisance en 1322, et s'en fit déclarer seigneur. Toutefois, dès l'année suivante, les Guelfes, se défiant de son attachement à leur cause, le chassèrent de la ville avec tous ses partisans.

LANDI (Ortensio), littérat. ital., né à Milan au commencement du 16e S., fut d'abord destiné à la médecine; mais il ne tarda pas à quitter cette profession, trop grave pour un esprit aussi léger que le sien. Après avoir voyagé dans différentes villes de France et d'Italie, s'être attaché aux évêques de Catane et de Trente, et assisté à l'ouverture du fameux concile tenu dans cette dern. ville, il m. à Venise vers 1560. Ses nombreux ouv., sur lesquels on peut consulter le t. vii de la *Storia letteraria d'Italia* par Tiraboschi et le tome 1er des *Memorie per la storia letteraria di Piacenza*, par Poggiali, offrent un singulier mélange d'érudition et de paradoxes, d'esprit et de non sens; nous citerons seulement : *Paradossi*, Lyon, 1543, Venise, 1544 et 1545, in-8; *Sermoni funebri di varj autori nella morte de' diversi animali*, Venise, 1548 et 1559, in-8, traduit en franç. 3 fois, entre autres sous les titres de *Harangues burlesques sur la vie et sur la mort de divers animaux, etc., par M. Raisonnable*, Lyon, 1618, in-12, et de *Regrets facétieux et plaisantes Harangues funèbres sur la mort de..... etc.*, trad. par Fr. d'Amboise, Paris, 1583, in-12; *I sette lib. de' catalogi a varie cose appartenenti non solo antiche ma anche moderne*, Venise, 1552, in-8.

LANDINO (Christophe), sav. italien, l'un des principaux membres de l'acad. platonique de Florence, né dans cette ville en 1424, y m. en 1504 après avoir fait l'éducation de Laurent et de Julien Médicis. On a de lui des *Commentaires sur Virgile*, Venise, 1520, in-fol.; — *sur Horace*, Florence, 1482, in-fol.; — *sur le Dante*, Florence, 1481, in fol., souv. réimp.; une trad. de l'*Hist. nat. de Pline*, Venise, 1476, in-fol.; des *Poésies latines*, des *Harangues* en latin et en italien, etc. On peut consulter sur la vie et les ouv. de Ch. Landino le *Specimen litterat. florent. sæc. XV*, Florence, 1727.

LANDO (Conrad et Lucius), aventuriers allemands, faisaient partie de cette troupe indépendante qui désola l'Italie au milieu du 14e S., sous les ordres du chevalier Montréal. Celui-ci, près de partir pour Rome où Rienzi lui fit trancher la tête en 1354, investit de son autorité Conrad Lando qui prenait le titre de comte, et qui suivant les traces de son prédécesseur, continua de parcourir et de mettre à contribution les différentes villes de l'Italie, tantôt faisant la guerre pour son compte, tantôt s'engageant au service de quelque prince ou de quelq. république, qu'il abandonnait dès que l'ennemi lui offrait une paie plus considérable. Fait prisonnier en 1358, Conrad recouvra sa liberté à force d'argent et fut tué près de Novare en 1363. Son frère Lucien, qui prit le commandement après lui, cessa de faire la guerre en brigand, fut plus fidèle à ses engagemens avec les puissances, et rendit entre autres de gr. services aux Florentins pendant la guerre contre l'Eglise de 1376 à 1377, qu'on appela guerre de la liberté.

LANDO (Michel), cardeur de laine à Florence, fut, pend. la révolution de 1378, élevé à la dignité de gonfalonier, parvint à réprimer beaucoup de désordres, et pendant les 3 ans que dura son pouvoir, montra une prudence et une modération qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'un homme de si basse extraction.

LANDO (Pierre), doge de Venise, né en 1461, fut appelé au souverain pouv. en 1539, et le garda jusqu'en 1545, époque de sa mort. Son règne fut remarquable par la paix qu'il conclut avec les Turks et la neutralité rigoureuse qu'il fit garder aux Vénitiens pend. que les démêlés de François Ier et de Charles V mettaient en feu tout le reste de l'Italie.

LANDOLFE Ier, comte et prince de Capoue, obéissait encore en 833 à Sicon, prince de Béné-

vent; par l'ordre duquel il bâtit sur le mont Trifisco une forteresse appelée Sicopoli; et ce fut là qu'il se retira en 840, lorsqu'il se révolta contre Radelgise successeur de ce prince, et se déclara indépendant. Le gr. duché de Bénévent fut alors divisé en trois principautés, Bénévent, Salerne et Capoue. Landolfe, qui avait justifié son usurpation par de grandes qualités, m. en 842. — LANDOLFE II, fils du préced., évêque et 3e prince de Capoue, usurpa la couronne en 862, sur les fils de son frère Landone dont il était tuteur, et régna jusqu'à sa mort arrivée en 879. C'était, dit-on, un homme de mauvaises mœurs, aussi indigne d'être évêque que d'être prince : il faut se défier de ce portrait tracé par les moines dont Landolfe ne fut jamais l'ami.— LANDOLFE III, 7e prince de Capoue, fut associé en 901 à son père Atenolfe Ier et lui succéda en 910. Dès-lors il régna avec son frère Atenolfe, qui m. en 940, 3 ans avant lui. Le règne de ce prince fut illustré par la conquête de la Pouille sur les Grecs commandés par Ursileo. Landolfe ayant hérité de son père le duché de Bénévent, aussi bien que celui de Capoue, est appelé par les historiens de ce prem. pays Landolfe Ier, tandis que ceux du second le nomment Landolfe III. — LANDOLFE IV ou II, fils du précéd., avait été associé à son père dès 940 à la mort de son oncle; se voyant seul sur le trône en 943, il y fit, suivant l'usage des rois Lombards, monter son fils Pandolfe Tête-de-Fer, eut une guerre à soutenir en 959 contre le pape Jean XII et m. en 961. — Ses deux fils PANDOLFE *Tête-de-Fer* et LANDOLFE V ou III lui succédèrent et gouvernèrent ensemble jusqu'en 968. — LANDOLFE VI ou IV, associé à son père Tête-de-Fer en 968, lui succéda en 981 et fut tué l'année suiv. à la bataille de Bazentello. — LANDOLFE VII ou V, appelé au trône en 999, m. en 1007, sans avoir rien fait de remarquable. — LANDOLFE VIII ou VI, associé en 1050 à Pandolfe V son père, lui succéda vers 1060 et fut chassé deux ans après de sa principauté par les Normands sous la conduite de Richard comte d'Averse. Le pape accorda à Landolfe un asile dans la ville de Bénévent, que ce prince gouverna comme feudataire du saint-siége, jusqu'à sa mort arrivée en 1077. En lui s'éteignit la race des princes lombards de Bénévent, qui depuis 500 ans régnaient avec gloire sur la plus grande partie de l'Italie méridionale.

LANDOLPHE (JEAN-FRANÇ.), capitaine dans la marine marchande et milit., né en 1747, était le dern. de 22 enfans; à 18 ans il quitta son pays; et après avoir étudié la chir. pend. quelq. mois, il embrassa une carrière plus conforme à ses goûts en s'engageant à Nantes à bord d'un bâtiment. En 1786 son courage connu lui fit confier par une riche compagnie l'établissement d'un comptoir dans les régions inconnues qui bordent le golfe de Guinée. On trouve dans les *Mémoires du capit. Landolphe*, Paris, 1823, 2 vol. in-8, le récit de ses découv. et de ses exploits; le style pompeux de sa narration n'est certainement pas celui de la vérité; mais on ne peut douter de ses succès contre les Anglais, et du crédit dont il jouissait auprès de plus. rois nègres. Sa recommandation facilita grandement les recherches scientifiques de M. Palissot de Beauvois. Landolphe m. à Paris en 1825. Depuis 22 ans de graves blessures l'avaient éloigné du service.

LANDON, pape, élu en 914, succéda à Anastase II et m. après 4 mois et 22 jours de pontificat. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était Romain de naissance, et qu'à la prière de Theodora il conféra l'archevêché de Ravenne à l'un des amans de cette princesse, lequel devint pape à son retour sous le nom de Jean X.

LANDON (C.-P.), peintre et littérat., ancien pensionn. de l'acad. de France à Rome, m. en 1826, corresp. de la 4e classe de l'institut, conservateur des tabl. du Musée et membre de plus. sociétés savantes, est aut. ou édit. d'un assez gr. nombre d'ouv. parmi lesquels nous citerons seulement : *Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts*, (1re collect., 1801-10, 17 vol. in-8; 2e collect., 1810-17, 12 vol. in-8), auxquelles on joint les *Paysages et tableaux de genre*, 1805, 4 vol. in-8 : chacun des 33 vol. qui composent cette précieuse collection contient 72 planches gravées au trait; *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803-1817, 22 vol. in-4; *Description hist. de Paris et de ses édifices*, avec un *Précis histor.* par Legrand, 1806-9, 2 vol. in-8; *Galerie histor. des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations*, 1805-9, 12 vol. in-12, ouv. à la rédact. duquel plus. hommes de lettres ont concouru avec lui; *Rec. des ouv. de peinture et de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux*, in-8 avec 45 pl., etc.; enfin il est édit. des *Antiquités d'Athènes mesurées et dessinées par Stuart et N. Revett*, trad. de l'anglais par L.-F. (Feuillet), Paris, 1808-12, 3 vol. in-fol. Landon a aussi exécuté plus. tabl. assez remarquables.

LANDONE, 2e prince de Capoue, succéda l'an 842 à son père Landolfe et s'allia aux Grecs et au prince de Salerne contre celui de Bénévent. Ce fut lui qui, voyant presque déserte l'ancienne Capoue, fonda sur le Vulturne la nouvelle ville qui porte ce nom aujourd'hui. Landone m. en 862, et l'év. Landolfe son frère s'empara de ses états, au préjudice de deux fils qu'il laissait.

LANDULPHE, surnommé *Sagax*, historien qui paraît avoir vécu dans le 9e S., a continué l'*Historia miscella* de Paul Diacre (*v.* ce nom), depuis le livre 16 jusqu'au livre 24. Cette histoire a été impr. par les soins de P. Pithou, Bâle, 1569, in-8. Muratori, d'après un MS. de la bibliothèque ambrosienne, a publ. seulement la partie attribuée à Landulphe, dans le prem. vol. des *Scriptores rerum italicarum*. — LANDULPHE, surnommé *de Columnâ*, chanoine de Chartres au commencem. du 14e S., et que quelq. biographes confondent avec le précéd., est aut. des ouv. suivans : *Breviarium historiale, ut homines bonis prœteritis discant vivere, et malis exemplis sciant prava vitare*, Poitiers, 1479, in-4, ouv. très-rare et recherché, comme étant le prem. qui ait été imp. dans cette ville : *de Translat. imperii ad Græcos libelius*, inséré par Simon Schardius dans le *Sylloge de jurisdictione et auctoritate imperiali*, Bâle, 1566. — LANDULPHE, surnommé *Senior*, prêtre du diocèse de Milan, sous le pontificat de Grégoire VII, vivait dans le 11e S.; on voit qu'il partageait les mauvaises mœurs du clergé de son temps, par le soin qu'il apporte à tronquer et altérer le texte de saint Ambroise pour prouver par l'autorité de ce père que l'Eglise n'a jamais dans les prem. temps astreint les ecclésiastiques à garder le célibat. On conjecture que Landulphe m. vers 1085, puisque c'est à la m. de Grégoire VII que se termine son ouvr. intitulé : *Mediolanensis historiæ libri IV*, pub. par Muratori, dans le tom. 4 des *Scriptores rerum italicar.* — LANDULPHE, surnommé *Junior*, neveu du fameux Luitprand (*v.* ce nom), né en 1076 à Milan, mort au même lieu vers 1138, a laissé l'*Hist. de son temps*, chronique qui s'étend depuis l'année 1095 jusqu'en 1137, et qui a été insérée par Muratori dans le tome 5 des *Scriptores rerum italicarum*.

LANE (sir RICHARD), premier lord de l'échiquier, étudia les lois à Middle-Temple, embrassa la profess. d'avocat, et s'y fit bientôt une grande réputation. Chargé en 1640 de la défense du comte de Strafford, il fit d'inutiles efforts pour sauver cette généreuse victime de la haine du parlement et de la faiblesse de Charles Ier. Ce prince le nomma en 1643, conseiller de l'échiquier, baronet et membre du conseil privé : l'année suivante il le chargea de traiter de la paix avec les rebelles et lui confia les sceaux en 1645, après la mort de lord Edouard

Lyttleton. En 1646 Lane fut un des commissaires pour la reddition d'Oxford ; là se termina sa carrière politique ; il se retira bientôt après dans l'île de Jersey, où il m. en 1650 ou 1651. Sir Richard Lane est aut. de l'ouv. intit. : *Reports in the court of exchequer in the reign of King James*, 1657, in-f.

LANFRANC, archev. de Cantorbery, né à Pavie en 1005, commença sa réputation en enseignant le droit dans cette ville, puis il fit profession dans l'abbaye du Bec, en 1042, et en fit bientôt une des écoles les plus célèbres de l'Occident pour les lettres et les études théologiques. Devenu conseiller intime du duc de Normandie, Guillaume-le-Bâtard, il en obtint l'abbaye de St-Etienne de Caen, et enfin l'archevêché de Cantorbery, lorsque ce prince eut fait la conquête de l'Angleterre. Lanfranc contribua puissamment à répandre le goût des études dans ce pays encore barbare, bâtit des égl., fonda et dota des hôpitaux, et tint plus. conciles, un entre autres à Londres en 1075, où il fit décréter que les siéges épiscopaux qui se trouvaient encore dans les campagnes seraient transférés dans les villes avec l'autorisation du roi. Guillaume à son lit de mort chargea Lanfranc de couronner roi d'Angleterre son fils Guillaume-le-Roux, alors âgé de 13 ans. L'archevêque remplit les intentions de son protecteur, éclaira le jeune prince de ses conseils, et m. en 1089, entouré du respect et de la vénération de toute la chrétienté. Les *Œuvres* de ce prélat ont été publ. par dom Luc d'Achery, Paris, 1648, in-fol.

LANFRANC, méd. et chirurgien italien, né à Milan vers le milieu du 13e S., après avoir professé avec distinction dans son pays, fut obligé de le quitter par suite des guerres civiles des Guelfes et des Gibelins, et vint se fixer à Paris, où il pratiqua le prem. les grandes opérations de la chirurgie, qui jusque-là n'avait été exercée que par des barbiers et autres empyriques ignorans. Nous avons de Lanfranc un ouv. intitulé : *Chirurgica magna et parva*, Venise, 1490 et 1553, in-fol. ; trad. en franç. par maître Guillaume Yvoire, Lyon, 1490, in-4, et en allemand par Othon Brunfels, Francfort, 1566, in-8.

LANFRANC (JEAN), peintre ital., né à Parme vers 1581, m. en 1647, fut successivement élève d'Augustin, de Louis et d'Annibal Carrache. Sa manière était grande et lui permettait de négliger certains détails, certains effets particuliers qu'il sacrifiait volontiers aux masses ; il a surtout excellé à peindre des coupoles : on cite comme ses chefs-d'œuvre en ce genre celles de St-André *della Valle*, du Jésus et du Trésor de St-Janvier à Naples. Le musée du Louvre possède encore aujourd'hui 4 tableaux de ce maître : *Agar dans le désert; St Pierre; St Paul* et *St Augustin*. Lanfranc a aussi gravé à l'eau-forte et en partie sur ses propres compositions la *Bible de Raphaël*, 1607, in-4.

LANFREDINI (JACOB), savant cardinal, né en 1680 à Florence, où il m. en 1741, a laissé entre autres ouv. : *Raccolta d'orazioni sinodali, e lettere pastorali*, Jesi, 1740, in-4; *Lettere pastorali*, Turin, 1768, 2 vol. in-8 ; *Lettere scritte alla nobilità ed agli artisti*, in-8, etc. On peut consulter sur Lanfredini sa *Vie* dans le tom. 2 des *Memorabilia Ital. erudit. præstant.* du P. Lami, les *Vitæ et res gestæ pontif. rom.*, etc., et le *de claris pontif. epist. script.* de Buonamici, p, 286.

LANG (CHARLES-NICOLAS), médecin et naturaliste, né à Lucerne en 1670, m. en 1741, méd. ordinaire de cette même ville, membre de plus. acad. et correspond. de celle des sciences de Paris, a laissé entre autres ouv. : *Historia lapidum figuratarum Helvetiæ, ejusque viciniæ, de eorum origine*, etc., Venise, 1708, Lucerne, 1735, in-4; *Methodus nova et facilis testacea marina in suas classes genera et species distribuendi*, Lucerne, 1722, in-4. Charles Lang a laissé en outre un gr. nombre de MSs. — LANG (François-Béat), fils du précéd., aussi méd. et naturaliste, a orné de fig. la descript. MS. du cabinet de son père : *Ordo Musei Lucernensis Langiani, iconibus à filio Beato Francisco delineatis ad 622 adauctis illustrati*, 10 vol. in-4. — V. LANGE.

LANGALLERIE (PHILIPPE DE GENTIL, marquis de), né en 1656 à la Motte-Charente dans la Saintonge, avait, après 32 ans de campagnes obtenu le grade de lieutenant-général, lorsqu'en 1706, voyant le ministère indisposé contre lui, à cause de son caractère difficile, il abandonna tout à coup le service de France pour celui de l'empereur. Placé pend. 2 ans sous les ordres du prince Eugène, il y donna des preuves d'une grande valeur, mais il se plaignit que le prince ne faisait pas assez de cas de ses avis et qu'il lui enlevait la plus grande partie de la gloire qu'il avait méritée. Langallerie passa successivement au service de la Pologne et de la Hollande : on prétend même qu'il venait de conclure à La Haye un traité par lequel il s'engageait à conduire les armées du Grand-Turk en Italie, lorsqu'il fut arrêté par ordre de l'empereur, tandis qu'il faisait un armem. à Hambourg. Transféré à Vienne, puis au château de Raab ou Javarin dans la Hongrie, il y m. de chagrin en 1717, au bout d'un an de captivité. On peut consulter sur ce personnage célèbre les ouv. suivans : *Manifeste de Philippe de Gentil, marquis de Langallerie, écrit par lui-même en* 1706, Cologne, 1707, in-4; *Guerre d'Italie*, ou *Mémoires historiques, politiques et galans du marquis de Langallerie* (par Sandras de Courtilz), Cologne, 1709, 2 vol. in-12 ; *Mémoires du marquis de Langallerie, hist. écrite par lui-même dans sa prison à Vienne*, Cologne ou La Haye, 1743, in-12.

LANGBAINE (GÉRARD), savant angl., né vers 1608, à Barton-Kirke, dans le Westmoreland, m. en 1658, garde des archives de l'université d'Oxford, a laissé 9 ouv. publ. de 1636 à 1651, et parmi lesquels on distingue une édit de *Longin*, Oxford, 1636 et 1638, in-8 ; *Platonicorum aliquot qui etiamnùm supersunt authorum, græcorum imprimis, mox et latinorum syllabus alphabeticus*, à la suite de l'*Alcini in platonicam philosophiam introductio*, du doct. Fell, diacre de Christ-Church, ibid., 1667, in-8, et de plus différens écrits en faveur de l'univ. et touchant son refus de signer le *Covenant*. — LANGBAINE (Gérard), fils du précéd., né à Oxford en 1656, m. au même lieu en 1692, a laissé : *Appendix au catalogue de tous les gradués en théologie, en droit et en médecine, etc., du docteur Peers*, de 1688 à 1690 ; *Momus triumphans*, ou catalogue des pièces de théâtre en anglais, Oxford, 1688, in-4 ; *an Account of the english dramatic poets*, ibid., 1691 et 1692, in-8.

LANGDALE (MARMADUKE), général angl., né vers la fin du 16e S., dans le comté d'York, était shériff de cette province, lorsqu'en 1642 il embrassa à la tête de la majeure partie de habitans le parti du malheureux Charles Ier auquel il demeura inviolablement attaché. Langdale leva à ses frais trois compagnies d'infanterie, fut chargé d'aller avec 2000 hommes délivrer le chât. de Pontefract assiégé par Fairfax, battit ce général, et pour s'acquitter de sa commission, traversa neuf fois l'armée des parlementaires. Après la perte de la bataille de Naseby, où il commandait l'aile gauche, Langdale passa en Ecosse par ordre du roi, ramena de nouvelles troupes, fut encore vaincu par Cromwell, fait prisonn. et détenu au château de Nottingham. Etant parvenu à corrompre ses gardes, il se rendit en France près de Charles II, qui le nomma à la restauration pair du royaume, lord-lieutenant du comté et de la ville d'York ; il y m. en 1661, avec la réputation d'un des plus habiles et des plus honnêtes hommes de son parti.

LANGDON (SAMUEL), ministre et présid. d'une

association chrétienne à Hampton-Falls dans le New-Hampshire, né vers 1722 à Boston, mort en 1797, avait d'abord possédé une cure à Porsmouth, et présidé le collége d'Harward de 1774 à 1781. Outre un assez grand nombre de *Sermons*, on cite de lui un vol. de *Remarques sur les sentimens du docteur Hopkins en matière de doctrine*, imp. en 1794, et quelq. autres écrits de controverse.

LANGE (Jean), en latin *Langius*, méd. allemand, né l'an 1485 à Lœwenberg en Silésie, m. à Heidelberg en 1585, après avoir été prem. méd. de l'électeur palatin, Frédéric II, a laissé plus. ouv. dont les principaux sont : *De syrmaismo et ratione purgandi per vomitum ex Ægyptiorum invento et formulâ*, Paris, 1572, in-8; *An auri et argenti et gemmarum usus in medicamentis sit salutaris, epistola*, lettre curieuse insérée par André Baccius dans son traité *de Gemmis et lapidibus pretiosis*. — Lange (Jean), en latin *Joannes Langius*, jurisc. allem., né l'an 1503 à Freistadt en Silésie, m. à Schweidnitz en 1567, a publ. une trad. latine de l'*Hist. ecclésiastique* de Nicéphore Calliste, Bâle, 1553, in-fol., souv. réimp. et insérée par Fronton-du-Duc dans son édit. de *Nicéphore*, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. On doit encore à Lange une *Trad. de Justin* et 15 ouv. ou opusc. en vers lat. sur différens sujets. — Lange (Charles), en latin *Langius* et en flamand *de Langhe*, chanoine de St-Lambert de Liége, m. dans cette ville en 1573, a publ. : *Ciceronis officia, de amicitiâ ac de senectute, è membranis belgicis emendata notisque illustrata*, Anvers, 1563, in-12; *Variantes lectiones in Plauti comœdias*, dans l'édit. de Plaute, Anvers, 1566, etc. — Lange (Joseph), en latin *Langius*, philologue allem., m. vers 1630, professeur de mathémat. et de grec au collége de Fribourg en Brisgau, a laissé plusieurs ouv. parmi lesquels nous citerons : *Florilegium*, (recueil alphabétique de sentences, apophtegmes, etc.), Strasbourg, 1598, in-8; *Polyanthea nova*, Genève, 1600, Lyon, 1604, Francfort, 1607, in-fol.; *Adagia sive sententiæ proverbiales*, grec, latin et allemand, 1596; *Elementale mathematicum logisticæ, astronomicæ et theoricæ planetarum*, Fribourg, 1612, in-4, Strasbourg, 1625, in-4, planches et notes; *Tyrocinium græcarum litterarum*, Fribourg, 1607, in-8. On doit enc. à Joseph Lange des édit. de Perse, de Juvénal, avec des *Index* très-amples.

LANGE (François), avoc. au parlem. de Paris, né à Reims en 1610, m. à Paris en 1684, est aut. du *Praticien français*, qui parut pour la première fois sous le nom de Gastier, proc. au parlement, et dont la 4e édition était épuisée lorsque les ordonnances de 1667 et de 1670 exigèrent un entier remaniement de l'ouv. qui eut une foule d'éditions dont la dernière est celle donnée par Pimont, conseiller référendaire à la chancellerie, Paris, 1755, 2 vol. in-4.

LANGE (Guillaume), en latin *Langius*, né en 1622 dans l'île de Sélande, m. en 1682, professeur de mathémat. à l'univ. de Copenhague, a laissé plus. ouv. parmi lesquels nous citerons seulement : *de Annis Christi libri duo*, Leyde, 1649, in-4; *de Quatuor monarchiis*, Copenhague, 1650, in-4; *Exercitationes mathem. septem, de annuâ emendatione et motu apogœi solis*, etc., ib., 1653, in-4; *de Veritatibus geometricis*, id., 1656, in-4.

LANGE ou LANG (André), membre du sénat de Lubeck, m. dans cette ville en 1713, y était né en 1680. On lui doit plus. ouv. de poésie mystique en allem. dont on peut voir la liste dans le *Supplément au dictionn. de Joecher*; on lui doit aussi : *Dissertatio de æquitate juris Lubecensis*, Leipsig, 1703, in-4; *de Erroribus quæ circa quæstiones per tormenta committuntur*, Utrecht, 1704, in-4; *Brevis introductio in notitiam legum nauticarum et script. juris reique marit.*, Lubeck, 1713, 1724, in-8.

LANGE ou LANG (Jean-Michel), orientaliste et théolog. protestant, né en 1664, dans le duché de Sulzbach, m. en 1731 à Prentzlau dans le Brandebourg, après avoir professé avec distinction à l'université d'Aldorf, a laissé plus ouvr. sur lesquels on peut consulter sa *Vie* insérée par Conrad Zeltner dans l'*Hist. de l'acad. d'Altdorf*. Nous citerons seulement : *Dissertatio de Alcorani primâ inter Europæos editione arabicâ*, etc., Altdorf, 1703, in-4; *Dissert. de Alcorani vers. variis*, etc., ibid., 1705, in-4; *Philologia barbaro-græca, continens meletema de origine, progressu et fatis linguæ græcæ*, etc., Nuremberg, 1707-8, 2 part. in-4; huit dissert. *de Versione Novi Testam. barbaro-græcâ*, Altdorf, 1705, 1708, in-4.

LANGE (Laurent), voyageur suédois, né à Stockholm dans les dernières année du 17e S., fut employé par Pierre-le-Grand dans les diverses ambassades qu'il envoya à la Chine pour établir un commerce suivi entre cet empire et la Russie. Le czar fut si content de la conduite de Lange, qu'il le nomma en 1737, conseiller de chancellerie et vice-gouverneur d'Irkoutsk. Les différens *Voyages de Lange à la Chine* ont été insérés, partie aux tomes 5 et 8 du *Recueil des voyages au nord*, partie au tome 2 des *Nouveaux essais sur le nord*, publ. par Pallas.

LANGE (François), peintre, né à Anneci en 1676, élève d'André Cheville son grand-père, fut maître de dessin des princes Amédée et Thomas de Carignan, et m. en 1756, chez les PP. de l'Oratoire à Bologne où il s'était retiré depuis 32 ans. On cite comme les plus estimables de ses compositions : *Juvénal Ancina aux pieds de la Vierge et de l'enfant Jésus*, et *la Nativité du Seigneur*. C'est d'après les dessins de Lange qu'ont été gravés les *Portraits des comtes et ducs de Savoie*, qui ornent l'ouv. du comte Ferrero de Lavrian, intit. : *Augusutæ Sabaudiæ domûs arbor gentilitia*, Turin, 1702, in-fol.

LANGEAC ou LANGHAC (Jean de), évêque de Limoges, de 1533 à 1541, fut honoré de l'amitié de François Ier qui se plut à lui prodiguer les plus riches bénéfices et à lui confier des missions import. en Pologne, en Portugal, en Hongrie, en Suisse et surtout à Rome, où il soutint avec une égale habileté les droits du roi et les libertés de l'Eglise gallicane. Ce prélat ne nous a laissé qu'un recueil MS. des statuts synodaux de son diocèse, mais c'est à lui qu'Et. Dolet a dédié ses 3 livres : *de Officio legati, quem vulgò ambassiatorem vocant; de Immunitate legatorum; de Legationibus Joannis Langiachi, episcopi Lemovicensis*, Lyon, 1541, in-4.

LANGEBECK (Jacques), savant danois, né l'an 1710, au diocèse d'Aalbourg en Jutland, annonça de bonne heure beauc. de dispositions pour l'étude des anciennes langues du nord et des antiquités de sa patrie, et publia sous les auspices des rois Christian VI et Frédéric V, 6 vol. in-4 de pièces sur l'histoire et la langue danoise, recueil qu'il intitula *Magasin danois*. Bientôt après il fut chargé de voyager en Suède pour y recueillir tout ce qu'il pourrait de documens relatifs au Danemarck, et composa avec le fruit de ses recherches trois vol. d'une *Bibliothèque danoise* en allemand qui a depuis été continuée par Olaus Moller. Reçu membre de l'acad. royale de Suède, de celles de Copenhague et de Gœttingue, il m. en 1774, garde des archives du royaume et conseiller d'état. Parmi les autres ouv. de Langebeck, les plus importans sont une *Histoire des mines de Norwége*, Copenhague, 1758, in-4, en danois, trad. en latin et insérée au tome VII des *Mémoires de la société de Copenhague*; *Scriptores rerum danicarum medii œvi*, etc., 1772-92, 7 vol. in-fol., fig. les trois premiers ont été publ. par Langebeck et les autres par Suhm et M. Schœning, d'après les matériaux qu'il avait laissés.

LANGELANDE ou plutôt LONGLAND (Rob.), l'un des plus anciens poètes angl. vers le milieu du 14e S., est aut. d'un poème allégorique, principalement dirigé contre le clergé, écrit en vers non rimés, et qui se rapproche beaucoup de l'ancien saxon, ce qui, joint à l'obscurité dont le poète a cru prudent de s'entourer, en rend la lecture très-difficile aujourd'hui. Ce poème, intitulé *The visions of Pierce Plowman*, paraît avoir été terminé en 1369; il fut imprimé pour la prem. fois par Crowley en 1550, et il s'en fit trois édit. cette même année. Owen Rogers en a donné une nouvelle en 1561, où l'on trouve ainsi que dans plus. de celles qui ont suivi, un autre poème intit: *Pierce the Plowman's crede*, impr. pour la prem. fois séparément en 1553. — V. Longland.

LANGENDYK (Pierre), poète hollandais, historiographe d'Arlem, né dans cette ville en 1662, m. en 1735, a composé un grand nombre de comédies originales, telles que: *Don Quichotte aux noces de Gamache; la Noce villageoise; les Mathématiciens; le Hableur*, etc.; il a aussi pub. des *Epigrammes*; une *Parodie du 4e liv. de l'Enéide*; un poème histor. intitulé: *les Comtes de Hollande; Jules-César et Caton*, trag. imitées du franç., etc. La collection de ses œuvres souv. réimp. forme 4 vol. in-4.

LANGES (Nicolas de), présid. du parlem. de Lyon, né dans cette ville en 1525, m. en 1606, s'est rendu recommandable par sa courageuse opposition au massacre de la St-Barthélemi, sa résistance à toutes les offres des ligueurs et son inviolable attachement au roi légitime. C'était un homme instruit, grand amateur d'antiques et de médailles, qui acheta la maison où l'acad. de Fourvière avait tenu ses séances au 15e S., pour y établir une société littéraire dont l'existence ne fut pas de longue durée. S'il faut en croire Pernetty, les lumières de Langes furent d'un grand secours à Paradin, pour la fin de ses *Mémoires de l'hist. de Lyon*.

LANGHANS (Charles-Gothard), célèbre architecte allem., né en Silésie l'an 1733, m. dans la même province en 1808, fut appelé à Berlin et nommé prem. directeur des bâtimens de la couronne. La capitale de la Prusse lui doit plus. monumens d'un bon goût, entre autres la *Porte de Brandebourg* et la *Nouvelle salle de spectacle*. Langhans a publ. plus. *Mémoires sur l'architecture*; il était membre de l'acad. des beaux-arts de Berlin, de celle des sciences et arts de Bologne, et de la société patriotique de Silésie. — Langhans (Dan.), médecin allemand du 18e S., ne nous est connu que comme aut. de deux ouv. dont on a des traductions franç. sous les titres suiv.: *Art de se traiter et de se guérir soi-même* (trad. par Eidous), Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Essai sur les maladies auxquelles sont sujettes les personnes qui vivent à la cour et dans le grand monde*, Lausanne, 1772, in-12.

LANGHORNE (Daniel), archéologue angl., m. à Londres en 1681, est aut. des deux ouv. suiv.: *Elenchus antiquitat. albionensium*, Londres, 1673, in-8, 1674, 2e édit. avec un appendix; *Chronicum regum Anglorum*, ib., 1679, in-8. — Langhorne (John), ministre anglican, poète et polygraphe, né l'an 1735 à Kirkby-Steven dans le Westmoreland, m. en 1779, a laissé les ouv. suiv.: *Poems*, 2 vol. in-12; *Plutarch's lives; Letters of Theodosius and Constantia*, 2 vol. in-12; *Solyman and Almena*, *a tale; effusions of Fancy*, 2 vol. in-12, trad. par de La Flotte, 1765, in-12; *Fables of Flora*, en vers, etc., etc.

LANGIUS. V. Lang et Lange.

LANGLADE (Jacques de), baron de Saumières, né vers 1620 au château de Limeuil en Périgord. Après avoir embrassé le parti de la princesse de Condé, il trouva cependant le moyen de se rendre agréable au cardinal Mazarin, dont il obtint une charge de secrétaire d'état. Continuellement occupé du soin de plaire aux grands, Langlade m., dit-on, en 1680, du chagrin qu'il ressentit de ce que Louvois passant près de son château refusa de s'y arrêter même un instant. On a de lui: *Mémoires sur la vie du duc de Bouillon*, avec quelques *Particularités de la vie et des mœurs du maréchal de Turenne*, Paris, 1692, in-12.

LANGLE (Pierre de), évêque de Boulogne, né à Evreux en 1644, m. à Boulogne en 1724, fut honoré de l'amitié de Bossuet, et donna long-temps à son diocèse l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; il alla même en 1709 jusqu'à vendre ses livres et sa vaisselle pour subvenir aux besoins de son séminaire et de l'hôpital de Boulogne. Malheureusement il prit sur la fin de sa vie une part trop active aux troubles qui désolèrent l'église de France relativement au trop fameux livre des *Réflexions morales*. Après avoir refusé d'adhérer à l'avis de la majorité du clergé assemblé en 1713 et 1714, il fit des mandemens qui furent condamnés par la cour de Rome, en appela au futur concile en 1717, renouvela son appel l'année suiv. et même en 1720, après l'accommodement auquel il ne voulut prendre aucune part. — V. Fleuriau.

LANGLÉ (Honoré-François-Marie), compositeur de musique, né à Monaco en 1741, entra à l'âge de 16 ans au conservatoire de Naples, où il eut pour maître Caffaro, sous lequel il fit de tels progrès qu'il fut au bout de quelques années appelé à Gênes pour y diriger à la fois le théâtre et le concert des nobles. Arrivé en France en 1768, ce ne fut qu'en 1791 qu'il y fit entendre sa *Corisandre* qui fut généralement applaudie; ambitionnant alors un autre genre de gloire, il entreprit deux tragédies lyriques *Mahomet II* et *le Choix d'Alcide*, qu'il ne put parvenir à faire représenter. Langlé m. en 1807 à sa maison de Villiers-le-Bel près d'Ecouen, après avoir pub. trois *Traités d'harmonie et de modulations, de la basse sous le chant de la fugue*; et une *Nouvelle méthode pour chiffrer les accords*.

LANGLÈS (Louis-Matthieu), membre de l'institut, de la société asiatique de Calcutta, l'un des présidens de celle des antiquaires de France, etc., né en 1763 à Péronne (Picardie), m. le 28 janvier 1824, prof. de persan et de malais à l'école spéciale, et conservat. des MSs. orientaux de la bibliothèque royale, était venu de bonne heure terminer ses études à Paris, où il succéda à son père dans la charge d'officier près le tribunal des maréchaux de France de la connétablie. Plein d'ardeur pour l'étude, il mit à profit ses loisirs en suivant au collége de France les leçons d'arabe de M. Caussin de Perceval, celles de persan de M. Ruffin, et ne tarda pas à prendre rang parmi les savans les plus distingués de son époque. Après avoir commencé sa réputation par la trad. franç. des *Instituts politiq. et milit. de Tamerlan*, etc., Paris, 1787, in-8, il fut chargé de la publicat. du *Dict. tartare-mandchou-franç.* (Paris, Didot aîné, 1789-90, 3 vol. in-4), du P. Amiot, qui en avait envoyé de Chine le MS. à M. Bertin, trés. des parties casuelles; et ce fut sur ces mêmes MSs. qu'il composa son *Alphabet tartare mandchou* (Paris, 1787, in-4, ibid., 1807, in-8, 3e édit.), qui lui valut tant d'éloges outrés, et lui attira l'injuste reproche de s'être approprié l'alphabet de Deshauterayes, gravé 20 ans auparavant dans les planches de l'*Encyclopédie*. Langlès a consacré sa laborieuse carrière à populariser en France l'étude des lang. orientales; il parlait avec facilité la plupart des idiomes vivans, et s'il attacha à ce genre de mérite une trop haute importance, on est du moins obligé de convenir qu'il a utilisé cette vaste érudition philologiq. au profit des sciences, et qu'elle lui a servi à éclaircir une foule de points d'histoire, de géographie et de statistique des diverses contrées de l'Asie. On peut voir la nomenclature de ses nombreux ouv. dans le *Dictionnaire des Anonymes*, la *France littér.* de Ersch, et dans

l'*Annuaire nécrologique* de M. A. Mahul (1824, pag. 157-162); nous citerons seulem., outre ceux dont nous avons parlé: *de l'Importance des lang. orientales* (adressé à l'assemblée constituante), Paris, 1790, in-8; *Fables et Contes indiens*, etc., ib., 1790, in-18: l'auteur en avait donné une première trad. en 1788, même format, sous le titre de *Contes*, etc.; *Collection portative de voyages*, etc., Paris, 1797-1805, 5 vol. in-8, et atlas, pet. in-4; *Voyages de C.-P. Thunberg au Japon*, etc., ibid., 1796, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8 (avec J.-B. Lamarck); *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, etc., ibid., 1803, 3 vol. in-8; *Voyage de Hornemann dans l'Afrique septentrion.*, ibid., an XI (1803), 2 vol. in-8 (*v.* le n° 19,287 du *Dictionn. des Anon.*, 2e édit.); *Recherches sur la découverte de l'essence de roses*, ibid., 1804, in-8, fort belle édit.; *Catalogue des MSs. samskrits de la biblioth. impériale* (avec Alexand. Hamilton); *Monumens anciens et modernes de l'Hindoustan*, en 150 pl., ibid., 1821, 2 vol. in-fol., fig. Langlès a été édit. ou coopérat. de plusieurs autres ouv.; il a fourni un assez grand nombre d'articles à la *Biographie universelle*; et les *Mémoires* de l'instit., le *Magasin*, les *Annales* et la *Revue encyclopédique*, contiennent de lui une foule de *Mémoires*, *Notices* et autres morceaux. Le *Catalogue* de la précieuse biblioth. de Langlès a été pub. par M. Merlin, Paris, 1825, in-8; on trouve sur lui dans le tom. 4 du *Journal asiastique* une *Notice nécrol.* par M. Abel Remusat son succ. dans la place de conservat. des MSs. orient. de la biblioth. royale, et une par M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'académ. des inscript. et belles lettres, dans le *Moniteur* du 1er sept. 1825. etc., etc.

LANGLET (Ant.), avocat, m. en 1781, est auteur de l'ouv. suiv.: *Idée du caractère des oraisons funèbres*, Paris, 1745, in-12. Il a pub. avec un éloge historique les *OEuvres de Coffin*, Paris, 1755, 2 vol. in-12.

LANGLOIS (Michel), poète latin, né au milieu du 15e S. à Beaumont dans le Hainaut, m. à Paris vers 1506, a laissé un recueil de poésies intitulé: *Varia opuscula*, Pavie, 1505 et 1507, in-4. On peut voir une *Notice sur Langlois* au tom. 3 des *Singularités historiques* de D. Liron.—Langlois (Martin), échevin de Paris, ouvrit pendant la nuit du 21 au 22 mars 1594, la porte Saint-Denis à Henri IV, qui fit ainsi son entrée dans Paris, sans qu'il y eût d'autre sang versé que celui d'un corps-de-garde espagnol et de trois bourgeois qui voulurent faire résistance. Nommé maître des requêtes et bientôt après prevôt des marchands, Langlois fut choisi en 1599 par la reine Marguerite de Valois pour régler tout ce qui était relatif à la dissolution de son mariage. — Langlois (Jean-Baptiste), jésuite, né à Nevers en 1663, m. à Paris en 1706, est aut. des ouv. suiv.: *Histoire des croisades contre les Albigeois*, Rouen, 1703, in-12; *Traité du respect humain*, Paris, 1703, in-12; *Journée spirituelle à l'usage des colléges*, in-12.

LANGLOIS (Isidore), journaliste, né en 1770 à Rouen, m. en 1799, fut le principal rédacteur du *Messager du soir.* Mis hors de la loi après les évèn. de vendém. comme ayant été l'un des moteurs de l'insurrection d'une partie des sections de Paris contre la convention nationale, puis condamné à la déportation au 18 fructid., il fut rappelé par le gouvernement consulaire en 1799. On a de lui *des Gouvernemens qui ne conviennent pas à la France*, 1795, in-8; *Appel à mes juges et à mes concitoyens*, 1795, in-8. — Langlois (J.-Th.), ancien avocat au parlement de Paris, né en 1747, m. en 1804, concourut à la rédaction des *Actes des Apôtres* (pub. par Peltier), Paris, 1789-1791, 10 vol. in-8. Constamment opposé aux principes de la révolution, il se tint éloigné de tous les emplois, et ne s'occupa que de la rédaction de quelques *Mémoires.* On cite comme un modèle celui qui est int.: *Mém. pour le chef de brigade Magloire Pelage et pour les habitans de la Guadeloupe*, Paris, 1803, 2 vol. in-8.

LANGRIST (Browne), médecin anglais, m. en 1759, est auteur des ouv. suiv.: *A new essay on muscular motion, founded on experiments*, etc., Londres, 1733, in-8; *Modern theory of physic*, ib., 1738, in-8; *Physical experiments upon brutes*, ibid., 1745, in-8; *Croonian lectures on muscular motion*, ibid., 1747, in-8; *A treatise on the small pox*, ib., 1758.

LANGTOFT (Peter), chroniqueur angl., ainsi appelé du lieu où il naquit dans le comté d'York, vivait sur la fin du 13e et au commencem. du 14e S.; il a trad. du latin la *Vie de Thomas Becket*, d'un certain Bosenham ou Boscani, et de plus une *Chronique d'Angleterre*, qui existe encore MS. dans plus. biblioth. Le docteur Hearne a donné une trad. de cette même chronique en vers angl., Londres, 1725, 2 vol. in-8.

LANGTON (Stephen), cardinal, archevêque de Cantorbéry, né en Angleterre vers la fin du 12e S., fit ses études à l'université de Paris, dont il devint chancelier, et fut appelé à Rome par le pape Innocent III, qui le créa cardinal. Une contestation s'étant élevée l'an 1207 au sujet d'une double élection à l'archevêché de Cantorbéry, le souverain pontife exclut les deux sujets nommés, sacra lui-même Langton en leur place, et contraignit à force de menaces et d'excommunicat. le roi Jean-sans-Terre à le recevoir en cette qualité. A peine en possession de son siége, le prélat persuada au faible monarque de se reconnaître pour feudataire de la cour de Rome, et quelque temps après à octroyer la grande charte, regardée depuis comme le *palladium* des libertés anglaises (1215). Malgré ces antécédens, Langton sut dans la suite défendre aussi les prérogatives de la couronne contre les barons et même contre le pape, avec lequel il eut un long démêlé à ce sujet. Ce prélat éclairé, dont la conduite a été si diversement jugée par les historiens, m. en 1228. On croit que c'est Langton qui le prem. a divisé ou fait diviser la Bible par chapitres; on a de lui une *Histoire de la translation du corps de St Thomas de Cantorbéry*, imp. à la suite des lettres de cet archevêque, Bruxelles, 1683, et on lui attribue un *Poème sur la Passion de Jésus-Christ*, et une sorte de drame mystique où la vérité, la justice et la compassion discutent entre elles sur le sort d'Adam après sa chute.

LANGUET (Hubert), publiciste, né l'an 1518 à Viteaux en Bourgogne, annonça de bonne heure de très-heureuses dispositions. Après avoir terminé ses études avec succès, il passa en Allemagne, où le célèbre J. Camerarius n'eut point de peine à lui faire adopter les principes de la réforme; ensuite il visita l'Italie, la Suède, le Danemarck et la Laponie, puis s'engagea au service d'Auguste, électeur de Saxe qui l'envoya deux fois en France pour complimenter Charles IX. Se trouvant à Paris lors de la St-Barthélemi, Languet fit les plus grands efforts pour sauver l'imprim. Ad. Wechel et Duplessis-Mornay ses amis, et les démarches que son zèle lui dicta pensèrent lui coûter la vie à lui-même. Après avoir rempli différentes autres missions, il m. à Anvers en 1581 au service du prince d'Orange. On lui doit plus. ouv. importans et très-hardis, parmi lesquels nous citerons seulement: *Epistolæ ad J. Camerarium et filium*, Groningue, 1646 et Leipsig, 1685, in-12, avec les réponses de Camerarius, de Craton, etc., Francfort, 1702, in-4; *Arcana sæculi decimi sexti*, etc., Halle, 1699, in-4; *Vindiciæ contra tyrannos, sive de principis in populum populique in principem legitimâ potestate*, Edimbourg (Bâle), 1579, in-8, sous le nom de *Junius Brutus*; trad. en franç. par François Estienne, sous ce titre: *de la Puissance légitime du prince sur le peuple*, 1581, in-8.

LANGUET DE GERGY (Jean-Baptiste-Jo-

SEPH), curé de St-Sulpice, né à Dijon en 1675, fut promu à cette cure en 1714; quatre ans après il entreprit, ne possédant au monde que 100 écus, de bâtir l'église de St-Sulpice qui fut terminée en 1745, et est demeurée l'une des plus belles de Paris. Il serait impossible de décrire tous les moyens pieux, toutes les petites ruses auxquelles il eut recours pour ranimer le zèle et la générosité des fidèles : qu'il suffise de dire que, pour faire couler en argent une statue de la Vierge haute de six pieds, il avait averti ses paroiss. qu'il ne dînerait dans aucune maison sans emporter son couvert : aussi cette Vierge fut-elle appelée *Notre-Dame de la vieille vaisselle*. Cepend. d'autres bonnes œuvres occupaient l'abbé Languet : il fondait en même temps l'hôpital de l'Enfant-Jésus, soutenait les pauvres de sa paroisse, et faisait passer à Marseille des sommes immenses pendant le temps de la peste; il était devenu l'aumônier-général du faubourg St-Germain, et l'on prétend qu'il distribuait annuellement plus d'un million aux malheureux. Après avoir refusé plus. évêchés, l'abbé Languet résigna sa cure en 1748, m. deux ans après dans son abbaye de Bernay, et fut enterré à St-Sulpice, où un superbe monument lui fut élevé de la main de Slodtz.

LANGUET DE GERGY (JEAN-JOSEPH), prélat français, frère du précédent, né à Dijon en 1677, fut nommé évêque de Soissons en 1715, archevêque de Sens en 1730, et m. dans cette dern. ville en 1753. Ce prélat, qui avait des connaissances solides et un style très-facile, passa toute sa vie dans des querelles théologiques contre ses suffragans, contre les jansénistes et contre plus. évêques et archevêq. étrangers à sa juridiction. Il écrivit contre les convulsionnaires; plus. de ses ouv., favorablement accueillis de la cour de Rome, furent supprimés et condamnés par le parlement de Paris. On peut consulter sur ce prélat turbulent les *Nouvelles ecclésiastiques* et l'*Histoire de la constitution Unigenitus*. Languet était membre de l'académie franç., où il fut remplacé par Buffon qui, contre l'usage, ne dit pas un mot du mérite et des talens littéraires de son prédécess. Parmi ses nombreuses product., nous citerons seulement : *Traité de la confiance en Dieu*, etc., Paris, 1718, in-12, trad. en ital. et souvent réimp.; *Catéchisme à l'usage du diocèse de Sens*, 1727, in-12; *Recueil des ouv. polemiq. de M. Languet de Gergy, archevéq. de Sens*, Sens, 1752, 2 vol. in-fol.

LANGUSCO (PHILIPPE, comte de), chef de parti dans Pavie au commencem. du 14e S., ayant obtenu le pouvoir par une victoire éclatante remportée en 1300 sur Manfred Beccaria, exila tous ses ennemis et se fit reconnaître pour le seigneur de Pavie. L'empereur Henri VII étant venu se faire couronner à Rome, voulut rendre la liberté aux villes d'Italie, et dépouilla Langusco de toute autorité; mais telle était l'influence de celui-ci sur ses concitoyens que, réduit à la condit. d'un simple particul., il n'en demeura pas moins de fait le maître de Pavie. A peine Henri était-il sorti de la ville que Langusco en chassa les gibelins, et se mit, ainsi que tous les siens, sous la protection du roi de Naples. Ayant été fait prisonnier en 1313, il fut envoyé à Milan, où il m. de chagrin deux ans après en apprenant que son fils Richard, qui lui avait succédé, venait d'être battu et tué par les troupes d'Etienne Visconti.

LANGWEDEL (BERNARD), méd., né à Hambourg en 1596, mort en 1656, cons. prem. méd. du duc de Saxe-Lawenbourg, a laissé entre autres ouv. sur son art : *Carolus Piso enucleatus*, etc., Hambourg et Leyde, 1639, in-8 et in-12; *Thesaurus Hippocraticus*, etc., Hamb., 1639, in-12.

LANIERE (NICOLAS), artiste italien, né en 1568, m. en 1646, exécuta pour Charles Ier d'Angleterre une *Sainte famille*; mais, quoique ce tableau soit assez remarquable, c'est surtout à son talent pour la musique que Lanière a dû sa réputation. Playford, dans sa collection, nous a conservé plus. œuvres de ce maître, entre autres : *Musica narrativa; Airs et Dialog.*, 1563; le *Musicien accompagnant*, 1667.

LANINO (BERNARDINO), peintre d'histoire, m. à Verceil en 1558, imita parfaitement la manière de Gaudenzio Ferrari, son maître. Parmi les ouv. de cet artiste, qui sont presque tous à Milan, on distingue : le *Dôme de Novara*; la *Sybille*, et le *Père éternel*. — Ses deux frères, GAUDENZIO et GIROLANO, suivirent aussi la carrière de la peinture, mais avec moins de succès.

LANJUINAIS (JOSEPH), né en Bretagne, entra d'abord dans l'ordre de Saint-Benoît, où il professa même la théologie, puis des querelles de couvent lui firent quitter son monastère, son ordre et sa patrie; il se retira à Moudon en Suisse, où il embrassa la religion réformée, dirigea une école, et m. vers 1808. On a de lui les ouv. suiv. : *le Monarque accompli*, ou *Prodiges de bonté*, *de savoir et de sagesse*, *qui font l'éloge de S. M. I. Joseph II*, etc., 1774, 1777 et 1780, 3 vol. in-8; *Manuel des jeunes orateurs*, etc., 1777, 2 vol. in-12; *Supplément à l'Espion anglais*, etc., 1781, in-8; *Esprit du pape Clément XIV, mis au jour par le R. V. B. confesseur de ce souverain pontife*, etc., 1775; un *Eloge* de Catherine II; une trad. des *Méditat. de Dodd.*

LANJUINAIS (le comte JEAN-DENIS), neveu du précéd., pair de France et membre de l'académie royale des inscript. et belles-lettres, né en 1753 à Rennes, m. à Paris le 13 janv. 1827, avait d'abord été avocat et puis profess. en droit à l'univ. de sa ville natale, dont chacun des trois ordres l'élurent en 1779 l'un des conseillers des états de Bretagne. Nommé en 1789 député aux états-généraux par le tiers-état de la sénéchaussée de Rennes, qui le chargea de la rédact. de ses cahiers, il prit part aux délibérations les plus importantes dans l'assemblée constituante; il s'éleva avec force contre le décret qui déclarait les biens du clergé biens nationaux, quoique auparavant il eût contribué puissamment à la constitution civile du clergé. Après la session de cette législature, pendant laquelle il n'avait pas moins déployé de talens et de bonne foi que de fermeté de principes, il alla à Rennes reprendre sa chaire de droit, puis devint membre de la haute cour nationale, et fut porté à la convention par le départem. d'Ille-et-Vilaine (sept. 1792). Lanjuinais, dont le patriotisme éclairé tendait également à soustraire le trône à l'influence des partis extrêmes, lutta avec la plus grande vigueur contre celui des anarchistes qui déjà dominait l'assemblée; et lors de la mise en jugement de Louis XVI, il demanda qu'on lui laissât les mêmes moyens de défense et d'appel qu'aux autres accusés; il attaqua ensuite l'acte d'accusation de ce malheureux prince (26 décembre), et vota à l'appel nominal du 15 janvier 1793, non comme juge, mais comme représent., sa réclusion et son bannissement à la paix, demandant toutefois que, quel que fût le jugement, il ne pût avoir force de loi que s'il réunissait les deux tiers des suffrages. C'était évidemment l'unique moyen de sauver le roi; aussi cette opinion fut-elle reproduite par MM. Tronchet, Desèze et Malesherbes, dont les courageux efforts n'obtinrent pas plus de succès. La conduite de Lanjuinais pendant le reste de cette époque funeste ne fut ni moins courageuse ni moins honorable; elle devait attirer et attira effectivement sur lui la vengeance des terroristes, dont il avait bravé la fureur ne la pouvant maîtriser. Décrété d'arrestat. après la journée du 2 juin, il parvint ensuite à s'évader, fut mis hors la loi (28 juillet), et n'échappa à la mort que par le dévouement de son épouse et d'une servante nommée Julie Poirier, gardes vigilantes au soin desquelles il dut sa sécurité pendant les dix-huit mois qu'il passa caché dans sa maison à Rennes. (Legouvé a consacré le souvenir de ce beau trait dans son poème du *Mérite des femmes*.) Ayant été rap-

pelé au bout de ce temps, Lanjuinais rentra ensuite à la convention ; en juin 1795 il en fut nommé président, et il plaida de nouveau, mais avec plus de succès, la cause de la rélig. et de l'humanité. Lors de la création des deux conseils législat. qui remplacèrent la convention, il fut porté au conseil des anciens par les voix simultanées de 73 départem. ; et cet hommage rendu aux principes de justice et de modération du candidat mérite d'être signalé comme ne faisant pas moins d'honneur à la sagesse d'une telle majorité des assemblées électorales de France. Admis au sénat après une double présentation du corps législatif (22 mars 1800), Lanjuinais s'y prononça contre l'établissem. du consulat à vie, ce qui n'empêcha pas qu'il fût nommé plus tard comte de l'empire et command. de la Légion-d'Honneur. Lors de la déchéance de Napoléon qu'il avait votée dans le sénat (où il eut aussi part à la rédaction du projet de const.), il fut compris dans la prem. organisat. de la chambre des pairs : le roi l'y maintint après la seconde restauration, et il n'a cessé jusqu'à sa m. d'y professer la même indépendance d'opinions, la même tolérance, et surtout le même zèle pour le maintien des libertés publiques, acquises à la France au prix de tant de sacrifices, et gage si puissant de l'éclat des trônes comme de la prospérité des états. Plus. discours ont été prononcés sur la tombe de Lanjuinais, notamm. par M. Abel Remusat, au nom de l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'aîné de ses fils est appelé à lui succéder à la chambre des pairs, où, dans la séance du 1er mars, M. le comte de Ségur a lu son *Eloge funèbre* (*v.* le *Moniteur* du 7 du même mois). Outre ses rapports et discours aux diverses législat. dont il a fait partie, et qui ne peuvent manquer d'être réimp. collectivem., Lanjuinais a publ. plus. ouv. scientifiq. et littéraires, ainsi que divers écrits d'économie politiq. Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Mémoire sur l'origine... des différentes espèces de dîmes*, etc., 1786, in-8 ; *Rapport sur la nécessité de supprimer les dispenses de mariage, et d'établir une forme purem. civile pour constater l'état des personnes*, 1791, 1815, in-8 ; *Rapport sur l'effet rétroactif des lois du 5 brum. et du 17 nivôse an II*, 1795, in-8 ; *Mémoire justificatif*, 1815, in-8, 2e édit. ; *Appréciation du projet de loi relatif aux trois concordats*, 1817, in-8, plus. fois réimp. ; *Notice sur l'ouv. du sénateur Grégoire intitulé* : de la Littérature des Nègres, 1818, in-8 ; *Constitutions de la nation française, précédées d'un essai historiq. et politique sur la charte*, Paris, 1819, 2 vol. in-8 ; *Etudes biogr. et littér. sur Ant. Arnauld, P. Nicole et J. Necker, avec une notice sur Christophe Colomb*, Paris, 1823, in-8 ; *Tableau général de l'état politique intérieur de la France depuis 1814, et de l'Angleterre depuis 1716*, ou *Discours de M. le comte de Lanjuinais contre la septennalité, avec un avertissement*, ib., 1824, broch. in-8 ; *Contre un article... qui suppose les congrégations religieuses assez bien autorisées*, etc., ib., 1824, in-8 ; *Discours contre le rétablissement des péchés de sacrilége dans le code criminel*, 1825, in-8 ; *Fragmens histor. sur le 31 mai*, ins. à la suite de l'*Hist. de la convention nationale* par M. Durand de Maillane, 1825, in-8 ; *les Jésuites en miniature*, ou *le livre* DU JÉSUITISME *analysé*, etc., 1826, in-18 de 60 p. ; *Disc. contre le projet de rétablir et d'aggraver les priviléges d'aînesse, de masculinité, de substitution*, 1826, broch. in-8, 2 édit. ; et enfin plus. analyses, notices, et autres morc. littér. lus à l'institut ou ins. dans les *Mém. de l'acad. celtique*, dans *le Magas.*, et la *Revue encyclop.*, dans la *Chronique relig.*, etc. Le comte Lanjuinais fut en outre coéditeur et coréviseur avec M. Grégoire de la *Vie* et des *Mémoires de Scipion Ricci*, par de Potter, Paris, 1825, 4 vol. in-8.

LANNES. V. MONTEBELLO.

LANNOY (CH. de), gén. au service de Charles-Quint, né vers 1470, d'une des plus anciennes maisons de Flandre, se distingua d'abord sous l'emp. Maximilien, qui lui accorda le collier de la Toison-d'Or et le gouv. de Tournai. Charles-Quint le nomma vice-roi de Naples en 1522, et lui confia le commandement des armées impériales en Italie après la mort de Prosper Colonne. Lannoy gagna la fameuse bataille de Pavie (1525) sur François Ier, qui, voyant toute résistance inutile, ne voulut rendre son épée qu'à lui. Le roi n'eut pas lieu de se repentir de cette preuve d'estime accordée à Lannoy ; celui-ci eut les plus grands égards pour son prisonnier pendant tout le temps de sa captivité, et lorsqu'il fut chargé de le ramener en France. Ce gén., auquel il n'a peut-être manqué qu'un peu plus d'audace pour être un des plus grands hommes de guerre de son temps, m. à Gaëte en 1527, après avoir vu ses services magnifiquement récompensés par l'emp. — LANNOY (Ferd. de), 3e fils du préc., né en Italie vers 1510, servit dans les guerres d'Italie, d'Allemagne et de Flandre, fut fait gén. de l'artillerie espagnole, devint successiv. gouv. de la Hollande, de l'Artois, de la ville de Gray en Franche-Comté, et m. en 1579 dans un de ses châteaux près de Dôle. Il était fort instruit, surtout en mathém., et on lui attribue l'invention de petites pièces d'artillerie dont on se sert dans la guerre de montagnes. On lui doit aussi la carte du duché et du comté de Bourgogne, et une autre de la Franche-Comté, ins. l'une et l'autre dans les *Atlas* d'Ortelius, de Hondius et de Blaeu.—Raoul de LANNOY fut un des plus valeureux capit. de l'armée franç. sous le règne de Louis XI. — François-Ferdinand de LANNOY, né à Lille en 1732, d'une autre famille que les précéd., fut maréchal des camps et armées du roi, et m. à Paris en 1790. Il a laissé quelques ouvrages MSs. suivant la *Notice* publiée sur lui par J.-B.-E.-B. Soreau, Paris, an IX (1801), in-8.

LANNOY (JULIENNE-CORNÉLIE, baronne de) occupe un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la poésie hollandaise. Née à Breda en 1738, elle y m. en 1782, laissant 3 trag. qui ont eu un gr. succès sur le théât. d'Amst., *Léon-le-Grand*, 1767, in-12 ; *le Siége de Harlem*, 1770 ; et *Cleopâtre*, 1776. On a d'elle en outre 2 vol. de *Poésies mêlées*, Leyde, 1780, in-8, et 1 vol. d'*œuvres posthumes* pub. en 1783, in-8, par M. Bilderdyk.

LANOUE et LANOVIUS. V. NOUE.

LANSBERG (JEAN), dit *le Juste*, en lat. *Lanspergius*, écriv. ascétique, né à Landsberg en Bavière au milieu du 15e S., m. saintement à Cologne en 1539, a laissé plus. écrits qui ont été rec. et pub. à Cologne en 1693, 2 vol. in-4, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Enchiridion militiæ christianæ*, Paris, 1546, et Cologne, 1607, in-12 ; *Alloquium Jesu-Christi ad animam fidelem*, Louvain, 1572, in-12, trad. dans plus. langues.

LANSBERG (PH.), mathém. et astronome, né l'an 1561 dans la Zélande, mort à Middelbourg en 1632, a laissé plus. ouv. qui ont été réunis et pub. à Middelbourg en 1663, in-fol., et parmi lesquels on distingue : *de Motu solis*, Middelbourg, 1628, in-4 ; *Commentationes in motum terræ diurnum et annum*, etc., 1629, trad. du hollandais en lat. par Martin Hortensius, Middelbourg, 1630, in-4, et en franç. par N. Goubard, ib., 1633, in-f. ; *Anti-Aristarchus sive de orbe terræ immobili liber*, Anvers, 1631. — V. LÆNSBERG.

LANSDOWNE. V. GRANVILLE et PETTY.

LANSKOI (ALEX.-DEMITRIEWITCH), favori de l'imp. Catherine II, né en Russie en 1758, était capit. dans la garde et aide-de-camp du prince Potemkin, lorsqu'au jour de Pâques de l'an 1780 il fut présenté à l'imp. Frappée de sa belle figure et de son maintien noble, cette princesse lui donna aussitôt le rang de colonel, le prit pour son aide-de-camp, et le fit loger au palais dans l'appartement qu'occupait peu de jours avant Korsakow disgracié.

Dès lors Lanskoi jouit auprès de Catherine d'une faveur illimitée ; mais il refusa de s'en servir pour entrer dans aucune affaire politiq., et m. en 1784, vivement regretté de sa souveraine, qui, depuis son élévat., n'avait pas passé un seul jour loin de lui.

LANTARA (Simon-Mathurin), peintre de paysages, né près de Montargis en 1745, m. en 1778 dans l'hôpital de la charité de Paris, n'eut pour ainsi dire d'autre maître que la nature, et présenta un parfait modèle de cette insouciance complète, caractère de convention au théâtre pour tous les artistes. Doué d'un talent véritable, excellent surtout à rendre les différentes heures du jour, les clairs de lune, les soleils couchans, etc., Lantara eût pu faire une fortune brillante, mais il ne voulut jamais travailler dès qu'il possédait un écu. La misère l'inspirait : quand il n'avait plus rien, il entrait dans un cabaret, prenait ses pinceaux, et payait sa dépense avec quelques dessins que les connaisseurs s'arrachaient. P. J. Daret a gravé d'après lui : *la Rencontre fâcheuse*, *le Pêcheur amoureux*, *l'heureux Baigneur* et *le Berger amoureux*, 4 estampes en long ; Piquenot *la Nappe d'eau* et *les chasse-marées*, 2 estampes en long ; et enfin Lebas le 1er liv. des *Vues des environs de Paris*, 12 petites feuilles en long.

LANTIER (E...-F... de), poète, litt., et auteur dramat., ancien capitaine de cavalerie et chev. de Saint-Louis, né vers 1736 à Marseille, où il m. le 31 janv. 1826, memb. de l'acad. de cette ville et de plus. autres soc. sav., est demeuré sur la fin de sa vie le doyen des écriv. fr. de notre époque, ce qui l'a fait surnommer par quelq.-uns *le Nestor de la France littéraire*. On a de lui : *l'Impatient*, comédie en 1 acte et en vers, 1778, in-8 ; *le Flatteur*, com., pub. par M. Grimod de La Reynière, 1782, in-8 ; *les travaux de l'abbé Mouche*, 1784, in-12 ; *Voyage d'Anténor en Grèce*, 1798, 3 vol. in-8 ; 3e édit., 1800, 5 vol. in-18 ; 16e édit., 1823, 6 vol. in-18 : bien que cet ouv. très-estimable, qu'on a surnommé l'*Anacharsis des boudoirs*, soit fort au-dessous de celui de Barthélemy, il n'a eu guère moins de succès ; il en a été fait deux traductions allemandes, une en espagnol, en portugais, en russe, etc. ; *Contes en prose et en vers*, etc., 1801, 3 vol. in-18 ; 1809, 2 vol. in-8 : quelques-unes des pièces de ce recueil avaient déjà paru isolément ; *les Voyageurs en Suisse*, 1803, 1817, 3 vol. in-8 ; *Voyage en Espagne du chev. de St Gervais*, 1809, 1820, 2 v. in-8 ; *Correspondance de mademoiselle Suzette-Césarine d'Arly*, 1814, 2 vol. in-8, 1815, 3 vol. in-12 ; *Recueil de poésies*, 1817, in-8 : la plupart des morceaux qui composent ce volume avaient déjà paru dans div. collections ; *Geoffroy-Rudel*, ou *le Troubad.*, poème en 8 ch., 1825, in-8. Bien qu'on ait attribué quelq. autres ouv. à Lantier, il n'a été effectivement impr. de lui que ceux ci-dessus indiqués ; mais il a laissé en MSs. quelques pièces de théâtre dont aucune n'a eu grand succès. On avait annoncé en 1826 la publicat. des *OEuvres de Lantier*, devant former 13 vol. in-8, plus 2 vol. d'ouvr. posthumes ; mais jusqu'ici le *Prospectus* seul a paru (*v.* le no 584 du *Journal de l'impr. et de la librairie*, année 1826).

LANTIERI (Jacob), ingénieur italien du 16e S., né à Paratico dans le Bressan, a écrit sur l'art des fortifications passagères deux livres imp. à Venise, 1559, in-4. On cite encore de lui onze *Dialogues* sur la manière de lever les plans des forteresses, selon les principes d'Euclide, etc., ib., 1557, in-4.

LANTIN (Jean-Bapt.), cons. au parlement de Bourgogne, né à Challon en 1572, m. à Dijon en 1652, a pub. plus. pièces de *Poésies latines*, et laissé MSs. plus. ouv. sur des matières de droit, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque de Bourgogne*. — Lantin (Jean-Baptiste), son fils, conseiller au parlement de Bourgogne, né à Dijon en 1620, m. dans cette ville en 1695, a publié la *Préface* du liv. de Saumaise : *de Homonymis hyles iatricæ*, Dijon, 1668, in-4 ; une *Lettre* à Foucher, ins. au *Journ. des Sav.*, 1692 ; une *Lettre* à D'Ablancourt dans les *Mélanges* de Michault, 1er vol. Il a en outre laissé un gr. nomb. de MSs. beaucoup plus importans, et dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque de Bourgogne*. La biblioth. du roi possède un MS. intit. *Lantiniana*, que le savant Chardon de La Rochette se proposait de pub. : cet ouv. n'a pas été imprimé.

LANTIN DE DAMEREY (Jean-Bapt.), petit-fils du précéd., né à Dijon en 1680, mort en 1756, memb. de l'acad. de cette ville et doyen du parlement de Bourgogne, est aut. de plus. ouv. parmi lesquels on distingue : le *Supplément au glossaire du roman de la Rose, contenant des notes critiques, historiques, grammaticales*, etc., Dijon, 1737, in-12. Ce supplément forme le 5e vol. de l'édit. de 1735, in-12, et le 5e encore du roman de *la Rose*, pub. par MM. Fournier, Paris, 1798, in-8.

LANUSSE (Franç.), gén. franç., né en 1762 à Habas (dép. des Landes), suivit d'abord la carrière du commerce, puis s'enrôla comme simple volontaire en 1792, et obtint par sa bravoure un avancement rapide pendant les prem. campagnes de la révolution. Lorsque Bonaparte vint prendre le commandement de l'armée d'Italie, Lanusse combattit sous ses ordres en qualité d'adjudant-général ; ensuite il fit partie de l'expédition d'Egypte, et m. à Alexandrie des blessures qu'il avait reçues en combattant les Anglais en avant d'Aboukir.

LANZI (l'abbé Louis), sav. jés. ital., né l'an 1732 à Monte del Olmo, près de Macera, m. à Florence en 1810, conservateur de la fameuse galerie de cette ville, passe avec raison pour un des plus gr. archéologues et des plus habiles philologues ital. On lui doit la fondation du *cabinet étrusque*, qu'il disposa dans un ordre admirable, et 28 ouv. estim. dont on peut voir la liste dans une *Notice* pub. par l'abbé Mauro Boni, trad. en franç. au tome IV des *Annales encyclop.* (1817) ; les princip. sont : *Saggio di lingua etrusca, e di altre antiche d'Italia*, etc., Rome, 1789, 3 vol. in-8 ; *de' Vasi antichi dipenti, chiamati etruschi*, etc., Florence, 1806, in-8 ; *Storia pittorica della Italia, dal risorgimento delle belle arti fin presso al fine del XVIII secolo*, Bassano, 1809, 6 vol. in-8, 3e édit.

LANZONE, chef de parti à Milan, prit en 1041 la défense des plébéiens opprimés par la noblesse, quoiqu'il fût gentilhomme lui-même. Lanzone peut être regardé comme le fondateur de la république milanaise, à laquelle il donna des lois, et dont il demeura le prem. magistrat. Après avoir attaqué les nobles jusque dans leurs forteresses, il les força d'acquiescer au nouvel ordre des choses, et sut aussi mettre l'emp. Henri III dans les intérêts de la république naissante.

LAOCOON (mythol.), frère d'Anchise selon les uns, ou selon d'autres fils de Priam et d'Hécube, était grand-prêtre d'Apollon quand ce dieu, courroucé de ce qu'il s'était marié contre sa défense expresse, envoya deux serpens monstrueux qui l'étouffèrent sous leurs replis avec ses deux fils Antiphatès et Thymbreus. Comme Laocoon s'était vivement opposé à ce qu'on introduisît dans les murs de Troie le fameux cheval de bois, insidieusement présenté par les Grecs comme une offrande aux dieux, les Troyens aveuglés considérèrent son trépas comme une juste punition de son opiniâtre résistance. La fable de Laocoon a fourni à Virgile les plus beaux passages du 2e livre de son *Enéide* ; la mort cruelle de ce personnage est aussi le sujet du groupe magnifique qu'on attribue à Agésandre et à Athénodore, et qui été gravé par Bervic (*v.* ces n.).

LAONIC. V. Chalcocondyle.

LAODICE, sœur et femme d'Antiochus II, surn. *Theos*, et mère de Seleucus Callinicus et d'Antiochus Hierax, après avoir empoisonné le roi son

époux, venait de faire périr Bérénice, 2e femme de ce prince, ainsi que le fils qu'il en avait eu, lorsqu'à son tour elle fut mise à mort par ordre de Ptolémée Evergète, accouru en Syrie à la tête d'une armée formidable pour secourir sa sœur, dont toutefois il ne put que venger le meurtre.

LAO-TSEE, LAO-TSEU ou LAO-KIUN, philosophe chinois, né environ 600 ans av. J.-C., contemporain de Confucius et de Pythagore, enseignait comme ce dernier la métempsycose, et prétendait comme lui se rappeler les différens corps d'hommes et de bêtes dans lesquels son âme avait successivem. habité. M. Abel-Remusat a trad. en français un des principaux liv. de la secte Tao-sse dont Lao-tseu est le fondateur : cet ouv. est intit. : *Livre des récompenses et des peines*, Paris, 1816, in-8.

LAPALICE. V. PALICE.

LAPAGERIE. V. JOSÉPHINE.

LAPARELLI (FRANÇ.), ingén. et architecte, né à Cortone en 1521, m. en 1570, fut employé successivement par Cosme Ier, duc de Toscane, et par le pape Pie IV, à entourer de fortifications Civita-Vecchia et Malte. Il passa ensuite au service des Vénitiens pendant le siége de Candie, et fut d'un puissant secours à Michel-Ange pour l'érection de l'église de St-Pierre à Rome.

LAPÉROUSE. V. PÉROUSE et PICOT.

LAPI (LAURENT-MARIE), ecclés. et poète ital., né l'an 1703 à San-Lorenzo, bourg de Toscane, m. en 1754, prof. de philos. morale au séminaire de Florence, est aut. des ouv. suiv. : *Theologia scholastica versibus elegiacis expressa*, Florence, 1728; *Instituzioni cristiane*, ibid., 1748 et 1751; *Inni sacri tradotti in versi toscani*, ibid., 1753.

LA PIERRE. V. PIERRE.

LAPLACE (le marquis PIERRE-SIMON), célèbre géomètre et astronome, pair de France, grand-cordon de la Légion-d'Honneur, gr.-cordon de la Réunion, comte de l'empire, memb. de l'académie française, de l'acad. des sciences, du bureau des longitudes et de presque toutes les sociétés sav. de l'Europe, né en 1749 à Beaumont-en-Auge, fils d'un cultivateur, commença par professer les mathém. à l'école milit. établie dans son bourg natal, puis il vint à Paris, où d'utiles protecteurs, notamment le président Saron, lui facilitèrent l'accès des hautes dignités auxquelles il est parvenu par son talent. Ayant remplacé Bezout comme examinat. du corps royal de l'artillerie (1784), il présida en 1796 la députation qui présenta au conseil des cinq-cents l'exposé des travaux de l'institut depuis sa création; et après le 18 brumaire il fut appelé au ministère de l'intérieur, où il fut remplacé au bout de six semaines par Lucien Bonaparte. Admis alors au sénat (dès 1799), il en devint vice-présid. au mois de juillet 1803, et fut l'année suiv. chargé de faire à ce même corps un rapport sur la nécessité d'abandonner le calendrier de la république pour reprendre le calendrier grégorien. En 1814, Laplace, qui avait voté la déchéance de Napoléon, fut compris dans la prem. organisation de la chambre des pairs, et il reçut du roi le titre de marquis. Lorsque l'acad. franç. résolut dans sa séance de janv. 1827 de mettre sous les yeux du roi une supplique dans laquelle seraient exposés les inconvéniens qu'allait faire peser sur toute la France savante l'adoption du projet de loi *sur la répression des délits de la presse*, le marquis de Laplace, qui en qualité de directeur de ce corps litt. occupait alors le fauteuil, l'abandonna après avoir combattu vainement la résolution de ses honorables confrères. Il n'a pas assez vécu pour apprendre par l'évnèem. que le cœur d'un bon prince ne saurait repousser les vœux unanimes de ses plus fidèles sujets : il est m. à Paris le 6 mars 1827. Le *Moniteur* du 20 du même mois contient les *Disc.* prononcés par MM. Daru, Poisson et Biot, au nom de l'institut, aux funérailles du marq. de Laplace; et dans celui du 12 avril 1827 on trouve son *Oraison funèbre* prononcée à la chambre des pairs par M. le marq. de Pastoret. Les princip. ouv. de ce gr. géomètre sont : *Théorie du mouvem. et de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4; *Théorie des attract. des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1785, in-4; *Exposit. du système du monde*, dédié au conseil des cinq-cents, 1796, 2 vol. in-8, 1799, in-4, 4e édit., 1813, in-4, ou 2 vol. in-8; 1824, 5e édit., augm. d'un précis de l'histoire de l'astronomie; *Traité de mécanique céleste*, 1799 et années suiv., 5 tomes in-4 ou in-8, publiés par livres : le 16e a paru en août 1825; *Théorie analyt. des probabilités*, in-4, 1812, 1814, 1820; *Essai philos. sur les probabil.*, 1814, in-4, 5e édit., 1825, in-8. On a encore de lui un gr. nomb. de *Mémoires* ins. dans les collect. de l'institut, de l'académ. des sciences, et dans le *Journal de l'école polytechniq.* L'importance de tous ses travaux a été sagement appréciée par M. Delambre dans son *Rapport sur les progrès des sciences*. La *société d'Arcueil* comptait le marquis de Laplace au nombre de ses fondateurs. — V. PLACE.

LAPLANCHE (ÉT. de), avocat au parlem. de Paris dans le 16e S., a donné une trad. française des 5 prem. liv. des *Annales* de Tacite, Paris, 1548, 1555 et 1581, in-4.

LAPO, diminutif de *Jacopo* (JACQUES), savant canoniste du 14e S., né à Castiglionco en Toscane, fut long-temps chef du parti gibelin à Florence, et m. à Rome en 1381, cons. du roi de Naples et solliciteur à la cour du pape. Il n'a laissé que quelq. *Traités de droit canon*, aujourd'hui sans intérêt; mais il a droit à la reconnaissance des savans pour avoir concouru avec Pétrarque à la découverte des *Institutions de Quintilien*, et avoir retrouvé le *Discours* de Cicéron *Pro Milone* et les *Philippiques*. On peut voir des détails sur Lapo et ses ouv. dans Tiraboschi, *Litt. ital.*, 5e vol., et dans le t. IV de la *Biblioth. lat. med. ævi* de Fabricius.

LAPOPELINIÈRE. V. POPELINIÈRE et POUPELINIÈRE.

LAPORTE. V. PORTE.

LA QUINTINIE. V. QUINTINIE.

LARAUZA (JEAN-LOUIS), ancien maître des conférences à l'école normale, et bibliothéc. de la faculté de théologie de l'acad. de Paris, né en 1793 dans cette ville, où il m. le 29 sept. 1825, avait fait au lycée Napoléon (aujourd'hui collége royal de Henri IV) de brillantes études au sortir desquelles il fut admis comme élève de l'école normale; quelq. années après il fut jugé digne d'y professer les langues anciennes et la grammaire générale. Lors de la suppression de cet établissem., Larauza, qui s'était également livré avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la musique et à la composit., se rendit en Italie pour y éclaircir divers points de critique sur cette science chez les anciens. Son voyage, dont il a rapporté des fruits précieux sous ce rapport, n'a pas été sans intérêt pour les lettres; outre une foule d'observ. curieuses qu'il n'a pas eu le temps de rédiger, mais qui peut-être ne seront point entièrement perdues, il a laissé l'ouvr. suiv. pub. par M. Viguier : *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, Paris, 1826, in-8. On trouve d'intéressans détails sur Larauza dans *le Globe*, no du 4 oct. 1825. M. H. Patin lui a égalem. consacré une *Notice* dans la *Revue encycl.*, t. 31, p. 567 et suiv.

LARCHER (PIERRE-HENRI), sav. helléniste, né à Dijon en 1726, m. en 1812, membre de l'Institut et professeur titulaire de littérature grecque à la faculté de Paris, fut un homme très-érudit et très-profond, mais auquel la nature avait refusé les grâces et l'harmonie du style, sans lesquelles les plus savantes observations et les pensées les plus justes ne peuvent attacher le lecteur. M. Boissonnade a inséré dans plus. journ. sav. et étrangers une *Notice sur la vie et les écrits de M. Larcher*. Nous ne citerons de lui que les ouv. ou trad. suiv. : *Supplém.*

à la philosophie de l'histoire (contre Voltaire), Paris, 1767 et 1769, in 8 ; *Mém. sur Vénus*, ouv. couronné en 1775 par l'acad. des belles-lettres ; *la Retraite des* 10,000 par Xénophon, ibid., 1778, 2 vol. in-12 ; *Hérodote*, 1786, 9 vol. in-8, ou 7 vol. in-4, 1802, 9 vol. in-8, bonne édit. ; *Histoire de Martin Scriblère*, par Pope, 1755 ; *Essai sur le blanchîment des toiles*, par Home, 1762.

LARCHEVÊQUE, sculpt. franç., né en 1721, fut appelé à Stockholm vers 1760 pour y faire le modèle en plâtre de la statue pédestre de Gustave Vasa. Il exécuta ensuite celui d'une statue équestre de Gustave-Adolphe, et toutes deux furent coulées en bronze par un fondeur suédois nommé Meïer. Larchevêque avait été décoré en Suède de l'ordre de l'Etoile Polaire ; à son retour en France, l'an 1776, il obtint celui de St-Michel, et m. à Montpellier en 1778.

LARDENOY (P.-MART.), célestin, m. en 1761, est aut. de l'ouv. suiv. : *de Oratione dominica liber, ex variis Sti Augustini sententiis contextus*, Paris, 1673, in-12, trad. en franç. par Guillaume Le Roy sous ce tit. : *Explication de l'oraison dominicale*, Paris, 1674, 1688, in-12.

LARDENOY DE BOLANDRE (le comte ANT.-PHILIPPE de), lieutenant-général, grand-croix de l'ordre des Sts Maurice et Lazare de Sardaigne, né vers 1747 d'une ancienne famille originaire du pays de Luxembourg, m. le 12 sept. 1825 à Cannes, près Montereau (Seine-et-Marne), avait d'ab. été page de Louis XVI, et devint successivement enseigné au régiment des gardes franç., colonel en second du régiment de la Reine, caval., puis colonel du régiment provincial d'artillerie à Strasbourg. Il émigra dès 1791, fit les campagnes de 1792 et 1793 contre la république française, se trouva à l'expédition de Quiberon en qualité de capit. de la première compagnie des gentilshommes français au service de S. M. britannique, et rentra en France au mois d'avril 1814 avec le titre de maréchal-de-camp. Depuis cette époq. le comte de Lardenoy fut élevé successiv. aux postes de lieut.-gén., de commandant militaire à Toulon, et enfin de gouvern.-général de la Guadeloupe (11 avril 1816).

LARDNER (NATHANIEL), ministre dissident anglais, né en 1684 à Hawkhurst dans le comté de Kent, m. au même lieu en 1768, a laissé un grand nombre d'écrits théologiques qui ont été réunis et publ. avec une *Vie* de l'aut. par Kippis, Londres, 1788, 11 vol. in-8, ibid., 1815, 5 vol. in-4. On y distingue surtout : *The credibility of the gospel history*, ouv. plein d'érudit. et de critique qui a été trad. en allem. par Westerhaen et en lat. par Wolff.

LARGILLIÈRE (NICOLAS), peintre de portraits, né à Paris en 1656, m. dans la même ville en 1746, chancelier de l'acad. de peinture, fut élève d'Ant. Goubeau, peintre d'Anvers, qui le renvoya lorsqu'il avait à peine dix-huit ans, disant n'avoir plus rien à lui apprendre. Le jeune artiste se rendit aussitôt à Londres, où son talent fut vivem. apprécié, mais fut obligé de quitter cette ville par suite de la loi qui proscrivait les catholiques : il y revint cependant par faveur spéciale pour faire le portrait de Jacques II et de la reine sa femme. Quoique Largillière eût été reçu à l'acad. comme peintre d'histoire, il abandonna presque entièrement ce genre pour celui du portrait, dans lequel il excella au point qu'il fut surnommé le *van Dyck français*. Son dessin est correct, sa touche légère et spirituelle, son coloris frais et transparent, mais l'habitude de travailler sans regarder le modèle donne quelquefois à ses compositions quelque chose de maniéré et de peu naturel. On cite comme les chefs-d'œuvre de ce maître le *Repas donné en* 1687 *par la ville* (de Paris) *à Louis XIV* ; le *Mariage du duc de Bourgogne en* 1697, et un *Vœu* de la ville placé à Ste-Geneviève. Ses portraits gravés sont au nombre de plus de 60 ; les plus remarquables sont : *Louis XIV en habit milit.*, par Roullet ; *Charles Lebrun*, par Edelinck ; *Mlle Duclos*, par Desplaces, enfin son propre portrait, par Chevreau.

LARIBOISSIÈRE (le comte N. de), gén. de division, prem. inspect.-général de l'artillerie, grand officier de la Légion-d'Honneur, grand-croix de l'ordre de la Couronne-de-Fer, etc., etc., s'était déjà acquis la réputation d'un des plus habiles officiers de notre artillerie lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes, et défendit vaillamm. sa cause sur les champs de bataille. Parvenu en peu de temps au grade de général de brigade, il fixa sur lui, pend. la campagne de 1805 en Autriche, l'attention de Napoléon, qui, après l'avoir nommé général de division, lui confia le commandem. de l'artillerie au siége de Dantzig. Le comte de Lariboissière remplit de semblables fonctions en 1809 à Essling et à Wagram ; et en 1811, nommé prem. inspect.-général de la même arme, il fut chargé de préparer cette artillerie qui, arrêtée si misérablement dans les plaines glacées de la Russie, y marqua le tombeau d'une armée pendant vingt ans victorieuse. Une mélancolie profonde abrégea la vie de ce brave militaire, qui, après avoir eu la douleur de perdre un de ses fils, atteint sous ses yeux d'un boulet de canon à la bataille de la Moskowa, m. par-delà le Niémen, le 29 décembre 1812.

LARGUS. V. SCRIBONIUS.

LARIVEY (PIERRE de), poète dramat. franç., né à Troyes vers le milieu du 16e S., m. vers 1612, a trad. plus. morceaux de différens poètes et prosateurs italiens, mais il est surtout connu par ses pièces de théâtre, dont le recueil est intit. : *Comédies facétieuses de Pierre Larivey, Champenois*, Paris, 1579, Troyes, 1611, 2 vol. in-12 ; le prem. contient 6 pièces : *le Laquais ; la Veuve ; les Esprits, le Morfondu ; le Jaloux et les écoliers* ; le 2e vol., beauc. plus rare, parce qu'il n'a eu qu'une seule édit., renferme : *la Constance ; les Tromperies* et *le Fidèle*. Toutes ces comédies sont en prose, précédées d'un prologue à la manière des anciens ; le style en est aisé et naturel, mais entaché d'expressions ordurières et telles qu'on ne les supporterait pas aujourd'hui sur les tréteaux du dernier rang. Molière et Regnard ont puisé à pleines mains dans les comédies de P. Larivey, et peut-être nos aut. modernes pourraient-ils y faire encore aujourd'hui d'utiles emprunts si elles étaient plus connues. On en trouve une analyse peu satisfaisante au tome 1er de la *Bibliothèque du Théâtre français*. — LARIVEY (Pierre de), dit *le Jeune*, né à Troies en 1596, y a publ. de 1618 à 1647 un *Almanach avec grandes prédictions*, auxquelles il paraît qu'il ajoutait foi, autant et peut-être même plus qu'aucun autre.

LARIVIÈRE. V. RIVIÈRE.

LARMESSIN (NICOLAS de), dessinat. et grav. au burin, né à Paris vers 1640, n'est connu que par un gr. nombre de portraits d'hommes illustres qui l'ont placé au 2e rang parmi les artistes en ce genre. On lui doit entre autres les *Augustes représentations de tous les rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV, Paris, 1688, in-4 et la presque totalité des portraits insérés par Bullart dans l'*Académie des sciences et des arts*. — LARMESSIN (Nicolas de), fils du précéd., né à Paris en 1683, m. dans la même ville en 1755, membre de l'acad. de peinture et graveur du roi, fut élève de son père et le surpassa de beaucoup. Cet artiste a gravé pour le *Recueil de Crozat* : les portraits de *Raphaël*, du *Pontorme*, de *Carondelet*, le *Saint Michel* du cabinet du roi ; deux *Sts George*, etc. Malheureusement sur la fin de sa vie Larmessin consacra son burin à reproduire des composit. désavouées par le goût, telles que celles des Watteau, des Lancret et des Boucher.

LAROCHEFONTAINE. V. FONTAINE, dit *de la Roche*.

LAROCHEFOUCAULD. V. ROCHEFOUCAULD.

LAROQUE. V. Roque.

LARREY (Isaac de), histor. français, né l'an 1638 à Montivilliers, dans le pays de Caux, professait la religion protestante et avait élevé ses enfans dans la même croyance; mais une ordonnance de Louis XIV enlevant aux réformés toute autorité sur leurs enfans dès-que ceux-ci annonçaient la moindre envie de se faire catholiques, une des filles de Larrey profitant de cette loi injuste, à peine âgée de 12 ans, se jeta dans un couvent. Après d'inutiles efforts pour l'arracher à cet asile, que son âge trop peu avancé l'avait empêché de choisir avec discernement, le malheureux Larrey voulut s'expatrier; on l'en empêcha, et ce ne fut que deux ans après qu'il parvint à se réfugier en Hollande. De là il passa à Berlin, où il m. en 1729, laissant un gr. nombre d'ouv. très-estimés de son temps, mais peu lus aujourd. et parmi lesquels nous citerons seulement: l'*Histoire d'Auguste*, Rotterdam (Berlin), 1690, in-12, souv. réimp.; l'*Héritière de Guyenne*, ou *Histoire d'Eléonore*, etc., Rotterdam, 1691, in-8, 1692, in-12; *Hist. des sept sages de la Grèce*, ibid., 1713-16, 2 vol. in-8.

LARRIÈRE (Noel de), théologien janséniste, né à Bazan vers 1738, m. au même lieu en 1802, est aut. de plus. ouv. parmi lesquels nous citerons: une *Vie d'Arnauld*, 1775, Paris et Lausanne, in-4 ou in-8, placée depuis en tête de l'édit. des œuvres de ce doct. publ. par l'abbé Bellegarde; le *Préservatif contre le schisme* (en faveur du clergé constitutionnel), Paris, 1791, in 8; le *Préservatif contre le schisme accusé et non convaincu de graves erreurs*, en réponse au P. Lambert, ib, 1791, in-8; la *Suite du préservatif*, ibid., 1792. Larrière a travaillé en outre aux *Nouv. ecclésiast.*, et fait paraître en 1798 8 nos d'un journal intit.: *Annales relig.*

LARRIVEE (Henri), acteur et chanteur de l'Opéra, né à Lyon en 1733, vint de bonne heure à Paris, où il exerçait l'état de barbier lorsqu'ayant eu occasion de raser Rebel, direct. de l'Opéra, celui-ci fut si frappé du beau timbre de sa voix et de ses autres avantages extérieurs qu'il le fit immédiatement entrer dans les chœurs. Larrivée débuta dans l'emploi de basse-taille en 1755, et le remplit pend. 32 ans à la grande satisfaction du public. Cet artiste n'était pas moins bon comédien que chanteur; il excella surtout dans le rôle d'*Agamemnon* d'*Iphigénie en Aulide*, et dans celui d'*Oreste* d'*Iphigénie en Tauride*. Larrivée quitta le théâtre en 1786, et donna encore quelq. concerts en province avec sa femme, qui avait aussi chanté à l'Opéra, et ses deux filles qui jouaient l'une du violon et l'autre de la harpe. Cet artiste m. au château de Vincennes en 1802.

LARROQUE (Matthieu de), ministre protestant, né en 1619 à Leirac près d'Agen, m. pasteur de l'église réformée de Rouen en 1684, était un homme d'un jugement profond et d'une vaste érudition. Il a laissé plus. ouv. de controverse sur lesquels on peut consulter le *Dictionnaire de Bayle*, les *Mémoires de Niceron*, et dont les plus importans sont: l'*Histoire de l'Eucharistie*, Amsterdam, Elzevir, 1669 et 1671, in-4; *Réponse au livre de M. l'évêque de Meaux* (Bossuet) *de la communion sous les deux espèces*, 1683, in-12; *Nouv. traité de la régale*, Rotterdam, 1685, in-12. — Larroque (Daniel de), fils du précéd., né vers 1660 à Vitré, venait d'être promu au pastorat, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le contraignit à quitter sa patrie. Après avoir passé quelques années en Danemarck, en Angleterre et en Hollande, il rentra en France l'an 1690, fit abjuration et mit sa plume aux gages des libraires. Une disette affreuse ayant été produite en 1693 par l'impéritie des ministres, Larroque composa la préface d'un ouvr. satirique à ce sujet: comme on n'avait pas de bonne réponse à faire, on pendit l'imprimeur, et l'homme de lettres fut jeté en prison. L'abbesse de Fontevrauld l'en fit sortir au bout de 5 ans, et lui procura un emploi au ministère des affaires étrangères. Larroque m. à Paris en 1731. On lui doit plus. ouvr. dont les plus import. sont: *les Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe* (de Rancé), Cologne, 1685, in-12; *Remarques générales sur les mémoires du comte d'Estrades*, Paris, 1709, in-12; *Vie de Mézeray*, Amsterdam, 1720, in-12; *Vie de Mahomet*, traduit de l'angl., Amsterdam, 1698, et Paris, 1699, in-12.

LARTIGAUT (N.), grammairien franç., mort à Paris en 1716, a publ.: *Progrès de la véritable ortografe*, ou l'*Ortografe francèze fondée sur les principes*, *confirmée par démonstrations*, Paris, 1669, in-12; *Principes infaillibles et règles de la juste prononciation de notre langue*, ibid., 1670, in-12; *Sphère histor.*, ou *Explication des signes du zodiaque*, *des planètes et des constellations par rapport à l'hist. ancienne des diverses nations*, etc., ibid., 1716, in-12.

LARUE. V. Rue.

LARUETTE (Jean-Louis), acteur et compositeur, né à Toulouse en 1731, débuta à la foire St-Laurent en 1752 et remplit les rôles de père et de tuteur avec tant de succès que cet emploi conserva depuis son nom. Reçu à la comédie italienne en 1762 lors de la réunion de ce théâtre à l'Opéra-Comique, Laruette prit sa retraite en 1779, après 27 ans de service, et m. à Toulouse en 1792. Les rôles dans lesquels il a surtout excellé sont ceux de *Pierre-le-Roux* dans *Rose et Colas*, et de *Cassandre* dans le *Tableau parlant*. Laruette a aussi composé la musique de 8 opéra-comiques représentés avec succès de 1758 à 1772.

LASALLE. V. Salle (La).

LASABLIERE. V. Sablière.

LASCA, surn. sous lequel plus. biogr. désignent mal-à-propos le savant Ant.-Fr. Grazzini. V. ce nom, page 1321.

LASCARIS (Théodore), prince grec du Bas-Empire, épousa en 1200, Anne, fille d'Alexis l'Ange, qui venait d'usurper le trône de Constantinople sur son frère Isaac. Lors du siége de Constantinople par les croisés en 1203 Théod. fit de vains efforts pour sauver cette ville, prit le tit. de despote, passa le Bosphore avec sa famille et quelques amis, s'empara de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel, d'une partie de la Phrygie et choisit Nicée pour capitale de ses états. Ayant appris que son beau-père était prisonnier du marquis de Montferrat, il se fit couronner empereur en 1206. Cependant 4 ans après Alexis, sorti de captivité, arriva à la cour du sulthan d'Icone, et somma Théod. de lui rendre un empire que sa valeur seule avait arrachée aux croisés. Celui-ci refusa d'obéir, marcha contre eux, tua le sulthan de sa propre main, et renferma son beau-père dans un couvent où le malheureux vieillard m. bientôt dévoré de chagrin et d'ennui. Théodore ayant affermi son autorité par cette victoire et par plus. alliances avec les empereurs franç. de Constantinople, m. en 1222 à Nicée, après avoir mérité, par son courage et sa prudence, la reconnaissance de ses concitoyens et l'estime de la postérité. Il eut pour successeur Jean Ducas, son gendre. — Lascaris (Théod. II, dit *le Jeune*), emp. de Nicée, né en 1222, succéda en 1255 à Jean Ducas ou Vatace son père. Après quelques exploits assez marquans contre les Bulgares et les Tartares, ce prince fut atteint d'une mélancolie furieuse et ressentit plus. attaques d'épilepsie. Cette maladie en affaiblissant son jugement, augmenta son penchant à la superstition et sa facilité à s'emporter, de sorte qu'il ternit par des actions cruelles et souvent absurdes un règne dont les commencemens avaient donné de meilleures espérances. Théod. II m. en 1259; il laissait un fils proclamé empereur sous le nom de Jean IV; mais Michel Paléologue, son tuteur, le priva de la vue et du trône.

LASCARIS (Constantin), savant grec, quitta Constantinople en 1454, et passa en Italie où le duc de Milan, François Sforce, le chargea d'enseigner la langue grecque à sa fille Hippolyte, mariée à Alphonse, roi de Naples en 1465. Lascaris se fixa ensuite à Rome près du card. Bessarion, puis à Naples où il donna des leçons de grec et de rhétorique, et enfin à Messine, où il m. en 1493, dans un âge avancé. On a de ce savant : *Grammatica græca, sive compendium octo orationis partium*, Milan, 1476, in-4 : c'est le prem. livre imp. en grec, ce qui le rend extrêmem. rare; réimp. avec la traduct. lat., Milan, 1480, in-fol., Vicence, 1489, in-4, Venise, Alde Manuce, 1494-95, in-4. On doit encore à Lascaris plus. opuscules grecs, beaucoup moins importans. — Lascaris (André-Jean), surnommé *Rhyndacenus*, autre sav. de la même famille que le précéd., né vers 1445, se retira après la prise de Constantinople près de Laurent de Médicis qui le renvoya deux fois en Grèce pour en retirer le plus possible des MSs. précieux. Lascaris passa ensuite en France sous Charles VIII et y donna des leçons de grec à Budé et à Danes ; Louis XII l'envoya deux fois en ambassade à Venise ; Léon X, auquel il s'attacha ensuite, le plaça à la tête du collége des Grecs qu'il venait de fonder à Rome et le chargea en 1515 d'une mission importante près de François Ier. Ce prince lui confia le soin de former avec Budé la Bibliothèque de Fontainebleau, et l'envoya de nouveau à Venise, où il demeura jusqu'à ce que, cédant aux instances de Paul III, il se mit en route pour Rome l'an 1535, mais m. avant d'arriver près de ce pontife. On a de Lascaris : la trad. lat. de quelq. *Tr. de Polybe sur l'art militaire ; Epigrammata græca et latina*, Paris, 1527, in-8, 1544, in-4 ; *de Veris græcarum litterarum formis ac causis apud antiquos*, Paris, 1536, in-8 ; *Orationes*, Francfort, 1573. Le savant Lascaris ne dédaigna pas de remplir les fonctions de correct. à Florence et ensuite à Rome, et on lui doit des éditions aussi précieuses que rares des ouv. suivans : *Anthologia epigrammatum græcorum, libri VII, græcè*, Florence, 1494, in-4 ; *Callimachi hymni græci, cum scholiis græcis*, ibidem, 1492, in-4 ; *Scholia græca in Iliadem, in integrum restituta*, Rome, 1517, in-fol., etc., etc. M. de Villemain a publ. un ouv. aussi intéressant qu'instructif sous le titre de *Lascaris*, ou *les Grecs du 15e siècle*, etc., Paris, 1825, in-8.

LASCASAS. V. Casas.

LASCY ou mieux LACY (Pierre comte de), feld-maréch. des armées russes, né l'an 1678 au comté de Limmerick (Irlande), avait servi sans obtenir un avancement marqué en France, en Autriche et en Pologne, lorsque Pierre-le-Grand lui confia une compagnie russe qui allait faire la guerre contre les Suédois sous les ordres du maréchal Scheremetof. Lascy se fit remarquer du czar par son courage et ses talens ; il était brigadier à la bataille de Pultawa en 1709 et y fut blessé. Il fut fait lieut.-gén. en 1721, général en chef de l'infanterie en 1722, feld-maréchal en 1735, et m. gouvern.-général de la Livonie en 1751. Le prince de Ligne a publ. dans la collection de ses œuvres, un *Journal des campagnes du feld-maréchal Lascy*.

LASCY ou LACY (Jos.-Franç.-Maurice, comte de), fils du précéd., né à St-Pétersb. en 1725, passa au service d'Autriche en 1744, fit sa prem. campagne en Italie, comme aide-de-camp du comte de Browne, et eut trois chevaux tués sous lui au combat de Veletri. Continuant de signaler son courage dans les campagnes suivantes, il fut fait colonel en 1748, après le siége de Maëstricht, général-major en 1756, après la bataille de Lowositz, lieutenant-génér. l'année suiv., après celle de Breslau, et enfin maréchal en 1762. A la paix le comte de Lascy entra au conseil aulique et introduisit beaucoup d'ordre et d'économie dans l'administration, ce qui ne manqua pas de lui attirer un grand nombre d'ennemis. En 1788 Joseph II, voulant commander lui-même dans la guerre contre les Turks, prit le maréchal Lascy pour son conseil : la campagne ne fut pas heureuse, et Lascy eut la généreuse modestie de désigner Laudon comme seul propre à réparer les affaires. Le comte de Lascy, général d'une valeur éprouvée et ministre d'une habileté non moins reconnue, m. à Vienne en 1801. On trouve sur lui d'amples détails dans les *Mém.* du prince de Ligne.

LASENA ou LA SEINE (Pierre), jurisconsulte et philologue, d'origne française, né à Naples en 1590, m. à Rome en 1636, est aut. des ouv. suiv. : *Bigarrures*, ou *Mélanges philologiques*, Naples, 1616, in-8 ; *Homeri Nepenthes, seu de abolendo luctu liber*, Lyon, 1624, in-8, inséré depuis au tom. 2 du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de Gronovius ; *Cleombrotus, sive de iis qui in aquis pereunt, philologica dissertatio*, Rome, 1637, in-8 ; *Dell'antico Ginnasio Neapoletano*, Rome, 1641, in-4, Naples, 1688, in-4. On peut consulter sur cet aut. *Lasenæ Vita, à Joanne-Jacobo Buccardo conscripta*, Rome, 1637, in-12 de 16 pages.

LASERNA. V. Santander.

LASIUS (Laurent-Othon), philolog. et minist. luthérien, né l'an 1675 dans le duché de Brunswick, m. professeur de théologie à Helmstadt en 1750, a pub. plus. ouv. allem. dont on peut voir la liste dans Meusel, et parmi lesquels nous citerons : *Essai d'une méthode pour apprendre sans gramm. l'hébr., le grec, le lat., le franç. et l'ital.*, Budissin, 1717 et 1721, in-8 ; *Quinquefolium linguarum*, ib., 1732, in-8.—Un autre Lasius (Othon-Benjam.), supérieur ecclésiastique à Burgdorf, a pub. : *Ausfurliche Nachricht*, etc., Leipsig, 1775, in-8, fig. : c'est une description en allem. des procédés employés pour l'éducat. chrétienne d'une demoiselle sourde-muette de naissance.

LASNE (Michel), dessinateur et graveur au burin, né à Caen l'an 1596, m. à Paris en 1667, a imité avec succès la manière de Villamena et de C. Bloemaert : son œuvre se compose de six cents pièces, presque toutes très-recherchées des amateurs, et dont les principales sont un *Christ mort étendu sur une pierre et pleuré par la Vierge*, 1641 ; *la Visitation*, d'après Louis Carrache ; *la Vierge assise dans les nues sur un croissant*, d'après l'Albane ; un *Portrait de Louis XIII à cheval, proclamé par la renommée* : le fond, qui représente la bataille de Veillane, est gravé par Callot.

LASNIER (Remi), chirurgien français, m. à Paris en 1690, avait d'abord pratiqué toutes les parties de son art, et s'était fait une réputation très-distinguée pour la taille ; mais dans la suite il se livra exclusivement à l'art de l'oculiste où il n'eut pas de rivaux. Il opérait avec beaucoup de dextérité, et fut le prem. à reconnaître que la cécité, suite de la cataracte, provient de l'épaississem. du cristallin lui-même, et non comme on l'avait cru jusqu'alors de l'interposition d'une pellicule hétérogène entre le cristallin et la cornée transparente.

LASO (Garcias). V. Gariclaso.

LA SOURCE. V. Source.

LASPHRISE (Marc de PAPILLON, seigneur de), poète français, né l'an 1555 à Amboise, quitta le collége en 1567, prit l'état militaire, servit sur terre et sur mer en Asie, en Afrique, en Allemagne, en Flandre, etc., parvint au grade de capitaine, et se retira couvert de blessures après vingt-un ans de service, pour ne plus s'occuper que de littérature. Ses *Œuvres* ont été imp. en 1590 ; il en donna une 2e édit. 1599, et l'on conjecture qu'il m. peu de temps après. Les poésies de Lasphrise, incorrectes comme toutes celles qui ont précédé Malherbe, offrent cependant de la verve et de l'imagination dans la pensée, de la grâce et de la facilité dans l'expression. Elles renferment les pièces suiv. : *Amours de Théophile ; Amours passionnés de Noemie ; Délice d'amour ; la Nouvelle inconnue*, conte

en vers à l'imitation de Boccace ; des *Tombeaux*, ou *Epitaphes de ses amis*, une *Nouvelle tragi-comique*, des *Elégies*, des *Poésies chrétiennes*, etc.

LASALLE. V. SALLE.

LASSALA (MANUEL), ex-jésuite espagnol, né à Valence en 1738, professait la rhétor. au séminaire des nobles de cette ville quand, obligé d'en sortir à l'époque de la dispersion de sa société, il se rendit à Bologne (Italie); il enseigna ensuite la philos. à Ferrare, puis rentra en Espagne après l'avènem. de Charles IV au trône, et m. dans sa ville natale le 22 mars 1806. Raym.-Diosdado Caballero, son compatriote et confrère, a donné, p. 175-76 de son prem. *Supplém.* à la Biblioth. de Sotwell, la liste des divers écrits de Manuel Lassala : ce sont pour la plupart des poésies lat. sur des sujets d'hist. ou de piété, des tragéd. espagnoles, etc. Nous ne citerons de lui que ses *Fabulæ Lockmani sapientis, ex arab. serm. lat. versib. interp.*, Bologne, 1781, in-8. Un biogr. angl. (M. George Crabb), du reste assez mal informé des dates de naissance et de mort du jés. esp., seuls docum. qu'il donne sur sa personne, le cite comme auteur d'un *Essai sur l'Histoire générale, ancienne et moderne*, Valence, 1755, 3 v. in-4, et d'un autre *Essai sur les poètes castillans*, ibid., 1757.

LASSAY (ARMAND-LÉON DE MADAILLAN DE LESPARRE, marquis de), né en 1652, entra de fort bonne heure au service, s'y distingua, devint officier général, gouvern. de la Bresse et du Bugey, et m. à Paris en 1738; il n'était pas moins remarquable par son esprit que pour son caractère amoureux : il s'était marié quatre fois, et sa seconde femme, dont la perte lui fut très-sensible, était la célèbre Marianne Pajot, femme de chambre de Mlle de Conti, si belle et si vertueuse, qu'il avait fallu toute l'autorité du roi pour empêcher le duc de Lorraine de l'épouser. On doit à Lassay un *Recueil de différentes choses*, plus connu sous le nom de *Mémoires du marquis de Lassay;* la 1re édit., 1727, in-4, est très-rare parce qu'il l'avait fait imprimer chez lui à un très-petit nombre d'exempl. pour en faire don à quelq. amis. La 2e a été réimp., avec des retranchem., par les soins de l'abbé Pérau, Lausanne (Paris), 1756, 4 vol. in-8 ou in-4 (*v.* le n° 15,442 du *Dictionn. des Anonymes*).

LASSELS (RICHARD), prêtre catholique angl., né en 1603 à Brokenborough dans le comté d'York, m. à Montpellier en 1668, a laissé : *Voyage en Italie*, pub. par Wilson en 1670, réimp. en 1697 ; *Méthode pour entendre la messe ; Traité de l'invocation des saints*, et plus. autres ouv. qui n'ont point été publiés.

LASSONE (JOSEPH-MARIE-FRANÇOIS), médec., né à Carpentras en 1717, fils d'un médecin ordinaire du roi, fut de bonne heure destiné à suivre la même profession, reçut des leçons de chirurgie du célèbre Morand, et fit son cours d'anatomie sous le savant Winslow. Un jour qu'il allait porter le scalpel sur un cadavre à l'Hôtel-Dieu, s'étant aperçu qu'il restait quelque peu de vie à ce malheureux, il lui prodigua ses soins, le rendit à la santé et fournit à ses besoins pendant plus. années. En 1751 il fut nommé médecin de la reine Lecksinska, et, après la m. de cette princesse, il le devint simultanément de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Lassone m. à Paris en 1788, après avoir pub. dans les dern. années de sa vie divers traités de chimie auxquels les progrès successifs de cette science ont fait perdre de leur intérêt. On a de lui 43 *Mémoires* ou *Observations* insérés dans les recueils de l'académie des sciences et de la société roy. de médec., dont il était membre. Vicq d'Azyr en a donné la liste en tête de son *Eloge de Lassone*, Paris, 1789, in-4.

LASSUS (PIERRE), chirurgien franç., né à Paris en 1741, m. dans la même ville en 1807, se livra dès l'âge de 24 ans à l'enseignem. particul., avec tant de succès que l'académ. de chirurgie lui confia les fonctions de démonstrateur. En 1770 il fut nommé chirurgien ordinaire des dames de France, filles de Louis XV, auxquelles il demeura toujours attaché et qu'il accompagna lorsque les évènemens politiques les contraignirent à se retirer en Italie. Lassus, étant rentré en France, trouva moyen d'échapper à la loi contre les émigrés en montrant les travaux dont il s'était occupé à l'étranger et dont il rapportait les fruits dans sa patrie. Dès que les nouvelles écoles eurent été ouvertes, il fut nommé successivement profess. de l'histoire de la médec., profess. de pathologie externe, membre de la première classe de l'institut, secrétaire et bibliothéc. du même corps savant. MM. Thouret, Pelletan, Pierre Sue et Cuvier, ont chacun pub. l'*Eloge* de Lassus, auquel on doit plus. trad. de l'angl. et quelques ouv. originaux : on en trouve la liste dans la *Biographie médicale.* Les plus importans sont : *Traité élémentaire de méd. opératoire*, Paris, 1795, 2 vol. in-8 ; *Pathologie chirurgic.*, ib., 1805-6, 2 v. in-8 ; *Mémoire sur le prolongement de la langue hors de la bouche*, inséré au tom. 1er des *Mémoires* de l'institut : *Recherches sur la cause de la hernie ombilicale de naissance*, tom. 3 du même recueil. — Il a existé à Munich, dans le 16e et au commencement du 17e S., une famille de musiciens fameux dans le temps, et qu'on trouve désignés alternativement sous les noms latin et italien de *Lassus* et *di Lasso.* Le chef de cette famille, ROLAND, maître de chapelle des ducs de Bavière Albert et Guill., né en 1520 à Mons dans le Hainault, m. à Munich en 1593, réputé le prem. homme de son art, avait tour à tour fait briller ses talens dans les div. cours d'Italie (où il partagea les suffrages avec Cipriano Rore), de France, d'Angleterre et d'Allemagne. On a conservé plus. pièces de lui composées sur des sujets tant sacrés que profanes, et même où ces deux caractères se trouvent ridiculement confondus, notamment son fameux motet *Deus,qui bonum vinum fecisti*, etc. — RODOLPHE et FERDINAND, ses fils, ont égalem. laissé div. œuv. de *Cantates* et d'*Hymnes* à plus. voix. Il est vraisemblable que le véritable nom de ces musiciens était *von Müde*, qui du moins corresp. à l'ital. *di Lasso.*

LASTESIO ou DALLE LASTE (NOEL), savant littérat. italien, né en 1707 à Marostica près Vicence, m. à Venise en 1792, censeur des livres théologiques, et réviseur des brefs de la cour de Rome, a laissé, outre plus. *Oraisons funèbres* en latin qui commencèrent sa réputation, quelques opuscules, dont les plus importans sont : *de Museo Philippi Farsetti epistola ad Cortonensium academiam*, Venise, 1764, in-4 ; *Instruction de St Grégoire de Nazianze aux Vierges*, trad. du grec en vers ital., ibid., 1754, in-4, Padoue, 1776, in-4 ; *Carmina*, Padoue, 1774, in-4. Parmi les MSs. laissés par Lastesio, on cite une trad. en vers libres non rimés de l'*Enéide*, de l'*Art poétique* d'Horace, un *Recueil de lettres*, etc. La *vie* de Lastesio a été écrite par Morelli sous le titre de *Narrazione.*

LASTIC (JEAN BONPAR de), 34e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né en Auvergne vers l'an 1371, entra en religion l'an 1395, et fut élu grand-maître en 1437 après la m. d'Antoine Fluvian ou de Larivière. Les circonstances étaient difficiles : Abouzaïd Yacmak, sulthan d'Egypte, repoussé avec perte dans une attaque qu'il essaya contre Rodes en 1440, ayant reparu en 1444 à la tête de 18,000 fantassins et d'un corps considérable de Mamloucks, commença le siége de la ville tandis que sa flotte la tenait bloquée par mer. Après 40 jours employés dans des assauts infructueux, il fut obligé de rembarquer honteusement ce qui lui restait de ses troupes. La guerre fut terminée par le ministère du célèbre argentier de France Jacques Cœur ; mais elle avait nécessité de grandes augmentations dans les impôts ; et plus. commandeurs se refusaient à les acquitter :

le conseil de l'ordre investit alors d'une autorité absolue le grand-maître Lastic, qui parvint à faire rentrer les mutins dans le devoir, et à réparer les pertes que l'ordre avait essuyées, en faisant un appel à la jeune noblesse de toute l'Europe. Ce grand-maître m. en 1454 au moment où il se préparait à soutenir un nouveau siége dont le menaçait Amurat II, qui l'avait vainement sommé de le reconnaître pour son vassal et de lui payer un tribut. Jean Lastic est un des héros de l'ordre, et le premier, à ce qu'il paraît, qui ait porté le titre de gr.-maître.

LASTMAN (Pierre), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem en 1562, suivant les uns ou en 1581, suivant les autres, fut élève de Corneille Corneliz, alla à Rome pour s'y perfectionner en 1604, et de retour dans sa patrie acquit une haute réputation comme l'attestent encore aujourd'hui bon nombre de vers hollandais écrits en son honneur par des poètes contemporains. Cet artiste, l'un des maîtres du célèbre Rembrandt, a gravé d'après ses propres compositions un petit nombre de pièces très-recherchées, entre autres, celle intitulée *Judas* et *Thamar*. — Son fils Nicolas Lastman ou *Nicola di Petri*, né à Harlem en 1619, a gravé *le Christ au jardin des Olives*, d'après son père; *St Pierre délivré de prison*, d'après Jean Pinas; *le Martyre de St Pierre*, d'après le Guide; le *Samaritain charitable*, etc.

LASUS ou LASSUS, poète et musicien grec, vivait 550 ans av. J.-C.; il fut le prem. qui écrivit sur la théorie de la musique, et s'il n'inventa pas le poème dithyrambique, c'est lui du moins qui l'introduisit dans les jeux publics de la Grèce et fit instituer des prix pour ceux qui y auraient excellé. Lasus fit bannir d'Athènes le poète Onomacrite parce qu'il mêlait de fausses prédictions dans les vers de Musée pour tromper plus aisément le peuple. Lasus paraît avoir eu une haute opinion de lui-même et des deux arts que, suiv. l'usage du temps, il exerçait simultanément. On cite de lui un *Hymne à Cérès* et une ode intit. les *Centaures* dans lesquels il n'avait point fait entrer la lettre *sigma*.

LA SUZE. V. Suze.

LATAPIE (François-de-Paule), botaniste, né à Bordeaux en 1739, commença son éducation sous les auspices de Montesquieu, et accompagna le fils de ce grand homme dans plus. voyages, où il puisa le goût de l'histoire naturelle et de la technologie : de retour à Bordeaux, il occupa la place d'inspecteur des arts et manufact. de la Guyenne, et en 1783 fut nommé profess. de botanique dans la même ville; il y a enseigné les sciences naturelles jusqu'à sa mort, arrivée en 1823. On a de lui : l'*Art de former les jardins modernes*, trad. de l'angl., Paris, 1971, in-8; *Hortus Burdigalensis*, Bordeaux, 1784, in-12; *Notice sur les arts et manufact. en Guyenne*, MSs. On trouve une *Notice* sur Latapie dans le *Musée d'Aquitaine*, tom. 2, pag. 250.

LA THUILLERIE. V. Thuillerie.

LATHURE ou LATYRE. V. Ptolémée.

LATIMER (Hugh), prélat angl., né vers 1470 à Thurcaston dans le comté de Leicester, fut l'un des plus zélés propagateurs de la réforme introduite par Henri VIII : aussi ce prince l'éleva-t-il sur le siége épiscopal de Worcester. Toutefois il ne resta pas long-temps en faveur; Henri lui enleva promptement son évêché et le fit mettre à la Tour, où il demeura pendant six ans. Rendu à la liberté lors de l'avènement d'Edouard VI, il continua de persécuter les catholiques jusqu'à ce que sous le règne de Marie il lui fut ordonné d'entrer en colloque ainsi que Ridley avec deux autres docteurs de cette communion. Les argumens des protestans ayant été trouvés mauvais par une reine et des conseillers catholiques, Latimer et Ridley furent condamnés à être brûlés comme hérétiques, sentence qui fut exécutée à Oxford en 1554. Latimer a laissé des *Sermons* qui ont été souvent réimp. — Latimer (William), savant anglais, m. en 1545, fut l'un des premiers hommes de son temps pour le savoir et l'érudition; il partage avec Colet, Lily et Grocyn, la gloire d'avoir naturalisé en Angleterre le goût de la langue et de la littérat. grecque. De tous les écrits de Latimer, il ne nous reste qu'un petit nombre de *Lettres* à Erasme, que l'on retrouve parmi celles de ce célèbre auteur.

LATINI. V. Brunetto.

LATINI (Latino), savant critique italien, né à Viterbe en 1513, m. à Rome en 1593, est auteur des ouv. suiv. : *Epistolæ, conjecturæ, et observationes sacrâ profanâque eruditione ornatæ*, Rome, 1659, in-4, Viterbe, 1667, 2 vol. in-4; *Biblioth. sacra et profana, sive observationes, conjecturæ et variæ lectiones in sacros et profanos scriptores*, Rome, 1677, in-fol., avec la *vie* de l'aut. par le chanoine Magri.

LATINUS (Jean), nom sous lequel un Ethiopien, disciple du fameux Clénard (*v.* ce nom, p. 660), prof. la rhétor. au collége de Grenade dans les dernières années du 16e S. On a de lui un petit poème intit. : *de navali Joannis Austriaci ad Echinadas insulas victoriâ*, etc.

LATOMUS (Jacques), théologien catholique, né dans le Hainaut, m. en 1544 chanoine de St-Pierre à Louvain, a laissé un grand nombre d'ouv. de controverse contre Luther; ils ont été recueillis et pub. par son neveu Jacques Latomus, Louvain, 1550, in-fol.—Latomus (Barthélemi), savant distingué, né vers 1485 à Arlon dans le duché de Luxembourg, m. à Coblentz vers 1566, après avoir occupé le premier la chaire d'éloquence au collége royal à Paris, a laissé des *Notes* sur Cicéron et Térence, un *Abrégé* de la dialectique de Rodolphe Agricola, des livres de controverse, in-4, et grand nombre de vers lat. dont quelques-uns ont été insérés dans les *Deliciæ poetarum belgarum*. — Latomus (Jean), prieur du monastère du Thrône près d'Hérenthals en Brabant, m. en 1578, ayant été chargé d'opérer la suppression du couvent de Ste-Agnès près Zwoll, y découvrit le MS. de la main de Kempis où se trouvent les 4 *livres* de l'*Imitation*, et en fit présent en 1577 à J. Beller, imprimeur à Anvers, qui à son tour en fit don aux jésuites de cette ville, après s'en être fait délivrer une copie certifiée conforme, sur laquelle son fils Balthasar publ. une édit. en 1616. Après la suppression des jésuites en Flandre ce MS. passa avec le cabinet des bollandistes au monastère de Tongerloo qui fut détruit ensuite par Joseph II. Depuis on ignore ce que devint ce fameux MS.

LATONE (myth.). V. Jupiter.

LA TOUCHE-TRÉVILLE (Louis-René-Madeleine LEVASSOR de), vice-amiral, né à Rochefort en 1745, entra au service de mer à l'âge de 13 ans comme garde de la marine, assista au combat de Belle-Isle sur le vaisseau *le Dragon*; et, ayant été compris dans une réforme en 1768, il entra dans les mousquetaires, puis servit successivement, en qualité d'aide-de-camp sous les généraux, Dennery et Valière, jusqu'en 1772, époque où il fut nommé capitaine de brûlot. La Touche, devenu commandant de la frégate l'*Hermione*, soutint au mois de juin 1780 un combat de deux heures et demie contre la frégate anglaise l'*Iris* en présence de deux autres frégates ennemies. Il fut blessé dans cette action, et en récompense de sa bravoure, le roi le nomma chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau. A son retour à Brest il fut chargé d'une mission pour les Etats-Unis, et le marquis de La Fayette ainsi que plus. officiers qui s'y rendaient, passèrent sur son bord. Au mois de juillet 1781, l'*Hermione*, de concert avec l'*Astrée*, que commandait l'infortuné La Pérouse, soutint, sur les côtes d'Acadie, un combat de plus. heures contre quatre frégates et deux corvettes anglaises. La frégate-command. ennemie et l'une des corvettes furent prises. L'année suivante il soutint, avec deux fré-

gales, un autre combat contre le vaisseau anglais l'*Hector*. En 1787 le duc d'Orléans nomma La Touche chancelier de sa maison. En 1789 il fut élu aux états-généraux par la noblesse du bailliage de Montargis. Il fit ensuite partie de l'assemblée constituante jusqu'à sa dissolution. Destitué et incarcéré comme noble en 1793, il ne rentra dans la marine qu'en 1799. Il commandait en chef les bâtimens de la flottille réunie à Boulogne, et il soutint les deux attaques infructueuses que Nelson dirigea contre elle en 1801. Lors de l'expédition de Saint-Domingue, La Touche commandait l'escadre partie de Rochefort, et qui portait trois mille hommes de troupes. Nommé vice-amiral en 1804 il alla prendre à Toulon le commandement de l'armée navale qui y était réunie, mais à peine y était-il arrivé qu'il fut attaqué d'une maladie grave. Pressé par ses officiers de se faire descendre à terre pour y être plus à portée des secours de l'art, il s'y refusa constamment : « Un amiral, répondit-il, est trop heureux lorsqu'il peut mourir sous le pavillon de son vaisseau. » La Touche, en effet, succomba le 19 août 1804, à bord du *Bucentaure*, après dix jours de maladie. — V. Guimond.

LATOUR. V. Tour et Delatour.

L'ATTAIGNANT (Gabriel-Charles de), bel esprit que sa qualité d'ecclés. n'a pas empêché de rimer quelq. madrigaux et chansons assez galantes, né en 1697 à Paris, où il m. en 1779, retiré chez les pères de la doctrine chrétienne, fut de bonne heure pourvu d'un canonicat à Reims, mais ne quitta point la capitale, et fit long-temps métier d'amuser par des bons mots, impromptus ou couplets satiriques, la société qu'il y fréquenta jusqu'à l'époque de sa retraite du monde. Ses principales productions ont paru collectiv. par les soins de l'abbé de La Porte sous le titre de *Poésies de l'abbé de L'Attaignant*, 1757, 4 vol. in-12, auquel il faut joindre un 5e vol. pub. en 1779 sous le titre de *Chansons et poésies fugitives*. Le *Choix* qu'en a donné Millevoye, 1810, in-18, contient ce qu'il y a de moins mauvais parmi les différentes pièces de cet auteur, de qui nous citerons encore : *Epître à M. L. P. sur ma retraite*, 1769, in-8; *Réflexions nocturnes*, 1769, in-8. L'abbé de L'Attaignant est aussi aut. de plus. vaudevilles, et il a eu part avec Fleury à l'opéra-comique du *Rossignol*. — L'Attaignant de Blainville, trés. de St-Lazare, et parent du préc., est aut. d'une comédie en 5 actes et en vers intit. *le Fat*, jouée en 1751, mais non impr.

LATUDE. V. Masers.

LAU (Théodore-Louis), fameux spinosiste, conseiller du duc de Courlande, m. en 1740 à Hambourg suivant Vogt, est aut. de différens écrits de polit. et de théol.; le seul qu'on connaisse encore a pour tit. : *Meditat. philos. de Deo, Mundo, Homine*, in-8 de 48 p., sans date ni lieu de publicat. (Francfort, 1717). Cet ouv., fort rare parce qu'il fut prohibé, a été reproduit en 1770 avec la trad. franç., sous la rubrique de Kœnigsberg, et forme le t. VII de la *Biblioth. du bon sens* : on a placé en tête une *Notice* sur la vie de l'auteur.

L'AUBESPINE. V. Aubespine.

LAUD (William), célèbre prélat anglais, fils d'un marchand de draps de la ville de Reading, né en 1573, fit de brillantes études au collége de St-Jean à Oxford, prit les ordres en 1601, et après avoir rempli différ. places subalt. fut fait évêq. de St-David en 1621. Il officia en 1626 au sacre de Charles Ier en qualité de doyen de Westminster, fut transféré cette même année au siége de Bath et Wells, remplaça le duc de Buckingham, mort prem. ministre, et son rival Abbot sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry en 1633. La fermeté qu'il apporta dans l'exercice de ses importantes fonct., la rigueur avec laquelle il s'opposa aux fanatiques et aux rebelles lui attira leur haine qu'il méprisa d'abord et dont il devint à la fin victime. Arrêté en 1640 avec neuf autres évêques qui étaient venus se plaindre à la chambre haute des tentatives faites par la chambre basse pour renverser la liturgie, il fut renfermé à la Tour pendant trois ans avant que l'on voulût instruire son procès. On le commença enfin; Laud montra pendant tout le cours des débats une éloquence et une présence d'esprit admirables, mais n'en fut pas moins condamné à m. et exécuté l'an 1645. On a prétendu que ce prélat voulait opérer la réunion de l'église d'Angleterre à celle de Rome; il est certain qu'il protesta jusque sur l'échafaud que telle n'avait jamais été ni son intention, ni celle du roi. Laud était au contraire le plus ferme soutien de l'église anglicane, et ce qui semble le prouver, c'est que le lendemain même de son exécution la liturgie fut supprimée et que le puritanisme triompha ainsi que toutes les autres sectes qui lui devaient leur naissance. On a de ce prélat plus. ouv., dont les principaux sont : sept *Sermons* réunis et pub. à Londres, 1651, in-8; *Short annotations upon the life and death of the most august king James; Officium quotidianum*, Londres, 1650, in-8; *The second volume of the Remains of archbishop Laud, written by himself*, etc., ibid., 1700, in-fol.

LAUDER (William), critique écossais, mort maître d'école aux Barbades en 1771, s'était fait connaître par l'accusation de plagiat qu'il intenta faussement à la mémoire de Milton. Après diverses tentatives pour acquérir de la fortune et de la renommée, il s'avisa d'interpoler plus. passages trad. de Milton dans Masenius, Grotius, Ramsay, etc., puis il inséra dans le *Gentleman's magazine* un article où il accusait l'Homère anglais d'avoir dérobé les idées de ces auteurs. Cette ruse perfide ayant assez bien réussi il pub. en 1751 *Essai sur l'usage et l'imitat. qu'a fait des modernes Milton dans son Paradis perdu*. La fourberie fut alors clairement prouvée par le doct. Douglas; et Lauder, contraint de signer un aveu de son infamie que Samuel Jonhson rendit public, se vit condamné le reste de ses jours à l'indigence et au mépris.

LAUDERDALE (John, duc de) fut l'un des seigneurs les plus ardens pour l'acceptation du covenant, et comme son parti avait la plus grande confiance dans ses talens en matières religieuses et politiques, il fut l'un des commissaires chargés de traiter avec Charles Ier. Après la malheureuse issue des conférences ouvertes à ce sujet, il joignit l'étendard royal, et quand le roi eut été mis à m. il rentra à main armée en Angleterre avec Charles II, fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, et jeté dans une prison où il demeura neuf ans. Nommé prem. ministre à la restauration il resta à la tête des affaires pendant vingt ans, fut obligé au bout de ce temps de résigner toutes celles de ses places qui n'étaient pas à vie, et m. en 1682.

LAUDON (Gédéon-Ernest, baron de), généralissime des armées autrichiennes, né l'an 1716 à Tootzen en Livonie, s'engagea en 1731 dans un régim. d'infanterie russe en qualité de cadet, et fit la guerre contre les Turks de 1736 à 1739. Mécontent d'un passe-droit qu'il éprouva l'année suivante, il essaya d'abord d'entrer dans les armées de Frédéric qui ne sut pas l'apprécier, et passa au service d'Autriche, où il fit les campagnes de 1743 et 1744 à la tête d'une compagnie de pandoures. En 1753 il fut nommé major dans un régiment de Croates, colonel et général-major en 1757 : lieutenant-général l'année suivante, il contribua puissamment à rétablir les affaires de Marie-Thérèse, et fit éprouver à Frédéric les prem. revers que ce prince eût encore essuyés. La paix signée en 1762 suspendit seule les exploits de Laudon (que nous n'avons pu détailler ici) : la guerre s'étant rallumée en 1788, il fut créé feld-maréchal et chargé du commandem. en chef de l'armée de Silésie. Joseph II avait entrepris sans lui la campagne de 1788 contre les Turks, mais des revers forcèrent bientôt son rival Lascy à déclarer qu'il

était le seul homme qui pût rétablir la gloire de l'armée autrichienne. Laudon y arriva au milieu de l'année 1789, prit Belgrade, fut nommé généralissime, c.-à-d. indépend. du conseil aulique, et m. peu de temps après à Neustichen au moment où l'avènement de Léopold au trône impérial faisait présager le retour de la paix. M. Pezzl a écrit la *Vie de Laudon*. Ce célèbre général avait eu dessein de rassembler tous ses papiers et de rédiger sur ses campagnes contre les Prussiens des mémoires qui pussent rectifier les erreurs volontaires de ceux de Frédéric; mais la guerre à laquelle il fut obligé de prendre part à cette époque ne lui permit pas de mettre ce projet à exécution.

LAUDONNIÈRE (RENÉ de), gentilhomme français, fut chargé en 1564 d'aller fonder dans la Floride une colonie de protestans français. Charles IX, qui désirait vivement les éloigner, donna à Laudonnière trois vaisseaux, des munitions, des vivres et 50,000 écus. L'expédition ne fut point heureuse: une partie des nouveaux colons refusèrent de travailler à bâtir un fort, d'autres s'emparèrent des vaisseaux pour aller courir la mer en pirates: ceux qui restèrent se virent en proie à toutes les horreurs de la famine. Le capitaine Ribault, qui arriva sur ces entrefaites avec sept vaisseaux de guerre, s'en retourna aussitôt pour attaquer la flotte espagnole commandée par D. Pedro Menendez, laissant Laudonnière malade dans son fort Caroline avec une centaine de personnes dont moins de vingt pouvaient encore soutenir leurs armes. Les Espagnols opérèrent une descente, et se rendirent aisém. maîtres de la place: là de sang-froid ils massacrèrent tous ceux qui s'y trouvaient, hommes, femmes, enfans et vieillards, et placèrent cette inscription sur la poitrine de chacun de ces malheureux: *Non comme Français mais comme hérétique.* Cette odieuse barbarie fut vengée dans la suite (*v.* GOURGUES). Cependant Laudonnière échappé à cette boucherie avec quelques-uns de ses soldats parvint après mille dangers à rejoindre les vaisseaux de Ribault, arriva en France en 1566, fut mal reçu à la cour, et se retira dans sa terre, où il m. inconnu. Cet infortuné capitaine a laissé l'*Histoire notable de la Floride contenant les trois voyages faits en icelle par des capitaines et pilotes françois*; elle a été pub. par Bazanier, Paris, 1586, in-8. Crispin de Pas a gravé le *Portrait de Laudonnière*, 1598, in-8.

LAUFFER (JACQUES), savant suisse, né à Zofingen en 1688, m. à Berne en 1734 profess. d'éloquence et d'histoire, a laissé plus. dissert. acad. estimées, mais ce qui lui a valu de la célébrité, c'est son *Histoire de la Suisse* (en allem.), Berne, 1736-38, 18 vol. in-8.

LAUGIER (MARC-ANT.), ecclés. et littér. franç., né à Manosque en 1713, m. à Paris en 1769, après avoir rempli div. missions diplomatiq., était memb. des académies d'Angers, de Marseille et de Lyon. Son *Eloge* par M. François de Neufchâteau a été inséré dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1770. On a de l'abbé Laugier plus. ouv., dont les plus importans sont.: *Essais sur l'architecture*, Paris, 1753, in-12, et 1755, in-8; *Apologie de la musique française*, ib., 1754, in-8; *Histoire de la républiq. de Venise*, ibid., 1759-68, 12 v. in-12, trad. en italien, Venise, 1778, 12 vol. in-8. M. Eugène Labaume a pub. en 1812 l'abrégé de l'ouv. de Laugier, 2 vol. in-8, et depuis M. le comte Daru, pair de France, a traité le même sujet avec une grande supériorité (*Histoire de Venise*, Paris, Firmin Didot, 1819, 7 vol. in-8, 2e édition, 1820, 8 vol. in-8).

LAUJON (PIERRE), poète français, né à Paris en 1727, était fils d'un procureur qui le destinait à suivre la carrière du barreau; mais un goût inné pour les chansons et le théâtre ne tarda pas à lui en ouvrir une autre. Charmés de ses premiers essais, les plus illustres personnag. de la cour l'admirent dans leur intimité; le comte de Clermont le nomma secrétaire de cabinet, puis secrétaire de ses commandemens, et l'emmena avec lui à l'armée avec le titre de commissaire des guerres, ce qui lui valut la croix de St-Louis, sans qu'il eût jamais servi en aucune autre manière. Ce prince étant m. en 1770, le prince de Condé nomma Laujon secrétaire du duc de Bourbon et le chargea du détail des fêtes de Chantilly, emploi dont il s'acquitta jusqu'à l'époque de la révolution. Les grands évènem. politiq. atteignirent par contre-coup le pauvre chansonnier; places, pensions, faveurs, il perdit tout, et fut contraint de vendre sa bibliothèque pour vivre; il n'en fut pas moins gai et ne continua pas moins à faire des chansons. L'orage passé, Laujon recouvra quelque aisance, fut reçu membre de l'institut en 1807, et s'éteignit doucem. comme il avait vécu en 1811. Il avait donné à différens théâtres de 1747 à 1806 une vingtaine de pièces qui eurent presque toutes du succès: *l'Amoureux de quinze ans*, composée en 1771 pour le mariage du duc de Bourbon, est celle qui en obtint le plus. On a de lui un recueil de chansons sous le titre d'*A-propos de société*, Paris, 1771, 3 vol. in-12; et un autre recueil intit. *Œuvres*, etc., Paris, 1811, 4 vol. in-8. On y trouve un choix de celles de ses pièces représentées, et quelques autres qui ne l'ont pas été.

LAULANHIER (MIC.-JOS. de), év. d'Egée, né en 1718 au Cheylard, dans le Vivarais, a fait paraître sous l'anonyme deux opuscules qu'il a ensuite reproduits collectivement sous le titre de *Réflexions critiques et patriot. sur différens sujets pour servir principalement de préservatif contre les maximes de la nouvelle philos.*, Paris, 1780, in-12. On n'a du reste aucuns détails biogr. sur cet ecclés., qui, dans ses écrits, prenait le tit. d'*ancien militaire.*

LAUMOND (JEAN-CHARLES-JOSEPH), né à Arras en 1753, entra fort jeune dans la carrière administrative, devint en 1789 chef de divis. à la caisse de l'extraordinaire, et quatre ans après l'un des quatre directeurs de cette caisse. Il laissa cet emploi en 1795 pour celui de consul à Smyrne, mais la guerre d'Égypte l'ayant obligé à quitter le Levant, Laumond revint en France, y remplit les fonctions de commissaire du directoire à l'armée d'Italie et celles d'administrateur des monnaies à Paris. En 1801 il fut nommé préfet du Bas-Rhin: son administrat. a été signalée par la réouverture des églises, et par la mise en liberté d'un grand nombre d'émigrés détenus. Laumond entra au conseil d'état en 1802, et de 1804 à 1806 il passa de la préfect. de la Roër à celle de Seine-et-Oise; enfin en 1810 il reçut le titre de comte et la direction générale des mines. La suppression de cette place en 1815 détermina la retraite de Laumond, qui obtint alors une pension. Il est m. à Paris en 1825. On lui doit une *Statistique du départem. du Bas-Rhin*, 1802, in-8.

LAUNAY. V. BOAISTUAU, DESLANDES et STAAL.

LAUNAY (PIERRE de), théol. calviniste, né en 1573 à Blois, m. en 1662, avait abandonné diverses charges et le titre de secrét. du roi pour se livrer à l'étude des livres sacrés, et il dévoua son zèle et ses lumières à l'intérêt de ses co-religionnaires, qui le nommèrent député à presque tous les synodes nationaux tenus de son temps. Entre autres écrits, long-temps estimés des calvinistes, on cite de lui des *Remarques sur la Bible*, ou *Explication des mots, des phrases et des figures difficiles de la sainte Ecriture*, Genève, 1667, in-4. — Franç. de LAUNAY, publiciste, né en 1612 à Angers, m. en 1693, eut de son temps beaucoup de réputation comme avocat, et exerça cette profession jusqu'en 1680, qu'il obtint une chaire de droit. On cite de lui: un *Traité du droit de chasse*, 1681, in-12; *Comment. sur les Institutes coutumières* d'Antoine Loysel, 1688, in-8; des *Remarques sur l'institut. du droit romain et du droit franç.*, 1686, in-4. —

Jean PIOCHON de LAUNAY, chirurg. de St-Côme, né à Dijon en 1649, m. en 1701 à Paris, étudia son art sous Blégny, après s'être destiné d'abord à la vie monastique, et avoir passé quelque temps chez les chartreux. On ne connaît de lui qu'un écrit intit. *Instruct. nécessaires pour ceux qui sont incommodés de descentes*, etc., Paris, 1690, 1730, in-12. — Un autre LAUNAY (N. PIPOULAIN de), gramm. franç., m. en 1767, n'est guère connu que comme aut. d'une *Méthode pour apprendre le latin*, 1756, 4 vol. in-8.

LAUNAY (NICOLAS de), graveur, né à Paris en 1739, m. dans la même ville en 1792, fut élève de Louis Lempereur, et réussit presque égalem. dans toutes les parties de son art. Il était membre des academ. de peinture de Paris et de Copenhague. On recherche surtout, parmi ses estampes, la *Marche de Sylène* d'après Rubens; la *Partie de plaisir* d'après Wœninx; la *Bonne mère* et l'*Escarpolette* d'après Fragonard: parmi ses vignettes, les plus estimées sont celles qui ornent l'édition du Rousseau de Bruxelles, in-4, le Molière, in-8, l'Arioste de Baskerville, etc. — Robert de LAUNAY, frère et élève du précéd., né à Paris en 1754, m. en 1814, a laissé, entre autres bonnes estampes: le *Malheur imprévu* d'après Greuze; les *Adieux de la nourrice* d'après Aubry, etc., et plus. charmantes vignettes pour diverses éditions de Rousseau, de Voltaire, de la Bible, etc.

LAUNAY (J. de), appelé *Delaunay d'Angers*, parce qu'il était commissaire du roi dans cette ville au commencem. de la révolution, fut, comme officier de gardes nationales, envoyé de son département à la fédération du 14 juillet 1790. Député ensuite à l'assemblée nationale, il se rangea des premiers dans le parti républicain, et vota dans le procès de Louis XVI pour la mort sans sursis et sans appel. Peu de temps après il fit décréter la suppression de la compagnie des Indes et la vente des marchandises renfermées dans ses magasins: mais il fut accusé par Bazire et Chabot d'avoir fait insérer dans le décret certaines clauses défavorables à l'intérêt de la république: une altercation s'ensuivit, les accusateurs et l'accusé furent renvoyés au tribunal révolutionnaire qui les condamna à m. en 1794.

LAUNEY (BERNARD-RÉNÉ JOURDAN DE), né à Paris en 1740 dans le château-fort appelé la Bastille, dont son père était gouverneur, n'aurait, selon d'autres récits, aucun droit au titre de marquis, sous lequel il est connu, et serait fils d'un officier de la justice de paix de St-Sauveur-le-Vicomte. Il avait, depuis 1776, succédé au comte de Jumilhac de Cubjac comme gouv. de la Bastille, quand le 14 juillet 1789 une multitude effarée se présenta autour de cette forteresse demandant que la garde en fût laissée au peuple de Paris. Comptant d'abord, à ce qu'il paraît, sur le renfort en hommes et en munitions qui lui avait été annoncé le matin même, le gouv., qui, pour faire face à cette tourbe mutinée, n'avait qu'environ 120 soldats, tant Suisses qu'invalides, mais était approvisionné de 15 canons en état, de 12 fusils de remparts, avec 15,000 cartouches et 31 milliers de poudre en barils, se mit en devoir de repousser les assaillans. Le combat durait depuis 4 heures environ, lorsqu'enfin l'on se décida dans la forteresse à baisser un pont levis pour recevoir une dern. députation envoyée par la commune de Paris; et c'est alors qu'on parla de sa reddition. Nous ne discuterons point ici la question difficile de savoir s'il est vrai, comme on l'a affirmé, que Launey et le commandant des Suisses se soient opposés de toutes leurs forces à cette capitulation, et que le prem. ait tenté de faire sauter lui-même la forteresse en mettant le feu aux poudres, projet dont l'exécution eût été, dans tous les cas, plus funeste que sa reddition. Il nous suffira de dire que la Bastille se rendit par une capitulation qu'un officier du régiment de la reine accepta au nom des assiégeans; mais que la multitude se jeta sur le gouverneur, et prit la résolution de le conduire à l'hôtel-de-ville. Le trajet fut un long supplice pour le malheureux Launey; percé de coups d'épée et de baïonnette, demandant sans cesse qu'on l'achevât, il expira avant que d'arriver au perron de l'hôtel-de-ville.

LAUNOY (JEAN de), célèbre doct. de Sorbonne, né l'an 1603 à Valdéric, diocèse de Coutances, m. à Paris en 1678, a laissé un grand nombre d'ouv. sur la théologie, la discipline, la critique et l'histoire; ils ont été réunis et pub. par l'abbé Granet, Genève, 1731-32-33, 5 tom. ou 10 vol. in-fol. Nous citerons seulement: *Regia in matrimonium potestas*, etc., Paris, 1674, in-4; *Dispunctio epistolæ de tempore quo primùm in Galliis suscepta est Christi fides*, ibid., 1659, in-8; *de Scholis celebrioribus, seu à Carolo Magno, seu post Carolum per Occidentem instauratis liber*, ibid., 1672, in-8. Ecrivain laborieux et plein de courage, Launoy se fit un grand nombre d'ennemis, parce qu'il attaqua sans ménagement l'erreur et la fourberie partout où il les rencontrait. Il était difficile de lui répondre, parce qu'il avançait peu de choses sans citer ses aut., et qu'il avait lu à peu près tout ce qui a été écrit sur les matières religieuses depuis l'institution du christianisme. On l'appelait le *dénicheur de saints*, parce qu'il s'occupa de rechercher la vie et les actes d'un grand nombre de ceux que l'ignorance ou la mauvaise foi a fait insérer dans les martyrologes; et l'on a dit de lui avec esprit qu'il a plus détrôné de saints du paradis, que dix papes n'en ont canonisé.

LAURÆUS (GABRIEL), aumônier de l'armée suédoise sous Charles XII, fut fait prisonnier à la bataille de Pultawa et envoyé en Sybérie avec ceux des vaincus qui tombèrent au pouvoir du czar Pierre-le-Grand à cette célèbre journée. Traité d'abord avec la plus grande rigueur, Lauræus parvint à adoucir sa captivité en exécutant divers ouv. de mécanique qui excitèrent l'admirat. des Moscovites: sa réputat. s'étendit dans le pays; le prince Gagarin, gouvern.-général, le consulta sur divers projets d'établissemens d'instruct. publique. Lauræus contribua à la fondation de l'hôpital des orphelins à Tobolsk, et fut ainsi que ses compagnons placé dans des colléges et écoles nouvellem. établis. Au bout de neuf ans la paix le rendit à sa patrie; il y végéta long-temps, obtint enfin une cure en Finlande l'an 1724, fut reçu membre de l'academ. de Stockholm, et m. en 1753. On a de lui plus. *Mémoires* dans le recueil de cette académie, quelq. *Dissertat.* lat. et des *Hymnes* sacrées en langue finoise.

LAURAGUAIS (LOUIS-LÉON-FÉLICITÉ, duc de BRANCAS, comte DE), né à Paris en 1733, est célèbre par les services qu'il a rendus aux sciences comme à la littérat., et par l'originalité piquante de son esprit. Son nom restera attaché à la suppression des banquettes placées sur la scène du Théâtre-Français. Voltaire avait demandé cette réforme: le duc de Lauraguais l'obtint au prix d'une somme considérable. Ce fut son début dans le monde. On lui dut ensuite la découverte de la décomposit. du diamant, faite de concert avec Lavoisier. En 1771 il fut nommé associé vétéran de l'académie des sciences dont il était adjoint depuis 1758. Lauraguais contribua bientôt de sa fortune à propager l'inoculation, bienfait précurseur de la vaccine. Il échappa heureusement aux excès de la révolution, ne se fit remarquer durant l'empire que par quelques satires ingénieuses, et, lors de la restauration, il fut appelé, par sa haute naissance, à siéger dans la chambre des pairs, où il ne parut guère que dans la session de 1814. Le duc de Lauraguais est m. en 1823. Il a pub. deux traged., *Clytemnestre* (1764, in-8), et *Jocaste* (in-8, 1784), qui n'ont point été représentées; et il n'est resté de la dern. que le mot de Grimm: ce qu'il y a de plus

clair dans cette pièce, disait-il, c'est l'énigme du Sphinx. En outre, chaque évènement, chaque progrès dans les arts fut pour le duc de Lauraguais l'occasion d'une foule de brochures spirituelles, dont M. Mahul a recueilli les titres dans son *Annuaire nécrolog.*, 5e année. Les plus intéressantes sont : *Mém. sur l'Inoculat.*, 1763, in-12; *du Droit des Français*, 1771, in-4; *Mémoire pour moi, par moi, Louis de Brancas*, etc., Londres, 1773, in-8; *Lettres de L.-B. Lauraguais à Me* ***, Paris, 1802, in-8; *Lettre à l'abbé Geoffroy*, 1802, in-8. Les bibliographes recherchent encore le catalogue de la biblioth. vendue par le duc de Lauraguais en 1770; il est intitulé : *Catalogue d'une collection de livres choisis provenant du cabinet de Mr* ***, Paris, G. Debure fils aîné, 1770, in-8.

LAURE (César), riche manufacturier lyonnais, m. en 1636, mérite un souvenir honorable comme fondat. de l'association religieuse dite de *la Miséricorde.* Cette confrérie, qu'on vit pendant plus de 150 ans à Lyon se charger du soin d'enterrer les suppliciés et les pauvres, et d'arracher aux prisons les malheureux détenus pour dettes, comptait au nombre de ses membres les plus riches bourgeois de cette ville. — V. Noyes.

LAUREAU (P.-B.), né à Dijon en 1750, mort à Saulieu en 1823, avait exercé pendant 56 ans les fonct. d'instituteur. On a de lui une *Gramm. latine raisonnée*, et *Notions prélimin. pour servir d'introduction à l'étude de la géographie ;* en outre une *Gramm. franç.*, MSs. On trouve une *Notice* sur Laureau dans les *Petites Affiches de Dijon*, n° du 24 août 1823.

LAUREMBERG (Guill.), prof. de méd. et de mathém. à Rostock, né en 1547, mort en 1612, a laissé entre autres écrits : *de Curatione calculi*, in-12, Leyde, 1619, Wittemberg, 1623; *Botanotheca, sive Modus conficiendi herbarium vivum*, in-12, Rostock, 1626, Copenhague, 1653, etc. — Pierre Lauremberg, l'un de ses fils, m. en 1639, après avoir professé la philos. à Montauban, puis la poésie lat. à Rostock, s'est fait connaître dans le temps par quelq. opuscules aujourd'hui oubliés.— Lauremberg (Jean), 2e fils de Guillaume, m. en 1658, avec la réputation de bon poète satyrique, professa les mathém. et la médecine dans diverses univ. d'Allemagne. Outre le recueil de ses *Satires*, en latin, on a de lui : *Gnomaticæ libri tres*, Copenhague, 1640, in-4; *Otium Soranum*, ib., 1640, in-4; *Arithmetica et Algebra*, Sora, 1643, in-4; *Græcia antiqua*, Amsterdam, 1671, in-8.

LAURENCE DE BELLEFONT, fondatrice du monastère des religieuses bénédictines de Notre-Dame-des-Anges, établi à Rouen, est connue dans la république des lettres par une *Paraphrase du Cantique d'Ezéchias*, insérée dans plus. recueils.

LAURENCIN (Julie d'ASSIER de la CHASSAGNE, dame de), née en 1741 à Saint-Hippolyte (Lorraine), est auteur de poésies insérées dans l'Almanach des Muses. On lui doit en outre : *Epître d'une femme à son amie, sur l'obligat. et les avantages qui doivent déterminer les mères à allaiter leurs enfans, conformément au vœu de la nature*, 1774, in-8; *Alceste et Méloé*, ou *le Chant de l'amour maternel*, idylle, 1777, in-12.

LAURENS (Louis du), prêtre de l'Oratoire, m. à Paris en 1671 à 82 ans, avait d'abord été ministre de l'église réformée à Nîmes. S'étant rendu à Paris après son abjurat., il y fut employé par Richelieu à disposer l'exécut. du projet que ce ministre conçut de réunir les protestans avec les cathol., au moyen de conférences qu'on établirait entre des théolog. des deux communions. Du Laurens dévoua à ce travail et son zèle et ses vastes connaissances théol.; mais la mort du ministre ayant sans retour renversé ses espérances, il s'ensevelit dans la retraite où il termina doucement une vie qu'avaient occupée tout entière les plus doux rêves de paix et de concorde. Outre l'ouvr. où par ordre du card. de Richelieu il avait dressé la controv. destinée aux conférences dont nous avons parlé, et dont le MS. (2 v. in-fol.) passa successiv. entre les mains de MM. de Péréfixe et de La Hoguette, du Laurens a laissé plus. autres écrits parmi lesquels nous citerons : *Réponse au livre du P. Dumoulin*, intit. : Opposit. de la parole de Dieu à la doctrine de l'Eglise rom., *etc.*, Paris, 1625, in-8; *Dispute touchant le schisme et la séparation que Luther et Calvin ont faite de l'Eglise rom.*, etc., Paris, 1655, in-folio; le *Triomphe de l'Eglise rom.*, etc., Paris, 1667, in-12, dédié aux ministres de Charenton, etc. — V. Dulaurens.

LAURENS (Henri), prés. du congrès provincial de la Caroline méridionale, où il m. en 1782 à 70 ans, avait eu part aux principaux actes qui amenèrent l'indépendance de la Nouvelle-Angleterre. Successiv. chargé de plus. missions importantes, la dernière qu'il remplit avait pour objet la négociation d'un traité avec les Pays-Bas-Unis (1780). Henri Laurens, pris par un vaisseau anglais pend. la traversée, fut amené à Londres, et enfermé à la Tour; mais, dans la crainte des représailles, on n'osa point lui faire son procès, et, après une détention d'environ un an, il lui fut permis d'aller mourir dans sa patrie. — Le colonel Jean Laurens, son fils, m. glorieusem. vers la même époque à l'âge de 26 ans, venait de remplir en France une mission relative à un emprunt destiné à des approvisionnemens militaires. Ce brave officier, dont Washington faisait le plus grand cas, avait reçu une éducation très-soignée, et promettait d'être un jurisconsulte très-distingué, dès que l'affermissem. de l'indépend. de sa patrie lui eût permis de quitter les armes.

LAURENT (St), martyr, né à Rome dans le 3e S., était diacre et trésorier de l'Eglise sous le pontificat de Sixte II, lorsque l'emp. Valérien pub. un édit contre les chrétiens. Arrêté par les ordres du préfet de Rome, Laurent refusa de livrer le trésor dont il était le gardien, fut déchiré à coups de fouet par les mains du bourreau, et attaché ensuite à un gril de fer sous lequel on plaça des charbons ardens. Le saint diacre souffrit cet affreux supplice avec une constance admirable, et expira au milieu des douleurs. Son corps fut enlevé pend. la nuit par les chrét., et inhumé en 258, le 10 août, jour où l'Eglise célèbre la fête de ce martyr. On pense que les *Actes* qui existent sous le nom de St Laurent sont l'ouvr. d'un moine du moyen âge, et ne méritent aucune confiance. — Il y a eu plus. autres saints du même nom, sur la vie desquels on a peu de notions satisfaisantes.

LAURENT, anti-pape. V. Symmaque.

LAURENT (le bienheureux), supérieur-général des capucins, né l'an 1559 à Brindes ou Brindisi (Calabre), sollicita dès l'âge de 4 ans la permission de porter l'habit religieux, entra dans l'ordre des capucins en 1576, fut nommé définiteur-général en 1596, et supérieur-général en 1602. Après avoir parcouru à pied plus. fois l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne, répandant l'édification et l'instruction dans toutes les classes de la société, il m. à Lisbonne en odeur de sainteté l'an 1619. Le pape Pie VI ordonna sa canonisation en 1783. On a du P. Laurent des *Sermons* et des *Traités de controverse*, conservés dans la biblioth. de Venise. Sa *Vie* a été écrite en ital. par le P. Ange-Marie de Voltaggio, Rome, 1710, in-4, et par le P. Maïeul, capucin, Avignon, 1784, in-12.

LAURENT (Gasp.), prof. de b.-lett. à Genève dans les 16e et 17e S., est connu par quelques ouv. parmi lesquels nous citerons : *Syntagma confessionum fidei*, 1612, in-4; *Quæstiones miscellaneæ ethicæ*, 1626, in-4; et un traité *de Disputationib. in controv. de religione observatio*, etc., Genève, 1602, in-8. — Laurent (George-Fréd.), né vers 1594 à Lubben, dans la basse Lusace, m. à Lubeck en 1673 après avoir eu quelque temps le titre de

prem. médecin de Frédéric III, pratiqua alternativement à Dantzig, Leipsig, Lubeck, Hambourg et Copenhague. Nous citerons parmi les ouv. qu'il a laissés : *Exercit. in nonnullos minùs absolutè veros Hippocratis aphorismos*, etc., in-4, Hambourg, 1635, 1647; *Defensio venæ sectionis in febre acutâ*, etc., ib., 1647, in-4. — Un autre LAURENT (JACQUES), m. à Paris en 1726 pendant un incendie qui dévora sa maison, avait quitté l'habit ecclésiast. dans un âge assez avancé. Outre différentes poésies justement oubliées aujourd'hui, on lui doit une trad. (de l'ital.) de l'*Hist. de l'empire ottoman* par Sagredo, Paris, 1724, 6 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacques LAURENT, *Laurentius*, ministre à Amst., sa patrie, où il m. à 60 ans en 1644, et dont les écrits théol. et de controverse sont mentionnés dans l'*Index* de Rome.— LAURENT ou LAURENS (Pierre-Joseph), chev. de l'ordre du roi, habile ingén. et mécanicien flamand, né en 1715, m. en 1773, était fils d'un simple éclusier de Bouchain; et, presque sans autre secours que sa rare aptitude, il s'est immortalisé par des merveilles d'industrie et de génie. Ce fut lui qui donna le plan du fameux canal de Flandre, terminé depuis, et qui méritait à son aut. les éloges que Voltaire lui a adressés dans l'une de ses lett. (datée du 6 déc. 1771). Valenciennes lui est redevable d'une machine ingénieuse pour lever la grille qui ferme l'Escaut, et au moyen de laquelle un seul homme exécute en quelq. minutes ce qui auparavant nécessitait 24 heures de travail et les bras de 50 hommes. Après avoir cité encore sa machine si connue dans l'exploitation des mines sous le nom de *grand puits*, et ce fameux *bras mécanique* qu'il fit pour un soldat mutilé, nous renverrons à la belle *Epître* où Delille a célébré les divers phénomènes opérés par cet homme éminemment remarquable, et pourtant oublié par la plupart des biog.

LAURENT (PIERRE), grav., né à Marseille en 1739, m. à Paris en 1809, réussit également bien dans l'histoire, le paysage et les animaux; il a droit à la reconnaissance des amateurs pour avoir conçu l'idée de reproduire les principaux chefs-d'œuvre du musée du Louvre : la prem. série fut seule publiée de son vivant; cette entreprise vraiment nationale a été continuée par son fils M. Henri Laurent, avec un succès mérité. Outre les 7 pièces que Laurent a gravées pour le *Musée franç.*, on regarde comme ce qu'il a fait de mieux : la *Mort du chevalier d'Assas*, et le *Déluge* du Poussin.

LAURENT ou plutôt LORENZO GIUSTINIANI (St), prem. patriarche de Venise, né dans cette ville en 1380, d'une ancienne famille, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de St-George *in Algâ*, devint général de l'ordre, fut nommé par le pape Eugène IV évêque de Venise en 1433, patriarche en 1451 par le pape Nicolas V, et mourut en 1465. Ses vertus, sa haute piété, le firent placer au rang des saints, et l'Église honore sa mémoire le 5 septembre, jour anniversaire de son élévation à l'épiscopat. St Laurent a laissé des *Sermons*, des *Lettres*, des *Traités* ascétiques, le tout recueilli et imp. sous le titre d'*OEuvres*. La meilleure édit. est celle publiée par le P. Nicol.-Ant. Giustiniani, bénédictin, Venise, 1751, 2 vol. in-fol. La *Vie* de ce saint, écrite en latin, se trouve en tête de ses œuvres, et a été insérée dans les *Acta sanctorum* de Bollandus, ainsi que dans plus. autres collections : on en a une autre du P. Maffei, écrite en italien.

LAURENTIO (AUGUSTIN de), médecin et litt. ital., memb. de l'acad. *de' Reaccensi* de Palerme, sa patrie, m. en 1661, a laissé, outre div. morceaux de poésie lat. ou ital., et *Discours* lus à la société sav. dont il faisait partie, un opusc. intit. *Disceptationum med. decas prima*, Palerme, 1652, in-4.

LAURENTIUS-LYDUS. V. LYDUS.

LAURENTZEN (JEAN), en lat. *Laurentii*, sav. danois, né dans le Jutland, vers le milieu du 17e S., m. à Copenhague en 1729, direct. de l'imprimerie royale et assesseur du consistoire, a laissé plus. ouv. parmi lesquels nous citerons : *Eloge de Frédéric II*, en allem., Copenhague, 1693, in-4; *Journal de la vie et du règne de Christian V*, ib., 1710, in-8, en allem.; *Index bipartitus Musei regii, unà cum quibusdam analectis uberioribus*, Copenhague, 1726, in-fol.

LAURÈS (ANTOINE de), poète languedoc., né en 1707 à Gignac, diocèse de Montpellier, mort à Paris en 1779, remporta 4 fois le prix aux jeux floraux et fut 4 fois aussi couronné à l'acad. franç. Lorsque le corps du commerce de Toulouse proposa pour sujet d'un prix aux jeux floraux le retour de l'ancienne magistrature, il rentra dans la lice, quoiqu'il fût alors plus que sexagénaire, et obtint une médaille d'argent représentant Thémis. Les principales productions du chevalier Laurès, à qui ses qualités personnelles ont valu plus d'éloges que ses talens poétiques, sont une *Ode sur le Jeu*, une tragédie intit. *Thomiris*, l'opéra de *Narcisse*, dont Desaugiers fit la musique, enfin une imitation libre de la *Pharsale* de Lucain (en vers), 1773, in-8. On trouve dans le t. 3 de l'*Esprit des Journaux* (mars 1779), une *Lettre* d'Imbert sur ce poète, que la plupart des biogr. ont laissé dans l'oubli.

LAURI ou plutôt LAUR (PHIL.), peintre, né en 1623 à Rome, fils d'un artiste brabançon établi dans cette ville, et dont il reçut les prem. leçons, eut ensuite pour maître Angelo Caroselli, son beau-frère, qu'il ne tarda pas à surpasser. Son humeur joviale, qui lui fit beaucoup d'amis parmi ses confrères, ne l'empêcha pas d'amasser une fortune considérable, et il en usa avec autant de sagesse que de générosité. Lauri m. en 1694, laissant, outre quelques grands tableaux d'église, plus remarquables par l'entente et la correction du dessin que par la beauté du coloris, d'assez bons paysages et plus. sujets d'hist. traités en petit. Le Musée du Louvre possède de cet artiste un tableau représ. *St François d'Assise malade écoutant avec extase un chœur d'esprits célestes*.

LAURIA (FRANÇ.-LAUR. DE' BRANCATI, plus connu sous le nom de), sav. card. napolitain, m. à Rome en 1693, âgé de 82 ans, était d'abord entré dans l'ordre de Saint-François, et ce fut en 1687 qu'Innocent XI le revêtit de la pourpre romaine. Après la m. de ce pontife, le card. de Lauria obtint 15 voix au conclave où fut élu Alexandre VII, et peut-être eût-il été ceint de la tiare sans l'exclusion que lui firent donner les Espagnols, avec lesquels il était brouillé. Son écrit le plus connu a pour titre : *de Prædestinatione et reprobatione*, in-4, Rome, 1688, et Rouen, 1705.

LAURIÈRE (EUSÈBE-JACOB de), av. au parlem. de Paris, né en 1659 dans cette ville, où il m. en 1728, s'adonna principalement à la recherche des anciennes lois et coutumes, et s'acquit dans le temps beaucoup de réputation par les ouv. qu'il mit au jour. Outre sa *Biblioth. des coutumes de France*, qu'il rédigea en commun avec Berroyer (*v.* ce nom), nous citerons de lui : *Texte des coutumes de la prévôté de Paris*, nouv. édition, augm. de notes, Paris, 1777, 3 vol. in-12; et *Glossaire du droit françois*, 1704, in-4. Il a donné en outre des éditions de plusieurs compilations plus anciennes. On trouvera la liste complète des ouv. de Laurière avec l'indication de leurs div. édit. dans son *Eloge* par Secousse, placé en tête du 2e vol. des *Ordonnances du Louvre*.

LAURIERS. V. DESLAURIERS.

LAURO (JEAN-BAPT.), chan. de Ste-Marie et camérier d'Urbain VIII, né à Pérouse en 1581, m. en 1629, a publié en latin un recueil de *poésies*, 1623, in-12, et un autre de *lettres*, 1624, in-8. — On a d'un autre LAURO, du reste totalement inconnu, une trad. ital. de div. *Tr. d'agriculture*

des plus anc. aut., tels que Cass. Bassus, Columelle, etc.; ce recueil parut à Venise, 1542, in-8. Nous croyons toutefois que c'est à tort que quelq. biogr. le distinguent du médecin Pierre LAURO ou LAURI, de Modène, à qui l'on doit en outre la traduction latine du *Livre de Louis Lobera des quatre maladies plus communes aux gens de cour* (le catarrhe, la goutte, la pierre et le mal vénérien), Venise, 1558, in-8.

LAUTERBACH (WOLFGANG-ADAM), jurisc. allemand, né l'an 1618 à Schlaitz dans le Vogtland, m. en 1678, professeur à l'université de Tubingen, a laissé plus. ouv. de droit dont les deux plus importans sont: *Consilia juridica Tubingensia*, 1732-36, 6 vol. in-fol.; *Collegium theorico-practicum in Pandectas*, souv. réimprimé, en 3 vol. in-4, ouv. d'un usage journalier dans toutes les universités de l'Allemagne. Les autres écrits ont été réunis en 3 vol. in-fol., égalem. impr. à Tubingen.

LAUTOUR-DU-CHATEL (LOUIS), avocat au parlem. de Normandie, né à Argentan, l'an 1676, m. au même lieu en 1758, n'a pub. aucun livre, mais il a fait 1300 *additions* au *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1721, et 2,800 nouv. articles additionnels pour le même *Dictionnaire*, édit. de 1743. Il a laissé quelques MSs. peu importans sur la philologie et la lexicologie. — LAUTOUR (N.), son neveu, lieuten.-gén. des eaux-et-forêts, a publ.: *Récréations littér.*, ou *Pensées choisies sur divers sujets*, avec un *Essai sur la trahison*, 1759, in-12. On lui doit en outre une *Vie* du préc., 1758, in-12.

LAUTREC (ODET DE FOIX, plus connu sous le nom de), maréchal de France, suivit Louis XII dans son expédition d'Italie, et reçut tant de blessures à la bataille de Ravenne en 1512, qu'il y fut laissé pour mort. François Ier l'ayant nommé son lieut.-gén. en Italie, il reprit Brescia, Vérone, et força les impériaux à lever le siége de Parme en 1521; mais ayant voulu l'année suiv. les attaquer dans le château de la Bicoque, il fut battu complètement et obligé d'évacuer l'Italie. Il y revint en 1525 avec François Ier, qu'il ne put détourner d'attaquer les Espagnols devant Pavie, combattit vaillamment près de ce prince, et y reçut de nouvelles blessures. Deux ans après, ayant repris, malgré lui, le commandement général, il s'empara d'Alexandrie et de Pavie, qu'il abandonna au pillage pour venger l'affront que les armes franç. avaient éprouvé devant ses murs. Après des succès variés, Lautrec m. en 1528 au siége de Naples, victime d'une maladie contagieuse qui fit périr la plus grande partie de ses troupes. « Lautrec, dit son naïf histor., étoit brave, hardi, vaillant, et excellent pour combattre en guerre et frapper comme sourd; mais pour gouverner un état, il n'y étoit bon. » (Brantome, *Vies des gr. capitaines*, t. 1er).

LAUVERJAT (THOM.-ET.), chirurg. français, m. en 1800, a pub., outre sa thèse inaug. sur cette question: *An utilia in graviditate, partu et post partum balnea*, 1774, in-4, differ. opusc. parmi lesquels nous citerons seulement sa *Nouvelle méthode de pratiquer l'opér. césarienne*, 1788, in-8.

LAUZUN (ANTONIN NOMPAR DE CAUMONT, duc de), né en Gascogne vers 1632, porta d'abord le nom de marquis de Puyguilhem. Louis XIV l'ayant vu chez la comtesse de Soissons, ne tarda pas à en faire son favori, et le nomma successivement gouverneur du Berri, maréchal-de-camp et colonel-général des dragons; il lui avait même promis la charge de gr.-maître de l'artillerie qui vint à vaquer en 1669; mais Lauzun s'étant vanté de cette promesse, le roi la révoqua; Lauzun furieux s'oublia jusqu'à casser son épée devant Louis XIV, disant qu'il ne servirait plus sous un prince sans foi. Mis à la Bastille, il en sortit peu de jours après avec la place de capitaine des gardes; et l'année suivante il manqua d'épouser Mlle de Montpensier, petite-fille de Henri IV. Créé maréchal de France, il commanda l'armée qui en 1671 accompagna le roi en Flandre. C'est alors que Mme de Montespan, qu'il n'avait cessé d'insulter depuis qu'elle avait fait manquer son brillant mariage, se réunit à Louvois pour amener sa disgrâce. Jeté dans un cachot à Pignerol, il y passa 5 ans, fut exilé pend. 4 autres à Angers, revint à Paris, puis se rendit en Angleterre, où Jacques II lui confia le soin de conduire la reine et son fils auprès de Louis XIV. Cette circonstance lui rendit ses entrées à la cour, mais il ne recouvra plus la faveur dont il avait joui autrefois. Elevé à la dignité de duc en 1692, Lauzun m. à Paris en 1723. Nous n'agiterons pas la question de savoir s'il épousa secrètement la duchesse de Montpensier et s'il en eut réellement une fille; ce qui est certain, c'est qu'il prit le gr. deuil à la mort de cette princesse, et que ce ne fut que deux ans après cet évènement qu'il épousa Mlle de Durfort, fille du maréchal de Lorges. — V. BIRON (Armand-Louis).

LAUWERS (NIC.), grav. distingué, né en 1620 à Leuse (Pays-Bas), a exécuté, d'après Rubens, l'*Adorat. des rois*, *J.-C. devant Pilate*, une *Descente de croix*. On ignore l'époque de la m. de cet artiste, de qui l'on a plus. autres estampes d'après différens maîtres. — Conrad LAUWERS, son frère, a également gravé d'après Rubens le tableau d'*Elie au désert*; on estime aussi son *Baptême des nègres* d'après Erasme Quillinus, et *Philémon et Baucis* d'après Jordaens.

LAVAL (GILLES de), seign. de Retz, conseill. et chambellan du roi, et maréchal de France, fut enterré en 1440 dans l'église des Carmes de Nantes, après avoir subi le plus infamant supplice comme coupable de crimes exécrables, qui pourtant seraient demeurés impunis si à la fin il ne s'était rendu coupable de quelq. atteintes contre l'autorité du duc de Bretagne Jean VI. C'est alors que dans une longue procédure fut dévoilée la vie atroce de ce monstre, qui avoua lui-même à ses juges qu'il s'était chargé d'assez de crimes pour mériter dix mille fois le dernier supplice. Mézerai dit de lui « qu'il croyoit à la magie, et entretenoit de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il tuoit après pour en avoir le sang, afin de faire ses charmes. » Outre gr. nomb. de victimes qui furent sacrifiées à son épouvantable lubricité, soit à Vannes, à Nantes ou ailleurs, il ressort tant des procès-verbaux légalement dressés que de sa propre confession, qu'il en immola près de cent dans ses seuls châteaux de Machecoul et de Chantocé. Dom Lobineau, qui pourtant a cru devoir taire une partie des abominations trop scandaleuses de Gilles de Laval dans son *Hist. de Bretagne*, rapporte que, sans avoir d'habitudes avec les femmes, cet homme exécrable se divertissait par le hideux aspect des dern. convulsions des misérables à qui il donnait ou faisait donner la mort. Il est dans la vie de ce scélérat une circonstance que ne doit point omettre le biographe: c'est que d'assez brillans exploits pend. les guerres du règne de Charles VII lui assuraient une place honorable dans l'histoire, sans la cause toute politique qui le fit vouer au supplice que tant d'atrocités lui avaient mérité. — Le nom et les titres de la maison de LAVAL, l'une des plus anciennes de Bretagne, passa à une branche cadette des Montmorency après son dern. chef, André de LAVAL, m. sans postérité en 1486, maréc. de France, etc. — D'autres personnages du même nom peuvent être mentionnés, entre autres Ant. de LAVAL, sieur de Belair, maître des eaux et forêts du Bourbonnais, m. à 80 ans en 1631, capit. des chât. de Beaumanoir-lez-Moulins; il s'était livré à l'étude des langues, de l'hist. et de la théolog. Le plus considérable de ses ouv., cités dans la *Bibliothèque de Bourgogne*, a pour titre: *Desseins de profess. nobles*, etc., Paris, 1605, in-4.

LAVAL (ANT.), ecclés., né à Lyon, m. en 1728, après avoir été prof. de mathém. et d'hydrographie des gardes marines de Toulon, a laissé: *Recueil de*

plus. voyages faits à la Ste-Baume et autres lieux de la Provence, Paris, 1727, in-4, avec cartes; *Voyage de la Louisiane fait par ordre du roi en 1720, dans lequel sont traitées diverses matières de phys., d'astron., de géogr., de marine*, etc., Paris, 1728, in-4, cartes et fig.

LAVALLÉE (Joseph). V. Vallée.

LAVALLIÈRE. V. Vallière.

LAVARDE (Jacq.-Philippe de), chan. de St-Jacques-L'Hôpital, né à Paris en 1693, m. en 1760, est aut. d'une *Lett. crit. et hist. à l'aut. de la vie du P. Gassendi*, Paris, 1737, in-12. Il a en outre pub., sur un exempl. corrigé par l'aut., une nouv. édit. des *Maximes sur le ministère de la chaire*, par le P. Gaichiès, de l'orat., Paris, 1739, in-12.

LAVARDIN (Jean de Beaumanoir, plus connu sous le nom de), maréchal de France, né dans le Maine en 1551, porta les armes de très-bonne heure dans l'armée protestante dont son père était un des principaux officiers; mais celui-ci ayant été tué à la St-Barthélemi, Lavardin embrassa la religion catholique et se trouva à la prise de St-Lô, où il fut blessé en 1574. Lorsque Henri IV s'éloigna la cour, Lavardin le suivit et le quitta en 1578, pour accompagner Cather. de Médicis à Paris. Après avoir servi contre les protestans, ce seigneur embrassa le parti de la ligue en 1589, passa ensuite à celui de Henri IV, qui, pour affermir sa fidélité douteuse, le nomma gouverneur du Maine et maréchal de France en 1595. Lavardin était dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné. Il remplit les fonctions de grand-maître de France au sacre de Louis XIII en 1612, fut envoyé en ambass. extraordinaire à Londres, et m. à Paris en 1614. — Lavardin (Henri-Charles de Beaumanoir, marquis de), arrière-petit-fils du précéd., lieut.-gén. au gouvernem. de Bretagne, né en 1643, fut chargé par Louis XIV, en 1687, de l'ambassade de Rome devenue si difficile à cause de l'affaire des franchises (V. Innocent XI). A peine avait-il mis le pied sur le territoire du St-Siége, qu'il lui fut signifié qu'il ne serait point reçu comme ambassadeur à moins qu'il ne renonçât au droit contesté; il poursuivit sa route et fit son entrée dans Rome comme un triomphateur. L'audience du pape lui fut refusée; il fut personnellement excommunié, et l'église où il avait fait ses dévotions le jour de Noël frappée d'interdit. Louis XIV fut indigné, le parlement de Paris protesta comme d'abus, le pontife demeura inflexible; heureusem. il m. sur ces entrefaites, et son successeur fit à la cour de France des satisfactions pour l'insulte qui lui avait été faite dans la personne de son ambassadeur. Celui-ci revint à Paris en 1689 et y mourut 2 ans après avec la réputation d'un homme plein de fermeté et de droiture.

LAVATER (Louis), théologien protestant, né à Kybourg en 1527, m. à Zurich en 1586, a laissé un gr. nomb. d'ouv. de théol., d'hist. ecclésiastique et littéraire; les princip. sont: *Historia de origine et progressu controversiæ de cœnâ Domini*, 1563; *De spectris, lemuribus et magnis atque insolitis fragoribus et præsagitionibus quæ obitum hominum, clades, mutationesque imperiorum præcedunt*, Zurich, 1570, in-12, souv. réimp., trad. en français, 1571, in-8. — Son fils Jean-Rodolphe, né à Zurich en 1584, m. en 1625, professeur et doyen dans cette même ville, a laissé un très-gr. nomb. d'écrits acad. et de controverse.

LAVATER (Henri), médecin, né à Zurich en 1560, m. dans la même ville, professeur de mathématiques et de physique en 1623, a pub.: *Defensio medicorum galenicorum adversùs calumnias Angeli Gala*, Zurich, 1610; *Epitome philosophiæ naturalis*, ibid., 1621. — Lavater (Jean-Henri), fils du précéd. et son successeur dans la chaire de mathémat. et de physique, né à Zurich en 1611, y m. en 1691, après y avoir publié une *Analyse des eaux thermales*, 1657, et des *Réglemens pour la peste, dest. à l'usage de la ville de Zurich*, 1668.

LAVATER (Jean-Gaspard), ecclés. et écrivain protestant, né à Zurich en 1741, mort dans cette même ville en 1801, avait à peine terminé ses études, lorsque sa patrie était encore sous l'influence de l'enthousiasme qu'y avait fait naître la lecture du poème de Klopstock et des ouv. philos. de J.-J. Rousseau. Né avec une âme ardente, le jeune Lavater débuta dans la carrière par un libelle virulent contre un bailli qui s'était rendu coupable de quelques actes illégaux de pouvoir; et tel fut l'effet de cet écrit, que les parens de l'aut. crurent devoir le faire voyager en Allem., où ils l'adressèrent au respectable docteur Spalding. A son retour dans sa patrie en 1769, Lavater fut nommé diacre, et quelq. années après prem. pasteur de l'église de Zurich. Ami de la liberté, il se rangea parmi ceux de ses compatriotes qui crurent voir, dans l'invasion armée des Français en 1798, l'occasion de réformer un gr. nombre d'abus; mais quand une triste expérience lui apprit que le bien-être de la nation helvétique n'était pas le mobile qui faisait agir le directoire français, alors il ne craignit pas d'écrire une lettre pleine de patriotisme et de dignité au fameux Rewbell, protestant avec force contre les mesures arbitraires et vexatoires dont les prétendus amis de la liberté accablaient la patrie de Guillaume Tell. Lors de la reprise de Zurich par les Français en 1799, un soldat de cette nation logé chez Lavater lui tira pendant une dispute légère un coup de fusil dans le bas-ventre et lui fit une blessure dont il m. après 15 mois de douleurs aiguës, sans avoir voulu que l'aut. de cet assassinat fût recherché. Lavater était d'un caractère doux et bienveillant; son commerce était facile et instructif: il ne disait rien, ne faisait rien qui ne décelât le désir le plus vrai et le plus constant d'être utile et agréable à tout le monde, et cependant il eut des ennemis. On lui reprocha durement son penchant naturel à croire l'extraordinaire, qui le rendit l'enthousiaste et la dupe de tous les charlatans de son temps. On trouve des traces nombreuses de cette facilité dans ses poésies allem. auxquelles on pourrait enc. reprocher quelques fautes contre la grammaire et la versification. Ses ouv. en prose contiennent aussi plus. paradoxes en théol. et en morale; il lui fallait toujours quelq. système capable d'exercer l'activité de ses rêveries et d'occuper son goût inné pour ce qu'il croyait le vrai, le beau, le merveilleux et le divin. Un seul des ouv. de Lavater est connu hors de son pays, et c'est peut-être le plus original; il est intit.: *Essais physiognomoniques*, 1775-78, 4 vol. in-4, en allemand; trad. en franç., 1781-87, 3 vol. suivis d'un 4ᵉ après la mort de l'aut.: M. Moreau de la Sarthe en a donné une réimp. corrigée et augm., 1805-09, 10 vol. in-8 et in-4.

LAVAU (Louis-Irland de), né à Paris dans la prem. moitié du 17ᵉ S., se destina d'abord à la diplomatie et fut chargé de quelques missions obscures, puis il embrassa l'état ecclésiast., acheta en 1671 le brevet de garde des livres du cabinet du Louvre, et fut reçu à l'acad. franç. en 1679, par le crédit de Colbert, quoiqu'il n'eût d'autre titre pour entrer dans ce corps savant que d'avoir facilité le mariage d'une des filles du ministre avec le duc de Mortemart. Il m. à Poitiers en 1694, n'ayant fait imp. dans sa vie que deux *Harangues* au roi et au dauphin, à l'occasion de la m. de la dauphine.

LAVAUGUYON. V. Vauguyon.

LAVAUR (Franç.-Louis), jés., supér. de la mission des Indes, né vers la fin du 17ᵉ S., dans le Périgord, était établi à Pondichéri, et y prenait une part très-active aux affaires politiques, lorsque le gouv. franç. choisit l'infortuné général Lally pour replacer sous son autorité cette colonie prête à lui échapper. La conduite peu honorable du P. Lavaur a été mise au gr. jour par Voltaire dans ses *Fragmens hist. sur l'Inde*; toutefois nous ne reprodui-

rons ici que les faits confirmés par d'autres témoignages. Après s'être montré plein d'empressement à seconder les projets du général, et avoir plus tard rédigé pour la capitulation de Pondichéri des art. qui furent rejetés par le vainqueur (*v.* COOTE), auquel on l'avait chargé de les présenter, il vint à Paris postuler une modique pension de 600 fr. ; et à sa mort, survenue vers 1765, on trouva dans sa cassette une somme de 1250,000 liv. tant en papiers qu'en or et en diamants. Cette même cassette renfermait deux *Mem.* relatifs à l'affaire du comte de Lally ; l'un était écrit en sa faveur, l'autre le chargeait des div. inculpations qui ont servi de base à sa condamnation. On ignore ce que devint le premier de ces deux écrits ; mais il est avéré que l'autre fut envoyé au chancelier de Maupeou par l'abbé Terray, qui avait été chargé de faire l'inventaire des papiers du jésuite défunt. — Guill. de LAVAUR, avocat au parlem. de Paris, né à St-Ceré, dans le Quercy, où il m. en 1730, à 76 ans, a laissé : *Histoire secrète de Néron*, ou *le Festin de Trimalcion*, trad. avec des notes historiq., 1726, in-12, *Conférence de la fable avec l'histoire sainte*, 1730, 2 vol. in-12.

LAVEAUX (JEAN-CHARLES THIBAULT DE), homme de lettres, ancien chef du bureau militaire du départem. de la Seine, né à Troyes en Champagne, le 17 nov. 1749, fut, au sortir de ses études qu'il fit à Paris, professeur de langue franç. à Bâle. S'étant rendu ensuite à Stuttgard, il y fut nommé profess. de littérature franç. et membre de l'univ. Caroline ; enfin il alla occuper une chaire à l'univ. de Berlin, ville qu'il habitait au commencement de la révolution franç. dont il embrassa les principes, et d'où il entretint quelq. temps une correspond. avec plus. de nos savans, notamment avec l'abbé Raynal. Ne voulant point demeurer étranger aux grands mouvemens qui s'opéraient dans sa patrie, et dont, comme tant d'autres, il pouvait alors attendre un résultat favorable à la prospérité publique, il vint s'établir à Strasbourg, où il accepta la rédact. du journal que le libraire Treuttel venait d'y créer sous le titre de *Courrier de Strasbourg*. Ses opinions politiques lui suscitèrent bientôt de la part du maire Dietrich, une répression quelque peu arbitraire et dont plus tard il se plaignit amèrement. Venu à Paris av. le 10 août 1792, il occupa alternativement divers emplois depuis l'établissement du gouvernement républicain, fut quelque temps rédact. en chef du *Journal de la Montagne* ; et, las enfin de cet emploi autant que des récriminat. et des périls même auxquels il l'avait exposé, il s'en tint aux occupations plus douces vers lesquelles l'entraînait son goût. Après l'établissement du gouvernement consulaire il sortit des bureaux de la préfecture pour remplir les doubles fonctions de chef de division et d'inspect.-gén. des prisons et hospices du département de la Seine, et il les conserva jusqu'à la seconde restauration. Ce laborieux écrivain est m. à Paris le 15 mars 1827, laissant un assez gr. nombre de trad. de l'allem., et plus. ouv. très-estimables, presque tous relatifs à l'histoire et à l'étude de la littérature et de la langue franç. On en trouve la liste au nombre de 25 dans le tome 4, pag. 141 de la *Biogr. des hommes vivans*. Nous nous bornerons à citer les suivans : *Œuvres de Hedlinger, avec explicat.*, 1776, 2 vol. in-fol. ; *Entretiens avec les enfans sur quelques hist. de la Bible*, trad. de l'allem., 1782, in-8 ; *les Nuits champêtres*, 1783, 1784, in-8, *le Maître de langue*, ou *Remarq. instructives sur quelques ouvr. franç. écrits en Allemagne*, 1783, in-8 ; *Cours théorique et pratique de langue et de littérat. française*, Berlin, 1784, in-8 ; *Dictionnaire français-allem. et allem.-français*, 1784-5, 2 vol. in-8, 4e édit., 1789 ; *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, 1788-9, 7 vol. in-8, dont 3 de *Correspondances*, etc., *Dictionnaire de l'académie française*, nouv. édit., 1803, 2 vol. in-4 : la publicat. de ce dern. occasiona un procès célèbre intenté par MM. Bossange et Masson à MM. Moutardier et Leclerc. Les titres des ouv. suivans complètent la liste donnée dans la *Biographie* que nous avons citée : *Nouveau dictionnaire de la langue française*, etc., Paris, (Déterville et Lefèvre), 1820, 2 vol. in-4 ; *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue franç.*, Paris (Ledentu), 1822, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire de la langue franç., extrait du Nouv. Dictionn.*, etc., ibid., 1823, 2 vol. in-8 ; *Nouveau dictionnaire portatif de la langue franç.*, etc., ib., 1825, in-16 ; *Dictionnaire synonymique de la langue franç.*, etc., ibid., (chez Eymery), 1826, 1 vol. in-8 de 45 feuilles.

LAVERDY (CLÉMENT-FRANÇ.), av. au parlem. de Paris et prof. en droit canon, né en 1695, m. en 1754, est cité comme aut. de *Mém.*, dont le plus remarquable est celui *sur le droit de success. de la maison de Ligneville au duché de Lorraine*, 1739, 1740, in-4. — V. AVERDY (L').

LAVERNE. V. DUBOY et VERNE.

LA VICOMTERIE. V. VICOMTERIE.

LA VISCLEDE. V. VISCLÈDE.

LAVERNE. V. TRANCHANT DE LAVERNE.

LAVIGNON (dom PULCHRONE), bénédictin de St-Vannes, m. en 1660, abbé de St-Avold dans la Lorraine allemande, avait eu à soutenir contre un prêtre nommé Anglure de Bourlemont, au sujet de la validité de sa nominat. à la dignité abbatiale que celui-ci lui disputait, un procès fameux sur lequel don Calmet a donné d'amples détails. Frappé d'excommunication, condamné par contumace à payer à la chambre apostolique une amende de 500 écus d'or, et à servir pendant 7 ans sur les galères du pape, Lavignon, nonobstant le jugement rendu contre lui par la cour de Rome sur les poursuites de son compétit., qu'elle-même avait nommé, fut réintégré et maintenu dans son abbaye par décision des états-généraux auxquels s'unirent le clergé et les diverses cours de la province.

LAVINHETE (BERNARD), théolog., né dans le Bearn vers le milieu du 15e S., n'est connu que comme aut. du liv. *de Incarnatione Verbi*, Cologue, 1516, in-8.

LAVIROTTE (LOUIS-ANNE), méd., né vers 1725 à Nolay, près d'Autun, mort en 1759, obtint du succès dans la pratique, et eut quelque réputat. comme phys.; mais il est surtout connu comme aut. de plus trad. de l'anglais, notamment d'une *Méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux*, 1740, in-8 ; des *Découvertes philos. de Newton* par Maclaurin, 1749, in-4 ; des *Nouv. observat. microscopiques* de Needham, Paris, 1750, in-8 ; et d'un traité *sur la chaleur*, ib., 1751, in-8.

LAVIZARRI (PIERRE-ANGE), chan. de Mazzo, né vers le milieu du 17e S. dans la Valteline, a écrit en italien une chronique de cette province sous le titre de *Memorie istoriche*, etc., Coire, 1716, in-4.

LAVOISIER (ANT.-LAURENT), célèb. chimiste, né à Paris en 1743, fit ses études au coll. Mazarin, et obtint de son père, lorsqu'il en fut sorti, de se livrer entièrement à son goût pour les sciences. Il les étudia toutes : astronome avec La Caille, chim. avec Rouelle, botaniste avec Bern. de Jussieu, il n'avait pas 20 ans lorsqu'il remporta le prix proposé par l'acad. des sciences *sur un meilleur mode d'éclairage à donner à la ville de Paris*. On assure que ce jeune savant s'enferma six mois dans une chambre tendue de noir, pour rendre ainsi ses yeux plus sensibles aux différentes intensités de la lumière des lampes. Cependant il présentait à l'académie plus. *Mem.* intéressans, un entre autres *sur les couches des montagnes*, et ce corps savant l'appela à remplir, quand il avait à peine 25 ans, la place d'associé, vacante par la m. de Baron. Le premier de tous les chimistes, Lavoisier renversa l'existence du *phlogistique*, prétendu principe de

combustion que l'autorité de Becher et de Stahl avait accrédité dans le monde sav. Il démontra jusqu'à l'évidence que la calcination des métaux est due à leur combinaison avec l'air, puisque cette partie d'air, ainsi absorbée, est respirable, enfin qu'elle est précisément et exclusivement la partie respirable de l'air. Cavendish avait découvert que la combustion de l'air inflammable donne de l'eau pour produit; suiv. cette idée féconde, Lavoisier établit par de belles expériences que l'eau peut se décomposer en air inflammable et en air respirable, et il appliqua bientôt cette donnée à tous les êtres des trois règnes naturels. Ce furent là les bases d'une nouvelle science; alors seulement la chimie cessa d'être une suite de rêveries d'adeptes. De nouvelles choses exigeaient de nouveaux mots : en 1787 Lavoisier fit paraître sa *Méthode de nomenclature chimique*, et mit le sceau à sa réputat. en publiant un *Traité élémentaire de chimie*, 1789, 2 v. in-8, avec des planches dues à mad. Lavoisier, et qui représentaient admirablement les instrumens et les machines exécutés sous les yeux et par les conseils de son mari. Quelque importans que fussent les services rendus par Lavoisier, ce n'était là que le prélude de découvertes plus importantes; il ne put ni les perfectionner par l'expérience, ni les immortaliser par la publicat.; Lavoisier était fermier-gén., et ceux qui battaient monnaie sur la place de la révolution, n'avaient garde d'oublier les financiers auxquels on supposait des richesses immenses. Arrêté sur la déposition d'un misérable qui devait tout à la générosité de M. Paulze, son beau-père. Lavoisier fut condamné à mort avec 28 de ses collègues : on l'accusait entre autres choses d'avoir trop fortem. humecté le tabac mis en vente par la ferme générale. Lavoisier demanda qu'il lui fût accordé un délai de quelq. jours pour terminer plus. expériences sur la transpiration et la respiration : « *Nous n'avons plus besoin de savans*, » répondit le barbare président de l'assemblée, et le prem. chimiste de l'Europe, l'honneur de la France, par son génie, porta sa tête sur l'échaf. le 8 mai 1794, lui qui dans sa vie n'avait fait le moindre tort à qui que ce fût.

LAW (Jean), né à Edimbourg en 1671, était fils d'un orfèvre-banquier, et annonça de bonne heure une habileté singulière pour la science des calculs, qui lui procura les moyens de gagner beaucoup d'argent à toute sorte de jeux. Ayant tué en duel un sieur Wilson, son rival, il fut contraint de quitter Londres en 1694, et le désir d'obtenir sa grâce fut sans doute le premier motif qui lui fit inventer son trop fameux système. Après l'avoir en vain présenté au parlement d'Ecosse et à celui d'Angleterre, il passa sur le continent, visita successivement la France, la Suisse et l'Italie, jouant partout avec bonheur, offrant son plan à tous les souverains, et se voyant partout rebuté, jusqu'à ce qu'enfin, Louis XIV étant m., le régent lui accorda en 1716 des lettres-patentes avec le privilége d'établir une banque générale, dont le fonds serait de 6,000,000 divisés en 12,000 actions de 500 fr. chacune, et le but de faciliter les affaires des particuliers par l'escompte à raison d'un 1/4 par mille. C'était fort bien jusque là, mais on ne s'y arrêta pas : un arrêt du conseil (1717) joignit à la banque une compagnie de commerce du Mississipi, à laquelle on accorda la propriété du Sénégal et le privilége exclusif du commerce de la Chine; on créa alors 25,000,000 d'actions, et l'on mit en circulation une quantité démesurée de billets de banque. En 1719 la banque de Law acquit encore les priviléges de l'anc. compagnie des Indes; elle possédait déjà celui de l'affinage des métaux, de la fabrication des espèces, de la vente du tabac, et enfin elle fut déclarée banque royale, et son chef nommé contrôl.-gén. des finances du roy. Un délire, ou plutôt une fureur aveugle, s'était emparé de la nation; le commerce, l'agricult., les arts, parurent des moyens trop lents de s'enrichir; prêtres, nobles, bourgeois, artisans, tout se mit à spéculer; les actions furent portées au-delà de 20 fois leur valeur prem. Un tel état de choses ne pouvait durer : les moins imprudens ouvrirent les yeux; on se hâta de vendre au moins autant que l'on s'était empressé d'acheter; des arrêts irréfléchis précipitèrent la chute du système que l'on voulait en vain soutenir; la déconfiture fut complète. Le parlement, qui n'avait cessé de protester, lança un mandat d'amener contre Law; le régent, pour le sauver, le nomma minist. de France en Bavière; il y resta jusqu'à la mort de son protect.; alors il se rendit en Anglet., repassa sur le continent, et m. à Venise en 1729, dans un état voisin de la misère. On a pub. les *Œuvres de Law* (traduites de l'anglais par de Senovert), Paris, 1790, 1 vol. in-8. L'ouv. le meilleur et le plus récent sur Law et son système est celui de M. Thiers dans l'*Encyclopédie progressive*, année 1826. — LAW (Edmund), prélat anglais, né dans le comté de Lancaster en 1703, m. év. de Carlisle en 1787, a pub. une trad. de l'ouv. de King *Sur l'origine du mal*; une édit. du *Trésor* de Henri-Etienne; une édition des *Œuvres de Locke* en 3 vol. in-4, etc. — LAW (William), ministre dissident, né dans le comté de Northampton en 1686, mort en 1761, a pub. un gr. nomb. d'ouv. de théol. et de controv. qui ont été réunis en 9 vol. in-8, et parmi lesquels nous citerons seulem. : *a Serious call to a devout and holy life; a pract. Treatise on christ. perfection.*

LAWES (Henri), musicien anglais, né à Salisbury en 1600, m. en 1662, était attaché à la maison de Charles Ier. Il pub. en 1653 ses *Ayres and dialogues*, précéd. de plus. pièces de vers où son mérite était célébré par Milton, Philips, Waller et autres poètes célèbres du temps. C'est lui qui mit en musique le *Comus* de Milton. — Son frère William, qui était aussi un excellent musicien, fut tué au siége de Chester. Il a laissé deux gros vol. de musique conservés MS. dans la bibl. d'Oxford.

LAWRENCE (Thom.), méd. angl., né à Lond. en 1711, m. dans la même ville en 1782, a laissé : *de Naturâ musculorum prelectiones tres*, Lond., 1759, et une *Vie du docteur Harvey*, placée en tête de l'édit. de ses œuvres données par le collége de médecine en 1766.

LAWSON (John), magistrat anglo-américain, m. procureur-général de la Caroline du nord, s'est fait connaître par un ouv. intit. *Voyage à la Caroline, contenant la description de l'histoire nat. de ce pays*, etc. (en anglais), Londres, 1709, 1714, in-4 : il en a paru une nouvelle édit. sous ce titre : *Lawson's Hist. of Carolina*, Lond., 1718, in-4, fig.

LAY (Benjamin), célèbre quaker anglais, m. en 1760, âgé de 80 ans, à Abington, près de Philadelphie (Amérique septentrionale), ne s'est pas uniquement distingué par l'âpreté de caractère et par la singularité de mœurs commune à tous ceux de cette secte bizarrement philanthropique; il s'est réellement placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité par les constans efforts qu'il fit pour discréditer la pratique de l'esclavage dans la Pensylvanie. Après sa m. Ant. Benezet (*v.* ce nom) termina et mit au jour un ouv. que dès 1737 Lay avait écrit dans ce but honorable. On rapporte que le célèbre Franklin, auquel il en avait présenté le MS. pour qu'il se chargeât de le publier, lui ayant représenté que son ouv. était écrit sans ordre, il répliqua avec son sang-froid ordinaire : « Cela ne fait rien; imp. toujours, et commencez par où vous voudrez. »

LAZARELLI (Jean-Franç.), poète italien, né vers 1710, à Gubbio, mort en 1794, après avoir été successiv. audit. de rote à Macerata, puis prévôt de la Mirandole, n'est cité que comme aut. d'un rec. de *Sonnets* plus que mordans dirigés contre un certain Arrighini, qui avait été son collègue à la rote. Cette satire a pour tit. : *la Cccide legittima*, in 12, sans date, dont il existe 3 édit., l'une de Paris.

LAZARUS, prince de Servie, s'étant mis l'an 1386 de J.-C. (788 de l'hég.) à la tête des Valaques, des Hongrois, des Dalmates et autres peuples chrétiens qui n'avaient point encore subi le joug des musulmans, marcha contre Amurath Ier, perdit la bataille de Cassovie, et fut fait prisonnier. Mais, au milieu même de sa victoire, le sulthan ayant été assassiné par un soldat chrét. qui prétendait venger ainsi son prince et son pays, ce dévouem. aveugle ne fit qu'accélérer la perte de Lazarus. Bajazet Ier, fils et succ. d'Amurath, commença son règne par le meurtre de ce prince, qu'il immola comme une victime aux mânes de son père.

LAZERI (PIERRE), savant jés. ital., né en 1710 dans le territoire de Sienne, professa l'hist. ecclés. à l'univ. de Rome, et m. en 1789, bibliothéc. du card. Zelada, qui lui avait conservé sa chaire après la suppression de la fameuse société. On a du père Lazeri un assez gr. nomb. d'ouv. dont on peut voir la liste dans le 1er *Supplém. à la Biblioth. des Ecrivains de la société de Jésus*, par Raymondo Diosdado Caballero, page 176 et suivantes. Nous nous bornerons à citer : *della Consecrazione del Panteon fatta da Bonifacio IV*, Rome, 1749, in-8 ; *Theses selectæ ex hist. eccles. de persecutionibus in ecclesiam excitatis ævo apostolico*, ibid., 1749, in-4 ; *de Conciliis romanis prioribus quatuor eccles. sec.*, etc., ibid., 1755, in-4 ; *de liminibus Apostol. disquisit. hist.*, ibid., 1775, in-4.

LAZIUS (WOLFANG), sav. allem., méd. et hist. de l'emp. Ferdinand Ier, né à Vienne en 1514, m. en 1565, a laissé un gr. nomb. d'ouv. qui ont été rec. et pub. à Francfort, 1698, 2 v. in-fol., et dont les plus importans sont : *Viennæ-Austriæ, seu rerum viennensium commentarii*, etc., Bâle, 1546, in-fol.; *de Gentium aliquot migrationibus, sedibus fixis, reliquiis, linguarumque initiis et immutationibus ac dialectis, lib. XII*, ib., 1557, 1572, et Francfort, 1600, in-folio.

LAZOWSKI, Polonais réfugié à Paris à l'époque de la révolution, se distingua par sa férocité et son audace parmi les démagogues les plus furieux, devint capit. d'un des quartiers de la garde nationale, et commanda, au 10 août 1792, l'artillerie qui foudroya le palais des Tuileries. Constamm. à la tête des plus affreux exploits de cette époque sanglante, Lazowski venait d'échapper à un décret d'arrestat. lancé contre lui sur la proposition de Vergniaud, lorsqu'il m. d'une fièvre inflammatoire. Ce scélérat, dont la convention entendit l'oraison funèbre prononcée par Robespierre, et à qui l'on érigea un monument sur la place du Carrousel, au pied de l'arbre de la liberté, fut exhumé et jeté à la voierie après le 9 thermidor.

LAZZARI. V. BRAMANTE.

LAZZARINI (GRÉGOIRE), peintre, né à Venise en 1655, m. en 1730, fut élève de Salvator-Rosa, mais il n'en adopta pas la manière sombre et sauvage, et la bannit même presqu'entièrem. de l'école vénitienne. Cet artiste est surtout célèbre pour la beauté de son coloris. On regarde comme ses chefs-d'œuvre : *le Triomphe de Morosini*, surn. *le Péloponésiaque*, et un *St Laurent Giustiniani*. P. Peiroleri a gravé d'après lui *Moïse sauvé des eaux* et *la Charité romaine* ; Wagner une *Fête à Bacchus*. —LAZZARINI (le chanoine Jean-André), peintre, né à Pesaro en 1710, m. en 1786, fut élève de Franç. Mancini. On regarde comme son chef-d'œuvre un grand tableau placé dans la chapelle des comtes de Fantuzzi, à Gualda, diocèse de Rimini. Il y a représenté *la Vierge et l'enfant Jésus, deux anges ayant auprès d'eux, d'un côté Ste Catherine, et de l'autre le bienheureux Marc Fantuzzi, franciscain*. Lazzarini est aut. de plus. *Traités* et *Dissertations* sur différentes parties de son art ; ils ont été réunis et publiés à Pesaro en 1806.

LEADE (JEANNE), célèbre mystique anglaise, née en 1623, m. en 1704, avait fait d'abord partie d'une société d'illuminés présidée par le médecin Jean Pordage ; mais bientôt, portant toute l'ardeur naturelle à son sexe dans la nouv. doctrine, elle laissa son maître bien loin derrière elle ; et, par l'extravagance de ses idées, sut exciter son admiration et celle de ses condisciples. Pordage avait pub. un liv. intit. *Sophie* : Jeanne Leade vit dans cette *Sophie* la sagesse divine. Plus tard elle fonda le culte des *philadelphes*, et occupa un rang distingué parmi les *théosophes*, soc. d'illuminés paisibles qui se répandit en Anglet., en France, et surtout en Allemagne. Embarrassé d'expliquer le degré de perfection auquel Jeanne Leade était parvenue, le rêveur Kirchberger pense qu'elle se *somnambulisait* elle-même, et que par là elle jouissait de *manifestations astrales ou magnétiques*. Sans discuter la justesse de cette opinion, nous nous contenterons de citer quelq.-uns des ouv. de cette femme céléb. pour montrer qu'elle était dans un état bien rapproché de la démence. Ce sont : *les Nuages célestes*, ou *l'Echelle de la résurrection*, 1682, in-8 ; *les Merveilles de la création en huit mondes différens tels qu'ils ont été montrés à l'auteur*, 1695, in-8 ; *le Céleste messager de la paix universelle*, etc., 1695, in-8 ; *l'Arbre de vie*, etc., 1696, in-12 ; *l'Arche de la foi*, 1696, in-12 ; *Motifs et établissement de la société des philadelphes*, 1696, in-12. Tous ces ouv. ont été trad. en allemand. Le docteur Lée a écrit la *Vie* de Jeanne Leade ; et l'on trouvera encore, dans le *Gynecœum* d'Arnold Feustking, des détails sur sa vie et ses écrits.

LEAKE (ETIENNE-MARTIN), antiq. angl., né en 1702, m. en 1773, est aut. d'un ouv. intit. *Nummi britann. histor.*, etc., dont la meilleure édition est celle de Londres, 1745, in-8. Il a aussi laissé plus. MSs., parmi lesquels on distingue la *Vie de sir John Leake*, son oncle, célèbre amiral angl. (m. en 1720).

LEAKE (JOHN), médecin angl., m. en 1792, est aut. de plus. ouvr. estimés, tels que : *a Practical essay on the diseases of the viscera, particularly those of the stomach and bowels ; Observations on child-bed fever*, 1773 ; *a Lecture introductory to the theory and practise of Midwifery*, etc., 1774 : cet ouv. revu, augm., pub. sous ce nouveau titre : *Medical instructions towards the prevention and cure of various diseases incident to women*, etc., a eu sept ou huit édit. en angl., et a été trad. en français et en allemand.

LEALIS, nom sous lequel est connu un habile chirurg. ital. du 17e S., aut. des deux écrits suiv. : *De Partibus semen conficientibus in viro epistola ad D. de Marchellis*, Padoue, 1686, in-12, reproduite par Boerhaave dans la collect. des œuvres d'Eustachi ; et *Hebdomada febrilis VII dialogis abluta*, ibid., 1717, in-4. Lealis était de Vérone ; l'époque de sa naissance et celle de sa mort sont incertaines ; on sait seulem. qu'il exerça la chirurgie à Padoue, et qu'ensuite il y professa quelque temps la botanique.

LÉANDRE (mythol.) V. HÉRO.

LÉANDRE ou LEANDER (St), archev. de Séville, frère de St Isidore (*v.* ce nom), né à Carthagène vers le milieu du 6e S., combattit avec chaleur l'arianisme, opéra plus. convers., entre autres celle d'Hermenegilde, fut condamné à l'exil par le roi Leuvilgilde ; et, rappelé ensuite par le fils de ce prince Recarede, il présida en 589 le 3e concile de Tolède, et m. en 596. Il était lié avec St Grégoire-le-Grand, qu'il avait connu à Constantinople pendant son exil. Il nous reste de St Léandre : *Liber de institutione virginum et contemptu mundi*, etc., imp. pour la prem. fois à Rome, 1661, in-4, et inséré dans la *Biblioth. des pères* ; *Homilia in laudem ecclesiæ*, etc., ins. dans la *Collect. des conciles* du P. Labbe, t. V. Ses autres écrits sont perdus. On attribue à St Léandre l'origine de l'office *mozarabique*, perfect. depuis par St Isidore.

LÉARQUE, l'un des plus anciens sculpteurs

grecs, né à Rhegium, vivait, à ce que l'on présume, vers la 40e olympiade. Il avait fait la statue en bronze de Jupiter que l'on voyait à Sparte du temps de Pausanias, et qui passait pour le plus ancien ouv. de ce genre. Elle n'était point coulée d'un seul jet, mais se composait de pièces travaillées séparément, et adaptées les unes aux autres par des clavettes et des repères qui rendaient leur désunion presqu'impossible. La fonte d'un seul jet ne fut mise en usage que plus tard par les sculpt. Théodore et Rhœcus de Samos.

LEBARBIER *aîné* (JEAN-JACQ.-FRANÇ.), memb. de la classe des beaux-arts de l'institut, de plus. acad. et soc. sav., né le 11 nov. 1738 à Rouen, m. à Paris le 7 mai 1826, avait appris les élémens de la peint. aux écoles roy. de Normandie, et remporté en 1755 et 1756 les prix au concours de l'acad. de Rouen, lorsqu'il vint à Paris, où il reçut les leçons et les conseils de M. Pierre, prem. peintre du roi. En 1776 le gouvernem. le chargea d'aller lever en Suisse des vues et dessins pour le bel ouv. du baron de Zurlauben intit. : *Tableaux topogr., etc., de la Suisse*, 1780-88, 4 v. in-fol. C'est dans le cours de ce voyage qu'il eut occasion de faire la connaiss. de Gesner, et qu'il conçut le projet d'orner de ses dessins une édit. franç. des *œuvres* de ce sav. illustre : elle parut chez Barrois aîné, 3 v. in-4, 1786-1793. Pendant son voyage à Rome, où il séjourna 4 ans, J.-J.-F. Lebarbier recueillit une foule de beaux dessins d'après les gr. maît.; presq. tous ont été grav. Cet artiste, qu'un goût inné avait entraîné vers les sciences du dessin, et qui à ses talens très-distingués comme peintre joignait autant d'instruction que de modestie, fut l'un des prem. de la nouv. école qui s'attachèrent aux règles éternelles du bon goût : pendant la longue carrière qu'il a parcourue, il ne cessa de contribuer à son éclat, tant par ses propres travaux que par ses utiles leçons. Outre une quantité prodigieuse de vignettes et de gr. dessins dont il a fourni les modèles, il a produit un nomb. assez consid. de tableaux : nous citerons entre autres : *le Siége de Beauvais* (en 1472), qui valut à l'aut. son admiss. à l'acad. de peint., et le titre de citoyen de Beauvais; *le Siége de Nanci*, gr. ouv. qui, comme le préc., se voit à l'hôtel-de-ville du lieu dont il représente un des faits les plus mémorab.; *Jupiter sur le mont Ida* (galerie de Versailles); *Aristomène* (chât. de Compiègne); *l'Apothéose de St Louis*, et *St Louis prenant l'oriflamme* (tous deux à St-Denis); un *Christ* (maître autel de la cathéd. de Sens); *Sully aux pieds de Henri IV* (aux Gobelins); *le Tombeau des Canadiens*, etc., etc. On a pub. après sa mort : *Catal. des tableaux, dessins, etc., provenant de la biblioth. de feu M. Lebarbier, memb. de l'institut*, par Piéri-Benard, Paris, 1826, in-8 de 62 pages, précédé d'une courte *Notice*. Il a fait impr. quelq. écrits dont M. Mahul ne peut manquer de recueillir les titres dans sa Collection biographique.

LEBAS (JACQ.-PHIL.). V. BAS, et au *Supplém.*

LEBAS (PIERRE), député à la convention par le départem. du Pas-de-Calais, né vers 1762, fut avec St-Just l'un des séïdes de Robespierre. Ne parlant, n'agissant, ne pensant que sous l'influence de ce dern., il vota dans le procès de Louis XVI pour la m. sans sursis et sans appel, fut l'un des membres les plus fougueux du comité de sûreté générale, et se distingua dans sa mission dans le dép. du Rhin par la violence et la cruauté. Fidèle à ses engagemens avec Robespierre, il déclara vouloir partager son sort, et se brûla la cervelle dans la nuit du 9 therm. (24 juillet 1794).

LEBAUD (PIERRE). V. BAUD, et au *Supplém.*

LEBÉ (GUILL.), grav. et fondeur de caractères, né à Troyes en 1525, mort à Paris en 1598, fut chargé par François Ier de fondre, frapper ou perfectionner les caractères orientaux dont s'est servi Henri Estienne, et par Philippe II de fondre les caractères de la belle Bible polyglotte d'Anvers. Après la m. de Cl. Garamond en 1561, Lebé acheta la plupart de ses poinçons qui avaient servi aux édit. Elzevire les plus renommées, et, les réunissant aux siens, forma ainsi la plus riche collection qui se fût encore vue en Europe. Son fils et son petit-fils, tous deux nommés comme lui GUILLAUME, soutinrent dignement sa réputation; ses arrière-petites-filles furent elles-mêmes très-habiles dans l'art de fondre les caractères, et travaillèrent sous la direction de J.-C. Fournier, chef des typographes de ce nom, qui devint en 1730 seul possesseur du fonds de Lebé.

LEBEAU (CH.), hist., né en 1701 à Paris, mort dans la même ville en 1778, prof. d'éloquence latine au collége de France, et secrét. perpétuel de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, a laissé, outre plus. *Mémoires* dans le recueil de cette soc. sav., des *Poésies* et des *Discours* en lat., impr. à Paris en 1782 sous le tit. de *Carmina et orationes*, 3 vol. in-8, et en 1816 sous celui d'*Opera latina*, 3 v. in-8. On lui doit encore un ouvr. histor. que celui de Gibbon (*v.* ce nom) sur le même sujet a fait presque oublier : c'est l'*Histoire du Bas-Empire en commençant à Constantin-le-Grand*, Paris, 1757, et années suiv. Lebeau n'a écrit que les 21 premiers vol.; les suivans sont de M. Ameilhon. M. Caille a donné une *Table alphabétique* de l'ouv., Paris, 1817, 2 vol. in-12. Dupuis a inséré l'*Eloge* de Lebeau au tome 42e des *Mémoires de l'acad. des inscript. et belles-lettres*. — Jean-Louis LEBEAU, frère du précéd., né en 1721, m. en 1760, prof. de rhétor. au collége des Grassins à Paris, a pub. quelq. *Mémoires* dans le *Recueil de l'acad. des inscriptions et belles-lettres*. L'abbé Garnier a donné l'*Eloge* de ce professeur dans le tome 34 du même recueil.

LEBEGUE DE PRESLE. V. BÈGUE.

LEBEL (N.), supér. du couvent des Mathurins de Fontainebleau, fut chargé par Christine de donner les secours de la religion au malheureux Monadelschi (*v.* ce nom). Il a laissé une *Relat. de la mort du marquis de Monadelschi, grand-écuyer de la reine Christine*, ins. au t. 1er de la *Descript. de Fontainebleau*, par l'abbé Guilbert, 1731, 2 v. in-12, et encore au t. IV des *Pièces intéressantes et peu connues*. — LEBEL (Jean-Louis), av. au parlement de Paris, m. en 1784, a laissé quelq. ouv. pour l'éducat., entre autres *Anatomie de la langue latine*, Paris, 1764, in-12; *l'Art d'apprendre seul sans maître, et d'enseigner en même temps le lat. d'après nature et le français d'après le latin*, 1re partie 1780, 2e 1788, pub. par la fille de l'aut. — LEBEL (Ph.), a pub. *Œuvres de St-Bernard*, Paris, 1622, in-fol. : cette trad. n'est peut-être pas tout-à-fait complète.

LEBERRIAYS (R.). V. BERRIAIS, et au *Supplém.*

LEBEUF (JEAN), chan. de l'église cathédrale d'Auxerre, né dans cette ville en 1687, y mourut en 1760, après avoir été reçu memb. de l'acad. des inscriptions et b.-lett. La *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, imp. 18 ans av. sa m., indique 160 ouv. ou *Opuscules* de ce laborieux écriv., et Fontette, dans ses *Tables*, cite 173 pièces de lui, toutes relatives à l'histoire de France. Les plus remarq. de ses ouv. sont : *Discours sur l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française sous Charlemagne*, 1734, in-12, *Recueil de div. écrits pour servir d'éclaircissemens à l'hist. de France*, etc., Paris, 1738, 2 vol. in-12, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, ib., 1754, 15 vol. in-12; 46 *Mém.* dans *le Rec. de l'acad. des inscript. et bell.-lettres*. L'*Eloge* de l'abbé Lebeuf par l'abbé Lebeau fait partie du 29e vol. du même recueil.

LEBIGOT (JEAN), écriv. franç., né en Normandie vers 1549, a pub. : *Larmes sur le trépas de Bastien de Luxembourg, pair de France et gouv. de Bretagne*, Paris, 1569, in-4; *Vœu et actions de grâces au card. Ch. de Bourbon*, etc., ibid.,

1570, in-4; *la Prise de Fontenay-le-Comte*, etc., ib., 1574, in-4.

LEBLANC (Franç.), gentilh. dauphinois, m. à Versailles en 1698, a pub. : *Traité historique des monnoies de France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à présent*, 1690, in-4, figures; *Dissert. sur quelques monnoies de Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, Lothaire et ses successeurs, frappées dans Rome*, 1689, in-4. Ces deux ouv. ont été réunis et réimp., Amsterdam, 1692, in-4.

LEBLANC (Marcel), jés., né à Dijon en 1653, fut l'un des quatorze mathém. missionn. envoyés par Louis XIV au roi de Siam. Ayant été fait prisonnier par les anglais tandis qu'il se rendait en Chine, il m. à Mozambique en 1693, laissant une *Histoire des Révolutions de Siam*, Lyon, 1692, 2 vol. in-12.

LEBLANC (Jean-Bernard), ecclés. et litt., né à Dijon en 1707, m. à Paris en 1781, historiographe des bâtim. du roi, est aut. d'une trag., *Abensaïd*, représ. en 1737, et imp. l'année suiv. in-8; de quelques *Poésies* médiocres, d'un ouvr. original : *Lettres d'un Français sur les Anglais*, Paris, 1745, 1749, 1751 et 1758, 3 vol. in-12; de quelq. trad. de l'angl., parmi lesquelles on distingue : *Discours politiques de Hume*, Paris, 1754 et 1755, in-12; *Dialogues sur les mœurs des Anglais et sur les voyages considérés comme faisant partie de l'éducation*, ib., 1765, in-12.

LEBLANC DE BEAULIEU (Jean-Claude), archevêque d'Arles, né en 1753 à Paris, m. le 13 juill. 1825, fut successiv. chan. régul. de la congrégat. de Ste-Geneviève, curé constit. de la paroisse St-Séverin, puis de St-Etienne-du-Mont à Paris. Appelé en 1800 à remplacer M. Gratien sur le siége métropolit. de la Seine-Inférieure, il tint à Rouen un concile des év. de son arrondissement, et en fit imprimer les actes, ainsi que quelques autres écrits adressés à son clergé, dont la majorité refusait de le reconnaître. L'année suiv. il vint à Paris pour assister au concile national, à la suite duquel sa démission lui fut demandée. Cependant il ne tarda pas à être appelé au siége de Soissons; et, après s'être d'abord refusé à la rétractation, il fit enfin sa soumission au pape, à la bulle *Unigenitus*; il répondit en 1815 à l'invitation qui lui fut faite de se rendre au champ de Mai en protestant de son attachement au roi Louis XVIII, passa en Angleterre d'où il ne revint qu'à la deuxième restauration, et fut, en 1817, promu au siége archiépisc. d'Arles, où il a déployé le zèle le plus vif dans l'exercice de ses fonctions. — V. Beaulieu.

LEBLANC DE GUILLET (Antoine Blanc, dit), membre de l'institut, né à Marseille en 1730, entra en 1746 dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa pendant dix ans la rhétorique et les humanités, puis il vint à Paris pour s'y livrer exclusivement à la littérat. Il fit jouer sur le Théâtre-Français en 1763 *Manco-Capac*, tragédie longtemps fameuse pour la dureté d'un certain vers que tout le monde connaît, et qui ne réussit pas quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait sans intérêt. *L'Heureux évènement*, comédie en 3 actes et en vers, jouée en 1763; les *Druides*, tragédie en 5 actes, jouée en 1772; *Albert Ier ou Adéline*, comédie héroïque, jouée en 1775, n'eurent guère plus de succès. Toutes ces pièces respirent autant d'amour pour la liberté que de haine contre le despotisme; elles attirèrent à leur auteur, de la part de la cour, des désagrémens qui ne contribuèrent pas peu à lui faire adopter les principes de la révolution; aussi, après avoir en 1788 refusé une pension du ministère, il accepta de la convention en 1795 un secours de 2,000 fr. Leblanc m. en 1799. On a de lui, outre les ouv. cités, un roman intit. *Mém. du comte de Guine*, Amsterd. (Paris), 1761, in-12; une trad. en vers du poème de *Lucrèce*, Paris, 1788-89, 2 vol. in-8; une trad. aussi en vers des *Géorgiques* et des *Bucoliques* de Virgile, etc., enfin plusieurs pièces de théâtre dans le style révolutionnaire.

LEBLOND. V. Blond, et au *Supplém.* pour des rectificat. et additions.

LEBON (Joseph), membre de la convention, né à Arras en 1765, offre un exemple frappant de l'influence terrible que les circonstances peuvent exercer sur la conduite des hommes. Issu d'une famille honorable qui lui avait donné une éducation chrétienne, prêtre renommé dans l'Oratoire pour la régularité de ses mœurs et pour son attachement à la religion, il semblait destiné à suivre paisiblement la carrière des lettres et celle de l'instruction publique qu'il exerçait avec distinction, lorsqu'éclatèrent les premiers troubles de la révolution dont il embrassa les principes avec enthousiasme. Nommé successivement maire d'Arras, procur.-syndic du départem. du Pas-de-Calais et député suppléant à la convention nationale, il ne prit place dans cette assemblée qu'après la m. de Louis XVI. Envoyé peu après dans son département en qualité de commissaire, il s'acquitta d'abord de cette mission avec modération et sagesse, mais cette conduite l'ayant fait accuser de modérantisme, il promit de faire mieux et ne tint que trop sa parole. Dès-lors il établit dans Arras un tribunal révolutionnaire dont les excès surpassèrent ceux du tribunal de Paris : juges et jurés tous étaient nommés par lui et révoqués par lui; il annonçait d'avance la m. inévitable des accusés, et quelque soumis que fussent les juges qu'il avait choisis, il lui arriva souv. de casser leurs arrêts quand il les trouvait trop doux, et d'envoyer le soir à l'échafaud ceux qu'ils avaient acquittés le matin. Vêtu comme un homme de la dernière classe du peuple, armé de pistolets et d'un sabre nu qu'il brandissait à la main, il n'avait point de maison à lui, mais il s'installait successivement chez les plus riches de ceux qu'il avait envoyés à la mort. Joseph Lebon poussa la cruauté jusqu'à la démence : dirons-nous qu'il admit le bourreau à sa table, qu'il fit placer un orchestre vis-à-vis la guillotine permanente, et qu'il voulut faire mourir un perroquet qu'il croyait avoir entendu crier *vive le roi*. Le 9 thermid. vint mettre fin aux fureurs du terrible proconsul : à peine était-il rentré dans le sein de l'assemblée qu'une députation des citoyens de Cambrai vint l'accuser à la barre; aussitôt un gr. nombre de membres se levèrent et prirent la parole contre lui : il ne put essayer de se justifier qu'en rejetant sur tous ses collègues les crimes dont il disait n'avoir été que l'agent. De tels moyens de défense ne pouvaient être accueillis, et Joseph Lebon fut condamné à m. et exécuté le 5 octob. 1795 (13 vendém. an IV) à l'âge de 30 ans. Guffroy a publié les *Secrets de J. Lebon et de ses complices*, Paris, an III, in-8. — V. Bon.

LEBOSSU (René). V. Bossu.

LEBOUCHER (Odet-Julien), chev. de la Lég.-d'Honneur, maire de la commune de Bourey, près Coutances, né en 1744, m. au commencem. d'oct. 1826, est aut. d'une *Hist. de la dern. guerre entre la Gr.-Bretagne et les Etats-Unis de l'Amérique, la France, l'Espagne*, etc., Paris, 1787, in-4. On trouve sur cet ouv. et sur l'aut. une courte *Notice* dans le *Moniteur* du 8 oct. 1826.

LEBOURGEOIS. V. Heauville.

LEBOUX. V. Boux.

LEBRET (Cardin), seigneur de Flacourt, né en 1558 à Paris, m. dans la même ville en 1655, doyen des conseillers d'état, est aut. d'un *Traité de la souveraineté du roi, de son domaine et de sa couronne*, Paris, 1632, in-4, réimp. avec d'autres ouv., Paris, 1635, 1642, 1689, in-fol.

LEBRET (Alex.-Jean), avocat au parlement de Paris et censeur royal, né à Baune en 1693, m. à Paris en 1772, est aut. des ouv. suiv. : *Instruct. nouv. sur les procédures civiles*, etc., 1725, in-12; *Nouv. école du monde*, 1764, 2 vol. in-12; *Elise*,

traduction du 2e liv. de l'*Honnête femme* de P. du Bosc, 1766, in-12; *Entretiens d'une âme pénitente avec son Créateur*, 1767, in-12; *Mém. secrets de Bussy-Rabutin*, etc., 1768, 2 vol. in-12; *les Amants illustres* ou *la Nouvelle Cléopâtre*, 1769, 3 vol. in-12; une édit. de l'*Avare* de Molière, avec des remarques, 1751, in-12.

LEBRETON (André-François), imprim.-libraire, né en 1708 à Paris, m. dans la même ville en 1779, n'est guère connu que pour avoir été l'éditeur de l'*Encyclopédie*. Une lette de Diderot semble indiquer que Lebreton, effrayé des hardiesses que se permettaient les philosophes, adoucissait tant soit peu leurs pensées et leurs expressions en revoyant ses épreuves. Quoique les volumes à partir du 8e portent le titre de Neufchâtel, ils n'en ont pas moins été imp. à Paris chez Lebreton, comme les sept prem.—V. Hauteroche.

LEBRETON (Joachim), ex-secrét. de la classe de l'institut des beaux-arts, mort le 9 juin 1819 à Rio de Janeiro, où il s'était rendu en 1816 avec une compagnie d'artistes, peintres, sculpteurs, archit. et grav., naquit en Bretagne, d'un maréc.-ferrant chargé d'une famille nombreuse. Les heureuses dispositions qu'il manifesta de bonne heure le firent admettre comme boursier dans un collége; et, à l'époque de la révolut., dont il embrassa les principes, il était entré dans l'ordre des théatins. Bientôt la protection du direct. de la monnaie Darcet, dont il devint le gendre, lui procura un siége au tribunat, puis il fut nommé secrétaire de la classe des beaux-arts de l'institut. Il a en cette qualité rédigé plus. *Notices* et *Rapports*, notamment celui pour le concours des prix décennaux. Lebreton a aussi fourni des articles à div. feuilles périodiques, entre autres à la *Décade philosophique*. A.-A. Barbier lui attribue l'ouv. intit.: la *Logique adaptée à la rhétorique*, 1789, in-8, ainsi que la rédaction de l'*Accord des vrais principes de l'église, de la morale et de la raison sur la constitution du clergé, par les évêques constitutionnels*, 1791, in-8.

LE BRIGANT. V. Brigant.

LEBRIXA (Antoine de). V. Nebrissensis.

LEBRUN (Charles), célèbre peintre français, né à Paris en 1619, annonça de bonne heure de très-heureuses dispositions que le chancelier Séguier voulut cultiver en le faisant entrer dans l'atelier de Vouet, et l'entretenant ensuite à Rome pendant six ans à ses frais. Le jeune artiste eut l'avantage d'y rencontrer Le Poussin; il s'attacha à ce maître, et en imita heureusem. la manière. Rappelé à Paris en 1648, il y fit quelq. tabl. qui fixèrent sa réputation. Lebrun fut reçu à l'acad.; et Fouquet, qui le choisit pour orner de peintures son superbe château de Vaux, lui accorda 12,000 livres de pension indépendamment du prix de ses tabl. Mazarin, l'ayant vu travailler chez ce ministre, le présenta à Louis XIV, et ce fut là le prem. degré de sa faveur à la cour. Nommé en 1662 premier peintre du roi, gratifié d'une pension égale à celle que lui faisait Fouquet, Lebrun reçut encore des lettres de noblesse et devint dès-lors l'arbitre souverain pour tous les sujets relatifs aux arts du dessin. Il usa dignement de son influence en portant Louis XIV à fonder en 1666 l'école française à Rome en faveur des élèves qui obtiendraient chaque année le prem. prix de peinture ou de sculpture. Après la m. de Colbert, Louvois, qui persécutait tous ceux que ce ministre avait protégés, chercha toutes les occasions de faire briller et d'employer Mignard au détriment de Lebrun; et le chagrin que cet artiste en ressentit ne contribua pas peu à sa m., arrivée en 1690. On regarde comme ses chefs-d'œuvre la *Suite des batailles d'Alexandre*; la *Défaite de Maxence*; le *Christ aux anges*; les *peintures de la grande galerie de Versailles*; la *Madelène pleurant les fautes de sa jeunesse*; la *Vierge apprêtant le repas de l'enfant Jésus*, etc., etc. Edelinck, G. Audran et Sébastien Leclerc sont les graveurs qui ont le mieux réussi à rendre les compositions de Lebrun. Cet artiste a lui-même gravé six planches à l'eau-forte, et pub. les deux ouv. suiv.: *Conférence sur l'expression des différens caractères des passions*, Paris, 1667, et Amsterdam, 1702, in-4; *Traité de la physionomie*, ou *Rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux*, in-fol., orné de 56 planches, dont les dessins originaux font partie de la collection du musée du Louvre.

LEBRUN (Denis), av., m. en 1708, est auteur des ouv. suiv.: *Traité de la communauté* (publié par Hideux), Paris, 1709, 1757, in-fol.; *Traité des successions*, avec les remarques de Fr.-Bern. Espiard de Saux, Paris, 1743, 1775, in-fol.

LEBRUN (Pierre), religieux oratorien, né à Brignolles en 1661, m. à Paris en 1729, a laissé plus. ouv., dont les plus importans sont: *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette et qui détruisent leur système*, 1693, in-12; *Discours sur la comédie où l'on voit la réponse au théologien qui la défend* (le P. Caffaro, théatin), etc., 1694, in-12; *Défense de l'ancien sentiment sur la forme de la consécration de l'Eucharistie*, 1727, in-8; *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples*, etc., 1702, in-12; *Explication littérale, histor. et dogmatique des prières et cérémonies de la messe*, 1716-1726, 4 vol. in-8.

LEBRUN (Antoine-Louis), poète médiocre, que Voltaire croyait aut. de la fameuse pièce *J'ai vu*, né à Paris en 1680, m. dans la même ville en 1743, a pub. plusieurs ouvr., parmi lesquels il suffira de mentionner: les *Aventures d'Apollonius de Tyr*, trad. du grec, Paris, 1710 et 1711, in-12, ibid., 1796, in-18; *Epigrammes d'Owen*, trad. en vers franç., 1709, in-12 (*voy.* sur cet ouv. la *Biblioth. franç.* de Goujet, t. 7, p. 164); *Théâtre lyrique* contenant 7 opéras qui n'ont jamais été mis en musique, ib., 1712, in-12; *Fables*, ib., 1722, in-12.

LEBRUN (Ponce-Denis ECOUCHARD), poète lyrique, né en 1729 à Paris, où il mourut en 1807, memb. de l'institut et de la Légion-d'Honneur, fut élevé par les soins du prince de Conti, au service duquel son père était attaché, et qui plus tard le fit secrét. de ses commandem. Son talent poétique s'annonça de bonne heure, et il eut l'avantage de recevoir les conseils du fils du gr. Racine. Lebrun, en les suivant, c'est-à-d. en s'attachant à ne prendre pour modèles que les anciens, s'est élevé au rang de nos prem. lyriques. Les détails de sa vie privée offrent moins d'intérêt que de prise à la malveillance: c'est dans de plus amples Biographies qu'on les doit chercher; il nous suffira de dire que la versatilité de ses opinions politiques, et surtout son insurmontable penchant à faire des épigrammes, lui firent de nombreux ennemis. Mais, quels que fussent les petits défauts de son caractère, il n'en compta pas moins beaucoup d'admirateurs. Il fut en correspondance avec Voltaire, Buffon, de Belloy, Thomas, Palissot et autres. Son *Eloge funèbre* fut prononcé par Chénier, qui l'a encore célébré dans son *Tableau de la littérature française*. Les *Œuvres de P.-D. E. Lebrun* ont été réunies et pub. par les soins de Ginguené, son ami, Paris, 1811, 4 vol. in-8, avec une *Notice* sur la vie de l'auteur. On regrette que ce recueil ne contienne point ses *Odes républicaines au peuple français*, Paris, 1795, in-8. Les div. pièces qui le composent avaient paru successivement depuis 1755; que fut mise au jour son *Ode sur les désastres de Lisbonne*. On a publié en 1821 les *Œuvres choisies de Lebrun*, Paris, 2 vol. in-8. On a en outre de lui 1 vol. de *Notes sur Boileau et Rousseau*, Paris, 1810, in-8; ces notes avaient déjà été impr. dans les éditions in-8 de ces deux aut. pub. en 1808 par M. Dupuy des Islets.

LEBRUN (Pierre), magistrat, né à Montpellier en 1761, fut d'abord conseiller à la cour des aides

de cette ville, passa avec le même titre à la cour d'appel lors de la création de ces tribunaux supérieurs et en exerça les fonctions jusqu'à l'époque de sa mort arrivée en 1810. Il a laissé une trad. de *Salluste*, Paris, 1809, in-12; *Journal des causes célèbres*, auquel il a travaillé seul pendant deux ans. Dans sa jeunesse, il avait composé quelq. pièces de vers insér. dans les recueils du temps. On lui doit encore la version de l'*Art poétique*, insérée dans la traduct. complète d'*Horace* pub. par M. le comte Daru, son beau-frère.

LEBRUN (Charles-François), duc de Plaisance, né en 1739 à St-Sauveur-Landelin près Coutances, partagea sa jeunesse entre l'étude des langues et celle du droit : l'une lui donna un rang dans la littérature comme traduct. de *la Jérusalem délivrée* et de l'*Iliade*; l'autre le plaça auprès de Maupeou, dont il fut d'abord répétiteur, puis secrétaire quand celui-ci devint chancelier de France. Lebrun porta avec ce ministre la responsabilité des actes qui renversèrent le parlement; le zèle et l'habileté dont il fit preuve alors l'élevèrent rapidem. aux fonctions de censeur royal, de payeur des rentes, enfin d'inspect.-général des domaines de la couronne. Mais il fut entraîné dans la disgrâce de son protecteur : quinze ans après, les prem. évènemens de la révolut. tirèrent Lebrun de sa retraite : un écrit presque prophétique, la *Voix du citoyen*, le présenta à ses concitoyens comme un digne mandataire aux états-généraux. Il s'y montra patriote modéré, et se distingua par de grands et utiles travaux sur les finances. Nommé après la session président du direct. de Seine-et-Oise, Lebrun sut ramener le calme un instant troublé dans ce département par la disette des grains. Incarcéré deux fois pendant la dominat. des *montagnards*, il fut rendu à la liberté au 9 thermid., rappelé à la présid. du direct. de Seine-et-Oise, et élu au conseil des cinq-cents. Son caractère également éloigné de ce qu'on nommait alors le *royalisme* et le *terrorisme* le fit choisir par Bonaparte pour troisième consul; et, dans ce haut poste, laissant la politique à ses collègues, Lebrun s'occupa exclusivement des finances : on lui doit le rétablissem. de la cour des comptes. Lors de l'érect. du trône impér., Lebrun fut successivem. nommé archi-trésorier, duc de Plaisance, gouverneur de la Ligurie, et enfin administrateur-général de la Hollande, après l'abdication de Louis Bonaparte. Il ne signa point la déchéance de Napoléon, mais adhéra au rappel des Bourbons, et fut même employé par eux en qualité de commissaire-général. Compris dans la chambre des pairs durant les cent jours, il s'en trouva éloigné à la seconde rentrée de Louis XVIII. Cependant on l'y rappela trois ans après. Lebrun est m. en 1824. Les ouv. littéraires qui lui ont mérité son admission à l'institut sont : *la Jérusalem délivrée*, trad. de l'ital., Paris, 1774, 2 v. in-8, anon., souv. réimp.; nouv. édit. précédée de la vie du Tasse (par M. Suard), Paris, 1813, 2 v. in-8; *l'Iliade d'Homère*, trad. nouv. en prose, Paris, 1776, 2 vol. in-12, anonyme; la même, presque entièrement refaite, Paris, 1809, 2 vol. in-12. *L'Odyssée d'Homère*, Paris, 1819, 2 v. in-12 (anonyme), est également de Lebrun. M. Brunet a pub. *Catalogue des livres de la biblioth. de feu M. le duc de Plaisance*, Paris, 1824, in-8.

LEBRUN DE GRANVILLE (Jean-Etienne), littérateur, né en 1738 à Paris, m. dans la même ville en 1765, a pub. la *Renommée littéraire*, ouv. périodique, Paris, 1762-63, 2 v. in-12; *la Wasprie*, ou *l'Ami Wasp* (Fréron), ibid., 1761, 2 vol. in-12; *l'Ane littéraire*, ou *les Aneries de maître Aliboron dit Fr....* (Fréron), ibid., 1761, in-12.

LEBRUN-DESMARETTES (Jean-Baptiste), né en 1650 à Rouen, m. à Orléans en 1731, était fils d'un libraire qui fut mis aux galères pour avoir imp. des livres en faveur de Port-Royal, et fut lui-même renfermé pendant cinq ans à la Bastille à cause de son attachement pour les jansénistes, auxquels il devait son éducation. Il a donné des édit. lat. des *Œuvres de St Paulin*, 1685, 2 vol. in-4; des *Œuvres de St Prosper*, 1711, in-fol.; des *Offices ecclésiastiques de Jean, évêque d'Avranches*, avec notes, 1679, in-8. Il est en outre auteur des ouv. suiv. : *Vie de saint Paulin, év. de Nole*, 1686, in-8; *Voyages liturgiques de France*, etc., 1718, in-8, fig.; *Concordantia librorum regum et Paralipomenon*, 1682, in-4.

LEBYD, poète arabe, embrassa l'islamisme à l'âge de 90 ans; fut l'un de ceux qui contribuèrent à établir la religion de Mohammed pour lequel il professait la plus haute admiration, et m., dit-on, à l'âge de 145, sous le khâlyfat de Moawia (*v.* ce nom). Les Arabes font grand cas de sa *Moallakat*, poème que M. Silvestre de Sacy a trad. en entier et pub. avec le comment. arabe de Zouzeny à la suite des *Fables de Bidpaï*, Paris, 1816, in-4.

LECAMUS. V. Camus.

LECARPENTIER (Matthieu), architecte, né à Rouen en 1707, m. dans la même ville en 1775, exerça long-temps son état à Paris, eut la direct. des travaux de l'arsenal, des domaines, de la ferme générale, et devint membre de l'académie royale d'architecture. Parmi les constructions, dont il a donné les plans, on cite les bâtimens modernes de l'Arsenal, les châteaux de Courteilles et de La Ferté dans l'ancienne province du Perche, et celui de Balinvilliers, sur la route de Paris à Orléans. Il dirigea également les construct. du Palais-Bourbon, où siége aujourd'hui la chambre législative des députés des départemens. C'est par erreur qu'on a consacré à cet architecte, sous le nom de Carpentier (Jean-Michel), pag. 485, un autre article d'ailleurs incomplet. — Lecarpentier (C.-L.-F.), fils du précéd., peintre, né en 1750, m. en 1822, profess. à l'école des arts de Rouen et correspond. de l'institut, a laissé : *Galerie des peintres célèbres*, etc., Rouen et Paris, publ. de 1810 à 1821, 2 vol. in-8; *Itinéraire de Rouen*, etc., 1816, in-8; 2ᵉ édit., Rouen, 1819, in-18; *Essai sur le paysage*, etc., Rouen, 1817, in-8.

LECAT (Claude-Nicolas), célèbre chirurgien franç., né en 1700 à Blerancourt (Picardie), termina les études de sa profession à Paris, devint ensuite chirurg. en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, remporta les prem. prix, proposés par l'acad. royale de chirurgie, de 1734 à 1738, et fut nommé membre de cette société savante, ainsi que de la plupart des académies célèbres de l'Europe; il fit des cours publics d'anatomie qui eurent le plus gr. succès, et fonda l'académie royale de Rouen en 1744. Habile lithotomiste, Lecat introduisit en France la méthode de l'Anglais Cheselden pour l'opération de la taille, et la perfectionna. Ses talens furent récompensés par le roi, qui lui accorda des titres de noblesse en 1764. Lecat m. en 1768. On a de lui de nombreux ouv., dont on trouvera la liste dans la *Biographie médicale*. Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Traité des sens*, Rouen, Paris, 1740, in-8, souv. réimp. et trad. en angl.; *Lettres concernant l'opérat. de la taille, pratiquée sur les deux sexes*, Rouen, 1749, 1753, in-8; *Parallèle de la taille latérale*, Amsterdam, 1766, in-8; *Traité de l'existence de la nature du fluide des nerfs*, etc., Berlin, 1765, in-8, fig.; *Traité de la couleur de la peau humaine*, etc., Amsterdam (Rouen), 1765, in-8; *Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique*, ibid., 1766, in-8; *Traité des sensations et des passions en général, et des sens en particul.*, Paris, 1766, 2 vol. in-12; *Cours abrégé d'ostéologie*, Rouen, 1768, in-8. Les traités des sens et des sensations, mentionnés ci dessus, ont été réunis sous le titre d'*Œuvres physiologiques de Lecat*, Paris, 1767, 3 vol. in-8. On trouve de lui dans les journaux et autres rec. scientifiq. du temps, un gr. nombre de *Mémoires*, *Dissertat.* et *Observat.* du

même auteur. Valentin a pub. l'*Eloge de Lecat*, Londres (Paris), 1769, in-8. Le doct. Louis en a inséré un autre dans les *Mémoires* de l'académ. de chirurgie; et Ballière de Laisement en a lu un 3e à l'académ. de Rouen, ib., 1769, in-8.

LECCHI (JEAN-ANTOINE), jésuite et mathématicien italien, né en 1702 à Milan, m. dans la même ville en 1776, professa pendant vingt ans les mathématiques à l'université de Pavie, et fut direct. des travaux hydrauliques dans les provinces de Bologne, de Ferrare et de Ravenne. Il a laissé de nombreux ouv. sur les mathématiq. et notamment sur l'hydrostatique; nous citerons seulem.: *Theoria Lucis, opticam, perspectivam, catoptricam complectens*, Milan, 1739, in-4; *Arithmetica universalis Newtoni, perpetuus commentar. illustrata et aucta*, ibid., 1752, 3 vol. in-8; *Elementa geometriæ theoricæ et practicæ*, ibid., 1753, 2 vol. in-8; *la Idrostatica esaminata ne' suoi principj*, etc., ib., 1765, in-4: *Trattato de' canali navigabili*, ib., 1776, in-4.

LECÈNE (CHARLES), ministre protestant, né à Caen en 1647, était pasteur de Charenton, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de passer en Angleterre, où il m. en 1703. Il avait été accusé devant le consistoire de son église, de favoriser dans ses sermons les erreurs du pélagianisme et du socinianisme (*voy.* PÉLAGE et SOCIN); l'accusation était fondée; car on trouve ces principes dans les ouvrages qu'il a publiés. Il essaya même d'organiser à Londres une église socinienne; mais le gouvernement s'y opposa. On a de Lecène: *Conversations sur diverses matières de religion, avec un traité de la liberté de conscience*, Philadelphie (Amsterd.), 1687, in-12; une version franç. de la *Bible*, qui fut l'ouv. de toute sa vie, et qui ne fut pub. que par son fils, libraire à Amsterdam, 1741, 2 vol. in-fol. On doit remarquer dans cette version le soin que prend l'auteur d'affaiblir ou même de supprimer les termes les plus formels en faveur de la divinité de J.-C., et d'insinuer son socinianisme sous la garantie du texte sacré.

LECERF (PHILIPPE), religieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Rouen en 1677, m. à l'abbaye de Fécamp en 1748, après une maladie qui, dit-on, le retint 30 ans dans son lit, a laissé la *Bibliothèque historique et critique des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*, La Haye, 1726, in-12; *Histoire de la constitution* Unigenitus *en ce qui regarde la congrégation de St-Maur*, Utrecht, 1736, in-12; *Bibliothèque des auteurs de Normandie*, 1748, in-12.

LECERF DE LA VIEVILLE (JEAN-LOUIS), garde des sceaux du parlement de Normandie, m. à Rouen, sa patrie, en 1707 à l'âge de 33 ans, n'est guère connu que par quelques écrits polémiques sur les disputes musicales. Nous citerons: *Comparaison de la musique italienne et de la musique franç.*, etc., Bruxelles, 1704, 1705, 2 parties, in-12; *l'Art de décrier ce que l'on n'entend pas*, ou *le Médecin musicien*, Bruxelles (Rouen), 1706, in-12; quelques *Dissertations* insérées dans le Journal de Trévoux.

LECKZINSKA. V. MARIE LECKZINSKA.

LECKZINSKI. V. STANISLAS.

LECLAIR (JEAN-MARIE), maître de musique et compositeur, né à Lyon en 1697, m. assassiné en 1764 à Paris, où il était établi depuis plus. années, eut le titre de symphoniste du roi Louis XIV. Il passe pour avoir, le prem. en France, débrouillé l'art du violon; on lui doit plus. œuv. de *Sonates*, duos, trios et concertos pour cet instrument. Il a en outre fait la musique de l'*Opéra de Scylla et Glaucus*, qui n'est pas sans mérite, eu égard au temps où vivait cet artiste.

LECLERC (DAVID), ministre protestant, né à Genève en 1591, m. dans la même ville en 1665, est aut. de plus. pièces de vers latins, grecs et hébreux, insérés pour la plupart dans ses *Questiones sacræ*, pub. en 1685 par son neveu le fameux Jean Leclerc, Amsterdam, in-8. On lui doit encore la trad. de quelques ouv. angl., et une version de la *Synagogue judaïque* de Jean Buxtorf, Bâle, 1641, in-8 et in-4.—Son frère Etienne LECLERC, médec., m. conseiller de la république en 1676, a donné une édit. d'*Hippocrate*, Genève, 1657, in-fol.

LECLERC (MICHEL), avocat, membre de l'académie française, né à Albi en 1622, m. en 1691, est moins connu par ses compositions dramatiques et autres poésies, entièrement oubliées aujourd'hui, que par l'épigram. de Boileau qui commence ainsi:

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

Outre sa tragédie d'*Iphigénie* (Paris, 1676, in-12), jouée et complètement tombée six mois après celle de Racine, il a pub. une traduct. en vers franç. des cinq premiers chants de la *Hiérusalem délivrée* du Tasse, avec le texte en regard, Paris, 1667, in-4, figures.

LECLERC (SÉBASTIEN), dessinateur et graveur, né à Metz en 1637, fut d'abord attaché en qualité d'ingénieur-géographe au maréchal de La Ferté, et leva le plan des places fortes du pays Messin et du Verdunois. Dans la suite s'étant livré plus particulièrement à la gravure, il vint à Paris, où Colbert lui procura à l'école des Gobelins une chaire qu'il occupa pendant près de trente ans. Leclerc m. en 1714, deux ans après avoir été reçu membre de l'académ. de peinture. Il a laissé un œuvre qui monte à près de 4 000 pièces, presque toutes de sa composition: on y remarque surtout les *Batailles d'Alexandre*; les *Conquêt. de Louis XIV*, en 13 pièces; 52 planches de *Principes à dessiner*, etc. Leclerc a pub. aussi plus. ouv., tels que: *Traité de géométrie, théorique et pratique*, Paris, 1669, in-8, Amsterdam, 1692, in-8; *Système sur la vision*, Paris, 1679, in-12, réimp. en 1714 sous le titre de *Discours touchant le point de vue*.—LECLERC (Laurent-Josse), fils du précédent, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, né à Paris en 1677, m. directeur du séminaire de Lyon en 1736, a pub. les ouv. suiv.: *Remarques sur différens articles du 1er, 2e et 3e vol. du Dictionn. de Moreri*, de l'édit. de 1718, Paris, 1719, 1720, 1721, in-8; *Bibliothèque des auteurs cités au Dictionn. de Richelet*, Lyon, 1728, in-fol.; *Lettre critique sur le Dictionn. de Bayle*, La Haye, 1732, in-12.

LECLERC (JEAN), célèbre critique, neveu de David et d'Etienne, né à Genève en 1657, m. à Amsterdam en 1736 dans un état complet d'enfance, fut pasteur des remontrans de cette ville, profess. de philosophie, de belles-lettres et d'hébreu. Il a laissé un très-grand nombre d'ouv., dont on peut voir la liste dans Moréri et dans Sénebier, et parmi lesquels nous citerons seulement: *Liberii à Sancto Amore epistolæ theologicæ*, etc., Irenopolis (Saumur), 1679, in-8; *Novum testamentum ex editione vulgatâ, cum paraphrasi et adnotationibus H. Hammondi*, Amsterdam, 1698, et Francfort, 1714, 2 vol. in-fol.; *Ars critica*, 1712, 4me édit., 1730, 3 vol. in-8; *Harmonia evangelica*, grec-lat., Amsterdam, 1699, in-fol.; *Bibliothèque universelle et historique*, 1686-93, 26 vol. in-12, en société avec Lacroze; *Biblioth. ancienne et moderne*, 1714-1730, 29 vol. in-12; *Vie du cardinal de Richelieu*, Cologne, 1695, 2 vol. in-12. On reproche à ce savant et habile critique sa hardiesse et son goût pour la singularité. N'aimant pas la contradiction, il était irascible, aigre et satirique dans la discussion. Il s'appropriait sans scrupule, dans ses ouvrages, des idées qui ne lui appartenaient point; et, dit un judicieux biographe, il s'était érigé en inquisiteur général de la république des lettres.—LECLERC (Daniel), frère du précéd., médecin, né en 1652 à Genève, m. en 1728 cons. de la républ., est aut. des ouvr. suiv.: *Biblioth. anat.*, en société avec Manget, Genève, 1688 et 1699, 2 vol. in-fol.; *Chirurgie complète*, Paris, 1695, in-12; *Histoire*

de la médecine, Genève, 1696, in-8, et 1723, in-4.—Leclerc (Jacques-Théodore), de la même famille que les précéd., m. en 1758, pasteur et professeur de langues orientales en Hollande, a pub. une *Version des psaumes* en prose française, 1740; *Préservatif contre le fanatisme*, ou *Réfutation des prétendus inspirés de ce siècle*, trad. du lat. de Samuel Turretin, 1723, in-8.

LECLERC (David), peintre, né à Berne en 1680, m. à Francfort en 1738, a laissé quelques tableaux historiques, des paysages, des fleurs, etc.; mais ses portraits ont surtout établi sa réputation. Ils sont à l'huile et en miniature, représentant presque toujours des princes et princesses d'Allemagne, et rappelant pour le coloris la manière de Rigaud et celle de Rubens. — Son frère Isaac et son fils Jean-Frédéric, ont aussi suivi la même carrière; l'un fut attaché à la cour de Cassel, et l'autre à celle de Deux-Ponts.

LECLERC (Charles-Guillaume), libraire et député aux états-généraux, né à Paris en 1723, m. en 1794, juge au tribunal de commerce, a pub.: *Instructions pour les négocians*, Paris, 1784, in-12; plus. édit. du *Dictionnaire géographique de Vosgien* (Ladvocat), une entre autres, 1794, in-8; une nouvelle édit. du *Dictionnaire historique* de Ladvocat, Paris, 1777, 2 vol. in-8; un *Supplém.* au même ouv., ibid., 1789, in-8.

LECLERC (Victoire-Emmanuel), général des armées françaises, né à Pontoise en 1772, entra au service en 1791 dans le deuxième bataillon des volontaires du département de Seine-et-Oise, passa ensuite avec le grade de sous-lieutenant dans le douzième régiment de cavalerie, devint aide-de-camp du gén. Lapoype, fut nommé capit. au siége de Toulon en 1793, puis chef de bataillon adjud.-gén. lors de la reddit. de cette place, en récompense de ses services distingués. Après avoir été employé à l'armée des Alpes, et avoir ensuite commandé la place de Marseille, il fut appelé à l'armée d'Italie en 1796 sous les ordres du gén. en chef Bonaparte, dont il était déjà connu avantageus., puis il occupa le poste de sous-chef de l'état-major gén. Promu au grade de gén. de brigade en 1797, et marié cette même année à l'une des sœurs de Bonaparte, il devint chef d'état-major du gén. Berthier (nommé commandant en chef de l'armée d'Italie après le traité de Campo-Formio), puis du gén. Brune, son success., et fut employé ensuite dans l'intérieur jusqu'en 1799, époque où son beau-frère (revenu d'Egypte et placé à la tête du gouvernement) lui conféra le grade de gén. de division, et lui donna un commandem. dans l'armée du Rhin, alors sous les ordres du gén. Moreau. Après l'armistice qui suivit la bataille de Hohenlinden, Leclerc reçut le commandement supérieur des 17ᵉ, 18ᵉ et 19ᵉ div. milit., passa de là au commandement en chef d'un corps d'armée destiné par le prem. consul à forcer le Portugal de renoncer à l'alliance de l'Anglet. Un traité négocié à Madrid ayant fait renoncer à cette expédition, Leclerc rentra en France, et fut bientôt appelé à la direction d'une autre entreprise à laquelle il ne devait pas survivre. Général en chef de l'armée envoyée à St-Domingue pour faire rentrer cette île sous les lois de la métropole, le gén. Leclerc, parti de Brest en déc. 1801, débarqua devant le cap franç. en fév. 1802. Sans entrer dans les détails de cette expédition désastreuse, et des mesures prises par celui qui la commandait, il nous suffira de dire que ce dern. ayant à combattre à la fois un ennemi aguerri et un climat insalubre, atteint à son tour d'un fléau (la fièvre jaune) qui avait déjà fait périr la plus grande partie de son armée, succomba le 1ᵉʳ nov. 1802 dans son quart.-général. Le corps de Leclerc, rapporté en France par son épouse, et remis à sa famille, fut inhumé dans une des terres de ce général. On a loué ses vertus privées, son aptitude pour le cabinet, sa fermeté de caractère; mais comme guerrier on ne cite rien qui puisse le classer parmi les grands capitaines de l'époque; et il est permis de douter que Napoléon se soit écrié (au rapport d'un biographe) en apprenant la nouvelle de la m. de son beau-frère: « J'ai perdu mon bras droit! » — Un autre général Leclerc, surnommé d'*Ostin*, qu'on a mal à propos confondu, dans plus. biographies, avec le précéd., fut colonel du 10ᵉ de chasseurs à cheval, se distingua particulièrem. dans les campagnes de 1796 et 1797 en Italie, devint général de brigade, fit partie de l'expédition d'Egypte, se signala de nouveau dans plus. occasions, fut chargé par le général Kléber de la réorganisation de la cavalerie de l'armée, reçut le grade de général de division, et m. à Rosette en 1800, à la suite d'une longue maladie.

LECLERC (Jean-Baptiste), membre de plus. assemblées législatives, né vers 1755, m. en nov. 1826 à Chalonne, sa patrie, correspondant de la classe d'hist. et de littérat. ancienne de l'institut de France à sa création, fut député du départem. de Maine-et-Loire à la convention nationale, et y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Démissionnaire en août 1793, il fut réélu en 1795 par le même départ. au conseil des cinq-cents, y signala son zèle pour l'établissem. du culte théophilanthropique, et au mois de janvier 1799 fut nommé présid. de cette même assemblée, d'où il sortit quelq. mois après pour vivre dans la retraite. L'attachem. qu'il conservait aux idées républicaines le retint éloigné de toutes fonctions sous l'empire; il ne signa point l'acte addit. en 1815, et grâce à cette circonstance ne fut point atteint par la loi du 24 juillet 1816. On a de lui différens opuscules qui, pour la plupart, se trouvent dans le rec. intitulé: *Opusc. moraux de L.-M. La Réveillère-Lépaux et J.-B. Leclerc.* Les suivans avaient paru isolém.: *mes promenades champêtres*, ou *Poésies pastorales*, 1786, in-8, réimp. en 1798, 2 vol. in-12, et trad. en allemand par L.-H. Heydenreich, Leipsig, 1788, in-8; *Essai sur la propagation de la musique en France*, etc., 1796, in-8.

LECLERC DE LA FOREST (Antoine), né à Auxerre en 1563, entra d'abord dans la carrière ecclésiastique et reçut les ordres mineurs, mais ayant embrassé ensuite la religion calviniste, il se mit au service du roi de Navarre. Il était capit. lorsqu'assistant en 1593 à une séance du parlem., il demanda la permiss. de haranguer l'assemblée sur les devoirs du magistrat, et parla avec tant d'éloquence qu'il fut reçu à l'instant même avoc. et prof. en droit. Il contribua à faire rentrer Auxerre sous l'obéissance de Henri IV, fut nommé maître des requêtes de l'hôtel de Marguerite de Valois, revint à la religion cathol., et m. à Paris en 1628. On a de lui plus. écrits, parmi lesquels il suffira de citer: *Explications de quelq. endroits de l'Ecriture sainte*; des *Lettres de piété*; une *Réfutation des principes de Mariana*, etc. La *Vie* de Leclerc a été pub. par Louis Provensal de La Forêt sous ce titre: *le Séculier parfait*, Paris, 1644, in-8.

LECLERC. V. Bruère, Buffon, Clerc, Juigné, Septchênes.

LECLERC DU TREMBLAY. V. Joseph (le père).

LÉCLUSE (Charles de), en latin *Clusius*, médecin et savant botaniste du 16ᵉ S., né à Arras en 1526, étudia d'abord le droit à Louvain, quitta ensuite la jurisprudence pour suivre la carrière médicale, fut reçu docteur à Montpellier, parcourut la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, en se livrant à la recherche des plantes rares, et se fixa pendant 14 ans à Vienne, sur l'invitation de l'empereur Maximilien II, qui le nomma directeur de ses jardins. Fatigué de la cour, Lécluse quitta Vienne en 1587, et se retira à Francfort, où il vécut dans une solitude presque complète jusqu'à ce que l'académie de Leyde lui fit offrir, en 1589, la chaire de botanique. Il l'accepta et professa avec

une grande distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1609. Léclusc est un des hommes de son siècle qui ont fait prendre un grand essor à la botanique. Nous citerons parmi les ouv. qu'il a pub. : *Histoire des plantes*, etc., trad. du flamand de Dodonée, Anvers, 1557, in-fol.; *Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum historia*, etc., ib., 1576, in-8 avec fig.; *Rariorum aliquot stirpium per Pannoniam*, *Austriam*, etc., ibid., 1583, in-8, fig. : ces deux ouv. se trouvent fondus dans le suivant : *Rariorum plantarum historia*, etc., ib., 1601, in-fol. avec 1135 fig. (parmi les plantes décrites se trouve la pomme de terre que l'aut. nomme *arachidna Theophrasti* et *papas Peruvianorum*, qui était, selon lui, cultivée à cette époque en Italie depuis fort longtemps, sous le nom de *taratouffli*, en assez grande quantité pour servir même d'alim. aux pourceaux); *Exoticorum lib. X*, *quibus animalium*, *plantarum*, *aromat. aliorumque peregrinorum fructuum historiæ describuntur*, Anvers, 1605, in-fol. avec fig.; *Curæ posteriores*, etc., ibid., 1611, in-4, fig.; une traduct. des *Vies d'Annibal et de Scipion l'Africain*, du latin de Donat Acciaioli, Paris, 1562, in 8. Plumier (*v.* ce nom) a nommé *Clusia* un genre de la famille des guttifères, composé d'arbres de St-Domingue et des Antilles.

LÉCLUSE (N.), acteur de l'Opéra-Comique, avait débuté à ce théâtre en 1737, et le quitta pour occuper la place de chirurgien-dentiste du roi Stanislas, poste auquel il fut nommé, dit-il, précisément le jour où l'ex-roi de Pologne perdit sa dernière dent. De retour à Paris, il y fit construire en 1777 un théâtre dit *des Variétés*, dans l'emplacem. où fut élevé depuis celui des *Jeunes artistes*, et y parut lui-même comme acteur dans l'emploi des bas-comiques. Cette entreprise n'eut point de succès; et Lécluse m. en 1792 dans le besoin et dans un âge fort avancé. Acteur et dentiste, Lécluse était encore poète; on a de lui, entre autres ouv. : *Léclusade* ou *déjeuner de la Rapée*, Paris, 1748, in-8, réimp. plus. fois dans les *OEuvres poissardes de Vadé et de Lécluse*; *Anatomie de la bouche*, ib., 1752, in-12; *Nouveaux élémens d'odontalgie*, ib., 1754, in-12; *Dessert du petit souper agréable*, *dérobé au chevalier du Pelican*, 1755, in-12.

L'ÉCLUSE DES LOGES. V. ÉCLUSE.

LE COINTE. V. COINTE.

LECOINTE-PUIRAVAUX (MATTHIEU), membre de plus. législatures, offre, dans sa vie publique, un mélange de bien et de mal, de courage et de faiblesse, de modération et de fanatisme, dont il n'est pas rare de trouver des exemples dans les temps malheureux qu'il eut à traverser. D'abord homme de loi à St-Maixent, il se prononça avec empressement pour le nouvel ordre de choses fondé par la révolution, fut nommé en 1790 administrateur des Deux-Sèvres, et en 1791 député du même départem. à l'assemblée législative. A peine y eut-il pris place, qu'il soutint vivement une pétition des citoyens de Paris contre les ministres et dénonça lui-même le ministre Duportail. En 1792 il attaqua l'évêque de Mende, s'éleva violemment contre les prêtres insermentés, et, à la convention nationale où le députèrent encore les Deux-Sèvres, fit décréter que les minist. ne pourraient être choisis parmi les membres de l'assemblée. Mais il s'honora en dénonçant Marat à l'occasion des massacres de septembre, et en votant dans le procès du roi, pour l'appel au peuple : malheureusement la crainte le fit revenir sur son vote et prononcer la mort sans sursis. Cependant il se rapprocha bientôt de l'opinion des *girondins*, en appuyant la proposit. d'appeler une force départementale à Paris pour la sûreté et l'indépendance de la représentat. nationale, et, après une courte absence occasionée par une mission dans son département, il revint combattre encore plus. mesures de la *montagne*, et faillit même être proscrit avec les débris du parti de la *Gironde*. Appelé au conseil des cinq-cents, il provoqua des décisions rigoureuses contre les magistrats qui avaient refusé de prêter le serment de haine à la royauté, contre les émigrés qu'il croyait devoir poursuivre jusque sur la personne et les biens de leurs parens, enfin contre la liberté de la presse. Porté deux fois au fauteuil de l'assemblée, il présida en 1798 les fêtes des 9 thermidor et 10 août. En 1799 il s'opposa avec succès à la mise en accusat. de Merlin, La Réveillère-Lépaux et Rewbell, membres éliminés du directoire exécutif, et fut envoyé par le premier consul Bonaparte dans les départem. de l'ouest, où il parvint à négocier une pacification. De retour de sa mission il entra au tribunat, remplit les fonctions de commissaire-général de police à Marseille de 1800 à 1803, tomba dans la disgrâce, fut rappelé dans les cents jours par Bonaparte, qui le nomma lieutenant-général pour dix ou douze départemens, conserva un moment ses fonctions sous Louis XVIII, fut exposé alors aux poursuites de la réaction royaliste, erra quelque temps en fugitif, fut emprisonné, parvint à s'évader, et se retira à Bruxelles, où il m. en janv. 1827.

LECOINTRE (LAURENT), membre de l'assemblée législative et de la convention nationale, appelé ordinairem. *Lecointre de Versailles*, parce qu'il était né dans cette ville, vers 1750, y exerçait la profession de marchand de toiles lors de la fameuse assemblée du jeu de paume à laquelle il assista. Nommé successivement commandant en second de la garde nationale, président de son département, et député à l'assemblée législative de 1791, Lecointre se fit remarquer par une suite non interrompue de dénonciations, dont l'habitude était devenue, comme il l'avouait lui-même, une sorte de besoin et de maladie dans sa famille. Lors du trop fameux procès de Louis XVI, il vota pour la m. sans sursis et sans appel, poursuivit également les girondins au 31 mai, et les terroristes au 9 thermidor. Malgré cette versatilité d'opinions, il paraît que Lecointre était réellement attaché à la cause de la liberté; car, à l'époque de l'organisation du gouvernement consulaire, il fut le seul habitant de Versailles qui osa écrire *non* sur le registre ouvert pour l'acceptation de la nouvelle constitution, et signa ce vote courageux. Exilé par le nouv. gouvernement, il m. à Guignes près Paris en 1805. On a de lui quelques écrits politiques, dont les princip. sont : *Crimes de sept membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale*, etc., an III, in-8; *Conjurat. formée dès le 6 prairial par neuf représent. du peuple contre Max. Robespierre*, an II, in-8. L'auteur se nomme parmi ces neuf conjurés.

LE COMTE (NOEL). V. CONTI.

LECOMTE (JEAN), profess. de seconde au collége Mazarin de 1688 à 1707, se distingua par ses talens pour la poésie latine. Santeuil faisait de lui le plus grand cas et lui soumettait toutes ses productions. On a de lui plusieurs pièces insérées dans les *Selecta carmina* de Gaullyer; une satire sur l'ancienne philosophie, intit. : *Sermo horatianus*, *sive satira bicornis* (dans la *Défense du sentim. d'un philosophe contre la censure d'un rhéteur* par Pourchet, 1706, in-12); une *Paraphr.* en vers latins de 6 psaumes de David; et une *Trad. de la lettre de Cicéron à son frère Quintus*, Paris, 1697, in-12.

LECOMTE (LOUIS), jésuite, né à Bordeaux, m. dans cette même ville en 1729, fut l'un des six missionnaires mathématiciens envoyés à la Chine en 1685. Après avoir passé près de deux ans à la cour du roi de Siam, il continua sa route vers la Chine, arriva à Pé-king en 1688, et parcourut un espace de 2,000 lieues pendant 5 ans, profitant de toutes les occasions qui se présentaient de faire des observations astronomiques. Il prit une part très-active aux discussions qui s'élevèrent entre les jésuites et les autres missionnaires au sujet de certaines cérémonies que les premiers jugeaient inno-

centes et que les autres traitaient d'idolâtres. Le P. Lecomte pub. à ce sujet : *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris, 1696, 1697 et 1701, 3 vol. in-12, fig.; *Lettre à M. le duc du Maine sur les cérémonies de la Chine*, Liége, 1700, in-12. Ces deux ouv. furent condamnés par le pape Innocent XII en 1702, et motivèrent en partie le fameux arrêt du parlem. de Paris en 1762.

LECOMTE (FÉLIX), sculpteur, né à Paris en 1737, élève de Falconet et de Vassé, obtint le gr. prix, fit le voyage de Rome, et fut reçu en 1771 membre de l'académ. sur la présentat. d'une statue de *Phorbas qui détache Œdipe de l'arbre*. On regarde comme les chefs-d'œuvre de cet artiste les statues de *Rollin* et de *Fénélon*, dont la dernière est encore dans la salle des séances publiques de l'institut. Lecomte m. à Paris en 1817 : son *Eloge* a été prononcé par M. Quatremère de Quincy.—LECOMTE (Marguerite), femme d'un procureur au Châtelet, née à Paris vers 1719, a gravé à l'eau-forte des *Têtes* et des *Paysages*. On connaît d'elle un portrait du *Cardinal Alexandre Albani*, in-4; une *Suite de papillons* et des *Vignettes* pour la traduction de Gessner par Hubert, Paris, 1764.

LECONTE (ANTOINE), en latin *Contius*, savant jurisconsulte du 16e S., né à Noyon, m. à Bourges en 1586 âgé d'environ 60 ans, professa le droit avec une grande distinction à Orléans et à Bourges, et compta au nombre de ses élèves le célèbre de Thou, l'historien. Il avait composé de nombreux ouv. qui ont été recueillis et pub. par Edm. Merille, sous le titre de *Antonii Contii opera omnia*, Paris, 1616, in-4, Naples, 1725, in-fol.—LECONTE (Michel), avocat au parlement de Paris dans le 16e S., est connu par la publicat. des ouv. suiv. : *l'Art et méthode à tourner noms en latin, en franç., en rime*, Paris, 1570; *le Mariage de procès et de la femme*, ibid., 1579.

LECOQ (THOMAS), curé de la paroisse Ste-Trinité de Falaise, est aut. d'une tragédie, sans distinction d'actes ni de scènes, avec un prologue et un épilogue intit. : *l'Odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel*, Paris, 1580.—LECOQ (Luc), chanoine d'Orléans, né en 1669, m. en 1742, a pub. : *Oraison funèbre du cardinal de Coislin, évêque d'Orléans*, Orléans, 1706, in-4; *Abrégé des raisons qui condamnent la comédie*, etc., ibid., 1717, in-12.—LECOQ (Pierre), supérieur-général des eudistes, né près de Caen en 1708, est aut de plus. ouv., parmi lesquels nous citerons : *Dissertation théologique sur l'usage du prêt de commerce et sur les trois contrats*, Rouen, 1767; *Traité de l'état des personnes suivant les principes du droit français, et du droit coutumier de la province de Normandie pour le for de la conscience*, ib., 1776, 2 v. in-12.

LECOQ-MADELEINE (N.), lieutenant-colonel de cavalerie, n'est connu que comme auteur des ouv. suiv. : *la Fidélité couronnée*, ou *Histoire de Parmenide, prince de Macédoine*, Bruxelles, 1706, petit in-12; *Abrégé hist. de la maison d'Egmont*, 1707, in-4; *Histoire et explication du calendrier des Hébreux, des Romains et des François*, Paris, 1727, in-12, dédiée au cardinal de Fleury; *Service de la cavalerie*, Paris, 1720, in-12.

LECORVAISIER (RENÉ), docteur de Sorbonne, né en 1580 à Angers, où il enseigna dans la suite la théologie avec beaucoup d'éclat, répondit par un livre intit. *Chasse au loup-cervier*, etc. (Paris, 1612, in-8), à l'ouv. du ministre protestant George Thomson, qui a pour titre : *la Chasse de la bête romaine, où il est recherché et évidemmm. prouvé que le pape est l'antechrist* (La Rochelle, 1611, Genève, 1612, in-8).

LE COURAYER (P.-F.). V. COURAYER.

LECOURBE (CLAUDE-JOSEPH), lieuten.-génér., des armées françaises, né à Lons-le-Saulnier en 1759, fils d'un ancien officier en retraite, abandonna ses études pour s'engager dans le régiment d'Aquitaine, où il servit pendant huit ans. Rentré au sein de sa famille à l'époque de la révolution, il fut appelé au commandem. de la garde nationale du canton de Ruffey, devint ensuite chef du 7e bataillon de volontaires du Jura, se distingua successivement aux armées du Haut-Rhin et du Nord, obtint le grade de chef de brigade ou colonel, et, à la bataille de Fleurus, soutint avec trois bataillons pendant sept heures, l'attaque d'une colonne autrichienne forte de 10,000 hommes. Nommé général de brigade, puis divisionnaire, Lecourbe continua de se signaler éminemment pendant les campagnes suiv. aux armées du Rhin-et-Moselle, du Rhin, du Danube, et déploya surtout dans la campagne de Suisse en 1799, des talens qui le placent au rang des plus habiles généraux de l'époque. Ami du général Moreau, Lecourbe se déclara hautement pour lui lors de la mise en jugement de ce général dans le célèbre procès de la conjuration de George Cadoudal. S'étant attiré ainsi la disgrâce de Bonaparte, il passa plus. années dans l'exil, et ne fut remis en activité qu'à l'époque de la restauration. Le roi Louis XVIII lui conféra successivem. les titres de grand-officier de la Légion-d'Honneur, de comte, et le nomma inspecteur-général d'infanterie. Toutefois, lors du retour de Napoléon en 1815, Lecourbe oubliant ses affections ou ses ressentimens et ne considérant que les dangers d'une invasion étrangère, accepta le commandem. d'un corps d'armée réuni dans le département du Haut-Rhin vers les frontières de la Suisse, soutint plus. combats assez vifs contre le corps d'armée de l'archiduc Ferdinand, bien supérieur en force, se maintint dans le camp retranché qu'il avait établi sous les remparts de Befort, et m. de maladie dans cette ville le 23 octob. (1815), après avoir fait, l'un des premiers, sa soumission au roi.

LECOUT (YVES-MARIE-GABRIEL), baron de St-Haouen, contre-amiral en retraite, officier de la Légion-d'Honneur, etc., né vers 1757, mort le 5 septembre 1826 à Calais, port dont il avait eu le commandem. pendant plus. années, est principalement connu comme inventeur d'un nouveau télégraphe de nuit, qui fut peu goûté en France, mais que pourtant on employa en 1823 sous les auspices du prince généralissime pour l'attaque de Cadix. Lecout, qui était entré de bonne heure au service dans la marine, occupait, dès 1796, le grade de chef de division des armées navales. Le dévouem. qu'il eut occasion de témoigner en 1814 au roi Louis XVIII, dont il alla prendre les ordres à Hartwell, et qu'il accompagna ensuite en France, lui valut en peu de temps les dignités de contre-amiral, de préfet maritime et de major-général. On a dit qu'au moment où la mort le frappa Lecout se disposait à passer à Londres pour communiquer son système de signaux au ministère anglais.

LECOUVREUR (ADRIENNE), célèbre tragédienne, née en 1690 à Fismes en Champagne, débuta au Théâtre-Français en 1717 par le rôle de *Monime*, et pendant 13 années ne vit pas se refroidir un seul instant l'enthousiasme avec lequel elle avait été d'abord accueillie. Quoiqu'elle fût engagée pour la tragédie et la comédie, Mlle Lecouvreur n'obtint que peu de succès dans ce dernier genre. Les rôles dans lesquels elle excella, sont ceux de *Jocaste*, d'*Athalie*, de *Roxane*, de *Marianne* et surtout de *Phèdre*. Il serait difficile de caractériser avec précision le mérite particulier de Mlle Lecouvreur; il suffira de citer ce mot qu'elle arracha à un amateur : « C'est une reine parmi des comédiens. » La douceur de son caractère, les grâces de son esprit et de sa personne, sa générosité, lui eussent à défaut de talent concilié l'estime publiq. On a dit qu'elle engagea ou vendit sa vaisselle et ses bijoux pour en offrir le produit à son amant, le maréchal de Saxe, nommé duc de Cour-

lande ; mais, malgré cette preuve d'attachement, le héros fut souvent infidèle, et le chagrin, si ce n'est le poison, fit périr (en 1730) la tragédienne trop sensible, dans un âge où elle eût pu faire long-temps encore l'honneur de la scène. Le clergé ayant refusé d'admettre à la sépulture ecclés. les restes de la Lecouvreur, ils furent enterrés de nuit par des porte-faix sur les bords de la Seine : dans l'ancienne Rome on lui eût, comme à Roscius, érigé des statues. Le comédien Grandval prononça son *Eloge* à la clôture du théâtre (24 mars 1730), et son portrait a été gravé par Pierre Drevet fils, d'après Coypel.

LECOZ (Claude), archevêque de Besançon, né à Plounevez-Porzai (Finistère) en 1740, fit de bonnes études au collége de Quimper ; il y remplissait avec distinction une chaire de belles-lettres, lorsqu'il fut nommé évêque constitutionnel du département d'Ille-et-Vilaine, et député de ce même départem. à l'assemblée législative. Lecoz s'y fit remarquer surtout par son esprit conciliateur et ami de la paix ; il défendit avec une égale justice les intérêts du peuple et ceux de la couronne, et combattit courageusement plus. décrets qui lui semblaient contraires à la morale, à la religion et à la gloire des lettres françaises. Lors du 10 août ce prélat s'opposa vivement à la déchéance du roi, et l'attachement qu'il montra jusqu'à la fin pour ce malheureux prince fut cause de l'emprisonnement de 14 mois qu'il subit au Mont-St-Michel. Après avoir présidé les deux conciles nationaux de 1797 et 1801, Lecoz fut promu à l'archevêché de Besançon, où il se fit respecter et chérir de ses administrés, pour son humanité, sa charité, ses vastes connaissances, sa piété sincère et son ardent amour pour sa patrie. Il m. en mai 1815, dans l'exercice de ses devoirs épiscopaux, pleuré de ses amis et des pauvres, et calomnié seulement par ceux qui ne l'ont pas connu ou n'ont pas voulu le connaître. Ce prélat vénérable a pub. de 1793 à 1815, vingt-six écrits religieux et politiques, dont on trouvera la liste dans la *Bibliographie de la France*, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Lettres au club de Rennes sur l'utilité et la nécessité du célibat ecclésiastique ; Défense de la révélation chrétienne contre l'auteur du* Mémoire en faveur de Dieu, in-8, 1802 ; *Discours pour une bénédiction de drapeaux*, in-8, 1815. Il a en outre laissé un grand nombre de MSs. assez importans.

LECT (Jacques), en latin *Lectius*, jurisconsulte, né à Genève en 1560, suivit les leçons du célèbre Cujas, devint son ami, professa le droit dans sa patrie, fut membre du conseil d'état, envoyé de la république auprès de la reine Elisabeth d'Anglet. et du prince d'Orange, contribua puissamment à la défense de Genève lors de l'attaque de cette ville par le duc de Savoie en 1602, et m. en 1611. On a de lui des ouv. de droit dont les édit. originales sont très-rares, mais qui ont été recueillis et insérés dans le tome prem. du *Thesaur. juris romani* d'Everard Otton, Leyde, 1725 ; *Discours* en latin, recueillis et imp. à Genève, 1615, in-12 ; *Poemata varia*, etc., ibid., 1597, in-4, 1609, in-8 ; plus. livres de controverse parmi lesquels il suffira de citer celui intit. : *Claudiomastyx*, ib., 1610, in-8 ; des édit. des *Lettres* de Symmaque, des *Œuvres* du juriscons. Hottmann ; des *Poetæ Græci veteres heroici*, grec-latin, 1606, in-fol. ; des *Poetæ græci veteres tragici*, pub. après sa mort, en 1614.

LECUEILLENS (P. Felice), relig. franciscain, prêcha en 1665 le carême devant Louis XIV. On a de lui *les Vérités dont N. S. a rendu témoignage en venant au monde*, etc., 1676, in-8 ; *les Douze étoiles qui composent la couronne de la Ste-Vierge, et douze panégyriques en son honneur*, 1676, in-8 ; enfin l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, Toulouse, 1683, in-4.

LEDA (myth.), fille de Thestius et de Laophonte, et femme du roi Tyndare, fut séduite par Jupiter sous la forme d'un cygne, et donna le jour à Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre.

LEDAIN (Olivier), barbier de Louis XI, sut captiver l'affection de ce prince soupçonneux et cruel, au point qu'il en obtint des lettres de noblesse et la capitainerie de Meulent, d'où l'ex-barbier, qui avait déjà changé son nom d'*Olivier-le-Diable* en Olivier Ledain, se fit appeler comte de Meulent. Ayant été envoyé en mission à Gand, l'an 1477, Olivier y afficha un luxe ridicule, et fut obligé de se sauver à Tournay, qu'il ne tarda pas à faire tomber au pouvoir de son maître ; et celui-ci, pour récompenser ce service, le nomma capitaine du chât. de Loches, gouverneur de St-Quentin, etc. Louis XI étant mort, Olivier fut arrêté par ordre du procureur-général de Tours et pendu en 1484. Sir Walter Scott, dans son beau roman de *Quentin Durward*, a tracé avec sa supériorité ordinaire le portrait de ce courtisan abject.

LEDERLIN (Jean-Henri), sav. philologue, né en 1672 à Strasbourg, m. en 1737, a laissé des édit. de l'*Onomasticon* de Julius Pollux, 1706, 2 vol. in-fol. ; de l'*Iliade* grec et lat., Amsterdam, 1707, 2 vol. in-12 ; de l'ouv. de Vigerus, *de Præcipuis græcæ dictionis idiotismis*, 1709, in-8 ; des *Variæ historiæ* d'Elien, 1713, in-8.

LEDESMA (Alonzo), poète espagnol du 17e S., surn. *el Divino*, né à Ségovie vers 1552, mort en 1623, a mis en rimes div. sujets tirés de l'histoire sainte, et composé des *Noëls* aujourd'hui complètement oubliés. C'est moins peut-être pour l'élévation de son talent poétique qu'à cause du genre qu'il a traité que Ledesma reçut de ses compatriotes le surnom de *Poète divin* ; d'ailleurs le mauvais goût qui règne dans ses compositions ne dément point l'école à laquelle appartient l'aut., digne contemp. de Gongora. — Clemente de Ledesma, moine mexicain, fut visiteur de l'inquisition dans la province de Mechoacan au 17e S., et composa entre autres ouvr. : *Vita spiritualis communis seraphici tertii ordinis sancti Francisci*, Mexico, 1689, in-4 ; *Notitiarum excitator moralium*, ib., 1695, 2 vol. in-4. — Il ne faut pas confondre les deux précéd. avec le fameux Iago Ledesma, l'un des premiers pères de la soc. de Jésus. Né vers 1520 à Cuellar dans la Castille, d'une famille illustre, il s'était fait un nom comme sav. dans les plus céléb. acad. d'Europe, lorsqu'à l'âge d'environ 30 ans il résolut de renoncer à tous les avantages de la naissance et de la fortune pour s'attacher à l'institut fondé par St Ignace de Loyola. Il se rendit à Rome, y vécut dans l'intimité de Jacques Lainez, et après avoir fortement contribué à l'établissement de la société naissante, il m. en 1575 par suite des fatigues qu'il éprouva pend. le jubilé célébré cette même année. Le pape Grégoire XIII l'avait chargé de résoudre les questions ou doutes présentés par la foule des théol. étrangers que cette solennité fit accourir de toutes parts à Rome. Parmi les ouv. qu'il a laissés, et dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèq. de Sotwell*, p. 376, nous citerons seulement les suiv. : *Grammaticæ institutiones*, Venise, 1569, in-8 ; et *de Divinis scripturis*, Cologne, 1570, in-8, réimprimé en 1574.

LEDHUI (N.), né en 1760, m. à Paris en 1814, est aut. de deux ouv. anonymes suiv., qui n'ont été tirés qu'à un très-petit nombre d'exemplaires : *Souvenirs de M. L****, Paris, 1806, in-18 ; *Loisirs de M. L****, Paris, 1811, in-18.

LEDIGNE (Nicolas), sieur de l'Epine-Fontenay, poète franç., né en Champagne dans le 16e S., m. vers 1611 à l'abbaye de Condes dont il était prieur, a laissé plus. ouv. oubliés aujourd'hui, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Premières œuvres chrétiennes*, Paris, 1600, in-16 ; *les Fleurettes du premier mélange, poésies amoureuses*, Paris, 1601, in-12 ; *la Couronne de la Vierge*

Marie, ibid., 1610, in-12; *la Madeleine*, *et autres petites œuvres*, ibid., 1610, in-8.

LEDOUX (Claude-Nicolas), architecte, né en 1736 à Dormans en Champagne, m. à Paris en 1806, fut élève de Blondel, et conçut, en voyant le *portail de St-Sulpice* élevé par Servandoni, un grand amour pour la noble architecture grecque, dont il s'écarta cependant quelquefois par le désir d'être original. *L'Hôtel d'Uzès*, celui de *Thelusson*, le *Théâtre de Besançon*, et surtout les *Barrières de Paris*, perpétueront le souvenir de cet artiste. Il employa la plus grande partie de sa fortune à faire graver par les meilleurs artistes le recueil de ses œuvres et projets; l'ouv. devait avoir 5 vol.; le premier seul a paru sous ce titre: *l'Architecture considérée sous le rapport de l'art*, *des mœurs et de la législation*, Paris, 1804, gr. in-fol., avec 125 planches. Les principaux ouv. de Ledoux ont été gravés par Landon, dans les *Annales du musée*.

LEDRAN (Henri-François), chirurgien-major et démonstrat. d'anatomie à la Charité, memb. de l'acad. royale de chirurgie, né en 1685 à Paris, m. dans la même ville en 1770, a laissé plus. ouv. parmi lesquels nous citerons: *Parallèle des différentes manières de tirer la pierre hors de la vessie*, Paris, 1730 et 1740, in-8, fig., trad. en allem., Berlin, 1737, in-8; en angl., Londres, 1738, in-8; *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1731 et 1742, in-8, Londres, 1749, in-8, avec des additions par Cheselden; *Réflexions-pratiques sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1737, 1740 et 1759, in-12, trad. en allem., Nuremberg, 1740, in-8.

LEDROU (Pierre-Lambert), relig. augustin, puis vic.-gén. du diocèse de Liége, où il m. en 1721, était né à Huy (Pays-Bas) vers 1640. Il professa d'abord la théol. à l'univ. de Louvain, fut appelé à Rome par Innocent XI, qui lui donna la préfecture du collége de la Propagande, et enfin reçut le titre d'év. de Porphyre, *in partibus infidelium* sous Innocent II, qui, dit-on, voulait le décorer de la pourpre. Quelq. désagrémens qu'il éprouva dans l'affaire du P. Quesnel, pour laquelle il avait été nommé consulteur, déterminèrent Ledrou à quitter la cour pontificale. On a de lui quatre *Dissert.* sur des sujets mystiques, imp. à Rome en 1707, et à Munich en 1708.

LEDRU (Nicolas-Philippe), physicien franç., plus connu sous le nom de *Comus*, né en 1731 à Paris, m. dans la même ville en 1807, fut nommé par Louis XV professeur de mathémat. des enfans de France, et reçut en outre un brevet pour convertir le fer en acier et fabriquer toute espèce d'instrumens de physique. Ce fut lui qui remit, en présence de Louis XVI, au malheureux La Pérouse des cartes nautiques écrites par lui dans un autre système que celui de Halley. Il montra le premier en France la catoptrique, ou *phantasmagorie*, et appliqua l'électricité aux affections nerveuses. Sur le rapport de la commission de médec. chargée d'examiner ses traitemens, on le nomma physicien du roi, ainsi que ses deux fils.

LEDUC. V. Ducq.

LEDWICH (Edward), ecclésiastique et antiquaire irlandais, né en 1759, m. en 1823, est auteur d'un ouv. intitulé: *Antiquities of Ireland*, Dublin, 1790. Il a aussi été l'édit. de celui du capitaine Grose sur le même sujet, Dublin, 1794-96, 2 vol. in-4. On lui doit encore un grand nombre d'articles sur l'archéologie insérés dans divers recueils périodiques.

LEDYARD (John), voyag. américain, né à Groton dans le Connecticut, fut tourmenté dès son enfance du désir de visiter les pays inconnus et passa plus. années parmi les Indiens sauvages pour étudier leurs usages et leurs mœurs. S'étant ensuite rendu en Europe, il fit, en qualité de caporal, partie de l'expédition du capit. Cook autour du monde (1776-80). A son retour il résolut de passer de la côte occidentale à la côte orientale du Nord, manqua le vaisseau qui le devait porter, traversa à pied la France, l'Allemagne, le Danemarck, le Sund et pénétra jusqu'au golfe de Bothnie, que la fonte des glaces l'empêcha de franchir, revint à Stockholm, et continuant sa route toujours à pied, arriva jusqu'à St-Pétersbourg en suivant la côte de Finlande. De là il se rendit en Sibérie, et allait s'embarquer pour le Kamtschatka, lorsqu'il fut arrêté par ordre de l'impératrice et conduit jusqu'à la frontière de Pologne. A peine arrivé en Angleterre il s'engagea au service de la compagnie qui venait de s'y former pour faire des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, et m. au Kaire en 1788. Les renseignemens recueillis par Ledyard ont été pub. dans les Mémoires de la *Société instituée pour encourager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique*, Londres, 1790, in-4, 1810, 2 vol. in-8, trad. en franç. par M. Lallemand, sous le titre de: *Voy. de MM. Ledyard et Lucas en Afrique*, etc., Paris, an XII (1804), 2 part. in-8. — Un autre Ledyard (Thomas) a publié: l'*Hist. navale d'Angleterre*, Londres, 2 vol. in-fol., trad. en français par P. F. de Puisieux, Lyon, 1751, 3 vol. in-4.

LEE (Edward), prélat angl., né en 1482 dans le comté de Kent, fut l'un des aumôniers du roi Henri VIII, qui, entre autres missions importantes, l'envoya à Rome en 1529, avec Bullen et Stokesley, négocier son divorce, et à son retour le nomma à l'archevêché d'York, siége qu'il occupa jusqu'en 1544. Lée se montra reconnaissant en favorisant de tout son pouv. les changemens que le prince introduisit dans la religion de l'état, et fit adopter le nouveau dogme de la suprématie royale dans le concile de sa province tenu en 1534. On a de ce prélat plus. ouv., parmi lesquels nous citerons: *Apologia contra quorumdam calumnias*, York, 1520; *Annotationum libri duo*, *in annotationes Novi-Testamenti D. Erasmi*, Bâle, 1520; *Commentarium in universum Pentateuchum*, resté MS.

LÉE (Samuel), ministre non conformiste, né à Londres en 1625, m. à St-Malo en 1691, a laissé plus. ouv. dont les plus importans sont: *Orbis miraculum*, *or the temple of Salomon pourtrayed by scripture light*, Londres, 1659, in-fol.; *Dissertation on the probable conversion and restoration of the Jews*, impr. avec l'*Israël Redux* de Giles Fletcher; *The joy of faith*, Londres, 1689, in-8. Il a en outre pris une part très-active à la rédaction du *Theatrum historicum* d'Helvicus.

LÉE (Nathaniel), poète dramatique anglais, né dans le comté d'Herfort, m. en 1691 ou 1692, dans un état de folie complet causé par la misère profonde où il était tombé, a composé 11 pièces de théâtre, dont 2 en société avec Dryden. Toutes eurent du succès et furent immédiatement imp.; cependant 2 seules, *the rival Queens* et *Theodosius* sont restées au théâtre. Ses *OEuvres dramat.* ont été réunies et publ. à Londres, 1734, 3 vol. in-8.

LEE (Charles), général anglais, né dans le Cheshire, vers 1730, avait servi avec distinction en Portugal sous le général Burgoyne, lorsqu'ennuyé du peu d'avancement que lui accordait le ministère angl., il embrassa la cause des colons américains, qu'il engagea, dit-on, le prem. à déclarer leur indépendance. Toutefois, ne pouvant s'assujettir à n'occuper que le 2e rang sous Washington, il conçut une telle jalousie contre ce général qu'il négligea son devoir et n'accomplit pas les ordres qu'il en avait reçus. Suspendu de ses fonctions pour un an par un conseil de guerre il quitta aussitôt le service, et m. à Philadelphie en 1782. On a de lui: des *Essais politiques et militaires*; des *Lettres*; des *Mémoires sur sa vie*, pub. par Edward Langworthy, Londres, 1792, in-8.

LÉE (Arthur), cons. de la cour suprême des Etats-Unis d'Amérique, mort en 1792 à Urbanna, dans le comté de Middlesex (Virginie), son pays

natal, avait étudié les sciences médicales à l'université d'Edimbourg, et pris des leçons de droit en Anglet. Successivem. agent de la Virginie à Lond., puis en France (1776), où il fut presque immédiatement remplacé par Franklin, il eut avec ce dern. des contestat. assez violentes, au sujet desquelles il fit paraître un écrit intit. : *Observ. sur de certaines transactions commerciales en France soumises au Congrès*, 1780, broch. in-8. Outre plus. *Lettres* ins. en 1769 dans un rec. périodique intit. : *Moniteur de la Virginie*, on a encore de lui des *Extraits d'une lettre au président du congrès, en réponse à un libelle de Silas Deane*, 1780. — Richard-Henri Lée, son frère, m. en 1794 à 63 ans, siégea au prem. congrès provincial de la Virginie, y concourut avec zèle à toutes les mesures patriotiques, et fut des prem. nommé sénateur à l'organisation du gouv. Il est aussi aut. de quelq. écrits, notamment d'une *Lettre* contre Deane, et d'une autre adressée au gouv. Randolph. C'est à lui qu'appartenait, dit-on, la rédaction de la *Pétition au Roi* adoptée par le congrès en 1774.

LÉE (Sophie), dame anglaise, née à Londres en 1750, m. à Clifton en 1824, est aut. des ouvr. suiv. : *the Chapter of accidents* (le Chapitre des accidens), comédie représentée à Londres en 1780 ; *the Recess*, etc., Londres, 1784, roman dont le sujet est le même que celui du *Château de Kenilworth* de sir Walter Scott (il en existe une traduct. franç.) ; *the Hermit's tale*, ballade, 1787 ; *Almeyda*, tragédie, 1796 ; *the Life of a Lover*, roman, 1803. Sophie Lée a aussi publié en société avec une de ses sœurs, miss Hariet Lée, *the Canterbury tales*, Londres, 1798, 5 vol. in-12.

LEE-LEWIS ou LEWES (Charles), acteur des théâtres de Covent-Garden et de Dublin, mort en 1804, se fit autant de réputation par ses saillies que par son jeu vif et spirituel. On publia de lui peu de temps après sa mort : *Esquisses comiques*, ou *le Comédien se servant de directeur à lui-même*, et l'année suiv. les *Mémoires de Charles Lee Lewis*, 4 vol. in-12. Ce sont des recueils d'anecdotes sur les acteurs, aut., music. et sur quelq. personnages absolument étrangers au théâtre.

LEECHMAN (William), minist. écossais, né en 1706 à Dolphinston dans le comté de Lanark, m. au même lieu en 1785, a laissé 9 *Sermons* qui ont eu plus. édit. pendant la vie de l'aut. On lui attribue encore un *Essai sur la prière*.

LEEM (Knud ou Canut), ministre luthérien, né en Norwége en 1697, mort en 1774 à Drontheim, directeur du séminaire pour les missions de Laponie, a laissé : une *Description des Lapons de Finmark, de leur langue, de leurs mœurs et de leur ancienne idolâtrie*, 1767, in-4, en danois et en lat., trad. en allemand par J.-J. Volkman, Leipsig, 1774, in-8 ; une *Grammaire lapone*, Copenhague, 1748, in-8, un *Dictionnaire lapon, danois et latin*, en société avec Gérard Sandberg, 1768-81, 2 vol. in-4.

LEEMANN (Jean-Rodolphe), né à Zurich, a pub. dans cette ville les ouv. suiv. : *Psalterii paraphrasis poetica*, 1608, in-12 : *Ethica Salomonis, sive Prov. Salomonis carmine heroïco*, 1690, in-4.

LEEPE (Jean-Ant. van der), peintre flamand, né à Bruges en 1664, s'exerça dans le genre du paysage, composa plus. marines estimées des connaisseurs, et m. en 1720 après avoir rempli honorablement differ. places administrat. dans sa patrie.

LEEURO (Gabriel van der), peint. hollandais, né à Dordrecht, m. en 1688, a laissé plus. tableaux estimés représ. div. animaux, etc.

LEEUW. V. Leuw.

LEEUWENHOECK. V. Leuwenhoeck.

LEFAUCHEUR (Michel), min. protestant, né à Montpellier, m. à Paris en 1667, a laissé entre autres ouv. : un *Traité de l'action de l'orateur*, Paris, 1657, Leyde, 1686, in-12, trad. en latin, Helmstadt, 1690, in-4 ; un *Traité de l'Eucharistie*, contre le card. du Perron, Genève, 1635, in-fol., et des *Sermons* souv. réimp.

LEFEBVRE (Philippe), littér., né en 1705 à Rouen, m. dans la même ville, président du bureau des finances, en 1784, a pub. sous le voile de l'anonyme, de 1725 à 1762, plus. ouv. parmi lesquels nous citerons : *Examen de la trag. d'Inès de Castro*, Paris, 1723, in-8 ; *Histoire de mademoiselle de Cerni*, Berlin, 1750, in-12 ; *l'Oracle de Nostradamus*, divertissement en 1 acte et en vers, Paris, 1751, in-8 ; *Abrégé de la vie d'Auguste, empereur romain*, ib., 1760, in-12 ; *Mélanges de différentes pièces de littérature*, en vers et en prose, etc., Chambéri et Lyon, 1761, in-12 ; *Récréations académiques*, 1762, in-8 ; *Histoire d'Henri-Félix, archevêque de Mayence*, Paris, 1762, in-8.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE. V. Villebrune.

LEFEBVRE. V. Febure, Feevre et Fèvre.

LEFEBVRE (Franç.-Jos.), duc de Dantzick, maréchal de France, né à Rufack, dép. du Haut-Rhin en 1755, mort à Paris en 1820, avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastiq.; mais, ayant perdu son père à l'âge de 18 ans, il s'engagea dans les gardes-françaises, dont il était prem. sergent lors de la dissolution de ce corps. La naissance cessant d'être le seul titre à l'avancement, Lefebvre en obtint un rapide. Adjud.-gén. le 3 sept. 1793, général de brigade le 2 déc. de la même année, enfin gén. de division le 10 janvier 1794, il se distingua d'une manière particulière aux combats de Lambach et de Giesberg. En 1795 il opéra avec autant d'intrépidité que de bonheur le prem. passage du Rhin qui ait été entrepris de nos jours, et se fit ensuite remarquer par son courage à cette armée de Sambre-et-Meuse, où l'on ne comptait que des braves. Nommé commandant de la 17e division militaire, dont Paris était le chef-lieu, il rendit d'importans services à Bonaparte lors du 18 brum., fut nommé sénateur et maréc. de l'empire. Les champs d'Iéna, d'Eylau, de Durango, d'Eckmülh, de Wagram, de Montmirail, de Champ-Aubert, etc., furent successivement le théâtre de ses talens et de sa bravoure ; mais il acquit surtout une gr. distinction par la prise de Dantzick qui lui valut le tit. de duc. Ayant pris place à la chambre des pairs instituée par Napoléon en 1815, il n'y rentra qu'en 1819, et son éloge y a été prononcé par M. le maréchal duc d'Albuféra. A d'éminentes qualités comme guerrier, Lefebvre joignit toutes les vertus du citoyen, une simplicité de mœurs qui ne s'est jamais démentie, un noble désintéressement et une grande modestie.

LEFEBVRE DESNOUETTES (le Cte Charles), lieut.-gén., né à Paris en 1775, entra simple volontaire dans l'armée de Dumouriez, et s'éleva par ses talens et sa bravoure aux prem. grades de l'armée : capitaine à Marengo, colonel à Austerlitz, gén. en 1808, il fut fait prisonnier en Espagne, parvint à s'échapper, suivit Napoléon aux campag. d'Autriche, de Russie, de Saxe, et se distingua au combat de Brienne, où il reçut plus. blessures. Lefebvre-Desnouettes resta en activité lors de la restauration ; mais s'étant déclaré l'un des premiers en faveur de Napoléon lors de son débarquement, il fut compris dans l'article 1er de l'ordonnance du 24 juillet, et condamné à mort par contumace en 1816. Il était parvenu à se soustraire aux poursuites, et vivait depuis plus. années aux Etats-Unis, quand, guidé par l'espoir d'obtenir sa rentrée en France, il s'embarqua pour l'Europe sur un paquebot qui échoua près les côtes d'Irlande. Lefebvre périt dans ce naufrage le 22 avril 1822.

LEFÈVRE (Jean), év. de Chartres, né dans le 14e S. à Paris, m. à Avignon en 1390, fut d'abord docteur en droit canon, abbé de Tournus, puis de St-Waast, et en dernier lieu chancelier de Louis d'Anjou, roi de Sicile. On a de ce sav. prélat 3

ouv. MSs. conservés à la biblioth. du roi. Ce sont : *Tractatus de schismate seu de planctu bonorum ; Diarium historicum quo res gestas omnes quibus auctor interfuit singulis diebus, prout gestæ sunt, ab anno* 1381, *ad* 1388, *ordine describit* : l'auteur trad. lui-même ce journal en français, et une copie de cette traduct. se trouve avec le texte latin à la biblioth. roy. ; *les grandes Chroniq. de Hainault, depuis Philippe-le-Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-fol., cotés à la biblioth. du roi nos 9658-59-60. On peut consulter une notice plus étendue sur ce savant prélat ins. au t. 3 des *Scriptores ecclesiastici* de Casimir Oudin.

LEFÈVRE (Tannegui), en latin *Tanaquillus Faber*, sav. philologue, né à Caen l'an 1615, termina son éducation chez les jésuites de La Flèche, qui firent d'inutiles efforts pour l'attirer au sein de leur société. Nommé inspect. de l'imprimerie du Louvre avec 2,000 liv., il vit sa pension mal payée aussitôt après la m. du card. de Richelieu, auquel il en était redevable ; et, dans cette position, il fut obligé de vendre sa bibliothèque pour subsister. Il embrassa le calvinisme, et vint à Saumur, où il professa la troisième jusqu'à sa m., arrivée en 1672. On a de ce sav. un gr. nomb. d'édit. des aut. grecs et latins, parmi lesquelles celle du *Traité du Sublime*, Saumur, 1663, in-12, passe pour la meilleure ; des trad. franç. de plus. morceaux de Platon, de Plutarque, de Diogène Laërce, et enfin plus. ouv. originaux, parmi lesquels nous citerons : *Epistolarum partes II*, Saumur, 1659 et 1665, 2 vol. in-4 ; *la Vie des poètes grecs*, Amst., 1700, in-12. Fr. Graverol a pub. des *Mém. pour servir à la vie de Tannegui Lefèvre*, Paris, 1686, in-12, nouv. édit.

LEFÈVRE (Jean), astronome, né à Lisieux dans le 17e S., était fils d'un tisserand, et apprit cet état. Quelques liv. d'astronomie, que le hasard lui mit entre les mains, déterminèrent sa vocation : il vint à Paris, fut reçu à l'acad. des sciences, et se montra le rival de Lahire (*v.* ce nom), qu'il accusa de lui avoir dérobé ses tables astronomiques. Exclu de l'acad. par le crédit du chanc. Ponchartrain, protect. de Lahire, il m. à Paris en 1706. On a de lui : *les Ephémérides calculées sur le méridien de Paris pour les années* 1684 *et* 1685 ; *la Connaissance des temps*, ouv. périodique de 1684 à 1701, continué jusqu'en 1730 par Lieutaud.

LEFÈVRE (Pierre-Franç.-Alexandre), aut. dramatique, né en 1741 à Paris, m. prof. de belles-lett. à la Flèche en 1813, est aut. de 5 trag., dont 4 furent données au Théâtre-Français avec un médiocre succès. La cour d'Espagne s'opposa à ce qu'on représentât sur un théâtre public la 5e intit. : *Elisabeth de France*, ou *don Carlos*, fils de Philippe II ; mais l'aut. la fit jouer sur le théâtre de la chaussée d'Antin, appartenant au duc d'Orléans, son protecteur. Elle fut vivement applaudie, et Petitot l'a insérée au t. 6 de son *Théâtre-Français*, édit. de 1818, avec une *Notice* sur la vie et les ouv. de l'aut. Lefèvre a en outre laissé MSs. quelques *Poésies fugitives*, et un poème épique contenant plus de 10,000 vers intit. : *Gustave-Vasa*, ou *Stockholm délivrée*. — V. Fabricius.

LEFÈVRE DE BEAUVRAY (Pierre), litt., né à Paris en 1724, perdit la vue de très-bonne heure, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres et la poésie. Il m. ignoré dans les dern. années du 18e S., laissant plus. petits *Poëmes*, *Odes*, *Epîtres*, pub. de 1743 à 1763 ; une traduct. des *Paradoxes métaphysiq. sur les actions humaines*, par Collins, Paris, 1754, in-12 : un roman imité de l'angl. int. : *Histoire de Miss Honora*, ou *le Vice dupe de lui-même* (publiée par l'abbé Iraill), et un *Dictionn. social et patriotique*, ib., 1769, in-8, réimp. en 1774 sous ce titre : *Dictionn. de recherches historiques et philosophiques*, etc.

LEFÈVRE de la BODERIE (Gui), en latin *Fabricius Boderianus*, sav. orientaliste, né au château de la Boderie, près Falaise, en 1541, m. au même lieu en 1598, possédait assez bien l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le syriaque, le grec, le latin, le français, l'italien, l'espagnol, et fut d'un grand secours à Arias-Montanus pour la rédaction de la Bible polyglotte d'Anvers. On peut voir au tome 38 des *Mémoires* de Niceron la liste de ses ouv., parmi lesquels nous citerons : *Syriacæ linguæ prima elementa*, Anvers, 1572, in-4 ; *Confusion de la secte de Mahumed*, ouv. originairement écrit en espag. par un Maure converti, et traduit en français par Lefèvre sur la version italienne de Dominique Gatzelu, Paris, 1574, in-8 ; *Mélanges poétiques*, Paris, 1582, in-16. — Lefevre de la Boderie (Ant.), diplomate, frère du préc., né en 1555, découvrit les intelligences du maréchal de Biron avec les ennemis de l'état, fut chargé de différentes missions à Bruxelles, à Rome, en Anglet., et m. en 1615. On a de lui : *Ambassade de M. de la Boderie en Angleterre sous le règne de Henri IV et la minorité de Louis XIII*, Paris, 1750, 5 vol. in-12 ; *Traité de la noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nonna, ib., 1583, in-8. — Nicolas, frère des deux précédens, contribua à la rédaction de la Polyglotte d'Anvers, et pub. un opuscule int. : *ad Nobiliores linguas communi methodo componendas isagoge*, Paris, 1598, in-4 de 80 pages.

LEFORT (François), gén. et amiral de Russie sous Pierre Ier, né à Genève en 1656, entra à l'âge de 14 ans en qualité de cadet dans un régiment des gardes-suisses en France, passa ensuite au service de Hollande sous le duc de Courlande, et à celui de Russie, où il fut nommé capit. par le czar Fédor Alexiewitch, et fit avec distinction la campagne de 1678 à 1681 contre les Turks. Ayant obtenu un congé limité pour revoir sa patrie, il trouva à son retour la Russie ensanglantée par suite des différends entre la princesse Sophie et ses deux frères Ivan et Pierre. Promptement distingué par ce dernier, Lefort en reçut le grade de major, devint son favori, et sut lui inspirer ces gr. idées qui changèrent la face de la Russie, et firent d'une nation presque sauvage un des prem. peuples de l'Europe. Nommé lieut-gén. et amiral d'un prince qui n'avait pas une barque et pas une compagnie régulière, Lefort couvrit les mers de vaisseaux russes, et commença avec 50 hommes exercés et habillés à l'allemande le noyau de cette armée, qui devait battre Charles XII à Pultawa. Ce fut Lefort qui donna au czar les prem. élémens de la science financière et de la diplomatie, et présida cette fameuse ambassade de 1697, dont Pierre lui-même faisait partie. Après avoir administré toutes les richesses de la Russie, et fait porter au trésor commun tous les présens qu'il avait reçus des différens souverains de l'Europe, Lefort m. à Moscou en 1699, ne laissant pas de quoi subvenir aux frais de ses funérailles : elles furent toutefois célébrées avec une gr. pompe et honorées de la présence du czar, dont Lefort avait su conserver la confiance en lui disant toujours la vérité, et ne craignant pas de lui reprocher les vices dégradans auxquels ce prince ne se livra que trop quand il eut perdu le guide fidèle, prem. aut. de sa gloire, et auquel les historiens n'ont pas rendu une justice assez éclatante. Bassville a écrit une *Vie de Lefort*. On peut aussi trouver des détails sur cet homme extraord. dans l'*Hist. de Pierre Ier* par M. de Halend, 1803, en allem., et dans un autre ouv. allem. intit. : *les Favoris russes*.

LEFORTIER (Jean-François), né vers 1771 à Paris, où il mourut en 1823, professa les belles-lett. à l'école centrale de Seine-et-Marne, puis à l'école spéciale militaire de Fontainebleau. Admis à la retraite en 1815, il a coopéré depuis à la rédaction du *Journal général* et du *Journal des Maires*. Il a pub., outre quelques *Opuscules*, une trad. de la *Manière d'apprendre et d'enseigner* du père Jouvency, Paris, 1803, in-12. On lui attribue

aussi : *Géographie du premier âge*, etc., 1803, in-12 ; 7e édit., 1814, in-18 : cependant la *Bibliographie de la France* donne les lett. L. B. B. pour initiales de l'aut. de ce dern. ouv.

LEFRANC (N.), supérieur du couvent des eudistes de Caen, fut massacré avec les autres prisonniers au couvent des Carmes le 2 sept. 1792. On a de lui *le Voile levé pour les curieux*, ou *Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8, etc. ; *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, etc., Paris, 1792, in-8. Lefranc avait de plus composé ou du moins préparé un ouv. sur les hommes célèbres du Cotentin, et un poème intit. *les Abus*. Ni l'un ni l'autre n'ont été publiés.—V. Franc et Pompignan.

LEFRANÇAIS. V. Lalande et François.

LEGALLOIS (Julien-Jean-César), méd., né à Cherneix près de Dôle vers 1775, venait de terminer ses études à Caen, lorsqu'ayant pris parti dans ce qu'on appelait les rassemblem. *fédéralistes*, il fut en danger de perdre la vie et chercha un asile dans les hôpitaux de Paris. Menacé de nouveau, il se fit envoyer dans son départem. pour y surveiller la fabrication de la poudre, et y resta jusqu'à ce qu'un meilleur ordre de choses lui permit de venir se faire recevoir médecin à Paris en 1801. Sa thèse inaugurale sur cette question : *le Sang est-il identique dans tous les vaisseaux qu'il parcourt*, regardée comme un ouv. classique, n'était cependant que le prélude d'un ouv. qui, par sa nature et son mérite, a placé le nom de Legallois si près de celui de Haller ; il est intit. : *Expérience sur le principe de la vie, notamment sur celui des mouvemens du cœur, et sur le siége de ce principe*, Paris, 1812, in-8. Legallois m. à Paris en fév. 1814, étant médec. de l'hospice de Bicêtre.

LE GAY (Louis-Pierre-Prudent), ancien employé de l'administration des vivres, et en dern. lieu attaché au ministère des affaires ecclés., né en 1744 à Paris, où il m. le 3 janv. 1826, membre de plus. sociétés littér. de France et secrét. perpétuel de la société d'émulation de Liége, a publ. sous le voile du pseudon. quelq. ouvr. élém. d'instruction. On a aussi de lui d'assez bons romans, dont on trouv. la liste au nombre de 32 dans l'un des proch. cahiers de la collect. biogr. de M. Mahul. Nous citer. seulem. de lui les ouvr. suiv. : *Eglai*, etc., 1807, 2 vol. in-12 ; *Elisabeth Lange*, 1808, 3 vol. in-12 ; *le Marchand forain*, 1808, 4 vol. in-12 ; *les Mères dévouées*, etc., 1814, 3 vol. in-12 ; *l'Ermite de la vallée de Luz et les désespérés*, 1816, 3 vol. in-12 ; *Récréations de l'enfance*, 1816, 3 v. in-18. M. Barbier lui attribue l'ouv. intit. : *Mes souvenirs*, 1785, in-8, 1788, 2 vol. in-8, etc.

LEGAYGNARD (Pierre), né à ce que l'on croit dans le Poitou vers 1522, est auteur des deux ouv. suiv. : *Promptuaire d'unisons*, *ordonné et disposé méthodiquem. pour tous ceux qui voudront promptement composer en vers françois*, Poitiers, 1585, in-8 ; *l'Aprenmolire françois*, *pour apprendre les ieunes enfans et les estrangers à lire en peu de temps les mots des escritures françoizes*, etc., Paris, 1609, in-8, en vers et en prose.

LEGENDRE (Louis), ecclésiastiq. et historien français, né à Rouen en 1655, m. chanoine de la cathédrale de Paris en 1733, est aut. de plus. ouv. estimables, dont les princip. sont : *Nouvelle hist. de France jusqu'à la m. de Louis XIII*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol., 1719, 8 vol. in-12 ; *Mœurs et coutumes des François*, ibid., 1712 et 1753, in-12 ; *Vie du cardinal d'Amboise*, *premier ministre de Louis XII*, Rouen, 1724, 2 vol. in-12 ; *Vie du cardinal de Harlay*, Paris, 1720, in-4, en latin.

LEGENDRE (Gilbert-Charles), marquis de St-Aubin-sur-Loire, né en 1688 à Paris, m. dans la même ville en 1746, après avoir été maître des requêtes pendant plus. années, a laissé les ouv. suiv. : *Traité de l'opinion*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, Paris, 1733, 6 vol. in-12, ibid., 4e édit., 1758, 9 vol. in-12 ; *Antiquités de la maison de France et des maisons mérovingienne et carlienne*, ibid., 1739, in-4 ; *Antiquités de la nation et de la monarchie françoise*, ibid., 1741, in-4, etc.—Legendre (Nicolas), sculpteur, né à Etampes, m. à Paris en 1670, a laissé plus. morceaux de sculpture estimés, entre autres ceux qui ornent l'église St-Nicolas-du-Chardonnet.

LEGENDRE (Louis), membre de la convention nationale, né à Paris en 1756, était boucher dans cette capitale à l'époque de la révolution, dont il se montra l'un des plus chauds partisans. On le vit à la tête des rassemblemens qui promenaient dans les rues les bustes de M. Necker (*v.* ce nom) et du duc d'Orléans dans les prem. jours de juillet 1789. Le 14 il harangua le peuple de son quartier pour l'engager à le suivre à l'hôtel des Invalides à l'effet d'y prendre des armes, et marcha ensuite à la Bastille. On a dit que Legendre était, sans s'en douter, l'agent de certains meneurs qui n'avaient point assez de courage pour se mettre en évidence dans les premiers mouvemens populaires. Quoi qu'il en soit, il se lia bientôt avec Danton, Marat, Fabre d'Eglantine, Camille Desmoulins dans les assemblées dites de *district*, fut l'un des fondateurs du club des cordeliers, et député à la convention nationale par la ville de Paris. Sa conduite dans cette assemblée fut constamment incertaine. Il abandonna ses amis Danton, Fabre d'Eglantine et Desmoulins à la vengeance de Robespierre, trahit ensuite la cause de ce dern. dans la journée du 9 thermid., ferma la société des jacobins, dont il avait été l'un des memb. les plus fougueux, dénonça tous ses anciens amis comme complices de Robespierre, déclama, avec cette éloquence sauvage qui le fit surnommer *le Paysan du Danube*, contre les terroristes et les buveurs de sang, déclara *guerre à mort aux jacobins*. A l'établissement du gouvernem. directorial, Legendre devint membre du conseil des cinq cents, et continua à professer quelques principes de modération. Lors de la conspiration de Babeuf (*v.* ce nom), il demanda que les ex-conventionnels fussent bannis de Paris ; mais à peu près dans le même temps il se prononçait contre les émigrés, et menaçait Portalis (*v.* ce nom), qui parlait en leur faveur, de détruire ses *sophismes avec la hache de la raison*. Il n'eut point de part à la proscription du 18 fructidor, et m. à Paris en déc. 1797 à l'âge de 41 ans. Il n'avait reçu presque aucune instruction, et, sur les dern. temps, il prenait, dit-on, des leçons de grammaire et de latin. Cet homme, qu'on a accusé injustement d'avoir fait de la révolut. un moyen de s'enrichir, ne laissa qu'un très-mince patrimoine à sa fille unique. Il avait légué, par testament, son corps à l'école de médecine, « afin, y est-il dit, d'être utile aux hommes, même après sa mort. »

LEGENTIL. V. Labarbinais.

LEGENTIL DE LA GALAISIÈRE (Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste), astron., né à Coutance en 1725, fut l'un des membres de l'académie des sciences proposés au gouvernement par ce corps illustre pour aller observer à Pondichéry en 1761 le passage de Vénus sur le disque du soleil. Les Anglais s'étant emparés des possess. françaises dans l'Inde, ce fut sur le vaisseau qui le ramenait à l'Ile de France que Legentil put, non pas observer mais apercevoir le passage de Vénus. Désespéré de ce contre-temps, l'intrépide astronome résolut d'attendre dans ces parages le second passage de la même planète qui devait avoir lieu 8 ans après, et passa plus d'une année à tout disposer pour ses observations. Le jour tant désiré arriva : le temps qui avait été superbe depuis plus. mois se couvrit tout à coup ; Legentil ne vit rien cette fois encore, revint en France en 1771, et m. en 1792. On a de lui : *Mémoire sur le passage de Vénus sur*

le soleil, Journal des Savans, 1760; *Voyage dans les mers de l'Inde à l'occasion du passage*, etc., Paris, 1779 et 1781, 2 vol. in-4, fig., cartes et plans, abrégé et trad. en allem., Hambourg, 1780-82, 3 vol. in-8. M. J.-D. Cassini a pub. un *Eloge* de Gentil, Paris, 1810, in-8.

LÉGER (St), en latin *Leodegarius*, évêque d'Autun, ministre d'état sous Clotaire III, né vers l'an 616, n'était encore qu'abbé de St-Maixent en Poitou, lorsqu'il fut appelé à la cour par Ste-Batilde, mère du roi, pour former, avec St Eloi de Noyon et St Ouen de Rouen, une espèce de conseil de régence pendant la minorité du jeune prince. L'évêché d'Autun fut la récompense des services de saint Léger, qui ramena l'ordre et la paix dans son nouveau diocèse, jusqu'alors troublé par les intrigues de deux compétiteurs ambitieux. Après la mort de Clotaire III, le saint évêque d'Autun contribua puissamm. à l'élection de Childeric II, roi d'Austrasie : il déjoua d'abord les intrigues du célèbre Ebroïn (*v.* ce nom), subit ensuite une longue persécution sous le règne suivant, fut privé de son siége, de sa dignité épiscopale, et finit par être décapité en 680, dans une forêt de l'ancienne province d'Artois, qui porte encore son nom. L'Eglise célèbre la mémoire de ce martyr le 2 oct. Il nous reste de St Léger une *Lettre* à Sigrade, sa mère, insérée dans la *Biblioth. des MSs.* de Labbe; *Canones augustodunenses* dans le même recueil. On trouve la *vie* de ce saint prélat dans la collect. des historiens de France, et dans les *Vies* des saints de l'ordre de St-Benoît. — LÉGER, nommé *Leuter* par Orderic Vital, fut le 59e archev. de Bourges, en 1097; il assista, deux ans après, au concile de Rome tenu sous Urbain II, eut part aux princip. affaires ecclésiastiques qui se traitèrent de son temps, et m. en 1120. Sa mémoire est restée long-temps en vénération dans son diocèse; mais il n'a point obtenu les honneurs de la canonisation.

LÉGER (ANTOINE), ministre protestant, né dans la vallée de St-Martin en Piémont l'an 1594, m. en 1661, professeur de théologie et de langues orient. à Genève, avait accompagné en qualité de chapelain Corneille de Haga, ambassad. de Hollande à Constantinople. Etant entré en relation avec le patriarche Cyrille Lucar, il le pressa de donner sa profession de foi qu'il jugeait devoir se rapprocher de celle des protestans. Il s'établit à ce sujet une Correspondance conservée dans la bibliothèque de Genève, et dont Jean Aymon a donné des extraits dans ses *Monumens authentiques de la religion des Grecs.* On doit encore à Antoine Léger : *Novum Testamentum idiomate græco litterali et græco vulgari ex versione Maximi Calliopolitani* (Genève), 1638, 2 part. in-4.—Antoine LÉGER, fils du précéd., né à Genève en 1652, m. dans la même ville professeur de théologie en 1719, a laissé huit *Dissert. lat.*, imp. de 1705 à 1715; une harangue *de Waldensium ortu et progressu;* et des *Sermons sur divers textes*, Genève, 1720, 5 vol. in-8. — LÉGER (Jean), ministre protestant, né en 1625 dans la vallée de Saint-Martin, avait remplacé son oncle Antoine dans le pastorat de St-Jean lors qu'éclata la révolte des Vaudois. Leurs dern. retranchemens ayant été pris par le duc de Pianezze, command. les forces piémontaises, ce général exerça sur eux d'horribles cruautés. Echappé au massacre général, Léger se rendit en France, où il obtint la permission de faire une quête pour ses co-religionnaires, assista aux conférences de Pignerolles, où le libre exercice de leur culte leur fut rendu sous de certaines conditions, et m. à Leyde vers 1670, pasteur de l'église wallonne. On a de lui : *Histoire générale des églises évangéliques des vallées de Piémont ou Vaudoises*, Leyde, 1669, in-fol., fig.

LÉGER (F...-P...-A...), poète dramatiq., vaudevilliste et acteur, né vers 1757, m. en 1823, fut d'abord secrétaire de la municipalité de St-Denis; il joua ensuite au Vaudeville, puis dirigea quelq. temps une troupe de comédiens à Louvois sous le titre de *troubadours*, et, dans ses dern. années, le théâtre de Nantes. Parmi ses nombreuses compositions, dont on trouvera la liste complète dans le tom. 4 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, et qui presque toutes ont obtenu du succès, nous citerons : *l'Auteur du moment*, vaudev., 1791; *Petite réponse à la grande épître de Marie-Jos. Chénier*, (celle sur la Calomnie, où Léger avait été maltraité par suite d'une prem. attaque dirigée contre l'illustre poète dans la pièce précéd.), 1793, in-8; *le Billet de logement*, comédie en un acte mêlée de vaudev., 1802, 1817, in-8; *Rhétorique épistolaire*, 1803, in-12; *Henri IV à Billière*, coméd. en 2 actes et en vers, Caen, 1816, in-8, et plus. pièces en société avec différens auteurs. Il a aussi publ. : *John Bull*, ou *Voyage à l'île des Chimères*, 3 vol. in-12, 1818, et deux recueils de vers.; l'un int. : *Macédoine*, 1819, in-18; l'autre : *Chansons et autres poésies*, 1822, in-18.

LÉGER (St-). V. MERCIER-ST-LÉGER.

LEGET (ANTOINE), supérieur du séminaire d'Aix, puis directeur de la maison de Ste-Pélagie, né près de Fréjus en Provence, m. en 1728, a laissé les ouv. suiv. sans date : *Retraite de dix jours*, in-12; *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*; et *les Véritables maximes des Sts sur l'Amour de Dieu*, même format.

LÉGIER (PIERRE), littérateur, né l'an 1734 à Jussey en Franche-Comté, m. au même lieu en 1791, a laissé quelques pièces dramaq. et autres poésies, telles que *le Rendez-vous*, opéra en un acte, 1763; *les Protégés*, comédie en 3 actes et en vers, Paris, 1769, in-12; *Amusemens poétiques*, Londres (Orléans), 1769, in-12; *l'Orateur*, poème, Paris, 1784, in-8.

LEGIVRE. V. GIVRE (Le).

LEGIVRE DE RICHEBOURG (madame). V. GIVRE DE RICHEBOURG.

LEGOBIEN (CHARLES), jés., né à St-Malo en 1653, m. à Paris en 1708 procur. des miss. de la Chine, a laissé les écrits suiv. : *Lettres sur les progrès de la relig. à la Chine*, Paris, 1697, in-8; *Hist. de l'édit de l'emper. de la Chine en faveur de la relig. chrétienne*, Paris, 1698, in-12, trad. en italien par Ch. Ferreri, Turin, 1699, in-12; *Eclaircissem. sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, ibid., 1698, in-12; *Histoire des îles Mariannes*, ibid., 1700, 1701, in-12, avec cartes; *Lettres de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, écrites de la Chine et des Indes orientales*, ibid., 1702, in-12 : le succès de cet ouv. fut l'origine du fameux recueil des *Lettres édifiantes*, dont le P. Legobien pub. les six prem. vol.; *Lettre aux jésuites français, missionnaires à la Chine*, etc., Paris, in-4, et insérée au tom. 8 de la prem. édit. des *Lettres édifiantes*.

LEGOUAZ. V. GOUAZ.

LEGOUVÉ (JEAN-BAPTISTE), avocat au parlem. de Paris, né à Montbrison vers 1730, m. en 1782, fut un des ornemens du barreau de la capitale; il plaida avec succès, et pub. des *Mém.* et des *Consultations* que l'on regarde comme des modèles de discussion. On a de lui une tragédie intit. *Attilie*, non représentée, mais imp. deux fois. La seconde édit., avec des changem., parut en 1775.

LEGOUVÉ (GABRIEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE), poète franç., fils du précéd., né à Paris en 1764, fut reçu à l'institut en 1798, nommé depuis suppléant de Delille dans la chaire de poésie latine au collége de France, et m. en 1813 dans un état d'aliénation mentale, causé, suiv. les uns, par le chagrin d'avoir perdu sa femme, ou plus probablem., suiv. d'autres, des suites d'une chute violente qu'il avait faite à Ivri dans la maison de mademois. Contat. Legouvé cultiva de bonne heure la littérat., et essaya vainem.

pendant toute sa vie de suppléer par le travail et l'étude à l'imagination et à l'enthousiasme dont la nature ne l'avait pas doué. Il débuta dans la carrière par une héroïde de *la mère des Brutus à Brutus, son mari, revenant du supplice de ses fils*, insérée dans les *Essais de deux amis*, Paris, 1786, in-8. En 1792 il donna au Théâtre-Français *la Mort d'Abel*, drame pastoral qu'il décora du nom de tragédie et qui plut par sa simplicité, quoiqu'il fût emprunté en partie du théâtre allem. *Epicharis*, *Quintus-Fabius*, *Etéocle*, *la Mort de Henri IV*, ne sont pas restées au répertoire et n'eurent du vivant de l'auteur qu'un succès contesté. On lui doit encore plus. poèmes : *la Sépulture ; les Souvenirs ; la Mélancolie* et *le Mérite des femmes*, etc. On a pub. ses *Œuvres complètes*, Paris, 1826-27, 3 vol. in-8 : le dern. vol. contient ses *Œuvres posthumes*. M. Bouilly a placé en tête de cette édit. une *Notice* sur Legouvé, dont l'*Eloge* a été prononcé à l'institut par M. Regnaud de St-Jean-d'Angely. Outre les ouvr. déjà mentionnés on a de Legouvé divers morceaux de prose et de vers, ins. dans les *Veillées des Muses*; il a eu part aux deux vaudevilles intit. : *M. de Bièvre* et *Christophe Morin*, et a fait un nouveau 3e acte à l'opéra de *Montano et Stéphanie* de Dejaure (*v.* ce nom, page 819, 2e colonne).

LEGOUX. V. Goux.

LEGOUZ. V. Gouz.

LEGRAIN ou LEGRIN (Jean-Baptiste), historien, né à Paris en 1565, m. à Montgeron en 1642, a pub. : *Décade contenant la vie et les gestes du roi Henri-le-Grand*, Paris, 1614, in-fol., Rouen, 1633, in-4; *Décade contenant l'hist. de Louis XIII depuis l'an* 1610 *jusqu'en* 1617, Paris, 1619, in-f. Legrain a laissé en outre plus. MSs., parmi lesquels on distingue : *Troisième décade*, *contenant l'Histoire de France jusqu'à l'an* 1640, in-fol. ; *Recueil des plus signalées batailles*, *journées et rencontres qui se sont données en France et ailleurs par les armes des rois depuis Mérovée jusqu'à Louis XIII*, 3 vol. in-fol.

LEGRAND (Jean-Baptiste), sav. ecclésiast. du 17e S., s'appliqua principalem. à la philosophie et acquit une réputat. assez grande pour que Claude Clerselier lui léguât en mourant (1684) avec une somme de 500 francs plus. MSs. inédits de Descartes pour les revoir et les mettre en état de paraître. Legrand s'en occupa pendant quelque temps avec ardeur; cepend. il m. au sémin. de St-Magloire vers 1704 sans les avoir publiés. Les MSs. passèrent alors entre les mains de M. Marmion, profess. de philosophie au collége des Grassins, puis à la mort de celui-ci (1705) entre celles de Mme Legrand, mère de l'abbé Legrand. On ignore ce qu'ils sont devenus depuis. L'abbé Emery, qui a fait beaucoup de recherches sur les MSs. de Descartes (comme le prouve son excellent *Disc. prélimin. des pensées de Descartes*, Paris, 1811, in-8), paraît avoir ignoré cette anecd. — Legrand (Ant.), relig. franciscain, écriv. du 17e S. né à Douai, se distingua d'abord par son zèle pour le stoïcisme, puis devint sectateur enthousiaste de Descartes. Il fut chargé de plus. éducations particulières en Angleterre, et y passa une grande partie de sa vie. On a de lui entre autres ouv. : *Physica*, Amsterdam, 1664, in-4 (rare); *Philosophia veterum è mente Renati Descartes*, etc., Londres, 1671, in-12; *Institutio philosophiæ secundum principia Renati Descartes*, etc., Londres, 1672, in-8, 1678 in-4, 1683, in-8, Nuremberg, 1695, in-4, avec beaucoup d'augmentations (ces deux ouvr. méritèrent à Legrand le titre d'abréviateur de Descartes); *Historia naturæ variis experimentis et ratiociniis elucidata*, Londres, 1673, in-8, 1680, in-8, Nuremberg, 1680, in-8; 1702, in-4; *Dissertat. de carentiâ sensûs..... in brutis*, Leyde, 1675, in-8, Nuremberg, 1679, in-8; *Apologia pro R. Descartes*, etc., Londres, 1679, in-8, Nuremberg, 1681, in-12, Londres, 1682, in-12; *le Caractère de l'homme sans passions selon les sentimens de Sénèque*, Paris, 1663, Lyon, 1665, petit in-12, Paris, 1682, gr. in-12; et *Histor. sacra à mundi exordio ad Constantini magni imperium reducta*, Londres, 1685, in-8 (regardé comme le chef-d'œuvre de l'auteur).

LEGRAND. V. Belleville et Grand.

LEGRAND (Marc-Antoine), acteur et auteur dramatique, né à Paris en 1673, le jour même de la mort de Molière, fut, ainsi que ce gr. homme, plus recommandable pour les pièces qu'il a composées que pour la manière dont il les jouait. A l'époque de ses débuts, ayant eu à soutenir les railleries du parterre à-cause de sa taille de pygmée et de la laideur de son visage, il prit gaîment son parti, et par des saillies heureuses et de la bonne humeur, il désarma les critiques et parvint même à se rendre agréable au public qui l'avait d'abord repoussé. On a de lui : *Théâtre de Legrand*, Paris, 1731-42-70, 4 vol. in-12, composé presqu'en entier de petites pièces dont l'à-propos faisait presque tout le mérite, les meilleures sont : *l'Aveugle clair-voyant ; le Galant coureur ; le Roi de Cocagne*, etc. La plus extraordinaire, intit. *Cartouche*, fut jouée pendant l'instruction du procès de ce fameux voleur et attira, dit-on, une affluence considérable.

LEGRAND (Joachim), historien, né l'an 1653 à St-Lô, diocèse de Coutances, m. à Paris en 1733, a publ. un gr. nombre d'ouvr. dont les plus importans sont : *Histoire du divorce d'Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon*, Paris, 1688, 3 vol. in-12; *Relation historique d'Abyssinie*, trad. du portugais de P. Jérôme Lobo, Paris, 1728, in-4. Entre autres MSs. import., Legrand a laissé une *Hist. de Louis XI* en 26 livres, dont Garnier et Duclos ont tiré grand parti, et dont on peut voir l'analyse dans la *Vie* de l'auteur par le P. Bougerel, insérée au tome 26 des *Mém.* de Niceron.

LEGRAND (Louis), théologien de la congrégation de St-Sulpice, né l'an 1711 à Lusigny en Bourgogne, m. au séminaire d'Issi en 1780, passa pour l'un des docteurs les plus instruits et les plus modérés de son temps, quoique par la nature de son talent il ait été chargé de rédiger la plupart des censures portées par la faculté de théologie contre les ouv. de plus. écrivains célèbres tels que l'*Emile* de Rousseau; le *Bélisaire* de Marmontel, et les *Epoques de la nature*, de Buffon. L'abbé Legrand a pub. un gr. nombre de traités de théologie en lat., les plus célèbres sont : *Traité de l'incarnation du Verbe divin*, 1750, 2 vol., 1774, 3 vol. ; *Traité de l'Eglise*, 1779, in-8; *de l'Existence de Dieu*, Paris, 1812, in-8, ouvr. posthume, précédé d'un *Précis de la vie de l'auteur*.

LEGRAND (Etienne-Antoine-Matthieu), interprète du roi pour les langues orientales, né à Versailles en 1724, m. en 1784, fut chargé de rédiger en arabe le traité de commerce conclu l'an 1768 entre la France et le roi de Maroc, et ce prince fut fort étonné de la pureté et de l'élégance avec laquelle ce morceau était écrit. Legrand a trad. de l'Arabe et publ. : *Controverse sur la religion chrétienne et sur celle des mahomét.*, Paris, 1767, in-12.

LEGRAND (Jacques-Guillaume), architecte, né à Paris en 1743, m. à St-Denis en 1807, fut élève de Clérisseau dont il devint aussi le gendre. Associé de bonne heure avec M. Molinos, il partagea avec cet artiste le mérite d'avoir élevé le *Théâtre-Feydeau*, la *Halle aux blés*, la *Halle aux draps*, l'*Hôtel Marbœuf*, et d'avoir restauré la belle fontaine de Jean Goujon, dite *Fontaine des Innocens*. Legrand est auteur de plus. ouv. parmi lesquels nous citerons : *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, Paris, 1799, in-4; *Galerie antique*, ou *Collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antique*, Paris, 1806, in-fol. : cet ouv. devait avoir plus. vol. : le 1er seul a paru; *Essai sur l'histoire générale de*

l'architecture, pub. après la mort de l'auteur par M. Molinos, Paris, 1809, in-fol., ib., 1810, in-8.

LEGRAND D'AUSSY (Pierre Jean-Baptiste), littérat., né l'an 1737 à Amiens, élevé chez les jésuites de cette ville, entra dans l'ordre, et fut nommé professeur de rhétorique à Caen. Lors de la dissolut. de la soc. de Jésus, Legrand vint à Paris pour s'occuper à des recherches sur les antiquités franç., et il y m. en 1800, conservateur des MSs. français de la biblioth., sans avoir pu terminer une *Histoire complète de la poésie française*, à laquelle il travaillait depuis 5 ans. Parmi les ouv. qu'il a pub., l'on distingue : *Fabliaux ou contes des XIIe et XIIIe siècles*, trad. ou extraits d'après les MSs, etc., Paris, 1779, 3 vol. in-8. On y ajoute comme 4e vol. les *Contes dévôts ; Fables et romans anciens*, ibid., 1781, in-8, ou 5 vol. petit in-12; *Hist. de la vie privée des Français*, Paris, 1782, 3 vol. in-8, ibid., 1815, 3 vol. in-8, nouv. édit., revue par M. de Roquefort ; *Vie d'Apollonius de Thyanes*, ibid., 1808, 2 vol. in-8.

LEGRAS (Richard), méd. de Rouen, né dans cette ville en 1526, y m. en 1584. Son fils ayant rassemblé tous les vers publiés en son honneur en franç., en lat., et même en grec, en fit un recueil intit. : *le Tombeau de feu noble homme maître Richard Legras*, etc., Paris, 1586, in-12. — Legras (Jacques), fils du précéd., avocat au parlement de Rouen, cultiva les lettres avec succès ; on a de lui deux *Sonnets* faisant l'éloge du projet de la *Bibliothèque française* de Lacroix-du-Maine, et une *Traduct. d'Hésiode* (*les Besongnes et les jours*), Paris, 1586, in-12, en grands vers.

LEGRAS (Louise de MARILLAC), fondatrice (avec St Vincent de Paule) des *sœurs de la Charité*, dites aussi *sœurs Grises*, née en 1591, veuve, en 1625, d'Antoine Legras, secrétaire des commandemens de Marie de Médicis, se consacra dans la fleur de l'âge et de la beauté au service des malades et des enfans trouvés. Digne amie de St Vincent de Paule, brûlant comme lui du besoin d'être utile à l'humanité souffrante, elle se plaça à la tête du nouvel ordre qu'il venait de fonder. L'œuvre pieuse fructifia entre ses mains ; tous les hôpitaux de Paris se remplirent des saintes filles ; plus. villes de prov. voulurent en avoir : elles passèrent bientôt jusqu'en Amérique et aux Indes, pour être, par leurs vertus et leur dévouement, comme une compensation volontaire de tous les maux que les Européens avaient apportés dans ces contrées lointaines. Révérée et bénie de toutes les âmes sensibles, de tous les êtres souffrans, Louise Legras m. à Paris en 1662. Sa *Vie* et ses *Pensées*, pub. originairem. par le curé Gobillon, ont été revues et pub. de nouveau par Collet, Paris, 1769, in-12.

LEGRAS (Philippe) ; ancien procureur au parlement de Dijon, né vers 1752, publia en 1795 un écrit intitulé : *Pressante réclamat. pour les pères et mères des émigrés* (Paris, in-8, anonyme), et plus tard un ouv. sur les *Faillites*. En 1803, il fit partie de la commission chargée de rédiger le Code de commerce, et fut nommé avocat au conseil d'état en 1806. Il est mort à Dijon en 1824.

LEGRIET. V. Lafaye.

LEGRIS-DUVAL. V. Duval (p. 942).

LEGROS (Pierre), sculpt., né à Paris en 1656, élève de son père, remporta à 20 ans le gr. prix de sculpture et fut envoyé à Rome aux dépens du roi. A peine arrivé dans cette ville, il y remporta une nouvelle palme au concours que les jésuites avaient ouvert pour la décoration du maître-autel de l'église de St-Ignace. Legras fit encore pour la même église un autre bas-relief représentant le *Bienheureux Louis de Gonzague dans une gloire d'anges*. Parmi ses autres ouvrages on cite comme ses chefs-d'œuvre les statues de *St Thomas* et de *St Barthélemi*, dans l'église de St-Jean-de-Latran ; la statue de *St Dominique* dans la basilique de St-Pierre ; une *Ste Thérèse* dans l'église des carmélites de Turin, et la statue dite *le Silence* dans le jardin des Tuileries. Ramené en France par le désir de revoir sa patrie, Legras voulut entrer à l'acad. sans présenter d'ouv. de récept. ; on le refusa, et il repartit pour l'Italie. On croit que le chagrin qu'il ressentit de ce refus contribua à sa mort arrivée en 1719.

LEGROS (Nicolas), théologien-appelant, né à Reims en 1675, m. à Rhynwick en 1751, refusa constamment de signer la bulle *Unigenitus*, et son opiniâtreté à ce sujet fut cause qu'il passa les 25 dernières années de sa vie dans l'exil et dans un état voisin de l'indigence. Outre une multitude d'écrits en faveur de la cause qu'il avait embrassée, on doit à Legros quelques ouvr. plus durables, dont les principaux sont : *Lettres théologiques contre le traité des prêts de commerce*, 1740 ; la *Ste Bible trad. sur les textes originaux avec les différences de la Vulgate*, Cologne (Amsterdam), 1739, in-8, 1756, 5 vol. in-12 ; Paris, 1819, in-8 ou 5 vol. in-18.

LEGROS (Charles-François), abbé de St-Acheul et prévôt de St-Louis-du-Louvre, né à Paris, reçu docteur en théologie, l'an 1739, m. en 1790, a pub. sous le nom d'un *Solitaire* les ouv. suivans : *Analyse des ouv. de J.-J. Rousseau et de Court-de-Gebelin*, 1785 ; *Analyse et examen de l'antiquité dévoilée, du despotisme oriental et du christianisme dévoilés*, 1788 (*v.* Boulanger) ; *Analyse et examen du système des philos. économistes*, 1787.

LEGROS (Joseph), chanteur à l'Opéra de Paris, né en 1739 à Monampteuil, village du diocèse de Laon, fut d'abord enfant de chœur dans la cathédr. de cette ville. Appelé en 1764 à l'acad. roy. de musique, il y remplit avec le plus gr. succès l'emploi de prem. haute-contre jusqu'en 1783, qu'une obésité toujours croissante le contraignit à prendre sa retraite. Il continua de diriger le concert spirituel, jusqu'à la suppression de cet établissement (1791), et m. à La Rochelle en 1793. — Legros (N.), cuisinier, puis coiffeur de dames, né en 1710, mort étouffé à Paris en 1770, lors des fêtes pour le mariage de Louis XVI, a laissé MS. un gr. ouvr. sur l'art culinaire et pub. un *Livre d'estampes de l'art de la coiffure des dames françaises, gravé sur les dessins originaux, avec un traité pour entretenir et conserver les cheveux naturels*, Paris, 1765, in-4, avec 28 coiffures coloriées ; le 4e *Supplément* parut en 1770.

LEGUAT (François), voyag. français, né en Bresse vers 1638, s'étant réfugié en Hollande par suite de la révocation de l'édit de Nantes, devait faire partie d'une colonie de protestans français que les états-généraux avaient dessein d'envoyer à l'île Mascarègne, aujourd'hui île Bourbon. S'étant fortuitement embarqué sur une chaloupe à la hauteur de l'île Rodrigue, il y fut abandonné avec 10 compagnons d'infortune. Après deux années de séjour dans cette île sauvage, ils parvinrent à se sauver à l'île de France où de nouveaux malheurs les attendaient. Le gouverneur leur fit subir mille mauvais traitemens ; Leguat y survécut avec deux autres seulement, revint en Europe et se fixa à Londres, où il m. en 1735, après avoir pub. *Voy. et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orient.*, etc., Londres, 1708, 2 vol. in-12, souv. réimp et trad. en angl., en holland. et en allemand.

LEGUERCHOIS. V. Guerchois (Le).

LEHARDY (Pierre), député du Morbihan à la convention nationale, né vers 1758 à Dinan, exerçait dans cette ville la profession de méd. avant la révolut. Imbu des principes d'une louable modération à laquelle se joignaient une grande fermeté et beaucoup d'indépendance, il éleva d'abord la voix en faveur des minist. de la religion de l'état ; puis, l'assemblée s'étant, contre son avis, constituée juge de l'infortuné Louis XVI, il vota dans le terrible procès pour l'appel au peuple, la détention provi-

soire et le sursis à l'exécution. Lehardy, qui s'était montré le constant adversaire de la faction des jacobins, fut enveloppé dans la proscription du 2 juin 1793 : condamné à m. le 30 octobre suivant par le tribunal révolutionnaire, il subit le lendemain sa sentence avec une intrépide résignation.

LEHAYER. V. DUPERRON.

LEHMANN (JEAN-GOTTLOB), sav. allem., m. à St-Pétersbourg en 1767, membre de l'acad. de cette ville, s'est fait une réputation européenne par un grand nomb. d'ouv. sur la minéralogie et la métallurgie ; nous citerons seulement : *Précis de minéralogie à l'usage des écoles*, Berlin, 1759, in-8, en allem., souvent réimp. et trad. en franç. par le baron d'Holbach ; avec plus. opuscules du même aut. sous le titre de : *Traités de physique*, *d'hist. naturelle*, *de minéralogie et de métallurgie*, Paris, 1759, 3 vol. in-12 ; *Lettre à M. de Buffon sur la mine de plomb rouge*, avec un *Examen physique de différentes substances minérales*, trad. en français par Sage, Paris, 1769, in-12.

LEHNBERG (MAGNUS), évêq. de Lindkœping et gr.-aumônier du roi de Suède, m. en 1809, a laissé : des *Eloges historiques* de Birger, comte du palais et de Gyllenhielm, gr.-amiral de Suède, qui furent couronnés par l'acad. suédoise et valurent à leur auteur l'honneur d'être reçu dans ce corps sav., et des *Sermons* où l'on voit que Lehnberg avait pris ceux de Massillon pour modèle et qu'il en a souvent imité avec succès le style onctueux et noble.

LEHOC (LOUIS-GRÉGOIRE), diplomate et litt. français, né à Paris en 1743, fut nommé en 1778 commissaire-général de la marine pour l'échange des prisonniers de guerre, fut envoyé ensuite à Constantinople avec le comte de Choiseul-Gouffier en qualité de premier secrét. de légation. Rappelé par M. de Calonne en 1787, il devint successivem. intendant des finances du duc d'Orléans, président de sa section et chef d'un des bataillons de la garde nationale. Ce fut à lui que l'assemblée constituante confia la garde du dauphin après l'affaire de Varennes ; il s'en acquitta avec tant d'obligeance et de politesse, que Louis XVI, rendu un moment à la liberté, le nomma son ministre à Hambourg. Emprisonné pend. 9 mois, au temps de la terreur, Lehoc fut nommé en 1795, ambass. extraordinaire du directoire en Suède. Depuis le 18 brumaire, il se consacra exclusivement aux lett., et m. à Paris en 1810, après avoir donné trois ans auparavant *Pyrrhus*, tragédie, qui réussit au théâtre, et obtint une mention du jury des prix décennaux. — Louis-Pierre LEHOC, son père, méd., né à Rouen, m. en 1769 à Paris, a pub. entre autres écrits : *l'Inoculation de la petite-vérole renvoyée à Londres*, La Haye (Paris), 1764, in-12.

LEHRBERG (AARON-CHRISTIAN), litt. et philologue, né en 1770 à Dorpat en Livonie, m. en 1813, prof. et membre de l'acad. des sciences de St-Pétersbourg, a laissé plus. *Mémoires* et *Lettres* dans le *Dorptsche Beytræge*, journ. pub. à Dorpat par M. Messerschmidt, et des *Recherches pour éclaircir l'ancienne histoire de Russie*, publiées par Ph. Krug, Pétersbourg, 1816, in-4. On en peut voir des extraits dans les *Annales encycl.* de 1817.

LEIBNITZ (FRÉD.), maître en philos. à l'univ. de Leipsig, puis successivem. actuaire, prem. curateur du gr. collége des princes, assess. à la faculté de philos., et enfin profess. de morale en la même univ., né en 1597 à Altenberg, m. en 1652, a pub., outre plus. dissert. lat., un assez gr. nomb. d'*Eloges* ou *Oraisons funèbres*, etc., dont on peut voir le détail dans le *Programma acad. in obitum Friderici Leibnitii*, par Jérôme Kromager, Leipsig, 1652, in-4. Ce fut lui qui donna le jour au fameux baron de Leibnitz (*v.* plus loin). — Jean-Jacques LEIBNITZ, min. du St évangile, né en 1611 à Riselbach, m. en 1683, prem. prédic. de l'église St-Sebald à Nuremberg, et biblioth. de cette ville, a laissé, outre plus. *Serm.*, *Disc.* et *Orais. funèbres*, en allem. : *Memorabilia inclytæ bibliot. Noribergensis*, Nuremberg, 1674, in-4, fig. ; et *Figuræ pœnitentiæ biblicæ*, ibid., 1683, 1719, in-12, fig.

LEIBNITZ (GODEFROI-GUILL., baron de), cél. philos. et mathém., sav. le plus universel des temps modernes, naquit en 1646 à Leipsig, du profess. de philos. Frédéric Leibnitz. Il donna de très-bonne heure des preuves du génie qui devait le distinguer dans la suite. Dès l'âge de 20 ans, il fut nommé docteur en droit, et l'univ. d'Altorf lui offrit une chaire dans cette faculté. Il préféra se rendre à Nuremberg, ville où étaient réunis beaucoup de sav. Là il s'attacha au baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, le prince de Neubourg, et fut, par le crédit de son protecteur, nommé conseiller de la chancellerie en 1669. Tout en remplissant les fonctions de cette place, il se livrait avec ardeur à l'étude, et publiait sur le droit, la politique, la théologie et la physique, des ouv. qui prouvaient qu'il était égalem. propre à se distinguer dans ces sciences diverses. Trois ans après (1672) il accompagna à Paris comme gouv. le fils de Boinebourg, et trouva ainsi l'occasion d'entrer en relation avec les sav. les plus distingués de l'époque ; l'académie des sciences lui proposa même de l'admettre dans son sein s'il voulait embrasser la religion cathol., ce qu'il refusa. De Paris, il se rendit à Londres, où l'on s'empressa de l'admettre dans la société roy. Après la m. de l'électeur de Mayence et du baron de Boinebourg, Leibnitz, nommé conseiller aulique par le duc de Brunswick-Lunébourg, prince de Hanovre (1676), témoigna bientôt sa reconnaissance envers ce nouveau protect. en écrivant en sa faveur le *Traité sur le droit de souveraineté et d'ambassade*. Le fils de ce prince ayant chargé Leibnitz en 1679 d'écrire l'histoire de la maison de Brunswick, celui-ci, pour rassembler les matériaux de cet ouv., parcourut l'Allemagne et l'Italie, et ne tarda pas à pub. plus. sav. écrits d'histoire et de droit politique, fruits de ses recherches (*v.* à la fin de l'art.) En 1692, il prit part à un projet de réunion des cathol. et des protest., et eut à ce sujet une corresp. assez active avec Bossuet ; mais ses efforts furent sans résultat. La réput. de Leibnitz se répandant de plus en plus en Europe, le roi de Prusse l'appela à sa cour en 1700 pour créer à Berlin une acad. dont il le nomma présid. : on sait quels serv. a rendus depuis cette illustre société. Il reçut également des distinctions flatteuses et des pensions considérables de Pierre-le-Grand et de l'empereur Charles VI. Il passa les dern. années de sa vie à Hanovre, et y m. en 1716, âgé de 70 ans. Leibnitz embrassa toutes les sciences, et cultiva même plusieurs branches de la littérature. Il se distingua à la fois dans la théol., la philos., l'hist., le droit, la philologie, les sciences naturelles et les mathém. ; on peut surtout considérer en lui le philosophe, le publiciste et le mathématicien. Comme philosophe, il se crut appelé à réformer le système de Descartes, dont il combattit les principaux dogmes. Il imagina le système des *monades*, êtres simples et indestructibles doués tous d'une activité innée, quoique avec des propriétés différentes : leurs diverses combinaisons donnent naissance à tous les êtres naturels, soit corporels, soit spirituels ; ils forment une chaîne infinie depuis les êtres les plus grossiers jusqu'aux plus parfaits. Pour expliquer l'union de l'âme et du corps, et les apparences de leur action réciproque, il eut recours à la singulière supposition de l'*harmonie préétablie*, enseignant que l'âme et le corps ne font que se développer parallèlement, sans agir réellement l'un sur l'autre. En psychologie, il attaqua les raisonnemens de Locke contre les idées innées, et prétendit que l'âme possédait en elle-même toutes les idées, mais confuses et enveloppées comme la statu

dans le bloc de marbre. Il conçut le projet d'une langue caractéristique universelle qui devait faire pour toutes les sciences ce que les signes de l'algèbre font pour les mathémat.; mais il m. sans en avoir rien exécuté; il s'occupa beaucoup aussi de théol., soit naturelle, soit révélée, et dans sa *Théodicée*, appliquant avec rigueur le principe de la *raison suffisante*, il fut conduit à professer l'optimisme universel et à prétendre que ce monde est le meilleur des mondes possibles : il eut à ce sujet de vives contestations avec Bayle et Clarke. Comme jurisc. et public., on lui doit d'avoir introduit dès l'année 1667 une nouv. méthode d'enseignement du droit qui ne tarda pas à opérer une révolut. génér. dans les écoles d'Allemagne, et d'avoir presque fondé le droit diplomatique de l'Europe. Comme mathém., il fit faire de grands pas à la science; mais il eut la singulière fatalité de faire par ses propres forces plusieurs découvertes que d'autres avaient déjà faites avant lui ou faisaient en même temps dans d'autres pays; ce qui donna à ses envieux l'occasion de l'accuser de plagiat. C'est ainsi qu'il paraît avoir trouvé le *calcul différentiel* à peu près en même temps que Newton. Les princip. ouvr. de Leibnitz sont, pour l'hist. et le droit : *Script. rerum Brunswic.*, 3 v. in-f., Hanovre, 1707, 1711; *Codex juris gentium diplomaticus*, Hanovre, 1693, 2 v. in-f.; *de Jure suprematûs ac legationis principum Germaniæ*, 1687, in-12; *Accessiones hist.*, Leipsig, 1698, 1700, 2 v. in-4; *de Origine Francorum*, Hanovre, 1715, in-8; — pour la philos. : *Essai de Theodicée*, Amsterd., 1716 et 1734; *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, 1684; *de Primæ philosophiæ emendatione*, 1694; *Principia philosophica; de Arte combinatoriâ*; — pour les mathémat. et la phys. : *Theoria motûs abstracti et motûs concreti*, contre Descartes; *Règles du calcul différentiel* dans les *Acta eruditorum* de Leipsig (1684); *Protogæa*, ou *Theorie de la formation de la terre*. Plus. de ses écrits les plus importans furent publ. dans des recueils périodiques, surtout dans les *Acta eruditorum* et les *Mémoires* de l'acad. de Berlin. Il entretenait aussi une correspondance extrêmement étendue, et ses lettres forment des recueils très-considérables. Les ouvrages de Leibnitz se trouvent dans deux collections, l'une pub. par L. Dutens, *Go.-Gul. Leibnitii opera omnia*, Genève, 1768, 6 vol. in-4; l'autre publ. à Amsterdam par Rud.-Eric Raspe : *Œuv. philos. de Leibnitz, tirées de ses MSs.*, 1765. On doit à l'abbé Emery le rec. pub. sous le tit. suiv.: *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale, précédées d'un discours sur sa vie*, Paris, an XII (1804), 2 vol. in-8 : il avait paru une prem. fois sous celui de l'*Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 v. in-12.

LEICESTER. V. DUDLEY, MONTFORT et SIDNEY.

LEICH (JEAN-HENRI), sav. philologue allem., né à Leipsig en 1720, m. prof. extraordinaire de philos. à l'univ. de cette ville en 1750, a pub. plus. ouv. dont les principaux sont : *de Origine et incrementis typogr. lipsiensis liber singularis* (Leipsig, 1740), in-4; *de Diptychis veterum et de Diptycho em. Quirini cardinalis diatriba*, ib., 1743, in-4; *Sepulcralia carmina ex Anthologiâ MSs. græc. epigram. selecta cum versione latinâ et notis*, ib., 1745, in-4. La liste des autres écrits de ce sav. se trouve à la suite de son *Eloge*, ins. dans les *Acta eruditor.*, année 1752.

LEICHNER (ECCARD), médecin allem., né en Franconie en 1612, mort à Erfurt en 1690, fut prof. à l'univ. d'Iéna. On a de lui div. ouv. en lat. et en allem., parmi lesquels nous citerons seulem.: *Atomorum subcœlestium syndiacrisis*, Erfurth, 1643, in-4; *de Motu sanguinis exercitatio antiharveiana*, Arnstadt, 1645, Iéna, 1653, Amsterdam, 1665, in-12; *de Generatione, seu de propagativâ animalium, plantarum et mineralium multiplicatione*, Erfurt, 1649, in-4; *Exercitationes de calido innato*, ib., 1654, in-4.

LEIDENFROST (JEAN-GOTTLIEB), méd. allem., né en 1715 dans le duché de Stolberg, prof. pendant près de 50 ans à l'univ. de Duisbourg, et m. dans cette ville en 1794. On a de lui plus. ouv. écrits en allem., dont on peut voir la liste dans la *Bibliogr. german.*; une dissertat. latine *de Motibus corporis humani*, etc., Halle, 1741, in-4; et quelq. autres écrits peu remarquables dans la même langue.

LEIDRADE, 46e archev. de Lyon, né à Nuremberg vers 736, mort en 816 dans l'abbaye de Soissons, fut un des *missi dominici* de Charlemagne, c.-à-d. un des personnages que ce souverain envoyait dans les différentes parties de son vaste empire pour écouter les plaintes du peuple, et s'assurer de l'exacte administration de la justice. Ce prélat combattit avec succès les doctrines de Félix et d'Elipand de Tolède, et fonda deux écoles dans l'intérieur de son église métropolitaine. On a de lui 4 *Lettres* et un traité intit. *Liber de sacramento baptismi, ad Karolum Magnum imperatorem*, inséré dans les *Analectes* de Mabillon.

LEIGH (EDWARD), écrivain anglais, né dans le comté de Leicester en 1602, m. dans celui de Stafford en 1671, acquit, quoique laïc, une telle connaissance des matières théologiques, qu'il fut admis dans une congrégation d'ecclésiastiq., et n'en fut pas un des membres les moins remarquables. Il commanda un régiment dans les troupes du parlement, où il siégeait comme représentant du bourg de Stafford. Mais, ayant osé dire que les concessions offertes par le roi lui paraissaient acceptables, il fut chassé du parlement, et ne s'occupa plus que de la composition de plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *Select and choice observat. concerning the twelve Cæsars*, Oxford, 1635, in-8, réimpr. en 1657, 1664 et 1670, sous le titre de : *Analecta Cæsarum romanorum; Critica sacra, or the Hebrews Words of the old and the greek of the New Testament*, Lond., 1639 et 1646, in-fol., réimpr. depuis en 2 vol.; *Choix de proverbes français*, ib., 1657 et 1664, in-4; *Choice observations on all the kings of England from the Saxons in the death of Charles Ier*, ibid., 1662, in-8, etc.

LEIGH (CHARLES), méd. et naturaliste anglais, né au milieu du 17e S. à Grange dans le comté de Lancaster, exerça la médecine à Londres, parcourut une grande partie de l'Anglet. et voyagea en Amérique pour des recherches d'hist. naturelle, fut membre de la soc. roy. de Lond., et m. dans cette dern. ville au commencement du 18e S. Il est aut. des ouv. suiv. : *Physiologia lancastriensis*, etc., Lond., 1694, in-8; *Exercitationes quinque de aquis mineralibus, thermis calidis*, etc., ib., 1697, in-8; *the Natural history of the counties of Lancashire, Cheshire and Derbyshire*, ib., 1700, in-f.; *History of Virginia*, Lond., 1705, in-12.

LEIGHTON (ALEX.), théologien écossais, né à Edimbourg en 1568, était prof. de philos. morale à l'univ. de cette même ville lorsqu'il fut arrêté comme ayant attaqué l'autorité royale et l'Eglise établie. Traduit devant la chambre étoilée, et condamné à une détention perpétuelle, à être fouetté, à avoir le nez fendu et les oreilles coupées, Leighton parvint d'abord à s'échapper, fut repris, et subit sa sentence. Après 11 ans de prison, il fut mis en liberté l'an 1640 par décret du long-parlement, et nommé gardien du palais Lambeth, dont on avait fait une prison d'état; il y m. en 1644. Leighton est auteur des ouv. suiv., qui avaient provoqué sa mise en jugement : *Défense de Sion* (Sion's plea) et *Miroir de la guerre sainte*. — Robert LEIGHTON, fils du précéd., né à Londres en 1613, fut appelé à l'évêché de Dunblane, aussitôt après la restaurat., et en 1670 à l'archevêché de Glascow, où il m. en 1684, après avoir disposé d'une grande partie de ses biens en faveur de divers colléges.

LEIPSIG ou LEIPZICK, riche et belle ville de la Misnie dans le royaume de Saxe, située entre la

Saale et la Mulde, au confluent de la Pleisse, de l'Elster, de la Bar et de la Luppe, est doublement céléb. par le nomb. des sav. qu'elle a vus naître ou qui se sont formés à sa fameuse univ. (fondée en 1408 par le duc de Saxe Frédéric *le Victorieux*), et par les gr. évènemens militaires dont elle a été le théâtre : les princ. datent de la guerre de 30 ans. En fév. 1631 l'électeur de Saxe, justement alarmé des préparatifs que Gustave-Adolphe faisait contre les gén. Tilly et Wallenstein, y convoqua une assemblée de tous les états protestans de l'empire, et conclut avec eux une ligue offensive et défensive, dite *Ligue de Leipsig*, dont il se déclara chef. Cependant Tilly, qui venait d'être repoussé par le roi de Suède au camp de Werben, prétendit détacher l'élect. de la ligue et le forcer à entrer dans son parti; mais celui-ci eut recours à Gustave-Adolphe, qui fut assez généreux, ou assez bon politique, pour se joindre à lui afin d'écraser les Impériaux : ceux-ci furent taillés en pièces et leur chef grièvement blessé dans une action gén. qui s'engagea le 7 sept. 1670 entre les deux alliés et les troupes de Tilly dans les champs appelés Breitenfeld aux environs de Leipsig. C'est sur ce même champ de bataille que, le 18 oct. 1813, la fortune déserta les drapeaux de Napoléon. La perte considérable qu'y essuya l'armée française fut préparée par la défection des légions saxonnes, ses alliées, et déterminée par la rupture du pont de la Pleisse. (V. pour les détails de cette funeste journée le 23e vol. des *Victoires et Conquêtes*, etc.) Dans le long intervalle qui sépara ces deux évènem. mémorables Leipsig avait été le théâtre d'une bataille non moins sanglante : le gén. suédois Torstenson battit devant ses murs (2 nov. 1642) l'armée imp. sous les ordres de l'archiduc Léopold-Guill. et de Piccolomini : les vaincus perdirent tous leurs bagages avec 46 pièces de canon. La ville ouvrit ses portes aux Suédois le 5 déc. suiv.

LEISEWITZ (Jean-Ant.), litt. allem., né à Hanovre en 1752, remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1806, plus. places importantes dans le duché de Brunswick. Il avait rassemblé un grand nombre de matériaux pour écrire l'hist. de la guerre de 30 ans ; mais il n'eut pas le temps de donner suite à ce projet. Il ne nous reste de lui qu'une trag. intit. *Jules de Tarente*, qui obtint un gr. succès, et fut imp. à Leipsig en 1776, et quelq. morceaux de littérat. insérés dans les recueils allemands de l'époque.

LEISMAN (Jean-Ant.), peintre allem., m. en 1698, à 94 ans, est cité par Pozzo comme auteur de deux compositions estimées : l'une représentant un *Paysage avec une scène de voleurs*, l'autre un *Port de mer*, avec de beaux détails d'architecture et de ruines.

LEITH, surnommé *Aboul Hareth*, céléb. doct. musulman, né dans les dern. années du Ier S. de l'hégyre à Kalkaschinda, village de la Basse-Egypte, d'une famille originaire d'Ispahan, m. en l'an 175 de l'hég. (791 de J.-C.), fut cadhi du Kaire. Son tombeau est un de ceux où les fidèles vont en pèlerinage. Les doct. égyptiens le regardent comme leur iman dans les matières de jurisprudence, et son autorité fait foi en fait de traditions.

LEITZ. V. Yacoub.

LEJARS (Louis), secrétaire de la chambre de Henri III, contemp. et ami de Ronsard, est auteur de *Lucelle*, trag. en prose, *disposée d'actes et de scènes suivant les Grecs et les Latins*, Paris, 1576, in-8, dont on trouve l'analyse au t. III de l'*Histoire du Théâtre-Français*. J. Duhamel l'a mise en vers et pub. de nouveau avec quelques changemens, Rouen, 1607, in-12. — V. Gournay.

LEJAY (Claude), en latin *Jaius*, jésuite, né dans le diocèse de Genève au commencement du 16e S., m. à Vienne en Autriche en 1552, fut des 8 premiers disciples de St Ignace, et l'un de ceux qui, par leur caractère et leurs lumières, firent le plus d'honneur à la société naissante. Il avait composé de nombreux écrits, dont on n'a pub. que le *Speculum præsulis, ex Sacrâ Scripturâ, canonum et doctorum verbis deprompium*, Ingolstadt, 1615, in-4, insérés depuis au tome XVIIe des *OEuvres du P. Grester*, Ratisbonne, 1741.

LEJAY (Gui-Michel), avocat au parlement de Paris, né dans cette ville en 1588, mort doyen de Vezelay en 1674, a bien mérité du monde savant par la *Bible polyglotte*, dont il a été l'éditeur. Lorsque l'entreprise touchait à sa fin, Richelieu voulut entrer en arrangement avec Lejay pour que cet important ouv. portât son nom; mais celui-ci préféra perdre 300,000 fr. et 17 ans de travail, que la *polyglotte* lui avait coûté, plutôt que de céder à un autre la gloire qu'il avait si chèrement acquise. Cette bible, dont l'impress. est admirable quoique fautive, forme 9 t. en 10 vol. : elle est en hébreu, en samaritain, en chaldéen, en grec, en syriac, en latin, en arabe, et fut terminée en 1645.

LEJAY (Gabriel-Franc.), jésuite, né à Paris en 1657 ou 1662, m. en 1734, préfet de la congrégation établie au collége de Louis-le-Grand, y avait professé la rhétorique avec succès pendant 19 ans, et y avait compté en 1705 Voltaire au nombre de ses élèves. Les ouv. les plus remarq. du P. Lejay sont : une trad. des *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse*, avec des notes hist., crit. et géog., Paris, 1723, 2 vol. in-4; *Bibliotheca rhetorum, præcepta et exempla complectens quæ tam ad oratoriam facultatem quàm ad poëticam pertinent*, ib., 1725, 2 vol. in-4, Ingolstadt, 1765, 5 v. in-8, Paris, 1809-13, 3 v. in-8, édit. revue et corrigée par M. Amar du Rivier.

LEJEUNE (Paul), jésuite, né en 1592, m. à Paris en 1664, après avoir passé 17 ans dans les missions du Canada, a pub. : *Briève relation du voyage de la Nouvelle-France*, Paris, 1632, in-8; *Relation de ce qui s'est passé en la Nouv.-France, depuis l'an* 1634 *jusqu'en l'an* 1639, ibid., 1635-40, 7 vol. in-8.

LEJEUNE (Jean), prêtre de l'Oratoire, fils d'un conseiller au parlement de Dôle, né en 1592 à Poligny, m. en 1672 à 80 ans, avait un talent particulier pour annoncer la parole de Dieu, et l'exerçait de préférence envers les pauvres : son zèle se reproduisait sous toutes les formes pour détruire les abus et les vices. Il avait perdu la vue en 1635 en prêchant le carême à Rouen ; mais cet accident ne lui fit pas suspendre ses travaux apostoliques, et il consacra les 20 dern. années de sa vie à faire des missions dans le diocèse de Limoges. On a de lui des *Sermons* imp. à Toulouse, 1662 et années suiv., 10 v. in-8 : on en a traduit quelq.-uns en lat. qui furent pub. à Mayence, 1667, 1 v. in-4. La meilleure édit. des *Sermons* du P. Lejeune a été pub. à Lyon sous ce titre : *le Missionnaire de l'oratoire*, 1825-27, 15 vol. in-8.

LEKAIN (Henri-Louis), né à Paris le 14 avril 1728, mourut dans la même ville le 8 fév. 1778 des suites d'une fièvre inflammatoire qui l'enleva en quatre jours à la scène tragique, dont il était alors le plus fort soutien. Cet acteur célèbre avait d'abord été destiné à un art mécanique. Un instinct irrésistible l'entraîna vers le théâtre, d'où l'irrégularité de sa taille et le peu d'agrémens de sa figure semblaient devoir l'éloigner à jamais. Voltaire, à qui il fut présenté, démêla son talent à travers ses défauts extérieurs ; et ce fut par l'influence de ce gr. poète, et par son crédit auprès du maréchal de Richelieu, que Lekain obtint son ordre de début. Son premier rôle fut celui de Titus dans le *Brutus* de son protecteur, et le dern. où il ait paru celui de Vendôme dans *Adélaïde Duguesclin*. Ainsi c'est par deux ouv. de Voltaire qu'il commença et qu'il termina sa carrière théâtrale. Jugé d'abord peu favorablement à Paris, il fut plus heureux à la cour. « Il m'a fait » pleurer, dit Louis XV, moi, qui ne pleure guère.»

Ce mot fut l'ordre de sa réception. Depuis ce moment Lekain, qui comprenait toutes les difficultés comme toute l'étendue de son art, se livra avec ardeur à des études continuelles, et chaque année, en lui fournissant des rôles nouveaux que, à l'exemple de Voltaire, tous les auteurs s'empressaient de lui apporter, fut marquée par de nouveaux progrès. Enfin il finit par obtenir au plus haut degré la bienveillance du public : et la renommée qu'il s'est acquise depuis son début, en 1750, jusqu'à l'époque de sa mort, ne paraît pas avoir été éclipsée par la comparaison avec les plus illustres de ses success. (*v.* TALMA et l'art. qui sera consacré à LARIVE dans le *Supplem.*). Molé, son camarade et son contemp., d'accord en cela avec l'opinion de tous les hommes de lettres qui ont connu Lekain, nous paraît l'avoir très-bien caractérisé dans la *Notice* qu'il a donnée sur les *Mémoires* du célèbre tragédien. Il vante la grâce de ses mouvem., son à-plomb, la régularité de ses pauses (ou plutôt de ses pôses), le choix heureux des inflexions de sa voix dans les momens passionnés, la vérité de son jeu muet ; mais il reconnaît en même temps que sa diction, quand elle n'était point animée par la force du sentiment, était en général lourde et traînante : c'est une chose universellement avouée. Il est juste d'ajouter, par forme de compensation, que ses défauts extérieurs disparaissaient à la scène, et que l'illusion produite par son talent était prodigieuse. Rien n'était si commun que d'entendre des femmes, à certains passages d'Orosmane ou de Tancrède, s'écrier d'une voix émue : « Ah ! qu'il est beau ! » Lekain m. le jour même où Voltaire revenait à Paris après 30 ans d'absence : cette circonstance fut remarquée et méritait de l'être. Lekain avait une réputation de probité et de délicatesse qui ajouta la considération personnelle à l'estime qu'inspirait son talent. Il reçut la sépulture ecclés., et ses funérailles furent célébrées sans pompe, mais avec décence. Un marbre attaché sur la muraille extérieure d'une maison située rue de Vaugirard, derrière le théâtre de l'Odéon, indique le lieu où ce grand acteur rendit le dern. soupir. Son fils aîné a pub. : *Mémoires de H.-L. Lekain, suivis d'une correspond. de Voltaire, Garrick, Colardeau, Lebrun*, etc., Paris, 1801, in-8, réimp. en 1826 (dans la *Collection des Mém. sur l'art dramatiq.*), précéd. de *Réflex. sur Lekain et sur l'art théât.*, par Talma. On a pub. en 1816 : *Lekain dans sa jeunesse, ou Détails historiques de ses prem. années, écrits par lui-même*, in-8 : cet opuscule ne se trouve pas dans la nouv. édit. de ses *Mémoires*.

LELAË (CLAUDE-MARIE), avocat et poète bas-breton, né en 1745 à Lannilis, près de Brest, m. juge au tribunal civil de Landernau en 1791, a composé plus. ouv. remarquables par le style et la gaîté, entre autres le poème intit. *Michel-Morin*. A certains égards il est tout à la fois le Scarron, le Vadé, le Piron, et pour ainsi dire le Boileau de la Basse-Bretagne ; mais il est à regretter qu'il ait écrit dans un idiome dérivé du celtique, à peine connu aujourd'hui dans une partie de la Bretagne.

LELAND (JOHN), ou LAYLONDE, antiq., né à Lond. au commencement du 16e S., fit ses études à Cambridge et à Oxford, embrassa l'état ecclés., abandonna ensuite la religion romaine pour plaire au roi Henri VIII, et m. à Lond. deux ans après (1552) dans un état complet d'aliénation mentale. Leland, indépendamment de ses vastes connaissances en antiquités et dans les langues, était encore orateur et poète. On a de lui les ouvrages suivans : *Principum ac illustrium aliquot et eruditorum in Angliâ virorum œconomia, trophæa, genethliaca et epithalamia*, Lond., 1589, in-4 ; *Commentaria de scriptoribus britannicis*, Oxford, 1709, 2 vol. in-8 ; *Itinerary of England*, ib., 1710, 9 vol. in-8 ; *Collectanea de rebus britannicis*, ib., 1715, 6 vol. in-8 : ces 3 derniers pub. par Hearne (*v.* ce nom). Leland a laissé en outre d'autres ouv. MSS. conservés dans la bibliothèque bodléienne.

LELAND (JOHN), ministre presbytérien anglais, né à Wigan dans le comté de Lancaster, mort en 1766, s'est fait une réputation comme un des plus zélés défenseurs de la religion chrétienne par des écrits remplis de savoir, de sagesse et de modération. Nous citerons : sa réponse (en angl.) au livre intit. : *Christianity as old as the creation*, etc., 1733, 2 vol. in-8 ; une autre réponse à un pamphlet intit. : *Christianity not founded on argument*, 1742, in-8 ; *the Divine authority of the Old and New Testament asserted against the unjust aspersions ; Advantage and necessity of the christian revelation*, etc., 1760, 2 vol. in-4, trad. en français sous le titre de *Démonstration evangélique*, 1768, 4 vol. in-12 ; *View of the deistical writers*, etc., 1752, 2 vol. in-8.

LELAND (THOMAS), théologien et historien anglais, né à Dublin en 1722, m. en 1785, est aut. des ouv. suiv. : *Histoire de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, et de son règne*, Dublin, 1758, 2 vol. in-4, 1806, 2 vol. in-8 (en angl.) ; *Histoire d'Irlande, depuis l'invasion de Henri II*, etc., ib., 1773, 3 vol. in-4 (idem) ; trad. en franç., 1779, 7 vol. in-12 ; *Dissertat. sur les principes de l'éloquence nouvellement attaquée par Warburton* (en anglais) ; une traduct., en angl., des *Harangues de Demosthènes*, Dublin, 1756-61-70, 3 vol. in-4 ; et quelques autres écrits moins importans.

LÉLIEN. V. LÆLIANUS.

LELIÈVRE (JEAN), abbé de St-Ferréol et chanoine de Vienne en Dauphiné, a pub. une *Hist. de l'antiquité et sainteté de la cité de Vienne en la Gaule celtique*, Vienne, 1625, in-4.

LELIÈVRE (PIERRE-ETIENNE), scélérat que ses crimes et son odieuse hypocrisie ont fait assimiler au fameux Desrues, né à Madrid en 1785, exécuté à Lyon le 29 janv. 1821 (comme convaincu d'avoir fait périr trois femmes qu'il avait successivement épousées à de courts intervalles, et un fils qu'il avait eu de la seconde), montra dès l'enfance des disposit. vicieuses, et à peine âgé de 18 ans il n'échappa à une honteuse condamnation comme faussaire que par le crédit de sa famille. C'est sous le nom usurpé de Chevallier que ce monstre a parcouru la dern. période de son épouvantable carrière. Voyez *la Relation complète du procès de Lelièvre, dit Chevallier*, par M. Boullée, avocat à la cour royale de Lyon, Lyon, 1820, in-8, et la *Notice* fournie par le même dans le 2e vol. de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, p. 230 et suiv.

LELIO. V. CAPILUPI et RICCOBONI.

LELLI (JEAN-ANTOINE), peintre italien, né à Rome en 1591, m. en 1640, élève de Civoli, fut chargé de plus. travaux publics qu'il exécuta avec talent. On distingue parmi ses compositions une *Annonciation*, peinte à fresque dans l'église de St-Matthieu *in Merulanâ* ; une *Visitation*, également à fresque dans le cloître de la Minerve ; une figure de la *Force* plus grande que nature, exécutée avec un soin extrême ; une *Vierge et l'Enfant Jésus* dans le chœur de l'église de Ste-Marie, à Rome.

LELLI (HERCULE), peintre, architecte, sculpteur et anatomiste célèbre, né à Bologne vers l'année 1700, m. en 1766, s'acquit une grande réputation par les préparations anatomiques en cire qu'il fit pour l'institut de Bologne et qui consistent en statues et en planches, dans lesquelles il a représenté tout ce qui est relatif à l'anatomie : non moins habile dans la perspective linéaire, il inventa une machine au moyen de laquelle il réduisait et arrêtait avec précision les contours des portraits qu'il voulait graver. On a de lui un ouv. pub. après sa m., sous le tit. d'*Anatomia esterna... per uso de' pittori e scultori*, etc., et plus. gravures, parmi lesquelles il faut distinguer *Agare et Ismaël dans le désert* ;

la *Vierge*, *l'enfant Jésus et St Joseph*; *Ste Thérèse en prières*, etc.

LELLIS (Saint CAMILLE de), né à Baccianico (Abruzze) en 1550, m. en 1614, fut le fondat. de la congrégat. des frères réguliers destinés au service des malades et infirmes et qui fut approuvée et confirmée par les papes Sixte V, Grégoire XIV et Clément VIII. Camille de Lellis fut béatifié par Benoît XIV en 1742. Sa *vie* a été écrite en italien par Cicatello, un de ses disciples. — LELLIS (Charles de), jurisconsulte et poète napolitain du 17e S., a publié plusieurs écrits aujourd'hui oubliés.

LELONG (JACQUES), prêtre de la congrégat. de l'Oratoire, né à Paris en 1665, professa les humanités dans plus. colléges confiés aux oratoriens, fut bibliothécaire de la maison de la rue St-Honoré, et m. en 1721. Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec, l'espagnol, le portugais, l'anglais, avait des connaissances étendues en mathématiques, en philosophie, et était très-bon bibliographe. On a de lui : *Bibliotheca sacra*, réimp. en 1723, in-fol., par les soins du P. Desmolets ; *Biblioth. histor. de la France*, etc., dont la dern. édit., corrigée et augmentée (par Fevret de Fontette, Camus, L.-Th. Hérissant, A.-Pr. Hérissant, Barbeau de La Bruyère, Boullemier, Coquereau et Roudet), a été pub. de 1768 à 1778, 5 vol. in-fol. : M. A.-A. Barbier, qui faisait gr. cas de cet ouv., en a enrichi l'exemplaire qui se trouve dans sa biblioth. d'un grand nombre de notes et additions de sa main ; ce même exempl. contient aussi des notes de Beaucousin et de l'abbé de St-Léger ; *Discours historiques sur les princip. édit. des Bibles polyglottes*, 1713, in-12 ; *Supplément à l'hist. des dictionn. hébreux de Wolfius*, insérés dans le *Journal des Savans*, janv. 1707. Lelong a pub. aussi les édit. suiv. : *Nouvelle méthode des langues hébraïque et chaldaïque*, par J. Renou, Paris, 1708, in-8 ; *Nouveau dictionn. hébraïque* du même, ibid., 1709, in-8 ; *Hist. des démélés du pape Boniface VIII avec le roi Philippe-le-Bel*, par Baillet, ibid., 1718, in-12.

LELORRAIN (ROBERT), sculpteur, né à Paris en 1666, m. en 1743, fut élève de Girardon. La chapelle et le parc du château de Versailles offrent plus. morceaux de cet artiste, dont le dessin est un peu maniéré. Il devint recteur de l'académie royale, et eut pour élève Lemoine et Pigale (*v.* ces noms). —Un autre LELORRAIN (Louis-Joseph), peintre et graveur, né à Paris en 1715, m. à St-Pétersbourg en 1760, n'est guère connu que par quelq. gravures, parmi lesquelles on distingue, le *Jugement de Salomon*; *Esther devant Assuérus*, la *Mort de Cléopâtre*; *Salomon sacrifiant aux idoles*.

LELY (PIERRE VAN DER FAES, dit le cheval.), peintre, né en 1618 à Soest, petite ville de la Westphalie, essaya d'abord le paysage et se fixa ensuite au genre du portrait : étant passé en Angleterre, il devint peintre de la cour de Charles Ier, et fit le dern. portrait de cet infortuné monarque, lorsqu'il était détenu dans la prison de Hampton-Court. Lely reproduisit aussi les traits de l'usurpat. Cromwell, devint, à la restaur., prem. peintre du roi Charles II, fut créé chevalier, et m. à Londres en 1680. Le musée royal de Paris possède un portrait d'homme, peint par cet artiste, dont on estime le dessin, le coloris ; mais auquel on reproche un peu de manière dans les poses et dans les airs de tête. Il avait eu pour maître Grebber, et il chercha à imiter la manière de van Dyck.

LEMAÇON (ANTOINE), secrétaire de la reine Marguerite de Valois, né dans le 16e S., est aut. d'une traduct. du *Décaméron* de Bocace, plus. fois réimp., et dont la dern. édit., revue et corrigée, est de 1757, in-8. On a encore de lui les *Amours de Phydie et de Gelasine*, Lyon, 1550, in-8 ; une édition des *Œuvres* de Jean Lemaire, in-fol. ; et une autre des *Œuvres* de Clément Marot.

LEMAINGRE. V. BOUCICAUT.

LEMAIRE (GUILLAUME), évêque d'Angers, m. en 1317, avait assisté au concile de Vienne en 1311. On a de ce prélat un *Mémoire* (sur les affaires à régler au concile de Vienne), inséré dans Raynaldus, sans nom d'auteur ; un *Journal*, ou Chronique des évènemens arrivés pendant son épiscopat, inséré dans le tom. 10 du Spicilége de D. Luc d'Achéri ; et des *Statuts synodaux*, qui se trouvent dans le *Recueil des statuts du diocèse d'Angers*. La *vie* de G. Lemaire a été publiée par Gouvello, Angers, 1730, in-12.

LEMAIRE (JACQUES), navigateur hollandais du 17e S., parti du Texel le 14 juin 1615 avec deux vaisseaux, dont il avait le commandem., traversa le grand Océan, et découvrit, le 24 janv. 1616, à l'extrémité sud de l'Amérique méridion., le détroit qui porte son nom. Il parcourut ensuite la mer du sud, visita la nouvelle Guinée, relâcha à Batavia, où il fut mis en prison sous le pretexte qu'il avait empiété sur les droits de la compagnie, recouvra sa liberté, et m. pendant la traversée des Indes en Europe le 31 décembre de la même année (1616). Aris Classen qui faisait partie de l'expédit. de J. Lemaire en a écrit la relation.

LEMAIRE DE BELGES (JEAN), historien et poète du 16e S., né à Belges (Bavai en Hainaut) vers 1473, fut clerc des financ. du roi de France et du duc P. de Bourbon, passa en 1503 au service de Marguerite d'Autriche, alla à Venise en 1506, ensuite à Rome, revint en France, perdit ses emplois à la m. du roi Louis XII, et m. vers 1520, suivant Lamonnoye, ou en 1547, selon l'abbé Sallier. On a de lui : *le Temple d'honneur et de vertus*, ouv. en prose et en vers, Paris, 1503 ; *la Légende des Vénitiens*, Paris, 1509, in-8 ; *la Légende du Désiré*, Paris, 1509, in-8; *Epître du roi à Hector de Troyes*, 1511; *le Triomphe de l'amour vert*, Paris, 1535, in-16 ; *Tr. singuliers*, ibid., 1525, in-8: *la Concorde des deux langages*; *Traité de la différ. des schism. et des concil.*, etc., Lyon, 1511, in-4 ; *Promptuaire des conciles de l'Eglise*, etc., Paris, 1512, Lyon, 1532, in-16; *Trois liv. des illustrat. des Gaules*, etc., Paris, 1512, in-fol. ; et *la Couronne margaritique*, Lyon, 1549, in-fol. L'abbé Sallier a inséré des *Recherches* sur la vie et les ouv. de Lemaire dans le tom. 13 du *Recueil des mémoires de l'acad. des inscript. et belles-lettres*.

LEMAISTRE (GILLES), prem. président au parlement de Paris, né à Montlheri vers l'an 1499 d'une famille ancienne et déjà illustre dans la magistrat., acquit de bonne heure la réputation d'habile jurisconsulte, devint successivem. avocat-général, président à mortier au parlement de Paris, fut placé à la tête de ce corps respectable en 1551, et m. en 1562. On a de lui : *Décisions notables*, recueil de jurisprudence, Paris, 1566, in-4, réimp. depuis avec des corrections et des augmentat. La dern. édition, pub. par Claude Bernard, est de 1680, in-4. —Jean LEMAISTRE, neveu du précéd., était avocat au parlem. de Paris, lorsque les ligueurs le forcèrent d'accepter la place d'avocat du roi et de prêter serment à la *sainte union* en 1589. Deux ans après il fut nommé par le duc de Mayenne et les autres chefs de la ligue, prem. présid. du parlem. de Paris en remplacem. de Bern. Brisson (*v.* ce nom), assassiné par la faction des *seize*. Plus tard J. Lemaistre embrassa la cause de Henri IV, et c'est à son zèle que l'on attribue le célèbre arrêt du parlem. du 28 juin 1593, par lequel tous traités faits ou à faire pour l'établissem. de princes et princesses étrangers étaient déclarés nuls et de nulle valeur, comme faits au préjudice de la loi salique et des lois fondamentales du royaume, etc. (D'autres attribuent la prem. idée de cet arrêt au procureur-génér. Molé.) Jean Lemaistre, pour qui Henri IV créa un office de cinquième président au parlem., m. dans l'exercice de cette place en 1596.

LEMAISTRE (ANTOINE), avocat au parlem. de

Paris, né dans cette ville en 1608; de la famille des précéd., était neveu, par sa mère, des Arnauld de Port-Royal (*v.* Ant. Arnauld 2ᵉ, et Arnauld d'Andilly), et dut son éducat. à leurs soins. Destiné à la carrière du barreau, il y acquit une grande réputation, devint conseiller d'état, et prit ensuite le parti de se retirer à Port-Royal de Paris. Après avoir passé plus. années dans cette retraite, il la quitta momentanément, et rentra ensuite à celle de Port-Royal-des-Champs, où il m. en 1658. Lorsque ce dernier monastère fut démoli, on exhuma le corps de Lemaistre qui y avait été enterré, pour le transporter à l'église de St-Etienne-du-Mont, où il fut placé à côté de celui de Pascal, son ami. On a d'Ant. Lemaistre un grand nombre d'ouv., dont on trouvera le détail dans Moreri, et parmi lesquels nous citerons seulement: *Recueil de divers plaidoyers et harangues prononcés au parlem.*, 2ᵉ édit., Paris, 1654, in-4, pub. en allem. et en franç., Heidelberg, 1673. T. Falconnet a pub. un choix de ce recueil sous le titre d'*OEuvres choisies de Lemaistre*, précédées d'un *Essai sur l'Eloquence* par M. Bergasse, Paris, 1806, in-8; *Aumône chrétienne, ou la Tradition de l'Eglise touchant la charité envers les pauvres*, etc., Paris, 1658, 2 vol. in-12. — Lemaistre (Pierre), avocat au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1638, m. en 1728, est connu par son commentaire sur la *Coutume de Paris*, très-estimé avant la révolution, en raison de la méthode, de l'ordre, de la netteté et de la précision qui y règnent, Paris, 1700, in-fol.; réimp. dans le même format, 1741, avec des notes de M. M**, avocat au parlement. — V. Sacy.

LEMAITRE (Guillaume), médecin, m. à Lille (Flandre) en 1585, est aut. d'un traité intit.: *Isagoge therapeutica de sævitiâ, curatione et præventione pestis*, Francfort, 1572, in-8, réimp. à Venise dans la même année, in-12. — Un autre Lemaitre (Rodolphe), né à Tonnerre (Champagne), m. vers l'an 1632, fut médecin de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII. On a de lui: *Préservatifs contre la peste*, Paris, 1619, Pont-à-Mousson, 1631, in-8; *de Temporibus humani partûs*, etc., Nîmes, 1591, in-8; *Doctrina Hippocratis*, etc., Paris, 1613, in-12; une traduction de *Tacite*, Paris, 1627, in-4.

LEMAITRE (Charles-François), sieur de *Claville*, né à Rouen vers 1670, fut employé quatre ans pour les affaires du roi à Ratisbonne, devint ensuite président au bureau des finances de Rouen, et m. en 1740 doyen de sa compagnie. On a de lui: *Traité du vrai mérite de l'homme dans tous les âges et dans toutes les conditions*, Paris, 1735, 2 vol. in-12. Cet ouv., médiocre et presque oublié aujourd'hui, eut une vogue extraordinaire dans le temps. On en compte jusqu'à 10 éditions.

LEMARCHAND (N. Duché, dame), née vers la fin du 17ᵉ S., épousa un receveur-général des domaines et bois de la généralité de Soissons, s'adonna à la culture des lettres, et composa plus. ouvrages, dont elle ne laissa pub. que les *Nouveaux contes des fées*, Paris, 1735, in-12; encore en fit-elle depuis supprimer presque tous les exemplaires. *Boca*, un de ces contes, ayant été réimp. à Paris en 1756 sous le nom d'une dame Husson, Mᵐᵉ Lemarchand ne fit aucune réclamat.; elle m. la même année. Sa maison était le rendez-vous des beaux esprits du temps; et ces réunions donnèrent peut-être à MMᵐᵉˢ de Tencin et Geoffrin l'idée de leurs soirées littéraires.

LEMARCIS (Pierre-Marie), direct. des contributions directes du départem. de la Seine, né en 1762 à Rouen, m. à Paris le 8 mars 1826, a pub., sous le voile de l'anonyme, les deux opusc. suiv.: *Conseils à une jeune femme, ou Lettres d'Augustine L. M. à Pauline D. N.* (de Noailles), an V (1797), in-18; *les Amours d'Ovide, trad. libre en vers franç., suivi du Remède d'Amour, poème imité d'Ovide*, Paris, an VII, 1799, in-12: il a été fait en 1826 une réimpression à 20 exempl. seulem. du prem. de ces ouvr. (*v.* le nº 2748 des *Anonymes*, 2ᵉ édit.); on a fait aussi dans ces dern. temps quelq. correct. au 2ᵉ au moyen de cartons et d'onglets.

LEMASCRIER (Jean-Baptiste), ecclésiastiq., littérateur, né en 1697 à Caen, m. à Paris en 1760, a pub. une *Description de l'Egypte*, etc. (d'après les *Mém.* de M. Maillet, consul-général au Kaire), Paris, 1735, in-4, cartes et figures, 2ᵉ édition, 1740, 2 vol. in-12; *Mémoires historiq. sur la Louisiane* (d'après les *Mém.* de M. Dumont), 1753, 2 vol. in-12; *Hist. de la dern. révolut. des Indes orientales*, 1757, 2 vol. in-12; des *Poésies diverses*, lat. et franç.; quelques trad. peu remarquab.; et plus. édit., parmi lesquelles celles de *Telliamed*, des *OEuvres de Martial*, de l'*Hist. de Louis XIV* par Pélisson; des *Comment. de César*, trad. par Perrot d'Ablancourt, etc.

LEMASSON (Innocent), 49ᵉ général de l'ordre des Chartreux, né à Noyon en 1628, entra dans la chartreuse de cette ville à dix-neuf ans, parvint successivem. aux prem. emplois de son ordre, fut l'un des plus ardens adversaires du jansénisme, et m. en 1703. On a de lui: *Annales ordinis carthusiensis*, 1687, in-fol., pub. une seconde fois avec un nouveau frontispice et la réimpression des prem. feuillets, sous le titre de *Disciplina seu statuta et constitut. ordinis*, etc., Paris, 1703, in-fol.: *Explication de quelq. endroits des anciens statuts de l'ordre des Chartreux*, imp. à la Gr.-Chartreuse, sans date, in-4 de 166 pag.; *Vie de Jean d'Aranthon, évêque d'Annecy*, Lyon, 1697, in-8; *Introduction à la vie intérieure*, Lyon, 1677, in-8; une *Trad. du Cantiq. des Cantiq.*, avec des notes; une *Théologie morale; le Nouveau directoire des novices; le Directoire des mourans*, lat. et franç.; *Lettres contre le système de la grâce* par Nicole, et quelques ouv. ascétiques peu importans. — Lemasson (N.), ecclésiastiq., m. à Paris vers 1725, a pub. une trad. de *Salluste*, 1716, in-8; une autre *de la nature des Dieux* de Cicéron, avec des remarques et le texte en regard, Paris, 1721, 3 vol. in-8; *Lettres à M. de La Motte sur sa trag. d'Inès*, 1723, in-12; *Lettre à M. Grenan, régent de seconde au collége d'Harcourt*, etc. (sans nom d'auteur), Paris, 1716, in-12.

LEMAURE (Catherine-Nicole), célèbre cantatrice de l'Opéra, née à Paris en 1704, débuta à ce théâtre en 1724. Petite et mal faite, elle avait sur la scène une grande noblesse. Elle se retira du théâtre en 1727, y rentra 3 ans après, y resta jusqu'en 1743, joua devant la cour en 1745, renonça à la scène en 1750, chanta encore 2 ou 3 fois dans des concerts publics en 1771, et m. en 1783.

LEMBKE (Jean-Philippe), peint. et grav. à la pointe, né à Nuremberg en 1631, voyagea en Italie, séjourna quelque temps à Rome et à Venise, et fut appelé en Suède par Charles XI, qui le nomma son prem. peintre. Il m. à Stockholm, en 1721, dans un état d'indigence qu'on doit attribuer sans doute à sa mauvaise conduite. Ses compositions sont des *Batailles*, des *Siéges*, des *Marches*, des *Chasses*, etc., dans le genre de Bourguignon et du Bamboche. On a aussi de lui quelques gravures à l'eau-forte.

LEMCHEN. V. Lemnius.

LEMENE (Franç., Cte), poète ital., né à Lodi en 1634, d'une famille noble, fut ambassad. auprès de l'impératrice Marguerite d'Autriche, puis ministre résident de la ville de Lodi à Milan, et m. en 1704. Très-instruit dans les sciences et les arts, doué d'un génie vif et fécond, d'une imagination riche, il s'était livré principalement à la poésie italienne; mais il s'opposa long-temps à la publication de ses œuvres, et ne s'y détermina que lorsqu'un imprimeur qui s'était procuré quelques pièces de lui les eut mises au jour. Il réclama, et prit le parti de publier lui-même les *Poesie diverse del signor Fr*

de Lemene, Milan et Parme, 1698, 2 vol. in-12: ce sont de petits poèmes, des cantates, des églogues, des madrigaux, etc.; deux autres écrits: *Della discendenza e nobiltà de' maccaroni, poema eroico* (imp. à Milan, 1675, in-8), et *la Sposa francesca*, comédie, (Lodi, 1709, in-8,) ne se trouvent point dans le recueil précité. Les ouv. de Lemène, supérieurs à ceux de la plupart des contemporains pour la pureté du goût, ne sont pourtant pas exempts de ces recherches, de ces rapprochemens bizarres et forcés, de ces *concetti*, que les littérat. italiens désignés sous le nom de *Seicentisti* avaient mis en vogue. Lemène avait composé un bien plus grand nombre d'ouv.; mais en mourant il recommanda à son confesseur de les brûler. Le P. Ceva, jésuite, a publ. en 1706, *Memorie d'alcune virtù del signor conte Fr. de Lemene*, *con alcune riflessioni sulle sue poesie*.

LEMERAUD (Louis), religieux bénédict., bibliothécaire de St-Germain-des-Prés à Paris, où il m. en 1756, a publié: *Dissertat. histor. sur l'origine de l'abbaye de St-Bertin*, Paris, 1737, in-12.

LEMERCIER (Jacques), architecte franç., né à Pontoise vers la fin du 16ᵉ S., m. à Paris en 1660, avait long-temps séjourné en Italie, où il puisa le goût de l'antique. Il construisit le collége et l'égl. de la Sorbonne, 1629-1635, le *Palais-Cardinal* depuis Palais-Royal, le Vieux-Louvre, l'église paroissiale et le château de Richelieu, le portail des églises de Ruel et de Bagnolet, et celle de l'Annonciade à Tours. Il acheva l'église de l'Oratoire de la rue St-Honoré, entreprise sur les dessins de Metezeau, corrigea très-heureusement les défauts du plan primitif, et commença en 1653 l'église St-Roch. Malgré les nombr. travaux dont il avait été chargé, Lemercier, décoré du titre d'architecte du roi, termina ses jours presque dans l'indigence.

LEMERCIER (André), ministre calviniste à Boston, né en France vers l'année 1680, suivit en Amérique ses parens bannis par la révocat. de l'édit de Nantes, exerça long-temps le ministère évangélique dans la capitale de la colonie de Massachusetts, et m. en 1762. On a de lui: une *Hist. de l'église de Genève*, Boston, 1732, in-12; et un *Traité de la médisance*.

LEMERCIER, dit *La-Vendée*. V. Mercier.

LEMÈRE (Ignace), ecclésiast., né à Marseille en 1677, entra d'abord dans la maison des oratoriens de cette ville, quitta ensuite cette congrégation, et vint se fixer à Paris, où il m. en 1752. On a de lui: *Pensées chrétiennes et morales sur la Genèse*, Paris, 1734, 2 vol. in-12; une *Traduct. des homélies de St Chrysostôme*, ib., 1741, 4 vol. in-8; une autre du *Traité de la Providence* de Théodoret, ibid., 1740, in-8.

LEMERRE (Pierre), avocat au parlement de Paris, né à Coutances en 1644, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques, fut professeur royal en droit-canon, et m. à Paris en 1728. — Son fils, Pierre Lemerre, né à Paris en 1687, suivit la même profession, fut adjoint à son père dans la chaire de droit-canon, lui succéda dans les affaires du clergé, et m. en 1763. On a de ces deux jurisconsultes, qui ont presque toujours travaillé ensemble, les ouv. suiv.: *Justificat. des usages de France, sur le mariage des enfans de famille, faits sans le consentement de leurs parens* (par Lemerre père), Paris, 1687, in-12; *Sommaire touchant la juridiction pour l'archev. de Tours, contre le chapitre de St-Martin*, ib., 1709, in-fol.; *Recueil des actes, titres et mém. concernant les affaires du clergé de France*, ibid., de 1716 à 1750, 12 vol. in-fol., auxquels on a joint une *Table*, etc., 1752 et 1764; *Mémoire relatif à l'appel interjeté au futur concile général de la constitution* Unigenitus, *par 4 évêques de France*, etc., ibid., 1717, in-4; des *Mémoires*, composés sur la demande des commissaires du conseil de régence, contre le refus fait par la cour de Rome d'accorder les bulles aux évêques et abbés nommés par la cour de France, Paris, 1718, Utrecht, 1767, in-12, et réimp. à Paris en 1768, in-12, sous le titre d'*Avis aux princes catholiques*, ou *Mem. des canonistes célèb.*, etc.; *Traité des dixmes*, Paris, 1732, 2 vol. in-12; *de l'Etendue de la puissance ecclésiast.*, etc., Paris, 1754, in-12; quelq. opusc. peu remarq., et plus. MSs., dont une partie a été insérée dans la *Collect. des procès-verbaux des assemblées générales du clergé*, Paris, 1767 et années suiv.

LÉMERY (Nicolas), médecin et chimiste, né en 1645 à Rouen, se mit en pension (1666) chez Glazer, profess. de chimie au jardin du roi, et le quitta au bout de 2 mois parce qu'il croyait aux rêveries de l'alchimie; il voyagea beauc. en France, revint à Paris (1672), donna des leçons de chimie au grand Condé, et ouvrit un cours public qui eut un éclat extraord. Lémery pub. en 1675 son *Cours de chimie*, qui eut sur-le-champ un gr. succès et fut traduit en 4 langues. Persécuté en 1681 comme calviniste, il refusa cependant d'aller remplir à Berlin une chaire de chimie créée pour lui par l'électeur de Brandebourg; telle fut pourtant bientôt la vivacité de la persécution, qu'il passa en Angleterre (1683,) où il fut très-bien reçu de Charles II. Il revint en France la même année, fit abjuration en 1686, devint membre de l'acad. des sciences en 1699, et m. en 1715. Lémery est le prem. qui en chimie ait pris pour base l'expérience et banni toutes les explications hypothétiques. Ses ouv. sont, outre le *Cours de chimie* ci-dessus mentionné et dont la meilleure édit. est celle de 1756, in-4, un *Traité de l'antimoine*, 1707, in-8; *Traité universel des drogues simples*, 1697, in-4; *Pharmacopée universelle*, 1697, in-4 et plus. *Mém.* — Lémery (Louis), fils du précéd., né à Paris en 1697, fut reçu doct. en médec. en 1708, professa la chimie au jardin du Roi la même année, fut nommé démonstrateur royal (1731), exerça 33 ans les fonctions de médecin à l'Hôtel-Dieu, acheta une charge de médecin du roi, devint membre de l'acad. des sciences en 1712, et m. en 1743. On lui doit beaucoup de Mémoires imprimés dans le recueil de l'académie des sciences; 3 *Lettres contre le traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, et un *Traité des alimens*, 1702, 1705, in-12. — Lémery, dit *le Jeune*, frère du précéd., chimiste comme lui et leur père, fut nommé membre associé de l'acad. des sciences en 1715, et m. en 1721. Il a laissé plus. *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie des sciences, années 1713, 1714 et 1715.

LEMERY (Louis-Rob.-Joseph CORNELIER), astronome, né à Versailles en 1728, m. à Paris en 1802, a publié dans la *Connaissance des temps* pour 1779 les *Tables de la lune*, par Clairaut, comparées à celles de Bradley, a fait depuis 1787 les calculs de la *Connaissance des temps* presque en entier, et a pris part au tome 7 des *Ephémérides des mouvemens célestes*.

LEMIERRE (Ant.-Marin), poète français, né à Paris en 1733 (ou, selon l'opinion commune, en 1721), fit ses études avec beaucoup de succès. Une composition latine sur le manchon à ceinture est insérée sous son nom dans le recueil dit *Musæ rhetorices*. Secrétaire du fermier-général Dupin, il se livra presque exclusivem. à son goût pour la poésie, et se fit connaître d'abord en remportant 6 prix, savoir 4 à l'acad. franç. (1753, 1754, 1755 et 1757), et 2 à l'acad. de Pau (1754 et 1756). Il s'appliqua ensuite à l'art dramatique, donna plus. tragédies, dont quelques-une eurent un très-grand succès, et composa 2 poèmes didactiques, l'un en 3 chants sur la *Peinture*, Paris, 1769, l'autre en 16 chants intit.: *les Fastes ou les usages de l'année*, Paris, 1779, in-8. A la mort de Voltaire (1778), Lemierre se mit sur les rangs pour le remplacer; mais on lui préféra Ducis. Trois ans après il succéda à l'abbé Bat-

teux. Les excès de la révolution le frappèrent d'une espèce de stupeur qui le conduisit au tombeau, le 4 juillet 1793. Ses *OEuvres*, recueillies par M. René Périn, 3 vol. in-8, 1810, consistent en *Poésies fugitives*, parmi lesquelles les 6 pièces couronnées, des tragédies et poèmes didactiques. Les trag. sont au nomb. de 9, savoir : *Hypermnestre*, son début, représenté en 1758 : *Térée*, 1761 ; *Idoménée*, 1764 ; *Artaxerce*, 1766 ; *Guillaume-Tell*, même année ; *la Veuve du Malabar*, 1770 ; *Céramis*, 1785 ; *Barnevelt*, 1790 ; et *Virginie*, qu'il ne voulut point faire représenter. Trois d'entre elles, *Hypermnestre*, *Guillaume-Tell* et *la Veuve du Malabar*, sont restées au théâtre. Il y a quelq. situations frappantes, de l'action, quelquefois de l'art dans la composit. de la fable ; mais presque toujours il accumule les invraisemblances, exagère les caractères, tombe dans la monotonie ou la déclamation. Quant au style, il a de la verve, mais il est souv. d'une incorrection et d'une dureté impardonnables. Les mêmes défauts se font remarquer dans ses *Fastes* et son *Poème sur la peinture*. De plus la composit. de ces poèmes n'est point heureuse, mais on y trouve plus. belles tirades. Parmi les vers de Lemierre, tout le monde a retenu celui-ci, que l'aut. appelait le vers du siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Le suivant, où Barnevelt réprouve le suicide, n'est pas moins beau : « Caton, dit le fils de Barnevelt en parlant de la mort,

« Caton se la donna. — Socrate l'attendit. »

— LEMIERRE D'ARGY (A.-J.), neveu du précéd., né vers 1760, m. à Paris en 1815, possédait plus. langues et fut interprète près de différens ministères et tribunaux. On a de lui plus. romans trad. de l'angl. (*Olivia*, 2 vol. in-12 ; *l'Élève du Plaisir*, 1787, 2 vol. in-12 ; *Joscelina*, 1799, 2 vol. in-12 ; *la Femme errante*, 1814, 5 vol. in-12) ; plusieurs autres traductions ; *Calas*, drame en 4 actes et en prose, 1791, in-8 (représentée le 17 déc. 1790). Il a laissé en MS. une tragédie intitulée : *Mazaniel*.

LEMIRE (AUBERT), en latin *Miræus*, historien, né à Bruxelles en 1573, fut profess. de belles-let. à Louvain, aumônier d'Albert d'Autriche gouverneur des Pays-Bas, doyen du chapitre et vicaire-général du diocèse d'Anvers, et m. dans cette ville en 1640. Il avait été lié avec Juste-Lipse. On a de lui les ouv. suiv. : *Elogia illustrium Belgii script.*, Anvers, 1602, in-8 ; *Origines equestrium seu militarium ordinum*, *libri II*, ib., 1609, in-8 ; *Originum monasticarum libri IV*, Cologne, 1620, in-8 ; *Fasti belgici*, etc., Bruxelles, 1622, in-8 ; *Annales rerum belgicarum*, etc., Anvers, 1636, in-fol. ; *Bibliotheca ecclesiastica*, Anvers, 1639-1649, 2 parties, in-fol. ; *Opera diplomat. et histor.*, Bruxelles, 1723-34-48, 4 vol. in-fol., et plus. autres ouvr., tous en latin, et sur lesquels on peut consulter la *Bibliotheca belgica* de Foppens, les *Mémoires* de Niceron, tom. 7, et le *Catalogue des historiens*, par Lenglet-Dufresnoy.

LEMIRE (NOEL), graveur au burin, né en 1724 à Rouen, m. à Paris en 1801, était élève de Lebas. Il a gravé dans différens genres, mais surtout des vignettes. On cite celles qu'il fit pour le *Temple de Gnide*; les *Métamorphoses* d'Ovide et les *Contes* de Lafontaine. On regarde comme sa meilleure production le *Partage de la Pologne* ou le *Gâteau des rois*, qu'il a signé *Erimel*, anagramme de son nom.

LEMKE. V. LEMBKE.

LEMNIUS (SIMON), poète latin, né à Margadant chez les Grisons, se nommait *Lemchen* ; il est également connu sous le nom d'*Emporius*. Ses *Epigrammatum libri II*, (Wittemberg, 1538, in-8,) dédiées à l'archev. de Mayence, le firent bannir de l'université de Wittemberg, sous prétexte qu'il avait attaqué l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse et l'académie. Lemnius se retira à Bâle, où il fit réimp. ses épigrammes avec un 3e livre rempli de traits sanglans contre Luther (1538, in-8, rare) ; il erra ensuite quelque temps sur les frontières de l'Italie et de la Suisse, se fit correcteur d'imprimerie chez Oporin à Bâle, se retira enfin à Coire au sein de sa famille, devint recteur de l'école de cette ville en 1540, et m. 10 ans après de la peste. On a de lui, outre ses épigrammes : *Episodia de Joachimo*, *marchione brandeburgensi*, 1531 ; *Monachopornomachia*, comédie licencieuse (sous le pseudonyme de *L. Piscæus Juvenalis*) 1538, in-8, devenue très-rare ; *Amorum lib. IV*, 1542, in-8 ; *Odysseæ Homeri lib. XXIV*, *heroico-lat. carmine translati*, etc., Bâle, 1549, in-8, Paris, 1581, in-8, et plus. autres ouv. tant imp. que MSs. sur lesquels on peut consulter R. Strobel (*Neue Beitræge*, Nuremberg, 1792, 3 vol. in-8), et le Dictionn. de Rotermund, supplément de Joecher.

LEMNIUS ou LEMMENS (LIEVIN), médecin hollandais, né à Ziriczée (Zélande) en 1505, fut disciple de Vesale, de Dodonée et de Conrad Gesner, commença à exercer en 1527, et acquit une réputation européenne ; plus tard il embrassa l'état ecclésiastique, fut chan. de l'église de St-Liévin, et m. en 1568. Il a laissé de nombreux ouv., dont on trouvera la liste dans la *Biographie médicale*, pub. par C. L. F. Panckoucke ; nous citerons seulem. : *de Occultis naturæ miraculis lib. II*, Anvers, 1559, in-12 ; *libri IV*, ibid., 1564, in-12 ; *de Habitu et constitutione corporis*, etc., Anvers, 1561, in-12 ; trad. en ital., Venise, 1567, in-12 ; *de Zelandis suis commentariolus*, imprimé à la suite de la *Batavia illustrata* de Scriverius. — Guillaume LEMNIUS, fils du précéd., né vers 1530 à Ziriczée, suivit la même carrière et fut appelé à la cour de Suède par Eric XIV, qui le traita en ami et le combla de biens ; mais ce prince ayant été renversé par une révolution, Guill. Lemnius fut mis en prison, puis étranglé en 1568, l'année même de la mort de son père. On a de lui une *Lettre* à celui-ci sur l'influence des climats comparée à celle de l'éducation. Anvers, 1554, in-8. — And. LEMNIUS, médecin zélandais, sans doute de la même famille, a laissé une *Lettre* sur l'utilité de l'examen des urines (impr. avec le traité *de Urinis* d'Actuarius, Paris, 1548, Lyon, 1556, in-8).

LEMOINE (JEAN), cardinal, né au 13e S., à Cressi dans le Ponthieu, fut reçu docteur en théologie à l'université de Paris, se rendit ensuite à Rome, y fut nommé auditeur de rote, commenta le 6e livre des *Décrétales*, reçut en récompense le chapeau de cardinal, et fut nommé légat en France par Boniface VIII. Il assista en 1305 au conclave de Perouse pour l'élection de Clément V, et ayant accomp. ce pontife à Avignon il y m. en 1313. Le cardinal Lemoine avait fondé à Paris le collége qui, avant la révolution, portait son nom. — And. LEMOINE, frère du précéd., fut évêq. de Noyon et m. en 1315.

LEMOINE (FRANÇOIS), peintre d'histoire, né à Paris en 1688, fut élève de Rob. Tournières et de Galloche ; il étudia principalem. les ouv. du Guide, de Carle Maratte et de Piètre de Cortone, remporta le grand prix de peinture en 1711, fut reçu membre de l'acad. en 1718 sur son tableau d'*Hercule et Cacus*, et voyagea ensuite 6 mois en Italie. Nommé profess. de l'acad. et prem. peintre du roi, il peignit successivement le plafond de la chapelle de la Vierge à St-Sulpice et celui du salon d'Hercule à Versailles. Cette dern. composition, qu'il fit en entier de sa main et qui lui coûta 4 ans de travail, est la plus vaste que l'on connaisse ; elle occupe 64 pieds de long sur 54 de large et 8 1/2 de renfoncement. Lemoine, irrité depuis long-temps de voir toutes les faveurs prodiguées à des peintres qu'il croyait ses inférieurs en talens, perdit la raison, se frappa de 9 coups d'épée, et m. en 1737. Cet artiste entendait bien la composition et séduisait par

le coloris ; mais son dessin est incorrect et mou, et toutes ses figures sont maniérées. Natoire, Nonotte et Boucher furent ses élèves. Thomassin, Silvestre, Cars, Cochin et Larmessin ont gravé d'après lui. — Un autre LEMOINE, peintre, m. en 1803 à Rouen, sa patrie, à 63 ans, a laissé un gr. nombre de tabl. qui se voient dans sa ville natale. On cite comme le plus remarquable : l'*Apothéose du grand Corneille*, formant le plafond du théâtre des Arts.

LEMOINE D'ESSOIES (EDME-MARIE-JOSEPH), instituteur, né à Essoies (Champagne) en 1751, m. à Paris en 1816, avait d'abord fréquenté le barreau, mais ensuite il se consacra à l'éducation de la jeune noblesse, publia plus. livres élémentaires qui devinrent classiques, fut nommé professeur de mathémat. et de physique, membre du jury d'instruction publique, et fonda une école connue sous le nom d'*Institution Polytechnique*, d'où sont sortis plus. bons élèves On a de lui des *Principes de géographie*, Paris, 1780, 1784, in-12 ; un *Traité du globe*, etc., à la portée des enfans, ibid., 1780, in-12 ; *Traité élémentaire de mathématiques*, etc., ibid., 1778, in-8, souv. réimp. ; *Principes d'arithmétique décimale*, ibid., 1801 et 1804, in-12.

LEMOINE (ABRAHAM), protestant français, réfugié en Angleterre, m. en 1760, ministre d'une congrégation calviniste, a publié, avec des notes et éclaircissemens, plusieurs traductions de l'anglais, parmi lesquelles on distingue celles des *Lettres pastorales de l'évêque Gibbon ;* des *Témoins de la résurrection*, etc., par l'évêque Scherlock, in-12 ; et de l'*Usage et fins de la prophétie*, du même, in-8. — Henri LEMOINE D'ARGIVAL, curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il naquit vers 1719, a laissé entre autres opusc. *Discours sur les progrès de l'éloquence de la chaire*, etc., 1759, in-12.

LEMONNIER (PIERRE), né à St-Sever, près de Vire, en 1675, professa la philos. au collége d'Harcourt à Paris, devint memb. de l'acad. des sciences en 1757, et m. la même année. On a de lui : *Cursus philosophiæ*, 1750, 6 vol. in-12 ; et les *Premiers traités élément. de mathém. dictés en l'univers. de Paris*, 1758, in-8, ouv. posth. et anonym. — LEMONNIER (Pierre-Charles), astronome, fils du précéd., né à Paris en 1715, n'avait pas encore 16 ans lorsqu'il fit ses premières observations sur l'opposition de Saturne. Il fut reçu en 1736 à l'académie des sciences, qui le choisit, cette même année, pour aller avec Maupertuis et Clairaut mesurer sous le cercle polaire un degré du méridien. Il se signala ensuite presque chaque année par quelque découverte et quelque travail important, et fut nommé professeur au collége de France. Lalande fut un de ses élèves. A la formation de l'institut, il fut nommé membre de la section d'astronomie, et mourut peu de temps après à Héril, près Bayeux, en 1799. Le tome 3 des *Mém. de l'institut* (sciences physiques et mathémat.) contient son *Eloge* par Lefebvre Gineau. On a de lui beauc. d'ouvr., sur lesquels on peut consulter la *Bibliographie astronomique* de Lalande. Nous nous bornerons à citer : *Hist. céleste*, 1741, in-4 ; *Théorie des comètes*, 1743, in-8 ; le *Nouveau Zodiaque réduit à l'année 1755*, 1755, in-8 ; les *Prem. observat. faites par ordre du roi*, etc., 1757, in-8 ; l'*Astronomie nautique*, 1771, in-8 ; des *Essais sur les marées et leurs effets*, etc., 1774, in-8 ; la *Description et usage des principaux instrumens d'astronomie*, 1774, in-fol. ; les *Lois du magnétisme*, 1776, in-8 ; une traduct. du *Traité de la construction des vaisseaux*, par le Suédois Chapman, 1779, in-fol. — LEMONNIER (Louis-Guillaume), prem. méd. du roi Louis XVI, frère du précéd., né en 1717, fut attaché en 1738 à l'infirmerie de St-Germain-en-Laye, s'appliqua ensuite à la botanique, professa cette science au Jardin-du-Roi, obtint la survivance de la charge de prem. médecin ordinaire du roi, fut méd. en chef des armées, puis prem. médecin des enfans de France, et enfin prem. méd. du roi. Retiré à Montreuil, près Versailles, après la journée du 10 août 1792, il fut nommé associé-correspondant de l'institut de France, à la formation de ce corps savant, et m. en 1799. On a de lui : *Leçons de physique expériment.*, etc., 1742, in-8 ; *Observ. sur l'hist. naturelle*, 1744, in-4 ; des art. dans l'*Encyclopédie*, et plus. *Mémoires* ou *Dissertations*, insérés dans le rec. de l'acad. des sciences. Son *Eloge*, par Duchesne, a été imprimé dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, tome 3. Les botanistes ont consacré à la mémoire de Lemonnier une plante de la Guyanne, sous le nom de *Monneria trifolia*. — Un autre Pierre LEMONNIER, voy. et antiq., m. à 63 ans vers 1615, a laissé une *Description de monumens tant anciens que modernes*, Lille, 1614, in-12.

LEMONNIER (GUILL.-ANTOINE), ecclésiast. littérat., né à St Sauveur-le-Vicomte en 1721, fit ses études au collége de Coutances, vint ensuite à Paris, où il fut nommé, en 1743, chapelain de la Ste-Chapelle, s'appliqua à la littérature et à la musique, et obtint plus tard une cure en Basse-Normandie. Privé de ce bénéfice à la révolution, sur son refus de prêter serment à la constitution civile du clergé, il fut incarcéré en 1793, et ne dut la liberté et la vie qu'à la fameuse journée du 9 thermidor (26 juillet 1794). Quelque temps après il fut nommé bibliothéc. du Panthéon (Ste-Geneviève), et m. en 1797. On a de lui une traduct. fidèle et élégante des *Comédies de Térence*, 1770, 3 v. in-8, avec le texte en regard ; réimp. en 1821 dans le *Théâtre complet des Latins*, pub. par Levée ; une autre des *Satires de Perse*, 1771, in-8 ; *Fables, contes et épîtres*, 1773, in-8 ; quelq. broch. littér. peu remarquables, et quelques pièces de théâtre dont une seule, *le Bon fils*, mise en musique par Philidor, a été représentée et imp. en 1773, sous le nom de Devaux. Il existe une *Notice sur la vie de G.-A. Lemonnier*, par Mulot, Paris, 1797, in-8. — Un autre LEMONNIER (Pierre-René), qu'on a quelquefois confondu avec le précéd., né à Paris en 1731, mort à Metz en 1796, fut secrét. du maréchal de Maillebois, puis commissaire des guerres. On a de lui quelq. pièces de théâtre dont les plus connues sont : *le Mariage clandestin*, comédie en 3 actes et en vers, imit. de Garrick, représentée en 1775, et non imprimée ; *le Maître en droit*, opéra-comique en 2 actes, 1760, in-8 ; *la Meunière de Gentilly*, opéra-comique en 1 acte, 1768, in-8 ; *l'Union de l'amour et des arts*, ballet-héroïque, 1773, in-4 ; *Azolan*, ou *le Serment indiscret*, ballet-héroïque, 1774, in-4 ; *Renaud d'Ast*, coméd. en 2 actes, mêlée d'ariettes, 1765, in-8. Le même sujet a été traité avec plus de succès par M. Radet en 1787, et cette dern. composition est seule restée au théâtre.

LEMONNIER (ANICET-CHARLES-GABRIEL), peintre d'histoire, né en 1743 à Rouen, fut, comme le célèbre David, un des élèves de Vien et remporta le gr. prix de peinture en 1770. Un voy. en Italie, comme pensionn. de l'acad., accrut, fortifia son talent, et bientôt les tabl. de *St Charles-Borromée* et de *Cléombrote* firent connaître son nom. Lemonnier, élu en 1789 membre de l'académ. de peinture, fit pend. la révolut. partie de la commission des monumens. Nommé en 1810 administrat. de la manufact. des tapisseries de la couronne, il se vit destitué en 1816. Après avoir consacré à son art les dern. années de sa vie, il m. à Paris en 1824. Au nombre de ses composit, il faut remarquer *une Lecture chez Mad. Geoffrin ; François Ier recevant à Fontainebleau la Sainte Famille de Raphaël*, et *Louis XIV assistant à l'inauguration de la statue de Milon de Crotone, du Puget*. Ces trois tabl., qui rassemblent les personnages les plus illustres des dern. siècles, ont été acquis par le prince Eugène pour la galerie de Munich. Le Muséum de Rouen contient douze autres tableaux de Lemonnier, dont

le mérite était la fidélité des attributs, la belle expression des têtes et un grand art de draper. Son fils a publié une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1824, in-8.

LÉMONTEY (PIERRE-EDOUARD), membre de l'institut (acad. franç.) et de l'acad. de Lyon, ville où il naquit en 1762, suivit dès sa jeunesse la carrière du barreau en même temps qu'il s'adonnait à la culture des lett., et il remporta à l'académie de Marseille deux prix d'éloquence, l'un en 1785 pour l'*Eloge de Fabry de Peyresc*, l'autre en 1788 pour l'*Eloge du capitaine Cook* (Paris, 1789, in-8). A l'époque de la convocation des états-gén. (1789), il se fit connaître comme publiciste par différ. écrits qui lui méritèrent la considération et l'estime des gens éclairés. Chargé d'abord de la rédact. du cahier de l'assemblée électorale de Lyon *extra muros*, puis nommé successivement substitut du procureur de cette commune, et ensuite député du Rhône à la 1re assemblée législat., il la présida à div. reprises, et ne se fit pas moins remarquer par sa modération et la sagesse de ses vues que par ses connaiss. dans les div. parties du droit. Obligé bientôt de chercher son salut dans la condition privée, Lémontey se retira dans sa ville natale, prit les armes comme la plupart de ses concitoyens lorsque la convention en fit faire le siége, et il n'échappa à la mort qu'en se réfugiant sur le territoire de la Suisse. Dès 1795 il revint à Lyon, fut fait administrat. de son district, et fut aussi chargé de quelq. missions. Après avoir consacré exclusivement plus. années à la culture des lett., Lémontey, appelé en 1804 à la place de chef de la commission instituée pour la censure des pièces de théâtre, s'acquitta honorablement de cette tâche difficile, et la remplit alternativement sous div. titres après la restauration et pendant les cent-jours. En 1819 il remplaça l'abbé Morellet à l'acad. franç.; et, après sa m. survenue le 27 juin 1826, il eut lui-même M. Fourier pour successeur dans ce corps sav., dont le direct., M. Villemain, a écrit son *éloge funèbre*, qui fut prononcé devant sa tombe par M. Auger. Lémontey, dont la bienfaisance fut de son vivant moins connue que son économie sévère, a fait les fonds d'un prix de poésie décerné par l'acad. franç. sur les *Avantages de l'enseignement mutel.* A une instruction solide et variée, il réunissait les dons de l'imagination et de l'esprit; et, nous empruntons ici l'express. d'un de ses panég. les plus réservés (*Moniteur* du 30 juin, p. 994), « peu d'écrivains ont su présenter sous des formes plus piquantes le langage de la raison et de la vérité. » Outre d'importans MSs., dont l'ensemble devait former une *Hist. critique de la France depuis la mort de Louis XIV*, quelq. articles signés *le Frileux* dans le *Journal général* de 1814 et 1815, div. *Notices* dans la *Minerve litt.*, l'*Abeille*, la *Revue encycl.*, la *Galerie franç.*, etc., et enfin ses *Disc.* et *Mém.* lus à l'institut, Lémontey a laissé entre autres ouv.: *Palma*, ou *le Voyage en Grèce*, opéra, 1798, in-8; *Raison, folie, chacun son mot, petit cours de morale à la portée des vieux enfans*, 1801, in-8, 1816, 2 vol. in-8, 3e éd. dans laquelle on a réimp. l'écrit intit. *Récit exact*, etc.; *la Vie du Soldat Français*, ou *trois Dialogues composés par un Conscrit*, etc., Paris, 1805, in-8; *Irons-nous à Paris*, ou *la Famille du Jura*, 1804, in-12, et *Thibault*, ou *la Naissance d'un comte de Champagne*, 1811, in-12 : ces deux derniers opusc. sont des allégories de circonstance, la prem. à l'occasion du couronnement de Napoléon, l'autre sur la naissance du roi de Rome; *des bons Effets de la caisse d'épargnes et de prévoyance*, ou *les Trois visites de M. Bruno*, 1819, petit écrit ingénieux qui a beaucoup favorisé l'établissem. des caisses de prévoyance; il a été réimp. un gr. nomb. de fois dans différentes villes; *de la Peste de Marseille et de la Provence pendant les années* 1720 *et* 1721 (extrait de son grand ouv. inédit), Paris, F. Didot, 1821, broch. in-8; *Etude littéraire sur la partie hist. du roman de Paul et Virginie*, etc., 1823, in-8 et in-18; *Essai sur l'établissem. monarchique de Louis XIV*, 1818, in-8; *Eloge hist. de Vicq d'Azyr*, etc., ib., 1825, in-4. On a placé en tête des *Mém. de l'abbé Morellet* (1821, 1822, 2 v. in-8), l'*Eloge* de cet académicien par Lémontey, et en tête des *Poésies de Chaulieu*, une *Notice biographique et littéraire* par le même, à qui l'on doit aussi l'*Introduction* du rec. de *Fables russes* imitées de M. Kriloff en vers fr., etc., pub. par le comte Orloff. En vertu d'une ordonnance rendue en juillet 1826 par le président du tribunal de 1re instance, et qu'a confirmée un arrêt de la cour royale sur les conclus. de Me de Broé, av.-gén., les copies et extraits faits par Lémontey des pièces originales à lui confiées en 1808 par le min. des relat. extér., ainsi que ceux de ces MSs. contenant des citations de ces mêmes pièces, ont été mis en dépôt chez le notaire Chodron. Tel a été le sort de l'*Hist. critique de la France depuis la mort de Louis XIV*, dont la notice précitée du *Moniteur* appelait la publication prochaine, comme également demandée par l'intérêt des lettres et la mémoire de l'auteur.

LEMOS (THOM.), théol. espag., né à Rivadavia (Galice) en 1545 selon Moreri, en 1559 selon le P. Quétif, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professait la théol. à Valladolid en 1594 quand le molinisme commença à troubler les écoles, et il se distingua parmi les thomistes dans les disputes qui eurent lieu en cette occasion. Député au chap. général de l'ordre à Naples, en 1600, il présenta au card. d'Avila une thèse sur la doctrine de St Thomas, et fut chargé de la soutenir devant la congrégation *de Auxiliis*. Cette circonstance accrut encore sa réputation d'éloquence et de savoir, mais il ne put faire triompher son opinion. La question resta indécise. De retour en Espagne Lemos refusa un évêché; il fut nommé en 1607 consulteur-gén. de l'inquisition, se retira ensuite au couvent de la Minerve, et y m. en 1629. Ses princ. ouvr. sont: *Panoplia gratiæ*, Liége (Beziers), 1676, 2 vol. in-fol., et les *Acta congregationum et disputationum de auxiliis divinæ gratiæ*, Louvain, 1702, in-fol. En tête de cet ouv. se trouve la *Vie de Lemos* par l'éditeur, le P. Serry.

LEMOS (don PEDRO-JUAN, comte de), vice-roi de Naples, né en 1564, était de la même famille que le précédent. Il se signala sous les règnes de Philippe II, III et IV, par sa valeur, principalem. au siége d'Ostende en 1604, fut nommé président du conseil des Indes en 1603, capit.-gén. en 1604, vice-roi de Naples en 1612, et m. à Valladolid en 1634. Il aimait les lett., auxquelles il s'était livré dès sa jeunesse, et fut le protecteur de Cervantes, de Saavedra-Faxardo, de Villegas et des frères Argensola. — Louis de LEMOS, médecin portugais du 16e S., vint professer la philos. à Salamanque, et pub. dans cette ville les ouv. suiv.: *Paradoxum, seu de erratis dialecticorum libri II*, 1558, in-8; *in librum Aristotelis interp. Comment.*, ib., 1558, in-4; *Comment. in Galenum de facultatibus nat.*, ib., 1580, in-4; *in Lib. XII Methodi medendi Galeni Commentaria*, ib., 1582, in-fol., etc.

LEMOT (FRANÇ.-FRÉD.), statuaire, chev. des ordres de la Lég.-d'Honn. et de St-Michel, né à Lyon en 1773, m. le 8 mai 1827 à Paris, membre de la 4e classe de l'institut et profess. à l'école roy. des beaux-arts, avait appris à l'acad. de Besançon les élém. de l'architect. lorsqu'il vint à Paris (vers 1786) et fut reçu comme élève par Dejoux, dont bientôt il justifia par ses succès la distinction et les soins paternels. Ayant remporté à 17 ans (1790) le grand prix de sculpt. sur un bas-relief représ. le *Jugement de Salomon*, il fit le voy. de Rome, mais ne resta en Italie que 2 ans, au bout desquels il revint à Paris solliciter auprès du gouv. des secours pour les élèves de l'acad. ses confrères. Atteint alors

par la première réquisit., il partit pour l'armée du Rhin, servit quelq. années dans l'artillerie sous le gén. Pichegru, et en 1795 fut mandé à Paris pour concourir à l'exécut. d'une statue qui devait remplacer sur le pont Neuf celle de Henri IV. Depuis lors il produisit un gr. nomb. d'ouv. dont les principaux sont : le *bas-relief* de la trib. de la chambre des députés; une statue de *Lycurgue;* celle de *Léonidas*, placée dans la salle des délibérat. de la chamb. des pairs; celle de *Cicéron*, qui ornait l'ancienne salle du tribunat; le buste colossal de *Jean Bart* (place d'armes de Dunkerque); une *Hebé;* la statue de *Murat;* le gr. fronton de la colonnade du Louvre; enfin les statues équestres (en bronze) de *Henri IV* à Paris et de *Louis XIV* à Lyon. On doit en outre à Lemot l'ouv. suiv. pub. sous le voile de l'anonyme : *Voyage pittoresque dans le Bocage de la Vendée*, ou *Vues de Clisson et de ses environs*, *dessinées par C. Thiénon*, *avec une notice sur le chât. et la ville de Clisson*, Paris, 1817, in-4.

LEMOYNE (Pierre), jés., poète, né en 1602 à Chaumont en Bassigny, entra dans la société de Jésus à l'âge de 17 ans, professa la philosophie au collége de Dijon, et se livra ensuite à la prédicat. sans négliger la culture de la poésie, dont il s'était occupé depuis sa première jeunesse. De toutes ses productions en ce genre, la plus remarquable est le poème intit. *Saint Louis*, ou *la Sainte Couronne reconquise sur les infidèles*, en 18 chants, dont les 7 prem. furent imp. à Paris en 1651, in-fol. ; mais l'ouv. en entier ne fut pub. qu'en 1653. On y reconnaît de l'imagination; « mais, dit La Harpe, l'aut. ne sait ni fonder ni graduer l'intérêt des événemens et des situations; c'est un chaos d'où sortent quelq. traits de lumière qui meurent dans la nuit; il y a de la verve, des morceaux dont l'intent. est forte, mais l'exécution très-imparfaite. Le P. Lemoyne, ajoute le judicieux critique, n'avait ni goût, ni connaissance du génie de sa langue, ni des amis sévères. » E.-T. Simon, prof. au coll. de Besançon, a réduit en 8 chants le *poème de St Louis*, Besançon, 1816, in-8; mais cette publication n'a obtenu aucun succès. Le P. Lemoyne, m. à Paris en 1671. Un de ses neveux a publié ses *œuvres poétiques*, Paris, 1672, in-fol. On a encore de ce jésuite : *la Galerie des femmes fortes*, Paris, 1647, in-fol., fig.; *la Dévotion aisée*, Paris, 1652, in-8, ouvr. souvent réimpr., et que Pascal a vivement critiqué; *Lettre sur les Mémoires de la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12.

LEMOYNE (J.-Louis), sculp., élève de Coysevox, memb. de l'acad. dont il devint ensuite rect., né à Paris en 1665, y m. en 1755. On a de lui, entre autres morceaux remarquab., une statue de Diane dans le parc de la Muette et deux anges adorateurs dans l'église des Invalides. — Jean-Baptiste Lemoyne, fils du précéd., né en 1704, fut élève de son père, de son oncle, aussi sculpt., et de Rob. Lelorrain. Lorsqu'à 20 ans il eut remporté le grand prix de sculpt., son père obtint qu'il n'irait point en Italie : de là le faux goût dont Lemoyne donna des preuves, et son mépris pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Bien qu'il y ait de la vigueur et de quelq. noblesse dans sa manière, ses poses sont théâtrales, ses airs de tête guindés; enfin ses composit. symétriques ne peuvent être citées que comme autant d'exemples de la décadence de l'art en France pendant le 18e S. Cepend. avec ces défauts, Lemoyne eut la réputat. de prem. sculpt. de son temps, et fut comblé des bienfaits du roi. Il m. en 1778. On a de lui beaucoup de bustes, de figures allégoriques et plus. gr. compositions parmi lesquelles *St Jean baptisant J.-C.*, le *Tombeau de Mignard*, le *Mausolée du cardinal de Fleury* et une *statue en pied de Louis XV*, sont les plus remarquables.

LEMOYNE (J.-B. Moyne, dit), music. compositeur, né à Eymet (Périgord) en 1751, alla en Allemagne à 14 ans, et y étudia la musique sous Graun et Kirnberger. Un *chant d'orage*, qu'il composa pour l'opéra de *Toinon et Toinette* lui valut la place de deuxième maître de musique du théâtre du roi de Prusse, et l'honneur d'être admis aux concerts du grand Frédéric. Il alla ensuite à Varsovie, puis revint en France (1782), où il donna *Electre*, qui fut peu accueillie, et *Phèdre* (1786), qui eut le plus brillant succès. C'est alors qu'il fit un voyage en Italie pour se perfectionner encore dans l'art musical. A son retour (1789), il donna les *Prétendus* et *Nephté*, qui furent suivis de *Louis IX en Egypte*, *les Pommiers et le Moulin*, 1790, *Elfrida*, 1792, *Miltiade à Marathon*, 1793, *Toute la Grèce*, 1794, *le petit Batelier*, *le Mensonge officieux* et le *Compère Luc*. Lemoyne m. en 1796. Il a laissé 3 opéras MSs., savoir : *Nadir*, *Sylvius Nerva* et *l'Ile des Femmes*. — Gabriel Lemoyne, fils aîné du préc., a laissé, avec quelques morceaux de musique de salon, l'opéra-comique de *l'Entresol*. Il m. à Paris en 1815 à 43 ans.

LEMPEREUR (Constantin). V. Empereur.

LEMPEREUR (Louis-Simon), graveur, né à Paris en 1728, m. en 1807, fut élève d'Aveline. Il a beaucoup gravé d'après Boucher, Vanloo, Cochin, etc. Son morceau le plus remarquable est le *Jardin d'amour* d'après Rubens.

LEMPRIÈRE (John), ecclésiastique et littérat. anglais, né dans l'île de Jersey, mort recteur de Meeth, dans le comté de Devon, en 1824, a laissé plus. *Sermons;* le 1er vol. d'une *Trad. d'Hérodote*, avec notes, etc., Lond., 1792, entreprise qu'il ne continua pas à cause du succès mérité qu'obtint dans ce même temps la trad. complète du même histor. donnée par M. Beloe; enfin plus. compilat. utiles, telles que : *Bibliotheca classica or a classical Diction.*, ibid., 1788, in-8, ouv. composé en gr. partie d'après les *Siècles païens* de l'abbé Sabatier de Castres : il a été réimpr. plus. fois in-8 et in-4, et trad. en franç. par M. Christophe, 1804; *Universal Biography*, ibid., 1808, in-4 : l'auteur en donna cette même année un abrégé in-8.

LEMUET (Pierre), architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris en 1669, étudia l'architecture civile et militaire, fortifia plusieurs villes de la Picardie, acheva l'église du Val-de-Grâce, donna les plans de celle des Petits-Pères et des châteaux de Luynes, Laigle et Beauvilliers. On a de lui un *Traité des cinq ordres d'architecture*, etc., trad. de Palladio, Paris, 1626 et 1641, in-8; *la Manière de bien bâtir*, etc., 1625, 1663, in-fol.; *les Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, etc., Paris, 1632, in-4.

LENÆUS (Jean-Canut), archev. d'Upsal, ville où il m. en 1669 à 96 ans, y avait professé la logique, puis la théologie, et avait eu pendant 2 ans pour élève, dans sa propre maison, le prince palatin Charles-Gustave, depuis roi de Suède. On distingue parmi ses ouv. 3 *Oraisons funèbres* en suédois; *Logica peripatetica*, Upsal, 1633; *Tractatus de veritate et excellentiâ christianæ religionis*, ibid., 1638: *Comment. in evangelium Johannis*, etc., dont Fabricius pub. une nouv. édit. en 1713.

LENAIN (Louis et Ant.), frères, tous deux peintres, nés à Laon vers la fin du 16e S., et morts à 2 jours de distance en 1648, travaillèrent toujours ensemble, et s'exercèrent avec succès dans plusieurs genres, principalement dans les scènes familières : *le maréchal ferrant et sa famille*, tableau de leur composition qu'on voit au Musée royal, peut être mis en parallèle avec les chefs-d'œuvre de l'école flamande. Louis et Antoine Lenain furent l'un et l'autre admis à l'académie de peint. l'année même de sa fondation. — Matthieu Lenain, frère des 2 précéd., s'adonna comme eux à tous les genres de peinture, fut reçu en même temps qu'eux memb. de l'acad., et m. en 1677.

LENAIN (dom Pierre), frère cadet du savant

Lenain de Tillemont, né à Paris en 1640, entra fort jeune dans la congrégation de St-Victor, et de là à la Trappe, où l'abbé de Rancé le nomma sous-prieur. Il y fut un modèle de pénitence et d'humilité, et m. en 1713 d'un vomissem. de sang. On lui doit entre autres ouv., dont on trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron et dans Moreri : la *Vie de l'abbé de Rancé*, Rouen, 1715, 3 v. in-12, et un *Essai de l'hist. de l'ordre de Cîteaux*, Paris, 1696, etc., 9 vol. in-12. — V. Tillemont.

LENCLOS (Anne, et familièrement Ninon de), l'une des beautés les plus fameuses, née en 1616 à Paris, d'un gentilhomme Tourangeau, épicurien et bel esprit, eut pour mère une femme très-dévote, issue de la famille des Abra Raconis de l'Orléanais. Les efforts en sens inverse que firent de bonne heure ses parens pour lui inculquer leurs principes, ou seulem. pour la garantir d'une trop forte influence de l'un ou de l'autre côté, apprirent à Ninon, avant même qu'elle pût réfléchir, à se faire un système d'opinions et de conduite à part ; d'ailleurs la rigide vertu ne put que perdre au contraste dans la jeune imagination que l'amabilité trouvait si docile à ses impressions et à son dangereux exemple. Orpheline à 15 ans, et maîtresse de sa destinée, Ninon, qui pour toute fortune possédait 8 à 10,000 liv. de rentes viagères, s'appliqua avec toute l'ardeur de son âme à perfectionner ses talens et à orner de plus en plus son esprit. Tel devint bientôt le séduisant assemblage des charmes qui la distinguaient, que sa maison fut le rendez-vous de ce qu'il y avait de mieux à la ville et à la cour ; et, bien que les personnes les moins sévères en fait de morale ou de relig. n'eussent pu se défendre de condamner sur ces points la légèreté de ses principes, elle fut traitée en amie par mesdames de Maintenon, de La Sablière, de La Suze, de Castelnau, de Fiesques, de La Ferté, de La Fayette et autres, qui ne regardèrent point comme digne de leur mépris celle qui eut tour à tour pour adorateurs, les Coligny, les Villarceaux, les Sévigné, le gr. Condé, le duc de La Rochefoucauld, le maréchal d'Albret, le maréchal d'Estrées, Miossen, Palluan d'Effiat, Gourville, J. Bannier et La Châtre. A ces noms, la plupart histor. indépendamm. du hasard qui valut à ceux qui les ont porté les faveurs de l'inconst. Ninon, si l'on ajoute ceux des Scarron, des St-Evremont, des Molière, des Fontenelle, et autres, dont elle fut l'amie et le conseil, on comprendra sur quoi peut être fondée la célébrité de cette femme, que la nature avait parée de ses plus heureux dons, mais qui en a terni l'éclat en renonçant à la plus belle des vertus de son sexe. Ninon de Lenclos, qui m. à 90 ans (1706), avait, a-t-on dit et répété souvent, conservé jusqu'à l'âge ordinaire de la décrépitude, assez de charmes pour inspirer encore de violentes passions : mais non-seulement ce fait peut paraître fort exagéré ; il devient encore suspect, d'abord par la divergeance des anecdotes qui s'y rattachent, puis par le témoignage même de Voltaire ; et on ne sera point tenté de le récuser en cette occurrence, puisqu'il est vrai que ce grand écrivain n'avait aucun intérêt à renverser le dernier titre de célébrité de la gracieuse prophétesse qui, lorsqu'il n'avait encore que 11 ans, lui prédit toute la gloire qu'il lui était réservé d'obtenir un jour. Il reste de Ninon quelques *Lettres* ins. dans le *Recueil* de St-Evremond et souv. réimp. à part. Plus. critiques lui ont attribué un petit écrit intit. *la Coquette corrigée*, 1659, in-12 de 48 pag. : cet opusc. est une crit. de l'ouv. de F. de Juvenel int. *Portrait de la coquette*. Les *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, Paris, 1752, 2 vol. in-12, et sa *Correspondance secrète avec M. de Villarceaux et Mme de Maintenon*, 1789, in-8 ou 2 v. in-12, sont des ouv. supposés : le premier est de Damours et le 2e de M. de Ségur le jeune (*v.* les nos 3052 et 10,105 du *Dict. des Anon.*). On peut consulter pour plus de détails : *Mém. sur Ninon*, par Bret, Paris, 1751, in-12.

LENET (Pierre), proc.-gén. au parlement de Bourgogne, puis conseiller d'état, né à Dijon au commencement du 17e S., d'une famille attachée depuis long-temps à la maison de Condé, servit les intérêts des princes de cette maison pendant les troubles de la fronde, fut nommé l'un des intendans de justice, police et finances, pendant le siége de Paris en 1649, et m. dans cette même ville en 1671. Il a laissé des *Mém. sur l'hist. des guerres civiles des années* 1649 *et suiv.*, pub. en 1729, 2 v. in-12, sans indication de lieu : cet ouv. est écrit avec franchise, et l'auteur y rapporte beaucoup de circonstances qui sans lui seraient restées inconnues. — Lenet (Philib.-Bern.), parent du précéd., chan. régulier de Ste-Geneviève, né à Dijon en 1677, professa la théologie dans l'abbaye de St-Jacques de Provins, devint abbé du Val-des-Ecoliers, et m. en 1748. On a de lui : *Oraison funèbre de Fr. d'Aligre, abbé commandat. de St-Jacques de Provins*, Paris, 1712, in-12 ; et il est aut. de l'avertissement placé en tête des *Principes de la foi chrétienne* par Duguet, ibid., 1736, in-12.

LENFANT (Jacq.), min. protest., né à Bazoches dans la Beauce en 1661, m. en 1728, fit ses cours de théol. à Saumur et à Genève, passa en 1684 à Heidelberg, où il fut nommé chapelain de l'électrice douairière palatine et past. ordin. de l'église française, mais dont il se crut obligé de sortir en 1688 lors de l'invasion du Palatinat par Turenne. Il se retira à Berlin, où il commença en 1689 à exercer les fonctions de pasteur, qu'il continua de remplir pendant près de 40 ans. Il fut nommé memb. du consistoire supérieur et du conseil français pour la direction des affaires des réfugiés, prédicat. de la reine Sophie-Charlotte, et, à la m. de cette princesse, en 1705, fut maintenu dans la même charge auprès du roi Frédéric-Guillaume. Dans un voyage qu'il fit en Anglet., en 1707, il refusa la place de chapel. de la reine Anne, qui l'eût forcé de quitter Berlin. Trois ans après il fut agrégé à la société de la propagation de la foi établie en Anglet. Il visita Helmstadt en 1712 et Leipsig en 1715 dans le dessein de compulser les biblioth. pour la composition de ses ouv. hist. On peut dire que généralement il se montra plus modéré que ses confrères, dans lesquels on remarque trop souvent une vive animosité contre la religion qui leur avait ôté une patrie. J. Lenfant a laissé un gr. nomb. d'ouv., dont les principaux sont : *Hist. du concile de Constance*, Amst., 1714, in-4, fig., ib., 1727, 2 vol. in-4 ; *Apologie pour l'auteur de l'Histoire du concile de Constance, contre le journal de Trévoux du mois de décembre* 1714, ib., 1716, in-4 ; *Poggiana*, ou *vie, caractère, sentences, etc., de Pogge*, 1720, 2 v. in-8 ; *Hist. du concile de Pise et de ce qui s'est passé de plus mémorable depuis ce concile jusqu'au concile de Constance*, ibid., 1724, Utrecht, 1731, 2 vol. in-4 (*v.* un *Mémoire historique sur Lenfant* dans la *Bibliothèque germanique*, t. XVI).

LENFANT (Alex.-Ch.-Anne), jés., prédicat., né à Lyon en 1726, professa d'abord la rhétoriq. à Marseille, puis prêcha dans les principales villes de France, notamm. après la suppress. de son ordre en 1773. En 1791 il prêchait le carême à la cour. Enfermé l'année suivante dans les prisons de l'abbaye, il y fut massacré le 3 septembre. On a de lui : l'*Orais. funèb. du dauphin* (père du roi Charles X), prononcée à Nancy en 1766, et l'*Oraison funèbre* (en latin) *de M. de Belzunce, évêque de Marseille*, Paris, 1756, in-8. On a pub. le rec. de ses *Serm.*, Paris, 1818, 8 vol. in-12 : on trouve en tête une *Notice* sur l'auteur par M. N.-S. Guillon.

LENGLET (Pierre), rect. de l'univ. de Paris, né à Beauvais en 1660, m. en 1707, a laissé un rec. de poésies héroïques intit. : *Petri Lengleti carmina*, 1692, in-8.

LENGLET-DUFRESNOY (Nic.), sav. ecclés., né à Beauvais en 1674, fit ses études à Paris, et débuta à 22 ans par quelq. ouv. qui donnèrent lieu de croire qu'il se livrerait à la théologie. Bientôt cependant il suivit la carrière diplomatique : nommé en 1705 prem. secrétaire pour les langues latine et française de la cour de l'élect. de Cologne, Lenglet, qui se trouvait à Lille lorsqu'Eugène y entra, obtint de ce prince un sauf-conduit pour tout le territoire appartenant à la couronne électorale ; et dans ce poste même il trouva l'occasion de rendre d'importans services à la France : il aida entre autres en 1718 le ministère à saisir les fils de la conspiration de Cellamare, après s'être fait promettre toutefois qu'aucun des conjurés qu'il découvrirait ne serait puni de mort. Pour mieux abuser ceux-ci, Lenglet, qui déjà s'était insinué dans la confiance des principaux d'entre eux, fut mis à la Bastille comme aut. d'un *Mémoire au nom du parlement au duc de Maine*. Il alla vers ce temps à Vienne, où il avait su se faire un ami du prince Eugène ; mais il refusa de s'attacher à sa personne, non plus qu'au card. Passionei, qui voulut l'emmener à Rome, ni enfin au ministre de la guerre Leblanc. Presque perpétuellement en guerre avec les censeurs, il lui arrivait souv. de rétablir à l'impress. ce que ceux-ci avaient rayé à la lecture. Aussi fut-il à cinq reprises différentes enfermé à la Bastille, après avoir été déjà détenu 6 mois dans la citadelle de Strasbourg (1723), et quelq. temps à Vincennes (1724). L'abbé Lenglet m. à Paris en 1755 : s'étant endormi en lisant, il tomba dans le feu et se brûla. Doué d'une mémoire immense, il avait acquis beaucoup d'érudition, mais ni critique, ni bonne foi : ses nombr. ouvrages fourmillent de fautes grossières, et ne doivent être consultés qu'avec défiance. Parmi ceux qu'il composa, les principaux sont : le *Traité du secret inviolable de la confession*, 1708, in-12, 1713 et 1733 ; des *Mém. sur la collation des canonicats de l'église de Tournay*, 1711, 1712, 1713, in-8 ; la *Méthode pour étudier l'hist.*, etc., 1713, 2 vol. in-12, 5e édit., 1729, 4 vol. in-4 ; la *Méth. pour étudier la géograph.*, etc., 1716, 4 vol. in-12 ; 1736, 5 vol. in-12 ; 1742, 7 vol. in-12 ; 1768, 10 v. in-12 ; les *Tables chronol. de l'histoire univ.*, 1729, 1733, 4 gr. feuilles ouvertes ; *de l'Usage des romans*, etc., 1734, 2 vol. in-12 (sous le nom de Gordon de Percel), ouvr. que M. A.-A. Barbier se proposait de réimprimer avec de nombr. corrections qu'il a consignées sur l'exemplaire de cet ouvr. qui fait partie de sa biblioth. ; l'*Hist. justifiée contre les romans*, 1735, in-12 ; les *Principes de l'hist.*, etc., 1735-37, 6 vol. in-12 ; réimpr. en 1743 et 1752 ; l'*Histoire de la philosophie hermétique*, 1742, 3 v. in-12 ; les *Tablettes chronol. de l'histoire univers., sacrée et profane*, 1744, 2 vol. in-8 ; 1778, idem ; Genève, 1808, 3 vol. in-8 ; le *Calendrier histor. pour* 1750, 1750, in-12 ; le *Traité..... sur les apparitions*, etc., 1751, 2 vol. in-12 ; l'*Hist. de Jeanne d'Arc*, 1753, 3 part. in-12, et un *Plan de l'Hist. générale et particulière de la monarchie française*, 1754, 3 vol. in-12 (il en promettait 10). Parmi les ouvr. dont il n'a été que l'éditeur, on distingue le *Commentaire de M. Dupuy sur le Traité des libertés de l'égl. gallicane* par P. Pithou, 1715 ; les *Œuvres de Clém. Marot*, 1731, 4 vol. in-4 ; *Régnier*, 1733, in-4 ; le *Roman de la Rose*, 1735, 3 vol. in-12 ; le *Journal de Henri III*, 1744, 5 v. in-8 ; *Journal de Henri IV*, 1741, 4 vol. in-8 ; les *Mém. de Comines*, 1747, 4 vol. in-4, et les *Mém. de la régence*, 1749, 5 v. in-12. On peut consulter sur Lenglet-Dufrenoy les *Mém. pour servir à l'hist. de sa vie et de ses ouvr.*, par Michault de Dijon, 1761, in-12.

LENGNICH (Godefroi), historien et publiciste allemand, né à Dantzig en 1690, m. en 1774, fut profess. d'hist., puis syndic dans sa ville natale. On a de lui, en allem. : *Détails et jugement sur les auteurs classiq. lat.*, 1713, in-12 ; *Bibliothèque de la Prusse polonaise*, Dantzig, 1718, in-8 ; *Hist. de la Prusse polonaise*, Dantzig, 1723-48, 9 vol. in-fol. ; *Hist. de Pologne*, Leipsig, 1741, in-8 ; en latin : *Droit public du roy. de Pologne*, Dantzig, 1742, trad. en franç. par Formey sous le titre de : *Mém. pour servir à l'hist. et au droit public de Pologne*, La Haye, 1741, in-12 ; et plus. édit., entre autres celle de l'*Histoire de Prusse*, par Gaspard Schutz, 1769.

LENGNICH (Charles-Benjamin), numismate et antiquaire, de la même famille que le précéd., né à Dantzig en 1742, m. en 1795, archidiacre de l'église de Ste-Marie, fut rédacteur de la *Gazette littéraire d'Iéna*. Très-instruit, il aimait à communiquer aux autres les résultats de ses recherches. On a de lui : *Hévélius*, ou *Anecdotes pour servir à l'histoire de ce grand homme* (en allem.), Dantzig, 1780, in-8 ; trois ouv. (dans la même langue) pour faciliter la connaissance des livres rares et des médailles, pub. à Dantzig en 1776, 1780 et 1782, 4 vol. in-8. Ce savant a écrit lui-même sa *vie*, inséré dans le 13e cahier du Recueil de portraits pub. par Bock et Moser.

LENNEP (Jean-Daniel van), helléniste, né à Leuwarde en 1724, m. à Aix-la-Chapelle en 1771, remplit de 1752 à 1768 la chaire de littérature grecque et latine à Groningue, puis celle de Franeker On lui doit une édit. de *Coluthus*, Leuwarde, 1747, in-8, une autre des lettres de *Phalaris*, achevée par Walckenaer son maître, 1777, et des *Observations sur l'analogie de la langue grecque suivies d'étymologies grecques*, Utrecht, 1790, 3 v. in-8, publ. par Scheidius, que l'on peut regarder comme des chefs-d'œuvre de sagacité et de génie.

LENNOX (Charlotte), dame anglaise, lettrée, née en 1720 à New-York dans l'Amérique du nord, vint à l'âge de 15 ans en Angleterre ; et, son père étant m. sans lui laisser de fortune, elle se livra à la littérat. pour pourvoir à son entretien. On ignore à quelle époque elle se maria avec M. Lennox, et quelle était la profession de celui-ci. Vers la fin de sa vie elle retomba dans la misère. Mais les secours que lui fournit le *Litterary fund-society*, la mit à l'abri du besoin. Elle m. en 1804. Richardson et Johnson estimaient les talens de cette dame, qui a pub. les ouv. suiv. : *Mém. d'Harriot Stuart*, 1751 ; *le Don Quichotte femelle*, 1752, trad. librement en franç., Lyon, 1773, 2 vol. in-12 ; *Shakspeare éclairci*, 1753-54, 3 vol. in-12 ; *Henriette*, 1758, 2 vol. in-12, trad. en franç. par G.-J. Monod, 1758, 2 vol. in-12 ; *Sophie*, 1763, 2 vol. in-12, trad. en franç. par de La Flotte, 1778, 2 v. in-12 ; *Euphémie*, 1790, 4 vol. in-8 ; *Philandre*, drame pastoral, 1757, in-8 ; *les Mœurs de la vieille cité*, coméd., représent. en 1773 sur le théâtre de Drury-Lane ; *Musée des Dames*, recueil littér., 1761, 2 v. in-8. Mistress Lennox a trad. du franç. en angl. : *Mém. de la comtesse de Bercy*, 1755, 2 vol. in-12 ; *Mém. de Sully*, 1756, 3 vol. in-4, réimp. depuis in-8 ; *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, 1759-60, 3 vol. in-4, pub. sous les noms du comte de Cork, d'Orrery et du doct. Johnson.

LENOBLE (Eustache), baron de St-George, littérat. du 17e S., né à Troyes en 1643, fut, très-jeune encore, pourvu de la charge de procureur-général au parlem. de Metz. Mais ses profusions le ruinèrent. Il fut même enfermé au Châtelet comme ayant fabriqué de faux actes. Il passa le reste de sa vie dans une agitation continuelle et dans la débauche : banni par arrêt du Châtelet de Paris, il obtint toutefois la permission de vivre obscur dans la capitale, où il se mit aux gages des libraires. Telle était la facilité de son travail qu'il gagnait jusqu'à mille francs par mois ; mais il les dépensait promptem. en repas et en fêtes. Il m. en 1711 dans un tel état de misère, qu'il fut enterré aux frais de sa paroisse. Bayle faisait assez de cas du talent de Lenoble, et en effet il écrivait avec autant de légè-

reté et d'originalité que d'élégance. On a de lui plus. romans historiq., des brochures, des dialog. politiq., des fables et contes en vers, une trad. en vers des *Satires de Perse*, fort bizarre en ce qu'il se permet de substituer des noms modernes à ceux des personnages anciens; *l'Hérésie détruite*, poème en 4 chants sur la révocation de l'édit de Nantes; beaucoup de *Poésies div.*; *Thalestris*, tragédie, 1717, in-8, et 2 coméd. Les *Œuv.* de Lenoble ont été recueillies en 20 vol. in-12, Paris, 1718. On lui attribue encore la trad. d'un *Voyage autour du monde* de Gémelli Carreri, Paris, 1719, 6 v. in-12.

LENOBLE (Pierre-Madeleine), intendant militaire, né à Autun en 1772, pub. au commencem. de la révolution un journal intitulé *le Cosmopolite*, fut nommé commissaire des guerres en 1792, devint ensuite commissaire ordonnat., fut constamment en activité sous les gouvernem. directorial et impérial, cessa d'être employé en 1815, et m. à Paris en 1824; il était chevalier des ordres milit. de St-Louis et de la Légion-d'Honneur. On a de lui plus. écrits, dont on trouvera la liste dans *l'Annuaire nécrolog.* de M. Mahul, 1824, et parmi lesquels nous citerons: *Projet pour l'établissem. des greniers d'abondance*, 1792; *Mém. sur la panificat.*, 1798; *Projet de loi ou d'ordonnance pour l'institut. d'une magistrature milit.*, etc., Paris, 1817, in-4; *Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage en* 1809, etc., Paris, 1821, in-8, avec un atlas petit in-fol. Lors de la publicat. de cet ouv., les premiers exemplaires ne portant pas le nom de l'auteur, quelques personnes l'attribuèrent au maréchal Soult qui réclama dans *le Moniteur* (*voy.* pour la lettre et la réponse les nos 36 et 38 de 1821). Cette correspondance détermina à réimp. un nouveau titre sur lequel Lenoble mit son nom.

LENOIR (Jean), chanoine et théologal de Séez au 17e S., se brouilla, par son zèle inconsidéré, avec son év., qu'il voulut obliger à condamner un catéchisme publié dans le diocèse. Sur le refus du prélat, il le dénonça comme coupable de plusieurs propositions hérétiq., présenta même à ce sujet une requête au roi appuyée bientôt de quelq. écrits où il franchissait toutes les bornes de la modération. Il se vit condamner, sur la représentation de ses libelles en 1684, aux galères à perpétuité. Cette peine trop rigoureuse ayant été commuée, il m. dans les prisons de Nantes en 1692. Ses principaux ouv. sont: *Les nouvelles lumières politiques sur le gouvernement de l'Eglise*, ou *l'Evangile nouveau du cardinal Pallavicini*, *révélé par lui dans son Histoire du concile de Trente*, Amst., 1676, in-12; *L'Evêque de cour opposé à l'évêque apostolique*, Cologne, 1682, 2 vol. in-12.

LENOIR (J.-Charl.-Pierre), magistrat, né à Paris en 1732, fut successiv. conseiller au Châtelet, lieuten. criminel, maître des requêtes, lieuten. de police de Paris (1774), cons. d'état, puis bibliothéc. du roi et enfin présid. de la commiss. des finances. Dans toutes ces charges et principalem. dans celle de lieutenant de police, il montra un désintéressement, une philanthropie et un zèle à toute épreuve, fit beaucoup d'améliorations, créa plus. établissemens utiles, et s'occupa avec des soins particuliers des hôpitaux, des prisons et des approvisionnem. Il fut disgracié sous le ministère de Turgot; rappelé ensuite à la police, il donna sa démiss. en 1790, se retira en Suisse, et de là à Vienne. Paul Ier voulut le fixer à sa cour; mais il préféra revenir en France (1802), obtint de Napoléon, sur le mont-de-piété dont il avait été le fondateur, une pension de 4,000 francs, qui était désormais son unique ressource, et m. en 1807. Lenoir était spirituel, judicieux, très-instruit. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'abolition de la torture. On peut consulter, pour plus de détails sur son administration, un écrit rédigé par lui, ou du moins sous ses yeux, int.: *Détails sur quelq. établissem. de la ville de Paris*, etc., Paris, 1780, in-8.

LENOIR (Nicolas), architecte, né en 1726 à Paris, où il m. en 1810, était élève de Blondel. Envoyé à Rome après avoir remporté le grand prix au concours de l'académie de Paris, il étudia les monumens anciens avec tant d'assiduité que ses condisciples l'appelaient *le Romain*. Il éleva plus. édifices à Fernay par ordre de Voltaire, construisit en 1787 la salle de l'Opéra, aujourd'hui théâtre de la porte St-Martin, et plus. autres édifices publics dans Paris. Son nom a été donné à une des rues qui aboutissent au marché dit de *Beauvau*, construit d'après ses plans, et sous sa direction.

LENOIR-LAROCHE (Jean-Jacques), comte, commandant de la Légion-d'Honneur, né à Grenoble en 1749, embrassa, jeune encore, la carrière du barreau, et fut l'ami et l'élève de Servan. Ses plaidoyers ne brillaient point par l'éloquence, mais ils unissaient la force de la conviction à la véritable philosophie. En 1788 un mémoire, qui fit alors du bruit, ouvrit à Lenoir-Laroche l'entrée des états-généraux. Il siégeait parmi les patriotes éclairés de l'assemblée constituante, bien qu'il ne parût point à la tribune, d'où l'éloignait la faiblesse de son organe. Durant la session il rédigea la feuille connue sous le nom de *Journal de Perlet*. Plus tard il défendit aussi, dans *le Mercure* et dans *le Moniteur*, les principes d'une sage liberté, et osa même élever la voix en faveur de l'infortuné Louis XVI. Heureusement échappé au glaive des terroristes, il professait la législation à l'école centrale du Panthéon, lorsque le directoire l'appela au ministère de la police. Trop modéré pour frapper des coups d'état, Lenoir-Laroche ne s'y maintint que 8 jours. En l'an VI il fut élu au conseil des anciens, concourut à la révolut. du 18 brum., et entra au sénat conservat. lors de sa prem. organisation; mais il ne balança point à se joindre à la faible minorité de ce corps qui refusa constamm. de sanctionner les volontés du maître. Aussi en 1814 Lenoir-Laroche adhéra à la déchéance de Napoléon. Après la restaurat. il fut porté au nombre des membres de la chambre des pairs, dont il ne cessa point de faire partie. Il m. le 17 fév. 1825. Son *Eloge* a été prononcé à la tribune par M. le comte Lemercier. Outre ses art. dans le *Mercure* et dans le *Moniteur*, Lenoir-Laroche a pub.: *Considérat. sur la constitution des états du Dauphiné*, etc., 1789, in-8 (anonyme); *de l'Esprit de la constitut. qui convient le mieux à la France*, 1795, in-8; *Discours prononcé au cercle constitutionnel le* 10 *ventôse an* VI, 1798, in-8.—Lenoir-Laroche (Claire Réguis, femme), épouse du précédent, née à Grenoble en 1762, morte à Paris en 1821, s'est distinguée par son esprit et par l'exaltation de ses idées mystiques. Elle a publié sous le voile de l'anonyme: *la Grèce et la France*, ou *Reflexions sur le Tableau de Léonidas de David...*, *par une Française*, *suivies de la correspond. d'un officier d'artillerie*, etc., Paris, 1815, in-8; *Description du Calvaire des Lauriers*, Paris, 1820, in-8. Elle a laissé, entre autres MSs., une *Interprétation mystique de la fable de l'Amour et Psyché*.

LENONCOURT (Robert de), archevêque de Reims, issu d'une ancienne famille de Lorraine, m. en odeur de sainteté en 1531, avait sacré François Ier en 1515. — Robert de Lenoncourt, son neveu, fut successivem. abbé de St-Remi, évêque de Châlons-sur-Marne, de Metz, archevêq. d'Embrun, d'Arles, cardinal en 1538, et m. en 1561, avec une grade réputat. de vertu et de sagesse. — Phil. de Lenoncourt, neveu du précéd., fut fait cardinal par le pape Sixte V en 1586, devint archevêque en 1589, et m. en 1591, à l'âge de 65 ans, après avoir joui à un haut degré de la faveur et de la confiance de Henri III. — V. Courcelles.

LENORMANT (Charles-François), né à Orléans vers 1763, était notaire à Paris, lorsqu'il y

m. le 23 fév. 1816. On a de lui *J.-J. Rousseau Aristocrate*, Paris, 1790, in-8, de 109 pages.

LENOTRE (ANDRÉ), architecte, dessinat. des jardins de Louis XIV, né à Paris en 1613, avait été destiné par son père à la peinture, et étudia cet art chez Simon Vouet. Mais son goût pour l'art des jardins se développa avec tant de force, qu'il s'y livra uniquement. Louis XIV sut l'apprécier, et c'est pour ce monarque que Lenôtre planta les jardins de Versailles, des Tuileries, de Clagny, de Chantilly, de St-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de St-Germain et de Fontainebleau. On peut dire qu'il fut le véritable créateur de son art; et quoique la mode des jardins anglais ait prédominé depuis, il est encore regardé comme le plus habile dessinateur de jardins. De son temps sa réputation fut européenne. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1678, il reçut du pape Innocent XI l'accueil le plus distingué. Lenôtre m. à Paris en 1700. Le roi lui avait accordé des titres de noblesse et le cordon de Saint-Michel. Son buste, sculpté par Coysevox, est au musée royal.

LENOURRY (DENIS-NICOLAS), savant bénéd., né à Dieppe en 1647, mort à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1724, est connu par un recueil de dissertations sur les ouv. des Sts pères. Cet ouv. intit.: *Apparatus ad bibliothec. maximam patrum veterum*, etc., Paris, 1703 et 1715, 2 vol. in-fol., est de la plus haute import. pour l'étude de la philologie ecclésiastiq. transcendante. Lenourry a de plus rédigé la préface des *Œuvres de St Chrysostôme*, édit. de Montfaucon, et a coopéré à l'édit. de *OEuvres de St Ambroise*, pub. par Dufrische, Paris, 1686, 1690, 2 vol. in-fol.

LENS (JEAN de), en latin *Lensœus*, né à Bailleul (Hainaut) en 1541, m. à Louvain en 1593, professeur de théologie, composa un grand nombre d'ouv. écrits avec élégance sur les points controversés entre les protestans et les orthodoxes. Il rédigea aussi au nom de la faculté de Louvain une déclaration sur la bulle de Pie V contre Baius et une censure de Lessius.—Arnoul de LENS, son frère, médecin du czar, m. en 1575 à Moscou, est aut. d'une introduct. aux élémens d'Euclide sous ce tit.: *Isagoge in geometrica elem. Euclidis*, imp. à Anvers.

LENS (ANDRÉ-CORNEILLE), peintre belge, né à Anvers en 1739, fut, à son retour de Rome, nommé profess. de l'academ. de dessin de sa ville natale, et réussit à obtenir que les peintres ne fussent plus assujettis aux maîtrises, comme ils l'avaient été jusqu'alors dans les Pays-Bas autrichiens. Il refusa les offres brillantes que lui avait faites Joseph II pour l'attirer à Vienne, et se fixa à Bruxelles, où il m. en 1822, laissant un grand nombre de tableaux de chevalet remarquables par la grâce et la simplicité: on lui doit en outre deux ouv. sur son art: *le Costume*, ou *Essai sur les habillem.*, etc., Liége, 1770, in-8, nouv. édit., revue par G.-H. Martin, Dresde, 1785, in-4, fig.; *du Bon Goût*, ou *de la Beauté de la peinture*, etc., Bruxelles, 1811, in-8, fig.

LENTI (JOS.), biographe italien, né à Ascoli en 1605, m. en 1640, pub. à 17 ans *Præclara facinora clarorum Asculanorum exposita*, Rome, 1622, in-8. Sa figure était si belle que les peintres se plaisaient à la copier. Léon Allatius lui a consacré un article dans son ouv. intit. *Apes urbanæ*.

LENTILIUS (ROSINUS), médecin allemand, dont le véritable nom était *Linsenbahrdt*, né à Waldenburg en 1657, m. à Stuttgard en 1733, fut d'abord instituteur, exerça ensuite la médecine, fut reçu licencié à Altorf, s'établit à Anspach, puis à Nordlingen, enfin à Stuttgard, où, en 1711, il devint médecin du duc de Wurtemberg. Très-habile dans la connaissance de la matière médicale, il était l'ennemi de la saignée qu'il voulait remplacer par le système chimiatrique: ce fut lui qui le premier conseilla l'usage de l'arsenic pour la cure des fièvres intermittentes, et il suivit constamment une méthode curative fondée sur la théorie la plus erronée et la plus dangereuse. On a de lui un livre (en allem.) *contre l'usage de se faire tirer du sang à l'époque des équinoxes*, Ulm, 1692, in-8; *Tabula consultatoria*, etc., ib., 1696, in-8; *de Hydrophobiæ causâ et curâ*, ib., 1700, in-8; *Eteodromus medico-practicus anni* 1709, Stuttgard, 1711, in-4; *Iatromnemata theoretico-practica*, ib., 1712, in-8.

LENTULUS, nom d'une illustre fam. de Rome, d'où sont sortis les personnages suiv.: PUBLIUS LENTULUS SURA, occupa les prem. places de la république, entra dans la conjuration de Catilina, et fut étranglé dans sa prison. — LENTULUS SPINTHER, un des hommes les plus fastueux de son temps, embrassa le parti de Pompée, fut fait prisonnier par César qui lui donna la vie, rejoignit ensuite Pompée, prit la fuite à la bataille de Pharsale, et m. peu de temps après. — COSSUS CORNELIUS LENTULUS, surnommé *Gætulicus*, à cause de ses victoires sur les Gétules, se distingua sous le règne de Tibère par ses talens et ses vertus. — CNEIUS LENTULUS, fils du précédent, fut accusé d'être le complice de Séjan, confondit son calomniateur et le fit punir, conspira ensuite contre Catilina, et fut mis à mort. Il avait composé des poésies et quelq. ouv. historiques qui se sont perdus.

LENTULUS (CYRIAQUE), publiciste allem., né à Lentz vers 1620, m. vers la fin du 17e S., fut professeur d'hist. et de philosoph. à Herborn, se déclara l'antagoniste de Grotius, et réfuta le système de Descartes avec une aigreur condamnable. Il avait pour Tacite une admiration presque exclusive. On a de lui un grand nombre d'ouv., dont les plus remarquables sont: *Augustus*, *sive de convertendâ in monarchiam republicâ*, Amsterdam (Elzevir), 1645, in-12, rare et curieux; *Nova Ren. Descartes sapientia detecta*, Herborn, 1651, in-12; *Cartesius triumphatus*, etc., Francfort, 1653, in-4; *Arcana regnorum et rerumpublicarum*, ibid., 1653, 1655, 1666, in-8; *Aula Tiberina*, etc., ib., 1662, in-12; *Princeps absolutus*, ib., 1663, in-8; *Janus reseratus politicus et militaris*, ib., 1665, in-8; *Germania cum vitâ Jul. Agricolæ*, Marbourg, 1666, in-8 (ces cinq ouv. forment une espèce de comment. sur Tacite); *Imperator*, *sive de jure circa bella et pacem observando*, Herborn, 1664, in-8 (c'est une réfutation de Grotius); *Prudentia militaris prisci ac recentioris ævi ac imperatoris absoluti*, *part. II*, Marbourg, 1664, in-4; *Apes gloriæ romanæ*, etc., ibid., 1668, in-4. Kœnig, dans sa *Biblioth. vetus et nova*, cite plus. traités de droit. du même aut.

LENTULUS (SCIPION), Napolitain, né dans le 16e S., se retira dans le pays des Grisons pour y embrasser la religion réformée, et fut ministre à Chiavenna. On a de lui une *Grammaire italienne*, Genève, 1568; une *Défense* de l'édit des ligues-grises contre les nouveaux ariens, Genève, 1592, in-8. — Paul LENTULUS, que l'on croit fils du précédent, fut médecin de la ville de Berne, et y m. en 1613, après avoir pub. un écrit intit.: *Historia de prodigiosâ inediâ Apolloniæ Schregeræ*, Berne, 1604, in-4.—César-Joseph LENTULUS, arrière-petit-fils du précéd., né à Berne en 1683, entra au service d'Autriche, fit avec distinction les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin, et celles contre les Turks, parvint au grade de feld-maréchal lieutenant, fut nommé gouvern. de Cronstadt en 1741, et m. en 1744. Il se disait issu de l'ancienne famille des Lentulus de Rome, et il paraît que ses aïeux avaient eu la même prétention.

LENTULUS (ROBERT-SCIPION de), fils de César-Joseph, général au service de Prusse, né à Vienne en 1714, entra dans la carrière militaire à 14 ans, se distingua dans la campagne de 1744, et fut remarqué de Frédéric, qui l'ayant fait prisonn. l'engagea à quitter le service d'Autriche pour celui de la Prusse. Lentulus n'y consentit que 2 ans après, en 1746. Il fit briller de grands talens dans la guerre

de sept ans, prit possession de la partie de la Pologne dévolue à la Prusse par le prem. partage en 1773, demanda et obtint sa démission en 1778, se rendit à Berne, devint bailli de Kœnitz, et m. en 1786 à sa maison de Monrepos près Lausanne. Sa taille était, dit-on, de près de sept pieds et ses proportions admirables. Il n'avait jamais été blessé. Sa *vie*, écrite en allem., a été trad. en français par Hedel Hoker, Lausanne, 1787, in-8; nouv. édition revue et augm., Berne, 1788, in-8, avec portrait.

LENZ (Charles-Gotthold), philologue et littérateur allem., né à Géra en 1763, fut profess. au gymnase de Gotha, intendant du cabinet des médailles du duc de Saxe-Gotha, et m. en 1809. On a de lui, en allem., div. ouv., dont les princip. sont : *Histoire des femmes dans les temps héroïques*, Hanovre, 1799, in-8 : *Sur les rapports de J.-J. Rousseau avec les femmes*, Leipsig, 2 vol. in-8; *Voyage à la Troade*, d'après Lechevalier, Altemb., 1800, in-8; *la Déesse de Paphos d'après les antiques*, Gotha, 1808, in-4 avec 2 pl. Les journaux et les recueils les plus connus en Allemagne renferment un grand nombre de *Mémoires*, de *Dissert.* et *Extraits* de C.-G. Lenz, qui a laissé en outre des matériaux pour une nouv. édit. de *Stace*.

LÉO (Léonard), célèbre composit. italien, né à Naples en 1694, ou selon Piccini en 1701, étudia la musique sous Alexandre Scarlatti, devint maître du conservat. de *Santo Onufrio*, et composit. particulier de la chapelle du roi. Entre autres élèves d'un mérite supérieur, il forma Tractta et Piccini, contribua puissamment à l'illustration de l'ecole napolitaine, et m. en 1743 ou 1744. On cite parmi ses principales composit. les opéras suiv. : *Sophonisbe*, 1781; *Olimpiade*, *Demofonte*, *Caio Gracco*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tito*, 1735; *Ciro riconosciuto*, 1739; *Achille in Sciro*, 1740; *Vologèse*, 1744; les opéras comiques : *la Contesa dell' Amore e della Virtù; il Cioè* : plus. *Oratorios*, *Motets* et *Cantates*, parmi lesquels le *Miserere* est regardé comme un chef-d'œuvre. — Louis Léo, légiste ital., né à Bénévent dans le 16e S., a laissé : *Comment. super VII*, *VIII et IX lib. Cod. Venet.*, 1600, in-fol., imp. chez les Junte.

LÉOCHARÈS, sculpteur grec du 4e S. av. l'ère chrét., travailla avec Scopas, Briaxis et Timothée au tombeau de Mausole, dont il fit le côté occident.; il exécuta, en or et en ivoire, les statues de Philippe, d'Alexandre, d'Olympias, d'Eurydice : en bronze la statue d'Isocrate : mais ses chefs-d'œuvre furent, dit-on, *Ganymède* dans les serres de l'aigle qui le porte à Jupiter et semble craindre de blesser une proie destinée au maître des dieux; la statue d'*Autolycus*, vainqueur dans les jeux du pancrace; un *Jupiter tonnant*, placé depuis au Capitole; et un *Apollon* orné d'un diadème.

LÉON (St), 1er pape de ce nom, dit *le Grand*, succéda à Sixte III en 440, et s'occupa d'abord d'expulser de Rome les manichéens qui cherchaient à s'y cacher, et de détruire les erreurs de Nestorius et d'Eutychès (*v.* ces noms). Il approuva tous les actes du concile tenu à Chalcédoine en 451, excepté celui qui donnait au siége de Constantinople la prééminence sur ceux d'Antioche et d'Alexandrie. Le système de St Léon était d'ailleurs d'attacher l'autorité métropolitaine au plus ancien évêque, et non pas à un siége particulier, comme il le prouva dans la querelle entre St Hilaire, évêque d'Arles, et Célidonius (*v.* ces deux noms). Attila, roi des Huns, s'étant avancé vers Rome après avoir envahi le nord de l'Italie, l'emper. Valentinien II, enfermé dans Ravenne, sollicita la médiation de St Léon. Ce pontife alla au-devant du vainqueur et sauva la capitale de l'empire d'Occident par un de ces évènemens extraordinaires que la sagesse humaine ne peut seule expliquer. Le roi des Huns, désarmé par l'éloquence du pontife, suspendit sa marche dévastatrice, et se retira au-delà du Danube. Quelques années après, Genseric (*v.* ce nom), roi des Vandales, s'étant emparé de Rome, St Léon intervint une seconde fois comme médiateur, mais ne put sauver la ville du pillage. Au milieu de ces désastres politiques, aucune des hérésies qui désolaient l'église catholique n'échappait au saint pontife. Il combattit les priscillianistes et les pélagiens avec autant d'ardeur et de succès que les autres hérétiques dont nous avons parlé. Saint Léon m. à Rome en 461. L'Eglise honore sa mémoire le 11 avril, jour de la prem. translation de ses reliques. C'est le prem. pape dont on ait un corps d'ouv. Il se compose de 96 sermons, de 141 lettres, d'un traité sur la vocat. des gentils, et d'un code des anciens canons. Le P. Quesnel en donna une édit. en 1675, 2 vol. in-4, réimp. avec des augmentations, Venise, 1753, 3 v. in-f. Le P. Cacciari en a pub. une autre, revue et corrigée sur les MSs. du Vatican, Rome, 1751, 1753 et 1755, 3 vol. in-fol. Les sermons de St Léon ont été trad. en franç. par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1701. Le style de ce pape, qui avait connu St Augustin dans sa jeunesse, est elégant et noble.—Léon II (St), né en Sicile, élu pape en 682, avait de l'érudition et de l'éloquence. Il traduisit du grec en latin les actes du 6e concile œcuménique pour les faire connaître à l'église d'Occident, soutint avec fermeté ses droits contre l'exarque de Ravenne, fit divers règlemens pour le maintien de la discipline, perfectionna le chant grégorien, composa plusieurs hymnes sacrées, et m. en 683, emportant les regrets du peuple romain qui avait su apprécier ses vertus et ses bienfaits. L'Eglise honore la mémoire de ce pontife le 28 juin.—Léon III, né à Rome, succéda à Adrien Ier, et s'assit dans la chaire de St Pierre le 26 déc. 795. Son prem. soin fut de rendre hommage à la suzeraineté de l'emp. Charlemagne en lui envoyant les clefs de la basilique de St-Pierre et l'étendard de la ville de Rome, et le priant de commettre un des seigneurs de sa cour pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Quatre ans après l'installation de ce pontife (799), il se forma une conspiration contre lui. Au milieu d'une procession, Léon fut assailli par une bande de gens armés qui le maltraitèrent, le dépouillèrent de ses vêtemens, et l'abandonnèrent sur la place : Paschal et Campule, neveux du dernier pape, l'un primicier, l'autre sacellaire de l'église romaine, chefs de ce complot, s'emparant alors de la victime, l'entraînèrent dans une église voisine, l'accablèrent de nouveaux outrages, s'efforcèrent de lui arracher la langue et les yeux, ne purent en venir à bout, et l'enfermèrent ensuite dans le monastère de St-Etienne. Léon parvint à s'échapper avec le secours de quelques serviteurs fidèles, et se réfugia en France auprès de Charlemagne. Ce monarque le renvoya en Italie avec une escorte; et le pontife rentra dans Rome en triomphateur. Charlemagne quitta peu de temps après Aix-la-Chapelle pour se rendre lui-même en Italie, où il reçut (en l'an 800) la couronne impériale des mains de son protégé avec des circonstances que l'histoire a conservées. Une nouvelle conspiration se trama encore contre Léon en 815; mais il fit périr par le supplice les principaux conjurés, et m. l'année suivante (11 juin 816). On a de ce pape treize lettres, insérées dans les Collect. des conciles, dans les Recueils de Sirmond d'Ughelli et Baluze. Le livre intitulé : *Enchiridion contra omnia mundi pericula Carolo magno in munus datum*, impr. sous le nom du pape Léon (Rome, 1525, in-32, réimp. à Lyon, 1601, 1633, in-24), est une production apocryphe comme le prétendu *Grimoire* du pape Honorius.—Léon IV, né à Rome, élu pape en 847, justifia la confiance que les Romains avaient eu dans sa fermeté et son courage. Il défendit sa patrie contre les Sarasins, fit réparer l'église de St-Pierre qui avait

été dévastée par ces barbares, et entourer de murs le bourg du même nom, devenu l'un des quartiers de Rome et qui porte encore le nom de cité léonine. Il assembla un concile pour la réformat. des mœurs ecclésiastiques, s'appliqua à instruire les pasteurs de leurs devoirs, et m. en 855. C'est après sa m. et avant la nominat. de Benoît III, qu'on a placé la fable ridicule de la papesse Jeanne.—LÉON V, né à Ardée, fut élu pape en 903, n'occupa le St siége que deux mois, fut expulsé par Christophe, fils d'un autre Léon, et m. de chagrin dans la prison où on l'avait renfermé le 6 déc. de la même année. —LÉON VI, né à Rome, succéda au pape Jean X en 928, et m. au commencem. de l'année suivante (929). On a peu de détails sur son pontificat. — LÉON VII, élu en 936, se déclara, dans une lettre écrite au clergé de Bavière, contre le mariage public des prêtres; mais il ne voulut point que les enfans nés d'un tel mariage fussent déchus de la faculté d'être promus aux ordres. Il m. en 939, après un pontificat de trois ans et demi. — LÉON VIII, avait été élu au concile de Rome en 963 à la place de Jean XII (*v.* ce nom); mais celui-ci l'avait chassé de la chaire de St Pierre (ce qui a fait placer quelquefois ce Léon dans la classe des antipapes). A la m. de Jean XII, arrivée le 14 mai 964, Léon se présenta de nouveau; mais les Romains élurent un autre personn. qui prit le nom de Benoît V. L'emp. Othon, irrité de ce choix, entra dans Rome avec des troupes et rétablit l'élu du conclave. Léon VIII m. en 965, après un an et quatre mois de pontificat. On lui attribue une bulle que les ultramontains regardent comme apocryphe, et qui donnait à l'empereur un pouvoir absolu pour l'institution du pape et des évêques. — LÉON IX (St), né en Alsace en 1002, élu pape en 1049, portait le nom de Brunon, et était cousin germain de l'emper. Conrad le Salique. Ce fut au fils de ce dern., l'emper. Henri III, que Brunon, alors évêque de Toul, dut son élévation au trône pontifical dans une assemblée de prélats et de grands de l'empire. Il fut accueilli à Rome par une approbation générale, travailla avec zèle à la réforme de la discipline ecclésiastique, porta des lois sévères contre la simonie et le concubinage, tint plus. conciles en Italie, en France, en Allemagne, eut à repousser les incursions des Romains dans l'Italie méridionale, fut fait prisonnier par eux, recouvra la liberté à la suite d'une maladie que ses austérités lui avaient fait contracter pendant sa captivité, et vint m. à Rome en 1054 le 19 avril, jour où l'Eglise honore sa mémoire. On a de ce St pontife, outre plus. décrétales et lettres insérées dans les Collections des conciles, une *Vie de St Hidulphe*, insér. dans le *Thesaur. anecdot.* de D. Martène. La *vie* de St Léon se trouve dans le tom. 7 de l'*Histoire littéraire de la France*, par les bénédictins.

LÉON X (JEAN DE MÉDICIS, pape sous le nom de), né à Florence le 11 déc. 1475, fils de Laurent de Médicis (*v.* ce nom), fut nommé cardinal à l'âge de 13 ans par Innocent VIII. Quatre ans plus tard il reçut les ordres, alla ensuite à Rome, revint à Florence après la mort de son père, changea plus. fois de résidence pendant l'invasion des Français sous le roi Charles VIII, voyagea en Allemagne, en Flandre, en France, y contracta de nombreuses et honorables liaisons, retourna à Rome, où il obtint l'amitié de Jules II, et se livra au milieu des intrigues politiques à la culture des sciences et des beaux-arts. Prisonn. à la bataille de Ravenne, ville où il était alors légat, J. de Médicis ne recouvra la liberté qu'après l'évacuation du Milanez par les troupes françaises, et rentra dans sa patrie, où il eut le bonheur d'échapper à une conjur. tramée contre sa personne. Sur ces entrefaites Jules II étant m., le card. se rendit à Rome, où il fut élu pape le 11 mars 1513. « Le pontificat de Léon X, dit un judicieux biographe, est le tableau d'un siècle entier, auquel il eut la gloire d'imposer son nom. » Le cadre de ce Dictionnaire ne nous permet d'en retracer qu'une rapide esquisse. Léon X termina le différend que Louis XII avait eu avec la cour de Rome. Le roi de France adhéra aux actes du concile de Latran, et reçut l'absolution des censures lancées contre lui par Jules II. Profitant ensuite de l'état de tranquillité où se trouvait alors l'Italie, Léon affermit d'une manière durable l'autorité de sa famille à Florence, en même temps qu'il se préparait d'avance à procurer la couronne de Naples à Julien de Médicis, son frère, à la m. du roi Ferdinand. Ce fut dans ces vues qu'il conclut avec Louis XII un traité qui n'eut point d'exécution. Les choses changèrent de face lorsque François I[er] monta sur le trône de France. Ce monarque, appuyé de l'alliance des Vénitiens redevenus maîtres dans Gênes, se préparait à rentrer en Italie. Léon X ne pouvant pas garder la neutralité, se ligua avec le duc de Milan, Ferdinand, et les Suisses, contre le roi de France, que la victoire de Marignan remit bientôt en possession des duchés de Milan, Parme et Plaisance. Léon traita alors avec François I[er], et on convint d'une entrevue à Bologne. Le pape y développa la plus grande habileté, obtint une paix avantageuse, et arrêta avec le chancelier Duprat, qu'il sut mettre dans ses intérêts, les bases de ce fameux concordat qui reçut l'année suivante une sanction définitive. En 1517, Léon découvrit une conspiration formée contre lui par les cardinaux Sauli et Petrucci, et fit pendre ce dernier dans sa prison : le prem. racheta sa vie par ses trésors. Ne se dissimulant pas l'impression qu'avait faite le supplice de Petrucci, le pape créa, par compensation, trente-un cardinaux, choisis parmi ses parens, ses amis et les personnages les plus distingués par leur mérite, leur naissance et leurs richesses. Bientôt la liberté du commerce, la protect. accordée aux beaux-arts, la sagesse de l'administrat., une police vigilante, sans mesures trop rigoureuses, vinrent effacer les traces des évènemens passés, et jeter le plus grand éclat sur le règne du pontife. Cette brillante époque fut consacrée par un décret solennel ordonnant l'érection d'une statue dont l'exécut. fut confiée à Michel Ange, et que l'on voit encore au Capitole. Dans cet état des choses, Léon X conçut deux grands projets : l'un était d'armer les princes chrétiens contre les Turks devenus plus formidables que jamais sous le règne de Selim II; l'autre d'achever la basilique de St-Pierre, commencée par Jules II. Les cabinets ne promirent qu'une alliance défensive en donnant au pape le vain titre de chef de la ligue. Celui-ci avait pub. des indulgences par toute l'Europe à l'occasion de la croisade contre les Turks. Mais voyant la tiédeur des princes, il fit annoncer que l'argent de ces indulgences serait employé à l'achèvement de la basilique de St-Pierre. Avec le penchant au luxe et à la magnificence, déjà si bien manifesté par Léon, il était facile à ses ennemis de rendre odieux ou ridicule l'emploi des tributs demandés. Toutefois les indulgences furent reçues et prêchées sans réclamat. et sans troubles en France, en Angleterre, et dans une grande partie de l'Allemagne. Mais un moine d'un couvent de la Basse-Saxe donna la prem. impulsion de la révolte contre l'église catholique. Les augustins avaient été jusqu'alors en possession de prêcher les indulgences. Ceux de Wittemberg, piqués de ce qu'on leur avait préféré les dominicains en cette occasion, excitèrent Martin Luther (*v.* ce nom), leur confrère, profess. de théologie à l'université de cette même ville, à s'élever contre le tarif mis par les prédicateurs de leurs adversaires au salut des âmes du purgatoire. Les prédications et les écrits de Luther, homme ardent, opiniâtre et déjà imbu, dit-on, des opinions de Jean Hus, enlevèrent des peuples entiers à l'église romaine. Léon X après avoir tenté vainem. de ramener ce moine audacieux par la

douceur, l'anathématisa par deux bulles consécutives (15 juin 1520 et 5 janv. 1521). A cette même époque, le feu de la guerre se rallumait dans toute l'Europe. Léon X balança long-temps entre François Ier et Charles-Quint qui, l'un et l'autre, recherchaient son alliance ; enfin il conclut avec le prem. un traité (1520), par lequel il s'engageait à assurer au roi la possession du royaume de Naples, en se réservant la place de Gaëte. En 1521 il traita avec Charles-Quint pour chasser les Français d'Italie, et pour donner le Milanez à Fr. Sforze, et assurer au St siége le duché de Ferrare, qu'on voulait ôter à la maison d'Este. Léon survécut peu à cette dern. négociation, et termina sa carrière le 1er décembre de la même année (1521) à l'âge de 46 ans. Protecteur éclairé des lettres, ce pape avait choisi ses secrétaires parmi les plus beaux esprits d'Italie. Il rétablit le gymnase de l'université de Rome, lui rendit ses revenus, employés depuis long-temps à d'autres usages. Des profess. y furent appelés de toutes parts pour y enseigner la théologie, le droit canon, le droit civil, la philosophie morale, la rhétorique, la logique, les mathématiques, la médecine, la langue grecque, etc. Des priviléges furent accordés aux étudians. Les bibliothèques furent fouillées ; on en tira les anciens MSs., et Léon fit publier ou encouragea la publication des édit. les plus exactes des meilleurs auteurs de l'antiquité. Nous renvoyons nos lecteurs pour de plus grands détails sur ce pape célèbre, à l'excellente *Histoire de Léon X*, pub. par Will. Roscoë, Londres, 1805, 4 vol. in-4, et trad. en franç. par P.-F. Henry, Paris, 1808, 4 vol. in-8. On ne connaît d'écrit de Léon X qu'une pièce de vers latins, composée pendant son cardinalat, sur une statue de Cléopâtre qui venait d'être découverte.—LÉON XI (Alexandre-Octavien de MÉDICIS), d'abord cardinal de Florence, fut élu pape le 1er avril 1605, et m. le 27 du même mois à l'âge de 70 ans. Il avait été employé par son prédécesseur, Clément VIII, dans des négociations importantes, et notamment en France. Son *Eloge* se trouve dans le tom. 3 des *Elogi degli uomini illustri Toscani*. Paul V lui succéda.

LÉON Ier, dit *le Grand*, emper. d'Orient, né en Thrace d'une famille obscure, d'abord simple soldat, s'avança rapidement dans les grades de l'armée par la faveur d'Aspar qui commandait en chef les troupes de l'empire. Il était à la tête d'un corps sous les murs de Selimbria, lorsqu'il fut proclamé emper. en 457, après la mort de Marcien (*v.* ce nom). Ce choix, fait par Aspar, fut confirmé par le sénat, et Léon reçut la couronne des mains d'Anatole, patriarche de Constantinople : ce qui ne s'était point encore pratiqué jusqu'alors. Le nouvel empereur, secouant le joug que voulait lui imposer son protecteur Aspar, renouvela les dispositions prises par Marcien contre les eutychiens, obtint des succès contre les Barbares, rendit le calme à l'Orient, et retira des mains de Genseric, roi des Vandales, Eudoxie, veuve de l'emper. Valentinien, et sa fille Eudoxie. Après une expédition, entreprise sans succès contre les Vandales en Afrique, Leon, qui soupçonnait Aspar et son fils d'avoir contribué à cet échec par leurs intrigues, les fit mettre à m. en 471. Il eut ensuite à soutenir une guerre avec les Goths qui dévastèrent pendant deux ans la Thrace et les environs de Constantinople, et il m. en 474. Cet emper., au dire des historiens du Bas-Empire, était actif, éclairé, vigilant et sage ; il s'efforça de rendre à l'empire d'Orient son ancien éclat et sa force, promulgua de bonnes lois, éleva des monumens, donna l'exemple des bonnes mœurs et de l'économie ; mais, comme on lui reproche aussi de l'avarice et de la faiblesse dans son intérieur, le titre de grand, que lui décernèrent ses contemporains, ne semble pas complètement justifié. — LÉON II, emper. d'Orient, petit-fils du précédent, fut déclaré auguste au moment de la mort de son grand-père, et s'accocia à l'empire son père Zenon. Il ne régna que dix mois, et mourut en décembre 474. — LÉON III, dit *l'Isaurien*, empereur d'Orient, né en Isaurie dans la condition la plus obscure, servit d'abord comme simple soldat dans l'armée de Justinien II, s'éleva par son courage aux plus hauts grades, commanda en chef les troupes de l'empire, employées en Asie sous le règne d'Anastase, refusa de reconnaître Théodose III, marcha sur Constantinople, et se fit couronner emper. en 717. Peu de temps après son élévation, les mahométans d'Asie qui l'avaient excité à s'emparer du trône impérial, et qu'il avait amusés par de fausses promesses, vinrent assiéger Constantinople par terre et par mer. Léon parvint à les repousser, déjoua les tentatives d'Anastase pour remonter sur le trône, lui fit trancher la tête, et soutint ensuite, avec des succès divers, en Sicile, en Italie et en Sardaigne, les attaques des Sarasins ou musulm. Mais des querelles théologiques vinrent distraire cet emper. de ses occupations militaires et plonger l'état, raffermi par ses armes, dans une déplorable crise. Cédant aux conseils de quelques zélateurs, Léon proscrivit le culte rendu aux saintes images, déposa le patriarche Germain, persécuta avec fureur tous ceux qui voulurent combattre son opinion ou opposer de la résistance à ses ordres, et ternit par des excès la gloire qu'il s'était acquise dans les prem. années de son règne. Il m. en 741. On a quelques médailles en or à l'effigie de cet empereur ; et elles attestent l'anéantissement total des arts du dessin à cette époque.—LÉON IV, dit *Chazare*, emper. d'Orient, fils de Constantin Copronyme, né à Constantinople en 751, monta sur le trône en 775, et m. en 780, d'une maladie pestilentielle. Comme son père et son aïeul, il fut iconoclaste, et dans la ferveur de son zèle, il ne ménagea pas même Irène (*v.* ce nom), sa femme, qu'il exila pour avoir conservé des images saintes. Le règne de ce prince offre peu d'évènemens remarquables. — LÉON V, dit *l'Arménien*, empereur d'Orient, né vers la fin du 8e S., commandait un corps d'armée sous le règne de Nicéphore, lorsqu'il fut accusé de trahison, battu des verges, exilé, et forcé de prendre l'habit monastique. Réintégré dans ses honneurs et dignités par l'emper. Michel Curopalate (*v.* ce nom), il reconnut les faveurs de ce prince en soulevant l'armée contre lui et en usurpant la couronne impériale en 813. Il défit les Bulgares qui, maîtres de la Thrace, s'étaient avancés jusque sous les murs de Constantinople, et les contraignit à demander la paix. Débarrassé de ces redoutables ennemis, il réveilla l'hérésie des iconoclastes, et voulut vaincre par l'appareil de sa puissance la résist. que lui opposaient le patriarche et les évêques réunis dans un concile qu'il avait convoqué. Le patriarche Nicéphore fut enfermé dans un couvent sur les rives du Bosphore, et remplacé par un officier de la garde impériale, qui fut tonsuré et sacré peu de jours après. Les évêques orthodoxes furent condamnés dans un nouv. concile, et la persécution s'étendit sur tous ceux qui refusaient de se soumettre aux ordres de l'empereur. Léon fut massacré en 820 à la suite d'une conjuration formée contre sa personne par Michel, dit *le Bègue* (*v.* ce nom), qui lui succéda immédiatement sur le trône impérial. Le patriarche Nicéphore, en apprenant la mort de Léon, porta ce jugement que l'histoire a confirmé : « La religion est délivrée d'un grand ennemi, mais l'état perd un prince utile. » —LÉON VI, dit *le Philosophe*, empereur d'Orient, fils de Basile *le Macédonien*, et d'Eudoxie, succéda à son père en 886 conjointem. avec son frère Alexandre, qui, livré à ses plaisirs, lui abandonna toute l'autorité. Les prem. actes de Léon furent de déposer le patriarche Photius (*v.* ce nom), qui s'était montré son ennemi du vivant de Basile, et de faire rendre les honneurs funèbres aux restes de l'emper. Michel-le-Bègue, assassiné par

le même Basile en 867 (*v.* MICHEL). Il fit ensuite, sans succès, la guerre aux Bulgares et aux Hongrois qui paraissent pour la première fois sous ce nom dans l'histoire du Bas-Empire. Plus tard (891), il recouvra une partie de l'Italie méridionale, que la mauvaise conduite de ses délégués lui fit perdre quatre ans après. Cet emper., peu digne de son surnom, après un règne de 25 ans, écoulé au milieu des intrigues du palais et des terreurs que causaient les invasions presque continuelles des Barbares dans les provinces les plus rapprochées de Constantinople, m. en 911 à l'âge de 46 ans. Il avait la prétention de prédire l'avenir, et l'on a de lui, outre les ouvrages dont nous parlerons ci-après, dix-sept oracles ou prédictions sur le sort de Constantinople en vers grecs ïambiques, dont Rutgersius a publié les seize premiers avec une version latine: Leunclavius y ajouta le 17e, qui était resté inédit. Léon retoucha et rédigea dans une meilleure forme un corps de droit, commencé par Basile et connu sous le titre de *Basiliques* (Opus Basilicon) en 60 livres, dont 47 ont été publiées en 1647 par C.-A. Fabrot; quatre autres ont été publ. par Reitz, avec une version latine de Rulinkenius, sous ce titre: *Operis Basilici Fabrottani supplementum*, Leyde, 1765, in-fol. Il rédigea encore des *Novelles* (Novellæ) au nombre de 113 avec des épitomes: Leunclavius les a pub. à la suite de son abrégé du *Basilicon*, Bâle, 1575, in-fol. Le plus estimé des ouv. de ce prince est sa *Tactique*, publ. par Meursius à Leyde, 1612, in-4, trad. en franç. par Maizeroi, Paris, 1771, 2 vol. in-8. Les bibliothèques de Florence et du Vatican possèdent plusieurs autres ouv. militaires de Léon, MSs., des discours religieux et moraux, dont quelques-uns ont été pub. par Gretser, Combefis et Maffei (*v.* ces noms), et l'on trouve de lui 27 vers rétrogrades en grec, dans les *Excerpta græc. rhetor.* de Leo Allatius, Rome, 1641, in-8, pag. 398. Il avait aussi composé un cantique sur le jugem. dern. et sur le triste état de la Grèce; ces deux ouv. se sont perdus.

LÉON Ier, prince ou roi des Arméniens établis dans la Cilicie, et le 4me de la race des Rhoupénians, s'était rendu célèbre par ses victoires sur les Turks dès l'an 1110, lorsqu'il monta sur le trône en 1123 à la m. de Thoros ou Théodore son frère aîné. Il battit de nouveau les Turks, et leur enleva toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur son frère, s'unit à Roger, régent d'Antioche, pour prendre Azaz, dont la possess. lui valut un immense butin, attaqua à diverses reprises Baudoin, roi de Jérusalem, renouvela avec Joscelin, comte d'Edesse, la guerre contre les Grecs, et se rendit si redoutable, que l'emper. Jean Comnène leva une armée puissante contre lui. Dès-lors la fortune lui devint contraire. Hors d'état de résister, il s'enfuit dans les montagnes, où il fut fait prisonn. en 1137 avec sa femme et deux de ses fils, et conduit à Constantinople, où il m. après quatre ans de captivité. Thoros ou Théodore II, son fils aîné, parvint à s'échapper, et remonta sur le trône en 1144.—LÉON II, dit *le Grand*, fils de Théodore II, et petit-fils du précéd., succéda à Rhoupen II son frère aîné en 1185, fit la guerre avec succès à l'émyr turkoman Roustam, agrandit considérablement sa souveraineté, obtint du pape Célestin III et de l'empereur Henri VI la permission de porter le titre de roi en 1197, fut couronné par Conrad, archevêque de Mayence et sacré par le patriarche Grégoire en 1198. Il épousa ensuite la sœur de Gui de Lusignan, roi de Chypre, battit Kaï-Kâous, sulthan d'Iconium, qui était venu l'attaquer, et remporta de grands avantages, tant sur les musulmans de la Syrie et de l'Asie Mineure que sur le comte de Tripoli et autres seigneurs français. Il m. en 1219, ne laissant qu'une fille (Zabel ou Isabelle) qui lui succéda.—LÉON III, roi d'Arménie, succéda, en 1269, à son père Haython ou Hethoun Ier, qui s'était retiré dans un monastère. Trois ans auparavant Léon avait été fait prisonnier par les Mamlouks d'Egypte, et son père n'avait obtenu sa liberté qu'en cédant beaucoup de places fortes. Devenu roi, Léon reprit ce qui avait été cédé ou enlevé, fortifia et embellit Sis, sa capitale, renouvela les traités avec les Monghols, et prit part à la grande expédition de ces derniers contre le sulthan d'Egypte; mais, malgré le courage qu'il déploya dans cette occasion, l'armée alliée ayant été battue devant Emesse, Léon se vit forcé de ramener ses troupes dans ses états qu'il mit en état de défense: il n'y fut point inquiété jusqu'à sa m. arrivée en 1289.—LÉON IV, roi d'Arménie, fils de Théodre III, succéda à son oncle Haythoun II, qui abdiqua en sa faveur en 1305. Mais trois ans après Bilarghou, général monghol, étant entré en Cilicie, s'empara de sa personne ainsi que de celle d'Haythoun, et les massacra l'un et l'autre.—LÉON V, fils d'Oschin et neveu d'Haythoun II, succéda à son père en 1320; il n'avait encore que dix ans. Son règne fut troublé par les invasions étrangères et les discordes civiles. Les Mamlouks, les Tatars et les Turkomans ravagèrent successivement son royaume, tandis que fugitif et confiné dans des montagnes inaccessibles, il implorait vainement les secours tantôt du sulthan monghol de Perse et tantôt du pape. Il m. en 1342 sans postérité. Jean de Lusignan fut élu par les grands du royaume pour occuper le trône d'Arménie.—LÉON VI, prince de la maison des Lusignans de Chypre, fut proclamé roi d'Arménie en 1365 après deux ans d'interrègne. Shahor-Ogli, général mamlouk, entra presque aussitôt en Cilicie, s'empara du plat pays et de la capitale, mit tout à feu et à sang en 1371, et força le roi de chercher un asile dans les montagnes, où il se tint caché pendant deux ans. En 1373, Léon revint à Tarse au moment où sa femme Marie, qui le croyait mort, allait épouser Othon, duc de Brunswick. Léon ayant repris la couronne, chercha à traiter avec le sulthan d'Egypte, qui ne voulut écouter aucune proposition. La guerre recommença avec une nouvelle fureur. Léon perdit de nouveau ses états, fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté que par la médiation du roi de Castille, Jean Ier. Il tenta alors d'engager les rois de France et d'Angleterre à s'armer en sa faveur; mais ces princes se bornèrent à lui accorder des pensions. Léon VI, fixa sa résidence à Paris, où il m. en 1393. Son tombeau se voyait encore, il y a quelq. années, à l'ancien musée des monum. français.

LÉON *de Byzance*, né dans cette ville au 4e S. avant l'ère chrét., se forma à l'école de Platon, et fut nommé par ses concitoyens ambassadeur près des Athéniens et de Philippe. Celui-ci essaya de le corrompre; et, n'ayant pu y parvenir, il le rendit suspect aux Byzantins en faisant tomber comme par hasard entre les mains des magistrats une lettre supposée, dans laquelle le philosophe s'engageait à lui livrer sa patrie. Le peuple irrité s'ameuta contre Léon, qui, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ces furieux, se donna la mort. Il avait écrit plus. livres d'hist. et de physique qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

LÉON, diacre, né à Caloë en Ionie vers le milieu du 10e S., étudia à Constantinople, entra de bonne heure dans l'Eglise, suivit Basile II dans la guerre contre les Bulgares, et écrivit une *Histoire* des évènem. qui se sont passés sous ses yeux de 959 à 975. Cet ouvr., très-précieux et complément indispensable de l'*Histoire byzantine*, est au nombre des MSs. grecs de la biblioth. roy. de Paris.

LÉON (JEAN), surnommé *l'Africain*, géographe arabe du 16e S., s'appelait primitivem. *Alhâçan-ibn Mohammed alvazas alfasi.* Né à Grenade, d'une des plus illustres familles maures, il fut élevé à Fez, puis à l'âge de seize ans suivit son oncle dans une ambassade au Tombuth, parcourut, soit comme chargé d'affaires, soit comme curieux, une grande

partie de l'Afriq. sept., l'Atlas, le Sahara, puis visita l'Arabie, la Perse, la Tatarie, l'Arménie, la Syrie et l'Egypte. Pris par des corsaires chrétiens après ce dernier voyage, et livré à Léon X, il fut distingué par ce pontife qui le fit instruire dans la religion chrétienne et voulut être son parrain. Léon se partagea entre Bologne et Rome, et ouvrit dans cette dern. ville un cours de langue arabe. On ne sait pas bien ce qu'il devint après la mort de Léon X. Il paraît toutefois qu'il retourna en Afrique. On a de lui une *Descript. de l'Afrique*, encore estimée de nos jours, quoique quelq. géographes se soient attachés à la déprécier. Ecrite d'abord en arabe, elle fut trad. par l'aut. même en ital, (1526). Cette trad., inédite et même inconnue jusqu'en 1550, fut pub. par Ramusio dans son *Recueil de Voyages* (*v.* RAMUSIO). L'ouvrage a été ensuite trad. en latin par J. Florius, Anvers, 1556, Zurich, 1559, Leyde, Elz., 1632; en franç. dans un *Recueil de Voyages*, trad. de l'ital. par Temporal, Lyon, 1556, 2 v. in-f., et seul, Anvers, 1556, in-12, en angl., Londres, 1600, in-4, en holland., Rotterdam, 1665, in-4. On ignore ce qu'est devenu le MS. arabe. Outre sa *Descript. de l'Afrique*, Léon l'Africain avait composé plus. autres ouv., entre autres un *Vocabulaire arabe et espagnol*, MS., coté n° 59, dans la bibliothèque de l'Escurial; une *Gramm. arabe;* un *Tr. de la religion mahométane; Traité de la rhétoriq. arabe*, etc. V. Casiri, *Bibl. hisp. arab.*, et Bruns, *Ephémér. géograph. de Zach*, 1801, t. 1, p. 309.

LÉON (LOUIS de), en lat. *Aloysius Legionensis*, vicaire-général et provincial de l'ordre des Augustins, né à Grenade en 1527, m. à Madrigal en 1591, était tr.-instruit dans le grec et dans l'héb. Il a laissé une traduct. latine du *Cantique des Cantiques*, avec un *Comment.*, Salamanque, 1589; *de Utriusque agni typici ac veri immolationis legitimo tempore*, ibid., 1590, Madrid, 1604, in-4, trad. en fr. par le P. Daniel, 1695, in-12; *de Probæ matris-familias officio; de Divinis nominibus;* un *Recueil* de poésies espagn. pub. par F. de Quevedo, sous le titre d'*Obras propias y traducciones lat., griegas y italianas*, Madrid, 1631, in-16, réimp. par les soins de D. Greg. Mayans, Valence, 1761, in-8, avec la *vie* de l'auteur. — V. CIEÇA.

LÉON *de Marsi*, moine du Mont-Cassin, cardinal et évêq. d'Ostie, vivait dans le 12e S.; il composa les *Chroniques du Mont-Cassin* en 3 liv., auxquels Pierre Diacre ajouta dans la suite un 4me qui conduit l'histoire de ce monastère jusqu'en 1138. Les *Chroniques* complètes du Mont-Cassin ont été pub. à Paris, 1603 et 1668, in-fol. avec la *Chroniq. d'Aimoin*: on les trouve aussi dans Muratori.

LEON *de Modène*, célèbre rabbin, dont le nom véritable était Juda Arié, né à Modène vers 1574, mort à Venise en 1654, avait à 14 ans composé un poème hébr. en l'honneur de son maître le rabbin Moïse, et depuis ce temps il ne laissa passer aucun évènem. mémor. pour ses compatr. sans le chanter. Outre une très-grande quantité des vers hébraïq. et italiens, on a de lui beaucoup d'ouv., parmi lesquels on distingue: *Biblia hebr. rabbinica*, Venise, 1610, 4 vol. in-fol.; un *Dictionn. hébreu-italien*, Padoue, 1640, in-4; *le Désert de Judà*, Venise, 1598 et 1602, in-4; une *Hist. de la Pâque*, en ital., Venise, 1609, in-fol.; une *Hist. des rites hébraïques*, etc. (italien), Paris, 1637, ibid., 1638, trad. en angl., Londres, 1650, in-8, en fr., Paris, 1674, 1681, in-12, en flam., Amsterd., 1683, in-8, en lat., Francfort, 1693, in-12.

LÉON *de St-Jean*, carme réformé, provincial de son ordre, m. en 1671, a laissé plus. ouv. de piété, dont les principaux sont: des *Méditations du saint amour de Dieu*, 1653, in-12; *Histoire de l'hostie miraculeuse de Paris*, 1653, 1660; *la France convertie*, ou *la Vie de St Denis l'Aréopagite*, 1661, in-8; *Journal de la maladie et de la mort du card. de Richelieu*, 1643.

LÉON *d'Orviète*, dominicain ou franciscain, né dans le 13e S., a laissé deux *Chroniques*, l'une des papes, qui se termine en 1314, l'autre des emper., qui ne va que jusqu'à 1308. Jean Lami les a fait imprimer dans ses *Deliciæ eruditorum*, 1737.

LEON, dit *l'Hébreu*, ou *Juda le rabbin*, né au 15e S., dans le roy. de Castille, se réfugia à Naples, après la conq. de Grenade en 1492, puis à Gênes, où il exerça la médecine avec distinction. Il paraît qu'il se convertit. On a de lui 3 dialogues d'amour (*Dialoghi de amore*), Rome, 1535, in-4, Venise, 1541, recueil d'idées alambiquées et cabalistiques; il a été trad. en latin très-élégant, par Sarrazin, Venise, 1564, en franç., par Pontus de Thiard et du Parc, 1580, in-16, en espagnol, etc., etc. V. le *Catalogue* de La Serna Santander.

LÉON *le Grammairien*, l'un des auteurs de l'*Hist. byzantine*, n'est connu seulement que par son liv. trad. du grec en lat. sous le titre de: *Chronographia res à recent. imperat. gestas complect.*, qui comprend les *vies* de Léon l'Arménien, Michel-le-Bègue, Théophile, Michel III, Basile le Macédonien, Léon le Philos., Alexandre et Constantin Porphyrogénète, et va par conséq. de 813 à 929. Elle a été trad. en lat. par Jacq. Goar et en franç. par Cousin. Quelques-uns le croient le même que ce Léon Asianus dont parle Scylitzès, ou Léon de Carie, nommé par Cedrène dans sa *Chronique*, ou enfin qu'un Léon grammairien, archev. de Calabre, dont on a une épître canonique: *de Uxore ante ordinationem sumendâ*. — V. JUDA et PINELLO.

LÉON (ANDRÉ de), méd. espagnol, né à Grenade dans le 16e S., fut attaché, en qualité de chir., aux armées de Philippe II pendant l'expédition de Portugal. Entre autres écrits aujourd'hui oubliés, André de Léon a laissé: *Tratado de anatomia*, etc., Valladolid, 1590, 1605, in-4; *Práctica de morbo galico*, etc., ib., 1605, in-4. — Dominique LÉON ou LEONE, prof. de méd. à Bologne vers 1583, a pub.: *Methodus curandi febres tumoresque præter naturam, ex Græcorum placitis deprompta*, Bologne, 1562, in-4; *Ars medendi hum. particularesque morbos à vertice ad pedes*, ibid., 1583, in-fol., réimp. à Francfort, 1597, 1627, in-8.

LÉON-LEAL (don SIMON de), peintre espagnol, élève de Las Cuévas, né en 1610 à Madrid, où il m. en 1687, s'est rendu fameux en exécutant dans cette capitale, pour le maître-autel de l'église du noviciat des jésuites, le gr. tableau où l'on voyait St Ignace présenté par le Père éternel au Christ son fils avec ces mots pour légende: *Tiens, voilà ton compagnon.* Cet artiste avait encore peint sur la voûte de la même église une suite de 21 tableaux repres. divers sujets de l'*enfance de Jésus-Christ.*

LEONARD (St), solitaire du Limousin, m. vers le milieu du 6e S., avait, dit-on, été baptisé par St-Rémi, qui, après l'avoir chargé de prêcher la foi aux peuples, le présenta à la cour de Clovis. Le pieux solitaire ne demanda pour toute faveur au prince que la permission de visiter les prisonniers, et de délivrer ceux qui lui sembleraient mériter leur grâce; ensuite il rentra dans sa retraite; et, à ce qu'on prétend, le concours des néophytes qui l'y suivirent donna naissance à la petite ville de Saint-Léonard-le-Noblet (à 5 lieues de Limoges). Telles sont les seules circonstances de l'histoire de ce saint qu'une apparence d'authenticité permet de distinguer parmi une foule de contes absurdes accumulés dans sa *vie*, écrite par un anonyme. On la trouve dans Baillet, au 6 nov., jour où l'église honore la mémoire de St Léonard.

LÉONARD (FRÉD.), imprimeur à Paris, connu surtout par l'impression de 30 volumes environ de la collection dite *ad usum Delphini.* — Marc-Antoine LÉONARD de MALPEINES, petit-fils du précédent, naquit à Paris en 1700, et y m. en 1768, conseiller au Châtelet. On a de lui un *Essai sur les*

hiéroglyphes, trad. de l'anglais de Warburton, 1744, 2 vol. in-12 : les remarques sur la chronol. qui se trouvent dans cette trad. sont de Fréret. — LÉONARD (Mart.-Augustin), frère du précéd., né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiast., et m. en 1768. On a de lui : une *Réfutation du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Ecritures*, 1727, in-12 ; *Traité du sens littéral et du sens mystique des saintes Ecritures*, 1727, in-12.

LÉONARD (NICOLAS-GERMAIN), poète franç., né à la Guadeloupe en 1744, fut chargé d'affaires de France à Liége en 1773, lieut.-général de l'amirauté et vice-sénéchal de la Guadeloupe en 1788. Il revint en France, et m. à Nantes en 1793. Ses *œuvres*, publiées par les soins de M. Campenon, son neveu (Paris, 1798, 3 vol. in-8), se composent d'*Idylles* estimées ; d'un poème des *Saisons* ; d'*Alexis*, roman pastoral ; d'un *Voyage aux Antilles* ; d'une trad. en vers du *Temple de Gnide* ; et des *Lettres de deux amans de Lyon*. On y remarque en général de la grâce et une harmonieuse élégance dans la versification.

LÉONARD. V. BRUNI, FIBONACCI et VINCI.

LÉONARD *d'Udine*, l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, né à Udine dans le 15e S., entra fort jeune chez les dominicains, et professait la théologie en 1428. En 1435 il prêcha devant Eugène IV, puis parut avec éclat à Venise, Rome, Milan, etc., devint successivem. prieur du couvent de St-Dominique de Bologne, puis provincial de toute la Lombardie, et m. vers 1470. On a de lui des *Sermons*, souv. réimpr. dans les 15e et 16e S., et parmi lesquels on recherche principalem. ceux qui ont pour tit. : *Quadragesimale aureum*, 1471, in-4 (1re édit.) ; *Sermones quadragesimales de legibus animæ simplicis*, Venise, 1473, in-fol. ; *Sermones floridi de dominicis*, etc., Ulm, 1478, in-fol., réimp. à Vicence, à Lyon, à Paris.

LÉONARD, dit *le Limousin*, peintre émailleur, né à Limoges en 1480, obtint de François Ier la direction de la manufacture d'émaux fondée dans cette ville, fit exécuter une grande quantité de coupes, de vases, d'aiguières, de plats d'une forme très-élégante, et enrichit ces divers objets de bonnes peintures d'après les dessins de Raphaël, de Jules Romain, de Jean Cousin. Les plus remarquables des ouv. de Léonard sont les 4 tableaux qui ornaient le tombeau de Diane de Poitiers, et que l'on voit encore aujourd'hui à Paris, ainsi que les portraits de Henri II et du connétable de Montmorenci.

LEONARDELLI (ANNIBAL), jés. ital., né à Rimini, se livra à la prédication après avoir professé la rhét. à Bologne, et m. vers 1703. On a recueilli ses sermons et autres écrits sous le titre d'*Opere morali e predicabili*, Venise, 1693, 2 vol. in-4, réimp. en 1716.

LÉONARDI (JEAN), instituteur de la congrégation des clercs réguliers de la mère de Dieu, né dans le 16e S. à Decimo (territoire de Lucques) en Italie, étudia d'abord la pharmacie à Lucques, et s'associa ensuite à un artisan de cette ville qui consacrait le produit de son travail au soulagem. des pauvres religieux et pèlerins. Au bout de 10 ans il commença des études théologiques, fut ordonné prêtre en 1571, et ouvrit des conférences qui lui attirèrent un gr. nombre d'auditeurs. Il choisit parmi les plus assidus et les plus méritans de ces derniers des compagnons pour mettre en œuvre le projet, formé par lui, d'un institut dont le but spécial était l'instruction des pauvres. Cet établissement éprouva des obstacles, que Léonardi parvint à surmonter. Il fit agréer au cardinal Baronius le titre de protecteur de la congrégation, et ce prélat l'en désigna supérieur général. Léonardi m. à Rome en 1609, à l'âge de 69 ans. Sa *Vie* a été écrite par le P. Maracci, l'un de ses disciples, et l'on en trouve un extrait dans l'*Hist. des ordres religieux* du P. Helyot, tom. 4 ; une autre a été publiée par le P. Ch.-Ant. Erra, Rome, 1759, in-8. Léonardi avait composé plus. ouvrages dont on trouve la liste dans celui du P. Sarteschi, intit. : *de Scriptoribus congregat. clericorum regul. matris Dei*, Rome, 1753, in-4.

LEONARDO (AUGUSTIN), peintre et religieux de la Merci, né dans le royaume de Valence vers 1580, m. en 1640, peignit le portrait, l'histoire et les sujets dits de *genre*. Il existe de lui beaucoup de tableaux estimés, principalem. à Valence, Madrid, Tolède, dans les couvens de la Merci. Son dessin est très-correct et sa composition bien entendue. — Joseph LEONARDO, autre peintre espag., né à Madrid en 1618, mort à Sarragosse en 1658, des suites d'un breuvage empoisonné que lui donnèrent des rivaux jaloux, eut le titre de peintre du roi. Parmi ses ouv. on remarque un magnifiq. portrait du roi goth Alaric ; le *Siége de Breda*, et une *Marche militaire pendant laquelle le duc de Frias parle à un soldat*.

LÉONCE (ST), né à Nîmes au 4e S., devint év. de Fréjus et m. dans cette ville en 432. Il fut l'ami de St Hilaire, évêque d'Arles, et de St Honorat, fondat. du monastère de Lerins. — LÉONCE, dit *le Scolastique*, prêtre de Constantinople dans le 6e S., a laissé plus. écrits, entre autres, un *Traité du concile de Chalcédoine*, inséré dans la *Biblioth.* des pères, et dans le 4e vol. des *Anciennes leçons de Canisius*.

LÉONCE, patrice d'Orient, né à Chalcis en Syrie vers le milieu du 5e S., fut d'abord commandant des Thraces sous l'empereur Zénon, et devint ensuite sénateur et patrice. Plus tard étant passé en Syrie avec Illus, maître des offices de l'empire, celui-ci, secondé par Verine, belle-mère de Zénon, fit proclamer par l'armée Léonce empereur. Les rebelles obtinrent d'abord quelq. succès, mais Théodoric (*v.* ce nom), envoyé contre eux par Zénon, les défit en plusieurs rencontres, força Léonce et Illus de se renfermer dans un château où il les tint bloqués pendant 3 ans, au bout desquels la place ayant été surprise il leur fit trancher la tête en 485 ou 488. Verine m. peu de temps après en Thrace, où Zénon l'avait exilée.

LÉONCE, *Léontius*, empereur d'Orient, né dans le 7e S., d'une famille originaire d'Isaurie, entra jeune dans la milice de l'empire, parvint aux premiers grades, puis fut emprisonné sur des soupçons injustes ; mis en liberté au bout de 3 ans par Justinien II et nommé gouverneur de la Grèce, il se révolta à la sollicitat. de ses amis, et fut décoré de la pourpre dans une assemb. tumultueuse tenue à l'Hippodrome en 695. Le nouvel empereur essaya ensuite de reconquérir l'Afrique, et obtint d'abord quelques succès ; mais bientôt ses troupes se révoltèrent contre lui, proclamèrent empereur Tibère Absimare. Celui-ci ayant fait couper le nez et les oreilles à Léonce le confina dans un monastère ; mais il fut lui-même vaincu au bout de 7 ans par Justinien II, dont Léonce avait épargné la vie, et les deux usurpateurs furent livrés au bourreau en 705. (V. JUSTINIEN II.)

LÉONCE, patriarche d'Arménie, né vers l'an 478, m. en 523, a laissé les écrits suiv. : une *Explication des passages les plus difficiles de l'Apocalypse* ; un *Commentaire* sur le livre de la sagesse de Salomon ; une *Hist.* de la prédicat. des apôtres. — LÉONCE, docteur arménien, né vers l'an 934, a laissé deux *Traités*, l'un sur la morale, et l'autre sur la métaphysique. — LÉONCE, évêque arménien du 12e S., a laissé un *Commentaire* sur le Pentateuque, avec une chronologie depuis Adam jusqu'à la prem. captivité des Juifs. On lui attribue aussi un recueil de sermons et d'homélies en l'honneur de la Vierge et des treize apôtres.

LEONE (JEAN de), jés., né à Naples en 1675, m. en 1750, professa la philosophie et les mathé-

matiques au gr. collége de Naples, et devint ensuite directeur des maisons professes du royaume. On a de lui quelq. ouv. élémentaires sur les mathémat., écrits en lat. et peu remarquables.— LEONE (Paul), jurisc. italien du 16e S., né à Padoue, enseigna le droit dans cette ville, ensuite à Salerne, devint évêque de Ferrare, où il m. en 1590. On a de lui un traité : *de Verborum obligationibus.* — Un autre LEONE (Ambrogio de), né à Nole dans le 15e S., passa de son temps pour un homme très-versé dans la connaissance des langues anciennes. Il pratiqua la méd., et mit au jour, entre autres ouv. : *Interpret. græca lib. VII de urinis Actuarii Johannis*, Venise, 1519, in-4, Bâle, 1529, in-8, plus. fois réimp.

LEONI (LOUIS), peintre, sculpteur et graveur, né en 1531 à Padoue, ce qui l'a fait surnommer *Il Padovano*, exerça ses talens à Rome avec un grand succès, et m. en 1606. — Oct. LEONI, *Il Padovanino*, fils du précéd., né à Rome en 1578, se distingua surtout dans le portrait et traita avec quelq. distinction des sujets historiques. Grégoire XV le nomma chevalier du Christ, et plusieurs princes d'Italie le comblèrent de faveurs. Il s'occupa aussi de gravure, et publia une suite de 32 portraits, format in-8, qui est encore recherchée des amateurs. Il m. à Rome en 1630. — Leone LEONI, orfévre, sculpt. et graveur en médailles, né à Arezzo, introduisit à Milan le goût de l'école florentine, puis alla se fixer à Bruxelles, où Charles-Quint, qui l'aimait, le logea dans son palais. Après avoir résidé aussi quelq. temps à l'Escurial, Leone retourna à Milan. On a de lui une quantité considér. de médailles et d'ouv. de sculpt., parmi lesquels on remarque le mausolée de Jacques de Médicis dans l'église du Dôme, une statue de Charles-Quint foulant aux pieds la Discorde. — Pompée LEONI, fils du précéd., aida son père dans l'exécution de plus. statues où il déploya beaucoup de goût et d'habileté. Philippe II le combla de bienfaits pend. son séjour à l'Escurial, après quoi il revint à Milan, sa patrie, où il m. en 1660. — Guill. de LEONI, dessinat. et graveur à l'eau-forte, né à Parme en 1664, cultiva aussi la peinture avec succès et grava principalem. d'après ses dessins.

LEONICENUS (NICOLAS), médecin italien, né à Lonigo (en lat. *Leonicum*) en 1428, exerça d'abord sa profession à Padoue, où il se guérit lui-même de l'épilepsie, puis professa à Ferrare, où il m. en 1524. On a de lui un *Traité* sur le mal vénérien, sous ce titre *Liber de epidemiâ quam Itali*, etc., Venise, 1497, in-4; la traduct. de plus. ouvr. de Galien ; *In libros Galeni à se translatos*, etc., Ferrare, 1509, in-fol. ; *Libri duo Galeni de curandi ratione*, etc., Pavie, 1514, in-4, etc., etc. ; *de Plinii et plurium aliorum medicor., etc., errorib.*, Ferrare, 1492, etc., in-4 ; *de Dipsade et pluribus aliis serpentibus*, Bâle, 1529, in-4 ; *Opuscula medica*, ibid., 1532, in-fol. ; *Conversio et explanatio primi libri Aristotelis de partibus animalium*, Bâle, 1541, in-8, 1542, in-fol.

LEONICENUS (OMNIBONUS), dont le nom vérit. était *Ognibene*, célèbre grammairien du 15e S., né comme le précéd. à Lonigo en 1520, étudia sous Victorin de Feltre, puis sous Emmanuel Chrysoloras, devint direct. de l'imprimerie de Nicolas Jenson à Venise, et m. au commencem. du 16e S. On a de lui : *De octo partib. orat.*, Venise, 1473, in-4 ; *De versu heroico*, Milan, 1473, in-4 ; *Tract. ad scandendum*, in-4 (réunis sous le titre de *Grammatices rudimenta*, Vicence, 1506) ; des édit. et *Comment.* sur Lucain, Valère Maxime, le *Tr. de l'Orat.*, les IV liv. de l'*Invent.*, les *Offices*, par Cicéron, etc. ; des traduct. lat. des *Fables* d'Esope.

LÉONIDAS Ier, archagète ou roi de Sparte, de la race des Agides, fils d'Anaxandride, monta sur le trône l'an 493, ou selon d'autres 481 av. J.-C., après la m. de Cléomène, son frère. On ne connaît de son règne et de sa vie que le dévouem. héroïque qui les termina. Xerxès, roi de Perse, ayant envahi l'Europe à la tête d'une armée que les moindres calculs font monter à plus de 1,500,000 hommes, et ayant déjà traversé la Thrace et conquis la Thessalie, se préparait à entrer en Grèce par le défilé des Thermopyles, passage étroit et montueux où 2 hommes seulement pouvaient se présenter de front. Léonidas, suivi de 300 Spartiates et de quelq. renforts qui portaient sa troupe à environ 4,000 hommes, se dirigea vers ce poste important, déterminé à le défendre contre les ennemis de la Grèce. Ce fut en vain que Xerxès employa tour à tour les menaces et les promesses pour ébranler sa résolution : il alla même jusqu'à offrir à Léonidas la souveraineté de toute la Grèce s'il voulait lui céder le passage; il chercha ensuite à l'effrayer par l'appareil de ses forces. « Mes soldats sont en si gr.nomb., disait-il, que leurs flèches obscurcissent le ciel.—Tant mieux, répondit Léonidas, nous combattrons à l'ombre. » Pend. 2 jours en effet, le courage et le patriotisme des soldats qu'il commandait repoussèrent l'innombrable armée de Xerxès et la contraignirent à fuir. Vingt mille Perses périrent sous les coups de 4,000 Grecs ; les *Immortels* même, l'élite de l'armée persane, furent taillés en pièces, et le roi, la honte et la rage dans le cœur, songeait déjà à reprendre la route de l'Asie, quand un Trachinien, nommé Ephialte, indiqua aux Perses un sentier qui conduisait au-dessus du camp de Léonidas; celui-ci en fut instruit à son tour par un transfuge, et sentit dès-lors l'impossibilité de tenir plus long-temps. Léonidas congédia toutes ses troupes, à l'exception de 300 Spartiates, dîna gaîment avec eux en leur disant que le soir ils souperaient chez Pluton, et les conduisit dans le camp ennemi à la faveur de la nuit. Le succès couronna d'abord leur valeur; ils tuèrent un nomb. considérable de barbares, et peu s'en fallut qu'ils ne prissent le roi lui-même: mais au point du jour les Perses, qui jusque là avaient été frappés de terreur, et s'étaient imaginé avoir à combattre une armée considérable, s'étant tout à coup aperçus du petit nomb. de leurs vainqueurs, se réunirent et les accablèrent sous une nuée de flèches, sans oser toutefois approcher d'eux : c'est ainsi que les 300 Grecs et leur chef périrent, après des prodiges de valeur, et sur des monceaux d'ennemis, à l'except. d'un seul, qui alla porter à Sparte la nouv. de l'évèn., et qui fut accueilli avec tant de marques de mépris qu'il se fit tuer de désespoir à la bataille de Platée. Léonidas était tombé dès le commencement de la bataille. Xerxès ayant retrouvé son cadavre exhala sa colère en outrages contre ce corps inanimé, et le fit mettre en croix. Dans la suite Pausanias transporta ses ossemens à Lacédémone, où on lui érigea un tombeau magnifique; on éleva aussi un temple aux trois cents, et on institua en leur honneur une fête nommée *Léonidées*, à laquelle les Lacédémoniens seuls avaient droit d'assister, et dans laquelle on prononçait l'*Eloge funèbre* de Léonidas. A l'entrée du défilé fut placée une inscription composée par Simonide, et dont le sens était : « Passant, va dire à Sparte que nous reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois. » La m. sublime de Léonidas et de ses guerriers a fourni à l'Angl. Glover ainsi qu'à M. de Fontanes le sujet d'un poème épique; le dernier est encore inédit. M. Pichald a fait jouer en 1826, avec de grands applaudissemens, une tragédie de *Léonidas*. Enfin David en a fait le personnage principal de son beau tableau des Thermopyles, et sa statue par Lemot est un des ornem. de la galerie du Luxembourg.

LÉONIDAS II, archagète de Sparte, fils de Cléonyme et de la famille des Agides, succéda l'an 257 av. J.-C. à Arée II, et eut d'abord pour collègue Eudamide II, puis (244) Agis IV. Celui-ci ayant essayé de rétablir les institutions de Lycurgue, Léonidas s'opposa de toutes ses forces à ses tentatives,

et devint le chef de tous ceux qui favorisaient le luxe et le relâchement des mœurs. Mais il fut accusé d'avoir transgressé les lois, et comme tel condamné au bannissement, et remplacé par Cléombrote II, son gendre, l'an 243 av. J.-C. Deux ans après il fut rétabli, et se vengea d'Agis en le faisant mettre en jugement, et ensuite condamner à m. Il m. lui-même en 235, et laissa la couronne à son fils Cléomène III.

LEONIO (VINCENT), littérat. italien, né à Spolète en 1650, étudia le droit à Macerata, exerça la profession d'avocat à Rome, fut l'un des fondat. de l'acad. *degli Arcadi*, en 1690, et m. en 1720. Il a laissé des poésies qui se trouvent dans le grand rec. *delle Rime et delle Prose* degli Arcadi. Il avait composé un tr. complet de la poésie pastorale qui existe MS. dans la biblioth. Campello à Spolète.

LEONIUS, poète latin du 12e S., n'est point, comme on l'a dit, l'inventeur des vers *léonins*. On croit qu'il fut chanoine de St-Benoît à Paris, et que dans sa vieillesse il se retira à l'abbaye de St-Victor. On lui attribue une *Historia veteris et novi testamenti*, *hexametris versibus*, dont un MS. existe à la biblioth. du roi; et un *Psautier à la louange de la vierge*, écrit, non en vers, mais sur un mètre en usage dans ce temps là; les vers latins rimés, appelés vers leonins, sont antérieurs au temps où vivait Leonius. On peut consulter à ce sujet l'ouv. du sav. Oberlin int. *Rythmologia leonina ex Godfridi hagenoensis codice MS.*, et la *Metrometica* de Caramuel.

LEONORE. V. ELÉONORE.

LEONTIEFF (ALEXIS), sav. russe, m. en 1786, était memb. de l'acad. des sciences de Pétersbourg, cons. aulique et cons. de la chancellerie. Il s'était particulièrement appliqué à l'étude de la langue et de la littérat. chinoise. On a de lui plus. traduct. russes d'ouvr. chinois, entre autres celles du *Tahio*, l'un des liv. classiq. de ce pays, du *Tchoung-Young* et du *Lun-yu*. Son principal ouvr. a pour titre : *Descript. des huit bannières qui composent la nation mantchoue*, St-Pétersb., 1784, 16 v. in-8.

LÉONTIUM, fameuse courtisane athénienne, étudia la philos. à l'école d'Epicure déjà âgé, et, s'il faut en croire les ennemis de cet homme céléb., elle se prostitua à son maître et à ses disciples. Il est probable qu'il faut réduire de beaucoup ces exagérations; ce qu'il y a de certain c'est qu'elle fut intimement liée avec Métrodore, un des épicuriens les plus célèbres de ce temps, et qu'elle en eut un enfant qu'Epicure aima comme son propre fils. Elle fut aimée aussi du poète Hermésianax, qui intitula ses 3 liv. d'élég. *Leontium*, et du peintre Théodore, qui la représenta lisant les ouv. de son maître. Il paraît qu'à une beauté rare, cette courtisane joignait un esprit très-distingué; c'est du moins ce qu'il faut conclure d'un passage de Cicéron où il est parlé du liv. qu'elle composa contre Théophraste en faveur d'Epicure, et où ce grand orateur avoue que son style est plein d'élégance et d'atticisme. Elle laissa une fille nommée Danaé, qui fut favorite de Laodicé, femme d'Antiochus Dieu Ier, mais que dans la suite cette princesse fit mourir pour avoir donné avis à Sophron, son amant, que la reine voulait le faire périr.

LEOPARDI (ALEX.), archit. et sculpt. de Venise, mort dans cette ville en 1510, est connu par plus. ouv. remarq., parmi lesquels on distingue surtout le mausolée du doge André Vendramin, le piedestal de la statue du gén. Colleoni, dont il fondit la statue équestre d'après le modèle d'André da Verocchio, et les trois piliers de bronze de la place Saint-Marc.

LÉOPOLD (SAINT), margrave d'Autriche, de la maison de Bamberg ou Babenberg, né dans le 11e S., était encore fort jeune lorsqu'il succéda à son père dans la souveraineté en 1096. Il épousa la fille de Henri V, et fut sur le point de succ. à cet emper.; mais, jugeant que Lothaire réunirait en sa faveur un gr. nomb. de suffrages, il lui céda tous ses droits. Les chroniques rapportent qu'ayant à gouverner un peuple intraitable que la religion et les lois n'avaient pu civiliser jusqu'alors, il sut les adoucir par sa sagesse et sa modération. Il fonda des monastères de concert avec Agnès, son épouse, mérita l'affection de ses sujets par son exactitude à rendre la justice, et m. en 1136. Il fut canonisé en 1485 par le pape Innocent VIII, sur la demande de Frédéric III, duc d'Autriche, l'un de ses descendans.

LÉOPOLD Ier ou II, dit *le Glorieux*, né vers la fin du 13e S., duc d'Autriche, 3e fils de l'empereur Albert Ier, s'unit à Frédéric, son frère, pour venger la m. de leur père, assassiné par les ordres de Jean de Habsbourg, puis partagea avec lui l'administration du duché. Il suivit ensuite en Italie avec un corps de troupes l'emp. Henri de Luxembourg, qui lui donna en mariage Catherine de Savoie, sa sœur, et m. peu après en 1313. Léopold voulait placer son frère Frédéric sur le trône impérial; mais le duc Louis de Bavière obtint la pluralité des suffrages du collége électoral. Dès deux côtés on courut aux armes; Léopold marcha vers les cantons d'Uri, Switzch et Underwald, qui tenaient pour le prince bavarois, et fut complètement battu près de Morgarten. Quelq. temps après, Frédéric, son frère, perdit la bataille de Muhldorf, et fut fait prisonnier. Dans cette extrémité, Léopold s'unit au pape Jean XXII, son frère, qui fulmina contre Louis de Bavière une sentence d'excommunication et de déposition, et s'engagea à favoriser l'élection de Charles-le-Bel, roi de France, à l'empire. Léopold envahit la Bavière et défit complètem. Louis. Ce dern. prince, après plus. négociations, rendues infructueuses par les conditions dures qu'il exigeait, conclut enfin un traité (1325) portant que les deux compétiteurs régneraient ensemble, prendraient l'un et l'autre le titre de roi des Romains, et auraient alternativement la préséance. Ce traité fut censuré par le pape, mais n'en subsista pas moins. Léopold reçut le titre de vic.-gén. de l'empire, et m. à Strasbourg à l'âge de 35 ans, dans un accès de fièvre chaude.

LÉOPOLD II ou III, dit *le Preux*, duc d'Autriche, 3e fils d'Albert-le-Sage, né vers 1350, eut la Souabe à la m. de son père, gouverna le Tyrol conjointement avec Albert III, son frère, puis se fit céder ce pays avec la Styrie et la Carinthie. Il eut ensuite la guerre à soutenir contre Enguerrand VII de Coucy, qui réclamait plus. terres dans ses états, comme dot de sa mère, Catherine de Savoie, fille du duc Léopold Ier. Plus tard il se trouva mêlé dans les guerres que se firent en Italie la républ. de Venise, le roi de Hongrie et Franç. de Carrare. Les Vénitiens achetèrent sa neutralité en lui cédant la Marche de Trévise, qu'il rendit presque aussitôt à François de Carrare. Voulant procurer la couronne de Pologne à Guillaume, son fils aîné, il chercha à lui faire épouser la belle Hedwige, fille du roi Louis, dit *le Grand*; mais le duc de Lithuanie, Jagellon, obtint la préférence. Cet échec, joint au peu de succès de la guerre qu'il avait soutenue en Italie, le plongèrent dans un violent chagrin. Il négligea l'administration de ses états; plus. villes se révoltèrent; quelques cantons de la Suisse lui déclarèrent la guerrre, et il fut tué dans le mémorable combat de Sempach (9 juillet 1386), où 1,300 Suisses battirent complètement l'armée autrichienne, forte de 4,000 chevaux, et de 1,400 hommes de pied.

LÉOPOLD Ier, emp. d'Allemagne, né en 1640, était le second fils de Ferdinand III. La m. de son frère aîné lui fraya dès 1655 le chemin du trône impérial. Il fut successivem. reconnu héritier présomptif des couronnes de Hongrie et de Bohême,

et élu, après la m. de son père, en 1658, emper. d'Allemagne par les soins de l'archiduc Léopold, son oncle, à qui la couronne avait été offerte, et qui la refusa. Les électeurs lui firent signer une capitulation en 45 art., dont un des plus remarq. lui interdisait de secourir l'Espagne contre la France dans les guerres d'Italie. Le jeune emp., qui s'était déjà signalé comme homme de guerre, dirigea ses armes, mais sans de gr. succès, contre la Suède, et eut ensuite à soutenir la guerre contre les Othomans. Les troupes impériales, commandées par Montecuculli, obtinrent d'abord quelques succès; mais les Hongrois n'ayant point envoyé les secours qu'ils avaient promis, Léopold crut devoir entrer en négociation avec l'ennemi. L'ardeur du grand vézyr Achmet Koproli fit échouer les premières démarches. Voyant la Hongrie en proie à des dissensions intestines, le ministre ottoman envahit ce pays à la tête d'une armée de 100,000 hommes, passa rapidement la Drave et le Danube; et détacha des partis nombreux qui, après avoir menacé Vienne, vinrent jeter l'alarme jusque dans Olmutz. Montecuculli, après s'être maintenu, non sans peine, dans l'île de Schutt, ayant reçu des renforts de diverses parties de l'Allemagne et un secours de 6,000 hommes envoyés par Louis XIV sous les ordres du comte de Coligni et du marquis de La Feuillade, battit complètement l'armée turque dans la célèbre journée de St-Gothard (1er août 1664); mais la division s'étant mise parmi les vainqueurs, Léopold se vit en quelque sorte contraint de souscrire aux propositions du gr. vézyr, et conclut avec la Porte othomane une trève de 20 ans (10 août, même année). Quelques années après, Louis XIV ayant envahi les Pays-Bas, appartenant alors à l'Espagne, la cour de Madrid réclama le secours de Léopold. Le monarque garda d'abord une neutralité, forcée par les circonstances où il se trouvait; puis, ayant réussi plus tard à soulever l'Empire contre la France, il leva des armées dont les opérations ne s'étendirent pas au-delà des bords du Rhin. Cette guerre fut terminée par la paix de Nimègue (1679). Léopold tenta ensuite d'amener le corps germanique à déclarer de nouveau la guerre à Louis XIV au sujet des envahissemens de ce monarque. Mais la division des princes allemands, l'insouciance des Hollandais, la neutralité de l'Angleterre, et surtout l'embarras que causaient à l'emper. les troubles de la Hongrie, rendirent ces tentatives inutiles, et permirent au roi de France de garder la plus grande partie de ses conquêtes. Une trève de 20 ans fut conclue à Ratisbonne (26 avril 1684) entre Louis XIV, le roi d'Espagne et l'emp., mais elle en dura tout au plus trois. La céléb. ligue d'Augsbourg se forma; le roi de France ayant proposé de convertir la trève en paix, le corps germanique, à l'instigation de Léopold, s'y refusa, et les hostilités recommencèrent. Léopold était parvenu à poser les bases d'une alliance qui réunissait en quelque sorte toute l'Europe contre la France; mais celle-ci finit par triompher de tous ses ennemis (*v.* Louis XIV). Cependant la trève conclue par Léopold avec les Turks n'avait fait qu'indisposer de plus en plus les Hongrois, qui soupçonnèrent l'empereur de ne l'avoir réglée que pour attaquer plus facilement leurs priviléges. Plus. des principaux seigneurs de ce pays formèrent une ligue secrète dont Léopold déjoua complètement les desseins en faisant arrêter, condamner et mettre à mort les chefs; toutefois les mesures tyranniques que prit ensuite ce prince excitèrent une nouvelle insurrection qui fut appuyée par le prince de Transylvanie, par les pachas voisins et par la France. Après une lutte longue et terrible les insurgés allaient succomber lorsque le célèbre comte de Tékély (*v.* ce nom) se mit à leur tête. Léopold voyant son armée affaiblie par la désertion et le fer de l'ennemi, offrit de rendre à la Hongrie ses priviléges. Une amnistie générale fut publiée, des impôts arbitraires abolis, la liberté de conscience accordée aux protestans. Tékély, qui avait rejeté d'abord les conditions qui lui furent offertes, crut devoir temporiser jusqu'à ce qu'il eût reçu des secours, et reprit ensuite les armes, s'empara de plus. places, et se joignit à une armée turque de 200,000 hommes sous les ordres de Kara-Mustapha. Dans ces circonstances critiques, Léopold sollicita et obtint des secours de l'empire, conclut un traité d'alliance avec les élect. de Bavière et de Saxe, et un autre avec le roi de Pologne Jean Sobieski (*v.* ce nom), qui prit l'engagement de fournir une armée de 40,000 hommes. Cependant l'armée turque, poussant devant elle l'armée autrichienne commandée par le duc Charles de Lorraine, continuait à s'avancer en dévastant le pays jusqu'aux portes de Vienne. Le grand vézyr Kara-Mustapha avait investi cette capitale, et en pressait vivement le siége, lorsque Sobieski accourut avec ses troupes, les réunit aux débris de l'armée impériale, attaqua les Turks dans leurs lignes, et leur imprima une telle terreur que le grand vézyr se retira pendant la nuit en toute hâte, laissant aux assaillans qui pénétrèrent dans le camp, à la pointe du jour, ses tentes, ses bagages, ses munitions de guerre et de bouche, 180 pièces d'artillerie, et jusqu'aux insignes de sa dignité. Léopold, peu reconnaissant d'un service aussi signalé, et jaloux sans doute de la gloire que venait d'acquérir Sobieski, reçut ce monarque avec une froideur qui excita le mécontentem. des princes allemands. Le roi de Pologne, après avoir achevé la déroute de l'armée othomane, indigné de la conduite de Léopold, retira ses troupes en déclarant qu'il continuerait à combattre les Turks, mais qu'il ne tournerait pas ses armes contre les Hongrois insurgés. Toutefois Tékéli se vit abandonné par ses principaux partisans, et l'emper. remit en vigueur les mesures violentes qu'il avait employées précédemment. Il institua dans la ville d'Eperies un tribunal de sang présidé par un italien nommé Caraffa, et des milliers de nouvelles victimes furent immolées au ressentiment de Léopold. Ce monarque soutint encore long-temps la guerre avec la Turquie et la France. Les Othomans furent successivement vaincus par le duc de Lorraine, par le prince Louis de Bade et par le célèbre Eugène de Savoie, généraux de l'armée impériale. Le traité de Riswick (30 oct. 1697) rétablit encore une fois la paix entre Louis XIV et l'empereur; mais, à la m. de Charles II, roi d'Espagne, en 1700, la succession de ses états amena une troisième guerre qui mit la France dans une position très-critique (*v.* Eugène). Sans entrer dans des détails que notre cadre ne comporte pas, il nous suffira de dire qu'au milieu du triomphe de ses armes, Léopold m. d'une maladie de langueur le 6 mai 1705, dans la 49e année de son règne. Cet emper., qui ne combattit presque jamais que de son cabinet, était petit, d'une constitution faible, et vivait presque dans la retraite. Elevé par les jésuites, il était versé dans la métaphysique, la théologie et la jurisprudence. Il avait une dévotion minutieuse, et s'adonnait à l'astrol. ainsi qu'à l'alchimie. Ses min. le gouvernèrent, et il ne vit que par leurs yeux. La postérité ne lui a pas confirmé le surnom de *Grand*, qui lui fut donné de son vivant. Léopold fut marié trois fois: d'abord à Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et qui m. en couches; ensuite à Claude-Félicité d'Autriche, que sa passion pour la chasse conduisit au tombeau en 1676; et enfin à Eléonore-Madeleine-Thérèse, princesse palatine de la branche de Neubourg, qui survécut à son époux, et m. en 1720. Elle avait trad., du franç. en allem., un grand nomb. d'ouv. ascétiq., entre autres le livre intit.: *Réflexions pieuses pour tous les jours du mois.*

LÉOPOLD II, empereur d'Allemagne, second

fils de François Ier et de Marie-Thérèse, né en 1747, fut d'abord grand-duc de Toscane (1765), et développa dans l'administrat. de cet état des mesures, assez généralement sages, mais dont quelques-unes lui ont attiré des reproches, sur la justice desquels nous ne pourrions prononcer sans entrer dans une discussion que notre cadre ne peut admettre. Le dissentiment des souverains de la Toscane sur plus. des innovations faites par l'emper. Joseph II, son frère, dans les états autrichiens, avait mis la division entre eux. Toutefois Joseph se sentant près de quitter la vie écrivit à Léopold de se rendre à Vienne. Le grand-duc n'y arriva qu'après la m. de son frère (20 fév. 1790), et lui succéda dans la dignité impér. A cette époque la monarchie autrichienne se trouvait dans une situation très-critique. Les Pays-Bas étaient insurgés, avec l'appui secret de la Prusse; une gr. fermentat. régnait en Hongrie; la Bohême et la basse Autriche faisaient de vives représentat. sur l'établissement de quelques nouveaux impôts; la révolution de France avait rompu les nœuds formés entre les deux puissances (la France et l'Autriche) par le traité de 1756. Léopold, par des mesures prudentes, sut ramener la tranquillité dans ses états. Il s'unit avec l'Angleterre pour borner les prétentions ambitieuses de Catherine II, et accéléra la paix entre cette impérat. et la porte othomane. Les Pays-Bas rentrèrent sous l'autorité autrichienne. Mais bientôt Léopold eut à s'occuper de soins dont l'importance n'était pas moins grande. Son titre d'emper. lui imposait l'obligation de soutenir les droits de plus. princes de l'Empire que lésaient les décrets de l'assemblée nationale de France : déjà les démarches faites à ce sujet par Joseph II, avant sa mort, avaient été infructueuses; Léopold les renouvela sans plus de succès. Plus tard la fâcheuse position où se trouva placée la famille royale de France après le voyage de Varennes (*v.* LOUIS XVI), détermina Léopold a pub. une déclaration par laquelle il invitait les autres puissances à se réunir pour réprimer une rébellion dont l'exemple compromettait la sûreté de tous les gouvernemens. Un traité préliminaire d'alliance entre l'Autriche et la Prusse fut signé à Vienne le 25 juillet 1791. Toutefois Léopold hésitait à s'engager dans une guerre dont ses ministres lui représentaient le danger pour ses intérêts personnels; et ce ne fut qu'à force d'importunité qu'on parvint à lui faire signer une déclaration assez vague d'ailleurs pour le rétablissem. de l'autorité du roi de France. Cette pièce, insérée dans les journaux du temps, et la seule qui ait été publiée des fameuses conférences de Pilnitz, a servi de texte aux déclamations des ennemis de Louis XVI. Lorsque ce monarque eut accepté la constitution, Léopold saisit cette occasion de rompre les engagemens qu'on l'avait en quelque sorte forcé de prendre. Il leva la défense qu'il avait faite à l'ambassad. de France de partir pour sa cour; il révoqua la déclaration faite par lui lors d'une entrevue qu'il avait eue à Mantoue en mai 1791 avec le comte d'Artois; il reçut dans ses ports le pavillon tricolore, adopté par l'assemblée constituante; enfin il défendit aux émigrés, refugiés dans ses états, d'y former des rassemblem. militaires. Ces concessions ne satisfirent point l'assemblée législative de France. Un décret rendu par elle le 25 janv. 1792, par lequel l'emper. était pour ainsi dire sommé de déclarer catégoriquem. s'il renonçait à tout traité, toute convention contre la sûreté et la souveraineté de la nation française, ouvrit les yeux à Léopold. Il ne put se dissimuler que la guerre était inévitable, et ratifia l'alliance conclue avec la Prusse. La m. de ce prince suivit de près sa détermination. Une dyssenterie le mit au tombeau en trois jours dans la 45e année de son âge, le 2 mars 1792. Une fin aussi prompte donna lieu à d'étranges soupçons; mais son corps ayant été ouvert, on reconnut la gangrène dans les intestins. Léopold II avait épousé en 1765 l'infante Marie-Louise, fille du roi d'Espagne (Charles III), dont il eut 16 enfans : l'aîné lui succéda sous le nom de François II comme emper. d'Allemagne; mais ayant échangé depuis ce titre contre celui d'empereur d'Autriche, il s'est appelé François Ier.

LÉOPOLD. V. BRUNSWICK et LORRAINE.

LÉOPOLD (ACHILLE-DANIEL), savant allemand, né aveugle à Lubeck en 1691, reçut par les soins de son père une excellente éducat., acquit des connaiss. très-étendues dans les langues, en jurisprudence, en philosophie, en théologie, s'appliqua aussi à la poésie, à la musique, et m. en 1753. On a de lui : *le Collyre spirituel* (recueil de sonnets sur divers passages de l'Ecriture sainte), Lubeck, 1734, in-8; *Poésies diverses*, Hambourg, 1732, in-8 (ces deux ouv. sont en allem.); *Commentatio de cæcis ità natis*, etc., Lubeck, 1726, in-4 de 54 pages; trois lettres latines dont la dern., insér. dans le *Pœcile* d'Heumann, tom. 1, lib. 2, renferme quelq. détails assez curieux sur l'auteur et sur son frère, comme lui aveugle-né.

LÉORIER DE LISLE (N.), fabricant de papiers à Langlée près de Montargis, fit servir à la fabrication du papier les plantes, les écorces et les végétaux les plus communs. Quelques-uns de ses essais se voient dans le *Supplém. aux loisirs des bords du Loing*, 1784, in-18, et sont annoncés dans l'*Epître dedicatoire* des *œuvres du marquis de Villette*, 1786, in-16. Les feuilles de ces ouv. sont faites avec de la guimauve, de l'ortie, du houblon, de la mousse, des écorces d'osier, de saule, de peuplier, etc., etc.

LÉOSTHÈNE, général athénien, disciple de Démosthène, fut mis à la tête des Athéniens et des Thébains pour reconquérir l'indépendance de la Grèce. Après la m. d'Alexandre-le-Grand, l'an 324 avant J.-C., il s'empara de presque toute la Thessalie, défit Antipater et le contraignit à s'enfermer dans Lamia, dont il fit le siége. Il fut tué peu après devant cette place. L'orateur Hypéride prononça son *Eloge* dans Athènes.

LÉOTAUD (VINCENT), jésuite, géomètre, né aux environs d'Embrun en 1595, m. dans cette ville en 1672, avait professé les mathématiques à Dôle pendant 14 ans, et ensuite à Lyon. On a de lui des Elémens de géométrie (*Geomet. practicæ elem.*), etc., Dôle, 1631, in-16; *Magnetologia*, Lyon, 1648, in-4; *Etymon quadraturæ circuli*, ibid., 1653, in-4; *Cyclomathia*, ibidem, 1663, in-4; *Institut. arithmet. lib. IV*, ibid., 1660, in-4.

LEOTYCHIDES, roi de Sparte, monta sur le trône en remplacement de Demarate, son cousin, déclaré illégitime par l'oracle de Delphes. Il fit la guerre aux Éginètes, commanda ensuite une partie des forces navales de la Grèce, et partagea, avec l'Athénien Xantippe, la gloire du combat de Mycale, où la flotte des Perses fut détruite en l'an 479 avant J.-C. Il fit ensuite la guerre en Thessalie avec succès, se laissa gagner par les présens des vaincus, quitta son armée et revint à Sparte. Accusé de trahison, il fut condamné au bannissem., et m. à Tégée vers l'an 475 av. J.-C.

LEOVIGILDE. V. LEUVIGILDE.

LEOWITZ (CYPRIEN), en latin *Leovitius*, astrologue, né à Leonicia près Hradisch en Bohême, obtint le titre de mathématicien d'Othon-Henri, électeur palatin, et se rendit célèbre par plus. prédictions ridicules, mais surtout en annonçant pour l'an 1584 un déluge et la fin du monde. Il m. av. cette époque en 1574 à Lawingen en Souabe. On a de lui plus. ouv., parmi lesquels il suffira de citer : *Tabulæ ascensionum*, etc., Augsbourg, 1551, in-4; *Eclipsium ab anno* 1554, etc., *descriptio*, ib., 1554; *Ephemeridum novum atque insigne opus*, ib., 1557, in-fol.; et *de Conjunctionib. magnis*, etc..., in-4, Lawingen, 1564, Londres, 1573, Marpurg, 1618;

rad. en fr., 1568, in-12 : c'est dans ce dern. ouv. que Leowitz prédit la fin du monde. V. le tom. 3, page 30, des *Eloges* par Teissier.

LEPAGE DE LINGERVILLE (Louis-Pierre-Nicolas-Marie), médecin, né en 1762 à Montargis, adopta les principes de la révolut., fut député à l'assemblée convent., vota la détent. de Louis XVI, et se montra constamment modéré dans ses opinions. Au rétablissement de la loterie, il obtint dans les bureaux de l'administ. une place de chef qu'il conserva jusqu'à sa m. arrivée en 1823. Il a pub. : *Tr. de la médecine* par Celse, texte lat., avec la trad. fr. par Ninnin, revue et corrig. par M. L., etc., Paris, 1821, 2 vol. in-12.

LEPAIGE (Jean), chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, remplit les fonctions de procur.-général du même ordre et fut chargé de visiter avec le titre de vicaire-général toutes les maisons qui existaient en France pour y rétablir la règle. Le zèle qu'il manifesta pour faire élire le cardinal de Richelieu abbé général de Prémontré le fit dépouiller de ses charges par le chapitre gén. de l'ordre. Alors il demanda et obtint la cure de Nantouillet en Brie, où il m. vers 1650. Il avait été reçu doct. en Sorbonne en 1604. On a de lui : *Biblioth. præmonstratensis ordinis*, Paris, 1633, in-fol., ouv. plein de fautes, imp. sans la participat. de l'ordre.

LEPAIGE. V. Paige.

LÉPANTE (golfe de), appelé anciennement *Golfe de Corinthe*, bras de la mer *Ionienne*, qui baigne au nord les côtes de la Livadie, et au sud celles de la Morée, a donné son nom à une bataille navale dont l'importance paraîtra avoir été exagérée de beaucoup si l'on considère que son unique résultat fut de contraindre Sélim II, qui, dit-on, perdit dans cette journée 32,000 des siens et 161 galères, à accorder la paix (moyenn. 300,000 ducats) aux Vénitiens à qui il avait entrepris d'enlever l'île de Candie. Mustapha, l'un des plus intrépides lieut. de Sélim, s'était déjà rendu maître de Nicosia et de Famagoste, lorsqu'effrayés de la rapidité de ces conquêtes, le roi d'Espagne Philippe II et le pape Pie V voulurent se joindre aux Vénitiens afin d'opposer une digue aux envahissemens des armes musulmanes. La ligue, ou traité d'alliance, fut signée le 24 mai 1571, et bientôt une flotte formidable dut s'assembler devant Messine. Nous avons dit autre part que le pape ne fournit que 12 galères pour cette grande expédition (*v.* Marc-Ant. Colonna); les flottes espagnoles et vénitiennes, réunies au lieu du rendez-vous, n'en comptaient pas moins de mille; en outre, don Juan, frère de Philippe, nommé commandant en chef de tout l'armement, avec le céléb. Alex. Farnèse sous ses ordres, y conduisit un corps de débarquement d'environ 20,000 hommes. Ce fut le 7 oct. que la flotte combinée livra la bataille à celle des Turks, forte seulement de 333 voiles, et la dispersa. Mais cette victoire éclatante profita peu aux Vénitiens; outre la somme considérable qu'il leur fallut payer, ils durent encore rendre leurs conquêtes à Sélim, qui conserva les siennes.

LEPAUTE (Jean-André), célèbre horloger, né en 1709 à Montmédy, vint très-jeune encore à Paris, où il fit la prem. horloge horizontale qu'on y ait vue, et construisit la plupart des horloges qui décorent les édifices publics. Il m. en 1789. On lui doit un très-bon *Traité d'horlogerie*, Paris, 1755, in-4; et un *Supplément* à ce traité, ibid., 1760; *Description de plus. ouv. d'horlogerie*, ibid., 1764, in-12. —Jean-Baptiste Lepaute, horloger du roi, frère du précéd., se distingua également par ses talens dans cette branche des arts mécaniques, et m. à Paris en 1802. C'est à lui que l'on doit la belle horloge de l'hôtel-de-ville de Paris, posée en 1786.

LEPAUTE (Nicole-Reine ETABLE DE LABRIÈRE, dame), femme de Jean-André, née en 1723, fut égalem. célèbre par sa beauté, ses connaissances profondes en astronom. et en mécanique, et par son attachem. conjugal. Pendant sept ans elle soigna son mari atteint de la maladie qui termina sa laborieuse carrière, et m. avant lui en déc. 1788. On lui doit : *la Table des longueurs des pendules* dans le *Traité d'horlogerie* de son mari; des *Observations* dans la *Connaissance des temps* depuis 1759 jusqu'à 1774; des *Tables* du soleil, de la lune et des autres planètes, insér. dans les *Ephémérides des mouvemens célestes*, tom. 7 et 8; des *Mémoires* d'astronomie, imp. par extr. dans *le Mercure*. Lalande a inséré l'*Eloge* de Mme Lepaute dans son *Hist. de l'astronomie* année 1788.

LEPAUTRE ou LEPOTRE (Antoine), prem. archit. du roi et de Monsieur, frère de Louis XIV, né en 1614, construisit les deux ailes du chât. de St-Cloud, et fut nommé membre de l'acad. de sculpt. dès son institut. Il m. en 1691 du chagrin qu'il ressentit de ce que les dessins de Mansard avaient été préférés aux siens pour la construction du chât. de Clagny.—Jean Lepautre, frère du préc., dessinat. et grav. à l'eau-forte en architecture, né à Paris en 1617, devint membre de l'académie de sculpture en 1677, et m. en 1682. Son œuvre se compose de 1440 pièces, dont généralem. le style est un peu lourd, mais dont l'idée est toujours conforme aux règles du goût le plus sévère. On remarque surtout 22 feuilles de *sujets tirés de la mythologie*, 12 de *paysages*, 6 des *visions de Quévedo*, et 3 du *sacre de Louis XIV*.—Pierre Lepautre, fils d'Antoine, né en 1659 à Paris, mort dans cette ville en 1744, se distingua comme sculpteur. On admire principalement son groupe d'*Enée et d'Anchise*, et celui d'*Arrie et de Pœtus*, placés vis-à-vis l'un de l'autre au jardin de Tuileries.

LEPAYS (René), sieur du Plessis Villeneuve, poète et littér., né à Nantes ou à Fougères en 1636, entra de bonne heure dans les finances, voyagea en Angleterre, en Hollande, en Flandre, devint directeur-général des gabelles du Dauphiné et de la Provence, et m. à Paris en 1690. Il avait beaucoup d'esprit sans prétention, de gaieté sans mauvais ton, et ce qui était plus rare à cette époque du bon goût sans pédantisme. Aussi est-il reconnu aujourd'hui que Boileau a eu tort de dire de lui dans les contre-vérités ironiques de la 3me satire :

Lepays sans mentir est un bouffon plaisant,
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.

On doit à Lepays un recueil de lettres intitulé *Amitiés, Amours et Amourettes*, Grenoble, 1664, in-12; *Zélotide, histoire galante*, Paris, 1665, in-12; *Nouvelles œuvres*, Paris, 1672, 2 vol. in-12, Leipsig, 1738, 2 vol. in-8; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, Paris, 1688.

LEPECHIN ou mieux LEPEKHIN (Jean-Ivanovitsch), secrét. d'état russe, membre, puis secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de St-Pétersbourg, de la société des Scrutateurs de la Nature de Berlin, etc., né en 1739, commença au gymnase de Saint-Pétersbourg ses études qu'il vint terminer à Strasbourg, prit dans cette dern. ville le grade de doct. en médecine, retourna en Russie, et m. en 1802, après avoir dirigé plusieurs voyages scientifiques sur les bords du Volga et de l'Ourab, dans les provinces polaires de la Russie et dans la Russie-Blanche. Outre plus. écrits de médecine et d'hist. naturelle, imp. à St-Pétersbourg de 1790 à 1798, et différens mémoires dans la collect. des académies dont il fit partie, on a de lui : *Notes journalières sur un voyage dans diverses provinces de l'empire russe*, St-Pétersbourg, 1771, trad. en allemand par Hase, Altenbourg, 1774, 3 vol. in-4; *Considérations sur l'éducat. des vers à soie*, St-Pétersbourg, 1798; enfin on conserve de lui en MSs. la traduct. russe de plus. vol. de l'histoire nat. de Buffon (les t. 5 à 10).

LEPECQ DE LA CLOTURE (Louis), médecin,

né en 1736 à Caen, fut profess. royal de chirurgie dans cette même ville, alla se fixer ensuite à Rouen, fut ennobli par Louis XVI, et m. en 1804. On a lui : *Observat. sur les maladies épidémiq.*, Paris, 1776, in-4 ; *Collect. d'observat. sur les maladies et constitutions épidémiq.*, etc., Rouen et Paris, 1778, 3 part. in-4, etc.—LEPECQ, nev. du préc., chirurg.-major au 48e régim., m. en Pologne en 1807, âgé de 35 ans, est aut. d'un *Rapport sur l'insalubrité du camp près d'Ostende*, etc., pub. en 1809 par M. Desgenettes dans le Journal de médecine.

L'ÉPÉE (l'abbé de). V. ÉPÉE.

LEPELLETIER (JEAN), négociant, né à Rouen en 1633, s'appliqua successivem. à la peinture, à l'étude des langues vivantes et mortes, des mathématiques, de l'astron., de l'architect., de la médecine, même de l'alchimie, en même temps qu'il s'occupait de ses intérêts commerciaux. Il m. dans sa patrie en 1711. On a de lui : *Mém. pour le rétablissement du commerce en France*, Rouen, 1701, in-12 ; *Dissert. sur l'arche de Noé, et sur l'hémine et la livre de St Benoît*, ibid., 1704, 1710, in-12 ; *l'Alkaest ou le dissolvant universel de van Helmont*, etc., ibid., 1704, in-12 ; *Tableau des monnaies, des poids et mesures des hébreux, réduites à celles de France*, imp. en tête du *Comment. sur la Genèse*, par D. Calmet ; des *Lettres*, des *Discours*, des *Dissertat.* sur différens sujets, insérés dans les *Mém. de Trévoux*, ann. 1702, 1703, 1704 et 1705 ; une trad. des *Fragmenta regalia* de R. Naunton (*v.* ce nom), Rouen, 1683, in-12. C'est par erreur qu'on lui a attribué la trad. de la *Vie de Sixte V* par Leti ; elle est de L.-A. Lepelletier, prêtre, prieur de St-Gemme et de Pouancé.

LEPELLETIER (CLAUDE), doct. en théologie et chanoine de Reims, né vers 1670 dans un hameau de Franche-Comté, exerça d'abord plus. emplois ecclésiastiques dans le diocèse de Lyon, et devint ensuite l'un des clercs et chanoines de la métropole de Reims par la protect. de l'archevêq., M. de Mailly, dont il partageait à un haut degré le zèle contre le jansénisme. Il pub. quelques ouv. qui lui suscitèrent des ennemis. Ceux-ci apostèrent une juive de mauvaises mœurs qui accusa Lepelletier d'avoir eu avec elle un commerce criminel. Cette femme, convaincue de calomnie, fut bannie du royaume. Mais Lepelletier, déjà impliqué dans plus. affaires désagréables, n'en fut pas moins exilé de Reims, par lettre de cachet. Après être resté long-temps en disgrâce, il obtint enfin de venir à Paris, où l'assemblée du clergé lui accorda une pension de 500 liv., indépend. de son canonicat qu'il avait conservé. Plus tard il se démit de ce bénéfice pour se retirer à l'abbaye de Sept-Fonts ; mais ses infirmités le forcèrent à revenir dans sa famille, et il m. dans son lieu natal en 1743. On a de lui un grand nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons seulement : *la Pratique et les règles des vertus chrétiennes*, etc., Lyon, 1713, in-12 ; *Traité dogmatique et moral de la grâce universelle*, etc., Luxembourg, 1725, in-8 ; *Traité de la pureté chretienne*, etc., Liége, 1725, in-8 ; *Traité dogmatique de la messe*, etc., Paris, 1727, in-12 ; *Manière d'entendre la messe*, etc., ib, 1727, in-16 ; *Traité dogmatiq. et moral de la pénitence*, etc., ibid., 1728, in-12 ; deux *Traités* de la charité envers son prochain et envers Dieu, ibid., 1728 et 1729, in-12 (le dern. fut supprimé par arrêt du conseil en 1732) ; l'*Imitation de J. C., trad. nouvelle*, etc., ibid., 1731, in-12 ; *Traité de la dévotion au St-Esprit*, etc., ibid., 1738, in-12 ; *Traité des récompenses et des peines éternelles*, 1738, in-12 ; *Traité de la mort et de sa préparat.*, 1740, in-12.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (LOUIS-MICHEL), né à Paris en 1760 d'une famille disting. dans la magistrature, fut successivem. avocat-général et président à mortier du parlem. de Paris : député aux états-généraux, il vota avec la majorité de son ordre, et quand Louis XVI eut enjoint à la noblesse de se réunir au tiers-état, Lepelletier refusa d'obéir et resta dans la chambre de la noblesse avec le seul comte de Mirepoix. Sa conduite dans les séances des 3 et 9 juillet répondit à cet acte d'opposit. ; mais à l'époque du 12 juillet il changea brusquement de système, embrassa la cause populaire avec ardeur et adopta toutes les mesures révolutionnaires qui furent proposées. Cependant il conserva toujours dans sa conduite et dans ses discours une modération et des égards parlementaires qui semblaient bannis du reste de l'assemblée. Chargé de présenter au nom du comité de jurisprudence criminelle un rapport sur le Code pénal, il demanda l'abolition de la peine capitale, et proposa de punir de 24 ans de fers le coupable qui aurait mérité la mort. Les électeurs du département de l'Yonne le députèrent à l'unanimité à la convent. nationale, où il vota la m. de Louis XVI. Le 20 janv., veille de l'exécution de ce fatal jugement, Lepelletier se trouvait à table chez un restaurateur du Palais-Royal, nommé Février (*v.* ce nom), lorsqu'il y fut assassiné par un ancien garde-du-corps nommé Paris. Son corps fut exposé au public sur la place de la Révolution, et de là transféré au Panthéon. La convention rendit un décret par lequel la république adoptait la fille de Michel Lepelletier.

LÉPICIÉ (BERNARD), graveur, né à Paris en 1698, élève de Mariette et Gaspar Duchange, partagea son temps entre la littérature et l'étude des beaux-arts ; il voyagea en Angleterre, exerça pend. un an une charge de magistrat. à Rennes, revint à Paris, où il fut nommé membre de l'acad. royale de peinture, puis secrétaire historiographe du même corps, et m. en 1755. On a de lui un gr. nombre d'estampes estimées, et quelq. écrits, tels que le *Catalogue des tableaux du roi*, 1752, in-4, 2 vol., et les *Vies des prem. peintres du roi*, 1752, in-8. — Sa femme, Renée-Elisabeth MARLIÉ, a aussi gravé plus. sujets avec succès ; entre autres *le Cuisinier flamand* de Téniers. — LÉPICIÉ (Nic.-Bernard), fils du précédent, peintre, né en 1735 à Paris, fut élève de Carle Vanloo, devint membre et professeur de l'acad. de peinture, peintre du roi, et m. en 1784. On a de lui beauc. de tabl. dans lesquels on trouve tous les défauts reprochés à l'école française de cette époque, composition maniérée ; dessin sans étude et sans nature, coloris faux et de convention.

LEPIDUS (M.-ÆMILIUS), triumvir avec Octave et Marc-Antoine, était issu de la famille Æmilia, l'une des plus anciennes de Rome. Préteur en l'an 49 avant J.-C., il s'attacha à la fortune de Jules-César, qui se l'adjoignit 2 fois dans le consulat, et le nomma général de la cavalerie pendant sa dictature. Après la mort du dictateur, Lepidus s'unit à Octave et à Marc-Antoine et partagea avec eux le gouvernement du vaste empire de Rome. Il eut d'abord l'Espagne et la Gaule narbonaise, puis quitta ce commandement pour celui de l'Afrique, ne se montra pas moins cruel que ses collègues, et livra à leur vengeance son propre frère Paulus. Octave et Antoine, qui le méprisaient, ne tardèrent pas à s'accorder pour lui enlever sa part du pouvoir. Après la défaite de Sextus Pompée en Sicile, Octave séduisit les troupes de Lepidus ; et celui-ci, abandonné par ses soldats, se vit contraint d'implorer la générosité du plus lâche des triumvirs. Octave lui laissa la vie et la dignité de grand pontife, et le relégua à Circeies, petite ville d'Italie. Quelques années plus tard, ayant été inscrit sur la liste des sénateurs, Lepidus revint à Rome, où Octave-Auguste ne cessa de l'accabler de mépris. Il m. en l'an 741 de Rome (13 ans av. l'ère chrét.). « C'était, dit Montesquieu, le plus méchant citoyen qui fût dans la république. » — Son fils, M. Æmilius LEPIDUS, ayant conspiré contre Auguste fut mis à mort en l'an 724 de Rome.

LÉPINE. V. Epine et Espine.

LEPITRE (Jacques-François), né en 1764, d'abord professeur de rhétorique, puis instituteur à Paris, se signala pendant la révolution par son dévouement à la famille royale. Membre du conseil de la commune en 1792, et commissaire chargé de surveiller le roi Louis XVI, alors détenu avec sa famille dans la tour du Temple, il prodigua à ces illustres victimes toutes les consolations qui étaient en son pouvoir et dressa même le plan de leur évasion, de concert avec un de ses collègues nommé Toulan et le chevalier de Jarjayes. Ce complot fut déjoué, et Toulan m. sur l'échafaud; Lépitre, heureusement échappé à la mort, recouvra sa liberté à la mort de Robespierre. En 1814 il fut présenté à Madame, duchesse d'Angoulême, et obtint la chaire de profess. de rhétor. au collége de Rouen. Il m. en janv. 1822 à Versailles. On a de lui : *Hist. des dieux*, etc., *adorés à Rome et dans la Grèce*, nouv. édit., 1814, in-12, et 1819, in-12; *Cinq romances composées en* 1793 *et* 1795, Paris, 1814; *Quelq. souvenirs*, ou *Notes fidèles sur mon service au Temple*, etc., 1814, 1817, in-8.

LEPLAT ou LEPLAET (Josse), doct. en droit, né à Malines en 1733, fut professeur de droit canon à l'université de Louvain, et soutint l'indissolubilité du mariage de l'infidèle converti, et attaqua ouvertement les doctrines ultramontaines sur l'infaillibilité du pape. Il trouva un antagoniste dans le docteur van de Velde, qu'on l'accuse d'avoir fait destituer par l'empereur Joseph II. La complaisance que Leplat mit à seconder en Belgique les vues de ce prince innovateur acheva d'irriter ses concitoyens contre lui, et il se retira à Maestricht, puis en Allemagne, ensuite en Hollande. En 1806 il fut nommé directeur de l'école de droit de Coblentz, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1810. On a de lui une édit. des *Comment.* de van Espen sur *le Nouveau droit canonique*, avec une préface, Louvain, 1777, 2 vol. in-8; une édit. lat. des *Canons et décrets du concile de Trente*, 1779, in-4; une autre des *Institutions de jurisprudence ecclésiast.*, de Riegger, 1780, 5 vol. in-8; une 4e (en latin) des *Discours* de Fleury, sur l'*Hist. ecclésiastique*, 1780, 2 vol. in-12: une *Dissertation sur les fiançailles et les empêchemens du mariage*, Louvain, 1782; une *Collection* de pièces relatives à l'hist. du concile de trente (en lat.), 1784, 7 vol. in-4; *Lettres d'un théologien canoniste à Pie VI sur la bulle* Auctorem fidei, 1795, in-12. Leplat a coopéré à la rédaction des *Nouvelles ecclésiastiques* publ. par l'abbé Mouton à Utrecht.

LEPRINCE (Jean), peintre, né à Metz en 1733, fut élève de Boucher. s'appliqua spécialem. au paysage, et se mit à graver à la pointe les dessins de sa composition. Etant passé en Russie, il y séjourna 5 ans, revint en France, où il fut reçu à l'acad. de peinture en 1764, composa un gr. nombre de tabl., la plupart de paysage, pour les expositions du Louvre, et m. en 1781. Quelques-unes de ses compositions sont encore recherchées des amateurs, mais on leur reproche en général le manque de vérité. — Leprince de Beaumont (Marie), sœur du précéd., née en 1711 à Rouen, épousa à Lunéville, en 1743, un M. de Beaumont; mais ce mariage fut déclaré nul deux ans plus tard. Elle débuta dans la carrière littéraire en 1748, par un roman qu'elle présenta au roi Stanislas, duc de Lorraine, puis passa en Anglet. et se fixa à Londres, où elle fut chargée de plus. éducations pour lesquelles elle composa quelques-uns des ouvrages qui ont fait sa célébrité. Après un séjour de 17 ans dans la capitale de la Grande-Bretagne, madame Leprince acheta une petite terre en Savoie, s'y livra à l'éducation des enfans qu'elle avait eus d'un sec. mariage (contracté en Angleterre), composa quelques autres ouv., et m. en 1780. On a d'elle 70 vol., la plupart destinés à l'instruction de la jeunesse et trad. presque tous en angl., en allem., en russe, en suéd., en ital. et en espagnol. Nous nous bornerons à citer les principaux qui ont été souv. réimp. : *le Triomphe de la vérité*, ou *Mémoires de M. de la Villette*, Nanci, 1748, 2 vol. in-12 (c'est la prem. production de l'aut.); *Lettres diverses et critiques*, 1750, 2 vol. in-12; *le Nouveau magasin français*, ou *Bibliothèque instructive*, Londres, 1750-51-55, 3 vol. in-8; *Education complète*, etc., à l'usage de la famille roy. de la princesse de Galles, Londres, 1753, 3 vol. in-12 (cet ouv. a eu 3 édit.); *Civan, roi de Bungo*, etc., ou *Tableau de l'éducat. d'un prince*, 1754, 1758, 2 vol. in-12 (anonyme); *Lettres de madame du Montier à la marquise de***, sa fille*, etc., Lyon, 1756, 1758 et 1766, 2 vol. in-12 (anonyme); *Magasin des enfans*, etc., Londres, 1757, 4 vol. in-12, souv. réimp. et traduit dans toutes les langues de l'Europe; *Anecdotes du* 14e *S.*, etc., ibid., 1759, in-12; *Lettres curieuses, instructives et amusantes*, etc., La Haye, 1759, 4 part. in-8; *Magasin des adolescentes*, etc., Londres, 1760, 4 vol. in-12; *Principes de l'Hist. sainte*, ibid., 1761, 3 vol. in-12; *Magasin des pauvres, des artisans*, etc., etc., Lyon, 1768, 2 vol. in-12, plus. fois réimp.; *le Mentor moderne*, etc., Paris, 1772, 11 vol. in-12; *Manuel de la Jeunesse*, etc., Lyon, 1774, 2 vol. in-12; *Nouv. contes moraux*, Lyon, 1776, 2 part. in-8; *la Dévotion éclairée*, ou *Magasin des dévotes*, Paris, 1779, in-12. M. Eidous a publié du vivant de l'auteur : *OEuvres mêlées de Madame Leprince de Beaumont*, etc., Maestricht, 1775, 6 vol. in-12; trad. en allem., Leipsig, 1776, 2 vol. in-8.

LEPRINCE (Martine-Félicité PAILLARD DELORME, veuve), née en 1759 à Paris, où elle m. le 23 nov. 1825, a marqué la fin d'une vie doucement écoulée dans la pratique des plus précieuses vertus par des libéralités qui non-seulement lui ont acquis des droits à la reconnaiss. publique, mais lui assurent encore une place honorable dans les souvenirs de la postérité. Après avoir, de son vivant, et pour remplir un vœu verbalement exprimé par son mari, ancien marbrier du roi et architecte distingué, constitué une rente de 12,000 livres au profit de divers établissemens de charité (notamment à celui d'un hospice érigé au Gros-Caillou, et qui portant le nom de sa principale fondatrice, perpétuera la mémoire de cette femme pieuse), elle a, par son testament, assigné un legs de 3,000 liv. de rente aux écoles des arts et métiers d'Angers et de Châlons, pareille somme à l'acad. des beaux-arts, pour accroître les dotations des prix attachés à ces trois établissem., enfin une rente de 1,000 fr. pour les indigens de St-Germain-en-Laye, où elle a voulu être inhumée à côté de son mari, m. en 1814.

LEQUEUX (Claude), prieur de St-Yves à Paris, né au commencem. du 18e S., m. en 1768, a publié, outre plus. édit. dont nous parlerons ci-après, les ouvrages suivans : *les Dignes fruits de pénitence*, 1742, in-12; *Tableau d'un vrai chrétien*, 1748, in-12; *le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748, in-12; *le Verbe incarné*, 1759, in-12; *Mém. abrégé sur la vie et les ouv. de Mésenguy*, 1763, in-12; *Mém. justificatif de l'Exposition de la doct. chrét.* du même Mésenguy, 1763, in-12. Les ouv. dont Lequeux s'est rendu édit., sont : les *Instruct. chrétiennes* de Singlin, 1736, 6 vol. in-12; *Abrégé de l'année chrétienne* de Letourneux, 1746, 6 vol. in-12; *Traités choisis de St Augustin*, etc., trad. du latin de Foggini, 1757, 2 vol. in-12; les mêmes, en latin, 1758, 2 vol. in-12; les *OEuvres de St Prosper*, texte latin et traduction; l'*Office de St-Yves*, (en latin). Lequeux avait déjà donné des édit. de quelq. ouv. de Bossuet, lorsqu'il fut chargé, conjointement avec dom Deforis, d'une édit. gén. des œuvres de ce célèbre prélat; mais la mort l'empêcha de continuer ce travail, dont Déforis resta seul chargé. Lequeux, partisan de la doctrine ap-

pelée jansénisme, avait pris part aux folies des convulsions. On l'a accusé d'avoir anéanti un MS. de Bossuet intit. : *de l'Autorité des jugemens ecclésiastiques*, et dont on trouva un précis parmi ses papiers Ce précis a été conservé.

LEQUIEN (Michel), savant dominicain, né à Boulogne-sur-Mer en 1661, fut élève du P. Marsolier, ami de dom Montfaucon et de l'abbé de Longuerue, et m. en 1733. Ses principaux ouvr. sont : *Défense du texte hébreu et de la vers. Vulgate*, Paris, 1690, in-12; *l'Antiquité des temps détruite*, ibid., 1693, in-12 (ces 2 ouv. sont dirigés contre dom Pezron); *Nullité des ordinations anglicanes*, Paris, 1725, 2 v. in-12; *Steph. de Altamura Ponticensis contra schisma Græcorum Panoplia*, etc., Paris, 1718, in-4; *Sancti Joannis Damasceni opera omnia*, grec et lat., Paris, 1712, 2 vol. in-fol.; *Oriens christianus*, etc., Paris, 1740, 3 vol. in-fol. Le P. Lequien a concouru à la grande collection histor. appelée *Byzantine*.

LEQUIEN DE LA NEUVILLE (Jacques), littérateur, né à Paris en 1647, entra d'abord dans la carrière milit. et quitta bientôt le service pour suivre le barreau. Il venait d'acheter la charge d'avoc.-général de la cour des monnaies lorsqu'une banqueroute qu'essuya son père dérangea ses projets et le força à chercher quelque ressource dans la littérature. Il fut appelé à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1706, devint ensuite directeur des postes au Quesnoy, puis secrét. d'ambassade en Portugal, et m. à Lisbonne en 1728. On a de lui : l'*Origine des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1708, in-12; *Hist. de Portugal*, ibid., 1720, 2 vol. in-4; *Histoire des dauphins du Viennois, d'Auvergne et de France*, publiée par le petit-fils de l'auteur, Paris, 1759, 2 vol. in-12. L'*Eloge* de Lequien, par de Boze, est inséré au tome 7 des *Mém. de l'acad. des inscriptions*.

LERAGOIS. V. Ragois.

LERAMBERT et non LERANBERT (Louis), peintre et statuaire, membre de l'acad., né en 1614 à Paris où il m. en 1670, avait appris la peinture à l'école de Vouet (où il se lia avec Lebrun et Lenôtre), puis la sculpture sous Sarrazin, et succédé à son père dans la place de garde des antiques et des marbres du roi, qui lui fut ôtée en 1663. Ses princip. ouv. sont un *buste du card. Mazarin*, sur lequel il fut admis à l'acad.; deux *Sphynx en marbre blanc*, dans le parc de Versailles; la *Mémoire* et la *Méditation*, bas-reliefs exécutés pour le tombeau de Jean Courtois, et qui ornent la cathédrale de Blois; enfin le *tombeau du marquis de Dampierre*, avec une épitaphe en vers, aussi de sa composition. Lérambert avait exécuté pour les jardins de Versailles quatre statues représent. le *dieu Pan*, une *Hamadryade dansant*, une *Nymphe jouant du tambour de basque* et un *Faune*. On a de Lérambert, comme peintre, les portraits en médaillon du *card. Mazarin*, du *maréchal de la Milleraie*, etc.

LERBER (Sigism.-Louis), membre du grand-conseil de la républ. de Berne, ville où il naquit au commencem. du 18e S., et où il professa d'abord le droit, est aut. de quelq. ouvr., tels que : *Essai de Poésies*, Cologne, 1746, in-8; *Liber de legis naturalis summâ*, Zurich, 1752, in-4 On lui doit aussi un *Code des Lois de la ville de Berne*, 1762, in-f.

LERBERG (Aaron-Christian), membre de l'acad. des sciences de St-Pétersbourg, section historique, né à Dorpat en Livonie, mort en 1813, a laissé *Recherches pour servir à l'éclaircissement de l'histoire de Russie*, en allem., St-Pétersbourg, 1814, trad. en russe par M. Jasikof, ibid., 1818.

LERCARI ou LERCARO. V. Imperiali.

LERI. V. Léry.

LEREBOURS (Marie-Angélique ANEL, dame), née en 1731, m. en 1821, se fit remarquer par son amabilité, son instruction, et fut liée avec d'Alembert, Condorcet, Dupaty, Roucher, etc. On a d'elle : *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans*, Utrecht, 1767, in-12 : 5e édit., 1799, in-12; trad. en allem., Breslau, 1772, in-8, et Strasbourg, 1780, in-8; en danois, Copenhague, 1771, in-8; et *Supplément à l'avis aux Mères*, etc., Paris, 1772, in-12.

LERIDANT (Pierre), avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, m. en 1768, est auteur des écrits suiv. : *Examen de deux questions importantes touchant le mariage*, 1753, in-4; *Dissertat. théol. et histor. sur la conception de la Vierge*, 1756, in-12; *Consultation sur le mariage du juif Borach Levi*, 1758, in-4; *Institutiones philosophicæ in novam methodum digestæ*, 1761, 3 vol. in-12; le *Code matrimonial*, 1766, in-12. C'est à tort qu'on lui a attribué *l'Antifinancier*, ouv. dont le véritable aut. est Darigrand (*v.* ce nom).

LERIGET. V. Lafaye.

LERIS (Antoine de), compilateur, né à Montlouis (Roussillon) en 1723, m. en 1795, a publ. les ouv. suivans : *la Géographie rendue aisée*, Paris, 1753, in 8; et *Dictionn. portatif, historiq. et littér. des théâtres*, etc., Paris, 1754, 1763, in-8, etc.

LERME (François de ROXAS de SANDOVAL, duc de), prem. ministre de Philippe III, porta d'abord le titre de marquis de Denia, et du vivant de Philippe II fut écuyer de l'infant don Philippe, sur lequel il acquit un ascendant extraordinaire. Monté sur le trône, celui-ci le nomma prem. ministre et le laissa jouir d'une autorité sans bornes. Le duc de Lerme déclara d'abord la guerre aux Anglais, mais la destruct. d'une flotte de 50 voiles, qui fut abîmée par la tempête en sortant du port, le détermina à conclure la paix. Il consentit aussi à une trève avec la Hollande, pacifia l'Aragon agité depuis long-temps par des troubles, et chercha à encourager par l'institution d'un ordre de chevalerie l'agriculture, toujours négligée en Espagne depuis la découverte de l'Amérique. Cepend. il eut le tort de prodiguer trop indistinctem. les exempt. de service, de multiplier les emplois inutiles au lieu d'en diminuer le nombre, et de laisser subsister une foule d'abus qu'il avait senti la nécessité de faire disparaître. Peu après la mort de sa femme, il se fit nommer cardinal, croyant par là consolider à jamais son pouvoir. Le contraire arriva, et ses ennemis le firent enfin renvoyer du ministère qu'il avait occupé 20 ans (1618). Le duc d'Uzéda, son fils, lui succ., et se montra le plus acharné de ses ennemis. Il allait faire instruire son procès, lorsque le roi interposa son autorité pour empêcher ce scandale. Il parvint néanmoins à faire trancher la tête à Calderone, son favori, et à faire confisquer pour 14,000 mille écus de biens à son père. Le duc de Lerme m. de chagrin en 1625. On ne peut mieux connaître le caractère de ce ministre que par le célèbre roman de Lesage, *Gil-Blas*, livres 8 et 9.

LERNOUT (Jean), en latin *Janus Lernutius*, poète latin, né à Bruges en 1545, étudia avec succès à Gand, à Anvers, à Louvain, voyagea longtemps avec Juste Lipse et Victor Giselin, visita les principales académies de France, d'Allemagne et d'Italie. L'empereur Rodolphe II lui donna des lettres de noblesse en 1581. Il m. à Bruges en 1619. On a de lui : *Carmina*, in-12, Anvers, 1579, Lignitz, 1603, Leyde, 1614 : ce recueil se compose d'*Elégies*, *Epigrammes*, *Baisers*, etc., et quelq. autres ouvrages, entre autres : *Commentarius de naturâ et cultu Caroli Flandriæ comitis*, Bruges, 1621, in-8.

LEROI (Charles-François), sav. orator., né à Orléans en 1698, étudia à Saumur et à Juilly, soutint en 1718 des thèses qui furent censurées par l'évêque d'Angers comme entachées de jansénisme, adhéra au réappel (1721), s'associa aux travaux du P. Houbigant, quitta l'oratoire (1746) lorsqu'on y fit recevoir la bulle *Unigenitus*, et m. en 1787. On lui doit une excell. trad. de la *Défense de la déclaration du clergé de* 1682, par Bossuet, 1745, 5 v.

in-4, impr. aussi dans les *Œuvres de Bossuet*, en 20 vol. in-4 : il est à regretter qu'on ne l'ait pas reproduite dans l'édition en 43 vol. in-8 publ. chez l'impr.-libr. Lebel ; une édition des *Œuvres posth. de Bossuet*, 1753 ; et de l'*Hist. des variations*, par le même, 5 vol. in-12, 1770. Leroi est encore aut. ou édit. de quelq. autres ouvr. dont on trouve la liste dans le *Dictionn. des Anonymes*.

LEROUX (Philibert-Joseph), Franç. réfugié à Amsterdam, a pub. dans cette ville un *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial* (1718, 1750, 1752, réimpr., Pampelune (Paris), 1787, 2 v. in-8), que l'on a critiqué comme trop licencieux et qui cepend. est utile même aux Français pour l'intelligence de beaucoup d'expressions familières. On ignore quand il mourut.

LEROUX. V. Deshautesrayes.

LEROY (Louis), en latin *Regius*, savant écriv. français, né à Coutances, mort à Paris très-pauvre en 1577, fut un des premiers qui donnèrent du nombre et de l'harmonie à la prose française. On a de lui en latin : *Guill. Budæi vita*, etc., Paris, 1540, in-4 ; *Orat. in funere Caroli Valesii*, Bâle, 1552, in-8 ; *Orat. ad Henric. II*, Paris, 1559, in-4, etc. ; et en français, des trad. de Platon, Aristote, Démosthène, Socrate, Xénophon, etc. ; *de la Vicissitude et variété des choses*, Paris, 1576, in-f., 1583, in-4 (très-curieux) ; *de l'Origine et excellence de l'art politique*, etc., Paris, 1567, in-8 ; *de l'Excellence du gouvernem. royal*, etc., 1576, in-4, et plus. autres ouv. moins importans. Voy. le tom. 24 des *Mém.* de Niceron, et l'*Hist. du collége royal* de l'abbé Goujet.

LEROY (Pierre), chanoine de la cathédrale de Reims et aumônier du jeune cardinal de Bourbon, est connu par la *Satyre Ménippée*, Tours, 1593, Paris, 1594, Ratisbonne (Bruxelles), 1664 ; ibidem (Amsterd.), 1696 ; ibid. (Bruxelles), 1709 : la meilleure édit. de ce chef-d'œuv. d'enjouem. et de bonne plaisanterie est celle publ. par M. Charles Nodier, Paris, 1825, 2 v. in-8 avec pl. Gillot, P. Pithou, Rapin et Passerat aidèrent Leroy dans la rédact. de cet écrit, dont l'heureuse conception mérite à son auteur une reconnaissance éternelle : en attaquant les ligueurs par les armes du ridicule, il servit plus Henri IV que ne l'avaient pu faire les vertus guerrières de ce modèle des princes. On n'a du reste aucun détail sur la vie de Pierre Leroy, que de Thou qualifie d'excellent citoyen et d'homme étranger aux partis. Voy. sur la *Satyre Ménippée* la *Bibliothèque historique de France*, n°s 19451 et suivans.

LEROY (Jacques), historien brabançon, né à Bruxelles en 1633, conseiller des finances, ensuite surintendant du commerce, baron du St-Empire, m. à Liège en 1719, est aut. de plus. ouv., entre autres : *Notitia marchionatûs S. Rom. Imp., hoc est*, etc., Amsterdam, 1678, in-fol., fig. ; *Topographia historica Gallo-Brabantina*, etc., 1692, in-fol., fig. ; *Chronicon Balduini Avennensis*, etc., Anvers, 1693, in-fol. ; *Castella et prætoria nobilium Brab.*, etc., 1696, in-fol. ; l'*Erection de toutes les terres, seigneuries et familles titrées du Brabant, prouvée*, etc., Leyde, 1699, in-fol. ; le *Grand théâtre sacré du duché de Brabant*, La Haye, 1729, ibid., 2 tom. en 4 part. in-fol. ; et le *Grand théâtre profane*, ib., 1734, 1730, in-fol. Voy. pour plus de détails les *Mémoires* de Niceron, tom. 37.

LEROY (Guillaume), chan. de Notre-Dame de Paris, abbé commendataire de Haute-Fontaine et de Saint-Nicolas-de-Verdun, né en 1610 à Caen, m. à Haute-Fontaine en 1684, fut lié avec les solitaires de Port-Royal et défendit avec ardeur la doctrine de St Augustin. On a de lui, entre autres ouv. : des *Instructions recueillies des sermons de St Augustin sur les psaumes*, 7 vol. in-12, et des traductions des pères, et quelq. écrits mystiques.

LEROY (Charles-George), lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, m. en 1789, a composé un *Examen des critiques du livre intitulé de l'Esprit*, Londres, 1760, in-12 ; *Réflexions sur la jalousie*, Amsterdam, 1772, broch. in-8 ; *Lettres sur les animaux*, Nuremberg (Paris), 1781, in-12 ; *Portraits de Louis XV et de Mad. de Pompadour*, Paris, 1802. Leroy a de plus fourni quelques articles à l'*Encyclopédie*.

LEROY (Julien), célèbre horloger, né à Tours en 1686, agrégé au corps des horlogers de Paris en 1713, horloger du roi en 1739, fixa l'huile au pivot des roues et du balancier des montres, réduisit le volume de celles à répétitions, inventa un bon mécanisme de compensation pour rendre nuls les effets de la chaleur et du froid sur le pendule, donna le modèle des horloges publiques dites *horizontales*, et enrichit la gnomonique de plus. découvertes. Cet artiste, qui joignait à ses talens toutes les vertus qui rendent l'homme privé recommandable, m. en 1759. Pierre Leroy son fils lui succéda. Jean, Julien et Charles, les trois autres, se distinguèrent le prem. comme physic., le 2e comme archit. et le 3e comme médecin. L'*Eloge de Julien Leroy* se lit dans les *Etrennes chronom.*, 1760.—Leroy (Pierre), fils aîné du préc., né en 1717, et horloger ainsi que son père, est connu surtout par le perfectionnem. des montres marines dû à la découverte de l'isochronisme spiral, et par plus. ouvr. remarquables sur son art. Les principaux sont *les Etrennes chronométriq. pour* 1760, Paris, in-12 ; *Mémoire sur la meilleure manière de mesurer le temps en mer*, couronné par l'acad. des sciences ; *Précis des recherches faites en France depuis* 1730 *pour la détermination des longitudes en mer*, etc. (ouv. sur les montres marines), Paris, 1773, in-4 ; *Suite du précis*, etc., Paris, 1774, in-4.—Leroy (Charles), frère du précédent, né à Paris en 1726, docteur en médecine à Montpellier en 1752, profess. en 1759, se fixa à Paris en 1777 ; et y m. en 1779. Il était également habile comme praticien et comme profess., connaissait à fond la chimie, la physique et l'anatomie des animaux, et émit des idées aujourd'hui généralement adoptées sur le scorbut et les fièvres aiguës. Parmi ses ouv. on admire surtout ses *Mém. et Observat. de médecine*, 1re partie, Montpellier, 1766, in-8 ; *Mélanges de physique, de chimie et de médecine*, Paris, 1771, in-8 : *Mélanges de médecine*, 2e partie, Paris, 1776, in-8. De Ratte, Vicq-d'Azir et Castilhon, ont écrit son *Eloge*. — Leroy (Jean-David), architecte, frère des précéd., né à Paris en 1728, voyagea en Grèce et à son retour pub. ses *Ruines des plus beaux monumens de la Grèce*, 1758, ouv. qui contribua le plus à bannir le mauvais goût introduit pendant le 18e S. dans l'architecture française. Il fut nommé membre de l'académie des inscriptions et de l'institut de Bologne, et lors de la formation de l'institut de France, il fut un des prem. membres élus. Il m. en 1803. On a de Leroy, outre l'ouv. indiqué plus haut : *Observation sur les édifices des anciens peuples*, Amsterdam et Paris, 1767, in-8 ; la *Marine des anciens peuples*, etc., Paris, 1777, in-8 ; les *Navires des anciens considérés par rapport à leurs voiles*, Paris, 1783, in-8 ; *Recherches sur le vaisseau long des anciens*, Paris, 1785, in-8 ; plus. *Mém.* insérés dans les Recueils de l'academ. des inscript. et de l'institut, classe de littér. et beaux-arts.

LEROY (Henri-Marie), curé de Rouen, m. dans cette ville en 1779, avait été prédicat. du roi. On a de lui les *Oraisons funèbres* de Jacques II (roi d'Angleterre) et de Marie Leczinska (reine de France) ; un *Eloge abrégé de Louis XV*, Rouen, 1774, in-12 ; un trad. en vers fr. du *Paradis perdu* de Milton, ibid., 1776, 2 vol. in-12. — Un autre Leroy (Chrétien), ecclésiastique, profess. de rhétorique au collége du cardinal Lemoine à Paris, m. en 1780, a pub. deux *Lettres* sur l'éducat. donnée au collége de Sorèze ; une autre sur le commerce ;

et un discours latin sur ce sujet : *Quantùm litteris debeat virtus*, Paris, 1751, in-4. C'est une espèce de réfutation du célèbre discours de J.-J. Rousseau, couronné à l'acad. de Dijon.

LEROY (Louis), né en Normandie en 1727, av. en 1754, lieut.-général au bailliage du palais à Paris (1760-1766), puis membre du conseil du duc de Penthièvre, m. en 1811 à St-Germain-en-Laye, a laissé MS. un *Voyage en Italie*, dans le genre de celui du *jeune Anacharsis en Grèce*, et des *Pensées de Cicéron*, 1802, 3 vol. in-18. — Fr. Leroy de Lozembrune, conseiller et instituteur des archiducs d'Autriche, né en 1751, mort en 1801, a laissé des *OEuvres mêlées*, Manheim, 1783, 2 vol. in-16; *Essai de morale*, Bude, 1782, 2 vol. in-8: *l'Ordre moral*, Augsbourg, 1780, in-4; *les Matinées de Landschitz*, Vienne, 1779, in-8; *Justine de St-Val*, 1786, 2 vol. in-8, etc.

LEROY (Jacques-Agathange), docteur médecin, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, né à Maubeuge en 1734, m. à Paris en 1812, avait été nommé à vingt six ans pharmacien en chef des hôpitaux militaires des armées, et il acquit en peu de temps cet aplomb d'observat. qu'on ne doit ordinairement qu'à une pratique très-longue. A son retour de l'Allemagne où il avait suivi les armées, il fit, dans le désir d'observer les maladies du Nouveau-Monde, un voyage en Amérique, puis, il devint en 1771, l'un des médecins de Monsieur. Pendant la révolution il se retira à Dunkerque, où il exerça gratuitement la médecine. Nous avons de lui : *Essai sur l'usage et les effets de l'écorce du garou*, Paris, 1767, 1774, in-12; *Traité des maladies aiguës, trad. d'Eller*, ibid., 1774, in-12. Il a laissé en MSs. une *Histoire raisonnée de la fièvre gangréneuse qui a régné à Rochefort en* 1776; et un ouvr. intit. : *Moyens de rendre la petite vérole bénigne dans tous les cas.* On trouve dans le *Magasin encyclopéd.* (1812, t. 3, p. 440) une *Notice* sur Leroy : elle est extraite en gr. partie de celle que publia à la même époque M. Ferrier, alors directeur-général des douanes.

LEROY (Alphonse-Vincent-Louis), profess. d'accouchem. à Paris, né en 1741 à Rouen, mort assassiné à Paris en 1816. Spirituel, savant et très-humain, il n'aquit cepend. qu'une réputat. contestée et douteuse à cause de son esprit paradoxal; et ses nombreux ouvr., qui fourmillent d'erreurs, ne peuvent que rarement être consultés avec fruit. Nous ne citerons que les plus connus : *Maladies des femmes*, etc., 1768, 2 vol. in-8; *Pratique de l'art des accouchemens*, 1776, in-8; *la Médecine maternelle*, 1803, in-8; *Manuel des goutteux et des rhumatiques*, Paris, 1803, in-18, 1805, in-8. On a aussi de lui beaucoup d'écrits de controverse médicale.

LERY (Jean de), voyageur, né à la Margelle (Bourgogne) en 1534, étudia la théolog. à Genève, puis alla à Rio-Janeiro, où le chev. de Villegagnon venait d'établir une colonie protestante, et où lui-même se proposait d'être ministre de l'Evangile (1557). Mais des dissensions le forcèrent de quitter le pays, et il revint en France exercer son ministère aux environs de la Charité-sur-Loire. En 1573 il se réfugia à Sancerre et y resta pendant le siége que cette ville soutint. Il m. en 1611. On a de lui : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Rouen, 1578, in-8, relation très-estimée, et *Hist. mémorable de la ville de Sancerre*, 1574, in-8, pub. aussi en latin sous ce titre : *de Sacro-Cæsarei, quod Sancerrum vocant, obsidione*, etc., Heidelberg, 1576, in-8.

LESAGE (Alain-René), célèbre écriv. franç., naquit à Sarzeau près Vannes le 8 mai 1668; il étudia chez les jésuites de cette ville en 1682, occupa une place dans les fermes pendant plus. années et enfin vint à Paris en 1692. Après s'y être fait recevoir avocat au parlement il abandonna bientôt cette carrière pour se livrer uniquement à la littérat.; et c'est ainsi qu'il vécut 45 ans du produit de ses ouvrages et d'une pension de 600 l vres que lui assura l'abbé de Lyonne, ami aussi obligeant que riche et spirituel. Sur la fin de sa vie (en 1745) il se retira à Boulogne près de son second fils, et m. dans cette retraite le 17 nov. 1747, âgé de 79 ans. Les ouv. de Lesage consistent presque entièrement en romans et pièces de théâtre. Parmi ses romans on connaît surtout *Gil-Blas* (1715, 2 vol. in-12 avec un 3e v., 1724, et un 4e 1735, très-souvent réimp., trad. et imité dans presque toutes les langues), le chef-d'œuvre du genre au moins en France. L'esprit qui étincelle d'un bout à l'autre dans cette composition si riche et si originale, et qui suffirait pour faire la fortune de dix romans modernes, n'en est que le moindre mérite; ce qui la fait admirer surtout, c'est la profond. des caractères, la vérité des tableaux, l'énergie ou la gaîté des situations, le naturel du dialogue, la variété des scènes que l'aut. fait passer sous l'œil des lecteurs, enfin l'élégante concision du style. Nul ouv. ne fait mieux connaître, non-seulement ce que fut un siècle, mais encore ce que c'est que la vie; et c'est sans doute à la réunion sans exemple de ces deux avantages qu'il faut attribuer la prédilection du plus illustre des romanciers modernes pour l'aut. de *Gil-Blas* (voy. *Biogr. des Romanciers* par sir Walter Scott, Paris, Gosselin, 1826, 4 vol. in-12). Nous ne nous arrêterons pas ici à réfuter l'assert. ridicule du P. Isla, qui a prétendu que *Gil-Blas* était un ouv. dérobé à l'Espagne; elle l'a déjà été suffisamment à l'article de cet écriv. Les autres romans de Lesage, quoique bien inférieurs à celui-ci, ont néanmoins encore une partie de ses qualités, et sont encore lus de nos jours avec plaisir, quoique la face de la société ait été en partie changée. Ce sont le *Diable Boiteux* (Paris, 1707), imité d'*el Diablo cojuelo* de Louis Velez y Guevara; l'*Entr. des cheminées de Madrid*, et *les Béquilles du Diable Boiteux* (imp. à Paris, 1797, dans la 4me édit. du *Diable*); *les Avent. de Guzman d'Alfarache* (1732, 2 vol. in-12); *les Aventures de Robert, chevalier de Beauchesne* (1732, 2 v. in-12); l'*Hist. d'Estevanille de Gonzalès, dit le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12; et *le Bachelier de Salamanque*, 1738, 2 vol. in-12. Les comédies de Lesage appartiennent à deux genres différens : les prem., faites pour le théâtre Français, sont presque toutes des pièces d'intrigue, et ressemblent aux drames héroï-comiq. du siècle de Louis XIV. Il faut en excepter *Turcaret* (en 5 actes et en prose), immortelle et sanglante satire des financiers, 1709; *Crispin rival de son maître*, une des coméd. les plus gaies du répertoire; et *la Tontine*, 1708. Les autres furent composées pour le théâtre de la Foire. Elles sont au nombre de 101 (faites de 1713 à 1739), dont 24 de Lesage seul, et 76 en société avec Fuzelier, Piron, Autreau, et ont mérité à Lesage le titre de fondateur de l'Opéra comique, quoique la fondation du théâtre de la Foire remonte à une époque antérieure à 1713. Les *OEuvres de Lesage* ont été plus. fois imp. : la meilleure édit. est celle qui a été pub. par M. Renouard, Paris, 1821-1822, 12 vol. in-8, avec *fac-simile*. On trouve en tête une *Notice* sur Lesage par M. Audiffret. En 1821 l'*Eloge de Lesage* a été mis au concours par l'académie française : le prix a été décerné en 1822 à MM. Patin et Malitourne.

LESAGE DE MONTMÉNIL (René-André), fils aîné du précédent, né en 1695 à Paris, où il m. en 1743, avait débuté au Théâtre Français en 1726; il voyagea deux ans en province, revint à Paris en 1728, et acquit bientôt le renom d'excellent acteur. Modèle de toutes les vertus privées, il fut le soutien de sa famille, notamment de son père, qui d'abord s'était brouillé avec lui lorsqu'il embrassa la carrière dram., mais qui bientôt lui rendit son affection. — Julien-Franç. Lesage, son frère, né à Paris en 1698,

et m. en 1762 à Boulogne-sur-Mer, où il était chan. de la cathédrale, ressemblait singulièrem. à Montménil, et possédait une partie de ses talens.—François-Antoine LESAGE de PITTÉNEC, frère des deux précéd. et 3me fils du romancier, né en 1701, joua plus. années la comédie en province sous le nom de *Pitténec*, revint dans la capitale en 1734, et y fit jouer deux opéras-comiques, *le Testament de la Foire* et *le Miroir magique*. Il paraît qu'après la m. de son père il se retira à Boulogne. On ignore quand il m. — Marie-Elisabeth LESAGE, sœur des précéd., née en 1702 à Paris, ne fut jamais mariée. Elle passa une partie de sa vie à Boulogne près de son frère le chanoine, et m. après lui à l'hôpital de cette ville.

LESAGE (BERN.-MARIE), député du départem. d'Eure-et-Loir à la convention en 1792, vota avec les girondins dans le procès de Louis XVI, proposa en 1793 l'établissem. d'un tribunal révolutionnaire très-expéditif, s'opposa à l'impression de la liste des pétitions des 20,000. et fut proscrit après le 31 mai. Mis hors la loi le 28 juillet, puis rappelé à la convention après le 9 thermid., il se distingua par l'ardeur avec laquelle il poursuivit les terroristes, et m. en 1796 dans un âge peu avancé.

LESAGE (GEORGE-LOUIS), né à Genève en 1724, étudia en médecine, puis se livra avec ardeur aux mathématiq. et à la physique, dont il donna longtemps des leçons à Paris. Son mérite lui ouvrit les portes de la société royale de Londres, et le fit nommer membre correspond. de l'académie des sciences. Il m. à Genève en 1803. Lesage est connu surtout par des découvertes sur la pesanteur, et par sa théorie des fluides élastiques. On a de lui plus. *Notices*, *Extraits*, *Fragmens*, etc., tous relatifs à ses études favorites; une *Notice* sur sa vie et ses écrits a été pub. à Genève, 1805.

LESAGE-SENAULT (J.-H.), négoc. de Lille, né vers 1760, fut député à la convention nationale, où il vota la m. de Louis XVI, fit ensuite partie du conseil des cinq-cents, et après la journée du 18 brum. an VIII (9 nov. 1799), fut éloigné du corps législatif par suite de son opposition au changement opéré. Il vécut obscur pendant le régime impérial, fut contraint de quitter la France comme régicide en 1816, et se retira alors dans les Pays-Bas: il m. à Tournay en 1823.

LESBIOS (BENJAMIN), ancien rect. de colléges de Kidonia et de Bucharest, né en 1759 à Mitylène (Grèce), m. le 10 sept. 1824 à Naples de Romanie, des suites de l'épidémie qui ravagea cette ville, s'était rendu en Europe dans les dern. années du 18e S. pour y étudier les mathématiques et la physique, et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la régénération des sciences dans sa patrie. La plupart de ses écrits roulent sur des sujets de morale, de physique et de mathémat.; ils ont, pesque tous, été l'objet de critiques sévères; mais on ne devait pas oublier ce qu'étaient les écoles de la Grèce à l'époque où il commença de professer. On trouve sur B. Lesbios une *Notice* dans les *Chroniques du Levant*, etc., 1er cahier, Paris, F. Didot, 1826, in-8.

LESBONAX, orateur et philosophe, né à Mitylène, élève de Timocrate, florissait sous Auguste. Il enseigna dans sa patrie avec le plus grand succès et composa plus. ouv. de philosophie. On a de lui deux *Harangues* imp. dans les *Orationes rhetor. græcorum*, Venise, Alde, 1513, et Paris, Henri Etienne, 1575. Quelques savans ont soupçonné que Lesbonax le philosophe, n'est point le même que Lesbonax le rhéteur.—Un autre LESBONAX, grammairien de Constantinople, a donné un livre *de Figuris grammaticis*, imp. à la suite du tr. *de Adfinium vocabulorum differentiâ* d'Ammonius, pub. par Walckenaer, Leyde, 1739, in-4.

LESBROUSSART (JEAN-BAPTISTE), né à Ully-St-George (Picardie) en 1747, profess. de rhétoriq. à Beauvais, puis à Gand et enfin à Bruxelles, perdit sa chaire à l'organisation des lycées; mais elle lui fut rendue en 1810. Il mourut en 1818, membre de l'institut royal des Pays-Bas. On a de lui une édit. des *Annales de Flandre du P. d'Oudegherst*, Gand, 2 vol. in-8; l'*Eloge historiq. du prince Charles de Lorraine*, Bruxelles, 1781; *Education littér.*, etc., Bruxelles, 1783, in-12, et plus. *Dissertat.* et *Mem.*

LESCAILLE (CATHERINE), femme poète, née à Amsterdam vers 1649, morte en 1711, était Genévoise d'origine, et fut surnommée *la Dixième Muse*, *la Sapho hollandaise*. Ses poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4 (Amsterdam, 1728), dont les morc. les plus import. sont 7 tragéd. trad. du franç., sav.: *Genséric*, *Wenceslas*, *Herode et Marianne*, *Hercule et Déjanire*, *Nicomède*, *Ariane et Cassandre*.

L'ESCALE. V. SCALIGER.

LESCALLIER (DANIEL), né à Lyon en 1743, occupa d'abord divers emplois importans dans l'administration de la marine à St-Domingue, à Toulon et aux colonies françaises en Asie, en Afrique, en Amérique, et fut appelé ensuite au conseil d'état dans la même spécialité en 1799. Envoyé plus tard à la Guadeloupe comme préfet colonial, puis à Gênes comme préfet maritime, et enfin aux Etats-Unis en qualité de consul général de France, il conserva jusqu'en 1815 cette dern. place, quoique les circonstances ne lui eussent pas permis de se rendre à Washington. Il a pub. lui-même une *Notice* sur sa vie (Paris, 1820, in-8), lorsqu'après cinquante-cinq ans de services il se vit destitué et privé de la pension qu'il avait droit d'attendre. Lescallier m. en 1822; il était correspond. de la prem. classe de l'institut, et avait le titre de baron. Entre autres écrits sortis de sa plume, et dont on trouvera le détail dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul, année 1822, p. 143, nous citerons les suiv.: *Vocabul. des termes de marine anglais-français et franç.-angl.*, etc., Paris, 1777, in-4, imp. royale: il en existe un *Abrégé* sous le même titre, 1800, in-8; *Exposé des moyens de mettre en valeur et d'administrer la Guiane française*, 1791, in-8, 2e édit., 1798, in-8; *Voyage en Angleterre, en Russie et en Suède, fait en* 1775, 1800, in-8; *le Trône enchanté, contes traduits du persan*, New-York, 1808, 2 vol. in-8; *Contes indiens, trad. du persan*, en français et en italien.

LESCALOPIER (PIERRE), jésuite, né à Paris en 1608, professa douze ans la rhétorique à Reims et treize ans l'Ecriture sainte à Dijon, ville où il mourut en 1673. On lui doit: *Humanitas theologica in quâ M. Tull. Cicero de Naturâ Deorum..... in lucem prodit*, 1660, in-f. On lui attribue de plus dans Moréri (1759) *Scholia seu breves elucidationes in librum psalmorum*, 1727, in-8.

LESCALOPIER DE NOURAR (CHARLES-ARMAND), né en 1709 à Paris, où il m. en 1779, était maître des requêtes. On a de lui une traduct. en prose de l'*Aminte* du Tasse, 1735, in-12; un *Tr. du pouvoir du magistrat politiq. sur les choses sacrées*, trad. de Grotius, 1751, in-12; *Histoire des capitulaires des rois de France*; une *Trad. de la républiq.* de Bodin, Lond. et Paris, 1759, in-12, etc.

LESCARBOT (MARC), littérat., né à Vervins dans le 16e S., fut d'abord avocat au parlem. de Paris, puis voyagea dans le Canada et en Suisse. On présume qu'il m. en 1630. On a de lui *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris, 1609, in-8, 1618, in-8 (avec un recueil de poésies composé en Amérique, et intitulé *les Muses de la Nouvelle-France*); *le Tableau de la Suisse, auquel sont décrites les singularités des Alpes*, Paris, 1618, in-4; et *la Chasse aux Anglais dans l'île de Ré*, Paris, 1629, in-8.

LESCÈNE DESMAISONS (JACQUES), né à Granville en 1750, passa plusieurs années en Angleterre comme précepteur d'un jeune lord, visita l'Italie, et suivit plus. légations franç. dans le nord: fixé à Paris à l'époque de la révolution, il fut chargé de

plus. fonctions importantes, et se trouva en 1791 membre des commiss. médiatrices envoyées dans le comté Venaissin lors de la guerre civile qui désolait ce pays, et y montra d'abord beaucoup de sagesse et de zèle pour rétablir la paix, et ensuite beaucoup de courage pour faire condamner les assassins de *la Glacière*. En 1804 il fut nommé chef du secrétariat de la liste civile, et occupa cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1808. On a de lui plus. bons ouvr., entre autres : *Hist. de la dern. révolut. de Suède*, Paris, 1781, Amsterdam, 1782, in-12; *le Contrat conjugal*, ou *Loi du mariage*, etc., Neufchâtel, 1783, in-8 ; *Hist. secrète des amours d'Elisabeth et du comte d'Essex*. Paris, 1787, in-8; *Hist. polit. de la Révolut. de France*, Londres (Paris), 1789, 2 vol. in-8; *l'Ile des Amis*, opéra-comiq. en 2 act., 1790, et quelq. brochures de circonstance.

LESCHASSIER (Jacques), jurisconsulte, né à Paris en 1550, fut d'abord avocat au parlement de Paris, suivit le présid. de Pibrac dans sa mission en Pologne, et fut choisi à son retour pour substitut du procur.-général. Il quitta Paris lors de la formation de la ligue, et n'y revint qu'avec Henri IV. Le reste de sa vie se passa à donner des consultat., parmi lesquelles celle qu'il rédigea pour la république de Venise contre les prétentions du St siége est la plus célèbre. Il m. en 1625, laissant une *Correspondance* précieuse, mais encore inédite, et plus. écrits, dont les plus remarquables sont: *De l'ancienne et canonique liberté de l'église gallicane*, Paris, 1606; et *de la Maladie de la France* (la vénalité et l'hérédité des charges), Paris, 1617. — Leschassier (Christophe), neveu du précéd., conseiller à la cour des comptes, publia deux éditions des *OEuvres* de son oncle, Paris, 1649 et 1652, in-4 : la 2e, qui est plus complète, contient entre autres addit. une *Vie de Leschassier* en franç., et un morceau intit. : *des Régences de France*, remarquable en ce que l'aut. semble avoir eu pour but d'éloigner les femmes de la régence en cas qu'une nouvelle conspiration comme celle de Biron pût avoir lieu.

LESCHENAULT DE LA TOUR (Louis-Théodore), naturaliste du roi, né en 1773 à Châlons-sur-Saône, m. à Paris le 14 mars 1826, fit, dans l'intérêt des sciences auxquelles il s'était voué, trois voyages qui le retinrent environ 20 ans éloigné de sa patrie. Pendant le prem., qui date de l'année 1800, époque où il s'embarqua sur la corvette le *Géographe*, ses excursions équivalurent, dit-on, à deux fois le tour du monde; il rapporta du 2e (1814-18) plus. objets curieux dont s'est enrichi le jardin des Plantes; enfin dans le 3e, entrepris en 1820, il explora le Brésil, l'île de Cayenne et Guyanne hollandaise. Ce voyageur naturaliste a donné, outre divers articles insérés dans les *Mém. du muséum d'hist. natur.*, une *Notice sur l'épizootie qui a régné en 1812 sur les troupeaux de bêtes à laine des départ. mérid.*, Paris, 1813, in-8 ; et un *Mém. sur la végét. de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Niémen*, imp. dans le t. 2 du *Voyage aux terres australes*, par Peron et Freycinet.

LESCHEVIN DE PRÉCOUR (Ph.-Xavier), minéralog., né à Versailles en 1771, m. en 1814 à Dijon, commissaire en chef des poudres et salpêtres du dép. de la Côte-d'Or, a publié : *Instruct. sur les nouveaux poids et mesures*, Paris, 1798, in-8 ; une traduct. avec notes de *l'Exposition des acides, alkalis, terres, metaux, etc.*, de Trommsdorff, Paris, 1802, in-fol.; *Voyage à Genève, en Savoie*, etc., 1812, in-8; la *Table analytique des matières contenues dans les 28 prem. vol. du Journ. des Mines*. Il a donné en outre beauc. de *Notices*, *Rapports*, *Dissertat.*, et enfin a été l'un des princip. rédacteurs des *Annales de la Républiq. franç.* pub par Laveaux, 1799, 6 vol. in-8 ; c'est à lui qu'est due la meilleure édition du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* (par St-Hyacinthe), Paris, 1806, 2 vol. in-8. Une *Notice* sur sa vie et ses ouv. a été publiée par M. Amanton, *Journal de la Côte-d'Or*, nos des 27 et 30 juillet et 28 sept. 1814. Elle a été reproduite, avec une addit. par Chardon de la Rochette, dans le *Magasin encyclop.*, 1814, t. IV, p. 349.

LESCLACHE (Louis de), né près Clermont (Auvergne) en 1620, enseigna la grammaire et la philosophie avec succès à Paris, puis s'établit à Lyon et ensuite à Grenoble, et m. dans la prem. de ces deux villes en 1671. Il est connu par son *Cours de philosophie* expliquée en 5 tables, 1650-1652 ; un *Abrégé de la philosophie en tables* (1655), in-4, texte grav. par Richer; enfin par ses *Véritables règles de l'ortografe francèze* (ouvr. dont il n'est pas besoin de signaler le ridicule), Paris, 1668, in-12.

LESCO. V. Leszsko.

LESCONVEL (Pierre de), gentilhomme breton, né vers le milieu du 17e S., mort à Paris en 1722, composa des histoires, des romans et des poésies très-médiocres, entre autres, *Abrégé de l'Hist. de Bretagne*, de B. d'Argentré, Paris, 1685, in-12 ; *la Comtesse de Chateaubriant*, Paris, 1695, in-12 (réimpr. sous le titre d'*Intrigues amoureuses de François Ier*, ou *Hist. tragique de la comtesse de Châteaubriant*); *le Sire d'Aubigny*, Paris, 1698, in-12 ; *Nouvelle histoire de France depuis Pharamond*, etc., Paris, 1698, 2 vol. in-12; *Idée d'un règne heureux*, Casères (Paris), 1703, in-12, ouv. qui semble dirigé contre le gouvern. de Louis XIV.

LESCOT (Pierre), architecte céléb., né à Paris en 1510, m. en 1571, fut abbé commendataire de Clagny. On le regarde comme le restaurateur de l'architecture en France. Il donna en 1541 les dessins du Louvre ; et la *Façade de l'Horloge*, seule partie de son ouv. qui subsiste encore, est regardée comme un chef-d'œuvre ; la *Fontaine des Innocens* fut égalem. élevée sur ses dessins.

LESCOT (Simon), chirurg., né à Paris au comm. du 17e S., m. à Gênes en 1690, introduisit en Fr. l'art des injections de Swammerdam pour démontrer les vaisseaux du corps humain, et acquit comme opérateur une si haute réputation qu'il fut appelé à Gênes pour être chirurgien en chef de l'hôpital avec des appointemens considérables. On a de lui une *Dissertat.* sur la myologie, publiée par Emm. Kœnig dans son *Regnum animale*, Bâle, 1682 et 1698, in-4.

LESCUN (Thomas de FOIX, seigneur de), connu aussi sous le nom de maréchal de Foix, capitaine célèbre, était frère puîné de Lautrec, et fut d'abord destiné au barreau. Il fit ses premières armes en 1515 pendant la campagne d'Italie sous les yeux de François Ier et s'y distingua. Maréchal de France en 1521, il fut de plus nommé gouverneur du Milanez ; mais il déploya tant de sévérité dans l'exercice de cette place qu'il s'aliéna le cœur des Italiens, et une attaque qu'il dirigea contre Reggio, ville des états du pape, le fit excommunier ainsi que tous ses soldats. La guerre se ralluma aussitôt, et après avoir perdu le Milanez il fut obligé de repasser en France pour demander des secours à François Ier. Il rentra en Italie en 1522, prit Navarre et Vigevano, fit des prodiges de valeur à l'attaque de *la Bicoque*, mais fut encore obligé d'évacuer le Milanez. Il y revint en 1525 avec le roi, et se trouva à la bataille de Pavie où, après avoir combattu avec un courage désespéré, il m. couvert de blessures.

LESCUN (Jean-Paul de), conseiller à la cour souveraine de Béarn, puis conseiller-d'état à la cour de Navarre et zélé protestant, fut décapité à Bordeaux en 1622 pour avoir publié plus. écrits contre la réunion du Béarn à la France et le rétablissement des évêchés de Lescar et d'Oléron. On a de lui : *Généalogie des seigneurs souverains du Béarn*, Paris, 1616, in-4 ; *Requête contre le livre intitulé* le Moine, Paris, 1616, in-8; *Avis d'un*

gentilhomme, etc., Paris, 1617, in-8, etc.; *Mém. sur les oppositions*, etc., Paris, 1617, in-8; *Demande des églises de Navarre*, Paris, 1618, in-8; *Apologie des églises reformées*, Orthez, 1618, in-8. (Ce sont les 4 derniers de ces ouvrages qui firent le sujet de sa condamnation.

LESCURE (LOUIS-MARIE, marquis de), célèb. général vendéen, né le 13 oct. 1766, fut élevé à l'école milit. et commanda quelque temps une compagnie de cavalerie du régiment de Royal-Piémont. Il émigra en 1791, mais revint presque aussitôt, et resta en France sur les inst. de Louis XVI. Après le 10 août il ne quitta Paris que pour se rendre en Poitou, où il organisa l'insurrection vendéenne, et engagea Laroche-Jacquelin, son cousin, à prendre les armes. Incarcéré peu après cette levée de boucliers, il fut bientôt délivré par l'armée royaliste et devint un de ses chefs. Il se distingua par une intrépidité héroïque à l'attaque du pont de Thouars, à Fontenay, à Saumur et au combat de Torfou. Enfin blessé mortellem. au combat de la Tremblaye et porté à la suite de l'armée vendéenne en déroute, il m. entre Ernée et Fougères le 3 nov. 1793, laissant une glorieuse réputation.

LESDIGUIÈRES (FRANÇOIS DE BONNE, duc de), l'un des principaux capitaines de Henri IV, né à St-Bonnet de Champsaur (Dauphiné), commença par être simple archer en 1562, et parvint par ses talens à être un des chefs du parti réformé. Elu successeur de Montbrun en 1575, il établit une discipline sévère dans l'armée, se distingua dans la *Guerre des amoureux*, combattit avec succès en Provence et en Dauphiné le duc d'Epernon, et contribua plus que tout autre à faire monter Henri IV sur le trône de ses pères. Il fit ensuite la guerre en Savoie avec beauc. de succès, fut nommé maréchal de France et duc et pair en 1608, passa ensuite les Pyrénées et battit les troupes du roi d'Espagne. Quelques courtisans le soupçonnèrent d'être un des chefs protestans qui voulaient établir une république dans le midi de la France C'est ainsi que jadis on avait persuadé à Henri IV qu'il songeait à se rendre indépend. dans le Dauphiné; mais bientôt désabusé, ce prince lui confia le gouvernement de cette même province. Lesdiguières abjura en 1622 et m. en 1626. Elisabeth disait de lui: « S'il y avait en France deux Lesdiguières, j'en demanderais un au roi. » Sa *Vie* a été écrite par L. Videl son secrétaire, 1638, in-fol.

LESEUR (THOMAS), né à Rhétel en 1703, minime en 1721, professa les mathémat. au collége de la Sapience à Rome, et donnait alternativement avec le P. Jacquier des leçons de théologie au collége de la Propagande. Il composa en société avec ce savant le *Comment. sur les princip. de Newton* et les *Elém. du calcul intégral*. Il m. à Rome en 1770.—LESEUR (N.), maréchal-de-camp, neveu du préc., né à Château-Thierry vers 1772, entra au serv. à l'époq. de la révol. dans les bataill. de volontaires, parvint rapidem. au grade d'officier, devint aide-de-camp du général Drouet, comte d'Erlon, se distingua dans plus. occasions, fut nommé adjudant-commandant, puis général de brigade, et m. en 1817.

LESFARGUES (BERNARD), imprim. et traducteur, naquit à Toulouse dans les dern. années du 16e S. On lui doit: *Hist. d'Alexandre-le-Grand*, 1639, in-8; *les Verrines*, trad., 1640, in-4; les *Controverses de Sénèque*, 1656, in-fol., 1689, in-4; *David*, poème héroïque, (1660 et 1685, in-12) qui malgré ses 2 éditions n'est connu aujourd'hui que par ce vers de Boileau:

Le *David* imprimé n'a point vu la lumière.

LESLEY (JEAN), évêque écossais, né en 1527, chanoine de la cathédrale d'Aberdeen et de Murray (1547), doct. en droit à l'université de Paris, fut un adversaire zélé de la réforme et défendit habilement la doctrine cathol. dans la conférence d'Edimbourg (1560). Il fut chargé, en 1561, de ramener en Ecosse Marie-Stuart qui le nomma évêq. de Ross et lui conféra plus. dignités. Lorsque cette princesse fut emprisonnée, Lesley multiplia ses efforts pour la soustraire au sort qui la menaçait; membre de la commission d'York, il la défendit avec éloquence; ambassadeur, il fit entendre d'énergiques réclamations; chef d'intrigue, il essaya de la marier au duc de Norfolk, qui lui aurait fourni les moyens de s'échapper; mais le duc fut décapité, et Lesley, enfermé successivement dans l'île d Ely et à la Tour de Londres, n'obtint son élargissement que sous promesse de quitter l'Angleterre. Il alla en Espagne, en France, en Allemagne, en Italie, implorant partout, mais inutilement, des secours pour Marie. Il fut même deux fois (en 1579 et en 1590) incarcéré en France. Il se retira enfin à Bruxelles, où il apprit la fin tragique de Marie et m. dans un monastère près de cette ville en 1596. On a de lui quelq. ouvrages, dont les principaux sont: *Afflicti animi consolationes*, etc., Paris, 1574, in-8; *de Origine, morib. et reb. gestis Scotorum*, Rome, 1578, in-4; *de titulo et jure Mariæ Scotorum reginæ*, etc., Reims, 1580, in-4.

LESLEY (ALEXANDRE), jés., né dans le comté d'Aberdeen en 1694, élevé à Douai et à Rome, profess. de belles-lettres à Sora et à Ancone, puis de théologie à Lorette en 1728, alla ensuite en Ecosse faire des missions, revint en Italie en 1734, repassa encore la mer en 1738, et enfin se fixa à Rome (1744) où il fut préfet des études au collége des Ecossais (1744-46), professeur de théologie morale à celui des Anglais, collaborateur d'Emmanuel de Azevedo pour la publication du *Trésor liturgique*, et où il m. en 1758. On a de Lesley: *Missale mixtum secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Rome, 1755, 2 part. in-4, et quelq. fragmens MSs.

LESLIE (J.), prélat écossais, conseiller privé de Charles Ier en Ecosse, puis en Irlande (1633), fut évêque des Orcades, ensuite de Raphoé, enfin de Clogher. Partisan des Stuarts, il soutint contre les indépendans, commandés par Cromwell (1641), un siége dans son palais épiscopal de Raphoë, qui de tous les forts d'Irlande se rendit le dernier. Il m. en 1671, plus que centenaire.—LESLIE (Charles), second fils du précéd., né en Irlande, chancelier de l'église cathédrale de Connor en 1687, se montra opposé aux catholiq. de son pays. Cepend. quand Jacques II fut expulsé du trône, il refusa de prêter serment à Guillaume, et peu après il se vit obligé de quitter l'Angleterre, où son attachement à la maison des Stuarts l'avait rendu suspect. Il ne rentra dans la Grande-Bretagne qu'en 1721, et se retira en Irlande où il m. l'année suivante, universellement admiré pour sa fidélité à une cause malheureuse et pour ses talens. On a de lui: *les Récits* (Rehearsals), journal hebdomadaire, 1704-1710; *la Bonne vieille cause*, 1710; *le Serpent sous l'herbe*, 1697, in-8 (contre les quakers); *Essai sur le droit divin des dîmes*, 1700, in-8; *Méthode courte et aisée pour combattre les déistes*, 1694, in-8 (son chef-d'œuvre; mais quelques-uns l'attribuent à St-Réal); *Méthode courte et aisée pour combattre les juifs*, 1689: ce dern. ouv. a été trad. en franç. par le P. Houbigant, Paris, 1770, in-8, etc., etc.— Un autre LESLIE, jés., né en 1713, m. en 1779, est aut. de l'*Abrégé de l'Hist. générale de la maison de Lorraine*, Commercy, 1743, in-4.

LESPAGNANDEL (MATH.). V. ESPAGNANDEL.

LESPARRE ou ASPARANT (ANDRÉ DE FOIX, seigneur de), frère de Lautrec et du maréchal de Foix, ainsi que de la célèbre duchesse de Châteaubriant, maîtresse de François Ier, fut chargé en 1521 de repousser les Espagnols de la Navarre. Il passa l'Ebre, attaqua Logroño, fut forcé de rétrograder, et fut blessé si grièvement sous les murs de

Pampelune qu'il perdit pour toujours l'usage des yeux. Il m. en 1547.

LESPINASSE (N., comte de), lieut.-général, pair de France, grand officier de la légion d'honneur, etc., embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fit les deux dern. campagnes de la guerre de 7 ans en qualité de cornette des carabiniers, puis d'aide-de-camp du chef de ce corps (le marquis de Poyanne). Après la paix de 1763, il passa dans l'artillerie roy. et continua de servir avec distinction dans la même arme sous la république et l'empire, jusqu'à ce que, parvenu à sa 64e année, il fut mis à la retraite, et appelé à siéger au sénat conservateur. Le comte de Lespinasse m. à Paris le 22 novembre 1816; il avait été compris dans la première organisation de la chambre des pairs, et son éloge y a été prononcé par M. le comte de Canclaux (*v.* le *Moniteur* des 27 nov. et 6 déc. 1816). Entre autres écrits, on a du comte de Lespinasse: *Essai sur l'organisation de l'artillerie*, 1800, in-8; *Ode sur la paix continent.*, in-8; diverses adresses ou harangues à Napoléon, notamment *sur son couronnement*, an XIII (1805), in-8.—V. ESPINASSE.

LESSART (ANTOINE DE VALDEC DE), né en Guienne en 1742, hérita du président de Gasq, dont on le dit fils, devint ami et confident de Necker, contrôleur-général des finances (1790), ministre de l'intér. (1791), puis des affaires étrangères. Les républicains franç. voulaient alors la guerre; de Lessart s'y opposait, assurant que l'empereur Léopold n'aspirait qu'à la paix. L'assemblée législative le décréta d'accusation, sur ce que, disait-on, les pièces diplomat. apportées comme preuves des intentions pacifiques de Léopold étaient supposées. Il fut transféré aussitôt à Orléans et de là à Versailles, où on l'assassina le 9 septembre 1792, avec les autres prisonn. de la haute cour.

LESSER (FRÉDÉRIC-CHRISTIAN), savant théologien et naturaliste, né à Nordhausen en 1692, fut pasteur de l'égl. de St-Martin (1739), de St-Jacq., (1741), administrateur de l'hospice des Orphelins (1743), et m. en 1754. Il était extrêmement habile dans l'hist. naturelle et eut le mérite de le faire tourner au profit de l'économie domestique. On a de lui, en allemand: *Observat. sur la caverne de Baumann*, Nordhausen, 1740, in-8; *Lithothéologie*, 1735, 1751; *Théologie des insectes*, Francf., 1738, etc., trad. en franç., La Haye, 1742, 2 v. in-8, avec des notes de Lyonnet; *Sur quelq. médailles frappées à la mémoire de Luther*, Leipsig, 1739, in-8, etc., et en latin: *de Sapientiâ, omnipotentiâ et providentiâ divinâ*, etc., Nordhausen, 1735, in-4; *Typographia jubilans*, Leipsig, 1740, in-4; *Breves observationes de sigellis quibusd.*, Nordhausen, 1738; *Epistola ad D.-F. Hausmannum*, ib., 1727, in-4, etc.—Jean Philippe-Fréd. LESSER, son fils, pasteur de l'église de St-Blaise à Nordhausen, a pub. une *Notice de la vie et des écrits de son père*.

LESSING (GOTTHOLD EPHRAÏM), un des restaurateurs de la littér. allem., né à Kamenz en 1729, reçut une éducat. presque gratuite à Meissen (1741), acheva ses études à Leipsig (1746), se lia avec Schlegel, Mylius, Zacharie et Weisse, suivit les conférences du célèbre Kæstner, demeura quelque temps à Berlin, puis à Wittemberg, où il fut reçu maître-ès-arts et où commencèrent ses querelles avec Lange (*v.* ce n.). Revenu à Berlin, il se rendit à Leipsig où on lui confia la surveillance du fils d'un riche négoc., et il l'accompagna dans ses voyages en Saxe et en Hollande. Lessing resta encore quelque temps à Leipsig, et vint se fixer à Berlin, où il fut nommé memb. honor. de l'acad. des sciences (1760). Cepend. il quitta peu après la capitale de la Prusse pour aller occuper à Breslau la place de secrét. du gouvernement auprès du général Tauenzien, et y resta 5 ans, au bout desquels il revint à Berlin. En 1767 il s'établit à Hambourg, où une société d'amis de l'art dramatique, voulant imprimer au théâtre une direction nouvelle, l'appela à des conditions fort avantageuses. En 1770 il fut nommé bibliothécaire à Wolfenbüttel et conseiller aulique. Ayant ensuite obtenu la permission de voyager (1773), il alla à Vienne et y trouva le prince Léopold de Brunswick, avec lequel il partit pour l'Italie; mais il revint à Wolfenbüttel au bout de 8 mois. Il y m. en 1781 du chagrin que lui avait causé la perte de sa femme (1778). Les ouv. de Lessing ont exercé la plus grande influence en Allemagne; et la plupart sont regardés comme classiques. Les princip. sont: des *Fables* en prose, trad. en franç. par d'Antelmy, Paris, 1764, in-12; des tragéd. (*Miss Sarah Samson*, 1755; *Philotas*, 1759; *Emilia Galotti*, 1772; *Nathan-le-Sage*, 1779, (imité par Chénier); *Minna de Barnhelm*, 1763, impr. en 1767: ces trois pièces ont été traduites par M. de Barante dans les *Chefs-d'œuv. des Théâtres étrangers* pub. chez Ladvocat; des comédies (*le Jeune savant*, *les Juifs*, *le Misogyne*, *l'Esprit fort*, 1749-52; *le Trésor*; *Laocoon*, ou *des Limites respectives de la peinture et de la poésie*, 1766, trad. par M. Vanderbourg et publ., Paris, 1802; la *Dramaturgie*, ou *Observ. sur plus. pièces de théâtre tant anciennes que modernes*, 1785, trad. en franç. par Cacault, rev., corrig. et pub. par G.-A. Junker, Paris, 1785, 2 vol. in-8; *Dissertat. sur le manuscrit de Beranger*, ouvrage théologique du plus grand mérite; des *Lettres* très-nombr.; et beauc. d'autres ouv., mais moins importans: *les Fragmens d'un inconnu*. Ses *OEuvres complètes* ont été pub. à Berlin, Voss, 1771-1794, 30 v. in-18; sa *Vie* a été écrite très au long par son frère. V. de plus Joerdens, *Dictionn. des poètes et prosat. allem.*; Engel, *le Philosophe homme du monde* (4 lettres sur Emilia Galotti); Schmid, *Nécrologue*; Schütz, *Cours de littér. sur Lessing*; Mme de Staël, *Allemagne*, etc., etc.

LESSIUS (LÉONARD), fameux jés., né à Brechtan (Brabant) en 1554, orphelin à 6 ans, étudia à Arras, où on le surnomma le *Prince des philosophes*. Jésuite à 17 ans, à 19 ans il professa la philosophie à Douai (1574-1581), fut ensuite ordonné, alla à Rome étudier 2 ans sous Suarez, et de là à Louvain professer la théologie. Six propositions extraites de ses ouv. et relatives à la prédestinat. et à la grâce, excitèrent dans les univers. de Louvain et de Douai de si grands troubles, que l'interv. de Sixte-Quint fut demandée. Ce pontife se borna à imposer le silence sur ce sujet; mais les jésuites n'en tinrent compte, et en 1513 firent déclarer pour leur confrère les univ. de Mayence, Trèves, Ingolstadt et Louvain. Lessius m. 10 ans après en 1623 dans cette dernière ville, très-estimé pour ses vertus privées et agréable au pape, qui voulait le faire gr. pénitentier. On a de lui: *de Justitiâ et jure actionum humanar.*, Anvers, 1621, Lyon, 1653, in-fol., etc. (signalé dans *les Provinciales*, et censuré par les facultés de théologie); *Dissert. de montib. pietatis*, Lyon, 1630; *Appendix de licito usu æquivocationum*; *de Gratiâ efficaci*; *de Prædestinatione*, etc.; *Quæ fides et religio sit capessenda consultatio*, Anvers, 1610; *Hygiasticon*, Anvers, 1613 et 1614, in-8; *de Potestate summi pontificis*, impr. sans être mis en vente; et plus. autres ouvr. dont le catalogue se trouve dans Sotwel, et dans la *Vie de Lessius*, par Foppens, *Biblioth. belg.*: on les a rec. en 2 vol. in-fol., Anvers, 1625, 1630, et Paris, 1655.

LESTANG (ANTOINE de), président à mortier au parlement de Toulouse, né vers le milieu du 16e S., m. en 1613 ou 1617, entra dans le parti de la ligue, servit ensuite Henri IV avec fidélité, fut lié avec les cardinaux d'Ossat et Duperron et la plupart des savans et des gens de lettres de son temps. On a de lui deux traités sur la *Réalité du St Sacrement de l'autel*, et sur *l'Ortographe française*; *Hist. des Gaules et conquêtes des Gaulois*, etc., Bordeaux, 1617, in-4; *Arrêts et disc.* prononcés

au parlement de Toulouse, 1612, in-8. — Christophe de Lestang, son frère, né en 1560, fut év. de Lodève, leva des troupes pour maintenir son diocèse dans l'obéissance à l'autorité d'Henri III contre le duc de Montmorency, devint ensuite maître de la chapelle du roi, membre du conseil-privé et évêq. de Carcassonne, où il m. en 1621.

LESTERPT-BEAUVAIS (B.), avocat, né à Florac en 1750, fut député aux états-généraux et ensuite à la conv., où il vota la mort de Louis XVI, mais avec le sursis. Attaché au parti des Girondins, il partagea le sort de ces députés, et périt sur l'échafaud en 1793.

LESTIBOUDOIS (Jean-Baptiste), méd. et botaniste, né à Douai en 1715, mort en 1804 à Lille, professa la botanique dans cette dern. ville, y fut le principal rédacteur de la *Nouvelle pharmacopée* (de Lille), écrivit divers articles pour le journal de l'abbé Rosier, et travailla au grand ouvrage de son fils. On lui doit de plus une *Carte de botaniq.* accompagnée d'un *Abrégé élémentaire* où l'on trouve la combinaison de la méth. de Tournefort avec le système de Linné. — François-Joseph Lestiboudois, fils du précéd., médecin et professeur de botanique, né à Lille en 1759, m. en 1815, a publié la *Botanographie belgiq.*, Lille, 1781, in-8, 2e édit. augm., 1796, 4 vol. in-8, et un *Abrégé élém. de l'hist. nat. des animaux*, ib., in-8.

LESTOCQ. V. Estocq.

LESTOILE V. Etoile.

LESTONAC (Jeanne de), fondatrice des religieuses de la congrégat. de N.-D., née à Bordeaux en 1556, épousa à 17 ans le fils du marquis de Montferrant, et devenue veuve en 1597, entra chez les feuillantines de Toulouse, où elle fit profession en 1603. Ses austérités l'ayant fait tomber dangereusement malade, elle revint à Bordeaux en 1604, et fonda en 1608, sur le plan de l'institution des jésuites, une congrégat. pour les femmes. Les *jésuitines* (tel fut le nom de la nouvelle associat. qu'ensuite on appela *Congrégat. de N.-D.*) comptaient déjà 29 maisons en France quand la mère Jeanne de Lestonac m. en 1640. Sa *Vie* a été écrite par le P. François, capucin, Toulouse, 1671, in-4, et par le P. Beaufils, jésuite, ibid., 1742, in-12.

LESTRANGE ou Létrange (René d'Hautefort, vicomte de), gouvern. du Puy pour les ligueurs (1591), fit diverses expéditions heureuses dans le Velay, prit les châteaux de Montbonnet, de La Valette et du Bouzol, et chassa le duc de Ventadour qui avait mis le siége devant le Puy. Les barons le nommèrent sénéchal de cette ville en 1595. L'année suivante il fut compris dans l'accommodement du duc de Joyeuse avec Henri IV et confirmé dans son gouvernem. du Puy, où il m. vers 1621.

L'ESTRANGE (sir Roger), aut. anglais, né en 1616 à Hunstanton-Hall (Norfolkshire), suivit Charles Ier dans son expédit. en Ecosse (1639), fut arrêté, conduit à Londres et condamné à mort comme espion (1646), mais obtint un sursis, fut oublié et enfin s'échappa de prison (1648). Il chercha aussitôt à soulever le comté de Kent, mais n'ayant pu y réussir il fut obligé de s'expatrier. Revenu en Angleterre environ 4 ans après (1653), il fut compris par Cromwell dans une amnistie moyennant 2000 liv. sterl. (48,000 fr.) de caution. Vu dès lors moins favorablement par les royalistes et même accusé d'avoir joué du violon dans un concert donné à Cromwell, il n'eut aucune part aux faveurs du gouvernement pendant les prem. années de la restauration; enfin il fut nommé censeur de la presse et membre de la commission de la paix, places qu'il perdit à la révolution de 1688. Il m. en 1704. On a de lui un nombre considérable de *Traduct.* très-infidèles et d'opusc. politiques, écrits avec facilité et esprit, mais trop vantés dans le temps et à peu près oubliés aujourd'hui. Son style prétentieux le fit même considérer de ses contemporains comme un réformat. du langage; mais on est complètement revenu de cette opinion.

LESUEUR (Nicolas), en latin *Sudorius*, poète latin, né à Paris en 1540, fut conseiller et ensuite présid. à la chambre des enquêtes du parlement. Il périt assassiné en 1594. On lui doit une *traduct.* en vers lyriques latins des *Odes de Pindare*, Paris, 1575, 1582, in-8, Venise, 1582, in-12, Paris, 1592, in-12, Oxford, 1697, in-fol. (dans la belle édit. de Pindare). On a encore de lui comme jurisconsulte, *Disputation. civilium liber*, etc., Paris, 1578, in-4.

LESUEUR (Eustache), surnommé le *Raphaël français*, un des peintres les plus célèb. du 17e S., naquit à Paris en 1617, étudia sous S. Vouet, se fit remarquer du Poussin, qui lui envoyait de Rome les esquisses des plus beaux modèles. Aussi modeste qu'habile, il ne chercha point à s'introduire à la cour et ne peignit que pour des particuliers et des couvens, entre autres celui des chartreux. Sa fortune resta toujours très-médiocre. Persécuté par des envieux et resté veuf, il se retira dans un cloître de chartreux et y m. en 1655 âgé de 38 ans. Son caractère était noble et simple, son esprit naïf et fin. Comme peintre, il est le prem. de l'école française sous Louis XIV. Lebrun son rival est loin de lui pour la grâce, la vigueur, la noblesse et l'art de la disposition. On peut dire que Lesueur a deviné l'antique; presque tout dans ses tableaux semble de la main ou du moins de l'inspiration de Raphaël. Son *œuvre* gravé au trait et publié par Landon, Paris, 1811, se compose de 110 pièces; mais il est loin encore d'être complet. Les morceaux les plus importans de cette collection sont : la *Vie de St Bruno*, en 22 tableaux; les *Tabl. de l'Histoire de St Martin et de celle de St Benoît; St Paul guérissant les malades devant Néron; St Paul prêchant à Ephèse*; la *Salutation angélique*; le *Martyre de St Laurent; St Gervais* et *St Protais* en 6 tabl.; et 19 *Tableaux mythologiques* dans une galerie de l'hôtel Lambert.

LESUEUR (Jean), histor., m. en 1681, était past. de l'église calviniste de la Ferté-sous-Jouarre. On lui doit : un *Traité de la divinité de l'Ecriture sainte*; et l'*Hist. de l'Eglise et de l'Empire, depuis la naissance de J.-C.*, Genève, 1672, etc., 6 vol. in-4 ou 8 vol. in-12 (augmentée, Amsterdam, 1730, 8 vol. in-4). Bénédict Pictet en a donné une *Continuation*, Amsterdam, 1732, 3 vol. in-4.

LESUEUR (Pierre), grav. en bois, célèbre par la hardiesse de sa manière, naquit en 1636 à Rouen, et m. à Paris en 1716. — Pierre Lesueur, son fils aîné, mourut en 1698, âgé de 33 ans, à l'instant où il donnait les plus belles espérances. — Vincent Lesueur, son 2e fils, étudia la gravure sous son père à Rouen, puis sous Papillon à Paris, et surpassa ce dernier dans la pratique des entretailles. Il m. en 1743. — Nicolas Lesueur, neveu des deux précéd., gravait au burin avec autant de goût que de délicatesse, et porta à sa perfection le genre dit *en camaïeu*. Il m. à Paris en 1764. — Elisabeth Lesueur, sa sœur, est célèbre par son talent pour la gravure en bois. Le corps municipal de la ville de Rouen lui fit une pension de 2,000 fr. pour avoir gravé les estampilles ou marques des toiles pour les halles.

LESUIRE (Robert-Martin), littérateur, né en 1737 à Rouen, lecteur de l'infant duc de Parme, profess. de législation à l'école centrale de Moulins, voyagea en Italie et en Anglet., et m. à Paris en 1815. Il se croyait un génie extraordinaire, et en cela il était seul de son avis. De ses nombreux ouv. nous nommerons seulem. l'*Epître à Voltaire*, Paris, 1761, in-8; *la Vestale Clodia à Titus*, héroïde, Paris, 1767, in-8; *le Nouveau monde*, poème en 26 chants, Paris, 1782, idid., 1800, 2 vol. in-8; *Isaac et Rebecca*, poème en prose et en 5 chants, Paris, 1777, 1780, in-12; *Coup-d'œil sur le salon de 1775 par un aveugle*, ib., 1775, in-8; *les Amans*

français à Londres, Londres, 1780, in-12; *l'Aventurier français*, Paris, 1782, 2 vol. in-12; 1re, 2e et 3e suite de *l'Aventurier*, 1783, 1784, 1788; *le Philosophe parvenu*, ib., 1788, 6 vol. in-12: *le Crime*, ib., 1789, 4 vol. in 12; *le Repentir*, ib., 1789, 4 vol. in-12; *Confessions de Rabelais, de Marot, de Montaigne*, etc.; *Charmansage*, Paris, 1792, 4 v. in-12.

LESZCZINSKI (STANISLAS). V. STANISLAS.

LESURQUE (JOSEPH), victime de l'une de ces méprises dont les annales de la justice crimin. offrent malheureusement plus d'un exemple, né vers 1764 à Douai, fut, par le concours de fatalités surprenantes, envoyé à l'échafaud en 1794 par le tribunal de Paris, comme complice d'un assassinat commis sur la personne d'un courrier de Lyon. Les témoins qui déposèrent contre Lesurque furent trompés par sa ressemblance avec le véritab. assassin, nommé Dubosc; et celui-ci, enfin arrêté, fut reconnu par ceux qu'avaient abusé de si fallacieux indices. Dans cette cause mémorable, sur laquelle M. Salgues a adressé au roi un *Mém.* (Paris, 1822, in-8) en faveur de la famille de Lesurque, on ne voit pas sans surprise quels témoignages s'élevaient en sa faveur et furent cependant rejetés par la prévention des juges: on n'est pas moins frappé de la gravité des présomptions qui servirent de base à sa condamnation.

LESZSKO ou LESCO, nom commun à plus. ducs ou rois de Pologne; les deux prem. que l'on nomme aussi Lech, régnèrent l'un vers 550 (c'est celui qu'on regarde comme le fondat. du royaume de Pologne), l'autre vers l'an 700. Le 3me, qu'on nomme Leszko Ier, s'appelait primitivem. Przémislas, et était issu d'un sang obscur. Vainqueur des Hongrois qui depuis long-temps ravageaient la Pologne, gouvernée par douze palatins, il fut appelé au trône en 760, et fit pendant 44 ans le bonheur des Polonais. Il m. en 804 sans postérité. — LESZSKO II lui succéda, élu presque à l'unanimité par le peuple, et régna environ six ans. Il périt, dit-on, dans une bataille qu'il livrait à Charlemagne avec les Bohémiens (810). Mais ce fait est douteux.— LESZSKO III, fils du précéd., monta sur le trône à sa m., se soumit à Charlemagne, et par là conserva à peu près l'indépendance de sa nation. L'histoire ne lui reproche qu'un goût désordonné pour les femmes. Il m. en 915, laissant le trône à ses fils Popiel Ier et Popiel II —LESZSKO IV du sang des Piasts, succéda à Liémovit en 915, et m. en 921, laissant le trône à Liéromislas.—LESZSKO V, dit *le Blanc*, fils de Casimir II, et roi de Pologne par l'abdication d'Uladislas Lakonogi (1209), céda d'abord la Mazovie, les provinces de Culm et de Cujavie et le territoire de Dobzin à son frère Conrad. Peu après il vit son royaume désolé par la famine et une irruption des Tartares. Enfin Swantopesk, palatin du Poméranie, se révolta contre lui, et l'ayant pris en trahison le fit égorger en 1229. Boleslas V fut son successeur. — LESZSKO VI, dit *le Noir*, fils adoptif de Boleslas V, lui succéda en 1273 et régna 16 ans au milieu des guerres civiles et des catastrophes de toute espèce.

L'ÉTANDUÈRE DESHERBIERS (HENRI-FRANÇOIS, marquis de), né à Angers en 1682, mort en 1750, avait commencé à naviguer à l'âge de dix ans. Nommé en 1697 garde de la marine, puis embarqué comme lieutenant de vaisseau sur la frégate *l'Etrille*, il se trouva au siége de Gibraltar, s'y distingua, et servit ensuite sous Ducasse et Duguay-Trouin. Au mois d'octob. 1747 L'Etanduère, commandant une escadre de huit vaisseaux, fut chargé de conduire aux colonies d'Amérique un convoi de 250 bâtim. chargés de vivres. Attaqué à la hauteur de Belle-Isle par l'armée anglaise, forte de 19 vaisseaux aux ordres de l'amiral Hawke, il n'hésita pas à soutenir le combat pour sauver son convoi. En effet dans cet engagement mémorable, qui dura environ huit heures, L'Etanduère parvint, par l'habileté de ses manœuvres, à sauver le convoi confié à ses soins, et ne perdit que six vaisseaux qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. On lui doit plus. plans des côtes, ports et rades des Indes orientales, des côtes du Labrador, et d'excellens relèvemens de la côte du fleuve St-Laurent.

LETELLIER (N.), peintre, neveu du Poussin, né en 1614 à Rouen, m. en 1676, a laissé beaucoup de tableaux auxquels on reproche d'être faibles de couleur, mais dont on ne peut louer assez la noblesse et la simplicité de style. Quelques-uns, et ce sont ceux qu'il composa vers la fin de sa vie, se recommandent par une noblesse et un fini admirables. On en voit 17 au musée de Rouen.

LETELLIER (MICHEL), chancelier de Fance, né en 1603, fut successivem. conseiller au grand conseil, procureur du roi au Châtelet (1631), maître des requêtes, intendant du Piémont (1640), secrétaire d'état au départem. de la guerre (1641). Fidèle ami de Mazarin, il partagea sa prem. disgrâce; il fit faire le traité de Ruel, et contribua puissamment à l'extinct. des troubles de la fronde. En 1654 il fut chargé de pleins pouvoirs pour empêcher Péronne de tomber entre les mains des ennemis. Il céda en 1666 la survivance de sa charge à Louvois son fils; mais Louis XIV lui en conserva le titre et les fonct., et de plus le fit chancelier et garde des sceaux (1677). Letellier déploya dans ces fonctions un gr. zèle joint à beaucoup de sévérité et de justice; mais il eut le tort d'exciter le roi à révoquer l'édit de Nantes, et scella lui-même la fatale ordonnance en répétant ces paroles de l'Evangile: « *Nunc dimittis servum tuum, Domine, etc.* » Il m. en effet la même année (1685), âgé de 83 ans. Bossuet et Fléchier prononcèrent son *Oraison funèbre*.

LETELLIER (CHARLES-MAURICE), archevêque de Reims, fils puîné du précédent et frère de Louvois, naquit à Turin en 1642. Il voyagea en Italie, en Angleterre, en Hollande, devint coadjuteur de l'archev. de Reims, Barberini (1668), lui succéda en 1671, prit part à presque toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et présida l'assemblée du clergé en 1700. Mais il déplut généralement par ses manières absolues et hautaines. Dans la suite Louis XIV le nomma conseiller d'état. Ce prélat m. en 1710, léguant à l'abbaye de Ste-Geneviève sa biblioth. qui se composait de 50,000 volumes.

LETELLIER. V. BARBEZIEUX, COURTANVAUX, ESTRÉES et LOUVOIS.

LETELLIER (MICHEL), dernier confesseur de Louis XIV, né à Vire (Basse-Normandie) en 1643, étudia chez les jésuites de Caen, entra dans la société en 1661, professa les humanités et la philosophie, puis fut chargé de la rédaction de plusieurs écrits polémiques relatifs aux affaires du temps, et fut élevé à la dignité de provincial. Le P. Lachaise étant m. en 1709, Letellier fut chargé de diriger la conscience du roi. Le zèle âpre et inflexible qu'il déploya dans ce poste, qui donne tant d'influence, le rendit généralem. odieux et lui mérita rent des reproches qui ont peut-être été exagérés, mais dont l'exagération même démontre assez combien sa conduite lui créait d'ennemis. C'est lui qui fit détruire l'abbaye de Port-Royal-des-Champs: et les jansénistes, persécutés par son prédécesseur, furent poussés à bout par suite de ses instigations. La m. de Louis XIV fut le terme de la puissance et de la grandeur de son confess. A peine ce monarque eut-il fermé les yeux que le P. Letellier fut exilé à Amiens, puis à La Flèche, où il m. en 1719. On a de lui: *Défense des nouveaux chrétiens et des mission. de la Chine, du Japon et des Indes*, 1687, 2 vol. in-12; *Recueil de bulles sur les erreurs des deux dern. siècles*, 1697; *Hist. des cinq proposit. de Jansénius* (sous le pseudon. de Dumas), Liége, 1699, in-12; *le P. Quesnel séditieux et hérétiq.*, 1705, in-12. Il fut de plus un des prem. collaborat. du *Journal de Trévoux*.

LETI (GREGORIO), historien italien, né à Milan

en 1630, étudia à Cosenza et à Rome, voyagea, dissipa son patrimoine dans les plaisirs, puis alla à Genève et abjura le catholic. Il quitta cette ville en 1679 et vint à Paris, où il fut présenté à Louis XIV. Mais la haine connue de ce monarque pour les protestans lui fit bientôt quitter la France pour l'Angleterre. Malheureusement les traits satiriq. dont il remplit son *Théâtre britannique*, ou *Histoire de la Grande-Bretagne* (en italien, Londres, 1682, 2 v. in-4, Amsterdam, 1684, 5 vol. in-12), déplurent, et il reçut l'ordre de sortir des trois royaumes. Il se réfugia alors à Amsterdam, et c'est là qu'il m. en 1701. Les principaux ouv. de Leti sont ses œuvres historiq., parmi lesquelles, outre l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, on distingue *la Vie de Sixte-Quint*, Lausanne, 1669, 2 tom. in-12, Amsterd., 1693, 1721, 3 vol. in-12 (trad. en franç. par Lepelletier, Paris, 1685, 2 vol. in-12); *la Vie de Cromwell*, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-8 (trad. en franç., 1694, 2 tom. in-12); *Vie d'Elisabeth*, Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12 (trad. en franç., 1696, 1703); *Vie de Charles-Quint*, Amsterdam, 1700, 4 tom. in-12 (trad. en franç. par les filles de l'aut., Amsterdam, 1702, Bruxelles, 1740, 4 vol. in-12, et en allemand par Rabener, Leipsig, 1712, 3 vol. in-8); et *Théâtre français*, etc., Amsterdam, 1691-1697, 7 vol. in-4. Au reste ces ouv. fourmillent d'inexactitudes et de lacunes, au point que l'on appelle Leti le *Varillas italien*. Parmi ses satires, les plus souvent citées sont : *Roma piangente*, Leyde, 1666, in-12, trad. en français, Avignon (Genève), 1666, in-12; *Vie de dona Olympia Maldachini*, Raguse (Genève), 1666, in-12, trad. en franç. par Renoult, Leyde, 1666, in-12, et par J.-B. Jourdan, Paris, 1770, 2 vol. in-12; *il Nepotismo di Roma*, Amst., 1667, in-12, trad. en franç., 1669, 2 t. in-12; *il Cardinalismo*, 1668, in-12; *il Puttanismo Romano*, Lond. (Genève), 1675, très-rare. De ses ouv. littéraires, sont les seuls qu'on puisse citer : *Gli* in-12; et le *Prodige de la nature et de la grâce*, *amori* (les Amours), Raguse, 1666, poème héroïque, Amsterdam, 1695, in-fol. *Voyez* pour plus de détails le Dictionn. de Moréri, édition de Hollande; Mém. de Niceron, tom. 2 et 3, et le Dictionn. de Chauffepié.

LETO (GIULIO POMPONIO). V. POMPONIUS.

L'ÉTOILE. V. ÉTOILE.

LETOURNEUR (PIERRE). V. TOURNEUR (Le).

LETOURNEUR (CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS-HONORÉ), né à Granville en 1751, était capitaine dans le génie militaire quand la révolut. éclata. Député par le départem. de la Manche à l'assemblée législ. (1791) et à la convent. (1792), il fut chargé de plus. missions dans lesquelles il ne commit aucune cruauté. Cependant il vota la m. de Louis XVI, en y joignant toutefois l'appel au peuple. Membre du directoire en 1796, il en sortit l'année suivante, fut nommé inspect.-général de l'artillerie, puis plénipotentiaire pour négocier la paix avec l'Angleterre, préfet de la Loire-inférieure (1800), et maître des comptes en 1810. Ayant repris cette place en 1815, il fut banni à la 2e restauration comme régicide, et m. à Lacken, près Bruxelles en 1817.

LETOURNEUX (NICOLAS), ecclésiastiq.; né à Rouen en 1640, prêtre à 22 ans, eut d'étroites liaisons avec les solitaires de Port-Royal, prêcha avec succès, et m. à Paris en 1686, laissant entre autres écrits : *le Cathéchisme de la pénitence*, 1676, in-12; *Princip. et règle de la vie chrétienne*, 1688, in-12; une *Vie de J.-C.*; et *l'Année chrétienne*, achevée par Ruth d'Ans et condamnée par le pape Innocent XII.

LETOURNOIS (NICOLAS), bénédictin, né au Hâvre en 1677, marin jusqu'à 25 ans, ensuite religieux de la congrégation de St-Maur, termina le *Lexicon hebraïcum et chaldœo-biblicum* de Guarin, et laissa MSs. des fragmens considérables pour un *Dictionn. des langues hébraïq., chaldaïq., syriaq., arabe, grecq. lat. et fr.* Il m. à St-Denis en 1741.

LETROSNE (GUILLAUME-FRANÇOIS), avocat du roi et cons. honor. au bailliage d'Orléans, né dans cette ville en 1728, élève de Pothier, fut lié avec Turgot, l'abbé Beaudeau et plus. autres économistes, et m. à Paris en 1780. On a de lui, entre autres ouv. : *Methodica juris naturalis cum jure civili collatio*, 1750, in-4; *la Liberté du commerce des grains toujours utile et jamais nuisible*, Paris, 1764, 1765, in-12; *Recueil de plusieurs morceaux économiq.*, Amst. (Paris), 1768, in-12; *Eloge hist. de M. Pothier*, 1773, in-12; *Vues sur la justice criminelle*, Paris, 1777, in-8; *les Effets de l'impôt indirect, prouvés par les deux exemples de la gabelle et du tabac*, ib., 1770, in-12, réimpr. en 1777, sous le nouveau titre d'*Examen de ce que coûtent au roi et à la nat. la gabelle et le tabac*; *Réflexions politiques sur la guerre actuelle de l'Angleterre avec ses colonies*, etc., Orléans, 1777, in-8; *de l'Administration provinciale et de la réforme de l'impôt*, l'un des plus importans ouv. de l'aut., Bâle, 1779, in-4; *Mém.*, *Consultations*, *Actes de notoriété et délibérations sur la question du jeu du fief et le sens de l'art. 7 de la coutume d'Orléans*, Orléans, 1780, in-4. Letrosne fut l'un des collaborateurs du *Journal d'agriculture*, *commerce et finances*, Paris, 1779, 15 vol. in-12, et des *Ephémerides du citoyen*.

LETTSOM (JEAN-COAKLEY), médecin anglais, né en 1747 dans une petite île près de la Tortola dans les parages de St-Domingue, alla dès l'âge de six ans en Europe, voyagea long-temps, et enfin (1769) s'établit à Londres, où il fut reçu membre de la société des antiquaires et de la société royale (1771). Il fit de sa fortune l'usage le plus noble et le plus généreux. En 1815 il reçut de la chancellerie de la cour des domaines magnifiques dans l'île de Tortola, et m. le 1er novemb. de la même année. On lui doit beaucoup d'ouv., entre autres : *Observ. ad historiam Theæ pertinentes*, Leyde, 1769, in-4; *Hist. naturelle de l'arbre à thé*, Londres, 1772, in-4, trad. en franç. (par Trochereau de La Berlière), Paris, 1773, in-12; *le Compagnon du naturaliste et du voyageur*, 1772, in-8 (trad. en franç. *v.* LEZAY); *Mém. sur la médecine du dispensaire général de Londres*, 1774, in-8 (trad. en franç., Paris, 1787, in-8); *Essai sur les malheurs du pauvre*, 1794, in-8, etc. Il a fourni beauc. d'art. dans les *Transat. philosophiques*, et divers recueils périodiques.

LEU (THOMAS de), dessinat. et grav. au burin, né à Paris en 1570, est célèbre surtout dans le genre du portrait dont il exécutait tous les accessoires avec une fermeté et une finesse exquises. On distingue dans son œuvre les portraits de *Henri III*, de *Marie Stuart*, des ducs de *Joyeuse* et de *Mayenne*, du connétable *H. de Montmorency*, et de *Lesdiguières*.

LEU (JEAN-JACQUES), né à Zurich en 1689, et m. en 1768, avait été chancelier en 1729, et ensuite bourgmestre (1759) de sa ville natale. On a de lui : *Dictionn. universel de la Suisse*, 1746-1763, 20 v. in-4 (augm. depuis de 5 vol. par Holsbak); *Comment. sur la républiq. des Suisses*, etc.; *Dissertat. de plural. suffrag. in causis religionis*, 1708, in-4.

LEUCHT (CHRISTIAN-LÉONARD), savant jurisconsulte, né à Amsterd. en 1645, fut conseiller du comté de Reuss en 1683, comte palatin (1690-1699), et m. à Nuremberg en 1716. On a de lui une grande quantité d'ouv., dont les principaux sont : *Chancellerie des états européens*, Nuremberg, 1697, 16 v. in-8 (continué depuis et porté à 115 vol. in-8 avec une prem. suite de 50 vol., et une 2me de plus de 50); *Actes publics de St-Empire romain pendant le 18e S.*, Francfort, 1715-1717, 3 vol. in-fol. : ces deux recueils sont en allem.; *Electio juris publici*, Francfort, 1694, in-4; *Altdorfina consilia*, Nuremberg, 1704, 2 vol. in-fol.

LEUCIPPE, philosophe grec du 4e S. av. J.-C.,

est regardé comme l'inventeur du système des atomes et du vide, développé dans la suite par Démocrite et régularisé par Epicure. Les livres que ce philosophe a composés ne sont point parvenus jusqu'à nous. Mais Diogène-Laërce nous a transmis son système.

LEUCKFELD (JEAN-GEORGE), savant allem., né à Heringen (Thuringe) en 1668, savait à peine lire à 15 ans ; mais ayant commencé ses études à cet âge, il fit des progrès rapides, devint chapel. de l'abbesse de Gandersheim en 1700 et past. de Groeningue en 1702, s'appliqua à débrouiller les monumens historiq. du moyen âge, et l'hist. ecclés. de l'Allem., et m. en 1726. On a de lui les *Antiquités de Walkenred*, etc., 15 vol. in-4, 1705-1721 ; une édit. de l'*Itinéraire de l'Ecriture sainte* de Bunting, Magdebourg, 1718, in-fol. ; beaucoup de *Notices* biogr., et plus. autres ouv. Il a eu part à la collect. d'Heineccius, dite *Scriptores rerum germanicarum*. La liste de ses ouv., tant impr. que MSs., se trouve dans les *Acta erudit.* de Leipsig, année 1728.

LEULIETTE (JEAN-JACQUES), né à Boulogne en 1767, m. à Versailles en 1808, fut d'abord garçon serrurier, il se lia ensuite avec Mercier, obtint une place subalterne dans l'administration, et se livra à l'étude des lettres. Après la révolut., dont il avait soutenu les principes avec ardeur, il fut nommé profess. de littér. à l'école centrale de Seine-et-Oise. On a de lui la *Vie de Richardson*, trad. de l'angl. de Mme Barbauld, Paris, 1808, in-8, et plus. brochures, parmi lesquelles on remarqua celle intitulée *Des Emigrés français*, ou *Réponse au Mém. de M. Lally-Tollendal*, Paris, 1797, in-8 ; et son *Discours sur cette question : Quelle a été l'influence de Luther?* etc., Paris, 1804, in-8. Il travailla aussi à plus. journ., entre autres à *la Sentinelle*.

LEUNCLAVIUS (JEAN), en allemand *Loewenklau*, savant westphalien, né à Amelbeuern en 1533, m. à Vienne en 1593, possédait la jurisprudence, le droit civil, le latin, le grec, le turk et l'hist. Il s'occupa princip. de celle du Bas-Empire et de l'empire othoman, et habita long-temps en Turquie, afin de mieux connaître ce pays. On a de lui, outre un très-grand nombre d'éd. et trad. du grec en latin, tant des aut. anciens que des écrivains du Bas-Empire, les *Annales des sulthans othomans*, Francfort, 1596, in-fol., en latin, et quelques autres ouv. On trouve une *Notice* sur sa vie dans Melch. Adam, *Vitæ germanor. philos.*

LEUPOLD (JACQUES), né à Planitz près Zwickau en 1674, étudia en théologie à Iéna, puis à Wittemberg, après quoi il s'appliqua uniquement aux mathématiq. et surtout à la mécanique. Il excellait dans la construction des instrumens de physique et de géométrie, inventa une marmite plus simple et aussi utile que celle de Papin, et perfectionna la pompe pneumatique de Haubskee, et m. en 1727. Son meilleur ouv. est le *Théâtre universel des machines et des sciences mécaniques*, Leipsig, 1723-27, 7 vol. in-fol., en allemand.

LEURECHON (JEAN), médecin ordin. du duc Charles III de Lorraine et prof. de médec. à Pont-à-Mousson en 1606, a laissé entre autres opusc. acad. : *Dissert. an ignes accensi in contagione saluberrimi ?* Pont-à-Mousson, 1622, in-8.

LEUSDEN (JEAN), savant philologue holland., m. à Utrecht sa patrie en 1699 à 75 ans, était très-habile dans les antiquités, les langues orientales et les mathématiq., et occupa dans sa ville natale la chaire d'hébreu avec la plus gr. distinction de 1649 à l'époque de sa m. Parmi ses nombreux ouv., on connaît surtout : *Biblia hebraica*, avec préface, Amsterdam, Jos. Athias, 1661, in-8, surpassée depuis par celle d'Everard van der Hooght, 1705, 2 v. in-8 ; une édit. des *OEuv. complètes de Samuel Bochart* (en lat.), Leyde, 1675, 2 v. in-fol., 1692, 3 vol. in-fol. ; *Philologus hebræus*, Utrecht, 1656 ; *Synopsis criticorum*, Leyde, 1684, 5 vol. in-fol. ; le *Philol. hebr.-mixtus*, Utrecht, 1663, in-4 ; le *Philol. hebr.-græcus*, Utrecht, 1670, in-4 ; *Onomasticon sacrum*, Leyde, 1665 et 1684, in-8. Voyez pour la liste complète de ses ouv. la *Bibliothèque sacrée* du P. Lelong et de Ursès Parental Leusden. —RODOLPHE, son fils lui succ. dans la chaire d'hébr. à Uthrech, et pub. une édit. du *Nouv. test. græc.*, etc., Francf., 1692, in 8.

LEUTINGER (NICOLAS), histor. et voyageur, né à Pollich en 1547, renonça à des places lucratives, entre autres a celle de pasteur du Vieux-Landsberg (Brandebourg) pour voyager. Réduit ensuite à travailler pour vivre, il entreprit l'*Hist. de Brandebourg*, et m. en 1612. Ses ouv. consistent en un *Recueil d'historiens de la Marche de Brandebourg*, de 1499 à 1594 (*Historiæ scriptor. Marchiæ*, etc.) ; 5 liv. de *Poésies* et des *Harangues*. Presque tous se trouvent réunis dans l'édition de Kraus, Francfort, 1729, in-4, et dans celle de Kuster, Francfort, 1729-1730, 9 vol. in-4. On trouve l'*Eloge* de Leutinger dans Mart.-Fréd. Seidels, *Icones et Elog.*, dans Niceron, tom. 42, et dans la *Biblioth. german.*, tom. 21.

LEUVIGILDE ou LEOVIGILDE, 16me roi des Visigoths, associé au trône par Liuva, son frère, en 567, gouverna seul l'Espagne, reprit sur les emper. de Constantinople Cordoue, Médina-Sidonia et quelq. autres villes, soumit en 2 mois les Vascons rebelles, et bâtit Victoria pour perpétuer le souvenir de sa victoire, triompha d'Hermenegilde, son fils, ligué avec les catholiques pour lui faire la guerre, tailla en pièces les troupes suèves, et réunit à son royaume la Galice. Depuis il gouverna avec beaucoup de sagesse, bâtit des villes, fit des lois, ressuscita la discipline militaire, réforma les finances, et m. en 585 à Tolède. On ne reproche à ce gr. prince que les persécut. qu'il fit subir aux catholiques et la mort d'Hermenegilde.

LEUW ou LEEUW (GUILLAUME de), célèbre graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1600, élève de Soutmann, adopta au lieu de points des tailles courtes et méplates. Il a travaillé surtout d'après Rembrandt et Rubens. On admire comme des chefs-d'œuvre son *Martyre de Ste Catherine*, les quatre *Grandes chasses* de Rubens, et la *Vierge de douleurs*. — LEEUW (Jean de), contemp. du précéd., grav. à la pointe et au burin, exécuta avec bonheur un grand nombre de portraits, parmi lesquels se trouvent ceux de l'*Hist. de Louis XIII* par Levassor. — On connaît encore deux autres peintres holland. de même nom. Ils vivaient vers la fin du 17e S.

LEUWENHOECK ou LEEUWENHOECK (ANTOINE), célèbre naturaliste, né à Delft en 1632, fabriqua d'abord des microscopes d'une délicatesse et d'une perfection admirables, puis s'en servant pour faire lui-même des observat., il acquit de vastes connaissances et un grand nom comme physiologiste et anatomiste. Parmi les nombreuses découvertes microscopiques qui ont immortalisé sa mémoire, on place en prem. ligne celle de la continuité des artères, des veines et des vaisseaux capillaires, celle de la non-format. du sang, celle de la dissol. des lames qui composent le crystallin. Il faut convenir cependant qu'il avait moins de sagacité et de critique que de finesse dans l'organe de la vue et d'adresse dans l'art de fabriquer un microscope. Il crut voir beaucoup de choses qui n'ont jamais existé et donnait souvent ses hypothèses pour des réalités. On a de lui beaucoup de mémoires insérés dans le *Transact. philosophiq.* de la société royale de Londres, et trad. en latin sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695-99, 4 vol. in-4, Leyde, 1719, 1722.

LEVACHER (GILLES), né en 1693 dans le Bourbonnais, fit un cours public d'anatomie à Besançon en 1722, fut nommé successiv. chirurgien-major de l'hôpital de cette ville (1723), chirurgien consultant

de l'armée du Rhin (1740), et m. en 1760. On lui doit l'*Hist. de frère Jacques*, *lithotom.*, Besançon, 1756, in-12; une *Dissertat. sur le cancer des mamelles*, Besançon, 1740, in-12; et un *Corps d'observations pratiq.*, 8 vol. in-4. Lebas de Clérence a fait son *Eloge*, qu'on trouve dans les *Registres de l'académ. de Besançon*, tom. 2.

LEVAILLANT (François), voyageur et natur., né à Paramaribo (Guyanne), et m. à Sézanne en 1824, est aut. des ouv. suiv., dont les titres seuls indiquent les circonstances de sa vie et la carrière qu'il parcourut : *Voyage de M. Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance dans les années* 1780-1785, Paris, 1790, 2 t., 1 v. in-4, nouv. édit., 1798, 2 v. in-8, trad. en allem., Francfort, 1790, 2 vol. in-8, en holland., 1791, 2 vol. in-8, en danois, dans l'*Archiv. F. Reisebeskr*, 1797, vol. 2; *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique dans les années* 1783-85, Paris, an III (1795), 2 vol. in-4, nouvelle édit., avec une table servant aux deux ouv., 5 vol. in-8, an VIII (1800), trad. en allem., 1797, in-8, en danois dans l'*Archiv. F. Reisebeskr*, vol. 3 et 4; *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, an IV et suivant. (1797-1812), 6 vol. in-4 et in-12, en 51 livraisons, trad. en allem., Nuremberg, 1797 et suiv., in-4; *Hist. naturelle d'une partie d'oiseaux nouv. et rares de l'Amérique et des Indes*, Paris, 1801-04, in-fol.; *Hist. nat. des perroquets*, ib., an IX et suiv. (1801-1805), 2 vol. in-4 et in-fol.; *Hist. naturelle des oiseaux de paradis*, etc., ib., 1803-16, 3 v. in-fol. en 33 livraisons, fig. col.

LEVANDA (Jean-Vassilievitsch), archiprêtre de la cathédrale de Kief en Russie, et grand'croix de l'ordre de Ste-Anne, né en 1736, m. en 1814, a laissé un grand nombre d'*Instructions religieuses*, de *Sermons* et de *Discours*, recueillis en 3 vol., St-Pétersbourg, 1821.

LEVASSEUR (Jean-Charles), grav. du roi, membre de l'ancienne académie de peinture et de l'academ. de Vienne, né en 1734 à Abbeville, fut de bonne heure envoyé à Paris, y reçut des leçons de Bauvarlet, et jusqu'à sa m. survenue le 16 novembre 1816, il ne cessa de produire d'après différens maîtres une foule de bonnes planches, parmi lesquelles nous citerons : les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, d'après Lemoine; *Diane et Endymion*, d'après Vanloo : *Léonard de Vinci*, d'après Menageot; *le Commerce*, d'après Lemonnier; les *Quatre saisons* de Callet; une *Sainte famille*, d'après R. Munge, etc. M. Pellissier a consacré (dans le *Mémorial univ.*, *journal du cercle des arts*, 73e livrais.) une *Notice* à cet artiste non moins distingué par les excellentes qualités de son âme que par ses talens comme dessinat. et grav. Parmi les élèves qu'il a formés, plus. sont devenus eux-mêmes des maîtres habiles. Outre les planches que nous avons citées de lui, Levasseur a encore reproduit plus. des composit. de Greuze (*v.* ce nom), dont il était l'intime ami. — V. Vasseur.

LEVASSOR (Mich.), hist., né à Orléans, quitta la congrég. de l'oratoire en 1675 et se retira en Hollande, puis en Angleterre (1697). Il était lié avec Bayle, Basnage, Jaquelot et autres chefs du parti protestant, et cependant il était rempli de zèle pour le catholicisme. Il est connu principalem. par son *Hist. génér. de l'Europe sous le règne de Louis XIII*, Amsterdam, 1700-1711, 10 tom. rel. en 20 vol. in-12, ouv. pesant, diffus, rempli d'invectives, mais plein de recherches et de faits curieux. Les autres ouv. de Levassor sont peu importans. On trouve son *Eloge* dans les *Nouvelles littér. de La Haye*, t. 8, pag. 392.

LEVAU (Louis), architecte, né en 1612, m. en 1670, n'est connu que par ses œuvres. Il construisit pour Fouquet le château de Vaux, le Rainci pour Bordier, et les hôtels Lambert, de Pons, de Colbert et de Lionne, donna les dessins de la chapelle de la Vierge dans l'église de St-Sulpice, éleva 2 ailes du château de Vincennes et embellit les Tuileries. Boileau prétendit, dans ses *Démêlés avec Perrault*, que c'est sur les dessins de Levau et de Ratabon, que fut construite la colonnade du Louvre.

LEVAVASSEUR (N., vicomte), maréchal-de-camp, commandant de l'artillerie de Toulouse, où il est m. dans les dern. jours d'août 1825, était né à Rouen vers 1765. On trouvera, sur les services et sur la personne de cet officier, l'un des plus distingués de l'arme de l'artillerie, d'intéressans détails dans l'*Echo du Midi*, no du 27 août 1825.

LEVAYER. V. Lamotte et Boutigny.

LEVE (Antoine de). V. Leyva.

LEVEN (Joseph de TEMPLERI, seigneur de), grammairien et homme de lettres, m. en 1706 dans un âge peu avancé, avait été vers 1680 auditeur à la chambre des comptes. On a de lui des *Poésies diverses*, *Jephté*, tragédie, Paris, 1676; *Entretiens sur la langue française*, Paris, 1697, in-12; et *Nouvelles remarq. sur la langue franç.*, Paris, 1698, in-12, réimp., 1705, in-12 sous ce tit. : *le Genie*, *la polit.*, *l'esprit.*, etc., *de la langue française.* On regarde cet ouv. comme ayant donné l'idée des *Synonymes* de l'abbé Girard, et des *Lettres à Emilie* de Démoustiers.

LEVÊQUE (D. Prosper), bénédictin, né à Besançon en 1713, m. à Luxeuil en 1781, fut conservateur de la biblioth. de St-Vincent. On lui doit des *Mémoires pour servir à l'hist. du cardinal de Granvelle*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. L'auteur s'y montre l'apologiste plus que l'historien du ministre. Le 2e vol., contenant des pièces originales et justificatives, est très-estimé.

LEVEQUE (Pierre), mathématic., né à Nantes en 1746, connaissait à fond l'art de la construct. et de la manœuvre navale. Il fut successivem. profess. de mathém. à Mortagne, à Breteuil, à Nantes, professeur d'hydrographie dans cette même ville vers 1772, examinat. de la marine en 1786, député à la législature (1797) et membre de l'institut (1801). Il m. en 1814, laissant un grand nombre d'ouv. tant imp. que MSs. Parmi les prem. on distingue son *Guide du navigateur*, Nantes, 1779, in-8; *Examen maritime*, ou *Tr. de la mécaniq. appliquée à la construct. et à la manœuvre des vaisseaux*, Nantes, 1782, 2 vol. in-4 (trad. de l'ouv. espag. de D. Juan, sur le même sujet), réimp. avec addit. considér., Paris, 1792, 2 vol. in 4 (classiq.); un *Mém. sur un ouv. de Maingon* et la *Descript. nautiq. des côt. or. de la Grande-Bretagne*, Paris, an XII (1804), in-4. Son *Eloge*, lu par M. Delambre à l'institut, 1re classe, 8 janv. 1815, se trouve dans le vol. de 1816 des *Mém. de l'acad. des sciences*, vol. pub. en 1818.

LEVESQUE (Louise CAVELIER, dame), née en 1703 à Rouen, se fixa à Paris après son mariage, et m. en 1745 dans cette ville, où elle s'est fait remarquer par sa beauté et son esprit. Aucun de ses ouvrages ne lui a survécu. Le plus considérable était *Célénie*, roman allégoriq., Paris, 1733, 4 parties in-12. Titon du Tillet lui a consacré un article dans le *Supplém.* du *Parnasse français*.

LEVESQUE (Pierre-Ch.), savant écriv. franç., né en 1736 à Paris, où il m. en 1812, membre de l'institut, passa sept ans (1773-1780) en Russie, où Catherine II l'avait appelé sur la recommandat. de Diderot, et y apprit le russe et l'anc. slave pour compulser les chron. nationales. On a de lui une bonne *Hist. de Russie*, Yverdun, 1782-83, 8 vol. in-12, Paris, 1812, 8 vol., in-8, et atlas de 60 pl. (ouvrage classiq. même en Russie avant la publicat. de celui de Karamsin (*v.* ce nom); *la France sous les cinq prem. Valois*, Paris, 1787, 4 v. in-12; *Hist. critiq. de la répub. rom.*, Paris, 1807, 3 vol. in-8; *Etud. de l'Hist. ancienne et de l'Hist. de la Grèce*, Paris, 1811, 5 vol. in-8; *Rêves d'Aristobule*, Paris, 1761, in-12; *Pensées morales de Confucius*;

d'excellentes *Traduct.*, parmi lesquelles celles de quelq. écrits de Xénophon et de Plutarque annoncent un habile helléniste ; et enfin des *Mém.*, *Disc.*, *Notices*, *Articles biographiques* et autres opusc. Il a fourni plus. articles à la *Biog. univ.*, où M. Weiss lui a consacré une notice très-détaillée (t. 24).

LÉVESQUE DE LA RAVALIÈRE (Pierre-Alexandre), littérat., né à Troyes en 1697, étudia d'abord en droit, puis vint s'établir à Paris, où il se livra uniquem. aux recherches historiques. Son érudit. lui ouvrit les portes de l'acad. des inscript. en 1743. Il m. en 1762. On a de lui une excell. édit. des *Poés. du roi de Navarre* (Thibaut, comte de Champagne), Paris, 1742, 2 vol. in-12, accompagnée de pièces extrêmem. curieuses. On a encore de lui nombre de *Mémoires* insérés dans les Recueils de l'academ. ou dans les journaux ; la *Vie de St Grégoire de Tours*, celle de *Joinville*, celle d'*Etienne, comte de Sancerre*, etc. Il a aussi laissé un *Précis des révolutions de la langue franç.*, *depuis Charlemagne jusqu'à St Louis*, etc. ; une *Histoire des comtes de Champagne* ; mais ce dern. ouv. n'a pas encore été pub. On trouve un *Eloge* de Lévesque dans les *Mém. de l'acad. des inscript.* t. 31.

LÉVESQUE DE POUILLY (Louis-Jean), né à Reims en 1691, quitta l'étude des mathém. dans laquelle il obtenait les plus brillans succès, pour se livrer à celle des lett. Il fut reçu memb. de l'acad. des inscriptions en 1722. Nommé lieut.-général de Reims, il embellit cette ville, y établit une promenade magnifiq., lui procura des fontaines publiq., et y fit créer des écoles spéciales de mathém. et de dessin. Excellent citoyen, il avait en même temps toutes les qualités d'un gr. minist. Bolingbroke lui écrivait : « Je ne connais que trois hommes dignes qu'on leur confie le gouv. des nations, vous, Pope et moi. » Lévesque de Pouilly m. en 1750. Il avait été ami de Pluche, de Fréret, de Newton et des hommes les plus distingués de l'époque. On lui doit entre autres ouv. : *Théorie des sentimens agréables*, Paris, 1774, in-8, imp. une prem. fois (1743) sous le titre de *Réflexions sur les sentimens agréables.* Il légua à son frère Lévesque de Burigny plus. vol. in-f. de notes et d'extr. de ses lectures. Le chan. De Saulx a fait un *Eloge hist. de Lévesque de Pouilly*, Reims, 1751, in-4 : cette pièce se trouve aussi en tête de la *Théorie des sentimens.* — Jean-Simon Lévesque de Pouilly, son fils, ancien conseiller d'état, memb. de l'acad. roy. des inscript. et belles-lettres de Paris, etc., né en 1734 à Reims, m. en 1820 dans ses terres, où depuis long-temps il vivait retiré, avait été, avant la révolut., présid., lieut.-gén. du bailliage de Châlons-sur-Marne, commiss. enquêteur, puis examinat. honoraire. Il quitta la France en 1791, y rentra quelq. années après, devint corresp. de la 3e classe de l'institut à l'organisation de ce corps, et après la 2e restaurat. associé libre de l'acad. des inscript. et belles-lettres. On a de lui, outre quelq. *Mém.* dans la collect. de ceux de l'acad. des inscript. : *Vie de Michel de L'Hôpital*, Londres (Paris), 1764, in-12 ; *Théorie de l'imagination*, Paris, 1803, in-12, etc.

LÉVESQUE DE BURIGNY. V. Burigny.

LEVI, 3e fils de Jacob, né, selon la chronique sacrée, l'an 1748 av. J.-C., m. en l'an 1612, eut pour mère Lia, et fut la tige des Lévites, à qui étaient exclusivement confiés la garde et le service du temple, et en qui résidait la souveraine sacrificature. D'accord avec Siméon, Lévi extermina les Sichemites pour venger le rapt de sa sœur Dina ; et cette abominable cruauté lui fut vivem. reprochée par Jacob, qui, en mourant, lui prédit que ses descendans seraient dispersés dans Israël. Dans un des livres de l'anc. Testam. (*le Lévitique*), ce patriarche prophétise que le Messie naîtra de lui et de Juda, et il dépeint l'horrible scandale que l'iniquité des prêtres répandra sur le sanctuaire par la condamnation du Christ.

LEVI-BEN-GERSON. V. Gerson.

LEVIEIL (Pierre), né à Paris en 1708, acquit une connaissance profonde de l'art de peindre sur verre en voyant un de ses frères se livrer à ce genre de peint. Il ne l'exerça jamais par lui-même ; mais il en dirigeait et en surveillait l'exécution avec une habileté rare. On admire la manière dont il a restauré les vitraux de l'église Notre-Dame. A l'âge de 64 ans il pub. son excell. *Traité... de la peinture sur verre* (il se trouve dans les *Descriptions des arts et métiers*, Yverdun, in-4, tome XI, 1773), ouv. dans lequel il donne tous les préceptes d'un art que l'on croyait perdu depuis long-temps. Levieil m. peu après le 23 fév. 1772. — Guill. Levieil, son père, très-habile peintre sur verre, avait été chargé par Mansard de la peint. des frises des vitraux de la chapelle de Versailles et du dôme des Invalides.

LEVIEUX (Renaud), peint. estimab., fils d'un orfèv. de Nîmes, florissait sous Louis XIV. Il rendait admirablement les chairs. Son ouv. princ. est une suite de tableaux faits pour l'église des Pénitens d'Avignon, et qui représente toute l'histoire de St Jean-Baptiste.

LEVIS (Franç., duc de), maréch. de France, né au chât. d'Ajac (Languedoc) en 1720, entra de bonne heure au service, et seul avec le maréch. de Levis-Mirepoix, son cousin, dont il n'était que l'aide-de-camp, il fit 2 bataillons prisonn. Sa conduite dans le Canada lui attira des applaudissem., mais il ne put conserver cette importante colonie à la France. A son retour dans la métropole il fut nommé lieut.-gén., rendit de nouveaux services, surtout au combat de Johannisberg, devint maréchal de France en 1783, duc en 1784, et m. en 1787 à Arras, où il présidait alors les états d'Artois. On trouve des détails sur le maréchal de Lévis dans les *Souvenirs et Portraits*, Paris, 1813, in-8, pub. par son fils M. le duc de Lévis.

LEVITA. V. Elias.

LEVIZAC (Jean-Pons-Victor LECOUTZ de), d'Alby (Languedoc), obtint en 1776 le prix de l'idylle à l'acad. des jeux flor. de Toulouse, émigra à l'époque de la révol. française, et m. à Lond. en 1813. On lui doit : *Art de parler et d'écrire correctement la langue française*, ou *Gramm. philosophique et littéraire de cette langue, à l'usage des Français et des étrangers*, Lond., 1797, 2 v. in-8 : cet ouv. estimé a été souvent réimp. ; une 7e édit., revue et augm. par M. Drevet, a été pub. en 1822, 2 vol. in-8 ; l'*Abrégé de sa grammaire*, ib., 1798, in-12, a aussi été plus. fois réimp. : *Bibliothèque portative des écriv. franç.*, Lond., 1800, 3 v. in-12 ; 2e éd. considérabl. augmentée, ibid., 1803, 6 v. in-8 ; un *Dictionn. franç. et anglais*, 1808, in-8 ; un *Dictionn. des Synonymes*, 1809, in-12 ; et quelq. autres ouv. très-estimables.

LEVRAULT (Franç.-Xav.), homme probe et éclairé à qui son zèle pour l'instruction publ. dans sa province natale, mérite une place dans les souvenirs de la postérité, né en 1763, m. en 1821, rect. de l'acad. de Strasbourg, sa patrie, memb. des conseils municipaux de cette ville, où il était établi lib., a fait dresser, pour les écoles communales qu'il avait contribué à établir dans les départ. du Haut et du Bas-Rhin, des *tableaux* où les préceptes de la morale sont joints aux principes de lecture, d'écrit. et d'arithm. La princ. publicat. faite par Levrault comme lib. et imp. est le *Dictionnaire des sciences naturelles*, Paris et Strasbourg, 1816 et années suiv. : cet ouvr. doit former environ 60 vol. in-8 ; avec un atlas ; 42 paraissent maintenant. M. Golbéry a consacré quelques lignes à sa mém. dans le tome 10 (3e année) de la *Revue encyclop.*, et l'on trouve sur lui une notice plus étendue dans l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul (1821, p. 236 et suiv.).

LEVRET (André), chirurg., né en 1703 à Paris, où il m. le 22 janv. 1780, célèbre surtout comme accoucheur, fut attaché en cette qualité à la dau-

phine. Il perfectionna le forceps que même on nomme encore de nos jours *forceps de Levret*, et composa plus. *Opuscules* remarq., qui sont tous relatifs aux accouchemens. Les princip. sont l'*Art des accouchemens démontré par des principes de physique et de mécanique*, Paris, 1753, 1761, 1766, in-8, fig.; *Traité des accouchem. laborieux*, Paris, 1770, in-8 (où il expose sa doctrine du forceps); *Observat. sur l'allaitement des enfans*, Paris, 1781, in-8 (trad. en allem., Leipsig, 1785).

LEVRIER (N.), anc. lieut.-gén. du bailliage de Meulen, m. en 1823 à Amiens, memb. de l'acad. d'Orléans et corresp. de la 3e classe de l'institut, était né à Genève d'une famille franç. orig. d'Italie. On a de lui, outre quelq. *articles* ou *Mémoires* dans le *Magasin encyclopédique* et le *Journal des Sav.* (1790), une *Chronol. histor. des comtes de Genève jusqu'à l'établissement de la réformat. en* 1535, Orléans et Paris, 1787, 2 vol. in-8.

LEVSCHIN (PLATON), métropolite de Moscou, chev. des ordres de Russie, né en 1737, se distingua de bonne heure par son érudition et ses talens oratoires. Catherine II le nomma prédicat. de la cour, et lui confia l'éducation relig. du grand-duc (depuis Paul Ier), et plus tard celle des deux femmes qu'eut ce prince. Levschin fut promu à l'archev. de Moscou en 1775, et administra ce diocèse jusqu'en 1811, qu'il donna sa démission, et se retira dans un couvent. Il revint l'année suiv. à Moscou, exhorta ses anciens diocésains à une vigoureuse défense contre l'armée franç., et m. le 11 nov. 1812. Des nomb. ouv. de ce prélat, les meilleurs sont: *Doctrine chrétienne abrégée à l'usage du grand duc Paul*, St-Pétersbourg, 1765; *Exhortation aux raskolniki ou dissidens*, ib., 1766; *Hist. abrégée de l'Eglise russe*, Moscou, 1805. Les *OEuvres complètes de Platon Levschin* ont été imprimées à Moscou de 1779 à 1807.

LEWENHAUPT (ADAM-LOUIS, comte de), gén. suédois, compag. de Charles XII, né en 1659 dans le camp de Charles-Gustave lorsqu'il assiégeait Copenhague, servit d'abord en Autriche et contre les Turks, puis sous Guillaume III dans un corps auxiliaire envoyé de Holl. en Suède. Charles XII le distingua bientôt, lui confia des opérations importantes, et en 1706 le nomma gouv. de Riga et des places voisines. Il rendit à ce prince les plus grands services pendant la guerre de Russie, remporta en 1708 la victoire de Liesna, fit des prodiges de valeur à la bataille de Pultawa, et prit le commandement des débris de l'armée tandis que Charles vaincu fuyait en Ukraine. Le découragement des soldats l'ayant forcé à signer la capitulation du Borysthène (1709), il fut emmené comme prisonnier dans l'intér. de la Russie, et y m. 10 ans après. Il écrivit pend. cette longue captivité des *Mém.* imp. à Stockholm en 1757, et où l'on trouve un grand nomb. d'anecdotes intéressantes sur Charles XII.

LEWENHAUPT (CH.-EMILE, comte de), gén. suédois, de la famille du préc., né en 1692, se distingua en Poméranie et en Norwége sous les ordres du comte de Steinbock, son parent. Il se trouvait au siége de Frédérikshall, où fut tué Charles XII. Lieut.-gén. en 1732, maréchal de la diète en 1734 et 1740, il contribua beaucoup à faire déclarer la guerre par la Suède à la Russie, et fut nommé en 1742 chef de l'armée envoyée en Finlande. Vaincu ainsi que son collègue le gén. Buddembrock malgré la bravoure et la sagesse dont il donna des preuves éclatantes, il fut trad. devant une commiss. établie par les états, et décapité à Stokholm (15 août 1743).

LEWIS (JOHN), théol. et antiq., né à Bristol en 1675, m. à Margate en 1746, avait composé plus de mille *Sermons*; mais il ordonna à son exécuteur testamentaire de les détruire, parce que, disait-il, un minist. devant composer ses sermons, il ne voulait favoriser en publiant les siens la paresse de personne. Il reste de lui, tant imp. que MSs., plus ouvrages dont M. George Crabb donne la liste, au nombre de plus de 30, dans son *Univ. hist. Diction.*; le plus souv. réimp. est le *Catéchisme de l'église expliqué*, 1700, in-12.

LEWIS (MATTHIEU-GRÉGOIRE), litt. anglais, né en 1773, m. en mer l'an 1818, avait été envoyé fort jeune en Allemagne pour s'y former à la diplomatie; mais il n'y prit qu'un goût extrêmement vif pour les romans et les pièces de théâtre; aussi consacra-t il sa vie entière à ce genre d'ouv. Le plus connu de ses romans est *le Moine* (1795, 3 v. in-12): il a été traduit en français par MM. Deschamps, Desprès, Benoît et Lamarre, Paris, 1797, 4 v. in-12. Parmi ses pièces de théâtre, qui toutes sembleraient détestables en France, les Anglais applaudissent de préférence *Adelgitha*.

LEYBURN (GEORGE), né en 1593 dans le Westmoreland, professa les humanités à Douai, et fut reçu doct. à Reims. Dans la suite il revint en Angleterre, où son zèle trop vif pour le catholicisme le fit 3 fois mettre à la Tour de Lond. Successiv. vic.-général en Anglet. de Rich. Smith, évêque de Calcédoine résidant à Paris, puis président du collége anglais de Douai, il m. à Châlons-sur-Marne en 1677. On a de lui quelques ouv. peu importans. — LEYBURN (Jean), neveu du préc., présid. du collége de Douai en 1670 à la place de son oncle, secrét. et audit. du card. Howard à Rome (1676), envoyé en qualité de vic. apostolique en Anglet. (1685), et év. d'Adrumet *in partibus*, fut incarcéré à la Tour de Lond. à l'avènement de la maison d'Hanovre, mais presque aussitôt remis en liberté, et mourut en 1703. On a de lui une trad. latine du *Traité de la nature des corps et de l'immortalité de l'âme*, composé en anglais par Kénelm-Digby, Paris, 1651, in-fol. — Nic. LEYBURN, autre neveu de George Leyburn, fut missionn., procureur, enfin vice-président du collége de Douai, et m. en 1703. On lui doit une trad. anglaise des *Instructions pour la jeunesse*, écrites en franç. par Gobinet, 2 v. in-8.

LEYDE (JEAN de). V. EYCK.

LEYDE (JEAN de), chef des anabaptistes, né vers la fin du 15e S., fut d'abord marchand, ensuite aubergiste; son nom véritable était *Bockelson*. Les anabaptistes ayant paru à Munster, il alla les voir, et se sentit aussitôt animé d'un tel enthousiasme, qu'il se mit à prêcher comme eux. Naturellement éloquent et subtil, il vit une foule de disciples se rassembler autour de lui, et bientôt le prince év. fut obligé de sortir de la ville pour aller chercher des troupes, extirper le schisme, et faire renaître son autorité, qui, au milieu de ces troubles, n'avait point été respectée. Les habitans de Munster s'attendant à être assiégés organisèrent une petite république, nommèrent un conseil de 12 anciens, desquels Jean de Leyde fit partie, puis enfin l'élurent prophète. Quelq. jours après il fut proclamé roi, et sacré comme s'il possédait véritablement cette dignité. Intrépide et habile, il remplit avec noblesse tous les devoirs de la souveraineté, organisa la défense de la ville avec l'art d'un militaire consommé, et soutint 6 mois le siége avec autant de bonheur que d'héroïsme. Mais enfin les ennemis entrèrent dans la ville par surprise et la pillèrent en 1535. Jean de Leyde fut fait prisonnier, et périt l'année suivante sur la place publique de Munster au milieu des plus horribles tortures.

LEYDE (LUCAS DAMMESZ, dit LUCAS de), fameux grav. et peintre, né à Leyde en 1494, élève d'Engelbrechtsen, était à l'âge de 9 ans familier avec tous les genres de peint. A 12 ans il peignit en détrempe l'*Histoire de St Hubert*, et ce tableau eut un succès universel. A 18 il était regardé comme le prem. peint. de l'école flamande et le plus habile grav. de son temps. Il voyagea ensuite afin de se perfectionner encore dans son art; mais il fut, dit-on, empoisonné en route par des rivaux jaloux, et

ne quitta presque pas le lit pend. les dern. années de sa vie. Il m. à Leyde âgé de 39 ans (1533). Il avait gravé 172 pl., dont les épreuves ont toutes la plus grande valeur, et dont quelq.-unes sont regardées comme des compositions capitales. Les plus belles sont : l'*Adoration des mages*, 1513 ; l'*Ecce homo*, 1510 (estampe magnifique, et qui contient au delà de 100 fig.) ; le *Retour de l'enfant prodigue*, 1510; la *Danse de la Madeleine*, 1519 ; *Virgile dans un panier* (sujet tiré d'une *Vie* apocryphe *de Virgile*), et *Uylenspiegel* ou *l'Espiègle*.

LEYDECKER (Melchior), sav. calviniste, né à Middelbourg en 1642, past. en Zélande (1662), professeur à Utrecht en 1678, se déchaîna contre les systèmes de Cocceïus et de Descartes, qu'il connaissait peu, s'opposa à la réimp. des *Grands critiques*, attaqua avec fureur Drusius et le liv. de Spencer *de Legibus ritualibus Hebræorum*. Au reste il était lui-même très-habile dans la théol. et l'hist. ecclés.; et quoique intolérant, il fit quelques efforts pour opérer la réconciliation des luthériens et des calvinistes. Leydecker m. en 1721, laissant entre autres ouvrages 6 liv. sur l'*Histoire du Jansénisme* (de Hist. Jansenismi, etc.), Utrecht, 1695, in-8 (cet ouv. a été réfuté victorieusement par le père Quesnel); *de Republicâ Hebræorum* en 12 livres, Amst., 1704, in-fol.; *de vario reipubl. Hebræor. statu lib. IX*; *Theol. polit.-histor. lib. IX*, Amst., 1710, in-fol.; une trad. avec notes du livre de *Maimonide sur les rois des Hébreux*, Rotterdam, 1699, 2 v. in-8 (il avait composé un 3e vol. qui n'a pas été pub.); *Hist. ecclesiæ africanæ illustrata*, Utrecht, 1690, in-8, etc. La liste complète des ouvr. de Leydecker se trouve dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, p. 175 et suiv.

LEYRIT (N. DUVAL de), gouv. de Pondichéry en 1761, mort en 1764, a été taxé par l'infortuné gén. Lally (*v.* ce nom), lors de son procès, d'être en partie cause de la détresse par suite de laquelle il se vit réduit à remettre aux Anglais cette place, hors d'état de soutenir le siége. Mais M. d'Epréménil, neveu de Leyrit, a défendu avec succès la mémoire de celui-ci, et obtenu en 1784 du parlem. de Dijon un arrêt qui, confirmant celui rendu à Paris en 1766 contre le comte Lally, disculpa le prem. de toute incrimination.

LEYSER (Polycarpe), en lat. *Lyserus*, théol. protest. de la confess. d'Augsbourg, né en 1552 à Wynenden (Wurtemberg), fut success. min. à Gollersdorf (1573), doct. et prof. en théol. à l'univ. de Wittemberg (1576), puis surintend., coadjut. de Brunswick (1588), prem. prédic. de la cour de Dresde (1594), et m. à Wittemb. en 1601. Il a laissé un gr. nomb. d'ouv. en latin et en allem. : ceux-ci consistent en *Discours*, *Sermons*, *Apologies*, *Dissertations*, etc.; parmi les prem. on remarq l'*Harmonie évangélique* commencée par Mart. Chemnitz et finie par J. Gérard (*v. Bibl. sacrée* du P. Lelong); le *Colosse de Babylone*, etc., Darmstadt, 1607, 1609; Leipsig, 1608, 1610; Francfort, 1609 et 1610, in-4; une édit. de l'*Hist. de la société de Jésus* par Hasenmuller, Francfort, 1594 et 1605. On trouve sur lui de plus longs détails dans Moréri.— Polycarpe II, son fils, se distingua aussi par son savoir, et fut prof. de théol. à Leipsig et à Wittemberg, sa patrie, où il m. en 1633.—Polycarpe III, neveu du prem., né à Halle en 1656, m. en 1725, après avoir été past. à Magdebourg, surintendant de la principauté de Calenberg, et surintend.-gén. d'Isle, a également publié plus. ouv. théologiques. — Polycarpe IV, fils du préc., né à Wurmstorp en 1690, m. à Helmstadt en 1728, avait été dans cette dern. ville prof. de philos. en 1718, de poésie en 1719 et d'hist. en 1726. Il a laissé un gr. nomb. d'*Opuscules* en lat. Les plus importans sont : *Hist. poetarum et poemat. medii ævi*, Halle, 1721, in-8, ouv. curieux, mais incomplet; il va du 4e au 14e S.; *Amœnitat. litterariæ*, Wittemb., 1729, in-8, imp. d'abord sous le titre d'*Apparatus litter.*, etc., ibid., 1717 ; puis sous celui d'*Icon omnis generis doctrinæ*, ibidem, 1722, etc. ; et quelques traités sur les lois de Justinien. — Leyser (Jean), fils de Polycarpe II, né à Leipsig en 1631, fut reçu bachelier vers 1654, et devint past. d'une paroisse près de Leipsig en 1664. C'est vers ce temps qu'il se mit en tête de soutenir la polygamie, et qu'à l'instigation d'un comte suédois, son ami, il alla publiant que dans certains cas les lois humaines et divines ordonnent à un homme d'épouser plus. femmes à la fois. Cette extravagante opinion le fit chasser de tous les lieux où il voulut se fixer ; le Danemarck, la Suède, l'Italie, l'Anglet., la Hollande le repoussèrent successivement, et il vint mourir de misère à Paris en 1684. Nous ne mentionnerons de ses ouv. que son *Court dialogue sur la polygamie* (en allemand, ouv. pseudonyme, sous le nom de *Sincerus Wahrenberg*) et le *Discursus politicus de polygamiâ* (sous le nom de *Theoph. Alethæus*), 1676, in-8, réimpr., Lund, 1682, in-4, avec un ample comment. intit. *Polygamia triumphatrix*.

LEYSER (Augustin), sav. jurisc., né à Wittemberg en 1683, parcourut la Hollande, l'Anglet., l'Italie, servit comme volontaire dans les troupes autrichiennes contre les Turks, fut nommé prof. de droit à Wittemb. en 1708 et à Helmstadt en 1712, prés. du consistoire-gén. de la principauté, etc., et m. en 1752. On a de lui une *Dissertation sur les disputes de mots en jurisprudence* (*de Logomachiis in jure dissertatio*), Wittemb., 1707, in-4; *de Assentionib. jurisconsultorum dissert.*, ib., 1712, in-4, Helmstadt, 1726 (elle causa à Leyser les plus grands désagrémens) ; *Jurisconsultor. variationes et retractat.*, Helmstadt, 1713, in-4 ; *Meditationes ad Pandectas*, etc. (classiq. en Allemagne), Leipsig, 1717-1747, 11 v. in-4, Hall, 1772-75, 12 v. in-8.

LEYVA ou LÈVE (Ant., duc de), le plus habile gén. de Charles-Quint, naquit en 1480 en Navarre d'une famille obscure, passa par tous les grades de la milice. Devenu gén. pend. les guerres d'Italie, il chassa Bonnivet de devant Milan, prit Valence (sur le Pô), se distingua à la journée de Rebecq, soutint un siége célèb. dans Pavie, et par sa résistance opiniâtre, ainsi que par une sortie qu'il fit à la tête de la garnison, détermina le gain de la bataille de Pavie. Nommé gouv. du Milanez, il chassa Sforce de Marignan, prit Casal, fit prisonnier le comte de St-Paul, et consolida dans le pays la puissance des Espagnols. Il suivit ensuite Charles-Quint dans son expédition d'Afrique, puis lui conseilla de se jeter dans la Provence, promettant de le conduire à Paris, et ne demandant d'autre récompense que l'honneur d'être enterré à St-Denis (l'hist. Ferreras dit formellement le contraire). Le duc de Leyva mourut en 1536 comblé de richesses et de dignités.

LEZANA (Jean-Bapt. de), relig. carme, né à Madrid en 1586, m. à Rome en 1659, après avoir professé la théol. à Tolède et à Alcala, a laissé entre autres ouv. justem. oubliés : *Annales sacri, prophetici et eliani ordinis*, Rome, 1651-56, 4 v. in-f.

LEZARDIÈRE (mademoiselle de), m. en 1814, est aut. de l'ouv. anonyme suivant : *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, Paris, 1792, 8 v. in-8 : cet ouv. ne fut mis en vente que long-temps après la date de publication; deux vol. seulem. avaient été pub. en 1791 sous le tit. d'*Esprit des lois canoniques et politiques qui ont régi l'Eglise gallic. dans les prem. S. de la monarchie.*

LEZAY-MARNÉSIA (Claude-Franç.-Adrien, marq. de), né à Metz en 1735, servit quelq. temps, mais bientôt se retira dans sa terre de St-Julien, près Lons-le-Saunier, où il se partagea entre l'agriculture et les lettres. Député du bailliage d'Aval aux états-gén., il se réunit aux députés du tiers ; mais bientôt, voyant qu'il devenait impossible de

diriger le mouvement révolutionnaire, il quitta la France en 1790 avec le dessein de former un vaste établissem. dans l'Amérique septentrionale. N'ayant pu y réussir, il resta un an dans la Pensylvanie, revint en Europe, et revit la France en 1792. Incarcéré, il ne dut sa liberté qu'à la révol. du 9 therm., et passa en 1797 à Lausanne; plus tard il revint à Besançon, et y m. en 1800. Son *Eloge* a été fait par M. Grappin, 1812. Le marq. de Lézay-Marnésia a donné : *Essais sur la nature champêtre*, poème en 5 chants, Paris, 1787, in-8 (trad. en allemand par Grohmann, Leipsig, 1792, in-8), suivi de *Pièces fugitives*, *l'Heureuse famille*, *Apelle et Campaspe*, ballet : *Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet*, Besançon, 1778, in-8; *le Bonheur dans les campagnes*, Neufchâtel, 1784, in-8; *Plan de lecture par une jeune dame*, Paris, 1784, in-12; *Lettres écrites des rives de l'Ohio*, Paris, 1792, in-8; la trad. du *Voyageur naturaliste* de Lettsom, Amst. (Paris), 1775, in-12; et quelq. articles dans l'*Encyclopédie*. — LEZAY-MARNÉSIA (Charlotte-Antoinette de BRESSEY, marq. de), mère du précéd., habitait Nancy, où sa maison était le rendez-vous des personnes les plus spirituelles, et m. en 1785 au chât. de Condé. Elle est l'aut. des *Lettres de Julie à Ovide*, Paris, 1753, roman qui eut beaucoup de vogue, et qu'elle n'avoua jamais avoir composé. C'est à son fils que l'on doit la révélation de ce secret. — LEZAY-MARNÉSIA (Adrien, comte de), publiciste, né à Saint-Julien en 1770, fils du marquis de Marnésia, quitta de très-bonne heure le service, étudia la diplomatie à l'école de Brunswick, voyagea pendant la révolut., revint à Paris après le 9 therm., fut proscrit en 1795, et en 1797 alla en Suisse, et ne revint qu'après la chute du directoire. Napoléon le nomma ambassad. près de l'élect. de Saltzbourg, puis (1806) préfet de Rhin et-Moselle, et enfin (1810) du Bas-Rhin. Il mourut près de Strasbourg en 1814, d'une chute de voiture. On a de lui *les Ruines*, ou *Voyage en France*, etc., Paris, 1794, in-8; *Qu'est-ce que la constitution de* 1793? Paris, 1795, in-8; *Faiblesse d'un gouvernement qui commence* (en réponse à l'écrit de M. Benj. Constant : *la Force d'un gouv. qui commence*), Paris, 1796, in-8; *Pensées choisies du card. de Retz*, Paris, 1797, in-18; une trad. du *Don Carlos* de Schiller, Paris, 1799, in-8, etc. — Claude-Gaspard LEZAY-MARNÉSIA, son oncle, chanoine et comte de Lyon, m. en 1818, a donné des *Réflexions sur l'histoire de France*, Paris, 1765, in-12, et une *Oraison funèbre de Louis XV*, Lyon, 1774, in-4.

LHERITIER (NIC.), poète tragique très-médiocre, m. en 1680, historiog. de France, a laissé outre ses *Tragédies*, des *Poésies fugitives*, un *Tableau historique des principaux évènemens de la monarchie franç.*, et une trad. des *Annales et hist. des troubles des Pays-Bas*, de Grotius, Amsterd., 1662, in fol. — LHÉRITIER de VILLANDON (Marie-Jeanne), fille du précéd., née à Paris en 1664, fut reçue à l'académie des Jeux floraux en 1696, puis à celle des Ricovrati de Padoue en 1697, et m. en 1734. On a d'elle une traduction, moitié en prose, moitié en vers, des *Epîtres héroïques d'Ovide*, Paris, 1732, in-12 (le seul de ses ouv. qui ne soit point anonyme); *OEuvres mêlées*, 1695, in-12; *Bigarrures ingénieuses*, Paris, 1696, in-12; l'*Apothéose de mademoiselle de Scudéry*, Paris, 1702, in-12; *Erudition enjouée*, Paris, 1703, 3 v. in-12; *la Tour ténébreuse*, Paris, 1705, in-12 (trad. de l'anglais); *la Pompe Dauphine*, ib., 1711, in-12; *Caprices du destin*, Paris, 1718, in-12. Voyez son *Eloge* dans le *Journal des Savans*, déc. 1734.

LHÉRITIER DE BRUTELLE (CHARLES-LOUIS), sav. botaniste, né à Paris en 1746, fut d'abord procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts de cette ville, ensuite conseiller à la cour des aides; il cultiva avec succès la botanique, devint memb. de l'acad. des sciences, et fit partie de l'institut lors de l'organisation de ce corps savant. Pendant la révol., il fut obligé d'accepter comme ressource un emploi au ministère de la justice, et m. en 1800, assassiné à coups de sabre à quelq. pas de sa maison, en sortant de l'institut à 10 heures du soir. On a de lui : *Stirpes novæ*, etc., Paris, 1784 et années suiv., 2 v. in-fol., contenant 7 fascicules ou planches ou cahiers (cet ouv. n'a point été achevé); *Cornus*, *specimen botanicum sistens*, etc., ibid., 1788, in-fol., avec 6 planches; *Sertum anglicum*, etc., ib., 1788, in-fol., fig., et quelq. *Dissertat.* lat. Il a laissé en MS. une *Flore de la place Vendôme*, catalogue de plus. espèces de plantes qu'il avait observées en entrant ou en sortant de son bureau. Son *Eloge*, par M. Cuvier, est impr. au t. IV des *Mém. de l'Institut*, classe des sciences physiques et mathématiques.

LHERMINIER (NIC.), chanoine et archidiacre, doct. de Sorbonne, né dans le diocèse du Mans en 1657, m. à Paris en 1735, avait ouvert chez lui vers 1691 un cours de théol., et il professa cette science pendant 15 ans. On a de lui *Summa theol. ad usum Schol.*, etc., 1701-11, 7 vol. in-8, et *Tr. de sacramentis*, Paris, 1736, 3 vol. in-12.

LHERMITE (JACQ.), navigat. hollandais, commanda la flotte de 11 vaisseaux destinée à attaquer le Pérou en 1623, et m. le 2 juillet 1624 devant le Callao. On donna son nom à une petite île située au sud de la Terre-du-Feu, et celle même où se trouve le cap Horn. — V. HERMITE.

L'HEUREUX (JEAN) ou MACARIUS (traduct. grecq. du mot *heureux*), né à Gravelines dans le 16e S., m. en 1614 à Aire en Artois, où il était chanoine, avait consacré 20 ans de sa vie à rechercher les anciens monumens, et principalement les antiquités chrét. Il laissa beaucoup de MSs., mais un seul a été publié par Jean Chifflet sous le titre de *Joan. Macarii canonici Ariensis Abraxas seu Apistopistus*, Anvers, 1657, in-4 : excellente dissertat. sur les superstitions des Basilidiens.

LHOMOND (CHARLES-FRANÇOIS), prof. émérite à l'université de Paris, né à Chaulnes en 1727, fut quelq. temps principal du collége d'Inville, où il avait fait ses études, et de là passa à une des chaires infér. du collége du card. Lemoine (*la sixième*). Il l'occupa tout le temps de sa carrière universit., refusant l'avancement qui lui fut souvent offert, et dirigeant tous ses efforts vers l'instruction de l'enfance. Il fut enfermé en 1792; mais bientôt Tallien, dont il avait été le maître, lui fit rendre la liberté. Lhomond m. en 1794. Tout le monde connaît ses ouv. élémentaires, qui ont été imp. une multitude de fois. Ce sont les *Elémens de la gramm. franç.*; *Elémens de la gramm. latine*; *Histoire abrégée de l'Eglise* (*v.* les nos 7,273 et 22,590 du *Dictionn. des Anonymes*); *Histoire abrégée de la religion*; *Doctrine chrétienne*; *Epitome historiæ sacræ*, et *De viris illustribus urbis Romæ*.

LHOPITAL (MICHEL de), chancelier de France et l'un des plus illustres magistrats des temps modernes, naquit en 1505 à Aigueperse (Auvergne), de Jean de Lhopital, méd. du connétable Charles de Bourbon. Il étudiait en droit à Toulouse, lorsque son père suivit dans sa disgrâce et dans son exil son célèbre patron. Arrêté et jeté en prison par l'ordre des commissaires qui instruisaient le procès du connétable, le jeune Michel fut mis en liberté sur un ordre du roi, eut la permission de rejoindre son père en Italie, continua ses études de jurisprudence à Padoue, passa ensuite à Rome où il obtint une place d'auditeur de rote, revint en France en 1534, suivit quelq. temps le barreau de Paris, épousa la fille de Jean Morin, lieutenant-criminel, et reçut en dot une charge de conseiller au parlement. Ses talens et ses vertus l'ayant mis en relat. avec plus. des personnages distingués de l'époque, il contracta avec le chancelier Olivier (*v.* ce nom)

l'amitié la plus intime ; et ce chef de la magistrat., voulant mettre en évidence toute la capacité de son ami, le fit envoyer en qualité d'ambassadeur au concile de Trente, dont le pape Paul III venait d'ordonner la translation à Bologne. Lhopital après être resté seize mois dans cette dern. ville, sans que la réunion des membres du concile put y avoir lieu, retourna en France pour être témoin de la disgrâce du chancelier; mais il n'en avança pas moins dans la carrière qui lui avait été ouverte par ce digne ami. Marguerite de Valois, fille de François Ier, informée du mérite de Lhopital, le nomma son chancelier particulier, et plus tard, de concert avec le cardinal de Lorraine, elle lui fit obtenir la place de chef et sur-intendant des finances du roi en la chambre des comptes. Ce poste avait besoin d'un gardien aussi fidèle. Lhopital fit revivre les anciennes lois tombées en désuétude, contint les prévaricateurs par des exemples de sévérité, refusa d'acquitter les dépenses qui ne tournaient point au profit de l'état, et ne se laissa intimider ou séduire ni par les menaces, ni par les flatteries. Après la mort de Henri II, le cardinal de Lorraine placé à la tête du gouvernement sous François II, fit entrer Lhopital au conseil d'état, et six mois plus tard le rappela de Savoie où il avait suivi la princesse Marguerite, mariée au duc de Savoie, pour l'élever à la dignité de chancelier de France. Au milieu des factions qui divisaient la cour, et dans la situation éminemment critique où se trouvait le royaume, Lhopital réunit autour de lui tous ceux qui partageaient ses opinions de modération et de justice ; et il forma ainsi un tiers parti, qui, sous sa direction, ne voulut reconnaître d'autres ennemis du bien public que ceux qui troublaient le repos de l'état et en violaient les lois et la constitution. Déjà assuré de la coopération d'un certain nombre de personnages distingués dans le clergé et la magistrature, Lhopital voulut s'appuyer encore de l'opinion de la nation entière. Dans une assemblée de notables tenue à Fontainebleau en 1560, et où il avait eu le soin de n'appeler que des hommes dont les intentions et la sagesse lui étaient connues, il fit ordonner la convocation des états-généraux, celle d'un concile national, et la suppression des poursuites contre les protestans dont il avait trouvé la perte résolue, à son arrivée à la cour. La révolte de ces derniers, et la mort de François II ayant changé l'état des choses, le chanc. n'en poursuivit pas moins son système de rapprochement et de conciliation. En voyant la guerre civile sur le point d'éclater, Lhopital crut que le seul moyen de calmer l'irritation des protestans était de leur accorder une tolérance qu'il n'était plus possible de leur refuser, et il rédigea un édit qui permettait, sous certaines restrictions, la profession publique de la religion réformée. Mais cette mesure aigrit les catholiques et enhardit les protestans qui se soulevèrent de nouveau et se livrèrent à des excès au moins aussi coupables que ceux de leurs adversaires. Lhopital fit d'inutiles efforts pour éviter la guerre; il fut renvoyé du conseil et les hostilités commencèrent. Sans entrer dans les odieux détails des évènemens qui suivirent, nous nous bornerons à dire qu'après la mort du duc de Guise, assassiné au siége d'Orléans, Lhopital régla les conditions de la paix entre les deux partis ; et, jugeant avec raison qu'une guerre étrangère, en réunissant ces mêmes partis contre un ennemi commun, était le seul moyen d'éviter une nouvelle lutte entre eux, il fit déclarer la guerre aux Anglais qui avaient profité des troubles pour s'emparer du Havre. Mais malgré la fermeté avec laquelle il faisait exécuter les édits de pacification, Lhopital vit ses intentions conciliatrices incessamment traversées, et la confiance de la reine-mère, Catherine de Médicis, s'éloigner de lui. Ses avis ne furent plus écoutés, et on l'exclut des conseils où l'on mettait en délibération la perte des protestans. Les intrigues redoublèrent pour rendre suspect et abreuver de dégoûts un magistrat suprême en présence duquel on ne pouvait violer les lois, dissiper les finances et mettre le royaume en combustion. Lhopital prévint sa disgrâce en se retirant de lui-même (1568) à sa modeste maison de campagne de Vignay près d'Etampes. Quelques jours après on lui fit demander les sceaux qu'il rendit sans regret. C'est dans cette retraite, dont sa philosophie lui fit apprécier tout le charme, qu'il passa 4 ans, pend. lesquels l'étude, la prière, l'éducation de ses petits-enfans, la culture des champs, la société d'une femme digne de lui en tout point, partageaient sa journée. Cette heureuse tranquillité, qu'il avait si péniblement acquise, fut bien cruellement troublée par la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemi, dont lui-même faillit être l'une des victimes. Les habitans du voisinage s'ameutèrent, dévastèrent ses champs et traînèrent ses fermiers dans les prisons d'Etampes. Mais la reine-mère, prévoyant ce mouvement, avait envoyé un parti de cavalerie pour protéger l'anc. ministre. A l'apparition de ces cavaliers armés, dont on ignorait les desseins, la famille et les domestiques de Lhopital lui demandèrent s'il voulait qu'on fermât les portes : « Non, non, dit le vertueux chancelier, et si la petite n'est bastante, que l'on ouvre la grande. » Toutefois ces cruels évènemens altérèrent sa santé; il m. à Vignay le 13 mars 1573, et fut enterré dans l'église de Champmoteux, sa paroisse. Son mausolée, enlevé de cette église, se voyait, il y a quelques années, au musée des monumens français, rue des Petits-Augustins à Paris. Magistrat courageux, citoyen zélé, sujet fidèle, homme d'état sage et tolérant, Lhopital conserva toujours l'austérité de ses mœurs et la simplicité de ses goûts. Aussi instruit dans le droit public que dans le droit privé, il regardait le gouvernement monarchique comme le plus parfait de tous, mais il ne pensait pas que l'autorité du monarque dût être absolue. Il restitua à l'autorité royale des droits et des prérogatives que les grands avaient usurpés et dont ils abusaient souvent. Il assigna des bornes à la puissance des parlemens, et fut le prem. qui fixa le point où leur résistance devait s'arrêter. On a voulu faire suspecter ses sentimens en matière de religion ; mais ses écrits fournissent la preuve de son orthodoxie. Tout en se livrant à l'étude de la jurisprudence, Lhopital s'était aussi appliqué aux belles-lettres ; et les langues grecque et latine lui étaient très-familières : il avait surtout un talent particulier pour la poésie. Il nous reste de lui : *Epistolarum seu sermonum lib. VI* (en vers), publiés par Pibrac, J.-A. de Thou et Scévole de Ste. Marthe, Paris, 1585, in-fol., et réimprimé plus. fois en France et à l'étranger : M. de Langeac en a trad. un fragm. relatif au *Bonheur que procure l'étude*, Paris, 1817, in-8 ; un recueil de *Harangues prononcées aux états d'Orléans*, 1561, in-4 ; plus. autres discours prononcés en diverses occasions et qui n'ont pas été recueillis ; son *Testament*, inséré dans la *Biblioth. choisie* de Colomiès, dans la Biblioth. du droit franç. de Bouchel, dans Castelnau et dans Brantôme. On lui attribue des *Mém. contenant plus. traités de paix, apanages, mariages, reconnaissances, foi et hommages* (de 1551 à 1556), Cologne, 1672, in-12. Lévesque de Pouilly a publié une *Vie de Lhopital*, et J.-M.-L. Coupé un *Essai de traduct. de ses Poésies* (v. LEVESQUE et COUPÉ). M. Bernardi a fait insérer dans les Archives littéraires un *Essai sur la vie, les écrits et les lois de Michel de Lhopital*, réimprimé à part, Paris, 1807, in-8 ; on connaît aussi un *Essai sur la vie de Michel de Lhopital*, publié (en anglais), par C. Butler, Londres, 1814, in-12, dédié à M. G. Canning); enfin M. Villemain a publié récemment une *Vie de Lhopital* dans le 3e vol. de ses *Mélanges historiques et litté-*

raires, Paris (chez Ladvocat), 1827, in-8. On a pub. les *OEuvres de L'Hopital*, *ornées de portraits et de vues, dess. et grav. par A. Tardieu*, accomp. de notes hist. par M. Dufey, Paris, 1825-26, 5 v. in-8. — Lhopital (Michel Hurault de), sieur *de Fay*, petit-fils (par sa mère) et filleul du chancelier, m. en 1592, fut successivem. chancelier de Henri, roi de Navarre (depuis Henri IV), ambassad. en Hollande et en Allemagne, maître des requêtes et gouverneur de Quillebœuf. On connaît de lui : 2 *Discours* sur l'état présent de la France, imp. avec 2 art. sur le même sujet, en 1593 ; et *Sixtus et anti-Sixtus*, 1590, in-4, en réponse au *Discours* du pape Sixte V, sur la mort de Henri III.

L'HOPITAL. V. Vitry.

LHOPITAL (Guill.-Fr.-Antoine), marquis de Saint-Mesme et comte d'Antremont, un des plus célèbres mathémat. de la France, naquit à Paris en 1661. Son aptitude pour la géométrie était telle, qu'à 15 ans il donna la solution d'un problème proposé par Pascal et relatif à la cycloïde. Dans la suite Jean Bernoulli étant venu en France (1692), il l'emmena à sa terre d'Oucques et étudia 4 mois consécutifs sous cet habile professeur. Il fit sous lui de tels progrès, que l'année suivante il fut nommé memb. de l'acad. des sciences, et résolut plusieurs problèmes très-difficiles proposés par son maître. Il n'y eut dans toute l'Europe que Newton, Leibnitz, Jacq. Bernouilli et Huyghens qui arrivassent aux mêmes résultats. Il eut même la gloire d'être le seul qui détermina la courbe d'égale pression. C'est à partir de cette époque qu'il se livra à la composition de 2 ouv. qui opérèrent une révolution dans l'étude des mathémat. et qui augmentèrent encore sa célébrité. Il m. le 2 février 1704, âgé de 43 ans. On a de lui : *Analyse des infiniment petits*, 1696, in-4 ; et *Traité analytique des sections coniques*, (posthume) 1707, in-4.

LHUYD ou Lhoyd. V. Llwyd.

LIA, fille de Laban. V. Jacob.

LIANCOURT (Jeanne de SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, fille de Henri de Schomberg, maréchal de France, qui lui fit donner une éducation très-soignée, m. en 1674, parlait plus. langues et faisait très-agréablement des vers. Elle n'avait pas moins de piété que de talens, et recevait chez elle Arnauld, Pascal et les solitaires de Port-Royal. On a d'elle un opusc. intit. : *Réglem. donné par une dame de haute qualité à Mme**** (la princ. de Marcillac) *sa petite-fille pour sa conduite et celle de sa maison* (posthume), Paris, 1698, in-12 et 1779, in-12. La *Vie* de la duchesse de Liancourt se trouve dans les *Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal* (Cologne), 1750, 4 vol. in-12, tome I.

LIANCOURT. V. Rochefoucauld.

LIBANIUS, sophiste célèbre du 4e S., né à Antioche en 314 d'une famille distinguée, étudia dans Athènes sous Diophante, puis à Constantinople sous le grammairien Nicoclès et le sophiste Bémarque. Il ouvrit dans cette dern. ville une école où bientôt affluèrent les élèves ; puis, ayant été banni comme coupable de magie, il alla successivem. à Nicée, à Nicomédie, à Athènes, où il professa cinq ans avec la plus grande réputation, et enfin dans Antioche, sa patrie, où il mit le sceau à sa réputation. Julien faisait le plus grand cas de ses talens ; monté sur le trône il alla le visiter à Antioche, et voulut le nommer préfet du prétoire. Libanius ne voulut accepter que la charge de questeur. Il conserva une partie de sa faveur sous Valens ; cependant il fut accusé plusieurs fois et éprouva de nombreux désagremens, non-seulement de la part des sophistes ses rivaux, mais encore de ses compatriotes. Il m. vers l'an 390, âgé d'au moins 76 ans. Les ouvrages de Libanius se composent principalement de *Declamations*, *Dissertations*, *Discours*, *Lettres* et *Progymnasmata*, ou Exercices à l'usage des jeunes rhétoriciens. Le style en est pur, riche et brillant ; l'auteur fait preuve d'imagination ainsi que de savoir, et il est rare qu'il sacrifie au mauvais goût qui alors dominait dans la littérature. Les meilleures édit. de ses ouvr. sont celles de Morel (sous le titre : *Libanii soph. Præludia oratoria*, etc.), Paris, 1606-1627, 2 v. in-f., et de Reiske, Altenbourg, 1791-97, 4 vol. in-8. On peut y joindre celle des *lettres* par Wolf, Amsterdam, 1738, in-fol. Malheureusem. aucune de ces édit. n'est complète. Léon Adami en avait promis une (en 1715) qui devait former 6 vol. in-fol.

LIBARID, général géorgien, de la race des Orpélians, se révolta contre Pakarad ou Bagrat IV, roi de Géorgie, qui avait séduit sa femme, le força à fuir (1045), et ne consentit à le laisser rentrer dans sa capitale que sur la sollicitat. de Constantin Monomaque, emper. de Constantinople, et à condition qu'il lui céderait la partie S. et S. O. de la Géorgie, connue sous le nom de Meschie. Dans la suite les Turcks Seldjoukides s'étant jetés sur l'Arménie, il alla porter des secours à l'armée impériale et contribua puissamment à la victoire qu'elle remporta. Mais il tomba entre les mains des ennemis et fut remis au sulthan Ibrahim-Inal : celui-ci le traita avec bonté, et au bout de deux ans le renvoya sans rançon. Libarid retourna alors dans sa souveraineté où il sut se maintenir indépendant, et resta fidèle allié des princes de Constantinople ; mais Bagrat le fit assassiner vers l'an 1059. Ivané son fils essaya vainement de succéder à sa puissance.

LIBAVIUS (André), docteur en médecine, né à Halle, professa à Iéna (1588) l'hist. et la poésie, devint recteur du gymnase de Cobourg (1605), et y m. en 1616. Il est le prem. médecin qui ait parlé de la *transfusion du sang*. On a de lui plusieurs ouv. de chimie, dans lesquels il détruisait la doctrine de Paracelse et qui lui donnèrent beaucoup de réputation. Les plus remarquables sont : *Epistolarum chymic. lib. III*, Francfort, 1595 et 1599, 3 vol. in-8 ; *Alchymia*, Francfort, 1606, in-fol., fig. ; et *Mém. d'alchymie* (Comment. alchym.), Francfort, 1615, 2 vol. in-fol. On emploie quelquefois comme caustique une composition de muriate sur-oxigéné d'étain dite *liqueur fumante de Libavius*.

LIBERALE, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone en 1451, et m. en 1536, fut élève d'Etienne de Zevio, mais s'appliqua surtout à l'imitation de Jacques Bellin, dont il s'appropria la manière. On estime dans ses tableaux l'express. qu'il sait donner aux figures de ses personnages.—Genzio ou Gennesio Liberale, peintre de genre, natif d'Udine, étudia les principes de son art sous Pellegrino da San-Daniello avec Jean Bellin. Il peignit surtout les poissons.

LIBERALIS (Antoninus). V. Antoninus.

LIBÉRAT, diacre de l'église de Carthage au 6e S., fut employé à diverses missions importantes, alla à Rome en 535, et y composa son *Breviarium de causâ Nestorii et Eutychetis*, pub. avec commentaires par Garnier, 1675, in-8.

LIBÈRE (St), pape, success. de St Jules, fut élu le 24 mai 352 et se distingua d'abord par la fermeté qu'il déploya contre l'arianisme et le sémi-arianisme. Trois conciles s'assemblèrent sous ses auspices à Rome, à Arles et à Milan pour juger entre St Athanase et Arius. Les deux dern. assemblées ayant adopté l'opinion de l'hérésiarque, sa résistance courageuse le fit exiler à Berée (Thrace) par l'emper. Constance, et même il fut remplacé sur le siége épiscopal de Rome par l'antipape Félix II (*v.* ce nom). Mais dans la suite il se démentit, adopta la formule de Sirmium, rédigée par les semi-ariens et obtint son rappel en 358. Le peuple l'accueillit assez froidement quoiqu'il eût commencé par anathématiser le dogme des Ariens purs ou Anoméens. Un nouveau concile s'assembla dans Ariminum (Rimini), et approuva encore les dogmes

d'Arius. Mais Libère anathématisa les partisans du concile et prit des mesures telles que la plupart des évêques d'Orient revinrent à l'orthodoxie. Il m. en 366, après un pontificat de quatorze ans et deux mois, et eut pour success. St Damase. L'hétérodoxie de Libère a souvent été citée comme argument péremptoire contre ceux qui soutenaient l'infaillibilité du pape. Voyez *Comment. critiq. et historique sur St Libère* par Stilting, insér. dans les *Acta sanctorum* (des Bollandistes) 23 sept.; et *Dissertation critiq. et historiq. sur le pape Libère* par l'abbé Corgne, Paris, 1726; douze *Lettres* de ce pontife et son *Dialog. avec Constance* se trouvent dans la *Collect. des conciles*, t. 2.

LIBERGE (Marin), jurisconsulte, né à Belon-le-Trichard près du Mans, professa le droit au Mans, puis à Angers où il apaisa, par son éloquence, deux séditions populaires, et dont il fut nommé échevin perpétuel après la soumission de la ville à Henri IV. Ce prince passant à Angers en 1595, fut si content de la harangue que l'habile professeur prononça devant lui qu'il l'embrassa, le loua publiquem. et enfin accorda en son honneur à l'université d'Angers le droit *d'appétissement des pintes*. Il fut dans la suite député aux états de Blois, et m. en 1599. On a de lui : *Ample discours de ce qui s'est fait et passé au siége de Poitiers*, etc., Rouen, 1569, in-8, 2e édit. augm., Poitiers, 1570, in-4, Rouen, 1625, in-12; *de Artibus et disciplinis quibus juris studiosum, instructum..... esse oportet*, etc., 1591, in-8; *de Justitiâ et jure oratio*, Angers et Paris, 1574, in-4; *Universæ juris historiæ descriptio*, Poitiers, 1567, in-4, etc.

LIBERGIER ou LEBERGER (Hugues), architecte de Reims, né au commencem. du 13e S., et m. en 1263, construisit le portail, les deux tours, la nef et les deux ailes de la belle église de Saint-Nicaise de Reims, qui fut achevée par Robert de Coucy. Ce morceau d'architecture, détruit aujourd'hui, était admiré principalement pour l'ordonnance simple et majestueuse de l'intérieur.

LIBERI (Pierre), peintre d'histoire, né à Padoue en 1605, fut élève de Voratori, puis visita toutes les grandes villes de l'Italie; et, de la combinaison des systèmes de diverses écoles, il se forma un style particulier. Sa réputation le fit appeler en Allemagne, où il reçut les titres de comte et de chevalier et acquit des richesses considérables. Il revint ensuite à Venise où il vécut avec splendeur. Liberi m. en 1687, emportant la réputation du premier peintre de l'école vénitienne. On admire ses *Vénus nues*, et plus. tableaux d'église qu'il fit pour les villes de Venise et de Bergame.—Marc Liberi, son fils et son élève, copia avec perfection plusieurs tableaux de son père. Du reste on le regarde comme un artiste médiocre.

LIBERTAT (Pierre), né à Marseille vers le milieu du 16e S., suivit d'abord le parti de la ligue, et fut un des principaux officiers de Casaulx qui avait usurpé dans Marseille le titre de consul et refusait de rendre cette ville au duc de Guise, général de Henri IV. Mais tout à coup, changeant de parti et séduit par les promesses du duc, il tua Casaulx, et s'empara de la ville qu'il remit aux troupes royales. Henri IV, pour lui témoigner sa reconnaissance, le nomma viguier perpétuel de Marseille et lui fit compter 50,000 écus.

LIBICKI (Jean), poète polonais, qui florissait dans le 17e S., est aut. d'une *Traduct. des Odes d'Horace*, Cracovie, 1647, in-4, du *Bacchus miraculosus*, poème en polonais malgré ce titre latin, et du *Somnium de Vino et aquâ inter se litigantibus pro præcedentiâ*, 1647 et 1684 (lat. et polonais).

LIBON, architecte grec, né en Elide, florissait vers la 80e olympiade (458 avant J.-C.). Il construisit auprès de Pise le célèbre temple de Jupiter Olympien dont Pausanias nous a donné la description et dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige. Voyez l'ouv. de M. Quatremère de Quincy, intit. : *Jupiter Olympien*.

LIBRI (François dai), dit *le Vieux*, peintre en miniature, mort à Verone, sa patrie, en 1555, se rendit célèbre par le talent avec lequel il peignait les livres de chœur et d'office.—Jérôme dai Libri, son fils, excella aussi dans les miniatures destinées aux livres de chœur; mais il ne se borna pas à ce genre et acquit la réputation d'un des prem. artistes de son temps. — François dai Libri, dit *le Jeune*, fils aîné de Jérôme, passa la plus grande partie de sa jeunesse à diriger une manufacture de verrerie. Il reprit ensuite le pinceau qu'il avait manié dans son adolescence, et produisit quelques tableaux remarquables. Il m. dans un âge peu avancé.

LIÇARRAGUE (Jean de), ministre protestant dans le Béarn, sa patrie, fut mis en prison au commencement des troubles religieux du 16e S. Jeanne d'Albret l'en fit sortir, se l'attacha et le chargea de traduire le *Nouveau Testament* en basque. Cet ouvrage a été imp. à La Rochelle, 1571, in-8. On ignore quand m. Liçarrague. On trouve des détails sur sa vie dans le *Diction. de* Marchand.

LICETI (Fortunio), péripatétic. moderne, né à Rapallo (état de Gênes) en 1577, professa la logique, puis la philosophie d'Aristote à Pise, et remplit en 1645 la chaire de médecine à Padoue, où il m. en 1657. Liceti était un des hommes les plus savans de son siècle; mais sa vénération absurde et aveugle pour la doctrine d'Aristote l'empêcha de faire faire le moindre progrès aux sciences. On a de lui : *de Ortu animæ humanæ*, Francfort, 1600, in-8; *de His qui diù vivunt sine alimento lib. IV*, Padoue, 1612, in-fol.; *de Monstrorum causis, naturâ et differentiis, lib. II*, Padoue, 1616, in-4; *De spontaneo viventium ortu lib. IV*, Vicence, 1618, in-fol.; *de Lucernis antiq. reconditis, lib. VI*, Venise, 1621, in-4, Udine, 1652, in-fol.; *Litheosphorus*, Udine, 1620, in-4; *de Annulis antiquis*, ibidem, 1645, in-4; *de Propriorum operum historiâ*, Padoue, 1634, in-4; *de Quæsitis per epistolas clarissimis viris responsa*, Bologne, 1640, in-4. V. les *Scriptor. Ligurin.* de M. Giustiniani, les *Mém.* de Nicéron, t. 27, et le *Dictionn.* de Chauffepié. — Joseph Liceti, son père, méd., est aut. d'un ouv. intitulé *la Nobiltà de' principali Membri dell' Uomo*, *dial.*, etc., Bologne, 1590, in-8.

LICHTENAU. V. Conrad (p. 708).

LICHTENBERG (George-Christophe), physicien et moraliste, né à Ober-Ramstaedt près Darmstadt en 1742, étudia d'abord dans la dern. de ces deux villes, puis à Goettingue, et fit de très-grands progrès dans toutes les sciences. Après avoir achevé ses études, il se mit à voyager et visita l'Angleterre. Revenu en Allemagne, il professa les mathématiques (1770), et la physique expérimentale (1777) à Goettingue. Ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à la philosophie et à la littérature, et de composer divers ouv. Il m. en 1799 d'une maladie inflammatoire. On a de Lichtenberg plus. ouv. scientifiques et littéraires; les principaux sont : *Timorus*, 1773; *Lettres sur Garrick*; *Traité de la physiognosique contre les physiognom.*; *physiognomie des queues*, et l'*Explicat. des gravures ou composit. morales d'Hogarth*, dont il a paru 9 livrais. de 1794 à 1807, in-fol. et in-8. Il faut y joindre beaucoup de *Mémoires* et d'articles remarquables insérés dans le *Magasin de Goettingue*, et la série des *Almanachs* de cette ville de 1778 à 1799. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit, de gaieté, une sensibilité profonde et une connaissance peu commune du cœur humain. Mais on doit avouer que les analyses auxquelles il soumet-et les pensées et les sentimens, sont souvent trop subtiles. Dans les sciences il eut le tort de s'opposer à la restauration de la chimie par Lavoisier; mais l'ouv. où il le combat (*Exposition des idées de M. Deluc sur la formation de la pluie*, 1800, in-8) est écrit avec tant de charme que

l'on oublie le frivolité et même la fausseté des argumens pour admirer la richesse et l'élégance du style avec lequel il les expose. Kæstner a écrit son *Eloge* (Mém. de l'acadêm. de Goettingue, 1799, in-4), et un anonyme (*Nécrologie* de Schlichtegroll, 10e année, 2e vol., Gotha, 1805, in-12), a donné quelques détails sur sa vie.

LICHTENSTEIN (JOSEPH-VENCESLAS, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne en 1696, entra au service à 18 ans et se signala dans les campagnes de 1733 et de 1734. Il fut nommé successivem. général-major, lieutenant-général, feld-maréchal, et en cette qualité il alla prendre le commandement de l'armée d'Italie, et remporta le 20 juin 1746 la victoire de Plaisance. Il avait aussi beaucoup de talens diplomatiques et eut le titre d'ambassadeur en France (1738-1741). Enfin il fut récompensé de tous ses services par le titre de directeur-général de l'artillerie qu'il garda jusqu'à sa m. arrivée à Vienne en 1772.

LICHTWER (MAGNUS-GODEFROI), fabuliste allemand, né à Wurtzen (Brandebourg) en 1719, et m. à Halberstad en 1783, avait été successivement profess. de logique, de philosophie morale et de droit civil à Wittenberg, et chanoine à Halberstadt. Il est connu surtout par ses *Fables*, 4e édit., Berlin, 1762, in-8, trad. en fr. (par C.-T. Pfeffel), Strasbourg, 1763, in-8 : les Allemands les placent à côté de celles de Gellert et de Lessing. Il a composé de plus un poème du *Droit naturel*, Leipsig, 1758, in-4, qui n'est point estimé.

LICINIUS (CALVUS STOLO C.), Romain, gendre de M. Fabius Ambustus, se fit nommer tribun du peuple l'an 376 avant J.-C., et proposa aux comices plus. lois très-préjudiciables aux intérêts de l'aristocratie, entre autres une qui ordonnait de ne nommer à l'avenir que des consuls au lieu de tribuns militaires, et d'en tirer toujours un du corps des plébéiens. Les patriciens multiplièrent les intrigues pour empêcher l'exécution de cette loi, et engagèrent quelq. tribuns à arrêter toutes les délibérations par leur veto. Mais les autres tribuns et le peuple opposèrent non moins de résistance. Licinius avec Sextius, jeune plébéien d'un grand mérite, fut réélu pendant 9 ans ; et pendant 5 ans de suite ils furent les seuls magistrats, s'étant opposés à la nomination des tribuns militaires et de tous les dignitaires curules. Enfin l'an 366 avant J.-C. la loi passa et Sextius fut nommé consul. Deux ans après Licinius Stolo obtint la même dignité, et il fut encore élu en 361. On prétend que ce fut à l'instigation de sa femme qu'il proposa ses lois contre les patriciens. Celle-ci étant allée rendre visite à sa sœur, femme de Sulpicius Prætextatus, alors tribun militaire, laissa échapper un mouvement de frayeur, lorsque les licteurs frappèrent à la porte avec leurs faisceaux pour avertir de l'arrivée du magistrat. Sa sœur rit en lui expliquant la cause du coup qui l'avait effrayée ; ce qui piqua l'épouse de Licinius, et lui inspira une mélancolie dont son beau-père et son mari la tirèrent en lui annonçant qu'avant peu elle verrait les mêmes honneurs dans sa maison. On ajoute que dans la suite Stolo fut condamné à une amende pour avoir violé une de ses lois, celle par laquelle il défendait de posséder plus de 500 journaux de terre.

LICINIUS TEGULA (P.), poète latin, auquel quelques critiques assignaient le 4me rang parmi les aut. dramatiques de cette nation, composa plusieurs coméd., dont l'une portait le titre d'*Aerea*, et dont il ne reste que deux vers. Il vivait vers l'an 202 avant J.-C. On présume que c'est le même que C. Licinius Imbrex.

LICINIUS CALVUS (C.), célèbre orateur, né l'an 74 av. J.-C., m. à l'âge de 30 ans, sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il parut au barreau. A son éloquence, qui n'était que de peu inférieure à celle de Cicéron, il joignait un grand talent pour la poésie. Il ne laissa cependant que quelques élégies sur la mort de Quintilie sa maîtresse, et une pièce satirique contre César. Horace le met pour le talent poétique à côté de Catulle. Malheureusem. il ne nous reste de lui que quelques fragmens insérés dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. *Voyez* au reste Funck, *de Virili ætate linguæ latinæ*.

LICINIUS (FLAVIUS VALERIUS LICINIUS LICINIANUS, connu sous le nom de), emper., né vers l'an 263 en Dacie, d'une famille de paysans, s'éleva des derniers rangs de la milice aux postes les plus importans, se signala dans la guerre contre Narsès, roi des Perses, et sut plaire à Galerius qui le nomma auguste en 307, et lui donna pour département la Pannonie et la Rhétie. Ce prince m. quatre ans après et laissa l'empire entre les mains de trois augustes qui se reconnaissaient mutuellement et qui ne disputaient que la prééminence, Constantin (élu en 306), Licinius et Maximin (primitivem. Daza et depuis C. Galerius Valerius Maximinus, élu en 304). L'Italie et Rome étaient occupées par Maxence, fils de Maximien, qui n'avait été nommé que par l'armée et que les 3 autres princes qualifiaient de tyran. Cependant Licinius crut d'abord avoir à combattre Maximin ; mais bientôt un traité d'alliance fut conclu entre eux, et aux deux provinces que lui avait données Galérius fut jointe l'Illyrique, dans laquelle se trouvaient compris les diocèses de Thrace et de Macédoine. Il s'unit ensuite avec Constantin contre Maxence, et après avoir contribué à la victoire de Rome (28 oct. 312), il épousa Constantia, sœur de son collègue (313), et donna conjointem. avec lui un rescrit en faveur des chrétiens. Pendant ce temps Maximin pénétrait en Thrace avec 75,000 hommes et s'emparait des villes les plus importantes : Licinius revient à la hâte et malgré l'infériorité de ses forces, il remporte sur son rival deux grandes victoires. Maximin désespéré se soustrait par une mort volontaire aux tortures ou à la honte de subir la clémence du vainqueur, et l'empire romain, si long-temps partagé entre quatre, cinq et même six emper., n'appartient plus qu'à deux maîtres : l'Orient obéit à Licinius ; Constantin occupe l'Occident. Mais l'harmonie ne pouvait long-temps subsister entre deux collègues si puissans : la dépouille des princes morts devint bientôt le sujet des réclamations de Constantin ; et Licinius, vaincu à Cébales et à Mardie (314), fut obligé de lui céder la Thrace, la Mésie inférieure et la petite Scythie. Neuf ans de paix suivirent ; mais les deux compétiteurs ne songeaient qu'à la guerre ; elle éclata enfin en 323 à l'occasion des persécutions exercées par Licinius sur les chrétiens, et se termina la même année par les batailles d'Andrinople et de Chrysopolis, où la victoire se montra encore fidèle à Constantin. Celui-ci non content de le dépouiller de la pourpre impériale, abrogea toutes ses lois, le relégua à Thessalonique, et puis le fit étrangler l'année suivante (324) sous prétexte qu'il tramait une conspiration pour remonter sur le trône. Les historiens ecclésiastiques s'accordent à nous dépeindre Licinius comme un prince débauché, avare, cruel, ennemi des lettres et inconstant, ce qui s'explique en songeant qu'il se montra tour à tour ami et ennemi des chrétiens. Ils auraient dû ajouter qu'il était brave, sobre et ami de l'agriculture. — Flavius Valerius LICINIUS LICINIANUS, fils du précéd. et de Constantia, né en 315, césar en 317, consul en 319, fut élevé avec les fils de Constantin son oncle. Mais celui-ci alarmé des qualités qu'il faisait paraître dès l'enfance, le fit étrangler en 326 à l'âge de 11 ans.

LICINIUS V. VIRDOU.

LIDDEL (DUNCAN), prof. de mathémat. et de méd. à l'univ. de Helmstadt, né en 1561 à Aberdeen (Ecosse), mort en 1613, a laissé entre autres ouv. : *Disputat. med.*, 4 vol. in-4, 1605, réimp. à Helmstadt en 1720 sous le tit. de *Univ. med. compendium ; Ars med. succinctè et perspicuè expli-*

catu, Hambourg, 1607, 1628, in-8; *Artis conservandæ sanitat. lib. II*, Aberdeen, 1651, in-12.

LIDEN (Jean-Henri), écriv. suédois du 18e S., né en 1741 à Linkœping, m. en 1793 à Norkœping, avait parcouru l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et la France pendant sa jeunesse. On a de lui une dissertat. intit. : *Hist. poetarum suecanor.*, etc., en 2 parties, Upsal, 1764 et 1765; des *Mém.*, et une édit. du *Journal de la diète de* 1682.

LIDNER (Bengt), poète suédois, né en 1759, et m. en 1793, avait passé une partie de sa vie à Paris. Ses *Œuvres* (imp. à Stockholm, 1789, 2 vol. in-8), contiennent entre autres morceaux remarquables la *Comtesse Spastara* et l'*Année* 1783.

LIEBAULT (Jean), médecin et agronome, natif de Dijon, et m. à Paris en 1596, compléta et ensuite augmenta l'*Agriculture et Maison rustique* de Charles Estienne son beau-père (Paris, 1570, in-4). De plus il composa entre autres ouvrages : *Quatre livres des secrets de médecine et de la philosophie chymique*, Paris, 1573, 1579, 1582, in-8 (trad. du latin de Gasp. Wolf); *de Cosmeticâ*, Paris, 1582, in-8; et *Thesaurus sanitatis*, Paris, 1577, in-16.

LIEBAULT. V. Estienne (Nicole).

LIEBE (Christian-Sigismond), numismate, né en 1687 à Frauenstein (Misnie), mort en 1736, fut successiv. doct. en l'univ. de Leipsig (1714), gradué en théolog. (1717), prédicat. à l'église de St-Paul, biblioth. adjoint de l'acad., et enfin conservateur du cabinet des antiq. du duc de Saxe-Gotha. On a de lui : *Roma Babylon ex nummis*, etc., Leips., 1714, in-4, réimp. sous ce tit. : *Nummi Ludovici XII Galliæ reg., epigraph. illustrati*, Leips., 1717, in-8; *Epistola ad D. Salomonem Deyling*, Leipsig, 1716, in-8; *de Pseudonomiâ J. Calvini*, Amsterdam, 1723, in-8; *Gotha nummaria*, etc., Amsterdam, 1730, in-fol.; *Vies des principaux théolog. réformés et catholiq.*, Gotha, 1730; *Vie abrégée de Henri l'illustre*, Altenbourg, 1731, in-8; et quelq. autres écrits savans. De plus il publia un recueil de poésies latines sous le titre de *Carmina juvenilia*, et fut un des principaux collaborat. des *Acta eruditor. Lipsens.*

LIEBERKUHN (Jean-Nathanael), anatomiste allemand, né à Berlin en 1711, et m. en 1756, est un des médecins qui ont déployé le plus d'habileté dans l'art de préparer et d'injecter les cadavres. C'est lui qui constata qu'il n'existe point d'air entre la plèvre et le poumon. Il était membre des sociétés royales de Londres et de Berlin. On n'a de lui que diverses *Dissertat.* et *Mémoires* (ins. la plupart dans le Recueil de l'acad. de Berlin).

LIEBIGH (Jean), jésuite silésien, né en 1681 à Glogau, m. en 1757 à Olmutz, après avoir été 10 ans chanc. de l'univ. de cette ville, a laissé entre autres ouv. : *Quæst. theol. de fide, spe et charitate*, Olmutz, 1728, in-8; et *Quæstio juris et facti, hist. theol. de conciliis Stæ Romanæ ecclesiæ*, Troppau, 1732, in-12.

LIEBKNECHT (Jean-George), antiquaire, astronome et mathémat. allem., né à Wassungen (Hesse) en 1680, fut reçu doct. en théol., et professa les mathématiques à l'acad. de Giessen depuis 1710 jusqu'à sa m., arrivée en 1729. Il était de l'acad. de Pétersbourg et des sociétés royales de Londres et de Berlin. On distingue parmi ses ouv. les *Elémens de géographie générale* (lat.), Francf., 1712, in-8; *Dissertat. cosmographica*, etc., Giessen, 1718, in-4; *Description d'une étoile observée le* 26 *nov.* 1710 (dans les *Act. eruditor.*, Leipsig, 1711, p. 325); *Description d'une étoile vue le* 17 *février et le* 1er *mars* 1721 (dans les *Act. erudit. Lips.* de 1724, p. 157); *Digression* (ou *Discours*, *discursus*) *sur le déluge*, Francfort, 1704, in-12; *de Nonnullis bracteatis nummis hassiacis*, Helmstadt, 1716, in-4; *Hassiæ subterraneæ specimen*, etc., Giessen, 1730, in-4; et beaucoup de *Dissertat.* insér. dans les *Mémoires* des académ. dont il était membre. Tous ces ouv. sont en latin. Gœtten a donné la *vie* de Liebknecht dans le *Gelehrte Europa*, part. 2me.

LIEBLE (Philippe-Louis), bénédictin, né à Paris en 1734, bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, fut compris par la convention parmi les gens de lettres à qui elle accorda des secours en 1795, et m. 1813. Un *Mémoire sur les limites de l'empire de Charlemagne* (1765, in-12), lui valut en 1764 le prix à l'acad. des inscript. et belles-lettres. Il coopéra au *Dictionn. raisonné de diplomatique* par de Vaines; et d'amples notes furent remises par ses héritiers aux éditeurs d'Alcuin et à Chiniac de La Bastide pour son édit. des capitulaires de Baluze. De plus on a de lui : *Observat. sur les deux lettres adressées à un supérieur général à l'occasion de la réforme des réguliers; Suite des Observ.*; *Nouv. rhétoriq. franç.*, 1803, in-12. On trouve dans le *Mag. encycl.* (1814, t. 1, p. 411) une *notice* sur Lieble : elle a donné lieu à une lettre de M. A.-A. Barbier, insérée dans le même recueil (1814, tom. 2, pag. 369).

LIENHART (George), abbé de Roggenburgh et comme tel prélat du collége impérial des abbés de Souabe, né à Uberlingen en 1717, m. en 1783, était entré en 1741 dans l'ordre des prémontrés, et y professa successivem. la philosophie et la théologie. On a de lui entre autres ouv., des *Sermons*, *Panégyriques*, *Oraisons funèbres* et autres disc. d'apparat; *Ephémérides hagiologiques de l'ordre des prémontrés* (en lat.), Augsb., 1764, avec un *Suppl.*, 1767; et *Spiritus litterarius norbertinus*, etc., ibid., 1771, in-4, contre Casimir Oudin.

LIENS (Corneille), méd. zélandais, m. postérieurement à 1636, après avoir exercé à Ziericzée, puis dans l'île de Tolen, a laissé entre autres écrits : *Cum adversariis D. P. Lansbergii amica concertat. epist.*, Ziericzée, 1614, in-8.

LIEOU-PANG, autrement TAI-TSOU-KAO-HOANG-TI, c.-à-d. l'*Empereur élevé, fondateur de sa race*, chef de la dynastie impér. de Han à la Chine, né vers 250 av. J.-C. dans le Kiang-nan, m. en l'an 195. L'hist. de ses prem. années est mêlée de fables que nous passerons sous silence. Devenu gr. il se trouva chef du village de Pey, sous l'empire du faible et voluptueux Eulh-chi. Ayant laissé échapper des exilés qu'il conduisait au lieu de leur retraite et se croyant perdu par suite de cette négligence, il donna la liberté à tous les autres. Mais ceux-ci se rangèrent autour de lui, l'engagèrent et l'aidèrent à soulever la population des villes voisines. Bientôt Lieou-pang se vit à la tête d'une petite armée : il fut d'abord combattu avec avantage par Tchang-han; mais bientôt il vainquit à son tour, et Tchang-han, craignant d'être traité avec rigueur par son maître, se fit déclarer empereur. Sur ces entrefaites Eulh-chi fut assassiné, et Tse-yng, dern. prince de la dynastie des Tsin, lui succéda. Mais bientôt reconnaissant l'impossibilité de se maintenir sur le trône, il vint au devant de Lieou-pang, et lui donna de ses mains les insignes de la dignité impériale. Lieou-pang eut encore besoin de quatre années pour se faire reconnaître dans toutes les provinces de l'empire et pour mettre à la raison divers ambitieux qui comme lui osaient aspirer à la souveraine puissance. Hiang-yu était le plus redoutable. Cet habile capitaine, après l'abdication de Tse-yng, avait proclamé Hoai-couang, puis l'avait assassiné pour se mettre à sa place. Lieou-pang, qui avait consenti à laisser en paix Hoai-ouang, reprit alors les armes, attaqua son compétiteur à la tête de 500,000 hommes, et après des succès divers le réduisit à se donner la mort 202 ans avant J.-C. Dès lors seul maître de la couronne, il publia une amnistie générale, fit des lois très-sages, réforma les abus, établit des écoles publiq., et rédigea plus. ouv. d'une haute importance. L'histoire lui reproche cependant d'avoir ajouté aux minuties du cérémonial et de l'étiquette, d'avoir trop légèrement attaqué les Huns qui le battirent et aux-

quels il fut trop heureux d'échapper à l'aide d'une forte rançon, et enfin d'avoir commis beaucoup d'injustices graves. Hiao-hoei-ti son fils lui succéda sur le trône.

LIESGANIG (Jos.), astronome, né à Gratz (Stirie) en 1718, d'abord jésuite, devint dans la suite directeur des bâtimens et de la navigation dans la Gallicie, et m. à Lemberg en 1799. On a de lui une bonne *Carte de la Gallicie orientale*, et *Mesure des degrés du méridien de Vienne et de celui de Hongrie* (en lat., sous le titre *Dimensio graduum*, etc.), Vienne, 1770, in-4.

LIEUDI. V. SERMANVILLE.

LIEUDOY. V. GOICOECHEA.

LIEUTAUD (JACQUES), astronome, né à Arles en 1660, mort en 1733 à Paris, où il avait d'abord enseigné les mathématiques, fut adjoint à la classe d'astronomie dans l'acad. des sciences renouvelée en 1699, rédigea 27 vol. de la *Connaissance des temps*, 1703-1729, et les *Ephémérides*, 1704-171.

LIEUTAUD (JOSEPH), médecin, né à Aix en 1703, m. à Versailles en 1780, membre de l'acad. des sciences et prem. méd. de Louis XVI, a laissé des *Elém. de physiol.*, en latin, 1749, in-8; *Anatomie hist. et pratiq.*, Paris, 1750, in-8; *Synopsis universæ praxeos medicæ*, 1765 et 1770, 2 v. in-4 (très-est.); *Précis de la matière médicale*, 1770, 1781, 2 vol. in-8 (trad. du 2e livre de la *Synopsis*); *Précis de la médecine pratiq.*, 1776, 2 v. in-8, etc. Son *Eloge* par Vicq-d'Azyr se trouve dans les *Mém.* de la société de méd., année 1779. Condorcet en a comp. un autre (*Mém. de l'acad. des sciences*, 1780).

LIEVEN (JEAN-HENRI, comte de), né en Livonie en 1670, alors que cette contrée appartenait encore à la Suède, s'attacha à la fortune de Charles XII, dont il se concilia les bonnes grâces et qui se plaisait à sa conversation. Il se trouva en 1700 à la bataille de Narva, de là passa en Pologne où il se signala et prit part à la bataille de Pultawa. Retourné en Suède après cette affaire désastreuse, il y fut témoin des intrigues tramées contre le roi, et il alla lui en rendre compte en Turquie. Charles XII en rentrant dans son roy. nomma Lieven lieuten.-gén. et directeur de l'amirauté de Carlscrone. Après la m. de ce prince il fut fait sénateur, et m. en 1733.

LIEVENS, ou LIVENS ou LYWYNS (JEAN), peintre et graveur, né à Leyde en 1607, fut élève de George van Schooten, puis de Lastman, et dès l'âge de 12 ans il s'était acquis une réputation. En 1630 il passa en Angleterre, où il peignit toute la famille royale. Revenu en Flandre, il s'établit à Anvers, et se livra exclusiv. au genre histor. et au portrait. Son dessin, plus correct que celui de Rembrandt, a peut-être moins de couleur; mais l'effet de ses clairs obscurs est vraiment magique. La collect. de son œuvre (par M. Adam Bartsch, à la fin du *Catalogue raisonné de l'œuvre de Rembrandt*), se compose de 66 pièces, parmi lesquelles plus. sont du premier mérite.

LIGARIO (PIETRO), peintre, né à Sondrio (Valteline) en 1686, étudia à Rome étant encore très-jeune sous Lazaro Baldi, puis alla à Venise pour se perfectionner dans le coloris, et de là à Milan. Enfin il revint dans sa patrie où il peignit une foule de tableaux, et où il s'acquit une grande réputation. On doit regretter que son peu d'aisance ne lui ait pas permis de donner plus de soin à la composition de ses tableaux. Ses chefs-d'œuvre sont un *St Benoît* et le *Martyre de St Grégoire*, que l'on voit à Sondrio. Ligario mourut en 1752.

LIGARIUS (QUINTUS), lieutenant de C. Considius, proconsul d'Afrique, fut chargé du gouvernement de la province, lorsque celui-ci alla à Rome solliciter le consulat. Peu après la guerre civile entre Pompée et César éclata; Ligarius prit parti pour le prem., et fut un de ceux qui rassemblèrent en Afrique les débris de l'armée républicaine que César acheva d'anéantir à la bataille de Thapse, l'an 46 av. J.-C. Ligarius obtint la vie de la clémence du vainqueur, mais il lui fut défendu de paraître en Italie, et à l'instant où ses amis multipliaient les démarches pour obtenir son rappel, il fut accusé publiquement. Cicéron plaida sa cause; et telle fut l'éloquence et l'énergie de son plaidoyer que César, qui s'était mis au nombre des juges et qui était venu avec la condamnation de Ligarius à la main, laissa tomber le papier fatal et lui pardonna. L'année suiv. Ligarius entra dans la conspiration de Brutus contre César; mais il se trouva malade le jour du meurtre de ce grand homme (15 mars, 44 av. J.-C.), et m. peu de temps après.

LIGER (LOUIS), agronome, né à Auxerre en 1658, m. en 1717 à Guerchi, a pub. sur l'agricult. un gr. nombre d'ouv. médiocres et pourtant utiles. Les princip. sont : *Economie générale de la campagne*, Paris, 1700, 2 v. in-4 : cet ouvr., fait sur la *Maison rustique* de Ch. Estienne, a été successiv. refondu par Besnier, Labretonnerie et J.-F. Bastien (*v.* ces noms) sous le titre de *Nouv. Maison rustique*; il a eu un gr. nomb. d'édit.; le *Jardinier fleuriste et historiogr.*, Paris, 1703, in-12; le *Jardinier fleuriste*, Paris, 1704, in-12; la *Culture parfaite des jardins fruitiers et potagers*; *Nouv. Théâtre d'Agricult.*, etc., Paris, 1712, in-8; et *Dictionn. pratique du bon ménager*, Paris, 1715, 2 vol. in-4 (incomplet), réimpr. par Lachesnaye sous le titre de *Dictionn. univ. de l'Agriculture*, etc., Paris, 1751, 2 vol. in-4. — LIGER (Charles-Louis), docteur en méd., de la même famille, eut le titre purem. honorifique de médecin du roi, et m. à Auxerre sa patrie vers 1760, âgé d'environ 44 ans. On lui doit un *Traité de la Goutte*, Paris, 1753, in-12.

LIGHTFOOT (JEAN), célèbre hébraïsant angl., né en 1602 à Stoke (comté de Stafford), m. à Ely en 1675, avait été successiv. prof. de grec à Rapton (comté de Derby), chapelain de lord Rolland Cotton, pasteur de Stone en 1626, de St-Barthélemy de Londres en 1642, puis de Much-Munden (comté d'Herford) en 1643, doct. en théologie (1652), et chancel. de l'univers. de Cambridge (1655). On a de lui plus. écrits extrêmem. estimés sur la Bible, le Talmud et les Rabbins; les plus import. sont : *Harmonia, chronica et ordo veteris Testamenti*; *Harmonia IV evangelist. tum inter se, tum cum veteri Testamento*; *Harmonia, chronica et ordo novi Testamenti*; *Horæ hebraïcæ et Thalmudicæ*. La plupart ont été recueillis, Rotterdam, 1686, 2 vol. in-fol. Leusden en a donné une édit. encore plus complète (Utrecht, 1699) à laquelle on peut joindre une collect. de pièces inédites publiée par Strype sous le titre de *Some genuine remains of... Dr John Lightfoot*, 1700, in-8. Lightfoot a de plus pris part à la *Polyglotte* de Londres et au Lexique *heptaglotton* d'Edm. Castel. Sa *vie* se trouve à la tête de l'édit. de ses œuvres de 1686 et de celle de 1689. Voy. *Mém. de Niceron*, *Dictionn. de Chauffepié*, et *Nouvelles de la République des Lettres*, année 1686.

LIGHTFOOT (JEAN), botaniste, né dans le comté de Glocester en 1735, mort en 1788 à Uxbridge, membre de la soc. roy. de Londres et de la société linnéenne, possédait un herbier magnifique qui fut après sa mort acheté par le roi d'Angleterre. Il a pub. moitié en angl. et moitié en lat. sa *Flora Scotica* ou *Flore d'Ecosse*, Londr., 1777, 2 vol. in-8, ouvr. universellement estimé malgré quelques imperfections.

LIGNAC (JOSEPH-ADRIEN LE LARGE DE), oratorien, issu d'une famille distinguée de Poitiers, m. à Paris en 1762, s'appliqua principalement à la métaphysique, pour laquelle il suivit les principes de Mallebranche et de Descartes. On a de lui : *Mém. pour... commencer l'hist. des Araignées aquatiques* (pub. par Lieutaud), 1748, in-8, 1799, in-12; *Lettres à un Américain sur l'Hist. natur. de M. de Buffon*, Hambourg, 1751, 1756, 9 vol. in-12; *Elémens de*

métaphys., Paris, 1753, in-12 ; *Examen sérieux et comique du livre de l'Esprit*, 1759, 2 vol. in-12 ; *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1764, in-12, ouv. posthume pub. par J. Brisson.

LIGNE (Ch.-Jos., prince de), général autrichien célèbre par son esprit et ses talens militaires, naquit à Bruxelles en 1735 d'une des prem. familles des Pays-Bas. Passionné pour l'art militaire, il entra au service en 1752, devint capitaine en 1756, se signala l'année suiv. aux affaires de Breslau, Leuthen et Hochkirchen, et pend. tout le cours de la guerre de 7 ans. Joseph II à son avènem. le nomma général-major et ensuite (1771) lieutenant général. La campagne de 1778 ajouta beaucoup à sa réputat. militaire. La paix ayant été conclue peu après, il se mit à voyager en Italie, en Suisse, et surtout dans la France qui était son pays de prédilection, et où il eut les plus brillans succès. Il fut ensuite chargé d'une mission en Russie près de Catherine II, en 1782, et d'une autre en 1790. Cette souveraine lui donna une terre en Crimée et lui permit de la suivre dans le voyage qu'elle fit en ce pays. Il avait été de plus nommé général d'artillerie en 1788, et avait assisté cette même année au siége d'Oczakow que dirigeait le comte Potemkin, et en 1789 à la prise de Belgrade par Laudon. C'est sur ces entrefaites qu'éclata la révolte des Pays-Bas : elle donna lieu contre lui à des soupçons d'autant plus forts que son fils était un des chefs de la rébellion. Le prince de Ligne parvint à les dissiper ; néanmoins cette circonstance, jointe à la m. de Joseph II qui eut lieu peu après en 1790, l'éloigna pour toujours du commandement. Deux ans après (1792), il eut la douleur de perdre son fils lors de la fameuse expédition des Prussiens en Champagne. Le regret de cette perte empoisonna les dern. années de sa vie, et il ne put être consolé ni par quelq. faveurs de la fortune, ni par son élévat. aux grades de capit. des trabans de la garde et de feld-maréchal (1808), grades qui au reste ne lui procurèrent point le commandem. des armées, incompatible avec son âge avancé : il avait alors 73 ans. Il m. le 13 décembre 1814, ne laissant que peu de fortune, et regretté universellement comme un des hommes les plus spirituels et les plus aimables de l'époque. On admirait surtout la vivacité et l'originalité de ses saillies, dont plusieurs sont devenues populaires en France. Il joignit à ces qualités celle de tacticien habile et profond. Ses *OEuvres* ont été pub. par lui, Vienne et Dresde, 1807, 30 vol. in-12. Il a de plus donné *la Vie du prince Eugène de Savoie*, 1809, et on a réuni ses *Œuvres posthumes*, Vienne et Dresde, 1817, 6 vol. in-8. Dans le prem. de ces recueils on remarque le *Coup d'OEil sur Belœil*, *mes Ecarts*, *OEuvres militaires et sentimentaires*, etc. Tous ces ouv., écrits en franç., sont remplis d'esprit, de traits piquans et de vues neuves ; mais le style en est décousu, incorrect et prolixe. Ses vers sont très-mauvais. Mme de Staël a pub. en 1809 les *Pensées du prince de Ligne*, Paris, 1 vol. in-8. Les *OEuvres choisies, littéraires, historiques et militaires du prince de Ligne* ont été publ. par M. Malte-Brun, Genève, 1809, 2 vol. in-8. On doit à M. A.-A. Barbier la nouv. édit., revue, corrigée et augmentée du *Mém. sur le comte de Bonneval par le prince de Ligne*, Paris, 1817, 1 vol. in-8.

LIGNY (François de), jésuite, né à Amiens en 1709, mort en 1788 à Avignon, où il vivait depuis la suppression de l'ordre, s'acquit un nom comme prédicateur et comme homme de lettres. On a de lui la *Vie de St Ferdinand, roi de Castille et de Léon*, Paris, 1759, in-12, et *Histoire de la Vie de J.-C.*, Avignon, 1774, 3 vol. in-8 ; 1776, in-4 ; Paris, 1804, 2 vol. in-4, fig. — V. Fieubet.

LIGORIO (Pirro), célèb. antiq. ital., né à Naples dans le 16e S., se distingua comme peintre et comme architecte. Il fut employé à Rome, où Paul IV le nomma archit. du Vatican et de la fabrique de St-Pierre, conjointem. avec Michel Ange, puis avec Vignole ; mais ayant perdu cette place en 1568, pour ne point avoir suivi, conformém. aux ordres du pape, les dessins de Michel Ange, il se rendit à la cour de Ferrare, où le duc Alphonse II d'Este le nomma son architecte, et lui fit un traitement de 25 écus d'or par mois. Ligorio m. en 1583. Il est connu surtout par les recherches qu'il multiplia dans l'Italie sur les monum. antiques, par une collect. magnifique d'antiquités qu'il légua à ses neveux, et par 30 (d'autres disent 40) vol. in-fol. MSs. qui contiennent ses idées sur les inscriptions, médailles, monum., etc., avec de très-beaux dessins. On l'accuse d'être peu exact et même d'avoir quelquefois falsifié sciemment les inscriptions ; ce qui au reste n'empêche pas que l'on ne considère généralement son ouv. comme un des plus précieux pour la connaissance de l'archéologie.

LIGOZZI (Jacques), peintre d'histoire, né à Vérone en 1543, mort en 1627 à Florence, où le gr.-duc Ferdinand II l'avait nommé peintre de la cour et surintendant de la galerie de tableaux. Il avait été élève de Paul Veronèse. On estime surtout son *Martyre de Ste Dorothée* et la *Conférence de St François et de St-Dominique*.

LIGUE (la), confédération fameuse du parti catholique en France, formée sous les auspices de la cour de Rome, commença à se déclarer en Picardie l'an 1576, peu de temps après que, pour faire oublier les horreurs de la St-Barthélemy, ainsi que les nombreuses persécutions qu'on avait depuis fait subir aux protestans, Henri III eut publié en leur faveur le prem. édit de pacification. Quelques historiens font hommage aux jésuites des progrès rapides de cette faction, qui se donnait le titre de *sainte* : digne ouvrage du prélat le plus ambitieux de cette triste époque, le plan de sa création semble appartenir au cardinal de Lorraine, lorsqu'il était au concile de Trente ; son prem. chef fut Henri, duc de Guise, surn. *le Balafré*. Le formulaire de sa constitution, dressé par un seigneur d'Humières, gouvern. de Péronne, fut signé dans cette ville le 12 février 1577. La ligue reçut, aux états de Blois (nov. suiv.), l'autorisation du roi lui-même, contre qui elle se montrait surtout offensive : mais, après s'être un instant déclaré chef des ligueurs, ce prince préféra la paix, et rendit un nouvel édit favorable aux calvinistes. Cependant le duc de Guise attirait dans son parti le cardinal de Bourbon auquel il faisait espérer la couronne ; les hostilités étaient recommencées contre les huguenots, et la faction des *seize*, toute puissante à Paris, avait envahi le parlem. On vit enfin que l'unique but des princip. chefs de la *Ste-Union* était de renverser les lois fondament. du roy. en remplaçant sur le trône, par un prince du choix des ligueurs, le faible et vicieux Henri III. N'osant poursuivre juridiquement le duc de Guise, qui régnait presque à sa place dans la capitale du roy., ce prince le fit assassiner par ses gardes ; et le duc de Mayenne, digne successeur de son frère, devint alors chef de la ligue, qui crut enfin triompher par l'exécrable forfait de Jacques Clément. Il ne fallut rien moins que la grande âme, l'héroïque persévérance et le beau génie de Henri IV pour faire rentrer les rebelles dans le devoir, et réparer tous les maux que, sous le prétexte apparent de défendre l'église, le roi et l'état, la *Sainte-Union* avait pendant 20 ans causés à la France. Les papes Grégoire XIII, Innocent IX et Clément VIII soutinrent avec chaleur cette coupable faction, dont les excès non-seulem. déshonorèrent l'église, mais ne lui coûtèrent pas moins de sang que n'en fit verser l'union protestante, sur laquelle elle fut pour ainsi dire calquée (*v.* les mots Flandre et Hollande). On peut consulter l'article Ligue dans Moréri ; les *Mém. de la Ligue* par Simon Goulart ; l'*Hist. de la Ligue* par Maimbourg ; l'excell. ouv. d'Anquetil,

intit. : l'*Esprit de la Ligue*, et l'*Hist. des guerres de Religion*, par M. Ch. Lacretelle, Paris, 1814, 4 v. in-8. (Voy., pour l'indicat. des autres ouv. relatifs à la ligue, le *Manuel du Libraire*, t 4, p. 350 ; et, pour quelq. considérations sur la *Satire Ménippée*, l'art. Pierre Leroy, p. 1697). On a publ. en 1826 : *les Barricades*, *scènes hist.*, (par M. Louis Vitet), Paris, in-8 ; 3e édit., 1827, avec une suite par le même intit. *les Etats de Blois*, ib., in-8.

LIGUORI (Alphonse-Marie de), fondat. d'une congrégation de missionnaires, naquit à Naples en 1696, et suivit quelque temps le barreau avec succès. Mais il y renonça pour prendre l'état ecclésiastique en 1722, s'unit à plus. congrégat. pieuses, et prêcha en divers lieux avec le titre de missionnaire apostolique. Il se retira ensuite avec quelques autres missionn. dans l'ermitage de Sainte-Marie à Scala, et y fonda l'institut du *très-saint Rédempt.* destiné à fournir des prédicat. pour l'instruct. des paysans, institut qui malgré quelques obstacles fut bientôt approuvé par le pape et eut des maisons dans toute l'Italie. Clém. XIII nomma Liguori év. de Ste-Agathe des Goths (1762), et exigea qu'il acceptât cette place. Mais en 1775 il obtint de Pie VI la permission de s'en démettre, et se retira dans sa congrégat. à Nocera de' Pagani, où il m. en 1787, âgé de 90 ans, en odeur de sainteté. Liguori a été béatifié en 1816 par Pie VII. Partisan du probabilisme, il a beauc. écrit sur ce sujet ; nous citerons entre autres, *Dissertat. sur l'usage modéré de l'opinion probable* (ital.), Naples, 1754 ; *Théologie morale*, etc. (lat.), Naples, 1755, 2 v. in-4 (ouvr. considérablem. modifié dans les dern. édit.). On a encore de lui grand nombre d'ouv. ascét. et théol., dont les plus remarquables sont : *Hist. de toutes les hérésies avec leur réfutation*, Venise, 1773, 3 vol. in-8 ; *Instruct. et prat. pour les confesseurs*, Bassano, 1780, 3 vol. in-12 ; *Vérité de la foi*, Venise, 1781, 2 vol. in-8 (tous 3 en ital.) ; l'*Homme apostolique dirigé pour entendre les confessions*, Venise, 1782, 3 vol. in-4, et *Visites au St-Sacrement et à la Ste-Vierge*, Venise, 1788, 2 v. in-12 ; trad. en fr. par l'ex-jésuite P. Doré (*v.* ce nom au *Supplém.*), et souv. réimp.

LILBURNE (Jean), fameux indépendant angl., né à Durham en 1618, fut d'abord commis chez un marchand de draps de Lond., où il puisa les principes les plus exagérés contre la hiérarchie ecclés., et se fit dès lors une réputation de fanatique. Ayant en 1636 colporté et distribué l'ouv. du docteur Bastwick contre les évêques, ouv. qu'il avait lui-même fait imprimer en Hollande, il fut condamné l'année suivante par la chambre étoilée au pilori, à la prison et à une amende de 500 liv. sterl. (12,500 fr.). Mis en liberté en 1640 par le long-parlement, il fut réhabilité par la chambre des communes, qui de plus lui alloua un dédommagem. de 2,000 liv. sterl. (50,000 fr.), à prendre sur les biens de ses adversaires. Il entra ensuite comme volontaire dans l'armée du parlement, assista comme capit. à la bataille d'Edge-Hill, et fut pris à celle de Brentford. Echangé peu après, il fut fait major par Cromwell (1643), puis lieut.-colonel dans l'armée du comte de Manchester. Mais quand il s'aperçut que les opinions presbytériennes dominaient parmi les troupes parlementaires, il se prononça avec la dernière violence contre tous les chefs, et écrivit contre ses deux protecteurs même (Cromwell et le comte de Manchester) des pamphlets furibonds. Les choses en vinrent au point que Cromwell le fit traduire 3 fois, soit devant le parlem., soit devant une commission ; mais il était si aimé de la populace que les juges n'osèrent le condamner que la 3e à une amende et au bannissement. Retiré en Hollande, il proposa aux royalistes de rétablir Charles II, moyennant 10,000 liv. sterl. (250,000 fr.) ; mais ses offres furent rejetées. Dans la suite il rompit son ban et revint en Angleterre sans autorisation, ce qui le fit traduire de nouveau devant un jury. Il fut acquitté, et se retira à Elthem (comté de Kent), où il se fit quaker, et m. en 1657.

L'ILE-ADAM. V. Villiers.

LILIEBLAD (Gustave), savant orientaliste suédois, né à Strengnes en 1651, mort en 1710, après avoir été professeur de langues orientales à Upsal, censeur de livres et bibliothéc. de la cour, a laissé entre autres ouv. : *Epistola de Karaïtis*, 1691 ; *Duo codices Talmudici avoda sacra et Tamid*, Altdorf, 1680, et *Histor. rerum Ægyptiac. ab initio cultæ relig. ad ann. heg.* 953, Stockholm, 1698.

LILIECRANTZ (Jean, comte de), ministre suédois, né en 1730, s'appelait d'abord Westermann. Il voyagea long-temps aux frais des états en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie pour recueillir des observat. sur le commerce et les manufactures, et les pub. à son retour dans une série de mém. import. Gustave III l'anoblit et le nomma ministre des finances. Liliecrantz déploya dans cette place une grande habileté, procura par le commerce et à l'aide de la neutralité armée une grande abondance de matières d'or et d'argent au gouvernement suédois, et rendit à la banque de Stockholm le crédit qu'elle avait perdu. Dans la suite il se retira du ministère et fut nommé sénateur, puis, à la suppression du sénat, présid. au conseil de commerce, commandeur et chancelier des ordres du roi. Il m. en 1815. Le comte de Liliecrantz était membre de l'académie des sciences de Stockholm.

LILIENBERG (Jean-George, comte de), chambellan du roi de Suède Frédéric Ier, gouv. d'Abo, puis d'Upsal, et enfin présid. au conseil des mines, m. vers la fin du 18e S. à sa terre d'Herrestadt, âgé de 85 ans, était très-savant, et contribua à perfectionner l'agriculture, les forges et l'exploitation des mines en Suède. — Eric-Gustave, baron de Lilienberg, frère du précédent, servit en France sous le maréchal de Saxe, dont il fut aide-de-camp pend. la guerre de 1740, se trouva aux batailles de Raucoux et de Laufeld, et obtint par sa bravoure une pension de 1200 fr. avec le tit. de colonel. Revenu en Suède, il devint lieut.-général, combattit en Poméranie pendant la guerre de 7 ans, et m. en 1770 sans postérité.

LILIENTHAL (Michel), sav. allem., né à Liebstadt (Prusse) en 1686, pasteur à Kœnigsberg et profess. de théol. à l'univ. de cette ville, membre de la société roy. de Berlin et de l'acad. de Pétersbourg, m. en 1750, a laissé : *de Historiâ litterariâ certæ cujusdam gentis* (la Prusse) *scribendâ consultatio*, Leipsig, 1710, in-8 ; *de Machiavelismo litterario*, Kœnigsberg, 1713, in 8 ; *Selecta historica et litter.*., Kœnigsb., 1715-19, 2 v. in-8 ; *Cabinet choisi de Médailles modernes* (en allem.), Kœnigsb., 1726, in-8 ; *Archives de la Bible*, ibid., 1745-46, 2 vol. in-4 ; *Biblioth. théolog. d'Homélies*, ibid., 1749, in-4, etc. De plus il a eu la principale part au journal de Kœnigsberg dit *Erleutert Preussen*, et en avait publié une continuation en allem. sous le titre d'*Acta Borussica*, Kœnigsberg, 1730-32, 3 vol. in-8. — Son fils, Théodore-Christophe Lilienthal, né à Kœnigsberg en 1717, est aut. d'une *Histoire critique de Ste Dorothée*, Dantzig, 1743, in-4 (allem.), d'une soixantaine de *Dissertat. académiques* et d'articles très-nombreux insérés dans diverses gazettes d'Allemagne.

LILIO (Louis), ou (en latin) *Aloysius Lilius*, médecin, né à Ciro (Calabre), m. en 1576, appliqua les épactes au cycle de 19 ans, et en y ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, parvint à une équation à très-peu de chose près exacte des années solaire et lunaire. Son projet, présenté par Ant. Lilio son frère au pape Grégoire XIII, devint la base du calendrier Grégorien que l'on substitua en 1582 au calendrier Julien, en usage depuis plus de 16 S. Les *Tables des Epactes* de Lilio se trouvent dans le *Calendarium romanum* de Clavius.

LILIO GIRALDI. V. Giraldi.

LILLE (Christian-Everard de), né à La Haye en 1724, fut reçu doct. en médec. à Leyde en 1756, et professa la médec. et la chirurgie à Groningue. On a de lui un *Traité de la palpitat. du cœur* (lat.), Zwoll, 1755, in-8.

LILLO (George), auteur dramat. anglais, né en 1693, m. en 1739, était joaillier de profession. Ses *Œuvres*, pub. par T. Davies, 1775, 2 vol. in-12, contiennent 7 drames ou tragédies bourgeoises, savoir : *Sylvie*, 1730 ; le *Négoc. de Londres*, 1731 : cette pièce a été trad. en franç. par Clément de Genève, 1748, in-12, et imitée par Saurin ; le *Héros chrét.*, 1734 ; la *Curiosité fatale*, 1737 ; *Marina*, 1738 ; *Elmerick*, 1740 ; et *Arden de Feversham*, imprimée en 1762. Toutes sont écrites avec énergie et noblesse, et se font lire avec émotion.

LILY (William), né à Odiham (Hampshire) en 1468, voyagea à Rome, en Grèce et à Jérusalem, et fut à Londres le prem. maître de l'école de St Paul lors de sa fondation en 1512. Il m. de la peste en 1523. On a de lui des poésies latines et quelques ouv. sur la grammaire. Voici les principaux : *Antibossicon*, Londres, 1521, in-4 ; *Monita pædagogica ; Poemata varia ; Brevissima institutio ;* et *Omnium nominum in regulis contentorum..., interpret. aliqua* : ces 2 tr. se trouvent réunis avec plusieurs autres, Oxford, 1673. — George Lily, fils du précéd., passa en France lors de l'établissement de la religion anglicane, et fut chapelain du cardinal Polus ; il revint en Anglet. sous le règne de Marie, obtint une prébende à Cantorbéry ; puis un canonicat à St-Paul de Londres, et m. en 1559. On a de lui une *Carte géogr. de la Grande-Bretagne* (la 1re qui ait été imprim.) ; *Anglorum regum chron. Epitome*, Venise, 1548 ; *Elogia virorum illustr.*, 1559, in-8, *Vie de l'év. Fisher* (en angl.), MS., etc.

LILY ou LILLY (William), fameux astrologue anglais, né en 1602 à Diceworth (comté de Leicester), avait d'abord été domestique, et acquit par ses prédictions une fortune considérable. Charles Ier le consultait souvent et semblait croire à ses pronostics. Il m. en 1681 à sa terre de Horsham, laissant un gr. nombre d'écrits ridicules, entre autres *Merlinus anglicus junior*, Londres, 1644, in-4 ; le *Messager des Etoiles*, 1645 ; *Rec. de Prophéties*, 1646.

LIMBORCH (Philippe van), théologien holland. de la secte des remontrans, né à Amsterd. en 1633, étudia dans cette ville, puis à Utrecht (1652-1654), et exerça les fonctions de pasteur à Gouda (1657) et à Amsterdam (1668), où, l'année suiv., il fut de plus nommé profess. de théologie au séminaire des remontrans. Il m. en 1712. Limborch se montra toute sa vie un apôtre zélé de la tolérance. On a de lui : *Lettres ecclésiast. et théol. de quelq. hommes illustres et savans* (en lat. *Præstantium ac eruditorum*, etc.), Amsterd., 1660, in-8 ; 2e édit., 1684 ; 3e édit., très-augmentée, 1704, in-fol. ; *Théologie chrétienne* (lat.), Amst., 1686, in-4 ; 5e édit., ib., 1730, in-fol. ; *Conférence avec un savant juif sur la vérité de la religion chrét.* (*de veritate rel. chr. amica collatio*, etc.), Gouda, 1687, in-4 ; *Histoire de l'Inquisition* (latin), Amsterd., 1692, in-fol. ; *Défense contre J. van der Waeyen*, Amst., 1699, etc. Il a aussi donné beaucoup d'édit., entre autres celle des *Sermons* et de plus. écrits d'Episcopius.

LIMBORCH (Hendryck ou Henri van), peintre holland., natif de La Haye, mort en 1758, âgé de 78 ans, avait été élève de van der Werff, dont il se montra l'imitateur. Il s'adonna principalement à la peinture de genre. On a aussi de lui une grande estampe in folio, gravée au burin, dont le sujet est Hercule jetant Lichas à la mer.

LIMIERS (Henri-Philippe de), écrivain franç., né en Hollande de parens réfugiés, m. en 1725 à Utrecht, rédigeait la *Gazette* de cette ville. Il avait aussi pub. plus. ouv. très-médiocres, dont nous ne citerons que les suiv. : *Hist. de Louis XIV*, Amst., 1717, 7 v. in-12 ; 1719, 12 v. in-12 ; Rouen, 1720, 2 vol. in-4 ; *Annales de l'Hist. de la monarchie de France*, Amst., 1721, in-fol. ; *Hist. de Charles XII*, Amst., 1721, 6 v. in-12 ; la trad. des *Comédies de Plaute*, Amst., 1719, 10 vol. in-12 ; *Notes et rem. pour l'intellig. du poème de Fénélon* (*Télémaque*), dans les édit. d'Amst., 1719, 1725, in-12. M. Barbier lui attribue une part à la *Magna Biblioth. eccles.*, Cologne, 1734, in-fol., qui ne contient que la lettre A, et n'a pas été continué.

LIMNÆUS (Jean), historien et publiciste, né à Jéna en 1592, voyagea en Italie, en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas pend. sa jeunesse, revint en Allemagne (1620) et y fut chargé de plus. éducations. Le jeune prince Albert de Brandebourg l'attacha à sa personne, et dans la suite le nomma chancelier et membre du conseil-privé. Il m. en 1665. On lui doit entre autres ouvr. : *Tractat. de Academiis*, Altorf, 1621, in-4 ; *De jure publico imperii Romano-Germanici*, Strasb., 1629 et ann. suiv., 5 v. in-4 ; *Notitia regni Galliæ*, Strasbourg, 1655, 2 vol. in-4 ; les *Capitulations des Empereurs d'Allemagne* (en allem.), Strasb., 1651, in-4.

LIMOJON (Alexandre-Toussaint de), né à Avignon en 1630, fut d'abord écuyer de J.-Antoine du Mesme, comte d'Avaux, qu'il suivit au congrès de Nimègue (1672), en Hollande (1684), et en Angleterre (1689). Il m. la même année. Il était chevalier du Mt-Carmel et de St-Lazare de Jérusalem. On a de lui : *Hist. des Négociations de Nimègue*, Paris, 1680, in-12 ; *la Ville et la République de Venise*, Amst. (Elzev.), 1680, in-12 ; *le Triomphe hermétique*, Amst., 1685, in-12. — Ignace-Franç. de Limojon, co-seigneur de Vénasque et de St-Didier, neveu du préc., et comme lui cheval. du Mt-Carmel et de St-Lazare de Jérusalem, m. en 1739, âgé de 70 ans, s'était fait un renom dans la poésie provençale, et avait remporté 3 prix à l'acad. des Jeux floraux. On a de lui un *Voyage au Parnasse*, Rotterdam (Chartres), 1716, in-12, l'*Iliade*, tragi-com. en 3 actes (impr. à la fin du *Voyage au Parnasse*), et *Clovis*, poème épique en 8 chants, Paris, 1725, in-8. Il ajouta depuis 5 chants à ce poème ; mais ils n'ont point été imprimés.

LIMON (Geoffroi, marq. de), intendant des finances du duc d'Orléans, décida en 1789 les électeurs du tiers-état de Crépy à nommer ce prince leur représent. Il a pub. sous le voile de l'anonyme le *Martyre de Louis XVI*, 1796, in-8, et a rédigé l'*Instruction donnée par le duc d'Orléans à ses représentans aux bailliages*, 1789, in-8, et la *Déclaration du duc de Brunswick*, 1792, in-8. V. pour un autre ouv. que lui attribue M. Barbier le num. 15203 du *Dictionnaire des Anonymes.*

LIN (St), 2e pape, né à Volterra (Toscane), succéda immédiatement à St Pierre en 66, et gouverna l'Eglise conjointement avec St Clet, St Anaclet et St Clément jusqu'en 78, époque à laquelle il subit le martyre par l'ordre de Vespasien. Il eut pour success. St Clément, selon le P. Pagi et Lenglet Dufresnoy, ou St Clet suiv. Fleury et l'*Art de vérifier les dates*. On lui attribuait autrefois deux ouv. intit. : *D. Lini, pontificum secundi, de sui prædecessoris, D. Petri apost., passione libellus ; item de pass. D. Pauli libellus alter*, Paris, 1566, et dans la *Biblioth. Patrum max.*, t. II, p. 1-67.

LIN (Hans van), surn. *Stilheit*, peint. de genre, né en Hollande, excellait dans les tableaux de bataille, et surtout rendait admirablement les chevaux. Il florissait au milieu du 17e S. C'est à tort que quelq.-uns le nomment Hans van Lint.

LINACRE (Thom.), ou en lat. *Linacer, Lynacrus*, méd. angl., né à Cantorbéry en 1460, m. en 1524, avait étudié à Oxford, à Rome et dans plusieurs autres univ., et était parvenu au titre de méd. ord. de Henri VIII. Il eut la principale part à la fondation du collége des médec. de Lond., dont il fut président. Vieux, il entra dans les ordres, et fut

nommé chantre dans l'église d'York. On a de lui en anglais : *les Elémens de la gramm.*, trad. en lat. par G. Buchanan, Paris, 1533, 1550, in-8); *de Emendatâ structurâ latini sermonis lib. VI*, Paris, 1532, 1550, in-8; *le Régime de la diète pour la santé; de Temperamento et inæquali temperie*, Venise, 1498; *Procli Diadochi sphæra* (tr. du grec), Venise, 1500, in-fol.

LINANT (Michel), homme de lett., né à Louviers en 1708, mort à Paris en 1749, avait été précepteur du fils de mad. du Châtelet dans le temps où Voltaire vivait à Cirey près de cette dame, et avait remporté 3 fois le prix de poésie à l'académie française (en 1739, 1741 et 1744). Cependant il ne composa rien qui soit au-dessus du médiocre. Sa paresse naturelle l'empêchait de mettre à profit et ses dispositions et les avis de Voltaire. On a de lui 2 tragéd. (*Alzaïde*, 1745, et *Vanda*, 1747, imp. à Paris, 1751, in-12); *l'Hymen augure de la paix*, Paris, 1745, in-8; des *Odes*, des *Epîtres*, des *Poésies* div. et une édit. des *OEuvres de Voltaire*, Amst., 1738-1739, 3 v. in-8. On trouve une *Notice* sur Linant dans le *Second supplément du Parnasse français*, par Titon du Tillet. — Un autre Linant, fut précept. partic. du fils de mad. d'Epinay; et c'est à ce dernier que sont adressées les lettres de Voltaire à Linant. Rousseau (*Confess.*, liv. IX) le présente comme s'étant attribué une hymne de Santeul.

LIND (Jacq.), médecin anglais, m. à Guisport en 1794, a laissé : *Traité sur le scorbut*, Edimbourg, 1757, in-8 (trad. en franç. par Jacq. Savary, Paris, 1756, 2 v. in-12); *Essai sur les moyens de conserver la santé des marins*, 1757, in-8, trad. en franç. par Mazéas, 1758, in 12; et plus. autres ouv. et *Mémoires* estimés.

LINDANUS (Guill.-Damase), théologien, né à Dordrecht en 1525, étudia d'abord à Louvain, puis à Paris sous Tournèbe et Mercier. Ayant ensuite reçu les ordres et le bonnet de docteur en théologie à Louvain, il expliqua 3 ans l'Ecriture à Dillingen, fut nommé inquisiteur dans la province de Frise et év. de Ruremonde en 1562; mais il ne prit possession de son évêché qu'en 1569. Transféré au siége de Gand 19 ans après, il m. l'année même de son installation (1588), et fut inhumé dans le tombeau de Jansénius, son prédécess. La sévérité qu'il déploya comme inquisit. l'avait rendu odieux aux Belges. On a de lui entre autres ouv. : *Panoplia evangelica*, in-fol., Cologne, 1563, Paris, 1564, plus. fois réimp.; *de Optimo genere interpretandi scripturas*, Cologne, 1558, in-8; *Psalterium vetus à mendis 500 repurgatum*, Anv., 1567; *Missa apostolica*, ib., 1488, in-8. Le *Catalogue* gén. de ses ouv. se trouve dans Foppens, *Biblioth. Belg.*

LINDBLOM (Axel), archevêq. suédois, né en Ostrogothie en 1747, étudia à Upsal sous Ihre, et fut ensuite chargé d'une éducation particulière en Livonie. Revenu à Upsal, il y remplit la chaire de b.-lett. et de politique, se maria et publia un *Dict. latin-suédois*, très-estimé. Il entra dans les ordres en 1789, et fut nommé successiv. év. de Linkoëping et archev. d'Upsal. Ce fut en cette qualité qu'il vint recevoir à Elsenaer la profession de foi luthérienne de Bernadotte, et qu'en 1818 il sacra ce prince à Stockholm sous le nom de Charles-Jean. Lindblom m. en 1819.

LINDEBORN (Jean), ecclés. holland., m. en 1696, provicaire de l'archev. de Deventer, sa patrie, avait desservi pendant de longues années une cure à Utrecht. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Hist. seu notitia episcopatûs Daventriensis*, Cologne, 1670, in-12; *Tract. de efficaciâ sacrificiorum quæ obtulit lex divino-mosaïa*, Anvers, 1677, in-12; *Explicat. litt. des circonstances de la passion de N. S.*, Cologne, 1690, 3 vol. in-12.

LINDEBROG (Erpold), sav., né à Brême vers 1540, m. en 1616, chanoine du chapitre luthérien de Hambourg, composa plus. compilations histor. estimées, entre autres : *Histor. compendiosa Daniæ regum*, Leyde, 1595, in-4 (cette hist. va jusqu'au règne de Christiern IV), et *Scriptores rerum germanicarum septentrion.*, Hamb., 1595, in-fol. — Henri Lindebrog, fils aîné du préc., né à Hamb. en 1570, voyagea dans les Pays-Bas, l'Italie et la France, et à son retour en Allemagne fut nommé conservat. de la biblioth. de Gottorp. On lui doit des *Notes* latines sur Censorin, Hambourg, 1614, in-4, et une édit. du Polycraticus, de J. de Salisbury, Leyde, 1595, in-8. — Fréd. Lindebrog, 2e fils d'Erpold Lindebrog, né à Hambourg en 1573, étudia en Hollande, où il se lia avec le fameux Jos.-Juste Scaliger, s'appliqua à la jurisprudence et à la critique des anciens auteurs, et m. en 1647 après avoir géré div. emplois dans sa patrie. On a de lui plus. édit., entre autres celles d'Ammien Marcellin et de Térence, des *Notes* sur les *Catalectes* de Virgile, les *Priapées*, etc.; un *Mém. sur les jeux des anciens* (*Commentarius de ludis veter.*), Paris, 1605, in-4; *Diversarum gentium historiæ antiquæ scriptores tres*, Hamb., 1611, in-4 (édit. de Jornandes, Isidore de Séville et Paul Diacre); *Codex legum antiquarum*, Francfort, 1613, in-fol., etc. V. *Leben der berühmten*, etc. (*Vie des fameux Lindebrog*), Hamb., 1723, in-8.

LINDEN (Jean-Antoniade, van der), prof. en médecine, né en 1609 à Enckhuysen, y fit ses premières études, se rendit ensuite à Leyde et à Francker, où il étudia la médecine, qu'il vint bientôt exercer près de son père à Amst., et acquit en peu de temps une telle réputation qu'on lui offrit la chaire de Francker, qu'il occupa 12 ans, et qu'ensuite les villes d'Utrecht et de Leyde se disputèrent l'avantage de le posséder. Il se décida pour Leyde, et m. dans cette ville en 1664, emportant la réputation d'un des hommes les plus sav. de son temps, mais de praticien médiocre. On a de lui parmi plus. ouv. qui méritent d'être lus : *de Scriptis medicis libri duo*, Amst., 1637, 1651, 1662, in-8 (bibliographie médicale très-utile, quoique incomplète, pub. depuis par Mercklin avec beaucoup d'augmentations sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686); *Medicina physiologica*, etc., Amst., 1653, in-4; *Selecta medica*, Leyde, 1656, in-4; *Hippocrates de circuitu sanguinis*, Leyde, 1661, in-4, etc.; et d'excellentes édit. de Celse, Leyde, 1657, 1665, in-12, et d'Hippocrate, grec-latin, Leyde, 1665, 2 v. in-8. V. Bayle, *Dict.*, et Niceron, *Mém.*, t. III. — Ant.-Henri van der Linden, père du préc., m. à Amst. en 1633, était médecin et théologien. Il a laissé plus. ouv. MSs., dont on trouve la liste dans le *de Scriptis medicis* de son fils, dans les *Mém. litt.* de Paquot, et dans le *Dictionnaire* d'Eloy.

LINDENER (N.), dame hollandaise, connue aussi sous le nom de *Zouteland*, qui était celui de son prem. mari, abjura le calvinisme, et publia à ce sujet un dialogue int. : *la Babylone démasquée*, 1727, in-12. On a d'elle encore div. trad., entre autres des *Mém. de Jean Witt*, 1709; de *la Vie et la mort des deux frères de Witt*, et des *Mém. de la famille et de *** sur la républ. de Holl.*, 1710.

LINDERN (François-Balth. de), médecin et botaniste, né à Buxweiler (Alsace) en 1682, m. en 1755, avait étudié dans sa ville natale et à Jéna. On a de lui : *le Passepartout médical* (en allem.), 2 v. in-8, Strasb., 1739; *Speculum Veneris noviter politum*, ib., 1732, in-8; *Tournefortius alsaticus cis et transrhenanus*, ib., 1728, in-8, réimp. sous le titre *Hortus alsat.*, ib., 1747.

LINDET (Rob.-Thom.), convent., né à Bernay en 1743, était curé dans cette ville lors de la convocation des états-gén. Appelé à y siéger, il adhéra à la constitut. civile du clergé, fut promu à l'év. de l'Eure, et donna l'exemple de son obéissance aux nouvelles lois en se mariant (1792). Elu à la con-

vention, il y vota la mort de Louis XVI; il fit également partie du conseil des anciens; mais depuis il vécut dans l'obscurité, d'où le tira en 1816 une ordonnance d'exil. Néanmoins Lindet obtint peu après de rentrer en France; il est m. à Bernay en 1823. On cite de lui, outre ses discours à l'assemb. nationale et à la convention, une *Lettre circulaire au clergé de son diocèse*, 1792, in-8, et une *Lettre aux religieuses des monastères de son diocèse*, id.

LINDET (JEAN-BAPT.-ROBERT), frère cadet de Robert-Thomas, m. à Paris dans un âge avancé en 1825, fut d'abord avocat à Bernay, département de l'Eure, puis successivement proc.-syndic de son district, député de son dép. à la prem. législat., et à la convention nationale, où il ne tarda pas, après avoir montré quelq. temps assez de modération, à se jeter dans le parti de la *Montagne*. Il fit le rapport, au nom de la commission des *Vingt-un*, sur les crimes imputés à Louis XVI, vota la mort de ce prince sans sursis, présenta un projet d'organisation du tribunal révol. qui ne fut point adopté, quoique conçu dans un esprit d'arbitraire et de cruauté bien conforme aux idées de la faction dominante, et se montra constamment l'un des ennemis les plus acharnés des girondins. On est surpris, et on doit l'être après cela, de le voir assez modéré, et au comité de salut public, dont il devint membre en 1793, et dans plus. missions qu'il fut chargé de remplir la même année dans les départemens du Calvados, de l'Eure et du Finistère. Bien qu'évidemm. elle fût calculée, cette modérat. lui fut comptée plus tard pour un mérite réel: dénoncé le 1er prairial an III (20 mai 1795), comme un des aut. de l'insurrection de cette journée, et décrété d'arrestation 8 jours après, il vit arriver plus. pétitions en sa faveur des villes de Mantes, de Caen, du Hâvre, et surtout de la petite commune de Conches, dont il avait sauvé la municipalité en 1793. Rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV (10 mai 1796), il se trouva encore impliqué dans la conspiration démagogique de Babeuf, fut jugé par contumace, et acquitté devant la haute-cour nationale de Vendôme; appelé ensuite au ministère des finances par le parti démocratique après la journée du 30 prairial an VII, il s'y maintint jusqu'au 18 brumaire, vécut dans la retraite depuis cette époque, et ne reparut pas même dans les cent-jours.

LINDSAY (DAVID), poète écossais, d'une famille noble, né à Garmylton en 1490, fut d'abord page de Jacques V, et remplit quelq. emplois à la cour. Nommé roi d'armes, puis héraut d'armes, il fut employé dans plus. négociations en 1531 et 1536; et, sous la régence, il épousa la cause des réformés, et essaya de la servir par ses ouv. Il m. vers 1557: quelq.-uns cependant le font vivre jusqu'à 1567. Ses *œuvres*, souvent imp. et pub. en 1806, 3 vol. in-8, par Chalmers, se composent d'une *Trag.*, de *Poëmes* divers (les plus célèbres sont: *le Rêve*, 1528, *la Complainte au roi*, 1529, *la Complainte du Papingo*, 1530, *les Trois états*, drame; *Hist. et Testament de l'écuyer Meldram*), et d'un grand ouvrage intitulé *la Monarchie*, achevé en 1553. Ces div. product. furent extrêmement estimées dans le temps, et se font encore lire aujourd'hui avec intérêt. Le ton de Lindsay est généralement mélancolique; sa versification est facile et coulante, et il y a beaucoup de variété dans ses tableaux. On le regarde comme l'inventeur du drame en Ecosse, quoique avant sa naissance on jouât dans ce pays des ouv. de ce genre sous le nom de *Moralités*; mais il les perfectionna singulièrement, et eut le mérite de donner le prem. des pièces à peu près régulières. — Robert LINDSAY, de Petscottie, contemporain du préc., est aut. d'une hist. d'Ecosse de 1436 à 1565, pub. depuis sous le tit. de *Chron. d'Ecosse*, 2 v. in-8, par Jean Dalyell. — John LINDSAY, savant théolog., m. à Lond. en 1768, âgé de 82 ans, a pub. une *Hist. abrégée de la succession royale*, 1720, in-8, et une trad. de la *Défense de l'Eglise d'Angleterre*, par Mason, 1726, 1727, 1728. — LINDSAY (mistress), dame anglaise fixée en France, et m. à Angoulême en 1820, est auteur (suivant M. A. Barbier, *Dictionn. des anonymes*, tome 3, nº 19103, 2e édit.) d'une trad. franç. de l'ouv. angl. int. *Vie privée, politiq. et milit. des Rom. sous Auguste et Tibère*, par miss Knight, Paris, 1801, in-8.

LINDSEY (THÉOPHILE), prem. min. des unitaires à Lond., né à Middlewhich (Cheshire) en 1723, eut d'abord des bénéfices à Lond., dans les comtés d'York et de Dorset; mais ensuite, ayant conçu des scrupules sur la doctr. de l'Egl. anglic., il renonça à ces avantages, et même refusa la place de chapelain du duc de Northumberland, alors vice-roi d'Irlande pour fonder à Lond. une congrégation, dite des *Unitaires*, en 1772. Il remplit pendant 20 ans les fonctions de pasteur de cette petite association, et abdiqua en 1792 pour se livrer à la retraite. Il m. en 1808 âgé de 86 ans. On a de lui beaucoup d'ouv., tous en anglais, et dont les princ. ont pour titre: *Apologie pour résigner la cure de Catterick*, 1774, in-8, avec une *Suite*, 1776, in-8; le *Catéchiste*, 1781, in-8; *deux Dissertat. sur l'évangile de St Jean*, 1779, in-8; *Essai histor. sur l'état de la doctrine et du culte des Unitaires*, 1783, in-8; *Sermons* (posth.), 2 v. in-8. M. Belsham a pub. des *Mém. sur la vie et les écrits de Lindsey*, 1812, in-12.

LINDWOOD (WILLIAM), prélat angl. du 15e S., fut d'abord prof. de théol. à Oxford, sous le règne de Henri V, puis ambass. de ce monarque en Espagne en 1422, év. de St-David en 1434, et m. en 1446. On a de lui un rec. des *Constit. des archev. de Cantorbery depuis Layton jusqu'à Chicheley*, imp. à Paris en 1505, réimp. à Oxford en 1606.

LINGELBACK (JEAN), peintre de genre et de paysages, né à Francfort en 1625, visita la Hollande (1640), la France (1642), Rome, puis revint en Hollande, où il paraît qu'il se fixa. Il m. à Amst. en 1687. Ses tableaux, d'un bon ton de couleur, sont remarq. surtout pour la gradation; et les fig. semées de paysages sont d'une vérité admirable. Le Musée du Louvre possède aujourd'hui deux de ses tableaux, *le Marché aux herbes* et un *Port de mer*. Six autres ont été repris en 1815 par les Pays-Bas, l'Autriche et la Prusse; et, un autre qui se trouvait à la galerie de St-Cloud, fut volé de nuit la même année.

LINGELSHEIM (GEORGE-MICHEL), litt. alsacien, m. dans le 17e S., avait été précept., et ensuite conseiller de l'élect. palatin. Il était lié avec de Thou, qui lui confia le MS. de son hist. avant de la livrer à l'impression. On a de lui une *Correspondance* avec Bongars, pub. long-temps après sa m. sous le tit.: *Bongarsii et Lingelshemii epistolæ*, Strasbourg, 1660, in-12.

LINGENDES (JEAN de), poète français, né à Moulins vers 1580, m. en 1616, était ami d'Hon. d'Urfé, de Davity, etc. On a de lui: des *Stances*; des *Sonnets*; une *Ode à la reine-mère* (Marie de Médicis); les *Changemens de la bergère Iris*, Paris, 1618, in-12; et une traduct. des *Epîtres d'Ovide*, 1615, in-8. Sa versification est généralem. douce et harmonieuse. — Jean de LINGENDES, né à Moulins en 1595, fut en 1619 nommé précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV, puis devint aumônier de Louis XIII, évêque de Sarlat (1642), puis de Mâcon en 1650, député à l'assemblée générale du clergé en 1655, et m. 10 ans après. Il dut principalement son élévat. à son talent pour la prédicat. On a de lui: l'*Oraison funèbre de Vict.-Amédée, duc de Savoie*, 1627 et celle de *Louis XIII*, 1643. — Claude de LINGENDES, jésuite, cousin des 2 précéd., né en 1591 à Moulins, m. en 1660, recteur du collége de cette ville, a laissé un recueil de *Sermons*, 3 vol. in-4 et in-8. On le regarde comme un de ceux qui contribuèrent le plus à bannir de

l'éloquence de la chaire les pointes et jeux de mots.

LINGUET (Simon-Nicolas-Henri), avocat et littérat., né à Reims en 1736, étudia à Paris et se signala dans les concours de l'université en remportant les 3 prem. prix en 1751. Le duc de Deux-Ponts frappé de ce début brillant se l'attacha et l'emmena en Pologne. Mais Linguet revint à Paris peu de temps après, se livra pendant plus. années à la culture des belles-lettres, puit suivit à l'armée de Portugal le prince de Beauveau en qualité de secrét. ou d'aide-de-camp. A 28 ans il se mit à étudier la jurisprud., sans cepend. renoncer à la littérature, et se lia avec d'Alembert. Il lui eût été facile d'entrer à l'acad., et tel était le but secret de son ambition; mais il refusa formellement de souscrire aux condit. qu'on lui imposait et dès-lors les portes de l'acad. se fermèrent pour lui. Outré de son injure il attaqua avec fureur les hommes qui l'avaient exclu, et consacra la plus gr. partie de ses veilles à une polémique haineuse et peu honorable qui bientôt lui fit une foule d'ennemis irréconciliables. Cependant il débuta au barreau avec le plus gr. éclat, et les années suiv. ajoutèrent à sa réputation. Son Mém. pour le duc d'Aiguillon et surtout son plaidoyer pour le comte de Morangiez y mirent le sceau. Malheureusem. l'indécence des écrits qu'il publiait contre ses ennemis, et les intrigues de ceux-ci, jointes à celles de quelques collègues envieux, furent cause qu'on le raya du tableau des avocats. Ses emportem. alors ne connurent plus de bornes, et il acheva de mettre les torts les plus graves de son côté par les invectives et les insultes qu'il prodigua indistinctement à tous ceux qu'il lui plaisait d'appeler ses adversaires. Il rédigea ensuite une feuille qu'il intitula *Journal politique;* mais ayant indisposé le ministre Maurepas, il se crut obligé de s'exiler et visita la Suisse, la Hollande, l'Angleterre et Bruxelles. Revenu en France sous le ministère de Vergennes, il mécontenta encore le gouvernement, et fut enfermé 2 ans (1780-1782) à la Bastille, puis exilé à Rhétel. Il se rendit alors à Londres et de là à Bruxelles, où il eut l'art de se concilier la protection de Joseph II, qui lui permit de venir à Vienne et lui donna avec des lettres de noblesse une gratification de 1000 ducats. Mais Linguet ne put long-temps rester en repos, et sa défense des insurgés des Pays-Bas le fit renvoyer des états autrichiens. Il reparut à Paris en 1791, puis pendant la terreur voulut se cacher à la campagne, mais on l'y découvrit et il fut condamné à mort par le tribunal révolutionn. en 1794. On a de lui une quantité considérable d'ouvr. généralement écrits avec chaleur, mais où se font remarquer trop souvent, et la manie du paradoxe et une fougue inexcusable. Nous ne nommerons que les suivans : *Hist. du siècle d'Alexandre*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12; *Hist. des révolutions de l'empire romain*, 1766, 2 vol. in-12; *Hist. impartiale des jésuites*, 1768, in-8; *Annales politiques, civiles et littéraires du 18e S.*, 1777-1792, 179 nos formant 19 vol. in-8; *Mém. sur la Bastille*, Londres, 1783, in-8; le *Fanatisme des philosophes*, 1764, in-8; *Nécessité d'une réforme dans l'administrat. de la justice*, 1764, in-8; *Théorie des lois civiles*, 1767, in-12 et 1774, 3 vol. in-12; *Mém. judiciaires*, 7 vol. in-12; *Théâtre espagnol*, 4 vol. in-12, 1768; *Théorie du libelle*, Amsterdam, 1775, in-12; *Lettre sur la nouvelle trad. de Tacite*, par M. L. D. L. B., 1768, in-12; *Examen des ouvrages de Voltaire*, Brux., 1788, in-8, et *Point de banqueroute*, 1789, in-8. M. Gardaz a publié un *Essai histor. sur la Vie* de Linguet, et M. Alexandre de Vérité une *Notice pour servir à l'hist. de la vie et des écrits de S.-N.-H. Linguet.*

LINIÈRE (François PAYOT de), poète satirique, né à Paris en 1628, entra jeune au service qu'il abandonna ensuite pour le monde. Il était assez riche; mais sa prodigalité et ses débauches le réduisirent à un état voisin de l'indigence. Il m. en 1704, laissant beaucoup d'épigrammes et de chansons éparses dans les recueils du temps. On le regardait comme athée, reproche dont Mme Deshoulières a voulu le justifier dans une de ses premières pièces intit. : le *Portrait de Linière*. C'est à tort qu'on a attribué à ce poète la parodie de *Chapelain décoiffé*. V. Furetière.

LINIERS-BREMONT (don Santiago), contre-amiral espagnol, né Français à Niort, vers 1760, entra d'abord dans l'ordre de Malte, puis passa au service d'Espagne, parvint au grade de capit. de vaisseau et fut chargé de plus. négociations dont il s'acquitta avec succès. Nommé contre-amiral en 1805, il défendit Buenos-Ayres contre les Anglais, et quoique obligé de leur rendre cette ville en 1806, il se couvrit de gloire en cette occasion. Il la reprit d'ailleurs l'année suivante, bien qu'il n'eut à sa disposition que des forces peu considérables. La cour d'Espagne le récompensa de ce service en le nommant à la place de capit.-gén. de Rio de la Plata. Sur ces entrefaites Napoléon entra en Espagne, et personne ne douta que l'influence de Liniers, d'origine française, et décoré d'ailleurs des ordres militaires du nouvel empereur, ne lui assurât l'Amérique espagnole. Cette persuasion indisposa les esprits contre lui, et sa marche ambiguë acheva de les aigrir. Cependant le tribunal de l'audience royale, qui se saisit de l'autorité au nom de Ferdinand VII, le nomma commandant provisoire, et il exerça cette charge jusqu'à l'arrivée de don Cisneros, élu par la junte centrale d'Espagne. Celui-ci lui ordonna d'abord de se rendre en Europe, puis lui permit de se retirer à Cordova, ville à 160 lieues de la capitale. C'est-là qu'il reçut la nouvelle de l'insurrection de Buenos-Ayres et de la proclamation d'indépendance faite par les rebelles. Il se mit alors à la tête de quelques troupes royalistes pour aller les combattre, mais il fut vaincu et pris quelques jours après (6 août 1809) à 50 lieues de Cordova. Une commission sortie de Buenos-Ayres vint au devant de lui jusqu'à 60 lieues de cette ville, et le fit fusiller sur la place, le 26 août.

LINING (John), méd., né en Ecosse, passa en Amérique vers 1725, s'établit dans la Caroline du Sud, fut le prem. qui introduisit dans la capitale de cette colonie (Charlestown) l'appareil électrique et entretint, à ce sujet, une correspondance avec Franklin. L'époque de sa mort est restée ignorée. On a de lui une *Hist. de la fièvre jaune*, imprimée en 1753 et qui est le prem. ouvr. connu sur cette maladie indigène d'Amérique.

LINN (William), pasteur de l'église réformée holland. de New-York en Amérique, né en 1752, fut d'abord aumônier ou chapelain dans les troupes indépendantes, lors de la guerre de la révolution des colonies anglaises, et m. en 1808 à Albany, après s'être démis de ses fonctions pastorales. On a de lui plus. *Sermons* et un *Eloge funèbre de Washington*, New-York, 1800. — John-Blair Linn, fils du précéd., né en 1777, dans un bourg de la Pensylvanie, suivit, comme son père, la carrière ecclésiastique, cultiva avec succès la poésie et la littérature, et m. ministre à Philadelphie en 1804. On a de lui plus. poèmes, parmi lesquels on cite ceux *Sur la mort de Washington* (pub. en 1800), et *Sur la puissance du génie*; 2 *Traités* de controverse, publiés en 1802; et un fragment d'un grand poème, int. : *Valérien* (1805, in-4) en tête duquel se trouve un *Essai sur la vie de l'aut.*, par Brown.

LINNÉ (Charles von), en latin *Linnæus*, le plus célèbre naturaliste des temps modernes, naq. à Roeshult (Smolande, prov. de Suède) en 1707. Son père, peu favorisé des dons de la fortune, le fit d'abord étudier à Vexioe, mais voyant qu'il abandonnait la classe pour aller chercher des fleurs dans la campagne, il le mit en apprentissage chez un cordonnier (1724). Un méd. nommé Rothman

s'aperçut cependant des dispositions rares du jeune homme, lui prêta un Tournefort et le plaça chez Kiliane Stobæus, profess. d'hist. naturelle à Lund. Linné alla ensuite étudier à Upsal, où il vécut long-temps dans la gêne et les privations. Placé enfin chez Olaüs Celsius, profess. de théologie, qui l'employa pour la composition de son *Hiero-botanicon*, puis chez Olaüs Rudbeck, prof. de botanique, qui lui confia la direction du jardin et se fit quelquefois remplacer par lui dans ses cours, Linné commença à prendre l'essor. Il fut envoyé en 1732 dans la Laponie pour en recueillir et en décrire les plantes. Il voulut ensuite donner des leçons à Upsal; mais les intrigues du profess. Rosèn, qui redoutait sa supériorité, l'obligèrent à se retirer a Fahlun (Dalécarlie). De là il se rendit à Hambourg, puis en Hollande, où le célèbre Boërhaave l'aida de tous ses moyens et lui procura la généreuse protection d'un riche propriétaire nommé Clifford. Linné demeura 3 ans chez ce dernier, jouissant de tous les secours nécessaires pour approfondir les sciences et développer les idées qu'il avait déjà conçues. C'est alors qu'il publia ses premiers ouv., que même l'on peut regarder comme les plus importans et qui en peu de temps lui donnèrent une renommée européenne. Cependant, étant allé peu de temps après en Angleterre, il y fut reçu froidem. par Sloane et Dillenius, alors les plus fameux naturalistes. Il vint ensuite à Paris, où on l'accueillit avec transport et où il se lia de la plus étroite amitié avec B. de Jussieu. Revenu en Suède après diverses aventures, il y éprouva encore beaucoup de désagrémens; mais enfin la protection du comte de Tessin triompha de tous les obstacles, et il fut nommé successivement méd. de la flotte et profess. de botanique à Stockholm (1738), méd. du roi et présid. de l'académie des sciences (1739), et enfin (1741) professeur de botanique à Upsal. Il remplit 37 ans cette place avec un succès éclatant, et m. le 10 janvier 1778, à 71 ans. La botanique et généralement toutes les sciences naturelles doivent une grande partie de leurs progrès à cet homme prodigieux. Ces sciences étaient traitées auparavant d'une manière incomplète et vague. Linné le premier, en embrassant à la fois la minéralogie, la botanique et la zoologie, donna la description de toutes les espèces connues, n'employa que des mots d'une signification précise, asservit tous les noms aux mêmes idées fondamentales, au même système. Un mérite rare c'est que sa doctrine botanique s'applique avec la plus grande justesse au règne animal. Sa minéralogie est la partie la plus faible de ses ouvrages. Au reste il faut noter que c'est à tort que l'opinion vulgaire lui attribue l'invention du système sexuel, indiqué déjà par Burckhard et quelques autres. Parmi les ouvr. de Linné nous nommerons les 9 suivans, qui sont les plus importans : *Systema naturæ*, etc., Leyde, 1735 (3 tabl., chacun d'une feuille, et contenant une division synoptique des 3 règnes : cet ouvr., réimp. nombre de fois, a été considérablem. augmenté : la 2e édit., 1740, in-8, a 80 pages; la 6e, 1748, in-8, en a 232; la 10e, 1757, est de 3 vol. in-8; la 12e, 1766, en a 4; la 14e, donnée par Gmelin, en a 10); *Fundamenta botanica*, Amsterd., 1736, in-8; *Biblioth. botanica*, ibid., 1736; *Classes plantarum*, Leyde, 1738, in-8; *Critica botanica*, ibid., 1737, in-8 (ces 3 ouv. sont le développem. de *Fundamenta*, etc.); *Philosophia botanica*, Stockh., 1751, in-8; *Genera plantarum*, Leyde, 1737, in-8; *Flora Laponica*, Amst., 1737, in-8; *Fauna Suecica*, 1746. A. Pulteney a pub. : *Revue générale des écrits de Linné*, et cet ouv. a été trad. en fr. par Millin, 2 v. in-8.

LINSCHOTEN (JEAN-HUGUES van), voyageur hollandais, né à Harlem en 1563, visita d'abord Séville et Lisbonne, suivit en 1583 Vincent de Fonseca, nommé archev. de Goa, revint en Portugal en 1589 et de là en Hollande. Il fut chargé peu après par le stathouder de chercher un passage à la Chine par le N.-E., et partit du Texel en 1594 avec le titre de commissaire-général de la flottille destinée à cette expédition (3 vaisseaux); il ne put aller que jusqu'à l'embouchure de l'Oby et fut forcé par les glaces de faire voile en arrière. Comme cependant le passage lui paraissait très-possible et qu'il parla dans ce sens au stathouder en lui remettant le rapport de son voyage, il fut encore chargé l'année suivante (1595) de la même expédition; mais il alla encore moins loin, et rebroussa dès le détroit de Waygatz. Revenu en Hollande, il se fixa à Enckhuysen et y m. en 1633. On a de Linschoten : *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal*, etc., Amsterdam, 1596, in-fol., fig., trad. en angl., en latin et en franç.; la dern., trad. intit. : *Hist. de la navigat. de J.-H. de Linschoten*, *Holland.*, etc., Amsterd., 1610, 1638, in-fol., fig., contient de plus 3 appendices, dont le 2e, *le Grand routier de mer*, est encore très-estimé; et *Voy.* ou *Navig. au nord le long de la Norwège, du Cap-Nord, de la Laponie, etc..., dans les ann.* 1594 *et* 1595, Franeker, 1601, in-fol., fig.

LINSENBAHRDT. V. LENTILIUS.

LINT (PIERRE van), peintre flamand, né à Anvers en 1609, alla très-jeune à Venise, puis à Rome, où on lui confia la peinture de la chapelle de Ste-Croix, et où ensuite le cardinal Ginnasi, évêque d'Ostie, se l'attacha et lui fit une pension considérable, exigeant seulement qu'il ne travaillât que pour lui. Il revint à Anvers en 1639, et c'est là qu'il mourut, on ignore en quelle année. Ses tabl., extrêmement estimés pour la correction du dessin et la vérité du coloris, sont très-rares. — Hendrick van LINT, autre peintre flamand, né vers la fin du 17e S., voyagea en Italie, et peignit le paysage et les intérieurs avec quelque talent. Il a gravé à l'eau-forte avec succès, notamm. une très-belle estampe in-fol. représent. le *Temple de la sibylle à Tivoli*.

LINT (HANS van). V. LIN.

LINTH. V. ESCHER.

LINTOT (CATHERINE CAILLET, comtesse de), morte à Paris vers 1755, est aut. de plus. romans et contes à peu près oubliés aujourd'hui, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Hist. de mademoiselle de Salens*, La Haye (Paris), 1740, 2 v. in-12; *Trois nouv. contes de fées*, avec une préface (par l'abbé Prévost), 1735, in-12.

LIONARDI (ALEXANDRE), poète ital. du 16e S., a laissé quelq. *Poésies* peu remarquables, et des *Dialoghi della invenzione poetica*, etc., dédiés au pape Jules III, Venise, 1554.

LIONNE (ARTUS de), évêq. de Gap, né vers la fin du 16e S., fut conseill. au parlem. de Grenoble; mais ayant perdu sa femme au bout de quelq. ann. de mariage, il prit les ordres, fut élevé au siége épisc. de Gap en 1637, dépensa une part. de ses biens pour l'avantage de son diocèse, refusa l'archev. d'Embrun, donna sa démission en 1661, et m. à l'abbaye de Solignac en 1663. Il possédait des connaissances assez étendues en géométrie, et a laissé un ouvr. intit. : *Amœnior curvilineorum contemplatio*, pub. par le P. Léotaud, Lyon, 1654, in-4. Il avait composé une *Hist. des évêq. de Gap*, qui est restée MS. — LIONNE (Hugues de), ministre d'état, fils du précéd., né à Grenoble en 1611, fut d'abord prem. commis d'Abel Servien, son oncle; mais celui-ci ayant été disgracié, il refusa les offres de Richelieu, qui voulait l'employer, et partit pour l'Italie, où il fit la connaissance du card. Mazarin qui plus tard, parvenu au ministère, le fit nommer secrétaire de la reine-mère. Dans la suite Lionne partagea la disgrâce de ce ministre et fut renvoyé en même temps que lui. Bientôt cependant on le rappela et il alla en qualité d'ambassadeur à Rome en 1655, puis en Espagne pour y négocier la paix et proposer le mariage de Louis XIV avec l'infante, dern. négociat. qu'il ne dépendit pas de lui de faire réussir. Ayant

succédé en 1661 à Mazarin dans la place de ministre des affaires étrang., il fut nommé secrét. d'état après la mort de Brienne, et termina lui-même ses jours à Paris en 1671. Ce ministre était très-aimable et très-spirituel. On a de lui : *Mém. au roi, interceptés en* 1667, 1668, in-12 (Hollande), réimprimé sous le titre de *Mém. et instruct. pour servir dans les négociations et affaires concernant la France*, Paris, 1689, in-12. Sa *Vie* se trouve dans les *Mélanges curieux* qui font suite aux œuv. de St-Evremond, tome 1, pag. 161. — LIONNE (Artus de), fils du précéd., né à Rome en 1655, fut d'abord chevalier de Malte ; une passion malheureuse lui fit ensuite prendre les ordres. Il alla en Orient en qualité de missionnaire, s'instruisit dans les langues des Indiens, suivit en 1686 les ambassadeurs envoyés par le roi de Siam à Louis XIV, fut nommé évêq. de Rosalie (*in partibus*), retourna dans les Indes, visita de nouveau le royaume de Siam, et de là se rendit en Chine, d'où il revint à Rome en 1703, et enfin à Paris, où il m. en 1713. Il a eu part à div. écrits des missionn. *sur les superstitions des Chinois.*

LIOTARD (JEAN-ETIENNE), dit *le Peintre turk*, né à Genève en 1702, visita successivem. la France (1725), l'Italie et Constantinople, où il resta 4 ans (1738-1742), se rendit ensuite à Vienne où il reçut l'accueil le plus flatteur de François Ier et de Marie-Thérèse, puis en Anglet. et en Hollande. Après un séjour de quelq. années à Amsterd., il quitta cette ville vers la fin de ses jours et se retira à Genève, où il m. vers 1776. Liotard était habile dans la miniature, le dessin, la perspective, et surtout dans la peinture en émail. On connaît de lui des émaux qui ont jusqu'à 1 pied et demi de hauteur sur 1 de large. Plus. artistes ont gravé d'après lui. — Jean-Michel LIOTARD, frère jumeau du précédent, et élève distingué de Benoît Audran, grava avec succès à Paris et à Rome d'après différens maîtres, revint ensuite à Genève, sa patrie, et y m. vers 1760.

LIOTARD (PIERRE), botaniste, né à St-Etienne de Crossey près Grenoble en 1729, d'une famille de paysans, s'engagea dans sa jeunesse, fit les campagnes de Mahon (1756) et de la Corse (1764), et ayant été blessé dans cette dernière guerre obtint sa retraite avec la paie d'invalide. Il vint alors se fixer près de son oncle, herboriste à Grenoble, et sentit naître en lui un goût très-vif pour la botanique. En peu de temps il connut toutes les herbes des Alpes, parvint, quoique sachant à peine le français, à entendre le latin de Linné et bientôt fut regardé comme le meilleur *cicerone* des montagnes. Il eut en cette qualité des relat. avec diverses personnes célèbres, entre autres J.-J. Rousseau. En 1783 il fut chargé de la culture du jardin botanique qui venait d'être établi à Grenoble ; c'est-là qu'il m. en 1796 de la chute d'un globe de pierre placé à la porte du jardin. On n'a de lui aucun écrit, si ce n'est sa *Lettre à Rousseau*, imp. avec les rép. de celui-ci. (V. *OEuv. de J.-J. Rousseau.*) M. Berriat St-Prix a donné dans le *Magasin encyclopédique* (4e année, t. 2, p. 504) une *Notice* sur P. Liotard.

LIPENIUS (MARTIN), bibliographe allem., né à Gortze (Brandebourg) en 1630, fut successivem. co-recteur du gymnase de Halle, recteur et profess. du gymnase Carolin de Stettin (1672-1676), enfin co-recteur de l'académie de Lubeck, et m. dans cette dern. ville en 1692. On a de lui entre autres ouv. : *Navigatio Salomonis Ophiritica illustrata*, Wittemberg ou Halle, 1660, in-12 ; *Bibliotheca realis theologica*, Francfort, 1685, 2 tom. in-fol. ; *Bibliotheca realis juridica*, ibid., 1679, in-fol. ; *Bibliotheca realis philosophica*, ibid., 1682, 2 vol. in-fol. ; *Biblioth. real. medica*, ib., 1679, in-fol. ; et une *Hist. des étrennes* (*Integra strenarum civilium historia*), Leipsig, 1670, in-4, et dans le *Thes. antiquit. roman.* de Grævius, tom. 12. La liste complète des ouvr. de ce savant se trouve dans les *Mém.* de Niceron, tom. 19.

LIPPERT (PHILIPPE-DANIEL), glyptographe, m. à Dresde, sa patrie, en 1785, âgé de 82 ans, avait été profess. de dessin des pages de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Il trouva un procédé particulier pour prendre les empreintes des pierres gravées et les reporter sur une composition blanche et brillante dont il offrit des modèles aux amat., et reproduisit ainsi 3000 pierres et en donna la description en 3 catalog. diff. dont sa *Dactyliothèque*, ou *Collect. de 2000 empreintes de pierres gravées antiques*, Leips., 1767, in-4 (en allem.), est l'abrégé. Cet ouv., classiq. en Allemagne, est malheureusem. peu connu en France et attend encore un traduct.

LIPPI (Frà FILIPPO), peintre, né à Florence vers 1412, et élevé par charité chez les carmes de Florence, se forma sans maîtres et en copiant tous les jours les tableaux dont Masaccio avait orné la chapelle de ce couvent. Proclamé bientôt par tout ce qui l'entourait le rival de Masaccio, il sortit du couvent à 17 ans. Peu après il fut pris par des corsaires barbaresques et conduit en Afrique où il devint esclave. Son talent lui ayant procuré la liberté, il se rendit à Naples, puis à Florence où son magnifique tableau du couronnement de la Vierge lui valut les bonnes grâces de Cosme de Médicis. Dans la suite il enleva une jeune religieuse extrêmement belle, et pour échapper aux poursuites qu'on multipliait contre lui, il fut obligé de mener avec elle une vie errante jusqu'à ce qu'il eût obtenu des dispenses du pape pour l'épouser ; mais il déclara alors qu'il renonçait pour jamais au mariage et abandonna sa maîtresse qui fut trop heureuse de pouvoir rentrer au couvent. Il m. en 1469 à 57 ans, empoisonné, dit-on, par le père de la jeune personne outragée ; d'autres disent qu'il périt victime d'une nouvelle aventure que lui fit tenter son goût effréné pour les femmes. Ce peintre, admirable pour le temps où il a vécu, est un de ceux qui ont fait faire le plus de progrès à l'art. La vigueur, la franchise et l'éclat sont ses caractères dominans ; ses figures sont pleines de grâce, de finesse, et son dessin est très-correct. Il est le premier qui ait peint des figures plus grandes que nature, et par là il contribua à donner du grandiose à la peinture. — Filippo ou Filippino LIPPI, fils du précédent et de la religieuse qu'il avait enlevée, naquit à Florence en 1460 et manifesta de bonne heure des dispositions extraordinaires pour la peinture. Après avoir exercé son art en diverses villes d'Italie, il se fixa à Florence où il m. en 1505. On a de lui un gr. nombre de tableaux admirables pour la grâce du dessin et le naturel de l'expression. Il excellait surtout dans les sujets de petite dimension. — Jacques LIPPI, élève de Louis Carrache, né à Budrio, chât. voisin de Bologne, ce qui lui fit donner le surnom de Giacomone da Budrio, se livra à tous les genres de peinture, mais excella principalem. dans la fresque.

LIPPI (LORENZO), peintre et poète, né à Florence en 1606, m. en 1664, est célèbre dans la littérature italienne par son poème héroï-comique intit. : *Il malmantile racquistato* (Florence, 1676, 1688, 1731, in-4, Milan, collect. des classiques italiens, in-8), véritable chef-d'œuvre de simplicité, de comique et de grâce. Ses tableaux ne lui ont pas acquis moins de réputation. Il joignait à l'habileté dans l'expression, et à une grande pureté de dessin, un coloris vigoureux. Roselli, son maître, lui disait souvent : « Laurent, tu dessines mieux que moi. » On cite parmi ses nombr. compositions, un *St André*, un *Martyre de St Sebastien*, et le *Triomphe de David*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Lorenzo LIPPI, qui a trad. du grec en latin les livres d'Oppien *de Piscatu et de Venat.*, Venise (chez Alde), 1517, in-8, et Paris, 1555, in-4.

LIPPOMANI (LOUIS), savant prélat italien, né à Venise en 1500, fut successivem. évêque de Modon, de Vérone et de Bergame, s'acquitta avec succès de diverses négociations en Portugal, en

Allemagne (1548) et en Pologne (1558), présida le concile de Trente, où il se distingua par son éloquence et son zèle pour l'orthodoxie, et devint en 1556 secrétaire du pape Jules III. Il m. à Rome en 1559. On a de lui, entre autres ouv., des *Sermons*, *Statuts synodaux*, etc.; *Vitæ sanctorum*, Venise, 1551-58, 6 vol. in-4; et des *Commentaires* (latins) *sur la Genèse*, *l'Exode et les Psaumes*.

LIPSE (Juste), célèbre philologue hollandais, né en 1547 à Isque (Overbissche) entre Bruxelles et Louvain, étudia successivem. à Bruxelles, à Ath, à Cologne et enfin à Louvain, où il commença le droit. Il se mit ensuite à voyager, séjourna 2 ans à Rome près du cardinal de Granvelle son protect., puis un an à Louvain, d'où il alla en Allemagne, en passant par la Franche-Comté. Revenant de Vienne dans sa patrie par la Thuringe en 1572, il s'arrêta à Iéna où on lui offrit la chaire d'éloquence et d'histoire; il la remplit jusqu'en 1574, puis se maria à Cologne, et enfin revint à Isque, où il comptait passer ses jours dans l'obscurité. Mais diverses circonstances changèrent sa détermination et il consentit à professer l'histoire à Leyde (1579-1591). Il y acquit la plus haute réputation par son savoir et son éloquence; mais l'intolérance qu'il manifestait dans ses ouv. lui attira des désagrémens tels qu'il donna sa démission, et passa à l'université de Louvain (1593), où il occupa la chaire d'histoire ancienne. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma son historiographe, et l'archiduc Albert lui donna le titre de conseiller d'état. Juste Lipse, qui jusque là avait professé le protestantisme, abjura peu après, et m. en 1606. Parmi ses ouv. qui sont fort nombr. (Niceron, t. 24 de ses *Mém.*, en compte jusqu'à 51) on remarque : *Manuductio ad philosophiam stoicam libri III; Physiologiæ stoicæ libri III; Politicorum lib. IV; Poliorceticon libri V; de Militiâ romanâ lib. V; Admiranda, sive de magnitudine romanâ lib. IV; Diva Virgo Hallensis; Diva Virgo Sichemiensis*, et ses *Commentaires* sur Tacite et Sénèque. La collect. complète a été pub. à Anvers, 1637, 6 vol. in-fol., et Wesel, 1675, 4 vol. in-8. On trouve dans le *Dictionn. des Anonymes* l'indication de plus. ouv. de J. Lipse qui ont été trad. en franç. — Martin Lipse, oncle du précéd., né à Bruxelles, chanoine et supérieur d'un couvent de religieuses près d'Huy (pays de Liége), mort en 1555, a coopéré à plus. ouv. estimés, et on lui attribue l'édit. des *Symmachi epistolæ*, Bâle, 1549, in-8.—David Lipse d'*Isque* est aut. d'un *Traité* de l'hydropisie (latin), Iéna, in-8, 1625 et 1678.

LIPSIUS (J.-G.), né vers 1755, m. à Dresde en 1820, directeur du cabinet des monnaies et de la galerie des antiques de cette ville, a pub. : *Bibliotheca nummaria, seu catalogus auctorum*, etc., Leipsig, 1801, 2 part. in-8; *Collection d'estampes pour la description de la galerie électorale des antiques*, etc., Dresde, 1803, in-fol., 52 pl.; et quelq. autres opuscules peu remarquables.

LIRIS (Léonard du), religieux récollet, né à Eymoutiers (Périgord) au commencem. du 17e S., m. gardien du couvent de St-Amand en Limousin, est connu principalem. par sa querelle avec Morin au sujet d'un procédé par lequel il prétendait déterminer les longitudes en mer. On a de lui : *le Secret ou la théorie des longitudes*, etc., Paris, 1647, in-4; *Apologie du secret*, etc., 1648, et *Ephéméride maritime*, Paris, 1655, in-fol.

LIRON (dom Jean), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Chartres en 1665, religieux à 20 ans, aida Lenourry à terminer son *Apparatus ad Biblioth. SS. Patrum*, mit en ordre les archives de la célèbre abbaye de Marmoutiers, puis passa au Mans, où il m. en 1748. On le regarde comme un des princip. collabor. de l'*Hist. littér. de la France*, Paris, 1738, etc. On a de plus de lui : *Apologie pour les Armoricains et les églises des Gaules*. Paris, 1708, in-12; *Dissertat. sur le temps de l'établissement des Juifs en France*, ibid., 1708, in-8; *Dissertat. sur Victor de Vite avec sa vie*, Paris, 1708, in-8; *Aménités de la critique*, Paris, 1717, 2 vol. in-12; *Singularités historiq. et littér.*, Paris, 1734-1740, 4 vol. in-12; *Bibliothèq. chartraine*, Paris, 1719, in-4; et *Question curieuse sur l'hist... d'Abulcacim Tassis Abentarique*, Paris, 1708, in-8.

LIRUTI (Jean-Joseph), antiquaire, né à Villafreda (Frioul), m. en 1780, a laissé les écrits suiv. : *Della moneta propria e forestiere.. ..di Friuli..... dissert.*, Venise, in-4, 1749; *de Servis medii ævi in foro Julii dissertat.*, Rome, 1752, in-8: *Notizie delle vite e d'opere scritte da' letterati di Friuli*, Venise, 1760-80, 3 vol. in-4; *Hist. du Frioul* (ital.), 5 vol. in-8; *Notizie di Gemona*, etc., Venise, 1771, in-4.

LISCOV (Chrétien-Louis), écrivain satirique allemand, né dans le Mecklenbourg au commencement du 18e S., fut d'abord chargé d'une éducat. particulière à Lubeck, ensuite (1738) placé comme secrétaire. Il passa de là en Saxe, et y m. en 1760 dans une prison où il était détenu pour dettes. On a de lui un ouv. intitulé : *Recueil d'écrits satiriq. et sérieux* (en allem.), Francfort, 1739. Les idées en sont spirituelles, philosophiq. et variées; le style pur et correct mérite encore plus d'éloges, surtout si l'on se reporte à l'époque à laquelle fut écrit l'ouvrage. Cependant, vu le peu d'importance des sujets qui y sont traités ou débattus, il est presque totalement oublié aujourd'hui.

LISLE (Jean Trois de), aventurier provençal, né à Sylassez près Barjaumont (Provence) vers 1662, tua, dit-on, dans sa jeunesse, un alchimiste, dont il était le domestiq. vers 1690, s'empara de sa cassette et de sa poudre transmutatoire, vécut quelq. temps déguisé en ermite, s'attacha à une femme de Sisteron dont il eut un fils, et enfin acquit une sorte de célébrité (1705, etc.) par l'audace avec laquelle il prétendait exécuter des transformations alchimiques. Il fut même mandé à Versailles, mais il différa de se rendre aux invitations, et l'évêque de Senez (Soanen) fut obligé de le faire enlever par une lettre de cachet en 1711. Les archers qui le conduisaient le blessèrent en route. Transféré en cet état à la Bastille, il se refusa à opérer, et même avoua qu'il ne possédait pas la poudre transmutatoire. Il m. peu après le 16 janv. 1712.

LISLE (de). V. Delisle.

LISLE DE SALLES. V. Delisle de Salles.

LISLOF (André), prêtre de Smolensk en Russie, vivait vers la fin du 17e S. On a de lui une *Histoire des Scythes*, composée d'abord en idiome petit-russien ou slave polonais, trad. ensuite par l'aut. lui-même en russe pur, et pub. par Novikof, Pétersbourg, 1776, Moscou, 1787, 3 vol. in-8.

LISOLA (François-Paul de), publiciste et diplomate, né à Salins en 1613, étudia à Dôle, et exerça la profess. d'avocat à Besançon, où il fut élu en 1638 membre du conseil annuel de la ville; mais bientôt il vit casser son élection, et même il fut obligé pour éviter des poursuites de se réfugier en Allemagne, où l'empereur Ferdinand III le nomma son résident en Angleterre. Il développa de grands talens diplomatiques dans cette mission. Envoyé en Pologne (1660) il s'opposa de tout son pouvoir au rétablissem. de la paix entre le roi de cette contrée et la Suède et signa le traité d'Oliva. Il fut ensuite nommé ambassadeur en Espagne et conclut le mariage de l'emper. avec une des infantes. Il se distingua surtout par le rôle qu'il joua lorsque Louis XIV éleva des prétentions sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne, et par les écrits qu'il publia à cette occasion. En récompense de ses services, il fut créé baron de l'empire; cependant sa fortune était médiocre. On ignore en quelle année il mourut; seulement on sait que ce fut avant la paix de Nimègue. Parmi les ouvrages attribués à Lisola, quelques-uns ne lui appartiennent

pas véritablement. Les seuls qu'il ait écrits sont : *Bouclier d'état et de justice contre le dessein manifestement découvert de la monarchie universelle*, etc., 1667, in-12 ; *Suite du dialogue sur les droits de la reine très-chrétienne*, 1667, in-12 ; *la Politique du temps*, Charleville, 1671, in-12, Cologne, 1672, in-12 ; *la France politique*, 1671, in-16 ; *le Dénouem. des intrigues du temps*, 1672, in-12 ; et *la Sauce au verjus* (pub. sous le nom de Warendorp), Cologne, 1674, in-12. *Voy.* pour plus de détails la *Biblioth. historiq. de France* du P. Lelong.

LISSOIR (REMACLE), religieux prémontré, né à Bouillon en 1730, fit profession à l'abbaye de Valdieu (diocèse de Reims) en 1749, et devint successivement maître des novices, profess. de théolog., prieur et enfin abbé (1766). Il se distingua dans cette place par la sagesse et la douceur de son administration, refondit les livres liturgiques des prémontrés et fut nommé plus. fois par les chapit. nationaux visiteur de son ordre. Privé de son abbaye à la révolution, enfermé pendant la terreur, et dénué de ressources après son élargissement par suite du 9 thermid., il s'attacha au *Journal de Paris*, dont il devint un des rédacteurs. En 1797 il assista au concile des constitutionnels, puis fut nommé évêque de Samana, et sur son refus d'accepter ce siége, aumônier des Ivalides. Il m. en 1806. On a de lui un abrégé du *Fébronius* de Hontheim, int. : *De l'état de l'Eglise et de la puissance légitime du pontife romain*, Wurtzbourg (Bouillon), 1766, 2 vol. in-12. — Théod. LISSOIR, frère aîné du précéd., bénédictin, a pub. une *Table géogr. du martyrol. romain*, Paris, 1776, in-12.

LISTER (MARTIN), médecin et naturaliste angl., né à Radcliffe (comté de Buckingham) en 1638, fut nommé par Charles II membre du collége de St-Jean de Cambridge (1660), voyagea en France, puis revint en Angleterre (1670), et se fixa dans le comté d'York, où il s'appliqua en même temps aux sciences naturelles et à la pratique de la médecine. Reçu ensuite à la société royale de Londres, il vint habiter cette capitale (1684), fut admis au collége des médecins, devint médecin ordinaire de la reine Anne, et m. en 1711. On a de lui : *Historia sive synopsis conchyliorum lib. IV*, 2 vol. in-fol., 1685-93 (très-estimé); *Hist. animalium Angliæ tres tractatus*, in-4, 1678 ; *Cochlearum limacum exercitatio anatomica*, 1695, 2 vol. in-8 ; *Conchylior. bivalvium utriusque aquæ exercitatio anatomica tertia*, 1695, 2 vol. in-8 ; *de Fontibus medicatis Angliæ*, York, 1682 ; et un grand nombre de *Mémoires* insér. dans les *Transact. Philosoph.*

LITHGOW (WILLIAM), voyageur écossais du 17[e] S., avait parcouru l'Europe, l'Asie et l'Afrique, lorsque, revenant en Angleterre, il fut arrêté à Malaga par l'inquisit. comme espion et comme hérétique, et mutilé dans les tortures. Jacques I[er] à qui on le présenta fut si touché de sa position, qu'il ordonna de prendre soin de lui, paya deux fois les frais de son voyage aux eaux de Bath, et fit promettre à l'ambassadeur d'Espagne une indemnité de 1,000 livres sterl. pour le voyageur ainsi que la restitution de ses effets. Celui-ci eut bientôt à reprocher à l'ambassadeur son manque de foi ; mais il le fit en pleine cour, et osa même se battre avec lui, ce qui le fit jeter en prison, où il resta neuf mois. On a de Lithgow : *Voy. faits par terre pendant neuf ans d'Ecosse en Europe, Asie, Afrique* (en anglais), Londres, 1614, 1 vol. in-4, fig. ; et une *Relation* du siége de Breda en 1637.

LITHOV (GUSTAVE), poète latin, né en Suède l'an 1692, suivit Charles XII dans ses campagnes, et quitta le service à la mort de ce monarque pour se livrer à l'étude. Il s'appliqua principalem. à la poésie latine. On a de lui : *Panegyricus exsequialis in obitum Caroli XII*; et un recueil intit. : *Poemata heroico-miscellanea*, Stockholm, 1734, in-4. Il a laissé un autre poème resté inédit.

LITTA (LAURENT), cardinal, né en 1756 à Milan, débuta dans la carrière des hautes dignités ecclésiastiq. en qualité de nonce de Pie VI en Pologne, et se distingua dans cette mission par la prudence et la modération dont il fit preuve lors de la révolution de Varsovie en 1794. Après avoir rempli une ambassade en Russie, il fut créé par Pie VII trésorier de la chambre apostolique, et ensuite cardinal : mais en 1808 les mésintelligences survenues entre Napoléon et le pape firent perdre à L. Litta ses biens et les insignes de sa dignité. Relégué à St-Quentin, il y écrivit plus. *Lettres sur les quatre articles* de la déclaration du clergé de France en 1682 : cette brochure, destinée à propager en France les principes de l'ultramontanisme, a été imp. plus. fois, mais clandestinement ; une édit. intit. : *Lettres diverses et très-intéressantes*, etc., porte la date de 1809, Paris, in-8 ; mais il paraît certain qu'elle a été faite à Lyon, 1818, ainsi qu'une autre édit. qui porte l'indicat. de Bruxelles, 1818, in-8. En 1815 le cardinal Litta fut appelé au poste de préfet de la congrégat. de l'*index*, puis de la Propagande, et nommé évêque de Sabine quelques années après. Un zèle trop ardent pour visiter son diocèse lui occasiona une fièvre, dont il m. le 1[er] mai 1820. On a pub. à Rome, dans la même année, une *Notice* (en italin) sur ce cardinal ; il en a paru égalem. une en franç. (*v.* le t. 24, p. 113 de l'*Ami de la Religion et du Roi*).

LITTLETON (THOMAS), magistrat anglais, né à Frankley (comté de Worcester) vers le commenc. du 15[e] S., fut successivem. juge de la cour du palais, sergent du roi (1455), shériff du comté de Worcester, juge des plaids communs (1466), et chevalier du bain (1475). Il m. six ans après et fut enterré dans la cathédrale de Worcester. On a de lui plus. ouv., dont le plus important est son *Traité des mouvances des fiefs*, Londres, 1481 (en fr.), Rouen, sans date (plus ancienne peut-être que la précédente), et Londres, 1788, in-fol., avec notes de lord Hale et du lord chancelier Nottingham, par les soins de MM. Hargrane et Butler.

LITTLETON ou LYTTLETON (EDOUARD, lord), garde du grand sceau d'Angleterre sous Charles I[er], de la même famille que le précédent, fut d'abord avocat, puis juge du pays de Galles, assesseur à Londres, conseiller de l'université d'Oxford, premier lecteur d'Inner-Temple (1632), solliciteur-général, lord président des plaids communs et enfin (1640) lord garde du sceau à la place de lord Finch, pair d'Angleterre et baron de Mounslow. La complaisance qu'il affecta quelquefois pour les indépendans lui nuisit dans l'esprit du roi. Cependant il fut nommé membre du conseil privé et conserva cette place ainsi que le sceau de la cour jusqu'à sa m. arrivée à Oxford en 1645. Il emporta la réputat. d'un des jurisc. les plus profonds de l'Angleterre.

LITTLETON (ADAM), savant anglais, né à Hales-Owen (comté de Shrop) en 1627, fut nommé docteur en théologie (1670) sans avoir été reçu préalablement bachelier, et devint maître de l'école de Westminster, prébendier de la cathédrale de cette ville, chapelain de Charles II, pasteur de Chelsea, et m. en 1694. On a de lui *Elementa religionis*, 1658, in-8 ; un *Dictionnaire latin, grec, hébreu, anglais* (très-estimé), Londres, 1679, in-4 ; soixante-un *Sermons*, 1680, in-8 ; *Préface des œuvres de Cicéron*, Londres, 1681, 2 vol. in-fol., etc.—Ed. LITTLETON, sous-maître de l'école d'Eton, minist. de Maple-Derham et chapelain du roi, m. en 1734, a laissé un recueil de *Sermons* (posthume), et quelques pièces de poésie. — V. LYTTLETON.

LITTRE (ALEXIS), médecin français, né à Cordes (Albigeois) en 1658, mort à Paris en 1725, excellait surtout dans l'anatomie ; et, quoique absolument dépourvu d'éloquence, il s'acquit une très-gr. réputation comme profess. aussi bien que comme praticien. Il était membre de l'acad. des sciences.

Ses principaux écrits sont : *Observations sur une nouvelle espèce de hernie*, 1700 (Mém. de l'académie des sciences); *Description de l'urètre de l'homme*, (ibid.); *Observation sur un fœtus humain monstrueux*, (ibid.), etc.

LITTRET DE MONTIGNY (Claude-Antoine), graveur, m. en 1775 à Rouen, a pub. plus. estampes d'après Carle Vanloo et divers peintres français.

LIUTBERT, roi des Lombards, monta sur le trône en 700 après la mort de son père Cunibert. Mais Ausprand, son tuteur, ayant été défait d'abord par Ragiubert, cousin de Cunibert, puis par Aribert II, fils de Raginbert, Liutbert tomba entre les mains de celui-ci, qui le fit m. et s'empara de la couronne.

LIUTPRAND. V. Luitprand.

LIUVA Ier, roi des Visigoths, fut d'abord gouverneur de la Gaule Narbonaise ou Septimanie (560). Elu après la m. d'Athanagilde, il épousa sa veuve et fut reconnu même par les Visigoths d'Espagne. Mais ceux-ci se révoltèrent bientôt, parce qu'il avait choisi Narbonne pour sa capitale. Il envoya contre eux Leuvigilde son frère, auquel peu de temps après (569) il abandonna toute la partie de son royaume située au-delà des Pyrénées. Il m. trois ans après à Narbonne sans postérité, et Leuvigilde réunit sous ses lois les deux monarchies.—Liuva II, petit-fils de Leuvigilde, succéda en 601 à son père Récarède, mais bientôt étant tombé entre les mains de Witeric, celui-ci le fit mourir après lui avoir coupé la main droite, l'an 603.

LIVE (de La). V. Epinay et Lalive.

LIVERPOOL (Charles JENKINSON, baron HAWKESBURY, comte de), ministre d'état anglais, était fils du colonel Charles Jenkinson, et naquit en 1727 dans le comté d'Oxford. Il sembla d'abord se consacrer à la littérature politiq., fournit plus. articles au *Monthly Review*, et composa plus. brochures. Son *Discours sur la conduite du gouvernement de la Grande-Bretagne à l'égard des puissances neutres* (1758), commença à fixer sur lui l'attention. Il paraît cependant que ce fut à quelq. couplets composés en l'honneur de sir Edw. Turner qu'il dut son élévation. Celui-ci le présenta à lord Bute qui en fit son secrétaire particulier, et qui étant arrivé au ministère en 1761, le nomma son secrét. d'état. L'année suivante il entra à la chambre des communes, et obtint la place de trésorier de l'artillerie qu'il abandonna bientôt pour celle de secrétaire adjoint de la trésorerie. Destitué en 1765 lors de l'élévation du marquis de Rockingham au ministère, il ne tarda pas à reparaître sur la scène avec éclat. La reine mère le nomma auditeur des comptes cette même année. Bientôt devenu par la retraite de Bute chef du parti que l'on désignait par le nom des *amis du roi*, il devint en 1766 secrét. de la trésorerie, en 1767 lord de l'amirauté, en 1772 vice-trésorier d'Irlande et membre du conseil privé, en 1775 clerc des rôles en Irlande, en 1776 grand-maître de la monnaie, secrétaire de la guerre en 1778. Renversé avec tout le ministère en 1782, il fut rappelé en 1786 au timon des affaires par Pitt qui le fit nommer chancelier du duché de Lancastre, peu après baron de Hawkesbury, et enfin pair, comte de Liverpool (1796), président du conseil de commerce et receveur des douanes. Lord Liverpool m. à Londres le 17 décemb. 1808, laissant la réputation d'un homme habile, adroit, mais artificieux, et même intrigant, s'il faut en croire ses ennemis. Il fit preuve de beaucoup de talent pour la parole avant son élévation au ministère. L'Angleterre lui doit son traité de commerce avec l'Amérique et la création de la pêche de la baleine dans la mer du Sud. On a de lui, outre les brochures dont nous avons parlé plus haut, une *Collection des traités de 1648 à 1783*, 3 vol. in-8, 1785; et un *Traité sur les monnaies du royaume* dans une lettre au roi, 1805, in-4.

LIVIE-DRUSILLE, *Livia Drusilla*, ou *Julia Augusta*, née en l'an de Rome 695 de la famille *Claudia*, épousa d'abord Tiberius Claudius Nero, dont elle eut deux fils, Tibère (depuis emper.) et Drusus, surnommé *Germanicus*. Enlevée à son mari par Octave-Auguste, et appelée aussi à partager l'empire du monde, elle adoucit le caractère de ce second époux. Profitant ensuite habilement de l'ascendant qu'elle avait pris sur Auguste, elle lui fit adopter les enfans de son prem. hymen, et combla, par les moyens les plus odieux, l'intervalle qui séparait Tibère, son fils aîné, du trône impérial. Quelques historiens accusent même cette femme ambitieuse d'avoir hâté la fin d'Auguste : ce qui est certain c'est qu'elle cacha sa mort jusqu'à l'arrivée de Tibère, alors absent de Rome. Ce fils, cause de tous les crimes de Livie, la traita avec la plus noire ingratitude pendant sa vie; et, après sa m., arrivée en l'an 782 de Rome (29 de J.-C.), ne prit aucun soin de ses funérailles, cassa son testament, et défendit de lui rendre aucun honneur. Claude, petit-fils de Livie par Drusus, parvenu à l'empire, lui fit décerner les honneurs divins. Livie, que Caligula, son arrière-petit-fils, nommait un *Ulysse en jupe*, avait, suivant l'histor. Tacite, « une partie de la dissimulation de son fils Tibère, combinée avec toute l'adresse d'Auguste son mari. » (*Cum artibus mariti, simulatione filii, bene composita*, Tacit., annal. lib. V, cap. 1.)

LIVIE-LIVILLE, *Livia-Livilla*, petite-fille de la précéd. et sœur de Germanicus, épousa Drusus, son cousin, fils de Tibère : séduite ensuite par Séjan (*v.* ce nom), elle empoisonna son mari, et devint la complice de l'infâme ministre dans ses projets contre les fils de Germanicus. Séjan ayant ensuite demandé sa main à Tibère ne l'obtint pas; et Livie fut enfermée par l'ordre de sa mère Antonia, dans un cachot, où elle m. de faim, vers l'an 35 de J.-C. — Livia-Orestilla, femme du sénateur Calpurinus, fut enlevée le jour de ses noces par l'empereur Caligula qui l'épousa le même jour, et la répudia quelq. temps après. Livia m. dans une île où elle avait été exilée.

LIVINGSTON (William), gouv. de New-Jersey, né en 1723, d'une famille originaire d'Ecosse, m. en 1790, consacra ses talens comme écriv. à la défense des droits de l'Amérique du nord contre les prétent. de la métropole, et concourut puissamm. à son indépendance en prenant part à toutes les mesures patriotiques dont elle fut l'heureux résultat. On cite parmi ses ouv. un poème int. : *la Solitude philosophique*; un *Eloge funèbre du rév. président Burr*, 1758; et la *Revue des opérations militaires au nord de l'Amérique, de* 1753 *à* 1758. Il a en outre pub. dans div. rec. périod. un gr. nomb. de pièces de poésie.—Robert Livingston, de la même famille, né en 1746 dans l'état de New-York, fut, très-jeune encore, député au congrès américain tenu à Philadelphie, fit partie du comité chargé de rédiger la fameuse déclarat. d'indépendance, puis de celui qui organisa la constitution des Etats-Unis (1777). Nommé vers la même époque chancelier d'état, il en exerça les fonctions pend. 25 ans, fut au bout de ce temps chargé d'une mission diplomatique en France, et rapporta de ce voyage diverses notions sur des objets d'économie rurale qu'il publia dans les *Mémoires* de la soc. d'encouragem. des arts et de l'agriculture de New-York, dont il était prés., ainsi que de celle des beaux-arts de la même ville. R. Livingston, mort en 1813, après avoir signalé sa bienfaisance par plus. dotations philanthropiques. On doit à Livingston : *Examen du gouvernement d'Angleterre, comparé aux constitutions des Etats-Unis* (par Fabre) avec notes (par Dupont de Nemours, Condorcet et M. J. A. Gallois), Paris, 1789, in-8.

LIVIUS. V. Andronicus et Tite-Live.

LIVON, roi d'Arménie. V. Léon.

LIVONIÈRE (Claude POQUET de), jurisconsulte, né à Angers en 1652, fut successivement avocat, conseiller au présidial et profess. de droit dans sa patrie, et m. Paris en 1726. On a de lui un *Recueil des commentaires sur la coutume d'Anjou*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol.; un *Traité des fiefs*, 1729, in-4; *Règles du droit français*, 1730 et 1768, in-12; *Dissertat. sur l'ancienneté de l'univ. d'Angers*, 1736, in-4.

LIVOY (Timotée de), barnabite, né vers 1715 à Pithiviers, et m. à Paris en 1777, avait professé les humanités dans différens colléges et voyagé en Italie. Sur la fin de ses jours il s'appliqua particulièrement à la littérature, et donna entre autres ouvrages, les *Synonymes français*, Paris, 1767, in-8 (principalem. destinés aux poètes auxquels l'intention de l'auteur est de fournir des termes à peu près équivalens); une traduct. du *Voyage d'Espagne du P. Norbert Cayme*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, et quelq. trad. de l'ital. de Denina, de Bartoli, de Muratori et du P. Gerdil.

LIZET (Pierre), prem. présid. au parlement de Paris, né près de St-Flour en Auvergne vers 1482, fut d'abord avocat, conseiller, puis av.-général avant d'être placé à la tête du parlem. de la capitale en 1529. Ayant eu le malheur d'indisposer contre lui la maison de Lorraine, alors toute puissante à la cour de France, il se vit contraint de donner sa démission en 1550, obtint, en considération de sa pauvreté, l'abbaye de St-Victor, y reçut la prêtrise, et m. en 1554. Il a laissé quelques ouv. de controverse théolog., que Bèze a tournés en ridicule dans un écrit macaronique inséré dans les *Epistolæ obscurorum virorum* de Hutten (*v.* ce nom), et qui sont entièrement oubliés aujourd'hui; un traité *De la manière de procéder dans les causes criminelles et civiles*, imp. après sa mort.

LLHWYD ou LLOID. V. Llwyd.

LIZOT (Pierre-Jean-Charles-Florent), membre de la chambre des députés et juge de paix du 10e arrondissem. de Paris, où il m. le 31 janvier 1827, était né en 1768 à Brionne d'un av. au parlem. de Rouen, et suivait lui-même le barreau au commencement de la révolution. Echappé, non sans peine, à quelq. persécut. que d'abord il n'avait pas craint d'affronter, Lizot devint après l'établissem. du gouvernem. de Napoléon, procur. impérial près le tribunal de Bernay; il fut conservé dans ces fonctions après le retour de la famille royale, puis pendant les cent-jours, bien qu'en sa qualité de procureur du roi, il eût requis l'enregistrem. de l'ordonnance qui déclarait Bonaparte *traître et rebelle*; enfin, nommé en août 1815 secrét. du collége électoral de l'Eure, il fut élu député par ce même département, y présida les élect. de 1816, et depuis cette époque, jusqu'à celle de sa m., il ne cessa point de siéger à la deuxième chambre représent., où il prit constamment parti pour les ministres. (*Voyez* les *Tables du Moniteur*, ann. 1815-27.)

LLORENTE (Jean-Antoine), savant ecclésiast. espagnol, membre de l'académ. royale dite de *St-Isidore* de Madrid, puis de l'acad. d'hist. instituée dans la même ville en 1791 par le comte de Floridablanca, enfin l'un des fondat. et des membres les plus zélés des sociétés dites des *méthodes* et *de la morale chrétienne* de Paris, naquit en 1756 à Rincon-del-Soto près de Calahorra de parens nobles mais peu riches. Il fut élevé par les soins d'un oncle maternel, prêtre bénéficier de la ville de Calahorra, et reçut la prêtrise par dispense d'âge en 1779. Successivement doct. en droit canon, avocat au conseil suprême de Castille (1781), vicaire-gén. de l'évêché de Calahorra, enfin commiss., puis secrét.-gén. de l'inquisit. (1789), dom Llorente montra dans ces différens emplois des vues philanthrop., et servit la cause de la philos., en même temps qu'il méritait le titre de père des ecclésiastiq. français par son empressement à prodiguer les soins d'une généreuse hospitalité à ceux qui durant nos troubles civils allèrent au-delà des Pyrénées chercher un asile ou des autels. L'intérêt trop vif qu'il montra pour son protecteur don Jovellanos lui fit perdre ses charges en 1801, et sa disgrâce dura jusqu'en 1805, qu'il fut appelé à quelques dignités ecclésiast. Les évènemens de 1808 ouvrirent à Llorente une nouvelle carrière. Engagé dans le parti du roi Joseph Bonaparte, il accepta de ce prince la place de direct.-général des biens nation., et le soutint de sa plume. Bientôt le régime précaire auquel il s'était dévoué l'entraîna dans sa chute. Obligé de quitter l'Espagne à la rentrée de Ferdinand en 1814, Llorente vint se fixer à Paris, où, entre autres ouvrages, il a pub. son *Histoire de l'inquisition*, principal fondement de sa célébrité. Un autre écrit qu'il publia sur les papes, à l'époque de la réinstallation des cortès en Espagne, lui fit ordonner, par le gouvernement français, de quitter le royaume. Llorente se rendit dans sa patrie, mais à peine arrivé il succomba (1823) aux fatigues d'un voyage pénible pour son âge. Il avait pub. lui-même une *Notice* sur sa vie (*Noticia biográfica*, Paris, 1818, in-12), que M. Mahul a analysée dans la *Revue encyclopédiq.*, t. 1, p. 25, et dans son *Annuaire nécrolog.*, 5e ann.; on y trouve la liste des nombr. ouvr. de Llorente, parmi lesquels nous citerons: *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolut. d'Espagne*, etc., par M. Nellerto (anagr. de Llorente), Paris, 1815-19, 3 vol. in-8; *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*, etc., trad. de l'esp. par Al. Pellier, Paris, 1817-18, 4 vol. in-8, 2e édit., Paris, 1820, 1 vol. in-8, en espag., Madrid (Paris), 1822, 11 v. in-12; deux trad. holland. ont été imp., Amsterdam et Franeker, 1823, in-8; M. Léonard Gallois en a fait une *Hist. abrégée de l'inquisit.*, Paris, 1823, in-18: en tête est réimp. la *Notice* de M. Mahul; *Discursos sobre una constitucion religiosa*, etc., Paris, 1819, in-12; *Œuvres complètes de Barth. de Las-Casas*, etc., 1822, ibid., 2 vol. in-8, *Observations critiques sur le roman de Gil-Blas*, etc., ibid., 1822, in-8 (*v.* Isla); *Portraits politiq. des papes*, etc., ibid., 1822, 2 vol. in-8; dans ce dernier ouv. l'aut. déploie plus d'érudit. que de jugem., de critique ou de droiture d'intention; pour donner une juste mesure de la confiance qu'il mérite, il suffit de rappeler qu'entre autres faits apocryphes et même absurdes, on y trouve reproduite l'histoire de la prétendue papesse Jeanne.

LLOYD (Nicolas), biographe angl., né à Holton (comté de Flint) en 1634, fut successivem. chapelain de l'évêque d'Oxford, puis curé de Newington, où il m. en 1680. On a de lui un *Dictionnaire historique, géographiq., poétiq.*, etc. (en lat.), Oxford, 1670, in-fol., qui n'est autre que le dictionnaire de Ch. Estienne, mais avec des changem. et des addit. considérables.

LLOYD (David), historien et biographe, né dans le comté de Merioneth en 1625, m. en 1691, est aut. des ouv. suiv.: *Modern policy compleated*, etc., Londres, 1660, in-8; *the Portraiture of his S. M. Charles II*, ibid., 1660, in-8; *the Countess of Bridgewater's ghost*, etc., ib., 1663, in-8; *of Plots*, etc., ib., 1664, in-4; *the Worthies of the World* (abrégé des vies de Plutarque), 1665, in-8; *the Statesmen and favourites of England*, etc., Lond., 1665, 1670, in-8; *Memoirs of the lives of persons who suffered for their loyalty during the rebellion*, etc., ib., 1668, in-fol.

LLOYD (William), savant prélat anglais, né en 1627 dans le comté de Berk, fut successiv. curé de St-Martin-des-Champs de Londres, évêque de St-Asaph, de Lichtfield et Coventry, de Worcester (1699), et m. en 1717 dans un état voisin de l'enfance. Suivant ses prédictions le roi de France devait se faire protestant dans quatre années et dans le même temps la papauté être abolie. On lui doit une *Histoire du gouvernem. de l'Eglise tel qu'il*

existait dans la Grande-Bretagne et l'Irlande au moment où la religion chrétienne y fut introduite, 1684; *Recherches sur div. points d'hist. et de chronologie; Abrégé chronolog. de la vie de Pythagore*, 1699, et plus. *Opuscules* et *Traités* ascétiques.

LLOYD (Robert), auteur dramatique anglais du 18e S., se fit remarquer autant par son inconduite que par son talent pour la poésie. Lié intimem. avec Churchill qui l'avait comblé de bienf., il m. en 1764 du regret que lui inspira la mort de son ami. On a de lui cinq pièces, entre autres, la *Nouvelle école des femmes*, 1763; *la Mort d'Adam*, trag., 1763; *les Amans capricieux*, opéra-comiq., 1764; et des *Poésies div.*, 1774, 2 vol. in-8. On estime sa versificat., qui est harmonieuse et facile.

LLOYD (Henri), célèbre écrivain militaire, né dans la principauté de Galles en 1729, étudia de bonne heure les mathématiq. et les langues, puis voyagea dans les Pays-Bas et l'Allemagne, et observa partout l'organisation des armées. Etant parvenu à se faire nommer aide-de-camp du général autrichien Lascy, il fit ses prem. armes en 1757 dans la guerre de sept ans, devint rapidement capitaine et lieutenant-colonel, et en 1760 fut mis à la tête d'un gros détachement d'infanterie et de cavalerie pour observer les mouvemens de l'armée prussienne. Mécontent néanmoins de ne point avancer assez vite au gré de son ambition, il quitta le service d'Autriche pour celui de la Prusse, et fut fait aide-de-camp général du prince de Brunswick. Après la paix de Hubertsbourg il se remit à voyager, vint à St-Pétersbourg, et obtint de Catherine le grade de général-major et un commandement dans l'armée destinée à faire la guerre contre la Porte. Il s'y distingua comme guerrier et plus encore comme tacticien, et allait être mis à la tête d'un corps de 30,000 hommes en Finlande, lorsque la paix conclue avec la Suède rendit inutile la format. d'une armée de guerre sur ce point. Lloyd quittant alors la Russie, visita l'Italie, l'Espagne et le Portugal, puis retourna furtivem. en Angleterre, d'où bientôt il fut obligé de revenir, non toutefois sans avoir acquis, par des explorat. clandestines, une profonde connaissance des côtes d'Angleterre et des points attaquables de cette grande île; il se fixa à Huy sur les bords de la Meuse, et y m. subitement en 1783, après avoir cédé, dit-on, au ministère anglais pour 500 livres sterl. tous droits de pub. son *Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne*. En effet l'ouv. qui porte ce titre et qui a été trad. en franç. sur la 5e édit. par Imbert, Paris, 1803, 1 vol. in-8, est incomplet; la partie importante, celle qui est relative à l'invasion, n'existe plus. Outre l'ouv. cité on a de Lloyd, *Introduction à l'hist. de la guerre en Allemagne* (1756), etc., Londres (Bruxelles), 1781, 2 vol. in-4, trad. en français par Romance de Mesmon, ibid., 1784: Roux Fazillac a aussi pub. sous le titre d'*Hist. de la guerre d'Allemagne en* 1756, etc., la traduct. d'un autre ouv. du même: ces deux traduct. ont été réimpr. avec augm., Paris, 1803, 3 vol. in-8; enfin Tempelhoff a donné en allem. d'après Lloyd une *Hist. de la guerre de 7 ans*, Berlin, 1794-1801, 5 v. in-4, fig.; de la *Composition des différentes armées anciennes et modernes*, trad. en franç. avec notes, Paris, 1801, in-8; *Mém. politiques et militaires*, etc., Bâle, 1798, in-8, Paris, 1801; *Essais politiques; Essais sur les passions; Essai sur les finances:* ces trois ouv. n'ont point encore été trad. en français.

LLWYD, LHUYD, LLHWYD ou LHOYD (Humphrey), antiq. angl., né à Denbigh, mort vers 1570, était beau-frère de lord Lumbley, pour lequel il rassembla une bibliothèque qui, dans la suite, fut achetée par Jacq. Ier, et devint le noyau du muséum britannique (biblioth. roy. de Londres). On a de lui entre autres ouv.: *de Monâ; de Armamentario romano* (l'un et l'autre dans l'*Hist. brit. defensio* de Price, Londres, 1573, in-4); *Chronicon Wallicæ*, MS.; *Hist. de Cambrie*, Londres, 1584, in-4. C'est aussi Humphrey Llwyd qui a composé la carte d'Angleterre insérée dans le *Theatrum orbis*.

LLWYD ou LHUYD (Edouard), antiquaire, né en 1660 dans le pays de Galles, mort en 1709, conservateur du muséum Ashmolean, a laissé: *Archeologia brit.*, Oxford, 1707, in-fol.; *Lithophylacii britannici iconographia*, 1699, in-8; *Rapport sur du papier fait avec de l'amiante* (angl.), et 16 pet. *Mém.* (dans les *Trans. philos.*, nos 166-366).

LLYWELYN Ier, LHEWELIN ou LEWELYN, 16e souverain de Galles, attaqua en 1015 Aédan, usurpat. du pays de Galles septentrional, le battit, le tua ainsi que ses 4 fils, et réunit ses états à son roy. Il fut assassiné en 1021, et laissa un fils nommé Gruffyth, qui ne parvint à la couronne que 17 ans après. — Llywelyn II, roi de Galles, était petit-fils d'Owen Gwneth et fils de Jozweth Drwyndwn. Celui-ci ne put succéder à son père, et se vit enlever la couronne par David, son frère cadet (1194); mais Llywelyn le chassa du trône, y monta à sa place, puis força tous les seigneurs du pays de Galles à reconnaître sa suzeraineté. Il remporta aussi plus. avantages (1215) sur Jean-sans-Terre, roi d'Anglet., dont il avait épousé la sœur, et se rendit tellement redoutable que Louis de France (depuis Louis VIII) étant venu en Anglet., dont le pape lui avait donné la couronne, lui demanda son amitié. Il eut ensuite la guerre à soutenir (1217) contre quelq. barons qui reconnaissaient pour suzerain le roi d'Angleterre Henri III, puis contre son propre fils Gruffyth (1221), contre l'Irlandais William Marshall (1223), et enfin contre Henri III lui-même; et il remporta la victoire dans toutes ces guerres, excepté dans la dern., qui ne dura qu'un instant, et qui fut tout-à-fait insignifiante. Il m. en 1240 après un règne de 55 ans, couvert de gloire et maître absolu de tout le pays de Galles, que ses prédécesseurs n'avaient possédé qu'en partie. — Llywelyn III, dern. roi du pays de Galles, petit-fils du préc. et fils de Gruffyth, monta sur le trône à la m. de David, son oncle (1246 selon Powel; 1263 suivant Hume), conjointement avec son frère Owen Goch, et lui donna le midi du royaume, se réservant le nord, qui était regardé comme la partie la plus importante des états de Galles. Mécontent de son infériorité, Owen Goch prit bientôt les armes; mais il fut vaincu et totalement dépouillé (1254). Llywelyn fit ensuite div. invasions en Angleterre, où il mit tout à feu et à sang, et prêta des secours à tous les barons qui voulurent se révolter contre Henri III; mais les rebelles ayant été défaits à Evesham (1265), il fut obligé de prêter foi et hommage au roi d'Anglet., et de se déclarer son vassal. Henri III m. peu après, et Edouard commença son règne par exiger que Llywelyn vînt en personne lui rendre hommage à Lond., et, sur son refus, il marcha contre lui avec une armée considérable. Llywelny, hors d'état de résister, fut obligé de s'enfuir, et bientôt de se rendre à discrétion. Edouard lui imposa les conditions les plus dures, et remplit le pays de troupes anglaises. Les vexations de ceux-ci exaspérèrent tellement les Gallois, qu'ils se révoltèrent. Llyvelyn se mit à leur tête; mais il fut tué (en 1277 suiv. Hume, et 1282 selon Powel) dans une rencontre avec Roger Mortimer. David, son frère se fit proclamer à sa mort, mais il ne put se maintenir dans sa principauté.

LOAISEL DE TRÉOGATE (Jos.-Marie), litt., gendarme de la garde du roi, m. en 1812, âgé de 60 ans, fut compris par la convention dans la liste des gens de lett. à qui elle accorda des secours. On a de lui des *Romans* et *Nouvelles* tombés dans un juste oubli; quelq. ouv. dramatiq., dont la plupart n'ont été représentés que sur les théâtres du dern. ordre; une *Hist. de Philippe II, roi d'Espagne*, et une autre *de Louis-le-Débonnaire*, insér. dans l'*Hist. des Hommes* de Delisle de Sales; des art.,

soit en prose, soit en vers, dans le *Journal encyclopédique*, *le Mercure*, etc., et un rec. d'élégies sous ce titre : *Aux âmes sensibles*.

LOAYSA (GARCIAS de), card. espagnol, né à Talavera vers 1479, entra fort jeune chez les dominicains de Salamanque, devint successivement prof. de théol., puis rect. du collége de Valladolid, supér.-gén. des maisons de son ordre, confess. de Charles-Quint, card., archev. de Tolède, gr.-inquisiteur, président du conseil de Castille et de la Croisade, et m. à Madrid en 1546. Il s'était distingué par son éloquence aux chapitres tenus à Naples (1515) et à Rome (1518), ainsi qu'à l'assemblée des supérieurs dominicains à Valladolid (1523). Il fut un de ceux qui conseillèrent à Charles-Quint de renvoyer François Ier sans rançon après la bataille de Pavie. C'est à tort qu'on lui a attribué la collection des *Conciles d'Espagne* (*v.* GIRON-GARCIAS DE LOAYSA).

LOBB (THÉOPHILE), méd. anglais, né en 1678, m. en 1763 à Lond., a pub. entre autres ouv. : *a Treatise on the Small Pox*, in 8, Londres, 1731, 1748; *Rational Method of curing Fevers*, ibid., 1734, in-8; *Compend. of Practice in physick*, ib., 1747, in-8.

LOBEIRA. V. LOVEIRA.

LOBEL (MATHIAS de), botaniste et médecin, né à Lille en 1538, m. à Highgate, près Londres, en 1616, avait étudié la médecine à Montpellier; il exerça à Anvers et à Delft, fut médecin du prince d'Orange, et ensuite des états-gén., puis s'attacha à Jacques Ier, roi d'Anglet., en qualité de botaniste. On a de lui 3 ouv. : *Stirpium adversaria nova*, etc., Londres, 1570, in-4, Anvers, 1576, réimprimé à Londres, 1605, sous le tit. de *Dilucidæ simplicium medicament. explicationes; Plantarum seu stirpium historia*, Anvers, 1576, in-fol.; *Icones stirpium*, Anvers, 1581, 1591, in-4, avec un *Index* en sept langues. Ce dernier est le plus souvent consulté. Plumier a donné le nom de *Lobelia* à un genre de la famille des campanulacées.

LOBER (VALENTIN), doct. en méd., né en 1620 à Erfurt, où il m. en 1685, après avoir été médecin prov. des duchés de Brême et de Verden, a pub. : *Anchora sanitatis dialog. fabricata*, etc., in-8, Francfort, 1671, 1679.

LOBERA (LOUIS), médecin espagnol, né à Avila au commencement du 16e S., fut attaché à l'emp. Charles-Quint, qu'il accompagna dans plus. de ses expéd. On a de lui, entre autres écrits aujourd'hui oubliés : *Convivium nobilium et modus vivendi, sive de re cibariâ*, Alcala de Henarès, 1542, in-4; *Libro de las cuatro enfermedades cortesanas*, etc., Tolède, 1554, in-fol., trad. en latin par P. Lauro (*v.* ce nom).

LOBINEAU (GUI-ALEXIS), sav. bénédictin, né à Rennes en 1666, m. à l'abbaye de St-Jagut, près St-Malo, en 1727, a laissé : *Hist. de Bretagne*, Paris (Rennes), 1707, 2 vol. in-fol., moins estimée que celle de D. Morice (*v.* ce nom); *Histoire des Saints de la Bretagne*, etc., ibid., 1724, in-fol. On lui doit encore les 3 dern. vol. de l'*Hist. de Paris* (commencée par dom Félibien), Paris, 1725, 5 vol. in-f., et quelq. trad. C'est à tort qu'on lui attribue le roman licencieux intit. *les Avent. de Pomponius, cheval. romain* : cet ouvr. est de D. Labadie (*v.* le *Dictionn. des Anon.*, no 1455).

LOBKOWITZ. V. CARAMUEL et HASSENSTEIN.

LOBKOWITZ (GEORGE-CHRÉTIEN, prince de), gén. autrichien, né en 1702, commanda l'armée de Marie-Thérèse dans la haute Autriche en 1741, fut vaincu à Sahay (1742) par les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle, laissa échapper ce dern. de la ville de Prague, où il était assiégé, chassa les Espagnols de Rimini en 1743, et m. à Vienne en 1753. — LOBKOWITZ (le prince JOSEPH de), son fils, né en 1725, gén. major en 1758, ambass. en Russie (1764-1777), se signala dans la guerre de 7 ans, contribua par son adresse à faire adjuger à l'Autriche la Gallicie et la Lodomérie, et m. à Vienne en 1802, commandant des archers de la garde et général-feld-maréchal.

LOBO (JÉRÔME), jés., missionn. portugais, né à Lisbonne en 1593, professa d'abord au collége de Coimbre, puis partit en 1621 pour les Indes, passa 3 ans après en Abyssinie, revint en Europe, sollicita vainement l'établissement de comptoirs dans cette contrée, y fit un nouv. voyage, et devint rect. de la maison des jés. de Goa, puis provincial. De retour à Lisbonne il y m. en 1678. On a de lui une relation de son voyage en Abyssinie sous ce titre : *Hist. de l'Ethiopie*, Coimbre, 1659, in-fol. (en portugais); trad. en franç. par l'abbé Joachim Legrand sous le titre de *Relation historique*, Paris, 1728, in-4, cartes.

LOBO (GERARDO), poète espagnol, m. vers 1668, plut à Philippe IV par sa facilité à improviser. Il parlait des journées entières en vers. Il ne reste de lui que des *Odes*, *Sonnets*, *Dixains*, *Redondilles*, etc., qu'on trouve dans les rec. ou *Cancioneros* espagnols du 17e S. — Rodriguez-François LOBO, poète port., né à Leiria, a laissé 1 vol. de *Poésies* rec. en 1721, in-fol.

LOBRA (GUILL. de), l'un des 7 fondateurs de l'acad. des jeux floraux. V. CAMO.

LOBSTEIN (JEAN-FRÉD.), anatomiste et chir., né en 1736 à Lampetheim, près Strasb., ville où il m. en 1784, pratiqua avec succès la lithotomie et l'extraction de la cataracte. On a de lui : *Dissertatio inaugur. de nervo spinali*, Strasb., 1760, in-4. Il préparait à l'époque de sa m. des *Institutions anatomiques* et des *Comment. physiologiques* (en lat.) qui sont demeurés MSs. On a son *Eloge* en lat. par J.-L. Schurer, Strasb., 1785, in-fol.; et en franç. par Vicq-d'Azir, Paris, 1786, in-4.

LOCATELLI (LOUIS), méd., chimiste, né à Bergame, m. à Gênes en 1637 à la fleur de son âge en voulant délivrer cette ville d'une maladie contagieuse, a laissé un *Théâtre des secrets de la chimie*, en lat., Francf., 1636, in-8; trad. en ital., Venise, 1644, 1667, in-8. — V. LUCATELLI.

LOCATO (HUMBERT), relig. dominic. et chron., né en 1520 dans le Plaisantin, fut inquisiteur à Pavie, puis à Plaisance, commiss.-gén. de l'inquisition à Rome (1566), confess. de Pie V, puis év. de Bagnarea (1568). Il se démit de son évêché (1581) et se retira au couvent des dominicains à Plaisance, où il m. en 1587. On a de lui, entre autres ouv. : *Italia travagliata*, etc., Venise, 1576, in-4 (compilation peu estimée); *Opus judiciale inquisitorum*, Rome, 1570, Venise, 1583, in-4; et *de Placentinæ urbis origine... narratio*, Crémone, 1564, in-4. Ce morceau a été inséré par Grævius dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*; mais il a été surpassé par celui de Poggiali.

LOCCENIUS (JEAN), histor. et publiciste, né à Ytzehoe (Holstein) en 1599, m. en 1677, avait d'abord professé l'hist. et la politiq. à Upsal; il devint ensuite biblioth. de Stockholm, historiog. de Suède, puis fut placé en 1672 à la tête d'une institution qui avait pour but de recueillir et de publier les monumens de l'hist. de Suède. On lui doit une *Hist. de Suède* (Francf. et Leipsig, 1676, in-8) qui est peu consultée depuis celles de Benzelius, Dalin, Ihre, Lagerbring; beaucoup de *Dissertations*, de *Traités*, d'*Opuscules* en latin *sur les antiquités, les lois et l'hist. de la Suède*; des *Epigrammes* latines, et des édit. de Cornelius Nepos, Quinte-Curce, etc.

LOCHER (JACQ.), surnommé *Philomusus*, né à Ehingen en 1470, m. en 1528 à Ingolstadt, après avoir professé avec distinction la poésie et la rhétor., avait été couronné poète lauréat par l'emp. Maximilien Ier. Parmi ses compositions on distingue une *Tragédie*, trois *Comédies*, deux *Dialogues théol.*, un *Panégyrique de Maximilien*, etc. On lui doit

aussi des édit. d'*Horace*, Strasb., 1498, in-fol. — du *Panégyrique de Trajan*, Nuremb., 1520, in-4, — de *Fulgence Planciade*, Augsb., 1521, in-fol.; un *Abrégé de rhétorique*; un *Art de composer l'oraison funèbre*; une *Grammaire*, etc. On peut lire sur ce poète l'ouv. de Zapf intit. *Löcher considéré sous les rapports biographique et littéraire*, Nuremberg, 1802, in-8.

LOCHNER (Michel-Fréd.), méd. et nat., né en 1662 à Furtz, près de Nuremberg, visita pour s'instruire les principales contrées de l'Europe, reçut le doctorat à Altorf en 1684, et devint plus tard méd. de l'hôpital de Nuremberg, ville où il m. en 1720. Ses compatriotes le surnommèrent *l'Esculape de Nuremberg*. On a de lui, entre autres opusc., 7 dissert. impr. sous ce titre : *Heptas dissertationum*, etc., Nuremb., 1717, in-4. Les principales sont : *Nerium sive Rhododaphne vet. et recent.*, Nuremb., 1716, in-4; et *de Novis et exoticis thee et kafœ succedaneis*, etc., 1717, in-4. — Lochner (Jean-Jérôme), prof. à Nuremberg, sa patrie, m. en 1769 à l'âge de 69 ans, s'est fait connaître par sa riche collection de médailles modernes, dont il pub. le catal. avec fig., de 1737 à 1744, 8 v. in-4. On a encore de lui plus. ouvr., parmi lesquels on distingue une *Notice sur la Corse ancienne et moderne*, Nuremberg, 1736, in-4.

LOCHON (Et.), doct. de la maison de Navarre, et ancien curé de Bretonvilliers, dans le diocèse de Chartres, sa patrie, m. vers 1720 à Paris, a laissé entre autres écrits de piété : *les Entretiens d'un homme de cour et d'un solitaire sur la conduite des grands*, 1715, in-12; et *Traité du secret de la confession*, in-12.

LOCK (Matth.), music. anglais, m. en 1677, s'est fait connaître par plus. compilat. sur son art; nous citerons entre autres son *Théât. de musique* et l'ouv. intit. *Melothesia*, Lond., 1673, in-4.

LOCKART (Alex.), memb. du parlement d'Écosse, né en 1673 à Carnwath, près d'Edimbourg, tué en duel l'an 1732 à 57 ans, s'était montré l'un des plus zélés jacobites. Après avoir rempli une mission infructueuse en France, il se retira des affaires publiq. pour rédiger des *Mem. sur l'Ecosse*; ils parurent à Londres en 1714.

LOCKE (Jean), célèbre métaphysicien anglais, né à Wrington en 1632, étudia d'abord à Westminster, puis à Oxford, et obtint dans cette ville un bénéfice (ou chaire sans fonctions) au collége dit Christ-Church. Il conçut de bonne heure beaucoup de dégoût pour la philos. scholast., et étudia au contraire avec ardeur celle de Descartes. Ayant plus tard suivi des cours de médecine, il acquit dans cette science des connaiss. assez profondes; mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'exercer. En 1664 il accompagna comme secrét. l'ambass. anglais à Berlin. A son retour en Anglet. il fit la connaissance du lord Ashley, depuis comte de Shaftesbury, qui était venu le consulter comme médecin, et qui bientôt en fit son ami. Locke se chargea de l'éducat. du fils, et plus tard du petit-fils du lord, et eut la gloire de former dans ce dernier un des prem. écriv. de l'Anglet., lord Shaftesbury, l'aut. des *Caractères*. Lord Ashley ayant été créé en 1672 gr.-chanc. d'Anglet., lui donna l'emploi de secrétaire des présentations aux bénéfices; mais il perdit cette place l'année suiv. à la disgrâce de son protect. En 1674 il entreprit pour raison de santé un voyage dans le midi de la France, et il séjourna quelq. années à Montpellier, employant ses loisirs à composer son *Essai sur l'entendement humain*, dont il avait conçu l'idée en 1670. Devenu président du conseil (1679), lord Ashley rappela auprès de lui Locke, qui bientôt suivit en Holl. son protect. frappé d'une nouvelle disgrâce. Il ne trouva point la tranquillité dans sa retraite : on l'accusa auprès de Charles II et de Jacq. II d'avoir écrit des pamphlets séditieux et d'avoir trempé dans la conspiration de Montmouth; et en conséquence il fut dépouillé de son bénéfice d'Oxford. Son extradition fut demandée aux états de Hollande, et il n'échappa qu'en se cachant une année entière. Toutefois Locke put se consoler de ces persécutions dans la culture des lett. et l'amitié des sav. La révolution de 1689 lui permit enfin de rentrer dans sa patrie avec Guillaume III. Il fut nommé d'abord commissaire des appels, puis commissaire du commerce et des colonies, et occupa cette dern. place jusqu'en 1700, époque à laquelle le mauvais état de sa santé l'obligea à donner sa démission. Il se retira à Oates auprès de M. Masham, et y m. peu d'années après en 1704. Locke est célèbre comme philos. et comme publiciste. En philos. il consomma la révol. commencée par Bacon et Gassendi; il ne se borna pas, comme on l'avait fait avant lui, à affirmer que toutes nos idées dérivent de l'expérience, il se proposa, dans son *Essai sur l'entendement humain*, d'assigner l'origine de chaque idée, et il poursuivit cette longue et pénible entreprise avec une patience et une pénétration admirables. Il ruina de fond en comble l'hypothèse des idées innées, montra comment toutes nos connaissances naissent de la *perception* ou des sens et de la *réflexion*, signala le prem. toute l'influence qu'exercent les mots sur la formation de nos idées et sur la naissance de nos erreurs. Comme publiciste il fut un des plus redoutables ennemis du despotisme et un des plus éclairés défenseurs des libertés publiques. Son *Traité du gouvernement civil* et sa *Lettre sur la tolérance* renferment les principes défendus depuis par Rousseau dans le *Contrat social* et par Voltaire dans mille endroits de ses écrits. Le style de Locke est en gén. noble et grave, mais quelquefois lourd et diffus. Ses princip. ouv. sont : *Essai sur l'entendement humain* (Londres, 1690); *Direction sur l'entendement* (posthume, 1706); *Pensées sur l'éducation des enfans* (Lond., 1693), *Traité du gouvernement civil* (Lond., 1690); *Lettre sur la tolérance* (en latin, Gouda, 1689); *le Christianisme raisonnable* (1695); *Adversariorum methodus* (1686), ou méthode de faire des rec.; quelq. *Mém. historiques*; quelq. ouv. de physique et de météorologie; un *Recueil de lettres*. Les *OEuvres complètes de Locke* ont été publiés en Angleterre par le D. Law, en 10 vol. in-8, 1801. M. Thurot en a récemment pub. une trad. qui renferme tous les ouv. philos. et polit., Paris (Firmin Didot), 1821-1825, 8 vol. in-8.

LOCKER (John), gentilhomme anglais, m. en 1760, avait recueilli sur Bâcon, dont il était admirateur enthousiaste, diverses anecdotes qu'on a impr. dans l'édition des *œuvres* de cet auteur pub. par Birch et Mallet.

LOCKMAN (John), poète et écriv. anglais, m. en 1771, secrétaire de l'administ. des pêcheries du hareng, a pub., outre des trad. de div. ouv. franç., tels que les *Lettres philosophiques* de Voltaire, 2 vol. de *Poésies*, 1762, in-4. — V. Lokman.

LOCKWOOD (Sam.), théolog. anglo-américain, m. en 1791, min. d'Andover (Connecticut), a fait imp. en 1755 *l'Oraison funèbre du colonel Williams*. En 1787 il avait contribué pour 100 liv. st. aux frais d'établissem. du cabinet de phys. du collége d'Yale, où il prit ses degrés.

LOCKYER (Nic.), ministre non-conformiste, né en 1612 dans le comté de Somerset, fut chapelain de Cromwell, puis prévôt du collége d'Eaton, et m. en 1684, après avoir été, à la restauration, remplacé dans cette dern. charge par le frère du gén. Monk. Wood a donné une longue énumération des *Disc.*, *Serm.* et autres product. de Lockyer, dont nous citerons seulement l'ouv. int. : *l'Anglet. surveillée pour le soulagement de ses plaies*, ou *le Christ reposant sur elle et sur ses enfans en syncope*, in-4, pub. avant 1649.

LOQUES (Nicolas de), chimiste du 17e S., com-

posa en commun avec Lebreton les *Rudimens de la philosophie naturelle*, Paris, 1665, in-8, ouv. où l'on trouve mêlées à des observations très-judicieuses les rêveries de l'alchimie.

LOCRES (Ferry de), curé de St-Nicolas d'Arras, ville où il m. en 1614, a laissé, entre autres écrits, une *Hist. des comtes de St-Pol*, Douai, 1613, in-4.

LOCUSTA, fameuse empoisonneuse que Néron gorgea de biens pour les odieux services qu'il en avait reçus, immola à ce monstre, entre autres victimes, le jeune Britannicus, qu'il n'osait faire assassiner dans la crainte de soulever le peuple.

LODGE (Thomas), médecin anglais et poète dramatiq., m. à Londres en 1623, a donné une tragédie intit. les *Maux de la guerre civile* (Wounds of civil war), 1594, in-4; une tragi-coméd. sous le titre de *Miroir de Londres et de l'Angleterre*, 1598, en société avec Rob. Green, etc. On a aussi de lui, en angl., un *Traité de la peste*, Londres, 1603, in-4.

LODOLI (Charles CONTI de), savant francisc., né en 1690 à Venise, établit dans cette ville une école patricienne, d'où sortirent des sujets du plus grand mérite, et composa à l'usage des réformat. trois catalogues des livres suspects et de leurs différentes édit. et trad. Mais il est encore plus célèb. par l'amour singulier qu'il avait pour les beaux-arts et par la hardiesse avec laquelle il réprouvait sans restriction toutes les architect., et prétendait que l'art était encore dans l'enfance. Ses principes sont développés dans un ouv. de sa composition intitulé : *Elémens de l'architecture lodolienne* (en ital.), Rome, 1786, in-4, et qui a été réfuté dans un écrit pub. à Bassano en 1787 sous ce titre : *Apologhi immaginati estemporaneamente*, etc.

LODOVICI (Dominique), jésuite, né à Naples en 1676, m. en 1745, composa diverses pièces de poésie latine qui ont quelq. mérite. Ce sont des *Odes*, des *Epîtres*, et un grand nombre de morceaux assez courts sur des sujets de piété. Elles ont été recueillies en 2 vol. sous ce titre : *D. Ludovici soc. Jesu carmina et inscript.*, Naples, 1764, in-4.

LODOVISI ou LUDOVISI (Louis), neveu de Grégoire XV, qui le fit archevêq. de Bologne, puis cardinal (1621), eut sous ce pontife la plus grande part au gouvernem. Après la m. de son oncle il se retira dans son diocèse où il se distingua par sa charité, fonda le collége des Irlandais (1628), et m. en 1632. Il a laissé, entre autres ouv., des *Sermons* et un *Panégyriq. de St Ignace*.

LOEBSTEIN-LOEBEL (Edouard), profess. de méd. à Jéna, où il m. en 1819, a laissé, entre autres ouv., un *Traité* (en allemand) *sur l'usage des vins dans les maladies dangereuses et mortelles, et sur la fabrication de cette boisson*, trad. en franç. par M. J.-Fréd.-Dan. Lobstein.

LOEFLING (Pierre), botaniste suédois, natif de Tollforsbruch, fut élève de Linné, qui le désigna à l'ambassadeur d'Espagne comme le plus digne parmi tous ses disciples d'être engagé au service de S. M. C. Lœfling partit quelque temps après pour la péninsule, visita le Portugal et les environs de l'Espagne avec beaucoup de succès, puis s'embarqua pour la Nouvelle-Andalousie en Amérique, où il comptait faire encore des découvertes ; mais il y m. deux ans après en 1756 à peine âgé de vingt-sept ans. Linné, qui lui donna les plus grands regrets, le qualifie dans ses ouv. de génie extraordinaire. On a de Lœfling : *Gemmæ arborum*, Upsal, 1749, in-4; *Iter hispanicum*, Stockholm, 1758, in-8 (pub. en suédois par Linné) ; et *Descriptio monoculi caudâ foliaceâ*, insérée dans les *Acta academ.* d'Upsal, 1744-50, p. 42. Linné a donné le nom de *lœflingia* à une petite plante de la famille des *caryophyllées*.

LOESCHER (Valentin-Ernest), savant philologue saxon, né à Sondershausen en 1672, m. à Dresde en 1749, surintendant des églises de Misnie, est compté parmi les érudits précoces les plus brillans. Il avait autant d'esprit et de jugement que d'érudition. Outre un journal de littérat. théologiq., conçu sur un plan très-vaste, et qu'il rédigea sous le titre de *Notices anciennes et nouvelles*, et sous celui de *Notices impartiales* de 1701 à 1720, puis de 1732 à 1746, il composa un gr. nombre d'ouv., la plupart en latin ; les princip. sont : une *Dissertation sur l'usage des médailles dans l'histoire ecclésiastique*, Wittenberg, 1695, in-4; la *Théologie mystique orthodoxe*, Francfort et Leipsig, 1702, in-8 (en allem.) ; *Conspectus vitæ litteratæ... domini Gasparis Lœscheri* (tableau des ouv. de son père, *v.* ci-dessous) ; *Ion, sive originum Græciæ restaurator. lib. duo*, Leipsig, 1705, in-8; et surtout trois *Livres sur les causes de la langue hébraïque*, Wittemberg, 1706, in-4.—Martin-Gotthelf Loescher, son frère, et Gaspard Loescher, son père, furent l'un profess. de médecine et d'histoire naturelle, l'autre surintend. à Zwichau et profess. de théologie, et composèrent plus. ouv. peu connus. Le père m. en 1718 âgé de 82, et le fils en 1735.

LOESEL (Jean), médecin et botaniste, né à Brandebourg en 1607, m. en 1656 à Kœnigsberg, où il professait la botanique et l'anatomie, avait préparé sur les plantes indigènes de Prusse un grand ouv. qui fut pub. par son fils sous le tit. de *Catalogus plantarum in Borussiâ nascentium*, Kœnigsberg, 1654, in-4, puis par Gottsched sous celui de *Flora Prussica*, ib., 1703, in-4.

LOEWENDAHL. V. Lowendhal.

LOEWENHIELM (Charles-Gustave, comte de), sénateur suédois et ministre des affaires étrangères de 1765 à 1768, époque de sa m., favorisa de toutes ses forces les arts, les lettres et les sciences. Son *Eloge historique* a été lu à l'académie de Stockholm et imp. dans le rec. de ce corps savant en 1773.

LOEWENHOECK. V. Leuwenhoeck.

LOEWENKLAU. V. Leunclavius.

LOFFT (Capel), poète, légiste et écriv. politiq. anglais (du parti whig), né à Londres en 1751, m. à Montcallier en 1824, a pub., outre une foule de pamphlets sous le pseud. de *Drusus*, quelq. autres écrits parmi lesquels nous citerons seulement : *The law of evidence by chief baron Gilbert, with considerable additions*, Londres, 1792, 2 vol. in-8 ; *Timoléon*, tragédie, un poème héroïque en vers blancs, intit. *Davideis ; Aphorisms from Shakespeare*, avec une préface et des notes, Lond., 1812, in-8; un rec. de poésies élégiaques, sonnets, etc., sous le titre de *Laura*, etc., ib., 1814, 5 vol. in-8.

LOFTUS (Dudley), vicaire général d'Irlande, né en 1618 à Rathfarnam près de Dublin, m. en 1695, est aut. de plus. ouv. dont M. George Crabb donne la liste au nombre de quatorze dans son *univ. hist. Dictionary* (Londres, 1825, in-4); nous citerons entre autres : *Logica armeniaca in lat. trad.*, Dublin, 1657, in-12 ; *Introd. in totam Aristotelis philos.*, ibid., 1657, in-12 ; *Liber psalm. Davidis ex armen. idiomate in lat. trad.*, ibid., 1661, in-12 ; *Praxis cultûs divini juxta ritus primævorum christianorum*, ib., 1693, in-4.

LOGAN (Jean), poète et théologien écossais, né en 1748 à Soutra (Mid-Lothian), m. à Londres en 1788, après avoir professé avec distinction la philosophie et l'histoire à l'université d'Edimbourg, avait été l'ami de Bruce, dont il pub. les œuvres en 1770. Outre le résumé de ses leçons imp. en 1781 sous le titre d'*Elémens de la philosophie et de l'histoire*, on a de lui un vol. de *Poésies* pub. l'année suiv. ; une trag. intit. *Runnamède*, dont le gouvernement défendit la représentat. comme contenant des allusions politiques, etc.—Un autre Logan (Jacques), originaire d'Ecosse, né en Irlande l'an 1674, m. en 1751 dans la Pensylvanie (Nouvelle-Angleterre), y avait occupé diverses charges de haute magistrat. Outre plus. *Mémoires* insérés dans les *Transact. philosoph.* (1735 et suiv.), il a fait imp. entre autres

écrits : *Canonum pro inveniendis refractionum..... focis demonstrat. geom.*, Leyde, 1739. A sa m. il légua à la ville de Philadelphie sa biblioth. composée de 3,000 vol.

LOGAW (FRÉDÉRIC, baron de), poète allemand, né en Silésie en 1604, m. à Lignitz en 1655, a pub. à Breslau (1638-54), sous le nom de *Salomon de Golaw*, un recueil de 3553 *Epigrammes*, la plupart assez faibles. Ramler et Lessing ont réduit à 1284 le nombre de ces pièces dans une édit. divisée en 12 livres, et précédée d'une *vie* de l'auteur par Lessing lui-même, Leipsig, 1759; dans la suite Ramler en donna une 2e édit. augm. de 3 livres, Leipsig, 1791.

LOGES (MARIE BRUNEAU, dame DES), née à Sédan vers 1584, m. au château de la Pléau (Limosin) en 1641, était calviniste. Elle fut principalement célèbre par les assemblées de beaux-esprits qui se tenaient chez elle et par l'amitié particulière qui l'unit à Balzac, à Malherbe et à Gaston, duc d'Anjou. Elle eut un fils qui se maria en Hollande et qui parvint au grade de général-major. Il ne reste aucun ouv. de Mme Des Loges.

LOGOTHÈTE (GEORGE le). V. ACROPOLITE.

LOGUS (GEORGE), savant silésien du 16e S., est cité comme aut. d'une pièce de vers éIég. qu'on trouve en tête des *OEuvres* de Nicéphore Calixte. On lui attribue, mais sans fondem., la prem. édit. des poèmes de Gratius et de Némésien sur la chasse (*v.* GRATIUS).

LOHAIA (IBN), surnommé *Hadhrami* et *Misry*, et dont le nom véritable était Abou-Abd-Alrâhman Abd-Allah, khadi d'Egypte en 771 sous le khâlyfe Abou-Djâfar-Almansour, fut le prem. magistrat qui reçut du fisc un traitement; il fut aussi le premier qui observa l'apparition de la nouvelle lune du mois de ramadhan pour fixer le commencem. du jeûne. Destitué en 780 il m. en 786 ou 790 âgé de 81 ans. Les tradit. transmises sous son nom sont au nombre de celles d'après lesquelles les annalistes musulmans du siècle suivant ont commencé à écrire l'histoire; elles sont encore aujourd'hui de la plus grande autorité.

LOHENSTEIN (DANIEL-GASPARD de), auteur allemand, né à Nimptsch (Silésie) en 1635, conseiller impérial et prem. syndic de Breslau (1666), m. en 1683, fonda dans sa patrie une école de mauvais goût, fit faire des pas rétrogrades à la poésie à peine tirée du chaos par Opitz et déjà corrompue par Hofmanswaldau. Il a pourtant trouvé des défenseurs et des panégyristes même de nos jours. Mais en dépit de leurs louanges exagérées, on peut dire que les ouvrages de Lohenstein ne s'élèvent jamais au-dessus du médiocre et restent souvent au-dessous. Les principaux sont le roman héroïque d'*Arminius et Thusnelda*, Leipsig, 1689 et 1690, 2 v. in-4; six *Tragédies*; et des *Poésies diverses*, Breslau, 1680 et 1733.

LOHRASP, roi de Perse, le 4e de la dynastie des Kaianides, est regardé par quelq. orientalistes modernes comme le même que le personnage nommé Cambyse par les Grecs. Il est difficile cependant de trouver le moindre rapport entre l'histoire de ces deux princes. Arrière-petit-fils de Kai-Kobad fondateur de la dynastie kaianide, Lohrasp, appelé au trône par Kai-Khosrou (Cyrus) qui n'avait pas de postérité, gouverna avec sagesse et modération et étouffa plus. révoltes; mais il fut forcé de céder à Roham, un de ses gouvern., la possession à titre de fief de tout ce que celui-ci soumettrait aux environs de l'Irak-Adjem. Kischtasp son fils osa alors lui demander une souveraineté indépendante; puis n'ayant pu l'obtenir, il s'enfuit sous un nom supposé et parut à la cour de Lydie, où il devint le gendre du roi. Bientôt même il fit déclarer la guerre à son père; mais celui-ci, ayant appris que le gendre du roi de Lydie était son fils, lui céda la couronne en présence de toute l'armée qu'il avait menée contre lui, et se retira dans un monastère voisin de Balkh. Il n'en sortit que pour combattre les Tourâniens qui avaient envahi le Khorazan, et périt en héros à la tête de la garnison qu'il avait menée contre eux. Les annales fabuleuses des Orientaux donnent à Lohrasp un règne de 120 ans.

LOIR (NICOLAS-PIERRE), peintre, né à Paris en 1624, m. en 1679, fut élève de Bourdon, mais s'attacha davantage à la manière du Poussin, et fut reçu academ. en 1663. Son chef-d'œuvre est le tableau de *Cléobis et Biton traînant le char de leur mère*. On a aussi de lui 150 gravures à l'eau-forte. —LOIR (Alexis), frère du précédent, fut orfévre et graveur, et m. en 1713. On estime beaucoup sa *Descente de croix*, et un *Massacre des innocens* d'après Lebrun.

LOISEAU. V. LOYSEAU.

LOISEL (ANTOINE), savant jurisconsulte, né à Beauvais en 1536, fit ses prem. études à Paris sous le célèbre Ramus, qui le nomma son exécuteur testamentaire, puis il alla suivre le barreau à Toulouse, se lia avec Cujas et Pithou, accompagna le prem. à Cahors, à Bourges, à Paris, à Valence, fut ensuite reçu avocat au parlement de Paris, devint substitut du procureur-général, puis successiv. conseiller au trésor, avocat de Monsieur, frère du roi, de la reine Catherine de Médicis, du duc d'Anjou, avocat du roi en la chambre de justice de Guyenne, procureur du roi en la chambre de justice de Limoges, et m. à Paris en 1617. On a de lui : *Amnistie*, ou *de l'Oubliance des maux faits et reçus pendant les troubles*, Paris, 1595, in-8; *Homonoce*, ou *de l'accord et union des sujets du roi*, etc., Paris, 1595, in-12; *la Guyenne* (recueil de harangues prononcées à la chambre de justice de cette province), Paris, 1605, in-8; *Mémoires des pays, villes, comtés, évêchés et évêques de Beauvais et Beauvaisis*, Paris, 1617, in-4; *Institutes coutumières*, etc., souv. imp., et dont la dernière édit. a paru en 1783 avec un comment. d'Eusèbe de Laurière, Paris, 2 vol. in-12 (le chancelier d'Aguesseau et le P. Mabillon ont recommandé la lecture de cet ouv.); cinq *Opuscules* (parmi lesquels il faut distinguer celui qui a pour titre : *Pasquier*, ou *Dialogue des avocats du parlement de Paris*), réunis en 1 vol. in-4, sous le titre d'*Opuscules divers*, pub. par Cl. Joly, avec la *vie* de l'auteur en tête, Paris, 1652 et 1656; des *Poésies latines*, Paris, 1610, in-8. On attribue encore à Loisel l'écrit intit. : *de l'univ. de Paris, et qu'elle est plus ecclésiastique que séculière*, Paris, 1587, in-8.—Charles LOISEL, fils du précéd., a pub. le *Trésor de l'hist. génér. de notre temps, depuis* 1610 *jusqu'en* 1628, Paris, 1636, in-8.

LOISELLIER (CLAUD.-FRANÇ.), marchande de modes à Paris à l'époque de la révolut., eut assez de courage, alors que la terreur glaçait toutes les âmes, pour placarder une affiche dans laquelle, appelant le peuple aux armes pour renverser ses bourreaux, elle lui prédisait qu'un jour on le rendrait responsable des méfaits qu'il aurait supportés. Le tribunal révolut. l'envoya a l'échafaud le 6 mai 1793 : elle était âgée de 44 ans.

LOISSON (HENRI-MAURICE), ecclésiastiq., né en 1711 à Vrisy (Ardennes), m. en 1783, est auteur d'un ouv. intit. : *Supplément aux erreurs de Voltaire*, ou *Réfutation complète de son traité sur la tolérance*, Paris, 1779, in-12.

LOISY (de), nom d'une famille de Besançon, qui a fourni quatre graveurs. — Pierre de LOISY, dit *le Vieux*, né vers la fin du 16e S., était grav. des monnaies dans la capitale de la Franche-Comté. On trouve de lui quelques petites pièces dans le *Vesontio civitas imperialis* de J.-J. Chifflet.—Jean de LOISY, son fils, grava, entre autres sujets de dévotion, les estampes de l'ouv. de Jean Terrier, qui a pour titre : *Portraits des saintes vertus de la Vierge*, Paris, 1635, in-4, Besançon, 1668. Il

succéda à son père dans l'emploi de graveur des monnaies à Besançon. — Pierre de LOISY, dit *le Jeune*, s'attacha à graver les médailles. On a de lui un livre d'emblêmes, in-4, et plus. autres ouv. — Claude-Joseph de LOISY, fils de Pierre le Jeune, est connu par plus. portraits estimés.

LOIZEROLLES (JEAN-SIMON AVED de), ancien conseiller du roi et lieutenant-général du bailliage de l'artillerie de France à l'Arsenal, né à Paris en 1733, mérite une place dans l'histoire pour le trait suivant de tendresse paternelle. Arrêté et conduit à St-Lazare avec son fils en 1793, il lui donna de nouveau la vie en montant à sa place sur l'échafaud le 7 therm. an II (1794).

LOJARDIÈRE (N.), voyageur français, s'étant embarqué pour les Indes en 1686 à l'âge de 14 ans, et ayant été abandonné sur les côtes de la Cafrerie, vécut deux ans avec les naturels de cette contrée. Revenu en Europe en 1690, il prit du service chez l'élect. de Brandebourg et devint colonel. Il avait écrit en français la relation de son voyage; mais elle ne parut que traduite en allem. sous ce titre : *Voyage en Afrique, trad. avec des observations et notes*, etc, Francfort-sur-l'Oder, 1748, in-8.

LOKMAN, célèb. fabuliste arabe dont l'hist. est évidemm. un chapitre ajouté aux contes qu'on lui attribue, est surtout fameux par sa longévité. Les Orientaux lui donnent 300 et même quelques-uns 1000 ans d'exist. Il était de la tribu d'Ad, à l'extermination de laquelle il survécut par une grâce spéciale, Dieu lui ayant accordé une existence égale en durée à la vie de sept vautours qui se succédéraient sans interruption. On distingue Lokman le fabuliste d'un autre Lokman surnommé *le Sage*, prétendu contemporain de David et duquel il est parlé dans le Koran. Les *Fables de Lokman* sont peu estimées en Orient, mais elles ont eu une grande vogue en Europe, où l'on en a fait une multitude d'éditions. La prem. est celle d'Erpenius, pub. en 1615 (*v.* ERPENIUS), et la meilleure est celle de M. Caussin, Paris, 1818, pour l'usage des élèves du collége de France. Parmi les trad. qui en ont été faites nous citerons celle en vers lat. du jésuite Lassala (*v.* ce nom), et celle en franç. publiée par M. Marcel, 1799, in-4, et 1803 (augm. de 4 fables inédites), in-12.

LOLLARD (WALTER), célèbre hérésiarque du 14e S., né en Angleterre, prêcha ses erreurs en Allemagne, et fut brûlé à Cologne en 1322. Il soutenait que les anges rebelles avaient été injustement chassés du ciel, que l'intervention des Sts n'est, ainsi que toutes les cérém. de l'Eglise, qu'une invention des prêtres, et que le mariage est une prostitution jurée. Selon Tritème Lollard compta jusqu'à 80,000 disciples. Il en choisit 12 qu'il nomma ses apôtres, et les chargea de catéchiser la Bohême et l'Autriche.

LOLLIA-PAULINA, impératrice romaine, fut d'abord mariée à Memmius Régulus, personnage consulaire; l'emper. Caligula ayant entendu vanter ses charmes, força son mari de la répudier, et l'épousa lui-même en l'an 789 de Rome (38 de J.-C.). Bientôt dégoûté de sa nouvelle conquête, Caligula s'en éloigna et lui défendit de retourner avec Memmius, comme aussi de contracter aucun autre engagement. Après la m. de Messaline, Lollia se mit sur les rangs pour devenir l'épouse de Claude; mais Agrippine l'emporta par les intrigues de Pallas, et fit tuer sa rivale dans le lieu d'exil que le sénat lui avait assigné, en l'an 800 de Rome (49 de J.-C.).

LOLLIEN. V. LÆLIEN.

LOLLINO (LOUIS), évêque de Bellune, né en 1557 à Candie, d'une ancienne famille vénitienne, m. en 1625 après avoir gouverné son diocèse pendant 40 ans, fut un des plus savans prélats du 17e S.; il avait réuni une ample collection de MSs. dont une partie enrichit la biblioth. du Vatican et l'autre celle que Lollino fonda à Bellune et qui conserva son nom. Plusieurs écrivains ecclésiast., notamm. Baronius, tirèrent grand parti de ces MSs., presque tous grecs. Entre autres ouvrag. on a de Lollino : *Episcopalium curarum characteres, XIV opusc. expressi*, Bellune, 1630, in-4; *Carminum lib. IV*, Venise, 1655, in-8; *Epist. miscellaneæ*, Bellune, 1641, in-4, etc. On peut consulter sur ce prélat l'*Italia sacra* d'Ughelli, t. 5, p. 167; la *Litteratura venez.* de Foscarini, p. 313, 341, etc.

LOLME (JEAN-LOUIS de), célèbre écrivain politique, né à Genève en 1740, exerça d'abord la profess. d'avocat, puis se mit à voyager pour étudier les institutions et les gouvernem., et se fixa en Angleterre. Vers 1775 il revint à Genève et y fut membre du conseil des deux-cents; mais dans la suite il retourna à Londres, où il resta presque jusqu'à la fin de ses jours. Il m. à Seveu (canton de Schwitz) en 1806. Cet auteur avait les manières les plus bizarres, recherchait la société des classes inférieures, changeait sans cesse de nom et vivait dans une misère profonde qu'aggravait encore sa passion pour les femmes et le jeu. Cependant il avait le génie élevé, le jugement sain, un esprit éminemment philosophique et une force de raisonnement à laquelle il était difficile de résister. Sa *Constitut. de l'Angleterre*, ou *Etat du gouvernem. anglais*, etc. (Amsterdam, 1771, in-8 en franç., et Londres, 1775, in-8 en angl.), est classique en Angleterre; et ses autres ouv. ne sont point au-dessous de celui-ci. Les principaux sont le *Parallèle du gouvernem. angl. et de l'ancien gouvernem. de Suède*, etc., Londres, 1772; et des *Observations sur l'embarras national*, Londres, 1789. On trouve sur de Lolme un bel article dans les *Calamités des auteurs* par d'Israeli.

LO-LOOZ (ROBERT de), né vers 1730 dans le pays de Liége, d'abord colonel au service de Suède, passa ensuite à celui de France, où il se distingua et comme militaire et comme tacticien. Blessé grièvement au siége de Berg-op-Zoom, puis à l'expédition de Ham en Westphalie, il fut décoré de la croix de St-Louis. Mais dans la suite des désagrém. de toute espèce le firent renoncer au service; il se livra tout entier à la philosophie, et m. à Paris en 1786. On a de lui quelques ouv., parmi lesquels il suffira de citer : *les Militaires au-delà du Gange*, La Haye, 1770, 2 vol. in-8; *Recherches sur l'art militaire*, La Haye, 1767, in-8; et un rec. d'autres *Recherches* sur divers sujets de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle, Paris, 1788, 4 part. en 1 vol. in-8. Lo-looz fut un des prem. défens. du magnétisme animal.

LOMAZZO (JEAN-PAUL), peintre et savant italien, né en 1538 à Milan, m. postérieurem. à 1591, aveugle depuis sa 33e année, s'était perfectionné en Italie, et fut long-temps garde de la galerie de Cosme de Médicis à Florence. On lui doit un *Traité de peinture* (ital., Milan, 1584, 1585, 1590, in-4), ouv. qui n'a pas encore été surpassé : le prem. livre a été trad. en franç. sous le titre de *Traité de la proportion naturelle*, Toulouse, 1649, in-fol., fig.; sa *vie* (écrite par lui-même à l'âge de 50 ans) en *rime sciolte*, et un recueil de poésies diverses, divisé en sept livres, Milan, 1687, in-4, etc.

LOMBARD (PIERRE), dit le *Maître des sentences*, né au 12e S. dans un bourg de Lombardie près Novarre, de parens obscurs, étudia à Bologne et en France, d'abord à Reims puis à Paris, où il fut reçu docteur. C'est, dit-on, le prem. qui ait obtenu ce grade. Il succéda ensuite (1159) à Thibaut, évêque de Paris, et m. l'année suivante. La faculté de théologie de Paris faisait célébrer tous les ans une messe le jour anniversaire de sa mort. Son ouvr. principal est le cours de théologie intit. : *Sententiarum libri IV*, Nuremberg, 1474, Venise, 1477, 1480, 1486, in-fol, réimp. un grand nombre de fois, et sur lequel il a été fait près de 500 commentaires. On en trouve une analyse très-étendue dans

l'*Histoire littéraire de France*, tom. 12, et dans l'*Histoire des auteurs ecclésiastiq.* par D. Ceillier, bénédictin, tom. 23. Les autres écrits de P. Lombard sont une *Glose sur les Psaumes*, Nuremberg, 1478, in-fol.; des *Sermons* inédits, et une *Apologie* pareillement MS.

LOMBARD (Théod.), jés. languedocien du 18e S., m. postérieurem. à 1761, est aut. de div. pièces de poésie couronnées par l'acad. des Jeux floraux de 1738 à 1740; trois de ces pièces se trouvent dans le *Parnasse chrétien*, Paris, 1750, in-12. On a encore de lui la *Vie du P. Vanière*, ib., 1739 in-12.

LOMBARD (Jean-Louis), savant profess. d'artillerie, né à Strasbourg en 1723, plaida d'abord avec distinct. au conseil souverain d'Alsace (1743) et au parlem. de Metz (1747), fut ensuite nommé profess. d'artill. dans cette même ville (1748), puis à Auxonne (1759), ville où il m. en 1794. A une connaissance approfondie des sciences mathémat. et physiques il unissait celle des langues anciennes et modernes, de l'archéologie et de la jurisprud. On a de lui des *Tables du tir des canons et des obusiers*, 1787, 1 v. in-8; *Traité du mouvem. des projectiles*, pub. à Dijon, an V (1796-97), in-8; et quelques autres ouv. estimés. M. Amanton a pub. en 1802 à Dijon des *Recherches biogr. sur Lombard*, in-8.

LOMBARD (Claude-Antoine), né en 1741 à Dôle, fut successivem. chirurg. en chef de l'hospice de cette ville, puis des troupes franç. réunies en Normandie, chirurg.-major de l'hôpital militaire de Strasbourg, puis de l'armée du Rhin (1790), et m. en 1811. Il a composé plus. ouv. qui ne sont point assez connus et parmi lesquels on distingue surtout son *Cours de chirurgie pratique sur la maladie vénérienne*, Paris, 1790, 2 v. in-8. Extrêmem. irascible, Lombard a mis peu de ménagemens dans sa polémique avec ses adversaires.

LOMBARD (Jean-Guillaume), conseiller de cabinet prussien, né à Berlin en 1767 d'une famille obscure, fut d'abord simple commis dans les bureaux de Frédéric-le-Grand, sous lequel il ne put obtenir d'avancement. L'enjouement et la facilité de son caractère le firent aimer de Guillaume-Frédéric II, son successeur; et quoique disgracié momentanément par Frédéric-Guillaume III, il ne tarda point à occuper près de ce prince le rang qu'il avait près de son prédécesseur. Nommé conseiller privé, il dirigea véritablement la partie des affaires étrangères; et, grâce à son influence, la Prusse garda presque la neutralité pendant les longues guerres de la France républicaine et impériale jusqu'en 1806. Aussi ses ennemis l'accusèrent-ils d'être vendu à la France. Après la paix de Tilsitt il fut nommé secrétaire-général de l'académie de Berlin. Le délabrement de sa santé le força de quitter cette ville en 1811, et il vint à Montpellier et de là à Nice, où il m. en 1812.

LOMBARD (C.... P....), né vers 1743, m. à Paris en 1824, était procureur au parlement de Paris lors de la révolut., et à cette époque il écrivit dans plus. journaux. Mais un de ses plus proches parens ayant été victime des troubles de 1793, Lombard cessa de s'occuper de politique; et, retiré dans une campagne près de Paris, il s'adonna jusqu'à la fin de sa vie à l'éducat. des abeilles. Il a fait plus. cours publics sur ce sujet, et publié les ouvr. suiv.: *Manuel nécessaire au villageois pour soigner les abeilles*, etc., 1802, in-8, 6me édit. en 1825, sous ce titre: *Manuel des propriétaires d'abeilles*, etc., in-8; on en a fait une traduct. italienne à Florence, 1812, in-8; *Etat de nos connaissances sur les abeilles au commencem. du 19e S.*, etc., 1805, in-8; *Mémoire sur la difficulté de blanchir les cires de France*, 1808, in-8. Lombard a aussi coopéré au *Cours d'agriculture*, édit. Sonnini.

LOMBARDI (Jérôme), jésuite, né à Vérone en 1707, professa avec distinction les humanités, et après la dissolut. de sa société, continua d'habiter à Venise la maison professe des jésuites dont il était bibliothécaire. Il y m. en 1792. On a de lui plus. ouv. qui n'ont que peu d'importance; quelq. édit. d'écrivains italiens, et des additions et corrections MSs. pour le grand *Dictionnaire de l'academ. della Crusca*. Ces dern. méritent d'être mises au jour. — Alphonse Lombardi, sculpteur, né en 1487 à Ferrare, m. à Bologne en 1536, fut l'un des premiers artistes qui dans les temps modernes réussirent à exécuter des portraits en forme de médailles. Quelques églises de Bologne, de Rome, de Ferrare et de Florence sont encore décorées des sculptures de cet artiste de qui on a beaucoup de port. d'hommes illustres de son temps.

LOMBARDIE (la), portion septentr. de l'Italie, désignée par les Romains sous le nom de *Gaule cisalpine*, prit sa nouvelle désignation des Lombards, horde scandinave tirée de son séjour primitif par ses chefs Ibor et Ayo, et qui vinrent s'y établir au 6e S. de l'ère chrétienne sous la conduite d'Alboin. Cette contrée, qui depuis la chute de l'empire romain suivit le cours des révolutions générales par lesquelles fut si souvent modifiée la division territoriale de l'Italie, a compris dans sa plus vaste extension les duchés de Milan, de Parme et Modène, les Marches de Trévise et de Vicence, enfin la partie orient. du Piémont. Envir. 80 ans après leur établiss. les Lombards reçurent de Rotharis un code de lois, que perfectionna en 715 Luitprand, autre chef ou roi de cette nation encore à moitié barbare. Ainsi constituée, elle conserva son exist. polit. après la conquête de Charlemagne et durant les démêlés de ses success., de même qu'au milieu des excursions continuelles que les Hongrois firent sur son territoire pend. 40 ans, et des dissens. intestines qui la déchirèrent sous le vasselage des emper. d'Allemagne. Au 11e S. les principales villes de la Lombardie, se voyant déliées du serment d'allégeance par les anathèmes pontificaux, pourvurent aux moyens de maintenir et d'étendre leurs franchises; bientôt elles se constituèrent en autant de petites républiques aristocratiques, et dès-lors elles acquirent, par le négoce, un degré de prospérité inconnu aux autres nations européenn. à cette époq. de servitude et de vagabondage. Mais avec cet accroissement progressif d'industrie et de fortune commence égalem. la longue série des guerres plus ou moins acharnées que se livrèrent entre-elles les cités de Crémone, Crème, Pavie, Tortone, Milan, Lodi, Novare, Como, Brescia, Ferrare, Asti, Plaisance, Modène, Venise, Padoue, etc., etc., d'abord sans doute par esprit de rivalité commerciale, puis comme parties dans la sanglante querelle du sacerdoce avec l'empire (*v.* l'art. Guelfes et Gibelins). Promptes toutefois à se rapprocher si quelque danger commun les menace, on voit toutes ces villes s'unir par une ligue générale à l'effet de maintenir leurs droits contre les prétentions de Frédéric Barberousse à une autorité sans limites; et, le 25 juin 1183, est conclu, par l'entremise du pape Alexandre III, le fameux traité de Constance, qui consacre les prérogatives (*droits régaliens*) des républiques lombardes. Aux Milanais surtout appartient l'honneur de cette ligue, appelée aussi *société des Lombards*, et dont, il est vrai, le premier acte avait été de relever à frais communs les murs de leur ville rasée de fond en comble par l'inflexible Barberousse (mars 1162). Mais c'est aux Milanais aussi qu'on peut reprocher le long asserviss. où tombèrent bientôt ces mêmes républiques, sans ressort dès qu'avait cessé le péril ou le tumulte: heureuses encore si, après avoir repoussé la souveraineté légitime de la maison de Souabe (1277) elles se fussent donné, comme Milan, des Visconti pour maîtres! Deux siècles entiers virent les peuples lombards, s'entreruinant, obéir à de petits tyrans sans cesse armés les uns contre les autres, et qui le plus souv. commettaient la défense de leur proie à ces aventur. connus sous

le nom de *condottieri.* En 1450 Franç. Sforza, l'un de ces batailleurs, rangea l'Italie septentrion. sous sa domination. Après avoir secoué et recherché tour à tour le joug des succ. de cet aventurier audacieux, la Lombardie lutte avec des succès variés contre la république de Florence et les armes franç., et finit par tomber au pouvoir du roi Louis XII (1499). François Ier en fait de nouveau la difficile conquête sur un descendant des Sforza; et pour conserver la possession précaire du Milanez, il joute long-temps avec moins de sagesse que d'opiniâtreté contre l'astucieux et puissant Charles-Quint : celui-ci reçoit enfin des mains de Clément VII (mars 1530) la double couronne de Lombardie et de l'empire. Le duché de Milan, annexé en 1556 à la monarchie espagnole, porta patiemm. son joug, consolé peut-être par l'unique genre de gloire que ses dominat. ne lui pussent ravir, celle de fournir aux autres nations des maîtres dans les beaux-arts. Mais une démoralisat. profonde y avait dès long-temps éteint cette dernière lueur d'existence lorsque ce misérable pays fut donné à la maison d'Autriche après la guerre de la succession (1714). Trente-quatre ans après, le traité d'Aix-la-Chapelle rendit cette cession définitive; et une ère nouvelle avait commencé pour la Lombardie sous le gouvernement paternel des empereurs Joseph II et Léopold, lorsque la révolution française éclata. On se souvient encore que, dans le cours de ses brillantes campagnes d'Italie, le génér. Bonaparte, traversant le Pô entre les bouches du Tésin et de l'Adda, vint investir la Lombardie, où il pénétra en marchant de triomphe en triomphe : aussitôt un nouvel état y est fondé sous le nom de *république cisalpine.* Mais on ne devait laisser aussi qu'un moment d'illusion à cette *fille aînée de la république française.* Cette déception provoque une insurrection violente qui se manifeste à l'approche d'une armée anglo-russe sous les ordres de Suwarow. Malgré des efforts d'intrépid. et de génie, l'armée française ne peut cette fois résister au nombre : l'habile Moreau, son général en chef après le valeureux Joubert, ne parvient, en définitive, qu'à harceler un ennemi supérieur en forces tout en effectuant son admirable retraite (sept. 1799). Cependant moins d'un an s'était écoulé que la journée de Marengo replaçait Gênes, le Piémont et la Lombardie au pouvoir du fondateur de la république cisalpine : il se fait donner le titre de président de cet état par lui constitué sur de nouvelles bases, et il en confie l'administ. aux mains habiles du vice-président Melzi, jusqu'à ce que, proclamé emper., il place aussi sur sa tête (20 mai 1805) l'antiq. couronne de fer des Lombards *pour la retremper.* Pendant les dix années que le nouveau royaume associé aux destinées de la France fut régi par Eugène de Beauharnais, ce prince, fidèle imitateur de la politique de son maître, y fit oublier, par des prestiges de gloire et par de magnifiques établissemens d'utilité publique, les rigueurs d'un despotisme que ressentaient seulement un petit nombre de patriotes éclairés. Des faits confirment cette remarque : en 1814 un parti assez nombreux songea à demander aux princes coalisés le vice-roi Eugène pour souver. Vainem. les peuples de Lombardie sollicitèrent-ils à cette même époque, l'indépend. que leur avait promise naguère l'emper. François II : leurs supplicat. furent rejetées comme trop tardives : la victoire devint le prétexte sur lequel s'appuya la force; et, depuis le fameux congrès de Vienne, le territoire de l'ancienne Lombardie forme, avec l'état de Venise, un des gr. fiefs de la monarchie autrichienne sous le nom de roy. lombardo-vénitien. — On peut consulter, pour l'histoire de l'Italie septentrionale, le grand ouv. de M. Simonde Sismondi intit. *Histoire des républiques italiennes*, etc. M. Trognon a écrit un intéressant *Résumé de l'histoire de Lombardie*, Paris, 1825, in-18, 2e édit.

LOMBART (LAMBERT), peintre et architecte, né en 1506 à Liége, se forma au goût de l'antique par ses voyages en Italie, introduisit dans son pays une méthode opposée au goût gothique et barbare qui y régnait encore, et m. vers 1565. Il forma, entre autres élèves, Franc-Flore et Goltzius. La *vie* de Lambert Lombart a été écrite en latin par Dom. Lampsonius (*v.* ce nom).

LOMBART (PIERRE), graveur, né en 1612 à Paris, où il m. en 1682, travailla plusieurs années en Angleterre. Il a surtout réussi dans le portrait. Ses principales planches sont la *Cène* et la *Nativité* d'après le Poussin; *la Vierge assise sur un trône* d'après Ann. Carrache; le *St Michel* de Raphaël, etc.

LOMBERT (PIERRE), traduct., né à Paris, m. dans cette même ville vers 1710, avait été reçu avocat au parlement de Paris, mais suivit peu le barreau. Ami de la retraite il se lia avec les pieux solitaires de Port-Royal, se livra entièrement à l'étude de PP. de l'Eglise, et entreprit de traduire leurs meilleurs ouv. On a de lui les traduct. suiv. : *Explication des prem. chapitres du Cantique des Cantiques* par St Bernard, Paris, 1670, in-8; *Œuvres de St Cyprien*, ibid., 1672, Rouen, 1716, 2 vol. in-4; *la Cité de Dieu* par St Augustin, Paris, 1675, 1693, 2 vol. in-8, 3e édit. (avec des remarq. et la *vie* du traduct. par l'abbé Goujet, 1737, 4 v. in-12); *Principes de la vie chrétienne* par le card. Bona, Paris, 1681; *Comment. de St Augustin sur le sermon de la Montagne*, ibib., 1683 et 1701, in-18.

LOMEIER (JEAN), philolog. hollandais, né en 1636 à Zutphen, où il m. en 1699, après y avoir long-temps professé les belles-lettres et la philosophie, a laissé un excellent *Traité des Bibliothèq.* (*de Bibliothecis liber singularis*), Zutphen, 1669, Utrecht, 1680, in-8; *Epimenides*, etc., Zutphen, 1700, in-4; deux *Décades de dissertat.* (Deventer, 1694 et 1696), dont quelques-unes roulent sur des sujets très-curieux; et une édition de l'*Agonistica sacra* de Jacques Lydius, Zutphen, 1700, in-12.

LOMÉNIE (ANTOINE de), fils de Martial de Loménie, greffier du conseil (tué à la St-Barthélemy en 1572), fut nommé par Henri IV ambassadeur à Londres, puis secrét. d'état, et m. en 1638 à l'âge de 78 ans. C'est lui qui légua à la bibliothèque du roi ce précieux recueil de pièces historiques connu sous le nom de *MSs. de Brienne*, que l'on consulte encore tous les jours. — LOMÉNIE (Henri-Auguste de), comte de Brienne, fils du précédent, remplit diverses missions honorables pour Louis XIII, dont il fut secrétaire d'état (1638-1643). Ministre au département des affaires étrangères pendant la minorité de Louis XIV, il se conduisit avec sagesse et fermeté au milieu des troubles de la fronde. Il m. en 1666, après avoir résigné sa charge à Louis-Henri son fils aîné. On a de lui, entre autres ouvr., des *Mémoires contenant les évènem..... des règnes de Louis XIII et Louis XIV*, 1661, in-fol., Amsterd., 1719, 1723, 3 vol. in-12; ils ont été réimpr., avec une *notice* par M. Petitot, dans la 2e série des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, tom. 35 et 36. Le P. Senault de l'Oratoire a fait son *Orais. funèbre.* — LOMÉNIE (Louis-Henri de), comte de Brienne, fils aîné du précédent, né en 1635, successivement secrét. d'état au départem. des affaires étrangères et conseiller d'état, ne commença à remplir ces hautes fonctions qu'en 1663, après avoir voyagé dans presque toute l'Europe. Ayant donné sa démission au bout de quelques mois pour se retirer dans la congrégation de l'Oratoire, il y reçut le sous-diaconat et se distingua par sa piété; mais ensuite il fut obligé d'en sortir par suite de démarches où l'engagea une passion extravagante; et sa famille se crut obligée de le faire enfermer à Saint-Lazare. Loménie ne recouvra la raison qu'après un gr. nomb. d'années; et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint alors d'être relâché, ses parens s'accommodant fort de jouir de ses biens. Depuis il n'osa reparaître dans le monde, et se retira d'abord dans ses terres, puis à

l'abbaye de Château-Landon, où il m. en 1698. On a de lui plus. ouv. et recueils dont les principaux sont : *Lud. Hen. Lomenii Briennæ...... Itinerarium*, Paris, 1660, in-12, 1662, in-8 (revu par Charles Patin) ; une description en vers et en prose (latin) de sa galerie de tableaux sous ce titre : *de Pinacothecâ*, etc., Paris, 1662, in-8 ; *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, Paris, 1671, 3 vol. in-12 ; *Poésies diverses latines et français.* (pub. par Gomberville sans date) : il s'y trouve plus. pièces de très-bon goût. On a conservé aussi quelques-uns de ses MSs. Les plus curieux sont ses *Mémoires*, et un poème *sur les fous renfermés à St-Lazare.*

LOMÉNIE DE BRIENNE (Etienne-Charles), cardinal, né à Paris en 1727, fut reçu docteur de Sorbonne en 1752, après une thèse qui contenait beaucoup de principes suspects, reçut de l'archevêque de Rouen des lettres de grand-vicaire, devint évêque de Condom (1760), puis archevêque de Toulouse (1763). Les philosophes, dont il ménageait et peut-être adoptait secrètem. les principes, lui firent une réputation d'homme d'esprit et d'administrateur, qui d'abord (1778) lui valut son admission à l'acad. franç., puis, en 1787 le fit nommer contrôl.-gén. des finances, titre qui fut bientôt suivi de celui de prem. ministre. Loménie ne fit voir dans cette place qu'une témérité, une faiblesse, une inconstance et une étourderie déplorables. C'était l'époque où les questions de finance et d'économie politique commençaient à agiter tous les esprits. Le prem. min. voulut faire enregistrer par le parlement les édits du timbre et de la subvent. territoriale ; et comme les parlemens protestaient, il fit deux fois exiler les magistr. : bientôt il se vit obligé de signer leur rappel. Malgré ce changement l'opinion publique se déclarait contre lui avec force ; et le 24 août 1788 le roi fut obligé de le renvoyer et de le remplacer par Necker. Mais il le consola en lui donnant, avec plus. riches abbayes, le titre d'archevêq. de Sens et en le faisant nommer cardinal. Loménie de Brienne prêta serment à la constitution civile du clergé en 1790, et s'attira ainsi les reproches que lui adressa Pie VI dans un bref du 23 fév. 1791. Arrêté environ trois ans après (en 1793), il m. en prison le 16 fev. 1794, la veille du jour où on devait le transférer dans un autre lieu de détention, sans doute pour le faire mourir. On a de lui, outre des *Rapports* et *Discours* insérés dans les *Procès-verbaux* des assemblées du clergé, une *Oraison funèbre du Dauphin*, 1766, in-4.—Loménie (Athanase-Louis-Marie de), comte de Brienne, frère puîné du précédent qui lui céda son droit d'aînesse, devint lieuten.-général, puis (1787) ministre de la guerre. Dans cette place il fit ainsi que son frère ses preuves d'incapacité ; mais il eut l'art de former un conseil composé d'officiers distingués et duquel sortirent plus. bons règlemens. Il fut destitué en 1788, et périt sur l'échafaud en 1794, âgé de 64 ans. — Loménie (Pierre-Franç.-Marcel de), comte de Brienne, neveu du cardinal Etienne-Charles, et son coadjuteur dans l'archevêché de Sens, et archevêque de Trajanople (1788), fut condamné et mis à mort par le tribunal révolutionn. le 10 mai 1794, le même jour que Madame Elisabeth.

LOMI (Baccio), peintre, élève de Taddée Zuccheri, florissait à Pise vers le milieu du 16e S. Son tableau du maître-autel de St-Laurent en cette ville le mit au rang des artistes les plus distingués. — Lomi (Aurelio), neveu et disciple du précéd., prit aussi des leçons de Bronzino, exécuta des tableaux estimés à Florence, à Rome, à Gênes, à Lucques, à Bologne ainsi qu'à Pise, sa patrie, et m. dans cette dern. ville en 1622 âgé de 66 ans. On regarde comme ses plus belles productions une *Circoncision*, une *Guérison de l'aveugle-né*, et un *St Jérôme*, à Pise.—La même famille a égalem. fourni le peintre plus connu sous le nom de Gentileschi (*v.* pag. 1226).

LOMMIUS (Josse), en hollandais *van Lomm*, très-habile médecin, disciple et ami de Fernel, pratiqua d'abord à Tournai, puis à Bruxelles, où il m. en 1557. Ses écrits, aussi remarquables sous le rapport des principes qu'il y développe que sous celui du style, ont été réunis sous le titre de *Lommii opera omnia*, Amsterdam, 1745, 2 v. in-12. Le plus est. des ouvr. de J. Lommius a été traduit en français par Lebreton sous le titre de *Tableau des Maladies*, Paris, 1716, in-12 : l'abbé Lemascrier en a pub. depuis une autre trad., ib., 1765, in-12.

LOMONOSSOF (Michel-Vassilievitsch), célèbre poète russe, né en 1711 à Denissofka près Kholmogori, sur la mer Blanche, partagea d'abord les occupations de son père, simple pêcheur qui vivait du produit de ses filets. La lecture de quelques livres que lui avait donnés un ecclésiastique enflamma sa jeune imagination ; et n'écoutant plus que son avidité d'instruction, il s'enfuit de la maison paternelle. S'étant rendu à Moscou, il fut admis à l'école de Jaïkonospask, où il fit de brillantes études, qu'il termina avec un égal succès à St-Pétersbourg. Envoyé en Allemagne en 1736 aux frais du gouvernem., il apprit la chimie, la minéralogie et la métallurgie, d'abord à Marbourg et ensuite en Saxe. La poésie n'en occupait pas moins ses loisirs, et une *Ode sur la prise de Khotin* qu'il adressa en 1739 à l'impérat. Anne, excita en Russie une admiration générale. Lomonossof revint à Pétersbourg en 1741, et sur sa réputat. méritée d'un des prem. littérat. de son époque, il fut admis successivement aux academ. de Pétersbourg, de Stockholm et de Bologne, eut la direct.-suprême de l'université et du gymnase (1760), puis le rang de conseiller d'état auquel il fut élevé en 1764. Cet écriv. célèbre m. en 1765, et fut enterré au couvent d'Alexandre Nefskii, où le grand-chancelier, comte Vorontsof lui fit élever à ses frais un magnifique mausolée. Profondém. versé dans plus. sciences, Lomonossof connaissait aussi à fond les langues anciennes et modernes ; mais c'est surtout comme litt. qu'il a acquis le plus de gloire : créateur de la poésie lyriq. russe, il n'a été surpassé dans ce genre par aucun de ceux qui l'ont cultivé après lui, et sa prose est un modèle de pureté et d'élégance. Ses *OEuvres complètes* (prose, poésies et traduct.), ont été imprimées à St-Pétersbourg, 1803 (3e édit.), en 6 vol. in-4. On y distingue particulièrem. 30 *Odes*, des *Discours* et deux *Chants* d'un poème intit. *Pierre-le-Grand* : ce dern. ouv. est le chef-d'œuvre de cet auteur, dont toutes les productions justifient d'ailleurs sa réputation de savoir et d'éloquence. On a trad. en franç. plus. de ses ouvr., notamment son *Histoire de Russie* (trad. par Eidous), que le bel ouvrage de Karamsin (*v.* ce nom) a depuis éclipsé. La *vie* de Lomonossof a été écrite en russe par l'amiral Schichkoff.

LONDONDERRY. V. Castlereagh.

LONG (Thomas), théolog. anglais, né en 1621 à Exeter, m. en 1700, perdit une prébende qu'il avait dans la cathédrale pour avoir refusé de prêter serment au nouveau gouvernem. lors de la révolut. de 1688. Son *Essai sur l'usage de l'oraison dominicale*, etc. (Londres, 1658, in-8), est son meilleur ouv.—Long (Roger), astronome angl., né en 1680, m. en 1770, est l'auteur du célèbre globe de Cambridge qui a 18 pieds de diamètre. On lui doit aussi un *Traité d'astronomie* fort étendu, et quelques opuscules. — Long (Edouard), histor. anglais, né dans le comté de Cornouailles en 1734, m. en 1813, avait demeuré douze ans (de 1757 à 1769) à la Jamaïque, et écrivit une *Histoire* de cette colonie, Londres, 1774, 3 vol. in-4. On a encore de lui des *Lettres sur les colonies*, 1775, in-8 ; quelques romans et brochures littéraires et politiques peu remarquables.—Long (Jean), voyageur anglais, passa environ dix ans (de 1777 à 1783 et de 1784 à 1787) parmi les divers peuples sauvages voisins du lac

Supérieur (dans l'Amérique septentrionale), et publia la relation de son voyage (en angl.) sous le tit. de *Voyage d'un interprète et commerçant indien*, etc., Londres, 1791, 1 vol. in-4, trad. en franç. par Billecoq, Paris, an II (1794), in-8, cartes, et en allem. par Zimmermann, Brunswick, 1791, in-8.

LONG (JACQUES Le). V. LELONG.

LONGCHAMP (S.-G.), secrét. de Voltaire, m. vers 1795, a laissé sur la vie littér. de son célèbre patron des *Mémoires* qui ont été pub. avec ceux de Wagnière par les soins de MM. Beuchot et Decroix : ce rec. a pour titre : *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouv.*, etc., Paris, 1826. 2 vol. in-8.

LONGCHAMPS (PIERRE de), litt. français, né probablement à La Rochelle, m. à Paris le 22 avril 1812, est connu surtout par son abrégé de l'*Hist. littéraire de France* des bénédictins, abrégé qu'il a pub. sous le nom de *Tableau histor. des gens de lettres*, Paris, 1767-1770, 6 vol. in-12. Il a encore fait quelq. ouv., entre autres une trag. en 3 actes intit. *Malagrida*, Paris, 1763, in-12, et une trad. de *Properce*, Paris, 1802, 2 v. in-8. — MOUTIER de LONGCHAMPS, versifia la *Cénie* de madame de Graffigny, Paris, 1751, in-12.

LONGEPIERRE (HILAIRE-BERN. DE REQUELEYNE, baron de), poète franç., né en 1659 à Dijon, m. à Paris en 1721, précept. du comte de Toulouse et du duc de Chartres, secrét. des commandemens et gentilhomme ordinaire de ce prince, comp. entre autres ouvr. 3 trag. : *Médée*, *Sesostris*, *Electre* (la 1re est restée au théât. et se voit toujours avec plaisir); et des trad. en vers (prolixes et faibles) d'*Anacréon*, *Sapho*, *Théocrite*, *Bion et Moschus*.

LONGHI (LUC), peintre, né à Ravenne en 1507, m. en 1580, excella dans le portrait. Il exécuta un gr. nombre de tableaux pour l'église de St-Benoît de Ferrare, pour l'abbaye de Milan, et surtout pour Ravenne. — Franç. LONGHI, son fils, et Barbe, sa fille, se livrèrent aussi à la peint., mais avec moins de succès. — LONGHI (Pierre), d'une autre famille que le préc., né à Venise en 1702, élève de Balestra et de Crespi, montra beaucoup d'originalité dans ses *Mascarades*, ses *Conversations*, etc. — Alex. LONGHI, son fils, né en 1733, se distingua dans la gravure à l'eau-forte et le portrait.

LONGIANO (FAUSTO), écriv. italien du 16e S., a laissé : *Traité sur les duels* (ital.), Venise, 1552, in-8; *Remarq. sur Cicéron* (ital.), ib., 1556, in-8; une trad. ital. de *Dioscoride*, ibid., 1542, in-8.

LONGIN, en latin *Dyonisius Cassinus Longinus*, céléb. rhét. grec, né à Athènes, où il enseigna l'art oratoire, était, selon l'opinion commune, origin. de Syrie. Il se livra aussi à la philos., et fut disciple d'Ammonius Saccas, et ami de Plotin; mais, en admettant ce qu'il y avait de noble et de sublime dans leurs théories, il sut éviter l'exagérat. et se garantir de l'irruption du mysticisme. Zénobie, qui l'appela à sa cour pour qu'il lui enseignât la langue grecque, le nomma bientôt son prem. ministre. Longin devint dans la suite l'âme de ses conseils, et il paraît que son influence contribua puissamm. à affermir cette princesse dans la résolution de s'ensevelir sous les ruines de Palmyre plutôt que de rendre la ville à Aurélien; du moins assure-t-on que la lettre héroïque envoyée par la reine de l'Orient à l'emp. fut dictée par le ministre. Cependant Aurélien triompha, et souilla sa victoire par le meurtre de Longin en 273. Il ne nous reste de cet aut. que son *Traité sur le sublime*, opusc. admirable dans lequel on trouve réunis la justesse et la profondeur des aperçus, la délicatesse, l'élégance, la simplicité et la force du style, et qui place Longin au-dessus de tous les critiq. de l'antiquité, et au niveau de tous les critiq. modernes. Il est remarquable que de tous les écriv. païens, il est le prem. qui ait senti, ou du moins qui ait avoué les beautés simples de l'écrit. La meilleure édit. de son *Traité* est celle de Weiske, Leipsig, 1809. Boileau en a donné une trad. élégante, mais un peu froide, dans laquelle les morceaux poétiq. cités en exemples par l'auteur sont rendus en très-beaux vers : il en existe une autre trad., pub. par Lancelot (*v.* ce nom). Longin avait de plus comp. 20 *Livres sur les auteurs classiques de l'antiquité* et un *Comment. sur Phédon et le Timée*. — Flavius LONGINUS ou LONGIN, gouv. d'Italie pour les emp. Justin-le-Jeune et Maurice (568-584), succéda dans cette charge à Narsès, et fut remplacé par Smaragde. Il fut le prem. qui prit le titre d'*exarque*, jusque-là réservé aux gouv. d'Afrique. Dès son arrivée à Ravenne, lieu de sa résidence, il s'y était vu en butte aux vives attaques des Lombards; mais la m. d'Alboin, leur chef, lui permit de rétablir momentanément son autorité. Rosemonde étant venue lui demander un asile après le meurtre de son prem. époux, Longin, épris de ses charmes, songeait à lui donner sa main avec la couronne d'Italie, lorsque cette femme ambitieuse et perfide fut réduite à partager avec Almichide, son second mari, un breuvage empoisonné qu'elle lui avait fait prendre. Cette circonstance fit tomber les trésors d'Alboin aux mains de l'exarque, qui les fit passer à l'empereur.

LONGLAND (JEAN), prélat anglais, né en 1473 à Henley, comté d'Oxford, successivem. doyen de Salisbury, chanoine de Windsor, chancelier de l'université d'Oxford, confess. de Henri VIII et év. de Lincoln, mort en 1547, fut un de ceux qui approuvèrent le divorce du roi d'Anglet. avec sa première femme, Catherine d'Aragon. On a de lui des *Sermons* est. et un *Discours* (en lat.) prononcé dans l'assemb. des archev. et év. formée par Henri VIII pour prononcer sur son union (*Concio habita*, etc.), 1522, in-fol. — V. LANGELAND.

LONGO (ALBERIC), poète ital., né à Salerne vers la fin du 15e S., m. en 1555, a laissé : un rec. de *Poésies* imp. à Ferrare en 1563, et une trad. ital. des *Vit. sanctorum* de Lippomani (*v.* ce nom). — LONGO (George), prem. conservat. de la bibliot. ambroisienne à Milan, né dans le 16e S., a laissé un *Traité sur les cachets des anciens* (en latin), Milan, 1615, in-8, et ins. dans le rec. des divers traités *de Annulis*, pub. à Leyde en 1672.

LONGOBARDI (NIC.), jés. mission., puis chef des missions en Chine à la place du P. Ricci, naq. en 1565 à Calatagirone, et mourut en 1655 à Péking. L'emp. de la Chine subvint aux frais de ses funérailles. Longobardi savait à fond le chinois, et prétendait que tous les lettrés de cette contrée étaient athées. Il reste de lui entre autres ouvr. : *Annuæ litteræ è Sinis*, *ann.* 1598, Mayence, 1601, in-8; le *Ching-kiao-ji-ko*, ou *Prières Journalières de la sainte loi* (en chinois), un *Traité sur Confucius et sa doctrine* (*de Confuc. ejusque doctrinâ*, etc.), trad. en français, 1701, et en espag. par le P. Navarrette dans ses *Tratados historicos....... de China*, 1676, in-fol. Leibnitz a donné de ce dern. ouv. une nouv. édit. dans son *Rec. des anciens tr. sur les cérémonies chinoises*, ins. dans ses *Epistolæ ad diversos*, pub. par Kortholt, 1735, 4 v. in-8.

LONGOLIUS (PAUL-DANIEL), philol. allem., né à Kesselsdorf (près Dresde), en 1704, fut pendant 44 ans rect. du gymnase de Hof, et m. en 1779. Il a eu la plus grande part à la rédact. de l'*Encyclopedie allemande*, 64 vol. in-fol.; et on lui doit aussi des édit. de la *Bible allem. de Luther*, Hof, 1736, in-fol.; des *Lettres* de Pline (Amst., 1734, in-4) d'Aulu-Gelle, de Diogène Laërce, et 57 *Dissert. sur des points d'antiquités*, *de philologie et d'histoire*. V. pour plus de détails *Vitæ philologorum* de Harles, tome 1, p. 243-53. — V. LONGUEIL.

LONGOMONTANUS (CHRISTIAN), astronome, né en 1562 à Langsberg (Jutland), était fils d'un pauvre laboureur. Orphelin à 8 ans, il fut élevé par la charité d'un de ses oncles; placé à Wibourg à 11 ans, il travaillait la nuit pour avoir du pain, et étudiait pendant le jour. Il se rendit ensuite à

Copenhague, et fut recommandé à Tycho-Brahé, dont il devint l'ami, le disciple et le commensal dans l'île d'Huène et à Wandenbourg. En 1603 il fut nommé recteur du gymnase de Wibourg, et en 1605 prof. de mathémat. à l'acad. de Copenhague, ville où il m. en 1647. Longomontanus est célèb. par un système astron. où il chercha vainement à combiner ceux de Copernic et de Tycho, et par ses rêveries sur la quadrature du cercle, qu'il s'imaginait avoir trouvée. Ses ouv. princ. sont : *Cyclometria vera*, etc., Copenhague, 1612, Hambourg, 1627, Paris, 1664, in-4; *Pentas problematum philosophiæ*, Copenhague, 1623, in-4; *Inventio quadraturæ circuli*, ib., 1634, in-4; et *Astronomia Danica*, etc., Amst., 1622, in-4, 1630, 1640, 1663, in-fol.

LONGUEIL (Rich.-Oliv. de), archidiacre de Rouen, puis év. de Coutances (1453), fut deux ans après chargé de revoir le procès de Jeanne d'Arc, et fit preuve d'un gr. zèle pour réhabiliter la mémoire de cette héroïne. Dans la suite il fut ambassadeur près du duc de Bourgogne, premier présid. de la chambre des comptes, card.; et, quoiqu'il eut attaqué en plein parlem. la pragmatique-sanction, il fut proposé en 1460 pour l'évêché de Tournay. Envoyé ensuite à Rome en qualité de négociateur, et ayant échoué dans sa mission, il n'osa revenir en France, et accepta l'évêché de Porto et la légat. de l'Ombrie. Il m. à Pérouse en 1470.

LONGUEIL (Christophe de), en latin *Longolius*, né à Malines en 1490, fut nommé à 19 ans prof. de droit à Poitiers, et à 22 conseiller au parlement; mais il abandonna la jurispr. pour la litt., et entreprit un commentaire sur Pline l'anc. Pour cet effet il visita la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, et s'exposa à mille hasards. Très-bien accueilli du pape, et attiré à Florence par des offres flatteuses, il se fixa néanmoins à Padoue, où il m. en 1522. On a de lui : *Perduellionis rei defensiones duæ*, Venise (Alde), 1518, in 8 (rare); 3 *Discours* en lat., dont un *Panégyrique de St Louis*, publiés à Paris, 1533, Bâle, 1540, 1580, et des *Lettres* ins. dans le recueil des *Epistolæ ciceroniano stylo scriptæ*, rassemblées par H. Etienne, Paris, 1581, in-8. Son *Commentaire* sur Pline est perdu. La vie de cet écriv. se trouve à la tête des div. édit. de ses lettres, in-8. Voir Niceron, *Mém.*, t. XVII et XX.

LONGUEIL (Gilbert de), en lat. *Longolius*, méd. et litt. célèbre, né en 1507 à Utrecht, enseigna les belles-lettres à Deventer et à Cologne, devint méd. d'Herman, archev. de cette ville, et m. en 1543. On a de lui des *Notes* sur les *Métamorphoses* d'Ovide, sur Plaute, sur Cornelius Nepos, sur les *Lettres familières* de Cicéron, et ses *Livres* à Herennius, des *Remarques* sur le livre d'Erasme *de Civilitate*, etc., div. édit. peu est., entre autres de la *Vie d'Apollonius de Tyane* et des *Actes du concile de Nicée*, grec-lat., Cologne, 1540, in-8; enfin une trad. des 7 *Opusc.* de Plutarque, ibid., 1542, in-8. V. *Mémoires* de Niceron, t. XVII et XX.

LONGUEIL (Jos. de), grav., élève d'Aliamet, naq. à Givet, et m. en 1792. On a de lui plus. estampes est., parmi lesquelles on remarque celle des *Pêcheurs* d'après Vernet, les *Batailles de la Chine* d'après les dessins originaux envoyés par les missionnaires, enfin une foule de *Vignettes* pour Dorat, Pezay, la *Henriade*, les *Contes* de Lafontaine.

LONGUEMARE (Gouye de). V. Gouye.

LONGUERUE (Louis DUFOUR, abbé de), sav. litt., né en 1652, fils d'un gentilhomme normand, lieut.-de-roi à Charleville, montra dès l'âge de 4 ans une aptitude extraordin., et à 14 il commença à étudier les langues orientales. Etant entré dans les ordres, il vint s'établir au séminaire de St-Magloire, et y demeura 15 ans, au bout desq. il rentra dans le monde. L'abbé de Longuerue m. à Paris en 1733. On cite de lui la rép. suiv. qu'il fit aux moines de l'abbaye du Jard qui lui demandaient le nom de son confess. : « Je vous le dirai, répondit-il, quand vous m'aurez appris qui était celui de notre père St Augustin. » Quoique fort savant, particulièrement dans l'histoire, il ne voulut jamais se mettre sur les rangs pour l'académie des inscriptions et belles-lettres ni faire imprimer ses ouvr. Mais ses amis prirent ce soin pour lui. Voici les tit. de ceux qu'ils ont pub. : *Traité d'un ant. romain sur la transubstantiation*, Lond., 1686, in-12, faussement attribué à Allix, qui en a été seulem. l'édit.; *Dissertat. sur Tatien* (lat., insér. dans les *Œuvres de Tatien*, pub. par Worth, Oxf., 1700, in-8); *Dissertat. touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens*, ouv. très-rare copié par R. Simon dans le t. 2 de ses *Lettres choisies*; *Notes sur l'histoire de Justin* (dans une édit. de cet auteur, Paris, 1709, in-16, et dans le *Diarium italicum* du P. Montfaucon); *Description histor. et géographiq. de la France ancienne et moderne* (texte d'un atlas de Danville, avec les cartes de ce géographe célèbre), pub. par l'abbé Berraud, Paris, 1719; ibid., 1722, in-fol. : les exempl. non cartonnés sont rares et recherchés (*v.* sur cet ouvr. le nº 3560 du *Dictionn. des Anon.*); *Annales des Arsacides* (latin), Strasb., 1732, in-4; *Remarques sur l'inscript. d'un marbre trouvé à Torigny* (ins. dans *le Mercure de France*, avril et mai 1733); *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'hist. de France*, pub. par Rousselot de Surgy, Genève (Paris), 1769, in-12. On trouve une *Notice* des MSs. de Longuerue, ainsi que de ses autres ouvr. dans le rec. (de l'abbé Guijon) intit. *Longueruana* (pub. par Desmarets), Berlin (Paris), 1754, 2 part. in-12; dans le *Recueil de pièces intéressantes*, etc., par l'auteur lui-même. On peut consulter aussi le *Dictionn.* de Moréri et les *Mélanges historiques et philologiques* de Michault, t. II, p. 190.

LONGUEVAL (Jacq.), hist., né en 1680 près de Péronne, entra chez les jésuites en finissant ses études, et professa successivem. les humanités, la rhétor. et la théol. Exilé pour avoir pris une part trop vive aux querelles relig. qui troublaient l'état, il trouva dans le lieu de sa retraite une bibliothèq. nombreuse, et forma le projet d'écrire l'*Histoire de l'Eglise gallic.* Il en avait pub. 8 vol., lorsqu'il m. d'apoplexie en 1735. Ses ouv. princip. sont : *Hist. de l'Eglise gallicane*, Paris, 1730-1749, 18 v. in-4, Nîmes, 1782, 18 vol. in-8 et in-12, souv. réimp.; une *Dissert. sur les miracles*, Paris (vers 1730), in-4. Il avait laissé en MSs. une *Hist. du Semi-Pélagianisme*; *Recueil des points de discipline les plus particuliers à l'Eglise de France*, et des *Poésies latines* parmi lesquelles on cite un poème sur l'âme; mais à sa m. tous les papiers de l'aut. furent enlevés et dispersés. L'*Eloge de Longueval* par Fontenay se trouve en tête de la Continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*.

LONGUEVILLE (comtes et ducs de), famille célèb., dont la tige fut François Ier d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, gouv. du Dauphiné et de la Normandie et gr.-chambellan de France. Celui-ci était fils du célèbre Dunois, surnommé *le Bâtard d'Orléans*. Il suivit en Bretagne Louis XII (encore duc d'Orléans), qui s'était révolté contre Charles VIII, et m. en 1491. — Franç. II d'Orléans, son fils, obtint de Louis XII que le comté de Longueville serait érigé en duché (1505). — Louis d'Orléans, son frère puîné, hérita du titre à sa m., en 1512. Très-habile capit., il combattit avec gloire à Agnadel, Marignan, Guinegaste. Peu après il fut pris et emmené à Lond., où il fit conclure le mariage de Louis XII avec Marie, sœur de Henri VIII. Revenu en France il épousa l'héritière de Neufchâtel, devint prince souver. de ce pays, et m. en 1516. — Claude d'Orléans, duc de Longueville, fils du préc., fut tué au siège de Pavie (1525). — Léonor d'Orléans Longueville, son fils, recueillit en 1551 la success. de François III, duc de Longueville, son cousin, obtint de Char-

les IX, en 1571, que les ducs de Longueville auraient le titre de princes du sang, et m. 2 ans après à Blois en revenant du siége de La Rochelle. — Henri Ier d'ORLÉANS, duc de Longueville, fils du préc., souv. de Neufchâtel et Vallangin, gouv. de Picardie, gagna sur les ligueurs la bataille de Senlis (1589), et fut tué par accid. en 1595 à Dourlens. — LONGUEVILLE (Henri II, duc de), fils de Henri Ier, né en 1595, filleul et neveu de Henri IV, fut gouv. de Picardie et ensuite de Normandie, entra dans une conspirat. contre Richelieu, conspiration qui n'eut pas de suite, se signala comme gén. en Italie et en Allemagne sous Louis XIII et Louis XIV, et fut membre du conseil de régence pend. la minorité de ce dern., et chef des plénipotentiaires envoyés à Munster pour conclure la paix en 1645. Ayant épousé 3 ans auparavant (1642) la sœur du grand Condé, il fut entraîné par elle dans la guerre civile de la Fronde : mais il n'y joua qu'un rôle très-secondaire, et promit seulem. de soulever la province de Normandie, où il resta presque tout le temps de la guerre. Il revint à Paris en 1649 après la paix, et fut nommé gouv. de Pont-de-l'Arche. Mais on l'arrêta en 1650 avec les princes de Condé et de Conti. Remis en liberté, il renonça pour toujours aux affaires publiq., et m. en 1663 à Rouen. — LONGUEVILLE (Anne-Geneviève de BOURBON-CONDÉ, duchesse de), fille de Henri II de Bourbon-Condé et sœur du grand duc, naquit en 1619 au chât. de Vincennes, où son père était prisonnier d'état. Mariée au duc de Longueville à l'âge de 23 ans, elle alla le rejoindre à Munster en 1646, et fut reçue partout avec une magnificence sans égale. Revenue en France, elle se jeta dans le parti opposé à Mazarin, et devint une des héroïnes de la fronde. Pend. le siége de Paris par les troupes roy. elle vint établir sa demeure à l'hôtel de ville, et y faire ses couches ; et c'est dans son appartement que tout se discutait et se décidait. Toutefois, peu ferme de caractère, elle semblait plutôt viser à la célébrité qu'à tout autre but ; et, après la journée des barricades, on la vit hésiter sur le parti qu'il convenait de prendre. La paix ayant été signée en 1649, elle reparut à la cour, mais elle y fut reçue froidement, et en 1650 on voulut l'arrêter avec son mari et ses deux frères, les princes de Condé et de Conti. Avertie à temps, elle quitta Paris, et se réfugia en Normandie, puis à Rotterdam. A Stenay elle se concerta avec Turenne, qu'elle avait conquis au parti des frondeurs pour entrer en France, et délivrer les princes. Mais enfin la reine ayant consenti à leur rendre la liberté, la duchesse reparut à la cour, et tout sembla oublié. Quelq. temps après de nouvelles brouilleries eurent lieu entre la reine et la duchesse ; celle-ci alla à Bourges et de là à Bordeaux, et les troubles recommencèrent. Mais la mésintelligence se glissa parmi les chefs du parti, et Mazarin trouva moyen de les amener à la paix, et de leur imposer toutes les conditions qu'il voulut. Mad. de Longueville se retira alors auprès de sa tante, la duchesse de Montmorenci, supérieure du couvent des Visitandines à Moulins, puis retourna en Normandie auprès de son mari, renonçant pour jamais à cet esprit de tracasserie et de sédition qui l'avait dominée jusqu'alors. En 1659 elle reparut à la cour ; mais son mari étant m. en 1663, elle n'y reparut plus que très-rarement, et se voua ensuite à une solitude religieuse. La m. de son fils, en 1672, redoubla son amour pour la retraite, et elle se partagea entre les Carmélites et Port-Royal des Champs. Amie des grands hommes de cette maison, elle prit quelque goût pour le jansénisme, ajouta un corps de logis au monastère, et cacha chez elle Arnauld persécuté. Elle mourut en 1679. Mad. de Sévigné l'appelle une *Mère de l'Eglise*. On a de la duchesse de Longueville un écrit imp. dans le *Nécrologe* de Port-Royal, où elle peint ses sentimens religieux. On peut consulter sur cette princesse l'*Histoire de la duchesse de Longueville*, par Villefore, Paris, 1738, Amsterdam, 1739, in-12 ; et l'on trouve une *Notice* sur sa vie par Lémontey, dans la 3e livraison de la *Galerie française*. — LONGUEVILLE (Jean-Louis-Charles de), dit l'abbé d'Orléans, fils aîné de Henri II et de la précéd., laissa son bien et ses titres à Charles-Pâris, son puîné, et se fit ecclés. Mais il les reprit à la m. de celui-ci en 1672, et m. lui-même en 1694 dans un couvent de bénédictins, où on l'avait enfermé. — Charles-Pâris de LONGUEVILLE, entra d'abord dans l'état ecclés. ; mais son frère lui ayant cédé ses titres, il suivit le parti des armes, et se distingua dans la guerre de 1667, et à Candie en 1669. Il était question de le faire roi de Pologne, quand il fut tué au passage du Rhin en 1672. — Charles-Louis d'ORLÉANS, chev. de Longueville, fils naturel du préc. et de la maréch. de La Ferté, fut légitimé en 1672. Il est à noter que dans les lettres de légitimation le père seul fut nommé, et que cette forme, jusqu'alors sans exemple, eut lieu plus tard lors de la légitimation des six enfans de Louis XIV et de madame de Montespan, tous reconnus sans qu'il fût fait mention de leur mère.

LONGUS, rhéteur grec dont on ignore le véritable nom, et dont on place sans raison l'existence vers le milieu du 4e S., est connu par un roman pastoral en quatres liv. intit. : *Amours de Daphnis et de Chloé*. Les idées, quelquefois un peu trop libres, sont naïves et gracieuses, et le style d'une élégance qui dégénère rarement en affectation. Les éditions les plus remarq. de cet aut. sont celles de Columbani, Florence, 1598, de Jungermann, 1605, de Boden (autrement dite *Variorum*), Leipsig, 1777, du docteur Bernard, Paris, 1754, de Dutens, ib., 1776, de Bodoni, Parme, 1786, de M. Coraï, 1802, Paris, de Villoison, et de Schæfer, Leipsig, 1803. Toutes ces éditions étaient déparées par une longue lacune au prem. liv. ; mais en 1810 P. Courrier (*v.* ce nom) découvrit dans un MS. de l'abbaye de Florence le passage qui manquait depuis si long-temps, et donna une édition complète de Longus, 1810. Le fragm. grec a été réimp. depuis dans le *Classical Journal* de Valpy, tome 8, dans le 2e volume des *Mélanges* de Chardon de La Rochette, dans plus. feuilles allemandes, enfin dans l'édition de M. Passow, Leipsig, 1811, et dans les édit. et trad. postérieures à cette date. Longus a été trad. en anglais par Thornley, 1657, et par Craggs, 1764 ; en allem. par M. Passow ; en ital. par Ann. Caro, Manzzini et Gozzi ; et en franç. par Amyot, Le Camus, Debure St-Fauxbin, l'abbé Mulot, enfin par P. Blanchard, 1798, in-12. La meilleure est sans contredit celle d'Amyot : Courrier l'a publiée plusieurs fois, d'abord en 1810 en y intercalant la traduct. du fragm. nouvellem. retrouvé, puis en 1813. Mais cette fois il corrigea, ou pour mieux dire refondit le texte d'Amyot ; et, en imitant toujours le genre et les formes de style de cet aut., il fit de cette trad. un chef-d'œuvre de goût et de délicatesse certainement au-dessus de l'original.

LONICER (JEAN), en lat. *Lonicerus*, littér. et controversite, né en 1499 à Orthern, fut reçu docteur à Wittemberg (1521), puis alla enseigner la langue hébraïq. success. à Fribourg, à Strasbourg, et enfin à Marpurg, où il m. en 1569. Ses ouv. princ. sont : une *Grammaire grecque* ; une *Rhétorique* ; *Abrégé de la philos. d'Aristote* ; *Notes sur Catulle*, *Tibulle*, etc. ; traduct. des *Odes* de Pindare (Bâle, 1528, in-4, Zurich, 1560, in-8), — des *Harangues* d'Isocrate, d'*Ajax furieux*, etc. ; quelques ouv. de *Controverse*, et plus. MSs. Sa *vie* a été écrite en lat. par son petit-fils J.-A. Lonicer, et ins. dans la *Bibliotheca Chalcographica* de J.-J. Boissard. — LONICER (Adam), méd. et nat., fils du préc., né à Marpurg en 1528, étudia la méd. à Francfort, professa les b.-lett. à Freyberg (1547-1551), revint à l'étude de la méd. à Mayence, occupa la chaire de

mathémat. à Marpurg, y reçut le doctorat (1554), enfin fut nommé médec. pensionnaire du sénat de Francfort-sur-le-Mein, et m. en 1586 après avoir rempli cette place pend. 32 ans. On a de lui : *Methodus rei herbariæ*, etc., Francfort-sur-le-Mein, 1550, in-4; *Naturalis historiæ opus novum*, etc., ib., 1551-55, 2 v. in-fol., fig., trad. en allem., et souv. réimp. dans cette langue; *Traité des accouchemens*, en allem., ibid., 1573, in-4; *Omnium corporis hum. affectuum explicat. methodica*, ib., 1594, in-8; *de Purgationibus libri XIII*, ib., 1596, in-8 : ces 2 ouv. ont été pub. par le suiv.—LONICER (Jean-Adam), son fils et son success. dans la place de médecin pensionn. de Francfort-sur-le-Mein, né dans cette ville en 1557, cultiva la littérat. en même temps que la méd., et pub. plus. ouv., dont les princ. sont : *Venatus et aucupium iconibus... expressa et succinctis versibus illustrata*, Francf.-sur-le-Mein, 1582, in-4, avec 40 estampes; les 3e et 4e parties de la *Bibliothèque chalcographique* de Boissard, ib., 1598-99; une trad. lat. de l'*Hist. du Brésil et de la navigation*, de H. Linschoten (ins. dans la *Collection des grands voyages de Théod. de Bry*), et des *vers latins* pub. sous le nom de Teucrius Annæus Privatus.

LONIGO (OGNIBENE da). V. LEONICENUS.

LOON. V. VAN LOON.

LOOS (CORNEILLE), théol. hollandais, chan. de Gouda, sa patrie, ayant fait imprimer un *Traité sur la vraie et la fausse magie*, fut incarcéré, et ne recouvra la liberté qu'après avoir signé une rétractation et promis de ne plus enseigner sa doctr. Dans la suite cependant, étant vic. de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, il fut de nouveau mis en prison; et on allait sévir pour la 3e fois quand il m. en 1595. Ses princ. ouv. sont : *Illustrium Germaniæ utriusque scriptor. catalogus*, Mayence, 1581, in-8; *de Spiritu vertiginis utriusque Germaniæ in religionis dissidio*, ib., 1579, 1582, in-8, Luxemb., 1580, in-4; *Defensio urbis et orbis adversùs Christ. Frankenium*, ib., 1581, in-8; *Scopæ latinæ ad purgandam linguam*, etc., ib., 1582, in-8. On trouvera la liste complète des ouv. de Loos dans la *Biblioth. belgica* de Foppens.

LOOS (ONÉSIME-HENRI de), né en 1725 à Sédan, m. à Paris en 1785, est aut. de l'ouv. suiv., pub. sous le nom pseudonyme de Philantropos : *Diadème des sages*, Paris, 1781, in-12. Loos a laissé beaucoup de notes MSs. sur le traité de la *Philosophie hermétique* par Lenglet du Fresnoy (*v. Dictionn. des Anonymes*, tom. 4, p. 376). — Philippe LOOS, né vers 1754 à Bonaviller (Alsace), mort à Paris en 1819, a rédigé les rec. suiv. : *Archives des découv. et inventions faites dans les sciences, les arts*, etc., 1808 et suiv., 11 vol. in-8; *Journal général de la Littérat. étrangère*, 1801-19, 19 vol. in-8; *Encycl. pour les Artistes*, etc., en allem., Berlin, 1794-98, 6 vol. in-8. On a encore de lui, entre autres ouv., une *Hist.* (en allem.) *des plus anciens solit. chrét. dans les déserts de l'Orient*, Leipsig, 1787, 2 vol. in-8. Loos a fourni en outre divers art. à l'*Encycl. économique et technologique*, rec. en langue allem.

LOPE DE RUEDA, batteur d'or à Séville, sa patrie, naq. vers l'an 1500. Doué d'un génie particulier pour l'art dramatiq. dans un temps où l'Espagne n'avait encore que 2 pièces de théâtre et des *Autos sacramentales* ou *mystères*, il rassembla quatre ou cinq de ses amis, et parcourut le pays avec eux, composant et jouant des comédies. Cet aut., qu'on pourrait surnommer *le Thespis espagnol* a été loué par Cervantes et d'autres écrivains contemporains. Il m. en 1564 à Cordoue, où on lui fit des obsèques magnifiques.

LOPE DE VEGA CARPIO (FELIX), célèbre poète espagnol, né à Madrid en 1562, composa dès l'âge de 14 ans des ouv. dramatiq.; mais ces prem. essais ne furent point accueillis favorablement. Son poème héroïque de l'*Arcadie* l'avait fait connaître du duc d'Albe, lorsque, ayant tué en duel un gentilhomme qu'il avait attaqué dans une satire, il s'exila à Valence. Revenu à Madrid il eut la douleur d'y perdre sa femme et prit du service à bord de la fameuse flotte connue sous le nom d'*Invincible armada*. De nouveaux malheurs l'obligèrent à quitter le service, puis à entrer dans les ordres; et, bien que devenu famil. du St office, il ne renonça ni au théâtre ni à la poésie. Au reste cette espèce de contradiction sembla n'étonner personne en Espagne; et il fut accablé de louanges et d'honneurs même par les ecclés. les plus rigides. Des libéralités de ses protect. et du produit de ses pièces, il forma une fortune considérable. Cependant, soit ambition, soit avarice, il se plaignait sans cesse de sa pauvreté. Les attaques violentes de quelques ennemis empoisonnaient aussi sa vie, et il entendait avec douleur les moindres critiques. Sur la fin de ses jours, il se livra entièrem. à la dévotion, se soumit au jeûne et à la discipline la plus sévère, et m. en 1635, âgé de 73 ans. Peu d'aut. ont été aussi féconds que Lope de Vega. Il composa, dit-on, 1800 pièces de théâtre; 497 seulement nous sont connues, et de ces 497 un tiers environ a été imp. Vingt-quatre heures ordinairem. lui suffisaient pour composer une tragédie. Malheureusement il est aisé de reconnaître des traces de cette précipitat. Aucune des pièces de Lope de Vega n'est écrite selon les règles de l'art; dans toutes il viole le précepte des trois unités; les caractères sont mal dessinés; il accumule les aventures roman. : des scènes burlesq., des danses achèvent de rendre l'ensemble monstrueux; enfin le style est lâche, froid, emphatique. Au milieu de tous ces défauts étincellent cepend. des beautés véritables, et l'on reconnaît toujours à l'aut. une imaginat. inépuisable. Peu prisées en France, bien que quelq.-unes aient été trad. par M. A. La Beaumelle dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrang.* pub. chez Ladvocat, ces pièces sont en vogue dans l'Allemagne, où l'on considère Lope comme le père du théâtre romantique. Outre ses tragédies, comédies et tragi-com., on a de Lope de Vega quatre poèmes épiques, des églogues, des romances, des sonnets, etc. On a évalué à environ 21,300,000 le nombre de ses vers imp., et on a calculé qu'il a dû chaque jour de sa vie écrire 900 lignes en vers ou en prose. La collection de ses ouv. imp., forme 25 vol. in-4, dont 20 parurent de son vivant la plupart à Madrid de 1609 à 1625. Les 5 autres ont été publiés après sa m. de 1632 à 1647. En 1632 il parut à Saragosse un 23e et 24e vol., renfermant 12 pièces différentes de celles qui se trouvent dans le 24e de l'édit. de Madrid. Les poésies de Lope de Vega ont été recueillies de nouveau et pub. par Sancha, Madrid, 1776-1779, 21 v. petit in-4. Lord Holland, neveu de Fox, a publié *Some account of the life and writing of Felix Lope de Vega Carpio and Guilen de Castro*, Londres, 1817, 2 vol. in-8.

LOPEZ (EDOUARD), voyageur espagnol, né à Bénavente (Estremadure), partit en 1578 pour le Congo, et peu de temps après revint demander au nom du roi de cette contrée des missionnaires et des prêtres au pape ainsi qu'aux princes chrétiens d'Europe. N'ayant pu rien obtenir, même de Sixte-Quint, Lopez retourna au Congo, où l'on croit qu'il m. Pigafetta a publié en italien : *Relation du roy. de Congo et des pays voisins, composée d'après..... Edouard Lopez*, etc., Rome, 1591, in-4, cartes et fig., trad. en angl., Londres, 1597, in-4, en hollandais, Amsterdam, 1658, in-4, en latin et en allemand, dans le tome 1 du *Recueil des petits voyages* de Théod. de Bry. — LOPEZ (Thomas), voyageur portugais, alla aux Indes en 1502, et pub. une relation de sa campagne qui ne consistait qu'en courses contre les Maures. Cette relat. a été insérée dans le tome 1 du *Recueil* de Ramusio, et trad. en franç. dans la collect. de Temporal.

LOPEZ (ALONZO), poète espagnol, médecin de

Marie de Castille, fille de l'emper. Charles-Quint, est aussi connu sous le nom de *Pinciano* du nom lat. de Valladolid (*Pintia*) sa patrie. On a de lui un poème épique intitulé *el Pelayo*, Madrid, 1605, in-8, et une *Philosophie poétique* (*Filosofia antigua poética*, Madrid, 1596, in-4, très-rare), où tout en suivant Aristote il ose penser par lui-même et recherche la philosophie de l'art poétique. On cite de lui comme médecin : *Hippocratis prognosticum*, Madrid, 1596, in-4. — Taddeo Lopez, ingénieur espagnol, m. à Madrid en 1800, à l'âge de 47 ans, a pub. un *Cours de mathématiques* (en espagnol), Madrid, 1790, in-8, et une trad. (dans la même langue) de la *Physique* de Sigaud de La Fond.—Lopez (Jean), médecin, profess. de médecine et de botanique à Bordeaux vers le milieu du 17e S., a laissé un écrit intitulé : *Questio medica de crisi*, Bordeaux, 1633, in-4. — Jérôme, son fils, m. vers 1680, chanoine et profess. de théol., a laissé un ouv. hist. int. l'*Eglise métropolit. de Bordeaux, avec l'histoire de ses archevêques*, etc., Bordeaux, 1668, in-4. — V. Ayala, Castanheda et Gomara.

LOPEZ LEGASPI (Michel), guerrier espagnol, m. en 1572 avec le titre de capitaine - général des Philippines, avait conquis en 1564 Zébu, une des îles Philippines, et Manille en 1570. — Lopez de Villalobo (Ruiz) avait été expédié du Mexique en 1542 pour explorer le groupe d'îles nommé par Magellan Archipel de St-Lazare.

LOPIN (D. Jacques), bénéd. de St-Maur, né à Paris en 1635, m. en 1693, aida Montfaucon dans la publication des *OEuvres de St Athanase* et des *Analecta græca*.

LORDELOT (Bénigne), avocat, né à Dijon en 1639, m. à Paris en 1720, est aut de plus. ouvr. anonymes, parmi lesquels nous citerons : *Devoirs de la vie domestique*, par un père de famille, Paris, 1706, in-12; *Lettre sur les désordres qui se commettent à Paris*, etc., ibid., 1710, in-12.

LOREDANO (Léonard), doge de Venise, m. à 90 ans (1521), avait succédé en 1501 à Aug. Barbarigo, et il eut pour success. Ant. Grimani. C'est pendant son gouvernem. que furent institués les inquisiteurs d'état, et toute l'autorité passa à ce tribunal et au conseil des dix.—Loredano (Pierre), doge en nov. 1567, m. en mai 1570, à l'âge de 89 ans. — Loredano (François), doge, success. de Grimani en 1572, régna dix ans sans rien faire de mémorable, et eut pour success. M. Foscarini. — Loredano (Jean-François), dit *le Vieux*, né à Venise, et de la famille des trois précéd., m. en 1590, composa dix-sept comédies estimées. — Loredano (Sébastien), petit-fils du précédent, composa deux tragédies, *Pharaon* et *Mithridate*, et pub. cinq des comédies de son père.—Loredano (Jean-François), dit *le Jeune*, né à Venise en 1606, m. en 1661, avait été success. sénateur, trésorier au château de Palma-Nuova et provéditeur de Peschiera. Il fonda l'académie *degli Incogniti*, et composa un grand nombre d'ouv. en prose et en vers, tous très - médiocres. Les principaux sont le *Cimetière*, ou *Recueil d'épitaphes badines* (*il Cimeterio*), etc., Venise, 1654, in-12; *Gli scherzi geniali*, dont la 15e édit. parut à Venise, 1643, in-8, trad. en grec, latin, espagnol, franç.; *Vita del cavalier J. B. Marino*, ib., 1633, in-4; *Morte e ribellioni del Wallenstein*, pub. sous le nom de Cneo Falcidio Donaloro (anagramme de Loredano). Les principaux ouv. de Loredano ont été pub. ensemble à Venise, 1653, 6 vol. in-12, et sa *vie* a été écrite par Ant. Lupis, Venise, 1663.

LORENS (Jacques du). V. Dulorens.

LORENTZ (Joseph-Adam), médecin, né à Ribeauvillé en Alsace l'an 1734, étudia à Strasboug, à Montpellier et à Paris, fut successivem. médec. ordinaire de l'armée française en Westphalie, médecin titulaire de l'hôpital de Neuf-Brissac, puis de celui de Schlestadt, enfin prem. médecin de l'armée du Rhin (1794), membre du conseil de santé des armées, directeur de l'école de Strasbourg, et m. à Salzbourg en 1801. On a de ce savant praticien un opuscule estimé sous le titre de *Morbi deterioris notæ Gallorum castra trans Rhenum sita, ab anno* 1757 *ad* 1762 *infestantes*, Schlestadt, 1765, in-12. C'est une réponse au professeur Strack de Mayence, qui avait attaqué les médecins français sur la manière de traiter les maladies des armées, et en particulier la dyssanterie.

LORENZ (Jean-Michel), historiographe, m. à Strasbourg, sa patrie, en 1801, âgé de 78 ans, fut élève de Schœpflin, et occupa à Strasbourg les chaires d'histoire et d'éloquence, et la place de conservateur de la bibliothèq. de l'université. On a de lui beaucoup de *Thèses*, *Dissertations* et *Opuscules* historiq., parmi lesquels nous citerons les suivans : *Dissert. juris publici de antiquo coronæ gallicæ... in regnum Lotharingiæ jure*, Strasbourg, 1748, in-4; *Epitome rerum gallicarum ab origine gentis usque ad Romanor. imperium*, ibidem, 1762, in-4; — *sub romano imperio*, ibidem, 1765-66, in-4; *Elementa histor. universæ*, ibid., 1773, in-8; *Summa historiæ gallo-franciæ civilis et sacræ*, ibid., 1790-93, 4 vol. in-8. M. Oberlin a donné une *Notice* sur la *vie* et les écrits de J.-M. Lorenz dans le *Magasin encycloped.*, vie ann., pag. 220.

LORENZANA (François-Antoine de), prélat espagnol, né en 1722 à Léon, fut successivem. chanoine de Tolède, évêque de Placencia (1765), archevêque de Mexico (1766), archevêque de Tolède (1772), et cardinal (1789). Il se distingua par sa libéralité, surtout à l'égard des prêtres français émigrés, alla porter des consolations à Pie VI dépouillé de ses états en 1797, et s'attacha à lui. Il se trouva au conclave de Venise en 1800, se démit de son archevêché de Tolède, et se fixa à Rome, où il m. en 1804. On a de lui un *Recueil de Lettres pastorales*, imp. à Mexico; un nouveau *Recueil des lettres de Fernand Cortez*, Mexico, 1770, in-4; et un *Missale gothicum, secundum regulam beati Isidori, in usum Mozarabum*, Rome, 1804, in-fol., fig.

LORENZETTI (Ambroise), peintre, né à Sienne en 1257, et m. en 1340, fut, dit-on, élève de Giotto. Il reste de lui de belles fresques et un grand tabl. que l'on peut regarder comme un poème allégoriq. moral. Il cultiva aussi les lettres et fut revêtu de plusieurs charges importantes dans sa patrie.—Lorenzetti (Pierre), frère du précéd., m. après 1355, est regardé par quelques aut. comme le prem. artiste de son temps. On voit de lui dans le Campo-Santo de Pise un tableau très-estimé, représent. la *Vie des pères du désert.* — Jean-Baptiste Lorenzetti, de Vérone, peintre du 17e S., élève de Pietro de Cortone, se fit remarquer par une touche hardie, un faire large et un bon coloris.

LORENZI (Barthélemi), littérat. italien, né à Vérone vers 1732, entra dans les ordres, consacra sa longue carrière à l'agriculture et aux muses, et m. dans sa patrie en 1822. Il avait un talent remarquable pour l'improvisation. On a de lui un poème intitulé : *il Pastore* (pub. vers 1821), et un autre sous le titre *Della coltivazione de' monti*, 3e édit., Vérone, 1811, in-4, corrigée et augm. de notes.

LORENZINI (Antoine), connu sous le nom de *Fra-Antonio*, né à Bologne en 1665, fut élève de Pasinelli et se livra d'abord à la peinture puis à la gravure; il entra dans l'ordre des franciscains, mais sans renoncer à la pratiq. de son art, et m. en 1740. On a de lui un gr. nomb. d'est., dont on peut voir le détail dans le *Manuel des amat.* de Huber et Rost.

LORET (Jean), poète français, connu surtout par sa *Gazette burlesque en vers*, naquit à Carentan vers le commencement du 17e S. Mazarin lui fit une pension de 200 fr., et la lui conserva par son testament : il en recevait une semblable de Mlle de Longueville, et une de 600 de Fouquet. A la chute de ce ministre il eut le courage de se plaindre, et ma-

nifesta le désir de le voir triompher de ses ennemis. Il m. en 1665. Outre sa *Gazette* qui va de 1650 à 1665 (recueillie en 3 tom. in-fol.), et à laquelle il faut joindre un autre recueil périodique intitulé *Lettres en vers à Mme* ***, ou *Gazette*, etc., depuis 1665 jusqu'au 27 décemb. 1670, et continué jusqu'en 1678 par Dulorens (Charles Robinet), 2 tom. in-fol., on a de lui des *Poésies burlesques* qui se composent principalem. d'épîtres.

LORGES (Louis de DURFORT DURAS, duc de), petit-fils de Gui Aldonse de Duras, né en 1714, se distingua à Fontenoy (1745), et fut fait maréchal-de-camp la même année, et lieutenant-général en 1748. Il servit sous ce titre les trois premières années de la guerre de sept ans, fut créé duc en 1759, et employé en Guyenne sous le maréchal de Richelieu en l'absence duquel il commandait la prov.—Lorges (Jean-Laurent de Durfort-Civrac, duc de), gouv. du chât. de Rambouillet, lieutenant-général et pair de France, né en 1745 à Lamotte-Montravel, m. à Rambouillet le 4 octob. 1826, avait de bonne heure embrassé la carrière des armes. Successivem. mousquetaire, lieutenant dans les grenadiers de France (1762), capitaine dans le régiment de Champagne, colonel de Royal-Piémont, puis maréchal-de-camp (1787), le duc de Lorges quitta dès 1790 le territoire de la France, où il ne rentra qu'avec la famille royale en 1814, époque où ses services furent dignement récompensés. C'est lui qui en 1791, dépositaire du prem. étendard, la *cornette blanche*, avait opéré le fameux rassemblement de Limbourg; l'année suivante on le désigna pour commander la cavalerie destinée à appuyer l'insurrection des Lyonnais contre la convention nation. Le duc de Lorges ne put prendre une part immédiate aux guerres de la Vendée, où deux de ses proches périrent, Lescure et de Donissant; mais, quoique absent, il dirigea la plupart des soulèvemens de la Guyenne, ainsi que nous l'apprend le chevalier Delandine de St-Esprit dans une *Notice nécrologiq.* insérée au *Moniteur* du 19 octobre 1826.—V. Duras et Montgommery.

LORGNA (Antoine-Marie), mathématicien et astronome, m. à Vérone, sa patrie, en 1796, âgé de 66 ans, fut colonel du génie, puis profess. de mathématiq. à l'école militaire de Vérone; il fonda la société italienne pour l'encouragem. des sciences, remporta (1784) un prix à l'académ. des sciences de Paris sur la nature du salpêtre, trouva un procédé pour rendre potable l'eau de la mer, et laissa plus. ouv. sur la physique et les mathématiq. Le plus important est: *Della graduazione de' termometri a mercurio*, Vérone, 1765, in-4. On a pub. un recueil de plus. de ses opuscules en italien et en latin, ibid., 1770, in-4, fig.

LORIA ou LAURIA (Roger de), célèbre amiral italien, né vers le milieu du 13e S., fut l'ennemi prononcé de la maison angevine de Sicile, seconda de tous ses efforts Jean de Procida, lorsque celui-ci fit révolter la Sicile, et soutint les droits de Pierre II par une foule de victoires. Il détruisit plus. flottes considérables, s'empara d'un nombre prodigieux de vaisseaux, se rendit maître absolu de la Méditerranée, prit plus. villes et acquit des richesses immenses par le rachat des prisonniers. Mais dans la suite ayant eu à se plaindre du roi de Sicile qui même en vint à faire trancher la tête à son fils, il se mit à la tête des flottes aragonaises et répandit la terreur en Sicile par ses victoires et ses vengeances. Enfin la paix fut signée en 1302. Mais Loria refusa de rentrer en Sicile, se retira en Espagne, et m. à Valence en 1305.

LORIOT (Pierre), jurisconsulte, né à Salins vers le commencem. du 16e S., étudia et prit ses degrés à l'université de Dôle, devint professeur de droit à Bourges puis à Valence, et se retira à Leipsig, où il m. vers 1580 dans un âge avancé. Il a laissé quelques ouv. de jurisprudence, entre autres: *de Gradibus affinitatis comment.*, Lyon, 1542, in-fol.; *de Juris apicibus tractatus VIII*, ib., 1545, in-f.; *de Juris arte tractatus XX*, ib., 1545, in-f.; *Comment. in usus feudorum*, Cologne, 1567, in-8. Tous ont été réunis sous le titre d'*Opera juridica*, Lyon, 1557, in-fol.

LORIOT (Julien), oratorien, né à Laval en 1633, fit 40 ans des missions dans les campagnes, et m. à Paris en 1715. On a de lui cinq recueils de *Sermons* très-estimés; une *Traduction des Psaumes selon la Vulgate*, Paris, 1700, 3 vol. in-12; *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise touchant les bénéfices*, ibid., 1702, in-4: *Vitæ sanctorum veteris testamenti...et sanctarum mulierum*, ib., 1704, 2 vol. in-8. Il laissa de plus MS. un *Abrégé des Annales ecclésiastiq. du P. Lecointe.*—Loriot (Antoine-Joseph), habile mécanicien, inventa plusieurs machines très-simples et très-ingénieuses pour battre les grains, arroser les prairies, raper les tabacs, etc. Il composa aussi une espèce de mortier appelé de son nom *mortier Loriot*, plus dur que le ciment. Louis XV lui accorda une pension de 1000 francs. Il m. à Paris en 1782. On lui attribue quelques brochures dont voici les titres: *Mémoire sur une découverte dans l'art de bâtir*, Paris, 1774, in-12; *Instruction sur la nouvelle méthode de préparer le mortier*, ib., 1775, in-8; et l'*Art de fixer la peinture au pastel*, ibid., 1780, in-4. Mais il n'est pas certain qu'elles soient de Loriot.

LORITI. V. Glareanus.

LORRAIN. V. Gelé et Vallemont.

LORRAINE (la), appelée *Lotharingia* en latin du moyen âge, portion de la Gaule belgique dans les temps anciens, passa de la domination des Romains à celle des Francs, et lors du partage des états de Clovis forma la principale province du royaume d'Austrasie, dont Metz devint la capitale. Monarchie particulière sous Lothaire II, petit-fils de Charlemagne (819), la Lorraine (divisée d'abord en Haute et Basse Lorraine, et plus tard en Lorraine propre et duché de Bar), passa sous la domination de ducs bénéficiaires et y demeura jusqu'en 1048 que l'emper. Henri III la constitua en duché héréditaire pour Gérard, comte d'Alsace. A cette époque déjà son territoire comprenait l'espace qui s'étend entre l'Alsace et le Palatinat à l'orient, le Luxembourg au septentrion, le comté de Bourgogne au midi, la Champagne et le Barrois au couchant. Depuis Gérard, 26 ducs se succédèrent dans l'ordre suiv.:

Thierry, de 1070 à	1115.	René Ier.	1452.
Simon Ier.	1139.	Jean II	1470.
Matthieu Ier. . . .	1176.	Nicolas Ier.	1473.
Ferry Ier.	1207.	René II.	1508.
Ferry II.	1213.	Antoine.	1544.
Thiébaut Ier . . .	1220.	François Ier. . . .	1545.
Matthieu II. . . .	1250.	Charles III. . . .	1608.
Ferry III.	1303.	Henri II	1624.
Thiébaut II. . . .	1312.	François II. . . .	1625.
Ferry III.	1329.	Charles IV	1675.
Raoul.	1346.	Charles V.	1690.
Jean Ier.	1390.	Léopold	1729.
Charles II.	1431.	François III. . . .	1737.

Depuis la Lorraine et le Barrois, cédés comme dédommagem. au dernier roi de Pologne Stanislas Leckzinski, sont incorporés au royaume de France. *Voyez* l'estimable ouv. de D. Calmet int.: *Histoire ecclésiast. et civile de la Lorraine*, etc.

LORRAINE (René II, duc de), né en 1451, de Ferry II, comte de Vaudemont, et d'Yolande d'Anjou, fut appelé à la couronne ducale en 1473 par sa mère, fille de René Ier de Lorraine et héritière de tous les droits de ce prince après la m. de son frère et de son neveu. Le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, contestant ses droits, envahit la Lorraine, prit Nancy et le força à fuir. René se joignit alors aux Suisses menacés aussi par Charles, et se couvrit de gloire à Morat. Il rentra ensuite en

Lorraine, reprit Nancy et allait régner paisiblem. quand le retour du prince bourguignon le força à retourner en Bretagne demander des secours, laissant Nancy assiégé de nouveau. Heureusement il reparut peu après à la tête de quelques forces, et battit complètem. son ennemi qui resta sur le champ de bataille (1477). Trois ans après les Vénitiens le nommèrent capit.-général de leurs flottes, et inscrivirent son nom sur le livre d'or. En 1481, le comte du Maine ayant à sa m institué Louis XI son héritier universel, René réclama la Provence et voulut l'envahir; mais il échoua dans ses tentatives. Il renouvela ses réclamations au commencem. du règne de Charles VIII, et n'obtint que des réponses évasives. En 1485 quelques seigneurs napolitains las de la tyrannie de la maison d'Arragon lui offrirent la couronne, et il allait s'avancer dans l'Italie, quand il apprit que tous ses partisans étaient morts, prisonniers ou en fuite. Il se trouvait avec Charles VIII à la bataille de Saint-Aubin. Mais n'ayant encore pu obtenir de ce prince l'investit de la Provence, il se retira dans ses états où il eut à soutenir une guerre contre la ville de Metz probablem. agitée en secret par la France. Malgré ces griefs il refusa constamm. à l'emper. Maximilien de prendre parti contre les Français. Les dern. années de sa vie ne présent. rien de remarquable. Il m. d'apoplexie en 1508 à Fains, près de Bar.—Lorraine (Antoine, duc de), 3e fils du précéd. et de Philippe de Gueldre sa 2e femme, succéda à son père par suite de la mort de ses deux aînés, et régna de 1508 à 1544 sans rien faire de remarquable. Claude, duc de Guise son 5e fils, fut la tige de la maison de son nom. — Lorraine (Henri, surnommé *le Bon*, duc de), fils de Charles III et de Claude de France, naquit à Nanci en 1563; il épousa Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, puis en 2e noces Marguerite de Gonzague, et succéda à son père en 1608. Il fit plus lois très-sages, renouvela celles de son père contre le duel, et m. en 1624.

LORRAINE (Charles IV, duc de), fils de François, comte de Vaudemont et de Christine de Salm, épousa Nicole, fille de Henri-le-Bon, son oncle, et succéda à celui-ci. A peine jouissait-il de l'autorité que son père, prétendant avoir des droits sur le duché, le somma de le lui remettre. Charles y consentit; mais le comte se démit au bout de quatre jours. Imprud. et léger, Charles IV sembla se faire un jeu d'indisposer contre lui la cour de France; il fit alliance avec les mécontens du royaume et avec l'Angleterre pour renverser Richelieu, accueillit la duchesse de Chevreuse, puis le duc d'Orléans, donna en mariage à ce dern. Marguerite sa sœur, et enfin conduisit ses troupes à l'emp. qui venait d'être battu par Gustave-Adolphe. Pendant ce temps Louis XIII s'emparait des principales places de la Lorraine; et Charles obligé de revenir pour signer un traité désavantageux, fit une cession simulée de ses états à son frère. Mais celui-ci ne put en avoir la libre possession, et les troupes françaises achevèrent de soumettre le pays. En 1635 la fortune sembla vouloir changer. Charles, qui s'était signalé à la bataille de Nordlingen, si fatale aux Suédois, rentra en Lorraine et rejeta les Français dans le pays Messin. Bientôt forcé à la retraite, il se joignit à l'armée espagnole et continua de rendre aux ennemis de la France de très-grands services jusqu'à la paix de Munster, dans laquelle il ne fut pas compris. Il forma alors le projet de se faire élire roi des Romains, puis d'aller délivrer Charles Ier, roi d'Angleterre. Mais ni l'un ni l'autre de ces projets n'eut de suite. En 1650 il fit le siége de Cambrai, puis prenant parti pour la fronde, il vint au secours de Condé assiégé dans Etampes, et força Turenne à se retirer. Il se laissa ensuite attirer à Paris, où on lui fit signer un traité encore plus onéreux qu'auparavant, puis à Bruxelles, où les Espagnols le soupçonnant de trahison l'arrêtèrent. Sorti de prison au bout de cinq ans (1659), il obtint de la France environ la moitié de ses états; et, mécontent de sa propre famille, il institua par le traité de Montmartre (1661), Louis XIV héritier de tous ses domaines à la condit. que les princes de Lorraine auraient le titre de princes du sang. Mais ayant refusé de livrer à ce prince la ville de Marsal, il fut obligé de reprendre les armes, fut battu de nouveau, signa un autre traité, viola encore les clauses de cette convention; et, fuyant de sa capitale assiégée, il retourna aux armées impériales dans lesquelles il combattit avec des succès div. jusqu'à sa m., arrivée à Larback en 1675. Ce prince savait faire la guerre; mais sa légèreté et son inconstance le rendirent la fable de l'Europe. Sa vie intérieure fut aussi agitée que sa vie politique. Ayant répudié presque sans formalité sa prem. femme pour épouser Béatrix de Cusane, il s'ensuivit une longue querelle. Il eut aussi un grand nombre de maîtresses. La plus célèbre fut Marianne Pajot, fille d'un apothicaire; il songea même sérieusement à l'epouser, et il aurait accompli ce dessein si Louis XIV n'eût fait enlever d'autorité cette femme, qu'on enferma dans un cloître.

LORRAINE (Charles V, duc de), neveu et successeur du précédent, fils de Nicolas-François de Vaudemont, naquit à Vienne en 1643. Il fut fiancé à plusieurs Françaises de haut rang; mais aucun de ces divers mariages ne réussit. Dégoûté de la France par ces lenteurs et par l'orgueil de Louis XIV, il quitta la cour de ce prince, et se réfugia auprès du pape et de là auprès de l'empereur. Peu après Louis, ayant voulu par suite du traité de Montmartre se faire livrer Marsal, assiégea cette place, où Charles vint se jeter pour la secourir. Le roi irrité défendit alors à son oncle de le recevoir à sa cour, et quand le jeune prince revint à Paris se justifier, il lui ordonna de quitter sur-le-champ la capitale. Charles retourna alors à Vienne et se distingua dans la campagne contre les Turks et à la journée de St-Gothard. En 1674 il se mit sur les rangs pour obtenir le royaume de Pologne; mais les intrigues de la France le firent échouer et il jura à ce pays et à son roi une haine implacable. Il rejoignit l'armée impériale, fit des prodiges de valeur à Senef, et quoique blessé grièvem. servit encore dans la campagne suivante. Charles IV étant m. à la fin de 1675, son neveu fut reconnu duc de Lorraine par toutes les puissances, la France exceptée; mais cette unanimité de vœux ne lui rendait pas les états enlevés à sa famille. Elevé l'année suivante au rang de généralissime, et vainqueur de Philipsbourg qu'il avait pris malgré le maréchal de Luxembourg, il crut que l'instant était venu de rentrer dans ses états et fit broder sur ses étendards la fameuse devise: *Aut nunc, aut nunquàm*. Cependant il ne put effectuer ses projets et le maréchal de Créqui prit Fribourg en sa présence. L'année suivante l'emper. lui donna en mariage sa sœur l'archiduchesse Marie-Eléonore, reine-douairière de Pologne. En 1679 la paix de Nimègue en faisant poser les armes à tous les princes rendit à Charles V la Lorraine à l'exception de Nanci. Humilié de cette clause le duc se retira auprès de l'empereur auquel il rendit encore de très-grands services dans la guerre entre l'Autriche et la Turquie (1683), et dans celle de 1689 contre la France. Il m. l'année d'après (1690) à Weltz près Lenz. Ce duc possédait toutes les qualités qui font les grands rois, et Louis XIV lui-même disait que c'était le plus sage, le plus grand et le plus magnanime de ses ennemis. On a une *Vie de Charles V de Lorraine* par La Brune. Le *Testament polit.* publ. sous son nom, Leipsig, 1696, in-12, et Ratisbonne, 1760, in-12, est de Henri de Straatman. L'éditeur de cet ouv. est de Chevremont.

LORRAINE (Léopold Ier, duc de), fils du précédent et de l'archiduchesse Marie-Eléonore, né à Inspruck en 1679, se distingua à la bataille de Te-

meswar en 1696. Le traité de Riswick signé l'année suivante rendit au jeune duc la Lorraine presque entière. Il s'appliqua à y faire fleurir le commerce, la paix et les arts, fit percer des routes et creuser des montagnes, fonda des chaires pour les sciences médicales et le droit, institua une académie de peinture et de sculpture, promulgua des lois utiles, et diminua les impôts. La tranquillité de ce sage gouvernement ne fut troublée que quand, la cour de Versailles ayant cru nécessaire pour sa sûreté de mettre garnison dans Nanci au commencement de la guerre de 7 ans, on proposa à Léopold, qui protestait contre cette violation de sa neutralité, de feindre une résistance qu'il ne pouvait effectivement opposer; mais il s'y refusa et fixa sa résidence à Lunéville jusqu'en 1713. Léopold m. en 1729. Il avait eu 14 enfans dont 4 seulement lui survécurent et dont l'aîné lui succéda sous le nom de François III, et ensuite devint empereur sous celui de François Ier.

LORRAINE (François de), grand-prieur de France et général des galères, né en 1534, fit ses prem. armes sous le grand-duc de Guise, son frère, alla ensuite à Malte, où il se signala par divers faits d'armes, et fut nommé commandant des galères. De retour en France il fut fait aussi général des galères de ce royaume et chargé de diverses expéditions sur les côtes d'Italie, de Portugal et d'Ecosse. Sa négligence le fit échouer, principalem dans cette dernière; et la capitulation de Leith, qui ruina pour toujours les affaires des Français dans l'Ecosse, fut le résultat de la lenteur qu'il mit à débarquer en ce pays. Il avait le projet de retourner à Malte et de s'emparer de l'île de Rhodes, quand il fut enlevé par une fluxion de poitrine en 1563, à l'âge de 29 ans. Plus. écrivains disent que sans cette mort prématurée et s'il eût eu autant de prudence qu'il avait de valeur et de magnanimité, il aurait été le prem. capitaine de son siècle. Brantôme a consacré à François de Lorraine un chapitre dans ses *Vies des capitaines français*, tom. 2.

LORRAINE (Charles-Alexandre de), né à Lunéville en 1712, fut nommé jeune encore feld-maréchal, et se distingua dans la guerre contre les Turks en 1738. Il se signala aussi dans la guerre de l'Autriche contre la Prusse et dans celle de 7 ans. Mais ayant été complètement battu à Lissa en 1757 par le grand Frédéric, il renonça aux armes et se retira dans les Pays-Bas, dont il était gouverneur depuis 1744. Il y fit fleurir la paix, le bonheur et l'abondance, et y m. en 1780, béni de tous les citoyens qui le regardaient comme un père.

LORRAINE (Charles de), jésuite, fils de Henri de Lorrraine, marquis de Moy, annonça d'abord beaucoup de goût pour la profession des armes et se livra avec ardeur aux plaisirs pendant sa jeunesse; mais ayant reçu la consécration épiscopale avec l'évêché de Verdun en 1617, il changea de conduite, s'appliqua à réformer son diocèse et enfin renonça à sa dignité pour prendre l'habit de jésuite à Rome. Il fut aussitôt nommé supérieur de la maison professe de Bordeaux, et quelque temps après on lui offrit le chapeau de cardinal; mais il refusa, continua de vivre obscur et solitaire, et m. à Toulouse en 1631. Il ne reste de lui qu'un MS. intit.: *Tr. sur la grand. des devoirs des princes;* et le P. Baltus a trad. de l'italien un ouv. attribué à ce religieux intit.: *Réflexions spirituelles et sentimens de piété du P. Charles de Lorraine*, Dijon, 1720, in-12. La *vie* du P. Charles de Lorraine a été écrite par Laubrussel, Nanci, 1733, in-8.

LORRAINE. V. Aumale, Guise, Harcourt, Lambesc, Mayenne, Marie, Mercoeur, Vaudemont.

LORRIS (Guillaume de), un des plus anciens poètes français, m., à ce qu'on croit, fort jeune en 1240, avait été ainsi nommé de Lorris sur la Loire, sa patrie. Il est le prem. aut du *Roman de la rose*, continué 40 ans après lui par Jean de Meung (v. ce nom), et dont la meilleure édit. est celle pub. par M. Méon, Paris, 1814, 4 vol. in-8.

LORRY (Paul-Charles), avocat au parlem. de Paris, puis conseiller d'état, né à Paris en 1719, fut d'abord profess. de droit à l'université, acquit la réputation d'un profond jurisconsulte, et m. en 1766. Il a pub.: *Justiniani imperat. institut. juris civilis expositio methodica* (ouv. laissé MS. par son père), Paris, 1557, in-4. et 1777, 2 vol. in-12; et on a de lui: *Essai sur le mariage en sa qualité de contrat et de sacrement*, Paris, 1760, in-12; *Mémoire sur les moyens de rendre les études de droit plus utiles*, Paris, 1764, in-8 (très-curieux); *Mém. sur les matières domaniales* (ouv. de Lefèvre de Laplanche, mais auquel Lorry a ajouté beaucoup de notes et une excellente préface), Paris, 1764, 3 vol. in 4. *Essais sur les principes de la procédure criminelle* (inséré dans la 3me édit. du Code pénal de Laverdy) La *Vie de Lorry* se trouve dans la *Galerie franç.*, Paris, 1772, 2 vol. in-fol.

LORRY (Anne-Charles), médecin, né à Crosne en 1726, fut reçu docteur à la faculté de Paris, et acquit la réputation de l'un des prem. praticiens de cette capitale. Il fut appelé à la cour, et soigna Louis XV pendant la maladie à laquelle ce prince succomba. Lorry m. à Bourbonne-les-Bains en 1783. On a de lui: *Essai sur les alimens*, Paris, 1754, 1757, 1781, 2 vol. in-12, trad. en allem., Leipsig, 1786, in-8 (ouv. très-estimé); *de Melancholiâ et morbis melancholicis*, Paris, 1765, 2 v. in-8, trad. en allem., Francfort, 1770; *Tract. de morbis cutaneis*, Paris, 1777, in-4, trad. en allemand; *Mémoire pour servir à l'histoire de la faculté de medecine de Montpellier*. Paris, 1767, in-4; *de Morborum mutationibus et conversionib.*, Paris, 1784, in-12; une trad. de l'*Essai sur la conformité de la medecine ancienne et moderne*, de l'angl. de Barker, Paris, 1768, in-12; des édit. des *Aphorismes d'Hippocrate et de Sanctorius*, et plus. *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie. Son *Eloge* a été écrit par Vicq d'Azir.

LOSEL. V. Loesel.

LOSERTH (Philippe), jésuite, né en 1712 à Fulneck (Moravie), où il m. en 1776 après avoir long-temps professé les bell.-lett. et la philos. dans les colléges de son ordre, est aut. de quelq. tr. tels que: *De potentiâ auditivâ cum ejus objecto, sono et voce*, Olmutz, 1788, in-8, etc.

LOSME. V. Monchesnay.

L'OSTAL. V. Ostal.

LOS RIOS (Jean-François de), né à Anvers en 1728, et m. à Malines en 1820, avait exercé à Lyon la profession de libraire vers 1766; il est auteur de quelques écrits, entre autres: *Bibliographie instructive*, ou *Notice de quelques livres rares*, etc., Avignon et Lyon, 1777, in-8; *Petite bibliothèque amusante*, Londres (Lyon), 1781, 2 part. in-12; *Œuvr. de Franç. de Los Rios*, Lond., 1789, in-18.

LOTH, neveu d'Abraham, le suivit à Haran, et de là dans la terre de Chanaan; mais ensuite il se sépara de lui à cause des disputes fréquentes qui s'élevaient entre leurs bergers, et se retira à Sodome, où quelques années après il fut fait prisonnier par un roi d'Assyrie. Mais Abraham vint le délivrer à la tête de 318 hommes. Dans la suite Dieu, ayant résolu de détruire par une pluie de feu Sodome et quatre villes voisines, envoya un ange à Loth pour lui ordonner de quitter des lieux qui allaient être le théâtre d'un embrasement universel. Loth s'enfuit avec sa famille et ses richesses; mais sa femme ayant tourné la tête en route malgré la défense formelle de Dieu, fut changée en statue de sel: alors ses filles, croyant que le genre humain avait péri avec ces villes de la Pentapole, enivrèrent leur père et commirent avec lui les incestes auxquels Ammon et Moab durent la naissance.

LOTH (Charles), nommé *Carlotto* par les Ita-

liens, peintre, né à Munich en 1632, disciple de son père Ulrich Loth et de Pierre Liberi, fut nommé peintre de l'emper. Léopold II ; il composa un grand nomb. de très-beaux tableaux pour les villes de Milan, Florence, Vérone et Venise, qui se le disputaient, et mourut dans cette dernière en 1698. On regarde comme son chef-d'œuvre *Adam et Ève pleurant sur le corps d'Abel*, tableau qui a été gravé avec le plus grand soin par Porporati.

LOTHAIRE Ier, 3e emper. d'Occid. depuis Charlemagne, né vers l'an 795, était fils de Louis le-Débonnaire qui l'associa à l'empire en 817, et le nomma roi des Lombards en 820. Lothaire se ligua avec ses deux frères Pepin et Louis pour empêcher que leur père ne donnât (à leur détrim.) un royaume à leur plus jeune frère Charles, depuis surnommé *le Chauve*, fils de l'impérat. Judith (*v.* LOUIS-LE-DÉBONNAIRE et CHARLES-LE-CHAUVE). Après la m. de l'emper., son père, Lothaire crut pouvoir réduire Louis-le-Germanique à la Bavière et Charles-le-Chauve à l'Aquitaine (Pepin était m. à cette époque); mais ces deux princes s'unirent contre lui et le vainquirent à la céléb. bataille de Fontenai (841); et par suite du traité conclu à Verdun (843) entre les trois frères, Lothaire garda, avec le titre d'empereur, l'Italie et quelques provinces de France ; Louis eut la Germanie, c.-à-d. tous les états situés au delà du Rhin avec quelques villes sur la rive gauche; Charles-le-Chauve resta roi de France, c.-à-d. de la partie qu'on appelait alors la *Neustrie*, et de l'Aquitaine. Lothaire fixa sa cour à Aix-la-Chapelle; et, plus. années après, se sentant atteint d'une maladie mortelle, il abdiqua l'empire, partagea ses états entre ses trois fils, Louis, Charles et Lothaire, et se retira dans le couvent de Prum en Ardennes, où il m. en 855, dans la 60e année de son âge.

LOTHAIRE II, empereur d'Allemagne, né en 1075, fils de Gebhard, comte d'Arnsberg, devint duc de Saxe par son mariage avec Richeze, fille de Louis-le-Gros, et fut élu emper. en 1127 au préjudice de Frédéric et de Conrad, duc de Franconie, qui se fit de son côté élire à Spire et couronner à Milan. Pendant ce temps les Romains se divisaient aussi, et nommaient 2 papes, Innocent II et Anaclet. Chassé de Rome, le premier se réfugia à Liége auprès de Lothaire, qui le prit sous sa protection, le reconduisit dans ses états, se fit sacrer par lui, et ensuite lui baisa les pieds et conduisit sa mule quelques pas, signes de vassalité qui dans la suite donnèrent lieu aux papes de prétendre que l'empire était un fief du saint siége. Devenu ensuite paisible possesseur de l'Empire par l'inaction de ses rivaux qu'avaient abandonnés tous leurs alliés, il convoqua en 1135 la célèbre diète de Magdebourg, où furent faites quelq. lois pour la police intérieure de l'empire. En 1137 il repassa en Italie pour défendre Innocent contre Roger, roi de Sicile, qui soutenait Anaclet, le vainquit, et m. la même année en revenant dans ses états à Bretten près Trente. Il ne laissa point de postérité, et Conrad, son ancien compétiteur, lui succéda.

LOTHAIRE II, roi de France, fils de Louis d'Outremer, né en 941, fut associé au trône par son père en 952, et sacré après la mort de celui-ci en 954. Ce prince fut pendant tout son règne aux prises avec les grands vassaux de la couronne. Après avoir fléchi devant la puissance de Hugues Capet (*v.* ce nom), il tenta de lutter contre Richard, duc de Normandie, et fut obligé de lui demander la paix. Plus heureux contre Arnoul, comte de Flandre, il s'empara de plus. villes, et conserva, par un traité, une partie des conquêtes qu'il avait faites sur ce prince. Il eut ensuite à soutenir une guerre contre Othon II, emper. d'Allemagne, qui s'étant avancé jusque sous les murs de Paris, se vit forcé par la rigueur de la saison de retourner dans ses états. Lothaire, sur la fin de ses jours, crut devoir associer à la royauté son fils Louis (prem. du nom), et m. à Reims en 986, empoisonné, dit-on, par sa femme Emma ; mais ce crime n'est rien moins que prouvé.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, 2e fils de l'empereur Lothaire, commença à régner en 855, quand son père partagea ses états entre ses trois fils et fit alliance avec Louis le-Germanique pour dépouiller tous ses voisins. Il se tourna ensuite du côté de Charles-le-Chauve ; mais les rapides succès de Louis le forcèrent à faire la paix avec lui. Du reste il ne fit par lui-même rien de mémorable ; et son nom n'est célèbre que par son aveugle passion pour Valdrade, sœur de Gonthier, archevêque de Cologne. Quoique marié il vécut d'abord publiquement avec elle (858), puis répudia sa femme Teutberge pour l'épouser (862). Mais le pape Nicolas Ier, poussé en secret par Charles-le-Chauve, déclara le divorce scandal. et menaça ce prince d'excommun. s'il ne reprenait Teutberge. Lothaire fut donc obligé d'aller en présence du légat et de toute sa cour au devant de son ancienne épouse et de jurer qu'il ne la quitterait plus. Mais à peine le légat fut parti qu'il la renferma dans un coin du palais et rappela Valdrade (864). Étant passé en Italie en 868, il chercha à se concilier le nouveau pape Adrien II pour faire casser son prem. mariage. Mais celui-ci, loin d'y consentir, l'obligea de jurer sur la sainte hostie et au moment de communier qu'il avait rompu avec Valdrade. Lothaire prêta le serment exigé. Il m, l'année suivante (869) en revenant dans ses états ; et l'on ne manqua pas d'attribuer sa m. à son parjure ; car alors l'Eucharistie était au nombre des épreuves ou jugemens de Dieu, et l'on croyait que quiconque se parjurait sur l'hostie périssait dans l'année. C'est de son nom que les pays qui lui étaient échus en partage (*v.* plus haut) prirent le nom de *Lotharingia*, dont la langue franç. a fait *Lorraine*.

LOTHAIRE, fils de Hugues de Provence, roi d'Italie, fut associé au trône en 931, et se fit chérir des Lombards autant que son père en était détesté. C'est par suite de cette disposition des esprits que Bérenger, marquis d'Ivrée (depuis Bérenger II) ayant envahi la Lombardie à la tête d'un armée pour dépouiller le père et le fils (949), se vit contraint de respecter ce dernier et de lui conserver la couronne. Lothaire m. en 950, empoisonné selon toutes les apparences par ce même Bérenger, qui lui succéda sur le trône de Lombardie.

LOTICH (PIERRE), surnommé *Secundus*, pour le distinguer d'un autre Pierre Lotich, son oncle, né en 1528 à Schluchtern (Wétéravie), étudia sous Mélissus, Mélanchthon et Camérarius, combattit sous les drapeaux de la ligue de Smalkalde, voyagea en France et en Italie, où il se livra à l'étude de la médecine, fut reçu docteur à Padoue, professa la médecine à Heidelberg, et m. à peine âgé de 32 ans en 1560, d'un philtre préparé pour un autre. On a de lui un recueil de poésies latines, pub. pour la prem. fois. Paris, 1551, in-8, 2e édition par Camérarius, 1550, in 8, souvent réimp. La dern. et la meilleure, donnée par Burman, est celle d'Amsterdam, 1754, 2 vol. in-4. — LOTICH (Pierre), oncle du précéd., abbé de Schluchtern, fut un des apôtres le plus ardens du luthéranisme. Il m. en 1567 à Hanau, laissant quelques ouv. polémiques aujourd'hui sans intérêt.—Christian LOTICH, frère puîné du poète, m. en 1568, a composé aussi des poésies latines, qui se trouvent dans le recueil des vers de son petit-fils (*v.* l'article suivant).—LOTICH (Jean-Pierre), petit-fils du précédent, professa la médecine à l'univers. de Rinteln, et composa divers ouv., entre autres une *Histoire des emper. Ferdinand II et Ferdinand III* (*Rerum germanicarum*, etc.), Francfort, 1646, 4 vol. in-fol. ; un *Comment.* sur Pétrone, 1629, in-4 : *de Casei nequitiâ*, Francfort, 1643, in-8 ; et un recueil de poésies latines, composé principalement d'épigramm., ib., 1620, in-8.

LOTTER (Jean-George), littérat. et antiquaire allemand, né à Augsbourg en 1699, profess. d'éloquence et d'antiquités à Pétersbourg en 1735, fut chargé d'écrire la vie de Michel Alexiovitsch, père de Pierre-le-Grand. Le travail excessif auquel il se livra pour débrouiller ces matériaux accéléra sa m., qui eut lieu en 1737. On a de lui une *Vie de Peutinger* (*Hist. vitæ Peutingeri*), Leipsig, 1729, in-4; un *Comment. sur la Table de Peutinger*, et une *Histoire des tentatives de l'emper. Julien pour rétablir le temple de Jérusalem* (*Histor. instaurationis templi*, etc.), et différens *Opuscules*, *Dissertations*, etc., insérés la plupart dans les *Acta eruditorum* de Leipsig et autres journaux littéraires d'Allemagne. On a aussi de lui une édit. de la *Bibliotheca philosophica* de Struve avec un supplém.

LOTTI (Cosme), peintre, architecte et mécanicien florentin, né vers la fin du 16e S., fut élève de Benedetto Poccetti, travailla beaucoup pour la famille ducale de Toscane, et ensuite pour le roi d'Espagne, dont il devint architecte et ingénieur. Ce fut lui qui construisit le théâtre du palais de Buen Retiro, et son talent comme machiniste lui acquit la réputation de sorcier parmi le peuple de Madrid. Il a laissé quelq. tabl., parmi lesquels on cite une *Vierge au rosaire*.

LOTTIN (Augustin-Martin), libraire, né à Paris en 1726, m. en 1793, composa le *Retour de Saint-Cloud à Paris* (suite du *Voyage de Paris à St-Cloud* de Néel, *v.* ce nom); l'*Almanach de la Vieillesse*; l'*Almanach historiq. des ducs de Bourgogne*, 1752, in-24; un *Eloge de Catinat*, et plus. autres *Opuscules* fort peu remarquables. — Lottin (Antoine-Prosper), frère cadet du précéd., né en 1739, libraire (1748-1782), assassiné à Paris en 1812, s'était livré aussi à la littérature. Son ouv. principal est l'*Essai sur la mendicité*, publié sous le nom pseudonyme de Lambin de St-Félix. M. A.-M.-H Boulard a pub. sur la vie et les ouv. des frères Lottin, deux notices insérées, la prem. dans le *Journal de la librairie* (de Ravier), an v (1797), la 2e dans le *Magasin encycl.*, 1813, t. 1er, p. 374.

LOTTO (Laurent), peintre de l'école vénitienne, né dans le Bergamasque vers la fin du 15e S., fut élève de Bellini, du Giorgione, peut-être aussi de Léonard de Vinci, et m. vers 1560 à Lorette, où il était allé peindre des sujets sacrés dans la célèbre chapelle de la Ste-Vierge. On a de lui des composit. très-estimées, parmi lesquelles nous citerons la *Femme adultère amenée devant J.-C.* Ce tableau a fait partie de la collect. du musée roy. de Paris, et ne s'y trouve plus.

LOUAIL (Jean), écriv. jansén., né à Mayenne (Maine) vers le milieu du 17e S., fut précepteur de l'abbé de Louvois, devint prieur de l'abbaye d'Aurai, et m. dans la retraite en 1724. On a de lui l'*Histoire abrégée du jansénisme*, et *Remarques sur l'ordonnance de l'archevêque de Paris*, 1698, in-12; *Réflexions sur le livre du témoignage de la vérité dans l'Eglise*, du P. Laborde, 1740; le 1er v. de l'*Histoire du livre des Réflexions morales sur le nouveau Testament et de la constit. Unigenitus*, etc., pub. en 1726 et 1734, 4 tom. in-4. (Les autres vol. ont été rédigés sur les mém. de l'aut. après sa m. par l'abbé Cadry, *v.* ce nom.) Louail avait aidé Mlle de Joncoux dans la traduct. des *Notes de Wenbrock* (par Nicole) sur les *Provinciales* de Pascal.

LOUBÈRE (Antoine de La), géomètre, né en 1600 dans le diocèse de Rieux, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 20 ans, y professa les humanités, la rhétoriq., l'hébreu, la théologie et les mathématiques, et m. à Toulouse en 1664. On a de lui entre autres écrits: *Quadratura circuli et hyperbolæ segmentorum*, etc., Toulouse, 1651, in-4; *Proposit. geom. sex*, ibid., 1658, in-4, fig.; *Veterum geomet. promota in VII de Cycloide libris*, ibid., 1660, in-4. Il a aussi publié une *Défense du P. Annat*, Toulouse, 1645, in-4. (*Voy.* pour plus de détails l'*Histoire des Mathématic.* par Montucla, tom. 2, pag 68 et 77.) — Loubère (Simon de La), neveu du précéd., né à Toulouse en 1642, comp. à 16 ans une comédie et une tragédie; et, après avoir été secrétaire d'ambassade de M. de St-Romain en Suisse, il alla à Siam (1687) en qualité d'envoyé extraordinaire du roi de France. A son retour il fut chargé d'une commission secrète en Espagne et en Portugal; mais son dessein ayant transpiré il fut arrêté à Madrid et ne fut relâché que difficilement. Il s'attacha ensuite à M. de Pontchartrain dont il suivit le fils dans ses voyages. En 1693 il fut reçu de l'acad. franç., ce qui donna lieu à beaucoup de plaisanteries; et en 1694 il devint membre de celle des inscript. et des belles-lettres, se retira dans la suite à Toulouse, où il rétablit les jeux floraux, et y m. en 1729. Il a laissé plus. ouv., entre autres *Du royaume de Siam*, Paris, 1691, 2 vol. in-12; des *Poésies morales et galantes* insérées dans div. recueils du temps; *Traité de l'origine des jeux floraux*, Toulouse, 1715, in-8, etc. L'*Eloge* de La Loubère, par de Boze, a été inséré dans le tom. 7 des *Mémoires* de l'académie des inscriptions. On peut consulter aussi les *Mémoires* de Niceron, t. 26, et le t. 2, p. 56, de l'*Histoire de l'académie des jeux floraux* de M. Poitevin-Peitavi, 1812, in-8.

LOUET (George), jurisconsulte, né dans l'Anjou au 16e S., fut d'abord avocat, puis conseiller au parlement de Paris, devint ensuite agent du clergé, évêque de Tréguier, et m. en 1608 avant de prendre possession de ce diocèse. On a de lui un *Recueil d'arrêts notables*, pub. pour la prem. fois en 1602, et dont la dern. et meilleure édit. est celle de 1742, Paris, 2 vol. in-fol. avec des remarq. et augment. de Rousseau de La Combe; et des notes jointes au *Comment. sur les règles de la chancellerie romaine* par Dumoulin, Paris, 1656, in-4.

LOUIS Ier, dit *le Débonnaire*, emper. d'Occident et roi de France, naquit à Casseneuil (Agenois) en 778, de Charlemagne et de Hildegarde, sa 2e femme. Nommé roi d'Aquitaine à trois ans, associé à l'empire (813), il succéda à son père l'année suivante, permit aux Saxons, transplantés par Charlemagne dans un autre territoire, de retourner dans leur patrie, se borna à de vaines menaces contre le pape Pascal Ier, qui avait négligé de faire confirmer par lui son élection, et donna ensuite une partie de ses états à ses fils: Lothaire devint roi d'Italie, et fut associé à l'empire, Pepin eut le royaume d'Aquitaine et Louis celui de Bavière (817). En 818 Bernard, fils de Pépin et son petit-fils, s'étant révolté en Italie, fut défait et conduit à Aix-la-Chapelle, où il eut les yeux crevés par ses ordres, et m. trois jours après. Cette sévérité lui fut reprochée comme un grand crime par le clergé auquel il avait voulu imposer la réforme et il fut obligé de faire à Attigni une pénitence publique pour expier la m. de Bernard (822). Il avait l'année précéd. épousé en 2e noces Judith de Bavière, et ayant eu un fils en 823, il revint sur le partage qu'il avait fait de ses états afin de créer un apanage à son 4me enfant (depuis Charles-le-Chauve). Les trois fils du prem. lit se révoltent aussitôt et le relèguent dans un monastère; mais une diète tenue à Nimègue le rétablit la même année. Les trois princes reprennent les armes en 833 et le font déposer solennellement dans la diète de Compiègne, puis condamner à une pénitence perpétuelle par Ebbon, archevêque de Reims. Mais bientôt la discorde se mit entre Lothaire, qui en qualité d'empereur prétendait à la suprématie, et ses deux frères. Ceux-ci alors délivrent leur père et tiennent à St-Denis une assemblée où ils le font rétablir. Lothaire voulut en vain s'opposer à ce rétablissement; il fut vaincu et son père lui pardonna (834). Louis-le Débonnaire m. six ans après dans une île du Rhin près de Mayence du chagrin que lui causa une nouvelle révolte de son fils Louis. Lothaire lui succéda à l'empire et

Charles-le-Chauve au royaume de France. Brave, chaste, pieux, savant et bon, ce prince avait toutes les qualités du particulier. Mais celles qui font les grands rois lui manquèrent absolument; et c'est à sa faiblesse qu'on doit imputer principalem. l'établissement féodal, l'agrandissem. du pouvoir des papes et les incursions des Normands qui commencèrent sous son règne en 837.

LOUIS II, dit *le Jeune*, emper. d'Occident, fils de Lothaire Ier, fut créé roi d'Italie en 844, associé à l'empire en 849, sacré emper. en 850, et succéda à son père en 855. Des accords avec ses frères le rendirent maître des pays situés entre le Jura et les Alpes, et d'une partie de la Provence (859-863). En 863 il marcha contre les Sarasins qui s'étaient établis dans Bénévent et la Calabre, et les combattit assez heureusement pendant cinq ans. En 871 Adelgise, prince de Bénévent, le mit en prison. Délivré il ne respira que la vengeance; mais ses tentatives contre le prince (872, 873) furent inutiles. Il m. peu après (875) en Lombardie, ne laissant qu'une fille (Ermengarde, femme de Boson, le roi d'Arles).

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, emper. d'Allemagne, fils de Boson, roi d'Arles et d'Ermengarde, petit-fils de Louis-le-Jeune, né vers 878, succéda à son père en 890, passa en Italie pour y faire la guerre à Bérenger (899), et l'ayant vaincu, fut couronné empereur à Rome en 900. Surpris peu après dans Vérone par ce même Béranger, il eut les yeux crevés, fut dépouillé de l'empire, et retourna dans ses états héréditaires, où il m. vers 928.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, dernier empereur de la race de Charlemagne, était fils d'Arnoul, emper., et naquit en 893. Reconnu roi de Germanie à la m. de son père (900) et emper. en 908, il ne sut ni apaiser les troubles, les révoltes intérieures, ni chasser les Huns qui envahissaient l'Allemagne. Effrayé des discordes d'Othon, duc de Saxe, et de Conrad, duc de Franconie qui se disputaient son trône, il s'enfuit à Ratisbonne, et y m. en 912.

LOUIS V, de Bavière, 32e emper. d'Allemagne, fils de Louis-le-Sévère, duc de Bavière, et de Mathilde, fille de Rodolphe Ier, né en 1284, fut élu en 1314 par une partie des électeurs tandis que les autres nommaient Frédéric-le-Beau. De là une guerre: Louis vainqueur tint son rival prisonnier jusqu'en 1325 et ne lui rendit la liberté qu'à condit. qu'il renoncerait à l'empire. Le pape Jean XXII s'opposa à cet accord, ordonna à Louis d'abdiquer et sur son refus l'excommunia. Louis passa néanmoins en Italie, fit élire l'antipape Pierre de Corbière, et fut couronné empereur en 1328. Peu après il retourna en Allemagne. Clément VI l'excommunia de nouveau en 1346; cinq électeurs élurent Charles de Luxembourg emper. Louis m. l'année suivante (1347) d'une chute de cheval qu'il fit à la chasse.

LOUIS Ier, roi de France. V. LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, empereur.

LOUIS II, surnommé *le Bègue*, à cause d'un défaut de langue, fils de Charles-le-Chauve, et né en 846, fut fait roi d'Aquitaine par son père en 867, et dix ans après il lui succéda au royaume de France, non sans beaucoup d'obstacles de la part des nobles. Plus. même prirent les armes contre lui et refusèrent de le reconnaître quoique sacré, d'abord à Reims par l'archevêque Hincmar, puis à Troyes par le pape Jean VIII. Celui-ci étant venu en France pour lui demander du secours contre Lambert, duc de Spolète, Louis désirait le lui accorder, mais l'indifférence ou les disposit. hostiles des seigneurs l'en empêchèrent. Il fut forcé de faire à presque tous des concessions ruineuses et de signer avec quelques-uns des traités honteux. C'est lui qui donna le plus de terres à titre de fiefs aux grands toujours disposés à se révolter. Il allait marcher contre Bernard, duc de Septimanie, quand il m. à Compiègne en 879, laissant 2 fils, Louis III et Carloman, et sa femme enceinte d'un enfant qui fut Charles-le-Simple.

LOUIS III, fils du précédent, lui succéda en 879 conjointement avec son frère Carloman. En 881 ils se partagèrent la France; mais restèrent toujours unis, et tandis que Carloman marchait contre Boson, qui proclamé par une assemblée à Mentale venait de fonder le royaume d'Arles, dit aussi royaume de Bourgogne, il tailla en pièces les Normands à Saucourt (Ponthieu). L'année suivante (882) il tomba malade à Tours, et m. âgé de 22 ans.

LOUIS IV, surnommé *d'Outre-mer*, à cause de son séjour en Angleterre, fils de Charles-le-Simple et d'Ogive, naquit en 918. A la m. de l'usurpateur Raoul, Herbert et Hugues-le-Blanc n'osant ni prendre ni se disputer la couronne la lui offrirent, quoiqu'il fût en Angleterre où Ogive sa mère l'avait conduit pour le soustraire aux factions qui divisaient le royaume, et il fut sacré à Laon le 19 juin 936. Il choisit ensuite Hugues pour son ministre. Mais ayant voulu reconquérir quelques-unes des provinces démembrées de la France, il se fit un ennemi de ce seigneur. Il fut repoussé de la Lorraine par Othon Ier, emper. d'Allemagne; et dans une entreprise contre la Normandie, il fut attiré dans un piège et mis en prison par Aigrold, roi de Danemarck, qui ensuite le livra à Hugues. Celui-ci ne le relâcha qu'au bout d'un an et après s'être fait donner le comté de Laon, alors le seul domaine de la couronne; mais Louis, délivré, lui fit la guerre; et, appuyé d'Othon, du pape et du comte de Flandre, il le força à lui rendre un don extorqué (950). Il m. 4 ans après d'une chute de cheval faite en poursuivant un loup. Lothaire, son fils aîné, lui succéda, et contre la coutume roy. de l'époque, Charles, son puîné, n'eut point d'apanage indépend.

LOUIS V, surnommé *le Fainéant*, fils de Lothaire et d'Emma, fut associé au trône par son père en 986, et lui succéda la même année. Sa mère songeait à le faire passer en Allemagne près d'Othon, pour le mettre à couvert des attaques de Hugues Capet et de sa famille qui visait au trône, quand il m. au bout d'un an et deux mois de règne en 987, sans postérité. Charles, son oncle, fils de Louis d'Outre-mer et duc de la Basse-Lorraine, devait lui succéder, mais Hugues Capet se fit élire et commença une 3me dynastie. Les courtisans ne se souvinrent de Louis que pour le ridiculiser par le titre de *fainéant*. Cepend. du vivant de son père il avait fait preuve de courage et d'activité; et d'ailleurs en un an de règne et à une telle époque, qu'avait-il eu le temps de faire?

LOUIS VI, dit *le Gros*, fils de Philippe Ier et de Berthe, né en 1078, associé au gouvernem. en 1100, et seul roi en 1108, commença par faire la guerre à un gr. nomb. de petits seigneurs qui songeaient à maintenir l'indépendance à laquelle les avait accoutumés le régime féodal, principalement à Gui de Rochefort, Hugues de Crécy, Thomas de Marles, Eudes, comte de Corbeil, et à son frère Philippe, comte de Mantes. Il fit ensuite la guerre à l'Angleterre, voulant donner la Normandie, alors possédée par Henri Ier, à Guillaume Cliton, neveu de ce prince. Mais après des évènemens divers, et malgré sa valeur personnelle, il fut battu à Brenneville (1119) et fit la paix; ce qui n'empêcha pas qu'il ne favorisât encore sous main les prétentions de Cliton. Henri s'en vengea en excitant contre lui l'emper. d'Allemagne Henri V, qui marcha vers la France avec une armée considérable; mais Louis-le-Gros trouva moyen d'engager tous ses grands vassaux à se réunir à lui dans une guerre qu'il leur représenta comme nationale, et marcha au-devant de son ennemi, suivi de 200.000 hommes. Celui-ci se retira sans combattre. C'est à cette époque que pour la prem. fois on voit les rois de France aller prendre à St-Denis la bannière sacrée dite *Oriflamme*. Trois ans après (1127) Charles-le-Bon, comte de Flandre,

ayant été assassiné, Louis-le-Gros alla venger sa m. et, comme il ne laissa t point de postérité, il adjugea ses états au fils de Cliton. Mais celui ci périt l'année suivante en poursuivant les troupes de son compétit., le comte d'Alsace. En 1130 il convoqua un concile à Etampes pour le schisme né de la rivalité d'Innocent II et d'Anaclet, nommés papes en même temps par deux partis opp sés : on prononça en faveur du prem. En 1131 il perdit Philippe, son fils aîné, qu'il avait fait sacrer à Reims trois ans auparavant, et nomma pour le remplacer Louis, son deuxième fils. En 1135 il entreprit une expédition contre le seigneur de St Brisson-sur-Loire, qui commettait d'affreux brigandages, et le vainquit. Mais la fatigue qu'il avait soufferte pend. cette campagne lui causa une dyssenterie dont il m. 2 ans après. Ce prince était actif, affable, sobre, brave, chaste et bon politique ; il s'attacha surtout à faire tomber le système féodal, et c'est dans cette vue qu'il favorisa l'institution des communes, desq. est sorti le tiers état, ou 3e ordre de la nation.

LOUIS VII, dit *le Jeune*, fils du préc., né en 1120, régna quelque temps avec son père, devint seul roi en 1137, et fut sacré 4 mois après. Il fit la guerre au comte de Toulouse, puis au comte de Champagne Thibaut, et dans une deuxième campagne contre ce prince il fit saccager Vitry-le-Français : 1300 personnes y furent brûlées dans une église. Ce massacre, qualifié de sacrilége à cause du lieu où il avait été commis, excita ses remords ; et bientôt il crut ne pouvoir expier son crime qu'en allant combattre dans la Palestine. Parti en 1147 avec Eléonore de Guienne, sa femme ; et à la tête de 80,000 hommes, malgré l'abbé Suger, son ministre, qu'il laissa régent du royaume, conjointement avec Raoul, comte de Vermandois (*v.* SUGER), il fut battu, repoussé d'Acre, qu'il assiégeait, et obligé de revenir en France (1149). Trois ans après Suger étant mort, il répudia Eleonore, démarche à laquelle le sage ministre s'était toujours opposé. Celle-ci se remaria à Henri II, duc de Normandie, qui fut depuis roi d'Anglet., et lui porta en dot la Guienne, le Limosin et le Poitou (*v.* ELÉONORE de GUIENNE). Le reste du règne de Louis VII n'offre rien de remarquable que des guerres entre l'Angleterre et la France, guerres qui n'eurent aucun résultat décisif, et pendant lesquelles le prince ennemi fut plus d'une fois contraint à rendre hommage à Louis. Deux femmes, Constance de Castille (1150) puis Adélaïde de Champagne (1160), entrèrent successivem. dans la couche du monarque franç : il eut de la dernière Philippe-Auguste (1165). Louis VII m. 15 ans après en 1180, âgé de 60 ans, et dans la 44e année de son règne Libéral, intrépide, juste et actif, ce prince perdit tout le fruit de ses belles qualités par son étourderie et ses caprices. Bien qu'il eût de la dévotion, il fut deux fois excommunié par le pape sans qu'il y parût fort sensible. Il s'occupa beaucoup des lois et de l'administration, augmenta le nombre des communes et prescrivit l'inamovibilité des charges.

LOUIS VIII, surn. *Cœur-de-Lion*, fils et succ de Philippe-Auguste, né en 1187, passa en Anglet. du vivant de son père sur l'invitation des nobles anglais, et acheva de dépouiller le malheureux Jean-sans-Terre malgré les excommunications du pape. Mais à la mort de ce prince presque tous les seigneurs rebelles au père se réunirent au fils, et Louis, assiégé dans Londres, n'obtint la liberté qu'à condition de rendre à l'Anglet. toutes les conquêtes de Philippe-Auguste. Monté sur le trône de France en 1223, il ne songea nullement à remplir ses promesses ; au contraire, décidé à chasser les Anglais de France, il leur reprit le Poitou, le Limousin, le Périgord, l'Aunis, et allait leur ravir la Gascogne et Bordeaux, seules possessions qui leur restassent en France, quand le pape, après l'avoir en vain poursuivi de ses excommunications, trouva moyen de détourner ses armes contre Raimond, comte de Toulouse, et les Albigeois, sous prétexte que ceux-ci étaient hérétiques. Louis s'empara d'Avignon après 3 mois de siége, soumit tout le Languedoc, à l'except. de la capitale, et il se préparait à l'assiéger l'année suiv. (1226), quand il mourut à Montpensier (Auvergne) âgé de 39 ans On soupçonna sans beaucoup de fondement qu'il avait été empoisonné par Thibaud, comte de Champagne. Ce prince était très-brave, très-chaste et très-généreux Il est le premier de la race capétienne qui n'ait point été sacré du vivant de son père. Il avait eu de Blanche de Castille, sa femme, onze enfans, dont six seulement étaient vivans lorsqu'il m. Louis IX, l'aîné de ses fils, lui succéda

LOUIS IX ou ST LOUIS, fils du précéd. et de Blanche de Castille, né à Poissy en 1215, roi en 1226, fut élevé avec le plus gr. soin par sa mère, régente du royaume pendant sa minorité. Celle-ci vainquit et dispersa les grands feudataires mécontens qui avaient formé une ligue contre le jeune roi, résista aux demandes séditieuses de l'université, termina la guerre des Albigeois, et maria son fils à Marguerite de Provence. Majeur à 21 ans, Louis fit fleurir la justice dans ses etats, établit la plus grande économie dans l'administration de ses domaines, donna le Poitou, l'Auvergne, l'Albigeois à son frère Alphonse, fit la guerre au comte de La Marche, qui lui refusait l'hommage, et à Henri III, roi d'Anglet., allié du comte, remporta sur celui-ci les victoires décisives de Taillebourg et de Saintes (1242), puis accorda au prem. la paix et le pardon de ses fautes, au deuxième une trève de 5 ans. Atteint d'une maladie dangereuse en 1244 il fit le vœu de combattre les infidèles en Palestine, et se crut obligé de le tenir. A cet effet, il partit d'Aigues-Mortes (1248), passa l'hiver dans l'île de Chypre, prit Damiette (1249) ; mais il fut vaincu à la bataille du Mensourâh (1250), et tomba avec 2 de ses frères entre les mains de l'ennemi. Délivré moyennant une somme de 400,000 liv. et l'abandon de Damiette, il passa en Palestine, et y resta 4 ans malgré les sollicitat. de Blanche, sa mère, qu'il avait instituée regente, et la m. de cette princesse en 1252. La prise de Tyr et de Césarée, fut le seul fruit de tous ses dangers. De retour dans son roy., il s'appliqua plus que jamais à faire disparaître les abus, rendit lui-même la justice, abolit les combats judiciaires, donna des lois excellentes, publia la pragmatique-sanction, établit l'appel, fonda plus. hôpitaux, entre autres les Quinze-Vingts, commença la Sorbonne et favorisa la composition du *Speculum majus* ou *Bibliotheca mundi* de Vincent de Beauvais, fit transcrire un gr. nomb. de MSs. anc, en reunit les copies à la Ste-Chapelle, dont il voulait ouvrir la biblioth. au public. L'hist. ne lui reproche, dans cette belle periode de sa vie, que la sévérité qu'il déploya à l'égard des Vaudois et des Albigeois, auxquels il faisait arracher ou percer la langue avec un fer rouge. Au milieu de tous ces soins, il s'occupait d'une nouvelle croisade ; et, ses préparatifs étant terminés, il s'embarqua à Aigues-Mortes (1270) pour s'opposer au ravage de la Palestine par le sultan des Mameluks, que les chroniqueurs nomment Bondocdar, aborda d'abord près de Tunis, et y vainquit les barbares. Mais presque aussitôt la peste se mit dans son armée, et lui-même, atteint mortellement, expira le 25 août 1270. Il laissa 11 enfans, dont 4 fils et 4 filles seulem. parvinrent à l'âge mûr. Philippe III l'aîné lui succéda ; Robert, le plus jeune, devint la tige de la branche de Bourbon. Louis IX mérita autant de louanges par sa sagesse et sa bravoure que par sa piété et ses hautes vertus. Les politiques ont vu en lui un gr. guerrier et un gr. législateur, et l'église l'honore comme un saint. Il fut canonisé en 1297 par Boniface VIII. La *Vie de St Louis* a été écrite par le sire de Joinville (*v.* ce nom) et par Guill. de Nangis, son con-

fesseur. Parmi ses biographes modernes, nous citerons l'abbé de Choisy et Filleau de la Chaisé, presque littéralem. copiés l'un et l'autre par l'abbé Vely et Bury (*v.* ces noms). L'abbé de St-Martin a pub. en 1786 ses *Etablissemens de St-Louis suivant le texte original et rendus dans le langage actuel.* St Louis a été le sujet de div. ouv. de poésie parmi lesquels nous citer. le poème du P. Lemoyne (*v.* ce nom) et la tragédie de M. Ancelot (*Louis IX*) jouée au Théâtre-Français en 1819.

LOUIS X, surn *Hutin*, fils aîné et success. de Philippe-le-Bel, né à Paris en 1289, roi de Navarre en 1307, roi de France en 1314. fut couronné en 1315 à Rheims. Pend. l'intervalle qui s'écoula de son avènem. à son sacre, Charles de Valois, son oncle, se mit à la tête du gouv., et fit pendre sans de justes motifs le contrôl. des finances Enguerrand de Marigny, qui était son ennemi personnel. Louis marcha ensuite contre le comte de Flandre; et, pour soutenir cette guerre, il accabla le peuple d'impôts, vendit aux Juifs le droit d'habiter le royaume, et força tous les serfs à acheter leur liberté. Il m. en 1316, laissant Clémence de Hongrie, sa femme, enceinte d'un fils qui naq. 5 mois après, et qui ne vécut que 5 jours. Il fut nommé Jean I[er]. Philippe-le-Long, 5[e] du nom, succéda à celui-ci.

LOUIS XI, fils et success. de Charles VII, né à Bourges en 1423, suivit son père dès l'âge de 12 ans dans plus. expédit. A 17 ans il se mit à la tête d'une révolte dite *de la Praguerie;* vaincu et traité avec bonté par son père, il sembla rentrer en lui-même, et fit la guerre pour lui contre les Anglais (1443) et les Suisses (1444); mais bientôt il s'engagea dans un nouveau complot, et fut obligé de se retirer dans le Dauphiné (son apanage), où il gouverna en souverain indépendant pend plus. années. Au bout de ce temps, Charles ayant donné ordre de l'arrêter, il s'enfuit dans le duché de Bourgogne, où il fut très-bien accueilli par le duc Philippe-le-Bon et son fils, le comte de Charolais, depuis Charles-le-Téméraire, et d'où il ne revint qu'à la m. de son père (1461). Déterminé à ruiner la puissance des seigneurs, jadis si redoutables aux rois, et relevés par la faiblesse du dern. règne, il écarta des hautes places les rejetons des premières familles, choisit ses favoris dans la lie du peuple, leva des impôts considérables qui lui donnèrent les moyens de corrompre les ministres et les confidens de tous ceux qu'il craignait, et effraya par des supplices les villes rebelles de Reims, Angers, Alençon, Aurillac. Le duc de Bretagne vint lui rendre solennellem. hommage à Tours. Jean II, roi d'Aragon, lui céda la Cerdagne et le Roussillon, moyenn. 100,000 écus prêtés et des secours contre la Catalogne (1462), et l'année suiv. il le prit pour arbitre de ses différends avec Henri IV, roi de Castille. Pendant ce temps un orage terrible se formait à l'intérieur. Les seigneurs mécontens se réunirent contre lui et formèrent la ligue dite *du Bien public*. Le duc de Berri, son frère, y entra lui-même, et le comte de Charolais, à la tête d'une armée bourguignone, vint secourir les rebelles. Louis déploya contre ses ennemis une activité sans égale, livra la bataille douteuse de Montlhéry (1465); et, craignant l'issue de la guerre, conclut les traités de Conflans et de St-Maur, par lesquels il donnait à son frère la Normandie, au duc de Bourgogne quelques places sur la Somme, au duc de Bretagne le comté d'Etampes et au comte de St-Pol l'épée de connétable. Mais à peine la ligue fut-elle dissoute, qu'il enleva la Normandie à son frère. Le duc de Bourgogne accourut avec une armée, et la guerre allait recommencer quand le roi acheta une trêve 120,000 écus d'or, puis, s'imaginant qu'il conclurait la paix, se rendit à Peronne avec une suite peu nombreuse. Les Liégeois, qu'il excitait en secret, se révoltèrent justem. à cette époque; et Charles ne parlait de rien moins que de le déposer ou de le tuer dans la tour d'Herbert, où il l'avait fait emprisonner, et où jadis avait été égorgé Charles-le-Simple. Louis n'échappa qu'en consentant à donner à son frère la Brie et la Champagne et en assistant avec quelq. troupes françaises au siége et au sac de Liége (1468). Revenu à Paris, il commença par faire enfermer dans une cage de fer le cardinal de La Balue, qui le trahissait et qui lui avait conseillé le voyage de Péronne, persuada à son frère d'accepter le duché de Guienne au lieu de la Brie et de la Champagne, puis l'empoisonna (1472) à l'instant où il allait épouser Marie de Bourgogne, fille de son implacable ennemi. Nouvelle guerre entre les deux potentats. Charles ravagea la Picardie et la Normandie; Louis plus heureux mit à feu et à sang la Bourgogne et la Flandre, tint en échec le duc de Bretagne, allié de Charles, et saccagea les frontières du roi d'Aragon, qui s'était aussi déclaré contre lui. La paix fut alors conclue à Bouvines (1472) Le comte d'Armagnac se révolta peu après; il fut vaincu et eut la tête tranchée (1474). L'année suivante Charles se disposa encore à la guerre, et fit alliance d'une part avec la Bretagne, de l'autre avec Edouard IV, roi d'Angleterre; mais Louis divisa ses ennemis, décida, à force d'argent, Edouard à quitter la coalition, et signa avec celui-ci le traité de Péquigny, puis avec le duc de Bourgogne celui de Vervins. La tête du comte de St-Pol, qui avait formé la ligue, et qui trahissait à la fois les deux, et même les trois princes, pour se rendre indépendant dans la ville de Saint-Quentin, sanctionna ce traité. Charles-le-Téméraire mourut environ un an après (5 janvier 1477) au siége de Nanci, et ne laissa pour héritier de ses vastes domaines qu'une fille nommée Marie (*v.* plus haut). Peut-être eût-il été sage de la marier au dauphin Charles VIII. Louis XI préféra conquérir l'héritage de son ennemi; et tandis que Marie épousait l'archid. Maximilien, il prit plusieurs villes dans la Picardie, l'Artois, la Bourgogne, attacha pour jamais cette dern. province à la France, multiplia ses alliances en Allemagne, en Italie et en Suisse. Cependant la guerre continuait avec des succès variés; et la bataille de Guinegate (1479) avait été défavorable à Louis XI; mais il sut engager l empereur à faire la paix, ou au moins à conclure une suspension d'armes. Louis XI m. peu après au Plessis-lès-Tours en 1483. et laissa la couronne à Charles VIII, son fils. Ce prince était fin, rusé, habile politique, mais sans foi et sans humanité. Il avait coutume de dire que tout son conseil était dans sa tête. Sa maxime favorite était : *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner.* Il choisissait ses agens parmi les hommes les plus vils, et souvent les désavouait ou les faisait mourir pour empêcher que ses secrets ne fussent révélés. Son château du Plessis-les-Tours était entouré de fossés, de chausse-trapes et de pieges de toute espèce, et 400 archers montaient la garde perpétuellem. autour de lui. Le grand-prévôt Tristan était admis dans sa familiarité, et il ne l'appelait que son compère. Mauvais ami, mauvais fils, mauvais frère, Louis XI fut fatal à tous ceux qui l'approchèrent, et tenta souvent des meurtres et des empoisonnemens. Outre celui de son frère, on lui attribuait aussi celui d'Agnès Sorel, qu'il détestait. Non moins superstitieux que cruel, il portait sans cesse à son chapeau de petites images de plomb, et s'interrompait souvent au milieu des plus graves discussions pour s'agenouiller, et implorer l'assistance des saints qu'elles représentaient. Cependant il faut dire à sa louange que son but, son but constant, celui d'abaisser les seigneurs et de mettre l'unité dans la monarchie, était aussi honorable que sage; et peut-être, dans tout ce qu'il fit pour y parvenir, eut-il bien moins en vue l'accroissement de sa maison, ou sa propre grandeur, que le salut de l'état : il y réussit en partie, éteignit plus. familles, ôta aux autres le droit de battre

monnaie et les prérogatives qui constituaient l'indépendance, et augmenta le territoire franç. d'environ un quart. C'est lui qui conclut la première alliance avec les Suisses, et qui en eut le premier à sa solde; il fit venir des imprimeurs de Mayence, établit à Lyon des manufactures de soie et d'étoffes d'or et d'argent, institua les postes, et songeait à établir l'unité des poids et mesures. « Au total, dit un auteur moderne, c'était un roi. » Louis XI est aut. des ouv. anonymes suiv. : *Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, 1486, in-fol., ib., 1701, 2 v. in-8; *Rozier des guerres*, Paris (vers 1521), in-4, ibid., 1616, in-8 (*v.* le *Dictionn. des Anonymes*, numéros 2178, 16706 et 16707). On peut voir sur le règne de Louis XI les *Mém.* de Comines (*v.* ce nom); *la Chron. scandaleuse* par Jean de Troyes, *Rerum gallicarum commentarii* de Beaucaire et l'*Hist. de Louis XI* par Duclos. On doit à M. Mély-Jeannin une comédie historique de *Louis XI*, jouée avec succès en 1827 au Théâtre-Français. L'auteur a pris son sujet dans l'intéressant ouvr. de Walter Scott intit. *Quentin Durward*.

LOUIS XII, dit *le Juste* et *le Père du peuple*, unique roi de la troisième branche des Capétiens, dite d'Orléans, né en 1462 à Blois, fut élevé à la cour de Louis XI, qui le surveillait avec sévérité, et qui lui fit épouser Jeanne, sa deuxième fille. Il portait à cette époque le nom de duc d'Orléans. A la m. de ce prince, il disputa la régence à Anne de Beaujeu, sa belle-sœur, première fille du monarque décédé, passa en Bretagne, et marcha contre les troupes du roi à la tête d'une armée composée d'Anglais, d'Allemands, de Bretons et de Français. Mais la discorde se mit parmi les chefs rebelles; et Louis XII, vaincu par La Trémoille à la bataille de St Aubin, tomba entre les mains de ses ennemis (1488), et fut enfermé à Loches dans une cage de fer, où il demeura 3 ans. Au bout de ce temps il fut élargi, revêtu du gouvernem. de la Normandie et nommé pour suivre Charles VIII dans sa campagne d'Italie (1495). Il s'y distingua surtout par sa bravoure, et soutint un siége glorieux dans Novare. Trois ans après Charles VIII étant m. sans postérité, le duc d'Orléans lui succéda. Il commença son règne par assurer un plein pardon à tous ses ennemis, diminuer les impôts d'un tiers et réformer les abus. En 1499 il créa un parlem. à Rouen, un autre à Aix, répudia Jeanne pour épouser Anne de Bretagne, qui lui apporta en dot d'immenses domaines longtemps séparés de la couronne, puis, s'élançant sur l'Italie, conquit en 12 jours sur Ludovic Sforce le Milanèz, sur lequel il avait des droits comme petit-fils de Valentine Visconti, dernière héritière de la famille souveraine de ce nom. Quelques mois après Sforce se révolta; mais il fut vaincu par Louis de La Trémoille et envoyé à Loches, où il languit 10 ans enfermé dans une cage de fer. Louis XII conquit ensuite le royaume de Naples, conjointement avec Ferdinand-le-Catholique (1501); mais quand il fallut partager, ils se brouillèrent. Gonzalve de Cordoue battit les Français à Seminara et Cérignole (1503), et les chassa du royaume de Naples. Un traité désavantageux (1505) fit cesser les hostilités. Elles recommencèrent en 1507 à l'occasion des révoltes de Gênes et du Milanèz, que le roi étouffa l'une et l'autre la même année. Sur ces entrefaites Jules II, nouvellem. parvenu à la papauté, et décidé à affranchir l'Italie du joug tyrannique des étrangers en détruisant les puissances rivales les unes par les autres, forme la ligue de Cambrai (1508) entre le roi, l'emper., Ferdinand et Rome contre les Vénitiens; puis, quand il voit Louis vainqueur à la célèbre bataille d'Agnadel (1509), et maître de Crémone, Padoue et de presque tout le territoire de Venise, il se joint contre lui à la république vaincue, et réunit sous ses nouvelles bannières l'Espagne, l'Angleterre et les Suisses; en même temps il excommunie le roi, et met le roy. en interdit. Louis XII répond à l'anathème par le concile national de Tours, qui assigne un concile œcuménique à Pise pour juger le pape; il répond à l'appareil de ses forces milit. par la vict. de Ravenne (1511); mais cet avantage fut inutile. Gaston de Foix, qui l'avait remporté, meurt sur le champ de bataille; et Maximilien Sforce, fils de Ludovic, remonte sur le trône ducal de Milan, protégé par les Suisses (1512). Louis, il est vrai, reprit le Milanèz l'année suivante, grâce à l'aide des Vénitiens, auxquels il s'allia alors, et au génie de La Trémoille, mais ce fut pour le reperdre aussitôt. Les Suisses, vainqueurs à Novare, le chassèrent de l'Italie, et même entamèrent la France; d'un autre côté les Anglais le battirent à Guinegate, déjà célèb. par l'échec de Louis XI, prirent Térouenne et Tournai, et marchèrent sur la Picardie. Louis, ne voyant partout que des revers, s'accomoda avec les Suisses, l'Espagne, le pape, et fit alliance avec le roi d'Angleterre Henri VIII, dont il épousa en troisièmes noces la sœur Marie. Il songeait à reconquérir le Milanèz quand il m., le 1er janv. 1515, universel'em. regretté de ses sujets, et même loué de l'étranger. L'hist. ne peut reprocher à ce prince juste, humain, bienfaisant, économe, que l'institution de la vénalité des charges judiciaires et les expédit. ruineuses qu'il fit en Italie; cependant on doit remarquer qu'il tâcha toujours de concilier les horreurs de la guerre avec l'humanité, ménageant les pays conquis, maintenant une discipline sévère, quelquefois indemnisant les ennemis, et qu'après avoir diminué les impôts il n'en établit point de nouveaux pour subvenir aux frais de ses expédit. Louis XII m. sans postérité. François Ier lui succéda, et commença la deuxième branche de Valois. Le règne de Louis XII a eu un grand nomb. d'histor., parmi lesquels nous citerons principalem. Claude Seyssel, Jean d'Auton, Jean de St-Gelais parmi les anciens, et parmi les modernes l'*Histoire de la ligue de Cambrai* de Dubos, l'*Histoire de Louis XII* par Varillas et celle de Jacques Tailhé. L'*Eloge de Louis XII* par M. Noël, Paris, 1788, in-8, a remporté le prix d'éloq. à l'acad. française. M. Rœderer a pub. : *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, Paris, 1819, in-8 : cet ouv. a été réimp. en 1826 sous le titre suivant : *Louis XII et François Ier*, ou *Mémoires pour servir à une nouvelle hist. de leur règne*, 2 vol. in-8.

LOUIS XIII, surn. *le Juste*, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau en 1601, roi en 1610 sous la tutelle et régence de sa mere, vit son règne commencer au milieu de troubles et de séditions auxquels le traité de Sainte Ménehould (1614) mit à peine fin (*v.* MARIE de MÉDICIS). Le roi, alors âgé de 14 ans, y fut déclaré majeur, et tint les états-généraux, les derniers qui aient été convoqués avant la révolution de 1789. Cependant c'était toujours sa mère, ou pour mieux dire le maréchal d'Ancre (*v.* CONCINO), qui gouvernait le roy. L'insolence et les déprédations de cet étranger irritèrent de nouv. les seigneurs, qui se retirèrent de la cour et prirent les armes. La régente mit soudain 3 armées sur pied, et elle faisait la guerre aux rebelles avec succès, quand la mort inattendue de son favori, tué par Vitry sur l'ordre de De Luynes, mit un terme à la sédition, et fit rentrer les mécontens à la cour. Bientôt la faveur de De Luynes, aussi ambitieux et aussi arrogant que Concino, ranima leurs dispositions à la révolte; et cette fois ils se tournèrent du côté de la reine-mère, que le ministre tout-puissant avait exilée à Blois, et qu'ils en firent sortir (1619). Mais ils furent battus complètement au Pont-de-Cé et posèrent les armes; la reine même, grâce à l'habileté de l'évêque de Luçon (depuis card. de Richelieu), trouva grâce aux yeux du roi, et fut comprise dans le traité du 9 août 1620. L'année suiv. le roi, voulant réunir le Béarn à la France, somma les protestans de rendre

les biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés ; et, sur leur refus, il marcha en personne contre eux. Toutes les villes ouvrirent leurs portes ou tombèrent devant ses armes, excepté Montauban, dont il fut obligé de lever le siége (1621). De Luynes étant mort sur la fin de cette année, Richelieu le remplaça et dans la faveur du roi et dans le poste de prem. ministre. Celui-ci continua encore un an la guerre, puis fit la paix avec les protestans (1623), pacifia la Valteline (1624), et donna des secours au duc de Savoie contre la républiq. de Gênes (1625). Les habitans de La Rochelle, place de sûreté des calvinistes, se révoltèrent de nouveau avec l'aide des Anglais. Ceux ci furent défaits dans l'île de Ré (1627); et les réformés, réduits à leurs propres ressources, se jetèrent dans La Rochelle ; mais cette place, investie sur-le-champ par le roi et le cardinal en personne, fut, au bout d'un an, réduite à capituler (*v.* RICHELIEU). Immédiatement après la réduction de cette ville, Louis XIII, par le conseil de son ministre, courut au secours du duc de Nevers, nouveau duc de Mantoue, attaqué par le duc de Savoie; et, forçant le Pas-de-Suze, il bat la petite armée de son ennemi, fait lever aux Espagnols le siége de Casal, prend Pignerol, et rétablit son allié dans ses états. Pendant ce temps les protestans s'étaient encore révoltés dans le Languedoc ; ils furent défaits de nouveau, et Henri de Rohan, leur chef, obtint sa grâce. En 1630 la guerre se ralluma en Italie, et la France y eut à combattre les Allemands et les Espagnols. Les uns et les autres, après quelques légers avantages, furent défaits, et se virent contraints d'accéder au traité de Querasque en 1631. L'année suivante Gaston, duc d'Orléans, frère unique du roi, mécontent de Richelieu, forma une conspiration dans laquelle entrèrent d'une part le duc de Montmorenci, alors gouverneur du Languedoc, de l'autre l'Empereur et l'Espagne : mais il fut malheureux de tout côté. Le duc de Montmorenci, pris les armes à la main dans sa province soulevée, eut la tête tranchée (1632). Du côté de l'Allemagne, Nanci fut pris (1633) et toute la Lorraine conquise, ainsi que la ville d'Heidelberg (1634). Les atrocités des Espagnols dans Trèves (1635) déterminèrent enfin une déclarat. de guerre à l'Espagne et à l'Empire. Cette guerre, qui devait durer 13 ans contre l'Allemagne et 25 ans contre les Espagnols, commença par des revers. Corbie fut prise et Paris menacé ; mais bientôt les troupes espagnoles furent obligées de repasser la Somme, et les Impériaux défaits en Bourgogne. Schomberg (1638), le comte d'Harcourt (1637-1640), le prince de Condé multiplièrent les prodiges; le Roussillon fut pris (1642), et Richelieu allait conclure une paix avantageuse quand il m. en 1642. Louis XIII ne lui survécut que cinq mois, et expira le 14 mai 1643, âgé de 42 ans, ne laissant qu'un fils, qui lui succéda sous le nom de Louis XIV. Ce prince, brave quoique dévot, était plein de bonnes intentions, mais faible d'esprit, et plus ami de la retraite qu'il ne convient à un prince. Son destin fut d'être toujours subjugué par sa mère, par De Luynes, par Richelieu (*v.* CINQ-MARS). Placé entre Henri IV et Louis XIV il est écrasé par son père et par son fils ; placé auprès du célèbre card., il ne semble que l'instrument de ses caprices et de ses haines. Les 2 ouv. suiv. ont été pub. comme étant de Louis XIII : *Préceptes d'Agapetus à Justinian, mis en françois par le roi très-chrétien Louis XIII*, Paris, 1612, in-8 : cette trad., d'après Niceron (t. 37, p. 321), est moins de ce prince que de Rivault; *Parva christianæ pietatis officia, per christianissimum regem Lud. XIII*, 1642, in-12. M. Barbier attribue aussi cet ouv. à Rivault (*v. Dictionn. des Anonymes*, nº 21142). On trouve dans la 1re série des *Mem. relatifs à l'Histoire de France* les princip. *Mem.* relatifs à Louis XIII.

LOUIS XIV, dit *le Grand*, roi de France et de Navarre, fils du précéd. et d'Anne d'Autriche, qui l'eut après 23 ans de stérilité, naquit à St-Germ.-en-Laie le 5 sept. 1638, et fut d'abord surnommé *Dieudonné*. Roi à 5 ans (1643) sous la régence de sa mère, il eut une minorité orageuse. D'éclatantes victoires signalèrent le nouveau règne à l'extérieur. Le grand Condé (encore duc d'Enghien) à Rocroy (1643), Nordlingue et Lens (1648), Turenne à Rotwill (1644), le maréchal de Brezé à Carthagène, le prince Thomas et le duc de Richelieu à Castellamare, taillèrent en pièces les ennemis de la France, et amenèrent la paix de Munster ou de Westphalie, qui donna l'Alsace au royaume et fit poser les armes à l'Allemagne. L'Espagne seule continua la guerre. Mais pendant ce temps les troubles de la Fronde déchiraient l'intérieur de l'état ; et les princes du sang, les bourgeois de Paris et les parlemens étaient en armes pour faire renvoyer Mazarin du ministère (*v.* MAZARIN, RETZ et LONGUEVILLE). La paix de 1649 sembla finir les hostilités, et le ministre partit. Mais son retour, ainsi que l'arrestation des princes rebelles (1650-1652), ranima la discorde. Condé passa du côté des Espagn., et combattit, heureusement sans succès, contre les troupes qu'il avait si souvent menées à la victoire. Turenne gagna en 1658 la bataille des Dunes, et soumit presque toute la Flandre avec une telle rapidité que l'Espagne consentit à la paix qui fut conclue par le traité des Pyrénées. Les clauses les plus importante furent le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche et la réserve de droits éventuels des rois de France à la couronne d'Espagne, au cas d'extinction de la dynastie autrichienne. Mazarin m. peu après (1661), et le roi, déjà majeur depuis 9 ans, annonça l'intention de gouverner par lui-même, ce que la reconnaissance l'avait empêché de faire jusqu'alors. A la faveur de 4 ans de paix, et secondé par Colbert (*v.* ce nom), qu'il appela au contrôle général des finances en remplacem. de Fouquet, il fit fleurir le commerce, diminua les impôts, encouragea les arts, publia d'excellentes lois, surtout contre le duel. Ferme dans toutes ses relations extérieures, il exigea une réparation éclatante des outrages faits à Londres et à Rome à ses ambass. par les plénipotentiaires d'Espagne, et força ceux-ci à céder le pas aux envoyés de la France. Il ne s'abstint pas même de la guerre, tantôt (1665) réprimant les courses des Algériens, tantôt envoyant le maréchal de Schomberg vaincre pour les Portugais à Villaviciosa, tantôt donnant des secours aux Hollandais contre les Anglais et l'év. de Munster, tantôt enfin occupant la Lorraine. Mais ce ne fut qu'en 1666 qu'il fit la guerre en grand et en son nom. Philippe IV étant mort, il prétendit avoir la Flandre et la Franche-Comté comme indemnité de 500,000 écus d'or qu'on devait donner pour dot à sa femme, et que l'Espagne n'avait jamais payés ; et, sur le refus de les lui livrer, il marcha sur la Flandre, emmenant à sa suite Turenne, Louvois et Vauban, et prit toutes les villes de ce pays en une campagne. L'année suiv. il entra dans la Franche-Comté, et la conquit encore plus facilement. Mais la Hollande, effrayée de cet accroissement de puissance chez un prince si voisin, vint au secours de l'Espagne, et Louis XIV, en faisant la paix, fut obligé, pour garder la Flandre, de céder sa dern. conquête. Pendant l'intervalle de repos qui suivit, il fit bâtir les Invalides, fonda de nombreuses manufactures, entre autres celles des Gobelins et de la Savonnerie, éleva de superbes constructions dans ses ports, créa la marine française, bâtit des citadelles, et organisa une force milit. de 400,000 h. En 1672 la guerre fut déclarée aux Hollandais, et la campagne ouverte avec succès par le roi en personne, Condé et Turenne. L'Espagne, l'Empereur et l'électeur de Brandebourg, que la puissance du monarque français épouvantait, formèrent une ligue contre lui. Aussitôt Turenne marche sur les duchés

de Clèves et de Juliers, et s'en rend maître (1673). L'électeur demande et obtient un armistice ; mais au même instant la ligue se grossit de l'électeur palatin. Nouvelles victoires du roi en Franche-Comté, du comte de Schomberg dans le Roussillon, de Condé à Senef, de Turenne sur l'électeur de Brandebourg, qui a rompu la trève, et sur les Impériaux. Turenne est tué d'un coup de boulet (1675); mais la victoire reste fidèle à la France : l'amiral Duquesne défait 2 fois les flottes anglaise et hollandaise. Ruyter perdit la vie dans le deuxième de ces combats. Vivonne triomphe des Espagnols dans un combat naval près de Messine ; et Monsieur, frère du roi, bat à Cassel l'armée des alliés. Louis XIV offrit alors la paix, et signa le traité de Nimègue, par lequel de toutes ses conquêtes il ne garda que Fribourg. Il se maintint cependant dans la possession de la Lorraine, qu'on ne lui accordait pas, mais qu'il eût été difficile de lui enlever ; il réussit ensuite à se faire donner Strasbourg et Cassel; et prit encore Luxembourg aux Espagnols sous prétexte qu'ils tardaient trop à accomplir les conditions de la paix ; quelque temps auparavant il avait racheté du prodigue Charles II d'Anglet. Dunkerque pour la somme de 4 millions. Les barbaresques ayant osé insulter son pavillon, il fit bombarder deux fois Alger, et obtint toutes les satisfactions qu'il voulut. Gênes, qui avait fourni quelques secours à ces pirates, fut aussi bombardée, et le doge, accompagné de 4 sénateurs, vint s'humilier aux pieds du roi (1685) (*v.* IMPERIALI). Jusqu'ici tout est brillant et glorieux : mais, à partir de cette époque, la scène change. La révocation de l'édit de Nantes (1685), qui assurait aux calvinistes la liberté de conscience, fut le commencem. de cette période nouvelle. Cent mille familles laborieuses quittèrent la France malgré les violences employées pour s'opposer à leur sortie, et portèrent aux étrangers le tribut de leur industrie. Jacques II, duquel il avait toujours encouragé les volontés despotiq., ayant été chassé du trône d'Angleterre par le prince d'Orange, non-seulement il lui donna magnifiquement l'hospitalité, mais encore il résolut de le rétablir. Soudain il se forma contre lui une coalition nouvelle dans laquelle entrèrent l'Espagne, la Savoie et la plupart des états d'Italie, d'Autriche, et presque toutes les villes et principautés d'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et jusqu'au roi de Suède, auparavant fidèle, ami et allié de la France (1688 et 1689). De grands avantages signalèrent l'ouverture de la campagne. Jacques II, débarqué en Irlande, y trouva un parti assez puissant en sa faveur et reçut des renforts; les amiraux Tourville et D'Estrées battirent complètement les flottes anglaise et hollandaise. L'armée française, conduite en Allemagne par le dauphin, y faisait de rapides conquêtes. Vauban prenait Philisbourg; et presque toutes les villes du Palatinat se soumettaient. Mais Louis XIV se déshonora, ainsi que Louvois, son ministre, en donnant ordre d'incendier ce pays opulent, et qui n'avait pris qu'à regret les armes contre lui. Le maréchal de Luxembourg remporta la fameuse victoire de Fleurus, et Catinat celles de Staffarde et de Marsailles. Mais des revers accompagnèrent ces succès : Jacques II fut vaincu par son rival à l'affaire décisive de la Boyne ; Russel, amiral des flottes anglaise et hollandaise, battit Tourville et D'Estrées. Les nouveaux triomphes de Luxembourg à Leuse, à Steinkerque, à Nerwinde furent stériles. Louis XIV prit Namur en 1693, et la vit reprendre l'année suivante par Guillaume. Enfin lasses d'hostilités inutiles, les puissances belligérantes en vinrent à une paix générale et conclurent le traité de Ryswick, qui fixait le cours du Rhin pour limites à la France et à l'Allemagne, rendait à l'Espagne tout ce qu'elle avait perdu depuis le traité de Nimègue, faisait rentrer dans leurs états le duc de Lorraine et l'électeur de Trèves, et reconnaissait Guillaume III roi d'Angleterre. La paix ne dura que 3 ans. Charles II, roi d'Espagne, m. le 1er nov. 1700, sans postérité, et désignant par son testament Philippe de France, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, pour héritier de sa couronne : Louis accepta sa succession ; et l'Europe s'arma. L'empereur, qui voulait donner à l'archiduc Charles, son fils, la couronne de toutes les Espagnes, envoya le prince Eugène et une armée en Savoie. Celui-ci enlève Villeroi, qui lui est opposé (V. VILLEROI), et une partie de son corps d'armée au milieu même de Crémone ; mais bientôt les Français le repoussent ; et un guerrier plus habile que Villeroi, le duc de Vendôme, lui fait pendant 2 ans une guerre savante et peu décisive. Les Anglais et les Hollandais attaquèrent la France vers l'est et le nord ; et bientôt les Français, vainqueurs à Friedlingue et Hochstett sous Villars, et à Spire sous Tallard, sont à l'improviste attaqués et taillés en pièces par les armées combinées de Marlborough et d'Eugène, au moment où ils allaient s'élancer de la Bavière sur l'Autriche. Pendant ce temps l'insurrection des paysans dans les Cévennes nécessita l'envoi d'un corps de troupes sur ce point : Louis XIV y envoya Villars, et mit Villeroi à la tête de l'armée qui devait défendre les Pays-Bas. Celui-ci se laissa battre honteusem. devant Ramillies, et perdit le pays qu'il était chargé de conserver. Le duc de Vendôme éprouva aussi un échec devant Oudenarde ; et Lille, assiégée par le prince Eugène, fut, au bout de 10 mois de résistance, obligée de se rendre. Même fortune en Italie : Eugène forçait les Français dans les lignes de leur camp près Turin, et osait faire des incursions jusque dans le Dauphiné et la Provence. Enfin on reculait aussi en Espagne, et Philippe V avait quitté Madrid à l'approche des Catalans révoltés. Mais le maréchal de Berwik, vainqueur à Almanza, l'y fit rentrer. Cependant la détresse était horrible en France ; le pays était épuisé d'hommes et d'argent ; les finances étaient dans le plus grand désordre ; des querelles théologiques divisaient l'état, la ville et la cour ; le désastreux hiver de 1709 vint mettre le comble à la misère publ. Louis XIV, découragé par tant de maux, demanda la paix ; les conditions humiliantes qu'on lui proposait l'indignèrent. Il fallait qu'il détrônât son petit-fils : « J'aime mieux, répondit-il, faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfans. » L'année suiv. (1710) Villars et Boufflers perdirent contre Eugène et Marlborough l'import. bataille de Malplaquet ; mais Duguay-Trouin s'empara de Rio-Janeiro ; et, conjointement avec Jean Bart, désola le commerce des Anglais et des Hollandais, et Vendôme en Espagne rendit le trône à Philippe par la victoire de Villaviciosa. En 1711 Eugène fit de nouvelles conquêtes en Flandre, entama la France, et poussa des troupes jusqu'en Champagne ; mais Villars, enfin opposé à cet illustre gén., le battit à Denain, reprit tout ce qu'il avait enlevé, puis, marchant vers d'autres champs de bataille, le défit encore à Fribourg, pénétra dans l'Allemagne, et y multiplia les conquêtes. Toutes les puissances alors consentirent à la paix qui fut signée à Utrecht. Le petit-fils de Louis XIV fut reconnu roi d'Espagne, et la France n'eut d'autre sacrifice à faire que le port de Dunkerque, qu'il fallut démolir. Pendant ces guerres désastreuses, le roi avait eu à souffrir des malheurs domestiques non moins pénibles pour son cœur : le dauphin, son fils, m. en 1711, n'avait précédé que d'un an au tombeau le jeune dauphin, duc de Bourgogne, son petit-fils, son épouse et le prem. fruit de leur mariage. De la famille naguère si nombreuse du puissant Louis XIV, il ne restait qu'un enfant de cinq ans, le duc d'Anjou (depuis Louis XV) ; et, pour comble de maux, la clameur publique signalait comme auteur de tant de maux, comme empoisonneur et parricide, Philippe, duc d'Orléans, neveu du prince. Louis XIV fit taire

ces bruits injustes, et ne s'occupa plus qu'à cicatriser les plaies de son royaume. Il m. 2 ans après, le 1er septemb. 1715, âgé de 77 ans, après en avoir régné 72. Sa mort fut celle d'un héros; il donna d'excellens conseils à son arrière-petit fils, qui allait lui succéder, et se reprocha sincèrement son amour pour la guerre, le faste et les voluptés. Tels furent en effet les défauts principaux de ce prince, du reste bon, affable, grand et généreux. L'hist. lui reproche encore sa faiblesse pour des prêtres hypocrites et intolérans, et sa partialité contre les jansénistes. Il est certain que c'est à cette influence prodigieuse que prirent sur lui les jésuites et madame de Maintenon qu'il faut attribuer les querelles déplorables, les violences, les mauvais choix, et par suite les désastres qui ternirent l'éclat de son règne. Mais une gloire plus pure et plus noble que celle des conquêtes rend sa mémoire immortelle. On sait qu'il favorisa de toutes ses forces le développement des arts et des lettres: il institua des académies, prodigua des récompenses aux artistes, protégea tous leurs travaux; et c'est aux encouragemens de ce monarque, ami de toutes les choses grandes, qu'on doit principalem. rapporter l'éclat de ce grand siècle, auquel il a donné son nom. On doit à Louis XIV la trad. du 1er liv. des *Commentaires* de César publiée sous ce titre: *la Guerre des Suisses*, Paris, 1651, in-fol. Il a paru en 1827: *Pensées de Louis XIV, extraites de ses ouvrages et de ses lettres MSS.* (par madame la duchesse de Duras), in-12 de 48 pages, de l'imprim. de Firmin Didot. M. Barbier a inséré en nov. 1825 dans la *Revue encyclopédique* (7e année, t. 28) un *Mem. inédit remis par Louis XIV à l'archev. de Reims, Letellier, sur l'inconduite du marquis de Barbezieux, son neveu et secrét. d'état en* 1695. On peut consulter sur Louis XIV et sur son règne, outre les hist. générales de France, les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* par Visé, Paris, 1697, 10 vol. in-fol.; *Histoire de Louis XIV* par Pellisson (publiée par Lemascrier), et les *Lettres historiques* du même (publiées par l'abbé d'Olivet), Paris, 1729-1749, 6 vol. in-12; *Histoire du règne de Louis XIV* par Reboulet, Avignon; *Histoire militaire du règne de Louis XIV* par de Quincy; *Histoire de la vie et du règne de Louis XIV* par de La Hode (pub. par Bruzen de La Martinière); *le Siècle de Louis XIV et de Louis XV* par Voltaire; *Histoire de Louis-le-Grand par les medailles*, rec. par Ch. Ménétrier; *Médailles sur les principaux évènemens du règne de Louis-le-Grand; OEuvres de Louis XIV* (publiées par Grouvel et Grimoard), Paris, 1806, 6 vol. in-8; *Lettres de Louis XIV*, etc., recueillies par Rose; les *Memoires* de La Rochefoucauld, du card. de Retz, de Guy Joly, de la duchesse de Nemours, de H. de La Porte, de B. Bussy Rabutin, de mademois de Montpensier, de la duchesse de Mazarin, de Colbert, de Torcy, du marquis de La Fare, de l'abbé de Choisy, de Gourville, de Feuquières, de Saint-Simon, de Noailles (publ. par l'abbé Millot); *Louis XIV, sa cour et le regent* par Anquetil; *Mem. secrets de Duclos*, etc.; le *Journal de Dangeau*, pub. par Mad. de Genlis; l'*Essai sur l'etablissement monarchique de Louis XIV* par Lémontey (*v.* ce nom); *Mem. sur la cour de Louis XIV et sur la régence*, par Madame Elisabeth Charlotte, duchesse d'Orléans, mère du régent, 1788, in-12; réimp. en 1807, in-8: ces éditions sont mutilées; la seule complète a été publ. avec notes (par M. Schubart), Paris, 1823, in-8. V. au surplus le *Manuel du Libraire* de Brunet, t. IV, p. 353 et suiv. (3e édit., 1820).

LOUIS XV, arrière-petit-fils de Louis XIV et deuxième fils du duc de Bourgogne (*v.* BOURGOGNE), naquit le 15 février 1710 à Fontainebleau, et porta d'abord le nom de duc de Bretagne. Sa naissance ne l'appelait qu'éventuellement au trône, quand la mort presque simultanée de son grand-père, de son père et de son frère aîné l'en rapprocha tout à coup et le rendit héritier présomptif d'un roi de 73 ans (1711). Lui-même fut attaqué presque en même temps d'une maladie qui le mit à deux doigts de la tombe; mais enfin il fut sauvé, et confondit par sa guérison les atroces calomnies répandues contre le duc d'Orléans, que l'on accusait de l'avoir empoisonné, ainsi que les autres princes fils de Louis XIV. Le jeune duc de Bretagne n'avait encore que 5 ans lorsque son bisaïeul mourut et lui laissa le trône. La régence fut confiée au duc d'Orléans (*v.* ce mot), dont l'administration sage en quelq. points porta un coup irréparable aux fortunes et aux mœurs, et preparait ainsi les désordres et les désastres qui signalèrent la fin du 18e siècle. Mais ce n'est point ici que doit être tracée l'hist. de cette époque si remarquable de la monarchie, histoire dont on trouvera tous les détails aux art. d'Orléans, Law, Dubois, etc. Enfin la régence se termina en 1723: Louis XV âgé de 14 ans se déclara majeur, et le régent vint prendre ses ordres. Le roi le nomma prem. ministre, et celui-ci commença à l'initier aux affiares. Il est à croire que Louis XV aurait puisé à cette école la connaissance de son royaume et quelque amour pour le travail. Malheureusement le duc mourut subitem. vers la fin de l'année, et les ministres qui le remplacèrent ne cherchèrent nullem. à stimuler l'indolence naturelle du jeune prince. Le duc de Bourbon qui lui succéda le premier, et qui se laissait gouverner par l'intrigante marquise de Prie sa maîtresse, ne signala sa courte carrière ministérielle (1724-26) que par un édit sevère contre les protestans et par le mariage de Louis XV. Une des disposit. de l'édit (1724) flétrissait la mémoire de ceux qui mourraient sans sacrem.; cette sévérité au moins étrange après le régime de la régence et dans une cour scandaleusement incrédule fit sensation en Europe; et la Suède en publiant un manifeste par lequel elle invitait tous les calvinistes français doués de quelque industrie à chercher un refuge chez elle, enleva une foule de bras. On approuva davantage l'union de Louis XV avec Marie Leczinska (1725), fille de l'ex-roi de Pologne Stanislas, quoique préalablem. on eût été obligé de congédier l'infante d'Espagne, fille de Philippe V, fiancée à Louis XV dès l'année 1722, et amenée dès cette époque à la cour de Versailles, et que l'on ne prévît pas encore que le nouveau mariage donnerait la Lorraine à la France. Le cardinal de Fleury, autrefois précepteur du roi, parvint ensuite au ministère (1726), et se fit bénir des peuples et siffler des courtisans par son économie, ses sages réformes et la diminution graduelle des impôts. Malheureusement il obéissait en quelq. points a l'influence des jésuites, et se laissa entraîner a des mesures trop acerbes contre les jansénistes, qui du reste ne prêtèrent que trop aux déclamations et aux sarcasmes par les farces à la fois immorales et barbares jouées sur le tombeau du diacre Pâris. Le parlement essaya plusieurs fois des remontrances, et vit expédier des lettres de cachet contre ses conseillers qui montraient le plus de caractère. Enfin la guerre de 1733 entreprise à la suite des debats très-vifs allumés entre les puissances septentrion. pour la succession de la Pologne ne fut poussée qu'avec peu d'activité, et une petite expédit. qui devait et pouvait soutenir dans le Nord la réélect. de Stanislas fut abandonnée à elle-même et réduite à l'état le plus déplorable. On accusa Fleury de pusillanimité et de parcimonie, et on lui reprocha de rendre la France nulle dans la balance politique de l'Europe; vérités qui ne l'empêchèrent point de signer en 1735 le traité de Vienne, par lequel la Lorraine cédée à Stanislas devait après sa mort revenir à la France, et de compléter ainsi les conquêtes de Louis XIV sur l'Empire. Cinq ans après (1740), la mort de l'empereur Charles VI excita de nouveau un incendie en Europe. Frédéric II

revendiqua la Silésie sur l'héritière, et commença par s'emparer du pays; l'électeur de Bavière se fit élire empereur. Louis XV, au mépris des traités et de sa bonne foi, se laissa entraîner à une guerre qui n'intéressait point directement la France, et il se décida en faveur du parti le moins juste dans ses prétentions. Cependant des succès signalèrent l'ouverture de la campagne; les Français pénétrèrent en Bohême; Maurice de Saxe et Chevert s'emparèrent de Prague. Mais bientôt la mésintelligence se mit entre les généraux. Le maréchal de Bellisle enfermé dans Prague fut obligé d'évacuer la ville, et dut s'estimer trop heureux de ne perdre dans sa retraite que le tiers de son armée. Frédéric fit ensuite sa paix particulière, et trahit ses alliés à la face de l'Europe; mais sa trahison lui valut la Silésie (1742). Les Français supportèrent alors tout le poids de la guerre, et eurent à combattre en même temps les Impériaux et les Anglais qui avaient embrassé la querelle de Marie-Thérèse. La journée de Dettingen (1743), glorieuse et fatale aux Français, pour qui elle eut l'éclat d'un triomphe et les désavantages d'une défaite, fut suivie (1744) d'une déclaration formelle de guerre à l'Angleterre et à Marie-Thérèse, tandis que jusque là Louis XV n'avait agi que comme allié de l'électeur de Bavière. Bientôt ce prince, animé par les conseils de la duchesse de Châteauroux sa maîtresse, alla en personne dans les Pays-Bas autrichiens, et vit tomber entre ses mains, ou plutôt entre celles du maréchal de Saxe, Ypres, Menin, Furnes et le fort de Knoques. Tout à coup l'Alsace est menacée par le prince Charles de Lorraine. Louis y court; mais il tombe dangereusement malade en route, et, sauvé comme par miracle, il reçut des Français le surnom de *Bien-Aimé*. Cependant le prince Charles avait été contraint de quitter l'Alsace par les maréchaux de Noailles et de Coigny, et surtout par la diversion de Frédéric qui venait de reprendre les armes et d'entrer en Bohême et en Moravie avec 80,000 h. L'année suivante Louis retourne en Flandre, où le prince de Saxe remporte pour lui la célèbre bataille de Fontenoi, tandis que le roi de Prusse, toujours vainqueur en Allemagne, conclut un nouv. traité avec Marie-Thérèse. La guerre continue encore deux ans avec des succès variés en Italie et avec de très-grands avantages en Flandre. La bataille de Raucoux (1746) ajoute à la supériorité des Franç.; l'invasion de la Hollande (1747) jette la consternat. parmi ses ennemis, et le 18 octobre fut signée la 2e paix d'Aix-la-Chapelle. La France pouvait y élever d'importantes prétentions, et stipuler pour elle-même de grands avantages. Elle ne stipula cependant que pour ses alliés, rendit toutes ses conquêtes, consentit de nouv. à démolir les fortificat. de Dunkerque, et se borna à faire céder à D. Philippe, frère puîné de l'infant D. Carlos, les duchés de Plaisance, de Parme et de Guastalla. Les années suivantes n'offrent rien de remarquable que les débats de jour en jour plus animés des jansénistes et des jésuites, et le développement des doctrines philosophiques et l'établissement utile de l'École Militaire (1751). Mais bientôt la guerre recommence (1756); les flottes franç. combattent celles de l'Angleterre, et la France, gouvernée par la marquise de Pompadour, que l'impératrice Marie-Thérèse appelle *son amie*, attaque le roi de Prusse de concert avec l'Autriche, et commence la fatale guerre de 7 ans. Ce n'est point ici le lieu de narrer ou même d'indiquer les évènemens variés de ce drame terrible où Frédéric joue le prem. rôle, et où Louis XV n'en joue aucun. Depuis long-temps ce prince, esclave de ses courtisans, de ses maîtresses et de son indolence, donnait à peine quelques instans aux affaires. Ici il commence à disparaître totalem. de son règne, et semble frappé de nullité. Enfin la guerre cesse en 1763, et la France signe le 10 fév. le traité de Paris qui lui enlève pour les transporter à l'Angleterre, le Canada, la Nouvelle-Écosse, les comptoirs du Sénégal et autres possess. coloniales. Il est vrai qu'elle reçoit en revanche les petites îles de Miquelon et de St-Pierre à condit. de ne point les fortifier. La sécularisation des jésuites (1764) et la cession de la Corse à la France (1667) ne firent point pardonner à la cour les désastres de la guerre et la honte de la paix. Le reste du règne de Louis ne fut plus signalé que par des intrigues subalternes, par l'abolit. des parlemens (1771), auxquels Maupeou substitua une magistrat. vénale décriée dans l'opinion publique, et par la banqueroute partielle de l'abbé Terray. Louis XV descendit au tombeau peu après. Le dauphin son fils était mort quelques années auparavant (1765). Louis XVI lui succéda, et hérita d'un trône miné par les abus et poussé dans l'abîme par la faiblesse des princes, l'avidité des courtisans et les déficits annuels du trésor. Louis XV avait prévu la crise qui devait s'opérer, et entrevoyait des bouleversem. dans l'avenir; mais bientôt son insouciance naturelle l'arrachait à de tristes pensées, et il se consolait en disant: « Après tout, cela ne me regarde pas. » Ce prince avait quelque chose de la beauté majestueuse de Louis XIV. Il y joignait de l'esprit, une politesse exquise, et un instinct de bonté. Dans la suite son âme se dessécha: il devint égoïste et avare. Après 10 ans de mariage et de fidélité conjugale, il manifesta un goût effréné pour les femmes, et mit à la mode une corruption peut-être moins scandaleuse, mais aussi immorale et certainement plus funeste que celle de la régence; au moins Philippe ne se laissait pas gouverner par des femmes adultères: la duchesse de Châteauroux, la marquise de Pompadour, la comtesse Dubarry (*v.* ces noms) furent les souveraines de la France. Nous ne parlons pas ici des quatre sœurs de Nesle (*v.* CHATEAUROUX, MAILLY, VINTIMILLE, etc.), de l'établissem. du Parc-aux-Cerfs, et de mille autres turpitudes dont des mémoires contemporains ont rendu la réalité trop certaine. Une indolence excessive est le second trait caractéristique de Louis XV; la puissance royale lui pesait: il fuyait les ambassadeurs, les ministres; il cherchait la solitude des petits appartemens; outre le trésor de sa maison, il se formait un petit trésor particulier, et faisait un commerce de grains qui occasiona presque une famine à Paris. Cependant il était extrêmem. jaloux des apparences de la royauté, maintenait soigneusem. l'étiquette, et affectionnait ce que l'on appela depuis le système de bascule: croyant masquer sa dépendance en laissant douter de qui il ferait les volontés. Ainsi il penchait tour à tour pour les jésuites ou les parlemens, pour Mme de Pompadour ou le duc de Choiseul. Quant à l'épithète de *Bien-Aimé* elle devint bientôt un sobriquet: adoré lors de sa maladie à Metz, il n'inspirait déjà que l'indifférence quand Damien (1757) essaya de le tuer; il était à sa mort l'objet de la haine publiq. On peut consulter sur le règne de Louis XV, sa *Vie* (par d'Angerville), 1781, 4 vol. in-12; l'*Histoire du* 18e *S.*, par M. Ch. Lacretelle, et les Mémoires contemporains. Louis XV est aut. de l'ouv. suiv.: *Cours des principaux fleuves et rivières de l'Europe, composé et imprimé par Louis XV*, Paris, de l'imprimerie de S. M., 1718, petit in-4 avec portrait de Louis XV enfant, gravé par Audran.

LOUIS XVI, roi de France, petit-fils et successeur du précéd., naquit à Versailles le 23 août 1754, et reçut en naissant le titre de duc de Berry. La m. de Louis Dauphin son père, et celle du duc de Bourgogne son frère aîné, lui assurèrent le trône dont sa naissance l'avait un peu éloigné. Louis XV se hâta de le marier, et le 16 mai 1770, il épousa l'archiduch. Marie-Antoinette d'Autriche: 4 ans après (14 mai 1774) il ceignit la couronne. Il commença son règne par remettre à ses sujets le droit de joyeux avènement, et par rétablir les an-

ciens parlemens abolis par Maupeou. Il supprima aussi la question préparatoire, et accorda la liberté aux sefs de St-Claude dans le Mont-Jura, établit pour Paris un mont-de-piété et une caisse d'escompte, convertit la corvée en impôts pécuniaires, et fit cesser par de sages mesures les craintes d'une banqueroute. La nomination de Turgot et de Malesherbes au ministère ne causa pas moins de joie. Les colonies anglo-américaines s'étant révoltées en 1775 contre leurs métropoles, Louis XVI signa avec elles 3 ans après un traité par lequel il les reconnaissait puissance libre et indépendante, et leur promettait des secours. En effet le comte d'Estaing passa bientôt en Amérique, et fut suivi de Rochambaud et de M. le marquis de La Fayette, qui se signalèrent dans cette guerre, et décidèrent le succès par leurs efforts. L'Angleterre reconnut enfin l'indépendance de ses colonies par un bill du 24 sept. 1782, et par les trois traités dont la réunion forma celui de Versailles. Cependant les dépenses de la paix avaient épuisé les finances déjà dérangées sous Louis XIV; le régent et Louis XV; il devenait nécessaire de chercher de nouveaux moyens ou de changer l'organisation financière de l'état. Necker appelé au contrôle général mit à nu dans son *compte rendu* l'état de la France, et comme le mal s'envenimait de jour en jour, on convoqua une assemblée de notables à Versailles. De graves questions furent agitées dans cette réunion des principales illustrat de la France : aussi les ministres se hâtèrent-ils de dissoudre l'assemblée, et l'on se sépara sans rien conclure. Le ministre Calonne proposa en même temps l'impôt du timbre, et voulut le faire enregistrer par les parlemens; mais les magistrats refusèrent et déclarèrent que de nouveaux subsides ne pouvaient être consentis que par les états-génér. On eut recours à une seconde assemblée de notables (1788); elle ne remédia à rien, et ne servit qu'à augmenter la fermentation des esprits. Les états-généraux furent décidés par la cour et convoqués sur-le-champ. Cependant le royaume était en proie à une vive agitation. Tout annonçait une commotion générale. Le parlem. refusait d'enregistrer des édits bursaux provisoires; des émeutes populaires se succédaient sur div. points du royaume. En même temps on agitait une grande question, celle de la double représentation du tiers-état. Un arrêt du conseil rédigé sous l'influence de Necker décida cette double représentat. Enfin le 5 mai 1789 l'ouverture des états-généraux eut lieu à Versailles, et le tiers-état y jouit pour la prem. fois d'une représentation qui le rendait égal en nombre aux deux autres ordres réunis. L'aristocratie voulut rendre ce doublement illusoire en demandant que l'on votât comme dans les assemblées précéd., par ordre et non par tête. Cette proposition, mise en avant par la noblesse, appuyée par le clergé, étayée de toute l'influence de la cour, causa de vifs débats dans l'assemblée, qui du reste ne pouvait rien décider en pareille matière, mais dont on semblait consulter l'opinion. Tout à coup une partie du clergé se réunit au tiers-état; tout change de face; le vote par tête est admis par la cour. En vain les nobles et le haut clergé protestent; bientôt la majorité déclare qu'elle n'a pas besoin d'eux, qu'elle représente la France, qu'elle est *assemblée nationale*. Dès-lors se trouve mis au néant avec l'ancienne dénomination d'états-généraux tout l'ancien régime; et la révolut. commence (17 juin). Nous ne suivrons pas ici l'histoire de cette assemblée nationale, qui bientôt déclara au Jeu-de-Paume qu'elle serait partout où seraient ses membres, jura de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la patrie, et devint dès-lors assemblée constituante. Necker était renvoyé; des troupes s'avançaient contre Paris : le peuple s'arme, renverse la Bastille (14 juillet). Se rapprochant alors de l'assemblée, le roi rappela Necker, et prit la cocarde tricolore. Le 4 août un décret national proclama l'inviolabilité de la personne royale et son inamovibilité, à moins toutefois que le roi ne quittât la France, ou ne fît cause commune avec les ennemis de l'extérieur. Les 5 et 6 octobre une multitude armée se porta à Versailles, et força Louis XVI de venir à Paris et d'y établir sa résidence. Les lois, les troubles, les intrigues de la cour, les déclamations de l'assemblée continuent pendant l'année 1790. Des clubs se forment. Les émigrations, qui ont commencé l'année précéd., se succèdent avec une rapidité prodigieuse et une exaltation qui tient du délire. En 1791 l'Empereur, l'Espagne, la Suisse, le Piémont, forment la convent. de Mantoue ou traité de Pavie, par lequel ils se promettent d'envahir la France et de rendre au roi la liberté. Louis XVI lui-même, cédant à d'imprudentes suggestions, veut fuir le royaume, et laisse une protestation contre la constitut. qu'il a jurée. Il est arrêté à Varennes et ramené à Paris. Une nouv. convent., que depuis on a vainem. révoquée en doute, est signée, mais secrètement, à Pilnitz, par les souverains étrangers. Le bruit s'en répand, et l'on se dit que Louis XVI n'aspire qu'à voir la France entamée par les troupes impériales et prussiennes. Au mois d'avril 1792 il refuse sa sanction à plusieurs décrets. Cependant l'assemblée constituante avait été remplacée (1791) par la législative : aux principes constitutionnels avaient succédé les principes républicains. On crie partout au tyran; on répète que Louis n'est plus roi que de fait; qu'en droit il a cessé de régner depuis sa fuite et son arrestation à Varennes. Au milieu de ces cris anarchiques, une insurrect. éclate le 20 juin 1792, mais elle n'a point de succès; une autre mieux combinée se prépare; le 10 août la voit triompher : ce jour va être le dernier du règne de Louis XVI et de la royauté. Le malheureux prince est enfermé au Temple; ses amis les plus fidèles sont massacrés; la républ. est proclamée (22 sept. 1792), et l'assemblée conventionn., succédant à la législat., décrète le prince d'accusation. Mandé à la barre, il paraît, répond à ses accusateurs, les confond : et cepend. une majorité de 5 voix décide la mort. Toutes les formes protectrices de l'accusé sont violées dans ce grand procès : les mêmes hommes sont législateurs, jurés et juges; le prévenu ne récuse personne; on se contente d'une majorité de la moitié plus un au lieu de celle de deux tiers; on rejette l'appel au peuple; et le 21 janv. 1793, à 10 heures du matin, la tête du fils de trente rois tombe au milieu de la place de la Révolution. Son corps, couvert de chaux vive, fut transporté au cimetière de la Madelaine; mais on en a retrouvé quelq. restes en 1814, et ils furent transportés à St-Denis en 1815, avec ceux de Marie-Antoinette. Louis XVI était bon fils, bon époux, bon père et bon maître. Il réunissait au suprême degré toutes les vertus qui font l'honnête homme; et nul roi peut être n'aima le peuple plus sincèrement; mais il n'avait ni cette fermeté ni cette sévérité inflexible qu'il faut avoir au milieu des troubles civils. Qu'on relise son Testam. relig., touchant appel à la justice divine; c'est là que lui-même a peint, sans le chercher, son âme pure, et ce courage qu'a pu déployer au moment suprême un prince fort dans la seule vertu, courage que montre rarement l'homme dont toute la vigueur n'est que dureté. Louis XVI aimait les lettres, et on a de lui plus. ouv. : *Description de la forêt de Compiègne*, Paris, 1766, in-8, tiré à 36 exempl. seulement; *Maximes morales et polit. tirées de Télémaque*, etc., 1766, réimpr. en 1814, in-18, avec des nouvelles *Maximes morales et polit. trouvées sur les marges d'une édition lat. des Devoirs par Cicéron*, toutes écrites de la main du père de Louis XVI. M. Barbier lui attribue la trad. des 2 prem. vol. de l'*Histoire de Gibbon* (v. *Dictionn. des Anon.*, n° 7489) : c'est à tort qu'on l'a présenté comme auteur de celle des *Doutes histor. sur Richard III*. La *Correspond.* pub.

sous le nom de Louis XVI a été comp. par Babié de Barcenay et M. de La Platrière, avec des observations par Mss Williams (*v.* le nº 3 033 du *Dictionnaire des Anonymes*). On peut consulter sur ce prince les ouv. indiqués par M. Brunet dans le t. 4 du *Manuel du Libraire*, ainsi que les *Mémoires* de Cléry, Huc, Edgeworth, et ceux comp. la *Collect. des Mém. sur la Révolut. franç.*

LOUIS XVII, second fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche, naquit à Versailles le 27 mars 1785, et reçut d'abord le titre de duc de Normandie, puis, à la m. de son aîné (4 juin 1789), celui de dauphin. Il avait déjà fait preuve d'heureuses dispositions quand il fut enfermé au Temple avec son père en 1792. Celui-ci ayant été décapité (*v.* Louis XVI), le jeune prince fut reconnu roi par la famille roy., les émigrés, l'Angleterre et la Russie. La Bretagne, la Vendée et Toulon prirent même les armes en son nom. Mais les hommes qui dirigeaient le mouvem. révolutionnaire gardaient à vue ce fantôme de roi, et surent empêcher qu'on ne l'enlevât. Ils firent plus; ils placèrent auprès de lui, avec le titre grotesque d'institut., un cordonnier nommé Simon, qui prit à tâche d'abrutir l'auguste enfant, et n'y réussit que trop bien pendant 6 mois qu'il resta au Temple. Simon revint ensuite siéger au conseil de sa commune (janv. 1794), et le prisonnier abandonné à lui-même expira le 8 juin 1795, âgé de 10 ans et 2 mois. Depuis plus d'un an on ne lui avait permis ni de changer de linge ni d'ouvrir sa fenêtre. On peut consulter sur la vie de ce prince infortuné: *Mém. hist. sur Louis XVII*, par M. Eckard, Paris, 1818. 3e édit., in-8: *Hist. de la captivité de Louis XVI et de la fam. roy.*, etc. Deux impost. se sont fait passer pour Louis XVII: J.-M. Hervagaut, le prem., fut condamné le 3 avril 1802 à 4 ans de prison, et m. à Bicêtre en 1812; le second, nommé Mathurin Bruneau, sabotier, a été condamné le 28 févr. 1818 à 7 ans d'emprisonnem. par le tribunal correctionnel de Rouen.

LOUIS XVIII, roi de France, 4e fils du dauphin Louis de France et petit-fils de Louis XV, naquit à Versailles le 17 nov. 1755, et porta d'abord, avec le nom de Louis Stanislas-Xavier, le titre de comte de Provence. Son éducation fut dirigée par le duc de La Vauguyon et l'évêque de Limoges, M. de Coëtlosquet; et de bonne heure il fit paraître, avec beaucoup d'esprit naturel, des connaissances très-distinguées dans les sciences et les lett., dont il se montra le zélé protect. Nommé grand-maître des deux ordres hospitaliers de Saint-Antoine et de N.-D. du Mont-Carmel, puis marié le 14 mai 1771 à Marie-Joséphine-Louise de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, il n'eut sous Louis XV, son aïeul, aucune part aux affaires publiques, et il en fut à peu près de même durant les prem. années du règne suivant. Cependant quand Louis XVI se déclara contre le parlement Maupeou, et voulut rétablir l'ancienne magistrature, Monsieur (tel était le nouveau titre du comte de Provence depuis l'avènem. de ce prince), se prononça formellement contre cette mesure, et perdit par là beaucoup de sa popularité; on lui sut gré pourtant d'avoir consenti à réinstaller lui-même la chambre des comptes. Fixé vers 1778 dans le château de Brunoy, qu'il avait acheté nouvellem., il y tint comme une petite cour: c'est là que se rassemblaient tous les courtisans mécontens des mesures de Maurepas, de Calonne et de Necker. L'opposition, jusqu'alors badine et douteuse du comte de Provence, devint plus sérieuse en 1787 lors de la prem. assemblée des notables. Président du premier bureau, il ne manqua pas un seul jour d'y paraître, et dirigea des coups violens contre le ministère, qui finit par succomber. Sa popularité devint dès lors plus grande que jamais; et il sembla s'appliquer à la mériter en votant à la seconde assemblée des notables pour que le tiers envoyât aux états-généraux autant de membres que les deux autres ordres réunis. Son bureau fut le seul qui se prononça pour cette mesure, dans laquelle était toute la révolution. Ce n'est pas qu'il faille s'en rapporter à ceux qui ont prétendu que ce prince songeait à faire tomber sur sa tête, au moyen des désordres politiques, la couronne de son infortuné frère. Cependant la révolution commençait, et les nobles de toutes les classes émigraient en foule; plus. des princes franç. avaient même déjà quitté la France. Soupçonné de vouloir imiter leur exemple, Monsieur répondit aux orateurs d'une députation tumultueuse, qui était venu l'interroger à ce sujet, qu'il ne quitterait jamais le roi. En effet Louis XVI étant parti de Paris dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, le comte de Provence quitta le Luxembourg, où il habitait depuis que la famille roy. avait quitté Versailles, et, sous le nom de comte de Lille il prit la route des frontières. Plus heureux que son frère il arriva à Bruxelles, et se rendit sur-le-champ à Coblentz, d'où il provoqua la déclaration du congrès de Pilnitz. L'année suiv. (11 sept. 1792) il vint à la tête de 6,000 hommes, et accompagné du comte d'Artois (Charles X), se réunir à l'armée prussienne qui marchait sur la France, et établit successivement son quartier-général à Verdun, à Vouziers, à Buzancy et à Somme-Suipe; mais les suites de la bataille de Valmy le refoulèrent vers l'Allemagne avec les troupes du prince de Brunswick, et le 13 nov. l'armée fut licenciée. Cette expédition malheureuse accéléra peut-être la mort de Louis XVI (1793). Les princes, alors rassemblés à Ham en Westphalie, reconnurent pour roi de France, sous le nom de Louis XVII, le jeune dauphin, enfermé dans la tour du Temple, et donnèrent au comte de Provence le titre de régent du royaume, qualité en laquelle il fut reconnu par l'impératrice de Russie, Catherine II, et par le roi d'Angleterre, George III. Monsieur se rendit ensuite à Vérone, où il apprit la mort de Louis XVII dans sa prison, et où il se déclara lui-même roi de France sous le nom de Louis XVIII (8 juin 1795). Les prodiges opérés en Italie par la valeur brillante des Français que commandait alors Buonaparte, forcèrent le nouveau roi à quitter les états de la république de Venise, ce qu'il ne fit qu'après avoir demandé à effacer son nom du *livre d'or* où étaient inscrits tous ceux des nobles vénitiens. Il se réfugia dans les rangs de l'armée de Condé, et de là dirigea en France un plan dont le résultat devait être le renversement du gouvernement républicain et la restauration de la dynastie roy. (*v.* George Cadoudal, Pichegru, etc.) Mais la trame fut découv. par le directoire, et l'armée de Condé repoussée avec les armées autrichiennes par Moreau. La petite ville de Blankenbourg (Basse-Saxe) devint ensuite son asile; il ne la quitta (13 fév. 1798) que pour se rendre à Mittau, où Paul Ier lui offrit l'hospitalité la plus généreuse. Trois ans plus tard on lui laissait à peine l'autorisation de résider à Varsovie quand Alexandre, en montant sur le trône, porta sa pension à 600.000 roubles. Buonaparte, qui déjà songeait à mettre la couronne impériale sur sa tête, lui fit faire au commencem. de fév. 1803, par le gén. prussien Keller, la proposition formelle de se désister de toutes prétentions à la succession de Louis XVI. Tout le monde connaît la lettre pleine d'une noble fierté par laquelle le prince exilé répondit à cette demande. Vers la fin de l'année suivante (1804) il lui fut permis de revenir à Mittau; il n'y resta que 3 ans, au bout desquels, contraint à chercher un nouveau refuge, il se rendit en Angleterre (1807), où il habita successivem. Gosfield, Wanstead, et enfin le château d'Hartwel, dans le comté de Buckingham. C'est là qu'il resta jusqu'aux évènem. de 1814 (*v.* Buonaparte). Rappelé sur le trône de ses pères, Louis XVIII débarqua à Calais le 24 avril 1814 après 23 ans d'exil. La majorité de

la nation, fatiguée de la tyrannie de Napoléon, l'accueillit avec plaisir, et lui donna le surnom de *Désiré*. Ici commençait pour la France une ère nouvelle, celle de la monarchie librem. constitutionnelle. Son prem. bienfait sembla devoir être l'oubli des torts communs pendant nos longs orages politiques. Mais la haine des partis ne se pouvait calmer en un jour: de là ces pressentimens sinistres d'une part, de l'autre ces concessions arrachées à la reconnaissance roy. par les hommes à qui la restauration rendait une prépondérance qu'ils n'avaient plus l'habitude d'exercer, et dont ils abusèrent avant d'avoir bien mesuré leurs forces. L'histoire décidera toutefois si nulle autre cause que les fautes ou les violences du parti soudainement relevé de sa longue impuissance ne concourut à produire le mouvement aussi prompt qu'inattendu qui en 1815 (mars) livra de nouveau la France à Buonaparte. Nous n'anticiperons pas non plus sur les arrêts de la postérité relativement aux diverses phases du gouvernement de Louis XVIII depuis l'époque de la 2e restauration (17 juillet 1815). D'ailleurs la reconnaissance profonde que tout Français conserve pour le royal auteur de la *Charte* qui nous régit deviendrait l'excuse d'un respectueux silence, s'il fallait, parmi les actes de son règne, distinguer ceux qu'a voulus le prince d'avec ceux que, suivant un des dogmes de notre religion politique, on ne doit imputer qu'aux ministres, justiciables de la conscience des peuples pour le mal qui ne peut émaner d'un trône constitutionnel. Ainsi sans nous arrêter aux qualifications anticipées qu'ils ont reçues des partis, nous indiquerons nominativement, comme complém. de cette ébauche, les 6 ministères qui se sont succédé pendant le règne constitutionnel de Louis XVIII à partir de la 2e restauration : 1° MM. Pasquier, Talleyrand, Louis, Jaucourt, Fouché, Gouvion St-Cyr (9 juill. 1815); l'intér. vacant; 2° Barbé-Marbois (puis Pasquier), Richelieu, Vaublanc (ensuite Lainé), Clarke (et de nouv. Gouvion St-Cyr), du Bouchage (un instant Gouvion-St-Cyr que remplace Molé), Corvetto (et Roy), Decazes (28 sept. 1815); 3° Decazes, de Serre, Dessoles, Louis, Gouvion-Saint Cyr et Portal (29 déc. 1818); la police réunie à l'intér.; 4° le même ministre dirigeant et MM. Pasquier, de Serre, Roy, Latour-Maubourg et Portal (19 nov. 1819); 5° le Cte Siméon remplace M. Decazes (20 fév. 1820); 6° enfin MM. de Villèle, Corbière, Châteaubriand, etc. Une grande entreprise, l'expédition d'Espagne, venait de justifier la confiance de Louis XVIII dans le dévouement de la nouvelle armée par laquelle sa volonté royale avait depuis la fin de 1815 remplacé les vieilles cohortes de Napoléon; le prince généralissime (actuellement dauphin), de retour de la Péninsule, qu'alors on croyait pacifiée, avait rapporté aux Tuileries les palmes de son triomphe, et fait oublier au roi, dans les effusions d'une touchante entrevue, les souffrances cuisantes qu'il ressentait depuis plus. années : son mal provenait de l'inaction à laquelle le condamnaient l'âge et son extrême corpulence. Cependant quoique sa force d'âme parût depuis long-temps maîtriser la violence même du mal, les symptômes d'une fin prochaine n'en devenaient pas moins manifestes : il expira le 16 sept. 1824, et 8 jours après sa dépouille mortelle fut portée à St-Denis au milieu de solennités et d'une pompe vraiment dignes de la majesté royale. Le roi régnant, Charles X, son frère, lui succéda. Louis XVIII, qui pendant ses longues infortunes trouva dans la culture des lettres ces consolations que le sage sait toujours se créer, composait fort agréablement des vers, surtout le madrigal. Il est, ou on le présume aut. de plus. ouvrages dont M. A. Mahul a recueilli les titres dans le 5e v. de son *Annuaire nécrologique*, et parmi lesquels on distingue les suivans : *les Mannequins*, Ispahan (sans date), in-12 (contre MM. Maurepas, Turgot, Terray); *Description historique d'un monstre symbolique*, etc., 1784, in-8; *Eclaircissemens sur le livre rouge, en ce qui concerne Monsieur, frère du roi*, Paris, 1790, in-8; *Relation d'un voyage à Bruxelles, à Coblentz, en 1791*, Paris, 1823, in-8, 10 édit., etc. M. Meissonier a pub. en 1824 *Correspond. et écrits politiq. de S. M. Louis XVIII*, 1 vol. in-18. M. A.-A. Barbier avait annoncé (t. 23, p. 786, de la *Revue encyclopédique*) la publication prochaine des *Lettres écrites d'Hartwel* : cet ouv., imp. en 1824, n'a point été mis en vente, et tous les exempl. ont été détruits. Parmi les ouv. qui ont été composés sur la vie de ce prince, nous signalerons l'*Histoire de S. M. Louis XVIII, surn. le Désiré, depuis sa naissance jusqu'au traité de paix de 1815*, par A. Antoine, Paris, 1816, in-8; *Vie de Louis XVIII..... continuée jusqu'à sa mort*, par Alph. de Beauchamp, ibid., 1825 (3e édit.), 2 vol. in-8; et *Règne de Louis XVIII* par Barbet du Bertrand, ibid., 1825; 2 vol. in-8, 2e édition.

LOUIS, dauphin, dit communém. *Monseigneur* ou le *Grand-Dauphin*, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né en 1661 à Fontainebleau, eut pour gouverneur le duc de Montausier, et pour précepteur Bossuet, ce qui n'empêcha point qu'il n'eût entre autres défauts un goût trop vif pour les plaisirs, et qu'il ne fût un des princes les plus médiocres de son temps. C'est pour lui que fut entreprise la belle collection classique dite *ad usum Delphini*. Il suivit Louis XIV dans plusieurs campagnes, et se signala comme général en 1688 à la tête de l'armée du Rhin, et en 1694 dans la Flandre, où ses manœuvres habiles firent échouer les projets de l'ennemi sur Dunkerque. Du reste il n'eut aucune influence polit., et vécut dans une espèce de retraite à Meudon, où, sur la fin de sa vie il se corrigea des défauts que l'on avait reprochés à sa jeunesse, et où il m. le 14 avril 1711. Duclos l'a caractérisé en le nommant le meill. des hommes et le plus médiocre des princes. Marié en 1681 à Marie-Christine de Bavière, il en eut 3 fils, dont le duc de Bourgogne, qui lui succéda dans le titre de dauphin, et le duc d'Anjou, depuis roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V. Parmi ses maîtresses, on cite Mlle de Caumont de la Force, depuis comtesse de Roure, et Mlle Choin, qui, selon certains auteurs, lui fut unie secrètem. par les liens du mariage, comme Mme de Maintenon à Louis XIV.

LOUIS, dauphin, fils du précéd., petit-fils de Louis XIV et père de Louis XV. V. BOURGOGNE.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV et de Marie Lekzinska, né à Versailles en 1729, et m. en 1765 à Fontainebleau, joignait à beauc. d'instruct. beauc. de vertus et de modestie. Cependant on lui reprochait une piété trop minutieuse et un trop grand attachement aux jésuites. Louis XV l'avait conduit en 1745 à l'armée de Flandre, et assista avec lui à la bataille de Fontenoi, mais du reste il le tint constamm. éloigné des affaires. Ce prince avait été marié d'abord à Marie-Thérèse d'Espagne (1745), puis à Marie-Josèphe de Saxe. Il eut de celle-ci 4 fils, le duc de Bourgogne, m. en 1771 à l'âge de 9 ans, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, actuellement régnant. Voyez, pour plus de détails, la *Vie de Louis Dauphin* par Villiers, 1769, in-12; id. par Proyart, 1778, in-8; *le Dauphin, père du roi, sa femme et ses enfans*, par M. du Rozoir, Paris, 1815, in-12; *Mém. sur la vie de Louis Dauphin*, par Griffet, 1777, 2 vol. in-12; et son *Oraison funèbre* par M. l'abbé de Boulogne, 1765.

LOUIS Ier, roi d'Espagne, fils aîné de Philippe V, né en 1707, monta sur le trône en 1724, quand son père, dévoré d'une noire mélancolie, abdiqua, et se retira dans le couvent de St-Ildephonse. Mais il m. au bout de 8 mois, le 31 août, et son père fut obligé de reprendre les rênes du gouvernement.

LOUIS Ier, dit *le Germanique*, *le Pieux*, *le*

Vieux, roi de Germanie, était le 3e fils de Louis-le-Débonnaire, et naquit en 806. Son père, lorsqu'il partagea ses états entre ses 3 enfans, lui donna la Bavière. Il prit les armes contre lui avec ses frères à l'époque où Louis voulut revenir sur le partage, contribua à le faire déposer, puis se réunit à Pépin, son frère, contre Lothaire, l'aîné de tous, et fit rétablir le monarque dépossédé. Il se révolta de nouveau en 840, et tel fut le chagrin que cette nouvelle ingratitude causa à son père, que celui-ci en m. peu après. Louis-le-Germanique combattit ensuite Lothaire, qui, comme empereur, prétendait à la suprématie sur ses frères; et l'ayant défait à la bataille décisive de Fontenai (841), il se composa un royaume qui comprenait, outre l'ancienne France au-delà du Rhin, la Saxe, la Thuringe, la Bavière, la Pannonie, les Grisons, la Lorraine, et qui fut appelé royaume de Germanie. Au reste il gouverna depuis avec beaucoup de modération et de sagesse, et sut écarter de ses peuples le fléau de la guerre. Sa tranquillité cependant fut troublée par une révolte de ses fils; mais il les fit presque aussitôt rentrer dans le devoir. Il m. en 876, laissant 3 fils, Carloman, Louis II et Charles le-Gros.

LOUIS II, roi de Germanie, fils puîné du précédent, lui succéda en 876. Charles-le Chauve, son oncle, étant entré en Allemagne pour le dépouiller, il le battit près d'Andernach, le 8 oct. de la même année. Trois ans après, ce prince étant m., il revendiqua lui-même la souveraineté de la France, et pénétra dans la Champagne; mais il fut vaincu à son tour et forcé de retourner dans ses états. En 880 Carloman, son frère aîné, lui laissa la Bavière. En 881 il battit les Normands près de Thin, dans la forêt de Carbonnière; mais ceux-ci l'ayant ensuite mis en pleine déroute à Ebsdorf, il mourut de chagrin peu après en 882.

LOUIS Ier, dit *le Grand*, roi de Hongrie et de Pologne, fils et success. de Charobert, né en 1326, roi de Hongrie seulement en 1342, commença par soumettre les Transylvaniens révoltés, secourut Casimir, son oncle, roi de Pologne, contre Jean-l'Aveugle (1344), battit les Turks qui avaient envahi la Transylvanie, soumit les Croates rebelles, combattit les Vénitiens devant Zara, que ses efforts ne purent empêcher d'être prise, puis alla à Naples venger la mort d'André, son frère, victime de Jeanne de Naples, sa femme, et d'André de Duras (1348). Il voulut ensuite se faire reconnaître roi de Naples; mais la peste l'obligea de retourner dans ses états. Il ne revint en Italie qu'en 1350, et soumit de nouveau tout le pays, mais sans obtenir le résultat qu'il désirait; puis il recommença la guerre contre les Vénitiens, reprit Zara, et réunit toute la Dalmatie à son empire. Casimir étant mort en 1370, Louis fut élu roi de Pologne; mais il s'aliéna le cœur de ses nouveaux sujets par le peu d'égards qu'il eut pour leurs prérogatives; et la conduite d'Elisabeth, sa mère, qu'il y laissa avec le titre de régente, ne contribua pas à ramener les esprits. Louis m. en 1382, extrêmement regretté des Hongrois, dont il méritait toute la reconnaissance par sa bonté, sa justice et sa sagesse. Il aimait les lett., fit de sages lois, abolit les combats judiciaires, et fut surnommé *le Grand*, titre qu'il dut autant à ses vertus privées qu'à son héroïsme et à ses victoires. Il ne laissa que 3 filles.

LOUIS II, roi de Hongrie et de Bohême, né en 1506, fils de Ladislas VI ou VII, n'avait que 10 ans lorsqu'il succéda à son père. Incapable par son âge de gouverner ses états, ses ministres régnèrent en son nom, et provoquèrent par leur imprudence une guerre qui devait entraîner la perte du jeune monarque. Soliman II ayant envoyé à Louis une ambassade pour lui proposer la prolongation de la trève conclue entre Ladislas et Selim (*v.* ces noms), et ses ambassadeurs ayant été reçus d'une manière outrageante, le sulthan envahit la Hongrie avec une puissante armée, s'empara de Belgrade après six semaines de siége, et de la plupart des places de ce royaume et de la Croatie. Après une assez longue alternative de revers et de succès, Louis, qui s'était mis à la tête de son armée, fut complètement défait à la bataille décisive de Mohatz (29 août 1526), et perdit la vie pendant l'action. Son corps fut retrouvé dans un marais, où il avait été englouti avec son cheval. Ce prince n'avait que 20 ans. Marié en 1521 à Marie, sœur de Charles-Quint, il n'en avait pas eu d'enfans. Ferdinand Ier d'Autriche lui succéda sur le trône de Hongrie.

LOUIS D'ARAGON (don), fils et successeur de Pierre II, roi de Sicile, monta sur le trône en 1342 âgé de 5 ans et demi. Son oncle, le duc de Randazzo, gouverna avec beaucoup de sagesse pendant les 6 prem années de sa minorité. Mais à sa mort, arrivée en 1348, la Sicile fut agitée par la rivalité des Clermont et des Paluzzi. Les prem. appelèrent à leur secours les rois de Naples de la maison d'Anjou, et leur livrèrent 116 villes ou forteresses de la Sicile; et sans la faiblesse de la nouvelle dynastie napolitaine, la Sicile serait sans doute retombée sous le joug de cette maison française, chassée avec tant d'éclat 72 ans auparavant. Louis m. au milieu de ces troubles en 1355, ne laissant qu'un fils âgé de 13 ans, qui régna sous le nom de Frédéric-le-Simple.

LOUIS DE TARENTE, 2e fils de Philippe, prince de Tarente, se fit aimer de Jeanne de Naples, sa cousine, qui, par ses conseils, donna la mort à André de Hongrie, son mari (1345), et l'épousa lui-même en secondes nôces (1347). Devenu roi de Naples par ce mariage, il ne déploya ni caractère ni talent pour conserver son royaume. Il ne manquait pas de valeur cependant; mais cette valeur passive et aveugle ne pouvait diriger les autres. Louis Ier de Hongrie, frère d'André, s'empara 2 fois de tous ses états (1348 et 1350), et le força de fuir en Provence. Revenu après le départ de ce prince, il s'abandonna aux voluptés les plus grossières, et laissa le royaume tomber dans l'anarchie. Il m. en 1362 sans postérité, égalem. méprisé et détesté des grands, du peuple et de sa femme.

LOUIS Ier, duc d'Anjou, 2e fils du roi Jean, né en 1339, se trouva à la bataille de Poitiers en 1359. En 1360 Jean le désigna pour aller le remplacer en qualité d'otage dans la prison de Lond. Louis y alla, mais il s'échappa bientôt après. En 1365 il fut envoyé en Bretagne pour ménager un accommodem. entre la veuve de Charles de Blois et Jean de Montfort; puis, ayant été nommé lieutenant du roi pour le Languedoc et la Guienne, il acheva d'enlever ces 2 provinces aux Anglais, et les expulsa du Limosin. Il remporta aussi sur eux quelq. avantages en Bretagne (1373), et fit prisonnier leur général Thomas Filton (1377). Nommé cette même année régent du royaume pendant la minorité de Charles VI, il causa par son ambition de grands troubles dans le royaume, satisfit son avarice aux dépens de l'état, et amassa des sommes immenses pour se rendre maître du roy. de Naples, que la reine Jeanne Ire lui avait donné en l'adoptant. En effet il se fit couronner en 1382 roi de Sicile par Clément VII à Avignon, et partit l'année suivante pour l'Italie avec une armée considérable; mais la fatigue et les maladies en moissonnèrent une partie en chemin, et lui-même mourut de chagrin à Biseglia, près Bari, en 1384.

LOUIS II, fils du précéd. et duc d'Anjou comme son père, naquit à Toulouse en 1377, et fut couronné roi de Naples en 1389 par Clément VII à Avignon; mais il ne put se mettre en possession de son royaume, et fut battu par Ladislas, son compétiteur. Rappelé par les Napolitains en 1409, il défit son rival à son tour (1411); mais son triomphe n'eut point de résultat. Rentré en France, il se brouilla à mort avec la maison de Bourgogne en

renvoyant la fille du duc, fiancée depuis trois ans à l'aîné de ses fils. Un complot terrible, et dont le but était de l'égorger avec sa famille, se forma contre lui (1412); heureusem. l'indiscrétion d'une femme le fit échouer (1414). L'année suivante Louis songea encore à conquérir le trône de Naples, que venait de laisser vacant la m. de Ladislas, et envoya en avant un corps de troupes; mais il tomba malade à Angers sur ces entrefaites, et y m. en 1417.

LOUIS III, duc d'Anjou et de Provence, né en 1403, succéda à son père en 1417. Trois ans après il se présenta devant Naples avec 13 bâtimens, et força la reine Jeanne II à le reconnaître pour successeur à la place d'Alphonse, roi d'Aragon, qu'elle avait d'abord adopté. Mais celui-ci le chassa bientôt après, et le força de se réfugier à Rome, où il vécut des bienfaits du pape. Ramené en triomphe presque aussitôt (1423) par le duc de Milan, il se vit bientôt attaqué de nouveau, et continua 10 ans la guerre avec une alternative de revers et de succès. Au bout de ce temps il m. à Cosenza en 1434, sans laisser de postérité. Son frère, René-le-Bon, duc de Lorraine, hérita de ses états d'Anjou et de Provence.

LOUIS. V. BADE, BAVIÈRE, etc.

LOUIS II, duc de Bourbon, dit *le Bon* et *le Grand*, né vers 1337, était fils de Pierre Ier, qui fut tué à la bataille de Poitiers. Après sa m., Louis courut à la tête de 350 hommes d'armes offrir ses services au dauphin, alors régent, puis resta 8 ans comme otage en Angleterre à la place du roi Jean. A son retour il combattit les Anglais, qui, au mépris des traités, occupaient encore quelques villes françaises, servit sous Duguesclin, qu'il proclamait son modèle et son ami, alla en Espagne secourir Henri de Transtamare, puis fit la guerre avec succès à Charles-le-Mauvais. Nommé par Charles V mourant tuteur du jeune Charles VI, avec les ducs de Berry et de Bourgogne, il accompagna le prince en Flandre, et contribua à la victoire de Courtrai, passa ensuite avec quelq. chev. en Afrique pour combattre les Sarasins, revint bientôt en France, où sa présence était plus nécessaire, s'opposer aux progrès des Anglais, qui avaient envahi le Poitou. Il les chassa de nouveau. En 1391 il partit à la tête de 20,000 hommes pour donner des secours aux Génois contre les Barbaresques, et en un jour il battit deux fois les troupes du roi de Tunis. L'année suivante (1392) la maladie du roi le força de reprendre l'administ. de l'état; mais il ne se servit de son pouvoir que pour empêcher les abus et les vexations de toute espèce, multipliés par la reine-régente et par le duc de Bourgogne. Il y avait déjà long-temps, qu'indigné du spectacle d'une cour corrompue, il s'était retiré dans sa province, et avait vécu loin des affaires. En 1407 il demanda hautement qu'on traduisît en justice le duc de Bourgogne, assassin présumé du duc d'Orléans; mais ses demandes furent inutiles. Le mépris et la haine qu'il voua depuis cette époque au duc de Bourgogne attirèrent des représailles de la part de ce prince, qui vint mettre à feu et à sang une partie du Bourbonnais. Louis marchait à sa rencontre quand il tomba malade à Montluçon; il y mourut en 1410, âgé de 73 ans. On a l'*Histoire de la vie, faits héroïques, etc., de très-valeureux prince Louis III de Bourbon*, Paris, 1612, in-8; consulter aussi l'*Histoire de la maison de Bourbon par Désormeaux*, t. I.

LOUIS D'ORLÉANS. V. ORLÉANS (D').

LOUIS DE PRUSSE (FRÉD.-CHRISTIAN), appelé communément Louis-Ferdinand, né en 1772, était fils du prince Ferdinand de Prusse, frère du grand Frédéric; il fit ses prem. armes lors de l'expédition prussienne en Champagne (1792), et plus tard (1806) contribua beaucoup à faire déclarer la guerre à la France. Promu au grade de lieutenant-général, et mis à la tête d'un corps de 8,000 h., il prit position à Saalfeld, et, malgré la défense du duc de Brunswick, attaqua une colonne française. Cerné, écrasé de toutes parts, il refusa de se rendre, et m. percé de 9 blessures mortelles, le 9 octobre 1806. On a pub.: *Anecdotes et traits caractéristiques du prince L.-F. de Prusse*, Berlin, 1807, in-8, en allemand, etc.

LOUIS (ST), év. de Toulouse, né en 1275, fils de Charles-le-Boiteux, roi de Naples, fut 7 ans (1287-1294) otage du roi d'Aragon pour son père. Redevenu libre, il refusa, malgré les vives exhortations de ses parens, la main de la princesse de Majorque et la couronne de Naples, céda ses droits à son frère Robert, et entra dans les ordres en 1296. Boniface VIII le nomma aussitôt à l'évêché de Toulouse. Le jeune Louis n'accepta qu'avec répugnance cette haute fonction; et même, après avoir gouverné 2 ans son diocèse avec beaucoup de piété et de sagesse, il allait se rendre à Rome et supplier le St père de le délivrer du fardeau de l'épiscopat, quand il tomba malade, et mourut à Brignoles le 19 août 1298. Il fut canonisé en 1317 par Jean XXII. Sa *vie* a été écrite en latin par un contemporain, et publiée à Anvers en 1602, in-8, traduit en italien par 2 auteurs différens, Montréal, 1651, Vérone, 1658, in-4, et en français par Arnauld d'Andilly, et par le père Anselme, Avignon, 1713, in-12.

LOUIS (ST) DE GONZAGUE. V. GONZAGUE.

LOUIS (ANTOINE), célèb. chirurgien, né à Metz en 1723, s'acquit par ses talens l'amitié de La Peyronie, prem. chir. du roi, fut nommé substitut du chir. en chef de l'hôpital de la Charité (1757), puis chir.-major-consultant de l'armée du Haut-Rhin (1761), et m. en 1792, laissant un très-gr. nomb. d'*Opuscules* et *Mémoires* très-estimés, dont on trouvera la liste dans la *Biographie médicale* imp. chez Panckoucke). Nous nous bornerons à citer les suivans: *Recueil sur l'électricité médicale*, Paris, 1763, 2 v. in-12; *Chirurgie pratique sur les plaies d'armes à feu*, ib., 1746, in-4; *Positiones anatomicæ et chirurgicæ de vulneribus capitis*, ibid., 1749, in-4; *Six Lettres sur la certitude des signes de la mort*, ib., 1753, in-12. Il avait été chargé des articles de chirurgie de l'Encyclopédie, et dans la suite ces articles réunis formèrent un Dictionnaire de chirurgie en 2 vol. in-12: on connaît aussi de lui de nomb. Consultations MSs. sur des points de médecine légale laissées entre les mains de son héritier, et dont la publication est désirable.

LOUIS *de Dôle* (autrement LOUIS BEREUR), né dans cette ville au commencement du 17e S., entra dans l'ordre des capucins à l'âge de 16 ans, remplit successivement les différens emplois de sa communauté, fut nommé provincial, et mourut en 1636, avec la réputation d'un savant théologien et d'un habile prédicat. On a de lui un traité sous ce titre: *Disputatio doctissima quadripartita de modo conjunct. concursuum Dei et creaturæ ad actus liberos ordinis naturalis, præsertìm ad pravos*, etc., Lyon, 1634, in-4. F. Bernier (*v.* ce nom) a employé les mêmes argumens que le P. Louis de Dôle dans ses discussions avec les jésuites.

LOUISE DE LORRAINE, reine de France, née à Nomeni en 1554, fille de Nicolas, comte de Vaudemont, et de Marguerite d'Egmont, épousa Henri III en 1575. Ce monarque, n'étant encore que duc d'Anjou, et allant prendre possession de la couronne de Pologne, avait remarqué Louise à la cour du duc de Lorraine, son cousin, et, de retour en France, il s'était empressé de demander sa main. L'empire que la jeune reine sembla prendre sur son époux alarma Catherine de Médicis, qui donna à Louise le conseil perfide de fatiguer le roi de remontrances sur sa conduite. Ses plaintes, écoutées d'abord avec patience, finirent par devenir importunes. Henri s'éloigna de la reine, qui ne put réussir à le ramener par ses touchantes prières. Après l'assassinat du roi, Louise, dont la tendresse

pour son volage époux ne s'était point démentie, demanda plus. fois à Henri IV la punition des complices de Jacques Clément, et finit par se retirer dans le château de Moulins, où elle m. en 1601, exténuée par l'excès de sa douleur et les exercices de la piété la plus austère.

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, mort au Pont-d'Ain (1476), était fille du comte Philippe de Bresse, et fut mariée à 12 ans à Charles d'Orléans, comte d'Angoulême. Veuve à 18 ans, elle se retira au château de Cognac, revint à la cour à l'avènem. de Louis XII, fut nommée régente du royaume en 1515, quand François Ier, devenu roi, partit pour l'Italie. Après la bataille de Pavie, elle prit les mesures les plus efficaces pour sauver le royaume, contribua à la délivrance de son fils, et signa avec Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas en 1529 le traité de Cambrai, nommé aussi à cause de cette circonstance le *traité des Dames*. Elle m. en 1532 à Grez (Gatinais), âgée de 54 ans. On trouva dans ses coffres 1,500,000 écus d'or. Cette princesse avait été cause de la désertion du connétable de Bourbon, qu'elle avait fait injustement persécuter par le roi, parce qu'il avait refusé sa main. Elle laissa un *Journal* (espèce d'éphémérides des évènemens de son temps) de 1501 à 1522, inséré par Guichenon dans les *Preuves de l'histoire généalogique de la maison de Savoie*, réimp. à la suite des *Mémoires de Du Bellay*, et dans le t. XVI des *Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*.

LOUISE-AUGUSTE-WILHELMINE-AMELIE, reine de Prusse, fille du duc de Mecklenbourg-Strelitz et de Caroline de Hesse-Darmstadt, née à Hanovre en 1776, mariée en 1793, se distingua par son courage et sa résignation après la bataille d'Jéna (1806). Elle m. au chât. de Hohenzieritz en 1810. On a publié sur cette princesse les écrits suivans : *Luise Kœniginn von Preussen*, etc., Berlin, 1810, in-8; *la Reine Louise*, par mad. de Berg, ib., 1814; *Eloge historique de L.-A. de Meklembourg, reine de Prusse*, lu à l'acad. de Dijon en 1818 par le marq. de Courtivron, Dijon, 1818, in-8.

LOUISE-MARIE DE FRANCE (madame), dernière fille de Louis XV et de Marie Lekzinska, née à Versailles en 1737, prit le voile chez les carmélites de St-Denis en 1771, et y m. en 1787 après s'être fait remarquer par ses vertus, sa piété, et l'ordre qu'elle mit dans l'administration des revenus de la maison. Louis XV allait souvent la visiter dans sa retraite, et les courtisans craignirent plus d'une fois que les conseils et l'exemple de sa fille ne le déterminassent à rompre avec les favorites. L'abbé Proyart a publié la *vie* de cette princesse, Bruxelles, 1793, in-12.

LOUISE-ULRIQUE, reine de Suède, sœur de Frédéric II, roi de Prusse, née à Berlin en 1720, fut mariée au prince royal de Suède, Gustave-Adolphe, en 1744, devint reine en 1751, et se distingua par la protection qu'elle accorda aux lettres, à l'agriculture, à l'éducation, et par la fermeté qu'elle déploya dans les troubles de la Suède en 1756. Après la m. de son époux (1771), Louise Ulrique se rendit à Berlin, séjourna près d'une année auprès de son frère, le grand Frédéric, et retourna ensuite en Suède, où son fils, Gustave III, venait d'opérer un changement dans le gouvern. Quelques nuages s'étant élevés entre ce monarque et sa mère, celle-ci passa les dern. années de sa vie dans la retraite, et m. dans son château de Swartzioe en 1782.

LOUISE. V. CONTI, GONZAGUE et GUZMAN.

LOUP (ST), en latin *Lupus*, né à Toul vers le commencem. du 5e S., fut le succ. de St Ours au siége épiscopal de Troyes; il alla ensuite dans la Grande-Bretagne avec St Germain d'Auxerre pour y combattre les erreurs des Pélagiens, qui commençaient à s'introduire dans cette île; et, à son retour dans les Gaules, sut fléchir le farouche Attila (*v.* ce nom), qui, déjà maître d'une grande partie de la Gaule orientale, menaçait de traiter la ville de Troyes avec la même rigueur que les autres cités tombées en son pouvoir. Après la célèbre victoire d'Aetius (*v.* ce nom) sur le roi des Huns, St Loup, qui avait accompagné le barbare dans sa retraite, fut accusé de trahison, et se vit forcé de quitter son évêché. Il y revint toutefois 2 ans après, et m. à Troyes en 478. L'Eglise honore sa mémoire le 29 juillet. On trouve dans le *Spicilége* de D. L. d'Acheri (t. V) et dans le 1er vol. de la *Collection* des conciles une *Lettre* de St Loup à Sidoine-Apollinaire. — Un autre ST LOUP ou LEU, en latin *Lupus*, fut évêque de Bayeux, et m. en 461 ou 465. — Un troisième, év. de Lyon, assista au concile d'Orléans en 538, et m. en 542. Sa fête est fixée au 5 sept. — ST LOUP LOU ou LEU, en latin *Lupus*, év. de Sens, m. vers l'an 623, et que l'église honore le 1er sept., est le patron de la paroisse de Paris du nom de St-Leu.

LOUP, en latin *Servatus Lupus*, abbé de Ferrières, né vers l'an 805, regardé comme un des meilleurs écriv. du 9e S., enseigna les belles-lett. à Fulde, assista au concile de Verneuil en 844, et au 2e concile de Soissons en 853. On ne trouve plus de traces de lui dans l'histoire après 862, mais on sait qu'il fonda une bibliothèque très-belle pour le temps, qu'il fit copier beaucoup de MSs., qu'il fut en correspondance avec la plupart des souverains de son temps. On a de lui des *Lettres* (*Liber epistolarum*), publiées par Papire-Masson, Paris, 1588, in-8, ins. dans les *Scriptores Francorum* de Duchesne, publiées de nouveau par Baluze avec notes (cette édit. est la meill.); une *Dissertation sur 3 questions théologiques* (la prédestination, le libre arbitre, le prix de la m. de J.-C.), pub. en 1648, in-16 (sans nom de ville), et Paris, 1650, in-8, par Simond (excell. édit.), ins. dans un *Recueil d'ouvrages sur la prédestination et la grâce*, par Guilbert Manguin, Paris, 1650, in-4; des *Hymnes*, etc. V. pour plus de détails l'*Histoire littéraire de France*, t. V.

LOUPOIGNE. V. JACQUEMIN.

LOUPTIÈRE (JEAN-CHARLES DE RELONGUE DE LA), litt., memb. de l'acad. des Arcades de Rome et de celle de Châlons-sur-Marne, né en 1727 au château de La Louptière (diocèse de Sens), mort à Paris en 1784, a laissé un *Recueil de poésies et œuvres diverses*, Paris, 1768 et 1574, 2 v. in-12. — LOUPTIÈRE (Amable-François-Louis LE BRETON DE LA), d'abord oratorien, puis avocat, m. assassiné pendant la révolution, a publié une imitation en vers du *Jugement dernier* d'Young, 1772; et 4 *satires* intit. les *Juvénales*, 1779. Plusieurs autres *Poésies* du même aut. sont restées MSs.

LOURDET DE SANTERRE (JEAN-BAPT.), ancien maître des comptes, m. à Paris en 1815, est aut. de plus. pièces de théâtre, parmi lesquelles nous citerons : *Colinette à la cour*, ou *la Double épreuve*, gr. opéra en 3 actes, musique de Grétry, 1782; *l'Embarras des richesses*, ib., musique de Grétry, 1782; *le Savetier et le Financier*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes, musique de Rigal, 1778; *Zimeo*, opéra en 3 actes, musiq. de Martini, 1800.

LOUREIRO (JEAN de), botaniste portugais, né vers 1715, embrassa l'état ecclésiast., passa dans la Cochinchine pour en convertir les habitans; et, dans le but d'acquérir leur confiance, se livra à la médecine et à la botanique, dans laquelle il devint très-habile. Il voyagea aussi en Chine et en divers pays. Revenu à Lisbonne au bout de 26 ans, il y m. en 1796, après avoir publié son excell. *Flore de la Cochinchine* (latin), imp. aux frais de l'acad. des sciences portugaise, Lisbonne, 1790, 2 vol. in-4.

LOUSTALOT (N.), né en 1762 à St-Jean-d'Angely, fut reçu avocat au parl. de Bordeaux en 1788, vint à Paris en 1789 pour concourir à la révolution,

fut admis par L. Prudhomme au nombre des rédacteurs du pamphlet périodique intit. : *Révolutions de Paris, dédiées à la nation*, 1790 et années suiv., en rédigea l'introduction et les prem. numéros, et m. dans les prem. jours d'oct. de la même année (1790). On n'a d'ailleurs aucun autre détail biographique sur cet écrivain.

LOUTHERBOURG, ou plus exactement LUTHERBURG (PHILIPPE-JACQUES), peintre, né à Strasbourg en 1740, fut élève de Tichsbein, et ensuite de Casa-Nova, devint membre de l'académie de Paris en 1768, passa ensuite en Angleterre, et y composa plus. tableaux pour les gouvern. anglais et russe. Il s'occupa aussi de la gravure à l'eau-forte, y acquit une grande réputation, et m. à Londres vers 1814. On voit de lui dans le château de Rambouillet une bataille qui peut être placée à côté des meill. productions de Wouwermans. C'est à cet artiste que l'on attribue l'invent. du *Théâtre pittoresque et mécanique*, depuis mis en œuvre par l'artiste Pierre, et ses essais en ce genre ont été décrits dans un journal littér. en allem. sous le nom d'*Eduphysion*. Le *Magasin encyclopédique* (année 1809, n° 4) renferme une *Notice* sur Loutherbourg.

LOUTHF-ALY-KHAN, septième et dernier vekyl, ou régent de Perse, de la dynastie de Zend, né vers 1770, succéda à son père Djaafar-Khan en 1789, vainquit d'abord ses compétiteurs, l'eunuque Agha-Mohammed et le prince Seid Mourad, mais finit, après 3 défaites successives, par tomber entre les mains du prem., qui lui fit arracher les yeux. Il orna ensuite le triomphe de son vainqueur, et fut égorgé, ainsi que toute sa famille, à Teheran en 1794. La dynastie de Zend fut remplacée sur le trône de Perse par celle des Khadjars, commencée par l'eunuque Agha-Mahammed-Khan, oncle de Fath-Ali-Khan, aujourd'hui régnant.

LOUVARD ou LOUVART (D. FRANÇOIS), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1662 à Claux-Généreux (diocèse du Mans), montra un grand zèle contre la bulle *Unigenitus*, ce qui le fit exiler et incarcérer plus. fois. Il s'échappa et se réfugia en Hollande, où il m. en 1739. On a de lui plus. écrits de controverse tombés dans un juste oubli. Il avait pub. le Prospectus d'une édit. des *Œuvres de St Grégoire de Naziance*, qui n'a point paru.

LOUVEL (LOUIS-PIERRE), célèbre assassin, né à Versailles en 1783, fils d'un marchand mercier très-pauvre, avait été placé aux Enfans-Trouvés. Sorti de cette maison en 1794, il prit l'état de sellier, employa une foule de subterfuges pour échapper à la conscription, et réussit à s'y soustraire. Cependant, admirateur passionné de Napoléon, il le suivit à l'île d'Elbe, à Waterloo, à Rochefort. Revenu à Paris après le départ du monarque détrôné pour Ste-Hélène, il conçut le projet d'assassiner toute la famille royale et se fit recevoir dans la sellerie du roi, pour être à même de saisir toutes les occasions. Ce fut le 13 fév. 1820 qu'il commença à exécuter son projet par le meurtre du duc de Berry à sa sortie de l'Opéra. Saisi presque aussitôt, et trad. devant la chambre des pairs, il montra pend. son procès une grande impassibilité qu'il conserva jusque sur l'échafaud, où il fut décapité le 7 juin 1820. On peut consulter sur Louvel l'*Hist.* de son procès pub. par M. Maurice Méjan, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

LOUVENCOURT (MARIE), demoiselle poète, m. à Paris, sa patrie, en 1712, à l'âge de 32 ans, a composé un grand nomb. de *Cantates*, mises en musique par Bourgeois et Clérambault, et quelq. autres pièces de vers insér. dans différens recueils.

LOUVERTURE (TOUSSAINT). V. TOUSSAINT.

LOUVET (PIERRE), avocat et historien, né près de Beauvais en 1569 ou 1574, fut maître des requêtes de la reine Marguerite en 1614, et m. dans sa patrie en 1646. On a de lui : *Coutumes de divers bailliages observés en Beauvaisis*, Beauvais, 1615, 1618, in-4 ; *Histoire de la ville et cité de Beauvais*, etc., Rouen, 1613, in-8 ; *Histoire et antiquités du pays de Beauvaisis*, Beauvais, 1631, in-8 ; *Histoire et antiquités du diocèse de Beauvais*, ibid., 1635 ; *Anciennes remarques de la noblesse du Beauvaisis*, etc., ib., 1631 ou 1640, in-8 ; et quelq. autres écrits peu remarquables. — Un autre Pierre LOUVET, hist., né également à Beauvais en 1617, mais d'une autre famille que le précéd., étudia d'abord la médecine, se livra ensuite à l'étude de l'histoire et de la géographie, à l'enseignement, et m. en 1680, avec le titre d'historiographe du prince de Dombes. On a de lui un assez grand nomb. d'ouv., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. hist. de la France*. Nous citerons seulement les abrégés des *Hist. d'Aquitaine*, *du Languedoc*, *de Provence*, etc. ; et *le Mercure holland.*, ou *Conquêtes du roi* (Louis XIV) *en Hollande*, *en Franche-Comté*, *en Allemagne*, etc., Lyon, 1673-80, 10 vol. in-12, ouv. qu'il ne faut pas confondre avec un autre *Mercure hollandais*, imp. dans le même temps à Amsterdam, et qui est rédigé dans un esprit tout différent. Les deux prem. vol. du *Mercure* de Louvet ont paru en plus. parties sous les tit. d'*Abrégé de l'Hist. de Hollande*, — *de l'Histoire de Franche-Comté*, etc.

LOUVET DE COUVRAY (JEAN-BAPTISTE), litt., député à la convention nationale, né à Paris en 1764, était commis chez un libraire de cette ville lorsque la révolution éclata en 1789. Avant cette époque il avait débuté dans la carrière littér. par la prem. partie du roman de *Faublas*, ouvrage original, gai, piquant, mais où la décence n'est point respectée. Zélé partisan des nouvelles idées, Louvet associa dès-lors à ses travaux littéraires la politique, qui bientôt devint son occupation exclusive. En 1791 il se présenta à la barre de l'assemblée législative pour demander au nom de sa sect. (ou du quartier qu'il habitait) que les princes, nobles et autres Français sortis alors du royaume, fussent décrétés d'accusation. Il fut ensuite employé par Roland, ministre de l'intérieur, à la rédaction d'une feuille périodique intit. *la Sentinelle*, qui paraissait chaque jour affichée dans les rues de Paris, à l'effet d'entretenir parmi le peuple le ferment révolutionnaire. Nommé député à la convention par le département du Loiret, Louvet s'attacha au parti dit *de la Gironde*, attaqua Robespierre, dont l'influence était déjà très-grande, et demanda sa mise en accusation (29 oct. 1792). Dans le procès du roi il vota contre l'appel au peuple et pour la mort, sous la condition expresse de surseoir à l'exécution jusqu'à l'établissem. de la constitution. Il vota ensuite pour le sursis. Proscrit avec les principaux girondins, et décrété d'accusation le 2 juin 1793, Louvet se réfugia à Caen, fut mis hors la loi, erra quelque temps en Bretagne et dans le midi de la France, se rapprocha ensuite de Paris, se tint caché chez un habitant de Nemours jusqu'à la révolution du 9 thermidor, et ne fut toutefois rappelé à la convention que 7 mois après cette journée, en mars 1795. Il reprit alors la rédaction de son journal (*la Sentinelle*), et ouvrit en même temps au Palais-Royal un établissement de librairie qui ne réussit point. Après la dissolution de la convention nationale, il fit partie du conseil des 500, en sortit au mois de mai 1797, et m. le 25 août suiv. Il avait été nommé membre de la 2e classe de l'institut de France lors de l'organisation de ce corps savant. On a de lui : *les Amours du chevalier de Faublas*, dont la 3e édit., revue par l'auteur, fut publiée en 1798, 4 vol. in-8 (ce roman, trad. en allem. et en anglais, a eu un grand nombre d'autres édit. dans div. formats) ; *Emilie de Varmont*, ou *le Divorce nécessaire*, etc., 1791, 3 vol. in-18, 1794, 4 vol. in-12 ; *Quelques notices pour l'histoire et le récit de mes périls depuis le 31 mai 1793*, Paris, an III (1795), in-8, trad. en

allem., en danois et en suédois, et insérées dans la *Collection des Mémoires sur la révolution*, Paris, 1823, in-8; plus. *Pamphlets* et autres brochures politiques; et une comédie intit. *la Grande revue des armées noire et blanche*. Louvet avait composé un vol. de *Poésies* qu'il destinait à l'impression; il se proposait aussi de publier sa *Correspondance*. Les MSs. de ces ouv. ont été détruits pend. le règne de la terreur. On trouve dans les *Mém.* de l'institut (littér. et beaux-arts, t. 2, hist.) une *Notice sur la vie et les ouv. de J.-B. Louvet*, par G. Villar.

LOUVIERS (Charles-Jacques de), ancien écrivain français, conseiller d'état de Charles V en 1376, est un de ceux à qui on attribue le fameux *Songe du Vergier*, espèce de dialogue entre un clerc et un chevalier sur les deux puisssances, l'ecclésiastique et la temporelle. On ne sait si cet ouv., un des plus anciens monumens de la langue, fut écrit originairement en français ou en latin. Quoi qu'il en soit il a été imp. pour la prem. fois en français à Lyon, 1491, in-fol. (édit. rare et recherchée), puis à Paris, 1501, même format, et réimp. dans les *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane*, t. II, édit. de 1731. Durand de Maillane a donné une analyse de cet ouvr. dans le tome 3, p. 525-626 des *Libertés de l'Eglise gallicane prouvées et commentées*. L'ouv. latin, qui ne parut qu'à Paris, 1516, in-4, est intitulé *Aureus de utrâque potestate, temporali silicet et spirituali libellus... Somnium Viridarii nuncupatus*, etc.

LOUVILLE (Charles-Auguste d'ALLONVILLE, marquis de), homme d'état, né en 1668 au château de Louville (pays chartrain), fut chargé par Louis XIV d'accompagner en Espagne le jeune roi Philippe V dont il avait été gentilhomme de la manche, et à l'éducation duquel il avait donné ses soins lorsque ce prince n'était encore que duc d'Anjou. Ami de Fénélon et du duc de Beauvilliers, Louville pourvu des instruct. et des conseils de ces deux illustres personn., nommé chef de la maison franç. et gentilh. de la chambre du nouv. monarque espagnol, eut d'abord beaucoup de part au gouvernement, et fut chargé de missions importantes. Sans entrer dans les détails des intrigues où il fut successivem. acteur et victime, nous nous bornerons à dire que sa hauteur envers les Espagnols, et l'imprudence qu'il eut de laisser pénétrer le dessein de faire remettre exclusivem. aux Français la direction des affaires d'Espagne, le firent rappeler en France en 1703. Il y vécut retiré dans ses terres jusqu'à la mort de Louis XIV, et reçut ensuite du duc d'Orléans, régent, une nouv. mission, dont le but secret était d'éclairer Philippe V sur les menées du cardinal Alberoni; mais une intrigue le fit rappeler d'Espagne avant qu'il eût obtenu une audience du roi. Il m. en 1731. On trouve une partie de la correspond. du marquis de Louville (lors de sa prem. mission en Espagne) dans les *Mém. polit. et milit. pour servir à l'Hist. de Louis XIV et de Louis XV*, pub. par l'abbé Millot. M. le Cte Scipion du Roure a donné les *Mém. secrets sur l'établissem. de la maison de Bourbon en Espagne, extraits de la correspond. du marquis de Louville*, Paris, 1818, 2 vol. in-8. — Louville (Jacques-Eugène d'Allonville, chev. de), frère du précéd., astronome, né en 1671, s'appliqua de bonne heure à l'étude des mathématiq., et y fit de grands progrès, puis entra dans la marine royale, se trouva au célèbre combat de la Hogue, passa ensuite dans le service de terre, et se retira à la paix d'Utrecht (1713), avec le brevet de colonel, pour se vouer à l'étude de l'astronomie. Il y acquit de grandes connaiss., fut nommé successivem. membre de l'académie des sciences et de la société roy. de Londres, et m. en 1732. On a de lui des *Observat. sur l'obliquité de l'écliptique*, dans les *Mém.* de l'acad. des sciences, ann. 1714-16-21; *Nouv. Tables du Soleil*, ibidem, an. 1720; *Nouv. méthode de calculer les éclipses*, ibidem, 1724; des *Remarques sur la question des forces vives*, ibid., ann. 1721-28; etc. On trouve quelq. lettres du chev. de Louville sur les affaires d'Espagne, insérées dans les *Mém.* de son frère, et quelq. art. contre les opinions du P. Castel dans le *Mercure* de 1720 et années suiv.

LOUVOIS (François-Michel LE TELLIER, marq. de), ministre de Louis XIV, fils du chancel. Le Tellier, né à Paris en 1641, fut nommé en 1654 à la survivance de la charge de secrétaire-d'état au départem. de la guerre. Livré d'abord avec excès à tous les plaisirs de son âge, il travailla ensuite avec assiduité, visita les places fortes, les frontières, les troupes, tout le matériel de la guerre, et depuis 1666 porta seul le poids de ce ministère. Ses mesures assurèrent le succès des campagnes de Flandre en 1667 et de Franche-Comté en 1668. On ne peut trop louer, et les talens qu'il déploya comme ministre, et l'ordre qu'il établit dans son administrat. quant au maintien de la discipline, à l'exactitude des paiemens, à l'approvisionnem. des magasins, à la régularité des marches. C'est par ses conseils que Louis XIV bâtit les Invalides. Mais des fautes graves, des vices, ternirent ces brillantes qualités. Jaloux de tout mérite indépend., il donna à Turenne en 1674 et 1675 tous les ordres qui pouvaient le faire échouer dans ses opérations, et montra la plus grande dureté à Catinat. Hautain et dur, même dans ses relations avec son maître, il rompit, par son arrogance et sa causticité, les négociations entamées avec la Hollande en 1672, et en 1685 abreuva de mépris le doge de Gènes venu à Paris pour s'humilier aux pieds de Louis XIV. Non moins cruel qu'orgueilleux, il fit déployer en 1686 et les ann. suiv. la sévérité la plus révoltante contre les calvinistes, fit deux fois incendier le Palatinat (1674 et 1689), et il eût de même réduit Trèves en cendres, si à la prem. proposition de cette nouvelle atrocité, le monarque indigné ne se fût récrié. Depuis quelq. temps déjà l'humeur tyrannique et farouche de Louvois pesait à Louis XIV, et on s'attendait à lui voir subir une disgrâce éclatante, lorsqu'il m. en 1691: le poison selon les uns, ou plutôt, selon les autres, le refroidissem. marqué du roi à son égard, causa cette fin subite. Personne, pas même Louis, pas même ses parens, ne le regretta, mais on apprécia généralem. ses grands talens, et les évènem. qui suivirent ne firent que trop sentir combien ses successeurs étaient loin de le remplacer. Un trait particul. de son administrat., c'est qu'il avançait rapidement les plébéiens recommandables par leur mérite, et qu'il ne négligeait jamais l'occasion de gourmander durement les jeunes gentilshommes à qui leur naissance valait de hautes places dans l'armée. Sandras de Courtilz a pub. sous le nom de Louvois un *Testament politique*, Paris, 1695, in-12. On a aussi: *Mémoire ou Essai pour servir à l'Histoire de F.-M. Le Tellier, marquis de Louvois*, Amsterd., 1740, in-12, rare aujourd'hui, et attribué à Chamlay ou à Saint-Pouanges, premier commis de ce ministre. — Louvois (Camille Le Tellier, connu sous le nom d'abbé), 4e fils du précéd., né à Paris en 1675, fut pourvu de plusieurs bénéfices considérables dès l'âge de 9 ans, et nommé successivem. gr.-maître de la librairie, bibliothécaire du roi; il prit le doctorat en Sorbonne (1700), fit un voy. en Italie, et en rapporta un gr. nombre de livres rares et précieux dont il enrichit la bibliothèque du roi. Nommé plus tard gr.-vicaire de son oncle l'archevêque de Reims, il refusa l'évêché de Clermont, et m. en 1718, à la suite de l'opération de la taille. Il était membre des trois grandes académies. Fontenelle et Boze ont fait son éloge, le prem. à l'acad. des sciences, le second à celle des inscript. et b.-l.

LOUVRELEUL (Jean-Baptiste), oratorien, né à Mende vers 1660, m. vers 1730, direct. du séminaire et prof. de théol. dans sa ville natale, est aut. des ouv. suiv.: *le Fanatisme renouvelé*, ou *Hist. des*

sacriléges, *des incendies*, *des meurtres*, *etc.*, *que les calvinistes ont commis dans les Cévennes*, *etc.*, *depuis le commencement de leur révolte*, Avignon, 1704, 1706, 4 v. in-12, trad. en angl., Londres, 1707, in-8; et *Mém. histor. sur le pays de Gévaudan*, etc., Mende, 1726, 2 part. in-12 : ce travail avait été demandé à l'aut. par l'intendant du Languedoc, pour servir au *Dictionn. universel de la France*, dont Saugrain publ. 3 vol. in-fol. en 1726.

LOUVREX (MATHIAS-GUILLAUME de), juriste distingué, né en 1665 à Liége, où il m. en 1734, après avoir rempli alternativem. div. fonctions de magistrat., passa de son temps pour un des hommes les plus versés dans le droit canonique, et particulièrement dans les matières bénéficiales. On lui doit entre autres ouvr. : *Recueil contenant les édits du pays de Liége et comté de Looz*, etc., Liége, 1714-1735, 3 vol. in-fol.; ib., édit. augm. par les soins de Bauduin Hodin, 1751, 4 vol. in-fol.

LOUYS (EPIPHANE), écrivain mystique, né à Nanci en 1614, entra dans l'institut des prémontrés, et devint successivem. prieur de St-Paul de Verdun en 1663, abbé d'Estival, procur.-gén., enfin vic.-général ou président de la congrégation réformée de son ordre, dite de l'*étroite observance*. Il se rendit célèbre comme théologien et comme prédicat., introduisit l'adoration perpétuelle du St-Sacrem., et m. en 1682. On a de lui les ouvr. suiv. : *la Nature immolée par la Grâce*, etc., Paris, 1674, in-8; *Conférences mystiques sur le recueillem. de l'âme*, etc., ibid., 1676, in-8; *la Vie sacrifiée et anéantie des novices*, etc., 1674 et 1675, in-8; et un recueil de *Lettres spirit.* pub. en 1688 par le P. Michel.

LOVAT (SIMON FRAZER, plus connu sous le nom de lord), pair d'Ecosse, né en 1657, fut élevé en France chez les jésuites, puis revint dans sa patrie, où il eut quelq. démêlés avec les clans voisins, entra au service de l'Anglet., et se trouva en 1692 capitaine dans le régiment de Tullibardine. Lord Lovat, chef de la famille Frazer, étant m. subitem., il se porta héritier de son nom et de tous ses titres, épousa de force sa veuve, fille du marquis d'Athol, puis ayant été accusé de rapt et se voyant mis hors la loi, il s'enfuit en France, à la petite cour de St-Germain, où il sut capter la confiance de Jacq. III, prétendant à la couronne d'Angleterre. Il revint ensuite dans son pays où, à l'aide des lettres que ce prince lui avait confiées, et dont il changea l'adresse, il accusa tous ses ennemis de haute trahison. Il osa peu après reparaître en France, croyant persuader que cette dénonciation était un artifice pour mieux servir la cause des Stuarts; mais Louis XIV le fit renfermer à la Bastille, d'où il ne sortit qu'en manifestant une vocation toute particulière pour la vie religieuse. En effet, il fut tonsuré, et se fit jésuite. Le prétendant ayant tenté en 1715 de reconquérir son royaume, Frazer prit les devans, après avoir juré fidélité à ce roi sans couronne, mais décidé intérieurem. à prendre parti pour le plus fort; ce qu'il fit effectivem. après la bataille d'Inverness, en se déclarant pour le roi Georges, et en portant le dernier coup aux jacobites par la prise de la citadelle d'Inverness. Cette trahison lui valut le gouvernement de la ville, le titre de lord Lovat et de pair, des pensions et la faveur royale. Cependant il ne cessa d'entretenir des relations avec les Stuarts, et c'est lui qui, concurremment avec eux, médita l'invasion de 1745, et en dressa le plan, sans être le chef ostensible de la conspiration. Il ne laissa pas de fournir des secours à l'entreprise; son fils alla à la tête de 1500 hommes, l'élite de son clan, rejoindre le prince débarqué; mais il se déclarait hautem. contre sa conduite, et semblait brouillé à mort avec lui. Cepend. on conçut des soupçons sur son compte; et quand après la bataille de Culloden tout fut rentré dans l'ordre, il fut mis en accusat. et traduit à la barre de la chambre des pairs. Mais il avait enveloppé ses manœuvres de tant de mystères, et il présentait sa défense avec tant d'art, que les pairs allaient l'absoudre sans la trahison d'un nommé George Murray, qui, pour sauver sa vie, dénonça 4400 fauteurs secrets de la rébellion, parmi lesquels était Lovat, et produisit contre lui des preuves accablantes. Lovat cessa dès-lors de se défendre; mais il eut recours à la clémence royale. Du reste il montra le plus grand courage; et n'ayant rien obtenu du souverain, il monta sur l'échafaud avec un sang-froid, une résignation, un héroïsme, qui firent fermer les yeux sur ses fautes passées, et réhabilitèrent une vie souillée par la flatterie et la trahison. Il eut la tête tranchée le 20 avril 1747.

LOVE (CHRISTOPHE), ministre presbytérien à Londres, fut décapité en 1651 comme traître à la république, ayant entretenu une correspond. avec le jeune roi Charles II. On a de lui 3 vol. de *Serm.* et autres écrits religieux, imp. après sa m. en 1652, 1654 et 1657.

LOVE (JACQUES), comédien et auteur angl. du 18e S., dont le véritable nom était DANCE, fut attaché au théâtre de Drury-Lane à Lond., et m. dans cette ville en 1774. On connaît de lui 5 pièces de théâtre intit. : *Paméla*; *la Noce de Village*; *Timon d'Athènes*; *les Femmes enjouées*; et *la Bourgeoise de la Cité* (City Madam).

LOVEIRA ou LOBEIRA (VASCO), prem. aut. du roman d'*Amadis de Gaule*, né en Portugal vers 1270, se distingua au service du roi de Castille, Ferdinand IV, et m. en 1325. Son ouv., qui aujourd'hui ne se trouve que dans les bibliothèq. des curieux, n'avait originairement que 4 liv. Ses continuateurs l'ont porté à 24. Ce roman a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et a eu un gr. nombre d'édit. en français (on en trouvera le détail dans les *Mém. de Niceron*, t. XXXIX). Le comte de Tressan en a donné (Amsterd. et Paris, 1779) une traduct. libre qui est aujourd'hui la seule qu'on lise en France.

LOVELACE (RICHARD), poète angl., né dans le comté de Kent, se fit remarquer dans les camps par sa bravoure, et à la cour par son luxe, sa figure et ses galanteries. Incarcéré pour avoir présenté à la chambre des communes une pétition en faveur de Charles Ier, il s'échappa ensuite, prit le commandement d'un régiment angl. à sa solde, qu'il avait formé pour le service de la France, et fut blessé à Dunkerque. Revenu à Londres dans la suite, il trouva mariée sa maîtresse Lucy Sacheverel, qu'il avait chantée sous le nom de Lucasta, s'abandonna dès-lors à une sombre mélancolie, et mourut en 1658, âgé de 40 ans, dans l'afflict. et la misère. Il reste de lui 2 pièces de théâtre, l'*Ecolier*, comédie, et le *Soldat*, tragédie; et des poésies div. (publiées en 1659 sous le titre de *Lucasta*) où l'on trouve beaucoup de grâce et de facilité.

LOVIBOND (EDOUARD), littérat. angl., m. dans le comté de Middlesex sa patrie en 1775, partagea sa vie entre l'agriculture et les lettres. Il coopéra à l'ouv. périod. du doct. Moore, intitulé *le Monde*. Dans le recueil de ses product., imp. en 1785, on remarque les *Pleurs du vieux jour de mai*, un des plus beaux morceaux de la poésie anglaise.

LOVISINO. V. LUVIGINI.

LOW (GEORGE), naturaliste angl., né en 1746, fut ministre dans l'une des îles Orcades (Panama), et m. en 1795. Il avait composé 4 ouvr., dont un seul a été imp. sous le titre de *Fauna Orcadensis*, pub. à Londres, 1813, in-4, par G.-E. Leach. — LOW DEESFELD (Jean-Franç.), médec., est auteur des ouv. suiv. : *Apodixis medica de morbis infantium*, Nuremberg, 1699, in-4; *Universa medicina practica*, ib., 1724; *Theatrum medico-juridicum*, 1725, 2 vol. in-4. — LOWE (Pierre), chirurgien écossais, m. en 1612, a pub. un *Discours sur l'art complet de la chirurgie*, Glascow, 1612 et 1614.

LOWEN (JEAN-FRÉDÉRIC), poète allem., m. à Rostock en 1773, a pub. un rec. de *Poésies*, Ham-

bourg, 1765 : un autre rec. de *Romances* du même aut. a été imp. après sa m. à Leipsig, 1774, in-8.

LOWENDAHL (Ulric-Frédéric Woldemar de), maréchal de France, né à Hambourg en 1700, était petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemarck, reconnu par ce monarque. Son père, s'étant attiré la disgrâce du même Frédéric, avait été privé de son titre de prince, et n'avait conservé que celui de baron de Lowendahl. Ulric-Frédéric entra au service dans les troupes impériales comme simple soldat, avança successivem. jusqu'au grade de capitaine, servit ensuite comme volontaire dans les troupes du Danemarck contre la Suède, puis reprit son rang dans l'armée impériale, se signala en Hongrie contre les Turks, à la bataille de Peterwaradin, aux siéges de Temeswar et de Belgrade, passa dans le roy. de Naples et en Sicile, et fit dans ces contrées les campagnes de 1718 à 1721. Le roi de Pologne Auguste l'attira ensuite à son service, le fit maréchal-de-camp et inspect. de l'infanterie saxone. Lowendahl se distingua de nouveau à la défense de Cracovie en 1733, et dans les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin. Passé ensuite au service de Russie, sur l'invitation de la czarine Anne Iwanowna, il fut nommé général d'artillerie, et dirigea cette arme au siége d'Oczakof, qu'avait entrepris le feld-maréchal Munnich (*v.* ce nom). La défense de l'Ukraine lui ayant été confiée plus tard, il chassa les Tatars qui avaient envahi cette contrée, rejoignit ensuite le maréchal Munnich, et eut une très-grande part à la bataille de Choczim et à la reddition de cette même place. Sollicité par le maréchal de Saxe, depuis long-temps son ami, de venir s'établir en France, Lowendahl, après avoir obtenu sa retraite du service de Russie, en 1743, accepta du roi Louis XV le grade de lieuten.-gén. Il servit en cette qualité et toujours avec succès dans les campagnes de 1744 et 1745, commanda la réserve à la célèbre bataille de Fontenoi, prit les places de Gand, Oudenarde, Ostende, Niewport, obtint, en 1746, le collier des ordres du roi, et mit le comble à sa réputation l'année suivante en prenant d'assaut Berg-op-Zoom (16 sept. 1747), place supérieurem. fortifiée par le céléb. ingénieur holland. Cohorn, bien approvisionnée, défendue par une garnison nombreuse et aguerrie. Le lendemain de cette glorieuse action, Lowendhal reçut le bâton de maréchal de France, et ce fut en cette qualité qu'il assiégea Maestricht avec le comte de Saxe. Après la paix conclue à Aix-la-Chapelle (1748), le maréchal de Lowendahl jouit pendant 6 ans du repos qu'il n'avait pas connu depuis son enfance, et m. en 1755, de la gangrène qui s'était mise à une engelure de pied négligée. Aux talens militaires il joignait des connaissances profondes et variées, et possédait toutes les langues de l'Europe. L'acad. des sciences l'avait admis au nombre de ses memb. honoraires. Quelques ennemis l'ont accusé de s'être enrichi à la guerre ; mais des commissaires nommés par le roi pour prendre connaissance de sa fortune, après son décès, firent le rapport qu'ils n'avaient trouvé dans sa succession que des lauriers et des dettes : exemple bien rare pour le siècle !

LOWENHOECK. V. Leuwenhoeck.

LOWER (William), poète et loyaliste anglais, m. en 1662, est aut. de six pièces dramat., comp. (s'il faut en croire les biogr. angl.) à la manière de Corneille et de Quinault. — Lower (Richard), fils du précédent, médecin, né en 1631, étudia sous le célèbre Th. Willis, exerça son art avec succès à Londres, et mourut dans cette même ville en 1691. On a de lui, entre autres ouvrages, le traité *de Corde ; de motu et calore sanguinis, et chyli in eum transitu*, Lond., 1669 ; trad. en franç., 1679, in-12.

LOWITZ (George-Maurice), astron. allem., né en 1722 près de Nuremberg, fit de grands progrès dans les sciences physique et mathémat. sans le secours d'aucun maître, devint prof. de mathém.-pratique à Goettingue en 1755, et, mécontent de ne pas avoir obtenu la direction de l'Observatoire de cette ville après la m. de Doppel Mayer, donna la démission de sa chaire en 1762. S'étant ensuite rendu à St-Pétersbourg, il y fut reçu membre de l'acad. des sciences et chargé d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et de prendre les niveaux nécessaires pour l'exécut. d'un canal destiné à joindre le Don et le Volga. Il s'occupait paisiblement de ces travaux lorsque cette ville fut prise par le rebelle Pugatcheff (*v.* ce nom). Ce barbare fit élever sur des piques l'infortuné Lowitz, afin, dit-il, de le rapprocher des étoiles. Le malheureux astron. expira dans cette position le 24 août 1774. On a de lui : *Avis sur les nouv. globes terrestres* (allem.), Nuremberg, 1746, in-fol. ; *Explicat. de deux cartes astronomiq.*, etc. (allem.), ib., 1748, in-4, trad. en franç. par Delisle ; quelq. autres ouv. moins import., et plus. *Mem.* dans les rec. de Goettingue et de St-Pétersb. Son *Eloge*, par Bernoulli, a été inséré dans les *Nouvelles littéraires*, Berlin, 1776. — Tobie Lowitz, fils du précéd., né à Goettingue, fut profess. de chimie à St-Pétersbourg et membre de l'acad. impér. Il fit à pied un voyage en Italie, en France et en Anglet., recueillit un grand nombre d'observ. d'hist. natur., qu'il consigna dans les *Annales chimiques de Crell* et dans le *Rec. de l'acad. de St-Petersb.*, et m. dans cette ville en 1804.

LOWMAN (Moses), ministre dissident angl., m. en 1752, past. d'une congrégat. à Clapham (comté de Surrey), est aut. : d'un livre des *Révelat.*, très-rare, où il cherche à démontrer mathématiquem. l'unité et la perfection de Dieu ; d'une *Dissertation* (*on the government of the Hebrews*), 1740 ; et d'un *Rationale of the ritual of the hebrew worship*.

LOWRY (Wilson), célèbre graveur angl., né à Whitehaven en 1762, m. à Lond. en 1824, memb. de l'acad. roy. des sciences de cette ville, vécut en Irlande jusqu'à 15 ans, puis exerça à Londres la profession de peintre en bâtimens ; il reçut à Worcester quelques leçons de dessin et de grav., revint dans la capitale (1780), étudia la chirurgie en même temps que la grav., et enfin se livra uniquem. à ce dernier art. Bientôt il acquit la réputation d'un des prem. artistes de l'Anglet., et orna de ses planches quelq. ouv. import., entre autres le *Voy. en Portugal de de Murphy* ; l'*Architect. grecque et rom.* de Nicholson, et surtout l'*Encyclop. du Dr Rees.* Il regardait lui-même comme ses chefs-d'œuv. trois planches de l'architect. de Nicholson, intit. : *from the doric portico at Athens ; from the temple of Apollo at Cora ;* et *from the Coliseum at Rome.*

LOWTH (Guillaume), théologien angl., né à Lond. en 1661, étudia à Oxford, devient chanoine de Winchester, et m. dans cette ville en 1732. On a de lui : *Defense de la divine autorité et de l'inspiration des livres saints*, 1692 (angl.) ; des *Serm.* et des *Comment.* sur les prophètes, recueillis en un vol. in-fol. ; plus. liv. de controverse ; des *Notes* sur St Clément d'Alexandrie, Josèphe et le Pentateuque (dans la *Bibliotheca magna* de Parker) : ces notes n'étaient point destinées à l'impression, et n'ont vu le jour qu'après sa mort. — Lowth (Robert), fils du précéd., né à Winchester en 1710, étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Oxford, remplaça Spence dans la chaire de poésie en 1741, devint curé d'Ovington et ensuite d'Eart-Woodhay (1753), et enfin év. de St-David (1766), d'Oxford, de Londres (1777). Long-temps auparavant il avait refusé l'évêché de Limerick, et depuis son élévation à celui de Londres il refusa de même le siége archiépiscopal de Cantorbéry. Lowth m. en 1787, emportant la réputation d'un des plus habiles critiques de l'Angleterre. Il était depuis 1765 membre de la société royale de Londres et de l'acad. de Goettingue. On a de lui plus. ouv. import., entre autres : *De sacrâ poesi Hebræorum prælectiones academicæ*, Oxford, 1753, in-4, 1763, 2 vol. in-8, très-souvent

réimpr., commenté et trad. en allem. : il en existe aussi deux trad. franç. ; la 1re et la plus estimée, par M. Sicard, Lyon, 1812, 2 v. in-8 ; et la 2e par M. Roger, Paris, 1813, même format : la meilleure édit. de l'original est celle publiée à Leipsig, avec notes de Michaelis et de Rosenmüller, 1815, in 8 ; *Isaïah*, etc. (nouv. trad. d'Isaïe, avec notes crit. et philologiq.), Londres, 1778, in-4 (trad. en allem. par Koppe, Leipsig, 1779, in-8, et plus. fois depuis) ; *Lettre à l'auteur de la divine Légation de Moyse* (ouv. polémique contre Warburton), etc., Oxford, 1765, in-8 (anglais) ; *Vie de William de Wykeham*, 1758, in-8 (anglais) ; *Catharine Hill*, 1729 ; plus. *Serm.* estimés, et quelques pièces de poésie en latin et en anglais. On a pub. en anglais, 1787, in-8, *Mémoires sur la vie et les écrits de l'évêque Lowth.*

LOYER (Pierre Le), sieur de La Brosse, écriv. bizarre du 16e S., né dans l'Anjou en 1550, étudia le droit à Paris et à Toulouse, où il prit ses grades, fut pourvu d'une charge de conseiller au présidial d'Angers, et m. dans cette ville en 1634. Pierre Le Loyer était un des hommes les plus érudits de son temps ; mais il manquait de goût et de jugem. Il avait appris l'hébreu, la chaldéen et l'arabe, et se passionna tellem. pour les étymologies, qu'il ne vit dans les langues européennes modernes que des dérivés de ces langues orientales. On a de lui plus. ouv. sur lesquels les curieux pourront consulter le *Dictionn. de Bayle* et les *Mém. de Niceron*, t. XXVI. Nous nommerons seulem. les suiv. : *Quatre liv. de spectres ou apparitions et visions d'esprits, anges, démons*, Angers, 1586, in-4 ; Paris, 1605 ou 1608, même format (ouv. où l'on trouve une foule de faits singuliers et curieux) ; *Edom*, ou *les colonies iduméanes en l'Asie et en l'Europe*, Paris, 1620 ou 1623, in-8.

LOYER (Godefroi), dominicain, né à Rennes vers 1660, professa d'abord les humanités, puis remplit les fonct. de missionnaire à la Martinique, à la Grenade et à St-Domingue, revint en Europe en 1700, et se rendit à Rome, où il fut nommé par le collége de la Propagande préfet apostolique de la côte de Guinée. Loyer, après avoir passé 2 ans dans cette contrée, revenait en Europe quand un naufrage le força d'entrer au Brésil, d'où, après une suite non interrompue d'accidens fâcheux, il retourna en France en 1706. Il y m. en 1715, peu de temps après avoir pub. une *Relation du roy. d'Issini, Côte-d'Or, pays de Guinée en Afrique*, Paris, 1714, in-12, fig.

LOYOLA. V. Ignace.

LOYSEAU (Charles), avocat, né à Nogent-le-Roi en 1566, était fils de Renaud Loyseau, jurisconsulte estimé. Reçu d'abord avocat au parlem. de Paris, il fut nommé ensuite lieuten. particulier du présidial de Sens, puis bailli de Châteaudun, reprit plus tard la profession d'avoc., et m. à Paris en 1627. On a de lui plus. tr. de jurisprud. réunis sous le titre d'*Œuvres*, Genève, 1636, 2 v. in-fol. ; 1640, 1660, avec des remarques de Cl. Joly, 1666, 1678. La meilleure et la plus complète est celle de Lyon, 1701, in-f. La plupart de ses tr. sont estim.

LOYSEAU (Jean-Simon), jurisc., né en Franche-Comté vers 1776, m. à Paris en 1822, avoc. à la cour de cassation, s'est fait connaître par quelq. articles dans un journal consacré aux matières légales, et par les ouvr. suiv. : *Jurisprud. du Code civil*, ouv. périod. fait avec M. Bavoux, de 1804 à 1812, 19 v. ; *Cause célèbre* (*enfant égaré dans la Vendée*), 1809, 2 vol. in-8 ; *Dictionn. des Arrêts modernes*, 1809, 2 v. in-8 ; *Traité des Enfans naturels*, etc., 1811, in-8 ; *Appendice* à ce traité, 1819, in-8 ; *de la Juridiction des Maires de village* etc., 1813, in-12 ; 2e édit., 1816 ; *Mém. sur le Duel*, Paris, 1819, in-8.

LOYSEAU DE MAULÉON (Alex.-Jérôme), avocat au parlem. de Paris, né en 1728, se fit une réputat. par son éloquence et son désintéressem., et fut lié avec J.-J. Rousseau, comme on peut le voir dans le 19e liv. des *Confessions*. Ayant quitté de bonne heure le barreau, il acheta une charge de maître des comptes à Nanci, sans cesser d'habiter Paris, où il m. en 1771. On distingue parmi les *Plaidoyers et Mémoires* de Loyseau de Mauléon (1760, 2 vol. in-4, et 1781, 3 vol. in-8) son *Mém.* pour les fils de Calas, et sa *Défense* du comte Desportes.— Son frère, Loyseau de Bérenger, ferm.-général, est m. à Paris en 1789, trésorier du duc d'Orléans.

LOYSON (Olivier), lieut.-gén. et grand'-croix de la Légion-d'Honneur, né vers 1765 à Damvillers, où son père était proc. du roi, entra au service au commencem. de la révolut. comme volont. dans un bataillon de la Meuse, et franchit rapidement les principaux grades jusqu'à celui de général de brigade, dans lequel il commanda au 13 vendémiaire an IV (5 oct. 1795), sous les ordres de Bonaparte, les troupes qui défendirent la convent. nat. contre les sections de Paris. Ce fut lui qui présida le conseil de guerre de St-Roch où furent jugés les chefs de cette insurrection. Envoyé peu de temps après en Suisse sous Masséna, il fut nommé gén. de div., se distingua encore par de beaux faits d'armes dans les camp. suiv., notamm. à Wertingen, Guntzbourg et Austerlitz (1805), et l'année suiv. eut le gouvern. gén. des prov. de Munster et d'Osnabruck en Westphalie. Rappelé en 1808 au commandement d'une div. de l'armée d'Espagne, il continua à donner des preuves de courage et d'habileté. En 1814 le roi le nomma command. de la 5e div. milit. Loyson conserva son grade et servit encore dans les cent-jours ; mais après la bataille de Waterloo il se retira dans le royaume des Pays-Bas, où il avait acquis de riches propriétés, et m. à Liége en 1816. On a reproché à ce général de ne s'être pas montré uniquement avide de gloire ; il est certain qu'en 1794 il n'échappa que grâce à l'intervention d'un député en mission à une accusation dont sa conduite fut l'objet après la prise et la dévastat. d'une riche abbaye sur les front. du gr.-duché de Luxembourg.

LOYSON (Charles), maître des conférences à l'école normale, et chef de bureau des cultes non-catholiques au ministère de l'intérieur, né en 1791 à Château-Gonthier (Mayenne), m. à Paris en 1820, avait de bonne heure manifesté un goût très-vif pour la poésie. Successivem. élève, puis répétiteur de l'école normale, et profess. d'humanités à l'un des lycées de Paris, Loyson, qui déjà s'était fait connaître dans le monde littéraire, quitta la carrière de l'enseignem. pour celle de l'administrat. après le retour de la famille roy. ; et, d'abord attaché à la direct. de la librairie comme chef du secrétariat, il devint après les cent-jours chef de bureau au ministère de la justice, etc. M. Cousin, ancien condisciple et ami de Loyson, a prononcé devant sa tombe un disc. que M. Mahul a reproduit dans le 1er vol. de son *Annuaire nécrol.* ; on trouve sur lui une autre *Notice* étendue dans le *Lycée français* (t. 5, p. 63-72). Outre les nombreux articles tant polit. que littér. qu'il a fournis à différ. rec. périod., au *Journal des Débats* (1814-15), au *Journal génér. de France*, aux *Archives philos.*, au *Spectat. polit. et littér.*, au *Lycée franç.*, Ch. Loyson a publié en 1818 une broch. polit. sous le titre de *Guerre à qui la cherche*, 3e édit., in-8 : les 2 premières sont anon. On lui doit aussi la trad. de l'ouv. angl. de G. Custance, intit. *Tableau de la Constitut. angl.*, Paris, 1817, in-8 ; et entre autres opuscules : *Ode sur la naissance du roi de Rome* (tom. 1er, p. 39 des *Hommages poétiques*) ; *Ode sur la chute du tyran et le rétablissem. de nos rois légitimes*, 1814, in-8 ; *De l'influence de l'étude sur le bonheur*, etc., disc. en vers qui obtint l'*accessit* au concours poét. de l'académie franç. (25 août 1817), in-8 ; *Epîtres et Elégies*, Paris, 1819, in-12 ; *Ode sur l'attentat du 13 févr. 1820* (l'assassinat du duc de Berry), in-8.

M. H. Patin a consacré un art. biogr. à Loyson dans le t. 18, p. 78 du *Répertoire de Littérat. ancienne et moderne*.

LOZANO (Christophe), docteur en théologie et chapelain de la cathédr. de Tolède dans le 17e S., a pub. : *Exemple des Pénitens; David repentant; Histoire sacrée* (en espagnol), en 2 part., Madrid, 1656, in-4; *Los reyes nuevos de Toledo*, Madrid, 1657, in-4; *David persécuté* (en espagnol), 1674, 1698, 3 vol. in-4. — Lozano (François), archit. espagnol, né à Madrid dans le 16e S., a publ. une traduct. des 10 *liv. d'Architecture* d'Alberti, 1582, in-fol. — Lozano de La Sierra (Michel), moine de Sarragosse, est auteur d'un *Eloge du Christ et de Marie en 40 Sermons*, Sarragosse, 1646, in-fol.; *Eloge des Saints*, ibidem, 1650, in-folio. — Lozano (Pierre) a publié : *Descripcion geografica del terreno, rios, arboles y animales del Gran-Chaco, Gualamba, y de los ritos de las naciones que le habitan*, Cordoue, 1733, in-4; *Hist. de la compania de Jesus en la provincia del Paraguay*, Madrid, 1753, 2 vol. in-fol. Pierre Lozano a pub. encore la *Relation de la navigat. des PP. Quiroga et Cardiel, jésuites*, dont on trouve un extrait dans l'*Hist. génér. des Voyages*, de l'abbé Prevost. — Lozano-y-Casela (Paul) a donné : *el Texto arabe de la Paraphrasis de la Tabla de Cebes, con trad. en castellano y notas*, Madrid, 1793, in-4.

LUBBERT (Sibrand), théol. protestant, né vers 1556 à Langoword (Frise), m. en 1625, profess. à Franeker, fut l'un des plus ardens controversistes de son temps. Le seul de ses ouvr. qui soit encore connu est son tr. *de Papa romano*, 1594, in-8.

LUBERSAC (N. de), abbé de Noirlac et prieur de Brives, né à Limoges en 1730, s'occupa de bonne heure de l'étude des arts et de l'antiquité, refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, se réfugia en Angleterre en 1792, et m. à Londres en 1804. On connaît de lui : *Oraison funèbre du maréchal de Noailles*, 1768, in-fol.; *Monuments érigés en France à la gloire de Louis XV*, 1772, in-fol.; *Disc. sur les Monumens publics de tous les âges et de tous les peuples connus*, Paris, 1775, in-fol. (à la suite de ce discours on trouve la *Description du Monument projeté à la gloire de Louis XVI et de la France*, et des *Observat. sur les principaux Monum. modernes de Paris*, etc.), *Disc. sur l'utilité des voyages des Princes*, Paris, 1782, in-4; *Vues polit. et patriot. sur l'administration des finances de France*, ibid., 1787, in-4. —Lubersac (Jean-Baptiste Joseph de), év. de Chartres, né à Limoges en 1740, embrassa jeune l'état ecclésiast., fut successivem. aumônier du roi, év. de Tréguier, puis de Chartres. Député aux états-généraux en 1789, il fut un des prem. de son ordre à se réunir à la chambre des communes, mérita d'être envoyé la même année à St-Germain avec d'autres membres de l'assemblée, pour y calmer les fureurs et arrêter les excès de la multitude, et s'acquitta de sa mission difficile avec autant d'habileté que de bonheur. Dans la mémorable séance de nuit du 4 août, il proposa d'abolir le droit de chasse; et on le vit ensuite demander que les principes de la religion ne fussent pas écartés de la déclaration des droits, et voter pour le renouvellem. annuel des impôts, afin que le pouvoir fût obligé de compter ainsi avec chaque législature. Mais il s'arrêta bientôt, effrayé de la marche rapide de la révolut., se rapprocha du côté droit, et, après la session de l'assemblée constituante, émigra en Allemagne. Il donna sa démission du siége de Chartres lors de la demande génér. adressée par le pape aux év. émigrés, et, rentré en France postérieurem. au concordat de 1801, fut nommé chan. du chap. de St-Denis. L'abbé de Lubersac m. à Paris en 1822. On a de lui : *Journal hist. et relig. de l'émigration du clergé de France en Angleterre*, Lond., 1802, in-8; *Apologie de la Religion et de la Monarchie réunies; grandeur, force et majesté des deux puissances spirituelle et temporelle*, Lond., 1802, in-8 : cet ouvr. anonyme se trouve souvent à la suite du Journal. — Le marquis de Lubersac, frère du précéd., m. lieuten.-général en 1820, a été donné comme aut. des écrits suiv. : *le Citoyen conciliat.*, Paris, 1788, in-4; *Hommage relig., polit. et funèbre à la mém. de Léopold II et de Gustave III*, Coblentz, 1792, in-8.

LUBERT (Mlle de), fille d'un présid. au parlem. de Paris, née vers 1715 dans cette ville où elle m. en 1780, a pub. beaucoup de petits ouv. de féerie, et a rajusté quelq. vieux romans, tels que l'*Amadis de Gaule*, Paris, 1750, en 4 vol. in-12, et les *Hauts faits d'Esplandian*, ibid., 1751, en 2 vol. in-12. De ses productions originales, aujourd'hui à peu près inconnues, nous ne citer. que la nouvelle intit. *Leonille*, Nanci, 1755, 2 vol. in-8; *La princesse Coque-d'OEuf et le prince Bonbon*, La Haye (Paris), 1743, in-12.

LUBIENETZKI (Théodore), noble polonais, peintre et graveur, né à Cracovie en 1653, étudia le dessin et la gravure sous Lairesse (*v.* ce nom), puis voyagea en Italie, où il devint gentilhomme de la chambre du grand-duc de Toscane. Il fut ensuite direct. de l'acad. de Berlin; et, vers l'an 1706, se retira en Pologne, où il m. en 1720. Il reste de cet artiste beaucoup de tableaux d'histoire et de paysages estimés. Il était socinien, et avait publié sur les principes de cette secte un petit traité qui le brouilla avec les ministres de Berlin, querelle qui lui fit quitter la direct. de l'acad. de cette ville. — Lubienetski (Christophe), né à Stettin en 1659, frère du précéd., passa dans le temps pour un habile peintre d'hist. Il réussit surtout dans le portrait, et aurait mérité d'être mis au prem. rang dans ce genre, s'il ne l'eût quitté pour l'autre.

LUBIENIECKI (Stanislas), en lat. *Lubienicius*, pasteur de Lublin, et l'un des chefs de la secte socinienne en Pologne, composa en latin une *Histoire de la Réformation* dans ce pays : cet ouv. fut très-vivem. censuré par les jésuites, et l'aut., forcé de quitter Lublin, se réfugia à Hambourg, où il m. empoisonné, dit-on, en 1675, âgé de 52 ans. Outre l'ouvr. précédemm. cité, il avait comp. des *Poésies* en polonais, et un gr. ouv. intit. *Theatrum cometicum*, Amsterdam, 1668, in-4, avec fig.

LUBIN (Eilhard), philologue allemand, né en 1565 dans le comté d'Oldenbourg, fit de grands progrès dans les langues anciennes, devint profess. de littér. et ensuite de théol. à l'acad. de Rostock, et m. dans cette ville en 1621. On a de lui des *Comment. sur les princip. Epîtres de St Paul*, etc. *Monotessar.*, etc. (Hist. de J.-C. d'après les 4 évang.); *Phosphorus de primâ causâ et naturâ mali*, etc., Rostock, 1596, in-8, 1601, in-12; *Clavis græcæ Linguæ*, etc., souv. réimp., et dont les meilleures édit. sont celles d'Elzevir, Amsterd., 1651 et 1664, in-12; *Antiquarius sive priscorum et minùs usitatorum vocabulorum brevis et dilucida interpretatio*, etc., Amst., 1594; Francfort, 1601, in-8; des *Notes* sur Anacréon, Horace, Perse et Juvénal, Rostock, 1598 et 1600, in-8; des traduct. litt. d'Anacréon, des *Dionysiaques* de Nonnus (*v.* ce nom), des *Lettres* d'Hippocrate, de Démocrite, Héraclite, Diogène, Cratès, etc. (pub. en grec par les Aldes), et des vers lat. ins. dans les *Deliciæ poetarum germanor.*, t. 3.

LUBIN (Augustin), religieux augustin, m. à Paris, sa patrie, en 1695, âgé de 71 ans, fut géographe du roi, et remplit différ. emplois dans son ordre. On a de lui : *Martyrologium roman. cum tabulis geographicis*, etc., Paris, 1660, in-4; *Tabulæ sacræ geographicæ*, etc., ib., 1670, in-8; *Tables géographiques pour les vies des hommes illustres de Plutarque*, in-12; la *Suite de la Clef du grand Pouillé des Bénéfices de France*, ibid., 1671, in-12; *Orbis augustinianus sive conventuum ordinis erem. S. Augustini..... descriptio*, ibid.,

1672, in-4; *Index geographicus, sive in annales usserianos tabulæ et observat. geograph.* (en tête de l'édit. d'*Usserius*, imp. à Paris, 1673); *Mercure géographique*, etc., Paris, 1678, in-12; *Histoire de la Laponie*, trad. du latin de Scheffer, ibid., 1678, in-4, fig.

LUBOMIRSKI (Stanislas-Heraclius), grand maréchal de Pologne, né vers 1640, d'une des plus illustres familles du royaume, fut rétabli en 1666 par le roi Sobieski dans les dignités dont son père avait été dépouillé par Jean Casimir, et mourut en 1702. On a de lui : *Consultationes XXV, sive de vanitate consiliorum lib. unus*, Varsovie, 1700, in-4 (cette édition ayant été supprimée par ordre du roi Frédéric-Auguste, dont la conduite est censurée par l'aut., l'ouv. reparut l'année suiv. à Leipsig, in-12); *Repertorium, sive opuscula latina sacra et moralia*, Varsovie, 1701, in-12. Lubomirski avait trad. dans sa jeunesse le *Pastor fido* de Guarini en vers polonais. — Lubomirski (Théodore), fils du précéd., entra au service d'Autriche, se distingua contre les rebelles de Hongrie et contre les Turks, se rendit à Varsovie en 1730 pour assister à la diète d'élection à la couronne, et se mit au rang des candidats : il avait réuni beaucoup de voix en sa faveur lorsque l'arrivée d'un corps de troupes russes décida le vœu général en faveur d'Auguste de Saxe. Lubomirski fut le prem. à crier : *Vivat rex Augustus III!* et sa voix entraîna celles de tous ses partisans. Il fut ensuite nommé feld-maréchal d'Autriche, et m. en 1745. On a de lui quelques *Discours* prononcés dans les diètes de Pologne en div. occasions, insérés dans le t. 1er de la *Suada polona et latina* de J.-O. Danegkoviz. — Lubomirski (George-Augustin), frère de Stanislas, m. en 1706, avait été proposé à Charles XII pour remplacer le roi Auguste; mais le primat de Pologne mit obstacle à ce choix en représentant au monarque suédois que Lubomirski était trop vieux et trop avare.

LUC (St), aut. du 3e évangile canonique et des Actes des apôtres, était, selon l'opinion commune, natif d'Antioche, et exerçait la profession de médecin. St Epiphane semble dire qu'il avait été un des disciples de J.-C. Mais tout porte à croire qu'il fut converti par St Paul, dont il devint le plus fidèle compagnon. Il passa avec lui de la Troade dans la Macédoine l'an 51, alla prêcher seul à Corinthe l'an 56, puis se rendit à Rome avec l'apôtre l'an 61 : il y fut comme lui emprisonné jusqu'à trois fois, et partagea ses fers. Il s'éloigna ensuite de Rome, où son maître venait de souffrir le martyre, et parcourut, dit-on, l'Italie, les Gaules, la Macédoine, la Dalmatie, l'Egypte, la Bithynie, l'Achaïe, où lui-même il fut mis à mort à l'âge de 84 ans; mais ces faits sont dénués de preuves. Quant à ses talens pour la peinture, et aux nombreux portraits de la Vierge que d'anciennes traditions lui attribuent, personne n'ignore que les écrivains les plus religieux ont relégué ces pieuses croyances au rang des fables. L'Evangile de St Luc ainsi que les Actes des Apôtres contiennent moins d'hébraïsmes et de fautes de langue que les autres écrits canoniques du nouveau Testament. V. pour plus de détails dom Calmet, *Dictionn. de la Bible*, Lardner et Mill.

LUC (Geoffroi de), troubadour provençal, né dans le 14e S., m. en 1340, fonda une espèce de société littéraire qui s'assemblait tous les jours à l'abbaye de Thoronet, et dont Notredame (*Nostradamus*) a fait connaître les principaux membres. — L'abbé Millot parle d'un Giraud du Luc, aut. de deux *Sirventes* presque inintelligibles (*v. Hist. des Troubadours*, t. iii).

LUC. V. Deluc et au *Supplém.*

LUC DE BRUGES (François), doct. de Louvain, doyen de l'église de St-Omer, né en 1552, m. en 1619, était habile dans plus. langues, principalement dans le grec, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. Il eut part à la polyglotte d'Anvers et à toutes les entreprises bibliques de son temps, et publia les prem. *Concordances* de la Bible (*Sacrorum Bibliorum vulgatæ editionis concordantiæ*); Anvers, 1617, in-fol. Parmi ses autres ouvr., les plus importans sont : des *Sermons* et *Oraisons funèbres*, Anvers, in-8; *Commentarii in evangelia*, Anvers, 1606, 1616 et 1712; 5 t. en 3 vol. in-fol., *Annotationes in sacra Biblia* (principalement sur les variantes, qu'il discute savamment); et des *Variantes nouvelles* sur lesquelles fut rédigée la Bible de Louvain. V. pour plus de détails Valère André, *Biblioth. Belgica.*

LUC DE TUY, en latin *Lucas Tudensis*, historien ecclésiastique, né à Léon (Espagne) au commencement du 13e S., visita l'Italie, la Grèce, la Palestine, et à son retour fut nommé év. de Tuy, siège qu'il occupa jusqu'à sa m., arrivée en 1288. Il fut lié avec Roderic Ximénès, archev. de Tolède, et Eloi, le second des supérieurs-généraux de l'ordre de St-François. C'est lui qui a refondu la *Chronique* dite *de St Isidore de Séville*, et qui l'a continuée de 680 à 1236 (cette chronique, continuée encore par un anonyme jusqu'à l'an 1274, et traduite en espagnol, est insérée avec des notes dans le t. iv de l'*Hispania illustrata* de Schott). On a en outre de Luc de Tuy : *de alterâ vitâ fideique controversiis adversùs Albigensium errores lib. III*, Ingolstadt, 1612; in-4; *Vita Sti Isidori hispalensis*, imp. avec les *Miracula et historia translat.* de ce même saint dans les *Acta Sanctorum.*

LUC DE VANANT, savant arménien du 17e S., étudia dans sa patrie, puis à Rome, et enfin à Amsterdam, où son oncle avait établi une imprimerie arménienne, de laquelle il devint propriétaire en 1695, et où il fit imp. un gr. nomb. de liv. à l'usage de sa nation. — On connaît encore 3 personnages arméniens du nom de Luc ou Lucas. Le prem., év. de Tiflis dans le 15e S., m. assassiné par le gouv. de cette ville, est aut. d'un poème *Sur le bonheur des anges et des saints dans le paradis.* — Luc de Garin, ou d'Erzroum, conservat. de la biblioth. du monastère d'Aghthamar (île du lac de Van), réussit à en soustraire tous les vol. et MSs. qu'il cacha sous terre enfermés dans des tonneaux, lors de la désastreuse expédit. de Tamerlan en Arménie. — Luc de Geghi tint dans le 16e S. une école d'enseignement d'où sortirent un grand nomb. de bons élèves, et a laissé div. écrits parmi lesquels on cite une espèce de traité d'astronomie ou de calendrier en vers arméniens.

LUCA (Ignace de), géographe allemand, né à Vienne en 1746, professa la géographie et l'histoire à Inspruck et à Lintz, la statistique au collége Thérésien de Vienne, et m. en 1798. Il s'était beaucoup occupé du droit et de la statistique des différens états de l'empire germanique. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. (tous en allemands) superficiels et peu exacts. Nous citerons seulement : *Connaissance des états autrichiens*, Vienne, 1786, in-8; *Manuel géographique des états autrichiens*, ibid., 1790-92, 6 vol. in-8; *Code politique*, ib., 1789 95, 14 vol. in-8; *Code de justice*, ib., 1793-95, 5 vol. in-8; *Connaissance pratique des états de l'Europe*, ibid., 1796, in-8.

LUCA (Jean-Bapt.), card., né dans la Basilicate de parens obscurs, m. en 1683 à 66 ans, a publié : des *Notes sur le concile de Trente; Relation curieuse de la cour de Rome*, 1680, in-4; et une compilation sur le droit ecclésiastique intit. *Theatrum justitiæ et veritatis*, 12 vol. in-fol.

LUCA, surnommé *il Santo*, peintre florentin du 9e S., embrassa la vie religieuse, et se distingua par sa piété. Il est aujourd'hui regardé comme l'aut. des tableaux de la *Vierge avec l'enfant Jésus*, que l'on voit à Bologne et à Sainte-Marie-Majeure de Rome, images que l'opinion vulgaire attribuait au-

trefois à l'évangéliste St Luc. On peut consulter à ce sujet les ouv. suiv. : *del Vero pittore Luca Santo*, Florence, 1764. *dell' errore che persiste nell' attribuirsi le pitture al S. Luca evangelista*, ibid., 1766. Ces deux écrits sont de D. M. Manni.

LUCAIN (ANNÆUS MARCUS LUCANUS), poète latin, né à Cordoue l'an de Rome 791 (38e de notre ère), fut de bonne heure amené à la cour de Caligula, où Sénèque, son oncle, tenait un rang distingué. Après avoir suivi avec de grands succès les leçons du grammairien Q. Rhemnius Palémon, du rhét. Flavius Virginius et du philos. Cornutus, il fut placé par son oncle auprès du jeune prince, dont celui-ci était précepteur, Néron, qui, comme on sait, avait déjà la prétention de régner sans partage sur le Parnasse romain; Lucain, bien autrement favorisé des muses, consacra ses prem. essais à la flatterie, et fut comblé d'honneurs et de dignités. Mais deux poètes de ce caractère, et dans une semblable position, ne pouvaient rester amis dès qu'ils devinrent rivaux. Vaincu par son jeune émule dans la lutte *quinquennale* qu'il venait d'ouvrir à l'émulation des poètes, Néron ne pardonna point à Lucain, et il lui fut défendu de réciter à l'avenir des vers en public. De son côté Lucain ne pardonna point à Néron, et le désir de s'en venger le précipita dans la malheureuse conspirat. de Pison. Arrêté avec ses complices, il nia d'abord la part qu'il avait prise au complot; mais, flatté de l'espoir de l'impunité, il avoua tout, et dénonça même sa propre mère. Cette lâcheté parricide eut le prix qu'elle méritait : Lucain fut condamné à mort; on lui laissa seulement le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines, et expira avant trente ans en récitant, dit-on, quelques vers de sa *Pharsale* qui caractérisent un genre de mort semblable au sien. Toute imparfaite qu'il l'a laissée, cette épopée, d'un genre si nouveau, d'une conception quelquefois si hardie, et d'une diction si bizarrement inégale, n'en est pas moins un monument très-remarquable dans son genre, et qui fait époque dans l'histoire des lettres romaines. Des beautés réelles, et toujours originales, ont demandé et obtenu grâce pour des fautes de tous les genres. Il n'est guère de livre de la *Pharsale* où l'on n'admire les preuves d'un talent très-distingué; mais il n'en est point aussi où l'on ne trouve à déplorer l'abus des qualités mêmes dont on vient d'admirer l'emploi judicieux. Ce poème, loué avec un enthousiasme irréfléchi par les uns, déprécié par les autres avec une insigne mauvaise foi, n'en a pas moins fréquemment exercé l'émulation des typographes, la sagacité des critiques et le zèle des traducteurs. Nous indiquerons sommairement parmi les éditions à consulter celles de Rome (*princeps*), 1469; de Venise, 1493; la prem. Aldine, 1502; celle dite *Variorum*, Leyde, 1669; celles enfin d'Oudandorp, ib., 1728; de P. Burmann, Leyde, 1740; de Rich. Benthley, Strawberry-Hill, 1760; et de M. Renouard, Paris, 1795, in-folio, tirée à 212 exempl. seulem. Parmi les traductions franç., nous ne citerons, en vers, que celle de Brébeuf, qui, *malgré son fatras obscur*, *étincelle quelquefois*, et le fragment qu'on a publié en 1826 sous ce titre : *Traduction libre en vers du premier livre de la Pharsale de Lucain*, par Aug. Simian, in-8; en prose, celles de Marmontel et de P. Toussaint-Masson. Dans son édition latine et française, Paris, 1816, l'aut. de cet article (M. Amar) a rétabli les passages omis par Marmontel, et trad. le *Supplém.* de Thomas May. La *Pharsale* de Lucain a été trad. en ital. par Meloncelli, Rome, 1707, in-4, et par Cristoforo Borcella, Pise, 1804, 2 v. in 4; en esp. par D. Juan de Jauregui, Madrid, 1684, in-4; et en angl. par Nic. Rowe, Londres, 1718, in-fol.

LUCANUS (OCELLUS). V. OCELLUS.

LUCAR (CYRILLE). V. CYRYLLE-LUCAR.

LUCAS DAMMESZ. V. LEYDE.

LUCAS (MARGUERITE), duchesse de Newcastle, née à St-John, près Colchester, vers 1625, suivit en France la reine Henriette, dont elle était fille d'honneur, et épousa dans ce pays le marquis de Newcastle en 1645. Dans la suite elle suivit son époux à Rotterdam et à Anvers, et charma l'ennui de son exil par la composition de différentes pièces de vers qui eurent un gr. succès. Revenue à Lond. après l'avènement de Charles II, elle y reçut un accueil distingué, vit son mari obtenir le titre de duc, et se livra de nouveau à la littér. Elle mourut en 1673. Le recueil de ses écrits, en vers et en prose, forme 13 vol. in-fol.

LUCAS (PAUL), fameux voyageur du 17e S., né en 1664 à Rouen, se livra de bonne heure au commerce de la joaillerie, voyagea pour cet objet à Constantinople, en Syrie et en Egypte, prit du service dans les troupes vénitiennes, assista au siége de Nègrepont, s'embarqua sur des bâtimens armés en course contre les Turks, obtint un commandement, et revint en France vers 1696, avec une collection de pierres antiques gravées, des médailles et des MSs. qui furent déposés au cabinet du roi. L'année suiv. il entreprit un second voyage dans le même but, puis un troisième en 1699; mais il n'obtint pas le même succès dans ce dern. Après avoir parcouru l'Egypte, la Syrie, l'Arménie et une partie de la Perse, il s'était rendu à Bagdad; la maison des capucins, où il demeurait, fut pillée par les gens du pacha de cette dern. ville, et il se vit dépouillé de toutes les curiosités qu'il avait rassemblées dans ses diverses excursions. Ce fut en vain qu'il réclama auprès du sulthan de Constantinople la restitution de ces objets; et il eut encore le malheur, à son retour en Europe, d'être pris par un corsaire de Flessingue, qui lui enleva tout ce qui lui restait. Revenu à Paris en 1703, il fut bien accueilli par MADAME (belle-sœur de Louis XIV), qui l'engagea à publier la relation de son voyage. Le roi le renvoya ensuite dans le Levant avec la mission de rechercher les monumens de l'antiquité. Lucas, parti de Marseille le 15 oct. 1705, parcourut de nouveau la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte, les régences d'Afrique, et revint à Paris à la fin de 1708. Louis XIV lui accorda le brevet d'un de ses antiquaires, et le renvoya une 5e fois dans le Levant en 1714. Lucas parcourut encore les mêmes pays, et fut de retour à Paris en 1717. Six ans après il entreprit un 6e voyage; et à son retour Louis XV, en lui témoignant qu'il était satisfait de ses services, l'engagea à ne plus s'occuper de nouvelles courses. Il se reposa en effet pendant quelq. années; mais en 1736, malgré son âge avancé, tourmenté par sa passion des voyages, il partit pour l'Espagne, et fut bien accueilli par Philippe V, qui l'avait connu en France, et qui le chargea de ranger son cabinet de médailles. Lucas ne jouit pas long-temps de la bienveillance du monarque : quelques jours après son arrivée à Madrid, il fut atteint d'une maladie dont il m. au bout de 8 mois en 1737. On a de lui : *Voyage au Levant*, Paris, 1704, 2 vol. in-12, avec cartes et fig.; *Voyage dans la Grèce, l'Asie mineure, la Macédoine et l'Afrique*, ib., 1710, 2 vol. in-12, cart. et fig.: *Voyage dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse-Egypte*, ibid., 1719, 3 vol. in-12, cart. et fig. Ces 3 voyages, souvent réimp., ont été trad. en allem. On croit que les relations de P. Lucas ont été mises en ordre et rédigées sur ses notes, la première par Baudelot de Dairval, la seconde par Fourmont, la troisième par l'abbé Banier (cette dern. est la meilleure). Malgré ses inexactitudes et son exagération, Paul Lucas peut être consulté, et plusieurs de ses récits ont été confirmés depuis par d'autres voyageurs.

LUCAS (FRANÇ.), sculpteur, né à Toulouse en 1736, obtint le grand prix en 1761, et fut nommé prof. de sculpture en 1764. Passionné pour les mo-

dèles antiques, il rassembla autant qu'il put de figures moulées dans une des salles de l'académie, alla visiter l'Italie, recueillit une suite nombreuse de médailles et de figures, et exécuta en terre cuite, en plâtre, en bois et en plomb 150 statues ou bas-reliefs, parmi lesquels les principaux sont les *Adorateurs*, le *Mausolée Puyvert*, la *Ville de Toulouse et l'Occitanie,* et surtout la *Jonction des deux mers*. F. Lucas m. à Toulouse en 1813. — LUCAS (Jean-Paul), frère du préc., mort en 1808, fut un peintre médiocre, mais passionné pour son art; et l'on peut dire que Toulouse lui doit la formation de son Musée. On doit lui savoir gré surtout du courage éclairé qu'il déploya en cette occasion contre le rigorisme barbare de quelq. représentans délégués dans le département de la Haute-Garonne qui voulaient anéantir des chefs-d'œuvre, sous prétexte qu'ils consacraient les souvenirs de la superstition et de la féodalité. On a de lui : *Catalogue historique et critique des tableaux et autres monumens des arts du Musée de Toulouse*, 5e édition, 1806; *Préceptes sur la manière d'apprendre à dessiner*, Toulouse, 1804, in-8. — LUCAS (Pierre), père des précéd., et comme eux artiste recommandable, né en 1691 à Toulouse, où il m. en 1752, regretté de ses concitoyens, qui lui devaient en grande partie l'établissement de leur société des beaux-arts, avait sculpté des statues et des bas-reliefs que l'on voyait avant la révolution dans plus. églises du Languedoc et de la Guyenne. A défaut de génie, il sut du moins conserver quelq. traces du bon goût, presque perdu de son temps.

LUCAS (JEAN-ANDRÉ HENRI), naturaliste, né à Paris en 1780, mort dans cette ville en 1825, était le fils d'un conservat. du Muséum du Jardin des Plantes. La minéralogie doit à ce savant d'importans progrès. Il a pub. : *Tableau méthodique des espèces minérales*, prem. partie, 1806, seconde partie, 1812, in-8. En outre il a dirigé la seconde édition du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, et coopéré au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle.* Le 8e vol. de cet ouv. contient une *Notice sur Lucas*. Il a été pub. un *Catalogue des livres composant sa bibliothèque*, Paris, 1825, in-8.

LUCATELLI ou LOCATELLI (PIERRE), peint. d'histoire, né dans l'état romain, fut reçu à l'académie de St-Luc en 1690, et comp. un gr. nomb. de tableaux remarquables par un ton de couleur franc et décidé. — LUCATELLI (André), peint. de paysages, mort en 1741, élève, ou selon d'autres seulem. contempor. de Paul Anesi, a laissé beauc. de tabl. qui représentent des vues de montagnes, de forêts ou d'architecture. Il a aussi composé des tableaux à la flamande et des bambochades estimés.

LUCCA (BARTOLOMEO da), hist. ecclés., né à Lucques en 1236, entra chez les dominicains de cette ville, fut disciple, puis conf. de St Thomas-d'Aquin, deux fois prieur de son couvent, bibliothécaire et confess. du pape Jean XXII, enfin év. de Torcello, où il mourut vers 1327. On a de lui : *Annales* (*ab ann.* 1061 *ad* 1303), imp. à Lyon en 1619, in-8, et dans la *Biblioth. patrum; Histor. ecclesiastica*, publiée pour la 1re fois par Muratori dans ses *Scriptor. rerum Italic.*, t. XI; *Genealogia Roberti Guiscardi cum pluribus aliis*, Sarragosse, 1578, in fol.

LUCCARI (JEAN), jés. ital., né vers 1629 à Raguse, m. en 1709 professeur de rhétor. au collége romain, a laissé entre autres écrits : *in funere Joannis de Lugo, card., etc.*, Rome, 1660; et un drame mystique sous le titre de *Stanislaus Kostka*, ibid., 1709. On trouvera sur lui et sur d'autres personnages de la même famille de plus amples détails dans la *Biblioth.* de Cinelli, et dans les *Fasti litt. Ditionis Ragusinæ* du P. Dolci.

LUCCHESE (JOS.-EMM.), théatin, né en 1720 à Palerme, m. en 1761, s'adonna avec beaucoup de succès à la prédicat., et alla faire entendre la parole divine dans la plupart des pays d'Europe. On a recueilli ses serm. et panégyr. (en ital.) sous le titre d'*Œuvres posthumes*, Venise, 1767, in-4.

LUCCHESINI (JEAN-LAURENT), jésuite, né à Lucques en 1638, d'une famille distinguée de cette ville, enseigna les belles-lett. et la philos. dans la maison de son ordre, fut appelé à Rome pour y professer la rhétorique, devint membre de la consulte des rites et de la commission chargée de l'examen des sujets présentés pour l'épiscopat, et m. vers 1710. On a de lui : *Compendium vitæ admirabilis S. Rosæ de S.-Mariâ*, Rome, 1665, in-24; trad. en franç., en espagnol, en portugais, en polonais et en indien; *Nova copia et series centum evidentium signorum veræ fidei*, ibid., 1688, in-4; *Demonstrata impiorum insania*, ibid., 1688, in-4; *Saggio della schiocchezza di Nic. Machiavelli*, ib., 1697, in-4; *Roma Guida al Cielo*, etc., ibid., 1698, in-12; *Sylvarum liber*, etc., ib., 1671, in-12, *Specimen didascallci carminis et satiræ*, ibid.; 1672, in-12; *Encyclopædia, panegyrici et satiræ lib. III*, ibid., 1708, in-8. — LUCCHESINI (Jean-Vincent), de la même famille que le précéd., né à Lucques en 1660, embrassa l'état ecclésiastique, se rendit ensuite à Rome, où il acquit la réputation de bon latiniste, devint secrét. du pape Clément XI, fut pourvu d'un canonicat de l'église de St-Pierre, nommé ensuite secrét. des brefs par Clément XII, et m. en 1744. Il était membre de l'académie des Arcadiens et de plus. autres sociétés littér. d'Italie. On a de lui des *Discours*, des *Panégiriques*, des *Oraisons funèbres* en lat. et en ital.; *Demosthenis orationes de republicâ ad populum habitæ*, gr.-lat. *cum notis criticis et historicis*, Rome, 1712, in-4; *Historiarum sui temporis à Noviomagensi pace tom. III*, ib., 1725-38, 3 vol. in-4 : histoire peu connue en France. — Le marq. de LUCCHESINI, m. à Florence le 19 oct. 1825, s'était égalem. distingué par ses talens dans la diplom. et la littérat.

LUCCHI. V. LUCHI.

LUCCI (ANT.), mineur conventuel; régent du collége St-Bonaventure à Rome, puis év. de Bovino (roy. de Naples), m. en 1740, avait assisté au concile convoqué à Rome en 1725 par le pape Benoît XIII, et fut un des théol. qui prétendirent y faire consacrer la bulle *Unigenitus* comme règle de foi. On cite de lui : *Ragioni storiche da umiliarsi alla S. Congregazione de' Riti*, etc., Naples, 1740, in-4.

LUCE Ier (SAINT), en latin *Lucius*, élu pape le 18 oct. 252, succéda à St Corneille, et m. le 4 mars 253. Son pontificat n'eut rien de remarquable que l'exil, du reste fort court, qu'il eut à subir. Saint Etienne lui succéda. — LUCE II, pape, successeur de Célestin II en 1144, né à Bologne, avait été successivem. chan. régulier de cette ville, cardinal du titre de Ste-Croix de Jérusalem, bibliothéc. de l'Eglise romaine, chancelier et camérier du pape Innocent II. Il mit un terme au différend survenu entre l'archev. de Tours et l'évêque de Dol au sujet de l'autorité métropolitaine, donna tort à celui-ci, et m. en 1145. Il eut pour success. Eugène III. — LUCE III (UBALDO), succ. du pape Alexandre III en 1181, avait été év. d'Ostie. Son élection eut ceci de remarquable qu'à cette époque les cardinaux s'emparèrent exclusivement du droit d'élire, qui jusqu'alors avait appartenu au peuple, et que, conformément au concile de Latran, les deux tiers des suffrages furent exigés pour l'élection. Comme presque tout l'état romain était alors en pleine révolte, Luce III fut couronné à Velletri, et s'enfuit de place en place jusqu'à Vérone. Il y tint un grand concile, où il excommunia les Patarins, autrement Cathares, nouvelle secte manichéenne, et donna pour la recherche des hérétiques, par le concours des deux puissances, une constitution qui offre la prem. trace de l'inquisition. Luce III m. en 1185, et eut pour success. Urbain III.

LUCE (Louis-René), grav., né à Paris vers la fin du 17e S., se livra de bonne heure au dessin, et s'adonna ensuite avec tant de succès à la gravure sur métaux qu'il fut nommé graveur du roi pour l'imprimerie royale. Il consacra trente ans de sa vie à composer des poinçons pour avoir des vignettes fondues en métal, et confectionnées de manière à pouvoir se combiner, s'agrandir ou se rétrécir à volonté. Il fit aussi plus. collections de caractères, parmi lesquelles on remarque surtout, pour l'extrême finesse, la *demi-sédanoise*. Luce m. en 1774. On a pub. une édit. de toutes ses vignettes sous le titre d'*Essai d'une nouvelle typographie*, etc., Paris, Barbou, 1771.

LUCE DE LANCIVAL (Jean-Charles-Julien), litt. et poète, né à St-Gobin (Picardie) en 1764, fit avec éclat ses études à Paris, composa pendant son cours de rhétorique sur la m. de Marie-Thérèse un poème qui lui mérita une lettre et un présent du grand Frédéric, fut nommé prof. de rhétorique au collége de Navarre à l'âge de 20 ans, s'attacha en 1787 à M. de Noé, év. de Lescars, et passa l'époq. sanglante de la révolut. dans la retraite et au milieu des travaux littéraires. A la réorganisation de l'université, il fut nommé prof. de b.-lett. dans un des nouveaux lycées (colléges) de Paris, et m. en 1810. Sa santé était très-faible, et dès 1790 il avait été obligé de subir l'amputation d'une jambe. Il nous reste de cet estimable aut. 6 trag., dont *Hector* est la seule qui ait eu du succès et soit restée au théât.; des *Discours*; *Achille à Scyros*, imitat. de Stace, un *Poème sur le Globe*; des *Poésies diverses*., etc. M. Villemain a publié sur Luce de Lancival une *Notice* très-intéressante dans le *Magasin encyclopédique*, année 1810, t. v. On a publié en 1826, *OEuvres de Luce de Lancival, précédées d'une notice par Collin de Plancy, et des discours prononcés sur sa tombe*, par MM. Deguerle, Lacretelle et Roger, 2 vol. in-8.

LUCET (Jean-Claude), avocat et canoniste, né en 1755 à Pont de Veyle en Bresse, m. à Vanvres en 1806, est aut. des ouv. suiv. : *les Principes du droit canonique universel*, in-4; *la Religion catholique est la seule vraie*, etc., in-8; *Lettres sur différens sujets relatifs à l'etat de la relig. en France*, in-8; *Principes de décision contre le divorce; de la Nécessité et des moyens de défendre les hommes de mérite contre les calomnies et les préjugés injustes*, Paris, 1803, in-8 (publié sous le nom de M. Couet, juriscons.); *l'Enseignement de l'Eglise gallicane sur le dogme et la morale, recueilli de tous les ouv. de M. de Bossuet*, etc., Paris, 1804, 6 vol. in-8 (compilation indigeste et qui n'eut aucun succès). On dit que, chargé d'affaires importantes et accusé de malversations, cet écrivain hâta lui-même le terme de ses jours. On lui attribue encore un *Eloge de Catilina*, Paris, 1780, in-8; et des *Pensées sur plusieurs points importans de littérat., de politique et de religion*, in-12.

LUCHET (Jean-Pierre-Louis, marquis de), litt., né à Saintes en 1740, fut d'abord connu dans le monde sous le nom de marq. de La Roche-du-Maine. Après avoir servi comme officier dans la cavalerie, il se mit à la tête d'une exploitat. de mines dans l'étranger, fit banqueroute, commença à Lauzanne un journal qui ne put se soutenir, devint bibliothéc. du landgrave de Hesse-Cassel et direct. de son théâtre franç., et passa ensuite en Prusse, où il obtint une pension de 2,000 écus du prince Henri. Rentré en France à l'instant où commençait la révolution, il rédigea une feuille qu'il nomma le *Journal de la Ville*, et m. à Paris en 1792. Il est aut. d'un gr. nomb. d'ouv., presque tous très-médiocres. Les principaux sont : *Histoire littéraire de Voltaire*, Cassel (Paris), 1782, 6 vol. in-8; *le Vicomte de Barjac*, roman, 1784, in-8 et in-16, trad. en allem., Hamb., même année; *Hist. de l'Orléanais*, etc., Amst. (Paris), 1766, in-4 (ouv. critiqué par Dan. Jousse); *Analyse raisonnée de la sagesse de Charron*, Amst., 1763, in-12; *Essai sur la secte des illuminés*, 1789, 1792 (3e édit., revue et augm. par Mirabeau), in-8, trad. en allemand par Hopp; *Mém. pour servir à l'hist. pendant l'année 1789*, Paris, 1790, 4 vol. in-8. M. Weiss (*Biographie universelle*, t. xxv) a donné la liste complète des ouv. du marq. de Luchet.

LUCHI (Michel-Ange), cardinal, né à Brescia en 1744, embrassa de bonne heure la vie religieuse dans l'abbaye du Mont-Cassin, y enseigna simultanément la théolog. et la philos., visita les principales biblioth. d'Italie, et, après avoir passé successivement par les différentes charges de sa communauté, devint prélat de l'Index, puis reçut le chapeau de cardinal, et m. en 1802. On lui doit : un *Choix des meilleurs morceaux d'Appien et d'Hérodien*, grec et lat., Rome, 1783; une *édition des Œuvres de Fortunat*, ibid., 1786-1787, 2 tom. in-4; des *Dialogues grecs*, Florence. Il avait le projet de pub. une Bible polyglotte qui aurait formé 30 v. in-fol., et qui, avec le texte hébreu restitué, aurait contenu la vulgate et les septante (texte et trad. lat.), 2 nouvelles versions grecque et latine littérales, et un commentaire où toutes les difficultés auraient été éclaircies. — Luchi (Bonaventure), cordelier, oncle du précéd., m. à Padoue en 1785, à un âge très-avancé, fut un savant théologien que Clément XIII voulait faire card.; mais les ennemis des jésuites lui firent préférer Ganganelli. On a du P. Bonaventure Luchi beaucoup de *Thèses* et de *Dissertations*. — Luchi (Louis), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, frère du précédent, né en 1703, m. en 1788, se livra à l'étude des antiquités histor. et ecclésiast. Il publia les *Monumens du monastère de Leno*, Rome, 1759, in-4, et a laissé plus. MMs. importans.

LUCIE ou LUCE (Ste), vierge et martyre, est honorée par l'église de Sicile, bien que l'on ait fortement révoqué en doute l'authenticité de ses actes. V. les *Acta sincera Stæ Luciæ V. M.*, par Tauromenitani, Palerme, 1661, in-4.

LUCIEN (St), martyr, né à Samosate, exerçait le sacerdoce en l'an 303 à Nicomédie lorsque l'emp. Dioclétien y publia ses prem. édits contre les chrét. Jeté en prison, puis traîné devant les juges, il eut le courage de leur adresser, pour toute sa défense, une apologie de la religion de Jésus-Christ; et, après avoir souffert un long jeune plutôt que de se nourrir des mets qui avaient été offerts aux idoles, il reçut la couronne du martyre le 7 janv. 312. La *Chronique d'Antioche* nous a conservé un fragm. de la lettre que St Lucien avait écrite de sa prison aux fidèles de l'église d'Antioche; et l'on sait par un passage de St Jérôme qu'il avait purgé de nombreuses inexactitudes le texte des Septante en le collationnant sur les meilleurs exempl. et sur le texte hébreu. Sa profession de foi, écrite de sa propre main, reconnue orthodoxe au concile d'Antioche en 341, et opposée aux ariens par St Athanase, St Jérôme et St Hilaire, dément le reproche que quelq. critiques font à St Lucien d'avoir partagé les erreurs de Paul de Samosate.

LUCIEN, célèbre sophiste grec, naquit, selon l'opinion commune, vers le commencem. du 2e S. (118-124) à Samosate, capitale de la Comagène, et fut placé par son père chez un oncle qui était sculpteur. Il se dégoûta bientôt de cette profession, qui ne lui parut qu'un métier, et, quittant l'atelier de statuaire pour la littérat., il s'exerça dans l'art d'écrire et se fit avocat. Mais les criailleries et les vices du barreau l'excédèrent au point qu'il renonça à la plaidoirie. C'était alors l'époque brillante des rhéteurs et des sophistes; Lucien se mit à leur école à Antioche, et devint en peu de temps un des plus célèbres d'entre eux. Il parcourut successivement l'Ionie, la Grèce, les Gaules et l'Italie, où il amassa des richesses, puis revint ensuite en Grèce, parut

aux jeux olympiques, et fit un long séjour à Athènes. Il paraît qu'il avait alors 40 ans. La puérilité et le vide de l'éloquence des sophistes le frappa vivement ; il se livra à l'étude de la philosophie et surtout à l'étude des hommes ; et aux vaines déclamations il substitua la description des travers et des vices de l'humanité. L'originalité de ces nouvelles compositions attira sur lui l'attention publique et la gloire. Marc-Aurèle, qui avait apprécié son mérite, lui donna une place considérable en Egypte. Lucien y passa le reste de ses jours, et m. quelq. années après Commode (198-204). Suidas prétend qu'il fut déchiré par des chiens. Il est probable qu'il n'y a là de la part de ce lexicographe qu'un mal-entendu, et qu'originairement on avait voulu dire que les cyniques (vulgairem. nommés les chiens) déchiraient le sophiste, qui au reste le leur rendait bien. Selon M. Boissonnade Lucien serait m. de la goutte, et cette opinion ingénieuse est appuyée de raisons très-plausibles. Le philosophe Lucien n'appartient à aucune école ; il n'est d'ailleurs que moraliste ; et sous ce rapport il a le même tour d'idées que Voltaire. Un pessimisme moqueur, voilà le fond de son système : il n'a vu, il n'a peint que la sottise et la faiblesse des hommes ; mais dans ce cadre un peu restreint il se montre profondément philosophe, parce qu'il est profondément convaincu. Son style a peu de défauts ; sa prose rappelle sans cesse les vers d'Aristophane, qu'il avait pris pour modèle, et dont il a la pureté, la finesse et l'élégance ; son dialogue (et la plupart de ses ouv. ont la forme du dialogue) est une véritable conversation, et a toujours la vivacité dramat. Parmi les ouv. ou opusc. qui portent le nom de Lucien, et qui sont au nomb. de 80, les plus remarq. sont : *Timon*, *le Songe* ou *le Coq*, 26 *Dialogues des Dieux*, et 30 *Dialogues des morts* (on peut y joindre *Charon*, espèce de prologue des ces dern.) ; les *Dialogues des Courtisanes*; l'*Histoire véritable* (satire contre les voyageurs qui débitent des choses incroyables); l'*Encan des sectes philosophiques ; Icaro-Ménippe*, ou *le Voyage aérien ; le Pêcheur*, ou *les Ressuscités ; la Déesse syrienne* ; *Alexandre*, ou *la Mort de Pérégrinus* (où il attaque violemm. le christianisme); *Lucius*, ou *l'Ane* (extrait du roman de *Lucius de Patras*, dont Apulée a tiré ses *Métamorphoses*) ; *la Vie de Lucien* (écrite par lui-même). Nous ne devons point oublier de dire qu'on lui a attribué la *Vie d'Apollonius de Tyane*, et que l'on trouve dans l'anthologie plus. *Epigrammes* qui portent son nom. Les meill. édit. de cet aut. sont celles d'Hemsterhuys et Reitz, Amst., 1743-46, 4 vol. in-4, reproduite à Deux-Ponts, 1789, 10 vol. in-8, celle de Schmit, Mittau, 1776, et celle de Schmieder, Halle, 1800. P.-L. Courier a donné une très-bonne édition de *l'Ane*. Les *Œuvres complètes de Lucien* ont été trad. en franç. par d'Ablancourt, Massieu, Belin de Ballu, et quelq. autres en allemand par Wieland, en anglais par Franklin, et en italien par Gozzi. V. *Bibliothèque* de Fabricius et la *Préface* de Belin de Ballu.

LUCIFER, évêque de Cagliari (Sardaigne) où il naquit dans les prem. années du 4e S., provoqua la convocat. du concile de Milan (355) ; et, en qualité de légat du pape Libère, il y défendit contre les ariens la pureté de la foi et l'innocence de saint Athanase. Sa véhémence inflexible indisposa contre lui l'emp. Constance, qui l'exila en Syrie, d'où on le transféra bientôt à Eleuthérople, puis encore dans les déserts de la Thébaïde. Rappelé sous Julien (361), il voulut s'arrêter à Antioche, ville alors déchirée par le schisme des eustathiens et des méléciens ; et, sous le prétexte de hâter le rétablissem. de la concorde, il prit parti pour les prem., profita de l'absence de Mélèce pour ordonner év. Paulin, leur chef, et aggrava ainsi les troubles que n'eussent pas manqué d'étouffer les mesures conciliatrices qui occupaient alors le concile d'Alexandrie. Rompant sa vieille amitié avec St Eusèbe de Verceil, qui improuvait l'ordinat. de Paulin, Lucifer revint dans son diocèse, et y m. en 370. Bien qu'il soit honoré comme un saint par les églises de Cagliari et de Verceil, il est certain que ce prélat eut tout au moins le tort de préparer, par des imprudences, le schisme de ses disciples, désignés sous le nom de lucifériens, et qu'on accusa d'avoir cru que les âmes sont de substance charnelle et se propagent par transfusion. Toutefois ce qu'il y a de mieux constaté dans leur dissidence c'est qu'ils refusaient de se soumettre aux maximes pacifiques tracées par le concile d'Alexandrie. C'est surtout en Sardaigne que se répandit la secte des lucifériens, qui eut aussi des partisans en Palestine, en Egypte, en Afrique, en Espagne et en Italie. Du Tillet a rec. les div. écrits de Lucifer, Paris, 1568 ; ils ont été reproduits dans le t. 4 de la *Biblioth. des Pères*, édit. de Lyon ; et les frères Coletti en ont donné une nouv. édit. complète, Venise, 1778, in-fol. Il a paru à Cagliari en 1639 une livre curieux intit. *Defensio sanctitatis B. Luciferii.*

LUCIFÉRIENS. V. l'art. précéd.

LUCILE (Caïus *Lucilius*), le plus ancien poète satirique latin dont il nous reste quelq. morceaux, né à Suessa l'an 148 avant J.-C., d'une illustre famille de chevaliers, accompagna à Numance Scipion l'Africain, dont il était l'ami, puis se livra exclusivement à la composition de ses ouvrages satiriq. Il en écrivit trente livres, dont il nous reste des fragmens assez nombreux pour nous faire connaître son genre de talent. Le style en est encore rude et grossier; mais on y trouve de la facilité dans la versification et de la force dans les idées. Lucile avait encore des partisans dans le siècle d'Auguste, et Quintilien en fait un grand éloge. Ce poète m. à Naples l'an 191 av. J.-C., âgé de 45 ans. Les meill. édit. des fragm. de Lucile sont celles de F. Douza, Leyde, 1597, in-4, ou Amsterdam, 1661, celles des frères Volpi, Padoue, Comino, 1735, in-8.

LUCILLE, impératrice romaine, fille de Marc-Aurèle et de Faustine, née en l'an 146, fut mariée à l'âge de 17 ans à Lucius Verus, et se déshonora par la multiplicité et le scandale de ses intrigues amoureuses. On dit même qu'elle empoisonna son mari. L'année suivante elle épousa C. Pompeianus, l'un des plus vertueux sénateurs, en eut un fils, et n'en continua pas moins de se livrer à toutes sortes de désordres. Plus tard ayant conspiré contre l'empereur Commode, son frère, celui-ci l'exila dans l'île de Caprée, et quelque temps après la fit mettre à mort par un centurion, en l'an 184.

LUCINGE (Charles de), issu d'une ancienne maison de Savoie, l'un des plus renommés capitaines de son temps, attaché au duc de Savoie Emmanuel-Philibert, que la France avait dépouillé de ses états, fut sur le point de surprendre Lyon en 1557 ; mais l'entreprise ayant échoué, il fut condamné à mort par contumace par le parlement de Chambéry. Le traité de Cateau-Cambrésis le fit rentrer dans ses biens. Il vivait encore en 1564. — Lucinge (René de), fils du précéd., né en 1553, suivit en 1572 le duc de Mayenne allant offrir ses services à l'Empereur contre les Turks, et se distingua dans les guerres qu'on eut à soutenir contre eux. Chargé en 1582 d'une négociation par le duc de Savoie avec Henri III, il s'en acquitta si bien qu'il fut nommé conseiller-d'état et ambassad. en France. Mais dans la suite il fut disgracié pour avoir signé le traité de Lyon, et se retira en France. On a de lui : *De la naissance, durée et chute des Etats*, Paris, 1588, in-8, trad. en ital. ; *Les occurrences et le motif de la dern. paix de Lyon*, Chambéry, 1603, in-8, rare ; *La manière de lire l'Histoire*, Paris, 1614, in-8 ; plus. autres ouv. MSs., parmi lesquels on cite des *Mém.* de son temps (de 1572 à 1585), en latin, conservés à la biblioth. du roi. — Un des descendans de cette famille, N, de

LUCINGE, comte de FAUCIGNY, fut député de la noblesse de Bresse aux états-généraux de 1789; il fit partie de la minorité de l'assemblée constituante, quitta la France après la session, et mourut en pays étranger vers 1800.

LUCIUS (St), pape. V. LUCE.

LUCIUS, 2e fils de M. Agrippa, fut adopté solennellement, ainsi que son frère Caïus, par Auguste, qui les fit élever sous ses yeux avec le plus grand soin. Nommé prince de la jeunesse et désigné consul, Lucius m. en l'an 755 de Rome, à Marseille, en se rendant en Espagne, où l'emp. Auguste l'avait envoyé pour commander les légions qui s'y trouvaient stationnées. Le monum. de Nîmes, connu sous le nom de *Maison carrée*, était un temple dédié aux deux frères Caïus et Lucius.

LUCIUS, écriv. grec du 2e S., né à Patras, ville de l'Achaïe, vivait sous l'emp. Antonin, et est regardé communém. comme auteur d'un conte intit. *Lucius*, ou *la Métamorphose*, dont il ne reste plus qu'un extrait dans les ouv. de Lucien. Photius doute si le véritable aut. de cet écrit n'est pas Lucien lui-même; mais M. Belin de Ballu, dans sa trad. du même Lucien, paraît croire que *la Métamorphose* n'est ni de l'un ni de l'autre. Le fonds de ce conte est le même que celui de l'*Ane d'or* d'Apulée et que celui de Machiavel. Paul-Louis Courier (*v.* ce nom) a publié *la Luciade*, ou l'*Ane de Lucius de Patras*, *avec le texte grec*, *revu sur plus. MSs.*, Paris, 1818, in-12. La traduct. de cet ouvr. a été réimpr. séparém. en 1824, 1 vol. in-8; elle forme la 3e livraison des *Romanciers grecs et latins* pub. par Bapilly.

LUCIUS AMPELIUS est l'aut. du *Liber Memorialis* publié par Saumaise (à la suite du *Florus* d'Elzevir, 1638), d'après un MS. de F. Juret. On n'a aucun renseignem. certain sur sa vie : les uns le croient le même qu'Ampelius, préfet de Rome sous Valentinien; les autres veulent que ce soit de lui que Sédaine Apollinaire ait parlé dans ses poés.

LUCIUS VERUS. V. VERUS.

LUCIUS (LOUIS). V. LUZ.

LUCIUS (JEAN), historien, né dans le 17e S. à Trau en Dalmatie, d'où il est désigné quelquefois en latin sous le nom de *Traguriensis*, parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, explora avec le plus grand soin les archives publ. et les biblioth. de son pays pour en écrire l'histoire, et m. en 1684 à Rome, où il avait fini par se fixer. Il a laissé les ouvr. suivans : *de regno Dalmatiæ et Croatiæ lib. IV à gentis origine ad ann.* 1480, Amsterd., 1666, in-fol., et ins. dans le tom. 3 des *Scriptores rerum Hungaricarum* de Matthieu Bel; *Memorie istoriche di Tragurio ora detto Trau*, *lib. VI*, Venise, 1673, in-4, réimpr. en 1674 sous ce nouv. titre : *Istoria di Dalmatia ed in particolare delle città di Trau*, *Spalatro e Sebenico*, rare et curieux; *Inscriptiones Dalmaticæ*, etc., Venise, 1673, in-4, ins. dans le t. 10 du *Thesaur. antiquitatum Italiæ* de Burmann.

LUCKNER (NICOLAS), maréchal de France, né à Campen (Bavière) en 1722, d'une famille noble, mais pauvre, entra fort jeune au service de Prusse, parvint au grade de colonel, et commanda avec distinct. un corps de troupes légères sous le grand Frédéric dans la guerre de 7 ans. La réputat. qu'il s'était acquise dans ses engagem. avec les troupes franç. détermina le cabinet de Versailles à lui faire des proposit. avantageuses, et il passa au service de France avec le titre de lieuten.-gén., quelq. temps avant la paix de 1763. Depuis cette dern. époque il vécut sans activité jusqu'au moment de la révolut., et s'en montra le partisan. Cette conduite lui valut la conservation de toutes ses pensions et le bâton de maréchal au mois de décembre 1791. Lorsque la guerre fut déclarée l'année suiv., Luckner reçut le commandem. de l'armée rassemblée sur la frontière du nord; mais bientôt, soit que son patriotisme parût suspect aux meneurs de l'époque, soit qu'ils se méfiassent de ses talens militaires, il perdit le commandem. en chef, et fut employé en seconde ligne au camp de Châlons-sur-Marne. Mécontent de cette position, il se présenta à la barre de la convention nationale nouvellement assemblée, et, malgré ses protestations de dévouem., il reçut l'ordre de rester à Paris. Il y vécut assez tranquille pend. un an; mais au commencem. de 1794, ayant réclamé sa pension qui était alors arriérée, il fut arrêté et traduit au tribunal révolutionn., qui le condamna à mort le 5 janvier de la même année. Le maréchal Lukner avait déployé dans sa jeunesse la bravoure et l'activité d'un bon partisan; mais il est douteux que dans des circonstances plus opportunes que celles où il se trouva quand il fut investi d'un grand commandement, il eût ajouté à son ancienne réputation.

LUCOTTE (le comte EDME-AIMÉ), lieuten.-gén., né en 1770 à Port-sur-Saône, où il m. le 21 sept. 1825, était entré au service comme volontaire en 1789. Sa bravoure lui ayant mérité un avancement rapide, il eut occasion de s'honorer par plus. traits de modération, tant à Lyon qu'à Marseille, où il remplaça, par des voies de conciliat., les mesures rigoureuses qui lui étaient prescrites pour comprimer les soulèvem. dans ces deux villes. Après s'être distingué dans les div. commandem. qui lui furent confiés tant en Italie qu'en Espagne, le général Lucotte fut en 1814 des prem. à offrir ses services au roi à St-Ouen; ce prince le chargea de la défense de Paris dès que la nouv. du débarquem. de Napoléon fut connue dans cette capitale; et il ne dépendit pas des efforts du général que sa division ne mît obstacle aux évènem. du 19 mars 1815. Toutefois il fut remis en disponibilité à la seconde restauration. Le général Lucotte, très-versé dans les div. branches de l'administrat. milit., ne demeura point étranger aux connaissances littéraires; on dit même qu'il consacrait ses loisirs au culte des muses.

LUCRÈCE, fille de Sp. Lucretius Tricipitinus, illustre romain, et femme de Tarquin Collatin, inspira par sa beauté une passion criminelle à Sextus, fils de Tarquin-le-Superbe, qui s'était introduit la nuit près d'elle pendant l'absence de son époux, la força à consentir à ses désirs, en la menaçant non-seulement de l'égorger, mais encore de tuer un de ses esclaves et de placer son cadavre dans son lit. Le lendemain Lucrèce envoya chercher Collatin et son père, qui vinrent suivis chacun d'un de leurs amis; et après leur avoir raconté son malheur elle se plongea un poignard dans le sein en demandant vengeance (509 avant J.-C.). Tout le monde sait que cet évènem. devint cause de la révolution qui chassa de Rome les Tarquins, en substituant à la monarchie le gouvernem. républicain.

LUCRÈCE (TITUS LUCRETIUS CARUS), l'un des plus grands poètes latins, naquit l'an de Rome 659 (95 av. J.-C.). Jeté par l'époque de sa naissance au milieu des temps les plus orageux de la république; témoin des proscriptions de Marius et de Sylla, et de toutes les horreurs de la guerre civile, il ne joua aucun rôle dans ces scènes sanglantes, se tint dans un sage éloignem. des tempêtes publiq., et chercha dans le sein de l'étude et de la philosophie un asile contre la turbulence des factions. Trop heureux de pouvoir s'exiler en quelque sorte d'une terre que souillaient tous les genres de corruption, de s'isoler de semblables qui lui ressemblaient si peu, il se réfugia tout entier dans son âme, et chercha à s'expliquer ce qui se passait sur la terre en étudiant dans un ordre de choses plus élevé la cause du désordre moral qui l'affligeait dans l'ordre politique. Dans une pareille disposition d'esprit, il était impossible qu'il vît toujours juste, qu'il jugeât toujours bien, et qu'il ne se méprît pas souvent sur la cause d'effets si déplorables. Aussi son beau poème de *la Nature des Choses* n'est-il point exempt d'er-

veurs; les unes étaient inévitables, mais n'en étaient point pour lui; il prenait la science où il la trouvait: on lui a reproché plus durement les autres, et l'on n'a vu long-temps qu'un esprit faux et même un mauvais cœur dans l'écriv. qui a le plus éloquemm. interprété la nature et plaidé la cause de l'humanité. Son habile et récent trad. en vers, M. de Pongerville, l'a complètem. justifié du grave reproche d'athéisme et de matérialisme. Il réfute également l'opinion, à peu près générale, sur la prétendue folie de Lucrèce, et démontre fort bien qu'un ouv. tel que le sien n'a pu sortir des rêves d'une raison égarée. Toutes les traditions attestent qu'il s'est volontairement donné la mort, mais aucune ne nous apprend la cause de cet acte de désespoir, qu'il faut sans doute attribuer à quelq. évènem. malheureux, ou plutôt à l'impatience de voir le moment où, suivant son propre système, son âme devait se réunir au principe dont elle était émanée. Il m. âgé de 44 ans; et, par une merveilleuse réunion de circonstances, le jour même où Virgile prenait la robe virile. Contemporain et ami des Atticus, des Catulle et des Cicéron, ce fut, dit-on, au plus gr. des orateurs que celui qui était alors le plus gr. des poètes confia en mourant le soin de revoir et de publ. son poème. L'ouv. et la renommée de Lucrèce ne pouvaient certes tomber en de meilleures mains; et si, comme on le pourrait croire, la prem. édit. fut en effet pub. par Cicéron, rien n'étonne plus dans le succès qu'elle obtint d'abord, ni dans la profonde admiration de Virgile pour son maître et son modèle; modèle qu'il a bien surpassé sous le rapport de l'élégance et de la pureté du style, mais qu'il n'égale pas toujours pour la force de l'expression et l'énergie des couleurs. La prem. édit. de Lucrèce, avec date, est celle de Vérone, 1486. Nous indiquerons ensuite celles de Venise, Alde, 1500-15; de Lambin, Paris, 1563-70; de Michel Dufay (Fayus), *ad usum Delphini*, Paris, 1680; de Maittaire, Londres, 1713; d'Havercamp, Leyde, 1725; de Bentley et Wakefield, Londres, 1796-97, 3 v. in-4; nouv. édit., Glascow, 1813, 4 v. in-8. L'excellente traduction, en prose, de Lagrange, a fait oublier celles de Marolles et du baron des Coutures, comme celle de M. de Pongerville, en vers, Paris, 1823, 2 vol. in-8, a replongé encore plus avant où elle était déjà tombée celle de Leblanc de Guillet. Lucrèce a été trad. en italien par Marchetti et Frachetta, et en angl. par Th. Greech et J.-M. Good: il en existe une 3e traduct. anglaise par Th. Busby, Londres, 1813, 2 vol. in-4, fig.

LUCRÈS (l'abbé SÉBASTIEN), né à Alby, mort à Toulouse le 6 janv. 1823, est aut. de la broch. suiv. pub. sous le voile du pseudonyme: *Lettre adressée à M. le cardinal-légat (Jean-Baptiste Caprara)*, datée de Dijon le 2 sept. 1804, et signée Odèle de B***, née de St-Aubin.

LUCULLUS (L. LICINIUS), Romain célèbre par ses talens milit. et sa magnificence, naquit l'an 115 av. J.-C., et fit ses prem. campagnes pend. la guerre sociale. Sa valeur lui mérita la protect. de Sylla, qui le fit successivement questeur en Asie et préteur en Afrique. Il remporta dans cette province deux victoires navales sur Amilcar, et se concilia tous les cœurs par sa justice, sa modérat. et son humanité. Consul en 74 il fut chargé de poursuivre la guerre contre Mithridate, et débuta par délivrer son collègue Cotta, assiégé dans la ville de Chalcédoine. Il remporta ensuite sur les lieutenans de Mithridate une grande victoire aux bords du Granique, conquit toute la Bithynie, battit la flotte ennemie sur les côtes de la Troade, et la détruisit entièrem. à Lemnos. Mithridate, affaibli par tant de pertes, se retira dans ses états; mais Lucullus l'y vainquit encore l'année suivante, et le força de se rendre dans l'Arménie pour demander des secours au roi Tigrane son beau-père. Aussitôt le général rom. franchit l'Euphrate avec 15,000 fantassins, met le siége devant Tigranocerte, puis marche en personne contre Tigrane qui était campé au-delà du Tigre, et remporte sur lui une victoire décisive. Plutarque porte à plus de 100,000 le nombre des Arméniens tués dans cette bataille. Les Romains n'eurent à regretter que 5 hommes tués et 100 blessés (72 ans av. J.-C.). La prise de Tigranocerte fut le fruit de ce triomphe. L'année suiv. fut marquée par de nouv. succès et par la prise de Nisibis. Mais les soldats, depuis long-temps mécontens de la sévérité avec laquelle Lucullus maintenait la discipline militaire, murmurèrent hautement contre lui, sous prétexte qu'il ne leur laissait aucun repos même dans l'hiver. La défaite de Triarius son lieutenant (68 ans av. J.-C.) fournit un nouvel argument à la malveillance, et Pompée vint prendre le commandem. de son armée et lui ravir la gloire d'achever la conquête de l'Asie. Lucullus revint à Rome suivi de 1600 vétérans qui n'avaient obtenu qu'avec peine la permission de suivre leur général. Il fut reçu à Rome avec froideur, et peu s'en fallut qu'on ne lui refusât les honneurs du triomphe. Il vécut depuis dans une retraite profonde, étranger aux affaires et aux discordes politiques qui éclatèrent bientôt, et dans lesquelles, avec un peu d'ambit., il eût pu jouer un des prem. rôles. Sa vie fut consacrée à la culture des lettres, au commerce de l'amitié, au luxe. Il écrivait avec une égale perfection en latin et en grec, et composa une histoire des guerres marsiques qui est perdue aujourd'hui. Il avait dans son palais une bibliothèque magnifique où il admettait les savans, et un musée rempli des statues et des tabl. les plus célèbres. Les construct. qu'il fit dans la Campanie, des routes creusées dans les collines, des étangs dont après sa mort la pêche fut évaluée à 4 millions de sesterces (800,000 fr.), des cabinets de plaisance au milieu de la mer, étonnent encore l'imaginat. Les dépenses de sa table étaient excessives. Ses richesses, qui égalaient celles des plus puiss. potentats de l'Asie, lui permettaient ce faste qui du reste fut encore surpassé dans la suite sans être aussi souvent dirigé vers un but utile. Lucullus m. l'an 49 av. J.-C., âgé de 66 ans. Vers la fin de sa vie il était tombé en enfance. Le peuple voulait qu'il fût enterré au champ de Mars, et ses parens n'eurent que difficilement la permission de transporter ses restes à la maison de Tusculum où il avait commandé de l'ensevelir. Les peuples de l'Asie, dont il avait été l'idole par sa douceur, sa justice et sa libéralité, instituèrent des fêtes en son honneur. C'est à Lucullus que l'on attribue vulgairement l'importation du parchemin et du cerisier dans l'Occident. Plutarque a écrit sa vie.

LUCUMON. V. TARQUIN l'Ancien.

LUDE (JACQ. DE DAILLON, sieur du), né dans le 15e S., cité par Brantôme comme un des grands capit. de son temps, fut conseiller et chambellan de Louis XII et de Franç. Ier, sénéchal d'Anjou, puis gouv. de Brescia; il se distingua dans les campagnes d'Italie, soutint 13 mois un siége contre les Espagnols dans Fontarabie, et m. en 1522. Il était frère aîné du célèbre F. Daillon de la Crotte, dont l'art. est placé sous ce dernier nom, page 774. — LUDE (Gui, Cte du), petit-fils du précéd., gouvern. de Poitou et sénéchal d'Anjou, se distingua à la défense de Metz, à la bataille de Renti, à la prise des villes de Calais, de Guines et de Marans, soutint un siége dans Poitiers contre les protest. en 1569, fut un des lieutenans du duc d'Anjou au siége de La Rochelle en 1572, du duc de Mayenne à la prise de Brouage en 1576, et m. à Briançon en 1585.

LUDE (HENRI DE DAILLON, duc du), né vers 1640, fut successivem. cheval. des ordres du roi, prem. gentilh. de la chambre, gouv. du château de St-Germain et de Versailles, grand-maître de l'artillerie, lieut.-gén., duc et pair; il se distingua aux prises de Tournai, Douai et Lille en 1669, aux siéges de Maestricht, Besançon, Dole, Limbourg, Cambrai et Gand, et m. à Paris en 1685, sans pos-

térité. Madame de Sévigné parle de lui dans ses Lettres, et Ménage le cite comme un diseur de bons mots.

LUDEKE (Christophe-Guillaume), littérat. allem., né dans la marche de Brandebourg en 1737, fut d'abord pasteur de l'église luthérienne établie à Smyrne dans le Levant, revint ensuite en Allemagne pour remplir le même minist. à Stockholm, auprès de la communauté allem., et m. dans cette ville en 1805. On a de lui, en allem., une *Relation historique de la Turquie*, et un rec. périod. contenant les extraits des meill. ouv. suédois publiés sous le règne de Gustave III, l'Hist. des universités, biblioth., colléges, écoles, et div. dissertat. sur les mœurs, les usages et les découvertes scientifiques des peuples du nord. Ces deux ouv. ont été imp. à Stockholm.

LUDEKE ou LUDEKEN (Thomas), en latin *Ludekenius*, sav. philologue allemand, né dans le 17e S., publ. à Berlin en 1680 une collect. des traductions de l'Oraison dominicale (*Pater*) en près de 100 langues, sous ce titre : *Orationes orationum, SS. orationis dominicæ versiones præter authenticam ferè centum*, etc., in-4. Ce rec., le plus ample qui eût paru jusqu'alors, a été surpassé plus tard par celui de Jean Chamberlayne (*v.* ce nom).

LUDEWIG (Jean-Pierre de), en lat. *Ludovicus*, jurisc. allem., né dans la Souabe en 1668, étudia dans les univ. de Tubingen, Wittemberg et Halle, fut nommé prof. de philos. en 1695, et chargé quelq. temps après des intérêts de l'élect. de Brandebourg au congrès de Riswick. Après avoir visité une partie de la Hollande et différentes cours d'Allemagne, il revint à Halle en 1700, quitta la chaire de philosophie pour occuper celle d'histoire, puis celle de droit public, devint, en 1722, chancelier de l'université de Halle et du duché de Magdebourg, dont il était archiviste et historiographe depuis 1704, et m. en 1743, avec la réputat. d'un savant profond, particulièrem. dans l'hist. du moyen âge. On a de lui un grand nombre d'ouv., dont on trouvera la liste dans la *Gelehrte Europa* de Goetten, année 1735 ; dans la *Pinacotheca script. nostrâ ætate litteris illustrium* de Brucker, et surtout dans l'ouv. de Fréd. Wideburg, intit. *De vitâ et scriptis J.-P. de Ludewig commentarius*, Halle, 1757, in-8. Nous nous bornerons à indiquer les princip. de ces mêmes écrits : *Germania princeps*, 1702, 1711, 1752, in-8 (l'aut. y fait connaître les rapports des électeurs avec l'emper. et l'empire : cet ouv. a été commenté en partie par C.-F. Hempel, en 6 vol. in-4) ; un *Comment. sur la bulle d'Or* (en allem.), Halle, 1716-19, 2 v. in-4 ; *Henricus Auceps, historia anceps* (ouv. estimé, sur l'hist. de Henri, dit l'*Oiseleur*), ibid., 1713, in-4 ; *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum ineditorum*, Halle, Francfort et Leipsig, 1720-40, 12 vol. in-8 (collection précieuse et recherchée) ; *Opuscula miscellanea*, Milan, 1720, 2 vol. in-8 ; *Vitæ Justiniani atque Theodoræ Ausgustorum, necnon Triboniani*, etc., Halle, 1731, in-4.

LUDEWIG. V. Ludovici et Ludwig.

LUDICKE (J.-M.-Auguste-François), mathématicien allem., né à Oschatz en 1748, professa les mathémat. à Meissen, et m. à Wilzdraft en 1823. On a de lui : *Commentatio de attractionis magnetum*, etc., Wittemberg, 1799, in-4 : cet ouv. se retrouve avec addit. et correct. dans le 3e tome du *Wittenbergen Magazine*, 1803 ; *Essai sur une nouv. théorie des parallèles* (en allem.), Meissen, 1819. Il a en outre publié div. *Mém.* dans les *Annales de Gilbert*, et trad. l'*Essai* de Fabre *sur les Machines hydrauliques*, ainsi que l'ouv. de Nicholson sur le même sujet. Une *Notice* sur Ludicke a été insérée dans la *Gazette littér.* de Leipsig, juin 1823.

LUDIUS, peintre romain, contemporain d'Auguste, acquit une grande célébrité par la vaste dimension qu'il donnait à ses compositions, et par le procédé qu'il mettait en œuvre. De son temps le luxe des Romains était porté au plus haut degré, et les peintures dont les riches et les grands ornaient les murs de leurs palais étaient extrêmement coûteuses. Ludius, pour mettre ces embellissem. à la portée des fortunes médiocres, imagina un genre de peinture moins dispendieux que l'encaustique, dont l'usage était alors le plus répandu, ou la fresque telle qu'on l'avait pratiquée jusqu'à lui. On présume qu'en renonçant à l'encaustique, il diminua dans la fresque le nombre des couches de mortier, et qu'il supprima la poudre de marbre et le vernis. Il devint chef d'école, et représenta avec ce nouveau procédé des campagnes, des bois, des rivières, des bergers, des troupeaux, des ports de mer, tant sur les murs intérieurs des maisons que sur ceux des façades, des jardins et des terrasses. Toutefois cet envahissement de la fresque sur l'encaustique ne fit point abandonner ce dern. procédé des anciens, dont on retrouve des traces jusque dans le 14e S. — Un autre peintre, Marcus Ludius, vivait en Etrurie plus. années avant la fondation de Rome. On voyait encore, au temps de Pline qui nous l'a fait connaître, des peintures de cet artiste dans les villes d'Ardea et de Lanuvium, sur les murs d'un temple de Junon et d'autres édifices. On suppose que ces peintures étaient à l'encaustique.

LUDLOW (Edmond), l'un des principaux chefs du parti républicain pendant les guerres civiles du règne de Charles Ier en Angleterre, né vers 1620 dans le comté de Wilts, adopta, comme son père (membre du long-parlement de 1640), les principes de la révolution. Ayant joint avec plus. étudians en droit ses camarades l'armée du comte d'Essex, il assista à la bataille d'Edge-Hill, se distingua au siége et à la prise du château de Wardour, fut nommé gouvern. de cette place, et la défendit pendant 10 mois contre tous les efforts du parti royaliste. Fait prisonnier, et bientôt échangé, il leva un régim. de cavalerie, avec lequel il prit part à la bataille de Newbury et à d'autres actions importantes. Vers la fin de 1645, nommé représentant du comté de Wilts en remplacement de son père mort 2 ans auparavant, Ludlow pénétra les projets secrets de Cromwell, et résolut de s'y opposer ; mais plus tard il se laissa séduire par les protestat. de ce rusé adversaire, et fut du nombre des juges qui condamnèrent Charles Ier. Après l'assassinat de ce monarque, la haute cour ayant décidé de ne laisser rentrer dans le parlement que ceux qui auraient approuvé le jugement, Ludlow fut mis à la tête d'une commission inquisitoriale chargée d'épurer la représentation nationale, devint ensuite l'un des 40 conseillers d'état de la nouv. république, et renouvela son opposition aux projets ambitieux de Cromwell, qui, pour l'éloigner, l'envoya en Irlande avec le titre de lieutenant-gén., et le fit nommer l'un des commis pour les affaires civiles de ce royaume. Ludlow ayant déployé dans ces deux emplois autant d'habileté que de valeur, fut appelé par le parlement au commandement de l'armée après la mort d'Ireton ; mais Cromwell parvint encore à l'écarter, et lui fit préférer son propre gendre Fleetwood. Il continua de rester en Irlande jusqu'au moment où son régim. fut réformé par le protecteur. Etant alors revenu en Angleterre, il y fut mis aux arrêts, eut ensuite une longue conférence avec Cromwell, refusa toute promesse de soumission, se retira dans le comté d'Essex, et y demeura jusqu'à la mort du protecteur. Mais lorsqu'il vit Richard succéder au titre et à l'autorité de son père, il reprit les armes, contribua au rétablissement du long-parlement, fut nommé membre du comité de sûreté, et renvoyé ensuite en Irlande pour y commander en chef. A l'époque de la restauration, à laquelle il tenta vainement de s'opposer, Ludlow, prévoyant les poursuites que l'on allait diriger contre les régicides, quitta l'Angleterre, traversa rapidem. la France,

se retira en Suisse, et séjourna successivem. à Genève, à Lausanne et à Vevai. Lors de la révolut. de 1688, il conçut l'espoir de terminer ses jours dans sa patrie, et vint à Londres en 1689; mais, apprenant que le parti *tory* se disposait à solliciter auprès du roi Guillaume l'ordre de l'arrêter, il retourna à Vevai, où il m. en 1693. Il a laissé des *Mém.* intéressans, imp. d'abord à Vevai, 1698-99, 3 v. in-8, et réimpr. à Londres, 1751, in-fol., avec le procès de Charles Ier par John Cook. Une 3e édit. fut pub. en 1771, in-4. Les Mém. de Ludlow ont été trad. en franç., Amsterdam, 1699 et 1707, 3 vol. in-12; ils font partie de la *Collection des Mém. relatifs à la Révolution d'Angleterre*, pub. par M. Guizot.

LUDOLF (JOB), savant orientaliste, né à Erfurt en 1624, apprit sans maître et au moyen seulement de quelques livres élément. les principales langues anciennes et modernes. Après de longs voyages, il fut appelé à la cour du duc de Saxe-Gotha, qui le nomma précepteur de ses enfans et conseiller aulique, place qu'il remplit 26 ans. Il se retira ensuite de la cour et vint vivre à Francfort-sur-le-Mein, où le duc, l'élect.-palatin, et d'autres princes d'Allemagne voulurent de concert qu'il fût leur résident. Il m. en 1704. Ludolf savait, à fond, dit-on, 25 langues; mais celle qu'il cultiva avec le plus de soin fut l'abyssin. Il en a laissé 2 gramm. (*Grammat. amharicæ linguæ*, Francf., 1698, in-fol.; *Grammatica linguæ æthiopicæ*, ib., 1702, in-fol.): un *Dictionn.*, ou *Lexicon æthiopico-latinum*, ib., 1699, in-fol.; diverses traduct. en langue éthiopienne; *Epistola æthiopicè ad universam Abhessinorum gentem scripta*, ibidem, 1683, in-fol., très-rare; une *Hist. d'Abyssinie*, en 4 part. (*Historia Æthiopica, sive Descriptio regni Abhessinorum, etc., lib. IV*), Francfort, 1681, in-fol., fig.: augm. dans la suite d'un *comment.* et de 2 *append.*, ib., 1691, 1693 et 1694, 3 vol. in-fol.; trad. et abrégé en franç. sous le titre de *Nouv. Hist. d'Abyssinie*, Paris, 1684 et 1693, in-12; trad. aussi en angl., en holland., en allem. et en russe. De plus on lui doit un *Traité des moyens de faire avec succès la guerre aux Turks* (*De bello Turcico feliciter conficiendo*, etc.), Francf., 1686, in-4; les *Lettres samaritaines des Sichimites*, et un *Théâtre histor. du Monde*. On a impr. aussi sa correspond. avec Leibnitz. Junker a pub. la *Vie de Ludolf* en lat., Leipsig, 1710, in-8. Voy., pour plus de détails, *Mém. de Niceron*, t. 3 et le *Dictionn. de Chauffepié*. — LUDOLF (Henri-Guillaume), neveu du précédent, né à Erfurt en 1655, suivit le prince George de Danemarck en Angleterre en qualité de secrét., puis, l'ayant quitté à cause du mauvais état de sa santé, il se mit à voyager, visita la Russie, l'Italie, Smyrne, Damas, Jaffa, Jérusalem, passa en Egypte, s'arrêta au Kaire, et enfin revint à Londres, où il publia une édition du *Nouv.-Testament* en grec vulgaire et un *Mém.* très-intéressant *sur l'état des chrétiens dans le Levant*. Il sollicita aussi, mais vainem., l'établissement à Jérusalem d'un collége pour l'enseignement des principes de la langue vulgaire et la propagation du christianisme. Il m. en 1710. Son ouvrage principal, après celui que nous venons de nommer, est sa *Grammaire russe* (écrite en latin), Oxford, 1696, in-4. On a recueilli en un volume, Londres, 1712, différ. *opusc.* du même auteur. — LUDOLF (Jean-Job), autre neveu de l'orientaliste, m. à Erfurt sa patrie en 1711, âgé de 62 ans, fut profess. de mathém., bourgmestre, etc. Il proposa le prem. l'établissem. des loteries en Allemagne, et sur la fin de sa vie s'imagina avoir trouvé la quadrature du cercle. Il a composé plus. ouv., dont le seul qui vaille la peine d'être consulté est sa *Tetragonometrie* (*Tetrag. tabularia*), Amsterd., 1690, in-4. — LUDOLF (Jérôme), fils du précéd., profess. de médecine, naquit à Erfurt en 1679, et y m. en 1728. Il est auteur de quelq. *Dissertat.* lat., parmi lesquelles on cite *De utilitate fluxûs hæmorrhoidalis*, 1721, et *de Tabaci noxâ post pastum*, 1721.

LUDOLPHE *de Saxe*, chartreux, fit partie de l'ordre de St-Dominique avant d'entrer dans celui de St-Bruno, devint prieur de la chartreuse de Strasbourg, et m. vers 1370. On a de lui une *Explication des Psaumes* (*in Psalter. expositio*), Paris, 1506, 1517, 1528, et Venise, 1521, in-fol.; Lyon, 1540, in-4; et une *Vie de J.-C.*, 1474, in-fol. (sans nom de ville), très-souvent réimp. depuis, trad. en ital., Venise, 1570, et en franç., par G. Lemenand, cordelier, Paris, 1490, 1500, 2 tom. en 1 v. in-fol. Il avait aussi comp. plus. liv. de *Sermons*. Quelq. écrivains lui ont attribué, mais à tort, l'*Imitation de Jésus-Christ* (v. GERSON).

LUDOT (JEAN-BAPTISTE), écriv. sav. et bizarre, né à Troyes en 1703, fut élevé à la campagne, se fit ensuite recevoir avocat au parlem., et plaidait volontiers les causes dont on le chargeait; mais sa manière de vivre était extraordin. et le rapprochait de Diogène. Il faisait lui-même son pain, ne mangeait que des légumes et des retailles de boucherie, marchait vêtu de haillons, et passait des jours entiers enfermé dans son cabinet. Il devint très-habile dans la connaissance des auteurs anciens et dans les sciences exactes, au point que d'Alembert et autres savans du prem. ordre lui proposèrent de le faire recevoir membre de l'acad. des sciences; mais il fut impossible de le décider à habiter Paris. Il répondait souvent aux questions adressées par les académies, mais il gardait soigneusement l'anonyme, et laissait le premier venu s'emparer de ses ouv. En 1741 cependant l'acad. des sciences lui décerna un prix pour la meilleure construct. du cabestan. Ludot m. en 1771, âgé de 68 ans. Il ne reste de lui sous son nom que quelques ouvrages polémiques de peu d'importance.

LUDOVICI ou LUDWIG (GODEFROI), savant philologue allem., né à Baruth (Haute-Lusace) en 1670, étudia à Bautzen, puis à Leipsig, fut nommé co-recteur de l'école de Saint-Nicolas de cette ville (1694), principal du gymnase de Schleusingen (comté de Henneberg), recteur de l'académie de Cobourg (1713), et mourut en 1724. On a de lui 139 thèses sur des points de théologie, de critique et d'hist. littér.; une *Poétiq. allem.*, etc., Leipsig, 1703, 1745, in-8; l'*Hist. des Historiographes* (en latin), Schleusing., 1712, 1713, in-8; une *Histoire universelle* (en allem.), Leipsig, 1716, 1717, 2 vol. in-8; 2e et 3e édit., augm., 1732 et 1744, 5 v. in-8; et d'autres ouvr., tous remplis d'érudition et très-utiles, dont la liste se trouve dans Rotermund et les autres biographes allemands.

LUDOVICI ou LUDWIG (CHARLES-GUNTHER), né à Leipsig en 1707, et profess. de philos. dans sa ville natale de 1734 à 1778, époque de sa mort, était aussi archiviste de l'université, et bibliothéc. de la société de langue allem. et des beaux-arts établie à Leipsig. Il eut beaucoup de part à la rédact. de l'*Encyclop. allem.*, dep. le t. 19 jusqu'au 64e. Ses princip. ouv. sont: un *Plan abrégé d'une Hist. complète de la Philosophie de Wolf*, Leips., dern. édit., 1737-38, 3 vol. in-8; *le Théâtre de l'Hist. universelle du 18e S.*, Leips., 1745-54, 8 part. in-8; et l'*Académie des Négocians*, ib., 1752-56, 5 vol. in-8, réimp. avec augm., ib., 1797-1801, 6 v. in-8.

LUDOVISI. V. GRÉGOIRE XV et LODOVISI.

LUDWIG (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), botaniste, né en 1709 à Brieg (Silésie), s'adonna à la méd. et aux sciences qui en dépendent. Le médecin Fréd. Walther le prit en amitié, l'emmena à Carlsbad pour étudier la botanique, dans laquelle il était déjà très-habile, et le fit adjoindre comme botaniste à une société de natural. qui partaient pour l'Afrique sous les auspices et aux frais du roi de Pologne. Ludwig revint en 1733, continua ses études médicales, et fut reçu maître-ès-arts (1736), docteur et membre de la société allem. de Leipsig. En 1747 il fut nommé professeur de médecine, et m. en 1773.

Ludwig fut un des prem. à admettre la réforme et les découvertes de Linné, quoique selon lui la distinct. sexuelle des plantes ne soit pas évidemm. suffisante pour fonder un système. On lui doit plus. ouv. et opusc. sur sa science favorite. Les plus remarquables sont : *Institutiones historico-physicæ regni vegetabilis*, Leipsig, 1742, 1757, in-8 ; *Aphorismi botanici*, Leipsig, 1738, in-8 ; *Tractatus de minuendis plantarum generibus*, Leipsig, 1737, in-4 ; *De sexu plantarum*, etc., Leipsig, 1737, in-4 ; et *Definitiones plantarum*, ibid., 1737, in-8 ; corrigée et augm., ibid., 1747, in-8.

LUDWIG. V. Ludewig et Ludovici.

LUETZ. V. Aramon.

LUFTY ou LOUFTY, gr.-vézyr et beau-frère de Soliman Ier, succéda au célèbre Ibrahim, se trouva au siége de Corfou en 1537, et se rendit célèbre par sa justice, son austérité et sa valeur. Ayant eu une querelle avec la sultane sa femme à propos d'une courtisane qu'il venait de faire punir cruellem., il fut exilé à Demotica où il m. On a de lui un traité intitulé *Assaf-Nameh*, ou *Miroir des Vézirs*, qui ferait honneur à un ministre et à un philosophe chrétien (trad. en ital. par le chevalier Com. Comidas di Carbognano).

LUGO (Jean de), cardinal, né à Madrid en 1583, se fit jésuite en 1603, professa la philosophie et la théologie dans plus. colléges, alla en 1613 à Rome, où il enseigna 20 ans la dern. de ces deux sciences, reçut la pourpre en 1643 des mains d'Urbain VIII, et m. en 1660. Ses ouv. furent recueillis de son vivant et forment 7 vol. in-fol., Lyon, 1633-1660. La partie la plus estimée est le *Traité de la Pénitence*. — Lugo (Fr. de), frère du précéd. et jésuite comme lui, fut profess. de théologie à Mexico, censeur de livres et théologien du général à Rome. Il m. en Espagne en 1652, âgé de 72 ans. On a de lui plus. ouv. de théol., entre autres des *Comment. sur la prem. partie de la Somme de St Thomas*.

LUILLIER. V. Lhuillier.

LUINI (Bernardin), nommé par quelq. auteurs *Luvino* ou *Luvini*, peintre italien du 16e S., né au village de Luino (sur le lac Majeur), eut pour maître Scotto, et non, comme on l'a dit souvent, Léonard de Vinci. Il était déjà célèbre en 1500, quand un voyage qu'il fit à Rome contribua encore à perfectionner son goût et à épurer sa manière. Aussi distingue-t-on ses tableaux en 2 classes, ceux qu'il fit avant d'aller à Rome, et ceux qu'il composa dans cette ville ou après son retour. On admire surtout dans ceux-ci l'intelligence parfaite du clair-obscur et une grande vérité de carnation. On ignore en quelle année mourut cet artiste. — Aurelio, son fils, né en 1530, mort en 1593, s'est fait connaître par de bonnes fresques à l'huile : elles ornaient les diverses églises de Milan.

LUINO (François), mathématicien italien, né à Milan en 1740, entra dans l'ordre des jésuites en 1757, professa les mathém. au collége dit de *Brera*, puis aux écoles palatines de Milan et à l'université de Pavie, fit un voyage en France et en Anglet., et ouvrit ensuite une brillante école à Mantoue, où il m. en 1792, après avoir formé des élèves distingués dans la science qu'il professait. On a de lui : *Sulle progressioni e serie libri II*, etc., Milan, 1767 ; *Esercitazione sull' altezza del polo di Milano*, ibid., 1769, in-4 ; *Corso degli elementi di algebra, di geometria et delle sezioni coniche*, ib., 1772, 3 v. in-12 ; *Viaggio in Francia ed in Inghilterra*, etc., etc.

LUITPRAND ou LIUTPRAND, roi des Lombards, succéda à son père Ansprand en 712. Les dix prem. années de son règne s'écoulèrent au sein de la paix, et furent consacrées à cicatriser les plaies causées à la Lombardie par les guerres civiles et l'usurpat. d'Aribert II (702). Luitprand profita ensuite des différends survenus entre l'emper. Léon l'Isaurien et le pape Grég. II pour faire de nouv. conquêtes sur les Grecs et leur enlever Ravenne, la Pentapole et tout ce qu'ils possédaient encore au nord de Rome (728) ; mais les Vénitiens lui prirent Ravenne l'année suiv. En 739 il amena des secours à Charles Martel contre les Sarasins, et força ceux-ci à évacuer la Provence. Il venait de renouveler la guerre contre les Grecs et l'exarque de Ravenne quand il mourut en 744. Hildebrand son neveu lui succéda.

LUITPRAND, LIUTPHRAND ou LITOBRAND, prélat et écriv. lombard, né au commencement du 10e S., fut successivement sous-diacre de Tolède, diacre de Pavie, évêque de Crémone, envoyé à Constantinople par Bérenger, marquis d'Ivrée, en 946, ensuite à Rome, en 947, par l'emp. Othon, et une seconde fois par le même à Constantinople, où l'emper. Nicéphore Phocas l'accueillit mal. Ce prélat, un des hommes les plus érudits de son siècle, a laissé plus. ouvr., qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres*, et dont la meilleure édit. est celle d'Anvers, 1640, in-fol. On y trouve entre autres le récit de son ambassade auprès de l'emp. Nicéphore Phocas (ce morceau et un autre du même rec. ont été trad. par le présid. Cousin dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, t. 2). La chronique pub. sous le nom de Luitprand (*Chronicon ad tractemundum illiberitanum*, etc., Madrid, 1635, in-4) est un ouv. supposé.

LULLE (le bienheur. Raymond), célèbre philos. chrétien du 13e S., que par une inconcevable inadvertance plus. écriv. ont confondu parmi les adeptes des sciences occultes, naquit vers l'an 1235 à Palma, capitale de l'île Mayorque, où son père possédait de riches domaines, et il y occupa lui-même la dignité de sénéchal du palais. La première moitié de sa vie s'écoula au sein des plaisirs et de la dissipation ; et déjà il était père de famille lorsque, rentré en lui-même à la suite d'une aventure galante, il entreprit le pèlerinage de Sant-Iago (Galice). De retour à Mayorque (vers 1268), il se retira dans une solitude : c'était le temps où, à la voix du pape Célestin IV, les princes chrétiens s'armaient pour la délivrance de la Terre-Sainte. Echauffé bientôt par ses méditations pieuses, Raymond Lulle eut des visions, et forma le projet d'une croisade spirituelle : l'exaltation de son esprit ne l'égara point dans des rêveries éphémères ; il se mit à étudier la philos., la théol., se familiarisa avec la langue arabe, puis fit paraître son fameux ouv. intit. *Ars generalis*, dans lequel est développée cette méthode d'enseignem. si connue sous le nom de *doctrine lullienne*, et qui tendait à démontrer par le raisonnem. la vérité des dogmes de la foi chrétienne. Ne pouvant suivre R. Lulle dans la succession d'avent. qui remplirent sa vie, nous nous bornerons à dire que cet infatigable apôtre de la *foi prouvée* ne parvint à répandre sa doctrine en Europe qu'après d'incroyables efforts. Elle y était publiquement enseignée dès 1298 dans quelq. colléges établis surtout grâce à la protection des rois Jacques II d'Arragon et Philippe-le-Bel ; mais les vues de ce philos. étaient trop au-desssus de son siècle ; elles n'excitèrent même dans les 3 suiv. qu'une stérile admiration. La conversion des musulmans était l'objet auquel visait Raymond Lulle ; plusieurs papes dont il vit s'écouler le règne crurent plus expédient de les soumettre par les armes : il fut même traité comme insensé par Benoît VIII lorsqu'il présenta à ce pontife le plan d'une institution de chev. chrét. destinés à délivrer les saints lieux de la domination des Turks, et à répandre parmi ceux-ci la foi chrétienne. Depuis assez long-temps Lulle enseignait publiquement sa doctrine à Paris avec l'approbation de l'univ., lorsqu'en 1311, un concile général ayant été convoqué à Vienne, il s'y rendit pour provoquer diverses décisions relatives à son grand projet : cette démarche fut encore vaine. Enfin, se voyant abandonné à ses

seules forces après la mort des deux souverains ses protecteurs, il met la dern. main à ses travaux et va tenter un dern. et dangereux effort pour l'apostolat auquel il a dévoué sa vie. Tunis l'avait vu, plus. années auparavant, combattre et terrasser les philos. averroïstes, dont quelq.-uns même embrassèrent alors le christianisme; quoique octogénaire il se rembarque pour cette ville barbaresque, d'où une prem. fois il a pu s'estimer heureux d'être renvoyé sain et sauf : c'est là que, suivant l'opinion la plus commune, il reçut la mort des martyrs en 1315. Des nombreux ouv. dont Raymond-Lulle est auteur, ceux qui ont le plus exercé les commentat. sont son *Ars generalis sive magna*, etc., Valence, 1515, in-fol., Madrid, 1584, in-8; *Arbor scientiæ*, Barcelone, 1482, in-fol.; Venise, 1514; Lyon, 1515, 1635, in-4; trad. en espag., en franç. (par Perroquet), etc.; *Ars brevis*, Valence, 1515; Paris, 1578, Barcelone, 1565, in-8, etc.; *Libri XII principiorum philos. contra Averroistas* (dédiés à Philippe-le-Bel), Strasbourg, 1517, Alcala, 1519; *lib. Contemplationum*, et *De auditu kabbalistico*, etc., Paris, 1578, in-16. On a pub. : *Lulli opera omnia*, etc.; Mayence, 1721, 10 v. in-fol.; mais ce rec. contient plus. livres d'alchimie, etc., dont il est plus que douteux que Lulle soit auteur. Voy. à cet égard le savant article que lui a consacré M. Gence dans la *Biogr. univ.* (t. 25); on y trouvera aussi la liste des div. comment. auxquels ces ouv. ont donné lieu et que notre cadre ne peut admettre; il faut consulter aussi le rec. des Bollandistes au 29 juin, et l'ouv. de M. Dégérando intit. *Histoire comparée des systèmes de philos. considérés relativem. aux principes des connaiss. hum.*, 2e éd., 1823, 4 v. in-8.

LULLE (Antoine), théolog. et sav. grammairien du 16e S., de la même famille que le précéd., né dans l'île Mayorque, fut appelé à Dôle pour y enseigner la théologie, devint vicaire-général de l'archevêché de Besançon, surveilla la réimpression du *Bréviaire* et des livres d'église, dont il retrancha un grand nombre de faits apocryphes, et m. à Besançon en 1582. On a de lui : *Progymnasmata rhetorica*, Bâle, 1550, et Lyon, 1572, in-8; *Basilii magni de exercitatione grammaticâ*, etc., Bâle, 1553, in-8; *De oratione lib. VII*, etc., ib., 1558, in-fol. (c'est la rhétorique d'Hermogène avec quelq. préceptes tirés particulièrem. d'Aristote et de Cicéron). On attribue aussi à Ant. Lulle *De claris Antoniis* et des *Notes sur les Psaumes*; mais ces ouv. n'ont pas été publiés.

LULLI (Jean-Baptiste), musicien du 17e S., né à Florence en 1633, fut amené en France à l'âge de 12 ou 13 ans, et porta à un degré très-élevé l'art du violoniste. Il se fit admirer de Louis XIV lui-même dans les ballets que ce prince faisait représenter tous les ans, et obtint bientôt la place de surintendant de la musique du palais (1661). Peu après l'opéra fut introduit en France par Perrin. Lulli qui en eut le privilége en 1672 le porta à un grand degré de perfection par des innovations continuelles et toujours couronnées de succès; et dans un espace de quinze ans il composa les partitions de dix-neuf opéras. Il m. en 1687 des suites d'une vie déréglée, laissant la réputation du plus grand musicien qui eût encore paru en France. Louis XIV, qui l'estimait particulièrement, l'avait ennobli et nommé secrétaire à la chanceller. Cependant le renom de cet artiste est nul aujourd'hui; et, à l'exception de quelques morceaux encore écoutés de nos jours, ses composit. musicales, comme toutes celles de son siècle, sont froides, inanimées et sans caractère. On trouve de plus amples renseignemens sur Lulli et sur sa famille dans l'ouv. MS. intit. *Dictionn. des Compositeurs*, ou *Dictionn. de l'Académie royale de Musique*, par M. Beffara.

LULLIN (Amédée), profess. d'hist. ecclés. à Genève, où il m. en 1756, âgé de 61 ans, était agrégé au corps des pasteurs de cette ville, sa patrie. Il avait composé des *Sermons* qui ont été recueillis en 2 vol. in-8, Genève, 1770.

LULLIN DE CHATEAUVIEUX (Michel), agronome, né à Genève en 1695, mort en 1781, exerça les prem. charges dans sa patrie, fit faire de grands progrès aux arts mécaniques, inventa un nouveau semoir et une charrue à couteaux, et dépensa une grande partie de son bien en travaux de ce genre. On a de lui : *Expériences et Réflexions sur la culture des terres*, etc., 1755 et 1766, in-8. — Jean-André Lullin de Chateauvieux, son fils, né en 1728, mort en 1815, se distingua sous le maréchal de Saxe dans la guerre de sept ans, devint colonel-propriétaire d'un régim. suisse, et enfin lieutenant-général.

LUMAGUE (Marie de), institutrice des filles de la Providence, née à Paris en 1599, entra fort jeune dans l'ordre des capucines en sortit avant d'avoir prononcé ses vœux, épousa M. de Polaillon, fut nommée gouvernante des jeunes princesses d'Orléans, puis après avoir pourvu à l'établissem. de sa fille, jeta en 1630 les fondemens de l'institut des filles de la Providence, chargées d'instruire les pauvres enfans de la campagne. Elle m. en 1657. Sa *vie* a été écrite par Victor Feydeau, Paris, 1659, in-12, par un dominicain, ibid., 1679, et par l'abbé Collin, ibid., 1744, in-12. (Cette dern. est la meilleure.)

LUMBISANO (Horace), médecin italien, né à Coriolano (Calabre), professa la philosophie et la médecine à Naples au commencem. du 17e S. Il ne reste de lui que quelq. ouv. peu estimés, dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca napoletana* de Toppi, et dans la *Biblioth. med.-practica* de Haller.

LUMIAREZ (comte de), membre de l'académie royale de Madrid, né vers le milieu du 18e S., m. en 1808, s'adonna à l'étude de la numismatiq., et pub. plus. ouv. d'antiquités, entre autres des *Recherches sur la ville de Sagunte*, Madrid, 1779.

LUMIÈRE (Th.), m. en 1794, est aut. de l'ouv. suiv. : *Recherches sur le droit public et les priviléges de la province et des principales villes de Guienne*, etc., Bordeaux, 1788, in-8.

LUNA (don Alvaro de), ministre de Jean II, roi de Castille, connétable et comte de St-Etienne de Gormas en 1423, et administrat. de la grande maîtrise de St-Jacques, se rendit odieux au peuple par ses exactions et aux grands par sa hauteur. Ceux-ci le firent chasser deux fois de la cour, et deux fois il fut rappelé avec honneur. Enfin pourtant le gr. trésorier de Castille, don Alphonse de Vivarez ayant été assassiné, ils vinrent à bout de faire condamner de Luna, soit comme auteur de ce meurtre, soit comme ayant reçu de l'argent des Maures pour empêcher le siége de Grenade. Il fut décapité à Valladolid en 1453. On attribue à Ant. de Castellanos la vie (*Crónica*) de Luna : la 1re édit. de cet ouvr. est de Milan, 1546, in-fol. D. Jos. Mich. de Florès l'a de nouveau publié en 1784, Madrid, in-4. — Luna (Michel de), maure espagnol converti, interprète de Philippe II, traduisit d'arabe en espagnol l'*Histoire de don Rodrigue* (le Cid), composée par Aboul-Cacim-Tarif-Abentarique. Beaucoup de gens regardent comme une fable l'existence de l'original arabe.—Luna (Napoléon de), né à Pérouse, secrét. de Louis XIV, et son interprète pour la langue italienne, trad. dans cet idiome l'*Ecole des Femmes* de Molière (Bologne, 1680, in-12), l'*Astrate* et le *Fantôme amoureux* de Quinault (Pérouse, 1679).

LUND (Charles), jurisconsulte suédois, né à Ionkioping en 1638, fut profess. en droit à l'univ. d'Upsal en 1678, et m. en 1715. On a de lui une *Histoire du droit de Suède*, une *Histoire du droit romain*, en latin, et quelq. autres écrits, notamment *Zamolxis, primus Getarum legislator*, Upsal, 1687, in-4. — Lund (Daniel), profess. de langues orientales à Abo et à Upsal, puis évêque de Strengnès, m. en 1747, âgé de 81 ans, est auteur

d'un grand nombre de dissert. académiq., d'une trad. lat. et d'un comment. sur un traité talmudiq., intit. *Taanith*, Utrecht, 1694.

LUNDORP (MICHEL-GASPARD), en latin *Lundorpius*, écrivain allem. du 17e S., a laissé une *Continuation de l'Histoire de Sleidan* en 3 vol. jusqu'à 1609 ; un recueil intit. *Acta publica ;* des *Notes sur Pétrone* (sous le pseudonyme de George Erhard) ; et une traduct. allem. de l'ouv. de Jean Munster, *Idea reformandi antichristi*, Venise, 1625, in-4.

LUNE (PIERRE de). V. BENOÎT XIII.

LUNEAU DE BOISGERMAIN (PIERRE-JOSEPH-FRANÇOIS), littérat., né à Issoudun en 1732, fut d'abord jésuite à Bourges, puis étant sorti de la société s'établit à Paris, où il ouvrit des cours de grammaire, d'histoire et de géographie, pub. plus. ouv., et se rendit surtout célèbre par de longs procès avec les libraires. Il m. à Paris en 1801. On lui doit une édit. de *Racine* (Paris, 1768, 7 vol. in-8), accompagnée de comment. assez judicieux, mais qui ne sont pas de lui (*v.* le no 13182 du *Dictionn. des anonymes*) ; un choix intitulé *Elite des poésies fugitives*, Paris, 1769, 5 vol. in-12 ; *Recueil des mémoires contre les libraires associés à l'Encyclopédie*, Paris, 1771, 1772, in-4 ; *Cours de langue italienne*, Paris, 1783, 3 vol. in-8, 1798, 1 vol. in-4 ; *Cours de langue latine*, Paris, 1787, 1789, 5 vol. in-8 ; *Cours de langue anglaise*, Paris, 1787, 1800, 2 vol. in-8 ou in-4 : ces cours se composent principalem. de trad. interlinéaires, parmi lesquelles on distingue celles de *la Jérusalem délivrée*, des *Lettres péruviennes*, du *Paradis perdu*, de *l'Enéide*, et des *Commentaires de César ; Cours de bibliographie*, 1788, 6 cahiers in-8. Ses autres ouv. sont dénués de toute espèce de mérite, et le style en est à peine français.

LUNGHI (MARTINO), architecte italien, né à Vigin (Milanez) au commencem. du 16e S., était d'abord tailleur de pierres et dut presque toute son instruction à lui-même. Ses principaux ouv. sont la Tour des Vents au palais de Monte-Cavallo, l'église des PP. de l'Oratoire à Rome et celle de San-Girolamo degli Schiavoni à Ripetta.—LUNGHI (Onorio), fils du précéd., né en 1569, et m. en 1619, avait moins de talent en architecture que son père. Cependant le plan de l'église de St-Charles au Cours à Rome lui fit honneur. Il fut aussi employé à Bologne, à Ferrare, en Toscane et à Naples.—LUNGHI (Martino), fils d'Onorio, et architecte comme son père et son aïeul, travailla en Sicile, à Naples, à Venise et à Milan. Beaucoup de ses compositions pêchent contre toutes les règles de l'art et semblent le résultat des plus étranges caprices ; mais il réussit mieux dans l'escalier du palais Gaétani-au-Cours et dans celui qu'il fit au palais Velletri pour le cardinal Ginetti. Lunghi avait beaucoup de goût pour la littérature, et fit imp. un rec. de *Poésies* (*Poesie amorose, sacre, varie*), Naples, 1642, in-8. Il m. en 1657.

LUNIG (JEAN-CHRISTIAN), diplomate et laborieux compilateur, né en 1662 à Schwalenberg (comté de Lippe), voyagea dans presque toute l'Europe à la suite de quelq. jeunes seigneurs, visita toutes les bibliothèq. et les archives, fut nommé bailli d'Eulenburg et ensuite secrétaire de la ville de Leipsig, où il m. en 1740. On lui doit plus. compilations historiques et diplomatiques d'une haute importance pour l'histoire d'Allemagne. Les principales sont : les *Archives de l'empire d'Allemagne*, Leipsig, 1713-22, 24 vol. in-fol. (en allem.) ; la *Chancellerie de l'empire germanique*, ibid., 1714, 18 vol. in-8 (allem.) ; le *Code diplomatique de l'Italie*, Francfort, 1725-32, 4 vol. in-fol. (latin) ; le *Corps du droit feodal germanique*, Leipsig, 1727, 3 vol. in-fol. (latin) ; et *Codex Germaniæ diplomaticus*, Leipsig, 1732-33, 2 vol. in-fol.

LUPI (ANTOINE-MARIE), littér. et antiq. italien, né à Florence en 1695, entra dans l'ordre des jésuites, professa la philosophie à Macerata, fut envoyé ensuite à Palerme pour y prendre la direction du collége des Nobles, et m. dans cette même ville en 1737. On a de lui un grand nombre de dissert., discours et autres opuscules, dont la plupart ont été recueillis par A.-F. Gori, (*Symbolæ litterariæ*, Florence, 1752, tom. 11 ; et *Dissertazioni ed lettere philologiche antiquarie di Ant. Mar. Lupi*, Arezzo, 1753, in-8), et par le P. Ant.-Fr. Zaccaria (*Dissertazioni, lettere ed altre operette*, etc., Faenza, 1755, in-4, fig.). Le P. Lami a donné la *vie* d'A.-M. Lupi dans ses *Memorabilia Italorum erudit. præstant.*, 1747.—LUPI (Flaminio), jésuite, professa la rhétorique, fut lecteur du collége des Nobles à Brescia, et m. en 1703, âgé de 64 ans. Il a laissé : *Mariæ filiæ Dei primogenitæ vita*, etc., Plaisance, 1687, Brescia, 1701 ; un poème latin à la louange de Louis XIV, Brescia, 1700, in-4.

LUPI (MARIO), philologue italien, né à Bergame en 1720, fut chanoine, puis primicier et archiviste du chapitre de cette ville, enfin camerier d'honn. du pape Pie VI, et m. en 1789. On a de lui : *de Notis chronologicis anni mortis et nativitatis J.-C. dissertat. II*, Rome, 1744, in-4 ; *Codex diplomaticus civitat. et ecclesiæ Bergomensis*, etc., Bergame, 1784, in-fol., tom. 1er (le 2e a été pub. par l'abbé Roncetti en 1799) ; *de Parochiis ante annum Christi millesimum dissert. III*, ibid., 1788, in-4, et plus. autres ouv. restés MSs.

LUPICIN (ST), né à Isernore chez les Sébusiens (ancienne peuplade du Bugey), d'une des prem. familles du pays, se retira auprès de St Romain, son frère, dans une des plus affreuses solitudes du Jura, et y fonda avec lui le monastère de Condat connu depuis sous le nom d'abbaye de St-Oyan-le-Joux, et ensuite sous celui de St-Claude. A la m. de son frère il fut chargé du gouvernem. de cette communauté et de celle de Leucone qui en était voisine, et il m. en 480, exténué par ses austérités et ses jeûnes fréquens. La *vie* de ce solitaire se trouve imp. avec notes dans les *Acta sanct.* de Bollandus.

LUPICINI (ANTOINE), astronome et architecte italien du 16e S., a laissé un discours *Sopra la fabbrica... delle nuove verghe astronomiche*, Florence, 1582 ; un discours *Sopra la riduzione dell' anno, ed emendazione del calendario*, ibid., 1578, plus. autres discours *d'Architettura militare*, et *Sopra i ripari del Pò e d'altri fiumi*, etc., ib., 1586.

LUPSET (THOMAS), écrivain anglais, né à Londres en 1496, fut profess. de rhétorique à l'université d'Oxford, puis secrétaire de Richard Pace, envoyé de Henri VIII, dans les différentes cours d'Italie, forma des liaisons avec plus. savans de l'époque, et m. en 1532. On a de lui plus. traités et dissertat. de morale ; des traduct. de quelq. écrits de St Chrysostôme, de St Cyprien, de Pic de La Mirandole, et des conciles d'Isidore ; des *Lettres diverses* (en latin) insérées dans les *Epistolæ aliquot eruditorum*, Bâle, 1520, in-4.

LUPUS-SERVATUS. V. LOUP et WOLF.

LUPUS-PROTOSPATA, chroniqueur du 12e S., d'origine grecque, et sans doute capitaine des gardes, ainsi que l'indique son surnom, est aut. d'un ouv. intit. *Chronicon breve rerum in regno napolitano gestarum ab anno* 860 *ad* 1102, continué jusqu'en 1529 par un anonyme et pub. pour la prem. fois avec les chroniques d'Herempert, Lombard, et de Falcon de Bénévent, Naples, 1626, in-4, insérées depuis avec notes et addit. dans l'*Histor. principum Longobardorum* de Cam. Pellegrini, Naples, 1643, in-4 : et dans plus. autres recueils.

LUPUS ou WOLF (CHRÉTIEN), théologien canoniste, né à Ypres en 1612, entra à quinze ans chez les ermites de St-Augustin, et professa avec éclat la théologie à Louvain et à Douai. Accusé de jansénisme, il se justifia à Rome devant le pape Alexandre VII son ami, et y resta 5 ans. Revenu en

Belgique, il fut revêtu des prem. dignités de son ordre, et reçut des témoignages d'estime des plus grands personnages du temps, Christine de Suède, Côme III, duc de Florence, le duc de Parme, etc. Il m. à Louvain en 1681. Les écrits de Lupus respirent l'ultramontanisme le plus prononcé. Ils ont été recueillis par le P. Philippini, religieux augustin, Venise, 1724-1729, 6 vol. in-fol., précédés de la *vie* de l'auteur par Sabatini. Le principal est son *Recueil des statuts et canons des synodes généraux et provinciaux* (*Synodorum general. et provinc. statuta et canones*), 5 vol. in-4, dont les deux prem., pub. à Louvain, 1665, et les trois autres à Bruxelles, 1673. (Bossuet l'a réfuté.)

LURBE (Gabriel de), en latin *Lurbœus*, avocat, puis procur.-syndic à Bordeaux, m. en 1613 dans un âge avancé, est aut. des ouv. suiv. : *Burdigalensium rerum chronicon ad ann.* 1584, Bordeaux, 1589, in-4, trad. en franç. par l'aut. avec quelq. addit. et pub. sous le tit. de *Chronique bourdeloise*, ibid., 1594, in-4, continuée (en franç.) par J. Darnal, jusqu'en 1619, et par Tillet jusqu'en 1701, 4e édit., Bordeaux, 1703, in-4; *Garumna, Aurigera, Tarnis, Oldus*, etc., *cum onomastico gallico omnium Aquitaniæ urbium*, etc., ibid., 1593, in-8; *les Anciens et les Nouv. Statuts de la ville de Bordeaux*, ibid., 1593, in-4; *de Illustribus Aquitaniæ viris à Constantino magno usque ad nostra tempora libellus*, ibid., 1591, petit in-4, très-rare. On attribue encore à de Lurbe : *de Scholis litter. omnium gentium*, ib., 1592, in-8.

LUSAC (Élie). V. Luzac.

LUSARCHES. V. Luzarches.

LUSCINIUS (Othmar), né à Strasbourg en 1487, s'appelait *Nachtgall* (Rossignol), et selon la coutume de ce temps traduisit son nom en latin. Il étudia dans sa ville natale, à Paris, à Padoue, à Louvain et à Vienne, revint à Strasbourg en 1514, retourna en Italie en 1517, visita la Hongrie, la Transylvanie, la Turquie, et parcourut ainsi presque toute l'Europe, professa la littérat. grecq. à Augsbourg, fut prem. prédicat. de l'église de Bâle, et m. vers 1535. Parmi ses ouv. qui sont très-nombr. et dont on trouvera la liste dans les Mém. de Niceron, tom. 32, on distingue : *Senarii græci quingenti et eo amplius versi*, Strasbourg, 1515, in-4, 1521, in-8; *Institutiones musicæ*, etc., Strasbourg, 1515, in-4; *Grunnius sophista, sive pelagus humanæ miseriæ*, etc., ib., 1522, in-8 (ouv. singul. et rare), et beaucoup d'édit. estimées et rares, entre autres d'*Hésiode*, des *Pensées de Caton*, du *Tableau de Cébès*, grec-latin, Strasbourg, 1515, in-4; des *Dialogues des dieux* de Lucien; des *Epigrammes* de Martial; des *Psaumes de David*, trad. de l'hébreu et du grec en latin, Augsbourg, 1524, in-8 (rare); et d'*Aulu-Gelle*. Nous citerons de plus les suiv., échappés aux recherches de Niceron: *ex Luciano quædam jàm recèns traducta*, etc., Strasbourg, 1517, in-4; *Summa summarum quæ sylvestrina dicitur*, ib., 1518, in-fol. (cet ouvr. a eu dix-huit éditions); une édit. des livres élém. de philosoph. scholastiq. de Jean de Glogau, publ. d'abord à Cracovie, 1504 et 1506, et intit. : *Exercitium veteris artis*, etc.; *Exercit. super omnes tractatus parvorum logicalium et introductorium compendiosum in sphæram*, Strasbourg, 1517 et 1518, in-4; et une trad. allem. du *de Bello Rhodio* de Jacq. Fontanus, Augsbourg, 1528, in-4.

LUSIGNAN (Gui de). V. Gui.

LUSIGNAN (Etienne de), de la famille royale de Chypre de ce nom, né à Nicosie en 1537, et m. 1590, fut nommé par Sixte V, évêque titulaire de Limisso. Il a laissé plus. ouv. sur l'histoire et la généalogie. Les plus remarq. sont : *Descript. et Histoire abrégée de l'île de Cypre, depuis Noé jusqu'en* 1572 (en ital.), Bologne, 1573, et trad. en franç., Paris, 1580, in-4, pub. l'année précéd. avec une histoire particul. de Jérusalem sous le titre d'*Histoire génér. des royaumes de Hierusalem, Cypre, Arménie*, etc., *depuis le deluge jusqu'en l'an* 1572; *Généalogie de la royale maison de Bourbon*, Paris, 1580, un tableau in-fol. (très-inexact); cinq *Discours* en ital. int. *Corone*, Padoue, 1577, in-4; et trois ouv. pour prouver l'excellence et la nécessité de la vie monastique.

LUSINGE. V. Lucinge.

LUSITANUS. V. Amatus.

LUSIUS QUIETUS, général de Trajan, accompagna ce prince en Dacie en Orient, battit les Juifs de la Mésopotamie qui s'étaient révoltés, fut nommé consul et gouvern. de la Palestine. On dit même que Trajan songea à le nommer son successeur. Adrien, qui le craignait, le dépouilla de sa dignité; il entra pour se venger dans une conspirat. contre cet emper.; mais ayant été découvert, il fut mis à mort.

LUSSAN (François d'ESPARBÈS de). V. Aubeterre.

LUSSAN (Marguerite de), née à Paris en 1682, fille naturelle (suivant quelq. écrivains) du prince Thomas, comte de Soissons, et d'une courtisane, fut introduite sous les auspices de ce prince dans les maisons les plus distinguées; et, devenue amie du célèbre Huet, évêque d'Avranches, elle se livra à la composition de divers ouv. littéraires, estimés. Les princip. sont : les *Mémoires secrets et intrig. de la cour de France sous Charles VIII*, Paris, 1741, in-12 (souv. consultés); les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, Paris, 1733, 1748, 6 v. in-12, ouv. pour lequel elle a été aidée par l'abbé Boismorand; les *Anecdotes de la cour de François Ier*, ib., 1748, 3 vol. in-12; les *Annales galantes de la cour de Henri II*, ibid., 1749, 2 vol. in-12; et les *Histoir. de Marie d'Angleterre*, Paris, 1749, in-12; de *Charles VI*, 9 vol. in-12, Paris, 1753, de *Louis XI*, 6 vol. in-12; *Hist. de la dern. révolution de Naples*, 1757, 4 vol. in-12, trad. en russe, Pétersbourg, 1775, in-8; et *du Brave Crillon*, 1757, 2 vol. in-12: ouv. attribué par M. Barbier à Baudot de Juilly. Marguerite de Lussan m. en 1758, pour s'être baignée ayant une indigestion.

LUSSAND (Charles), médecin ordinaire de Louis XIV, docteur de la faculté de Montpellier, est aut. d'une *Apologie pour les médecins contre ceux qui les accusent de déférer trop à la nature, et de n'avoir pas de religion*, Paris, 1663, in-12.

LUSSY (Charles-Remi), provincial de l'ordre des capucins en Suisse, m. en 1755, est aut. d'une *Vie de Nicolas de Flue* (*v.* ce nom), Lucerne, 1732, in-4 (en allem.).

LUTATIUS CATULUS. V. Catulus.

LUTHER (Martin), le père de la réforme religieuse, né à Eisleben (Saxe) en 1484, d'un simple ouvrier mineur, vécut d'abord lui-même d'aumônes tandis qu'il étudiait à Eisenach, et après s'être fait recevoir maître en philos. à l'univ. d'Erfurt (1505), il entra chez les augustins de cette ville, où son zèle religieux et ses talens le firent bientôt distinguer. Tour à tour prof. à l'univ. de Wittemberg et chargé des affaires de son ordre auprès de la cour de Rome (1510), on le voit, 2 ans après, de retour en Saxe, gagner la protection de l'élect. Frédéric, qui voulut se charger des frais de son doctorat. Dès 1516 Luther, qui d'abord avait montré le plus gr. zèle pour l'autorité du pape et les div. points de la doctrine et de la discipline de l'Eglise, laissa percer dans ses thèses publiq. le germe des nouv. dogmes que la fameuse querelle des indulgences, survenue l'année suivante, allait lui fournir l'occasion de répandre. Plein de cette assurance que donne l'enthousiasme, et déjà entouré d'autant de partisans qu'il avait compté de disciples, il jeta le gant aux champions de l'école dominicaine en publiant un programme de 95 proposit. contre les indulgences: l'inquisit. Tetzel, qui se porta son antagoniste, répondit d'abord par un programme plus étendu

puis provoqua les représailles des augustins d'Allemagne en livrant publiquement aux flammes les 95 propositions de Luther. Celui-ci, usant habilement de ses avantages, attira dans son parti presque tous les princes des petits états du Nord, plusieurs provinces même de la France, et dès-lors une simple querelle théologiq. se changea par les circonstances en une guerre générale d'opinions religieuses (*v.* LÉON X et CAJETAN). Les tentatives qu'on fit pour enlever l'audacieux novateur sous le prétexte de transporter à Rome les débats de cette grande affaire intéressèrent plus vivement à sa querelle l'électeur de Saxe et l'univ. de Wittemberg; d'ailleurs les coups qu'il portait à la suprématie pontificale, tout en affranchissant les peuples de la contrainte qu'imposent les pratiques de l'église romaine, mettaient aussi en disponibilité d'immenses revenus; et si l'on remarque quel était encore alors le caractère de l'auteur de toutes ces prétendues réformes, on expliquera facilement la rapidité avec laquelle s'effectua en Allemagne la révolution religieuse que consacra en 1526 la prem. diète de Spire, et qu'affermit 4 ans après la fameuse ligue de Smalcalde. Luther m. dans sa ville natale le 18 fév. 1546. Il avait épousé en 1525 (2 ans après avoir définitivem. quitté le froc pour la robe de doct.) une jeune et belle religieuse nommée Catherine Bora ou de Bohren, dont il eut six enfans, et qui ne lui survécut que six années. Nous n'avons point osé suivre ce célèbre novateur dans la carrière toujours douteuse et embarrassée de ses attaques contre la foi établie; une telle analyse nous eût conduits à des digressions, à des rapprochemens, à des redites incompatibles avec notre plan (*v.* les art. CALVIN, CHARLES V, emp., ECKIUS, HENRI VIII, MÉLANCHTHON, etc). Qu'il nous suffise de dire que Luther, rejetant les commandemens de l'Eglise, la loi du célibat ecclés., les vœux monastiques, l'invocation des saints, la hiérarchie sacrée, etc., etc., ne conserva des 7 sacremens que le Baptême et l'Eucharistie, réduisant ce dern. à une simple formule de commémoration, et n'admettant la présence réelle que durant l'acte de la consécration. Nous ne nous arrêterons point à sa prétendue conférence nocturne avec le diable ni aux imputat. calomnieuses dont sa vie privée à été l'objet. On peut consulter à cet égard l'article assez impartial que lui a consacré M. Tabaraud dans la *Biogr. univ.* (t. 25, pages 448-61)); là aussi se trouvent les indicat. bibliogr. reproduites du *Manuel de la litt.* par Bouginé. La liste des ouv. de Luther donnée par Rotermund (*Supplément au Dict.* de Joecher) n'en présente pas moins de 400. Les 2 princ. sont sa trad. allem. de la *Bible*, et le *Catéchisme allem.*, pub. d'abord en 1529 et trad. dans tous les idiomes. On distingue parmi les édit. complètes de ses *Œuvres* celles données par C.-F. Boerner, Leipsig, 1728-40, 23 vol. in-fol. (lat. et allem.); par J.-G. Walch, Halle, 1737-53, 24 vol. in-4. Outre l'*Hist. des variations* par Bossuet, on peut consulter sur Luther le *Centifolium Lutheranum* de J.-A. Fabricius; sa *vie* par Mélanchthon, et celle écrite en lat. par Hernschmied, dans l'ouv. allem. de Godefroi Arnold *sur les Vies des Saints.* — Paul LUTHER, le plus jeune des fils du précéd., né à Wittemberg en 1533, m. en 1593 à Leipsig, où il s'était retiré après avoir occupé à l'univ. d'Iéna une chaire de médec. qu'il abandonna ensuite pour s'attacher au duc de Weimar, puis à l'élect. de Brandebourg Joachim II, et enfin à l'élect. de Saxe Auguste, qui le chargea de la direct. de son laborat. de chimie. Extrêmem. versé dans les langues anciennes, il s'adonna aussi à l'alchimie, et écrivit en allem. un *Traité sur le régime à observer dans les temps de peste.* Cet ouvrage parut à Erfurt en 1626 par les soins de J. Weber. On croit que la famille de Luther s'est éteinte en 1756 ou 1759. Voulant honorer la mémoire de cet illustre sectateur, le roi de Prusse a pourvu en 1820 à l'éducation gratuite du fils d'un contrôl., descendant de ses frères au 8e degré.

LUTHERBURG. V. LOUTHERBOURG.

LUTI. V. LUTTI.

LUTIANO. V. BROCCHI.

LUTMA (JEAN ou JANUS), dit *le Jeune*, orfèvre et graveur d'Amsterdam, né en 1609, et m. vers 1685, se distingua également par l'art avec lequel, dans la gravure, il combina le pointillé avec la manière noire et par son habileté à employer au lieu du burin un ciselet. Parmi ses ouv. on distingue surtout quatre portraits dans ce dernier genre. — LUTMA (Jacques), de la même fam., a gravé un gr. cartouche qui renferme 3 portr. de Jean Lutma.

LUTTI ou LUTI (BENEDETTO), peintre florentin, né en 1666, était destiné par sa famille à l'état d'apothicaire, quand le Gabbiani (*v.* ce nom) ayant deviné son génie, lui obtint la protection de Nic. Berzighelli de Pise, et en fit son élève. Lutti alla ensuite se perfectionner à Rome, et par un choix heureux des diverses manières de chaque école, se rendit très-habile dans son art. Il excellait surtout dans le coloris. On regrette seulement qu'il se soit trop abandonné à la facilité de peindre au pastel. Clément XI l'employa à diverses missions honorables et le fit chevalier. Cet artiste m. à Rome en 1724, laissant une très-grande quantité de tabl., parmi lesquels on admire surtout un *Saint Antoine*, une *Psyché*, deux *Madeleines* (l'une et l'autre au musée du Louvre). Il maniait aussi le burin; et l'on connaît de lui deux gravures rares et recherchées.

LUVIGINI (FR.), en lat. *Luisinus*, né en 1523 à Udine, m. en 1568, professa les humanités à Reggio, et fut d'abord institut. et ensuite secrét. d'Alexandre Farnèse, fils d'Octave, duc de Parme. On a de lui un *Comment* en latin sur l'art poétiq., Venise, 1554, in-4, édit. rare, et un 3me chant qu'il ajouta au poème de *Joseph* par Fracastor, Venise, 1569, et réimp. dans les OEuvres de Fracastor, pub. par Volpi, Padoue, 1739, in-4.—LUVIGINI (Louis), médecin, frère du précéd., m. à Venise très-âgé. Il s'était appliqué dans sa jeunesse à la littérature avec beaucoup de succès. On lui doit divers traités sur la médecine, entre autres, *de Morbo gallico*, etc., Venise, 1566, 1567, 2 vol. in-fol. (édit. rare et recherch.), corrigé par Boërhaave, et augmenté d'une préface, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol.; *Quæstiones de balneis*, etc.; et une *Traduct. des aphorismes d'Hippocrate* en vers lat. hexam. (*Aphorism. Hippoc. hexam. carm.*, etc.), Venise, 1552, in-8. —LUVIGINI (Richard et Frédéric), frères des deux précéd., composèrent l'un diverses pièces de poésies éparses dans les recueils du temps, l'autre *il Libro della bella donna*, collect. de dialog. plaisans, très-recherchée, Venise, 1554, in-8.

LUXDORF (BOLLE WILLUM), savant danois, né dans l'île de Seeland en 1716, cultiva la théologie, puis la jurisprudence avec un très-grand succès, devint secrétaire de la chancellerie en 1733, puis juge (1737), assess. à la cour suprême de justice (1744), procur.-général près la chancellerie (1749), et enfin conseiller privé. Il m. en 1788. On a de lui un recueil anonyme de *Vers latins*, Copenhague, 1775, in-4, 1784, in-8. Wormius a pub. un ouvrage de ce savant sous ce titre: *Luxdorfiana è Platone.* On trouve une *Notice* sur la *vie* de Luxdorf dans les *Scriptor. rerum Danicarum*, Copenhague, 1792. in-fol.

LUXEMBOURG, l'une des plus illustres maisons de l'Europe, a possédé plus. souverainetés en France, en Allemagne et en Belgique, et a donné cinq empereurs et un grand nombre de princes, connétables et maréchaux.—LUXEMBOURG-LIGNY (Waleran de), comte de St-Pol, fut pris par Gibert, sire de Viane, à la bataille de Baeswider en 1371, tandis qu'il était allié de la Bourgogne, puis par les Anglais quand il fut au service du roi de France. Mais pendant sa captivité il sut plaire à Mathilde de

Courtenai, sœur utérine du prince et l'épousa. Il quitta ensuite l'Angleterre, et ne pouvant paraître ni dans les Pays-Bas ni dans la France, où il était regardé comme traître à cause de son mariage avec une princesse du sang royal anglais, il se retira chez le comte de Moriammez, son beau-frère, et y resta jusqu'à la m. de Charles V. Rentré en grâce sous Charles VI, il le suivit en Bretagne, fut son ambassadeur à Londres et gouvern. de Gênes. En 1391 il ravagea le pays de Luxembourg pour son propre compte; en 1402 il fit une descente dans l'île de Wight, provoqua en duel Henri IV, successeur de son beau-frère Richard II. Huit ans après il eut le titre de gouverneur de Paris, institua l'horrible milice des écorcheurs, fut créé connétable en 1412, vainquit l'armée des Armagnacs en Normandie, et prit Domfront. Il m. en 1417 au château d'Ivoi, sans postérité.

LUXEMBOURG-LIGNY (Pierre de), frère du précéd., né à Ligny en 1369, chanoine de Notre-Dame de Paris à dix ans, puis archidiacre de Dreux, archidiacre de Cruselles, enfin évêq. de Metz et cardinal-diacre (1384), donna à la cour d'Avignon l'exemple de toutes les vertus, et songeait à se démettre de son évêché et de tous ses bénéfices, quand il m. en 1387, âgé de dix-huit ans. Il fut béatifié en 1517. On a sous son nom deux petits traités de piété: *Livre de clergie... translaté de latin en françois*, Paris (sans date, gothiq.), in-4; et *la Diète du salut*, Paris, 1506, in-4. Sa *vie* a été publiée, Paris, 1650, 1671, Avignon, 1777, in-12.—Jean de Luxembourg, abbé d'*Ivry*, pub. en 1547 l'*Institution du Prince*, de Guill. Budée, avec des scholies, in-fol.

LUXEMBOURG-SAINT-POL (Louis de), de la même famille que les précéd., évêque de Thérouenne (1414), archevêq. de Rouen (1436), se montra toujours fidèle ami des Anglais qui envahissaient la France à cette époque, fut nommé chancelier sous Henri VI (1425), assista à son couronnement comme roi de France (1431), défendit la Bastille contre Charles VII (1436), et après les victoires de ce prince se réfugia en Angleterre, où il fut évêque d'Ely et cardinal, et m. en 1443.

LUXEMBOURG (Jean de), frère cadet du précédent, gouvern. d'Arras (1414) et de Paris (1418) pour le roi d'Anglet. Henri VI, prit Jeanne d'Arc au siége de Compiègne et la livra aux Anglais pour la somme de 10,000 liv. sterl. Depuis, il fit presque continuellem. des incursions sur le territoire français, essaya de réconcilier les Anglais et la Bourgogne, refusa (1435) de signer le traité d'Arras, et affecta envers le roi de France et le duc de Bourgogne une indépendance qu'il ne pouvait soutenir. Il m. en 1440, au moment où Charles VII allait porter la guerre dans ses états.

LUXEMBOURG (Louis de), connétable, comte de St-Pol, neveu du précéd., succéda à son père Pierre de Luxembourg, sous la tutelle de son oncle. Il avait alors quinze ans. Celui-ci commença par lui faire contempler dans la campagne contre les Laonnais toutes les atrocités de la guerre la plus furieuse et l'excita à la férocité en lui faisant massacrer nombre de prisonn. de sa propre main. Ennemi juré de la France, ami des Anglais, il refusa sa signature au traité d'Arras (1435), et en 1440 il enleva en pleine paix un convoi d'artillerie du roi de France. Charles VII ordonna sur-le-champ d'aller ravager toutes ses possessions; mais les prières de la comtesse sa mère le fléchirent; Louis eut sa grâce et vint à la cour de France, où il fut si bien accueilli qu'il abjura, ostensiblement du moins, sa haine, devint ami intime du dauphin (depuis Louis XI), et combattit les Anglais, avec autant de succès que de gloire de 1445 à 1449. Il conserva cependant des relations avec la cour de Bourgogne et marcha avec le comte de Charolais (depuis Charles-le-Téméraire) contre les Gantois rebelles et contre Louis XI même dans la *guerre du bien public*. Ce prince, pour se l'attacher définitivem., lui donna le titre de connétable, la main de Marie de Savoie, sa belle-sœur, le comté de Guines et la seigneurie de Novion. Peu après le nouveau connétable enleva au duc de Bourgogne la ville de St-Quentin et la garda pour lui; mais il trahissait également le roi de France, tout en paraissant le ménager. Les deux princes s'aperçurent qu'il les jouait. Bientôt Louis acquit la conviction que de plus il invitait les Anglais à entrer en France: tous deux conclurent contre lui un traité à Bouvines, puis à Soleure (1475). En même temps Louis eut l'adresse de détacher de ses intérêts le roi d'Angleterre, après quoi il vint mettre le siége devant St-Quentin. Le connétable n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à la cour du duc de Bourgogne. Mais celui-ci le livra à Louis, qui le fit aussitôt juger par le parlement et condamner à mort. Il eut la tête tranchée sur la place de Grève le 19 déc. 1475.

LUXEMBOURG (Jean de), fils aîné du connétable de St-Pol, s'attacha à la Bourgogne, et périt à la bat. de Morat en 1476.—Luxembourg (Pierre de), second fils du connétable, fut réintégré en 1477 dans les possessions et titres de sa famille par la princesse Marie de Bourgogne, héritière de Charles-le-Téméraire. Il m. en 1482, laissant trois fils qui n'eurent point de postérité, et une fille qui porta le nom et les domaines de Luxembourg à son époux François de Bourbon, comte de Vendôme.—Luxembourg (Antoine de), 3me fils du connétable, fut comte de Brienne, et devint tige des branches de Brienne et de Pinei, dont l'une s'éteignit en 1608, et l'autre passa par mariage en 1620 dans la maison de Luynes (*v.* l'article suiv.).—Luxembourg (Léon d'Albert, duc de), 3me fils d'Honoré d'Albert de Luynes, et frère puîné du connétable de Luynes, fut connu dans sa jeunesse sous le nom de Brantes, qui était celui d'une petite seigneurie appartenant à sa famille. Placé avec ses deux frères à la cour de Louis XIII, il servit avec beaucoup d'adresse son aîné; et à la chute du maréchal d'Ancre, il reçut 600,000 écus. Il fut ensuite élevé successivement aux plus grands honneurs et enfin ayant obtenu en 1620 la main de Charlotte-Marguerite de Luxembourg, fille unique du duc Henri de Pinei-Luxembourg, il prit le nom et les armes de cette famille, et se fit concéder par Louis XIII, le titre de duc et pair. Il m. 10 ans après, 25 déc. 1630.—Luxembourg (Henri-Léon d'Albert de), fils du précéd., né en 1630, entra dans les ordres et se démit de son duché et de ses biens en faveur du comte de Montmorenci-Bouteville, mari de sa sœur utérine Madeleine-Charlotte de Clermont-Tonnerre. Celui-ci fut connu depuis sous le nom de maréchal de Luxembourg. Henri-Léon m. en 1697.—Luxembourg (François-Henri de Montmorenci-Bouteville, duc de), maréchal de France et l'un des plus célèbres capitaines du règne de Louis XIV, né en 1628, était fils du comte de Bouteville décapité pour s'être battu en duel avec le comte de Beuvron (*v.* Bouteville). Produit à la cour par la princesse de Condé sa parente (sœur de Henri II, duc de Montmorenci), le jeune Bouteville devint aide-de-camp du duc d'Enghien (depuis le grand Condé), et fit sa prem. campagne sous ce prince en 1647, dans la Catalogne. L'année suivante il se distingua tellement à la bataille de Sens, qu'il reçut le brevet de maréchal-de-camp, ayant à peine atteint sa 20e année. L'étroite amitié qui l'unissait au au grand Condé l'ayant déterminé quelque temps après à suivre le parti de ce prince dans les troubles civils qui marquèrent la minorité de Louis XIV, il se mit en évidence dans toutes les affaires qui précédèrent le traité de St-Germain (1649). L'année suivante, après avoir fait d'inutiles efforts pour délivrer son protecteur et son ami, renfermé au château de Vincennes avec le prince de Conti et le duc

de Longueville, il se jeta d'abord dans la Bourgogne, où il ne put se maintenir, et rejoignit Turenne (qui commandait une armée espagnole dans les Pays-Bas) avec un régiment qu'il venait de lever (en Bourgogne). Nommé lieutenant-général par Turenne, il prit part à la fameuse bataille de Rethel (1650), y fut blessé, fait prisonnier; et, sur son refus d'abandonner la cause de Condé, Mazarin le fit mettre au château de Vincennes. Devenu libre par suite de nouvelles commotions politiques qui forcèrent le cardinal à fuir pour la 2e fois, Bouteville suivit la fortune de Condé, contribua puissamment à faire le siége de Valenciennes, vivem. pressé par le maréchal de La Ferté (1652), et celui de Cambrai (1653). Plus tard, moins heureux à la bataille des Dunes (gagnée par Turenne en 1658), Bouteville y fut fait prisonnier, et échangé peu après contre le maréchal d'Aumont. Le traité des Pyrénées (1659) ayant terminé la guerre, Montmorenci-Bouteville rentra en France avec le grand Condé, et refusa une somme de 60,000 écus que le roi d'Espagne lui avait envoyée comme récompense de ses services : « Je n'ai jamais entendu, dit-il, être au service d'Espagne, et je ne recevrai de bienfaits que de la main de mon roi. » Quelque temps après il épousa l'héritière de la noble maison de Luxembourg, petite-fille elle-même d'un Montmorenci, et joignit à son nom et à ses armes, les armes et le nom de Luxembourg, sous lequel nous le désignerons désormais et qu'il a couvert d'une gloire nouvelle. En 1667 la guerre ayant recommencé contre l'Espagne, Luxembourg partit d'abord comme simple volontaire pour aller servir en Flandre dans l'armée sous les ordres de Turenne; et peu de temps après, Condé ayant reçu le commandement d'une autre armée, il devint l'un des lieutenans-généraux de ce prince. En 1672, chargé par Louis XIV de la direction d'une armée contre la Hollande, il obtint d'abord les plus brillans succès : forcé ensuite d'évacuer le pays, il opéra cette célèbre retraite qui le plaça dès lors au rang des plus grands capitaines. Sorti d'Utrecht avec 16,000 hommes, il traversa une armée qui en comptait 70,000, et arriva, au bout de 21 jours, à Charleroi, sans avoir perdu un seul homme ni un seul chariot. Il servit ensuite à l'armée de Flandre sous les ordres du grand Condé, qui lui confia le commandement de l'aile droite, et il eut part à la victoire de Senef (1674). L'année suivante il fut l'un des huit maréchaux dont la création eut lieu après la mort de Turenne, mais il n'ajouta à sa réputat. que dans la campagne de 1677, par la prise de Valenciennes et de Cambrai. Commandant l'aile gauche de l'armée sous les ordres du duc d'Orléans, frère du roi, il eut une grande part à la victoire de Cassel, fit lever le siége de Charleroi, prépara la reddit. de Gand, qui ouvrit ses portes à Louis XIV, et battit le prince d'Orange à St-Denis près Mons. Vers le même temps, s'étant brouillé avec Louvois, ce ministre implacable résolut de le perdre dans l'esprit du roi, et l'impliqua à cet effet dans le fameux procès intenté aux deux empoisonneuses, La Voisin et La Vigoureux, comme accusé d'avoir voulu faire périr sa femme. Luxembourg se constitua lui-même prisonnier à la Bastille, réclama vainem., comme pair de France, d'être jugé par le parlem., subit une détention de 14 mois, fut absous par arrêt du 14 mai 1680, puis exilé par le roi, et revint à la cour en 1681 pour y reprendre son service de capitaine des gardes du corps, sans que Louis XIV lui parlât de cette odieuse injustice, et sans pouvoir obtenir la permission de poursuivre le lieutenant de police La Reynie, digne exécuteur des instructions secrètes de Louvois. Luxembourg, après être resté environ dix ans sans autre emploi que celui de capitaine des gardes, reçut enfin du roi le commandem. de l'armée de Flandre en 1690, se vengea bien dignement de l'injustice dont il avait été victime en gagnant, le 1er juillet de la même année, la bataille de Fleurus, l'année suivante celle de Leuze, celle de Steinkerque en 1692, enfin celle de Nerwinde en 1693, et termina cette série de victoires par la marche savante qu'il fit en présence des troupes ennemies depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut près de Tournai. Tombé malade le 31 déc. 1694, Luxembourg expira le 4 janv. 1695, emportant les regrets de l'armée, ceux de la France entière et de Louis XIV, qui sentait plus vivement qu'aucun autre l'énormité de cette perte. En effet la mort de Luxembourg fut le terme des victoires de ce grand monarque. Le maréchal, doué d'un génie ardent, d'un coup d'œil juste, avait l'exécution prompte sur le champ de bataille. A la cour comme à la guerre, il se montra constamment généreux, spirituel et franc. Il était un peu contrefait, et le prince d'Orange ayant dit un jour de lui : « Je ne pourrai donc jamais battre ce bossu-là! — Qu'en sait-il? s'écria Luxembourg quand on lui rapporta ce propos; il ne m'a jamais vu par derrière. » Son *Oraison funèbre*, prononcé par le P. La Rue, a été imp. à Paris, 1695, in-4; sa *vie* se trouve dans les tom. 4 et 5 de l'*Histoire de la maison de Montmorenci* par Desormeaux; et l'on a encore : *Mémoire pour servir à l'histoire du maréchal de Luxembourg*, etc., La Haye (Paris), 1758, in-4; *Histoire militaire du duc de Luxembourg*, par Beaurain, La Haye, 1756, in-4. — LUXEMBOURG (Christian-Louis de MONTMORENCI), maréchal de France, 3me fils du précéd., fit ses prem. armes sous les yeux de son père, devint colonel en 1693, servit dans toutes les campagnes de Flandre jusqu'en 1697, époque du traité de Riswyck, passa ensuite à l'armée d'Italie, puis suivit le duc de Vendôme à l'armée de Flandre, se distingua particulièrement au combat d'Oudenarde, au siége de Lille sous le maréchal de Boufflers, fut nommé lieutenant-général, commanda l'arrière-garde à la retraite de Malplaquet (1709), et eut une part aux siéges de Douai, du Quesnoi et de Bouchain (1712). Lorsque la guerre se ralluma en 1733, il servit en Allemagne sous le nom de prince de Tingri, titre qu'il avait obtenu, assista au siége du fort de Kehl, força les lignes d'Ettingen, eut part à la prise de Philisbourg en 1734, reçut cette même année le bâton de maréchal, reprit le nom de Luxembourg, et m. à Paris en 1746. — LUXEMBOURG (Charles-François-Frédéric de MONTMORENCI), maréchal de France, neveu du précéd., né en 1702, fut aide-de-camp de Louis XV dans la guerre de 1741, se distingua en Allemagne et dans les Pays-Bas, obtint, outre le bâton de maréchal, les charges de capitaine des gardes du corps et de gouverneur de Normandie, et m. en 1764. J.-J. Rousseau a contribué plus qu'aucun autre à la célébrité du maréchal de Luxembourg, en lui consacrant quelques pages dans ses écrits. — LUXEMBOURG (Madeleine-Angélique de NEUFVILLE-VILLEROI, maréchale, duchesse de), femme du préc., née en 1707, m. en 1787, avait épousé en 1res nôces le duc de Boufflers (1721), et, devenue veuve en 1747, s'était remariée en 1750 au maréchal. Comme son époux, elle prit J.-J. Rousseau en grande amitié, et elle sut ménager, dit un biographe, la susceptibil. du philosophe avec tous les soins de l'affection la plus vraie et la plus délicate. Veuve pour la seconde fois, la maréchale de Luxembourg se fixa à Paris, où sa maison devint un point de réunion pour les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville. Elle avait dans sa jeunesse donné quelques prises à la médisance par une conduite plus que légère; dans l'âge mûr, elle devint arbitre souveraine des bienséances, du bon ton, de ces formes dont se compose la politesse; et dans la dernière partie de sa vie, elle se montra dévote sans bigoterie, et charitable sans faste. On trouve dans les dern. édit. des *Œuvres de J.-J. Rousseau*, vingt-huit lettres adressées

à cette dame, depuis août 1759 jusqu'à la fin du même mois de l'année 1767.

LUYA, négociant, né à Genève en 1739, est auteur des *Amusemens arithmétiques et algébriques de la campagne*, Genève, 1779, 2 vol. in-4.

LUYCKEN (Jean), graveur à l'eau-forte, m. à Amsterdam, sa patrie, en 1712 à 63 ans, est célèbre surtout par le nomb. considér. de ses ouv. Quelques-uns sont très-estimés. Il ne gravait ordinair. que d'après ses propres dessins. Il avait dans sa jeunesse composé un recueil de poésies un peu libres intit. *la Lyre batave*. — Luycken (Gaspard), fils et disciple du précéd., mourut à Amsterd., sa patrie, avant son père, qu'il n'égala point en talent. Cependant on recherche les livres où se trouvent ses grav. Il travailla principalem. pour les libraires.

LUYNES (Charles d'ALBERT, duc de), connétable et prem. ministre sous Louis XIII, né à Pont-St-Esprit en 1578, ne fut baptisé que douze ans après, et eut Henri IV pour parrain. Cepend. sa famille était pauvre. Introduit à la cour avec ses 2 frères par le comte de Lude et placé par le roi près du dauphin, il se rendit tellement agréable à ce prince, que celui-ci ne pouvait plus se séparer de lui. A peine le jeune Louis fut-il monté sur le trône (1610), qu'il donna à son favori les titres de grand fauconnier et de prem. gentilhomme de sa chambre. L'ambition de d'Albert s'accrut avec les années. Il anima le roi contre le maréchal d'Ancre et contre la reine, dont celui-ci était la créature, fit tuer le prem., exila la seconde, et reçut tous les titres, tous les honneurs et toutes les dignités qui avaient appartenu au maréchal. Sa conduite envers la reine excita une révolte et une guerre; il l'étouffa et obtint à cette occasion l'épée de connétable (1621). Mais la haine publique s'attachait à tous les actes de son administrat.; et sa hauteur, son faste, son avidité, sa persévérance à enrichir sa famille et à accumuler des trésors, le rendirent insupportable au peuple, aux grands et au roi. Il est probable qu'il était à la veille d'une disgrâce, quand il m. en 1621 au camp de Longueville à la suite d'une fièvre pourprée. Le connétable de Luynes ne fit rien de mémorable; et peu de favoris ont eu moins de mérite. Il était zélé protecteur de la religion. C'est par lui que les jésuites obtinrent la permission d'avoir un collége à Paris. On a de lui un *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont été faites pend. le règne du connétable de Luynes* (sans nom de ville), 1622, 1624, 1628, 1632, in-8; et quelques autres écrits satiriques, dont le plus remarquable est la *Chronique des favoris*, in-8 (sans date ni désignat. de lieu), attribué à Langlois, dit *Faucan*, chanoine de St-Honoré.—Luynes (Louis-Charles d'Albert, duc de), fils unique du précéd., né à Paris en 1620, grand fauconnier (1643), se distingua en 1640 dans la campagne contre les Espagnols. Il se voua ensuite à la piété et se lia avec les solitaires de Port-Royal. Il m. en 1690, laissant beaucoup d'ouv. ascétiques, dont une partie a été pub. sous le nom de Laval. M. Barbier en donne la liste dans son *Dict. des Anon.* Nous ne citerons que l'*Office du Saint-Sacrement*, trad. en franç. avec 312 leçons tirées des SS. PP. et autres, *pour tous les jeudis de l'année*, Paris, 1659, 2 vol. in-8. Sacy et Arnauld ont rédigé la table chronolog. et histor. de cet ouvrage. —Luynes (Paul d'Albert de), arrière-petit-fils du précéd., né à Versailles en 1703, abbé de Cerisy en 1727, évêque de Bayeux en 1729, archevêque de Sens en 1753, cardinal en 1761, et prem. aumonier de la dauphine, se déclara dans les assemb. provinciales de 1755, 58, 60, 65 et 68 pour les jésuites contre les parlemens. Il m. en 1788. On a de lui une *Instruction pastorale contre la doctrine des incrédules* (dirigée en partie contre le *Système de la Nature*), Paris, 1770, in-12, 125 pag.; un *Mémoire sur le mouvem. du vif-argent*; et autres *Observat.* consignées dans les recueils de l'acad. des sciences de 1761 à 1772. Il avait été reçu membre de l'acad. française en 1744, et membre de l'académie des sciences en 1755.

LUZ (Louis), en latin *Lucius*, théologien protestant, né à Bâle en 1577, profess. d'hébreu en 1598 et de logique en 1611, restaura le gymnase de Coethen, parcourut presque toute la Hollande et la Belgique, et m. en 1642. Parmi ses ouv., dont on trouve la liste dans l'*Athenæ rauricæ*, nous citerons: *Compendium theologiæ*, 1598, in-8, une *Histoire de l'ordre des jésuites* (en allem.), 1626, in-4, égalem. pub. en latin par l'aut; des versions allemandes du nouveau Testam. (1628) et de l'ancien (1636); une édit. de Virgile *Cum notis variorum*, 1613, in-fol.—Luz ou Lucius (Jean-Jacq.), av. et biblioth. de la ville de Francf.-sur-le-Mein, m. vers 1744, a pub. le *Catal. biblioth. publicæ Mœno-Francofurtensis*, etc., Francf., 1728, 3 part. in-4, avec une préface dans laquelle il donne les pièces histor. de tout ce qui est relatif à cette bibliothèque.

LUZAC (Elie), philosophe et jurisconsulte, né à Noordwick près de Leyde en 1723, discip. d'Hemsterhuys pour la littérat., de Muschenbroek et de Luloff pour les sciences, embrassa au sortir de ses études l'état de son père qui était imprim.-libraire. La publicat. de l'*Homme machine* de La Mettrie, sorti de ses presses en 1748, le fit persécuter. Il se retira à Goettingue et ne revint qu'au bout de deux ans. Il se fit alors avocat sans renoncer à la profession d'imprim., et se livra à la composit. de divers ouv. Les princip. sont ses *Institutions du droit de la nature et des gens* de Wolff, trad. du latin de ce philosophe en franç., avec des addit. et des notes qui en font un ouv. classique, et publ. sous ce titre: *du Droit naturel, civil et politique*, Amsterdam, 1802; *Lettre d'un anonyme à J.-J. Rousseau*, Paris, 1766; *la Richesse de la Hollande* (en franç.), 1778, 2 vol. in-8, puis trad. par l'aut. en holland., Leyde, 1780, 4 vol. in-8; *Nederlansche letter-courant* (Correspondance néerlandaise), ouvrage périodiq. (de 1759 à 1763), dont la collect. forme 40 v.; et les *Annales Belg.*, autre rec. périod. de 15 vol. in-12 (1772-76). On remarque dans tous ces écrits une grande force de raisonnem. et des idées généralement saines. Luzac m. à Leyde en 1796. Voy. pour plus de détails la *Notice biographique* que H.-C. Cras d'Amsterdam a pub. sur Luzac, *Magasin encyclopéd.*, août 1813.—Luzac (Etienne), oncle du précéd., m. à Leyde, sa patrie, en 1787, âgé de 81 ans, fut un des publicistes les plus distingués de son temps. Il rédigea long-temps la feuille connue sous le nom de *Gazette de Leyde*, journal unique en son genre pour la véracité, la sagesse, des doctrines et l'élégance du style, et dont il avait acquis la propriété en 1738. — Luzac (Jean), neveu d'Etienne Luzac et cousin germain d'Elie, né à Leyde en 1746, devint dès son adolescence très-habile dans la statistique, se perfectionna dans les langues orientales sous Ruhnkenius et Walckenaer, fut reçu docteur en droit en 1768, suivit le barreau à La Haye pendant quatre ans, puis revenu à Leyde il se livra en même temps à sa profession d'avocat et à la collaboration de la *Gazette* (*v.* l'article ci-dessus), dont son oncle était propriétaire et qu'il rédigea seul à partir de 1775. En 1785 il succéda à Walckenaer, son maître, dans la chaire de grec et dans celle de l'histoire de la Hollande; et en 1794 il fut chargé du rectorat de l'univers. de Leyde. La révolution française ayant trouvé en lui un antagoniste, il fut privé de ses places en 1796, et ne fut réintégré qu'en 1802. Cependant il était ami d'une liberté sage, et sa liaison intime avec Washington et John Adams suffirait pour le prouver. Il m. en 1807, après avoir publ. quelques MSs. inédits de Walckenaer, et au moment où il allait en mettre d'autres au jour. Il ne reste de lui qu'un discours latin très-remarquable intit.: *de Socrate cive*; et un autre sur l'*Erudit*,

etc., 1785; *Lectiones atticæ* (apologie de Socrate accusé de bigamie), ouv. posth. pub. par Sluyter, Leyde, 1809, in-4; et sa *Gazette*. Il composa beaucoup de vers latins; mais il ne paraît pas qu'ils aient jamais été imprimés.

LUZAN (IGNACE de), écrivain espagnol, né à Saragosse en 1695, se montra constamment fidèle à la cause de Philippe V, qui le fit successivem. conseiller d'état, contrôleur des monnaies et ministre du commerce. Il pub. une céléb. *poétiq.* qui détrôna le faux goût importé par Gongora, et qui rappela les poètes espagnols aux véritables règles du grand et du beau (*Poetica ó reglas de la poesia en general*), Saragosse, 1737, in-fol., Madrid, 1783, 2 vol. in-8. On a encore de lui un poème en octaves sur la peinture, un autre poème sur le jugement de Pâris, des odes et des imitat. des lyriques grecs. (Ces 4 ouv. ont été pub., Madrid, 1760.) Luzan m. en 1754. Il était membre des 5 académ. royale, d'hist., de peinture, de sculpt. et d'architecture.

LUZARCHES ou LUSARCHE (ROBERT de), architecte du 13e S., ainsi appelé du lieu de sa naissance, donna vers 1220 le plan de la cathédrale d'Amiens qu'on regarde comme un des chefs-d'œuvre du genre gothique. On a soupçonné qu'il avait été employé aussi aux travaux de la cathédrale de Paris et aux construct. ordonnées par Philippe-Auguste pour l'embellissem. de cette capitale.

LUZERNE (CÉSAR-HENRI, comte de LA), né à Paris en 1737, neveu de Malesherbes, lieutenant-général, gouverneur-général des îles sous le vent (1786), et ministre de la marine (1787), ne fit rien de mémorable pendant la durée de son ministère et ne se signala que par la répugnance qu'il montra à laisser s'établir les principes de la révolut. Il donna sa démission en 1791, et se retira en Angleterre, puis en Autriche dans la terre de Bernau près Wells. Il m. en 1799. Il possédait plus. langues, et on a de lui une traduct. de deux ouv. de Xénophon (*la Retraite* et *Constitut. des Athéniens*), l'une publ. à Paris, 1786, 2 vol. in-12, avec fig., l'autre à Londres, 1793, 1 vol. in-8. — LUZERNE (Anne-César de La), diplomate franç., frère du précéd., né à Paris en 1741, servit pendant quelques années sous le duc de Broglie, son parent, et parvint au grade de major-général de la cavalerie de l'armée, puis de colonel des grenadiers de France. Mais il renonça bientôt à la carrière militaire pour se livrer à celle de la diplomatie. Nommé en 1776 envoyé extraordinaire auprès de l'élect. de Bavière, il montra tant de capacité dans les négoc., qu'il fut fait minist. près de la républiq. des Etats-Unis (1778), puis ambassad. près de la cour d'Angleterre en 1788. Il m. à Londres en 1791. — LUZERNE (César-Guill. de La), cardinal, frère des précéd., né à Paris en 1738, parcourut successivement les différens degrés de la hiérarchie ecclésiastiq., et fut appelé au siége épiscopal de Langres en 1770. Député du clergé aux états-généraux, il s'opposa dès le principe aux idées de réforme qui l'emportèrent alors, et quoiqu'il eût deux fois présidé l'assemblée nationale, il se démit des fonctions législat. après les évènemens des 5 et 6 octob., mais n'en continua pas moins, dans plus. écrits, de se montrer l'adversaire de la nouvelle constitut. En 1791 il jugea prudent de quitter la France, et se retira en Allemagne, puis en Italie. Dans cet exil volontaire, il justifia son caractère de charité par les soins paternels qu'il prit d'un grand nombre de prêtres réfugiés, et plus tard en prodiguant des secours à six cents prisonn. français attaqués du typhus : l'évêque de Langres ne revint dans sa patrie qu'après 1814; il fut aussitôt porté sur la liste des pairs, nommé ministre d'état, reçut le chapeau de cardinal en 1817, et m. à Paris en 1821, laissant un grand nombre d'écrits polémiques et ascétiq. sur des matières religieuses, et dans lesquels il a constamment défendu les libertés de l'église gallicane. On en trouve le détail dans une *Notice* pub. à son sujet par *l'Ami de la religion et du roi*, tom. 28, pag. 225-33; les principaux sont : *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion*, Langres, 1786, in-12, nouv. édit., Lyon, 1810 et 1815, trad. en ital., Venise, 1799 et 1810, in-8; *sur la déclaration de l'assemblée du clergé de France en* 1682, Paris, 1821, in-8. Diverses dissertations de l'évêque de Langres ont été réimp. dans cette ville en 6 v. in-12, 1802-08. On a pub. le *Catalogue de sa bibliothèque*, 1822, in-8.

LUZIGNAN. V. GUI et LUSIGNAN.

LUZZATO (SIMON), savant rabbin, vivait à Venise au milieu du 17e S. On a de lui : *Discorso sopra lo stato degli Hebrei*, dans lequel l'aut. entreprend le dénombrem. des Juifs, et rend hommage à la tolérance des catholiq. pour sa nation, Venise, 1638, in-4; *Socrate, ovvero dell' humano saper*, ib., 1613, in-4.

LUZZO (PIERRE), peintre italien, surnommé *Zarato*, *Zarotto* ou *Morto da Feltro*, né à Feltre (états de Venise) en 1460, se rendit fort jeune à Rome. Ami et rival du Giorgione, il excella également dans la peinture des grotesques et dans la composition des grands tableaux historiques. A 40 ans il renonça à la peinture et embrassa l'état militaire. Il était parvenu au grade de capitaine lorsqu'il fut tué à Zara dans une émeute, à l'âge de 45 ans. — LUZZO (Lorenzo), compagnon et peut-être domestique du précéd., se distingua par ses peintures à fresque et à l'huile. On estime son tableau du *Martyre de St Etienne* à Venise.

LYCOMÈDES, Arcadien, contempor. et émule d'Epaminondas, né à Mantinée, selon Pausanias et Xénophon, ou à Tégée, suivant Diodore, forma le projet de donner une nouvelle existence à son pays, sans influence dans le Péloponnèse par la rivalité des deux villes de Mantinée et de Tégée, qui empêchait l'Arcadie de se confédérer. Il engagea un gr. nombre de ses compatr. à fonder une ville centrale qui deviendrait le siége d'un gouvernement fédéral. La ville de Mégalopolis fut bâtie par suite de cette résolution et devint le point de réunion des Arcadiens. Lycomèdes conseilla égalem. et fit créer une milice perman., forte de 5,000 hommes, et appelée corps des *éparites*; puis il entreprit de secouer le joug que les Thébains imposaient à l'Arcadie, et se rendit à Athènes pour y conclure un traité avec cette république; mais il fut mal récompensé de son zèle patriotique. En revenant d'Athènes à Mégalopolis, il tomba entre les mains d'un parti d'Arcadiens mécontens du nouvel ordre de choses, et fut massacré vers l'an 366 av. J.-C.

LYCON, philosophe grec, né à Laodicée (Phrygie), contemporain d'Aristote, s'acquit une grande réputation par son éloquence et son habileté dans l'art d'instruire et de former la jeunesse. Doué d'une constitution robuste il disputa plus. fois les prix dans les jeux iliaques qu'on célébrait à Troie. Après avoir dirigé pendant 44 ans l'école dans laquelle il avait été le successeur de Straton de Lampsaque, il m. à l'âge de 74 ans. Diogène-Laërce nous a conservé le testament de ce philosophe. — Il y eut plus. personnages notables du même nom : le prem. était philosophe pythagoricien; le second poète épique; le troisième poète épigrammatique; le quatrième, au rapport d'Athénée, écrivit une vie de Pythagore; le cinquième cultiva les lettres et fut protégé par Alexandre-le-Grand; le sixième orateur athénien, fut un de ceux qui dirigèrent l'odieuse procédure intentée à Socrate, et qui se termina par la condamnation de ce sage; le septième, Syracusain, eut part au meurtre de Dion (*v.* ce dernier nom).

LYCOPHRON, poète grec, dont le nom, souvent cité, est plus connu que les vers, né à Chalcis (île d'Eubée), obtint, par ses talens, la protection de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, et mérita d'être placé au nombre des sept poètes compo-

sant l'association littéraire appelée *Pléiade* par allusion à la constellation de ce nom. Les autres poètes étaient Aratus, Apollonius, Homère, fils de Milo, Nicandre, Sosithée et Théocrite (*v.* ces noms). Il avait composé 46 tragédies (64 ou 66 selon d'autres versions), un drame satyrique intitulé l'*Eloge de Ménédème*, un poème lyrique et tragiq. intit. *Alexandra*, plus connu des modernes sous le nom de *Cassandre*. Athénée et Diogène-Laërce nous ont conservé quelques vers satyriques de ce poète; mais le seul de ses ouv. qui soit parvenu jusqu'à nous est le poème d'*Alexandra*, composition bizarre et obscure au dernier degré, appelée par Stace *latebras Lycophronis atri*, mais qui n'a point découragé de nombreux commentateurs, tant dans l'antiquité que dans les temps modernes. Des interprètes anciens, Tzetzès, est à peu près le seul qui nous reste, et les modernes qui ont travaillé avec le plus de succès sur l'*Alexandra*, sont Canter, Meursius et Potter. Canter pub. une édit. de ce poème à Bâle, 1565, avec une version latine, des notes courtes, mais érudites et suffisantes. Meursius donna une autre édit. (1597-1599) avec un long comment. plein de détails savans, mais souvent inutiles. Potter a pub. deux édit. (Oxford, 1697 et 1702), où le texte, revu sur deux MSs. d'Oxford, est accompagné des scholies de Tzetzès, des remarques de Canter et de Meursius, et de tables des mots et des matières. M. Reichard, rejetant les commentaires de Tzetzès, de Meursius et de Potter, et n'admettant avec le texte que la version et les notes de Canter, a fait imprimer l'*Alexandra* à Leipsig en 1788, in-8; et M. Muller jugeant le travail de cet éditeur insuffisant, a cru devoir pub. 3 autres vol. (Leipsig, 1811), destinés à le compléter. Le P. Sébastiani, religieux missionn. romain, a donné aussi une édit. du poème de Lycophron et des scholies de Tzetzès, corrigés d'après plus. MSs. des bibliothèq. de Rome, ib., 1803, in-4; mais l'édit. de M. Reichard, en y joignant les 3 vol. de M. Muller, qui d'ailleurs a pris le soin de faire un extrait fort exact du travail du P. Sébastiani, est la meilleure de toutes celles que nous avons citées.

LYCOSTHENES. V. WOLFFHART (Conrad).

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, était de la race royale des Héraclides et fils d'Eunome, roi de Sparte (ou selon d'autres de Prytanis). Polydecte, son frère, étant mort encore fort jeune l'an 898 avant J.-C. sans laisser d'autre enfant que celui dont sa femme était enceinte, celle-ci offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant à faire périr son fruit s'il voulait l'épouser. Lycurgue rejeta l'idée de ce crime loin de lui, et se contenta du titre de tuteur de Charilaüs (tel fut le nom donné à son neveu). Comme cependant quelques ennemis l'accusaient d'aspirer au trône, il lui remit la souveraineté en 893, et se mit à voyager en Crète, en Asie et en Egypte. Revenu dans sa patrie, il proposa aux deux archagèthes de donner des lois à Sparte, et ceux-ci étant convenus avec lui des bases de la législation, il commença ses réformes. Mais il eut de grands obstacles à vaincre, et peu s'en fallut qu'il ne succombât dans son audacieuse entreprise. Trop de citoyens étaient froissés par la sévérité de ses lois. Le territoire de la république divisé en 30,000 portions égales distribuées à 30,000 citoyens, l'argent et l'or remplacés par une monnaie de fer, des exercices ou des guerres perpétuelles, le mariage interdit av. 30 ans, telles étaient les dispositions principales du code de Lycurgue. Plus. séditions s'élevèrent pendant qu'il s'occupait de les faire sanctionner par le peuple, et dans une d'elles il eut l'œil crevé par un jeune homme nommé Alcandre. Il lui pardonna, le retint auprès de lui et le traita comme son fils. Enfin sa persévérance, sa douceur et son habileté triomphèrent de toutes les difficultés; et en 884 ses lois adoptées commencèrent à régir Sparte. Désirant alors pour la gloire de sa patrie qu'elles ne cessassent point d'être observées, il convoqua les deux archagèthes, le sénat, les magistrats et le peuple, et leur fit jurer solennellem. d'obéir à ses institutions jusqu'à son retour, puis il alla à Delphes, où l'oracle l'assura que ses lois étaient un chef-d'œuvre, et que la ville qui serait gouvernée par elles serait constamment heureuse. Il se laissa alors mourir de faim, et ordonna que ses os fussent jetés à la mer de peur sans doute que les Lacédémon. en reportant ses restes à Sparte ne se crussent déliés de leur serment. On institua en son honneur des fêtes nommées *Lycurgides*. Ses lois se maintinrent pendant plus de cinq siècles. Le cadre étroit de ce Dictionnaire ne nous permettant ni d'en exposer ni d'en discuter les détails, nous nous bornerons à renvoyer aux sources les plus importantes, telles que: la *Vie de Lycurgue* par Plutarque, la *Biographie des grands hommes de l'antiquité* par Vogel (art. *Lycurgue*), *Recherches morales et politiques sur les lois spartiates* par Wegelin, Lindau, 1763, in-8; *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte* par Vauvilliers, Paris, 1769, in-12; et les deux *Dissert.* suivantes couronnées par l'acad. de Nancy en 1768: *Histoire des lois de Lycurgue* (par Gourcy), et *Par quelles causes et par quels degrés les lois de Lycurgue se sont altérées chez les Lacédémoniens?* Lyon, 1768, in-8.

LYCURGUE, célèbre orateur athénien, né vers l'an 408 avant J.-C., avait été disciple d'Isocrate et de Platon, et remplit 15 ans les fonctions d'intendant du trésor et de chef de la police intérieure d'Athènes. Les lois qu'il fit pour ce dernier objet furent d'une telle sévérité qu'on dit de lui comme de Dracon, qu'il les écrivait avec du sang. Au reste il montra constamment un désintéressement déjà bien rare à cette époque, accrut de beaucoup div. branches des revenus publics, et en employa une partie à des travaux d'utilité et d'agrément. Sa probité universellement reconnue, son opposition à l'influence macédonienne et son éloquence l'avaient rendu un des citoyens les plus considérables d'Athènes. Il fut un des 30 orateurs qu'Alexandre voulait se faire livrer par les Athéniens, et que ceux-ci lui refusèrent. Lycurgue m. âgé de 80 ans vers l'an 327 av. J.-C. On lui érigea une statue en bronze dans le Céramique. Il ne reste de lui qu'un *Disc.* publ. dans le *Recueil des orateurs grecs* par Alde Manuce, Venise, 1513, in-fol., par Etienne, Paris, 1575, et par Reiske, Leipsig, 1770, et séparément par Hauptmann, Leipsig, 1751, 1753, in-8, puis par Schulz, Brunswick, 1789, in-8. Melanchthon, Lonicer, Canter l'ont trad. en lat. et l'abbé Auger en français.

LYDGATE (JOHN), poète angl., relig. de l'ordre de St-August., né en 1380, m. vers 1450, fut élève du poète Chaucer. On connaît de lui des *Eglogues*, des *Odes*, des *Satires*, un poème intit. *la Chute des Princes* (*Fall of princes*), imp. en 1494; une *Hist. de Thèbes* (*Story of Thebes*), imp. dans l'édition de Chaucer, pub. par Speght; une *Hist. du Siége et de la destr. de Troie*, imp. en 1513 et en 1555, réimp. ensuite dans un style plus moderne sous le titre de *the Live and death of Hector* (*Vie et mort d'Hector*); et quelq. écrits théol. peu remarquab.

LYDIAT (THOMAS), chronologiste et mathémat. anglais, né à Okerton (comté d'Oxford) en 1572, fut d'abord cosmographe et chronologiste du prince Henri, fils de Jacques Ier, puis principal du collége de Dublin. Des dettes contractées par suite de l'impression de ses ouv. le conduisirent en prison; rendu à la liberté, son attachement à la cause de Charles Ier lui attira div. persécutions; il fut pillé, emprisonné, et m. dans la misère en 1646. On a de lui un grand nomb. de *Dissertations* et d'ouvrages estimés sur les principes de la chronologie; les principaux sont: *Tract. de variis annor. formis*,

Lond., 1605, in-8; *Emendatio temporum contra Scaligerum*, etc., ibid., 1609, 1613, in-8; *Canones chronologici*, Oxford, 1675, in-8; *Solis et Lunæ periodus*, Lond., 1620, in-8; *De anni solaris mensurâ*, ibid., 1621, in-8; *Numerus aureus..... sive solis et lunæ periodi octodesexcentenariæ*, ibidem, 1621, un tableau in-fol.

LYDIUS (JACQUES), ministre protestant à Dordrecht au 17e S., a laissé les ouv. suiv.: *Sermonum connubialium lib. II*, 1643, in-4; *Agonostica sacra*, Rotterdam, 1657, in-12; *Belgium gloriosum*, Dordrecht, 1668, in-12.

LYDUS (JOANNES-LAURENTIUS, plus connu sous le nom de), écrivain grec, né en 490 à Philadelphie (Asie mineure), vint à Constantinople à l'âge de 21 ans, occupa successivement divers emplois judiciaires et administratifs dans le palais impérial dans l'espace de 40 années, et termina ses jours (vers 565) dans la retraite, où il s'était livré à la composition de différens écrits, dont plusieurs, tels que des poésies citées avec éloge par Justinien, se sont perdus. Il ne nous est parvenu que des fragmens des ouv. suiv.: *des Mois* (en grec), pub. par MM. Nicol. Schow et Hase, in-8, Leipsig, 1794, et Paris, 1823; *de Magistratibus reipublicæ romanæ lib. III*, grec-lat., Paris, 1812, in-8, pub. sur un MS. apporté de Constantinople en 1785 par Choiseul-Gouffier (la vers. lat. est de M. J.-D. Fuss, profess. à Cologne).; *Traité sur la science et les fonctions des Augures*, dont Bède, Jean Meursius et M. Schow ont pub. div. fragmens, et dont M. de Choiseul a acquis un MS. presque entier que M. Hase a publié sous ce titre: *de Ostentis quæ supersunt, unà cum fragmento libri de mensibus ejusdem Lydi,..... ex codd. regiis edidit, græcèque supplevit et latinè vertit Carolus Bened. Hase, Parisiis*, 1823, in-8.

LYE (EDOUARD), philologue et antiq. anglais, né à Totnes (comté de Devon) en 1704, ministre de Houghton-Parva, puis vic. de Hadley Hastings, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'ancienne langue saxonne, publia l'*Etymologicon anglicanum* de Francis Young, et composa une *Gramm. anglo-saxonne*, ainsi qu'un *Dict. anglo saxon et gothique*. Ce dern. ouv. parut en 1772 (2 vol. in-fol.), 5 ans après la m. de l'auteur, arrivée en 1767. — LYDE (Thomas), pasteur non-conformiste, né en 1621 dans le comté de Sommerset, m. en 1684, a laissé entre autres écrits des *Sermons* et une *Grammaire anglaise*.

LYERE (ADRIEN de), jésuite flamand, né à Anvers en 1588, fut reçu dans la société en 1608, et prêcha 30 ans à Malines et à Bruxelles. Il rétablit dans cette dern. ville l'ancienne confrérie de St-Joseph, en fonda une de la Ste-Vierge, et m. en 1661, laissant plus. ouv. ascétiques en latin, dont les principaux sont: *de l'Excellence et du culte du saint nom de Marie* (en flamand), Brux., 1638, in-12, tr. en fr. par Puget de La Serre, 1640, et en allem. par Pierre Vanters, Cologne, 1649; *la Voie du ciel par le Rosaire* (aussi en flamand), Bruxelles, 1645; *Trisagion Marianum*, etc., Anvers, 1655, in-fol.; *Apophthegmata sacra sancti Ignatii de Loyolâ* (en latin, ouv. posth.), Anvers, 1662, in-fol.; *de Imitatione Christi Jesu patientis*, 1655, in-fol.

LYFORD (WILLIAM), minist. angl., né près de Newbury en 1598, et pasteur de Sherburne, se fit remarquer dans les troubles civils et religieux du 17e S. par sa modér. Nommé pour faire partie de l'assemblée de Westminster comme théologien, il n'y parut point, et m. en 1653. On distingue parmi ses ouv.: *Cas de conscience proposés à l'époque de la rébellion* (angl.); *Principes de foi et de bonne conscience* (id.), Lond., 1642, Oxford, 1652, in-8; *Apologie du ministère public de notre culte*, ibid., 1652 et 1653, in-4.

LYLLY ou LILLY (JOHN), poète anglais, né vers 1553, tenta de purger sa langue maternelle des mots vieillis et inusités, et mit à la mode un jargon précieux qu'il nomma *euphuïsme*, dont le goût fit bientôt justice. Il vivait encore en 1597. On a de lui 9 ouv. dramat. qui furent goûtés à la cour d'Elisabeth et dans l'univ. de Cambridge, et un traité intit. *Euphues and his England*, 1580.

LYNACER (THOMAS). V. LINACRE.

LYNAR (ROCH-FRÉDÉRIC, comte de), né au château de Lubbenau (Basse-Lusace) en 1708, fut successivement ambassad. du roi de Danemarck en Suède, puis juge du tribunal suprême de Gottorp, grand bailli de Steinberg, chancelier de la régence de Holstein à Glukstadt, ambassad. à Pétersbourg, gouv. du duché d'Oldenbourg, fit signer aux div. puissances la convention de Closter-Seven, quitta le service du Danemarck pour se retirer dans sa terre de Lubbenau, et y m. en 1781. On a de lui des *Voyages en Haute-Lusace*, *Westphalie*, etc. (insérés dans le *Recueil des petits voyages* de Bernoulli, t. 1 et 2; 2 vol. d'*OEuv. polit.*, Hambourg, 1793-1797, traduites en français sous le titre de *Reflexions politiques et négociations*, Leipsig, 1806, 4 vol. in-8, 2e édit.; une *Paraphrase des épîtres et des évangiles*, etc. — LYNAR (Henri-Casimir-Gottlob, comte de), fils du précéd., né en 1748, m. en 1796, écrivit la *Vie* de son père et plus. ouv. à l'usage des piétistes et des herrnhuters, et div. morceaux dans les *Nouv. Melanges* et autres écrits périodiques allemands.

LYNCH (JOHN), prêtre catholique irlandais, né à Gallowai au commencement du 17e S., fut d'abord archidiacre de Tuam, montra beaucoup de modération lors des troubles qui agitèrent sa patrie sous le règne de l'infortuné Charles Ier, passa en France en 1652, y séjourna jusqu'après la restauration, revint ensuite en Irlande, où il fut promu à l'évêché de Killala, et m. en 1680. Il était fort instruit dans l'histoire de sa patrie, et l'on a de lui plus. ouv. écrits en latin, et dont les principaux sont: *Cambrensis eversus, seu potiùs historica fides in rebus hibernicis Giraldo Cambrensi abrogata*, et pub. sous le nom de *Gracianus Lucius*, 1662, in-fol.; *Alithinologia, seu veridica resp.*, etc., 1664, in-4; *Supplem. alithinologiæ*, etc., 1667, in-4; *Pii antistitis icon, sive de vitâ et morte rever. D. Francisci Kerovani, alladensis episcopi*, Saint-Malo (Maclovii), 1669, in-8. — Un autre John LYNCH, m. en 1760, fut doyen de Cantorbéry. — Son frère, George LYNCH, mort en 1789 près de Déal, exerça divers emplois dans le ministère ecclésiastique et dans la commission de paix du comté de Kent. On trouve div. particularités sur ces deux frères dans les *Anecdotes biographiq. et littér.* par W. Bowyer, etc., publ. par J. Nichols, Londres, 1782, in-4.

LYNCKER (NIC.-CHRIST. de), jurisc. allemand, né à Marpurg en 1643, fut en 1670 prof. extraordinaire de jurispr. à l'univ. de Giessen, premier profess. de droit à Iéna (1680-1693), anobli et créé baron en 1700, memb. et présid. du conseil secret de Weimar (1702), et ensuite conseil aulique impérial. Il m. à Vienne en 1726. Parmi les nombr. ouv. que l'on a de lui (plus de 130 selon Rotermund, qui est loin d'être complet), les plus importans sont: *Hypomnema de gravamine extrajudiciali*, etc., Giessen, 1672, in-8; *Universi juris pandectarum methodus dichoromica*, Iéna, 1678, in-fol.; *Decretalium pontificii juris methodica dispositio*, ibid., 1681, in-fol.; *Ratio docendæ discendæque jurisprudentiæ romano-germanicæ*, ibid., 1686, in-fol.: *Schema juris universi in tabulas*, ib., 1687, in-fol.: *Concordantiæ juris feudalis*, etc., ib., 1688, in-fol.; *Instructorium forense ad universum omnium scientiarum complexum*, ibid., 1690, in-fol. (réimp. en 1752-56, 2 vol. in-fol.); *Comment. in universum jus civile romano-germanicum*, etc., ibid., 1698, in-4.

LYND ou LYNDE (HUMPHREY), écriv. anglais,

né dans le comté de Dorset en 1579, fut juge de paix et membre de la chambre des communes pendant plus. sessions, et m. en 1636. On a de lui plusieurs ouv. contre le papisme, entre autres : *la Voie sûre* (en anglais), 6e édit., 1636, in-12, trad. en en holl., lat. et franç. par de La Montagne, sous ce titre : *le Papisme réfuté par les papistes mêmes*, Charenton et Paris, 1646, in-8 ; *la Voie détournée*, 1630 et 1632, in-8, trad. en franç. par le même J. de La Montagne, 1646, in-8 ; *Anciens caractères de l'Eglise visible*, 1625.

LYON (JOHN), savant anglais, né en 1734, se livra à l'étude de l'hist. nat. et de la phys., et principalement de l'électricité, sur laquelle il hasarda des conjectures peu plausibles. Il m. en 1817 dans sa cure de la Vierge-Marie à Douvres, qu'il avait occupée 45 ans. Il a laissé plus. opusc. peu estimés sur l'électricité, et une *Histoire de Douvres*, avec un *Précis sur les cinq ports*, 1813, in-4.

LYONNE. V. LIONNE.

LYONNET (ROBERT), médecin consultant du roi Louis XIII, né au Puy en Velay, vers la fin du 16e S., est auteur des ouv. suiv. : *Λοιμογραφία, seu Reconditarum pestis et contagii causarum curiosa Disquisitio ejusdemque methodica curatio*, Lyon, 1639, in-8 ; *de Morbis hæreditariis*, Paris, 1647, in-4.

LYONNET (PIERRE), naturaliste et graveur, né à Maëstricht en 1707, apprit très-jeune encore 8 langues, tant anciennes que modernes, les sciences exactes, la sculpt., le dessin, et fit dans les arts des progrès remarquables. Nommé secrétaire des chiffres, et traduct. juré pour le franç. et le lat., il employa ses loisirs à dessiner des insectes, et par là devint en peu de temps un des prem. entomologistes. Ami de Tremblay, qui venait de découvrir la reproduction du polype par bouture, il l'aida dans les travaux qu'il faisait pour l'ouv. où devait être annoncée cette belle découverte, et dessinait les figures que gravait ensuite le célèbre Vandelaar. Mais celui-ci apportant des délais fréquens à l'opération, Lyonnet essaya de le suppléer ; et, après avoir reçu une heure de leçon, il grava 8 planches entières avec un succès qui tenait du prodige. Travaillant alors pour son propre compte, il fit paraître son *Traité anatomique de la Chenille qui ronge le saule* (*Phalæna cossus*), La Haye et Amsterdam, 1760, in-4, avec 18 pl., chef-d'œuvre dans lequel on ne sait ce qu'on doit admirer le plus du génie du naturaliste ou du talent du grav. Lyonnet m. en 1789, âgé de 82 ans. M. Marron a donné une *notice* sur Lyonnet dans le *Magasin encyclopédique* (1795, tom. 3, pag. 89).

LYONNOIS (F.-D.-C.). C'est ainsi que l'on désigne l'aut., ou plutôt le compilat. d'un livre int.: *Inventaire général de l'hist. des Larrons*, Paris, 1625, réimp. depuis à Lyon, Paris et Rouen (toutes les édit. sont rares). L'aut. n'y est désigné que par les trois initiales F.-D.-C., dont personne n'a pu donner l'explicat. ; mais on sait par son livre qu'il était négociant, né à Lyon, et qu'il avait voyagé en Italie.

LYONNOIS ou LIONNOIS (J.-J. BOUVIER, plus connu sous le nom de l'abbé), prêtre, principal du collége de Nanci en 1768, y introduisit le goût des fortes études et des saines méthodes, et m. en 1806. On a de lui un *Tableau historique, général et chronologique de tous les pays et de tous les peuples*, qui a quelq. analogie avec l'Atlas de Lesage (Las Cases), Nancy, 1766 ; un *Traité de Mythol.*, ib., 1783, in-8, et des *Essais sur la ville de Nancy*, La Haye, 1779, 2 v. in-8, réimp., 1805, 1806, 3 v. in-8. M. Psaume a pub. l'*Eloge de J.-J. Lyonnois*, Nancy, 1806, in-8 de 11 pages.

LYONS (JEAN DES). V. DESLYONS.

LYONS (ISRAEL), sav. anglais, né à Cambridge en 1739, d'un père juif et originaire de Pologne, fit preuve dès l'enfance d'une intelligence rare, s'appliqua particulièrement à l'étude des mathém. et de la botanique. Ce fut lui qui enseigna les principes de cette dern. science à sir Joseph Banks. Il accompagna en 1773 le capit. Philips dans son voy. de découvertes au pôle Nord, et m. à son retour à Lond. en 1775. Il a laissé les ouv. suiv. : *Traité sur les fluxions* (en anglais), 1758 ; *Fasciculus plantarum circa Cantabrigiam nascentium*, etc., 1763, in-8 ; *Calculs de trigonométrie sphérique abregée*, insérés dans les *Transactions philosophiques*, t. 61 ; et la partie astronomique du *Dictionn. géograph.*, pub. après sa m. — Son père, Israël LYONS, orfèvre et prof. d'hébreu, est aut. d'une *Grammaire hébraïque*, imp. pour la 2e fois en 1757, in-8 ; et d'*Observations et recherches relatives à diverses parties de l'histoire sainte* (en anglais), publiées par souscription en 1761.

LYRA (NIC. de), en lat. *Lyranus*, théol., né à Lyre (diocèse d'Evreux) vers la fin du 13e S., de parens Juifs, selon quelq. biogr., prit l'habit des frères mineurs (cordeliers) en 1291, vint à Paris, fut reçu docteur, et professa la théol. dans le grand couvent de son ordre, devint provincial de Bourgogne, et m. à Paris en 1340. On a de lui : *Biblia sacra cum interpretationibus et postillis*, Rome, 1471-72, 5 vol. in-fol. (très-rare); réimp. à Venise sous le titre de *Postillæ perpetuæ in Vetus et Nov. Testament.*, etc., 1481, 5 vol. in-fol., trad. en fr. sous le tit. de *Grandes postilles et exposition*, etc., par P. Desrey, Troyes, 1492, 5 vol. in-fol., goth., Paris, 1510-12, 5 v. in-fol. Ces *Comment.* de Nic. de Lyra ont été souvent réimp., en totalité ou par parties, insérés dans la *Biblia maxima* de Paris, 1660 en 19 vol. in-fol. ; *de Messiâ, ejusque adventu præterito*, etc., imp. à la fin du *Postillæ*, Venise, 1481, Francfort, 1602, et à la suite de l'ouv. de Jérôme de Ste-Foi sur la même matière ; *Tractatus de idoneo ministrante et suscipiente SS. altaris sacramentum*, in-4, et plus. autres écrits dont on trouve le catalogue complet dans les *Scriptores ecclesiastici* de Bellarmin, et l'*Hist. civile et ecclésiastique du comté d'Evreux* par Lebrasseur. M. H. Reinhard a inséré l'*Eloge de N. de Lyra* dans sa *Pentas conatuum sacrorum*, Leipsig, 1709, in-8.

LYROT DE LA PATOUILLERE, anc. offic. de l'armée fr., commanda en 1793 une div. vendéenne sur la rive gauche de la Loire, forma les camps de St-Julien et de Lalloué à 2 l. de Nantes, et contribua aux avantages que remportèrent les royalistes vendéens sur les troupes républicaines. A la funeste bataille de Cholet (oct. 1793) il tira des mains de celles-ci d'Elbée et Bauchamp, blessés à mort, guida les siens au passage de la Loire, et se défendit avec vigueur dans Savenai, où enfin il périt accablé par le nombre au mois de nov. suiv.

LYS (JEAN), peint., né à Aldenbourg en 1570, et élève de Henri Goltzius, voyagea en France et en Italie pour se perfectionner dans son art, séjourna long-temps à Rome, où il acquit un grande célébrité, puis sembla se fixer à Venise. Dans la suite cependant il retourna en Flandre ; mais bientôt il regretta l'Italie, et se remit en route pour cette contrée. La peste l'enleva en chemin en 1629. Cet artiste avait plus. des qualités qui font le gr. peintre, mais son inconduite nuisit souvent aux développemens de son génie. Ses tableaux les plus estimés sont : *la Chute de Phaëton*, *St Jérôme dans le désert entendant la trompette du jugem. dernier*, et *Adam et Eve pleurant sur le corps d'Abel.* — LYS (Jean van der), peintre de genre, né à Breda en 1600, fut élève de Poellembourg, dont il imita heureusement la manière. On cite particulièrement de lui une *Diane au bain*.

LYS (JACQ. D'ARC ou D'AY, depuis nommé du), père de la Pucelle d'Orléans, fut annobli ainsi que sa femme par lettres de Charles VII en déc. 1429. — Charles du LYS, de la famille du précédent, a

pub. un *Recueil d'inscriptions proposées pour le monument élevé à Orléans en l'honneur de la Pucelle avec des poésies à sa louange et un abrégé de sa vie*, Paris, 1628, in-4. — Lys (du), peint., que les Italiens appellent *Nicoletto*, fils de Nicolas de Bar, descendait de la famille de la Pucelle, et prit le nom *du Lys* en son honneur. Il travailla 18 ans à Nancy, et m. vers 1732. — La descendance mâle des Du Lys s'est éteinte en 1760.

LYSANDRE, général lacédémonien pendant la guerre du Péloponnèse, mit fin à cette longue lutte en remportant à Ægos-Potamos sur les Spartiates, l'an 405 avant J.-C., la célèbre victoire navale à la suite de laquelle Athènes vit ses galères détruites et le Pirée démoli. C'est en détachant la ville d'Ephèse de l'alliance de Sparte et en s'assurant l'appui du jeune Cyrus que l'adroit général était parvenu à renverser la puissance de l'éternelle rivale de sa patrie. Malgré l'état d'abaissem. où il avait réduit les Athén. Lysandre crut avec raison qu'ils ne cesseraient d'être redoutables tant que subsisteraient quelques restes du gouvernem. établi par Solon; d'ailleurs en remplaçant la démocratie par des archontes, il préparait le peuple à la dominat. qu'il se flattait d'exercer lui-même avant peu. L'île de Samos était réduite, et le vainqueur étalait aux yeux des Athéniens tout l'appareil de la puissance royale. Cependant ses projets ont transpiré; quelques voix courageuses le dénoncent à la Grèce, et bientôt la guerre est déclarée entre Thèbes et Lacédémone. Choisi avec Pausanias pour commander les troupes de ces derniers, Lysandre est surpris par l'ennemi informé de son plan de campagne, et périt dans la mêlée l'an 395 av. J.-C. On fit de magnifiques funérailles à ce grand capitaine, dont la république dota les deux filles, qu'il laissait sans fortune.

LYSCHANDER ou LYSCANDER (Jean), sav. danois, m. en 1582, voyagea long-temps en Allemagne, y prit connaissance de beaucoup de systèmes sur l'histoire ancienne des peuples du Nord, et adopta pour son pays natal l'*hypothèse gotlandaise*, déjà mise en avant par son compatriote Nicolas Petreius (*v.* ce nom) dans l'ouv. intit.: *Cimbrorum et Gothorum origines et migrationes*, etc. Il reproduisit ce système historique avec plus de méthode et de raisonnement dans l'écrit intit.: *Antiquitatum danicarum sermones*, impr. 60 ans après la m. de l'aut. à Copenhague, 1642, in-4. — Lyschander (Claude-Christophorsen), frère du précédent, historiographe de Christian IV, roi de Danemarck, né en 1557, et m. en 1623, est aut. d'un *Livre généalogique des rois de Danemarck*, (en danois) dont le titre très-étendu commence par ces mots latins *Synopsis historiæ danicæ*, Copenhague, 1622, petit in-fol.: cet ouv., composé d'après les documens de celui de Jean Lyschander, qui ne fut imprimé, comme nous l'avons dit plus haut, qu'en 1642, fit en quelque sorte autorité jusqu'à la fin du 17e S. Mais le savant critique Torfæus (*v.* ce nom) dans son ouv. intit.: *Series regum Daniæ*, renversa les systèmes qui avaient servi de base à celui de C.-C. Lyschander en établissant par une juste évaluation des généalogies authentiques, les bases de la chronologie de l'*Histoire du Nord*. On a encore de C.-C. Lyschander: une *Chronique du Groënland* (en vers danois), Copenhague, 1608, in-8; *Electionis Christiani III historia*, ib., 1623, in-4. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionnaire des savans danois* par J. Worm, et *Monumenta inedita* de Westphalen, t. III.

LYSIAS, fils du Syracusain Céphale, né à Athènes dans la 2e ann. de la 80e olymp., fit, ainsi que Polémarque son frère, partie de la colonie qui fut envoyée à Thurium (1re ann. de la 84e olymp.), y suivit les leçons d'éloq. des rhét. Tisias et Nisias, et il était parvenu à sa 32e année lorsque les évènem. le contraignirent à revenir à Athènes. Lysias n'échappa qu'avec peine aux troubles qui désolèrent sa patrie sous la dominat. de Lysandre; réduit à fuir après avoir vu ses biens confisqués, il alla se joindre à Thrasibule, qu'il aida ensuite à chasser les archontes d'Athènes, obtint en récompense le droit de cité, qu'on lui contesta bientôt, et m. dans cette ville en la 2e année de la 100e olymp., après s'être élevé par son éloquence au rang des plus grands orateurs de Sparte. Il ne nous est parvenu que 32 de ses harangues et des fragm. de quelq. autres; elles ont paru pour la 1re fois dans la collect. aldine des *Orateurs grecs*, 1513, in-fol.; la meilleure édition est celle qu'a publ. Taylor, grec et lat., Lond., 1739, in-8, et Cambridge, 1740, in-8. L'abbé Auger a donné une trad. franç. des *Disc. de Lysias*, Paris, 1783, in-8. Les critiques n'admettent qu'avec méfiance les détails donnés sur ce personnage par le faux Plutarque dans ses *vies* des dix prem. orat. athén.; et on cite deux sophistes du même nom; l'un qu'on regarde comme aut. des Disc. érotiques (ἐρωτικά); l'autre qui serait le personnage dont Démosthène (dans sa harangue contre Neera) dénonce les liaisons avec la courtisane Métanire. — Un autre Lysias, général du roi de Syrie Antiochus Epiphanes et son parent, gouverna pour lui les prov. situées en deçà de l'Euphrate tandis que ce prince était allé porter la guerre dans la Perse et l'Arménie. Plus tard, marchant à la tête de 60,000 fantassins contre Judas Machabée, il fut surpris par ce général dans son camp près de Bethsura, perdit 5,000 homm. et fut mis en fuite. S'étant emparé du pouvoir au nom du jeune Eupator après la m. d'Antiochus (164 ans av. J.-C.), Lysias rentra en Judée à la tête d'une armée formidable, fut de nouveau battu devant Bethsura, et rompant la paix qu'il avait été contraint d'accorder aux Juifs, il alla mettre le siége devant Jérusalem, fit encore la paix, pour concentrer ses forces contre Philippe, qui lui disputait la tutelle du jeune roi, le défit, mais à son tour fut massacré avec Eupator par ses propres gardes, qui reconnurent pour roi Démétrius Soter (*v.* ce nom). — Claude Lysias, tribun des troupes romaines chargées de la garde du Temple à Jérusalem, protégea St Paul contre les Juifs, qui voulaient le faire périr, et donna à cet apôtre un sauf-conduit pour se rendre à Césarée.

LYSICRATE, Athénien, de la tribu Acamantide, consacra par un monument qui s'est conservé jusqu'à nos jours, le souvenir d'un prix de chant obtenu par les jeunes gens de sa tribu aux jeux publics célébrés pendant les fêtes de Bacchus, et que lui-même avait présidés, l'an 335 avant J.-C. (2e année de la 111e olympiade). On trouvera dans le t. 1er des *Antiquités d'Athènes*, par Stuart et Revett, une descript. très-détaillée du monum. choragique de Lysicrate, qui fut long-temps connu sous le nom de *Lanterne de Démosthène*. Il se voit dans l'enceinte du monast. des Capucins à Athènes.

LYSIMAQUE, l'un des lieutenans d'Alexandre et disciple de Callisthènes, eut la Thrace en partage après la m. du conquérant macédonien, la défendit contre les prétentions de Seuthès, vainquit ce dern., et construisit en 309 avant J.-C. une nouvelle ville, à laquelle il donna son nom, et dont il fit la capitale de son royaume. Ensuite il se ligua avec Séleucus et Cassandre contre Démétrius et Antigone, contribua à la victoire d'Ipsus, et après plus. années de combats, demeura seul maître de la Macédoine. Philosophe et ami de la justice avant son élévation, prince ambitieux en montant sur le trône, Lysimaque devint cruel dans ses dern. années. Le supplice de son fils Agathocle révolta une partie de ses sujets, qui passèrent en Asie, et se réunirent à son ennemi Séleucus. Lysimaque périt dans une bataille qu'il leur livra l'an 282 av. J.-C.; il était âgé de soixante-quatorze ans, et avait régné vingt-cinq ans en Thrace, et six en Macédoine.

LYSIPPE, célèbre statuaire grec, florissait vers l'an 350 avant J.-C. Il mérita d'être compris avec

Apelles et Pyrgotèle dans l'édit où Alexandre permettait à ces trois artistes seulement de représenter ses traits. Pline lui attribue six cent dix ouvrages, nomb. sans doute exagéré ; nous n'en possédons aucun. Les plus connus étaient une statue de *Socrate*, un *Hercule* qui embellissait Constantinople au commencement du 13e S., et qui périt à cette époque avec la statue de l'*Occasion*, regardée par les anciens comme le chef-d'œuvre de Lysippe.

LYSIS, philosophe grec, né à Tarente, vivait vers l'an 388 avant J.-C. ; il fut disciple de Pythagore. Il est regardé par quelques-uns comme l'auteur des *Vers dorés*, qu'on attribue aussi à Empédocles et à Philolaus. On connaît sous son nom une *Lettre à Hipparque*, imp., entre autres, dans les *Opuscula mythologica et philosophica* de Th. Gale.

LYSISTRATE, frère ou beau-frère du statuaire Lysippe, suivit la même carrière. Il est l'inventeur de l'art plastique, et fit le prem. des modèles en argile et en cire.

LYSONS (Daniel), médecin anglais, mort en 1800 après avoir successiv. pratiqué à Gloucester et à Bath, est aut. des ouv. suiv., en anglais : *Essai sur les effets du camphre et du mercure doux dans les fièvres*, 1771, in-8 ; *Nouv. observ. sur les effets du camphre et du calomel*, 1777, in-8 ; *Essai pratique sur les fièvres intermittentes*, etc., 1783, in-8.—Lysons (Samuel), fils du préc., antiq., né en 1763 dans le comté de Gloucester, m. en 1819, fut conserv. des archives de la Tour de Lond., memb. de la société royale et de celle des antiquaires de cette même ville. On a de lui (en anglais) : *Antiquités du comté de Gloucester*, 1804, in-fol., avec pl. gravées par l'aut. sur ses propres dessins ; *Antiquités romaines découvertes à Woodchester*, 1797, in-fol.; *Magna Britannia*, 1806-1814, 4 vol. in-4 ; *Recueil d'antiquités romaines éparses dans la Gr.-Bretagne*, dont il n'a paru que 3 cahiers ; une *Suite des lettres écrites par des rois, et extraites des archives de la Tour de Londres.*

LYTE (Henri), botaniste anglais, né en 1529 dans le comté de Sommerset, étudia à Oxford, voyagea dans div. contrées de l'Europe, se livra à son retour à l'étude des sciences, de l'histoire et des antiquités de son pays, et composa plus. ouv. restés MSs., et dont Wood donne la liste dans l'*Athenæ oxonienses*, t. 1, édition de 1721. Le seul ouv. imp. que l'on connaisse de ce savant est une trad. anglaise de l'*Histoire des plantes* de Dodoens, faite sur la version franç. et pub. en 1578, in-fol., avec pl. en bois, réimp. plus. fois avec ou sans pl. in-folio et in-4. H. Lyte m. en 1607. — Son fils, Thom. Lyte, s'appliqua à l'étude de l'hist. et aux arts du dessin. Il peignit sur vélin toute la généalogie du roi Jacques Ier, qui fut depuis gravée en taille-douce, et m. en 1639. — Henri Lyte, frère du précéd., s'appliqua aux mathématiq., s'établit à Lond., et donna des leçons de calcul. On a de lui un traité intit. *the Art of tens and decimal arithmetick*, Lond., 1619, in-8.

LYTTELTON. V. Littleton.

LYTTLETON (lord George), min. et littérat. anglais, né en 1709 à Hagley (comté de Worcester), montra dès son enfance des dispositions extraord. Ayant commencé ses voyages pour le perfectionnement de son éducation en 1728, il se fit remarquer à Paris de M. Poyntz, ambass. d'Anglet. à la cour de France, qui l'employa dans plus. négociations délicates. Lyttleton parcourut ensuite une partie de la France et de l'Italie, puis revint en Anglet., où il fut élu représentant à la chambre des communes. Là il se déclara adversaire du ministre Walpole, et devint un des memb. les plus zélés de l'opposition. En 1737 Frédéric, prince de Galles, le fit son prem. secrét. Sept ans après il fut nommé lord-commissaire de la trésorerie, puis trésorier de l'épargne du roi, chancelier et sous-trésorier de la cour de l'échiquier. Tombé en 1757 avec le ministère dont il faisait partie, il fut créé pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de lord Lyttleton, baron de Frankley, passa les 10 dern. années de sa vie dans la retraite, et se voua entièrem. à la litt., dont il s'était occupé toute sa vie malgré le tumulte des affaires. Déjà en effet, outre plus. *Discours* très-remarquables prononcés, soit à la chambre des communes, soit à celle des lords, il avait composé divers ouvr. en prose et en vers. Il avait eu pour amis les principaux écrivains de l'époque, entre autres Pope, quoique partisan de Walpole, et avait servi de Mécène à un grand nomb. de littérat. Lyttleton m. en 1773 d'une inflammat. d'entrailles à Hagley. Son ouv. le plus remarquable est l'*Hist. de Henri II*, Lond., 1767-1771, 4 vol. in-8, réimp., 1777, 6 vol. in-8. On remarque de plus ses *Lettres persanes*, imitées de Montesquieu, trad. en franç. sous le titre de *Nouv. Lettres persanes*, Paris, 1735, 2 vol. in-16 : Peyron a aussi donné une trad. libre de cet ouv. ; ses *Dialogues des Morts*, 1759, trad. en fr. par de Joncourt, 1760, in-8, et par J. Deschamps, 1760, in-12 ; et ses *Élégies*. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies et pub. par son neveu George Ayscough, Lond., 1774, in-4. On a donné depuis (Lond., 1777, 3 vol. in-8) les *OEuvres diverses de lord Lyttleton.* Les *Lettres philos. et politiques sur l'hist. d'Anglet.*, publ. sous le nom de Lyttleton, sont de Goldsmith (*v.* ce nom, p. 1286, et le t. 3, p. 58 de la *Biogr. litt. des Romanciers célèbres* par sir Walter Scott, trad. franç. publiée chez Ch. Gosselin, 1826, 4 v. in-12. — Lyttleton (Charles), frère du précéd., év. de Carlisle, memb. de la société roy. de Londres, à laquelle il fournit plus. *Mém*, m. en 1768, laissant un grand nombre de MSs., qui n'ont point encore été publiés.

M

MAAN (Jean), docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Tours au 17e S., né au Mans, a laissé sous le titre de *Sancta et metropolitana ecclesia Turonensis*, etc., Tours, 1667, in-fol., une histoire du diocèse de Tours, qui s'étend de l'an 251 à 1665.

MABILLON (Jean), l'un des plus savans religieux bénédictins de la congrégat. de St-Maur, né à St-Pierremont, près de Reims, en 1632, mort à Paris à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1707, s'était fait connaître de bonne heure par son zèle religieux et par un goût décidé pour les recherches savantes. Dom d'Acheri le demanda aux supérieurs de la congrégation pour qu'il l'aidât dans la rédaction de son *Spicilège* ; on lui confia ensuite la révision de quelques-unes des édit. des Pères que publiaient les bénédictins, notamment celle des *Œuvres de St Bernard.* Enfin le grand Colbert, instruit du mérite de Mabillon, lui fit offrir une pension de 2,000 liv. que celui-ci eut la modestie de refuser, demandant que ce ministre voulût bien reporter sur sa congrégat. les témoignages de la munificence royale. Désigné en 1683 pour aller explorer les bibliothèq. d'Allemagne, il rapporta de cette course sav. plus. pièces importantes relatives à l'histoire de France et de la dynastie royale, et deux ans après on lui confia une mission analogue pour l'Italie, où il reçut l'accueil le plus empressé. Cependant dans ce dern. voyage sa bonne foi lui suscita quelques désagrém. avec les moines de Rome au sujet de l'exposition des corps saints. Une autre dispute vint distraire Mabillon de ses études pacifi-

ques; il fut choisi par la congrégat. de St-Maur pour répondre aux attaques de dom Rancé (*v.* ce nom), abbé de la Trappe; mais il abandonna bientôt à d'autres écrivains le soin de poursuivre cette polémiq., qui convenait aussi peu à son caractère qu'à son genre de talent. Cet infatigable ecclésiast. a enrichi l'église et la littérature d'ouv. nombreux et importans. Voici les principaux : *Acta sanctorum ord. S. Benedicti*, etc., Paris, 1668-1702, 9 vol. in-fol., réimp. à Venise, 1733 : un 10e vol., qui aurait complété l'ouv., se conservait MS. à la bibliothèque de St-Germain-des-Prés; *Vetera analecta*, Paris, 1675 85, 4 vol. in-8, 2e édit., ibid., 1723, in-fol.; *Animadversiones in vindicias Kempenses*, etc., Paris, 1677, in-8, ibid., 1712, et inséré dans les *Œuvres posthumes; de re diplomaticâ libri VI*, Paris, 1681, in-fol., ouv. qui reparut en 1709 avec un frontispice nouveau, quelques additions dans les dernières feuilles, et un *Appendice* de D. Ruinart; *de Liturgiâ gallicanâ libri tres*, Paris, 1685, ib., 1729, in-4; *Musæum italicum*, etc., Paris, 1687-89, 2 v. in-4, 2e édit., ib., 1724, 2 v.; *Traité des etudes monastiques*, etc., Paris, 1691; *Annales ordinis S. Benedicti*, etc., Paris, 1713-39, 6 vol. in-fol. Les *Œuvres posthumes* de D. Mabillon ont été pub. avec celles de D. Ruinart par Vinc. Thuillier, Paris, 1724, 3 vol. in-4. (*V.* pour plus de détails et pour la liste complète des ouv. pub. par ce savant religieux, la *vie* de Mabillon par D. Ruinart; les *Mémoires* de Niceron; la *Bibliothèq. des auteurs de la congrégation de St-Maur*, par Lecerf; l'*Histoire littéraire* de cette congrégat. par Tassin, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.) Mabillon avait été nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701. De Boze y pron. son *Eloge*, inséré dans le tom. Ier des *Mémoires* de cette société savante, et dans la *Bibliothèq. histor. de France*, no XXVII.

MABLY (Gabriel Bonnot de), né à Grenoble en 1709, vint à Paris après avoir fait ses humanités et sa philosophie à Lyon, et passa quelque temps au séminaire de St-Sulpice, où l'avait fait entrer le cardinal de Tencin, allié à sa famille. Mais, peu jaloux des dignités ecclésiastiques, Mably se contenta du sous-diaconat, et abandonna bientôt ses cahiers de théologie pour les *Vies des hommes illustres* de Plutarque et l'étude des historiens anciens, où il puisa cet esprit d'indépendance, cet enthousiasme pour les anciennes républ., qui perce dans ses écrits et qu'il professa toute sa vie. Dans sa jeunesse il avait accepté le titre d'associé corresp. de l'acad. de Lyon, mais dans la suite il ne voulut plus faire partie d'aucune société sav., et resista à toutes les instances que lui fit le maréchal duc de Richelieu, pour qu'il acceptât une place à l'académie française. Dédaignant la fortune et les grandeurs, cet abbé philosophe bornait ses liaisons à un petit nombre de personnes choisies. On raconte que, recherché par un ministre, il ne répondit à ses instances qu'en disant : « Je le verrai quand il ne sera plus en place. » Jusqu'à un âge assez avancé un modique revenu de 3,000 fr. suffit à ses besoins; et lorsque plus tard on lui eut accordé, sans aucune sollicitation de sa part, une pension ecclésiastique de la même somme, à peu près, il employa ce supplément au soulagement de l'indigence sans rien ajouter à ses dépenses personnelles. L'abbé de Mably m. à Paris en 1785. Nous nous dispenserons de mentionner ses nombreux ouv., presque tous relatifs à la morale, à l'hist., au gouvernem. et au droit public des nations : l'abbé Arnoux, l'un de ses exécuteurs testamentaires en a donné la *Collection complète*, Paris, 1794-1795, 15 vol. in-8. Toutefois on n'y trouve point les deux écrits suiv. : *Parallèle des Romains et des Français par rapport au gouvernem.*, imp. à Paris, 1740, 2 vol. in-12, prem. ouv. de Mably, et qui n'a été inséré dans aucune autre édit. de ses œuvres, non plus que les *Lettres à madame la marquise de P.... sur l'opéra* (anonyme), Paris (chez Didot), 1741, in-12. On a publ. sous le nom de Mably : *le Destin de la France*, Paris, 1792, in-8, compilat. indigeste que M. Barbier attribue à l'abbé Barthélemi de Lyon (*v.* le *Dict. des Anonymes*, no 3582).

MABOUL (Jacques), prélat français, orateur sacré, né à Paris vers le milieu du 17e S., de parens distingués dans la magistrature, préféra par vocation l'état ecclesiastique à toute autre carrière, fut long-temps grand-vicaire de Poitiers, puis appelé au siége épiscopal d'Alet (Languedoc), et m. dans cette ville en 1723. On a de lui plus. oraisons funèbres, pub. d'abord séparément, et réunies ensuite sous le titre de *Recueil des oraisons funèbres prononcées par M. Maboul, ancien évêque d'Alet*, Paris, 1748, in-12, et deux *Mémoires* relatifs aux querelles du jansénisme qui divisaient l'église gallicane à l'époque de la m. de Louis XIV. L'un de ces *Mémoires* est adressé au duc d'Orléans, regent, et l'autre aux évêques de France.

MABUSE (Jean de), peintre, né à Maubeuge en 1499, voyagea en Italie pour se perfectionner, et fut un des prem. à introduire dans son art une manière plus grande et plus pittoresque. Son talent lui acquit de hautes protections, mais son inconduite le fit renfermer dans les prisons de Middelbourg, où il termina sa carrière en 1562. On cite de lui plus. belles compositions, entre autres deux *Descentes de croix*, dont l'une se voyait à Middelb., et un *Adam et Eve* pour l'église d'Amsterdam.

MACABER, nom vrai ou supposé d'un poète allemand, auquel on attribue le *Miroir de la mort*, ou *de la Danse des morts*, autrement appelée *Danse Macabre*. Cet ouv., indiqué d'abord par Fabricius (*Biblioth. med. et infin. latin.*), sous ce titre : *Speculum morticini* ou *Speculum choræ mortuorum*, paraît avoir été écrit originairement en allemand, et trad. ensuite en latin, en franç. et même en anglais. M. Champollion-Figeac dans le *Magasin encyclopédique*, année 1811, donna une *Notice* sur ce livre singulier, dont il a trouvé la prem. édit. franç. dans les MSs. de la biblioth. de Grenoble, Paris, 1485, petit in-f., par Guy Marchant, qui en a donné une 2e édit., Paris, 1486 : les biographes indiquent encore une troisième édit., Paris, 1490, in-fol., fig., pour Godefroi de Marnef. (*V.* pour plus de détails le *Magasin encyclopediq.*, t. 6, pag. 355 et suiv., la *Bibliographie* de Debure, et une *Notice* de Paul-Chrétien Hilscher, pasteur à Dresde, en allem., Budissen, Richter, 1721, in-8.)

MACAIRE (St), *l'Ancien*, né dans la Haute-Egypte vers l'an 300, demeura simple berger jusqu'à l'âge de trente ans. Alors il se retira dans une solitude, où, livré à la prière et à la méditat., il s'acquit une gr. réput. de sainteté, et fit un gr. nombre de disciples. Elevé malgré lui aux fonct. du sacerdoce, St Macaire s'attira des persécutions par son attachement aux doctrines du concile de Nicée, et fut momentaném. relégué dans une île du Nil; mais les murmures du peuple obligèrent bientôt à le rappeler. Il m. vers 390. On attribue à saint Macaire 50 *Homélies*, pub. en grec à Paris, 1559, in-8, réimp. à la suite des éditions des *OEuvres* de St Grégoire-le-Thaumaturge, Paris, 1621 ou 1626, in-fol.; et plus. *Opuscules ascétiques*, imp. dans le *Thesaurus asceticus* du P. Possin.—Macaire (St), *le Jeune*, né à Alexandrie (Egypte), et contemporain du précédent, imita son exemple, et eut une destinée à peu près semblable. S'étant retiré vers 335 dans la solitude de Nitrie, il devint célèbre par ses jeûnes et ses austérités, fut ordonné prêtre, et persécuté pour son attachement à la doctrine des Ariens. Il m. en 394. On le regarde comme aut. de la *Règle de St Macaire*, imp. dans le *Codex regularum*, Rome, 1661, 2 vol. in-4; néanmoins quelques-uns l'attribuent à St Macaire l'Ancien.

MACAIRE, hérésiarque du 9e S., né en Irlande,

enseigna en France qu'une seule intelligence individuelle, une seule âme, exerçait les fonctions spirituelles et raisonnables dans toute la race humaine. C'est la doctrine profess. depuis par Averrhoës.

MAÇANÆUS (DOMINIQUE DELLA BELLA, plus connu sous le nom de), littérat. italien, né en 1438 à Macagno, dans la province de Novarre, m. à Turin en 1520, connaissait à fond les langues anciennes, et se fit, comme antiquaire, une réputation distinguée. On a de lui une *Description chorograph. du lac Majeur*, sous ce titre : *de Lacu Verbano*, Milan, 1490, in-4, ib., 1699, in-4, et dans le *Thesaurus antiq. Italiæ*, tom. 9; *Quæstiunculæ de busti cinère, de Paganis*, etc., Milan, 1490, à la suite de l'ouv. précéd.; une édit. des *Vies de Sextus Aurelius Victor*, Turin, 1508 (les notes dont il enrichit le texte latin ont été insérées dans les édit. postérieures); un grand nombre de *Dissertations*; un *Mémoire* sur les antiquités allobroges (en ital.); et neuf *Vies* des princes de la maison de Savoie (en latin).

MACARIUS. V. LHEUREUX et MACAIRE.

MACARTNEY (GEORGE, comte de), diplomate anglais, né en 1737 à Lissanoure près de Belfast en Irlande, fit ses prem. études à Dublin, et y prit le grade de maître-ès-arts; il suivit plus tard l'étude du droit à Londres, puis voyagea sur le continent européen. Nommé à son retour membre du parlem. irlandais, il fut peu de temps après envoyé extraordinaire en Russie, où il négocia le traité d'alliance de l'Angleterre avec l'impératrice Catherine II, conclue en 1765. Après avoir combattu pendant trois ans, avec succès, le parti appelé en Irlande des *undertakers*, entrepreneurs (commission composée de cinq personnages du pays, chargés de l'administration publique sous la direction du vice-roi), G. Macartney, nommé en 1775 capitaine général et gouvern. des îles de la Grenade, Tabago, etc., fut fait prisonnier dans la prem. de ces îles par le comte d'Estaing en 1779 et échangé la même année. En 1780 la compagnie des Indes l'ayant appelé à la présidence de l'administrat. de Madras, il résista avec constance et fermeté aux diverses attaques que dirigèrent successivem. contre cet établissement le célèbre Haïder-Ali, et son successeur Typou-Saeb (*v.* ces noms). Rappelé en 1785 et récompensé de ses services par une pension de 1,500 liv. sterl., il resta sans emploi jusqu'en 1792, époque où il fut nommé par le gouvernem. ambassadeur extraordinaire à la Chine à l'effet d'établir des communicat. avec l'emper. de cette contrée, de lui inspirer une idée avantageuse de la nation anglaise et de procurer à ses commerç. établis à Canton des faveurs et une protect. particulières assurées par des traités. Sans entrer dans les détails de cette mission import. dont lord Macartney et son secrét. d'ambass. sir G. Staunton, ont écrit la relat., il suffira de dire que cet ambassadeur échoua complètement dans l'objet de sa négociation. M. Æneas Anderson, dans la relation particulière qu'il a pub. de l'ambassade de lord Macartney auquel il était attaché comme secrétaire, s'exprime en ces termes : « Voici notre histoire en trois mots : nous entrâmes à Pé-king comme des mendians, nous y séjournâmes comme des prisonniers, nous en sortîmes comme des voleurs. » A son retour en Europe, lord Macartney, élevé au rang de comte, fut chargé d'une mission délicate et confidentielle en Italie (1795), puis créé pair de la Grande-Bretagne et nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance (1797). Il se retira des affaires en 1799, et m. en 1806 dans le comté de Surrey. On a de lui : *Etat de la Russie en* 1767, ouv. destiné aux amis de l'auteur, et tiré à un très-petit nombre d'exemplaires; *Etat de l'Irlande en* 1773, imp. comme le précéd. pour quelques amis; *Journal de l'ambassade envoyée...... à l'empereur de la Chine en* 1792, 1793 et 1794, imp. après la m. de l'aut. à la suite de sa *Vie*, écrite par Barrow, Londres, 1807, 2 vol. in-4, avec portrait. L'auteur y a joint un choix des écrits de lord Macartney, presque tous en entier, un seul en extrait. La mission de Macartney en Chine a donné lieu à plus. autres ouvr. dont la prem. en date est la *Relat.* de Staunton.

MACASIUS (JEAN-GEORGE), docteur de la faculté de médecine d'Iéna, m. en 1653 à Zwickau, petite ville de la Haute-Saxe, a laissé : *Promptuarium materiæ medicæ, sive apparatus ad praxim medicam libris duobus adornatus*, Francfort, 1654, in-8, Ulm, 1676, in-8.—MACASIUS (Paul), médecin, parent du précéd., a laissé : *de Acidularum egranarum usualium, seu fonticuli crystallini naturâ, viribus et administratione*, Nuremberg, 1613, in-4.—MACASIUS (François), jésuite, né à Joachimsthal dans la Bohême en 1686, m. à Prague en 1733, a laissé : *Jus ecclesiasticum commentariis in V libros decretalium Gregorii XI illustrat.*, Prague, 1749, 2 vol. in-fol.

MACAULAY-GRAHAM (CATHERINE), dame anglaise, née en 1733 à Ollantigh dans le comté de Kent, reçut une éducation solitaire mais soignée, épousa en 1760 le D. Macaulay, médecin de Londres, et pub. trois ans après le prem. vol. d'une *Histoire d'Angleterre*, qui commença à fixer sur elle l'attention publique. En 1777 elle fit un voyage à Paris, où elle connut entre autres personnages célèbres Franklin, Turgot, Marmontel et madame Dubocage. En 1788 elle fit un voyage en Amériq., et résida pendant trois semaines dans la maison de Washington à Mount-Vernon en Virginie. Elle avait épousé en secondes noces en 1778 un M. Graham; et elle m. à Londres en 1791. Ses princip. ouv. sont : *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques Ier jusqu'à l'élévation de la maison d'Hanovre*, 8 vol. in-4, 1763-1783 (cette histoire se termine au règne de Jacques II); on en avait commencé une trad. franç., dont il n'a paru que 5 vol. sous le nom de Mirabeau; *Remarques sur les Élémens du gouvernement et de la société, par Hobbes*, 1767, in-8; *Remarques détachées sur quelques assertions de Hobbes*, 1769, in-4; *Réflexions sur les causes des mécontentem. actuels*, 1770; *Histoire d'Angleterre depuis la révolution jusqu'au temps présent*, dans une suite de lettres à un ami (le docteur Wilson, prébendier de Westminster), 1778, 1 vol. in-4; *Traité sur l'immuabilité de la vérité morale*, 1773, in-8; *Lettres sur l'éducation*, 1790, in-8.

MACAULAY (HUGUES). V. BOYD.

MACAULT (ANTOINE), notaire, secrétaire et valet de chambre du roi François Ier, né à Niort (Poitou) vers la fin du 15e S., a pub. : *Apophtègmes de plus. rois, chefs d'armées, philosophes et autres gr. personnages translatés du latin en franç.*, avec quel. réflexions, Paris, 1545, 1551, in-16. On a encore de lui quelques autres traduct. du grec et du latin, telles que celle des trois prem. livres de *Diodore de Sicile*, ibid., 1535, in-4; de l'oraison d'*Isocrate à Nicoclès*, 1544; de l'oraison de *Ciceron pour Marcellus*, 1534.

MACBETH, roi d'Ecosse, né dans le 11e S., cousin germain du roi Donald VII ou Duncan Ier, par sa mère, était *thane* royal de Glamis, et avait acquis un grand crédit par ses succès sur les Danois qui avaient envahi le royaume à deux reprises différentes, lorsqu'il forma le dessein d'usurper le trône auquel sa naissance et la faveur populaire lui permettaient de prétendre. Duncan Ier, en créant son fils aîné Malcolm prince de Cumberland, venait de lui assurer la succession immédiate à la couronne. Macbeth, incité par sa femme, sûr de l'appui de quelques amis, se décida au meurtre du roi, consomma son crime dans le château d'Inverness, et fut couronné sans opposition en 1030. Il gouverna pendant dix ans avec assez de justice et

de modération ; mais enfin, tourmenté par les alarmes que lui causaient les fils de Duncan, échappés à ses poursuites, il donna un libre cours à son humeur farouche et sanguinaire, sacrifiant tous les objets de ses soupçons. Macduff, seigneur écossais, dévoué au prince Malcolm, s'étant rendu en Angleterre auprès du roi Edouard, dit *le Confesseur*, en obtint une armée avec laquelle il vint mettre le siége devant le château de Dunsinane où Macbeth s'était renfermé, mais d'où il eut l'imprudence de sortir pour tenter la fortune des armes. Dès le commencement de l'action les troupes de l'usurpateur lâchèrent pied, et lui-même périt de la main de Macduff (1047), qui avait à venger la mort de sa femme et de ses enfans massacrés par les ordres de Macbeth. Les forfaits et la chute de ce tyran ont fourni à Shakespeare et àDucis le sujet de l'une de leurs tragédies. On a donné en 1827, au théâtre de l'Opéra, une tragédie lyrique de *Macbeth*.

MACBRIDE (DAVID), chirurgien anglais, né en 1726 à Ballymony dans le comté d'Antrim en Irlande, fut reçu docteur en médecine à la faculté de Glasgow, se fixa à Dublin en 1749, et y m. en 1778. On a de lui : *Experimental essays on medical and philosophical subjects*, Londres, 1764, in-8, ib., 1767, trad. en allem. par Rahn, Zurich, 1765, et en franç. par Abbadie, Paris, 1766, in-12; *Account of a new method of tanning*, Londres, 1769; *An account of ten extraordinary cases artes delivery*, tom. 5 *du Medical observ. inquiries; An account of the reviscence of some mails*, etc., dans les *Transactions philosophiques*, t. 64, an. 1774; *Methodical introduction to the theory and practice of the art of medicine*, 2 vol. in-8, Londres, 1772, 2e édit., 1777, trad. en latin et en hollandais par Closs, Utrecht, 1774, 2 vol. in-8, en franç. par Petit-Radel, Paris, 1787, 2 vol. in-8.

MACCABEE. V. JUDAS et SIMON.

MAC-CARTHY-REAGH (le comte JUSTIN), célèbre bibliophile, né en 1744 à Spring-House dans le comté de Jepperary, d'une des plus illustres maisons d'Irlande, quitta de bonne heure une patrie dont la législation proscrivait l'exercice de la foi catholique rom. au sein de laquelle il avait été élevé, et vint s'établir en France, où sa fortune et ses goûts lui permirent de se livrer sans partage à l'étude. Admis à la cour et possesseur de riches domaines, le comte Mac-Carthy traversa la révolution sans beaucoup de périls ; la recherche des plus rares produits de la presse fut l'occupat. constante de sa vie, terminée en 1811 à Toulouse, ville où il résidait depuis plus. années. La biblioth. qu'il avait formée et que l'on n'a pas craint de comparer aux plus somptueux dépôts de ce genre connus tant en France que dans toute l'Europe, contenait entre autres une collect. de 825 v. imp. sur peau vélin, de fort beaux exempl. de toutes les édit. *princeps*, enfin une foule de livres rarissimes, parmi lesquels il suffira de citer la *Biblia sacra polyglotta*, etc., ann. 1514, 1515 et 1517, 6 vol. in-fol. sur vélin, dont on ne connaît que trois exempl. ; et le *Psalmorum codex Moguntiæ*, 1457, in-fol., goth., id. On peut consulter, pour de plus amples détails sur les trésors litt. qu'avait réunis cet amateur éclairé, le *Catalogue de la biblioth. du comte Mac-Carthy* par MM. Debure, Paris, 1825, 2 v. in-8, av. pl.

MACCIO ou MACCIUS (SÉBASTIEN), savant humaniste, né à Urbania dans le duché d'Urbin, m. au commencement du 17e S., à l'âge de 37 ans, a laissé, entre autres ouv. : *de Bello Asdrubalis*, Venise, 1613, in-4; et un *Poème* (en ital.) *sur la vie de J.-C.*, Rome, 1505, in-4.

MACCOVIUS ou MAKOWSCKI (JEAN), professeur de théologie, né en 1588 à Lobzenie (Pologne), m. en 1644, a laissé des *Opuscules philosophiques et théologiq.*, Amsterdam, 3 vol. in-4.

MAC-CURTIN (HUGUES), savant irlandais, fit imp. à Paris en 1732, in-4, un *Dictionnaire anglais-irlandais*, accompagné d'une *Grammaire irlandaise*, expliquée en anglais, pub. déjà à Louvain en 1728, in-8. Ce dictionnaire est le premier livre imp. en France avec des types irlandas.

MACE (THOMAS), musicien anglais, né en 1613, était joueur de luth de profession et attaché comme clerc au collége de la Trinité à Cambridge. On a de lui un ouv. intit. : *Monument de la musique* (Music's Monument), ou *Memorial* (Remembrancer) *de la meilleure musique pratique, tant sacrée que profane*, etc., 1676, in fol.

MACÉ (FRANÇOIS), conseiller et aumônier du roi, né à Paris en 1640, m. en 1721 chanoine chévecier et curé de Ste-Opportune, a pub. les ouv. suiv. : *Psaumes et Cantiques de l'Eglise*, avec une paraphrase trad. du latin de Louis Ferrand, Paris, 1686, in-8, 1706, in-12; une trad. de l'*Imitation de J.-C.*, Paris, 1698, in-12, ib., 1700, in-8, grav., ib., 1718, in-24 : cette traduct. avait eu dix édit. en 1734; les *Méditations du P. Busée sur les évangiles*, Paris, 1684, in-12, plus. fois réimp. : l'éd. de 1720 contient des augmentat., et une *vie* du P. Busée ; *les Douze testamens des patriarches*, trad. du latin de Robert, évêque de Lincoln, avec dissertat. argum. et notes, Paris, 1713, in-12; *Abrégé historique de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1704, 2 vol. in-12; *la Science de l'Ecriture sainte, reduite en tables générales*, ibid., 1708, in-4; *Histoire des quatre Cicérons*, Paris, 1714, La Haye, 1715; *Mélanie ou la Veuve charitable*, ouv. posth., attribué dans le temps à l'abbé de Choisi, Paris, 1729, in-12.—MACÉ (René), bénédictin de Vendôme, historiogr. et poète de François Ier, reprit la *Chronique française*, où l'avait laissée Guill. Crestin, son prédécesseur ; sur les douze livres projetés, il a donné le 6me et 7me. Il a aussi décrit en vers le voyage de Charles-Quint par la France en 1539, resté inédit. On trouve son *Eloge* à la suite du poème de l'*Esperon de discipline* d'Antoine du Saix. — Un autre René MACÉ a pub. à Dublin, in-8, en 1721, *Les trois just'au corps, conte bleu, tiré de l'angl. de Swift*.

MACEDA (MICHEL-JOS.), jésuite espagnol, né à Pampelune en 1744, m. à la maison professe de son ordre à Rome vers 1805, eut part à l'Histoire ecclésiastiq., entreprise par plus. de ses confrères à Bologne, et publia en outre, entre autres opuscules, *Hosius verè Hosius, hoc est Hosius verè innocens, verè sanctus, dissert. II*, Bologne, 1790, in-4, etc.

MACEDO (FRANÇ. de), cordelier portugais, né à Coïmbre en 1596, m. en 1681 à Padoue, profess. de philos. morale à l'univers. de cette ville, a pub. un grand nomb. d'ouv., dont Niceron, dans ses Mém., donne les titres au nombre de 69 (t. 31, p. 317-39), et qui sont presque tous tombés dans un juste oubli. Voici les plus saillans : *Propugnaculum lusitano-gallicum*, etc., Paris, 1647, in-fol.; *Encyclopædia in agonem litterarum producta*, Rome, 1657, in-fol.; *de Clavibus Petri*, etc., Rome, 1660, in-fol.; *Schema côngreg. S. Officii romani*, etc., Padoue, 1676, in-4.—Antoine de MACEDO, jésuite, frère du précéd., né à Coïmbre en 1612, entra fort jeune dans la société de Jésus, remplit pendant vingt ans les fonctions de pénitencier apostolique au Vatican, ensuite celles de recteur des colléges d'Evora et de Lisbonne, et m. dans cette dern. ville en 1693. On a de lui une *Vie* du P. Almeida, miss. au Brésil (en lat.), Padoue, 1669, nouv. édit. augm., Rome, 1671, in-12; *Lusitania infulata et purpurata*, Paris, 1663-73, in-4; *Elogia nonnulla et Descriptio coronationis Christinæ reg. Sueciæ*, Stockholm, 1650; *Divi tutelares orbis christiani*, Lisbonne, 1687; in-fol.

MACEDOINE, contrée de la Grèce septentrionale, bornée par la Thrace au nord et la Thessalie au midi, forma long-temps un royaume particulier

dont les limites varièrent par les conquêtes. Caranus, descendant d'Hercule, vint s'y établir vers l'an 814 avant J.-C., et y fonda un empire qui subsista sans éclat jusqu'à l'avèn. de Philippe II en 360. Celui-ci soumit une partie de la Thrace, et épuisa la Grèce par une guerre opiniâtre. Alexandre, son fils, reconnu protecteur de la Grèce, s'avança dans l'Asie, et étendit sa puissance jusqu'aux flots de l'Indus (Sind). Mais à sa mort (324) cette vaste monarchie fut démembrée et le nom de Macédoine fut conservé à un empire européen composé de l'anc. Macédoine, de la Thessalie, de la Grèce propre et du Péloponnèse. Les princes de diverses familles se disputèrent le trône, qui demeura enfin aux descendans de Démétrius Poliorcète (277). Pendant ce temps et plus tard encore les Grecs essayèrent à plus. reprises de secouer le joug macédonien; et des luttes sanglantes s'ensuivirent jusqu'à ce que les Romains missent fin à leurs débats en s'emparant de la Macédoine après quatre guerres (206-204, 200-197, 171-168, 148-147), et en la déclarant province romaine. Elle fit partie dans la suite de l'empire d'Orient (an de J.-C. 364, etc.). Dans le 11e S., quand les Huns et les Turks Seldjoukides ravagèrent les provinces grecques, il s'établit en Macédoine un royaume particulier dont le chef prit le titre d'empereur de Thessalonique. Mais bientôt ces emper. furent contraints de recevoir la loi des princes de Constantinople. Depuis ce temps la Macédoine suivit la destinée de l'empire grec et tomba avec les autres provinces entre les mains des Turks othomans en 1453.

MACÉDONIENS ou PNEUMATOMAQUES, hérésiarques du 4e S., tirant leur nom d'un patriarche de Constantinople dont l'article suit.

MACEDONIUS Ier, patriarche de Constantinople dans le 4e S., chef d'une secte qui porta son nom, parvint au patriarcat (vers 351), et ne put s'y maintenir quelq. temps qu'en persécutant les chrét. attachés à la foi de Nicée. Mais enfin les *purs* ariens le perdirent dans l'esprit de l'emp. Constance, qui, fatigué des massacres fréquens dont Macedonius était l'auteur ou l'occasion, le fit déposer en 360 par un concile, à l'issue duquel il se retira dans une terre voisine de Constantin., où il m. au bout de quelq. années. C'est après sa déposit. que Macedonius, qui déjà professait en partie l'arianisme, devint le fondateur d'une hérésie nouvelle. Il nia la divinité du Saint-Esprit, et soutint que ce n'était qu'une simple créature, semblable aux anges, quoique d'une nature supérieure. Cette hérésie, qui se propagea principalem. dans la Thrace et une partie de l'Asie mineure, fut condamnée dans deux conciles tenus à Constantinople en 381 et 383, et s'éteignit entièrem. vers l'an 430.—MACEDONIUS II, élu patriarche de Constantinople en 494, défendit avec courage le concile de Chalcédoine devant l'emper. Anastase, qui, l'ayant cru jusqu'alors favorable aux hérétiques, le déposa et l'exila en Chalcédoine. Il m. à Gangrès en 516. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 d'avril.

MAC-ENCROE (DÉMÉTRIUS), médecin irlandais, vivait à Paris dans la prem. moitié du 18e S., et y composa le poème *de Connubiis Florum*, pub. pour la prem. fois à la tête du *Botanicon parisiense* de Vaillant, Leyde, 1727, in-fol., et réimp. en 1728, sous le nom de *Démétrius* DE LA CROIX, *doct.-med.*, avec augm., Paris, in-8 de 39 p., et depuis avec quelq. retranchem. dans le tom. I des *Poemata didascalica*. A.-A. Barbier en a donné une édit. avec trad. franç. et des notes, Paris, 1798, in-12; il a été aussi trad. en allem. On connaît encore de Mac-Encroe: *Calamus hybernicus*, etc., et *Petro Desmaretz abbati carmen*, in-8, impr. vers 1728.

MACER (LUCIUS CLODIUS). V. CLODIUS.

MACER (EMILIUS), poète de Vérone, contemporain de Virgile et d'Ovide, avait écrit en vers latins, sur la propriété des plantes vénéneuses, un ouv. qui paraît perdu; et il est presque certain que celui de même nature qui a été pub. sous son nom a pour auteur un autre Macer, médecin comme lui, et postérieur à Galien. La prem. édit. est de Arnold de Bruxelles, 1477; la meilleure est due à H. Ranzov, Hambourg, 1590, in-8. Il a été publ. en franç., Rouen, 1583, in-8, fig.

MACER (JEAN), profess. en droit canon à l'université de Paris, né dans la province de Bourgogne vers le commencem. du 16e S., a laissé les ouv. suiv.: *de Prosperis Gallorum Successib. Libellus*, Paris, 1555, in-8; *Indicarum historiarum...... lib. III*, ib., 1555, in-8; *Panegyricus de Laudibus Mandubiorum*, etc., ib., 1556, in-8; *Philippique contre les poëtastres et les rimailleurs de notre temps*, ib., 1557, in-8.

MACFARLANE (ROBERT), littérateur écossais, né en 1734, vint fort jeune à Londres, dirigea pendant quelques années, à Walthamstow, une académie qui eut de la célébrité, fut ensuite éditeur du *Morning Chronicle* et du *London Packet* (journaux de la capitale), aida Macpherson (*v.* ce nom) dans son travail sur Ossian, et mourut d'une chute de voiture en 1804. On a de lui le prem. et le dern. vol. d'une *Histoire du règne de George III*, pub. à Londres de 1770 à 1794, 4 vol. in-8 (les 2e et 3e vol. de cette compilation peu soignée sont d'un autre rédact., ainsi que l'a déclaré Macfarlane dans son *Adresse au peuple anglais sur l'état présent et l'avenir présumé des affaires publiques*, pub. en 1797; il ajoute même que le prem. vol. ayant été étrangement défiguré dans une 3e édit., il ne le regarde plus comme son ouv.; *Temora*, poème d'Ossian, trad. en vers latins, 1796, in-8; *Dialogue de George Buchanan*, sur les droits de la couronne d'Ecosse, trad. en anglais avec deux dissertations du traduct., 1801, in-8; *Essais sur l'authenticité d'Ossian et de ses poèmes*, 1804, in-8.

MAC-GREGORE (JACQUES), prem. ministre de Londonderry dans le New-Hampshire (Etats-Unis), né vers 1677, m. en 1729, avait été d'abord à la tête de la société presbytérienne d'Ecosse. Exposé à toutes les persécutions dans ce pays intolérant, il résolut, avec quelques autres ministres et une partie de leur congrégation, d'aller chercher un asile et la liberté de conscience en Amérique. Arrivé à Boston en 1718, il s'établit, avec 16 familles, dans une terre fertile près de Haverhill, que l'on nomma Londonderry et dont il fut ministre.

MACHA-ALLAH, ou improprement MESSAHALA, astronome et astrologue arabe du 8e S., de notre ère, juif de religion, vécut sous le règne des khalyfes Mansour et Mamoun, et obtint une grande réputation par sa science, son habileté ou plutôt son adresse dans l'exercice de l'astrologie. On lui doit plus. ouv. dont Casiri a donné les titres dans sa *Bibl. arab. hispan.*, tom. 1er, pag. 434; les principaux sont les traités des *Thèmes généthliaques; des conjonctions des planètes; des différentes sectes des nations; de l'astrolabe et de la spère armillaire; de la projection des rayons; des pluies et des vents*, etc. M. de Rossi possédait une trad. hébraïque du *Traité des éclipses*, et une trad. lat. des *signes et indices des planètes*. On a trad. de lui en lat., et pub. à Nuremberg en 1549, *de Elementis et orbibus cœlestibus; de Revolutione annorum mundi; de Significatione planetarum; de Receptione*. Une traduct. hébraïque de ses *Problèmes astrologiques*, faite par Aben Ezra, se trouve parmi les MSs. de la biblioth. Bodléienne.

MACHADO (DIEGO-BARBOSA). V. BARBOSA-MACHADO.

MACHAM (ROBERT), gentilhomme anglais, découvrit l'île de Madère en 1344, et y m. peu de temps après. La relation de ses malheurs et de la découverte de l'île écrite en portugais par D. Franç. Alcaforado, et pub. par D. Franç. Manoel, a été

trad. en franç. sous le titre de *Relation histor. de la découverte de l'île de Madère*, Paris, 1671, in-12. Le nom de Macham y est écrit *Machin*.

MACHAU (Guill. de), ancien poète français, né dans la Champagne en 1282 ou 1284, m. vers 1370, fut attaché successivement au service de la reine Jeanne de Navarre, puis à celui de Philippe-le-Bel, époux de cette princesse, et devint ensuite secrét. de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et de Bonne de Luxembourg, sa fille, épouse de Jean, duc de Normandie, depuis roi de France. Ce poète nous apprend qu'il était fort vieux quand il inspira une vive passion à Agnès de Navarre, femme de Phœbus, comte de Foix, par ordre de laquelle il composa le *Livre dou veoir dit*, qui contient le récit détaillé de leurs amours. La bibliothèque du roi conserve un précieux MS. des *Poésies franç. et latines* de Guill. de Machau, en 2 vol. in-fol.

MACHAULT (Jean de), jésuite, né à Paris en 1561, m. à Clermont en 1629, est auteur, sous le nom de *J. B. Gallus J. C.*, d'une critique violente de l'ouv. du président de Thou (*in J.-A. Thuani historiarum libros Notationes*), Ingolstadt, 1614, in-4 : ce livre, proscrit aussitôt qu'il parut, est devenu fort rare ; mais il a reparu avec la condamnation dans l'histoire de De Thou, édit. de Lond., 1733, in-fol., 7 vol. — Machault (Jean-Bapt.), jés., né à Paris en 1591, mort à Pontoise en 1640, avait professé la rhétorique à Paris, et fut successivement rect. des colléges de Nevers et de Rouen. On a de lui : *Eloges et Discours sur la... réception du roi à Paris après la réduction de La Rochelle*, Paris, 1629, in-fol., fig.; *Ludovici XIII Expeditio in Italiam*, etc., ib., 1630, in-4 ; *la Vie de B. Jean de Montmirel*, moine de Cîteaux, ib., 1641, in 8 ; une *Histoire des évêques d'Evreux*, et une *Hist. de la Normandie*, 2 vol. in-fol. Il a aussi trad. de l'ital. l'*Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon*, Paris, 1627, in-8. — Machault (Jacques de), jés., parent du précéd., né à Paris en 1600, mort dans sa patrie en 1680, avait été rect. à Alençon, Orléans et Caen. Il pub. : *Relation des missions du Paraguay*, Paris, 1636 ; — *du Japon*, ib., 1646 ; — *de Goa et du Malabar*; ib., 1651 ; — *de la Cochinchine*, ib., 1652 ; — *de l'Inde*, 1659 ; — *de la Perse*, id. ; — *de Maduré et du Tandjaor*, 1663, in-8.

MACHAULT D'ARNOUVILLE (Jean-Bapt.), ministre d'état, successivement contrôl. gén. des finances, garde-des-sceaux, et ministre de la marine de France, né en 1701, d'une famille ancienne dans la magistrature, fut d'abord maître des requêtes et intendant de province avant de parvenir au ministère. Ce fut lui qui fit rendre l'édit de *main-morte* de 1747 (qui défendait « tout nouvel établissement de chapitre, collége, maison religieuse ou hôpital sans une permission expresse du roi, etc., » et qui interdisait « à tous les gens de main-morte d'acquérir, recevoir ou posséder aucun fonds, maison ou rente sans une autorisation légale »), et l'arrêt de 1753 relatif à la liberté du commerce des grains dans l'intérieur de la France. Il fut disgracié en 1757 et exilé dans sa terre d'Arnouville, où il resta jusqu'en 1789. A cette époque il se retira chez sa belle-fille à Thoiri, puis s'établit à Rouen en 1792, fut ensuite conduit à Paris par des agens du gouvernement révolutionnaire en 1794, et enfermé à la prison des Madelonnettes, où il m. le 12 juillet de la même année. — On l'a confondu avec un autre J.-B. Machault, son parent, conseiller au parlement, l'un des rédact. du recueil des *Ordonnances de Louis XV*, mort en 1757. — Louis-Charles Machault, anc. évêque d'Amiens et chanoine du prem. ordre du chapitre de St-Denis, fils du contrôl.-gén., né à Paris en 1737, m. à Arnouville en 1820, avait été élevé par les jés., dont toute sa vie il partagea les sentimens en matière de discipline ecclés. Promu au siége épisc. d'Amiens en 1774 après la m. de M. de La Motte d'Orléans, qui l'avait demandé à Louis XVI pour coadjuteur, il siégea aux états-généraux pour le bailliage d'Amiens à Ham, adhéra à l'*Exposition des principes des trente évêques*, et émigra peu de temps après (septemb. 1790). C'est de Padeborn en Westphalie que, pour obtempérer à l'invitation du pape, il envoya sa démission le 6 nov. 1801. Il rentra en France peu de temps après. On trouve sur lui une *Notice* dans *l'Ami de la religion et du roi*, t. 24, p. 350.

MACHÉE, célèbre gén. des Carthagin., agrandit leur empire du côté de l'Afrique, et leur soumit, vers l'an 537 avant J.-C., une partie de la Sicile. Moins heureux en Sardaigne, il fut banni par ses concitoyens ; et, indigné d'une pareille ingratitude, il marcha sur Carthage avec les troupes qui partageaient sa disgrâce, s'en rendit maître, fit mourir dix sénateurs et son propre fils Carthalon, et périt vers l'an 530 av. J.-C., victime du projet qu'il avait conçu d'établir le pouvoir arbitraire dans sa patrie.

MACHET (Gérard), év. de Castres, né à Blois en 1380, m. à Tours en 1448, parut avec éclat au concile de Paris, tenu contre les systèmes de Jean Petit, fut un des commissaires chargés de revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, et se déclara en faveur de l'héroïne. On a de lui quelq. *Lett.* MSs. — Machet (Philibert-Amé), successiv. chanoine et doyen de N.-D.-d'Annecy, près de Genève, fut chargé de plus. missions import. à Rome et à Avignon. On a de lui : *Mém. pour les archev. et évêq., villes et provinces qui ont des places dans le college d'Annecy*, Annecy, 1693, in-4 ; *Lettre à un Ami résidant à la cour de Turin*, etc., 1700, in-4.

MACHIAVEL (Nic.), célèb. publiciste italien, né à Florence en 1469, m. dans sa patrie en 1527, fut nommé à l'âge de 29 ans chancelier de la seconde chancellerie *de' Signori*, et quelque temps après secrét. de l'*office des dix magistrats de liberté et paix*, emploi qu'il exerça pendant 14 ans. Le gouvernement florentin le chargea successivement de 23 légations au-dehors et de fréquentes commissions dans l'intérieur de la république. Accusé de complicité dans la conjuration contre le card. de Médicis, il fut emprisonné, appliqué à la torture, et ne dut sa délivrance qu'au cardinal lui-même, qui, parvenu au pontificat sous le nom de Léon X, le comprit dans une amnistie. Nous nous dispenserons de donner la liste des ouv. de ce publiciste, tous écrits en italien et pub. à différentes époques ; ils ont été réunis en corps d'*œuvre*, dont la dernière, la plus ample et la plus estimée des éditions, est celle de 1813, imp. à Florence, 8 vol. in-8. Une partie des *OEuvres* de Machiavel a été trad. en franç. par Tétard, La Haye, 1743, 6 vol. in-12, et par Guiraudet et M. Hochet, Paris, 1799, 9 v. in-8 : cette trad. ne comprend ni les contes, ni les poésies, ni les pièces de théâtre. La meill. et la seule trad. complète de ses *OEuvres* est due à M. J.-V. Périès, Paris, 1823-1826, 12 vol. in-8 : elle est précédée d'une *Histoire de Machiavel*, par le même. Machiavel a été l'objet d'un gr. nomb. de critiques, d'apologies, d'accusations et d'éloges chez presque toutes les nations de l'Europe. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettant pas de présenter le résumé même le plus succinct de ces opinions diverses, nous renvoyons nos lecteurs à l'excellent ouvr. de Ginguené, *Hist. littér. de l'Italie*. On y trouvera, outre les détails intéressans de la vie du publiciste florentin, et la liste complète de ses écrits, le meilleur jugement que l'on puisse porter de son caractère et de ses principes. M. l'abbé Aimé Guillon a pub. une trad. du *Prince* de Machiavel intit : *Machiavel commenté par N. Buonaparte*, Paris, H. Nicolle, 1816, in-8 (v. *Dictionn. des Anonymes*, nº 10,655). M. Léon Halevy a donné une trad. du même ouv. ; elle se trouve dans celui intit. *Machiavel, ou Morceaux choisis et Pensées de cet écrivain*,

Paris, 1822, 2 v. in-18. M. de Bouillé vient de pub. des *Comment. polit. et histor. sur le tr. du Prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, Paris, 1827, in-8.

MACHIN (JOHN), astronome anglais du 18e S., fut profess. d'astronomie au collége de Gresham et secrét. de la société royale de Lond. On connaît de lui les *Lois du mouvement de la lune*, jointes aux *Principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton*, 1729, 2 vol. in-8; dans les *Transactions philosophiques de* 1718 (n° 358, t. 1), un *Mémoire latin sur la courbe de la plus prompte descente dans un cas donné*; dans le vol. de 1738, p. 205, la *Solution d'un problème de Keppler sur le mouvement des corps dans un orbite elliptique*; et dans les registres de la société royale de 1731 une *Observation sur une maladie singulière de la peau*. Machin avait écrit aussi sur les observations de John Clark relatives aux oiseaux de passage, et son MS. existait en 1777 entre les mains de George Allan La *Vie de J. Machin* se trouve dans le recueil int. *the Lives of the professors of Gresham college*, Lond., 1740, in-fol.

MACHY. V. DEMACHY.

MACINE (GEORGE LE). V. ELMACIN.

MACIET (BERNARD-PIERRE), ancien agent de change, né vers 1750, mort à Paris en 1821, l'un des administrat. de la caisse d'escompte, a publié (selon M. Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*) *le Congrès de Cythère, traduit de l'italien de M. le comte Algarotti*, Paris, 1782, in-12.

MACKENSIE (GEORGE), écriv. et jurisc. écossais, né en 1636 dans le comté d'Angus, fit ses prem. études dans sa patrie, vint ensuite étudier la jurisprudence à l'univ. de Bourges; et, de retour en Ecosse, acquit promptement une grande réputation dans le barreau d'Edimbourg. Choisi comme défenseur du marquis d'Argyle en 1661, il ne put soustraire ce seigneur à l'échafaud: mais le talent qu'il déploya dans cette cause contribua à le faire nommer successivem. juge d'une cour criminelle, avocat du roi, et enfin l'un des lords du conseil privé en Ecosse. Après la révolution de 1688, Mackensie, qui déjà avait résigné volontairement ses dern. fonctions sous Jacques II, se retira en Angleterre, et m. à Londres en 1691. On a de lui un assez grand nomb. d'ouv. de jurisp., de théol. et de morale, dont plus. sont justement estimés, et qui tous ont été réunis et imp. à Edimbourg, 1716, 2 vol. in-fol. C'est à Mackensie que cette même ville doit la fondation de la biblioth. des avocats. — Un autre George MACKENSIE, biographe écossais, né dans le 17e S., pratiqua la médecine à Edimbourg. Il est principalement connu par l'ouv. suiv.: *Lives and characters of the most eminent writers of the scots nation*, etc. (Vies et caractères des écrivains écossais les plus célèbres), Edimbourg, 1708, 1711, 1722, 3 vol. in-fol., rare et curieux.

MACKI (JEAN), avent. anglais, suivit Jacques II en France, épia toutes ses démarches à Paris et à St-Germain, avertit le prem. la cour de Lond. de la descente que le roi détrôné devait faire en Angleterre, et contribua ainsi à accélérer les préparatifs de défense de la maison régnante, qui bientôt fut affermie sur le trône par la fameuse bataille de La Hogue en 1692. Ce fut lui encore qui, en 1706, fit manquer l'entreprise du prétendant sur l'Ecosse par sa promptitude à en informer la cour de Lond. Ses autres services, tous du même genre, ne furent pas toujours égalem. heureux. Un avis secret qu'il eut l'imprudence de transmettre à Marlborough, quoiqu'il eût ordre de n'en parler qu'au secrétaire d'état, lui ôta la faveur de la cour et sa honteuse commission. Abandonné dès-lors à ses créanciers, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'à l'avènement de George Ier. Il m. à Rotterdam en 1726. On a de lui: *Tableau de la cour de Saint-Germain* (en anglais), 1691, in-12; *Mémoires de la cour d'Angleterre sous Guillaume III et Anne*, trad. en franç., La Haye, 1733, in-12.

MACKLIN (CHARLES), écriv. dramat. et coméd. anglais, dont le véritable nom était *Maclauchlin*, né en Irlande en 1690, parcourut d'abord les provinces, débuta en 1725 à Lond. sur le théâtre de Drury-Lane dans les rôles tragiques, et fut ensuite associé à la direction du même théâtre vers 1735. Ayant perdu cet emploi, il ouvrit en 1744 un nouveau théâtre, connu depuis sous le nom de Hay-Market, puis revint à ceux de Drury-Lane et de Covent-Garden, et ne quitta la scène qu'en 1789. Devenu sourd et presque aveugle, il continua de suivre les représentations théâtrales jusqu'à sa m., arrivée en 1797; il était entré à cette époque dans sa 108e année. Excepté dans cinq ou six rôles, tels que celui de Shilock dans *le Marchand de Venise*, Macklin était un acteur médiocre; mais il avait beaucoup d'instruction. Sa laideur était remarq. On connaît de lui 2 coméd.: *Love-a-la-mode* (l'Amour à la mode), *the Man of the world* (l'Homme du monde), qui eurent un gr. succès, et qui sont restées au théâtre. On a publié à Londres en 1799: *Mémoires de Ch. Macklin, avec les caractères et les mœurs dramatiques du siècle où il a vécu*, par Kirkmann, 2 v. in-8. La trad. de ces Mém. (par M. de Faucompret) se trouve dans la *Collect. des Mém. sur l'art dram.*, à la suite des Mém. de Garrick.

MACLAINE (ARCHIBALD), théol. écossais, ministre à La Haye, quitta ce poste après 50 ans d'exercice par suite des troubles du continent, et m. à Bath en 1804, âgé de 82 ans. On a de lui: *Lettres à Soame Jenyns*, 1777, in-12; une trad. anglaise de l'*Histoire ecclésiastique* publ. en allemand par Mosheim, imp. d'abord en 1755, 2 vol. in-4; 2e éd., 1758, 6 vol. in-8, trad. en franç. par Eidous, Maëstricht, 1776, 6 vol. in 8; des *Addit.* à l'édit. in-4 ont aussi été pub. séparém. en 1758.

MAC-LAURIN (COLIN), célèbre mathémat., né en 1698 à Kilmoddan en Ecosse, obtint en 1717, après un concours de 10 jours, la chaire de mathématiques au collége *Marechal* à Aberdeen, voyagea en France, partagea avec Dan. Bernoulli et Euler le prix donné en 1740 par l'acad. des sciences de Paris pour un *Mémoire sur le flux et reflux de la mer*, et m. en 1746. On a de lui: *Geometrica organica*, etc., Lond., 1720, in-4, auquel il ajouta dans la suite un *Supplément* resté inédit, dont on trouve un *Précis* dans les *Transactions philosoph.* (Montucla, *Histoire des mathématiques*, tom. III, pages 85 et 86); *Traité des fluxions* (en anglais), Edimdourg, 1742, in-4; trad. en français par le P. Pezenas, Paris, 1749, 2 vol. in-4; *Traité d'algèbre*, etc, imp. plus. fois à Lond., et trad. en fr. par Lecozic, Paris, 1753, in-4; *Exposition des découvertes philosophiques de Newton*, en anglais, Lond., 1748, in-8, pub. par Patrice Murdoch, avec la *vie* de l'aut., et trad. en franç. par Lavirotte, Paris, 1749, in-4, et en lat. par le P. Falck, jés., Vienne, 1761, in-4; enfin 9 *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.—John MAC-LAURIN, fils du précéd., avocat distingué, né à Edimbourg en 1734, m. en 1796 avec le titre de lord Dreghorn, fut l'un des fondat. de la société royale d'Edimbourg en 1782. Il a pub. un *Essai sur la propriété littéraire*, d'autres ouv. de jurisp. et 3 pièces dramatiques. On a imp. l'*Extrait* d'un journal qu'il avait tenu des princ. évènemens arrivés en Europe de 1792 à 1794, 2 vol. in-8.

MAC-LEOD (JOHN), chir., né vers 1782 à Bunhill, comté Dumbarton, servit dans la marine anglaise, et après div. expéditions il accompagna lord Amherst dans son ambassade en Chine. Il a écrit la relation de ce voyage, trad. en franç. par M. Defaucompret, Paris, 1818, in-8, 2e édit., et celle d'une excursion faite sur la côte de Dahomey par un navire négrier. On a pub. en franç. un abrégé de ce dern. ouv. (*Voyages en Afrique*, etc., 1821,

in-18, Paris). Mac-Leod, brave marin et bon chir., voulut aussi protéger de ses talens littér. et même de sa personne, un candidat porté par le ministère anglais aux élections de Westminster; à cette occasion il reçut un coup violent qui peut-être hâta sa mort, arrivée le 9 nov. 1820.

MACLINTOCK (Samuel), théolog. distingué et ministre de Greenland, au New-Hampshire, né à Medford dans l'état de Massachusetts, m. en 1804, avait servi comme aumônier d'un des corps de l'armée américaine dans la guerre de l'indépendance. On a de lui, entre autres écrits, un *Discours commémoratif de Washington*, 1800.

MACLOT (Jean-Charles), associé de l'acad. de Rouen, né à Paris en 1728, m. vers le commencement du 19e S., a pub. : *Description générale de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amériq.*, 1769, in-4; *Tableau et Idée générale de l'histoire de France*, 1770, etc.

MACLOU (St), ou MALO ou MAHOUT, né au pays de Galles, dans la vallée de Llan-Carvan, vers la fin du 5e S., quitta sa patrie vers l'an 520, et vint dans l'Armorique (Bretagne), près de la ville d'Aleth, où il prêcha la foi aux païens et au petit nombre de chrétiens qui y étaient. Après quelques persécutions de la part du roi Houel, il gouverna cette église assez paisiblement pendant plusieurs années, se démit ensuite de ses fonctions pastorales, et m. à Saintes en 565. Ses reliques furent transportées depuis à Aleth, et de là à Paris. En 1544 l'évêché d'Aleth fut transféré dans un île voisine appelée Aaron, où les habitans de la ville se fixèrent aussi; et plus tard la nouv. cité, dont l'ancien emplacement d'Aleth est devenu le faub., prit le nom de St-Malo.

MAÇOUDI. V. Masoudi.

MAC'NAB (Henri-Grey), méd. ordin. du duc de Kent, né en Anglet. vers 1762, professa l'éloquence à l'univ. de Glasgow. A la rupture de la paix d'Amiens il se trouvait en France, et y fut retenu comme otage. La restauration le rendit libre; mais il se fixa par goût dans le pays qui lui avait servi de prison. Il m. à Paris en 1823. On a de lui : *Letter pointing out the impolicy*, etc., 1801, in-4; *Observations on the probable consequences*, etc., 1801, in-4; *Analysis and Analogy*, etc., Paris, 1818, in-4; *Examen impartial des nouvelles vues de M. Robert Owen, etc., traduit de l'anglais par M. Laffont de Ladebat*, etc., ib., 1820, in-8; *Observations on the political*, etc., ib., 1820, in-8.

MAC'NALLY (Léonard), écriv. irlandais, né à Dublin en 1752, de parens dont les biens furent confisqués par suite de leur attachement à la foi catholique, trouva les moyens d'une existence honorable dans la facilité de son imaginat. Il a publié quelq. journ., entre autres le *Public Ledger* et plusieurs pièces de théâtre; mais c'est principalement comme avocat qu'il s'est acquis dans sa patrie une assez grande réputation. Il m. en 1820 à Dublin. Ses princ. ouv. sont : *the Rules of evidence*, etc., 1803, 2 vol. in-8; *the Justice of peace of Ireland*, 1808, 2 vol. in-8; sa comédie intit. *Retaliation* a obtenu un grand succès à Londres en 1782.

MACOULA (Abou-Nasser ben-), fils du vézyr Abou'l-Kaçem-Hebat-Allah, mort en l'an 475 de l'hég. (1082 de J.-C.), âgé de 56 ans, assassiné par ses domestiques dans le Kirman, est aut. d'un bon dictionnaire hist. des aut. arabes anonymes intit. : *Solution des doutes sur les noms ambigus* (bibliot. de l'Escurial, MSs. cotés 1642-44). L'aut. annonce à la fin de l'ouvrage qu'il l'a commencé en 464 de l'hég. et fini en 467 (1071-75).

MAC-PHERSON (Jacq.), écriv. anglais, moins célèbre par ses propres ouv. que par la publication des poésies d'Ossian, naquit à Kingensie (Ecosse) en 1738, de parens nobles, mais peu riches. Il tint d'abord une école publiq. dans sa province, et y fit imp. un poème intit. *the Highlander* (le Montagnard); cet opusc., fort médiocre, laissait son aut. dans l'obscurité lorsqu'en 1760 il étonna l'Europe littér. par la publicat. de *Fragmens de poésies anciennes recueillis dans les montagnes d'Ecosse et traduites de la langue gallique*. Si elle devint le fondement de sa fortune et de sa gloire, elle lui causa aussi de cruelles humiliations : plus. savans illustres accusèrent la bonne foi de l'édit., et répandirent à ce sujet les imputations les plus injurieuses à son honneur. Une nouv. trad. de l'*Iliade*, critiquée par tous les savans, donna encore des armes aux ennemis de Mac-Pherson. Cependant il avait été plus heureux dans son *Introduction à l'Histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, qu'il fit suivre peu après d'une *Histoire de la Grande-Bretagne*, accompagnée de 2 vol. de pièces justificatives. Ces 2 ouv., remarq. par un style plein d'élégance, attirèrent l'attention du gouvern. sur Mac-Pherson, qui fut chargé de répondre à plus. pamphlets sur les colonies anglo-américaines; il s'acquitta de cette tâche d'une manière brillante. On est étonné du silence constant qu'il garda à la chambre des communes, où il siégea 3 fois en 1780, 1784 et 1790. Mais déjà à cette époque sa santé était affaiblie. Il m. en 1796, léguant 1,000 liv. st. pour la publication des *Poésies* d'Ossian dans leur texte primitif. Leur authenticité, objet de tant de discussions, paraît maintenant prouvée, surtout depuis les travaux de l'acad. écossaise nommée *Highland Society*, qui s'est assurée de l'existence des chants dits *Ossianiques*, bien qu'il soit également certain que Mac-Pherson ait quelquefois adouci la rudesse de l'original, et souvent même rempli les lacunes par des passages de son invention. Le texte primitif a été publié sous ce titre : *the Poems of Ossian in the original gallic*, etc., Lond., 1807, 3 vol. in-8. La trad. anglaise de Mac-Pherson, pub. d'abord en 1760, a été reproduite en 1796 et en 1805, Lond., 2 vol. in-8. Letourneur a donné : *Ossian, fils de Fingal*, etc.; *Poésies galliques traduites*, etc., Paris, 1777, 2 vol. in-8 ou in-4; édit. augmentée, etc., avec une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, par Ginguené, 1810, 2 v. in-8. M. Baour-Lormian en a pub. une imitation en vers franç., Paris, 1801; 4e édit., 1818, in-18.

MACQUART (Jacques-Henri), médecin, né à Reims en 1726, fut reçu doct. à Paris, devint médecin à l'hôpital de la Charité, succéda au docteur Barthez dans la rédaction du *Journal des Savans* en 1760, fut tour à tour le partisan et l'adversaire de l'inoculation, mécontenta tous ses confrères qui s'étaient déclarés les apologistes ou les détract. de la pratique de cette méthode préservatrice de la petite-vérole, et m. en 1768. On a de lui une trad. de la *Collection*, publiée en latin par Haller, des *Thèses medico-chirurgicales sur les points les plus importans de la chirurgie*, Paris, 1757-60, 5 vol. in-12. M. François de Neufchâteau a publié une *Notice* sur Macquart dans le *Nécrologe de 1770*. — Macquart (Louis-Claude-Henri), fils du précéd., né à Reims en 1745, fit ses études et fut reçu doct. en médecine à Paris, voyagea par ordre du gouv. dans le nord de l'Europe pour en explorer et analyser les produits minéralogiques, devint ensuite prof. d'hist. nat. de l'école centrale du départ. de Seine-et-Marne, conservat. du cabinet de Fontainebleau, et m. à Paris en 1808. Il était membre de la société royale de méd. et de plus. autres sociétés sav. On a de lui : *Manuel sur les propriétés de l'eau, particulièrem. dans l'art de guérir*, Paris, 1783, in-8; *Essai, ou Recueil de mem. sur plus. points de minéralogie*, ib., 1789, in-8; *Dictionnaire de la conservation de l'homme et d'hygiène*, ib., 1799, 2 v. in-8; *Nouveau Dictionn. de santé*, etc., ib.; 1800, 2 vol. in-8; plus. *Mem.*, *Dissert.* et *Articles* dans le rec. de la société roy. de médec., dans les journ. de phys., de médec. et des mines.

La partie de l'*hygiène* dans le *Dict. de médecine* dans l'*Encycl. méthod.* est de L.-C.-H. Macquart.

MACQUART (Ant.-Nic.-Franç.), littér., né à Chantilly en 1790, mort en 1825, avait été employé dans les bureaux du min. de la marine. Il est aut. des opusc. suiv. : *Eloge de L. A. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, couronné le* 30 *avril* 1817 *par l'académie de Dijon*, Paris, in-8 ; *Eloge de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry*, également couronné le 24 août 1820 par la même acad., qui peu après s'associa l'aut. ; *Réfutation de l'écrit de M. le duc de Rovigo*, etc., Paris, 1823, in-8. Macquart a aussi fourni quelq. *Articles* à la *Gazette de France* et au *Drapeau Blanc*. On trouve des détails sur A. Macquart dans les *Souvenirs et Mélanges histor.* de M. L. de Rochefort (M. de La Bouisse), Paris, 1826, 2 vol. in-8.

MACQUER (Pierre-Jos.), chimiste, médecin et prof. de pharmacie, né à Paris en 1718, d'une famille noble origin. d'Ecosse, m. en 1784, prof. de Pharmacie à Paris et membre de l'académie des sciences, a fait un grand nomb. de découv. importantes en chimie, science pour laquelle son goût lui fit abandonner la médecine, qu'il avait d'abord embrassée. Les princ. ouv. que nous avons de lui sont : des *Elém. de chim. théor.*, Paris, 1741, 1749, in-12 ; *Elém. de chimie pratiq.*, Paris, 1751, 2 v. in-12, et 1756 avec les *Elém. de chimie théorique*, 3 v. in-12 ; *Dictionnaire de chimie*, Paris, 1766, 2 v. in-8, ib., 1776, ib., 1778, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8 : cet ouv. a été trad. en anglais et en allem. Macquer a rédigé dans le *Journal des Savans* tout ce qui concerne la phys., la médecine, la chir., la pharm., la chimie, l'anatomie, l'hist. nat., de 1768 à 1776. On lui doit encore environ 15 *Mémoires* ou *Observat.* curieuses dans le rec. de l'académie des sciences, et l'*Art du teinturier en soie*, 1763, in-fol., dans la *Collection des arts et métiers*, pub. par cette même société. — Phil. Macquer, frère du précédent, né en 1720, m. en 1770, a laissé : *Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique jusqu'en* 1700, Paris, 1751, 2 vol. in-8, et 1757 avec des addit.; 2e édit., revue et augm. par l'abbé Dinouart, 3 vol. pet. in-8, mise à l'*Index* à Rome, comme dépassant les bornes de la modérat. ; *Annales romaines*, Paris, 1756, La Haye, 1757, in-8 ; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, Paris, 1759-65, 2 v. in-8. Macquer a eu part à la prem. édit. du *Dictionn. des arts et métiers*, Paris, 1766, 2 vol. in-8, revue et augm. par l'abbé Jaubert, ib., 1773, 5 vol. in-8, et à la trad. de la *Syphilis* de Fracastor, ib., 1753, in-12, 1796, in-18. Son *Eloge* a été pub. par Bret dans le *Nécrologe des homm. célèb. de France*, t. 6, p. 197.

MACRET (Charles-Franç.-Adrien), graveur, né à Abbeville en 1750, m. à Paris en 1783, a exécuté entre autres planches celles des *Prémices de l'Amour*, d'après Gonzalès, et des *Récept. de Voltaire et de J.-J. Rousseau aux Champs-Elysées*, d'après Moreau. Il avait eu Lebas pour maître.

MACRIEN (M. Fulvius Macrianus Augustus), un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, était issu d'une famille obscure. Né en Egypte, il servit successiv. dans l'Italie, les Gaules, la Thrace, l'Illyrie, la Dalmatie et l'Afrique, et s'éleva par son mérite aux prem. grades. Valérien, en partant pour faire la guerre aux Parthes, lui confia l'adm. de l'empire. On sait quelle fut la fin tragiq. de ce prince. Pend. que Gallien, indifférent sur le sort de son père, et ne songeant pas même à le venger, s'abandonnait à d'infâmes plaisirs, Macrien se fit proclamer auguste avec ses 2 fils, Macrien le jeune et Quiétus, en 261. Auréole, célèbre général de Gallien, marcha à sa rencontre, et envoya d'abord contre lui Domitien. Celui-ci n'eut pas de peine à remporter la victoire ; Macrien ayant vu au milieu de l'action une partie des soldats baisser les armes, pensa qu'on voulait le trahir, et se fit tuer ainsi que son fils par les officiers qui l'entouraient. La vie des 2 Macriens, ainsi que celle de Quiétus, se trouve dans l'*Hist. Auguste*, écrite par Trébellius Pollion.

MACRIN (M. Opelius ou Opilius Macrinus), successeur d'Héliogabale à l'empire, né à Césarée (Numidie), fut d'abord employé dans la maison de Plautien, ministre de Septime-Sévère, et parvint sous Caracalla à la dignité de préfet du prétoire. Un devin ayant prédit qu'il était destiné à porter la couronne, et Caracalla semblant décidé à se défaire de celui à qui était prédite une telle fortune, Macrin se résolut à le faire périr, et prit des mesures telles qu'effectivement l'emper. fut massacré en 217, et qu'il fut élu à sa place quelq. jours après. Il se fit louer d'abord par sa douceur, par l'abolition des taxes et la punition des délateurs les plus célèbres. Mais il perdit bientôt la confiance du peuple par la paix honteuse qu'il conclut avec les Parthes, et l'amour du soldat par son excessive sévérité. Une légion d'Emèse ayant salué Héliogabale emper., toutes les troupes qu'il envoya contre lui se rangèrent sous les drapeaux de son adversaire, et lui même, ayant marché à sa rencontre, fut tué près d'Archélaïde, en Cappadoce, à l'âge de 54 ans en 218. Il avait régné 14 mois. Diaduménien, son fils, qu'il avait associé à l'empire, fut mis à m. en même temps.

MACRINO d'*Alba*, peintre, né à Alba près de Turin en 1460, m. vers 1520, fut un des plus habiles artistes de son temps, et substitua l'un des prem. le style moderne à l'ancien. Asti, Turin, Alba, possèdent la plupart des tabl. de ce maître, dont les princ. sont : un *St François recevant les Stigmates*, la *Vierge avec l'enfant Jésus ayant à leurs côtés Ste Anne et St Joseph*, une *Résurrection de J.-C.*, la *Vierge dans une gloire ayant auprès d'elle St Hugues et St Anselme*, une *Mère de douleurs entourée de sept autres personnages*, et une *Ste Anne* ; toutes ces compositions sont sur bois et parfaitement conservées. Dans un *Panégyrique de la ville d'Alba*, prononcé en 1659 par le P. Ferragatta, augustin, Macrino est qualifié d'*Apelle* de son siècle et de *Zeuxis* de son pays.

MACRIZI. V. Makrizi.

MACROBE (Aurelius Macrobius), philosophe platonicien et grammairien latin du commencem. du 5e S., est plus connu par ses écrits que par les circonstances de sa vie. Il paraît, par une loi du code Théodorien, qu'il occupait en 422 l'emploi de grand maître de la garde-robe (*præfectus sacri cubiculi*) à la cour de Théodose-le-Jeune, et que ce fut en sa faveur qu'on joignit à cet emploi d'autres distinctions honorifiques. On a de lui les ouv. suiv. : *in Somnium Scipionis expositio ; Saturnaliorum lib. VII* (ces 2 écrits furent impr. ensemble pour la prem. fois à Venise, 1472, in-fol, et souvent depuis) ; *de Differentiis et Societatibus græci latinique verbis*, Paris (Henri-Etienne), 1583, in-8, ib., 1588, in-8 ; dans les *Grammatici veteres* de Putsch, Hanau, 1605, in-4, et dans toutes les édit. subséquentes des œuv. de Macrobe, dont les plus estimées sont celles de Leyde, 1597 et 1670, in-8 ; *cum notis Variorum*, Leipsig, 1774, in-8, id., Deux-Ponts, 1788, 2 vol. in-8. Cet aut. a été trad. pour la prem. fois en franç. par Ch. de Rosoy, Paris, 1826-27, 2 v. in-8. M. A. Mahul a pub. une *Dissert. hist., littér. et bibliograph. sur la vie et les ouvr. de Macrobe*, Paris, 1817, in 8 de 58 pag. Cet opusc. a été ins. dans les *Annales encycl.*, t. v, p. 21. — Un autre Macrobe, prêtre africain et év. des donatistes à Rome en 344, avait composé un écrit *ad Confessores et Virgines*, et une *Lettre sur le martyre des donatistes Maximien et Isaac*. Le P. Mabillon a pub. un fragm. de cette dern. pièce dans la 2e édit. de ses *Analectes*, t. iv, p. 185.

MACRON (Nævius Sertorius Macro ou), favor de Tibère, présida par ordre de ce prince à l'arres

tation et au supplice de Séjan. Récompensé de son zèle par la dignité de préfet du prétoire (an de J.-C. 31), il se rendit odieux par ses délations, ses intrigues et sa cruauté. Il est surtout célèbre par la part qu'il eut à la mort de Tibère. Ce prince étant tombé en léthargie, tous les courtisans s'empressèrent autour de Caligula, et celui-ci était occupé à recevoir leurs félicitations quand l'emp. revient à la vie. Caligula pâlit ainsi que tous ses flatteurs; Macron intrépide ordonne à tout le monde de sortir, et fait étouffer Tibère sous des matelas. Il se conserva encore quelq. temps dans la faveur du prince qui lui devait la couronne en lui prostituant sa femme; mais enfin sa disgrâce fut décidée, et Caligula le força à s'ouvrir les veines, ainsi que son épouse, l'an de J.-C. 38.

MACROPEDIUS (Georges), en holland. *Langeveld*, né à Gémert, dans la mairie de Bois-le-Duc, m. dans cette dern. ville en 1558, embrassa l'état relig. dans la communauté des hiéronymites, et se livra à l'étude des lang. sav., même des langues hébraïque et syriaque. Il a laissé un grand nombre d'écrits, mais peu considérables, et presque tous élément. On cite aussi de lui 13 pièces de théâtre en latin à l'usage des colléges; elles ont été pub. à Utrecht en 1552, 2 vol.-in-8; deux ont été trad. en franç. : *Joseph* et *l'Enfant prodigue*, par Antoine Tiron, Anvers, 1564, in-8.

MAC-WILLIAM, autrem. appelé Edouard de Burgho, de Burgh, Burke, Bourke, etc., descendant d'un des premiers colons anglais établis en Irlande, fut le prem. qui, dans le 14e S., adopta les lois et les usages des Irlandais indigènes; il s'établit chef souverain de son clan, abjura les lois et les coutumes anglaises, la suzeraineté des rois d'Angleterre et son propre nom de famille, et périt au milieu des troubles qu'il avait excités par son infidélité envers son roi et son apostasie envers sa patrie et ses ancêtres, sans qu'il soit possible de fixer l'époque ni le genre de sa mort.

MADAILLAN. V. Lassay.

MACWORTHER (Alex.), min. de Newark au New-Jersey, où il m. en 1807, avait été quelque temps chapelain dans l'armée américaine lors de la guerre de l'indépendance. On a de lui un très-grand nomb. de *Sermons* et de *Discours* particuliers dans lesquels on distingue un *Eloge funèbre du gouverneur Livingston*, 1790.

MADAN (Martin), théol. anglais, né vers 1726, m. à Epsom en 1790, célèb. prédic., a laissé entre autres product. : un petit *Traité sur la foi*, 1761, in-12; un *Comment. sur les trente-neuf articles*, 1772, in-8; *Thelyphthora*, 3 vol. in-8, 1780-81; *Lettres au D. Priestley*, 1787, in-12, et une trad. de *Juvénal* et de *Perse*, avec notes, 1789, 2 v. in-8.

MADDEN (Samuel), ecclés. irlandais, né en 1687, m. en 1765, proposa en 1731 au collége de Dublin un plan pour l'encouragement des études par des récompenses publiques, et lui-même fonda une somme annuelle de cent liv. st. pour être distribuée en 3 prix aux habitans de l'Irlande qui se signaleraient par quelq. ouv. ou quelq. découverte dans les arts. Il établit à Dublin une société qui a été depuis le modèle de celle de Londres. Grosley prétend qu'il était Franç., et qu'il s'appelait Madain avant qu'il vînt s'établir à Dublin. Il a écrit quelq. ouv. tels que : *Mém. du vingtième siècle*, ou *Lett. d'Etat, etc., reçues et révélées en* 1728, Londres, 1733, 1 vol. in-8, qui devait être suivi de cinq autres : ouv. devenu fort rare, ayant été saisi en partie, quelq. jours après sa publication; *le Monument de Boulter*, poème, revu par le D. Johnson et pub. en 1743 ou 44; une *Epître* d'environ 200 vers, que l'on trouve en tête de la *Vie de Philippe de Macédoine* de Th. Leland, 2e édit.

MADDOX. V. Madox.

MADEC (N.), offic. franç. né à Quimper en 1736, m. en 1784, s'était embarqué en 1748 comme élève de la compagnie des Indes. Il se distingua par des prodiges de valeur, et ne revint dans sa patrie qu'en 1779 après avoir joui de la faveur du prince de l'Indostan : il avait même reçu le titre de nabab de prem. classe de l'emp. du Mogol, qui l'avait ceint lui-même de son sabre. Un brevet de colonel lui avait déjà été expédié dans l'Inde, et il obtint la croix de St-Louis et des lettres de noblesse. Il avait écrit des *Mém.* qui n'ont pas été publiés.

MADELEINE (Ste Marie), Galiléenne, ainsi nommée du chât. de *Magdalum*, sur les bords du lac de Génésareth, fut délivrée par J.-C. de 7 démons dont elle était possédée, et s'attacha dès-lors aux pas du Sauveur. Elle assista à son agonie et à son ensevelissement; et fut une de celles qui, le lendemain du sabbat, allèrent au sépulcre avec des parfums pour embaumer le corps. Elle s'aperçut aussitôt que la pierre était ôtée et que Jésus n'y était plus. Comme elle se lamentait, pensant que les Juifs l'avaient enlevé, Pierre et Jean lui apprirent qu'il fallait que le Messie ressuscitât, et Jésus lui apparut. L'Evangile ne dit rien de plus sur Marie-Madeleine. Selon la tradit., elle suivit la Ste Vierge et St Jean à Ephèse, où elle m. vers l'an 90. Ses reliques sont aujourd'hui dans l'église de St-Jean-de-Latran à Rome. Sa fête se célèbre le 22 juillet. Quelques-uns la confondent avec Marie, sœur de Marthe et de Lazare, et avec la fameuse pécheresse du nom de Madeleine.

MADELEINE DE PAZZI (Ste), carmélite, née à Florence en 1566, de l'illustre famille des Pazzi (*v.* ce nom), morte en 1607, fut béatifiée par Urbain VIII en 1626, et canonisée par Alexandre VII en 1699. Ce n'est qu'à sa profession en 1584 qu'elle prit le nom de Madeleine au lieu de celui de Catherine, qu'elle avait reçu au baptême. Affligée de maladies graves et douloureuses par suite de ses austérités, elle souffrait avec le calme le plus héroïque. Sa *vie*, écrite en ital. par le P. Puchini, son confess., a été trad. en français par Brochaud, Paris, 1670; en latin par un des bollandistes; en anglais, Lond., 1687, in-4. Les *Œuvres spirituelles* de Ste Madeleine de Pazzi ont été recueillies par le P. Salvi, carme de Bologne, et pub. à Venise en 1739. Le même a donné la relation des miracles de cette sainte, Milan, 1724-28.

MADELEINE DE FRANCE, reine de Navarre, née en 1443, m. en 1495, fut fiancée à Wladislas, roi de Hongrie, qui m. empoisonné avant son mariage. Elle épousa ensuite Gaston de Foix, qu'elle perdit en 1470. Neuf ans après elle devint régente du royaume de Navarre, et se soutint avec vigueur contre les entreprises de Ferdinand, roi d'Aragon, et au milieu des querelles particulières des Beaumont et des Grammont, qui avaient long-temps désolé le pays.

MADELENET (Gabriel), bon poète lyrique latin, né vers 1587 à St-Martin-de-Puy, en Auxerrois, m. à Auxerre en 1661, occupa plus. postes honorables sous les ministres Richelieu et Mazarin, qui surent apprécier son mérite comme littérat. et homme de goût. Tourmenté de la gravelle dans les dern. années de sa vie, il composa sur sa maladie, dans les intervalles de ses souffrances, une pièce de vers que P. Petit regardait comme le chef-d'œuvre de son aut., mais qui est restée inédite. Il négligea de faire un rec. de ses vers, mais il chargea de ce soin Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, qui publia : *Gabr. Madeleneti carminum Libellus*, Paris, 1662, in-12; la réimp. de Paris en 1725 passe pour peu correcte.

MADEMOISELLE. V. Montpensier.

MADER (Joachim-Jean), sav. bibliog. et philologue allem., né à Hanovre en 1626, m. en 1680, recteur de Scheningen, fut chargé par le duc de Brunswick de visiter les archives des couvens et des abbayes pour en tirer les MSs. les plus intéressans. On cite de lui : *Disputatio de Conciliis*, 1650;

Dissertatio de Sto Laurentio, 1656; *Vetustas, etc., domûs Brunswicensis ac Luneburgensis*, Helmstadt, 1661, in-4; *de Bibliothecis, etc., virorum clarissimorum, etc., cum præfatione de scriptis et bibliothecis antediluvianis*, 1666, in-4 (pour la liste des pièces intéress. de ce vol. voir *Biblioth. hist. litt.* de Struvius, t. I, p. 123). J. André Schmidt en donna une 2e édit., Helmstadt, 1702; *Epistola de scholarum antiquit.*, ib., 1674; *de Coronis... sacris et profanis*, dissert. insérée par Grævius, t. VIII du *Thes. antiq. romanarum*. On lui doit aussi plusieurs éditions : le *de Triumphis* d'Onuphre Panvinio, avec notes et additions, Helmstadt, 1662, Padoue, 1681; la *Chronique du Montserein*, ou *de Lauterberg*, ib., 1665, in-4; celle du monastère de Pagau, ib., 1665; *la Chronique de Dithmar*, ib., 1667; l'*Hist. ecclés.* d'Adam de Brême, ibid., 1670; la *Chronique* de Théodore Engelhus, ibid., 1671, in-4; celle de Gervais de Tilbury : *de Imperio romano*, etc., ib., 1673, in-4; enfin plus. ouv. des PP. grecs et latins.

MADERNO (Charles), architecte, né en 1556 à Bissonna dans le diocèse de Côme en Lombardie, m. à Rome en 1629, termina l'église de St-Jacques des-Incurables, construisit le dôme et le chœur de St-Jean-des-Florentins, fit la façade de Ste-Suzanne, et ayant obtenu le titre d'architecte de St-Pierre, fut chargé par le pape Paul V de l'achèvement de cette basilique. Des fautes choquantes l'ont fait accuser par Milizia (dans ses *Memorie degli architetti ant. e mod.*) de lèse-architecture; cependant il fut chargé de nouveaux travaux, tels que : l'église de la Victoire, celles de Ste-Lucie en Selce et de Ste-Claire. Il finit le palais de Monte-Cavallo et celui du prince Borghèse à Ripetta; enfin il est peu d'édifices publics à Rome, où il n'ait ordonné quelq. travaux. Mais son plus bel ouv. est le palais Maffei. — Maderno (Etienne), sculpt., né en 1576 dans la Lombardie, m. à Rome en 1636, copia d'abord les chefs-d'œuv. de l'antiquité. Parmi les ouv. de son invention, on cite un bas-relief représentant une bataille dans la chapelle Pauline à Ste-Marie-Majeure, et le modèle du bas-relief en bronze qui représente l'hist. de la fondat. de cette basilique.

MADGETT (N.), trad. et compilat., d'origine irlandaise, m. à Paris vers 1809, employé au ministère de la marine, avait été prof. de philos. et de mathém. à Toulouse, puis à Bordeaux, et à l'époque de la révol. il remplit quelq. fonctions subalternes dans la diplomatie. Il a trad. de l'anglais, avec l'abbé Dutens, l'*Hist. de Marlborough*, par Lediard, Paris, 1806, 3 v. in-8; et avec Barrère les *Lettres polit., commerciales et litt. sur l'Inde par le lieut.-colon. Taylor*, Paris, 1801, in-8.

MADJD-EDDAULAH (Abou-Taleb-Roustem), roi de la Perse centrale, quatrième et dern. prince de la branche de la famille Bowaïde qui régna sur cette contrée, succéda à son père Fakhr-Eddaulah en l'an 997 de J.-C. (387 de l'hég.). Il prit pour ministre (vezyr), à l'époque de sa majorité, le célèb. Ibn-Sina (plus connu sous le nom d'Avicenne (*v.* ce nom); mais sa mère Seïdah, privée de l'autorité qu'elle voulait conserver, ayant rassemblé une armée, fit le roi et son vézyr prisonniers, reprit les rênes du gouvern. et les conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1024 de J.-C. Après cet événement, la faiblesse et les vices de Madjd-Eddaulah ne lui permirent pas de conserver long-temps la couronne. Ses états furent envahis par Mahmoud, sultan de Ghaznah en 1029; et relégué dans un château de l'Indoustan, puis rappelé l'année suiv. à la cour de Masoud, fils de Mahmoud, il finit ses jours dans une voluptueuse obscurité. Vingt ans plus tard, la famille Bowaïde fut entièrement détruite par les Seldjoukides.

MADOC, 2e fils d'Owen Guynnedd, prince de Galles, a passé dans l'opinion de quelq. personnes pour avoir découvert l'Amérique long-temps avant Christophe Colomb. Les chroniques du pays rapportent qu'en 1170, privé de la success. au trône à la suite d'une guerre civile, Madoc quitta sa patrie avec une petite flotte; qu'après quelq. semaines de navigation vers l'Ouest, il découvrit une terre où il trouva toutes sortes de choses nécessaires à la vie et de l'or, l'air frais et pur, les habitans tout-à-fait différens des Européens; qu'il y resta assez long-temps; et qu'enfin y ayant laissé 120 homm., il revint dans son pays, d'où il retourna ensuite avec une flotte de dix vaisseaux et un nomb. équipage, promettant de revenir ou de donner de ses nouvelles, mais qu'on n'en a plus entendu parler. On cite à l'appui de cette opinion l'hist. d'un Gallois qui, traversant l'Amérique septentrionale, rencontra une peuplade indienne qui parlait le gallois. Voyez Filson, *Hist. du Kentucke*, trad. par Parraud, p. 122, et les *Ephémérides géograph.* de Bertuch, sept. 1819. On peut encore voir quelques détails dans le *British Remains* de N. Owen, Lond., 1777, in-8, où le Dr Plott a inséré, p. 101-120 : *An Account of the discovery of America by Madoc*, etc.

MADOX (Thomas), antiq. anglais du 18e S., a beaucoup travaillé sur l'hist. des prem. temps de l'Anglet. Ses ouv. sont : *Recueil de chartes et titres anciens, etc., depuis la conquête des Normands jusqu'à la fin du règne de Henri VIII*, 1702, 1 v. in-fol. de 441 p. : ce rec. est connu sous le nom de *Formulare anglicanum*; *Hist. et antiq. de l'Echiquier des rois d'Angleterre*, etc., 1711, in-fol., et 1769, in-4; *Firma Burgi (Essai sur les cités d'Angleterre)*; *Hist. des baronies*, ouv. posth. pub. en 1735. Il m. apparemment en 1726, année où Robert Stephens, fut nommé historiographe royal à sa place. Le Muséum britannique conserve 84 vol. in-fol. et in-4 de copies faites par lui dans l'espace de 30 ans. — Madox (Isaac), prélat anglais, né à Lond. en 1697, m. en 1759, était apprenti chez un rôtisseur lorsque quelq. personnes, voyant son goût pour l'étude, se chargèrent de son éducation; il fit des progrès rapides, et parvint successiv. aux évêchés d'Asaph et de Worcester. On a de lui une *Défense de la doctrine et de la discipl. de l'Eglise d'Angleterre*, etc., et quelq. *Sermons*, dont un en faveur de l'inoculation.

MÆCIANUS (Lucius Volusius), jurisc. rom. du 2e S., fut précept. de l'emp. Marc-Aurèle, l'ami et le conseil d'Antonin-le-Pieux. Gravina le croit aut. du sénatus-consulte appelé *Volusien*. Il avait composé plus. ouv. importans dont on ne connaît plus que les titres : *de Fidei-commissis lib. XIV*; *de Quæstionibus lib. singularis*. On lui attribue l'ouv. *de Asse*, que Gronovius a pub. à la suite de son traité *de Sestertiis*, Leyde, 1691, in-4, et que Grævius a inséré dans son *Thesaurus antiquitatum romanarum*, t. XI; mais cet écrit est d'un autre jurisconsulte du même nom, disciple de Papinien.

MAENNL (Jacq.), grav. en manière noire, né à Vienne en 1695, fut chargé vers 1722 de graver tous les tableaux de la galerie impériale. Il en avait déjà exécuté 30 lorsque sa m., dans un âge peu avancé, et celle de Lauch, inspecteur de la même galerie, arrêtèrent cette belle entreprise. Les pl. terminées ne font pas une suite complète; elles sont au nombre de trente et une, y compris le portrait de Charles VI, et sont devenues très-rares.

MAERLAND (Jacq. van), poète chron., né en 1235 à Damme, près Bruges, selon quelq. aut., m. dans cette ville en 1300, a été nommé à bon droit le *Père des poètes flamands*, *l'Ennius hollandais*. Chargé par Florent V, comte de Hollande, d'une *Hist. universelle* dans la langue de ce pays, Maerland crut ne pouvoir pas mieux faire que de trad. en rimes flamandes le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, et termina ce travail de 1283 à 1296. Des deux parties dont cet ouv. se compose, la prem. seulement a été pub., Leyde, 1780-85,

2 vol. in-8, par MM. Clignet et Steenwinkel; tout l'ouv. pourra former 6 vol. quand il sera terminé. Maerland a composé en outre : *Rymbybel*, ou *Bible rimée*, écrite vers 1270; *Bestiaire*, ou *Fleurs de la nature; Vie de St François*, traduite du latin de St Bonaventure; *Fleurs ou Sentences d'Aristote*, ou *le Mystère des Mystères; la Guerre de Troie*, ou *Prophéties flamandes*, mentionnées dans le *Miroir histor.*, mais qui paraissent perdues; *Wapen Martyn*, dialogue entre l'auteur et Martin, Anvers 1496, très-rare; les *Dry Gaerden*, ou *les Trois jardins*, ib., 1480 et 1550. Voy. Paquot, *Mémoire pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, t. 2, éd. in-fol., p. 99, et Ménage, *Dictionn. étymol.*, au mot *Espiègle*, pour juger des motifs qui ont déterminé les continuateurs de la *Frandria illustrata* de Sanderus, et Foppens dans la *Biblioth. belg.* à vouloir prouver l'identité de Maerland avec le personnage comique de Tyl Uilespiègle, d'où s'est formé le mot *espiègle*, et dont la vie se trouve dans la *Bibliothèque Bleue*.

MAESTERTIUS (JACQ.), jurisc. distingué, anglais d'origine (*Maisterton*), né en 1610 à Dendremonde en Flandre, m. prof. de droit à Leyde en 1657, a laissé entre autres ouv. : *Tractatus de senatus-consulto Velleiano*, Leyde, 1630, in-8; *de Emptione et Venditione*, ib.; *de lege Commissoriâ in pignoribus; de Compensationibus, et de secundis Nuptiis*, ib., 1639, in-8; *de Justitiâ romanarum legum lib. II*, ib., 1634-1647, in-12; *de Vi ac Potestate quam juris gentium conventiones habent, etc., jure populi romani*, ib., 1640, in-4. Il avait quitté la religion catholique pour se faire protestant.

MAESTLIN (MICHEL), célèb. astronome allem., né dans le duché de Wirtemberg, mort en 1590, professa les mathém. à Tubingue, et compta le gr. Keppler parmi ses élèves. Tycho-Brahé, quoiqu'il ne fût pas toujours d'accord avec Maestlin, rendait justice à ses profondes connaissances en astronomie, et Keppler, dans son *Astronomica optica*, vante plusieurs inventions très-ingénieuses dont on lui est redevable. On aura achevé son éloge en disant qu'il eut l'honneur de ramener au système de Copernic le grand Galilée, jusqu'alors trop prévenu en faveur d'Aristote et de Ptolomée. On cite de lui entre autres ouvr. : *de stellâ novâ Cassiopeiâ; Ephemerides; Thesis de Eclipsibus; Epitome Astron.*, etc.

MAETS (CHARLES de), min. et prof. en théol. à Utrecht, né en 1597 à Leyde, où il m. en 1651, a laissé entre autres ouv. : *Declaratio apologetica contra Marœsium, Sylva quœstionum insignium*, Utrecht, 1650, in-4. La principale question qu'il y traite, question assez digne de l'esprit du temps, est de savoir s'il est permis aux hommes de porter les cheveux longs. — MAETS (Charles-Louis), professeur de chimie à l'univ. de Leyde, né à Utrecht dans le 17e S., a laissé : *Prodromus chymiœ rationalis*, etc., Leyde, 1684, in-8; *Praxis chymiatrica rationalis*, ibid., 1687, in-8.

MAFFEI (RAPHAEL), sav. litt., connu aussi sous le nom de *Raphaël Volaterranus* ou *Volterran*, né vers le milieu du 15e S. à Volterra en Toscane, m. dans cette même ville en 1522, consacra toute sa vie à l'étude, et a laissé un gr. nomb. d'ouv. dont le rec. a été pub. à Rome en 1506, in-fol. Sa *vie* a été écrite par Bened. Falconcini, év. d'Arezzo, Rome, 1722. On y trouve l'empreinte de deux médailles frappées en son honneur, et que l'on conserve dans le musée Mazzuchelli, t. 1, p. 119.

MAFFEI (JEAN-PIERRE), sav. jés., né à Bergame en 1535, commença ses études dans sa patrie, vint ensuite les achever à Rome, accepta la chaire d'éloquence à Gênes en 1563, et l'année suiv. fut nommé secrét. de la répub. : mais tout à coup il revint à Rome, entra chez les jésuites en 1565, succéda à Perpiniano dans la chaire d'éloquence du collége Romain, pub. successiv. plus. ouv. hist. et biogr., et m. à Tivoli en 1603. On a de lui : *Historiarum indicarum libri XVI*, Florence, 1588, Cologne, 1589, ib., 1593, in-fol. : cette édit. est la meill. Arnaud de La Borie et l'abbé de Pure ont donné de cette hist. une mauvaise trad. française; mais elle a été beaucoup mieux trad. en ital. par Fr. Serdonati, Florence ou Venise, 1589, in-4; Bergame, 2 vol., 1749, in-4 : la meilleure édition de cette traduction (Milan, 1806, 4 vol. in-8) fait partie de la *Collection des Classiques italiens*. Maffei nous a laissé encore : *de Vitâ et Moribus Sti Ignatii Loyolæ libri III*, Venise, 1585, in-8, ouv. souv. réimp., mais dont la meill. édit. est celle de Padoue, Comino, 1727, petit in-8, traduit en franç. par Michel d'Esne, 1594, in-8; *le Vite de XVII SS. confessori*, Rome, 1601, in-4; *gli Annali di Gregorio XIII*, ouv. laissé imparfait par Maffei, et pub. à Rome en 1742, 2 vol. in-4, par Ch. Coquelines, avec une savante préface. Les ouv. lat. de Maffei ont été pub. à Bergame, 1746, 2 v. in-4, par l'abbé Pierre-Ant. Serassi.

MAFFEI (PAUL-ALEX.), sav. antiq. et litt., né à Volterra en 1653, m. à Rome en 1716, a laissé les ouv. suiv. : *Raccolta di statue ant. e mod.*, etc., Rome, 1704, in-fol., 163 pl.; *Gemme antiche figurate*, ib., 1707, 4 vol. gr. in-4; *Apologia del diario italico del P. Bernard. Montfaucon*, etc., Venise, 1710, in-4, sous le nom supposé de *Riccobaldi Romualdo*, bénédictin; *la Vita di S. Pio V, papa*, Rome, 1712, in-4, estimée; *l'Immagine del vescovo rappresentata nelle virtú di Bossuet*, ib., 1705, in-fol.; la *Vie de la princesse Camille Orsini Borghèse*, terminée et pub. par Fontanini. L'édit. des *Satires de Q. Sectanus*, Amst. (Rome), 1700, 2 vol. in-8, pub. sous le nom supposé de P. Antonianus, lui a été souvent attribuée; mais suiv. M. Barbier elle est due au P. Em. Martinez (*v.* le *Dictionn. des Anon.*, no 21,308, 2e édit.).

MAFFEI (le marquis ALEXANDRE), né à Vérone en 1662, m. à Munich en 1730, eut pour parrain l'élect. de Bavière, qui l'admit à l'âge de neuf ans parmi ses pages. Entré en 1683 dans un régiment de cavalerie, il eut bientôt occasion de se signaler, et parvint jusqu'au grade de feld-maréchal de l'électeur de Bavière. L'emp., satisfait de la part qu'il prit depuis à la victoire qu'il remporta sur les Turks devant Belgrade, lui accorda égalem. le brevet de feld-maréchal de ses armées. Ses *Mém.* ont été trad. de l'italien par J.-Fr. Séguier, La Haye, 1740, 2 vol. in-12, etc.

MAFFEI (FRANÇ.-SCIPION), célèb. littér., frère du préc., né à Vérone en 1675, s'adonna de bonne heure à la culture des sciences et des lettres, entra comme son frère, au service de la Bavière, fit la campagne de 1704 avec distinction, et abandonna ensuite la carrière milit. pour reprendre celle de la litt. Après avoir créé avec Apostolo Zeno un journal destiné à améliorer les b.-lett. en Italie, il s'occupa également de la réforme du théâtre national, alors presque entièrement abandonné aux bouffons, et composa la tragédie de *Mérope*, à laquelle Voltaire est convenu d'avoir emprunté plus. idées pour la composition de la sienne. Le marq. F.-S. Maffei, voulant dans le même temps ranimer parmi ses compatriotes l'étude de la langue grecque, attira des maîtres habiles à Vérone, et les entretint à ses frais. Plus tard il s'appliqua à la diplomatique, fit de rapides progrès dans cette science, employa les connaissances qu'il venait d'acquérir à l'étude des antiquités du moyen âge, et composa son *Hist. de Vérone*, ouv. qui acheva d'étendre sa réputat. dans toute l'Europe. Il vint à Paris en 1732, y fut accueilli avec une grande distinction, visita pendant 4 ans les provinces de France, passa ensuite en Anglet., en Hollande, en Allemagne, reçut partout le même accueil, revint dans sa patrie, disposa dans un local *ad hoc* un nomb. considérable d'inscript. antiq. qu'il avait rassemblées à gr. frais, et en pub.

des copies exactes dans un rec. qu'il int. : *Musæum veronense.* Ce sav. m. en 1755, doyen de l'acad. de la Crusca, memb. de la plupart des sociétés litt. de l'Italie, associé de l'acad. des inscriptions et b.-lett. de France, des sociétés royales de Lond. et de Berlin. Ses ouvrages, que l'on peut diviser en deux classes, litt. et histor., ont été rec. et pub. à Venise, 1790, 28 vol. in-8. Son *Eloge*, par Lebeau (l'histor. du Bas-Empire), prononcé à l'académie des inscript. et b.-lett., se trouve dans le t. XXVIII des *Mémoires* de cette compagnie savante.

MAFFEO VEGIO (MAPHÆUS VEGIUS), poète latin, né à Lodi en 1406, m. à Rome en 1458, fut, suivant Tiraboschi, prof. de b.-lett. et de jurispr. à Pavie. On a de lui : *de Educatione liberorum*, etc., Milan, 1491, in-4, Paris, 1511, ib., et avec quelq. autres traités du même auteur, Bâle, 1541, in-8 ; *de Perseverantiâ religionis*, etc., Paris, 1511, in-4 ; *Dialogus inter Alithiam, etc.*, in-4, 1467-70, réimp. sous ce titre : *Dialogus cui nomen Philalethes*, etc., Strasb., 1515, in-4, Vienne, 1516, in-4, et trad. sous ce titre : *le Martyre de vérité*, etc., Lyon, in-16 ; *Disceptatio terræ, solis et auri, liberque Philalethis*, etc., Milan, 1497, in-folio, Paris, 1511, in-4 ; *Antoniados... poema*, etc., Deventer, 1490, in-4, rare ; *Astyanax*, etc., Cagli, 1475, in-4, et à la suite du *Pindari bellum trajanum*, Fano, 1505, in-8 ; *Vellus aureum*, etc., à la suite de l'*Astyanax*, Cologne, 1589, in-12 ; *Libri XII Æneidos supplement.*, dans plus. édit. de Virgile, trad. en franç. par de Mouchault, Cologne, 1616, in-16 ; le rec. de ses prem. vers par Gaforio sous le titre de *Pompœana*, Milan, 1521, in-4, éd. uniq. et fort rare ; une *Vie de St Bernardin de Sienne*, dans les *Acta sanctorum*, 20 mai ; *de Rebus ant. memorab. Basilicæ Sti-Petri Romæ*, etc., dans l'*App. ad Acta sanct.*, 12 juin, et plus. morceaux inédits. Voir Fabricius, *Biblioth. med. et inf. lat.*, et Bandini, *Catal. des MSs. de la Bibl. Laurentienne.*

MAGALHAENS. V. MAGELLAN.

MAGALHAENS (GABRIEL), jésuite, missionn. à Goa et en Chine, né en 1609, près de Coïmbre, de la famille de l'illustre navigat. Magalhaens ou Magellan, m. en Chine l'an 1677, a laissé un MS. portugais incomplet intit. *les douze Excellences de la Chine*, que le P. Couplet apporta de la Chine à Rome et communiqua à Bernout, qui en pub. une trad. franç. sous le titre de *Nouvelle relation de la Chine*, etc., Paris, 1688, 1 vol. in-4, avec un plan de Péking, trad. en angl., Lond., 1688, 1 vol. in-8. Cet ouv. est le meilleur que l'on connaisse sur la Chine. — MAGALHAENS (Antoine), autre missionn. à la Chine, fut nommé par l'emp. Kang-hi pour accompagner jusqu'à Rome le légat Mezzabarba, et ses services furent récompensés généreusement à son retour par l'emp. Yong-tchin, successeur de Kang-hi. — Un autre MAGALHAENS (Pierre), dominicain, né à Lisbonne au 17e S., enseigna longtemps la théologie dans son ordre. On a de lui : *Tractatus theologici de voluntate, de prædestinatione, de trinitate*, Lisbonne, 1670, Lyon, 1674.

MAGALLON (CHARLES), né à Marseille en 1741, entra dans la diplomatie commerciale, et remplit les fonctions de consul de France à Salonique et au Kaire. Dans cette dernière ville, où il résida plus de vingt ans, il exerça une heureuse influence sur les négociations qui eurent lieu en 1785 entre le gouvernem. franç. et le pacha d'Egypte, et protégea efficacement les expéditions scientifiques de plus. voyageurs français. Il paraîtrait que la correspondance de Magallon avec ses supérieurs a donné les prem. idées de l'expédit. d'Egypte. Quoi qu'il en soit de cette supposition, la connaissance intime qu'il possédait des ressources du pays, furent d'une grande utilité aux chefs de l'armée française ; ils trouvèrent en lui un guide instruit et plein de zèle. A son retour en France, une pension de 6,000 fr. fut la récompense des nombreux services de Magallon, qui depuis a vécu dans la retraite ; il est m. en 1820.

MAGALLON (FRANÇ.-LOUIS, comte de LA MORLIERE), né en 1754 à l'Ile-Adam, fit ses prem. armes en Corse sous M. de Marbeuf, passa ensuite dans le régiment de Deux-Ponts, devint bientôt lieutenant-général, et enfin fut nommé chef d'état-major de l'armée destinée en 1795 à passer dans l'Inde anglaise. Cette expédition n'eut pas lieu ; mais Magallon s'embarqua à la tête de quelq. troupes destinées à protéger l'Ile-de-France. Dès son arrivée il eut à contenir un mouvement insurrectionnel des colons, qui craignaient pour leurs propriétés. Sa conduite sage et prudente rétablit le calme, et pendant six ans qu'il commanda à l'Ile-de-France, il s'attira le respect et l'estime de ses administrés. En 1804 Magallon passa au gouvernement de l'Ile-Bourbon, obtint deux ans après d'être rappelé en France, et y reçut à son retour le commandement de la 15e division militaire. Le général Magallon est m. à Paris en 1825 : depuis 1815 il était à la retraite.

MAGALOTTI (le comte LAURENT), savant littérateur, né à Rome en 1637, m. à Florence en 1712 conseiller d'état du grand-duc de Toscane et secrétaire de l'académ. *del Cimento*, est aut. des ouv. suiv. : *Saggi di naturali esperienze*, etc., Florence, 1667, in-fol., fig., ibid., 1691, in-fol. ; *Lettere famigliari*, Venise, 1719, 1732, 1741, in-4 ; *Lettere scientifiche*, etc., Florence, 1721, in-4, Venise, 1740, id. ; *Lettere*, etc., Florence, 1736, in-4 ; *Lettere famigliari di Magalotti e di altri insigni uomini*, ib., 1769, 2 vol. in-8 ; *Canzonette anacreontiche*, ibid., 1723, in-4 ; *la Donna immaginaria*, etc., Lucques, 1762, in-8, la trad. en ital. de plus. chap. du *Voyage* de Jér. Lobo en Abyssinie, d'après la vers. angl., Florence, 1693, et celle de la *Mendicité abolie dans la ville de Montauban*, ib., 1693. On a aussi de lui *il Sidro*, poème trad. de l'angl., Florence, 1752, in-8, et plus. ouv. inéd. Voir l'*Istor. degli scrittori Fiorentini*, de Negri.

MAGANZA (JEAN-BAPTISTE), peintre et poète, élève du Titien, né à Vicence en 1509, m. en 1589, laissa des portraits excellens et de nombreux tableaux d'histoire. Comme poète, il écrivit en dialecte padouan sous le nom de *Magagno*, et ses vers obtinrent les éloges de Sperone-Speroni, du Trissin et du Tasse lui-même. Ses *Rime* ont été publ. à Venise, 1570 et 1620, in-8. — MAGANZA (Alexandre), fils du précéd., peintre, élève du Fasolo, né en 1556, m. en 1630, fut un heureux imitateur du Zelotti et de Paul Véronèse. On cite de lui, entre autres, l'*Epiphanie*, qu'il peignit dans l'église St-Dominique, et le *Martyre de sainte Justine*, dans l'église St-Pierre. — MAGANZA (Jean-Baptiste), l'aîné des fils d'Alexandre, mort fort jeune, laissant à la charge de son père un grand nombre d'enfans en bas âge, rivalisait déjà de talent avec lui, comme on le voit par son tableau de *St Benoît* à Ste-Justine de Padoue. — MAGANZA (Jérôme), second fils d'Alexandre, également chargé d'enfans, et Marc-Antoine, le troisième, commençaient déjà à aider leur père, lorsqu'ils m. de la peste à Vicence en 1630.

MAGAS, gouvern. de la Cyrénaïque et de la Lybie sous Ptolémée Soter, se révolta dans la suite contre Ptolémée Philadelphe, son frère utérin, vers l'an 300 avant J.-C., se fit déclarer roi, et régna environ 50 ans.

MAGATI (CÉSAR), chirurg. italien, né en 1579 à Scandiano dans le Modenèse, m. à Bologne en 1647, fut nommé profess. en 1613. L'état de sa santé l'ayant fait penser à la retraite, il entra dans l'ordre des capucins sous le nom de P. Libéral de Scandiano ; mais, réclamé de toutes parts, il reçut de son ordre une *obédience* qui lui permit de porter les secours de son art dans les principales villes d'I-

talie. On a de lui : *De rarâ medicatione vulnerum*, etc., Venise, 1616, in-fol., ib., 1676, trad. en allem., Leipsig, 1733, 2 vol. in-4; *Tractatus quo rara vulnerum curatio defenditur contra Sennertum*, Bologne, 1637, in-4, trad. en allem., 1733. Cet ouv., pub. sous le nom de J.-B. Magati (frère de Cesar), dans son ouv. intit. : *Considerationes medicæ*, etc., Venise, 1636, in-fol., Bologne, 1637, in-4, est attribué à César lui-même par Denis Sancassano. On le trouve dans l'édit. de Venise, 1676.—MAGATI (Jean-Baptiste), frère du précéd., exerça la médec. à Scandiano, et ensuite à Reggio, où il m. en 1658.—Prosper MAGATI, fils de Jean-Baptiste, né à Reggio en 1642, m. en 1729, a écrit la *vie* de César Magati, son oncle, insérée dans la *Bibliotheca* de Manget, et divers autres ouv. restés MSs. Voir la *Biblioth. modenèse* de Tiraboschi.

MAGDALEN, prêtre anglais, chapelain de Richard II, avait avec ce prince une grande ressemblance, dont quelques seigneurs révoltés abusèrent, en 1399, après l'assassinat de Richard, pour le faire reconnaître comme roi par un grand nombre d'Anglais. Mais le nouveau et véritable roi Henri IV dissipa tout ce parti et fit pendre et écarteler son misérable compétiteur en 1400.

MAGDELEINE. V. MADELEINE.

MAGDELENET. V. MADELENET.

MAGELLAN ou plutôt MAGALHAENS (FERNAND), navigateur portugais, est célèbre pour avoir pénétré le prem. dans la mer Pacifique ou grand Océan, en passant au sud de l'extrémité méridionale de l'Amérique. On ne connaît ni le lieu de sa naissance ni les particularités de sa vie privée; mais on sait qu'ayant quitté sa patrie à la suite d'un refus du roi de Portugal de lui accorder la récompense qu'il croyait lui être due pour ses services comme navigateur et comme guerrier, il se rendit à Valladolid auprès de Charles-Quint, qui l'accueillit favorablement. Magellan donna à ce monarque l'idée de faire valoir ses droits sur les îles Moluques, et obtint le commandement d'une flotte de cinq navires pour en aller prendre possession, s'engageant à trouver un passage dans l'Océan pacifique, à l'extrémité des terres les plus au sud du continent de l'Amérique méridionale. Magellan mit à la voile le 20 septembre 1519, et après divers évènem. (dont on peut voir les détails dans l'histor. Herrera), parvint, en suivant de très-près la côte orientale de l'Amérique, au détroit qui lui ouvrait un passage dans le grand Océan entre le continent et l'île appelée depuis *Terre de Feu* (52° 30' à 54° de latitude sud), entra, le 28 nov., dans la vaste mer Pacifique, et aborda le 16 mars 1521 aux îles Philippines, n'ayant rencontré sur sa route que deux petites îles désertes qu'il nomma *Desventuradas* (Infortunées). Le prem. lieu des Philippines où Magellan s'arrêta est le port de Zébu, situé dans l'île du même nom. Il se concilia sans difficulté l'amitié des habitans, décida le chef ou roi à se déclarer vassal de la couronne d'Espagne, et le fit baptiser avec la majeure partie de son peuple. Le génie ardent de ce navigat. le porta ensuite à offrir le secours de ses armes au roi de Zébu contre les ennemis qu'il avait dans le voisinage. Mais la première expédition qu'il entreprit lui devint funeste. A la tête de 55 hommes d'élite de ses équipages, il était allé attaquer une peuplade nombreuse; presqu'aussitôt entouré, il se défendit avec une grande opiniâtreté; mais la poudre étant venue à manquer aux Espagnols, les insulaires redoublèrent d'audace, et Magellan d'abord renversé par plus. coups de pierre, fut tué à coups de lance. Les dispositions que le roi de Zébu avait montrées en faveur de ce navigateur changèrent aussitôt après sa mort : tous les Espagnols qui se trouvaient dans l'île furent égorgés dans un festin. Ceux qui étaient restés à bord mirent de suite à la voile, s'éloignèrent, et allèrent à la recherche des îles Moluques. Les détails subséquens de l'expédition de Magellan, appartiennent à la biographie de Séb. del Cano (*voy.* CANO). L'historien Herrera, déjà cité, a puisé tous les détails qu'il donne sur le navigateur qui fait le sujet du présent article dans les diverses relations remises à Charles-Quint par ceux qui revinrent en Espagne avec Sébast. del Cano. Le *Journal* de Pigafetta (*v.* ce nom), est la seule de ces relations qui ait été rendue publique. Une copie en fut adressée d'Italie à Catherine de Médicis, qui la fit trad. en franç. par J. Fabre, et cette édit. a servi d'original à toutes les édit. de Pigafetta qui sont connues en quelque langue que ce soit. Mais il paraît que Fabre a beaucoup abrégé, et avec peu de discernem., l'original ital. qui lui avait été confié. — MAGELLAN ou MAGALHAENS (Jean-Hyacinthe), phys. portug., issu de la famille du précédent, né en 1723 à Lisbonne, m. en 1790 à Islington, près de Londres, membre de la société roy. de cette dern. ville, et corresp. des acad. des sciences de Paris, Madrid, St-Pétersbourg, etc., avait d'abord fait profess. chez les augustins de sa ville natale, mais abandonna bientôt le cloître pour la carrière des sciences, et voyagea dans la plupart des pays d'Europe à la suite de jeunes seigneurs anglais. Outre un nombre considérable d'art. dans le *Journal de Phys.*, années 1778-1783, on a de lui entre autres ouv. : *Descript. des octans et sextans angl., ou quarts-de-cercle à réflexion*, etc., Paris, 1775, in-4; *Descript.* (en angl.) *et usages des nouv. Baromètres pour mesurer la hauteur... et la profondeur*, etc., 1779, in-4; *Descript.* (id.) *d'un appareil en verre pour composer des eaux minérales artificielles*, etc., ibid., 1777, 1783, in-8, fig., trad. en allemand par G.-T. Wenzel. Il a en outre pub. avec augm. la traduct. angl. de la *Minéralogie de Cronstedt*, par G. d'Engestrom, Londres, 1788, 2 vol. in-8, et a rédigé les *Voy.* et *Mém. de Beniowski* (*v.* ce nom).

MAGEOGHEGAN (JACQUES), histor. irland., né en 1702, m. en 1764, prêtre habitué de l'église St-Méry à Paris, est aut. d'une *Histoire de l'Irlande ancienne et moderne*, etc., Paris, 1758-63, 3 vol. in-4, avec cartes. Cet ouv. est terminé par un *Précis de l'histoire des quatre Stuarts sur le trône britannique*, où l'aut. se montre peu favorable à la dynastie actuellem. régnante en Angleterre.

MAGGI, famille gibeline de Brescia, exerça la souveraineté dans cette ville au commencement du 14e S., dans la personne de l'évêq. Bérard de Maggi, qui m. en 1308.—Frédéric de MAGGI, succéda à Bérard dans l'épiscopat et dans le gouvernem. — Ce fut Maffeo de Maggi, son success., qui renonça lui-même à la souveraineté, lorsqu'en 1311 l'empereur Henri VII voulut, pour rendre la paix à cette ville, y faire rentrer Tebaldo Brusati avec les Guelfes.

MAGGI (BARTHÉLEMI), chirurgien italien, né à Bologne en 1477, m. dans sa patrie en 1552, a laissé les ouv. suiv. : *de Sclopetorum et bombardarum vulner. Curat.*, Bologne, 1552, in-4, Venise, 1566, in-8; et dans le rec. de Gesner intit. : *de Chirurgiâ Scriptores*, etc., Zurich, 1555, in-fol. : *Commentaria super libros metheororum*, cité sans autre indication par Orlandi dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi*.—MAGGI (Lucilio-Filalteo), prêtre et savant médecin du 16e S., né à Brescia vers 1510, d'une illustre famille de cette ville, m. professeur à l'université de Turin vers 1570, a laissé des trad. latines de quelq. traités d'Aristote, et les ouv. suivans : *de Bello in Turcas suscipiendo*, Milan, 1542, in-4; *Epistolarum familiarium libri III*, Pavie, 1564, in-8; *Methodus recitandi curas*, etc., ibid., 1565, in-8; *Consilia de gravissimis morbis*, Bâle, tom. 1er, Pavie, tom. 2e, 1565, in-8. — Jérôme MAGGI, savant italien du 16e S., né à Anghiari dans la Toscane, fut nommé juge dans l'île de Chypre, tomba au pouvoir des Turks, et fut étranglé en 1572, tandis que les ambassad. de l'emper. et du roi de France négociaient son rachat. On a de lui : *I cin-*

que primi canti della guerra di Fiandra, Venise, 1551, in-8, pub. par le P. Aretin; *de Mundi Exustione, et de Die judicii*, Bâle, 1562, in-fol.; *Variæ Lectiones, seu miscellanea*, Venise, 1564, in-8; *Della fortificazione delle citte*, à la suite du *Traité de fortifications* de Castriot en 1564, et séparément, Venise, 1584, in-fol.; *de Tintinnabulis*, Hanau, 1608, in-8, précéd. de la *vie* de l'auteur par Sweert, Amsterdam, 1664, in-12, fig.; *de Equuleo*, Hanau, 1609, in-8; et quelq. opuscul. dont on verra la liste à la suite de la vie de l'aut. par Sweert, et dans les *Eloges* de Teissier, tom. 2, pag. 370.—Maggi (Charles-Marie), en latin *Maddius*, littérateur, né en 1630 à Milan, où il m. en 1699, a laissé différens ouv. recueillis par Muratori, et pub. avec sa *vie*, Milan, 1700, 5 vol. in-12, Venise, 1708, 6 vol. id.

MAGGIO (François-Marie), théatin, savant orientaliste, né à Palerme en 1612, m. dans cette ville en 1686, était parti en 1636 pour la Géorgie avec quelq.-uns de ses confrères; et, traversant l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, il parvint enfin aux montagnes du Caucase. Revenu à Messine, il fut invité par la Propagande à travailler à une grammaire des langues orientales les plus répandues. Il fut nommé malgré sa modestie visiteur de la province de Sicile, et prieur de son ordre à Syracuse, mais ne voulut point accepter la dignité épiscopale. On trouve dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore, p. 221 et suiv., et addit., pag. 40 et mieux encore dans les *Scrittori de Clerici regolari* du P. Vezzosi, t. 2, p. 4-23, la liste des 115 ouv. de cet aut., dont 45 sont restés MSs.

MAGGIORE (Francesco), compositeur, né à Naples vers 1727, m. en Hollande vers 1776, se singularisa par la manie de rendre en musique les différens cris d'animaux; il fut recherché par plus. cours étrangères, mais ne voulut point prendre d'engagement et préféra parcourir librement l'Europe, donnant ses ouv. dans les différentes villes où il s'arrêtait. Ses meilleurs opéras sont: *Artaserse* de Métastase, 1762; *Antigono* du même, 1768; *Didone abbandonata* du même, 1769; *Alessandro nell' Indie*, 1774, etc.

MAGINI (Jean-Antoine), savant astronome et profess. de mathémat., né à Padoue en 1555, m. à Bologne en 1617, a rendu des services importans à l'astronomie, à la géographie et à l'optique. On a de lui plus. ouv. peu recherchés aujourd'hui, et dont la liste se trouve dans les *Elogia virorum doct.* de Jacques Tomasini, et dans les *Mémoires* de Niceron, tom. 27.

MAGIRUS (Tobie), savant philologue, né en 1586 à Angermunde dans la marche de Brandebourg, m. en 1652, profess. de logique à Francf.-sur-l'Oder, est auteur de *Sabbatum christianum, sive Meditationes patrum*, etc.; *Oratorium christianum; Decades VI problematum metaphysicor.; Disputationes variæ; Polymnemona*, etc., Francfort, 1629, in-fol.; *Eponymologicum criticum*, ibid., 1644, in-4. Il avait, dit-on, laissé des *Notes* pour une nouvelle édit. du *Thesaurus eruditionis scholast.* de Basil. Faber. — On cite un autre Magirus (Jean), profess. de phys. à Marpurg, m. en 1596, aut. de quelq. ouv. de médecine, tels que: *Physiol. peripatet. lib. VI*, Francf., 1605, 1629, in-8.

MAGISTRIS (Hyacinthe de), missionnaire italien, né en 1605 au diocèse de Crémone, m. en 1668 préfet du noviciat de Goa dans les Indes, est aut. d'une *Relation* (en latin) *de l'état des missions à Maduré et des établissemens des jésuites sur la côte de Malabar*, Rome, 1661, in-8, trad. en fr. par le P. Jacq. de Machault. — Magistris (Franç. de), chanoine de Naples, a pub.: *Status rerum memorabilium civitatis Neapolitanæ*, avec un *Supplément* par Jos. de Magistris, son neveu, Naples, 1661-1678, in-fol.—Magistris (Simon ou Siméon de), prêtre de l'Oratoire de l'Eglise-Neuve de Rome, né à Serra en 1728, m. à Rome en 1802, fut nommé par Pie VI chef de la congrégat. chargée de corriger les livres et liturgies des églises orientales. On lui doit: *Daniel secundum Septuaginta*, etc., grec et lat., Rome, 1772, in-fol.; *Acta martyrum ad ostia tiberina ex MSs.*, etc., Rome, 1795; *S. Dionysii Alexandrini*, etc., *opera quæ supersunt*, grec et latin, Rome, 1796, in-fol.; *Gli atti di cinque martiri nella Corea*, etc., Rome, 1801, in-8; et une édit. de *P. Josephi Bianchini Elogium hist.*, Rome, 1764.

MAGLIABECCHI (Antoine), savant bibliothéc., naquit à Florence en 1633, de parens pauvres, qui le destinaient à une profession mécanique; mais une passion invincible pour la lecture l'entraîna bientôt dans la carrière qui devait le rendre si célèbre. Guidé par les conseils d'Ermini, bibliothéc. du cardinal de Médicis, le jeune Magliabecchi acquit en peu de temps les connaissances les plus étendues sur la littérat., les langues et l'antiq. Son mérite ne resta pas ignoré: Cosme III le nomma conservat. de sa biblioth., et l'autorisa à faire transcrire les MSs. de la bibliothèq. Laurentienne. Dès lors Magliabecchi se livra avec une nouvelle ardeur à ses études favorites. Doué d'une mémoire prodigieuse il parvint par la seule lecture des catalogues à savoir le contenu et même la disposition des principales bibliothèq. de l'Europe. A ce violent amour de l'instruction, il joignit le dédain des honneurs, de la fortune et de la société: pour condescendre à ses désirs, le grand-duc l'avait dispensé de paraître à la cour, et lui transmettait ses ordres de vive voix ou par écrit. Magliabecchi, regardé comme l'homme le plus érudit de son époque, m. en 1714 à l'âge de 81 ans. Quoiqu'il n'ait laissé aucun écrit important, les sciences lui ont de grandes obligations pour les renseignem. précieux qu'il fournit aux savans de toutes les contrées; il a d'ailleurs contribué à plus. publicat. intéressantes, et mis au jour des ouv. inédits, entre autres l'*Hodoeporicon* d'Ambroise le Camaldule; le dialogue de Benoît Accolti *de Præstantiâ virorum sui œvi*; l'*Historia Florentinorum* de B. Scala, les *Poematia* de U. Verini, etc., etc. Marini, qui avait été l'ami de Magliabecchi, a écrit la *vie* de cet homme extraordinaire; on en trouve des extraits dans le *Giornale dei litterati d'Italia*, t. 33, dans les *Mémoires de Trévoux*, nov. 1722, et dans les *Mémoires de Niceron*, tom. 4 et 10, 2e partie. Diverses parties de sa correspondance ont été imp. sous les titres suiv.: *Clarorum Belgarum ad Magliabecchium Epistolæ*, Florence, 1745, 2 vol. in-8; *Clarorum Venetorum Epistolæ*, ib., 1745, 2 vol.; *Clarorum Germanorum Epistolæ*, ib., 1745, in-8. La bibliothèq. de Magliabecchi comprenait à sa m. plus de trente mille vol.; il l'avait léguée à la ville de Florence, et bien qu'elle ait reçu depuis des augment. consid., elle a conservé le nom de *Maglibecchiana*.

MAGLOIRE (St), natif du pays de Galles, embrassa la vie monastique et vint se fixer en France, où il devint abbé de Dol, puis évêque en Bretagne. Il établit un monastère dans l'île de Jersey, où il m. en 575, âgé près de 80 ans.

MAGNAEUS (Anne MAGNUSSON, plus connu sous le nom d'ARNAS), historien islandais, né en 1663 à Ovenbecke dans le district de Dale, m. à Copenhague en 1730, profess. d'hist. à l'académ. de cette ville, a laissé les ouv. suiv.: *Incerti auctoris Chronica Danorum*, etc., Leipsig, 1695, in-8, et dans les *Scriptores rerum danicarum*; *Magni, regis Norvegiæ, Testamentum*, Copenhague, 1719, in-8; *Versio latina juris ecclesiast. Arnæani*, à la fin des *Annales eccles. Danicæ* de Pont-Oppidan; *Epist. ad Bassowitzium*, etc., en tête de l'*Ulphilas* de Benzelius; *de Appellatione gothicâ linguæ Islandicæ*, à la fin des *Crunnlaug's Saga*, Copenhague, 1775, in-4; *Explicatio inscript. cornu Danici*, etc., dans le *Nova litteraria maris Baltici*,

1701. Jonas Jonœus acheva et pub. à Copenhague en 1780, in-4, avec trad. latine, le *Recueil des Sagas*, dont Magnaeus avait laissé des matériaux.

MAGNAN (Dominique), religieux de l'ordre des minimes, savant antiquaire, né en 1731 au bourg de Raillane près de Forcalquier dans la haute Provence, m. à l'hôpital de Florence en 1796, memb. de plus. sociétés savantes de l'Italie, a laissé les ouv. suiv. : *Dictionnaire géographique portatif de la France*, Paris (Avignon), 1765, 4 vol. in-8; *la Ville de Rome*, etc., Rome, 1763, 2 vol. in-12, ouv. fort estimé, dont l'aut. donna une 2e édition revue en 1778, 4 vol. in-fol. avec 425 grav.; *Problema de anno nativitatis Christi*, etc., etc., Rome, 1772, in-8, 1774, in-4, réimp. plus. fois, suivant Millin; *Miscellanea Numismatica*, Rome, 1772-74, 4 vol. in-4, reproduits sous les trois titres suivans : *Bruttia Numismatica*, etc., ib., 1775, in-f.; *Lucania numismatica*, etc., ib., 1775, in-4; *Japygia Numismatica*, etc., ib., 1775, gr. in-4. Lipsius cite encore du P. Magnan : *Tentamen iconarii univers.*, Rome, 1776, in-fol. obl., fig. Il annonça en 1793 une espèce d'encyclopédie, sous le titre de *Chose logiaire* ou *Chose logie*, mais, heureusem. pour sa réputat., il n'en pub. qu'un fragment intitulé : *Pennon palé des ancêtres de S. A. R. Marie Amélie*, etc., Florence, 1796, in-fol. Il a, dit-on, laissé en MS. une partie de l'*Histoire des grands-ducs de Toscane*.

MAGNEN (Jean-Chrysostôme), médecin, né à Luxeuil (Bourgogne) au commencem. du 17e S., étudia à l'univers. de Dôle, et se rendit en Italie, où ses succès lui obtinrent une chaire à Pavie; il y professa aussi la philosophie. Magnen est mort à Paris, où il était venu à la suite d'un ambassadeur étranger. On lui reproche d'avoir mêlé l'astrologie à des connaissances plus réelles. Ses écrits sont : *Democritus reviviscens, sive de Atomis*, etc., Pavie, 1646, in-4, La Haye et Londres, 1658, 1688, in-12; *de Tabaco Exercitationes quatuordecim*, Pavie, 1648, in-4, Amsterdam, 1669, in-12; *de Manna, liber singularis*, Pavie, 1648, in-8, La Haye, 1658, in-12.

MAGNENCE (Flavius Magnentius Augustus), tyran, né en Germanie l'an de J.-C. 303, d'une famille obscure, fut conduit dans les Gaules comme prisonnier, prit du service dans l'armée romaine, et arriva de grade en grade à celui de command. des gardes de l'emp. Constantin. Profitant des querelles qui divisaient les deux fils de Constantin, il prit la pourpre à Augustodunum en 350, fit massacrer Constantin, qui fuyait vers les Pyrénées, et de Rome, où il parvint sans obstacle, il envoya sommer Constance, alors occupé à combattre les Perses, de le reconnaître. Celui-ci refusa nettement toute alliance avec le meurtrier de son frère. Alors Magnence marcha contre lui à la tête d'une armée considérable; mais, après quelq. légers avantages, il fut battu complètem. à Murse sur la Drave dans l'Illyrie : 50,000 hommes restèrent sur le champ de bataille. Il rassembla cepend. les débris de ses troupes et opéra sa retraite sur l'Italie, et de là vers les Gaules; mais, ayant éprouvé un nouvel échec dans les Alpes, il s'enfuit à Lyon, et s'y tua pour ne point tomber vivant entre les mains des ennemis, le 11 août 353. Il avait déclaré Césars, dès le commencem. de son usurpation, ses frères Decence et Desiderius. L'histoire reproche à Magnence la dissimulation, l'avarice et la cruauté; mais tous les aut. lui ont reconnu de la bravoure, des talens milit., de l'éloquence et de l'amour pour les lettres. Il était païen.

MAGNET (Louis), jésuite franç., né en 1575, m. en 1657, fut le rival du célèbre Buchanan pour la poésie sacrée, et se fit connaître surtout par une bonne paraphrase en vers latins des *Psaumes et des Cantiques* de l'Écriture sainte.

MAGNI (Valérien), en latin *Magnus*, célèbre franciscain et partisan zélé de la doctrine de Descartes, né en 1587 à Milan, m. à Saltzbourg en 1661, fut mis par le pape Urbain VIII à la tête des missions du nord, et contribua par ses conseils à faire abolir par ce pontife l'ordre des jésuitines (*v.* Jeanne de Lestonac). Les PP. de la société de Jésus se vengèrent en lui faisant refuser le chapeau de card. que Ladislas-Sigismond, roi de Pologne, avait demandé pour lui au pontife. Il paraît d'ailleurs qu'à cela ne s'est point bornée la querelle de Magni avec ses redoutables adversaires. Pascal en parle assez au long dans ses *Provinciales*; et quelques biogr. italiens, mettant le principal tort du côté de Magni, l'accusent de peu de modérat. Nous ignorons s'il donna lieu à ce reproche avant l'emprisonnement qu'il subit à Vienne comme prévenu d'hérésie dans quelq. proposit. qu'il avait émises; seulement il est certain que, nonobstant la défense qui lui fut faite par Alexandre VII de pub. aucun ouv., il s'empressa de faire paraître une *Apologie* de sa conduite, ce qui empira beaucoup sa situation. Il ne fallut rien moins que la protection de l'emper. Ferdinand III pour le tirer de ce mauvais pas. On cite de Magni un nomb. assez considérable d'ouvrages de controverse et de morale. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Judicium de catholicorum regulâ credendi*, 1628; *de Luce mentium et ejus imagine*, Rome, 1642, *de Vitro mirabiliter fracto*, Varsovie, 1648, et enfin un traité contre les vieilles erreurs de l'école d'Aristote qu'il incrimine d'athéisme. On a pub. en 1662 : *Relatio veridica de pio obitu R. P. Valeriani Magni*, etc. Le recueil intit. : *Tuba Magna*, contient une lett. écrite par Magni de sa prison (à Vienne). — Un autre Magni (Jean), évêq. de Scara en Suède, né en 1583 à Wexioe, m. en 1651, avait été profess. d'histoire à Upsal, avant de s'adonner aux études théologiques. On a de lui sur cette matière plus. ouv., dont les principaux sont : *Synopsis historiæ universalis*, Upsal, 1622, in-8; *Tuba anglica*, explic. de l'Apocal., ib., 1637; *Seren. et potentiss. princip. D. Gustavi Adolphi, debitum Elogium*, etc., ib., 1632.

MAGNIA-URBICA (Magnia-Urbica-Augusta), impératrice romaine, n'est connue que par les médailles. Les savans sont partagés sur le nom de l'emper. qu'elle avait épousé. Suivant Occone, Angeloni, Tristan et Patin, elle était belle-fille de Maximien Galère, et femme de Maxence. Génébrier prétend qu'elle était femme de Carus, et mère de Carinus et de Numérien. Les médailles les moins rares de Magnia-Urbica sont en petit bronze; on n'en connaît point d'authentiq. en argent.

MAGNIEN (N.), administrat. des douanes de France, né en 1745 à Châlons, m. en 1811, avait commencé par être simple commis. Avant la révol. il avait été chargé, avec Dupont de Nemours (*v.* ce nom), de rédiger un projet de *droits uniformes* à percevoir sur les front. du roy. On a de lui : *Tarif des divers droits des douanes*, Lyon, 1786, 4 v. in-8; *sur le commerce de la France avec l'Amériq.*, etc., Paris, an IV (1796), in-8; *de l'Influence que peuvent avoir les douanes sur la prospérité nationale*, sans date (1801), in-8 de 40 pages; *Tarif des droits de douane et de navigation de l'empire français*, etc., 1808, in-8; *Dictionnaire de la législation et des droits de douane*, 1806, in-8; *Dictionnaire des productions de la nature et de l'art* (en société avec M. Deu), Paris, 1809, 3 vol. in-8, ouv. estimé.

MAGNIÈRE (Laurent), sculpteur français, membre de l'acad. royale, m. en 1700, à l'âge de 82 ans, fut un des habiles artistes du siècle de Louis XIV. On distingue de lui, dans les jardins de Versailles, plusieurs termes représentant *Circé*, *Ulysse*, *le Printemps*, etc.

MAGNIEZ DE WOIMONT (Louis-François), savant et laborieux ecclésiast., m. en 1749, dans un

âge avancé, s'est fait connaître par un excellent Dictionnaire latin, intitulé *Novitius*, *seu Diction. magnum lat.-gallicum*, Paris, 1721, 2 vol. in-4.

MAGNITSKII (Léon-Philippovitsch), né en 1669, m. en 1739, est, dit-on, le prem. Russe qui ait professé les mathémat.; il introduisit dans sa patrie l'usage des chiffres arabes, et composa une *Arithmétique*, imp. à Moscou en 1703.

MAGNOCAVALLI (François-Octave), comte de Varengo, architecte et poète italien, né à Casal en 1707, m. à Turin vers 1788, contribua par son exemple à délivrer la littérat. piémontaise de ces faux brillans, que les partisans du goût des *Seicentisti* avaient introduits dans cette partie de l'Italie. Il ne commença à s'occuper d'architecture qu'à l'âge de 30 ans, et il introduisit dans sa patrie la manière grande et simple des Romains et des Grecs. Il avait écrit des dissertations sur *le théâtre olympique de Vicence*; sur *l'Harmonie des proport. moyennes*; sur *le Beau réel de l'architecture*; sur *la Construction des voûtes*, etc., et des mémoires sur *le Véritable goût des ornemens*; mais on n'a publié que sa *Dissertation critique sur le nouveau théâtre à construire à Casal*, et ses tragédies, qui sont: *Corradin, marquis de Montferrat*, représentée à Parme et dans les principales villes d'Italie; *Roxane et Sophonisbe*. L'*Eloge historique* de F.-O. Magnocavalli a été publié par le comte Ponziglione, Turin, 1789, in-8.

MAGNOL (Pierre), médecin et botaniste français, né à Montpellier en 1638, y fut reçu docteur en 1659, s'attacha spécialem. à l'étude des plantes, devint professeur au jardin royal de cette même ville, et m. en 1715. On a de lui: *Botanicum Monspeliense, sive plantarum... Index*, Lyon, 1676, in-8, avec pl.; *Hortus regius Monspeliensis*, etc., Montpellier, 1697, in-8; *Prodromus historiæ generalis plantarum in quo familiæ plantarum per tabulas disponuntur*, ibid., 1689, in-8; *Novus Character plantarum*, etc., ib., 1720, in-4: ouv. posthume, publié par A. Magnol, fils de l'auteur et son successeur dans la chaire de botanique de Montpellier. Plumier avait appelé *Magnolia* un genre de plantes que Jussieu a nommé depuis *Talama*, et Linné a donné le même nom de *Magnolia* à un genre d'arbres de l'Amérique, de la Chine et du Japon, qui font aujourd'hui l'ornement de nos jardins.

MAGNON (Jean), poète franç. du 17e S., né dans le Mâconnais, m. à Paris en 1662, est auteur des tragéd. suivantes, entièrement oubliées aujourd'hui: *Artaxercès*, 1645; *Josaphat et Balaam*, 1646; *Sejanus*, 1647; *le Mariage d'Orondate et de Statira*, 1648; *le Grand Tamerlan et Bajazet*, 1648; *Jeanne Ire, reine de Naples*, 1656; *Zénobie, reine de Palmyre*, 1660. On connaît encore de lui une comédie, *les Amans discrets*, 1645; *les Heures du chrétien*, traduites en vers et en prose, Paris, 1654, 4 vol. in-8, fig.; enfin un poème héroïq., intit.: *la Science universelle*, ibid., 1663, in-fol. « Compilation, dit modestement l'auteur, si bien conçue et si bien exécutée, que les bibliothèques ne doivent plus servir que d'un ornement inutile. »

MAGNUS, surnommé *Ladulos*, roi de Suède, né en 1240, m. en 1298 dans l'île de Wisingsoe, était le 2e fils de Birger, et monta sur le trône au préjudice de son frère aîné, qu'il condamna à une prison perpétuelle. Son fils Birger lui succéda.— Magnus, surnommé *Smek*, roi de Suède, né en 1316, m. dans la Norwége en 1374, avait succédé à Birger, fils de *Ladulos*, à l'âge de 4 ans, et fut obligé de céder ses états, après un règne de 40 ans, au duc Albert de Mecklenbourg, qui l'avait fait prisonnier, et qui ne lui rendit la liberté qu'au prix d'une renonciation formelle.

MAGNUS, dit *le Bon*, roi de Norwége et de Danemarck, était fils de St Olaüs, et lui succéda sur le trône de Norwége en 1034. Il succéda aussi en 1042 à Canut II, roi de Danemarck, et m. en 1047, laissant le Danemarck à Suénon et la Norwége à Harald. Magnus avait composé pour la Norwége un *Code de lois* qui n'existe plus. — Magnus II, fils de Harald III, succéda à son père en 1066 sur le trône de Norwége, qu'il partagea l'année suivante avec Olaüs son frère, et m. en 1069. — Magnus III, dit *Barfod*, roi de Norwége, fils d'Olaüs III, succéda à son père en 1087, et fut tué en 1103 dans la conquête de l'Irlande dont il venait de prendre la capitale. — Magnus IV, dit *Blinde*, succéda en 1130 à son père Sigurd Ier, et fut tué dans une bataille en 1139. — Magnus V, fils de Harald IV, fut proclamé roi à la place de ses frères Ingon Ier et Sigurd, vers 1142, et ne régna qu'un instant. — Magnus VI, fils du comte Erling, époux de Christine, fille de Sigurd Ier, fut déclaré roi dès l'âge de 5 ans, et m. en 1184 dans les eaux de Hugastrand, poursuivi par Sverrer descendant des anciens rois de Norwége. — Magnus VII, surnommé *le Législateur*, fils de Haquin V, lui succéda en 1262, et eut un règne glorieux et paisible jusqu'à sa mort en 1280. — Magnus VIII. V. Magnus, surnommé *Smek*.

MAGNUS, fils de Christian III, roi de Danemarck, né en 1540, fut procl. roi par les Livoniens, fatigués du joug oppresseur des chevaliers teutoniques; mais, dépouillé par les Russes de ses possessions les plus importantes, et trompé par des concessions apparentes du czar Ivan IV, après avoir lutté inutilement contre sa mauvaise fortune, il mourut abandonné et méprisé de ses sujets, en 1583, dans l'île d'Oesel, où il avait été chercher un asile.

MAGNUS ou MAGNI (Jean), archev. d'Upsal, né à Lindkœping en 1488, m. à Rome en 1544, d'une ancienne famille nommée *Store* (*magnus*, grand), s'opposa tant qu'il put au projet conçu par Gustave Wasa d'introduire la réforme en Suède; mais n'ayant pu résister à ce monarque, se retira à Rome, où il acquit une grande réputation. On a de lui: *Gothorum Suenonumque Historia*, etc., Rome, 1554, in-fol.; Bâle, 1558, in-8; et *Hist. metropolitanæ ecclesiæ upsalensis*, etc.; *Collecta opera Olaï magni gothi, ejus fratris*, etc., ib., 1550, in-fol. — Magnus (Olaüs), frère du précéd., fut nommé archevêque d'Upsal sans pouvoir prendre possession de cette dignité, et m. au monastère de Sainte-Brigitte à Rome en 1568. On lui doit: *Hist. de gentibus septentrionalibus*, etc., Rome, 1555, in-fol.; Bâle, 1567; les autres édit. ne sont que des extraits; *Tabula terrarum septentrionalium*, etc., Venise, 1639. On lui attribue encore un *Epitome revelationum sanctæ Brigittæ*, qui doit avoir été imp. à Rome.

MAGNUS (Jacobus). V. Grand.

MAGNUSSON. V. Magnæus.

MAGON, nom commun à plus. amiraux carthaginois, probablement de la même famille. Nous les distinguerons par des chiffres, comme les rois ou les princes de même nom dans une même dynastie.—Magon Ier conquit, l'an 702 av. J.-C., les îles Baléares, et fonda, dans celle qu'on nomme aujourd'hui Minorque, le fameux fort dit *Port-Mahon* (*Portus-Magonis*). — Magon II, suffète et général, remplaça, en 523, Malée, condamné à mort comme ayant aspiré à la tyrannie, et signala son administration par d'utiles réformes dans la discipline militaire et dans l'état. De plus il recula les frontières de la république et augmenta ses richesses. Il m. l'an 498 av. J.-C., laissant 2 fils, Asdrubal et Amilcar qui lui succédèrent dans ses dignités.— Magon III, dit *Barcée*, remporta, l'an 396 av. J.-C., une victoire navale sur Leptine, frère de Denis-le-Tyran; mais il fut vaincu lui-même par Denis à Albacoenum en 392, et en 383 à Cabala où il perdit la vie sur le champ de bataille. Il avait été nommé suffète à Carthage pendant l'in-

tervalle de ces 2 combats. — MAGON IV, fils du précédent, fut ainsi que lui surnommé *Barcée*; il succéda à son père dans le commandem. et vengea sa mort par la victoire de Cronion qu'il remporta sur Denis-le-Tyran et qui lui permit de conclure une paix avantag. et honorable. Long-temps après, il revint à la tête de 150 voiles et de 60,000 soldats prendre Syracuse que jamais Carthage n'avait possédée avant cette époque. Mais le peu de résistance qu'il opposa au général corinthien Timoléon, devant lequel il s'enfuit avant d'avoir combattu, le rendit odieux, et en revenant à Carthage il fut obligé de se tuer pour échapper au supplice, l'an 343 av. J.-C. Son cadavre fut attaché sur une croix. — MAGON V alla, l'an 280 av. J.-C., présenter des secours aux Romains attaqués par Pyrrhus; puis, comme ceux-ci les refusaient, il se rendit au camp de Pyrrhus sous prétexte d'offrir la médiation de Carthage. Le but véritable de l'expédition était de pénétrer et de prévenir les vues du roi d'Epire sur la Sicile. — MAGON VI, fils du grand Amilcar et frère d'Annibal, suivit celui-ci en Espagne et en Italie, se signala aux combats du Tésin, de la Trébie et de Cannes, alla de sa part annoncer à Carthage des nouvelles de la victoire, passa ensuite en Espagne, où, conjointement avec Asdrubal, il combattit avec plus de courage que de succès les 2 Scipions, conquit les îles Baléares et enfin conduisit une armée dans l'Italie septentrionale et s'empara d'une partie de l'Insubrie. Il fut peu de temps après blessé mortellement dans une bataille qu'il livrait au consul Quintilius Varus, et m. à Gênes l'an 203 av. J.-C. — MAGON VII, commandant de Carthagène, défendit avec vigueur cette place contre les Romains; mais enfin il fut pris et emmené à Rome, l'an 210 av. J.-C. — Un autre MAGON, de la même famille, composa sur l'agriculture 28 livres qui furent recueillis par Scipion Emilien lors de l'incendie de Carthage, et présentés au sénat qui les fit traduire en latin. Ils furent aussi trad. en grec par Cassius Dionysius d'Utique.

MAGON (CH.-RENÉ), contre-amiral français, né à Paris en 1763, entra dans la marine comme aspirant, à l'âge de 14 ans; il avait déjà assisté à 4 combats lorsqu'il fut fait prisonnier en combattant comme enseigne sous les ordres du comte de Grasse, et conduit en Angleterre; de retour de sa captivité, il reçut diverses missions en Chine, en Cochinchine et au Bengale; en 1795, il fut nommé capit. de vaisseau, et prit part au combat que soutint si vaillamment le contre-amiral Sercey contre les Anglais, dans le détroit de Malac. En 1801, il commandait *le Mont-Blanc*, faisant partie de l'armée navale sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse dans l'expédition de Saint-Domingue, et il mérita, par sa belle conduite, le grade de contre-amiral. Enfin envoyé à Rochefort en 1805, pour y prendre le commandement d'une division sous les ordres de Villeneuve, il fut tué le 21 oct. 1805, au combat de Trafalgar, après avoir glorieusement repoussé les vaisseaux anglais qui cherchaient à aborder le sien.

MAGRI (DOMINIQUE), en latin *Macer*, doct. en théol., protonotaire apostolique, consulteur de la congrégation de l'index et de la Ste inquisition romaine, né en 1604 à Malte, n'avait encore que 19 ans lorsqu'il remplit avec succès et au péril de sa vie une mission du saint-siége auprès des maronites de Syrie. De retour à Rome, il refusa un évêché pour s'adonner à la prédication et m. en 1672, théologal du chapitre de Viterbe. On a de lui entre autres ouv. (en latin et en ital.), la plupart sur des matières de théol. : *Notizia de' vocaboli eccles.*, etc., Messine, 1644, in-4; Rome, 1650, 1677, in-fol., Bologne, 1682, Venise, 1675, 1703, 1717, in-4, traduit en latin et plusieurs fois réimprimé en Allemagne; *Antilogiæ seu Contradict. apparentes Stæ script.*, Paris, 1664, in-4; et un *Dictionnaire ecclés.* qui fut mis au jour par le suivant. — Charles MAGRI, son frère, préfet de la biblioth. Alexandrine à Rome, puis archiprêtre de l'église collégiale du Goze (petite île près de Malte) où il m. en 1693, est aut. d'un opuscule intitulé : *la Valeur maltaise défendue* (en rép. à un ouv. de Jérôme Brusoni), Rome, 1667. De plus il traduisit de l'ital. en lat., et publia avec des addit., le dictionn. de son frère, sous le titre de : *Ierolexicon*, etc., Rome, 1677, in-fol., Venise et Bologne, 1665, 2 vol. in-4, très-estimé.

MAHAUT. V. MATHILDE.

MAHARBAL ou MAHERBAL, chef de la première expédition carthaginoise en Espagne, vers l'an 510 av. J.-C., battit les Turditani, peuples de la Bétique, et soumit le pays entier. Asdrubal et Amilcar, fils de Magon II, le remplacèrent dans le commandement. — Un autre général carthaginois du même nom, suivit Annibal en Italie, décida les Gaulois de la Cisalpine à secouer le joug de Rome, se signala à Trasimène, remporta en Etrurie une vict. sur 8000 légionn., et commanda la cavalerie à Cannes. C'est lui qui conseillait à Annibal de marcher sur Rome immédiatement après le gain de cette bataille. L'avis contraire prévalut : « Annibal, s'écria-t-il alors, tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire ! »

MAHDY (MOHAMMED Ier, surnommé AL), 3e khalife abbasside, succéda à son père Almansour sur le trône de Baghdad, l'an 158 de l'hég. (775 de J.-C.). Il répara autant qu'il put les injustices de son prédécesseur, et fit preuve de clémence et de libéralité; mais rien n'égale le faste et la magnificence qu'il déployait en conduisant la caravane sacrée à la Mecke; un seul de ses voyages coûta 6,000,000 dinars. Mahdy régna dix ans, et m. près de Masendan sur le Tygre, en l'an 169 de l'hég. (785 de J.-C.). Son fils Hady lui succéda.

MAHDY (MOHAMMED II, AL), 11e khalife ommyade d'Espagne, fils de Hescham et petit-fils d'Abd el-Djebber, fils d'Abd-er-Rahmen III, profita des troubles excités par la faiblesse de Hescham II et des cruautés de son ministre, pour s'emparer de Cordoue, l'an de l'hég. 399 (1009). Après avoir fait crucifier le ministre, il repandit le bruit de la mort de Hescham, qu'il tint renfermé secrètement et remplaça momentaném. sur le trône : depuis il délivra ce prince pour l'opposer à Soleïman. Celui-ci, vainqueur, obligea Mahdy de s'enfuir à Tolède après un règne de 16 mois, et se fit proclamer khalife sous le titre de Mostaïn b'Illah. Mettant à profit les fautes de Soleïman, Mahdy reparut encore une fois sur le trône; mais toujours odieux à ses sujets pour ses vices et sa lâcheté, il fut arrêté dans son palais par son hadjeb et le chef de ses eunuques, qui rendirent le khalifat à Hescham II. Celui-ci commença son nouveau règne par la mort de Mahdy, dont il envoya la tête à Soleïman vers l'an 402 ou 403 de l'hég. (1011-1012 de J.-C.).

MAHDY (ABOU'L CASSEM MOHAMMED AL), 12e et dern. imâm de la race d'Aly, né à Sermenray ou Samarra dans l'Irak, en 255 de l'hég. (869), succéda, âgé de 5 ans, à son père Hassan al Askéri, dont il était fils unique. Les Chiites font différentes versions à son sujet. Les uns disent qu'à l'âge de 11 ans, le khalife Motamed ayant voulu le faire périr, sa mère le cacha dans une grotte dont il n'est plus sorti, et où il est encore, pour paraître à la fin du monde, avant J.-C., et appeler toutes les nations à l'islamisme. D'autres, adoptant à peu près la version, ajoutent qu'à l'âge de 75 ans, il est sorti de sa caverne pour converser secrètement avec ses disciples, et qu'ensuite il y est rentré pour reparaître quand il en sera temps. Les chiites l'attendent avec l'impatience des Juifs pour le Messie; ils espèrent le voir apparaître triomphant, faisant revivre les droits de sa maison et établiss. un khalifat universel.

MAHDY. V. OBÉID ALLAH et TOMRUT.

MAHDY-KHAN (MIRZA MOHAMMED), historien persan, né dans la prov. de Mazanderan au commencement du 18e S., est aut. d'une *Histoire de Nadir Chah* (Tahmas Kouli Khan), trad. en fr. par W. Jones, Londres, 1770, in-4, et en allemand par Niebhur, Greifswald, 1773, in-4, avec un abrégé des révolutions de Perse jusqu'à 1765. Cette prétendue hist., très-peu exacte, soit pour les dates, soit pour les faits, et qui n'est qu'un éloge emphatique de Nadir, se termine au règne de Chah-Rokh, petit-fils et 3e succ. de ce tyran, en 1164 de l'hég. (1749) Un exempl. MS. du texte persan a été donné à la biblioth. du roi par l'ambassadeur Asker Khan, en 1808. Mirza Mohammed vivait encore en 1171 (1757).

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS (BERTRAND-FRANÇOIS), anc. gouvern.-gén. des îles de France et de Bourbon, connu par des talens, de grands services et de plus grands malheurs, né en 1699 à St-Malo, avait à peine 10 ans quand il débuta dans la carrière maritime par un voyage dans les mers du Sud. Embarqué en 1713 pour les Indes orientales et pour les Philippines, en qualité d'enseigne de vaisseau, il eut le bonheur d'avoir parmi ses compagnons de voyage un savant jésuite qui lui enseigna les mathémat. Enfin après avoir employé les années 1716, 1717 et 1718 à parcourir les mers du Nord et à visiter les Echelles du Levant, il entra à son retour au service de la compagnie des Indes, qui lui donna d'abord le titre de second lieut., pour l'élever bientôt au rang de prem. lieut., puis de second capitaine. Mettant à profit ses loisirs pendant les différens voyages qu'il fit à cette époque, il composa un *Traité de la mâture des vaisseaux*, qui obtint d'honorables suffrages, puis il se livra à l'étude de la tactique militaire et de la fortification. Arrivé à Pondichéri, où ses talens et son zèle ne pouvaient plus profiter à la compagnie qui lui était redevable de tant de services signalés, il forma une société de négocians, et leur fit adopter le plan d'une opérat. commerciale, qu'il dirigea lui-même comme associé, comme subrécargue et comme capitaine, et dont il retira des bénéfices immenses. Acceptant ensuite les offres du vice-roi de Goa, après s'être toutefois muni de l'agrém. de la France, il entra au service du Portugal, et prit le commandement d'une expédit. projetée contre Mombaze; mais deux ans après, les tracasseries et les intrigues de ses ennemis le contraignirent à revenir dans sa patrie, où il se maria en 1733. L'année suivante, les ministres et les directeurs de la compagnie le nommèrent *directeur-général* des îles de France et de Bourbon. Nul homme n'était plus capable de relever notre commerce dans les mers de l'Inde. Parvenu à sa destination en 1735, il trouva l'Ile-de-France, le chef-lieu de son gouvernement, dans un état complet de détresse et d'anarchie. Il fallut tout y créer, justice, police, industrie, commerce : il créa tout, et dans l'espace de 5 années. En 1740 il repassa en France, où de nouvelles cabales lui fournirent l'occasion d'un nouveau triomphe. Il ne devait pas toujours être aussi heureux. Nommé presque aussitôt commandant d'une division qu'on envoyait dans l'Inde, sous la dénomination d'escadre, il mit à la voile en 1741, n'ayant que 1200 marins et 500 soldats, tous sans expérience; il consacra toute la traversée à les instruire, et, à peine débarqué à Pondichéri, il alla faire lever à la caste malabare des Naïrs le siége de Mahé, comptoir français. De retour dans les îles de son gouvernement, où sa présence devenait nécessaire, il vit éclater la guerre de 1743, et malgré la détresse où il se trouvait lui-même, il fut obligé de préparer une division pour secourir Dupleix, son éternel rival, menacé alors dans Pondichéri par une escadre anglaise. L'on put juger en cette circonstance des ressources que La Bourdonnais avait dans son génie. Il eut à suppléer au défaut d'outils, de matériaux, de vivres, d'ouvriers et de soldats, à supporter et à vaincre la morgue des officiers de la marine royale, enfin à attendre, pour obéir à des ordres supérieurs, un renfort de vaisseaux qui arrivèrent de France dans le plus grand délabrement. Malgré tous ces obstacles, il partit enfin en 1746; et, après avoir été violemment maltraité par la plus horrible tempête, il marcha à la rencontre des Anglais qui évitèrent constamment l'abordage et lui firent essuyer des pertes considérables. Descendu un moment à Pondichéri, La Bourdonnais eut avec l'altier Dupleix les plus vifs démêlés, et n'en fit pas avec moins d'activité ses dispositions pour le siége de Madras, qu'il força de capituler, sans que son triomphe lui eût coûté un homme. Il chargea sur des vaisseaux pour Pondichéri toutes les richesses que lui avait données sa conquête, et ne put cependant arracher de Dupleix la ratification du traité conclu avec les Anglais. Indigné de ces lenteurs par lesquelles son perfide rival cherchait à entraver toutes ses opérations, il installa enfin le gouverneur de Madras qui lui avait été envoyé de Pondichéri, et retourna comme simple particulier à l'Ile-de-France dont le gouverneur, nommé par Dupleix, exigea de lui des comptes. Fort de sa probité et de sa vertu, le vainqueur de Madras mit toute son administration à découvert, et reçut l'ordre de ramener en France six vaisseaux presque sans équipage, à travers les flottes anglaises qui couvraient toutes les mers. De la Martinique, où il avait conduit sa faible division, suivant les ordres qu'il avait reçus, il s'embarqua pour la France sur un navire hollandais, fut pris et mené en Angleterre, où du moins il eut à se louer de ces ennemis qu'il avait partout combattus. Quand il voulut retourner en France, un des directeurs de la compagnie anglaise offrit sa fortune entière pour le cautionner : le gouvernement se contenta de la parole d'honneur du noble captif. A peine arrivé à Paris, en 1748, il fut mis à la Bastille, une commission fut nommée pour examiner sa conduite, ses papiers furent enlevés, et l'on alla même jusqu'à rompre le cachet de son testament qu'il avait déposé chez un notaire. On n'en mit pas plus d'activité à le juger; et il languit 3 ans et demi en prison, sans plumes, ni encre, ni papier, privé enfin de tous les moyens de se justifier. Bernardin de St-Pierre, dans la préface de *Paul et Virginie*, nous a montré avec quelle patience et quelle industrie La Bourdonnais parvint à créer lui-même, avec un sou marqué pour canif, un rameau de buis pour plume, un mouchoir pour papier, etc., les moyens d'une complète justification. La commission reçut ce mémoire d'une nouvelle espèce, le lut, et permit en 1750 au prisonnier de *communiquer avec un conseil*. Le jugement définitif, prononcé l'année suivante, proclama l'innocence de La Bourdonnais, et le rendit à sa famille et à la liberté; mais sa fortune, qui se montait à 2 millions 600 mille livres, et qu'il avait acquise par la voie légitime des opérations commerciales, était pillée et dispersée : sa santé minée par le chagrin et la maladie ne lui laissait ni la force ni le courage de poursuivre ses spoliateurs. Il m. dans l'indigence en 1755, après 3 ans d'une pénible agonie. Si quelque chose pouvait décourager les âmes généreuses et les dégoûter de servir la patrie, ce serait l'exemple des malheurs de ce grand homme. Mais l'estime et l'admiration de la postérité est un prix qui mérite bien d'être acheté. Le gouvernement français accorda une pension à la veuve de La Bourdonnais « *mort*, ce sont les expressions du brevet, *sans avoir reçu aucune récompense, ni aucun dédommagement, pour tant de persécutions et pour tant de services.* » Il y a quelques années, les habitans de l'Ile-de-France votèrent de leur propre mouvem. une pension pour Mme Montlézun-Pardiac, fille de leur bienfaiteur. Voy. pour de plus

amples renseignem. sur Mahé de La Bourdonnais, les *Mémoires* qu'il a publ. pour sa justification en 1750 et 1751, un vol. in-4, fig.; la préface de *Paul et Virginie* (1806, in-4); *History of the military transactions.... in India, by M. Orme*, Londres, 1775, in-4; *History of the Mauritius Island, by M. Grant*, ibid., 1801, in-4.

MAHERBAL. V. MAHARBAL.

MAHEUST (MATTHIEU), sieur de *Vaucouleur*, docteur et professeur en médecine, né en 1630, m. en 1700 à Caen, a laissé des thèses savantes et curieuses, composées pour ses élèves, quelques traités sur les *Aphorismes d'Hyppocrate*, et une Dissertation latine *sur le Lait*, imprimée à Rouen, 1664, in-4.

MAHIS (des). V. DESMAHIS et GROSTÈTE.

MAHLEB ou MOHALLEB IBN ABOU SOFRA, célèbre capit. arabe, gouverneur du Khoraçan, né à Doba entre Oman et Bahraïn, l'an 9 de l'hégire (630 de J.-C.), m. en 83 (702), dans un village près de Merou al Roud, prit une part active dans la conquête du Kaboulet ou Zaboulistan sous les ordres du général Abd-er-Rahman ibn Somarah, et fut le prem. musulman qui mit le pied sur la frontière de l'Indostan en 45 (665). Les biographes orientaux attribuent à Mahleb un désintéressement sans bornes, une obéissance aveugle à son souverain, une grande expérience dans la guerre et la politique, et une prudence consommée. Son fils Yezid hérita de ses vertus et de ses talens; mais non de sa prospérité.

MAHMOUD (ABOU'L CASSEM YEMIN ED-DOULAH), 3e ou 4e prince de la dynastie des Ghaznevides, dont il fut en quelque sorte le fondateur, né à Ghaznah dans la Perse orientale, en 360 (970), se distingua en 384 (994), dans la bataille où Sebekteghyn et Nouh II, son souverain, vainquirent les rebelles du Khorassan, et reçut en récompense le gouvernement de Nischabour. Ylek Khan, souverain du Turkestan, ayant détrôné Abd el-Melek en 389 (999), un prince de sa famille se maintint quelque temps dans le Khorassan, mais sa mort fit tomber la province entière sous la domination de Mahmoud, au nom duquel la khothbah fut récitée. Mahmoud, malgré sa manie pour les conquêtes, mérita d'être regardé comme un bon roi et un vaillant héros, et m. en 421 (1030), après un règne de 33 ans. Il est le prem. qui ait porté le titre de sulthan (*empereur*), au lieu de celui d'émir (*prince* ou *commandant* et de melik (*roi*). Il eut pour successeurs deux de ses fils, Mohammed et Masoud.

MAHMOUD (ABOU 'L CASSEM MOGHAÏT ED-DYN), 7e sulthan seldjoukide de Perse, n'avait que 14 ans lorsque son père Mohammed, sur le point de mourir (en 511=1118), le déclara son successeur, et lui plaça sur la tête le tadj impérial. Sandjar, gouv. du Khorassan, ayant appris la mort de son frère, se fit proclamer sulthan, vint en 513 (1119) disputer le trône à son neveu, et l'obligea à des concessions par lesquelles Mahmoud, tout en conservant la Perse occidentale, n'était plus que comme le lieut.-général de son oncle. Il m. à Hamaden en 525 (1131) dans la 28e année de son âge et la 14e de son règne, laissant un fils, qui fut privé de l'héritage paternel par ses oncles Masoud, Thogrul, et Seldjouk.

MAHMOUD BEN ZENGHY. V. NOUR ED-DYN.

MAHMOUD (GHAÏAT ED-DYN), 5e et dernier sulthan de la dynastie des Ghaurides, était fils de Ghaïat ed-Dyn Mohammed, qui à sa mort, en 599 (1202-3), laissa le trône de la Perse orientale et de l'Indostan à son frère Schehab ed-Dyn Mohammed. Mahmoud fut nommé par son oncle gouverneur de Bost, Ferah et Isférar dans le Khorassan. Reconnu sulthan à Ghaznah, après la mort de cet oncle, Mahmoud accepta le titre, mais refusa de venir dans cette ville prendre possession du trône; et se contentant de l'héritage de ses ancêtres, il se retira à Firouz-Couh, où il vécut heureux et tranquille jusqu'en 605 (1208-9), que Mohammed, sulthan du Khouazizme, irrité de ce qu'Aly Chah son frère avait trouvé asile à la cour du prince Ghauride, fit assiéger Firouz-Couh, et mettre Mahmoud à mort.

MAHMOUD II (NASSER ED-DYN), 25e emp. musulman de l'Indostan, et 8e prince de la dynastie des Mamluks Ghaurides, était le plus jeune des fils de Schems ed-Dyn Iletmisch, et fut reconnu sulthan à Dehly, en 1246. Un des principaux évènemens de son règne fut la conquête du royaume de Ghaznah, réuni à l'empire de Dehly en 649 (1251). Mahmoud II m. à Dehly en 664 de l'hég. (1266 de J.-C.), après un règne heureux et glorieux de plus de 20 ans. Ce prince, qui ne se regardait que comme le fermier de ses sujets, s'est distingué par sa tempérance et son économie domestique, qui ne l'empêcha point de répandre des bienfaits sur les savans, et de soulager les pauvres de son empire.

MAHMOUD CHAH III (NASSER ED-DYN), 39e emper. de l'Indostan, fils de Mohammed III, succéda à son frère Homayoun Iscander Chah sur le trône de Dehly en 1394. Le fameux Timour entreprit vers le même temps la conquête de l'Indostan, et Mahmoud, affaibli par des révoltes intestines, ne fut pas en mesure de repousser un si puissant ennemi. Dehly fut pris et pillé, et lui-même, obligé de fuir à Guzarate, ne reparut sur le trône qu'en 1404, et le conserva malgré la défection de ses troupes jusqu'à sa mort en 815 (1413), qui termina un règne de 20 ans, honteux pour lui et funeste à ses peuples.

MAHMOUD-SULTHAN-KHAN, issu d'Octaï, fils de Djenguyz-Khan, fut placé sur le trône de Samarcande en l'an 790 de l'hég. (1388 de J.-C.), après la mort de Soïourgatmisch, son père, par le fameux Timour, qu'il suivit dans l'invasion de l'Indostan. C'est lui qui, à la bataille d'Ancyre, en 804 (1402), fit prisonnier Bajazet Ier, et l'amena au camp de Timour. Mahmoud m. vers 805 (1402).

MAHMOUD Ier, 24e sulthan des Turks othomans, né à Constantinople en 1696, fils du sulthan Mustapha II, fut placé sur le trône othoman en 1730, par le fameux Patrona Khalil (*v.* ce nom) qui venait d'en faire descendre Achmet III, oncle du jeune prince, et il signala la prem. année de son règne par le châtiment des rebelles dont Khalil s'était déclaré le chef. Mais après cet essai de sa puissance, le souverain de Constantinople ne prit plus aucune part aux évènemens politiques. Bien que la Turquie eût à soutenir, presque sans interruption, des guerres, soit avec la Perse, soit avec la Russie et l'Autriche, Mahmoud uniquem. occupé de ses plaisirs, se reposait sur ses ministres (presque tous du choix de sa mère ou de son *kislar-aga*, chef des eunuques), du soin de gouverner l'empire. Il régna, ou plutôt végéta ainsi 24 ans, et m. victime de son zèle religieux ou de sa condescendance politique à une obligation d'usage, en 1754 (1168 de l'hég.), dans le trajet de son sérail à la mosquée, où il avait cru devoir se rendre, nonobstant une fistule qui l'empêchait de monter à cheval.

MAHMOUD IBN FARADJ, imposteur arabe du 3e S. de l'hégyre (9e de J.-C.), parut à Samarrah ou Sermenraï, sous le règne du khalyfe Mota Wakkel, et se faisant passer pour Moïse, réunit autour de lui 27 misérables, avec lesquels il se proposait de répandre une nouvelle doctrine religieuse. Le khâlyfe ayant fait amener devant lui ces fanatiques, il les condamna tous à une prison perpétuelle; mais plus sévère envers le chef qu'envers les disciples, il obligea chacun de ceux-ci à donner, l'un après l'autre, dix coups de poing sur la tête de Mahmoud qui expira dans ce supplice, l'an de l'hég. 235 (849-50 de J.-C.)

MAHMOUDY (CHEIKH-AL), 5me sulthan d'E-

gypte, de la dynastie des mamluks circassiens, avait été vendu à l'âge de 12 ans, 782 (1381), pour le prix de 3.000 drachmes d'argent, au sulthan Barkok, qui lui donna la liberté et le fit passer par tous les grades de la milice des mameluks. Mahmoudy, nommé successivem. gouvern. de Tripoli et de Damas, profita des troubles survenus en Egypte, où il avait suivi le khâlyfe-sulthan Mostaïn b'Illah, pour se faire nommer sulthan, en 815 (1412), avec les titres de *père de la victoire*, de *glaive de la religion* et de *roi triomphant*. Il m. au Kaire en l'an 824 de l'hég. (1421), après un règne de huit ans.

MAHOMET ou mieux MOHAMMED (Ibn-Abdallah Abou'l Cassem), fondateur de la religion musulmane, dit aussi *islamisme*, né, suivant l'opinion la plus accréditée, le 10 nov. 570 de l'ère chrét., à la Mekke dans l'Arabie, d'un père idolâtre et d'une mère juive, était de la tribu des coraischites ou koreischites, dont on fait remonter l'origine à Ismael, fils d'Abraham. Lorsqu'il perdit Abdallah, son père, Mohammed, qui n'avait que six ans, fut recueilli par son aïeul Abdal'-Mothalleb, et celui-ci en mourant le recommanda à Abou-Thaleb, son fils, qui, devenu chef de sa tribu et prince de la Mekke, remplit fidèlement les intentions du défunt; il éleva son pupille dans le commerce, profession qu'exerçait de temps immémorial une partie des tribus arabes. S'il faut en croire ses panégyristes, Mohammed se fit remarquer dès l'enfance par ses réponses judicieuses, la régularité de sa conduite et une grande sincérité dans ses paroles et dans ses actions. Devenu à 40 ans possesseur d'une fortune assez considérable, acquise par son mariage avec une jeune veuve de sa tribu, nommée Khadidjah (*v.* ce nom), et augmentée par ses soins, Mohammed, que vraisemblablement ses relations commerciales en Syrie, en Palestine et en Egypte, avaient mis à même de connaître les dogmes du christianisme et de la loi de Moïse, commença la mission dont il se disait chargé, et à laquelle il avait déjà préparé les esprits de ses compatriotes, en affectant, pendant plus. années, une vie austère, retirée et méditative. Un jour, ayant appelé sa famille dans la retraite habituelle qu'il s'était choisie au mont Hara près de la Mekke, il dit à sa femme que l'ange Gabriel lui était apparu la nuit précédente sur la montagne, l'avait appelé *apôtre de Dieu*, et lui avait ordonné, au nom du Créateur de toutes choses, de dire et d'annoncer aux hommes les vérités qui devaient lui être révelées. Pendant que Kadidjah et les autres membres de la famille, à leur retour à la ville, répandaient cette confidence, son mari recevait les prétendues révélations du messager céleste et les communiquait successivement. Il eut bientôt des prosélytes, parmi lesquels son cousin, Ali, fils d'Abou-Thaleb, son esclave Zaid, un scheik nommé Abou-Bekr (qui, dans la suite, succéda au prophète et fut le prem. khâlyfe). Othman (depuis 3me khâlyfe), Saad, Zobaïr et Talha furent les premiers à se déclarer. Pendant trois ans Mahomet se borna à propager secrètement sa doctrine; mais au bout de ce temps il déclara que Dieu lui avait commandé de l'annoncer publiquem. à tous les hommes. Il avait consigné toutes ses révélations dans un livre appelé par lui ou par ses disciples *al Koran* ou le *Coran* (la Lecture), ou *Kitab Allah* (Livre de Dieu), ou *Kelam Scheryf* (Parole Sacrée). Mahomet voyait le nombre de ses sectateurs augmenter chaque jour, lorsqu'une forte opposition se forma contre lui parmi les plus considérables personnages de sa tribu. Obligé de s'enfuir de la Mekke à plus. reprises, il finit par abandonner tout-à-fait cette ville et se fixa dans celle d'Yatreb, où ses sectateurs lui avaient ménagé une retraite sûre, et qui dans la suite prit le nom de *Medinat-al Naby* (Ville du Prophète), ou simplement Médine, comme on l'appelle aujourd'hui. C'est de cette dern. sortie ou fuite de la Mekke que commence l'ère des mahométans, appelée en arabe *hedjrah* (hégire), qui signifie fuite. Etabli à Médine, où ses principaux disciples vinrent le joindre, et où il épousa sa seconde femme, Aicha, fille d'Abou-Bekr (Khadidjah étant morte depuis neuf ans). Mahomet jugea que le moment était venu de consolider l'islamisme par des institutions régulières et stables, avant d'entreprendre aucune guerre pour détruire l'idolâtrie et imposer la nouvelle croyance par la force. Après avoir formé une union sacrée et indissoluble entre ses disciples *mohadjeri* (les réfugiés de la Mekke), et *ansari* (les auxiliaires ou les sectateurs de Médine), il institua le *kebla*, c'est-à-dire l'obligation pour tous les croyans, en faisant la prière, de se tourner du côté de la Mekke, au lieu de regarder vers Jérusalem comme ils l'avaient fait jusqu'alors; puis il ordonna le jeûne du *ramadhan* (mois de l'année lunaire des musulmans). Bientôt Mahomet commença les hostilités avec les coraischites et successivem. avec les autres tribus alliées de celle-ci. Après une longue guerre, soutenue avec des succès divers, il s'empara d'une partie de l'Arabie et de la ville de la Mekke, où il fit son entrée le 12 janv. 630 de l'ère chrét. Il y fut reconnu souverain spirituel et temporel, reçut le serment de fidélité de tout le peuple assemblé, fit sept fois le tour du temple de la Caabah, fondé par Abraham (Ibrahim), suivant la croyance des Arabes, et y étant entré, il en détruisit les idoles au nombre de 360, sans épargner les statues d'Abraham et d'Ismael, malgré le respect qu'il affectait pour ces deux patriarches: pour purifier ce lieu saint il se tourna de tous les côtés en criant et en répétant à haute voix *Alla akbar* (Dieu est grand)! Puis il fit l'ablution et la prière, selon le rit qu'il avait établi à Médine, en dedans et en dehors, et termina cette solennité par une allocution à son nombreux auditoire. On proclama en son nom une amnistie générale dont il n'exceptait que quelques individus, hommes et femmes. Il resta 15 jours à la Mekke pour régler les affaires de son gouvernem. et de sa nouvelle religion, établit dans cette ville un gouverneur et un *imam* ou pontife: après quoi il se livra tout entier au soin d'étendre ses conquêtes et de propager l'islamisme. Ses principaux disciples à la tête de plus. corps d'armée, se dirigèrent à cet effet sur les points les plus importans de toute l'Arabie et des contrées circonvoisines. Dans l'an 9 de l'hegire (630-31 de J.-C. appelée l'année des ambassades), Mahomet reçut à Medine, où il avait fixé le siége de son empire, des députés de plus. princes et tribus arabes qui se soumirent à ses armes: les autres furent bientôt réduits par la force, ou par la crainte; et, dans une dern. expédition dirigée vers Damas contre les Grecs qui s'enfuirent à son approche, il se contenta d'imposer des tributs annuels aux peuplades qui résistaient encore, leur fixant d'ailleurs un délai pour se déterminer à embrasser l'islamisme après en avoir médité la doctrine. De retour à Médine, il pub. des règlem. relatifs au pèlerinage de la Mekke, un des points les plus importans de la loi musulmane, et accomplit lui même ce devoir dans la 10e année de l'hegire (631-32 de J.-C.), accompagné de toute sa maison et suivi de 114.000 pèlerins, accourus de toutes les parties de l'Arabie. Son entrée dans la ville fut un nouveau triomphe; il remplit dans cette occasion les fonctions d'*imam*, et termina la solennité par la réforme de l'ancien calendrier arabe. De cette époque la carrière politique et religieuse de Mahomet, n'offre plus aucun événement important. Deux mois après son retour à Médine, se trouvant chez une de ses femmes (il en avait épousé plus. depuis la m. de Khadidja), il fut attaqué d'un violent mal de tête accompagné d'une fièvre ardente; et, après quinze jours de cruelles souffrances, il expira le 13e jour du 1er mois de la 11e année de l'hégire

(8 juin 632 de J.-C.). Sa mort causa un grand tumulte à Médine. Le peuple qui assiégeait sa porte ne pouvait croire qu'il fût mortel, et prétendait qu'il avait été enlevé au ciel. Omar, l'un des principaux disciples du prophète, confirma ce sentim. et menaça d'exterminer ceux qui soutiendraient l'opinion contraire. Le cadavre, au milieu de ce conflit, resta trois jours sans sépulture. Enfin Abou-Bekr, qui fut ensuite le successeur de Mahomet, rétablit le calme en affirmant que le prophète, sujet à la m. comme les autres hommes, avait rempli sa destinée. Le corps lavé et revêtu fut exposé aux hommages et aux prières des musulmans. On creusa ensuite une fosse sous le lit même où la m. était venue le frapper et on l'y déposa. Il est renfermé dans un édifice ou tombeau en pierre d'une construction simple appelé *turbé*, qui se trouve placé au centre d'une superbe mosquée, fondée par le khâlyfe Walid Ier (on croit que le tombeau a été détruit en 1804 par les Wehhabites, *v.* Scheikh Mohammed). On peut consulter, pour avoir plus de détails sur Mahomet, sa *vie* en angl. par Prideaux, 1697, in-8; une autre, tirée des annales d'Aboulfeda et pub. par Gagnier sous ce titre : *Ismael Albufeda de vitâ et rebus gestis Mohammedis*, Oxford, 1723, in-fol.; la *Vie de Mahomet*, trad., etc., par le même Gagnier, Amsterd., 1732, 2 vol. in-12; *Mahometis, auctoris Alcorani vita*, etc., en tête de l'ouv. de Marassi (*v.* ce nom) int. : *Prodromus ad refutationem Alcorani*; la *Vie de Mahomet*, etc., par Boulainvilliers, Londres, 1730, et Amsterdam, 1731, in-8; *Histoire de la vie de Mahomet*, etc., par Turpin, Paris, 1773-79, 3 v. in-12. On trouve encore une *vie* complète de Mahomet dans l'*Histoire universelle*, trad. de l'angl., tom. 41; un assez bon abrégé dans l'*Introduction de la traduction anglaise du Coran*, par Sales, 1734, 1751, in-8, et à la tête de la version de l'*Alcoran*, par Duryer, édition d'Amsterdam, 1770, 2 v. in-8. Voltaire a fait de Mahomet le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre dramatiques.

MAHOMET ou MOHAMMED Ier, 5me sulthan des Turks othomans dans le 15e S., fils de Bajazet Ier, était à Amasie lors de l'invasion de Timour-Leuk (Tamerlan, *v.* ce nom), et échappa aux malheurs dont son père fut victime. Mousa, que Timour avait reconnu emper. d'Asie, et Soleyman, que le vœu de la nation avait rendu maître des provinces de la Romélie, se disputèrent le trône, et Mahomet, paisible spectateur de leur querelle, en attendit le résultat qui fut la mort successive de ces deux compétiteurs. Il devint seul possess. de tout l'empire othoman en 1413, et m. en 1421 (l'an 824 de l'hég.), à l'âge de 47 ans. Il est le premier sulthan qui eût une armée navale, et qui osât attaquer la république de Venise, alors toute-puissante.

MAHOMET II, 7e sulthan othoman, fils d'Amurath II, monta sur le trône par la volonté de son père en 847 de l'hég. (1443) à l'âge de 13 ans. Amurath s'aperçut bientôt que les rênes de l'empire étaient confiées à des mains trop faibles et il reprit le sceptre en 850 (1446). Mahomet, fils religieux, ne remonta sur le trône qu'à la mort de son père en 1451, et sa vie ne fut plus qu'une suite de triomphes. Vers la troisième année de son règne il marcha sur Constantinople à la tête d'une armée de 300,000 hommes, composée de soldats de toutes les nations, et au bout de 55 jours emporta d'assaut cette ville magnifique que défendait en personne son brave et malheureux empereur Constantin Dracosès, qui périt en héros les armes à la main. Mahomet fut moins heureux en Albanie contre le fameux Scander-Beg, et au siége de Belgrade qu'il entreprit en 1456 et qu'il fut obligé de lever après des pertes considérables. Mais de 1460 à 1487 il étendit les bornes de son empire en s'emparant de Sparte, Athènes, Corinthe, l'empire de Trébisonde, Lesbos, les principautés de Bosnie et de Caramanie, l'île de Négrepont, Tocat dans la Natolie; Caffa est enlevée aux Génois; la Crimée, la Géorgie et la Circassie sont rendues tributaires; la Moldavie, l'Albanie, les îles de l'Adriatique, le Frioul et la Dalmatie envahis; Venise est humiliée, l'Italie épouvantée, et enfin Otrante prise en 1480 : peut-être l'Europe entière ne fut sauvée que par la m. de Mahomet, en l'an 886 de l'hég. (1481 de J.-C.). On a sous le nom de cet emper. des lettres écrites en syriaq., en grec et en turk, trad. en latin par Landini, chev. de Rhodes, Lyon, 1520, in-4, et dans la collection d'Oporinus, Bâle, 1554, in-12, Marbourg, 1604, in-8, Leipsig, 1690, in-12. L'*Hist. de Mahomet II* a été donnée par Guillet, Paris, 1681, 2 vol. in-12.

MAHOMET III, 13e sulthan othoman, succéda à son père Amurath III en 1003 de l'hég. (1595 de J.-C.) à l'âge de 27 ans. Prince faible et cruel, il ne sut ni se faire aimer ni se faire craindre, et termina sans gloire en 1012 (1603) un règne de huit ans, inauguré par le massacre de 19 de ses frères, maintenu avec peine au milieu des révoltes continuelles de ses sujets, et qui n'eut de remarquable que la perte d'un gr. nombre de provinces.

MAHOMET IV, 19e sulthan des othomans, monta sur le trône en 1059 (1649) âgé seulement de sept ans, après la déposition et le meurtre d'Ibrahim, son père. Les commencem. de son règne furent heureux, et ses armées, à la tête desquelles il ne parut qu'une fois, furent pendant quelque temps la terreur des chrétiens. Sous lui finit (en 1669) la fameuse guerre de Candie, qui durait depuis 22 ans. Mais depuis l'an 1672 l'empire othoman ne fit plus que perdre pied à pied ses conquêtes, et en 1687, Mahomet, ne résistant qu'avec peine aux révoltes fréquentes de ses troupes, fut enfin déposé, et remplacé sur le trône par Soleyman II, son frère, qui l'enferma dans la prison d'où l'on venait de le tirer. Ce malheureux prince m. cinq ans après, laissant sept fils, dont deux seuls vécurent et régnèrent.

MAHOMET V. V. Mahmoud.

MAHOMET KHODA-BENDEH, roi de Perse. V. Khoda-Bendeh.

MAHOMET BAGDEDIN. V. Bagdedin.

MAHOMET BEN AHMED AL-CATIB. V. Ibn al-Khathib.

MAHOMET EL-MAS, pacha, grand-vézyr, né en Asie ou peut-être en Bosnie, fut élevé dans le sérail du sulthan Mahomet IV, qui le surnomma *el-Mas* (le Diamant), à cause de sa beauté. Achmet II le fit pacha de Bosnie, et il devint grand-vézyr en 1695 sous Mustafa II. Il périt en 1697 à la bataille de Zenta contre le prince Eugène.

MAHOMET. V. Mehemet et Mohammed.

MAHON (Paul-Augustin-Olivier), médecin, né à Chartres en 1752, était fils d'un méd. distingué de cette ville, qui après lui avoir fait étudier les langues grecque, latine et anglaise, l'envoya terminer ses études à Paris, où il se fit agréger à la faculté de médecine. Il y avait quelque temps que Mahon exerçait son art avec succès, lorsqu'il fut nommé médecin en chef de l'hospice des vénériens et profess. de médecine légale à l'école de santé, aujourd'hui école de médecine, lors de son organisation en 1794. Il fut depuis associé à la continuation de l'*Encyclopédie* par ordre de matières, et y fournit plus. articles pleins d'érudition. Il m. en 1801. Nous avons de lui : *Observat. medic. et polit. sur la petite-vérole et... l'inoculation générale*, trad. de l'ang. du D. W. Black, Paris, 1788, in-12; *Médecine pratique de Stoll*, trad. nouv., et *Dissertation* (du même auteur) *sur la matière médicale*, etc., 4 vol. in-8, Paris, 1801; *Hist. de la médecine clinique*, ouv. interrompu par sa mort, et publ. avec des additions de Lamauve, 1804, in 8.

MAHOUDEAU (Jean-Matthieu), jésuite, élève du P. Hardouin, né en Bretagne dans le 17e S., m.

vers 1730, surpassa son maître dans la science de la chronologie. Il a pub. : *Analyse astronomique de l'hypothèse lunaire du calendrier grégorien* (Mémoires de Trévoux, 1728). Il avait terminé un *Tr. du calendrier judaïque* que le P. Hardouin avait promis de pub., mais qui n'a pas vu le jour. On cite encore de Mahoudeau 14 vol. in-4 de rec. inédits.

MAHUDEL (NICOLAS), médecin, savant antiquaire et numismate, né à Langres en 1673, exerça d'abord la médecine à Montpellier, puis à Lyon, d'où il vint à Paris, fut reçu en 1716 à l'académie des inscriptions, et m. en 1747. On a de lui : *Lettre contenant l'explication d'une inscription antique gravée sur une pierre trouvée dans la ville de Calahorra*, Trévoux, 1708, in-12; *Dissert. hist. sur les médailles antiques d'Espagne*, etc., Paris, 1725, in-4; *Lettre sur une médaille de Carthage* ib., 1741, in-8, trad. en latin (par J. Richter) sous ce titre : *Nova nummi in coloniâ Karthagine*, etc., Leipsig, 1742, in-8; *Catalogue historique d'un laraire curieux*, ib., 1746, in-8 : c'est la descript. de son cabinet; *Médailles sur la régence avec les tableaux symboliques de Paul Poisson de Bourvalais*, etc., Sipar (Paris), 1716, in-12. Mahudel a été en outre édit. des *Nouv. Lettres* de Gui-Patin, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-12, et de l'*Utilité des Voyages*, par Baudot de Dairval, 1727, 2 v. in-12; enfin il a laissé en MS. une *Biblioth. des illustres Langrois*.

MAI. V. MAY.

MAICHEL (DANIEL), savant philologue allem., né à Stuttgard en 1693, m. en 1752, fut nommé en 1724 profess. de théol. et de philos. à Tubingen, et en 1739 profess. de droit naturel et politiq., et enfin abbé de Konigsbrunn en 1749. On a de lui : *Introd. ad histor. litterariam de præcipuis bibliothecis parisiensibus*, etc., Cambridge, 1720, 1721, in-8; *Lucubrationes Lambetanæ*, etc., Tubingen, in-8; *Dissert. de ingenio Gallorum*, ibid., 1736, in-8; *Annotationes ad Gravesandii Introductionem ad metaphysicam*, ibid., 1737-38, 2 part. in-4; *Oratio de vitâ nemini mancipio*, etc., ibid., 1739, in-4; *Factum Simsonis ab αὐτοχειρίας crimine vindicatum*, ib., idem. C'est Maichel qui a fourni les détails sur les églises luthériennes à l'éditeur des *Cérémonies et Coutumes religieuses*.

MAICHIN (ARNAUD), célèbre avocat de Bordeaux au 17e S., a laissé : *Summa juris civilis*, St-Jean-d'Angely, 1654, in-8; *Histoire du Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois*, ib., 1671, in-8; *Commentaires sur la coutume de St-Jean-d'Angely*, Saintes, 1708, in-4. Il est assez estimé comme jurisconsulte et nullement comme histor., quoique ses recherches histor. n'aient pas été sans utilité.

MAIDALCHINI-PAMFILI (OLIMPIA), née à Viterbe en 1594, d'une famille noble mais pauvre, quitta le couvent où elle avait été élevée pour épouser un des cadets de la maison Pamfili, qui ne lui apporta aucune fortune et la laissa veuve après quelques années de mariage. Olimpia, avide d'honneurs et de richesses, vit bientôt son ambition satisfaite par l'élévation de J.-B. Pamfili, son beau-frère, au souverain pontificat sous le nom d'Innocent X : c'est à force d'intrigues qu'elle était parvenue à lui faire décerner la tiare; aussi eut-elle la principale part au gouvern. de l'Eglise tant que vécut ce pontife. Mais la faveur extraordinaire dont elle avait joui ne se prolongea pas sous son successeur Alexandre VI, qui la repoussa lorsqu'elle vint le complimenter sur son élection, et la relégua à Orviète, où elle mourut en 1656, laissant une fortune immense dont la plus grande partie passa au prince Camille Pamfili, son fils unique. Gregorio Leti a publ. en italien, sous le nom de l'abbé Gualdi, la *vie* de D. Olimpia Maidalchini, traduite en français par Renoult, Leyde, 1666, in-12, et depuis par Jourdan (*v.* ce nom).

MAIDSTON (RICHARD de), théolog. angl. d'Oxford, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le comté de Kent, m. en 1396 au couvent d'Ailesford, avait beaucoup de talent pour la chaire, et combattit avec succès par ses prédications l'hérésie de Wiclef. Il a laissé un grand nombre d'ouv. qui sont en MSs. dans les principales biblioth. d'Angleterre. La *Bibliotheca carmelitana*, tom. 2, pag. 682, en donne la liste. Le seul qui paraisse avoir été imp. est le recueil de ses sermons : *Sermones dominicales intitulati : Dormi securè*, in-folio, sans date (vers 1480), Lyon, 1494, in-4, goth., et Paris, 1520, même format.

MAIENNE (CHARLES DE LORRAINE, duc de), 2e fils de François de Lorraine, duc de Guise, né en 1554, fit ses prem. armes contre les Turks et y acquit une réputat. de bravoure qu'il soutint dans les guerres civiles, à la défense de Poitiers, au siége de La Rochelle, à la bataille de Moncontour et surtout à la prise de Brouage. Après la mort de ses 2 frères (le duc de Guise et le cardinal de Lorraine), dont il apprit la nouvelle à Lyon, il revint à Paris, où sous le titre de *lieutenant-général de l'état et couronne de France*, il domina dans le conseil de la ligue. A la m. du cardinal de Bourbon, il fut, dit-on, l'aut. de l'arrêt fameux du parlement pour le maintien de la loi salique rendu en 1593. Cependant après la reddition de Paris, Maïenne se réconcilia avec Henri IV, qui vécut avec lui dans la plus grande intimité, et le nomma gouv. de l'Ile-de-France. Maïenne m. à Soissons en 1611. — MAIENNE (Henri de LORRAINE, duc de), fils unique du précédent, grand-chambellan de France et gouvern. de Guienne, fut tué d'un coup de mousquet dans l'œil en 1621 au siége de Montauban, sans laisser de postérité.

MAIER (MICHEL), fameux alchimiste allem., né en 1568 à Rindsbourg dans le Holstein, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la médecine et s'établit d'abord à Rostock. L'emper. Rodolphe le nomma son médecin et lui expédia des lettres de noblesse en récompense de ses services; mais bientôt il se passionna pour le grand œuvre, et y sacrifia sa fortune et sa réputation. Il m. à Magdebourg en 1622. Il a laissé un grand nombre d'ouv. devenus rares, et en général plus curieux qu'utiles. On en trouvera les titres dans la *Bibliothèque hermétique* de Lenglet Dufresnoy et dans le *Dictionn. de médec.* d'Eloy, au mot *Mayer*.

MAIER. V. MAYER et MEYER.

MAIGNAN (EMMANUEL), célèbre phys. et mathématicien, né à Toulouse en 1601, entra dans l'ordre des minimes à l'âge de 18 ans, s'appliqua à l'étude des mathématiq., y fit de grands progrès, et fut appelé à Rome en 1636 pour profess. cette science dans le couvent de la Trinité-du-Mont, et revint à Toulouse en 1650. Louis XIV, passant par cette ville en 1660, voulut visiter son cabinet de machines et tenta d'attirer à Paris ce savant religieux, qu'il ne put décider à quitter sa cellule. Le P. Maignan m. en 1676. On a de lui : *Perspectiva horaria*, etc., Rome, 1648, in-fol.; *Cursus philosophicus*, Toulouse, 1652, 4 vol. in-8, Lyon, 1673, in-fol; *Sacra Philosophia entis supernaturalis*, Lyon, 1662-72, 2 v. in-fol. *Dissert. theolog. de usu licito pecuniæ*, ib., 1673, 1675, in-12.

MAIGRET. V. MEIGRET.

MAIGROT (CHARLES), évêque de Conon (*in partibus*), et vicaire apostolique en Chine, né à Paris en 1652, m. à Rome en 1730, s'est rendu célèbre par son mandement de 1693 par lequel il condamnait plusieurs rits et cérémonies observés en Chine. Maigrot, combattu en ce point par les jésuites de Chine et défendu par le saint-siége, comparut devant l'emper. avec M. de Tournon, légat du pape, et qui était arrivé à Pé-king avec un bref de félicitation pour l'évêque de Conon. L'emper. n'ayant pu persuader celui-ci que les cérémonies observées en Chine n'étaient pas contraires à la religion chrét.,

le bannit de ses états. Maigrot revint à Rome, et y passa le reste de ses jours dans la faveur des papes Clément XI, Innocent XIII et Benoît XIII. On peut lire les détails de l'affaire du mandement de ce prélat dans l'*Histoire ecclésiastique du 17e S.* par Dupin, tom. 4.

MAIKOF (Basile-Ivanovitsch), poète russe, né à Jaroslaf en 1725, m. en 1778 à Moscou, avait d'abord porté les armes dans les troupes impériales. Il était parvenu au grade d'officier-général, lorsqu'il quitta la carrière militaire pour celle de l'administration. Doué de gr. disposit. naturelles pour la poésie, Maïkof n'avait reçu qu'une éducat. très-négligée; mais il répara aisément ce défaut par le travail. Outre deux poèmes comiques (*l'Elisée* ou *Bacchus furieux* et le *Jeu de l'hombre*), on a de lui deux tragéd., des odes, des fables, etc. Ses *OEuv. complètes* ont été recueillies en un vol., St-Pétersbourg, 1809.

MAILHOL (Claude), genovéfin, né à Carcassonne en 1703, m. en 1775, associé de l'académie de Béziers, est aut. de deux *Mémoires* qui parurent en 1770; l'un *sur les longitudes à découvrir en mer;* l'autre *sur un marbre des Juifs que l'on voit à Béziers.* Dans ce dern. écrit l'aut. cherche à prouver que la chronologie de la Bible hébraïque était la même que celle des *Septante*, avant qu'elle n'eût été altérée par un certain juif nommé Akiba, qui vivait vers l'an 138. La même question avait déjà été traitée par le savant P. Pezron (*v.* ce nom).—Mailhol (Jean-Pierre), frère du précéd., chan., théologal, puis grand-vicaire à Mirepoix, né à Carcassonne en 1729, m. dans les dern. années du 18e S., a laissé une *Oraison funèbre de Louis XV;* et un *Exercice de l'âme pendant la messe et les vêpres.* — Mailhol (Gabriel), de la même famille que les précéd., né à Carcassonne en 1725, m. à St-Papoul en 1791, s'était d'abord fait connaître par un poème intit. : *les Beaux-Arts placés au Temple de Mémoire*, qui fut couronné en 1750 par l'académ. des jeux floraux; et il donna successivem. un gr. nombre d'ouv. anonymes, dont les plus importans sont : *Anecdotes orientales*, 1752, 2 vol. in-12 (qu'il ne faut pas confondre avec un ouv. portant le même titre pub. en 1773 par Mentelle); la *Nouvelle du jour*, ou *les Feuilles de la Chine*, 1753, in-12, roman dont Fréron a fait une critique sévère; *Euménide et Gondamir, hist. fr.*, 1756, in-12; *Lettres aux Gascons*, Toulouse, 1771, in-12, etc. G Mailhol donna aussi au théâtre plus. pièces, dont les plus remarquables sont : *les Femmes*, comédie-ballet, 1753 : *Paros*, tragédie en 5 actes, 1754; *les Lacédémoniennes* ou *Lycurgue*, coméd. en 3 actes, en vers libres, même année; *le Prix de la beauté*, ou *le Jugement de Pâris*, coméd.-ballet, 1754; *Ramir*, coméd. héroïq. qui eut du succès : M. Oraignon, avocat, avait aidé l'aut. dans cette composition. Enfin Mailhol n'a pas craint de mettre en vers l'admirable comédie de l'*Avare* de Molière : « C'est en 1775 (a écrit M. Auger) qu'a paru ce chef d'œuvre de hardiesse et de sottise. » On trouve des détails sur les Mailhol dans les *Souvenirs et Melanges litteraires* de M. de Rochefort (de La Bouisse), Paris, 1826, 2 vol. in-8.

MAILLA, ou plutôt MAILLAC (Joseph-Anne-Marie de MOYRIA de), jésuite-missionnaire, né en 1679 au château de Maillac, fut envoyé à la Chine en 1702, et s'y concilia l'estime et la confiance des emper. Khang-hi et Khian-loung. Le prem. le revêtit du titre de mandarin et le fixa à sa cour, en récompense du zèle avec lequel il avait dressé la carte générale de la Chine et de la Tartarie qu'avait demandée ce prince. Le P. Maillac m. à Pe-king en 1748. On a de lui une trad. franç. du *Thoung-kian-kang mou;* mais c'est plutôt un extrait avec quelques additions étrangères au texte : cette trad. a été publ. par M. l'abbé Grozier et l'orientaliste Desbauteraies, Paris, 1777-83, 12 vol. in-4, avec cart. et planches. On connaît encore du P. de Maillac 13 lettres imp. en tête du 1er vol. de l'*Histoire générale de la Chine;* une 14me insérée à la fin du *Chou-king* du P. Gaubil; et deux autres dans le 14me recueil des *Lettres édifiantes.*

MAILLANE (Paul-Joseph des PORCELLETS, marquis de), historien, né à Beaucaire en 1684, descendait de Guillaume des Porcellets, l'un des deux Français que l'on épargna, dit-on, à cause de leur vertu dans le massacre des Vêpres siciliennes. Il m. à Aix en Provence en 1745, après avoir publ. des *Recherches historiq. et chronologiq. sur la ville de Beaucaire*, 1718, in-8 : ouv. rempli d'erreurs et d'anachronismes qui en ôtent tout le mérite. Il avait entrepris d'écrire aussi les *Annales de Beaucaire;* mais cet ouv. est resté imparfait.

MAILLANE (Pierre-Toussaint DURAND de). V. Durand.

MAILLARD (Olivier), doct. de Sorbonne et profess. de théolog., né en Bretagne dans le 15e S., m. près de Toulouse en 1502, fut chargé d'emplois honorables par le pape Innocent VIII et par plus. souverains. Prédicateur du roi Louis XI, il ne sut pas se tenir dans les bornes de la véritable liberté évangél., et ayant glissé dans ses sermons des traits piquans sur ce monarque, celui-ci fit dire au prédicateur qu'il le ferait jeter dans la rivière. « Le roi est le maître, dit-il, mais dites-lui que je serai plus tôt en paradis par eau qu'il n'y arrivera avec ses chevaux de poste. » Louis XI venait d'établir les relais de la poste; il ne fit pas attention à la sotte réponse du cordelier et le laissa dire ce qu'il voudrait. Nous avons de lui en style macaronique le précis de ses *Sermons*, faits la plupart à St-Jean-en-Grève, en breton, Lyon, 1503, in-fol., Paris, et Lyon sous différens titres partiels; *Sermon* prêché le 5e dimanche de carême à Bruges en 1500, in-4, en franç. goth., peut-être le seul livre, dit Debure, où il soit fait mention de l'éloquence *tousseuse* de ce temps, dont on trouve l'indication en marge par des *hem! hem!* aux endroits où il était de la bienséance du prédicat. de s'arrêter pour tousser. On a encore de lui *la Confession générale du frère Olivier Maillard*, Lyon, 1526, in-8, goth.; *la Conformité et Correspondance des SS. mystères de la messe à la passion de N.-S. J.-C.*, Paris, 1552, in-8, goth. Le P. Lefèvre, dans son *Grand Art de rhetorique*, rapporte une ballade faite par Maillard, et l'on trouve aussi de lui dans un recueil de pièces, in-8, goth. (*Catalog.* de La Vallière, no 3007), une chanson piteuse qu'il chantait dans un de ses sermons, sur l'air : *Bergeronnette savoisienne.*

MAILLARD. V. Desforges et Tournon.

MAILLARD (N., demoiselle), actrice et cantat. distinguée, eut les Corette pour maîtres de chant, et, après avoir fait l'essai de ses talens en Russie, auprès de Catherine II, vint débuter à l'Opéra de Paris, en 1782, par le rôle de Colette, du *Devin du village.* Elle y fut bientôt admise à partager l'emploi des reines avec Mme St-Huberty, et s'acquit une grande réputation dans *Alceste*, *Armide*, *Iphigénie en Tauride;* mais c'est surtout dans les rôles de *Clytemnestre* et d'*Hécube* qu'elle atteignit une perfection au-delà de laquelle on a peine à rien concevoir. Cette femme, si chérie du public, ne fut pas heureuse, et m. il y a quelques années d'une maladie de langueur causée par des chagrins domestiques.

MAILLÉ-BRÉZÉ, illustre et ancienne maison de la Touraine, connue dès le 11e S. — Jacquelin de Maillé, chev. du Temple vers l'an 1200, périt en combattant contre les infidèles et préféra la m. à la liberté que ses ennemis lui offraient. — Simon de Maillé-Brézé, fils de Guy de Maillé, gouvern. d'Anjou, né en 15 5, fut abbé de l'ordre de citeaux à Laon, d'où il fut tiré en 1553 pour occuper le siége archiép. de Tours, où il m. en 1597, laissant une trad. lat. de quelques *Homélies* de Saint

Basile, Paris, 1558, in-4, et un *Discours au peuple de Touraine*, ibid., 1574, in-16.—Urbain de MAILLÉ-BRÉZÉ, capitaine des gardes du roi, maréchal de France, ambassad. près le roi de Suède, Gustave-le-Grand, en 1631, ambassad. en Hollande et gouvern. d'Anjou en 1636, vice-roi de Catalogne en 1642, m. en 1650 au château de Milly près de Saumur, avait épousé la sœur du cardinal de Richelieu. Le recueil de ses *Lettres* à MM. de Bouthillier et de Chavigny, en 4 vol. in-fol., était conservé dans la biblioth. de M. de Bouthillier, ancien évêque de Troyes. — Armand de MAILLÉ BRÉZÉ, fils du précéd., duc de Fronsac et de Caumont, amiral de France, né en 1619, se distingua dans la guerre de Flandre en 1538, commandait une escadre dans le siége de Cadix en 1640, et fut tué d'un d'un coup de canon au siége d'Orbitello en 1646, à l'âge de 27 ans. Le P. Lemoyne, jésuite, et plusieurs autres poètes, ont déploré sa mort; il a un article détaillé dans Bayle, et son portr. se trouve aussi dans le recueil de Moncornet.

MAILLEBOIS (JEAN-BAPT.-FRANÇ. DESMARETS, marquis de), maréchal de France, fils de Nicolas Desmarets, contrôleur-général et pet.-fils de Colbert, né à Paris en 1682, m. dans cette ville en 1762, se distingua au siége de Lille en 1708, soumit la Corse en 1739, défit les Autrichiens et les Piémontais entre Valence et Alexandrie en 1745, et exécuta une retraite honorable dans la guerre contre les Autrichiens en faveur de l'infant don Philippe en 1746. L'*Histoire de ses Campagnes en Italie* a été pub. par le marquis du Pezay, Paris, imp. roy., 1775, 3 vol. in-4, avec atlas in-fol. — MAILLEBOIS (Yves-Marie DESMARETS, Cte de), fils du précédent, lieutenant-général, gouverneur de Douai, né en 1715, servit sous son père dans la guerre d'Italie, et l'aida de ses conseils dans sa fameuse retraite sur le Var. Il se signala en 1748 à la prise du Port-Mahon. Mais ayant publ. un *Mémoire* contre le maréchal d'Estrées, il fut accusé de calomnie et renfermé dans la citadelle de Doullens. Libre en 1784, et envoyé en Hollande pour soutenir contre la Prusse le parti démocratique, il fut dénoncé à l'assemblée nation. en 1790, pour avoir rédigé un plan de contre-révolution : décrété d'accusation, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Liége en 1791.

MAILLET (BENOÎT de), né à St-Mihiel en 1656, fut consul-général de France en Egypte, puis inspecteur des établissem. franç. dans le Levant et sur les côtes de Barbarie; il s'acquitta de ces emplois de la manière la plus satisfaisante, et m. à Marseille en 1738. On a de lui : *Relation..... touchant le dessein qu'ont les missionnaires d'entrer en Ethiopie*, impr. à la suite de la *Relation d'Abyssinie*, par le P. Lobo; *Descript. de l'Egypte*, etc., Paris, 1735, in-4; La Haye, 1740, 2 vol. in-12; trad. en flam., La Haye, 1737, 2 v. in-4; *Idée du gouvern. anc. et mod. de l'Egypte*, etc., ib., 1743, 2 part. in-12, fig.; *Telliamed*, ou *Entret. d'un philos. indien avec un missionn. franç.*, mis en ordre par J.-A.-G. (Guer), Amsterd., 1748, in-8; nouvelle édition augmentée sur les originaux de l'auteur avec une *Notice* (par Lemascrier), Paris, 1755, 2 vol. in-12. — Un autre MAILLET, maître des comptes du Barrois au 18e S., a publié un ouvrage curieux et utile sous le titre de *Mém. alphabét. pour servir à l'histoire, au pouillé et à la descript. du Barrois, contenant les noms des villes, bourgs, villages, hameaux*, etc., etc., Bar-le-Duc, 1749, in-8.

MAILLET-DUCLAIRON (ANTOINE), commissaire de la marine et du commerce royal en Hollande, né à Hurigny, près Mâcon, en 1721, mort à Paris en 1809, rendit d'importans services, et fut honoré de l'estime et de la bienveillance de Louis XV et de ses ministres. On a de lui : *Essai sur la connaissance des théâtres franç.*, Paris, 1751, in-12; *Eloge du maréchal de Saxe*, 1759, in-12; *Observat. d'un Américain des îles neutres sur la négociat. de la France et de l'Anglet.*, etc., 1761, in-12; *Cromwell*, tragédie, 1764, in-12; *Gustave Wasa*, tragédie, traduite de l'anglais de Brooke, 1766, in-8.

MAILLY (FRANÇ. de), cardinal-archevêque de Reims, né à Paris en 1658, se montra ferme à soutenir les mandemens par lesquels il avait ordonné de recevoir la bulle *Unigenitus*, et adressa en 1718 une *lettre* de représentat. au régent, qui avait imposé silence à l'archevêque et à ses adversaires. Des copies s'en étant répandues, cette lettre fut déférée au parlement de Paris, qui la condamna au feu. Mailly, dans une *circulaire* adressée à son clergé, se félicita de cette condamnation comme d'une faveur, et par un nouveau mandement condamna les *appelans*. Il fut créé cardinal dans ce même temps par le pape Clément XI, et le régent, piqué d'une nominat. où il n'avait point eu de part, lui défendit de porter les marques de sa dignité. Ce ne fut qu'en 1720 que Louis XIV lui donna la barrette. Ce prélat m. en 1721 à l'abbaye de St-Thierry, près de Reims.

MAILLY (le chevalier de), littérateur, filleul de Louis XIV, fut destiné dès sa naissance à la profession militaire, et, après avoir cultivé les lettres avec plus de zèle que de succès, m. à Paris dans l'obscurité vers 1724, fort avancé en âge. On a de lui : la *Vie d'Adam*, trad. de l'ital. de Loredano, Paris, 1695, in-12; *Rome galante*, etc., ib., 1685, 2 t. in-12, réimp. sous ce titre : *Amours des Empereurs romains*, etc., Amsterdam, 1701, in-12; *Hist. de la républ. de Gênes*, Paris, 1696, 3 vol. in-12; ib., 1742; *Aventures secrètes et plaisantes*, ib., 1698, in-12; *Avent. et Lettres galantes*, avec *la Promenade des Tuileries*, et *l'Heureux Naufrage*, ibid., 1700, 1718, 2 vol. in-12; *Histoire secrète des Vestales*, ib., 1701, in-12; les *Entretiens des cafés de Paris*, Trévoux, 1702, in-12; *diverses Aventures de France et d'Espagne*, Paris, 1707, in-12; *Nouvelles toutes nouvelles*, ib., 1708; Amsterd., 1710, in-12; *Hist. du prince Erastus*, trad. nouv. de l'esp., ib., 1709, in-12; *la Promenade du Luxembourg*, Rouen, 1713, in-12; *l'Horoscope accomplie*, Paris, 1713, in-12; *Voyage et Aventures des 3 princes de Sarendip*, trad. du persan, ibid., 1719; Amsterdam, 1721, in-12, et dans le t. 25 du *Recueil des Voyages imaginaires*; et un *Eloge de la Chasse*, Paris, 1723; Amsterd., 1724, in-12, que l'auteur présenta à Louis XV. Voir les *Nouvelles littéraires*, 1704.

MAILLY (LOUISE-JULIE DE NESLE, comtesse de), née à Paris en 1710, morte dans cette ville en 1751, avait épousé à l'âge de 16 ans Louis-Alex. de Mailly, son cousin, et succéda à sa mère comme dame d'honneur de la reine en 1729. Son esprit et l'éclat de sa beauté la firent distinguer de Louis XV. Mme de Mailly aimait en secret le roi, et se prêta facilem. aux intent. des courtisans qui lui avaient ménagé une première entrevue. Mais bientôt elle fut abandonnée pour Mme de Vintimille. Celle-ci mourut en couches et fut remplacée par sa sœur la marquise de la Tournelle, depuis duchesse de Châteauroux, qui la fit éloigner de la cour. Mme de Mailly se retira; et, comme dans le temps de sa faveur elle n'avait rien fait pour les intérêts de sa fortune, elle manqua bientôt du nécessaire. Le roi l'ayant appris lui fit une pension de 40,000 l., dont elle ne garda que ce dont elle ne pouvait se passer, abandonnant le reste aux pauvres. Sa mort fut celle d'une chrétienne pénitente.

MAILLY D'HAUCOURT (JOSEPH-AUGUSTIN, comte de), maréchal de France, né en 1708, entra au service en 1726, et commença ses campagnes par le siége de Kehl en 1733. Nommé commandant en chef du Roussillon, il s'occupa d'y rétablir l'ordre qu'une administration indolente avait négligé, et par ses soins le Roussillon changea totalement de face, tant sous le rapport militaire que sous ceux du commerce, de la civilisation et de l'in-

struction. En 1790, Louis XVI lui confia le commandement d'une des 4 armées décrétées par l'assemblée nation.; mais il donna sa démiss. la même année, dès qu'il eut appris le départ du roi et de sa famille. Le 10 août 1792 il pénétra jusqu'au monarque, et, tirant son épée, le genou en terre, lui jura de mourir à ses côtés ou de relever le trône. Fidèle à sa parole il fut décapité en 1794 à Arras, où il avait été transféré, et fit entendre sur l'échafaud le cri de *vive le roi !*

MAILLY (Jean-Bapt.), historien, né à Dijon en 1744, mort dans cette ville en 1794, professeur d'histoire au collége de Godran, membre de l'académie de Dijon, s'est fait connaître par les ouvr. suiv. : *l'Esprit de la Fronde*, Paris, 1772, 5 vol. in-12; *l'Esprit des Croisades*, ibid., 1780, 4 vol. in-12; *Fastes juifs, romains et français*, Paris (Dijon), 1782, 2 vol. in-8; des *Poesies* fugitives, des *Lettres*, des *Discours*, des *Mémoires;* il a publ. avec M. le comte François de Neufchâteau : *Poésies diverses de deux Amis* (Amsterd. (Dijon), 1768, petit in-8. Il a été aussi pendant les années 1776-77 le principal rédacteur des *Affiches littér. de Bourgogne*, 2 vol. in-4.

MAIMBOURG (Louis), jésuite, né à Nanci en 1620, ne commença à écrire qu'assez tard; mais par sa hardiesse dans la défense des libertés de l'église gallicane, il s'attira l'animadversion du pape qui lui ordonna de quitter les jésuites. Le roi de France lui fit une pension et lui accorda une retraite à l'abbaye de St-Victor, où il m. en 1686, laissant imparfaite une *Hist. du schisme d'Anglet.* On a en outre de lui un grand nombre d'ouvr. dont on trouve la liste exacte dans Joly, *Remarques sur le Dict. de Bayle.* Le rec. de ses *Œuvres* a été publ. à Paris, 1686-87, 14 vol. in-4, ou 26 vol. in-12; il comprend les *Hist. de l'Arianisme*, — *des Iconoclastes*, — *du Schisme des Grecs*; — *des Croisades*; — *de la Décadence de l'emp. depuis Charlemagne*; — *du gr. Schisme d'Occident*; — *du Luthéranisme*; — *du Calvinisme*; — *de la Ligue*, etc., etc. Voltaire a dit de cet aut. qu'il eut trop de vogue d'abord, et qu'ensuite on l'a trop négligé. Il est certain qu'à part l'agrément du style, qu'on ne saurait lui reconnaître, il déploie comme hist. plus d'érudit. que de critique et de goût. — Théodore Maimbourg, parent du préc., m. à Lond. en 1693, précept. d'un fils naturel de Charles II, avait quitté la relig. cathol. pour se faire protest., et il adressa au P. Maimbourg une *Lettre* de justificat., imp. en 1659. On a de lui un *Examen du Tr. relatif à l'Eucharistie*, Cologne, 1683, in-12, et une *Réponse sommaire à la méthode du cardinal de Richelieu*, dédiée à Mme de Turenne, et publiée par Samuel Desmarets, Groningue, 1664. Rentré de nouveau, cette même année, dans l'église romaine, et renégat encore une fois peu de temps après, il se retira en Angleterre, où il publia sa *Réponse* à *l'Exposit. de la Foi*, par Bossuet, en 1688.

MAIMON (Salomon), philos. allem. du 18e S., né en 1753 à Neschwitz en Lithuanie, de parens israélites, possédait à l'âge de 11 ans toutes les connaissances exigées d'un rabbin, et se livra dès-lors à l'étude des livres cabalistiques. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans un état complet d'indigence, et avoir essuyé toutes sortes de dégoûts de la part de ses co-religionnaires eux-mêmes, il finit par trouver un protect. dans le comte de Kalkreuth, qui lui donna asile dans l'une de ses terres, près de Freistadt, et il y m. en 1800. Maimon avait été lié successivem. avec le célèbre Moïse Mendelssohn et le poète Kuh, ses compatriotes. A un vrai talent pour les spéculat. de la philos. la plus abstraite, il joignait beaucoup de légèreté, de bizarrerie et d'entêtem.; il avait un fonds de scepticisme qui le conduisit non-seulem. à examiner avec beaucoup de hardiesse les fondem. de la croyance relig. de sa nation, mais encore les systèmes des philos. chrét.; et l'on doit avouer qu'il a fait preuve d'autant de perspicacité que de sagesse dans les réfutat. qu'il a faites de celui de Kant, à l'étude duquel il était néanmoins redevable de cette même justesse d'appréciat. qui lui servit à le combattre dans plus. points. Outre de curieux *Mém.* sur sa vie (pub. à Berlin par Ch.-P. Moritz, 1792-93, 2 vol. in-18), Maimon a laissé div. écrits philos., dont le meill. a pour titre : *Recherches crit. sur l'Esprit hum.*, etc., Leipsig, 1797, in-8. Il a de plus travaillé au *Magasin psycologique* de M. Moritz. On trouve la liste de ses ouvr. dans Meusel, et l'extrait de son auto-biographie dans la *Galerie des Tableaux hist. du 18e S.*, par Sam. Baur, tom. 5. Voy. aussi, pour l'exposé de ses doctrines philos., le gr. ouvrage de M. Dégérando intit. : *Hist. comparée des Systèmes de Phylosophie*, etc.

MAIMONIDE, ou MOISE fils de Maimon, le plus célèbre des Rabbins, né à Cordoue en 1131 ou 1136 suivant les juifs, mais plus probablement en 1139, étudia la philos. et la médecine sous Abou-Djaffar-ibn-Tophaïl, et ensuite sous Averroës, dont il se concilia l'amitié par son zèle et ses heureuses dispositions. Il excella dans la philosophie, approfondit la jurisprud. des juifs et leur théologie, où il ne partagea pas leurs erreurs; enfin il était très-versé dans les mathémat., et écrivait égalem. bien en arabe et en hébreu. De ses nombreux ouvr. les plus import. sont : *l'Iad Khasacah*, ou *la Main forte*, abrégé du Talmud, en hébreu, impr. une prem. fois sans date en 2 v. in-fol, édit. décrite par de Rossi dans ses *Annales heb. typ.*, p. 126 et suiv., Soncino, 1490; Constantinople, 1509; Vienne, 1524, 2 vol. in-fol.; le *Docteur des perplexes*, *Moréh Nérokim*, trad. par Aben Tibbon, et impr. une 1re fois sans date (Thessalonique, 1480, suiv. M. de Rossi); Venise 1551, in-fol.; Sabioneta, 1553, in-fol., et Berlin, 1791, in-4, par le R. Salomon Maïmon. Les juifs regardent Maïmonides comme le prem. écrivain de leur nation. M. Michel Berr a donné en 1815, in-8, une *Notice sur Maymonide*, etc.

MAIMOUN BEN KAIS, plus connu sous le nom d'*Ascha*, poète arabe, contemporain de Mahomet, m. l'an 6 ou 7 de l'hégire, composa sur la fin de sa vie des vers en l'honneur de Mahomet, et se serait rendu auprès de lui pour faire profession de l'islanisme entre ses mains, si les coraischites ne l'eussent arrêté en chemin par la promesse d'un don de cent chameaux.

MAINARDO. V. Arlotto.

MAINE (Louis-Auguste de BOURBON, duc du), fils de Louis XIV, et de mad. de Montespan, né à Versailles en 1670, légitimé en 1673, et déclaré prince souverain de Dombes en 1682, épousa en 1692 Anne-Louise-Bénédicte, petite-fille du grand Condé. Ayant reçu avec les autres princes légitimés le titre et les prérogatives de prince du sang, il en fut privé avec eux par le duc d'Orléans, devenu régent du royaume, avec qui pourtant il se réconcilia quelque temps après. Le duc du Maine m. à Sceaux en 1736 d'un cancer au visage, laissant deux fils, Louis-Auguste et Louis-Charles, qui lui succédèrent l'un après l'autre, dans la principauté de Dombes. Il a laissé une *traduction* des prem. chants de *l'Anti-Lucrèce*. — Maine (Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, duchesse du), petite-fille du grand Condé, née en 1676, épousa à l'âge de seize ans le duc du Maine (Louis-Auguste), et parut très-soigneuse de conserver à son époux le rang et les honneurs que le roi lui avait accordés. Lorsqu'à la m. de Louis XIV ce rang et ces honneurs furent enlevés au duc du Maine, la duchesse ne put retenir sa vengeance; elle fit entrer son mari dans ses projets, mais elle fut arrêtée et conduite au château de Dijon, puis à Châlons, et ne reparut à la cour qu'en 1720. Elle prodigua les soins les plus affectueux à son époux dans la maladie cruelle qui

le mit au tombeau, et m. en 1753 à l'âge de 77 ans.

MAINE DE BIRAN (Marie-François-Pierre-Gontrier), né à Chanteloup près Bergerac (Périgord), et m. à Paris en 1824, avait servi dans les gardes du corps avant la révolution ; il passa dans l'obscurité les temps de trouble, et fut député, mais ne siégea pas au conseil des cinq-cents, son élection ayant été annulée au 18 fructidor. Sous le gouvernement impérial il devint successivement membre du conseil de préfecture de son départem., sous-préfet de Bergerac, et député au corps législatif (1810) ; enfin en 1813 il fit partie de cette commission célèbre qui au mois de décemb. osa élever la voix contre les volontés du maître absolu qui gouvernait la France. Après la restauration, Maine de Biran siégea dans les chambres de 1814, de 1815, de 1817 et dans les suivantes, où il vota constamment dans le sens du ministère : à sa mort il était conseiller d'état à la section de l'intérieur, memb. de la commission de liquidation des créances étrangères, correspond. de l'institut et membre des ordres de St-Louis et de la Légion-d'Honneur. Telle fut la carrière politique de Maine de Biran. D'autres travaux avaient aussi occupé une grande partie de sa vie : ce sont les sciences métaphysiq. où il parvint à une grande profondeur ; il mérita un rang distingué parmi les idéolog. modernes. On trouve dans le journal *le Globe*, année 1825, n° 139 et 140, une analyse détaillée de la philosophie et des opinions de Maine de Biran. Outre plus. ouv. inédits sur cette matière, on a de lui : *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, ouv. qui remporta le prix proposé par la classe des sciences morales et politiques de l'institut national, Paris, an XI (1803), in-8 ; un *Mémoire sur la décomposition de la pensée* ; un *Examen des leçons de M. La Romiguière*, et un *Article sur Leibnitz*.

MAINE (Lacroix du). V. Lacroix.

MAINFROI. V. Manfred.

MAINGRE (le). V. Boucicaut.

MAINO (Jason), jurisconsulte italien, né à Pesaro en 1435, professa le droit avec le plus grand éclat à l'université de Pavie, fut créé chevalier et comte palatin par l'emper. Maximilien, et m. dans cette même ville en 1519. Il a laissé de nombreux ouv. de jurisprud. qui ont été recueillis et imp. à Lyon, 1536, Venise, 1590, en 9 vol. in-fol. On peut consulter sur Maino, Argelati (*Biblioth. script. mediol.*), Tiraboschi (*Istor. lett.*), et les Mém. de Niceron, tom. II.

MAINTENON (Françoise d'AUBIGNÉ, marquise de), petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, née en 1635 dans les prisons de la Conciergerie de Niort, où était détenu son père Constant d'Aubigné, fut menée à 4 ans en Amérique par celui-ci, qui à sa m. (1645) laissa sans aucune ressource une famille en bas âge. Sa veuve ne se détermina qu'à regret à confier la jeune d'Aubigné à Mme de Villette, tante de l'enfant, qui en effet l'éleva dans les principes du calvinisme. Lorsqu'ensuite Mme de Neuillant, sa parente, l'eut retirée des mains de Mme de Villette sous le prétexte de la sauver de l'hérésie, on lui fit endurer toutes sortes d'humiliat. et de dégoûts pour obtenir son abjuration, qu'elle fit enfin aux Ursulines de Niort. Rendue à la relig. de sa mère, la jeune personne se trouva privée des bontés de sa tante ; et Mme de Neuillant, qui d'abord pensait avoir fait assez pour elle en la ramenant au catholicisme, ne manqua point de lui faire payer bien cher sa dépendance. Telle était l'amertume des tracasseries qu'on lui faisait supporter, qu'elle put s'estimer heureuse d'épouser le poète Scarron, alors, comme on sait, vieux et perclus de tous ses membres. C'est à cette époque que se rapporte l'entrée de Mme Scarron dans le beau monde et sa liaison avec Ninon de Lenclos, qui, on doit le dire, a rendu un témoignage assez flatteur de la pureté de sa conduite et de la solidité de ses vertus. A la mort de son époux (1660), celle que plus tard la fortune devait élever si haut allait de nouveau tomber dans l'indigence. On la pressa de donner sa main à un marquis débauché et bel esprit, mais elle s'y refusa, peut-être d'après les conseils de Ninon, et tout au moins avec l'approbation de cette femme célèbre qui à ce sujet dit que son amie valait bien *tous les marquis de la France*. Cependant la belle veuve était l'objet des empressemens de galans les plus à la mode ; Villarceaux est le seul qui paraisse avoir obtenu quelque accès dans son cœur. La reine-mère lui avait continué la pension de 1,500 livres qu'elle faisait à Scarron, et la reine la porta à 2,000. Mais cette pension cessa à la mort de la reine-mère, et ce fut en vain qu'elle présenta au roi de nombreux placets pour qu'il la lui fît rétablir ; enfin, lasse de solliciter, Mme Scarron allait partir pour le Portugal avec la princesse de Nemours (fiancée du roi Alphonse VI), lorsqu'une flatterie adroite intéressa à son sort la *merveille de la France*, Mme de Montespan, à qui elle se fit présenter, et qui en lui accordant sa protect. prépara elle-même la fortune de celle qui la devait bientôt éclipser. Chargée du soin des enfans de la maîtresse du monarque, elle s'acquitta de cette fonction avec tant de zèle que Louis fit monter sa pension à 2,000 écus. Insensiblem. Mme de Montespan vit son crédit s'affaiblir. La jeune veuve qui plus que jamais donnait carrière aux rêves d'une ambit. qui l'avait toujours dévorée, employa les premiers bienfaits du roi à acquérir la terre et le château de Maintenon, qui furent érigés pour elle en marquisat. La reine mourut en 1683. Louis XIV éleva bientôt Mme de Maintenon au faîte des honneurs, et quoiqu'en public elle ne prît aucun rang et ne fût qu'une personne de la cour, elle eut dans le particulier toutes les prérogatives et les distinctions qui ne pouvaient appartenir qu'à l'épouse du roi. On a dit que le monarque et elle avaient reçu la bénédiction nuptiale des mains de M. de Harley, archevêque de Paris, dans l'un des cabinets du roi, la nuit, en présence du P. Lachaise, ayant pour témoins Montchevreuil, le ch. de Forbin et Bontemps. L'époque en est incertaine. Voltaire la recule jusqu'en 1686. Ce mariage, quoiqu'il soit impossible de prouver son existence, demeure au nombre des supposit. admises comme faits incontestables. Mme de Maintenon profita de sa faveur pour faire du bien aux pauvres et à ses amis ; mais on lui reproche avec raison d'avoir sacrifié à ces dern. des hommes du premier mérite, tels que les Vendôme, les Catinat. Elle eut le tort bien plus grand de s'immiscer aux affaires de l'état, et de concourir imprudemm. à faire prendre par certains prêtres un ascendant démesuré sur l'esprit du vieux monarque. On regrette enfin de ne pouvoir excuser toutes ces fautes par les bonnes intent. qui la dirigeaient ni par les profus. de son inépuis. bienfais. Déjà une triste expér. l'avait désabusée des illusions d'une grandeur si chèrem. payée, lorsqu'elle sollicita du roi (1686) la fondat. de la maison de St-Cyr pour les filles nobles et pauvres. C'est dans cette noble retraite que la veuve de Louis XIV mourut en 1719, au milieu des dames de St-Louis. La Beaumelle a pub. ses *Lettres*, Nanci, 1752, 2 v. in-12, Amst., 1756, 9 v. in-12 ; une nouv. édit. a été pub. en 1807, 6 vol. in-12, avec une notice de M. Auger : une autre édit. de 1815, 4 vol. in-8 ou in-12, n'est que la réimpress. partielle de celle de 1807. On a pub. en 1826 : *Lettres inédites de madame de Maintenon et de madame des Ursins*, 4 vol. in-8. Mme de Maintenon a composé aussi l'*Esprit de l'institut des filles de St-Louis*, pub. par elle en 1699, in-12, et 1711 ; réimp. par Renouard, 1808, in-18 et in-12. On peut voir pour les détails de sa vie les *Souvenirs* de Mme de Caylus, les *Mémoires* de La Beaumelle, la *Vie de madame de Maintenon* par Caraccioli, 1 v. in-12, 1786 ; *Madame de Maintenon peinte par*

228

elle-même (par Mme Suard), 1810, in-8 ; et l'*Hist. de madame de Maintenon* par Lafont d'Aussonne, Paris, 1814, 2 vol. in-8. Mme de Genlis a pub. un roman histor. intit. *Histoire de madame de Maintenon*, Paris, 1814, 2 vol. in-8.

MAINVIELLE (Pierre), né en 1765, fils d'un riche marchand d'Avignon, embrassa dès les commencem. de la révolut. de 1789, le parti des plus furieux démagogues et figura dans toutes les scènes désastreuses qui affligèrent le Comtat. Il y exerça de telles atrocités dans les diverses fonctions dont il fut revêtu, que nommé député en 1793 à la convention nationale, le parti de la montagne l'abandonna à ses accusateurs et rougit d'avoir pour collègue un *assassin*. Décrété d'accusation et traduit devant le tribunal révolutionn., il fut condamné à mort le 30 oct. et exécuté le lendemain. — Joseph Mainvielle, frère du précéd. et complice de ses crimes, se précipita dans le Rhône, d'où on parvint à le tirer ; mais, peu de temps après, il se brûla la cervelle.

MAIOLO ou MAGGIOLI (Laurent), médec., né à Asti, m. à Gênes en 1501, a composé plus. ouvrages, dont on ne connaît que les deux suiv. : *Epifilides...... et de conversione propositionum*, etc., Venise, Alde, 1597, in-4 ; *de Gradibus medicinarum*, Venise, 1497, in-4.

MAIOLO (Simon), savant canoniste et compilat., évêque de Volturara dans la Capitanate, né à Asti en 1520, m. vers 1597, a donné une édit. revue et corrig. du comment. de Guill. Durand sur les actes du conc. tenu à Lyon en 1274, Fano, 1569, in-4. On cite aussi de lui : *de Irregularitatibus...... canonicis.....*, etc., Rome, 1576, in-4 ; *Historiarum totius orbis....... pro defens. sacrar. imaginum*, ib., 1585, in-4 ; *Dies caniculares*, imp. plus. fois en Allemagne, trad. en fr. par Rosset, Paris, 1610, 1643, in-4.

MAIONE DE BARI, grand-amiral de Sicile dans le 12e S., né à Bari dans la classe la plus obscure, parvint à force d'intrigues et de bassesses à obtenir beaucoup de crédit auprès de Guillaume *le Mauvais*, qui le fit grand-amiral. Devenu l'objet de la jalousie des barons, il ne se soutint quelque temps que par la force des armes ; enfin on lui supposa le dessein d'aspirer à la souveraineté, et il fut massacré à Palerme en 1160 : le peuple accabla son corps d'outrages, et pilla sa maison et celles de ses amis.

MAIRAN (Jean-Jacques DORTOUS de), physicien, mathémat. et littérat. distingué, né à Beziers en 1678, m. en 1771, fut reçu à l'académie de Paris en 1718, et chargé de trouver un nouveau procédé de jaugeage pour les vaisseaux qui prévînt les fraudes et les réclamations. On lui associa Varignon, et ils allèrent ensemble visiter les principaux ports de la Méditerranée. Leur projet, soumis au jugement de l'académie, après quelques débats, fut accueilli par la société, et sanctionné par le roi. On a de lui une *Dissertation sur la glace*, Paris, 1749, in-12, trad. en allem. et en ital. ; *Traité...... de l'aurore boréale*, Paris, 1731, in-4 ; *Lettres au P. Parrenin*, etc., Paris, 1770, in-8, et sous le titre de *Lettres d'un missionnaire à Pékin*, ibid., 1782, in-8 ; *Eloges des académ. de l'acad. royale des sciences*, Paris, 1747, in-12. Voltaire le consulta souvent, et il exista entre ces deux personnages un commerce d'amitié et d'estime qui ne se démentit jamais.

MAIRAULT (Adrien Maurice de), littérateur, né à Paris en 1708, m. dans cette ville en 1746, prit part à la rédaction des *Observations* et des *Jugemens sur les écrits modernes* de l'abbé Desfontaines, avec qui il était lié. On connaît de lui : *Relation de ce qui s'est passé dans le roy. de Maroc de 1727 à 1737*, Paris, 1742, in-12 ; *les Pastorales de Némésien et de Calpurnius*, trad. en français, Bruxelles (Paris), 1744, in-8 ; *Lettre* en réponse aux critiques de sa trad. de Calpurnius, in-12.

MAIRE (Christophe), jésuite, habile mathématicien, né en Angleterre, où il m. en 1766, était recteur du collége des Anglais à Rome, quand il fut choisi, en 1750, par le card. Valenti, pour accompagner le P. Boscovich, dans le voyage entrepris pour mesurer deux deg. du mérid. en Italie. Après cette opération, qui ne fut terminée qu'en 1753, les deux voyageurs rédigèrent, chacun de leur côté, leurs observations, et composèrent l'ouv. intit. : *de Litterariâ expeditione per pontificiam ditionem*, etc. Sur les cinq livres qui en font la division, le P. Maire est aut. du 2e et du 3e. On a encore de lui trois *Observations* d'éclipses (de 1749 et 1750), en latin, insérées dans la *Storia letter. d'Italia*, tom. 40, pag. 373 et suiv.— Maire (Charles-Antoine), jésuite, né en 1694 au village de Sept-Fontaines dans la Franche-Comté, m. en 1765, se rendit célèbre par ses prédications dans le midi de la France. M. de Belsunce, évêque de Marseille, obtint du pape la levée de ses vœux et le pourvut d'un canonicat. Après la dissolution de la société, il se retira à Avignon, d'où il la défendit par ses écrits. On a de lui : *Oraison funèbre de M. H.-F.-X. de Belsunce*, évêque de Marseille, 1755, in-4 ; il est aussi le véritable aut. de l'*Antiquité de l'église de Marseille*, ouv. sav., mais dépourvu de critique.

MAIRE (N. Le), chirurgien et voyageur, est le premier Français qui ait donné une description exacte des mœurs des nègres de la Sénégambie, dont il avait parcouru le pays en 1682 à la suite de Dancourt, directeur de la compagnie d'Afrique. Son livre a pour titre : *les Voyages du Sr Lemaire aux îles Canaries, Cap-Verd, Sénégal et Gambie*, Paris, 1695, in-12, cart. et fig. — V. Lemaire.

MAIRET (Jean), prem. poète trag. de France, né à Besançon en 1604, se distingua fort jeune encore par ses travaux pour le théâtre ; il vit d'un œil jaloux les succès naissans de Corneille et le triomphe du *Cid*. Mais ces deux poètes, précédemment amis, ne tardèrent pas à se réconcilier. Admis à la cour, Mairet profita de son crédit pour obtenir en 1649, et faire renouveler en 1651, un traité de neutralité pour la Franche-Comté. Le parlement de Dôle le nomma en récompense son résident à Paris ; mais il n'occupa cette place que peu de temps. L'éloge qu'il fit de la conduite du roi d'Espagne ayant déplu au cardinal Mazarin, il fut exilé à Besançon, d'où il ne sortit qu'à la paix des Pyrénées. De retour à Paris il présenta à la reine-mère un sonnet sur la paix, et cette pièce, quoique fort médiocre, lui valut une récomp. de mille louis d'or. Cepend., dégoûté du théâtre par l'empire qu'y exerçait Corneille depuis son absence, et par l'oubli presque total de ses pièces, il se retira de nouveau à Besançon, où il m. en 1686. On a de lui douze pièces de théâtre, dont la meilleure est sa trag. de *Sophonisbe*, 1629. Voy. l'*Histoire du théâtre français*, et la *Vie de Mairet* par M. de Frasne, t. 1er du *Recueil des Mém.* de l'acad. de Besançon.

MAIROBERT (Matthieu-Franç. PIDANZAT de), né à Chaource dans la Champagne en 1727, m. en 1779, avait été amené fort jeune à Paris, et fut admis dans la société de Mme Doublet, où il coopéra au journal manuscrit qui s'y rédigeait. Pourvu d'une place de censeur royal à laquelle il joignit bientôt celle de secrétaire du duc de Chartres et le titre de secrétaire du roi, il eut la confiance et l'oreille des ministres. Compromis en 1779 dans l'affaire du marquis de Brunoy (*v.* Pâris de Montmartel), et se trouvant son créancier d'une somme assez considérable par un billet dont peut-être il n'était que le prête-nom, il s'ouvrit les veines dans un bain et s'acheva d'un coup de pistolet. Avant que les scellés fussent mis chez lui, on avait enlevé ses papiers par ordre du roi. On a de lui : *la Querelle de MM. de Voltaire et de Maupertuis*, 1753 ; *Discuss. sur les anciennes limites de l'Acadie*, 1753, in-12 ; *les Prophéties du grand pro-*

phète Monet, 1753, in-8; *Lettres sur les véritables limites des possessions angl. et franç. en Amérique*, 1755, in-12; *Réponse aux écrits anglais sur les limites de l'Amérique anglaise*, 1755, in-12; *Lettre à madame de* ***, etc., *sur la conquête de Minorque*, 1756, in-12; quelques *Mémoires* sur la comp. des Indes; *Correspondance du chancelier Maupeou avec Sorhouet*, 1771-72, in-12, réimp. sous le titre de *Maupeouana*, 1772, 2 vol. in-12, et qu'il ne faut pas confondre avec un recueil en 6 vol. in-8 qui a le même titre; *les Œufs rouges de monseign. Sorhouet mourant, à mons. de Maupeou*, in-8; l'*Observateur anglais*, etc., 1777-78, 4 vol. in-12, auxquels un anonyme ajouta après la m. de Mairobert 6 autres vol. qui furent fort bien accueillis: les 10 vol. ont été réimp. plus. fois sous le titre de l'*Espion anglais*, 1780-85, avec un 11e v. de *Supplément*, et abr. sous le même titre, 1809, 2 vol. in-8. Il a laissé aussi quelques vol. de *Mémoires secrets*, depuis la m. de Bachaumont.

MAIROT DE MUTIGNEY (Jacques-Philippe-Xavier), poète latin, né à Besançon en 1709, m. en 1784, chanoine de la cathédrale de cette ville, est auteur des ouv. suiv.: *de diversis Carm. lyricis Horatii*, etc., en tête du *Nouveau Dictionnaire poétique*, Lyon, 1740, in-8, avec deux odes de l'auteur, l'une à un ami auquel il adresse l'opuscule, l'autre sur le mariage de dauph., père de Louis XVI: on les voit en tête de la plupart des édit. du *Gradus ad Parnassum*; *Religioni dicat auctor*, Besançon, 1768, in-8, en vers saphiques sur les vérités de la religion chrétienne. On lui doit aussi plus. *Hymnes* insérées dans le Bréviaire du diocèse de Besançon, pub. par le card. de Choiseul.

MAISEAUX (des). V. Desmaiseaux.

MAISONNEUVE (Louis-Jean-Baptiste Simonnet de), poète dramatiq., né à St Cloud vers 1750, m. à Paris en 1819, a été plus occupé de soigner ses ouv. que sa réputation: aussi ne jouit-il pas de toute celle qu'il mérite. Sa tragédie de *Mustafa et Roxelane*, reçue depuis quinze ans, n'avait pas encore été jouée. On lui annonça enfin qu'elle allait l'être, il trembla de se soumettre au jugem. du parterre; il voulut retirer sa pièce: ce fut en vain; elle parut en 1785, et vingt représentations ne suffirent pas pour rassasier le public (*voy.* La Harpe, *Correspondance littéraire*). Simple dans ses mœurs, honnête par principes, il resta étranger aux intrigues de toute espèce, et se condamna lui-même à l'obscurité dès qu'il vit les premiers symptômes de la révolution. On a de lui: *le Droit de main-morte aboli dans les domaines du roi*, poème, 1781, in-8; *Lettre d'Adél. de Lussan au comte de Cominges*, héroïde, 1781, in-8; *Odmar et Zulma*, trag., 1788; *le Faux insouciant*, comédie en 5 actes et en vers, 1792, dont les prem. représentations furent interrompues par la journée du 10 août. Il a pub. la *Nouvelle Biblioth. de campagne*, Paris, 1777, 24 vol. in-12, et a travaillé à l'*Almananch Parisien*, 1784, et ann. suiv. On a aussi de lui plus. pièces dans l'*Almanach des Muses*. En 1819 on a inséré dans le *Conservat.*, no 31, une *Notice* sur sa vie. — Et. de La Maisonneuve, romancier du 16e S., a trad. en franç. le 1er liv. de l'*Hist. de Gerileon* d'Anglet., Paris, 1572, in-8.

MAISSIAT (Michel), ingénieur-géographe, né à Nantua en 1770, servit avec honneur dans les armées franç. de 1792 à 1794, fut ensuite employé en qualité d'ingénieur-géographe jusqu'en 1800, et après cette époque il s'adonna exclusivem. aux travaux topographiques. Il a eu une part active à d'importantes entreprises, entre autres aux cartes départementales exécutées sous la direction du colonel Tranchot. A sa m., arrivée en 1822, Maissiat était profess. de topographie à l'école d'application du corps royal d'état-major, chef d'escadron au corps des ingénieurs-géographes militaires, et décoré des ordres de St-Louis, de la Légion-d'Honneur et de Danebrog. On a de lui: *Tables portatives de projections et de verticales*, etc., Aix-la-Chapelle, 1806; *Mémoire sur quelques changem. faits à la boussole et au rapporteur, suivi de la description d'un nouvel instrument nommé graphomètre*, etc., Paris, 1812, in-8; *Tables des projections de ligne de plus grande pente*, etc., Paris, 1819, 2e édit., 1822, in-12; *Notice sur une nouvelle échelle destinée à relever*, etc., 1821; et des *Etudes* gravées ou lithographiées de cartes sur différentes échelles. Il a été publié une *Notice sur M. Maissiat*, etc., par M. Augoyat, Paris, 1822, in-8.

MAISTRE (Joseph, Cte de), écriv. polit. et relig. né à Chambéri en 1753, d'une ancienne famille française d'origine, entra d'abord au nombre des magistrats délégués par le gouvernement sarde auprès du sénat de Savoie: on remarque que dès 1784 il parut prédire dans plus. discours les orages politiques qui devaient bientôt fondre sur l'Europe. Retiré à Turin après l'invasion de sa patrie par les armées françaises, il y pub. ses *Considérations sur la France*, ouv. qui obtint alors un succès prodigieux. En 1799 il accompagna en Sardaigne le roi Charles-Emmanuel, et en 1803 se rendit à Saint-Pétersbourg en qualité de ministre plénipotentiaire; il y résida jusqu'en 1817, époque à laquelle les jésuites ayant été renvoyés de Russie, le comte de Maistre, qui s'était intimement lié avec les membres de cette société, fut rappelé en Piémont. De nouvelles dignités l'y attendaient. A sa m., arrivée en 1821, il était ministre d'état, régent de la grande chancellerie de Sardaigne, membre de l'académie de Turin, et chevalier grand-croix des SS. Maurice et Lazare. Sa carrière littéraire a été consacrée à combattre les principes de la philosophie moderne, et à soutenir la nécessité d'une réforme religieuse dont il sentait lui-même l'impossibilité; aussi, persuadé que la société était menacée d'une prochaine dissolution, il disait à ses derniers momens: *Je finis avec l'Europe.* Du reste on lui a universellem. reconnu un esprit élevé, l'amour de la morale et de la justice; une logique pressante et un style plein d'énergie. Ses principaux écrits sont: *Adresses de quelques parens des militaires savoisiens à la nation française*, 1796; *Considérations sur la France*, Londres (Lausanne), 1796, in-8; il en existe plus. édit. improuvées par l'aut.: la dernière faite d'après les correct. de sa main, Paris, 1821, in-8, est due à M. Barbier: elle renferme l'*Essai sur le principe générateur des constitut. polit.*, etc., pub. d'abord à St-Pétersb., 1810, in-8; *du Pape*, Lyon, 1819, 1821, 2 vol. in-8; *de l'Eglise gallicane*, etc., Paris, 1821, in-8, 2e édit., Lyon, in-8: cet ouv., dans lequel l'aut. combat les doctrines de l'église gallicane, a été réfuté par l'abbé Baston (*v.* ce nom au *Supplém*); *les Soirées de St-Pétersbourg*, ou *Entretiens*, etc. (pub. par M. de St-Victor), Paris, 1821, 2 vol. in 8; *Lettres à un gentilhomme russe sur l'inquisition espagnole*, Paris, 1822, in-8. On trouve une *Notice* sur le comte de Maistre dans le *Journal de Savoie*, 1821, no 11, p. 97-101, et dans la *Minerve litt.*, t. 2, p. 319-22. — Il ne faut pas confondre le préc. avec M. Xavier de Maistre, son frère, viv. et aut. du *Voy. autour de ma Chambre*, du *Lépreux de la cité d'Aoste*, etc.

MAISTRE. V. Lemaistre et Sacy.

MAITLAND (Jean), chancelier d'Ecosse, né en 1545, m. en 1595, avec le titre de lord Maitland de Thyrlestane, et la réputation d'homme d'honneur, de savoir et de talent, a laissé des poésies écossaises, pub. dans le recueil de Pinkerton, et des épigrammes latines, dans le 2e vol. des *Deliciæ poetarum scotorum*, Amsterdam, 1637.—Maitland (William), antiquaire écossais, né vers 1693 à Bréchin, comté de Forfar, m. à Montrose en 1757, exerça d'abord le métier de coiffeur en Suède, en Danemarck et en Allemagne; mais enfin le goût de l'étude l'engagea à se fixer à Londres, où il s'adonna

aux recherches historiq., et publ. successivement l'*Histoire de Londres*, in-fol., 1739; l'*Histoire d'Edimbourg*, in-fol., 1753; *Histoire et Antiquités d'Ecosse*, 2 vol. in-fol., 1757.

MAITRE DE CLAVILLE (Le). V. Lemaitre.

MAITREJEAN (Antoine), chirurgien du roi, correspond. de l'académie de Paris, né à Méry-sur-Seine dans le 17e S., acquit dans sa patrie une réputation distinguée, surtout pour le traitement des maladies des yeux. Il fit d'utiles recherches sur la partie anatomique et physiolog. des organes de la vue, et a laissé un excellent *Traité des maladies de l'œil, et des remèdes propres pour leur guérison*, Troyes, 1707, in-4, trad. dans presque toutes les langues et souv. réimp., et des *Observations sur la formation du poulet*, Paris, 1722, in-12, fig. dess. par l'auteur.

MAITTAIRE (Michel), célèb. bibliog., né en France en 1668, de parens protestans qui se réfugièrent en Anglet. lors de la révocation de l'édit de Nantes, étudia à Westminster, puis visita la Hollande, et enfin, pressé du désir de revoir la France, obtint la permission de venir à Paris, où il fut accueilli par les savans avec beaucoup d'égards et de bienveillance. A son retour à Londres, il obtint une chaire à la célèbre école où il s'était formé, et y mourut en 1747. Outre un gr. nomb. d'édit. des aut. classiques grecs et lat., d'une correction soignée, avec des *index* fort commodes, il a publié : *græcæ linguæ Dialecti*, Lond., 1706, 1742, in-8, La Haye, 1738, in-8, Leipsig, 1807, in-8; *Opera et Fragmenta vet. poet. lat.*, etc., Lond., 1713, 2 vol. in-fol.; *Stephanorum Historia*, etc., Lond., 1709, 2 part. in-8; *Hist. typographorum aliquot parisiensium*, etc., Lond., 1717, 2 parties in-8; *Epist. de Maledicentiâ P. Burmanni*, insérée dans l'*Hist. litt. de l'Europe*, t. 2, p. 302; *Annales typ., etc., cum appendice*, La Haye, Amst. et Londres, 1719-41, 5 t. ou 9 vol. in-4; *miscellanea græcorum aliquot scriptorum Carmina, cum vers. lat. et notis*, Londres, 1722, in-4, impr. aux frais du Dr Freind, contenant les poésies qui portent le nom de *Mercure-Trismégiste*, *les Oracles des mages depuis Zoroastre*, un *Hymne d'Homère à Apollon*, etc.; *Marmora Oxoniensia*, gr. et latin, ib., 1732, in-fol., édit. rare, à la fin de laquelle on doit trouver une pièce de 30 p. intit. *Antiquæ inscriptiones duæ*, etc.; *Carmen epicinium augustissimæ Russorum imperatrici sacrum*, 1739; *senilia sive poetica..... Tentamina*, ib., 1742, in-4. On lui a attribué mal à propos le *Catalog. biblioth. harleianæ*, Lond., 1743-45, 5 vol. in-8; il n'en a composé que l'épître dédicat. La *Collect. des aut. latins*, pub. par Maittaire, forme 27 vol. in-12. Il a donné aussi des édit. soignées des *Apophtegmes* de Plutarque, Londres, 1741, in-4; des *Poésies* d'Anacréon, ib., 1725, in-4, tirée à cent exempl., et de la *Batrachomyomachia*, 1721, in-8.

MAIUS. V. May.

MAIUS (Jean-Henri), théol. luthérien, né à Pforzheim dans le marquisat de Bade-Dourlach en 1653, m. en 1719, pasteur à Giessen, a laissé un assez gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels on distingue: *brevis Instit. ling. arab., hebr., chald., syr., samit. ac æthiop. harmonica*, Francfort, 1707, in-4; *Specimen ling. pun., in hodiernâ Melitensium ætate superstites*, Marpurg, 1718, in-8.

MAIZEROI (Paul-Gédéon JOLY de), officier et écriv. milit. franç., né à Metz en 1719, entra au service à l'âge de 15 ans, fit la campagne de Bohême sous les ordres du comte de Saxe, puis celles de Flandre, assista aux batailles de Raucoux et de Laufeld, parvint au grade de lieut.-col., et fit en cette qualité les campagnes de 1756 à 1763. A la paix il consacra ses loisirs à développer les principes de tactique et de science militaire qu'il s'était formés d'après l'étude des anciens et l'expérience qu'il avait acquise à la guerre. La trad. qu'il publia des *Institutions militaires* de l'emp. Léon le fit recevoir à l'acad. des inscript. et b.-lett. en 1776, et ses travaux comme écriv. allaient être récompensés par le grade de brigadier des armées lorsqu'il m. en 1780. On a de lui les ouv. suiv.: *Essais militaires*, Amst. (Paris), 1763, Nanci, 1767, in-8, trad. en angl. par Th. Maut, 1771; *Traité des Stratagèmes permis à la guerre*, etc., Metz, 1765, in-8, fig.; *Cours de Tactique*, etc., Paris, 1766, 2 v. in-8; *Traité de Tactique*, etc., ib., 1767, 2 vol. in-8; *la Tactique discutée et réduite à ses véritables principes*, etc., ib., 1773, in-8, nouv. édit. revue et augmentée, 1785, 4 v. in 8, trad. en allemand, 1771-72, 3 vol. in-8; *Traité des armes défensives*, 1767, nouv. édit. revue et augmentée, 1773, in-8; *Institut. milit. de l'empereur Léon*, trad. en franç., etc., Paris, 1770, 1778, 2 vol. in-8: *Lettre à un officier-général sur l'ouvr. int.: l'Ordre profond, etc.*, ib., 1776, in-12; *Traité des armes et de l'ordonnance de l'infanterie*, ib., 1776, in-8; *Théorie de la guerre*, etc., Lausanne, 1777, in-8; *Traité sur l'art des siéges et les machines des anciens*, etc., ib., 1778, in-8; *Tableau général de la cavalerie grecque*, etc., ib., 1781, in-4; *Mélanges militaires*, etc., ib., 1785, in-8; plus. *Mém.* insérés dans le rec. de l'acad. des inscriptions et dans le *Journal des Savans*. On lui a attribué l'*Hist. raisonnée des opérations milit. de la dernière guerre*, Liége, 1783, in-8; mais cet ouvrage est de Joly de St-Valier.

MAIZIÈRES (Philippe de), en latin *Mazerius*, chev. et chancel. du roi de Cypre, né en 1312 au chât. de Maizières, diocèse d'Amiens, partit vers 1343 pour la cour de Hugues de Lusignan, roi de Cypre, auquel il communiqua son ardeur pour faire la guerre aux musulmans. Après la m. de Hugues, son fils Pierre Ier, qui lui succéda, nomma Phil. de Maizières son chancel. Une croisade ayant enfin été résolue sous la conduite de Jean, roi de France, Philippe alla recevoir les instruct. du pape; mais Jean m., et la conduite de la guerre demeura au roi de Cypre. Alexandrie était au pouvoir des croisés (1365), quand les dissens. de leurs chefs déterminèrent le roi de Cypre à retourner dans ses états, malgré tout ce que put faire Philippe pour ranimer son courage. Envoyé à Avignon pour complimenter le pape Grégoire XI sur son avènement au pontificat, Philippe passa de là à la cour de Charles V, qui, après l'avoir employé utilement auprès de sa personne, lui donna des domaines considérables et une pension de 2,000 fr. d'or. Maizières se retira en 1379 dans la maison des Célestins de Paris, et y m. en 1405, après avoir légué tous ses biens à cette communauté. L'abbé Lebeuf a pub. une *Notice sur la vie de Philippe de Maizières* dans le recueil de l'acad. des inscriptions, t. XVII, et le *Catalogue* raisonné de ses ouv., même rec., t. XVI. Nous nous bornerons à citer son *Livre du viel Pèlerin adressant au blanc Faucon à bec et pieds dorés*, comp. vers 1382, et dont on peut voir une analyse dans les *Libertés de l'Eglise gallicane prouvées et commentées*, de Durand de Maillane.

MAJELLA ou MAJELLO (Charles), biblioth. du Vatican, chanoine de St-Pierre et secrétaire des brefs sous Clément XI, né en 1665 à Naples, où il m. en 1738, avait professé avec beaucoup de distinction les humanités au séminaire de cette ville avant d'être appelé aux fonctions qu'il remplit à la cour de Rome. Bien qu'il ait eu la réputation d'un sav. écriv., il ne reste guère de ses ouv., la plupart inédits ou perdus, que 4 *Oraisons funèbres* (en lat.), pub. par les soins de quelq.-uns de ses élèves. On a pub. à Naples en 1780: *Caroli Majelli vitæ et epist. aliquot*, etc. V. aussi le *de claris pontif. Epist. script.* de Bonamici, et le t. 2, p. 57 des *Ritratti poetici*, etc., de Ch. P. Bonafede.

MAJOR ou LEMAIRE (Jean), doct. de la maison de Navarre, né en 1468 à Haddington, près de North-

Berwick (Ecosse), vint fort jeune à Paris, où il étudia aux colléges de Ste-Barbe et de Montaigu. Reçu doct. en 1506, il professa long-temps la théol. et la philosophie au collége de Montaigu, et retourna en Ecosse, enseigna la théol. à l'univ. de St-André, et m. dans sa patrie en 1550. Ses princ. ouv. sont : un *Comment. sur le maître des sentences*, imp. à plusieurs reprises au commencement du 16e S., un *Commentaire sur les évangiles*, etc., Paris, 1529, in-fol.; une *Exposition littérale sur St Matthieu*, ib., 1518; *Hist. Majoris-Brit. et Scotiæ*, ib., 1521, in-fol.; plus. *Traités de philosophie*, Lyon, 1514. On lui attribue aussi le *grand Miroir des exemples*, Douai, 1603.

MAJOR (GEORGE), l'un des plus zélés disciples de Luther, né à Nuremberg en 1502, enseigna à Magdebourg, puis à Wittemberg, et m. en 1574, ministre à Islèbe. Il soutenait que les bonnes œuv. sont si essentiellement nécessaires pour le salut, que les petits enfans ne sauraient être justifiés sans elles. Ses partisans furent nommés *Majorites*. On a de lui divers ouv. en 3 vol. in-fol.

MAJOR (JEAN-DANIEL), médecin et antiq., né à Breslau en 1634, m. à Stockholm. en 1693, contribua puissamment à l'éclat de l'univ. de Kiel, où il professait la médecine, par l'ouvert. d'un cours d'anatomie et de botaniq. et l'établissem. d'un jardin des plantes. On a de lui de nomb. ouv., dont il suffira de citer les suiv. : *Histor. anatom. calculorum..... in renibus repertorum*, Leipsig, 1662, in-4; *Prodromus à se inventæ infusor.*, etc., ibid., 1664, in-8, ouv. dans lequel il annonce l'invention d'une transfusion par laquelle il prétend avoir sauvé des malades désespérés; *Delic. hybernæ, sive inventa nova tria medica*, Kiel, 1667, in-fol.; *de Cerebro et Oculis*, ib., 1669, in-4; *de inventis à se Thermis artificialibus succinatis*, Sleswig, 1680, in-4; *de Numis rehdigerianis*, etc., Kiel, 1681, in-4, *de numis regis Oddonis saxonici Conjectura*, ib., 1682, in-4; *Roma in numis augustalibus germanizans*, ibid., 1684, in-4; *de numorum Ærugine*, etc., ib., 1684, in-4; *Serapis radiatus medicus Ægyptiorum deus ex metallo et gemmâ*, ib., 1685, in-4; *de numis græcè inscriptis Epistola*, ib., 1685, in-4. — MAJOR (Elie), père du précéd., né à Breslau, m. dans sa patrie en 1669, prof. de philos., est aut. ou édit. de plus. ouv., dont le plus connu porte ce titre : *Comment. de versibus leoninis*, ins. dans les *Dissert. antholog.* de G.-Ch. Gebauer, Leipsig, 1733, in-8, avec une *Notice* sur sa *vie* et celle de Jean-Daniel, son fils.

MAJOR (ISAAC), peint. et grav., né à Francfort-sur-le-Mein en 1576, m. à Vienne en 1630, avait appris la grav. de Gilles Sadeler, et fut du nomb. des artistes dont le mérite n'a été reconnu qu'après leur m.; car il termina dans la plus profonde misère une vie laborieuse et pénible. Il a laissé un *St Jérôme dans sa grotte*, 9 paysages représentant les *sites les plus sauvages des montagnes de la Bohême*, un *portrait de l'empereur Rodolphe II, sur un char de triomphe traîné par des aigles et des cygnes*, et enfin une autre suite de 6 paysages des *sites sauvages de Bohême*. — MAJOR (Thomas), grav. à la pointe et au burin, né en Anglet. vers 1715, l'émule des plus habiles artistes de son temps, après avoir exécuté en Anglet. une gr. partie de ses grav., vint à Paris pour se perfectionner encore. Son princ. ouv. est une suite de 24 pl. d'après les dessins de J.-B. Borra, représentant les *ruines de Pæstum*, Lond., 1768, Paris, 1769, in-4 : on lui doit encore plusieurs paysages d'après Le Guaspre, Téniers, Wouwermans, Berghem, Cl. Lorrain.

MAJORAGIUS (ANT.-MARIE CONTI, connu sous le nom de), né en 1514 dans le Milanez au territoire de *Mariaga*, d'où il prit le nom de *Maioragio*, fut nommé prof. public d'éloquence dans cette ville, n'ayant encore que 26 ans. Obligé de se défendre en présence du sénat de cette ville contre l'accusation d'hétérodoxie pour avoir pris les noms latins de *Marcus Antonius* à la place de ses noms véritables d'*Antoine-Marie*, il prononça une belle harangue latine, où il prouva qu'écrivant en latin, et les Romains n'ayant jamais connu le nom de Marie, il avait dû le remplacer par un autre qui appartînt à cette langue, et latiniser celui d'Ant. Il gagna son procès, conserva ses noms et sa chaire, et m. en 1555. On trouve dans Argelati (*Biblioth. script. mediolan.*) un long catal. des ouv. de Majoragius; ils ont été pub. en gr. partie à Leipsig en 1628, in-8, sous le titre de *Recueil de Harangues latines, etc., de Majoragius*.

MAJORANO. V. GAFFARELLI.

MAJORIEN (FLAVIUS JULIUS VALERIUS MAJORIANUS AUGUSTUS), emper. d'Occident, devait le jour à un officier du célèb. Aétius, et s'attacha d'abord à ce général. Il le suivit dans ses div. expéditions en Gaule, et notamment dans celle qu'il fit contre les Francs commandés par Clodion. Mais l'éclat de ses talens le rendit suspect à la femme d'Aétius, qui voulait donner l'empire à son fils Gaudence, et qui le fit exiler. Majorien, rappelé après le meurtre d'Aétius, suivit la fortune de Ricimer, et celui-ci le fit, après un interrègne de 10 mois, monter sur le trône, vacant par la mort d'Avitus, l'an de J.-C. 457. Elevé ainsi par l'intrigue d'un barbare à la dignité impériale, Majorien se montra digne du rang suprême par son héroïsme, sa vigilance et sa sagesse. Il publia des lois excellentes, n'admit dans le gouvernement et les administrations que les hommes les plus intègres, défit les Bourguignons, contraignit à la paix Théodoric, roi des Visigoths (459), et chassa d'Italie Genséric, roi des Vandales; il songeait même à porter la guerre en Afrique; et, pour faciliter la réussite de ses projets, il visita déguisé le roy. de Genséric; mais Ricimer, jaloux de sa réputation, et craignant de se voir arracher la puissance, avertit à temps le roi des Vandales, et corrompit les généraux de l'emper.; la flotte romaine stationnée dans le port d'Alicante fut incendiée; et Majorien, revenu en Italie, le désespoir dans le cœur, fut quelq. jours après déposé à Tortone, et assassiné à Voghera le 7 août 461. Il avait régné près de 4 ans. Cette m. prématurée fut une des causes qui décidèrent la ruine de l'empire d'Occident, qu'auraient peut-être relevé les talens et le grand caractère de l'empereur.

MAKAROF (N.), litt. russe, né en 1765, m. en 1804, avait, par de longs services milit., gagné le grade de major et sa retraite. Il rédigea avec beaucoup de succès un journal littér. intit. *Mercure de Moscou*, et publia en outre des traduct. russes du *Comte de St-Méran*, ou *les nouveaux Egaremens de l'esprit et du cœur*, St-Pétersbourg, 1795, et du *Voyage d'Anténor en Grèce*, de Lantier (*v.* ce nom), Moscou, 1802.

MAKIN (THOM.), poète et l'un des prem. planteurs de la Pensylvanie, pub. en 1728 et en 1729 deux poèmes latins intit. *Encomium Pensylv.* et *in Laudes Pensylv., seu Descriptio Pensylv.*, dont on trouve des extraits dans l'*histoire* de cette province par Proud.

MAKO (PAUL), jés., sav. phys. et mathém., né en 1723 à Jasz-Apath, en Hongrie, enseigna les humanités dans différens colléges jusqu'à la suppression de la société, époque à laquelle il accepta la place de prof. de mathém. à l'acad. Thérésienne. Dans la suite, lorsque l'univ. hongroise fut transférée de Tyrnau à Pesth, il y fut nommé direct. de la faculté de philos. Il m. à Vienne en 1793. On a de lui : *Compendiaria phys. Institutio*, Vienne, 1762-63, 2 parties in-8; *Carminum elegiacorum lib. III*, Tyrnau, 1764, in-8; *Compendiaria Matheseos Institutio*, Vienne, 1764, in-8; *Compendiaria logices Institutio*, ib., 1765; 4e édit., 1773, in-8; *Compendiaria metaphysices Institutio*, ibid.,

1766, in-8, réimp. plus. fois; *Dissertatio de figurâ telluris*, Olmutz, 1767, in-4; *Calculi differentialis et integralis Institutio*, Vienne, 1768, in-4; *de arithmeticis..... Resolutionibus*, ib., 1770, in-4; *Descriptio prov. Moxitarum*, Bude, 1791, in-8; et des *Dissertations* en allem., sur la foudre, les paratonnerres, l'aurore boréale, etc., imp. séparément et dans les journaux scientifiq. de Vienne.

MAKRIZI, écrivain arabe, né vers l'an 765 de l'hég. au Kaire, où il m. en 845 (de J.-C. 1442), après avoir exercé à div. reprises dans cette ville la charge de *mothésyb* ou commissaire de police, et plusieurs autres emplois relatifs à la religion, avait refusé la place de cadhi, qui lui fut offerte. On voit par les ouv. nomb. de Makrisi qu'il avait des connaissances étendues et variées et beaucoup de goût pour les recherches d'antiquités. On a de lui: une *Desc. histor. et topograph. de l'Egypte*, ouv. intéressant pour les anecdotes et les détails sur les mœurs, les costumes, les préjugés, les superstitions des div. nations qui peuplaient ce pays; enfin pour son histoire relig., politiq., administ. et commerciale depuis sa conquête par les Arabes; une *Hist. des sulthans Aioubites et Mamluks*, un *Traité des monnaies musulmanes;* un autre *des Poids et Mesures légales des Musulmans*, ces deux dern. pub., ar. et lat., par M. Ol. Gher. Tychsen, prof. à Rostock, et en franç. par M. Sylvestre de Sacy dans le *Magasin encyclopédique;* un petit *Tr. sur les Souverains musulmans établis en Abyssinie*, pub., lat. et ar., par M. Th. Rinck, Leyde, 1797. On trouve à la biblioth. du roi, à Paris, un vol. autographe d'un *Dictionn. des hommes célèbres de l'Egypte*, qu'avait entrepris Makrizi sous le nom de Mokfa, et qui devait faire environ 80 vol. On peut, tout en admettant l'exactitude quelquefois minutieuse de cet écriv., lui reprocher de se montrer trop souvent ami du merveilleux. Du reste son style est simple et correct, et il s'attache surtout à se faire comprendre quand il emploie des expressions dont le sens peut varier suivant les provinces où elles sont reçues. Voir pour certains détails et pour la liste de ses ouv. la *Chrestomathie arabe* de M. Sylvestre de Sacy, t. II.

MALACHIE, en hébreu l'*Envoyé du Seigneur*, le 12ᵉ et dern. des petits prophètes, est également celui sur la vie duquel on a le moins de notions. Les docteurs juifs le confondent avec Esdras (*v.* ce nom); d'autres ont pensé que ce fut un ange à qui Dieu donna la mission d'habiter parmi son peuple pour lui reprocher ses désordres et lui révéler l'avenir. C'est aux années 412 à 408 av. J.-C. qu'on fixe communément l'époque à laquelle Malachie prophétisa. Les trois chapitres dont se compose sa prophétie ont exercé de nombreux commentat., au nombre desquels on distingue St Jérôme, Théodoret, Jonathan-ben-Uziel, Kimchi, Aben-Ezra, Mélanchthon, G. Acosta, Ed. Pococke, J.-Fréd. Fischer, D. Calmet, Aug. de Quiros et Rosenmuller.

MALACHIE (St), archev. d'Armagh en Irlande, né dans cette ville en 1094, m. à Clairvaux en 1148, avait renoncé fort jeune aux avantages de sa naissance pour se mettre sous la direction d'un pieux ermite nommé Imac. Ordonné prêtre à l'âge de 25 ans, il alla prêcher dans les campagnes. En 1127, après avoir réformé l'abbaye de Bangor, il fut élu archev. d'Armagh, y fit revivre l'ancienne discipline, et fit agréer en 1135 Gélase pour son success. Il fit un voy. à Rome pour conférer avec le pape Eugène III, et s'étant arrêté à Clairvaux, il y m. dans les bras de St-Bernard. Sa *vie* a été écrite en latin par saint Bernard, et trad. en ital. par le P. Maffei. J. Germano a pub.: *Vita, Gesti e Predittioni del padre san Malacchia*, Naples, 1670, 2 vol. in-4. On a sous le nom de Malachie un ouv. fabriqué par un faussaire pendant la tenue du conclave en 1590 avec ce titre: *Prophétie sur les Papes depuis Célestin II jusqu'à la fin des siècles*, pub. pour la prem. fois en 1595 par un bénédictin du Mont-Cassin (*v.* Arnoud Wyon), in-f., et ins. avec des notes explicat. dans le *Dict.* de Moréri, 1759. Le P. Cl.-Fr. Ménestrier a pub. la *Réfut. des prétendues prophéties de St Malachie*, Paris, 1689, in-4. V. le *Journal des Savans*, 1745, p. 490.

MALAGRIDA (Gabriel), jés., né en 1689 à Mercajo, dans le Milanez, fut envoyé en mission au Brésil, pénétra jusque dans le Maragnan, et parcourut toutes les parties soumises au Portugal. Rentré en Europe, il fut brûlé en 1761, comme faux prophète et comme auteur des 2 écrits suiv.: *Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne, mère de la Ste Vierge*, en portugais; et *de la Vie et de l'Empire de l'Antéchrist.* L'un et l'autre de ces ouvr. prouve chez l'aut. un véritable délire. On peut consulter sur lui: *il buon Raciocinio dimostrato, ecc., sul famoso processo et tragico fine del fu P. Malagrida*, Venise, 1782 et 1784. Malagrida est encore aut. de 3 pièces dramatiq. à l'usage des colléges sous ces titres: *la Fidélité de Léontine, Saint-Adrien* et *Aman.* L'abbé de Longchamps a publ. sous le titre de *Malagrida*, une tragédie en 3 actes, Lisbonne, 1763, in-12.

MALAKIA, célèb. doct. arménien au 14ᵉ S., né en Crimée, vint en Arménie avec de grandes richesses que son père lui avait laissées, et éleva à ses frais une école magnifique près de la ville de Nakhgevan, dans le but de former des ecclésiastiq. éclairés dans les sciences et dans les devoirs de la religion, et de s'opposer ainsi à la propagation de la doctrine romaine; il s'efforça même de faire proscrire les missionnaires romains, appelés unitaires, qui prêchaient alors le catholicisme en Arménie. Mais ceux-ci, se voyant à la veille d'éprouver une persécut., l'empoisonnèrent vers l'an 1384. Il a laissé un rec. de *Poésies* et six *Sermons.*

MALALA ou MALALAS (en grec *Rhét.* ou *Sophiste*), surnom donné à un certain Jean d'Antioche auteur d'une *Chron.* en grec depuis la création du monde jusqu'à la m. de Justinien Iᵉʳ en 566, pub. sur un MS. de la biblioth. bodléienne, avec vers. lat. et notes, Oxford, 1691, in-8, par Edm. Chilmead, qui a suppléé à la perte des deux premiers liv. d'après une autre *Chronique* du même temps. Cette édit. est précédée de recherches sur l'aut. par Humfred Hody, qui le place au commencement du 9ᵉ S.; mais l'opinion de Cave, qui pense que cet aut. florissait du temps de Justinien, est beaucoup plus vraisemblable. On retrouve la *Chronique* de Malalas dans l'édit. des *Ecriv. de l'hist. byzantine*, Venise, 1733, in-f. — Il a existé un autre Jean, moine d'Antioche, aut. également d'une *Chroniq.* depuis Adam, dont il ne reste que des fragm. conservés dans un des ouv. de Constantin Porphyrogenète, et publié par Henri Valois, avec notes, Paris, 1634, in-4, d'après un MS. de Peiresc.

MALAPERT (Charles), poète et mathém., né à Mons en Hainaut en 1581, m. à Vittoria en Catalogne en 1630, était de la société de Jésus. Après avoir professé la philos. à Pont-à-Mousson, les mathém. en Pologne, puis à Douai, il fut demandé par Phil. IV pour enseigner cette science à Madrid. On a de lui un rec. de *Poésies lat.*, Anvers, 1634, et plus. ouv. de mathém. imp à Douai, 1620, 1633.

MALARTIC (Anne-Joseph-Hipolyte, comte de), né en 1730 à Montauban, m. à l'Ile-de-France en 1800, était d'une ancienne famille de l'Armagnac. Il avait le grade d'aide-major à l'époque de la guerre du Canada en 1758, où il reçut la croix de St-Louis en récompense de sa valeur. Nommé colonel de Vermandois en 1763, et commandant en chef de la Guadeloupe en 1767, il donna partout des preuves de son dévouement et de sa bravoure, et fut enfin en 1792 nommé par le roi lieut.-gén. des établissemens franç. à l'est du cap de Bonne-Espérance. Il ne fallut rien moins que sa prudence pour pacifier ces colonies, où le meurtre récent de

M. de Macnemara était le triste résultat de la fomentation des esprits. Il demandait en récompense le cordon-rouge, qui lui était promis depuis 1781; mais quand sa demande arriva, l'ordre de St-Louis n'existait plus. Malartic, isolé pour ainsi dire de la France, d'où il ne venait que des ordres sanguinaires, ne songea plus qu'à sauver la colonie, sans toutefois altérer son respect et son attachem. pour la mère-patrie; et tous les efforts de la convention ne purent rien contre l'Ile-de-France sous la protection de Malartic. Aussi il trouva dans la conduite de ses administrés la reconnaissance qu'il méritait, et les agens du directoire Baco et Burnel, à peine débarqués, n'eurent que le temps de remonter sur une corvette pour se soustraire à la fureur de la multitude. Les Anglais eux-mêmes ne purent jamais réussir dans leurs attaques; et, pleins d'estime pour le chef de leurs ennemis, partagèrent le deuil universel par lequel on honora sa mémoire. Les habitans lui élevèrent un monument au haut du Champ-de-Mars, avec cette inscription : *Au Sauveur de la colonie.*

MALASPINA, illustre famille d'Italie, feudataire immédiate de l'Empire, souveraine de la Lunigiane pendant 8 S., fait remonter son origine au moins jusqu'au 9ᵉ S.; les principaux membres de cette famille sont : Albéric, marquis MALASPINA, qui assista en 876 au concile de Pavie; — Obizzo MALASPINA, qui fit alliance avec les villes lombardes pour défendre la liberté de l'Italie contre les invasions de Fréd. Barberousse, et qui fut compris avec les républiques italiennes en 1182 dans la paix de Constance conclue avec l'Empire; — Spinetta MALASPINA, dépouillé vers 1320 de ses fiefs dans la Lunigiane par Castruccio Castracani, et qui ne put les recouvrer qu'en 1328 à la m. de ce grand capitaine. Cette possession est restée à la branche cadette jusqu'à nos jours. — MALASPINA (Albert de), troubad. de la même famille, a été placé par les historiens italiens au rang des meilleurs poètes de la fin du 12ᵉ S. Au nomb. des MSs. recueillis en Italie par Sainte-Palaie se trouve un dialogue très-naïf entre Albert de Malaspina et sa maîtresse.

MALASPINA (RICORDANO), le plus ancien historien de Florence, né dans cette ville au commencement du 13ᵉ S., composa l'histoire de sa patrie, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1281, qu'on croit être celle de sa mort. Giachetta Malaspina, son neveu, la continua jusqu'en 1286. Elle a été publiée sous ce titre : *Historia ant. dell' edificazione di Fiorenza*, etc., Florence, 1568-98, et, avec la Chronique de Jean Morelli, 1718, in-4. — MALASPINA (Sabas), chroniqueur sicilien, de la même famille que Ricordano, et son contemporain, prenait le titre de doyen de Malte, et de secrétaire du pape. Son *Histoire* porte l'empreinte de la prévention la plus aveugle, et si l'on s'avise de la comparer avec celle de Nicolas de Jamsilla, aut. du même siècle, mais gibelin déclaré, on ne sait plus où trouver la vérité. L'hist. de Malaspina s'étend de 1250 à 1276 et a été impr. pour la prem. fois dans le tome 6 des *Miscellanea* de Baluze, sans nom d'auteur.

MALATESTA, famille souveraine de Rimini et d'une grande partie de la Romagne dans le moyen âge, alliée aux plus illustres maisons souveraines d'Italie, était une branche de la famille des comtes de Carpagna d'où sont sortis les Montefeltro, ducs d'Urbain. L'un de ces comtes, surnommé *Mala Testa* (Mauvaise-Tête), a transmis son nom à ses descendans. Les Guelfes bolonais firent choix en 1275 de Malatesta, seigneur de Verrucchio, pour conduire leur armée contre les villes de Faenza et de Forli. Malatesta se laissa surprendre, et perdit 4 ou 5000 des siens. Cependant il resta à la tête des Guelfes de la Romagne, et s'étant fait proclamer seigneur de Rimini, après avoir chassé le chef des Gibelins, il conserva sa souveraineté jusqu'à sa mort, en 1312. — MALATESTINO, son fils aîné et son successeur, l'un des seigneurs de cette famille que le peuple chérit le plus, s'empara de Césène en 1314, et en réunit la seigneurie à celle de Rimini. Il m. en 1317, laissant un fils nommé Ferrantino; mais son frère Pandolfe lui succéda.

MALATESTA (PANDOLFE Iᵉʳ), seign. de Rimini et de Césène, 4ᵉ fils de Malatesta de Verrucchio, régna de 1317 à 1326, de préférence à son neveu Ferrantino. A sa mort, son neveu fut proclamé seigneur par le peuple de Rimini; mais les autres membres de la famille élevèrent leurs prétentions. Rambert Malatesti, l'un des fils de Jean-le-Boiteux, convia toute sa famille, et la fit prisonnière au milieu d'un repas. Mais il prit la fuite à l'arrivée de Malatesta de Pesaro, fils de Pandolfe, et Ferrantino délivré rentra avec son fils Malatestino II dans sa seigneurie, qu'il fut sommé bientôt après, par le légat du pape, de restituer au saint-siége. Après quelques vains efforts, pour la conserver, il fit un voyage dans la Terre-Sainte, et revint à Rimini, où on le laissa mourir en paix l'an 1353, âgé de 95 ans.

MALATESTA (BATTISTA), fille d'Antoine, comte de Montefeltro, harangua en latin, dans des occasions solennelles, l'empereur Sigismond, le pape Martin V, et les membres du sacré collége. Elle enseigna publiquement la philosophie, et les professeurs les plus exercés furent contraints plusieurs fois de reconnaître sa supériorité. Ayant épousé en 1405 Galeotto Malatesta, seigneur de Pesaro, elle resta veuve au bout de 5 ans et se retira dans un couvent, où elle se distingua par sa sainteté. Quelques écrivains placent en 1455 l'époque de sa mort, et cepend. l'on s'accorde à dire qu'elle m. jeune. On a d'elle des *Poésies* parmi lesquelles on distingue une *Canzone* adressée aux princes ital. On trouve une pièce de Battista dans les *Laude fatte e composte da più*, etc., Florence 1485. Sa harangue à l'empereur Sigismond a été publiée par D. Mittarelli, dans sa *Bibliotheca... Sti Michaelis*, etc., Venise, 1779, in-fol. Annibal Degli Abbatti Olivieri a pub. en 1787 : *Notizie de Battista de Montefeltro.* — Constance de Varano, petite-fille et élève de Battista, m. en 1460, se distingua aussi par son éloquence. — Une fille de Constance, nommée Battista, m. à 27 ans, en 1472, les surpassa toutes deux.

MALATESTI (MALATESTA II et GALEOTTO), fils de Pandolfe Iᵉʳ, régnèrent conjointement à Rimini, depuis 1335, après l'expulsion de Ferrantino; ils conclurent leur paix avec l'Eglise, en rendant presque toutes les conquêtes des Malatesta, et conservèrent ainsi à leur famille la souveraineté de Rimini, Pesaro, Fano et Fossombrone. Malatesta II m. en 1364, laissant deux fils, Pandolfe II qui acquit de la gloire à la tête des armées florentines, mais la ternit par son ambition, et Malatesta Unghero, ou le *Hongrois*, armé chevalier par le roi Louis de Hongrie, qui défendit vaillamment Charles IV à Sienne. Galeotto m. seulement en 1385, laissant égalem. deux fils, Pandolfe III et Charles, qui lui succédèrent conjointement, et moururent, le premier en 1427, le 2ᵉ en 1429 : celui-ci eut la réputation d'un prince valeureux et magnifique.

MALATESTI (MALATESTA), seign. de Pesaro et Fossombrone, fils de Pandolfe II, régna de 1373 à 1429. — Son fils Charles MALATESTI lui succéda en 1429, presqu'à l'époque de la mort de Charles Malatesti de Rimini son oncle. Il réclama sans succès l'héritage de la branche aînée de sa maison; mais son mauvais gouvernement le priva pendant quelq. temps de ses propres états; Chassé de Pesaro en 1432, il n'y put rentrer qu'en 1433, et m. en 1438. — Galeazzo MALATESTI, son fils, lui succéda dans la souveraineté de Pesaro et Fossombrone, et la vendit à Alexandre, frère du comte François Sforza en 1445, pour le prix de 20,000 flo-

rins, ce qui fit passer la principauté de la branche cadette des Malatesti, à la branche cadette des Sforza. — MALATESTI (Galeotto-Robert), seigneur de Rimini de 1429 à 1432; SIGISMOND-PANDOLFE Ier, seigneur de Fano et ensuite de Rimini, de 1429 à 1468, et MALATESTA IV, seigneur de Césène et Cervia, de 1429 à 1465, étaient fils naturels de Pandolfe III, et devaient, suivant le vœu de leur père et de leur oncle Charles, succéder ensemble à la souveraineté de la maison Malatesti; mais le Pape Martin V, comme seigneur direct d'un fief du saint-siége, ne leur laissa que les trois villes de Rimini, Fano et Césène, qu'il partagea entre eux. On conserve en MS. dans la bibliothèque de Norfolk quelques-unes des poésies de Sigismond Malatesti, et une lettre au sulthan Mahomet II, dans les *Miscellanea* de Baluze. On trouve aussi un *Sonnet* de Pandolfe Malatesti dans le *Catal. de la biblioth. Riccardiana*, p. 273. Il laissa deux fils naturels, Robert II et Salluste, légitimés par le pape Pie II et 1450. — MALATESTI (Robert), seigneur de Rimini, fils nat. et successeur de Sigismond Pandolfe, régna de 1468 à 1482; il n'avait point d'enfant légitime; mais il avait appelé à lui succéder, son fils nat., Pandolfe IV, et le pape confirma cette disposition testamentaire. — PANDOLFE IV, MALATESTI, n'hérita pas des vertus de son père, et se rendit odieux à ses sujets. Après la mort de César Borgia, qui s'était emparé de Rimini, il rentra dans sa capitale; mais il la vendit presque aussitôt aux Vénitiens. Pandolfe avait un fils nommé Sigismond, qui tenta plusieurs fois de recouvrer l'héritage de ses pères. Il rentra dans Rimini en 1522, mais il en fut chassé deux fois, et depuis 1528 Rimini est demeuré sous la domination de l'Eglise. — V. MALETESTE.

MALAVAL (FRANÇOIS), écrivain mystique, né à Marseille en 1627, m. dans cette ville en 1719, quoique aveugle dès le berceau, avait appris le latin et devint fort habile. Il est aut. d'une *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, Paris, 1670, in-12. Cet ouvr. ayant été mis à l'*index* à Rome, Malaval publia une *Lettre* à l'abbé de Foresta-Colongue, Marseille, 1695, comme rétractation de ses erreurs; cette lettre ayant été mise aussi à l'index, il écrivit au pape, aux évêques de France, au roi, à la Sorbonne, pour témoigner la sincérité de sa soumission. On a encore de lui: *Poésies spirituelles*, Paris, 1671; Cologne (Amsterdam), 1714, in-8; des *Vies des saints*, Marseille, 1672, in-12; *Discours contre la superstition... des jours heureux et malheureux*, dans le *Mercure* de 1688; et plus. opuscules ascétiques. Le card. Bona, avec qui il s'était mis en correspond., lui avait fait obtenir une dispense pour recevoir la cléricature, malgré sa cécité. — MALAVAL (Jean), né à Lézan, en 1669, m. à Paris en 1758, memb. de l'acad. de chirurgie, exerça cet art avec assez de succès, et fournit même aux Mémoires de la société plusieurs observations importantes. Malaval tomba de bonne heure en enfance, et ce qu'il y a de remarquable en lui à cette époque, c'est que dès qu'un mot le frappait, il rapportait à l'instant une série de citations où ce mot se rencontrait.

MALCOLM Ier, roi d'Ecosse, fils de Donald III, successeur de son cousin Constantin III, qui avait abdiqué, et qui m. en 943, fut assassiné à Ulrine dans le comté de Murray (958), et eut pour success. Indulf, fils de Constantin III, qui m. en 967, en combattant contre les Danois, et laissa la couronne à Duff, fils de Malcolm, et le Cumberland à Culen, son propre fils. — MALCOLM II, fils de Kenneth III, ne succéda pas immédiatement à son père malgré le vœu des Etats. Constantin IV, fils de Culen, et Grime, petit-fils de Duff, occupèrent le trône avant lui; mais enfin il y monta en 993, fit déclarer la couronne héréditaire, divisa le roy. en baronies, et régna 30 ans: il eut deux filles: Béatrix, mère de Duncan Ier ou Donald VII qui succéda à son grand-père, et Doada mère de Macbeth. — MALCOLM III, surn. Caumore, *Grosse-Tête*, fils de Donald VII, se réfugia en Angleterre après la mort de son père en 1030, et recouvra la couronne en 1047. Sa piété lui mérita le nom de saint; il m. en 1083, laissant 8 enfans, au préjudice desquels, Donald ou Duncan II monta sur le trône. — MALCOLM IV, commença à régner en 1143 (ou 1153, car à partir du règne de Constantin III les chroniques offrent une différence de 10 ans), à l'âge de 13 ans, après la m. de David Ier, son aïeul. Prince faible et trop peu soigneux de l'honneur de ses états; il se laissa prendre le Northumberland, et m. à Iedbourgh en 1155 ou 1165. Guillaume son frère lui succéda.

MALCOLM (JAMES-PELLER), graveur et antiq., né à Philadelphie, parcourut toute l'Angleterre pour dessiner des vues qu'il gravait ensuite: il m. en 1815, membre de la soc. angl. des antiquaires. Il a laissé en anglais: *Londinum redivivum*, etc., Londres, 1802-05, 4 vol. in-4; *Correspondance de Jac. Granger*, etc., ib., 1805, in-8; *Premières impressions*, etc., ibid., 1806, in-8; *Anecdotes sur les mœurs et les coutumes de Londres, pend. le* 18e *S.*, ibid., 1808, in-4; *Anecdotes.... de Londres depuis l'invasion des Romains jusqu'à l'an* 1700, ibid., 1811, in-4, 2e édit., ibid., 5 vol. in-8; *Anecdotes diverses*, etc., ibid., 1811, in-8; *Soixante-dix vues*, etc., ib., 1811, in-8; *Esquisse hist. de l'art de la caricature*, ibid., 1812, in-4; et quelques articles et gravures dans le *Gentlemen's magazine*, ainsi que l'*index* de l'*Histoire du Leicestershire.*

MALDACHINI. V. MAIDALCHINI.

MALDÉON, souverain des Indes, vers la fin du 6e S., fut un des 4 rajahs qui, après la m. de l'empereur Partebchand, profitèrent de la minorité de ses fils pour déchirer l'empire et se former des états indépendans. Il s'empara de Delhy, puis de Canadje, se fit couronner dans cette dernière ville, lui rendit son ancienne splendeur et y établit le siége de son gouvernem. Pend. un règne de 42 ans, il parvint à réunir sous ses lois la majeure partie des provinces qui avaient appartenu à son prédécesseur; mais il ne put transmettre son vaste empire à ses fils, qu'il laissait aussi en minorité.

MALDONADO (LAURENT-FERRER), navigat. et géographe de la fin du 16e et du commencement du 17e S., n'est connu que parce qu'en dit Nicolo Antonio dans sa *Biblioth. espagnole*, et par un MS. espagnol découvert par M. Charles Amoretti dans la Bibliothèque ambroisienne de Milan. Il résulte de ces deux autorités, que Laurent-Ferrer Maldonado avait embrassé l'état militaire, et écrit un *Traité de cosmographie*, *de géographie et de navigation*, ainsi qu'une *Relation de la découverte du détroit d'Anian*, où il indique au roi d'Espagne les moyens d'aller directement aux Philippines par le nord-ouest, et les avantages qui pouvaient en résulter pour la marine espagnole.

MALDONAT ou plutôt MALDONATO (JEAN), célèbre jés., né en 1534, à Las Casas de la Reina dans l'Estremadure, professa la théol. au collége de Clermont à Paris, d'où il passa en Lorraine, et eut des conférences avec les ministres les plus sav. et les plus renommés: il réussit à en convertir deux qui professèrent ouvertem. le catholicisme. De retour à Paris, Maldonato continua ses leçons de théol. qu'il ne cessa qu'à l'occasion des discussions qui s'élevèrent à son sujet entre l'archev. de Paris et la Faculté. On a de lui: *Commentarii in IV Evangelistas*, Pont à-Mousson, 1596-1597, 2 vol. in-fol.; Brescia, 1598, in-4; Lyon, 1598, 1607-1613, in-fol.; Mayence, 1602, in-fol.; Venise, 1606, in-4; Paris, 1617, in-fol.; *Commentarii in Jeremiam*; etc., Paris, 1610, in-4; Tournon, 1611, id.; *Commentarii in... vet. Testam.*, Paris, 1643,

in-fol.; *Opera varia theolog.*, Paris, 1677, in-fol.; des *Traités* dictés par lui, et publ. par Zaccaria dans sa *Biblioth. ritualis*, tom. 3, Rome, 1781, in 4; *Disp. de fide*, Mayence, 1600; *Traité des anges et des démons*, trad. par Laborie, Paris, 1617, in-12.

MALDUIN, roi d'Ecosse, fils de Donald III, succéda à Ferchard II en 668, vécut en paix avec ses voisins et régna avec sagesse. Sa femme, dit-on, le tua dans un accès de jalousie, en 684, et fut brûlée vive avec quelques seigneurs, complices de son crime.

MALEBRANCHE (Nicolas), sav. théol., philos. et mathématicien habile, né à Paris en 1638, d'un secrét. du roi, entra dans la congrég. de l'Oratoire, et se livra d'abord à l'étude de l'hist. ecclés. et des aut. classiques, puis des langues orient., et s'attacha spécialem. à la philos. après la lecture du *Traité de l'Homme* de Descartes, qui par hasard lui était tombé entre les mains, et qu'il dévora avec un incroyable transport. Au bout de 10 années de travail et de méditat. il fit paraître son ouv. intit. *Recherche de la Vérité*, qui, par l'originalité des opinions qu'on y trouva, non moins que par la force et l'élégance du style, lui fit en peu de temps une très-grande réputat. Toutefois la hardiesse de quelques-unes de ses propositions lui suscita de nombreux antagonistes, parmi lesquels on distingue Arnauld et Bossuet, et la polémique très-vive dans laquelle il se trouva engagé troubla parfois son repos. Malgré la complexion la plus débile, Malebranche sut, par un régime sévère, prolonger sa vie jusqu'à un âge très-avancé: il m. en 1715, membre honoraire de l'acad. des sciences. Malebranche est le plus distingué des disciples de Descartes: outre qu'il embrassa et défendit avec le plus grand talent les doctrines de son maître sur la distinct. de l'âme et du corps, sur les nouvelles preuves de l'existence de Dieu, sur la nature des animaux, etc., il avança, en son propre nom, plus. opinions nouvelles qui furent vivement combattues: il prétendit que *nous voyons tout en Dieu*, et que sa personne est comme le siége et le lieu des idées; il expliqua l'union de l'âme et du corps par l'*assistance de Dieu*, qui, à l'occasion des volontés de l'âme ou des impressions faites sur le corps, vient exciter dans le corps certains mouvem., dans l'âme certaines affections; il nia qu'il y eût aucun moyen de prouver l'existence des corps par la raison seule, et fonda cette vérité sur la révélation. Dans toutes ces spéculations, il paraît s'être laissé entraîner à un spiritualisme exagéré et s'être laissé dominer par son imagination. Les princip. ouv. de Malebranche sont: *Recherche de la Vérité* (1674, réimp. en 1712, 4 vol. in-12), le plus célèbre de tous: il y expose les causes de nos erreurs et les moyens de découvrir la vérité; *Conversat. chrét.* (1677), où il présente l'abrégé de sa doctrine appliquée surtout à la religion; *Méditat. chrét. et méthaphys.* (1679); *Tr. de Morale* (1680); *Entretiens sur la Métaphys. et la Religion* (1687), ouv. qui présente l'ensemble de tout son système; *Tr. de l'Amour de Dieu; Entretiens d'un Philos. chrétien et d'un Philos. chinois sur l'existence de Dieu*, et quelq. ouv. de polémique contre Arnauld, Regis et autres.

MALEBRANCQ (Jacques), jésuite, né à St-Omer au 16e S., m. à Tournai en 1653, a trad. du franç. en lat. les *Après-Dîners* d'Ant. de Balinghem (Cologne, 1620, in-8), et la *Consolat. des Malades* du P. Binet (ibid., 1629); mais il est connu surtout pour son Histoire des Morins (peuple de l'ancienne Belgique), pub. sous ce titre: *de Morinis et Morinorum rebus*, etc., Tournai, 1639-54, 3 vol. in-4, avec cartes. Il avait préparé un 4e vol., mais ne l'a point publié; le MS. original était en 1737 à la bibliothèque des jésuites de Lille, et l'on croit qu'il a été brûlé dans l'incendie de ce collége.

MALEK-BEN-ANAS, chef de l'une des quatre écoles orthodoxes des musulmans, né à Médine en 95 de l'hég. (713-14 de J.-C.), m. dans cette ville en 179 (795-6), descendait, suivant les histor. arabes, d'un ancien roi du Yémen nommé Dhou 'l-Esbah, ce qui lui fit donner le surnom d'*Esbahi*. Il est aut. d'un ouvr. intit. *Almauta fi 'l-Hadith*, où est contenue sa doctrine, généralement adoptée par les musulmans de l'Egypte, de l'Afrique septentrion. et de l'Espagne.

MALEK. V. Melik et Melik-Schah.

MALÉE, général carthaginois, entreprit la conquête de la Sicile, et la soumit presque entièrem. l'an 536 av. notre ère; mais il échoua dans la Sardaigne, ce qui fut cause que le sénat de Carthage, dont il n'avait pas attendu les ordres, le condamna à l'exil. Malée, naturellement violent, marcha sur Carthage avec son armée, et se campa au pied des murailles. Pendant qu'il était là son fils Carthalo, revenant de Tyr, traversa le camp de son père sans le voir, parce qu'il ne pouvait, disait-il, s'arrêter avant d'avoir rendu compte au sénat de sa mission. Il revint au camp le lendemain, très-magnifiquem. vêtu, ce que son père lui reprocha, prenant cela pour une insulte, attendu qu'il était alors lui-même exilé et malheureux; il fit attacher son fils à une croix, pour apprendre aux enfans à ne pas insulter l'auteur de leurs jours. Malée s'empara ensuite de Carthage, fit mourir les sénateurs qui lui étaient contraires, obligea les autres à révoquer l'arrêt de sa proscription; mais, peu après, accusé d'aspirer à la royauté, il fut massacré dans une émeute. Magon lui succéda dans le commandem. des armées (*Hist. de Justin*, liv. XVIII).

MALEGUZZI-VALERI (la Csse Veronica), l'une des femmes les plus savantes et les plus spirituelles de l'Italie, née à Reggio dans la Lombardie en 1630, d'une famille noble, se plaisait, dit-on, dès l'âge de 4 ans, à assister aux leçons que recevaient ses frères, et elle en profita si bien qu'au bout de quelque temps elle fut en état de corriger leurs devoirs. Etonnés de la rapidité de ses progrès, ses parens lui donnèrent des maîtres; elle étudia la littérat., l'hist., les élémens de philos. et de théol. Malgré des études si sérieuses, elle se livrait aux arts d'agrément; elle excellait dans le dessin, la musique et la danse; elle savait le latin, le grec, le franç. et l'espagnol. Ses parens pensaient à l'établir, mais Veronica se décida pour l'état monastique, entra dans le couvent de Ste-Claire de Reggio, et de là passa à celui de la Visitat. de Modène, où elle m. en 1690, âgée de 60 ans. On a d'elle: l'*Innocenza riconosciuta*, drame en 3 actes et en prose, Bologne, 1660, in-4; et elle a laissé en MSs. *la Sfortunata fortunata*, drame; *Quesiti sopra il demonio platonico*; et une traduct. ital. du *Tr. de l'usage des Passions*, par le P. Sénault. Tiraboschi a consacré à cette dame un article fort intéressant dans sa *Biblioth. modenese*, tom. III, p. 128-37. On peut consulter aussi la *Biblioth. volante* de Cinelli, tom. XVII, pag. 244.

MALEPEYRE (Gabriel VENDANGES de), né à Toulouse dans le 17e S., d'une famille noble et ancienne, voyagea en Italie, et acquit, par l'examen des chefs-d'œuvre et la fréquentation des artistes, des connaissances en peint., sculpt. et architecture. De retour à Toulouse, il obtint une charge de cons. au présidial. Malepeyre, qui avait une singulière dévotion à la Ste Vierge, fit élever en son honneur une chapelle magnifique dans l'église des Grands-Carmes, et lui consacra toutes ses product. poét.; il contribua beaucoup au rétablissement de l'acad. des Jeux floraux (*v.* Loubère), fonda un prix consistant en un lis d'argent pour l'auteur du meilleur sonnet à la louange de la Vierge, et m. doyen du présidial en 1702, laissant en MS. un *Tr. sur les Planètes et les Ephémérides*. Son *éloge* se trouve dans les *Mém. de Trévoux*, février 1703, et dans l'*Hist. des Jeux floraux* pub. par Poitevin Peitavi.

MALESHERBES (Chrétien Guillaume de Lamoignon de), ministre sous Louis XVI, né à Paris en 1721, et petit-fils du célèbre Lamoignon, suivit la carrière de la magistrat., qui semblait héréditaire dans sa famille. Après avoir exercé les fonctions de substitut du procureur-général et de conseiller au parlem., il succéda à son père dans la présidence de la cour des aides, et fut en même temps nommé direct. de la librairie (1750). Parvenu jeune encore à de si hauts emplois, il y apporta l'amour le plus pur de l'humanité et de la justice, et protégea hautement les lettres et les droits des citoyens. Les mêmes sentim. l'inspiraient, lorsqu'en qualité de chef d'une des prem. cours du royaume il porta devant Louis XV les courageuses *remontrances* de 1770 et 1771. Les parlem. venaient d'être supprimés; la cour des aides éprouva bientôt le même sort, et Malesherbes qui, depuis 1760 n'était plus directeur de la librairie, fut exilé de Paris. Mais 4 ans après Louis XVI, en montant sur le trône, rétablit les anciens parlem.; Malesherbes, rappelé à ses fonctions, obtint alors la plus grande popularité. Une disgrâce momentanée n'avait point changé ses principes; il continua de faire entendre la vérité à la cour, et proposa à son souverain les réformes qu'il croyait justes et convenables; exempt de toute ambition, sa conduite n'avait point pour but d'obtenir de nouvelles dignités; lui-même répétait souvent qu'il ne se croyait pas propre aux fonctions ministérielles. Aussi, lorsque Louis XVI, ne trouvant point autour de lui d'homme plus digne de les remplir, l'appela dans son conseil, il fallut un ordre positif du monarque pour que Malesherbes acceptât le département de Paris et de la maison roy. (1775). Pendant neuf mois qu'il en demeura chargé, plus. branches lui durent d'importantes améliorations. Il était entré au ministère avec Turgot, dont il avait embrassé le système. Lorsque ce dernier fut renvoyé, il se crut obligé à donner sa démission. Les lettres et les sciences charmèrent sa retraite; déjà il était devenu membre de l'acad. des sciences en 1750, en 1759, de celle des inscript., et en 1775 il avait été reçu à l'acad. franç. C'est pendant son éloignem. des affaires publiques qu'il composa plus. ouv. de morale et de polit., et que, sous le nom de M. Guillaume, il parcourut à pied la France, la Suisse et la Hollande. A son retour (1787) Louis XVI l'appela de nouveau au minist.; mais la situat. du roy. avait empiré; les avis de Malesherbes ne furent point écoutés, et, fatigué d'être inutile, il donna de nouv. sa démission. Bientôt les évènem. amenèrent avec la chute du trône le procès si douloureusem. mémorable du monarque; alors il se dévoua pour la défense de Louis XVI, et ne l'abandonna qu'au dernier moment. Cette généreuse conduite ne tarda pas à recevoir son prix. Quelques mois après la catastrophe du 21 janvier, on arracha Malesherbes et sa famille de la solitude où ils gémissaient en silence sur les malheurs de leur patrie; l'illustre vieillard parut devant le tribunal révolut., et entendit l'arrêt qui le condamnait comme conspirateur. Sa philosophie l'accompagna jusque sur l'échafaud, où il vit successivement périr toute sa famille avant de recevoir lui-même le coup mortel: c'est le 22 avril 1794 que ce crime judiciaire fut consommé. Outre ses *remontrances* (sur lesquelles on peut consulter le *Dictionn. des Anon.*, n° 11759), et un grand nombre de MSs. perdus ou inédits, on a de Malesherbes: *Mém. sur le Mariage des Protestans*, 1785, 1787, in-8; *Observations sur le Mélèze*, etc.; *Mém. sur les moyens d'accélérer les progrès de l'Economie rurale en France*, etc., 1790, in-8; *Idées d'un Agriculteur patriote*, etc., 1791, in-8, réimp. dans le t. 10 des *Annales d'Agricult.* par Tessier; *Mém. pour Louis XVI*, 1792; *Observ. sur l'Hist. naturelle de Buffon*, 1798, 2 v. in-8 ou 1 vol. in-4 (publ. avec une préface et des notes par Abeille); *Mém. sur la Librairie et sur la Liberté de la Presse* (pub. par M. A.-A. Barbier), 1809, in-8. On a donné à Paris en 1809, sous le titre d'*Œuvres choisies de Malesherbes*, un extrait de ses plus célèbres *remontrances*. Les princip. ouvr. qui ont été écrits sur ce grand homme sont: *Malesherbes*, par Delisle de Sales, 1803, in-8; *Vie ou Eloge histor. de Malesherbes*, par Gaillard, 1805; *Notice sur Malesherbes*, par Dubois, 1806; enfin, *Essai sur la vie, les opinions et les écrits de Malesherbes*, par Boissy-d'Anglas, 1818, 2 vol. in-8: dans une 3e part. publ. en 1821 l'aut. a pris à tâche de réfuter la censure au moins très-hardie qu'on a faite des principes et de la conduite de notre illustre magistrat dans la *Biographie univ.* (article *Malesherbes*, signé Michaud jeune, t. 26, p. 357 et suiv.). On a impr. en 1797 le *Catalogue des livres de la biblioth. de Malesherbes*. En 1819 une liste de souscription ouverte pour élever un monument à sa gloire a été remplie en peu de temps; plus. souverains s'y sont fait inscrire. Ce monument décore la grande salle du Palais de Justice: on y lit l'inscription suiv., qui a été faite par Louis XVIII:

STRENVE. SEMPER. FIDELIS
REGI. SVO
IN. SOLIO. VERITATEM
PROESIDIVM. IN. CARCERE
ATTVLIT

En 1820 l'acad. franç. proposa comme sujet d'un concours poétique le dévouem. de Malesherbes: le prix a été décerné à M. A. Gaulmier.

MALET (Claude-François de), général franç., né à Dôle en 1754, avait servi dans les mousquetaires avant la révolut.; lorsqu'elle éclata il en embrassa les principes avec ardeur, obtint d'abord le commandem. des gardes nation. de sa ville natale, organisa ensuite plus. bataillons de volontaires, devint adjudant-général en 1793, et général de brigade en 1799; il avait fait les campagnes du Rhin et celles d'Italie. Appelé de nouveau dans ce dern. pays en 1805, il y participa aux succès de Masséna, qui le nomma gouverneur de Pavie. Mais Malet était resté républicain; il ne crut pas devoir s'incliner devant l'heureux guerrier qui prétendait rétablir la monarchie en France, et l'opposition qu'il manifesta aux projets de Napoléon arrêta une carrière qui pouvait devenir brillante. Disgracié, il revint à Paris, et, s'étant lié avec les partis opposés au nouveau système de choses, il inquiéta la police au point qu'elle le fit arrêter par mesure de sûreté. C'est dans la prison où il était détenu que Malet conçut le projet qui a rendu son nom célèbre. L'influence de quelq. chefs royal., l'appui d'un bataillon de la garde de Paris, et surtout une exécution prompte, tels étaient les moyens sur lesquels il comptait pour renverser le gouvernem. impérial. Dans la nuit du 23 au 24 octobre il s'échappe de sa prison, annonce dans les casernes la mort de Bonaparte, fait sortir de la Force les généraux Guidal et Lahorie, arme quelques soldats, les dirige sur plus. points, et lui-même se rend à l'état-major de la place. Tout jusque là paraissait favoriser cette entreprise extraordinaire; mais le commandant de Paris, M. Hullin, hésitant à obéir aux ordres falsifiés qu'on lui présente, Malet dans son impatience fait feu sur le général. Cet acte imprudent éclaira les assistans, qui se saisirent de l'audacieux conspirateur. Traduits le lendemain devant une commission milit., Malet et ses complices Lahorie et Guidal furent condamnés à mort et fusillés le 29 oct. 1812. M. l'abbé Lafon, qui avait aussi partagé les dangers de cette conjuration, en a publ. une *Histoire avec des détails officiels*, etc., Paris, 1814, in-8. On peut encore consulter les ouv. suiv.: *Hist. des Sociétés secrètes de l'Armée*, 1815, et *Malet, ou Coup d'Œil sur l'origine, etc., des Conjurat. formées en 1808 et en 1812*, etc., Paris, 1814, in-8.

MALETESTE (JEAN-LOUIS, marquis de), cons. au parlement de Dijon, est aut. de l'ouv. anonyme suivant : *Œuvres diverses d'un ancien Magistrat*, Londres (Lausanne), 1784, in-8, avec portr. V. sur cet ouvr. très-rare le nº 13,178 du *Dict. des Anon.* C'est à tort qu'on attribue à Le Gras du Villard l'ouv. suiv. qui est de Maleteste : *Esprit de l'Esprit des Lois*, 1749, in-4 et in-8 (*v.* le nº 13,414 du *Dictionn. des Anonymes*).

MALEVILLE (JACQUES de), pair de France, né à Domme (Périgord) en 1741, d'une famille distinguée, exerça d'abord la profession d'avocat au barreau de Bordeaux ; il embrassa modérément les principes de la révolution, et occupa plus. places administratives dans son département. Élu en 1796 au conseil des Anciens, il y combattit avec courage plus. mesures contraires à la justice, entre autres celle qui partageait les biens des ascendans d'émigrés à titre de présuccession. En l'an VIII Maleville rentra au tribunal de cassation, où déjà il avait siégé puis 1795, et il y remplit une tâche aussi honorable qu'import. en coopérant avec d'illustres légistes à la rédaction du Code civil, dont plus tard il interpréta les dispositions dans l'ouvr intit. *Analyse raisonnée de la Discussion du Code civil au conseil-d'état* (1804-5, 4 vol. in-8, 3 éditions ; trad. en allemand, 1808). Nommé sénateur depuis 1806, Maleville vota comme tel la déchéance de Bonaparte, et fut compris dans la prem. création de la chambre des pairs (1814) ; il n'a point cessé d'en faire partie jusqu'à ce que son grand âge l'empêcha d'y siéger. Il m. au lieu de sa naissance en 1824. Il était membre de la Légion-d'Honneur, et portait le titre de marquis depuis 1817. Son éloge a été prononcé par M. le comte Portalis, dans la séance du 20 décembre 1824 (*v* le *Moniteur* du 26 janv. 1825). Outre l'ouvr. que nous avons cité, on a de lui : *du Divorce et de la Séparation de Corps*, 1801, in-8 ; *Défense de la Constitution* (proposée par le sénat en 1814), 1814, in-8 ; *Examen du Divorce*, 1816, in-8.

MALEZIEU (NICOLAS de), né à Paris en 1650, manifesta fort jeune de rares disposit. pour l'étude ; son instruction précoce lui valut l'amitié de Bossuet et de Montausier, qui le désignèrent pour précept. de M. le duc du Maine. Cette place élevée le lia avec les hommes les plus distingués de l'époque, entre autres avec Fénélon et Bossuet, dont il resta constamment l'ami, malgré leurs différends. Après le mariage de son auguste élève, Malezieu sut augmenter en faveur près de lui, surtout par son aptitude à satisfaire les goûts littéraires et scientifiques de la duchesse ; il devint le principal ordonnateur des fêtes que cette princesse donnait à sa cour, et composa pour cette occasion beaucoup de petites poésies qu'on trouve dans les *Divertissemens de Sceaux* (Trévoux, 1712, 1715, in-12). Une occupat. plus grave pour Malezieu fut d'enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne ; sa méthode a été l'objet de grands éloges. Lors des querelles du duc du Maine avec les princes du sang, Malezieu prêta à son bienfaiteur l'appui de ses talens, sans qu'un emprisonnement de plus. mois, dû au Mémoire dirigé contre le duc d'Orléans, pût refroidir sa reconnaissance. Il m. en 1727, membre de l'acad. franç. et de celle des sciences. On a de lui : *Élémens de Géométrie de M. le duc de Bourgogne*, Paris, 1715, in-8 ; on lui attribue deux comédies en musique imp. dans les *Pièces échappées du feu*, Plaisance, 1717, in-12 ; ce sont : les *Amours de Ragonde*, et *Polichinelle demandant une place à l'Académie*.

MALFILATRE (JACQUES-CHARLES-LOUIS DE CLINCHAMP DE), né en 1733 à Caen, de parens peu riches, manifesta de bonne heure de brillantes dispositions pour la poésie, et à peine sorti du collége, remporta quatre fois le prix décerné annuellement par l'académ. de Rouen. L'une des pièces couronnées était l'*Ode du soleil fixe au milieu des planètes*. Marmontel, en l'insérant dans le *Mercure*, prédit de glorieuses destinées au jeune émule et compatriote de Malherbe. Appuyé sur un tel suffrage, Malfilâtre vint à Paris, dans l'espoir de briller sur ce vaste théâtre. Il y m. en 1767, non *de faim* et *ignoré*, comme on pourrait le croire d'après un vers connu de Gilbert ; au contraire, protégé par M. de Savine, ancien évêque de Viviers, et par le duc de Lauraguais. Malfilâtre eut une réputation précoce ; mais d'une autre côté sa conduite imprévoyante l'obligea de contracter de nombreuses obligations d'argent, et pendant quelque temps il se vit forcé à se cacher et même à changer de nom pour échapper à ses créanciers. Dans cette malheureuse situation, une tapissière dont il était débiteur eut pitié de lui, et le recueillit dans sa maison, où peu après une maladie le conduisit au tombeau, à peine âgé de 34 ans. Malfilâtre laissait achevé le poème de *Narcisse dans l'île de Vénus*, qui fut imp. un an après sa m., et réimpr. dans ses *œuv.* avec les 4 odes couronnées, et quelq. autres morc. trad. ou imités. Cet ouv., dont le cadre et le sujet ont été critiqués, offre d'ailleurs des peintures pleines de grâce et de naïveté, et respire le vrai sentiment de la poésie. On trouve également de grandes beautés dans les fragmens que Malfilâtre avait trad. de Virgile. M. Miger les a recueillis, et pub. sous le titre de *Génie de Virgile*, 1810, 4 vol. in-8. Les *Œuvres complètes de Malfilâtre*, ont été publ. en 1825, 1 vol. in-8, et en 1826, 1 vol in-32.

MALGUINE (THIMOTHÉE-SEMIONOVITSCH), écrivain russe, m. à St-Pétersbourg en 1820, a publ. dans son idiome : *Miroir des souverains de la Russie depuis* 862, Saint-Pétersbourg, 1791 et 1794 ; *Essai historique sur les anciens tribunaux de la Russie*, ib., 1803 ; *Essai histor. sur les monnaies russes*, ib., 1810.

MALHERBE (FRANÇOIS de), célèb. poète français, né à Caen vers 1555, était d'une fam. noble et ancienne ; à l'âge de 19 ans, il suivit en Provence le grand-prieur Henri d'Angoulême, servit quelque temps sous ses ordres, et ensuite porta les armes dans les troupes de la ligue. Cette carrière n'était pas celle qui devait l'illustrer. Au retour de la paix, Malherbe commença sa réputation par l'Ode sur l'arrivée en France de Marie de Médicis ; déjà en 1587, il avait publié un poème intitulé : *les Larmes de St Pierre*, qu'il désavoua plus tard comme peu digne de lui. Le nouveau style qu'il prêtait à la poésie, jusqu'alors restreinte aux compositions naïves, parut une sorte de prodige ; Henri IV lui ayant demandé des vers, fut tellement satisfait de ceux que Malherbe lui présenta, qu'il le plaça sous la protection de son écuyer Bellegarde, et peu après lui fit une pension. Dès ce moment, regardé et honoré en quelque sorte comme l'oracle du bon langage, Malherbe prit à la cour les habitudes et le pouvoir d'un professeur, relevant avec rudesse les moindres fautes dans la bouche des princes comme dans celle des serviteurs ; on l'appelait le *Tyran des mots et des syllabes*. C'est ainsi qu'il vécut, publiant de loin à loin quelques pièces de vers qu'on donnait aussitôt pour modèles, exerçant avec une extrême liberté le droit de censure que son esprit supérieur lui avait mérité ; s'attirant de nombreux ennemis par son trop de franchise, peu aimé personnellement, mais proclamé partout le *poète des princes et le prince des poètes*. Il m. en 1628, âgé de 73 ans ; les bienfaits de Henri IV et de Marie de Médicis ne lui avaient procuré qu'une fortune médiocre ; marié vers 1580, il avait eu plusieurs enfans qui moururent tous avant lui. Boileau dans son *Art poétique* assigne le rang que Malherbe doit prendre parmi nos prem. poètes ; il fonda l'école des gr. écriv. qui depuis ont enrichi notre littérature ; cependant on convient que dans ses product. le mérite du style l'emporte souvent sur celui des pensées, et que s'il imita Horace de

la manière la plus heureuse, il est resté au-dessous du lyrique latin quand il a voulu créer. Sa *vie* a été écrite par Racan (*v.* ce nom). Les *OEuv. de Malherbe* ont été impr. un gr. nombre de fois ; parmi ces édit. on distingue celle de 1723, 3 vol. in-12, pub. par Chevreau (le prem. vol. contient les odes, stances, épigrammes et chansons ; le second, les œuvres en prose, qui consistent en traduct. assez médiocres de quelques morceaux de Sénèque et de Tite-Live ; le troisième renferme les observations de Ménage) ; celles de 1757, in-8 ; de 1764, in-12 ; de 1776, in-8 ; de 1797, in-4 ; mais on recherche surtout l'édition qui fait partie de la *Collection des Classiques franç.* publ. chez Lefevre : elle a pour titre : *Œuvres choisies de Malherbe avec les Notes de tous les Commentat.*, publ. par L. Parelle, Paris, 1825, 2 v. in-8. Ginguené avait écrit sur Malherbe un comment. qui n'a pas été impr. Il existe en outre une correspond. inédite de Malherbe et de Peiresc. M. Roux-Alpheran a publ. en 1825 des *Recherches biogr. sur Malherbe*, Aix, broch. in-8.

MALHERBE (JOSEPH-FRANÇ.-MARIE), ancien bénédictin, littérateur et chimiste, né en 1733 à Rennes, m. en 1827, professa d'abord la philosophie à St-Germain-des-Prés de Paris (1774), puis devint successivem. biblioth. de la cour de cassat., ensuite du tribunat jusqu'à sa suppression, et enfin censeur de la librairie (1812) ; il eut depuis la restauration le titre de censeur roy. honoraire. Dom Malherbe fut chargé de revoir la dernière édit. des *OEuv. de St Ambroise* donnée par les bénédict. ; et, après la m. de dom Bourotte, il fut choisi pour continuer l'*Hist. du Languedoc*. Dans l'intervalle de ces travaux, au sein desquels il traversa l'époque la plus orageuse de la révolution, il continua les expériences chimiques dont il faisait ses délassemens, et s'occupa de recherches histor. sur les assemblées d'états-généraux. En 1772, il avait remporté, pour le procédé qu'il découvrit de fabriquer la soude au moyen de la décomposition du sel marin, le prix proposé par le bureau de consultat. des arts. Plus tard, (1792-1793) il contribua aussi à l'amélioration de la confection du savon. On connaît de lui en MS. deux opusc. hist. et une trad. franç. de la *Physica subterranea*, de J.-C. Becher.

MALIN (JEAN-MICHEL), commis en second à la garde des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi, m. en 1791, à 93 ans, généralement regretté, n'a rien publié en son nom, mais a coopéré avec MM. Melot et Sallier (*v.* ces noms) à la publicat. de la *Vie de St Louis* par Joinville (édit. déjà préparée par M. Capperonnier). Il a de plus rédigé le *Catal. de la biblioth.* (sous la direction de MM. Capperonnier et de Saulnais) pour la partie du droit ; et on lui doit une partie du *Catal. MS. des auteurs qui sont dans la Biblioth. royale*. Leprince le mentionne avec honneur dans son *Essai sur la biblioth. du Roi*, 1782, petit in-12, p. 103.

MALINGRE (CLAUDE), historiogr. de France, né à Sens, vers 1580, m. vers 1653, fut un écriv. très-médiocre, incorrect dans son style, chronolog. inexact, insipide et dangereux par son adulation. On lui doit de nouvelles éditions des *Mémoires* de Fr. de Boyvin, et du *Trésor des histoires de France* de Gil. Corrozet avec des additions. Il a continué l'*Histoire de l'hérésie*, de Florimond de Raimond ; l'*Hist. romaine* de Coeffeteau ; le *Mercure franç.*, et l'*Histoire des derniers troubles*, de P. Mathieu. Enfin on a de lui un traité *de la Gloire et Magnificence des anciens*, Paris, 1612, in-8 ; *Traité de la loi Salique*, etc., ibid., 1614, in-8 ; *Hist. générale des Etats assemblés à Paris en* 1614, ib., 1616, in-8 ; *Hist. de Louis XIII*, etc., ibid., 1616, in-4 ; *Hist. chronologique de plus. grands capitaines*, etc., *en France depuis... Louis XI*, ib., 1617, in-8 ; *Hist. de la rebellion excitée en France par les prétendus réformés*, etc., Paris, 1622-29, 6 vol. in-8 ; *Histoire générale de la rébellion de Bohême*, dep. 1617, Paris, 1623, 2 vol. in-8 ; *Hist. des dignités honoraires de France*, ib., 1635, in 8 ; *Remarques d'hist. depuis l'an* 1620, etc., ib., 1639, in-8 ; *Hist. générale des guerres... sous le règne de Louis XIII*, Rouen, 1647, 4 vol. in-8 ; *Antiquités de la ville de Paris*, ibid., 1640, in-fol. ; *Annales de la ville de Paris*, ibid., 1640, in-fol. ; *Journal du règne de Louis XIII*, etc., ibid., 1646, in-8 ; *Recueil tiré des registres du parlem., concernant les troubles qui commencèrent en* 1588, ib., 1652, in-4 ; *Hist. de notre temps sous Louis XIV*, Paris, 1655, in-8 ; et plus. autres écrits dont on peut voir la liste dans les *Mémoires* de Niceron, tome 34, et dans la *Biblioth. historique de la France*, tome 3. — MALINGRE (P....-F...), né vers 1756, mort en 1824, est aut. de quelq. poésies de circonstance, dont M. Mahul a rec. les titres dans son *Annuaire nécrol.* (5e ann., p. 229) ; nous ne citerons de lui que son *Mémorial angl.*, ou *Précis des Révolutions d'Anglet.*, etc., en 350 vers, 1790, in-8 ; et les *distiques* placés au bas du buste de Louis XVIII, à la Biblioth. royale de Paris, où il fut employé.

MALIPIERI (PASQUAL), doge de Venise, remplaça Fr. Foscari en 1457, lorsque ce malheureux doge eut encouru la haine des Dix. Son gouvern. fut assez paisible, malgré son penchant pour la volupté. Il m. en 1462, et Christophe Venieri lui succéda.

MALIPIERO (AUREO). V. MASTROPETRO.

MALLE (DUREAU de LA). V. DUREAU.

MALLEMANS DE MESSANGES (CLAUDE), sav. mathémat., né à Beaune en 1653, entra dans la congrégat. de l'oratoire en 1674, devint ensuite profess. de philos. au collége Duplessis à Paris, occupa cette chaire pend. 34 ans, et m. en 1723. On a de lui : *Traité physique du monde*, Paris, 1679 ; *nouveau Système de l'aimant*, ibid., 1680 (l'auteur publia cette même année une *machine* pour tracer toutes sortes de cadrans solaires, au moyen d'un cadran horizontal pour les peuples qui ont l'écliptique à l'horizon) ; *Dissertation sur les comètes*, 1681 ; *le fameux Problème de la quadrature du cercle résolu géométriquement par le cercle et la ligne droite*, 1683 ; plus. articles polémiques dans le *Journal des Savans*. Mallemans fut du nombre de ceux qui prirent parti contre Furetière (*v.* ce nom) dans la dispute sur le Dictionnaire de l'académie franç. — MALLEMANS (Jean), frère du précéd., m. à Paris en 1740, chanoine de Ste-Opportune, après avoir été capit. d'infanterie, marié et veuf, a laissé les ouv. suiv. : une *Traduction de Virgile* en prose poétique ; *Hist. de la religion*, Paris, 1704, 6 vol. in-12, *Pensées sur le sens des* 18 *prem. versets de l'Evangile de St Jean*, 1718 ; *Conduite pour entendre chrétiennement la messe*, 1696 ; plus. *Dissertat.*, insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, sur des endroits de l'Ecriture sainte. — MALLEMANS (Etienne), frère des deux précéd., m. à Paris en 1716, est aut. d'un recueil de 30 sonnets moraux, composés sur des bouts rimés proposés par Mad. la duchesse du Maine, intit. le *Défi des Muses*, et de quelques chansons. — On croit que la *Lettre du philosophe extravagant*, opuscule qui fit quelque bruit au commencement du 18e S., est d'un autre MALLEMANS, d'une autre famille que les précédens.

MALLEOLUS (FÉLIX), dont le vrai nom était *Hæmmerlin* qu'il traduisit en latin, suivant la coutume des savans de cette époque, né à Zurich en 1389, fut successivement chanoine de Zurich, de Zoeflingen, et prevôt à Soleure. Bien qu'il eût adopté tous les articles dogmatiques du concile de Constance, auquel il avait assisté, son zèle pour la réforme relig., lui suscita des ennemis irréconciliables. Ayant composé en 1439 un livre *contre les Suisses*, rempli de sarcasmes amers et dans lequel il attaquait personnellement le vicaire épiscopal de Constance, celui-ci le fit arrêter et renfermer dans les prisons de Lucerne, où il m. vers 1457. Sé-

bastien Brand pub., en 1497, la plus grande partie des écrits de Malleolus, sous ce titre : *Felicis Hæmmerlin variæ Oblectationis Opuscula et Tractatus.* On peut consulter sur cet écrivain le tome 1er de la *Biblioth. helvétique* (en allem.), pag. 1 à 107.

MALLEOLUS (THOMAS). V. KEMPIS.

MALLEROT (PIERRE), sculpteur du 17e S., connu sous le nom de La Pierre, a laissé plusieurs beaux morceaux, parmi lesquels on cite : la *Colonnade* du parc de Versailles ; le *Pérystile* et la *Galerie* du château de Trianon ; le *Tombeau du card. de Richelieu*, à la Sorbonne, fait sous les ordres de Girardon.

MALLÈS (Mme, née DE BEAULIEU), morte à Nontron en 1825, est aut. de plus. ouv. destinés à l'amusement ou à l'instruction de la jeunesse ; on en trouve la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul (année 1825) ; nous citerons les suivans : *Contes d'une mère à sa fille*, Paris, 1817, 2 vol. in-12 ; 2e édit., 1820, 2 vol. in-12 ; *le Robinson de 12 ans, hist. curieuse d'un mousse*, etc., ib., 1818, in-12 ; 5e édit., 1824, in-12 ; 6e édit., 1826, in-12 ; *Contes à ma jeune famille*, ib., 1819 et 1826, in-12 ; *le La Bruyère des jeunes demoiselles*, etc., ibid., 1821, in-12 ; 2e édit., 1824, in-12 ; *Conversations amusantes et instructives sur l'Hist. de France*, etc., ibid., 1822, 2 vol. in-12.

MALLET (CHARLES), théologien, né à Montdidier en 1608, fut reçu doct. de Sorbonne en 1642, devint l'un des gr. vicaires de François de Harlay, archevêque de Rouen, se signala par son zèle contre les jansénistes, et m. à Rouen en 1680. On a de lui : *Examen de la traduction du nouveau Testament imprimée à Mons*, Rouen, 1667, in-12 ; *Traité de la lecture de l'Ecriture sainte, en langue vulgaire*, ibid., 1679, in-12 ; *Réponse aux principales raisons qui servent de fondement à la nouv. défense du nouveau Testament*, ibid., 1682, in-12 ; des *Réflexions* sur les ouvr. d'Arnaud, insér. dans les recueils du temps. — MALLET (Pierre), frère du précéd., doct. de Sorbonne, m. en 1681, prieur de N.-D. de Beaumont-le-Pereux, près Gisors, fonda par son testament deux bourses au séminaire des Trente-Trois à Paris, à la nomination des échevins de Montdidier. On a souv. confondu cet ecclésiast. avec son frère Charles.

MALLET (PIERRE), ingén. ordin. du roi, professeur de mathémat., né à Abbeville vers 1630, conçut le projet de réformer l'ortographe franç., et chercha à développer son système dans les deux ouv. suiv. : *Architecture militaire*, ou *les Fortifications particulières, générales et universelles*, Paris, 1666, in-12 ; *le Jeu des dames..., et la Méthode d'y bien jouer ; Ortografe nouvèle et rézonée*, Paris, 1668, in-12. Le principe fondamental de l'auteur est d'écrire comme on prononce, sans égard pour l'étymologie : son ortographe se rapproche assez de celle qu'Adanson a suivi de nos jours, et son dernier livre (*le Jeux des dames*), peut servir à faire connaître quelle était de son temps, la prononciation de certains mots.

MALLET (ALAIN MANESSON), ingén. milit., né à Paris vers 1630, fut quelques années au service du roi de Portugal, devint, à son retour en France, profess. de mathémat. des pages du roi, et m. à Paris vers 1706. Il a laissé les ouv. suiv. : *les Travaux de Mars*, ou *l'Art de la guerre...., avec un ample détail de la milice des Turks*, etc., Paris, 1671, 2e édit. augm., ibid., 1685, 3 vol. in-8, avec pl. ; trad. en plus. langues ; *Description de l'univers*, ibid., 1683, 1685, 5 vol. in-8 ; *la Géométrie pratique divisée en 4 livres*, ib., 1702, 4 vol. in-8, avec 100 pl.

MALLET (EDME), littér., né à Melun en 1713, m. à Paris en 1755, profess. de théol. au collége de Navarre, fut un des plus labor. collaborat. de l'*Encyclop.*, à laquelle il s'était chargé de fournir les art. de théol. et de littérat. En outre il est aut. des ouv. suiv. : *Essai sur l'étude des belles-lettres*, Paris, 1747, in-12 ; *Principes pour la lecture des poètes*, ib., 1745, 2 vol. in-12 ; *Essai sur les bienséances oratoires*, ib., 1753, in-12, *Principes pour la lecture des orat.*, ib., 1753, 2 v. in-12 ; l'*Hist. des guerres civiles de France*, trad. de l'ital., de Davila, Paris, 1757, 3 vol. in-4. Il avait laissé des matériaux pour une *Hist. génér. des guerres* jusqu'à Louis XIV, et pour une *Hist. du conc. de Trente.* On trouve l'*éloge* de l'abbé Mallet en tête du 6e v. de l'*Encyclopédie*, in-fol.

MALLET (DAVID), poète angl., dont le vrai nom était *Malloch*, né en Ecosse en 1700, fut chargé, fort jeune, de l'éducat. des fils du duc de Montrose et les accompagna dans leurs voyages sur le continent; depuis il devint sous-secrétaire du prince de Galles, père de George III, et, sur la fin de sa vie, fut chargé de tenir le registre des navires dans le port de Londres. Il m. en 1765. On a de lui des pièces de théâtre, des *Poésies*, une *vie* de Bacon (placée en tête d'une édit. des œuvres de ce philosophe, imprimée séparément en 1740, in-8, et traduite 2 fois en franç.) ; un pamphlet contre l'amiral Byng, intit. : *Play Man*, (l'homme impartial). Les *OEuvres poétiq.* de D. Mallet ont été recueillies en 3 vol. in-12, Londres, 1769, trad. en français par M. Lécuy, Paris, 1798, 3 vol. in-12. — Sa fille, mariée à un Italien nommé Cilesia, a donné au théâtre de Drury-Lane une trag. intit. *Almida.*

MALLET (FRÉDÉRIC), mathémat., né en Suède vers 1720, d'une famille française réfugiée dans ce royaume, professa long-temps les mathématiques à Upsal, devint membre de la société royale de cette ville, et de l'acad. des sciences de Stockholm ; il fut chargé de composer la partie astronomique de la Description générale de la terre, que la société cosmographique d'Upsal s'était proposé de publier, et m. vers 1780. On a de ce savant, outre le travail dont nous venons de parler et qui obtint un grand succès, beaucoup de *Dissertat.* en lat. et en suédois, imp. de 1752 à 1774.

MALLET (JACQUES-ANDRÉ), astronome, né à Genève en 1740, suivit à Bâle les leçons du célèb. Daniel Bernoulli dont il devint l'ami, voyagea ensuite en France et en Angleterre, se lia dans ces deux pays avec les astronomes les plus distingués, notamment avec Jér. Lalande (*v.* ce nom) qui le fit agréer par l'impératrice Catherine II, et par l'acad. de St-Pétersbourg, comme l'un des astronomes chargés de se rendre sur divers points du vaste empire russe pour déterminer exactement, dans les lieux les plus favorables, les circonstances du passage de la planète de Vénus sur le disque du soleil. Le poste de Mallet fut la ville de Ponoï dans la Laponie russe, au bord de la mer Blanche. Mais les nuages ne lui laissèrent voir que l'entrée de la planète, et son observation fut de peu d'utilité. Il revint dans sa patrie en 1770, y occupa une chaire d'astronomie fondée exprès pour lui, se livra à d'utiles observations dans un bâtiment qu'il avait fait construire à cet effet sur un des bastions de l'enceinte de Genève, se retira ensuite à la campagne où il mêla à ses occupat. astronomiques celles de l'agriculture et de l'hist. naturelle, et m. en 1790. Il a laissé divers *Mémoires* sur les probabilités, la mécanique et l'astronomie, insérés dans les recueils des *Savans étrangers*, dans les *Commentaires* de l'acad. de St-Pétersbourg ; dans les *Transactions philosophiques* ; dans les *Acta helvetica*, etc. Son *Eloge* (que l'on croit de Lalande), a été inséré dans le *Guide astronomique* pour 1791.

MALLET (PAUL-HENRI), histor., né à Genève en 1730, professa successivem. les belles-lettres à l'acad. de Copenhague et l'histoire à celle de Genève, devint memb. du conseil des deux-cents de cette ville, et résident de Hesse-Cassel près les républiques de Genève et de Berne. De retour dans sa patrie, vers 1792, après plus. voyages en Angle-

terre, en Allemagne, en Italie et en France, il croyait jouir paisiblem. d'une fortune médiocre que ses talens lui avaient acquise; mais la révolut. le força de se retirer à Rome; il ne revint à Genève qu'en 1801, et y m. en 1807. Sur la fin de ses jours, il reçut une pension du gouvernem. français; il était memb. associé de l'acad. des inscript. et belles-lettres de Paris, des académies d'Upsal, de Lyon, de Cassel, etc. On a de lui: *Introduct. à l'hist. de Danemarck*, etc., Copenhague, 1755-1756, 2 part. in-4, trad. en danois, 1756, in-4, et en angl., Londres, 1770, 2 vol. in-4; *Histoire de Danemarck*, de 714 à 1699, Copenhague, 1758-65-77, 3 vol. in-4; et jusqu'à 1773, Genève, 1788, 9 vol. in-12; abrégée, Copenhague, 1760, in-8; *de la forme du Gouvernem. de Suède*, etc., ibid., 1756, in-8; *des Intérêts et des devoirs d'un républicain*, etc., Iverdun, 1770, in-8; *Histoire des Suisses*, etc., Genève, 1803, 4 vol. in-8; *Histoire de la ligue anséatique*, ib., 1805, in-8; des *Mem. sur la littérat. du nord*, ibid., 1759-1760, 6 vol. in 8; une traduct. des *Voy. de Will-Coxe en Pologne*, *Russie*, *Suède*, etc., Genève, 1786, in-4; une nouv. édit. augm. du *Dict. de la Suisse* par Tscharner, Genève, 1788, 3 v. in-8. M. Simonde de Sismondi a publ.: *de la Vie et des écrits de P.-H. Mallet*, Genève, 1807, in-8 de 51 pages. — Mallet-Prévost (Henri), frère du précéd., né à Genève en 1727, m. dans cette ville en 1811, se livra à l'étude des sciences, et principalement à celle de la géographie. On a de lui: une *Carte des environs de Genève*, sur une assez grande échelle, et fort exacte; une autre *Carte de la Suisse romande*, en 4 grandes feuilles, 1761-62; une 3e *de la Suisse en 18 cantons; un Répert. général des mesures, etc., des différens peuples*, etc., 1802, in-4; et une *Descript. de Genève ancienne et moderne*, Genève, 1807, in-12.

MALLET-DUPAN (Jacques), écriv. polit., né à Genève en 1749, de la fam. des préc., avait reçu une éducat. très-soignée, et fort jeune encore mérita l'estime de Voltaire, qui le plaça près du landgrave de Hesse-Cassel en qualité de profess. de littérat. fr.; mais ennemi de tout assujetissement, Mallet regarda cet emploi comme une chaîne et le quitta bientôt pour se lancer dans la politique, qui dès-lors occupa toute sa vie. D'abord continuateur des *Annales politiques* de Linguet, il publ. ensuite, de 1779 à 1782, les *Mém. polit. et littér. sur l'état présent de l'Europe*. Ce journal fit connaître avantageusem. Mallet, qui à son arrivée à Paris y commença le *Journal historique et politique de Genève*, réuni en 1788 au *Mercure de France*. Un succès prodigieux accueillit cet écrit périodique d'une forme nouvelle en France, remarquable par l'étendue des vues et des considérations diplomatiq., et surtout par la libre expression des opinions de l'auteur. Indépendant sous la censure ministérielle, Mallet conserva son caractère quand la révolution semblait l'appeler dans le parti des réformateurs; il défendit avec force les prérogatives du trône, et par cette conduite, de plus en plus dangereuse à mesure que les passions s'exaltaient, s'attira de fréquentes dénonciations de la part des sociétés populaires. D'un autre côté les royalistes le regardaient comme l'homme le plus capable de les servir: aussi en 1792 il fut chargé d'une mission secrète auprès des souverains coalisés contre la France; et sacrifiant la fortune toute littéraire qu'il avait acquise à Paris, il partit pour Francfort. C'est ainsi que Mallet préluda à la correspondance diplomatique qu'il entretint de Genève avec plus. cours de l'Europe, et avec les princes français émigrés; elle lui donna une grande considération, sans toutefois suffire à ses besoins pécuniers. Après s'être vu exilé de sa patrie pour un article dirigé contre Bonaparte et inséré dans un journal de Paris, Mallet espéra trouver une existence plus tranquille en Angleterre: il se rendit à Londres en 1799, y pub. aussitôt un journal, le *Mercure Britannique*, qui fit une grande sensation: malheureusem. il ne jouit pas long-temps de cette nouvelle gloire. Affaibli depuis long-temps par les chagrins et les agitations continuelles de sa vie, il m. à Richmond en 1800, laissant sa veuve et cinq enfans, pour lesquels une souscription considérable fut sur-le-champ ouverte et remplie: de plus le gouvernem. anglais fit une pension de 200 liv. st. à la prem., et plaça son fils aîné dans un emploi avantageux. A l'exception de quelques opuscules de sa jeunesse, Mallet n'a écrit que des ouv. politiques, tous remarquables par la variété des connaissances et la force des pensées: le style en est peu correct, mais plein d'énergie. Outre les journaux que nous avons cités, il a pub.: *Discours de l'influence des lettres sur la philosophie*, Cassel, 1772; *Discours sur l'éloquence et les systèmes politiques*, Lond., 1775, in-12; *de la dernière Révolution de Genève en 1782*; *du Principe des factions en général*, etc., 1791; *Considérations sur la nature de la révolut. de France*, etc., Londres, 1793, in-8; *Correspondance politique*, etc., Hambourg, 1796, in-8; *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, Londres, 1798, in-8.

MALLET. V. Malet.

MALLEVILLE (Antoine-Claude), avocat au parlement de Paris, où il était né, pub. en 1561 un ouv. de droit, sous ce tit.: *in regias aquarum et sylvarum Constitutiones commentarius*, in-8. — Malleville (Guillaume), prêtre, né à Domme en 1699, a laissé: *la Religion naturelle et la revelée, établies sur les principes de la vraie philosophie et sur la divinité des écritures*, 1756 et 1758, 6 vol. in-12; *Examen approfondi des difficultes de l'auteur d'Emile contre la relig. catholiq.*, 1769, in-12.

MALLEVILLE (Claude de), l'un des prem. membres de l'académ. franç., né à Paris en 1597, accompagna le maréchal de Bassompierre dans son ambassade en Angleterre, et lui rendit de grands services pendant son séjour à la Bastille. Ce seigneur le récompensa de sa fidélité en le nommant secrétaire des Suisses et Grisons. Malleville m. en 1647. Il s'était fait connaître dans le monde littér. par son sonnet sur *la Belle matineuse*, pièce qui parut supérieure à celle de Voiture. Les poésies de Malleville ont été pub. à Paris, 1649, in-4, et ib., 1659, in-12. Cet académicien est l'édit. d'un recueil de *Lettres d'amour*, Paris, 1641, 2 vol. in-8, et traduct. de deux romans italiens de Luc Asserino, *Stratonice*, Paris, 1641, 2 vol. in-8, et *Almerinde*, ib., 1646, in-8. C'est à tort qu'on l'a fait édit. des *Mém. de Bassompierre*, puisque cet ouv. n'a paru qu'en 1663, 16 ans après sa m. — V. Maleville.

MALLINKROT (Bernard de), savant philolog. du 17e S., Ecossais d'origine, selon quelq. auteurs, fut nommé successivem. aux évêchés de Ratzbourg et de Minden, et chaque fois il lui fut suscité des obstacles qui l'empêchèrent de prendre possession; enfin il se mit sur les rangs pour succéder à l'évêq. de Munster, m. en 1650; mais les suffrages se réunirent sur Christ. de Galen, son neveu, trésorier du chap. Ses efforts pour traverser cette élection, son audace et sa révolte, lui attirèrent les censures du nouvel évêque: il fut pris et enfermé dans le château d'Ottenstein, où il m. en 1664. On a de lui: *de Naturâ et usu litterarum*, Munster, 1638, in-8, 1642, in-4; *de Ortu ac Progressu artis typograph.*, Cologne, 1639 ou 1640, in-4, et dans les *Monum. typogr.* de Wolf, tom. 1, pag. 547; *de Archicancellariis et Cancellariis S. R. imp.*, etc., Munster, 1640, in-4, Iena, 1666 et 1715, in-4; *Paralipomenon de Historicis græcis*, etc., Cologne, 1656, in-4, réimp. à Hambourg en 1709, in-8, sous ce titre: *Supplementa et Observat. ad Vossium de Historicis græcis et latinis.*

MALMESBURY (William SOMMERSET, plus connu sous le nom de William ou Guillaume de),

religieux bénédictin et histor. angl. du 12e S., mérita par son application à l'étude et par son savoir le surnom de *Bibliothecaire*. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé les ouv. suiv. : *Regalium sive de rebus gestis regum Anglorum libri V* (de 449 à 1127) ; *de Historiâ novellâ lib. II* (de 1127 à 1143): c'est l'hist. de son temps; *de Gestis pontificum Anglorum libri IV* : ces trois écrits ont été publ. pour la prem. fois dans le recueil intitulé : *Anglicarum rerum Scriptores post Bedam*, par H. Savillé, Londres, 1596, Francfort, 1601, in-fol. ; *de Pontificibus Anglorum liber quintus*, inséré par H. Warton dans le tom. 2 de l'*Anglia sacra*, ainsi que la *Vita S. Wulstani*, etc., que l'on trouve également dans les *Acta sanctorum* au 25 mai ; *de Antiquitate ecclesiæ glastoniensis*, ins. dans le recueil intit. : *Historiæ britannicæ Scriptores XV*; etc.; plus. autres MSs., dont on trouve la liste dans les *Scriptores ecclesiast.* par Oudin ; dans la *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis* de Fabricius, et dans l'*Histor. litter. ordinis S. Benedicti* de Ziegel Bauer.—Olivier de MALMESBURY, autre bénédictin angl. du 11e S., avait fait une étude particul. des mathématiq. et de l'astrologie. S'étant fabriqué des ailes, d'après la description qu'Ovide nous a laissée de celles de Dédale, il osa en faire l'essai en s'élançant du haut d'une tour; mais il ne put se soutenir dans l'air, se cassa les jambes en tombant, et m. de cet accident en 1060. On a conservé les titres de quelques-uns de ses ouv., tels que : *de Signis planetarum; de Astrologorum dogmatibus ; de Geomantiâ*.

MALMESBURY (JAMES-HARRIS, comte de), né en 1746 à Salisbury, embrassa la carrière diplomatique, et résida successivement, comme chargé d'affaires ou ministre plénipotent., dans les cours de Madrid, de Berlin et de St-Pétersbourg. Rappelé de cette dern. en 1782, il vint prendre siége au parlem., et se rendit ensuite auprès des états-généraux des Provinces-Unies en qualité d'ambassad. extraordin. Les services que dans cette occasion il rendit à la cause du stathouder lui méritèrent de nombreuses faveurs de la part des souverains étrangers, et à son retour en Angleterre il fut élevé à la pairie. A l'époque de la révolution franç., lord Malmesbury se joignit à Pitt pour en combattre les effets : c'est lui qui dans les ann. 1796 et 1797 fut chargé de traiter de la paix avec le directoire de la république française. La circonspection extrême dont il usa durant les négociat. fut le sujet de nombreuses plaisanteries : les conférences n'eurent pas de suite satisfaisante ; néanmoins les plus hautes dignités de la couronne récompensèrent la conduite du diplomate anglais. Lord Malmesbury est mort en 1820. On a de lui : *Introduction to the History of the dutch republic for the last ten years from 1777*, in-8, 1788 ; il a donné en outre une très-belle édit. des *OEuvres* de son père James Harris, 2 vol. in-4, 1801.

MALMIGNATI (JULES), poète italien, né à Lendinara dans la Polésine de Rovigo vers la fin du 16e S., n'est connu que d'après ce qu'il dit de lui-même dans ses ouv. d'ailleurs fort médiocres. Il paraît qu'il était d'une famille noble, et il a soin d'entretenir ses lecteurs de l'illustration de sa naissance et de ses talens personnels. On a de lui : *il Clorindo*, trag. past., Trévise, 1604, in-8, 1618, 1630, in-12 ; l'*Ordaura*, tragéd., ib., 1620, in-8, Venise, 1630, in-12; l'*Enrico*, poème éroïque, Venise, 1623, in-8, très-rare. Il y annonce modestem. : « qu'il naîtra un jour un poète qui chantera la conquête et les exploits du roi de France, et qui, au son harmonieux de ses chants guerriers, attirera les Italiens et les Français confondus ensemble, et que ce poète s'appellera Jules Malmignati. » — Il ne faut pas le confondre avec Barthélemi MALMIGNATI, son parent, qui a fait impr. les deux harangues suiv. : *Orazione... nella congratulazione del S. principe di Venezia Marcantonio Trevisano*, Venise, 1554, in-8; et — *per la creazione del doge Veniero*, ibid., 1554, in-8.

MALOET (PIERRE), médecin, né à Clermont en Auvergne dans les dern. années du 17e S., fut reçu doct. de la faculté de Paris en 1720, devint médecin de l'hôtel royal des Invalides, membre de l'académie des sciences en 1725, et m. en 1742. On a de lui un écrit intit. *Chirurgia non est medicinâ certior*, Paris, 1736, in-4, et beaucoup d'observat. intéressantes de médecine pratique, insér. dans les *Mémoires* de l'académie des sciences. — Son fils Pierre-Louis-Marie MALOET, né à Paris en 1730, fut reçu doct. en médecine de la faculté de Paris en 1752, et devint ensuite profess. de physiologie et de matière médicale, médecin en chef de l'hôpital de la Charité, médecin de Mmes de France, filles de Louis XV, inspect.-général des hôpitaux militaires du royaume et conseiller du roi. Ayant accompagné ses illustres clientes dans leur émigrat., il perdit tous ses biens qui furent vendus. A son retour en France il fut nommé, sur la présentat. du prem. médecin Corvisart, l'un des quatre médecins consultans de Napoléon, et continua de se livrer avec succès à la pratique de son art, jusqu'à sa m., arrivée en 1810, par suite d'une attaque d'apoplexie. On a de lui une dissertation assez curieuse, sous ce titre : *Ergò homini sua vox peculiaris*, 1757, in-4 ; *Eloge historiq. de Vernage*, Paris, 1776, in-8.

MALON DE CHEIDE (PEDRO), relig. augustin, né vers 1530 à Cascante (Aragon), professa la théologie à Saragosse et à Huesca, et eut de son temps la réputat. d'un gr. orat. On ne cite de lui qu'une *Vie de la Madeleine*, en esp., Halcala de Hénarès, 1592, 1598 et 1603, in-8 ; Barcelone, 1598.

MALONE (EDMUND), littérateur irland., né en 1741 à Dublin, m. en 1812, a pub. 2 v. de *Supplém.* à la 2e éd. (1780) des œuvr. de Shakspeare (*v.* ce n.).

MALOT (FRANÇOIS), théologien appelant, né dans le diocèse de Langres en 1708, fut ordonné prêtre en 1751, sans signer le formulaire et sans se livrer au ministère évangélique. Ami de la retraite et de l'étude, il s'occupa de la composition de plus. écrits, où il professe la doctrine des appelans, nommés figuristes, auxquels on reproche d'abuser de l'Ecriture sainte pour autoriser des conjectures arbitraires et même des illusions. Ses écrits sont : les *Psaumes de David, trad. en français selon l'hébreu, et distribués pour tous les jours de la semaine, avec des antiennes, hymnes et oraisons, à l'usage des des laïcs*, 1754, 2 vol. in-12 ; *Dissertation sur l'époque du rappel des Juifs et sur l'heureuse révolution qu'il doit opérer dans l'Eglise*, 1776, in-12, 2e édit, augm., 1779, in-12; *Suite et Defense de la Dissertation sur l'époque du rappel des Juifs*, 1782, in-12; *Lettre de l'auteur de la Dissertation sur l'epoque du rappel*, etc., *à l'aut. des Nouvelles ecclésiastiq.*, 1782, in-12; *de la Nécessité d'une foi eclairée et de ses avantages*, 1784, in-16. F. Malot m. à Paris en 1785.

MALOUET (PIERRE-VICTOR), ministre de la marine et ami de Louis XVI, né Riom en 1740, m. à Paris en 1814, était entré au service de la marine en 1763, et était parvenu au grade d'intend. de la marine de Toulon, lorsqu'en 1789 le bailliage de Riom l'élut député aux états-généraux. Il y défendit constamment la cause de la monarchie, et son but était d'obtenir en France un gouvernement à peu près semblable à celui d'Anglet. Mais voyant les dangers où se trouvait exposée la personne du roi, il ne pensa plus qu'au moyen de le sauver. Les évènem. prenant de jour en jour un caractère plus effrayant, Malouet fut appelé dans le conseil intime du roi, et échappé aux massacres de septemb. il se retira en Angleterre, où il pub. la *Defense du roi Louis XVI*, et demanda le 8 nov. 1792 la permission de venir défendre ce prince au péril de sa vie. Le résultat de cette demande fut son inscription

sur la liste des émigrés. Rentré en France en 1801, il fut arrêté et reconduit à la frontière, mais rendu presque aussitôt à la liberté, et consulté même pour la restauration de la marine française par le prem. consul Bonaparte, il fut nommé en 1803 commiss.-général de la marine à Anvers, puis maître des requêtes en 1808, et conseiller d'état en 1810. Disgracié en 1812 et exilé de Paris, Malouet se retira dans une petite terre qu'il possédait en Touraine. Il revint à Paris le 2 avril 1814, fut appelé, par le gouvernement provisoire, au départem. de la marine, et confirmé dans ce minist. par le roi Louis XVIII. Mais les travaux auxquels il se livra achevèrent de ruiner sa santé, déjà fort affaiblie, et il m. le 7 sept. suivant. On a de lui : *Mémoires sur l'esclav. des nègres*, 1788, in-8; *Mémoires sur l'administration du départem. de la marine*, 1790, in-8; la collection de ses *Opinions*, Paris, 1791-92, 3 vol. in-8; *Défense de Louis XVI*, 1792, in-8; *Examen de cette question : Quel sera pour les colonies de l'Amérique le résultat de la révolution française?* etc., Londres, 1797, in-8; *Mémoires et Correspondances officielles sur l'administrat. des colonies*, Paris, 1802, 5 vol. in-8; *Considérat. historiq. sur l'empire de la mer*, etc., Anvers, 1810, 1 v. in-8; *les Quatre parties du jour à la mer*, poème inséré dans les *Soirées provençales* de M. Bérenger; et des *Lettres* dans les *Mélanges philos. et littér.*, Paris, 1804, 5 vol. in-8. M. Suard a pub. une *Notice* sur la vie et les écrits de Malouet dans la *Gazette de France*, 14 sept. 1814.

MALOUIN (Paul-Jacques), médecin et chimiste, né en 1701 à Caen, fut reçu doct. à la faculté de Paris, puis devint successivem. membre de l'academ. des sciences, recteur au collége roy. de France, profess. de chimie au Jardin du Roi, et m. en 1778. On a de lui un *Traité de chimie*, Paris, 1734, in-12; une *Chimie médicale*, ibid., 1750, 1755, 2 vol. in-12; une *Histoire des maladies épidémiques observées à Paris*, insérée dans les *Mémoires* de l'acad. des sciences; trois *Dissert.* latines : *in Reactionis actionisque æqualitate Æconomia animalis; an Herniæ inguinali cum adhæsione, subligatum nocet? an ad Sanitatem musice?* imp. en 1737, 1743 et 1750. On lui doit encore plus. articles de chimie dans l'*Encyclopédie*, et la description des arts du *meunier*, du *boulanger* et du *vermicellier*, dans la *Collection* des arts et métiers. Condorcet a pub. l'*Eloge* de P.-J. Malouin dans le Recueil de l'academ. des sciences, année 1778, tom. 2, pag. 57.—Charles Malouin, parent du précéd., médecin de la faculté de Caen, m. dans cette même ville en 1718, est aut. d'un *Traité des corps solides et des fluides*, Paris, 1718, in-12.

MALPEINES (Léonard des). V. Léonard.

MALPIGHI (Marcel), prem. médecin du pape Innocent XII, né à Crémone en 1628, et m. à Rome en 1694, a obtenu une grande réputation comme anatomiste, et a fait de nombreuses recherches sur l'organisation de l'homme, des animaux et des plantes; ses écrits sont encore consultés de nos jours; le recueil en a été pub. de son vivant sous le titre de *Opera omnia*, Londres, 1686, 2 v. in-fol., Leyde, 1687, 2 vol. in-4; et après la m. de Malpighi, le P. Regis a donné une édition de ses *Opera posthuma*, Londres, 1697, in-fol., réimp. à Amsterdam, 1698, 1700, in-4, et à Venise, 1698, 1743, in-fol. On trouve l'*Eloge* de Malpighi dans les *Décades* de Fabroni.

MALSEIGNE-GUYNOT (le chevalier de), gentilhomme de Franche-Comté et officier-général, m. à Anspach en 1800, avait le grade de capitaine dans le régiment de Beaufremont en 1763, lorsque ayant été réformé, il passa à Saint-Domingue en qualité d'aide-de-camp du marquis de Belzunce. De retour en France, après la m. de ce général, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp (1788), et se retira alors dans sa province. En 1790 il fut chargé d'aller recevoir les comptes de la garnison de Nanci, mais faillit être victime de la fureur des soldats révoltés, et n'encourut pas moins de dangers à Lunéville, où il se rendit pour s'y acquitter des mêmes fonctions. Arrêté dans cette ville et ramené à Nanci, il fut emprisonné, et ne recouvra sa liberté que par Bouillé qui se porta sur cette ville avec un corps de troupes. Le chevalier de Malseigne accompagna les frères de Louis XVI à la campagne de 1792, et entra quelque temps après comme officier-général au service de Prusse, qu'il paraît avoir refusé de quitter pour être mis à la tête des royalistes de la Bretagne, après la m. de La Rouairie, ainsi qu'on le lui aurait offert.

MALSINER (Joseph), jésuite, né en 1743 à Brixen, dans le Tyrol, professa d'abord la théol. à Ingolstadt, puis fut rappelé dans sa ville natale pour y occuper une chaire d'éloquence après la dispersion de la société. L'année de la m. de Malsiner nous est inconnue. On a de lui, en allemand, un *Examen du fondement primitif de la religion naturelle et révélée*, Augsbourg, 1788, in-8.

MALTE (les cheval. de), ordre relig., puis milit., et ensuite souverain, furent désignés d'abord sous le nom d'*Hospitaliers* ou *Frères de l'Hôpital de St-Jean-de-Jérusalem.* De toutes les associat. que vit naître l'époque des croisades, celle de ces Hospitaliers est sans contredit la plus illustre, tant par la longueur et l'éclat de son existence qu'à cause de l'objet même de son institution. Fondé, à ce qu'on croit, vers l'an 1050 par le bienheureux Gérard, provençal, pour desservir un hospice sous l'invocat. de St Jean l'Aumônier (ou St Jean-Baptiste, que, peut-être seulem. depuis l'établissem. des Latins en Orient, l'ordre honore comme son patron) à Jérusalem, alors que cette ville était encore au pouvoir des Sarasins, cet ordre devint milit. après la conquête du St Sépulcre par les chrét., et le 1er de ses chefs qui prit le titre de grand-maître fut Raymond du Puy. Après la ruine de Ptolémaïs (*v.* l'art. Croisades, p. 772), ceux des hospitaliers de St-Jean qui survécurent se réfugièrent en Chypre auprès de Lusignan, roi de Jérusalem, et ensuite s'établirent dans l'île de Rhodes, enlevée par eux aux Sarasins. Sous le grand-maître Foulques de Villaret ils y soutinrent contre ces derniers un siége fameux en 1309 : et ce ne fut que plus de deux siècles après que (Villiers de l'Isle-Adam étant grand-maître) ils se virent réduits malgré des prodiges de valeur à évacuer cette île, reconquise à l'empire othoman par Soliman II (1522). L'ordre se réfugia alternativem. à Messine, aux îles d'Hières, à Viterbe, jusqu'à ce qu'il reçut de l'emper. Charles-Quint l'île de Malte pour domaine (1530) : le but politique de ce prince était d'élever ainsi un rempart à la Sicile contre les Turks. Ceux-ci attaquèrent en 1565 le nouvel établissem. de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem (déjà aussi nommé *ordre de Malte*); mais ils furent repoussés grâce à la bravoure et aux talens du grand-maître Jean de Vallette; et nul évènement ne troubla les success. de ce dern. dans la possession de leur souveraineté jusqu'aux approches de la révolution franç. Bien qu'une stricte neutralité dût être la base de sa conduite, l'ordre ne s'était pas toujours montré inaccessible à l'influence au moins indirecte de la France, patrie de la gr. majorité de ses membres : d'ailleurs, soit par la direct. de ses vues polit., soit par les priviléges dont jouissaient chez elle les chev. de Malte, cette puissance avait des droits particul. à leur attachem.; et, de l'état des choses il résultait pour elle une certaine prépondérance dans le commerce et la navigat. de la Méditerranée. Cependant, lors de l'expédit. d'Egypte (1798), le général Bonaparte crut l'occupation de Malte nécessaire à son vaste plan de conquête; et cette île, que d'immenses fortificat. rendent inexpugnable, lui fut soumise par trahison. Mais l'import. de cette possession, qu'il n'était guère possible à la France de conserver

long-temps, donna l'éveil aux Anglais, qui à leur tour s'en emparèrent par famine en 1800. Errans et dispersés les chev. de St-Jean se jetèrent alors sous la protection de l'emp. de Russie Paul I[er], qui accepta le titre de gr.-maître de l'ordre. A la m. de ce monarque le chapitre de St-Jean-de-Jérusalem (dont les biens autrefois immenses se réduisent aujourd'hui à quelq. commanderies en Espagne et en Italie) se fixa à Catane en Sicile, et tout récemment dans les états rom. — L'ordre des Hospital. se divisait en trois classes. les *chevaliers de justice*, faisant preuve de noblesse et voués au service militaire, les *chapelains conventuels* ou *clergé*, et les *servans d'armes*, chevaliers bourgeois tenus comme ceux de justice au service militaire, jouissant de quelq.-uns de leurs priviléges, mais exclus (sauf de rares except.) des princip. emplois. L'ordre se partageait en huit langues ou nations : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Anglo-Bavière : cette dern. remplaça, au 18e S., la langue d'Anglet. (la 6e de l'ordre) qui n'existait plus que de nom depuis l'introd. de la réforme religieuse chez cette nation. Les services que les chev. de Malte ont rendus à la chrétienté, la gloire dont ils se sont couverts pendant 7 siècles de guerre contre les infidèles, l'aide et les secours que trouvaient auprès d'eux les pauvres et les infirmes, les rendaient dignes d'un sort plus heureux et d'un intérêt moins stérile que celui qu'on leur a témoigné. — Les principaux ouv. relatifs à l'hist. de Malte et à ses cheval. sont : *Ancient and modern Malta*, par L. de Boisgelin, Londres, 1804, 3 v. in-4 ; *Malta illustrata*, par G.-F. Abela, Malte, 1647, continué et augm. par Ciantar, ib., 1772-80, 2 vol. in-fol. ; *Malta antica illustrata, co' monumenti e l' istoria*, par Hon. Brès, Rome, 1816, in-4, fig. ; *Statuta hospitalis Hierusalem*, par Veltronio, Rome, 1588, in-fol. ; *Istoria della Sta Milizia di San-Giovanni-Gierosolimitano*, par J. Bosio, ib., 1594-1602, et 1622-32, 3 vol. in-fol., continuée jusqu'à 1636, Vérone, 1703 ; *Codice diplomatico del Sto ordine Gierosolimitano*, pub. par Sébastien Paoli, Lucques, 1733, 2 v. in-fol. ; *Hist. des chev. de Malte*, par Vertot, Paris, 1726, 4 vol. in-4 ; *Memorie de' Gran-Maestri del milit. ordine Gierosolimit.*, par P. Pacciaudi, Parme, 1780, 3 vol. in-4.

MALTE-BRUN (CONRAD), poète, écrivain politique et philos., l'un des plus savans géographes modernes, né en 1775 à Thye dans le Jutland, m. le 16 déc. 1826 à Paris, où il résidait depuis 1800, avait d'abord été destiné au ministère du St-Évangile, mais y renonça bientôt pour suivre le penchant décidé qui l'entraînait vers les sciences politiques. Un article pub. dans la *Skildone* (journal de Copenhague) en janv. 1827, nous apprend que le véritable nom de ce sav. était *Malte-Conrad Brunn* ; il était fils d'Adolphe Bruun, conseiller de justice de sa ville natale. Le jeune Conrad s'était déjà fait connaître dans sa patrie comme poète et comme savant, lorsqu'en 1796 il fut contraint de se réfugier en Suède, pour se soustraire aux persécutions qu'il avait encourues par la publicat. de quelques écrits, pleins d'énergie et de verve, en faveur de la liberté de la presse et pour l'affranchissement des paysans de sa patrie. Pendant son séjour à Stockholm il publia un recueil de *poésies* qui lui valut les encouragemens et les suffrages de l'académie de cette ville. Mais c'est surtout aux travaux auxquels il s'est livré depuis son arrivée en France que le savant Danois dut sa réputation européenne. Outre son importante coopération au *Journal des Débats*, dont il rédigea presque sans interruption, depuis 1806 jusqu'à sa m., les articles de politique étrangère (un grand nombre sont anonymes, d'autres ne sont signés que de ses initiales), il a pub. les ouvrages suiv. : *Géographie mathématiq., physiq. et politiq.* (en société avec Mentelle), Paris, 1804-7, 16 v. in-8 et atlas in-fol. ; *Tabl. de la Pologne anc. et mod.*, ib., in-8 avec atlas in-4 ; *Précis de la géographie univ.*, ib., 1820-27, 7 v. in-8 ; *Apologie de Louis XVIII*, 1815, brochure in-8 ; *Traité de la légitimité*, 1825, in-8. C. Malte-Brun a donné des soins au *Nouv. Dictionnaire géographique portatif*, Paris, Gosselin et Mame Delaunay, 1827, 2 vol. in-16, ouvrage qui est enrichi d'un *Vocabulaire des mots génériques* ; et il a rédigé en commun avec M. Eyriès les *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, de 1808 à 1826. Le nom de M. Malte-Brun se trouve encore sur la liste des collaborateurs de cette Biographie ; après M. A.-A. Barbier (*v.* ce nom au *Supplém.*), ce savant est le second dont la *Biographie universelle classique* ait eu à déplorer la perte prématurée. Il ne dépendra point du zèle de ses principaux collaborateurs que M. Malte-Brun ne trouve un aussi digne success. que l'a été pour le premier M. Louis Barbier fils, dans la partie confiée aux soins de son respectable père.

MALTRAVERSI, nom donné en 1320 à une faction de Bologne, et composée de ceux qui s'opposaient aux projets d'usurpation de Romeo de Pépoli, dont les adhérens s'appelaient le parti de l'échiquier, parce que Pépoli portait un échiquier dans ses armes. Après un siècle de dispute, le parti de l'échiquier l'emporta en affermissant le pouvoir souverain dans la maison Bentivoglio, malgré les Maltraversi. — Une pareille faction parut sous le même nom à Pérouse dans le 14e S., contre celle des Raspanti, qu'elle accusait de malversation dans les charges publ. Le Catilina de Pérouse, Tribaldino de Manfredi, venait de la faction des Maltraversi.

MALUS (ÉTIENNE-LOUIS), célèbre physicien, naquit à Paris en 1775. Doué de disposit. extraord. pour les sciences mathématiq., il avait été admis à l'âge de dix-sept ans à l'école du génie militaire, et allait obtenir le grade d'officier quand sur une vague accusation de royalisme, il fut exclu de cet honneur, et se trouva même obligé de se cacher quelque temps dans les rangs de l'armée, où il servit comme simple soldat ; mais son mérite n'y resta pas ignoré. A la formation de l'école Polytechniq., Malus, envoyé à Paris, fut placé par Monge au nombre des élèves destinés à devenir instructeurs de leurs condisciples, et pendant trois ans il se livra avec une ardeur infatigable aux études les plus compliquées. Son peu de fortune ne lui ayant pas encore permis de continuer cette carrière, il rentra dans le génie ; fit comme officier de ce corps la campagne du Rhin (1797) et celle d'Egypte, et à son retour en France, reçut la direction de plus. travaux importans. C'est alors qu'il put s'adonner presque entièrem. à ses recherches favorites sur les phénomènes de la lumière : un sujet de concours proposé par l'institut vint redoubler son activité : il s'agissait de déterminer les effets de la double réfraction. Malus remporta le prix, et vit ses travaux couronnés par un résultat inespéré, c.-à-d. qu'il fut conduit à cette découverte de la *polarisation de la lumière*, qui a rendu son nom à jamais célèbre. L'institut l'admit aussitôt parmi ses membres, et la société royale de Londres, malgré l'état de guerre qui divisait l'Angleterre et la France, lui décerna une médaille d'or. Malheureusement le jeune Malus ne jouit pas long-temps de sa gloire : à peine s'il entra dans la route nouvelle qu'il ouvrit à la science de l'optique ; épuisé par un travail excessif, il m. en 1812, âgé seulement de 37 ans. On trouve dans les *Disc.* prononcés à ses funér. par MM. Delambre et Biot (*Mém. de l'Institut*, année 1812, le détail des découvertes de Malus, qui a laissé aussi des *Essais d'optiq. analytique*.

MALVASIA (CHARLES-CÉSAR, comte de), sav. antiquaire, né à Bologne en 1616, m. dans cette ville en 1693, membre de l'academ. de *Gelati* et de plus. autres sociétés savantes d'Italie, a laissé un grand nombre d'ouv., dont la liste se trouve dans

les *Notizie degli Scrittori bolognesi*, d'Orlandi, pag. 80. Les plus remarquables sont : *Felsina pittrice, vite e ritratti de' pittori bolognesi* (dédié à Louis XIV), Bologne, 1678, 2 vol. in-4, fig.; *Marmorea felsinea illustrata*, etc., ibid., 1690, in-fol. C'est un recueil d'inscript. découvertes à Bologne ou dans ses envir., avec des explications.

MALVENDA (Thomas), dominicain espagnol, savant hébraïsant, né à Xativa en 1566, m. à Valence en 1628, professa la philosophie et la théologie à Lombay, et fut chargé par le général des dominicains de la correction du Bréviaire, du Missel et du Martyrologe de son ordre, qui parurent en 1603. On a de lui plus. autres ouv., dont le catalogue se trouve dans les *Scriptores ordinis prædicatorum* d'Echard, tom. 2. Les principaux sont : *Opusculum de hebrœâ voce* Hosanna; *de Antichristo*, Rome, 1603, in-fol., Valence, 1621, Lyon, 1647; *Commentarius de Paradiso voluptatis* (*in Genesi descripto*), Rome, 1605, in-4; *Vida y Canonizacion de S. Pedro, martir*, Sarragosse, 1613, in-8, *Commentaria in sacram Scripturam*, Lyon, 1650, 5 vol. in-fol.

MALVES. V. Gua de Malves.

MALVEZZI (Virgilio, marquis de), littérat. italien, né à Bologne en 1599, fut reçu docteur en droit à dix-sept ans, étudia ensuite la théologie, la philosophie, la médecine, le génie militaire, passa en Espagne, se fit estimer de Philippe IV, qui l'envoya en ambassade à Londres, revint ensuite dans sa patrie, et y m. en 1654. On a de lui : *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Venise, 1622, 1635, in-4; *Ragioni per le quali i letterati credono di non potersi avanzare nelle corti*, pub. par Mascardi dans ses *Saggi accademici*, Venise, 1630, in-4; *i Successi principali della monarchia delle Spagne nell' anno* 1639, Anvers, 1641, in-16; *Introduzione al racconto dei principali successi accaduti sotto il comando di Filippo IV*, Rome, 1651, in-4; et quelques autres écrits, dont on trouvera la liste dans les *Notizie degli scrittori bolognesi*, de Orlandi, et dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 4.

MAMACHI (Thomas-Marie), dominic., né en 1713 dans l'île de Chio de parens grecs, m. en 1792 à Corneto, près de Montefiascone, secrétaire de la congrégation de *l'Index*, maître du sacré palais, directeur du *Journal Ecclésiastique*, qui parut à Rome depuis 1786, a laissé les ouv. suiv. : *de Ethnicorum oraculis*, etc., Florence, 1738; *de Ratione temporum athanasiorum*, etc., ibid., 1748, in-8; *Originum et Antiquitatum christianorum lib. XX*, 1749-55, 12 t. in-4; *de' Costumi de' primitivi cristiani*, Rome, 1753-57, 3 vol. in-8; *de Animabus justorum in sinu Abrahœ ante Christi mortem*, etc., ib., 1765, 2 t. in-4; *del Dritto libero della Chiesa d'acquistare... beni temporali*, ibid., 1769, in-8; *la Pretesa filosofia de' moderni increduli*, etc., ibid., 1770; *de Palafoxii orthodoxiâ*, ib., 1772-3, 2 vol. in-8; *Epist... de Ratione regendœ christ. reipub.*, etc., ib., 1776-7, 2 v. in-8; *de Laudibus Leonis X*, ib., 1741, in-8. Mamachi a travaillé aussi aux *Annales Prædicatorum*, dont le 1er vol. parut à Rome en 1756, in-fol.—Un autre jésuite du même nom, né aussi en Grèce, était préfet du collége de Rouen en 1759, et quitta la France cette même année, d'après un arrêt du parlement (de Rouen), qui sur une dictée faite à ses élèves, le déclara incapable d'exercer aucune place dans l'enseignement.

MAMAG. V. Mamgon.

MAMBELLI (Marc-Antoine), jés., sav. grammairien, né à Forli, dans la Romagne, en 1582, m. à Ferrare en 1644, est aut. d'un liv. int. : *Osservazioni della lingua italiana* (pub. sous le nom de *Cinonio*, academ. *filergite*), dont la 2e partie fut imp. à Ferrare en 1644, et la 1re partie longtemps après à Forli en 1685, 2 v. in-12. Cet ouv., quoique vieilli, est encore estimé et recherché des curieux.

MAMBRUN (Pierre), jésuite, poète latin, né à Clermont-Ferrand en 1600, m. prof. de théol. à La Flèche en 1661, a laissé des *Eglogues*, 2 *Poëmes* et une *Dissert. sur le poëme épique* (en lat.), imp. d'abord séparém., et réunis ensuite en 1 v. in-fol., La Flèche, 1661.

MAMERANUS (Henri), né dans le pays de Luxembourg, fut imp. à Cologne dans le 16e S, et cultiva la poésie. On a de lui : *Gratulatorium carmen in Philippi, regis Angliæ*, etc., 1549-54-55; *Epithalamium nuptiarum Philippi cum Mariâ*, etc., 1555, in-4; *de Leone et Assino, strena....... ad amicos, etc.*; *Priscœ monetæ....... supputatio*, Cologne, 1551, in-8, et dans la collect. de Budel. — Nic. Mameranus, frère du préc., poète lauréat à la cour de Charles-Quint, a passé pour l'aut. de quelq. uns des ouv. attribués à Henri; mais on cite particulièrem. de lui les opusc. suiv. : *de Investiturâ regalium Mauritio, duci saxoniœ 24 februar.* 1548 *factâ*; *de Rebus gestis Caroli-Quinti* de 1515 *à* 1548, insérés l'un et l'autre dans les *Scriptores rerum germanicar.* de Schard; *de Venatione carmen heroïcum*, dont tous les mots commencent par la lettre C.

MAMERCUS (L. Æmilius) ou MAMERCINUS, Romain, 3 fois consul en 484, 478 et 473 avant J.-C., se signala la prem. année contre les Eques, qui d'abord le battirent, mais sur lesquels il remporta ensuite d'importans avantages. Plus heureux encore pendant son second consulat, il vainquit les Véiens et les força à demander la paix. Mais la modération qu'il montra en signant le traité mécontenta les sénateurs, qui lui refusèrent les honneurs du triomphe, à moins toutefois qu'il n'allât délivrer son collègue C. Servilius Structus Ahala, bloqué dans son camp par les Volsques. Mamercus se vengea en licenciant son armée et refusant son assistance. Aucune guerre ne marque son 3e consulat.

MAMERCUS (L. Pinarius Rufus) ou MAMERCINUS, tribun milit. avec pouvoir consulaire l'an 438 av. J.-C., dictateur en 437, 433, 426, et peut-être consul en 410 (les fastes consulaires portent le nom de M. Æmil. Mam., mais on présume que c'est le même que L. Pinar. Ruf.), vainquit pendant sa prem. dictature l'armée combinée des Fidénates, des Falisques et des Véiens, rapporta à Rome les secondes dépouilles *opimes*, et obtint les honneurs du triomphe. Il signala sa seconde dictature en restreignant à 18 mois la durée de la censure, qui jusque-là avait été de 5 ans. Pendant la troisième il vainquit de nouveau les Fidénates, et prit d'assaut la ville même de Fidènes.

MAMERCUS, tyran de Catane, fit d'abord alliance avec Timoléon contre les Carthaginois; mais ayant ensuite trahi le général corinthien pour passer du côté de l'armée ennemie, il eut le malheur d'être fait prisonnier et conduit à Syracuse, où le peuple devait le juger. Comme les cris que la multitude poussait de toutes parts l'empêchaient de faire entendre sa défense, il essaya de se donner la m. en se frappant la tête contre les degrés; mais on l'arrêta aussitôt, et il subit le dernier supplice, l'an 340 av. J.-C.

MAMEROT (Sébastien), l'un des plus anciens trad. franç., né à Soissons dans le 15e S., fut chapelain de Louis de Laval, gouv. du Dauphiné, à l'invitation duquel il fit en 1458 la *Traduct. de la Chronique martinienne* (*v.* Martin *le Polonais*), qu'il augmenta beaucoup; on connaît encore de Mamerot : une trad. française de *Romulus* (espèce d'hist. romaine attribuée à Benevenuti d'Imola); *les Passages d'outre-mer du noble Godefroi de Bouillon, du bon roi St Louis et de plusieurs vertueux princes*, 1492, in-8, gothiq. On trouve en tête de cette édit., devenue très-rare, des alphabets arabe, hébraïque, grec et caldaïque. Cet ouv. a été réimp. à Paris chez Le Noir, 1518, in-fol., avec un autre écrit du même auteur.

MAMERT (St), archev. de Vienne, est célèbre principalement par les querelles qu'il eut avec le roi de Bourgogne Gondioc, qui était arien, et par l'institution des prières que l'on nomme aujourd'hui Rogations (468 de J.-C.). Il m. vers 477. L'Église célèbre sa fête le 11 mai. On lui attribue 2 *Serm.* insérés dans la Biblioth. des Pères, l'un sur les Rogations, l'autre sur la pénitence des Ninivites.— Claudien Mamert, frère du précédent, d'abord moine, partagea ensuite avec l'archev. de Vienne le gouvernem. du diocèse, régla les fêtes, les offices, les cérémonies, et composa l'office des Rogations. On ignore l'époque précise de sa mort; on sait seulement qu'elle eut lieu avant celle de son frère. Il paraît qu'il aimait et cultivait avec succès la litt. Sid. Apollinaire le regardait comme le plus beau génie de son siècle On a de lui, outre l'office des Rogations, un *Traité de la nature de l'âme*, Venise, 1482 et 1500, Anvers, 1607, 1610, in-16, Zwickau, 1655, in-8, et dans la Biblioth. des PP., t. VI, avec un autre *Traité;* enfin deux *Lettres* et des *Hymnes*, parmi lesquels on distingue le *Pange lingua gloriosi prælium certaminis*, faussement attribué à St Fortunat.

MAMERTIN (Claude), orateur de Trèves, est connu de la postérité par 2 *panégyriques* de l'emp. Maximien-Hercule prononcés, le 1er en 289, et le 2e en 292, et imp. dans les div. édit. des *Panegyrici veteres.* Le style de Mamertin est naturel et coulant. — Un autre Claude Mamertin, fils du précéd., suiv. l'opinion commune, fut consul l'an de J.-C. 362, puis préfet du trésor, préfet d'Italie, préfet d'Illyrie. Valentinien le destitua vers l'an 365 et le fit accuser de malversation; mais il paraît qu'il sortit victorieux de cette accusation. Quelq.-uns le confondent avec l'orat. ci-dessus. D'autres veulent que ni l'un ni l'autre n'aient existé, et que les ouv. publiés sous leur nom appartiennent à un Sicilien anonyme. On a du second Mamertin un *Panégyr.* de Julien, aussi inséré dans les *Panegyr. veter.*

MAMGON, fondat. de la principauté des Mamigonians, en Arménie, dans le 3e S. de l'ère chrét., était neveu d'un emp. de la Chine. Des dissensions élevées dans sa famille forcèrent ce prince à venir chercher un asile en Perse auprès d'Ardeschir, 1er roi de la dynastie des Sassanides. L'emp. chinois ayant demandé l'extradition de son neveu, Ardeschir s'y refusa; Schahpour, fils et success. de ce dernier, ayant reçu une nouvelle sommation, pour se tirer d'affaire et ne pas aller contre les intentions bienveillantes de son père, prit le parti d'envoyer Mamgon et ceux qui l'avaient suivi dans l'Arménie, qui était alors une dépendance de la Perse. Plus tard Mamgon fut investi de la principauté de Daron (une des contrée de l'Arménie), et en transmit la souveraineté à ses descendans. On ignore l'époque de la m. de ce prince, qui eut pour succ. son fils Vatché.

MAMIGONIAN (Hamam), doct. arménien du 9e S., est cité par l'historien Assolig comme aut. d'une *Gramm. arménienne*, d'un *Comment. sur les proverbes de Salomon*, etc. — On trouve à la biblioth. roy. (nos 47 et 48 des MSs. arméniens) des fragm. d'*Homélies* compos. par un autre Mamigonian, év. arménien du 5e S. — Enfin les chroniq. désignent sous le nom de Mamigonian (Ablassat) un guerrier arménien qui, dans les premières années du 12e S., joignit ses armes à celles des croisés contre les Turks, et qui périt en 1110 en combattant sous les ordres de Léon Ier pour repousser les Tatars de la Cilicie, qu'ils avaient envahie.

MAMMÉA (Julia), impérat. romaine, fille de Julius Avitus et de Mœsa, née à Emèse vers la fin du 2e S. de l'ère chrét., fut mariée à Gensius Marcianus, personnage consulaire, dont elle eut un fils, qui fut depuis l'emp. Alexandre Sévère. Son mari étant m., elle épousa Cl. Julianus, et en eut une fille nommée Théoclie. Eusèbe assure qu'Origène l'instruisit des principes de la foi catholique : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle aimait les chrétiens et qu'elle fit partager ses sentimens à son fils. A l'amour du pouvoir, Mammea joignait une avarice sordide. Les soldats, aigris contre elle, écoutèrent les propositions de Maximin (*v.* ce nom), et la massacrèrent avec son fils Alexandre Sévère en l'an 235. On a de cette impér. des médailles en or, en argent et en bronze; les prem. sont rares.

MAMOUN (Abou'l-Abbas ABDALLAH III, al-), 7e khâlyfe-abbasside, né à Bagdad l'an de l'hég. 170 (de J.-C. 786), était fils du céléb. Harounal-Réchyd, et succéda en 198 (813) à son frère Amyn, dont la mère était du sang des Abbassides, tandis qu'il était lui-même né d'une concubine. Mamoun avait eu pour maître le célèbre Djâfar-ben-Yahia, et se montra toujours digne d'un tel instituteur. Il fut un prince éclairé et zélé pour les sciences, dont il peut être regardé comme le père chez les Arabes. Il m. à Raccah, sur le Badendoun, en 218 (833) dans la 20e année de son règne et la 48e de son âge, laissant pour successeur son frère Motassem.

MAMOUN (Yahia al-), roi de Tolède, succéda vers 1045 de J.-C. à son père Ismaël, fils d'Abd-er-Rahman-ibn-Dhou'l-Noun, et m. à Cordoue en 469 (1077), laissant pour héritier du trône son fils Hescham, qui ne régna qu'un an, et eut pour success. Yahia, son frère. Celui-ci fut assassiné 7 ans après dans son sérail, en haine de sa tyrannie, par le cadhi Ahnaf-Ibn-Djahaf, qui s'empara de ses états.

MANARA (Camille), médecin, né en 1652 à Milan, où il m. en 1709, a laissé, entre autres écrits, une dissert. *de Moderando panaceæ Americ. Abusu*, etc., Madrid, 1702, in-12, Milan, 1707, in-12.

MANARDI (Jean), méd., né à Ferrare en 1462, m. en 1536, fut appelé en Hongrie par le roi Ladislas VI, qui lui donna l'emploi de son premier méd. Après la m. de ce prince, il séjourna longtemps en Pologne et en Autriche, et revint ensuite dans sa ville natale, où il enseigna la méd. jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *medicinales Epist. recentiorum errata et antiquorum decreta peritissimè referentes*, Ferrare, 1521, in-4, Paris, 1528, in-8; *Curia medica viginti libris epistolarum et consultationum adumbrata*, Hanovre, 1611, in-f., etc. Barotti a consacré une bonne *Notice* à ce méd. dans le t. Ier, p. 247 des *Memorie storiche de' letterati ferraresi.*

MANASSÉ ou MANASSÈS, fils aîné de Joseph et d'Aseneth, naquit en Égypte vers l'an 1712 av. J.-C. Jacob le bénit un peu avant sa m., ainsi que son frère Ephraïm, de manière à ce que tous deux fussent regardés comme ses fils, et que chacun devînt chef d'une tribu particulière. Au reste, quoique Manassé fût l'aîné, il ne mit sur lui que la main gauche, pour faire sentir que sa race serait moins agréable à Dieu.

MANASSÈS, roi de Juda, fils et succ. d'Ezéchias, monta sur le trône l'an 694 av. J.-C. Il n'avait alors que 12 ans. Les 22 prem. années de son règne ne furent marquées que par des crimes et des sacriléges. Il fit bâtir des temples aux idoles, éleva un autel à Baal au milieu même du temple de Salomon, et fit scier en deux le prophète Isaïe, qui était venu de la part de Dieu lui reprocher son impiété. Quelq. temps après Assarhaddon, roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant Jérusalem (672 av. J.-C.), emporta la ville, fit le roi prisonnier avec presque tout son peuple, et l'emmena à Babylone. Cette captivité dura 3 ans, pendant lesquels Manassès reconnut ses fautes, et s'humilia devant Dieu. Enfin Assarhaddon étant m., Saosduchin, qui le remplaça, permit au roi juif de remonter sur le trône de ses pères. Manassès ne s'occupa plus que d'anéantir l'idolâtrie dans son royaume, fortifia Jérusalem, organisa de grandes forces milit., et montra la piété de David

réunie à la sagesse de Salomon. C'est au milieu de ces soins qu'il m. l'an 639 av. J.-C., ayant régné 30 ans depuis sa conversion, en tout 52, ou, si l'on compte les 3 ans de sa captivité, 55. Amon, son fils, lui succéda.

MANASSÈS (CONSTANTIN), écriv. grec du 12e S., est aut. d'une *Chron.* en vers, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1081 de J.-C., dédiée à Irène, sœur d'Alexis Comnène. Elle a été trad. et pub. en latin par Leunclavius (*v.* ce nom) à Bâle, 1573, in-8, et avec le texte grec, et des *Notes* de Meursius à Leyde, 1616, in-4. On l'a réimp. dans la *Byzantine* avec les mêmes *Notes* et le *Glossaire* de Fabrot, Paris, 1655, in-f. M. Boissonnade a publié, dans son édit. de *Nicétas Eugenianus* (*v.* ce nom), des fragm. en 9 liv. avec une version lat. et des *Notes*, et un roman du même aut. intit. *les Amours d'Aristandre et de Callisthée.*

MANASSÈS Ier, archev. de Rheims dans le 11e S., était issu du sang royal. Parvenu par simonie du rang de simple clerc au siége archiépiscopal, sa conduite ne démentit pas les moyens qu'il avait employés pour son élévation. Il fut déposé dans un concile tenu à Lyon en 1080, et cette mesure fut confirmée la même année par un autre concile tenu à Rome. Une des présomptions les plus fâcheuses contre ce prélat fut l'expulsion de St Bruno (*v.* ce nom), qui avait osé blâmer ses dérèglemens. Manassès, chassé de son siége, se rendit dans la Terre-Sainte, où il fut fait prisonnier, et remis ensuite en liberté en 1099. Il passa les dern. années de sa vie errant et proscrit; mais on croit qu'il m. dans des sentimens de pénitence. — MANASSÈS II, 46e archev. de Reims, né dans cette ville vers le milieu du 11e S., fut disciple de St Bruno, parcourut successivement les différ. degrés de l'état ecclésiast., monta sur le siége archiépiscopal en 1096, assista aux conciles de Beauvais et d'Ypres, et m. en 1106.

MANASSÈS AZARIA, ou RABBI-MENAHEM-ASARIAS MIPANO, rabbin du 16e S., tint, dans une ville du duché de Reggio, une école très-fréquentée par les Juifs d'Italie et d'Allemagne, et m. à Mantoue. On a de lui les ouv. suiv., en hébreu : *Asis Rimmonim* (suc des grenades), Venise, 1601, Mantoue, 1624, in-4 (quelq. rabbins n'attribuent à Manassès ou Menahem que la correction de cet ouv., dont le véritable aut., selon eux, serait Samuel Galik); *Asara Maamaroth*, ou dix traités sur la *Cabale*; les 3 prem., imp. à Cracovie, 1544, Venise, 1587, Amst., 1649, Francf., 1678, in-4; le 4e à Amst., 1619 et 1648, in-4; le 5e à Wilmersdorf, 1675, in-4, et avec le 6e à Hamb., 1653, in-4; les 4 dern. sont restés MSs.; un autre ouv. sur la même matière, divisé en 2 part., intit. : *Moitié de Grenade* et *Lèvre de la Vérité*, Venise, 1600, in-8; *Questions de jurisprudence avec les solutions*, ib., in-4. On connaît encore de ce rabbin 2 ouv. MSs. intit. : l'un *Cannephi Jonah* (ailes de la colombe), l'autre *Majan Gannim* (fontaine des jardins) : ce sont des livres cabalistiques.

MANASSÈS ou MENASSES-BEN-JOSEPH-BEN-ISRAEL, rabbin, né en Espagne vers l'an 1604, dirigea, dès l'âge de 18 ans, la synagogue d'Amsterdam, et y expliqua le Talmud avec beaucoup de succès. Plus tard, ayant perdu sa fortune par la confiscation que fit l'inquisition d'Espagne des biens de son père, il s'adonna au commerce, passa quelq. temps en Angleterre, où il fut bien accueilli de Cromwell, revint à Amsterdam, et y m. en 1659. On a de lui plus. ouv. en hébreu, en espagnol et en latin. Nous citerons les principaux : *el Conciliador del Pentateucho*, Francf. (Amsterd.), 1632, in-4; *Conciliator, sive de Convenientiâ locorum S. Scripturæ*, etc., Amsterdam, 1633, in-4 (c'est l'ouv. précéd. trad. en latin par D. Vossius; 3 autres parties, écrites en espagnol, mais trad. en latin, ont été imp. depuis à Amsterdam, 1681 et années suiv., in-4); *el Thesoro de los dinim* (abrégé de la *Mischna*), en portugais, 4 parties, Amsterd., 1645, 1647, 2 vol. in-8; *la Economia que contiene todo lo que toca al Matrimonio*, etc.; *Sepher Nismath Chajim* (liv. de *l'Immortalité de l'Ame*), ib., 1652, in-4; *de Resurrectione mortuorum*, ib., 1636, in-12 (pub. aussi en espagnol, ib., dans la même année); *Spes Israelis*, en espagnol, ibid., 1650, in-8, Smyrne, 1659, in-12 (trad. en hébreu, en latin, en anglais et en allem.); *Piedra gloriosa*, etc., Amsterdam, 1654, in-8 : on en trouve un abrégé dans l'*Hist. des Juifs* de Basnage, 2e édit., t. 15; *Problemata XXX de creatione*, ibid., 1635, in-8; *de Termino vitæ lib. III*, ib., 1639; *de Fragilitate humanâ*, ib., 1642, in-8, publié aussi en espagnol, in-4; *Sepher Peneh rabba* (grand livre des aspects), ib., 1628 et 1678, in-4; *Defence of the Jews* (défense des Juifs), Lond., 1656 et 1707, in-8. Les autres ouv. de Manassès sont : une *Bible hébraïque*, des *Poésies*, des *Discours*, des *Livres* de cabale et de grammaire.

MANASSÈS ou RABBI-MENAHEM *de Lonzano*, vivait dans cette ville d'Italie à la fin du 16e S., et a composé en hébreu un ouv. intit. *Schte Jadoth*, les deux mains, dont la prem. est appelée la *main du pauvre*, la seconde la *main du roi*, et chaque main est divisée en cinq *doigts*; le 2e et le 3e *doigts* de la *main du roi*, ont été imp. séparément à Venise, 1598, in-4; la *main du pauvre* et le prem. *doigt* de la *main du roi* ont été publiés d'abord à Constantinople, puis à Venise, 1618, et à Amsterdam, 1659, in-4. Les autres *doigts* sont restés inédits. Cet ouv., qui ne peut être utile qu'aux Juifs, est un examen critique de l'édit. hébraïque de la grande Bible, imp. à Venise par Bomberg avec les corrections de Rabbi Jacob-ben-Hajim.

MANASSÈS ou MENAHEM-BEN-SARUK, un des plus anciens et des plus célèbres grammairiens hébreux, vivait en Espagne vers le 10e S. On connaît de lui deux ouv. restés MSs.; le premier est un lexique qui porte tantôt le titre de *Livre des Racines*, tantôt celui de *Compositions*, tantôt enfin celui de *Langue des Savans*, sur les div. exempl. répandus dans les principales biblioth. de l'Europe; le second est une *Réponse à une question sur la grammaire proposée par Rabbi Donasch.* Il s'en trouve un exempl., peut-être unique, dans la bibliothèque du Vatican, no 137.

MANASSÈS ou RABBI-MENAHEM de *Recanati*, ville d'Italie, où il était né, et où il vivait dans le 13e S., a laissé les ouv. suiv. (en hébreu) : *Sepher Hadinnim* (livre des jugemens), imp. à Cologne, 1538, in-4; *Tachmi Misvoth* (raisons des préceptes), Constantinople, 1544, in-8, Bâle, 1581, in-4; *Comment. cabalistique* sur les cinq liv. de *la Loi*, jusqu'au 33e chap. du Deutéronome, Venise, 1523 et 1545, in-4, Bâle, 1581, in-4, Dublin, 1595, in-fol. (malgré les div. édit. de cet ouv., il est de la plus gr. rareté, parce que tous les exempl. ont été soigneusement recherchés et brûlés par l'inquisit.); *Traité des dix Sephiroth*, resté MS.

MANBY (PIERRE), écriv. angl., de la commun. cathol., m. en 1697, a pub. entre autres ouv. cités par M. George Crabb dans son *univ. hist. Diction.* (Lond., 1825, in-4) : *A Letter to a non-conformist Minister*, Lond., 1677, in-4; *A brief and practical Discourse on abstinence in Lent*, Dublin, 1682, in-4; *of Confession to a Lawful Priest*, Londres, 1686, in-4; *the Considerat. which obliged Peter Manby, dean of Derry, to embrace the cathol. relig.*, 1687, etc.

MANCHESTER (sir EDOUARD MONTAGU, comte de), général angl. et homme d'état, né en 1602, siégeait au parlem. lorsque le roi Charles Ier eut l'imprudence de l'accuser de haute-trahison, sans aucuns motifs, avec cinq memb. de la chamb. des communes. Manchester s'engagea alors au service du parlement; c'est à lui que Cromwell fut redevable de son élévation, et il eut bientôt occasion

de s'en repentir. N'ayant pu empêcher le roi de ravitailler Donnington-Castle, il fut accusé de haute-trahison par ce même Cromwell, alors lieutenant-général. Depuis cette époque, Manchester fit ce qu'il put pour rétablir la paix entre le roi et les deux chambres. A la mort tragique de Charles Ier, il s'éloigna des affaires, et ne reparut à la chambre des pairs qu'après la restauration, à laquelle il contribua puissamment. Charles II l'appela dans son conseil, le combla de faveurs, et en reçut des preuves constantes de fidélité. Lord Manchester mourut en 1671.

MANCINELLI (Antoine), poète et grammairien, né en 1452 à Velletri (campagne de Rome), ouvrit, à l'âge de 21 ans, une école dans cette ville, passa ensuite à Rome où il resta 5 années, puis séjourna dans quelques autres villes d'Italie, et revint se fixer à Rome où il m. en 1506. On a de lui un grand nombre d'opuscules sur la grammaire et des poésies dont le recueil a été publié à Venise, 1498-1502; Bâle, 1501-1508; Milan, 1503-1506; Venise, 1519-1521, in-4 (toutes ces édit. sont rares, et la prem. est la meilleure); et quelq. autres écrits, impr. séparément et dont la liste se trouve dans les *Mémoires* de Niceron, t. 38, ainsi que dans la *Biblioth. med. et infimæ latinitatis* de Fabricius avec les additions de Mansi, tom. 1er.

MANCINI (Paul), fondat. de l'acad. des *Umoristi*, né à Rome dans le 16e S., m. en 1635, était d'une famille patricienne. Il embrassa la profession des armes, y acquit de la réputation, quitta ensuite son emploi en 1600, et épousa Vittoria Capozzi. Ses noces furent célébrées avec pompe, et comme Mancini était aimé, les beaux-esprits firent beaucoup de vers à sa louange; il engagea les aut. à venir les réciter dans son palais, qui devint le berceau de cette nouvelle acad., dont les membres s'appelaient *Uomini di bell' umore*, d'où leur vint le nom d'*Umoristi;* ayant perdu sa femme après 20 ans d'une heureuse union, Mancini renonça au monde, et reçut les ordres sacrés. L'académie dont il était le fondateur n'a duré que jusqu'en 1670.

MANCINI (Marie), petite-fille du fondat. des humoristes, et nièce du card. Mazarin, né à Rome en 1639, m. vers 1715, avait épousé en 1661 le prince Colonna, connétable de Naples, qu'elle quitta peu d'années après, à la suite d'une couche pénible, et finit par en obtenir le divorce. On a sous son nom: *Discorso astrofisico delle mutazioni de' tempi e di altri accidenti dell' anno* 1670, Rome, in-4. Un anonyme a publ.: *Mémoires de M. L. P. M. M.* (Mme la princesse Marie Mancini) *Colonne, gr. connét. du roi de Naples*, Cologne, 1676, in-12, trad. en ital., 1678 (ces prétendus *mém.* ne sont qu'un roman mal écrit). S. Bremond a pub. un autre ouv. qui mérite plus de confiance: il est intit.: *Apologie*, ou *les Véritables Mém. de Madame M. Mancini, connétable de Colonna, écrits par elle-même*, Leyde, 1678, in-12. — Mancini (Hortense), sœur puînée de la précéd. et l'une des plus belles femmes de son siècle, née à Rome en 1646, fut amenée à Paris à l'âge de 6 ans, et élevée par les soins du card. Mazarin, son oncle. Elle épousa, en 1661, le duc de La Meilleraie qui prit alors le nom et les armes de Mazarin. La légèreté de la jeune épouse, la jalousie et le caract. bizarre du mari amenèrent une prompte séparation entre eux. Secondé par le duc de Nevers, son frère, Hortense s'enfuit (1668) en Italie, où elle comptait trouver un asile à Rome auprès de sa sœur la connétable Colonna. Mais, les ressources qu'elle avait étant épuisées, elle repassa en France, afin de solliciter une pension sur les grands biens qu'elle avait apportés à son mari. Louis XIV, qu'elle sut intéresser en sa faveur, lui fit allouer sur sa dot une pension annuelle de 24.000 liv., et 12,000 fr. argent comptant pour les frais de son retour à Rome. Elle quitta cette dern. ville peu de temps après, se retira à Chambéri où elle trouva un nouveau protecteur dans le duc de Savoie, et, à la m. de ce prince, elle passa en Angleterre où Charles II lui fit une pension de 4000 liv. sterl. sur sa cassette. Elle perdit cette pension à l'époque de la révolution d'Angleterre qui donna la couronne au prince Guillaume de Nassau-Orange; mais le nouveau roi, touché de sa situation, lui assura un secours annuel de 2000 liv. sterl., que la duchesse reçut jusqu'à sa mort arrivée en 1699. On a publié sous le nom de la duchesse de Mazarin des *mémoires* rédigés par l'abbé de St-Réal. Ces *mémoires*, impr. pour la prem. fois en 1675, ont paru de nouveau dans le *Mélange curieux des meilleures pièces attribuées à St-Evremond*, tome 2, et dans le recueil des œuvres de St-Réal, tome 6. Il a paru un ouv. sous ce titre: *la Duchesse de Mazarin, mémoires écrits par elle-même*, Paris, 1808, in-8, et 2 vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression des mémoires rédigés par St-Réal, et que l'on a défigurés par des additions tirées de différentes sources dont quelques-unes sont suspectes. On trouve dans les *Œuvres de St-Evremond*, plus. morceaux qui concernent la duchesse de Mazarin, dont ce spirituel écrivain était le meilleur ami. — Mancini (Marie-Anne), duchesse de Bouillon, née à Rome en 1649, sœur des précédentes, et la cadette des nièces du cardinal Mazarin, épousa en 1662 Godefroi de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon. Sa carrière fut plus heureuse que celle de ses deux sœurs. Partageant ses loisirs entre la lecture, la société d'un petit nombre d'amis choisis, et les plaisirs de la cour de Louis XIV, elle devina le talent du bon Lafontaine et fut sa première protectrice; mais elle montra moins de jugement et de goût dans la préférence qu'elle accorda à Pradon sur Racine. Lorsqu'en 1680, une chambre ardente fut créée pour la recherche des auteurs des crimes d'empoisonnement (*v.* Brinvilliers et Voisin), la duchesse de Bouillon fut citée devant cette commission extraordinaire, et décrétée d'ajournem. personnel. L'accusation ne portait que sur une curiosité ridicule, trop commune à cette époque; mais la duchesse s'étant vantée des plaisanteries qu'elle avait faites à ses juges, fut exilée à Nérac. Elle alla ensuite en Angleterre, visiter sa sœur la duchesse de Mazarin, puis à Rome pour y voir son fils, le prince de Turenne, obtint, quelque temps après ce dernier voyage, la permission de revenir à la cour, et m. à Paris en 1714. Elle avait formé une bibliothèque nombreuse et bien choisie, et composé beaucoup de petites pièces de vers qui n'ont point été recueillies; on ne connaît d'elle qu'un *Rondeau*, inséré par St-Marc dans les *Comment. sur les Œuvres de Boileau*, édit. de 1747, t. 5, p. 93.

MANCINI (Jules), méd., né à Sienne, florissait au 17e S. Il légua des sommes considérables aux écoliers de l'université de Sienne et ordonna qu'on en emploierait le montant à l'acquisition de biens-fonds, dont le revenu annuel servirait à leur entretien. On a de lui un traité *de Decoratione*, Venise, 1601 et 1625, in-4. Voy. les *Codici MSs. della libr. Nani*, de J. Morelli, p. 25 et suiv.

MANCINI (François), peintre, né en 1725, à Sant-Angelo-in-Vado, m. en 1758, fut élève de Ch. Cignani. On cite de lui: *St Pierre et St Jean guérissant un boiteux; l'Apparition de J.-C. à St Pierre.* Il a beaucoup travaillé pour les galeries étrangères, dans lesquelles on estime surtout ses tableaux d'histoire.

MANCINI. V. Nivernois.

MANCINUS (Hostilius), consul l'an 138 avant J.-C., et lieut. de Calpurnius Pison en Afrique l'an 149, fut envoyé en Espagne contre les Numantins à la tête de 30,000 hommes, et, malgré la supériorité du nombre, se laissa battre par un corps de 4,000 ennemis. Il n'échappa même à une ruine totale qu'à la faveur d'une paix honteuse. Mais le sé-

nat refusa de confirmer le traité, et, en abrogeant la convention, livra Mancinus pieds et poings liés aux ennemis. Ceux-ci, loin de l'exposer aux tortures, le renvoyèrent sain et sauf à Rome.

MANCO-CAPAC, fondat. et prem. Inca de l'empire du Pérou, réunit, suivant les traditions de ce pays, quelques peuplades sauvages sur les bords du lac de Cusco, leur persuada qu'il était fils du Soleil, et envoyé sur la terre, ainsi que la reine Coya-Ocella, sa sœur et son épouse, pour rendre les hommes bons et heureux. A leur voix les hommes répandus dans les forêts se rassemblèrent. Manco les instruisit et les civilisa; il abolit les sacrifices humains, apprit à ses sujets à adorer intérieurement, comme un Dieu suprême mais inconnu, *le grand Pachacamac*, c'est-à-dire l'âme ou le soutien de l'univers, et à offrir extérieurem. leurs hommages au Soleil. Il bâtit la ville de Cusco, l'entoura de villages, partagea les Péruviens en plus. tribus, et préposa des chefs ou *curacas*, qui étaient ses lieutenans. Sentant ses forces diminuer, il dit qu'il allait reposer auprès du Soleil son père. Rocha-Inca, son fils aîné, lui succéda.— MANCO II, fils d'Huana-Capac, frère d'Huascar, devint l'unique espoir de la race des Incas, par le meurtre de son frère, et la mort d'Atahualpa, condamné en 1533 par Pizarre. Manco, à la tête des Indiens, défendit Cusco contre les Espagnols, et se réfugia ensuite dans les montagnes : il consentit à recevoir de Pizarre la couronne de ses ancêtres; mais, n'ayant pu obtenir d'être rétabli dans tous ses droits, et se voyant prisonnier dans sa capitale, il en sortit par une ruse en 1535, et revint l'assiéger; il eût réussi à s'en emparer sans l'arrivée d'Almagro, à la tête d'un corps de troupes. Ce capitaine lui ayant proposé de se liguer avec lui contre Pizarre, il le refusa, et dit : « J'ai pris les armes pour recouvrer mes droits et rendre la liberté aux Péruviens, et non pour protéger les vils desseins d'un usurpateur contre un autre ». Manco licencia ensuite ses troupes, et se retira à Villapampa, au milieu des Andes, où il fut assassiné par un Espagnol auquel il avait donné asile. Il laissa deux fils que les Espagnols firent périr. Ainsi finit la race des Incas, après avoir régné 400 ans au Pérou.

MANCUSUS (JOSEPH), médecin, né à Palerme en 1598, m. en 1671, forma des élèves dont la réputation fit honneur à la Sicile. On a de lui les ouv. suiv. : *de secundâ cubiti Sectione in omnibus febribus putridis et verè pestilentibus, præsertim in epidemicâ febre quæ Panormum invasit anno* 1647, Palerme, 1650, in-4; *de columborum Retractatione*, ibid., 1630, in-4.

MANDAJORS (JEAN-PIERRE DES OURS de), histor., né en 1679, à Alais, m. dans la même ville en 1747, fut admis en 1712, comme élève, à l'académie des inscript., devint associé, en 1715, obtint presque aussitôt la vétérance, et m. en 1747. On a de lui : *Histoire critique de la Gaule narbonnaise*, Paris, 1733, in-12; des *mémoires* dans le *Recueil de l'acad. des inscr.*; et des *Réflexions sur les dissert. histor. et géogr. sur l'état de l'ancienne Gaule*, dans le *Journal des Savans*, mai 1712. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie, et composé *Arlequin valet de deux maîtres*, et *l'Impromptu de Nîmes*, petites pièces de théâtre oubliées aujourd'hui. On lui doit l'inscription pour la statue érigée à Louis XIV, par les Etats de Languedoc (*Ludovico Magno post mortem*). Son *éloge*, par Fréret, se trouve dans le rec. de l'*Acad. des Inscriptions*, t. 21, p. 250. — Louis de MANDAJORS, père du précéd., m. vers 1716, bailli-général du comté d'Alais, a laissé les ouv. suiv. qui décèlent un homme d'esprit mais très-paradoxal : *Nouvelles Découvertes sur l'état de l'ancienne Gaule du temps de César*, Paris, 1696, in-12; *Eclaircissem. sur la dispute d'Alise* (*Alesia*), etc., Avignon, 1715, in-12; *Conclus. de la dispute d'Alise*, in-12, sans date; et *Nouvelles Découv. sur Clodion et les François*, in-4.

MANDAR (JEAN-FRANÇOIS), oratorien, né en 1732, à Marines près de Pontoise, professa d'abord les humanités au collége de Juilly, entra ensuite dans les ordres sacrés, s'acquit quelque réputation comme prédicateur, devint supérieur du séminaire de St-Magloire, puis supérieur du même collége où il avait professé. Il habitait la maison de retraite des oratoriens à Paris, lorsque cette congrégation fut abolie en 1792. Le P. Mandar passa à cette époque en Angleterre, revint en France lors de l'établissement du gouvernement consulaire, et m. à Paris en 1803. On a de lui : un *Panégyrique de St Louis*, 1772, in-4, trad. en espagnol; plus. *sermons*; un *Voyage à la grande chartreuse*, en vers, impr. en 1782, avec une traduct. lat. du P. Viel; un *cantique* en vers latins, à l'usage des enfans qui se destinent à la prem. commun. — Michel-Philippe MANDAR, connu sous le nom de *Théophile*, parent du précéd., né à Marines (Seine-et-Oise) en 1759, s'est distingué, durant les troubles de la révolution, par l'influence qu'une voix de tonnerre et quelque facilité oratoire lui donnaient dans les sociétés populaires. Républicain par caractère, il ne participa à aucun des excès de cette époque; entre autres circonstances, vice-président de la section du Temple lors des massacres de septemb. 1782, il conseilla avec force des mesures propres à arrêter ce torrent de sang, qui, disait-il, souillerait à jamais le nom français. Mandar exerça en 1793 l'emploi de commissaire national du pouvoir exécutif; depuis il vécut dans un état voisin de l'indigence, n'ayant recherché auc. place sous le gouvernem. impérial, dont il professait ouvertement la haine; cette dern. circonstance lui mérita, en 1814, d'être présenté à l'emp. Alexandre. Il est m. en 1823. Parmi ses écrits, nous citerons : *le Genie des Siècles*, 1794, in-8, nouv. édit. 1795, in-8; et les ouvr. suiv. trad. de l'anglais : *Voyage de W. Coxe en Suisse*, etc., 1790, 3 vol. in-8; *Voyage au pays des Hottentots, par W. Paterson*, etc., 1791, in-8; *de la Souveraineté du peuple et de l'Excellence d'un état libre, par M. Needham*, etc., 1791, 2 vol. in-8; *Voy. en retour de l'Inde par terre*, etc., *par Th. Howel*, etc., 1796, in-4. Théophile Mandar a également eu part à la traduct. de *la Description de l'Hindostan*, par Rennel; il a en outre laissé deux ouv. inédits; l'un est *le Phare des rois*, poème en 16 livres, dont l'impression fut défendue en 1809.

MANDAT (ANT.-JEAN GALLIOT DE), né à Paris en 1731, commandait la garde nationale parisienne en 1792; peu de jours avant le 10 août, il fut requis par le département de Paris de faire augmenter le nombre des troupes qui devaient garder le roi, et le maire Pétion y joignit l'ordre écrit *de repousser la force par la force*. Mandat fit ses préparatifs en conséquence. Mais cet ordre écrit inquiétait les factieux : la mort de Mandat fut résolue pour ressaisir cette pièce importante. La nouvelle municipalité ordonna le 10, dès la pointe du jour, à Mandat, de se rendre de suite à l'hôtel-de ville. Il partit accompagné d'un seul aide-de-camp. Au moment où le conseil ordonnait sa détention, un coup de pistolet le renversa, et son corps fut jeté à la rivière. — Son neveu, Etienne-Martial baron de MANDAT, né au château de Neuilly près Brienne en 1770, n'était âgé que de 18 ans lors de l'émigration; il servit dans les pays étrangers, et reçut un coup de sabre au visage, d'où il fut appelé *le Balafré*. Etant ensuite revenu en France pour servir dans les troupes royales de la Vendée, il fut pris les armes à la main en 1798, et fusillé à Caen. — Sa sœur, mariée à M. Thomassin de Bienville, comparut en juin 1794, au tribunal révolutionnaire de Paris; Fouquier-Tinville dit alors : « Il n'y a rien contre la citoyenne,

mais elle s'appelle MANDAT ; je conclus à la mort ». Elle périt à l'âge de 24 ans.

MANDELOT (MARIE HUMBERTE DUBREUIL de SAINTE-CROIX, baronne de) née à Lyon en 1753, et morte en 1822 à Chiloup près Montluel (Aisne), a cultivé la poésie avec quelq. succès. On lui doit : *Loisirs champêtres*, ou *Recueil de poésies fugitives*, Lyon, 1811, in-8 ; *Elan d'un cœur royaliste, opusc. poétique, par mad. la baronne de M****, Paris, 1814, in-8. M. Labouisse a pub. une *biographie* de Mme Mandelot dans le *Journal anecdotique de Castelnaudary*, 2e année, no 5, p. 57.

MANDELSLO (JEAN-ALBERT de), voyageur allem., né en 1616 dans le Mecklenbourg, suivit en 1633 une ambassade envoyée en Russie et en Perse par le duc de Holstein-Gottorp, et passa ensuite dans les Indes. De retour en Europe, il entra comme capit. dans le régim. de cavalerie de Rantzau, au service de France, et m. à Paris en 1744. Une lettre qu'il avait écrite de Surate à Oléarius, secrét. de l'ambassade dont nous venons de parler, a été publiée en allem. par ce dernier : *Lettre de J.-A. de Mandelslo, écrite... à Oléarius, en* 1639, *sur son voyage des Indes orientales, avec une notice succincte sur l'état actuel de la Chine*, etc., Sleswig, 1645, 1 vol. in-fol., trad. en franç. par Wicquefort avec des addit. fournies par l'auteur, Paris, 1659, 1 vol. in-4 ; 1666, 2 vol. in-4 ; Amst., 1737, 2 vol. in-fol., fig.

MANDER (CHARLES van), peintre, histor. et poète flamand, né à Meulebeke, près Courtrai, en 1548, m. à Amsterdam en 1606, a laissé comme peintre, entre autres compositions : *Adam et Eve dans le paradis terrestre ; le Déluge ; la Passion de J.-C.* en 12 tabl. ; une *Fête flamande ; St-Jean dans le désert ; le Portement de croix ; Jacob et l'Adoration des mages* ; comme écrivain, la *Vie des peintres italiens et flamands* ; la *Traduction des poèmes d'Homère ; le Nouveau-Monde ; la Maison de Pan ; les Métamorphoses d'Ovide*, et enfin *la Lyre de David*. — Son fils Charles cultiva la peinture comme son père, et fut attaché à la cour de Danemarck.

MANDEVILLE (JEAN de), en latin *Magnovillanus* ou *Magdovillanus*, chevalier anglais, né à St-Albans, vers 1300, quitta son pays en 1327, traversa la France, se rendit à la Terre-Sainte, servit le soudan d'Egypte, voyagea dans presque toute l'Asie, et séjourna pend. 3 ans dans la ville de Cambalu (Pé-king). Enfin, après 33 ans d'aventures incroyables, il revit sa patrie où il écrivit la relation de ses voy. dédiée à Edouard III : quittant une seconde fois l'Angleterre, il visita la France et les Pays-Bas, et m. à Liége en 1372. On croit qu'il avait écrit son voyage dans les trois langues latine, française et anglaise. La bibliothèque de Berne en possède un MS. en vieux français ; il en existe plus. en anglais, et celui de la biblioth. Cottonienne passe pour le meilleur. C'est sur ce dernier qu'a été faite l'édit. de Londres, 1725, ayant pour titre : *the Voiage and travaile of sir John Mandeville, Knight*, etc. Pietro de Cornero a publié, d'après un MS. latin, la traduct. italienne de ce voyage, Milan, 1480, in-4, sans titre et sans pagination. L'édit. lat. du même ouvr., sans date, sans réclames et sans pagination in-4, (sous ce titre : *Itinerarius à terrâ Angliæ in partes Jherosolymitanas*, caractères gothiques), paraît être du même temps. Purchas a publié l'extrait de l'ouvr. de Mandeville, et Bergeron a traduit cet extrait en français pour sa *Collection de voyages, principalem. faits en Asie* (La Haye, 1735, 2 v. in-4), pub. par van der Aa. Il existe aussi plus. traduct. allem. de Mandeville, dont une très-complète.

MANDEVILLE (BERNARD de), écriv. anglais, né à Dort, en Hollande vers 1670, m. à Londres en 1733, exerça d'abord la profess. de méd. assez obscurément ; mais, joignant aux connaissances de son art celles de la philosophie et de la littérature, il se fit connaître en publiant des écrits où l'on trouve, avec des pensées fines et quelquefois même justes, des principes erronés et une tendance générale à corrompre la morale publique. Ses ouvr., tous écrits en angl., sont : *la Vierge démasquée* (*Virgin unmasked*), ou *Dialogue entre une vieille fille et sa nièce, sur l'amour, le mariage*, etc., Londres, 1709 ; *Traité des affections hypocondriaques et hystériques*, 1711 ; *la Ruche bourdonnante*, ou *les Fripons devenus honnêtes gens*, poème, 1714, réimp. avec une espèce de commentaire, en 1723, in-8, sous ce titre : *la Fable des abeilles* (the Fable of the bees), ou *les Vices privés font la prospérité publique*, suivi d'un *Essai sur la charité et les écoles de charité*, et de *Recherches sur la nature de la société* (cet ouv. fut dénoncé à la cour du *Banc du roi*, et attaqué par plus. écriv. ; et Mandeville y ajouta, en 1728, un 2e vol. pour mieux développer son système : une nouvelle édit. fut publiée en 1806, avec une apologie où l'on essaie de prouver que les économistes franç. y ont puisé leurs principes), trad. en franç. par Bertrand, Amsterdam, 1740, 4 vol. in-8, et 1750, 4 vol. in-12 ; *Recherches sur l'origine de l'honneur, et sur l'utilité du christianisme dans la guerre*, Londres, 1732 (c'est la contre-partie de l'ouv. précédent : l'aut. y soutient que la vertu est plus propre que le vice à procurer le bonheur général de la société) ; *Pensées libres sur la religion et sur le bonheur de la nation*, 1720 ; trad. en fr. par van Effen, 1723, in-12.

MANDONIUS. V. INDIBILIS.

MANDOSIO (PROSPER), littérat. et biographe italien, né à Rome vers le milieu du 17e S., m. vers 1700 dans un âge peu avancé, est auteur des ouvr. suiv. : *Centuria di enimmi*, Pérouse, 1670, in-8 ; (c'est un rec. de 100 énigm. ou problèmes) ; *l'Innocenza trionfante, scenico trattenimento*, Rome, 1676, in-12 ; *l'Adargonte*, tragédie, ibid., id. ; *Biblioth. romana, seu romanor. scriptorum Centuriæ X*, ib., 1682-92, 2 vol. in-4 ; Rome, 1696, in-4 ; *Θέατρον in quo maxim. christ. orbis pontificum archiatros spectandos præbet*, ibid., 1696, in-4 ; *Catalogo d'autori che hanno dato in luce opere spettanti al giubileo dell' anno santo*, ibid., 1700, in-16.

MANDRILLON (JOSEPH), littérat., né en 1743 à Bourg-en-Bresse, fut destiné par ses parens à suivre la carrière du commerce, voyagea en Amérique, se fixa ensuite à Amsterdam, et partagea ses loisirs entre les affaires commerciales et l'étude. Des discussions politiques ayant éclaté en Hollande, il écrivit dans le sens des novat., adopta les principes de la révolut. franç., revint en France, fut arrêté et condamné à mort en 1794, comme prévenu de correspondance avec le duc de Brunswick. On cite de lui : *le Voyageur américain*, etc., Amsterdam, 1783, in-8 (cet ouv. est trad. de l'angl.) ; *le Spectateur américain*, etc., ibid., 1784, in-8 ; Bruxelles, 1785, 1795, in-8 ; *Fragmens de littérature et de politique*, suivis d'un *Voyage à Berlin*, ibid., 1784 ; Paris, 1788, in-8 ; *Vœux patriotiques*, Bruxelles, 1789, in-8 ; *Mém. pour servir à l'hist. de la révolution des Provinces-Unies*, en 1787, Paris, 1791, in-8. On trouve dans plusieurs de ces ouvr. des observat. judicieuses, et un esprit de modération qui fut sans doute la cause principale de sa condamnation par le trib. révolutionnaire.

MANDRIN (LOUIS), fameux contrebandier, né à St-Etienne de St-Geoire en Dauphiné, était fils d'un maréchal ferrant ; il embrassa fort jeune le parti des armes et déserta ; puis s'étant associé quelques hommes déterminés, il se mit à faire la contrebande en 1754. Devenu chef d'une troupe assez considérable, il attaqua à main armée les employés des fermes, les dispersa, et se retrancha dans les montagnes du Dauphiné ; il osa en plein jour atta-

quer Beaune et Autun, y forcer les prisons pour recruter sa bande, et piller les receveurs des fermes. Trahi par une femme, il fut pris au château de Rochefort, conduit à Valence, et condamné à la roue le 26 mai 1755. La Grange (de Montpellier) a composé *la Mort de Mandrin*, tragédie, Nanci, 1755, in-12; et Chopin fit représenter la même année *Mandrin pris*, comédie en un acte. On a encore la *Vie de Mandrin*, par l'abbé Regley, Paris, 1755, in-12, une autre *vie* du même, par Terrier de Cléron, Dôle, 1755, in-12, souv. réimpr. in-18, et trad. en ital. par l'abbé Chiali, Venise, 1757, in-8; *la Mandrinade*, etc. (par l'abbé Regley), Saint-Geoire, 1755, in-8; *Précis de la Vie de L. Mandrin*, in-4 de 4 pag.; *Oraison funèbre de messire L. Mandrin*, etc., Lyon, in-4, de 8 pag., terminée par une complainte; enfin deux pamphlets dirigés contre les fermiers-généraux, ayant pour titre: *Testament politique de L. Mandrin* (par Goudar), 7e édit., Genève, 1756, in-8; et *Analyse du Testament politique de Mandrin*, etc., déd. aux états-généraux, 1789, in-8, de 62 pag. L'année 1826 a vu paraître un mélodr. de *Mandrin* par MM. Benjamin et Etienne Arago.

MANÈS ou MANY, célèbre hérésiarque, fondateur de la secte des *Manichéens*, naquit en Perse vers le commencement du 3e S., et porta d'abord le nom de Cubricus. Esclave dès l'âge de sept ans d'une veuve fort riche de Ctésiphon, il l'intéressa au point qu'elle le fit élever avec soin, l'affranchit et lui légua tous ses biens. Il était chrétien et même, dit-on, exerçait les fonct. sacerdotales dans l'Ahwaz et le Khousistan actuel; mais il ne tarda pas à modifier les doctrines de l'Eglise d'après celles de Térébinthe et de Scythianus ses auteurs favoris. Il commença à dogmatiser sur la fin du règne de Shahpour Ier (Sapor), pub. un livre qu'il prétendait être descendu du ciel, et envoya douze disciples répandre ses erreurs dans l'Egypte, l'Inde et la Chine. Le roi même eut la faiblesse de se ranger sous les bannières de Manès et d'embrasser les principes de la nouvelle secte; mais bientôt il abjura la nouvelle doctrine et devint un des plus ardens ennemis de son auteur, parce que, dit-on, celui-ci malgré ses connaissances en médecine n'avait pu arracher à la mort un des fils du prince. C'est ici le lieu de remarquer que les disciples de Manès attribuent à leur maître un talent transcendant soit dans la médecine, soit dans la peinture et la sculpture. L'hérésiarque contraint de fuir erra dans le Turkestan, l'Indostan et l'empire chinois, et se retira un an entier dans une caverne inconnue, où il avait porté des vivres. Ses partisans crurent que pendant ce temps il avait été enlevé au ciel et avait eu une conversation avec Dieu. Comme témoignage de cette longue entrevue il leur présenta une planche sur laquelle il avait tracé des figures extraordinaires et qu'il prétendait avoir apportée du ciel. Schahpour étant m., Hormouz Ier, son successeur, rappela Manès en Perse, le combla de biens et fit bâtir pour lui un château dans le Seistan. Au comble de la gloire et des honneurs sous ce règne, Manès eut pourtant le déplaisir de se voir vaincre par l'évêque Archélaus à la conférence de Casca qu'il avait provoquée lui-même. Une nouvelle persécution s'appesantit sur lui à la mort d'Hormouz. Behram Ier, son fils et son successeur, le fit écorcher vif, l'an 274 de J.-C., et ordonna que sa peau fut suspendue à une des portes de Djoundischaour. Ses disciples ne furent point traités avec plus d'indulgence; mais beaucoup d'entre eux échappèrent aux rigueurs du roi, la plupart en se réfugiant dans les provinces romaines, et leur secte subsiste encore de nos jours dans l'Orient. Les points principaux de la doctrine de Manès consistent à reconnaître deux principes créateurs, l'un auteur du mal, l'autre auteur du bien, et nommés le prem. Ahrimân, le deuxième Ormouzd; à rejeter l'ancien Testament, à n'admettre que la venue et l'intervention spirituelles de J.-C., pour sauver le genre humain et à regarder Manès comme le divin paraclet annoncé par le sauveur à ses disciples.

MANESS ou MANESSE (REIDIGER de), magistrat suisse, issu d'une ancienne famille de Zurich, consolida la constitution donnée à cette ville par son prem. bourgmestre Brun en 1336, lui succéda en 1361, et m. en 1384. C'est à lui et à son fils que l'on doit la collection des meilleures poésies de leur temps, sous le titre d'*OEuvres des Minnesinger*. Le MS. des poésies de Maness se conserve à Paris dans la biblioth. du roi, n° 7266.

MANESSE (DENIS-JOS.), anc. chan. rég. de l'abbaye de St-Jean-des-Vignes (diocèse de Soissons), prieur, puis curé de Branges, né à Landrecies en 1743, m. en 1820 au château de Soupire (Aisne), où M. de La Villeurnois lui avait fait accepter une honorable hospitalité, exerçait gratuitement la médecine avant la révolution, époque où il émigra. Réfugié alternativement en Angleterre, en Allemagne et en Russie, il continua de consacrer à l'étude des sciences les instans qu'il n'employait point au soulagement de ses compagnons d'infortune, fut reçu des académ. d'Erfurt et de St-Pétersbourg, et ne rentra en France qu'à la restauration. Outre un important ouv. intit. *Oologie*, ou *Description des nids et des œufs d'un grand nombre d'oiseaux d'Europe*, qui avait occupé toute sa vie et qu'il a laissé MS., on a de lui un *Traité de la manière d'empailler et de conserver les animaux*, *les pelleteries et les laines*, Paris, 1787, in-8.

MANESSON (ALAIN). V. MALLET.

MANETHON, célèb. prêtre égyptien, originaire de Sébennytus, vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe vers l'an 263 avant J.-C., et était garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis. Il paraît qu'il avait composé plus. ouv. import., entre autres, une *Histoire universelle de l'Egypte*, qui s'est perdue, mais dont on trouve quelques traces dans les fragmens de la *Chronographie* de Jules Africain, recueillis par George le Syncelle. L'histoire d'Egypte qu'Annius de Viterbe a pub. sous le nom de Manethon est l'ouvr. d'un faussaire du 13e S. On attribue encore à Manethon un poème en vers grecs int.: *Apotelesmatica, sive de viribus et effectis astrorum lib. VI*, pub. par Gronovius, Leyde, 1698, in-4; mais un critique anglais, Thom. Tyrwith, regarde ce poème comme une product. des temps de la décadence de l'empire. Porphyre cite parmi les autres ouvr. composés par Manethon un *Traité des anciens rites religieux des Egyptiens*. (*Voy.* pour plus de détails sur Manethon son article dans la *Biblioth. græca* de Fabricius, tom. 2, p. 494 et suiv.)

MANETTI (GIANNOZZO), l'un des hommes les plus savans de son siècle, né à Florence en 1396 d'une famille noble et ancienne, m. à Naples en 1459, a laissé un grand nombre d'ouv., dont on trouvera la liste exacte dans le t. 1 des *Dissertazioni vossiane d'*Apost. Zeno. Nous citerons seulement: *de Dignitate et Excellentiâ hominis lib. IV*, Bâle, 1532, in-8; *Vita Petrarchæ*, insér. dans le *Petrarcha redivivus* de Tomassini, et dans le *Specimen hist. litterariæ florentinæ XIII et XIV sæculi*, etc., Florence, 1747, in-8; *Orationes ad regem Alphonsum*, etc., etc., Hanau, 1611, in-4; *Vitæ Nicolai V pont. max. libri III*, insér. dans les *Scriptor. rer. italic.* de Muratori; *Chronicon Pistoriense*, etc., dans le même recueil. On a plusieurs *vies* de Manetti, en latin et en italien; la meilleure est celle écrite par Naldo-Naldi, et ins. dans les *Script. rer. ital.*, tom. 20; Requier en a donné une imitation en franç., Paris, 1762, in-12.

MANETTI (RUTILIO), peintre ital., né à Sienne en 1571, mort en 1639, fut élève de Fr. Vanni, et travailla dans la manière du Guerchin (*v.* ce nom). Il a laissé plus. tableaux à Pise, à Florence, à

Sienne, etc., et la plus estimée de ses compositions est un *Repos de la sainte famille* placé dans l'église St-Pierre de Castel-Vecchio. La galerie de Florence possède son portrait peint par lui-même.

MANEVILLETTE (D'APRÈS de). V. APRÈS.

MANFRED ou MAINFROI, roi de Naples, fils naturel de l'emper. Frédéric II, né en 1234, hérita des qualités de son père, qui, par son testament, le substitua à ses deux enfans légitimes Conrad et Henri, en cas qu'ils mourussent sans postérité. Il régna de 1254 à 1266, et périt dans la guerre contre Charles d'Anjou, frère de St Louis, auquel le pape avait offert la couronne de Naples. On connaît de lui une *lettre* sur sa victoire contre l'armée d'Innocent IV en 1255; une *suite* au *Traité de fauconnerie* de Frédéric II, et deux *lettres* sur la m. de cet emper., ins. dans les *Miscellanea* de Baluze.

MANFREDI, maison de Faenza, qui parvint à la souveraineté vers l'an 1334.—Richard MANFREDI, profitant du séjour du pape à Avignon, s'empara des forteresses de Faenza et d'Imola, dont il se fit proclamer seigneur. — Jean et Rénier MANFREDI lui succédèrent vers 1350 sous Clément VI, et ce ne fut qu'en 1356 que le cardinal Egid. Albornoz, sous Innocent VI, les força à capituler, et ne leur laissa que quelques châteaux.

MANFREDI (ASTORRE Ier), seigneur de Faenza et d'Imola de 1377 à 1405, fut reconnu comme vic. pontifical de ces deux villes à l'époque du schisme d'Occident. En 1404 il se vit forcé par Albéric de Barbiano de vendre Faenza à Balthazar Cossa, légat de Bologne; mais celui-ci, au lieu de lui payer le prix convenu de 25,000 flor., s'empara de sa personne par trahison, et lui fit trancher la tête en 1405. — Jean-Galeaz, fils d'Astorre, rentra par surprise dans Faenza en 1410, et fut proclamé souverain par les habitans. — GUID'-ANTONIO ou GUIDAZZO, petit-fils d'Astorre Ier, reçut du duc de Milan, en 1439, Imola et d'autres villes qu'il avait prises sur les Alidosi, et m. en 1448. — Astorre II et Thadée, fils du précéd., reçurent de leur père les villes de Faenza et d'Imola. Astorre m. en 1468, et son fils Galeotto lui succéda. Thadée vendit Imola à Jérôme Riario, neveu du pape Sixte IV, en 1473. — MANFREDI (Galeotto), fils et successeur d'Astorre II, régna de 1468 à 1488, et périt poignardé par sa femme qu'avaient irritée ses galanteries. Il laissa un fils âgé de trois ans, que les habitans reconnurent pour leur seigneur sous le nom d'Astorre III. César Borgia s'étant rendu maître de Faenza en 1500, fit périr Astorre avec un frère naturel qu'il avait, et la famille Manfredi perdit ainsi la souveraineté.

MANFREDI (LELIO), auteur italien du 16e S., traduisit de l'espagnol en italien entre autres ouv. le roman *Tiranno il Bianco, valorissimo cavaliere*, Venise, 1538, in-4, dont le comte de Caylus a donné une trad. franç., sous ce titre: *Histoire du vaillant chevalier Tyran-le-Blanc*, Londres, sans date (Paris, 1740), 2 vol. petit in-8. — MANFREDI (Paul), méd., né à Lucques dans le 7e S., partisan du système de Libavius (*v.* ce nom) a publié: *de novâ et inauditâ medico-chirurgicâ observatione, sanguinem transfundente de individuo in individuum, priùs in brutis et deindè in homine expertâ*, Rome, 1668, in-4, etc.

MANFREDI (BARTHÉLEMI), peintre italien, né à Mantoue vers 1572, m. à Rome en 1605, se perfectionna à l'école du Caravage (*v.* ce nom), et parvint à imiter ce maître célèbre au point qu'on a souvent confondu leurs tableaux. Le musée de Paris en possède trois de B. Manfredi: *les Vendeurs chassés du temple*; une *Assemblée des buveurs*, et une *Femme assise*, qui se fait dire la bonne aventure par deux bohémiennes.

MANFREDI (EUSTACHIO), géomètre, né en 1674 à Bologne, donna naissance à l'institut de cette ville en réunissant chez lui ses camarades pour leur répéter les leçons des profess. et éclaircir leurs doutes. Il fut ensuite nommé lui-même profess. de mathém. à l'université de sa patrie, puis placé à la tête du collége de Montalte, qu'il quitta ensuite pour se livrer entièrement à l'astronomie et à l'hydrostatique, et mourut dans sa ville natale en 1739. On a de lui des *Poésies italiennes*, Bologne, 1716, in-12; *Rime e prose*, ib., 1760, in-8; *Ephemerides motuum cœlestium*, etc., ib., 1715-25, 4 v. in-4; *de Transitu Mercurii per solem, anno 1723*, ib., 1724, in-4; *lib. de Gnomone merid. bononiensis*, etc., ibid., 1736, in-4; *Elem. della cronologia*, ibid., 1744, in-4; *Instituzioni astronomiche*, ib., 1749, in-4; des *dissertat.* dans le *Recueil de l'acad. de Bologne*; la *vie* de Malpighi dans les *Vite degli Arcadi illustri*; enfin il fut l'édit. du traité de Guglielmi *della Natura de' fiumi*, et des *Observations astron. et géogr.* de Fr. Blanchini, Vérone, 1737, in-fol. — MANFREDI (Gabriel), frère d'Eustachio, né en 1681 à Bologne, mort en 1761, chancelier de l'univ. de cette ville, a laissé: *de Construct. æquationum*, etc., Pise, 1707, in-4; *Considerazioni sopra alcuni dubbii*, etc., Rome, 1739, in-4; des *mémoires* et des *dissertat.*, inséг. dans le *Recueil* de l'institut de Bologne et dans les *Osservazioni letterarie*, Vérone, 1737, et suiv.—MANFREDI (Emile), jésuite, frère des précéd., né à Bologne en 1679, m. à Parme en 1744, a composé une *Oraison funèbre de J.-Fréd.-César, prince d'Este*, publ. à Modène, 1727, in-12, et un *Carême*, Venise, 1747. — Leur frère Héraclite MANFREDI, m. à l'âge de 77 ans, suivit avec distinction la carrière des armes, sans négliger les mathématiq. On peut consulter sur cette famille les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi.

MANFREDINI (TRIBALDINO), noble de Pérouse, né au milieu du 14e S., surn. dans l'histoire des républiques d'Italie le *Nouveau Catilina*, était attaché à la faction dite *Maltraversa*, opposée à celle des *Raspanti*, dans sa patrie. Il forma contre ces dern. une conjuration dont l'issue devait être, à un jour fixé, de mettre le feu aux divers quartiers de la ville, d'en ouvrir les portes aux habitans de la campagne, de massacrer tous les magistrats, tout le parti attaché au gouvernem., et d'abandonner les biens des riches au pillage. Un des conjurés, épouvanté de l'horreur de cette entreprise, révéla aux premiers magistrats le secret de cette trame; mais Manfredini, averti à temps, se sauva avec la plupart de ses complices. On n'en put arrêter que deux avec quatre de leurs satellites, et ils furent exécutés. Manfredini, condamné à mort par contumace, ainsi que quarante-cinq gentilshommes, m. en exil.

MANGEANT (LUC-URBAIN), pieux et savant ecclésiastique, né en 1656 à Paris, où il m. en 1727, a donné trois édit. estimées: l'une de *St Fulgence*, Paris, 1684, in-4; l'autre de *St Prosper*, ibid., 1711, in-fol.; et la 3e de la *Bible de Sacy*, avec le latin et des notes, Liége, 1702, 3 vol. in-fol.

MANGEART (dom THOMAS), savant antiquaire, bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né à Metz en 1695, se livra à l'étude de l'antiquité tout en exerçant les devoirs de son état. Après avoir prêché avec distinction dans les principales églises du diocèse de Toul, il fut appelé, en 1747, à Vienne, par le prince Charles de Lorraine, qui le chargea de lui former une collection de médailles. Don Mangeart m. à l'abbaye de Saint-Léopold de Nanci en 1762. On a de lui: *Octave de sermons pour les morts*, suivi d'un *Tr. théol... sur le Purgatoire*, Nanci, 1739, 2 vol. in-12; deux *Mémoires sur les variations d'une agathe et sur un médaillon d'or de l'emper. Pertinax*, Bruxelles, 1752, in-fol.; *Médaillon présenté à S. A. R. le duc Charles*, ib., 1754, in-4; *Introduct. à la science des médailles*, etc., Paris, 1763, in-fol., avec 35 pl.: cet ouvr., faisant suite à l'*Antiquité expliquée*, de Montfaucon, a été pub. par l'abbé Jacquin.

MANGENOT (Louis), ecclésiastiq. et poète, né à Paris en 1694, m. en 1768, était neveu du poète Palaprat (*v.* ce nom), qui lui fit obtenir un canonicat au Temple. Il a comp. des pièces de vers assez jolies, pub. après sa m. sous le titre de *Poésies de M. l'abbé Mangenot*, Maëstricht, 1776, in-8. L'abbé Mangenot avait travaillé au *Journal des Sav.* depuis 1727 jusqu'en nov. 1731.—MANGENOT (N.), frère du précéd., cultiva aussi la poésie, et l'on trouve quelques pièces de lui dans le recueil de l'abbé.

MANGET (Jean-Jacob), médecin et compilat. laborieux, né en 1652 à Genève, où il mourut en 1742, prem. méd. honoraire de l'élect de Brandebourg, a laissé de nombreux ouv., dont on peut voir la liste dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier, tom. 2, et dans les *Mémoires de Trévoux.* Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Biblioth. anatomica*, Genève, 1685, 1699, 2 vol. in-fol. (on en a pub. un abrégé en angl., Londres, 1711, 3 vol. in-4); *Biblioth. medico-practica*, ib., 1695-98, 4 vol. in-fol.; nouvelle édit. augmentée, 1739; *Biblioth. chimica-curiosa*, ibid., 1702, 2 v. in-fol.; *Biblioth. pharmaceutico-medica*, ibid., 1703, 2 vol. in fol.; *Biblioth. chirurgica*, ibid., 1721, 2 vol. in-fol.; *Biblioth. Scriptor. medicor. veterum et recentiorum*, ib., 1731, 4 vol. in-fol., avec 16 portraits. Manget a été aussi l'édit. de plus. ouv. de médecine, entre autres du *Theatrum anatomicum* d'Eustachi.

MANGEY (Thomas), ecclésiastique anglais, né en 1684 à Leeds, m. en 1755, a pub. une édit. des *OEuvres de Philon le Juif*, Londres, 1742, 2 vol. in-fol. (c'est la meilleure de toutes celles qui ont paru); des *remarques* sur le *Nazarenus* de Toland (*v.* ce nom), 1710, in-8; et des *entretiens pratiques sur l'Oraison dominicale* (practical Discourses on the Lord's prayer), 1716, 1721, in-8.

MANGIADORI (Benoît), chef de la famille la plus distinguée de San-Miniato, en Toscane, tenta en 1397 de délivrer sa patrie du joug des Florentins. Ayant demandé et obtenu audience du gouverneur de la ville, il se présente à lui avec dix-sept conjurés, le tue, s'empare du palais, s'y défend plus. heures contre la garnis. et les habit. de la ville attendant le secours que Jean-Galeaz Visconti lui avait promis; mais ce secours ne venant point à temps, il s'enfuit avec la plupart de ses compagnons à travers les précipices qui entourent la ville.

MANGIN (N.), adjud.-gén. franç., né à Mayence, m. à Salzbourg en 1800, des suites d'une blessure, est l'inventeur d'une machine de guerre, à laquelle il avait donné le nom de *scaphandre*, et dont on fit l'expérience en 1798. Cette machine, propre à soutenir un homme sur l'eau dans une position verticale, était destinée à faire effectuer le passage des rivières par des corps de troupes sans ponts ni bâteaux.

MANGIN (Charles), architecte, né à Mitry, près de Meaux, en 1721, m. à Nantes en 1807, fut chargé à Paris de travaux importans. On lui doit, entre autres, la *Halle au Blé*; le *séminaire du St-Esprit*; les fondat. et le portail de l'*église de St-Barthélemi*; l'*église du Gros-Caillou*; la restauration du *portail de St-Sulpice*; l'élevat. des deux tours et l'achèvem. des chapelles basses. A l'âge de 75 ans il soumit au lycée des arts un projet d'embellissement pour Paris, qui lui valut une mention honorable et une médaille.

MANGOLD (Joseph), jés., né en 1716 à Rhelingen (Souabe), professa successiv. la philos. et la théol. à l'univ. d'Ingolstadt, et m. en 1787, recteur du collége d'Augsbourg. On a de lui un tr. intit. : *Systema luminis et colorum*, etc., Ingolstadt, 1753, in-8, et un *Cours de Philos.*, ib., 1755, 3 v. in-4.

MANGOU ou MENGKO-KHAN, 4e empereur ou grand khan des Moghols, fils de Touly, 4e fils de Djenguyz-khan, succéda à Kaïouk (*v.* ce nom), et m. en 1259. L'évènement le plus remarquable de son règne fut l'ambassade que lui envoya le roi de France, St Louis, dans la persuasion que le souverain moghol professait la religion chrétienne, pour lui demander la permission de prêcher l'évangile dans ses états (*v.* Rubruquis) : mais cette ambassade n'eut aucun succès, faute de bons interprètes, et le khan ne vit dans les cérémonies religieuses faites en sa présence qu'un hommage rendu à sa puissance au nom du monarq. français.

MANHART (François-Xavier), jésuite, né à Inspruck en 1696, m. à Hall, petite ville du Tyrol, en 1773, a laissé : *Dissertationes theologicæ de indole, ortu ac progressu et fontibus sacræ doctr.*, Augsbourg, 1749, in-8, et quelques-autres écrits cités par Raym. - Diosdado Caballero, *Biblioth. script. societatis Jesu Supplem. II*, p. 62.

MANIACES (George), général de l'armée grecque employée en Italie pendant les règnes des empereurs Michel le Paphlagonien et Constantin Monomaque, se révolta sous ce dern., et se fit proclamer auguste par son armée; mais forcé dans ses dern. retranchem., il fut atteint par les agens de l'emper. au moment où il s'enfuyait à Durazzo, et mis à m. vers 1043.

MANICHÉENS. V. Basilide et Manès.

MANILIUS (Marcus), poète latin, dont le lieu de naissance n'est point connu, vivait vers la fin du règne d'Auguste. Il est auteur d'un poème intitulé *Astronomicon* (les astronomiques), et resté ignoré jusqu'au règne de Constantin. A cette époque Julius Firmicus, en ayant recouvré une copie imparfaite, y ajouta un commentaire ou plutôt le trad. en prose. Pogge découvrit ensuite ce même poème dans le 15e S.; et ce fut Muller (Regiomontanus), qui le publ. le prem. à Nuremberg, 1473, petit in-fol. Parmi les éditions subséquentes nous citerons celle de Strasbourg, 1655, in-4, avec les notes de Scaliger; de Paris, 1679, in-4, avec les notes de Michel Dufay, et faisant partie de la collect. *ad usum Delphini*; de Lond., 1739, in-4, avec les notes de R. Bentley; de Strasb., 1767, in-8, *cum notis Bentleii et variorum*; de Paris, 1786, 2 vol. in-8, avec les notes et la trad. fr. de Pingré (*v.* ce nom).

MANKBERNY. V. Djelal-Eddyn.

MANLEY (Marie), dame anglaise, auteur, née vers la fin du 17e S. à Guernesey, dont son père était gouvern., fut conduite à Londres par un de ses parens, devenu son époux quoi qu'il fut déjà marié, et qui l'abandonna bientôt dans cette capitale. Après avoir été quelque temps lectrice de la duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles II, mistress Manley essaya de tirer parti de l'éducation soignée qu'elle avait reçue, écrivit pour le théâtre, composa des romans, des poèmes, des écrits politiques, et fut chargée de la rédaction de l'écrit périodique *the Examiner*, après la mort du célèbre Swift (*v.* ce nom). Ses occupations littér. ne l'empêchèrent pas de se livrer au torrent du monde, aux plaisirs, à la dissipation, et elle m. en 1724. On a d'elle un grand nombre d'ouvr., dont le plus connu et le seul qui ait été trad. en français, a pour titre : *Mémoires de la nouvelle Atalante*, 4 v. in-12. La trad. franç. (par Scheurleer et Roussel) est int. l'*Atlantis de madame Manley*, La Haye, 1713, 2 vol. in-8. C'est un rec. d'aventures scandaleuses, entremêlé de vues poliq. et de portraits satiriques calqués sur des personnages vivans. Les autres productions de mistress Manley sont tombées dans l'oubli.

MANLIUS CAPITOLINUS (M.), général romain, célèbre par sa conduite au Capitole. fut d'abord consul l'an de Rome 362 (av. J.-C. 392), et remporta sur les Eques au mont Algide une victoire qui lui mérita les honneurs du triomphe. Deux ans après les Gaulois s'étant rendus maîtres de Rome, Manlius s'enferma dans le Capitole à la tête de quelques soldats et de quelq. sénateurs. L'ennemi ayant tenté de surprendre la forteresse à la faveur de la nuit, il se réveilla au cri des oies, et renversa les

Gaulois déjà parvenus sur la muraille. Cet exploit lui valut le surnom de Capitolinus. Dans la suite, mécontent du sénat qui prodiguait les honneurs à Camille, son rival de gloire, il passa dans le parti de la multitude et proposa d'abolir les taxes qui pesaient sur les citoyens. Le dictateur Cornelius Cossus le fit arrêter; mais le peuple le remit en liberté. Cet évènem. rendit Manlius plus audacieux, et les patriciens effrayés l'accusèrent d'aspirer à la royauté. Les tribuns corrompus devinrent eux-mêmes ses accusateurs, et le peuple après avoir refusé de le condamner dans le Champ-de-Mars, d'où l'on apercevait le Capitole, fut convoqué dans un autre endroit, et prononça enfin la sentence fatale. Manlius fut précipité sur-le-champ du haut de la roche Tarpéienne (370 av. J.-C.). Sa maison fut rasée et l'on défendit à ses descendans de porter le surnom de Marcus. La conspirat. et la mort de ce Romain ont fourni à Lafosse le sujet de la tragédie de *Manlius*, si connue par la supériorité avec laquelle Talma jouait le rôle du héros de la pièce.

MANLIUS IMPERIOSUS (L.), père du célèbre Manlius Torquatus, fut nommé dictateur l'an 363 av. J.-C.; mais les tribuns du peuple soulevèrent la multitude contre lui et le forcèrent d'abdiquer. Son despotisme et ses violences l'avaient rendu odieux et lui firent donner le surnom d'*Imperiosus*. Il ne montrait pas moins de hauteur et de dureté dans l'intérieur de sa famille (*v.* l'article suiv.), et peu s'en fallut qu'il ne fût accusé en sortant de charge.

MANLIUS TORQUATUS (L.), fils du précéd., fut relégué par son père à la campagne et enfermé avec les esclaves chargés des travaux les plus vils, parce qu'il avait quelque difficulté à parler et qu'Imperiosus regardait ce défaut comme devant l'empêcher de parvenir aux charges. Il y avait déjà longtemps que le jeune patricien languissait dans cet état humiliant, quand le tribun Pomponius accusa son père au sortir de sa dictature. Aussitôt Manlius, oubliant les torts de l'auteur de ses jours, résolut de le sauver; et, se présentant un matin chez le tribun avec un poignard, il lui fit jurer de renoncer à l'accusation. Le peuple touché de sa générosité le nomma l'année suivante (362 av. J.-C.) tribun des soldats. L'on était alors en guerre avec les Gaulois. Manlius se signala par la victoire qu'il remporta en combat singulier sur un Gaulois d'une taille gigantesque, et reçut à cette occasion le surnom de Torquatus, parce qu'après avoir renversé son ennemi il le dépouilla de ses armes et se para d'un collier (*torques*) que portait celui-ci. Dix ans après il fut nommé dictateur sans avoir encore été consul; et le fait seul de sa nomination décida les Cérites avec qui l'on était alors en guerre à demander la paix. De nouveau dictateur en 348 et consul en 347, 344 et 340, il se distingua encore par son courage. Mais il ensanglanta son dern. consulat par un évènem. aussi tragique que célèbre. Son fils ayant, malgré la défense générale qui interdisait tout combat singulier, accepté le défi d'un chef latin, et revenant vainqueur, Manlius le fit décapiter en présence de toute l'armée. Cette sévérité le rendit odieux au peuple, particulièrem. aux jeunes gens; et quand il rentra à Rome en triomphe, les vieillards seuls allèrent au-devant de lui. Me de Villedieu a fait sur cet évènem. une traged. intit. *Manlius*, 1662.

MANLIUS TORQUATUS (T.), consul en 235 et 224 av. J.-C., soumit la Sardaigne aux Romains pendant son 2e consulat, et ferma le temple de Janus, ce qui arrivait pour la prem. fois depuis le règne de Numa, et ce qui n'eut plus lieu jusqu'à Auguste. Dans la suite (216) il s'opposa au rachat des prisonniers après la bataille de Cannes, et retourna en Sardaigne (215), où il étouffa la révolte des habitans qui voulaient se joindre aux Carthaginois, et remporta sur ces dern. une victoire décisive. L'an 212 il refusa un troisième consulat. Mais plus tard il fut nommé censeur (209), dictat. (208) et député en Grèce.

MANN (A.-T.), physicien, littérat. et antiquaire, né vers 1740 dans la Flandre autrichienne, embrassa la vie monastique après avoir terminé ses études, devint prieur de la chartreuse anglaise de Nieuport, sollicita et obtint ensuite sa sécularisat. pour se livrer plus particulièrem. aux sciences, fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Tournai, et m. vers 1810. Il était secrétaire perpétuel de l'académie de Bruxelles, membre de la société royale de Londres, des académies de Liége, Manheim, Milan, etc. On a de lui: *Mémoire sur les diverses méthodes inventées pour garantir les édifices des incendies*, Bruxelles, 1778, in-4, Lyon, 1779, in-8; trad. en allem., Francfort, 1790; *Tableau des monnaies*, etc., *des différentes nat.*, Bruxelles, 1779, 1788, in-8; trad. en ital., Milan, 1790, in-4; *Pour et Contre les spectacles*, Mons, 1782, in-8; *Description de la ville de Bruxelles*, etc., ibid., 1785, 2 vol. in-8; *Introduction à la géographie*, *la politique*, etc., 1786, in-8; *Mémoire sur les gr. gelées et leurs effets*, Gand, 1792, in-8; une édit. du *Dictionn. géogr. de Vosgien* (Ladvocat), 1792, 2 vol. in-8; *Tables chronol. de l'Hist. univ., depuis* 1700 *jusqu'à la paix de* 1802, Dresde (Paris, chez Treuttel), 1804, in-4; *Principes métaphysiques des êtres et des connaissances*, Vienne, 1807, in-4; un grand nombre de *mém.* et de *dissertat.* scientifiq. et hist., insérés dans le Recueil de l'académie de Bruxelles.

MANNI (Joseph), imp. de Florence à la fin du 17e S. et au commencement du 18e, a pub.: *Serie de' Senatori fiorentini*, 1722, in-4, quelquefois attribuée par erreur à son fils, dont l'art. suit. — Manni (Dominique-Marie), céléb. imp., gramm. et antiq., né à Florence en 1690, mort dans cette ville en 1788, pub. un grand nomb. d'ouv. dont le catalogue se trouve à la suite de son *Eloge*, par le comte Jules-Bernardin Tomitano, Venise, 1789, in-4. D. Manni s'était attaché surtout à donner de nouv. édit. d'anciens ouv. ital., enrichis de préfaces, de notes et d'addit. Il avait beaucoup étudié l'hist. de la Toscane, et il en éclaircit les points les plus intéressans par des dissert. pub. séparém., ou dans des ouv. périodiques. Il était memb. de l'acad. de la Crusca et de plusieurs autres. — Un autre Manni (Jean-Baptiste), jésuite italien, né en 1606 à Modène, a publ. un assez grand nombre d'ouvr., dont on peut voir la liste dans la *Biblioth.* de Sotwell (p. 413), et parmi lesquels nous citerons: *Ristretto della vita di Maria Gonzaga*, etc., Venise, 1669; et *Quadresimale con i Sabbati di Maria Vergine*, ibid., 1681; Bologne, 1683, etc.

MANNING (Owen), antiquaire et topographe, né en 1721 à Orlingbury, dans le Northamptonshire, m. en 1801, a complété et pub. le *Dictionn. saxon* commencé par le rév. Edward Lye, 1775, 2 vol. in-fol. On cite encore de lui: *Hist. et Antiquités du comté de Surrey*, pub. par William Bray, esq., 3 vol. in-fol.: le 1er vol. en 1804; les deux autres dans les années suivantes.

MANNINGHAM (Richard), memb. de la soc. royale et du collége des médecins de Londres, se fit une grande réputation dans cette ville par les traités qu'il y pub. vers le milieu du 18e S.; les princip. sont: *Compendium artis obstetricandi*, Londres, 1739, in-4, 1754, in-4, Louvain, 1755, in-4; en anglais, Lond., 1774, in-4, sous le titre d'*Abstract of Midwifery; the Symtoms, Nature, Causes and Cure of the febricula commonly called the nervous and historical fevers*, Londres, 1746-1748.

MANNORY (Louis), av. au parlem., né à Paris en 1696, m. en 1777, s'était lié avec Voltaire, dont il avait été le condisciple sous le P. Porée (*v.* ce n.); mais cette liaison fut rompue lorsque Mannory se chargea de la cause de Travenol contre le poète. De là

les épithètes injurieuses dont celui-ci accabla l'avocat, qui s'en vengea en publiant un recueil de *Libelles* contre l'aut. de la *Henriade*. On a de Mannory : *Plaidoyers et Mémoires*, etc., Paris, 1759, 18 vol. in-12 ; une trad. franç. de l'*Oraison funèb. de Louis XIV* du P. Porée en latin ; *Observ. sur la Sémiramis de Voltaire*, Aléthopolis (Paris), 1749, in-8 ; *Apologie de la nouv. trag. d'OEdipe* (de Voltaire), Paris, 1719, in-8 de 20 p. ; *Voltariana*, ou *Eloges amphigouriq. de F. M. Arouet*, 1748, in-8.

MANNOURY-DECTOT (JEAN-CHARLES-FRANÇ., marquis de), maire de Caen et memb. de l'acad. de cette ville, né près d'Argentan (Orne) vers 1778, et m. à Paris en 1822, est aut. de quelques opusc. polit. et litt., dont M. Beuchot a recueilli les titres dans la *Bibliogr. de la France*, vol. de 1825, p. 600. Nous citerons entre autres : *la Chute de l'Impie*, etc., 1814, in-8 ; *Mémoire au congrès de Paris sur la proposition d'un Contrat social européen*, etc., 1815, in-8 ; *Observat. à MM. les auteurs de la Minerve française*, etc., 1818, in-8 ; *Ode sur la naissance et le baptême de Mgr le duc de Bordeaux*, 1821, in-8.

MANNOZI (JEAN), peintre célèb., dit *Jean de St-Jean*, du nom du lieu de sa naissance, village près de Florence, mort en 1636, âgé de 46 ans, réussit particulièrem. dans la peint. à fresque : ses couleurs sont, après 2 siècles, aussi fraîches que si elles venaient d'être employées, et l'on admire encore de lui des imitations de bas-reliefs de stuc si parfaitem. peintes qu'il faut y porter la main pour s'assurer que ce ne sont pas des sculptures.

MANOEL (FRANCISCO), poète lyrique portugais, né en 1734 à Lisbonne, d'une famille riche et distinguée, m. à Versailles en 1821, s'était vu réduit à chercher en France (1778) un refuge contre l'inquisition, et, comme Camoens, il passa sur une terre étrangère des années qu'il consacrait dans l'exil à la gloire de sa patrie. Des rivalités littér. n'avaient pas peu contribué à appeler sur sa tête le glaive du St office ; mais c'est aussi avec quelq. fondem. qu'on lui reprochait la hardiesse de ses sarcasmes contre l'ignorance des moines, l'intolérance fanat. ou même l'hypocrisie d'un certain nombre d'entre eux. Désigné comme promoteur d'un complot anti-religieux, il allait être saisi dans sa demeure même quand, y retenant enfermé le chevalier de l'ordre du Christ chargé de son arrestation, il en sort lui-même à la hâte, renversant tout ce qui s'oppose à sa fuite, et va se jeter dans les bras de quelques Français, ses admirateurs non moins que ses amis dévoués : au moyen de leur assistance, et grâce surtout à son sang-froid et à sa rare présence d'esprit, il parvient à se soustraire au terrible tribunal, dont il a encouru l'anathème. La persécution devait ajouter et ajouta effectivem. à l'illustrat. que Manoel s'était acquise ; et si pendant son long exil, qu'il passa alternativem. en France et en Hollande, il eut à regretter l'aisance que lui avaient ravie ses persécuteurs, il put du moins toujours se consoler dans le doux commerce des lettres et de l'amitié. Francisco Manoel n'avait révélé qu'assez tard les heureuses dispositions dont il était naturellement doué : ce fut l'amour qui développa en lui le germe d'un génie que faillirent étouffer d'abord les études scolastiques. Pendant les 40 prem. années de sa vie, les inspirat. de la galanterie, fécondant sa muse, lui prêtèrent aussi ces grâces naïves auxquelles l'émule des Garção, des Diniz, des Maximiano Torres devait plus tard associer la raison profonde et le goût pur des modèles de l'antiquité en même temps que l'élégante verve des aut. classiques de la littér. moderne. En parcourant les composit. originales de ce poète, qui avait eu non-seulement à dompter une très-grande indolence naturelle, mais encore à se frayer par lui-même les voies épineuses de l'érudition, abandonnées alors presque généralement en Portugal, ou plutôt décriées par une présomptueuse ignorance, on a peine à concevoir qu'il ait pu recueillir assez de richesses litt. pour traiter avec tant de facilité, et d'une manière si supérieure, les divers genres dans lesquels il s'est exercé. Outre un nombre considérable de *Pastorales*, *Romances*, *Sonnets*, etc., la littér. portugaise lui est redevable d'une élégante trad. du livre *de Rebus gestis Emmanuelis magni*, par l'év. Osorio ; d'une autre des *Fables* de Lafontaine, de div. imitations de poèmes allem., angl., ital., et enfin d'une grande quantité d'*Odes*, *Epîtres*, *Satyres*, *Dithyrambes bacchiq.*, etc. Le recueil des *Poésies* de F. Manoel a paru à Lisbonne sous le titre de *Versos de Filinto Elysio* (son surnom acad.), et forme plus. vol. On a pub. en fr., avec le texte orig. en regard, un choix de ses *Odes* sous le titre de *Poésies lyriques portugaises*, etc., précédé d'une *Notice* sur l'aut. et d'une introduction sur la litt. portugaise, et accompagné de notes hist., géogr. et littér. par A. M. Sané, Paris, 1808, 1 vol. in-8. M. A. de Lamartine a adressé à Manoel sa belle *Ode sur la Gloire*.

MANONCOURT. V. SONNINI.

MANRIQUE (ANGE), évêq. de Badajoz, né vers 1577 à Burgos, m. en 1649, est aut. de plus. ouv. dont Nicol. Antonio donne la liste dans sa *nova Bibl. hispana*, et dont le seul import. est int. : *Annales cistercienses, seu veriùs ecclesiast. Annal. à condito Cistercio*, Lyon, 1642-1649, 4 v. in-f. — MANRIQUE (Sébastien), relig. augustin espagnol, fut missionn. apostoliq. dans les Grandes-Indes de 1628 à 1641, et publia à son retour un *Itinerario de las misiones en la India oriental, con una sumaria relacion del imperio de Xa-Ziahan Corrombo Gran-Mogol, y de otros reyes infieles*, Rome, 1649, in-4.

MANSART (FRANÇ.), archit., né à Ax (et non à Paris) en 1598, d'une fam. origin. d'Italie, fut élève de son oncle Germain Gautier, archit. du roi, et fit des progrès rapides dans son art. Ses prem. ouv. furent la restauration de l'*hôtel de Toulouse*, *le château de Berny*, une partie de celui de *Choisy-sur-Seine*, et le *château de Blois*, non achevé. La reine Anne d'Autriche lui confia l'érection du *Val-de-Grâce*. Il était au 1er étage quand d'autres furent chargés de le terminer. Il bâtit ensuite l'*Eglise des dames de Ste-Marie* de Chaillot, le *château de Maisons* près St-Germain-en-Laye, et m. à Paris en 1666. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture brisée, qu'on a appelée de son nom *mansarde*. — MANSART (Jules HARDOUIN), neveu du précéd., prem. architecte et surintend. des bâtimens du roi, né à Paris en 1645, était fils d'un prem. peint. du cabinet du roi nommé Jules Hardouin, qui avait épousé une sœur de Fr. Mansart. Le jeune Jules, placé sous la direct. de son oncle, sut profiter habilem. des leçons de ce maître, dont il prit le nom pour lui témoigner sa reconnaissance. Ayant eu le bonheur de plaire à Louis XIV, par ses talens et les grâces de son esprit, J.-H. Mansart fut chargé des travaux d'archit. les plus importans du règne de ce gr. prince. Il éleva les châteaux de *Marly* et du *Grand-Trianon*, celui de *Clagny*, la maison de *St-Cyr*, la *Place Vendôme*, celle des *Victoires*, etc. ; mais mit le sceau à sa réputat. par la construct. du *château de Versailles* et de l'*hôtel des Invalides* à Paris. Tous ces travaux et la faveur constante de Louis XIV lui procurèrent une fortune très-considérable. Il m. presque subitement à Marly en 1708. Son tombeau, placé dans l'église de St-Paul à Paris, et sculpté par Coysevox (*v.* ce nom), fut transféré pendant la révolut. dans une des salles du Musée des monumens français. Il a été ensuite replacé dans une église lors de la suppression de l'établiss. dont nous venons de parler.

MANSFELD (PIERRE-ERNEST, comte de), d'une des maisons les plus illustres d'Allemagne, né en 1517, m. à Luxembourg en 1604, avec le titre de prince de l'Empire, commandait dans Ivoi sous le

duc d'Albe, quand cette place fut prise par les Français, et il y fut fait prisonnier. Il servit depuis les catholiques à la bataille de Moncontour, et fut gouv. d'Avesne, de Luxembourg et de Bruxelles. L'abbé Schannat a pub. l'*Hist. du comte de Mansfeld*, Luxembourg, 1707, in-12.

MANSFELD (Ernest de), fils naturel du préc., et l'un des plus gr. généraux du 17e S., né à Malines en 1585, fit ses prem. armes sous le Cte Charles de Mansfeld son frère (m. sans postérité en 1595), passa ensuite au serv. du duc de Savoie, qui le créa marq. de Castel-Nuovo. A la paix il prit parti pour les Bohêmes révoltés contre l'emp., embrassa la religion réformée pour leur inspirer plus de confiance, fut investi du commandem. en chef, força le comte de Bucquoi (*v.* ce nom), gén. des Impériaux, à évacuer tout le pays, et détermina les habitans à se choisir un roi pour assurer leur indépendance. Attaqué de nouveau, et forcé de se défendre avec des forces inférieures, il opéra une retraite savante sur le Bas-Palatinat en 1621, ravagea l'Alsace l'année suivante, défit successivem. les Bavarois et les Hessois, alliés de l'Autriche, transporta ensuite le théâtre de la guerre dans les Pays-Bas, battit les Espagnols à Fleurus, et se retrancha si bien dans l'Oost-Frise, que le gén. autrichien Tilly n'osa pas tenter de l'en chasser. Ayant ensuite licencié ses troupes, il vint d'abord en France, puis passa en Anglet. à l'effet de demander des secours pour rétablir l'électeur palatin sur le trône de Bohême, où il l'avait placé en 1620. Rentré en Allemagne en 1625 à la tête de 3,000 Ecossais et d'une foule d'aventur., Mansfeld fut battu par le fameux Wallenstein (*v.* ce nom), se retira dans la marche de Brandebourg, où il reçut de nouveaux secours de l'Anglet. et du Danemarck, traversa la Silésie et la Moravie, et gagna Jablouka, où il fut joint par le duc de Saxe-Weimar; mais ayant appris que le prince de Transylvanie Betlem-Gabor, sur la coopération duquel il comptait, venait de faire la paix avec l'emper., il remit le commandement de ses troupes au duc de Saxe-Weimar, et résolut de passer à Venise pour chercher de nouvelles avent. Arrivé à Vranovitz, petite ville de Bosnie, il y tomba malade. Sentant sa fin approcher, il se fit revêtir de son uniforme, et expira debout, appuyé sur deux serviteurs, le 4 nov. 1626. Telle fut la fin de ce gr. capit., qui, par ses qualités guerrières et politiq., avait forcé ses ennemis même à l'admirer.

MANSFIELD (William Murray, lord, Cte de), présid. de la cour du banc du roi (*lord chief justice*), jurisc. et homme d'état, né en Ecosse en 1705, fut amené à Londres dès l'âge de 3 ans, fit ses études à Oxford, voyagea en France et en Italie, et entra au barreau en 1730. Il s'y distingua, devint bientôt un des jurisc. les plus renommés, fut chargé d'importantes affaires, et les traita toutes avec habileté. Elevé en 1742 à la dignité d'avocat (*sollicitor*) gén., et nommé membre de la chambre des communes, il soutint avec un talent remarq. dans le parlem. l'administ. de lord Bath, premier ministre. Après avoir été appelé successivement aux emplois de proc. (*attorney*) gén. (1754), de grand-juge ou président du banc du roi (1756), de chancel. de l'échiquier, *pro tempore*, lord Mansfield mourut en 1793. On lui a long-temps attribué un écrit intit. : *Contre la prérogative de suspendre et de dispenser;* mais on sait maintenant que ce pamphlet est des lords Temple et Littleton et d'une autre personne dont le nom n'est pas connu. On peut consulter pour plus de détails sur lord Mansfield la *vie* de cet illustre magistrat par J. Holliday, Londres, 1797, in-4.

MANSI (Jean-Dominique), sav. prélat ital., né à Lucques en 1692, entra dans la congrégation des Clercs de la mère de Dieu, professa la théologie à Naples pendant plus. années, revint ensuite dans sa patrie, s'y livra à des travaux théolog. et hist., qui lui acquirent une grande réputation, fut nommé archev. par le pape Clément XIII en 1765, et m. en 1769. On a de lui : *Tractatus de casibus et excommunicationibus episcopis reservatis*, Lucques, 1724, 1739, in-4; *de Epochis conciliorum sardicensium et sirmiensium*, etc., ibid., 1746, in-8; *Epit. doctr. moralis ex operibus Benedicti XIV depromptæ*, etc., Venise, 1770; *de insigni Codice Caroli magni ætate scripto*, etc., inséré dans la *Raccolta* du P. Calogera, t. 45; une trad. du franç. en latin du *Dictionn.* de la Bible, des *Dissertations* préliminaires et du *Comment.* sur l'anc. et le nouv. Testam. par D. Calmet (*v.* ce nom); un gr. nomb. d'édit. d'aut. ecclésiast. et autres, parmi lesquelles nous citerons : *Pii II* (*Æneæ Sylvii*) *orat. polit. et eccles.*, Livourne, 1752, in-4; *sacrorum conciliorum nova et amplissima Collectio*, etc., Florence et Venise, 1757 et années suivantes, 31 vol. in-fol. Ant. Zatta a pub. : *Comment. de vitâ et scriptis J.-D. Mansi*, etc., Venise, 1772.

MANSION (Colard), aut. fr. et imp. belge dans le 15e S., m. en 1484 à Bruges, y avait apporté l'art de l'impr. Le prem. livre sorti de ses presses a pour titre : *Jardin de dévotion*, Bruges, sans date (1473 ou 74 suiv. M. van Praet). On lui doit comme traducteur : *les Métamorphoses d'Ovide moralisées*, 1484, in-fol., Paris, 1493, in-fol.; *de la Pénitence d'Adam*, resté MS. M. van Praet pense que Colard Mansion est aut. de plus. autres traductions.

MANSO (Jean-Baptiste, marq. de VILLA), litt., né à Naples en 1570, m. dans cette même ville en 1645, est moins connu par les ouv. qu'il a pub., que par la fondat., dans sa patrie, d'une école destinée à instruire la jeune noblesse dans la piété, dans les sciences et la connaissance des beaux-arts, dans les exercices gymnastiq. et milit. Il obtint de la cour d'Espagne que ses biens seraient affectés à cette institution, nommée le *collége des nobles*. On a de lui : *Paradossi, ovvero dell' amore dialogi*, Milan, 1608, in-4; *Erocallia ovvero dell'amore e della Bellezza dialogi XII*, Venise, 1618, in-4; *Vita di Sta Patrizia, vergine*, Naples, 1619, in-4; *Vita di Torquato Tasso*, ib., 1619, in-4, Venise, 1621, 1624, in-12, Rome, 1634, in-12; *Poesie nomiche, divise in rime amorose, sacre e morali*, Venise, 1635, in-12.

MANSON (Jean), capit. de l'amirauté de Suède, tué en 1658 dans un combat naval entre les Suédois et les Danois, est aut. d'une *Descript. nautique de la Baltique* (en suédois), Stockholm, 1644, réimp. plus. fois (la dern. édit. est de 1749), et traduite en allemand. — V. Manzon.

MANSOUR (Abou-Djafar-Abdallah II al), 2e khâlyfe de la dynastie des Abbassides, succéda à son frère Abou'l-Abbas-al-Saffah en l'an 136 de l'hégyre (754 de J.-C.) Les premiers actes de son règne furent l'assassinat de son oncle Abdallah, proclamé khalyfe à Damas, et celle d'Abou-Moslem, gén. de ses armées, deux personnages qui avaient le plus contribué à l'élévation de sa maison. Il entreprit ensuite quelques expédit. contre les Grecs, contre la faction des Ommiades et contre les Alydes, fonda la ville de Baghdad, qui devint le siége de l'empire musulman, fit quelques conquêtes au nord de la Perse et dans l'Asie mineure, perdit l'Espagne, qui fut enlevée pour jamais aux Abbasides par les Ommiades, persécuta les chrétiens de Syrie et de Mésopotamie, et mourut près de la Mekke en l'an 158 (775 de J.-C.). Il fut le premier khalyfe qui ait protégé les sciences et les lettres; et on doit convenir qu'il prépara sous ce rapport les règnes glorieux d'Haroun-al-Raschid et d'Al-Mamoun. V. ces noms.

MANSOUR-BILLAH (Abou-Thaher-Ismael al), 3e khâlyfe fathimite d'Afrique, succéda à son père Caïm-Beamr-Allah en l'an 334 de l'hég. (946 de J.-C.), vainquit un imposteur nommé Abou-Yezid, qui, sous le règne précéd., s'était em-

paré de presque tout l'empire musulman d'Afrique, envoya l'un de ses émyrs en Sicile pour gouverner cette île à titre de fief héréditaire, et m. à Mahadiah en 341 (953 de J.-C.). Les hist. arabes louent le courage et l'éloquence de ce khâlyfe.

MANSOUR (Abou'l-Cassem al), 3e prince de la dynastie des *Zairides* ou *Sanhadjites*, succéda à son père Yousouf dans la souveraineté de l'Afrique septentrionale, de la Sicile et de la Sardaigne en 373 de l'hég. (984 de J.-C.), et m. en 386 (996). Aboulfeda loue la valeur et la générosité de ce prince, que d'autres hist. représentent comme un tyran sanguinaire.

MANSOUR Ier (Abou-Saleh al), 6e prince de la dynastie des Samanides, succéda encore enfant à son frère Abd-el-Melek Ier sur le trône de la Transoxane en 350 de l'hég. (961 de J.-C.), et son règne fut l'époque de la décadence de l'empire samanide. Il m. en 365 ou 366 (976-977), et eut pour succ. son fils Nouh II. — Mansour II (Abou'l-Hareth al), fils et succ. de Nouh II, monta en 387 (997) sur le trône chancelant des Samanides, et fut déposé en 389 (999) par deux de ses émyrs, qui lui crevèrent les yeux, et mirent à sa place son frère Abd-el-Melek II.

MANSOUR (Abou-Amer-Mohammed al), l'un des plus fameux capitaines des Arabes ou Maures établis en Espagne, né à Torres près d'Algéziras en 327 (939), étudia à Cordoue, fit de rapides progrès dans les sciences, embrassa ensuite le parti des armes, parvint aux prem. grades de l'armée, fut un redoutable ennemi des chrétiens, et mérita par ses exploits son surnom d'*al Mansour* (l'invincible). Appelé à la régence du royaume de Cordoue après le trépas du khâlyfe al Hakem II, il gouverna avec autant de fermeté et de sagesse que de gloire, porta la terreur des armes musulmanes dans les parties de l'Espagne occupées par des princes chrétiens, en Castille, dans le royaume de Léon, en Navarre, en Catalogne, en Galice, jusque dans le Portugal, et finit par mourir à Medina-Cœli en l'an 392 de l'hég. (1002 de J.-C.) du chagrin que lui causa la perte de la bataille de Calatanazor (dans la Vieille-Castille), où 50,000 Maures restèrent sur le champ de bataille, au dire des histor. espagnols.— Son fils Abou Merwan Abdel-Melek al-Modhaffer lui succéda dans la régence, et mourut en 399 (1008), laissant le gouvernem. à son frère Abd-er-Rahman al-Nasser, dont l'incapacité et les vices préparèrent la chute du khâlyfat d'Occident.

MANSOUR (Abou-Yousouf-Yacoub al Modjaheb al), 4e prince de la dynastie des Almohades (*Mowahedoun*), succéda à son père Abou-Yacoub-Yousouf sur le trône de l'Afrique septentrionale en 580 (1184). En lui s'éteignit la grandeur des Mowahedoun, qui disparut entièrem. sous son succ., et après 15 ans d'un règne de guerres et de révoltes, m. à Salah en 595 (1199), laissant le roy. à Mohammed-al-Nasser, son fils.

MANSOUR (Chah), 5e et dernier sulthan de la dynastie des Modhaffériens, fils de Modhaffer et petit-fils de Mobarezz-Eddyn-Mohammed, fondat. de cette même dynastie dans la Perse méridionale, vainquit, après la m. de son oncle Chah-Choudja (arrivée en l'an de l'hég. 786), ses compétiteurs à l'empire, s'empara du trône en 790, et eut à soutenir contre Timour-Khan (Tamerlan) une guerre où, malgré sa valeur, il fut forcé de céder au nomb. Poursuivi dans sa retraite sur Chiraz, atteint et renversé de cheval, il fut tué par un des officiers de Chah-Rokh, fils de Tamerlan, et sa tête fut portée à ce dern. en l'an 795 (1393 de J.-C.)

MANSTEIN (Christophe-Hermann de), né à Pétersbourg en 1711, servit long-temps, et avec distinction, dans les armées de la Russie en qualité de colonel, passa au service de Prusse en 1745, fut nommé général-major d'infanterie en 1754, et fut tué près de Leutmeritz vers 1757. Cet officier joignait aux talens milit. le goût de l'étude et la connaissance de la plupart des langues de l'Europe. On a de lui : *Mém. histor., polit. et milit. sur la Russie de 1727 à 1744*, Lyon, 1772, 2 vol. in-8, avec *Supplement*. Hume, ayant reçu l'original franç. de ces mém., les fit traduire en anglais, et les pub. à Lond. Il en parut bientôt après une traduction allemande à Hambourg.

MANTEGNA (André), peintre et graveur ital., né à Padoue en 1430, mort en 1505, fut élève du Squarcione. Il a composé un grand nombre de tabl. et de fresques dans le genre historiq., où l'on remarque de la pureté dans les contours, de la beauté dans les formes, de la suavité dans le coloris, mais aussi une grande négligence dans l'expression ; et il a gravé lui-même plus. de ces composit. Le musée de Paris possède quatre des dern. et des plus beaux tableaux de cet artiste. L'un, et c'est le plus remarquable, représente *la Vierge sur un trône avec l'enfant Jesus sur ses genoux accompagnée de six autres saintes*, etc. ; les trois autres représentent *le Parnasse*, *les Vices chassés par la vertu*, et un *Calvaire*. On trouve encore dans le même musée deux dessins à la plume d'André Mantegna, auquel plus. écriv. ital. attribuent l'invention de la gravure au burin. Les pièces gravées par lui sur cuivre et sur étain sont au nomb. de 23. On peut en lire la description dans le *Manuel des Amateurs*. — François et N. Mantegna, fils du précédent, terminèrent avec succès les peintures à fresque entreprises par leur père dans le château de Mantoue, et lui élevèrent un mausolée dans la chapelle de St-André, dont il avait exécuté le maître-autel, et dont ils avaient eux-mêmes peint les tableaux latéraux. — Un autre Mantegna (Charles), parent du précéd., enseigna son art avec succès à Gênes vers 1514, et l'on croit qu'il eut part aux travaux que les deux fils d'André exécutèrent dans le château de Mantoue.

MANTICA (Franç.), card., né à Udine en 1534, enseigna d'abord le droit à l'univ. de Padoue, devint ensuite auditeur de rote, reçut le chapeau de card. des mains de Clément VIII, et m. à Rome en 1614. On a de lui : *de Conjecturis ultimarum voluntatum lib. XI*, Venise, 1579, Lyon, 1591, Genève, 1537, 1669 et 1734, Francfort, 1680, in-fol. ; *Vatic. Lucubrationes de tacitis et ambiguis conventionibus*, Rome, 1610, in-fol.; *Decisiones rotæ rom.*, pub. par le neveu de l'auteur, Rome, 1618, Venise et Lyon, 1619, Francf., 1622, in-4.

MANTOUAN (Le). V. Ghisi.

MANTOUAN (Battista-Spagnuoli, dit Le). V. Battista, poète latin.

MANTUANA (Diana). V. Ghisi.

MANUCE (Alde), en ital. *Aldo Pio Manuzio*, dit l'*Ancien*, chef des imp. de ce nom, si justem. célèbres, né à Bassiano (bourg de l'état romain) en 1447, fit ses études à Rome, apprit le grec à Ferrare sous le sav. profess. J.-B. Guarini, se lia avec le célèbre Pic de La Mirandole (*v.* ce nom), et forma le projet d'établir une imprimerie destinée à multiplier les meilleurs ouv. des auteurs grecs et lat. Secondé dans ce dessein par les princes de la Mirandole et de Carpi, il se rendit à Venise en 1488, y organisa son atelier typographique, dont les product. le placèrent en peu d'années au prem. rang des imprimeurs. La guerre l'ayant obligé de s'éloigner de Venise en 1506, ses propriétés furent envahies et pillées, et lui même fut fait prisonnier. Rendu à la liberté, il reprit le cours de ses travaux l'année suiv. ; mais les pertes qu'il avait éprouvées l'empêchèrent d'exécuter de gr. entreprises, et son imprimerie languit jusqu'en 1512, époque où il forma avec son beau-père André Toresano une société dont il restait le chef, et qui le mit à même de donner à son atelier une nouvelle activité. Il était sur le point de pub. une Bible en 3 langues lorsqu'il m. en 1515. Le prem. ouvrage sorti de ses

presses est le poème d'*Héro et Léandre* de Musée, en grec et en lat., qui fut suivi de la *Grammaire* de Lascaris, de celle de Théodore de Gaza, des *œuv.* de Théocrite, d'Aristote, etc. Ce fut Manuce qui conçut l'heureuse idée de pub. une collection de classiques lat. dans un format plus commode que l'in-folio, exclusivem. usité jusqu'alors. Ses édit. grecques sont moins correctes que ses édit. lat. et ital.; mais il faut remarquer qu'il n'eut souv. qu'un MS. incomplet ou à demi effacé pour reproduire tel ouv. dont on doit la conservation à sa laborieuse patience. Manuce est auteur de plusieurs ouv. qui auraient suffi pour le placer à un rang distingué parmi les sav. de son siècle s'il n'en eût été le premier imprimeur. Nous citerons comme le plus remarquable : *Rudimenta grammat. ling. lat.*, etc., Venise, 1501, in-4, prem. édit., très-rare (les édit. suiv. ont pour titre *Institutionum grammaticarum lib. IV*, 1508, 1514, 1523, in-4, 1564, 1575, 1576, in-8); *grammat. Institut. gr.*, 1515, in-4; *Dictionar. gr.-lat.*, 1497, 1524, in-fol.; *de Metris horatianis*, souv. réimp. dans le 16e S., et récemm. dans l'édit. d'Horace publiée par Combe, Lond., 1792; *Scripta tria longè rarissima denuò edita et illustrata*, pub. par l'abbé Morelli, Bassano, 1806, in-8. On croit que l'édition originale in-4, sans date, est antérieure à la public. du poème d'*Héro et Léandre.* On doit à Manuce plus. trad. lat. d'anc. ouv. grecs, tels que la *Batrachomyomachie* d'Homère, les *Vers dorés* de Pythagore, les *Fables* d'Esope, etc. Sa *vie* a été écrite par Nuger (Wittemberg, 1753, in-4, 2e édit.), et par Manni (*v.* ce nom) : cette dern. est la meilleure. — Paul MANUCE, fils du précéd., né à Venise en 1512, eut une prem. éducat. négligée; mais les anciens amis de son père lui facilitèrent ensuite les moyens de se livrer à son penchant naturel pour l'étude. Après la m. de son aïeul maternel, André Toresano (plus connu sous le nom francisé de Turisan), il signa avec les fils de celui-ci, non sans de grandes difficultés de leur part, un accord au moyen duquel il resta à la tête de l'imprimerie paternelle, qu'il rouvrit en 1533. S'aidant, à l'exemple de son père, des conseils des sav., il pub. de nouvelles édit., particulièrem. des classiques lat. plus correctes que les précéd., et qu'il enrichit de préfaces, de notes judicieuses et d'*index*, dont on commençait à reconnaître l'utilité. De nouvelles tracasseries avec ses oncles, fils d'André Toresano, ses associés, lui firent suspendre ses travaux en 1538, et par suite l'association fut rompue. Toutefois l'imprimerie fut rouverte en 1540 sous le nom des fils d'Alde, et reprit son ancienne splendeur. Plusieurs années après, dans le temps où il songeait (par suite du peu d'encouragement qu'il recevait à Venise) à transporter ailleurs ses presses, il fut nommé prof. d'éloquence et direct. de l'imprimerie de l'académ. vénitienne qui venait d'être fondée en 1558, à peu près sur le même plan adopté depuis pour l'institut de France. Mais ce bel établissem. ne subsista que jusqu'en 1561; et Paul Manuce, appelé à cette époque à Rome pour surveiller l'impression des ouvr. des SS. pères, ordonnée par le pape Paul IV, se rendit dans cette ville, s'y établit avec sa famille, et dirigea la nouvelle imprimerie, qui fut placée au Capitole. Après la m. de Paul IV, le traitem. de Manuce cessant de lui être payé, ce typographe retourna à Venise en 1570 plus pauvre qu'il n'en était parti. Deux ans après, le désir de voir sa fille, qu'il avait laissée dans un couvent, l'ayant rappelé à Rome, il céda aux instances que fit Grégoire XIII pour l'engager à reprendre ses travaux; mais l'affaiblissement de sa santé le força bientôt de renoncer à toute espèce d'occupation; et, après avoir langui quelques mois, il m. dans la capitale du monde chrét. en 1574. Comme impr. et édit. P. Manuce est l'égal de son père; comme écrivain et comme critique il s'est peut-être placé à un rang supérieur. On a de lui : *Epistolarum lib. XII, præfationes*, etc., Venise, 1580, in-8, réimpr. plus. fois; *Lettere volgari divise in quattro libri*, ibid., 1560, in-8, 2e édit., la plus complète et la meilleure; *de gli Elementi e di loro notabili effetti*, ib., 1557, in-4; *Antiquitat. romanarum liber*, etc., ibid., 1557, in-fol., 1559, 1569, in-8; *Liber de Senatu romano*, ib., 1581, in-4; *de Comitiis Romanorum*, Bologne, 1585, in-fol; *de Civitate romanâ*, Rome, 1585, in-4 (ces 4 dern. traités ont été insérés depuis dans le *Thesaur. antiquitatum roman.* de Grævius, t. 1 et 2); une traduct. lat. des *Philippiques* de Démosthène, Venise, 1549, 1552, in-4; des *Comm.* estimés sur les *Lett.* et les *Oraisons* de Cicéron; des *Scolies* sur les *Livres orat. et philosoph.* du même. — Alde MANUCE, dit *le Jeune*, fils aîné de Paul, né à Venise en 1547, annonça des dispositions prématurées, que son père prit soin de cultiver. A l'âge de 11 ans il écrivit et pub. lui-même un *Rec. des Elégances des langues latine et italienne* : et trois ans après il fit paraître l'*Ortogr. ratio*, où l'on trouve un système complet d'ortographe lat. fondée sur les inscript., les médailles et les meilleurs MSs. Après avoir suivi son père à Rome en 1562, il revint à Venise en 1565 prendre la direct. de l'imprimerie aldine, et fut nommé plus tard prof. de b.-lett. aux écoles de la chancellerie et secrét. du sénat. Ayant remis son imprimerie à l'un de ses ouvriers, Nicol. Manassi, il quitta Venise en 1585 pour aller remplir à Bologne une chaire d'éloquence, passa 2 ans après à celle de Nice, puis en 1589 à celle que Muret (*v.* ce nom) avait occupée à Rome avec une si grande distinction. L'année suivante il obtint du pape Clément VIII la direction de l'imprimerie du Vatican, et m. en 1597 d'une suite de débauche. Manuce-le-Jeune dut peut-être sa réputation, moins à son propre mérite, qu'à la célébrité acquise par son père et son aïeul. On a de lui : *Eleganze, insieme con la copia della lingua toscana e latina*, Venise, 1558, 1559, 1580, etc., in-8; *Ortogr. ratio, collecta ex libris antiquis*, etc., ib., 1561, 1566, in-8; *Epitome ortogr.* (abrégé de l'ouv. précéd.), 1575, in-8; *Discorso intorno all' eccellenza delle repubbliche*, 1572, in-4, réimp. sans nom d'aut. à la suite de l'ouvr. int. *Repubblica di Venetia*, 1591, in-8; *Locuzioni delle epistole di Cicerone*, 1575, in-8; *de Quæsitis per epistolam libri III*, 1576, in-8 (c'est un recueil de 30 questions d'antiquités); *Oratio in funere B. Rottarii*, etc., 1578, in-4; *il Perfetto Gentil-Uomo*, 1584, in-4; *Locuzioni di Terentio*, 1585, in-8; *la Vita di Cosimo Io de Medici*, etc., Bologne, 1586, in-fol.; *le Azioni di Castruccio Castracano*, Rome, 1590, in-4; *Lettere volgari*, ib., 1592, in-4; *XXV Discorsi politici sopra Livio*, etc., ibid., 1601, in-8; quelq. autres *Discours* et *Opuscules* littéraires. Apostolo Zeno a pub. une très-bonne *Notice* sur A. Manuce-le-Jeune, en tête des *Epistole famigliari di Cicerone, trad.*, etc., Venise, 1736, 2 vol. in-8. On peut consulter les *Annales de l'imprimerie des Alde*, ou *Hist. des trois Manuces et de leurs éditions*, par A.-A. Renouard, Paris, 1825-26 (2e édit.), 3 v. in-8, fig.

MANUEL (don JUAN), petit-fils de Ferdinand III et neveu d'Alphonse X, rois de Castille, né sur la fin du 13e S., fut régent de ce royaume pend. les dern. années de la minorité d'Alph. XI. Nommé ensuite gouv. de la Castille méridionale, il soutint pend. 20 ans une guerre glorieuse contre les Maures du roy. de Grenade, et m. en 1347 (on croit que c'est par erreur que son épitaphe porte la date de 1362). Ce prince joignit la culture des lett. à ses travaux politiq. et milit., et écrivit plus. ouv. en prose et en vers. Le savant Antonio, dans sa *Biblioth. hispana vetus*, en cite 12, parmi lesquels est un *Sumario de la Crónica de España.* Le seul de ses écrits qui ait été imp. a pour titre : *el Conde de Lucanor*, espèce de roman politique et

moral, Séville, 1575; 2ᵉ éd., Madrid, 1642, in-4.

MANUEL (Louis-Pierre), né à Montargis en 1751, entra d'abord dans la congrégat. de la doctrine chrét., en sortit ensuite, fut répétiteur de collége à Paris, puis précepteur des enfans d'un homme riche, embrassa avec chaleur les principes de la révolut., et devint membre de l'administrat. municipale de Paris lorsque Bailly fut nommé maire. Appelé en 1791 aux fonct. de procur.-gén. de cette même commune, Manuel seconda puissamment les intrigues des hommes qui voulaient renverser le gouvern. roy., et concourut à l'insurrect. du 20 juin 1792, prélude de la mémorable journée du 10 août. Deux jours après cette même journée, il se présenta à la barre de l'assemblée législat. pour demander la translat. du roi et de sa famille à la tour du Temple, et il y conduisit lui-même ces illustres victimes. Si Manuel ne prit point part aux odieux évènem. du 2 sept. et jours suiv., il est du moins constant qu'il ne fit pas tout ce que son devoir lui prescrivait. Toutefois ses relations avec les augustes prisonniers parurent éveiller sa sensibilité. Nommé membre de la convention nationale, il déclara à Louis XVI que la royauté était abolie, fit supprimer la croix de St-Louis, accusa la ville de Paris d'être complice des assassinats de septembre, qu'il appelait *la Saint-Barthélemi du peuple*, fit la motion (6 déc.) que le roi fût entendu, le défendit avec énergie, vota l'appel au peuple, déclara qu'il reconnaissait dans les membres de la convention *des législateurs et non des juges*, et il avait donné sa démission lorsque fut débattue la quest. du sursis. Retiré dans sa ville natale, il y fut poursuivi par ses ennemis; et bientôt, trad. au trib. révolut. de Paris, il fut condamné à m., et décapité le 15 nov. 1793. Manuel parlait avec facilité; il ne manquait pas d'érudition; mais sa diction se ressent de l'emphase qu'on peut reprocher à la plupart des orateurs de la même époque. Il a laissé les écrits suivans: *Coup d'œil philosophiq. sur le règne de St Louis*, 1786, in-8; *Lettre d'un officier des gardes-du-corps*, in-8; *l'Année française*, 1788, 4 v. in-12; *les Voyages de l'opinion dans les quatre parties du monde*, 1790; *Opinion de P. Manuel qui n'aime pas les rois*, 1792, in-8; *Lettres sur la révolution recueillies par un ami de la constitution*, 1792, in-8. Manuel a été l'édit. des *Lettres de Mirabeau à Sophie* (Ruffey, marquise de Monier), 1791. Cet ouv. fut saisi à la requête de la famille Mirabeau et l'édit. poursuivi; mais l'affaire en demeura là.

MANUEL COMNÈNE, emp. grec, fils de Jean Comnène, lui succéda en 1143 au préjudice d'Isaac, son aîné, et commença son règne par une expédition heureuse contre les Turks en Bithynie. Depuis 3 ans il avait épousé Gertrude, belle-sœur de l'emp. Conrad III, lorsqu'en 1147 ce prince débarqua en Thrace à la tête des troupes qu'il conduisait à la 2ᵉ croisade. Fidèle à la polit. de ses aïeux, Manuel, tout en prodiguant les promesses aux chefs de cette prem. division des croisés, ne facilita le passage du Bosphore à ses troupes que pour les mettre plus tôt en présence d'un ennemi qu'il avait pris soin d'informer secrètem. de leur marche. Sa politiq. ne fut pas plus franche à l'égard du roi de France Louis-le-Jeune, qu'il abusa par de semblables démonstrat. de zèle. Mais une telle conduite ne demeura point impunie. Le roi de Sicile Roger, allié des croisés, se charge de leur vengeance: il pénètre en Grèce après avoir ravagé les côtes de l'Adriatique, s'empare de Thèbes et de Corinthe, et s'en retourne chargé de butin. A son tour Manuel se rend maître de Corfou sur les troupes de Roger; et il n'est détourné d'une expédition projetée en Sicile (1150) que par une révolte des Serviens, dont il fait le chef prisonnier (1151) après l'avoir vaincu en combat singulier. Cependant le roi de Sicile continuait ses agressions, et dans le même temps Andronic, cousin de l'emper., provoquait par ses menées le soulèvem. des Hongrois. Manuel fait face à tout; il se rend en Arménie (1159) pour arrêter les incursions des Turks, signe à Antioche un traité d'alliance avec Raimond, dont il épouse la fille en 2ᵐᵉˢ noces, et rentré dans Constantinople il a bientôt à punir la perfidie d'Azeddyn, sultan d'Iconium, qui vient de payer sa bienfaisante hospitalité en ravageant les provinces de l'empire. De nouvelles révoltes des Serviens et des Hongrois sont encore comprimées; et, au milieu de ces troubles intérieurs, Manuel ose entreprendre de réunir l'Egypte à son empire (1168). Cette expédition, commencée sous d'heureux auspices, ayant échoué par la trahison d'Amauri, allié de l'emper., ce dern. est contraint à accorder la paix aux Sarasins, qui n'attendront que l'occasion de la violer. Tandis que l'empire jouissait de quelque repos le sulthan Azeddyn se préparait à lui porter de nouveaux coups (1175); mais, effrayé presque aussitôt par l'appareil des forces que Manuel va déployer, il demande une paix qui cette fois lui est refusée. Dans sa belliqueuse impatience l'emper. repousse même les suggestions de ses plus prudens capitaines: il s'engage à la tête des siens dans d'affreux défilés près de Myriocéphales, et y est écrasé avec eux par l'ennemi, malgré des prodiges de valeur. Azeddyn est frappé de stupeur à la vue du carnage par lequel il lui faut acheter une victoire que d'abord il n'a pas osé se promettre: à son tour il dicte les conditions de la paix, et l'emper, usant de représailles, les viole presque aussitôt, et défait complètem. le sulthan sur les bords du Méandre. Cet évènement est le dernier de ceux qui remplissent le règne bien moins prospère que glorieux de Manuel Comnène; ce prince aussi habile que brave et actif, mais avare, hautain, dissolu et sans foi, expira en 1180, laissant le trône à Alexis II son fils.

MANUEL MAMIGONIAN, prince ou dynaste du pays de Daron, né en Arménie dans le 4ᵉ S., succéda à son père Vasag dans la dignité de connétable de ce royaume. Emmené captif en Perse par les troupes du roi Schapour II, lors d'une invasion en Arménie vers l'an 370, Manuel se vit contraint de porter les armes pour ce monarque; mais s'étant distingué dans une guerre contre les rois arsacides qui régnaient à Balkh, il obtint la permission de retourner dans sa patrie, y fut remis en possession de ses domaines et de la place de connétable, et, après quelq. expédit. contre plus. dynastes factieux, et l'expulsion des Persans qui occupaient encore quelq. prov. de l'Arménie, il m. regretté du peuple qu'il venait de délivrer d'un joug odieux.

MANUEL PALÉOLOGUE, emp. de Constantinople, second fils de Jean Paléologue Iᵉʳ, fut associé à l'empire par son père en 1373, et fut chargé plus spécialem. du gouvernem. de la Macédoine et de Thessalonique. Amurat, emp. des Turks, dictait alors des lois aux princes grecs: Manuel essaya de se soustraire à ce joug; mais les habitans de Thessalonique le secondèrent si mal qu'il fut obligé de se livrer entre les mains de l'emp. musulman, qui se contenta de le punir par une forte réprimande. Il eut ensuite (1387) à combattre Andronic son frère, qui l'enferma ainsi que Jean son père, et se fit proclamer dans Constantinople. Les deux princes captifs s'échappèrent ensuite, et Andronic fut obligé de leur rendre la couronne. Mais Bajazet avait succédé au sulthan Amurat, et voulut que Manuel restât en otage à sa cour (1389). Manuel s'y rendit; mais il s'évada en 1390 lors de la mort de son père, et se mit en possession de la couronne. Bajazet furieux assiégea Constantinople, et ne consentit à lever le blocus qu'à condition que Manuel associerait Jean son neveu, fils d'Andronic, à l'empire. Peu après Tamerlan envahit l'Asie et gagna la bataille d'Ancyre. Tandis que Bajazet au désespoir se donnait la mort, et que ses fils se disputaient l'empire, Manuel éloigna son neveu, reconquit les

places enlevées aux Grecs par les Turks, et se soutint quelque temps avec des succès variés. Il vit cependant Amurat II mettre le siége devant Constantinople, et employer contre lui l'artillerie encore peu connue en Europe. Il parvint cepend., en suscitant un compétiteur à ce sulthan, à lui faire lever le siége, et m. quelque temps après en 1425, laissant, de l'impératrice Irène sa femme, 7 enfans, parmi lesquels on distingue Jean Paléologue, son successeur, et Constantin Dragagès ou Dracosès, dern. emper. de Constantinople.

MANYOKI (ADAM de), peintre, né à Szokolia, près de Novigrad en Hongrie, en 1673, mort pensionnaire de la cour à Varsovie, dans un âge avancé, peignit le portr. d'un manière si distinguée, qu'on ne fait pas difficulté de le comparer au célèbre Nattier.

MANZI (GUILLAUME), né à Cività-Vecchia vers 1784, quitta la diplomatie commerciale pour se livrer à l'étude des langues et à la recherche des anciens MSs. Il m. à Rome en 1821, bibliothéc. de la *Barberina*. Entre autres ouvrages, il a publié le *Traité de la Peinture* (Rome, 1818, 2 v. in-4) de Léonard de Vinci, dont il a aussi retrouvé un *Traité sur l'Hydraulique;* le *Voyage de Frescobaldi en Egypte et en Palestine*, dédié à S. M. Louis XVIII, 2 vol. in-4, Rome, 1818. On lui doit encore une traduct. de *Velleius Paterculus*, 1813; une autre des *OEuvres compl. de Lucien*, Lausanne, 1819, et une *Dissertat. sur les fêtes, les jeux et le luxe des Italiens au 14e S.* L'*Eloge* de Manzi, par G.-G. de Rossi, a été imprimé à Venise en 1822.

MANZO. V. MANSO.

MANZOLLI ou MANZOLI (PIERRE-ANGE), poète latin, né à Stellata près Ferrare vers le commencement du 16e S., prit par singularité, ou peut-être pour se dérober aux recherches de l'inquisit., les prénom et nom de *Marcello Palingenio* (anagramme de *Pier'Angelo Manzolli*). On ne connaît ni les détails de sa vie, ni l'année de sa m.; mais on a de lui un poème curieux intit.: *Marcelli Palingenii stellati Zodiacus vitæ; hoc est de hominis vitâ, studio, ac moribus optimè instituendis*, Bâle, 1537, in-8, d'après une édit. pub. à Venise chez Bernardin Vitale, in-8, sans date, que l'on croit avoir été enlevée par l'inquisition. La meilleure des édit. qui ont paru après celle Bâle, est celle de Rotterdam, 1722, in-8. Ce poème, où l'on trouve de beaux vers, des allégories ingénieuses et parfois de bonnes réflexions morales, est d'une grande hardiesse. L'église romaine y est attaquée dans beaucoup de passages: plus. critiques, tels que Bayle, Baillet, lui ont donné des éloges; quelques poètes français, tels que Scévole de Ste-Marthe (dans ses prem. œuvres en 1569), Boufflers (dans l'édit. de ses œuvres de l'an XI, in-8), en ont mis en vers quelq. fragm. Une imitat. libre en vers, par le conseiller Rivière, parut à Paris en 1619, in-8. La seule traduct. connue aujourd'hui est celle que publia en prose, avec des notes, J.-B.-C. Lamonnerie, La Haye, 1731, 2 vol. in-12, réimp. en 1733, en France, sous la rubrique de Londres. L'auteur du *Zodiacus vitæ* n'a été connu sous son véritable nom de Manzolli qu'en 1725, époque où Facciolati le révéla dans une lettre à Heumann, datée de Padoue. On a aussi attribué à ce poète, toujours sous le nom de Palingenio, un traité intit. *de Corallorum Tincturâ;* mais il est peu probable qu'il en soit l'auteur.

MANZON (MARIE-FRANÇOISE-CLARISSE ENJALRAN), née à Rhodez en 1785, et m. à Paris en 1825, a obtenu une célébrité momentanée par sa conduite dans le procès des assassins du malheureux Fualdès (*v.* ce nom). Sa vie antérieure n'offre point de détails remarquables; mariée contre son gré à un officier de l'armée, elle en vivait séparée lorsque le hasard l'engagea dans cette cause extraordinaire. Amenée dans la maison Bancal par un motif particulier, et sous des vêtemens d'homme, Mme Manzon se trouva secrètement présente à la mort de Fualdès; Bastide ayant découvert sa retraite, voulut en la tuant se débarrasser d'un témoin aussi dangereux, mais Jausion la sauva en lui faisant jurer, par d'affreux sermens prêtés sur le corps de la victime, de ne point révéler les détails dont elle était instruite. De là ses dénégations, ses demi-aveux, ses réticences, et le voile mystérieux dont elle s'enveloppa devant le tribunal de Rhodez. Assise à Albi sur le banc des accusés, elle laissa enfin échapper le secret qui devait décider du sort des assassins de Fualdès. Le public, long-temps entretenu de la situation réellement peu commune où se trouvait Mme Manzon, reconnut bientôt qu'aux résultats d'une conduite inconséquente avait succédé le désir d'appeler sur elle l'attention générale, et l'intérêt qu'elle avait inspiré ne dura guère après la clôture du procès. Celle qui en avait été l'héroïne principale pub. elle-même les écrits suiv.: *Mém. de madame Manzon*, etc., Paris, 1818, in-8; sept édit. dans la même année; *mon Plan de défense dans le procès Fualdès*, etc., Albi, 1818, in-8; *Madame Manzon aux habitans de Rhodez*, etc., Toulouse, 1818, in-8; *Lettres inédites de madame Manzon*, pub. par elle-même, etc., Paris, 1819, in-8; 2e édit. augmentée, 1819, in-8. On peut encore consulter le *Plaidoyer de Me Esquilat pour madame Manzon*, et *Discours composé par madame Manzon*, *et prononcé par elle-même*, etc., Toulouse, 1818, in-8.

MAPES (WALTER), poète anglais du 12e S., chapelain de Henri II et du jeune prince Jean, chanoine de Salisbury et archidiacre d'Oxford, a laissé les ouv. suiv. MSs.: *Compendium topographiæ; Epitome Cambriæ; Descriptio Norfolciæ;* et quelq. fragm. de *poésies* lat. dans le genre satirique et badin. Le critique Warton (*v.* ce nom) croit qu'il faut attribuer à Mapes la version du latin en vieux franç., du rom. popul. le *San* (Saint) *Graal*.

MAPHÆUS. V. MAFFEI et MAFFEO.

MAPLET (JEAN), méd., né en 1615 à Lond., où il m. en 1670, a laissé: *epistolarum medicarum Specimen de thermarum Bathoniensium effectis, ad clariss. medicos, D. Bate, Fraser, Wedderbourne*, etc., Lond., 1694, in-4. On croit, mais sans en être bien assuré, qu'il ne faut pas le confondre avec un Jean MAPLET qui a laissé un *Disc. sur les métaux, les pierres, les végétaux*, etc.

MAPLETOFT (JEAN), médecin anglais et ministre du culte protestant, né en 1631 à Margaret-Inge, professa la médecine au collége de Gresham, entra ensuite dans les ordres sacrés, obtint quelq. bénéfices dans l'Eglise, devint président du collége de Sion, et m. en 1721. On a de lui une traduct. de l'angl. en lat., des *Observat. médicales* de Sidenham; un livre intit.: *Principes et Devoirs de la religion chrétienne*, 1710, in-8; et deux *dissertat.* lat. insérées dans l'*Appendix* des *Vies des professeurs du coll. de Gresham* par Ward (*v.* ce nom).

MAPP (MARC), en lat. *Mappus*, médecin botaniste, né à Strasbourg en 1632, m. dans cette ville en 1701, a laissé les ouvr. suivans: *de Flatibus*, Strasbourg, 1675, in-4; *de Acephalis*, ib., 1687, in-4; *Dissertat. medicæ tres de receptis hodiè in Europâ potûs calidi generibus, thee, cafe, chocolata*, impr. séparém. à Strasbourg, 1691-93-95, in-4; et ensemble, ib., 1695; *Catalogus plantar. horti argentinensis*, etc., ib., 1691, in-18; *Hist. plantarum alsaticarum*, etc., ouvr. posthume pub. par J.-C. Ehrmann, Strasbourg et Amsterdam, 1742, in-4.

MAQRIZI. V. MAKRIZI.

MARACCI. V. MARRACCI.

MARAI (EBN YOUSSOUF AL-MOKDESSI), histor. arabe, m. en 1619, sous le règne d'Othman II, victime, sans doute, de son attachement au parti de Mustapha, sulthan déposé, est aut. d'une *His-*

toire des khâlyfes et des sulthans d'Egypte, dont Reiske a donné une trad. allem. dans le *Magasin pour l'Hist. mod. et la géogr.* de Busching.

MARAIS (Marin), célèbre musicien, né en 1656 à Paris, m. en 1728, excella à jouer de la viole, et imagina le prem. de faire filer en laiton les 3 dern cordes de la basse, afin de rendre cet instrum. plus sonore. On a de lui diverses *pièces de viole*, et les opéras d'*Alcide*, d'*Ariane et Bacchus*, de *Sémélé*, d'*Alcyone*: ce dern. passait pour son chef-d'œuvre.

MARAIS (Des). V. Desmarets, Godet et Regnier.

MARALDI (Jacques-Philippe), astronome, né en 1665 dans le comté de Nice, s'appliqua à l'étude des mathématiq. et y fit des progrès remarquables. Appelé à Paris en 1687 par le célèbre Cassini, son oncle, il cultiva alors l'astronomie avec succès, forma le projet de donner un nouveau catalogue des étoiles fixes, fut reçu membre de l'académie des sciences, chargé de la prolongat. de la méridienne et de la levée des grands triangles jusqu'à l'extrémité des Basses-Alpes. Cette circonstance lui donna l'occasion de se rendre à Rome, où le pape l'employa quelque temps au perfectionnem. du calendrier. De retour à Paris, il s'enferma à l'Observatoire pour s'y livrer presque exclusivem. aux travaux astronomiq. dont il ne se délassait qu'en s'occupant d'histoire naturelle. Il m. en 1729, laissant MS. son *Catalogue d'étoiles fixes*, dont la public. est devenue inutile par celle de l'*Atlas céleste* de M. Bode, astronome de Berlin. On a d'ailleurs de Maraldi un grand nombre d'observat. astronomiq. ou physiq. dans les *Mémoires* de l'acad. des sciences. Fontenelle a fait l'*éloge* de ce savant astronome. —Jean-Dominique Maraldi, neveu du précéd., né en 1709, fut nommé adjoint-astronome en 1731, associé à l'acad. des sciences en 1733, académicien pensionnaire en 1758, vétéran en 1772, et m. en 1788. Il avait continué les observat. météorologiq. à l'Observatoire, depuis la m. de son oncle jusqu'en 1770, époque où il se retira à Perinaldo (comté de Nice), sa patrie. On a de lui un *mémoire sur le mouvement apparent de l'étoile polaire vers les pôles du monde*, et plus. autres morceaux intéressans, entre autres *sur les satellites de Jupiter*, dans le *recueil* de l'acad. des sciences. Son *éloge* a été lu à l'institut de France en 1810 par M. Cassini, son élève. — Un autre astronome de la même famille, Jacques-Philippe Maraldi, m. au commencem. du 19e S., fit ses observ. à Perinaldo, sa patrie. Il avait amené à Paris, en 1797, un de ses fils, J.-F. Maraldi, pour travailler sous le célèbre Lalande (*v.* ce nom); mais ce jeune homme mourut peu de temps après son arrivée.

MARAN (D. Prudent), savant bénédictin de la congrégat. de Saint-Maur, né à Sézanne (Brie) en 1683, prit l'habit de son ordre en 1703, s'appliqua particulièrem. à l'étude des saintes Écritures et des PP., et m. à Paris en 1762, dans la maison dite des *Blancs-Manteaux*. On a de lui: *Dissert. sur les semi-ariens*, Paris, 1722, in-12; *Divinitas D. N. Jesu-Christi manifesta in Script. et traditione*, ib., 1746, in-fol.; *la Divinité de N.-S. Jésus-Christ prouvée contre les hérétiques et les déistes*, ib., 1751, 3 v. in-12; *la Doctrine de l'Ecriture et des Pères, sur les guérisons miraculeuses*, ib., 1754, in-12 (c'est une réfutation de la fameuse thèse de l'abbé de Prades (*v.* ce nom); *la Grandeur de J.-C. et la défense de sa divinité*, etc., en France (Paris), 1756, in-12; trad. en ital., Rome, 1757. On a encore de D. Maran quelq. édit. des *œuvres* de plus. PP. de l'Eglise; et on peut consulter pour plus de détails sur ce religieux, *la Bibliothèque* de D. Lecerf, et l'*Histoire littéraire de la congrégat. de St-Maur.*

MARANA (Jean-Paul), historien et littérat. ital., né à Gênes vers 1642 d'une fam. noble, fut mis en prison et y resta 4 ans pour n'avoir pas révélé la conjuration ourdie en 1670 par le C[illegible]e della Torre dans le but de livrer la ville de Savone au [illegible] duc de Savoie. Il écrivit ensuite l'histoire de cette con[illegible]ital., vint à Lyon pour la faire impr., de là se rendit [illegible] à Paris, où des protecteurs puissans le recommande[illegible]ent à Louis XIV, dont il obtint une pension, puis retour[illegible]a en Italie en 1689, et y m. dans une solitude en 1693. On a de lui: l'*Espion du grand-seigneur* (sulthan des Othomans) *dans les cours des princes chrétiens*, etc., Paris, 1684 et ann. suiv., 6 vol. in-12: c'est le plus connu des ouvr. de Marana (la dern. édit. a paru à Amsterdam, 1756, 9 v. in-12); *la Congiura di Rafaello della Torre, con le mosse della Savoia*, etc., Lyon, 1682, in-12; *les Evènemens les plus import. du règne de Louis-le-Grand* (extrait trad. d'un plus grand ouvr. intit.: *le più nobili Azioni della vita e regno di Luigi il Grande*, etc., qui est resté MS.), publ. par F. Pidou de St-Olon, ministre de France à Gênes, Paris, 1688 ou 1690, in-12; et quelq. autres écrits sur lesquels on peut consulter le *Mémoire sur la vie et les ouvr. de Marana* par Dreux du Radier, insér. dans le *Journal de Verdun*, sept. et oct. 1754.

MARANGONI (Jean), savant antiquaire ital., né à Vicence en 1673, embrassa l'état ecclésiast., devint chanoine d'Agnani et protonotaire apostoliq., consacra aux lettres et à l'étude de l'antiquité les momens que lui laissaient les devoirs de cette dernière charge, fut nommé gardien-adjoint des SS. cimetières de Rome, et termina ses jours dans un couvent en 1753. On a de lui plus. ouvr., remplis de savantes recherches, dont on trouvera la liste à la suite de l'*éloge* de cet antiquaire, inséré dans la *Storia litteraria d'Italia*, tom. 7. Le plus remarq. a pour titre: *delle Memorie sacre e profane dell' anfiteatro Flavio di Roma, volgarmente detto il Colosseo, dissertat.*, Rome, 1746, in-4.

MARAÑO (Fra Antonio), plus connu sous le nom de *Trapiste*, religieux espagnol de cet ordre, se signala, durant les troubles qui ont agité sa patrie dans ces dern. temps, par plus. actes qu'on a qualifiés d'héroïsme religieux, mais qui, si leur souven. parvient à la postérité, seront justement taxés de démence ou de fanatisme. Fra Antonio, obligé en 1824 par le gouvernem. de S. M. C. de retourner au cloître d'où une dévotion plus éclairée l'eût empêché de sortir jamais, était déjà retombé dans son obscurité native lorsqu'il m. le 10 nov. 1826.

MARANTA (Bartolomeo), médecin, botaniste et littérat. ital., né au 16e S., dans le royaume de Naples, a eu part à l'*Hist. naturalis* de Ferrante Imperato, au *Comment.* de Mattioli sur Dioscoride, et a laissé les ouvr. suiv.: *de Aquæ Neapoli in Luculliano scaturientis*, etc., Naples, 1559, in-4; *Methodi cognoscendorum medicament. simplicium libri III*, Venise, 1559, in-4; réimpr. en 1571, sous le titre de *Nov. herbarium; Lucullianæ Quæstiones*, Bâle, 1564, in-fol.; *della Teriaca e del Mithridate*, ib., 1571, in-4; trad. en lat. par J. Camerarius, Francfort, 1576, in-8: et une *lettre* insérée dans le recueil de celles de Mattioli.

MARAT (Jean-Paul), l'un des personnages les plus fameux qui ont figuré dans le grand drame de la révolut. française, né dans la principauté de Neuchâtel (Suisse) en 1744, embrassa la profess. de médecin et vint l'exercer à Paris, quelq. années avant la mémorable époque dont nous venons de parler. Il avait le titre de médecin des écuries de S. A. R. le comte d'Artois, et s'occupait de sciences physiques et d'objets relatifs à sa profession, lorsque les prem. troubles civils éclatèrent en 1789. Il s'en montra l'un des plus ardens instigateurs. D'abord l'exagération de ses principes et l'extravagance de ses opinions ne lui attirèrent qu'un petit nombre de partisans parmi la populace parisienne. Bafoué dans l'assemblée populaire de son quartier, il s'en irrita davantage, et prit le parti de dénon-

cer à la multitude les *aristocrates* et les *assassins* (suiv. ses expressions) qui se moquaient de lui, et le discréditaient dans l'opinion publique. Les meneurs révolutionnaires ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils pourraient tirer parti des violences de cet homme, et s'en emparèrent comme d'un instrum. utile à leurs desseins. Rédacteur d'un journal intit. l'*Ami du Peuple*, où il consignait ses vues et ses principes atroces, Marat fut dénoncé par Malouet (*v.* ce nom) à l'assemblée constituante; la commune de Paris le poursuivit, et sa demeure fut investie par les ordres du général La Fayette; mais Danton le fit évader, Legendre le cacha dans sa maison, et il trouva encore d'autres protecteurs dans une comédienne nommée Fleury et dans un prêtre nommé Bassal. Sans entrer dans tous les détails des excès auxquels il se livra, des nouvelles persécut. qu'il essuya, des scènes horribles qu'il provoqua (notre cadre ne nous en permet pas même le récit le plus succinct, et ils se trouvent d'ailleurs dans les nombr. *Histoires de la Révolution*), il nous suffira de dire qu'après avoir vomi les plus dégoûtantes injures contre le roi, voté sa m. et l'exécution dans les vingt-quatre heures, invoqué le massacre de 200,000 royalistes, et de tous les conventionnels qui ne partageaient pas les opinions de ceux appelés *montagnards*; après avoir fait proscrire dans la même assemblée les chefs de la faction dite des *girondins*, Marat m. assassiné par Charlotte Corday (*v.* ce nom) le 13 juillet 1793. Cet homme qui a laissé une mémoire à jamais odieuse, n'était pas sans savoir, et possédait même des connaissances assez étendues. Il avait composé, avant la révolut., les ouvr. suiv. : *les Chaînes de l'Esclavage*, impr. en anglais, 1774, à Edimbourg où l'aut. donnait alors des leçons de français; et dans cette dern. langue, Paris, 1792, in-8; *de l'Homme*, ou *des Principes ou des Lois de l'influence de l'âme sur les corps*, *et des corps sur l'âme*, Amsterdam, 1775, 3 vol. in-12 (Voltaire a donné une analyse de cet ouvr. dans la *Gazette littéraire*, et ce morceau a été inséré depuis dans ses *œuvres*, édit. de Kehl, et autres ultérieures parmi les *Mélanges littéraires*); *Découvertes sur le feu*, *l'électricité et la lumière*, etc., 1779, in-8; *Recherches physiques sur le feu*, 1780, in-8; *Découvertes sur la lumière*, Londres, 1780; réimpr., en 1782; *Recherches physiques sur l'électricité*, 1782, in-8 (ces trois dern. ouvr. ont été trad. en allem. par C.-E. Weigel, Leipsig, 1782-84, in-8); *Recherches sur l'électricité médicale*, Paris, 1784, in-8 (ouvr. couronné à l'acad. de Rouen); une traduct. de l'*Optique de Newton*, 1787, in-8, publ. par les soins de Beauzée (*v.* ce nom); *Observations à l'abbé Sans*........, etc., en réponse à la lettre relative à l'électricité positive et négative; *Notions élémentaires d'optique*, 1784, in-8; *Mémoire-académiq.*, ou *Nouvelles découvertes sur la lumière*, etc., 1788, in-8; *les Charlatans modernes*, ou *Lettres sur le charlatanisme* (pamphlet non politiq. publ. en 1791, in-8). Outre son journal révolutionnaire commencé en septemb. 1789 sous le titre de *Publiciste parisien*, puis continué sous ceux d'*Ami du Peuple* (jusqu'au 21 septembre 1792), de *Journal de la République franç.*, et de *Publiciste de la République française* (jusqu'au 14 juillet 1793), Marat a publ. les pamphlets politiq. suiv. : *Plan de législation criminelle*, 1787, in-8; réimpr. en 1790; *Complot d'une banqueroute générale de la France*, *de l'Espagne*, etc., in-4; *Dénonciation faite au tribunal de l'opinion publique..... contre M. Necker*, 1789, in-8; *Nouvelle dénonciation*, etc., contre le même, in 8; *Appel à la nation contre le ministre des finances*, etc., 1790, in-8; *Opinion sur le jugement de l'ex-monarque*, 1792, in-8; *Lettre aux ministres du roi*, ou *l'Ami du peuple aux ennemis du bien public*, sans date, in-8 de 8 p.; *Profess. de Foi de Marat*, *l'ami du peuple*, *adressée aux Français*, in-8.

MARATHON, village de l'Attique, à 10 milles d'Athènes, est à jamais célèbre par la victoire que 10,000 Athéniens et 1000 Platéens, commandés par Miltiade, remportèrent sur l'armée des Perses, composée de 100,000 hommes d'infanterie et de 10,000 cavaliers, et même plus nombreuse encore, s'il faut en croire d'autres récits. L'on prétend que dans cette bataille, qui fut livrée 490 ans av. J.-C., les Athéniens ne perdirent que 192 hommes, tandis que la perte de leurs ennemis s'éleva à plus de 6,000.

MARATTI (CARLO), peintre ital., né à Camerino en 1625, fut élève d'André Sacchi, et commença par copier les *Loges du Vatican* de Raphaël. Il travailla ensuite pour les papes, depuis Alexandre VII jusqu'à Clément XI, reçut le titre de peintre ordinaire de Louis XIV, restaura les peintures des salles du Vatican et de la Farnesine, soutint seul l'école de Rome, et l'empêcha de décliner comme celles des autres parties de l'Italie, et m. en 1713. Parmi ses nombreuses compos., nous citerons une *Nativité*, le prem. tableau où il donna l'essor à son talent; le *Baptême de J.-C.*; *St Stanislas Kotzka*; *St Xavier*; une *Madone* placée dans le palais Pamphili; *St André Corsini*, dans la chapelle de ce St à Florence; *St François de Sales*; une copie de la *Bataille de Constantin* (par Jules Romain). Carlo Maratti se distingua aussi comme architecte et graveur. On a de lui un certain nombre de gravures à l'eau-forte, exécutées d'une manière pittoresque, mais d'une pointe peu fine. Le musée royal de Paris possède 4 tableaux de cet artiste : une *Nativité*, gravée par J.-B. de Poilly et F. Juvenis; la *Vierge*, *l'Enfant Jésus endormi*, *Ste Catherine et trois anges au pied du berceau*; *St Jean dans le désert*, gravé par Charles Dupuis; le *Mariage mystique de Ste Catherine*. La vie de C. Maratti a été écrite en ital. par Bellori et Crescimbeni, et en franç. par L'Epicié (*Catalog. des tabl. du roi*, t. 1[er]).

MARBACH (JEAN), ministre protestant d'Allemagne, né à Lindaw en 1521, m. à Strasbourg en 1581, a écrit contre la société de Jésus et contre le savant P. Canisius. On cite de lui : *Fides Jesu et jesuitarum*, *hoc est collatio doctrinæ D. N. J.-C. cum doctrinâ jesuitarum*, 1578.

MARBODE, évêque de Rennes, né dans le 11[e] S., fut instruit avec soin dans les lettres et les sciences cultivées de son temps, gouverna son diocèse avec sagesse, fut souvent consulté par les prélats, ses voisins, se retira, vers la fin de sa vie, à l'abbaye de St-Aubin, où il prit l'habit monastique, et où il m. en 1123, âgé de près de 88 ans. On a de lui plus. ouvr. hagiographiques et autres, dont la collection complète a été pub. par D. Beaugendre, à la suite des *Œuvres* de St Hildebert, Paris, 1708, in-fol. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire* de France, t. 10, p. 343-92.

MARBOEUF (PIERRE de), chevalier, sieur de Sahurs, poète assez médiocre, né en Normandie vers la fin du 16[e] S., vivait encore au commencem. du règne de Louis XIV : on ignore l'époque précise de sa m. Il a composé des vers latins et franç. sur divers sujets. Sa pièce la plus considérable, en franç., est intitulée *Procès d'amour*. Parmi ses poésies latines on distingue celle qui a pour tit. : *Flos Narcissi*. Ses *œuvres* complètes furent impr. sous ce titre : *Recueil des vers de M. de Marbœuf*, etc., Rouen, 1628, in-8.

MARBOT (ANTOINE), général républic., né vers 1750 à Beaulieu (départem. de la Corrèze), entra d'abord dans les gardes-du-corps du roi, donna sa démission en sept. 1789, devint ensuite administr. de son départem., puis député à l'assemblée législative. N'ayant point été réélu à la convent. nation., il rentra dans la carrière milit., se signala, dès 1793, à la conquête de la Cerdagne espagnole, continua d'être employé à l'armée des Pyrénées occidentales en 1794 et 1795, et se distingua dans plus. affaires importantes. Destitué en 1795, puis rétabli

dans son grade de général de division, peu de jours avant le 13 vendém. an IV (5 oct. 1795), il fut nommé, à cette époque, au conseil des anciens, où il se prononça vivement contre le parti dit de *Clichi*. En 1799 il demanda que la responsabilité des ministres ne fût plus un vain mot; sortit du conseil à cette époque, et remplaça le génér. Joubert dans le commandem. de Paris et de la 17e division militaire; mais bientôt après, devenu suspect par ses liaisons avec le parti de l'opposition, il fut envoyé dans son grade à l'armée d'Italie, et m. à Gênes à la fin de 1799, de l'épidémie qui régnait alors en cette ville.

MARC (St), un des quatre évangélistes, suivit St Pierre à Rome, et après sa mort prêcha dans la Pentapole et l'Egypte, et fonda l'église d'Alexandrie, dont il fut le prem. évêque vers l'an de J.-C. 61. On prétend qu'il fut blessé mortellem. environ sept ans après par des idolâtres. On célèbre sa fête le 25 avril. Ses reliques se voyaient à Bucoles, petit village d'Egypte. Dans le 8e S., les Vénitiens prétendirent que son corps fut transporté par miracle dans la chapelle du doge en 815. D'autres villes, notamm. Reichenau en Souabe, ont prétendu le posséder. L'évangile de St Marc se trouve le second dans le nouveau Testament. C'est le plus court de tous. Le style en est plein d'hébraïsme et de latinisme, ce qui a fait croire que l'auteur était Juif et avait écrit en latin. On paraît aujourd'hui s'accorder à croire qu'il fut composé à Rome à la sollicitation de St Pierre, dont il ne contient guère que les prédications. On attribue à St Marc une liturgie en usage dans l'église d'Alexandrie, insérée dans la *Collection des liturgies orientales* de Renaudot, Paris, 1716, in-4, et dans le *Codex liturgicus* d'Assemani, Rome, 1754, in-4, tom. 7.

MARC (St), success. de St Silvestre à la papauté le 18 janv. 336, n'occupa le siége de Rome que huit mois et vingt-un jours, et fut remplacé par saint Jules Ier. Il fut enterré dans le cimetière qui porte aujourd'hui son nom. — Un autre MARC, évêque d'Aréthuse sous Constantin-le-Grand, est honoré comme un saint par l'église grecque, qui célèbre sa fête le 22 mars. Il fut en butte aux persécut. sous Julien l'Apostat pour avoir détruit un temple magnifique consacré aux idoles.

MARC, hérésiarque du 2e S., et fondat. de la secte des *marcasiens*, qui paraît s'être conservée jusqu'au 11e S., descendait de Basilides, l'un des chefs des gnostiques, et fut disciple de Valentin, dont il compliqua en quelq. points la doctrine. Aux spéculations théurgiques il associa l'enseignement d'une nouvelle théogonie dans laquelle, reconnaissant un principe du mal, et substituant à la Sainte-Trinité du dogme catholiq. une *quaternité* composée de l'*ineffable*, du *silence*, du *père* et de la *vérité*, il n'admettait ni la passibilité de Jésus-Christ comme homme, ni même l'efficacité des sacremens pour le salut, qu'il plaçait dans la seule initiation à ses mystères. On croit avec beaucoup de fondement que cet hérésiarque empruntait au somnambulisme magnétique les espèces de prodiges par lesquels il fascinait les yeux de ses crédules sectateurs: ce qui tendrait à le prouver, c'est l'ascendant qu'il réussissait à prendre sur les femmes exaltées, qui croyaient devoir à ses communicat. le don de prophétie. Le symbole des marcasiens n'était pas moins merveilleux que leur théogonie; ils plaçaient toute force productrice dans les mots, même dans les lett. qui les composent, et croyaient pouvoir expliquer ainsi le gr. œuvre de la création.

MARC (l'abbé), professeur de philosophie à l'université de Nanci, né à Vignat près de Commercy, m. en Allemagne vers 1800, est aut. de l'ouvr. anonyme suiv.: *les Egaremens de la philosophie*, *pour servir de supplément au livre intit.*: le Déisme réfuté par lui-même, Amsterd. (Nanci), 1777, in-12.

MARC-ANTOINE, V. ANTOINE et RAIMONDI.

MARC-AURÈLE (M. ÆLIUS AURELIUS VÉRUS ANTONINUS), surnommé *le Philosophe*, successeur d'Antonin-le-Pieux à l'empire et le meilleur des empereurs romains, naquit à Rome en 121 et porta dans son enfance le nom de Catilius Severus. Elevé par son aïeul paternel Annius Vérus qui l'avait adopté et qui lui donna son nom, il montra dès sa jeunesse un grand amour pour la philosophie et pratiqua toutes les vertus dont il donna l'exemple dans la suite. Adrien qui l'admirait le nomma chevalier à six ans, lui fit prendre la robe virile à 15, lui confia la charge de préfet de Rome dont le jeune Vérus s'acquitta à la satisfaction générale; et quelques années après, se croyant obligé de chercher un successeur, désigna Antonin, à condit. qu'il adopterait le préfet de Rome. Celui-ci prit alors le nom de Marc-Aurèle (*M. Æl. Aurel. Ver. Ant.*), et ne songea plus qu'à se rendre digne du rang suprême. Il renonça à la chasse, aux jeux publics, aux spectacles et aux exercices du corps, attira près de lui le célèbre philosophe stoïcien Apollonius, et médita profondément ses principes qui devaient le guider dans le gouvernem. des Romains. Devenu emper. le 7 mars 161 par la mort d'Antonin, il commença, quoiqu'il pût régner seul, par s'associer L. Vérus, son frère adoptif, et lui donna en mariage sa fille Lucile: mesure plus noble que sage; car le prince qu'il appelait au trône n'était célèbre que par ses débauches, son faste et ses bizarreries. Des fléaux de toute espèce accablaient l'empire romain au commencem. de ce règne. Marc-Aurèle en amortit les effets par sa sagesse. Il soulagea le peuple qui était en proie aux horreurs de la famine et que dévoraient des maladies pestilentielles, étouffa les séditions qui agitaient la Grande-Bretagne, repoussa les Cates et les Quades qui remuaient dans la Germanie, et envoya son collègue contre les Parthes: mais Vérus s'arrêta à Antioche, et laissa au célèbre Avidius Cassius, son lieutenant, la gloire de vaincre l'ennemi qui fut battu complètem. à Europa, et contraint d'acheter la paix par la cession de la Mésopotamie et de l'Adiabine. Pendant ce temps Marc-Aurèle à Rome accroissait l'autorité du sénat, régularisait la rentrée des impôts tout en défendant les exactions, fixait le taux de l'intérêt, faisait fleurir le commerce, établissait des greniers publics pour prévenir le retour de la disette et flétrissait les délateurs. Peu s'en fallut qu'il ne refusât le triomphe que le sénat lui décernait ainsi qu'à Vérus pour les victoires remportées sur les Parthes (166). Peu après (168) les Marcomans, peuples de la Germanie méridionale, se jetèrent sur l'Italie. Il courut au-devant d'eux avec Vérus et les repoussa dans leur pays. Vérus étant mort au bout de l'année, il poursuivit ses succès, entra dans la Germanie, et après des évènemens variés tailla en pièces les Jazyges, les Marcomans et les Quades qui posèrent les armes et demandèrent la paix. A peine revenu en Italie il apprit qu'Avidius Cassius s'était révolté et déclaré emper. en Orient. Il marcha aussitôt à sa rencontre; mais il n'eut pas la peine de combattre: Avidius avait été tué par ses soldats et on lui apporta sa tête en Grèce. Marc-Aurèle pleura sur ces tristes restes, brûla les papiers de son ennemi et accorda une amnistie compl. à tous ses partisans. Il parcourut ensuite l'Asie et l'Egypte, et fit élever à Rome un temple à la Bonté. Les nouveaux mouvemens des Marcomans que réprimaient à peine Pertinax et les deux Quintilius, ses lieutenans, le déterminèrent à retourner dans la Germanie. Il y eut quelques avantages sur les barbares; mais les fatigues de la guerre l'avaient épuisé, et il m. au milieu du tumulte des armes à Sirmium en Pannonie le 17 mars 180. Commode, son fils, lui succéda. Ce grand prince réunissait toutes les vertus. La postérité ne lui a reproché que son indulgence pour les désordres de sa femme Faustine, sa faiblesse pour Commode qu'il n'eut point dû désigner pour

son héritier, et sa partialité contre les chrétiens. Quant à ce dernier chef d'accusation il faut remarquer que Marc-Aurèle n'eut d'autre tort que de laisser subsister les anciens édits contre les chrétiens des provinces : à Rome et dans l'Italie il défendit de les rechercher. On a de Marc-Aurèle douze livres de réflexions morales en grec ; elles sont intitulées : *Antonin à lui-même*, et contiennent ses pensées les plus secrètes, sa règle de conduite et en quelque sorte son examen de conscience. Les meill. édit. grecq. de cet ouvr. sont celles de Gataker, Londres, 1707, in-4 ; et Schulz, Sleswig, 1802, in-8. Stanhope l'a trad. en lat. ; Dacier (Paris, 1691, 2 vol. in-12), et Joly (Paris, 1770, in-8, 1773, in-12, 1796, in-8, 1803, in-12 et in-8), en franç. On a encore de Marc-Aurèle une correspondance avec Frontin, découv. par M. Maï dans la biblioth. du Vatican, et publ., Rome, 1819, et quelques lettres qui se trouvent dans la vie d'Avidius Cassius et de Pescennius Niger par Spartien, *Hist. Augusti*. On peut consulter sur ce prince Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle* (dans l'*Hist. Aug.*), Dacier, prolégomènes de sa traduct. des *Réflexions morales;* Gautier de Sibert, *Vie de Tite-Antonin*, (Paris, 1769, in-12); l'*Eloge de Marc-Aurèle* par Thomas, et les deux ouvrages suivans de Ripault : *Marc Aurèle*, ou *Histoire philos. de l'emp. Marc-Antonin*, etc., Paris, 1820, 4 vol. in-8 avec cartes ; *Tite-Antonin le Pieux*, *résumé historique ; Marc-Aurèle-Antonin*, *sommaire hist. et fragm. relatifs à la vie*, *au règne*, *à la polit. et à la morale de ce prince*, ibid., 1823, in-8, abrégé du précédent.

MARCA (PIERRE de), savant prélat et théologien franç., né à Gant (en Bearn) en 1594, fut nommé dès 1615 conseiller au conseil souverain de Paris, presque tout composé de calvinistes, et s'y conduisit si bien que Louis XIII, ayant érigé ce même conseil en parlement, il en fut nommé président. Devenu conseiller d'état en 1639, il fut chargé par le cardinal de Richelieu de réfuter l'ouvr. intitulé *Optatus Gallus*, et publ. la prem. partie de son tr. de *Concordiâ sacerdotii et imperii*, *et de libertatibus ecclesiæ gallicanæ*. Il était alors marié ; mais ayant perdu sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Couserans. Les papes Urbain VIII et Innocent X, mirent pour condition à l'expédit. de ses bulles, la rétractation de quelq. endroits de son livre; et cette contestat. ne fut terminée qu'au bout de six ans. Dans l'interv. Marca fut nommé par le roi intendant de la Catalogne, alors occupée par les Français, et s'y concilia l'affection des habitans. Appelé ensuite au siége archiépiscopal de Toulouse, Marca éprouva de nouvelles difficultés de la cour de Rome, et ne les leva qu'en montrant beaucoup de zèle pour faire recevoir par le clergé de France la bulle fulminée par Innocent X contre l'évêque d'Ypres, Jansenius. Pourvu successivem. de deux évêchés, sans y avoir résidé, Marca voulait se retirer de la cour et se fixer dans son dern. siége en 1658 ; mais à cette époque le roi le nomma ministre d'état, puis archevêque de Paris en 1661. Ce prélat m. l'année suiv. (1662) au moment où il recevait les bulles d'investiture de son dern. siége. Outre le traité de *Concordiâ sacerdotii et imperii*, dont Baluze publ. une 2e édit. en 1663, augment. des 4 dern. liv. et précéd. de la *vie* de l'aut., et dont la dern. édit. parut à Francfort en 1708, on a du P. de Marca les autres ouvr. suiv. : *de Primatu lugdunensi et aliis primat.*, 1644, in-8 ; *Hist. de Bearn*, Paris, 1650, in-fol. ; *Marca Hispanica*, 1660, 2e édit., 1680, in-8, avec un 4e livre par Baluze ; *Opusc.*, 1669 et 1681, in-8 ; *Traités théologiques*, publ. par Faget, parent de l'auteur. L'abbé Bombart a écrit l'*Eloge de M. de Marca*, Paris, 1762, in-8. On a aussi l'*oraison funèbre* de ce prélat, en lat., par J. Doujat, impr. en 1664, in-4.

MARCASSUS (PIERRE de), poète, romancier et traduct., né en 1584 à Gimont, petite ville de Gascogne, vint à Paris et fut chargé de l'éducation d'un neveu du cardinal de Richelieu ; il devint ensuite profess. au collége de La Marche, et m. en 1664. On a de lui : *Clorimène*, roman, Paris, 1626, in-8 ; *Timandre*, idem., in-8 ; une trad. de l'*Amadis de Gaule*, ib., 1629, in-8; *Eromène*, pastorale en 5 act. et en vers, ib., 1633, in-8 ; *les Pêcheurs illustres*, tragi-coméd., ibid., 1648, in-4 ; *Lettres morales*, ib., 1629, in-8 ; *Histoire grecque*, 1647, in-fol. ; 1669, 2 vol. in-12 ; des *trad.* et des *pièces de vers* lat. ou franç, dont on trouvera les titres dans les *Mém.* de Nicéron, tom. 31.

MARCEAU (FRANÇ.-SÉVERIN DES GRAVIERS), général français sous le gouvernem. républicain, né à Chartres en 1769, fit de très-bonnes études, et fut d'abord destiné par ses parens à la carrière du barreau ; mais entraîné par un caractère bouillant, il s'engagea à l'âge de seize ans dans un régiment de ligne, d'où il sortit par congé en 1789. Il allait embrasser la profess. d'avocat qu'exercait son père, lorsque déjà instructeur de la garde nationale de Chartres, il fut nommé vers la fin de 1791, chef du prem. bataillon des volontair. du départ. d'Eure-et-Loir. Faisant partie de l'armée commandée par le général de La Fayette, il se trouvait avec son bataillon à Verdun lors de la reddit. de cette place, et fut chargé, bien qu'il eût protesté contre la capitulation, d'en porter les articles au roi de Prusse. Il se fit remarquer à la fin de cette même campagne, sollicita et obtint une compagnie de cavalerie dans la légion germanique, nouvellem. créée, et passa avec ce corps dans les départem. de l'ouest pour combattre l'insurrection vendéenne. Il était à peine arrivé à cette destinat., lorsqu'il fut dénoncé à l'un des commissaires conventionnels, Bourbotte, et arrêté comme complice de Westermann. Ayant obtenu bientôt sa liberté, il sauva la vie (dans la bataille de Saumur) à ce même Bourbotte qui lui avait fait subir une injuste détention, et cette conduite généreuse est immédiatement récompensée par le grade de général de brigade qu'un décret spécial lui confère à l'âge de 22 ans. De cette époque date la liaison intime de Marceau et de Kléber. Ce dernier désigne Marceau pour commander en chef les deux armées de l'ouest; et le jeune génér. gagne la terrible bataille du Mans (12 et 13 déc. 1793), où périrent 10,000 républic. et 20,000 Vendéens. Au milieu de ces journées désastreuses Marceau avait arraché à la fureur des soldats une jeune royaliste, et cet acte servit de base à une nouvelle accusation contre lui; mais Bourbotte, par ses pressantes sollicitations auprès du farouche comité de salut public, arracha le général à l'échafaud révolutionnaire, et lui paya ainsi la dette sacrée qu'il avait contractée à la journée de Saumur. Marceau, employé ensuite comme général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, commanda l'aile droite à la bataille de Fleurus, où il eut deux chevaux tués sous lui. Sa division ayant été très-maltraitée, on le vit combattre à pied à la tête de quelques bataillons, et il contribua à la victoire qui couronna les efforts du général en chef Jourdan dans cette mémorable journée. Il servit avec la même distinction pendant la campagne de 1795 dans le Palatinat et le Hundsdruck. Forcé de lever le blocus de Mayence dont il était chargé en 1796, il couvrit la retraite de l'armée, et repoussa plus. fois l'archiduc Charles, vainqueur du général Jourdan. Mais le 19 août, tandis qu'il arrêtait la marche du corps ennemi, sous les ordres du général Holze, pour donner le temps au gros des troupes franç. de passer les défilés d'Altenkirchen, il reçut d'un chasseur tyrolien un coup mortel, et fut laissé entre les mains de l'ennemi. L'archiduc Charles, admirateur des talens et des vertus militaires de ce jeune héros, lui fit en vain prodiguer tous les secours de l'art : Marceau succomba ; et sa m., au

milieu des soins et des larmes des généraux ennemis, fut encore un triomphe. Il fut inhumé dans le camp retranché de Coblentz, au bruit de l'artillerie des deux armées, française et autrichienne; Kléber dessina lui-même le monument funèbre élevé à son ami, et qui subsistait encore en 1815, près d'Altenkirchen. Un célèbre poète moderne a honoré en ces termes la mémoire de l'illustre guerrier : « Sa vie fut glorieuse, courte, immortelle. Il se battit pour rendre la liberté à sa patrie : il fut pur comme la cause qu'il avait embrassée, noble comme Paul-Emile et Brutus. Il fut magnanime, et ses ennemis ont pleuré sur son tombeau. » (*Œuv.* de lord Byron, *Child-Harold*, chant 3, strophe 36.) On trouve de curieux renseignemens sur le général Marceau dans les *Notices histor. pub. par Sergent-Marceau*, Milan, 1820, 1 vol. in-12, fig.

MARCEL Ier (St), pape, successeur de St Marcellin, siéga dix-huit mois, depuis le 30 juin 308 jusqu'à la fin de 309 (selon le P. Pagi). Il s'efforça principalem. de rétablir l'ordre et la discipline dans l'Eglise, et voulut condamner ceux qui avaient fléchi dans le temps de la persécution à faire une pénitence publique de leurs fautes. Cette mesure ayant semblé trop rigoureuse aux coupables et ayant occasioné une querelle qui fut suivie de voies de fait et même de meurtre, St Marcel fut condamné au bannissem. par Maxence. Il paraît que son exil ne dura que peu de temps. St Eusèbe lui succéda.

MARCEL II (MARCEL CERVIUS), pape, success. de Jules III, naquit à Fano, dans l'état ecclésiastique, en 1501, et devint successivem. sécrét. de Paul III, cardinal du titre de Ste-Croix et présid. du concile de Trente. Elevé à la papauté le 9 avril 1555, il se montra l'ennemi déclaré du népotisme, établit partout la réforme et voulut retrancher la compagnie de ses gardes. Mais sa mort prématurée qui l'enleva le 21e jour de son pontificat ne lui permit point d'accomplir ses desseins. Il eut Paul IV pour successeur.

MARCEL (St), évêque de Paris, célèbre par ses vertus et sa piété, succéda sur le siége épiscopal à Prudence dans le 4e S. de l'ère chétienne. St Fortunat rapporte d'après la tradit. qu'il détruisit un dragon monstrueux qui répandait l'effroi dans le pays; et pendant long-temps, en mémoire de cet évènem., on porta à la procession des Rogations un grand serpent d'osier. Aujourd'hui on regarde ce récit comme fabuleux, et l'on ne voit dans le serpent qu'un emblème allégorique du démon. Saint Marcel m. vers l'an 440, le 1er nov. Sa fête se célèbre le 3. Ses reliques se trouvent dans l'église de St-Marceau, qui a pris de lui son nom et qui est sous son invocation.

MARCEL (ETIENNE), prevôt des marchands de Paris. V. l'art. du roi JEAN.

MARCEL (GUILLAUME), chronologiste, né à Toulouse en 1647, vint à Paris, et y fut d'abord nommé sous bibliothécaire de l'abbaye de St-Victor, puis avocat au conseil. Ayant suivi M. de Girardin à l'ambassade de Constantinople, il fut nommé commissaire près du dey d'Alger, avec lequel il conclut le traité de 1677, qui rétablit les relations commerciales dans le Levant et en Afrique; il obtint ensuite la place de commiss. des classes de la marine en Provence, et m. à Arles en 1708. On a de lui : *Tablettes chronologiques pour l'Histoire de l'Eglise*, Paris, 1682, 1687, 1690, 1714, in-8, trad. en espagnol; *Tablettes chronologiques depuis la naissance de J.-C. pour l'Histoire profane*, ibid., 1682, gravé, form. in-32; *Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie françoise*, ib., 1686, 4 vol in-12 : ouvr. qui a peut-être fourni au président Hénault l'idée de son *Abrégé chronologique*; *in Tabellam marmor. Arelatensem*, Arles, 1693, in-4; *Promptuarium ecclesiasticum.... Arelatis*; et plus. autres ouvr. restés MSs. et conservés dans plus. biblioth.—Un autre Guillaume MARCEL, m. curé de Basly, près de Caen, en 1702, a laissé quelq. ouvr. théolog., dont on trouvera la liste dans le *Diction.* de Moreri, édit. de 1759.

MARCEL (N.), maître de danse qui eut beaucoup de célébrité dans le 18e S., m. vers 1757, a composé quelques ballets oubliés aujourd'hui. Il était tellement infatué de son talent qu'ayant été le maître de M. de Malesherbes (*v.* ce nom), qui ne songea jamais à se donner des grâces étudiées, il l'aborda un jour dans la galerie de Versailles, et lui dit : « Monsieur, permettez que je vous demande une grâce ; c'est de ne dire à personne que j'ai été votre maître à danser. » On cite encore de lui beauc. de traits originaux et ridicules. J.-J. Rousseau en a rapporté quelques-uns dans son *Emile.*

MARCELLIN (St), pape et martyr sous Dioclétien, avait succédé en 295 à Caius, et à sa mort, survenue en 304, saint Marcel le remplaça dans la chaire de St Pierre. Ce pontife était Romain de naissance et s'appelait *Project.* On n'a point de détails particuliers sur sa vie; l'église l'honore comme martyr le 26 avril, bien qu'il n'ait point fini sa vie dans les supplices, ainsi que l'apprend l'ancien calendrier romain dressé sous Libère. — Les légendes indiquent deux autres Sts du même nom, mais leurs actes sont contestés avec fondem. — Un autre MARCELLIN, comte d'Illyrie sous l'empire de Justinien, est cité comme aut. de quelq. ouvr. qui se sont perdus, et d'une *chron.* faisant suite à celle de St Jérôme, et pub. par le P. Sirmond.

MARCELLIN. V. AMMIEN-MARCELLIN.

MARCELLIN (JEAN-PHIL.-GUILL.), médecin allem., m. à Nordhausen en 1799, a pub. en allem. une *Notice* raisonnée de tous les personnages, plus ou moins célèbres, principalem. chez les modernes, qui ont porté les noms de Marcellus, Marcel, Marcellinus, Marcellin, Martel, etc., sous ce titre : *Die Gründung, mit wirkung und Beforderung des Blühenden Zustandes*, etc., Quedlimb., 1786, in-8.

MARCELLO (NICOLAS), doge de Venise en 1473, n'exerça cette magistrature que pendant 15 mois, et m. en 1474.

MARCELLO (BENEDETTO), célèbre musicien-compositeur italien, né à Venise en 1686, de la famille du précéd., montra de bonne heure de gr. dispositions pour la musique, acquit un talent distingué sur le violon, et se livra ensuite, malgré la défense de son père, à la composition. Son prem. essai fut une *Messe* où l'on trouve des beautés du prem. ordre. Cette pièce fut suivie d'autres encore plus remarquables. Ayant atteint l'âge où sa naissance l'appelait à exercer des fonctions publiques, il commença par fréquenter le barreau, devint successivement memb. du conseil des 40, provéditeur à Pola, camerlingue à Brescia, et m. dans cette dern. ville en 1739. On a ajouté aux titres de ces diverses dignités dans l'épitaphe placée sur son tombeau ceux de *poète philologue* et de *prince de la musique.* Nous indiquerons seulement de ses nomb. ouv. la musique d'un recueil de *Psaumes*, pub. sous ces titres : *Estro poetico armonico, parafrasi sopra i L primi salmi, poesia di G.-A. Giustiniani, musica di B. Marcello, patrizi veneti*, 1724-1726, 8 vol. in-4, réimp. en Anglet. vers la fin du 18e S. avec une trad. anglaise, et à Venise, 1803-1805, 8 vol. in-fol. avec le portrait, la *vie* de l'aut. et le catalogue de ses ouv., tant imp. que MSs. La *Vie de Marcello*, écrite en lat. par Fontana, est insérée dans le t. 10 des *Vitæ Italorum*, etc., de Fabroni, édit. de Pise, 1782, et on trouve à la fin un catalogue exact et raisonné de toutes les œuv. poétiq., musicales et inédites de ce musicien célèbre. Cette même *vie*, trad. en ital., a été pub. à Venise en 1788, in-8. — MARCELLO (Alexandre), frère du préc., m. en 1750, cultiva aussi la poésie et la musique, et publia à Venise en 1708, sous le nom académique d'*Eterio Stinfalico*, douze petites

Cantates à une voix. On connaît encore de lui douze *Solo* pour violon gravés à Augsbourg, 1737.

MARCELLUS (M. CLAUDIUS), dit l'*Ancien* ou *le Grand*, général romain de haute naissance, fut successivem. édile, augure, consul (l'an 222 avant J.-C.), battit à Clastidium les Gaulois, qui menaçaient le centre de l'Italie, tua de sa propre main leur roi Virdomare, prit Milan, réduisit la Gaule cisalpine en province romaine sous les noms de Ligurie et d'Insubrie, et entra en triomphe à Rome, où il rapporta les troisièmes dépouilles opimes. Cinq ans après il fut envoyé en Sicile avec le titre de préteur; mais on le rappela presque aussitôt pour l'opposer à Annibal, qui venait de remporter les victoires du Tésin, de Trasimène, de la Trébie et de Cannes. Marcellus répondit à la confiance publ. en battant son ennemi près de Nôle l'an 216 avant J.-C. Nommé consul pour la 2e fois l'année suiv., il remporta un nouvel avantage près de la même ville. Un 3e consulat fut sa récompense (214), et il alla opérer une diversion en Sicile, et mettre le siége par terre et par mer devant Syracuse, qui succomba au bout de trois ans (212). La prise de cette ville fut une des circonstances les plus importantes de la 2e guerre punique, et porta un coup fatal à la puissance des Carthaginois. Opposé de nouveau à Annibal, et nommé consul pour la 4e fois en 210, Marcellus fut encore vainqueur à Canusium, reprit la plupart des villes samnites révoltées, et fit 3,000 prisonniers. Enfin, dans une dern. campagne (208), il eut l'imprudence de trop s'éloigner de son camp, et fut tué dans une embuscade. Il avait alors 60 ans, et venait d'être nommé consul pour la 5e fois. Les soldats le surnommèrent l'*Épée de Rome*, comme Fabius en avait été surn. le *Boucher*. Sa générosité égalait son courage. Lors de la prise de Syracuse il avait donné l'ordre d'épargner Archimède, et on le vit répandre des larmes en pensant aux maux auxquels l'avidité des soldats allait exposer les habitans de cette ville. — MARCELLUS (M. Claudius), consul l'an 51 av. J.-C., commit le prem. acte d'hostilité contre César en proposant au sénat de lui retirer le gouvernement des Gaules. César, vainqueur à Pharsale, l'exila à Mitylène; mais dans la suite il le rappela à la prière du sénat, et ce fut à cette occasion que Cicéron prononça le *Pro Marcello*. Au reste Marcellus n'eut pas le temps de jouir du bienfait de César : il fut tué par un de ses esclaves, qui se tua lui-même ensuite. — MARCELLUS (M. Claudius), fils d'Octavie, sœur d'Auguste, et de M. Claudius Marcellus Æserninus, consul l'an 22 av. J.-C., fut adopté par son oncle, qui de plus lui donna en mariage sa fille Julie, et le désigna pour son success. Mais le jeune prince m. n'étant encore âgé que de 18 ans. Livie fut soupçonnée de l'avoir fait empoisonner; quelques-uns ont même porté les soupçons jusque sur Agrippa et sur Auguste. Tout le monde sait que Virgile déplora sa m. prématurée dans le 6e livre de *l'Énéide*, et qu'Octavie s'évanouit à la lecture de ce passage, dont elle récompensa ensuite l'auteur en lui faisant compter 10,000 sesterces (environ 2,000 fr.) pour chacun de ses vers (en tout 44,000 fr.)

MARCELLUS (ULPIUS), céléb. jurisc. romain, vécut sous les empereurs Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle, même sous Commode suiv. quelq. aut., et fut propréteur de la Pannonie-Inférieure. On trouve dans les *Pandectes* des fragm. d'un ouv. de ce jurisconsulte sur le digeste de Julien, d'un autre sur les règles de Pomponius, d'un digeste en 31 livres, d'un *Commentaire* sur la loi *Julia et Papia*, et de plus. autres écrits sur des matières de jurispr. La vie et les ouv. de Marcellus ont fourni la matière de plus. bonnes dissert., entre autres celle de Meinard Tydeman, Utrecht, 1762, in-4; celle de Seger sous le titre d'*Ulpius Marcellus*, Leipsig, 1765, in-4; et enfin celle de C.-F. Walch int. : *de Ætate Ulp. Marcelli*, Iéna, 1758, in-8.

MARCELLUS, surn. *Empiricus*, né à Bordeaux dans le 4e S., fut archiâtre et *magister officiorum* sous le règne de Théodose, dit *le Grand*. On a de lui un seul ouv. sous le titre suivant : *de Medicamentis empiricis, physicis et rationalibus*, impr. à Bâle, 1536, in-folio, Venise, chez Alde, 1547, in-fol.; avec le *Tetrabiblia* d'Aetius, Paris, 1565, in-fol., avec les *Medici antiqui*, Bâle, 1567, in-f., et enfin dans les *Medici principes*, recueillis par H. Estienne, 1567, in-fol.

MARCELLUS (CUMANUS), médecin du 15e S., né à Cumes, dans le royaume de Naples, fut employé comme méd. et chirurg. dans l'armée de la répub. de Venise envoyée contre Charles VIII. On a de lui : *Curationes et observ. med.*, 1495, réimp. à Augsbourg, 1668, in-4. — On a d'un autre MARCELLUS (Donatus), méd. à Mantoue, sa patrie, dans le 16e S. : *de Medicâ historiâ mirabili lib. VI*, Mantoue, 1586, Venise, 1588 et 1597, in-4, Francfort, 1613 et 1664, in-8; *de Variolis et Morbillis*, Mantoue, 1569, in-4, et 1591, in-8.

MARCET (ALEX.), méd., né à Genève en 1770, se livra aux études de sa profession avec une ardeur qui présageait ses succès. A la suite des évènem. de 1793 il passa en Ecosse, prit ses grades à Edimbourg, et vint s'établir à Lond., où bientôt il s'acquit une brillante réputat. comme médecin de plus. *dispensaires* ou hospices de cette capitale. La physique et la chimie l'occupèrent ensuite pendant 14 ans, et il y fit plusieurs découvertes importantes. Quoique naturalisé anglais (1802), Marcet revint dans sa patrie en 1814. L'accueil bienveillant de ses concitoyens, qui le nommèrent aussitôt membre du conseil souverain de Genève, le détermina à se fixer dans cette ville; mais la mort l'atteignit en 1822 à Londres, où il était retourné pour y passer une année. Ses nombr. écrits ont été pour la plupart ins. dans les rec. de sciences méd. pub. à Londres, ainsi que dans les *philosophical Transactions*, de 1809 à 1823. Il a aussi publié : *an Essay on the chemical history*, etc., trad. en franç. sur la 2e éd. (1819), Paris, 1823, in-8. On trouve dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, nov. et déc. 1822, vol. 21, une *Notice* détaillée sur la vie et les ouv. du docteur Marcet.

MARCH (GASPARD), méd., né à Stettin en 1629, m. en 1677, professa d'abord les mathém., puis la chimie à Gripswald, et ensuite la méd. à Rostock, d'où il vint à Kiel sur l'invitat. de l'univ. On a de lui d'intéressantes *Observat.* dans les *Mémoires* de l'académie des Curieux de la Nature.

MARCHAIS, célèbre accoucheur, membre de l'anc. collége de chirurgie, m. à Paris en 1807, n'a pub. aucun ouv., mais n'en a pas moins laissé un nom très-recommandable par 40 ans d'une pratique aussi heureuse que savante.

MARCHAND (MARC), littér. du 16e S., est cité avec éloge par Gilbert Cousin (*v.* ce nom), dont il fut l'ami. On connaît de lui : *Orat. duæ, una de Laudibus D. Lucæ, altera funebr. in Æmilium Ferretum*, Lyon, 1551, in-8. La *Biblioth.* de Gessner mentionne deux autres écrits : *Saturnini tyranni Vita* et *de Viris illustribus*. — Louis MARCHAND, frère du précéd., secrétaire du card. de Granvelle, a trad. du lat. en fr. la *Vie de Caton-le-Jeune* par Plutarque, Lyon, 1554, in-16, très-rare.

MARCHAND (PROSPER), litt. et sav. bibliogr., né vers 1675 à Guise, en Picardie, ouvrit à Paris en 1698 un magasin de libr., qui devint bientôt le rendez-vous des bibliophiles de cette capitale. Il passa ensuite en Hollande en 1711 pour y professer plus librem. la croyance protestante qu'il avait embrassée, s'établit à Amsterdam, renonça plus tard au commerce de la librairie pour se livrer uniquement à l'étude, et m. en 1756. On lui doit des éd., toutes estimées et très-recherchées des curieux, de différ. ouv. devenus très-rares. Il a eu part au *Chef-d'Œuvre d'un inconnu* de St-Hyacinthe, a

fourni des *Notes* sur la *Satire Ménippée*, et a été l'un des principaux rédacteurs du *Journal littér.* de La Haye, de 1713 à 1737. Il a pub. encore les *Catalogues* de quelq. biblioth., entre autres celui de la Biblioth. de Joachim Faultrier, 1709, in-8, lequel est précédé d'un nouveau système bibliographique (*Epitome systematis bibliograph.*) imaginé par l'aut. Enfin il a été l'édit. d'un gr. nomb. d'ouv., tels que l'*Hist. de la Bible de Sixte-Quint*, insérée dans les *Amœnitates litter.* de Schelhorn, tom. 4; *Hist. de l'origine et des prem. progrès de l'imprimerie*, La Haye, 1740, in-4 (les erreurs qui se trouvaient dans cet ouv. ont été relevées par Mercier de St-Léger dans son *Supplément*); *Lettres choisies de Bayle*, 1714, 3 vol. in-12; *Dictionn. de Bayle*, 1720, 4 vol. in-fol.; *OEuv. de Brantôme*, 1740, 15 vol. in-12; *Dictionnaire histor.*, ou *Mém. crit. et litt. concernant la vie et les ouv. de div. personnages distingués, particulièrem. dans la rép. des lettres*, La Haye, 1758-59, 2 tom. en 1 vol. in-fol., pub. par Allamand, et faisant suite aux *Dictionn.* de Bayle et de Chauffepié, etc., etc.

MARCHAND (Louis), music., habile organiste, né à Lyon en 1669, reçut de son père, maître de musique, les prem. leçons de son art, toucha l'orgue dans plus. églises cathédrales de province avant de se fixer à Paris vers 1698, y devint organiste de la maison des jésuites, et ensuite de la chapelle de Versailles. Exilé de France en 1717 à cause de son humeur capricieuse, il passa en Allemagne, séjourna quelque temps à Dresde, obtint la permission de revenir à Paris, et y m. en 1732 presque dans la misère (par suite de son peu d'ordre), avec la réputat. du plus gr. organiste qui eût paru jusqu'alors en France. On connaît de lui : un *Livre de musique* pour le clavecin, Paris, 1705, in-4; *Pièces de Clavecin*, dédiées au roi, 1718, 2 vol. in-4; douze *Sonates*, pour flûte traversière; la musique de l'opéra de *Pyrame et Thisbé*, paroles de Morfontaine. — Il ne faut pas le confondre avec Jean MARCHAND, musicien de la musique du roi, père de Prosper Marchand le bibliographe, ni avec L.-J. MARCHAND, prêtre, maître de musique des cathédrales de Châlons et de Besançon, aut. d'un *Traité du contrepoint simple*, ou *Chant sur le livre*, Bar, 1739, in-4.

MARCHAND (JEAN-HENRI), littérat., avocat et censeur royal, m. à Paris vers 1785, est aut. des opuscules suiv. : *Requête du curé de Fontenoy au roi* (plaisanterie en vers), 1745, in-4; *Encyclopédie perruquière*, 1751, in-12, mal à propos attribuée à Caylus; *Avis d'un père à son fils*, 1751, in-12; *Remontrances des comédiens franç. au roi*, 1753; *la Noblesse commerçable ou ubiquiste*, 1756, in-12; *mon Radotage*, etc., 1759, in-12; *Essai d'un Eloge histor. de Stanislas Ier, roi de Pologne*, 1766, in-4 et in-8; *Hilaire* (parodie du roman de *Belisaire*), 1767, in-12; *les Délassemens Champêtres*, 1768, 2 vol. in-12; *l'Esprit et le Cœur*, 1768, in-12; *Testament politique de M. de V**** (Voltaire), 1770, in-8; *l'Egoïste* (pamphlet contre Palissot), 1771, in-12; *Mém. de l'Eléphant*, etc., 1771, in-8; *les Caprices de la Fortune*, ou *Hist. du prince Menzikoff*, 1772, in-12 (en société avec M. Nougaret); *les Panaches*, ou *les Coiffures à la mode*, comédie, etc., 1778, in-8; quatre rec. de *Poésies*, pub. en 1781, 1782 et 1784, in-8. J.-H. Marchand était ce qu'on appelle un plaisant de soc. La plupart de ses écrits sont des facéties, et on connaît encore de lui quelq. *Chansons* ou *Vaudevilles* sur des affaires du temps.

MARCHAND (ETIENNE), navigat. français, né dans l'île de la Grenade en 1755, fit d'abord plus. voyages aux Antilles sur des bâtimens de commerce, alla ensuite dans l'Inde, et à son retour en France fut chargé, d'après ses propres informations, par une maison de commerce de Marseille de visiter la côte N.-O. de l'Amérique, à l'effet de se procurer des pelleteries. Ayant mis à la voile le 14 déc. 1790 sur le navire *le Solide*, construit exprès pour cette expédition, il fit plus. découvertes dans son voy., traita de pelleteries avec les naturels des pays qu'il aborda, ne put introduire ces marchandises en Chine, revint en Europe, et mouilla le 14 août 1792 dans le port de Toulon. Il repartit bientôt après pour l'Ile-de-France, et m. dans cette colonie en 1793. M. de Fleurieu (*v.* ce nom) a pub. (d'après le journal d'un officier de l'expédit., chargé personnellem. de toutes les reconnaissances pend. le cours de la navigat. du *Solide*) : *Voyage autour du monde pendant les années* 1790, 1791 *et* 1792 *par Etienne Marchand*, etc., Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4.

MARCHAND DE BARBURE (FRANÇ.-ROGER-FIDEL), litt. et naturaliste, né vers 1734 à Béthune dans l'Artois, fut successivem. garde-du-corps, officier de gendarmerie, capit. de vétérans, et m. à La Flèche en 1802. Il avait été en corresp. avec Buffon et membre des académies de Châlons-sur-Marne et du Mans. Il a laissé des *Essais hist. sur la ville et le collége de La Flèche*, Angers, 1803, in-8; plus. autres ouv. MSs. dont voici les titres : *Encyclopédie raisonnée..... des trois règnes de la nature*, *Phénomènes de la nature expliqués*, etc., *les Secrets des arts*, etc., *le Trésor des champs*, *la Médecine ramenée à ses prem. principes*, *Minéralogie du département de la Sarthe*, *les Fruits de mes études*, *Dictionnaire de la Maréchaussée*, *Contes de l'ancien temps extraits de Roland-le-Furieux*.

MARCHANGY (LOUIS-ANTOINE de), né à St-Saulge, départem. de la Nièvre, mort à Paris en 1826, s'est fait une réputat. égale dans les lettres et dans la magistrature. Comme littér., on doit lui reconnaître une imaginat. vive, une connaissance assez approfondie des mœurs, des usages et des évènem. du moyen âge de notre histoire. Quant à son style il est animé, mais il manque quelquefois de grâces et même de correction. Il débuta en 1804 par un poème *du Bonheur*, qui a eu le sort de celui d'Helvétius et de Watelet sur le même sujet. Son ouv. de *la Gaule poét.*, ou l'*Histoire de la France considérée dans ses rapports avec la poésie*, *l'éloquence et les beaux-arts* (Paris, 1813 et suiv., 8 vol., et 1826, 6 vol. in-8), est un monum. élevé à la gloire de sa patrie, pour laquelle il a essayé de faire ce qu'un illustre écrivain, qu'il avait pris évidemment pour modèle, a exécuté pour *le Christianisme*. *Tristan le Voyageur*, ou *la France au XVe S.*, Paris, 1826, 6 vol. in-8, est en quelque sorte l'appendice et le complém. de *la Gaule poétique*. On y remarque les mêmes qualités et les mêmes défauts; seulem. la forme adoptée par l'aut. lui a permis d'y jeter plus de variété et d'intérêt. M. de Marchangy, dont les prem. études avaient eu pour objet le barreau, fut attaché en 1815 au parquet du trib. de 1re instance de Paris, d'abord en qualité de substitut, et ensuite de procur. du roi. C'est en ces deux qualités qu'il porta successiv. la parole dans des affaires du plus haut intérêt. Appelé ensuite aux fonct. d'av.-gén. près de la cour roy., il ne se fit pas moins remarquer que dans les deux emplois précéd. par son éloquence et son zèle, qui lui valurent le poste plus élevé d'avocat-général à la cour de cassation, et les témoignages de la satisfaction de plus. souver. étrangers. L'emp. Alexandre lui écrivit à cette occasion une lettre autographe de félicitations. En 1823 M. de Marchangy fut nommé memb. de la chamb. des députés par le gr. collége du départ. du Nord. Son admission souffrit des difficultés : le nouvel élu ne payait pas depuis un an, conformém. à la loi, le cens d'éligibilité. Il se défendit lui-même avec talent; mais l'ajournement n'en fut pas moins prononcé. L'année suiv., il fut réélu par le même collége; mais il y eut de nouv. difficultés, et sa nominat. fut encore une fois an-

voulée. M. de Marchangy chercha une consolation à cette double disgrâce dans la culture des lettres et dans l'exercice de sa profession, qu'il sut toujours faire marcher de front, sans que jamais l'une de ces occupations imposât de sacrifice à l'autre. Outre les deux ouvr. déjà cités, on lui doit, suiv. M. Barbier, les deux opusc. suiv. pub. sous le voile de l'anonyme : *Siége de Dantzig en* 1813, Paris, 1814, in-8, et *Mém. hist. pour l'ordre souver. de St-Jean-de-Jérusalem*, ibid., 1816, in-8. Dans sa vie privée Marchangy était d'une extrême amabilité; il contait agréablem., et la gravité du magistrat disparaissait sous l'enjouem. de l'homme de bonne société.

MARCHANT (Pierre), commissaire-général de l'ordre des Récollets, né en 1585 à Couvin, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, principauté de Liége, mort en 1661 à Gand, fut, avec la vénérable sœur Jeanne de Jésus (nommée Neering, de Gand), le princ. auteur de la réforme des franciscaines, approuvée par Urbain VIII en 1634, et connue sous le nom de *Réforme des sœurs franciscaines de la pénitence de Limbourg*. On a de lui : *Expositio litteralis in regulam sancti Francisci*, Anvers, 1631, in-8 ; *Tribunal sacramental*, Gand, 1643, 2 vol. in-fol., et le 3e vol., Anvers, 1650, etc. — Jacques Marchant, son frère, doyen et curé de Couvin, est aut. de l'*Hortus pastorum* et de plus. autres ouvr. recueillis à Cologne, 1635, in-fol.

MARCHANT (Nic.), médec. du duc d'Orléans (Gaston) et botaniste, m. en 1678, enrichit le jardin du roi d'une belle collect. de plantes étrangères, et fut memb. de l'acad. des sciences à la format. de cette société sav. On le croit aut. des *Descriptions* de plantes données par l'académie en 1676, in-fol., et pub. par Dodart. On connaît de lui trois *Observations* insérées dans les *Mém.* de cette même académie, t. 1 et 10. Il a laissé en MS. plus. *Catalog.* de plantes tant indigènes qu'exotiques. — Jean Marchant, fils du précéd., avec lequel il ne faut pas le confondre, fut aussi botaniste, memb. pensionnaire de l'acad. des sciences, directeur de la culture des plantes du Jardin du Roi, et m. en 1738 On a de lui un gr. nomb. de *Descript.* de plantes et d'*Observat.* insérées dans le recueil de l'académie, depuis 1678 jusqu'à 1735. Il a consacré à la mémoire de son père une plante de la famille des hépatiques sous le nom de *marchantia*, dont on connaît huit espèces en France.

MARCHANT (Franç.), litt., né à Caen vers 1761, m. dans cette même ville en 1793, a laissé quelq. *Poésies* et *Opuscules satyriques* sur la révolution, dont les curieux recherchent encore la collection. Nous citerons : *Fénélon*, poëme in-8 ; *la Chron. du Manége*, 1790, 8 cahiers in-8 (c'est une espèce de journal en prose et en vers) ; *les Sabats jacobites*, 1791-92, 3 vol. in-8, avec fig. (c'est le rec. d'un autre pamphlet périodique, dont il paraissait deux num. par semaine) ; *la Jacobinéide*, *poëme heroï-comi-civique*, en 12 chants, 1792, in-8 ; *la Constitution en vaudevilles*, 1792, in-8, réimp. in-32 ; *Folies nationales* pour faire suite à l'ouv. précéd., 1792, in-8, réimpr. in-32 ; *les Bienfaits de l'assemblée nationale*, 1792, in-8; *l'A B C national*, *dédié aux républicains par un royaliste*, 1793, in-8, réimp. in-32.

MARCHE (Blanche, Csse de La). V. Blanche.

MARCHE (Olivier de La), poëte et chroniq., né en 1426 dans le comté de Bourgogne, fut élevé à la cour du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, devint capit. des gardes du duc Charles-le-Téméraire, suivit ce prince dans la guerre de Lorraine, fut fait prisonnier à la bataille de Nanci, paya sa rançon, rejoignit en Flandre l'héritière de Bourgogne Marie, et m. à Bruxelles en 1501. On a de lui des *Mém.* (de 1435 à 1492) pub. pour la prem. fois par Denis Sauvage, Lyon, 1562, in-fol ; 2e édit., Gand, 1566, in-4, réimp. à Bruxelles, 1616, et à Louvain, 1645, in-4, et insérés dans la *Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France*, t. 8 et 9 ; *le Chevalier délibéré* (en rimes), Schiedam en Holl., 1483, in-4, got., fig., Paris, 1488, 1493, 1495, in-4, Lyon, sans date, in-4, trad. en esp. par Fern. d'Acunha, Anvers, 1553, in-4 ; *le Parement et le Triomphe des dames d'honneur*, Paris, 1510, in-8, ibid., sans date, in-8, pub. par P. Desray, qui y a joint un prologue en vers et des notes ; *la Source d'honneur pour maintenir la corporelle élégance des dames*, etc., Lyon, 1532, in-8, fig., très-rare : *Cy commence un excellent et très-proufitable Livre pour toute créature humaine, appelé le Miroir de la Mort*, sans date, in-fol., goth. et rare ; *Traités et Advis de quelques gentilshommes françois sur les duels et les gages de bataille*, assavoir : d'Olivier de La Marche, Jean de Villiers, sire de l'Ile-Adam, Hardouin de la Jaille, etc., Paris, 1586, in-8. On conserve plus. autres ouv. MSs. du même aut. dans la Biblioth. de l'Escurial : on en peut voir les titres dans les Bibl. de Duverdier, de Papillon et autres.

MARCHE (Jean-Franç. de La), év. de St-Pol-de-Léon (Bretagne), né près de Quimper en 1729, suivit d'abord la carrière milit., et parvint au grade de capit. dans le régim. de la Reine (infanterie) ; mais au traité d'Aix-la-Chapelle il renonça au service, entra au séminaire, reçut les ordres, devint chan. et gr.-vic. de Tréguier, et fut nommé évêq. de St-Pol en 1772. Assidu dans son diocèse, il y donnait l'exemple des vertus chrét. lorsque la révolution arriva. Le siége épiscopal ayant été supprimé par la nouvelle constitution ecclésiastique, le prélat ne crut pas devoir se soumettre aux décrets de l'assemblée constituante, dont il déclinait la compétence : mandé, le 16 février 1791, à la barre de cette même assemblée avec les évêques de Tréguier et de Nantes, il prit le parti de passer en Angleterre, où il fut bien accueilli. Ce fut lui qui proposa une souscript. en faveur des prêtres franç. réfugiés, dont le nombre augmentait tous les jours dans la Gr.-Bretagne, surtout pend. la terreur qui régnait en France dans les années 1793 et 1794. Un mode régulier de secours fut établi à la suite d'un bill du parlem., et l'év. de Léon fut chargé de présider à la distribut. Ce même prélat pourvut aussi aux besoins des prisonniers français que la guerre avait mis entre les mains des Anglais. Lorsqu'en 1801 le pape Pie VII demanda les démissions des évêq. de France, M. de La Marche adhéra à l'avis du plus gr. nomb. de ces prélats résidens en Angleterre, signa leurs lettres et leurs réclamations contre le concordat, et adressa de plus, en son propre nom, le 15 mars 1803, une lettre au pape. Atteint d'une maladie grave, l'évêque de St-Pol m. en 1806. On dit que peu avant d'expirer, il déclara qu'il était loin de partager l'exagérat. de plus. des antagonistes du concordat de 1801.

MARCHE-COURMONT (Ignace-Hugari de La), anc. chambellan du margrave de Baireuth, et capit. au service de France dans les volontaires de Wurmser, né à Paris en 1728, m. à l'île de Bourbon en 1768, voyagea beaucoup en Italie, en Allem. et en Pologne, et donna aux litt. la prem. idée du *Journal étranger*. On cite de lui : *Lettres d'Aza*, pour servir de suite aux *Lettres péruviennes*, in-12, et d'autres opuscules du même genre.

MARCHENA (Joseph), écriv. espag., né vers 1770 à Utrera (Andalousie), fut obligé de quitter sa patrie par suite de ses opinions peu orthodoxes, et vint en France, où sa gr. instruct. et ses moyens littér. le firent favorablem. accueillir. Emprisonné lors de la chute des girondins, avec lesquels il s'était intimement lié, il ne dut sa délivrance qu'au 9 therm., et après cette époque fut employé dans les bureaux du comité de salut public, en même temps qu'il travaillait au journal *l'Ami des Lois*. Les circonstances ne tardèrent pas à lui ôter ces ressources, et même il se vit proscrit comme étran-

ger et suspect. Marchena obtint bientôt de rentrer en France, et en 1801 il s'attacha à Moreau en qualité de secrétaire ; plus tard il suivit le roi Joseph en Espagne, et fut employé dans le nouv. gouv. comme journaliste et comme chef de division au ministère de l'intérieur. Cette nouvelle situation ne pouvait être que de courte durée. Marchena reparut à Madrid en 1820 ; mais, regardé comme *josephin*, il n'obtint point la considérat. qu'il pouvait attendre, et m. dans cette ville en 1821. Ses écrits consistent principalement en traduct. espag. d'ouvr. français ; on en peut voir les titres dans le 3e vol. de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul. Nous citerons entre autres : *Emileo*, Bordeaux, 1817, 3 v. in-12 ; *Cartas persianas*, Nîmes, 1818, in-8 ; nouv. édit., Toulouse, 1821, in-12 ; *Novelas de Voltaire*, Bordeaux 1819, 3 v. in-12 ; *Julia, ó la Nueva Heloïsa*, Toulouse, 1821, 4 vol. in-12. Marchena a également publié le recueil suivant : *Lecciones de filosofia, moral y elocuencia*, Bordeaux, 1820, 2 vol. in-8.

MARCHESINI (N.), relig. franciscain, né dans le 14e ou 15e S. à Reggio, n'est cité par les anciens biogr. (qui diffèrent sur l'époque de sa vie) que comme auteur de l'ouvr. intit. *Mommotractus, sive exposit. in singula Bibliæ capitula*, Mayence (P. Schœffer de Gernsheim), 1470, in fol. très-rare, pub. par les soins de Hélin de Lauffen, chanoine de la collégiale de Lucerne. Il existe plus. réimpr. de cet ouv. sous les différ. titres de *Mammotractus*, *Mammetrutus* et *Mammotrepton*. Suiv. Wadding, Marchesini a laissé d'autres ouvr. conservés MSs. à Assise et à Rome.

MARCHETTI (Alexandre), sav. litt. ital., né en 1633 à Pontormo, en Toscane, se livra à la poésie avec quelque succès, étudia ensuite les mathématiques à Pise sous le célèbre Borelli, fut successivement nommé prof. de logique et de philos. à l'univ. de la même ville, succéda à Borelli dans la chaire de mathém., et m. dans sa patrie en 1714. Il était membre de l'acad. de la Crusca et de plus. autres soc. litt. d'Italie. On a de lui : *de Resistentiâ solidorum*, Florence, 1669, in-4 ; une trad. ital. d'*Anacréon*, Lucques, 1707, in-4, supprimée par l'inquisit., mais reproduite dans le *Rec.* des trad. ital. du même poète, Venise, 1736, in-4, et séparém., Lond., 1803, in-8 ; une excell. trad. de *Lucrèce*, en vers sciolti, pub. pour la prem. fois par Paolo Rolli, Lond., 1717, in-8, puis à Paris (sous la rubrique d'Amst.), 1754, 2 v. in-8, Lausanne, 1759, in-8, Lond., 1779, in-4. Les poésies de Marchetti ont été rec. sous ce tit. : *Saggio delle rime eroiche, morali e sacre*, Florence, 1704, in-4, nouv. édit., avec la *vie* de l'aut., Venise, 1755, in-4. Il a laissé en MS. plus. autres ouv. philos., mathém. et litt. Fabroni a pub. la *Vie* de Marchetti dans les *Vitæ italor. doctr. excellent.* On trouve aussi l'*Eloge* de ce sav. dans les *Mémoires* de Niceron, tome 6, et dans la *Biblioth. pistoriensis* de Zaccaria. — Ange Marchetti, son fils, littérat. et mathémat., né en 1674, m. en 1753, membre de plus. acad., a laissé, tant impr. qu'inédits, div. ouvr. dont on peut voir la liste à la suite de son *éloge* dans la *Storia litter. d'Italia*, vol. 7, p. 638. Nous citerons seulem. ses *Conclusioni intorno a' movimenti de' gravi sopra i piani declivi*, avec planches. — Un autre Marchetti (Annibal), jés., né en 1638 à Macerata, m. à Florence en 1709, après avoir rempli dans son ordre div. fonct., a écrit en ital. et en latin quelq. ouvr., tels que : *de Vitâ in terris beatâ*, Macerata, 1696 ; une *Vie de St Louis de Gonzague*, etc. *Voy.* pour plus de détails le *Menologio d'alcuni relig. della comp. di Gesù.*

MARCHETTIS (Pierre de), méd. ital., né à Padoue dans le 17e S., professa la chirurgie et l'anatomie à l'université de cette ville et m. en 1673, après avoir publié les ouv. suiv. : *Sylloge observationum medico chirurgicarum rariorum*, Padoue, 1664 et 1685, in-8 ; Amsterdam, 1665, in-12, 1675, in-4 ; Londres, 1729, in-8 ; trad. en allem., Nuremberg, 1673, in-8 ; *Tendinis flexoris pollicis ab æquo evulsi Observatio*, Padoue, 1654, in-4. — Dominique de Marchettis, fils du précédent, né en 1626 à Padoue, succéda à Veslingius dans la chaire d'anatomie de l'université de cette ville, et m. en 1688. On connaît de lui l'ouv. suiv. : *Anatomia, seu Responsiones ad Riolanum anatomicum parisiensem*, etc., Padoue, 1652, 1654, in-4 ; Leyde, 1688, in-12. — Antoine de Marchettis, second fils de Pierre, aida son père dans ses travaux anatomiques, le remplaça dans l'enseignement, et m. en 1730, âgé de 90 ans.

MARCHETTY (François), oratorien, né à Marseille, où il m. en 1688, est auteur des ouv. suiv. : *Paraphrase sur les Epîtres de St Pierre*, 1639 ; *Traité sur la messe ; Vie de M. J.-B. Gault, évêque de Marseille*, 1650 ; *Vie de M. Galaup de Chasteuil, solitaire du Mont-Liban*, 1666, in-12, revue par le doct. Arnauld ; *Discours sur le négoce des gentilshommes de Marseille*, 1671, in-4 ; *Coutumes sacrées de Marseille.* Marchetty a laissé un MS. sur l'hist. sainte.

MARCHI (François de'), ingén. italien, né à Bologne dans le 16e S., fut attaché au service d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, puis à celui du pape Paul III, et servit en Flandre comme ingénieur du roi d'Espagne, pend. 32 ans. On ignore l'époque de sa mort. On connaît de lui les ouv. suiv. : *della Architettura militare libri tre*, etc., Brescia, 1599, in-fol., avec 161 planches imprimées avec le texte : cette édit. est devenue extrêmement rare ; réimpr. par les soins de L. Marini, Rome, 1810, 5 vol. gr. in-fol., 6 vol. in-4 : cette nouv. édit. est très-belle ; *Relazione particolare delle gran feste o trionfi fatti in Portogallo e in Flandria*, etc., Bologne, 1566 : c'est un récit des fêtes données à l'occasion du mariage du prince Alex. Farnèse avec l'infante Marie de Portugal. On trouve une *Notice* sur Marchi dans le tome 6 des *Scrittori bolognesi* du comte Fantuzzi.

MARCHIN ou MARSIN (Ferdinand, Cte de), gén. et négociat. au service de la France, d'une famille liégeoise, entra dans l'armée française à l'âge de 17 ans. Nommé brigadier de cavalerie, il servit en 1690 en Flandre, fut blessé à la bataille de Fleurus, se trouva à celle de Nerwinde, à la prise de Charleroi, et passa ensuite en Italie. Envoyé en 1701, comme ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, il refusa la grandesse que lui offrait ce monarque et fit connaître lui-même le motif de son refus, en écrivant à Louis XIV que son ambassadeur, pour conserver toujours la même influence sur le roi catholique, ne devait accepter de lui ni biens, ni honneurs, ni dignités. Louis XIV lui sut gré de son zèle pur et désintéressé, et lui donna, peu de temps après, le cordon bleu. Marchin remplaça ensuite Villars auprès de l'électeur de Bavière, reçut les lettres patentes de maréchal, en 1703, et commanda la retraite de la bataille d'Hochstett, en 1704. Il m. en Italie, après la malheur. bataille de Turin (1706), des suites d'une blessure que le désespoir lui fit chercher dans les rangs ennemis.

MARCHIONI (Carlo), archit. et sculpt., né en 1704 à Rome, où il m. vers 1780, a construit à Rome et à Sienne plusieurs monum. et édifices au nombre desquels on distingue *le Tombeau de Benoît XIII*, dans l'église de la Minerve ; *le Palais de la Villa Albani* ; la nouvelle *Sacristie du Vatican*, etc. Il dessinait aussi avec beaucoup de goût, et l'on connaît de lui quelques morceaux dans le genre dit *bambochade*. Voy. pour plus de détails la 2e part., p. 1394 de l'*Abecedario pittor.* Cordara a fait à sa louange un sonnet inséré dans les *Poesie Alessandrine*, pag. 218.

MARCI DE KRONLAND (Jean-Marc), méd. à

Prague, où il m. en 1667, joignait aux connaiss. de son art celle des langues anciennes, notamm. de l'hébreu, du syriaque et du grec. Ses princip. ouv. sont : *idearum operatricium Idea*, Prague, 1635, et Francf., 1676, in-4 ; *de Proportione motûs, seu regula... ad celeritatem et tarditatem pulsuum*, etc., Prague, 1639, in-4.

MARCIA-PROBA, reine des anciens Bretons dans le 1er S. avant J.-C., gouverna avec sagesse et donna à ses sujets un code de lois que Gildas *le Sage* a rec. et trad. en latin sous le titre de *Leges Marcianæ*. — V. MARTIA.

MARCIEN, empereur d'Orient, né vers 391, s'enrôla fort jeune dans la milice, et obtint la faveur des généraux, qui facilitèrent son élévation jusqu'au rang de sénateur. Théodose le jeune étant mort, Pulchérie sa sœur occupa le trône, et épousa Marcien, pour l'aider à en soutenir le poids. Il fut proclamé emp. vers 450, et m. en 457. Léon Ier lui succéda.

MARCIEN. V. ZÉNON.

MARCIEN, géogr. grec, né à Héraclée sur le Pont-Euxin, paraît avoir vécu vers le 4e S. avant la translation de l'empire romain à Constantinople. Il écrivit un *Périple* entier du monde, dont il ne nous reste que des fragmens, publ. en grec, en 1600, et insérés avec une traduct. lat. et une *Dissertat.* de Dodwell dans le tome prem. des *Geographiæ veteris Scriptores græci minores*. On a mal à propos publ. sous le nom de Marcien d'Héraclée les fragmens qui nous restent de Scymnus de Chio, en vers ïambiques grecs, dans le recueil d'Hœschelius.

MARCILE (THÉODORE), en latin *Marsilius*, savant philologue, né en 1548 à Arnheim dans la Gueldre, vint en France après avoir terminé ses études à Louvain, enseigna d'abord les humanités à Toulouse, fut nommé, en 1578, profess. de rhétorique du collége des Grassins à Paris, puis fut attaché à plus. autres colléges, notamment à celui du Plessis où il professa pendant 10 ans ; il devint ensuite lecteur du collége de France pour la classe des belles-lettres, et m. en 1717. On a de lui des *Commentaires* et une traduction latine des *Vers dorés* de Pythagore, Paris, 1585 in-12, Londres, 1654, in-8 ; des *notes* sur les *Epigrammes* de Martial, sur les *Satires* de Perse, sur les *Poésies* d'Horace, Catulle, Tibulle, Properce, sur les *Nuits attiques* d'Aulugelle, etc., des *Discours* académiques prononcés à l'université de Paris, 1586, in-8 ; *Histor. strenarum*, etc., ibid., 1596, in-8 : *Lusus de nemine*, Paris, sans date, in-8 ; et d'autres opuscules dont l'abbé Goujet a donné la liste dans l'*Hist. du collége de France*, tome 2 de l'édition in-12. Cette liste est plus exacte que celle qu'on trouve dans Niceron, *Mémoires*, tome 27.

MARCILLAC (PIERRE-LOUIS-AUGUSTE de CRUSY, marquis de), né à Vauban (Bourgogne), en 1769, était avant la révolution colonel du régiment Picardie-cavalerie ; il émigra dès les prem. troubles, et pend. son séjour hors de France, servit avec zèle la cause des princes français. Devenu vers 1812 sous-préfet de Villefranche (Aveyron), le marquis de Marcillac entra en correspondance avec les comités royalistes lors de l'invasion des armées alliées ; ses services lui obtinrent en 1815, après la seconde restaurat., la présidence du premier conseil de guerre séant à Paris, et sans doute il dut gémir du grand nombre de condamnations capitales que ses fonctions l'obligèrent à prononcer. Il m. à Paris en 1824, au retour de l'armée d'Espagne, où il avait été employé en qualité de colonel d'état-major. On a de lui les ouvr. suiv. : *Voy. en Espagne*, Paris, 1805, in-8 ; *Aperçus sur la Biscaye, les Asturies et la Galice*, etc., 1806, in-8 ; *Hist. de la guerre entre la France et l'Espagne pendant les années de la révolution franç.*, Paris, 1808, in-8 ; *Hist. de la guerre d'Espagne en 1823*, etc., 1824, in-8 ; *Souvenirs de l'émigration, à l'usage de l'époque actuelle*, ouvr. posthume, 1825, in-8.

MARCION, hérésiarque du 2e S., né à Sinope dans l'Asie-Mineure, s'attacha d'abord à la vie monastique, et devint prêtre ; mais ayant séduit une vierge, il fut chassé de l'église par son père qui était en même temps son évêque. S'étant rendu à Rome, il fut rétabli dans la communion ecclésiast., puis exclu de nouveau. C'est alors qu'il prit la résolution de faire schisme dans l'église. Il se mit à enseigner qu'il y avait deux principes, l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal ; il attribuait au second la loi de Moïse, et celle de J.-C. au premier. C'était à peu près la doctrine de Cerdon (*v.* ce nom), à laquelle il joignit les rêveries de Valentin sur la secte d'Eon (*v.* ce nom). Ses disciples se répandirent en Italie, en Egypte, en Syrie et jusqu'en Perse. Ils portèrent le mépris de la mort jusqu'au fanatisme et eurent plus. martyrs. Sur la fin de sa vie, Marcion se repentit de ses erreurs ; et il avait promis d'en faire la rétractation publique lorsqu'il fut surpris par la mort. Il avait, dit-on, composé un livre intitulé *les Antithèses*, pour établir les oppositions qu'il croyait exister entre les deux Testamens. On peut consulter sur cet hérésiarque le *Dictionn. des hérésies* par l'abbé Pluquet, et le *Dictionn. critique* de Bayle.

MARCK (LA), ancienne maison originaire de Westphalie. — Guill. de LA MARCK, chef d'une des branches de cette famille, dite de Lumain, né vers 1446, fut élevé par les soins de l'évêque de Liége ; il se signala dès sa jeunesse dans les troubles des Pays-Bas, et mérita par sa férocité le surnom de *Sanglier des Ardennes*. Chassé du palais de son bienfaiteur, l'évêq. de Liége, pour avoir assassiné un des officiers de ce prélat, G. de La Marck vint chercher un asile à la cour du roi de France, Louis XI, offrit à ce prince de faire révolter les Liégeois, reçut de l'argent et des troupes pour cette entreprise, parvint à attirer l'évêque, Louis de Bourbon, dans une embuscade, et le tua de sa propre main. Il ravagea ensuite le Brabant, fut battu par l'archiduc Maximilien, et livré ensuite par trahison à ce prince qui lui fit trancher la tête en l'an 1485. — MARCK (Robert II, comte de LA), parent du précéd., fils de Robert Ier, né vers 1480, était maître d'une partie du pays de Liége, du duché de Bouillon et de la principauté de Sédan, lorsqu'il s'unit à son frère Evrard pour faire la guerre à Maximilien. Allié avec la France, il fit ensuite partie de l'expédition de Naples, commandée par le maréchal Trivulce, revint en Italie, en 1513, avec le titre de lieutenant-général de La Trémoille, et se distingua éminemment à la bataille de Navarre, avec ses deux fils, Fleuranges et Jametz. Plus tard, de retour dans ses états, il s'allia avec Charles-Quint, s'en repentit ensuite, et, s'étant réconcilié avec le roi François Ier, déclara la guerre à l'emp. et envahit le pays de Luxembourg ; mais abandonné à ses propres forces, il fut battu, et se vit chassé successivement de toutes ses possessions. Il y fut rétabli par le traité de Madrid, dans lequel François Ier stipula ses intérêts, et il m. en 1535. Brantôme lui a consacré un article dans ses *Vies des capit. français*. — MARCK (Evrard de LA), frère cadet du précéd., fut élu évêque de Liége en 1505 ; il accompagna Louis XII dans son expédit. contre les Génois, s'y signala par sa bravoure, et obtint en récompense l'évêché de Chartres. En 1518, il entra dans la ligue de l'Autriche contre la France, contribua beaucoup par ses intrigues à l'élection de Charles-Quint qui le nomma archevêque de Valence, pour le dédommager de la perte de l'évêché de Chartres, et lui procura, en 1520, le chapeau de cardinal. Il fut ensuite reconnu légat du saint-siége dans les Pays-Bas, et m. à Liége en 1538. L. Doni d'Attichi a publ. une

Vie d'Evrard de la Marck dans le tome 2 de son *Hist. des cardinaux.*

MARCK (JEAN de), *Markius*, ministre protestant, né à Sneck dans la Frise, en 1655, m. à Leyde en 1731, a laissé des *Dissertations* contre celles du P. Crasset sur les *Sybilles*, Franeker, 1682, in-8; *Compendium theologiæ*, Amsterdam, 1722, in-4; *Exercitationes miscellaneæ*, ibid., 1690. On a rassemblé quelques-uns de ses ouvr. philologiques, Groningue, 1784, 2 vol. in-4.

MARCKLAND. V. MARKLAND.

MARCO *Beneventano*, relig. célestin, né à Bénévent au 15e S., a été le principal édit. de l'édition latine de la *Géographie* de Ptolémée, impr. à Rome en 1507 et 1508. On croit que ce religieux est l'auteur du *Tractatus de motu octavæ sphæræ*, cité dans la *Bibl. astronom.* de Lalande. Cet ouvr. fut attaqué par Alb. Pighius, et Marco répondit par les deux opusc. suivans cités par le Toppi : *apologeticum Opusculum.... adversùs ineptias cacostrologi anonymi*, etc. ; *nov. Opusculum... in cacostrologum referentem*, etc. Lalande n'a pas connu ces deux écrits.

MARCO POLO. V. POLO.

MARCONVILLE ou MARCOUVILLE (JEAN de), né dans le Perche en 1540, est aut. des ouvr. suiv. : *la Manière de bien policer la républ. chrét.*, etc., Paris, 1562, Rouen, 1582, in-8; *Tr. contenant l'origine des temples des juifs, chrétiens, et gentils*, etc., Paris, 1563, in-8; *Traité enseignant d'où procède la diversité des opinions des hommes*, ibid., 1563, in-8; *Recueil mémorable d'aucuns cas merveilleux*, etc., ib., 1564, in-8; *Tr. de la bonté et mauvaistié des femmes*, ibid., 1564-1586, in-16; *Traité de l'heur et malheur du mariage*, etc., ib., 1564, 1571, in-8; *Excellent Opusc. de Plutarque : de la Tardive Vengeance de Dieu*, ibid., 1563, in-8; *Chrétien Avertissement aux refroidis et écartés de la vraie et ancienne église catholique*, ibid., 1571, in-8; *Traité de la bonne et mauvaise langue*, ibid., 1573, in-8; *de la Dignité et utilité du sel*, etc., ibid., 1574, in-8, ouvr. curieux et assez rare. Marconville est aussi l'aut. du tome 6 du recueil des *Hist. prodigieuses, extraites des aut. anciens et modernes*, Paris, 1598, in-16.

MARCOT (EUSTACHE), méd., né à Montpellier en 1686, devint professeur à la faculté de cette ville, pratiqua son art avec succès, fut désigné pour être médecin ordinaire du roi, et médecin des enfans de France, et m. en 1755. On a de lui deux écrits insérés dans la *collection* de l'acad. royale des sciences de Montpellier. Son *Eloge* a été publié par M. Poitevin, Montpellier, 1771, in-12.

MARCOUL ou MARCULPHE (St), *Marculphus*, né à Bayeux à la fin du 5e S., fut, suiv. les légendes, fondat. du couvent de Nanteuil, près de Coutances, et il y m. saintem. en l'an 558. Il existe sous son invocat. une église anciennem. célèbre à Corberi, diocèse de Laon, et dépendante de St-Remi de Reims.

MARCULFE, moine franç., que l'on présume avoir vécu dans le 7e S., a réuni dans un recueil les formules des contrats et des actes publics les plus usités à l'époque où il vivait. Cette collection, un des monumens les plus importans de notre histoire, et surtout de la jurisprudence française, a été publiée par J. Bignon, Paris, 1613, in-8; puis à la même époque dans le *Codex legum antiquar.* de Lindenbrok, Francfort, 1613, in-fol., et dans la *Biblioth. patrum.* Théod. Bignon a réuni les *Formules* de Marculfe aux notes de J. Bignon sur la loi Salique, Paris, 1666, in-4; et ce dern. vol. a été textuellement inséré dans la *Collect. des Capitulaires des rois de France.*

MARCUS GRÆCUS, personnage presque inconnu, est l'auteur d'un ouvr. sur l'art d'exterminer les ennemis par le feu, dont il existe deux exempl. MSs. (cotés nos 7156 et 7158) à la bibliothèque du roi, sous ce titre : *Liber ignium ad comburendos hostes, auctore Marco Græco.* Ces exemplaires paraissent être, l'un du 14e, l'autre du 15e S.; et aucun auteur de l'antiquité ne fait mention de ce Marcus Græcus; des hellénismes nombreux feraient soupçonner que l'ouvr. primitif était écrit en grec. M. Fournier fils, qui a consacré dans la *Biographie univ.*, de Michaud, un très-bon article à Marcus (dont l'ortographe, suivant lui, devrait être Marchus), pense que l'on peut placer l'époque à laquelle ce personnage écrivait, vers la moitié du 13e S., 150 ans environ avant la destruction de l'empire d'Orient.

MARCUZZI (SÉBASTIEN), ecclésiast. et littérateur, né à Trévise en 1725, m. en 1790, avait été successivement profess. de musique et organiste, puis chapelain et organiste de la collégiale de Cividal dans le Frioul, enfin professeur de droit-canon au séminaire de sa ville natale, où il remplit encore les fonctions d'examinateur synodal. Son *Eloge* a été inséré dans le 43e vol., p. 61 du *Giornale de' letterati d'Italia.* On y trouve la liste des ouvr. tant impr. que MS. de ce savant ecclésiast. de qui nous citerons seulement : *Dissertazione sopra i miracoli*, Trévise, 1761; *Discorso sopra la passione di N. S. con un breve ragionamento intorno all' eloquenza sacra*, ibid., 1763; *Hieron. Hen. Beltramini Miazzi, episc. Feltrensis, Elogium*, ibid., 1779, etc.

MARDAWIDJ, fils de Zaïar, fondateur de la dynastie des Zaïarides, dans la Perse septentrionale, voulut profiter de la décadence de l'empire musulman dans le 9e S. (3e de l'hég.) pour se créer une souveraineté et relever l'anc. religion des mages qu'il professait secrètem. Après avoir servi dans les armées des princes alydes du Tabaristan, et s'être attaché ensuite à la cause des Samanides, il se rendit maître d'une partie de la Perse, et l'aurait peut-être conquise en entier, sans la défection de l'un de ses généraux qui fonda, dans le Farsistan, la dynastie des Bowaïdes (*v.* Imad ed Daulah). Ce prince fut assassiné dans son palais à Ispahan, en l'an 935 de J.-C. (323 de l'hég.) par des Turks qui servaient dans son armée. Il eut pour success. son frère Wasch-Meghyr.

MARDOCHÉE, un des juifs menés en captivité à Babylone par Nabuchodonosor vers l'an 595 avant J.-C., fit épouser Esther sa nièce au roi Assuérus, et découvrit une conspiration tramée contre ce prince. Dans la suite ayant refusé de s'agenouiller devant Aman, ce ministre voulut le faire mourir ainsi que tout son peuple; mais la protection d'Esther le sauva, et Aman subit à sa place le dernier supplice.

MARDOCHÉE, surnommé *Japhe*, ou *le Beau*, prince des synagogues de Posnanie, de Lublin, de Cremnitz et de Prague, m. en 1611, avec la réputation d'un des hommes les plus savans de sa nation, a laissé un ouvr. écrit en hébreu, sous le titre de *Lebusch Malchut*, ou le *Vêtement royal*, divisé en 10 livres qui porte le titre de divers vêtemens, tels que *Habit blanc*, *manteau de lin fin et d'écarlate*, *habit de lumière*, *habit de réjouiss.*, etc.; les 5 prem. traitent des rites et des cérémonies, et ont été imprimés, quelques-uns séparém., tous ensemble à Cracovie, 1594-1599, 4 vol. in-fol., Prague, 1609, 1623, 1688 et 1701; le 6e a paru à Prague, 1604, in-fol.; les 4 derniers n'ont point été imprimés.

MARDOCHÉE, fils de Nisan, rabbin de la secte des Caraïtes, vivait vers la fin du 17e S. à Crosni-Ostro (Gallicie). On a de lui des *réponses* à des questions adressées à des rabbins de Pologne et des contrées voisines, sur les Caraïtes, leur origine, leur antiquité, leur nombre, etc. Ces *réponses*, adressées à J. Trigland, profess. d'hébreu à Leyde, qui les avait provoquées, ont été impr. à Hamb., 1714, in-4, avec une trad. latine en regard sous le

titre de *Notitia Karæorum*, suivies d'un ouvr. de Trigland sur le même sujet, intit. *Diatribe de sectâ Karæorum.*

MARDONIUS, général des Perses, était fils du satrape Gobryas et d'une des filles de Darius, et petit-cousin de Xerxès. L'an 496 av. J.-C. il vint à la tête d'une armée de Perses au secours des villes de l'Asie-Mineure, dont il détruisit les tyrans, et auxquelles il rendit l'état démocratique; puis il passa en Europe, où il soumit la Thrace et une partie de la Macédoine. Dans la suite il porta Xerxès à envahir la Grèce, et non-seulement il l'accompagna dans son expédit. en 480, mais il resta dans ce pays lorsque Xerxès, découragé par la perte de la bataille de Salamine, rentra en Asie. Il paraît qu'alors Mardonius fit preuve d'autant de prudence que de sagesse dans les mouvem. milit. qu'il fit opérer à son armée. Cepend. il fut vaincu à Platée par Pausanias et 110,000 Grecs, quoiqu'il fût à la tête d'une armée considérable; et lui-même resta sur le champ de bataille, l'an 379 av. J.-C.

MARDUEL (JEAN), pieux ecclés., né près de Lyon en 1699, mort en 1787, curé de St-Roch à Paris, signala pendant 40 ans dans cette paroisse son zèle et sa bienfaisance, s'appliqua surtout à l'instruction de la jeunesse, fonda pour elle des écoles chrét., assura des secours pour payer des apprentissages dans les arts mécaniques analogues au goût des élèves ou de leurs parens, et consacra une partie de sa fortune à réparer et à décorer son église, dont il fit l'une des plus belles basiliques de la capitale.

MARE (GUILLAUME de LA), en latin *Mara*, poète latin de la fin du 15e S. et du commencem. du 16e, né d'une famille noble du Cotentin en Normandie, mort vers 1520, chanoine et trésorier de la ville de Coutances, a laissé deux poèmes singuliers qui traitent à peu près de la même matière; l'un intit. *Chimæra*, Paris, 1514, in-4, et l'autre *de tribus fugiendis, Venere, Ventre et Plumâ*, ibid., 1512, in-4.

MARE (PHILIBERT de LA), savant littérat., né à Dijon en 1615, fut conseiller au parlem. de Bourgogne, donna tous ses loisirs à la culture des lettres, reçut de Louis XIV le cordon de l'ordre de Saint-Michel, et m. dans sa patrie en 1687. Il avait travaillé pend. 50 ans à réunir tous les ouvr. impr. et MSs. relatifs à l'histoire de Bourgogne. Cette collection a été dispersée, mais les MSs. ont été acquis pour la biblioth. du roi. On a de Ph. de La Mare: *Commentarius de Bello burgundico* (année 1636), Dijon, 1641, in-4; *Elenchus operum Leon. Aretini*, ib., 1653, in-4; *de Vitâ et Moribus G. Philandri*, *epistola ad cardin. Barberinum*, ibid., 1667, in-4 et in-8; *historicorum Burgundiæ Conspectus*, ib., 1689, in-4; *Hub. Langueti Vita*, Halle, 1700, in-12, pub. par les soins de J.-P. Ludwig, profess. à l'univ. de cette ville. Il a laissé en outre de nomb. MSs. dont on a la liste dans la *Biblioth. de Bourgogne*, et quelq. *lettres* ins. dans les *Epist. claror. vir.* de Burmann et dans les œuvres de Gassendi.

MARE (NICOLAS de LA), proc., puis commiss. au Châtelet, né en 1639 à Noisy-le-Grand, près de Paris, ville où il m. en 1723, avait été conduit à Rome dans sa jeunesse par un goût très-vif pour l'étude, et il en rapporta, avec des notions étendues sur les monumens historiques de l'antiquité, une grande aptitude pour les recherches. Le président Lamoignon, qui avait conçu le projet de réunir en un code les règlemens de police du royaume, l'employa à ce travail, et lui facilita les moyens de l'exécuter. Mais La Mare perdit son protect. avant l'achèvem. de son ouv., dont les deux prem. vol. parurent en 1705 sous le tit. de *Traité de la police, où l'on trouve l'histoire de son établissement*, etc., in-fol.; les t. 3 et 4, avec une réimp., où div. supplémens ont été refondus, furent pub. par Leclerc du Brillet, qui y mit la dern. main, et plaça en tête du dern. l'*éloge* de l'aut., Paris, in-fol., 1722-38. Ce grand ouv. a été refondu par Désessarts dans son *Dict. univ. de Police*, et il en existe un extrait par Freminville sous le titre de *Traité de la Police*.

MARE (L.-H. de LA), agronome, né en Normandie vers 1730, s'est montré le défenseur des nouvelles pratiques dans la culture et l'assolement des terres; on ignore l'époque de sa mort, mais on connaît de lui: *Défense de plus. ouvr. sur l'Agriculture*, en réponse au *Manuel d'Agriculture* de La Salle de L'Etang, Paris, 1765, in-12; une édit. augm. du *Dictionn. agronomique* de Chomel, Paris, 1767, 3 v. in-fol. Il a eu part au *Traité des pêches* de Duhamel du Monceau. Il ne faut pas le confondre, ainsi que l'ont fait plusieurs biographes, avec le personnage suiv. — MARE (Pierre-Bernard La), né à Barfleur en 1753, fut d'abord traduct. en sous-œuv. pour Letourneur (*v.* ce nom), qui pub. sous son propre nom, sans doute après les avoir retouchées, les trad. des jeunes gens qu'il employait. En 1792 La Mare fut nommé commissaire civil aux Iles-sous le-Vent, puis secrét.-gén. du ministère des relat. extérieures, secrét. d'ambassade à Constantinople, et enfin consul à Varna. Il m. à Bucharest (en Valachie) en 1809. On a de lui les traduct. de plus. romans et autres ouv. anglais, tels que: *Mathilde*, ou *le Souterrain*, 1786, 3 v. in-12; *Herbert*, ou *les Mariages*, 1787, 3 v. in-12; *le Moine* (en société avec MM. Benoît et Després), 1797, 4 vol. in-12; *le Cultivateur anglais*, etc., d'Arthur Young (avec MM. Benoît et Billecoq), 1800-1802, 18 v. in-8. Il a encore pub. (en soc. avec M. Noël) *l'Almanach des prosateurs*, etc., 1801-1803, 3 v. in-12 (il n'a pris aucune part aux 5 v. suiv.) On lui a attribué plus. trad. (*Voyages de Damberger*, *Voyage de Sophie en Prusse* et *St-Julien*) qui sont de L.-H. de La Mare. — MARE ou MARRE (N. La), né à Quimper vers 1708, prit d'abord l'habit ecclésiastique, et le quitta ensuite, obtint un emploi dans les fourrages de l'armée française pendant la campagne de 1741 en Allemagne, et m. en 1746 à Egra d'un accès de fièvre chaude. On a recueilli la plupart des écrits composés par lui sous le tit. d'*Œuv. diverses de La Mare*, Paris, 1763, in-12. Il avait été lié avec Voltaire, qui l'appelait *le petit La Mare*, et il pub. en 1736 une édit. de *la Mort de César* de ce poète philosophe, avec un *Avertissement* de sa composit., qui a été reproduit dans l'édition des *OEuvres de Voltaire*, 1739, 3 v. in-8. On a encore de lui un opéra intit. *Zaïde*, imp. en 1739, et qui ne se trouve point dans ses *œuvres diverses*.

MARE (PAUL-MARCEL del), théolog. ital., né à Gênes en 1734, d'une famille juive, se convertit au christianisme à l'âge de 19 ans, et, s'étant dédié à l'état ecclés., il obtint en 1787 la chaire d'écrit.-Ste à Pise. C'est dans cette ville qu'il m. en 1824. Controversiste de l'école janséniste, del Mare a pub. plus. écrits qu'a frappés l'*Index* pontifical de Rome, entre autres un traité *de Locis theologicis*, 1789. Il avait aussi défendu le fameux *Catéchisme universel* de Gourdin dans un ouvrage int. *six Lettres de Final.* Vers la fin de sa vie, il adhéra lui-même à la condamnation de ses opinions. M. Baraldi a consacré une *Notice* à del Mare dans ses *Mémoires de religion et de morale*, Modène, 1822, 1824.

MARÉCHAL (GEORGE), chirurg. français, né à Calais en 1658, fit ses études à Paris, y fut reçu maître en chirurgie, acquit une gr. réputat. dans la pratique de son art, et particulièrem. dans l'opérat. de la taille. Devenu chirurg. en chef de l'hôpital de la Charité, il succéda ensuite à Félix de Tassy (*v.* ce nom) dans la place de prem. chirurg. de Louis XIV, occupa le même poste sous Louis XV, et mourut en 1736. On trouve de lui un gr. nomb. d'*Observ.* intéressantes de chirurgie pratique dans les *Mém.* de l'acad. royale de chirurgie, dont il avait sollicité l'établissement en 1731. On trouve aussi son *Eloge* dans ce recueil.

MARÉCHAL (lord). V. KEITH.

MARÉCHAL (PIERRE-SYLVAIN), litt., poète et sophiste, né à Paris en 1750, débuta dans la carrière des lett. par quelq. pièces dans le genre pastoral, et qu'il souscrivit du nom de *Berger Sylvain*. Il obtint ensuite la place de sous-bibliothécaire du collége Mazarin, et pub. en 1781 un second recueil de vers sur des sujets plus graves que les premiers. Cette publicat. fut suivie d'un écrit intitulé : *Livre échappé au déluge*, parodie indécente du style des prophètes, et qui lui fit perdre sa place de sous-bibliothécaire. En 1788 il fut enfermé dans une maison de correction pour avoir fait paraître sous le titre d'*Almanach des honnêtes gens*, un calendrier dans lequel il avait substitué aux noms des saints ceux des hommes les plus célèbres des temps anciens et modernes (*v.* sur cet ouvr. le n° 473 du *Dictionn. des Anon.*). Sylvain Maréchal embrassa avec chaleur les principes de la révolut., et donna dans les excès qui signalèrent les années 1793 et 1794 ; mais on lui doit la justice de dire qu'il ne fut point persécuteur; et, bien qu'il professât hautem. l'athéisme, il rendit des services importans à plus. ecclés., ainsi qu'à des royalistes. Sous le gouvern. directorial, et dans les prem. années du consulat, il pub. de nouveaux ouv., conformes à ses principes de morale, et m. en 1803 à Montrouge, où il s'était retiré depuis 1798. Sylvain Maréchal a beaucoup écrit, mais nous nous bornerons à indiquer les princip. de ses ouv., dont on trouvera la liste complète dans la *notice* qu'il a donnée lui-même sur sa vie et ses ouvr. (*Recueil des Poésies philos. du XVIII*[e] *S.*), ainsi que dans le *Dictionn. des Anon.* : *Bergeries*, Paris, 1770, in-12 ; *l'Age d'or, recueil de Contes pastoraux*, ibid., 1782, in-18 ; *le Livre de tous les âges*, ou *le Pibrac moderne*, 1779, in-12 ; *Fragm. d'un poème moral sur Dieu*, 1781, in-8, réimp. en 1798 sous ce tit. : *le Lucrèce franç. ; Livre échappé au déluge*, etc., Paris, 1784, in-12, trad. en allemand, Munich, 1786; *Voyages de Pythagore en Egypte, dans la Chaldée*, etc., ibid., 1799, 6 vol. in-8 ; *Histoire universelle en style lapidaire*, Paris, 1800, gr. in-8; *Dictionnaire des Athées*, Paris, 1800, in-8, très-rare (Lalande y a ajouté un supplém. de 120 pag. qui est devenu plus rare encore) ; *Pour et contre la Bible*, ibid., 1801, in-8. S. Maréchal a fourni des articles aux *Révolut. de Paris*, pub. par Prudhomme.

MARELIUS (NILS), géographe suédois, né en 1706, m. en 1791, était direct. du bureau d'arpentage à Stockholm lorsqu'il entreprit plus. voyages longs et pénibles pour reconnaître les montagnes, les fleuves et les gisemens de terrains depuis la Scanie jusqu'en Laponie. Il pub. à son retour un *Mém.* sur la direct. des montagnes entre la Suède et la Norwége, une *Descript.* du lac Melar, des cartes nouvelles de plus. provinces, et des *Observ.* insérées dans les *Memoires* de l'acad. des sciences de Stockholm, dont il était membre. On peut lire le détail de ses trav. géogr. dans les *Archives génér. de la littérature suedoise* pub. par Ludeke, en allem.

MARENGO (bataille de), l'une des plus glorieuses journées qui ont préparé l'élevat. suprême de Bonaparte, a reçu son nom d'un hameau du Milanez, situé à 2 lieues E. S. E. d'Alexandrie. L'armée franç. dite *de réserve*, commandée par le prem. consul en personne, y remporta sur les Autrichiens aux ordres du lieut.-gén. Mélas une victoire décisive le 25 prairial an VIII (14 juin 1800). Après 12 heures de manœuvres et de combats, le succès de cette brillante action était encore incertain : il s'y fit de part et d'autre des prodiges d'intrépidité, et le carnage fut grand. Le général Berthier, qui y commandait comme général en chef sous les ordres immédiats de Bonaparte, porte, dans la *Relation* qu'il a donnée de cette mémorable bataille (Paris, an XIV=1815, in-8 et in-4), les pertes des Autrichiens à 4,500 morts, 8,000 blessés et 7,000 prisonniers ; toutefois il se peut que cette supputation soit exagérée : les Français, suiv. lui, n'eurent que 1,100 hommes tués, 3,600 blessés et 900 prisonniers. Quoiqu'il en soit, la journée de Marengo eut pour résultat de replacer l'Italie au pouvoir de la républ. franç., et de relever sa fortune milit., non moins compromise alors que la sécurité intérieure de l'état. Chefs et soldats eurent une égale part à la gloire de cette journée ; mais parmi ceux des prem. qui y contribuèrent avec le plus d'éclat on doit distinguer Desaix, dont le trépas mêla des cyprès aux palmes du triomphe ; Champeaux, dont la mort fut immédiatem. vengée par son intrépide cavalerie ; Lannes, Murat, Victor, Gardanne, Chambarlhac, Garrat-St-Cyr, Bessières, Boudet, Kellermann, Rivault, Watrin, etc., etc. Outre l'ouvrage du général Berthier, on peut consulter l'excellent *Précis des évènemens militaires*, du général Masth. Duma, le tom. 13 des *Victoires et Conquêtes*, etc., etc.

MARES (DES). V. CHAMPMESLÉ et DESMARES.

MARESCALCO. V. BUONCONSIGLIO.

MARESIUS. V. DESMARETS.

MARET (HUGUES), méd., né à Dijon en 1726, acquit de bonne heure de la réputat. dans son art, s'appliqua avec succès à la chimie, donna une impulsion nouvelle à l'académie de sa patrie, et m. victime de son dévouement en arrêtant les ravages d'une fièvre pestilentielle qui s'était manifestée dans un village près de Gray en Franche-Comté en 1785. Il était médecin des états de Bourgogne pour les épidémies, censeur royal, corresp. de l'acad. des sciences, memb. de plus. autres acad. nationales et étrangères, et secrét. perpétuel de celle de Dijon, dont il a pub. l'hist. en tête du *Recueil* de cette société sav. On a encore de lui un gr. nomb. de *Mémoires*, *Dissertat. et observat.* sur des matières médicales et physiques, des *Eloges académiques* insérés dans le *Recueil* de l'acad. de Dijon, dans la *Gazette de Santé*, etc. Il a eu part avec Guyton de Morveau et Durande à la rédaction des *Elemens de chimie théorique et pratique*, Dijon, 1777, 3 vol. in-12; et il a fourni plus. articles dans l'ancienne *Encyclopédie*. Il avait été chargé de la rédaction du dictionnaire de pharmacie dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke ; mais il n'a pu donner que l'article *acide méphytique*. — Jean-Philibert MARET, oncle du précéd., chir.-major de l'hôpital-général et pensionnaire de l'acad. de Dijon, mort dans cette ville en 1705, a laissé des *Mém.* et *Observ.* insérés dans le *Recueil* de la même académie. Son *Eloge* a été publié par H. Maret, Dijon, 1781, in-8.

MARETS (des). V. DESMARETS et MAILLEBOIS.

MARETTES (des). V. LEBRUN.

MARGARIT. V. MARGUERIT.

MARGARITONE, peintre ital., né à Arezzo en 1212, m. dans cette même ville en 1289, tenait le prem. rang entre les peintres imitat. des Grecs du Bas-Empire, avant que la renommée de Cimabué et de Giotto (*v.* ces noms) eût effacé celle de tous leurs contempor. On conserve encore une *Madone* et un *Christ* peints à fresque dans l'église de Saint-François d'Arezzo, et un *St François* dans le couvent de Sargiano, près de cette ville. Cet artiste, comme tous ceux de son temps, cultivait aussi l'architect. et la sculpt. Il construisit dans sa patrie une cathédrale sur les dessins de Lapo. Les deux portr. (l'un en marbre, l'autre peints à fresque) de Grég. X, qui se trouvent sur le mausolée de ce pape à Arezzo, sont égalem. de Margaritone, et passent pour ce qu'il a produit de plus parfait. V., pour plus de détails sur cet artiste, sa *vie* dans Vasari.

MARGERET (N.), voyageur français, né dans le 16[e] S., servit d'abord sous les drapeaux de Henri IV contre les ligueurs, passa ensuite en Transylvanie, en Hongrie, en Pologne, entra au service de Borisgodounof, czar de Moscovie, puis

à celui du succ. de ce prince, Dimitri ou Demetri (Grégoire Otrepieff: *v.* l'art. des faux DEMETRIUS, pag. 826-27 de ce Dictionn.), qui lui donna le commandement d'une compagnie dans ses gardes : il revint en France après la m. de ce dern., fit le récit de ses voyages et aventures à Henri IV; et, sur l'invitat. de ce monarque, il pub. : *Etat présent de l'empire de Russie et grand-duché de Moscovie, avec ce qui s'y est passé de plus mémorable depuis l'an 1590 jusqu'en* 1606, Paris, 1607, in-8, ib., 1669, in-12 : ouv. curieux et qui a été consulté par plusieurs historiens.

MARGGRAFF (GEORGE), méd. et voyageur allem., né à Liebstaedt (Misnie) en 1610, passa au service du comte de Nassau, gouvern. des établissemens hollandais dans l'Amérique méridionale, visita les contrées voisines des côtes, depuis Rio-Grande jusqu'au sud de Fernambouc dans le Brésil, entreprit ensuite un voyage en Guinée, et m. dans cette contrée d'Afrique en 1644. Une partie des observations qu'il avait recueillies ont été pub. par J. de Laet, avec celles du médecin Pison que Marggraff avait accompagné au Brésil, sous ce titre : *G. Pisonis de Medicinâ brasiliensi lib. IV; G. Marggravii Historiæ rerum naturalium Brasiliæ lib. VIII*, Amsterdam, 1648, in-fol., fig. On trouve de plus dans ce vol. un autre écrit de Marggraff, intit. : *Tractatus topographicus et meteorologicus Brasiliæ*, etc. Plumier a nommé *Marggravia* un arbrisseau grimpant des Antilles, dont on a fait le type d'une famille nouvelle de plantes. — Son frère Christian, né à Liebstaedt, en Misnie, fut doct. de la faculté de médecine à Franeker, en 1659, et occupa à Leyde la chaire de pathologie jusqu'à sa mort arrivée en 1687. On a de lui deux traités, imprimés d'abord séparément, réunis ensuite et publiés sous ce titre : *Opera medica duobus libris comprehensa*, etc., Amsterd., 1715, in-4.

MARGGRAFF (ANDRÉ-SIGISMOND), chimiste allem., né à Berlin en 1709, fut membre de l'acad. royale de cette ville, directeur de la classe de physique, associé de l'acad. des sciences de Paris, et m. en 1782. On lui doit des découvertes précieuses en chimie, en métallurgie. C'est lui qui le prem. a extrait la potasse du tartre et du sel d'oseille, a prouvé qu'on pouvait retirer avec avantage le sucre de la betterave, et a trouvé l'acide formique. Ses nombreux opuscules, presque tous écrits en français, et insérés, soit dans les *Mémoires* de l'acad. de Berlin, soit dans les *Miscellanea berolinensia*, ont été réunis par J.-G. Lehmann, en 2 vol. in-8, Berlin, 1761-67, et trad. en allem. dans les *Récréations minéralogiques*, Leipsig, 1768, tom. 1er.

MARGON (GUILLAUME PLANTAVIT DE LA PAUSE, abbé de), littérateur médiocre, né en Languedoc, près de Béziers, vers la fin du 17e S., vint de bonne heure à Paris, et s'y fit connaître par quelq. écrits satiriques qui annonçaient moins de talent que de méchanceté. Les propos indécens qu'il se permettait contre les personnes les plus respectables le firent exiler aux îles de Lérins ou de Ste-Marguerite, puis enfermer au château d'If d'où il ne sortit que pour entrer dans un couvent de bernardins. Il ne se conduisit pas mieux dans cette retraite que dans le monde, et il m. en 1760, détesté de tous ceux qui l'avaient connu. Les écrits qu'il a publ. sont tous tombés dans un juste oubli. Nous citerons seulement : *le Jansénisme démasqué*, Paris, 1715, in-12; *Lettres de Fitz-Moritz sur les affaires du temps*, Rotterdam, 1718, in-12: *Mémoire du duc de Villars*, La Haye, 1734, 3 vol. in-12; *Mém. du maréch. de Berwick*, Londres (Paris), 1737, 2 vol. in-12; *Mém. de Tourville*, 1742, 3 vol. in-12. Il avait aussi publ. quelques *brevets de la calotte*, recueillis dans les *Mémoires pour servir à l'Hist. de la Calotte*, Moropolis (Paris), 1739, 4 vol. in-16.

MARGOTTI (LANFRANC), card., né vers le milieu du 16e S. à Parme, fut secrét. des papes Clément XI et Paul V, et jouit à un haut degré de leur confiance. On cite de lui : *Lettere scritte per lo più ne' tempi di papa Paolo V à nome del card. Borghese*, in-4, Rome, 1627, Venise, 1633, et Bologne, 1697.

MARGUENAT. V. LAMBERT.

MARGUERIN. V. BIGNE.

MARGUERIT ou MARGARIT (BÉRENGER), général espagnol, que l'historien de Saladin appelle le *Roi de la mer* et le *Nouveau Neptune*, fut chargé, en 1188, par Guillaume II, roi de Sicile, de conduire une flotte au secours de Tyr, vivement pressé alors par Saladin. Il incendia plusieurs bâtimens ennemis, et parvint à faire lever le siége au soudan, qui n'eut que le temps de regagner quelques navires qui lui restaient et de s'enfuir. — MARGUERIT (Jean), card. espagn., m. à Rome en 1484, fut successivem. évêq. d'Elne, puis de Girone, et ensuite de Patti en Sicile, reçut la pourpre de Sixte IV en 1483, et fut nommé chancel. d'Aragon pour avoir apaisé les troubles qui agitèrent la Catalogne sous le règne de Jean Ier. On a de lui une *histoire* d'Espagne, depuis l'arrivée d'Hercule dans la péninsule jusqu'à la naissance de J.-C., imprimée à Grenade en 1545, sous le titre de *Paralipomenon Hispaniæ*, et insérée par le P. André Schott dans le prem. vol. (p. 7-120) de l'*Hispania illustrata*, Francfort, 1603, in-fol. L'auteur y est nommé par erreur *Margarin* —MARGUERIT (Pierre), voyageur espagnol, s'embarqua pour les Indes, en 1492, sur la flotte commandée par Christophe Colomb, avec lequel il eut quelques différens qui l'obligèrent à s'en séparer. Quelques aut., notamment Blasius, ont prétendu qu'il découvrit l'île Marguerite, et lui donna son nom; d'autres veulent que cette île ait reçu le nom de *Marguerite* à cause des perles qu'on trouve sur ses côtes. — Don Joseph de MARGUERIT et de BIVRE, marquis d'Aguilar, seigneur de Castel-Empourdan, lieu. tenant-général des armées du roi Louis XIII, m. en 1685, rendit d'assez grands services à la France contre l'Espagne, sa patrie, dont il s'était séparé lors du soulèvement de la Catalogne et de la guerre civile de 1640, qui en fut la suite. Il enleva la vallée d'Aran aux Espagnols, leur prit Castel-Léon en 1646, soutint un siége de 15 mois dans Barcelone, et 5 ou 6 jours avant la capitulation, se sauva dans un frêle esquif au travers de l'armée navale des ennemis en 1654. Il perdit en Espagne tous ses biens, qui étaient considér., et fut seul excepté d'une amnistie accordée à ceux qui avaient trahi leur pays.

MARGUERITE (STE), reine d'Ecosse, épouse de Malcolm III, née en Hongrie l'an 1046, avait suivi en Ecosse son frère Altheling. Tendrem. attachée à son époux, dont ses vertus embellirent le règne, elle ne put survivre à sa perte et à celle de son fils, tués le même jour sur le champ de bataille, et elle m. 3 jours après en 1093. L'Eglise célèb. sa fête le 10 juin. Thierri, moine de Durham, a écrit la *vie* de cette Ste reine, qui fut canonisée en 1251.—Les détails hist. manquent sur les autres saintes du même nom, dont la plus connue est une vierge et martyre du 3e S., patrone de Crémone, et que l'on croit d'Antioche en Pisidie. Sa fête est célébrée le 20 juillet.

MARGUERITE, reine de France, fille aînée de Raimond Bérenger III, comte de Provence, fut mariée en 1234 à Louis IX, dont elle fit le bonheur par ses vertus, et qui de son côté lui témoigna toujours la plus vive tendresse, malgré les efforts constans et quelquefois barbares de la reine Blanche pour séparer ces deux époux et empêcher sa bru de prendre de l'ascendant sur le roi. Marguerite ayant accompagné son époux dans l'expédition d'Egypte, se trouva assiégée dans Damiette par les Sarasins; elle était enceinte et n'avait plus d'espoir d'être se-

courue; c'est alors qu'elle pria un vieux chevalier de lui couper la tête si la ville était prise, et que celui-ci lui répondit : « *J'y avais déjà pensé.* » Elle sortit cependant de Damiette avant la reddition de cette place, et quand la mort de Blanche rappela Louis dans ses états, elle y revint avec lui, et, sans prendre part au gouvernement, lui donna souvent d'utiles conseils. La France lui doit d'avoir empêché le saint et grand roi de renoncer au trône. Après la mort de son époux, elle vécut dans la retraite et multiplia les fondations pieuses. Elle m. en 1295 à Paris, dans le couvent des religieuses de Ste-Claire, qu'elle avait fondé. Elle avait donné onze enfans à Louis IX.

MARGUERITE, fille de Jacques Ier, roi d'Ecosse, et prem. femme du dauphin de France, depuis Louis XI, fut fiancée en 1428 à ce prince, à peine âgé de 5 ans, et lorsque elle-même n'en avait que 3. Au bout de huit années le mariage fut conclu à Tours, malgré les Anglais, qui après avoir voulu vainement s'opposer à cette détermination du roi Jacques, essayèrent d'enlever la jeune princesse. Elle put regretter de n'avoir pas été enlevée, car elle n'obtint de son époux ni égards, ni affection, et m. à Châlons en 1444, du chagrin profond que lui causèrent d'infâmes calomnies. Ses dernières paroles furent : *Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus.* Cette princesse réunissait à une rare beauté un esprit très-cultivé et le goût ou plutôt la passion des lettres. (Voy. Alain Chartier).

MARGUERITE DE VALOIS, dont le vrai nom était Marguerite d'Angoulême, fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et sœur du roi François Ier, né à Angoulême en 1492, m. au château d'Odos dans le pays de Tarbes, en 1549, fut la princesse la plus accomplie de son siècle, et l'ornement de la cour de France par sa beauté, sa douceur, son esprit éclairé et l'élégance exquise de ses manières. François Ier la chérissait tendrement et l'appelait sa *Mignonne* et la *Marguerite des Marguerites.* Il lui confia même plus. négociations importantes. Elle avait aussi pour lui la plus tendre affection et sut la lui prouver pend. sa captivité, en se rendant à Madrid pour lui prodiguer des soins et des consolations, et traiter de sa rançon avec l'astucieux Charles-Quint. Veuve depuis 1525 de Charles IV, duc d'Alençon, prem. prince du sang, qu'elle avait épousé en 1509, elle se maria en 1527 à Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle eut un fils m. en bas âge, et Jeanne d'Albret, qui fut la mère de Henri IV. Elle fit beauc. de bien à la Navarre; mais la protection qu'elle accorda aux novateurs donna lieu d'élever des doutes sur ses opinions religieuses; le peuple murmura, la Sorbonne la déclara hérétique, et les professeurs du collége de Navarre à Paris eurent l'audace de l'exposer sur leur théâtre à la risée publique. Elle était pourtant bonne catholique, et la postérité doit lui savoir gré d'une modération qui commençait dès-lors à devenir bien rare. Gaillard est celui de tous les historiens qui nous semble avoir fait le portrait le plus fidèle de cette princesse (*v.* son *Histoire de François Ier*). C'est à tort qu'on a soupçonné ses mœurs de ne pas être très-pures, parce que l'on trouve dans ses *Contes*, le plus connu de ses écrits, une liberté qui approche trop souvent de la licence. Il faut se souvenir que c'était-là le bon ton de la cour et le langage des honnêtes gens, et que son style est encore plus décent que celui de quelques sermons du temps. On a de cette femme aimable et spirituelle : *l'Heptaméron* ou les *Nouvelles de la reine de Navarre*, 1558, La Haye (Chartres), 1733, 2 vol. petit in-12; Berne, de 1780 à 1781, 3 vol. in-8, avec les belles estampes de Chodowiecki; *le Miroir de l'âme pécheresse*, recueil de poésies médiocres, Alençon, 1533, in-8; Paris, même année, même format; *les Marguerites de la Marguerite des princesses*, poésies recueillies par l'un de ses valets de chambre, Sylvius de La Haye, Lyon, 1547, in-8; Paris, 1554, in-8. On conserve parmi les MSs. de la Biblioth. du Roi, 3 vol. in-fol. de ses *lettres*. *L'Hist. de Marguerite de Valois* (par Mlle de La Force), Amsterdam, 1696, 2 vol. in-12; Paris, 1719, 4 vol. in-12, est plutôt un roman qu'une œuvre historique.

MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre, fille de Henri II, née en 1552, m. à Paris en 1615, avait épousé en 1572 le prince de Béarn, dep. Henri IV, qu'elle n'aimait point et dont elle n'obtint jamais une bien vive affection. Ce fut au milieu des fêtes de ce mariage, dicté par une politique perfide, que le massacre de la St-Barthélemi fut résolu. Marguerite nous apprend elle-même dans ses *Mémoires* qu'elle faillit être une des victimes de cette nuit fatale. Lorsque le roi de Navarre parvint à s'échapper de la cour, il était déjà si mal avec son épouse, qu'il partit sans la voir; mais elle alla le rejoindre, non sans avoir éprouvé de grandes difficultés de la part de son frère Henri III et de Catherine de Médicis. Elle fut reçue en triomphe dans le Béarn, et vécut en assez bonne intelligence avec son époux pendant 5 ans. Un secrétaire du roi brouilla tout par son intolérance envers de pauvres paysans qui venaient assister aux cérémonies du culte catholique dans la chapelle de la reine. Celle-ci indignée se retira à la cour de France où sa conduite ne fut pas, à beaucoup près, exempte de reproches. Perdue de réputation et criblée de dettes, elle accéda au désir de son mari, devenu roi de France, lorsqu'il voulut faire casser leur mariage, mais ce fut pour avoir une pension et payer ses créanciers. Retirée en Auvergne, elle fut ramenée à Paris en 1605 par le besoin d'agitation, et désespéra encore le bon Henri par ses désordres et ses folles dépenses : l'âge n'avait point mûri sa tête. On doit admirer toutefois qu'elle ait sut allier à cette extrême dissipation le goût des études sérieuses. Elle a laissé des *poésies* très-agréab. pour le temps et des *Mémoires* très-curieux qui ont été publiés par Mauléon de Granier, Paris (Hollande), 1658 et 1661, in-12. Godefroy en a donné aussi une édit., Liége, 1713, in-8. Mongez, chanoine régulier, a écrit l'*hist.* de cette princesse, 1777, in-8.

MARGUERITE D'ANJOU, reine d'Angleterre, fille de René, dit *le Bon*, roi titulaire de Sicile, née en 1425, m. en France en 1482, avait épousé en 1443 Henri VI qui régnait en Anglet. sous l'impérieuse tutelle du duc de Glocester, son oncle. Elle devait ce mariage brillant à un parti redoutable qui espérait trouver en elle un appui contre le duc, et elle s'empressa de répondre à cette confiance, en se mettant à la tête du complot tramé par le comte de Suffolk, le card. de Winchester et l'archevêque d'York. Bientôt l'oncle du roi, naguère si puissant, fut jeté dans une prison où le lendemain il fut trouvé mort. Ce meurtre excita la compassion et la colère du peuple. Quelque temps après l'on sut que le Maine était rendu à la France (c'était-là une des conditions secrètes du mariage de Marguerite), et l'on vit Charles VII reconquérir la Normandie et la Guienne. Le mécontentem. devint alors général et terrible : un prétendant à la couronne parut; c'était Richard, duc d'York, qui venait réclamer les droits de sa branche, usurpés par celle de Lancastre. Henri tomba à la même époque dans une imbécillité complète, et la reine crut devoir désarmer Richard en le faisant déclarer protecteur du royaume. Mais de nouveaux sujets de mécontentement portèrent ce prince à reprendre les armes. Les deux partis se rencontrèrent à St-Alban's dans l'Hertfordshire en 1455, et là fut versé le prem. sang dans cette longue et cruelle guerre de la rose blanche et de la rose rouge. Richard, maître par le sort du combat de la personne de Henri, se contenta néanmoins de son prem. titre de protecteur; mais il s'assura l'assistance du comte

de Warwick, le *Faiseur de rois*, qui livra bataille à la reine à Northampton, en 1460, la défit complètement et s'empara encore une fois de l'imbécile monarque. Bientôt Marguerite, plus heureuse, remporta près de Wackefield une victoire qui coûta la vie au protecteur. Mais son fils, deux mois après, se fit proclamer roi sous le nom d'Edouard IV, et soutenu encore par le comte de Warwick, força la reine de chercher un asile en France. Elle n'obtint de Louis XI qu'un faible secours, reparut dans l'arène des combats, malgré tous les obstacles, et vaincue de nouveau à Hexham, dans le Northumberland, en 1463, retourna en France à travers mille dangers. Au bout de 6 ans elle put espérer un moment de ressaisir la couronne. Le comte de Warwick, cédant au ressentiment d'un outrage, offre son épée à Marguerite, oblige Edouard à s'enfuir en Hollande, et bientôt apprenant qu'il reparaît en Angleterre, vole à sa rencontre et trouve la mort dans la plaine de Barnet en 1471. Marguerite débarquait le même jour à Weymouth avec le prince de Galles, son fils, âgé de 18 ans. Un moment ébranlée et presque découragée, elle se décida pourtant à déployer encore une fois l'étendard de Lancastre, fut battue à Tewksbury en 1471, et tomba au pouvoir de son ennemi. Le trône fut perdu pour elle à jamais; elle recouvra la liberté par le traité d'Amiens (1475), après avoir vu massacrer son fils et son époux, et vint passer le reste de ses jours en France. Cette héroïne, digne d'un meilleur sort, avait soutenu dans 12 batailles rangées les droits de sa maison. L'abbé Prévost a écrit une *Hist. de Marguerite d'Anjou*, remplie d'erreurs, de digressions superflues et de discours supposés; elle doit être rangée dans la classe des rom. hist. On a représenté en 1826 à l'Odéon un drame lyrique en 3 actes intit. *Marguerite d'Anjou*, trad. de l'italien par M. T. Sauvage.

MARGUERITE D'YORK, sœur d'Edouard IV, devenue veuve de Charles-le-Téméraire, se fixa en Flandre, d'où elle suscita des entraves à l'affermissement du pouv. de Henri VII, son neveu, en encourageant les menées de l'imposteur Simnel et de Perkin Warbeck. On la nommée *la Junon* du roi d'Angleterre.

MARGUERITE D'AUTRICHE, princesse célèbre par ses malheurs et par la fermeté de son caractère, ainsi que par l'influence qu'elle a exercée sur les évènemens politiques de son temps, née à Gand, en 1480, de l'emper. Maximilien Ier et de Marie, héritière de Bourgogne, m. à Bruxelles en 1530, fut d'abord fiancée, en 1483, au dauphin (Charles VIII), qui la renvoya à son père en 1491, lorsqu'il obtint la main d'Anne de Bretagne. Elle épousa successivement en 1497, l'infant d'Espagne, fils de Ferdinand et d'Isabelle, et, en 1501, Philibert-le-Beau, duc de Savoie, qu'elle eut encore la douleur de perdre, après 4 ans de l'union la plus heureuse. Veuve pour la seconde fois à l'âge de 24 ans, elle résolut de ne pas former de nouveaux lieus. Maximilien reconnu en 1506 tuteur du jeune Charles-Quint, son petit-fils, nomma Marguerite gouvernante des Pays-Bas, et lui abandonna la jouissance du comté de Bourgogne et du Charolais. Elle assista en qualité de plénipotentiaire aux conférences de Cambrai et conclut le traité de 1508 avec le card. d'Amboise, ce qui ne l'empêcha pas de susciter sourdement des ennemis à Louis XII, puis à François Ier. Ce fut elle qui détermina le roi d'Angleterre à entrer, en 1515, dans une nouvelle ligue contre la France, et qui conclut, en 1529, avec la duchesse d'Angoulême (Louise de Savoie), le traité qui fut si avantageux à l'Autriche. Ce fut le dernier acte important de sa vie. L'on doit dire que sous son administration l'agriculture et les arts firent des progrès remarquables dans les Pays-Bas. Elle aima les lettres et protégea les savans. La Bibliothèque du roi possède un recueil MS. de ses *Chansons*; et l'on trouve plus. de ses lettres dans le *Recueil des lettres de Louis XII*. Voy. pour plus de détails le *Mémoire historique sur la Biblioth. de Bruxelles*, par La Serna-Santander (1809, in-8), et la *Couronne margaritiq.*, par Jean Lemaire de Belges.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, reine de Navarre, fille de Robert II, duc de Bourgogne, et petite-fille de St-Louis par sa mère, fut fiancée à Louis-le-Hutin en 1299 et mariée en 1305. Convaincue d'adult., elle fut rasée et enfermée au Château-Gaillard, où elle périt étranglée peu de temps après, par ordre de son mari, à l'âge d'environ 25 ans. Cette princesse joignait malheureusement à une beauté peu commune et à beaucoup d'esprit un goût trop vif pour les plaisirs. — Elle avait eu de Louis-le-Hutin une fille nommée Jeanne, née en 1312, m. à Conflans près Paris en 1349, qui fut mariée en 1317 à Philippe, comte d'Évreux, et succéda au trône de Navarre, après la mort de Charles-le-Bel, son oncle. Cette princesse, loin d'imiter sa mère, fut un modèle de vertu.

MARGUERITE, reine de Norwége, de Danemarck et de Suède, surnommée la *Sémiramis du Nord*, fille de Valdemar III, roi de Danemarck, née à Copenhague en 1353, montra dès son enfance une force d'esprit et de caractère qui fit dire à son père que la nature s'était trompée en la faisant naître femme. Elle épousa en 1363, non sans de grandes difficultés, Haquin, roi de Norwége, qui venait d'être couronné aussi roi de Suède. Mais les Suédois, mécontens de ce mariage, déposèrent Haquin, élurent à sa place Albert de Mecklenbourg, et bientôt éclata entre le nouveau roi et le monarque dépossédé une guerre qui fut terminée en 1370 (*v.* HAQUIN VII et MAGNUS-SMEK). Quatre ans après, Valdemar étant mort, Marguerite, malgré tous les obstacles, fit proclamer Olaüs son fils, roi de Danemarck, en 1376, et se fit donner la régence du royaume. A la mort de son époux, en 1380, elle se fit donner égalem. la régence de Norwége, et dès-lors sans doute elle jeta ses vues sur la Suède, qu'Albert était incapable de gouverner. Attaquée par ce prince en Scanie, elle le défit, dédaigna de le poursuivre, et remettant sa vengeance à un autre temps, elle s'occupa de rentrer dans la possession de la Scanie engagée par son père aux villes anséatiques pour 15 ans, et de détacher entièrement ces villes de la Suède, en favorisant leur commerce. Elle put songer alors à l'accomplissement de ses gr. projets. Son fils Olaüs étant mort en 1387, elle eut d'abord à punir un aventurier qui, sous le nom du prince défunt, cherchait à opérer une révolution. Bientôt après, elle se fit déférer la couronne de Danemarck, puis celle de Norwége; seulement, pour obtenir celle-ci, elle se crut obligée d'associer à son nom celui d'un roi, et de régler la succession. Elle choisit en 1389, un prince âgé de 5 ans, son petit-neveu Eric, fils de Vratislas, duc de Poméranie. Cepend. les Suédois, mécontens de leur roi, consentirent à la reconnaître pour reine, à condition qu'elle maintiendrait les priviléges du royaume et le défendrait contre les prétentions d'Albert. Elle remporta une victoire éclatante sur ce compétiteur près de Falkœping en Vestrogothie, et, pour achever sa ruine, conclut un traité avec Jean, duc de Mecklenbourg, qui soutenait le parti du roi, son neveu. Marguerite, maîtresse désormais des trois royaumes du Nord, après avoir fait élire son pupille, en 1396, roi de Danemarck et de Suède, sans fixer toutefois l'époque précise où elle se démettrait de la régence, songea à réunir pour toujours par un pacte solennel les peuples qui lui obéissaient, et en 1397 parut l'acte d'union, le célèbre traité de Calmar, daté du jour de Sainte-Marguerite. Elle venait de fonder une monarchie dont la grandeur et la puissance rappelaient aux peuples l'empire de Charlemagne; mais il fallait une autre main que celle d'Eric pour soutenir un

tel édifice. Aussi la reine eut-elle plus d'une fois à se repentir de son choix indigne. Tandis qu'elle rétablissait la confiance et la paix dans le peuple, qu'elle favorisait le clergé pour l'opposer à la noblesse, et qu'elle envoyait des missionnaires prêcher le christianisme en Laponie, Eric attirait sur les armes danoises, dans la guerre contre les comtes de Holstein, les prem. revers qu'elles eussent encore essuyées sous le règne de Marguerite; il faisait mourir injustem. un fidèle ministre, Abraham Broderson, et se montrait, en un mot, aussi impatient qu'incapable de régner. Marguerite, après avoir ramené les esprits aliénés par le jeune prince, et conclu une convention avec les comtes de Holstein, se disposait à retourner en Danemarck, quand elle mourut en 1412, dans le port de Flensbourg, à bord d'un vaisseau. On voit son tombeau dans la cathédrale de Roskild. Holberg, dans son *Hist. des femmes célèbres*, a donné une biographie succincte de Marguerite; et il ajoute qu'il ne connaît qu'un poème d'Erasmus Lætus, intit. *Margaritica*, où l'on trouve quelques détails sur la vie de cette princesse.

MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Savoie, fille de François Ier, née en 1523 au château de St-Germain-en-Laie, m. à Turin en 1574, avait épousé en 1559 Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, prince digne d'apprécier les vertus et les rares qualités de sa femme. Elle avait protégé en France les littérateurs et servi efficacement Ronsard, Du Bellay, Jodelle, Dorat, Remi Belleau, et surtout le chancelier Lhôpital; elle attira à l'université de Turin les jurisconsultes les plus célèbres de son temps, se fit adorer des pauvres par sa charité, et chérir de tous ses sujets qui la surnommèrent la *Mère des peuples*. Les vers composés sur sa mort ont été recueillis en 1 vol. in-8, Turin, 1575.

MARGUERITE DE SAVOIE. V. JEAN IV de Portugal.

MARGUERITE, comtesse de Richemont et Derby, fille de Jean de Beaufort, duc de Sommerset, et mère de Henri VII, roi d'Angleterre, née en 1441, m. en 1509, eut trois époux, le duc de Suffolk, Edmond Tudor et le gr. connétable lord Stanley. Placée sous la surveillance et la responsabilité de ce dern. par Richard III, lorsqu'il découvrit la conspiration du duc de Buckingham, dans laquelle était entrée la comtesse pour donner le trône à son fils, depuis Henri VII, elle sut gagner son époux et en faire l'instrument le plus puissant de la fortune du jeune prince. Marguerite fonda plusieurs colléges, favorisa les sciences et les lettres et publia elle-même quelq. ouvr. dont voici les titres: une *Traduct. du 4e livre de l'imitation de J.-C., par Gerson*; un *Règlement de costumes et d'étiquette pour les dames de la cour*. V. Walpole, *Royal Authors*, II, 156, et Nichols, *Anecdotes of Bowyer*, V, 112.

MARGUERITTES (JEAN-ANTOINE TEISSIER, baron de), littérat. médiocre, né à Nîmes en 1744, fut député de la noblesse de sa province aux états-généraux de 1789, où il s'attacha constamment aux vieux principes de la monarchie et protesta contre toute innovation. Il fut condamné à mort en 1794, comme *auteur ou complice des conspirations du Midi*. On a de lui: *Discours sur l'avènement du roi* (Louis XVI) *à la couronne*, Amsterdam, 1775, in-8; *la Révolution de Portugal*, trag. médiocre, dédiée au roi de Portugal, 1775, in-8, etc.

MARGUNIO (EMMANUEL), évêque de Cérigo, m. dans l'île de Candie en 1602, à l'âge de 80 ans, établit à Venise une imprimerie grecque, d'où sont sortis beauc. d'ouvr., et publia en grec des *Hymnes anacréontiques* estimées, Augsbourg, 1592 et 1601, in-8, et d'autres *poésies* qui se trouvent dans le *Corpus poetar. græcor.*, Genève, 1606 et 1614, 2 v. in-f.

MARIA. V. DELLA-MARIA.

MARIALES (XANTES), dominicain de Venise, m. dans cette ville en 1660, à l'âge de plus de 80 ans, enseigna quelque temps la philosophie et la théologie. On a de lui: *Bibliotheca interpretum ad univ. summam D. Thomæ*, Venise, 1669, 4 v. in-f.

MARIALVA (don JUAN COUTINHO, comte DE), l'un des plus braves chevaliers du Portugal au 15e S., issu des anciens seigneurs du comté de Léomil, servit avec distinction dans les guerres d'Alphonse V en Afrique, et fut tué à la prise d'Arzile en 1471. Alphonse, après sa victoire, se rendit à la grande mosquée, santifiée par les chapelains de l'armée, offrit à Dieu ses actions de grâce devant une croix posée sur le corps du comte de Marialva, fit mettre le jeune prince son fils à genoux, et lui dit: « Dieu vous fasse aussi bon chevalier que celui que vous voyez devant vous percé en divers endroits, pour le service de Dieu et de son prince. » — MARIALVA (don François COUTINHO, 4me comte de), frère du précéd., m. en 1529, servit aussi avec distinction dans les guerres d'Alphonse V contre Ferdinand et Isabelle de Castille, et sut se concilier la faveur des rois Jean II et Emmanuel. Possesseur d'une fortune immense qui rendait sa fille le prem. parti du royaume, il osa demander à Emmanuel d'unir son troisième fils, l'infant Ferdinand, avec cette riche héritière, nommée Guiomar. Le roi y consentit; mais l'union n'ayant pas été contractée à cause de la jeunesse des époux, le marquis de Lancaster, bâtard de Jean II, voulant s'emparer d'une si belle fortune, déclara impudemm., sous le roi Jean III, qu'il avait depuis long-temps épousé secrètem. la fiancée de l'infant Ferdinand. Le comte de Marialva, âgé alors de 70 ans, demanda justice au roi qui fit enfermer le marquis de Lancaster, et ordonna l'instruct. d'un procès dont le vieux comte ne vit point la fin. Ce ne fut qu'après sa mort que l'infant Ferdinand put épouser sa fiancée. — Le marquis de MARIALVA, grand-écuyer de la cour de Portugal, commandeur de l'ordre du Christ, etc., de la même famille que les précédens, et allié par les femmes à la maison royale de Bragance, fut chargé en 1808 d'une mission auprès de Napoléon, dans le but d'obtenir quelq. modifications aux injonct. qu'il venait de faire au gouv. portugais de rompre immédiat. avec l'Anglet. De Madrid Marialva se rendit à Bayonne, pour y signer la fameuse adresse du 27 avril 1808, où une députation de la noblesse portugaise exprimait le vœu de recevoir un roi du choix de l'empereur. Les circonstances le retinrent plus. années en France; et, après les évènemens de 1814, ce fut lui qui complimenta Louis XVIII au nom du prince des Algarves (depuis Jean VI). La même année il fut envoyé à Vienne pour demander la main de l'archiduchesse Léopoldine pour le prince de Beira, fils aîné du prince régent. On a conservé le souvenir de la magnificence que déploya le marquis de Marialva dans les fêtes qui furent célébrées à la cour de Vienne en 1817 à l'occasion de la ratification de cette demande. Il résidait en qualité d'ambassad. de Portugal près la cour de France lorsque la révolution de 1821 amena son rappel; mais il ne quitta point Paris, et y m. en 1823 d'une apoplexie foudroyante.

MARIAMNE, femme d'Hérode-le-Grand, avait inspiré à ce prince une telle passion que des envieux ayant réussi à la noircir dans son esprit en l'accusant d'infidélité, il resta inconsolable de sa perte après avoir eu la faiblesse de la faire mourir, l'an 28 avant J.-C. La fin cruelle de Marianne a fourni des sujets de tragédie à Hardi, Tristan, Nadal et Voltaire; l'ouv. de ce dern. est le seul qui se lise aujourd'hui; encore n'est-il pas resté au théâtr.

MARIANA (JEAN), jésuite et célèbre historien espagnol, né à Talavera, dans le diocèse de Tolède, en 1537, m. en 1624, avait professé la théol. à Rome pend. quatre ans, au bout desquels il en passa deux en Sicile, et fut envoyé de là à Paris, où il expliqua la doctrine de St Thomas avec succès. Mais l'affaibliss. de sa santé l'ayant forcé de renoncer à l'en-

seignement, il retourna en Espagne en 1574, se retira dans la maison des jésuites à Tolède, et composa alors les ouvr. auxquels il dut sa grande célébrité, mais aussi des critiques et des persécutions qui troublèrent le repos de sa vie. On a de lui : *Hist. de rebus Hispaniæ lib. XXX, cum append.*, Tolède, 1592, in-fol., La Haye, 1733, 4 t. in-fol., avec la continuat. du P. Jos.-Eman. Miniana, depuis 1516 où finit Mariana, jusqu'à 1609; trad. en esp. par l'aut. lui-même, Madrid, 1679, ib., Ibarra, 1780, 2 vol. in-fol.; Valence, 1783-96, 9 vol. petit in-fol.; Madrid, 1819, augmentée d'une nouvelle continuation par J. Saban y Blanco; trad. en franç. par le P. Charenton, Paris, 1725, 5 tom. en 6 vol. in-4, fig.; *de rege et regis Institutione libri tres*, Tolède, 1599, in-4 (cet ouvr., où Mariana examine s'il est permis de tuer un tyran et penche pour l'affirmative, dut une grande partie de sa célébrité à l'assassinat de Henri IV, et fut condamné au feu par arrêt du parlement de Paris en 1610); *Liber de ponderibus et mensuris*, Tolède, 1599, in-4; et avec l'ouvr. précéd., Mayence, 1609, in-8, *Tractatus septem, theologici et historici : de Adventu B. Jacobi apostoli in Hispaniam; — pro Editione vulgatâ SS. bibliorum; — de Spectaculis; — de monetæ Mutatione; — de Die mortis Christi et anno*, etc., Cologne, 1609, in-fol. (le traité *de monetæ Mutatione* fit prohiber l'ouvr. et enfermer l'auteur pendant un an); *Traité des choses qui sont dignes d'amendement en la compagnie des jésuites*, Paris, 1625, in-8. La *vie* de Mariana a été écrite par Tamaio de Vargas, et Bayle lui a consacré dans son Dictionn. un article très-intéressant.

MARIANI (ANTOINE-FRANÇOIS), jésuite et sav. littérat., né à Bologne en 1680, a laissé, entre autres ouvr., la *vie* de St Ignace de Loyola, Bologne, 1741.—MARIANI (André-François), fécond écrivain italien, né à Viterbe en 1684, m. à Rome en 1758, connaissait les langues grecque et hébraïque, et se livra à l'étude des antiquités nationales. On cite de lui : *breve Notizia delle antichità di Viterbo*, Rome, 1730; *de Etruriâ civitate*, etc.; *de Thermis taurianis*, etc.; *de antiquis Vejis et vejente Coloniâ*, etc., lesquels opuscules se trouvent tous trois dans le Journal de Rome année 1755. On trouve aussi de lui quelq. poésies grecques et lat. dans l'*Arcadum Carmina*, *pars altera*, pag. 57, Rome, 1756.

MARIANO-SANTO, médecin du 16e S., appelé par Gessner *Sancti Barolitani*, par Justus et van der Linden *M. Sanctus Barolitanus*, du nom de Barletta, sa ville natale, au royaume de Naples, paraît être le prem. qui ait pratiqué dans ce pays la lithotomie avec autant de succès que le permettait la nouveauté de l'opération. On a de lui : *de Lapide renum liber, et de Lapide vesicæ excidendo*, Venise, 1535, in-8; Paris, 1540, in-4; *de ardore urinæ et difficultate urinandi Libellus*, Venise, 1558, in-8.

MARIANUS SCOTUS, historien et chronolog. du 11e S., né en 1028 en Ecosse ou plus vraisemblablement en Irlande, m. à Mayence en 1086, fut regardé comme le plus savant homme de son temps. Habile calculateur, théologien profond, excellent annaliste, il ne se fit pas moins remarquer par sa vie exemplaire, qui lui mérita la réputation d'un saint. Son principal ouvr. est une chronologie universelle, sous le titre de *Mariani Scoti Chronicon universale à creatione mundi, libris tribus, per ætates sex usque ad annum Christi* 1083, continuée jusqu'à l'an 1200 par Dodechin, abbé de St-Disibod, au diocèse de Trèves, et publ. à Bâle en 1559, in-fol., par Basile-Jean Hérold, qui y joignit d'autres chroniques. — MARIANUS, religieux de l'ordre de St-François, né à Florence vers 1430, m. dans cette ville en 1523, composa une chroniq. de son ordre, qui se termine à l'an 1486, et que l'on conserve à St-Isidore de Rome, et quelques autres ouv. dont Michel Poccianti fait mention dans son catalog. des écrivains de Florence.—MARIANUS (André), profess. de méd. à Pise et à Mantoue, né à Bologne, où il mourut en 1661, a écrit, on en est certain, sur div. sujets; mais il ne reste de lui qu'un seul ouvr. intit. : *de Peste anni 1630, cujus generis fuerit, et an ab aëre?* Bologne, 1631, in-4. Cette peste de 1630 à Bologne serait peut-être celle qui désola la ville de Digne en 1629. Il serait curieux de comparer le tableau que Gassendi a tracé de ce dern. désastre avec l'ouvr. de Marianus.

MARIBAS-CATHINA, le plus ancien des historiens arméniens dont nous ayons connaissance, vécut dans le 2e S. avant notre ère, sous le règne de Vagharschag ou Valarsace Ier, prem. roi arsacide en Arménie (149-127 av. J.-C.), et sous celui d'Arsace, fils et success. de ce prince (127-114 avant J.-C.), car Moïse de Khoren nous apprend qu'il avait écrit l'histoire de ces deux monarques. Pour composer son histoire d'Arménie, qui est perdue, mais dont on trouve dans Moïse de Khoren un gr. nombre de fragmens fort curieux, il avait fait dans les archives de Ninive des recherches exactes et avait recueilli de précieux renseignem. sur les origines arméniennes.

MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron, naquit en Egypte vers 1578 av. J.-C. C'est elle qui indiqua à la fille de Pharaon une nourrice pour Moïse que celle-ci venait de sauver des eaux. Quelques commentat. lui donnent, mais très-gratuitem., quinze ans de plus qu'à son frère, et la font épouse de Hur. Le mariage de Moïse avec une femme du pays de Chus ayant excité ses murmures, Dieu la punit en couvrant son corps d'une lèpre blanche; mais l'intercession de Moïse et d'Aaron fit bientôt cesser ce châtiment. Marie m. près de Cadès l'an 1452 av. J.-C., âgée de 126 ans.

MARIE, communém. dite *la Sainte Vierge*, mère de Jésus-Christ, était fille de Joachim ou Héli et d'Anne, et descendait par son père de la race royale de David. Elle naquit sans la tache du péché originel, et cette particularité que J.-C. seul partage avec elle est expliquée par l'Eglise sous le nom d'immaculée conception. Fiancée à St Joseph dès l'âge de 15 ou 16 ans, elle fut saluée mère de Dieu par l'ange Gabriel, qui lui annonça qu'elle concevrait sans cesser d'être vierge. Son époux s'apercevant de sa grossesse voulut la renvoyer en secret chez ses parens; mais un ange vint lui apprendre pendant la nuit que Marie avait été choisie pour être la mère du Messie, et que malgré son titre d'époux, il ne serait que le gardien de sa virginité. Peu après elle alla rendre visite à Ste Elisabeth, sa cousine, alors enceinte de St Jean-Baptiste, et passa trois mois avec elle. Au bout de ce temps un édit d'Auguste touchant le dénomb. de tout l'empire, força les deux époux à se rendre à Bethléem pour se faire inscrire : n'étant arrivés que très-tard dans la ville, ils furent forcés de se contenter d'une étable à défaut de logement, et c'est là que Marie mit au monde le Sauveur dans la nuit du 24 au 25 déc. Quarante jours après elle alla présenter son fils au temple, puis partit pour l'Egypte avec Joseph et Jésus pour soustraire ce dern. à la cruauté d'Hérode, qui avait ordonné de massacrer tous les enfans mâles de deux ans et au-dessous. Les Saintes Ecritures présentent Marie comme rentrée en Judée après la m. d'Hérode; mais il n'y est plus parlé d'elle jusqu'au temps des noces de Cana et de la m. de J.-C. C'est elle qui dans la prem. circonstance sollicita en quelque sorte Jésus à commencer ses miracles. Dans la seconde elle se tint aux pieds de la croix et fut recommandée par l'Homme-Dieu mourant à St Jean, qui dès-lors la regarda comme sa mère et la prit chez lui. On ignore quand et comment la Ste Vierge mourut. Une tradit. respectable, mais qui n'a eu de vogue qu'à partir du 6e S., la fait monter au ciel en corps et en âme ainsi que

son fils. Il paraîtrait cependant qu'elle m. plus que septuagénaire à Ephèse ou à Jérusalem. L'Eglise l'honore comme la prem. des mortelles, et lui rend un culte dit d'*hyperdulie* (c.-à-d. plus que dulie); mais les protestans rejettent son intercession. Les principales époques de la vie de Marie sont célébrées par huit fêtes savoir : la Conception de la Vierge (8 déc.), la Nativité (8 sept.), la Présentation au Temple (21 nov.), les Epousailles (23 janv.), l'Annonciation (25 mars), la Visitation (2 juillet), Purificat. (2 fév.), l'Assomption (15 août) Un grand nombre d'ordres religieux et de confréries l'honorent d'un culte spécial et en ont fait leur patrone. Tout le monde sait qu'en 1638 Louis XIII par un vœu particulier mit son royaume entier sous sa protection. Beaucoup d'églises ont cru avoir de ses reliques, par exemple des cheveux, du lait, etc., ou des objets qui lui avaient appartenu. Mais ces pieuses hypothèses n'ont point de fondement et ont fourni quelquefois à des esprits superficiels des armes contre la religion même. On attribuait autrefois à la Ste Vierge divers écrits apocryphes, tels qu'une lettre à St Ignace, une autre aux habitans de Messine, etc. Plus. ouvr., entre autres l'*Evangile de la Nativité de Marie*; l'*Histoire de la Naissance*, *de la Vie et de la Mort de la Ste Vierge*, par Siméon Métaphraste; le *Protévangile de saint Jacques*, etc., sont pleins de fausses tradit. et ne doivent être lus qu'avec défiance. Nous nommerons avec plus d'honneur les ouv. ascétiq. suiv. : *Imitat. de la Vierge*; la *Vie et les Mystères de la très-sainte Vierge* par Lafitau; les *Grandeurs de Marie* par le P. d'Argentan; et la *Dévotion à la Ste Vierge* par Baillet.

MARIE, sœur de Marthe et de Lazare, naquit en Béthanie, et marqua toujours à la vue de J.-C. la piété et la foi la plus vive. C'est elle et non Marie-Madeleine, la fameuse pécheresse, qui lorsque le Sauveur soupait chez Simon le Lépreux, oignit ses pieds d'un nard précieux et les essuya de sa chevelure. Il est probable qu'elle resta toujours et qu'elle m. en Orient. Cependant dans le 13e S. on crut découvrir son corps à St-Maximin (Provence), où, dit-on, elle serait venue avec Lazare et Marthe. Cette idée se lia bientôt avec une autre, celle de l'identite de Marie-Madeleine et de la sœur de Lazare, de sorte que le voyage de la prem. en Provence fut long-temps une tradition presque incontestée. Cependant les meilleurs esprits nient et l'identité et le voyage; et quant à l'Eglise, elle s'est prononcée formellem. contre la prem. circonstance, et elle n'approuve nulle part la seconde. — Les légendes nomment beauc. d'autres Stes femmes du même n.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, impératr. d'Allemagne, reine de Hongrie et de Bohême, née en 1717 de l'empereur Charles VI et d'Élisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel, put croire, à la m. de son père en 1740, que ses droits au trône étaient solidem. assurés par le règlem. de success., connu sous le titre de pragmatique-sanction, que celui-ci avait publ. dès 1713, et dont la clause principale portait qu'à défaut des mâles de sa lignée, ses filles lui succéderaient préférablem. à celles de l'emper. Joseph Ier, son frère. Mais cette pragmatique-sanction fut tout à coup considérée comme non-avenue. L'électeur de Bavière, l'un des gendres de Joseph Ier, et bientôt après l'électeur de Saxe, autre gendre du même prince, se présentèrent pour disputer à la jeune Marie-Thérèse l'héritage de ses pères. Le roi d'Espagne, Philippe V, réclama les couronnes de Hongrie et de Bohême, le roi de Sardaigne revendiqua le duché de Milan. Frédéric II, roi de Prusse, réclama quatre duchés en Silésie; et deux mois après la m. de Charl. VI, il était déjà au cœur de cette riche province avec une puissante armée. La cour de France voulant abaisser la maison d'Autriche, son ancienne rivale, forma avec l'électeur de Bavière une ligue offensive, dans laquelle elle fit entrer sans peine les rois d'Espagne, des Deux-Siciles, de Prusse, de Pologne et de Sardaigne. On se partagea d'avance les provinces de la monarchie autrichienne : il ne devait rester à la fille de Charles VI que la Hongrie avec la Basse-Autriche, les duchés de Carinthie, de Stirie, de Carniole et les provinces belgiques. Bientôt l'électeur de Bavière, à la tête d'une armée française, se fait couronner archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, puis emper. d'Allemagne à Francfort sous le nom de Charl. VII. Marie-Thérèse, obligée de quitter Vienne, court en Hongrie, assemble les quatre ordres de l'état à Presbourg, leur montre son fils aîné (depuis Joseph II), et se met avec lui sous leur protection. Pleins d'enthousiasme, les palatins hongrois tirent leurs sabres et s'écrient : « *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresiâ.* » Ils firent plus que mourir, ils vainquirent pour elle. L'Autriche est reconquise et la capitale même de la Bavière tombe aux mains des vainqueurs; le roi de Prusse, auquel la reine a cédé la Silésie et le comté de Glatz, pose tout à coup les armes au milieu de la campagne de 1742; le roi de Pologne, électeur de Saxe, en fait autant; le roi de Sardaigne, pour obtenir des cessions de territoire, abandonne la coalition et se dispose à la combattre; le roi d'Angleterre, George II, plus désintéressé, arrive lui-même au secours de la jeune reine avec une armée composée d'Anglais, d'Hanovriens et de Hessois. L'usurpat. de l'Empire est réduit en peu de temps à n'avoir d'autre asile que Francfort et d'autre protect. que Louis XV. Celui-ci, secondé encore une fois par le roi de Prusse, ranime un moment la fortune de Charles VII; mais ce prince meurt, Frédéric se détache alors de la France, et la France, après avoir soutenu quelq. temps la guerre, seule et avec succès, signe le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Marie-Thérèse, maîtresse alors des plus belles parties de son immense héritage, fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, ouvrit ou agrandit des ports, des canaux, de grandes routes, établit des manufactures, fonda des universités, des colléges, des écoles spéciales pour le dessin, la peinture, l'architecture, la médecine et la chirurgie, enfin des observatoires et des bibliothèq. publiques. Mille autres institutions grandes et utiles firent luire alors les plus beaux jours qu'ait vus la monarchie autrich. Cepend. Marie-Thérèse conservait toujours l'espoir de reprendre au roi de Prusse la Silésie. Pour assurer l'exécut. de ses projets, elle conclut un traité avec la France en 1756, puis avec la Russie, la Suède et la Saxe. Alors commença cette guerre de sept ans, si glorieuse pour Frédéric, et dans laquelle les armes de l'impératrice obtinrent quelques succès bien infructueux, puisqu'à la paix de Hubertsbourg (1763) elle fut obligée de confirmer la cession de la Silésie. En 1765 Marie-Thérèse perdit son époux, François Ier, qu'elle regretta sincèrement et toute sa vie. Ni sa douleur ni sa piété, devenue plus fervente encore depuis la perte qu'elle avait faite, ne l'empêchèrent de participer à l'injuste démembrement de la Pologne. Il faut convenir pourtant qu'elle eut lieu de craindre si elle n'accédait pas au plan de partage, d'attirer sur ses états les armes de la Prusse et de la Russie : c'est de quoi l'on peut se convaincre par l'original encore existant de la convention secrète signée à Pétersbourg le 17 févr. 1772. La bonne intelligence rétablie entre l'Autriche et la Prusse par ce grand abus de la force ne tarda pas à être troublée de nouveau par la m. de Maximilien-Joseph, qui laissait vacante la succession de Bavière. Marie-Thérèse envahit cet état. Frédéric se porta sur la Bohême; mais la médiation de Louis XVI et de Catherine II mit fin à cette guerre, et l'Autriche renonça à toutes ses prétentions. La paix de Teschen (1779) fut le dernier acte politiq. de la vie de Marie-Thérèse. Elle m. en 1780 avec

le calme et la résignation d'une âme vraim. chrétienne, laissant huit enfans, parmi lesquels on doit distinguer les emper. Joseph II et Léopold II, et l'infortunée Marie-Antoinette, reine de France. On peut consulter sur cette impératrice les *Annales du règne de Marie-Thérèse*, par l'abbé Fromageot, Paris, 1775, in-8.

MARIE DE BRABANT, reine de France, femme de Philippe-le-Hardi, fille de Henri III, duc de Brabant, vint en France en 1274. Elle se vit exposée après deux ans de mariage, aux calomnies du favori du roi, La Brosse (*v.* ce nom); mais son innocence fut bientôt reconnue. Marie m. en 1321 à Murel près de Meulan, où elle s'était retirée sur la fin de ses jours. On a pub. un roman historiq. sous le titre de *Marie de Brabant*, *par M. Maugenet* (anagramme de *Menegaut*), Paris, 1808, 2 vol. in-8. L'histoire de cette princesse a fourni également à Imbert le sujet d'une trag., et à M. Ancelot celui d'un poème en 6 chants, Paris, 1825, in-8 et in-4.

MARIE DE CLÈVES. V. CLÈVES.

MARIE D'ANGLETERRE, troisième femme de Louis XII, et fille de Henri VII, roi d'Angleterre, née en 1497, m. en Angleterre en 1534, avait été fiancée fort jeune à l'infant Charles d'Autriche (depuis Charles-Quint): mais elle aimait Charles Brandon, duc de Suffolk et favori de Henri VIII. Ce prince, qui d'abord ne parut pas désapprouver cette inclinat. peu convenable, maria Marie en 1514 à Louis XII, veuf depuis quelques mois d'Anne de Bretagne. La princesse anglaise, accompagnée en France par son amant, nommé ambassad., abrégea la vieillesse de Louis XII, qui prit trop à cœur de lui plaire, et m. en 1515. François Ier, qui n'avait pu être insensible non plus aux charmes de cette enchanteresse, n'écouta plus, à la m. de Louis XII, que les leçons de la politique, et la maria secrètem. au duc de Suffolk. Bientôt après cette union fut rendue publ. en Angleterre. Les aventures de Marie ont fourni le sujet d'un roman à Mlle de Lussan.

MARIE DE MÉDICIS, femme de Henri IV, roi de France, et fille du grand-duc de Toscane François II, née à Florence en 1573, épousa Henri IV en 1600, lui donna bientôt un fils, et à cette occasion reçut du prince les témoignages d'une affection sincère; mais elle ne tarda pas à empoisonner par son caractère opiniâtre et altier, par son humeur irascible, violente et jalouse à l'excès, une union commencée sous de si heureux auspices. Les époux se rapprochèrent plus. fois: le bon Henri voulut tout oublier; mais leur réconciliation ne fut jamais durable. Marie osa un jour lever le bras pour frapper le roi, et peut-être l'eût-elle frappé sans l'intervent. de Sully. Ses prières et ses sollicitations furent cependant assez puissantes pour engager Henri à la faire couronner et sacrer à St-Denis en 1610. On sait que le lendemain du jour de cette cérémonie il fut assassiné. On soupçonna la reine de n'avoir pas été étrangère à cet horrible attentat, et il est certain qu'elle n'en parut ni assez surprise, ni assez affligée; mais malgré les insinuations de Mézeray et l'autorité des *Mémoires* de Sully et de ses secrétaires, personne n'a osé placer le crime qu'on lui impute au rang des vérités historiques: Voltaire même a combattu cette accusat. Nommée régente par le parlem., Marie parut s'appliquer uniquement à détruire l'ouvr. et à condamner les projets de son époux. Sully, Villeroi et Jeannin sortirent du conseil pour faire place au nonce du pape, à l'ambassad. d'Espagne, au P. Cotton et à Concini, devenu prem. ministre et maréchal d'Ancre. On accabla le peuple d'impôts, on ne ménagea pas les grands, incessamm. prêts à se soulever, et la guerre civile fut le fruit sanglant de cette administration inquiète et imprudente. Lorsque la majorité de Louis XIII eut été reconnue au parlem. en 1614, Marie vit chaque jour tomber sa puissance, qui s'évanouit entièrement après la m. tragique de Concini en 1617. Luynes dominant alors la France et son roi, la reine-mère fit la guerre à son fils. Richelieu ménagea un accommodem. entre eux en 1620, et fut récompensé de ses services par la protection de Marie, devenue plus puissante; mais dès qu'il se crut assez fort, il résolut d'écarter cette rivale tracassière. Après avoir lutté quelque temps, Marie fut enfermée à Compiègne. Elle s'en échappa, et passa le reste de sa vie dans l'exil, d'abord à Bruxelles, puis en Angleterre, toujours demandant justice, se plaignant et intriguant. Elle se retira enfin à Cologne, où elle manqua plus d'une fois du nécessaire: on y montre encore le galetas, où elle m. en 1642. Le seul mérite de cette princesse, si coupable à la fois et si malheureuse, est d'avoir protégé et aimé les beaux-arts. *Voyez* pour plus de détails: *Mémoires d'état sous la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12 (par le maréchal duc d'Estrées); *Mémoires concernant les affaires de France sous la régence de Marie de Médicis*, La Haye, 1720, 2 vol. in-12, attribués à Philippeaux, comte de Pontchartrain; *Histoire de la Mère et du Fils*, Amsterdam, 1730, 2 v. in-12, qui porte le nom de Mézeray, mais qu'on attribue avec raison au cardinal Richelieu (*v.* le *Dictionn. des Anon.*, n° 7540); *Vie de Marie de Médicis*, par Mme la présid. d'Arconville, Paris, 1774, 3 v. in-8.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et femme de Louis XIV, née en 1638 à Madrid, m. en 1683, avait été mariée à ce prince à l'âge de 22 ans. Son époux la pleura, et dit: « Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné. » Sa dévotion était celle d'une sainte et non d'une princ.: aussi elle ne sut inspirer à Louis XIV que du respect, ne put le captiver, ne l'essaya peut-être pas, et ne le détacha jamais de ses maîtresses. Elle avait dans le caractère cette sorte de dignité que donne, surtout aux Espagnoles, l'orgueil de la naissance. Bossuet, ayant à faire l'éloge funèbre d'une reine dont la vie avait été si peu remarquable, sut avec une heureuse adresse se rejeter sur ses vertus privées, sur sa piété et sur les grands évènem. du règne de son époux. (*V.* l'*Oraison funèbre* de cette princesse par Bossuet.)

MARIE-LECZINSKA, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, puis duc de Lorraine, née en 1703, m. en 1768, fut assaillie au berceau par le malheur. Long-temps errante avec son père, elle venait enfin de trouver avec lui un asile en France dans une commanderie près de Weissembourg, quand elle apprit qu'elle allait épouser Louis XV. De ce mariage, célébré à Fontainebleau en 1725, naquirent dix enfans, deux princes et huit princesses. Le dauphin, père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, ayant épousé la fille de celui par qui Stanislas avait été dépouillé de ses états, Marie Leczinska fut assez généreuse ou assez juste pour aimer sa bru à l'égal de ses propres enfans et pour mettre en oubli tout ressentiment fâcheux. Elle avait l'esprit fin et cultivé et protégea les lettres. (*V.* sa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 2e édit., 1802, in-12; et son *oraison funèbre*, prononcée en 1768 par l'abbé de Boismont devant l'académie française).

MARIE-ANTOINETTE-JOSÈPHE-ANNE D'AUTRICHE, reine de France, née en 1755 à Vienne, de l'emper. François Ier et de la célèbre Marie-Thérèse, fut dès l'âge de 15 ans mariée au jeune duc de Berri, depuis Louis XVI. De fâcheux évènem., qui à Paris troublèrent les fêtes célébrées à l'occasion de cet hymen, semblèrent présager quelles épreuves attendaient l'aimable couple, objet alors d'un si juste enthousiasme. Accueillie aux acclamations d'une joie unanime, lorsque avec son époux elle ceignit la couronne de France (1774), Marie-Antoinette se trouva la prem. en butte aux attaques du parti que les fautes ou les torts de la cour enhardissaient à saper les fondemens de l'an-

tique monarchie. On machina des intrigues dans le but de lui enlever l'affection, l'estime même d'un peuple qu'elle était appelée à enchaîner au pied du trône par le plus puissant des liens; et l'insipide affaire du collier ne remplit que trop bien les vues de ceux qui épiaient l'occasion de répandre sur elle les outrages de la plus audacieuse calomnie. Quelques efforts qu'ait faits depuis Marie-Antoinette, elle ne retrouva plus que des élans passagers de cet enthousiasme qu'elle méritait d'inspirer et par les précieuses qualités de son cœur et par le rare assemblage des grâces douces et majestueuses qui distinguaient sa personne. On alla même jusqu'à lui faire un crime des démonstrat. de dévouement et des marques d'exaltation que sa présence fit éclater en quelq. circonstances parmi ses plus zélés serviteurs, notamment au fameux banquet de Versailles, donné par les gardes-du-corps au régiment de Flandre (1er octob. 1789). L'animosité en vint contre elle à un tel point qu'on a pu avancer sans invraisemblance que les mouvem. des 5 et 6 oct. ne furent excités que pour attenter à sa vie. Après l'acceptation de la constitut. par Louis XVI, la reine, qu'on tenait séparée de lui depuis l'arrestation de Varennes, recouvra momentaném. une entière liberté; mais elle en fut de nouveau privée par la journée du 10 août 1792. D'abominables libelles pleuvaient contre elle de toutes parts, et, en la couvrant d'injures affreuses, la signalaient comme dirigeant aux Tuileries le prétendu comité autrichien dont on effrayait la multitude. Enfin allait commencer la dernière période du long martyre de cette infortunée princesse. On ne peut s'attendre à trouver ici le tableau des tourmens qu'elle eut à subir pendant sa captivité au Temple, puis à la Conciergerie, où elle fut transférée le 5 septemb. 1793. Leur touchant récit a fourni matière à divers mémoires qui peut-être laissent encore bien des lacunes à remplir. Marie-Antoinette fut arrachée de son cachot le 14 oct. 1793 pour paraître devant le sanglant tribunal, où son arrêt de mort était porté depuis long-temps. Elle entendit avec calme la lecture de son acte d'accus., en releva la monstrueuse iniquité avec le même calme et la même noblesse que l'avait fait son vertueux époux, et enfin attendrit par l'expression à la fois pathétique et solennelle de ses réponses jusqu'aux hideuses mégères qu'on trouve à cette époque mêlées à toutes les scènes d'horreur et d'effroi. Les débats du procès durèrent trois jours et trois nuits, et préparèrent d'une manière bien cruelle l'infortunée princesse à son supplice, qu'elle subit le 16 oct. 1793. Une partie de ses ossem. fut retrouvée avec ceux de Louis XVI en 1815, et l'année suiv. on construisit une chapelle expiatoire dans son cachot à la Conciergerie. Outre la plupart des ouvrages indiqués à l'article Louis XVI, on peut consulter sur Marie-Antoinette son *histoire* par Montjoie (*v.* ce nom); sa *Vie* (par Babié), Paris, 1802, 3 vol. in-12; les *Mémoires* de J. Weber, Londres, 1806, 3 v. in-8, réimp. dans la *Collection* pub. chez les frères Baudouin; ceux de Mme Campan, insérés dans la même collection; l'*Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, Paris, 1817, in-8; enfin les *Mémoires secrets et universels des malheurs et de la mort de la reine de France*, par Lafont d'Aussonne, Paris, 1824, in-8; 2e édit. 1826 (avec un nouv. titre).

MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIÈRE, dauphine de France, et fille de Ferdinand, électeur de Bavière, née à Munich en 1660, m. en 1690, avait épousé Louis, dauphin, fils de Louis XIV, en 1680 à Châlons-sur-Marne. Dès son début à la cour elle y parut tellem. à son aise qu'on eût dit qu'elle était née au Louvre. Elle avait de l'esprit et de la dignité dans le langage et les manières, et sut plaire à Louis XIV, auprès duquel elle aurait pu jouir d'un grand crédit. Mais aussitôt après les fêtes du mariage elle se renferma dans une société extrêmement bornée, et remplit tous ses momens par la lecture, la musique, la promenade et la dévotion. Son *oraison funèbre*, par Fléchier, est un des chefs-d'œuvre de cet orateur.

MARIE-ADÉLAIDE DE SAVOIE, mère de Louis XV, et fille aînée de Victor-Amédée II, duc de Savoie, née à Turin en 1685, m. en 1712, avait épousé en 1697 le duc de Bourgog., petit-fils de Louis XIV. Moins dévote que son mari et douée d'ailleurs de beaucoup d'esprit et de grâces, elle eut un grand succès à la cour de Versailles, et fut initiée par le vieux roi et par Mme de Maintenon dans la plupart des secrets de la politique. Duclos prétend qu'elle abusa de cette confiance et informa son père de toutes les décisions qui l'intéressaient.—Sa sœur MARIE-LOUISE, m. à l'âge de vingt-six ans en 1714, avait épousé Philippe V, roi d'Espagne, et avait gouverné, en qualité de régente, avec beaucoup de sagesse et de courage, pendant que ce prince faisait la guerre en Italie. Mais elle servit aussi d'instrum. à la politique de son père. — MARIE-JOSÈPHE DE SAXE, née à Dresde en 1731, de l'élect. Frédéric-Auguste II, épousa en 1747 Louis, dauphin de France, dont elle fit le bonheur par ses vertus et sa tendresse, et auquel elle ne survécut que peu de temps. *V.* sa *vie* à la suite de celle du dauphin, père de Louis XVI, par l'abbé Proyart.

MARIE Ire, reine d'Anglet., fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, née en 1515, avait des droits incontestables à la couronne, après la m. de son frère Edouard VI, arrivée en 1553. Mais l'ambitieux duc de Northumberland, beau-père de Jeanne Grey, avait arraché au jeune prince un acte par lequel il excluait de sa success. ses deux sœurs, Marie et Elisabeth, pour y appeler cette même Jeanne, sa parente éloignée. A peine Marie eut-elle appris la m. de son frère, que, prévoyant tout ce qu'elle avait à craindre du duc de Northumberland, elle adressa une proclamation au conseil et aux pairs du royaume. Déjà elle avait rassemblé toute la noblesse sous ses étendards et s'était fait proclamer dans Londres, avant même d'en prendre possession, tandis que le duc, généralem. détesté, s'efforçait de lever des troupes pour soutenir les prétendus droits de sa belle-fille. Marie, dès son entrée dans Londres, manifesta son attachem. à l'ancienne religion de l'état, en ordonnant un service pour Edouard selon le rit de l'église romaine. Elle fut mal obéie par Cranmer, primat de l'église anglicane, et dès le lendemain elle fit connaître par une proclamat. ses opinions religieuses. A partir de ce jour elle employa tous les moyens pour détruire jusqu'au dern. vestige du culte protestant établi par Henri VIII. Elle fut secondée dans l'exécution de ce projet par le parlem., qui se laissa trop souvent entraîner à de cruelles réactions, dont nous ne croyons pas que la reine doive encourir seule le reproche. En 1554 elle épousa Philippe, fils de l'emper. Charles-Quint, et n'en eut que plus d'ardeur à établir dans ses états la foi catholique. Les perséent. dirigées contre les calvinistes ayant donné lieu à la conjurat. du duc de Suffolk, père de Jeanne Grey (*v.* ces deux noms et CRANMER), Marie fit répandre encore du sang. Elle n'en fut pas assez avare, et fut désapprouvée hautem. par le cardinal Pole, légat du pape. Son époux, dégoûté d'elle, après 14 mois de séjour en Angleterre, s'embarqua pour la Flandre, et bientôt, ayant succédé à son père, ôta tout espoir à Marie de le revoir. Elle le revit un moment, en 1557, lorsqu'il vint l'engager dans une ligue contre la France; mais le chagrin qu'il lui avait donné et surtout la douleur que lui causèrent la perte de Calais, enlevé par le duc de Guise et le mauvais succès d'une expédition contre Brest, la conduisirent au tombeau en 1558. Cette princesse, mise par Horace Walpole dans ses *Royal Authors*,

a laissé des *lettres*, dont quelq.-unes, en lat., ont obtenu les suffrages d'Erasme.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II et d'Anne Hyde, née à Londres en 1662, m. en 1695, avait épousé à l'âge de 15 ans, en 1677, le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III. Ce mariage déplaisait beaucoup à Jacques, alors duc d'York; mais il fut obligé de faire céder son zèle pour la religion catholique aux raisons politiques de Charles II, qui voulait montrer combien il avait peu d'aversion pour la foi protestante, devenue depuis long-temps celle de l'état. La jeune princesse d'Orange eut bientôt conçu pour son époux l'affection la plus vive et l'admiration que commandaient les qualités brillantes de cet homme extraordinaire: elle lui en donna des preuves, en refusant de siéger seule sur le trône britannique et lui remettant la lettre où le comte de Danby lui faisait à ce sujet quelq. ouvertures. Il faut avouer toutefois qu'elle oublia trop qu'avant tout elle était la fille du malheureux Jacq. II. En usurpant le trône de son père elle devait au moins comprimer les transports d'une joie indiscrète et coupable, dont la cour et le peuple même furent scandalisés. Investie de la souveraine puissance pendant que son époux combattait Jacques en Irlande, elle déploya contre les partisans de l'autorité et de la religion de son père une rigueur que l'impartiale histoire doit condamner. A sa m. elle refusa de voir la princesse Anne, sa sœur, dont le seul crime était de n'avoir pas voulu renoncer à l'amitié de la duchesse de Marlborough. Guillaume si froid, si impassible par caractère et par habitude, parut désespéré de la perte de sa femme.

MARIE DE LORRAINE, reine d'Ecosse, et l'aînée des enfans de Claude, duc de Guise, née en 1515, m. au château d'Edimbourg en 1560, avait été mariée en 1534 à Louis d'Orléans, duc de Longueville, dont elle resta veuve. Elle épousa en 1538 Jacques Stuart, 5e de ce nom, roi d'Ecosse, et à sa m., arrivée quatre ans après, fut établie régente du royaume, avec un conseil dont le roi défunt avait nommé les membres. Elle avait l'esprit élevé et n'aurait sans doute pris conseil que de la modération, si elle eût eu plus de fermeté de caractère; mais vaincue par les sollicitations de Nicolas de Pellevé, évêque d'Amiens, depuis cardinal, que le ministère de France lui avait envoyé pour la diriger, elle pub. en 1559 un édit contre les protestans, de jour en jour plus nombreux, souleva le peuple par cette mesure, comme elle l'avait prévu, et pour apaiser la révolte, fut obligée de faire venir des troupes de France, et avec elles tous les malheurs d'une guerre intestine. Elle fut la mère de la célèbre Marie Stuart, plus imprudente encore et aussi plus malheureuse.

MARIE STUART, reine de France et d'Ecosse, fille de Jacques V et de Marie de Lorraine, naquit en 1542 au château de Linlithgow, et par la m. de son père devint reine dès le berceau. Henri VIII l'avait déjà demandée pour épouse du prince Edouard, héritier de la couronne d'Angleterre, lorsque, parvenue à sa 5e année et destinée à partager le trône de France avec le dauphin, depuis François II, elle fut conduite à Saint-Germain-en-Laye, et placée dans un monastère où son éducation allait être l'objet des plus grands soins. La princesse la plus belle de son temps réunit bientôt tous les talens, toutes les connaissances, aux charmes séduisans dont chaque jour voyait accroître le dangereux éclat; enfin elle atteignit sa 16me année, et fut conduite à l'autel par son jeune époux qu'elle salua du nom de roi d'Ecosse. Nous avons dit ailleurs qu'à l'instigation des Guises, ses oncles, Marie prit à cette époque le titre de reine d'Angleterre et d'Irlande; mais c'est ici qu'il convient de rappeler les conséquences que devait entraîner cette nouvelle protestation contre les droits d'Elisabeth (*v.* ce nom). L'établissement de la réforme avait coûté au peuple anglais d'assez grands efforts pour qu'il restât dans les esprits une méfiance exagérée du parti catholique. On se crut permis d'opposer intrigue à intrigue: le ministre Cécil, si connu par son habileté politique et son patriotisme ardent, n'épargna rien pour fomenter le soulèvem. des religionnaires écossais (*v.* KNOX), et envenimer les mésintelligences qui s'élevèrent entre Catherine de Médicis et sa bru, aussitôt que celle-ci fut reine (1559). Presque à la fois orpheline, veuve et déchue du trône de ce *plaisant pays de France*, où elle n'avait régné qu'un peu plus de dix-sept mois (1560), et que dans sa célèbre ballade d'adieu elle nomme avec plus d'abandon que de prudence sa *patrie la plus chérie*, Marie, rappelée en Ecosse par les vœux de ses sujets et sollicitée par Elisabeth de donner son accession définitive au traité conclu en son nom à Edimbourg, et par lequel il lui fallait renoncer à toute prétention sur la couronne d'Angleterre, demandait que préalablem. il lui fût permis de traverser cet état pour aller prendre conseil de son parlement. Elle avait prévu et essuya effectivement un refus de la part d'Elisabeth, qui ne manquait pas de raisons de craindre que la présence de sa rivale n'offrît l'occasion d'un soulèvement aux catholiques d'Angleterre; mais ce refus même détermine sa résolution et elle s'embarque à Calais. Echappée à grand'peine aux écueils ainsi qu'à la vigilance d'une flotte anglaise appostée pour l'enlever, Marie aborde à Leith (16 août 1561), après une traversée de cinq jours; elle est suivie de trois de ses oncles et de plus. gentilshommes français, notamment du marquis de Damville et du jeune Chastelard (*v.* ce dern. nom). Aux transports de joie qui accueillirent l'aimable reine en Ecosse succéda rapidem. une longue série d'outrageantes révoltes. Rien n'est mieux constaté que les scènes de fanatisme et de délire avec lesquelles commencèrent les infortunes de cette princesse: leurs auteurs même en ont tracé la révoltante peinture. En s'éloignant d'Ecosse, où leur présence ne pouvait qu'accroître encore l'effervescence des calvinistes, les oncles de Marie lui conseillèrent de s'entourer de personnes populaires parmi ceux-ci; et dès-lors le comte de Murray, son frère, et le secrétaire d'état Maitland devinrent les principaux dépositaires de son autorité jusqu'à ce qu'elle eût épousé en secondes noces le jeune Henri Darnley, son cousin, et le plus bel homme du royaume (1565). Marie qui, dans les prem. instans de cette union, source de tant d'infortunes, donna le titre de roi à son époux, eut bientôt à regretter sa précipitation: elle empira le mal en cherchant à le réparer. Ainsi, tandis qu'Elisabeth fondait par des mesures de prudence la tranquillité religieuse dans ses états, la reine d'Ecosse, sous une influence contraire et ne trouvant qu'un homme faible et vicieux dans celui qui devait seconder son zèle contre le presbytérianisme, s'abandonnait follem. aux conseils d'obscurs intrigans peu capables de ces grandes vues qui seules impriment une direct. soutenue à l'esprit des nations et rendent efficaces les lois répressives. Cependant saisi tout à coup d'une violente jalousie contre le musicien David Rizzio, secrétaire et favori de la reine, Henri le fait assassiner dans l'appartement et sous les yeux mêmes de cette princ. alors enceinte (*v.* JACQUES Ier ou VI): ce fut le lord Ruthven, l'un des seigneurs d'Ecosse les plus dévoués à la nouvelle croyance, qui se chargea de porter les prem. coups au malheureux David; et l'on croit avec beaucoup de fondem. que le comte de Murray ne fut pas étranger à ce complot, que ses conséquences peuvent faire regarder comme un coup d'état. L'espace nous manque pour rechercher les fils de cette trame; d'ailleurs on serait peut-être réduit à recommencer l'histoire, s'il fallait éclaircir tous les points d'une intrigue aussi ténébreuse. Remar-

quons seulem. que les apologistes de Marie semblent avouer que le salut de la relig presque généralem. établie en Ecosse put paraître un prétexte suffisant aux meurtriers du favori ; mais que ce fait n'écarte point le reproche qui s'attache à la mémoire de la reine pour la nature de ses liaisons avec l'adroit Piémontais. Et en admettant comme vraisemblable que la hideuse scène de sa mort ait affecté moins vivement le cœur de la reine qu'elle ne fut outrageante pour la fierté de la nièce des Guise, a-t-on détruit tout fondement des soupçons qui la présentent comme complice du trépas de Darnley? Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis la catastrophe de ce prince (févr. 1567), qu'il était remplacé comme époux de Marie par le comte de Bothwell, calviniste, et auteur justement présumé de son assassinat. Suivant un histor. moderne (M. de Sevelinges), l'espoir de trouver et pour elle-même et pour son fils un protecteur puissant dans le nouvel époux qu'elle acceptait, n'eut pas moins d'influence sur la déterminat. de Marie que les menaces ou les vœux exprimés par un grand nombre de nobles et de prélats dans la déclaration que lui montra Bothwell au château de Dunbard, où il l'avait conduite. Mais s'il est vrai que cette monstrueuse alliance ait été préparée comme un piége pour perdre la reine, et que le comte de Murray, à qui l'on prête cette manœuvre plus atroce encore, ait été l'instigat. du meurtre de Darnley ainsi que des trames précédentes, qu'il aurait ourdies pour s'assurer le trône, comment ce seigneur a-t-il pu déterminer Bothwell à se faire l'instrum. d'un tel crime par l'unique appât de la main de Marie dont la perte était le seul but des autres conjurés ; comment ce même Bothwell n'eût-il pas, avant de fuir devant les armes de Murray, démasqué ce dern. à la reine qui, enfin réduite à céder la couronne à son fils après s'être remise aux mains des confédérés, dont lui Murray était chef, le nomma régent du royaume? Ce ne sont pas là tous les points faibles du système de M. de Sevelinges. Revenons aux faits. Bien que la dern. faute de la faible Marie eût soulevé contre elle, non-seulement l'Ecosse mais l'Europe entière, il lui resta des partisans dévoués qui long-temps encore tentèrent de rétablir son autorité. Enfin elle est réduite à chercher un asile en Angleterre, et elle n'y trouve qu'une prison, puis la mort (18 févr. 1587), après dix-huit ans de captivité (*v.* ELISABETH). On a pu voir que jusqu'ici, écartant de cette faible esquisse les inculpations hasardées dont la conduite de cette princesse a été l'objet, nous n'avons point cru nous devoir ranger non plus au parti de ceux qui la prétendent justifier de tout reproche ; mais qui pourrait se défendre d'une admiration mêlée d'enthousiasme dès que se déroule l'histoire des dern. instans de l'infortunée Marie. « N'oubliez pas que j'ai été reine de France....., » disait-elle au comte de Kent, qui la veille de son assassinat juridique repoussait avec dureté sa demande d'être assistée à l'heure suprême par ses fidèles serviteurs. Après avoir pesé sans fiel comme sans flatterie les torts ou les erreurs de cette princesse, l'historien peut dire avec une plus juste confiance : N'oublions pas qu'elle subit en héroïne et en martyre une mort infâme qui couvrira ses bourreaux d'une honte éternelle. Il appartenait à l'ingénieux défenseur de la belle reine d'Ecosse (M. de Sevelinges), dont l'opinion a donné lieu à quelq. remarques dans cette courte notice, de tracer avec autant de sensibilité que de talent le touchant tableau des dern. instans de Marie Stuart (*v.* le tom. 27 de la *Biographie universelle*). On peut consulter encore pour les détails que le cadre de cet ouvr. ne peut admettre, outre l'histoire de de Thou, l'abbé de Choisi et Voltaire (*Histoire générale*, t. 2), les t. 5 et 6 de l'*Histoire d'Angleterre*, par Hume (trad. de M. Campenon, 2e édit., 1825); l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par Gaillard ; le *Recueil* des histor. contemporains de cette pricesse, pub. à Londres, 1725, 2 v. in-fol. ; *la Vie et les Amours de Marie Stuart*, Paris, 1793, in-8, ouvrage tiré de *la Cour Ste* du P. Caussin (*v.* les nos 7,724 et 19,082 du *Dictionn. des Anon.*) ; enfin l'*Histoire de Marie Stuart rédigée d'après des actes authentiques et enrichie de pièces inédites*, par M. L. de Sevelinges, Paris, 1819, 2 vol. in-8. On a rec. plus. pièces de vers de Marie Stuart dans l'*Anthol. franç.* Les évènem. de sa vie et de son règne ont fourni le sujet de plus. pièces dramatiq., parmi lesquelles on peut remarque la célèbre tragédie de Schiller, intit. *Mort de Marie Stuart*, trad. en franç. par M. de La Touche en 1820, et par M. de Barante en 1821 (t. 3 de la trad. des *OEuvres de Schiller*) : cette pièce a été reproduite avec un brillant succès sur notre scène en 1820 par Lebrun. Sir Walter Scott dans son roman intit. l'*Abbé*, a tracé quelq.-uns des attachans tableaux dont la vie de Marie Stuart offre le sujet.

MARIE-FRANÇOISE-ELISABETH, reine de Portugal, du Brésil et des Algarves, née en 1734 à Londres, fut mariée en 1760 à son oncle, depuis don Pierre III, et m. le 16 mars 1816 à Rio de Janeiro, où elle avait été emmenée par son fils (*voy.* JEAN VI), lors de l'occupation du Portugal en 1807. Cette princesse, qui par la mort de son époux, en 1786, était devenue maîtresse de la couronne, fut atteinte en 1790 d'une aliénation mentale, et depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, elle demeura étrangère à l'administration des affaires, dont son fils se chargea avec le titre de régent.

MARIE, reine d'Espagne. V. MOLINA.

MARIE-CAROLINE, r. de Naples. V. CAROLINE.

MARIE-CLOTILDE-ADELAIDE-XAVIERE DE FRANCE, reine de Sardaigne, née à Versailles en 1759, m. à Naples en 1802, eut pour père le vertueux dauphin, fils de Louis XV, pour mère, Marie Joséphine de Saxe. Elle épousa en 1775 le prince de Piémont, fils aîné du roi de Sardaigne, qui parvint au trône en 1796, sous le nom de Charles-Emmanuel IV. Elle partagea constamment sa bonne et sa mauvaise fortune, le consolant et se consolant elle-même par la pratique sévère d'une religion douce et éclairée. La réputation de sa sainteté était universellem. répandue dans tous les lieux qu'elle avait habités, et Pie VII, qui avait été témoin de ses vertus, la déclara vénérable en 1808. *Voy.* l'*Eloge historique de la servante de Dieu, Marie-Clotilde, reine de Sardaigne, traduit sur les mémoires italiens publiés à Turin en* 1804, Paris, 1806, in-12, avec le portrait de la reine ; et l'*Eloge hist. de Marie-Clotilde-Adélaïde-Xavière de France, reine de Sardaigne, avec des notes et des pièces inédites* (par M. Paroletti), Paris, 1814, in-8.

MARIE D'ARAGON, reine de Sicile, fille de Frédéric II, auquel elle succéda en 1372, régna depuis cette époque jusqu'à sa m., arrivée en 1401, ou plutôt ne régna effectivem. que deux années, à partir de 1399. D'un côté, Pierre IV, *le Cérémonieux*, roi d'Aragon et aïeul de Marie, prétendit devoir succéder au trône de Sicile préférablem. à sa petite-fille : d'un autre côté, les barons de l'île se soulevèrent contre elle. La reine fut tour à tour retenue captive par Pierre et par Artus d'Alagone, chef du parti opposé aux Aragonais. Pierre, pendant ce temps, se fit nommer roi de Sicile, et choisit en 1382 son second fils Martin, pour être son vice-roi et son successeur dans cette île. Le fils de celui-ci, nommé aussi Martin, épousa Marie en 1391, et confondit ainsi les droits des deux branches de la maison d'Aragon ; mais grâce aux troubles causés par l'humeur indépendante des nobles, par les factions des Italiens et des Catalans, par le schisme de l'Eglise partagée entre Urbain VI et Clément VII, Marie, son époux et son beau-père ne furent reconnus définitivem. par leurs sujets qu'en 1399.

MARIE-ELÉONORE DE BRANDEBOURG, reine de Suède, femme de Gustave-Adolphe et mère de Christine, était fille de l'électeur Jean Sigismond. Gustave se rendit lui-même à Berlin pour lui offrir sa main. Marie-Eléonore n'avait pas un esprit supérieur; mais elle était belle, et joignait à une imagination vive une gr. sensibilité : elle sut gagner le cœur de son époux, que d'ailleurs elle adorait, et dont la m. la laissa inconsolable. Pour charmer sa douleur, elle institua un ordre, dont la marque était un cœur couronné, ayant d'un côté un cercueil et de l'autre une devise en vers allem. Elle m. en Suède en 1655.

MARIE DE BOURGOGNE, fille unique de Charles-le-Téméraire, née à Bruxelles en 1457, m. à Bruges en 1482, des suites d'une blessure causée par une chute de cheval, n'était âgée que de 21 ans lorsqu'elle hérita des vastes états de son père. Elle se vit bientôt exposée aux attaques de Louis XI et aux révoltes de ses propres sujets, qui la tinrent prisonnière dans son palais et lui défendirent de rien entreprendre sans l'avis d'un conseil. Elle résolut alors de prendre un époux, ou plutôt un protect.; et, parmi tous les prétendans qui s'offraient à elle, ou qu'on voulait lui imposer, elle choisit l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III. Cette union, contractée en 1477, fut aussi heureuse qu'elle fut de peu de durée; mais, en transmettant à l'empereur les droits des ducs de Bourgogne, elle établit entre la France et l'Autriche une rivalité dont Gaillard a fort bien développé le principe dans une *Hist. de Marie de Bourgogne* pub. en 1757.

MARIE D'AUTRICHE, petite-fille de Marie de Bourgogne, fille de l'archiduc Philippe et sœur de Charles-Quint, née à Bruxelles en 1503, morte en Espagne en 1558, avait épousé en 1521 Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui fut tué cinq ans après à la journée de Mohacz. Elle fit alors le vœu de rester veuve, et tint parole. Chargée par Charles-Quint en 1531 du gouv. des Pays-Bas, elle conserva cette dignité jusqu'à l'époque de l'abdication du monarque espagnol, et déploya dans plus. circonstances difficiles une fermeté et un courage au-dessus de son sexe. Elle fonda en 1542 dans les Ardennes une petite ville qu'elle appela de son nom Marienbourg.

MARIE DE L'INCARNATION (La V. M. MARIE GUYARD, plus connue sous le nom de), institutrice et prem. supérieure des ursulines de la Nouvelle-France, née à Tours en 1599, m. en 1672 à Québec, avait montré dès son enfance beaucoup d'éloignem. pour le monde et une piété fervente; mais elle avait été forcée de se marier pour complaire à ses parens. Devenue veuve au bout de deux ans d'une union mal assortie, elle donna d'abord tous ses soins à l'éducation de son fils, et quand elle le vit en état de se suffire à lui-même, elle prit le voile dans la maison des Ursulines de Tours. Elle s'embarqua à Dieppe en 1639 pour aller au Canada se dévouer au soulagem. et à l'instruction des peuplades sauvages. Arrivée à Québec, dont les habitans l'accueillirent avec joie, elle vit bientôt s'élever un monastère pour ses religieuses, dont le nombre ne tarda pas à s'accroître par l'émulation que son exemple avait inspirée à ses sœurs de France. Pendant son long apostolat son courage fut tour à tour éprouvé par les Anglais et les Iroquois, qui menaçaient sans cesse la colonie, par l'incendie qui dévora son couvent, par les rigueurs de la faim et du froid, enfin par de cruelles maladies. On a d'elle quelq. ouv. remplis d'onction : des *Lettres*, Paris, 1677, 1681, in-4; *Retraite avec une exposition succincte du Cantique des Cantiques*, ibid., 1682, in 12; *l'Ecole chrétienne*, ou *Explication familière des mystères de la foi*, ib., 1684, in-12. D. Claude Martin, son fils, a publié sa *vie*; le P. Charlevoix en a donné une autre, 1724, in-12.

MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'ordre de la Miséricorde, née à Aix en Provence en 1616, m. à Avignon en 1678, refusa, à l'âge de 15 ans, la main d'un homme fort riche pour se mettre sous la direction du père Yvan; et, à la suite d'une maladie dont elle fut affligée, elle prit la résolut. de fonder l'ordre de la Miséricorde pour y recevoir les filles de qualité sans biens et sans dot. Ce fut en 1637 qu'elle établit la première maison de son institut, dont elle fut la prem. supérieure. V. sa *Vie* par le P. Croiset, jésuite, Lyon, 1696, in-8.

MARIE. V. AVRILLOT, ESCOBAR et LUMAGUE.

MARIE (JOSEPH-FRANÇOIS), doct. de Sorbonne, né à Rhodez en 1738, m. en 1801, professa d'abord la philos. au collége Du Plessis, succéda au céléb. astronome Lacaille en 1762 dans la place de censeur royal et dans la chaire de prof. de mathématiques au collége Mazarin, fut nommé conseiller-clerc au parlem. en 1771, et passa au gr.-conseil en 1774 lors du rappel de l'anc. magistrature. Nommé sous-précepteur des enfans du comte d'Artois en 1782, il émigra avec ses élèves, fut décrété d'accusation par la convention en 1792, et ne rentra plus en France. On lui doit des édit. estimées, avec des notes et des addit. nombreuses, des *Leçons de mathématiques*, des *Tables de logarithmes*, et des *Leçons d'optique* de Lacaille. L'abbé Marie a aidé l'abbé Godescard dans sa trad. de la *Vie des Saints* de Butler.

MARIESCHI (MICHEL), peintre et architecte, né à Venise en 1697, m. en 1744, travailla long-temps en Allemagne, puis de retour dans sa patrie en peignit les plus belles vues qu'il grava ensuite à l'eau-forte.

MARIETTE (JEAN), dessin. et grav. à la pointe et au burin, né à Paris en 1654, élève de J.-B. Corneille, se destina d'abord à la peint., mais se livra ensuite exclusiv. à la grav. par les conseils de Lebrun (*v.* ce nom). Il m. en 1742. On a de lui un gr. nomb. d'estampes, dont les plus remarq. sont : *Jésus dans le désert* et une *Descente de croix* d'après Lebrun, *Moïse trouvé sur le Nil* d'après le Poussin, *Narcisse*, etc. Son *œuvre* se compose de 860 pièces, dont son fils a donné le détail dans son *Catalogue raisonné*, etc.—Pierre-Jean MARIETTE, fils du préc., né en 1694, acquit de gr. connaiss. dans les beaux-arts, et, après la m. de son père, voyagea d'abord en Allemagne, alla à Vienne, où sa réputat. l'avait devancé, fut nommé direct. de la galerie impériale, passa ensuite en Italie, et y recueillit un gr. nomb. de morceaux rares des plus grands maîtres. A son retour en France il obtint la place de contrôleur de la gr. chancell. de France, fut reçu membre de l'acad. roy. de peinture, et m. en 1774. Il avait formé un cabinet composé de plus de 1400 dessins originaux et de plus de 1500 collections de gravures et de livres d'estampes. Ce cabinet, dont Basan a dressé le *Catalogue* (Paris, 1775, in-8 de 500 pag.), fut vendu et dispersé dans toute l'Europe. On a de Mariette : *Tr. des pierres antiques gravées du cabinet du roi*, Paris, 1750, 2 vol. in fol. : *Descript. sommaire des dessins des gr. maîtres d'Italie, des Pays-Bas et de France, du cabinet de feu M. Crozat*, ib., 1741, in-8; *Descr. du rec. d'estampes de M. Boyer d'Aguilles*, ib., 1744, in-fol.; *Descr. des travaux... (relatifs à) la fonte de la statue de Louis XV de Bouchardon*, d'après les *Mém.* de Lempereur, Paris, 1768, in-f.; et quelq. autres *Opuscules*. Il a présidé à la rédact. du *Rec. des peintures antiques*, d'après les dessins de P. Sante-Bartoli, Paris, 1757, in-fol. : ouvrage auquel concoururent le comte de Caylus, l'abbé Barthélemi et Laborde. P.-J. Mariette a gravé aussi à l'eau-forte quelq. pl. mentionnées dans le catalog. de son cabinet par Basan.

MARIETTE (FRANÇOIS-DE-PAULE), oratorien, né à Orléans en 1684, m. à Paris en 1767, a laissé un gr. nombre d'écrits de controverse oubliés au-

jourd'hui, et tous relatifs aux disputes du jansénisme. Il était attaché au parti des appelans.

MARIGNAN (J.-J. MEDICHINO, marquis de), l'un des capit. célèbres de son temps, né en 1497 à Milan, entra fort jeune dans la carrière des armes, et s'attacha au service du duc Franç. Sforce, dont il obtint d'abord la confiance, et qui voulut ensuite se défaire de lui comme d'un complice dont il redoutait l'indiscrétion. Créé marquis par Charles-Quint, il commanda les troupes italiennes que ce monarque fit venir en Flandre en 1540, lui rendit ensuite de gr. services dans les guerres d'Allem. et d'Italie, et m. à Milan en 1555. On trouve beaucoup de détails sur ce guerrier dans Brantôme (*Vies des grands capitaines*) et dans l'hist. de Thou. Sa *Vie* a été écrite en italien par M. A. Misaglia, Milan, 1605, in-4.

MARIGNY (ENGUERRAND de), prem. ministre de France sous le règne de Philippe-le-Bel, né vers la fin du 13e S. en Normandie, d'une ancienne famille dont le nom était *Le Portier*, sut captiver, par ses grâces extér. et le charme de son esprit, la bienveillance du monarque, qui, après l'avoir créé Cte de Longueville, l'éleva successiv. aux postes de chambellan, de châtelain du Louvre, de gr.-maître d'hôtel, de sur-intend. des finances, et le fit enfin, suiv. le texte de la *Grande Chronique* de St-Denis, son *coadjuteur au gouvernement du royaume*. Une si grande fortune et les malheurs du règne de Philippe, ceux qui eurent lieu dans la prem. année du règne de Louis X, suscitèrent de puissans et nombreux ennemis au favori. Le plus acharné de tous fut le comte Charles de Valois, oncle de Louis X. Il accusa Marigny auprès du jeune monarque d'avoir dilapidé les finances, accablé le peuple d'impôts, en un mot d'être l'aut. de l'état de misère et de disette où se trouvait alors la France. Le ministre, malgré l'intérêt que le roi lui portait, fut arrêté, enfermé au Temple, jugé par une commission que le comte de Valois assembla à Vincennes, et condamné (sans être entendu, sans aucune des formes judiciaires) au supplice de la potence. Cette sentence fut exécutée en mai 1315 au gibet de Montfaucon, que Marigny avait lui-même fait construire. La mém. de ce ministre fut réhabilitée par la suite; et tous les histor. (à l'except. de Mézerai, toujours sévère pour les hommes de finances) ont considéré la condamnation de Marigny comme une gr. iniquité. On trouve dans les *OEuv. du comte de B**** (Lausanne, 1770, 2 v. in-12), et dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clapier (Paris, 1821 et années suivantes, 16 vol. in-8), un *Mém. pour servir à la justification d'Enguerrand.*

MARIGNY (JACQ. CARPENTIER DE), littér. assez médiocre du 17e S., né dans le Nivernais, embrassa l'état ecclés., s'attacha au card. de Retz, eut part aux intrigues de la fronde, fut un des principaux aut. des plaisanteries pub. contre le card. Mazarin, et m. en 1670. On a de lui: un *Recueil de Lettres en prose et en vers*, La Haye, 1658, in-12; un poëme sur le *Pain bénit*, 1673, in-12 (Mercier de Compiègne en a donné une nouvelle édition à Paris, in-18). Guy Patin lui attribue la trad. du fameux écrit anglais *Killing no Murder* (attribué au colonel Silas Titus) sous le titre de: *Traité polit..... où il est prouvé..... que tuer un tyran* (*titulo vel exercitio*) *n'est pas un crime*, Lyon, 1658, petit in-12.

MARIGNY (N. AUGIER DE), ecclés. et écrivain médiocre, mort à Paris en 1762, a pub.: *Hist. du 12e S.*, Paris, 1750, 5 vol. in-12; *Hist. des Arabes sous le gouvernement des califes*, ib., 1750, 4 v. in-12, trad. en allem. par Lessing, Berlin, 1753, 3 vol. in-8; *Hist. des Révolut. de l'empire des Arabes*, Paris, 1750-52, 4 v. in-12: ce dern. ouv. a été rédigé par l'abbé Perau.

MARIGNY (ABEL-FRANÇ. POISSON, marquis de), né en 1727, était frère de la célèbre marquise de Pompadour (*v.* ce nom), qui le fit admettre à la cour à l'âge de 20 ans, et nommer survivancier de M. Lenormand de Tournehem, direct. et ordonnateur-général des bâtim. du roi. Le jeune Poisson, qui portait alors le nom de marq. de Vandières, s'était occupé dès sa jeunesse de géométrie et d'architecture. Sa sœur le fit voyager en Italie pour perfectionner les disposit. qu'il annonçait. Il y resta 10 ans, et revint avec des connaissances dont Soufflot, Cochin et l'abbé Leblanc (*v.* ces noms), ses compagnons de voyage, lui avaient facilité l'acquisit. Ayant succédé à M. de Tournehem en 1751, le marquis de Marigny se livra avec un grand zèle aux soins de sa place de direct.-général des bâtimens (le départem. des beaux-arts faisait partie de cette direction). Il ne perdit rien de son crédit à la m. de sa sœur. Nommé conseiller d'état d'épée en 1772, il donna l'année suiv. sa démission de direct.-gén. (par suite des dégoûts que lui fit éprouver le min. Terray); mais elle ne fut acceptée que six années après, et Marigny conserva les honneurs et le titre de sa place. Il m. à Paris en 1781. Son *Eloge*, par Cochin, fut inséré cette même année dans le *Journal de Paris*.

MARIGNY (AUG.-ET.-GASP. DE BERNARD DE), officier et memb. du conseil supér. des troupes roy. de la Vendée, né à Luçon en 1754, servit d'abord dans la marine royale, chercha à signaler son dévouement pour le roi à l'époque du 10 août 1792, fut arrêté et emprisonné à Bressuire en 1793, délivré peu de temps après par son parent Henri de La Rochejaquelin, et devint l'un des chefs de l'insurrection vendéenne. Soupçonné de trahison, il fut condamné à être fusillé par le conseil-gén. de l'armée catholique et royale en 1794. Sa mort a été reprochée à Charette, à Stofflet, et surtout à l'abbé Bernier (*v.* ces noms), et on ne sait point encore s'il faut l'attribuer à un délit réel ou bien à l'ambition de ses rivaux et à la haine des ennemis qu'il avait dans l'armée vendéenne (*v.* l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par Alph. Beauchamp). — Charles-René-Louis de BERNARD, vic. de MARIGNY, parent du préc., né en 1740 à Seez en Normandie, entra de bonne heure dans la maison roy., fit plus. campagnes dans les Antilles, sur la côte d'Afrique et dans l'Inde, prit part au combat d'Ouessant, fut nommé capit. de vaisseau en 1779, chef de division et major de la prem. escadre en 1786 et major-gén. de la marine en 1789; incarcéré pend. la révolut., il eut le bonheur d'échapper à la mort, vécut ensuite dans la retraite jusqu'en 1814, fut nommé à cette époque vice-amiral et commandant du port de Brest, et m. en 1816. — Un autre BERNARD de MARIGNY, de la même famille, né à Moreste en Dauphiné, entra au service vers 1792, passa successiv. par tous les grades milit. jusqu'à celui de colonel sous les régimes républic., consulaire et impérial, et fut tué en 1806 à la bataille d'Iéna, où il commandait le 20e régiment de chasseurs à cheval. Il a laissé la réputation d'un excellent officier.

MARILLAC (CHARLES de), diplomate et l'un des plus habiles négociateurs de son temps, né en Auvergne vers 1510, était fils d'un contrôleur gén. des finances du duc de Bourbon. Il vint de bonne heure à Paris, suivit d'abord le barreau, accompagna ensuite, à l'âge de 22 ans, son parent J. de Laforêt, ambassadeur à Constantinople, et fut nommé lui-même à ce poste peu de temps après, malgré sa jeunesse, par François Ier. De retour en France après 4 ans d'absence, il obtint une charge de conseiller au parlem., reçut une nouvelle mission pour l'Anglet. en 1538, et fut employé plus tard en Allemagne et dans les Pays-Bas à des négociations qui réussirent complètem. Ses services furent récompensés par un titre de maître des requêtes, puis par l'évêché de Vannes, d'où il fut transféré à l'archevêché de Vienne. Il mourut en 1560, laissant des *Mémoires* MSs. sur les évènemens

du temps; et l'on trouve un grand nombre de ses dépêches dans le *Recueil* de Fontanieu, conservé à la biblioth. du roi. Marillac fut en relat. particulières avec plus. des personnages célèbres de son temps, et notamment avec le chancelier de Lhôpital. — Gabriel de MARILLAC, frère du précéd., m. en 1551, fut avoc.-gén. au parlem. de Paris. — Gilbert de MARILLAC, autre frère de Charles, est auteur d'une *Histoire de la maison de Bourbon*; publiée en 1605.

MARILLAC (MICHEL de), garde-des-sceaux de France, neveu des précédens, né à Paris en 1563, témoigna d'abord le désir d'embrasser l'état ecclés., et même d'entrer dans l'ordre des chartreux; mais, d'après l'avis de son tuteur, il se décida pour la magistrature, et fut successivem. conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes et conseiller d'état. Ayant suivi d'abord le parti de la ligue, il contribua ensuite à faire rendre l'arrêt d'exclusion de tout prince étranger à la couronne, et vota pour la remise de la ville de Paris sous l'obéissance de Henri IV. Sous le règne de Louis XIII, il fut recommandé au card. de Richelieu, qui lui confia en 1624 la surintendance des finances, et 2 ans après la charge de garde-des-sceaux. Sévère dans l'administration de la justice, il annonça l'intention d'opérer de sages et utiles réformes, et par là se fit de nombreux ennemis. Plus tard, ayant pris parti pour la reine-mère, Marie de Médicis, qui s'était brouillée avec Richelieu, il s'attira la haine de ce prem. ministre. Ses amis l'exhortèrent en vain à prévenir le coup qui le menaçait. Il fut compromis avec le maréchal son frère, dont l'article suit, dans le complot formé par la reine pour renverser le cardinal-ministre, et sa perte fut dès-lors décidée. Arrêté en 1630 dans sa terre de Glatigny, il fut conduit d'abord au château de Caen, puis à Lisieux, et enfin à Châteaudun, où il m. 2 mois après l'exécution de son frère, le 7 août 1632. Malgré les emplois éminens et lucratifs qu'il avait remplis, à peine ce vertueux magist. laissa-t-il de quoi fournir aux frais de ses funérailles. On a de lui: une trad. de l'*Imitat. de J.-C.*, Paris, 1621, in-12, publiée anonyme; une 2e édit. revue par l'aut., parut en 1630, et a été depuis réimp. un gr. nomb. de fois (cette trad. a été long-temps attribuée au jésuite Rosweyde, dont on trouve en effet le nom sur le frontispice de l'édit. imp. au Louvre en 1652; mais M. A.-A. Barbier l'a justement restituée à Marillac: *voyez* les nos 8551, 15140 et 15141 du *Dictionn. des Anon*); *Traduct. des Psaumes*, en vers franç., Paris, 1625, 2e édition revue et corrigée, 1630, in-12; *Examen du livre intitulé: Remontrances... sur le livre du cardinal de Bellarmin, faussement attribué à l'avocat-général Servin*, 1611, in-8, *Relat. de la descente des Anglais dans l'île de Rhé*, Paris, 1628, in-8; *de l'Erection des religieuses du Mont-Carmel en France*, 1622 et 1627, in-8. On lui doit aussi la rédact. de l'*Ordonn. de Louis XIII sur les plaintes et doléances faites par les députés des etats de son roy.... en 1614*, Paris, 1629, in-8: cette ordonnance a été appelée dérisoirem. le *Code Michau*, du prénom de son habile auteur. Il existe deux *vies* inédites de Michel de Marillac, l'une par le P. Senault de l'Oratoire, l'autre par Lefebvre de Lezeau; cette dern. est conservée à la bibliothèque de Ste Geneviève.

MARILLAC (LOUIS de), maréchal de France, frère du précéd., né en Auvergne en 1572, servit sous Henri IV et pend. la minorité de Louis XIII. Ce fut lui qui donna au maréchal d'Ancre des instructions sur l'ordre et la police de la guerre. Nommé maréchal de camp en 1620, L. de Marillac fut chargé au siége de La Rochelle des travaux de la digue; employé ensuite à l'armée de Champagne, puis gouverneur de Verdun, il obtint enfin le bâton de maréchal en 1629. Dévoué à la reine-mère, Marillac entra dans le complot formé pour ôter le ministère au cardinal de Richelieu; mais on sait que celui-ci, au moment même où on le croyait perdu, triompha de ses adversaires dans la fameuse journée dite *des dupes* (11 nov. 1630). Le maréch. fut arrêté au milieu de l'armée qu'il commandait en Piémont, amené et renfermé au château de Ste-Menehould. Sa conduite administrative prêtait des armes contre lui; on fit des informations sur les contributions qu'il avait levées en Champagne et sur l'emploi des sommes destinées à la construct. de la citadelle de Verdun. Une chambre de justice fut établie pour instruire son procès, et il fut condamné pour crime de péculat, à la simple majorité de 13 voix sur 24, à perdre la tête sur l'échafaud. Cette exécution eut lieu à Paris le 10 mai 1632. L'*Hist.* du procès et de la m. de Marillac se trouve dans le *Journal* du card. de Richelieu inséré dans l'*Hist.* de ce ministre par Leclerc, 1753, 5 vol. in-12. On doit lire avec quelque défiance les *Observations sur la vie et la condamnation du maréchal de Marillac*, pub. dans le *Recueil des diverses pièces pour servir à l'hist.*, par P.-H. du Chastelet, l'un des juges de ce même maréchal.

MARILLAC (LOUISE de). V. LEGRAS.

MARILLIER (CLÉMENT-PIERRE), dessinat. et grav. à l'eau-forte, né à Dijon en 1740, m. près de Melun en 1808, a composé les dessins d'un grand nombre de planches destinées à embellir les édit. de plus. ouvr., tels que la *Bible* publiée par Defer-Maisonneuve, les *œuvres* de l'abbé Prévôt, de Dorat, etc., etc. On a aussi de lui les grav. à l'eau-forte de différens voyages à Naples, en Grèce et en France.

MARIN (ST), ermite, né dans la Dalmatie au 4e S., vint en Italie, et fut employé à la reconstruction du pont de Rimini. Sa piété le fit remarquer de Gaudence, év. de Brescia, qui l'ordonna diacre. Retiré ensuite sur le mont Titano, près de Rimini, Marin y construisit une cellule, où il passa le reste de sa vie dans la pratique des vertus chrétiennes. Après sa m. son hermitage fut fréquenté par un grand nombre de pèlerins, qui bâtirent peu à peu des habitations dans les environs. Telle fut l'origine de la cité de *San-Marino*, petite république dont la fondation remonte au 5e S., et qui a conservé son indépendance jusqu'à nos jours. V. *Memorie storiche della repubblica di San-Marino*, par le chev. M. Delfico, Milan, 1804, in-4.

MARIN, papes. V. MARTIN II et MARTIN III.

MARIN *de Tyr*, géographe, vivait (à ce que l'on présume d'après les faits rapportés dans ses ouv. et une expression de Ptolémée le géographe) vers la fin du 1er S. de l'ère chrét. On croit aussi qu'il était Romain d'origine, établi à Tyr. Ses écrits ne nous sont point parvenus; mais Ptolémée, qui paraît en avoir tiré la plupart de ses connaissances sur les contrés éloignées, nous apprend que Marin jouissait, de son temps, d'une grande réputation, et qu'il avait composé un cours complet de géographie, dont cependant lui, Ptolémée, blâme le système de rédaction. Le sav. M. Gossellin, de l'institut de France, a essayé de rétablir ce système de Marin de Tyr dans un de ses *Mem.* sur la géographie ancienne, et il en résulte qu'on doit vivement regretter la perte de l'ouv. cité par Ptolémée.

MARIN (N.), bourgeois de Lisieux, inventa, au commencem. du 17e S., les fusils à vent, dont les expériences furent faites devant Henri IV et le sieur de Ruzé, secrét. d'état. Un écriv. contemporain, D. Rivault, sieur de Flurance, qui avait vu le premier fusil fabriqué par Marin en 1602, en a donné la descript. dans ses *Elémens d'artillerie*, pub. à Paris, 1608, in-8. Le même écriv. fait un pompeux éloge de l'artiste. Marin, selon lui, était un homme d'un rare jugement, d'une gr. imagination, qui, sans avoir appris d'aucun maître, était à la fois excellent peintre, rare statuaire, musicien, astron.,

et qui maniait le fer et le cuivre plus délicatement qu'aucun artisan de son temps.

MARIN (MICHEL-ANGE), écriv. ascétique, né à Marseille en 1697, entra fort jeune dans l'ordre des minimes, se consacra à la direction des consciences et à la prédication, fut élu 4 fois à la place de provincial, refusa celle de général, et mourut à Avignon en 1767. Ses principaux ouvrages sont : *Virginie*, ou *la Vierge chrétienne*, 1752, 2 vol. in-12; *le Baron van Hesden*, etc., 1760, 5 vol. in-12; *Théodule*, etc., in-12; *Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, in-12; *Agnès de St-Amour*, 2 vol. in-12; *Angélique*, etc., 2 vol. in-12; *la Marquise de los Valientes*, ou *la Dame chrétienne*, Paris, 1765, 2 vol. in-12; *Retraite spirituelle*, etc., Avignon, 1763, 2 vol. in-12; *Vies des solitaires de l'Orient*, Paris, 1761-64, 9 vol. in-12, ou 3 vol. in-4; *Lettres spirituelles*, 1769, 3 vol. in-12. On a encore de P. Marin, quelques pièces de vers en franç. et en provençal. Son *Eloge*, qui se trouve en tête de ses *Lettres spirituelles*, a été imp. séparément avec des additions, Avignon, 1769 in-12 de de 23 pages. — V. MARINI.

MARIN (FRANÇ.-LOUIS-CLAUDE MARINI, dit), littér., né à la Ciotat (Provence) en 1721, embrassa d'abord l'état ecclésiast., et vint à Paris, où il fut chargé de l'éducation d'un jeune seigneur; mais, s'étant fait ensuite des amis et des protecteurs, il quitta le petit collet; fut reçu avocat au parlement, puis devint successivem. censeur royal, secrétaire-général de la direction de la librairie, l'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, enfin lieuten.-général de l'amirauté à la Ciotat, sa patrie. Il m. en 1809. Il était membre des académies de Nanci, Dijon, Lyon, Marseille, etc. On a de lui un gr. nomb. d'écrits, la plupart très-médiocres, dont on trouvera la liste complète dans *la France littéraire* de Ersch. Nous nous bornerons à citer les suivans : *Hist. de Saladin, sulthân d'Egypte et de Syrie*, Paris et La Haye, 1758, 2 vol. in-12, avec deux plans par Danville, trad. en allem., 1761, in-8, et réimp. à Paris, 1763, 2 vol. in-12 (c'est la meilleure des product. de l'aut.); *Mém. sur l'ancienne ville de Taurentum en Provence*, *Hist. de la ville de la Ciotat*, *Mémoires sur le port de Marseille*, réunis en un même vol., avec cartes et plans, Avignon et Marseille, 1782, in-12; *Notice sur la Vie et les ouv. de Pontus de Thyard de Bissy*, 1786, in-8; *Biblioth. du Théâtre-Français*, Paris, 1768, 3 vol. in-8, faussement attribué au duc de La Vallière. Marin a été l'éditeur des *OEuvres du Philosophe bienfaisant* (le roi Stanislas), 1763, 4 vol. in-12, avec *Préface* et l'*Eloge* de l'auteur. Beaumarchais (*v.* ce nom) a donné à Marin une célébrité fâcheuse dans les *Mém.* qu'il pub. lors de son procès contre Goezman, et qui restent comme des modèles de ce genre d'écrits.

MARIN (FRANÇOIS), cuisinier distingué dans sa profession, a laissé : *les Dons de Comus*, ou *les Délices de la table*, rédigé et orné d'une préface par les PP. Brumoy et Bougeant, 1739, in-12; *la Suite des Dons de Comus*, Paris, 1742, 3 vol. in-12, avec une nouvelle préface par de Querlon.

MARIN Y MENDOZA (don JOAQUIN), professeur de droit à Madrid et membre de l'acad. d'histoire, m. vers 1776, a laissé : *Histoire de la milice espagnole*, Madrid, 1780, in-4; *Histoire du droit naturel et des gens*, ibid., 1776; et une édition estimée d'Heineccius, sous ce titre : *Joann. Gotlieb. Heineccii Elementa juris naturæ et gentium, castigationibus ex catholicorum doctrinâ et juris historiâ aucta*, ibid., 1776, in-4.

MARINA, femme du Mexique, interprète de Fern. Cortez, née au commencement du 16e S., était fille d'un cacique feudataire de la couronne. Vendue par trahison, après la mort de son père, à des marchands d'esclaves, elle tomba entre les mains du cacique de Tabasco qui en fit présent à Cortez ainsi que de 19 autres femmes, pour préparer du maïs aux troupes espagnoles. Marina, douée d'un esprit vif et d'une grande intelligence, apprit promptement la langue castillane, et captiva par ses charmes le général espagnol qui la fit son interprète, son conseil et sa maîtresse. Elle lui rendit de grands services dans ses diverses expéditions, et fut mariée à don Juan de Xaramillo, gentilhomme castillan. Elle avait eu de Cortez un fils qui devint chevalier de Calatrava et fut ensuite mis à mort à Mexico, en 1568, sur un soupçon de trahison vague et mal fondé.

MARINAS (HENRIQUE ou HENRI, dit de LAS), peintre espagn., né à Cadix en 1620, m. à Rome en 1680, a reçu ce surnom à cause du genre auquel il s'est livré. Le musée du Louvre possède de lui un dessin à la plume et lavé, représentant une *Marine et des vaisseaux de différens échantillons*.

MARINELLI (JEAN), méd. et philosophe, né à Modène, dans le 16e S., m. à Venise, a laissé : *le Medicine pertenenti alle infermità delle donne*, Venise, 1574 et 1610; *Commentaria in Hippocratis Coi opera*, ibid., 1573 et 1619; *de Peste et pestilenti Contagio*, ibid., 1577, et quelq. autres écrits peu remarquables. — MARINELLI (Lucrèce), fille du précéd., née vers 1571, à Venise, où elle m. en 1653, montra de bonne heure des dispositions pour la poésie, et publia : *la Colomba sacra*, *poema*, Venise, 1595; *Amore innamorato e impazzato*, *poema in ottava rima*, ibid., 1598 et 1618; *la Nobiltà ed Eccellenza delle donne, ed i difetti e mancamenti degli uomini, discorso*, ibid., 1600; un *poème* sur la Vierge, *in ottava rima*, suivie de sa *vie* en prose, ibid., 1602 et 1617; les *Vies* de Ste Justine, de St François, également *in ottava rima*; un *comment.* sur le poème de L. Tansillo : *le Lagrime di san Pietro*. Quelques-unes des *poesies* de Lucrèce Marinelli ont été recueillies avec celles de deux autres dames poetes, par A. Bulifon, Naples, 1693.

MARINEO (LUCA), profess. d'éloquence à l'univ. de Salamanque au 16e S., m. postérieurem. à 1533, fut chapelain de la cour sous Charles-Quint, et écrivit des *Epîtres familières*, Valladolid, 1514, in-fol. On a de lui en outre des harangues et autres opuscules recueillies sous le titre suiv. : *obra de las cosas memorables de España*, Alcala, 1533, in fol. *Voy.* sur Marineo le t. 2, p. 359 de la *Bibl. hisp. nova* de Nic. Antonio, et le 2e vol., pag. 16 de la *Bibl. Sic.* de Mongitore.

MARINI (JEAN-BAPTISTE), poète italien, plus connu en France sous le nom de *Cavalier Marin*, né à Naples en 1569, se voua de bonne heure au culte des muses, malgré son père qui le destinait à la magistrature, et qui finit par lui interdire sa maison. Le jeune Marini trouva un asile chez un seigneur napolitain qui lui fit obtenir la place de secrétaire du gr.-amiral du royaume. Etant passé ensuite à Rome, il y trouva de nouveaux protecteurs, accompagna le card. Aldobrandini dans sa légation de Savoie, se fit de mauvaises affaires à Turin par suite de son humeur satirique, et partit en 1615 pour la France, où il fut reçu avec bienveillance par Marie de Médicis qui lui assigna une pension de 2000 écus. Ce fut pend. son séjour à Paris qu'il se lia avec le célèb. Poussin (*v.* ce nom), et qu'il composa et dédia à Louis XIII, son fam. poème de l'*Adone* (Adonis), ouvrage défectueux sous tous les rapports, mais qui fut prôné comme un chef-d'œuvre par les contemporains. Etant retourné à Rome en 1622, Marini y fut nommé prince de l'acad. des *Umoristi*, fondée par V.-P. Mancini (*v.* ce nom), et termina sa carrière en 1625 à Naples, où il était allé après la mort du pape Grégoire XV. On reconnaît dans Marini beauc. d'imagination et une grande facilité; mais il abusa de ces dons précieux, et tomba dans des écarts que son talent ne peut lui faire pardonner. Son style, semé

de pointes et de *concetti*, fut imité par la plupart des écrivains que les Italiens désignent par le nom de *Seicentisti*, et qui sont tombés aujourd'hui dans le plus grand discrédit. Marini lui-même n'est plus guère consulté que par quelq. curieux. On trouvera la liste de tous ses ouvr. dans les *Mémoires de Niceron*, tome 32; nous nous bornerons à citer les suivans : *Rime amorose*, *sacre e varie*, Venise, 1602, in-16, souvr. réimprimé; *la Murtoleide*, (recueil de sonnets satiriques contre Murtola, secrétaire du duc de Savoie), Francfort, 1626, in-4; Nuremberg, 1643, in-12; *l'Adone*, *poema in XX canti*, etc., Paris, 1623, in-fol.; Venise, 1623, in-4; Amsterdam, chez Elzevier, 1651, 2 vol. in-12; Londres (Livourne), 1789, 4 vol. in-12 (cette dern. édit. passe pour la plus compl.); Fréron et le duc d'Estouteville ont donné une imitation du 8e chant de ce poème, sous ce titre : *les Vrais plaisirs*, ou *les Amours de Vénus et d'Adonis*, Amsterdam, 1755, in-12, réimpr. sous le simple titre d'*Adonis*, Paris, 1775, in-8; *Strage degli innocenti*, *poema*, Naples (sans date), in-8; Rome, 1633, in-12; Venise, 1633, in-4, etc., trad. en latin et en allem. (Hambourg, 1715, in-8); *Lettere gravi*, *argute*, *facete*, etc., Venise, 1627, in-8, ibid., 1673, in-12. Marini a eu de nombreux biographes, J.-B. Baiacca, F. Chiaro, G.-F. Loredano, Fr. Ferrarri, G.-Ph. Camola, etc., et de plus la plupart des histor. de la littérat. italienne lui ont consacré des notices détaillées.

MARINI (Jean-Ambroise), écriv. et romancier italien, né à Gênes, vers le commencement du 17e S., m. à Venise vers 1650, avait embrassé l'état ecclésiast., et, par ce motif, ne crut pas devoir publier sous son nom ses productions littér. On a de lui : *il Caloandro fedele*, Venise, 1652, 2 vol. in-12, souv. réimprimé (ce roman avait d'abord été publié dans la même ville en 1641, sous le titre de *il Caloandro sconosciuto*; le nom de l'aut. y est déguisé sous celui de *Dario Grisimani*), et l'une des meilleures éditions est celle de 1726, Venise, 2 vol. in-8; trad. en franç. par Scudéry, Paris, 1668, 3 vol. in-8, et par le comte de Caylus, Amsterdam, 1740, 3 vol. in-12. (Vulpius en a publié, en 1787, une imitation allemande, et Poinsinet de Sivri en a donné un extrait dans la *Bibliothèque des Romans*, octobre 1779); *le Gare de' desperati*, Milan, 1644, in-8, et plus. fois réimpr.; trad. en franç. par de Serrey, sous ce titre : *les Désespérés*, Paris, 1733, in-12, et inséré par extraits dans la *Biblioth. des Romans*, mars, 1779. Delandine a donné une édition des deux ouvr. précéd., sous le titre de *Romans héroïques* de Marini, Lyon, 1788, 4 vol. in-12. On cite encore de cet écrivain : *il Cras nunquàm moriemur*, *cioe domani bisogna morire e siamo immortali*, Rome, 1646, Gênes, 1649, in-16; *il Caso non a Caso*, Rome, 1650, in-16; *Scherzi di fortuna*, *istoria favoleggiata*, ibid., 1662, in-12; Gênes, 1714, in-16.

MARINI (Jean-Philippe), missionn. jésuite, né en 1608 dans l'état de Gênes, s'embarqua pour les Indes en 1638, prêcha l'Evangile dans le Tonking pend. 14 ans, fut nommé recteur de Macao, revint à Rome pour les affaires de sa compagnie, et s'embarqua de nouv. pour gouverner comme provincial une des provinces du Japon. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé une relat. *delle Missioni de' padri della comp. de Giesu nella provincia di Giappone*, etc., Rome, 1657, 1663, in-4, Venise, 1665, 2 vol. in-12; trad. en franç. sous le titre de : *Relation nouvelle et curieuse du royaume de Tunquin et de Lao...., trad. de l'ital. du P. Mariny, par le P. Le Comte*, *célestin*, Paris, 1666, in-4. — Un autre Marini (P.-D. Marc), chanoine régul., m. à Brescia, sa patrie, en 1594, possédait très-bien l'hébreu, et fut chargé par le pape Grégoire XIII, de corriger plus. ouvr. de rabbins, impr. à Rome. On a de lui une *Gramm. hébraïque*, Bâle, 1580, et un lexique volumineux, intitulé : *Arca Noe*, 1593, in-fol. Sa *vie* a été écrite par le P. G.-L. Mingarelli, son confrère, en tête d'une nouvelle édit. des *Comment. litt.* sur les Psaumes, pub. d'abord par L. Marini en 1748.

MARINI (Gaetan-Louis), antiquaire, né à Sant-Arcangelo (duché d'Urbin) en 1740, embrassa l'état ecclésiastique et s'appliqua de bonne heure à la recherche des objets d'antiquité et d'hist. naturelle. En 1764, il se rendit à Rome où ses talens lui méritèrent d'illustres protecteurs. Il y exerçait depuis 24 ans l'emploi de préfet des archives du saint-siége, lorsqu'il fut forcé de quitter cette ville en 1808, comme sujet du royaume d'Italie. Il y retourna en 1809, en sortit de nouveau 6 mois après, lors de la déportat. du pape Pie VII, reçut l'ordre de venir à Paris en 1810, lorsqu'on transporta dans cette ville les archives du Vatican; il y vécut dans la retraite, n'assista jamais aux séances de l'institut dont il était corresp. depuis 1809, et m. le 17 mai 1815. Pie VII lui avait envoyé de Rome le titre de prem. garde de la Bibliothèque du Vatican, vers la fin de 1814. Tiraboschi a cité plus. fois ce savant avec éloge dans son *Hist. de la littérature italienne*. On connaît de lui : *Degli archiatri pontifici*, Rome, 1784, 2 vol. in-4; *Iscrizioni antiche delle ville e de' palazzi Albani*, ibid., 1785, in-4; *Gli atti e monumenti de' fratelli Arvali*, etc., ibid., 1795, 2 vol. in-4; *Papiri diplomatici descritti ed illustrati*, ibid., 1805, in-fol., avec 22 pl. (c'est un recueil de 157 actes publiés sur Papirus : la plus ancienne de ces pièces est de l'an 444). Marini a laissé plus. autres ouvr. inédits, dont on trouvera les titres dans la *notice* sur sa vie et ses écrits, que l'abbé A. Coppi a fait insérer dans les *Annales encyclopédiques*, de 1817, tome 2. — Jean-Baptiste Marini, archiprêtre de Ginestreto, au diocèse de Pesaro, a publ. : *de episcopatu Feretrano Apologeticon*, 1732; *Saggio di ragioni della città di San-Leo*, *detta gia Monteferetro*, Pesaro, 1758, in-4.

MARINIANA, 2e femme de l'emper. Valérien l'ancien, le suivit en Asie l'an 258, et partagea sa captivité après qu'il fut tombé au pouvoir de Sapor. Cette princesse aussi vertueuse que belle eut ainsi la douleur d'être témoin des humiliat. dont le roi de Perse accabla son époux, et elle m. elle-même dans les fers. Il existe des médailles de Mariniana, frappées après son apothéose.

MARINIER (N.), méd. de la faculté de Paris, m. en 1777, a publié une traduct. des *Aphorismes de Boerhaave*, avec les *Comment. de Vanswieten*, Paris, 1753, 3 vol. in-12; et une autre de l'*Essai sur les fièvres*, par J. Huxham, avec la continuation de J. Clutton.

MARINIS (Léonard de), dominicain, né dans l'île de Chio, en 1509, m. évêq. d'Albe, en 1573, fut envoyé en qualité de nonce en Espagne par le pape Jules III, et chargé de diverses affaires importantes par Pie IV et Pie V. Il se fit surtout remarquer au concile de Trente et fut un des évêq. qui travaillèrent à rédiger les bréviaire et missel romains, et à dresser le *Catechismus ad parochos*, Rome, 1566, in-fol.; Paris, 1567, in-8. — Marinis (Jean-Baptiste de), dominicain, petit-neveu du précéd., né à Rome en 1597, mort général de son ordre en 1669, fut long-temps secrétaire de la congrégation de l'*Index*, et s'attira des reproches mérités de Théophile Rainaud, dans son livre *de Immunitate Cyriacorum*. On a de lui quelq. *lettres* manuscrites. Il avait composé un *Traité de la conception de la sainte Vierge*, qui n'a pas vu le jour. Les 14e, 15e et 16e S. ont vu éclore sur le même sujet plus. traités dont le moindre défaut, comme l'a fort bien remarqué Bayle, est d'être de la dernière inconvenance. — Marinis (Thomas de), jurisconsulte, né à Capoue dans le 16e S., publia

un traité sur les fiefs, intitulé : *Tractatus de generibus et qualitate feudorum*, Cologne, 1582. — MARINIS (Dominique de), archevêque d'Avignon, m. dans cette ville en 1669, a laissé des *Commentaires* sur la *Somme de St Thomas*, Lyon, 1663, 1666 et 1668, 3 vol. in-fol.

MARINO (GRÉGOIRE), prêtre rég. de St-Nicolas de Venise dans le 16e S., n'est connu que pour avoir trad. ou plutôt retouché le tr. de St Laurenzo Giustiniani intitulé *du Mépris du monde et de ses vanités*, imp. en 1569 chez Alde Manuce.

MARINO (JEAN-BAPTISTE), peintre sur porcelaine, né à Sceaux, fut membre de la fameuse commune de Paris en 1792, et successivem. administrateur de police dans deux sections et au conseil général de la commune. En 1793, il présida la commission temporaire établie à Lyon après le siége de cette ville, s'y conduisit en digne agent de Robespierre, et vint ensuite commettre de nouvelles horreurs dans les prisons de Paris, à la police desquelles il fut employé. Dénoncé en 1794, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il ne fut condamné d'abord qu'à la détention jusqu'à la paix : mais un nouveau jugement qu'il subit bientôt après comme complice de l'assassinat de Collot-d'Herbois, le conduisit à l'échafaud. Il avait alors 37 ans.

MARINONI (JEAN-JACQUES), mathém., archit. et astronome, né en 1676 à Udine (Frioul), mort à Vienne en 1755, avec le titre de conseiller attaché à la direct. des bâtim. impér., membre de l'acad. de Berlin et de plus. soc. sav. d'Europe, avait succédé au comte d'Anguisciola, son protecteur, dans la chaire de mathém. au collége des Nobles. Outre des *observ.* ins. dans les *Acta Lips.*, dans les *Osserv. litt.* du marquis Maffei, et dans le t. 24 de la *Raccolta* de Calogera, on a de lui : *Columna herculea geometricè constructa*, etc., Vienne, 1752; *de re ichnographicâ*, etc., ibid., 1751, etc. On trouvera sur lui de plus amples détails dans la *Storia lett. d'Italia* (vol. 14, pag. 244), et il est fréquemment cité par Apostolo Zeno dans ses *Lettres*.—Le bienheureux MARINONI (Jean), théatin, né en 1490 à Venise, fut chan. de St-Marc de cette ville, et y m. en odeur de sainteté l'an 1562. Son panégyr. se trouve dans le rec. de Roberti, tom. 2, pag. 170, édition de Bassano, 1789.

MARINUS, fut élevé du rang de centurion dans l'armée romaine, à la dignité d'empereur, en l'an 249 de J.-C., par les légions stationnées dans la Mœsie, et périt, au bout de quelq. mois, massacré par les mêmes soldats qui l'avaient élevé sur le pavois, et qui lui donnèrent pour success. Decius ou Dece (*v.* ce nom). D'après l'opinion de M. Tochon d'Annecy (*Mém. sur les médailles de Marinus*, etc., Paris, 1817, in-4, avec 3 pl.), les médailles qui portent le nom de Marinus n'auraient point été frappées pour celui dont nous parlons; l'effigie qu'elles présentent serait celle d'un autre personnage, que l'on présume être le père de l'empereur Philippe.

MARINUS, philosophe platonicien du 5e S., né en Syrie, vint étudier la philosophie à Athènes, sous Proclus, lui succéda en 485, et m. dans un âge peu avancé. Il avait composé des *comment.* sur le *Traité de l'âme* (d'Aristote), sur les *dialogues* de Platon; des *questions philosophiques*, etc.; mais de tous ces écrits, il ne nous est parvenu que la *Vie de Proclus*, publiée par G. Xilander, avec une version latine par un aut. inconnu, à la suite des *Reflexions* de Marc-Antonin, Zurich, 1558, in-8. J. Alb. Fabricius en a publ. une autre édit. plus estimée, avec une nouv. version latine et des notes, Hambourg, 1700, in-4; réimpr. à Londres, 1703, in-8; une 4e édit., avec des notes, a été publiée par M. Boissonade, Leipsig, 1814, in-8. l'*Anthologie* renferme quelq. épigrammes attribuées à Marinus, que l'on croit aussi auteur du *Theoremata geometrica, sive protheoria ad Euclidis Data*, impr. avec les *comment.* de Proclus sur les œuvr. d'Euclide.

MARINUS (IGNACE), grav. flamand, né en 1627, m. à Anvers en 1701, a laissé des estampes d'après différens maîtres, parmi lesquelles on distingue : une *Fuite en Egypte*, d'après Rubens; *le Martyre de Ste-Apolline*, d'après Jordaens; des *Enfans de village formant un concert grotesq.*, d'après Sachleeven.

MARIO-BETTINO. V. BETTINI.

MARION (SIMON), avoc.-gén. au parlement de Paris, né à Nevers en 1540, exerça d'abord avec une grande distinction le ministère d'avocat, obtint la protection de Catherine de Médicis et du duc d'Alençon, auquel il fut attaché en qualité de conseiller, fut chargé par Henri III de fixer les limites de l'Artois, de concert avec les délégués du roi d'Espagne, obtint des lettres de noblesse en récompense de ce service, devint successivem. président aux enquêtes, conseiller d'état, avoc.-gén. au parlement, et m. à Paris en 1605. On a de lui un recueil de plaidoyers sous le tit. d'*Actiones forenses*, pub. en 1594, in-8, réimp. en 1598, 1620 et 1629. Un de ces plaidoyers est contre les jésuites.

MARION DE L'ORME. V. DELORME.

MARION (SIMON-ANTOINE), litt., né en 1686 à Villeneuve, en Franche-Comté, embrassa l'état ecclés., vint à Paris en 1712, apprit rapidement l'hébreu, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais, obtint une place à la bibliothèq. du roi, devint ensuite chef de bureau au conseil des affaires étrangères, puis fut nommé prieur de Rouvre, chanoine de Cambrai, et m. dans cette dern. ville en 1758. Il avait des connaissances très-étendues dans l'hist., les antiquités, la numismatique et la littérat. On lui doit : le *Recueil des statuts synodaux du diocèse de Cambrai*, Paris, 1739, 2 part. in-4; le *Pouillé* du même diocèse, et un *Recueil de titres concernant le siége de Cambrai*; une *Lettre critique* sur la nouv. *Histoire de France* (de l'abbé Velly), insér. dans le *Journal de Verdun*, avril 1755. Son *Eloge* est inséré au tome 2 du *rec.* de l'acad. de Besançon. — Un autre MARION, jés., est aut. de 2 trag., *Absalon* et *Cromwell*, impr. à Londres, 1764, in-12.

MARION DU FRESNE (N.), navigat. français, servait dans la marine roy. vers le milieu du 18e S., et commandait en 1761 le bâtiment qui transporta le P. Pingré (*v.* ce nom) à l'île Rodrigue pour l'observat. du passage de Vénus sur le disque du soleil. Se trouvant à l'Ile-de-France en 1770, il demanda de ramener à ses propres frais, sur un bâtiment qui lui appartenait, le Taïtien Aoutourou, que Bougainville avait amené d'Otaïti en France, et qu'on avait fait passer à l'Ile-de-France pour être reconduit dans sa patrie. Marion partit à cet effet en 1771 accompagné de deux bâtimens du roi; mais Aoutourou étant mort dans les parages de Madagascar, l'expédition changea de direction, et fit route au sud du cap de Bonne-Espérance. Après avoir découvert quelques îles, et mouillé dans une baie de la terre de Van-Diemen, Marion longea la côte septentrionale de la Nouv.-Zélande, jeta l'ancre dans la baie des Iles, et fut d'abord bien accueilli; mais, étant descendu à terre avec quelq. hommes de son équipage, il y fut massacré, et ensuite dévoré ainsi que ses compagnons par les insulaires. Le point de la côte où se passa cet évènement tragique fut appelé *baie de la Trahison*. M. Duclesmeur, capit. du bâtiment du roi *le Castries*, remplaça Marion dans le commandement de l'expédit. qu'il ramena en 1773 à l'Ile-de-France. On a publié, d'après les journaux de Crozet, l'un des officiers employés, la relation de cette même expédit. sous le titre de : *Nouv. Voy. à la mer du Sud commencé sous les ordres de M. Marion, et achevé sous ceux de M. Duclesmeur*, etc., Paris, 1783, in-8, avec pl.

MARIOTTE (Edme), physic. distingué, né en Bourgogne dans le 17e S., embrassa l'état ecclés., fut memb. de l'acad. des sciences à la création de cette compagnie, et m. en 1684. Sans avoir fait des découvertes importantes, ce philos. physicien a confirmé, par des expériences nombreuses, la théorie du mouvem. des corps trouvée par Galilée et celle de l'hydrostatique, ou science de l'équilibre des liqueurs, et a démontré un des premiers que l'application de la géométrie aux sciences physiques était le seul moyen de parvenir à de grands résultats. Le *Recueil* de ses ouv. a été pub. à Leyde, 1717, La Haye, 1740, 2 tom. in-4. Son *Traité du mouvement des eaux* a été pub. par Ph. de La Hire, Paris, 1786, in-12. Son *Eloge* fait partie de ceux des *académiciens* morts depuis 1666 jusqu'en 1699, pub. par Condorcet.

MARITI (Jean), voyag. ital., né à Florence, embrassa l'état ecclés., voyagea ensuite dans le Levant, séjourna 8 ans dans l'île de Cypre, parcourut la Syrie et la Palestine, revint dans sa patrie, et m. vers 1795 ou 1798, suiv. div. versions. On a de lui les ouv. suiv. en ital. : *Voyage dans l'île de Cypre, la Syrie et la Palestine*, Lucques et Florence, 1769 à 1776, 9 vol. in-8, fig.; les 4 prem. vol. ont été trad. en franç., Paris, 1791, 2 vol. in-8, et en allem., par C.-H. Hase, Altenbourg, 1777, in-8, fig.; *Hist. de la campagne d'Aly Bey dans la Syrie en* 1771, Florence, 1772, in-8; *Essai sur le vin de Cypre*, ib., 1772, in-8; *Hist. du Temple de la Résurrection*, ou *de l'Eglise du St-Sépulcre*, Livourne, 1784, in-8, avec le plan de l'église; *Hist. de Faccardin, grand émir des Druses*, Livourne, 1787, in-8, trad. en allem. avec des notes, Gotha, 1790; *Hist. de l'état présent de la ville de Jérusalem*, Livourne, 1790, 2 vol. in-8; *Voyage dans les collines du Pisan et du Florentin*, Florence, 1797, in-8, tome 1er. La mort a empêché Mariti de terminer cet ouvrage.

MARITZ (Jean), célèb. fond. et mécanic., né à Berne en 1711, d'une famille déjà connue avantageusement pour ce genre d'industrie, parcourut la Hollande, l'Allem., et vint en France, où il obtint la direct. de la fonderie de Lyon. C'est dans cette ville qu'il fit, vers 1740, la prem. applicat. d'une machine qu'il avait inventée pour forer et tourner les canons. Il obtint pour cette invention une pension de 2,000 fr. en 1744, passa bientôt après à la direct. de la fonderie de Strasbourg, puis à celle de Douay, fut nommé inspect.-gén. des fontes de l'artillerie de terre et de mer, et reçut en 1758 des lettres de noblesse et le cordon de St-Michel. Sur la demande du roi Charles III, Maritz eut la permission de se rendre en Espagne, pour y établir ses procédés relatifs à la fonte des canons; il fit construire les belles fonderies de Séville et de Barcelonne, reçut pour récompense de ses services le grade de maréchal-de-camp, revint en France, refusa les offres qui lui furent faites en 1766 de la part de l'impératrice Catherine II pour aller en Russie, obtint en 1768 une nouvelle pension de 12,000 fr., et m. en 1790, dans une terre où il s'était retiré près de Lyon.

MARIUS (Caïus), fameux général romain, naquit à Cerretinum (territoire d'Arpino) vers l'an 153 av. J.-C., d'un sang obscur, et se livra d'abord aux travaux de la campagne. Il entra ensuite au service, suivit Scipion au siége de Numance l'an 135 av. J.-C., et se signala égalem. par sa bravoure et son respect pour la discipline. Sa réputation et ses brigues l'élevèrent bientôt aux emplois publics, et il fut successivement nommé tribun du peuple (l'an 120 av. J.-C.) et préteur en Bétique. Métellus étant sur le point de passer en Afrique pour faire la guerre à Jugurtha, le choisit pour son lieuten. Marius ne négligea rien pour se faire un parti dans l'armée, et sut persuader aux soldats, et par eux au peuple romain, que lui seul était capable de mettre à fin la guerre qui se prolongeait depuis si long-temps; et, grâce à cette opinion, étant revenu brusquem. à Rome, il réussit à se faire décerner le consulat et la conduite de la guerre d'Afrique. Au reste il se montra digne de succéder à Métellus; Jugurtha fut défait et livré par trahison au gén. rom. (106 ans av. J.-C.). Peu après Marius fut élevé à de nouveaux honneurs, et remporta de nouvelles victoires. Une armée de 300,000 barbares étant venue fondre sur les pays situés au midi du Rhin et du Danube, Marius fut nommé consul à la nouvelle de leur approche, et on le continua encore 4 ans dans le consulat (104-100 av. J.-C.). Il justifia la confiance qu'on lui témoignait en exterminant les Ambrones et les Teutons près d'*Aquæ Sextiæ* (Aix) en 102, et les Cimbres près de Verceil en 101. Le peuple lui décerna les honneurs du triomphe et le titre de 3e fondateur de Rome. Il ne tarda point à se rendre indigne de cette qualificat. et à ternir l'éclat de sa gloire en fomentant des séditions entre le sénat et le peuple. La guerre des Marses éclata sur ces entrefaites, et il y fut employé conjointement avec Sylla, autrefois son questeur. Les talens et la réputation de ce dernier l'offusquèrent bientôt, et il ne le vit plus qu'avec une haine profonde, qu'au surplus Sylla lui rendait avec usure (91 et 90 av. J.-C.). Deux ans après les Romains déclarèrent la guerre à Mithridate, que Marius lui-même, dans l'espoir de se rendre nécessaire et de jouer encore le prem. rôle, avait engagé à des mesures qui ne pouvaient manquer d'amener les hostilités (88 av. J.-C.). Sylla, alors consul, fut chargé du commandement. Aussitôt Marius fait casser le décret par le peuple, qui le proclame général en chef, quoique Sylla soit déjà à la tête des troupes. Mais celui-ci, loin de remettre son armée à son rival, marche sur Rome et y entre en vainqueur. Marius n'a d'autres ressources que la fuite. Il se rend sur la côte et veut faire voile pour l'Afrique; mais les vents contraires l'empêchent de partir; il est contraint de se réfugier dans les marais de Minturnes, où bientôt il est découvert, et d'où on le traîne en prison. Un soldat cimbre vient par ordre des magistrats lui trancher la tête; mais à la voix du captif, qui lui dit : « Cimbre, oseras-tu bien tuer Caïus Marius ! » le barbare laisse tomber son épée, et les magistrats émus favorisent la fuite du rival de Sylla. Marius traverse la mer, arrive en Afrique, y rassemble quelques forces, reparaît en Italie avec 1,000 hommes, et grossissant son armée à mesure qu'il avance, entre sans résistance dans Rome, où il immole tous ses ennemis, remplit la ville du sang des optimates, se fait proclamer consul pour la 7e fois avec Cinna, qui avait préparé cette révolut., et meurt au sein des grandeurs et de la vengeance, avant que le terrible Sylla revienne troubler son triomphe et exercer sur ses partisans d'affreuses représailles (86 av. J.-C.). Il est probable qu'il était presque septuagénaire. Les traits principaux du caractère de Marius ressortent de son histoire. Austère, ferme, intrépide, il était le seul peut-être qui pût préserver l'Italie des barbares du Nord; ambitieux, cruel, jaloux de toutes les grandeurs, et par conséquent l'ennemi des patriciens, qui lui reprochaient la bassesse de sa naissance, il fut le prem. qui mit aux prises et fit combattre en bataille rangée les deux castes romaines, et il fraya le chemin à toutes les ambitions à venir. Voyez pour plus de détails sa *vie* dans Plutarque, qui voulait le comparer à Pyrrhus. Sa révolte a fourni à Lucain un des plus beaux épisodes de la *Pharsale* (ch. II), et à M. Arnault l'idée prem. de son estim. trag. de *Marius à Minturnes*. Il existe aussi un très-beau tableau de M. Drouais (élève de David) sur le même sujet. — Marius (C.), connu sous le nom du *jeune Marius*, neveu et fils adoptif du précéd., se réfugia chez Hiempsal, roi de Numidie, pendant la proscription de son père,

rentra à Rome avec celui-ci, devint l'idole des soldats, et se fit nommer consul avec Carbon l'an 82 av. J.-C. Peu après Sylla, vainqueur de Mithridate, rentra dans l'Italie, et gagna la bataille de Rome sur le jeune Marius, qui s'enfuit à Préneste, et qui ensuite se fit tuer par un de ses officiers pour ne point tomber entre les mains de son ennemi. Son séjour chez Hiempsal et sa mort ont fourni matière à 2 tragédies, l'une par de Caux intit. *Marius*, et jouée en 1715, l'autre par l'abbé Boyer représentée en 1669, et intit. *le jeune Marius*.

MARIUS (M. Aurelius Marius Augustus), tyran dans les Gaules, prit la pourpre après la m. du jeune Victorin, et fut, 3 jours après, assassiné par un soldat. Cependant le grand nomb. de médailles qui portent son nom et son effigie ont fait douter que son règne n'ait eu réellement que si peu de durée. Marius avait été dans sa jeunesse forgeron ou armurier; puis, étant entré dans les armées, il avait passé par tous les grades de la milice. Il était d'une force de corps extraordinaire, et les historiens en rapportent des exemples qui sont vraiment incroyables.

MARIUS (le Bienheureux), év. d'Avenches en Suisse, né à Autun vers l'an 532, fut élevé à l'épiscopat à l'âge de 43 ans, assista au second concile de Mâcon en 585, et transféra son siége épiscopal à Lausanne en 590 (lorsque la ville d'Avenches fut ruinée par les barbares), et m. le dernier jour de l'année 596. Son nom se trouve dans quelq. martyrologes. On a de ce prélat une *Chronique* abrégée qui s'étend de l'an 455 jusqu'au mois de sept. 581, continuée par un anonyme jusqu'en 623. Cette chron. a paru pour la prem. fois dans les *Scriptor. Francor.* d'A. Duchesne, tome 1er, et réimp. dans le *Recueil des Hist. de France*, par D. Bouquet, t. 2. Les aut. de l'*Hist. littér. de France* attribuent encore à Marius une *Vie de St Sigismond, roi de Bourgogne*, imp. dans le *Recueil* des Bollandistes au 1er mai.

MARIUS (Adrien Nicolaïus), poète latin du 16e S., frère de Nicolas Grudius et de Jean Second (*v.* Everardus), m. à Bruxelles en 1568, a laissé des *Elégies*, des *Epigrammes*, une *Satire* et un *Chant funèbre*, imp. avec plus. autres pièces de vers de ses deux frères dans le recueil pub. par Bonavent. Vulcanius sous le titre de *Poemata*, Leyde, 1612, in-12. Les poésies de Marius sont estimées. On lui attribue encore une trad. en vers lat. de quelques *Dialogues* de Lucien, et une en prose du *Traité* du même auteur sur la calomnie.

MARIUS (Simon MAYER, plus connu sous le nom de), astronome, né en 1570 à Guntzenhausen dans la Franconie, cultiva d'abord la musique, apprit ensuite les principes de l'astronomie auprès du célèbre Tycho-Brahé, puis alla étudier la médecine en Italie. Il devint, à son retour en Allemagne, astronome de l'élect. de Brandebourg, et m. à Nuremberg en 1624. On a de lui: *Tabulæ directionum novæ universæ Europæ inservientes*, Nuremberg, 1599, in-4; *Frankischer Kalender oder practica*, ibid., 1610; *Mundus Jovialis anno* 1609 *detectus ope perspicilli belgici*, etc., ib., 1614, in-4: on trouve dans cet ouv. une théorie fort imparfaite du mouvem. des *satellites de Jupiter*, que l'aut. prétend avoir aperçues le prem., ainsi que les taches du soleil; un *Discours* (en allem.) *sur la comète de* 1618, ib., 1619, in-4. Marius a trad. en allemand les 6 premiers liv. d'*Euclide*, Anspach, 1610, in-folio.

MARIUS-ÆQUICOLA. V. Equicola.

MARIVAUX (Pierre CARLET de CHAMBLAIN de), littér., né en 1688 à Paris, où il m. en 1763, s'est exercé dans plus. genres, et sans avoir été transcendant dans aucun, il tiendra toujours un rang distingué comme romancier et comme aut. dramat. Sa *Marianne* et son *Paysan parvenu* seront lus comme ouvrages de mœurs, remplis d'observations délicates, d'intérêt et d'agrémens de style. C'est surtout dans la vérité des caractères qu'excelle cet auteur. Malheureusement il n'a terminé ni l'un ni l'autre de ces romans: la conclusion du prem. est de madame Riccoboni; celle du second d'un écrivain sans goût, qui a travaillé évidemment sous la dictée d'un libraire. Des nombr. pièces de théâtre de Marivaux, il n'est resté, ou du moins on ne joue aujourd'hui que *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, *les Fausses Confidences*, *le Legs* et *l'Epreuve*. On pourrait y joindre *la Surprise de l'Amour*. La finesse de Marivaux dégénère trop souvent en subtilité, et son langage est quelquefois obscurci par des abstractions métaphysiques qui ont valu à son style une qualification injuste par l'acception trop générale qu'on lui a donnée. Il y a du *marivaudage* dans Marivaux, mais il y est plus rare qu'on ne le pense communément. Il faut lire dans la *Notice* biographique et littéraire, placée en tête de la nouv. édition de Marivaux par M. Duviquet de quelle manière l'auteur est vengé de ce reproche. Les autres ouv. de Marivaux sont: *le Don Quichotte moderne*, faible imitation d'un chef-d'œuvre inimitable: *le Spectateur français*, qu'on peut lire même après celui d'Addison et de Steele, et deux mauvaises parodies en vers, l'une de l'*Iliade*, l'autre du *Télémaque*, que l'on voudrait pouvoir retrancher de la collect. de ses *œuvres*. Les succès de Marivaux lui ouvrirent en 1743 les portes de l'acad. franç., 3 ans avant Voltaire. Cette préférence ne dut pas contribuer à rapprocher du récipiendaire le poète qui lui était sacrifié: elle suffirait pour expliquer le silence presque absolu que Voltaire a gardé sur son heureux concurrent; cependant on voit par un passage de sa correspond. qu'il estimait dans Marivaux l'honnête homme et l'homme de talent, double titre qui en effet convient à Marivaux. Il était bon, charitable, indulgent dans sa philosophie, plein de respect pour la religion, mais très-ennemi du fanatisme et de l'hypocrisie. C'est un des noms les plus honorables de la littér. du 18e S. L'avant-dernière édit. des *OEuvres complètes de Marivaux*, 1781, chez la Ve Duchesne, est extrêmement fautive; on y a inséré jusqu'à des ouv. de Montesquieu, et la partie typographique en est horriblement négligée. L'édit. nouvelle qui se publie sous ce titre: *OEuvres complètes de Marivaux, avec une notice sur la vie, le caractère du talent de l'auteur, des jugemens littéraires et des notes par M. Duviquet*, Paris, 1826 et année suiv., dont il paraît maintenant six vol., se recommande par la beauté de l'exécution, et surtout par la critique impartiale du commentateur. On doit à Lesbros l'*Esprit de Marivaux*, 1769, in-8.

MARIVETZ (Etienne-Claude de), physicien et écrivain paradoxal, né à Langres en 1728, se livra d'abord aux plaisirs et à la dissipation, et acheta une charge à la cour; mais ensuite, entraîné par son goût pour les sciences, il leur consacra presque tous ses loisirs. Ayant éprouvé quelq. dérangemens dans sa fortune à l'époque de la révolution, il vivait retiré dans un domaine près de sa ville natale; mais il ne put échapper aux fureurs révolutionnaires. Dénoncé comme royaliste, il fut conduit à Paris, et périt sur l'échafaud en février 1794. On a de lui (en société avec Goussier): *Prospectus d'un traité de géographie physique particulière du royaume de France*, Paris, 1779, in-4; *Physique du monde*, ibid., 1780-87, 5 tom. in-4 (cet ouvrage est devenu fort rare, parce qu'une partie des exempl. fut vendue à un épicier, et une autre transportée à l'arsenal pour être employée à des gargousses pend. le régime révolut.); *Système général, physique et économ. des navigat. natur. et artificielles de l'intérieur de la France*, ib., 1788-89, 2 v. gr. in-8, avec un atlas in-folio. Marivetz a pub. seul une *Lettre à M. Bailly sur un paragraphe de l'histoire de l'astronomie ancienne*, ibid., 1782, in-4; une autre à M. de Lacépède sur

l'*Elasticité*, 1782, in-4 ; *Observations sur quelques objets d'utilité publique*, 1786, in-8.

MARKHAM (GERVAIS), écriv. anglais, né vers la fin du 16e S. dans le comté de Nottingham, vécut sous les règnes d'Elisabeth, de Jacques et de Charles Ier, porta les armes pour la défense de ce dern. roi en 1640, et m. vers 1650. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. sur l'agriculture, l'art vétérinaire, quelq. écrits littér., des poésies, etc., parmi lesquels les biographes anglais citent principalement : un *Traité sur l'équitation*, in-4, sans date ; un autre sur l'*Art de la chasse aux oiseaux*, 1621, in-8 ; un 3e sur *la Pêche à l'hameçon*, 1656, in-4 ; *l'Art de l'arquebuse*, 1634, in-8 ; *les Rudimens et la Grammaire du soldat*, 1635 ; *Hérode et Antipater*, tragédie, 1622 ; *les Satires de l'Arioste*, 1608, in-4 ; *la Muse de Sion*, en 8 églogues, 1596, in-16. Il donna en 1616 une édit. nouv. de la *Maison rustiq.* de Liébault, trad. en anglais par R. Surfleet, avec des addit. par lui Markham, tirées d'aut. français, espagnols et italiens.

MARKLAND (JÉRÉMIE), sav. philologue anglais, né en 1693, m. en 1776, a pub. une bonne édit. des *Silves* de Stace, avec des notes et des correct., Londres, 1728, in-8 ; *Remarques sur les lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron*, ib., 1745 ; un excellent *Tr. sur la 5e déclinaison des Grecs*, 1760, in 4, réimp. avec une édit. des *Suppliantes* d'Euripide, Lond., 1763, 1775, Oxford, 1811 ; une édition des deux *Iphigénie* du même, 1771, réimp. avec les *Suppliantes* dans l'édit. d'Oxf., 1811.

MARLBOROUGH (JOHN CHURCHILL, duc de), célèbre général anglais, né en 1650 à Ash dans le comté de Devon, était fils de sir Winston Churchill, que Cromwell avait forcé de fuir sa patrie pour le punir de son attachement au roi Charles Ier. Après avoir reçu, dans la solitude où s'était retirée sa mère, une éducat. austère et religieuse, le jeune Churchill fut placé en qualité de page auprès du duc d'York, et manifesta bientôt l'inclinat. la plus prononcée pour la carrière des armes. Le prince, son patron, facilita cet essor en lui faisant obtenir une commission d'enseigne dans les gardes lorsqu'il n'avait pas encore atteint l'âge de 16 ans. Churchill s'embarqua presque aussitôt pour Tanger, sur les côtes d'Afrique, et prit part à quelq. engagemens contre les Maures. De retour en Angleterre, il fut nommé capit. dans le régiment de Montmouth, et servit dans le corps d'armée auxiliaire que Charles II avait envoyé à Louis XIV en Flandre. Ce fut à l'école de Condé et de Turenne que Churchill apprit l'art dont il devait donner plus tard de si funestes leçons à ceux qui étaient alors ses compagnons d'armes. Il se distingua particulièrem. dans cette prem. campagne (1672) au siége de Nimègue, et attira l'attent. de Turenne, qui vit dans le jeune capit. (Churchill avait à peine 22 ans) les germes d'un grand talent militaire. Sur le témoignage que Louis XIV rendit de sa belle conduite, Churchill fut promu, l'année suiv., au grade de lieut.-colonel, et continua de servir dans les armées franç. jusqu'en 1677, époque où il revint en Angleterre. Il y avait été devancé par sa réputation, et il y fut accueilli avec la plus gr. faveur par le duc d'York et le roi, qui lui donna le commandem. d'un régiment. Vers 1680, Churchill affermit, sans l'avoir prévu peut-être, sa fortune naissante en épousant Sarah Jennings, favorite de la princesse Anne, seconde fille du duc d'York. Il fut créé baron et nommé colonel du 3e régim. des gardes en 1682 ; et lorsque le duc d'York monta sur le trône en 1685, sous le nom de Jacques II, Churchill conserva auprès du nouveau roi la place de gentilhomme de la chambre, qu'il exerçait déjà auprès du prince av. la m. de Charles II. Chargé d'annoncer à la cour de France l'avènem. de Jacques, il reçut à son retour le titre de pair. La révolte du duc Montmouth lui fournit ensuite l'occasion de signaler son zèle et ses talens : avec une poignée d'hommes rassemblés à la hâte, il réussit à contenir les forces du rebelle jusqu'à la réunion de l'armée royale. Toutefois son dévouement au roi ne se maintint point dans une plus gr. épreuve. Lorsque les fautes commises par son maître, et l'ambition du prince d'Orange, secondé par tous les mécontens, eurent préparé la révol. qui devait renverser la dynastie des Stuarts, Churchill ne rougit pas d'y contribuer. Sous le prétexte de son attachem. à la relig. de l'état, il abandonna son bienfaiteur au moment où Guillaume parut en Angleterre avec une armée de 15,000 h., et peu s'en fallut qu'il ne remît lui-même le roi entre les mains de ce prince. Abusant de l'ascendant qu'il avait, ainsi que sa femme, sur la princesse Anne et sur le prince George de Danemarck, son époux, il les détacha entièrement tous les deux du parti de Jacques. Nommé lieut.-gén. des armées de Guillaume, Churchill donna une nouvelle organisation aux troupes, et vota pour la résolution qui assurait la couronne au prince et à la princesse d'Orange. Nommé comte de Marlborough, il assista en cette qualité au couronnem. de Guillaume. Bientôt il fut mis à la tête de l'armée anglaise dans les Pays-Bas, et contribua puissamment au gain de la bataille de Walcourt. En 1690 il passa au commandement des troupes en Irlande, et s'empara des places de Cork et de Kinsale. Rappelé en Flandre en 1691 pour servir sous les ordres du roi, il l'accompagna à son retour en Angleterre ; mais, à peine débarqué, il se vit dépouillé de tous ses emplois et renfermé à la Tour de Londres. L'opinion a été long-temps incertaine sur les causes positives de cette disgrâce inattendue ; mais on a su depuis qu'elle était motivée sur la découverte d'une correspondance secrète du comte de Marlborough avec son ancien maître ; et l'histoire en a recueilli les preuves irrécusables. Après une longue procédure, Marlborough fut mis en liberté faute de preuves suffisantes à cette époque, mais il dut rester en exil pendant plus. années. Il demeura étranger aux débats qui eurent lieu dans le parlement lors de la m. de la reine Marie (1696) ; et la paix de Ryswick (20 septembre 1697) ayant consolidé l'autorité de Guillaume, ce prince oublia les torts du comte, et le nomma gouverneur du duc de Glocester, son neveu, qui m. en 1700. Cette même année vit s'allumer la guerre de la succession. Marlborough reçut du roi le commandement en chef de toutes les forces anglo-bataves dans les Provinces-Unies (Hollande), et fut nommé quelq. jours après ambassadeur extraordinaire en France. La princesse Anne étant montée sur le trône britannique après la m. de Guillaume (mars 1702), décora Marlborough (alors revenu en Angleterre) de l'ordre de la Jarretière, et le renvoya en Hollande avec ses pleins pouvoirs. Deux mois après (15 mai 1702) le cabinet anglais, composé des amis du comte, ayant déclaré la guerre à la France, Marlborough, nommé gr.-maître de l'artillerie et généralissime des troupes alliées, obligea les Franç. à abandonner la Gueldre. A la fin de cette même année la reine lui conféra les titres de marquis de Blandford et de duc de Marlborough. Après avoir ouvert la campagne suiv. dans les Pays-Bas, qui se borna à la prise de quelq. places et à des avantages peu décisifs, le général anglais marcha au secours de l'emp. en Allemagne, partagea le commandement en chef avec le prince de Bade, généralissime des troupes impériales, envahit et ravagea la Bavière, gagna la célèb. bataille d'Hochstett (13 août 1704), à laquelle les Anglais et les Allemands ont donné le nom de Blenheim, et poursuivit les Français jusqu'au-delà du Rhin. Dans la campagne suiv. (1705), après avoir essayé vainement d'attirer au combat le maréchal de Villars (*v.* ce nom), il revint dans les Pays-Bas, força les lignes du maréchal de Villeroi, s'empara de plus. places, et se rendit ensuite à Vienne pour y

concerter avec le cabinet autrichien les opérat. ultérieures. De retour à son armée, il battit complètement le présomptueux Villeroi à Ramillies (23 mai 1706), et cette journée fut encore plus funeste à la France que celle d'Hochstett. Aux trophées de ces deux victoires Marlborough joignit ceux des journées d'Oudenarde (1708) et de Malplaquet (11 septembre 1709). Mais des intrigues de cour et l'opposit. de Marlborough à la paix avec la France amenèrent la disgrâce de ce grand général. D'abord restreint dans son autorité, et contrarié dans ses mesures, il fut bientôt accusé de péculat dans l'administration de l'armée, et le rapport de la commission des comptes publics lui étant défavorable, la reine le destitua de tous ses emplois le 1er janv. 1712. Retiré d'abord dans une de ses terres près de St-Alban, et n'y trouvant point le repos, il quitta ensuite l'Angleterre, visita la Hollande, les Pays-Bas et l'Allemagne. Mais au bout de 22 mois d'absence, étant informé de l'état désespéré de la reine, il crut devoir retourner dans sa patrie, et arriva à Douvres le jour même de la m. de cette princesse (12 août 1714). George Ier, qui devait en partie la couronne aux efforts du parti dont Marlborough était regardé comme l'âme, accueillit fort bien ce gr. général, le rétablit dans ses emplois, et lui accorda toute sa confiance. Marlborough ne jouit pas long-temps de ce retour de fortune. Après avoir apaisé la révolte occasionée par le débarquement du prétendant en Ecosse (1715), il fut frappé d'une attaque d'apoplexie (8 juin 1716) qui lui fit sentir le besoin de se retirer tout-à-fait des affaires. On assure même qu'il perdit la raison à la suite de cette attaque, et que, devenu paralytique, il ne fit plus que végéter avec quelques légers intervalles lucides jusqu'à sa mort, arrivée en 1722 à sa terre de Windsor-Lodge. Marlborough fut un des plus gr. hommes de guerre de son temps. Doué d'un coup d'œil sûr, il sut toujours mettre à profit les fautes de ses adversaires. Peu de généraux ont été plus heureux que lui, et il n'éprouva jamais d'échec bien notable. Négociateur habile, il avait une éloquence insinuante et persuasive qui lui fit exercer un long empire sur les états-génér. de Hollande, sur le parlement, sur la reine Anne et sur le prince Eugène lui-même, qu'il ramena souvent à son opinion dans les discussions politiq. et militaires que ces deux grands hommes eurent ensemble : il faut mettre en opposition à ces qualités son ingratitude envers Jacques II, son ambition demesurée, son amour sordide des richesses. Marlborough a été l'objet d'un grand nombre d'écrits parmi lesquels nous citerons : *Abrégé de la vie du prince et duc de Marlborough*, Amsterdam, 1714, in-12, avec l'abrégé de la vie du prince Eugène : c'est un mauvais panégyrique attribué à un réfugié français ; *Hist. du duc de Marlborough*, par Th. Lédyard, Lond., 3 vol. in-4, fig. et pl. : c'est une vie complète de ce général, mais trop louangeuse, et renfermant des inexactitudes : elle a été trad. en fr. d'après l'ordre de Napoléon par Dutems et Madgett, Paris, 1806, 3 v. in-8 ; *Mém. de John duc de Marlborough, etc., avec sa corresp. originale*, etc., rec. par W. Coxe, Lond., 1818, 3 v. in-4, réimp. in-8, avec port., cartes et plans : c'est le plus complet et le meill. des ouv. de ce genre. On peut consulter encore : *Macpherson's History of England and state papers*, *Cole's Mem. on affairs of state*, la *Collect.* de Sunderland et la *Vie de Jacques II* par Clarke. — SARAH JENNINGS, duchesse de MARLBOROUGH, femme du précéd., née en 1660, fut admise à la cour de la duchesse d'York dès l'âge de 12 ans, s'y lia très-étroitement avec la princesse Anne, seconde fille du duc, devint sa compagne inséparable, et épousa le jeune colonel Churchill en 1678. Lors du mariage de la princesse Anne avec le prince George de Danemarck, lady Churchill fut nommée l'une des dames d'honneur de sa patrone. Ce fut par les insinuations de cette confidente intime que la princesse se décida à s'éloigner du roi son père (Jacques II), à se joindre à ses ennemis, puis à céder à Guillaume d'Orange ses droits éventuels à la couronne. Son influence était au comble lorsque la princesse Anne monta sur le trône après la mort de Guillaume (1702) ; mais ensuite la reine se refroidit à l'égard de la favorite, à cause de la différence de leurs opinions sur certains objets politiq. et des hauteurs déplacées de la dern. Lady Churchill, alors duchesse de Marlborough, voyant qu'Anne avait reporté toute son amitié sur mistress Masham, sa cousine, qu'elle avait placée elle-même auprès de la reine, se démit de toutes les charges qu'elle possédait à la cour. Elle accompagna son mari dans ses voyages, revint avec lui en Anglet., et, à la m. du duc, refusa les propositions de mariage qui lui furent faites, bien qu'elle trouvât des partis avantageux : elle m. à Londres en 1744, laissant une succession évaluée à 3,000,000 sterl. Peu d'années avant sa m., elle avait publié ses mémoires rédigés sous ses yeux par Hooke, sous le titre de *Relat. de la conduite que la duchesse de Marlborough a tenue à la cour, etc..., écrite par elle-même dans une lettre à milord* ***, Lond., 1742, in-8, trad. en français et pub. la même année à La Haye. On attribue à Ralph (*v.* ce nom) une critiq. de cette relat. sous le titre de *the other Side of the question* (l'autre côté de la question). On peut encore consulter l'*Hist. de la reine Anne*, par Swift, et les *Mém.* de Coxe. — George MARLBOROUGH, petit-fils du duc par sa fille Anne, mariée au comte de Sunderland, cultiva avec ardeur les mathémat. et surtout l'astronomie. Il fit construire au château de Bleinheim un très-bel observatoire, et l'enrichit d'excellens instrumens. J. Lalande visita cet établissement lors du voy. qu'il fit en Anglet. en 1788.

MARLET (JÉR.), sculpt., m. en 1810, conserv. du musée de Dijon, a principalem. travaillé pour les églises de sa province. Son dessin est assez correct.

MARLIANI (BARTHÉLEMI), antiq., né à Milan dans le 15e S., m. vers 1560 dans un âge avancé, a laissé les ouvr. suiv. : *urbis Romæ Topographiæ lib. V*, Lyon, 1534, in-8, Berne, 1539, in-fol., réimpr. encore un grand nombre de fois à Rome, à Bâle, à Paris et à Francfort, et ins. dans plus. rec., notamment dans le *Thesaurus antiquitat.* de Grævius ; *consulum, dictatorum, censorumque Romanorum Series*, etc., Rome, 1549, in-8 ; *in annales consulum et triumphos Commentaria*, Rome, 1560, in-fol. ; six *dissertat.* réimpr. à la suite de quelq.-unes des édit. de l'*urbis Romæ Topographia*, telles que celles de Rome, 1543 et 1549, in-fol. — MARLIANI (Bernardin), littér. mantouan du 16e S., rect. de l'acad. des *invaghiti*, a laissé un rec. de *Lettres*, Venise, 1601, rare, et une *Vie de Balthasar Castiglione*, placée en tête de l'édit. de cet auteur pub. par Cortigiano, Padoue, 1733. — MARLIANI ou MARLIANUS (Jean), mathématicien et médecin du 15e S., né à Milan, m. en 1483, a laissé un tr. ou dissertat. intit. *de Caliditate corporum humanorum tempore hiemis et æstatis*, etc., Venise, 1501, in-fol. — Un autre MARLIANI ou MARLIEN (Raimond), en lat. *Marlianus*, qui vivait au commencement du 16e S., est aut. d'une descript. alphabét. intit. *veterum Galliæ Locorum, Populorum, Urbium, Montium ac Fluviorum, eorum maximè quæ apud Cæsarem in Commentariis sunt et apud Cornel. Tacitum*, impr. à la suite d'un gr. nombre d'édit. des *Comment.* de César.

MARLOE (CHRISTOPHE), littérat. anglais, né en 1562, suivit la carrière du théâtre, joua dans la même troupe que Shakespeare, et comp. des tragéd. au nombre de sept, dont une seule, retouchée depuis par mistress Behn, est restée au théâtre sous le titre d'*Abdelazer*, ou *la Vengeance du Maure*. Les titres de ces tragéd. sont : *Tamerlan-le-Grand, ou le berger scythe*, Lond., 1590 et 1593, in-8 ; *le*

Massacre de Paris, sans division d'actes, et impr. sans date; *le Docteur Faust*, 1604 ou 1616, in-4; *le Juif de Malte*, 1633, in-4; *Lust's Dominion, or the lascivious Queen* (le Règne du Vice, ou la Reine lascive): c'est la trag. retouchée par mistress Behn sous le titre d'*Abdelazer*; *Didon* (en société avec Th. Nash), 1594, in-4. On a encore de Marloe un poëme, *Hero et Leandre*, terminé par Chapman, Londres, 1616, in-8.

MARLORAT (Augustin), né en 1506 en Lorraine, entra d'abord dans l'ordre des Augustins, embrassa ensuite la réforme de Calvin, parut avec éclat en 1561 au colloque de Poissy, et fut pendu en 1562 à Rouen dans les guerres de religion. On a de lui: une traduct. franç. du traité de Bertram Prestre, *du Corps et du Sang de J.-C.*, Paris, 1561, in-16; *Thesaurus locorum communium sanctæ Scripturæ*, Londres, 1574, in-fol., Genève, 1624, et des *comment.* sur la Bible.

MARLOT (D. Guillaume), grand-prieur de St-Nicaise de Reims, né en 1596 dans cette ville, m. en 1667, fut un des protecteurs de la réforme de la congrégat. de St-Maur introduite en 1634. On a de lui: *Oraison funèbre de Gabriel de Sainte-Marie, archev. de Reims*, Reims, 1629, in-4; *le Théâtre d'honneur et de magnificence préparé au sacre des Rois*, ib., 1643, 1654, in-4; *le Tombeau du grand St Remi*, ibidem, 1647, in-8; *Monasterii S.-Nicasii rem. Initia et Ortus*, dans l'*Append.* des œuvres de Guibert de Nogent, Paris, 1655, in-fol., p. 636; *Metropolis remensis Historia*, etc., 2 vol. in-fol., Lille, 1666, Reims, 1679.

MARMION (Shakerley), littérat. angl., né en 1602 à Aynhoe, comté de Northampton, mort à Londres en 1639, est aut. des comédies suiv.: *le Ligueur hollandais*, impr. en 1632, in-4; *l'Antiquaire*, 1641, in-4; *le Marchand rusé*, inéd. On a aussi de lui un poëme intit. *Cupidon et Psyché*.

MARMITTA (Gellio Bernardino), profess. de belles-lettres, né à Parme au 15e S., a laissé: *Tragœdiæ Senecæ cum commento*, etc., Lyon, 1491, in-4, Venise, 1492 et 1493; *Luciani Palinurus, Scipio Romanus, Carmina heroïca in amorem, Asinus aureus, Bruti et Diogenis Epistolæ*, Avignon, 1497, in-4. — Marmitta (Jacques), secrétaire du cardinal Jean Ricci, né à Parme, mort en 1561, a laissé des *Poésies*, Parme, 1564, in-4. — Marmitta (Louis), graveur habile, fils adoptif du précéd., fut conduit à Rome par le cardinal Jean Salviati, et s'y fit remarquer par d'excellens ouvr., et surtout par son adresse à contrefaire les médailles antiques. Un de ses camées, représentant une tête de Socrate, fut très-admiré des connaisseurs.

MARMOL Y CARVAJAL (Louis), historien et voyag. espagnol, né vers 1520 à Grenade, fit partie de la fameuse expédit. dirigée par Charles-Quint contre Tunis, et servit pendant 20 ans en Afrique, fut fait prisonnier par les Maures, qui le retinrent en captivité près de 8 ans, pendant lesquels il parcourut une partie des côtes de la Barbarie, traversa les déserts de la Lybie, et vint jusqu'aux confins de la Guinée. De retour dans sa patrie, il s'occupa de décrire les contrées qu'il avait vues et celles sur lesquelles il avait recueilli des renseignemens. On croit qu'il vécut jusqu'à la fin du 16e S. On a de lui, en espagnol: *Descript. génér. de l'Afrique et Hist. des Guerres entre les Infidèles et les Chrét.*, 2 vol. in-fol., trad. en franç. par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1667, 3 v. in-4; *Hist. de la Révolte et du Châtiment des Maures dans le royaume de Grenade*, Malaga, 1600, in-fol., Cordoue, 1698, Madrid, 1797, 2 vol. in-4, et une traduction des *Révélat. de Ste Brigitte*, ainsi que des *Rubriques du Bréviaire romain.*

MARMONT DU HAUCHAMP (Barthélemi), littérateur, né en 1682 à Orléans, m. vers 1760, a laissé les ouvr. suiv.: *Réthima*, ou *la belle Géorgienne*, 1723, 3 vol. in-12; *Mizivida*, ou *la Princesse de Firando*, 1738, 3 vol. in-12; *Histoire du Système des Finances*, en 1719-20, et *Abrégé de la vie du Régent et de Law*, La Haye, 1739, 6 vol. in-12; *Hist.... de la réduct. et de l'extinction des Papiers royaux, etc., de la comp. des Indes*, ib., 1743, 2 vol. in-12; *Ruspia*, ou *la belle Circassienne*, 1754, in-12. Contemporain du système de Law (*v.* ce nom), Marmont, alors fermier des domaines de Flandre, fut à même d'apprécier cette grande opération financière, et ses écrits à ce sujet, cités plus haut, offrent des docum. précieux qu'on chercherait vainement ailleurs.

MARMONTEL (Jean-François), littérateur, naquit en 1728 à Bord, petite ville du Limousin, et m. le 31 décembre 1799 à Ableville, près Gaillon (Normandie). Il avait appris les prem. élémens du latin dans sa patrie, continua ses études chez les jésuites à Mauriac et à Toulouse, et sembla d'abord se destiner à l'état ecclésiastique. Quelques succès littér. obtenus aux Jeux floraux le mirent en rapport avec Voltaire, auquel il avait fait hommage de ses prem. opusc., et le poète-philosophe engagea Marmontel à reprendre l'habit laïc et à venir à Paris. Le jeune aut., quoique sans fortune, céda à l'invitation périlleuse de son patron. Il vécut pauvre dans la société de littérat. du même âge que lui, et tout aussi peu riches. Des prix remportés à l'acad. franç., des tragédies, telles que *Denis-le-Tyran*, *Aristomène*, *Cléopâtre*, les *Héraclides*, aujourd'hui oubliées, mais représentées alors avec succès, lui valurent la protect. de Mme de Pompadour, et la place assez bien appointée de secrét. des bâtimens de la couronne. Il obtint ensuite le privilége du *Mercure*. On lui attribua deux ans après une parodie fort injurieuse pour le duc d'Aumont, prem. gentilh. de la chambre. Le duc de Choiseul, ministre tout-puissant, s'irrita contre le prétendu parodiste, le priva de ses pensions, de sa place au *Mercure*, et le fit mettre à la Bastille, où il ne resta néanmoins que peu de jours. En tout cela Marmontel n'était coupable que d'indiscrétion. Il avait répété de mémoire une satire qui n'était pas de lui, mais que son véritable auteur, M. Cury, avait lue une seule fois en sa présence. Les *Contes moraux* qu'il inséra successivem. dans le *Mercure*, et qui ont été recueillis ensuite et réimpr. nombre de fois en 2, 3 et 4 vol., tant in-12 qu'in-8, furent accueillis avec plaisir, et redonnèrent à ce journal une vogue extraordinaire. En 1763 il fut admis à l'acad. franç. Ce fut à peu près vers ce temps qu'il commença à travailler pour l'Opéra-Comique, ou plutôt pour Grétry, qui obtint de lui le poëme du *Huron*, de *Lucile*, de *Silvain*, de *la Fausse Magie*: les trois dern. sont restés au théâtre. Marmontel se plaint vivement dans ses *Mém.* de l'ingratitude de Grétry qui, d'accord en cela avec l'opinion publ., paraissait accorder à sa musique la meilleure part dans les succès prodigieux qui couronnèrent ces divers ouvr. A l'occasion du mariage du dauphin (depuis le malheur. Louis XVI), il donna, toujours en société avec Grétry, au Grand-Opéra, *Céphale et Procris*, opéra qui ne survécut pas à la brillante circonstance pour laquelle il avait été composé; au même théâtre, *Démophon*, en 1789, musique de Chérubini. Cet opéra avait été précédé en 1785 de la tragédie lyrique de *Didon*, et en 1787 de celle de *Pénélope*, l'une et l'autre mises en musique par Piccini. Le succès de *Didon* fut immense, et il se soutient encore aujourd'hui. Dans la fameuse querelle des gluckistes et des piccinistes, la reconnaissance rangea Marmontel sous les drapeaux de son compositeur, et il n'épargna point les sarcasmes et les épigrammes aux défenseurs de Gluck. Cette polémique odieuse et ridicule n'a plus aucun intérêt pour nous. En 1767 Marmontel publia un ouvrage auquel, comme c'est la coutume, la persécut. qui en fut la suite procura une célébrité que l'ouvrage

n'aurait jamais acquise par lui-même. *Bélizaire* est comme les *Incas*, qui parurent 10 ans plus tard, une espèce de roman histor. écrit avec élégance, mais fort inférieur aux ouvr. du même genre qu'ont donnés plus tard Mme de Genlis, Mme Cottin, et plus récemment sir Walter Scott et M. Cooper. Ses *Elémens de Littérature* se composent d'art. fournis à l'*Encyclopédie*; il y a des recherches, un grand esprit d'analyse, mais peu de goût dans cette production souvent réimprimée : c'est le meilleur ouvrage de Marmontel; les jeunes gens ne doivent toutefois consulter qu'avec beaucoup de défiance un auteur qui ose comparer un très-faible épisode du 2e livre de la *Pharsale* de Lucain au 4e livre de l'*Enéide*. Lucain était en effet l'aut. favori de Marmontel; il l'a traduit en l'écourtant, et le poète latin n'y est nullement reconnaissable. On doit au même écriv. des *Mém. sur la Régence* du duc d'Orléans; ces mém. sont amusans, mais d'une partialité révoltante en faveur d'une administration qui a fait et préparé tous les malheurs de la France. Ses *Mém. sur sa Vie* sont écrits avec plus de franchise; composés pour l'instruct. de ses enfans, le père y raconte ses torts avec une naïveté, mais en même temps avec une modestie que le but moral de la rédaction rendait nécessaire, et qui force le lecteur à l'indulgence. Marmontel professa dans ses ouv. des principes qui purent paraître répréhensibles, mais on n'a point à lui reprocher d'avoir attaqué les doctrines fondamentales de la religion. En 1797 il fut nommé député au conseil des Anciens par le dép. de l'Eure. Il s'y montra constamm. modéré et religieux. Son élect. fut annulée par suite des évènem. du 18 fructidor; il revint à son village et se livra exclusivem. à l'éducat. de deux fils qu'il avait eus de son mariage avec une nièce de l'abbé Morellet. Il faut bien se garder de juger Marmontel sur les injures que Palissot lui a prodiguées dans sa *Dunciade*. Marmontel ne fut supérieur en aucun genre, mais il fut un écrivain agréable, pur, élégant. Le choix que fit de lui l'acad. franç. pour remplacer d'Alembert dans les fonct. de secrét.-perpétuel de l'acad., ne parut que l'acquit rigoureux d'une dette. Il fut injuste envers Boileau, et ce tort lui a été sévèrement reproché. Il était tout simple que l'admirateur passionné de Lucain appréciât Boileau comme il avait apprécié Virgile. La meilleure édit. des *OEuv. compl. de Marmontel* a été publiée chez Verdière, Paris, 1819, 18 v. in-8 avec fig. L'*éloge* de Marmontel par Morellet se trouve en tête du 1er vol. de cette collect. Elle renferme les ouv. suiv. : *Mém.*, 2 vol.; *Contes moraux*, 4 vol.; les *Incas*, 1 vol.; *Théâtre*, 1 vol.; *Mélanges*, 1 vol.; la *Pharsale*, 1 vol.; *Elémens de Littérat.*, 4 vol.; *Gramm. et Logique*, 1 vol.; *Métaphysique et Morale*, 1 vol.; *Régence du duc d'Orléans*, 1 v. On peut y joindre le vol. in-8 qui a paru en 1820 chez le même libraire, sous le titre d'*OEuvres posthumes* : il contient la *Neuvaine de Cythère* et *Polymnie*. L'édit. compacte pub. chez Belin, Paris, 1819-20, 3 vol. in-8, est précédée d'une *notice* sur Marmontel par M. Villenave. Les *Œuvres choisies de Marmontel*, avec une *notice* par M. de St-Surin, ont été publiées en 1824, 10 vol. in-8.

MARNE (Louis-Antoine de), architecte et grav., né à Paris en 1673, m. en 1755, est principalement connu par une *Histoire sacrée de la Providence*, etc., tirée de l'anc. et du nouv. Testam., représ. en 500 tabl., Paris, 1728, 3 v. in-4; 2e édit., 2 vol. in-fol. Il fut aussi l'édit. du *Nouv. Système sur la manière de défendre les places par le moyen des contremines*, par Dazin, Paris, 1731, in-12, dont les planches sont toutes gravées par lui-même. — Marne (Jean-Baptiste de), jésuite, né à Douai, en 1699, m. à Liége en 1755, est principalement connu par une *Hist. du comté de Namur*, Liége, 1754, in-4; 1780, 2 vol. in-8. On cite encore de lui une *Vie de St Jean Népomucène*, Paris, 1741, in-12 : et il a laissé des matériaux pour une *Hist. de la principauté de Liége*.

MARNESIA. V. Lezay.

MARNIX (Philippe de), baron de Sainte-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, m. à Leyde en 1598, défendit courageusement la ville d'Anvers, en qualité de bourgmestre, contre le duc de Parme. On a de lui : *Epître circulaire aux protestans*; *Tableau de la différence entre la religion chrétienne et le papisme*, Leyde, 1599, in-8; et une *Traduction* en vers holland. des psaumes de David. — Marnix (Jean de), baron de Potes, né vers 1580, est auteur des *Résolutions politiques*, ou *Maximes d'état*, Bruxelles, 1612, in-4; Rouen, 1624, in-12, et 1631, in-4.

MAROLLES (Michel de), abbé de Villeloin, littérat. médiocre et traduct. infatigable, né dans un bourg de la Touraine en 1600, était fils de Claude de Marolles, zélé ligueur, m. en 1613, auquel on a donné place dans plus. *Dictionnaires biographiques*; mais qui n'est guère connu que pour avoir tué, en combat singulier, Marivault, l'un des gentilshommes d'Henri III, le lendemain de l'assassinat de ce prince. Michel de Marolles, ayant embrassé l'état ecclésiastique, refusa l'évêché de Limoges qui lui fut offert en 1625, et voué tout entier à la culture des lettres, borna son ambition au modeste bénéfice de Villeloin dont le revenu était de 5 à 6000 liv. Il m. à Paris en 1681. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. (surtout des traductions) presque tous tombés dans un juste oubli, et dont on trouvera la liste complète dans les *Mémoires de Niceron*, tome 32. Nous citerons seulement ceux qui sont encore recherchés des curieux : ses *Mémoires*, 1656, in-fol.; *Suite des Mémoires, contenant 12 traités sur divers sujets curieux*, 1657, in-fol.; *Dénombrement où se trouvent les noms de ceux qui m'ont donné de leurs livres, ou qui m'ont honoré... de leur civilité* (ces trois ouv., devenus très-rares, ont été réimprimés. par les soins de l'abbé Gouget, 1755, 3 vol. in-12, avec des notes); *Catalectes*, ou *Pièces choisies des anciens poètes latins, depuis Ennius et Varron, jusqu'au siècle de l'empereur Constantin*, traduit en vers, 1667, in-8 (ce vol. ne contient que la traduction du prem. et d'une partie du 2e liv. du recueil publié par Scaliger sous le titre de *Catalectes*; l'abbé de Marolles publia en 1675 un autre vol. in-4 qui contient les 2e, 3e, 4e, 5e et 6e liv. du même recueil); *Tableaux du temple des Muses*, tirés du cabinet de M. Favereau, *avec les descriptions, remarq., annotations*, 1655, in-fol., avec 60 fig. grav. par Bloemaert; les *Œuvres de Virgile, trad. en vers franç.*, 1673, 2 part. in-4; les *Hist. des anciens comtes d'Anjou et de la conspiration d'Amboise*, trad. du latin d'un auteur anonyme, 1681, in-4; *les 15 livres des Déipnosophistes d'Athénée*, 1680, in-4 (ouvr. tiré à petit nombre et recherché dans les ventes). L'abbé de Marolles avait formé successivem. deux cabinets d'estampes très-nombreuses et dont il publia lui-même les *catalogues*, le prem. en 1666, in-8, le 2e en 1672, in-12. La prem. de ces collections, achetée au nom du roi par Colbert, en 1667, est aujourd'hui au cabinet des estampes de la Biblioth. du Roi, où elle forme 224 vol. reliés en maroquin. — Marolles (Claude de), petit-neveu du précéd., né en 1712, entra dans l'ordre des jésuites, et après la suppress. de cette société, reparut dans le monde comme prédicateur, sous le nom d'abbé de Marolles. Il m. en 1792. On a de lui : *Discours sur la pucelle d'Orléans*, prononcé dans l'église cathédrale de cette ville, Orléans, 1759, in-12; un autre *Disc.* sur le même sujet, prononcé en 1760, ibid., 1760, in-12; *Sermons sur la lecture des livres contraires à la religion*, 1785, in-8; *Serm. pour les principales fêtes de l'année*, etc., 1785, 2 vol. in-12. On lui attribue les *Mélanges et fragmens poétiques*

en lat. et en franç., par M. de Marvielles, 1777, petit in-12, publ. par l'abbé de Grillemont (*v.* le n° 11,061 du *Dict. des Anon.*, 2e édit.).—MAROLLES (G.-F. MAGNÉ de), probablem. d'une autre famille que les précédens, m. à Paris vers 1792, a laissé les ouvr. suiv. : *Observations sur la traduction de Roland-le-Furieux, par de Tressan*, sans date, in-12 de 68 pag. ; *Lettre de M. D. P*** à M. D. L. au sujet du livre intit. :* Origine de' volgari proverbij di Aloise Cinthio delli Fabrittij, etc,, 1780, in-12 de 14 pag., ins. dans l'*Esprit des journaux*, sept., 1780; *Essai sur la chasse au fusil*, 1781, in-8; *la Chasse au fusil*, 1788, in-8 (ce liv. peut être considéré comme une nouv. édit. du précédent); *Tablettes. bibliogr.*, in-8 de 16 pages : c'est tout ce qui a été impr. d'un MS. plus considérable, qui est à la biblioth. du roi ; *Recherches sur l'origine et le prem. usage des registres, signatures, réclames et chiffres de pages dans les livres impr.*, 1783, in 8. « Magné de Marolles, dit M. Beuchot, était très-laborieux et d'une constance opiniâtre dans ses recherches. »

MARON (ST), né en Syrie dans le 4e S., se retira sur une montagne dans le voisinage de la ville de Cyr, y vécut dans la plus grande austérité, attira près de lui un gr. nomb. de disciples, et m. en 433, le 14 février, jour où l'église célèbre sa fête. — MARON (Jean), patriarche syrien, fut, suiv. l'opinion du savant Assemani, le fondat. (dans le 7e S.,) de la secte chrétienne, dite des *maronites*, qui après avoir partagé les erreurs du nestorianisme et de l'eutychianisme (*v.* EUTYCHÈS et NESTOR), rentrèrent dans la communion de l'église catholique sous le pontificat du pape Grégoire XIII, lequel institua à Rome le séminaire des Maronites d'où sont sortis des orientalistes célèbres. On peut consulter pour plus de détails l'ouvr. de Faust. Naironi, intit. : *Dissertat. de origine, nomine ac religione maronitarum*, Rome, 1659, in-8 ; et le *Disc.* du P. Ingoult, sur *les Mœurs et la Relig. des maronites*, etc., ins. au t. 8 des *Mém. des missions du Levant*, faisant suite aux *Lettres édifiantes*.

MARON (THÉRÈSE de), sœur du céléb. Raphaël Mengs, épouse du chev. de Maron, peintre italien, m. en 1806, cultiva aussi la peinture avec quelques succès, et obtint des pensions des rois de Pologne et d'Espagne. On a d'elle des tableaux, des émaux et des miniatures assez estimées.

MARONE (ANDRÉ), célèb. improvisateur ital., né dans le Frioul en 1474, vint d'abord à la cour du duc de Ferrare, acquit la protection du card. Hippolyte d'Est, et passa ensuite à Rome, où il parut avec éclat à la cour de Léon X, et où il m. en 1527, quelque temps après le sac de cette ville par l'armée impériale sous les ordres du connétable de Bourbon. Un grand nombre d'auteurs contemporains parlent avec admiration de la facilité avec laquelle Marone improvisait des vers latins sur les sujets qu'on lui proposait : peu de ces pièces ont été impr. Liruti en a donné la liste dans les *Notizie de' letterati di Friuli*, et on peut consulter sur cet improvisat. les *éloges* de Paul Jove; l'*Hist. de la littérat. ital.* de Tiraboschi ; et l'article sur les *improvisateurs* dans les *Mélanges de littérature* de Suard, tom. III.

MARONITES (secte des). V. MARON le patriarche.

MAROT (JEAN), poète franç., né en 1463 dans un village près de Caen, eut une éducation négligée, n'apprit point le latin, mais étudia de lui-même dans les écrivains nationaux, l'histoire, la fable et la poésie. Quelq. vers qu'il avait composés lui valurent la protection de la duchesse Anne de Bretagne, depuis femme de Louis XII. Il devint secrétaire et poète en titre de cette princesse, suivit Louis XII dans ses campagnes en Italie, et, après la mort de ce monarque, entra au service de François Ier, comme valet de garde-robe. On croit qu'il m. en 1523. Il paraît certain que Marot n'était que le surnom de ce poète, dont le vrai nom était Jean Desmarets. Ses *œuvres*, recueillies d'ab. à Paris en 1736, ont été réimpr., ibid., 1523, et à la suite des *OEuvres* de Clément Marot, son fils, édit. de La Haye, 1731, 4 vol. in-4 et 6 vol. in-12.

MAROT (CLÉMENT), fils uniq. du précéd., dont il a éclipsé la réputation, né à Cahors en 1495, fut amené à Paris à l'âge de 10 ans, et destiné d'abord, après avoir terminé ses études, à suivre la carrière de la jurisprudence : mais entraîné par son goût pour la poésie et par l'amour du plaisir, il entra en qualité de page chez le seigneur de Villeroy, puis passa, en qualité de valet de chambre, au service de la duchesse d'Alençon, sœur de François Ier. Il suivit ensuite ce prince à Reims et à Ardres en 1520, accompagna le duc d'Alençon au camp d'Attigny en 1521, suivit de nouveau le roi dans son expédition d'Italie, assista à la bataille de Pavie, y fut blessé et fait prisonnier. De retour en France, accusé de partager les nouvelles opinions religieuses, il fut enfermé dans les prisons du Châtelet, et n'en sortit qu'en 1526, lorsque François Ier recouvra lui-même sa liberté. Mais bientôt les sentimens connus de Marot sur la croy. luthérienne lui suscitèrent, malgré ses désaveux et la protection du roi, de nouvelles persécutions. Ses papiers et ses livres furent saisis par la justice. Il se sauva en Béarn, ensuite à la cour de la duchesse de Ferrare, Renée de France, puis à Venise, où il obtint son rappel en France, à la condition d'une abjuration solennelle qu'il fit à Lyon, entre les mains du card. de Tournon. Ayant obtenu la permission de reparaître à la cour de François Ier, il entreprit la traduction en vers franç. des psaumes de David, à la sollicitation de Vatable (*v.* ce nom) ; et la publicat. qu'il en fit eut le plus grand succès. Le roi chanta ces psaumes avec un gr. plaisir, ainsi que les seigneurs et dames de la cour. Mais la faculté de théologie crut remarquer des erreurs dans la traduction, en porta plainte au roi, et finit par défendre la vente de l'ouv. Marot, craignant les suites de ce nouvel orage, s'enfuit à Genève, et quitta cette ville l'année suivante, et se fixa à Turin où il m. dans l'indigence en 1544. On a de lui un grand nombre de poésies, qui ont été toutes rassemblées et dont les meilleures édit. sont : celle qu'il publ. lui-même, Lyon, 1538 ; celle de Niort, 1596, in-16, rare et recherchée ; celle d'Elzevir, 2 vol. in-16 ; celle de La Haye, 1731, 4 vol. in-4, et 6 vol. in-12. On a pub. en 1824 : *OEuvres compl. de Cl. Marot, nouv. édit., augm. d'un Essai sur sa vie et ses ouv., avec des Notes hist. et crit. et un Glossaire*, 3 v. in-8. « Le nom de Marot, dit La Harpe, est la prem. époque vraim. remarquable dans l'hist. de notre poésie, bien plus par le talent qui lui est particulier que par les progrès qu'il fit faire à notre versificat. Ce talent est infiniment supérieur à tout ce qui l'a précédé, et même à tout ce qui l'a suivi jusqu'à Malherbe ». Marot recueillit et donna le prem. une édit. correcte des *poésies* de Villon. On peut consulter sur ce poète la *Biblioth. franç.* de Goujet, tome 11 ; le *Tableau histor. des littérat. franç.*, par M. T., Paris, 1785, in-8. — Son fils unique, Michel MAROT, dont on ne connaît ni le lieu ni la date de la naissance et de la mort, fut page de la princesse Marguerite de France, et séjourna quelque temps en Italie, à Ferrare. On connaît de lui quelq. vers, impr. d'abord avec les *Contredits à Nostradamus* d'Ant. Couillard, sieur de Pavillon, Paris, 1560, in-8 ; puis réimpr. à la suite des poésies de J. Marot, son aïeul, Paris, 1723, et de celles de son père, La Haye, 1731, etc.

MAROT (JEAN), architecte, né à Paris, vers 1630, m. vers 1695, fut chargé de la construction de plus. édifices remarquables, tels que l'hôtel de Mortemart, la façade de l'église des Feuillantines, et le château de Lavardin dans le Maine. Il a publié, avec son fils, dont l'article suit, les plans

des princip. édifices anciens et modernes de Paris (1691). Mariette, possesseur des cuivres de cet ouvrage, en a donné une nouvelle édit., sous le titre d'*Architecture française*, ou *Recueil des plans, élévations, coupes et profils*, etc., 1727, in-fol. On a encore de cet artiste, sous le titre de *Petit Marot*, un rec. de différens morceaux d'architecture en 220 planches, Paris, 1764, grand in-4; *le Magnifique château de Richelieu*, etc., sans date, 28 feuilles gr. in-fol.; *Plans et élévat. du château de Madrid*, gr. in-fol.; — *du Louvre*, 1676-1678; — *de Vincennes*, chacuns en 3 pl. in-fol. Cet artiste a gravé lui-même ses plans et ceux d'un gr. nombre d'autres ouvr. d'architecture. — Daniel MAROT, fils du précéd., né à Paris vers 1660, fut l'élève et le collaborat. de son père. Comme il était protestant, il passa en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, devint architecte de Guillaume d'Orange, le suivit à Londres lorsque la révolution de 1688 plaça ce prince sur le trône britannique, et retourna ensuite à Amsterdam, où il publia un *Recueil d'architecture*, 1712. On ignore l'époque de sa m. — Un autre MAROT (Louis), pilote réal des galères de France, a pub. en 1673 une *Relation de ses aventures maritimes*, sous les initiales L. M. P. R. D. G. D. F., impr. à la suite des *Beautés de la Perse* (par Daulier des Landes). — V. LAGARAYE.

MAROUF-KARKHI, personnage célèbre parmi les sofis ou mystiques musulmans qui l'honorent comme un des fondat. de leur secte, né dans le 8e S., de parens chrétiens, embrassa l'islamisme par suite des exhortations de l'imam Ali Riza dont il était le portier, et m. en l'an 200 de l'hégire (815-816 de J.-C.). Son tombeau devint un lieu de pèlerinage très-renommé. — MAROUF (Mohammed Ibn abd'al' Khalek al), lexicographe arabe, qui paraît avoir vécu vers la prem. moitié du 9e S. de l'ère chrét., dans les contrées du Deylem et du Ghylan, sur les bords de la mer Caspienne, a laissé un vocabulaire arabe, intit.: *Kens Ellegatk* (Trésor de la langue), dans lequel les mots sont expliqués en persan, et dont un exemplaire, malheureusement incomplet, se trouve à la Biblioth. du Roi. Golius, possesseur de deux exemplaires complets de ce vocabulaire, en a fait un gr. usage pour son dictionnaire arabe.

MAROUTHA, écriv. syrien du 5e S. fut évêq. de Martyropolis ou Tagrit (aujourd'hui Miafarakin), capitale de la Sophène, assista au concile d'Antioche en 391, fit plus. voyages à Constantinople pour solliciter l'emper. Arcadius d'intercéder auprès du roi de Perse en faveur des chrétiens de ce pays, fut ambassad. de l'empereur Théodose-le-Jeune, à la cour de ce même roi persan, assembla un nouveau concile à Ctésiphon, en l'an 414, et y fit adopter la foi de Nicée, qui n'était ni bien connue ni bien professée par les chrétiens de cette partie de l'Orient. On ignore l'époque de la mort de ce prélat que les Syriens vénèrent comme un saint, et dont ils célèbrent la fête le 16 février. On connaît de lui les ouvr. suiv.: une *Liturgie* qui existe MS. à Rome; un *Comment. sur les Evangiles*, un grand nombre d'*hymnes* insérées dans les missels syriens, maronites, etc.; une *Hist. du concile de Nicée*, avec une traduct. syriaque des canons; les *Canons du concile de Séleucie*, tenu en 410; une *Hist. des martyrs de Perse*, et de plus. autres de l'empire romain, publ. en syriaq. et en latin, sous le titre d'*Acta sanctor. martyr. oriental. et occidentalium*, par E.-E. Assemani, Rome, 1748, 2 vol. in-fol.

MAROZIA, dame romaine, d'une famille riche et puissante, épousa en 906 Albéric, marquis de Camerino, l'un des prem. seigneurs de Rome, qui fut tué dans une sédition. Devenue veuve, Marozia, douée d'une éclatante beauté, fut recherchée par les principaux personnages de la ville, leur vendit ses faveurs au prix de palais, de châteaux, de fortunes qu'ils lui abandonnèrent, et devint ainsi maîtresse de Rome et de tout son territoire. Elle établit sa demeure dans le château St-Ange, la plus importante de ses acquisitions, et offrit sa main à Guido, duc de Toscane. Les deux époux, égalem. ennemis de Jean X, firent périr ce pape ainsi que son frère, et donnèrent successiv. la tiare à deux de leurs créatures. Marozia, veuve pour la seconde fois, fit asseoir sur le saint-siége l'un de ses fils à l'âge de 21 (*v.* JEAN XI). L'année suivante elle épousa en 3me nôces Hugues de Provence, devenu roi d'Italie; mais ce dern. ayant donné un soufflet au fils aîné de sa femme, nommé Albéric, le jeune homme pour s'en venger réunit la jeunesse romaine, massacra les gardes de son beau-père, le força à prendre la fuite, et renferma Marozia dans un couvent, où elle termina ses jours.

MARPERGER (PAUL-JACQUES), l'un des prem. écrivains allem. qui aient abordé la science de l'économie politique, né à Nuremberg en 1656, fut envoyé par son père à Lyon pour y suivre le commerce, et mit à profit son séjour dans cette ville en observant et étudiant les branches d'industrie qui y étaient les plus florissantes. Il se rendit ensuite à Vienne, où il continua et étendit ses observations, devint plus tard conseiller aulique et commercial de l'électeur de Saxe, et m. à Dresde en 1730. Il avait été admis à l'académie de Berlin en 1708. Entre autres opuscules, on a de lui: *Descriptions commerciales de la Moscovie* (1705), *de la Suède* (1706), *de la Prusse* (1710), *de la Silésie* (1714); *l'Art de la préparation du lin et du chanvre* (Leipsig, 1710), *de la préparation des poils et des plumes* (ibid., 1715), *du marchand de laines* (Nuremberg, 1715), *du chapelier* (Altenbourg, 1719), *du drapier* (Leipsig, 1723); *le Secrétaire commercial*, Hambourg, 1706, souv. réimpr.; des *instructions* sur la tenue des livres, sur les devoirs des commis, etc; des *traités* sur les *foires*, sur les *monts-de-piété*, sur les *banques*, sur les *plantations*, sur les *hospices*, sur l'*éclairage*, sur les *greniers d'abondance*, etc.; des *projets* de sociétés de secours pour les commerçans, de caisses d'assurances, de nettoiement des rues, de construct. de canaux; un *Projet de république bien organisée*, Dresde, 1722; des *Mélanges de politiq. et de commerce*, Leipsig, 1713, in-4, etc. Dans ces ouvr., en partie mal rédigés, ou compilés sans ordre et sans choix, on trouve beaucoup de renseignem. utiles et de bonnes vues, dont quelques-unes ont été perfectionnées depuis, tant en théorie qu'en pratique.

MARPURG (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), musicien et écrivain allemand, né dans la vieille Marche de Brandebourg en 1718, m. en 1795, fut directeur des loteries de Berlin et conseiller de guerre. Il avait voyagé en France dans sa jeunesse, s'était lié avec Rameau et quelques autres musiciens franç.; et à son retour en Prusse, s'était appliqué au perfectionnement des méthodes musicales, surtout à la propagation des principes de Rameau sur la théorie de la basse fondamentale. On connaît de lui quatorze ouvr. didactiques, en allem., dont les principaux sont un *Manuel de la basse continue*, etc.; un *Traité de la Fugue*, etc.; un *Recueil de Lettres critiques sur la Musique*; des *Principes de Clavecin*, trad. en franç., Berlin, 1756, in-8; *Introduction critique à l'Histoire de la musique*, ibid., 1759, in-4. Il a aussi pub. un recueil de *pièces de clavecin* pour les commençans, ib., 1762, 3 vol. in-4.

MARQUAIS (JEAN-THÉOD.), ancien chirurgien principal de l'hôpital de la Charité de Paris, né vers 1760, m. en 1818, est aut. de plus. opuscules dont M. Beuchot a rec. les titres dans la *Bibliogr. de la France*, année 1823, pag. 554. Les plus importans sont: *Rép. au Mém. de M. Magendie, sur le Vomissem.*, 1813, in-8: *Rapport sur l'état actuel de la Médecine en France*, etc., 1814, in-8; *Adresses au Roi et aux deux Chambres sur la né-*

cessité de réorganiser les Ecoles de Médecine et de Chirurgie en France, 1818, in-8.

MARQUES (JACQUES de), habile chirurgien, né à Paris, m. dans cette même ville en 1622, a pub. : *Introduct. à la Chirurgie*, et *Traité des Bandages de Chirurgie*, Paris, 1618 et 1662, in-8.

MARQUET (FRANÇOIS-NICOLAS), médecin et botaniste, né à Nanci en 1687, fut reçu docteur à Pont-à-Mousson, exerça son art avec succès dans sa patrie, obtint du duc Léopold un terrain pour y établir un jardin botanique, qui par ses soins devint bientôt florissant, et m. en 1759. Il a laissé un catalogue MS. des plantes de Lorraine, dont Buc'hoz, gendre de l'auteur, s'est beaucoup servi pour sa *Description historique des plantes qui croissent en Lorraine et dans les Trois-Evêchés*, 1762, 10 v. in-8 ; *Methode pour apprendre, par les notes de la musique, à connaître le pouls de l'homme, et les différ. changem. qui lui arrivent*, Nanci, 1747, in-4 (ouvr. plus curieux qu'instructif) ; *Observat. sur la guérison de plus. maladies notables, aiguës et chroniques*, etc., Paris, 1750, 1770, 2 vol. in-12 ; *Traite pratique de l'hydropisie et de la jaunisse*, revu par Buc'hoz, Paris, 1770, in-8 ; *Médecine moderne* par Buc'hoz et Marquet, Paris, 1777, in-8.

MARQUETTE (JOSEPH), jésuite, missionn. au Canada, dont il parcourut presque toutes les parties, fut chargé en 1672 par l'intendant de la colonie, Talon, de reconnaître le cours du gr. fleuve Mississipi, conjointement avec un bourgeois de Quebec, nommé Jolyet. Les deux voyageurs se séparèrent à Chicagou, sur le lac Michigan. Jolyet retourna à Quebec pour y rendre compte de la mission, et Marquette, resté chez les Miamis, vécut parmi eux en leur prêchant l'Evangile jusqu'à sa m., arrivée en 1675. On trouve la relat. des *Voyage et Découverte du P. Marquette et du sieur Jolyet*, dans le vol. in-8 que Thévenot a pub. à Paris en 1681, pour faire suite à sa grande Collection de Voyages, 4 vol. in-fol. Cette relation est précédée d'une carte du cours du Mississipi jusqu'à l'endroit où les deux voyageurs s'étaient arrêtés en le descendant.

MARQUEZ (JEAN), religieux espagnol de l'ordre de St-Augustin, né à Madrid en 1564, m. à Salamanque en 1621, a laissé l'*Origine de l'ordre de St-Augustin*, Salamanque, 1618, in-fol. ; Turin, 1621 ; *le Gouverneur chrétien, tiré des vies de Moyse et de Josué, princes du peuple de Dieu*, Salamanque, 1612, 1619, in-fol. ; Alcala de Hénarès, 1634 ; Madrid, 1640 ; Bruxelles, 1664 ; trad. en franç., Nanci, 1621 ; en italien, Naples, 1646.

MARQUIS (GUILLAUME), médecin, né et m. à Anvers, vivait au 17ᵉ S. On a de lui : *Decas pestifuga, seu decem quæstiones problematicæ de peste, unà cum exactissimâ instructione purgandarum ædium infectarum*, Anvers, 1622, 1627, in-4 ; *Aloë morbifuga in sanitatis conservat. concinnata*, ib., 1633, in-8.

MARQUIS (JOSEPH-BENOÎT), curé d'un village de Lorraine, né dans le diocèse de Metz, m. en 1781, ayant entendu parler des heureux effets de la fête de la rosière, instituée par St Medard au village de Salenci, dans le diocèse de Noyon, voulut fonder une institution semblable dans le village dont il était pasteur (Richecourt le-Château, près Blamont). Il consacra une somme à cet effet, et la fondation fut autorisée par l'évêque de Metz en 1778 et par le parlement de cette ville l'année suivante. On a de J.-B. Marquis deux écrits à ce sujet, int. : *le Prix de la rose de Salenci aux yeux de la religion, avec le véritable esprit de celle de Richecourt-le-Château*, etc., Metz, 1780, in-8 ; *Idee de la vertu chrétienne, tirée de l'Ecriture et suivie de conférences sur la fête de la rose*, etc., Dieuze, 1781, in-8.

MARQUIS (JEAN-JOSEPH), né en 1747 à Saint-Michel, y exerçait la profess. d'avocat à l'époque de la révolution, et fut alors appelé à l'assemblée nationale, où il se fit peu remarquer ; élu à la convention, il y vota la détention de Louis XVI et l'appel au peuple. Marquis passa ensuite au conseil des cinq-cents, remplaça Rudler en 1799 en qualité de commiss. du gouvernem. à Mayence, et de 1800 à 1811 exerça les fonctions de préfet de la Meurthe. Il termina sa carrière politique en siégeant au corps législatif jusqu'en 1815. Depuis Marquis vécut dans la retraite, et m. dans sa ville natale en 1823. Il était membre de la Légion-d'Honneur. M. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) lui attribue : *Observations de la ville de St-Mihiel sur l'échange du comté de Sancerre*, Paris, 1787, in-8.

MARRACCI (HIPPOLYTE), bibliographe, relig. de la congrégat. des Clercs de la Mère de Dieu, né à Lucques en 1604, m. en 1675, se distingua par sa piété et son zèle pour accroître le culte spirituel de la Vierge Marie, et pub. à cet effet un gr. nombre d'écrits, dont le principal a pour titre : *Bibliotheca mariana*, Rome, 1648, 2 vol. in-8. L'auteur y indique 20 de ses autres ouvr. ; et dans un Catalogue spécial, pub. à Vienne, 1667, in-8, on en compte 27 impr. et 32 encore inédits. Sarteschi, dans son livre *de Scriptor. congreg. Matris Dei* (Rome, 1754, in-4), décrit 31 de ces mêmes ouvr. impr. en 43 MSs. ; mais il ajoute que cette liste n'est pas complète, et que le P. L. Marracci, frère d'Hippolyte (dans une *vie* de celui-ci, restée inédite), en comptait 115 tous conservés, impr. ou MSs. On trouve, à la suite d'un autre ouvr. d'Hippolite Maracci, intit. *Polyanthea mariana* (Cologne, 1683, in-4), un *Appendix ad Bibliothecam marianam*, qui contient le nom de plus de mille auteurs, oubliés dans le prem. ouvr. ou qui n'avaient écrit que depuis 1648. — MARRACCI (LOUIS), frère du précéd., religieux de la même congrégat., savant orientaliste, né à Lucques en 1612, fut professeur de langue arabe au collége de la Sapience à Rome, devint confesseur du pape Innocent XI, et m. en 1700. On a de lui plus. ouvr. sur les langues orientales, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 41, et dans l'ouvr. de Sarteschi, déjà cité, *de Scriptor. congreg. Matr. Dei*. Le plus important de ces ouvr. est : *Alcorani Textus universus ex correctioribus Arabum exemplaribus summâ fide atque pulcherrimis characteribus descriptus* (texte arabe et version latine), Padoue, 1698, 2 vol. in-fol. : la version latine a été réimpr. séparém. par les soins de Chr. Reineccius, Leipsig, 1721, in-8. — Louis MARRACCI, dit *le Jeune*, neveu des précéd., et comme eux religieux de la congrégat. des Clercs de la Mère de Dieu, se livra particulièrem. à la prédicat., et m. en 1732, après avoir pub. en italien 21 ouvr. ascétiques, dont on peut voir le détail dans l'ouvr. de Sarteschi, déjà indiqué. On a en outre de lui un *Onomasticon urbium ac locorum Sacræ Scripturæ alphabet. redact.*, Lucques, 1705.

MARRE (JEAN de), poète holland., né à Amsterdam en 1696, m. dans cette ville en 1763, a enrichi le théâtre holland. de deux tragéd. en 5 act. : *Jacqueline de Bavière*, 1736, et *Marcus Curtius*, 1758. On a en outre de lui des poésies recueillies sous le titre de *Mélanges*, Amsterd., 1746, in-4.

MARRIER (dom MARTIN), savant bénédictin de la maison de St-Martin-des-Champs, né à Paris en 1572, m. dans la même ville en 1644, a laissé les ouvr. suiv. ; *Martiniana, id est, litteræ, tituli, chartæ*, etc., *monaster. Sti Martini-à-Campis*, Paris, 1606, in-8 ; *Bibliotheca cluniacensis, in quâ antiquitates, chronica*, etc., *collecta sunt*, ibid., 1614, in-fol. ; *Monaster. regalis Sti Martini-de-Campis historia libris VI partita*, ib., 1637, in-4. D. G. Cheval a pub. la *Vie de D. Marrier*, Paris, 1644, in-8.

MARRON (MARIE-ANNE CARRELET, dame de), peintre et poète, née à Dijon en 1725, se livra

à la peint. jusqu'à l'âge de 42 ans, et sentit alors se développer son talent pour la poésie dramatique. On voyait, avant la révolution, dans l'église de N.-D. de Dijon, un grand tableau de sa composit., et sa famille en conservait beaucoup d'autres. Cette dame m. à Bourg en Bresse en 1778, après avoir composé huit tragéd. et deux coméd. en vers. De ces dix pièces une seule, la *Comtesse de Fayel*, a été impr., Lyon, 1770.

MARSAIS (Du). V. DUMARSAIS.

MARS (myth.), dieu de la guerre, était fils de Jupiter et de Junon selon Hésiode, et de Junon seule, suivant Ovide. La poésie et la peinture ont souvent célébré les amours de ce dieu avec Vénus. On le représente armé de pied en cap, ayant à ses pieds un coq, symbole de la vigilance. Mars était particulièrement adoré chez les Romains, qui le regardaient comme le père de Romulus et de Rémus, et avaient donné son nom au prem. mois de leur année.

MARS (ANTOINE-JEAN), né vers 1777, mort à Paris en 1824, conseiller à la cour royale de cette ville, avait rempli les fonctions de substitut du procureur du roi près le tribunal de prem. instance de la Seine. Dans la cause de conspiration portée en 1820 devant la cour des pairs, Mars fut l'un des substituts du ministre de la justice, M. de Peyronnet. On connaît de lui : *Corps de droit criminel*, ou *Recueil complet*, etc., *des codes d'instruction criminelle et pénal*, *des lois*, *arrêtés du gouvern.*, etc., *actuellem. en vigueur*, etc., Paris, t. 1, 1820 ; t. 2, 1821, in-4.

MARSH (EBENEZER GRANT), profess. de langues et d'histoire ecclésiastique au collége d'Yale (Etats-Unis), fit ses études à celui de New-Haven, fut nommé maître d'hébreu en 1796, puis trois ans après l'un des sous-maîtres du collége; mais il m. à 27 ans et ne put utiliser assez sa grande instruct. dans la littérat. orientale, l'hébreu, le latin, la théologie et l'histoire. On a de lui un *Catalogue de tous les auteurs d'Amérique qui ont écrit l'histoire*, 1801. — MARSH (Narcisse), prélat irlandais, né à Hannington, dans le comté de Wilt, en 1638, m. en 1713, après avoir été successivem. principal du collége de St-Albans à Oxford, évêque de Leighlin et Ferns, archevêque de Cashell, puis de Dublin et enfin d'Armagh, enrichit Dublin d'une biblioth. publique, la dota des fonds nécessaires pour y entretenir un bibliothécaire et un sous-bibliothécaire, et ajouta à ce bienfait la fondation d'une maison de retraite à Drogheda pour l'entretien de douze veuves de pauvres ecclésiastiques. On a de lui : *Institutiones logicæ ad usum juventutis*, Dublin, 1681; *Essai sur la doctrine des sons*, ibid., 1683, impr. dans les *Transactions philosophiques*.

MARSHALL ou MARESCHAL (THOMAS), ministre anglican, né à Barkly dans la Leicestershire en 1621, m. en 1685, doyen de Gloucester, était fort sav. dans les langues gothiq. et anglo-saxonne. On a de lui : *Observat. in Evangeliorum vers. perantiquas duas, goth. scilicet et anglo-saxon.*, Dordrecht, 1665, in-4 : et quelq. autres écrits moins import., entre autres une *épître* pour les lect. angl. en tête de la traduct. du Nouveau Testament, faite en langue malaise par le docteur Hyde, Oxford, 1677, in-4.

MARSHALL (WALTER), ministre anglais non conformiste, m. vers 1690, a laissé l'*Evangile*, *mystère de sanctification*, 1692, in-8, réimpr. depuis avec une préface par Hervey, l'auteur des *Méditations*. — MARSHALL (Nathaniel), théologien et prédicateur anglais, qui jouit de quelq. réputat. de son temps, m. en 1729, a laissé : *Défense de la Constitution ecclésiastique et civile d'Angleterre*, Oxford, 1717, in-8 ; *Sermons sur div. sujets*, ib., 1730, 3 vol. in-8.

MARSHAM (THOMAS), écrivain anglais, né à Londres en 1602, mort dans cette ville en 1683, après avoir éprouvé quelques persécutions pour son attachem. à la cause de l'infort. Charles Ier, est aut. des ouvr. suiv. : *Diatriba chronologica*, examen succinct des difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'Ancien Testament, Londres, 1649, in-4 ; *Canon chronicus ægyptiacus, ebraicus, græcus et disquisitiones*, ibid., 1662, in-fol. ; Leipsig, 1676, et Franeker, 1696, même form. : l'auteur réduit considérablem. dans cet ouvr. l'excessive antiquité d'origine à laquelle ont prétendu les Egyptiens ; mais il a été réfuté sur plusieurs points par Mencke, par Prideaux, le P. Noël Alexandre, etc. Marsham a laissé imparfaits les écrits suiv. : *Canonis chron. liber quintus*, *sive Imperium persic.* ; *de Provinciis et legionibus romanis* ; *de Re nummariâ.*

MARSIGLI (LOUIS-FERDINAND, comte de), savant géographe et naturaliste ital., né à Bologne en 1658, d'une famille patricienne, rechercha de bonne heure la société des savans les plus illustres de son temps, et fit de rapides progrès dans les mathématiques, l'anatomie et l'hist. naturelle. A vingt ans il entreprit un voyage à Constantinople, et recueillit, avec beaucoup d'observat. scientifiques, des notes sur les forces militaires des Othomans et la discipline de leurs armées. A son retour en Italie, il offrit ses services à l'emper. Léopold, et fit avec distinction plus. campagnes contre les Turks. Ayant été employé comme officier-général dans la guerre de la succession, il se trouva renfermé dans Brisac, dont le comte d'Arco était gouvern. La reddition de cette place au duc de Bourgogne en 1703, après treize jours de tranchée ouverte, devint l'objet d'une enquête, et Marsigli fut condamné par la commission impériale à une dégradation humiliante. Fort du témoignage de sa conscience, ce savant trouva dans la culture des sciences des consolations à une disgrâce non méritée. Il parcourut la Suisse, la France en naturaliste, et fut ensuite rappelé à Rome, en 1709, par le pape Clément XI, qui voulait lui confier le commandement de ses troupes; mais Marsigli refusa les offres que le pontife lui faisait pour le retenir. Il revint à Marseille reprendre le cours de ses observations, fit encore plus. voyages dans sa patrie, en Angleterre, en Hollande, dans l'intérêt des sciences qu'il cultivait spécialement, et m. à Bologne en 1730. Il était associé étranger de l'académ. des sciences de Paris, membre de la société royale de Londres et de l'académie de Montpellier. Parmi ses ouvr., au nombre de vingt, dont on trouvera le détail dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 26, nous citerons : *Osservazioni intorno al Bosforo Tracio ovvero canale di Constantinopoli*, Rome, 1681, in-fol. ; *Dissertat. de generatione fungorum*, etc., ib., 1714, in-fol. ; *Brieve Ristretto del saggio fisico intorno alla storia del mare*, Venise, 1711, in-fol. ; trad. en français par Leclerc, sous le titre d'*Histoire physique de la mer*, Amsterdam, 1725, in-fol., avec 40 pl. ; *Danubius pannonico-mysicus observationibus geograph., astronom., hydrograph., histor., physicis perlustratus*, La Haye, 1726, 6 vol. in-fol. max. ; trad. en franç., ib., 1744, in-fol., tiré à 250 exemplaires, très-rare ; *Etat militaire de l'empire othoman*, *ses progrès et sa décadence*, en ital. et en franç., Amsterdam et La Haye, 1732, in-fol. avec 44 pl. Fontenelle a fait l'*Eloge* de Marsigli, impr. dans les *Mémoires* de l'académ. des sciences, ann. 1730. On a encore les *Mém. sur la vie de M. le comte de Marsigli*, par L.-D.-C.-H.-D. Quincy, Zurich, 1741, 4 part. in-8. — Son frère MARSIGLI (Antoine-Félix), né à Bologne en 1649, m. en 1710, évêque de Pérouse, est auteur d'un traité intit. : *de Ovis cochlearum*, 1684, in 4.

MARSIGLI-COLONNA (MARC-ANTOINE), archevêque de Salerne, né à Bologne en 1542, mort préfet de Camérino en 1589, avait de grandes connaissances en philosophie, en théologie et dans les langues grecque et hébraïque. On a de lui : *de Ecclesiasticorum redituum origine ac jure*, Ve-

nise, 1575; *Hydragiologia, seu de aquâ benedictâ*, Rome, 1566, Venise, 1603, etc.

MARSILIO DE PADOUE, surn. *Menandrino*, rect. de l'univ. de Paris, où il avait d'abord professé la théol., a donné plus. ouv. sur les droits du *Sacerdoce* et de l'*Empire*. On cite son *Defensor pacis*, en faveur de Louis IV de Bavière contre le souverain pontife, 1599, in-8: ouvrage condamné par Jean XXII, comme faisant une part trop mince à la puissance pontificale. — V. FICINO.

MARSILLAC V. ROCHEFOUCAULT.

MARSIN. V. MARCHIN.

MARSO (PIERRE), profess. au collége romain, né à Cesa (campagne de Rome) au 15ᵉ S. mort à Rome en 1512, a laissé des *commentaires* latins sur les *Offices* de Cicéron, Paris, 1498, in-fol., et sur le traité *de Nat. deor.*, dans la Collect. des commentaires sur Cicéron, Bâle, Oporin, 1544, in 4; des *Notes* sur *Silius Italicus*, Venise, 1483, 1492, in-fol.; Paris, 1512, in-fol., et 1531, in-8, etc.: — sur *Térence*, Strasb., 1506, Lyon, 1522, in-4.

MARSOLLIER (JACQUES), chanoine régulier de la congrégat. de Ste-Geneviève, né à Paris en 1647, m. archidiacre de la cathédrale d'Uzès en 1724, a laissé les ouv. suiv.: *Hist. de l'origine des dixmes*, etc., Lyon, 1689, in-12, très-rare, sans nom d'auteur (M. Barbier en a vu des exempl. avec un frontispice, Paris, 1694, qui portent le nom de Marsollier); *Histoire de l'inquisition et de son origine*, Cologne, 1693, in-12, réimpr. plus. fois sous la même date et insérée par l'abbé Goujet dans son *Histoire des inquisitions*, Cologne (Paris), 1759, 2 vol. in-12; *Histoire du ministère du cardinal de Ximenez*, Toulouse, 1693, in-12; souv. réimpr.; *Histoire de Henri VII, roi d'Angleterre*, Paris, 1697, 1725 ou 1727, 2 vol. in-12; *la Vie de saint François de Sales*, ib., 1700, in-4, 1701, 2 vol. in-12; trad. en ital. par l'abbé Salvini, Florence, 1714, in-4; *Vie de l'abbé de Rancé*, etc., Paris, 1702, in-4, 1703, 1758, 2 vol. in-12; *Vie de la bienheureuse Mère de Chantal*, ibid., 1715, 1717, 1752, 1779, 2 vol. in-12; *Histoire de Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon*, ibid., 1718, 1726, 3 vol. in-12; *Apologie ou Justificat. d'Erasme*, ib., 1713, in-12; *Entret. sur les devoirs de la vie civile*, etc., ib., 1714, 1715, in-12. Les auteurs du *Dictionn.* de Moréri et quelq. autres biogr. lui attribuent la trad. du *Mépris du Monde* par Erasme, Paris, 1713, in-12; mais M. Barbier (nº 11,841 du *Dictionn. des Anon.*) a prouvé que Cl. de Bosc en est l'auteur. V. pour plus de détails les *Mémoires* de Nicéron, tomes 7 et 10, et le *Dictionnaire* de Moreri, édit. de 1759.

MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (BENOÎT-JOSEPH), littérat. et aut. dramatique, né à Paris en 1750, annonça de bonne heure un goût prononcé pour le théâtre, et donna, en 1774, son premier opéra-comique qui fut suivi de quelq. comédies en prose pour le théâtre dit *Italien*, et d'un gr. nomb. d'autres pièces à ariettes, dont la plupart eurent un grand succès et sont encore représentées aujourd'hui. Il m. à Versailles en 1817. Nous citerons parmi les pièces de cet aut.: *Nina* ou *la Folle par amour*, représent. pour la prem. fois en 1786, et bien souvent depuis; *les Deux petits Savoyards*, opéra-comiq. qui n'eut pas moins de succès; *Camille* ou *le Souterrain*; *Alexis* ou *l'Erreur d'un bon Père*; *Adolphe et Clara*; *Cange* ou *le bon Commissionnaire*; *la Pauvre femme*; *Gulnare* ou *l'Esclave persane*; *la Maison isolée*; *l'Irato*. La liste complète des compositions dramatiq. de Marsollier, au nombre de cinquante, se trouve dans l'*Annuaire dramatique* des années 1818, 1819 et 1820. Madame d'Hautpoul a donné une *Notice* sur Marsollier et ses écrits en tête de l'édit. de ses *Œuvres choisies*, Paris, 1825, 3 vol. in-8. On trouve dans le prem. vol. un morceau intitulé *ma Carrière dramatique*, espèce de narré dans lequel Marsollier fait l'histor. des jouissances et des dégoûts qu'il a éprouvés pendant sa vie littéraire.

MARSTON (JOHN), auteur dramatique anglais, né vers la fin du 16ᵉ S., vécut sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Iᵉʳ, fut lié avec Ben Johnson, et se brouilla ensuite avec lui. Il est aut. de huit pièces de théâtre, tragédies, drames et comédies, qui obtinrent quelq. succès à la représentat., et dont six ont été réimpr. ensemble en 1 vol. in-8, Londres, 1633; et de satires sous le titre de *Fléau du Crime* (the Scourge of Villainy), ib., 1699; réimpr. en 1764.

MARSUPPINI (CHARLES), littérat. italien, connu aussi sous le nom de *Carlo Aretino*, né à Arezzo vers 1399, acquit une grande connaissance des langues et de la littérat. anc., professa les belles-lettres à Florence, devint secrét. de la républ. florentine, et m. en 1453. Les louanges que ses contemporains ont prodiguées à ce littérat. ne permettent guère de douter de son mérite; mais on ne connaît de lui qu'une traduct. en vers hexamètres de la *Batrachomiomachie* d'Homère, in-4 (Parme, 1492, Pesaro, 1509, Florence, 1512, in-8); un *rec. de vers lat.* dont on conserve une anc. copie dans la bibliothèq. Laurentienne de Florence, et quelq. *lettres* adressées à Fr. Sforze, duc de Milan, pub. par l'abbé Lazzeri. On peut consulter pour plus de détails les *Scrittori ital.* par Mazzuchelli, t. Iᵉʳ, 2ᵉ part.

MARSUS (DOMITIUS), poète lat., vivait sous le règne d'Auguste, et avait composé des *épigrammes*: c'est à ce titre qu'il est cité par Martial. On connaît de lui une pièce de vers intit. *Cicuta*, insérée par Philargyrius dans son comment. *ad Virgilium*, et dans l'*Anthologie latine* de Burmann. Tous les fragmens qui nous restent de ce poète, qu'Ovide a placé parmi les gr. épiques de son temps, ont été rassemblés avec soin par Broekhuysen ou Brouklausius (*v.* ce nom), à la fin de son édit. de Tibulle.

MARSY (BALTHAZAR et GASPAR), frères, habiles sculpteurs, nés à Cambrai, le premier en 1624 et Gaspar en 1628, vinrent à Paris en 1648, et travaillèrent d'abord chez différens maîtres; mais leur talent les ayant fait connaître, ils furent chargés de la décoration de l'*hôtel de la Vrillière* et de celle de la *chapelle basse des Martyrs* à l'abbaye Montmartre, ainsi que de la statue de *saint Denis* en albâtre. A Versailles ils firent les *figures* en bronze qui décorent les bassins du Dragon, de Bacchus et de Latone. Les *deux Tritons abreuvant les chevaux du Soleil*, au bassin des bains d'Apollon, sont un de leurs chefs-d'œuvre. A Paris ils exécutèrent le *mausolée du roi de Pologne Casimir offrant à Dieu sa couronne*. Balthasar mourut en 1674, profess. à l'acad. de peinture, et Gaspar en 1681. Les ouvr. particuliers de ce dernier, tels que les figures du *Point du Jour*, de l'*Afrique*, de *Mars* et d'*Encelade* à Versailles, le *bas-relief* de la porte Saint-Martin du côté du faubourg, et le groupe de *Borée enlevant Orythie*, au jardin des Tuileries, sont infér. à ceux qu'il a faits en commun avec son frère.

MARSY (FRANÇ.-MARIE de), littérateur, né à Paris en 1714, fut admis chez les jésuites après avoir terminé ses études, et se fit connaître par deux poèmes latins sur la tragédie et sur la peinture. Rentré ensuite dans le monde, il fut forcé par le défaut de fortune de se mettre aux gages des libraires, et publia successiv. plus. ouv. qui n'ajoutèrent rien à sa réputation. Un de ces écrits le fit enfermer à la Bastille; il en sortit au bout de quelq. mois, et m. à Paris en 1763. On a de lui: *Templum tragœdiæ, carmen*, Paris, 1734, in-12; *Pictura, carmen*, ib., 1736, in-12; *Hist. de Marie Stuart*, Paris, 1742, 3 vol. in-12; *Mém. hist. de Jacques Melvil*, trad. de l'angl., ibid., 1745, 3 vol. in-12; *Dictionn. abrégé de Peinture et d'Architect.*, ibid., 1746, 2 v. in-12; *Hist. moderne des Chinois, des Japonais*, etc., ib., 1754-78, 30 vol. in-12 (Marsy n'a publié que les 12 prem. vol.: les autres sont

d'Adrien Richer); *Analyse des OEuvres de Bayle*, Londres, 1755, 4 vol. in-12 (c'est l'ouvrage qui fit mettre Marsy à la Bastille) On doit encore à ce littérateur la traduct. du *Disc. dogmat. et polit. sur l'origine, la nature, etc., des biens ecclésiastiques*, 1750, in-12, et une nouv. édit. des œuv. de Rabelais, sous le titre de *Rabelais moderne*, Paris, 1752, 8 vol. in-12. Il a rajeuni le style du curé de Meudon en lui faisant perdre sa naïveté. On trouve une *notice* sur l'abbé de Marsy dans le *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, année 1768.

MARSY (Claude-Sixte SAUTREAU de), littérateur, né à Paris en 1740, m. dans cette ville en 1815, commença en 1765, avec Maton de La Cour, la publicat. de l'*Almanach des Muses*, qui se continue encore; il y travailla jusqu'en 1793, 28 vol. in-12. On a de lui en outre: *la Nouv. Anthologie franç.*, 1769 ou 1787, 2 v. in-12; les *Annales poet.*, 1778-88, 40 v. in-12 (avec Imbert); *Poésies satir. du 18e S.*, Londres, 1782, 2 vol. in-18; *OEuvres choisies de Dorat*, 1786, 3 vol. in-12; *Tablettes d'un Curieux*, 1789, 2 v. in-12; *Poésies du chev. de Bonnard*, 1791, in-8; *le Nouveau Siècle de Louis XIV* (avec M. Noël), 1793, 4 v. in-8; *Œuv. choisies de Pope*, 1800, 3 vol. in 12; *Lettres choisies de madame de Maintenon*, 1806, 6 vol. in-12.

MARTANGE (le gén. BONET de), né dans la Beauce en 1722, professa d'abord la philosophie en Sorbonne; mais, d'après les conseils du marquis de Lowendahl, il quitta la robe pour l'uniforme, et parvint au grade de lieut.-gén., après avoir rempli avec distinction plusieurs missions diplomat. assez importantes. Il sortit de France à l'époque de la révolution, et m. à Londres en 1806. Comme littérateur, on a de lui: l'*Olympiade*, ouvr. politique, 1787; *le Roi de Portugal*, conte, suivi des *Deux Achilles*, conte dédicatoire, Neuwied, 1788, in-8. Grimm lui attribue un acte d'opéra intit. le *Ballet de l'Ennui*. Martange se trouvait à Londres dans le même temps que Delille; il visitait souvent ce poète, auquel on croit qu'il a fourni le modèle de l'un de ses portraits du poème *de la Conversation*.

MARTEL (François), chirurgien du roi de Navarre Henri IV, lui sauva la vie par une saignée, et obtint par ce service le titre de prem. chirurgien après la mort d'Antoine Portail. Il occupait encore cette place au commencem. du règne de Louis XIII. On a de lui: *Apologie pour les Chirurgiens*, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler que de remettre les os rompus et démis, et plus. *Aphorismes très-utiles pour la pratique de Chirurgie*, Lyon, 1601, in-12. Eloi (*Dic. de Médecine*) dit que les œuvres de Martel ont été publiées avec celles de Philippe de Flesselles, Paris, 1635, in-12.

MARTEL (Étienne-Ange), jésuite et architecte, nommé communém. *Martel-l'Ange*, né à Lyon en 1559, mort en 1641, travailla successiv. pour plus. maisons de sa compagnie, et donna le plan de l'église du Noviciat-des-Jésuites à Paris.

MARTEL (Gabriel), jésuite, né au Puy-en-Velay en 1680, m. en 1756, est connu par un ouv. intitulé *le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite spirituelle*, 2 vol. in-12, réimpr. en 1764 avec des augmentat. considérables. On a encore de lui *Exercices de la préparat. à la mort*, 1725, in-12.

MARTELIÈRE (Pierre de La), jurisconsulte et conseiller d'état, né vers 1560 dans la province du Perche, débuta dans la carrière du barreau à Tours, où le parlement de Paris venait d'être transféré au temps de la ligue. Il suivit cette cour souveraine à son retour à Paris, et acquit une grande réputation. En 1611 il se montra le zélé défenseur de l'université, lorsque ce corps s'opposa pour la 3e fois à ce que l'on confiât l'enseignem. aux jésuites; et sur la fin de sa vie il entra au conseil d'état sans discontinuer de donner des consultations jusqu'à sa m., arrivée en 1631. Il a laissé beaucoup de plaidoyers, desquels on ne recherche plus aujourd'hui que celui prononcé contre les jésuites (Paris, 1612, in-12, Paris et Amsterdam, in-4). Quelq assertions hasardées dans cet écrit ont été combattues par P. Gimon d'Esclavolles dans son *Avis sur le Plaidoyer de La Martelière*, Paris, 1612, in-12.

MARTELLI (Ludovico), poète italien, né à Florence en 1499, m. en 1527, avant d'avoir terminé une tragédie de *Tullia* qui, malgré ses défauts. est mise par les critiques ital. au prem. rang de celles qui signalent la naissance de l'art dramat. Ses œuv. poét. (*Rime*) ont été recueillies et pub. à Rome en 1533, in-8. L'édition de Florence, 1548, in-8, contient la traduct. du 4e livre de l'*Eneide*, qu'on ne trouve pas dans la précédente. Il a laissé surtout des *odes* et des *canzoni* qui sont très-estim. — Martelli (Vincenzo), frère du précéd., et poète aussi, mais bien inférieur en talent et en réputat., m. en 1556, vécut à Rome, puis à la cour de Salerne, et termina ses jours dans la retraite. On a de lui un vol. de lettres et de poésies (*Lettere e Rime*), Florence, 1563, in-4, ibid., 1606, même format. On trouve plus. de ses lettres dans le recueil des *Lettere volgari degli XIII uomini illustri*, Venise, 1564 — Martelli (Ugolin), ecclésiast. florentin, vint en France à la suite de la reine Catherine de Médicis, et fut nommé en 1572 év. de Glandèves. On a de lui: *de anni integrâ in integrum Restitutione*, Florence, 1578, réimpr. à Lyon en 1582, avec des addit. et un autre écrit du même aut. intit. *Sacrorum temporum assertio; la Chiave del calend. Greg.*, Lyon. 1583, in-8.—V. Richaud-Martelli.

MARTELLO (Pierre-Jacques), l'un des meilleurs poètes ital., au jugem. de Maffei, né à Bologne en 1665, m. dans cette ville en 1727, professa les belles-lettres à l'université de sa patrie, fut envoyé successiv. à Rome, en France et en Espagne, pour différentes négociations dont il s'acquitta toujours avec succès, sans abandonner pour cela la littérat. Il réussit surtout dans le genre dramatique. On cite parmi ses meilleures traged. l'*Ifigenia in Tauride*, l'*Alceste* et le *Cicéron;* mais on n'en joue plus aucune, parce qu'il a employé, pour les écrire, une espèce de vers nommés *martelliani*, à peu près semblables à nos alexandrins, et dont la monotonie déplaît aux oreilles italiennes. Ses *OEuvres* ont eu plus. édit., dont la plus complète est celle de Bologne, 1723-35, 7 vol. in-8. *V.* Fantuzzi (*Scrittori bologn.* tom. 5, p. 332), et Fabroni (*Vitæ Italor.*, tom. 8, p. 259).

MARTÈNE (dom Edmond), savant et laborieux écriv. de la congrégat. de St-Maur, né à St-Jean-de-Lône en 1654, m. en 1739, se livra entièrem. à la diplomatique, d'après les conseils de Mabillon, employa 6 ans à visiter les archives de la France et des pays qui en ont été détachés. par la succession des temps, et entreprit même un voyage dans les Pays-Bas et l'Allemagne, pour recueillir les monumens relatifs à l'hist. civile de France. Riche d'une abondante moisson de docum. hist. et littér., il rédigea alors de nombreuses compilations, parmi lesquelles on distingue: *de antiquis monachorum Ritibus libri V, collecti ex variis ordinariis*, etc., Lyon, 1690, 2 v. in-4; *de antiquis ecclesiæ Ritibus libri III*, Rouen, 1700-02, 3 vol. in 4; *Tractatus de antiquâ ecclesiæ disciplinâ in divinis celebrandis officiis, varios diversarum ecclesiarum ritus et usus exhibens*, Lyon, 1706, in-4, Anvers (Milan), 1736, 4 v. in-fol.; *Thesaurus novus anecdotorum*, avec dom Ursin Durand, de la même congrégation, Paris, 1717, 5 vol. in-fol.; *veterum Scriptorum et Monumentorum historicorum, dogmaticorum et moralium amplissima Collectio*, Paris, 1724-29 33, 9 v. in-fol. *V.*, pour plus de détails, l'*Hist. littér. de la Congrégation de St-Maur.*

MARTENS ou MERTENS (Thierri), habile imprimeur, regardé par la plupart des biographes comme le plus anc. des Pays-Bas, né près d'Alost, petite ville aux env. de Bruxelles, vers le milieu du

15e S., mort plus qu'octogénaire en 1534, dans le monastère des Guillelmins de sa ville natale, voyagea en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Italie, et exerça successivem. son art à Alost, à Anvers, et surtout à Louvain, où il se fit bientôt remarquer par ses belles édit., imprim. en caract. rom., et notamment par ses éditions grecques, qui l'ont fait surn. par Laserna-Santander l'Alde des Pays-Bas, le père de l'imprimerie grecque de la Basse-Allemagne. Prosper Marchand a donné une liste de 54 vol. impr. par Martens : cette liste a depuis été grossie du double par d'autres découvertes. La marque de cet imprimeur est un double écusson renfermant les lettres initiales T. M., et suspendu à un arbre soutenu par deux lions; il a employé quelquefois la double ancre. On cite de lui, comme écrivain, *Dictionarium hebraïcum, sive enchiridion radicum, etc., ex Jo. Reuchlino*, in-4, sans date et sans nom d'imprimeur, dont la biblioth. du roi possède un exempl. *V.*, pour plus de détails, le *Dictionn.* de Prosper Marchand, art. MARTENS. — MARTENS (Frédéric), chirurgien et voyageur allem. au 17e S., fit un voyage au Spitzberg en 1671, et publia le récit de cette campagne pénible dans l'ouvr. allem. int. *Voyage au Spitzberg ou Groënland, fait en 1671, écrit d'après les observat. de l'auteur, et accompagné de figures qu'il a dessinées*, Hambourg, 1675, 1 vol. in-4, fig. Ce livre, le prem. qui ait été publié sur le Spitzberg, a été cité avec éloge par tous ceux qui l'ont consulté : on l'a traduit en anglais, Londres, 1695; en ital., Bologne et Venise, 1680, in-8, et en franç., dans le 2e vol. des *Voyages au Nord*.

MARTENS (GUILLAUME-FRÉDÉRIC de), diplomate allemand, était professeur de droit public à Gœttingue et conseiller aulique de Hanovre quand Jérôme Bonaparte l'appela au conseil-d'état de Westphalie. Depuis Martens remplit au congrès de Vienne, en 1814, les fonct. de rédact. des procès-verbaux des conférences, et fut chargé de notifier au prince Christian de Danemarck la réunion de la Norwége à la Suède. Il mourut à Francfort en 1821, député du Hanovre à la diète de cette ville. Il a pub. : *Précis du Droit des Gens*, etc., Gœttingue, 1789, 2 vol. in-12; *Recueil des princip. Traités de Paix, etc., qui ne se trouvent point dans le Corps diplomat. de Dumont et Rousset*, Gœttingue, 1791-1800, 7 vol. in-8; *Supplément*, ibidem, 1802-24, 9 vol. in-8 : cet ouvr. est continué par M. le baron Ch. de Martens; *Cours diplomat.*, ou *Tableau*, etc., Berlin, 1801, 3 vol. in-8.

MARTHE, sœur de Lazare et de Marie, recevait ordinairement J.-C. lorsqu'il venait à Béthanie. Après la mort de son frère elle alla au-devant du Sauveur pour le prier de le ressusciter. On ignore ce qu'elle devint dans la suite. Les légendes la font aborder en Provence avec Lazare et Marie; mais il y a long-temps que l'on a reconnu tout ce qu'il y a d'hypothétique dans cette pieuse croyance.

MARTI (EMMANUEL), en lat. *Martinus*, sav. esp., né en 1663 à Oropesa, dans le roy. de Valence, m. en 1737, fut lié avec les plus sav. hommes de son S. Il publia un assez gr. nomb. d'écrits dont nous citerons seulement les plus importans : *Soledad* (la solitude, sylve imitée de Louis de Gongora), Valence, 1682, in-4; *Descr. du théâtre de Sagonte* (aujourd'hui Murviedro), *dans l'Antiquité expliquée* du P. Montfaucon, t. 3, 2e part., p. 237; *Amalthea geographica*, recueil d'élégies, Rome, 1686, in-8; *Epistolarum lib. XII*, Madrid, 1735, 2 vol. in-8. Marti a laissé inédit un rec. d'élégies intit. : *Amores*; des *Odes*, des *Hendécasyllabes*, la trad. lat. des 2 prem. vol. des *Comment.* d'Eustathe sur Homère, etc. Voir la *Bibliothèque raisonnée*, t. 21 et le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759.

MARTIA, dame romaine, femme de Régulus, se vengea des supplices que les Carthaginois avaient fait souffrir à son mari en soumettant aux plus horribles tortures les prisonniers qu'on lui avait livrés. — MARTIA, femme de Caton d'Utique, qui la céda à Hortensius quoiqu'il en eût plusieurs enfans, revint ensuite dans la maison de son premier époux beaucoup plus riche qu'elle n'était lors de son divorce. — MARTIA, femme de Q. Fabius Maximus, confident d'Auguste, ayant appris de son époux un secret relatif à la succession de l'empire et probablement au jeune Posthume, dernier fils d'Agrippa, eut l'imprudence de le laisser transpirer devant Livie. Peu après Fabius disgracié se donna la mort, et Martia se poignarda en s'accusant de son trépas. Il est à croire que l'exil d'Ovide n'eut point d'autre cause que le malheur qu'il eut d'être initié par le mari ou par la femme au mystère politique dont la découverte causa leur mort. — MARTIA MAJONIA, favorite de Commode, qui la faisait souvent habiller en amazone, et qui, en son honneur, donna au mois de janvier le nom d'*Amazonius*. Le hasard lui ayant fait découvrir que l'empereur l'avait portée, ainsi qu'Electe, préfet du prétoire, sur une liste de proscription, elle prévint son projet en l'empoisonnant, puis le faisant étrangler par un gladiateur, 31 déc. 192. On a souvent répété qu'elle était chrétienne, et qu'elle usa de son influence sur Commode pour l'empêcher de tyranniser les partisans de la nouvelle religion.

MARTIAL (M. VALERIUS), poète lat., naquit à Bilbilis (aujourd'hui Bilbao) en Espagne, vers l'an 40 après J.-C., en 793 de la fondation de Rome. Envoyé de bonne heure (à 22 ans) dans cette capitale du monde alors connu pour y achever ses études, il ne tarda pas à s'y faire connaître par son talent pour la poésie, et rechercher des uns ou redouter des autres par les grâces ou la causticité d'un esprit qui dispensait la satire et l'éloge avec une égale facilité. Domitien, qu'il avait bassem. flatté pendant sa vie, et qui ne fut plus qu'un monstre pour lui après sa m., le combla de faveurs, de dignités et de richesses : c'est Martial lui-même qui nous l'apprend; et ces témoignages de sa reconnaissance n'auraient rien que d'honorable pour sa mémoire, si tant de bienfaits n'eussent été le prix des éloges prodigués à l'indigne fils de Vespasien, au frère plus indigne encore de Titus. Malgré l'idée peu avantageuse que doivent donner de ce poète la plupart de ses épigrammes, il est difficile cependant de ne pas supposer des qualités estimables à celui qui compta au nombre de ses amis des hommes tels que Pline-le-Jeune, Quintilien, Juvénal, Valerius Flaccus, Silius Italicus, etc., qui relevaient leur mérite littéraire par une grande considération personnelle. On est étonné de ne pas trouver le nom de Stace, son contemporain, à la suite de cette liste d'honorables amis, et les conjectures s'épuisent inutilement sur les causes du silence mutuel des deux poètes. Faut-il l'attribuer à des motifs particuliers de jalousie? à l'ombrageuse rivalité du talent? Il est fâcheux, mais il est vraisemblable que cette dernière conjecture est de toutes la plus plausible. Après un séjour de 35 ans à Rome, Martial éprouva le desir si naturel de revoir sa patrie; et il retourna en Espagne la prem. ou la deuxième année du règne de Trajan. Mais le séjour de Bilbilis lui fit bientôt regretter celui de Rome; et la grossièreté, l'ignorance de ses compatriotes, comparées à l'exquise urbanité, au goût et au savoir des hôtes qu'il quittait, lui inspirèrent un dégoût qu'il ne put ni souffrir ni dissimuler. C'est à cette époque de sa vie que presque tous ses biographes placent son prétendu mariage avec une dame espagnole fort riche, et qu'ils nomment *Marcella*; mais ce fait, avéré pour les uns, et prouvé selon eux par quelq. épigrammes du poète, a semblé aux autres au moins problématique; et la question, en elle-même fort peu importante, est restée indécise. On ignore également l'année précise de la mort de Martial, qui dut arriver vers l'an 100 ou 103 de l'ère

chrét. Le temps, qui a dévoré tant de pages de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste, de Tacite, etc., a respecté jusqu'à la moindre épigramme de Martial : elles sont au nomb. de plus 1,500, et divisées en quinze liv., dont le prem., intit. *les Spectacles*, est consacré tout entier à célébrer les jeux donnés par Titus et Domitien : les deux dern. contiennent des espèces de devises destinées à accompagner les petits cadeaux que l'on se faisait mutuellement aux Saturnales et à d'autres époques de l'année ; et voilà pourquoi ils sont intit. : *Xenia* et *Apophoreta*. Ce trop volumineux recueil, où le goût et la décence auraient tant de choses à retrancher, fut imp. pour la prem. fois à Venise vers 1470, et fréquemment reproduit dans les siècles suiv. Nous signalerons, comme les plus estimées, les éditions de Venise, 1501, de Paris, 1617, in-fol., de Leyde avec les notes de Scriverius et de plus autres, 1619, in-12, de Mayence, 1627, in-fol. ; d'Amsterdam, 1670, *cum notis variorum* ; celle de Vincent Collesson, *ad usum Delphini*, Paris, 1680, in-4 ; celles enfin de l'abbé Le Mascrier, Paris, 1754, 2 vol. in-12, et de la *Collection des Classiques latins* publiée par M. Lemaire, Paris, 1825, 3 v. in 8, avec index. Nous avons en français plus. trad. complètes de Martial. L'abbé de Marolles en a pour son compte pub. deux : la prem. en prose, Paris, 1655, 2 vol. in-8 : et la seconde en vers, 1675, in-4 : cette dern. est restée presque inconnue. La plus récente est celle d'E.-T. Simon, pub. par le baron Simon et par P.-R. Auguis, Paris, 1819, 3 v. in-8, avec le texte latin et les meill. imitat. en vers depuis Clément Marot jusqu'à nos jours (v. *Bibliogr. de la France*, 1825, p. 222 et 279.) Il en avait paru en 1806 une autre trad., aussi en 3 v., et dont les aut. anon. se disaient militaires.

MARTIAL (St), év. de Limoges dans le 2e S., est plus connu par la tradition que par les anciennes chroniques. On a discuté dans le 11e S. le classem. de ce saint parmi les apôtres de la foi dans les Gaules ou parmi les confesseurs. On lui a attribué deux *Epîtres* qui ne sont pas de lui.

MARTIAL D'AUVERGNE, en latin *Martialis Avernus*, litt. et poète du 15e S., né à Paris (suivant l'opinion la plus probable) vers l'an 1440, d'une famille originaire d'Auvergne, mort en 1508, fut pendant 50 ans proc. du parlement, et notaire apostolique au Châtelet de Paris. L'abbé Goujet a dit de lui, qu'il était l'homme de son siècle qui écrivait le mieux et avec le plus d'esprit. Il a laissé les ouv. suiv. : *les Arrêts d'Amour*, dont la plus ancienne édit. connue est celle de Paris, 1528, in-4, contenant 51 arrêts ; une autre édit. de Paris, 1544, porte ce titre : *Droits nouveaux et Arrêts d'amour, pub. par MM. les sénateurs du parlement de Cupido*, etc., augmentés de nouveaux arrêts (les 52e et 53e), réimp. à Lyon, 1546, in-8, Paris, 1555, 1556, in-16, Lyon, 1581, sous ce nouv. titre : *les Déclamations, Procédures et Arrêts d'amour, donnés en la cour et parquet de Cupido*, etc., Rouen, 1587, in-16, Hanau, 1611, in-8, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12 (ces arrêts sont écrits en prose, mais l'ouv. commence par 74 vers) ; trad. en latin sous le tit. d'*Arresta amorum cum Comment. Bened. Curtii*, Lyon, 1533, 1546, in-8, Paris, 1566, 2 vol. in-16, Rouen, 1587, 2 vol. in-18 ; *les Vigiles de la mort du roi Charles VII, à 9 psaumes et 9 leçons*, etc., en vers, Paris, 1490, 1493, in-fol., 1505, 1528, in-8 ; *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'Amour*, in-16, goth que, sans date ni pagination, Lyon, 1545 ; *les devotes Louanges à la vierge Marie*, Paris, 1489, 1492 et 1509, in-8. Les *Poésies* de Martial d'Auvergne ont été rec. et imp. en 1724, 2 vol. in-8 ; mais cette édit. est fautive : *l'Amant rendu cordelier* ne s'y trouve pas.

MARTIAL (N. DUMAS, plus connu sous le nom de père), capucin, né à Brives-la-Gaillarde, m. en 1656, a laissé des poésies sacrées qui ont été recueillies et publiées par le P. Zacharie de Dijon sous le tit. de *Parnasse séraphique*, ou *les derniers Soupirs de la muse du R. P. Martial de Brives, capucin*, etc., Lyon, 1660, in-8.

MARTIANAY (dom JEAN), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à St Sever-Cap, diocèse d'Aire, en 1647, m. à l'abbaye de St-Germ.-des-Prés à Paris en 1717, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., qui tous prouvent qu'il avait des connaissances et de l'imagination, mais peu de jugement et de critique. Nous nous contenterons de citer : *Défense du texte hébreu et de la chronolog. de la Vulgate, contre le livre de l'Antiquité des temps rétablie* (par Pezron), Paris, 1689, in-12 ; *Continuation de la défense du texte hébreu*, etc., ib., 1693, in-12 ; *Traités de la connaissance et de la vérité de l'Ecriture sainte*, ib., 1694 et suiv., 4 vol. in 12 ; *Vie de St Jérôme*, ib., 1706, in-4. On lui doit en outre une édit. des *Œuvres de St Jérôme*, Paris, 1693-1706, 5 vol. in-fol., la meilleure, encore aujourd'hui, que nous ayons des œuvres de ce père de l'Eglise. V. pour plus de détails l'*Hist. littér. de la congrégat. de St-Maur*, p. 383-97.

MARTIANUS (PROSPER), méd. du 16e S., né à Saffuolo au duché de Modène, a laissé un ouv. estimable intit. : *Magnus Hippocrates Cous, notationibus explicatus, sive operum Hippocratis Interpretatio, latinè*, Rome, 1626, 1628, in-fol., Venise, 1652, in fol., Pavie, 1718, in-fol.

MARTIEN. V. MARCIEN.

MARTIGNAC (ETIENNE ALGAY DE), littér. et traduct. laborieux, né à Brives-la-Gaillarde en 1620 (ou selon Moréri en 1628), m. en 1698, a traduit en français les 3 *Comédies* de Térence omises par MM. de Port-Royal (*l'Eunuque*, *l'Heautontimorumenos* et *l'Hecyre*), Paris, 1673, in-12 ; les *Œuvres* d'Horace, ibid., 1678, 2 vol. in-12 ; de Virgile, ib., 1681, 3 vol. in-12 ; les *Satires* de Perse et de Juvénal, ib., 1682, in-12 ; les *Poésies* d'Ovide, Lyon, 1697, 9 vol. in-12 ; l'*Imitation de J.-C.*, 1685, dont il se fit 12 à 15 édit. dans l'espace de quelq. ann. Il a en outre pub. : *Mém. contenant ce qui s'est passé en France de plus considérable depuis* 1608 *jusqu'à* 1636, ouvrage curieux, connu aussi sous le nom de *Mém. de Gaston, duc d'Orléans*, Amsterd., Moetjens, 1683, in-12, etc.

MARTIN (St), év. de Tours, né vers l'an 316 dans la Pannonie, au lieu nommé aujourd'hui Szombathely (comté d'Eisenstadt), d'une famille idolâtre qui vint se fixer à Pavie, était fils d'un tribun militaire. Néophyte à 10 ans, il en avait 15 à peine quand un édit de l'emp. Constance l'obligea de prendre les armes. Cette nouv. profession, qu'il suivit plus. années, ne diminua en rien la charité chrétienne du jeune cathécumène : partageant sa solde entre les pauvres, il ne se réservait que de quoi pourvoir à sa subsistance ; enfin il en vint au point de se défaire d'une portion de ses vêtemens pour couvrir, pendant le froid le plus rude, un malheureux auquel il n'avait rien de mieux à offrir. Un si beau trait de charité fut agréable au Seigneur, qui, la nuit suiv., lui apparut en songe. C'est peu de temps après cette vision que Martin reçut le baptême. Ayant quitté le service 2 ans plus tard, il se retira auprès de St Hilaire, év. de Poitiers ; puis, avant d'entrer dans les ordres, que ce prélat souhaitait lui conférer, il voulut revoir sa famille, alors de retour en Pannonie. Tandis qu'il revenait à Poitiers, après avoir réussi à gagner sa mère au culte de J.-C., il apprit l'exil de St Hilaire, et s'arrêta à Milan, d'où, en l'an 360, il alla rejoindre le St év., rappelé dans son diocèse. C'est surtout de cette époque que date la mission apost. de St Martin, et la série des miracles qu'il lui fut donné de faire pour la conversion des païens (on en peut voir le récit dans sa *vie*, écrite par Sulpice-Sévère, qui en fut le témoin). Il vivait solitaire dans une retraite qu'il s'était bâtie au lieu appelé Ligugé (*Lociacum*) à deux lieues de Poitiers, lorsqu'on

l'en tira malgré lui pour le placer sur le siége épiscopal de Tours (374). Toutefois le pieux prélat ne voulant point renoncer à la vie hérémitique, se créa dans les rocs, sur la rive droite de la Loire, une nouvelle retraite où bientôt de nombreux disciples le suivirent. C'est ainsi que s'éleva la célèbre abbaye de Marmoutier, qui, du temps même de son fondat., comptait déjà 80 religieux. St Martin, qui s'était rendu à Cande pour apaiser une dissension parmi son clergé, y m. en l'an 397 (ou 400 suivant l'opinion la plus probable), le 11 nov., jour où sa fête a été long-temps célébrée avec une grande solennité. On venait de toutes parts honorer à Tours le tombeau de ce saint dans la basilique qui lui est dédiée. La garde en avait été confiée dans l'origine à une communauté régulière, qui depuis donna naissance au fameux chap. de St-Martin. Il existe plus. *vies* de St Martin; la plus estimée est celle qu'a donnée Nic. Gervaise (*v.* ce nom).

MARTIN Ier (St), pape, succéda en juillet 649 à Théodore, et tint à Rome le concile dit de Latran, où il fit anathématiser les monothélites, et condamner, comme entachés d'hérésie, l'Ecthèse et le Type de l'emp. Constance. Celui-ci en fut tellement irrité qu'après div. tentatives de vengeance il le fit enlever et conduire à Constantinople. Eugène Ier fut nommé pape à sa place, tandis qu'on aggravait, par les traitemens les plus cruels, et sans aucun ménagement pour ses infirmités, tout ce qu'il y avait de cruel dans sa situation. Arrivé dans la capitale, il y fut condamné à m., mais ensuite la peine fut commuée, et l'emp. se contenta de l'exiler à Cherson en Tauride, où il m. le 15 septemb. 655. Eugène Ier fut ensuite universellement reconnu pour son success. — MARTIN II (ou MARIN Ier), pape, success. de Jean VIII, le 23 décemb. 882, condamna Photius, rétablit Formose, év. de Porto, et m. en fév. 884. Il avait été légat à Constantinople. Adrien III fut son success. — MARTIN III (ou MARIN II), pape de 943 à 946, succéda à Etienne VIII, et fut remplacé par Agapet II. — MARTIN IV (Simon de BRION), success. de Nicolas III à la papauté le 22 fév. 1281, avait été successivem. chanoine régulier et trésor. de l'église de St-Martin à Tours, cardinal du tit. de Ste-Cécile et 2 fois légat en France. Elu après un conclave de six mois, il n'accepta la tiare qu'avec de très-grandes difficultés. Son règne ne fut guère signalé que par la part qu'il prit aux évènemens de la Sicile. Le célèb. massacre dit Vêpres-Siciliennes avait eu lieu un an après sa nomination, et la maison d'Anjou, chassée de Messine, ne conservait plus que des prétentions. Martin excommunia le roi d'Aragon, qui avait excité en secret cette révolution, et même donna son royaume à Philippe-le-Hardi. Mais son intervention ne fut d'aucun secours au roi dépossédé. Il m. lui-même le 28 mars 1285, et eut pour success. Honorius IV. — MARTIN V (Othon COLONNA), success. de Jean XXIII, déposé par le concile de Constance, fut élu le 11 nov. 1417, et vit finir par sa nominat. le grand schisme d'Occident. Il tint comme président le concile de Constance jusqu'à ce qu'il fût terminé (22 avril 1418), fit anathématiser, par les memb. qui y assistaient, les partisans de Jean Huss, indiqua un autre concile à Pavie, d'où on le transféra à Sienne, et m. le 20 fév. 1431, âgé de 63 ans, à l'instant où allait s'ouvrir le concile de Bâle. Eugène IV lui succéda sur le trône pontifical.

MARTIN (St), abbé de Dume et archevêque de Braga, né au commencement du 6e S. dans la Pannonie, entreprit dans sa jeunesse un pèlerinage en Palestine, et vint ensuite en Galice, où les Suèves, maîtres du pays, avaient propagé l'arianisme. Il réussit à ramener leur roi Theodemir à la foi catholique, fonda plus. monast., entre autres celui de Dume, près de Braga, devint archev. de cette ville, et m. en 580, le 20 mars, jour où l'Eglise célèbre sa fête. On a de lui: *Formula honestæ vitæ*, etc., pub. par les soins de Gilb. Cousin, Bâle, 1543, in-8, et ins. en 1575 dans la *Bibliothèque des Pères; Collectio canonum oriental. ex græcis synodis*, ins. dans l'appendice de la *Biblioth. canon.* de Justel; *Sententiæ SS. patr. Ægypt.*, trad. du grec, ins. dans l'appendice à la *Vie des Pères* par Rosweide, Anvers, 1615, 1628. *V.* pour plus de détails la *Bibliothèque des auteurs eccles.* de Dupin et la *Notitia concilior. Hispaniæ* du card. d'Aguirre, p. 92.

MARTIN, roi de Sicile, fils de Martin, roi d'Aragon, fut obligé de combattre pour son trône, de concert avec Marie, sa femme, depuis 1392 jusqu'en 1399, époque à laquelle il commença réellement à régner. A la m. de Marie il épousa en 1401 Blanche, fille du roi de Navarre. Appelé en Espagne en 1405 par le vœu des peuples qu'il devait un jour gouverner, il fut forcé bientôt de retourner en Sicile pour y réprimer les projets ambitieux de son lieutenant Bern. Chiavera, et passa ensuite en Sardaigne, où il m. en 1409.

MARTIN, surnommé *Gallus*, le plus ancien aut. dont le travail sur l'hist. de Pologne soit parvenu jusqu'à nous, était Français d'origine, et fut du nomb. de ces ecclésiast. que les rois de Pologne, dans les temps qui suivirent immédiatement leur conversion, appelaient de France, d'Italie et d'Allemagne pour leur confier l'éducation de la jeunesse. On croit qu'il fut aumônier et instituteur de Boleslas III. Il a écrit une hist. ou chronique de Pologne, que nous ne connaissons que par l'abrégé qui en a paru sous le tit. de *Chronica Polonorum*, avec un extrait de celle de Kadlubek, et avec une 3e chronique dans l'édit. que le comte Grabowski, év. de Warmie, fit pub. à Dantzig en 1749.

MARTIN LE POLONAIS (*Martinus Polonus*), célèb. chroniq., ainsi nommé parce qu'il avait vu le jour en Pologne ou à Troppau, ville alors dépendante de ce royaume, embrassa la règle de St-Dominique, et passa en Italie, où ses talens pour la chaire lui valurent la place de chapelain et pénitencier du pape Clément IV, puis l'archevêché de Gnesne en 1278. Il m. la même année. Son principal ouv. est une *Chronique* des papes et des empereurs, qui s'étend depuis St Pierre jusqu'à la m. de Jean XXI en 1277, pub. pour la prem. fois par Jean-Basile Herold à la suite de celle de Marianus-Scotus, Bâle, 1559, in-fol., et insérée depuis par Leibnitz dans les *Accessiones histor.*, etc. Un chanoine de Bonn ou de Liége la poussa jusqu'à la m. d'Urbain V en 1378. C'est cette chronique que Seb. Memerot a traduite en franç. sous ce titre: *la Chronique Martiniane de tous les papes qui furent jamais, et finit au pape Alexandre (VI), dernier décédé*, etc., Paris, Vérard (vers 1504), 2 tomes en un volume in-fol.

MARTIN (GRÉGOIRE), théol. et controversiste, né à Maxfield, comté de Sussex, m. à Reims en 1582, avait quitté l'Anglet. en 1570, et s'était retiré au collége de Douai pour pouvoir professer ouvertement la foi catholique. Il y fut ordonné prêtre, et devint profess. d'héb. et de l'écrit.-sainte. Ses écrits sont: un *Traité du schisme; Découvertes des altérations manifestes faites dans l'écriture-sainte par les hérétiques; Lettres à ceux qui temporisent pour se déclarer catholiques*, 1575-83; in-8; *Traité de l'amour de Dieu*, Rouen et Saint-Omer, 1603, in-12; *Tr. des Pèlerinages et des Reliques*, 1583, in-8; et quelques *Traduct.* Lors de l'établissement du collége anglais de Rome, il avait été appelé dans cette ville pour travailler à son organisation et en diriger les exercices.

MARTIN (THOMAS), doct. en droit et chancel. de Winchester, né à Cearne, dans le comté de Dorset, en Anglet., m. à Ilfield, dans le comté de Sussex, en 1584, fut un des six commiss. choisis sous le règne de Marie dans le procès de Cranmer, ce qui le rendit odieux aux protestans, qui lui firent éprouver leur ressentim. sous le règne d'Elisabeth

en lui enlevant toutes ses places. Il a laissé : *Traité contre le mariage des prêtres et des religieux*, Lond., 1554, in-4; *Vie de Guillaume Wiccam, év. de Worcester*, Oxf., 1590, Lond., 1599, in-4.

MARTIN (BERNARD), jurisc. et philologue, né à Dijon en 1574, m. dans cette ville en 1639, s'attacha à l'investigation des passages difficiles des écrits des anciens, surtout des aut. grecs. On a de lui : *Variæ Lectiones*, Paris, 1605, in-8; et des *Notes sur le prem. titre de la Coutume de Bourgogne*, in-12, sans date ni nom d'imprimeur.

MARTIN (FRANÇOIS), gouv. de Pondichéri au commencement du 18e S., fut le véritable fondat. de cet établissement français. Le territoire où est cette colonie avait été cédé à la France dès 1624. Lorsque Delahaye fut obligé d'évacuer St-Thomé, en 1674, Martin, qui était alors un des agens de la compagnie des Indes, se fit autoriser par elle à recueillir les débris des colonies de Ceylan et de St-Thomé et à les transporter à Pondichéri, qui méritait à peine le nom de bourgade. Il eut d'abord à se concilier la bienveillance des princes indiens et ensuite à lutter contre la puissance jalouse des Hollandais, qui vinrent l'attaquer, et dont il obtint, après une belle défense, une capitulation honorable en 1693. Pondichéri ayant été restitué à la France par le traité de Ryswick en 1697, Martin fut remis à la tête de son établissement, fut nommé président du conseil supérieur qu'on y forma en 1702, et put jouir long-temps du fruit de ses heureux travaux. Il vivait encore en 1723 lors du voy. de Luillier dans l'Inde; mais on ne trouve pas son nom dans un traité conclu avec un prince indou, en 1727, ce qui fait présumer qu'il était mort. — MARTIN (François), voyag. franç., né à Vitré en Bretagne, s'embarqua en 1601 sur un des deux bâtimens que les marchands de Saint-Malo, Vitré et Laval, envoyèrent aux Indes-Orientales. Il a pub une *Descript. du prem. voyage fait aux Indes-Orientales par les François, contenant les mœurs, les lois, façon de vivre, relig. et habits des Indiens*, etc., Paris, 1609, in-12.

MARTIN (ANDRÉ), orat., né à Bressuire dans le Bas-Poitou en 1621, m. à Poitiers en 1695, fut le prem. profess. de sa congrégation qui enseigna publiquement la philosophie de Descartes. Son attachement pour la doctrine de ce grand homme lui fit croire qu'il en trouvait tous les principes dans les ouv. de St Augustin; et il pub. en 1653 à Angers: *Philosophia moralis christiana*, sous le nom de Jean Côme Vavins. Cet ouv. ayant été mis à l'*index*, l'aut. lui substitua alors le titre de : *Sanctus Augustinus; de Existentiâ veritatis Dei, de Animâ, de morali Philosophiâ, Ambrosio Victore theologo collectore*, 1656, 3 vol. in-12; Paris, 1667, 5 vol. in 12; 1671, 7 vol. Comme il osait soutenir le système de Descartes sur l'âme des bêtes, le P. Hardouin n'a pas manqué de le placer dans la liste des athées, immédiatement après Jansénius, qui est à la tête.

MARTIN (dom CLAUDE), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Tours en 1619, m. à Marmoutier en 1696, a laissé : *Méditations chrétiennes pour les dimanches et les principales fêtes de l'année*, Paris, 1669, 2 v. in-4; *Pratique de la règle de St Benoît*, ibid., 1674, in-12; une *vie* de sa mère (Marie de l'Incarnation). On trouve un *éloge* de ce religieux dans l'*Hist. littéraire de la congrégation de St-Maur*.

MARTIN (DAVID), théologien protestant, né à Revel, diocèse de Lavaur en 1639, m. en 1721 à Utrecht, où il avait trouvé un asile et une place de pasteur après la révocation de l'édit de Nantes, entretint toute sa vie des relations avec plus. savans, entre autres Dacier, Sacy, Cuper. Il avait fait une étude particulière de notre langue, et adressa à l'académie française des remarques sur la prem. édit. du *Dictionn.*, qui lui valurent des remerciemens. On a de lui : l'*Hist. de l'Ancien et du Nouveau Testament*, ouv. connu aussi sous le nom de la *Bible de Mortier*, Amsterdam, 1700, 2 v. in-f., avec 424 planches; Genève, 3 v. in-12, sans fig.; *la Sainte Bible*, Amst., 1707, 2 vol. in-fol.; Paris, Treuttel et Würtz, édit. stéréot. d'Herhan, pub. par ordre de la société Biblique, 1820, 2 vol. in-8; *Traité de la religion naturelle*, Amsterdam, 1713, in-8, trad. en hollandais et en anglais; *Traité de la religion révélée*, Leuwarde, 1719, 2 vol. in-8. *V.* pour plus de détails le *Dictionnaire* de Prosper Marchand. — MARTIN (Raimond), dominicain du 13e S., très-savant dans les langues orientales, né à Sobiras en Catalogne, fut l'un des memb. de son ordre nommés dans le chapit. gén. tenu à Tolède en 1250 pour étudier l'hébreu et l'arabe, et réfuter les juifs et les mahométans. On cite son *Pugio Fidei*, dont la prem. édit. est de Paris, 1651, et dont la dern., assez récente, a été faite en Allemagne, 1 v. in-fol. — MARTIN (Jean), prem. médecin de Marguerite de Valois, répudiée par Henri IV, né à Paris, m. en 1609, a laissé : *Prælectiones in librum Hippocratis Coi de morbis internis*, Paris, 1637, in-4; *Prælectiones in librum Hippocratis Coi de aëre, aquis et locis*, ib., 1646, in-4. — MARTIN (Bernardin), chimiste du prince de Condé et de ses fils, né à Paris en 1629, a laissé : *Traité de l'usage du lait*, Paris, 1684 et 1706, in-12. — MARTIN (N...), poète franç., né en 1616, m. en 1705, est connu par une traduct. en vers des *Géorgiques* de Virgile, 1713. — MARTIN (Edme), imp. distingué de Paris, m. vers le milieu du 17e S., devint direct. de l'imp. royale. Les principaux ouv. sortis de ses presses sont : les *OEuvres de St Jean Climaque*, les *Annales de Baronius*, les *Annales de Sponde*, les *Conciles des Gaules* par Sirmond, l'*Hist. de la maison de Montmorency*, etc. — MARTIN (Edme), fils du précéd., et comme lui imp., m. à l'âge de 70 ans, savait parfaitement le latin et le grec. On lui doit les *OEuvres de La Mothe-le-Vayer*, — *de Palladio*; l'*Hist. de St Louis* par Joinville, etc.

MARTIN (JEAN-BAPTISTE), peint., surnommé *Martin des Batailles*, né à Paris en 1659, m. dans la même ville en 1735, étudia la fortification, et fut envoyé en qualité de dessinat. auprès du maréchal de Vauban, qui le recommanda vivement à Louis XIV, et lui fit avoir la place de direct. de la manufact. royale des Gobelins et une pension. Il peignit une grande partie des victoires du roi pour la décoration du château de Versailles, et les principales actions de la vie de Charles V en 20 tableaux qui furent placés dans la galerie du château de Lunéville.

MARTIN (dom JACQUES), bénédictin, né à Fanjaux dans le Haut-Languedoc en 1684, m. à Paris en 1751, était un homme d'une vaste érudition, mais trop systématique, et entêté de ses opinions, dont quelques-unes sont au moins très-singulières. Il a laissé : *la Religion des Gaulois*, Paris, 1727, 2 vol. in-4; *Explic. de plus. pass. diffic. de l'E.-S.*, ibid., 1730, 2 vol. in-4; *Eclaircissement littér. sur un projet de biblioth. alphabétique*, ibid., 1735, in-4; *Explication de divers monum.*, etc., ib., 1739, in-4; *Eclaircissem. sur les Origines celt. et gaul.*, ib., 1744, in-12; *Hist. des Gaules*, etc., 1752-1754, 2 vol. in-4. On a encore de lui une traduct. franç. des *Confessions de St Augustin*, ibid., 1741, 2 vol. in-8. — Un autre Jacques-Martin a trad. en franç. 3 *discours* de Cornaro, sur *le Régime de vivre sans se servir d'aucune médecine*, Paris, 1652, in-8.

MARTIN (GABRIEL), sav. libraire, né à Paris en 1679, m. en 1761, acquit une grande réputat. comme bibliographe; son nom est attaché au système bibliographique le plus généralement suivi maintenant en France, celui qui classe les livres en cinq grandes divisions, la *théologie*, la *jurisprudence*, les *sciences et arts*, les *belles-lettres* et

l'*histoire*. G. Martin se livra avec succès à la rédaction de *catalogues des livres* à vendre, et sut les porter à un degré de perfect. difficile à surpasser. Le nomb. de ceux qui lui sont dus s'élève à 148, dont 22 avec *tables*. Les plus remarquables sont ceux de *Dufay*, 1725, in-8; d'*Hoym*, 1738, in-8; de l'abbé *Rothelin*, 1748, in-8; de *Boze*, 1753, in-8.

MARTIN (THOMAS), antiquaire anglais., né en 1697 dans le comté de Suffolk, m. en 1771, membre de la société des antiquaires de Londres, a laissé l'*Histoire de Thetford*, sa ville natale, qui fut publiée en 1789, par les soins du savant Gough. Il avait fourni des matériaux pour les *Monumenta anglicana*, publ. en 1719, par La Nève, roi d'armes d'Angleterre. On trouve aussi quelq. lettres de ce savant dans les *Anecdotes litt.* de Nichols, tome 9.

MARTIN (BENJAMIN), ingén.-opticien anglais, né en 1704, m. en 1782, rédigea, sous le titre de *Magasin*, un ouv. périod. relatif aux mathém., et publia : *Gramm. des sciences philos.*, 1735, in-8, trad. en franç. par Puisieux; *Système..... complet d'arithmét. décim.*, 1735, in-8; *le Livre-Mémorial des jeunes étudians*, idem; *Description et usage des 2 globes, la sphère armillaire et l'orréri*, 1736, 2 vol. in 8; *Elémens des sciences et des arts litter.*, trad. en franç. par Puisieux, Paris, 1756, 3 vol in-12; *Système de philos. newtonienne*, 1759, 3 v.; *Nouv. Elémens d'optique*, 1759; *Institution mathematique*, 1759; *Hist. natur. de l'Angleterre*, avec cartes, 1759, 2 vol.; *Philologie et Geograph. philosoph.*, 1759; *Vies des philosophes*, etc., 1764; *Introduction à la philosophie newtonienne* 1765; *Institution de calculs astronomiques*, 1765; *Description et Usage de la machine pneumat.*, 1766; *Description du baromètre de Torricelli*, 1766; *Philosophie britannique*, 1778, 3 vol.; *Théorie de l'hydromètre; Doctrine des logarithmes*, etc.

MARTIN (EDME), jurisc., né près de Sens en 1714, professa le droit canonique à l'université de Paris, contribua à l'établissement de la nouvelle école de droit, située place Ste-Geneviève, et m. à Ivry-sur-Seine en 1793. On a de lui : *Institutiones juris canonici ad usum scholarum*, etc., Paris, 1788, 2 vol. in-8; 1789, in-4; et un discours qu'il prononça pour l'ouverture de la nouvelle école de droit. — Un autre MARTIN, botaniste, né en 1729 à Auxerre, où il m. dans les dern. années du 18e S, membre de la société des sciences et belles-lettres de cette ville, y lut un assez grand nombre de *mem.* sur des sujets d'hist. naturelle.

MARTIN (CLAUDE), major général au service de la compagnie anglaise dans l'Inde, né à Lyon en 1732, d'un tonnelier qui ne put lui procurer d'autre instruction que celle qu'on donnait aux enfans des pauvres dans les écoles publiques, apprit de lui-même les mathématiques, s'enrôla à l'âge de 20 ans, malgré les larmes de sa belle-mère, dans la compagnie des guides du général Lally, qui se rendait dans l'Inde, fit la guerre de 1756, et déserta ensuite à l'ennemi pend. le siége de Pondichéri. Cette désertion coupable, qu'il pouvait payer de sa vie, fut pour lui la source d'une grande fortune. Chargé par le gouverneur de Madras du commandement d'une compagnie formée de prisonniers franç., et envoyé avec ce corps dans le Bengale, il fit naufrage, fut assez heureux pour échapper à une mort presque certaine, et se rendit à Calcutta, où le conseil-général lui accorda un guidon de cavalerie. Bientôt après, une carte qu'il leva des états du nabab d'Aoude, lui gagna l'estime et la faveur de ce prince, qui le nomma surintendant de son arsenal, avec l'agrément de la compagnie. Dès-lors Martin, tout en rendant à son souverain adoptif les grands services qu'un barbare peut attendre d'un Européen, marcha rapidement à la fortune. Etabli à Lucknow, il y fit bâtir sur les bords de la rivière un palais dont rien n'égalait la magnificence, et y donna au nabab le spectacle du prem. ballon enlevé dans le Bengale. Il possédait encore, sur les bords du Gange, une maison d'architecture gothique, fortifiée à l'européenne et presque imprenable. Il m. en 1800, laissant une fortune de près de 12 millions, sur lesquels il léguait par testament 700,000 livres à la ville de Lyon, autant à celle de Calcutta, autant à celle de Lucknow, pour établir dans chac. d'elles une maison d'éducation en faveur d'un certain nombre d'enfans des deux sexes, et sur lesquels en outre il prélevait un capital dont les revenus devaient être distribués aux pauvres de Calcutta, de Chandernagor et de Lucknow. Il n'avait pas oublié d'accorder la liberté à tous ses esclaves des deux sexes et aux eunuques. V. *Asiatic annual Register*, et la *Notice* lue dans une séance publique de l'académie de Lyon par M. Martin aîné, chirurgien renommé de cette ville.

MARTIN (INNOCENT), méd., né en 1746 à Cahuzac (Tarn), où il m. en 1791, après y avoir rempli quelques années les fonctions de maire, s'est distingué comme praticien, et a laissé plus. *Observations anat.-médic.*, impr., partie dans les *Mémoires* de M. le baron Portal, son compatriote et son ami, partie dans les divers *recueils* des sciences méd. de 1780 à 1790.

MARTIN (PIERRE), vice-amiral français, comte de l'empire, gr. officier de la légion-d'honneur, né au Canada en 1752, m. en 1820, se fit connaître avec avantage dans la guerre de 1788, commanda la station du Sénégal pendant que le marquis de Boufflers en était gouvern., fut nommé par la convention, en 1794, commandant des forces navales à Rochefort, fut porté deux fois sur la liste des candidats au directoire, en 1799, et, lors de l'établissement des préfectures maritimes, appelé à celle de Rochefort, où il rendit de gr. services jusqu'en 1810. — MARTIN (Vincenzo), composit. distingué, surnommé par les Italiens *lo Spagnuolo*, né à Valence, en 1754, m. à St-Pétersbourg en 1810, avec les titres de conseiller impérial et de chef d'orchestre, a composé en Italie, en Allemagne et en Russie, plus. opéras, parmi lesquels on cite : *Una Cosa rara*, Vienne, 1786; *l'Arbore di Diana*, ibid., 1787; *l'Accorta cameriera*, opera buffa, Turin, 1783. Le premier de ces opéras fut joué aussi avec succès au théâtre italien de Paris. Mozart lui rendit un hommage éclatant et peut-être sans exemple, en insérant un des airs de cet opéra dans son *Don Giovanni*, et en ordonnant à l'acteur de s'écrier, après l'avoir chanté : *Bravo, Cosa rara!*

MARTIN-GUERRE. V. GUERRE.

MARTINE (GEORGE), méd., né en Ecosse vers la fin du 17e S., m. vers 1743, a publié : *de similibus Animalib. et animalium Calore*, in-8, Londres, 1740; trad. en franç., Paris, 1751, in-12; *In Bartholomei Eustachii tabulas anatomicas Commentaria*, Edimbourg, 1755, in-8.

MARTINEAU (ISAAC), jés., né à Angers en 1640, m. à Paris en 1720, professa la philosophie au collége de Louis-le-Grand, et fut confess. du duc de Bourgogne. On a de lui : *les Vertus du duc de Bourgogne*, Paris, 1712, in-4 (c'est le panégyrique de son élève); des *Méditations pour une retraite*, in-12; une traduction des *Psaumes de la pénitence*, avec des réflexions, in-12.

MARTINELLI (DOMINIQUE), architecte, né à Lucques en 1650, m. en 1718 à Vienne, où l'avait fait appeler sa grande réputation, donna les dessins du palais du prince de Lichtenstein, et d'un gr. nombre d'autres dans diverses parties de l'Allemagne. Ses ouvr. sont pleins de magnificence, et annoncent un gr. jugement dans l'invention, une entente parfaite des accessoires, et un véritable goût dans la manière dont il a su concilier la solidité des anciens avec l'élégance des modernes. Il a laissé des dessins à l'aquarelle, qui sont estimés et recherchés.

MARTINENGI (Ascagne), général de l'ordre de St-Augustin, né dans le Béarn, m. en 1600, a laissé un *comment.* latin sur la *Genèse*, en 2 vol. in-fol., compilation savante, mais rédigée avec peu d'ordre.

MARTINENGO (Tite-Prosper), religieux bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Brescia, m. en 1594, était très-versé dans les langues grecq., latine, et hébraïque, et fut chargé par le pape de réviser les MSs. de St Jérôme, de St Jean Chrysostôme, de la Bible grecque, etc., qui furent impr. par Paul Manuce. On a aussi de lui quelq. *poésies* grecques et latines sur des sujets sacrés, et dont le recueil parut à Rome en 1582 ou 1590, in-4, sous ce titre : *T.-P. Martinengi poemata diversa recensita et aucta.*

MARTINET, avocat au parlem. de Paris, sous le règne de Louis XIII, se fit remarquer par quelques plaidoyers et *factum*, où l'on trouve un jugement et une pureté de goût rares à cette époque parmi les hommes de sa profession. On cite surtout son plaidoyer contre la duch. douairière de Rohan ; écrit qui se recommande par un plan sage, une argumentation serrée, un style simple et facile. — Louis Martinet, fils du précédent, rimeur plus que médiocre, fut un des pourvoyeurs du *Mercure galant*, et m. en 1694. Quelques amat. citent de lui un poème détestable intit. *le Tombeau de Turenne.*

MARTINEZ (Henrique), ingén. mexicain du 17e S., fut élevé en Espagne, où il acquit de gr. connaissances en mathémat., en géographie et en hydraulique, et reçut du roi le titre de cosmographe. Étant passé au Mexique, il fut chargé en 1607, par le vice-roi, marquis de Salinas, du desséchement artificiel de cette contrée, afin de préserver des inondations la capitale de la Nouvelle-Espagne. Le desséchement fut opéré en 11 mois au moyen d'une galerie souterraine ; mais, contre toute attente et par des circonstances indépendantes des talens de l'ingénieur, Mexico resta inondé pendant 5 ans, de 1629 à 1634. Martinez, après avoir été long-temps persécuté, reprit ses travaux ; mais il m. sans avoir vu ses plans accomplis. On a de lui un *Traité de trigonométrie*, imp. à Mexico.

MARTINEZ (Grégoire), peintre espagn., né à Valladolid, florissait à la fin du 16e S. On connaît de lui un charmant tableau sur cuivre, représentant la *Vierge*, l'*enfant Jésus*, *St Joseph* et *St François d'Assise.* — Martinez (Sébastien), l'un des plus grands peintres de l'école de Séville, né à Jaen en 1602, m. à Madrid en 1667, se distingua également dans l'histoire et dans le paysage, par la pureté de son dessin et par son coloris plein de grâce et d'harmonie. Il reçut en 1660 le titre de peintre de Philippe IV, qui allait souvent le voir travailler dans son atelier. On cite de lui : la *Nativité ;* le *St Jérôme ;* le *St François ;* la *Conception* et le *Christ*, qu'il fit pour les religieuses du Sacré-Corps de Cordoue; la *Conception*, et le célèbre tableau de *St Sébastien*, qui ornent la cathédrale de Jaen. — Martinez (Joseph), peintre d'histoire, né à Sarragosse en 1612, m. en 1682, alla étudier la peinture à Rome, et de retour dans sa patrie, il reçut le titre de peintre du roi Philippe, en 1642, et de don Juan d'Autriche. Ses productions se distinguent par la couleur ; mais il négligea trop souvent les autres parties de l'art. — Martinez (Dominique), peintre d'histoire, né vers la fin du 17e S. à Séville, où il m. en 1750, a enrichi les églises de sa ville natale d'un assez gr. nombre de productions, où l'on désirerait plus d'originalité et une composit. plus savante. — Martinez (Thom.), peintre mystique, né vers la fin du 17e S. à Séville, où il m. en 1734, se livra à l'imitation de Murillo, et peignit, entre autres ouvr., pour le couvent de La Merci de Séville, une *Mère de douleurs*, vraiment digne de ce peintre, et qui, à raison de son rare mérite, a depuis été transférée à l'Alcazar. — Martinez (don Joseph Luxan ou Luzan), peintre d'histoire et de portraits, né à Sarragosse en 1710, m. dans la même ville en 1785, étudia avec fruit les meilleures productions des peintres italiens, et forma lui-même une foule d'habiles élèves, parmi lesquels on distingue Bayeu, Goya, Bératon, Vallespin, etc. La plupart de ses tableaux sont dans les églises de Sarragosse, de Huesca, de Calahorra et de Calatayud. — Martinez del Barranco (don Bernard), peint. d'histoire et de genre, né dans le village de Cuesta en 1738, m. à Madrid en 1791, se perfectionna en Italie et principalement à Rome par l'étude de l'antique et des ouvr. du Corrége. On cite de lui une *Décollation de St Jean*, faite pour l'académie de peinture de St-Ferdinand, à Madrid, et une *Vue du port de Sant Ander*, qui jouit d'une gr. réputation.

MARTINEZ PASQUALIS, chef de la secte dite des martinistes, a été souvent confondu avec son disciple principal, St-Martin. On n'a jamais su précisément quelle était sa patrie ; seulement, d'après son langage, on a présumé qu'il était Portugais, et même Juif. Il s'annonça, en 1754, par l'institution d'un rite cabalistique d'élus, dits *cohens* (en hébreu, *prêtres*), qu'il introduisit dans quelques loges maçonniques de France, notamment à Marseille, à Toulouse et à Bordeaux. Après avoir prêché aussi sa doctrine à Paris, il quitta soudain cette ville, s'embarqua vers 1778 pour St-Domingue, et termina au Port-au-Prince, en 1779, sa carrière théurgique. Ses écrits et ceux de ses élèves donnent lieu de croire que sa doctrine est cette *cabale* des Juifs, qui n'est autre que leur métaphysique, ou la science de l'être, comprenant les notions de Dieu, des esprits, de l'homme dans ses divers états.

MARTINI (Simon), peintre, plus connu sous le nom de *Simon de Sienne*, né dans cette ville, vers 1280, m. en 1344, aida Giotto dans la composition du fameux tableau de mosaïque, représentant la *Barque de St Pierre battue par la tempête*, qu'on admire enc. aujourd'hui à Rome. Choisi par le pape Benoît XII pour peindre les *Histoires des martyrs* dans le palais d'Avignon, il fit en cette ville un portrait de la belle Laure, qu'il reproduisit plusieurs fois depuis, et dont il fut payé par deux beaux sonnets de Pétrarque. On voit de lui, dans le chapitre de Ste-Marie-Novelle à Florence, un tabl. représentant *St Dominique et ses compagnons disputant contre les hérétiques*, désignés sous l'emblème de loups cherchant à dévorer des brebis que défendent des chiens *noirs et blancs*, par allusion aux couleurs de l'habit des dominicains.

MARTINI (Mathias), théologien et philologue allemand, né en 1572 à Freienhage, m. dans un village près de Brême, en 1630, a laissé des ouvr. de théol. et de controv. dont les titres se trouvent dans les *Mém. de Niceron*, t. 36. Le seul qui lui ait survécu, est le suiv. : *Lexicon philologicum, præcipuè etymologicum*, etc., Brême, 1623 ; Francfort, 1655, in-f. ; idem : *accedunt Cadmus græcè Phenix et glossarium Isidori*, Utrecht, 1697, 2 v. in-fol.

MARTINI (Martin), jésuite et missionnaire, né à Trente en 1614, m. à Hang-tcheou en 1661, après avoir opéré un gr. nombre de conversions, construit de nouvelles églises, réparé et embelli les anciennes, a laissé : *Atlas sinensis, hoc est, Descriptio imperii sinensis unà cum tabulis geographicis*, Amsterdam, 1655, in-fol. : trad. en français (1655), en espagnol (1656), en hollandais, en anglais, etc. ; *sinicæ historiæ Decas prima*, Munich, 1658, in-4 : Amsterdam, 1659, in-8, traduit en franç. par l'abbé Le Pelletier, Paris, 1692, 2 vol. in-12 ; *de Bello tartarico in Sinis*, Rome, 1654, in-12 ; trad. en ital. par Climaco Latini, Milan, 1654, in-8 ; en franç., à la suite de l'*Hist. de la Chine* par le P. Semedo, Lyon, 1667, in-4 ; en allem., Amsterdam, 1654, in-12 ; en holland., Delft, 1654, in-12 ; en espagn., par don Estevan de Aguilar y Çuniga, 1655, in-8 ; en portugais, Lis-

bonne, 1657, in-8; en anglais, 1660, in-8; *brevis Relatio de numero et qualitate christianorum apud Sinas*, Rome, 1654, in-4; Cologne, 1655, in-12.

MARTINI (JEAN-BAPTISTE), religieux franciscain, né à Bologne en 1706, m. dans cette même ville en 1784, fut d'abord employé aux missions de l'Inde, mais sa santé l'ayant forcé de revenir au bout d'un an dans sa patrie il s'y livra à l'étude de la musique, et à la demande générale des amateurs et même des artistes, ouvrit bientôt un cours d'enseignement musical. On vit des composit. tels que Jomelli, Mozart, Gluck et Grétry assister à ses leçons. On a de lui: *Essai de contre-point* (*Saggio fondamentale prattico di contrapunto*): *Histoire de la musique*, 1757-81, 3 vol. in-fol. et in-4. *Voyez* pour de plus gr. détails les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi (t. 5, p. 342 et suiv.).

MARTINI (JEAN-PAUL-EGIDE), compositeur célèbre, né à Freystadt, dans le Haut-Palatinat, en 1741, m. en 1816, était venu à Paris en 1764, et après avoir servi pendant six ans, comme officier, dans les hussards de Chamborand, avait tout quitté pour se livrer exclusivem. à la musique, pour laquelle il avait montré un goût passionné dès son enfance. On a de lui une multitude de marches militaires et de morceaux d'harmonie, plus. composit. de musique d'église estimées des connaisseurs, et un assez grand nombre d'opéras, parmi lesquels on distingue l'*Amoureux de quinze ans*, 1771; *la Bataille d'Ivry*, 1774; *le Droit du Seigneur*, 1783; *Annette et Lubin*, 1800, et surtout l'opéra de *Sapho*, 1794. Les paroles de cet opéra, qui a eu plus de cent représentations au théâtre Louvois, sont de Mme la princ. Constance de Salm-Dyck. Martini est un des prem. qui aient remis à la mode le genre des *romances*. Il a aussi pub. un ouvrage très-remarquable, intitulé *Mélopée moderne*, 1790, et une *École d'orgue*, 1804. A la restauration il recouvra la place de surintendant de la musique du roi que la révolution lui avait fait perdre. Martini a laissé en MS. un ouv. élém. sur l'*Harmonie et la composition*.

MARTINI (ANTOINE), archevêque de Florence, né à Prato en Toscane en 1720, m. en 1809 à Florence, dont il avait occupé l'archevêché depuis 1781 avec une sagesse et une modération vraiment estimables au milieu des innovations que l'on préparait alors en Toscane. En 1785 il fit impr. ses *Instructions morales sur les sacremens*, et, peu après, des *Instructions dogmatiques*, *historiques et morales sur le symbole*, 2 vol. — Dans le même temps vivait le baron de Martini, profess. de droit naturel dans l'université de Vienne, auteur d'un traité *sur le droit naturel et le droit des gens*, pub. en 1768, et d'une édit. des *Institutions du droit ecclésiastique* de Riegger, 1779.

MARTINIEN (MARTINUS-MARTINIANUS-AUGUSTUS), emper. romain, dont on a des médailles en petit bronze, frappées à Nicomédie (*v.* l'*Histoire abrégée des empereurs*, etc., par G. Beauvais, t. 2), s'avança du rang de légionnaire aux grades supérieurs dans les armées de Licinius (*v.* ce nom), et devint maître des offices du palais. Assiégé dans Byzance par Constantin, Licinius associa Martinien à l'empire en 323. Le nouvel auguste, après avoir fait de vains efforts pour arrêter les progrès de l'ennemi commun, fut vaincu dans la bataille mémorable de Calcédoine (23 sept. 323), où Constantin remporta une victoire décisive. Abandonné à la fureur des soldats, ou, selon d'autres histor., relégué dans la Cappadoce, Martinien fut bientôt après mis à m. par l'ordre du vainqueur. Il n'avait joui que deux mois du vain titre d'empereur.

MARTINIERE (PIERRE-MARTIN de LA), chirurgien et voyageur du 17e S., né, autant qu'on peut présumer, à Rouen, s'embarqua de bonne heure, et fit plus. voyages en Asie, à la côte occidentale d'Afrique et à la côte de Barbarie, et enfin sur les mers du Nord, où il visita successiv. la Norwége, la Laponie, la Russie jusqu'à la Nouvelle-Zemble; puis le Groenland et l'Islande. On a de lui: *Traité de la maladie vénérienne*, *de ses causes et des accidens provenant du mercure*, Paris, 1664, in-16, ib., 1684; *le Prince des opérateurs*, Rouen, 1664, 1668, in-12; *Nouveau voyage vers le septentrion*, etc., Paris, 1671, in-12, fig.

MARTINIÈRE (ANTOINE-AUGUSTIN BRUZEN de LA), compilateur laborieux, né à Dieppe en 1662, m. à La Haye en 1746, a laissé un gr. nombre d'ouv., dont le principal est son *Dict. géogr., hist. et crit.*, La Haye, 1726-30, 10 v. in-fol., plusieurs fois réimprimé et après lequel on peut citer *Entretiens des ombres aux Champs-Elysées*, sur divers sujets d'hist., de polit. et de littérat., Amsterdam, 1723, 2 vol. in-12; *Introduction génér. à l'étude des sciences et des belles-lettres*, La Haye, 1731, in-8; *Histoire de Pologne sous Auguste II*, Amsterdam, 1733, 4 vol. in-8; *Histoire... de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse*, La Haye, 1741, 2 vol. in-12; l'*Etat politique de l'Europe*, ibid., 1742-9, 13 vol. in-12; *l'Art de conserver la santé*, par l'école de Salerne, avec trad. en vers franç., ibid., 1743; Paris, 1749, in-12. On doit encore à La Martinière un grand nombre d'éditions (*v.* le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, tom. 1er). La politesse de ses manières et l'agrém. de son esprit le firent rechercher par les personnages les plus distingués, dont la recommandat. lui valut les titres de cons. du duc de Parme, de secrét. du roi des Deux-Siciles et de prem. géographe du roi d'Espagne.

MARTINOT (HENRI), célèbre horloger, né à Paris en 1646, m. à Fontainebleau en 1725, fit des progrès si rapides dans toutes les parties de la mécanique, qu'il obtint à douze ans la promesse de la survivance de la charge de son père, valet de chambre horloger du roi. Il n'avait que treize ans lorsque la m. de son père l'autorisa à réclamer la place qui lui avait été promise. Colbert hésitait à la lui donner parce qu'il le trouvait trop jeune; mais le roi voulut que, s'il était capable de la remplir, on lui en expédiât le brevet; et il lui commanda en 1672 une horloge en forme de globe indiquant les divers mouvem. du soleil et de la lune. Cette pièce, achevée en 1677, fut regardée comme l'un des ouv. les plus parfaits qu'on eût encore vus dans ce genre. D'autres ouvr., égalem. estimés des connaisseurs, valurent à Martinot la charge de directeur des horloges de toutes les maisons royales.

MARTINOVICZ (IGNACE-JOSEPH), physicien hongrois, né à Pesth vers le milieu du 18e S., fut nommé par l'empereur Joseph II profess. de physique et de mécanique à l'université de Lemberg. La manière brillante dont il remplit cette double chaire et surtout le zèle avec lequel il soutint les reformes que l'emper. commençait à exécuter dans ses états, lui valurent les titres de conseiller impérial, de prevôt titulaire de la cathédrale d'OEdenburg et d'abbé de Szazrar. Mais il faisait dès-lors partie de la société des illuminés, dont il devint bientôt l'un des chefs. Impliqué dans un complot tendant à exciter un soulèvem. à Vienne, il fut décapité à Bude en 1795. On a de lui: *Dissertatio de micrometro*, Lemberg, 1784, in-4, fig; *Dissertatio physica de altitudine atmospheræ ex observationibus astronomicis*, ibid., 1785, in-4; *Prælectiones physicæ experiment.*, ib., 1787, in-8, fig., tom. 1er.

MARTINUSIUS (GEORGE), régent de Transylvanie au 16e S., né dans la Croatie, prit d'abord l'habit religieux dans un couvent près de Bude; mais les austérités du cloître rebutant son esprit inquiet et ambitieux, il s'attacha au roi Jean Zapoli, qu'il avait connu simple gentilhomme, et fut employé par lui dans plus. négociations importantes. Il montra constamment beaucoup de zèle, de fermeté et d'intelligence. Mais Jean Zapoli l'ayant nommé, à sa m. en 1540, tuteur de Jean Sigismond, son fils unique, conjointem. avec la reine Isabelle, sœur

de Sigismond II, roi de Pologne, et sous la protection de Soliman, il développa tout à coup un esprit de domination, une duplicité, une ambition et une avarice qu'on ne s'attendait pas à trouver en lui. Après s'être fait donner l'archev. de Gran et le chapeau de cardinal, il sut adroitem. se servir de l'empereur Ferdinand pour chasser Isabelle de la Transylvanie et des armées othomanes pour se délivrer des Impériaux. Ferdinand le fit assassiner en 1548. Les immenses trésors trouvés dans le palais de ce grand criminel purent faire penser qu'on avait autant songé à le dépouiller qu'à satisfaire un désir de vengeance.

MARTIRANO (Coriolano), excellent humaniste et bon poète latin, né au commencement du 16e S. à Cosenza dans la Calabre, m. en Espagne en 1557, fut nommé par le pape Clément VII à l'évêché de San-Marco, assista à la prem. session du concile de Trente, dont il fut élu l'un des secrét., et après la session fut nommé par l'emper. Charles-Quint secrétaire du conseil de Naples. On a recueilli quelques-uns de ses ouvr., Naples, 1556, in-8 : ce recueil contient huit tragédies, deux comédies, etc. Debure a décrit cette édition dans la *Bibliogr. instructive*, n° 2904. On cite encore de lui : *Epistolæ familiares*, Naples, 1556, in-8.

MARTIUS (Jérémie), médecin allem. du 16e S., né à Augsbourg, a trad. du grec, de Nonus : *Sylloge curationum omnium particularium morbor.*, Strasbourg, 1568, in-8 ; du franç. en allem. les *Secrets* de Gabr. Fallope, Augsbourg, 1571, in-8 ; et quelq. autres ouvr. de médecine, peu remarq., du latin et de l'italien.

MARTIUS. V. Galeotti (Marzio).

MARTYN (William), écrivain anglais, *recorder* ou greffier de la ville d'Exeter, où il naquit en 1562, et où il m. en 1617, est particulièrem. connu par son *Histoire et Vies des rois d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'au roi Henri VIII*, Londres, 1616, in-fol. ; réimpr. en 1618. On a encore de lui une *Instruct. pour la jeunesse*, Londres, 1612, in-4.

MARTYN (John), médecin anglais, profess. de botanique à Cambridge, né à Londres en 1699, m. à Chelsea en 1768, a laissé, outre quelq. traduct. de Tournefort, etc., les ouv. suiv. : *Tabulæ synopticæ plantarum officinalium ad methodum Raianam dispositæ*, Lond., 1726, in-fol. de 20 pag. ; *Methodus plantar. circa Cantabrigiam nascentium*, ib., 1727, in-12 ; *Hist. plantarum rariorum*, ib., gr. in-fol. ; *les Géorgiques de Virgile*, avec une trad. angl. et notes, 1 vol. in-4, ib., 1741 ; *les Bucoliques*, 1749 ; *Dissertations et Remarques critiques sur l'Eneide*, 1770, in-12, publiées par son fils (*v.* l'art. suiv.) : l'aut. y prétend justifier Virgile du reproche d'anachronisme relativement à l'epoque de la fondation de Carthage. Le genre *martynia*, de la famille des *bignones*, a été consacré à Martyn par son ami Houston, et adopté par Linné.

MARTYN (Thomas), fils du précéd., anc. curé d'Edgware, près de Londres, né en 1735, m. dans le comté de Bedford le 3 juin 1825, membre de la société roy. de Londres, fut pendant 64 ans profess. de botanique à l'univ. de Cambridge, où il succéda à son père. On a de lui entre autres ouv. : *le Conchologiste univ.*, en anglais et en franç.), Londres, 1784, 2 vol. in-fol., max. obl., pub. une prem. fois sous le titre de *Figures des Coquilles..... rec. dans plus. voy. faits à la mer du Sud depuis l'ann.* 1764 : il a été reproduit en 1785, format grand in-4 ; une suite de 2 vol. fut pub. depuis ; *Flora rustica, exhibiting accurate figures of such plants*, etc., Londres, 1792-94, 4 v. in-8, avec 144 pl. color. ; *English entomologist*, etc., ibid, 1792, gr. in-4, fig., trad. en franç., et pub. avec les mêmes pl. par l'aut., qui y a joint deux pl. représ. les médailles qui ont été frappées à son honneur (*v.* le tome 2, p. 448 du *Manuel du Libraire* de Brunet) ; *Psyche ; Figures of non descript. lepidopterous insects*, etc., ibid., 1797, gr. in-4, fig. color. : *Aranei, or a natural history of Spiders*, etc, ibid., 1793, gr. in-4. Th. Martyn a donné en outre une nouv. édition du *Dict. du Jardin. et du Botan.* de Miller, et des trad. de l'ital. et du franç., notamm. des *Elém. de Botan.* de Rousseau. — V. Anghiera.

MARTYR (Pierre Vermigli, plus connu sous le nom de *Pierre*), l'un des plus célèbres théologiens de la religion réformée, né à Florence en 1500, entra dès l'âge de seize ans dans la congrégat. des chanoines réguliers de St-Augustin à Fiesoli. Mais ses doctrines, jugées conformes à celles des nouveaux réformateurs, lui ayant valu quelq. remontrances, il se détacha peu à peu de l'église romaine ; et après avoir reçu à Zurich, à Bâle, à Strasbourg, l'accueil le plus flatteur des partisans de la réforme, il se décida à en embrasser tous les principes, se maria en 1546, passa l'année suivante en Angleterre, s'y fit recevoir docteur en théologie et fut aussitôt nommé professeur à Oxford. La crainte des persécutions, sous le règne de Marie, le fit revenir en 1553 sur le continent, où il continua à déployer pour son parti le même zèle, sans toutefois s'écarter trop des règles de la modération. S'il eût été écouté, il aurait opéré la réunion des différentes sectes séparées de l'église romaine, qu'il se repentit d'avoir abandonnée. Après Calvin, la réforme ne comptait point de meilleur écrivain. La plupart de ses ouvr. ont été recueillis après sa m. et pub. sous ce titre : *Locorum communium theologicorum tomi tres*, Bâle, tom. 1er, 1580 ; tom. 2, 1581 ; tom. 3, 1583, in-fol. Les curieux recherchent encore le rec. de ses lettres, *Petri Martyrii Epistolæ*, etc., Elzevir, 1670, in-fol., imp. avec quelques écrits de Ferdinand del Pulgar. — On connaît deux autres Pierre Martyr : l'un né à Novarre en Italie, et probablement médecin, est aut. d'un livre intit. : *de Ulceribus et vulneribus capitis*, Pavie, 1584, in-4 ; l'autre, d'origine espagnole et probablemem. moine et théologien, est auteur d'un traité : *Summarum constitutionum pro regimine ordinis prædicatorum*, Paris, 1619.

MARTYRS (dom Barth. des). V. Barthélemi.

MARUCELLI (François), prélat distingué par la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts, né à Florence en 1625, m. à Rome en 1713, construisit dans cette dernière ville un palais superbe, et l'enrichit d'une biblioth. nombr. et bien choisie, dont il laissa la disposition aux littérateurs privés de fortune. Sa ville natale lui dut aussi l'établissement d'une biblioth. publique, avec un fonds annuel suffisant pour son entretien. On a de lui un *Index general*, en 112 vol. in-fol., de toutes les matières traitées dans les ouvr. qu'il avait lus. Ce vaste répertoire est conservé MS. à Florence.—Son frère aîné, Jean-Philippe Marucelli, m. à Florence en 1680, avec le titre de secrétaire d'état du grand-duc, passait pour fort instruit dans le grec et l'hébreu. Il a été cité avec distinct. par Ménage, Heinsius, Gronovius, etc.

MARULLI (Michel Tarcognota ou Tarchianota), l'un des principaux personnages qui après la chute de l'empire de Constantinople se réfugièrent en Italie, prit du service dans les troupes du gr.-duc de Toscane Léon *le Magnifique*, et se noya dans la rivière la Cecina, qu'il traversait à cheval, vers l'an 1500. Marulli appartenait à l'acad. de Pontanus ; il fut lié avec Sannazar, et s'éleva lui-même par ses product. au rang des écriv. les plus célèbres de son S. Le rec. de ses poésies (gr. et lat.) se comp. de 4 liv. d'*épigramm.*, de 3 liv. d'*hymnes*, et d'un poème inachevé *sur l'Educat. d'un Prince*. Il parut pour la 1re fois à Florence, 1497, in-4, et a été réimp. à Bologne, 1504, à Strasbourg, 1608, et à Paris, in-16, 1561 et 1582.

MARVELL (André), écrivain anglais, né à Kingston-upon-Hull, dans le comté d'York, en

1620, m. en 1678, fut d'abord employé en qualité de secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, fut adjoint, en 1657, à Milton, alors secrétaire latin du protecteur, et mérita plus. fois d'être appelé au parlement, où, sans prendre souvent la parole, il eut toujours une grande influence. Quoique ses écrits et ses principes fussent opposés à l'esprit du gouvernem., après la restauration des Stuarts, Charles II, qui chercha vainement à le gagner, n'en conçut pas moins pour lui une extrême bienveillance, et goûta beaucoup sa conversation spirituelle. On a de lui des poésies satiriques et des pamphlets, qui le firent passer, suivant l'express. de Burnet, pour le drôle le plus éveillé de son temps. Swift en parle aussi avec le plus grand éloge dans son *Conte du Tonneau*. Le dern. ouvr. qu'il fit impr., fut un *Tableau de l'origine du papisme et du gouvernem. arbitraire en Angleterre*, 1678, in-fol.; réimpr. dans les traités politiques (*State tracts*) en 1689. Après sa m., une dame qui s'annonça t pour sa femme, quoiqu'il n'eût jamais été marié, publ. en 1681, in-fol., ses *Poésies mêlées*. Cooke impr. en 1726, 2 vol. in-12, une édit. des *Œuvres* de Marvell, où l'on ne trouve pourtant que ses poésies et ses lettres. Le capitaine Thompson en a donné une jolie édit., 1776, 3 v. in-4.

MARVIELLES (N. de), littérat. obscur, né en Touraine, m. vers 1779, avait été, dit-on, capitaine de cavalerie. On a de lui des *Mélanges et fragmens poétiques*, en fran., et en latin, Paris, 1772, in-12. Mercier de St-Léger croit que le nom de Marvielles est un masque sous lequel s'est caché l'abbé Claude de Marolles (*v.* ce nom); mais M. A.-A. Barbier conserve quelques doutes sur cette opinion qu'il a citée dans son *Dictionn. des Anonymes*.

MARVILLE. V. Argonne (Bonaventure d').

MARX (Jacob), médecin israélite, né à Bonn en 1743, m. à Hanovre en 1789, travailla toute sa vie à l'avancement de son art, et concourut puissamment à répandre en Allemagne l'usage du gland de chêne, comme topique, dans plus. affections des viscères et des poumons. On a de lui: *Dissertatio de spasmis, seu motibus convulsivis optimâque iisdem medendi Ratione*, Halle, 1765, in-4; *Deux cas de phthisie guérie par l'usage du gland* (en allem.), voy. *Magazin für Ærzte*, 2e part., 1775; *Effets confirmés du gland* (en allem.), Hanovre, 1776, in-8; *Histoire du gland de chêne* (en allem.), Dessau, 1781, in-8, etc.

MASACCIO, célèbre peintre toscan, appelé aussi *Maso* ou *Thomas Guidi di San-Giovanni*, du lieu de sa naissance, situé dans le Valdarno, près de Florence, naquit en 1401, et m. subitement vers 1443: l'on croit qu'il fut empoisonné par des peintres jaloux de sa supériorité et de la grande faveur qu'elle lui avait procurée auprès du pape Boniface VIII, de Côme de Médicis et des plus illustres personnages de l'Italie. Ses ouvr. ont donné à la peinture une nouvelle direction et fait époque dans l'histoire de l'art. Avant lui on avait fait des tabl. d'une imitation fidèle, mais froide; il fut le premier qui sut donner la vie et le mouvement à ses figures: même aujourd'hui que nous avons sous les yeux tant de chefs-d'œuvre, nous trouvons en lui des qualités précieuses qui décèlent un digne précurseur de Raphaël. L'on sait d'ailleurs que la vue de ses ouvr. ne fut pas sans utilité pour ce grand peintre et pour Michel-Ange. Le temps ou les restaurations maladroites ont malheureusem. détruit ou dénaturé une grande partie de ses tableaux; mais ce qui en reste dans une chapelle des carmes à Florence et dans la chapelle de Ste-Catherine de l'église de St-Clément à Rome, suffirait à sa gloire, si l'on ne connaissait encore le groupe d'*Adam et Eve*, si gracieux que Raphaël se l'est approprié sans y faire presque aucun changem., et le *Baptême de St Pierre*, où l'on voit cette figure tant vantée que le froid semble faire frissonner. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume et lavé au bistre sur vélin, dont le sujet est le *Christ sur la croix entre les deux larrons*.

MASANIELLO. V. Aniello.

MASBARET (Joseph du), prêtre de la congrégation des sulpiciens et savant biographe, né à St-Léonard, petite ville du Limousin, en 1697, m. en 1783, a fourni beaucoup d'articles et des corrections importantes pour l'édit. de 1732 du *Dict.* de Moréri, ainsi que pour le *Supplément* de 1739, et a écrit des *Remarques sur Moréri*, 6 gros vol. in-4, MS., dont M. A.-A. Barbier a pub. quelques articles dans le prem. vol. de son *Examen critique*.

MASCAGNI (Paul), célèbre anatomiste italien, né en Toscane en 1752, professa, dès l'âge de vingt-deux ans, l'anatomie à Sienne, transporta ensuite son enseignem. à l'école plus renommée de Pise, fut appelé en 1801 à Florence pour y professer l'anatomie, la physiologie et la chimie au grand hôpital de *Santa-Maria-Nuova*, devint associé étranger de la prem. classe de l'institut de France, et m. en 1815. Il démontra le prem. la véritable structure du corps spongieux de l'urètre, et contribua puissamment à compléter la superbe collection des pièces d'anatomie en cire qui se trouvent dans le muséum de Florence. Les eaux minérales de la Toscane ont été analysées avec soin par Mascagni, et ce savant scrutateur de la nature a fixé aussi l'attention de ses concitoyens sur la culture en grand de la pomme de terre sur les prairies artificielles, et la propagation des mérinos. On a de lui: *Dei lagoni del Senese e del Volterrano*, Sienne, 1779, in-8; *Vasorum limphaticorum corporis humani Historia et Iconographia*, Sienne, 1787, in-fol., avec planc.; réimpr., le texte seulem., en 1795, 2 vol. in-8; *Anatomia per uso degli studiosi di scultura e pittura*, Florence, 1816, in-fol., avec pl.: ouvrage posthume pub. aux frais et par les soins du frère et du neveu de Mascagni; *Prodromo della grande anatomia*, Florence, 1819, in-fol., pub. au profit de la famille de Mascagni, sous la direct. du doct. Antomarchi (un des élèves de ce savant), qui, d'abord chargé de la publicat. de ses ouvrages posthumes, a interrompu ce travail pour aller porter les secours de son art à Napoléon dans l'île de Ste-Hélène, et l'a repris à son retour en Europe. On a encore de Mascagni une *Description de l'uterus humain et d'animaux d'espèce différente*, insérée dans le tom. 15 des *Mémoires* de la société italienne. L'*Eloge* de Mascagni a été pub. par le doct. Th. Farnèse, Milan, 1816, in-8, avec une addit. du même aut., ib., 1818, in-8.

MASCARDI (Joseph), ecclésiastiq. et jurisconsulte italien, né à Sarzana (état de Gênes) vers la fin du 16e S., fut vicaire-général de St-Charles-Borromée (archevêq. de Milan). Revêtu du même caractère à Naples, à Padoue et à Plaisance, il n'en cultiva pas moins la jurisprudence avec succès, et m. vers 1630 dans sa patrie, étant protonotaire apostolique et coadjuteur de l'église d'Ajaccio, et après avoir pub. le grand ouvr. suiv.: *Conclusiones omnium probationum quæ in utroque foro quotidiè versantur*, etc., Turin, 1624, 3 vol. in-fol.; abrégé par J.-J. Stimpelius, Leipsig, 1677, in-4; Cologne, 1685, in 8. Leibnitz faisait un très-grand cas de cet ouvr.—Mascardi (Alderano), frère du précédent, né à Sarzana, m. à Pavie en 1606, après avoir exercé la profession d'avocat dans les principales villes d'Italie, a laissé: *Conclusiones ad generalem quorumdam statutorum interpretationem accomodatæ*, Ferrare, 1608, in-4; réimpr. à Venise et à Francfort. — Mascardi (Augustin), fils du précéd., né à Sarzana en 1591, m. en 164 , fut regardé comme l'un des écrivains les plus purs et les plus corrects de son temps. Il a laissé de nombr. ouvr. dont les *Mémoires* de Niceron, t. 27, donnent le catalogue, et dont nous citerons seule-

ment : *Silvarum libri IV*, Anvers, 1622, in-4 ; *Prose volgari*, Venise, 1646, in-4 ; *Discorsi morali sulla Tavola di Cebete*, ibid., 1627, in-4 ; *la Congiura del conte Giov.-Luigi de Fieschi*, ib., 1627, 1629, in-4 ; trad. en franç (par le card. de Retz), Paris, 1665, in-12 ; *Saggi accadem. da diversi nobilissimi ingegni*, Venise, 1653, 1690, in-4 : *De l' arte historica trattati V*, Rome, 1636, in-4 ; avec des addit., Venise, 1646, in-4 : c'est le meilleur ouvr. de Mascardi ; *Dissertationes de affectibus, sive perturbationibus animi*, etc., Paris, 1639, in-4 ; *Prolusiones ethicæ*, ib., 1639, in 4.

MASCARON (JULES), célèbre prédicateur, né à Marseille en 1634, entra en 1650 dans la congrégation de l'Oratoire, et professa d'abord les belles-lettres avec talent dans plus. colléges. Mais il se sentit bientôt appelé à parcourir une carrière plus brillante que celle de l'enseignement. Il débuta en 1663 à Angers dans celle de la prédication, et parut l'année suivante à Saumur avec tant d'éclat qu'il fallut dresser des échafauds dans l'église pour donner des places à tous les auditeurs, tant protestans que catholiques, qu'attirait en foule la mâle éloquence du jeune orateur. Tannegui-Lefèvre, dans une lettre qu'il écrivait à ce sujet à son ami Boherel, s'écriait : « Malheur aux prédicateurs qui viendront après lui ! » Aix, Marseille, Nantes, plus. autres grandes villes de province et les principales églises de la capitale eurent tour à tour l'avantage de l'entendre. La cour le demanda pour l'Avent de 1666 et le retint pour le carême de l'année suivante. Louis XIV le chargea en 1670 de prononcer l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre et celle du duc de Beaufort, et le récompensa en 1671 par l'évêché de Tulle. Mascaron sut allier les devoirs pénibles de l'épisc. avec les fonct. plus éclat. du minist. de la parole, et mit le sceau à sa réputat., en 1675, par l'oraison funèb. de Turenne, regardée avec raison comme son chef-d'œuv. Voltaire l'a jugée bien inférieure à l'immortel discours de Fléchier sur le même sujet ; mais il devait dire aussi que l'on y trouve des morceaux d'une chaleur entraînante, d'une élévation qui rappellent quelquefois le sublime langage de Bossuet, dont jamais n'approcha l'élégant évêque de Nîmes. Personne n'avait plus de droits que Mascaron à faire l'éloge d'un héros dont la conversion était en partie son ouvr. Transféré en 1679 à l'évêché d'Agen, où l'on comptait trente mille calvinistes, il en ramena le plus grand nombre à l'église romaine. Il remplit encore des stations d'Avent et de Carême à la cour, en 1683, 84 et 94, termina l'année suivante sa carrière oratoire par le discours d'ouvert. de l'assemblée du clergé, se consacra dès-lors entièrem. au soin de son diocèse, et m. en 1703. Les pauvres furent ses héritiers et le regrettèrent comme leur père. Une chose qui doit l'honorer à jamais, c'est le courage qu'il eut dans le temps que Louis XIV donnait les plus grands scandales à la cour et au peuple, de rappeler devant ce prince si absolu la mission du prophète Nathan, chargé de la part du Seigneur d'aller annoncer à David la punition de son adultère. Il osa même ajouter à cette allusion déjà si forte les paroles que St Bernard adressait aux princes de son temps : « Si le respect que j'ai pour vous ne me permet de dire la vérité que sous des enveloppes, il faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai de hardiesse, et que vous entendiez plus que je ne vous dis, etc. » Ce courage de la vertu, plus rare et plus beau que les talens, doit faire oublier le mauvais goût qui dépare trop souvent les discours de Mascaron, mais qui d'ailleurs peut être imputé moins à l'orateur même qu'au temps où il monta dans la chaire, non encore illustrée par Bossuet et Fléchier. Le P. Bordes pub. en 1704 le recueil des *Oraisons funèbres* de Mascaron, au nombre de cinq, précédées de la *vie* de l'auteur. On a réuni dans un recueil les *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier et Mascaron*, Paris, 1738, 3 v. in-12. — MASCARON (Pierre-Antoine), est l'aut. de la *Vie et des dernières paroles de Sénèque*, Paris, 1659, in-12.

MASCARON (LOUIS BEAU DE), officier franç. d'une rare valeur, né à La Rochelle en 1725, m. en 1746, après avoir subi l'amputation de la cuisse avec un calme héroïque, avait servi avec distinction en Corse, en Bohême, en Flandre, au siége de Charleroi et à la bataille de Rocoux, et avait mérité de recevoir la croix de St-Louis à vingt ans. On a publié l'*Eloge de messire L. Beau de Mascaron*, Paris, 1771, in-12, extrait de l'*Encyclopédie milit.*, et impr. par ordre du gouv. pour être distribué aux élèves de l'Ecole royale militaire de Paris.

MASCH (ANDRÉ-THÉOPHILE), théologien allemand, prédicateur à la cour ducale de Strelitz et surintendant ecclésiastique du district de Stargard, né en 1724 à Beseritz, dans le Mecklenbourg, m. en 1807, a laissé : *Bibliotheca sacra post J. Lelong et C. F. Boerneri iteratas curas ordinè disposita, emendata, suppleta, continuata*, 4 vol. in-4, Halle, 1778-90 ; *Mém. pour servir à l'Histoire des livres curieux*, 9 cah., Wismar, 1769-76 ; *Antiq. relig. des Obotrites*, Berlin, 1771, in-4 ; *la Prérogative de l'Eglise*, Halle, 1789, in-8 ; *les Droits de la conscience... chez les protestans*, ib., 1791.

MASCHERONI (LAURENT), mathématic. italien, né à Bergame en 1750, m. en 1808, se montra le partisan des changem. que l'arrivée des Français occasiona dans le système politique de l'Italie, et fut élu député au corps législatif de la républiq. cisalpine. Envoyé quelque temps après à Paris, pour y travailler à la rédaction du système des poids et mesures, il se fit aimer de tous les savans par sa douceur et sa modestie. Lalande a pub. une courte *Notice* sur lui dans le *Magasin encyclopédique*, 6e année, tome 2, pag. 416, et dans le *Journal de Paris*, 1800, pag. 1496. On a de lui : *Sulle curve che servono a delineare le orc ineguali degli antichi nelle superficie plane*, Bergame, 1784, in-4 ; *Nouvelles recherches sur l'équilibre des voûtes* (en ital.), Bergame, 1785, in-4, avec pl. ; *Geometria del compasso*, etc., Milan, 1795, in-8 ; trad. en fr. par M. Carette, officier du génie, Paris, 1798, in 8.

MASCLEF (FRANÇOIS), savant hebraïsant, né en 1663 à Amiens, m. en 1728, chanoine de cette ville, est connu par le système de la lecture de l'hébreu sans points-voyelles, à l'appui duquel il pub. : *Grammatica hebraïca, à punctis aliisque inventis massorethicis libera*, Paris, 1716, in-12, et qu'il appliqua aux langues chald., syr. et samarit. dans une grammaire de ces langues, impr. à Paris, 1731, in-12. On a encore de lui : *Conferences ecclesiast. du diocèse d'Amiens*, etc., in-12 ; *Catéchisme d'Amiens*, in-4 ; une *théologie* et une *philosophie* à l'usage des ecclésiastiq. d'Amiens, qui sont restées MSs. à cause des opinions de l'auteur.

MASCOLO en latin *Masculus* (JEAN-BAPTISTE), jésuite et poète latin, né en 1583 à Naples, où il mourut de la peste en 1756, a laissé : *Encomia cœlitum*, en style lapidaire, Vienne et Augsbourg, 1763, 12 petits vol. avec fig. ; *Vesuvianum incendium anni* 1631, en 10 liv. ; *Lyricorum lib. XV*.

MASCOV ou MASCOU (JEAN-JACQUES), jurisc. allem., né à Dantzig en 1689, fut reçu docteur en droit à l'univ. de Halle, devint successiv. conseiller-assesseur, doyen du chapitre de Zeitz, cons. aulique, juge municipal, proconsul, et m. en 1762. Le plus connu de ses ouv. est l'*Hist. des Allem.*, pub. pour la prem. fois à Halle, 1726, 2 vol. in 4, plus. fois réimp. et trad. en franç., ainsi que dans la plupart des langues de l'Europe : les autres sont : un *Abregé de l'Hist. de l'Empire german.*, pub. en 1712, et refondu en 1747, sous le titre d'*Introduct. à l'Hist. de l'empire romain jusqu'à la mort de l'empereur Charles VI*, 1 vol. in-4, réimpr. en 1752 et 1763 ; *Principes du droit public de l'empire germanique*,

Leipsig, 1729, in-4 : il y a 6 édit.; *Comment. sur l'Histoire de l'empire*, etc., 1741-48-53, 3 vol. in-4; un grand nombre de *mémoires* et de *dissertations* sur différens sujets de droit, d'histoire et de littérature. — Godefroi MASCOU, frère du précéd., né à Dantzig en 1698, m. en 1760, professa le droit à Leipsig, à Harderwyk et enfin à Gottingue, où il eut le titre de conseiller aulique et de commissaire royal. On a de lui un grand nombre de dissertat. rec. par Puttmann, qui de plus a donné *Mem. God. Mascovii*, Leipsig, 1771, in-8. G. Mascou a été l'éditeur des *Œuvres latines de Gravina*, Leipsig. 1737, in-4, et du *Droit de la nature et des gens*, par Puffendorf, Francfort, 1743-44, 2 vol. in-4.

MASCRIER. V. LEMASCRIER.

MASDAK. V. MAZDAK.

MASDEU (JEAN-FRANÇOIS), savant jésuite espagnol, né à Barcelone vers 1740, se fit remarquer dans son ordre, y obtint diverses charges, se retira en Italie après sa suppression, se fixa plus. années à Foligno, revint ensuite en Espagne, et m. à Valence en 1817. On a de lui une *Historia critica de España y de la cultura española en todo género*, Madrid, 1783-1800, 20 vol. in-4 : ouvr. diffus qui décèle parfois l'écrivain ascétique plus que le penseur profond, mais où l'on trouve une érudition immense.

MASEN (JACQUES), en latin *Masenius*, jésuite allem., né à Dalen, dans le duché de Juliers, en 1606, m. à Cologne en 1681, professeur de belles-lettres, a composé un grand nombre d'ouvr., dont la liste se trouve dans la *Bibliotheca coloniensis* du P. Hartzeim, pag. 147 et suiv. Toute sa réputation repose aujourd'hui sur son poème de la *Sarcotis*, divisé en 5 liv., et renfermant l'histoire de la désobéissance d'Adam et Eve, de leur expuls. du paradis terrestre, et des malheurs du genre humain, causés par l'orgueil. Encore faut-il dire que ce poème doit une grande partie de sa célébrité à Guillaume Lauder, critique écossais, qui prétendit faussement que Milton y avait puisé l'idée du *Paradis perdu*, et en avait imité ou trad. les plus beaux morceaux. La *Sarcotis*, impr. plusieurs fois, a été réimpr. avec un autre poème du même auteur : *Caroli V imperatoris panegyris*, Paris, Barbou, 1771, in-12.

MASERS DE LATUDE (HENRI), si connu par sa longue captivité, né en 1725 au château de Craisich, près de Montagnac dans le Languedoc, fu d'abord destiné par ses parens et par sa propre inclination à l'arme du génie, et vint à Paris en 1748 continuer les études nécessaires. Mais voulant se concilier la faveur de Mme de Pompadour, il imagina, pour y parvenir, un moyen qui le perdit. Il jeta à la poste, sous le couvert de la favorite, un paquet renfermant une poudre, et courut à Versailles la prévenir d'un horrible complot tramé contre elle. Cet artifice grossier fut découvert, et Latude fut conduit à la Bastille. Transféré au bout de quelques mois au donjon de Vincennes, il parvint à s'évader, fut repris et jeté dans un cachot de la Bastille. Dix-huit mois après il fut transporté de ce cachot dans une chambre, où il eut pour compagnon d'infortune un jeune homme nommé d'Alègre, victime aussi de la tyrannie de Mme de Pompadour. Il s'échappa avec lui en 1756, fut arrêté à Amsterdam et ramené à la Bastille. Cette fois on lui mit les fers aux pieds et aux mains : cependant il eut la sagesse de s'habituer à sa situation, et il a lui-même avoué qu'il goûta dans son affreux cachot quelq. momens d'une satisfaction sans mélange. Il apprivoisait des rats, rêvait des projets d'utilité publique et se consolait encore par l'espoir d'être un jour libre. Mais son sort ne changeait pas : il tomba enfin dans le désespoir, et il était résolu à se laisser mourir de faim, si ses gardiens n'eussent adouci les rigueurs de sa captivité. La m. de Mme de Pompadour vint un moment ranimer ses espérances : il ne fit toutefois que changer de prison et fut transféré à Vincennes en 1764. Il s'évada encore, fut repris, ramené à Vincennes, et de là transporté à Charenton, où ses ennemis le firent traiter, pendant deux ans, d'une folie qu'il n'avait pas. Enfin l'ordre de le mettre en liberté fut expédié en 1777 : deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son élargissem., lorsqu'il fut arrêté de nouveau et enfermé à Bicêtre. Il y languit plus. années, et dut sa liberté, en 1784, aux démarches d'une Mme Legros, marchande à Paris, entre les mains de laquelle tomba un mém. détaillé de ses infortunes, écrit par lui pour être présenté au présid. de Gourgues. Cette femme génér. crut devoir s'intéresser pour un malheureux qu'elle n'avait jamais connu ; et non contente d'avoir brisé ses fers, elle fit révoquer l'ordre qui lui enjoignait d'aller vivre à Montagnac, et lui ouvrit sa maison. Latude m. à Paris en 1805. M. Thierry, avocat, a pub. *le Despotisme dévoilé*, ou *Mémoires de Latude, rédigés sur les pièces originales*, Paris, 1791, 1792, 3 vol. in-18; 1793, 2 vol. in-8.

MASHAM (DAMARIS), dame anglaise, née à Cambridge en 1658, dut une partie de l'instruct. qu'elle acquit en différens genres, au philosophe Locke, ami de sa famille, et dont elle se montra digne d'être l'élève par ses vertus comme par ses talens. Elle m. en 1708, après avoir pub. un *Discours sur l'amour de Dieu*, Londres, 1696, in-12, trad. en franç. (par P. Coste) sous ce titre : *Disc. sur l'amour divin*, Amsterd., 1705, in-12; et des *Pensées detachées relatives à une vie vertueuse et chrét.*

MASHAM (ABIGAÏL), favorite de la reine Anne, et cousine germaine de la duchesse de Marlborough, fut réduite dans son enfance par des pertes considérables qu'avait éprouvées son père, riche marchand de Londres, à servir dans de grandes maisons. Elle entra d'abord chez lady Rivers, puis chez sa cousine (alors lady Churchill), qui lui obtint ensuite une place de femme de chambre auprès de la princesse Anne. Abigaïl conserva le même emploi lorsque la princ. fut devenue reine, et sut si bien s'insinuer dans ses bonnes grâces qu'elle supplanta bientôt la duchesse, sa première protectrice, dont Anne ne pouvait d'ailleurs supporter davantage l'humeur hautaine et les caprices impérieux. Elle épousa en 1707 M. Masham, qui fut élevé en 1711 à la pairie, avec le titre de baron. Ce mariage, demeuré quelque temps secret pour lady Marlborough, acheva de la brouiller avec la reine qui en avait été informée avant la célébration. Dès-lors Mme Masham se lia avec Harley, depuis lord Oxford, et travailla de concert avec lui à amener un changement dans le ministère et la conclus. de la paix. A peine le crédit de Marlborough et de sa femme fut-il tombé, que lord Oxford s'efforça de diminuer celui de lady Masham, par l'influence de la duchesse de Sommerset, nouvelle favorite. Lady Masham se montra assez généreuse pour intercéder plus tard en sa faveur, dans une occasion où sans elle il eût été perdu. Lord Oxford reconnut mal cette générosité. Des négociat. secrètes ayant été ouvertes en 1714, du consentem. de la reine, avec la cour de St-Germain, pour faire monter le prétendant sur le trône, lady Masham, placée à la tête de cette intrigue, découvrit que le lord trahissait cette cause qu'il semblait défendre, et lui fit ôter la charge de grand-trésorier. Mais bientôt la m. de la reine vint l'éloigner elle-même des affaires publiq. sans qu'elle eût vu l'accomplissem. de son projet. Il paraît que lady Masham, privée désormais de toute influence, vécut encore long-temps dans la retraite ou du moins dans un repos forcé. On ignore l'époque de sa mort.

MASINI (NIC.), médecin et écrivain du 16e S., d'une famille distinguée de Césène, dans la Romagne, eut de son temps la réputat. méritée d'un homme savant, mais il la ternit en laissant percer

son faible pour la plus ridicule superstition : comme le bon Socrate il croyait avoir un démon familier, et il n'osait rien entreprendre sans l'avoir consulté. Le seul de ses écrits qui paraisse avoir été impr. a pour titre : *de Gelidi potûs abusu lib. III*, Césène, 1587, in-4. On trouve sur lui de plus amples détails dans le *Dictionn.* d'Eloy, dans l'*Hist. de la Litterat. ital.* de Tiraboschi, etc.

MASINISSA, célèbre roi de Numidie, fut élevé à Carthage, où il fut fiancé à Sophonisbe, fille d'Asdrubal. La Numidie était alors divisée en 2 parties, la Massylie, où régnait Gala, son père, et la Massessylie, possédée par Syphax. Celui-ci s'était déclaré allié des Romains, qui étaient alors en guerre avec Carthage et qui combattaient en Espagne. Masinissa le battit deux fois et passa dans la Péninsule, où il contribua aux succès que les Carthaginois eurent d'abord. Mais ensuite des revers multipliés accablèrent les Africains, et Masinissa eut à pleurer la perte de Massiva, son neveu, fait prisonnier par les soldats du jeune Scipion. La générosité avec laquelle le vainqueur le lui renvoya sans rançon le remplit de joie et de reconnaissance; il changea de parti; et, tandis que Syphax, séduit par les charmes de Sophonisbe, dont on lui accordait la main, se rangeait sous les drapeaux de Carthage, Masinissa devint l'allié le plus fidèle des Romains. Cependant Gala, son père, venait d'expirer, et la m. de son frère aîné lui laissait la couronne de Massylie. Syphax l'attaqua, le battit à div. reprises, et le força à se cacher dans les plus obscures retraites. Enfin pourtant la fortune changea : Scipion étant arrivé en Afrique, Masinissa alla le joindre avec quelq. troupes, l'aida à battre Syphax l'an 203 av. J.-C., s'empara de Cirtha, sa capitale, et pour soustraire Sophonisbe aux humiliations qui l'attendaient l'épousa solennellem. Mais Scipion exigea l'annulat. de ce mariage, et Masinissa envoya une coupe de poison à son épouse. Il n'en servit pas moins fidèlement la républiq., et se distingua tellem. à Zama, que le sénat, pour le recompenser, lui donna toute la Numidie. Il s'appliqua alors à étendre la civilisation dans son empire et à consolider son autorité. Il avait 90 ans quand, sur un léger prétexte, il déclara la guerre à Carthage, et remporta sur les généraux de cette république deux grandes victoires. Il m. peu de temps après dans les bras du jeune Scipion Emilien, laissant 54 fils, dont 3 seulem., Micipsa, Gulussa et Mastanabal, étaient issus de mariages légitimes, et lui succédèrent.

MASIUS ou MAES (André), savant orientaliste belge, né à Linnich en 1526, m. près de Clèves en 1573, fit l'admiration de ses contemporains par son érudit. profonde et étendue, et se vit consulté de toutes parts comme un oracle. Sébastien Munster disait de lui, « qu'il semblait avoir été élevé parmi les Latins ou parmi les Hébreux. » On connaît de lui : *Josuæ Historia, duplici editione : hebraïcâ et græcâ*, etc., Anvers, Plantin, 1574, in-fol. ; *Disputatio de cœnâ Domini*, etc., Anvers, 1575 ; *Traductio latina ex syriaco comment. de Paradiso, scripti à Mose Bar-Cephâ*, etc., ibid., 1569, in-8 ; *Grammat. ling. syr. Syrorum peculium*, etc., ib., 1571, in-fol., et dans la *Polyglotte* d'Anvers.

MASKELYNE (Névil), astronome royal d'Angleterre, et l'un des 8 associés étrangers de l'académie des sciences de Paris, né à Londres en 1732, sentit naître en lui le goût de l'astronomie lors de l'eclipse de soleil de 1748, et dès cette époque se livra avec une ardeur soutenue à l'étude de cette science. Envoyé à l'île de Ste-Hélène en 1761 pour observer le passage de Vénus, il ne réussit point à faire les découvertes qu'il s'était proposées; mais son voyage n'en fut pas moins une époque intéressante dans l'histoire de l'astronomie. Il imagina, pour les secteurs les quarts-de-cercle et autres instrumens astronomiques, une suspension du fil à plomb, aujourd'hui généralem. adoptée. A son retour il pub. son guide du marin (*british mariner's Guide*), 1763. Il y proposait à sa patrie le plan d'almanach nautique tracé par La Caille : il parvint, à force de persévérance, à le faire adopter, et fit paraître *the nautical Almanac*, etc., auquel il joignit les tables qui pouvaient en faciliter l'usage à tous les marins (*Tables requisite to be used with the nautical ephemeris*), 1781. Enfin, après avoir, par une foule de moyens réunis, et que depuis tous les astronomes ont imités, conduit l'art des observat. à une précision qu'il paraît désormai simpossible de surpasser, il rendit encore un service à la science en obtenant du conseil de la société roy. de Lond. que toutes ses observat. seraient imp. par cahiers, et d'année en année. Ces cahiers forment aujourd'hui 4 vol. in-fol. Avant lui toutes les observat. demeuraient comme non avenues, enfouies dans les observatoires où elles avaient été faites. Les limites étroites de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'énumérer tout ce qu'a fait pour l'astronomie, pend. une vie longue et laborieuse, l'illustre Maskelyne, nous renvoyons, pour plus de détails, à l'excellent article consacré à son confrère par le marquis de Laplace dans la *Biographie universelle*, aux *Mém. de l'Institut* (classe des sciences physiques et mathématiq.), pour 1811, et au *Dictionn. biogr.* de Chalmers. Maskeline mourut le 9 février 1811.

MASNER (Thomas), conseill. de Coire, homme riche, puissant et attaché à l'Autriche, devint fameux, au commencem. du 18e S., par un procès qui donna lieu à un gr. nombre de mémoires, d'arrestations et de représailles entre le parti français et le parti autrichien dans les Grisons. Il était accusé d'avoir commis des exactions et d'avoir fait dépouiller des courriers et des marchands de France. Le comte de Luc, ambassadeur de cette dernière puissance en Suisse, après avoir essayé vainem. de forcer le coupable à des restitut., voyant que ses arrestat. arbitraires n'avaient abouti qu'à faire arrêter aussi plusieurs personnages distingués de sa nation, entre autres le grand-prieur de Vendôme, engagea les trois ligues à se charger de sa vengeance. Un tribunal spécial s'étant réuni à Ilantz en 1711, Masner, qui s'était réfugié à Vienne, fut condamné au bannissem.; sa tête fut mise à prix, et il fut ordonné que, si on le saisissait, il serait écartelé vif comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, traître à sa patrie, rebelle, brigand public, faux-monnayeur, etc. Il fut défendu, sous peine d'être traité comme criminel d'état, de donner asile à Masner, ou d'avoir aucune corresp. avec lui. Celui-ci, long-temps soutenu par la cour de Vienne, perdit enfin cet appui, et alla se refugier dans le comté de Glaris, où il fut reconnu et réclamé : en s'enfuyant de cette dernière retraite, il périt misérablement (*v.* Zurlauben, *Hist. mil. des Suisses*, t. 7, page 452). Parmi les apologies de Masner, on distingue le *Responsum de l'univ. de Tubingen*, 1712, in-folio.

MASO. V. Finiguerra.

MASON (Francis), théol angl., né en 1566 dans le comté de Durham, m. en 1621, après avoir été successiv. rect. d'Oxford, chapel. du roi Jacq. Ier et archidiacre de Norfolk, est principalem. connu comme aut. de l'ouv. intit. *Vindiciæ eccles. anglicanæ*, Londres, 1613, in-fol., trad. en anglais par John Lindsay (*v.* ce nom), qui y a joint des notes. On cite encore de Mason un disc. sous ce titre : *the autority of the Church in making Canons and Constitutions concerning things indifferent*, in-4, Londres, 1607, Oxford, 1634.— Henri Mason, frère du précéd., m. en 1647, a laissé plus. ouv. de devotion mentionnés par Wood.

MASON (Charles), astronome anglais, m. en 1787 en Pensylvanie, où il avait été envoyé avec Dixon pour déterminer les limites de cette province et celle du Maryland, est surtout connu par son travail sur les tables lunaires de Mayer. Ces

tables avaient été envoyées à Londres pour le prix des longitudes. Il s'agissait de les apprécier. Mason, qui était alors assistant de Bradley à l'observatoire royal de Greenwich, recueillit 1220 observ. faites par Bradley de 1750 à 1760, les réduisit, les calcula, et les compara aux tables, dont l'exactitude fut dès-lors bien reconnue. Cependant l'on conçut l'espoir d'améliorer sensiblement l'ouv. de Mayer, qui n'avait pas eu à sa disposition un nombre aussi gr. d'excellentes observat. Mason fut chargé de ce travail par la *commission des Longitudes*. Maskelyne, en publiant ce nouvel ouvr. (*Mayer's Lunar tables improved by M. Charles Mason, published by order of the commissionners of longitudes*, Londres, 1787), crut pouvoir assurer qu'en aucun cas l'erreur des tables ainsi corrigées ne passerait 30". Lalande réimprima ces tables dans son Astronomie en 1792.

MASON (GEORGE), célèbre homme d'état de la Virginie, m. en 1792 à l'âge de 67 ans, fit partie de la convention générale qui établit en 1787 la constitut. des Etats-Unis; mais il refusa de la signer. Il déploya encore une gr. fermeté dans la convention de Virginie, et s'honora surtout en protestant que, malgré son attachem. au système de l'union des états, il ne souscrirait jamais à celle des états méridionaux s'ils ne renonçaient à la traite des noirs, autorisée encore pour vingt années par un des articles de leur constitution.

MASON (WILLIAM), poète anglais, estimé pour sa correction, sa verve et son imagination, né à Saint-Trinity-Hall, dans l'Yorkshire, en 1725, m. en 1797, se persuada que le genre dramatique des anciens serait facilement introduit sur le théâtre moderne, et essaya de confirmer ses théories par deux tragédies qui furent représentées à Covent-Garden, et n'eurent point de succès, quoiqu'à la lecture elles parussent bien versifiées et riches en idées poétiques. Trois élégies, qu'il publia en 1762, furent plus heureuses, et signalèrent l'aut. comme un des prem. poètes du temps. Une place de *præcentor*, ou chef des chantres, qu'il obtint à la cathédrale d'York, en sa qualité d'ecclésiast., l'engagea à porter son attention sur la musique sacrée. Il fit paraître en 1782, à la tête d'une collection des *psaumes* et *hymnes* chantés dans les églises du rit anglican, un *Essai histor. et critique sur la musique des cathédrales*. Il s'occupa aussi de la peinture, et traduisit, ou plutôt imita en très-bons vers l'*Art de peindre* de Dufresnoy, 1783, avec des notes de Raynolds. On lui doit encore un poème didactique en 4 chants, le *Jardin anglais*, 1783, in-8; 1803, in-12; et des poésies politiques où l'on remarque une versatilité qu'il faut bien pardonner à un poète, puisque les publicistes de profession n'en sont pas exempts. Il fut l'ami de Gray, auprès duquel il est enterré à Westminster. On a une édit. complète de ses *œuvres*, Lond., Cadell, 1811, 4 vol. in-8.

MASON (GEORGE), litt. anglais, m. en 1806, âgé de 71 ans, a laissé: *Essai sur le dessin dans le jardinage*, 1768 et 1796; *Supplément au Dictionn. anglais de Johnson*, in-4; et une *Vie de Richard, comte Owes*, etc. — Jean MASON, théol. écossais, m. en 1763, a pub., outre plus. vol. de serm., un ouv. intit.: *la Connaissance de soi-même*, trad. en franç. par J. Abel Brunier, Amsterdam, 1765, in-8. Mlle Sobry a publié en 1817 une autre traduct. de cet ouvrage sous l'anonyme.

MASOTTI (DOMINIQUE), chir. lithotomiste italien, né à Faënza en 1698, m. à Florence en 1779, inventa un nouvel instrument dilatoire pour extraire la pierre aux femmes sans avoir recours à l'opération de la taille, et publia à ce sujet une lettre imprimée d'abord à Florence en 1756, puis à Faënza en 1763 sous le titre de *Lithotomie des femmes perfectionnée*. L'académie de chirurgie de Paris porta sur la découverte de cet instrument un jugement favorable. — MASOTTI (François), jés., né en 1699 à Vérone, m. à Bologne en 1778, se distingua dans la prédication. Ses *Sermons* ont été pub. à Venise en 1769, 3 vol. in-4.

MAS'OUD Ier (SCHEHAB EDDAULAH DJELAL-EL-MOULOUK ABOUSAÏD), 5e ou 6e prince de la dynastie des Ghaznevides, et 4e souverain musulman de l'Indoustan, était le fils aîné du fameux Mahmoud, qui ne lui laissa pourtant que l'Irak persan, le Kharizm et une partie du Khoraçan, et nomma Mohammed, son second fils, héritier du trône de Ghaznah. Mais dès que Mas'oud eut appris à Hamadan la m. de son père et l'avènement de Mohammed au trône, l'an 421 de l'hégyre (1030 de J.-C.), il se prépara à combattre, fut assez heureux pour prendre son frère, lui fit crever les yeux, et fut reconnu sulthan dans tout l'empire Ghaznevide. Il commença par rendre la liberté et les sceaux de l'état au céléb. vézir Ahmed-al-Meïmendy, soumit en 422 la vaste province de Mékran; et, se trouvant maître alors de la plus grande partie de la Perse, quoique inquiété souvent par des révoltes, il entreprit en 424 une expédition dans l'Indoustan, et l'année suivante dans le Thabaristan. Il y eut des succès, mais fut moins heureux contre les Seldjoukides, tribu turkomane qui déjà avait préludé par plus. incursions aux conquêtes qui devaient bientôt lui donner la domination de l'Asie. Il négligea trop ces peuples, qu'il méprisait; et, tandis qu'il retournait dans l'Indoustan, en 427, il laissa croître leur puissance, qui ne tarda pas à devenir formidable. Une bataille mémorable est livrée enfin entre lui et les Seldjoukides, qui assure à ceux-ci le Khoraçan, vers 431 (1040). Mas'oud, après avoir exercé sur quelques émyrs des cruautés qui ne rétablissent point ses affaires, porte encore les armes dans l'Indoustan: mais une partie de son armée se révolte, brise les fers de Mohammed, que le sulthan traînait à sa suite, et le force de reprendre la couronne. Le prince aveugle ne pouvait régner lui-même. Son fils Ahmed, qui gouvernait en son nom, assassina Mas'oud (1041 ou 42 de J.-C.). Ce prince était affable, magnifique, libéral jusqu'à la prodigalité, ami des lett., qu'il cultivait avec succès. A ces qualités brillantes, il joignait l'avantage d'une force extraord. qui le fit surn. le second Roustam.

MAS'OUD III (ALA-EDDAULAH ABOUSAÏD), 12e sulthan de la dynastie des Ghaznevides, succéda, l'an de l'hég. 492 (1099 de J.-C.), à son père Ibrahim, dont il imita la piété, la bienfaisance et l'amour pour la justice. Il m. en 508 (1115) après un règne pacifique qui releva pour un moment sa dynastie. — MAS'OUD CHAH IV (Ala-Eddyn), 24e emp. musulman de l'Indoustan, et 7e de la dynastie des Mamlouks Gaurides, succéda à son oncle Behram Chah II, l'an 639 de l'hég. (1241-42). Il se conduisit d'abord avec clémence et sagesse, montra du discernement dans le choix de ses ministres, de ses généraux et des gouv. de provinces, rétablit la paix et la confiance, fit fleurir la justice, et repoussa en 642 et 643 les invasions des Tartares-Moghols. Mais, de retour à Dehly, il se plongea dans la débauche, commit plus. actes d'oppression et de cruauté, et fut détrôné en 644 (1246) par son oncle Mahmoud, qui le laissa finir ses jours dans une prison (*v.* MAHMOUD II).

MAS'OUD (ABOU'L-FETHAH-GAÏATH-EDDYN), 9e sulthan de la dynastie des Seldjoukides de Perse, n'avait que 9 ans lorsqu'il perdit son père, le sulthan Mohammed, l'an 511 de l'hég. (1118 de J.-C.); à 12 ans, il osa disputer le trône à son frère Mahmoud, fut vaincu, et obtint néanmoins le gouv. de l'Arménie. A la m. de Mahmoud en 525 (1131), il fit la guerre à Daoud, fils et héritier de ce sulthan, et à son propre frère Seldjouk Chah, s'unit ensuite avec ce dern., et après sa m., qui arriva bientôt, avec le jeune Daoud pour résister au sultan Sandjar, qui voulait donner le trône à Thogrul, autre frère

de Mahmoud. Mais Thogrul étant m. en 529 (1134), Mas'oud devança Daoud à Hamadan, et se fit proclamer sulthan. Toutefois il ne jouit pas aussitôt d'une autorité paisible. De grands troubles, dont la cause principale était l'installation du nouveau khâlyfe Rasched à Baghdad, engagèrent Daoud à se faire proclamer à son tour sulthan dans cette ville et à prendre les armes. Mais son étoile pâlit encore une fois devant celle de Mas'oud, qui donna le khâlyfat à Moctafy. Rasched et Daoud s'étant ligués pour recouvrer, l'un le khâlifat et l'autre le sulthanat, leur adversaire toujours heureux les défait complètement, et bientôt la m. le délivre de l'un et de l'autre. Dès-lors, quoiqu'il ne fût nommé dans la khothbah qu'après son oncle, le sulthan Sandjar, il régna sans concurrens sur toute la Perse occidentale; et, après un règne de 19 ans, m. en 547 (1152), dans sa 45e année. La grandeur et la prospérité des Seldjoukides en Perse s'évanouirent avec ce prince, que ses qualités brillantes et sa fermeté avaient rendu si redoutable aux khâlyfes.

MAS'OUD Ier, 4e sulthan de la dynastie des Seldjoukides d'Anatolie et 2e fils de Kilidj Arslan Ier, monta sur le trône d'Iconium l'an 511 de l'hégyre (1117 de J.-C.), après avoir fait mettre à m. son frère aîné, que les histor. grecs nomment Saïsan, mais dont il n'est pas même parlé chez les auteurs orientaux, qui d'ailleurs ne nous ont pas transmis les détails du règne de Mas'oud. Ce prince eut à peine pris les rênes du gouv. qu'il se trouva engagé dans une guerre contre l'emp. grec Jean-Comnène. Elle dura 26 ans, avec des succès variés, et ne l'empêcha pas de tenter une expédit. infructueuse contre Josselin Ier, comte d'Édesse, et de dépouiller de presque tous leurs états les fils de Mohammed Ibn Danischmend, roi de Cappadoce. Un traité signé en 538 (1143) entre le sulthan Seldjoukide et Manuel Comnène, fils et success. de Jean, mit fin pour quelque temps aux hostilités qui ne furent absolument terminées qu'en 1147. Les deux princes, réunis alors par un intérêt commun contre les princes chrétiens d'Occident, travaillèrent à détruire les armées de l'emp. Conrad III et de Louis-le-Jeune, roi de France, et y réussirent, l'un par la fourberie, l'autre par des attaques ouvertes. Mas'oud, fier des avantages qu'il avait obtenus sur les chrétiens d'Europe, marcha en 1149 contre ceux de Syrie, s'empara de plus. places, et après avoir forcé Josselin III à demander la paix, retourna dans sa capitale, dont il sortit 2 ans après pour faire de nouvelles conquêtes en Syrie; mais il se vit forcé de les interrompre et de rentrer dans ses états. Il m. en 551 (1156) après un règne de 40 ans.

MAS'OUD II (Gaïath-Eddyn), 13e et dernier prince de la dynastie des Seldjoukides, fils d'Azz-Eddyn Kaïkaous II, reçut le titre de sulthan l'an 682 de l'hégyre (1283 de J.-C.), et soumit plus. émyrs turks retirés dans les montagnes, et qui l'inquiétaient par leurs incursions continuelles. Mais l'un d'eux, Amer Khan, implora le secours des Mogols, intéressés comme lui à empêcher le rétablissement de l'empire des Seldjoukides. Mas'oud, vaincu et dépouillé de ses états en 691 (1292) par Kandjatou Khan, rentra bientôt dans l'Anatolie, leva de nouvelles troupes, et fit égorger Amer Khan et sept de ses fils qui étaient venus se soumettre à lui. Aly, autre fils de cet émyr, attaqua Mas'oud, qui fut tué dans une bataille l'an 693 (1294). L'opinion la plus commune est que l'empire Seldjoukide d'Iconium finit avec ce prince.

MAS'OUD Ier (Azz-Eddin), 5e roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, fils de Cothb-Eddyn Maudoud, succéda l'an 576 de l'hégyre (1180 de J.-C.) à son frère Saïf-Eddyn Ghazy II, et, l'année suivante, à son cousin Saleh Ismaël, sur le trône d'Halep. Mais bientôt, dégoûté du séjour de cette ville par les insolentes prétentions de ses émyrs, il la céda en 578 en échange de Sindjar à son frère Zenghy, dont les menaces l'intimidèrent. Une autre faute du roi de Moussoul fut de faire arrêter son ambitieux et puissant ministre Caïmaz, dont la disgrâce fit éclater plus. révoltes. Saladin lui même soutint un des révoltés, le prince d'Arbelles, et n'accorda la paix à Mas'oud en 581 qu'à la condition qu'il s'obligerait à insérer le nom du sulthan dans la kothbah et sur les monnaies, et à lui fournir des troupes dans ses guerres contre les Francs. L'imprudent Mas'oud, qui d'ailleurs ne manquait pas de qualités estimables, m. en 589 (1193).

MAS'OUDY, célèb. hist. arabe du 10e S. de notre ère, né à Baghdad, on ne sait précisément en quelle année, m. à Fostath en Egypte, dans un âge peu avancé, l'an 345 de l'hégyre (956 de J.-C.), consacra une grande partie de sa vie à de nombreux et longs voyages, dont il rapporta une riche moisson de connaissances litt., hist., géogr. et religieuses. Il revint fixer son séjour dans sa ville natale, dont il fut obligé de sortir quelque temps avant sa m., sans doute à cause de ses idées sur la religion. Il a laissé un grand nomb. d'ouv. estimables parmi lesquels on distingue son *Moroudj Eddheheb*, etc., ou *les Prairies d'or et les Mines de pierres précieuses, présent offert aux rois les plus illustres et aux hommes instruits*, véritable trésor hist. et litt. dont la traduction serait un service signalé rendu aux lett., et pourrait changer l'opinion défavorable que beaucoup de personnes se forment de la littérature arabe. L'aut. en donna 2 édit.; la prem., la seule connue en Europe, fut écrite en l'an 332 de l'hég. La biblioth. du roi en possédait 3 MSs., nos 598, 599 et 599 A, tous imparfaits en plus. parties; mais depuis peu on a recouvré un fort bon MS. en 2 petits vol. qui contiennent l'ouv. complet. On peut encore citer de lui : *Kitab-Altenbih wa alischraf*, ou l'*Indicateur*, recueil de mélanges sur div. sujets hist., géograph., scientifiques et philosophiques. On en trouve un exempl. sous le no 337 à la biblioth. du roi. M. Sylvestre de Sacy a pub sur cet important ouv. une excellente *notice* dans le 8e vol. des *Notices et Extraits des MSs. de la Biblioth. du roi.*

MASQUE DE FER (l'homme au). C'est le nom sous lequel on désigne un prisonnier inconnu qui a excité une curiosité d'autant plus vive qu'il paraît difficile qu'elle soit jamais complètement satisfaite. Ce prisonnier était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, et de la figure la plus belle et la plus noble: il fut conduit vers 1662, dans le plus grand secret, au château de Pignerol, dont Saint-Mars était gouverneur; il portait un masque de velours noir. Le même gouv. l'amena (en 1686) à l'île Ste-Marguerite. En 1698 Saint Mars ayant été nommé gouv. de la Bastille, y amena avec lui le prisonnier, toujours masqué. Il m. dans cette forteresse le 19 nov. 1703, sur les 10 heures du soir, sans avoir eu une longue maladie, et fut enterré le lendemain à 4 heures de l'après-midi, au cimetière St Paul, sous le nom de *Marthioli*. On brûla tout ce qui avait été à son usage; on fit gratter et blanchir les murailles de la chambre qu'il avait occupée, on en défit même les carreaux pour voir s'il n'y aurait pas caché quelq. billet. L'on assure que le marquis de Louvois, qui alla le visiter à l'île Ste-Marguerite, lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect. Laborde, prem. valet de chamb. de Louis XV, qui avait reçu de son maître plus d'une preuve de confiance, lui témoigna le désir de savoir quel était ce personnage mystérieux; et le roi lui répondit : « Je le plains; mais sa détention n'a fait de tort qu'à lui et a prévenu de grands malheurs; tu ne peux pas le savoir. » En voilà plus qu'il n'en fallait pour piquer la curiosité de tout le monde et donner naissance à des conjectures plus ou moins hasardées. On a dit que ce prisonnier était le comte de Vermandois, le duc de Beaufort, le duc de Monmouth, le comte de Girolamo Magni (ou Matthioli), premier ministre du duc de Mantoue, un frère jumeau de

Louis XIV, un enfant adultérin d'Anne d'Autriche et du duc de Buckingham, enfin le fruit d'un mariage secret de cette princesse, devenue veuve, avec Mazarin. Nous n'avons pas encore énuméré toutes les explications qu'on a données de ce mystère, qui semble aujourd'hui impénétrable. A tant de conjectures, nous ne prétendrons pas ajouter les nôtres. On peut consulter sur ce singulier personnage un gr. nomb. d'ouv. parmi lesquels nous citerons : *le Siècle de Louis XIV* par Voltaire, ch. 25; les *Mém. secrets pour servir à l'histoire de Perse* par Pecquet; le *Traité des preuves qui servent à établir la vérité de l'hist.* par le P. Griffet, confesseur des prisonniers de la Bastille; les *Mém. du maréchal de Richelieu*, t. 3, p. 75; l'*Homme au Masque de Fer*, roman de M Regnault-Warin, 1804. 1816, 4 vol. in-12; les *Mélanges d'hist. et de littérat.* (pub. par Q. Craufurd), Paris, Gratiot, 1817, in-8; *Recherches histor. et crit. sur l'Homme au Masque de Fer* par Roux-Fazillac, Paris, an IX (1801), in-8; *Hist. de l'Homme au Masque de Fer* par J. Delort, Paris, 1825, 1 vol. in-8 : d'après cet ouv., comme d'après le précéd., le prisonnier serait le comte de Matthioli; *Du Masque de Fer, ou Réfutation de l'ouv. de M. Roux-Fazillac et de l'ouv. de M. J. Delort* par feu Taulès, in-8, l'*Homme au Masque de Fer, mémoire histor. où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux, et où l'on démontre que ce prisonnier fut une victime des jésuites*, par le chev. Taulès, Paris, 1825, 1 v. in-8. V. sur cet ouv. le nº 7195 de la *Bibliographie de la France.*

MASQUELIER (Louis-Joseph), graveur, né à Cisoing, près de Lille, en 1741, m. en 1811, fut un des prem. qui essayèrent de graver à l'imitation du lavis, et il obtint un succès complet. Parmi ses nombreuses product., on doit distinguer sa *Marine* d'après Vernet, et surtout sa magnifique *Galerie de Florence* (v. Wicar), dont il dirigea l'entreprise, et dans laquelle il grava lui-même plus. tableaux, statues, bas-reliefs ou camées, qui lui valurent une médaille d'or en 1802. On lui doit encore les 36 premieres livraisons des *Tableaux de la Suisse* (gravés en société avec M. Née); *les Garans de la félicité publique*, d'après St-Quentin : et les *Vœux du peuple confirmés par la religion*, d'après Monnet. etc. — Masquelier (Nicolas-François-Joseph), dit *le Jeune*, grav., de la même famille que le précéd., né au Sars, près de Lille, en 1760, mort en 1809. travailla pour la *Galerie de Florence* et pour le *Musée français*, publié par Robillard et Laurent; ses gravures n'ont pas toutes le même mérite d'exécution. Nous citerons seulement : *un intérieur de corps-de-garde hollandais*, d'après Leduc : *César jetant des fleurs sur le tombeau d'Alexandre* d'après Séb. Bourdon ; *l'extrême-onction*, d'après Jouvenet.

MASSA (Nicolas), médecin du 16e S., né à Venise, m. en 1563, ou, selon d'autres, en 1569, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa ville natale, et y professa aussi l'anatomie. On a de lui : *Liber de morbo gallico*, Venise, 1532, 1559, in-4; Lyon, 1534, in-8; *de Potestate ligni indici*, etc., Venise, 1563, in-4; *Anat. liber introductorius*, Venise, 1536. 1539, 1559, in-4, etc. M. Portal a consacré à Massa un article fort curieux dans le t. 1er de son *Histoire de l'anatomie.*

MASSA (Jean-André), jésuite, né dans le Modenois, m. en Sicile en 1708, a laissé : *la Sicilia in prospettiva*, Palerme, 1709, 2 vol. in-4; *Isagoge ad Historiam sacram siculam P. Octavii Cajetani S. J.*, Palerme, 1707, in-4.

MASSAC (Pierre-Louis de), agronome, né à Hunet, village près de Tonneins dans l'Agénois, en 1728, m vers 1779, a laissé : *Discours relatif à l'agriculture*, Paris, 1753, in-12; *Mémoire sur la manière de gouverner les abeilles dans les nouvelles ruches de bois*, 1766, in-12; *Mémoire sur la qualité et l'emploi des engrais*, 1767, in-12. — Son frère Raimond de Massac, receveur des rentes à Paris, publia : *Recueil d'instructions économiq.*, 1779, in-8; *Manuel des rentes*, Paris, 1777, in-12; *Traité des immatricules*, ibid., 1779, in-8. — Un autre Raimond de Massac, dans le 16e S., a pub. : *de Lymphis pugencis Poema*, 1600, in-8, traduit en franç. sous ce titre : *les Fontaines de Pougues*, par Ch. de Massac, Paris, 1605, in-8.

MASSÆUS (Chrétien), savant humaniste, né à Warneton, en 1469, m. à Cambrai, en 1546; est connu encore sous le nom de *Cameracenus.* On a de lui : une *Grammaire latine*, Anvers, 1536, in 4; *Chronicorum multiplicis historiæ utriusque Testamenti lib. XX*, ibid., 1540, in-fol. On trouve à la tête de cette chronique un *Calendrier égyptien, hebraïque, macedonien et romain.*

MASSALA ou MESSA-HALLACH. V. Macha-Allah.

MASSARD (Jean), célèbre graveur, né en 1740, fils d'un cultivat., se destina d'ab. à l'état de libraire, mais doué de dispositions extraordinaires pour le dessin et la gravure, il apprit sans maître ces deux arts, et y excella. Il est m. en 1822, memb. de l'anc. acad. de peinture. Ses princip. planches sont la *Cruche cassée*; la *Vertu chancelante*, d'après Greuze; *Charles Ier*, d'après van Dyck; et la *Mort de Socrate*, d'après David.

MASSAREDO. V. Mazarredo.

MASSARIA (Alexandre), savant médecin du 16e S., né à Vicence vers 1510, m. à Padoue en 1598, a laissé : *Practica medica*, Venise, 1622, in-fol.; *Disputationes duæ, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Vicence, 1598; avec des additions, Lyon, 1622, in-4; *Tractatus quatuor utilissimi de peste, de affectibus renum et vesicæ, de pulsibus et urinis*, Francfort, 1608, in-4.

MASSÉ (Jean-Baptiste), peintre du roi et graveur à l'eau-forte, né à Paris en 1687, m. en 1767, excella dans la miniature. Il dessina et fit graver sous ses yeux par les meilleurs maîtres un recueil d'estampes des tableaux contenus dans la *grande galerie de Versailles* et dans les deux salons *peints par Lebrun.* Ce recueil parut en 1753, in-fol., avec une explication, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec Charles Macé ou Macée, grav., né à Paris, en 1631, auteur d'une *Suite de 12 gr. paysages tirés de l'Écriture*, d'après le Castiglione.

MASSELIN (Jean), official de Rouen dans le 15e S., fut député de sa province aux états-génér. assemblés à Tours en 1484, et y exerça une grande influence, tant par la fermeté de son caractère que par son éloquence. On conserve parmi les MSs. de la biblioth. roy. la relat. qu'il écrivit des travaux de cette assemblée, avec laquelle celle de 1789 présente quelque analogie. L'historien Garnier en a fait une curieuse analyse.

MASSÉNA (André), duc de Rivoli, prince d'Esling, maréchal de France, et l'un des plus célèbres capitaines qu'aient formés les guerres de la révolution, né en 1758 à Nice, d'une famille de commerçans, demeura orphelin dès l'enfance, et reçut à peine les prem. élémens de l'éducation. Il commença par suivre dans deux voyages un de ses parens, capit. d'un navire marchand; mais dégoûté de la carrière nautique par cet apprentissage, il s'enrôla (1775) dans le régim. Royal-Italien, où l'un de ses oncles commandait une compagnie, et, après 14 ans de service, il prit son congé, n'ayant pu franchir le grade d'adjudant-sous-officier, malgré sa bonne conduite et sa capacité reconnues. Masséna venait de faire à Antibes un mariage avantageux, quand la révolution, réveillant ses inclinations militaires, et lui promettant un avancement rapide (alors que les soldats volontaires, élisant leurs chefs, les tiraient même de leurs propres rangs), il reprit du service et fut créé successivem. adjud.-major, puis commandant du 3e bataillon du Var.

Son zèle et ses autres qualités le firent bientôt noter comme un des meilleurs officiers supérieurs de l'armée dont son corps faisait partie; il fut nommé général de brigade (22 août 1793), et, à un an d'intervalle, général de divis. Dans les campagnes de 1794 et 1795 en Italie, où il commandait la majeure partie des forces de l'armée, il coopéra puissamment aux affaires les plus importantes; c'est même à lui, plus qu'au général en chef Schérer (*v.* ce nom), qu'on reporte l'honneur du succès de quelques-unes, telles que la bataille de Loano. Lorsque Bonaparte vint prendre le commandement de l'armée, il trouva dans Masséna un lieutenant expérimenté et bien capable de donner sur les champs de bataille le plus grand développement aux conceptions de son génie. Intrépide, opiniâtre, infatigable, Masséna se montra au prem. rang dans presque toutes les actions si mémorables des campagnes de 1796 et 1797. Montenotte, Millesimo, Dego, Cherasco, le pont de Lodi, Lonato, Castiglione, Roveredo, Bassano, Caldiero, Arcole, Rivoli et la Favorite (où dans la durée de 48 heures il combattit sur deux champs de bataille distans de 12 lieues), San-Daniel, la Chiusa, Tarvis, Villach, New-Marck, etc., furent les théâtres des exploits de l'immortelle division dont il était le chef, et qui dans sa course victorieuse ne se serait arrêtée qu'à Vienne, si les Autrichiens n'eussent demandé un armistice. A la paix de Campo-Formio (17 octobre 1797), Masséna, chargé de porter à Paris la ratificat. du traité par l'emper. François, y reçut l'accueil le plus distingué. Le corps législatif le nomma candidat pour le directoire, et les citoyens lui prodiguèrent les preuves de la plus haute estime. En février 1798, le gouvernement l'appela au commandement de l'armée qui, sous les ordres du général Alex. Berthier, venait d'occuper Rome et l'état de l'Église (*v.* PIE VI). La mission confiée à Masséna fut pour lui une source de désagrémens. Accusé auprès des troupes de favoriser les exactions exercées par les agens milit., il vit un soulèvement éclater contre lui à son arrivée dans la capitale du monde chrétien. Désobéi par les officiers, presque insulté par les soldats, contraint de se retirer, il remit le commandement à l'un de ses lieutenans, et revint à Paris où, malgré le *Mémoire justificatif* qu'il publia, il fut laissé sans emploi jusqu'en 1799, que le directoire le nomma gén. en chef de l'armée d'Helvétie. Masséna montra dans cette mémorable campagne de 1799, terminée d'une manière si brillante aux champs de Zurich, le talent d'un grand capitaine. Il préserva la France de l'invasion des coalisés, renversa toutes leurs espérances et brisa la fortune de Suwarow (*v.* ce n.). Bonaparte, devenu maître du gouvernem., envoya le vainq. de Zurich commander l'armée d'Italie qui, affaiblie par des combats multipliés avec des forces supérieures, en proie aux maladies nées du dénument absolu où l'avait laissée le directoire, privée de l'appui des places fortes, que la lâcheté, la trahison ou l'impéritie du gouvernement avaient livrées à l'ennemi, venait d'être rejetée dans les Alpes et ne présentait plus que des débris. Sur ce nouveau théâtre, Masséna manquant d'argent, de vivres et de munitions, fit, avec une poignée de soldats exténués, tout ce qu'on pouvait attendre d'un capitaine tel que lui. Séparé de son aile gauche qui fut forcée à repasser le Var, il se renferme dans Gênes, et accroît encore sa gloire par l'étonnante défense de cette place dont il contient la population nombreuse et affamée, en même temps qu'il repousse victorieusement l'ennemi. Mais enfin la détresse est à son comble. Réduit à 5 à 6000 hommes de troupes ressemblant à des spectres, Masséna consent, non sans peine, à entrer en négociation avec les assiégeans. Il rejette le mot capitulation, et c'est par une convention entre lui et le gén. autrichien, que les portes de Gênes sont ouvertes aux troupes de ce dern. Les troupes franç. sortent avec leurs armes, leurs canons, leurs drapeaux, pour rentrer sur le sol français en traversant librem. le territoire occupé par l'ennemi. Dans le même temps Bonaparte triomphait à Marengo. Il laissa le commandement de l'armée victorieuse à Masséna, qui le remit, l'année suivante, au général Brune, pour venir siéger au corps législatif. « Plus disposé à servir le peuple qu'à flatter le chef du gouvernement, dit un des biographes de Masséna, son penchant le porta vers l'opposition, mais vers celle qui a pour objet la conservation de l'ordre et le maintien de l'équilibre entre les pouvoirs. » Nous ignorons si telle était en effet la pensée de ce général. Quoi qu'il en soit, il fut un des prem. à saluer empereur Bonaparte, qui le nomma maréchal au rétablissem. de cette haute dignité, puis grand-aigle de la Légion-d'Honneur. L'année suivante (1805), Masséna fut rappelé au commandement en chef de l'armée d'Italie, fit la campagne avec des chances variées, poursuivit avec vigueur l'archiduc Charles dans sa retraite obligée sur l'Allemagne, par suite des succès de la grande armée franç. en Autriche, et fit sa jonction avec cette même armée au mois de novembre. Il retourna en Italie après le traité de Presbourg, marcha avec son armée sur le roy. de Naples, dont Joseph Bonaparte allait prendre possession, et battit à plusieurs reprises les insurgés de la Calabre. En 1807, il prit le commandem. de l'aile droite de la grande armée en Pologne, fit tête aux Russes à Wirbiza, à Pultusk, à Ostrolenska, et la retint devant lui par des démonstrations pendant les opérations de Napoléon au nord. Après la paix de Tilsitt, Masséna vint à Paris, et c'est alors que, dans une partie de chasse, il eut le malheur de recevoir un grain de plomb dans l'œil gauche qui en demeura paralysé. Cet accident l'empêcha de prendre part aux opérations qui eurent lieu cette ann. (1808) en Espagne. Mais, la guerre s'étant rallumée en 1809 entre la France et l'Autriche, il cueillit de nouv. lauriers à Pfaffenhosen, à Ebersberg, et surtout dans les champs d'Essling, où son opiniâtre fermeté contribua puissamment à tirer l'armée française de la position dangereuse dans laquelle elle se trouvait placée (*v.* les *Mémoires sur la campagne de* 1809, par le général Pelet, Paris, 1823-26, 4 vol. in-8). C'est en récompense de sa conduite dans cette sanglante bataille, que Masséna reçut le titre de prince d'Essling. Le maréchal fut ensuite chargé de garder l'île de Lobau où l'armée s'était retirée. Il présida aux travaux de défense, aux préparatifs d'un nouveau passage sur la rive droite du Danube, et fit enlever les îles environnantes par un de ses aides-de-camp, le chef de bataillon Pelet. Masséna ne se signala pas moins à Enzerdorff et à Wagram, où, malgré une chute grave de cheval qui le forçait de rester dans une voiture, il dirigeait tous les mouvemens de la gauche de l'armée. En 1810, Masséna accepta le commandement de l'armée destinée à la conquête du Portugal que le général Junot et le maréchal Soult avaient déjà envahi deux fois infructueusem. Si cette troisième entreprise n'eut pas un meilleur résultat que les précéd., du moins on s'accorde à reconnaître que dans la retraite à laquelle le forcèrent les circonstances indépendantes de la valeur de ses troupes, le maréchal, secondé par l'intrépide Ney, retrouva toute sa vieille énergie. Après avoir ramené l'armée à Salamanque, Masséna, remplacé par le maréch. Marmont, rentra en France, et ne fut pas employé pend. les fameuses campagnes de 1812 et 1813; mais vers la fin de cette dernière année, Napoléon l'envoya à Toulon commander la 8e division militaire. Il se trouvait à ce poste lors des évènemens d'avril 1814. Dès le 16 il adressa au gouvernement provisoire son adhésion au nouvel ordre de choses; et le 20, il fit reconnaître l'autorité de Louis XVIII avec une grande solennité.

Après le débarquement de Napoléon à Cannes (1[er] mars 1815), la conduite de Masséna, d'abord équivoque, cessa bientôt de l'être. Il arbora le pavillon tricolore sur les murs de Toulon lorsque le duc d'Angoulême eut souscrit la capitulation de Pont-St-Esprit. Pendant les *cent jours*, le maréchal, nommé pair, resta étranger à tout service militaire; mais après la deuxième abdication, il accepta du nouv. gouvernem. provis. le commandement de la garde nationale de Paris, et il sut maintenir la tranquillité de cette capitale dans les momens difficiles qui précédèrent le retour du roi. Nommé membre du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, il se prononça pour l'incompétence. Quelques mois après (16 fév. 1816), il fut dénoncé à la chamb. des députés par un certain nombre d'habitans du départem. des Bouches-du-Rhône, comme un des chefs d'une prétendue conspirat. qui aurait amené le retour de l'ex-empereur en France. Cette dénonciat. n'eut aucune suite. Le maréchal publia un *Mém.* justificatif, écrit avec modérat., et que ses ennemis essayèrent vainement de réfuter dans une *Lettre d'un Marseillais au maréchal Masséna*, attribuée au maire de Marseille. Toutefois cette odieuse attaque avait porté le coup mortel au vieux guerrier : et il m. de chagrin plus que de maladie, le 4 avril 1817. Ses obsèques furent célébrées avec une imposante simplicité par un gr. nombre de militaires de tous les grades et de toutes les armes de l'ancienne armée, dont on voyait pour la prem. fois, depuis 1816, les nobles débris réunis. Le général Thiébault prononça son *Eloge funèbre*, inséré dans le *Mercure* du 12 avril 1817, et impr. séparément in-8. Sa vie militaire et ses hautes qualités furent aussi retracées par le colonel du génie Beaufort d'Hautpoul, qui avait fait avec le maréchal les campagnes de 1805, 1806, 1810 et 1811. L'écrit justificatif dont nous avons parlé plus haut a pour titre : *Mémoire sur les événemens qui ont eu lieu en Provence pendant les mois de mars et d'avril* 1815, Paris, 1816, in-8, avec cartes.

MASSEVILLE (LOUIS LEVAVASSEUR DE), ecclésiast. et chroniqueur français, né à Juganville près Valogne en 1647, m. à Valogne en 1733, ou, selon d'autres, en 1725, a laissé : *Hist. sommaire de la Normandie*, 1698 et 1704, 6 vol. in-12; *Précis géographique de la Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12.

MASSIAC (GABRIEL de), historien, né à Narbonne en 1657, m. en 1727, dans les environs de Toulouse, avait suivi d'ab. la carrière des armes. On a de lui : *Mémoires de tout ce qui s'est passé de plus considérable pendant la guerre dep.* 1688 *jusqu'en* 1698, Paris, in-12; *Faits mémorables des guerres et des révolutions de l'Europe*, *depuis* 1672 *jusqu'en* 1721, Toulouse, in-8.

MASSIALLO (FRANÇ.), né à Limoges en 1660, m. à Paris en 1733, est auteur de la *Nouv. instruct. pour les confitures, les légumes et les fruits*, Paris, 1698, 1716, in-12.

MASSIEU (GUILLAUME), littérateur médiocre, né en 1665 à Caen, m. en 1722, était entré d'abord dans la société de Jésus; il en sortit au bout de quelque temps pour se livrer à son goût pour les lettres que ses supérieurs contrariaient avec trop de tyrannie. Nommé, vers 1710, professeur de langue grecque au collége de France, il fut reçu en 1714 memb. de l'académie franç., quoiqu'il n'eût encore rien publié. Divers contretemps le frappèrent sur la fin de sa vie, mais il les supporta en sage. On cite de lui des *dissertat.* sur les boucliers votifs, sur les sermens des anciens, sur les grâces, etc., dans le *Recueil* de l'acad. des inscript. dont il était memb.; et une *Hist. de la poésie franç.* (pub. avec une préf. par de Sacy, fils du célèb. av. au cons.), Paris, 1734, in-12. Ce dern. ouvr., écrit d'une manière agréable, abonde en assertions hasardées ou gratuites.

MASSIEU (JEAN-BAPTISTE), évêque constitutionnel de l'Oise, né à Vernon en Picardie, m. à Bruxelles en 1818, à l'âge de 75 ans, fut député aux états-généraux, puis à la convent. nationale, où il vota la mort de Louis XVI. Il quitta la France en 1816, lors de la promulgat. de la loi contre les régicides. On a de lui une traduct. de *Lucien* assez estimée, Paris, 6 vol. in-12, dont les 3 prem. vol. parurent en 1784 et les 3 derniers en 1787. (V. les *Annales de la religion*, tom. 1[er], p. 166; et les *Annales encycl.*, t. 4, p. 130).

MASSILLON (JEAN-BAPTISTE), le prem. des orateurs de la chaire en France, né à Hières en Provence en 1663, entra à l'âge de 18 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et révéla bientôt son talent par quelques sermons et quelques panégyriques qui ne satisfirent pas son propre goût, mais qui déterminèrent ses supérieurs à l'appeler au ministère de la chaire. Le jeune orateur crut devoir résister à leurs désirs, et alla s'ensevelir dans le monastère de Sept-Fonts, dont il prit l'habit; mais il ne put rester inconnu, et le cardinal de Noailles l'arracha à sa retraite et le rendit à l'Oratoire. Après avoir professé les belles-lettres et la théologie à Pézénas, à Montbrison, à Vienne, il vint à Paris en 1696; pour être l'un des direct. du séminaire de St-Magloire. Ce fut là qu'il composa ses conférences ecclésiastiques, et dès-lors il annonça franchement qu'il ne prêcherait pas comme les autres prédicateurs de la capitale, et qu'il suivrait même une autre méthode que Bourdaloue, dont il ne pouvait toutefois qu'admirer la haute raison et l'austère éloquence. L'heureux novateur résolut de démêler dans le cœur de l'homme les intérêts secrets des passions et les illusions de l'amour-propre, pour les combattre par la raison et plus encore par le sentiment et par l'attrait du bonheur que goûtent les âmes religieuses. Il prêcha le carême de 1698 à Montpellier et celui de l'année suivante à Paris. Bourdaloue en fut si satisfait, qu'il dit de lui, comme le précurseur au sujet du Messie : *Hunc oportet crescere, me autem minui.* La même année, Massillon fut appelé à la cour pour y prêcher l'avent, et réussit à Versailles comme dans la capitale, parmi des courtisans spirituels et polis comme parmi les hommes des dern. classes du peuple : tant il est vrai qu'on est sûr du succès, quand on s'adresse au cœur de l'homme, toujours le même! Dès-lors il ne marcha plus que de triomphe en triomphe, tantôt saisissant et épouvantant ses auditeurs par le beau mouvement si connu de son immortel sermon sur le *Petit nombre des élus*, tantôt les touchant jusqu'aux larmes par son sermon sur l'*Aumône*, et opérant chaque jour d'illustres conversions. Resté le dernier des orat. du gr. siècle, il fut appelé à prononcer l'oraison funèbre du dauphin, et celle de Louis XIV, dont le prem. mot est d'un sublime digne de Bossuet. Cepend. Massillon, après 20 ans de prédication, était arrivé à la fin du règne du grand roi, sans avoir reçu de lui d'autre récompense que des complimens. Le régent, malgré son incrédulité et ses mauvaises mœurs, se montra plus juste envers un tel mérite : l'illustre oratorien fut nommé à l'évêché de Clermont en 1717, et chargé de prêcher devant le jeune roi Louis XV un nouveau carême. Il accepta avec plaisir cette mission si belle d'éclairer sur ses devoirs un jeune prince, l'espoir de la France, et acheva en six semaines les 10 sermons qui composent ce qu'on a nommé son *Petit-Carême*, chef-d'œuvre admirable de douceur, de grâce et de morale toujours éloquente, qui l'a fait surnommer le Racine de la chaire. Tous ses sermons, loin de rien perdre à la lecture, sont restés d'excellens modèles de l'art d'écrire en prose. Les portes de l'acad. franç. s'ouvrirent pour lui en 1719; mais il partit bientôt pour son diocèse, d'où il ne sortit que pour venir prononcer à St-Denis, en

1721, l'oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans. Tout son temps, jusqu'à sa mort arrivée en 1742, fut consacré à ses diocésains. Il écrivit pour eux ses *Conferences*, si pleines de sévérité et d'onction tout ensemble, ses *Discours synodaux* et ses *Mandemens* d'une élég. si simple et si naturelle. Le vertueux prélat s'honora par sa charité évangélique; il adressa plus d'une fois des réclamations énergiques au card. de Fleury, et montra une rare modérat. dans les discussions qui s'élevèrent au sujet de la bulle *Unigenitus* : en un mot, il fut le modèle des évêques comme celui des orateurs. Les éditions les plus récentes des sermons et autres œuvres de Massillon, sont: celle de Renouard, impr. de Crapelet, Paris, 1810, 13 vol. in-8; celle de Beaucé, 1817, 4 vol. in-8; et celle de Méquignon fils aîné, 1818, 15 vol. in-12. On a très-souv. réimp. le *Petit-Carême* et les *Oraisons funèb.* Il a paru en 1729, sous le nom de Massillon, des *Maximes sur le ministère de la chaire* : cet ouv. est du P. Gaichiès (*v.* le nº 10,961 du *Dict. des Anon.*). M. Tabaraud a donné, en tête d'une édit. des *Œuv. choisies de Massillon* (Paris, Delestre-Boulage, 1824, 6 vol. in-8), une *notice* et le *fac simile* d'une lettre inédite (*Voy.* encore l'*Eloge de Massillon*, par d'Alembert, dans le premier vol. de *l'Histoire de l'acad.*, 1779; l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, par le card. Maury; le *Cours de littérature* de La Harpe; etc.). La ville d'Hières a décerné à cet illustre orat. une statue en 1817. — MASSILLON (Joseph), neveu du précéd., prêtre de l'oratoire et préfet du collége de Riom, né à Hières en 1704, m. à Paris en 1780, a composé plusieurs opuscules parmi lesquels on distingue un *Mémoire* franç. et lat. *sur l'état de l'Eglise de France sous Clément XIV*, 1774, refondu ensuite et publié sous le titre de : *Lettres à un evêque sur les remèdes aux maux de l'Eglise de France.* On lui doit encore la prem. collect. qui ait été publiée des *œuvres* de l'évêque de Clermont.

MASSINGER (PHILIPPE), poète dramatique angl., né en 1584 à Salisbury, m. à Londres en 1640, s'est fait une réputation par la conduite de l'intrigue et la pureté du style de ses pièces, dont la meilleure édit. est celle que W. Gifford donna en 1805, 4 v. in-8, réimp. en 1813. Ces pièces sont au nombre de 14, dont nous ne citerons que deux: *le Duc de Milan*, tragéd.; et le *Tuteur*, comédie. (V. dans les *Mémoires de la societe de Manchester*, tom. 3, p. 123, un *Essai sur les écrits dramat. de Massinger*, par le doct. John Ferriar).

MASSINI (CHARLES-IGNACE), prêtre de l'oratoire, né à Césène en 1702, m. en 1791, a composé deux *Recueils de vies des saints*, Rome, 1763 et 1767, chacun de 13 vol. in-12; *Vies des saints de l'anc. Testament*, ibid., 1786, 6 vol. in-8, réimpr. à Venise, Turin et Naples; *Vie de N. S. J.-C. extr. des Evangiles*, Rome, 1759; *Vie de Marien Sozzini*, de l'orat., ibid., 1747; *des Méditations sur la passion*, et une *Traduct. de l'imitation.*

MASSINISSA. V. MASINISSA.

MASSON (JEAN-PAPIRE), histor., né en 1544 à St-Germain-Laval, bourg du Forez, m. à Paris en 1611, dans la charge de substitut de procureur-général, a joui d'une assez grande réputation dans son temps; mais ses ouvr. sont aujourd'hui relégués dans les bibliothèques publiques; voici les titres de ses principaux ouvr. : *Annalium libri IV, quibus res gestæ Francorum explicantur*, Paris, 1577, 1598, in-4; *Libri VI de episcopis urbis*, ibid., 1586, in-4; *Notitia episcopatuum Galliæ quæ Francia est*, ibid., 1606, 1610, in-8; *Histor. calamitatum Galliæ, etc., à Constantino Cæs. usque ad Majorianum*, ins. dans le tome. 1er des *Francor. Scriptor.* de Duchesne; *Descriptio fluminum Galliæ*, Paris, 1618, 1678, in-12; 1685, in-8; *Elogia ducum Sabaudiæ*, ib., 1619, in-8; *Elogia*, ibid., 1638, 2 vol. in-8. On lui doit enc. des édit. des *lettres* de Gerbert et des *œuvres* de Loup et d'Agobard (*v.* la *Vie* de Masson par de Thou, son *éloge* dans les *Hommes illustres* de Perrault, et un article dans les *Mémoires* de Niceron, tom. 5). — MASSON (Jean), frère cadet du précéd., m. à Paris en 1630, dans un âge avancé, avec le titre d'aumônier du roi, avait été successivement chanoine, puis archidiacre de Baïeux, et enfin référendaire de la chancellerie. Il publ. quelques-uns des ouvr. que son frère avait laissés en MS. On connaît de lui: *Descript. domûs quæ Conflans... appellatur, in conspectu urbis Parisiorum*, Paris, 1609, in-4; *Inauguratio Lud. XIII*, ibid., 1612, in-8; *Hist. mémorable de Jeanne-d'Arc*, etc., ibid., 1612, in-8; *la Vie de Jean, comte d'Angoulême*, trad. du lat. du P. Masson, ibid., 1613, in-8; *la Vie de St Exupère*, patron de Baïeux, ibid., 1627, in-8. On lui attribue aussi une petite édition de *Quinte-Curce.*

MASSON (ANTOINE), peintre et graveur, né en 1636 à Louri près d'Orléans, m. à Paris en 1702, membre de l'académie royale de peinture, est aut. de quarante-un portr. et de six sujets historiq., parmi lesquels on distingue la fameuse estampe des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après le Titien, connue sous le nom de la *Nappe de Masson*, et l'*Assomption de la Vierge*, d'après Rubens. On trouvera sur ses autres ouvr. des détails dans le *Manuel des Amateurs.* — Madeleine MASSON, sa fille, née en 1666, fut son élève dans la gravure, et sut imiter habilement sa manière. On connaît d'elle les portr. d'*Elisabeth-Charlotte, princesse palatine, duchesse d'Orléans*; d'*Elisabeth d'Orléans, duchesse d'Alençon*; de *la reine Marie-Thérèse*; de l'*infante Elisabeth-Marie-Joséphine*; de *Victor-Amédée II, duc de Savoie*; et de *Louis-Henri de Gondrin de Montespan*, tous très-grand in-fol.

MASSON (INNOCENT LE). V. LEMASSON.

MASSON (JEAN), ministre anglican et savant distingué, né en France vers 1680 d'une famille protestante, fut conduit en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes, et y m. vers 1750, dans un âge avancé. On cite de lui: *Jani templum reserat., seu tractatus chronoligo-historicus*, etc., Amsterdam, 1700, in-8. *Lettres critiques* sur le nombre des descendans de Jacob qui passèrent de Chanaan en Egypte, Utrecht, 1705, in-8: *Vita Horatii*, Leyde, 1707 ou 8, in 8; *Vita Ovidii*, Amsterd., 1708, petit in-8; *Vita Plinii*, ib., 1709, id.; *Vita Aristidis*, à la tête de l'édit. des *Discours* de ce rhéteur, pub. par Jebb, Oxford, 1722; *Notes sur les inscriptions recueillies par Gruter*, dans l'édit. de Grævius, Amsterd., 1707, 4 vol. in-fol.; — *sur les médailles des rois de la Comagène*, dans le *Tesoro Britannico*, par Haym; *Annus solaris antiquus*, etc., in-fol., dont on ne connaît impr. que le prospectus. On lui attribue par erreur la *Vie de Bayle*, pub. sous le nom de Lamonnoie; M. Barbier la restitue à Durevest, écrivain réfugié. — SAMUEL, son frère, ministre à Dordrecht, est le principal auteur de l'*Histoire critique de la république des lettres*, Utrecht, Amsterdam, 1712-18, 15 vol. in-12. Jean et Philippe MASSON, leur cousin, y ont fourni plusieurs articles: aussi les nommait-on tous trois, suivant Prosper Marchand, les *maçons* et les *manœuvres* de la républiq. des lettres. Samuel vivait encore en 1735.

MASSON (FRANÇOIS), botaniste anglais, né en 1741 à Aberdeen en Ecosse, m. à Montréal dans le Canada en 1805, enrichit considérablem. le jardin de Kew du fruit de ses voyages au cap de Bonne-Espérance, aux Canaries, aux Açores, à Madère et aux Antilles. Malgré toutes ses observations et ses découvertes, on n'a de lui que les *Stapeliæ novæ*, Londres, 1 v. in-fol., ouv. surpassé 10 ans plus tard par Jacquin. Le nom de *massonia* a été donné par Thunberg à un genre de la famille des *asphodèles.*

MASSON (FRANÇOIS), statuaire, né en 1745 à la

Vieille-Lyre en Normandie, m. à Paris en 1807, fut élève de Guill. Coustou, le dern. des sculpt. de ce nom. Après s'être distingué par l'exécution d'un monument pour Noyon et la décoration du palais du gouvernement à Metz, il se livra, lors de la révolution, au genre du portrait, et exécuta soit en marbre, soit en plâtre, les bustes des personnages les plus marquans de l'assemblée constituante. On a de lui, en outre, le buste du conseiller d'état Dufresne, un *Sommeil*; *Hector au char d'Achille*; *Monument à J.-J. Rousseau*; une statue de *Périclès*; une de *Cicéron*; une du général *Caffarelli*; *Thétis plongeant Achille dans le Styx*; une *Bacchante endormie*; une *Veuve se regardant dans un miroir*; *Flore ou la Jeunesse*. M. Regnault, de l'institut, a pub. une *Notice* sur Fr. Masson, in-8 de 8 pages.

MASSON (Charles-François-Philibert), littérateur estimable, né en 1762 à Blamont, château-fort de la Franche-Comté, fit paraître ses premiers essais de poésie dans le *Mercure helvetique*, dès l'année 1780, et obtint quelques encouragem. Appelé à Pétersbourg par son frère aîné, officier au service de Russie, il se concilia la bienveillance du général Melissino, et, par son entremise, la protection du ministre de la guerre comte Soltykoff, qui le fit avancer rapidement du grade de sous-officier dans le corps des cadets de l'artillerie, à celui de major en second dans un des régim. de la garde. Son mariage avec une femme noble parut devoir le fixer en Russie, où d'ailleurs Catherine l'honorait de son estime et de sa confiance; mais il perdit ses emplois à l'avènem. de Paul Ier, obtint, non sans peine, la permission de rentrer en France en 1799, fut nommé quelque temps après secrétaire-général de la préfecture de Rhin-et-Moselle, et m. à Coblentz en 1807. Il était membre associé de l'instit. de France, de celui de Milan, de l'académ. celtique, etc. On a de lui: *Cours mémorial de géographie*, Pétersbourg, 1789, 1790, in-8; *Elmine ou la Fleur qui ne se flétrit jamais*, conte moral, composé pour la princesse Wilhelmine de Courlande, Berlin, 1790, in-8; *Mémoires secrets sur la Russie*, etc., Amsterdam (Paris), 1800-1803, 4 vol. in-8; *les Helvetiens*, poème en 10 chants, dont le sujet est la lutte des Suisses contre Charles-le-Téméraire, Paris, 1800, in-12 (on a beaucoup trop vanté cet ouvr., regardé, lorsqu'il parut, comme un phénomène en poésie et en politique); *la Nouvelle Astrée*, ou *les Aventures romantiq. du temps passé*, Metz, 1805, 2 vol. in-12, etc. (*V.* sa *Notice nécrologiq.* par M. Beuchot dans la *Décade philosophiq.*, t. 54, p. 565.)

MASSON DE MORVILLIERS (Nicolas), né vers 1740 à Morvilliers en Lorraine, m. à Paris en 1789, secrétaire-général du duc d'Harcourt, gouverneur de Normandie, a laissé: *Abrégé élément. de la géographie universelle de la France*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; — *de l'Italie*, 1774, in-12; — *de l'Espagne et du Portugal*, 1776, in-12; et un recueil des pièces fugitives qu'il avait insérées dans différentes collections littéraires, pub. sous le titre d'*Œuvres mêlées en vers et en prose*, 1789, in-8. On a pub. en 1810 un *Choix des poésies de Masson*, avec une *Notice* sur sa vie, à la suite de celles de Barthe, etc., Paris, in-18. Masson de Morvilliers fut l'un des collabarat. de l'*Encyclopédie méthodique*: et il a rédigé, conjointement avec Robert de Vaugondi, le *Dictionnaire de la géogr. moderne* qui fait partie de ce recueil.

MASSONIO ou MAUSONIO (Salvator), littérateur napolitain, né en 1554 à Aquila dans l'Abruzze, m. à Naples en 1624, cultiva la poésie, l'hist. et la méd. On a de lui: *Dialogo dell' origine della città dell' Aquila*, etc., Aquila, 1594, in-4; *Corona di XIII sonetti alla regina del mondo*, ib., 1597, in-4; *Corona di XII sonetti in morte di Filippo II, re di Spagna*, Chiéti, 1601, in-4; *Archidipno, ovvero dell' insalata* (la salade), *e del uso di essa*, Venise, 1627, in-4; *della Maravigliosa vita, gloriose attioni e felice passagio al cielo del B. Giov. di Capistrano*, etc., ib., 1627, in-4.

MASSOULIÉ (Antoine), savant dominicain, né à Toulouse en 1632, m. à Rome en 1706, après avoir rempli les plus hautes charges de son ordre, a laissé plus. ouvr., dont les princip. sont: *D. Thomas suî interpres de motione divinâ et libertate creatâ*, etc., 2 vol. in-fol.: *Meditat. sur la vie purgative, illuminative et unitive*, Toulouse, 1678.

MASSUET (René), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à St-Ouen, près de Bernai en Normandie, en 1666, m. à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1716, a laissé une bonne édition des *Œuvres de St Irénée*, Paris, 1710, grand in fol.; une *lettre* au P. Langlois sur sa critique de l'édition des *Œuvres* de St Augustin; une autre à l'évêq. de Bayeux, La Haye, 1708, in-12; cinq *lettres* à D. Bern. Pez dans les *Amœnitates litterar.* de Schelhorn, t. 13; et en MS. un vol. in-fol. int.: *Augustinus græcus*. C'est lui qui a pub. le 5e vol. des *Annales de l'ordre de St-Benoît*.

MASSUET (Pierre), médecin et laborieux écrivain, né à Mouzon-sur-Meuse en 1698, m. en 1776 au château de Lankeren près d'Amersfort, avait d'abord pris l'habit de St Benoît à l'abb. de St-Vincent de Metz. Mais il quitta son couvent, et se réfugia en Hollande, où, ayant embrassé la réforme, il étudia la médec. sous le célèbre Boërhaave, et fut reçu docteur à Leyde en 1729. Outre différentes trad., on a de lui: *Recherches sur l'origine et la formation des vers à tuyau*, etc., Amsterdam, 1733, in-8; *Histoire des rois de Pologne*, etc., ib., 1733, 3 vol. in-12; *Histoire de la guerre présente*, ibid., 1735, in-12; *Histoire de la dernière guerre avec la Vie du prince Eugène de Savoie*, etc., ibid., 1736-7, 5 vol. in-12; *la Vie du duc de Ripperda*, ibid., 1739, 2 vol. in-12; *Histoire de l'empereur Charles VI*, etc., ibid., 1742, 2 vol. in-12; *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'academie des sciences, de* 1699 *à* 1734, Amsterdam, 1741, in-4, ou 4 vol. in-12; *Elem. de philos. moderne*, ibid., 1752, 2 vol. in-12. On lui attribue encore *Anecd. du règne de Pierre Ier, dit le Grand*, in-12, et une édit. augm. de la *Science de l'homme de cour*, par Chevigny et Limiers, Amst., 1752, 18 v. in-12. Il est le principal rédact. de la *Biblioth. raisonnée des ouvr. des savans de l'Europe*, Amst., 1728-53, 52 vol. in-12.

MASTALIER (Charles), ex-jésuite, profess. de belles-lettres à l'univ. de Vienne, né en 1731 dans cette ville, où il m. en 1795, a composé un assez grand nombre de panégyriques de saints, de souverains et d'hommes illustres, des épithalames, des oraisons funèbres, des odes. On lui attribue les *Lettres de Berlin sur les paradoxes de ce siècle*, Berlin et Vienne, 1784, 2 vol. in-8. Ses *poésies* ont été imp., en 1774 et en 1782.

MASTELLETTA. V. Donducci.

MASTRICHT (Pierre van), théologien protest., né à Cologne en 1630, professa d'abord la théologie et la langue hébraïque à l'académie de Francfort-sur-l'Oder, passa en 1669 à Duisbourg, où il enseigna la philosophie pendant 7 ans, et succéda enfin à Gisbert Voët dans la chaire qu'il remplissait à l'académie d'Utrecht, ville où il mourut en 1706. Il a laissé quelques ouvr., dont on peut voir les titres dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, et dans la *Bibliotheca coloniensis* du Hartzheim. Nous nous contenterons de citer: *Novitatum cartesianarum gangræna, corporis theologici nobiliores plerasq. partes arrodens, seu Theologia Cartesiana detecta*, Amsterdam, 1678, in-4.

MASTROPIETRO ou MALIPIERO (Aureo), doge de Venise, avait été élu unanimem. en 1172, mais avait refusé le bonnet ducal pour le déférer à Sébastien Ziani, après la mort duquel il l'accepta

en 1179. Dégoûté des affaires publiq. par la rébellion de Zara et la défaite des croisés dans le Levant, il se retira dans un monastère en 1192, et eut pour successeur Henri Dandolo.

MASURIUS. V. DESMASURES.

MATAL (JEAN), savant du 16e S., né vers 1520 à Poligni en Bourgogne, m. à Augsbourg en 1597, fut l'un des correct. des *Pandectes florentines* de Lelio Torelli, et des *Inscriptions étrusq.* de Gruter. On a de lui : *Epist. de Hieron. Osorii indicarum rerum histor.*, Cologne, 1574, in-8; *Speculum orbis terræ*, ib., 1600-2, 4 part. in-fol.; *Notes sur les vies des hommes illustres* de Corn. Nepos, dans l'édit. de Francfort, 1609, in-fol.; quelq. *pièces de vers latins*, et des *lettres* dans les *Recueils* du temps.—Jacques MATAL, parent du précéd., doct. en théolog., est aut. d'un *Speculum hierarchici ordinis*, Lyon, 1609, in-8.

MATAMOROS. V. GARCIAS Y MATAMOROS.

MATANI (ANTOINE), médec. et mathémat., né à Pistoie en 1730, m. en 1779, membre correspond. des sociétés royales de Londres, Gœttingue, Montpellier, de celle des Curieux de la Nature, de la société économiq. de Berne et de plus. autres, a laissé un grand nombre d'ouvr. latins et ital., dont les principaux sont : *de Anevrysmaticis præcordiorum morbis*, etc., Florence, 1756; Livourne, 1761; *Heliodori Larissæi Capita opticorum*, gr. et lat., Pistoie, 1758; *della Figura della Terra*, ib., 1760; *delle Produzioni naturali del territorio Pistoiese*, ib., 1762, in-4; *de Philosophicis Pistoriensium studiis*, etc., Augsbourg, 1764, in-4; *Elogio di mons. M.-A. Giacomelli*, Pise, 1775; *de Nosocomiorum regimine*, etc., dans la *Nuova Raccolta* de Calogera, t. 17, p. 250, édit. de Pise, 1779.

MATARAZIO (JACQUES), médecin, né à Modica, petite ville de Sicile, en 1647, a laissé : *de Febribus pedicularibus malignis et contagiosis*, Mazzara, 1672, in-4; *de Prolificæ eclipsis effectibus epistola medica, morbi curatione, duabus controv. et comment. locupletata*, Naples, 1690, in-4.

MATERNUS. V. FIRMICUS.

MATFEIEF (ARTEMON-SERGEIEVITSCH), seig. russe, prem. ministre et confident intime du tzar Alexis Michaelovitsch, né en 1625, se montra le protecteur des lettres et des arts, qu'il concourut à naturaliser dans sa patrie, et par ses abondantes aumônes il se concilia à un tel point la reconnaissance des pauvres de Moscou, que ceux-ci, allant au-devant de ses désirs, se concertèrent pour rassembler les matériaux nécessaires à l'érection d'un palais. Les vertus et les talens de Matfeief ne le mirent point à l'abri de la calomnie. Privé de ses biens et de ses honneurs par le tzar Féodor, fils et successeur d'Alexis, il passa en exil tout le temps du règne de ce prince. A sa mort il fut réhabilité et rappelé à Moscou ; mais il ne s'y trouvait que depuis quatre jours, lorsqu'il périt victime de la première révolte des Strelitz, le 15 mai 1682. On lui attribue un grand nombre d'ouvr. hist. restés MSs.

MATHA (St JEAN de), fondateur (avec FÉLIX *de Valois*, *v.* ce nom) de l'ordre des Trinitaires, né en 1169 à Faucon en Provence, fut de bonne heure consacré au Seigneur par un vœu solennel de sa mère, qui l'envoya étudier à Aix; s'étant plus tard rendu à Paris, il y reçut la prêtrise, et bientôt conçut le plan d'une association destinée au rachat des prisonniers. Cet institut fut approuvé en 1198, sous l'invocat. de la Ste-Trinité, par Innocent III, qui en fit dresser les statuts par l'év. de Paris et l'abbé de St-Victor. Il fut établi d'abord en France par la protect. de Philippe-Auguste. Un seigneur de Châtillon, Gaucher III, ayant abandonné à ses fondat. un lieu nommé Cerfroid, dans la Brie, ceux-ci bâtirent un monastère où se réunirent leurs disciples, et qui devint le chef-lieu de l'associat. Après avoir fait différ. voy. à Tunis, d'où il ramena un grand nombre de captifs, Jean de Matha m. saintement à Rome le 21 déc. 1213. L'église honore sa mémoire le 8 février. On peut consulter, pour de plus amples détails sur l'ordre des Trinitaires, qui en France portaient le nom de *Mathurins*, le t. 2 de l'*Histoire des Ordres monastiques*, par le P. Helyot.

MATHATHIAS, chef de l'armée des Juifs, et le prem. de la race des Asmonéens, gouverna Israël environ un an, vers 166 av. J.-C., et en mourant fit reconnaître par ses fils Jean, Simon, Eléazar et Jonathas, leur frère Judas comme général des troupes (*v.* JUDAS MACHABÉE).

MATHENEZ (JEAN-FRÉDÉRIC), appelé en latin *Matenesius* ou *Mathenesius*, profess. d'hist. et de langue grecque à Cologne, né dans cette ville vers 1570, fut chanoine et curé de l'église de St-Cunibert, et m. victime de sa charité chétienne dans une peste en 1622. On a de lui des ouvr. d'une prolixité fastidieuse sur des sujets bizarres. Le plus connu est : *Critices christianæ libri II, de ritu bibendi super sanitate pontificum, Cæsarum, principum, ducum, amicorum amicarumque*, Cologne, 1611, in-8.

MATHER (INCREASE), théolog. puritain, né dans la Nouvelle-Angleterre en 1644, m. en 1723, a laissé : *Histoire abrégée des guerres avec les Indiens de la Nouv.-Angleterre*, 1676 ; *de Successu evangelii apud Indos in Nová Angliá*, in-8, etc. — SAMUEL, son frère, ministre de Dublin en Irlande, né en 1626 dans le comté de Lancaster, mort à Dublin en 1671, a laissé : *Avertissement salutaire pour un temps de liberté*, 1652; *Defense de la religion protestante contre le papisme*, 1671, etc. — Richard MATHER, père des précéd., ministre non-conformiste, né en 1596 à Lowton, dans le comté de Lancastre, m. en 1669 pasteur à Dorchester aux Massachusetts (Amérique sept.), où il était venu fonder une associat. de sa secte, est auteur de plus. écrits, tels qu'un *Catéchisme*, un *Disc. sur l'Eglise presbytérienne*, une *Lettre à M. Hooker*, une *Rép.* au livre de Davenport contre les proposit. du synode de 1662, etc.—Outre les deux précéd., Richard eut deux autres fils NATHANAEL et ELÉAZAR, qui exercèrent aussi le ministère de l'évangile en Amérique et publièrent des *Sermons* et autres écrits : le premier mourut en 1697, le second en 1699.

MATHER (COTTON), sav. théol. de l'égl. anglic. en Amérique, fils d'Increase, né à Boston en 1663, m. en 1728, dirigea tous les travaux de sa vie vers un but d'utilité publiq. : c'est ainsi qu'il se rendit familier l'idiome des Iroquois, dans lequel il composa des instructions sur les principales vérités du christianisme. Outre un gr. nombre de sermons, de dissertations, de programmes et d'essais, on cite de lui : *Magnalia Christi americana*, ou Histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre, de 1620 à 1698 (en angl.), in-fol. ; *the Wonders*, etc. (les Merveilles du monde invisible, tirées de l'analyse des procès de différens sorciers, etc.), Boston, imp. par l'ordre du gouver. de Massachusetts, réimp. à Londres, 1693, in-4.

MATHIAS ou MATTHIAS (ST), d'abord l'un des 72 disciples de J.-C., puis apôtre à la place de Judas Iscariote, obtint par le sort l'honn. de l'apostolat, sur Joseph Barsabas, dit *le Juste*, que sa piété avait fait désigner aussi. On n'a aucune certitude sur les autres circonstances de la vie et sur celles de la mort de St Mathias, qu'une tradition conservée chez les Grecs présente comme ayant prêché l'évangile vers la Cappadoce et le Pont-Euxin, et scellé la foi de son sang en Colchide. L'église célèbre sa fête le 24 février; mais elle a déclaré apocryphes l'*Evangile* et le *Livre des Tradit.* qui existaient sous son nom. *V.* sur St Mathias une *dissertat.* d'Henschenius dans le recueil des Bollandistes.

MATHIAS, empereur, né en 1557 de Maximilien II et de Marie, fille de Charles-Quint, montra de bonne heure une grande ambition et chercha à se mettre hors de la dépendance de l'emper. Ro-

dolphe II, son frère. Il accepta le gouvernem. des provinces belgiques soulevées contre l'Espagne; mais il ne put le garder long-temps, parce qu'il n'était soutenu ni par l'emp. ni par l'empire. Il n'obtint qu'avec peine la permission de rentrer en Autriche, où il vécut dans le besoin, le découragem. et l'humiliation. Cependant les embarras où se trouva bientôt Rodolphe le forcèrent de recourir à Mathias, qu'il chargea du gouvern. de l'Autriche et du command. de son armée de Hongrie (1593). Mathias devint, par la m. d'Ernest, son frère, en 1595, héritier présomptif de la couronne, et dès-lors vit croître sa popularité, à mesure que l'empereur tombait dans le discrédit. Il s'assura le rang de chef de sa maison, en 1606, par un pacte secret avec Maximilien, son frère, et avec ses cousins Ferdinand et Ernest, conclut la même année le traité le plus avantageux avec Botskai, prince de Transylvanie, et signa à Vienne avec le grand-seigneur une trève de vingt ans; mais ce dern. acte ne fut point ratifié par Rodolphe, qui, connaissant depuis long-temps les projets ambitieux de son frère, lança contre lui un rescrit violent, détacha de sa cause les autres archiducs, et le mit dans l'alternative de se soumettre sans condition ou de résister à force ouverte. Mathias n'hésita pas long-temps : il mit dans ses intérêts les états de Hongrie et ceux d'Autriche ainsi que la Moravie, leva des troupes de tous côtés et réussit, par la terreur de ses armes et par la voie des négociations, à faire décider que Rodolphe lui céderait les trois états que nous venons de nommer, qu'il ratifierait le traité de Vienne, et qu'à sa propre demande, les états de Bohême déclareraient Mathias son success. Celui-ci, pour satisfaire ses nouveaux sujets, fut obligé de leur faire de grandes concess., et en fut toutefois dédommagé bientôt par une autre couronne, celle de Bohême qu'abdiqua son frère, et en 1612 par le titre d'empereur qui lui fut déféré après la m. de ce faible prince. Ce titre ne lui donna pas un grand pouvoir; car les états de Hongrie, d'Autriche et de Bohême, auxquels il demandait des secours pour faire la guerre aux Turks et les forcer d'exécuter le traité de Vienne, insistèrent sur la nécessité de maintenir la paix; et il renonça à son dessein. Voulant assurer la stabilité du trône en se choisissant un successeur, il fit couronner à Prague en 1616, Ferdinand, chef de la ligne styrienne sur laquelle reposait tout l'espoir de la branche autrichienne d'Allemagne; mais il vit bientôt qu'il s'était donné un maître. Ferdinand montra une grande intolérance envers les protestans qui se révoltèrent et que son caractère violent et ses actes arbitraires ne durent pas calmer. Le vieux Mathias, qui osait à peine se plaindre, et qui pourtant cherchait les moyens de rétablir la paix, m. en 1619, déplorant ses injustices envers Rodolphe II, gémissant de l'ingratitude de Ferdinand, et prévoyant les malheurs inévitables qui allaient fondre sur ses états.

MATHIAS-CORVIN. V. CORVIN.

MATHIEU (MARIE-PIERRE-FRÉDÉRIC), archit., né en 1779 à Paris, m. le 10 oct. 1825, membre de l'acad. de Dijon et de quelq. autres sociétés sav. joignait, à des connaissances distinguées dans son art, le goût des recherches hist. appliquées aux monumens de l'antiquité. Il est aut. de plus. mém., notices, etc., impr. pour la plupart ou analysés dans la *Collection de l'académie* de Dijon, et dont M. C.-N. Amanton a donné la liste à la suite d'une courte *Nécrol.* (*Journ. de Dijon et de la Côte d'Or*, nº du 15 oct. 1825).

MATHIEU. V. MATTHIEU.

MATHILDE ou MECHTILDE (STE), reine de la Germanie, fille du comte de Ringelheim, épousa fort jeune Henri Ier, surnommé *l'Oiseleur*, dont elle eut deux fils, Othon et Henri. Restée veuve en 936, elle fonda plus. couvens, entre autres celui de Quedlinbourg, où elle m. en 968. Sa *vie* se trouve dans le *Recueil des Bollandistes* (14 mars), avec des notes du P. Henschenius.

MATHILDE (STE), reine d'Angleterre, fille de Malcolm, roi d'Ecosse, et de Marguerite, fut mariée en 1100 à Henri Ier, roi d'Angleterre, et m. à Westminster en 1128 (le 30 avril), laissant de son mariage un fils nommé Guillaume Adeling, qui périt dans un naufrage en 1120, et une fille dont l'article suit.

MATHILDE, reine d'Anglet., fille de Henri Ier, fut élevée sous les yeux de sa pieuse mère (sainte Mathilde), et fut mariée en 1121 à l'emp. Henri V. Devenue veuve en 1125, elle épousa deux ans après Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou. Après la m. de Henri Ier, qui l'institua son héritière, elle eut à défendre sa couronne contre les prétentions d'Etienne, comte de Boulogne, neveu du roi défunt, fut obligée de fuir devant son heureux compétit., rentra ensuite en Angleterre, fut victorieuse à son tour et se fit couronner en 1141. Mais son caractère altier lui fit perdre encore une fois le trône, qu'elle disputa à ses ennemis tant qu'elle eut l'appui du comte de Glocester, son frère naturel. Ce prince étant m. en 1147, elle repassa en France, où elle m. deux ans après, laissant de son second mariage un fils, le roi Henri II.

MATHILDE (la comtesse), souveraine de la Toscane et d'une partie de la Lombardie, née en 1046 de Boniface III, marquis de Toscane, et de Béatrix, se trouva, à la m. de son père, en 1054, héritière d'un des plus puissans états d'Italie, mais ne commença à régner par elle-même et sans partage qu'à la m. de sa mère en 1076. Elle avait un caractère ferme, du courage et de grands talens qu'elle consacra exclusivem. à servir le saint-siége. Elle fut mariée deux fois, à Godefroit *le Barbu*, duc de Lorraine, et à Guelfe V, duc de Bavière, et petit-fils du marquis d'Este; mais le premier lui parut trop dévoué à l'emp. Henri IV; le second, quoique ennemi naturel de ce prince, ne fut pas assez constant dans sa haine, et tous deux ne purent vivre long-temps avec une femme si attachée à l'église romaine. D'ailleurs les partisans de Mathilde assurent qu'elle voulut garder le célibat dans le mariage; elle ne dut donc pas tenir beaucoup à des maris qui contrariaient sa politiq. Ses ennemis ont avancé qu'elle était loin d'avoir la même indifférence pour Grégoire VII. Mais nous croyons que le fanatisme religieux explique assez, sans l'amour, ses efforts continuels pour ce pape contre l'emper. Henri IV. Si elle ne fut pas toujours heureuse dans ses entreprises, elle fut toujours inébranlable. Lorsque Henri V passa en Italie en 1110, elle se contenta de lui envoyer des ambassad. pour lui promettre fidélité envers et contre tous, le saint-siége seul excepté. Cette héroïne m. en 1125, léguant tous ses biens à l'église romaine. (*V.* Mansi, *Mem. della gran-contessa Matilda, da Fr. M. Fiorentino*, *edit. II*, *con molti documenti*, Lucques, 1756, in-4.)

MATHILDE (CAROLINE), reine de Danemarck, 9me et dern. enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles, père de George III, roi d'Angleterre, née en 1751, était âgée de quinze ans lorsqu'elle épousa Christian VII, roi de Danemarck, dont elle eut un fils, actuellem. régnant sous le nom de Fréder. VI. Cette princesse, victime de son inexpérience et de son abandon au milieu d'une cour corrompue et plus encore de la haine implacable de la reine-douairière Julie-Marie, sa belle mère, se laissa compromettre dans des intrigues avec le fameux Struensée (*v.* ce nom), et, condamnée comme adultère, au divorce et à l'exil, m. à Zell en 1775, à l'âge de vingt-quatre ans. *V.* pour plus de détails : *Mémoires d'une reine infortunée*, Londres, 1766, 1 vol. in-12; *Mémoires authentiques*, etc., ou *Histoire des comtes Struensée et Brandt*, etc., par l'abbé Roman, Paris, 1807, 1 vol. in-8; *les Cours*

du nord, etc., trad. de l'angl. de John Brown par M. Cohen, Paris, 1819, 3 vol. in-8.

MATHIOLE. V. MATTHIOLE.

MATHON DE LA COUR (JACQUES), mathémat., né à Lyon en 1712, m. dans cette ville en 1770, partagea avec le célèbre Euler l'accessit de l'académie de Paris sur cette question : *quelle est la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du vent dans les grands vaisseaux ?* Outre ses *Elémens de dynamique et de mécan.*, pub. en 1762, et son plan pour l'intelligence littér. des chap. 45 et 48 d'Ezéchiel avec un *Comment. littéral*, dans le *Journal des Savans*, 1759, on a de lui : *Lettre sur le Parallèle de la phys. de Newton et de celle de Descartes, par le P. Castel*, et autres morceaux dans le *Journal de Trévoux de* 1744 *à* 1745 ; *Essai du calcul d'une machine mue par la réaction de l'eau* (*Journal de phys.*, t. 5 et 6). — MATHON DE LA COUR (Charles-Joseph), amateur éclairé des arts et de la littérat., fils du précédent et beau-frère du poète Lemierre, né à Lyon en 1738, m. sur l'échafaud révolutionn. de cette ville en 1793, avait remporté en 1767 un prix à l'acad. des inscript. par un *Mémoire* sur la législat. de Lycurgue, Paris, 1767, in-8. Il aida et favorisa de ses conseils et de sa bourse tous les jeunes gens sans fortune qui montraient des dispositions pour les arts ; et il établit à Lyon un lycée à l'imitation de l'athénée de Paris. On a de lui plus ouvr., dont voici les titres : *Lettres sur l'inconstance*, etc., Paris, 1763, in-12 ; *Lettres sur les peint., sculpt. et grav. exposées au salon*, ib., 1763, 65 et 67, 3 part. in-12 ; *Orphée et Eurydice*, op., trad. de l'ital., ib., 1765, in-12 ; *Discours sur le danger de la lecture des livres contre la religion*, ib., 1770, in-8 ; *Lettres sur les rosières*, 1781, in-12 ; *Testament de Fortuné Ricard*, Paris, 1785, in-8 ; *Discours sur les meilleurs moyens de faire naître et d'encourager le patriotisme dans une monarchie*, ib., 1788, in-8 ; *Collection des comptes rendus concernant les finances de France*, depuis 1758, Lausanne, 1788, in-4.

MATHOS, Africain d'origine, l'un des chefs des mercenaires révoltés contre Carthage, parvint à rassembler 70,000 h., assiégea Utique et Hippacra, s'empara de l'isthme qui joignait au continent de l'Afrique la presqu'île où Carthage était située, et fit trembler cette capitale. Le général carthaginois Annibal, tombé en son pouvoir, allait être crucifié par son ordre ; mais, pressé à son tour par Amilcar, et attiré dans un piége, ce barbare fut pris, servit d'ornem. au triomphe du vainqueur, et périt d'une mort honteuse et cruelle 238 ans avant J.-C.

MATHOUD (CLAUDE-HUGUES), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Mâcon vers 1622, m. en 1705 à Châlons-sur-Saône, après avoir été gr.-vicaire de l'archev. de Sens Gondrin, eut de son temps la réputation d'un habile théol. et d'un sav. distingué. Outre les édit. lat. des *œuvres* de Pierre de Poitiers et du cardinal Robert Pullus, qu'il pub. avec D. Hilarion Le Fèvre, on a de lui : *de verâ Senonum origine christ.*, Paris, 1687, in-4 ; et *Catalogus archiepisc. Senonensium*, ib., 1688, in-4.

MATHULON, médecin, né à Lyon vers la fin du 17e S., n'est connu que par les deux ouv. suiv., qui livrèrent au ridicule sa vanité et sa folle prétention : *Explications nouv. des mouvem. de l'Univers*, etc., Paris, 1723, in-4 ; *Réponses aux observations*, sur le précéd., ib., 1726, in-4, et *Essai de Géométrie et de Physique*, ibid., 1726, in-4 : son but était de démontrer qu'il avait trouvé la quadrature du cercle et le mouvem. perpétuel. C'est à cette occasion que Fr. Nicole, de l'acad. des sciences, publia sa méthode pour découvrir l'erreur de toutes les prétendues solutions du fameux problème de la quadrature du cercle, insérée dans l'*Hist. littér. de l'Europe* (nov. 1727, p. 193-222) d'après le *Journal des Savans* de nov. 1727.

MATHURINS ou TRINITAIRES (ordre des). V. FÉLIX *de Valois* et MATHA (St Jean de).

MATHUSALEM ou MATHUSALA, le 8e des patriarches avant le déluge, est principalem. célèbre par sa longévité sans exemple même dans la Genèse, fils d'Enoch et père de Lamech, naquit vers l'an du monde 687, et m. en 1656, âgé de 969 ans. Il ne faut point le confondre avec Mathusael, arrière-petit-fils de Caïn.

MATIGNON (JACQUES GOYON DE), maréchal de France, né en 1525 à Lonlay en Normandie, fit ses prem. armes sous Henri II, alors dauphin, à la prise des Trois-Evêchés. Il montra constamment dans toutes les batailles où il se trouva une grande prudence jointe à la valeur la plus héroïque. Resté neutre au milieu des partis de Guise et de Montmorenci, il ne vit jamais en France que le roi, et n'eut d'autre but que de maintenir l'autorité roy. contre les factions. Il sut, dans les postes qui lui furent confiés, conserver l'estime de ses souver. et gagner celle des protestans, dont il était chargé de surveiller les démarches, et qu'il combattit souvent avec succès, mais sans cruauté. Le roi de Navarre fut battu par lui et forcé dans le Querci ; mais une fois Henri III mort, Matignon fut le premier à reconnaître Henri IV pour son souverain légitime ; il lui donna les meilleurs conseils, et l'accompagna à son entrée dans Paris. Il m. au château de Lesparre en 1597. *V.* les *Vies des grands Capit. franç.*, disc. 84, t. 9, p. 167, édit. de 1740, et l'*Hist. de Jacques de Matignon*, etc., par de Callière, Paris, 1661, in-fol., etc. — V. GACÉ.

MATON DE LA VARENNE (P.-A.-L.), homme de lettres, né à Paris vers 1760, essuya durant les troubles de la révolut. quelq. persécut. qu'il n'avait pas craint d'affronter, et m. presque ignoré à Fontainebleau en 1816. On a de lui : *Réflex. d'un citoyen sur la nécessité de conserver la vénalité des offices infér.*, 1790, in-8 ; *Mém. pour les exécut. des jugem. criminels*, id. ; *Mém. adressé à l'Assemb. nation.*, id. ; *Plaidoyer pour Samson, exécuteur, etc., contre Prudhomme, Gorsas*, etc., idem ; *les Crimes de Marat et des autres égorgeurs*, etc., 1795, in-8, traduit en allem. ; *Valdeuil, ou les Habitans de St-Domingue*, idem ; *Camille et Formose*, hist. ital., 1795, in-12 ; *Hist. particul. des évènem. qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août, sept. 1792, et qui ont opéré la chute du trône*, 1806, in-8. Il fut l'éditeur du *Siècle de Louis XV*, par Arnoux Laffrey (ou plutôt Moufle d'Angerviles), 1796, 2 vol. in-8, ainsi que des *Œuvres posth.* du comte de Thiard de Bissy, précédées de son éloge histor. M. A.-A. Barbier a signalé diverses impostures littéraires de Maton de La Varenne (*voy.* le *Dictionn. des Anon.*, t. 1er, p. xlij et suiv.).

MA-TOUAN-LIN, surn. *Kouei-iu*, célèb. lettré de la Chine, né à Lo-phing, province de Kiang-si, vers 1245, m. vers 1325, a composé, sous le titre de *Taï-hio-tsieï-tchouan*, un comment. sur le tr. de Confucius intitulé *Taï-hio*, ou *la Grande Etude*. Mais l'ouv. qui rendra Ma-touan-lin à jamais recommandable à la postérité, c'est son *Wen-hian-thoun-khao*, ou *Recherche approfondie des anciens Monumens*, qui, au rapport de M. Abel Remusat, ne peut être comparé, quant à l'étendue, au nombre et à la diversité des matières, qu'avec les Mém. de l'acad. des inscript. Le même académic. ajoute que cet excellent ouv. vaut à lui seul une bibliothèque, et que, n'y aurait-il que lui, il vaudrait la peine que l'on étudiât le chinois pour le lire.

MATSKO (JEAN-MATTHIEU), astron. et mathém., né en 1721 à Presbourg en Hongrie, m. en 1796 à Cassel, l'un des conseillers du landgrave Fréd. II, a laissé entre autre ouv. : *generaliores Meditat. de machinis hydraulicis*, Lemgow, 1761, in 4 ; *Theoria jactûs globorum igniariorum*, Berlin, 1761 ; *Methodus radices æquat. inveniendi*, ibid., 1766 ; *Fondem. du calcul différentiel* (en allem.), Cassel,

1768; *Annonce du passage prochain de Vénus sur le Soleil* (id.), ib., 1769; *Observ. astron.*, ib., 1770; *Programma quo prostaphæresis invent. suo C. Rothmanno vindicatur*, ib., 1781, in-4; *Sur une grande romaine de l'arsenal de Cassel* (en allem.), 1781, in 4; *des Mérites de Fréd. II envers l'astron.* (id.), ib., 1786, in-4; une édit. des *Opusc. mathém* de Rog. Cotes, Lemgow, 1768, et des *Observ. astron.* dans le *Rec. de l'Acad.* de Cassel, dans les *Ephem* de Berlin, et différ. articles dans les journaux de Rinteln et de Cassel.

MATSYS (QUINTIN). V. MESSIS.

MATTE-LAFAVEUR (SÉBASTIEN), chimiste franç. du 17e S., pub. en 1671 un ouv. intit. *Pratique de Chimie*, et fut nommé démonstrateur de chimie à Montpellier en 1675. et profess. de chimie à l'univ. de Paris, places qu'il occupa simultaném. pendant 9 ans de suite, jusqu'en 1684. — Jean MATTE, son fils, né en 1660 à Montpellier, m. en 1742, syndic de l'hôpital général de Montpellier, avait obtenu du roi la survivance de son père, et envisagea particulièrem. la chimie sous ses rapports avec la médecine.

MATTEACCI (ANGE), philos., orat. et jurisc., né en 1535 à Marostica, dans le Vicentin, m. en 1600 à Padoue, fut appelé deux fois à Rome par Sixte-Quint, qui voulait le consulter, et décoré par l'empereur Rodolphe II des titres de chevalier et de comte. On a de lui: *de Via et Ratione artificiosâ juris universi libri duo*, Venise, 1591, 1593 et 1601; *Epitome legatorum et fidei-commissorum methodo ac ratione digesta*, ib., 1600; *de Jure Venetorum et Jurisdictione maris Adriatici*. ibid., 1617, etc.

MATTEI (LORETTO), poëte ital., l'un des prem. memb. de l'acad. *degli Arcadi*, né en 1622 à Rieti (Ombrie), occupa d'abord divers emplois de magistrature dans cette ville, puis, ayant perdu sa femme, embrassa l'état ecclésiast., fut admis en 1692 parmi les *arcadi*, et mourut en 1705 à Rome, suiv. Tiraboschi, mais plus vraisemblablem. dans son pays natal. On a de lui: une traduct. ou plutôt une paraphrase en vers des Psaumes de David sous le titre d'*il Salmista Toscano*, Macerata, 1671, souv. réimp.; une autre paraphr. du Canti ue des Can iques, intit. *la Cantica distribuita in eglogbe*, Vienne, 1686; *Innodia sacra*, etc., paraphrase des hymnes du Bréviaire romain. Bologne, 1689; *Metamorfosi lirica di Orazio parafrasato*, etc., Rieti, 1679, souv. réimp.; l'*Arte poetica d'Orazio*, etc., Bologne, 1686, in-8; *Teoria del verso volgare*, etc., Venise, 1695, in-12, liv. curieux et rare. La plupart de ces ouv. ont été recueillis à Milan en 1715. Son *eloge*, par Jer. Vincentini, est inséré au t. 2, p. 165, des *Vite degli Arcadi illustri*.

MATTEI (ALEXANDRE), cardin., issu des princes de ce nom, né en 1744 à Rome, fut nommé en 1777 archev. de Ferrare, et son diocèse devint un asile assuré pour les prêtres émigrant de France pendant la révolution. Chargé en 1797 de négocier avec le gén Bonaparte, il sauva Rome un instant; mais l'année suiv., à la prise de cette capitale, il fut banni et privé de ses biens. Forcé de venir en France en 1810 avec ses collègues, il fut exilé à Rhetel par Bonaparte, pour avoir refusé de se trouver au mariage de cet empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise. C'est dans cette retraite qu'il composa l'ouv. intit. *Méditations des Vérités éternelles*, etc., qu'il fit impr. à Rome en 1814, in-12, sans nom d'auteur. Peu de temps avant la restaurat. de Louis XVIII sur le trône de France, le cardinal Mattei étant retourné en Italie, devint évêque d'Ostie, doyen du sacré collége, et m. à Rome en 1820.

MATTEI (STANISLAS), profess. de contrepoint au lycée de Bologne, sa patrie, m. le 12 mai 1825 maître de chapelle de Saint-Petronio, membre de l'institut d'Italie, de celui de France, et de plus. autres acad. d'Europe, possédait à fond la théorie de son art, et composait aussi avec talent. Il a laissé plus. morceaux de musique remarquables surtout par leur correction.

MATTEIS (PAUL de'), peintre italien, élève de Morandi, né en 1662 à Naples, fut appelé en France, y soutint la réputation qu'il s'était acquise par de beaux ouvrages, passa ensuite à Rome, où le pape Benoît XIII l'employa pour la décorat. des églises de la *Minerva* et d'*Ara-Cœli*, puis revint à Naples, où il m. en 1728. On fait beaucoup de cas des tabl. qu'il a exécutés à Rome, à Gènes et dans d'autres villes d'Italie: mais son talent fut surtout distingué à Naples, où il séjournait habituellem.: il y a peint tant à fresque qu'à l'huile un gr. nomb. d'églises, de galeries, de salles et de plafonds, remarquables par une fougue d'exécution peu ordinaire.

MATTEMBOURG (JEAN), méd. et littérat. westphalien, né à Minden en 1550, m. en 1631, inspect. du collége ducal à Gotha, est aut. de l'écrit suiv.: *Tractatus... de hydrope ejusque speciebus omnibus*, Lemgow, 1583, in-8.

MATTER (CHRISTOPHE), jés. silésien du 18e S. et missionnaire aux Indes, a laissé une *Relation* de ses div. voy., ins. par Stœcklin dans son *Weltbote*.

MATTEUCCI (PETRONIO), astron., de l'institut de Bologne, né dans les prem. années du 18e S., observa avec Zanotti les comètes de 1739 et 1744, dirigea les réparations du gnomon de Cassini, observa le passage de Mercure en 1786, en rendit compte dans le 7e tome des *Mém.* de l'institut de Bologne, publia ensuite 12 années d'éphémérides (*Ephemerides motuum cœlestium*, etc.), de 1797 a 1810, et m. en déc. de cette même année.

MATTHÆI (LÉONARD). V. LÉONARD *d'Udine*.

MATTHÆI (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), savant helléniste saxon, né en 1744 à Grost en Thuringe, m. à Moscou en 1811 avec le titre de conseiller aulique et de profess. ordinaire de littérat. classique à l'université de cette ville, a publié beauc. d'ouv. dont la liste se trouve dans Rotermund au nomb. de 53, et parmi lesquels on distingue: *Chrestomathia græca*, etc., Moscou, 1773, in-8; *Glossaria græca minora*, etc., ib., 1774-1775 2 v. in-4; *Xiphilini et Basilii... Orat. ineditæ*, ibid., 1775, in-4; *Isocratis*, *Demetrii Cydone*, *etc.*, *Epistolæ*, etc., ib., 1776, in-8; *Gregorii Thessal. Orationes*, etc., ib., 1776, in-8; *Notitia codicum mss. græcorum bibl. mosq.*, ib., 1776, in-f., réimp. sous un nouv. titre, Leipsig, 1805, 2 v. in-8; *Plutarchi libellus de superstitione*, etc., ibid., 1779, in-12; *Animadvers. ad Origenis Hexapla*, etc., 1779, in-4; *Lectiones mosquenses*, Leipsig, 1779, 2 vol. in-8; *Gregorii Nazienz. Orat.*, Moscou, 1780, in-4; *Scholia ined. ad Il ados* T, Dresde, 1786, in-4; *Nemesius*, *de Naturâ hominis*, grec et latin, Magdebourg, 1802, in-8; une édition d'*Euripide*, Leipsig, 1813-14, 2 vol. in-8.

MATTHÆUS (ANTOINE), jurisc. allem., né à Herborn en 1601, mort en 1653, membre de l'acad. d'Utrecht, a laissé: *Commentarius de criminibus*, Utrecht, 1644, in-4; *Disputationes de judiciis*, *de successionibus*, *matrimonio*, *tutelis*, *divortio*, *de auctionibus libri duo*, ib., 1653, in-4; *Parœmiæ*, *præter Romanorum aliarumque gentium mores et instituta*, *jus ultrajectinum exponentes*, ibidem, 1667. in-8, etc.

MATTHESON (JEAN), musicien-compositeur allem., né à Hambourg en 1681, montra dès son enfance des dispositions extraordinaires pour la musique, ainsi que pour la littérat., composa d'abord de la musiq. sacrée, des fugues et des contre-points, et devint, à l'âge de 16 ans, prem. chanteur du théâtre de sa ville natale, organiste de plusieurs églises et profess. de musique. Ces diverses occupations ne l'empêchèrent point d'apprendre les principales langues de l'Europe, de composer des opéras pour son théâtre et des morceaux détachés, et d'étudier même la jurisprudence. Ayant quitté

la scène en 1705, il entra chez le résident d'Angleterre à Hambourg, pour faire l'éducation de son fils. Ce ministre ayant reconnu toute la capacité du précepteur, le prit pour secrétaire de légation. Mattheson garda cet emploi jusqu'en 1746, reçut à sa retraite le titre de conseiller de légation, et m. en 1764. Outre ses compositions musicales qui sont en très grand nombre, on connaît de lui les ouvr. suivans sur la musique ou l'art musical (en allem.) ; *le Nouvel orchestre*, Hambourg, 1713, in-12 ; *l'Orchestre protégé*, ib., 1717 ; *Réflexions sur l'éclaircissement d'un problème de musique*, 1720, in-4 (en franç.) ; *l'Orchestre scrutateur*, ibid., 1721 ; *Critica musica*, ibid., 1722-1724, 2 vol. in-4 ; *le Patriote musicien*, 1728, in-4 ; *le Chantre sav.*, trad. du lat., 1730, in-4 ; *Noyau des sciences mélodiques*, 1737, in-4 ; *le Parfait Maître de chapelle*, 1739, in-fol. ; *Défense de la musique céleste*, 1747, in-8 ; *sept Dialogues entre la sagesse et la musique*, 1751 ; *Nouv. Académie musicale*, 1751 et 1752 ; 3 écrits *sur la Basse continue*, 1724, 1731, 1735, in-4 ; plus. brochures et pamphlets d'un faible intérêt. Les travaux littéraires de Mattheson ne sont pour la plupart que des traductions ou des brochures peu importantes. Ses opéras sont au nombre de 8. Il a publié plus. recueils de sonates, un recueil de fugues, sous le titre de : *Langue des doigts* ; et un *Odeon morale, jucundum et vitale*, dont les paroles sont de lui ainsi que la musique. Le nombre de ses écrits et de ses compositions publiés se monte à 88, et il en a légué autant peut-être en MS. aux établissemens publics d'Hambourg.

MATTHEW (Tobie), diplomate anglais, né à Oxford en 1578, mort en 1655 chez les jésuites de Gand, avait été employé par Jacques Ier dans la négociat. du mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne. On a de lui les ouvr. suiv. : *Riche cabinet de précieux bijoux* ; *Recueil de lettres*, etc., Londres, 1660, in-8 ; div. *lettres* insér. dans le *Cabala*, ib., 1654, dans le *Scrinia sacra*, ib., 1663 ; *Rec. de lettres*, etc., ibid., 1660, in-8 ; *les bons Effets de se laver la tête chaque matin avec de l'eau froide* ; *la Vie de Ste Thérèse*, 1623, in-8 ; *le Bandit pénitent*, etc., 1625, 1663, in-8 ; *Traduct. des Confessions de St-Augustin*, 1624, in-8 ; *Traduction italienne des Essais de Bacon*. Il a laissé une *histoire* de son temps, imparfaite et inédite.

MATTHEWS (Thomas), amiral anglais, né en 1681, entra de bonne heure dans la marine militaire, devint capitaine de vaisseau pendant la guerre de la succession d'Espagne, servit avec distinction sous les ordres de l'amiral Byng, passa ensuite dans les Indes pour combattre les pirates, obtint le grade de contre-amiral, revint en 1724 dans les ports d'Angleterre, resta inactif jusqu'en 1739, fut ensuite employé comme vice-amiral, commandant des forces navales britanniques dans la Méditerranée, et mérita par ses services distingués d'être élevé au grade d'amiral de l'escadre Bleue. C'est en cette qualité qu'il commandait en 1744, 29 vaisseaux de ligne, dans le combat qui eut lieu contre la flotte combinée de la France et de l'Espagne devant Toulon, et dont le succès demeura indécis. La cour de l'amirauté anglaise ayant mis Th. Matthews en jugement à ce sujet, le procès dura plusieurs années ; mais on n'en connaît pas l'issue. L'amiral, retiré dans sa terre d'Harrow, y m. en 1751. Dans les dernières années de sa vie, il avait été élu membre de la chambre des communes — Jean Matthews, méd. à Herborn dans le 17e S., y professa son art avec distinction, et fut attaché à la maison de Nassau-Dillembourg. On a de lui : *Discursus de febre pestilentiali quæ superioribus annis Germaniam pervagata est*, Francf., 1603, 1620, in-12 ; *Rationalis et empirica Thermarum Marchiarum Badensium descriptio*, in-8, Ettlingen, 1606, Hanovre, 1608 ; *Consilia med. diversorum auctorum pro Ernesto Fred. Marchione Badense conscripta*, Francf., 1608, in-8. — Un autre Matthews (John), voyageur angl. de la fin du 18e S., a publié : *Voyage to the river Sierra-Leone on the coast of Africa, in the years* 1785-87, Londres, 1791, in-8, fig., trad. en franç. par Bellart, Paris, an V, in-18 ; il est aussi aut. d'un autre ouvr. dont la trad. franç. (par de Puisieux) a paru sous le titre suiv. : *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel*, Paris, 1783, 4 vol. in-12.

MATTHIÆ (Jean), évêque de Strengnès en Suède, et précepteur de Christine, né en 1592, dans la province d'Ostrogothie, m. en 1670, a laissé quelques ouvrages de littérat. et de théol., dont les plus remarq. sont : un *Catéchisme élémentaire en 5 langues*, Stockholm, 1626, in-8 ; une *Grammaire latine* à l'usage de Christine, ibid., 1635-1698 ; Leyde, 1650, in-12 ; et un *Traité sur la tolérance religieuse*, 1656-1661, in-12. Ses enfans furent anoblis sous le nom d'*Oljequists*, c'est-à-dire, *Rameau d'olivier*.

MATTHIAS. V. Mathias et Matthys.

MATTHIEU ou LÉVI (St), apôtre et évangéliste, était Galiléen et publicain, et percevait pour les Romains au bord du lac de Génésareth quand J.-C. l'appela et lui ordonna de le suivre. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur son compte. On présume qu'il souffrit le martyre en Perse ; d'autres le font mourir à Naddaver en Ethiopie. Ses reliques furent portées en Occident. L'Eglise latine célèbre sa fête le 21 septembre. Son évangile fut, selon l'opinion commune, écrit 8 ans après l'ascension de J.-C. et dans l'idiôme syro-chaldaïque que parlaient alors les Juifs. On a remarqué qu'il s'occupe peu dans son récit de suivre l'ordre chronologique, et que sa généalogie de J.-C. n'est pas la même que celle donnée par St Luc V. sur ce sujet et sur tout ce qui concerne St Matthieu, Millius, Vossius, Luc de Bruges, Louis de Dieu, l'*Histoire ecclésiast.* de Tillemont, le *Dictionn. de la Bible* de dom Calmet, et l'*Hist. critiq.* du texte du nouveau Testament, par Richard Simon.

MATTHIEU (Pierre), poète et historien, né dans la Franche-Comté en 1563, possédait, avant l'âge de 15 ans, le latin, le grec et l'hébreu. A 20 ans il fut nommé principal du collége de Vercel (bourg de sa province) ; puis il se rendit à Valence pour y étudier le droit, et reçut le bonnet de doct. en 1586. Etant venu s'établir à Lyon, il y exerça la profession d'avocat, suivit d'abord avec ardeur le parti de la ligue et signala son attachement pour les Guises ; mais lors de la soumission de Lyon à l'autorité royale, en 1593, il fut l'un des députés envoyés à Paris pour présenter au roi l'hommage de la fidélité des habitans, et devint dès-lors un des partisans les plus zélés de Henri IV. Il remplaça Du Haillan dans les fonctions d'historiographe, dont le roi lui avait déjà donné le titre. Après la mort de Henri, Matthieu fut également attaché à Louis XIII, qui lui témoigna les mêmes égards que son père. Ayant suivi le roi au siége de Montauban, il y fut attaqué de la fièvre, et m. à Toulouse en 1621. Parmi ses ouvr., dont on trouve la liste dans les *Mémoires* de Niceron, tome 26, nous citerons, comme les plus remarquables : *la Guisiade, tragédie, en laquelle.... est représenté le massacre du duc de Guise*, Lyon, 1589, in-8, réimpr. avec des notes dans le *Journal de Henri III*, édit. de 1744, tom. 3 ; *Quatrains de la vanité du monde*, ou *Tablettes de la Vie et de la mort*, trad. en latin et dans la plupart des langues de l'Europe, et souvent réimprimées avec ceux de Pibrac et du présid. Favre (*v.* ces deux dern. noms) ; *Hist. des dern. troubles de France, sous les règnes de Henri III et de Henri IV*, etc., Lyon, 1594, in-8 ; *Hist. véritable des guerres entre les deux maisons de Fr. et d'Espagne* (de 1515 à 1598), Rouen, 1599 ; *Hist. de France*, etc. (de 1598 à 1604), in-8 ;

Paris, 1606, 2 vol. in-8, réimpr. plus. fois et traduite en ital.; *Hist. de Louis XI*, etc., ibid., 1610, in-fol., 1628, in-4, trad. en italien et en anglais; *Hist. de la mort déplorable du roi Henri-le-Grand*, avec plus. *poésies* en l'honneur de ce prince, ibid., 1611, in-fol.; 1612, in-8: *Hist. de St Louis*, ib., 1618; *Histoire de France* (de François Ier à Louis XIII), ibid., 1631, 2 vol. in-fol., publ. par J.-B. Matthieu, l'un des fils de l'aut., qui continua le règne de Louis XIII. — La fille de P. Matthieu se fit religieuse dans le tiers-ordre de St-François, et vécut d'une manière si édifiante, que le P. Alexandre, récollet, crut devoir publier la *Vie de la vénérable mère Matthieu*, Lyon, 1691, in-8.

MATTHIEU. V. Afflitto et Cantacuzène.

MATTHIEU DE KROCOV, card. et théolog., né au château de Krokov, en Poméranie, vers le milieu du 14e S., professa d'abord la théologie à Prague, devint chancelier de l'université de cette ville, se réfugia ensuite à Paris, du temps de la guerre des hussites, puis repassa en Allemagne, où il fut successivement profess. à l'acad. d'Heidelberg, chancelier de l'emper. Robert de Bavière, et évêque de Worms. Envoyé comme ambassadeur à Rome, il y reçut le chapeau de card.; et, de retour dans son diocèse, il y m. en 1410. On connaît de ce prélat: *Sermo de emendatione morum et cleri*, prononcé au synode de Prague en 1384; *Liber de squalore curiæ romanæ*, Bâle, 1551, et inséré dans le *Fasciculus rerum expetendar.* de Brown; *de Celebratione missæ*, etc., Memmingen, 1494, in-4; plus. autres ouvr. théolog conservés parmi les MSs. de la Biblioth. impér. de Vienne. M. A. Barbier lui attribue encore l'*Ars moriendi*, petit in-fol., grav. en bois; ouvr. très-rare et sur lequel on peut consulter le *Manuel du libraire* par Brunet, l'*Idée d'une Collect. complète d'Estampes*, par le baron Heineken, p. 399 et suiv., et le *Dictionnaire bibliogr.* de Laserna Santander, tom. 2, p. 102. — Il ne faut pas confondre le cardinal de Krokov avec un autre Matthieu qui eut de grandes disputes avec Jean Huss, et dont on a: *Expositio in Canticum Canticorum; in Ecclesiasten; in D. Matthæi evangelium*, etc., etc., ouvrages conservés dans la biblioth. Pauline de Leipsig.

MATTHIEU *de Vendôme*, abbé de Saint-Denis, fut régent du roy. pend. la 2e croisade de St Louis, principal ministre sous Philippe-le-Hardi, et m. en 1286, après avoir eu aussi quelque influence auprès de Philippe-le-Bel. On voyait encore son tombeau à St-Denis il y a quelques années. — Un autre Matthieu *de Vendôme*, en latin *Matthæus Vindocinensis*, poète du 12e S., est aut. d'une paraphrase de l'*Histoire de Tobie* en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4, Brême, 1642, in-8, publ. par les soins de Héring. On cite encore de lui d'autres ouvr. moins connus des bibliogr. — Matthieu *de Westminster*, chroniqueur angl. du 13e S., appelé aussi *Florigerus*, mort vers 1307 à l'abbaye dont il porte le nom, a laissé une chronique intit.: *Flores historiarum*, ins. dans les *britannicar. rerum Script. vetustiores*, etc., Heidelberg, 1587, in-fol. Il n'a fait que compiler et abréger dans cet ouv. des chroniques plus anc., surtout celle de Matthieu Paris (*v.* ce nom). On lui attribue aussi les *chroniques* des monast. de Westminster, de St-Edmond, etc.

MATTHIEU OURHAIETSI, c'est-à-dire *d'Edesse*, histor. arménien du 12e S., m. dans un âge avancé en 1144, lors de la prise d'Edesse par le sulthan Emad-ed-din-Zonki, a laissé une *hist.* des évènemens de son temps et du siècle qui l'avait précédé en Arménie, Syrie et régions voisines: la biblioth. du roi en possède 2 exempl., l'un et l'autre imparfaits, sous les nos 95 et 99 des MSs. armén.— Un autre Matthieu, doct. armén. des 11e et 12e S., fut secrét. du patriarche Grég. II, et comp. une *Hist. ecclés.* qui comprend depuis le 6e jusqu'à la fin du 10e S. On conserve encore de lui dans la biblioth. du monastère arménien de Venise une trad. (écrit de sa propre main en 1554 de l'ère arménienne, 1105 de J.-C.) des *Vies de St Jean Chrysostôme et de St Grégoire-le-Théologien*.

MATTHIEU PARIS, célèb. chroniqueur angl., né au commencement du 13e S., prit l'habit relig. au monastère de l'Alban, ordre de Cluni, en 1217, fut chargé par le pape d'établir la réforme dans divers monastères de Norwége, obtint la faveur du roi Henri III, et m. en 1259. Ce religieux était poète, orateur, théologien, avait des connaiss. en peinture et en architecture, et passait pour fort habile en mécanique. Le plus connu de ses ouvr. est la chronique intit: *Historia major Angliæ*, etc. (de 1066 à 1259) dont le MS. se conserve encore au museum britannique, et qui a été publiée par Matth. Parker, archev. de Cantorbery, Londres, 1571, in-fol.; réimprimée à Zurich, 1606, in-fol., à Londres, 1640, à Paris, 1644, et encore à Londres, 1684, même format: cette dern. édit. est la meilleure. Pâris rédigea lui-même un abrégé de cette chronique qu'il intitula *Historia minor*. Ses autres écrits sont des *vies* de plus. abbés du monastère de St-Alban. On doit consulter sur cet auteur l'art. très-étendu qu'Oudin lui a consacré dans les *Script. ecclesiast.*, tome 3, p. 204-17.

MATTHIOLE ou plutôt MATTIOLI (Pierre-André), médecin et botaniste italien, né à Sienne en 1500, fut reçu doct. à Padoue, exerça successivement l'art de guérir à Sienne, à Rome, à Goritz, se retira à Trente dans les dern. années de sa vie, et y m. de la peste en 1577. Il n'est guère connu que par ses *Comment. sur Dioscoride*, répertoire immense qui renferme à peu près toute l'érudition botanico-médicale de cette époque. A la traduct. de l'aut. grec, Matthiole a joint la description d'un assez gr. nombre de plantes, d'animaux, ou de substances des trois règnes, qu'il avait découverts dans ses voyages en Italie et en Allemagne, ou qui lui avaient été envoyés. Il consacra une grande partie de sa vie à rédiger et perfectionner ce travail. Son ouvr. fut publié d'abord en ital., Venise, 1544, in-fol.; avec des augmentations, ibid., 1548 et 1549, in-4; mais en 1554, Matthiole en donna une édit. latine sous le titre de: *Commentarii in sex libros Pedacii Dioscorid.*, etc., Venise, in-fol. avec pl., réimpr. plus. fois, trad. 3 fois en allem. (entre autres par A.-J. Camerarius), en franç. (par A. du Pinet et J. Desmoulins), et en d'autres langues de l'Europe. La meilleure édit. latine est celle de Valgrisi, Venise, 1565, fig. G. Bauhin en donna une autre à Bâle en 1598, qui est supérieure à la précédente par les addit. et les observat. de l'édit., mais dont les fig. sont de moitié plus petites. On a encore de Matthiole: *Apologia adversùs Amathum lusitanum; Epistolarum medicinal. lib. V; de morbi gallici curandi ratione Dialogus*, et quelq. aut. écrits sur lesquels on peut consulter sa *Vie* insérée dans les *Memorie istoriche per servire alla vita di piu uomini illustri della Toscana*, Livourne, 1757, in-4. — Un autre Matthiole, aussi méd., né à Pérouse, m. en 1498 profess. à Padoue, est aut. d'un livre intit. *Ars memorativa*, Augsbourg, 1478, in-4.

MATTHYS (Gérard), savant ecclésiast., né dans le duché de Gueldre, vers 1523, m. vers 1574, a laissé: *Comment. sur Aristote*, Cologne, 1559-1566, 2 vol. in-4; *Comment. sur l'Epître de St Paul aux Romains*, ibid., 1562. — Matthys (Christian), *Matthias*, doct. luthérien, né à Meldorp, ville du Holstein, vers 1584, m. à Utrecht en 1655, a laissé un grand nombre d'ouvr. de philosophie, d'histoire, de controverse, etc., parmi lesquels on distingue: *Historia patriarcharum*, Lubeck, 1640, in-4; *Theatrum historicum*, Amsterdam, Elzévir, 1668, in-4

MATTIOLI (le comte Girolamo Magni ou), premier ministre du duc de Mantoue, fut enlevé de

Turin en 1685, ou plutôt en 1679, par ordre du cabinet de Versailles, parce qu'on craignait que son habileté ne fît échouer les négociations entamées avec la cour de Piémont. On le conduisit au château de Pignerol où il m. quelque temps après. Plusieurs écrivains ont prétendu reconnaître en lui, à des signes non équivoques, le prisonnier si fameux sous le nom de *l'homme au masque de fer*. L'auteur de la *Véritable clef de l'hist. de l'homme au masque de fer* est un de ceux qui partagent cette opinion. Il a évidemment puisé aux mêmes sources que Roux-Fazillac, mais il nous donne quelques détails qui avaient échappé à celui ci, surtout relativement à la personne et à la famille de ce Mathioly (Ercole-Antonio), comme il l'appelle, né à Bologne en 1640, reçu doct. en droit à l'université de la même ville en 1669, et auteur de plus. ouvr. imprimés en ital. Senac de Meilhan assure que cette manière de résoudre un problème si obscur se trouva confirmée en 1782, dans les papiers du marquis de Prié, à Turin. Un article signé C. D. O dans le *Magasin encycl.* de 1800 (6e ann., VI, 472-484), apporte encore, à l'appui de ce système, de nouvelles considérations et des rapprochemens qui peuvent faire impression. Nous sommes loin cependant de nous rendre à toutes ces raisons, et nous pensons qu'il faudrait se résoudre de bonne grâce à ne jamais rien savoir de positif sur ce personnage mystérieux qui a déjà été le sujet de tant d'hypothèses plus ou moins invraisemblables. (*Voy.* l'art. MASQUE DE FER.)

MATURINO DA FIRENZA, peintre italien, né à Florence vers la fin du 15e S., fut élève de Raphaël, travailla aux embellissemens du Vatican, et se lia d'une étroite amitié avec Polydore. Ces deux artistes exécutèrent ensemble un grand nombre de tableaux à fresque et à l'huile, dont les plus remarquables sont : le *Triomphe de Camille; le Supplice de Perillus enfermé dans le taureau de Phalaris*, plus. *batailles* très-belles; l'*Histoire de Niobé* qui passait pour leur chef-d'œuvre. Chérub. Alberti et Sante-Bartoli ont gravé celles des compositions de ces peintres que le temps ou la barbarie ont épargné. Le sac de Rome, en 1527, ayant séparé les deux amis, Polydore s'enfuit à Naples, et atteint de la peste, m. quelque temps après la prise de la capitale du monde chrétien.

MATY (MATTHIEU), savant médecin, né en 1718 à Montfort près d'Utrecht, alla en Anglet. en 1740, revint ensuite à Utrecht, puis retourna à Londres en 1752, fut nommé sous-bibliothécaire du Muséum britannique lors de la création de cet établissement en 1753, fut admis en 1558 au nombre des membres de la société royale, en devint secrét. perpétuel en 1765, et m. en 1776, biblioth. en chef du Muséum. On connaît de lui : *Essai sur l'usage*, Utrecht, 1741, in-12 ; *Essai sur le caractère du gr. medecin*, ou *Eloge critiq. d'Herm. Boerhaave*, Cologne, 1747, in-8 : *Journal britannique*, La Haye, 1750-1755, 21 vol., gr. in-12 (Maty n'en a rédigé que les 18 prem.); des *mém.* (en angl.) sur la *vie* de lord Chesterfield, placés en tête des *OEuvres mêlées* de ce dernier, Londres, 1777, 2 vol. in-4 ; des *notices* dans les *Transact. philosophiques* et dans d'autres recueils périod. Prosper Marchand attribue enc. à Maty des *poesies licencieuses* et des *Comment.* sur Rabelais, non moins obscènes que ceux de Le Motteux. — MATY (Paul-Henri), fils du précéd., né à Londres en 1745, succéda à son père dans la place de bibliothécaire du Muséum, fut admis, dans le même temps, à la société royale de Londres, en devint secrétaire en 1778, donna sa démission en 1784, entreprit un journal sous le titre de *Review* (la Revue), qui cessa de paraître en 1786, et m. à Londres, en 1787. On connaît de lui une traduct. anglaise des *Voyages de Riesbeck*, Quelques biographes lui attribuent la traduction française du *Gemmæ marlburienses*, rédigé en lat. par J. Bryant (Londres, 1780-1791, 2 vol. in-fol.); mais en ce cas son travail s'est borné au prem. vol., puisqu'on sait que le 2e a été traduit par Louis Dutens. On a publié aussi sous le nom de Maty un volume de *sermons* dont plus. sont de prédicateurs connus.— MATY (Charles), oncle de Matthieu, a publié un *Dictionn. géographique universel*, tiré de celui de Baudrand et autres géographes, Amsterdam, 1701, 1723, in-8.

MAUBERT DE GOUVEST (JEAN-HENRI), littérat., moins connu pour ses écrits que par ses aventures romanesques, né en 1721 à Rouen, entra d'abord dans un couvent de capucins et en prit l'habit; mais bientôt ayant reconnu qu'il s'était trompé sur sa vocation, il s'enfuit en Hollande, où il obtint un passe-port pour l'Allemagne, prit du service dans l'armée saxonne, fut promu au grade d'officier d'artillerie, abandonna, à la paix, l'état militaire, et fut chargé de l'éducation du fils de son général. Ses indiscrétions l'ayant rendu suspect, il fut arrêté par ordre du roi, enfermé dans une forteresse d'où il ne sortit qu'en promettant de reprendre la robe de St-François ; et on lui délivra à cet effet un passe-port pour Rome. Après quelques mois d'épreuves dans un couvent de cette ville, on le renvoya en France; mais arrivé à Mâcon, il prit la route de Genève, séjourna quelque temps en Suisse, passa ensuite en Angleterre après avoir traversé une partie de l'Allemagne et la Hollande. Bien accueilli d'abord par le lord Bolingbroke, il inspira ensuite des méfiances bien ou mal fondées, qui l'obligèrent à repasser en Hollande. Des brochures qu'il publia dans ce pays indisposèrent le roi de Prusse Frédéric II, qui demanda le bannissement de l'auteur. Il passa à Bruxelles, se détermina ensuite à rentrer en France, avec l'espoir d'être employé par le maréch. Belle-Ile; mais la m. de ce ministre trompant son attente, il retourna en Allemagne, se fit directeur d'une troupe de comédiens, fut arrêté bientôt comme moine fugitif et vagabond, et jeté dans un cachot où il resta 11 mois. Etant parvenu à s'évader, il se rendit à Amsterdam, où, deux jours après son arrivée, il fut remis en prison, à la requête d'un libraire de La Haye. Il y passa deux ans au bout desquels, ayant gagné son procès contre le libraire, il partit pour se rendre dans une cour du nord, où il était, disait-il, appelé ; mais il m. en chemin, à Altona, en 1767. Dans le cours d'une vie aussi agitée, Maubert publia un gr. nombre d'écrits dont la liste se trouve dans la *France littéraire*, édit. de 1769, et dans le *Dictionn. des Anonymes* de M. Barbier. Nous citerons seulem. les principaux : *Testament polit. du card. Alberoni*, par le comte de R. B. M., Lausanne, 1753, in 12 ; l'*Ami de la fortune*, ou *Memoire du marquis de S. A.*, Londres, (Lausanne), 1754, 2 vol. in-12 ; *Hist. politique du siècle*, etc., ibidem, 1754, 2 vol. in-12 (l'aut. publia sous le même titre un ouvr. dont le précéd. est en quelq. sorte le sommaire, Londres, 1754, tome 1er, in 4, le seul qui ait paru); *le Temps perdu*, ou *les Ecoles publiques*, Amsterdam, 1765, in-8; *Testament politique du chevalier de Walpole*, ib., 1767, 2 vol. in 12; *Lettres du chevalier de Talbot*, ib., 1768, 2 vol. in-12. L'*éloge* de Maubert a été inséré dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, ann. 1769; et sa *Vie* (par Chevrier) a été publiée à Londres, 1761, in-8 ; 1763, in-12. Le prem. de ces écrits est un panégyrique ; le second est une satire qui dégénère par fois en libelle.

MAUBURNE (JEAN), abbé de Livry, écrivain ascétique, né à Bruxelles vers 1460, entra dans la maison des chanoines réguliers du mont St-Agnès, et y remplit divers emplois, travailla à la réforme de plus. maisons de son ordre en France, devint prieur de l'abbaye de Livry en 1500, et m. à Paris en 1502. Il avait acquis une gr. réputation par ses

pieux écrits, dont la liste détaillée se trouve dans Foppens et dans Fabricius. Nous citerons seulem. les suivans : *Rosetum exercitiorum spiritual. et sacrar. meditationum*, Bâle, 1491, 1504, Paris, 1510, Milan, 1603, Douai, 1620, in-fol. (les deux dern. édit. revues et corrigées) ; *de Viris illustribus sui ordinis, seu venatorium canonicor. regularium*, ouvr. resté MS. à St-Martin de Louvain. Le sav. M. Gence a très-bien démontré que le témoignage tiré des écrits de Mauburne et invoqué comme preuve en faveur de Kempis dans la contestat. sur l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, n'est d'aucune valeur (*v.* les art. J. GERSON et KEMPIS).

MAUCOMBLE (JEAN-FRANÇOIS DIEUDONNÉ), littérat., né à Metz en 1735, m. en 1768, est aut. d'un abrégé de l'*Hist. de Nîmes*, avec la descript. de ses antiquités, Amsterdam (Paris), 1767. 2 part. in-8. On a encore de lui deux romans : *Nitophar, anecdote babylonienne*, Paris, 1768, in-12 ; et *Hist. de Mad. d'Ernevìlle, écrite par elle-même*, ibid., 1768, 2 vol. in-12 ; *les Amans désespérés*, drame en 5 actes, 1765.

MAUCROIX (FRANÇOIS de) littérateur, né à Noyon en 1619, fit ses études à Paris, suivit d'ab. la carrière du barreau, et fut reçu avocat au parlement ; mais bientôt dégoûté de cette profession, il se livra tout entier au commerce des gens de lettres et des gens du monde, acquit un gr. nombre d'amis dans l'une et l'autre classe, et obtint, par la protect. de quelq personnages importans, un canonicat à Reims, puis un autre bénéfice qui lui assurèrent une fortune honnête et indépendante. Une affection très-vive qu'il avait conçue, étant encore avocat, pour Mlle de Joyeuse, depuis marquise de Brosset, fut la cause des seuls chagrins qui traversèrent sa vie. Après la mort de cette dame, il trouva de grandes consolations dans la religion, la culture des lettres et de l'amitié. La sagesse des goûts et la modération des désirs de l'abbé de Maucroix lui procurèrent une longue carrière qu'il termina à Reims en 1708. Sa célébrité est moins fondée sur ses ouvr. que sur ses liaisons avec les gr. hommes de son siècle, et surtout avec Lafontaine. Ces deux hommes excellens avaient même franchise de caractère, même chaleur dans l'amitié ; et leur attachement qui avait commencé presque au sortir de l'enfance, n'éprouva jamais le moindre nuage. On a de Maucroix des ouvr. assez nombreux qui consistent presque tous en traduct. : *Homélies de St Chrysostôme au peuple d'Antioche*, Paris, 1671, 1689, in-8 ; *Hist. du schisme d'Angleterre*, trad. de Saunders, ibid., 1675, 2 vol. in-12 (cet ouvr. a eu trois éditions) ; *Vie des cardinaux Polus et Campége*, trad. du lat., 1677 ; *de la Mort des persécuteurs de l'Eglise*, trad. de Lactance, Paris, 1679, in-12, Lyon, 1699 ; *Abrégé chronol de l'Hist univ.*, 2e édit, Bruxelles, 1690, et avec une continuation par Cl. Delisle, Paris, 1730 ; *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, Paris, 1685, 2 vol. in-12 : le second vol. seul est de Maucroix ; *Homélies morales*, trad. d'Astérius, 1695 ; *OEuvres posthumes de F. de Maucroix*, Paris, 1710, in-12 ; *Nouv. Œuvres diverses de l'abbé de Maucroix*, 1726, publiées par la comtesse de Montmartin : *Poésies*, pub. en 1820 par M. Walkenaer à la suite des *Nouv. OEuvres diverses de Jean La Fontaine*.

MAUDOUD (COTHB EL MOULOUK SCHEHAB EL DAULAH ABOU'L FETHAH), 7e sulthan de la dynastie des Ghaznevides, monta sur le trône en 1041 (432 de l'hég.), attaqua, sous le prétexte de venger la m. de son père, Mohammed, son oncle, qu'il accusait d'en être l'auteur, le poursuivit jusque dans l'Indostan, le prit à la suite d'une bataille sur les bords du Sind, et le fit mettre à m. C'est en mém. de cette victoire que fut fondée la ville de Feth-Abad. Maudoud, vaillant et actif mais esclave de ses passions, changeant fréquemm. de vézyrs et de généraux, injuste et ingrat envers ses plus fidèles serviteurs, fit beaucoup de mécontens parmi ses sujets, donna lieu à plus. révoltes dans ses immenses états, et m. à Ghaznah en 1049 (441 de l'hég.), à l'âge de 29 ans, et dans la 9e ann. de son règne. — MAUDOUD (Scheryf Eddaulah), fameux cap. turk, fut fait roi de Moussoul en l'an 1106 (500 de l'hég.) par Mohammed, sulthan de Perse, et commanda en chef l'armée musulmane que le sulthan, secondé par ses vassaux, envoya en Syrie, dans l'année 1111 pour combattre les Francs, maîtres du royaume de Jérusalem. Après avoir ravagé la Mésopotamie, et assiégé vainement les villes d'Edesse, d'Antioche, ainsi que plus. autres, Maudoud fut forcé de revenir à Moussoul. Mais l'année suivante, à l'issue d'une expédition plus heureuse contre les Grecs dans l'Asie mineure, il reparut en Syrie : surpris et battu d'abord par le comte Josselin, il prit bientôt sa revanche ; ayant joint ses troupes à celles du roi de Damas, il remporta sur le même Josselin et sur Baudoin, roi de Jérusalem, une victoire signalée dans les environs de Tibériade le 30 juin 1113. Obligé ensuite de suspendre les hostilités, à cause des chaleurs excessives, il se retira à Damas, où bientôt il périt assassiné par un ismaélien, que les histor. croient avoir été l'instrum. de la défiance ou de la haine du roi. Maudoud est désigné par les histor. grecs et latins des croisades par les noms corrompus de *Mendur*, *Maldur*, *Maledoctus* et *Mandulfe*. — MAUDOUD (Cothb Eddyn), 3e roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, monta sur le trône en l'an 1149 (544 de l'hég.), ne prit qu'une part indirecte aux guerres de Nour-Eddyn, son frère, roi d'Halep, contre les chrétiens, et rendit ses états florissans par ses vertus pacifiques. Les histor. orientaux attribuent principalement la prospérité du règne de ce prince aux gr. qualités administratives de son vézyr Djemal Eddyn, qui avait conservé aux enfans de Zenghy les royaumes de Moussoul et d'Halep. Toutefois ce ministre ne put échapper aux traits de l'envie. Arrêté par l'ordre du roi, il termina ses jours dans une prison, en l'an 559 de l'hég. Maudoud, à peine âgé de 40 ans, et après un règne de 21, m. aussi en 565 (1170 de J.-C.), regretté de tous ses sujets, qu'il avait traités, grands et petits, avec la même bienveillance et une égale justice.

MAUDRU (JEAN-ANTOINE), évêque constitut. de St-Dié (Vosges), né en 1748 à Adomp, avait exercé successiv. les fonct de vicaire puis de curé dans la commune d'Aidoilles, lorsqu'il fut nommé en 1791 à l'épiscopat des Vosges. Arrêté pendant la terreur et traîné à la Conciergerie de Paris, il ne dut, après sept mois de captivité, la liberté et peut-être la vie qu'à la révolut. du 9 thermidor. Il reprit alors son siége, mais eut encore à essuyer de nouv. persécut. que lui attira la ferveur de son zèle religieux. Enfin, après la conclusion du concordat, l'évêq. de St-Dié donna sa démission ainsi que tous ses collègues, et accepta la cure de Stenay qu'il desservit jusqu'en août 1815, époque à laquelle on le poursuivit avec la plus grande rigueur pour l'approbation qu'il avait donnée à la révolut. des *cent-jours*. Maudru, qui s'était réfugié à Tours pendant l'exil auquel on l'avait condamné, vint se fixer près de Paris après l'ordonnance du 5 sept., et m. à Belleville en 1820. On trouvera dans le t. 5, p. 305 et suiv. de la *Chron. relig.*, son *éloge funèbre*, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois. M. Mahul a rec. dans le prem. vol. de son *Annuaire necrolog.* les titres de quelq.-uns de ses opusc., réimpr. pour la plupart dans les *Annales de la relig.*, et au nombre desquels doit être rangé l'écrit intit. : *Précis historiq. des persécut. dirigées par l'esprit de parti dans l'état et dans l'Eglise contre M. Maudru..... en 1815*, Paris, Dondey-Dupré, 1818, in-4.

MAUDUIT (MICHEL), savant théologien, né en 1644 à Vire en Normandie, entra jeune dans la

congrégat. de l'Oratoire, y professa long-temps les humanités, se voua ensuite à la prédicat. et à l'instruction du peuple des campagnes, et m. retiré dans la maison de son ordre à Paris en 1709. Il possédait à fond le latin, le grec et l'hébreu, et avait cultivé la littérat. dans sa jeunesse. On a de lui : *Mélanges de diverses poésies*, etc., Lyon, 1681, in-12; *les Psaumes de David*, trad. en vers franç., in-12; *Dissertation sur la goutte*, Paris, 1687, 1689, in-12; *Traité de la religion contre les athées, les déistes*, etc., ibid., 1697, 1698, in-12; *Analyse de l'Evangile*, etc., avec des dissert. sur les endroits difficiles, ibid., 1694 et ann. suiv., 7 vol. in-12; *Méditat. pour une retraite ecclésiastiq. de dix jours*, in-12, souv. réimpr. Il a laissé en MS. une trad. complète du *Nouveau Testament*, et un ouvr. sur la célèbre dispute du quiétisme dans les principes de Bossuet.

MAUDUIT (ISRAEL), écriv. polit., né en 1708 à Bermondsey, ou suiv. d'autres à Exeter en Angleterre, renonça à l'état ecclés. (il était min. dissident) pour s'adonner au commerce, puis se fit connaître par la publicat. de quelques pamphlets qui lui valurent d'être employé comme agent de la province de Massachusetts (Amérique septentrionale). On croit que Mauduit vint habiter quelque temps la France; il m. en 1787, après avoir pub. en angl. : *Short View of the Hist. of the New Englands Colonies*, 1769; *Letters of gov. Hutchinson*, 1774, etc. On a en outre de lui : *Considérat. sur la guerre présente d'Allemagne*, 1760, in-12, et la trad. franç. du *Mémoire sur l'administration des finances de l'Angleterre*, par Grenville, 1768, in-4; enfin M. A.-A. Barbier lui attribue *Situation des finances en Angleterre en* 1768, Paris, 1769, in-4.

MAUDUIT (ANTOINE-RENÉ), profess. de mathématiques à l'école des ponts-et-chaussées, et professeur de géométrie au collége de France, né à Paris en 1731, m. en 1815, a été proclamé par J. Lalande comme l'un des meilleurs profess. qu'on eût vus dans la capitale, quoiqu'il eût constamm. protesté contre toute révolution dans les sciences. On a de lui : *Elémens des sections coniques*, etc., Paris, 1757, in-8; *Introduction aux Elémens des sections coniques*, ibid., 1761; *Principes d'astronomie sphérique*, ibid., 1765, in-8; trad. en angl. par Crukelt, 1768; *Leçons de géométrie théoriq. et pratique*, ibid. 1772, in-8; 1809, 2 vol. in-8; *Leçons élémentaires d'arithmétique*, 1780, in-8; 1804, in-8; *Psaumes trad. en vers franç.*, 1814, in-12 (c'est un essai qui ne contient que neuf psaumes ou cantiq. paraphrasés).

MAUDUIT-DUPLESSIS (THOMAS-ANTOINE), colonel français, né en 1753 à Hennebon (Bretagne), avait à peine douze ans lorsqu'il prit la résolution d'aller visiter la Grèce. Ayant quitté furtivem. son collége avec deux de ses camarades qui partageaient son ardeur, il se rend à pied à Marseille, s'y embarque, parcourt la Grèce, ses îles, les côtes de l'Asie mineure, arrive en Egypte, est attaqué de la peste avec ses deux compag., échappe seul à ce fléau, et passe ensuite à Constantinople, où l'ambassad. de France lui fournit les moyens de retourner dans sa famille. Revenu en France il se réconcilia avec son père, auquel il présenta pour excuse les plans, dessinés de sa main, des endroits les plus fameux qu'il avait visités. Quelque temps après il entra dans l'artillerie, et, lors de la guerre d'Amérique, servit avec distinction dans l'armée du général Rochambeau, fut élevé au grade de major, reçut la décoration de Cincinnatus et la croix de St-Louis, revint en France à la paix, et passa, en 1787, au commandem. du régiment du Port-au-Prince, à St-Domingue. Lors des prem. troubles de cette île, après la révolution de France en 1789, Mauduit réussit à maintenir l'ordre pendant quelque temps, et concourut à la dissolution de l'assemblée coloniale de St-Marc. Mais les régimens d'Artois et de Normandie, envoyés d'Europe et débarq. au Port-au-Prince, persuadèrent aux soldats du régiment de Mauduit, dont la discipline n'avait point été altérée jusqu'alors, que leur colonel les trompait par de faux ordres reçus de France. En vain quelques officiers se dévouèrent pour sauver ce chef : arraché de sa maison par ses propres soldats qu'excitait un rassemblement de colons forcenés, Mauduit fut massacré le 4 mars 1791. M. Delafosse de Rouville a publié l'*Eloge historique du chevalier Mauduit Duplessis*, Senlis, 1818, in-8.

MAUDUY DE LA VARENNE (P.-J.-E.), médecin et naturaliste, m. à Paris en 1792, est aut. du *Discours préliminaire et Plan du Dictionnaire des insectes* de la Nouvelle Encycloped. méthodiq., Paris, 1789, 2 vol. in-4. Il a eu part à l'*Histoire naturelle des oiseaux* par Buffon; et on connaît encore de lui un *mém.* sur les différentes manières d'administrer l'électricité dans certaines maladies, Paris, in-4.—V. LARIVE au *Supplément*.

MAUGARD (ANTOINE), littérat, né dans le diocèse de Metz en 1739, fut employé en 1774 comme commissaire du roi pour la recherche et la vérification des anciens monum. de droit et d'hist., eut aussi le titre de généalogiste de l'ordre de St-Hubert de Bar et de plus. chapitres, se livra pendant la révolution à des travaux sur les langues latine et française, fut compris, par la convent. nationale, en 1795, au nombre des gens de lettres ayant droit aux récompenses nationales, et m. en 1817. On a de lui : *Remarques sur la noblesse, dédiées aux assemblées provinciales*, Paris, 1787, 1788, in-8; *Lettre à M. Chérin sur son Abrégé chronologique*, etc., 1788, in-8; *Code de la noblesse*, 1789, in-8; *Annales de France*, 1790, 2 vol. in-8 (c'est une espèce de journal); *Discours sur l'utilité de la langue latine*, etc., 1808, in-8; *Remarques sur la gramm. lat. de Lhomond*, 1808, in-8; *Cours de langues française et latine*, 1815, in-8; et quelques autres brochures sur la même matière.

MAUGER (N.), littérateur, m. à Versailles vers 1753, avait servi dans les gardes-du-corps du roi. On connaît de lui un poème sur l'*Origine des gardes-du-corps*, 1745, in-12, et trois tragédies très-médiocres, *Amestris*, *Coriolan* et *Chosroës* : la dernière fut représentée sans succès en 1752.—Un autre MAUGER, connu dans les fastes révolutionn. par le prénom de *Marat*, qu'il avait substitué à celui de son patron reçu au baptême, fut un de ces féroces agens que le comité de salut public envoyait dans les départem. La conduite atroce de Marat-Mauger à Troyes et à Nanci ayant excité les plaintes des autorités révolutionn., le comité directeur ordonna son arrestation; et cet agent, enfermé à la Conciergerie de Paris, tourmenté par le remords de ses crimes, m. dans les plus horribles convulsions vers la fin de nov. 1793, âgé d'environ 30 ans. Ce malheureux avait reçu de l'instruction et s'exprimait avec facilité.

MAUGERARD (JEAN-BAPTISTE), bénédictin, antiquaire et littérat., né à Auzeville (Lorraine) en 1740, entra, à l'âge de dix-huit ans, dans la congrégation de St-Vannes, devint successivem. professeur du collége de St-Symphorien à Metz, bibliothécaire de l'évêque de cette ville, secrétaire perpétuel de l'académie et doyen de l'abbaye de Chimai. Il quitta la France à l'époque de la révolution, y rentra deux ans après, fut nommé chanoine de la cathédrale de Metz, lors du concordat, commissaire du gouvernem. pour les objets d'arts dans les quatre départem. de la rive gauche du Rhin, et m. à Metz en 1815. Il s'était livré spécialem. à l'étude des antiquités et de la topographie de sa ville natale. On ne connaît de lui que deux écrits publ. dans le *Journal encyclopédique*, et dans l'*Esprit des Journaux* : le prem. est une *Lettre sur une édit. de Térence*; le second une *Notice de l'édit. originale des OEuvres de Hrosvite* (*v.* ce nom).

MAUGIN (JEAN), littérat. obscur, né à Angers dans le 16e S., n'est connu que par les traduct. fr. des ouvr. suiv. : *Histoire de Palmerin d'Olive*, etc., roman de chevalerie, Paris, 1546 ; *Discours de Machiavel sur Tite-Live*, ibid., 1548 ; le prem. liv. de *Tristan de Léonais*, ib., 1554.

MAUGRAS (JEAN-FRANÇOIS), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Paris vers 1682, m. en 1726, professa d'abord les humanités dans les colléges de sa congrégat., et se livra ensuite à la prédicat. On a de lui des *Instructions chrétiennes pour faire un saint usage des afflictions*, Paris, sans date, 2 vol. in-12; quatre *lettres en faveur des pauvres des paroisses ;* la *vie* des deux Tobies, de Ste Monique et de Ste-Geneviève ; *Réflexions à l'usage des familles et des écoles chrétiennes*.

MAUGUIN (GILBERT), président de la cour des monnaies de Paris, dans le 17e S., m. en 1674, a pub., contre un écrit du P. Sirmond, une dissert. intit. *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, insérée dans le recueil qui a pour tit. : *Veterum Scriptor. qui in IX sæculo de gratiâ scripsére opera*, Paris, 1650, 2 vol. in-4.

MAULEON (N. AUGER DE), sieur de Granier, né dans la Bresse vers la fin du 16e S., embrassa l'état ecclésiast., et fut admis au nombre des membres de l'académ. franç. en fév. 1635 ; mais les registres de cette société savante qui mentionn. cette admission, nous apprennent aussi que le nouvel académic. fut exclu le 14 mai suiv., sur la proposition faite par le direct. de la part du cardinal de Richelieu, comme s'étant rendu coupable d'une mauvaise action. Il n'est connu d'ailleurs que comme édit. des ouvr. suiv. : *Mémoires de Villeroi*, depuis 1567 jusqu'en 1604, Paris, 1622, in-4, et 1624, in-8 ; *Mémoires de la reine Marguerite*, ib., 1728, in-8 ; *Lettres du card. d'Ossat*, etc.

MAULEON (LOYSEAU DE). V. LOYSEAU.

MAULTROT (GABRIEL-NICOLAS), juriscons. et sav. canoniste, né à Paris en 1714, fut reçu avocat au parlem. de Paris en 1733, se livra plus spécialem. au droit canonique, plaida peu, mais pub. de nombreux écrits qui lui acquirent de la réputat., et m. en 1803. De tous ses ouvr., dont M. A.-A. Barbier a donné la liste la plus complète dans son *Dictionnaire des Anonymes*, nous ne citerons que les suiv. : *Dissertation sur le formulaire*, 1775, in-12 : l'auteur s'y déclare hautem. contre la signature du formulaire ; *les Droits de la puissance temporelle*, défendus contre la 2e part. des actes du clergé de 1765, 1777, in-12 ; *Mém. sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France*, 1777, in-12 ; l'*Institution divine des curés et leurs droits au gouvernem. général de l'Eglise*, 1778, 2 vol. in-12 ; *les Droits du second ordre* (dans le clergé) *défendus contre les apologistes de la domination épiscop.*, 1779, 2 v. in-12; plus. autres écrits sur le même sujet, pub. de 1780 à 1789 ; *Examen des décrets du concile de Trente et de la jurisprud. franç. sur le mariage en France*, 1788, 2 vol. in-12; *Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*, 1790, in-8 ; *Origine et justes Bornes de la puissance temporelle*, etc., 1789-90, 3 vol. in-12 ; un grand nombre de brochures au sujet de la constitut. civile du clergé décrétée par l'assemblée constit., pub. de 1790 à 1792.

MAUNDRELL (HENRI), voyageur angl., était chapelain de la loge anglaise d'Alep, lorsqu'il partit en 1697, avec quatorze de ses compatriotes, pour aller visiter les saints lieux. La relation de cette course a été pub. sous ce titre : *Voyage d'Alep à Jérusalem, à Pâques de l'année* 1697, *suivi du Voyage de l'auteur à Bir sur les bords de l'Euphrate et en Mésopotamie* (en angl.), Oxford, 1698, in-8, fig. ; trad. en franç., Utrecht, 1705 ; Paris, 1706, in-12.

MAUNOIR (JULIEN), jésuite, né à St-George de Raintambaut, au diocèse de Rennes, en 1606, m. à Plevin en 1683, a laissé, outre plus. livres ascétiques écrits dans l'idiome bas-breton, l'ouvr. suiv. : *Grammaire, Syntaxe, Dictionnaire et Cathéchisme en langue armorique*, Quimper, 1659, in-8 : vol. rare et recherché des curieux ; *Vita S. Corentini*, ibid., 1685, in-12.

MAUNORY (N.), et non *Maunoy* comme le nomment plus. biographes, avocat de la fin du 17e S., a donné la trad. du prem. vol. de l'*Homme détrompé*, ou *le Criticon de Balthazar Gratian*, 1696, in-12 ; réimpr. à La Haye, 1705-1734, 3 vol. in-12 ; la trad. des t. 2 et 3 est due à un anonyme (*v.* le no 8389 du *Dictionnaire des Anonymes*). On doit aussi à Maunory une *Gramm. espag.*, 1701, in-12.

MAUPAS (CHARLES CAUCHON DE), conseiller d'état, né à Reims en 1556, était fils de l'un des principaux gentilshommes de Henri IV, alors que ce prince n'était encore que roi de Navarre. Il embrassa le parti des armes, devint à la fois capitaine d'une compagnie de chevau-légers et conseiller d'état, se distingua au siége d'Amiens en 1598, fut envoyé deux fois en ambassade auprès de Jacq. Ier, roi d'Angleterre, et m. chef du conseil de Lorraine en 1629. On a de lui quelq. poésies impr. à Reims en 1638, sous ce tit. : *Reste de vers de la composition de feu très-généreux seigneur Mess. Charles de Maupas*, etc.—MAUPAS DU TOUR (Henri CAUCHON de), de la même famille que le précéd., né en 1606, fut tenu sur les fonts de baptême par Henri IV, embrassa l'état ecclésiastiq., devint successivem. abbé de St-Denis de Reims, grand aumônier de la reine Anne d'Autriche, évêque du Puy en Velay, puis évêque d'Evreux, où il m. en 1680. Il passait pour un des bons prédicat. de son temps. On a de lui : *Discours funèbre sur l'archevêque de Reims, Gabr. de Ste-Marie*, Reims, 1629, in-8 ; *Vie de madame de Chantal*, Paris, 1644, in-4. souv. réimpr. et trad. en ital. ; *Vie de saint François de Sales*, Paris, 1657, in-4, gravur. ; *Orais. funèb. de St Vincent-de-Paule*, Paris, 1661, in-4 ; *Statuts synodaux*, Evreux, 1664, 1665, in-8.

MAUPEOU (RENÉ-CHARLES de), né à Paris en 1688, d'une famille anoblie en 1586, fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlem., président à mortier, prem. président, et vice-chancelier du royaume. Quoiqu'il eût épousé en 1712 Anne-Victoire de Lamoignon, petite-fille de M. de Lamoignon-Basville, il exista toujours entre cette famille et Maupeou une inimitié qui fut souvent funeste aux deux parties. Engagé dans les querelles qui s'élevèrent entre le parlem. et le clergé de Paris à l'occasion des empiètemens de juridiction que ces deux corps se reprochaient mutuellement, Maupeou ne montra ni la fermeté qui convenait à son caractère, ni les lumières exigées par sa position. Il céda à son fils sa dignité de chancelier de France, qu'il ne posséda que durant vingt-quatre heures, et m. en 1775, après avoir été témoin de la chute de son successeur.

MAUPEOU (RENÉ-NICOLAS-CHARLES-AUGUSTIN de), né à Paris en 1714, succéda à son père en 1768 dans les fonctions de chancelier du royaume. Les querelles qui à cette époque divisaient les parlemens et la cour acquirent une activité plus alarmante par l'imprudence du nouveau chancelier. Il crut mettre fin à tous les désordres en ayant recours à un coup d'autorité. Le parlem. de Paris fut exilé. Celui de Rouen eut le même sort. On installa le conseil du roi à la place des magistrats absens et le nom de parlement fut donné à cette commission transitoire : cette mesure, considérée comme une violence exercée sur un corps illustre et aimé du peuple, souleva l'opinion publique ; les avocats refusèrent de plaider, et quatre d'entre eux ayant consenti à paraître devant ce tribunal éphém. reçurent le surnom flétrissant des quatre mendians. Le trouble était dans l'état, l'irritation dans tous les esprits ; cependant le chancelier tint bon et sa

persistance parut sur le point d'être couronnée du succès. Les plaintes s'apaisèrent peu à peu, la justice reprit son cours, et le nouveau parlem. obtint un moment de crédit. Mais ce calme n'était qu'apparent. Les divisions qui éclatèrent entre le chancelier d'un côté, le duc d'Aiguillon et une partie de la cour de l'autre, vinrent ranimer les anciens troubles. Le parti qui tenait pour les anciens parlemens fort de cette division reprit de la consistance. La guerre recommença, d'innombrables pamphlets furent lancés de part et d'autre. Le procès de Beaumarchais contre le conseiller Goezman intervint au milieu de ces circonstances et acheva de rendre méprisable le parlem. Maupeou. Le crédit du chancel. commençait à baisser à la cour; la m. de Louis XV y porta le dern. coup. A l'avènem. de Louis XVI les parlem. furent rappelés (en 1774), et Maupeou disgracié fut exilé dans ses terres. Il m. ignoré au Thuit près les Andelis le 29 juillet 1792. Quelque temps avant sa m. il avait fait don à l'état d'une somme de 800,000 fr. (V. CHALOTAIS, CHOISEUL, MAIROBERT, etc., etc.)

MAUPERTUIS (PIERRE-LOUIS MOREAU DE), géomètre et astronome, né à St-Malo en 1698, m. à Bâle en 1759, montra dans sa jeunesse un penchant égal pour les mathématiq. et pour la guerre; mais à peine eut-il obtenu une compagnie de cavalerie qu'il abandonna la profession des armes pour se livrer entièrement aux sciences exactes. Il entra à l'académie des sciences en 1723, se rendit quatre ou cinq ans après à Londres, fut admis à la société royale; et de retour en France passa à Bâle, où il gagna l'amitié des frères Bernouilli, l'ornement de la Suisse. La réputation qu'il s'était acquise le fit placer, en 1736, à la tête des académiciens que Louis XV envoya dans le nord pour déterminer la figure de la terre. Cette entreprise, à laquelle Maupertuis doit une grande partie de son illustration, fut exécutée en un an, malgré les obstacles et les difficultés sans nombre qu'il fallut surmonter, avec toute la diligence et tout le succès qu'on pouvait justement espérer de cette réunion de savans du premier ordre. Le roi de Prusse offrit au chef de cette heureuse expédition, en 1740, la présidence et la direction de l'académie de Berlin. Le savant servit son nouveau maître dans la guerre contre l'Autriche, s'exposa beaucoup à la bataille de Mollwitz, fut fait prisonn. et traité honorablement par l'empereur et l'impérat.-reine qui lui rendirent bientôt la liberté. Il en profita pour visiter sa patrie; mais il retourna bientôt en Prusse, où sa faveur toujours croissante auprès de Frédéric l'exposa à des chagrins sans nombre, que semblait d'ailleurs appeler son caractère inquiet, ambitieux et peut-être un peu jaloux. Il se trouva engagé dans une vive dispute avec Kœnig, profess. de philosophie à Franeker, au sujet d'une question scientifique, et vit bientôt le redoutable Voltaire se ranger parmi ses plus ardens adversaires. Quoiqu'on ne puisse se défendre de sourire à la lecture de la fameuse diatribe du docteur Akakia et des autres satires sanglantes du malin philosop., il faut convenir qu'il eut du moins le tort d'attaquer un homme qu'il avait autrefois loué outre mesure. Voltaire perdit l'amitié de Frédéric, et put attribuer en grande partie sa disgrâce aux menées de son adversaire. Maupertuis resta l'esclave favori du roi de Prusse, et n'en fut pas plus heureux, grâce à son humeur ardente, sombre, impérieuse et à son amour-propre trop sensible. Après avoir fait un voyage en France, pour rétablir sa santé délabrée, il alla m. à Bâle, dans les bras des Bernouilli. Comme écrivain il avait de l'esprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, un ton sec et brusque, un style plutôt roide que ferme, des paradoxes, des idées fausses, une littérature médiocre: en un mot il fit moins d'honneur à l'académie franç., dont il était memb. qu'à celle des sciences. On a recueilli ses *Œuvres*, Lyon, 1756, 4 v. in-8.

MAUPERTUY (J.-B. DROUET DE). V. DROUET.

MAUPIN (madame, ordinairem. appelée mademoiselle), actrice célèbre par son jeu, sa voix et sa figure, née à Paris en 1673, m. en 1707, épousa très-jeune un nommé Maupin, employé dans les aides, l'abandonna bientôt pour suivre un prevôt de salle d'armes, et se vit forcée d'entrer à l'Opéra de Marseille pour vivre. De retour à Paris elle reprit le nom de son mari, et débuta, en 1695. Environ dix ans après elle renonça au théâtre et se réconcilia avec son mari. On la vit plus d'une fois dans le cours de sa vie faire usage contre les hommes qui l'insultaient des leçons d'escrime que lui avait données son amant; elle-même en provoqua plusieurs qu'elle tua en duel.

MAUPIN (N.), écrivain du 18e S., sur lequel on n'a que très-peu de renseignem. et dont on ignore l'époque de la m. On sait seulement qu'il avait été valet de chambre de la reine Marie-Antoinette, et qu'il est aut. d'un grand nombre d'écrits sur l'agriculture, sur la plantat. et la culture de la vigne, et principalem. sur la manière de faire les vins, de les améliorer. M. A. Beuchot, dans son article sur cet écrivain (*Biographie universelle* de Michaud, tom 27), donne les titres de ses écrits, au nombre de trente-un. On en trouve à peu près toute la substance dans celui intit. *Methode de Maupin sur la manière de cultiver la vigne et l'art de faire le vin*, nouv. édit. revue et augm. de deux *mem.* de Buc'hoz. Paris, an VII (1799), in-8, avec 2 pl.

MAUR (St) disciple de St Benoît, fut, suivant d'anciens hagiographes, envoyé en France dans le 6e S. par ce saint fondat., pour y établir des monastères de sa règle. Il est à remarquer que St Gregoire de Tours, Bède et Usuard (*v.* ces noms), ont gardé le silence sur cette mission, à laquelle cependant on croyait généralem. en France, dès le 9e S. Une célèbre congrégat. de bénédictins, prit, au commencem. du 17e S., le nom de Saint-Maur. C'était une réforme que le pape Grégoire XV approuva en 1621: et l'on sait que cette même congrégation a produit un gr. nombre de personnages distingués par leur piété, et surtout par leur vaste érudition. *V. l'Hist. litt. de la congrég. de St-Maur*, par dom Tassin, Bruxelles (Paris), 1770, in-4.

MAUR. V. DANTINE et RADAM-MAUR.

MAURAND (PIERRE), Albigeois puissant par ses richesses et regardé comme le chef de cette secte en Languedoc au 12e S., est un exemple mémorable de l'influence qu'exerça sur cette malheureuse époque le pouvoir spirituel des papes. A force de caresses on parvint à le faire comparaître devant un légat. Il fut déclaré hérétique, jeté par le comte de Toulouse dans une prison dont il ne sortit que pour être fustigé par les rues et faire publiquem. l'abjuration de ses erreurs. On confisqua ses biens, on le condamna à une amende de cinq cents livres pesant d'argent au profit du comte de Toulouse, son seigneur, et on lui ordonna de partir pour Jérusalem, d'y demeurer trois ans au service des pauvres, avec promesse, s'il revenait, de lui rendre ses biens, à l'exception de ses châteaux, qu'on laissait démolis en mémoire de sa prévaricat. Maurand se soumit à tout, partit pour la Terre-Sainte, et, à son retour, fut nommé capitoul par ses concitoyens en 1183. Il mourut en 1199.

MAURE (N.), député à la convention nation., était un homme sans talens et sans connaissances, qui d'abord avait été marchand épicier à Auxerre. Deux mots suffisent pour le peindre. Il se glorifia un jour de ce que Marat le nommait son fils et ajouta qu'il était digne de l'être: une autre fois, il rappela à l'assemblée qu'il avait pris Couthon dans ses bras et l'avait porté à la tribune pour qu'il fit plus aisément la motion de proscrire ses collègues. Dénoncé le 4 juin 1795 par la commune d'Auxerre,

où il avait été envoyé en mission, à raison de sa conduite dans cette ville, il se brûla la cervelle le même jour pour prévenir le décret d'accusat. qui le menaçait.

MAUREL. V. CATINAT.

MAUREPAS (JEAN FRÉDÉRIC PHELIPPEAUX, comte de), ministre de Louis XV et de Louis XVI, né en 1701 petit-fils du chancelier comte de Pont Chartrain, fut nommé secrétaire d'état en 1715, eut le département de la maison du roi en 1718, celui de la marine en 1723, le titre de ministre d'état en 1738, et montra dans ces diverses fonctions de l'activité, de la pénétration et de la finesse. Exilé à Bourges en 1749, sur la demande expresse de Mme de Pompadour, contre laquelle il avait fait une chanson, il subit sa disgrâce en riant et obtint bientôt de revenir dans sa terre de Pont-Chartrain, à deux lieues de Versailles. Rappelé au ministère en 1774, par Louis XVI, qui lui accorda toute sa confiance, il ne montra a ceux qui l'avaient oublié ou desservi ni ressentiment ni dédain; mais il faut dire que les circonstances difficiles où la France se trouvait placée et qui devaient bientôt amener une terrible catastrophe, réclamaient moins un homme indulgent et facile qu'un ministre supérieur: et Maurepas sembla borner trop souvent son ambition à lancer continuellement quelq. bon mot sur les évènemens du jour. Ce ministre mourut en 1781. Il avait des talens incontestables, mais n'en fit pas assez usage pour le bien de son pays. Le premier il a développé, dans un mémoire remis à Louis XV, les moyens d'ouvrir par le Canada un commerce avec les colonies anglaises, de leur apprendre à aimer le nom français, à regarder la France comme une alliée naturelle, et l'Angleterre comme une marâtre dont ils devaient briser le joug. On lui est redevable encore de grands perfectionnem. dans la construction des vaisseaux. On a sous son nom des *Mémoires*, 1790 et 1792, 4 vol. in-8 Ils sont de M. Sallé, son secrétaire, et méritent d'être consultés, à cause des faits curieux qu'ils renferment et surtout de la pénurie de mémoires historiq. originaux sur le règne de Louis XV.

MAURER (JOSIAS), peintre, né à Zurich en 1530, m. en 1580, peignit sur verre avec beaucoup de talent, et fit graver sur bois le *Plan de Zurich*, qui lui donna une grande réputation dans sa patrie.— MAURER ou MURER (Christophe), fils du précéd., né à Zurich en 1558, m. en 1614, s'est distingué comme peintre et comme graveur, et a laissé des portraits qui jouissent d'une assez grande estime. —MAURER (Jean-Rodolphe), né à Zurich en 1752, m. curé d'Affoltern en 1805, a laissé une *Histoire abrégée de la Suisse*, Zurich, 1780, 1806. in-4.

MAURICE (St), chef de la légion thébéenne, presque entièrement composée de chrétiens, reçut la couronne du martyre, avec ses généreux compagnons, l'an 286. dans les Gaules, pour avoir refusé d'obéir à l'emper. Maximien qui leur ordonnait de sacrifier aux dieux. La mémoire de St Maurice et de ses compagnons est honorée par l'Eglise le 22 sept. Plus. années après leur supplice on découvrit leurs corps au lieu dit Agaune (aujourd'hui St-Maurice), où Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir depuis une abbaye devenue célèbre. Les *Actes* du martyre de ces athlètes de J.-C. ont été rédigés par St Eucher, évêque de Lyon, et pub. dans les *Acta sincera* par D. Thierry Ruinart et dans le recueil des bollandistes. Plusieurs écrivains protestans ont nié le martyre de la légion thébéenne; mais leurs raisons ont été solidem. refutées. *V.* entre autres ouvr. apologétiq., l'*Eclaircissement sur le martyre de la légion thébéenne et sur l'époque de la persécution des Gaules sous Dioclétien et Maximien*, par M. de Rivaz, Paris, 1779, in-8.

MAURICE (TIB.), emper. d'Orient, né en 539 à Arabisse (Cappadoce), occupa success. plus. charges import. à la cour de Constantinople, fit la guerre en Perse avec succès (580), et fut associé à l'empire par Tibère II, qui en même temps le nomma son gendre (582). Des guerres sanglantes contre les Perses (581-591), les Abares (591-599) et les Slavons occupèrent presque toute la durée de son règne: ses généraux remportèrent plus. victoires importantes: mais ils eurent aussi des défaites d'autant plus désastreuses que le décourag. et l'esprit de révolte se mirent parmi les soldats qui proclamèrent auguste un soldat de fortune nommé Phocas. Maurice n'eut d'autre parti à prendre que la fuite; mais ayant été obligé par la tempête de relâcher à huit lieues de Constantinople, il eut la tête tranchée après avoir été témoin du supplice de 5 de ses fils, le 27 nov. 602. Ce prince était digne d'un meilleur sort. Brave, sobre, ami des lettres et de la justice, il remit les lois en vigueur, diminua les impôts, donna l'exemple des mœurs, et pub. sur l'art militaire 12 liv. impr. à la suite de la *Tactique* d'Arrien, avec vers lat. et notes par Scheffer, Upsal, 1664 in-8.

MAURICE (ANTOINE), min. du St-Evangile et prof. de b.-lett., de langues orient. et de théol., né en 1677 à Eyguières (Provence), fut forcé de quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes, et se rendit à Genève, où il m. en 1756, membre associé de l'acad. de Berlin. Outre plus. ouv. MSs. sur les langues orient., objet particul. de ses études, on a de lui quelques *dissert.* lat. sur des points de critique sacrée; un vol. de *Sermons*, Genève, 1722, in-8, et une édit. du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec notes, et continué jusqu'à 1718, ibid., 1721, 2 vol. in-8. — Antoine MAURICE, son fils et son élève, né en 1716 à Genève, où il m. en 1795, pasteur et profess. de théol., a publié aussi plus. *dissert.* et laissé d'autres écrits qui n'ont pas vu le jour.

MAURICEAU (FRANÇOIS), célèbre chirurgien-accoucheur, né à Paris vers le milieu du 17e S., m. en 1709, après avoir pratiqué son art avec le plus grand succès dans cette capitale a laissé un *Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées*, Paris, 1668, 1675, 1681, 1694, in-4; trad. en angl., en allem., en flamand, en holland. et en ital.; plus. autres *traités* et *observ.* sur la grossesse, l'accouchem., etc., réunis en un vol., Paris, 1712. 1724, 1738 et 1740, in-4, fig.

MAURISIO (GÉRARD), chroniq. ital., né à Vérone vers le commencem. du 13e S., suivit le parti des gibelins, et fut nommé par Ezzelin (*v.* ce nom) procurateur de la Lombardie. On a de lui: *Histor. de rebus gestis Eccelini de Romano, ab anno* 1183 *ad annum circiter* 1237, impr. dans un recueil de chroniq du même temps, pub. à Venise, 1636, in-fol., et insér aussi dans les *Scriptor. Brunswic. illustr.* de Leibnitz, dans le *Thesaur. antiq. ital.* de Burmann, et dans les *Rerum italicar. Script.* de Muratori.

MAURO (Fra), religieux de l'ordre des Camaldules au 15e S., fut le plus célèbre des cosmographes de son temps. Il forma dans son couvent une sorte d'école de cosmographie, et exécuta, de 1457 à 1459, une belle mappemonde qu'on voit encore aujourd'hui dans une des salles du monastère de Saint-Michel de Murano près Venise. Un religieux camaldule a pub. en 1806 une description de cette mappemonde, 1 vol. in-fol. MAURO (Sylvestre), jésuite et profess. de philosophie, né d'une famille noble de Spolette, dans l'Ombrie, en 1620, m. à Rome, au collége romain dont il était recteur, en 1687, a laissé: *Nova et accurata ethicæ, politicæ et œconomicæ aristotelicæ Editio cum præclarâ paraphrasi*, 1698, 2 vol. in-4.

MAUROCORDATO-SCARLATI (ALEXANDRE), médecin et négociateur, né à Scio ou à Constantinople vers 1636, m. dans cette dern. ville en 1709, comblé de biens et d'honneurs, fut successivement médecin du grand-seigneur, interprète de la cour

othomane, puis député par Soliman III à la cour de Vienne, et enfin ambassadeur plénipotentiaire aux conférences de Carlowitz. On a de lui : *Instrumentum pneumaticum circulandi sanguinis, sive de motu et usu pulmonum*, Bologne, 1664; Francfort, 1665, in-12; *Histoire sacrée*, in-fol. en grec, Bucharest, 1716.—MAUROCORDATO-SCARLATI (Jean-Nicolas), fils du précéd., succéda à son père comme prem. drogman de la Porte othomane, fut nommé en 1709 hospodar de Moldavie, passa à la principauté de Valachie, après la m. d'Etienne Cantacuzène, fut pris par les troupes impériales en 1716, n'obtint sa liberté qu'en 1718 à la paix de Passarowitsch, en vertu d'une stipulat. expresse du traité et rentra en Valachie, où il m. en 1730, à l'âge d'env 60 ans. On a de lui un ouvr. *de Officiis*, pub. en 1719, et réimpr. avec une trad. latine, Leipsig, 1722, in-4. La bibliothèq. du roi possède un de ses MSs. intit. : *Loisirs de Philotée*.—MAUROCORDATO (Constantin), frère et success. du précéd., fit en 1739 la fameuse réforme qui consomma l'asservissement et la ruine de la Valachie. Pendant sa longue administrat., il fut déposé et réintégré plus. fois dans ses fonctions; enfin il fut disgracié complètement en 1763, et m. probablem. peu d'années après. Il fut le dern. hospodar de la Valachie.

MAUROLYCO (FRANÇOIS), géomètre du 16e S., né à Messine en 1494, m. en 1575, se mêla de prédire, rencontra juste quelquefois, notamm. lorsqu'il annonça à don Juan d'Autriche l'heureux succès qu'auraient ses armes contre les Turcks, et fut vanté par ses compatriotes pour ses connaissances astrologiques. Ils auraient dû bien plutôt rendre justice aux rares connaissances qu'il avait dans les mathématiq. : ce sont là ses titres légitimes à l'estime et à la reconnaissance de la postérité. On a de lui : *Emendatio et Restitutio conicorum Apollonii Pergæi*, Messine, 1564, in-fol.; *Euclidis phænomena*, Rome, 1591, in-4; *Opuscula mathemat.*, 1575, in-4, etc., etc. *V.* pour ses ouvr. impr. les *Mémoires* de Niceron, tom. 37; et pour ses MSs. la *Bibliotheca sicula* de Mongitore. — MAUROLYCO (Sylvestre), ecclésiastique, mathématic. et littérat., neveu du précéd., fut chargé par Philippe II de travailler à la composit. de la fameuse biblioth. de l'Escurial. On a de lui une histoire sacrée, intit. : *Mare oceano di tutte le religioni del mondo*, etc., Messine, 1613, in-fol.

MAUROY (ALEXIS de), fils d'un contrôleur-général des finances, avait embrassé la carrière militaire quand à l'âge de vingt ans il fut enfermé, sur les sollicitations d'un de ses parens, dans la maison de St-Lazare, où bientôt il prit le goût de la retraite et fit sa profess. religieuse. Onze ans après il fut pourvu de la cure des Invalides; mais ce bénéfice lui ayant été retiré par suite du peu de mesure qu'il mit dans sa conduite, il se trouva dans l'impossibilité de satisfaire à de nombreux créanciers, qui obtinrent contre lui un mandat d'arrêt pour être conduit aux prisons de la Conciergerie (1692). De ce lieu de détention Mauroy adressa au parlem. une requête (30 p. in-4) qui lui valut sa translation à l'abbaye de Sept-Fonds, et il y m. postérieurement à 1697, ayant passé le reste de sa vie dans les sentimens d'une piété fervente. L'éclat qu'avaient eu les div. circonstances de la vie de ce religieux porta un aut. anonyme (Fenbible) à pub. sous son nom le livre int. : *le Dégoût du monde*, qui dans le temps eut une gr. vogue : il parut depuis avec le nom du véritable aut., Bruxelles, 1707, in-12.

MAUROYENI (NICOLAS), sujet grec du sulthan des Othomans, fut nommé hospodar ou prince de Valachie en 1787, après la disgrâce d'Alexandre Maurocordato, et dut son élévation au capitan pacha Gazi-Hassan, dont il avait été le drogman. A cette époque la cour de Constantinople ayant déclaré la guerre à la Russie et à l'Autriche, Mauroyeni obtint l'honneur sans exemple pour un Grec de commander un corps d'armée turk. Heureux dans la campagne de 1788, l'hospodar éprouva des revers dans les deux campagnes suiv.; il fut battu plus. fois par les Autrich., et une dern. défaite (1790) causa sa perte : accusé de trahison et attiré dans le camp du grand-vézyr, il y fut mis à m. après avoir vainement offert d'embrasser l'islamisme. Cette catastrophe amena le rétablissem. d'Alexandre Maurocordato dans la princip. de la Valachie.

MAURY (JEAN-SIFFREIN), cardinal, né en 1746 à Vauréas (comtat Venaissin), dans une condition très-infime, dut à ses talens et aux circonstances une élévation dont il a paru digne par son zèle à défendre les priviléges de la noblesse et du haut clergé. Après avoir terminé ses études théologiques aux séminaires de St-Charles, puis de Ste-Garde à Avignon, il vint à Paris, et s'y fit connaître par la publicat. de divers morceaux oratoires. Son *Eloge de Fénélon*, qui en 1772 obtint l'*accessit* au concours proposé par l'acad. franç., le fit choisir pour gr.-vic. et official par l'évêque de Lombez; mais le jeune abbé, qui se destinait à la prédicat., où une plus brillante carrière lui était ouverte, revint bientôt à Paris, et fut désigné pour prononcer devant l'academ. le panégyrique de St Louis, puis celui de St Augustin devant l'assemblée du clergé. Pourvu de l'abbaye de Frenade (diocèse de Saintes), et peu après appelé à prêcher à la cour, l'abbé Maury dut, et à l'éclat de ses succès et à ses liaisons avec les encyclopédistes (notamment avec d'Alembert et Marmontel), d'être appelé à l'académie, où il remplaça Lefranc de Pompignan (27 janv. 1785). L'abbé de Boismond, avec qui il était fort lié, lui ayant à sa mort (1786) résigné le riche prieuré de Lihons, ce fut en qualité de titulaire de ce bénéfice qu'il assista aux assemblées du clergé du bailliage de Péronne. Elu député de son ordre aux états-généraux, l'abbé Maury ne se fit d'abord remarquer que par son opposit. à la vérificat. des pouvoirs et à la réunion des ordres. On a dit qu'effrayé par les prem. secousses de la révolut., il se sauva de Versailles pour retourner à Péronne : ce qui est certain, c'est qu'on l'arrêta dans cette ville sous un déguisement lors des premières émigrations. Sans prétendre expliquer sa démarche par d'autres motifs que la crainte, sentiment auquel il s'est montré plus tard si supérieur, nous dirons que, rendu sain et sauf à Paris, et y ayant repris ses fonctions de député, il parut vouloir contrebalancer l'influence de Mirabeau. Une telle entreprise n'était point, à quelques égards, au-dessus de ses forces; mais il s'en fallait de beaucoup que sa position présentât les mêmes avantages que celle de son redoutable antagoniste : aussi ne soutint-il la lutte avec quelque avantage que dans les questions relatives aux intérêts de l'église et du clergé. Reconnaissons toutefois qu'il est assez glorieux pour l'abbé Maury de s'être mesuré dans l'arène polit. avec le plus grand orateur moderne. Après la clôture de la session, l'abbé Maury, qui avait signé les diverses protestat. du côté droit, quitta la France; il fut chargé par Pie VI de négociations auprès des divers cercles d'Allemagne, se rendit ensuite à Rome, fut créé archevêque de Nicée *in partibus infidelium*, et enfin nommé nonce apostolique près la diète tenue à Francfort pour l'élection de l'emp. François II. Cette mission remplie, il fut promu au cardinalat, et mis en possess. des siéges unis du Montefiascone et Corneto. L'invasion de l'Italie par les troupes françaises l'ayant obligé d'en quitter le territoire, Maury n'y reparut que lors des premiers succès de Suwarow; il passa à Venise, et y assista au conclave réuni pour l'élect. d'un nouv. pontife. De retour à Rome à la suite de Pie VII, il fut accrédité auprès de S. S. ambassadeur de Louis XVIII, alors retiré à Mittau. Mais il se démit de ces fonct. de l'instant où le sacré collége crut profitable aux intérêts de l'église d'entrer en accommodem. avec le chef du

gouv. franç. ; et c'est sur ces entrefaites qu'il écrivit à Napoléon, conformément au cérémonial usité à la cour pontificale, la fameuse lettre qu'on lui a si amèrement reprochée. Au mois de mai 1806, il reparut sur le théâtre de ses honorables débuts, qui pour lui ne devait être désormais que celui de faveurs nouvelles. Il fut admis au traitement de cardinal français, nommé premier aumônier de Jérôme Bonaparte, et enfin succéda en 1807 à Target comme memb. de l'institut. Cependant l'éloquent panégyriste de St Louis et de St Augustin, remis en parallèle avec lui-même devant des juges autrefois ses confrères, ses admirateurs, parut fort au-dessous de son ancienne renommée ; et le mauvais accueil qu'on fit à sa pièce de réception, l'*éloge de l'abbé de Radonvilliers*, fut un échec ajouté au discrédit que dans l'esprit de beaucoup de gens le card. avait encouru par sa *lettre* adressée de Montefiascone (12 août 1804) à l'emp. Napoléon, ainsi que par ses démarches subséquentes. Il perdit de plus la bienveillance de Pie VII, qui lui adressa un bref de réprimandes après qu'il eut accepté (14 oct. 1810) l'administrat. de l'archev. de Paris en remplacement du card. Fesch. Il fit partie, l'année suiv., de la commission chargée de résoudre deux quest. posées par le gouv. touchant les dispenses et les bulles, et assista au concile assemblé à Paris au mois de juin en conséquence des réponses de cette même commission. Dépossédé par le chapitre de Paris, après la capitulation du 30 mars 1814, des pouvoirs qui lui avaient été conférés pour l'administration de ce diocèse, le card. Maury crut devoir se rendre à Rome : il y fut mis en réclusion, d'abord au château St-Ange, puis chez les lazaristes ; et au bout d'un an il ne recouvra sa liberté que pour vivre dans la retraite. Ce prince de l'église avait donné sa démission du siége de Montefiascone, et recevait en dédommagem. une forte pension sur le trésor pontifical, lorsqu'il termina ses jours le 11 mai 1817. Son éloge est encore une lacune à remplir dans les annales de l'acad. franç., où, après deux récept., il n'eut point de successeur ; mais le souvenir du rôle important qu'il a rempli sur la scène politique survivra aux reproches qu'il a encourus auprès des partis ; et, à défaut des douces vertus qui lui manquèrent et que commande le caractère dont il était revêtu, la postérité louera en lui un esprit de tolérance dont le mérite doit paraître d'autant plus grand qu'on en trouve moins d'exemples à l'époque de passions et de haines qu'il a traversée. On peut voir sur ce prélat une *notice* plus détaillée dans l'*Ami de la Relig. et du Roi*, t. 12, p. 321. et une autre dans la *Biographie nouvelle des Contemporains*, t. 13. Nous ne reproduirons pas la liste de ses différens ouv., qui (pour ne rien dire de ses mandemens) ont été réimp. collectivement, pour la plupart, sous le titre suiv. : *OEuvres choisies du card. Maury*, *contenant son Essai sur l'éloquence de la chaire*, *ses éloges*, *ses panégyriques*, etc., Paris, 1827, 5 vol. in-8. Un autre rec. a paru la même année sous le titre d'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, *panégyrique*, *éloges et discours*, pub. sur les MSs. autographes de l'aut. par Louis Siffrein Maury, son neveu, ib., 3 vol. in-8. M. Barbier attribue encore au card. Maury, en société avec l'abbé de Boismont, des *Lettres sur l'état actuel de la religion et du clergé de France*, etc. (*v.* le n° 10,354 du *Dictionn. des Anonymes*, 2e édition).

MAUSCHBERGER (Léopold), jésuite et mathématicien, né en 1718 à Kralup en Bohême, m. dans les dern. années du 18e S., est principalement connu par son tr. intit. *Motus localis gravium solidorum*, Olmutz, 1751, in-8.

MAUSOLE. V. Arteimise.

MAUSSAC (Philippe-Jacques de), habile helléniste et savant critique, né vers 1590 à Corneillan, village voisin de Béziers, mort à Paris en 1650, après avoir été présid. à la cour des aides de Montpellier, a pub. : le *Lexique grec des dix orateurs*, rédigé par Harpocration, Paris, 1614, in-4 ; réimprimé en Hollande en 1683 ; un *Recueil* de quelques opuscules grecs, Paris, 1615, in-8 ; un autre recueil contenant le *Ciceronianus* d'Erasme, deux *discours* latins de Jules Scaliger contre ce dernier, et quelq. *lettres* du même critiq., Toulouse, 1621, in-4. P.-J. de Maussac était lié avec les hommes les plus érudits de son temps.

MAUTOUR (Philibert-Bernard Moreau de), littérat. médiocre et savant antiquaire, né à Beaune en 1654, m. en 1737, a laissé des morceaux de littérat. et de poésie, en latin et en franç., des *dissert.* et des *remarq.* insér. dans le *Mercure*, le *Journal de Trévoux*, celui de *Verdun*, le *Recueil de l'Acad. des Inscript.*, et dans plus. autres rec. On cite encore de lui : *Dissertations historiques sur divers sujets de l'antiquité*, Paris, 1706, in-12 ; *Journal de la campagne de Piémont*, *conduite par Catinat en* 1690, ibid., 1691, in-12 ; *Abrégé chronologique de l'Histoire universelle*, trad. du *Rationarium temporum* du P. Petau, ib., 1708-15, 3 v. in-8, ou 5 vol. in-12. (V. *Bibliothèque historique de la France*.) Mautour a eu part avec Jussieu à la 3e édit. du *Dict. de Trév.*, Paris, 1732, 5 v. in-fol.

MAUVIEL (Guillaume), év. de St-Domingue, né en 1756, m. en 1814, est aut. du *Précis hist. et critique sur les indulgences*, Paris, 1800, in-8. Il a aussi coopéré, avec M. Grégoire et autres, à la rédact. des *Annales de la Relig.*, Paris, 1795-1803, 18 vol. in-8.

MAUVILLAIN (Jean-Armand de), docteur en médecine et doyen de la faculté de Paris en 1666, fut l'ami intime de Molière, et mérite à ce titre d'être sauvé de l'oubli. Ce fut lui et Liénard qui apprirent au grand comique les termes de leur art, et lui fournirent la plupart des plaisanteries qui se trouvent dans ses pièces contre les médecins et les apothicaires.

MAUVILLON (Eléazar), hist., trad. et gramm., né en Provence en 1712, mort à Leipsig en 1779, a laissé : *Droit public germanique*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-8 ; *Histoire du prince Eugène de Savoie*, ibid., 1740-55, 5 vol. in-12 ; *Histoire de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse*, ib., 1741, in-4 ; *Hist. de Gustave-Adolphe, roi de Suède*, ib., 1764, in-4 ; et quelq. autres ouv. dont on trouvera la liste dans *la France littéraire*. — Mauvillon (Jacq.), ingén. et écriv. allem., fils du précéd., né à Leipsig en 1743, mort en 1794, fut étroitement lié avec Mirabeau, qu'il aida dans la composition de son grand ouv. sur *la Monarchie prussienne*. On a de lui : *Introduct. à toutes les sciences militaires*, Brunswick, 1783 ; *le Système de la relig. chrét., le seul vrai en partie*, Berlin, 1787, etc. ; *Essai hist. sur l'art de la guerre, pendant la guerre de* 30 *ans*, (en franç.), Cassel, 1782, 1789 ; plus. trad. du franç. en allem. d'ouv. modernes, tels que : l'*Hist. philosophique* de l'abbé Raynal, la *Monarchie prussienne* de Mirabeau, les *Lettres* de Malouet *sur la Révolut. française*, une trad. française de l'ouv. allem. de Tempelhoff intit. : *Histoire de la guerre de* 7 *ans*, et plus. autres écrits litt. et hist., dont on trouvera la liste dans *la France littér.*, etc. — Son fils, capit. dans l'artillerie holland., a pub. la *Correspondance de Mauvillon avec plus. savans d'Allemagne*, Brunswick, 1801, in-8.

MAXENCE (M. Aurelius Valerius Maxentius), fils de l'emper. Maximien Hercule, prit la pourpre et le titre d'auguste à Rome après la m. de Constance-Chlore, tandis que le fils de celui-ci se faisait proclamer par les troupes romaines de la Bretagne ; lui-même il invita Maximien, son père, à venir partager avec lui la souveraine puissance, et l'empire compta alors six souverains, Galérius, Constantin, Sévère, Maximin-Daza, Maximien et Maxence. Les quatre prem. reconnaissaient mutuellement leur légitimité, tandis qu'ils s'accor-

daient à traiter les deux autres de tyrans ; toutefois ceux-ci parvinrent à se soutenir contre les attaques qui furent dirigées contre eux (*v.* GALÈRE et SÉVÈRE) Après la fin misérable de son père, Maxence tourna ses armes contre l'Afrique, et la conquit par ses généraux. Pendant ce temps Galérius était m. (310) ; mais il eut à combattre un ennemi plus terrible. Constantin, attiré vers Rome autant par son ambition que par les plaintes que faisait naître la tyrannie de Maxence, entra par les Alpes Cottiennes (Mont-Cénis), battit auprès de Vérone Ruricius Pompeianus, le plus habile des généraux ennemis, et marcha sans obstacle sur Rome. Maxence sortit de sa capitale et alla lui livrer bataille à un mille de la ville; mais il fut vaincu, et le pont Milvius, sur lequel il passait avec son armée en déroute pour rentrer dans les murs de Rome, s'étant écroulé sous le poids des fuyards, il se noya dans le Tibre le 28 oct. 312. Les écrivains chrétiens qui nous ont parlé de Maxence s'accordent à dire que ce prince était avare, cruel, lâche et débauché. Il persécuta l'église naissante, et les barbaries gratuites dont il se rendit coupable à ce sujet ne contribuèrent pas peu à sa chute. La justice nous fait cependant une loi de remarquer que les princes ses contemporains n'étaient guère moins vicieux que lui.

MAXIME (ST), év. de Turin dans le 5e S., se signala d'abord par ses prédications dans la Lombardie, puis assista comme év. au concile de Milan en 451, souscrivit après St Hilaire à celui de Rome (465), et m. peu après son retour à Turin. Il reste de lui un grand nomb. d'*homélies*, dont quelques-unes ont été attribuées à St Ambroise, à St Augustin, à Eusèbe d'Emèse, et insér. sous leurs noms dans la *Bibliothèque des Pères*. D'abord pub par portions dans les rec. de D. Mabillon, de D Martène, etc., ses *œuvres* ont été rec. par ordre de Pie VI, Rome, 1784, in-fol. On trouve sa *vie*, par un anonyme, dans les Bollandistes au 25 juin.

MAXIME *de Constantinople* (ST), se distingua dans le 7e S. par son zèle contre les monothélites, qui lui firent souffrir d'affreuses persécutions, et le laissèrent mourir dans les fers en 662. Il reste de lui plus ouv., entre autres un *Comment. sur St-Denis l'Aréopagite*, pub. par le P. Combéfis, grec-latin, Paris, 1675, 2 vol. in-fol. — V. VALÈRE.

MAXIME (FLAVIUS ANICIUS PETRONIUS), emp. d'Occident, était d'une des plus illustres familles de Rome. Conseiller d'Honorius à 19 ans, intend. des finances et préfet de Rome à 25, deux fois préfet d'Italie, deux fois consul (433 et 443) et patrice en 445, il n'avait que quelques pas à faire pour arriver à l'empire. L'outrage fait par Valentinien III à sa femme l'y décida. Il commença par rendre suspect à son maître le célèbre Aétius ; et quand cet habile général, depuis long-temps le seul soutien de l'empire, eut été sacrifié à de vaines calomnies, il fit assassiner Valentinien. Le lendemain on le proclama emp. Il ne montra dans cette place qu'une désespérante incapacité. Du reste il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité. Ayant épousé Eudoxie, veuve de son prédécesseur, il eut l'imprudence de lui révéler qu'il était l'auteur du meurtre de Valentinien. Celle ci, pour se venger, appela Genseric en Italie ; Maxime, hors d'état de se défendre, songeait à fuir quand il fut lapidé par le peuple, le 12 juin 455; il avait régné 4 mois. Palladius, son fils, qu'il avait déclaré césar, subit probablement le même sort. M. Drap-Arnaud a donné en 1824 *Maxime*, ou *Rome délivrée*, trag. en 5 actes. Paris, in-8.

MAXIME, en latin *Magnus Maximus*, emper. ou tyran dans les Gaules pendant le règne de Valentinien II, était Espagnol d'origine, et servit d'abord sous le général Théodose, père de l'emp. de ce nom. Il se distingua surtout en Bretagne (368-373), et quelq. années après il fut nommé gouv. de cette île. Il ne songea d'abord qu'à soumettre les Ecossais et les Pictes ; mais l'élévation de Théodose à l'empire irrita sa jalousie, et il se fit lui-même proclamer en 381. Deux ans après il franchit la mer suivi d'une armée formidable, et marcha sur Paris, où résidait Gratien, un des deux empereurs d'Occident. Celui-ci s'enfuit vers Lyon ; mais Andragathius, général de Maxime, le poursuivit de près ; et, s'étant emparé de sa personne, il le fit mourir aussitôt. Maxime envoya alors une députation à Théodose, lui demandant de l'associer à l'empire. Le prince de Constantinople y consentit, et le nomma auguste, à la condition toutefois qu'il laisserait à Valentinien l'Italie, l'Illyrique et l'Afrique, et se contenterait des Gaules avec la Bretagne au Nord, et l'Espagne au Sud. Maxime fixa sa résidence à Trèves, et il eût sans doute joui en paix de son empire s'il n'eût cédé aux conseils de l'ambition. Aspirant à la possession de tout l'Occident, il passe les Alpes, arrive à Milan, et soumet toute la partie septentrionale de l'Italie presque sans tirer l'épée. Mais Valentinien s'était enfui à Thessalonique, et de là implorait les secours de Théodose. Celui-ci, feignant de craindre sur terre les forces de son rival, fait les préparatifs d'une armée navale. Maxime, dupe de ce stratagème, embarque la majeure partie de ses troupes. Aussitôt Théodose précipite sa marche, atteint son rival, le bat près d'Emone, et le force à s'enfermer dans Aquilée. Ses soldats se tournèrent contre lui et le livrèrent pieds et poings liés à Théodose, qui, dit-on, allait lui donner la vie quand la multitude lui fit trancher la tête, 26 août 388 Victor, son fils, qu'il avait associé à l'empire, subit le même sort quelques jours après.

MAXIME, philos., né à Ephèse, et surnommé *le Cynique*, fut un des maîtres de Julien, à qui il inspira la haine du christianisme, et qui, devenu emp., le combla d'honneurs et de biens, sans toutefois réussir à le fixer à sa cour. Pourvu de la charge de gr.-pontife de Lydie (361), Maxime y fit preuve de justice et de modérat. Comme le philos. cynique était aussi célèbre par son habileté dans la magie que par ses autres connaissances, et que l'incrédule Julien partageait ses idées, il vint le consulter l'année suivante (362) sur son expédition contre les Parthes. Maxime prédit des triomphes éclatans, ce qui eut lieu en effet, mais ce qui n'empêcha pas que le prince victorieux ne fût blessé à mort en 363. Maxime perdit alors sa place de gr.-pontife, et peu après (366) ayant été accusé d'après l'édit de Valentinien contre les mag co-sophistes, il subit de cruelles tortures et eut la tête tranchée. On n'a plus rien des div. ouv. qu'il avait composés sur la philosophie et la rhétorique. — MAXIME d'*Epire*, autre maître de Julien, composa un poème grec de 610 vers sur les influences de la lune et des astres inséré dans la *Biblioth.* de Fabricius (édit. de Harles), tome 9.

MAXIME - PUPIEN (M. CLODIUS PUPIENUS MAXIMUS), emp. romain avec Balbin, était né dans une condition obscure, et parvint, des dern. postes de la milice, aux grades les plus importans. Nommé successivem. général, préteur, consul (l'an 227 de J.-C), préfet de Rome, gouv. de la Grèce, de la Bithynie, de la Narbonnaise, il fut enfin élevé à l'empire avec Balbin par le sénat. Les vœux de l'armée forcèrent les deux emp. à s'adjoindre le jeune Gordien, connu sous le nom de Gordien I I (*v.* GORDIEN Ier, II, III). Ils songèrent ensuite à combattre Maximin, dont la tyrannie avait décidé le sénat à cette mesure audacieuse; la m. inattendue de l'usurpat., égorgé dans Aquilée par ses propres soldats, rendit inutiles tous leurs préparatifs. L'autorité des trois princes fut alors unanimement reconnue. Maxime profita du loisir que lui laissait la paix publiq. pour réformer les abus et faire quelq. bonnes lois. Il prit ensuite la résolution de combattre les Parthes ; et il allait se rendre en Orient

quand les soldats le massacrèrent, ainsi que Balbin, pour laisser régner seul Gordien III (239). Maxime n'avait régné que 15 mois.

MAXIME *de Tyr*, philosophe platonicien qui acquit une très-grande réputation dans le 2e S., parcourut l'Arabie, la Phrygie et la Grèce, et fit un voyage à Rome sous Commode. On n'a du reste aucun détail sur sa vie. Il reste de lui 41 *Discours* ou *Dissertat.* sur des sujets philosophiq. Le style en est clair et agréable: ses principes sont très-sages. Maxime de Tyr se distingue de ses contemporains en ce qu'il ne prodigue pas comme eux les allégories et les métaphores. Parmi les édit. de son ouv., on distingue l'édition *princeps*, par H. Estienne, 1557, in-8, avec version latine de Pazzi; celle d'Heinsius, Leyde, 1607, in-8, avec trad. latine: celle de Londres, 1740, in-4 et celle de Reiske, Leipsig, 1774, 2 vol. in-8. M. Combes-Dounous en a donné une bonne trad. franç., Paris, 1802, 2 vol. in-8. — Il ne faut point confondre Maxime de Tyr avec un autre MAXIME (*Claudius Maximus*), philosophe stoïcien, maître de Marc-Aurèle.

MAXIME, dit *le Grec*, moine du Mont-Athos, étudia les b.-lett. à Paris et à Florence, et fut appelé à Moscou au commencement du 16e S. par le grand-duc Basile Ivanovitsch pour mettre en ordre et analyser la riche collection de MSs. grecs que possédait ce souverain, ce qu'il exécuta à la grande satisfaction de celui-ci. Chargé de la trad. en russe d'un *Psautier* grec avec des commentaires, il remplit cette tâche très promptement, et entreprit ensuite, par ordre du grand-duc, et contre son gré, la révision et la correction des livres sacrés russes. Ce travail l'occupait depuis 9 ans lorsqu'injustem. accusé (en 1525) d'hérésie et d'autres crimes, il fut enfermé dans un couvent où il resta jusqu'à sa m., en 1536. Maxime a laissé entre autres MSs. des *Considérations sur l'utilité de la grammaire, de la rhétorique et de la philosophie*, insér. dans la *Grammaire russe* de Meletius-Smotritzkii (*v.* ce n.).

MAXIMIEN HERCULE (MARCUS AURELIUS VALERIUS MAXIMINUS), emper. romain, fils d'un pauvre laboureur des environs de Sirmium, fut d'abord le compagnon d'armes de Dioclétien, qui se l'associa en 286. Il apporta dans son gouv. toute la rudesse et la dureté dont il n'avait pu perdre l'habitude au milieu des camps, et se montra ainsi l'instrument docile des vengeances de son adroit collègue. Lorsque celui-ci abdiqua le pouvoir (305), son exemple fut suivi par Maximien, qui ne quitta la retraite où il vivait, au fond de la Lucanie, qu'après la proclamat. subite de son fils Maxence (306). Cependant son extrême exigence amena des altercations entre son fils et lui; il fut même chassé de Rome par les soldats; et, après avoir sollicité vainement Dioclétien de reprendre les rênes de l'empire, il alla chercher un refuge à la cour de Constantin, son gendre, dont bientôt il corrompit les troupes dans la Gaule narbonnaise pour se faire proclamer emper. Mais Constantin s'étant mis en marche contre lui à cette nouvelle, il s'enferma dans Marseille, où bientôt, livré par les soldats révoltés, il fut réduit à se donner la m. l'an 310. Maximien, qui fut l'un des plus ardens persécut. des chrét., est peint sous des couleurs peu favorables par les anciens historiens de cette croyance. — V. GALÈRE.

MAXIMILIEN Ier, emp. d'Allemagne, archiduc d'Autriche, né en 1459 de Frédéric III et d'Éléonore de Portugal, fut nommé roi des Romains en 1486, se signala tout d'abord contre les Français, et monta sur le trône impérial en 1493 après la m. de son père. Heureux et fier d'avoir arraché au roi de France la Franche-Comté en pure souveraineté, l'Artois, le Charolais et Nogent à condition d'hommage, il se ligua avec le pape et plusieurs autres princes pour chasser Charles VIII du royaume de Naples: mais les Français, au nomb. de 8 mille, battirent à Fornoue l'armée des alliés, forte de 40,000 hommes. Engagé ensuite dans une lutte contre les Suisses, il ne put s'opposer à l'invasion de Louis XII en Italie. La ligue de Cambrai s'étant formée en 1508, Maximilien se hâta d'y entrer, et ses troupes s'avancèrent dans le Frioul, s'emparèrent de Trieste, mais furent forcées de lever le siége de Padoue. Il s'unit ensuite avec la France contre Venise, puis avec l'Espagne et le pape contre la France. Il ménageait cependant le pontife romain pour être son coadjut. au pontificat; et voyant que ses espérances étaient vaines, il prit la résol. ut. bizarre de se faire élire pape à sa place, et ne réussit pas mieux. Sa haine pour la France fut telle, qu'il consentit en 1515 à servir comme volontaire au siége de Térouane sous les ordres de Henri VIII. Ses derniers efforts contre la nation qu'il détestait eurent pour but de s'emparer du Milanez. Mais les 15,000 Suisses qu'il avait avec lui, et qu'il ne payait pas, se mutinèrent et le forcèrent de s'enfuir pour n'être pas livré à ses ennemis. Il m. peu de temps après à Inspruck, en 1519, d'une indigestion. Ce prince, qui eut si peu de grandes qualités, rendit toutefois un service important à l'humanité en abolissant en 1512 la juridiction barbare et redoutable connue sous le nom latin de *Judicium occultum Westphaliæ* et sous celui de *Gerim-Gericht* en allemand. Il a laissé quelq. *poésies* et des *mémoires* sur sa vie, dont il a d'ailleurs consigné les évènemens remarq. dans un roman histor., sous le titre de *Theuerd nnek*, Nuremberg, 1517, in-fol., Augsbourg, 1519, in-folio. D.-H. Hegewisch a écrit en allem. l'*Hist. du règne de Maximilien Ier*, Hambourg, 1782, 2 parties in-8.

MAXIMILIEN II, emp. d'Allemagne, fils de l'emp. Ferdinand Ier, né à Vienne en 1527, fut élu roi des Romains en 1558, se fit élire roi de Hongrie et de Bohême, et succéda à l'emper., son père, en 1564. Il laissa prendre Zigeth par les Turks, se trouva en position de monter sur le trône de Pologne, vacant par la m. de Sigismond II, et fut assez négligent pour ne pas même se donner la peine d'en faire la demande. Il m. à Ratisbonne en 1576, après avoir régné 12 ans avec une bonté et une douceur qui inspirèrent moins de reconnaissance que son administration faible et inconstante n'avait excité de murmures et de railleries. La postérité néanmoins lui tiendra compte de n'avoir pas cru devoir réduire les protestans par la voie des armes, et d'avoir dit cette parole mémorable pour le temps. « Que ce n'est point en rougissant les autels du sang hérétique qu'on peut honorer le père commun des hommes. »

MAXIMILIEN-JOSEPH, roi de Bavière, né en 1756, m. en 1825, avait été successiv., avant de succéder au prince Ch. Théodore, son oncle, comme élect. de Bavière (1799), colonel du régim. d'Alsace au service de France, puis duc de Deux-Ponts par la mort de son frère Charles II (1795). Marié deux fois, il n'eut de chaque lit que deux filles, dont l'aînée, la princesse Amélie, épousa en 1806 le vice-roi Eugène de Beauharnais, et une autre l'emper. François II. Après s'être montré long temps le fidèle allié de l'emp. Napoléon, Maximilien-Joseph, qui d'ailleurs avait jusque-là réglé sa politique sur les vues d'un plus gr. intérêt pour lui-même et pour son peuple, entra en 1813 dans la ligue générale des puissances d'Allemagne, et ne dut probablem. qu'à cette circonstance d'avoir conservé sa couronne après les gr. évènem. de 1814. A cette même époque il fit un voyage à Vienne avec toute sa famille, et accepta de l'emp. d'Autriche un régim. dont il se fit recevoir colonel. Assez peu remarq. sous le rapport des évènemens milit., dans ce quart de siècle où ils remplissent presque exclusivement l'hist. de l'Europe, le règne de Maximilien-Joseph n'est pas sans intérêt pour sa marche politique: par les réformes qui, durant cet intervalle, ont été introduites sans troubles et presque sans effort dans les lois orga-

niques de l'état, il est devenu une ère nouvelle pour la Bavière, et un gr. exemple des améliorat. qu'une liberté légitime procurera avec le temps aux autres états de l'Allemagne.

MAXIMIN (St), prélat illustre, frère de Saint-Maxence, év. de Poitiers, né dans cette ville, étudia à Trèves sous l'év. Agrèce, qui lui conféra les saints ordres, et auquel il succéda vers l'an de J.-C. 332. Il assista aux conciles de Sardique, de Milan, de Cologne, s'y distingua par la pureté de sa foi, et donna un asile à St Athanase, persécuté par l'emp. Constant. Il m. en 397. Sighard, moine de Saint-Maximin, composa vers 960 une *vie* de ce saint, insérée dans les Bollandistes.

MAXIMIN (C. JULIUS VERUS MAXIMINUS), empereur romain, né en 173 dans la Thrace, garda les troupeaux dans son enfance, s'enrôla dans la cavalerie à 20 ans, parvint à de hautes dignités militaires sous Septime-Sévère et Caracalla, resta dans l'inaction pendant les règnes de Macrin et d'Héliogabale, reparut avec éclat sous celui d'Alexandre Sévère, et enfin profita de son crédit et de son influence sur les soldats pour exciter une révolte dont le résultat fut l'assassinat d'Alexandre et l'élévation de Maximin à l'empire. Arrivé à la souveraine puissance par un meurtre, le nouvel auguste crut ne pouvoir se soutenir que par les mêmes moyens. Ses violences, ses exactions et ses cruautés le rendirent odieux à tout l'empire. L'atrocité avec laquelle il fit la guerre aux Germains, dont il mit le pays à feu et à sang dans un espace de 400 milles, le fit surn. *Phalaris* et *Busiris* par ses soldats. Il se préparait à marcher contre les Sarmates quand les légions d'Afrique portèrent les deux Gordiens à l'empire. A cette nouvelle Maximin furieux vole vers l'Italie et met le siége devant Aquilée; mais ses soldats, fatigués de sa tyrannie, le poignardèrent sous les yeux des assiégés en 238. Ce prince, brutal, féroce, prodigue et soupçonneux, était d'une force et d'une voracité extraordinaires. Les historiens prétendent qu'il avait de haut. 8 pieds romains, et qu'il mangeait par jours 40 liv. de viande. Il avait associé à l'empire Maximin, son fils, jeune homme d'une rare beauté et d'une grande vertu, qui fut massacré en même temps que lui par l'armée.

MAXIMIN (GALERIUS VALERIUS MAXIMINUS), nommé d'abord *Daïa* ou *Daza*, fils d'un berger de Thrace ou d'Illyrie, et berger lui-même, était neveu de Galérius, qui lui fit donner en 304 le titre de césar par Dioclétien à l'instant où ce prince abdiquait l'empire. Dans la suite (308), Daza se proclama auguste et se fit reconnaître comme tel par son oncle. Il paraît qu'il avait quelques talens militaires; mais il eut peu d'occasions de les montrer avant la mort de Galerius. Celui-ci ayant cessé de vivre à Nicomédie en 311, et peu après Maxence ayant perdu la pourpre et la vie au pont Milvius, Maximin déclara la guerre à Licinius, qui, avec Constantin, semblait aspirer à être seul possesseur de l'empire. Mais il fut vaincu à Andrinople en 313, et s'enfuit déguisé dans les gorges du mont Taurus, où il m. au bout de quelq. mois en proie aux maladies et à la misère. Moins vicieux que la plupart de ses collègues, ce prince avait surtout le défaut de s'abandonner au vin; mais il avait eu la sage précaution d'enjoindre à ses offic. de ne point exécuter les ordres qu'il donnerait dans l'ivresse.

MAY (THOMAS), poète et historien anglais, né à Mayfield, dans le comté de Sussex, vers 1594, m. en 1650, fut en gr. faveur à la cour de Charles Ier, mais abandonna ce prince au commenc. des guerres civiles pour se jeter dans le parti du parlem., dont il devint même le secrétaire et l'historiographe. C'est à ce dern. titre qu'il publia en 1647, in-fol., l'*Hist. du parlement d'Angleterre depuis le 3 nov. 1640 jusqu'à la bataille de Newbury en 1643*. On cite en outre de lui une traduction de la *Pharsale* de Lucain, avec une continuation de ce poème jusqu'à la m. de Jules-César, en latin et en anglais. Il a laissé aussi plus. pièces de théâtre assez estimées: l'*Héritier*, comédie jouée en 1620, imp. en 1633; *Cléopâtre*, tragédie jouée en 1626, imp. en 1639.

MAY (DU). V. DUMAY.

MAY DE ROMAINMOTIER (EMMANUEL), né à Berne en 1734, m. dans cette ville en 1799, est connu par son *Hist. milit. des Suisses dans les différens services de l'Europe jusqu'en 1771*, Berne, 1772, 2 t. in-8; réimp. avec des augmentations, ibid., 1788, 4 t. ou 8 vol. in-8.

MAYANS Y SISCAR (GRÉGOIRE), sav. espag., né à Oliva, dans le roy. de Valence, en 1697, m. en 1781, a été cité avec éloge par Muratori, par Menckenius, par Marcou, par Heineccius, par le D. Edw. Clarke, et a laissé un grand nomb. d'ouv. qui suffiraient pour remplir une bibliothèque. Les principaux sont: *Gregorii Majansii ad quinque jurisconsultorum fragmenta comment.*, Valence, 1723; *Institutionum philos. moralis*, Madrid, 1779; *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, ib., 1737, in-8, réimp. à Lond. et à La Haye la même année, et trad. en franç. par Daudé, 1740, 2 vol. in-12; *Origenes de la lengua española*, ib., 1737, 2 vol. in-8. On trouve l'*eloge* de Mayans dans l'*España sagrada* du P. Florez, et la liste de la plus grande partie des ouv. de ce sav. dans le *Ensayo de una Biblioteca española de los mejores escritores del reynado de Carlos III*, par Sempere-y Guarinos.

MAYDIEU (JEAN), litt., né en Champagne vers le milieu du 18e S., fut chan. de l'église de Troyes, quitta la France à l'époque de la révolut., et m. à Tœplitz vers 1793. On a de lui une *Vie de Grosley* (*v.* ce nom); quelq. romans, tels que *la Vertueuse Portugaise*, *l'Honnête Homme*, etc., tombés dans un juste oubli. Il a traduit de l'allemand la tragédie d'*Edouard et Monrose* et le *Musarion* de Wieland.

MAYENNE. V. MAÏENNE.

MAYER (MICHEL). V. MAÏER.

MAYER (JEAN-FRÉDÉRIC), sav. théol. luthérien, surintend.-général des églises de Poméranie, né en 1650, m. à Stettin en 1712, a laissé les ouv. suiv.: *Biblioth. biblica*, etc., Leipsig, 1711, in-4; *Tractatus de osculo pedum pontificis romani*, ib., 1712, in-4, rare et recherché; des *Dissertat.* en lat. sur un grand nombre de passages curieux de l'Ancien et du Nouveau-Testament, rec. par E. Neumeister, et pub. sous le titre d'*Eclogæ evangelicæ*, Hambourg, 1734, in-8; un gr. nomb. d'autres *Dissert.* ou *Opuscules* acad. dont on trouvera la liste dans Moréri, édit. de 1759.

MAYER (TOBIE), l'un des plus gr. astronomes du 18e S., né dans le duché de Wirtemberg en 1723, m. en 1762, apprit de lui-même les mathématiques, et fut appelé en 1750 à les professer à l'université de Gottingue. Il imagina plus. instrum. utiles, fit apercevoir la source de bien des erreurs qui se commettent dans la géométrie pratique, calcula les mouvemens de la lune et les assujettit à des tables auxquelles les astronomes ont souvent recours, approcha enfin, plus que personne n'avait encore fait, de la solution du grand problème des longitudes, et mérita ainsi à ses héritiers une récompense de la part du parlement d'Angleterre. Il s'occupa aussi, vers la fin de sa vie, de l'aimant, auquel il assigna des lois plus raisonnables que celles qu'on avait jusqu'alors reconnues. Ses principaux ouv. sont: *Traité des courbes pour la construction des problèmes de géométrie* (en allem.), Eslingen, 1745, in-8; *Atlas mathém. dans lequel toutes les mathémat. sont représentées en 60 tables* (en allem.), Augsbourg, 1745, in fol.; *Tables du mouvement du soleil et de la lune*, qu'on trouve dans le 2e vol. des *mémoires* de la société royale de Gottingue. — Un autre MAYER (Frédéric-Christophe), astron., memb. de l'acad. des sciences de Pétersbourg, est cité par La Caille (*Leçons d'astronomie*), comme aut. d'une méthode d'interpo-

lation utile dans les calculs astronomiques, et par Maupertuis dans son *Astronomie nautique*, comme aut d'un problème dont il a donné une bonne solution. On trouve plus. *dissert.* et *remarques* de ce même sav. dans les *mémoires* de l'acad. de Saint-Pétersbourg, t. 2 et 5. — MAYER (Christian), jés., astronome, né en Moravie en 1719, m. en 1783, direct. de l'observat. de Manheim, crut avoir fait une découverte qui devait immortaliser son nom. Il annonça, dans le discours préliminaire placé en tête des *Tables d'aberration et de mutation* de Mesger (Manheim, 1778), que ses observations dans la partie méridionale du ciel l'avaient amené à soupçonner que les petites étoiles qui environnent les principales sont véritablement leurs satellites, et qu'elles ont été ainsi placées afin que leurs mouvemens propres ouvrissent aux astronomes une voie pour arriver à la connaissance des distances réciproques des étoiles, de leur distance à la terre, et de la variété des systèmes célestes. Cette prétendue découv. n'a point été confirmée par des recherches d'autres astronomes plus savans, et munis d'instrumens bien plus puissans que ceux de C. Mayer, et a été rangée parmi les illusions optiques. On a de cet astronome plus. ouv., dont nous ne citerons que les principaux : *de Transitu Veneris*, Pétersbourg, 1769, in-4; *de Novis in cœlo sidereo phenomenis*, 1780, in-4; *Pantametrum pacechianum, seu instrument. novum*, etc., Manheim, 1762, in-4. fig.; *Nouvelle méthode pour lever en peu de temps..... une carte générale exacte de toute la Russie* (en franç.), Pétersbourg, 1770, in-8. On trouve dans les *Transactions philosophiques* de Londres, et dans celles de la société américaine, un grand nombre d'observat. du même astronome.

MAYER (ANDRÉ), prof. de physique et de mathématiques à Greifswald, né à Augsbourg en 1716, m. en 1782, s'est fait connaître par une bonne carte de la Poméranie suédoise et de l'île Rugen, 1763; par plus. *dissert.* académiques, et par le *Dessin du nouveau collège de l'acad. royale à Greifswald*, 1755, in-fol., 7 pl. On a encore de lui : *Observat. de l'entrée de Venus sur le soleil, le 3 juin 1769*, dans les *Transactions philosophiques*, 1769, page 284; et dans les *Mémoires de Petersbourg*, pour 1781, des *Passages* de toutes les planètes qu'il avait observées au méridien. — MAYER (Jean-Christophe-André), que l'on croit fils du précéd., né à Greifswald en 1747, fut prof. d'anatomie au collége med.co-chirurgical de Berlin, et m. dans cette ville en 1801. On a de lui en allem. : *Traité des avantages de la botanique systématique*, Berlin, 1772, in-8; *Description des vaisseaux sanguins*, etc., ib., 1777, in-8, avec 16 pl.; *Tr. anatomico-physiologique du cerveau*, ib., 1779, in-4; *Descript. anatom. du corps hum.*, 1784-94, 8 v. in-8; *Champignons comestibles indigènes*, ib., 1801, in-fol.; plus. *art.* ou *mém.* dans le *rec.* de l'acad. de Berlin et dans la *Gazette d'Iéna*. — V. MARIUS (Simon).

MAYERBERG (AUGUSTIN, baron de), conseiller de la chambre aulique impériale, fut envoyé en 1661 en qualité d'ambass. de l'emp. Léopold auprès d'Alexis Michaelowitsch, gr.-duc de Moscovie, et publia une relation curieuse de son voyage en lat., in-fol., sans nom de ville et sans date, sous le titre suiv. : *Iter in Moscoviam Augustini liberi baronis de Mayerberg*. On en a une trad. franç. sous le titre de *Voyage en Moscovie d'un ambassadeur-conseiller*, etc., Leyde, 1688, in-12.

MAYERNE-TURQUET (LOUIS de), traduct. et hist., né à Lyon vers 1550, m. à Genève en 1630, a pub. : *Histoire générale d'Espagne*, 2 v. in-fol., le 1er en 1608, le 2e en 1636; *la Monarchie aristo-démocratique*, ou *le Gouvernement composé et mêlé des trois formes de légitimes républiques*, Paris, 1611, in-4; *Apologie contre les détracteurs de la monarchie aristo-démocratique*, etc., 1616, in-12; *Traité des négoces et trafiques*, etc., Genève, 1599, in-8; des trad. de l'espagnol d'Ant. de Guevara et de L. Vivès; des *Paradoxes* de H.-Corn. Agrippa, etc. Mayerne-Turquet avait embrassé la religion réformée. — MAYERNE-TURQUET (Théodore de), fils du précéd., l'un des plus célèbres médec. de son temps, né à Genève en 1573, m. à Chelsea, près de Lond., en 1655, fut successivement l'un des médecins ordinaires de Henri IV, roi de France, et prem. médecin de Jacques Ier et de Charles Ier. Il est inventeur de l'*eau cordiale*. Ses *OEuvres* ont été imp. à Londres en 1700 en un gros vol. in-folio.

MAYET (ETIENNE), né à Lyon en 1751, citoyen distingué de cette ville, céléb. par ses riches manufactures de soie, fut appelé en Prusse vers 1777 pour diriger de semblables établissemens à Berlin. Sa vie s'écoula dans cette nouv. patrie, où il m. en 1825, après avoir réussi à y faire prospérer la culture et la fabrication de la soie. Réformé en 1806 avec une modique pension, Mayet continua de se livrer à la poésie française, qu'il avait toujours cultivée avec succès. Outre un grand nomb. de vers insérés dans plus. recueils littéraires de 1778, 1780, 1791, etc., il a pub. : *Pièces fugitives*, Berlin et Paris, 1783, in-8; *Recueil de Poesies*, Berlin, 1785, in-8; l'*Agioteur puni*, comédie, Paris, 1788, in-8; *le Conservateur*, ou *Gazette littér. de Berlin*, 1792-3, in-8. Mayet a écrit, comme directeur des fabriques de soie de Berlin, plus. ouvr. et mémoires relatifs à son emploi, entre autres : *Mémoire sur la culture du mûrier*, etc., Berlin, 1790, in-8; *Traité sur la culture et les fabriques de soie dans les états prussiens*, Berlin, ibid., 1796, 2 vol. in-8.

MAYEUL ou MAYOL (SAINT), 16e abbé de Cluny, né dans le diocèse de Riez vers l'an 906, établit la réforme dans l'abbaye de St-Denis à la prière d'Hugues Capet, et m. au prieuré de Souvigni en 994. Il fut regardé comme le second fondateur de Cluny pour les soins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye et de multiplier les monastères de son ordre. Il a laissé quelques écrits sur lesquels on peut consulter l'*Hist. littéraire de la France*, par D. Rivet, t. 6. Sa *vie* a été écrite par St Odillon, son success., et 3 autres bénédict.

MAYEUR (FRANÇOIS-MARIE), appelé aussi *Mayeur de Saint-Paul*, acteur et auteur, né à Paris en 1758, débuta au théâtre de l'Ambigu-Comique, passa ensuite à celui de Nicolet, alla jouer en 1789 en Amérique, revint en France quelques années après, et joua successivement sur div. théâtres de la capitale, à Lyon, à Versailles, à Bordeaux et en Corse, où il eut la direction du théâtre. Il m. à Paris en 1813. On a de lui un gr. nombre de pièces de théâtre, d'ouv. et opuscules littéraires oubliés aujourd'hui, et dont on peut voir la liste dans l'*Annuaire dramat. de 1819 et 1820*, dans le t. 4 de la *Biogr. des Hommes vivans* et le t. 27 de la *Biogr. universelle*.

MAYHEW (EDOUARD), prêtre catholiq. angl., né à Salisbury, m. vers 1630, prieur de Diewart en Lorraine, a laissé les ouvr. suiv. : *Congregat. anglicanæ ordinis Sti Benedicti Trophæa*, Reims, 1619; *Fondem. de l'ancienne et de la nouvelle religion*, etc., 1608, in-4; une compilation intit. *le Paradis des prières*, et des notes sur le *Manuel des Savants*. — MAYHEW (Expérience), ministre de l'église de Martha's-Vine-Yard, dans les Etats-Unis d'Amérique, m. en 1758, prêcha l'Evangile chez les Indiens, dont il avait étudié les divers idiomes. Il a laissé une traduct. des *psaumes*; plus. *sermons*, une *biographie* de trente ministres indiens et d'environ quatre-vingts autres Indiens, hommes, femmes et enfans remarquab., Boston, 1727, in-8; *Lettres sur la Communion*, 1741, et *Défense de la Grâce*, 1744, in-8. — Jonathas MAYHEW, fils du précéd., ministre de l'église de Boston, m. en 1766, a laissé un gr. nombre de *sermons*, etc.

MAYMONIDE. V. MAIMONIDE.

MAYNARD (François), poète franç. et memb. de l'académie française, né à Toulouse en 1582, fit pendant presque toute sa vie la cour aux grands, au cardinal de Richelieu, à la reine Anne d'Autriche, n'en obtint pas les faveurs qu'il désirait et se retira enfin dans sa province, où il mourut en 1646. Il est le prem. en France qui ait établi pour règle de faire une pause au troisième vers dans les couplets de six, et une au septième dans les stances de dix. On pub., quelq. mois après sa m., les *Œuvres de F. Maynard*, contenant des sonnets, des épigrammes, des odes, des chansons, avec une préface de Marin Leroy de Comberville, Paris, 1646, in-4.—MAYNARD (Claude), père du précéd., conseiller au parlem. de Toulouse, pub. un recueil des arrêts rendus par cette cour, Paris, 1618, 1638, 1751, 2 vol. in-fol.

MAYNE (JASPER), poète angl., né en 1604 à Hatterlagh, dans le comté de Devon, fut chanoine de l'église du Christ, archidiacre de Chichester, chapelain du roi Charles II, et m. en 1672. Il a pub. : *Ὀχλομαχία*, ou *la Guerre du peuple examinée selon les princ pes de la raison et de l'Ecriture* (en anglais), Londres, 1647, in-4 ; un poème sur la victoire navale remportée par le duc d'York sur les Hollandais en 1665 ; un recueil d'épigramm., deux pièces de théâtre, une trad. des *Dialog.* de Lucien, et des *Sermons*.

MAYNWARING (ARTHUR), littérat. et poète anglais, né en 1668 au comté de Shrop, m. en 1712, a laissé divers écrits en prose et en vers. Ses *œuvres*, avec une notice sur sa vie, ont été publ. par Oldmixon, Londres, 1715.

MAYOR (THOMAS), dominicain esp., de Xativa, missionn. aux îles Philippines, a fait imp. à Binondoc en 1667 : *Simbolo de la fe en lengua y letra china*, in-8 de 355 feuillets. Il pub. encore pend. son séjour aux îles Philippines un petit *Traité sur l'excellence du Rosaire*, aussi en caract. chinois.

MAYOW (JEAN), médecin anglais, né dans le comté de Cornouailles, en 1645, m. à Bath en 1679, a laissé : *Tractatus quinque medico-physici*, Oxford, 1674, in-4 : deux de ces traités, *de Respiratione* et *de Rachitide* avaient déjà été impr. ensemble, Leyde, 1671. Mayow a fait en chimie d importantes découv. ; mais leur mérite a été amplifié par le doct. Beddoes (*v.* ce nom). S.-J.-A. Scherer a aussi pub. en allem. : *Preuve que J. Mayow a posé depuis cent ans les bases de la chimie antiphlogistique et physiologique*, Vienne, 1793, in-8.

MAYR (GEORGE), savant jésuite, né en 1565 à Rain en Bavière, mort à Rome en 1623, après avoir catéchisé pend. 24 ans à Augsbourg, où il enseigna aussi avec de gr. succès la langue hébraïque, a laissé : *Institutiones linguæ hebraicæ*, Lyon, 1622, 1629, 1652, 1659, in-8 ; et plus trad. d'ouvr. pieux, soit en grec, soit en latin, entre autres celle de l'Imitat. de J.-C. (du lat. en grec), sous le titre de *Thomas à Kempis de Imitatione Christi*, *lat.-gr.*, *interprete G. Mayr*, Augsb., 1615 ; Cologne, 1630, in-12, etc.

MAYR (JEAN de), général prussien, né à Vienne en 1716, s'engagea comme simple soldat dans un régiment d'infanterie hongrois, obtint le grade de lieutenant, passa ensuite dans les troupes saxonnes, puis entra au service du roi de Prusse, Frédéric II, en qualité d'adjudant. Chargé par ce prince d'organiser un corps de partisans dans la guerre contre l'Autriche, J. de Mayr se distingua à la tête de cette troupe pendant toute la campagne (1758), exerça de grandes rapines en Franconie, fut le fléau des villes et des bourgades, couvrit la retraite de l'armée prussienne en Saxe, prit la ville de Weissenfels, se signala à la bataille de Rosbach, et fit une heureuse excursion en Bohême. Il ne se distingua pas moins dans la campagne suivante, fut promu au grade de général-major, défendit avec valeur les faubourgs de Dresde, poursuivit les assiégeans jusqu'à la frontière, et m. à Plaueu en 1759. Les milit. prussiens font un cas particul. de ce génér. comme partisan.

MAYRE (JACQUES), jésuite, poète latin, né à Salins en 1628, professa la rhétoriq. et la philosophie au collége de l'Arc à Dôle, à Lyon et à Rome. A son retour en France il fut nommé recteur de la maison de son ordre à Besançon, passa ensuite avec le même titre à Grenoble, puis à Avignon, et revint à Besançon, où il m. en 1694. On a de lui : *Liladamus, ultimus Rhodiorum, etc., poema heroic.*, Paris, 1685, in-12 ; Avignon, 1686, in-8 ; Besançon, 1693, in-4. Ce poème, dont le héros est l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Malte, et qui eut un grand succès lors de sa pub., est aujourd'hui oublié ; *Recaredus, poema*, Avignon, 1690, in-8, très-rare. Le P. Mayre a laissé six autres poèmes, quatre tragéd., 3 drames, des odes, des silves, des élégies (égalem. en latin), dont les MSs. sont conservés à la biblioth. publiq. de Lyon.

MAZANIELLO. V. ANIELLO.

MAZARELLI. V. SAINT-CHAMOND.

MAZARIN ou MAZARINI (JULES), cardinal, prem. min. de France, né en 1602 à Rome, selon quelq.-uns, mais, suivant l'opinion la plus commune, à Piscina, ville de l'Abruzze, d'une famille noble, fit ses études dans la capitale du monde chrétien, passa en Espagne à l'âge de 17 ans, et suivit pendant trois ans les cours de droit aux universités d'Alcala et de Salamanq. De retour à Rome il quitta la jurisprudence pour entrer dans la carrière militaire, fut envoyé en 1625 dans la Valteline avec le grade de capitaine dans l'armée papale, et commença dès-lors à déployer son talent pour la négociation. Les généraux du pape lui confièrent plusieurs missions auprès des généraux ennemis, et il s'en acquitta avec adresse. A la paix il revint à Rome, reprit l'étude de la jurisprudence, fut reçu doct. en droit, et accompagna le cardinal Sacchetti dans la mission de celui-ci à la cour de Turin au sujet de la succession du duché de Mantoue et du Montferrat. Il développa dans cette négot. difficile, où il agissait avec le titre d'internonce, une gr. activ., et avait obtenu un égal crédit auprès du card. Barberini, autre légat pont., lorsqu'un voyage qu'il fit à Lyon pour s'aboucher avec le cardinal de Richelieu fut la source de sa fortune. Ce ministre conçut la plus haute opinion du jeune diplomate et réussit à l'attacher aux intérêts de la France. De retour à Rome à la fin de sa mission il proposa aux génér. des deux partis et leur fit adopter la suspension d'armes qui amena le traité de Cherasco (1631), également négocié par lui, puis fit avoir par ruse à la France la place de Pignerol en Piémont. C'est à cette occasion que Richelieu écrivit de la part du roi, au pape, pour le féliciter sur l'habileté de son négociateur. Celui-ci, qui venait de prendre l'habit ecclésiastiq., fut pourvu d'un bénéfice et d'une charge de référendaire dans la chancell. pontificale (1632) ; plus tard on obtint qu'il fût nommé vice-légat d'Avignon (1634), puis nonce extraordinaire à Paris. Il eut son logement dans le palais du prem. ministre, et s'ancra tellem. dans la faveur de celui-ci, que Louis XIII lui promit de le nommer au cardinalat s'il n'était pas prévenu par le pape. Cependant les Espagnols, qui avaient à se plaindre de la conduite antérieure de Mazarin à leur égard, le firent rappeler à Avignon ; et lui-même, craignant de rester oublié dans ce poste, demanda son rappel à Rome, qui lui fut accordé (1636). Après avoir donné de nouv. gages de son dévouem. aux intérêts de la France, il fut appelé dans ce royaume au commencement de 1639, et envoyé l'année suiv. comme ambassad. extraord. à Turin, où le succès de sa mission lui valut enfin la pourpre romaine, demandée pour lui avec tant d'instance par Richelieu : ce fut des mains de Louis XIII qu'il reçut la barette le 25 fév. 1642. Vivement recommandé à ce monarque par Richelieu au lit de mort, Mazarin suc-

céda à ce ministre. Mais à la m. de Louis XIII, qui dans ses dern. momens l'avait nommé membre du conseil de régence avec le titre de ministre d'état, Mazarin se voyant en butte à l'animadversion de la reine, et prévoyant d'ailleurs que cette princesse attaquerait la déclaration du 19 avril qui réglait la régence, prit le parti de se démettre du pouvoir que lui avait donné le monarque défunt, et feignit de vouloir retourner à Rome. Non-seulement on voulut le retenir, mais ses amis réussirent à changer les dispositions de la reine à son égard; enfin il remplaça bientôt l'évêque de Beauvais, Potier, dans la confiance de cette princesse, qui le nomma prem. ministre. L'espace nous manque ici pour tracer l'esquisse la plus succincte de ce ministère fameux (*v.* les articles ANNE D'AUTRICHE, LOUIS II DE CONDÉ, FRONDE, RETZ, TURENNE, etc.). Nous dirons seulement que Mazarin, forcé de quitter la France à deux reprises différentes (1651 et 1652), y rentra définitivement en 1653, reprit l'autorité et le titre de premier ministre, finit d'apaiser les troubles civils, et négligea la reine-mère pour s'insinuer habilement dans l'esprit du jeune roi, devenu majeur. Principal auteur de la paix de Westphalie (1648), il résolut d'éteindre une guerre qui n'existait déjà plus qu'entre la France et l'Espagne, et de faire épouser l'infante Marie-Anne à Louis XIV. Les prem. négociations qu'il entama à ce sujet ne réussirent point; mais les brillans succès remportés par les armées françaises ayant rendu les Espagnols moins difficiles, les conditions de la paix furent réglées à Paris, et Mazarin partit avec des pleins pouvoirs pour la ratifier sur la limite des deux roy. Le traité des Pyrénées, chef-d'œuvre de ce minist. et son principal titre de gloire, fut signé le 7 nov. 1659; il donna à la France le rang qu'avait eu l'Espagne sous Charles Quint, et ouvrit dignement la grande époque que l'histoire a désignée sous le nom de *Siècle de Louis XIV*. Mazarin, dont la santé dépérissait de jour en jour, ne survécut pas longtemps à cet acte si remarquable de son ministère. De retour à Paris, où il avait été reçu avec des honneurs extraordinaires, il ne sortit presque plus de son appartem. où se tenaient les conseils et où le roi venait fréquemment. Après avoir recommandé spécialem. au roi ses créatures le Tellier, Lionne et Colbert, et lui avoir donné, dit-on, le conseil de gouverner par lui-même, ce ministre termina sa carrière à Vincennes le 9 mars 1661, des suites d'une hydropisie de poitrine. Les historiens nous présentent des opinions diverses sur le cardinal Mazarin: quelq.-uns l'ont regardé comme un homme d'état du premier ordre; d'autres n'ont vu en lui qu'un personnage méprisable, un ministre médiocre ou inhabile. Ces jugemens sont égalem. erronés. On ne peut refuser à Mazarin de grands talens politiq., ni méconnaître ses services importans; mais il est vrai de dire qu'il en ternit l'éclat par une honteuse avidité, qu'il montra de la faiblesse et de l'imprévoyance dans une guerre civile qu'un ministre ferme dans ses résolutions eût prévenue ou plus promptem. terminée. Si l'on examine l'administr. du cardinal pendant les huit années d'un pouvoir tranquille et absolu, on ne voit, dit un judicieux biographe, aucun établissem. vraiment glorieux ou utile: ce ministre a laissé languir le commerce, la marine et les finances; il a négligé l'éducation de Louis XIV, dont la surveillance lui était confiée, de peur de trop éclairer le jeune prince, et de hâter le terme de sa propre puissance; enfin il s'est montré ingrat envers la reine-mère qui seule l'avait opiniâtrement soutenu contre ses ennemis. Mazarin, en mourant, assigna sur sa succession une somme de huit cent mille écus, pour la fondation d'un collége qui depuis a porté son nom (aussi celui des *Quatre-Nations*, parce qu'il l'avait destiné à recevoir les jeunes gens des pays conquis sous son ministère). Les lettres écrites par le cardinal Mazarin pendant la négociat. du traité des Pyrénées, ont été recueillies et pub. à Amsterdam en 1693, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*, 2 vol. in-12: l'abbé d'Allainval les a fait réimp. en y ajoutant 50 autres lettres, sous ce titre: *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la négociation*, etc., Paris, 1745, 2 vol. in-12. En 1663 parut un *Testament politique du cardinal Mazarin*, Cologne, in-12. (Cet ouvr., comme la plupart de ceux du même genre, ne mérite aucune attention.) Il existe une autre espèce de testam. politiq. sous ce titre: *Breviarum politicorum, secundum rubr. Mazarinicas*: c'est une satire assez amère du ministère du cardinal. On a d'ailleurs beaucoup écrit sur ce fameux personnage, et nous citerons parmi ces product.: l'*Histoire du cardinal de Mazarin*, trad. de l'ital. du comte G.-G. Priorato, Paris, 1668, 2 vol. in-12; une autre *depuis sa naissance* (de Mazarin) *jusqu'à sa mort*, par A. Aubery, ib., 1688, 1695, 2 vol.; 1751, 4 vol. in-12; un *Abrégé de la vie*, etc., par l'abbé de Longuerue, inséré dans le *Recueil des pièces intéressantes pour servir à l'Histoire de France* (on y trouve quelq. particularités peu connues); *Eclaircissemens sur quelq. difficultés touchant l'administrat. du cardinal Mazarin par J. de Silhon, conseiller d'état*, 1650, trad. ensuite et pub. en latin. Nous ne citerons pas d'autres ouvr. qui tiennent plus à l'hist. de France qu'à celle de Mazarin en particulier, non plus que des Mém. tant en franç. qu'en ital. pour servir à l'hist. de ce ministre. La Fronde enfanta une quantité innombrable de pamphlets, satires, etc., contre Mazarin. On en trouve des recueils énormes dans plusieurs de nos biblioth. publiq.: le plus complet de ces recueils est celui de la bibliothèq. de la ville de Chartres, en 140 vol. in-4. Naudet (*v.* ce nom), bibliothéc. du cardinal, entreprit de réfuter une partie de ces satires dans un écrit intit. *Mascurat*, ou *Jugem. de ce qui a été impr. contre le cardinal Mazarin depuis le 6 janv. jusqu'au 1er av.* 1649, 1650, in-4. — On trouve dans le t. 1, p. 414 et suiv. de la *Bibl. sicul.* de Mongitore des détails sur Jules MAZARIN, jésuite, oncle du précéd., m. à 78 ans en 1622, et de qui l'on cite, entre autres écrits, *il Colosso babilonico delle consideraz. crist. sul sogno della statua di Nabuccodonosorre*, Bologne et Milan, 1619-25, 2 t. in-4. — V. MANCINI.

MAZARREDO Y SALAZAR (JOSEPH-MARIE), amiral espagnol, né à Bilbao en 1744, entra dans la marine royale à l'âge de seize ans, et se signala dès sa seconde campagne en sauvant par d'habiles manœuvres l'équipage d'un navire, composé de trois cents hommes. Il était prem. adjudant du major-général d'escadre D. Franç. de Santesvan en 1775, lors de la malheureuse expédit. des Espagnols contre Alger; et ce fut d'après son conseil qu'on réussit à rembarquer les troupes qui avaient échappé au fer de l'ennemi. Nommé major-général d'escadre, il fit partie de la flotte espagnole qui se joignit en 1780 à celle de France lors de la guerre de l'indépendance américaine. Parvenu au grade de vice-amiral, il commanda en 1797 l'escadre qui protégea la ville de Cadix contre le bombardement des Anglais, remplaça en 1804 l'amiral Gravina en qualité d'ambassad., accepta de Joseph Bonaparte le ministère de la marine en 1808, et conserva le portefeuille jusqu'à sa mort, arrivée en 1812. Il avait pub. en 1784 des *Rudimens de tactique navale* (en espagn.), Madrid, in-4; et rédigé en 1793 le projet d'ordonnance pour la marine, qui est encore aujourd'hui en usage.

MAZDAK ou MASDEK, fameux imposteur persan, né vers la fin du 5e S. à Istakhar (Persépolis), remplissait dans cette ville les fonct. de grand-pontife, lorsqu'une famine cruelle, bientôt suivie de la peste, vint désoler la Perse. Il prit occasion de ce fléau pour déclamer d'abord contre les richesses et le luxe des grands, la vanité des magistrats; puis,

enhardi par le succès de ses prem. discours, il débita que tout ce qui est sur la terre, appartenant à Dieu, devait être à l'usage de tous les hommes indistinctement Partant de ce principe il prêchait la communauté des biens et des femmes, le partage de toutes les propriétés et l'égalité sans aucune restriction. Comme il affectait en même temps une grande austérité de mœurs et une extrême piété, il parvint à séduire le roi Khobad lui-même, qui adopta la nouvelle doctrine. Cette révolution religieuse plongea quelq. temps la Perse dans une effroyable anarchie. Enfin Khosrou, fils de Khobad, eut le courage de résister à son père, et obtint que la doctrine de Mazdek serait examinée et discutée dans une assemblée des ministres de l'état et de la religion. Masdek convaincu d'imposture fut livré à Khosrou, qui le fit attacher à un arbre et tuer à coups de flèches. La m. de ce chef fut suivie de celle d'un grand nombre de ses partisans. Toutefois cette secte, bien que proscrite, se maintint encore en Perse jusqu'au temps de l'islamisme. Il y a plus. variantes sur la m. de Mazdek, que les Orientaux désignent sous l'épithète de *zendik* (l'impie). Nous avons suivi la relat. de l'historien persan Ferdoucy.

MAZÉAS (GUILLAUME), chanoine de Vannes, né dans cette ville vers 1712, fit ses études à Paris, prit ses degrés en théologie dans la maison de Navarre, fut secrétaire d'ambassade à Rome, et m. dans sa patrie en 1776. Il était correspond. de l'académie des sciences et membre de la société roy. de Londres. On a de lui plus. *mémoires* dans le *Recueil des savans étrangers*, sur des objets d'hist. naturelle et de chimie appliqués à l'industrie; quelques traduct. de l'anglais, dont les plus importantes sont une *Pharmacopée des pauvres*, avec des notes, Paris, 1758, in-12; et un *Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer*, par Lind, ib., 1760, in-8.—MAZÉAS Jean-Mathurin), mathémat., frère du précéd., né à Landernau en 1716, embrassa l'état ecclésiast., fut profess. de philosophie au collége de Navarre, chanoine de N.-D. de Paris, et m. à Pontoise en 1801. A l'époque de la révolution il s'était retiré dans cette ville avec un domestique fidèle, qui après l'avoir nourri pendant trois ans du fruit de ses propres épargnes, hasarda de présenter au ministre de l'intérieur (M. François de Neufchâteau) une pétition en faveur de son maître et à son insu. Le ministre s'empressa de faire accorder au vertueux profess. une pension de 1,800 livres qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort. On a de J.-M. Mazéas: *Elémens d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, etc., Paris, 1758, in-8, 7 édit., dont la dern. est de 1788 (cet ouvr. a été abrégé par l'aut., 1775, in-12); *Institutiones philosophicæ, sive Elementa logicæ, metaphysicæ*, Paris, 1777, 3 vol. in-12. Mazéas a fourni beaucoup d'art. au *Dictionn. des Arts et Métiers.*

MAZEL ou MAZELI (DAVID), ministre protest. français, réfugié en Angleterre, m. à Londres en 1725, a laissé des trad. franç. du *Traité du gouvernement civil de Locke*, Genève, 1724; Amsterdam, 1755 et 1780, in-12; du *Traité sur la Mort et le Jugement dernier* de Sherlock, in-8; de l'*Essai sur la vie de la reine Marie* par Gilb. Burnet, in-12. Ces trad. sont peu estimées.

MAZELINE (PIERRE), sculpteur français, reçu à l'acad. de peinture et de sculpture en 1668, m. en 1708, à l'âge de 76 ans, a fait pour les jardins de Versailles plus. morceaux estimés, parmi lesquels on distingue les statues d'*Europe* et d'*Apollon Pythien*, d'après l'antique.

MAZEPPA (JEAN), hetman ou prince des Cosaques, né dans le Palatinat de Podolie vers le milieu du 17e S., appartenait à une de ces familles nobles que leur manque de fortune contraint de s'attacher à des maisons plus opulentes. Il fut d'abord page de Jean Casimir, et entra ensuite au service d'un autre seign. polon., qui l'ayant surpris en tête-à-tête avec sa femme, le fit lier tout nu sur le dos d'un cheval sauvage et l'abandonna à la course capricieuse de cet animal. Cette catastrophe qui devait terminer la carrière du jeune polonais, devint au contraire le principe de son élévat. Porté jusque dans l'Ukraine par le coursier qui était originaire de cette même contrée, Mazeppa fut recueilli par quelq. paysans dont les soins le rappelèrent à la vie. La reconnaissance et l'habitude le fixèrent parmi ses libérat. D'abord secrétaire puis adjudant de Samoilowitz, hetman des cosaques de l'Ukraine, il remplaça ce chef déposé en 1687, pour avoir, par son impéritie, causé la perte d'une partie de l'armée nombreuse qu'il commandait. Mazeppa sut se maintenir dans une autorité rarement conservée par ceux qui étaient appelés à l'exercer. Il gagna la confiance du tzar Pierre Ier, et servit ce grand prince pendant plus de vingt ans avec beaucoup de fidélité. Mais les progrès de Charles XII firent naître en Mazeppa le désir de se rendre indépendant; il offrit au roi de Suède de mettre à sa disposition toutes les ressources du pays où il commandait. Mais déjoué dans ses desseins par le tzar et devenu odieux à la plupart des Cosaques, il ne put en réunir qu'un petit nombre, avec lesquels il rejoignit le fugitif Charles XII. Ce fut lui qui décida ce prince, contre l'avis des généraux suédois, à s'engager dans les plaines de Pultawa. Après cette bataille désastreuse il se réfugia en Valachie, puis à Bender, où il m. en 1709. On peut consulter pour plus de détails sur Mazeppa, l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire, les *Annales de la petite Russie* par Scherer, Paris, 1788, 2 vol. in-12, et l'*Histoire des Cosaques* par M. Lesur, ib., 1813, 2 vol. in-8. Mazeppa est le héros d'un des poèmes de lord Byron (*v.* ce nom).

MAZERS. V. MASERS.

MAZET (ANDRÉ), méd., né à Grenoble en 1793, se livra de bonne heure à l'étude de son art, et devint chirurg. aide-major au 11e régim. d'infant. de ligne. Reçu en 1819 doct. à la faculté de Paris, il fut la même année envoyé en Espagne avec M. Pariset, pour observer une épidémie qui régnait à Cadix. Les résultats de ce voyage, qui eut peu de dangers, se trouvent consignés dans l'ouvr. intit.: *Observat. sur la fièvre jaune faite à Cadix en* 1819, *par MM. Pariset et Mazet*, etc., Paris, 1820, in-4, avec fig.; et dans un article de Mazet, inséré au *Journal complément. du Dictionnaire des sciences médicales*, no 31. En 1821 une seconde épidémie s'étant déclarée à Barcelone, Mazet fut encore désigné, conjointem. avec MM. Bally, Pariset, François et Rochoux, pour aller porter les secours de l'art dans cette malheureuse ville. Mais à peine arrivé aux lieux que désolait la contagion, il en fut atteint, et succomba après quelq. jours de malad. le 22 oct. 1821. La nouvelle de sa m. éleva un cri de douleur dans toute la France, les arts et la poésie célébrèrent à l'envi le généreux dévouem. de Mazet: une pension fut accordée à sa mère, et des souscript. furent ouvertes pour ériger des monumens à sa mémoire à Grenoble et à l'académ. de médec. de Paris. M. Bally a communiqué à cette dern. société une *Histoire de la maladie du doct. Mazet.*

MAZINI ou MAZZINI (JEAN-BAPT.), profess. de médecine à l'univ. de Padoue, né à Brescia, m. vers 1740, joignit à la pratique de son art l'étude des sciences mathém., et eut de son temps une certaine réputat. de savoir. Mais il se jeta avec enthousiasme dans le système médical dit *mécanique*, et émit, pour le défendre, les idées les plus singulières dans ses ouvr., d'abord pub. séparément de 1712 à 1734, puis rec. sous ce titre: *Mazzini Jo. Baptistæ opera omnia medica, nunc primum collecta, emendata et aucta*, Brescia, 1743, 3 v. in-8. *Voy.* les *Elogj de' Bresciani illustri del sec. XVIII* et le *Dictionnaire* d'Eloy.

MAZOIS (FRANÇOIS), architecte, élève de M. Per-

cier, né en 1783 à Lorient (Morbihan), m. à Paris le 1er janv. 1827, inspect.-général des bâtim. civils, et membre de plus académ., dut au mérite de ses travaux à Rome et à Naples, la faveur jusqu'alors refusée de dessiner les découvertes de Pompeï. Mazois reçut de la reine de Naples d'honorables encouragem., et une pension de 12,000 liv.; depuis 1815 il trouva un nouveau Mécène dans le duc de Blacas, alors ambassadeur à Rome. Les principaux titres de célébrité de cet artiste habile sont les deux ouv. suiv. : *Ruines de Pompeï*, Paris, 1814-1826, 20 livrais. ou 2 vol. in-fol. (M. Gau en poursuit la publicat., et doit terminer cet important ouv.); et *le Palais de Scaurus*, ou *Description d'une maison romaine*, Paris, 1819, in-8; 2e édit., ibid., 1822, in-4 et in-8. Pour chacun de ces ouv. une médaille d'or fut décernée à Mazois par l'acad. de Bordeaux. M. Béraud, l'un de ses amis d'enfance, a prononcé sur sa tombe un discours, impr. dans le *Moniteur* du 5 janvier 1827.

MAZOLINI (Silvestre), religieux dominicain, connu aussi sous le nom de *Silvestre Prierias*, né à Prierio (Montferrat) dans le 16e S., professa la théologie et le droit civil et canonique à Bologne et ensuite à Rome, où il fut nommé maître du sacré palais. Il fut l'un des prem. doct. catholiques qui écrivirent contre Luther, et fut nommé avec l'évêque d'Ascoli l'un des juges de ce réformateur. On ignore le lieu et l'époque de sa m. On compte de lui jusqu'à 47 ouvr. en latin et en italien sur la théologie, la philosophie et les mathématiques. Prosper Marchand en a donné la liste dans son Dictionnaire. Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Rosa aurea eò quod in eo sint flores et rosæ omnium doctorum*, etc. (c'est un recueil de sermons), Bologne, 1503, in-4; *Summa Silvestrina, seu summa de Peccatis*, etc., ib., 1515, 2 vol. in-4; *Dialogus seu discursus contra præsumptuosas Lutheri conclusiones*, Rome, 1518, in-4; *Replica seu Responsum ad Mart. Lutherum; Errata et argumenta Mart. Lutheri*, 1520, in-4; *Apologia de convenientiâ institutor. eccles. rom. cum evangelicâ libertate*, Venise, 1525, in-4; *de strigiis magorum dæmonumque præstigiis*, Rome, 1521, in-4; *Opere Volgari*, Milan, 1519, in-4.

MAZUYER (Claude-Louis), député du département de Saône-et-Loire à la convent. nationale, né à Bellevesvre en 1760, mort sur l'échafaud en 1794, avait été d'abord avocat à Besançon, puis juge au tribunal du district de Louhans près de Mâcon. Il demeura constamment attaché au parti de la Gironde, vota le simple bannissem. de Louis XVI, et fut mis hors la loi pour avoir protesté énergiquem. contre le despotisme du comité de salut public. On a de lui un ouvr. sur l'*Organisat. de l'instr. publiq. et de l'éducat. nationale en France*, Paris, impr. nation., 1793, in 8.

MAZZEI (François), juriscons. italien, né à Paola, dans la Calabre, en 1709, m. à Rome en 1788, a laissé les ouvr. suiv. : *de Matrimonio conscientiæ vulgò nuncupato*, etc., Rome, 1771; *de Legitimo actionis spolii usu comment.*, ib., 1773; *de ædilitiis actionibus libri tres, quibus subjiciuntur notæ ejusdem auctoris, et index rerum locupletissimus*, ibid., 1786, in-4 (on peut voir sur ce dern. ouv. les *Ephémérides de Rome*, année 1786, no 30, pag. 233).—Un autre Mazzei (Jean-André), relig barnabite, né à Rome en 1669, professa les belles-lettres, la philosoph. et la théolog. à Macerata, et m. en 1720. On a de lui quelq. écrits peu remarquables, mentionnés dans le t. 5, p. 289 de la *Storia lett. d'Italia*.

MAZZOCCHI (Alexis-Symmaque), savant antiquaire, né en 1684 près de Capoue, puisa dans la lecture des ouvr. de Cicéron le goût de l'antiq. qui devint sa passion dominante. Il apprit l'hébreu et le grec presque sans maître, reçut les ordres sacrés, professa les deux langues que nous venons de nommer au grand séminaire, devint ensuite théologal de l'église de Naples, puis profess. de théol. au collége de cette même ville. La découverte des ruines d'Herculanum lui fournit les moyens de satisfaire amplem. sa passion pour l'antiquité; mais dans les dern. années de sa vie il perdit tout-à-fait la mémoire, et il m. à Naples en 1771, dans un état de démence complète. Il avait été reçu memb. des principales académies de l'Europe. On a de lui de nombr. ouvr., dont on trouvera la liste dans les *Vitæ Italor.*, etc., de Fabroni. Nous citerons seulement : *de Dedicatione sub asciâ*, Naples, 1738, in-8 (Mazzocchi donne pour la prem. fois, dans cette dissertat., une explicat. satisfaisante de cette formule si usitée dans les inscript. sépulcrales des anciens); *de antiquis Corcyræ nominibus schediasma*, etc., ibid., 1742, in-4 : ouvr. très-recherché; *in regii Herculanensis musæi æreas tabulas Heracleenses commentarii*, ibid., 1754-55, 2 vol. in-fol., fig. (c'est le plus savant des ouvr. de Mazzocchi); *Spicilegium biblicum*, ibid., 1763, 3 vol. in-4; *Opuscula oratoria, epistolæ, carmina et diatribe de antiquitate*, ib., 1775, 2 vol. in-4. L'*éloge* de Mazzocchi par Lebeau est inséré dans le 38e tom. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;* un autre par N. Ignarra se trouve dans le *Giornale de' Letterati*, Pise, 1772, t. 5.

MAZZOLARI (Joseph-Marie), jésuite italien, connu aussi sous le nom de *Mariano Parthenio*, né en 1712 à Pesaro, professa successivem. la rhétorique à Fermo, à Rome, et m. dans cette dern. ville en 1786. On a de lui : *Ragguaglio delle virtuose azioni di D. Costanza Maffei Caffarelli, duchezza d'Assergio*, Rome, 1758; *Electricorum libri VI* (poème sur l'électricité), ib., 1767; *Opera varia*, ib., 1772, 3 vol. in-8; quelq. écrits scolastiques et ascétiq. peu remarquables; une édit. du traité de Cicéron *de Oratore*, avec une préface en forme de lettre adressée à ses élèves, Padoue (Rome), 1751; un *discours* latin sur la naissance du duc de Bourgogne, prononcé au collége romain en 1750; la *Vie de Bernardino Perfetti*, insérée dans la 5e partie des *Arcadi illustri*, Rome, 1751. *Voy.* le 1er *Supplément* à la *Bibliothèque* de Sotwell, par R.-Diosd. Caballero, p. 184.

MAZZOLENI (Angelo), littérat. italien, né à Bergame en 1719, embrassa l'état ecclésiastique, devint recteur du collége de Mariano, se livra à la prédicat., et m. en 1768. On a de lui : *Rime oneste de' migliori poeti antichi e moderni, ad uso delle scuole, con annotazioni, ed indici utilissimi*, Bergame, 1750, 2 vol. in-8; Bassano, 1761, 1777; *Regole della poesia sí latina, che italiana*, Bergame, 1761; plus. livres d'éducat. et d'autres écrits peu remarquabl.—Les biogr. ital. mentionnent deux autres personnages du même nom, mais moins célèbres, savoir : Alberto Mazzoleni, religieux du Mont-Cassin, né en 1696 à Caprino dans le Bergamasque, m. en 1759 au monastère de Pontida, où il avait établi des presses d'où est sorti son principal ouvr. intit. : *in Numism. ærea select. maximi moduli è musæo Pisano... comment.*, 1740-44, 3 v. in-fol. (*v.* le t. 3, pag. 297, des *Nuove Mem. lett.*); — Alex. Mazzoleni, oratorien, né à Rome, où il m. en 1761, âgé de 75 ans, aut. d'une *Vie de Franç. Bianchini*, Vérone, 1735, in-4, etc.

MAZZONI (Jacques), philosophe ital. du 16e S., né à Césène en 1548, apprit rapidem. le latin, le grec et l'hébreu, étudia ensuite la jurisprudence et la philosophie à Padoue, fut admis à la cour du duc d'Urbin, à l'âge de 26 ans, se lia d'amitié avec le Tasse, professa la philosophie à Macerata, et accompagna ensuite de Florence à Rome le cardinal Duperron qui allait négocier la réconciliation de Henri IV avec l'Eglise. Ayant obtenu du pape Clément VIII la chaire de philosophie du collége de la Sapience, Mazzoni ne l'occupa que peu de temps, et m. dans sa patrie en 1598. C'était un homme

d'un savoir prodigieux et d'une activité d'esprit surprenante ; mais on remarque dans ses ouvr. philosophiques un défaut de critiq. et de jugem. On a de lui : *de Triplici hominum vitâ*, *activâ nempè, contemplativâ ac religiosâ*, *methodi tres*, Césène, 1576, in-4, très-rare ; *Difesa della Commedia di Dante*, 1573, in 4 : cet écrit fit admettre Mazzoni au nombre des membres de l'académie naissante de *la Crusca* (la seconde partie ne parut que bien long-temps après la m. de l'aut. en 1688) : *in universam Platonis et Aristotelis philosoph præludia*, etc., Venise, 1597, in-4 ; une *Oraison funèbre* de Catherine de Medicis (en latin), Florence, 1589 ; des *discours* (en ital.) insér. dans le recueil des *Autori del ben Parlar*. L'abbé Serassi, sur l'invitation du pape Pie VI, a composé et pub. une *Vie* de Mazzoni, Rome, 1790, in 4. On en trouve l'analyse dans le tom. 7 de l'*Histoire littéraire d'Italie* par Ginguené et Salfi.

MAZZUCHELLI (JEAN-MARIE, comte de), célèbre biographe italien, né à Brescia en 1707, étudia à Bologne, sous la direct. des jésuites, les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques. A peine sorti des bancs de l'école, il conçut le projet de rassembler et de mettre en ordre des recherches sur la vie et les ouv. de tous les écrivains d'Italie, depuis les temps les plus anciens. On conçoit qu'il lui était impossible d'achever un travail aussi considérable, mais ce qu'il en a pub suffit pour assurer à son nom une célébrité durable ; il reunit dans sa maison des hommes qui partageaient son goût pour la littérat. et les sciences, et mit à leur disposition une biblioth. choisie et une collection précieuse de médailles, d'antiquités et d'objets d'histoire naturelle qu'il avait recueillis lui-même. Conservateur en chef de la belle biblioth. donnée à la ville de Brescia par le cardinal Quirini, il a enrichi considérablem. ce vaste depôt. Une m. prématurée vint l'enlever aux lettres et à ses amis en 1765. Les travaux de Mazzuchelli l'avaient mis en relation avec les savans les plus distingués de l'Europe, et il était membre des principales académ. d'Italie. Sa correspondance forme un recueil de 4 vol, dont on pourrait pub. un choix intéressant. Son grand ouvr. biographique est intit. : *gli Scrittori d'Italia, cioè notizie storiche e critiche intorno alle vite ed agli scritti de' letterati italiani*, Brescia, 1753-63, 6 vol. in-fol. Cet ouv., rédigé par ordre alphabét., ne contient que les deux prem. lettres ; mais l'aut. a laissé d'immenses matériaux pour le continuer. Mazzuchelli avait pub. d'abord quelq. notices séparément pour sonder le goût du public, et solliciter les conseils et les secours des savans On cite celles d'Archimède, de Pietro Aretino, d'Abano, d'Alamanni (Louis), de Bonfadio (Jacq.). On a encore de ce sav. biogr. les *vies* de Scipion Capece et de Juste de' Conti ; *Notizie intorno ad Isotta da Rimini*, Brescia, 1759, in-8 ; différens articles dans les recueils littér. ital ens de son temps : des *lettres* impr. dans le recueil de Calogera, tom. 6 ; une édit des *Vite d'uomini illustri fiorentini* de Philippe Villani, avec des addit. et des correct. considerab. Il a laissé en MS. un grand nombre d'autres ouvr. La *vie* de Mazzuchelli a été pub. par l'abbé Rodella, sous le pseudonyme de *Nigrelio accademico agiato*, Brescia, 1766, in-8. V. encore le tom. 14 des *Vitæ italorum* de Fabroni, et les *Elogi de' Bresciani*, par A. Brognoli, 1785.—MAZZUCHELLI (P.-D. Hector), frère du précéd., né à Brescia en 1711, m. en 1776, a laissé : *Capitolo d'un amico ad un amico sopra l'amor del Petrarca*, Brescia, 1767 ; *Proverbi e Maniere di dire della lingua toscana*, etc., Brescia, 1770 ; quelq. poésies et autres opuscules de peu d'intérêt.

MAZZUOLI (FRANÇOIS), célèbre peintre ital., plus connu sous la dénominat. du *Parmesan* (il Parmesano), du nom de sa patrie, Parme, où il naquit en 1503. Son père, Philippe, et ses deux oncles, Pierre-Hilaire et Michel, exerçaient le même art avec quelq. succès ; et les deux dern. ont passé, mais à tort, pour avoir donné des leçons au Corrége. Elève de ces trois artistes, François peignit, dès l'âge de quatorze ans, son tableau du *Baptême de J.-C.* que l'on voit encore à Parme dans la galerie des comtes de San Vitali. A dix-neuf ans la renommée du jeune *Parmesan* s'étendait déjà hors de la Lombardie, où on le regardait comme un des prem. maîtres. C'est alors qu'il résolut de parcourir l'Italie pour perfectionner son talent. Après avoir étudié à Mantoue les chefs-d'œuvre de Jules Romain, il vint admirer à Rome ceux de Michel-Ange et de Raphaël. Chargé par le pape Clément VII de terminer la décorat. de la salle des pontifes dans le palais du Vatican, il y exécuta le tableau de la *Circoncision*, si remarquable par la manière dont les couleurs sont distribuées. Après le sac de Rome (1527), où il faillit perdre la vie, le Parmesan se rendit à Bologne, où il soutint sa réputation par plus. ouvr. remarquab., et revint ensuite dans sa patrie qu'il ne quitta plus. Dans les dern. années de sa vie, ce grand artiste s'étant adonné à l'alchimie, fit de cette vaine science son occupat. exclusive ; il y épuisa toutes ses ressources, tomba dans une noire mélancolie, et mourut en 1540, à l'âge de 37 ans. Mazzuoli a passé pour l'inventeur de la gravure à l'eau-forte, et ce point d'histoire n'est pas encore bien éclairci. Toutefois il est certain qu'il employa le prem. ce procédé, en Italie, pour reproduire plus. de ses composit. Un gr. nombre de graveurs se sont exercés d'après ses ouvrages, et son œuvre s'élève a plus de 500 pièces. Les plus remarquables sont celles que lui-même à fait graver en bois, d'après ses propres dessins, et impr. en clair obscur par Ugo da Carpi, Antoine de Trente, et d'autres habiles artistes de son temps Le musée du Louvre a possédé pend. plus. ann deux des tabl du Parmesan ; le prem., connu sous le nom de la *Vierge au long cou*, a été rendu au gr.-duc de Toscane ; et le second, *le Mariage de Ste Catherine*, l'a été au pape en 1815. — Jérôme MAZZUOLI, ou MAZZOLA, cousin et élève du précéd., s'attacha davantage à l'école du Corrége, dans le style duquel il peignit la plupart de ses tableaux. On a très-peu de details sur la vie de cet artiste ; mais les villes de Parme et de Mantoue possèdent un grand nombre de ses ouvr., parmi lesquels on cite le *Mariage de Ste Catherine* ; la *Cène* ; la *Multiplication des pains* ; les fresques des églises, du dôme et de la Steccata à Parme.— Il eut un fils nommé Alexandre, dont quelq ouvr. conservés à Parme, ne présent. qu'une faible imitation du style de son père. —MAZZUOLI (Joseph), peintre de Ferrare, surnommé *il Bastaruolo* (Vendeur de Blé), de la profession de son père, fut, dit-on, élève de Sarchi, auquel il succeda dans la peinture du plafond de l'église de Jésus. Il m. en 1589, en prenant un bain dans le Pô. Ferrare possède encore un grand nombre de tableaux de cet artiste, entre autres une *Circoncision* et une *Ste Barbe*, où l'on admire le beau caractère des têtes, la fraîcheur et la force du coloris, et une bonne entente du clair-obscur.

MEAD (RICHARD), célèbre médecin anglais, né à Stepney, village près de Londres, en 1673, m. à Londres en 1754, fut vice-président de la société royale, médecin de l'hôpital St-Thomas et du roi George II. Maître de bonne heure d'une fortune considérable, il forma une riche collection de livres, de médailles, de pierres gravées et de monumens des temps antiques, dont il laissa le libre usage à ses amis. Il fit exécuter en marbre la statue d'Harvey, et la plaça au milieu de la salle d'assemblées du collége des médecins de Londres. On a lui : *Mechanical account of poisons*, Dublin, 1729, in 8 ; trad. en latin par J. Nelson, sous le titre de *Mechanica expositio venenorum*, Leyde, 1737, in-8 ; et en ital., 1744 in-4 ; *a short Discourse concerning contagion and the method to be used to*

prevent it, Londres, 1720, 1722, in-8; trad. en latin sous ce titre : *Dissertat o de pestiferæ contag. naturâ et remediis*, ib., 1723, in-8; *Dissertation on the scurvy* (le sorbut qui attaqua la flotte d'Anson), ibid., 1749, in-8; *Medica sacra, sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur commentar.*, etc., Leyde, 1749, in-8. La collect des ouvr. de Mead a été impr. en latin, Paris, 1751, in-8; en angl., Edimbourg, 1765, 3 vol. in-12; et en franç., avec 8 pl. en taille-douce, par Coste, Bouillon, 1774, 2 vol. in-8. On doit à de Puisieux la trad. franç. de l'ouvr. suiv. de Mead : *Avis et préceptes de médecine*, 1758, in-12. — Matthew MEAD, ministre non-conformiste, né en 1629, fut chapel. d'Ol. Cromwell, obtint un bénéfice dans le comté de Buckingham, le perdit à la restaurat., et m en 1699, desservant d'une congrég. de sa secte à Stepney. Il avait été impliqué dans le complot de Ryehouse, et faillit subir la peine capitale, qu'il n'évita que par une défense habile devant ses juges. Il existe de lui divers *traités* et *sermons*, aujourd'hui sans intérêt.

MEADOWCOURT (RICHARD), philologue angl., né en 1697 dans le comté de Stafford, m. en 1769, a laissé : *Notes on Milton's Paradise Regained*, 1732, 1748, in-8, des *Sermons*, etc.

MÉAN (CHARLES de), seigneur d'Atrin, né à Liége en 1604, m. en 1674, a laissé : *Observat. et res judicatæ ad jus civile Leodiensium, Roman.*, etc., Liége, 1740, 8 vol. in fol., qui se relient en 4.

MÉARD (JOURGNIAC de ST). V. ST-MÉARD.

MEAULLE (N.), conventionnel, né vers 1757, fut élu député suppléant à l'assemblée législat. par le départem. de la Seine-Inférieure, ne prit siége qu'à la conv. nat., où il vota la m. de Louis XVI sans appel et sans sursis, et après avoir passé en mission presque tout le reste de la session de cette législature, il devint membre du comité de sûreté générale, où il se prononça avec chaleur contre la réact. qui suivit le 9 therm. Passant plus tard du conseil des cinq-cents au tribunal de cassation (1797), il fit partie de cette magistrature jusqu'en 1804, qu'il devint procur.-impér. près le tribunal criminel de Gand; puis, à la recomposit. des tribunaux (1811), il fut nommé substitut du procur.-général de la cour de Bruxelles, et remplit ces fonctions jusqu'en 1814, époque où il dut quitter la Belgique. Meaulle, atteint par la loi du 12 janvier 1816, se réfugia à Gand, où il m. en nov. 1826.

MÉCÈNE (C. CILNIUS MÆCENAS), favori d'Auguste, descendait, selon Horace, des anciens rois d'Etrurie, mais on révoque en doute cette généalogie. Il s'attacha de bonne heure à la fortune d'Octave, qu'il aida de ses conseils pour l'administrat. intérieure de l'état, et qu'il suivit aux batailles de Modène, de Philippe, de Pérouse, du cap Pélore et d'Actium, où il commandait les Liburniques A une époque antérieure il avait négocié le mariage d'Octave avec Scribonie et ménagé une paix entre son maître et Antoine. Peu après la bataille d'Actium, il étouffa dans Rome la conspirat. du jeune Lépide. C'est lui qui lorsqu'Auguste feignit de vouloir abdiquer lui donna le conseil et lui prouva la nécessité de garder l'empire, malgré l'avis d'Agrippa, qu'au reste il conseilla aussi à Octave de faire son gendre. Sa vie entière se passa ainsi entre l'administrat. de l'empire romain, où il réforma beaucoup d'abus et dont il cicatrisa les plaies profondes, et les avis souvent sévères qu'il donnait au maître du monde. Ces soins vigilans, son humanité, sa magnificence le rendirent l'idole du peuple. Il mérita non moins de gloire par la faveur judicieuse qu'il accorda aux lettres; chose assez rare chez les protecteurs des gens de lettres, il ne prodigua les bienfaits qu'aux hommes vraiment remarquables de son siècle. Virgile, Horace, Varius, Properce, Marsus furent ses amis et ses commensaux plus que ses protégés. Mécène m. l'an 9 avant J.-C., dans un âge avancé. L'histoire ne lui reproche rien qu'un goût trop prononcé pour la volupté et un luxe presque puéril. Il n'avait point de postérité. Terentia, sa femme, la plus belle Romaine de son temps, avait plus. fois été répudiée et reprise par cet époux qui ne pouvait supporter et qui lui pardonnait toujours ses infidélités. Il laissa quelq. morceaux oratoires qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais dont Sénèque blâme l'affectation. Sa *Vie* a été écrite en ital. par Caporali (1673), Cenni (1684), Dini (1704); en allem. par Bennemann, 1744; en espag. par Martyr Rizo; en franç. par Richer, 1746; et en latin par Meibom, 1653. Il existe dans le *Recueil* de l'acad. des inscr. et belles lettres, 13e vol, un excell. mém. de l'abbé Souchay sur la *vie* de Mécène.

MÉCHAIN (PIERRE-FRANÇOIS-ANDRÉ), astronome, né à Laon, départem. de l'Aisne, en 1744, d'un archit. qui ne pouvait lui fournir les moyens de se livrer exclusivem. à son goût pour les sciences, fut obligé, dans sa jeunesse, d'accepter une éducat. particul. Il consacra tous ses loisirs à l'étude des mathématiq., employa ses économies à soutenir ses parens, et sut mériter la bienveillance de Lalande, qui reconnut en lui de rares disposit. et le fit nommer astronome hydrographe du dépôt des cartes de la marine. Les travaux obscurs, longs et épineux, auxquels il était assujetti par sa place, ne l'empêchaient pas de trouver du temps, toutes les nuits, pour les observat. astronomiq., dont il faisait présenter de sa part les résultats par Lalande à l'académie, qui en ordonnait l'impression dans ses Mémoires. Méchain se livra spécialem. à la recherche des comètes, et fit en ce genre autant ou plus que personne; car, non content de découvrir une comète, de la signaler aux astronomes et de l'observer lui-même avec soin, il détermina les élém. auxquels on reconnaîtra la comète, si quelq. jour elle doit se remontrer Son admission à l'academie des sciences lui donna une nouvelle ardeur pour ses recherches; et en dix-huit ans il découvrit le prem. onze comètes. D'autres services rendus par lui à la science, en même temps qu'ils lui donnèrent une existence honorable, le firent choisir pour déterminer les différences terrestre et céleste entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone, lorsque l'assemblée constituante décréta l'établissem. d'un nouveau système de mesures, fondé sur la grandeur du méridien terrestre. Ses prem. observations étaient à peine transmises à l'académ., que la guerre le força d'interrompre son travail. Retenu en Espagne, il voulut répéter les mêmes observat., obtint un nouveau résultat qui différait sensiblem. de celui que déjà il avait envoyé en France, et craignant que cette différence ne fût imputée à sa négligence ou à son incapacité, il n'en donna point connaissance. Cependant le désir de rectifier son travail occupa tout le reste de sa vie, malgré mille obstacles, et ne contribua que trop à empoisonner ses dern. jours. Il m. à Castellon de la Plana en 1805, et on l'entendit dans son délire demander à chaque instant ses MSS. avec anxiété. Il n'a rien pub. séparém. que les vol. de la *Connaissance des temps*, de 1786 à 1794, et quelq. *mém.* sur les comètes qu'il avait découvertes ou quelq. longitudes géographiq. Tous ses autres travaux se trouvent ou dans des vol. de la *Connaissance des temps*, ou dans la *Base du système métrique décimal*, ou *Mesure de l'arc du méridien compris entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone*, etc., *rédigée par M. Delambre*, etc. Paris, 1806, 1807 et 1810, 3 v. in 4.

MECHET (Dom LOUIS), abbé de la Charité, n'est connu que comme auteur des ouvr. suiv. : *le véritable Gouvernement de l'ordre de Citeaux*, Paris, 1678, in-4; *Manière de tenir le Chapitre général de l'ordre de Citeaux*, ibid., 1683, in-4.

MECKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), célèbre anatomiste allem., né à Wetzlar en 1714, m. en 1774, a laissé :

Traité sur une dilatation extraordinaire du cœur, et la névrologie de la face, Berlin, 1755. in-4; *Diss. epist. de vasis lymphaticis glandulisq. conglobatis*, ib., 1757, in-4; *Nova Experientia et Observationes de sinibus venarum*, etc., 1771, in-8; *Tractatus de morbo hernioso congenito singulari et complicat., feliciter curato*, ib., 1772, in-8, etc.

MECKEL (Philippe-Frédéric-Théodore), fils du précéd., né à Berlin en 1756, professa successiv. à Halle et à Strasbourg l'anatomie et la chirurgie, et fut appelé à Pétersbourg en 1795, par Paul Ier, qui le nomma médecin de l'impératrice, conseiller privé et inspecteur des hôpitaux de sa capitale: il y mourut en 1803. On a de lui: *de Labyrinthi auris contentis*, Strasbourg, 1777, in-4; *Principes des accouchem.*, Leipsig, 1783 et 1791, in-8 (trad. de Baudeloque); *Elémens de physiologie de Haller*, Berlin, 1788, in-8; *Nouvelles archives de médec. pratiq.*, Leipsig, 1789-95, in-8.

MECKLENBOURG (Adolphe-Frédéric), fils aîné de Jean, duc de Mecklenbourg, lui succéda dans le duché de Schwerin en 1592, tandis que son frère, Jean-Albert, reçut pour sa part le comté de Gustrow. Les deux frères, à l'exemple des autres princes protestans de l'Allemagne, se déclarèrent pour Frédéric, élect. palatin, élevé au trône de Bohême, encoururent le ban de l'Empire, et furent chassés de leurs états par Wallenstein. Ils venaient d'être rétablis par Gustave-Adolphe, roi de Suède, quand le frère cadet m., ne laissant qu'un fils en bas âge, le duc Adolphe. Adolphe-Frédéric, après avoir réclamé vainement la tutelle de son neveu, le fit enlever pour qu'on ne l'élevât pas dans la religion catholique, mit le plus grand ordre dans le comté de Gustrow, qu'il lui rendit à sa majorité, et s'occupa de faire fleurir dans ses propres états l'agriculture et l'industrie, afin de réparer, autant que possible, les calamités de la guerre de trente ans. Il m. en 1658, à l'âge de 90 ans, laissant un fils, ce Christian, si connu par son caract. bizarre et sa vie aventureuse.—Mecklenbourg-Schwerin (Frédéric, duc de), né en 1717, commença à gouverner en 1756, et m. en 1785. Il aima les sciences et les arts, et sut mettre de l'ordre dans ses finances; mais il eut la singulière ambit. de passer pour habile théologien.

MÉDA (Charles-André), général de brigade, commandant de la Légion-d'Honneur et baron de l'empire, m. en 1812 dans la funeste campagne de Russie, était entré au service à 17 ans dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Encore simple gendarme à la journée du 9 therm., il s'est signalé par le rôle important qu'il remplit dans cette révolution mémorable. C'est lui qui, à la tête d'un détachement de la garde parisienne, dont on lui avait confié le commandement, osa attaquer à force ouverte Robespierre en pleine séance du conseil de la commune; après avoir renversé celui-ci d'un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire, il dispersa les autres conjurés, et s'empara de la personne du fameux Henriot, qui, déjà arrêté par lui dans la même soirée en vertu d'un décret de la convention nationale, avait recouvré sa liberté à la faveur du désordre et de la stupeur générale. Un service aussi important rendu à la convent., à la France entière, ne valut à Méda, pour toute récompense, que le grade de sous-lieut.; et la haine toujours menaçante des partisans, encore long-temps nombreux, de l'odieux tyran qu'il avait abattu, l'empêcha de parvenir promptement aux prem. grades: chacune de ses promotions fut le prix d'un brillant service pendant toutes les campagnes qui précédèrent celle où il périt glorieusement après avoir eu une jambe emportée par un boulet de canon à la bataille de la Moskwa. Il est aut. d'un *Précis hist. sur les événemens qui se sont passés dans la soirée du 9 thermidor*; cet écrit, précédé d'une *notice histor.* sur sa vie, se trouve dans la *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution franç.*, Paris, Baudouin frères, 20e livraison, p. 371 et suiv.

MÉDARD (St), né à Salency (Picardie) en 457, étudia à Vermand (aujourd'hui St-Quentin), d'où il passa à la cour de Childéric Ier à Tournai; mais peu après il s'engagea dans les ordres et devint en 530 évêque de Vermand. Cette ville ayant été peu après ravagée par les Huns et les Vandales, St Médard transporta le siége épiscopal à Noyon, où il est resté. Il fut en même temps chargé d'administrer l'év. de Tournai: et depuis lui ces deux diocèses furent réunis pendant 500 ans sous le même chef. La vertu et la piété exemplaires de St Médard lui donnèrent, de son vivant même, une réputat. de sainteté, et vers l'an 543 il vit le roi Clotaire Ier venir s'humilier à ses pieds et lui demander sa bénédiction. Le saint vieillard m. deux ans après dans un âge extrêmem. avancé. On lui attribue la fondat. de la cérémonie connue long-temps sous le nom de couronnem. de la rosière de Salency. Ses reliques furent transportées à Soissons dans une abbaye qui prit son nom. La *vie* de St Médard a été écrite en prose et en vers par St Fortunat. — P. Médard, capucin, a donné une *Vie de St Ovide*, Paris, 1680, in-12.

MÈDE (Joseph), ecclés. et savant profess. angl., né en 1586 dans le comté d'Essex, m. en 1638, a laissé sur l'interprétat. des livres sacrés plus. écrits qui ont été recueillis par le Dr Worthington, 1672, in-fol.: il en avait paru une autre édit., Londres, 1664, 2 vol. in-fol.

MÉDÉE (myth.), fille d'Eetès, roi de Colchide, et de la magicienne Hypsée, hérita de la science de sa mère. Ovide raconte qu'elle aima Jason, chef des Argonautes (*v.* ces noms), et qu'ayant obtenu de lui la promesse d'être son épouse, elle l'aida à enlever la toison d'or, et le suivit en Thessalie. Elle y rajeunit Eson, son beau-père, et se vengea de son oncle Pélias, en le faisant égorger par ses propres filles. Lorsque Jason abandonna Médée pour épouser Creüse, la magicienne irritée empoisonna sa rivale, le père de cette princesse, les deux enfans qu'elle-même avait eus de Jason, et s'enfuit ensuite sur un char attelé de deux dragons. Les poètes ne parlent point de la m. de Médée. Léris, dans son *Dictionnaire des Théâtres*, et Babault dans les *Annales dramatiques*, indiquent les diverses pièces dont Médée a été le sujet.

MEDICI (Sixte de), dominicain, né en 1502, m. en 1561, professa la théol. à Padoue et la philosophie à Venise. On a de lui: *de Fœnore Judæorum*, Venise, 1555, in-4; *Oratio de ingenio theologicis facultatibus excolendo*, id., etc.

MÉDICIS (Salvestro de), gonfalonier ou chef de la république de Florence dans le 14e S., est le prem. personnage illustre d'une famille qui a mérité d'attacher son nom à l'époque de la renaissance des lett., des arts et des sciences en Italie. Quoique les généalogistes à gages aient fait remonter cette famille jusqu'aux paladins de Charlemagne, il est certain qu'elle n'était pas très ancienne, et qu'elle était sortie des dern. classes du peuple; seulement elle avait acquis de grandes richesses par le commerce, et les richesses lui avaient déjà donné une grande influence, surtout dans le parti plébéien, lorsque Salvestro devint gonfalonier en 1378. Il souleva le peuple contre le gouvernem. des nobles, dont il était jaloux, quoiqu'il en fût momentanément le chef, livra la république à la plus vile populace, et bouleversa tout pour humilier l'aristocratie. Son triomphe toutefois fut de courte durée: l'ancien parti aristocratique reprit son influence et le relégua à Modène en 1381. Cependant cette lutte malheureuse des Médicis contre une faction puissante contribua à les mettre encore plus en évidence, et les persécutions qu'on exerça contre eux les firent décidément regarder comme les chefs du parti plébéien.

MÉDICIS (Cosme), surn. *l'Ancien* et *le Père de la Patrie*, né en 1389 de Jean de Bicci, qui avait été gonfalonier de justice, et de Picarda Bucri, fut le chef de la république florentine de 1434 à 1464, année de sa mort. Doué d'un caractère plus ferme que son père, il montra plus de zèle à relever l'autorité du peuple et à limiter celle de l'oligarchie, et sut agir toutefois avec une rare prudence. Cependant il vit sa fortune chanceler un moment. Arrêté en 1433 et enfermé dans la tour du palais public par le crédit de Renaud des Albizzi, son adversaire, il subit un jugement et fut exilé; mais, après avoir passé une année à Venise, il fut rappelé dans sa patrie par ses partisans victorieux, et dès-lors sa vie fut marquée par une suite continuelle de prospérités. Fort de l'alliance des Vénitiens, de celle du pape, et de l'amitié de Franç. Sforce, il ne chercha point toutefois à faire des conquêtes, et se contenta de préserver ses concitoy. des craintes et des revers qui avaient si long-temps composé toute leur histoire. Protect. éclairé des lettres et de la philosophie, il fut l'ami de ceux qui les cultivaient, les aida de sa bourse et de son crédit dans leurs études et leurs voyages, fonda une académie pour l'enseignement de la philosophie platonicienne, et la bibliothèque connue aujourd'hui sous le nom de *Laurentiana*, pour laquelle il fit acheter un gr. nomb. de MSs. précieux par les correspondans de son commerce, des extrémités de la Grèce et de l'Egypte à celles de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ces services importans lui permirent d'exercer un pouvoir presque absolu dans la république: du reste il n'avait pris aucun titre, et n'offrait rien, dans son train de vie, ses manières et son langage, qui le distinguât du plus simple de ses concitoyens. Toute la magnificence qu'il déploya fut moins pour lui que pour sa patrie. Fabroni a donné: *Magni Cosmi Medici Vita*, Pise, 1789, 2 vol. in-4.

MÉDICIS (Pierre Ier), né en 1414, fils aîné de Cosme *l'Ancien*, lui succéda en 1464 dans l'administration de Florence, et, comme lui, protégea les lett., et vécut entouré des poètes et des philosophes les plus distingués de l'Italie; mais ses infirmités et la faiblesse de son caractère rendaient trop pesant pour lui le fardeau des affaires publiq. Il s'associa son fils Laurent, qui déjà montrait les plus rares dispositions; mais il s'entoura aussi de faux amis, s'abandonna trop à leurs conseils, et fit de grandes fautes. Il eut d'abord l'imprudence de redemander aux cliens de sa famille l'argent que son père leur avait prêté. Florence étant presque tout entière sa débitrice, des murmures éclatèrent de toutes parts: plus. négocians firent faillite, et Pierre renonça à se faire payer, ne retirant ainsi de sa fausse démarche que la honte d'une rétractation et le regret d'avoir mécontenté tout le monde. Il acheva d'indisposer les Florentins contre lui par le mariage impolitique de son fils Laurent avec Clarisse Orsini, issue d'une famille de princes, et qui parut ne s'allier à un simple particulier que parce qu'elle le voyait sur le point d'asservir sa patrie. On resolut d'immoler en 1466 celui qu'on regardait déjà comme un tyran. Les conspirateurs échouèrent; mais les principaux d'entre eux allèrent exciter Venise à embrasser leur cause. Barthélemi Colleone fut chargé de leur vengeance (1467), et ne fut pas plus heureux. Dès-lors Médicis, toujours plus affaibli par la maladie, abandonna le pouvoir à ses partisans, qui usèrent insolemment de leur victoire, et le firent songer à contrebalancer leur influence en rappelant les exilés. Mais il m. en 1469, avant d'avoir exécuté son projet. Pierre fut loin d'égaler son père ou son fils.

MÉDICIS (Laurent), dit *le Magnifique*, né en 1448, succéda à son père Pierre en 1469 dans le gouvernement de la république florentine. Son extrême jeunesse, la jalousie excitée contre sa famille, les troubles qui avaient signalé l'administr. précédente, tout semblait prédire qu'il ne pourrait dominer un peuple turbulent et des nobles ambitieux. Mais, dès les prem. jours de son administration, il assura son empire sur tous les cœurs par son éloquence entraînante, la noblesse, la franchise, le charme de ses manières et la générosité sans bornes qui lui valut le surnom de *Magnifique*. D'ailleurs il ne rencontrait plus d'homme puissant qui essayât de lutter contre ses volontés: les anciens rivaux des Médicis étaient morts ou exilés, et personne ne s'était présenté pour les remplacer. La corruption générale des mœurs, fruit du luxe et de la paix, favorisait encore l'ambition de Laurent: il put déployer librement tous les avantages que lui donnaient sur ses concitoyens ses voyages et sa brillante éducation, dont le soin avait été confié par son père et son aïeul aux plus grands littérateurs et aux prem. philosophes du siècle. Bientôt la prise de Volterra, qui s'était révoltée en 1472, vint révéler en lui des talens militaires. Cependant le pape Sixte IV, qui ne laissait échapper aucune occasion de lui nuire, engagea le roi de Naples Ferdinand, le comte d'Urbin, les Siennois et plus. seigneurs de la Romagne, à entrer dans une ligue contre Florence. Laurent n'avait pour lui que Venise, le duc de Milan et sa patrie, dans laquelle il comptait encore beaucoup d'ennemis et d'envieux qui conspiraient avec les Pazzi et les Salviati, et faillirent l'assassiner dans l'église cathédrale de Florence en 1478 pendant la célébration de la messe. Il dut la vie à sa présence d'esprit et à son courage, immola les principaux conjurés aux mânes de son frère Julien, qui n'avait pas été si heureux que lui, et se prépara à la guerre. Privé des secours qu'il espérait de Venise et de Milan, il obtint pourtant un prem. avantage près du lac de Pérouse, grâce à l'habileté de Robert Malatesti, son général; mais bientôt après ses troupes furent battues à Poggibonzi, et la terreur se répandit dans Florence. Laurent se rendit alors secrètement auprès du roi Ferdinand, dont la perfidie lui était connue, et 3 mois lui suffirent pour changer entièrement les dispositions de ce prince et revenir en Toscane assuré de son amitié. Ses autres ennemis, toujours redoutables, allaient être forcés de mettre bas les armes et de signer la paix par un évènement imprévu, l'invasion de l'Italie par les Turks (1480). Innocent VIII, qui, en 1484, succéda à Sixte IV, loin de partager la haine de ce pontife pour la maison de Médicis, la combla de faveurs. Le reste de l'administration de Laurent ne fut plus signalé par aucun gr. évènement; mais il fut l'arbitre de l'Italie et l'oracle de ses princes jusqu'à sa m., arrivée en 1492. Grand homme d'état, habile politique, orateur insinuant, il mériterait encore d'être placé au premier rang, s'il n'eût été que littér. Il aima les lettres, les cultiva; et toutefois sa grande âme ne ressentit point les atteintes de cette envie, qui trop souvent a tourmenté les ministres et les rois, dont l'étude faisait le délassement et ne pouvait faire la gloire. Il protégea de tout son pouvoir Michel-Ange, Granacci et Torregiani: le prem. de ces artistes habita 4 ans son palais, et fut constamment admis à sa table. Ange Politien et Pic de la Mirandole, qui avaient été ses condisciples, furent ses amis les plus chers tant qu'il vécut. L'abbé Serassi a donné une édition des *Poesie del magnifico Lorenzo de' Medici*, Bergame, 1763, in-8. On a publié ses *Poesie scelte*, Lond., 1801, 2 parties in-4. La *Vie de Laurent de Medicis*, écrite en latin par Valori, a été trad. en franç. par l'abbé Goujet, Paris, 1761, in-12. Fabroni a publié aussi: *Laurentii Medicis Magnifici Vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4; mais il a été surpassé par la *Vie de Laurent de Medicis*, pub. en anglais par William Roscoe, et trad. en fr. par M. Thurot, 1799, 2 vol. in-8. M. Petitot a donné une tragédie de *Laurent de Médicis*, 1799, in-8.

MÉDICIS (Pierre II), fils de Laurent-le-Magnifique, lui succéda dans l'administration de Florence; mais il montra bientôt que la direction des affaires publiq. était un fardeau trop pesant pour sa faiblesse. Sollicité par le parti des mécontens, parmi lesquels s'étaient rangés Laurent et Jean de Médicis, petits-fils de Laurent-l'Ancien, frère de Cosme, le roi de France Charles VIII résolut en 1494 de passer de la Lombardie dans le royaume de Naples par la Toscane et par Rome, fit prendre d'assaut la forteresse florentine de Fivizzano, et se prépara à enlever aussi celles de Sarzane, de Sarzanello et de Pietra-Santa, qui devaient lui ouvrir l'entrée de la Toscane. Pierre voulut imiter alors la conduite qu'avait tenue son père avec le roi de Naples, et se rendit au camp de Charles VIII; mais ce fut pour céder, dès la prem. demande, les trois forteresses, dont la conservation était l'objet de son imprudente démarche, et pour y ajouter bientôt les villes de Pise et de Livourne, sans obtenir autre chose, par ces gr. sacrifices, que la neutralité de la France. A son retour il trouva les Florentins indignés, comme ils devaient l'être, d'une si ridicule négociation: obligé de prendre la fuite avec son frère Julien, il alla chercher un asile à Bologne, puis à Venise, refusa de retourner à Florence lorsque Charles VIII l'y rappela, et il attendit la retraite des Français pour faire contre sa patrie trois tentatives malheureuses en 1496, 1497 et 1498. Il essaya une 4e fois, en 1501, secondé par César Borgia, de rentrer à Florence, ne réussit pas mieux, et, découragé de tant d'efforts inutiles, suivit les armées françaises dans le roy. de Naples. Il était, le 28 déc. 1503, sur les bords du Garigliano lorsque les Français furent surpris par Gonzalve de Cordoue. Voulant échapper aux périls du combat, il s'embarqua sur une galère trop chargée, fit naufrage, et périt à la vue de Gaète.

MÉDICIS (Julien II), 3e fils de Laurent-le-Magnifique, né en 1478, eut sa part de toutes les infortunes de son frère dans l'exil, et ne fut pas étranger à ses vaines tentatives pour rentrer dans Florence. Il fut le chef de la république en 1512 et 1513, reçut de François Ier en 1515 le titre de duc de Nemours, et m. en 1516. Son hist. est liée à celle de Pierre II, son frère aîné, et à celle de Laurent II, son neveu (*v.* ces deux articles).

MÉDICIS (Laurent II), né en 1492 de Pierre II et d'Alphonsine Orsini, avait 2 ans lorsque sa famille fut obligée de quitter Florence, et 11 ans à la m. de son père. Il fut déclaré rebelle, dès cette époque, par la république florentine; mais le pape Jules II résolut de rendre aux Médicis leur puissance pour se venger du gonfalonier Pierre Soderini, qui avait embrassé contre lui le parti de Louis XII. La ville de Prato étant tombée au pouvoir du pape, une trentaine d'amis des Médicis, encouragés par ce prem. succès de leur cause, arrêtèrent le gonfalonier dans son palais; et bientôt après Julien entra dans Florence. Jean-Baptiste Ridolfi fut nommé gonfalonier pour une année: mais le cardinal de Médicis (depuis Léon X), et son neveu Laurent, déterminés à renverser absolument le gouvernement populaire, forcèrent Ridolfi à renoncer à sa charge, et formèrent un conseil souverain, à la tête duquel ils mirent Julien de Médicis, qui fut reconnu chef de la républ. (1512). L'élévat. du cardinal au trône pontifical, en 1513, affermit la puissance de sa maison, ou plutôt sa propre puissance dans la Toscane, qui, gouvernée dès-lors en commun par Julien et Laurent, ne fut véritablement pendant sa vie qu'une province des états de l'Église. Cepend., avant la fin de la même année, Julien, à la sollicitation de Léon X, s'était démis de la présidence de la république en faveur de son neveu Laurent. Celui-ci, plus hautain, plus ferme et plus entreprenant que son oncle, n'ayant d'ailleurs aucune affection pour un peuple loin duquel il avait été élevé dans l'exil, se rendit bientôt odieux à tous les Florentins. Il m. à Florence en 1519, après avoir reçu du pape le duché d'Urbin, enlevé deux fois à son légitime possesseur, François Marie de La Rovère. Il avait épousé en 1518 Madeleine de La Tour d'Auvergne; de ce mariage naquit Catherine de Médicis, qui fut reine de France (*v.* Catherine de Médicis).

MÉDICIS (Jean), gén. italien, surn *le Grand-Diable*, né en 1498, descendait de Laurent-l'Ancien, frère de Cosme, *Père de la Patrie*, et se trouvait ainsi parent du pape Léon X. Il demanda à ce pontife un commandement militaire, et fut employé par lui à soumettre les petits tyrans de la marche d'Ancône. Il servit en 1521 la république florentine contre le duc d'Urbin, retourna ensuite en Lombardie, où, dans la campagne de 1524, il remporta plus. avantages contre les Français, pour lesquels il prit du service, avant la fin de la même année, lorsqu'il vit son parent, le pape Clément VII, devenu l'allié de François Ier. Il m. en 1526 des suites d'une blessure qu'il avait reçue près de Mantoue. Ses soldats, auxquels il était cher par un courage qui approcha souvent de la férocité, et par la licence dont il les laissait jouir, prirent tous le deuil à sa m. Dès-lors on les nomma les *bandes noires*; et ils justifièrent ce titre par des cruautés qui firent croire que Médicis les commandait encore.

MÉDICIS (Alexandre), tyran de Florence, souvent désigné comme prem. duc de cette ville, quoiqu'il ne fût que duc de Città di Penna, était fils illégitime suivant les uns, de Laurent, duc d'Urbin, et d'une esclave moresque; suivant les autres, de Clément VII: du moins est-il certain que ce pontife témoigna toujours pour lui une grande affection. Il le fit élever avec Hippolyte, bâtard de Julien II de Médicis, et nomma le cardinal de Cortone régent de la république florentine au nom de ces deux enfans; mais ce régent, homme dur et sans habileté, mécontenta extrêmement le peuple qu'il avait à gouverner, se retira de Florence avec ses pupilles après la prise de Rome par les Espagnols en 1527, et laissa ainsi la république maîtresse d'elle-même et du choix d'un nouveau gouvernement. Clément VII, impatient de réduire les Florentins, s'unit avec Charles-Quint en 1529 pour rendre le pouvoir aux Médicis et faire reconnaître Alexandre comme chef de sa famille et de la république. Florence capitula en 1530, et la même année le pontife se fit délivrer par son allié le diplôme impérial qui déclarait le duc Alexandre chef et prevôt de l'état florentin, avec le droit d'intervenir dans tous les conseils et le privilége d'hérédité pour sa race par ordre de primogéniture. Ce n'était point assez pour le pape et pour son protégé. Il fallut que de prétendus représentans de la républ. abolissent l'ancien gouvernement et déclarassent Alexandre en 1532 doge ou duc de Florence. Alors commença pour cette malheureuse cité la tyrannie la plus insupportable. Après la m. de Clément VII, en 1534, Alexandre ne connut plus de frein; il empoisonna son cousin, le cardinal Hippolyte, et même sa propre mère, s'il faut en croire les histor., pour qu'elle ne demeurât pas plus long-temps un témoignage de la bassesse de sa naissance. De pareils crimes dispensent de parler de ses débauches, de ses adultères, de ses persécutions journalières. Il fut enfin assassiné en 1537 par Lorenzino Médicis, homme d'un esprit ardent, d'un caractère mélancolique, et qui avait puisé dans les écrits des anciens une admiration passionnée pour les héros dont la main pieusement criminelle avait su punir les tyrans et rétablir la liberté. Alexandre avait épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint: il n'en eut point d'enfant, et ne laissa qu'un fils naturel nommé Julien.

MÉDICIS (Hippolyte de), cardinal, fils naturel

de Julien II de Médicis, duc de Nemours, né à Urbin en 1511, revêtu de la pourpre en 1529, parut d'abord destiné, comme on l'a vu à l'art. précédent, à gouverner Florence avec son cousin Alexandre : mais on a vu aussi comment celui-ci lui fut préféré par Clément VII. Hippolyte, déchu de ses espérances, alla s'établir à Rome, où sa maison devint le rendez-vous de toutes les victimes du tyran de Florence. Il conservait dans son exil un gr. crédit à Rome et à la cour de l'empereur, dont il ne se lassait pas d'implorer la protection pour sa malheureuse patrie. Il résolut enfin d'aller le joindre en Afrique; mais il fut empoisonné à Itri en 1535 par ordre d'Alexandre, qui craignait de le voir s'aboucher avec Charles-Quint. Le cardinal Hippolyte était généreux, affable, attaché à son pays, et adoré des gens de lettres, parmi lesquels il tenait lui-même un rang distingué. Il a laissé, entre autres ouv., une trad. italienne en vers libres du 2e livre de l'*Eneide*, insérée dans les *Opere di Vergilio... da diversi autori tradotti*, pub. par L. Domenichi, Florence, 1556, in-8.

MÉDICIS (COSME Ier), né en 1519 de Jean-le-Grand-Diable, fut déclaré chef de la république en 1537 après la m. d'Alexandre, dont il était à peine parent au dixième degré. Charles-Quint, en confirmant cette élection, mit garnison dans les forteresses de Florence, Pise et Livourne : mais du moins il donna des troupes à Cosme pour résister aux Florentins mécontens qui suivaient la bannière de Philippe Strozzi. Cosme, victorieux de ses ennemis, fit périr les principaux d'entre eux, et, pour s'assurer la protection des ministres même de Charles-Quint, épousa en 1539 Eléonore de Tolède, de la maison des ducs d'Albe. Dès-lors le nouveau duc de Florence devint un tyran comme son prédécess. Dans les 4 premières années de son règne, 430 émigrés florentins furent condamnés à m. par contumace, et 35 virent leurs têtes mises à prix. Il supprima ou laissa sans force toutes les magistratures républicaines, décida toutes les affaires par sa seule autorité sans s'inquiéter des lois ni des magistrats, fit un devoir à ses lâches partisans de l'espionnage et de l'assassinat des rebelles, confisqua les biens des familles suspectes, ruina le commerce en s'en attribuant le monopole, et spécula sur la misère générale pour élever des forteresses et des palais. Ce despote, si absolu chez lui, était au dehors le plus souple des hommes, quand il s'agissait de se concilier l'amitié de Charles-Quint, qui lui coûta des sommes immenses et ne lui fut pas toujours fidèle. Cependant il sut faire craindre à l'empereur la perte de son alliance, et obtint de lui l'autorisation d'attaquer Sienne, qui capitula en 1555, et resta en son pouvoir, grâce à l'abdication de Charles, qui sans doute en aurait réclamé la possession. Cosme, débarrassé du soin de ménager le puissant Charles-Quint, tourna ses yeux vers une autre idole, la cour de Rome. L'élection de Pie IV (Jean-Ange de Médicis), en 1559, fut son ouvrage; et ce pontife, qui portait le même nom que lui, quoiqu'il fût d'une autre famille, le favorisa en toute occasion. Quant à Philippe II, Cosme sut se rendre digne de son alliance par des auto-da-fé et de sanglantes persécutions. Bientôt après la m. de deux fils de Cosme, le cardinal Jean de Médicis et D. Garcias, et celle de la grande-duchesse Eléonore de Tolède, parurent aux yeux de l'opinion de nouveaux crimes ajoutés par le tyran à tant de crimes déjà commis. Les douleurs de la pierre, qui le faisaient beaucoup souffrir, le déterminèrent en 1564 à partager avec son fils Franç. les charges, mais non les honneurs de l'administration, encore moins le pouvoir et les revenus. Après la mort de Pie IV il brigua l'amitié de Pie V, et l'acheta, en abandonnant aux fureurs de l'inquisition son favori Pierre Carnesecchi, coupable de protestantisme. Le pontife reconnaissant le déclara grand-duc de Toscane par une bulle en 1569, et le couronna l'année suivante. L'empereur et le roi d'Espagne ne voulaient point reconnaître ce nouveau titre; Alfonse d'Este soulevait l'Italie contre Florence; et Cosme, puni d'ailleurs de ses longs désordres par la goutte et par d'autres infirmités, traîna ses derniers jours dans l'inquiétude et la douleur. Il m. en 1574, justement détesté.

MÉDICIS (FRANÇOIS), 2e grand-duc de Toscane, fils et success. de Cosme Ier, régna avec son père en qualité de prince régent, de 1564 à 1574, et s'annonça dès-lors comme un despote sombre, orgueilleux et dissimulé. Quand il se vit seul à tenir les rênes du gouvernement, il s'attacha tout entier à la maison d'Autriche, se regarda, pour ainsi dire, comme un vice-roi de Philippe II, et obtint à ce prix de faire reconnaître en 1575 le titre de grand-duc, qui avait toujours été contesté à son père. Il accabla le peuple d'impôts, rendit la justice vénale et cruelle, ruina par des confiscations les prem. familles de ses états, et, tranquille dans son laboratoire de chimie, ne vit rien, n'entendit rien que par ses ministres ou ses favoris. La fameuse Bianca Capello surtout prit sur lui un ascendant dont elle abusa. Voulant assurer à jamais sa faveur, elle supposa un enfant dont elle parut accoucher en 1576, et parvint en 1578 à épouser secrètement son amant après la m. de sa femme. Ce mariage, qui fut rendu public l'année suivante, et la rigueur avec laquelle François exigea, en 1580, des impôts exhorbitans pendant que les maladies et la famine désolaient ses états, achevèrent de le rendre méprisable et odieux au peuple. Il tomba malade en 1587 en même temps que Bianca, et périt ainsi qu'elle après quelques jours de souffrance. On ne saurait assurer si leur m. fut l'effet du poison ou doit être attribuée à la nature seule : l'on sait toutefois que le cardinal Ferdinand de Médicis, long-temps exilé, venait de reparaître à la cour de son frère, et qu'il devait lui succéder. François, le plus mauvais souverain, le despote le plus cruel et le plus fourbe qu'ait eu la Toscane, tient un rang distingué parmi les protect. des lett. et des arts : on lui doit même quelques inventions dans les arts mécaniques. C'est lui qui fonda en 1580 la superbe galerie de Florence, et qui vit se former l'académie de la Crusca.

MÉDICIS (D. ANTOINE), né d'une femme du peuple inconnue, fut l'enfant que Bianca Capello présenta comme étant le sien et celui du grand-duc François de Médicis en 1576. Don Antoine reçut de son prétendu père de grands biens, dont la jouissance lui fut conservée par le cardinal Ferdinand, success. de François. Il entra dans l'ordre de Malte, fut considéré sous quatre règnes comme memb. de la famille de Médicis, à laquelle il rendit d'importans services, et m. en 1621, regretté de tous ceux qui avaient pu apprécier pendant sa vie son caractère facile et aimable.

MÉDICIS (FERDINAND Ier), cardinal, grand-duc de Toscane, fils de Cosme Ier, succéda, à l'âge de 36 ans, en 1587 à son frère François, et conserva les insignes de sa dignité ecclésiastique jusqu'à son mariage avec Christine, fille de Charles II, duc de Lorraine, et petite-nièce de Catherine de Médicis, en 1589. Nul homme n'était plus propre que lui à faire ressortir par ses vertus les vices de son prédécesseur. Il se montra tout d'abord affable dans ses manières, noble et fier dans sa conduite, généreux, plein de zèle pour la prospérité publique, sut se maintenir neutre entre l'Espagne et la France et faire respecter de toutes deux l'indépendance de sa couronne : remettant les lois en vigueur, il réprima l'arrogance et la cupidité des ministres, et fit refleurir le commerce, l'agriculture et les beaux-arts. Il tira de la Toscane, sans l'épuiser, des revenus assez considérables pour secourir à la fois l'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turks, et

Henri IV conquérant son royaume. Le prince français surtout lui eut les plus grandes obligations, et parut s'attacher à lui pour toujours, et de la manière la plus intime, en épousant Marie de Médicis, fille du grand-duc François. Mais, presque à l'époque de ce mariage, Henri IV, en accordant la paix au duc de Savoie et renonçant à ses droits sur le marquisat de Saluces, se priva des moyens de secourir le grand-duc s'il était attaqué. Ferdinand irrité se réconcilia avec la cour d'Espagne et s'éloigna de plus en plus du roi de France. Il donna en 1608 une preuve éclatante de ses nouveaux sentimens en faisant épouser à son fils Cosme II une archiduchesse d'Autriche. Il vit ce mariage, mais n'en put recueillir les fruits, étant m. en 1609. Les Toscans le regrettèrent vivement; mais la postérité doit dire que ses brillantes qualités furent ternies par une dissimulation trop souvent voisine de la perfidie. Au reste c'était là une vertu du temps.

MEDICIS (dom Pierre), fils de Cosme Ier et frère puîné des gr.-ducs François et Ferdinand Ier, commanda l'infanterie italienne au service d'Espagne, et passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Philippe II, d'où il ne cessa de troubler le repos de ses deux frères par ses passions violentes, ses débauches effrénées et ses dettes. Il m. à Madrid en 1604, laissant un gr. nombre d'enfans naturels que le grand-duc Ferdinand mit dans des couvens. Sa prem. femme, Eléonore de Tolède, avait été poignardée par lui en 1576 sur un soupçon d'infidélité.

MÉDICIS (Cosme II), 4e grand-duc de Toscane, succéda à l'âge de 19 ans, en 1609, à Ferdinand, son père, dont il n'avait ni la capacité ni la vigueur de caractère. Il fit toutefois beaucoup pour son pays. Sa marine, entretenue par des prises continuelles sur les infidèles, fit redouter le pavillon toscan dans toute la Méditerranée; il donna des secours aux Druses contre les Turks et vit ses établissemens à Tyr et à Sidon protégés par l'émyr de cette tribu reconnaissante. Un moment il se brouilla avec la cour de France, en 1617, à l'occasion du meurtre de Concini et du supplice d'Eléonore Galigaï; mais cette querelle n'eut pas de suites funestes. Il m. en 1621, à l'âge de 32 ans, après un règne que la nature et les circonstances favorables se plurent à marquer comme l'époque de la plus grande prospérité de la Toscane.

MÉDICIS (don Jean), fils naturel de Cosme Ier, né en 1566, se fit une haute réputation militaire sous le prince de Parme en Flandre, et devint un des principaux ministres de Ferdinand Ier et de Cosme II, qui l'employèrent dans plus. négociations importantes. Les scandales qu'il donna à la cour de Cosme II par la licence de ses mœurs et de ses principes le déterminèrent en 1616 à quitter Florence pour Venise, où il reçut le commandement de l'armée destinée à soumettre les Uscoques. Il fit la folie alors d'épouser sa maîtresse, Livie Vernana, et m. à Murano, près de Venise, en 1621.

MÉDICIS (Ferdinand II), 5e grand-duc de Toscane, succéda, à l'âge de 11 ans, en 1621, à Cosme II, son père; mais il vécut sous la tutelle des deux grandes-duchesses, sa mère et son aïeule, jusqu'en 1628, époque à laquelle il prit lui-même les rênes du gouvernement. Il n'avait pas la main assez ferme pour les tenir dignement dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Italie; il montra toutefois un grand courage dans la peste qui ravagea la Toscane en 1630. L'année suivante le pape s'empara de l'héritage du duc d'Urbin, qui venait de mourir; et Ferdinand, fiancé depuis long-temps avec la petite-fille et l'unique héritière du prince défunt, se contenta de réclamer les biens allodiaux de la maison de La Rovère. Entre autres faiblesses qu'on peut lui reprocher encore, il eut celle de laisser traîner à Rome, en 1633, Galilée, alors septuagénaire et infirme, et cité au tribunal de l'inquisition. La m. des deux anciennes régentes et de leurs principaux ministres parut devoir ouvrir une plus vaste et plus libre carrière à Ferdinand: mais en 1641, 42 et 43, il fit la guerre au pape avec une mollesse et une timidité qui rendent ridicule le récit même de ses expéditions. Plus heureux et plus habile dans l'administration intérieure, il encouragea les lettres, les arts, et plus encore les sciences, se fit aimer par sa popularité, sa douceur, son affabilité, et m. en 1670, âgé de 59 ans.

MÉDICIS (Cosme III), 6e gr.-duc de Toscane, succéda, à l'âge de 27 ans, en 1670, à son père Ferdinand II, mais n'hérita pas de ses vertus et de ses qualités aimables. Il avait épousé en 1661 Marguerite-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, qui témoigna toujours pour lui une aversion invincible, et parut en cela partager les sentimens de tout le peuple. Il fut obligé de la laisser partir pour la France en 1675, et ce ne fut pas pour lui un médiocre sujet du dépit de savoir que, quoique retirée au couvent de Montmartre, elle se livrait en toute liberté à sa passion pour le plaisir. Il avait eu d'elle deux fils, Ferdinand et Jean-Gaston, et une fille, Anne-Marie-Louise; mais en vain chercha-t-il à perpétuer par ses fils et par ses parens la famille des Médicis, prête à s'éteindre. Ferdinand fut marié en 1688 à la princesse Violente de Bavière, qui se trouva stérile; Jean-Gaston, le plus jeune, épousa en 1697 Anne-Marie de Saxe-Lauembourg, veuve du prince de Neubourg, dont il n'eut point d'enfant, et avec laquelle il ne put vivre. Les deux frères, malheureux dans leur maison, se consolèrent par des débauches qui les mirent, et surtout l'aîné, hors d'état de remplir jamais les vues de Cosme. Celui-ci, pour dernière ressource, engagea son frère, le cardinal François Marie, à renoncer à tous les avantages de son rang et à épouser en 1709 Eléonore Gonzague, fille de Vincent, duc de Guastalla et de Sabionetta; mais la princesse, une fois le mariage conclu, refusa de le consommer, rebutée sans doute par la figure, par l'âge, et surtout par les désordres de son époux, qui d'ailleurs m. hydropique en 1711. Ferdinand le suivit 2 ans après. Ce fut alors que le gr.-duc fit déclarer par le sénat que sa fille, la princesse Anne, qui avait épousé Guillaume, électeur palatin, serait appelée à succéder à la souveraineté après l'extinction du dern. mâle de la maison de Médicis; principe funeste qui aurait donné des prétentions légitimes aux Bourbons et aux Farnèses, descendans de cette famille par les femmes. Mais au reste tout cela devait être renversé en un moment. L'emper., la France, l'Angleterre et la Hollande, par un traité publié à Lond. en 1718, partagèrent l'Italie entre les maisons de Bourbon et d'Autriche, et réservèrent la succession de la Toscane et du duché de Parme à un infant d'Espagne, à l'exclusion de la princesse palatine. Cosme protesta vainem., de concert avec l'Espagne, contre cette décision tyrannique, et m. en 1723 à l'âge de 81 ans. Il laissa sa mémoire en exécration au peuple, son état ruiné par des impôts excessifs et par son faste insensé, sa famille désunie par la partialité qu'il montrait à sa fille contre son fils, et son ministère humilié par les lois que lui imposaient les autres puissances.

MÉDICIS (Jean-Gaston), 7e et dern. gr.-duc de Toscane de la maison de Médicis, succéda, à l'âge de 53 ans, en 1723, à Cosme III, son père, et montra de l'indifférence, et presque du dégoût, à prendre possession d'un trône dont il devait être plutôt l'usufruitier que le maître. Cependant il signala son avènement par quelq. actes de sagesse et de vigueur qui firent un moment bénir par les Toscans le nom de Médicis, prêt à s'éteindre. Il lutta long-temps contre les cours de Madrid et de Vienne avec une grande fermeté, et ne reconnut la successibilité de l'infant D. Carlos qu'en 1731, et en stipulant encore pour sa famille quelques avantages pécuniaires et honorifiques. Mais la guerre qui

éclata entre les maisons de Bourbon et d'Autriche ayant permis à D. Carlos, en 1733, de conquérir le royaume de Naples, les mêmes puissances qui, pour maintenir l'équilibre de l'Italie, avaient voulu que le gr.-duché appartînt à la maison de Bourbon, crurent alors devoir en assurer la souveraineté à un prince ami de la maison d'Autriche, François III, duc de Lorraine. Jean-Gaston se vit obligé de reconnaître un nouvel héritier de son trône, et m. en 1737, avant d'avoir pu conclure avec son successeur le traité qu'il avait ébauché pour la succession de ses biens allodiaux et pour les droits de sa sœur. Celle-ci m. en 1743; avec elle s'éteignit l'illustre maison de Médicis. Cependant d'une branche de cette famille, établie anciennement dans le roy. de Naples, sont sortis les comtes d'Ottaiano, dont la famille existe encore. Pour plus de détails sur les Médicis, voy. : *J. M. Bruti, florent. Hist. lib. VIII*, Lyon, 1562, in-4; Varchi, *Hist. des Révolutions de Florence sous les Médicis*, Cologne (Augsbourg), 1721, in-fol., trad. en français par Requier, Paris, 1765, 3 vol. in-12; *Histoire du grand-duché de Toscane sous les Médicis* (par Galluzzi), Florence, 1781, 5 vol. in-4 ou 9 vol. in-8, trad. en français par Villebrune et Mlle Keralio, Paris, 1782-83, 9 vol. in-12. — V. CLÉMENT VII, LÉON X et XI, CATHERINE, MARIE, etc.

MEDICUS (FRÉDÉRIC-CASIMIR), médecin et botaniste, né à Grumbach, 1736, mort en 1808, après avoir été successiv. conseiller de régence en Bavière, directeur de l'université d'Heidelberg et conservateur du jardin botanique de Manheim, a laissé : *Lettre sur la destruction de la petite vérole*, Francfort et Leipsig, 1763, in-8; *Hist. des Maladies périodiques*, 1764, 1794, in-8, en allem.; *de la Force vitale*, Manheim, 1774, in-4; *Uber die Veredlung der Rosskastanje*, Lautern, 1780, in-4 : il développe dans ce livre les avantages qu'on peut tirer du marron d'Inde; *Observations de botanique*, Manheim, 1782, in-8; *Abrégé de l'histoire et de la description du Japon*, Francfort, 1783, in-8; *Philosophie botanique*, Manheim, 1789, in-8; *petit Plan d'économie rurale*, Manheim, 1804, in-12; *Lettre à M. François de Neufchâteau sur le Robinier*, trad. de l'allem., 1804, in-12.

MÉDINA (MICHEL), relig. franciscain, né dans le diocèse de Cordoue, m. à Tolède vers 1580, a laissé : *Traité de la Foi*, Venise, 1564, *Traité de la Continence des ecclésiastiques*, imp. à la suite du précédent; *Traité du Purgatoire*. — Plusieurs théologiens espagnols du même nom ont laissé des ouvr. oubliés aujourd'hui. — Un autre MÉDINA publia vers 1550 un *Traité de la Navigation*, trad. en franç. en 1554.

MÉDINA-MÉDENILLA (PIERRE), poète espagnol, né à Madrid vers le commencem. du 15e S., m. en Amériq., fut l'intime ami de Lope de Véga, avec lequel il composa une églogue très-estimée, qu'on trouve dans le *Parnasse espagnol*. — MEDINA (Salvador-Giacinto-Polo de), poète lyrique espagnol, né à Murcie au commencem. du 17e S., sut réunir la force à une fine plaisanterie. Ses *Poésies* ont été recueillies, Madrid, 1715, in-4.

MÉDINA-SIDONIA (GASPAR-ALONZO-PEREZ de GUZMAN, duc de) était gouv. de l'Andalousie à l'époque de la révolution qui plaça D. Juan de Bragance, son beau-frère, sur le trône de Portugal (1640). Il voulut, à l'exemple et d'après les sollicitations du duc de Bragance, faire soulever l'Andalousie et s'en déclarer souverain; mais la conjuration ayant été découverte, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid, où il avoua sa faute et obtint son pardon. Il fut obligé toutefois d'appeler en duel le roi de Portugal, et d'aller l'attendre vainement, au jour fixé, sur la frontière des deux royaumes, armé de toutes pièces et accompagné de toute la suite d'un chevalier errant. Après s'être couvert de ridicule par cette démarche forcée, il retomba dans une obscurité complète.

MÉDUSE (mythol.), l'une des trois Gorgones, fille de la nymphe Ceto et du dieu marin Phorcus, habitait les îles Orcades. Des serpens formaient sa chevelure, et sa tête avait le pouvoir de changer en pierre celui qui la regardait. Persée, guidé par les conseils de Minerve, coupa la tête de Méduse, et s'en servit contre ses ennemis; selon quelques-uns le sang de la Gorgone produisit le cheval Pégase.

MÉDYN (ABOU), docteur arabe, fils de Hamad ben Mohammed, était originaire de Fez, et m. en 589 (1193 de J.-C.). On ne connaît de lui jusqu'ici qu'un abrégé de son ouv. int. : *Tohfet alazyb wa nozhet allabyb* (*Présent fait à l'homme d'esprit et Amusement du sage*), pub. par F. de Dombay, Vienne, 1805, in-8, avec une trad. latine dont M. Silvestre de Sacy a relevé les erreurs dans le Magasin encyclop. de 1808, t. VI, p. 426 et suiv.

MÉEL (JEAN), peint. flamand, connu en France sous le nom de *Miel*, né en 1519, m. à Turin en 1664, a excellé dans les tableaux de chevalet : ses compositions historiques se recommandent par la couleur et l'expression, mais pèchent par le dessin, la grâce et la noblesse. Le Musée du Louvre possède 4 de ses tableaux : *un Pauvre demandant l'aumône à des paysans*, etc., *le Barbier Napolitain*, pendant du tableau précédent, *une Halte militaire*, *la Dînée des voyageurs*, pendant du tableau précédent. Il a aussi gravé à l'eau-forte, avec esprit et d'une pointe facile et gracieuse.

MEELFUHRER (RODOLPHE-MARTIN), savant philologue, né à Anspach vers 1670, m. vers 1729, a laissé : *de Quæstione : an S. Matthæus Evangelium græcè scripserit?* Altdorf, 1696; *de Benedictione sacerdotali*, Giessen, 1697; *Dissertatio philosophica inauguralis ex philosophiâ hebræâ*, ib., 1697; *de arabicæ linguæ Utilitate*, ibid., 1697; *de Germanorum in litteraturam orientalem meritis Dissertatio*, Altdorf, 1698, in-4 (ce n'était que le prodrome de son grand ouv. : *de Germaniâ orientali*); *de Causis synagogæ errantis*, ibid., 1702; *de Impedimentis conversionis judæorum*, ib., 1707.

MEERBEECK (ADRIEN van), chron. flamand, né à Anvers en 1563, m. vers 1627, est aut. d'une *Chronique universelle du 16e S.*, Anvers, 1620, in-fol., fig., en flamand.

MEERMAN (GUILL.), écriv. hollandais de la fin du 16e et du commencement du 17e S., entreprit de faire voir qu'il y avait encore dans la réformation plusieurs restes de papisme, et publia à ce sujet, sous le voile de l'anonyme, un ouv. en hollandais intit. : *Comœdia vetus of Bootsmans praetje*, satire allégor., Amsterdam, 1612, 1718, 1732, in-8.

MEERMAN (GERARD), sav. magist., né à Leyde en 1722, fut nommé en 1748 conseiller pensionnaire de Rotterdam, conseiller au haut-tribunal de la vénerie de Hollande et de West-Frise en 1766, et m. en 1771. Il avait été décoré par l'empereur du titre de baron. On a de lui entre autres ouvr. sur le droit civil et canonique : *Diatriba antiquario-juridica exhibens nonnullas de rebus mancipi et nec mancipi, earumque nuncupatione conjecturas*, Leyde, 1741, in-4; *Specimen animadversionum criticarum in Caii Institutiones*, Madrid, 1743, in-8; Paris, 1747, in-8; *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, 1751-1754, 7 vol. in-fol.; enfin *Origines typogr.*, La Haye, 1765, 2 t. en 1 vol. in-4, le plus beau titre littér. du savant écrivain. Il avait publié précédemment le plan de ce traité. L'abbé Goujet en a donné une trad., 1762, in-8. — MEERMAN (Jean), fils unique du précéd., né en 1753, m. en 1815, cultiva les lettres toute sa vie, fut directeur des beaux-arts et de l'instruction publique dans sa patrie, sous le règne de Louis Bonaparte, et devint comte de l'empire et sénateur lorsque la Hollande fut réunie à la France. Il légua

à la ville de La Haye la riche bibliothèque de son père, qu'il avait lui-même beaucoup augmentée. On a de lui : *Specimen juris publici de solutione vinculi quod olim fuit inter sacrum romanum imperium et fœderati Belgii respublicas*, Leyde, 1774, in-4 ; *Supplementum novi Thesauri juris civilis et canonici*, La Haye, 1780, in-fol., formant le 8e v. de l'ouv. de son père ; et en holland. une *Hist. de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains*, La Haye, 1783-97, 5 vol. in-8 ; *Relations de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile*, 1787-94, 5 part. in-8 ; *Relations du nord et du nord-est de l'Europe*, 1805-06, 6 vol. in-8 ; *Parallèle entre Josias, Antonin-le-Pieux et Henri IV*, La Haye, 1807, in-8 ; une trad. de la *Messiade* de Klopstock, et d'autres ouvr. MSs. indiqués dans son *Eloge*, écrit en hollandais par Water. Un autre *Eloge de Meerman* a été publié en latin par H.-C. Cras, 1817, in-8, et traduit en français par M. Kraft dans les *Annales encyclopédiques* de 1818.

MÉGABYSE fut l'un des sept conjurés qui renversèrent du trône de Perse le faux Smerdis, l'an 521 av. J.-C. Lorsqu'il fut question de délibérer sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à son pays, il opina pour le régime oligarchique. Il ne fut pas jaloux de l'élect. de Darius ; il le servit en toute occasion, commanda ses armées, et étendit la domination de la Perse. — MÉGABYSE, fils de Zopyre et petit-fils du précéd., fut récompensé des services de sa famille par la main d'Amytis, fille de Xerxès et sœur d'Artaxercès, dont il eut bientôt à déplorer les désordres criminels. Il n'en servit pas ses maîtres avec moins de zèle et de loyauté. Artaxercès surtout lui dut la découverte d'un complot tramé contre sa vie par Artaban, et plusieurs victoires qui affermirent son trône contre ses ennemis, tant extérieurs qu'intérieurs. Mais le faible prince eut la lâcheté de livrer à sa mère Inare 50 Grecs captifs dont la mort fut le partage ; Mégabyse indigné, réunit 150 mille hommes et battit plusieurs fois les troupes du gr. roi. Cependant il consentit à poser les armes et à reparaître à la cour, pour s'en voir bientôt exilé. Il y revint au bout de 5 ans passés à Cyrthe, sur la mer Rouge, et m. comblé d'honn. à l'âge de 76 ans.

MEGANGK (FRANÇOIS-DOMINIQUE), théolog. appelant, né à Menin vers 1683, m. en 1775 à Leyde, où il avait été long-temps pasteur, a laissé plus. ouvr. de controverse, entre autres un écrit latin pour la défense des propositions condamnées par la bulle *Unigenitus*, et une *Lettre sur la primauté de St Pierre et de ses successeurs*, 1763, in-12 de 191 pag., dans laquelle, tout en admettant ce principe que la primauté du pape est une prérogative d'autorité et de juridiction, il en nie les conséquences et refuse de se soumettre au pouvoir d'institution divine qu'il reconnaît en théorie.

MÉGASTHÈNES, hist. et géogr. grec, remplit pour Seleucus Nicator (vers l'an 295 av. J.-C.) une mission auprès du roi de l'Inde Sandrocottus, et à son retour pub. une *Hist. des Indes* citée avec éloge par les anciens, mais qui ne nous est point parvenue. Celle qui existe aujourd'hui sous son nom est une fabricat. d'Annius de Viterbe ; on croit toutefois qu'elle renferme des fragmens défigurés du livre de Mégasthènes.

MÉGE (dom ANTOINE-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1625, à Clermont en Auvergne, m. à Paris en 1691, a laissé : *la Morale chrét.*, fondée sur l'Ecriture et expliquée par les SS. Pères, Paris, 1661, 1664, in-12 ; *Explication ou paraphrase des psaumes de David*, etc., ibid., 1675, in-4 et in-8. On cite de lui en MS. : *Annales congreg. Sancti-Mauri, ab anno* 1610 *ad annum* 1653, 7 vol. in-fol. Cet ouvrage était conservé à l'abbaye St-Germain-des-Prés.

MÉGERLIN (DAVID-FRÉDÉRIC), théologien et philologue allemand, né dans le Wurtemberg au commencem. du 18e S., m. à Francfort en 1778, à l'âge d'environ 73 ans, a laissé : *Tractatus de scriptis et collegiis orientalibus*, etc., Tubingen, 1729, in-4 ; *Hexas orientalium collegiorum philologicorum*, ibid., 1729, in-4 ; *Preuve irréfragable de la vérité de la religion chrétienne*, etc., (en allem.), Francfort, 1767, in-4 ; *Die turkische Bibel* (la Bible turque), prem. traduction allem. du Koran, faite sur l'arabe, Francfort, 1772, in-8, etc.

MEGGENHOFFEN (FERDINAND, baron de), l'un des chefs de l'illuminisme en Bavière, né à Burghausen en 1761, m. en 1790, a publié en allemand : *Hist. et Apologie du baron de Meggenhoffen, pour servir d'éclaircissement à l'hist. des illuminés ; Supplément au sixième vol. du Monstre Gris*, 1786, in-8 de 103 pag. On trouve sur lui une *notice* dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, pour l'année 1790, tom. 2, pag. 279-328.

MEGHERDITCH-NAKHACH, célèb. docteur arménien, et évêque d'Amid au Diarbékir, né vers la fin du 14e S., dans le village de Borh, près de la ville de Bitlis, m. en 1470, cultiva avec succès la poésie, l'éloquence et la peinture, et mérita même d'être surnommé *Naghasch* ou *le Peintre*. Il avait été forcé, en 1443, à la suite d'une persécution contre les chrétiens, de quitter son diocèse et de se retirer en Crimée : mais il fut rétabli sur le siége d'Amid par Djehanguyr, fils de Hamzah. On a de lui un *Recueil de poésies sacrées et profanes*, dont on trouve plus. morceaux dans le MS. arménien de la Biblioth. Roy., n° 130.

MÉGISER (JÉRÔME), laborieux philologue allemand, né vers 1555 à Stuttgard, dans le Wurtemberg, m. en 1616 à Lintz, dans la Haute-Autriche, avec les titres de comte palatin et d'historiographe de l'archiduc Charles, passa une grande partie de sa vie à voyager. Il sut pourtant maîtriser assez l'inconstance de ses goûts, pour professer quelque temps à Clagenfurt, à Leipsig, et à Géra. Il conserva toujours son indépendance et vécut du produit de ses écrits, qui sont très-nombreux, et parmi lesquels nous citerons : *Dictionarium quatuor linguarum* (allem., latin, illyrien et italien), Gratz, 1596, in-8 ; *Specimen XL diversarum atque inter se differentium linguarum et dialectorum ; videlicet* ORATIO DOMINICA *totid. linguis expressa*, Francfort, 1592, in-8 ; 1593, in-4 ; *Thesaurus polyglottus, vel Dictionarium multilingue ex quadringentis circiter linguis, dialectis, idiomatibus et idiotismis constans*, ibid., 1603, in-8, ouvrage très-rare, mais moins que le précédent ; *Institutionum linguæ turcicæ libri IV*, Leipsig, 1612, in-8 ; les *Annales de Carinthie* (en allem.), Francfort, 1608 ; Leipsig, 1612, 2 vol. in-fol.

MÉGLIN (J.-A.), méd., né à Sultz (Alsace) en 1756, et m. à Colmar en 1824, a publié : *Tr. sur la Névralgie faciale ; Dissertat. sur l'usage des bains dans le tetanos ; Analyse des eaux de Sultzmatt*, 1779, in-8 ; il a été l'édit. d'une *Notice histor. sur l'état anc. de la ville de Sultz*, etc., par l'abbé Grandidier, Strasbourg, 1817, in-8.

MÉHEGAN (GUILLAUME-ALEXANDRE de), littérateur franç., né à La Salle, diocèse d'Alais, en 1721, d'une famille irlandaise venue en France à la suite du roi Jacques II, m. à Paris en 1766, professa la littérat. française dans la chaire fondée à Copenhague par le roi Frédéric V, et de retour en France, fut un des collaborateurs du Journal encyclopédique. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. parmi lesquels on peut remarquer : *Zoroastre*, 1751, in-12 ; *Origine des Guèbres*, ou la *Religion naturelle mise en action*, 1751, in-12 (ces ouvr. conduisirent l'auteur à la Bastille) ; *Considérations sur les révolutions des arts*, 1755, in-12 ; *Origine, progrès et décadence de l'idolâtrie*, 1756, in-12 (cet ouvr. contribua à faire emprisonner l'auteur) ;

Tableau de l'Hist. moderne, *depuis la chute de l'emp. d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, 1766, 1777, 3 vol. in-12 (une nouv. édition de cet ouvr., le premier titre littéraire de Méhégan, a été publ. en 1778 par Drouet; elle est précédée d'une *notice* sur l'auteur); l'*Hist. considérée vis-à-vis de la religion*, *de l'état et des beaux-arts*, 1767, 3 v. in-12. M. Michel Beer a donné une notice sur Méhégan (dans les *Mém. de l'Acad. de Nancy*. — MÉHÉGAN (Jacques-Antoine-Thadée de), frère aîné du précéd., capit. au régim. de la couronne, se fit une haute réputation de bravoure pendant la guerre de sept ans, et m. en 1792, avec le grade de maréchal-de-camp.

MEHEMED EL NASSER (ABOU ABDALLAH), roi d'Afrique et d'Espagne, et 5e prince de la dyn. des Al-Mohades, succéda, l'an de l'hégire 595 (1199 de J.-C.), à son père Yacoub al Mansour. Après avoir mis ordre à ses affaires en Afrique, en apaisant quelques révoltes et achevant de ruiner le parti des Al-Moravides, il repassa le détroit en 607, et alla reprendre la place de Silves en Portugal. Mais le roi de Castille, déterminé à tenter les plus gr. efforts contre les musulmans, avait fait alliance avec les rois de Navarre et d'Aragon et envoyé solliciter des secours dans tous les états de l'Europe. Mehemed, de son côté, fit proclamer en Afrique la guerre sainte et rassembla une armée formidable. Le 16 juillet 1212, fut livré, près de Tolosa, la fameuse bataille qui assura pour jamais en Espagne la supériorité aux princes chrétiens sur les Maures. Mehemed, devenu méprisable aux yeux de ses sujets par sa défaite, se rendit encore odieux par de sanglantes exécutions. Toutes ses possessions en Espagne passèrent aux mains des autres princes musulmans. Il fit des préparatifs immenses pour retourner dans la péninsule, et déjà sa flotte avait mis à la voile du port de Salé, lorsqu'il m. en 610 (1213), à l'âge de 34 ans, après en avoir régné 15. Avec lui périt la fortune des Al-Mohades.

MEHEMED, MOHAMMED ou MUHAMAD Ier (ABOU ABDALLAH), 5e roi d'Espagne de la dynastie des Ommyades, monta sur le trône de Cordoue, l'an de l'hég. 238 (852). Son règne fut une suite continuelle de guerres civiles et étrangères, qui, selon les auteurs espagnols, ébranlèrent la puissance des Ommyades; mais les histor. arabes semblent dire tout le contraire. Cependant ils ne peuvent nier qu'il échoua plus. fois contre la fortune d'Alfonse-le-Grand, et qu'il laissa Omar Ibn Afsoun fonder dans l'Aragon une principauté, où lui et ses descendans résistèrent 70 ans aux Ommyades et causèrent de grands maux à l'Espagne. Mehemed m. d'apoplexie, en 273 (885), à l'âge de 65 ans, laissant la réputation d'un prince courageux, juste, humain, régulier dans ses mœurs, et protect. des lettres qu'il cultivait lui-même avec succès. Il eut 33 fils, dont l'aîné, Al Moundar fut son successeur.

MEHEMED Ier (ABOU ABDALLAH), prem. roi de Grenade, de la dyn. des *Beno-Nasser*, ou *Nassérides*, né à Ardjouna dans l'Andalousie, l'an de l'hégire 591 (1194 de J.-C.), servit d'abord avec distinction sous les rois Al-Mohades d'Espagne, se joignit, après la décadence de cette dyn., à Motawakkel ben Houd, et combattit long-temps avec lui pour détruire à-la-fois la puissance et la doctrine hétérodoxe des Al-Mohades. Enfin il se révolta contre Motawakkel en 629 (1232), s'empara de Jaën, de Guadix, de Lorca, de Grenade dont il fit sa capitale, et prit le titre de roi. Il fut moins heureux contre St Ferdinand, roi de Castille, dont il se déclara vassal et tributaire, pour obtenir la paix en 643. Il voulut s'essayer enc. une fois avec les chrétiens, sous le règne d'Alfonse X: mais il fut forcé de renouveler la trêve, de payer un tribut plus fort, et même de se déclarer contre le roi de Murcie, son allié. L'infant don Philippe s'étant révolté contre Alfonse, Mehemed l'accueillit avec empressement, et, quoique âgé de 80 ans, entra en campagne contre les chrétiens; mais la mort le surprit en chemin, l'an 671 (1273), après un règne de 42 ans. Ce prince fut juste, affable, ennemi du faste; plein d'ordre et d'activité dans ses affaires. Il protégea les lettres, les arts, le commerce et l'agriculture, et consolida par sa politique, au milieu des revers, la puissance de sa dynastie qui, comme celle des Ommyades, dura env. 3 siècles.

MEHEMED II, surnommé Al-Fakih, 2e roi de Grenade, fils et successeur du précédent, régna 30 ans avec autant de gloire que de bonheur, et m. en 701 (1302), à l'âge de 68 ans. Il se rendit célèbre par sa magnificence, sa valeur, ses talens politiques et milit., protégea les lettres, les sciences et le commerce, et sut profiter des fautes d'Alfonse X, roi de Castille, pour agrandir ses états aux dépens des chrétiens. Nous croyons utile de noter ici que ce n'est pas à ce personnage mais bien à Mahomet II (*v.* pag. 1812) que se rapporte l'ouv. intit.: *Histoire de Mehemet II*, *enrichie de Lettres originales*, *trad. du grec et de l'arabe sur les MSs. trouvés à Constantinople*, par M. B. de M. (Belin de Monterzi), Paris, 1764, 2 vol. in-12, et reproduit sous le titre de *Lettres turques* (*v.* le no 10,453 du *Dictionnaire des Anonymes*).

MEHEMED III AL AMASCH (ABOU ABDALLAH), 3e roi de Grenade, fils du précédent, lui succéda l'an 701 (1302). Il réussit à apaiser plus. révoltes, mais fut moins heureux contre les rois de Castille et d'Aragon, dont il se vit forcé d'acheter la paix par des sacrifices. Ce traité avec des princes chrétiens fut le prétexte d'une sédition qui ôta le trône à Mehemed en 708 (1309). Son frère Nasser fut proclamé roi à sa place, l'an 713 (1314), mais n'occupa que peu de temps le trône, qu'il fut obligé d'abandonner à un nouvel usurpateur, Ismaël ben Feragh, neveu de Mehemed. Ce malheureux prince avait 58 ans lorsqu'il m. A en croire quelq. biogr., il aurait été précipité dans un lac par ordre de Nasser; mais ce qui est plus certain c'est que ce frère ambitieux lui fit rendre les honneurs funèbres avec une très-grande pompe.

MEHEMED IV (ABOU-ABDALLAH), 6e roi de Grenade, fils et success. d'Ismaël ben Féragh, plus connu sous le surnom d'Aboul Walid ou Saïd, n'avait que 12 ans, et même 10 suiv. les historiens arabes, lorsque ce prince fut assassiné par un noble musulman appelé Muhamad, à qui il avait enlevé une jeune captive espagnole de la plus gr. beauté. Avant que la m. du roi fût connue le commandant de ses gardes Othman ou Ozmin assembla les grands, et leur fit reconnaître le jeune Mehemed, qui fut proclamé sans contradiction, et qui, à peine sorti de l'enfance, commença son règne sous les plus brillans auspices. Cependant l'ambition, l'avarice et l'inquiète jalousie de l'hagib Mohammed Almahruc, sur lequel tomba le choix de Mehemed après la m. d'Aboul Hazan ben Masoud, ancien ministre d'Ismaël auquel il n'avait survécu que quelq. mois (an 726 de l'hég. = 1326), ne tardèrent pas à répandre de vives alarmes dans les esprits: deux frères du roi sont jetés dans un cachot, puis transportés en Afrique; et le fidèle Othman lui-même est disgracié; mais, jurant de tirer une vengeance éclatante de son affront, il soulève un parti qui proclame roi Mohammed ben Feragh, frère d'Ismaël et oncle de Mehemed. Celui-ci, apercevant alors la cause de l'orage qui se formait, fit arrêter son hagib Almahruc, et marcha en personne contre les rebelles. Dans le même temps les Castillans, appelés aux armes par ces circonstances favorables, et surtout par les menées du principal chef de l'insurrection, s'emparaient de plus. places et menaçaient d'envahir le royaume. Mehemed, ayant perdu l'élite des siens dans un combat que lui livrèrent les Castillans non loin de Cordoue, revint dans sa capitale; et, après avoir voué au supplice l'indigne mi-

histre, cause de tous ses désastres, il ranima le courage de ses fidèles Grenadins, et mit à leur tête son nouvel hagib Alkigiati, qu'il envoya combattre l'ennemi devant Algéziras. Les Castillans plus nombreux remportèrent encore une victoire complète: l'hagib perdit la vie dans le combat, qui fut des plus meurtriers. Il fallait au jeune roi tout son courage et toute sa constance pour faire face à de si fâcheux évènemens. Trouvant quelque froideur dans ses chefs les plus aguerris, il jure d'enlever sans eux la place de Baëza aux chrétiens, se présente devant ses murs avec une poignée de cavaliers résolus, chassant devant lui l'ennemi venu à sa rencontre, l'oblige à capituler, et en peu de temps il réussit, à force de persévérance, à rétablir sa fortune au-dehors et au-dedans. L'histoire a recueilli des paroles dignes d'un paladin qu'il adressa à quelques-uns de ses cavaliers qui s'élançaient pour retirer du flanc d'un guerrier castillan une lance de gr. prix dont il l'avait frappé: « Laissez, dit-il; ce malheureux; s'il ne meurt point de sa blessure, qu'il ait au moins de quoi la guérir. » Gibraltar était en son pouvoir; il avait repris les places conquises sur lui par les Africains, alliés des rebelles de son royaume, et venait de se mettre en mesure de soutenir, pour sa part, la ligue formée contre les Maures par Alfonse XI de Castille et les rois d'Aragon et de Portugal. La campagne, ouverte avec quelq. avantages pour Alfonse, fut bientôt suspendue par sa retraite précipitée de devant Gibraltar. Vainem. ce prince avait-il espéré que Mehemed se montrerait peu empressé de porter au roi de Fez Aboul Haçan Ali, depuis peu son allié, des secours dans cette place, que ce dern. s'était un peu brusquem. appropriée: le roi de Grenade était trop généreux ou trop clairvoyant pour ne pas sacrifier à des intérêts aussi graves que ceux qui se débattaient alors, l'intérêt de son orgueil offensé. Mais après avoir délivré, par un coup de main non moins vigoureux qu'imprévu, ses alliés d'un danger immédiat et pressant, il ne se crut pas obligé de leur épargner les railleries et les sarcasmes; et les farouches Africains résolurent de payer par un assassinat le service qu'il leur avait rendu. Ils le firent poignarder, dès le lendemain, dans une partie de chasse, où il eut l'imprudence de se rendre presque sans escorte. Son frère Youssouf Aboul Hegiagh fut proclamé à sa place par l'armée, qu'il ramenait de Gibraltar. S'il faut en croire les inscriptions placées sur sa tombe, et conservées par les historiens arabes (*v.* le tome 3 de l'*Hist. de la domination des Arabes en Espagne* par D. Jos.-Ant. Conde), Mehemed n'était âgé que de 18 ans lorsqu'il fut assassiné (13 dylhagia de l'an 733), et était dans la 8[e] année de son règne. Mais ces assertions ne pourraient être admises sans infirmer la véracité du reste de son hist., qui, ce nous semble, méritait de trouver quelque place dans la *Biographie univers.*, où elle eût pu fournir matière aux investigations de M. Audiffret, ou de quelque autre de ses savans collaborateurs.

MEHEMED V (Aboul Walid), 8[e] roi de Grenade, succéda à son père Youssouf en 755 (1354), et fut obligé, dès l'année suivante, de marcher contre Isa, gouvern. de Gibraltar, qui s'était révolté et avait pris le titre de roi. Il le vainquit; mais il fut moins heureux contre ses propres frères, Soleiman et Ismaël, qui le chassèrent du trône et le forcèrent d'aller chercher un asile à Fez en 761 (1360). Cependant, la même année, Abou-Saïd, oncle paternel et beau frère d'Ismaël, fit mourir ce prince ambitieux et s'empara du trône. Vaincu à son tour et mis à mort par Pierre-le-Cruel, roi de Castille, il laissa Grenade à Mehemed, son roi légitime en 763 (1362). Mehemed recueillit le fruit de cette guerre d'extermination à laquelle il avait pris part dans le commencement, mais à laquelle aussi il avait renoncé bientôt, aimant mieux être privé de son roy. que de porter les armes contre ses sujets. Il occupa encore le trône pend. 18 ans, rendit de gr. services à son indigne protecteur, le roi de Castille, dans ses guerres contre Pierre d'Aragon et Henri de Transtamare, et m. en 781 (1379), à l'âge de 46 ans.

MEHEMED VI (Aboul Hedjadj), onzième roi maure de Grenade, fils du précéd., de la dyn. des Nassérides, lui succéda en 781 (1379). Après un règne pendant lequel il sut faire renaître, à l'ombre d'une paix durable, les beaux-arts, le commerce et l'agriculture, il m. en 1392, laissant à son fils Youssouf II une succession florissante et tranquille.

MEHEMED VII, surn. *el Aïçar*, ou *le Gaucher*, 15[e] roi de Grenade, fils aîné de Youssouf III, lui succéda en 1423, et gouverna ses états en tyran. Détrôné par son cousin-germain Mehemed el Soghaïr en 1427, rétabli 2 ans après par le secours du roi de Castille, détrôné de nouveau pour avoir refusé de payer tribut à son protect., proclamé encore une fois en 1432, dépouillé enfin pour toujours de son royaume par son neveu Mehemed el Aradj, ou *le Boiteux*, en 1445, il fut enfermé dans une prison où il m. quelque temps après. — A l'usurpateur Mehemed el Aradj, que des hist. désignent aussi sous le surnom de *Ben Ozim el Ahnaf*, et qu'une révolut. obligea en 1454 (859 de l'hég.) de chercher un asile dans les montagnes, succéda Mehemed ben Ismael, son cousin, qui après plus. guerres de dévastation consentit (en l'an 1463) à se reconnaître vassal du roi de Castille Henri IV de Transtamare pour obtenir la paix. Après un règne de 12 années, pend. lesquelles il se fit chérir des Grenadins pour sa douceur et sa bonté, ce prince m. en 1466 (871), laissant deux fils Muley Aly Aboul Hacem, son successeur, et Cid Abdala el Zagal, qui assista aux dern. momens de l'empire des Maures en Espagne.

MEHEMET BALTEZY ou plutôt BALTADJY, grand-vézyr sous Achmet III, fut d'abord fendeur de bois (*baltadjy*) dans le sérail, sous le sulthan Mustapha II, et, après avoir passé par plus. grades subalternes, fut nommé gr.-vézyr en 1704. Il fut déposé 16 mois après, reçut une seconde fois les sceaux de l'empire en 1710, et fut chargé de conduire 200 000 h. contre le tzar Pierre, qu'il eut le bonheur d'enfermer avec toute l'armée russe sur les bords du Pruth. Mais il se contenta de lui faire souscrire une paix honteuse, et se vit accusé par Charles XII, près du sulthan, de lâcheté et de trahison. Dépouillé encore une fois de sa haute dignité, il partit pour Lemnos, lieu de son exil, où il m. 3 ans après, en 1713.

MEHEMET-EFFENDI, defterdar, ou grand-trésorier de l'empire othoman, fut plénipotentiaire au traité de Passarowitsch conclu en 1718 entre les Turks et l'empereur, et fut nommé 2 ans après ambassadeur près la cour de France. Le but principal de sa mission était d'obtenir, par la médiation de cette cour, une trêve avec Malte, dont les armem. faisaient beaucoup de mal à la Turquie. Il fut reçu à Paris avec les plus grands égards par le régent et par le vieux maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV encore enfant; mais il n'obtint pas ce qu'il désirait. Cepend. il serait parvenu aux prem. charges de son pays sans la révolution de 1730, qui coûta la vie à son protecteur, le gr.-vézyr Ibrahim-Pacha, et le trône à Achmet III, et qui le fit exiler lui-même dans l'île de Cypre, où il m. Ce musulman, qui aimait notre nation, a laissé une relation de son voyage, pub. en franç., Paris, 1758, in-12, et lithographiée en turk, Paris, 1820. — Saïd, son fils, l'accompagna dans son ambassade comme secrétaire, fut dans la suite nommé beglierbeg de Romélie, puis ambassadeur près la cour de France en 1742. Ce fut lui qui établit l'imprimerie de Scutari, d'où sont sortis plus. ouvr. remarquables.

MEHEMET (Emin), gr.-vézyr, né en Circassie vers 1724, fit d'abord le commerce de soieries,

entra ensuite dans les bureaux du reis-effendi, devint en peu de temps prem. commis et reis-effendi lui-même, et ne tarda pas à acquérir dans le divan une grande influence. Elevé à la dignité de grand-vézyr vers 1769, à l'époque où le sulthan se voyait obligé de prendre une part active dans la querelle des Russes et des Polonais, Mehemet fut chargé de conduire une armée nombreuse au secours de ces derniers : mais il ne sut point préserver ses soldats des horreurs de la famine dans un pays étranger ; il manifesta l'intention de traiter en peuple conquis les alliés qu'il était venu secourir, et bientôt le sulthan Mustafa III, convaincu que son ministre était coupable ou du moins trop faible, envoya chercher sa tête, qui fut exposée à la porte du sérail dans le mois d'août de cette même année 1769.

MEHEMET-PACHA, gr.-vézyr de Soliman Ier, de Selim II et d'Amurath III, était né dans la religion chrét. Enlevé à l'âge de 18 ans par les Musulmans, il embrassa leur relig., sut plaire à Roxelane, et dut le commencem. de sa haute fortune à cette puissante favorite. On doit louer surtout en lui cette sagesse qui lui permit de voir sans effroi la ligue chrét. formée contre l'empire othoman en 1571, et qui lui montra de suite les résultats insignifians de la bataille de Lépante. Il fut assassiné en 1579, au milieu du divan, par un spahi qu'il avait injustem. privé de son *timar* ou fief militaire, et dont il avait deux fois rejeté la supplique. Il avait alors 76 ans.

MEHEMET-RIZA-BEYG est le prem. ambassad. de Perse qu'on ait vu en France. Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, a paru nier, par la bouche d'un de ses voyageurs, le caractère diplomatique de ce personnage : et il faut dire que Mehemet eut plutôt l'air d'un aventurier que du représentant d'un souverain. Cepend. les archives du ministère des relat. extér. constatent qu'il fut réellem. chargé par son maître d'une importante négociation. Il partit d'Erivan en 1714, essaya d'abord d'effectuer son passage par Smyrne, puis par Constantinople, où il fut arrêté par ordre du Gr.-Seigneur. Il parvint à s'échapper, grâce aux soins de l'ambassadeur français à la Porte, arriva à Marseille, où il donna des fêtes et fit des dettes, s'achemina ensuite vers Paris, donnant partout des preuves d'extravagance, et ne se soumit qu'avec peine et après les refus les plus dédaigneux aux conditions du cérémonial que lui indiquaient les seigneurs chargés de le recevoir. Toute son énergie apparente s'évanouit lorsqu'il eut à discuter les intérêts de son pays avec les ministres de France. Il signa en 1715 un traité honteux pour la Perse, et qu'on eût cru dicté par des vainqueurs à des vaincus. Il s'embarqua la même année au Hâvre, séjourna successivement à Copenhague, à Hambourg, à Berlin, à Dantzig, traversa la Pologne et la Russie, et n'arriva sur les frontières de Perse que dans les premiers mois de 1717. Mais il avait mal rempli sa mission ; il avait vendu pour entretenir son faste ou pour vivre pendant son long voyage, une partie des présens qu'il devait remettre au sofy de la part du roi de France ; il se sentit coupable et prévint, en s'empoisonnant, le supplice qui l'attendait. Une marquise d'Epinay, qu'il avait emmenée avec lui de France, et qui se fit mahométane, rassembla ce qui pouvait rester des présens destinés au sofy, et les lui porta avec le frère de l'indigne ambassadeur.

MEHUL (Etienne-Henri), célèbre composit. et membre de l'institut de France, né à Givet en 1763, m. à Paris en 1817, montra dès son enfance un goût décidé pour la musique, et fit des progrès si rapides dans cet art, qu'à 10 ans les récollets de Charlemont lui confièrent l'orgue de leur couvent, et qu'à 12 il fut nommé adjoint à l'organiste de la riche abbaye de la Valledieu. Il vint à Paris en 1779, plein d'enthousiasme et d'espoir, et eut le bonheur de connaître Gluck, qui prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions, et l'initia dans la partie philos. et poét. de l'art musical. Méhul, abandonné à ses seules forces par le départ de son illustre maître pour Vienne, présenta à l'Acad. roy. de Musique un opéra de *Cora et Alonzo* : mais, rebuté par les délais qu'il lui fallut subir, il fit recevoir à l'Opéra-Comique *Euphrosine et Coradin*, qui fut joué en 1790, et produisit une sensation difficile à décrire. Le succès prodigieux de ce chef-d'œuv. engagea l'administrat. de l'Opéra à faire enfin représenter (1791) *Cora et Alonzo*, qui fut accueilli froidem. par un public devenu exigeant envers un auteur si habile. *Stratonice*, qui parut l'année suivante, releva la réputat. de Méhul ; et, encore aujourd'hui, c'est là son plus beau titre de gloire. Parmi les nombr. compositions qui suivirent celle-ci, et qui presque toutes furent données à l'Opéra-Comique, nous distinguerons l'*Irato*, où le savant musicien sut assez bien saisir la manière italienne pour tromper le public de Paris ; *Uthal*, en style ossianique, où les violons sont exclus pour faire place aux quintes ; *Joseph*, si remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse ; enfin la *Valentine de Milan*, jouée pour la 1re fois en 1822. Indépendamm. de ses ouvr. de théâtre, il a composé des *sonates* de piano, six *symphonies*, qui ont été exécutés avec succès au Conservatoire, et une foule d'*hymnes* et de *cantates* de circonstance. Son style se recommande généralem. par la force de l'expression dramatique et par une facture savante. *V.* son *éloge* prononcé à l'Acad. royale des Beaux-Arts, le 2 oct. 1819, par M. Quatremère de Quincy.

MEHUN (Jean de). V. Meung.

MEHUS (Laurent), l'un des plus savans philologues du 18e S., né à Florence, m. dans la même ville en 1791, s'est fait une réputat. très-étendue, quoiqu'il se soit borné à la tâche moins brillante qu'utile d'éditeur. On lui doit d'excellentes édit. des *Lettres* de Léon. Bruni d'Arezzo et de Colluccio Salutati, Florence, 1741, in-8 ; de l'*Itinéraire* de Cyriaque d'Ancone, ibid., 1742, in-8 ; du livre de Ben. Colluccio *de Discordiis Florentinorum*, ibid., 1747, in-8 ; de la *Vie de Laurent de Médicis*, par Nic. Valori, ibid., 1749, in-8 ; du rec. des *Lettres* d'Ambroise le Camaldule et des sav. de son temps, Bologne, 1759, 2 vol. in-fol. ; etc. Toutes ces édit. sont enrichies de préfaces et d'intéressantes notices.

MEI (Cosimo), littérat., né en 1728 à Florence, m. à Venise en 1790, a laissé : *de amore sui Dissertatio*, Padoue, 1741 ; *Sermoni di Mimiso Ceo* (anagramme de Cosimo Mei), *indirizzati à S. E. Alviso Vallaresso*, Bergame, 1783, et une traduct. ital. du *Museum Mazuchellianum*, Venise, 1761-63, 2 vol. in-fol.

MEIBOM (Henri), en latin *Meimbomius*, dit *l'Ancien*, né en 1555 à Lemgow, dans le comté de la Lippe, m. en 1625, avait professé l'histoire et la poésie à l'université de Helmstadt, et il fut anobli et nommé poète lauréat par l'empereur Rodolphe II. Il a rendu des services importans par la publication d'un grand nombre de chroniques et de pièces originales, relatives surtout à l'hist. de la Saxe. On lui doit de bonnes édit., enrichies de notes, de la *Chronique* d'Albéric, chanoine d'Aix-la-Chapelle, Helmstadt, 1584, in-4 ; de celle de Gobelin Persona, Francfort, 1599, in-fol. ; de l'ouvr. de Sleidan, *de quatuor summis Imperiis*, Helmstadt, 1586, in-8 ; de plus. monum. de l'ancienne langue saxonne, etc. On cite de lui, comme littérat., un recueil très-rare intit. *Parodiarum Horatianarum libri II et Sylvarum libri II*, Helmstadt, 1588, in-8.

MEIBOM (Jean-Henri), sav. médecin, fils du précéd., né en 1590 à Helmstadt, où il occupa une chaire de profess. ordinaire, m. en 1655 à Lubeck, où il avait été appelé par l'év. de cette ville qui le nomma son médecin, a laissé : *de Flagrorum usu in re venereâ*, Leyde, 1629, petit in-12 ; ibidem, 1643, in-4, Londres, 1665 (ou plutôt Paris, 1757), in-32, Francfort, 1670, petit in-8, trad. en franç. par Mercier de Compiègne : quelq. fragm. ont été

égalem. trad. par F.-A. Doppet, dans son *Aphrodisiaque externe* (Genève), 1788, in-18, ouvrage dont il y a des exemplaires portant au frontispice *Traité de Fouet; Hippocratis Orkos sive jusjurandum, græco-latinum cum commentario*, Leyde, 1643, in-4; *de Mithridato et theriacâ Discursus*, Lubeck, 1652, in-4; *Mæcenas, sive de C. Cilnii Mæcenatis vitâ, moribus et rebus gestis Commentarius : accedit C. Pedonis Albinovani Mæcenati scriptum epicedium notis illustratum*, Leyde, 1653, in-4; *de cervisiis potibusque et ebriaminibus extrà vinum aliis Commentarius*, ib., 1668 ou 1679, in-4.

MEIBOM (Henri), *le Jeune*, méd., fils du préc., né en 1638 à Lubeck, m. en 1700 à Helmstadt, où il avait professé pendant plus. années la médecine, la poésie et l'hist., a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera l'indicat. dans le t. 18 des *Mém.* de Niceron. Les principaux sont : *de Incubatione in fanis deorum, medicinæ causâ, olìm factâ*, Helmstadt, 1659, in-4; *Dissertatio historica de metalli fodinarum hartzicarum primâ origine et progressu*, etc., ibid., 1680, in-4; *Script. rerum germanicarum*, etc., ib., 1688, 3 v. in-f. *V.* l'*éloge* de H. Meibom dans les *Nova litteraria maris Balthici*, année 1700, et les *Athenæ Lubecenses*.

MEIBOM (Marc), sav. philologue, de la même famille que les précéd., né vers 1630 à Tonningen, dans le duché de Sleswig, m. en 1711 à Utrecht, séjourna quelq. temps à la cour de Christine, reine de Suède, qui lui accorda une pension, se rendit ensuite en Danemarck, où le roi Frédéric III lui confia une chaire de l'univ. d'Upsal, avec la garde de sa bibliothèque, vint professer les belles-lettres à l'acad. d'Amsterd., et mena une vie aventureuse qui fut loin de l'enrichir. On cite de lui : des *Notes* sur Vitruve, dans l'édition donnée par J. de Laet, Amsterdam, 1649, in-fol.; *Dialogus de Proportionibus*, Copenhague, 1655, in-fol.; *antiquæ musicæ Auctores VII, gr. et lat. cum notis*, Amsterdam, Elzevir, 1652, 2 vol. in-4, rare; *de Veteri fabricâ triremium liber*, ibidem, 1671, in-4, fig.; et dans le tome 12 du *Thesaur. antiquitat. romanar.*; une édit. estimée des *Vies des Philosophes*, par Diogène Laërce, ib., 1692, 2 v. in-4, grec et lat.; *Essai de critique où l'on tâche de montrer en quoi consiste la poésie des Hébreux* (dans la *Biblioth. univers. et histor.* de J. Leclerc, t. 9, p. 219-291), 1688, in-12.

MEICHELBECK (Charles), savant bénédictin, né vers 1680 dans la Bavière, m. en 1734, professa la théologie dans différentes maisons de son ordre, et fut appelé ensuite à Freisingen par le prince-év., qui le nomma l'un de ses conseillers. On cite de lui : *Historia Frisingensis ab anno 724 ad annum 1724*, Augsbourg, 1724-29, 2 vol. in-fol.; *Chronique abrégée de la ville de Freisingen* (en allem.), ib., 1724, in-4; *Chronicon Benedicto-Buranum* (hist. de l'abbaye de *Benedict-Beuren*), ib., 1753, in-fol.

MEIER (Joachim), sav. philologue allem., né en 1661 à Perleberg dans la marche de Brandebourg, m. en 1732, professa l'histoire et le droit public au gymnase de Gottingue. On a de lui : *Leben*, etc. (Vie de Henri-le-Lyon, duc de Brunswick), Leipsig, 1694, in-4; *Antiquitates Meierianæ*, etc. (Recherches sur tous les personnages qui ont porté les noms de Mayer, Mayr, Meier ou Meyer), Gottingue, 1700, in-4; *Dissertatio de Boiorum migrationibus et origine, necnon de claris Bohmeris*, ib., 1709, 1710, in-4; *Corpus juris apanagii et paragii continens scriptores, quotquot inveniri potuerunt, qui de apanagio et paragio ex instituto egerunt*, etc., Goslar, 1721, Lemgow, 1727, 2 vol. in-fol.; une bonne édit. des *Offices* de Cicéron, avec commentaires et notes, Leipsig, 1721, 2 vol. in-8.

MEIER (George-Frédéric), écriv. allem., né à Ammendorf, près de Hall, en Saxe, m. en 1777, a laissé : *Principes des Sciences et des Beaux-Arts* (en allem.), Halle, 1748-1750, in-8, réimpr. en 3 part., 1754-1759. — V. Meyer.

MEIEROTTO (Jean-Henri-Louis), sav. profess. allem., né en 1742 à Stargard en Poméranie, m. en 1800, remplit d'abord une chaire au collége Joachim à Berlin, dont il obtint le rectorat quelque temps après; mais sa fortune demeura des plus médiocres, malgré les promesses du roi de Prusse, jusqu'à ce que Frédéric-Guillaume, héritier présomptif de la couronne, eut pris avec chaleur le parti d'un savant si estimable. Ce prince, une fois parvenu au trône, le fit nommer membre de l'académie, du consistoire et du conseil suprême des écoles, et le mit dans une posit. plus avantageuse. On a de lui : *des Mœurs et de la Vie sociale des Romains aux différentes époques de la République*, Berlin, 1776, 2 vol.; *Histoire de l'éducation de la jeunesse romaine*, ibidem, 1778; *la Langue d'un peuple représentant sa manière de penser et sa moralité*, 1793; *Ciceronis Vita ex oratoris scriptis excerpta*, 1783-88, in-8; *de Rebus ad Auctores quosdam classicos pertinentibus Dubia*, etc., Berlin, 1785; *Observations sur l'origine des pays basaltiques*, 1790.

MEIGRET (Louis), célèbre grammairien du 16e S., né à Lyon, vint se fixer à Paris, où il pub., depuis 1540 jusqu'en 1558, divers ouv. sur notre langue, et plus. traduct., soit du grec, soit du lat. On cite de lui : *Traité touchant le commun usage de l'Escriture franç., auquel est débattu des faultes et abus en la vraye et anc. puissance des lettres*, 1542, in-4, 1545, in-8 (l'aut. y réclamait l'introduction d'une orthographe entièrem. conforme à la prononciation : il fut obligé toutefois, dans l'impression de cet ouvr., de se conformer aux règles anciennes, dont il ne s'écarta que plus tard, dans quelques-uns de ses autres écrits, à mesure que ses idées parurent moins singulières); *Trètté de la Grammère françoèse, fèt par Loys Megret*, 1550, in-4; des *Défenses touchant son ortographie françoèze, contre les censures et calomnies de Gloamalis* (Guillaume des Autels) *et de ses adhérans*; une *Réponse à la dezesperée repliqe de Glaomalis de Vezelet, transformé en Gyllaome des Aotels*; le *Menteur* (traduction de l'*Incrédule* de Lucien), 1548, in-4 de 59 p. (tous ces ouv. sont imp. selon la nouv. orthographe de l'aut.); une *Translat. de langue latine en françoyse des septiesme et huitiesme liures de Plinius secundus, faicte par Loys Meigret*, Paris, Jehan Longis, 1543, petit in-8, selon l'anc. orthographe. Quoique le système de ce laborieux grammairien n'ait pas été adopté entièrement, quelq.-unes de ses innovat. ont été trouvées heureuses et ont reçu le droit de bourgeoisie dans notre langue. Duclos, d'Alembert, l'abbé de Dangeau, les auteurs de la grammaire raisonnée de Port-Royal, Buffier, l'abbé de St-Pierre, Girard, Dumarsais, Voltaire, Beauzée, Wailly, l'académie française enfin, ont plus ou moins réclamé ou sanctionné les changemens proposés par Meigret depuis long-temps : c'est là un beau titre de gloire qu'il faut lui restituer.

MEILHAN. V. Senac.

MEILLERAIE (Charles de LA PORTE, duc de La), pair et maréchal de France, m. en 1664 à l'Arsenal, à Paris, à l'âge de 62 ans, était petit-fils d'un riche apothicaire de Parthenay en Poitou, et cousin-germain du cardinal de Richelieu, à la protect. duquel il dut un rapide avancem., justifié d'ailleurs par son propre mérite. En 1629 il se signala à l'attaque du Pas-de-Suze, et, l'année suiv., au combat de Carignan. Nommé grand-maître de l'artillerie de France après le siége de La Mothe en Lorraine, il servit en cette qualité dans les guerres du comté de Bourgogne et des Pays-Bas, et en 1639 reçut le bâton de maréchal, des mains du roi, sur la brèche de Hesdin. En 1640 il battit le marquis de Fuentes, prit Aire, La Bassée et Bapaume l'année suiv., en 1642 soumit la plus grande partie du Roussillon, et, en 1646, après avoir servi encore

dans les Pays-Bas, fut envoyé en Italie, où il s'empara de Porto-Longone et de Piombino. Nommé surintendant des finances en 1648, il abandonna cette charge en 1649. Il avait, dit Voltaire, la probité, mais non les ressources de Sully. Sa plus gr. gloire est d'avoir été considéré comme le meilleur général de son temps pour les siéges. Perrault lui a consacré une courte notice dans le rec. des *Hommes illustres du* 17e S. Son fils unique épousa la fameuse Hortence Mancini, nièce du cardinal Mazarin, dont il prit le nom et les armes.

MEIMENDY (KHODJAH AHMED IBN HAÇAN, surnommé AL), vézyr du célèbre Mahmoud, sulthan de Ghazna, remplit pend. 18 ans cette charge, où ses talens supérieurs et le crédit de Haram-Nour, prem. femme du sulthan, le maintinrent contre ses nombreux ennemis; mais après la m. de sa protectrice il ne put leur résister plus long-temps, et fut relégué dans une forteresse de l'Indoustan. Dans la suite le sulthan Mas'oud, fils de Mahmoud, lui rendit la liberté et les sceaux de l'empire; mais l'habile vézyr ne les conserva que 3 ans, et mourut l'an de l'hég. 424 (1033).

MEINDARTZ (PIERRE-JEAN), archev. d'Utrecht, né en 1684 à Groningue, m. en 1767 dans la même ville, eut de la peine à trouver un évêque qui voulût lui conférer les ordres, parce qu'il était attaché à la cause de Codde et de ses adhérens. Il alla se faire ordonner en 1716 en Irlande, fut fait, à son retour, pasteur de Leuwarden en Frise, et en 1739 élu archevêque d'Utrecht. Clément XII et Benoît XIV s'élevèrent contre l'élect. et la consécrat. de Meindartz, par des brefs dont celui-ci appela au futur concile, suivant l'usage établi dans sa secte. Il signala son opposition par plus. actes hardis, s'attira encore des reproches et des censures qu'il méprisa, et publia toutefois plus. écrits pour sa justification; nous citerons seulem. un *Recueil de témoignages*, en faveur de son église, 1763, in-4, réimp. depuis en 2 v. in-12, et une *Lettre à Clément XIII*, datée du 10 oct. 1766, et imp. à Utrecht, 1768, in 12.

MEINDERS (HERMAN-ADOLPHE), sav. jurisc., né en 1665 dans le comté de Ravensberg, exerça successivem. les fonctions de juge au tribunal de sa ville natale et de conseiller à la cour de Halle, fut nommé président de cette même cour en 1713, et m. en 1730. Le roi de Prusse l'avait honoré du titre de son historiographe. Il s'appliqua surtout à l'étude du droit et des antiquités germaniques, et publia plusieurs ouv. pleins de recherches et d'érudition, parmi lesquels on cite: *Sciagraphia thesauri antiquitatum francicarum et saxonicarum cùm sacrarum tùm profanarum maximè in Westphaliâ*, Lemgow, 1710, in-4; *Tractatus de statu religionis et reipublicæ sub Carolo Magno et Ludovico Pio in veteri Saxoniâ seu Westphaliâ et vicinis regionibus: accessit commentarius ad capitulationes binas Caroli Magni*, ib., 1711, in-4; *De origine, naturâ et conditione hominum propriorum et bonorum emphitheoticorum; de manumissionibus et redemptionibus hominum propriorum*, etc., ib., 1713, in-4; *Dissertatio de judiciis centenariis et centumviralibus, sive criminalibus et civilibus veterum Germanorum, imprimis Francorum et Saxonum*, etc., ibid., 1715, in-4.

MEINER (JEAN-WERNER), philologue allem. d'un rare mérite, né à Romershofen, village de Franconie, en 1723, m. en 1789, dans l'emploi de recteur au gymnase de Langensalza, a laissé plus. ouvr. estimés, tous écrits en allem. Les principaux sont: *les Véritables Propriétés de la langue hébraïque*, Leipsig, 1748, in-8; *Explication des principales difficultés de la langue hébraïque*, Langensalza, 1757, in-8; *Essai d'une logique formée sur le modèle de la langue humaine*, ou *Grammaire générale philosophiq.*, Leipsig, 1784, in-8; *Doctrine de la liberté de l'homme*, etc., Ratisbonne, 1784, in-8; *Mém. pour améliorer la traduct. de la Bible*, ib., 1784-85, 2 vol. in-8; *varia veterum libroruin loca suæ integritati restituta*, Langensalza, 1764, in-4.

MEINERS (CHRISTOPHE), philosophe, histor. et littérat. allemand, né en 1747 à Warstade près d'Otterndorf, dans le pays hanovrien de Hadeln, m. en 1810, se ressentit toute sa vie de l'indépendance de caractère qui lui avait fait dédaigner les leçons de ses maîtres, dans sa jeunesse, pour étudier à part et sans autre secours que des livres. Il montra une apparente aversion pour les systèmes; mais n'en fut pas moins constamment séduit par ceux des écriv. à gr. talens ou à gr. réputat. Du reste ses doctrines ou ses recherches sont la plupart du temps estimables: quelq.-unes cepend., vantées par les uns, seront décriées par d'autres; nous voulons parler de celles qu'il a mises au jour dans son plus bel ouvr. (l'*Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie chez les Grecs*), et qui ont fourni à la fois un modèle et un aliment à ces associations secrètes, si puissantes en Allemagne, depuis près d'un demi siècle. Quant à ses opinions sur l'infériorité physique et morale de la race nègre, qui ont été citées dans les débats du parlem. britannique par les défenseurs du plus infâme des commerces, nous croyons que tout homme de bien doit les condamner hardiment. La vie de Meiners n'offre pour tout évènem. que des voyages dans quelq. parties de l'Allemagne et de la Suisse. Il professa la philosophie à l'université de Gottingue, remplit avec beaucoup de succès les fonct. de pro-recteur, fut un des membres assidus de l'académ. royale des sciences, reçut du gouvern. d'Hanovre le titre de conseiller aulique, et d'Alexandre, empereur de Russie, la mission délicate de choisir des profess. dignes de naturaliser les sciences et les lettres dans son vaste empire. On peut voir dans Meusel et autres biogr. allem. le détail des nombr. écrits de Meiners. Nous nous contenterons de citer les suiv.: *Tableau comparatif des mœurs et de l'organisat. sociale, des lois et de l'industrie, du commerce et de la religion, des sciences et des établissem. d'instruct., des siècles du moyen âge et du nôtre*, etc., 1793, 3 vol.; *Histoire des opinions et des croyances qui prévalurent dans les prem. siècles de notre ère, surtout parmi les néo-platoniciens*, 1782; *Hist. de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences chez les Grecs et les Romains*, 1781, 2 v.; trad. en franç. en 1799, par Laveaux et Chardon-la-Rochette; *Historia de vero Deo, omnium rerum auctore atque rectore*, 1780; *Essai sur l'Histoire de la religion des plus anciens peuples, particulièrement des Egyptiens*, 1775; *Vies d'hommes célèbres de l'époque de la restaurat. des sciences*, 1795 et 1796; *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiq. chez les Romains*, Leipsig, 1782; trad. en franç. par Binet, 1796, et par M. Breton pour la *Bibl. hist. à l'usage des jeunes gens*, vol. 31 et 32; *Lettres sur la Suisse*, 1784, 2 vol.; 1788, 4 vol.; *de Munere cancellariorum in universitatibus litterariis*, dans les *Mém.* de l'acad. royale des sciences de Goettingue, 1803 et 1805; *Histoire de toutes les religions*, 1806, 2 vol.; *Recherches historiq. sur le luxe chez les Athéniens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la m. de Philippe de Macédoine, trad. de l'allemand* (par M. Charles Solvet fils), Paris, 1823, in-8. Cet ouv. a été couronné par l'acad. de Cassel en 1780: l'aut. l'avait intit. *Histoire du Luxe*, etc.

MEINIÈRES. V. BELOT.

MEINTEL (JEAN-GEORGE), savant théolog., né dans le territoire de Nuremberg en 1695, m. en 1775 à Windspach, dont il était pasteur, a laissé un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous indiquerons: *Naturalisch*, etc. (Considérat. pieuses sur les ouvr. de la nature, pub. pour la propagat. du véritable christianisme, etc.), Anspach, 1752, in-8, fig.; *Critische polyglotten Conferenszen*, etc.

(*Conférences critiques sur le prem. livre de Moïse*), Nuremberg, 1764-69-70, 3 vol. in-4; *Metaphrasis libri Jobi, sive Jobus metricus, vario carminis genere, primùm ejulans, post jubilans*, ib., 1774, in-8.—MEINTEL (Conrad-Etienne), fils du précéd., m. en 1764 à l'âge de 36 ans, avec le titre de membre honoraire de la société des beaux-arts de Leipsig, fut un savant précoce. A douze ans il possédait le franç., le latin, le grec et l'hébreu. On cite de lui une *Version latine* des notes des plus célèbres commentat. juifs sur les Psaumes de David, Schwabach, 1744, in-8; un *Recueil de poésies* assez médiocres (*Vermistche Gedichte*), Nuremberg, 1764, in-8; *la Monarchie des Hébreux* (du marquis de St-Philippe), trad. en allemand, etc. — MEINTEL (George-Frédéric), autre fils de Jean-George, né en 1768, s'embarqua pour l'Amérique avec les troupes hessoises à la solde de l'Angleterre, et m. sous-officier à New-York en 1782. On a de lui, en allemand, huit *disc.* ou *opusc.* ascétiques.

MEIR BEN TODROS, lévite et savant rabbin, florissait en Espagne dans le 13e S. : on croit qu'il m. à Tolède en 1244. Il a écrit, sur le Talmud et sur les rites mosaïques, plus. traités estimés de ses compatriotes, et dont on peut voir la liste dans Bartolocci et dans Wolf, *Bibliotheca hebræa*, tom. I. —MEIR DE ROTHENBOURG, autre rabbin, ainsi appelé du lieu de sa naissance, m. en 1305, fut recteur de l'acad. de sa ville natale. On a imp. de lui, entre autres ouvr. : *Berecoth* (Bénédictions), Trente, 1559, in-8; *Observat. critiq. sur la main-forte de Maïmonide*, Venise, 1550; *Questions et Réponses*, Crémone, 1557, in-4; Prague, 1608, in-fol. (*voy.* Basnage, *Histoire des Juifs*, tom. 5).—MEIR BEN ISAAC ARAMA, rabbin espagnol, estimé des Juifs et des chrétiens, m. à Thessalonique en 1556, a laissé : *Méor Job* (Comment. sur Job), Venise, 1567, in-4; *Méor Théilim* (Comment. sur les Psaumes), ib., 1590; *Comment. sur Isaïe et sur Jérémie*, ib., 1608, in-4. — MEIR BEN GEDALIA, savant rabbin polonais, chef de la synagogue de Lublin, m. en 1616, a laissé : *Lumière pour éclairer les yeux des sages*, Venise, 1619; Saltzbourg, 1686, et Francfort, 1709, in-fol.

MEISSEL (AUGUSTE-HENRI), doct. en droit, né à Dresde en 1789, remplit avec succès diverses missions diplomatiq., résida à Berlin comme secrétaire de légat. en 1818, fut envoyé peu de temps après à Madrid dans la même qualité, et m. à Missolonghi le 22 oct. 1824, pendant un voyage qu'il avait entrepris pour visiter la Grèce, après avoir parcouru l'Italie. Il s'est fait connaître par plus. bons ouvr., dont la liste se trouve dans l'*Allemagne sav.*; il faut y ajouter les suiv. : *Etat polit. de la révolut. d'Espagne, par un témoin oculaire*, Dresde, 1821; *Matériaux pour servir à l'Histoire de Révolut. franç.*, n° 1; *Cours de style diplomat.*, Dresde, 1823 et 1824, 2 vol.

MEISSNER (AUGUSTE-THÉOPHILE), littérateur allemand, né en 1753 à Bautzen en Lusace, m. en 1807 à Fulde, où il avait été appelé, environ deux ans auparavant, pour diriger les hautes écoles, est connu par des romans, des histoires, des contes, des anecdotes qui eurent un très-grand débit. De l'esprit, de l'imagination, un style agréable, une composit. habilem. ménagée, voilà ce qui le distingue. Le genre de la nouvelle est celui qu'il a cultivé avec le plus de succès. Voici quelques-uns de ses principaux ouvr. : *Esquisses*, Leipsig, 1778-1796, 14 vol., trad. en partie en franç. par Bonneville, et en danois et holland.; *Alcibiade*, ibid., 1781-1788, 4 vol.; trad. en franç. par le comte de Bruhl, Dresde, 1787, 1791, 4 vol. in-8, et imité par Rauquil-Lieutaud, 1785, 4 vol. in-8, in-12, in-18; *Masaniello*, 1784, trad. en franç. par Lieutaud, 1788, 1789, et par un anonyme, 1821, in-8; *Bianca Capello*, 1785, 2 vol., trad. par le même Lieutaud, 1790, et par de Luchet, Paris, 1790, 3 vol. in-12; *Spartacus*, Berlin, 1792, imité en franç.; *Vie d'Epaminondas*, Prague, 1798; *Vie de Jules César*, 1799-1801, 2 vol.; *Fragmens pour servir à la Vie du maître de chapelle Naumann*, Prague, 1803, 2 vol. On cite encore de lui plus. tr. ou imitat. de pièces des théâtres franç., ainsi que d'autres ouvr. étrangers.

MEISTER (JEAN-HENRI, dit *Le Maistre*, ou), écrivain allem., né à Stein, près de Schaffouse, en 1700, m. pasteur à Kusnacht, près de Zurich, en 1781, a laissé un grand nombre d'écrits théologiq., de *sermons*, etc., entre autres : *quatre Lettres sur la discipline ecclésiastiq.*, *entre M. Necker et M. le Maistre*, 1741; *Réflexions sur la manière de prêcher la plus simple et la plus naturelle*, 1745; *Jugement sur l'Histoire de la religion chrétienne, contre l'avant-propos de l'Abrégé de Fleury*, Zurich, 1768; réimpr. en 1769, in-8.

MEISTER (ALBERT-FRÉDÉRIC-LOUIS), profess. allem., né en 1724 à Weickersheim, dans le Hohenlohe, m. en 1788, professa la philosophie à Gœttingue, et fit aussi des cours sur l'art militaire, sans jamais avoir été au service. Il n'a écrit que des dissertat. et mém. détachés, sur la physique, l'optique, la mécaniq., la plupart en latin, et insérés dans le recueil des *Mémoires* de la société de Gœttingue. On a pub. séparém. : *de Catapultâ polybolâ*, Gœttingue, in-4; *Mémoire sur l'Instruction militaire, et Notice sur les écoles militaires françaises* (en allem.), 1766, in-4, etc.

MEISTER (LÉONARD), laborieux écriv. suisse, né en 1741 à Neffienbach, canton de Zurich, m. dans la cure de Cappel en 1811, a laissé de nombr. ouvr., tous assez utiles mais médiocres, et qui lui ont attiré une des fameuses épigrammes de Goethe, intitul. *Xenies*. Nous nous contenterons de citer : *Mémoires pour l'Histoire des arts et métiers, des mœurs et des usages*, Zurich, 1774, in-8; *Mém. pour l'Histoire de la langue et de la littérature allemandes*, Heidelberg, 1780, 2 part. in-8; *les Hommes célèbres de l'Helvétie*, Zurich, 1781-82, 3 vol. in-8; *Abrégé du droit public helvétique*, St-Gall, 1786, in-8; *Dictionnaire historiq., géographique et statistique de la Suisse*, Ulm, 1796, 2 vol. in-8. Rotermund donne une liste des ouv. de Meister, au nombre de 80, tous en allemand.

MEJANASERRA (PEYRE de), l'un des fondat. de l'acad. des Jeux floraux (*v.* CAMO).

MÉJANES (JEAN-BAPTISTE-MARIE DE PIQUET, marquis de), savant bibliophile d'Arles, né en 1729, m. en 1786 à Paris, où il était syndic et député de la noblesse de Provence, consacra une fortune considérable à former une des plus complètes et des plus précieuses biblioth. qu'un particulier ait jamais possédées. Nommé prem. consul de la ville d'Aix en 1777, il y établit un jardin botanique, un laboratoire de chimie et une école vétérinaire. Il légua sa bibliothèq. à la Provence, pour être rendue publique à Aix, et affecta plus de 3,000 francs de rente perpétuelle à l'entretien et à l'augment. de cette belle collect. Elle ne fut ouverte définitivem. au public qu'en 1810. Pour en apprécier la richesse, il suffira de dire qu'elle est composée de 75 à 80 mille vol., et la plus considérable qu'il y ait en France, après les biblioth. de Paris, de Lyon et de Bordeaux. On en voit le catalogue à la bibliothèq. de l'institut.

MEJEJ, prince du pays des Kenouniens, situé dans le Vasbouragan, province de l'Arménie, naquit vers la fin du 5e S. Les Huns-Sabiriens s'étant jetés sur la grande et la petite Arménie et sur la Cappadoce en 516, Mejej réunit ses forces à celles de plus. princes voisins pour arrêter ces barbares, qui se préparaient à retourner dans leur pays chargés de butin, les battit complètement, et reçut du roi de Perse, Kobad, le gouvernem. de l'Arménie, où il se fit aimer pendant une administr. de 30 ans. Il m. à Tovin en 548.—MEJEJ, petit-fils du précédent, et comme lui prince des Kenouniens, s'atta-

cha, en 620, à l'emper. Héraclius, lui rendit des services signalés pend. toute la guerre que ce prince soutint contre la Perse, jusqu'à la m. de Khosrou-Parwiz, et reçut pour récompense le gouvernem. de l'Arménie grecque qu'il conserva jusqu'en 648. Il fut rappelé, à cette époque, par Constant, petit-fils d'Héraclius, qui le combla de dignités. Ce prince ayant été assassiné à Syracuse, les grands forcèrent Mejej d'accepter la couronne impériale. Mais Constantin Pogonat, fils de Constant, arma une flotte à laquelle les rebelles n'opposèrent qu'une faible résistance, s'empara de la personne de son malheureux compétit., et l'emmena à Constantinople, où il le fit mettre à m. en 668.

MEKHITHAR, prêtre arménien, qui naquit et vécut à Any, capitale de la grande Arménie, florissait vers la fin du 12e S. Il avait composé une hist. ancienne de l'Arménie, de la Géorgie et de la Perse, et trad. du persan plus. ouvr. relatifs à l'astronomie, que l'on croit perdus, ainsi que son histoire, jugée très-estimable par Vartan et Etienne Orpélian. — MEKHITHAR, médec. arménien, né à Her, ville de l'Aderbaïdjan, vers le commencem. du 12e S., avait des connaissances en philosophie et en astronomie, et possédait les langues grecque, arabe et persane. On a de lui un *Traité des fièvres*, qui se trouve à la biblioth. du roi, sous le no 107 des MSs. arméniens.—MEKHITHAR-KOSCH, c.-à-d. *qui a peu de barbe*, doct. armén., né à Kandsag ou Gandjah dans l'Arménie orientale, assista au concile assemblé à Lorhi, en 1205, par Zacharie, connétable de Géorgie et d'Arménie, pour régler la discipline de l'église d'Arménie, et donna son assentiment à tous les actes de ce concile. Il m. en 1213. Tous ses ouvr. sont inédits, à l'except. d'un *Recueil de fables et d'apolog.*, fort estimé chez les Arméniens, et dont le doct. Zohrab a donné une édit. très-correcte, Venise, 1790, in-12. — MEKHITHAR, religieux arménien, né à Abaran, près de Nakhdjewan, vivait à la fin du 14e S. Il pub. en 1410 une hist. ecclésiastiq. et littéraire, qui ne contient que ce qui regarde le 14e S., jusqu'au temps où vivait l'auteur. — MEKHITHAR (Pierre), fondat. du couvent arménien de Venise, né à Sébaste, dans la Cappadoce, en 1676, se rendit à Constantinople en 1700, y prêcha pendant quelq. temps, et s'efforça de réunir les Arméniens de cette ville, divisés alors en deux partis; mais n'ayant pu réussir, il se tourna vers l'église romaine, prêcha la soumission au pape, et s'exposa ainsi à toute la fureur du clergé de sa nation. Poursuivi par le patriarche Ephrem, le chef de l'un des partis qu'il avait voulu réconcilier, et plus tard par Avedik'h, successeur d'Ephrem, il se vit enfin obligé de quitter Constantinople, après s'être dérobé quelq. temps aux persécutions de ses puissans ennemis. Il se réfugia à Smyrne, fut contraint de se cacher dans le couvent des jés., et réduit ensuite à se retirer dans la Morée qui appartenait alors aux Vénitiens. Lorsque ceux-ci la perdirent en 1717, il chercha un asile à Venise, et obtint du gouv. la concess. de l'île de St-Lazare, où il fonda le couvent dont nous avons parlé, qui devint la résidence des religieux armén., appelés de son nom *Mekhitharistes*. Il y m. en 1749. On distingue, parmi ses ouvr., une *Bible arménienne*, 1733, in-fol.; une *Grammaire de l'arménien vulgaire*, et une autre *de l'arménien littéral*; un *Dict.*, en 2 vol., le prem. en 1749 et le 2me en 1769.

MELA (POMPONIUS), géographe romain, que quelq. savans font à tort contempor. de César ou d'Auguste, naquit au commencem. du règne de Tibère, mais on ignore le nom de sa patrie que des conjectures plausibles placent dans la Bétique. On a voulu aussi le faire parent de Sénèque et de Lucain : selon les uns il serait fils de Sénèque le rhéteur, et par conséquent frère du philosophe; les autres voudraient qu'il fût le petit-fils du prem. et le fils du second. Mais ces deux hypothèses sont la prem. très-peu probable, la deuxième totalement inadmissible. On ignore absolum. quand il m. Son ouvr. intit. selon les uns *Geographia* ou *Cosmographia* ou *Chorographia*, selon les autres *Descriptio sitûs orbis* ou *de situ orbis*, est écrit avec assez de méthode et contient beaucoup de descript. topographiques très-précieuses extraites d'Ephore, d'Hérodote et peut-être de Strabon; mais l'auteur ne montre point de critiq., les lacunes, les inexactitudes impardonnab. déparent l'ouvr.; il ne donne souvent que des dénominat. anciennes au lieu de celles qui étaient adoptées de son temps; enfin ses mesures ne sont point réduites à une même échelle. Les meilleures édit. de la Géographie de Méla sont celles *Variorum* (composée principalement des notes de Jacq. Gronovius), 1722, et de Tzschucke, Leipsig, 1806, 3 tom. en 7 vol. in-8. M. Fradin a donné une trad. de Pomponius Méla, Paris, 1804, 3 vol. in-8, peu estimée.

MELAN (CL.). V. MELLAN.

MELANCHTHON (PHILIPPE), célèbre réformat., né en 1497 à Bretten, dans le Bas-Palatinat, changea de bonne heure son véritable nom de *Schwartz-Erde* (Terre-Noire) pour celui de *Melanchthon*, qui en est la trad. grecq. Il montra dès son enfance des disposit. extraordin. pour les lettres, aux progrès desquelles il devait un jour contribuer si puissamment par ses écrits pleins d'ordre, de pureté et de douceur. Après avoir étonné ses maîtres par ses progrès rapides, il fut nommé, en 1518, profess. de grec à l'académ. de Wittemberg, et s'y lia bientôt intimement avec Luther, qui, dans le même temps, y enseignait la théologie. Ces deux hommes, de caractères si opposés, étaient réunis par le désir commun de voir enfin réformer les abus introduits dans l'église romaine. Déjà le fougueux Luther avait rendu tout rapprochem. impossible entre son parti et celui du pape, tandis que le doux et pacifiq. Melanchthon se flattait encore de pouvoir conserver l'amitié avec le chef visible de l'Eglise. Effrayé des progrès de la réforme et prévoyant qu'elle ferait couler des flots de sang, il adopta toutefois les principes de Luther qui l'avait subjugué; mais ce fut pour jouer le rôle de conciliat. Il prit peu de part aux débats de son maître avec les délégués de Léon X, reçut la mission de propager la nouv. doctrine en Saxe, et ne s'y occupa guère que d'organiser des écoles; enfin dans un voy. qu'il fit à Bretten, il conseilla à sa mère de continuer à croire et à prier comme elle avait fait jusqu'alors. Il rédigea la fameuse *Confession d'Augsbourg*, et y inséra quelq. articles tendant à amener un rapprochem.; mais on eut l'imprudence de la rejeter. François Ier, qui estimait ses vertus, ses lumières et sa modération, lui fit faire quelques ouvertures et reçut de lui un mémoire conciliatif dont le seul résultat fut de déchaîner contre le docteur trop raisonnable les fanatiques de son parti. Le roi d'Angleterre, qui voulut aussi s'entendre avec les réformat. par le moyen de Melanchthon, ne fut pas plus heureux. Melanchthon, après avoir erré en Allemagne pendant la guerre qui suivit la ligue de Smalcalde, assista aux conférences de Ratisbonne en 1541, et publ. un grand nombre d'écrits pour les protestans, à l'occasion de l'affaire de l'*intérim*. Luther étant m., son vertueux disciple se vit plus que jamais exposé aux censures des réformat. Enfin, accablé de tant de disputes, il m. en 1560, après avoir eu, en 1557, à Worms, une dern. conférence avec les théolog. catholiq. Quoiqu'il soit bien certain qu'il changea plus. fois de principes, nous l'excuserons facilem. et nous croyons qu'il mérite moins de blâme pour sa versatilité que de louange pour sa modérat. Ce qu'on ne saurait contester du moins, c'est qu'il est l'un des hommes qui ont le plus contribué à la renaissance des lettres en Europe. Ses *OEuvres* ont été pub. à Wittemberg, 1561-64, 4 v. in-fol.; 1680-83, 4 vol. in-fol. Parmi les écrits qui composent ces

édit., on peut distinguer ; *Loci communes theologici*, Wittemberg, 1521, in-8 ; *Declamationes*, Strasbourg et Wittemberg, 1559-86, 7 vol. in-8 ; *Epistolar. lib. primùm editus*, Leyde, 1647, in-8 ; *Vita Mart. Lutheri breviter exposita*, Erfurt, 1548, in-8 ; Gottingue, 1541, in-4. *V.* pour plus de détails la *Vie de Melanchthon*, en latin, par Camerarius, Halle, 1777, in 8 ; les *Eloges des Savans* par Teissier ; le *Dictionnaire* de Bayle ; un *Melanchthoniana* pub. par G.-T. Strobel, Altdorf, 1771, in-8 ; enfin une *Vie* de Melanchthon, en allem., pub. par J.-F.-W. Tischer, Leipsig, 1801, in-8.

MELANDERHIELM (Daniel MELANDER, anobli sous le nom de), géomètre et astronome suédois, né en 1726, m. en 1810, parut d'abord se destiner uniquem. à l'analyse transcendante ; mais lorsqu'il fut devenu profess. en titre d'astronomie à Upsal en 1761, après avoir été quelq. années suppléant de Martin Strœmer, il consacra presque tous ses travaux aux théories astronomiques. Il fut anobli par Gustave III en 1778, nommé chevalier de l'Etoile polaire en 1789, et conseiller en la chancellerie en 1801. Après quarante ans de professorat, lorsqu'il voulut se reposer, on lui conserva son traitement. On cite lui : *Lineamenta theoriæ lunaris*, publié par Frisi, sous ce titre : *Danielis Melandri et Pauli Frisii, alterius ad alterum, de theoriâ lunari Commentarii*, Parme, 1769 ; *Conspectus prælectionum astronomicarum continens fundamenta astronomiæ, auctore Melanderhielm*, Upsal, 1779, 2 vol. in-8 ; trad. en suédois par l'aut., 1795, 2 v. in-8 ; *Isaaci Newtoni Tractatus de quadraturâ curvarum, in usum studiosæ juventutis mathematicæ explicationibus illustratus à Daniele Melandro, astr. prof. Upsal.*, ouvr. d'analyse pure ; des *remarques* ou *dissertations* dans les *Memoires* de Stockholm, tom. 22 et 33, et dans les *Nouveaux Mémoires* de l'acad. de Suède, 4e part. On trouve une courte *notice* sur sa vie dans la *Corresp.* du baron de Zach, tom. 9, p. 73-80.

MELANI (l'abbé Jérôme), savant italien, né à Sienne, m. en 1765, a laissé : *Discorsi accademici sopra tre azioni più rimarcabili, ch' abbia nel suo poema l'Ariosto detti in Ferrara*, Venise, 1751 ; *Arte di scriver lettere*, etc., ib., 1755 ; et des *poésies* insér. dans l'*Arcadum Carmina*, *pars altera*, p. 131, etc., Rome, 1736.

MÉLANIE, *l'Ancienne*, dame romaine, célèbre par sa piété, petite-fille du consul Marcellin et parente de St Paulin de Nola, naquit vers 343, devint veuve à 23 ans, parcourut les déserts de la Thébaïde, et enfin se retira dans un couvent qu'elle fit bâtir à Jérusalem, et où elle resta 27 ans. Elle fit ensuite un voy. en Italie pour décider sa petite-fille à imiter son exemple. Revenue en 410 dans son monastère, elle y m. la même année. Quelques écrivains ont reproché à cette illustre romaine son penchant pour l'hérésie d'Origène, mais les louanges de St Augustin et de St Paulin ne doivent pas laisser de doutes sur son orthodoxie. — Ste Mélanie, *la Jeune*, petite-fille de la précéd., avait été mariée à 13 ans ; mais la m. prématurée de ses enfans et les exhortations de son aïeule l'engagèrent à embrasser la vie monastique, ce qu'elle fit en 417 à Jérusalem avec Pinien, son mari. Elle m. en 439 ; âgée de 56 ans, dans un couvent qu'elle avait fait élever sur le mont des Oliviers en 435, et dont elle fut obligée d'accepter la direction. Baillet et Godescard ont écrit la *vie* de Ste Mélanie ; l'abbé Fr. Macé (*v.* ce nom) a donné son hist. sous le titre de *Mélanie*, ou *la Veuve charitable*.

MÉLANTHE, peintre grec, condisciple d'Apelles, consentit comme lui à payer un talent d'or à Pamphile pour recevoir pendant dix années ses leçons. Il se distingua à un tel point par l'excellence de sa méthode que le tyran de Sycione, Aristrate, voulut être peint par lui sur un char de triomphe. Après la révolution opérée par Aratus (*v.* ce nom), on détruisit dans Sicyone les images des tyrans ; mais le chef-d'œuvre de Mélanthe trouva grâce par les instances du peintre Néalcès, qui se chargea de faire disparaître la figure du tableau en y substituant un rameau de palmier. Mélanthe avait écrit sur son art un ouvrage qui ne nous est point parvenu.

MELART (Laurent), historiographe, né à Huy, dans la principauté de Liége, en 1578, est auteur d'un ouvr. intéressant mais peu connu, parce qu'il est écrit en flamand, et si rempli d'expressions surannées, qu'on ne peut bien l'entendre sans un glossaire : c'est la *Chronologie des comtes et évêq. de Liége, avec l'Histoire du château et de la ville de Huy*, Liége, 1641, in-fol.

MÉLAS, général autrichien, fit ses prem. armes dans la guerre de sept ans contre la Prusse, combattit plus tard les armées de la républiq. franç., sur la Sambre dans le pays de Trèves et sur le Rhin, et reçut le commandem. de l'armée d'Italie en 1796. Il eut d'abord quelques succès, se distingua à la bataille de Cassano, prit part à celles de la Trebia et de Novi, battit Championnet à Genola, et s'empara de Coni. Mais il perdit ensuite devant Gênes un temps précieux (1800), divisa ses forces, laissa le temps à Bonaparte d'envahir la Lombardie et de se placer sur les derrières de l'armée autrichienne, et vint se faire battre à Marengo (*v.* ce mot). Il obtint toutefois une capitulat. qui lui permit de se retirer sur Mantoue, avec son armée et un immense bagage. Malgré cette défaite, généralem. attribuée à son imprévoyance, il continua à être employé, fut même nommé command. de la Bohême, et chargé six ans plus tard (1806), de présider la commission qui eut à prononcer sur l'ignominieuse capitul. du général Mack à Ulm. Melas m. à Prague en 1807.

MELCHIADE (St). V. Miltiade.

MELCHISEDECH, roi de Salem (que l'on présume être Jérusalem) et grand-prêtre du Très-Haut, vint au-devant d'Abraham, vainqueur de Chodorlahomor. Le patriarche lui donna la dîme de tout ce qui avait été pris sur l'ennemi. On regarde généralem. Melchisedech comme une figure de Jésus-Christ que l'Ecriture qualifie de pontife éternel selon l'ordre de Melchisedech.

MELCHTHAL (Arnold de), appelé ainsi du nom de son habitation dans le pays d'Unterwald, fut l'un des trois fondat. de la liberté suisse. Handenberg, gouvern. du pays pour Albert d'Autriche, ayant fait enlever une paire de bœufs au père d'Arnold, riche propriétaire du Melchthal, le jeune homme frappa le valet du tyran, qui avait eu la lâcheté de joindre l'insulte à l'exécut. de cette mesure arbitraire. Forcé de s'enfuir et de se cacher, il fut cruellem. puni dans la personne de son père à qui le gouvern. fit crever les yeux. C'est alors qu'altéré de vengeance, Arnold se concerta avec ses amis, Furst et Stauffacher, sur les moyens de secouer le joug de la tyrannie. Ils sondèrent les dispositions de leurs familles et de leurs amis ; et après s'être assurés chacun de dix hommes courageux qui voulussent mourir ou être libres, ils se réunirent, une nuit, dans la plaine solitaire de Grutli, près des limites des pays d'Unterwald et d'Uri (nov. 1307). Là fut prêté par ces trente-trois héros de la liberté le serment de remettre l'antiq. Helvétie en possession de ses privilèges et de ses franchises et de garder toutefois un secret inviolable, de tenir une conduite circonspecte jusqu'à ce que le moment d'agir fût arrivé. L'aventure de Guill. Tell hâta l'exécution de ces mesures, que la prudence des conjurés aurait peut-être rendus longtemps inutiles. (V. Tell.)

MÉLÉAGRE, poète grec, édit. de la première Anthologie, florissait selon les uns sous Démétrius II (Nicator), suivant les autres sous Seleucus VI, ce qui peut s'accorder puisque ces deux princes ne sont éloignés l'un de l'autre que d'un

intervalle de 50 ans. On ignore le lieu de sa naissance, qu'il nomme lui-même Atthis, et qui certainement était en Syrie. C'est lui qui le premier conçut, ou du moins réalisa l'heureuse idée de réunir en un corps les poésies éparses des meill. épigrammatistes grecs. Son recueil intit. *Guirlande* contenait des morceaux tirés de 46 poètes tant anciens que récens, et semble avoir été fait avec beaucoup de goût. Il y a joint un assez gr. nomb. de pièces de sa façon. Elles sont généralement spirituelles, d'un tour facile et agréable, mais un peu gâtées par l'affectation. On a extrait et réuni plus. fois ce qui reste de Méléagre. Les meill. édit. de ce genre sont celles de Manso, Iéna, 1789, et de Græfe, Leipsig, 1811. — Un autre MÉLÉAGRE, philos. cynique, aut. de 3 *satyres* en prose, a été à tort regardé comme identique avec le précédent. — Un autre MÉLÉAGRE, lieuten. d'Alexandre-le-Grand, s'était prononcé fortement à sa mort pour que l'on proclamât sur-le-champ Aridée sans attendre l'accouchement de Roxane. Il obtint ensuite dans le partage des provinces le gouv. de Lydie; mais il fut peu après condamné à m. par Perdiccas.

MELÈCE (SAINT), patriarche d'Antioche, issu d'une des familles les plus distinguées de la petite Arménie, devint en 357 évêque de Sébaste; mais les intrigues de ses ennemis l'engagèrent à se retirer à Bérée en Syrie. Un concile d'évêques catholiques et ariens lui offrit le patriarcat d'Antioche, qu'il accepta, mais dont l'emp. Constance, mécontent de le voir condamner l'arianisme, le dépouilla au bout de 30 jours. Il fut même exilé en Arménie; mais Julien, par son édit de tolérance universelle, lui permit de revenir, ce qui n'empêcha pas une partie des Antiochiens de se réunir sous un autre patriarche et de refuser toute proposition d'accommodement avec le prélat catholique. Cependant le but secret de Julien était de rétablir sur les débris du christianisme le culte de l'idolâtrie. La fermeté de Mélèce s'opposant à la réussite de ce dessein, un nouvel exil fut sa récompense. Jovien, monté sur le trône en 363 le rappela sur-le-champ; mais il fut encore exilé sous Valens, et ne revint qu'après un très-long bannissement, au commencem. du règne de Gratien en 378. Il m. l'année suivante (379) pendant la tenue du concile d'Antioche, qu'il présidait en qualité de patriarche, et où il fit confirmer l'élection de St Grégoire de Nazianze sur le siége de Constantinople. Son nom, vénéré depuis long-temps dans tout l'Orient, fut inséré au 16e S. dans le martyrologe romain. Les deux Eglises célèbrent sa fête le 12 fév. On peut consulter sur St Mélèce le beau *panégyrique* que St Chrysostôme prononça en son honneur, 5 ans après sa m.

MÉLÈCE ou MÉLICE, *Melicius*, év. de Lycopolis en Egypte, ayant été déposé dans un synode présidé par Pierre, év. d'Alexandrie, comme prévenu d'avoir sacrifié aux idoles pend. la persécut., souleva un schisme, fut condamné par le concile d'Alexandrie, puis absous par celui de Nicée (325), et m. l'année suiv. après s'être uni aux Ariens contre St Athanase, et avoir institué, pour occuper après lui le siége de Lycopolis, un certain Jean, d'abord son serviteur, puis son disciple. On a désigné ses partisans sous le nom de *Méliciens*.

MÉLÈCE, en latin *Meletius*, médecin grec, florissait, dit-on, vers la fin du 4e S. Il ne paraît pas qu'on doive le distinguer de *Meletius Monachus* (moine ou solitaire), qui s'occupait également de médecine à la même époque. On a de lui un *Tr. de la nature de l'homme*, dont il existe plusieurs copies à la bibliothèque du roi à Paris, à celle de Vienne, et à la bibliothèque bodléienne à Oxford. Le texte grec de ce *traité* n'a pas encore été pub.; mais il en existe une version latine par Nicol. Petreius, de Corcyre, Venise, 1552, in-4. M. Portal pense que la lecture de cet ouvrage peut être utile (*Histoire de l'anatomie*, t. 1er, p. 114 et 115). La biblioth. du roi possède, en outre, de Meletius un *Comment. sur les Aphorismes d'Hippocrate*, et un petit *Traité*, en vers, *sur les Urines*.

MELÈCE-SYRIQUE, l'un des plus fameux théologiens de l'Eglise grecque, né dans la capitale de l'île de Candie, en 1586, fut d'abord abbe d'un monast. de sa patrie; mais ayant été dénoncé comme schismatique, il se retira à Alexandrie, et de là, en 1630, à Constantinople, sur l'invitation du patriarche Cyrille-Lucar, qui le nomma protosyncelle de son église. Mélèce assista aux synodes de 1638 et 1642, dans lesquels les sentimens et la doctrine de Cyrille-Lucar furent condamnés. Il fut même chargé de réfuter la *Confession de foi* du patriarche, et rédigea à cet effet un écrit qui fut imp. à Iassi (dans la Moldavie), puis à Bukharest en 1690, et publié plus tard en grec et en lat. par R. Simon à la suite de la *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, Paris, 1687, in-12, et par Renaudot dans le recueil des *Homélies* de Gennade, etc., Paris, 1709, in-4. Mélèce fut ensuite envoyé par son patriarche en Moldavie pour examiner la *profession de foi* du P. Mogila ou Mohila, métropolitain de Kief. De retour à Constantinople, il éprouva de la part du nouveau patriarche tant de vexations, qu'il sortit de la ville et erra d'un lieu à un autre jusqu'à la m. de son ennemi. Il revint alors (1651) à Constantinople, ouvrit une école, qui fut brûlée dans le vaste incendie dont la capitale de la Turquie conservera long-temps le souvenir, et alla mourir à Galata en 1664. Il a laissé plus. autres ouv. pour lesquels nous renvoyons à sa *vie*, par Dosithée, dont on trouve l'*analyse* dans le t. 4 du *Traité de la perpétuité de la foi*.

MELEDIN. V. MELIK EL KAMEL.

MELENDEZ VALDEZ (JEAN-ANTOINE), poète espagnol, né en 1754 à Ribera, en Estremadure, fut reçu doct. en droit à l'âge de 22 ans, obtint ensuite au concours la chaire de belles-lettres à Salamanque, et débuta dans la carrière poétique par deux pièces couronnées à l'académie espagnole. Encouragé par le succès de ces premiers essais, il se livra décidément à son génie, et composa des *poésies anacréontiques*, des *odes*, des *romances*, des *poésies légères*, des *sonnets*, des *élégies*, des *églogues*, qui se distinguent par une pureté et une élégance soutenue, autant que par le bon goût, si rare chez les poètes espagnols. Ses meilleures productions toutefois sont des *épîtres* dans lesquelles, selon Esmenard, l'aristarque le plus difficile ne trouvera qu'une perfection désespérante. Il dut à ses talens la place de juge au tribunal d'appel de Sarragosse en 1789, et celle de procureur du roi près la cour de justice criminelle de Madrid en 1797. Lors de l'invasion de l'Espagne par les Français, il s'attacha à la fortune de Joseph Bonaparte, qui le nomma conseiller d'état et direct.-général de l'instruction publique. Exilé avec les autres partisans dits *afrancesados*, après le triomphe de l'indépendance espagnole, il se retira en France, et m. à Montpellier en 1817. Ses *Œuvres* ont été recueillies et publiées à Valladolid, 1798, 3 vol. Il a paru en 1821 deux édit. des *Poésies de Melendez-Valdez*, 3 vol. in-18.

MELETIUS, géographe grec, né à Janina en Epire en 1661, se rendit à Venise après avoir pris l'habit ecclésiast., et s'y livra à de sérieuses études. De retour dans sa ville natale, il fut nommé prof. au collége d'Epiphanius, et plus tard, en 1692, archev. de Naupacte et d'Arta. En 1703 il passa à l'archevêché d'Athènes, et en 1714 il fut appelé à celui de Janina, qu'il accepta, mais dont il fut écarté par un intrigant nommé *Hierotheus Rhaptis*. Il était déjà malade, et ce contre-temps l'affecta au point qu'il en m. en 1714. Il avait composé plus. ouv. de théologie morale, de philosophie, de médecine, de sciences exactes, etc.; mais l'ouv. qui a surtout rendu sa réputation européenne est sa

Géographie ancienne et moderne, Venise, Nicol. Glykis, 1728, in-fol.; ibid., 1807, 4 v. in-8, avec des notes et des cartes. On cite encore de lui l'*Hist. ecclés.*, écrite en grec anc., trad. en grec mod., et pub. à Venise vers 1800, 3 vol. in-4.

MELFORT (JEAN DRUMMOND, duc de), frère de Jacques Drummont, duc de Perth, resta jusqu'à sa m., arrivée en 1716, attaché à la personne de Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui conserva la qualité de son prem. minist. lorsqu'il effectua, avec l'appui de la France, une descente en Irlande (1689), et lorsqu'il revint à St-Germain après cette malheureuse expédition. Melfort consuma les débris de sa fortune en essais infructueux, souvent répétés. dans l'espoir de rétablir Jacques II sur son trône. Toutefois quelques historiens assurent qu'il ne jouissait d'aucune considération à la cour de Versailles, et qu'il avait même fini par être banni de celle de St-Germain. — V. DRUMMOND.

MÉLICE et MÉLICIENS. V. MÉLÈCE, évêque.

MELIK ARSLAN ou ABOUL MODHAFFER ZEIN-EDDYN ARSLAN CHAH, 13e sulthan seldjoukide de Perse, fut placé sur le trône à Hamadan l'an 555 de l'hég. (1160 de J.-C.); mais le khâlyfe Mostandjed, qui ne craignait plus les Seldjoukides, refusa de faire prier pour lui à Baghdad, et dans le même temps Mohammed, cousin du nouveau maître de la Perse, essaya de lui disputer la souveraineté. Son ambition lui coûta la vie. En 556 (1161), George III, roi de Géorgie, se déclara aussi contre Melik Arslan, qui le battit l'année suivante. Mais tandis que le sulthan relevait la gloire de sa race dans la Perse occidentale, il la voyait s'éteindre dans le Khoraçan, et accordait lui-même l'investiture à plus. nouveaux souverains. Toutefois il faut dire qu'il montra quelque fermeté contre les entreprises de plus. ambitieux, et qu'il obtint sur eux quelques avantages : de ce nombre fut Ynanedj. Melik Arslan, m. en 571 (1175), dans la 43e année de son âge et la 16e de son règne. Ce prince avait de grandes et de bonnes qualités.

MELIK CHAH Ier (MOEZZ EDDYN ABOUL-FETHAH), 3e sulthan de Perse, de la dynastie des Seldjoukides, succéda à son père Alp Arslan, par les soins du célèbre vézyr Nizam el Molouk, l'an 465 de l'hég. (1072 de J.-C.), et fut reconnu sans opposition depuis le Djihoun jusqu'à l'Euphrate. Cependant il fut inquiété un moment par son oncle, Cadherd, ou Carout-Beyg. prince feudataire du Kermau, qu'il vainquit et qu'il fit empoisonner pour ôter tout prétexte de révolte aux mécontens. En 467 il éleva au khâlyfat Moctady Biamr Allah, et ordonna la réforme du calendrier persan, si connu sous le nom d'*ère djelaléenne*. L'année suivante il réussit, par ses lieuten., à chasser les Grecs de l'Asie-Mineure et de la Syrie septentrionale, et à enlever au khâlyfe fathemide Mostanser la partie méridionale de cette dern. province. Il s'occupa ensuite de détruire ou de soumettre tous les petits dynastes qui désolaient la Syrie et la Mésopotamie; mais il fut obligé de tourner ses armes contre son frère, Takasch ou Tanasch, révolté dans le Khoraçan. Il triompha de ce rebelle (477) comme il avait fait des autres, et alla enlever Édesse, Halep et plus. autres places en Syrie, tandis qu'il achevait de dépouiller, par un de ses généraux, le dernier prince de la dynastie des Merwanides, Mansour, fils de Nasr, des états qu'il possédait en Arménie et en Mésopotamie. L'an 481 fut consacré par le sulthan à soumettre, à l'extrémité orientale de son empire, plus. princes rebelles, ou du moins assez puissans pour tenter un soulèvement. Mais pendant qu'il assurait ainsi sa vaste puissance, des intrigues de cour, dirigées par la sulthane Terkhan-Khatoun, le portaient à déposer son fidèle minist. Nizam el Molouk, qui fut assassiné en 485 (1092) par ordre du nouveau vézyr. Melik Chah ne lui survécut que 18 jours, et m. à Baghdad d'une maladie aiguë, à l'âge de 38 ans, après un règne glorieux de 20 ans. Ce prince, le plus puissant et le plus illustre de sa dynastie, réunissait à tous les avantages physiques les qualités les plus brillantes et les plus solides.— MELIK CHAH II (Moghaïth Eddyn Aboul Fethah), 10e sulthan de la même dynastie, succéda à son oncle Mas'oud. en 547 (1152), fut déposé par ses émyrs le 4e mois de son règne et enfermé dans le château de Hamadan. Il parvint à s'évader, se joignit aux autres ennemis de son père Mohammed II, qui régnait en sa place, et obtint sur lui quelques avantages. A la m. de Mohammed l'empire fut partagé entre 3 compétiteurs. Melik Chah, l'un d'eux, se rendit maître d'Ispahan; mais il y m. quelques jours après, en 555 (1160), à l'âge de 32 ans : on soupçonna qu'il avait été empoisonné.

MELIK EL ADEL (SAÏF-EDDYN ABOUBEKR MOHAMMED), sulthan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, et connu chez les histor. des croisades sous le nom de *Saphadin*, était frère puîné du grand Saladin, dont il eut le courage, l'ambition et les talens, mais non pas toutes les vertus. Il rendit de gr. services à son frère, préserva même d'une ruine totale sa puissance encore mal affermie, et obtint successivement les gouvernem. de l'Egypte, d'Halep et de Damas, les villes de Harran et d'Edesse à titre d'apanage, etc. Après avoir enlevé aux chrét. plus. places importantes en Palestine, il fut chargé d'entrer en négociation avec Richard Cœur-de-Lion; et telle fut son adresse, qu'il aurait épousé Jeanne, sœur du roi d'Angleterre et veuve de Guillaume II, roi de Sicile, et aurait été couronné avec elle roi de Jérusalem, si cette princesse n'eût refusé formellem. de donner sa main à un infidèle. Il est facile de reconnaître ici le canevas sur lequel Mme Cottin a brodé son roman de *Mathilde*. La paix eut lieu toutefois, mais sur d'autres bases, par les soins d'Adel, qui obtint de la reconnaissance de son frère de nouvelles concessions. Mais ce fut surtout après la m. de Saladin, en 589 (1193), qu'il commença à établir décidément sa puissance. Il sema ou entretint la division entre les 3 fils du sulthan qui régnaient, le premier à Damas, le second en Egypte, le troisième à Halep. Il les affaiblit l'un par l'autre, devint le véritable souv. de Damas sous le titre d'atabek (généralissime), s'empara du Kaire en 596 (1200), et ceignit l'année suivante la couronne d'Egypte. En vain le sulthan d'Halep, qui d'abord avait craint de s'opposer à la fortune de son oncle, voulut-il former une ligue contre lui : l'heureux Adel sut encore diviser ses ennemis et se rendre paisible possesseur des roy. d'Egypte, de Damas, de Jérusalem et de la plus grande partie de la Mésopotamie. Il tourna alors ses armes contre les chrétiens, leur fit la guerre avec des succès variés, et se consola de n'avoir pas toujours l'avantage par les triomphes de son fils Melik el Awhad Nedjm Eddin Ayoub, dans la Haute-Arménie, et par ceux qu'il obtint lui-même sur les atabeks de la Mésopotamie. Son principal but fut alors de ruiner l'autorité des anciens émyrs de Saladin et de se ménager l'appui de ses propres enfans sans les rendre redoutables par de trop grands apanages. La khothbah se faisait en son nom, non-seulement en Egypte et en Syrie, mais encore depuis les frontières de la Géorgie jusqu'aux extrémités de l'Arabie : il était heureux au sein de sa nombreuse famille, lorsqu'en 614 (1217) une armée de croisés sous les ordres d'André II, roi de Hongrie, de Hugues Ier, roi de Cypre, et des ducs d'Autriche et de Bavière, vint lui porter par ses succès un coup mortel auquel il succomba, en 615 (1218), à l'âge de 75 ans, après en avoir régné 23 à Damas et 19 en Egypte.

MELIK EL ADEL SAIFEDDYN ABOUBEKR II, petit-fils du précéd., fut reconnu sulthan d'Egypte et de Damas après son père Melik el Kamel en 635 (1238); mais il ne tarda pas à

mécontenter, par ses désordres et son incapacité, tous les ordres de l'état, qui donnèrent le trône, en 1240, à son frère Melik el Saleh Nedjm-Eddyn Ayoub. Adel fut relégué dans une prison, où 8 ans après, sa fin fut, dit-on, avancée. Il avait alors environ 30 ans.

MELIK EL AFDHAL NOUR EDDYN ALY, fils aîné du grand Saladin, donna, à l'âge de 17 ans, des marques de la plus brillante valeur; mais à peine eut-il hérité des royaumes de Damas et de Jérusalem par la m. de son père, en 589 (1193), que, se livrant à son goût pour les plaisirs et la mollesse, il ne connut guère d'autre occupation que celle des lettres. Son incapacité entière pour le gouvernement l'empêcha de voir que, pour s'opposer aux projets ambitieux de son oncle Melik el Adel, il devait se réunir franchement à ses deux frères Melik el Aziz Othman et Melik ed Dhaher Ghazy, qui régnaient, le prem. en Egypte, le second à Halep. Toujours malheureux par sa faute, il ne sut point profiter des retours momentanés de la fortune, fut dépouillé de ses états, et, n'ayant plus en son pouvoir que les villes de Samosath, Saroudj et quelques autres, se fit vassal du sulthan d'Iconium. Après une tentative inutile pour usurper le trône d'Halep en 613 (son frère Dhaher étant mort), il retomba dans l'obscurité où il aurait dû toujours vivre. L'histoire ne parle plus de lui que pour nous apprendre qu'il m. à Samosath en 622 (1225 de J.-C.), à 57 ans. Sa seule gloire est d'avoir cultivé avec succès les lettres, qui contribuèrent à le perdre, mais qui purent du moins le consoler.

MELIK EL ASCHRAF, 2e roi de Perse de la dynastie des Djoubanides, s'empara du trône en 744 (1343), après la m. de son frère Haçan Koutchouk, et se montra bientôt le tyran le plus détestable. Fatigués de sa tyrannie, révoltés de ses infâmes débauches, ses sujets les plus distingués fuyaient dans les états voisins. L'un d'eux, le cadhi Mohy Eddyn, homme très-éloquent retiré à Seraï, capitale du Kaptchak, persuada à Djanibek Khan, qui gouvernait alors cet empire, que Dieu l'appelait à exterminer l'impie Aschraf. Djanibek, touché jusqu'aux larmes du discours entraînant du cadhi, entra de suite en campagne, vainquit et fit prisonnier en 759 (1357), sur les frontières d'Arménie, le tyran de la Perse, et le condamna au dernier supplice. Ce monstre avait deshonoré le trône pendant près de 15 ans.

MELIK EL DHAHER (ou *roi illustre*), surnom commun à plus. souv. turks et arabes, et que prirent entre autres BARKOK et BIBARS (*v.* ces noms).

MELIK EL KAMEL ABOUL FETHAH NASER-EDDYN MOHAMMED, fils aîné de Melik el Adel, connu chez les hist. occidentaux sous les noms de *Meledin* et de *Melek el Quemel*, succéda à son père au trône d'Egypte en 615 (1218). Une armée de 400,000 croisés venait de forcer le port de Damiette, et le nouveau sulthan, sans argent, presque sans troupes, oublié de ses frères, se trouvait dans la position la plus critique. Enfin deux d'entre eux, Aschraf et Melik el Moadham, sulthan de Damas, lui ayant amené des secours puissans, il put entamer avec les chrétiens des négociations pendant lesquelles ceux-ci, pressés par la disette, et menacés bientôt d'une submersion totale, offrirent de rendre Damiette pour sauver leurs vies. Le sulthan accepta ces conditions et entra dans Damiette en 618 (1221). Une querelle s'étant élevée entre Aschraf et Moadham, ses frères, Melik el Kamel prit le parti du prem., et, pour se fortifier contre le second et ses alliés, il commit l'imprudence d'inviter l'emp. Frédéric II à envahir la Palestine: mais bientôt il se repentit d'avoir appelé un allié si redoutable, et fut obligé, pour s'en débarrasser, de lui faire des concessions importantes, en 626 (1229). Moadham était m., et son fils Nasser, qui osa blâmer publiquem. Kamel d'un traité si désavantageux aux musulmans, fut dépouillé de ses états par son oncle, qui les donna à son frère Aschraf, en échange de plusieurs places de Mésopotamie. Melik alla exercer ensuite ses droits de suzerain en Syrie, puis revint en Egypte, où il exécuta des travaux utiles. En 629 il alla en Orient faire sur un prince ortokide un acte de haute justice. A son retour il se brouilla avec son frère Aschraf; et, après la mort de celui-ci, en 635, il eut à disputer le trône de Damas à son autre frère, Melik el Saleh Ismaël. Il fut encore heureux dans cette entreprise; mais peu de temps après il m. en 635 (1238), à l'âge de 70 ans; il en avait régné 40 en Egypte, tant comme gouverneur que comme sulthan. Ce prince, qui avait les meilleures et les plus grandes qualités tout à la fois, sut rendre ses peuples heureux. On peut lui reprocher cependant une excessive ambition et un acte de vengeance exercé avec cruauté sur 50 soldats du prince d'Emesse, l'allié de Melik el Saleh Ismaël, dans la guerre pour la success. au trône de Damas.

MELIK EL KAMEL NASAR-EDDYN MOHAMMED, neveu du précédent, succéda l'an 642 (1244) à son père Melik el Modhaffer Schehab-Eddyn Ghazy dans la principauté de Meïafarekin. Il y fut assiégé en 656 (1258) par les Tartares, fut obligé de se rendre après une défense glorieuse de 2 ans, et ne put trouver grâce devant ses cruels vainqueurs, qui lui tranchèrent la tête.

MELIK EL MANSOUR. V. KELAOUN et LADJYN.

MELIK EL MOADHAM CHEMS ED DAULAH TOURAN-CHAH, fondateur de la dynastie des Ayoubides dans le Yémen, était le frère aîné du grand Saladin. Chargé par ce prince de conquérir la Nubie en 568 (1173 de J.-C.), il se contenta d'y lever des contributions. L'année suiv. il conduisit une autre armée dans l'Arabie heureuse, et s'empara du Yémen, qu'il gouverna quelque temps au nom de Saladin. Il eut ensuite le gouvernement de Damas, obtint encore la ville de Baalbek, qu'il échangea plus tard contre Alexandrie. Il m. de débauche dans cette dern. ville en 576 (1181). Ce prince, brave par accès, mais trop passionné pour les plaisirs, favorisa par son indolence les progrès des chrétiens, et, après avoir dévoré d'immenses revenus, laissa plus de deux millions de dettes.

MELIK EL MOEZ SAIF EL ISLAM TOGHTEGHYN, frère du grand Saladin, fut chargé par ce prince de conquérir une seconde fois le Yémen en 578 (1182). Il soumit cette contrée sans peine, y régna 15 ans, ruina ses sujets en s'attribuant le commerce exclusif de ses états, et, après avoir amassé des richesses incalculables, m. à Zabid en 593 (1197), laissant la souveraineté à son fils, dont l'article suit. — MELIK EL AZIZ-CHEMS EL MOULOUK ISMAEL, fils du préc., enorgueilli de sa puissance, prit le titre de khâlyfe, récita lui-même la khothbah devant le peuple, usurpa tous les privilèges attachés à la seule famille du prophète, et révolta, par cette vanité extravagante, plus. de ses émyrs, qui l'assassinèrent en 599 (1202-3), la 6e année de son règne.

MELIK EL MOADHAM CHEREF-EDDYN ABOUBEKR ISA, nommé *Coradin* par les histor. des croisades, était fils de Melik el Adel. Il s'empara du trône de Damas aussitôt après la m. de son père. Après avoir défendu Damiette avec vigueur contre les chrétiens, il leur fit la guerre avec succès dans la Palestine, leur prit Césarée en 617, et contribua ensuite à faire rentrer Damiette sous la domination des musulmans. S'étant brouillé avec ses frères, Melik el Aschraf et Melik el Kamel, il se ligua contre eux avec le fameux sulthan Djelal Eddyn Mankberny, parvint à s'attacher Melik el Aschraf contre son autre frère, et m. à Damas en 624 (1227), dans la 49e année de son âge, après un règne de 9 ans et demi. Ce prince avait l'âme grande, le caractère généreux, du goût pour les lettres et une simplicité dans ses manières et son

habillement, qui mérita de passer en proverbe.

MELIK EL NASSER SALAH EDDYN DAOUD, fils du précéd., devint roi de Damas et de Jérusalem après la m. de son père en 624 (1227 de J.-C.), mais fut bientôt dépouillé de son héritage par ses oncles, Melik el Kamel et Melik el Aschraf Mousa, qui ne lui laissèrent que la ville de Karak et quatre autres moins importantes. Nasser sut toucher Kamel, qui lui donna une de ses filles, que bientôt il lui fit répudier. Le malheureux prince, après avoir imploré vainement la protection de Mostanser, khâlyfe de Baghdad, refusa les offres avantageuses d'Aschraf, brouillé avec Kamel, et prit seul le parti de ce dernier contre tous les autres princes ayoubides de Syrie. Le sulthan reconnaissant lui rendit la main de sa fille, et lui donna des espérances flatteuses que la m. l'empêcha de réaliser. Nasser, demeuré sans appui, tenta de recouvrer Damas par les armes, fut vaincu par un lieutenant de Melik el Adel II, sulthan d'Egypte, dont il prit pourtant la défense plus tard contre Melik el Saleh Nedjm Eddyn Ayoub. Sa générosité parut encore en cette occasion : ayant fait prisonnier ce dernier prince, il refusa de le livrer à Adel, se lia même avec lui, et l'aida à conquérir l'Egypte ; mais il fut encore victime cette fois de sa trop grande confiance dans la fidélité de ses alliés. Forcé de se retirer à Karak, la seule place dont Nedjm Eddyn ne pût le chasser, il se vit réduit, en 647, à implorer la protection de Saladin II, sulthan d'Halep. Mais trahi par ses deux fils aînés, qui livrèrent Karak aux ennemis, et par le khâlyfe Mostasem, qui refusa de lui rendre un dépôt considérable, seul débris de sa fortune, il alla vivre misérablem. parmi des Arabes nomades. Plus. fois il conçut l'espoir de rétablir ses affaires et de ressaisir le trésor confié au khâlyfe ; mais toujours déçu, il retournait à sa vie errante. Le perfide Mostasem, qui connaissait sa bravoure et sa grandeur d'âme, l'ayant prié de venir le secourir contre les Tartares, il consentit à déposer son ressentiment, se mit en route, et m. de la peste au bourg de Bowaïda, près de Damas, en 656 (1258), à l'âge de 53 ans.

MELIK EL MOADHAM GAIATH EDDYN TOURAN-CHAH, 9e sulthan d'Egypte, de la dynastie des Ayoubides, comme le précéd., succéda à son père, Nedjm Eddyn Ayoub, en 647 (1250), et commença son règne par l'assassinat de son frère Adel Chah. Le seul service qu'il rendit à son pays, fut de couper les vivres à l'armée de St-Louis, et de la forcer ainsi à cette funeste retraite qui coûta la vie ou la liberté à plus de 30 mille Français. Incapable toutefois d'user noblement de la victoire, il fit massacrer ses prisonniers, dont le trop grand nomb. l'embarrassait, et ne respecta que St Louis, dont la fierté sut lui en imposer. Sa conduite envers ses propres sujets, ses débauches, son ingratitude envers les Mamlouks Baharites causèrent sa perte. Les Baharites le firent périr en 1250 après un règne de 5 mois. En lui s'éteignit la dyn. des Ayoubides, qui avait possédé l'Egypte 81 ans, et qui fut remplacée par celle des Mamlouks Baharites.

MELIK EL MODHAFFER (Bibars, surn.), 12e sulthan des Mamlouks-Baharites, circassien d'origine, fut proclamé en l'an 708 (de J.-C. 1309), après la 3e déchéance de Mohammed ben Kélaoûm dont il avait d'abord été esclave, et qui ensuite l'avait revêtu des prem. grades de sa milice. Vingt-quatre jours après, le gouv. d'Egypte Salar ayant replacé Mohammed sur le trône, celui-ci fit mettre à mort l'impolitique Bibars, qui eût pu éviter un tel sort en le faisant subir à Mohammed lorsqu'il en avait le pouvoir. — V. Kothouz.

MELIK EL MOEFF (roi très-élevé), surnom que prit Aibek, le prem. sulthan des Mamlouks-Baharites (v. Aibek).

MELIORATI. V. Innocent VII, pape.

MELISSINO, grand-maître de l'artillerie russe, né vers 1730 à Céphalonie, l'une des îles de la mer Ionienne, obtint un avancement rapide sous Catherine, contribua puissamment au gain de la bataille de Kagoul, s'empara, dans la Moldavie, de plus. batteries turques dont sa souveraine lui fit présent, en lui permettant de convertir tous les canons en pièces de monnaie. Melissino jouissait d'ailleurs de revenus consid., grossis chaque année par des gratifications de plus de 100,000 francs ; cependant Catherine disait avec raison qu'il n'était pas en son pouvoir d'enrichir un homme dont la magnificence surpassait celle des princes. Il fut nommé grand-maître de l'artillerie à l'avènement de Paul Ier. Déjà il avait rendu les plus grands services à cette arme en perfectionnant l'art de fondre les canons, et en imaginant une nouvelle machine pour les forer. Il profita de l'influence que lui donnait son grade éminent pour déterminer la création d'un corps d'artillerie légère. Une société de *Philadelphes*, qu'il fonda dans sa vieillesse, ayant éveillé les soupçons de l'empereur, il vit avec douleur son fils unique destitué du grade de colonel, et ses amis exilés : dès-lors il tomba dans une noire mélancolie qui termina ses jours en 1804. Melissino avait été long-temps chargé de la direct. des spectacles de la cour. Ses fêtes militaires, ses feux d'artifice et ses camps de plaisance feront vivre son nom en Russie autant que ses services et ses qualités personnelles. V. les *Mém. sur la Russie*, de Ch.-Fr.-Phil. Masson, t. III, p. 425 et suiv.

MELIS-STOKE, chron. hollandais, écrivit vers 1285 une hist. complète en vers de tous les comtes de Hollande depuis Déderic Ier, qui commença à régner en 863, jusqu'à Guillaume III en 1305. Parmi les édit. de cette chron., devenue très-rare, on recherche surtout celle de Balthasar Huydecoper, avec *commentaires*, Leyde, 1772, 3 vol. in-8.

MELISSUS, philosophe de Samos, disciple de Parménide et d'Héraclite, commanda la flotte samienne et remporta plus. avantages sur Périclès qui enfin s'empara de Samos malgré tous ses efforts. Il supposait que l'univers est un être unique, continu, indivisible, que les formes ne sont que des apparences, des modifications de l'être, et que le mouvement n'a point de réalité.

MELITON (St), évêque de Sardes sous Marc-Aurèle, avait long-temps voyagé dans la Palestine ; il composa plus. ouvr. théologiques et ascétiques, mentionnés par Eusèbe et St Jérôme, mais perdus pour la plupart ; les plus célèbres sont : l'*Apologie de la religion chrét. adressée à Marc-Aurèle*, et le *Tr. de la fête de Pâque* (dont il veut fixer la célébration au 14e jour de la lune de Mars). L'Eglise honore la mémoire de St Méliton le 1er avril. *Voy.* entre autres la dissert. *De Melitone Sardium in Asiâ episc.*, de Ch.-Chr. Woog, Leipsig, 1774, in-4.

MELITUS, de Pithée en Attique, orat. et poète athénien de peu de mérite, est connu surtout pour avoir été un des principaux accusateurs de Socrate. On a beaucoup répété que les Athéniens ayant reconnu l'innocence de ce philos., lapidèrent Melitus vers l'an 400 av. J.-C. ; mais le silence de Platon et de Xénophon doit faire rejeter cette trad. Melitus avait composé plus. trag., un *traité* sur l'être et des chansons de table.

MELIUS (Spurius), chevalier romain, qui, vers l'an 439 avant J.-C., fut accusé d'aspirer à la tyrannie parce que le peuple, auquel dans un temps de famine il avait fait distribuer gratuitement une immense quantité de blé acheté dans l'Etrurie, lui promettait hautement le consulat. Ayant refusé de comparaître devant le dictateur Cincinnatus, que les sénateurs effrayés venaient de nommer pour prévenir cette usurpation de leurs privilèges, Servilius Ahala, général de la cavalerie, le tua sans forme de procès au milieu de la place publique, l'an 440 av. J.-C.

MELL ou MEL (Conrad), théologien protes-

tant, né en 1666 dans le landgraviat de Hesse, m. en 1733, après avoir été élevé à la dignité de surintendant des églises de la Hesse, a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont la liste a été publiée par Rotermund. Nous nous contenterons de citer : *Legatio orientalis Sinensium*, *Samaritanorum*, *Chaldæorum et Hebræorum*, *cum interpretationibus*, Kœnigsberg, 1700, in-fol. ; *Antiquarius sacer*, *de usu antiquitatum judaïcarum*, *græcarum et romanarum in explicandis obscurioribus S. scripturæ dictis*, etc., Schleusing, 1707, in-8; Francfort, 1719, in-4; *Missionarius evangelicus*, *seu Consilia de conversione ethnicorum*, *maximè Sinensium*, Hersfeld, 1711, in-8 ; *Abrégé de l'hist. ecclés.*, tiré de l'*Ancien* et du *Nouveau-Testament* (en allem.), Francfort, 1712 ; Cassel, 1738, in-8.

MELLAN (CLAUDE), dessinat. et graveur au burin, né à Abbeville en 1598, m. à Paris en 1688, imagina une nouvelle de graver tous les objets avec une seule taille ; mais ce genre, qu'il a poussé au plus haut degré de perfect., ne présente pas de plus grand mérite que celui de la difficulté vaincue. Au nomb. de ses planches, presque toutes de sa composit., on distingue la *Ste-Face*, gravée d'un seul trait en spirale, et *St Pierre Nolasque porté par des anges* : ce dern., dessiné et gravé en 1627, est devenu très-rare.

MELLE (JACQUES de), en latin *Mellenius*, savant numismate et historien estimable, né à Lubeck en 1659, m. en 1743, après avoir exercé, pendant près de 60 ans, le saint ministère dans sa patrie, a laissé : *Historia antiqua*, *media et recentior lubecensis*, Jéna, 1677-1679, in-4; *Sylloge nummorum ex argento uncialium vulgò thalerorum seu imperialium*, Hambourg, 1698, in-4; *Series regum Hungariæ è nummis aureis quos vulgò* DUCATOS *appellant collecta et descripta*, Lubeck, 1699, in-4, fig. ; trad. en allemand par Gottf.-Henri Burghardt, Breslau, 1750, in-4; *Notitia majorum*, *plurimas Lubecensium aliorumque..... vitas. etc., comprehendens*, Leipsig, 1707, in-4, et plus. autres tant imp. que MSs. dont on trouve la liste dans les *Athenæ lubecenses*, par Henri de Seelen, 4e part., p. 615. Gœtten a publié sa *vie* dans le *Gelehrte Europa*.

MELLIER ou MESLIER (GÉRARD), trésorier de France, et trésorier-général de la Bretagne, né à Nantes, fut élu maire de cette ville en 1720, et se vit dix ans de suite confirmé dans les mêmes fonctions, qu'il remplissait encore à sa mort arrivée en 1729. Louis XV lui accorda une médaille d'or, et le corps municipal de Nantes lui fit don d'une épée, en mémoire des grands services qu'il avait rendus pendant son administration. Du reste, il négligea tellement le soin de sa fortune, qu'il fut réduit à solliciter une pension de mille livres. On a de lui quelq. ouv. ; nous citerons seulem. ses *Mém. pour servir à la connaissance des fois et hommages des fiefs de la Bretagne*, Paris, 1714, in-12.

MELLINI (JEAN-BAPTISTE), card. et évêque d'Urbin, né à Rome en 1405, m. dans la même ville en 1478, était un homme très-instruit, et joignait aux vertus de son état un grand caractère. Sa *vie*, écrite par B. Platina, a été insérée par Louis Doni d'Atticby dans les *Flores historiæ cardinalium*, t. 2, p. 382. — SAVO MELLINI, nonce en Espagne, mort en 1701, à 58 ans, fut créé cardinal pour avoir cherché à réfuter la déclaration de Bossuet sur les libertés de l'Eglise gallicane. Sa réfutation se trouve dans un recueil publié par le card. d'Aguirre, sous ce titre : *Autoritas infallibilis et summa cathedræ S.-Petri*, *extra et supra concilia quælibet*, *atque in totam ecclesiam denuò stabilita*, *adversùs declarationem nomine cleri gallicani editam*, etc., Salamanque, 1683, in-fol.

MELLINI (DOMENICO DI GUIDO), littérat., né à Florence vers 1540, m. vers 1610, a laissé : *Visione dimostratrice della malvagità del carnale amore*, Florence, 1566, in-4 ; *in Veteres quosdam scriptores malevolos christiani nominis obtrectatores*, *libri IV*, ibid., 1577, in-fol., etc.

MELLO DE CASTRO (dom JULIO), savant portugais, né à Goa en 1658, m. en 1721, suivit d'abord la carrière militaire qu'il abandonna ensuite pour se livrer à l'étude plus librement. Il se fit agréger à plus. sociétés littéraires, et fut admis en 1720, à la nouv. académie formée par Jean V pour travailler à l'hist. générale du Portugal. Mello, chargé de recueillir les monumens des règnes de Sanche Ier et d'Alfonse II, qu'il comptait parmi ses ancêtres, fit marcher de front les recherches historiques et les études de la poésie. On cite de lui les *Eloges des illustres Portugais* ; une *Vie du comte de Galvéas*, son oncle, restée imparfaite, et plus. pièces de vers. V. son *éloge* par le P. Jos. Barbosa, dans le tom. 1er des *Mém. de l'acad. roy. de l'hist. portug.* — MELLO (Franç.-Manuel de), littérat. portug., né à Lisbonne en 1611, m. en 1666, a laissé : *las tres Musas de Melodino*, Lisbonne, 1649, in-4, réimpr. sous ce titre : *Obras metricas*, Lyon, 1665, in-4 ; *Epanophoras de varia historia portugueza em cinco relaçoens.... que contem negocios publicos, politicos, tragicos, amorosos*, *bellicos*, *triumphantes*, Lisbonne, 1660, 1676, in-4.

MELLO FREIRE DOS REIS (PASCOAL-JOSÉ de), savant publiciste portugais, grand-vicaire du Crato, membre du conseil du roi et de la cour souveraine de justice, né en 1738 à la petite ville d'Anciâo (Portugal), d'une famille qui compte au nombre de ses ancêtres l'illustre histor. Jean de Barros, fit avec un gr. éclat ses études à l'univ. de Coïmbre, alors encore dirigée par les jésuites, et y reçut à 19 ans, le grade de docteur. En 1772, le marquis de Pombal, qui, préludant à ses fameuses réformes, venait d'introduire une organisat. nouv. dans cette même univ., fit choix de Mello Freire pour y remplir la chaire de droit portugais récemment établie, et les leçons du jeune professeur, en même temps qu'elles remirent en honneur une science jusque-là fort négligée, lui valurent la réputation d'un homme aussi profond qu'habile. D'importans ouvr. concoururent encore à répandre dans tout le Portugal le bruit de son savoir comme juriscons., et lorsqu'en 1783 la reine Marie Ire, impatiente des lenteurs qu'apportait dans ses travaux le comité créé par elle pour refondre les lois du roy. en un nouv. Code, voulut mettre à fin cette entreprise, elle fit venir Mello Freire à Lisbonne, et lui confia la rédaction de la principale part de ce travail immense. Celui-ci s'acquitta de sa tâche avec un zèle infatigable ; mais la mort le frappa en 1798, sans qu'il eût la satisfaction de voir mettre au jour ses deux codes (*de droit public* et *de droit pénal*) que cepend. il avait terminés dep. 10 ann. Le prem. est resté inédit ; l'autre a paru en 1823 avec d'intéressantes notes, par les soins de M. Fr. Freire de Mello, neveu de l'aut., à qui est due égalem. la publicat. des deux écrits suiv. de son oncle : *Dissert. hist.-juridique sur les droits et la jurisdiction du gr.-prieur du Crato* ; et *Allégat. jurid. sur les testamens des mélancoliques* : l'un et l'autre en langue portugaise. Les travaux dont nous venons de parler ne sont qu'une partie des titres de Mello Freire à la célébrité qu'il s'est acquise. Il avait déjà rendu un service immense à la législat. portugaise en écrivant pour l'usage de l'université, où dep. il fut nommé collégial des ordres milit., ses fameuses *Institut. de droit public, privé et criminel du Portugal*, ainsi qu'une *Hist. du droit civil* de la même nation. Dans le dern., remontant jusqu'aux temps antérieurs à la conquête de l'Espagne par les Romains, il parcourt d'une manière aussi savante que lumineuse toutes les vicissitudes de la législat. qui a régi le Portug. pend. 20 siècles, et il donne sur chaque jurisc., en forme de notes biogr.,

des jugemens concis, mais fortement tracés. Les questions les plus graves sont approfondies dans ses livres des *Institutions du droit public;* l'auteur y expose les diverses matières avec beauc. de précision, et détermine avec une égale profondeur les prérogatives du trône, celles des états-généraux ou *cortès*, et enfin les droits et les devoirs des citoyens; il suit dans ses *Institut. du droit privé*, le même ordre que Tribonien dans les *Institutes*, c'est-à-dire celui des personnes, des choses et des actions; mais il se montre surtout penseur profond et vraiment philosophe dans ses *Institut. du droit pénal*, ouv. que l'on peut, à beaucoup d'égards, placer à côté de ceux des Montesquieu, des Beccaria, des Filangieri et des Blackstone sur la même matière. Tous ces traités, écrits en latin dans un style net et concis, ont été plus. fois réimpr.; la meilleure édit. est celle qui a été publ. à Coïmbre en 1815 par le neveu de l'auteur déjà cité.

MELLOBAUDÈS, le plus ancien roi franc qui soit nommé dans l'histoire, fut tribun dans la garde de l'empereur Constance, vers l'an 354, et conserva ce grade sous Julien, Jovien et Valentinien. A la m. de ce dern., il se trouva revêtu de la dignité de commandant des gardes. Il était en même temps roi des Francs. Ce fut en cette qualité qu'il défendit ses états contre Macrien, roi des Allem. Il fut vainqueur et mérita ainsi la confiance de Gratien, qui le chargea, conjointem. avec le comte Nanniénus, de commander son armée contre les Lentiens. Mellobaudès remporta sur cette nation germanique une victoire signalée, en 378.

MELLONI (JEAN-BAPTISTE), oratorien, né à Cento en 1713, m. en 1781, a laissé: *Atti, o Memorie degli uomini illustri in santità nati o morti in Bologna*, etc., Bologne, 1773-80, 3 t. in-4, etc. *V.* le t. 6 des *Scritt. bolognesi.*

MELMOTH (WILLIAM), jurisc. angl., né en 1666, m. en 1748, publia, conjointem. avec Peere William, la collection des *Rapports de Vernon* dans la cour de chancellerie, et se fit surtout connaître par le livre intitulé: *Grande importance d'une vie religieuse*, qui fut tiré, après la mort de l'auteur, à plus de 100 mille exemplaires. On peut consulter sur sa vie les *mémoires* publiés par son fils, dont l'article suit. — MELMOTH (William), littérat. anglais, fils du précéd., né en 1710, m. à Bath en 1799, entra au barreau, comme son père, fut nommé commissaire des banqueroutes, et passa néanmoins une grande partie de sa vie loin des affaires publiques. On connaît de lui: des *lettres*, publiées vers 1742, sous le nom de Fitz Osborne, trad. en franç. (anonyme), Paris, 1820, in-8; une traduct. estimée des *Lettres de Pline*, 1747, 2 vol. in-8; — des *Lettres de Cicéron à plus. de ses amis, avec des remarq.*, 1753, 3 vol. in-8; — des *Traités de la Vieillesse et de l'Amitié*, du même, 1773 et 1777, in-8, etc.

MELO, puissant citoyen de Bari, se concerta avec Datto, son beau-frère, en 1010, et fit révolter toute l'Appulie contre les Grecs. Il se vit bientôt assiégé dans Bari, fut obligé de s'enfuir pour n'être pas livré aux ennemis par ses propres concitoyens, et alla soutenir un nouveau siége dans Ascoli. Après avoir abandonné aussi cette place, et imploré vainement l'assistance des princes de Salerne et de Bénévent, il rencontra, en 1016, au mont Gargano, une petite troupe de pèlerins normands, et les engagea à attirer leurs compatriotes dans l'Appulie. Son conseil fut écouté. De nouv. aventuriers arrivèrent en 1017; Mélo leur fournit des armes, et s'étant mis à leur tête, battit plus. fois les Grecs. Défait à son tour à Cannes en 1019, il passa en Allemagne, et m. à Bamberg en 1020, avant d'avoir pu obtenir l'assistance que l'empereur Henri II lui avait promise.

MELON (JEAN-FRANÇOIS), secrétaire perpétuel de l'acad. de Bordeaux, né à Tulle, m. à Paris en 1738, fut successivem. prem. commis du card. Dubois, de Law, et secrétaire du régent. On a de lui: *Mahmoud le Gasnevide, histoire orientale, fragment trad. de l'arabe*, avec des notes, 1729, in-8; Rotterdam, 1730, in-12 et in-8; *Essai politique sur le commerce*, in-12, 1734, 1736, 1761; *Notice sur l'abbé de Pons*, à la tête des *œuvres* de cet auteur dont Melon fut éditeur.

MELONCELLI (GABRIEL-MARIE), clerc régulier barnabite, né à Bologne, m. à Rome en 1710, âgé de 72 ans, cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie italienne. On a de lui: *Poesie liriche*, etc., Lucques, 1683, in-4; *la Farsaglia ovvero della guerra civile di M. Anneo Lucano, tradotta e trasportata in ottava rima*, Rome, 1707, etc.

MELOT (ANICET), savant modeste et laborieux, né à Dijon en 1697, m. à Paris en 1759, membre de l'acad. des inscriptions et conservat. de la Bibliothèque du Roi, partagea toute sa vie entre l'étude et l'exercice des plus aimables vertus. Il avait une connaissance approfondie des mathématiques, possédait le grec, le latin, l'hébreu, l'ital., l'angl., avait même étudié la jurisprud. et s'était fait recevoir avoc. au parlem. de Paris. Outre plus. *mém.* qu'on trouvera dans le *Rec. de l'acad. des inscript.*, on lui doit le *Catalogue des MSs. de la Biblioth. du Roi*, 1739-1744, 4 vol. in-fol. (le 1er avec Fourmont); le 6e vol. du *Catal. des Livres imprimés de la Biblioth. du Roi*, conten. le *Droit canonique*; et enfin il a coopéré, avec Sallier et Capperonnier, à la pub. de l'édition in-fol. de l'*Histoire de St Louis* par Joinville.

MELUN (GUILL. de), dit le *Charpentier*, fut un des principaux chevaliers français qui aidèrent Godefroi de Bouillon à conquérir la Terre-Sainte. Les chroniques le disent parent de Hugues-le-Grand, frère du roi Philippe Ier, et comte de Vermandois, avec lequel il se croisa en 1096 (*v. Rec. des hist. de France*, tom. 10, p. 31). Le surnom de *Charpentier* lui fut donné parce que rien ne pouvait résister aux coups de sa hache d'armes. V. Robert-le-Moine qui dit de lui (*Hist. de Jérusalem*, tom. 1er p. 31): *Villelmus de regali prosapiâ ortus, vicecomes cujusdam regii castelli quod Meledunum dicitur, Carpentarius cœpit cognominari, quia in bello nullus valebat ei occursari: nulla enim lorica erat, galea, vel clypeus, qui duros lanceæ illius, sive mucronis, sustineret ictus.*

MELUN (ADAM II, vicomte de), l'un des généraux les plus célèbres du règne de Philippe-Auguste, fut envoyé en 1208 dans le Poitou contre Aimeri VII, vicomte de Thouars, commandant les troupes de Jean, roi d'Angleterre, et contre Savari de Mauléon, qui avaient fait tous deux une incursion sur les terres du roi de France. Adam de Melun les mit en pleine déroute et fit le vicomte de Thouars prisonnier. Il eut encore une grande part à la victoire de Bovines, en 1214: ce fut lui qui, à la tête de l'avant-garde, soutint la première attaque des ennemis pour donner au roi le temps de ranger son armée. En 1215, il accompagna Louis de France, dep. Louis VIII, en Languedoc, dans sa croisade contre les Albigeois, et l'année suivante il passa en Angleterre, avec le même prince, que les barons anglais sollicitaient de s'asseoir sur le trône de leurs rois. Adam de Melun m. sur cette terre étrangère en 1220. *Voy.* la *Chronique de St Denys* dans le *Rec. des hist. de France*, t. 17, p. 408.

MELUN (SIMON de), maréchal de France, sire de la Loupe et de Marcheville, était allié par sa mère, comtesse de Sancerre, au sang royal d'Angleterre et de France. Il accompagna le roi St Louis en Afrique, en 1270, soumit le roi de Majorque qui s'était révolté, et fut chargé d'arrêter les sires de Narbonne qui s'étaient ligués avec le roi de Castille. En 1297, il fut député auprès du roi d'Angleterre, pour faire observer la trêve conclue entre ce prince et les Français. Il avait été déjà sénéchal

de Périgord et de Limosin, et grand-maître des arbalétriers, lorsque Philippe-le-Bel l'éleva à la dignité de maréchal. Il fut tué à la bataille de Courtrai en 1302. V. *Dictionn. hist. des généraux français* par M. de Courcelles.

MELUN (Charles de), baron des Landes et de Normanville, parvint, au commencement du règne de Louis XI, au plus haut degré de la faveur et de la puissance, fut grand-maître de France en 1465, et lieut-général du roi pour tout le roy. Sa conduite équivoque, lors de la guerre du *bien public*, pendant laquelle il était gouvern. de Paris et de la Bastille, lui fit perdre la confiance du soupçonneux monarque. Cepend. ce fut ce seigneur qui, avec son frère, Antoine de Melun, sire de Nantouillet, signa le traité de Conflans, par lequel fut terminée la guerre civile. Louis XI, devenu paisible possesseur du trône, se contenta d'abord de priver son ancien favori de tous ses emplois; mais plus tard il fit rechercher toutes les fautes que celui-ci pouvait avoir commises, et fut bien secondé par la haine que portaient à Charles de Melun le cardinal La Balue et le comte de Dammartin. Le prem. lui devait pourtant sa haute fortune; mais le second avait vu ses biens, lors de sa condamnat., passer aux mains du favori. Le résultat de l'enquête fut qu'il avait entretenu des liaisons secrètes avec les chefs de la ligue, et notamment avec le duc de Bretagne. Il déclara qu'il en avait reçu l'autorisat. du roi. Cette réponse obligea les commissaires à consulter Louis XI, qui assura n'avoir jamais donné de pareilles autorisations, et ajouta que depuis long-temps il était fort mécontent de Melun. Ce fut pour celui-ci un arrêt de mort; on lui trancha la tête sur la place du petit Andelys, en 1468. Un auteur contemporain prétend, qu'ayant été manqué au premier coup, il se releva, pour dire qu'il était innocent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il usa de sa faveur avec une mollesse et un faste qui le firent surnomm. le Sardanapale de son temps. Sous le règne suiv., d'après une requête présentée à Charles VIII, et rapportée dans les *MSs. de Béthune*, sa mémoire fut réhabilitée, et ses biens rendus à ses enfans. La confiscat. les avait transmis au comte de Dammartin. *V. les MSs. de Béthune*, biblioth. du roi, nº 8458.

MELUN (Louis de), marquis de Maupertuis, lieut.-gén. des armées du roi, né en 1634, m. en 1721, entra fort jeune dans la prem. compagnie des mousquetaires, et, pendant une carrière militaire de 54 ans, ne cessa de donner des preuves de la plus brillante valeur. Il se distingua au siége de Candie, dans la campagne de Hollande et dans la guerre contre l'électeur de Brandebourg, sous Turenne. En 1677, au siége de Valenciennes, il commandait une compagnie de mousquetaires, comme sous-lieut., lorsque ceux-ci eurent la gloire d'enlever, en plein jour, les retranchemens et la ville, avant que l'on fût informé dans le camp de la prise du prem. ouvr. (*v.* Voltaire, *Hist. du siècle de Louis XIV*, ch. 13). Le roi créa le marquis, sur la brèche même, brigadier de cavalerie de ses armées. Ce brave officier soutint sa réputat. à la bataille de Cassel et au siége d'Ypres, où il renouvela le beau fait d'armes de Valenciennes. En le nommant capitaine-lieutenant de sa compagnie de mousquetaires (1684), le roi dit que, s'il connaissait quelqu'un plus digne que M. de Maupertuis de la commander, il le choisirait. Enfin, après avoir mérité par de nouv. services le grade de maréchal-de-camp et celui de lieut.-général, le marquis de Maupertuis fut envoyé, vers 1694, au Havre-de-Grâce, que les Angl. bombardaient, et qui dut, en grande partie, aux mesures sages qu'il sut prendre, le bonheur de n'être point réduit en cendres comme Dieppe.

MELVIL (sir James), historien écossais, né à Hallhill, dans le Fifeshire, en 1530, m. en 1606, fut élevé à Paris, parce qu'on le destinait à être page de Marie Stuart, promise au dauphin de France. Il entra cependant et resta 9 ans au serv. du connétable de Montmorenci, après la disgrâce duquel il voyagea en Allemagne, en Italie et en Suisse. Marie ayant pris possession du trône d'Ecosse, Melvil retourna auprès d'elle en 1561. Nommé cons. privé et gentilh. de la chambre, il servit sa souveraine avec autant d'intelligence que de fidélité dans plus. affaires délicates; mais aussi il ne craignit pas de lui adresser les remontrances les plus fortes, lorsqu'il découvrit son funeste attachem. pour Bothwell, et il fut même obligé de s'enfuir pour échapper à la vengeance de ce dern. Il obtint la confiance des quatre régens qui gouvernèrent successivem. le roy., ce qui ne l'empêcha pas d'être, nommé, par Jacques VI, membre du conseil privé, gentilh. de la chambre, etc. Toute sa vie, dans des circonst. si diverses, fut celle d'un loyal sujet et d'un bon citoyen. Ses *Mémoires*, trouvés dans le château d'Edimbourg, en 1660, furent publiés par George Scott, sous le titre de *Mémoires de Jacques Melvil d'Hallhill*, 1683, in-fol. Ils ont été souvent réimprimés, et trad. en franç., par G. D. S., La Haye, 1694, 2 vol. in-12, et Paris, 1695, 2 vol. in-18 : l'abbé Marsy (*v.* ce nom) en a donné en 1745 une trad. fort augmentée.

MELVILLE (Henri DUNDAS, vicomte), homme d'état anglais, né vers 1741, suivit d'abord la profession d'avocat, à laquelle il renonça ensuite, lorsqu'il eut été nommé, en 1775, lord avocat d'Ecosse, pour se consacrer tout entier aux affaires publiques. Il fut porté au parlem., comme représentant de la ville d'Edimbourg, par le parti de l'opposition; mais il ne tarda pas à se ranger parmi les plus zélés défenseurs de lord North pend. la guerre d'Amérique. Lorsque la chute de ce ministre parut inévitable, Dundas résolut d'approfondir quelqu'une des grandes branches de l'administrat., afin de se rendre utile ou redoutable au ministère futur. Il s'attacha donc à connaître les affaires de l'Inde, et se fit nommer présid. du comité secret, chargé de rechercher les causes de la guerre du Carnate, et de la situation défavorable des possessions britanniq. dans cette contrée. Ayant saisi cette occasion de donner une haute idée de ses talens, il fut admis au conseil privé et nommé trésor. de la marine, en 1782, sous l'administ. de lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown. Le ministère éphémère, dit *de la coalition*, le laissa sans emploi, et le vit figurer parmi les plus ardens adversaires du fameux bill de l'Inde. William Pitt, devenu premier ministre en 1783, lui rendit le poste qu'il avait occupé, le nomma en même temps présid. du corps du contrôle pour l'Inde, et se donna ainsi un habile défenseur. De nouveaux services valurent à Dundas, en 1791, la place de principal secrétaire d'état du départem. de l'intér., qu'il résigna 3 ans après pour celle de secrétaire d'état de la guerre. Il était en même temps lord du sceau privé et gouverneur de la banque d'Ecosse, et tenait, pour ainsi dire, tout ce pays sous sa dépendance. Fidèle ami de Pitt, il se démit de tous ses emplois en 1801, lors de la retraite de ce grand ministre, qu'il appelait son *étoile polaire*. Cepend. il obtint la pairie avec les titres de vicomte Melville et de baron Dundas, sous l'admin. de M. Addington, depuis lord Sidmouth. Lors du nouveau ministère de Pitt, en 1804, lord Melville fut nommé premier lord de l'amirauté; mais il se vit accusé de malversation dans la chambre des communes. Traduit en conséq. devant la chambre des pairs, après avoir été dépouillé de tous ses emplois, il fut acquitté à une assez grande majorité (1806). Dès-lors il n'eut plus aucune charge : seulement il rentra au conseil privé et prit quelquefois part aux débats de la chambre héréd. Il mourut en 1811, laissant la réputation d'un ministre habile et d'un orateur précis et vigoureux, plutôt qu'éloquent, dans toute la

force de ce terme. On cite de lui plus. broch. polit. ; *Lettres sur l'établissem. d'un arsenal naval à North-Fleet*, Londres, 1810, in-4 ; *Lettres sur le commerce libre avec l'Inde*, ibid., 1813, in-8 ; *Substance d'un discours sur le gouvern. anglais et le commerce dans les Indes-Orient.*, ibid., 1813, in-8.

MELVIN (André), profess. de théol. à l'univ. de St-André, puis à l'acad. de Sédan, ville où il m. à 77 ans, était né en Écosse vers 1542. On a de lui sous le pseud. de *Liberius-Vincentinus Hollandus* : *Satyra Menippea dicta*, Sédan, 1619, 1620, in-4, etc.

MEMMIUS (Pierre), docteur en médec., né à Herenthal, dans le Brabant, m. à Lubeck en 1589, à l'âge de 67 ans, a laissé : *de recto medicinæ usu lib.*, Delft, 1564, in-8 ; *Hippocratis Coi Jusjurandum comment. illustr.*, Rostock, 1577, in-8.

MEMMI (Simon). V. Martini.

MEMMO (Tribuno), doge de Venise, succéda en 979 à Vital Candiano. Sous son règne éclatèrent les factions des Caloprini et des Morosini ; il seconda les premiers, et alluma ainsi une guerre civile dans Venise. Il m. peu regretté en 991.

MEMMO ou MEMO (Jean-Marie), h. d'état et écriv., né à Venise, où il m. en 1579, était d'une famille sénatoriale. On a de lui : *Dialogo sopra dispute filosofiche per formare perfetto un principe, una repubblica, un senatore, un cittadino, un soldato, ed un mercante*, Venise, 1563, in-4 ; *Tre libri della sostanza e forma del mondo*, ibid., 1545, in-4 ; *l'Oratore*, ibid., 1545, in-4.

MEMNON, génér. perse, servit d'abord sous Ochus, puis sous Darius. Quand Alexandre parut en Asie, il conseilla à Darius de ne pas hasarder de bataille, et de se retirer devant l'ennemi, en ruinant le pays, afin de lui ôter les moyens de subsister. Son avis ne prévalut pas, et Darius fut vaincu. Memnon proposa ensuite d'entrer dans la Macédoine, pour rappeler Alexandre dans son pays, Darius agréa ce conseil et le chargea de l'exécut. Le gén. perse tomba malade au siége de Mitylène, et m. l'an 333 avant J.-C. La perte de ce grand capit. entraîna la ruine de la Perse qu'il pouvait seul sauver. Sa veuve, Barsine, plut à Alexandre, qui eut d'elle un fils nommé Hercule.

MEMNON, historien d'Héraclée, ville du Pont, florissait dans le 1er ou le 2e S. de l'ère chrétienne. Il avait composé une histoire des tyrans d'Héraclée, dont il ne reste que les fragmens que Photius a insérés dans sa *Bibliothèque*. Henri Estienne a publié le premier ces *Fragmens* en grec, avec les *Extraits* de Ctésias et d'Agatharchide, Paris, 1557, in-8, et avec la traduct. lat. de Laur. Rhodoman, Genève, 1564, même format. La meilleure édit. est celle de M. Conrad Orellius, sous ce titre : *Memnonis Heracleæ Ponti historiarum Excerpta servata à Photio gr. cum vers. latinâ Laur. Rhodomanni; accedunt scriptorum Heraclæorum Nymphidis, Promathildæ et Domitii Callistrati Fragmenta*, etc., Leipsig, 1816. L'abbé Gédoyn a donné une traduction de l'*Histoire d'Héraclée*, par Memnon, dans les *Mém.* de l'acad. des inscript., t. 4, p. 279-333.

MENA (Don Juan de), poète qui a conservé le surnom de l'*Ennius castillan*, né à Cordoue en 1412, m. à Guadalajara en 1456, comblé de biens et d'honn., passa pour l'un des plus gr. génies de son temps, trouva un puissant protecteur dans le marquis de Santillane, son rival de talent, fut accueilli à la cour et mis au nombre des historiog. chargés de recueillir les annales de l'Espagne. Son princip. ouvr. est le *Laberinto*, poème en vers de *arte mayor*, connu aussi sous le nom de *Las trecientas Coplas*, du nombre des stances dont il est composé, Séville, 1496, in-4, et 1499, in-fol., caract. goth., très-rare ; Tolède, 1547. On cite encore de lui *la Coronacion*, poème en l'honneur du marq. de Santillane, Tolède, 1504, in-4 ; un poème resté imparfait, et qu'il avait intitulé : *Traité des vices et des vertus*; enfin un MS. histor. sous ce titre : *Memorias de algunos linages antiguos y nobles de Castilla*. Parmi les édit. de ses œuvres, on cite celle de Saragosse (la plus ancienne), 1509, in-fol. ; celles d'Anvers, 1552, in-8, et de Salamanque, 1582, in-8.

MENABENUS (Apollonius), natural., poète et philos. du 16e S., né à Milan, fut prem. méd. de Jean III, roi de Suède. On a de lui, *Tractatus de magno animali, quod Alcen nonnulli vocant, Germani Elendt, et de ipsius partium in re medicâ facultatibus : item Historia cervi rangiferi et gulonis*, filfras, *seu* vielfras *vocati ; accessit Remberti Dodonæi de alce Epistola*, Cologne, 1581, in-12.

MENÆCHME, statuaire grec dont on ignore le temps de la naissance, était de Naupacte, ainsi que Soïdas, son contempor., du même état. Ils firent ensemble une statue de Diane Laphyra ; elle était en habit de chasse fabriq. en or et en ivoire.

MÉNAGE (Matthieu), chan. théologal de l'église de St-Maurice à Angers, et l'un des memb. distingués du clergé franç. au 15e S., né dans le Maine en 1388, m. à Angers en 1446, se fit connaître, jeune encore, par le succès avec lequel il exposa la doctrine d'Aristote dans une des chaires de l'univ. de Paris. En 1432, il fut chargé, avec deux autres députés, de représenter au concile de Bâle le chap. et l'évêque d'Angers. Il prit une place honorable entre les pères du concile par ses lumières et son éloquence, et fut l'un des orateurs envoyés par eux au pape Eugène IV, pour requérir la mise à exécution des décrets du concile.

MÉNAGE (Gilles), savant bel esprit, appelé par Bayle le *Varron* du 17e S., né à Angers en 1613, m. à Paris en 1692, se livra d'abord à l'étude du droit, plaida dans sa ville natale et à Paris, et renonça bientôt au barreau pour se livrer entièrem. à la littérat. Il commença par s'engager dans l'état ecclésiastiq., autant toutefois qu'il était nécessaire pour être apte à posséder des bénéfices simples, et bientôt il se fit connaître dans le monde par son érudition étendue et surtout par ses liaisons avec Balzac, Sarrazin, Benserade, Pélisson, Scudéry et Chapelain. Protégé d'abord par le card. de Retz, il s'attacha ensuite au puissant Mazarin qui voulut tenir de lui la liste des savans ayant droit aux faveurs du gouvernem., et qui ne l'oublia pas. Ménage, qu'une honnête aisance mit dès-lors à même d'étendre ses relations, reçut de l'académ. *della Crusca* un diplôme d'associé, fut vanté par les sav. de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Pays-Bas, fut invité par la reine Christine à venir grossir sa petite cour littéraire, et obtint la confiance de cette princesse lorsqu'elle vint visiter Paris. Enfin, il vit sa réputation pâlir devant l'influence de Boileau et de ses amis. Le satirique fut assez indulgent pour lui ; mais Molière, dont il avait été le délateur auprès de Montausier, l'immola, sous le nom de *Vadius*, dans les *Femmes savantes*. On doit dire que Ménage eut le bon esprit alors de rendre justice à un si rude advers. et de professer pour Boileau l'estime qui lui était due. Ménage, qui s'attira bien des querelles par sa causticité, était, dit-on, le plus doux des hommes par caractère, et n'avait de méchanceté que dans l'esprit. Grand parleur, conteur éternel et étudié, il se croyait un habile diseur de bons mots, quoique le plus souvent, grâce à sa mémoire étonnante, il ne fît que se parer de l'esprit d'autrui. N'ayant pu se faire recevoir à l'académ., il se contenta d'épancher les richesses de son érudition dans le monde, et dans des réunions formées par lui et pour lui dans sa propre maison. On peut distinguer parmi ses nombreux ouvr. : *Dictionnaire étymologique*, ou *Origines de la langue française*, Paris, 1650, in-4 ; ib., 1694, in-fol. ; *Miscellanea*, ib., 1652, in-4 ; *Osservazioni sopra l'Aminta del Tasso*, ib., 1653, in-4 ; *Poëmata*, ib., 1656, in-12, Elzevir, 1663, etc. ; *Observat. sur la langue franç.*, 1672-1676, 2 v. in-12. On peut consulter le *Menagiana*,

etc., pub. à frais communs par ses amis Ant. Galland, Boivin, l'avocat Pinson, etc., Paris, 1693, in-12; 3e édit., augm. du double (par la Monnoye), ib., 1715 ou 1729, 4 v. in-12 (*v.* le t. 2, p. 468-9 du *Manuel du Libraire* de Brunet).

MÉNAGEOT (FRANÇOIS-GUILLAUME), peintre français, né à Londres en 1744, vint en France à l'âge de 6 ans, fut successivem. l'élève d'Augustin, de Deshais, de Boucher et du célèbre Vien, remporta le grand prix et alla passer 5 ans à Rome. De retour à Paris, il fut agréé à l'acad. royale en 1777, et reçu académicien en 1780. Envoyé de nouveau à Rome, mais comme direct. de l'acad. de France en cette ville, il remplit ses fonctions avec zèle et habileté dans les temps orageux que fit éclore partout notre révolut. Il revint dans sa patrie devenue plus calme, fut nommé membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, profess. de l'école de peinture à l'académie, et mourut en 1816, égalem. regretté pour l'amabilité de son caractère et pour ses talens. Sans parler de ses nombreux tableaux de chevalet, nous citerons, parmi ses tableaux d'histoire : les *Adieux de Polyxène à Hécube*; la *Mort de Léonard de Vinci*; *Astyanax arraché des bras de sa mère*; *Cleopâtre faisant ses adieux au tombeau d'Antoine*; *Mars et Venus*. Intimem. persuadé que la peinture doit être de la poésie, il a appliqué aux allégories les plus ingénieuses tout l'art de l'esprit et toutes les nuances du sentim.; et l'on a de lui plus. petits tableaux ou de charmantes esquisses qui rappellent souvent Ovide et l'Albane.

MÉNAGER. V. MESNAGER.

MÉNANDRE, célèbre poète grec, Athénien, né au bourg de Cephisia, la 2e année de la CIXe olympiade, 342 ans avant J.-C., et m. la 3e de la CXXIIe, 290, avant la même ère. Il ne nous reste que les titres et quelq. *fragmens* de 80 pièces qu'il avait composées dans le système de la *nouv. coméd.*, où le tableau des vices et des ridicules remplaça les injurieuses personnalités de la *vieille coméd.* C'est une perte réelle que celle des ouv. de Ménandre, mais Plaute et Térence, dont il fut le modèle, en adoucissent jusqu'à un certain point l'amertume. Les précieux *fragmens* dont nous venons de parler ont été plus. fois recueillis, commentés et traduits. Henri Estienne, Guill. Morel, Hertelius et Hug. Grotius les publièrent successiv., avec une traduct. latine. Le recueil le plus complet est celui de Jean Leclerc, Amsterdam, 1709, in-8; il y a réuni les fragm. de Philémon; mais cette édit., très-négligée sous tous les rapports, et qui devint à cette époque l'occasion d'un grand scandale littéraire, a été bien surpassée par celle de Brunck, dans ses *Poetæ græci gnomici*, Strasb., 1784, et tout récemm. par celle de M. Aug. Meineke, Berlin, 1823. Quelq. *fragm.* de Ménandre ont été trad. et insérés par Lévesque dans la *Collect. des moralistes anciens*, Paris, Didot, 1782; et un bien plus grand nombre par Poinsinet de Sivry, à la suite de son *Théât. d'Aristophane*, Paris, 1784; mais cette traduct. en faisait désirer une meilleure, et M. Raoul-Rochette vient de la donner dans sa nouv. édit. du *Théâtre des Grecs*. Des fragmens inédits de Ménandre viennent d'être publ. par l'abbé Maï dans le t. 2 de l'ouvr. suiv. : *Script. vet. nova Collectio*, Rome, 1827, in-4.

MÉNANDRE-PROTECTOR, histor. Bizantin, né à Euphratas, au 6e S., fut d'abord officier dans les gardes de l'emp. Maurice, puis conçut le désir d'écrire l'hist. de son temps; il en avait laissé 8 liv. qui comprenaient depuis 559 jusqu'en 582. On en voit des fragm. dans le livre : *Legationum Eclogæ*, attribué à Constantin Porphyrogenète.

MENANDRINO. V. MARSILIO *de Padoue*.

MENAPIUS (GUILL.), savant du 16e S., né à Grevenbroëck, au duché de Juliers, m. prevôt de l'église collégiale de S.-Adelbert, à Aix-la-Chap., en 1561, a laissé : *Ratio victûs salubris et sanitatis tuendæ*, Cologne, 1540, in-4; *Encomium febris quartanæ, adjuncta est ratio curandi febrem quartanam*, Bâle, 1542, in-8; Leyde, 1636, in-8.

MÉNARD (FRANÇ.), prof. pour les humanités et le droit à Poitiers, né à Stellenworf, en Frise, en 1570, m. en 1623, a laissé : *Regicidium detestatum, quæsitum, præcautum*, Poitiers, 1610, écrit à l'occas. de la m. de Henri IV; *Disputationes de juribus episcoporum*, ib., 1612, in-8.

MENARD (D. NICOLAS-HUGUES), savant bénédictin, né à Paris en 1585, m. en 1644, est le prem. qui ait fait revivre le goût des bonnes études dans la congrég. de S.-Maur. A une mém. prodigieuse, à la connaissance la plus étendue des antiquités ecclésiastiq., il joignait un jugem. exquis, et ses vertus surpassaient son savoir. On a de lui : *Martyrologium ordinis S. Benedicti, duobus observationum libris illustratum*, etc., Paris, 1629, in-8; *D. Gregorii papæ, cognomento Magni, liber sacramentorum, nunc demùm correctior et locupletior*, etc., ib., 1642, in-4. — MENARD (Claude), histor., né à Angers en 1580, m. en 1652, s'appliqua à la recherche des antiquités de sa province, et avec tant de succès, que Ménage, son compatriote, le nomme le *père de l'hist. d'Anjou*. Outre plus. édit. qu'on lui doit, parmi lesquelles on distingue l'*Hist. de S. Louis*, par Joinville, Paris, 1617, in-4, et l'*Hist. de B. Duguesclin*, ib., 1618, in-4, on cite de lui : *Disquisitio novantiqua Amphitheatri Andegavensis Gromanii*, Angers, 1638, in-4, lat. franç.; une *Hist. d'Anjou*, MS., une *Hist. de l'ordre du Croissant*, conservé à la Biblioth. du Roi, dans le recueil des MSs. dits de Baluze. — MENARD (Jean de La NOE), prêtre et théologien, né à Nantes en 1650, m. en 1717, travailla à la conversion des protestans, et fonda, dans sa ville natale, la maison du *Bon Pasteur*, pour les filles repenties. Le seul ouvr. de l'abbé Ménard qui ait vu le jour est le *Cathéchisme de Nantes*, qui eut plus. édit. et fut approuvé par quelq. évêques.

MENARD (LEON), antiq., né à Tarascon en 1706, m. à Paris en 1767, fut conseiller au présidial de Nîmes et membre de l'académ. des inscript. dont il suivit assidument les séances. Outre un gr. nombre de *dissertations* qu'il a publiées dans le recueil de cette société, on cite de lui : *Hist. des évêques de Nîmes*, etc., La Haye (Lyon), 1737, 2 vol. in-12; *Amours de Callisthène et d'Aristoclée*, La Haye (Paris), 1740, in-12; réimpr. avec addit., en 1765, sous le tit. de *Callisthène*, ou *le Modèle de l'amour et de l'amitié*; *Mœurs et usages des Grecs*, Lyon, 1743, in-12; *Hist. civile, ecclésiastiq, et littér. de la ville de Nîmes*, Paris, 1750-58, 7 vol. in-4, fig.

MENARDAYE (PIERRE-JEAN-BAPT. de LA), oratorien, m. en 1758 à 70 ans, est aut. d'un *Examen de l'Hist. des diables de Loudun*, Liége, 1749, 2 v. in-12.

MÉNAS, affranchi et lieuten. du jeune Pompée (Sextus), proposa à son maître de lui livrer par trahison Octave et Antoine, qui s'étaient rendus sur son vaisseau pour conclure la paix; mais cette offre fut généreusem. rejetée par Pompée. Il quitta dans la suite ce général et passa avec la flotte qu'il commandait sous les drapeaux d'Octave, qu'il trahit à son tour pour retourner à Pompée, puis revint au parti d'Octave, et quelques années après il périt en combattant pour ce dern. contre les Illyriens.

MENC (N. DE), maître des requêtes, mort en 1784, a publié : *Réflexions de Machiavel sur la prem. décade de Tite-Live, nouv. trad. précédée d'un Disc. prélim.*, Paris, 1782, 2 vol. in-8.

MENCE (FERD.), méd. esp. du 16e S., professa à l'univ. d'Alcala de Hénarès, devint prem. méd. de Philippe II, et employa son crédit à faire fonder, par ce prince, plus. chaires de médec. dans differ. univ. du roy. On a de lui : *Claudii Galeni de pulsibus Liber è græco conversus, et comment. illustratus*, Alcala de Hénarès, 1553, in-4; *Libellus utilissimus de ratione permiscendi medicamenta*

quæ passim in usu veniunt, Alcala de Hénarès, 1555, Turin, 1587 et 1625, in-8.

MENCKE (OTHON), savant philologue, né à Oldenbourg en Westphalie en 1644, m. en 1707, remplit avec beaucoup de distinct. la chaire de morale à l'académ. de Leipsig, et conçut le plan des *Acta eruditorum Lipsiensium*, le prem. journal littér. qu'ait eu l'Allemagne, dont il publia en 1682 le 1er vol., et qu'il continua avec un succès toujours croissant. Il donna plus. édit., entre autres celles de l'*Historia Pelagiana*, du card. Noris, et de l'*Historia universalis* de Boxhorn. On a de lui : *Micropolitia, seu Respublica in microcosmo conspicua*, Leipsig, 1666, in-4 ; *Jus majestatis circa venationem*, ib., 1674, in-4.—MENCKE (Jean-Burckhard), fils du précéd., né à Leipsig en 1674, m. en 1732, remplit avec distinct. la chaire d'histoire dans sa ville natale, fonda une académ. pour le perfectionnement de la poésie allem., et continua les *Acta eruditorum*, de 1707 à 1732. On lui doit le prem. *Dictionnaire* (biographiq.) *des Savans*, plus. édit. estimées, et des *thèses*, des *dissertat.*, des *harangues académiques* sur des sujets intéressans. On a encore de lui un recueil de *poésies allemand.*, sous le titre de *Philander von Lindec*, Leipsig, 1705, 1706, 1710, 4 vol. in-8 ; *de Charlataneriâ eruditorum Declamationes duæ*, ib., 1715, in-8, Amsterdam (Leipsig), 1716, in-8 ; 1747, in-8 ; trad. en franç. (par Durand), La Haye, 1721, petit in-8, etc. *V.* sur cet ouvr. le *Je ne sais quoi*, par Cartier de St-Philip, t. 2, 1er part., p. 107.—MENCKE (Fréd.-Othon), fils du précéd., né à Leipsig en 1708, m. en 1754, marcha sur les traces de son père et de son aïeul, continua les *Acta erudit.* depuis l'ann. 1732, et pub., outre plus. édit. estimées : *Bibliotheca Virorum, militiâ æquè ac scriptis illustrium*, Leipsig, 1734, in-8 ; *Historia vitæ inque litteras meritorum Angeli Politiani*, ib., 1736, in-4 ; *Miscellanea Lipsiensia nova ad incrementum scientiarum*, ib., 1742-54, 10 vol. in-8 ; *de hodiernâ litterar. per præcipuas Europæ cultioris partes Facie et Statu*, dans les *Acta societ. lat. Jenensis*, tom. 2, pag. 3-19.

MENDANA DE NEYRA (ALVARO), célèbre navigateur, né en Espagne en 1541, avait un oncle (D. Pedro de Castro) gouvern. de Lima, qui lui donna les moyens de satisfaire sa passion pour les voyages et les découvertes. Le jeune homme appareilla du Callao de Lima en 1568, et dans une course à l'ouest, qu'il estimait à 1450 lieues, découvrit plus. îles placées par lui entre le 7e et le 12e parallèle sud. Les Espagnols n'oublièrent pas de doter ces îles nouvelles de richesses imaginaires, et les nommèrent îles d'Or ou de Salomon. On sait maintenant qu'elles ne sont autres que la terre des Arsacides de Surville, ou la Nouvelle-Géorgie de Shortland. Mendana ayant obtenu en 1595 le commandement d'une expédit. destinée à fonder une colonie dans quelqu'une de ces îles, ne put les retrouver. Toutefois il en découvrit une autre qu'il nomma *Santa-Cruz*, et dans laquelle il forma un établissem. Mais les Espagnols, toujours imprudens, ne ménagèrent pas assez les naturels, et ceux-ci eurent bientôt ruiné la colonie naissante. Mendana, trompé dans son espoir, m. à la fin de 1595. Carteret, navigat. anglais, a retrouvé en 1767, l'île Santa-Cruz, qu'il appelle l'île d'Egmont ; elle fait partie de ce groupe célèbre auquel l'orgueil britannique s'est cru autorisé à attacher le nom de la reine Charlotte. On peut consulter sur la vie et les voyages de Mendana : *Sucesos de las Philipinas*, par D. Antonio de Morga, Mexico, 1609, in-4, ch. 6, p. 29 ; *Découv. au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, par Fleurieu, in-4, pp. 4 et 201.

MENDELSSOHN (MOSÈS), c.-à-d. Moyse fils de Mendel, né à Dessau en 1729, de parens israélites, m. à Berlin en 1786, avait montré dès sa plus tendre enfance des dispositions extraordinaires. Après avoir reçu de son père, qui était écrivain public et maître d'école, les prem. leçons, il passa de longues années dans une extrême indigence qui arrêta son essor, mais ne put étouffer son ardente passion pour les sciences. Il eut le bonheur d'entrer, assez jeune encore, chez un riche manufacturier de sa nation ; et il y fit toujours sa principale affaire d'étudier la philosophie et la littérat., sans abandonner toutefois le commerce, où il trouvait des ressources indispensables à sa pauvreté. Dirigé par l'illustre Lessing dans ses études, il devint lui-même un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne, et se vit recherché et estimé par des hommes distingués de toute l'Europe. Non content d'être sorti de la condition ignominieuse qui depuis si long-temps est le partage de la nation juive, il consacra ses efforts à disposer ses coreligionnaires aux bienfaits d'une civilisation dans laquelle ils lui doivent leurs prem. pas. Le jour de la mort de Mendelssohn, tous les Juifs de Berlin fermèrent leurs boutiques et leurs magasins en signe de deuil ; coutume qu'ils n'observent qu'à la m. de leur prem. rabbin. Ils disent qu'après Moïse le législateur et Moïse Maïmonides, ils n'ont eu que Moïse Mendelssohn. Nous citerons, parmi ses ouvr. : *Lettre au diacre Lavater*, Zurich, 1770, trad. en franç., sous le titre de *Lettres juives du célèbre Mosès Mendelssohn*, Francfort, 1771 ; *Œuvres philosophiques*, Berlin, 1761, 1771 et 1777, 2 vol. in-8 ; *Phædon sur l'immortalité de l'âme*, en 3 dialog., ib., 1767, in-8, 1768, 1769, 1776 ; trad. en franç. par G.-A. Junker, Paris, 1774 ; les *Psaumes*, trad. en allem., Berlin, 1783-88, in-8. *V.* pour plus de détails le *Berlinische monatschrift* (1786, mars, p. 204-216) ; l'écrit de Mirabeau ayant pour titre : *sur Mosès Mendelssohn*, Londres, 1787 ; Bruxelles et Paris, 1788, in-8 ; et la *Vie* de Mendelssohn, en hébreu, par Isaac Euchel, Berlin, 1788, in-8.

MENDES (ANTONIO-FELIX), bon latiniste et profess. de poésie latine et vulgaire, né en 1606 au village de Pernes, près de Santarem, en Portugal, a laissé, entre autres ouvr., une *Grammaire lat.*, Lisbonne, 1637, 1649, à l'aide de laquelle il assure qu'on peut apprendre le latin en un an.

MENDOZA (D. INIGO-LOPEZ de), marquis de Santillane, né en 1398, mort en 1458, fut un des principaux ornem. de la cour poétique de Jean II, roi de Castille. Son rang, ses richesses, ses talens lui acquirent une telle renommée, que des étrangers se rendirent, dit-on, en Castille, uniquem. pour le voir. On a de lui : *los Refranes recopilados por mandado del rei don Juan*, 1541, in-8 ; *Chant funèbre sur la mort de Villena ; el Doctrinal de Privados* (le Manuel des Favoris) ; une *Dissertation critique et historique*, très-estimée des littér. espagnols.—Un autre Inigo-Lopez de MENDOZA, 4e duc de l'Infantado, 2e arrière-petit-fils du marquis de Santillane, et m. en 1566, est aut. d'un *Memorial de cosas notables*, Guadalajara, 1664, in-fol. — V. CANETTA.

MENDOZA (PIERRE GONÇALÈS de), connu aussi sous le nom de *Cardinal d'Espagne*, né en 1428, m. à Guadalajara en 1495, fut successivem. archevêque de Séville et de Tolède, reçut la pourpre romaine en 1473, et rendit d'importans services à Ferdinand et à Isabelle, pendant la guerre contre les Maures de Grenade. Il fonda un collége magnifique à Valladolid, et un hôpital à Tolède.—Pierre-Salazar de MENDOZA, a pub. *la Coronica del gran Cardinal de España*, Tolède, 1625, in-fol. ; et *Origen de las dignidades de Castilla y Leon*, Madrid, 1657, in-fol.

MENDOZA (don PEDRO de), gentilhomme très-riche de Cadix, offrit en 1529, à Charles-Quint d'achever à ses frais la découverte et la conquête du Paraguay et de la rivière de la Plata, mit à la voile en 1534 avec quatorze vaisseaux et trois mille Espagnols, et fonda, le 2 fév. 1535, la ville de Buenos-

Ayres. Une maladie l'ayant forcé de se rembarquer pour l'Espagne, il m. dans la traversée.

MENDOZA (DIEGO HURTADO de), né à Grenade, suivant l'opinion la plus commune, et m. en 1575, à l'âge de plus de 70 ans, fut tout ensemble guerrier, négociat., géograph., hist. et poète. Non content de cultiver les lettres, il en fut aussi le protecteur, et s'occupa de rassembler un grand nombre de livres grecs, dont il céda la précieuse collection au roi d'Espagne pour la bibliothèq. de l'Escurial. On cite de lui : *Guerra de Granada hecha por el rey de España, Felipe II, contra los Moriscos de aquel reino sus rebeldes*, Madrid, 1610, in-4; Lisbonne, 1627; Valence, 1776, in-4; *Obras del insigne caballero D. Diego de Mendoza*, Madrid, 1610, in-4; et d'autres ouvr., restés inédits. On lui a attribué sans certitude le roman comique de *Lazarillo de Tormes*, mis aussi sur le compte de J. de Ortega, relig. hiéronymite.— Diego de FUNEZ Y MENDOZA, de Murcie, a laissé : *Historia de aves y animales de Aristoteles, traducida del latin en romance, y añadida des otros muchos autores griegos y latinos que trataron de esta materia*, Valence, 1621, in-4.

MENDOZA (BERNARDIN de), frère germain de Laurent, comte de Cluni, se signala par ses exploits en Belgique, fut chargé d'ambassades en Angleterre et en France, et m. au commencement du 17e S., dans un âge avancé. On cite de lui : *Comentarios de lo sucedido en los Paizes Baxos, desde el año* 1567 *hasta el de* 1577, Madrid, 1592, in-4; trad. en franç., Paris, 1622, in-8; *Theorica y práctica de guerra*, Madrid, 1577, in-4; Anvers, 1595, in-4; 1598, in-8; trad. en franç. et en ital. — Un autre Bernardin de MENDOZA, docteur en théologie et chanoine de Tolède, a laissé un MS., conservé dans la biblioth. du Vatican, sous ce tit. : *Tratado en defensa de los colegios seminarios que el sacro concilio de Trento dispone que se hagan en la sesion 22, cap.* 18.

MENDOZA (FERDINAND de), jurisconsulte espagnol, de la même famille que le *Cardinal d'Espagne*, né vers 1566, m. à Madrid dans un état d'aliénation mentale, a laissé : *Disputationes in locos difficiliores tituli de Pactis, in Digestorum libris*, Alcala, 1586, in-fol.; *de Concilio Illiberitano* (le Concile d'Elvire) *libri tres*, ibid., 1594, in-fol.; Lyon, 1665.—MENDOZA (Jean GONZALEZ de), célèbre missionnaire de l'ordre des augustins, né dans la Castille vers le milieu du 16e S., fut envoyé en 1580 par Philippe II, roi d'Espagne, à la Chine, en qualité d'ambassad. De retour en Europe il obtint l'évêché de Lipari en 1593, se rendit quelque temps après dans l'Amérique espagnole, fut fait évêque de Chiapa en 1607 et de Popayan l'année suiv. Il m. vers 1620, dans un âge avancé. On a de lui une *Histoire de la Chine*, en espag., Rome, 1585, 2 part. in-8, trad. en franç. par Luc de La Porte, sous ce titre : *Histoire du grand roy. de la Chine, situé aux Indes orientales, divisée en deux parties*, Paris, 1589; Rouen, 1614, in-8.

MENDOZA (ANTOINE-HURTADO de), command. de l'ordre de Calatrava, secrét. d'état et membre de l'inquisition, né dans le diocèse de Burgos, mort postérieurem. à 1638, n'avait pas fait d'études, et composa néanmoins, entre autres ouvr., des coméd. et des poésies lyriques en espagnol, qui eurent du succès. Quelques-unes de ces pièces ont été réunies sous ce titre : *el Fenix Castellano, D. Antonio de Mendoça renascido*, etc., Lisbonne, 1690, in-4. — Antoine SARMIENTO DE MENDOZA, aussi de Burgos, chevalier de l'ordre de Calatrava, gouverneur de Cuenca et de Cordoue, etc., m. en 1651, a laissé : *la Hierusalem del Tasso, trad. en octava rima*, Madrid, 1649, in-8.

MENDOZA (HIPPOLYTE-JOSEPH-HURTADO-DA-COSTA), né à Colonia-do-San-Sacramento (Amérique méridionale), prit le grade de docteur ès-lois à l'université de Coïmbre. Accusé de franc-maçonnerie il fut incarcéré, mais parvint heureusem. à s'évader et passa en Angleterre, où il devint secrétaire du duc de Sussex, et plus tard chargé d'affaires de l'empire brésilien à Londres. Mendoza mourut en 1823. Il a pub. une hist. de sa persécut. en anglais (*Narrative of the Persecution*), 2 vol. in-8, 1811; il a aussi fait paraître quelq. numéros d'un journal écrit en portugais, intit. *Correio brasilense*.

MÈNE (PIERRE-ANT.), ancien cons. au parlem. d'Aix, né à Marseille dans les prem. ann. du 18e S., m. en 1784, maître des requêtes à Paris, a laissé, entre autres opuscules, un *Éloge de P. Gassendi*, 1767, in-12; un *Mém. sur les causes de la diminut. de la pêche sur les côtes de la Provence*, 1769, etc.

MÉNÉDÈME, philosophe d'Erythrée en Arcadie, né vers la fin du 4e S. avant J.-C., exerça d'abord dans sa ville natale l'état d'archit., ou selon quelq. aut. travailla à coudre des tentes. Il alla ensuite à Mégare, où il entendit Stilpon, puis à Elée. Revenu dans sa patrie il y enseigna la philosophie, et acquit par là tant de réputat. qu'il fut élevé aux prem. charges. Il m. de douleur de voir sa patrie soumise au joug d'Antigone et de Démétrius Poliocerte, sans pouvoir obtenir pour elle la liberté. — Un autre philosophe de ce nom, disciple de Colotès de Lampsaque, n'est connu que par ses bizarreries et ses ridicules.

MÉNÉLAUS, géomètre grec, vivait vers l'an 80, et composa deux ouvr., dont l'un en 6 livres était relatif au calcul des cordes, et l'autre en 3 livres, ayant pour titre *sphériques* : tous deux sont perdus, mais il reste du dern. deux trad., dont l'une arabe et l'autre hébraïque. Une version latine a été rédigée sur ces deux trad. impr. conjointem. avec trois livres d'un autre mathématic. sur le même sujet à Oxford, 1707, in-8, sous le titre de *Theodosii Sphæricorum libri tres; Menelai Alexandrini Sphæricorum libri tres*, etc.

MENENIUS AGRIPPA, plébéien qui fut nommé sénateur par Brutus après l'expulsion des rois (509 ans J.-C.), devint consul six ans après et obtint le prem. le petit triomphe, dit aussi *ovation*. C'est lui qui lorsque le peuple se retira sur le Mont-Sacré, se chargea du rôle de négociat. et ramena les rebelles par son apologue des Membres et de l'Estomac; mais en même temps il obtint pour eux du sénat la créat. de deux tribuns.

MENESES (D. ALEXIS de), prélat portug., né à Lisbonne en 1559, m. à Madrid en 1617, entra fort jeune dans l'ordre des ermites de St-Augustin, fut nommé archevêque de Goa, lors de la réunion du Portugal à l'Espagne, et vice-roi des Indes en 1607. Appelé à l'archev. de Brague en 1608, il repassa en Portugal, reçut de Philippe III la vice-royauté de ce pays en 1614, et deux ans après vint à Madrid, pour présider le conseil chargé spécialem. des expéditions des affaires du Portugal. Ant. de Gouvea, religieux augustin, a pub. en portugais le *Journal du Voyage* de D. Alexis dans les Indes, Coïmbre, 1606, in-fol. On trouvera son *éloge* dans l'ouvr. intitulé : *Viror. illustrium ex ordine eremitar. div. Augustini elogia*, p. 181-93.

MENESTRIER (PERRENIN), pieux ecclésiastiq., né dans le comté de Bourgogne vers la fin du 16e S., m. vers 1640, contribua puissamm. à faire fonder dans le village de Pin une impr., destinée surtout à reproduire et à multiplier les copies des livres liturgiques, que les prêtres eux-mêmes, avant lui, avaient beaucoup de peine à se procurer. On a de lui : *Doctrine salutaire, propre pour attirer les âmes à l'amour, à la crainte et au service de Dieu*, Besançon, 1628, in-12; *Breves conciones surper evangel. dominicar. totius anni*, Pin, 1633, in-8.

MENESTRIER (JEAN-BAPTISTE LE), numism., né à Dijon en 1564, m. en 1634, parvint à former une collect. de médailles assez curieuse pour le temps, et pub. : *Médailles illustrées des anciens*

empereurs et impératrices de Rome, 1627, in-4 (c'est la descript. des principales pièces de son cabinet) ; *Médailles*, *Monnaies et Monumens antiq. d'impératrices rom.*, Dijon, 1625, in-fol., très-rare.

MENESTRIER (CLAUDE), antiquaire et numismate, né à Vauconcourt, village près de Jussey en Bourgogne, m. à Rome en 1639, commença sa carrière dans l'indigence ; mais s'étant rendu à Rome, il s'y appliqua à l'étude avec beaucoup de succès, embrassa l'état ecclésiast., fut pourvu de plus. bénéfices, et désormais à l'abri du besoin, se livra à ses goûts en liberté. On a de lui : *Symbolicæ Dianæ Ephesiæ Statua exposita*, Rome, 1657, in-4, et dans le tom. 7 du *Thesaur. antiquitat. græcarum ; Series numismat. imperator.*, parmi les MSs. de la biblioth. de Besançon.

MENESTRIER (CLAUDE-FRANÇOIS), l'un des plus savans hommes du 17e S., né à Lyon en 1631, m. à Paris en 1705, était entré chez les jésuites à 15 ans ; il professa les humanités et la rhétorique dans plus. collèges, assista au fameux synode de Die et réduisit ses adversaires au silence. Ensuite il visita l'Italie, l'Allemagne, la Flandre et l'Angleterre, recueillant partout de nouvelles observat., et revint en France briller pendant vingt-cinq ans dans les principales chaires du royaume. Nous citerons, parmi ses princip. ouvr. : *la Nouvelle Méthode raisonnée du blason*, *disposée par demandes et par réponses*, Lyon, 1754, in-12, et 1770, in-8 ; *de la Chevalerie ancienne et moderne avec la manière d'en faire les preuves*, Paris, 1683, in-12, rare et recherché, *Traité des tournois*, *joûtes et autres spectacles publics*, Lyon, 1669 ou 1674, in-4, fig., rare ; *l'Art des emblèmes*, Paris, 1683, in-8, fig. ; *des Ballets anciens et modernes*, ibid., 1682, in-12 ; *des Représentations en musique anciennes et modernes*, ibid., 1687, in-12 ; *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, etc., Lyon, 1696, in-fol. ; *Histoire du règne de Louis-le-Grand par les médailles*, *emblèmes*, *devises*, *jetons*, etc., Paris, 1693, in-fol. ; *Dissertat. sur l'usage de se faire porter la queue*, ibid., 1704, in-12, curieux et recherché.

MENEZÈS. V. ERICEIRA.

MENGHELY GHERAI Ier, 3e khan des Tartares de Crimée, fils de Hadjy Gheraï, mort en 1467, et frère de Nour-Eddaulah, détrôna celui-ci quelque temps après la m. de Hadjy, et fut détrôné à son tour par son frère Hayder, que soutenait le khan du Kaptchak. Replacé sur le trône par la protection puissante de l'emper. othoman, Mahomet II, après avoir conclu avec ce prince un traité en 883 de l'hég., il fut accueilli favorablem. par ses peuples, fut encore chassé par le khan du Kaptchak, parvint bientôt à ressaisir de nouveau le pouvoir, et cette fois le garda long-temps. Fort de l'appui des Turks et des Russes, il s'engagea dans de longues guerres qu'il soutint, avec des succès variés, contre les Polonais et leur allié, Seïd Ahmed, khan du Kaptchak. Ce dern. ayant vu sa puissance anéantie par l'imprudente perfidie du roi de Pologne Alexandre, Menghely continua avec plus d'assurance ses incursions sur les états du prince qu'il avait su priver d'un utile allié. Il fit toutefois la paix avec Sigismond Ier, successeur d'Alexandre ; mais ce fut pour rompre une alliance de trente ans avec la Russie, et attaquer le tzar Basile V. Il signa bientôt avec ce prince un traité, le rompit presque aussitôt, et conclut enfin avec lui une nouvelle paix, à laquelle il ne survécut que deux ans. Ce fut en 920 ou 21 de l'hég. (1514 ou 15 de J.-C.) que Menghely termina son règne long et heureux. — MENGHELY GHERAÏ II, 29e khan de Crimée, succéda à son frère Sadet en 1726, fut entraîné en 1730 dans la chute du sulthan Achmet III, son protect., remonta sur le trône l'an de l'hég. 1150 (1737-38), porta le fer et la flamme sur le territ. des Russes, et les battit complètement en Crimée l'an 1151 (1738-39). Il m. en 1154 (1741-42), et fut remplacé par Sélamet Gheraï II.

MENGOLI (PIERRE), géomètre, né à Bologne en 1625, m. dans la même ville en 1686, a laissé : *Via regia ad mathematicas per arithmeticam, algebram speciosam et planimetriam ornata*, Bologne, 1655, in-4 ; *geometriæ speciosæ Elementa*, ib., 1659, in-4 ; *Reflessioni e Paralasse solare*, ib., 1670, in-4 ; *Speculaz. di musica*, ib., 1670-73, in-4 ; *Theorema arithmet.*, etc., ib., 1674, in-4.

MENGS (ANTOINE-RAPHAEL), peintre célèbre, surnommé le *Raphaël* de l'Allemagne, né à Aussig, en Bohême, en 1728, m. à Rome en 1779, se montra non moins habile dans la théorie que dans la pratique des diverses parties de son art. Il reçut les prem. leçons de son père, Ismaël Mengs, peintre au pastel et en émail du roi de Pologne, et fit de tels progrès qu'à l'âge de sept ans il avait composé un sujet tiré de l'Enéide. Son père, émerveillé de ses talens, le conduisit à Rome en 1740. Le jeune artiste y étudia pendant cinq ans les chefs-d'œuvre des anciens et des modernes ; et à son retour à Dresde en 1746, fut nommé prem. peintre du roi. Après plus. voyages de Rome à Dresde et de Dresde à Rome, il retourna en Italie en 1752, et fut nommé, au bout de deux ans, profess. de l'académ. fondée au Capitole par Benoît XIV. Fixé dans la capitale du monde chrétien et des beaux-arts, il n'en fit pas moins un voyage à Naples, et ensuite à Madrid, où Charles III l'appela en 1761, pour lui donner le titre de son prem. peintre et un traitem. considérable. En 1769 le mauvais état de sa santé le força de faire un nouveau voyage à Rome, qui lui valut les titres de chevalier de l'Eperon-d'Or et de prince de l'acad. de St-Luc à Florence. De retour en Espagne, il y trouva le climat de plus en plus contraire, et se vit encore obligé de reprendre la route de Rome en 1777. Il commençait à se rétablir ; mais la perte de sa femme, qu'il avait toujours tendrem. aimée, avança ses jours. Parmi les tableaux qu'on possède de lui dans les différentes villes qu'il habita, on cite principalem. une *Madeleine*, un *Cupidon* aiguisant une flèche, et un grand tableau de l'*Ascension* à Dresde ; le beau plafond de la Villa Albani, représent. *Apollon sur le Parnasse*, *entouré des neuf Muses* (cet ouvrage passe à Rome pour son chef-d'œuvre) ; une suite de tableaux de la *Passion*, pour la chambre à coucher de Charles III, et des peintures à fresque, figurant la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, etc., pour la galerie royale de Madrid. Nicolas Guibal, dans un *éloge historique*, a présenté la description des princip. tableaux de Mengs, son maître. Le musée du Louvre possède seulem. un dessin des plus gracieux d'une sainte famille de ce grand artiste. Il a consigné ses principes dans des *pensées* et des *considérat.* sur la beauté et le goût en peinture, etc. Le chevalier Doray de Longrais a donné une édit. de ses *Œuvres*, trad. en franç. sur les originaux. *V.* pour plus de détails : *Epilogo della vita del fu cav. A.-R. Mengs*, par Ch.-J. Ratti, Gênes, 1779, in-fol. ; Fabroni, *Elogi Toscani*, Pise, 1790 ; et Gorani, *Rome et ses habit. à la fin du 18e siècle.* — V. MARON (Thérèse).

MENG-TSEU, nommé pendant sa vie *Meng-Kho*, et par nos anciens missionnaires *Mencius*, né à la fin du 4e S. avant J.-C., dans la ville de Tseou, actuellem. dépendante de Yan-tcheou-fou, dans la province de Chanu-toung, mort vers l'an 314 avant J.-C., à l'âge de 84 ans, est regardé comme le premier des philosophes chinois après Confucius. Il se livra de bonne heure à la lecture des Kings, fit de grands progrès dans l'intelligence de ces livres si respectés, et mérita d'être inscrit au nombre des disciples de Tseu-sse, petit-fils et digne imitateur de Confucius. La Chine se trouvait alors partagée en divers états, dont les princes, toujours en guerre les uns contre les autres, n'avaient

guère le temps ni la volonté d'écouter les leçons de la sagesse. Meng-tseu, après avoir tenté vainement de les éclairer et de leur faire suivre l'exemple des vertueux et pacifiques fondat. des prem. dynasties, revint dans son pays, et, de concert avec quelques-uns de ses disciples, s'occupa de mettre en ordre le livre des vers et le Chou-king. Il composa aussi, à cette époque, l'ouvr. en 7 ch., qu'on a nommé le *Meng-tseu*, et qui est le plus beau titre de gloire de son auteur. On le joint toujours aux trois ouvr. moraux qui contiennent l'exposé de la doctrine de Confucius, et il forme, avec ces ouvrages, ce qu'on appelle les *Sse Chou* ou les *Quatre Livres* par excellence. Si les Européens lisaient ce traité, si estimé à la Chine, ils reviendraient de ce préjugé trop répandu, qui prête aux Orientaux, et aux Chinois en particulier, un caractère bas et servile. On trouve dans Meng-tseu la hardiesse, la vivacité, l'aigreur même de Diogène, mais avec plus de dignité, de décence et surtout plus de zèle pour le bien public. Il existe de son livre des milliers d'édit., avec ou sans comment. Il a été trad. deux fois en mandchou ; et la dern. version, revue par l'emp. Khian-loung, forme avec le texte trois des six vol. dont est composé l'exemplaire des 4 livres de la Biblioth. Royale de Paris. Le P. Noël a compris le Meng-Tseu dans la traduct. latine qu'il a faite des *six Livres classiques de l'empire chinois* (Prague, 1711, in-4). *V.* pour plus de détails une analyse étendue du Meng-tseu, par le P. Duhalde (t. 2, p. 334 et suiv. de sa *Descript.*); les *Mém.* de nos missionn. (t. 3, p. 45, et t. 13, p. 24); et l'excell. article qu'a consacré M. Abel-Rémusat au philosophe chinois dans la *Biogr. univers.* La société asiatique a fait pub. à ses frais *Meng-Tseu sive Mencium inter sinenses philosophos, ingenio, doctrinâ, nominisque claritate Confucio proximum, edidit, latinâ interpretatione, ad interpretationem tartaricam utramque recensitâ, instruxit, et perpetuo commentario à Sinicis deprompto, illustravit Stanislas Julien*, Paris, 1824-26, 3 part. in-8.

MENIN (N.), littérateur, né à Paris vers la fin du 17e S., fut cons. au parlem. de Metz, ville où il m. en 1770, dans un âge avancé. On a de lui : *Traité hist. et chronologiq. du sacre et couronnem. des rois et reines de France*, Paris, 1723, in-12; Amsterd., 1724, in-12, 3e édit. ; *Abrégé méthodique de la jurisprud. des eaux et forêts*, Paris, 1738, in-12; *Anecdotes politiq. et galantes de Samos et de Lacédémone*, 1744, 2 vol. in-12; *Turlubleu, histoire grecque, tirée du MS. gris de lin trouvé dans les cendres de Troie*, Amsterdam, 1745, in-12.

MENINI (OCTAVE), poète latin du 16e S., né à Udine (Frioul), m. en 1617, membre associé de la 2e acad. de Venise, est cité comme aut. de plus. opusc. acad. et divers morceaux de poésie, parmi lesq. il suffira de citer : *ad Henricum IV Galliæ regem, in ejus nuptias, etc., Oratio*, Venise, 1601 ; et *Ser. principis Donati Obitus*, ib., 1613. *V.* pour plus de détails, la *Bibl.* de Cinelli, t. 9, p. 322; et celle de Fontanini, t. 2, p. 86. — Il ne faut pas le confondre avec un autre MENINI (Fréd.), dont les poésies ont été rec. à Venise en 1676.

MENINSKI (FRANÇOIS MESGNIEN), savant orientaliste, né en Lorraine vers 1623, m. à Vienne en 1698, se rendit à Constantinople en 1652, à la suite de l'ambassad. de Pologne, y fut nommé, au bout de quelq. années, interprète de la diète, qui le chargea ensuite d'une nouvelle mission et lui accorda des lettres de naturalisation et de noblesse. Cependant il offrit, dès 1661, ses services à l'emp. Léopold, qui le nomma son prem. interprète. Meninski fit, pendant son séjour dans le Levant, une étude particulière des langues arabe, persane et turque, et à peine fixé dans sa patrie adoptive, s'occupa de faire participer les états chrétiens au fruit de ses travaux. On a de lui : *Thesaurus linguarum orientalium* (ou Dictionn. arabe, persan et turk, accompagné d'un appendix et d'une savante grammaire turque), 1680, 4 vol. in-fol. ; Vienne de 1780 à 1802, 4 vol. in-fol. ; *Onomasticon* latin-turk-arabe-persan, Vienne, 1687, in-fol. ; *Grammat. seu Institutio polonicæ linguæ, in usum exterorum edita*, Dantzig, 1649, in-8.

MÉNIPPE, philos. cynique de Gandara (Phénicie), s'établit à Thèbes, où selon Diogène Laërce il amassa par l'usure des biens considérables. Au contraire Lucien qui le fait paraître continuellem. dans ses dialogues le représente comme très-désintéressé et méprisant souverainem. tous les biens que les hommes regardent comme nécessaires au bonheur. Ménippe avait composé treize livres de satires en prose mêlée de vers la plupart parodiés. Cet ouv. qu'on a perdu a donné l'idée de la fameuse satire Ménippée.—MÉNIPPE *de Stratonice*, rhéteur, passait du temps de Cicéron, qui alla l'entendre, pour l'homme le plus éloquent de l'Asie.

MENIUS (FRÉDÉRIC), savant Suédois, fut nommé en 1632 profess. d'hist. et d'antiquités à Dorpat en Livonie, et pub. en 1644 un livre sous le titre de *Consensus hermetico-mosaïcus*, où le clergé vit plus. proposit. mal sonnantes. L'auteur fut en conséquence dépouillé de sa place et mis en prison ; mais au bout de quelq. temps il recouvra sa liberté par la protect. du grand-chancelier Oxenstiern. Il était inspect. des mines de cuivre en Suède, lorsqu'il m. en 1659.

MENJOT (ANTOINE), médec., né à Paris vers 1615, m. dans la même ville en 1696, a laissé : *Historia et Curatio febrium malignarum*, Paris, 1662, in-4 ; *Opuscules posthumes*, Rotterd., 1696, in-4, ou Amsterdam, 1697.

MENNANDER (CHARLES-FRÉDÉRIC), archevêq. d'Upsal et vice-chancel. de l'université de la même ville, m. vers la fin du 18e S., pub. sur la populat., l'industrie et l'agricult. plus. *mém.* qui le firent entrer à l'acad. de Stockholm. La Suède lui doit le plus beau monum. de sculpture qu'elle possède. C'est un groupe qu'il fit exécuter à Rome par un artiste habile et qui représente la religion, les vertus cardinales, les sciences et les beaux-arts. Ce groupe a été placé sur son tombeau dans la cathéd. d'Upsal.

MENNO, appelé *Simonis*, c.-à-d. fils de Simon, né en 1496 à Witmaarsum en Frise, fut d'abord prêtre catholiq. et se montra l'antagoniste zélé de la doctrine et de la conduite des anabaptistes; mais s'étant séparé ensuite de la communion de l'église romaine, il se rapprocha des anabaptistes en ce qui concerne le baptême, et fonda une secte dont les adeptes, connus d'abord sous le nom de mennonites, préfèrent porter aujourd'hui celui de téléiobaptistes, parce que l'institut. à laquelle ils tiennent le plus est celle du baptême des adultes. Les mennonites furent compris dans les édits de proscription de l'emper. Charles-Quint en 1540, et la tête de leur chef fut mise à prix ; mais il échappa aux poursuites par son adresse et sa présence d'esprit. Après une vie errante et agitée, il alla m. en 1561 à Oldeslohe, entre Hambourg et Lubeck. Ses ouv., presque tous en hollandais, ont été recueillis en 1 vol. in-fol., Amsterdam, 1651. (*V.* l'*Hist. des sectes religieuses*, par M. Grégoire, t. 1, p. 240.)

MENOCHIUS (JACQUES), célèbre jurisconsulte, né à Pavie en 1532, m. en 1607, remplit successivement et avec éclat les fonct. de profess. à l'univ. de Mondovi, à Padoue et dans sa ville natale, et fut nommé par le roi d'Espagne Philippe II, sénateur et l'un des présidens du conseil du Milanez. On a de lui : *de adipiscendâ, retinendâ et recuperandâ Possessione*, 1606, in-fol. ; *de Præsumptionibus, Conjecturis*, etc., Venise, 1609-17, 2 vol. in-fol. ; *de Arbitrariis judicum quæstionibus*, etc., Genève, 1630, 1585 ; in-fol. — MENOCHIUS (Jean-Etienne), jésuite, fils du précéd., né à Pavie en 1576, m. à Rome en 1655, après avoir été assistant de son supérieur-général, a laissé plus. ouv., dont

on trouvera la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu*, p. 505. Les princip. sont : *Comment. totius Scripturæ*, Cologne, 1630, 2 tom. in-fol. ; Paris, 1719 ou 1724, 2 vol. in-fol. ; Avignon, 1768, 4 v. in-4 ; *le Storie, ovvero trattenim. eruditi*, Rome, 1646-54, 6 t. in-4 ; Padoue, 1701, 3 vol. in-4 ; *de republicâ Hebræorum*, Paris, 1648-52, 2 v. in-fol.

MENODORE ou MONODORE, sculpt. athén. sous le règne de Néron, avait exécuté beaucoup de statues de chasseurs et de guerriers ; mais son chef-d'œuvre fut un Cupidon en marbre pour la ville de Thespiés, à l'imitation de celui de Praxitèle.

MENOT (MICHEL), cordelier et prédicateur de mauvais goût, m. à Paris en 1518, reçut dans son temps le titre de *langue d'or*. On ignore l'époque et le lieu de sa naissance : on sait seulem. qu'il vécut sous les règnes de Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. Ses *sermons*, recueillis par ses auditeurs, renferment infiniment plus de grossièretés et de bouffonneries que ceux de Barlette et de Maillard eux-mêmes. On les trouvera sous ce titre : *Sermones quadragesimales olim* (1508) *Turonis declam.*, Paris, 1519, et 1525, in-8.

MENOU (JACQUES-FRANÇOIS, baron de), lieutenant-général, né en 1750 à Boussay de Loches, en Touraine, d'une ancienne famille, illustrée par les armes, était parvenu au grade de maréchal-de-camp avant la révolut. Député aux états-généraux en 1789, par la noblesse de Touraine, il fit partie de cette illustre minorité de la noblesse qui se réunit tout d'abord au tiers-état. Il parut souvent à la tribune, et s'il n'y acquit point une grande réputat. d'éloquence, du moins il sut plus. fois faire transformer ses motions en lois. Membre et souvent rapporteur du comité militaire, il fit augmenter de 32 deniers la paie du soldat, et proposa de substituer à l'ancien mode de recrutem. une conscription générale de tous les jeunes citoyens, avec la faculté de se faire remplacer, projet à peu près semblable à celui qui fut reproduit depuis par le génér. Jourdan et décrété sous le gouvernem. directorial. Il fit passer le décret qui substitua au pavillon blanc, sur tous les vaisseaux de l'état, le pavillon aux trois couleurs. Ce fut encore sur sa motion qu'en 1791 fut ordonnée l'organisation et l'armem. des gardes nationales, notamm. aux frontières, et une levée de 100 mille hommes. Quoiqu'il eût voté pour que le droit de paix et de guerre fût réservé à la nation, il se déclara pour le maintien du trône constitutionnel, après l'arrestat. du roi à Varennes. Après la clôture de la session de l'assemblée constituante, il fut employé de nouveau dans son grade militaire, et commanda en second le camp formé près de Paris en 1792. Il signala dans ce poste sa modérat., fut employé ensuite dans la Vendée, et y montra plus de bravoure que de talens militaires, fut accusé dans la convent., défendu par Barrère, et dérobé à l'échafaud. Après la journée du 9 thermidor il fut chargé, en sa qualité de gén. de divis., de marcher contre le faubourg St-Antoine, dont le peuple s'était soulevé contre la convent. ; celle-ci apprécia en cette occasion sa conduite modérée, et lui confia encore le commandem. des troupes lors des évènemens de vendém. an III. Mais cette fois il ne montra pas un dévouem. aussi entier aux ordres de la convent., et fut remplacé par Bonaparte. Menou, traduit devant un conseil de guerre fut acquitté. Bonaparte, qui avait pris vivem. sa défense, l'emmena en Egypte et lui donna le commandem. d'une division, à la tête de laquelle il montra beaucoup de bravoure, mais peu ou point de talens pour commander en chef. Il y épousa une femme musulmane, et embrassa même, dit-on, l'islamisme ; du moins est-il certain qu'il se fit appeler publiquement *Abdallah Jacques Menou*. A la mort de Kléber, il prit le commandem. en chef de l'armée d'Egypte, ne sut point se faire obéir, fut battu complètem. par Abercromby, près d'Alexandrie, et repassa en France. Le prem. consul le nomma bientôt gouv.-gén. du Piémont et l'envoya ensuite, en la même qualité, à Venise, où il m. en 1810.

MENOUX (JOSEPH de), jésuite, né à Besançon en 1695, m. à Nanci en 1766, fut d'abord régent dans divers colléges, parut ensuite avec éclat dans les principales chaires de la Champagne et de la Lorraine, et sut plaire au bon roi Stanislas, qui le nomma son prédicat. ordinaire, et lors de la fondation du séminaire des missions, l'en établit le premier supérieur. On cite de lui : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la religion*, *ouvr. didactique d'un ordre nouveau*, Nanci, 1758, in-8, 7e édit. : il avait d'abord paru sous le titre de *Défi génér. à l'incrédulité* (*v.* Fréron, *Année littér.*, 1758, t. 6). — MENOUX (Bruno-Melchior de), jés., né à Mouthier-Haute-Pierre, bailliage d'Ornans, est aut. d'un poème intit. : *Speculum* (le Miroir), Lyon, 1719, in-8.

MENTEL (JEAN) ou MENTELIN, le plus ancien impr. de Strasbourg, né dans cette ville ou aux environs vers 1410, mort en 1478, ne mettait, la plupart du temps, ni nom ni date à ses impress., afin de les faire passer pour des MSs. qui se vendaient alors à des prix excessifs ; le prem. ouvrage qu'il ait publié avec date est le *Speculum* de Vincent de Beauvais de 1473. Cependant on ne peut guère douter qu'il n'eût une imprimerie en pleine activité plus. années auparavant. On a même prétendu le faire passer pour l'invent. de l'imp. ; mais cette assertion a été réfutée solidement par Schoepflin (*v. Mém. de l'acad. des inscript.*, tom. 17). — MENTEL (JACQUES), savant médecin, né à Château-Thierri en 1597, mort à Paris en 1671, cultiva la littérat. avec plus d'ardeur que de succès, si l'on en croit Gui Patin, qui dit de lui dans une lettre : *Il est meilleur médecin qu'il n'est éloquent.* On ne le connaît guère aujourd'hui que par les deux écrits suivans : *brevis Excursus de loco*, *tempore et authore inventionis typogr.*, Paris, 1644, in-4 ; *de Verâ typogr. origine*, *Parænesis*, ib., 1650, in-4. Comme médecin, on a de lui quelques autres ouv. que les immenses progrès de la médecine rendent à peu près inutiles.

MENTELLE (EDME), géographe, né à Paris en 1730, m. en 1815, obtint, au sortir de ses classes, un petit emploi dans les fermes, et se mit à faire des vers et des pièces de théâtre dont on ne se souvient guère aujourd'hui. Cepend., entraîné bientôt vers des occupations plus sérieuses, il se livra tout entier à l'étude réunie de la géographie et de l'hist., et fut nommé en 1760 prof. pour ces deux sciences à l'Ecole militaire. Pendant la révolut., Mentelle fit des cours chez lui ; et, quand le calme fut un peu rétabli, il fut appelé aux écoles centrales, puis à l'école normale. Il fut admis à l'institut, dès la formation de ce corps savant, mais n'obtint la croix de la Légion-d'Honneur qu'après la restauration en 1814. Mentelle était peut-être né pour s'élever au premier rang des géographes de l'Europe ; mais sa fortune trop modique le mit dans l'obligation de perdre une grande partie de son temps à composer des livres élémentaires. Il ignorait d'ailleurs les langues étrangères, dont la connaissance est si utile à un géographe. Parmi ses nombreux ouv., dont on peut voir la liste dans le t. 28 de la *Biogr. univers.*, nous citerons : *Elémens de l'histoire rom.*, avec des cartes, 1766, in-12, réimp. en 1774 ; *Traité de la Sphère*, 1778, in-12 ; *Géographie comparée*, ou *Analyse de la Géographie ancienne et moderne*, 1778 et années suiv., 7 vol. in-8, ouvrage demeuré incomplet ; *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8, 1799, 3e édit. ; *Choix de lectures géogr. et histor.*, 1783-84, 6 vol. in-8 ; *la Géographie enseignée par une méthode nouv.*, ou *Application de la synthèse à l'étude de la géogr.*, 1795, in-8, 3e édit., 1799 ; *Cours complet de Cosmographie*, *de Chronologie*, *de Géographie et d'Histoire ancienne et moderne*,

1801, 3 vol. in-8 ; *Géographie classique et élémentaire* (la partie moderne n'a point paru), 1813, 2 vol. in-8 ; *Atlas universel en 170 cartes* (en société avec Chanlaire) ; *Géographie universelle* (en société avec Malte-Brun), Paris, 1803-1804, 16 v. in-8. V. une *notice* sur sa vie par le docteur Larche dans le *Magasin encyclopédique* de 1816, t. 1, p. 359.

MENTOR, ciseleur grec très-renommé, surpassa ses contempor. Mys et Acragas dans l'art de sculpter le bronze, l'argent et l'or. Parmi ses chefs-d'œuvre on distinguait 4 vases placés dans le temple de Diane à Ephèse et au Capitole ; mais ils disparurent dans les incendies qui détruisirent ces deux édifices. En général les ouv. de Mentor devinrent très-rares, et cette rareté, jointe à l'habileté de l'artiste, les fit monter à un prix exhorbitant. Crassus acheta 100,000 sesterces (20,000 franc.) 2 coupes de Mentor. — Outre le MENTOR de la mythologie on connaît dans l'antiquité quelq. autres personnages de ce nom.

MENTSCHIKOFF (le prince ALEXANDRE-DANILOVITCH), prem. minist. et favori du tzar Pierre-le-Grand et de Catherine, offre l'un des exemples les plus bizarres des caprices de la fortune. Né à Moscou en 1674 d'un pâtissier, ou selon d'autres d'un valet-de-chambre, il plut au tzar, qui le forma aux affaires et aux armes, et lui donna un avancement rapide, justifié d'ailleurs par des services importans et par une fidélité à l'épreuve. L'heureux favori fut élevé en 1704 au rang de gén.-major, décoré du titre de prince, et nommé gouvern. de l'Ingrie. Il continua à servir avec zèle un maître qui savait si bien récompenser, commanda l'aile gauche à la bataille de Pultawa ; et, s'étant mis à la poursuite des fuyards après la victoire, força le général suédois Lewenhaupt à capituler avec son corps d'armée. Chargé du gouv. de Pétersbourg pendant que Pierre marchait contre les Turks, en 1711, Mentschikoff, possesseur d'une fortune immense, commença alors à étaler un faste inconnu en Russie, et qui devait le perdre un jour. Cependant il jouit encore quelque temps d'un sort prospère. Il fit reconnaître Catherine pour impératrice après la m. de son époux, et obtint sous le nom de cette princesse la plus grande influence. Mais la m. de Catherine et l'avènement au trône de Pierre II, petit-fils du réformat. des Moscovites, fut le signal de la ruine de l'heureux et insolent favori. Il eut toutefois le tzar sous sa tutelle, le fit loger dans son palais, lui fiança sa fille, et continua ses exactions et ses violences : mais Ivan-Dolgorouki, sous-gouv. du jeune prince, l'excita à se défaire d'un tuteur incommode. Mentschikoff, mis aux arrêts et exilé à Raninbourg, ville du gouvernement de Voroneje, eut l'imprudence, en exécutant les ordres de la cour, d'insulter à ses ennemis par un faste digne d'un souverain. Il vit ses biens confisqués, et fut condamné à passer le reste de ses jours à Berezof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Sa femme devint aveugle à force de verser des larmes, et succomba avant d'arriver. Sa fille aînée expira dans ses bras au bout de 6 mois : lui-même il fut frappé d'apoplexie en 1729, après avoir montré dans l'adversité un rare courage. Il laissait un fils et une fille qui eurent après sa m. un peu plus de liberté, et furent rappelés à Moscou lors de la disgrâce des Dolgorouki. Les malheurs de Mentschikoff ont été le sujet de plusieurs tragédies, dont la plus connue est celle de La Harpe, qui n'est pas restée au théâtre.

MENTZEL (CHRISTIAN), méd., né en 1622 à Fürstenwald, dans la marche de Brandebourg, m. à Berlin en 1701, fut reçu membre de l'académie des Curieux de la Nature sous le nom d'*Apollon*, ce qui prouve l'idée qu'on s'était faite de ses talens. On cite de lui : *Catalogus plantarum circa Gedanum* (Dantzig) *spontè nascentium*, 1649, in-4 ; *Lexicon plantarum Polyglotton universale*, ibid., 1715, in-fol. ; et div. MSs. conservés à la biblioth. royale de Berlin. — MENTZEL (Jean-Christian), fils du précéd., m. en 1718, avec le titre de médec. du roi de Prusse, a laissé quelques *observations* imp. dans les *Mémoires de l'acad. des Curieux de la Nature.*

MENU DE CHOMORCEAU (JEAN-ETIENNE), litt., né à Ville-Neuve-le-Roi en 1724, m. à Ville-Neuve-sur-Yonne en 1802, avait été lieutenant-général au bailliage de sa ville natale, et député aux états-généraux, qui le virent constamment attaché aux principes de la droite. On a de lui : *Renaud, poème héroïque imité du Tasse*, Paris, 1784, 1786 et 1788, 2 vol. in-8. Il préparait un *Dictionnaire de l'ancienne chevalerie*, ouv. qui manque à notre littérature ; mais pendant une longue détention, qu'il subit sous le règne de la terreur, ses amis brûlèrent tous ses MSs. par prudence.

MENURET DE CHAMBAUD (JEAN-JACQUES), médecin, né à Montélimart en 1733, m. à Paris en 1815, rédigea pour l'*Encyclopédie* plus. articles parmi lesquels on distingue ceux de *Mort* et de *Somnambulisme*, devint le médec. de Dumouriez, qu'il accompagna à l'armée en 1792, et fut obligé, après la désobéissance du général aux ordres de la convention, de chercher un asile en pays étranger. De retour à Paris, il fut nommé membre du comité de bienfaisance de son arrondissement, et consacra surtout aux indigens les secours de son art. On a de lui : *Nouveau traité du pouls*, Paris, 1768, in-12 ; *Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses*, Paris, 1781, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1784, in-8 (ouv. couronné par la société de médecine de Paris) ; *Essai sur l'hist. medico-topographique de Paris*, Paris, 1786, in-12, ibid., 1805, in-12 ; *Essai sur les moyens de former de bons médecins, sur les obligations réciproques des médecins et de la société*, Paris, 1791, in-8 ; *Mém. sur la culture des jachères*, couronné par la société d'agriculture de Paris en 1790.

MENZ (FRÉDÉRIC), sav. antiq. allem., né vers 1680, m. à Leipsig en 1749, a laissé : *Dissertatio de Solonis legibus*, Leipsig, 1701, in-4 ; *de Fastu philosophico virtutis colore infucato in imagine Diogenis Cynici*, ib., 1712 ; *Socrates nec officiosus maritus, nec laudandus paterfamilias*, ib., 1716 ; *Aristippus philosophus Socraticus*, Halle, 1719, in-4 ; *de Miseriâ eruditorum*, Leipsig, 1725 ; *de Usu poëseos in philosophiâ*, ib., 1730 ; *de Heraclito Ephesio*, ib., 1736 ; *de nimio hist. litter. Studio*, ibid., 1737 ; *de Socratis Methodo docendi à scholis non omninò proscribendâ*, ib., 1740, etc.

MENZIKOFF. V. MENTSCHIKOFF.

MENZINI (BENOÎT), l'un des bons poètes de l'Italie, né à Florence en 1646 de parens pauvres et obscurs, embrassa l'état ecclésiast. ; et, après avoir tenté vainement d'obtenir une des chaires de l'université de Pise, se rendit à Rome, où Christine de Suède l'accueillit avec bonté, et l'admit en 1685 dans son académie. A la m. de son illustre protectrice, en 1689, il retomba dans le dénuement le plus absolu ; mais le card. Albani, qui fut plus tard le pape Clément XI, lui donna un canonicat de l'église Sant-Angelo in Pescheria, et le fit nommer ensuite prof. suppléant de philosophie et d'éloquence au collége de la Sapience. Menzini ne put jouir long-temps de ce retour de fortune, et m. en 1704. Il était memb. des acad. des Arcadiens et de la Crusca. On trouverait peu de genres de poésie dans lesquels il ne se soit exercé avec succès. Il rivalise avec Chiabrera dans le genre anacréontique ; et aucun poète italien ne lui a été supérieur dans le sonnet, l'élégie, l'hymne sacrée. Toutes ses œuv. (à l'exception de ses *satires*) ont été rec. sous le tit. de *Rime di vari generi*, Florence, 1730-1734, 4 vol. in-8 ; ib., 1731-32, 4 vol. in-4 ; et les *Satires* très-souv. imp. isolém., ont été ins. dans la *Collect. des Classiq. ital.* pub. à Milan en 1808. Ses *OEuvres*

complètes ont paru à Nice en 1783. *V.*, pour plus de détails, Tiraboschi, *Stor. letterat.*, t. 8, p. 460.

MÉRARD DE SAINT-JUST (Simon-Pierre), litt. plus que médiocre, né à Paris en 1749, m. dans la même ville en 1812, fut pendant quelque temps maître-d'hôtel de Monsieur, frère du roi. Sa fortune lui permettait de faire imp. ses nomb. ouv. à ses frais; comme ils n'ont été tirés qu'à un petit nomb. d'exempl., ils sont devenus rares, et par cela même précieux à une certaine classe d'amateurs. C'est à peu près là leur seul mérite. Nous citerons seulem.: *Eloge de J.-B.-Louis Gresset*, 1788, in-12; *Espiègleries, joyeusetés, bons mots, folies, des vérités*, 1789, 3 v. in-18; *Fables et Contes en vers*, 1791, 2 t. en 1 vol. in-12; *Eloge histor. de J.-S. Bailly, suivi de notes et de quelques pièces en prose et en vers*, 1794, in-18, tiré à 25 exempl.; *Imitation en vers français des Odes d'Anacréon*, in-8, sans date, tiré à 36 exempl.

MERATI (Gaetan-Marie), théatin et savant liturgiste, né à Venise en 1668, m. en 1744, professa la philosophie et la théologie dans plus. colléges, fut appelé à Rome comme proc.-général de son ordre, y fut nommé consulteur de la congrégation des rites, et remplit cette place d'une manière si distinguée que Benoît XIV ordonna qu'à l'avenir elle fût toujours donnée à un théatin. Outre une excellente édit. du *Thesaur. sacrorum rituum* par Gavanti, on lui doit: *la Verità della religione cristiana e catholica dimostrata ne' suoi fondamenti*, Venise, 1721, 2 v. in-4; *Novæ Observ. et addit. ad Gavanti commentaria in rubricas Missalis et Breviarii romani*, Augsbourg, 1740, 2 vol. in-4. — Merati (Joseph), théatin, neveu du précédent, né en 1704, m. à Venise en 1786, partagea sa vie entre l'étude et la pratique de ses devoirs. On a de lui: *Memorie intorno alla vita e agli scritti del P. Gaet. M. Merati*, Venise, 1755, in-4. Il a laissé en MS. un ouv. de bibliographie très-important: *Gli scrittori d'Italia Mascherati*, etc., 2 vol. in-fol. C'est le catalogue chronologique des ouv. anonymes et pseudonymes pub. par les Italiens depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'année 1770.

MERAY BEN YOUSOUF, écriv. arabe, originaire de Jérusalem, d'où il eut le surnom de *Almokdadassy* ou *Albayt-Almokaddas*, originaire de *la Maison sanctifiée* (Jérusalem), paraît avoir été une des victimes de l'élévation d'Osman II à l'empire en 1619. Il nous reste de lui une *histoire* fort abrégée de la domination musulmane en Egypte, qu'on trouve à la biblioth. du roi sous le titre de *Nozhet' elnâthiryn fy man valâ Misr min' al Kholafâ wa alsalâthyn*, c.-à-d. ouv. à l'usage de ceux qui veulent connaître les souverains de l'Egypte, soit khâlyfes, soit sulthans. Reiske a pub. une traduction allem. de cette hist. dans le 5e t. du Magasin de Büsching.

MERBES (Bon de), oratorien, né à Montdidier en Picardie, m. à Paris en 1684 à l'âge de 86 ans, fut prof. d'éloquence au collége de Navarre, se livra à la prédication avec succès, et se fit autant remarquer par sa piété que par ses talens. On a de lui: *Summa Christiana, seu orthodoxa morum Disciplina ex sacris litteris... excerpta*, Paris, 1683, 2 vol. in-fol.; Turin, 1770-71, 4 vol. in-fol.

MERCATI (Michel), ou *Mercado*, naturaliste et médecin, né à San-Miniato, petite ville de Toscane en 1541, m. en 1593, fut nommé, à l'âge de 20 ans, intend. du jardin des plantes du Vatican, où il s'occupa à rassembler les productions de la nature, et en particulier celles du règne minéral, dont il parvint à former une collect. très-curieuse. Son nom fut inscrit sur le registre des nobles de Florence et de Rome. On a de lui: *Istruzione sopra la Peste*, etc., Rome, 1576, in-4; *de gli Obelischi di Roma*, ib., 1589, in-4; *Metallotheca*, ib., 1717, in-fol., fig. (c'est la description du muséum qu'il avait formé au Vatican). V. les *Mém.* de Niceron, t. 38. — Jean-Bapt. Mercati, graveur toscan du 17e S., a exécuté plus. bas-reliefs d'après le Corrége et Piétro de Cortone.

MERCATOR (Marius), aut. ecclésiastique, né vers la fin du 4e siècle, vivait encore en 450. Il fut l'ami de St-Augustin; et, quoique laïc, il se montra plein de zèle pour le maintien de la pureté de la foi. Tous les écrits qui nous restent de lui sont dirigés contre les Pélagiens et les Nestoriens. Le père Gerberon en a publié une partie sous le titre d'*Acta Marii Mercatoris*, Bruxelles, 1673, in-12. On cite deux édit. compl. de ses *Œuvres*, Paris, 1673, 2 vol. in-fol.; ibid., 1684, in-8. Cette dern. est la plus généralement estimée.

MERCATOR. V. Isidore.

MERCATOR (Gérard), habile géographe, né à Rupelmonde en 1512, m. à Duisbourg en 1594, fut honoré de l'estime de Charles-Quint et eut le titre de cosmographe du duc de Juliers. On a de lui: *Chronologia à mundi exordio ex eclypsibus et observat., ac Bibliis sacris*, Cologne, 1568, in-fol., Bâle, 1577, in-8; *Tabulæ geogr. ad mentem Ptolemæi restit. et emend.*, Cologne, 1578, in-fol.; *Harmonia evangelistarum*, Duisbourg, 1592, in-4; un *atlas* précédé d'une dissertat. *de Creatione ac Fabricâ mundi*, ib., 1595, in-4, oblong.

MERCATOR (Nicolas KAUFFMAN, nom qu'il traduisit par celui de), célèb. géomètre, né dans le Holstein, passa en Anglet. vers 1660, fut l'un des prem. membres de la société royale de Lond., vint ensuite en France, travailla aux fontaines de Versailles, et m. à Paris en 1687. On cite de lui: *Cosmographia sive Descriptio cœli et terræ*, etc., Dantzig, 1651, in-8; *Rationes mathemat.*, Copenhague, 1653, in-4; *Logarithmotechnia, sive Methodus construendi logarithmos nova; cui accedit vera quadratura hyperbolæ, et inventio summæ logarithmorum*, Lond., 1668-1674, in-4; *Institutiones astron.*, ib., 1676, in-8; Padoue, 1685, in-4.

MERCIER, en latin *Mercerus* (Jean), sav. prof. d'hébreu au collége roy., né à Uzès en Languedoc, m. dans la même ville en 1570, est regardé comme un des plus judicieux interprètes de l'écrit.-Ste. On a de lui des *Comment.* sur plus. livres de l'écriture, Genève, 1573, in-fol.; div. *traités*, ou livres trad. du chaldéen, du syriaque, etc.; des ouv. de gramm., et des *notes* sur le *Trésor de Pagnin.*

MERCIER DES BORDES (Josias), habile critique, fils du précédent, né à Uzès, m. à Paris en 1626, a enrichi de notes savantes plus. ouv., parmi lesquels nous citerons: le livre du grammairien Nonius Marcellus, *de Proprietate sermonum*, 1614, in-4; *Tacite*, Paris, 1559, in-4; *Dictys de Crète*, ibid., 1518, in-12; le livre d'Apulée, *de Deo Socratis*, ib., Rob. Estienne, 1624, in-12; enfin la traduct. latine qu'il a donnée lui-même des lettres grecques d'Aristénète, Anvers, 1566, in-4. Henri IV, qui l'employa dans plus. missions, lui donna le titre de conseiller d'état.

MERCIER (Nicolas), laborieux grammairien, né à Poissi vers la fin du 16e S., m. en 1657, après avoir rempli d'une manière distinguée les fonctions de sous-principal du collége de Navarre, a laissé: un petit traité assez estimé, *de Conscribendo epigrammate*, Paris, 1654, in-8; *de Officiis scholasticorum, sive de rectâ Ratione proficiendi in litteris, virtute et moribus*, ib., 1657. On cite surtout son *Manuel des Grammairiens*, Paris, 1763, in-12, que M. Boinvilliers a reproduit sous le titre de *Manuel des Etudians*, 1810, in-12. — Il ne faut pas confondre Nicolas Mercier avec un écriv. du même temps, et probablement de la même famille, puisqu'il se dit né à Poissi, à qui l'on doit quelq. brochures aujourd'hui sans intérêt.

MERCIER (Christophe), écrivain ascétique, de l'ordre de carmes déchaussés, sous le nom d'*Albert de St-Jacques*, né à Dôle au commencem.

du 17e S., m. vers 1680, se consacra avec beaucoup de succès à la prédication et à la conduite des âmes, et fut élu plus. fois provincial du comté de Bourgogne. On a de lui : *la sainte Solitude*, Bruxelles, 1644, petit in-8 ; *la Lumière aux vivans par l'expérience des morts*, Lyon, 1675, in-8, traduit de l'espagnol de D. Jean de Palafox, évêque d'Osma. — MERCIER (Jean), imprim., né à Lyon dans le 17e S., est aut. d'un petit ouv. intit. : *Jeu ou Méthode curieuse pour apprendre l'ortographe de la langue françoise en jouant avec un dé ou un toton, très-utile pour les jeunes demoiselles*, etc., Lyon, 1685, in-12.

MERCIER (BARTHÉLEMI), génovéfain, connu aussi sous le nom d'*abbé de St-Leger*, l'un des plus savans bibliographes français, né à Lyon en 1734, m. à Paris en 1799, entra dans le cloître pour satisfaire plus aisément son amour de l'étude, remplaça Pingré en 1760 dans les fonctions de bibliothécaire de Sainte-Geneviève, et fut pourvu par Louis XV de l'abbaye de St-Léger de Soissons. Il donna sa démission de la place de bibliothécaire en 1772, fut privé de son bénéfice par la révolution, et tomba dans un état voisin de l'indigence. Laserna-Santander, bibliothécaire à Bruxelles, offrit alors de lui céder sa place ; M. François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, refusa l'offre de Santander, et fit accorder au savant abbé une pension de 2,400 fr.; mais les scènes déplorables de la révolution lui avaient porté un coup mortel, qui avança ses jours. Indépendamment d'un gr. nomb. d'art. insérés dans les *Mém. de Trévoux*, l'*Année littéraire*, le *Journal de Bouillon*, le *Journal des Savans*, le *Magasin encyclopédique*, etc., on a de lui un assez gr. nomb. d'ouvr. dont on trouvera la liste dans la *France littér.* de Ersch et dans le *Dict. des Anon.* Nous nous bornerons à indiquer les suivans : *Supplément à l'Histoire de l'Imprimerie*, par Prosper Marchand, Paris, 1772, 1775, in-4 ; *Lett. à M. le baron de H.* (Heiss), *sur différentes éditions rares du 15e S.*, ib., 1783, in-8 ; *Extrait d'un MS. intit. : le Livre du très-chevaleureux comte d'Artois et de sa femme, fille du comte de Boulogne*, inséré dans la *Biblioth. des Romans*, année 1783 ; *Notice raisonnée des ouv. de Gaspard Schott, contenant des Observations*, etc., Paris, 1785, in-8 ; *Notice de deux anciens catalogues d'Alde Manuce*, ibid., 1790, in-12 ; enfin beaucoup de *notes* MSs. que M. Parison promettait de pub. sous le titre de *Merceriana*. V., pour plus de détails, la *Notice sur Mercier*, par Chardon de La Rochette, dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année (1799), t. 2.

MERCIER (CLAUDE-FRANÇOIS-XAVIER), litt., édit. et compilat. aussi médiocre qu'infatigable, né à Compiègne en 1763, mort à Paris vers 1800, a laissé des *poèmes*, des *romans*, des *contes*, des *nouvelles*, qui ne lui ont pas survécu, et dont on trouvera une liste exacte dans la *France littéraire*, t. 2, et dans le *Supplément*. Parmi ses ouv. en vers les amateurs avaient remarqué : *les Palmiers*, ou *le Triomphe de l'Amour conjugal* (1796, in-18 de 16 p.). On a de lui des trad. et des édit. que nous nous dispenserons de citer.

MERCIER, dit *la Vendée*, l'un des plus habiles chefs des royalistes insurgés dans l'Ouest, né à Château-Gontier en 1778, obtint, à l'âge de 15 ans, le commandem. d'une compagnie, et servit comme capitaine jusqu'à la défaite du Mans. Après la déroute de son parti, il se rendit en Bretagne avec George Cadoudal, fut chargé en 1794 du commandement d'une des divisions insurrectionnelles du Morbihan, fut fait prisonnier et jeté dans les prisons de Brest. Lorsque l'entreprise de Quiberon eut échoué, Mercier, qui était parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens, se trouva avec Cadoudal, le chef de l'insurrection bretonne. Nommé maréchal-de camp par le comte d'Artois, en 1797, il accepta quelque temps après l'amnistie des républicains ; mais ce fut pour recommencer les hostilités, en 1799, par la prise de Saint-Brieuc. Son triomphe fut de courte durée. Il fut tué en 1800, près de Loudéac.

MERCIER (LOUIS-SÉBASTIEN), litt. connu par sa manie paradoxale, né à Paris en 1740, mort en 1814 dans la même ville, débuta dans la carrière des lettres, dès l'âge de 20 ans, par quelques héroïdes; mais bientôt il renonça à la poésie, et ce fut pour s'en déclarer l'un des plus ardens adversaires. Dès-lors, et pendant toute sa vie, il fut le détracteur obstiné de nos prem. poètes. Voyant que ses prem. pièces, imitées de l'anglais et de l'allemand, n'obtenaient qu'un médiocre succès, il pub., pour éclairer le public, non encore préparé à ses innovations théâtrales, un *Essai sur l'art dramatique*, dans lequel il prétend détrôner Corneille, Racine et Voltaire, et propose de bonne foi de remplacer, par ses propres ouv., les chefs-d'œuvre de ces gr. maîtres. Les comédiens français n'étaient pas de son avis et ajournaient sans cesse la représentation d'un de ses drames; Mercier publia alors contre eux un mémoire virulent. En 1771 il fit paraître, sous le titre de l'*An* 2440, un écrit déclamatoire qui fut prohibé par l'autorité. En 1781, parurent les deux prem. vol. du *Tableau de Paris* sous le voile de l'anonyme. Toutefois l'aut., apprenant que son ouv. était attribué à div. personnes, se présenta chez le lieutenant de police pour en prendre sur lui la responsabilité. Il partit alors pour la Suisse, et c'est à Neufchâtel qu'il ajouta 10 vol. à son *Tableau de Paris*, qui fut bien accueilli à Paris, et mieux encore dans les provinces et dans les pays étrangers. Il ne faut pas oublier qu'il réclamait dans cet ouvrage plusieurs améliorations qui depuis ont été exécutées avec succès. Plus tard il gâta, par une suite au moins inutile, ce livre intéressant sous plus. rapports, quoique déclamatoire, plein de néologismes, et, comme dit Rivarol, *pensé dans la rue et écrit sur la borne.* De retour en France, au moment où la révolution allait éclater, Mercier se déclara tout d'abord pour une sage liberté, et pub., de concert avec Carra, les *Annales patriotiques*, et quelque temps après la *Chronique du mois*, journaux dictés par une modération et un courage estimables. Député à la convention nationale par le départem. de Seine-et-Oise, il demeura fidèle à ses principes, et, dans le jugement de Louis XVI, se prononça contre la peine de mort et vota pour la détention. Il passa au conseil des cinq-cents en 1795, accepta 2 ans après une place de contrôleur de la caisse de la loterie, dont il avait antérieurement provoqué la destruction, fut nommé ensuite prof. d'histoire à l'école centrale et memb. de l'institut lors de la formation de ce corps. Sur la fin de sa vie il cessa d'écrire, et dès-lors se survécut à lui-même. Cependant il ne manquait pas de talent; il avait surtout une grande facilité et beaucoup d'imagination. Malheureusement sa manie de contredire, pour se singulariser, l'emporta trop loin ; et l'on put croire qu'il avait perdu la raison lorsqu'il en vint jusqu'à dénigrer le chant du *Rossignol* et attaquer le système de Newton sans savoir un mot de physique ni de mathématiques. Mais, quels qu'aient été les égaremens de son esprit, son cœur demeura excellent, et c'est là un assez grand éloge qui efface bien des torts littéraires. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans la *France littéraire* de Ersch, et à la fin du 3e vol de l'*An* 2440, édit. de 1795. Outre ceux que nous avons cités dans le cours de cet article, nous donnerons les titres des principaux : *Songes et Visions philosophiques*, Paris, 1768, in-12 ; *Eloges et Discours philosophiques*, Amsterdam, 1776, in-8; *Théâtre*, ib., 1778-1784, 4 in-8 (une des principales innovations de Mer[illegible] dans l'art dramatique fut la violation, tant c[illegible] damnée alors, tant recommandée aujourd'hui quelques écriv., des deux unités de temps

lieu, qu'il appelait unités de *cadran* et de *salon*); *mon Bonnet de nuit*, Neufchâtel, 1783, 4 vol. in-8; *Histoire de France depuis Clovis jusqu'au règne de Louis XVI*, 1802, 6 vol. in-8; *Fragmens de politique, d'histoire et de morale*, 1787, 3 vol. in-8; *le Nouveau Paris*, 1800, 6 vol. in-12; *Néologie, ou Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles*, Paris, 1801, 2 vol. in-8; *de l'Impossibilité des systèmes de Copernic et de Newton*, ibid., 1806, in-8; *Satire contre Racine et Boileau*, ib., 1808.

MERCKEN (LUCRÈCE-WILHELMINE van). V. WINTER.

MERCKLIN (GEORGE-ABRAHAM), méd. distingué, né à Weissembourg en Franconie, en 1644, m. à Nuremberg en 1702, a laissé: *Tractatio medica de ortu et occasu transfusionis sanguinis*, 1679, in-8; *Sylloge casuum medicinalium incantationi vulgò adscribi solitorum*, 1698, in-4; *Josephi Pandolphini Tractatus de ventositatis spinæ sævissimo morbo*, augmenté de notes, etc., 1674, in-12. — Son père, nommé aussi George-Abraham MERCKLIN ou MERCKLEIN, né à Wintheim en Franconie, en 1613, m. en 1684, a laissé: *Memoria pacis, centum hexametris, quorum singuli annum illius restauratæ*, 1679, *per litteras numerales computant*, in-4. On voit que c'est un tour de force aussi niais que difficile.

MERCOEUR (PHILIPPE-EMMANUEL de LORRAINE, duc de), l'un des plus vaillans capit. de son siècle, né à Nomenil en 1558, de Nicolas, comte de Vaudemont, épousa Marie, unique héritière de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, et fut nommé peu de temps après gouverneur de la Bretagne. Il ne se déclara pas ouvertem. d'abord en faveur de la ligue; mais après l'assassinat des Guises (1588), il eut des raisons légitimes de se méfier de Henri III, se déclara le chef de la ligue en Bretagne, traita directem. avec les Espagnols, leur livra le port de Blavet, et fit la guerre aux royalistes avec différentes chances de fortune. Il signa une trêve avec Henri IV en 1595, se soumit entièrement en 1598, et eut l'honneur de marier sa fille unique au duc de Vendôme. En 1601, il alla prendre en Hongrie le commandement de l'armée de l'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turks, et m. de maladie à Nuremberg, en 1602, après avoir signalé les dern. pas de sa carrière par de savantes manœuvres et quelques succès. V. l'*histoire* de ce prince par Bruslé de Montpleinchamp, Cologne, 1689, 1697, in-12, dans laquelle se trouve son *Oraison funèbre*, prononcée par St François de Sales à Notre-Dame de Paris.

MERCURE ou HERMÈS (mythol.), fils de Jupiter et de Maïa, est le dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs; le messager des dieux et le conducteur des âmes aux enfers. Il changea Battus en pierre de touche, déroba les armes et la lyre d'Apollon, et se servit de cette dern. pour endormir Argus; c'est encore lui qui délivra Mars de la prison où Vulcain l'avait renfermé, et qui attacha Prométhée sur le mont Caucase. On le représente sous la figure d'un beau jeune homme, avec des ailes à la tête et aux talons, et tenant un caducée à la main.

MERCURIALE (JÉRÔME), en latin *Mercurialis*, célèbre méd. ital., né à Forli en 1530, m. en 1606, professa et pratiqua son art successivem. à Padoue, à Bologne, à Pise, et alla même soigner à Vienne l'empereur Maximilien II, qui lui témoigna sa reconnaissance par des présens considér. et par les titres de chevalier et de comte palatin. Les habitans de Forli qui lui avaient donné, pend. sa vie, de grandes preuves d'estime et de confiance, lui élevèrent, après sa mort, une statue sur la place publique. Parmi ses nombr. ouvr., nous citerons: *de gymnasticâ libri sex*, Venise, 1569, 1575, 1601, in-4, fig.; Paris, 1577, in-4; Amsterdam, 1672, in-4; *Variarum lectionum libri quatuor: Alexandri Tralliani de lumbricis Epistola, ejusdem Mercurialis operâ græcè et latinè nunc primùm edita*, Venise, 1571, 1588, 1599, 1601, in-4; Paris, 1585, in-8; *Tractatus de maculis pestiferis et de hydrophobiâ*, Padoue, 1580, in-4; Venise, 1601, in-4; *Hippocratis Opera, græcè et latinè*, Venise, 1588, in-fol.; *Medicina practica*, ibid., 1627, in-fol. V. pour plus de détails, Tiraboschi (*Storia della letter. ital.*, *VII*, 2, 66) et Bœrner (*de Vitâ, Moribus, Meritis et Scriptis Mercurialis*, Brunswick, 1751, in-4).

MERCURIO (JÉRÔME), méd., né à Rome dans le 16e S., m. en 1615, à Rome, ou à Milan, ou à Venise, prit, quitta, reprit l'habit de dominicain, parcourut, sous un nom supposé, une grande partie de l'Europe et parvint toutefois à s'enrichir. M. Portal le regarde comme un charlatan (*Hist. de l'anatomie*, tom. 2, p. 258 et suiv.). Parmi les ouvr. composés par ce moine-médecin, et dont on trouvera la liste dans la *Biblioth.* des PP. Echard et Quétif, tome 2, p. 399 et suiv., nous citerons: *la Comare o Raccoglitrice*, Venise, 1601, in-4; *De gli errori popolari d'Italia, libri VII*, Vérone, 1645, in-4.

MERCY (FRANÇOIS de), l'un des plus grands généraux du 17e S., né à Longwy en Lorraine, d'une famille obscure, entra au service de l'élect. de Bavière et dut le grade de général à ses talens. Il se signala dans les guerres d'Allemagne, prit Rotweil, Uberlingen, Fribourg, et couvrit cette dern. ville par un camp retranché, qu'il abandonna cependant, après trois jours d'un combat opiniâtre contre le gr. Condé. Il opéra sa retraite devant Turenne avec une rare habileté, et battit ce grand capitaine à Marienthal, en 1645; mais la même année il fut vaincu par Condé dans les plaines de Nortlingue. Il m. de ses blessures le lendemain de cette affaire meurtrière, et fut enterré près du champ de bataille. On grava sur sa tombe cette épitaphe: *Sta, viator, heroëm calcas.*

MERCY (FLORIMOND-CLAUDE de), petit-fils du précéd., né en Lorraine en 1666, alla offrir ses services à l'empereur Léopold, en 1682, et après avoir fait avec distinction toutes les campagnes de la guerre de Hongrie, obtint le grade de major, et fut envoyé en Italie (1701), où deux fois il fut fait prisonnier. Echangé bientôt après, il rentra dans la carrière avec une nouvelle ardeur, obtint le grade de feld-major-général, et obligea les Français, en 1705, à se retirer sous le canon de Strasbourg. En 1709, il pénétra en Alsace, fut battu complétement par le comte du Bourg, effectua sa retraite avec une précipitation qui fut fatale à un gr. nomb. de ses soldats, et n'en reçut pas moins le grade de feld-maréchal. Après s'être distingué aux batailles de Peterwaradin et de Belgrade, il fut nommé, en 1719, commandant-général de la Sicile, qu'il parvint à soumettre à l'empereur. Lors de la reprise des hostilités, en 1734, il fut investi du titre de général en chef des troupes impériales en Italie, passa le Pô, s'avança dans le duché de Parme, et fut tué à l'attaque du village de Croisetta. — Son fils adoptif, Antoine, comte d'Argenteau, qui prit son nom et ses armes, se signala au service de l'Autriche, en Hongrie, en Bavière, en Alsace, dans les Pays-Bas, et m. à Essex en 1767, commandant-général de l'Esclavonie.

MÉRÉ (GEORGE BROSSIN, chevalier de), littérateur médiocre, né au commencem. du 17e S., d'une ancienne famille du Poitou, m. en 1685, fit d'abord quelques campagnes sur terre et sur mer en qualité de volontaire, et se consacra ensuite tout entier au commerce du beau monde et à la culture des lettres. L'exagération, l'affectation, la manie de se singulariser déparèrent le peu de bonnes qualités que pouvait avoir son style. Cependant Pascal le consultait sur des questions relatives aux

sciences exactes, Ménage et Balzac goûtaient son entretien, la jeune d'Aubigné, dep. Mme de Maintenon, le choisit, à son entrée dans le monde, pour guide et pour maître. Mme de Sévigné, qui jugeait aussi bien que personne, lorsqu'elle était sans passion, blâme quelq. part ce qu'elle appelle *son chien de style ;* et la postérité a confirmé ce jugement. On cite du chevalier de Méré : *les Conversations du M. D. C. et du C. D. M.* (du maréchal de Clérambault et du chevalier de Méré), Paris, 1669, 1671, in-12. Tous ses ouvr. ont été réunis sous le titre d'*Œuvres du chevalier de Méré*, Amsterdam, 1692, 2 vol. petit in-8. V. la *Bibliothèque des auteurs du Poitou* par Dreux du Radier.

MEREAUX (Jean-Nicolas LEFROID de), profess. de musique et compositeur, m. à Paris en 1797, à l'âge de 52 ans, a mis en musique l'*Oratorio de Samson*, paroles de Voltaire. Il a aussi travaillé pour le théâtre Italien et pour celui de l'Opéra, où il a donné *Œdipe et Jocaste*, 1773 ; *la Ressource comique*, 1772 ; et *Laurette*, 1777.

MERENDA (Antoine), profess. de droit à Pavie, né à Forli en 1578, m. à Bologne en 1657, a laissé : *Controversiarum juris libri XII*, Bruxelles, 1743, 5 vol. in-fol.

MERGEY (Jean de), gentilhomme protestant, né en 1536, à Sauvage-Mesnil, village de Champagne, fit ses prem. armes sous un capit. Deschenetz, qui commandait 50 hommes, s'attacha ensuite au comte de La Rochefoucauld, lieutenant de la compagnie du duc de Lorraine, et se distingua avec lui à la bataille de St-Quentin, où ils furent tous deux faits prisonniers, et plus tard à celle de Dreux. Après la m. de La Rochefoucauld, qui fut assassiné dans la journée de la St-Barthélemi, Mergey, qui n'avait échappé au massacre que par un coup merveilleux du hasard, s'attacha au comte de Marsillac, fils de son protect. Mais dégoûté enfin d'une vie si aventureuse et si précaire, il se retira dans la terre de Saint-Amand en Angoumois, où il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans. Il parvint à un âge très-avancé. On a de lui des *Mémoires* datés du 3 sept. 1613, qu'on trouvera à la suite des *Mélanges historiques* de Nic. Camusat, Troyes, 1619, in-8, et dans le tom. 41 de la collection des *Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France.*

MÉRI. V. Méry.

MÉRIAN (Matthieu), célèbre graveur, né à Bâle en 1593, m. aux eaux de Schwalbach en 1651, a surpassé tous les graveurs à l'eau-forte par la quantité, la variété et la beauté de ses ouvr. Entre autres collections ornées de ses estampes, on cite : *la Topographie de Zeiler*, en 27 vol. in-fol. ; les premiers vol. du *Theatrum europæum ;* l'*Archontologia cosmica* de Gottfried, 1636 ; l'*Itinerarium Italiæ*, 1643 ; le *Florilegium plantarum*, 1641. — Mérian (Matthieu), peintre, fils du précéd., né à Bâle en 1621, m. en 1687, s'appliqua particulièrement au genre du portrait, et prit van-Dyck pour son modèle favori. Le grand électeur de Brandebourg lui donna le titre de conseiller et de son chargé d'affaires à Francfort ; le margrave de Baden-Dourlach le fit son conseiller aulique. Parmi ses nombr. ouvr., on admire surtout son *Artemisia* et le portrait du comte Pierre Serini (décapité en 1671). — Mérian (Marie-Sibylle), sœur du précédent, née à Francfort en 1647, m. en 1717, se fit un nom par ses miniat. et ses dessins de fleurs et d'insectes. On cite d'elle : *Erucarum Ortus*, *Alimentum et Paradoxa metamorphosis*, Nuremberg, 1679, 1683 ; trad. en allem., en franç., etc. ; *Metamorphosis insectorum surinamensium*, Amsterdam, 60 planches in-fol. Elle préparait, de concert avec sa fille aînée, Jeanne-Hélène, une continuation de cet ouvr., que Dorothée-Marie-Henriette, sa fille cadette, douée aussi d'un talent remarq. pour la peinture, fit paraître sous le titre d'*Hist. des insectes d'Europe et de Surinam*, Amsterdam, 2 vol. — Mérian (Jean-Matthieu de), fils et petit-fils des deux Matthieu Mérian, se distingua comme peintre au pastel, reçut de l'électeur de Mayence le titre de son conseiller et des lettres de noblesse, et m. à Francfort en 1716.

MERIAN (Jean-Bernard), célèbre philosophe, né à Liechstall, au canton de Bâle, en 1723, m. en 1807, donna de grandes espérances dès sa prem. jeunesse, et manifesta un goût dominant pour la philologie et la métaphysique. Il entra dans les ordres sacrés, sans avoir pour cet état une vocation prononcée, et prêcha avec le plus grand succès, sans pouvoir être content de lui-même ; il rêvait dès-lors un autre genre d'existence et de gloire. En 1750, Maupertuis lui fit accepter une modique pension et une place à l'acad. de Berlin dont il était président. Mérian adopta la Prusse pour patrie, et, après avoir prouvé sa reconnaissance à son protecteur, en le défendant contre Kœnig dans cette querelle que Voltaire a rendue si fameuse, il se livra aux travaux que lui imposait sa qualité de membre de la classe de philosophie spéculative. Il inséra dans le *Rec.* de l'acad. un gr. nombre de *mémoires*, qui tous portent l'empreinte d'un esprit vraiment philosophique, et dont les sujets, heureusement choisis, tiennent aux questions les plus difficiles et les plus importantes de la métaphysique, ou à des matières intéressantes par leurs rapports avec nos devoirs ou nos plaisirs, avec la morale ou le goût. Voici quelques-unes de ces matières : *l'Apperception de notre propre existence ; l'Existence des idées dans l'âme ; l'Action, la Puissance et la Liberté*, etc. Devenu direct. de la classe de belles-lettres en 1770, il continua à faire quelq. excursions dans le champ de la métaphysique ; mais il ne s'attacha plus à cette science par devoir, et entreprit des travaux d'un genre différent, avec tant de bonheur et de succès qu'ils eussent pu faire oublier les services qu'il avait rendus à la philosophie, si la trace en eût été moins profonde et moins récente. C'est ainsi qu'il nous semble avoir démontré jusqu'à l'évidence, par toute l'histoire de la poésie, que les sujets tirés des sciences proprement dites sont des sujets ingrats, et que les idées scientifiq., introduites dans la poésie, même par de gr. maîtres, ont nui toujours à leur talent. Tous ces écrits, et d'autres encore, se trouvent épars dans les *mémoires* de l'acad. de Berlin, dont ils font un des plus beaux ornemens. Il n'a pas voulu en faire lui-même la collection : il attachait trop peu de prix à la renommée. Ce véritable sage n'a publié séparément que les 3 écrits suiv. : une traduct. des *Essais sur l'entendement humain* de David Hume, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12 ; *Système du monde*, Bouillon, 1770 ; Paris, 1784, in-8 ; une traduct. du poème de Claudien sur l'*Enlèvement de Proserpine*, 2 vol. in-8. Si l'on excepte ses dignités acad., il n'a jamais occupé que deux places, celle d'inspecteur du collége franç., et celle de directeur des études. V. son *Eloge historique*, lu à l'acad. de Berlin, en janv. 1810, par M. Fr. Ancillon.

MÉRIC (Jean de), l'un des plus braves officiers des armées franç., sous le règne de Louis XV, né à Metz en 1717, entra dans le régim. de Piémont, en qualité de cadet, à l'âge d'onze ans, obtint un avancem. rapide, justifié par sa belle conduite au siége de Kehl, à la fameuse escalade de la capitale de la Bohême, pend. la désastreuse retraite de Prague, à la bataille d'Ettingen, aux siéges de Menin, d'Ypres, de la Knoque. Les maréchaux de Saxe et de Noailles lui accordèrent la plus haute estime. Le prem. surtout se déclara son protecteur. Il s'enfermait souvent avec lui pour parler de la petite guerre. Méric forma sous ses auspices un corps-franc de cavaliers à la tête duquel il fit des prodiges de valeur et rendit des services de la plus

grande importance. Le plus glorieux de ses exploits fut sans doute la prise de Gand, en 1745. Il traversa à la nage, avec ses volontaires, les fossés de cette ville, en plein jour, arracha les palissades, tailla en pièces les corps-de-garde, enfonça les portes, et se trouva maître de la place; ce qui entraîna la conquête de toute la Flandre. Enfin, après d'autres actions d'éclat qui lui valurent le grade de brigadier et le commandement d'un corps-franc de 5 bataillons, dont tous les officiers furent à sa nomination, il s'embarqua en 1746, pour l'Amérique septentrionale, toujours avec ses volontaires, se distingua encore dans cette expédit. malheureuse, revint au bout de 6 mois reprendre son poste à l'armée de Flandre et fut tué de 14 coups de fusil au pont de Walen, entre Malines et Anvers, en 1747.

MERIGHI (ROMAIN), relig. camaldule, et l'un des fondateurs de l'acad. *degli Arcadi*, né en 1658 dans le diocèse d'Imola, professa la théol. à Ravenne, devint abbé, puis proc.-gén., et enfin visiteur de son ordre, et m. en odeur de sainteté à l'abbaye de Bagnacavallo, l'an 1737. Entre autres ouvr., tant en prose qu'en vers, on cite de lui: *Divozione alla gloriosa vergine Sta Gertrude, con alcuni sonetti*, etc., Bologne, 1707; *li Misteri della corona del Signore e quelli del rosario, portati in vari sonetti*, etc., Forli, 1708, etc. La plupart de ses poésies, rec. en 2 parties, ont paru à Forli en 1708, sous le titre suiv.: *Delle poesie dell' abate D. Romano Merighi camaldolese.* Sa *vie*, écrite par D. Anselme Costadoni, se trouve dans le tom. 26 de la *Raccolta* de Cologera, Venise, 1742. Voy. aussi le tom. 7 des *Rime degli Arcadi*; la *Scelta de' sonetti* du P. Théob. Ceva; la *Biblioth. volante* de Cinelli, etc.

MERILLE (EDMOND), jurisc., né à Troyes en 1579, professa le droit à Cahors et à Bourges et mourut en 1647. Il ne ménagea pas assez Cujas dans ses écrits, et en voulant porter atteinte à la réputat. de ce gr. jurisc., il compromit la sienne, et ne parvint qu'à faire ressortir son infériorité. On a de lui: *Notæ philologicæ in passionem Christi, cum ipsius passionis textu græco et latino*, Paris, 1632, in-8; Helmstadt, 1657, in-4; *Expositiones in L decisiones Justiniani*, Paris, 1618, in-4; *Ex Cujacio libri tres, qui continent variantes interpretationes ex libris Digestorum et ex libris Codicis, et defensas lectiones florentinas*, ib., 1638, in-4; *Commentarii in Institutionum quatuor libros*, ibid., 1654, in-4; Utrecht, 1739, in-4. Tous ses ouvr., à l'exception de ce dernier, ont été rassemblés dans une édition donnée à Naples par Gennaro, 1720, 2 vol. in-4. *V.* sa *vie*, par J. Héméré, dans l'*Histoire du Berri* de Thaumas de la Thaumassière, Bourges, 1619, in-fol., p. 69 et suiv.

MÉRINDOL (MITRE), oratorien, né à Aix en Provence, mort supérieur du collége de Toulon en 1666, a laissé: *Dilucida et compendiosa græcorum accentuum Praxis*, Aix, 1651, in-24; *Grammaticæ græcæ Præceptiones*, ibid., 1663, 5 vol. in-8.

MÉRINDOL (ANTOINE), doct. et professeur en médecine à Aix en Provence, sa patrie, où il m. en 1624, a laissé: *selectæ Exercitationes VIII*, Paris, 1617, in-8; *Ars medica in duas partes secta: accessit sub finem exercitationum medicinalium decas unica*, Aix, 1633, in-fol.

MÉRINVILLE (CHARLES-FRANÇOIS de MONSTIERS DE), évêq. de Chartres, né à Paris en 1682, m. à Chartres en 1748, se montra constamment attaché aux devoirs et aux vertus de son état. Il signala principalement sa charité, lors du violent incendie qui consuma presque entièrement la ville de Châteaudun en 1723, et pend. une disette qui affligea le Perche en 1739. On cite de lui un mandement pour rétablir les conférences ecclésiast. dans son diocèse, en 1727; une Ordonnance pour condamner les *Nouvelles ecclésiastiques*, en 1736; et des *Sujets de conférences ecclésiastiques sur la morale*, 1744, 2 vol. in-8. V. l'*Esprit et les vertus de M. de Mérinville*, Chartres, 1765, in-12.

MERLE (MATTHIEU de), baron de Salavas, né à Uzès vers 1548, entra dans la carrière militaire à l'âge de 20 ans, se dévoua à la cause des protestans et signala sa valeur aventureuse dans une multitude de combats, de siéges, de surprises de places et autres actions de guerre. Il obtint la confiance de Henri IV, encore roi de Navarre, aux ordres duquel il ne se soumit pas toujours avec docilité. On ignore l'époque précise de sa mort; l'on sait seulement qu'il vivait encore en 1587, après la bataille de Coutras, quoiqu'on ait prétendu qu'il était m. en 1584. Les écrivains catholiques lui ont reproché de grandes cruautés surtout contre les prêtres. On peut consulter l'ouvr. publié par le marquis d'Aubaïs, dans ses Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France, sous ce titre: *les Exploits faits par Matthieu Merle, baron de Salavas en Vivarais, dep. l'an 1576 jusqu'en 1580.* — MERLE, député du tiers-état du bailliage de Mâcon aux états-généraux, en 1789, puis, l'année suivante, maire constitut. de la même ville, présenta à l'assemblée nationale plus. *rapports* au nom du comité des recherches dont il devint bientôt secrét., et rentré dans ses foyers après la session de cette législat., fut enveloppé dans le massacre du 5 frim. an II (5 déc. 1793).

MERLIN (AMBROSIUS), personn. fameux par les prophéties qu'on lui attribue, et par le rôle qu'on lui a fait jouer, comme enchanteur, dans tous les romans qui ont pour héros le roi Arthur et les chevaliers de la Table-Ronde, naquit au 5e siècle dans les montagnes de la Calédonie, aujourd'hui l'Écosse. Parmi les écrivains qui nous ont transmis l'histoire fabuleuse de Merlin, les uns parlent de lui comme d'un gr. magicien, d'autres ont vu en lui un saint et un prophète visiblement inspiré du ciel. Ce qui paraît certain, c'est qu'il l'emportait de beauc. sur ses contemporains par la pénétration de son esprit. Si l'on en croit Leland (*Comment. de scriptorib. Britann.*, ch. 26 et 27), il possédait à fond les mathémat. et avait même dérobé à la nat. quelques-uns de ses secrets. Parmi les traductions des prétendues prophéties de Merlin, on distingue une traduction franç., attribuée par M. Barbier à Robert de Borron, Paris, Ant. Verard, 1498, 3 vol. petit. in-fol., goth.; Paris (Phil. Lenoir), 1528, 3 vol. in-4; une traduct. italienne, Venise, 1480, in-fol.; Florence, 1495, in-4; une traduct. espagnole, Burgos, 1498, in-fol., goth., très-rare. T. Heywood a donné en anglais la *Vie de Merlin, surnommé Ambrosius*, avec une traduct. de ses prophéties, Londres, 1641, in-4. M. Boulard a pub. une édit. du *Roman de Merlin l'Enchanteur remis en bon franç.*, Paris, 1797, 3 vol. in-12. On peut consulter encore Freytag, *Programma de Merlino britannico*, Nuremberg, 1737, in-fol.

MERLIN (JACQUES), ecclésiast. éclairé pour son temps, né vers la fin du 15e S. au bourg de St-Victurnien, diocèse de Limoges, m. au collége de Navarre à Paris en 1541, fut successivem. théologal de la cathédrale de Limoges, curé de Montmartre, chanoine et grand-pénitencier de Notre-Dame, gr.-vicaire de l'évêq. de Paris et archidiacre de la Madeleine. Il fut un des trois députés nommés à l'hôtel-de-ville en 1525, pour délibérer avec la reine-régente sur les moyens de délivrer le roi, prisonnier à Madrid. On lui doit la prem. collect. des *conciles*, Paris, 1523-1524, in-fol.; Cologne, 1535, 2 vol. in-8; une édit. d'Origène, 1511, etc. — Charles MERLIN, jés., né en 1678, à Amiens, m. en 1747, au collége Louis-le-Grand à Paris, après y avoir long-temps professé les humanités et la théol., a laissé, outre plus. dissertat. dans les *Mém. de Trévoux*, un *Traité histor. et dogm. sur la forme des sacremens*, etc.

MERLINOT (N.), avocat av. la révolut., dont il embrassa chaudem. les principes, fut nommé (1792), par le dép. de l'Ain, député à la convent. nation., et y vota la m. du roi sans appel et sans sursis. Ayant été chargé l'année suiv. d'une mission dans son dép. conjointem. avec Amar, il encourut le même blâme que celui-ci pour la violence de ses actes, et chercha ensuite à regagner de la popularité en proposant à l'assemblée quelq. mesures de justice. Successiv. membre puis secrét. du conseil des anciens, où il s'éleva contre les parens d'émigrés, il passa en 1798 à celui des cinq-cents, en fut exclus après le 18 brumaire, et retourna dans son dép., où il m. en 1805.

MERLO (JACQUES). V. HORSTIUS.

MERMET (CLAUDE), poète français, né vers 1550, à St-Rambert, dans le Bugei, (états de Savoie), m. postérieurem. à 1601, a laissé : *la Pratique de l'orthographe françoise*, etc., en vers, Lyon, 1583, in-16; *la Tragédie de Sophonisbe, où se verra le désastre qui lui est advenu pour avoir été promise à un mari, et épousée par un autre*, etc., ibid., 1584, in-8, très-rare; *le Temps passé, œuvre poétique, sententieuse et morale, pour donner profitable récréation à toutes gens qui aiment la vertu*, ibid., 1585, in-8; ibid., 1601 : *la Boutique des usuriers, avec le recouvrement et abondance de bleds et vins*, en vers, Paris, 1575, in-8.

MERMET. V. BOLLIOUD.

MÉROBAUDÈS Ier, commandant de la garde de l'empereur Valentinien Ier, fit associer Valentinien II à Gratien, perdit par ses intrigues le gén. Théodose, fils de l'empereur de ce nom, devint consul en 377 et 383, et conserva toute sa faveur même sous l'empire de Théodose. Il resta toujours fidèle à Gratien, et m. à Lyon peu de temps après lui, victime de la perfidie d'Andragathius. On l'a présumé le même que Mellobaudès, roi des Francs. — MÉROBAUDÈS II, duc d'Egypte vers 384, était probablement son fils. — MÉROBAUDÈS III, guerrier, sav. et poète à qui fut érigée à Rome, le 3 août 435, une statue que l'on a découverte en mars 1813, fut le gendre et le successeur du patrice Asturius dans le commandement de l'Espagne où il soumit quelques peuplades rebelles. Il est probable que ce Mérobaudès est le fils du précéd., et par conséq. le petit-fils de Mérobaudes Ier. On a soupçonné que ce Mérobaudès pourrait être notre roi Mérovée, hypothèse plausible, mais sur laquelle il ne nous appartient point encore de prononcer.

MÉROLLA (JÉRÔME), missionnaire capucin, né à Sorrento dans le roy. de Naples, parcourut, pendant près de 6 ans, le Congo et le Cacongo, prêchant l'Evangile aux nègres et visitant les églises déjà établies. Il avait rédigé la relation de ses voy.; mais il est probable qu'elle n'a jamais été imprimée en italien. Elle parut pour la prem. fois, traduite en angl., dans le tome 1er de la collection de Churchill. On la trouve, insérée par extrait, dans l'*Histoire générale des voyages*, en franç., et dans l'édition allemande.

MEROUAN. V. MERWAN.

MÉROUJAN, prince arménien, dynaste des Ardzrouniens, vivait au milieu du 4e S. Arsace II, chassé du trône d'Arménie par les grands du roy., étant parvenu, en traitant avec eux, à ressaisir le pouvoir dont il avait tant abusé, Méroujan refusa, seul avec Vahan, prince des Mamigonians, de se soumettre à un tyran dont il se méfiait avec raison. Témoin bientôt des nouvelles cruautés d'Arsace, il alla offrir ses services à Schahpour II, roi de Perse, qui se disposait à entrer en Arménie, abandonna le christianisme pour la doctr. de Zoroastre, et prit part à plus. expéditions contre sa patrie, dans lesquelles il finit toujours par être vaincu, après avoir signalé partout son passage par la plus affreuse dévastation. Cepend. Arsace, abandonné encore une fois par les princes arméniens, tomba au pouvoir de Schahpour (370 de J.-C.), et m. en prison. Méroujan, auquel le monarque persan avait promis le trône d'Arménie, s'empara bientôt de tout le royaume et y recommença ses ravages. Mais l'empereur Valens prit sous sa protection le jeune Bab, fils d'Arsace; et le cruel usurpateur, vaincu par une armée romaine, se retira en Perse, où il ne cessa de méditer des projets de vengeance contre son pays. Enfin, dans une nouvelle expédit. qu'il fit, sous le règne et pend. la minorité d'Arsace III, il fut vaincu par Manuel, prince des Mamigonians, et tué dans sa fuite par Sahag, prince des Pagratides.

MÉROVÉE, que l'histoire considère comme le 3e de nos rois et qui a donné son nom à ceux de la prem. race (les *Mérovingiens*), était le 2e fils de Clodion-le-Chevelu : sa naissance doit être placée vers l'an 411. Priscus, écrivain grec, nous apprend que le jeune prince vint à Rome, du vivant de son père, pour assurer la paix qu'Aetius avait conclue avec les Francs. Il devait avoir alors au moins vingt-un ans. Il reçut l'accueil le plus flatteur de Valentinien III, et demeura l'ami des Romains, quoiqu'il paraisse bien probable qu'Attila ait fait entrer dans une ligue contre eux Clodion et son fils aîné. L'ancienne Chronique de St Denis donne à Mérovée 18 ans de règne, ce qui fait supposer qu'il prit le titre de roi en 440, du vivant de son père. Clodion m. en 448. Son fils aîné était m. avant lui, laissant 3 enfans, dont la tutelle fut confiée à leur oncle. Mais leur mère, craignant l'ambition de ce tuteur, mit les 3 jeunes pupilles sous la protection d'Attila. Aetius et Mérovée marchèrent contre ce barbare et lui livrèrent une bataille sanglante en 451, dans la plaine de Méri-sur-Seine, à 6 lieues au-dessous de Troyes. Ils eurent l'avantage; et le prince franç. se vit affermi sur le trône, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 458. Il avait régné 10 ans après son père, et laissait un fils qui lui succéda sous le nom de Childéric.

MÉROVÉE, 2e fils du roi Chilpéric Ier et de la princesse Audouaire, fut chargé par son père, en 576, de s'emparer du Poitou; mais négligeant les ordres qu'il avait reçus, il se rendit à Rouen, où il épousa Brunehaut, sa tante, qu'il aimait passionnément. Chilpéric accourut pour punir son fils d'une union qui contrariait ses projets. Le jeune prince, après s'être réfugié dans l'église de St-Martin avec son épouse, pour laisser passer les prem. transports de fureur de son père, alla le rejoindre à Soissons. Quelq. mois après, les seigneurs austrasiens ayant pris les armes pour soutenir les droits du fils de Brunehaut, Chilpéric, qui ne put croire Mérovée étranger à cette guerre, le força de recevoir les ordres sacrés, et l'enferma dans le monast. d'Anisole (aujourd'hui St-Calais, diocèse du Mans). Le jeune captif parvint à s'échapper, et, après avoir erré quelq. temps dans différ. provinces, et tenté vainem. de se réunir à sa chère Brunehaut, il périt en 577, assass. par un émissaire de Frédégonde, sa marâtre.

MERRET (CHRISTOPHE), méd. et natur., né à Winchcombe, dans le comté de Gloccster, en 1614, m. à Londres en 1695, était membre du collége des méd. et de la société royale. On a de lui, en anglais : *Recueil de pièces* relatives au collége de médec., 1660, in-4; le *Caractère du parfait méd., coup d'œil sur les fraudes que commettent les apothicaires*, 1669, in-4, et plus. articles dans les *Transact. philosophiq.* Il a publié en outre : *Pinax rerum naturalium britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia in hâc insulâ reperta*, Londres, 1667, in-8.

MERRICK (JACQ.), aut. anglais, né en 1720, m. à Reading en 1769, doit être compté au nomb. des enfans précoces. On a de lui : le *Messie*, essai de poésie sacrée (*Messiah, a divine essay*), Reading, 1734; une *Traduct. de Tryphiodore*, Oxford, 1739; *Prières pour les temps de trembl. de terre et*

d'inondat., Londres, 1756; *Poèmes sur des sujets sacrés*, 1763, in-4; *Psaumes trad. ou paraphrasés*, Reading, 1765, in-4.

MERRY ou MEDERIC (St), en latin *Medericus*, né près d'Autun, au 7e S., entra de bonne heure dans l'ordre de St-Benoît, y fut élevé à la charge d'abbé malgré ses modestes refus; et craignant que le don des miracles, dont Dieu l'avait honoré, ne lui enlevât l'humilité, il quitta son couv., où le rappelèrent ensuite les instances de ses religieux et des autres fidèles. Enfin, dans sa vieillesse, il voulut visiter le tombeau de St Denis; mais, surpris à Paris par une maladie, et ne pouvant aller plus loin, il s'arrêta dans une caverne près la chapelle de St-Pierre et y mourut. Une des paroisses de Paris est sous l'invocation de St Merry.

MERRY (Robert), poète anglais, né en 1755 à Londres, occupa quelq. temps une charge dans les gardes, puis épousa l'actrice miss Brunton, avec laquelle il passa en Amérique, où il m. en 1798. Outre div. opusc. poétiques fournis aux journaux de Londres, et qu'il signait *della Crusca*, il a donné entre autres pièces dramat. la *Vengeance ambitieuse; Lorenzo; Fénélon*, etc.

MERSAN (N.), homme de lettres, anc. membre du conseil des cinq-cents, subit la déportation au 18 fructidor, comme soupçonné d'être l'agent de Louis XVIII et son interméd. avec Lemerer à la société de Clichi; il fut plus tard rappelé par arrêté des consuls, et m. à Paris le 20 janv. 1818 à environ 52 ans. Outre des art. fournis à la *Biogr. univ.*, et d'autres ins. dans div. journ., on a de lui: *Pensées de Nicole, de Port-Royal, précéd. d'une introd. et d'une notice*, Paris, 1806, in-18, édit. stéréot.; réimp. en 1811; *Pensées de Balzac, précéd. d'observations sur cet écriv. et sur le S. où il a vécu*, ib., 1807, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Charles-F.-M. Mersan, traduct., suiv. Erch, de l'ouv. de Quevedo intit. *Vie du Chercheur*, Lyon, 1793, 2 vol. in-8, ni avec M. Dumersan, l'un de nos plus féconds auteurs dramatiques.

MERSENNE (Marin), sav. religieux de l'ordre de minimes, né au bourg d'Oizé, dans le Maine, en 1588, m. à Paris en 1648, a mérité d'avoir un rang parmi les géomètres du 17e S., moins par ses propres travaux, que par son rôle de correspond. et d'interméd. entre les pricip. savans de l'Europe: c'était à lui qu'ils communiquaient leurs doutes, pour être proposés, par son moyen, à ceux dont on en attendait les solutions. Doué d'un caract. doux et d'un esprit conciliateur, il voyait avec peine la république des lettres troublée par des discussions qui dégénéraient trop souvent en querelles, et faisait tous ses efforts pour y mettre un terme. Il avait été le condisciple de Descartes au collége de La Flèche, et demeura, jusqu'à sa mort, le partisan le plus déclaré de ce grand homme, dont il ne cessa de propager la doctrine. Ses écrits peuvent intéresser à la fois le théologien, le philosophe, le géomètre et le musicien. Les princip. sont: *Quæstiones celeberrimæ in Genesim, cum accuratâ textûs explicatione*, etc., Paris, 1623, in-fol.; l'*Impiété des déistes et des plus subtils libertins, découv. et réfutée par raisons de théolog. et de philosoph*, ibid., 1624, 2 vol. in-8; *Questions théologiq., physiq., morales et mathématiq.*, etc., ibid., 1634, 2 vol. in-8; les *Méchaniq. de Galilée*, trad. de l'ital., ibid., 1634, in-8; *Harmonie univers., contenant la théorie et la pratiq. de la musiq.*, etc., ibid., 1636, in-fol.; la *Vérité des sciences contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, ibid., 1638, in-12; *Cogitata physico-mathematica, in quibus tàm naturæ quàm artis effectus admirandi certissimis demonstrationibus explicantur*, ibid., 1644, in-4; *Universæ geometriæ mixtæque mathemat. Synopsis*, ibid., 1644, in-4; *Novæ Observationes physico-mathematicæ, quibus accessit Aristarchus Samius, de mundi systemate*, ibid., 1647, in-4. *Voy.* la *Vie de Mersenne*, par le P. Hilarion de Coste, minime, Paris, 1649, in-8; la *Vie de Descartes*, par Baillet, ibid., 1691, in-4, et un *Eloge de Mersenne*, par M. Poté, Le Mans, 1816, in-8.

MERTON (Walter de), prélat angl. et homme d'état, m. en 1277, év. de Rochester, après avoir occupé les charges les plus importantes de l'état, s'est immortalisé par la fondat. du collége qui porte encore son nom, et qui est un des plus fameux de l'Angleterre.

MERTZ (Nic.-Balthas.), méd. allem. du 16e S., membre de l'academ. des Curieux de la Nat., est aut. d'un tr. intit.: *Œnopolium polypharmacum*, 1652, in-4.

MÉRULA (George), l'un des restaurateurs des bonnes études en Italie, né vers 1424, à Alexandrie-de-la-Paille, pet. ville du Milanez, m. en 1494 à Milan, où il était venu se fixer définitivem. en 1482, sur l'invitat. du duc Louis Sforce, qui le chargea d'écrire l'hist. de cette ville, a rendu de très-gr. services aux lettres par ses correct. et ses publicat. des anciens auteurs. On lui doit la prem. édit. des *Epigrammes* de Martial, Venise (1470-72), gr. in-4; des *Rei rusticæ Scriptores*, ibid., 1472; Reggio, 1482, in-fol., et des *Comédies* de Plaute, ibid., même année, même format. Ne pouvant énumérer les autr. édit. qu'il a données, non plus que ses traduct., ses comment, ou ses remarq. sur divers aut., nous nous contenterons de citer ses ouvr.: *Bellum Scodrense*, Venise, 1474, in-4; *in Philelphum Epistolæ duæ*, ibid., 1480, in-4 (ce sont des invectives contre Philelphe, son ancien maître, qui avait osé critiquer dans le livre précéd., le mot *Turcas* employé au lieu de *Turcos* lequel semblait préférable au vieux philologue); *antiquitatis Vicecomitum libri X*, in-fol., sans date, mais probablem. de 1499 à 1512; Milan, 1529, in-f.; réimp. par Rob. Estienne, sous ce titre: *de Gestis ducum mediolanensium*, Paris, 1549, in-4. *V.* sur Mérula les *Dissert. vossiane* d'Apost. Zeno, t. 2.

MÉRULA (Paul), histor., né à Dordrecht en 1558, mort à Rostock en 1607, remplit la chaire d'hist. et la place de bibliothéc. à l'univ. de Leyde, après avoir visité les princip. académ. d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre. On trouve la liste de ses ouv. dans les *Mém.* de Niceron, t. 26. Les principaux sont: *Cosmograph. generalis libri tres; item Geograph. particularis libri IV*, Amsterdam, 1605, in-4; ibid., 1621, in-fol; ibid., 1636, 6 v. in-12; *Tydtresor*, etc., c-à-d., *Hist. ecclésiastiq. et politiq.*, depuis la naiss. de J.-C., etc., Leyde, 1627, in-fol.; *de maribus Dissertatio*, ibid., 1633, in-8; *Opera varia posthuma*, ibid., 1684, in-4.

MERVEILLE, voyag. franç., fut chargé par une comp. de nég. de St-Malo, en 1708, d'aller avec deux navires à Moka, pour y faire le commerce. Ce voy., pend. lequel il sut faire respecter le nom franç. et obtenir du gouvernem. de Moka un traité avantageux, engagea la comp. à entreprendre une seconde expédit., dont toutefois Merveille ne fit point partie. Il s'était contenté d'insérer dans le *Mercure de Trévoux* un extrait de la relation de son voyage; mais ce morceau piqua la curiosité de La Roque, qui lui demanda des éclaircissemens détaillés, et, sur ces matériaux et d'autres concernant la seconde expédit., comp. le *Voy. de l'Arabie-Heureuse*, etc., Paris et Amsterd., 1716, in-12, fig. C'est la prem. relation concernant l'Arabie-Heureuse qui ait été écrite dans notre langue.

MERVEILLEUX (David-Franç. de), ingén. suisse au service de Hollande, m. en 1712, a donné une *Introd. à la géogr. univ.*, 1694, in-8, et une *Carte de la Souv. de Neuchâtel* (sa patrie.) — David-Franç. de Merveilleux, son neveu, m. en 1740, cons. et interprète du roi de France, est regardé par quelq. biogr. comme aut. des *Amusem. des bains de Bade*, Londres, 1739, in-12, et des *Réflex. critiq. sur l'entretien des treize cantons*, 1739, in-12.

MERVESIN (Jos.), litt. peu connu, de l'ordre non réf. de Cluni, m. en 1721, à Apt (Provence), sa patrie, victime de son dévouem. pour des pestiférés, a laissé : *Hist. de la poésie franç.*, Paris, 1706, in-12; *Hist. du marq. de St-André-Montbrun*, ibid., 1698, in-12; beauc. de poésies MSs. et le canevas d'une hist. de la rhétorique franç.

MERVILLE (MICHEL GUYOT de), aut. dramatique, né à Versailles en 1696, se trompa d'abord sur le genre de son talent, et composa trois tragédies qui furent refusées. Plus tard il donna plus. comédies qui furent bien accueillies, entre autres le *Consentement forcé*. Pendant un séjour qu'il fit sur les bords du lac de Genève, désespéré d'avoir attaché à son malheureux sort une femme qu'il adorait, et dont il avait eu une fille, il régla toutes ses affaires, chargea un ami d'acquitter ses dettes, et, selon toute apparence, se précipita dans le lac : son corps fut trouvé près de la ville d'Evian. Ses *OEuvres de Théâtre* ont été pub. à Paris, 1766, 4 vol. in-12. *Le Consentement forcé* est la seule de ses pièces qui soit restée à la scène, où on la revoit toujours avec plaisir. On a en outre de lui : *Hist. littér. de l'Europe pendant l'année* 1726, La Haye, 6 vol. in-12; *Voyage histor. d'Italie*, ib., 1720, 2 vol. in-12; et en MSs.: une *Critique des œuvres de Voltaire*, 4 vol.; *l'Esprit d'Horace* et *les Veillées de Vénus*. V. la *notice* de M. Petitot sur Guyot de Merville, au devant du *Consentement forcé*, dans le t. 21 du *Répertoire du Théâtre-Français*.—Jean-Nic. MERVILLE, jésuite, né en 1714, m. vers 1790, a donné : *Leçons de mathém. à l'usage des colléges*, 1761, in-8.

MERWAN Ier, 9e success. de Mahomet, et 4e khâlyfe de la race des Ommayades, surnommé *Ibn Tarid* (fils du banni), parce que son père avait été exilé par le prophète, fut d'abord secrét. du khâlyfe Othman, dont sa perfidie causa la m. Après avoir tenu une conduite équivoque sous les règnes d'Aly, de Moawyah et de Yezid, il se retira en Syrie pour se soustraire aux ordres sanguinaires d'Abdallah, proclamé khâlyfe à la Mekke, et fut lui-même élevé au khâlyfat l'an 64 de l'hég. (684). Il remporta une victoire décisive sur un des chefs du parti de son compétit., fut reconnu sans opposition dans toute la Syrie, n'éprouva non plus aucune résistance en Egypte, et opposa avec succès aux mécontens, en Mésopotamie, le fameux Obeid-Allah. Cependant Merwan, qui avait juré de garder le khâlyfat comme un dépôt jusqu'à la majorité de Khaled, fils et frère des deux dern. khâlyfes, venait de désigner son fils Abdel Melek pour son successeur. Khaled fut vengé par sa mère, qui, devenue la femme du khâlyfe, l'étouffa pendant son sommeil l'an 65 (685). Merwan était âgé de 63 ans, et avait régné environ 10 mois.

MERWAN II (ABOU ABDEL-MELEK), 14e et dernier khâlyfe ommyade, et petit-fils du précéd., fut d'abord gouv. de l'Arménie. Il prit les armes contre le khâlyfe Yezid III, l'an 126 de l'hégire (744 de J.-C.), pour venger la m. de Walid II, se laissa apaiser par des concessions avantageuses, mais refusa plus tard de reconnaître Ibrahim, frère et success. d'Yezid. Sous prétexte de défendre les droits au khâlyfat des fils de Walid, prisonniers à Damas, il s'avança contre cette ville, battit les troupes d'Ibrahim, et, apprenant que ses jeunes protégés venaient d'être assassinés, se fit proclamer lui-même khâlyfe et alla établir le siége de son empire à Harran en Mésopotamie. Il y reçut les soumissions d'Ibrahim et de ses autres ennemis; mais bientôt il fut obligé d'aller soumettre Emesse, Damas, et plusieurs places de la Palestine, et combattre son cousin Soleïman. Ce prince fut vaincu; et Abdallah, fils d'Omar II, qui osa prétendre au khâlyfat, n'eut pas un meilleur sort. Merwan, par ces triomphes sur les chefs de sa famille, affaiblissait ses propres forces, et préparait l'élévation des Abbassides. En effet, ceux-ci levèrent l'étendard de la révolte en 128 (746); et Abou'l Abbas, marchant de succès en succès, vint se faire proclamer khâlyfe dans la grande mosquée de Koufah, l'an 132 (749). Enfin une bataille décisive fut livrée entre les deux maisons rivales, presque sur le même terrain où Alexandre avait remporté la victoire d'Arbelles. Merwan fut vaincu, se retira, toujours poursuivi, dans la Moyenne-Egypte, et fut tué dans une église chrétienne l'an 132 (750), à l'âge de 62 ans, après en avoir régné près de 6. La domination de Ommyades en Orient avait duré 92 ans, depuis Moawyah.

MÉRY (JEAN), anatomiste français, né à Vatan en 1645, m. en 1722, prem. chirurg. de l'Hôtel-Dieu, avait été successivement chir. de la reine, des Invalides et du duc de Bourgogne, encore enfant. En 1684 il avait été chargé de porter les secours de son art à la reine de Portugal; mais il ne put arriver av. la m. de cette princesse. A son retour il fut reçu à l'académie des sciences. On cite de lui : *Description exacte de l'oreille de l'homme*, Paris, 1677, 1687, in-12; *Observ. sur la manière de tailler dans les deux sexes pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques*, ibid., 1700, in-12; *Nouveau système de la circulation du sang par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de Duverney, Tauvry, Verheyen*, etc., ib., 1700, in-12; *Problèmes de Physique*, ib., 1711, in-4; et un grand nomb. de *dissert.* intéressantes dans les *Mémoires* de l'acad. des sciences. — François MÉRY, son fils, m. à Paris en 1760, avec la réputation d'un praticien habile, n'a fait imp. que quelques thèses et *Oratio quâ quid sit medicina docentur philiatri*, 1744, in-4. — V. MERRY.

MÉRY (dom FRANÇ.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Vierzon en Berri, m. à la fleur de son âge en 1723, avait été bibliothéc. du monastère de Bonne-Nouvelle d'Orléans. Il acheva en cette qualité le catalogue commencé par son prédécesseur, dom Billouet, y joignit un bel éloge de Guill. Prousteau, donataire et fondateur de cette bibliothèque, et pub. le tout sous le titre de *Bibliotheca Proustelliana*, Orléans, 1721, in-4; Paris, 1777, in-8. On a encore de lui une *discussion* critique et théologique des *remarques* de l'abbé Laurent-Josse Leclerc sur le Moréri de 1718; il la pub. en 1720, in-12, 96 pages.

MERZ (LOUIS), jésuite et controversiste aussi intolérant que fécond, né à Donsdorf, petite ville de la Souabe, en 1727, mort à Augsbourg en 1792, troubla la paix de cette dernière cité par la licence avec laquelle il attaqua, même en chaire, les membres les plus distingués de la communion luthérienne, et se fit destituer par l'évêque des fonctions de prédicat. de l'église cathédrale. Il a laissé un gr. nomb. d'ouv., tous écrits en allem. : ce sont des *sermons*, des *discours de controverse*, des *Livres ascétiques* et des *pamphlets* auxquels il donnait les noms de ses adversaires, Less, Büsching, etc. — MERZ (Phil.-Paul), théol. d'Augsbourg, fut converti à la relig. catholiq. en 1724, reçut les ordres, et m. en 1754. Le plus estimé de ses ouv. est son *Thesaurus biblicus*, Augsbourg, 1733-38, 2 vol. in-4; ib., 1751, 1791; Venise, 1758, in-4; nouv. édit., Paris, Belin-Mandar, 1825, 2 vol. in-8. — MERZ ou MÆRZ (Ange), bénédict. de l'abbaye de Scheyren ou Scheurn, né à Schlechdorf, dans la Haute-Bavière en 1731, a laissé, entre autres ouv., une lettre latine *de Oraculis paganorum*, et trois opuscules en allem. sur la magie, 1766-67, à l'occasion des guérisons opérées par Gassner à la même époque.

MERZ (JACQUES), peint. de portraits et grav., né en 1783 d'un paysan du village de Besch, canton de Zurich, mort à Vienne en 1807, a laissé,

malgré la courte durée de sa vie, un gr. nomb. de tableaux et de portraits, conservés pour la plupart par son bienfaiteur, le past. Veith, qui a pub. une *Notice* sur sa vie en allem., Tubingue, 1810, in-8.

MESA (Christophe de), poète espagnol, né en 1540 à Zafra en Estremadure, entra dans les ordres ecclésiast., et se rendit ensuite à Rome, où il vécut pendant 5 ans dans la plus grande intimité avec le Tasse. Les 3 poèmes épiques qu'il a laissés n'en sont pas moins médiocres : *las Navas de Tolosa*, Madrid, 1580 ; *la Restauration de l'Espagne ; le Patron de l'Espagne*. Cependant ses poésies lyriques ont eu quelque réputation, et ses trad. de l'*Enéide*, des *Géorgiques* et des *Bucoliques*, sont estimées.

MESANGE (Matthieu), de Vernon, garde de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés, mort à Paris en 1758, à l'âge de 65 ans, a laissé : *Traité de la charpenterie en bois*, 1753, 2 v. in-8 ; *Calculs tout faits*, in-12 (cet ouv. est plus ample et les opérations à faire y sont plus courtes, plus faciles que dans les comptes faits de Barême).

MESCHINOT (Jean), écuyer, sieur de Mortières, né à Nantes en Bretagne, fut maît.-d'hôtel du duc François II et de sa fille Anne, qui épousa Charles VIII. On a de lui des poésies sous ce titre : *Lunettes des Princes*, Nantes, Est. Larcher, 1493, petit in-4 goth. ; réimp. avec addit. et plus. *Ballades*, Paris, 1495, 1499, 1528, in-8 ; ib., 1539, in-16. *V.* le t. 2, p. 479 du *Manuel du Libraire*.

MESENGUY (Franç.-Phil.), prof., né à Beauvais en 1677, m. à St-Germain-en-Laye en 1763, occupa div. emplois au collége dit de Beauvais, à Paris, et s'opposa plus vivement que personne, en 1739, à la révocation de l'appel par la faculté des arts. Ses écrits, la plupart dictés par le plus ardent jansénisme, firent beaucoup de bruit. On cite de lui : *Idée de la vie et de l'esprit de M. N. Choart de Buzanval, évêque de Beauvais*, avec un *Abrégé de la Vie de M. Hermant*, Paris, 1717, in-12 ; *Abrégé de l'Hist. et de la Morale de l'Ancien Testament*, etc., ib., 1728, in-12 ; réimp. chez Delalain en 1824 ; *les Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, etc., ibid., réimpr. en 1826 chez Crapelet, 2 vol. in-12 ; *Abrégé de l'Hist. de l'Anc. Testam., avec des éclaircissem. et des reflexions*, ibid., 1735-1753, 10 vol. in-12 ; *Exposition de la doctrine chrét.*, 1744, 6 vol. in-12 ; 1754, 4 vol. in-12 (condamnée par un bref de Clément XIII, en 1761), etc. Lequeux a pub. un *Mémoire abrégé sur la vie et les ouvrages de Mésenguy*, 1763.

MESIH-PACHA. V. Misha-Paléologue.

MESIHI, poète turk, contemp. de Soliman Ier, était un des sept poètes dont on voyait les noms écrits en caractères d'or, et suspendus au temple de la Mekke. La bibliothèque du Vatican conserve les œuvres de ces hommes de génie parmi les MSs. de Pietro della Valle. Abdul-Cufti, dans son livre int. *Teskiret-Oschoara*, parle de 300 poètes turks qui ont brillé depuis l'an de l'hég. 761 (1359 de J.-C.) jusqu'au 16e S., et cite Mesihi parmi les plus ingénieux et les plus élégans.

MESLAY. V. Rouillé.

MESLÉ (Jean), av. au parlem. de Paris, mort dans cette ville en 1756, à l'âge de 75 ans, est aut. d'un bon *Tr. des minorités, tutelles et curatelles*, Paris, 1752, in-4, et d'un autre *Tr. de la manière de poursuivre les crimes dans les différens tribunaux du royaume* (en société avec Claude-Joseph Prévost), Paris, 1739, 2 vol. in-4.

MESLIER (Jean), curé d'Estrepigny en Champagne, né en 1678 au village de Mazerni, dans le Rhételois, m. en 1733, s'est rendu célèb. par son abjuration des principes et des dogmes religieux qu'il avait enseignés toute sa vie. On trouva chez lui, après sa m., 3 copies d'un gros MS., entièrem. de sa main, et qu'il avait intit. *mon Testament* ; c'est de la 1re part. de ce MS. que Voltaire a extrait l'ouv. pub. sous le titre de *Testament de J. Meslier*, et réimpr. sous celui d'*Extrait des sentimens de J. Meslier*, dans l'*Evangile de la Raison*, 1768, in-24. Malgré cette apostasie posthume, Meslier, qu'on a présenté à tort comme un homme orgueilleux et misanthrope, respecta tant qu'il vécut la croyance de ses paroissiens, et légua le peu qu'il possédait aux pauvres de son église, dont il avait toujours été l'ami et le bienfaiteur. Naigeon a ins. un précis du Testament de Meslier dans le *Dict. de philos. anc. et moderne de l'Encycl. méthodique*, et M. Beuchot l'a, le prem., joint aux œuvres de Voltaire dans l'édit. qu'il en a donnée. L'ouv. int. *le Bon Sens*, etc., qu'on a publié sous le nom de Meslier, est du baron d'Holbach (*v.* le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 1807).

MESME (Laurent), connu sous le faux nom de *Mathurin Neuré*, entra chez les chartreux de Bordeaux pour se soustraire à la misère plutôt que par une véritable vocation, renonça à la vie hérémit. au bout de quelq. années pour faire des éducat. particulières, obtint, sans le mériter, l'avantage d'être lié avec Gassendi, et publia, entre autres ouv. oubliés aujourd'hui, une invective contre la procession de la fête du St-Sacrement sous ce tit. : *Querela ad Gassendum de parùm christianis provincialium suorum ritibus, minimùmque sacris eorum moribus*, etc., 1645, in-4 et in-12.

MESMER (Ant.), méd. allem., fondat. de la fameuse doctrine du *magnétisme animal*, né en 1734 à Mersbourg en Souabe, révéla pour la prem. fois son existence au monde savant, en 1766, dans une thèse, dont le but était d'établir l'influence des corps célestes sur les corps animés, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui remplit tout l'univers. Il imagina ensuite de joindre à cette influence l'action des aimans, et se rendit à Vienne pour y exposer son système. Il y trouva un rival dans l'art de guérir avec les aimans, et se tourna alors vers le magnétisme animal ; mais en vain chercha-t-il à accréditer cet agent nouveau parmi les médecins et au sein des sociétés savantes : celles-ci dédaignèrent de lui répondre ou le traitèrent de visionnaire. Cependant il fit un miracle, s'il faut l'en croire ; il rendit en 1777 la santé et la vue à Mlle Paradis, qui attira et étonna tout Paris, 7 ans après, par la réunion singulière de la cécité la plus absolue à un gr. talent d'exécution sur le clavecin. Mesmer, désespérant d'être prophète parmi ses compatriotes, vint à Paris en 1778, et après avoir recherché vainement les suffrages de l'acad. des sciences et de la société de médecine, résolut sagement de ne plus s'adresser qu'au public. Il eut bientôt un gr. nomb. d'adeptes sortis des prem. classes de la société, et dont l'enthousiasme n'eut point de bornes. Il parvint même à s'attacher un docteur-régent de la faculté de médecine nommé Deslon, qui prit la défense de son maître devant ce corps savant ; mais une décision publique de la faculté et des dissert. particulières de ses memb. renversèrent les espérances du confiant apologiste. Telle était toutefois la célébrité de Mesmer, que le ministère du roi ouvrit avec lui des négociations pour l'engager à révéler sa doctrine. Le charlatan, indigné des offres trop mesquines du gouvernement, se retira aux eaux de Spa, et laissa la place à Deslon, qui sut, en l'absence de son maître, exploiter avec succès la crédulité parisienne. Une souscription, ouverte par d'illustres adeptes au profit de Mesmer, et dont la valeur s'éleva à plus de 340,000 liv., dut bien le consoler de la trahison de son élève. Mais les désordres nombreux qui accompagnèrent les réunions présidées par le gr. opérateur depuis son retour à Paris éveillèrent enfin l'attention du gouvernement, qui livra définitivement le maître et sa doctrine à l'examen impartial de l'acad. des sciences et de la société royale de médecine. Les conclusions de ces deux corps furent également défavorables au magnétisme animal, et reçurent une publicité extra-

ordinaire qui força Mesmer à quitter la France, non sans emporter l'argent des souscript., auxquels il ne donna même pas son secret, comme il en était convenu. Cet homme, qui avait un moment occupé l'Europe, m. ignoré dans sa ville natale en 1815. Ses ouv. sont : *de planetarum Influxu*, Vienne, 1766, in-12 ; *Mém. sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12 ; *Précis histor. des faits relatifs au magnétisme animal*, etc., Lond., 1781, in-8 ; *Hist. abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8 ; *Mém. de F. A. Mesmer sur ses découvertes*, Paris, an VII (1799), in-8 ; *Mesmerismus, etc.*, ou *Système du magnétisme animal* (en allem.), Berlin, Nicolaï, 1815, 2 vol. in-8, fig., etc.

MESMES (JEAN-JACQUES de), seign. de Roissi, etc., né en 1490, de l'une des plus anciennes familles du Béarn, m. en 1569 à Paris, fut appelé, dès l'âge de 20 ans, à professer la jurisprudence à l'univ. de Toulouse. Il s'attacha bientôt à la maison royale de Navarre, entra dans le conseil, et obtint l'intendance générale des affaires de Catherine de Foix, épouse de Jean d'Albret. Lorsque Charles-Quint et François Ier traitèrent de la paix à Noyon, Mesmes fut chargé de revendiquer, au nom de sa souveraine, la portion de la Navarre dont s'était emparé Ferdinand-le-Catholique. Il remplit cette mission importante avec tant de talent et de succès que le roi de France voulut l'attacher à son service. Le vertueux Béarnais refusa la place d'avocat du roi au parlement de Paris, parce qu'il eût fallu en dépouiller Jean Ruzé, et n'accepta celle de lieutenant-civil au Châtelet qu'à condition qu'il lui serait permis de continuer à servir le roi de Navarre. Il fut chargé de plus. ambassades aux noms de ses deux maîtres, devint successivement maître des requêtes et premier président du parlement de Normandie. Sous le règne de Henri II, il fut un des prem. memb. du conseil d'état qui obtinrent voix délibérative dans le parlem. de Paris. Ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, union qui donna plus tard à la France le meilleur de ses rois. V. les *Elogia doctorum in Galliâ virorum*, par Scévole de Sainte-Marthe.

MESMES (HENRI de), seigneur de Roissi, de Malassise, etc., fils du précéd., né à Paris en 1532, m. en 1596, remplit à Toulouse, dès l'âge de 16 ans, et avec succès, la chaire de droit que son père avait occupée. Il revint à Paris en 1552, et fut nommé la même année conseiller à la cour des aides, puis conseiller au gr.-conseil. La république de Sienne s'étant mise sous la protection du roi de France, Henri de Mesmes fut chargé en 1557 de rendre la justice dans ce pays. Il y resta deux ans, justifia la confiance de ses administrés par sa sagesse, et battit même les Espagnols en l'absence du gouverneur du Siennois, B. de Montluc. A son retour en France, il fut nommé par Henri II conseiller d'état, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter, sous Charles IX, la place de chancelier de Jeanne d'Albret. Lorsque Catherine de Médicis offrit aux protestans cette paix trompeuse, qui précéda de si peu de temps la St-Barthélemi, de Mesmes fut envoyé à St-Germain avec Armand de Biron, depuis maréchal de France, pour traiter avec les chefs du parti qu'on voulait abattre d'un seul coup ; mais il n'était pas initié à cet horrible secret. Sous Henri III, il ne resta pas long-temps en faveur, et se retira de la cour. Après avoir été le témoin des désastres de la guerre civile, il vécut assez pour voir Henri IV affermi sur le trône de France. De Mesmes a laissé des *mém.* de sa vie adressés à son fils, et imp. dans le *Conservateur*, en octob. 1760. Rollin en cite un passage (*Traité des études*, t. 1, liv. 1er, ch. 2).

MESMES (JEAN-ANT. de), comte d'Avaux, etc., né à Paris en 1661, m. en 1723, était entré de bonne heure dans la magistrat. Nommé, dès l'âge de 18 ans, substitut du proc.-gén. au parlem. de Paris, puis conseiller en 1687, il devint l'année suiv. président à mortier. Il obtint en 1703 la charge de prevôt et grand-maître des cérémonies des ordres du roi, fut admis à l'académie française 7 ans après, et devint premier président du parlem. de Paris en 1712. Quoiqu'il ait quelquefois montré beaucoup de vigueur dans cette charge importante, on pourrait l'accuser d'avoir mis bien de la faiblesse à défendre, comme il l'avait promis, les prétentions du duc du Maine à la régence du royaume contre les droits plus légitimes de Philippe d'Orléans : mais l'on doit plutôt lui reprocher de la mauvaise foi, car il est probable que, gagné d'avance par ce dern. prince, il trompait à dessein le bâtard de Louis XIV. Lorsq. le régent enleva aux princes légitimés le droit de succéder à la couronne, qui leur avait été conféré par leur père, le prem. présid. fit des remontrances timides qui déplurent également et à celui qu'elles condamnaient et à ceux qu'elles voulaient protéger. De nouvelles et de plus vives remontrances, qu'il fit à l'occasion du système de Law, le firent exiler, avec tout son parlement, à Pontoise. Plus tard il s'opposa encore, mais sans fruit, à la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai. D'Alembert a pub. l'*éloge* de ce magistrat dans l'*Histoire des membres de l'acad. française*, t. 4, p. 339-46. — MESMES (Jean-Jacq., dit *le Bailli de*), frère puîné du précéd., m. en 1741 à l'âge de 61 ans, fut gr.-croix de Malte, gr.-prieur d'Auvergne et ambass. de son ordre en France. — V. AVAUX.

MESMES (JEAN-JACQUES de), comte d'Avaux, neveu de l'habile négociat. de ce nom (*v.* AVAUX), né à Paris vers 1640, mort dans la même ville en 1688, fut présid. à mortier au parlement de Paris, et memb. de l'académie française. L'abbé d'Olivet lui a consacré un court *éloge* dans l'*Hist. de l'académie*, t. 2, p. 250, édit. in-12.

MESNAGER (NICOLAS), habile diplomate français, né en 1665 à Rouen, vint à Paris en 1700 comme député des négocians de sa ville natale près le conseil de commerce, et se fit connaître avantageusement de d'Aguesseau, qui le recommanda à Louis XIV, et lui obtint deux missions importantes en Espagne. Mesnager ayant conçu le projet d'assurer, de concert avec cette dern. puissance, le commerce de toutes les nations de l'Europe au Nouveau-Monde, le roi l'envoya à La Haye en 1707 pour communiquer ce projet aux chefs de la république. Si l'adroit négociateur ne réussit pas complètement par suite des prétentions exagérées des Hollandais, il remplit du moins le principal objet de sa mission, celui de dissiper leurs défiances relativement au commerce de l'Inde ; et, à son retour en France, en 1708, il reçut beauc. d'éloges pour sa conduite. En 1711 il fut envoyé secrètement à Lond. pour traiter de la paix avec la reine Anne, dont il reçut l'accueil le plus flatteur, ainsi que du grand trésorier (Harley, comte d'Oxford). Les articles qu'il signa, et qu'il fit agréer à la reine malgré de nombreux obstacles, furent tous approuvés, et servirent de base aux instructions que Louis XIV donna peu de temps après pour les conférences d'Utrecht. Il prit encore une grande part à ces conférences, et, à son retour, reçut du roi l'accueil le plus honorable et une pension de 10,000 l. Mais il ne put jouir long-temps de sa gloire, et m. en 1714, laissant la réputation d'un diplomate instruit et plein de sens, surtout dans les affaires commerciales. On peut consulter sur sa personne et ses négociations : les *Mém. de Torcy*, La Haye, 1756, 3 vol. in-12 ; l'*Hist. du congrès d'Utrecht*, etc., Utrecht, 1716, in-12 (par Casimir Freschot) ; et les *Mém. biographiques et littéraires des hommes célèbres de la Seine-Inférieure*, par Guilbert, Rouen, 1812, 2 vol. in-8.

MESNARDIÈRE ou MENARDIÈRE (HIPPOLYTE-JULES PILET DE LA), poète franç., né à Lou-

dun vers 1610, m. à Paris en 1663, étudia la médec. à Nantes, et devint le médecin du card. de Richelieu et du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, pour avoir écrit en rép. aux allégat. d'Urbain Grandier et dans le but de justifier son assassinat juridique un *Traité de la Melancolie*, où il prouvait que ce mal était étranger aux désordres dont on voulait placer la cause dans de prétendus maléfices imputés à ce prêtre. Devenu par la suite maître-d'hôtel et lecteur ordin. du roi, La Mesnardière fut reçu à l'acad. fr. en 1655. On peut distinguer parmi ses nomb. ouv. : *Tr. de la Mélancolie : savoir si elle est la cause des effets que l'on remarque dans les possédées de Loudun*, La Flèche, 1635, in-8; *Raisonnement sur la nature des esprits qui servent au sentiment*, Paris, 1638, in-12; *Poésies françaises et latines*, Paris, 1656, in-fol.; *Lettres du sieur du Rivage, contenant quelques observat. sur le poème épique, et sur le poème de la Pucelle* (de Chapelain), ibid., 1656, in-4 de 65 p.

MESNIER (N.), prêtre, mort en 1761, a laissé un ouv. sous ce tit. : *Qui des jésuites ou de Luther et de Calvin ont le plus nui à l'Eglise chrétienne ?* et une *Addition* dans laquelle il réfute le bref de l'inquisition contre son liv., Avignon (Paris), 1757, 2 vol. in-12.

MESNIL (JEAN-BAPTISTE du), célèb. magistrat, né en 1517, d'un proc. au parlement de Paris, fut nommé avocat du roi au même parlem. en 1556, et apporta au ministère public une probité ferme, un esprit conciliant et une grande lucidité dans l'exposition des matières contentieuses. Il refusa la place de prem. présid. du parlem. de Rouen parce qu'il espérait obtenir celle de présid. à Paris ; mais la disgrâce de Lhôpital, dont il partageait les vues politiques, renversa ses espérances, et hâta sa mort survenue en 1569. On a de lui un plaidoyer contre les jésuites imprimé en 1594, in-8, et deux autres contre la même société parmi les *opusc.* de Loysel, qui lui a consacré une longue *notice*. Ses remontrances, plus. fois réimp., se trouvent notamment dans le *Rec. des libertés de l'Eglise gallicane*, édit. de 1731. Il prit part à la rédact. des édits de Roussillon et de Moulins. — V. DUMESNIL et GARDIN.

MESPLEDE (LOUIS), canoniste dominicain, m. à Cahors, sa patrie, en 1663, à l'âge de 62 ans, a laissé plus. ouv. sur son ordre qui sont d'une bonne latinité. En voici les titres : *Catalonnia Galliæ vindicata adversùs Hispaniarum scriptorum imposturas*, Paris, 1643, in-8; *Querela apologetica prov. Occit. ordinis prædicatorum*, Cahors, 1624, in-4; *Notitia antiqui statûs ordinis prædicatorum*, Paris, 1643, in-8, etc.

MESROB-MASCHDOTS, personnage illustre de l'église d'Arménie, né à Hatsegats-Avan, bourg de la province de Daron, vivait dans le 4e et le 5e S. Il fut successivem. secrét. du patriarche Nersès Ier et du roi Varaztad, embrassa ensuite l'état ecclés., et se retira dans le Vasbouragan, lorsque ce dern. prince eut été détrôné par les Romains (382). Devenu coadjuteur du patriarche Sahag en 390, il s'occupa avant tout, et avec ardeur, de poursuivre les idolâtres, composa ensuite un alphabet particulier aux Arméniens qui fut mis en usage l'an 406 et adopté dans toute l'Arménie par l'ordre du roi Bahram-Schahpour, et enfin donna à son église une version complète de la Bible, qui jusqu'alors lui avait manquée. Sahag étant m. en 440, Mesrob fut, pendant 6 mois, administ. du patriarcat, et m. lui-même en 441. Comme il est le prem. qui ait réglé la liturgie de l'église arménienne, tous les rituels portent le nom de Maschdots.

MESROB-EREZ, historien arménien et prêtre à Hoghots-Kéogh, dans le canton de Vaïotsdsor en Siounie, né au village de Holatzim, florissait dans le 10e S. Il pub. en 967 les *Vies de St Narsès Ier, patriarche d'Arménie, et de Mouschegh Mamigonian, connétable d'Arménie et de la Géorgie*, imp. à Madras en 1775, pet. in-4, et dont la biblioth. du roi possède 2 exemplaires MSs., nos 95 et 99.

MESSA-HALA. V. MACHA-ALLAH.

MESSALA CORVINUS (MARCUS VALÉRIUS), né l'an 59 avant J.-C., combattit aux deux journées de Philippes avec Brutus, qui lui confia même le commandement d'une des divisions de l'armée. Devenu à la m. de celui-ci chef de toute l'armée républic., Messala trouva moyen de conclure un traité avantageux avec Antoine, s'attacha dès-lors à sa fortune, jusqu'à ce que l'extravagance avec laquelle ce général s'abandonna à son amour pour Cléopâtre le décida à quitter son parti pour celui d'Octave, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Messala fut chargé de plusieurs expéditions, particulièrement dans les Gaules, soumit l'Aquitaine, et obtint, avec les honneurs du triomphe, la charge importante de préfet de Rome; mais il la résigna peu de temps après. Il fut ensuite (l'an 5 de J.-C.) collègue de l'emp. dans le consulat, et m. 6 ans après. C'est lui qui, le prem., salua Octave du nom de *Père de la Patrie*. Il avait composé plus. ouv. remarq., entre autres des *discours* et des *déclamations* dont Quintilien loue l'élégance, la correction et le plan. Malheureusement il ne nous reste aucun de ses écrits. L'opuscule intit. *de Progenie Augusti*, imp. pour la prem. fois en 1540, et qu'on a voulu lui attribuer, est évidemment supposé.

MESSALINE (VALÉRIE), impérat. romaine, fameuse par la dissolution de ses mœurs, avait pour père Valerius Messalinus Barbatus. Dès l'âge le plus tendre elle donna carrière à son goût effréné pour le plaisir, et telle était dès-lors la tache imprimée à son nom par ses désordres qu'elle ne put trouver d'époux que l'imbécile Claude, alors bafoué de la famille impériale. Lorsque le caprice du destin eut mis sur le trône ce prince esclave de ses ministres et de ses affranchis, Messaline s'abandonna plus que jamais à ses honteux penchans. Mais aux emportemens de la débauche elle joignit la frénésie de l'ambition et l'amour du commandement. Les préfectures, les sacerdoces étaient distribués ou par elle ou par ses créatures. Les hommes les plus illustres et les plus riches sont forcés d'opter un genre de m., et leurs biens confisqués deviennent la proie de l'impératrice. Silanus, son beau-père, refuse de satisfaire la passion qu'il a le malheur de lui inspirer, et il périt comme conspirat. Mais bientôt ce n'est plus dans les rangs des patriciens qu'elle cherche les complices de ses débauches. Elle s'abandonne aux histrions, aux affranchis. Souvent la nuit la voit sortir de son palais pour se mêler aux victimes de la prostitution publiq. et prendre leur place. L'hist. a conservé le nom de la courtisane Lycisca, dont Messaline empruntait le nom quand elle quittait le lit de l'emp. pour les réduits de la débauche. Enfin un acte plus audacieux encore couronne tant de crimes. Tandis que Claude est à Ostie, elle épouse publiquement Silius, consul désigné. Mais Narcisse, son ennemi, annonce tout à Claude, et excite sa colère par son récit. Tous les amis de l'impératrice ont fui ; mais Claude ne sait s'il doit punir : « Qu'on fasse venir cette malheureuse, dit-il à souper. » Narcisse, qui l'entend et qui craint l'entrevue, donne à un tribun l'ordre de tuer Messaline. Celle-ci, à l'approche des soldats, essaya d'échapper par une m. volontaire aux outrages qui l'attendaient; mais elle n'eut pas le courage d'enfoncer le fer, et elle reçut le coup mortel des mains du soldat l'an de J.-C. 48.

MESSALINE (STATILIE), impératrice romaine, petite-fille de Statilius Taurus, se maria en quatrièmes nôces à Néron, sur lequel son esprit et sa beauté lui donnèrent quelque pouvoir. Ce prince ayant été forcé de se donner la mort l'an de J.-C. 68, Statilie conçut l'espoir d'épouser Othon, qui, peu après la chute du tyran, avait usurpé le trône impérial, et peut-être y eût-elle réussi sans la m.

prématurée de ce souverain éphémère. Elle renonça dès-lors au mariage pour se consacrer à la litt. et à l'éloquence, dans laquelle elle acquit quelque réputation. On ignore si elle avait composé quelques ouv. Ce qu'il y a de certain c'est que nous ne la trouvons jamais citée, ni même indiquée dans les polygraphes anciens.

MESSENIUS (JEAN), historien suédois, né en 1584 à Vadstena en Ostrogothie, m. à Uleo en 1637, professa d'abord le droit à l'univ. d'Upsal, passa ensuite au tribunal supérieur de Stockholm, fut accusé de correspondances secrètes avec Sigismond, roi de Pologne, et avec les jésuites, et envoyé, comme prisonnier d'état, à Cajanaborg en Finlande. Pendant sa détention, qui dura de 1616 à 1635, il se livra à de savantes recherches et comp. plusieurs ouv. historiques. On cite de lui *Scondia* (et non *Scandia*) *illustrata*, Stockholm, 14 vol. in-fol., de 1710 à 1714; *Disputatio theoremata encyclopædica comprehendens*, Upsal, 1609, in-4; *Detectio fraudis jesuiticæ contra Carolum IX*, 1610, in-4; *Chronicon episcoporum per Sueciam, Gothiam et Finlandiam*, Stockholm, 1611, Leipsig, 1685, in-8; *Sueopenta-Protopolis*, 1611, in-8, trad. en suédois par Henri Hammer, Stockholm, 1612, in-8; *Chorographia Scandinaviæ*, Stockholm, 1615, in-8; des *comédies*, en suédois, sur des sujets tirés de l'hist. du pays.

MESSENIUS (ARNOLD), fils du précéd., partagea la détention de son père, et, comme lui, profita de ses loisirs forcés pour composer quelques ouv. Plus tard, après avoir obtenu son élargissem., il fut de nouveau emprisonné comme coupable de catholicisme et de correspondance secrète avec Sigismond, roi de Pologne. Mais tout d'un coup son sort changea; Christine lui rendit la liberté, l'employa dans plus. affaires secrètes et importantes, le nomma historiographe de Suède, et lui donna des lettres de noblesse. Cette fortune ne fut pas de longue durée. Arnold avait un fils, nommé Jean, qui composa, en 1651, un libelle contre le sénat et contre la reine. Le père et le fils furent condamnés à m. Le prem. fut décapité, et le second fut écartelé, après avoir eu la main et la tête coupées.

MESSERSCHMIDT (DANIEL-THÉOPHILE), méd. et natural., né en 1685 à Dantzig, m. en 1735 à Pétersbourg, a eu le mérite de faire connaître la Sibérie, ou du moins d'en ouvrir la route à Pallas, à Gmelin, à Géorgi, etc. En 1716 il se rendit à Pétersbourg, et, 3 ans après, s'engagea à voyager pend. 7 ans dans l'empire russe, et surtout en Sibérie. Aucun voyage n'avait encore été aussi général dans son objet; et il fut entrepris par un seul homme, moyenn. 500 roubles par an, avec la promesse d'un cadeau à son retour. Il eut un moment pour compagnon le Suédois Tabbert, anobli depuis sous le nom de Stralenberg; mais l'amitié, qui ne tarda pas à l'unir avec cet homme distingué, le jeta, lorsqu'il fut obligé de s'en séparer, dans une mélancolie que ne laissa pas d'augmenter beauc. l'accueil peu honorable qu'il reçut de son gouvernement adoptif. Il traîna ses dern. jours dans la maladie, la misère et l'obscurité, après un voyage dont il avait bravé les périls sans nombre avec tant de courage, de zèle et de patience. Ses journaux MSs., conservés dans la biblioth. de l'acad. de Pétersb., renferment beauc. de détails instructifs. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé: il a seulem. paru des extraits de ses journaux dans le 3e vol. des *Nouveaux Fragmens sur le Nord*, etc., par Pallas. On trouve aussi quelq. détails sur lui dans la *Descr. géographique-physique de l'empire de Russie*, par J.-Théophile Géorgi, t. 1er. Linnée a donné le nom de *Messerschmidia* à un genre de la famille des sébesteniers.

MESSEY (LOUIS-FRANÇOIS-ANTOINE-NICOLAS, marq. de), maréchal-de-camp, né en 1748 à Braux (Champagne), et m. en 1821 à Paris, avait émigré en 1791 et servi dans l'armée des princes. En 1815 il suivit Louis XVIII à Gand, et à son retour exerça les fonctions de prevôt de Paris. Il a publ.: *Mes Souhaits pour l'année* 1816, Paris, in-8; *Voyage d'un fugitif franç.*, etc., Paris, 1816, in-12.

MESSIE (PIERRE). V. MEXIA.

MESSIER (ROBERT), relig. franciscain, ministre de la prov. de France, se fit, par ses prédicat., vers la fin du 15e S., une réputat. qui accuse le mauvais goût de cette époque. Ses *Sermons* ont été publiés à Paris, 1524, in-8.

MESSIER (CHARLES), astronome, né en 1730 à Badonviller en Lorraine, n'avait, lorsqu'il vint à Paris (1751), d'autre recommandat. qu'une écriture nette et bien lisible, et quelq. habitude du dessin; il entra chez Delisle pour tenir ses registres d'observ., et fut formé par Libour, secrét. de ce célèb. astron., aux observ. journalières de l'astronomie, à celles des éclipses et à la recherche des comètes. Nommé plus tard, par le crédit de Delisle, commis du dépôt des cartes de la marine, avec des appointem. de 500 fr. par année, il reçut, en outre, de son protecteur, le logement et la table. Celui-ci, qui croyait avoir suffisamment payé les travaux présens et futurs de son élève, garda pour lui les observat. que Messier fit sur les comètes de 1758, 1759 et 1760. Lorsque le vieil astronome abandonna les sciences pour la dévotion, Messier, devenu libre, s'occupa de ses recherches favorites avec plus d'ardeur et de succès; et, pendant 15 ans, presque toutes les comètes qui furent découvertes, le furent par lui seul. Il fut élu successivem. aux acad. de Berlin et de Pétersbourg, et en 1770 à celle de Paris: déjà depuis quelque temps son titre de commis avait été changé en celui d'astronome de la marine. Cepend. les blessures les plus graves, causées par une chute terrible, vinrent interrompre ses travaux pendant plus d'un an. Devenu académicien-pensionnaire à son tour, il vit supprimer quelq. jours après l'académie, sa pension et le traitement qu'il recevait de la marine: malgré les embarras de sa position, il continua ses travaux, que l'institut, le bureau des longitudes, la Légion-d'Honneur récompensèrent avec usure sous un régime meilleur. Il vit des jours heureux dans une vieillesse qui fut long-temps sans infirmités, et m. en 1817. Il n'a composé aucun ouv., si ce n'est une brochure sous ce titre: *Grande Comète qui a paru à la naissance de Napoléon-le-Grand, découverte et observée pendant 4 mois*, Paris, Delance, 1808, in-4. On n'a de lui que quelques *mém.* disséminés dans les vol. de l'acad. ou dans ceux de la *Connaissance des Temps*. Lalande avait consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle constellation sous le nom du *Messier* ou *Garde-Moisson*, qu'il forma de quelq. étoiles éparses entre Céphée, Cassiopée et la Girafe.

MESSIS (QUINTIN), peintre, né en 1450 à Anvers, m. en 1529 dans la même ville, est connu sous le nom de *Maréchal d'Anvers*, parce que, dans sa jeunesse, il avait exercé la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier. A la suite d'une maladie qui le laissa trop faible pour continuer d'aussi rudes travaux, il se mit à dessiner de petites images de Sts pour les pénitens de la confrérie des Lépreux. Ces prem. essais, qui furent heureux, l'attachèrent décidément à la peinture. Parmi ses tableaux, qui se ressentent trop des défauts de l'époque et rappellent la manière de van Eyck, avec plus de sécheresse encore, on distingue une *Ste Anne*, que l'on conservait dans l'église de St-Pierre de Louvain, et un *Christ entouré des saintes Femmes*, qui fut placé d'abord dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. Le musée du Louvre possède de ce maître un *Joaillier qui pèse des pièces d'or, ayant auprès de lui sa femme, qui feuillette un livre orné de miniatures.* — Son fils, nommé JEAN, sans avoir autant de talent que lui, a laissé un gr. nombre de tableaux qui existent presque tous à Amsterd., et dont les plus remarquables représentent des scènes d'usuriers.

MESTLIN, V. MÆSTLIN.

MESTON (Guillaume), poète écossais, né vers 1688 à Midmar, dans le comté d'Aberdeen, m. en 1745 à Aberdeen, avait des connaissances variées et un esprit piquant et facétieux. Il avait une sorte de talent pour la poésie burlesque, et imitait avec assez de succès le style de Butler. Ses poèmes sont : *le Chevalier*, 1723 ; *les Contes de la mère Grim*, et *Canaille contre Canaille* : ces 3 ouvr. furent impr. ensemble, avec une notice sur l'aut., Edimbourg, 1767, petit in-12.

MESTREZAT (Jean), théologien protest., né en 1592 à Genève, m. en 1657, refusa une chaire de philosophie à l'âge de 18 ans, desservit pendant 12 ans, avec une gr. distinct., l'église réformée de Charenton, et y présida le synode en 1631. Le card. de Retz nous apprend (t. 1er, p. 59 et suiv. de ses *Mém.*, édit. de Genève, 1777) qu'il eut beaucoup à se louer de la délicatesse et des égards pleins de réserve de Mestrezat, dans une lutte théologique qu'il soutint contre lui devant le nonce du pape. Parmi ses ouvr., fort estimés de ses co-religionn., nous citerons : *Traité de la Communion de J.-C. dans l'Eucharistie*, Sedan, 1625, in-4 ; *Serm. sur divers textes*, ib., 1625, in-12 ; *Traité de l'Ecrit.-Ste*, Genève, 1632, in-8 ; *Traité de l'Eglise*, ibid., 1649, in-4. — Mestrezat (Philippe), profess. de philos. et de théol. à Genève, m. en 1690, a laissé quelque réputat. comme prédicateur. On a de lui : *Theses physicæ de formâ*, Genève, 1643, in-4 ; *Theses physicæ de naturâ loci*, ibid., 1647, in-8 : *Theses physicæ de Cometâ*, ibid., 1647, in-4 ; *Quæstionum philosophico-theologicarum de libero arbitrio Decas*, ibid., 1655, in-4.

MESUÉ (Jean ou Iahia, fils de Masouiah, appelé vulgairement), médecin arabe, né au bourg de Khouz, dans le voisinage de l'antique Ninive, m. sous le règne de Motawakkel vers 241 de l'hég. (855 de J.-C.), à l'âge d'environ 80 ans, fut successivement attaché à la personne du khâlyfe Haroun Al-Raschid et à celle d'Al-Mamoun, et jouit de la même faveur sous les success. de ces princes. Il a laissé beaucoup de *traités* sur son art, fort estimés chez les Orientaux, et même pendant long-temps chez nous. On y distingue entre autres des *dissert.* en 30 liv., une *pharmacopée*, un liv. d'*anatomie*, des *traités* sur les fièvres, les alimens, les catarrhes, les bains, etc. On en trouve quelques-uns, soit en original, soit en hébreu, dans les principales bibliothéq. de l'Europe. Parmi les édit. lat. qui ont été faites, on cite celles de Venise, 1471, 3 part. in-fol. ; 1562, in-fol. ; et de Lyon, Husz et Siber, 1478, in-fol. On connaît aussi une version italienne, Modène, 1475, in-fol.— Mesué (Jean), fils d'Hamech, né à Mardin, dans la Mésopotamie, m. en Egypte, à 90 ans, vers l'an 406 de l'hégyre (1018 de J.-C.), était disciple d'Avicenne, et a écrit en arabe un *Traité des emplâtres*, *des onctions*, *des sirops*, etc. On en trouve une traduction hébraïque à la bibliothèque du roi, n° 581.

MÉTAGÈNES, architecte grec. V. Chersiphron.

MÉTAPHRASTE (Siméon le), ancien hagiographe, né à Constantinople dans le 10e S., suivant L. Allatius, fut successiv. proto-secrét. de l'emp. Léon, gr.-logothète, puis maître du palais. Il entreprit de rassembler les vies des saints, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères ; mais, comme il s'est permis de supprimer des faits rapportés par les contemporains, et d'en ajouter d'autres, sa compilation ne dispense pas de recourir aux originaux. Fabricius a donné la liste des vies qu'elle renferme, dans la *Biblioth. gr.*, t. 9, p. 48-152. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait pub. sous ce titre : *Liber dictus Paradisus, seu illustrium sanctorum vitæ, desumptæ ex Simeone Metaphraste*, *gr.*, Venise, 1541, in-4, rare. Les principales *vies* ont été insérées en grec et en latin dans les *Acta* des bollandistes ; on en avait déjà des trad. latines dans les *recueils* de Lippoman et de Surius. Indépendamment de cette compilation, on attribue encore à Métaphraste plusieurs autres pièces dont Fabricius a donné la liste dans sa *Bibl. gr.*, t. 6.

MÉTASTASE (Pierre-Bonavent. TRAPASSI, dit), l'un des plus grands poètes de l'Italie, né à Rome en 1698, fut initié dans les lettres grecques, latines et italiennes, par le célèbre jurisconsulte Gravina, qui avait été émerveillé de ses dispositions précoces et de ses improvisat. brillantes. Le jeune Trapassi, par un caprice singulier, prit le nom de *Metastasio*, dérivé d'un mot grec qui signifie *passer*, et analogue par conséquent au nom qu'il quittait. A l'instigation de son maître, il composa, n'ayant encore que 14 ans, sa tragédie de *Giustino*, à laquelle la critique ne reprocha qu'une imitation trop servile des anciens. Après la m. de Gravina, Métastase, âgé de 20 ans, se trouva maître d'une fortune considérable, et compta bientôt tant de créanciers à Rome qu'il résolut d'aller s'établir à Naples (1721). Là il se livra à des études sérieuses sur l'art qu'il voulait cultiver exclusivement, et se lia pour la vie avec une actrice distinguée nommée *la Romanina*, qui contribua au succès de ses prem. ouv. Rien ne saurait exprimer l'enthousiasme qu'inspira à toutes les classes de la population ital. la fameuse *Didone abbandonata*, repres. pour la prem. fois en 1724. Métastase, se voyant en état de satisfaire ses créanciers, retourna à Rome, où il n'eut d'autre maison que celle de son amie. Cependant il la quitta pour se rendre, en 1730, à Vienne sur l'invitation de l'emp. Charles VI, qui lui avait offert le tit. de *Poeta cesareo* et un traitement de 3,000 florins. Là, au milieu de ses nouveaux triomphes, il apprit la m. de sa chère *Romanina*, qui lui faisait un legs de 25,000 écus romains ; mais il abandonna noblement cette somme considérable au pauvre Bulgarelli, époux presque inconnu de la célèbre cantatrice. Déjà il avait fait paraître, entre autres ouv. nombreux : le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et cette *Olimpiade*, que toute l'Italie surnomma la *Divine*. La mort de Charles VI et les guerres qui en furent la suite interrompirent les travaux dramatiques du poète, et ne l'empêchèrent pas toutefois de composer avec succès une foule de poésies moins importantes. Peu à peu il se retira du monde, quoique Marie-Thérèse lui accordât autant de bienveillance que d'estime, et s'occupa presque uniquement de ses savantes analyses des poétiques d'Aristote et d'Horace, ou du moins d'études analogues. Il m. en 1782, digne de tous les hommages humains, par son génie et par le bien qu'il fit pendant une longue carrière, digne aussi des récompenses d'une religion qu'il avait toujours aimée. Les œuv. poétiques de Métastase consistent en 63 *tragedies lyriques* et *operas* de div. genres, 12 *oratorio*, 48 *cantates* ou *scènes lyriques*, une foule innombrable d'*élégies*, *idylles*, *canzonette*, *sonnets*, etc. Parmi ses ouv. en prose, il faut citer l'*Analyse de la poétique d'Aristote*, les *Observat. sur le théâtre grec*, et une *correspondance* assez étendue, souvent intéressante. Les édit., prétendues complètes, de Métastase, depuis 1733 jusqu'à nos jours, sont presque innombrables ; les plus estimées sont les suiv. : Paris (Ve Quillau), 1755, 12 vol. in-8 ; Turin, 1757, 14 vol. in-4 ; Paris (Ve Hérissant), 1780, 12 vol. grand in-8 ; Gênes, 1802, 6 forts vol. in-8 ; Padoue (Foglierini), 1810. Le comte d'Ayala a pub. à Vienne en 1795 ses *Opere postume*, 3 vol. in-8. On doit à Richelet une trad. anonyme de Métastase, Paris, 1751-1761, 12 vol. in 12. Les Italiens ont presque divinisé Métastase ; Voltaire et Rousseau en ont fait le plus grand éloge. V. encore les jugemens que portent sur lui La Harpe (*Cours de Litter.*), et M. W. Schlégel (*Cours de Littérature dramatique*).

METAXI (Franç.), riche Maltais du 17e S.,

brilla à Rome dans la société des beaux esprits de l'époque ; il improvisait, sur quelque sujet qui lui fût proposé, des vers dont un petit nombre seulem. a été conservé dans les rec. du temps.

METEL. V. BOISROBERT et OUVILLE.

METEL ou METELLUS (HUGUES), poète et littér. du 12ᵉ S., né à Toul, vers 1080, m. vers 1157, était un homme d'une extrême vanité, qui, après avoir mené la vie la plus licencieuse, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye des chanoines réguliers de St-Léon de Toul, mais ne cessa de tourner ses regards vers le monde, où il aurait voulu briller. Il écrivit un grand nombre de lettres aux personnages célèbres de son temps, dans l'espoir que sa corresp. avec eux sauverait son nom de l'oubli. Il se vante quelq. part de pouvoir, en se tenant sur un pied, composer jusqu'à mille vers, etc. De ses nombreuses productions, il ne nous reste que des *lettres* et des *poésies*, dont on trouvera quelque chose dans le t. 2 des *sacræ antiquitatis Monumenta* (*v.* HUGO). Il y a une analyse intér. de ces lettres dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 12, p. 495-510.

METELLI (AUGUSTE), peintre, né en 1609 à Bologne, m. en 1660 à Madrid, où il avait été appelé avec Michel-Ange Colonna (*v.* ce nom), excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornemens.

METELLUS (C. CÆCILIUS), surnommé *Macédonicus*, à cause de ses victoires sur les Macédoniens, fut, quoiq. simple préteur, chargé de la guerre de Macédoine l'an 148 av. J.-C., et battit complètem. le faux Philippe (Andriscus), qu'il contraignit à prendre la fuite et qu'il fit pris. peu de temps après. Il vainquit également l'aventurier Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine. De là, il passa dans le Péloponèse dont les peuples s'étaient révoltés, écrasa les Achéens, comm. par Critolaüs, s'empara de Mégare et de Thèbes, et acheva presq. la guerre avant l'arrivée de Mummius, son success. Arrivé à Rome, il reçut les honneurs du triomphe et le consulat (143 av. J.-C.). Il fut ensuite envoyé en Espagne avec le titre de proconsul et combattit contre les Celtibères. Il mourut quelq. années après, censeur et prince du sénat, et fut porté au bûcher par ses quatre fils, dont trois avaient été consuls. — Quintus Cæcilius METELLUS *Numidicus*, un des fils du précéd., étudia à Athènes sous Carnéade. Il courut ensuite la carrière des honneurs, et fut successivem. questeur l'an 126 av. J.-C., tribun en 121, édile en 118, préteur en 115, gouverneur de Sicile en 114, et enfin, en 110, il parvint au consulat et fut chargé de conduire la guerre contre Jugurtha. Malgré l'adresse et la bravouvre de ce prince il changea, en moins d'un an, la face des affaires, battit les Numides sur les bords du Muthul, et força l'ennemi des Romains à demander une trêve. Mais bientôt on reprit les armes ; la gloire de soumettre Jugurtha n'était point réservée à Métellus qui, à l'instant où il se préparait à de nouv. efforts, vit Marius, naguère son lieut. et nouvellem. nommé consul, venir prendre le commandem. de l'armée romaine d'Afrique. Métellus se résigna et revint à Rome, où on lui décerna les honneurs du triomphe, et où quelques années après il fut nommé censeur. La sévérité qu'il déploya dans l'exercice de cette charge lui attira beaucoup d'ennemis; et quand, l'an 101, il se présenta concurremm. avec Marius pour briguer un second consulat, loin de réussir, il fut condamné à l'exil. Il se retira à Rhodes, où il se consacra principalem. à l'étude de la philosophie; mais il fut rappelé au bout de quelq. années. On ignore quand mourut cet illustre Romain. Aussi recommandable par son inflexible vertu et par la dignité de son caractère, que par son courage, il n'eut guère d'autres défauts que l'orgueil dédaigneux de la caste patricienne des Romains. Il avait composé des *harangues*, estimées, des *lettres* et plus. ouv. où on louait un style très-correct ; mais toutes ces productions sont perdues aujourd'hui. Nous avons perdu de même sa *vie*, écr. par Plutarq. — Q. Cæcilius METELLUS *Pius*, fils de Numidicus, fit ses premières armes en Afrique sous son père, et revint à Rome avec lui. Les démarches qu'il multiplia pour obtenir le rappel de Métellus exilé (*v.* ci-dessus) lui valurent le surnom de *Pius*. Il obtint ensuite la questure, et le tribunat l'an 93 av. J.-C. Peu après, il combattit les Samnites pend. la guerre sociale, et défit le général Pompedius Silo. Les guerres civiles l'obligèrent ensuite à quitter l'Italie, et il resta en Afrique pend. le court triomphe du fils de Marius. Revenu en même temps que Sylla, il se joignit à lui, battit Carinas et Carbon, fut nommé consul avec le dictat. en 81, et alla en Espagne pour s'opposer à Sertorius. Mais le redoutable transfuge refusa d'en venir à une bat. décisive, et s'attacha à ruiner l'armée romaine par des escarmouches. Métellus, sans doute, aurait été vaincu sans l'arrivée de Pompée à la tête d'une force de 30,000 hommes. Ce renfort donna lieu à Métellus de remporter un avantage sur son ennemi et sur Perpenna, son lieut, à Sagonte. L'assassinat de Sertorius rendit ensuite sa tâche plus facile, et les deux généraux, après avoir rétabli l'autorité du sénat en Espagne, revinrent triompher à Rome en 71. Métellus mourut 7 ans après, en 64, revêtu des fonct. de grand-prêtre. Il eut Jules César pour success. — Quintus Cæcilius METELLUS *Creticus*, de la même famille que les précédens, consul l'an 69 av. J.-C., fut chargé en 66 de faire la guerre en Crète, et parvint en effet à soumettre cette île aux Rom. en y mettant tout à feu et à sang. Pompée, qui, en sa qualité d'amiral des mers, avait voulu s'opposer aux cruautés du gén., s'opposa ensuite à son triomphe ; et ce ne fut qu'au bout de 3 ans que Creticus l'obtint en dépit de sa résistance et de ses intrigues. — Q. CÆCILIUS Metellus *Nepos* (c.-à-d. le *Dissipat.*), fils de Métellus Balearicus, fut tribun du peuple en même temps que Caton d'Utique, l'an 63 av. J.-C., et s'opposa constamment aux mesures de Cicéron qu'il détestait. Aussi lorsque Catilina eut succombé, fut-il obligé de se réfug. en Asie auprès de Pompée. Dans la suite, il fut revêtu du consulat et se réconcilia alors avec Cicéron au rappel duquel il se montra favorable. — Q. Cæcilius Metellus *Celer*, préteur l'an 64 av. J.-C., se servit de son aut. pour sauver Rabirius des mains du peuple qui voulait le mettre à mort. Il fut ensuite envoyé avec le titre de proconsul dans la Gaule Cisalpine. Revenu à Rome, et collègue de Pompée dans le consulat en 60, il s'opposa de toutes ses forces au triumvirat de César, de Crassus et de Pompée, et ne cessa de prédire quels maux cette ligue monstrueuse causerait à la république. L'année suivante, il fut envoyé comme gouverneur dans la Gaule Transalpine ; mais il y m. au bout de quelq. mois, et la rumeur accusa Clodia, sa femme, de l'avoir empoissonné.

METEREN (EMMANUEL van), histor., né à Anvers en 1535, m. en 1612, en Angleterre, où il était consul de la nation hollandaise, a publié une *Hist. des Pays-Bas*, depuis l'avènem. de Charles-Quint au trône d'Espagne (1516), jusqu'à la fin des troubles religieux; elle parut d'abord en latin, Amsterd., 1597, in-fol. L'aut. la traduisit lui-même en flam., Delft, 1599, in-4, et la continua jusqu'à l'année 1612, Arnheim, 1614, in-fol. Elle a été trad. du flam. en franç. par Jean de la Haye, La Haye, 1618, in-fol. ; Amsterd., 1670, in-fol., fig., et en allemand, Francfort, 1669, 4 vol. in-fol., fig.

METEZEAU (CLÉMENT), archit., né à Dreux, dans le 16ᵉ S., s'est rendu célèbre par la fameuse digue de La Rochelle, dont n'avaient pu venir à bout les plus habiles ingénieurs, et dont il donna les plans et surveilla la construction. C'est lui qui, en qualité d'architecte des bâtim. du roi, a continué la galerie qui règne depuis le vieux Louvre jusqu'au troisième guichet. On lui doit encore le plan de

l'église des PP. de l'Oratoire et celui de l'hôtel de Longueville. — Paul METEZEAU, frère du précéd., né à Paris vers 1582, m. à Calais en 1632, était licencié de la maison de Navarre, et âgé de 28 ans, lorsqu'il s'associa avec le P. de Bérulle, pour la fondation de la congrégat. de l'Oratoire. Ses talens pour la prédication contribuèrent beauc. à former divers établissemens de son ordre dans les différ. villes du roy., et à purger la chaire évangélique du mauvais goût qui la dégradait. On a de lui : *Theologia sacra juxta formam Evangelii prædicat. distributa*, Lyon, 1625, in-fol.; *de sancto Sacerdotio, ejus dignitate*, etc. Paris, 1631, in-8, etc. — METEZEAU (Jean), secrét. et agent d'affaires de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, dédia à ce prince, en 1610, *les CL Psaumes de David, mis en vers français*, Paris, in-8, fig.

MÉTHERIE (JEAN-CLAUDE de LA), auteur de nombreux ouv. de physiq. et d'hist. naturelle, né à la Clayette, petite ville du Mâconnais, en 1743, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude de la médec., ou plutôt des sciences qui s'y rapportent. Regardant le mouvem. comme essentiel à la matière, il prétendait expliquer par la cristallisation non-seulem. la formation du globe, mais celle de tous les corps organisés; et presque toutes ses idées reposent sur ces deux bases fondament. La Métherie m. en 1807, professeur adjoint à la chaire d'histoire naturelle du collége de France, où il avait succédé à Daubenton. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la philosophie naturelle*, Genève, 1778, in-12; *Vues physiologiques*, 1780, in-12; *Essai sur l'air pur*, 1785, in-8; 1788, 2 vol. in-8; *Théorie de la terre*, 1791, 3 vol. in-8; 1797, 5 vol. in-8; *Leçons de minéralogie données au collége de France*, 1812, 2 vol. in-8; *De l'homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux* 1802, 2 vol. in-8; *Considérat. sur les êtres organisés*, 1804, 3 vol. in-8; *Sur la nature des êtres existans*, 1805, in-8. Mais son principal titre est la rédaction du *Journal de physique*, depuis 1785 jusqu'à juillet 1817, numéro où se trouve l'*éloge* de La Métherie, à la suite duquel vient une énumération complète de ses ouvrages.

METHODIUS (SAINT), surn. *Eubulius*, prélat du 4e S., occupa successivem. les siéges d'Olympe, de Patare, de Tyr, fut exilé à Chalcide par les intrigues des Ariens, et y subit le martyre en 311 ou 312. L'église a placé sa fête le 18 septemb. Il avait composé plus. ouv. import., entre autres un *poème* de 10,000 vers contre Porphyre, un *Traité du libre arbitre*, des *Comment.* sur la *Genèse* et le *Cantique des Cantiques* et le *Festin des Vierges*, espèce de dialogue qui nous est parvenu et qui a été publié par le P. Combéfis dans le supplém. de la *Biblioth. des Pères*, Paris, 1672, t. 1er, et par Fabricius dans les *OEuvres de St-Hippolyte*, Hamb., 1718, t. 2. Il ne nous reste de ses autres écrits que des fragm. recueillis aussi par le P. Combéfis dans les *OEuvres d'Amphilochius*.

METHODIUS, patriarche de Constantinople, était né à Syracuse. Il fit ses études dans sa ville natale, reçut ensuite les saints ordres, fut député à Rome pour solliciter le pape en faveur du patriarche Nicéphore, chassé de son siége par Léon, revint ensuite à Constantinople, où il fut enfermé dans une prison par l'empereur Michel, partisan déclaré des iconoclastes, puis jeté vivant dans un tombeau où il ne subsista que par l'humanité d'un pêcheur. Enfin pourtant il lui fut permis de se montrer, et sa constance dans la persécution le fit porter sur le siége patriarcal de Constantinople en 842. Son prem. soin fut d'assembler un concile pour rétablir le culte des images. Sa douceur non moins que sa vigilance contribua à ramener à la doctrine catholique beauc. d'iconoclastes. Il m. le 14 juin 846. On lui attribue à tort une *Vie de St.-Denis l'aréopagite*, un *Serm. sur la Croix*, un *Panégyrique de St-Agathe* et quelques *homélies*, insérées dans la *Biblioth. des Pères*, par le P. Combéfis. — METHODIUS II, patriarche de Constantinople en 1240, après Germain, ne siéga que 3 mois.

METHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, florissait vers le milieu du 9e S. Il se trouvait à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Il y représenta le jugem. dern., et produisit un tel effet sur l'âme du barbare, que celui-ci se fit chrét., et parvint malgré quelq. résistance à décider toute son armée à embrasser la même croyance. Ce ne furent pas là les seuls travaux apostoliq. de Methodius : de concert avec St-Cyrille ou Constantin, il alla prêcher l'évangile aux Moraves et à d'autres peuples slaves, et fut archevêque de la Moravie et de la Pannonie. L'église l'a honoré d'un culte public : sa fête, célél. par les Grecs et les Russes le 11 mai, est marquée au 9 mars dans le martyrologe romain.

METIUS SUFFETIUS, second dictateur d'Albe, fit la guerre aux Romains au commencem. du règne de Tullius Hostilius. C'est alors que, les deux armées étant en présence, les chefs convinrent que la querelle serait vidée par un combat singulier entre trois guerriers albains et trois romains (*v.* HORACES), La victoire resta aux Romains, représentés par les Horaces, et Albe lui fut soumise. Cepend. Métius y garda la suprême autorité. Mais dans la suite, soit impatience d'un joug étranger, soit désir de regagner la confiance de ses concit., il engagea les Véiens et les Fidénates à attaquer Tullius Hostilius, et leur promit de se joindre à eux au milieu du premier combat. En effet, quand l'action eut lieu, Metius fit un mouvem. qui compromettait le sort de l'armée. Tullius, qui s'en aperçut, affecta de croire qu'il agissait d'après ses ordres, et lui envoya celui d'aller au lieu vers lequel il se dirigeait. Cette présence d'esprit rassura les Romains, et fit croire aux Fidénates que Metius les trahissait. Ils lachèrent pied sur-le-champ. Le lendemain Tullius rassembla les deux armées, accusa hautem. Metius de perfidie, et le fit écarteler, 663 av. J.-C. — METIUS TARPA (Spurius), un des 5 juges établis par Auguste, pour prononcer sur le mérite des ouvr. destinés à être admis dans le temple d'Apollon qui faisait partie du palais de ce prince, se distingua par la pureté de son goût, qui l'a fait citer deux fois par Horace comme le plus habile critique de son siècle.

METIUS (ADRIEN), hab. géomètre holland., né à Alcmaer en 1571, m. en 1635, à Francker, où il avait rempli, pend. 38 ans, la chaire de mathémat., donna dans les rêveries de l'alchimie et vit s'évanouir en fumée une bonne partie de sa fortune. On a de lui : *Doctrinæ sphericæ libri V*, Francker, 1598, in-8 et in-12; *univ. astronom. Institutio : accessit Tractatus de novis auctoris instrumentis*, etc., ib., 1606 ou 1608, in-8; avec des addit., ib., 1630, in-4; *Praxis nova geometrica, per usum circini et reg. proportionalis*, ib., 1623, in-4; *Problemata astronomica geomet. delineata*, Leyde, 1625, in-4; *Calendarium perpetuum articulis digitorum computandum*, Rotterd., 1627, in-8 (en holland.), etc. V. l'*Oraison funèbre* d'Adrien Metius, par Menelaüs Winsem, Francker, 1636, in-4.

METIUS (JACQ.), frère puiné du précéd., passe assez généralem. pour l'invent. du télescope par réfraction. On fixe l'époq. de cette admirable découverte à l'an 1609. Dutens n'a pas manqué de la revendiquer pour les anciens, tandis que d'autres en ont fait honneur à J.-B. Porta et à Ant. de Dominis, à un certain Zacharie Jans, lunetier à Middelb., enfin à Jean Lapprey, de la même ville. Ce qui paraîtrait le plus probab., d'après cela, c'est que l'on devrait cet instrum. à la ville de Middelbourg, en Hollande. Sur le bruit seul de cette découv., Galilée construisit, en 1610, une lunette, qui a été perfectionnée successivem. par Keppler et Huygens.

On trouvera des détails curieux à ce sujet dans l'*Hist. des mathématiq.*, par Montucla, livre IV, *Progrès de l'optique*, ch. II.

METKERKE ou MEETKERCKE (ADOLPHE), antiq. et philologue, né à Bruges en 1528, m. en 1591, à Londres, où il était ambassad., mérita la réputation d'un des meilleurs hellénistes de son temps, quoiqu'il eût été souvent distrait de ses étud. favorites par le rôle qu'il joua dans les troubles de la Flandre. Député en 1579 au congrès de Cologne, pour traiter de la paix, il recueillit les actes de cette assemblée, et les publia avec des notes, Anvers, 1580, in-4. On lui doit en outre la 1re édit. complète des *Idylles* de Moschus et de Bion, gr.-lat., avec des notes, Bruges, Hub. Goltzius, 1565, petit in-4.; et *de veteri et rectâ Pronunciatione linguæ græcæ*, ibid., 1576, in-8; réimpr. par Sig. Havercamp dans le *Sylloge scriptorum qui de ling. græcæ verâ et rectâ pronunciatione commentaria reliquerunt*, etc.

METOCHITE (THÉODORE), l'un des hommes les plus savans de son temps, fut revêtu, en 1314, de la dignité de grand logothète (chancelier) par Andronic l'Ancien, et maria sa fille Irène à Jean Paléologue, l'un des petits-fils de ce prince. Il fut dépouillé de sa charge par Andronic le jeune, fut exilé, vit ses biens confisqués, et obtint toutefois bientôt après la permission de revenir à Constantinople, où il m. en 1332, dans un monastère qu'il avait fondé ou rétabli. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont la plupart inédits restent encore ensevelis dans les bibliothèq. Nous nous contenterons de citer : *Hist. Romanæ liber singularis, gr. et lat. ex recens. et cum notis J. Meursii*, Leyde, 1628, in-4; *Hist. sacræ libri duo et Constantinapol. liber unus*. V. pour plus de détails : *Specimina operum Theod. Metochitæ, cum præfatione et notis, primùm vulgata à Jan. Bloch*, Hanau, 1790, in-8.

MÉTON, astronome athénien, qui, vers l'an 432 avant J.-C., publia sa fameuse *Ennéadécaétéride*, ou période de 19 ans, par laquelle il corrigeait les inexactitudes de l'octaétéride, et ramenait avec plus de précision l'année solaire à l'année lunaire. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui le nombre d'or; mais ce cycle est devenu aujourd'hui complètem. inutile, et n'est conservé dans nos almanachs que pour les vieilles routines. Méton avait aussi élevé dans la place publiq. d'Athènes un instrum. appelé *héliotrope*, et qui probablem. n'était qu'un gnomon dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou dans l'autre tropique. On ignore quand m. cet astronome. On sait seulement que les Athéniens ayant voulu le faire passer en Sicile, lorsqu'ils portèrent la guerre dans cette île, Méton contrefit le fou pour ne point y aller.

MÉTRODORE, de Chio, philosop. et discip. de Démocrite, ouvrit une école dans sa patrie, et eut pour disciples Anaxarque et Hippocrate. Il avait composé un *Traité de la nature* et plus. ouvr. de médec. dont la perte afflige ceux qui veulent étudier l'Hist. de la science chez les anciens. Métrodore était sceptique. « Nous ne savons pas même, disait-il, si nous ne savons rien. » Il regardait l'univers comme éternel et infini, admettait les atomes, niait l'existence du mouvement, mais s'écartait de Démocrite dans l'explication de la voie lactée. — Trois autres philosophes ont porté ce nom : l'un, disciple et ami d'Epicure, florissait vers l'an 274 av. J.-C.; un autre, qui était de Stratonicée, embrassa d'abord la secte d'Epicure, et ensuite la quitta pour la philosophie de Carnéade. Il m. vers l'an de J.-C. 139. Enfin le 3e après avoir, pend. quelq. temps, fréquenté les écoles philos., se voua à la politique, et devint un des favoris du grand Mithridate qui, en 72, l'envoya en ambassade chez Tigrane, roi d'Arménie, pour demander du secours. Métrodore usa alors de perfidie, et conseilla au roi d'Arménie de ne point céder à cette demande. Mithridate le fit mourir sitôt qu'il fut de retour.

MÉTRODORE, peint. et philosop. d'Athènes, fut choisi par Persée, roi de Macédoine, pour présider à l'éducat. de ses enfans et pour peindre son triomphe. Il vivait vers l'an 168 av. J.-C.

METROPHANE, év. de Smyrne au 9e S., s'opposa avec vigueur à Photius (867), et écrivit à ce sujet une lettre ins. dans les *Collect. des Conciles*.

METROPHANE-CRITOPULE, théologien de la communion grecque, né à Berrhœa, vers 1590, fut élevé à la dignité de protosyncelle de l'église de Constantinople, et, plus tard, placé sur le siége patriarcal d'Alexandrie. On cite de lui : *Epistola de vocibus in musicâ liturgicâ Græcorum usitatis*, Wittemberg, 1740, et insérée par Martin Gerbert dans les *Scriptores ecclesiastici de musicâ*, en grec et en latin, t. 3, p. 398-402; des *notes* et *correct.* sur le *Glossarium græco-barbarum* de J. Meursius l'Ancien, Leipsig, 1787, in-8. *V.* pour plus de détails la dissertat. de Dietelmair intit. *Novæ provinciæ professoris græcæ linguæ adeundæ caussâ de Metrophane Critobulo*, etc., Altdorf, 1770, in-4 de 12 pages.

METTERNICH-WINNEBOURG (le prince FRANÇ.-GEORGE-JOSEPH-CHARLES de), min. d'état en Autriche, né en 1746, m. à Vienne en 1818, fut employé d'abord comme minist. près du cercle de Westphalie, puis chargé, en 1790, de pacifier le pays de Liége. L'année suiv., il fut appelé aux fonctions de minist. plénipot. près du gouvernem. des Pays-Bas, qu'il conserva jusqu'en 1795, et qui lui valurent le titre de chevalier de la Toison-d'Or. Il fut un des plénipotent. autrichiens au congrès de Rastadt en 1797, fut élevé, en 1803, à la dignité de prince de l'empire, présida, dans les 2 années suiv., le comité des princes médiatisés à Vienne, et vécut ensuite dans la retraite. Il est le père du prince actuel de Metternich.

METTRIE (JULIEN OFFRAY DE LA), méd. et littérateur trop fameux par ses égaremens et ses désolantes doctrines, né à St-Malo en 1709, reçut de Boerhaave des leçons dont il profita, et vint à Paris, où il eût fait une fortune rapide et honorable, s'il n'eût pas publié des ouvr. condamnables qui le forcèrent de se retirer à Leyde en 1746. Chassé bientôt après de la Hollande, comme il l'avait été de la France, et pour de nouvelles publicat. plus coupables que les premières, il ne savait plus où fuir, quand Maupertuis lui écrivit, de la part du roi de Prusse, qu'il trouverait un asile à Berlin. La Mettrie fut accueilli par Frédéric II en 1748, comme un philosophe victime de l'intolérance, obtint une pension, le titre de lecteur du roi, une place à l'Académie, et ne tarda pas à jouir d'une grande familiarité auprès du monarq. prussien. Cepend. le séjour de Berlin lui devint insupportable, et il faisait négocier par Voltaire son retour à Paris, lorsqu'il m. en 1751, des suites d'une indigestion dont il avait prétendu se guérir par des bains et par 8 saignées. Médec. systématique et philosophe dangereux, il a été jugé sévèrem., même par ceux qu'on soupçonnait de partager une partie de ses opinions, par Voltaire, d'Argens et surtout Diderot. Outre ses *OEuvres de médecine*, réunies en 1 vol. in-4, Berlin, 1755, on a de lui des pamphlets contre les médec. : *la Politique du médec. de Machiavel*, ou *le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*, Amsterd. (Lyon), 1746, in-12; *les Charlatans démasqués*, ou *Pluton vengeur de la société de médecine*, coméd. satirique (Hollande), 1772, in-8; *Ouvrage de Pénélope*, ou *Machiavel en médecine*, Berlin ou Genève (Hollande), 1748, 2 vol.; avec le *supplém.* et la clef, Berlin, 1750, 3 vol. in-12. Ses *OEuvres philosophiq.* ont été recueillies en 1 vol. in-4, Londres (Berlin), 1751; en 2 vol. in-8, Berlin, 1774; en 3 vol. in-12, Amsterd., 1774. Il

nous suffira de citer : l'*Hist. naturelle de l'âme*; *l'Homme Machine*, brûlé par arrêt des magistrats de Leyde; les *Réflexions sur l'origine des anim.*; la *Vénus métaphysique*, ou *Essai sur l'origine de l'âme humaine*. Tout ce qu'on peut dire pour justifier La Mettrie, c'est qu'il était fou.

METZ (CLAUDE BERBIER DU), lieut.-gén. des armées du roi et l'un des plus braves officiers de son temps, né en 1638, à Rosnay, en Champagne, tué à la bataille de Fleurus en 1690, avait mérité par sa valeur d'être nommé successivem. command. de l'artillerie en Flandre et dans les autres pays conquis (1668), gouverneur de la citadelle de Lille, puis de Gravelines (1676 et 1684), enfin lieuten.-général en 1688. C'est de lui que la Dauphine dit un jour au dîner du roi : « *Voilà un homme bien laid.* » Il avait eu le visage horriblem. maltraité par des éclats de mitraille dans la campagne de 1657. L'on sait que Louis XIV répondit : « *Moi, je le trouve bien beau; car c'est un des hommes les plus braves du royaume.* » Ch. Perrault a publié son *éloge* dans le *Recueil des hommes illustres qui ont paru en France dans le* 17e S., t. II, p. 41.

METZGER (JEAN-DANIEL), méd., né à Strasb. en 1739, m. à Kœnigsberg, en Prusse, en 1805, occupa la chaire d'anatomie dans cette dern. ville pend. 28 ans, fut en outre assesseur du collége qui surveille l'administ. médicale du pays, devint physic. de la ville, prof. d'accouchem. et méd. de plus. hôpitaux. Il ne resta étranger à aucune des questions qui furent agitées dans son temps sur les diverses parties de la science, et se fit estimer surtout par l'excellent *journal* d'observ. sur la médec. légale et la police médicale, qu'il publia, presque sans interruption, quoique sous divers titres de 1778 à 1790. Parmi ses ouvr. nous pouvons distinguer : *Adversaria medica*, Utrecht, 1774-78, 2 vol. in-8; *Observ. de médec. légale*, 1778 et 1781, 2 v. in-8; *Bibliothèq. de médec. légale*, 1784-86, 2 v. in-8; *Esquisse de séméiotique et de thérapeutique*, 1785, in-8; *Manuel de police médicale et de médecine légale*, 1787, in-8; *Bibliothèq. du physic.*, 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8; *Anthropologie philosophico-medicale*, 1790, in-8; *Manuel de chirurgie*, 1791, in-8, etc. Il a fait sa propre biograph. dans le 2e cahier de sa *Corresp. médicale*.—METZGER (Ch.), fils aîné du précéd. et prof. à Kœnigsberg, m. en 1797, a publié plus. *thèses*. — Un autre METZGER (George-Balthasar), méd. et membre de l'acad. des *Curieux de la nature*, sous le nom d'*Americus*, a laissé un gr. nombre de *thèses*, qui attestent beaucoup de savoir. Il m. en 1687.

METZU (GABRIEL), peint. holland., né à Leyde en 1615, m. vers 1659, a laissé un gr. nombre de tableaux, qui sont tous recherchés, et dont quelq.-uns sont d'un prix excessif. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Mieris, il se distingue par un meilleur goût de dessin. Il a plus. qualités excellentes; mais c'est surtout par l'harmonie que ses productions sont admirables. Le musée du Louvre possède de lui les suivantes : *Portrait de l'amiral Tromp, vu à mi-corps*; un *Militaire faisant présenter des rafraîchissem. à une dame*; un *Chimiste lisant près d'une fenêtre, dont l'extérieur est orné d'une vigne*; une *Femme assise, tenant un pot de bierre et un verre*; une *Cuisinière pelant des pommes*; le *Marché aux herbes d'Amsterdam*.

MEULEN (ANT.-FRANÇ. van der), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, m. en 1690 à Paris, où il s'était rendu à la sollicitation de Colbert, auquel son mérite avait été révélé par Lebrun, eut à son arrivée le brevet d'une pension de 2,000 liv., et fut logé aux Gobelins. Bientôt il fut chargé de suivre Louis XIV dans toutes ses campagnes, pour dessiner, sur les lieux, les marches, les campem., les attaques, les grandes actions, et les vues des différentes villes assiégées; circonstance à laquelle il dut cette vérité frappante d'imitation, qui entre autres qualités lui assure un rang éminent parmi les peintres de batailles. Son talent toutefois ne fut pas borné à ce seul genre. Il a peint avec succès la plupart des vues des maisons royales, des paysages, des portraits. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux : aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécut. de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Enfin un grand nombre de tentures des Gobelins, dont il fournit les dessins, peuvent soutenir la concurrence avec celles qui ont été faites d'après les modèles de Raphaël, de Jules Romain et de Lebrun. Van der Meulen fut reçu à l'academ. en 1673. Les 3 réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le Musée du Louvre en possède 15, parmi lesquels on distingue : l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise*; l'*Entrée de Louis XIV à Arras; le siége de Maestricht*. Il existe encore 10 autres de ses tableaux des conquêtes de Louis XIV, dans le chât. de Rambouillet. L'œuvre de cet artiste a été gravé, et contient une suite de 152 planches, exécutées par les plus habiles graveurs de son temps, et formant les tom. 16, 17 et 18 de la collect. d'estampes connue sous le nom de *Cabinet du Roi*.

MEULEN (GUILL. van der), jurisc. allem. du 17e S., a écrit des *Comment.* sur le traité de Grotius du *Droit de la guerre et de la paix*. On les trouve dans l'édit. de ce tr., donnée par Fréd. Gronovius, Utrecht et Amsterdam, 1676 et 1704, 3 vol. in-fol.

MEUN (JOS.-HÉLITAS de), mort à Paris en 1823, a composé plus. *vaudev.* et est aut., avec Cuvelier, des paroles de la *Mort du Tasse*, opéra représ. en 1821, musique de M. Garcia.

MEUNG ou MEHUN (JEHAN de), poète franç., surn. *Clopinel*, né dans la petite ville de Meung-sur-Loire, près d'Orléans, au milieu du 13e S., m. à Paris, dans l'intervalle de 1310 à 1318, ou au plus tard vers 1322, étudia l'astrol., la géométrie, l'alchimie, et les autres sciences alors en honneur, et s'éleva au-dessus de ses contemp. comme sav. et comme poète. Un de ses premiers ouv. fut la traduction de l'*Art militaire de Végèce* (1284). Vers le même temps, sur la demande de Philippe-le-Bel, il résolut de donner une suite au *Roman de la Rose*, composé par Guill. de Lorris, supprima, à cet effet, les 82 derniers vers qui en formaient le dénoûment, et y ajouta environ 18,000 vers. Ce livre, l'un des monumens les plus importans et les plus anciens de notre langue et de notre poésie, acquit à Jean de Meung le nom de *Père et d'inventeur de l'éloquence*. Clément Marot l'appelait l'*Ennius franç.*; Pasquier le plaçait au même rang que le Dante; Lenglet-Dufresnoy le regardait comme notre Homère. Cepend. les prêtres et les femmes, pour qui l'auteur n'avait pas gardé assez de ménagemens, firent long-temps la guerre à sa mémoire et à son livre, et contribuèrent peut-être à lui donner plus de lecteurs. Parmi les nombreux MSs. de ce poëme que possède la Biblioth. du Roi, les plus curieux sont les nos 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout le no 196, fonds de Notre-Dame. Quant aux édit., la meilleure, sans contredit, est celle que l'on doit aux soins de M. Méon, Paris, Didot l'aîné, 1814, 4 vol. in-8. Jehan Molinet, chanoine de Valenciennes, qui florissait vers 1480, a donné une espèce de version, ou plutôt de paraphrase inexacte, en prose, de ce *roman* poétique, Paris, Verard, s. d., in-fol.; Lyon, 1503, in-fol.; enfin, Paris, 1521, in-4, sous ce titre rimé : *C'est le romant de la Rose, moralisé, cler et net, translaté de rime en prose par vostre humble Molinet.* Nous avons encore de Jehan de Meung son *Trésor*, ou *les Sept articles de foi*, imprimés avec ses *Proverbes dorez* et ses *Remonstrances au roi*, Paris, 1503, in-8 (il en existe d'ailleurs plus MSs. à la Biblioth. du Roi, fonds de Notre-Dame); les *Loys des trespassez avecques le pelerinaige de maistre Jehan de Meung*, ibid., 1481 84, in-8; le *Miroir*

d'Alchymie, ibid., 1612, in-8; *la Vie et les Epîtres de Pierre Abaylard et d'Héloïse sa femme*, dont la Biblioth. du Roi possède un MS. sous le nº 7273 *bis*; etc., etc.

MEUNIER. V. MEUSNIER.

MEURER (WOLFGANG), prof. de philos. et de médecine à Leipsig, né à Aldemberg en Misnie, en 1513, m. à Leipsig en 1585, a laissé un grand nombre de consultations insérées dans la collection de J.-Ph. Brendel (*v.* ce nom).

MEURIER (HUBERT), en latin *Morus*, doyen et théologal de l'église de Reims, né dans le diocèse d'Amiens, m. en 1602 à Saint-Diez en Lorraine, où il s'était réfugié après la ruine de la ligue, dont il avait partagé les principes, était un homme fort instruit dans les matières ecclésiast. On a de lui : *chrétienne et catholique Exposition des saints et sacrés mystères de la messe*, Reims, 1584, 1586 et 1598. 3 vol. in-8; *Traité de l'institution et vrai usage des processions*, ib., 1584, in-8; *Lamentation* (c'est un sermon plein de véhémence, prêché aux funérailles de Louis de Guise, arch. de Reims, massacré aux états de Blois), 1589, in-8, rare; *de Sacris unctionibus libri III*, Paris, 1593, in-8, rare.

MEURISSE (MARTIN), évêque (*in partibus*) de Madaure, suffragant et administrat.-général du diocèse de Metz, né à Roye en Picardie, m. en 1644, a laissé : *Rerum metaphysicarum libri tres*, Paris, 1623, in-4; *Tractatus de Sanctâ Trinitate*, ibid., 1631, in-8; *Histoire des évêques de Metz*, 1634, in-fol.; *Histoire de la naissance, des progrès et de la décadence de l'hérésie dans la ville de Metz*, 1642, in-4; ibid., 1670, in-4.—MEURISSE (Henri-Emmanuel), chirurg., né à St-Quentin, où il m. en 1694, eut beauc. de part à la construct. du nouvel amphithéâtre de St-Côme à Paris, dressa les tables qui ont servi à l'*Index funereus chirurgorum Parisiensium*, de Devaux, et composa un *Traité de la saignée*, in-12, ouvr. estimé, qui fut pub. par le même Devaux en 1689.

MEURON (SAMUEL) conseiller d'état et commissaire-général de Neufchâtel, sa patrie, vivait au commencem. du 18e S. Il a laissé une dissertat. *de Legatis plenipotentiariis*, Bâle, 1744, in-4, et d'autres opuscules de crit. et de littérat.

MEURSIUS (JEAN Ier), laborieux antiquaire, né à Losdun, près de La Haye, en 1579, m. en 1639 à Sora, s'appliqua d'abord à éclaircir Lycophron, l'auteur grec le plus obscur dont les ouvrages nous soient parvenus, étonna par son travail les savans les plus distingués, et se fit connaître avantageusement du grand pensionnaire Barneveld, dont il fut chargé d'accompagner les fils dans les différentes cours de l'Europe. De retour en Hollande, il fut nommé professeur d'histoire, puis de langue grecque à l'académ. de Leyde, et reçut le titre d'historiographe des états-généraux; mais après le supplice de Barneveld, il se vit exposé à des outrages continuels qui le déterminèrent à accepter l'offre que lui fit le roi de Danemarck, en 1625, de la chaire d'histoire de l'académ. de Sora. Il partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son emploi et ses trav. littéraires. Ses *Œuvres* ont été recueillies par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol. On trouvera la liste de ses product., au nombre de 67, dans les *Mémoires* de Niceron, t. 12 et 20. Nous nous contenterons de citer : *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4; *Athenæ Batavæ, sive de urbe Leydensi et academiâ*, etc., ibid., 1625, in-4; *Rerum Belgicarum liber primus, de induciis belli belgici*, ib., 1612, in-4, très-rare; *Ferdinandus, sive libri IV de rebus per sexennium sub Ferdinando, duce albano, in Belgio gestis*, etc., ib., 1614, in-4; *Guillelmus Auriacus, sive de rebus toto Belgio tàm ab eo quàm ejus tempore gestis lib. X*, ib., 1620, in-4; *Historia Danica, usque ad annum* 1523, Copenhague, 1630, in-4; et un gr. nombre de dissertat., insér. dans le *Thesaur. antiquit. græcarum*. Ses ouvrages historiques ont été recueillis, Amsterdam, 1638, in-fol. Sa *Vie* a été pub. par D. Guill. Moller, Altdorf, 1693, in-4; Nuremb., 1732, in-4. *V.* aussi J. Valérian Schramm, *Dissertatio de vitâ et scriptis Joh. Meursii patris*, Leipsig, 1715, in-4.

MEURSIUS (JEAN II), savant littérat., fils du précéd., né à Leyde en 1613, suivit son père en Danemarck, et m. vers 1653. On a de lui : *Majestas veneta*, Leyde, 1640, in-12; *de Tibiis veterum*, Sora, 1641, in-8, et insér. dans le t. 8 du *Thesaur. antiquitat. græcar.*; *Observ. politico-miscellaneæ*, Copenhague, 1641, in-8; *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, Elzevir, 1642, in-12; réimpr. à la suite du poème des *Jardins* de Rapin, ib., 1668, in-12; Utrecht, 1672, in-8.—V. CHORIER.

MEUSCHEN (JEAN-GÉRARD), théolog. et philologue, né à Osnabruk en 1680, fut successivem. profess. de philosophie à l'academ. de Kiel, past. dans sa ville natale, prem. prédicat. du comte de Hanau, enfin surintendant-général des églises de la principauté de Cobourg, et profess. de théolog. à l'academ. de cette ville, où il m. en 1743. Il était membre de la société royale de Berlin. On trouvera dans Rotermund la liste de ses ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Bibliotheca medici sacri, seu recensio scriptorum qui scripturam sacram ex medicinâ et philosophiâ naturali illustrârunt*, La Haye, 1712, in-8; *Ceremoniale electionis et coronationis pontificis romani, et ceremoniale episcoporum, collecta, edita et præfatione illustrata*, ib., 1732, in-4; *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum ex rarissimis monumentis litterato orbi restitutæ*, Cobourg, 1735-41, 4 part. en 1 v. in-4; *Novum Testamentum ex Talmude et antiquitatibus Hebræorum illustratum*, Leipsig, 1736, in-4.—MEUSCHEN (Frédéric-Christian), fils du précédent, conseiller et secrét. de légation du prince de Cobourg à La Haye, né à Hanau en 1719, forma un riche cabinet de coquillages, et rédigea le catalogue raisonné des principales collect. de ce genre qui furent vendues en Hollande à cette époque. Il pub. ce recueil sous le tit. de *Miscellanea conchyliologica*, Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8.

MEUSEL (JEAN-GEORGE), laborieux bibliogr., né en 1743 à Eyrichshof, près de Baunach en Franconie, m. en 1820, fut d'abord profess. d'hist. aux univ. d'Erfurt et d'Erlang, puis nommé successiv. conseiller aulique de la principauté de Quedlinb., de la cour électorale de Brandebourg et de celle du roi de Prusse. Sans parler des services qu'il a rendus aux lettres par ses édit. et ses trad., nous citerons quelques-uns de ses nombreux ouvr. : *de Præcipuis commerciorum in Germaniâ epochis*, Erlang, 1780, in-4; *Bibliotheca historica*, Leipsig, 1782-1804, 11 t. en 22 vol. in-8; *l'Allemagne littéraire* (gelehrte Teutschland), Lemgo, 1796 et suiv. 16 vol. in-8; *Introduct. à la connaissance de l'histoire des états de l'Europe*, Leipsig, 1775, in-8, 4e éd., 1800; *Dictionnaire des artistes allemands vivans*, Lemgo, 1778-89, 2 vol. in-8, 1808-09, avec un 3e vol. pub. en 1814 et servant de supplém. aux 2 édit.; *Littérature de la Statistique*, Leipsig, 1790, in-8; 1806-07, 2 vol. in-8; *Direction* (Leitfaden) *pour l'histoire de la littérature*, ib., 1799-1800, 3 part. in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, ibid., 1802 et suiv., 15 vol. in-8. Meusel a encore eu plus ou moins de part à la rédaction d'un grand nombre de journ. ou de recueils périodiques.

MEUSNIER (PHILIPPE), habile peintre, né en 1655 à Paris, où il m. en 1734, fut reçu à l'académie, dont il devint trésorier, obtint une pension et un logement au Louvre, et fut honoré dans son atelier des visites de Louis XIV et de Louis XV. Il excellait à peindre l'architecture et entendait parfaitement la perspective. Il fut employé à repré-

senter l'architect. de la voûte de la chapelle de Versailles, à décorer la galerie de Coypel au Palais-Royal et le château de Marly.

MEUSNIER (Jean-Baptiste-Marie), général franç., né à Paris en 1754, était déjà parvenu au grade de lieutenant-colonel du génie, avant la révolution. Il fut chargé, en 1790, d'établir, vers les côtes et les frontières, des lignes de signaux. Parvenu au grade de général de division, il se distingua par la belle défense du fort de Kœnigstein contre les Prussiens en 1793, fut fait prisonnier et presque aussitôt échangé. La même année il fut placé à un poste important, celui de Cassel, eut la jambe emportée d'un coup de canon, et m. des suites de sa blessure.

MEUSNIER. V. Querlon.

MEUSY (Nicolas), écrivain ascétique, né à Vilers-Sexel, dans la Franche-Comté, en 1734, m. vicaire de la paroisse de Rupt en 1772, victime de son zèle pour les malheureux atteints d'une malad. épidémique, a laissé *le Code de la religion et des mœurs*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; *le Catéchisme historiq., dogmatique et moral des fêtes*, Vesoul, 1771, in-12.

MEXIA ou MESSIE (Pierre), histor. et compilateur, né à Séville vers la fin du 15e S., m. vers 1552, fut honoré du titre d'historiogr. de Charles-Quint. On a de lui: *Silva de varia leccion*, Séville, 1542, in-4, trad. dans la plupart des langues de l'Europe, et notamm. en franç. par Cl. Gruget, sous le titre de *Diverses leçons*, Paris, 1554, Tournon, 1604, 1616, in-8; *Historia imperial y cesarea desde Julio Cesare hasta Maximiliano*, Séville, 1546, in-fol.; trad. en ital. par Louis Dolce, Venise, 1561, 1597 et 1644, in-4; *sept Dialogues*, Séville, 1547; trad. en ital. par Alph. d'Ulloa, Venise, 1557, in-4; et en franç. par Cl. Gruget, à la suite des *Diverses leçons*. — Un autre Mexia (Louis de) est présumé aut. de l'*Apologue sur l'oisiveté et sur le travail*, pub. à Alcala de Hénarès, 1546, sous le nom allégor. de *Fabricio de Portundo*.

MEXIQUE (le), contrée la plus remarquable du Nouveau-Monde, tant par l'étendue de territoire qu'occupaient ses diverses peuplades, que par l'ancienneté présumable de leur établissem. d'après les vestiges de civilisat. qu'y trouvèrent les Espagnols lors de l'expédition de Fernand Cortez (1519-21), venait à peine d'être découvert par un jeune aventurier nommé Grijalva (1518), lorsque le premier armement sous pavillon de S. M. C. mit à la voile pour en prendre possession. Outre l'empire d'Anahuac, qu'avaient fondé par la conquête, et gouverné au milieu de guerres presque continuelles avec les peuplades voisines, plus. générat. de souver. dont les derniers furent Montezuma II, Cuitlahuatzin et l'héroïque Guatimotzin ou Quauhtemotzin, le Mexique comprenait encore les petites républiques de Tlascala et de Cholula, les roy. de Tezcuco et de Mechoacan, enfin les autres peuplades éparses dans l'espace qui s'étend entre le golfe auquel il donne son nom, à l'est, et à l'ouest l'Océan pacifique, par les 14e et 21e degrés de latitude. Réduit à l'état de colonie sous le nom de Nouv.-Espagne, il embrassa bientôt dans ses limites depuis l'isthme qui sépare les deux Amériques jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Californie, par les 37° 10' de latitude. Si l'on en excepte les noms glorieux de Cortez et de quelq.-uns de ses lieuten., celui plus glorieux encore du vénérable Las Casas, et enfin d'un petit nombre d'autres hommes à jamais bénis des Mexicains, tels que les vice-rois Revillagigedo, Azanza, Juan de Acuna, marquis de Casa Fuerte (le seul Américain que durant près de 3 S. la couronne espagnole ait préposé à ces importantes fonct., et qui les remplit, avec autant d'habileté que de désintéressement, de 1722 à 1724), le digne archevêque D. Fr. Manso y Zuniga, quelques pieux et savans missionn., on ne trouve guère que de hideux souvenirs dans l'hist. de la domination espagnole sur ces contrées. Nos convulsions polit., qui ébranlèrent l'Europe dans les dern. années du 18e S., étendirent leur influence jusqu'au sein de la Nouv.-Espagne: l'exemple des États-Unis y avait d'ailleurs répandu déjà les prem. ferm. de révolte contre la mère-patrie; des mesures d'une rigueur excessive de la part du gouvernem. devaient en hâter l'explosion. Toutefois ce ne fut qu'après avoir déployé l'étendard pour la cause de la métropole contre l'envahissem. de Napoléon que le Mexique s'insurgea pour sa propre cause. Dans l'incertitude où le plaçait la difficulté des communications avec le gouv. légitime d'Espagne, le vice-roi Iturrigary convoqua une junte pour l'organisat. d'un gouv. provisoire, et fit faire ainsi aux colonies mexicaines un pas vers l'émancipation. Deux partis divisèrent tout d'abord cette assemblée, celui des *indépendans* et celui des *royalistes*; mais ils s'en tenaient à de simples démonstrat.: c'est à un ecclés., le moine Hidalgo, qu'appartient l'honneur de la prem. attaque (1810). Les troupes royales commandées par les généraux Cruz, Calleja, les colonels Lopès, Truxillo, etc., usant de stratagèmes dont plus. sont entachés d'odieux, défirent d'abord les insurgés commandés par Hidalgo revêtu du titre de généralissime. Venegas, qui avait succédé à Iturrigary, déploya un tout autre zèle contre le parti *indépendant*; les principaux chefs, faits prisonn., périrent par ses ordres; mais ils trouvèrent des success. qui achevèrent leur ouvrage après une lutte héroïque de plus de 12 années. En vain l'orgueilleux Iturbide (*v.* ce n.) s'était flatté de recueillir seul le fruit de tant d'efforts; son règne éphémère fit bientôt place à celui de la liberté; une constitution modelée sur celle des États-Unis d'Amérique, et qui divise le Mexique en républ. fédératives, a été promulguée en 1824; enfin, au moment où nous traçons cette esquisse imparfaite, d'importantes négociations entamées avec les puissances européennes, et dont plusieurs sont déjà conclues, semblent garantir aux Mexicains la durée d'une existence politique dont le maintien ne demande pas moins de vertus que sa conquête. Nous signalerons comme digne d'un haut intérêt l'immense ouv. de MM. A. de Humboldt et Bonpland, intit. *Voyage aux Régions équinoxiales du nouveau continent, fait en* 1799-1804, et dont la publicat. commencée en 1806 est à la veille d'être terminée. M. Beulloch a pub. en angl.: *le Mexique en* 1823, ou *Relat. d'un Voyage dans la Nouvelle-Espagne*, précédée d'une *introduct.* par sir John Byerley. Cet ouvrage a été traduit en français (par Mlle Sobry), Paris, Eymery, 1824, 2 vol. in-8 et atlas. On peut consulter aussi l'intéressant *Résumé de l'Hist. du Mexique, par Eugène de Monglave* (M. Garay), Paris, 1826, in-8.

MEY (Jean de), doct. en médec., ministre et profess. de théologie, né à Middelbourg en Zélande, où il m. en 1678, a laissé: *Commentaria physica, sive Expositio aliquot locorum Pentateuchi mosaïci in quibus agitur de rebus naturalibus, etiam ad medicinam attinentibus*, Middelbourg, 1651, 1661, in-4; *Commentarius in Joannis Goedaert metamorphosim insectorum, cum appendice de hemerobiis et cometis*, ibid., 1668, in-8, fig. — Un autre médec. holland., Frédéric van der Mey, a donné: *Historia medica de vertigine, catarrho, tussi, abortu*, La Haye, 1624, in-4; *de Morbis et symptomat. Bredanis tempore obsidionis*, Anvers, 1627, in-4.

MEY (Claude), avocat au parlem. de Paris et savant canoniste, né à Lyon en 1712, m. en 1796 à Sens, où il s'était réfugié pendant la terreur, était un homme fort instruit sur les matières canoniq., et avait même des connaissances en théologie. Il prit part à toutes les discussions religieuses de son temps, se rangea du côté des appelans, et plus tard se déclara contre la constitut. civile du clergé en signant la consultation dressée par Jabineau

(15 mars 1790). Nous citerons de lui : *Apologie des jugem. rendus en France par les tribunaux séculiers contre le schisme*, 1752, 2 vol. in-12 : ouv. supprimé par arrêt du parlem. de Paris et condamné par Benoît XIV (la 2e part. est de Maultrot); *Requête des sous-fermiers du domaine au roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle*, in-12 de 40 pag. (pièce satirique condamnée au feu par arrêt du parlem.); *Maximes du droit public français, tirées des capitulaires, des ordonnances du royaume et des autres monumens de l'histoire de France* (en société avec Aubry, Maultrot et Blonde), 1772, 2 vol. in-12; 2e édit., 1775.—MEY (Ottavio), négociant de Lyon, de la même famille, m. en 1690, est l'invent. du procédé employé pour lustrer les soies. Il se forma une riche collect. d'objets curieux et d'antiquités, parmi lesquels on voyait le fameux bouclier dit *de Scipion*, transporté depuis au cabinet des médailles.

MEYDANY (ABOU'L FADHL AHMED BEN MOHAMMED AL), écrivain arabe, né dans le quartier de Nischahpour, appelé Meydan, m. dans la même ville en 518 (1124), est aut. d'un traité *des noms propres et des synonymes*, augmenté par son fils Abou Sayd, et d'un traité de *grammaire en vers*. Mais il doit surtout sa grande réputat. à son *Recueil de proverbes* (Medjme-al-amtsal), au nombre de 6000, source féconde à laquelle sont venus puiser les savans qui ont le plus contribué par leurs écrits à la propagat. des études orientales en Europe, notamm. Pococke, Reiske et M. Silvestre de Sacy. Le prem. avait trad. tout l'ouvr. en latin et déposé son MS. à la biblioth. bodléienne. C'est d'après ce MS. que Schultens le fils pub. 120 proverbes en arabe et en latin, Londres, 1773, et que M. Macbride en a inséré un certain nombre dans les différentes livraisons des *Mines de l'Orient*. Schultens, qui en avait annoncé une édit. complète avec le texte, la traduct. latine et des notes, s'est arrêté au 334e proverbe; et son travail a été continué, mais non complété par Schrœder. Scheid, Reiske, M. Rosenmüller, n'ont donné également que des commencem. d'édit. : ce dern. a pub. 17 nouveaux proverbes avec leur traduct. et de savantes notes, Leipsig, 1796.

MEYER (JACQUES), dit *Baliolanus*, historien, né à Vleter, village près de Bailleul, en 1491, m. en 1552 à Blankenberg, dont il occupait la cure, fut un des restaurat. des bonnes études dans la Flandre. On a de lui : *Flandricarum rerum Decas, de origine, antiquitate, nobilitate, ac genealogiâ comitum Flandriæ*, Bruges, 1531, in-4 et in-8; *Chronicon Flandriæ ab anno Christi 445 usque ad annum 1278*, Nuremberg, 1538, in-4; continué par Ant. Meyer, son neveu, jusqu'à l'année 1476, et pub. sous le titre de *Commentarii sive Annales rerum flandricarum*, etc., Anvers, 1561, in-fol., puis réimpr. dans le *Recueil* des histor. belges de Feyrabend, Francfort, 1580, in-fol.—MEYER (Antoine), neveu du précéd., m. en 1607 à Arras, où il avait rempli 37 ans la place de principal du collége, a pub. quelques ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. belgica*, et parmi lesquels nous citerons : *Comites Flandriæ seu Epitome rerum flandricarum versu heroïco*, Anvers, 1556, in-8; et un poème intit. *Ursus sive de rebus div. Vedasti* (St-Waast) *episcopi Atrebatensis libri tres*, Paris, 1580, in 8.—MEYER (Philippe), fils du préc., m. en 1637, à l'âge de plus de 70 ans, pub. différent. pièces dont Foppens a donné la liste, et continua les *Annales* de son grand-oncle jusqu'en 1617 : ce MS. était conservé à l'abbaye de St-Waast d'Arras.

MEYER (THÉOD.), peint. et grav., né en 1572 à Eglisau, canton de Zurich, m. à Zurich en 1658, a laissé un œuvre assez consid., dont font partie les *Douze Mois*, les *Danses des Paysannes*, l'*Armorial de Zurich*.—MEYER (Rodolphe), fils aîné du précéd., m. en 1738, dans un âge peu avancé, suivit la carrière de son père. On distingue ses grav. pour une édition de l'*Helvétie-Sainte* de Murer.

MEYER (CONRAD), peintre et grav. à l'eau-forte, né à Zurich en 1618, m. dans la même ville en 1689, fut élève de son père Théodore et de son frère Rodolphe. Il peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait, et fut le prem. qui se servit habituellem. du vernis mou pour graver à l'eau-forte. Le nombre de ses peintures et de ses grav. s'élève à plus de 900 pièces. Gaspard Füssli en a donné un catalogue que l'on peut consulter et dont Huber a inséré l'extrait dans le *Manuel des amateurs de l'art*. Son œuvre consiste en *portraits*, *sujets historiques*, *paysages et emblèmes*. — MEYER (Félix), peintre de paysages, né en 1653 à Winterthur, en Suisse, m. en 1713, trouva dans les sites variés de sa patrie une source féconde d'inspirat., et acquit, par un travail assidu, une telle promptitude d'exécut., qu'on en rapporte des effets incroyables. Devenu possess. d'une fortune assez considérable, il fut nommé par ses compatriotes memb. du grand conseil, et investi, en 1708, de la charge de gouvern. du château de Wyden près d'Hussen. Ses tableaux les plus recherchés sont ceux dont Roos ou Rugendas ont peint les fig.; car c'était la partie faible de son talent. Il a gravé à l'eau-forte plus. paysages estimés; ces pièces, au nomb. de 24, représentent des *sites de la Suisse*.

MEYER (LÆVIN de), théolog. et poète de la société de Jésus, né à Gand en 1655, m. à Louvain en 1730, professa successivem., dans son ordre, les humanités, la philosophie et la théologie. Il eut de longs démêlés avec plus. doct. de Louvain, qui refusaient de se soumettre aux constitut. des papes. Parmi ses nombreux ouvr. polémiques, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, on distingue le suiv. : *Historiæ controversiarum de divinæ gratiæ auxiliis, libri sex*, Anvers, 1705, in-fol. On a encore de lui : *de Irâ, lib. tres* (poème en vers élégiaq.), ibid., 1694, in-4; *de Institutione principis, lib. tres* (poème en vers hexamètres), Bruxelles, 1716, in-4, etc. L'édit. la plus complète de ses *poésies* est celle de Bruxelles, 1727, in-8.

MEYER (CONRAD), peintre sur verre, né à Zurich en 1695, m. dans la même ville en 1766, s'est fait un nom par la beauté et la netteté de ses peintures et par ses connaissances peu communes en physiq. Il composa lui-même l'appareil nécessaire à la société physique de sa ville natale, où l'on conserve plus. de ses machines et instrum.—MEYER de KNONAN (Jean-Louis), amateur éclairé des sciences et des arts, né à Zurich en 1705, m. dans la même ville en 1785, a laissé cinquante *Fables* (Zurich, 1758), dont les figures ont été dessinées et gravées par lui-même, et quelques écrits sur l'agriculture, etc. — MEYER (Joseph-Léonce), né à Lucerne en 1720, m. dans la même ville en 1789, est aut. d'un grand nombre de composit. musicales, d'opéras et d'autres pièces de théâtre. En 1775 il fonda une société patriotique, dite *de la Concorde*, qui devait resserrer les liens entre les cantons et les pays catholiques de la Suisse, mais qui cessa d'exister en 1783.— MEYER (Jean-Jacques), né en 1629 à Winterthur, canton de Zurich, mort curé de la même ville en 1710, a laissé un grand nombre d'écrits ascétiques et pédagogiq.; nous ne citerons que l'*Hortulus adagiorum germanico-latinorum*, 1677; et le *Janua linguarum Comenii dialogisticè*, 1691.— MEYER (Léonard), curé à Schaffouse, s'est fait connaître surtout par une *Hist. de la ville de Schaffouse et de la reformat. de son église* (en allem.), 1656, in-8.

MEYER (JOSEPH-RODOLPHE-VALENTIN D'OBERSTAD), né à Lucerne en 1725, d'une famille patricienne, devint membre du sénat de sa ville natale, et s'annonça d'abord comme réformateur politique; toutefois son patriotisme apparent fut mêlé de beaucoup d'ambition et dicté peut-être par

son animosité contre les Schumacher, dont l'influence lui portait ombrage. Le trésorier de l'état, l'un des membres de cette puissante famille, fut accusé de malversat. et condamné à des amendes; son fils fut décapité, par sentence du sénat, et Meyer se vit décerner la couronne civique, fut appelé l'*Immortel* et *le Divin*. Mais en 1769, lorsqu'on eut reconnu l'injustice de ces deux sentences, il fut trop heureux de n'être puni que par un bannissem. de 15 ans. Son exil achevé il rentra dans sa patrie, reprit sa place au sénat, et loin de prêcher encore des réformes, donna lui-même dans tous les abus où il pouvait trouver son compte. Il se déclara contre la révolut. franç., et reçut du roi de Sardaigne l'ordre de St-Lazare en récompense de ses efforts, heureusem. inutiles pour entraîner sa patrie dans diverses coalitions. Déplacé de nouveau par la révolution suisse, il se retira chez son frère, abbé du couvent de Bleinau, où il m. en 1808. On connaît de lui plus. ouvr. politiq., qui offrent souvent d'assez bonnes idées. En 1764 il écrivit l'*Eloge de M. F.-V. Balthasar.*

MEYSSENS (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Bruxelles en 1612, s'occupa aussi avec succès de la gravure au burin et à l'eau-forte, et abandonna pourtant la culture des arts pour se livrer au commerce des estampes. Parmi ses portr. on distingue ceux du *Comte Henri de Nassau*, de la *Comtesse de Styrum* et des *Comtes de Bentheim.* En fait de gravures à l'eau-forte, on a de lui une suite de huit portraits de peintres, pub. en 1649, in-4. Il a laissé un livre, devenu rare, sous ce tit.: *Images de divers hommes d'esprit qui par leur art et science debvroient vivre éternellem. et desquels la louange et renommée faict estonner le monde*, Anvers, 1649, in-fol.—Meyssens (Corneille), fils du précéd., né à Anvers en 1646, se distingua surtout dans le genre du portrait. On cite de lui: *Effigies imperatorum domûs austriacæ, delineatæ per Joannem Meyssens, et æri insculptæ per filium suum, Cornelium Meyssens.*

MEYSSONIER (Lazare), médecin, né à Mâcon en 1602, m. vers 1672, pratiqua son art à Lyon avec beaucoup de succès et y obtint un canonicat de l'église St-Nizier. Il s'adonna toutefois à l'astrologie judiciaire, composa des horoscopes, et pub. un almanach intit. le *bon Hermite*, que ses confrères firent supprimer, non sans peine. Nous citerons de lui: *Œnologie*, ou *les Merveilleux effets du vin, ou la Manière de guérir avec le vin seul*, Lyon, 1636, in-8; *Introduct. à la philosophie des anges*, ib., 1648, in-8; *Almanach chrétien, catholique*, etc., ib., 1657, in-4; *la Belle magie*, ou *Science de l'esprit*, etc., ib., 1669, in-12, fig.

MEYTENS (Martin de), peintre, né à Stockholm en 1695, s'établit à Vienne, y fut nommé peintre de la cour impériale, et m. en 1770. Il peignit d'abord en émail, puis à l'huile, particulièrement dans le genre du portrait: ses carnat. sont excellentes.

MÉZERAI (François EUDES de), célèbre historien, né en 1610 au village de Rye, près d'Argentan, renonça à la poésie, pour occuper une place de commissaire des guerres. Dégoûté ensuite de cet emploi, il vint se fixer à Paris; et c'est alors qu'il se fit appeler *de Mézerai*, du nom d'un hameau de la paroisse de Rye. Il débuta par quelq. pamphlets politiq., dont la composition, lui faisant sentir le besoin de comparer le présent avec le passé, le porta vers l'étude de l'histoire. Un travail trop opiniâtre, en le faisant tomber dangereusem. malade, lui valut la protection de Richelieu et une petite gratification. Peut-être le cardinal n'aurait-il fait de lui, par cette faveur anticipée, qu'un historiographe de France; mais le jeune auteur avait dans le caractère une indépendance à laquelle il lui eût été impossible de renoncer quand il l'aurait voulu. Le premier vol. de sa grande *Histoire de France* ne tarda pas à paraître et à faire tomber presque dans l'oubli, malgré les efforts envieux de plus. savans, toutes les compilat. qu'on avait eues jusqu'alors. Le 2e et le 3e vol., qui parurent en 1646 et en 1651, ne reçurent pas un accueil moins favorable. Ce ne fut qu'après s'être délassé par une vingtaine de pamphlets contre Mazarin, pub. sous le nom de Sandricour, qu'il commença l'abrégé de sa grande histoire, dont la prem. édit. mit le sceau à la réputat. de l'aut. en 1668. On releva pourtant des erreurs nombreuses, auxquelles Mézerai, uniquement occupé de présenter les faits d'une manière pittoresque, parut attacher peu d'importance. La manière dont il envisageait dans son hist. l'origine des tailles, de la gabelle et des impôts en général, déplut fort à Colbert, qui, après avoir exigé de l'auteur des correct. dont celui-ci s'acquitta de mauvaise grâce, lui ôta la moitié d'une pension de 4,000 fr., qui fut plus tard supprimée tout entière. Mézerai, riche encore du produit de ses ouv. et des pensions de plus. princes étrangers, institua à sa m. en 1683 pour son légataire univ. un certain Lefaucheur, cabaretier de La Chapelle, près St-Denis, avec lequel, dans ses dern. années, il avait formé une liaison fort intime. Ses proches parens n'eurent que ses biens patrimoniaux, c.-à-d. fort peu de chose. Il avait vécu incrédule, et m., comme tant d'autres, dans des sentim. plus chrétiens. L'acad. l'avait reçu dans son sein, après la publication des deux prem. vol. de sa grande histoire, et l'avait nommé secrétaire perpétuel à la place de Conrart. Comme historien il manque d'exactitude et d'instruction: comme écrivain, malgré son style dur, inégal, négligé, il a de la force, du nerf et offre quelquefois des traits qui feraient honneur aux plus grands peintres de l'antiquité. Voici la liste de ses principaux ouvr.: *Histoire de France*, 3 v. in-fol., 1643, 1646, 1651; *Abrégé chronologiq. de l'Hist. de France*, 1668, 3 vol. in-4; réimpr. en Hollande, 1673, 6 vol. in-12: la meilleure édit. est celle de 1775, 14 vol. in-12; *Traité de l'origine des François*, Amsterdam, 1688, in-12; une traduct. de l'*Histoire des Turcs*, de Chalcocondyle, Paris, 1662, 2 vol. in-fol.; une trad. du *traité* de Jean de Salisbury, intitulé: *Vanité de la cour*, ibid., 1640, in-4; une traduct. du *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Grotius, ibid., 1644, in-8 (*v.* le no 18731 du *Dictionnaire des Anonymes*); *Histoire de la Mère et du Fils* (Marie de Médicis et Louis XIII), Amsterdam, 1730, in-4, ou 2 v. in-12.

MÉZIÈRE (Eugène-Éléonore de BETHIZI, marquis de), lieuten.-général, m. en 1782 à Longwi, dont il était gouvern. et où il se fit chérir, s'était signalé à la bataille de Fontenoi et dans les guerres de Hanovre. Il a pub., sous le voile de l'anonyme, quelq. brochures peu importantes, parmi lesquelles on cite: *Effets de l'air sur le corps humain, considérés dans le son*, ou *Discours sur la nature du chant*, Amsterdam et Paris, 1760, in-8; *Critique du livre contre les spectacles, intitulé*: J.-J. Rousseau, etc., à d'Alembert, etc., 1765, in-8.

MÉZIRIAC (Claude-Gaspar BACHET, sieur de), l'un des plus savans hommes de son temps, né à Bourg en Bresse en 1581, m. en 1638, possédait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, et avait des connaissances positives et étendues dans les sciences mathématiq. Il fut reçu à l'académie franç. en 1635, quoique absent, et dispensé de prononcer lui-même son discours de remerciem., qui fut lu par Vaugelas. On a de lui: *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, Lyon, 1613; ib., 1624, in-8; *Diophanti Alexandrini Arithmetic. lib. sex et de Numeris multangulis liber unus, gr. et lat. commentar. illust.*, Paris, 1621, in-fol.; ib., 1670, in-fol.; les épîtres d'Ovide, trad. en vers franç., avec des comment. fort curieux, Bourg en Bresse, Teinturier, 1626, in-8, très-rare; La Haye, du Sauzet, 1716, 2 vol. in-8,

augm. de divers morceaux du même auteur; *Chansons dévotes et saintes sur toutes les principales fêtes de l'année et sur autres divers sujets*, Dijon, 1615, in-8; Lyon, 1618, in-12.—Guillaume BACHET de VAULUYSANT, frère aîné du précéd., m. en 1631, a laissé des vers latins et franç., dont quelques-uns ont été impr. dans le recueil des *Chansons dévotes*. *V.* l'*Eloge* de Bachet de Meziriac, dans les *Eloges de quelq. aut. franç.* (par Joly), p. 1-84.

MEZZABARBA (le comte FRANÇOIS), savant antiquaire et numismate, né à Pavie en 1645, m. à Milan en 1697, avec le titre de fiscal de l'emper. Léopold pour la Lombardie autrich., a donné une édit. des *Médailles des Emper. romains*, par Adolphe Occo, avec des addit. et des explicat., qui ont été complétées et rectifiées par Argelati dans la belle édit. qu'il a donnée du même ouvr. en 1730. On cite en outre de lui : *Numisma triumphale ac pacificum, Joanni III, Poloniæ regi, oblatum*, Milan, 1687, in-4.—MEZZABARBA (Jean-Antoine), l'un des fils du précéd., né à Milan en 1670, m. en 1705, prit l'habit de la congrégat. des somasques, professa la rhétorique à Brescia et à Pavie, puis la géographie et la théologie morale à l'université de Turin. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIV*, en trois langues, Paris, 1703, in-4; plus. pièces de vers en latin et en ital., dont on peut voir les titres dans la *Biblioth. mediolan.* d'Argelati, t. 2, p. 912, et une *Lettre au sujet d'une médaille de Sévère frappée à Acras*, insérée dans les *Mémoires de Trevoux*, déc. 1703, et en lat. dans les *Electa numaria* de Volterek.

MEZZABARBA (CHARLES-AMBROISE), patriarche d'Alexandrie et légat du pape Clément XI en Chine, partit en 1720 pour cette mission, dont l'objet était de faire exécuter les décisions du saint-siége, relativem. aux cérémonies sur lesquelles les missionn. ne pouvaient s'accorder. Le légat, mal accueilli par l'emp. Khang-hi et fatigué des désagrémens et des obstacles qu'il rencontrait, partit pour Macao, et y donna (1721) un mandem. pour exhorter les missionnaires à se conformer aux décrets de Rome; mais en même temps il modifiait ces décrets par quelques concessions, qui furent annulées par Benoît XIV en 1742. Après son retour à Rome, la relation de sa mission fut pub. d'abord en franç., puis en ital. en 1739 : elle a été insérée dans les *Anecdotes de la Chine*, t. 4 et 5. Les jés. y sont assez maltraités.

MEZZAROTA (LOUIS), connu sous le nom de *Cardinal de Padoue*, né dans cette ville en 1391, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine; mais ayant eu le bonheur de gagner la confiance du cardinal Gondolmiero, il le suivit à Rome, et renonça à la pratique de son art pour embrasser l'état militaire. Devenu l'un des chefs de la garde du pape Martin V et administrat. du diocèse de Trau, il se fit ordonner prêtre pour parvenir aux dignités de l'Eglise. Sous le pontificat d'Eugène IV (le cardinal Gondolmiero), il fut nommé successivem. arch. de Florence, patriarche d'Aquilée et cardinal. Il combattit avec succès pour son protect. contre les Colonna, le duc de Milan et le roi de Naples, et ne lui fut pas moins utile comme négociateur. Il continua de jouer un grand rôle et de rendre d'importans services sous le successeur d'Eugène IV. Possesseur d'une fortune considérable, il ne sut pas se faire aimer des Romains, et se brouilla, par son insatiable avidité, avec le cardinal Barbo. Ce prélat ayant été élevé au siége pontifical sous le nom de Paul II, Mezzarota en m. de chagrin en 1465. Thomasini a pub. son *Eloge* dans les *Vitæ viror. illustr.*

MEZZAVACCA (FLAMINIO), juge du tribunal des marchands et profess. de jurisprud. à l'univ. de Bologne, né en cette ville, m. à Pieve di Cento en 1704, a laissé : *de Terræ motu libellus*, Bologne, 1672; *Tabulæ astronom.*, ib., 1697, etc.

MEZZO-MORTO, fameux amiral othoman, né de parens maures, fit d'abord le métier de pirate, comme Dragut et Barberousse, et rendit des gr. serv. à la régence de Tunis; mais il fut pris par les Espagnols et resta 17 ans captif. Un si long esclav. ne fit qu'accroître sa haine contre les chrétiens. N'étant encore que simple command. de vaisseau dans la flotte othomane, il osa proposer au divan la conquête de Chio, tombée au pouvoir des Vénitiens, tenta l'entreprise avec quatre sulthanes et huit galères, et s'empara de la ville et de l'île en 1695. Il reçut, en récompense de ce brillant exploit, la dignité de capitan-pacha, et les trois queues ainsi que le rang de coubé-vézyr. Lorsqu'il fut présenté au sulthan, on ne put le déterminer à paraître autrement qu'avec son habit de matelot. Cet exemple a servi de règle à ses successeurs.

MIACKZINSKI (JOSEPH), général dans les armées de la république franç., noble polonais, né à Varsovie en 1750, se rendit fort jeune en France, et y vécut d'abord obscurément. A l'époq. de la révolution, il se montra partisan zélé des idées nouvelles, s'attacha à Dumouriez qui l'avait connu dans sa patrie, et le fit employer dans l'armée lorsque la guerre fut déclarée. Vers la fin de 1792, Miackzinski, redevable d'un avancem. rapide à son patron, obtint le grade de général de brigade avec le commandement d'un corps de troupes dans l'armée des Ardennes. Il fit la campagne de la Belgique sous les ordres de Dumouriez, se laissa surprendre à Rolduc par les Autrichiens, perdit du monde dans sa retraite sur Aix-la-Chapelle, et réussit toutefois à rejoindre le gros de l'armée. Après la bataille de Nerwinde, il fit tous ses efforts pour seconder Dumouriez dans ses projets contre la convention nationale, fut arrêté à Lille au moment où il cherchait à entraîner cette place dans les intérêts de son patron, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionn., qui le condamna à mort le 17 mai 1793. Il crut se soustraire au supplice en annonçant des révélations importantes; mais ses déclarations étant reconnues vagues et sans preuves, il fut décapité le 25 mai.

MIARI (AURÈLE-AUGUSTIN), jurisconsulte, né à Final, dans le duché de Modène, en 1639, m. à Rome en 1717, a laissé entre autres ouvr. : *Ad libros IV Institutionum Flavii Justiniani Cæsaris Notæ, seu breves Commentarii*, Rome, 1687; *ad Leges lib. I et II Pandectarum Notæ, seu breves commentarii*, ibid., 1700. *V.* pour plus de détails la *Bibl. Moden.* de Tiraboschi, tome 3, pag. 208, et tom. 6, pag. 138.

MICAL (N.), ecclésiast., mécanicien, né vers 1730, obtint, après avoir reçu les ordres sacrés, un bénéfice dont le produit, joint à son patrim., lui permit de vivre indépendant, et d'employer ses loisirs à l'étude de la mécanique, science pour laquelle il avait un goût décidé. Il fit d'abord plus. automates musiciens qu'il brisa bientôt par des motifs qui n'ont jamais été bien connus, construisit ensuite une tête d'airain qui articulait assez distinctement quelques petites phrases, puis il la brisa encore, indigné, dit un biographe, qu'on eût révélé dans un journal (celui *de Paris*), l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention du public. Toutefois il reprit son travail, à la prière de ses amis, et fabriqua deux nouvelles têtes parlantes qu'il soumit, en 1783, à l'académie des sciences. Cette société jugea favorablement ces pièces, mais le gouvernem., sur le rapport du lieuten. de police Lenoir, refusa d'en faire l'acquisition. Suivant Montucla, l'abbé Mical mourut en 1790. On ignore ce que sont devenues ses deux têtes parlantes.

MICAULT (L.-Fr.), capucin, puis moine du Val-des-Choux, né à Nuys en 1641, m. à Vauls en 1713, est auteur de l'ouv. anonyme intitulé : *le véritable Abbé commendataire*, Dijon, 1674, in-12.

MICHAELIS (SÉBASTIEN), religieux dominic.,

né en 1543, dans le diocèse de Marseille, obtint de gr. succès dans la prédicat., et fut autorisé par le général de son ordre à instituer une congrégation particulière dont il fut le prem. vic.-gén., dans un certain nombre de couvens, répandus en Languedoc, en Provence, en Normandie, en Lorraine et sur quelq. autres points du royaume. Ce réformateur de la règle de St-Dominique m. en 1618, à Paris, dans le couvent des jacobins de la rue St-Honoré qu'il avait fait fonder par le cardinal de Gondi. On a de lui : un opuscule sur les *Sœurs Marie* de l'Ecriture, Lyon, 1592, in-4; *Hist. de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien*, ensemble, la *Pneumalogie*, ou *Discours des esprits*, Paris, 1613, in-8. Nous ne citons ce dern. ouvr., rempli de détails absurdes, que parce qu'il contribua à conduire Gaufridi au bûcher (*v.* GAUFRIDI).

MICHAELIS (JEAN), profess. de philosophie et de médecine à l'univ. de Leipsig, né à Soest ou Zoest en Westphalie, en 1605, m. en 1667, prem. médecin de l'électeur de Saxe, Jean-George II, a laissé plus. ouvr. recueillis sous le titre de *Michaelis Opera omnia*, Nuremberg, 1688, in-4.

MICHAELIS (JEAN-HENRI), savant orientaliste allemand, né dans le comté de Hohenstein, en 1668, professa d'abord la langue hébraïque à Leipsig, puis se fixa à Halle, et y ouvrit des cours de grec, de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque, de samaritain, d'arabe et de rabbinisme. En 1698, il alla étudier l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Ludolf, et occupa, l'année suivante, la chaire de grec à l'univ. de la même ville. Il devint ensuite inspect. de la biblioth. de l'univ. de Halle, profess. ordin. de théol., doyen de cette même faculté, inspecteur du sémin., et m. en 1738. Entre autres ouvr., dont la liste se trouve dans Moréri, on a de lui : *Conamina brevioris manuductionis ad doctrinam de accentibus Hebræorum prosaicis*, Halle, 1695, in-8; *Epicrisis philologica de R. Michaelis Beccki, ulmensis, disquisit.*, etc., ib., 1696 et 1697, in-8; *De peculiaribus Hebræorum loquendi modis*, ib., 1702; *de Historiâ linguæ arabicæ*, ibid., 1706; *de Isaiâ prophetâ, ejusque vaticinio*, ibid., 1712; *Dissertat. de rege Ezechiâ*, ib., 1717; *Biblia hebraica*, ibid., 1720, in-fol., in-4 et in-8; *Uberior. annotationum in hagiographos volumina tria*, ibid., 1720, in-4; *de Codicibus MSs. biblio-hebraicis, maximè efurtensibus*, ib., 1706, etc.

MICHAELIS (JEAN-DAVID), savant orientaliste et théologien protestant, petit-neveu du précéd., et plus célèbre que lui, né à Halle en 1717, fit ses études dans cette ville, acquit les connaissances les plus étendues, en histoire, mathématiques, sciences naturelles, métaphysique, langues anc. et orient., fut appelé à Gottingue par Munchhausen, principal fondat. de l'univ. de cette ville, y devint successivem. profess. de philosophie, secrét., puis direct. de la société roy. des sciences, bibliothéc. et directeur du sémin. philologique, rédacteur et directeur du journal intit. : *Gelehrte Anzeigen*, et m. en 1791. Cet illustre savant coopéra par ses travaux au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouv. de Niebuhr et les observ. de Forskal furent le résultat. Mais ce qui lui assure une réputat. impérissable, c'est d'avoir appliqué ses profondes connaissances à éclairer l'exégèse, ou exposit. biblique. Il a laissé de nombreux ouvr. sur lesquels on trouvera des détails dans l'écrit intitulé : *Réflexions sur le mérite littéraire de J.-D. Michaelis* (en allem.) insérées dans le 3e vol. de la *Biblioth. universelle de la littérat. biblique*, recueil périodique publié par M. Eichhorn, en continuation de la *Biblioth. orient. et exég.* de Michaelis. Nous citerons seulement les suiv. : *Dissertatio de punctorum Hebræor. antiquitate*, Halle, 1739, in-4; *Grammaire hébraïque*, ib., 1745, in-8, 3e édit., 1778; *Grammatica Chaldaica*, Gottingue, 1771, in-8; *Gramm. syriaca*, Halle, 1784, in-4; *Chrestomathie syriaque*, t. 1er, ibid., 1768, in-8, 3e édit., Goettingue, 1817, in-8; *Grammaire arabe avec une chrestomathie*, etc., Halle, 1771, 1781, in-8; *de l'Influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, en allem., trad. en franç. par Mérian et Prémontval, Brême, 1762, in-4; *Compendium antiquitatum hebrœarum*, 1753, in-4; *Introduct. à la lecture des livres du Nouv.-Testament*, en allemand, 4e édit., Goettingue, 1787-1788, 2 vol. in-4, traduit en angl. par le doct. Marsh; *Introduct. à la lect. de l'anc. Testament*, tom. 1er, Goettingue, 1787, in-4, ouvr. non terminé; *Esquisse de théologie typique*, 1753, 1763, in-8; *Compendium theologiæ dogmaticæ*, Goettingne, 1760, in-8; *Explicat. de l'hist. de la sépulture et de la résurrection de J.-C.* (en allem.), Halle, 1783 et 1785, in-4; *Réflexions sur les univ. protestantes d'Allemagne* (en allemand), 1769-1773, 4 vol. in-12; *Droit mosaïque*, Francfort, 1770-1775, 6 vol. in-8; *Biblioth. orient. et exégétique*, rec. périod., Francfort, 1771-1785, 23 vol. in-8; 24e vol., 1789; *Nouv. Biblioth. orientale*, etc., 1786-91, 8 vol. in-8; *Supplementa ad lexica hebraica*, Goettingue, 1784-1792, 6 vol. in-4; *Morale philosophique*, ibid., 1792, 2 vol. in-8; un gr. nombre de dissertations insérées dans les recueils de la société roy. des sciences de Gottingue, dans le *Magazin scientifique* de la même ville, dans les *Comment. per annos* 1758-1762, etc. J.-D. Michaelis était membre de la société roy. de Londres, et associé étranger de l'acad. des inscriptions et belles-lettres de France. Il a laissé des *notes* ou *mémoires* sur sa vie qui ont été réunis dans un vol. avec la *notice* d'Eichhorn, et une autre de Heyne, Leipsig, 1793, in-8. — CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC, son fils, médecin, né en 1754, fut reçu doct. en médecine à l'univ. de Strasbourg en 1775, séjourna quelq. temps à Paris, visita l'Angleterre, devint, à son retour en Allemagne, méd. de l'armée hessoise, profess. de médec. et d'anatomie à Cassel, puis à Marpurg, où il m. en 1814, avec le titre de conseiller auliq. On a de lui : des *Mém. de médec.*, Gottingue, 1785, tome 1er; *Biblioth. de médec.-pratiq.*, ibid., 1786, tome 1er (ces deux ouvr. n'ont point été terminés): 3 *Dissertat.* impr. séparém.; et des articles de médec., de chirurgie et d'hist. naturelle dans divers rec. périod. d'Allemagne et d'Anglet. — Un autre Chrétien-Frédéric MICHAELIS, méd., né à Zittau en 1727, apprit d'abord la profession de relieur, étudia ensuite la médec. dans sa ville natale, à Strasbourg et à Paris, puis fut reçu docteur à Leipsig en 1756, et m. en 1804, méd. de l'un des hôpitaux de la même ville. Il a trad. en allem. un gr. nombre d'ouvr. de médec., français anglais, italiens; et quelq. autres d'économie polit.

MICHAELIS (JEAN-BENJAMIN), poète allem., né à Zittau en 1746, fit ses études dans sa patrie, abandonna la médec. pour la poésie, obtint un emploi de précept., puis la rédact. de la Gazette d'Hambourg intit. : le *Correspondant*; mais ne pouvant s'assujétir à un travail qui demandait trop d'assiduité, il s'enrôla dans une troupe de comédiens ambulans. Dégoûté de cette profession, au bout de quelq. années, il trouva un asile auprès du poète Gleim, chez lequel il m. en 1772. On a de lui : des *Fables*, *Odes et Satires*, Leipsig, 1766, in-8; des *Poésies diverses*, ibid., 1769; des *operas-comiques*, ibid., 1772; des *Epîtres*, ibid., 1772 : un discours, *de Abusu linguæ vernaculæ*, ib., 1767, in-4; des pièces de vers, insérées séparém. dans divers recueils, et réunis sous le titre d'*OEuvres de Michaelis*, Giessen, 1780, tom. 1er. C.-H. Schmid, édit. de ce dern. recueil, avait publié en 1775, la *Vie* du même auteur, in-8.

MICHALLON (CLAUDE), sculpteur, né à Lyon en 1751, montra dès l'enfance un goût prononcé pour son art, et commença par quelques statues

en bois qui le firent remarquer. Venu à Paris pour y perfectionner son talent naissant, il suivit les leçons de Bridan, puis celles de Coustou, et remporta le grand prix de sculpture de l'acad. Pend. son séjour à Rome, il se lia avec le peintre Drouais (*v.* ce nom); et, lorsque celui-ci m. en 1788, Michallon obtint au concours l'exécution en marbre du tombeau de son ami, placé à Ste-Marie, *in viâ latâ*. De retour à Paris, il fut chargé d'exécuter les *statues colossales* qui servaient alors aux fêtes nationales, obtint différens prix donnés par le comité d'instruction publiq., et m. à Paris en 1799, d'une chute qu'il fit en travaillant à des bas-reliefs du *Théâtre-Français*. On lui doit un très-beau buste du célèbre sculpteur Jean Goujon.

MICHALLON (ACHILLE-ETNA), fils du précédent, peintre-paysagiste, né à Paris en 1796, reçut les leçons de David et de MM. Valenciennes et Bertin, fit des progrès extraordinaires dans la peinture, et à l'âge de 12 ans s'attira par un de ses tableaux l'admiration du prince russe Youssoupoff, qui dès-lors fit au jeune artiste une pension payée jusqu'au désastre de Moscou. Michallon tint ce que promettait son enfance; en 1811 il remporta la médaille à l'acad, le second prix en 1812, et enfin le gr. prix de paysage histor. de 1817, qui lui fut décerné à l'unanimité des suffrages. Pensionnaire à Rome, il envoya de cette ville aux expositions de Paris deux tableaux qui l'élevèrent au rang des maîtres; ce sont: *Rolland à Ronceveaux*, et le *Combat des Lapithes et des Centaures*. De retour en France, il accrut sa réputation par les *Ruines du Cirque*; une *Vue des environs de Naples*, etc.; mais une mort prématurée vint détruire les espérances que donnait le jeune artiste: Michallon succomba à 26 ans (1822), victime peut-être de la trop grande activité de son génie. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par M. *Vanier*, (Paris, 1822, in-12). On a aussi publié: *Catalogue des tableaux, études, peintures et dessins de feu A.-E. Michallon*, Paris, 1822, in-8. Le libraire Lami-Denauzan a pub. en 1827: *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par Michallon, et lithogr. par Villeneuve et Deroy*, 1 v. in f., préc. d'une notice biogr.

MICHAUD (JEAN-BAPTISTE), conventionnel, né à Pontarlier, devint, au commencem. de la révolution, administrat. du département du Doubs, qui le nomma successivement député à l'assemblée législative, puis à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Secrétaire de l'assemblée en 1794, il entra plus tard au conseil des cinq-cents, devint en 1798 présid. du tribunal criminel de Besançon, puis, après avoir siégé en 1799 au conseil des anciens, il rentra dans la vie privée. Compris dans la loi d'exil du 12 janv. 1816, il se réfugia en Suisse, et m. à Lausanne en 1819.

MICHAULT (PIERRE), poète du 15ᵉ S., né, à ce que l'on croit, en Franche-Comté, fut attaché au comte de Charolais, si connu depuis sous le nom de Charles-le-Téméraire, et m. vers 1467. On a de ce poète, dont les autres circonstances de la vie sont ignorées, les ouvr. suivans: *le Doctrinal du temps présent*, Bruges, petit in-fol., sans date, goth.; fig. et très-rare; réimpr. sous le titre de: *Doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'escole*, Genève, 1522, petit in-4, goth., fig. (cet ouvr. remarquable, en prose, mêlé de vers de 8 ou 10 syllabes, a été bien analysé par Legrand d'Aussy, dans le tome 5 des *Notices des MSs. de la Biblioth. du Roi*); *la Dance des aveugles*, Paris, chez Le Petit Laurens, in-4, goth.; ibid., chez la veuve Lenoir, 1506, in-4, réimpr. plus. fois dans le 16ᵉ S., en différens formats; Lambert Douxfils en a donné une belle et correcte édit., *augmentée d'autres poésies de la biblioth. des ducs de Bourgogne*, Lille, 1748, ou Amsterdam, 1749, petit in-8. Jules Chifflet dit qu'il a vu dans la Biblioth. de l'Escurial un MSs. de P. Michault, une *Vie en vers de Charles VII, roi de France*, et quelq. autres pièces. Il faut distinguer, suivant Mercier de St-Léger, ce Michault de P. MICHAULT TAILLEVENT, aut. d'un *Passe-temps* en vers, MS. auquel G. Chastelain répondit par une autre pièce en vers, intit. *le Passe-Temps* de Michault. Montfaucon, qui a confondu ces deux poètes, attribue encore au prem. des *Poésies du temps de Charles VII*, et l'*Hist. de Grisélidis*, in-4. On croit aussi que Michault ne fut pas étranger à la composition des *Cent Nouvelles nouvelles*.

MICHAULT (JEAN), chirurgien, né à Villeneuve en Brie, en 1632, m. vers 1690, n'est connu que comme auteur d'un *Disc. de chirurgie pour l'explicat. des nouvelles machines pour les os, pour la maladie vénérienne, lorsqu'elle y fait des nodus et exostoses, et des anchyloses aux jointures, avec l'art de la guérir méthodiquement par la seule applicat. du mercure*, Paris, 1682, in-8.

MICHAULT (JEAN-LÉONARD), philologue, né à Dijon en 1707, s'appliqua à la recherche des livres rares et curieux, et en fit des extraits en même temps qu'il s'occupait aussi de quelques parties des sciences naturelles. Il fut le prem. secrétaire de l'académie de Dijon, résigna ensuite ses fonct., vint à Paris où il fut nommé censeur, et retourna dans sa patrie, où il m. en 1770. On a de lui beaucoup d'écrits dont Cl.-X. Girault a donné la liste compl. dans ses *Lettres inédites*, Dijon, 1819, in-8. Les principaux sont: *Melanges historiq. et philolog.*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; reprod. en 1770 avec un nouv. frontispice seulem., sur lequel on a mis *nouvelle édit.*; *Vie de l'abbé Lenglet*, Londres (Paris), 1761, in-12; *Dissertation historique sur le vent de galerne*, 1740, in-8; *Explications des dessins des tombeaux des ducs de Bourgogne à la Chartreuse de Dijon*, Dijon, 1738, in-8. On doit à Michault la prem. édit. des *Lettres de La Rivière*, Paris, 1751 2 vol. in-12; et il a laissé en MS. une *Vie de Crébillon*. Son *éloge* fait partie des *Eloges historiques*, composés par Guyton de Morveau (*v.* ce nom).

MICHAUX (ANDRÉ), célèbre voyageur et botaniste français, né à Satory, près Versailles, en 1746, d'un père fermier de ce domaine royal, prit de bonne heure un goût très-vif pour l'agriculture et pour la botanique, suivit les leçons de B. de Jussieu au Jardin des Plantes de Paris, et forma le dessein d'étendre ses connaissances en voyageant. Une visite en Angleterre fut son début. Il parcourut ensuite l'Auvergne avec MM. Delamarck et Thouin, puis les Pyrénées et l'Espagne, partit pour la Perse en 1782, parcourut cette contrée pendant deux ans et revint à Paris en 1785, avec une belle collection de plantes et de graines. A peine arrivé, il témoigna le désir de retourner en Asie, avec le projet de pénétrer jusque dans le Thibet; mais le gouvernement préféra l'envoyer dans l'Amérique septentrionale dont l'histoire naturelle avait été peu explorée jusqu'alors. Il fut chargé d'établir, dans les environs de New-York, une espèce d'entrepôt de culture pour des arbres et des arbustes qu'il devait faire passer en France. Parti en septemb. 1785, Michaux arriva en oct. à New-York, parcourut le New-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland, traversa les monts Alleghanys, visita la Floride, les rivières Tomakow et St-Jean, le lac St-George, les îles Bahama et Lucayes, les montagnes de la Caroline, la baye d'Hudson et le Canada. De retour à Philadelphie, le 8 déc. 1792, Michaux, qui avait conçu une grande affection pour la nation qui l'avait si bien accueilli, proposa à la société philosophiq. un plan de voyage de découvertes dans les vastes pays à l'ouest des Etats-Unis. Tout était prêt pour cette entreprise, lorsque le ministère français chargea Michaux d'une mission relative à l'occupation de la Louisiane. Ce botaniste partit pour cette destinat. au mois de juillet 1793, fut obligé 3 mois après de retourner à Philadelphie, et, le projet sur la Louis

siane ayant été abandonné, il visita de nouveau la chaîne des Alleganys, le Kentucky, les bords du Mississipi et le pays des Illinois. Il s'embarqua pour la France en 1796, arriva à Paris vers la fin de la même année, n'obtint que de légères indemnités en récompense de ses longs travaux, s'occupa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait apportés des Etats-Unis pour son *Histoire des chênes* et sa *Flore* de l'Amérique septentrion. Après avoir rendu les derniers devoirs au médecin Lemonnier (*v.* ce nom), au patronage duquel il devait son éducation scientifique et ses prem. succès, Michaux s'embarqua de nouveau en 1800, dans l'expédit. du capitaine Baudin (*v.* ce nom), profita d'un séjour de six mois à l'Ile-de-France pour parcourir ce pays dans toutes les direct. en recueillant des plantes et des graines, y créa une pépinière comparable à celles qu'il avait formées à New-York et à Charlestown, et visita ensuite les côtes de l'île de Madagascar, dans l'intent. d'y fonder un pareil établissem. Mais attaqué de la fièvre particulière à cette contrée, il y m. en nov. 1802, au moment où il allait explorer un sol curieux et établir des relations avantageuses pour sa patrie, et plein du projet de visiter encore une fois l'Amérique septentrionale pour compléter ses recherches. On a de lui : *Hist. des chênes de l'Amérique septentrion.*, Paris, 1801, in-fol., 36 pl. dessinées par Redouté; *Flora boreali-americana*, ibid., 2 vol. in-8, avec 52 fig. égalem. de Redouté. M. Deleuze a publ. en 1804, dans les *Annales* du muséum d'hist. natur., une *notice* fort intéressante sur la vie et les voyages de Michaux. Le nom de *Michauxia* a été donné par le botaniste Aiton, à la plante appelée *mindium* par Jussieu, de la famille des campanulacées.— Franç.-André MICHAUX, fils du précéd., a rendu de grands services à la botanique et à la culture. On a de lui une *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentr.*, Paris, 1810, 3 vol. in-8, un des ouvr. les plus compl. en ce genre.—Un autre MICHAUX (Jean-Joseph), botaniste belge, né à Gosselies en 1717, m. en 1793, direct. du jardin botaniq. de Louvain, a enrichi ce jardin d'un grand nombre de végétaux, mais n'y a donné que des leçons médiocres.

MICHÉE (en langue hébraïque *Semblable à Dieu*), dit *l'Ancien*, prophète, vivait à Samarie dans le 9e S. av. J.-C. Achab, roi d'Israël, voulant décider le roi Juda, Josaphat, son beau-père, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, l'engagea à consulter Michée sur ce dessein. Le prophète prédit la dispersion de l'armée d'Israël et la m. d'Achab, et ces évènem. s'accomplirent (*v.* la *Bible*, 3e liv. des Rois, chap. 22, et 2e liv. des Paralipomènes, chap. 18). La prophétie de Michée l'Ancien a beaucoup exercé les commentat. —MICHÉE, le 6e des petits prophètes, ou le 3e, selon la version des Septante, né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonathan, d'Achaz et d'Ezéchias, c.-à-d. depuis l'an 749 jusqu'à 679 av. J.-C. On ne connaît pas d'ailleurs les particular. de sa vie ni de sa m. Sa prophétie en 7 chap. a eu un grand nombre de commentat. (*v.* Baillet, *Sts de l'Ancien Testament*).

MICHEL Ier, surn. *Rangabé*, emper. d'Orient, fut d'abord curopalate sous Nicéphore, puis devint gendre de ce prince par son mariage avec Procopia, et monta sur le trône en 812 à l'exclusion de Staurace, son beau-frère, dont la légitimité n'avait été reconnue qu'un moment. Son premier soin fut de réparer les maux causés par son beau-père; il secourut les veuves et les enfans des soldats moissonnés dans les guerres contre les Sarasins et les Bulgares, et marcha contre ces dern., tandis qu'il envoyait contre les premiers Léon l'Arménien, qui devait bientôt le remplacer sur le trône. Michel ne fut point heureux dans son expédition : s'étant arrêté trop long-temps en Thrace, le désordre et l'indiscipline se mirent dans son armée, qui d'ailleurs manquait d'approvisionnemens. Attaqué par le roi des Bulgares au milieu de ces embarras, l'emper. fut forcé d'engager une action générale, où il fut défait par suite d'une fausse manœuvre de Léon, qui l'avait rejoint avec ses troupes. Sur ces entrefaites, de nouv. troubles excités par les iconoclastes ayant rappelé son maître à Constantinople, le perfide général, après quelques refus affectés, se laissa saluer emper. : bientôt il força Michel, qui s'était retiré avec sa famille dans un monastère, à en sortir pour se rendre à l'île de Proté, où il prit l'habit religieux et le nom d'Anastase. Michel vécut encore 32 ans dans cette retraite : il en avait régné deux et demi. On a de lui des médailles d'or et de bronze. Son fils aîné, Théophylacte, fut mis, par ordre de Léon, hors d'état de monter sur le trône et d'avoir aucune postérité; et Nicétas, son autre fils, devint patriarche de Constantinople sous le nom d'Ignace (*v.* ce n.) — MICHEL II, dit *le Bègue*, né à Amorium, en Phrygie, plut par ses qualités guerrières à l'emper. Léon l'Arménien, qui, après l'avoir créé patrice, le revêtit d'une des premières charges du palais. Il trempa néanmoins, l'an 820, dans un complot contre les jours de cet emper., qui le fit arrêter et condamner au feu. Mais, à l'instigat. du coupable dont le supplice avait été différé, les autres conjurés assassinèrent Léon, qui fut remplacé sur le trône par Michel que l'on proclama dans sa prison même. Le nouveau souverain, nourri dans les erreurs d'une secte, dite des *attingans*, formée du judaïsme et de plus. hérésies chrétiennes, crut devoir faire d'abord des concessions aux catholiques et aux iconoclastes. Il défit ensuite, avec le secours des Bulgares, l'armée d'un aventur. nommé Thomas qui, s'étant fait passer pour le fils de l'impératrice Irène, était venu du fond de l'Asie jusqu'aux portes de Constantinople. L'imposteur, fait prisonnier dans Adrianople, périt au milieu des supplices les plus affreux. Après cette expéd., Michel vit les provinces de son empire désolées par la famine et la peste, et joignit lui-même à ces maux les persécutions religieuses. Il voulut contraindre les catholiques à adopter les rites des Juifs, et ramena tous les désordres de l'iconoclastie. Enfin son règne déplorable se termina par une maladie aiguë qui l'enleva en 829. On a de cet emp., auquel succéda son fils Théophile, des médailles en or et en bronze.—MICHEL III, surnommé *Porphyrogenète*, petit-fils du précéd., n'avait que 3 ans lorsque la m. de Théophile, son père (842), le plaça sur le trône de Constantinople sous la tutelle de sa mère Théodora; mais à peine eut-il atteint sa 15e année, qu'à l'instigation de Bardas, frère de cette princesse, il l'obligea de se renfermer dans un monastère avec ses filles. Devenu maître absolu de l'empire, Michel se livra à tous les excès, se vantant hautement de suivre l'exemple de Néron. Le patriarche Ignace, qui s'était déclaré contre la conduite scandaleuse du jeune empereur, fut chassé de son siége, et remplacé par Photius, neveu de Bardas, dans l'année 857 : c'est de cette époque que date le schisme qui, encore aujourd'hui, sépare les églises grecque et latine (*v.* NICOLAS Ier). Cependant un obscur favori, Basile (*v.* BASILE *le Macédonien*), avait succédé aux dignités de Bardas après l'avoir fait périr; l'emper. même fit asseoir avec lui sur le trône son nouv. ministre, qui dès-lors crut pouvoir lui reprocher l'inconvenance de sa conduite. Au moment où Michel indigné se disposait à renverser le hautain favori, il fut assassiné par lui dans son palais, l'an 867. Michel III avait déshonoré le trône pendant plus de 20 ans. S'abandonnant sans réserve à ses passions, il commit tous les crimes, et ne fit aucun acte estimable. Les intérêts de son empire le touchaient si peu, qu'il se mit un jour en fureur parce qu'on le dérangea d'une course de chars dans le cirque pour l'informer que les Sarasins venaient d'envahir le territoire de l'empire; et les historiens

rapportent encore à cette occasion qu'il fit abattre des phares et des signaux qui servaient à transmettre ces avis. — MICHEL IV, surn. *le Paphlagonien*, de sa province natale, vint dans sa jeunesse à Constantinople, et il y exerçait un commerce obscur, lorsque la beauté de sa figure ayant fixé les regards de l'impératrice Zoé, celle-ci, après avoir fait périr Romain Argyre, son époux (1034), plaça sur le trône son amant, sous le nom duquel elle se flattait de régner. L'eunuque Jean, frère de Michel, déjà puissant sous Romain, déconcerta les plans de Zoé; et la voyant disposée à se défaire du faible Michel par le poison, il traversa les projets de cette femme ambitieuse et cruelle en faisant proclamer césar Michel Calafate, neveu de l'empereur et le sien. Michel eut à soutenir deux guerres avec les Sarasins et les Bulgares, et s'en tira avec succès. De retour à Constantinople après la dernière, toujours dévoré de remords et sentant augmenter ses infirmités, il se retira dans un monastère, où il prit l'habit de religieux, et m. en 1041. — MICHEL V, neveu du précéd., appelé *Calafate*, parce que son père était calfateur de vaisseau, monta sur le trône d'Orient en 1041, immédiatement après la m. de son oncle. Un de ses premiers actes fut de reléguer l'impératrice Zoé, qui avait fortement contribué à son élévation, dans une des îles de la Propontide appelée Ile du Prince. Il fit eunuques ses autres parens, et se livra ensuite, à l'exemple de Michel Porphyrogénète, aux excès de la plus infâme débauche. Le peuple indigné se souleva contre lui, rappela Zoé et sa sœur Théodora de leur exil, et les reconnut pour légitimes souveraines. Michel fut renfermé dans un couvent et eut les yeux crevés en 1042. On ignore l'époque de sa m. — MICHEL VI, surnommé *le Stratiotique* (guerrier), avait passé une gr. partie de sa vie dans les armées de l'empire, et était parvenu aux grades supérieurs, lorsqu'il fut appelé au trône d'Orient, en 1056, après la m. de l'impératrice Théodora, qui l'avait désigné pour son success. Déjà vieux et infirme, ce prince était peu propre au gouvernement. En cherchant à gagner l'affection du peuple, il s'aliéna les troupes et indisposa les principaux officiers de l'armée, qui conspirèrent contre lui, et élurent empereur Isaac Comnène en 1057. Le patriarche Michel Cerularius fit ouvrir les portes de Constantinople au nouvel élu. Michel quitta sur-le-champ la pourpre, et rentra dans la vie privée après un an et 8 jours de règne.— MICHEL VII, dit *Parapinace* (ainsi nommé du monopole qu'il fit du blé), emp. d'Orient, fils aîné de Constantin Ducas, fut déclaré emper. avec ses frères Andronic et Constantin au moment de la m. de leur père en 1067. Eudoxie, sa mère, ayant bientôt donné sa main et le trône à Romain Diogène, Michel se vit frustré de ses droits jusqu'en 1070, où Romain fut fait prisonnier par les Turks. Michel reprit alors la couronne impériale, et se laissa gouverner par plus. hommes dangereux que son prédécesseur avait eu le bon esprit d'éloigner. L'empire fut désolé par les rapines, les violences des ministres, par les invasions des Turks en Asie, des Scythes ou Tartares, des Slavons et des Croates en Europe. Quelq. génér. habiles, tels que les deux frères Nicéphore et Jean de Brienne, ayant réussi à repousser une partie de ses nombreux ennemis, le faible Michel paya leurs services de la plus noire ingratitude. Enfin Nicéphore Botoniate, général de l'armée d'Asie, souleva ses troupes, se fit proclamer emper. à Nicée, et, secondé par les Turks, s'empara de Constantinople en 1078. Michel fut relégué dans un monastère, y prit l'habit religieux, et parvint ensuite à l'archevêché d'Ephèse. — MICHEL VIII (Paléologue), né dans les prem. années du 13e S., d'une ancienne et illustre famille de Constantinople, gouverna d'abord pour l'emper. Théodore Lascaris une province de l'Asie-Mineure. Nommé régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris, fils de Théodore, il ne se contenta point de ce titre et des principales dignités qu'il y avait fait joindre. Aidé du patriarche Arsène et de quelq. autres personnages puissans, il se fit proclamer emper. en 1260, et relever du serment qu'il avait prêté à son jeune pupille, auquel plus tard il fit crever les yeux. Son prem. soin fut de parcourir les provinces en y répandant des largesses; ensuite il renouvela l'alliance avec les Turks, marcha sur Constantinople, d'où il réussit à chasser Baudouin II (*v.* ce nom), et enfin après avoir réparé les ruines de cette ville, et conclu des traités d'alliance avec les Tartares, il fit plus. expédit. heureuses dans l'Archipel, en Grèce et en Thessalie, s'assura des alliés en mariant son fils Andronic à la fille du roi de Hongrie et sa nièce à Constantin, roi des Bulgares, proposa au pape de rentrer dans le sein de l'Église cathol., de terminer le schisme, et fit acquiescer à cette réunion le patriarche et les évêq. grecs. Une partie du peuple de l'empire ne ratifiant pas les concessions faites par son souverain et ses pasteurs, Paléologue voulut réduire les opposans par la violence, et punit les plus audacieux. Ce prince, après un règne glorieux de 24 ans, m. dans une expédit. qu'il avait entreprise en Thrace, le 11 déc. 1282. On a quelq. lettres de Michel Paléologue aux papes St Grégoire et Jean XX: quelques-unes sont insérées dans le livre *de Consensu utriusque eccles.* d'Allatius; et d'autres sont conservées MSs. dans la biblioth. Bodléienne à Londres.

MICHEL Ier (GEORGIEWITZ), fils de George ou Jouri Ier, né dans le 12e S., partagea le grand-duché de Russie avec les deux fils d'André, son frère aîné, son frère cadet Wsevolod, et eut dans son lot le duché de Wladimierz. Cette possess. lui fut disputée par un prince de la maison régnante, Jaropolk; mais il vainquit ce compétit., et m. au bout de deux ans de règne en 1177. Son frère Wsevolod lui succéda.—MICHEL II (Jaroslawitz), grand-duc de Russie, succéda en 1304 à André III, par la protect. du khan des Tartares, dont la Russie était alors tributaire. Le prince George, duc de Moscou, compétit. de Michel, l'ayant ensuite supplanté dans la bienveillance du khan Usbek, vint l'attaquer à Twer, sa résidence ordinaire, et fut vaincu; mais cette victoire du grand-duc lui devint fatale. Accusé d'avoir empoisonné la sœur du khan, épouse de George, qui était tombée entre ses mains, Michel fut mandé à la cour du souverain des Tartares, et mis à m. en 1317, par jugem. après avoir subi une longue torture. George, son ennemi, lui succéda.

MICHEL, grand-duc de Kiew ou Kiow, occupait cette ville importante en 1240, lorsque les Tartares firent cette irrupt. terrible qui causa tant de maux à la Russie. Chassé de ses états, Michel se réfugia en Hongrie, rentra après la retraite de l'ennemi dans la principauté de Tchernichow qui lui appartenait, et reçut bientôt du grand khan l'ordre de venir faire hommage. Il obéit, se rendit auprès du souverain tartare; mais ayant refusé de se soumettre aux formalités consacrées par un ancien usage, il fut mis à m. en 1245.

MICHEL ROMANOF, appelé par les Russes *Mikhail Pheodorovitz Iourieff*, tzar ou empereur de Russie, fut élu par les états assemblés à Moscou en 1613, pour occuper un trône que les séditions, les guerres malheureuses et un interrègne, avaient fort ébranlé. Fils de Phéodor Nikitisch, que le tzar Boris Goudounof avait contraint d'embrasser l'état monastique, le jeune Michel se trouvait dans un monastère de Kostroma, où sa mère, égalem. forcée de se faire religieuse, l'élevait avec soin, lorsque les députés de l'assemblée de Moscou vinrent lui porter les hommages et les sermens de la nation russe. Il fut sacré, deux mois après, dans la capitale de l'empire moscovite par le patriarche de Cazan. La prem. pensée du nouveau monarque fut de chercher à réconcilier la Russie avec la Suède et la

Pologne; mais ses démarches n'eurent point de succès, et la guerre recommença avec ces deux nations. Le roi de Suède, maître de plus. provinces, battit un corps de troupes russes que Michel avait envoyé pour recouvrer celle de Novogorod. Le tzar implora la médiat. de la France, de l'Angleterre et de la Hollande : des négociat. furent entamées d'abord sous les auspices des deux dern. puissances, et le 26 janv. 1616 on signa un traité de paix, d'après lequel le tzar rentrait en possession de Novogorod, sous la condit. qu'il céderait à la Suède l'Ingrie, la Carélie et le territoire situé entre l'Ingrie et Novogorod ; qu'il renoncerait à la Livonie, à l'Esthonie et qu'il payerait une somme en argent. Après plus. campagnes malheureuses contre les Polonais, des conférences s'ouvrirent et se terminèrent par un traité ou plutôt une trêve de 14 ans et demi, dont une des conditions, pour la Russie, fut de céder à la Pologne Smolensk et ses dépendances. De son côté, Sigismond, roi de Pologne, consentit à remettre en liberté Phéodor Romanof, père de Michel, ainsi que tous les autres Russes qu'il retenait prisonniers. Le tzar fit élever son père à la dignité de patriarche ou chef de l'église russe. Après la m. de Sigismond, Michel ne se croyant plus lié par ses traités, voulut reprendre Smolensk qu'il n'avait cédé qu'avec une grande répugnance. Mais l'armée russe, bloquée dans son camp, fut réduite à capituler et à recevoir les conditions que l'ennemi lui imposa. Le tzar, découragé par ce gr. échec, fit, avec Wladislas, success. de Sigismond, un nouveau traité (1634) qui confirmait à la Pologne la possess. de Smolensk. Il s'occupa ensuite à rendre ses forces militaires plus redoutables, forma des régim. reguliers de cavalerie et d'infanterie, y appela des officiers étrangers (français, allemands et écossais), et fit construire des forteresses au midi de ses états pour contenir les Tartares de Crimée. Ce prince qui aurait peut-être hâté la civilisation de la Russie, s'il eût régné plus long-temps, m. d'apoplexie en 1645, à l'âge de 49 ans. Son fils Alexis, né de sa seconde femme Eudoxie, lui succéda.

MICHEL, vaivode de Valachie dans le 16e S., se ligua avec l'emper. Rodolphe II, contre les Turks ou Othomans, en 1595. Secondé par Sigismond, prince de Transylvanie, il vainquit le pacha Sinan, et reconquit les villes de Bucharest et Tergovitz, dont ce dern. s'était emparé. Nommé ensuite général de l'armée impériale, Michel combattit le cardinal Battori, à qui Sigismond avait cédé la Transylvanie, au mépris du traité qu'il avait fait précédemment avec Rodolphe II. Il s'empara d'Albe-Julie et d'Hermanstadt, et demanda pour prix de ses services la principauté qu'il venait d'enlever à Battori. Refusé, il eut à combattre à la fois Basta, génér. que Rodolphe envoya contre lui, et le prince Sigismond qui, aidé des Moldaves et des Othomans, cherchait à rentrer dans ses droits. Surpris et vaincu il se réfugia en Valachie, se réconcilia ensuite avec l'emper. en lui donnant des garanties pour l'avenir, et m. assassiné par les ordres de Basta, son rival, qui était jaloux de sa faveur auprès de Rodolphe.

MICHEL, patriarche syrien, vivait à Antioche vers la fin du 12e S. Il a laissé un ouvr. précieux, intit. *Abrégé de l'Hist. universelle*, depuis Adam jusqu'en 1193, dont il existe une traduct. arménienne à la Biblioth. du Roi, sous le n° 90, avec quelques autres pièces sacrées du même auteur. — MICHEL (Jean), médec. allem. du 17e S., a laissé : *Opera medica et chirurgica*, Nuremberg, 1698, in-4 ; *Oculi fabrica, sive de Naturâ visûs*, Leyde, 1651, in-8. — Un autre MICHEL (Juste-Conrad), médec., a laissé : *Methodus curandi apoplexiam*, 1675, in-4.

MICHEL CERULAIRE. V. CERULARIUS.

MICHEL (JEHAN), poète du 15e S., est aut. de trois *Mystères* (la Conception, la Passion et la Résurrection), joués soit à Paris soit à Angers, et imp. dans la prem. de ces villes, d'abord sans date puis en 1490 et 1507, in-fol. et in-4. — MICHEL (Guillaume), poète du commencem. du 16e S., né à Tours, est aut. d'une traduct. des *Géorgiques*, en vers.—MICHEL (Jean), poète languedocien, né à Nîmes vers le milieu du 17e S., m. en 1700, a laissé un poème intit. *l'Embarras de la fieiro de Beaucairo* (l'Embarras de la foire de Beaucaire), qui a eu un grand nombre d'édit. ; des *sonnets* et des *chansons*, égalem. en patois languedocien, insérés dans un rec. des poètes gascons.

MICHEL (FRANÇOIS), maréchal ferrand, né à Salon en Provence, vers 1660, vint à Versailles en 1697 muni d'une lettre de recommandat. de l'intendant d'Aix, fut admis, après beaucoup de difficultés, dans le cabinet de Louis XIV, demeura renfermé avec ce monarque pendant plus d'une heure, occupa pendant quelq. temps l'attent. de la cour, des habitans de Paris et des provinces, et revint dans sa ville natale, où il resta long-temps l'objet de la curiosité publiq. Il ne répondait point aux questions qu'on lui adressait, et ne répéta jamais rien de ce qui s'était passé dans son entretien avec le roi. Fatigué enfin des visites qu'il recevait, il se retira dans un village près d'Aix, et y m. en 1726, à l'âge de 65 ans. Quelques écrivains ont conjecturé que sa miss., résultat d'une vision qu'il avait eue quelque temps avant son départ de Salon, avait pour but d'obliger Louis XIV à déclarer son mariage avec Mme de Maintenon ; mais St-Simon dit dans ses *Mém.* que Michel ne nomma jamais cette dame et ne la vit point. L'abbé Proyart, dans sa *Vie du dauphin, père de Louis XV*, rapporte l'opinion populaire du temps, que le maréchal de Salon, comme un autre Nathan, était venu annoncer au grand roi la fin de ses prospérités. On a fait jouer un rôle à peu près semblable à un paysan de la Beauce, nommé Martin, auprès du roi Louis XVIII, en 1819.

MICHEL (PIERRE), comte de l'empire, lieut.-général et command. de la Légion-d'Honneur, m. aux champs de Waterloo le 18 juin 1815, était entré au service comme simple volontaire en 1792, et mérita un avancement rapide et la dictinct. particulière de Napoléon par sa brillante conduite dans la plupart des affaires importantes, notamm. aux batailles d'Austerlitz et d'Eylau. Il commandait une divis. à celle de Montmirail, et contribua au succès de cette mémorable journée. C'est dans la bouche de ce brave que plus. histor. placent les mots fameux : *La garde meurt et ne se rend pas!* attribués communément, mais à tort, au général Cambronne ; dans tous les cas Michel confirma cette réplique solennelle à la tête de la vaillante élite qu'il commandait.

MICHEL-ANGE BUONAROTTI ou BUONAROTI (placé ici parce qu'il est plus connu sous son prénom que sous celui de sa famille), l'un des hommes les plus célèbres de l'Italie, peintre, sculpteur et architecte de la plus haute distinct., poète estimable, né en 1474 au château de Caprèse, dans le territoire d'Arezzo (Toscane), d'une ancienne et illustre famille, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour l'art du dessin, qui contrariaient les projets de ses parens ; mais bientôt ceux-ci furent forcés de reconnaître que tous les obstacles qu'ils opposeraient à la vocat. du jeune artiste seraient inutiles. Michel-Ange fut placé chez Dominique et David Ghirlandajo, les plus renommés de l'époque. Sa supériorité sur tous ses condisciples et même sur ses maîtres ne tarda pas à se manifester, et à peine âgé de 15 ans, ne pouvant plus recevoir de leçons, il se vit obligé de puiser ses ressources en lui-même et de chercher un nouvel enseignem. dans quelques ouvr. de son temps. C'est ainsi qu'on le vit étudier dans la célèbre chapelle *del Carmine* à Florence, les peintures de Masaccio que Raphaël ne négligea pas de consulter

aussi plus tard. Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, ayant conçu le projet de former une école de sculpteurs, jeta d'abord les yeux sur Michel-Ange, lui assigna un logem. dans son palais et le traita comme son propre fils; mais la mort priva bientôt l'artiste de son digne protect. Pierre de Médicis n'hérita point des qualités de son père ni de son estime pour les arts et pour Michel-Ange. Le prieur de l'église du St-Esprit chercha à distraire ce dernier de son chagrin en lui command. un crucifix en bois et en lui donnant un logem. dans le couvent, où il lui procura des cadavres humains pour étudier l'anatomie. Michel-Ange se livra avec ardeur à cette étude pénible, et acquit, par la dissection, une connaissance profonde de la myologie qui le rendit le plus savant et le plus profond de tous les dessinat. Ayant quitté Florence pendant la révolut. qui chassa de cette ville la famille des Médicis, il y retourna lorsque le calme fut rétabli. Plus tard le cardinal de St-George l'attira à Rome et le logea dans son palais. Bien que Michel-Ange n'eût guère à se louer de ce nouveau protect., il mit à profit son prem. séjour dans cette capitale du monde chrétien, en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres la statue de *Bacchus* qui fut depuis transportée à Florence. Rappelé dans cette dern. ville par des affaires domestiques, il y composa la statue de *David*, plus. tableaux, parmi lesquels on compte la *Ste famille* et le carton de la *Guerre de Pise*, destiné à la décorat. de la salle du conseil et qui fut détruit dans les troubles de Florence. Jules II étant monté sur le siége de St Pierre rappela Michel-Ange à Rome pour lui confier l'érection de son fameux mausolée. Il faut lire dans la *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi et par Vasari le détail de tous les désagrem. que ce grand artiste essuya de la part de Jules II pendant l'exécut. de ce monum. que l'on voit aujourd'hui dans l'église de St-Pierre-aux-Liens et qui ne fut achevé que long-temps après la mort du pontife. Michel-Ange n'éprouva pas moins de dégoûts et de contrariétés en peignant à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine; mais enfin par l'achèvem. de ce superbe travail il se concilia l'affect. de Jules qui le combla de faveurs et de richesses; et il fut non moins bien traité par Léon X, success. de ce pape. Michel-Ange avait près de 40 ans lorsqu'il commença à s'adonner à l'architecture sans négliger ses travaux de peint. et de sculpture. A cette époque de troubles et de désastr. pour l'Italie, il devint même ingénieur, fut nommé commiss.-général des fortifications de Florence, et défendit cette ville pendant un an. Le cadre de notre Dictionnaire ne nous permettant pas de suivre ce grand artiste dans toutes les circonstances de sa laborieuse carrière, nous nous bornerons à dire que, forcé par Paul III d'accepter la place d'architecte de la Basilique de Saint-Pierre, qu'avaient occupée avant lui Bramante et San-Gallo (*v.* ces noms), Michel-Ange traça un nouveau dessin qui restreignait les plans déjà donnés et réduisait l'édifice à la forme d'une croix grecque. En supprimant le luxe des détails, il ajouta de la majesté à tout l'ensemble et diminua le poids de la coupole sans rien retrancher de sa masse et de son diamètre. Pendant dix-sept ans il travailla, sans vouloir recevoir aucun traitem., à une entreprise qui avait enrichi les prem. architectes; et il n'avait point terminé la coupole de ce superbe édifice, lorsqu'il m. en 1564. Ayant ainsi consacré exclusivem. ses dern. années à l'architecture, il joignit encore d'autres travaux à ceux de la Basilique de St-Pierre. Il continua après San-Gallo le palais Farnèse, qui fut ensuite terminé ainsi que plus. autres grandes contruct. sur ses dessins, par Vignole (*v.* ce nom). Le corps de Michel-Ange, enlevé secrètem. d'après les ordres du duc Cosme de Médicis, de l'église des SS.-Apôtres où on l'avait inhumé, fut transporté à Florence, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. On lui éleva dans l'église de St-Laurent un pompeux catafalque, à la décorat. duquel contribuèrent tous les arts qu'avait cultivés le défunt. Bientôt après un monum. plus durable remplaça cette fragile représentation. Le grand-duc donna tous les marbres nécessaires pour l'exécut. du mausolée projeté par Vasari, qui y plaça le buste de son maître. On trouvera dans les deux écrits de Vasari et d'Ascanio Condivi, déjà cités, le détail des nombreux ouvr. de Michel-Ange. Parmi ses chefs-d'œuvre de peinture et le sculpture dont la plupart sont à Rome et à Florence, et dont un grand nombre a été gravé, nous mentionnerons le *Jugement dern.*, peint à fresque dans la chapelle Sixtine; la statue de *Moïse* dans le mausolée de Jules II; la statue de *Bacchus*, morceau qui trompa Raphaël par son extrême perfection et que ce célèbre peintre attribua sans hésiter à Phidias ou à Praxitèle. La *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi, dont la dern. édit. est celle de Florence, 1746, in-fol., fig., a été trad. ou plutôt résumée en fr., par l'abbé Hauchecorne (*v.* ce n. au *Supplém.*), Paris, 1783, in-12. Richard Duppa, écriv. angl., a comp. une autre *vie* de Michel-Ange, plus circonstanciée, Londres, 1806, in-4, avec pl. : ce vol. est terminé par les *lettres* et les *poésies* de Michel-Ange. Celles-ci, consistant en sonnets, stances et autres petites pièces, avaient été pub., pour la prem. fois, à Florence en 1613, par les soins de Michel-Ange Buonaroti, dit *le Jeune*, petit-neveu de l'aut., et impr. ensuite sous le titre de *Rime di Michel-Agnolo il Vecchio, con una lezione di Bened. Varchi, e due di Mar. Guiducci sopra di esse*, Florence, 1726, in-12. M. Biagioli a pub. une bonne édit. de cet ouvr. avec un comment., Paris, 1821, 3 v. in-8. On doit à M. Varcollier la traduct. franç. des *Poésies de Michel-Ange*, accompag. de notes littér. et critiq., Paris, 1825, in-8.

MICHEL-ANGE LE JEUNE. V. BUONAROTTI.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES ou *des Bamboches* (M.-A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, reçut les prem. leçons d'un peintre flamand, nommé Jacques d'Ase, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin, s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets histor., etc.; mais la renommée que s'était acquise Pierre de Laar, dit le Bamboche, le décida à suivre la manière de cet artiste, et c'est ce qui lui fit donner alors le surnom de Michel-Ange *des Bamboches*. Il m. à Rome en 1660. On cite parmi ses nombr. ouvr., les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de St-André *della Grotte*, où il a retracé quelq. traits de la vie de St François de Paule; *le Départ d'un courrier de l'armée; St Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples*, où l'on voit un rassemblement de lazzaroni applaudissant à une harangue de Masaniello. Le musée de Paris ne possède qu'un seul tableau de ce peintre, représent. une *Troupe de charlatans*.

MICHEL DE LA ROCHE-MAILLET (GABR.), avocat au parlem. de Paris, né à Angers en 1561, m. en 1642, a publié les ouvr. suivans : *le Code Henri III*, avec des notes et des édits de Henri IV et de Louis XIII, Paris, 1622, in-fol.; *Coutumes générales et particulières de France et des Gaules*, avec les notes de Dumoulin, 1640, in-fol., réimprimé depuis; *Eloges des hommes illustres qui ont fleuri en France de 1502 à 1600*, in fol. avec portr.; *Vie de Scévola de Ste-Marthe*, etc., Poitiers, 1629, in-4; réimpr. en tête des ouvr. de Ste-Marthe, édit. de 1632; *Théâtre géographique du roy. de France*, sur les cartes de J. Leclerc, 1632, in-fol.; des traduct. du *comment.* de Chopin sur la coutume d'Anjou; du *Traité des bénéfices* de Duaren, et du *Comment.* de Boiceau sur un art. de l'ordonnance de Moulins. On lui doit encore la révision de la collection des édits et ordonnances

des rois de France, publiés par Fontanon, et qu'il conduisit jusqu'à Louis XIII dans l'édit. qu'il publia lui-même en 1611, 4 vol. in-fol. Il retoucha aussi le *Style général de pratique*, *augmenté du Praticien français.*

MICHELESSI (Dominique), ecclésiastique et littérat. italien, né à Ascoli, dans la Marche, en 1735, m. à Stockholm, membre de l'acad. des sciences de cette ville, en 1773, a laissé : *Memorie intorno alla vita, ed agli scritti del conte Francesco Algarotti*, Venise, 1770, in-8; *Lettera a Monsig. Visconti, arcivescovo d'Efeso e nunzio apostolico presso le LL. MM. II. e RR. sopra la rivoluzione di Svezia, succeduta il di* 19 *agosto* 1772, Stockholm, 1773, in-8. De plus l'abbé Michelessi a été réviseur et éditeur de la traduction des *OEuvres d'Algarotti* par Belletier, Berlin, 1772, 8 vol. in-8. le 8e vol. de cette collection renferme la *vie* d'Algarotti composée en italien par Michelessi, et trad. en franç. par le profess. Castillon.

MICHELI, famille patricienne de Venise qui a donné 3 doges à cette république dans le 12e S. — Vitale Micheli, fut le success. du doge Vit. Faledro en 1096, et mourut en 1102. De son temps les Vénitiens, engagés dans la prem. croisade, rapportèrent de Grèce les reliques de St Nicolas et de plusieurs autres. — Dominique Micheli succéda en 1116 à Ordelafo Faledro, passa en Orient en 1123 pour porter du secours à Baudouin II, roi de Jérusalem, remporta une victoire signalée sur la flotte sarazine devant Joppé ou Jaffa, contribua puissamment à la prise de Tyr, revint à Venise en 1125, et y m. en 1130. — Vitale II Micheli, success. de Dominique Morosini en 1156, fut engagé pendant son règne dans deux guerres également difficiles, l'une contre Etienne, roi de Hongrie, l'autre contre Manuel Comnène, emp. de Constantinople. Micheli reprit Zara, Trau et Raguse, sur les Hongrois qui s'en étaient emparés, et fit ensuite, avec la flotte vénitienne, une campagne malheureuse dans l'Archipel. Les seuls résultats de cette expédition pour la république furent la perte de la moitié de sa marine et la peste que les équipages apportèrent à Venise. Le peuple de cette cité attribuant ces malheurs au doge, Micheli fut tué dans une sédition en 1172.

MICHELI (Pierre-Antoine), sav. botaniste, né à Florence en 1679, manifesta dès l'enfance un penchant tout particulier pour l'étude des plantes, apprit seul la langue latine, et se livra à l'observat. de la nature; il s'attacha ensuite à P. Boccone, botaniste du gr.-duc de Toscane, et pub. un ouv. sur les ombellifères qui lui valut la protect. du comte Magalotti sous les auspices duquel il obtint tous les livres qui pouvaient l'aider dans ses travaux. Il succéda à Boccone auprès du grand-duc, s'appliqua particulièrem. à la recherche des plantes sauvages, parcourut l'Italie et l'Allemagne, entretint une correspondance savante dans les principales contrées de l'Europe qu'il n'avait pas visitées, et m. des suites d'une inflammation de poitrine contractée dans une de ses excursions sur le mont Baldo en 1737. Il avait fondé à Florence en 1734 une société de botanique qui depuis exploita le domaine entier des sciences physiques. On a de lui, outre l'*Essai sur les Ombellifères* qu'il avait publié dans sa jeunesse, les ouv. suiv. : *Relazione dell' erba detta da botanici orobanche*, Florence, 1722, in-8; *Nova plantarum Genera juxta methodum Tournefortii disposita*, Florence, 1729, in-fol., avec 108 planches; *Catalogus plantarum horti cæsarei florentini*, Florence, 1748, in-fol.; des *Voyages faits en* 1728, 1733 *et* 1734, *sur les montagnes du Siennois et dans d'autres parties de la Toscane*, insérés dans les *Relazioni di Alcuni Viaggi*, etc., de Targioni, tome 9 et 10. Micheli a aussi laissé un *comment.* MS. sur les 16 livres de Césalpin (*v.* ce nom). Beaucoup de plantes sont désignées sous le nom de *micheliennes* dans les ouv. de Vaillant, de Boerhaave, de Tilli, etc. Cocchi a pub. l'*Eloge* de ce botaniste, Florence, 1737, in-4.

MICHELI DU CRET (Jacq.-Barthélemi), sav. genévois, né en 1690, entra comme officier dans un régim. suisse au serv. de France en 1713, et y resta jusqu'en 1728. Rentré dans sa patrie, il prit beauc. de part aux troubles qui y éclatèrent, fut condamné à mort par contumace, se réfugia dans le canton de Berne, y fut renfermé au château d'Aarbourg pour avoir eu connaissance d'une conspiration à laquelle il ne prit aucune part, n'obtint sa liberté qu'au bout de 18 ans, et m. à Zoffingue en 1766. Doué d'une capacité rare, possédant un savoir varié, profondément versé dans l'architect. civile et milit., porté par goût vers les sciences physiques, il était fait pour s'illustrer dans tout ce qu'il aurait entrepris, s'il ne se fût pas mêlé dans les intrigues politiques, qui le privèrent de sa liberté. On a de lui des *mémoires* sur différens objets de science insérés dans div. recueils, et une *Descr. du Thermomètre universel*, qu'il avait construit, Paris, 1741, in-4. On trouvera la liste des écrits de Micheli dans l'*Histoire littér. de Genève* de Senebier, et les détails de sa vie politique dans les *hist.* de la même ville.

MICHELOTTI (Biordo et Ceccolino de'), deux frères, originaires de Pérouse, acquirent une gr. réputation dans le 14e S. comme chefs d'aventuriers ou *condottieri*. Biordo fut à la tête de la faction démocratique dans sa patrie, s'empara de plusieurs villes voisines, s'en fit déclarer seigneur avec le tit. de vicaire du pape, qu'il obtint de Boniface IX, de qui ces mêmes villes relevaient, excita par ces succès la jalousie de ses concitoyens, et fut massacré en 1398 dans sa maison, à la suite d'une conspiration formée contre lui par un prêtre nommé Guidalotti. — Ceccolino de' Michelotti, capit. d'une compagnie d'aventuriers, rassembla les amis de son frère, empêcha l'oppression du parti dont ce dern. était le chef dans Pérouse, s'engagea ensuite au service de J. Galéas Visconti, duc de Milan, lui asservit sa patrie en 1400, puis continua de servir à la solde de div. puissances. Fait prisonnier par Braccio de Montone en 1416, il fut mis à mort par ses ordres.

MICHELOTTI (Pierre-Ant.), médecin ital. du 18e S., né à Trente, m. vers 1730, memb. des acad. de Leipsig, de Paris, de Lond., de Berlin, de Pétersbourg, de l'institut de Bologne, a laissé divers ouvr., entre autres : *de separatione fluidorum in corpore animali Tractatus physicus, mechanicus, medicus, cum figuris*, Venise, 1721 et 1731, in-4; *de motu musculorum, effervescentiâ et fermentatione, Dissertationes*, ib., 1721, in-4. *V.* le *Dict.* d'Eloy.

MICHON (Pierre), dit l'*abbé Bourdelot*, méd., né en 1610 à Sens, où il apprit les prem. élémens de son art, vint continuer ses études à Paris sous la direction de ses deux oncles maternels, Jean et Edme Bourdelot, qui lui firent prendre leur nom, et dont il hérita. Après avoir d'abord suivi le comte de Noailles, amb. à Rome, il y fut attaché comme méd. au prince de Condé, obtint le titre de méd. du roi, fut appelé à Stockholm en 1651 près de la reine Christine, alors dangereusement malade, et gagna la bienveillance de cette princesse, autant par ses soins que par les agrémens de sa conversation. De retour en France il fut pourvu de l'abbaye de Macé, obtint des dispenses pour posséder ce bénéfice sans entrer dans les ordres, et m. en 1685. On a de lui : *Recherches et Observations sur la vipère*, Paris, 1670, in-12; *Réponse à une lettre de Boccone sur l'embrasement du mont Etna*, ib., 1671, in-12; *Hist. de la maladie et de la mort de M. de* ***, ib., 1684, in-12. Gallois pub. en 1674 : *Conversations académiques, tirées de l'academie de M. Bourdelot*, Paris, 2 vol. in-12 (*v.* Gallois).

MICHOT (Ant.), ancien acteur sociétaire du Théâtre-Français, m. en nov. 1826, s'était retiré

de la scène en 1822, emportant les regrets du parterre, dont il a mérité les suffrages par la vérité, le naturel et la rondeur de son jeu. Les principaux rôles qu'il a créés sont ceux du capitaine Copp dans *la Jeunesse de Henri V*, de Lully dans *le Souper d'Auteuil*, du valet dans *les deux Frères*, de l'oncle dans *la belle Fermière*, etc. Michot, qui parut aussi un instant sur la scène polit. pendant la révolution, remplit en 1792 les fonctions de commissaire du pouvoir exécutif dans la Savoie, et l'année suiv. fut chargé par le comité de salut public de div. missions dans l'intérieur de la France. Mais d'injustes dénonciations auxquelles il se trouva en butte après le 9 thermidor, et qui n'ont entaché sa mémoire d'aucun reproche, lui firent prendre le parti de s'en tenir à la carrière dramatique, résolution dont il n'eut jamais à se repentir.

MICHOVIUS (Mathias) ou *de Michoviâ*, ou plus exactement *Miechov*, médecin et chroniqueur polonais, né dans le 15e S. à Miechov, ville ou bourg de la Cujavie, fit ses études à Cracovie, visita ensuite les princip. universités d'Allemagne et d'Italie, fut reçu doct. à Padoue, devint, à son retour en Pologne, prem. méd. du roi Sigismond Ier, demanda ensuite sa retraite, embrassa l'état ecclésiastique, et m. à Cracovie en 1523, étant chan. de la cathédrale de cette même ville. On a de lui : un *traité d'hygiène* en latin; *de Sarmatiâ asiaticâ et europœâ lib. II*, Augsbourg, 1518, in-4, inséré dans les *Polonicar. rer. Scriptores*, t. Ier, trad. en ital., Venise, 1561, in-8; *Chronica ab ortu Polonorum usque ad ann.* 1504, Cracovie, 1521, in-f., insérée aussi dans les *polonicar. rer. Scriptor.*, t. 2, et trad. en italien, Venise, 1582; *Moscovia*, imprimée dans les *rerum moscovitarum Auctores*, Francfort, 1600, in-fol.

MICHU (Benoît), peint. sur verre, né à Paris au commencem. du 17e S., m. en 1703, s'appliqua particulièrement à la pratique de ce qu'on appelle *peinture en apprêt*. Il a peint les vitres de la chapelle de Versailles, celles des Invalides et du cloître des Feuillans de la rue St-Honoré.

MICIPSA, fils de Masinissa, roi de Numidie, hérita des états de son père conjointement avec Gulussa et Mastanabal, ses deux frères, à la mort desquels il demeura seul maître de tout le royaume. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et de plus adopta Jugurtha, fils naturel de Mastanabal. Mais bientôt l'ambition précoce et les qualités supérieures de ce jeune prince déterminèrent le roi à l'envoyer en Espagne, où il comptait que le sort des combats débarrasserait ses fils d'un rival si dangereux. La fortune trompa son espérance, et Jugurtha revint couvert de gloire et comblé d'éloges par le second Scipion l'Africain. Alors Micipsa renonça à ses projets, fit de Jugurtha l'égal de ses enfans, l'associa au trône, et peu de temps av. sa m. lui affecta une part à l'héritage de son royaume.

MICKLE (William-Julé), poète écossais, né en 1734 dans le comté de Dumfries, fut d'abord brasseur, réussit mal dans ce genre de commerce, et l'abandonna pour se livrer exclusivem. à la littérature; il devint ensuite agent des prises maritimes, et m. en 1788. On a de lui des poèmes et plusieurs autres pièces de vers, impr. d'abord séparément, recueillies ensuite en 1 vol. in-4, et réimp. depuis dans la *Collect. des poètes angl.*, pub. à Edimbourg par Anderson. Le plus remarquable des ouvr. de Mickle est sa trad. des *Lusiades* (*os Lusiadas*) du Camoens, précédée de l'*Hist. de la découverte de l'Inde, des progrès et de la chute de l'empire portugais dans l'Orient*, de la *Vie du Camoens*, etc., avec des *notes* et *éclaircissemens*, Oxford, 1775, in-4. Cette trad. passe en Angleterre pour le meilleur ouv. de ce genre après l'*Iliade* de Pope.

MICON, peintre grec, vivait entre la 83e et la 89e olympiade (430 ans environ avant J.-C.). Emule de Polygnote, il orna comme lui la ville d'Athènes d'ouv. importans. Ces deux artistes introduisirent dans leur art l'usage de plus. couleurs combinées par eux, peignirent ensemble le portique connu sous le nom de *Pœcile*. Micon fut vivement critiqué pour avoir représenté (dans un tableau de la bataille de Marathon) les Perses d'une stature plus élevée que les Grecs.

MICOUD-D'UMONS (Ch.-E.), ancien préfet du départ. de l'Ourthe, m. à Paris le 17 déc. 1817, âgé d'environ 64 ans, est cité par M. Barbier (dans son *Dictionn. des Anonymes*) comme aut. des deux ouv. suiv. : *Essai sur le crédit public*, 1788, in-8; *Sur les finances, le commerce, la marine et les colonies*, an XI (1803), 2 t. en 1 vol. in-8.

MICRÆLIUS (Jean), profess. d'éloquence, de philosophie et de théologie luthérienne, né à Kolin dans la Poméranie en 1597, m. en 1658, a laissé : *Syntagma historiarum mundi et ecclesiœ*, Stettin, 1630, 1644 et 1660, in-8; *Ethnophronium contra gentiles, de principiis religionis christianœ*, ibid., 1647, 1651 et 1674, in 4; *Historia ecclès.*, Leipsig, 1699, 2 v. in-4; *Lexicon philos.*, 1653, 1661, in-4.

MICYLLUS (Jacques), poète et litt. allemand, né en 1503 à Strasb., s'appelait d'abord *Moltzer*; mais ayant rempli avec beaucoup de naturel le personnage de Micyllus dans un des dialogues de Lucien (*le Songe*), le nom lui en resta. Il enseigna d'abord le grec et le latin au gymnase de Francfort, puis occupa la chaire de grec à l'université d'Heidelberg, et m. en 1558. On a de lui : *De re metricâ lib. III*, Francfort, 1539, in-8; *Arithmet. logist. lib. II*, Bâle, 1539, in-8; plus. pièces de vers insérées dans les *Deliciæ poetar. german.*; des *épigrammes*, et quelques autres *poésies* en grec et en lat.; des *notes* sur Ovide, Martial, Lucain, Terentianus Maurus et sur la *Généalogie des Dieux* par Boccace. Il a trad. en lat. quelq. *dialog.* de Lucien, en allem. les *œuvres* de Tacite. On lui doit encore des édit. des *Fables* d'Hygin, de la *Grammaire* de Melanchthon et quelq. opuscules dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque* de Gessner, et dans le t. 1er des *Eloges* de Teissier.

MIDDELBURGO (Paul-Germain de), év. de Fossombrone, dans le duché d'Urbin, né à Middelbourg, en Zélande, en 1445, mort à Rome en 1534, sollicita vivement les deux pontifes Jules II et Léon X, les cardinaux et les pères du 5e concile de Latran, de réformer le calendrier, et publia même à ce sujet un ouvr. intit. : *Paulina de rectâ Paschœ Celebratione et de Die passionis D. N. J.-C.*, Fossombrone, 1513, in-fol., où il examine non-seulem. le calendrier romain, mais aussi ceux des Juifs, des Egyptiens et des Arabes.

MIDDENDORP (Jacques), philologue allem., né en 1538 à Ootmersum, embrassa l'état ecclés., professa la philosophie dans plus. colléges, devint rect. de l'univ. de Cologne, chanoine et doyen de l'église de St-André de Cologne, et m. dans cette ville en 1611. On a de lui : *Acad. celebres in universo terrarum orbe lib. II*, Cologne, 1567, in-8; *de Officiis scolasticis lib. II*, ib., 1570, in-8; *Imperatorum, regum et principum, clarissimorumque virorum Quœstiones theol., jurid. et polit., cum pulcherrimis responsionibus selectæ*, etc., ib., 1603, in-8; *Histor. monast. quæ relig. et solit. vitœ originem, progressiones, incrementa et naturam demonstrat*, ib., 1603, in-8, réimp. sous le tit. de *Sylva originum anachoreticarum*, ib., 1615, in-8. On doit encore à Middendorp une édit. gr. et lat. de l'*Hist. d'Aristée*, avec un *comment.*, 1578.

MIDDLETON (Henri), navigat. angl. du commencement du 17e S., fut chargé du commandem. d'une flotte de quatre vaisseaux que la compagnie angl. envoya dans les Indes en 1604. Parti de Gravesend le 2 avril, il entra dans la rade de Bantam le 23 déc. suiv., fit un commerce avantageux, revint en Anglet. en 1606, retourna dans les mers de l'Inde en 1610, fut fait prisonnier dans une des-

cente sur les côtes d'Arabie, parvint à s'échapper, força ensuite les Arabes, en courant sur leurs bâtimens, à lui faire réparation, fit naufrage en 1613, dans son retour en Angleterre, et m. du chagrin que lui causa la perte de son bâtiment et de son équipage moissonné par les maladies contagieuses. — Son frère David MIDDLETON suivit la même carrière, et fit trois voyages à Bantam et à Banda, de 1607 à 1615. On trouve les relations des div. voy. des deux Middleton dans Purchass (*v.* ce nom), et l'abbé Prévost les a ins. dans l'*Hist. générale des Voyages*, où elles sont mêlées avec celles d'autres navigat. qui commandaient des bâtimens de leurs flottes. — Jean MIDDLETON, parent des précéd., commandait en 1601 un vaisseau de la flotte de Lancaster, et m. devant Bantam en 1603.

MIDDLETON (sir HUGUES), ingénieur angl., né à Denbigh vers la fin du 16e S., fut d'abord orfévre à Londres, abandonna ensuite cette profession pour étudier l'hydraulique et chercher les moyens de conduire à Londres les eaux des environs. Muni d'un privilége que le parlement lui accorda, reversible à ses héritiers, il commença son entreprise, vainquit tous les obstacles qui s'y opposaient, obtint en 1619, pour lui et ses associés, la patente de *compagnie privilégiée*, exploita la fourniture d'eau de la capitale par actions, ne reçut pour récompense de l'important service qu'il avait rendu que le titre de baronnet en 1622, fut obligé d'accepter, pour vivre, une place d'inspecteur des travaux publics, et m. en 1631. Ce fut long-temps après que l'entreprise des eaux rapporta les bénéfices calculés par Middleton. La valeur de l'action, d'abord cotée à 100 liv. sterl., monta jusqu'à 15,000, puis tomba de moitié par la concurrence de nouv. compagnies.

MIDDLETON (CONYERS), sav. théol. et littérat. angl., né à Richmond en 1683, embrassa l'état ecclésiastique qu'exerçait son père, devint docteur en théologie à l'univ. de Cambridge, débuta dans la carrière littéraire en exposant des griefs du corps enseignant dont il faisait partie, contre le docteur Bentley qui venait d'en être exclu, et préluda ainsi par des pamphlets aux exercices polémiques qui devaient l'occuper pendant une gr. partie de sa vie, et qui donnèrent à ses écrits ce caractère d'aigreur et d'arrogance qu'on leur reproche. Il voyagea ensuite pour sa santé en France et en Italie. De retour en Angleterre, il reprit ses travaux scientifiques, théologiques et littéraires, et acquit une gr. réputation. Mais son penchant à la controverse, ses hauteurs, la témérité de ses opinions, l'entraînèrent dans des voies imprudentes, nuisirent à sa fortune, et troublèrent par d'implacables inimitiés le reste de sa vie. Il mourut en 1750. On a de lui de nombreux ouvrages, dont le plus connu, et le plus généralement estimé, est la *Vie de Cicéron*, publiée pour la prem. fois, par souscription, à Dublin, en 1741, 2 vol. in-8. Cette belle production fut suivie en 1743 d'une trad. angl. des *Lettres* de Cicéron à Brutus, et de Brutus à Cicéron, avec le latin en regard, des notes (en angl.) sur chaque lettre, et une dissertation préliminaire sur l'autorité de cette correspondance, dont lui, Middleton, avait fait un fréquent usage dans sa Vie de Cicéron, et dont l'authenticité était niée en Anglet. par Tunstal et Markland (*v.* ces noms). Tous les écrits de Middleton, l'*Hist. de Cicéron* exceptée, ont été rec. sous le titre d'*Œuvres mêlées*, Londres, 1752, 4 vol. in-4, et depuis en 5 vol. in-8. Les pièces les plus intéressantes de ce recueil sont : *Lettre sur Rome*, etc., impr. d'abord en 1729; une *Dissertat.* sur l'origine de l'imprimerie en Angleterre; *Germana quædam antiquitat. eruditæ monumenta*, etc.; *Tr. sur le Sénat romain*; *Réflex.* sur les variations et les contradict. des évangélistes dans l'exposé des mêmes faits; *Dissertat.* sur la prononciation des lettres latines; *Libres Recherches sur le don des Miracles*; *Examen des Discours de Sherlock sur l'usage et l'esprit des Prophéties*, etc.; *Défense* de l'ouv. précéd. L'abbé Prévost a publ. une trad. très-libre de la *Vie de Cicéron*; le *Traité du Sénat romain* a été trad. par le présid. d'Orbessan, et la *Lettre sur Rome*, par un anonyme, à la suite de la *Conformité des Cérémonies*, etc., de P. Mussard, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12.

MIDDLETON (CHRISTOPHE), navigat. angl. du 18e S., est un de ceux qui ont essayé de trouver le passage du nord-ouest du globe. Parti à cet effet d'Angleterre en 1741, sur une galiotte à bombes, il passa l'hiver dans la baie d'Hudson, et, l'année suiv., alla plus au nord qu'aucun des navigat. qui l'avaient précédé. Parvenu dans une baie située près du 67e degré N., qu'il nomma *Repulse-Bay*, les glaces ne lui permirent pas de pousser plus loin, et, de retour en Anglet., il fut dénoncé au gouvernement comme s'étant laissé corrompre par la compagnie des Indes pour ne pas faire la découverte projetée. Dans la suite, cette accusation ayant été démontrée fausse, Middleton reçut une médaille pour récompense des observat. qu'il avait faites. Il devint membre de la société royale de Londres, et m. en 1770. Les détails de sa navigation n'ont été connus que par l'extrait qui en fut publié, d'après son journal et ses lettres, par Ellis (*v.* ce nom), et il en est aussi question dans l'ouvr. intit. *Relation des Contrées voisines de la baie d'Hudson*, par Dobbs, Londres, 1748, in-8. Middleton avait fait dans son voyage des observat. sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, qui ont été confirmées récemment par celles du capit. Parry. — Un autre MIDDLETON (Érasme), ecclésiast. méthodiste angl., m. en 1805, a pub. un ouv. intit. *Biograph. evangelica*, 4 vol. in-8, et un *Dict. des Arts et des Sciences*.

MIDDLETON (THOMAS-FANSHAW), le premier évêq. anglais de Calcutta, né en 1769 à Kedleston, dans le comté de Derby, m. en 1823, avait d'abord desservi une cure dans le Northampton, et était devenu successiv., par la protect. de l'év. de Lincoln, auquel il s'était attaché, vic. de St-Pancras, dans le Middlesex, et archid. de Huntingdon. Envoyé dans l'Inde pour y diriger les établiss. ecclés. de la Gr.-Bretagne, Middleton, qui déjà s'était acquis la réputation méritée de savant, fut élevé en 1808 au siége épisc. de Calcutta, et l'honora autant par son zèle éclairé que par ses vertus apostoliques. C'est à ses efforts qu'est dû en gr. partie l'établiss. du collége des Missions protest. à Calcutta. On cite de ce prélat, entre autres écrits, une espèce de journal intit. *le Spectateur de province*, sous le voile de l'anonyme, des *Exhortations pastorales*, 1 vol. in-8, et un *Traité sur la doctrine de l'article grec, appliqué à l'éclaircissem. du Nouv. Testam.*, in-8.

MIÉCISLAS Ier, en polonais MIECZYSLAW (*glorieux par son sabre*), prem. prince ou souv. chrét. de la Pologne, né en 931, de la famille des Piasts, succéda à son père Ziémomysl dans le gouvernem. du duché de Pologne, et, quelque temps après, demanda en mariage Dombrowka, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême. Cette princesse vint trouver son époux, accompagnée de prêtres slaves qui décidèrent Miécislas à quitter le culte des idoles et à se convertir à la foi chrétienne. Miécislas fut baptisé et marié le même jour, 5 mars 965, suiv. les chroniques polonaises, et les principaux seigneurs du pays reçurent l'ablution sainte avec leur prince. Celui-ci rendit aussitôt un édit par lequel il ordonnait, sous les peines les plus sévères, de détruire les temples, les autels et les simulacres consacrés aux faux dieux, et fonda des églises catholiques dans les principales villes de ses états. Pendant tout son règne il fut en guerre avec les petits princes qui gouvernaient les peuplades slaves habitant les bords de l'Elbe. Il fit hommage à l'emp. Othon Ier, pour les provinces entre l'Oder et l'Elbe, s'allia au duc de Hongrie, porta des secours à l'empereur Othon III qui assiégeait Magdebourg en 991, et m.

l'année suivante à Posen, où il fut enterré. Son fils Boleslas, dit *Chrobry*, lui succéda. — MIÉCISLAS II, fils de Boleslas Chrobry, né en 990, succéda à son père en 1025, perdit une gr. partie des conquêtes que celui-ci avait faites, et ne conserva qu'avec peine les anciennes frontières de la Pologne. Les Russes, les Bohèmes, les Moraves et les peuplades des bords de l'Oder, de l'Elbe et de la Sala, reprirent les territoires qui leur avaient été enlevés, ou secouèrent le joug des Polonais. C'est alors que s'établirent les principautés de Mecklenbourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubeck, et quelques autres états du nord de la Germanie. Les Poméraniens seuls furent défaits par trois princes hongrois réfugiés en Pologne, et à l'un desquels Miécislas donna la Poméranie en fief, avec une de ses filles en mariage. Tombé en démence par suite de ses débauches, Miécislas m. à Posen en 1034.

MIEG (JEAN-RODOLPHE), médecin, né à Bâle en 1694, fut professeur à l'univ. de cette ville, et y m. en 1733. On connaît de lui quelq. pièces académiques, parmi lesquelles il faut citer un *Disc. sur la vie de Théod. Zwinger*, 1729, et une dissertation *de Nasturcianarum plantarum Structurâ, Viribus et Usu*, 1714. — MIEG (Achille), médecin, probablem. de la famille du précéd., né à Bâle en 1731, exerça son art avec succès dans la même ville, y introduisit le prem. la méthode de l'inoculation, fut profess. de l'univ., et m. en 1799. Outre plus. pièces academ., on trouve des *mém.* de lui dans les *Acta helvetica*, et plus. *lettres* dans la collect. des *Epistolæ ad Hallerum*. On cite encore de lui quelq. *Tr.* de médec. populaire, assez répandus en Suisse.

MIEL (J.). V. MEEL.

MIERIS, famille de peintres hollandais très-distingués. — François MIERIS, peintre de genre, né à Delft en 1635, fils d'un habile orfévre-bijoutier, entra de bonne heure dans l'école de Gérard Dow (*v.* ce nom), et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de cet artiste célèbre. Son père voulut alors le porter au genre de l'histoire; mais, fidèle à sa vocation, il ne voulut point abandonner celui de son maître. Ses prem. ouv. établirent sa réputation; et, quelq.-uns, transportés à l'étranger, lui attirèrent des propositions brillantes, qu'il refusa pour ne point quitter sa patrie. Le gr.-duc de Toscane prit alors le parti de lui commander div. tabl. qui furent payés généreusement. F. Mieris abrégea ses jours en se livrant aux excès de l'ivresse, et m. en 1681, laissant deux fils qui s'illustrèrent dans la même carrière. Cet artiste est surtout remarquable par l'extrême fini de ses ouvr., et l'emporte peut-être, sous ce rapport, sur Gerard Dow; mais les sujets qu'il a traités sont d'une dimension moins grande que ceux de ce maître. Le nombre des tabl. de F. Mieris est très-considérable, et il est peu de galeries où l'on n'en trouve quelq.-uns. Le musée du Louvre possède les suiv. : *Portrait d'un Homme vu à mi-corps, enveloppé d'un manteau rouge*; une *Femme à sa toilette, servie par une Négresse*; deux *Dames prenant le thé dans un salon*. Avant 1815 il existait dans le même dépôt six autres tabl. de ce maître, provenant de la galerie du stathouder, et qui ont été remis au roi des Pays-Bas. Au nomb. de ces derniers était celui qui passe pour le chef-d'œuvre de F. Mieris. — Jean MIERIS, fils aîné du précéd., né à Leyde en 1660, cultiva la peinture en grand, voyagea en Allemagne, en Italie, et m. de la pierre en 1690 à Rome, où ses ouv. l'avaient fait rechercher. Ce sont des tableaux d'hist. et des portr. qui annoncent de gr. disposit. qu'un plus long séjour dans la terre classique des beaux-arts aurait entièrem. développées. — Guillaume MIERIS, frère puîné du précéd., né à Leyde en 1662, fut l'élève de son père, et annonça, dès l'enfance, le talent d'un maître. Après s'être livré au genre dans lequel son père s'est acquis tant de renommée, il voulut se distinguer dans une autre route, étudia avec ardeur les ouv. de Lairesse (*v.* ce nom) et des autres peintres d'histoire de son temps, acquit par ses div. composit. une fortune considérable, et m. dans sa patrie en 1747. Outre ce genre et l'hist., il peignait avec une égale supériorité le paysage, modelait en terre et en cire; et les morceaux qu'il a exécutés de cette manière font juger qu'il aurait acquis la réputat. d'un habile sculpteur, s'il se fût exclusiv. livré à cette partie des beaux arts. Le musée du Louvre a conservé trois de ses tableaux : un *jeune Garçon faisant des bulles de savon; le Marchand de Gibier*; une *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre*. (Cinq autres ouv. du même artiste qui provenaient de la Hollande, de la galerie de Vienne et de celle de Dusseldorf, ont été enlevés du même dépôt en 1815.) Parmi les tabl. d'hist. de Guillaume Mieris, on cite : une *Ste Famille*; un *Triomphe de Bacchus*, et un *Jugem. de Pâris*. On connaît aussi de lui quatre *Vases*, sur lesquels il avait modelé des *Bacchanales*. — MIERIS (François), fils de Guillaume, peintre et sav. antiquaire, né à Leyde en 1689, ne se borna pas à être l'émule de la gloire paternelle, en cultivant la peinture; sav. historiographe, investigateur passionné des antiquités, des archives et des chartes nationales, il forma une collect. considérable de ces dernières, et les états de Hollande et de West-Frise favorisèrent ses études et ses recherches. Il m. en 1763. Bien moins remarquable par ses travaux en peinture que par ses écrits, il a donné, en hollandais : *Descript. des Monnaies et des Sceaux des év. d'Utrecht*, Leyde, 1726, in-8; *Hist. des Princes des Pays-Bas*, etc., La Haye, 1732-33-35, 3 vol. in-fol. : c'est l'hist. métallique des Pays-Bas; *Mém. sur la féodalité du Comté de Hollande*, Leyde, 1743; *Grand Recueil des Chartes de Hollande, de Zélande et de Frise*, etc., ib., 1753-1756, 4 vol. in-fol.; *Traité sur la manière d'écrire l'Hist., celle de Hollande en particulier* (sous le nom de *Zographos*), ibid., 1757; *Chartes, privilèges, octrois... de la ville de Leyde*, ibid., 1759, in-fol.; *Descript. et Hist. de la ville de Leyde*, ibid., 1762, 1770, 2 vol. in-fol. Il a été l'édit. d'une *anc. Chronique de Hollande*, dite *du Clerc*, Leyde, 1740, d'une *petite Chron. d'Anvers*, ib., 1743, et du *fidèle Narré de la Consécrat. de Nicol. de Castro*, etc., par Quentin Weytsen, ib., 1757.

MIERRE (LE). V. LEMIERRE.

MIET (CONSTANCE), religieux récollet, écrivain ascétique, né à Vesoul vers 1740, quitta la France pendant la révolut., et m. en Allemagne vers 1795. On a de lui : *Réflexions morales d'un Solitaire*, Paris, 1775, in-12; *Conférences religieuses* pour l'instruct. des jeunes profess., etc., ib., 1777, in-12.

MIFFLIN (THOMAS), major-général dans l'armée d'Amérique, et gouverneur de la Pensylvanie, né vers 1744, fut un des patriotes qui travaillèrent avec le plus d'activité et de zèle à assurer l'indépendance de son pays. Il s'opposa, dès les commencem., aux mesures du parlem. d'Anglet., fut membre du prem. congrès en 1774, se décida bientôt à prendre les armes, et fut un des officiers chargés d'organiser l'armée du continent. Il fit partie en 1787 de la convent. nation. qui donna une constitut. aux Etats-Unis, succéda l'année suivante à Franklin dans la présidence du conseil suprême exécutif de la Pensylvanie, fut nommé prem. gouverneur de cet état en 1790, et mourut à Lancastre en 1800.

MIGER (SIMON-CHARLES), grav., anc. memb. de l'acad. royale de peinture, né à Nemours en 1736, m. à Paris en 1820, avait reçu les leçons de Cochin. Parmi ses ouv., qui tous se distinguent par une touche ferme et un dessin correct, on remarque la collection des animaux de la *Ménagerie du Museum* (1801, in-fol.); quelq. planches des *Voyages de Cassas*, beaucoup de portraits, notamment la plupart de ceux qui ornent l'*Hist. de la maison de Bourbon*; enfin la jolie gravure du *Jeune Espagnol*. Miger, qui joignait le goût des lettres et de la poé-

sie à celui des beaux-arts, a pub., outre plusieurs morceaux de circonstance en vers latins et en vers français, un ouv. intit. : *Pensées d'Horace extraites de ses odes, satires, épîtres*, etc., lat.-français, 1812, in-18.

MIGLIAVACCA (Celso), chan. régl. de St-Sauveur, né en 1673, à Milan, où il m. en 1775, après avoir été successivem. vic. de St-Laurent de Rome (*extra muros*), secrét., visiteur-gén., puis abbé et enfin procureur-gén. de son ordre, a laissé, tant imp. que MSs., div. ouvr. sur des matières de discipline et de dogme; on en trouve la liste dans une notice sur sa *vie*, au t. 3, p. 73 de la *Storia lett. d'Italia*. Nous citerons seulem. : *Animadv. in Hist. theol. dogmatum et opinionum de divinâ gratiâ, à... Scipione Maffejo elaborat.*, Francfort-sur-le-Mein, 1749, Lucques, 1758; *de idoneis ad baptismi et pœnit. sacrament. Dispositionibus*, Venise, 1753, etc.

MIGLIORATI (Louis), marquis d'Ancône et seigneur de Fermo, dans le 15e S., neveu du pape Innocent VII, faillit causer la ruine de son oncle en faisant massacrer, en 1405, près du pont St-Ange, les députés que les Romains avaient envoyés au pape pour traiter avec lui. Après la m. d'Innocent, Grégoire XII enleva la marche d'Ancône à Migliorati; mais celui-ci s'empara d'Ascoli et de Fermo, échangea ensuite la 1re de ces villes contre le comté de Monopello, et prit place ainsi parmi les seigneurs indépendans qui s'étaient partagé le patrimoine de St-Pierre pendant le long schisme d'Occident; il eut part aux guerres des Malatesti contre le duc de Milan, et m. vers 1430.

MIGLIORE (Gaetan), ecclés. et profess. d'éloquence et d'antiquités grecques et latines à l'univ. de Ferrare, sa patrie, où il m. en 1789, a laissé un recueil de *Poésies latines*, Ferrare, 1788, in-4.

MIGLIORUCCI (Laur.-Benoît), jurisc. ital., né à Florence en 1664, professa le droit canon à l'univ. de Pise, et m. en 1724. On a de lui : *Institutiones juris canonici cum explicat.*, Pise, in-4.

MIGNARD (Nicolas), né à Troyes (Champagne) en 1608, était fils de Pierre More, qui avait servi avec six de ses frères, tous officiers, d'une belle figure, dans les armées d'Henri IV. Ce roi les voyant un jour réunis, leur dit en plaisantant : « Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des mignards; » et ce dernier nom leur resta. Nicolas Mignard reçut les prem. leçons de son art dans sa ville natale, voyagea ensuite en Italie, puis, en revenant, se maria à Avignon, ce qui l'a fait surnommer *Mignard d'Avignon*, pour le distinguer de son frère Pierre dont l'article suit, et que son long séjour à Rome a fait appeler *le Romain*. Le card. Mazarin, en passant par Avignon pour se rendre à St-Jean-de-Luz, avait eu occasion d'apprécier le talent de Nic. Mignard; il se ressouvint de lui, lorsqu'il fut de retour à Paris, et l'appela dans cette capitale. Mignard fit le portrait du roi, de la reine, et de la plupart des seigneurs de la cour. Il peignit, pour les Chartreux de Grenoble, deux grands tableaux d'histoire qui soutinrent sa réputation. Admis à l'académie royale de peinture, il en devint prof. et recteur, fut employé par Louis XIV à la décoration de ses appartem. dans le château des Tuileries, et m. en 1668. Ses composit. sont généralem. ingénieuses, et brillent par le coloris; ses attitudes ont de la grâce et son dessein est assez correct. Mignard est connu aussi comme graveur à l'eau forte, et l'on a de lui, en ce genre, 5 pièces d'après Annibal Carrache. On a gravé d'après Mignard 50 morceaux, la plupart des portraits. — Pierre Mignard, frère du précéd., né à Troyes en 1610, fut élève de Vouet (*v.* ce nom), puis alla en Italie, entreprit à Rome des travaux qui le firent connaître, parcourut successivem. plus. autres villes, notamment Venise où il fit les portraits du doge et de plus. patriciens. De retour à Rome, il fut appelé, en concurrence avec Piètre de Cortone (*v.* ce n.), à peindre le tabl. du maître-autel de St-Charles de Catenari; il fit le portrait du pape Alexandre VII, et toutes ces *vierges*, appelées par la suite *mignardes*, et qui lui ont mérité d'être comparé, par les Italiens eux-mêmes, à Annibal Carrache. Après 22 ans de séjour en Italie, principalement à Rome, il fut rappelé en France par Louis XIV. Il fit les portraits de ce monarque et de la reine-mère, fut chargé de peindre à fresque la coupole du Val-de-Grâce, la petite galerie de Versailles et l'ancien cabinet du grand Dauphin. Il serait trop long de citer tous les travaux de ce gr. artiste, que le roi nomma son premier peintre des manufactures royales, après la m. de Lebrun (1690). Il eut pour amis Molière, Chapelle, Racine, La Fontaine, Boileau, et la plupart des hommes distingués de l'époque. Son esprit orné, son amabilité, faisaient rechercher sa société. On a retenu de lui plusieurs mots ingénieux et piquans. Louis XIV dont il faisait le portrait pour la 10e fois, lui dit un jour : « Mignard, vous me trouvez vieilli? — Sire, répondit-il, il est vrai que je vois queql. victoires de plus sur le front de V. M. » Une autre fois, le monarque ayant entendu un seigneur appeler Mignard sans lui donner le titre usité de *monsieur*, s'écria avec une espèce d'humeur : « Je l'appelle monsieur Mignard. — Sire, reprit celui-ci, je ne m'offense pas de la suppression de ce titre; il y a 30 ans que je cherche à le faire oublier. » Mignard avait refusé d'entrer à l'Academ. de peinture fondée sous les auspices de Lebrun, dont la hauteur et l'orgueil le choquaient; mais après la m. de ce peintre, il ne fit plus de difficultés et fut reçu, le même jour, académic., prof., recteur, direct. et chancel. Il m. à Paris en 1695. Nous croyons inutile de rappeler les peintures dont cet habile artiste a décoré les édific. roy.; et il nous suffira de citer les 7 tableaux qui sont au musée du Louvre : Son *portrait en pied; Jésus sur le chemin du Calvaire*, etc.; le *Portrait de Louis, Dauphin;* celui *de la marquise de Maintenon;* celui *de la marquise de Feuquières*, fille de Mignard; *la Vierge présent. une grappe de raisin à l'enfant Jésus* (connue sous le nom de *Vierge à la grappe*); *Ste-Cécile*. Mignard fut le plus habile coloriste du siècle de Louis XIV. Son pinceau est moelleux et plein de grâce; ses compositions sont bien entendues, mais il manque de chaleur et d'énergie. G. Audran, Nanteuil, Masson, Michel Lasne, Drevet, etc., ont gravé d'après ce peintre dont l'œuvre se compose de 147 pièces. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une *Ste Scolastique* aux pieds de la Vierge. — Pierre *Mignard*, archit., fils de Nicolas et neveu du précéd., né à Avignon en 1640, parcourut l'Italie et la France pour y étudier et lever les plans des plus beaux monum. d'archit., vint ensuite rejoindre son père à Paris, fut chargé de plus. constructions importantes parmi lesquelles on doit citer la façade de l'église de St-Nicolas et la porte St-Martin, fut un des six premiers membres qui fondèrent l'Academ. roy. d'archit., en devint l'un des prof., et m. à Paris en 1725.

MIGNAULT (Claude), plus connu sous le nom de *Minos* qu'il prit en tête de ses ouvr., jurisc., né à Talant, près de Dijon, en 1536, professa d'abord les humanités au collége de Reims et à Paris, étudia ensuite le droit et prit ses degrés à Orléans, fut nommé peu après avoc. du roi au bailliage d'Etampes, revint à Paris occuper une chaire de droit canon, devint doyen de la Faculté de droit, et m. en 1606. On a de lui beaucoup d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son *éloge* par Papillon, dans la continuat. des *Mém. de littérature*, t. 6, dans la *Biblioth. de Bourgogne*, dans les *Mém.* de Niceron, t. 14, et enfin dans le *Dictionn.* de Moreri. Le plus connu est son *Comment. sur les emblèmes d'Alciat*, Anvers, 1574, in-16, plus. fois réimpr.

MIGNON (Abraham), ou plutôt *Minion* (les Allem. écrivent *Minjon*), peintre de fleurs, né à

Francf.-sur-le-Mein vers 1640, m. en 1679, occupe un rang distingué parmi les artistes de son genre. Le musée du Louv. possède 3 tab. de lui : un *Ecureuil, des Poissons, des Fleurs et un Nid d'oiseau, dans un fond de paysage;* un *Bouquet de fleurs des champs;* des *Roses, des Tulipes et autres fleurs, dans un vase de cristal.*

MIGNOT (Jean), architecte franç. du 14e S., ne nous est connu que par les archives ducales de Milan, où l'on apprend qu'il fut appelé à concourir, à l'érection de la fameuse basilique, dite le *Dôme*, dont les fondem. furent jetés en 1386, sous Jean Galeaz Visconti, et qui, continuée après une assez longue interrupt. par Ludovic *il Moro*, ne fut terminée que durant le règne de Napoléon Buonaparte sur la Lombardie. Vers 1399, Mignot fut désigné au duc, sur sa réputation d'habileté, comme capable de remplacer le *géomètre* (architecte) franç., Nicolas Bonaventure, que des contestations avec ses confrères lombards avaient forcé de se retirer. Muni de l'agrém. du roi de France, il partit pour Milan avec deux autres artistes, l'un Normand et indiqué dans les mêmes archives sous le nom de Jean *Compariosi* ou *Compomosie;* l'autre natif de Bruges, et appelé Jacques *Cova.* Il avait terminé la belle sacristie du côté sud de l'église, quand s'étant pris de querelle avec les autres architectes de la basilique (contre l'opinion desquels il soutenait l'absolue nécessité de flanquer d'arcs-boutans les parois extérieures de l'édifice pour en supporter le poids), il fut destitué par le conseil de la fabrique, malgré la protect. déclarée du duc, qui faisait grand cas de ses talens. On n'a plus d'autres détails sur cet artiste, sinon qu'il était de retour en France en 1402; mais il est fort vraisemblable qu'il concourut à la plupart des monum. remarq. érigés de son temps à Paris.

MIGNOT (Etienne), doct. de Sorbonne, né à Paris en 1698, m. en 1771, fut membre de l'acad. des inscript. et b.-let., et se montra très-habile dans la science de l'Ecrit. sainte, des SS. pères, de l'hist. de l'église et du droit canoniq. On a de lui : *Discours sur l'accord des sciences et des b.-lett. avec la religion*, Paris, 1753, in-12; *Paraphrase des livres sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12; *Paraphrase sur le Nouv.-Testam.*, ibid., 1754, 4 vol. in-12; *Paraphrase sur les psaumes*, 1755, in-12; *Réflexions sur les connaissances préliminaires au christianisme*, 1755, in-12; *Analyse des vérités de la religion chrétienne*, 1755, in-12; *Traité des droits de l'état et du prince, sur les biens possédés par le clergé*, 1755 et années suiv., 6 vol. in-12; *Mém. sur les libertés de l'église gallicane*, 1756, in-12; *Hist. du démêlé de Henri II avec St Thomas de Cantorberi*, 1756, in-12; *Hist. de la réception du Concile de Trente dans les états catholiq.*, 1756, 2 vol. in-12; une nouv. édit. du *Traité du prêt du commerce* (attribué à l'abbé Boidot, mais que l'on croit être d'Aubert, doct. de Sorbonne), avec des augmentat., Paris, 1759, 4 vol. in-12, plus un 5e vol., 1770, en réponse à l'abbé Barthél. de la Porte qui avait attaqué l'ouvr. dans le 3e vol. de ses *Principes théolog., canoniques, etc.* On lui attribue plus. *lettres* réunies en un petit vol. in-4, et dirigées contre le parti dit des *figuristes*, qui défendait les doctrines de Port-Royal. L'éloge d'Etienne Mignot, par Lebeau, se trouve dans le t. 38 des *Mém.* de l'académ. des inscript. et b.-lett. Ce recueil renferme aussi plus. sav. mém. du même abbé Mignot. — Jean-André Mignot, gr.-chantre de l'église d'Auxerre, né dans cette ville en 1688, mort en 1770, rédigea, de concert avec l'abbé Le Beuf, la *Tradition de l'église d'Auxerre*, insérée dans le *Cri de la foi*, eut part à la rédact. du *Bréviaire*, du *Missel* et du *Processional* d'Auxerre, à l'édit. du *Martyrologe* particulier de cette ville, qui parut en 1751, in-4, et publia un *Mém. histor. sur les statues de St-Christophe*, 1768, in-8.

MIGNOT (Jacques), maître-queux de la maison du roi, écuyer de bouche de la reine, et en même temps pâtissier-traiteur établi rue de la Harpe, fit sa fortune en cherchant à se venger du trait lancé contre lui par Boileau dans sa 3e *satire*. Renvoyé d'une plainte en diffamation qu'il avait faite contre l'aut. des fameux vers :

> Car Mignot c'est tout dire; et dans le monde entier,
> Jamais *empoisonneur* ne sut mieux son métier...,

il fit impr. à ses frais une *Satire* de Cotin contre leur commun agresseur, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits. Cette singularité leur donna la vogue, et Despréaux lui-même en envoyait chercher pour se divertir avec ses amis.

MIGNOT (Vincent), littérat., neveu de Voltaire, né à Paris vers 1730, d'une famille originaire de Sédan, embrassa l'état ecclésiastiq., occupa une charge de conseiller clerc au grand-conseil, s'en démit en 1765 pour ne conserver que le titre d'honoraire, fut l'un des légataires de son oncle dont il fit transporter les restes à son abbaye de Sellières, et m. en 1790. C'était un écrivain laborieux et très-instruit. On a de lui : *Histoire de l'impérat. Irène*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12; *Hist. de Jeanne Ire, reine de Naples*, La Haye (Paris), 1764, in-12; *Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12; *Hist. de l'empire ottoman*, etc., ibid., 1771, 4 vol. in-12; trad. en allem. et en angl.; enfin des trad. fr. des *Traités de Cicéron sur la vieillesse et l'amitié*, Paris, 1780, in-12; et de *Quinte-Curce et les supplém. de Freinshemius*, avec le latin en regard, ibidem, 1781, 2 vol. in-8: cette dernière est moins estimée que celle de Vaugelas (*v.* ce nom).

MIGNOT DE BUSSY (l'abbé), m. vers 1770, est auteur des *Lettres sur l'origine de la noblesse*, Lyon, 1763, in-8.

MIKITAR. V. Mekhitar.

MILAN et MILANEZ. V. Lombardie.

MILAN (Jean de). V. Jean *le Milanais.*

MILANTE (Pie-Thomas), sav. prélat italien, né vers la fin du 17e S., dans le roy. de Naples, prit l'habit de St-Dominique, professa la théologie à l'univ. de Naples, fut élu (en 1745) évêque de Castellamare-di-Stabia, et m. en 1749. On connaît de lui. *Oratio extemporanea in electione summi pontificis Benedicti XIII*, Naples, 1724, in 4; *Theses theologico-dogmatico-polemicæ*, ibid., 1734, in-4; *Exercitationes dogmatico-morales*, etc., ib., 1738-39-40, in-4; *Vindiciæ regularium in caussâ monasticæ paupertatis*, ibid., 1740, in-4; *de Viris illustribus congregat. S. Mariæ sanitatis*, ibid., 1745, in-4; *Orazioni*, ibid., 1747, in-4; *de Stabiis, stabianâ Ecclesiâ*, etc., ibid., 1750, in-4. On lui doit encore des *lettres pastorales* et une édit. de la *Bibliotheca sancta* de Sixte de Sienne.

MILBOURNE (Leu), ecclésiastiq. angl., m. en 1720, est moins connu par ses ouvrages que par le ridicule dont Dryden et Pope l'ont couvert. On a de lui : Trente-un *Sermons* publ. de 1692 à 1720; une *Traduct.* en vers des Psaumes, 1698; des *Remarques* sur le Virgile de Dryden, 1698.

MILCENT (C.-L.-M.), colon de St-Domingue, se proclama en 1791 et 1792 le défenseur officieux des hommes de couleur opprimés, fut accusé d'avoir fomenté l'insurrection des nègres, vint se justifier à la barre de l'assemblée législative et se mit ensuite à rédiger un journal, intitulé *le Creole patriote.* Dénoncé par Robespierre à la société des jacobins, pour avoir travaillé au *Bulletin aristocratique des Amis de la Vérité*, il fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire, le 26 mai 1794.

MILCETTI (Donat), religieux camaldule, né à Faenza, m. en 1674, a publié : *della libera Necessità, paradosso accademico*, etc., Venise, 1638; *Lettere di vario stile*, Ravenne, 1652; *la Clio poesie*, Padoue, 1662; *Lettere di antichi Eroi*, ibid., 1670. On conserve plus. autres ouvr. MSs. du

même religieux dans la bibliothèque St-Michel de Murano, à Venise.

MILE ou MILET (Jean-Francisque), peintre, né à Anvers en 1643, fut élève de L. Franck, parcourut la Hollande, la Flandre, l'Angleterre et l'Italie, selon quelq. biographes, se fixa ensuite à Paris, fut admis à l'academ. roy. de peinture, y devint prof., et m. en 1680. Admirateur du talent du Poussin, il s'appliqua surtout au paysage héroïque. Ses compositions décèlent une imagination féconde, mais on n'y trouve point ces grands effets de lumière, ces effets piquans qui caractérisent les productions de Claude Lorrain. Ses couleurs sont trop uniformes. Il a peint quelq. sujets historiques sacrés, parmi lesquels on cite le *Sacrifice d'Abraham* et *Elysée dans le désert*, qui décoraient avant 1789 l'église de St-Nicolas du Chardonnet. Théodore et Coelemans ont gravé d'après lui un certain nombre de ses paysages. On peut consulter sur cet artiste le *Manuel des Amateurs de l'art*.

MILEAGH, MILE, MILEADH ou MILEAS EASPAIN en lat. *Milesius Hispanus*, personnage fabuleux ou peut-être historiq., est regardé comme le père commun de toutes les anciennes dynasties irlandaises, par les chroniqueurs. Selon eux, ce nom de Mileas Easpain était un surnom emphatique que lui avaient donné les bardes et les druides dans leurs poèmes et dans leurs cantiques, et qui signifiait, le *Héros*, le *Champion*, peut-être le *Soldat d'Espagne* par corruption des mots latins *Miles Hispanus*. On croit que le nom primitif de ce personnage était *Gollamh*, *fils de Bile*, *fils de Breogan*. Toutes les traditions lui donnent une origine scythique et phénicienne, exposent sa généalogie de père en fils (depuis Phænius Farsa, roi de Scythie et de Phénicie, et inventeur de l'écriture), et retracent des circonstances de sa vie fabuleuse.

MILET DE MUREAU (Louis-Marie-Antoine DESTOUFF), gén. de divis., etc., né à Toulon en 1756, d'une famille originaire de Lorraine, entra fort jeune dans l'arme du génie, et y devint capitaine à l'âge de 23 ans. En 1789, il siégea à l'assemblée constituante comme suppléant du député Lapoype. Entre autres décrets, il y fit rendre celui qui ordonnait l'impression des MSs. de La Pérouse, circonstance qui ne lui fut pas inutile : en 1793, ses opinions modérées l'ayant rendu suspect aux commissaires de la convention près l'armée d'Italie, Milet revint à Paris, où on le chargea de rédiger le *voyage* du célèbre et infortuné navigat. ; et cet emploi, en l'éloignant des affaires, le préserva du sort de son frère, m. à cette époque sur l'échafaud. Rentré au service vers 1796, Milet fut nommé général de brigade, occupa quelques mois le ministère de la guerre, et, après le 18 brumaire, obtint la préfecture de la Corrèze, qu'il conserva jusqu'en 1810. Les évènemens de 1814 le rappelèrent momentaném. aux fonctions publiq., comme directeur par *interim* du dépôt général de la guerre, et commissaire extraordinaire en Corse ; mais en 1815, il fut mis en retraite, et reçut la place de membre du conseil d'administration de l'hôtel des Invalides. Milet de Mureau m. à Paris en 1825 ; il était baron depuis 1809, et décoré des ordres de St-Louis et de la Légion-d'Honneur. Outre la rédaction du *Voyage de La Pérouse*, on connaît de lui : *les Dépositaires*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par M***, Paris, 1814, in-8.

MILICH (Jacq.), en lat. *Milichius*, méd. allem., né à Fribourg en Brisgaw en 1501, prof. la médec. à l'univ. de Wirtemberg, et m. dans cette ville en 1539. On a de lui quelq. écrits sur son art, des *Comment.* sur le second livre de l'*hist.* de Pline, et des *discours* qui se trouvent dans le recueil de ceux de Melanchthon, son ami, impr. à Strasbourg en 1558. — Son fils, Henri Milich, fut professeur de médec. à Iéna, et m. à Plauen dans le Mecklenbourg en 1585.

MILIEU (Christ.), en lat. *Milæus* ou *Mylæus*, littér., né dans le pays de Vaud au 16e S., professa d'abord les humanités au collége de la Trinité de Lyon, visita ensuite l'Italie, l'Allemagne, et se retira dans sa patrie, où il m. vers 1560. On a de lui : *de scribendâ Universitate rerum lib. V*, Florence, 1548, in-4, très-rare, Bâle, 1551, 1576, in-fol.; réimp. par les soins de J.-G. Müller sous ce tit. : *Hermes academ.*, Iéna, 1624, in-8; *de Imitatione ciceronianâ*, Bâle, 1551; *Vita Ciceronis*, ibid.; *de primordiis clarissimæ urbis Lugduni Comment.*, 1545, in-4. Les 4 ouv. suivans ne nous sont connus que par la *Biblioth.* de Gessner, et par Tiraboschi, *de relinquendis ingenii et litterarum Monumentis lib. III; de priscâ Gallorum Linguâ lib. III; de Histor. lib. III; de Commendatione litterarum liber unus*. — V. Millieu.

MILL (John), théol. et helléniste anglais, né à Shap, comté de Westmoreland, vers l'an 1645, fut chapelain ordin. de Charles II, principal du collége de St-Edmond, chanoine de l'église de Cantorbéry, et m. en 1707. On a de lui une très-belle édit. du Nouveau Testament grec, précédée de savans *prolégomènes*, enrichie de *scholies* et de *notes explicatives*, etc., Oxford, 1707, in-fol. Ludolphe Kuster a ajouté de nouvelles recherches à celles de J. Mill et perfectionné son ouv. dans une 2e édit., Amsterdam, 1709, in-fol., réimp. à Leipsig en 1723 sous ce tit. : *Novum Testamentum græcum, cum lectionibus variantibus*, etc. J. Mill s'était fait aussi une réputation par ses *sermons*, mais il n'y a d'imp. que celui sur la fête de l'*annonciation*.

MILL (Henri), ingén. anglais, né à Londres vers 1680, fut un des princip. coopérat. de l'entreprise des eaux de cette capitale (commencée par Hugues Middleton (*v.* ce nom) et connue sous le nom de *Travaux de la nouvelle rivière*), et s'acquit par ses services la reconnaissance des habitans. La ville de Northampton lui dut aussi l'avantage d'être approvisionnée d'eau, et il rendit le même service à sir Robert Walpole dans sa belle résidence d'Houghton. Cet habile hydraulicien m. en 1770.

MILLAR (Jean), publiciste anglais, né en 1735 à Shotts, dans le comté de Lanerk, en Ecosse, professa le droit à l'univ. de Glascow pend. 40 ans, s'acquit une gr. réputation par ses leçons et par ses écrits, et m. en 1801. On a de lui : *Observations sur la distinct. des rangs dans la société* (en angl.), Glasgow, 1771, in-8; *Coup-d'œil histor. sur le gouvernement anglais* (idem), ibid., 1787, in-4; *OEuvres posthumes*, 1803, 2 vol. in-8 (ce sont quelq. écrits sur le même sujet que l'ouv. précéd.)

MILLE (Antoine-Etienne), av. au parlem. de Paris, né à Dijon dans la prem. partie du 18e S., conçut l'idée, dès l'âge de 17 ans, d'approfondir l'hist. de sa province, se dévoua à cette étude avec persévérance, mit à contribution les dépôts publics et les bibliothèq. particulières, et publia l'*Abrégé chronologique de l'hist. ecclés.*, *civile et littér. de Bourgogne*, Dijon et Paris, 1772-73, 3 vol. in-8. Il avait promis de conduire cet ouv. jusqu'au 18e S., et avait reçu des états de Bourgogne une gratification pour aider aux frais d'un 4e et d'un 5e v.; mais il s'est borné aux 3 vol. déjà pub., et qui se terminent à l'époque de la réunion du roy. d'Arles à l'empire des Carlovingiens, soit que les difficultés de son entreprise l'en eussent dégoûté, soit qu'il en ait été empêché par sa m., dont l'époque est inconnue.

MILLELOT (Jean-Et.), av., né vers 1795, m. en 1822, se distingua fort jeune comme juriscons. Il fut l'un des princip. rédact. de *la Thémis*, ou *Biblioth. du Jurisc.*, Paris, 1819 et suiv., in-8, et donna une *Notice sur Patru* dans les *Annales du Barreau français*.

MILLER (James), poète dramat. anglais, né en 1703, m. en 1744, avait embrassé l'état ecclésiast.; mais son goût pour le théâtre indisposa contre lui l'évêq. de qui dépendait son avancement, et il eut

recours à sa plume pour subsister. On a de lui : 8 *comédies*, dont une est imitée du *Malade imaginaire* de Molière ; *Mahomet*, tragédie, traduit de Voltaire ; *Joseph et ses frères*, oratorio ; de petits *poèmes*, des *pamphlets* politiq. et quelq. *sermons*. Il a trad., en société avec H. Baker, le *Théâtre de Molière*, pub. par Watts, avec le texte franç. en regard. — Son fils a pub. un vol. de *poésies* et la trad. du *Cours de belles-lettres* de l'abbé Batteux.

MILLER (PHILIPPE), célèbre jardinier anglais, né en 1691, succéda à son père dans la place d'intendant du jardin de la compagnie des apothicaires à Chelsea, ville où il m. en 1771, membre de la société royale de Londres et de plus. autres sociétés savantes de l'Europe. C'est par ses soins qu'un grand nomb. de plantes exotiq. ont été acclimatées sur le sol britanniq. Joignant à la théorie et à la pratique du jardinage de grandes connaissances en botaniq., il se fit d'abord connaître par plus. *mém.* ins. dans les *Transact. philos.*, et pub. ensuite les ouv. suiv. : *Dictionn. du Jardinier et du fleuriste*, ou *Système complet d'horticulture*, Lond., 1724, 2 vol. in-8 ; *Catal. des arbres, arbustes, plantes, etc., des jardins aux environs de Londres*, 1730, in-fol., avec 21 planches coloriées d'après les dessins de van Huysum ; *Catalogus plantarum officinalium quæ in horto botan. Chelseiano aluntur*, 1730, in-8 ; *Dict. des Jardiniers*, 1731, in-fol. : ce dern. ouv., qui mit le sceau à la réputat. de l'aut., souv. réimp., a été trad. dans les princip. lang. de l'Europe (en fr. par Chazelles avec des notes de Hollandre, 1785-88, 8 v. in-4) : la meill. édit. angl. est celle donnée par Th. Martyn (*v.* ce n.), Londres, 1807, 4 v. in-folio (Miller publia en outre, de 1755 à 1771, un rec. de 300 figures coloriées pour joindre à son dictionn.) ; *Calendrier du Jardinier*, 2e édition, 1732, in-8, réimp. pour la 16e fois en 1775 ; *Culture de la Garance suivant la méthode pratiquée en Zélande*, 1758, in-4, avec pl. ; *Courte Introduct. à la connaissance de la botanique*, 1760, in-8, avec pl. Le doct. Martyn a consacré un des genres de la famille des corymbifères à ce sav. jardinier sous le nom de *Milleria*. — Charles MILLER, fils du précéd., riche négociant dans les Indes orientales, a fait passer à la société royale de Lond. de curieuses expériences sur l'utilité de la transplantation du froment, et a fait insérer dans le t. 68 des *Transact. philos.* une *Descript. de Sumatra*. — MILLER (Edward), doct. en musique, ancien organiste de Doncaster, où il m. en 1807, dans un âge avancé, s'est fait connaître par plus. composit., au premier rang desquelles on place ses *Elements of Thorough-bass and composition* et ses *Psalms of David*.

MILLER (JEAN-MARTIN), littér. allem., né à Ulm en 1750, embrassa l'état ecclés., devint past. de l'une des églises de sa patrie, professa pendant plus. années la théologie et la langue grecque, fut nommé en 1810 doyen et conseiller consistorial, et m. en 1814. On a de lui 3 rom. : *Charles de Burgheim* ; *Correspondance de trois amis d'université* ; *Siegwart* (ce dern. a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment 2 fois en français) ; et des *poésies* (élégies, romances et chansons) qui sont devenues populaires en Allemagne. — MILLER (N. lady), morte à Bristol en 1781, a pub. des *Lettres sur l'Italie* (où elle avait voyagé en 1770 et 1771), 3 vol. in-8 ; et un *Rec. de poésies*.

MILLES (JÉRÉMIE), ecclés. angl., doyen d'Exeter et présid. de la société des Antiq., m. en 1784, a fourni plus. *mém.* à cette compagnie. On lui doit une belle édit. in-4 des *poésies* déjà pub. par Chatterton (*v.* ce nom) sous le nom de Rowley. Il en soutint avec chaleur l'authenticité, et y ajouta un *glossaire* et des *notes*. — Un autre MILLES (Thomas), év. de Waterford et Lismore, m. en 1740, a donné une édition des *OEuvres de Saint Cyrille*, Oxford, 1703, in-fol.

MILLET (JACQ.), écriv. franç. du 15e S., a laissé un poème int. : *Destruct. de Troye la grant, mise par personnaiges, et en ryme françoise*, Paris, 1484, in-fol., gothique, très-rare, réimp. depuis plus. fois. — Germain MILLET, bénédictin de la congrégation de St-Maur, m. en 1647, n'est guère connu que par la polémique qu'il soutint contre les PP. Sirmond et Launay au sujet des deux Sts Denis qu'il prétendait n'être qu'un seul et même personnage. Son principal écrit a pour titre : *Vindicata eccles. gallic. de suo areopagitâ Dionysio gloria*, 1638, in-4.

MILLET (JEAN), doct. ès-droits, né en 1513 à St-Amour (Bourgogne), m. dans la même ville en 1576, est aut. des trad. suiv. : *le Toxaris de Lucien, dialogue non moins élégant que récréatif par les belles hist. qui y sont contenues*, Paris, 1550, in-8 ; *cinq Dialogismes*, ou *Délibérations de cinq nobles dames* (Lucrèce, Suzanne, Judith, Agnès et Camma), trad. du lat. de P. Nannius, ib., 1759, in-8 ; *les 5 Livres d'Egesippus*, etc., ib., 1551, 1556, in-4 ; *Hist. d'Æneas Sylvius touchant les amours d'Euryalus et de Lucrèce*, ibid., 1551, in-8 ; *les Conquêtes, Origine et Empire des Turcs*, trad. du latin de Chr. Richer, etc., ibid., 1553, in-8 ; les *Chroniques* ou *Annales* de J. Zonare, trad. en franç., Lyon, 1560, in-fol., Paris, 1583, in-fol. — MILLET (Jean), music., né vers 1620, en Franche-Comté, fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de Besançon, embrassa l'état ecclés., et m. en 1682. On a de lui : *Directoire du chant grégorien*, Lyon, 1666, in-4 : on trouve des choses curieuses dans cet ouv. Jean Millet a donné en outre de nouvelles édit. des *Livres de chœur*, et on lui attribue l'*Art de bien chanter en musique*, livre inconnu à ceux mêmes qui l'ont cité.

MILLET. V. CHALLES.

MILLETIÈRE (THÉOPHILE BRACHET, sieur de LA), controversiste, né vers 1596, m. en 1665, écrivit d'abord pour engager les calvinistes de La Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France leur souverain ; mais un emprisonnement de quatre années suffit pour le faire changer d'opinion. Il commença à regarder comme criminelles les guerres entreprises par les calvinistes, et pub. quelq. écrits pour opérer leur réunion avec les catholiq. Tombé justement pour cette démarche dans la disgrâce de son parti, il fit abjurat. publiq. du calvinisme en 1645, et signala son entrée dans l'Eglise romaine par un gr. nomb. d'ouv. contre les protestans. Il n'obtint que la haine de la religion qu'il avait quittée et le mépris de celle qu'il avait embrassée. On cite de lui : *le Pacifique véritable sur le débat de l'usage légitime du sacrement de pénitence, expliqué par la doctrine du concile de Trente*, Paris, 1644, in-8.

MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT), poète élégiaque, né en 1782 à Abbeville, y commença ses études, qu'il vint terminer à Paris, et remporta en 1798 le prem. prix de litt. au collége des Quatre-Nations. A 13 ans il avait perdu son père, et c'est du même temps que datent aussi ses prem. compositions. Il renonça successivem. aux études du barreau et du commerce de la librairie pour se vouer sans partage au culte des muses, commença en 1806 à concourir pour le prix de poésie de l'acad. française, et fut plus. fois couronné, notamm. pour les compositions suiv. : *l'Indépendance de l'homme de lettres* (1806), *le Voyageur* (1807), *la Mort de Rotrou* (1811), *Belzunce*, ou *la Peste de Marseille*, enfin *le Héros liégeois* (*v.* l'art. GOFFIN). En 1813 Millevoye, qui s'était marié, et dont la santé commençait à dépérir, retourna dans sa ville natale. Là il se livrait paisiblement à ses travaux chéris, chantant parfois, comme le cygne mélodieux, sa dern. heure, qu'il voyait approcher. Des affaires l'appelèrent à Paris au mois de juin 1816 ; il n'y vint que pour rendre le dernier soupir, après de cruelles souffrances, le 12 août suiv. Le talent de

ce jeune poète était à peine en sa fleur lorsqu'une mort prématurée, mais longuement pressentie, le frappa au milieu de ses succès : une grande sensibilité, de la verve, beaucoup de grâce et de pureté distinguent la plupart de ses composit. ; au nomb. de celles où les images sont les plus touchantes, il faut distinguer sa jolie romance *Priez pour moi*, qu'il composa tout d'une haleine 8 jours av. sa m., son élégie du *Poète mourant*, celle de la *Chute des feuilles*, les morceaux int. : *Emma et Eginhard*, *la Rançon d'Egill*, enfin son poème d'*Alfred*. Les *OEuvres complètes de Millevoye*, précédées d'une intéressante *notice* sur sa vie par M. J. Dumas, ont paru en 1822, 4 vol. in-8 : on y trouve, outre sa trad. des *Bucoliques* de Virgile et celle de quelq. chants de l'*Iliade*, 3 trag. qui n'ont pas été représ. : *Corésus*, *Ugolin* et *Conradin*. L'aut. avait lui-même donné plus. édit. de ses *poésies* et une de ses *OEuv. complètes*, Paris, 1814-16, 5 vol. in-8 ; elles ont été plus. fois réimprim. On a publié en 1827, chez Furne, une nouv. édit. des *OEuvres de Millevoye*, 4 vol. in-8 : un des vol. contient ses *œuv.* inédites.

MILLIÉ (Jean-Bapt.-Jos.), sous direct.-gén. des contributions directes, né vers 1772 à Beaume, m. à Paris en juillet 1826, fut d'abord prof. d'humanités au collége de Juilly, entra vers 1798 au ministère des finances, et s'y éleva par degrés aux prem. emplois. Il remplit avec distinction plusieurs missions importantes sous l'empire, et depuis la restauration refusa le portefeuille des finances du Portugal, qui lui fut proposé au nom du souv. de ce royaume. Millié associa toute sa vie les études litt. aux travaux administratifs : c'est à lui qu'est due la meill. trad. des *Lusiades* de Camoëns, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Il avait pub. en 1821, *Lettre à M. Brennet*, député du dép. de la Côte-d'Or sur le dégrèvement de 1821 à l'occasion du fonds commun du cadastre, in-8 d'une feuille ; et en fév. 1826 le *prospectus* d'un ouv. ayant pour tit. : *du Cadastre tel qu'il est établi par la loi du* 31 *juillet* 1821, etc. : l'ouv. devait former 1 vol. in-8. Divers journaux ont pub., à l'époque de la m. de Millié, une *nécrol.* dont sa veuve a cru devoir réfuter quelq. allégat. (*v.* le *Moniteur* du 29 juill. 1826, p. 1116.)

MILLIÈRE (Ant.-Louis CHAUMONT de La), administ., né à Paris en 1746, fut élevé à Lunéville, à la cour du roi de Pologne Stanislas (*v.* ce nom), dont son oncle était chancelier, et devint successiv. av.-gén. au parlem. de Nancy, maître des requêtes, intend. des ponts et chaussées, des mines, intendant des finances, charge dont il se démit en 1792. Après avoir heureusement échappé à la tourmente révolutionn. des années suiv., il fut déporté, par ordre du gouvernem. directorial, sur le territoire de Genève, parce que son nom était mal à propos inscrit sur la liste des émigrés. Il rentra en France au commencem. de 1800, refusa les offres brillantes qui lui furent faites par le prem. consul Bonaparte, et m. en 1803. On a de lui : un *Mém. sur le département des ponts-et-chaussées*, 1790, in 4 ; un *supplément* à l'écrit préc. pub. dans la même année, et des *observat.* sur un écrit de M. Biauzat relatif à l'organisat. des ponts et chaussées. M. de La Millière avait refusé en 1787 de remplacer M. de Calonne au poste de contrôl.-gén. des finances, que Louis XVI lui offrait comme étant, suivant les propres expressions du monarque, le plus honnête homme de son royaume. Témoignage bien remarquable à cette époque.

MILLIÈRES (Franç.), né en Normandie, était cultivateur à l'époque de la révolut., dont il embrassa la cause avec exaltation. En 1792, il devint memb. de la commune de Paris, et fut ensuite envoyé, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, dans le départ. de l'Eure et à l'armée de la Vendée. Constamment attaché au parti jacobin, malgré les réactions de thermidor et de prairial, Millières resta cependant sans être inquiété jusqu'en 1800 ; compris alors dans l'affaire de la *machine infernale*, il fut déporté au Sénégal, où il mourut en 1803.

MILLIET (Jean-Baptiste), litt., né à Paris en 1745, fut employé à la biblioth. du roi, et m. en 1774. On a de lui : *les Etrennes du Parnasse, contenant les vies des poètes grecs et latins, des réflexions sur la poésie, etc.*, Paris, 1770-74, 15 v. in-12 : cette compilation a été continuée par Le Prevost d'Exmes. On cite encore de Milliet une *Lettre sur les Guèbres et les Scythes*, tragédie de Voltaire, et des *Lettres sur la peinture au pastel*, Paris, 1772, in-12.

MILLIEU (Ant.), en lat. *Millieus*, jésuite, né à Lyon en 1575, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie, fut ensuite rect. de divers colléges, puis provincial de son ordre, et m. en 1646. Il avait cultivé la poésie latine avec succès ; mais dans une maladie à laquelle il ne croyait pas échapper, il demanda la cassette qui renfermait ses vers, au nombre de plus de 20,000, et les jeta au feu. Le prem. chant d'un poème héroïque fut seul sauvé de cette destruct. Millieu acheva ensuite, à la prière de l'archevêque de Lyon, cet ouvr., qui fut imp. sous le titre suiv. : *Moyses viator, seu Imago militantis eccles. lib. XXVIII*, Lyon, 1636-39, 2 parties in-8.

MILLIN (Aubin-Louis), savant archéologue et naturaliste, né à Paris en 1759, prit d'abord l'habit ecclés.; mais, renonçant bientôt à la théolog., il se livra entièrem. aux lett., qu'une fortune assez considérable lui permettait de cultiver avec indépendance. Après avoir appris la plupart des langues modernes et s'être essayé à traduire les morceaux les plus intéressans des ouv. classiq. dans ces mêmes langues, il dirigea ses études sur les sciences naturelles, et conçut le projet d'en écrire l'histoire sur le plan que Montucla et Bailly avaient adopté, l'un pour les mathém., l'autre pour l'astronomie. Il fut ensuite l'un des fondat. de la société *Linnéenne*. Comme la plupart des sav. et des littérat. de l'époque, il ne vit d'abord dans la révolut. de 1789 que la réforme des abus ; mais, ennemi des excès, il les combattit bientôt avec un courage qui lui suscita de vives persécut. Arrêté en 1793 et renfermé pendant un an dans une des prisons de Paris, il échappa à une mort certaine par la révolution dite du 9 thermidor. Il succéda en 1794 au savant abbé Barthélemi dans la place de conservat. du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de la commission d'instruction publique, puis prof. d'histoire à l'école centrale du département de la Seine. Il avait entrepris en 1792, avec MM. Noël et Warens, la rédaction du *Magazin encyclopédique* ; et, abandonné de ces deux collaborateurs, il continua seul ce travail, qui l'accabla de fatigues. Sous le gouvernem. impérial il fit un voy. dans le midi de la France, dont il pub. la relation en 1807. Quatre ans après il entreprit celui d'Italie. De retour en France en 1813, il voulut mettre en ordre les notes et les documens nombreux qu'il avait recueillis dans ses courses ; mais ce travail acheva de ruiner sa santé, et il m. le 14 août 1818. On a de ce sav. un très-grand nomb. de product. dont on trouve le catalogue détaillé à la suite de sa *notice nécrologique* insérée dans le t. 6 des *Annales encyclopédiques*, année 1818. Nous nous bornerons à citer les ouv. suiv. : *Mélanges de littérat. étrangère*, Paris, 1785, 6 vol. in-12 ; *Discours sur l'origine et les progrès de l'hist. natur. en France*, ib, 1790, in-4 : ce discours sert d'introduction au rec. des *Mém. de la soc. d'hist. naturelle*, ibid., 1792, in-fol. ; *Minéralogie homérique*, ib., 1790, 1816, in-8, trad. en allem. par M. Rinck ; *Annuaire du Républicain*, ou *Légende physico-économique*, Paris, an 11 (1793), in-12 ; *Antiquités nationales*, ou *Rec. de monum. pour servir à l'hist. de l'empire franç.*, Paris, 1790-98, 5 vol. gr. in-4,

fig.; *Elém. d'hist. naturelle*, ib., 1794, 1801, in-8; *Introduct. à l'étude des monumens antiques*, etc., ib., 1796-1811, 4 part. in-8; *Monumens antiques inédits*, etc., ibid., 1802-04, 2 vol. in-4, avec 92 pl.; *Dictionn. des Beaux-Arts*, ibid., 1806, 3 vol. in-8; *Voyages dans les départemens du midi de la France*, ib., 1807-11, 5 vol. in-8, avec un atlas in-4: *Descript. des peintures, des vases antiques, vulgairement appelés étrusques*, ibid., 1808-10, in-fol.; *Galerie mythologique*, etc., ibid., 1811, 2 vol. in-8, fig.; *Voyage en Savoie, en Piémont*, etc., ib., 1816, 2 vol. in-8; *Voyage dans le Milanais, etc., et dans plus. autres villes de l'anc. Lombardie*, ib., 1817, 2 v. in-8; *Magazin encyclopéd.*, journal commencé en 1792 et continué jusqu'en avril 1816, 122 vol. in-8; plusieurs *articles* dans la *Biographie universelle.* On a publié en 1826: *Introduction à l'étude de l'archéologie, des pierres gravées et des médailles, nouv. éd. revue et mise en ordre par J. Roquefort, précédée d'une notice sur la vie et les ouv. de l'auteur*, par M. Dacier, et des *discours préliminaires* par M. Champollion-Figeac, 1 vol. in-8. M. P.-R. Auguis a écrit un *éloge de Millin*, inséré dans le tom. 2 des *Mém. de la société royale des Antiquaires de France.*

MILLOT (Claude-François-Xavier), histor., né en 1726, à Ornans en Franche-Comté, fit ses études chez les jésuites, fut ensuite admis dans cet ordre, professa les humanités dans plus. colléges, puis la rhétor. à celui de Lyon. Il débuta dans la carrière littéraire par un discours, couronné à l'academ. de Dijon en 1757, sur cette question: *est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* Cet écrit, dans lequel il donnait la préférence à l'étude des hommes et osait faire l'éloge de Montesquieu, le mit mal avec ses supérieurs. Les désagrémens qu'il éprouva le décidèrent à quitter la compagnie de Jésus, et l'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelq. temps sans succès à Versailles et dans la province, l'abbé Millot, dans le but d'être utile aux jeunes gens, entreprit quelques traductions et écrivit plus. livres élément. d'hist. Il obtint ensuite une chaire d'hist. au collége de la noblesse, fondé à Parme par le marq. de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien, et m. en 1785. Il avait été reçu à l'académie franç. en 1777. Voici la liste de ses ouvr.: *Deux discours* moraux, Lyon, 1750, in-8; *Disc. académiques*, au nombre de 8, ibid., 1760, in-12; *Disc. sur le patriotisme franç.*, ibid., 1762, in-8; *Disc. de réception à l'academ. de Châlons*, Paris, 1768, in-4; *Disc. de réception à l'academ. franç.*, ibid., 1778, in-4; *Essai sur l'homme*, trad. de l'angl. de Pope, avec des notes, etc., Lyon, 1761, pet. in-12; *Harang. d'Eschine et de Démosthène, pour la couronne*, ib., 1764, in-12; *Harangues choisies des histor. latins*, 1764, 2 vol. in-12; *Elémens de l'Hist. de France*, ib., Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; ib, 1806, 4 vol. in-12, avec la continuat. de M. Ch. Millon et de Delille de Sales, trad. en allem., en angl. et en russe; *Elém. de l'Hist. d'Angleterre*, Paris, 1769, 3 vol. in-12; ibid., 1810, augment. des règnes de George II et de George III par Ch. Millon, trad. en angl., 1771; *Elém. d'Hist. générale ancienne et moderne*, ibid., 1772-83, 9 vol. in-12, trad. en allem., en danois, en holland., en angl., en suédois, en italien, en portug., en espagnol (les 3 ouvr. précéd. ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8; nouv. édit., Paris, 1819-20, 12 vol. in-8; *Hist. littéraire des Troubadours*, ib., 1774, 3 vol. in-12; abrégée et trad. en anglais par Marie Dobson, 1779, in-8; *Mém. politiq. et milit. pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les MSs. du duc de Noailles, ibidem, 1777, 6 vol. in-12: cet ouvrage, plus. fois réimp., a été trad. en allemand et en hollandais; *Extraits de l'Hist. ancienne, de l'Hist. romaine et de l'Hist. de France*, imp. dans le *Cours à l'usage de l'Ecole-Militaire* (le second de ces extraits a été réimpr. sous le tit. de *Tableau de l'Hist. romaine*, ouvr. posthume, etc, Paris, 1796, in-4, avec 48 fig.); *Dialogue et Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV*, Besançon, 1816, in-8. M. A.-A. Barbier attribue à l'abbé Millot une *Hist. philos. de l'homme*, Lond. (Paris), 1766, in-12 (v. le n° 8262 du *Dict. des Anon*). On a pub. encore sous son nom des *Elém. de l'Hist. d'Allemagne* qui depuis ont été avoués par M. Duchatel. L'abbé Millot a laissé en MSs. une *Hist. de l'église gallicane*, une *Traduct. de l'Hist. de la vie civile*, par Fergusson et un petit vol. intit. *Examen de ma vie.* M. Lingay a composé l'*Eloge de l'abbé Millot*, couronné par l'acad. de Besançon en 1814. D'Alembert disait de cet hist. que c'était l'homme en qui il avait vu le moins de préventions et de prétentions.

MILLOT (Jacq.-André), chirurg., né à Dijon en 1738, vint terminer ses études à Paris, fut agrégé au collége de l'acad. de chirurgie, obtint ensuite comme accoucheur une réputation brillante, et m. d'apoplexie en 1811. On a de lui: l'*Art de procréer les sexes à volonté*, ou *Système complet de génération*, Paris, 1800, in-8 (cet ouvr. a eu 4 édit.); l'*Art d'améliorer les générations humaines*, ibid., 1801, in-8; *Supplém. à tous les Traités, tant étrangers que nationaux, sur l'art des accouchemens*, ibid., 1804, in-4; réimpr. en 2 vol. in-8; *la Gerocomie*, ou l'*Art de parvenir à une longue vie sans infirmités*, ibid., in-8; *le Nestor franç.*, ou *Guide moral et physiologique*, etc. (en société avec Coffin son beau-fils), ibid., 1807, 3 vol. in-8; *la Médec. perfective*, etc., ibid., 1809, in-8; des *observat.* ou *dissertations* sur l'opération césarienne, la phtisie, la vaccine, etc.

MILLY (Nicolas-Christiern de THY, comte de), mestre-de-camp de cavalerie, né en 1728, d'une anc. famille des Beaujolais, embrassa à 14 ans la carrière des armes, servit avec distinct. jusqu'à la paix de 1762, s'adonna ensuite à la culture des sciences, publia des *essais* sur différ. objets de physique et de chimie, qui le firent connaître des savans, et lui ouvrirent les portes de l'acad. des sciences et de plus. autres sociétés savantes. Il avait malheureusem. trop de confiance dans la vertu de ces remèdes qu'on nomme *secrets;* et, après les avoir analysés, il voulait en faire l'essai. Sa constitution naturellem. robuste fut altérée par ces expériences, et il m. en 1784. On a de lui, outre plus. *mém.* insér. dans le *Journal de physiq.* et dans les *recueils* des acad. dont il était membre, les ouvr. suiv.: l'*Art de la porcelaine*, Paris, 1771, in-fol.; trad. en allem.; *Mém. sur la manière d'essuyer les murs nouvellem. faits*, ibid. 1778, in-8.

MILLY (Pierre-Antoine de), avoc. au parlem. et procur. au châtelet de Paris, né dans cette ville en 1728, m. en 1799, avait épousé la nièce du sav. abbé Mercier de St-Leger; il partagea le goût de ce dernier pour la bibliographie, mais on n'a de lui aucun ouv. Les amat. recherchent encore le *catalogue* de sa bibliothèq., rédigé par Chaillou. On y trouve sur lui une *notice*, insérée aussi dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, tom. 3, p. 242.

MILNER (Jean), sav. théolog. anglican, né dans le comté d'York en 1628, fut d'abord curé de Middleton dans le comté de Lancaster, puis vicaire de Leeds et chanoine de Ripon en 1681. N'ayant pas voulu prêter serment de fidélité au prince d'Orange, lors de la révolut. de 1688, il perdit ses places, se retira au collége de St-Jean à Cambridge, y passa le reste de sa vie, constamment attaché au parti des Stuarts, et m. en 1702. On a de lui: *Conjectanea in parallela quædam Veteris ac Novi Testamenti*, Londres, 1673, in-4; *Hist. de l'église de Palestine depuis la naissance de J.-C. jusqu'au commencem. de l'empire de Dioclétien* (en anglais), ibid., 1688, in-4; *Courte Dissertat. sur les quatre derniers rois*

de Juda, Londres, 1689, in-4; *de Nethinim sive Nethinæis*, etc., Cambridge, 1690, in-4; *Disc. de conscience*, *et réflexions sur le christianisme sans mystères*, Londres, 1697, in-8; *la Religion de Locke, d'après ses paroles et ses écrits*, ibid., 1700, in-8; *Réponse aux réflexions de J. Leclerc sur J.-C.*, etc., Cambridge, 1782; et plus. autres écrits tant impr. qu'inédits sur la chronologie, les livres saints, etc. — MILNER (Thomas), méd. anglais, m. en 1797, a publ. des *Expériences et Observat. sur l'électricité*, Londres, 1783, in-8.

MILNER (ISAAC), sav. docteur angl., né près de Leeds (comté d'York) en 1751, d'une famille très-pauvre, perdit son père encore fort jeune; réduit à travailler du métier de tisserand, il cultiva néanmoins ses heureuses dispositions pour l'étude, et par le secours de quelq. généreux citoyens, acquit une grande instruction; il entra ensuite au collége de Cambridge, où il s'appliqua particulièrem. aux sciences mathématiq., obtint, en 1782, l'office de procureur de l'univ. de cette ville, et y devint successivem. prof. de physiq. expérimentale (1788), vice-chancelier (1792), et enfin prof. de mathématiques. D'un autre côté, quelq. *mémoires* scientifiques lui ouvrirent les portes de la société roy. de Londres. Dans cette situation élevée, ayant pour amis les hommes les plus illustres de l'Angleterre, entre autres Pitt et M. Wilberforce, le docteur Milner n'oublia point l'état d'où il était sorti; il vint souvent visiter à Leeds ses anciens camarades, et entretint avec eux une liaison constante. Cet homme respectable m. près de Londres en 1820. Outre plus. *mém.* insérés dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui: *Animadversions on doctor Haweis's History of the Church of Christ*, 1800, in-8; *Strictures on some of the publications of the rev. Hebert Marsh*, etc., 1813, in-8. — Joseph MILNER, théol., frère du précéd., né à Leeds en 1744, m. en 1797, a donné entre autres ouv., en angl., une *Hist. de l'Eglise chrétienne*, dont il n'a fait paraître que 3 vol.; le 4e et dern. vol. a été rédigé sur ses MSs. par le docteur Isaac Milner; *Réfutation des attaques dirigées par Gibbon contre le christian.*, un *Essai sur l'influence de l'Esprit saint*, etc.

MILON *de Crotone*, le plus célèbre athlète de l'antiquité, fut 7 fois vainqueur aux jeux pythiques et 6 fois aux jeux olympiques. Il s'y présenta une 7e fois, mais il ne put combattre, faute d'antagonistes. On raconte de sa force une foule de traits prodigieux et dont probablement quelques-uns sont exagérés. Sa mort n'est pas moins fabuleuse que sa vie; car on rapporte que, dans sa vieillesse, ayant trouvé dans une forêt un vieux chêne entr'ouvert par des coins, il voulut l'achever avec les mains, mais que n'ayant pu réussir il demeura pris entre les éclats de l'arbre et fut dévoré par les loups, ou suiv. d'autres, par un lion, vers l'an 700 av. J.-C.

MILON (TITUS ANNIUS MILO), Romain célèbre par ses démêlés avec Clodius et son amitié pour Cicéron, né à Lanuvium vers l'an 95 av. J.-C., de Papius, l'un des hommes les plus illustres de l'armée des alliés pendant la guerre sociale, épousa la fille de Sylla. Tribun du peuple l'an 57 av. J.-C., il agit avec beaucoup de zèle pour le rappel de Cicéron, et s'attira ainsi la haine mortelle de Clodius. Six ans après Milon, à la veille d'obtenir le consulat qu'il briguait, fut traduit en justice pour le meurtre de Clodius, tué sur le chemin de Lanuvium par les gens du premier, dans une rixe qui s'était engagée entre leurs deux escortes. Il prit pour son défenseur, dev. la commiss. spéciale chargée de le juger, Cicéron, qui, épouvanté de l'appareil menaçant que Pompée avait fait déployer autour du tribunal, ne parla qu'avec timidité. Milon, condamné, alla en exil à Marseille; il y resta environ 3 ans, au bout desquels, choqué de n'être pas compris dans la liste de révocation que fit dresser César lors de sa nomination à la dictature, il s'avança dans l'Italie, rassemblant autour de lui des esclaves, des brigands, des prisonniers, pour composer une espèce d'armée, et déjà il assiégeait Compsa, quand une pierre lancée de dessus les murailles le blessa à la tête. Il m. presque aussitôt l'an 48 av. J.-C.

MILONE (N), comte de Vérone, au 10e S., fut l'élève et le confident de l'emper. Berenger dont il vengea la m. en 924, sur son assassin Hambert, et s'efforça de faire secouer à l'Italie le joug de Hugues qui régna ensuite en 934; Milone appela en Italie Arnolphe, duc de Bavière; et, en 945, ayant ouvert les portes de Vérone à Berenger II, il contribua plus qu'aucun autre à placer sur le trône d'Italie ce prince, petit-fils de son bienfaiteur.

MILONOF (MICHEL-WASSILIEVITSCH), poète russe, né en 1792, m. le 17 octob. 1821, conseiller titul. de l'emp. des Russies, avait montré de bonne heure des disposit. peu communes pour la poésie lyrique et didactique. Il n'a encore paru qu'une édit. incomplète de ses œuvres sous le titre suiv.: *Satires, Epîtres et autres compositions légères de Mich. Milonof*, St-Pétersbourg, 1819.

MILTIADE, l'un des plus illustres capitaines athéniens, était neveu d'un autre Miltiade, roi des Dolonces dans la Chersonèse de Thrace, et frère de Stésagoras, son success. A la m. de celui-ci, il s'empara de la souver. autorité, conquit pour Athènes Lemnos et les Cyclades, et consolida sa propre puissance en épousant Hégésipyle, fille du roi de Thrace Olorus. Plus tard, ayant donné le conseil de rompre le pont jeté sur le Danube par Darius, avant d'entrer dans la Sarmatie, et voyant ce sage avis méprisé, il quitta la Chersonèse pour se dérober au ressentiment d'un monarque qui ne pouvait guère tarder d'apprendre à quel péril il avait été exposé. Cepend. lorsque Darius, projetant de soumettre la Grèce, vint envahir l'Attique, Miltiade, ranimant le courage des siens, forma une petite armée, et à la tête de 12,000 Grecs, battit 300,000 h. dans les plaines de Marathon, l'an 490 av. J.-C. Il fut ensuite chargé de reprendre celles des îles de la mer Egée qui s'étaient soumises aux Perses, et il en ramena quelques-unes sous le joug des Athéniens. Mais peu après, ayant appris que la flotte perse venait l'attaquer, il leva le siége de Paros devant laquelle il était alors, et revint à Athènes où on l'accusa de trahison. N'ayant pu se rendre devant les tribunaux à cause de ses blessures, il fut condamné à payer une amende de 50 talens, et comme il ne possédait pas une somme aussi considérable, on le jeta dans une prison où il m. bientôt des suites de ses blessures, l'an 489.

MILTIADE ou MELCHIADE (ST), pape et successeur de St-Eusèbe, Africain d'origine, fut élu en 311, présida, en 313, le concile tenu à Rome contre le schisme des donatistes, et m. en 314, après huit ans et demi de pontificat. St Augustin fait les plus grands éloges de ce pape, qui eut pour successeur Silvestre Ier.

MILTON (JOHN), le plus gr. poète qu'ait produit l'Angleterre, naquit à Londres le 9 décembre 1608. Son père qui exerçait la profession de notaire, ami des lettres et des arts, les cultivant même avec quelq. succès, et principalement la musique, ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions que son fils manifestait dès son jeune âge. Il lui donna lui-même les premières instructions, puis le remit entre les mains des meilleurs maîtres. Le jeune Milton répondit avec ardeur aux soins paternels; il consacra même une partie des nuits à ses études, et son extrême applicat. affaiblit sensiblement en lui l'organe dont plus tard il déplora la perte en vers si sublimes. A 18 ans il commença à suivre les cours de l'université de Cambridge, où il ne tarda pas à se faire remarquer par des poésies latines d'une élégance et d'une harmonie peu communes alors dans le nord de l'Europe. Mais son humeur altière lui attira des désagrémens qui l'o-

bligèrent même de quitter Cambridge au bout de 5 ans de séjour, après avoir pris le degré de maître-es-arts. De retour près de son père, qui s'était retiré à la campagne, il continua à se livrer à l'étude avec la plus grande ardeur, et embrassa la plus grande partie des hautes connaissances humaines, en joignant à celles qu'il avait déjà acquises, les langues modernes, l'hist., la philosophie, les mathématiques, les antiquités, etc. : la poésie latine et anglaise, était la seule diversion qu'il se permît à ses travaux. En 1636, il obtint de son père la faculté de partir pour l'Italie, passa par la France dont il connaissait la littérat., eut des relations à Paris avec le célèbre Grotius et plus. autres personnages distingués de l'époque, et se rendit à Florence où il eut plus. fois l'occasion de voir Galilée dans sa prison. Il visita Rome ensuite, et fut bien accueilli du card. Barberini. Familiarisé avec la langue et la littérature italienne, avant d'avoir quitté l'Angleterre, il avait composé, dans le pur idiome toscan, des vers qu'il lut avec succès dans plus. académies. Il était à Naples et formait le dessein de parcourir la Sicile et la Grèce, lorsqu'il apprit les prem. troubles de l'Angleterre. Ses idées patriotiques, non moins fortes dans son âme que sa passion pour les lettres, le rappelèrent dans sa patrie. Il quitta l'Italie en visitant de nouveau Rome et Florence, et pour la prem. fois Milan et Venise. De retour à Londres en 1640, il prit part presque aussitôt aux querelles politico-religieuses qui s'étaient élevées et où l'esprit républicain se cachait sous l'argumentation théologique. Il dirigeait en même temps l'éducation de quelq. jeunes gens, au nombre desquels étaient ses deux neveux. C'est cette circonstance qui a fait dire à ses détracteurs qu'il avait été maître d'école. Il publia en 1641 un écrit sur l'*épiscopat*, un autre sur le gouvernement de l'Eglise ; et l'année suivante, un *Traité de la réformation ecclésiastique*. En 1643, il contracta un mariage qui lui fournit l'occasion de publier de nouveaux écrits. Madame Milton, née dans une famille attachée au roi Charles Ier, quitta son mari à cause de ses opinions politiques. Milton écrivit 4 dissertations pour prouver la justice et la nécessité du divorce, et ses écrits l'ayant fait blâmer des presbytériens, il se jeta dans le parti des indépendans. Lorsque la défaite de l'armée royale et la captivité de Charles Ier enhardirent Cromwell dans ses vues ambitieuses, Milton publia, sous le titre d'*Areopagetica*, un écrit plein de force en faveur de la liberté de la presse, que ce général cherchait à étouffer, parce qu'elle s'élevait en faveur de l'infortuné monarque, et s'abstint de mettre au jour un autre écrit qu'il avait composé sur la responsabilité des magistrats et des rois. Toutefois, ses talens et l'ardeur de ses opinions décidèrent Cromwell à le nommer secrétaire interprète du conseil d'état pour la langue latine. Dès ce moment, Milton partagea le fanatisme des indépendans. Il aborda sans ménagement la question des droits et des devoirs respectifs des souverains et des peuples, dans sa *réfutation* de l'écrit intit. Ηιχὸν βασιλιχὴ, faussement attribué à Charles Ier (*v.* l'article GAUDEN), et dans sa *réponse* à Saumaise qui avait publié, pour défendre la mémoire de ce roi, un livre (*Defensio regis*) peu digne d'une cause aussi intéressante. En 1652, il fit paraître une *seconde défense du peuple anglais*, et, quelq. temps après, sa propre défense (*Defensio autoris*), écrite avec plus de calme et de dignité que les précédentes. C'est par ce dernier écrit qu'il termina sa carrière polémique. Comme beaucoup d'autres indépendans, il conserva près de Cromwell l'emploi qu'il occupait sous la république, et devint secrétaire du *Protecteur* de l'Angleterre. Après la mort de Cromwell, et lorsque son fils Richard fut contraint d'abandonner les rênes de l'état, Milton, qui, privé de la vue depuis plusieurs années, exerçait obscurément son emploi, ne crut point la cause républicaine perdue ; et, l'année même de la restauration il publia un pamphlet intitulé : *Moyen prompt et facile d'établir une société libre* (a ready and easy Way to establish a free commonwealth). Après s'être caché quelque temps, à l'époque du retour du roi, Milton fut arrêté le 13 septembre 1660, par ordre extraordinaire de la chambre des communes, et relâché deux mois après, par suite de l'intervention de Davenant (*v.* ce nom), auquel il avait rendu le même service 10 ans auparavant, lorsque ce poète ingénieux, officier dans l'armée royale, étant tombé au pouvoir du parlement, courait risque de la vie. Milton libre, mais aveugle et pauvre, s'appliqua avec ardeur à la composition de son poème du *Paradis perdu*, qu'il avait déjà commencé vers la fin de la dictature de Cromwell, lorsqu'il travaillait en même temps à un Dictionnaire latin et à une Histoire d'Angleterre. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu. Chaque jour, en se levant, il entendait la lecture d'un chapitre de la Bible hébraïque, plus tard des passages d'Homère, de Platon, d'Euripide, etc., et entretenait ainsi sa mémoire des beautés de ces grands modèles ; puis il dictait ses vers sublimes à sa femme (il s'était marié pour la 3e fois après la restauration), ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. Pour se distraire dans ses élaborations poétiques, il touchait de l'orgue et chantait avec goût des poésies sacrées. Après avoir terminé le *Paradis perdu*, il en vendit le MSs. (1667) pour 20 liv. sterling, payables à des conditions qui indiquaient la méfiance de l'éditeur. Ce poème n'eut d'abord aucun succès : l'esprit et la littérature, dit le savant biographe Samuel Johnson, se tournaient alors du côté de la cour, et celui qui briguait la faveur ou qui se conformait au ton dominant, aurait craint de se compromettre en louant le panégyriste des régicides. Toutefois la réputation de l'ouvrage s'établit, et le prix des édit. alla toujours en augmentant, jusqu'au moment où la révolution de 1688 permit d'avouer hautement l'estime que l'on gardait pour ce poème. Milton attendant sans impatience les vicissitudes de l'opinion, poursuivit ses trav., et, trois ans après la publication du Paradis perdu, il mit au jour un *Abrégé de l'hist. d'Angleterre* qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands. Il fit paraître dans la même année : *Samson agoniste*, tragéd. mêlée de chœurs, à l'imitat. des anciens ; et *le Paradis reconquis* (the Paradise regained), poème en 4 chants, qui tomba d'abord dans l'oubli où il est resté. En 1772, il publia une logique nouvelle sous ce titre : *Artis logicæ plenior Institut. ad Petri Rami methodum concinnata* ; et quelque temps après un *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens d'arrêter les progrès du papisme*. Enfin, dans la dernière année de sa vie, il réunit et publia quelq. poèmes et quelques lett. écrites en latin. Ce grand poète termina sa laborieuse carrière le 10 nov. 1674. Cette même année parut la sec. édit. du *Paradis perdu*, avec quelq. changemens laissés par l'auteur. La 3e édit. fut publiée en 1678, et le poème commença dès-lors à prendre faveur ; la 4e fut donnée en 1688. Les édit. subséquentes les plus estimées sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4, et 1753, 2 vol. in-4 ; de Birmingham (par Baskerville), 1760, 2 vol. in-8 ; de Glascow, 1770, in-fol. Le *Paradis perdu* a été trad. en prose par l'abbé de Boismorand, Dupré de St-Maur, L. Racine, Luneau de Boisjermain, Mosneron et M. Salgues ; le même ouvr. a été trad. en vers par H. M. Leroy, Beaulaton, Delille, Deloyne d'Autroche, J.-V.-A. de la Tour de Pernes. Les *Œuvres complètes* de Milton avec la *vie* de ce poète par Toland, furent impr. pour la prem. fois à Londres, 1669, 3 vol. in-fol.. L'édi-

tion la plus estimée et la plus complète a été publ. par Todd, Londres, 1801, 6 vol. in-8, réimpr. en 1821. Mosneron a donné une *vie de Milton*, 1804, in-8. M. Boulard a trad. de l'angl. de Johnson les *Vies de Milton et d'Addison*, 1806, 2 vol. in-18. On doit à F. Peck des *Mémoires* sur la vie et les product. poétiques de Milton, Londres, 1740, in-4. La *vie* de Milton a aussi été écrite en anglais par Philips son neveu, et par Hailey.

MIMEURE (JACQ.-LOUIS VALON, marq. de), lieut.-gén., membre de l'acad. française, né à Dijon en 1659, fut d'abord placé en qualité de menin auprès du dauphin, fils de Louis XIV, puis il entra au service à l'âge de 19 ans, et obtint un avancement rapide. Mimeure, qui dès l'âge de 10 ans s'était fait remarquer par ses dispositions pour la poésie, consacra presque toujours sa muse aux louanges des rois et des princes du sang. Il réussissait surtout dans les vers latins. La traduction libre d'une ode d'Horace le fit recevoir à l'acad. franç. en 1707. Il est à remarquer qu'il fit composer son discours de récept. par Lamotte-Houdard, et qu'il fut l'auteur de celui du cardinal Dubois, lorsque ce trop fameux prélat, ambitieux de toute espèce de distinctions, désira faire partie de l'acad. Le marq. de Mimeure m. à Auxonne, dont il était gouvern., en 1719. On lui attribue une traduction en vers, très-peu connue, de l'*Art d'aimer* d'Ovide.

MIMNERME, poète et musicien grec, contemporain de Solon, selon Suidas, était joueur de flûte et chantait les vers de sa composition. On lui attribue l'invention des vers pentamètres et celle de l'élégie. Il paraît seulement certain que ce dernier genre de poésie, consacré jusqu'alors à l'expression de la douleur, fut adapté par ce poète à des sujets d'amour. Il ne reste de ses productions, mentionnées par Pausanias et par Strabon, que quelques fragmens, dont le plus considérable, qui n'est que de 10 vers, a été conservé par Stobée dans ses extraits. On trouve d'ailleurs ces fragmens dans les *Analecta* et dans les *Poetæ gnomici* de Brunck.

MINA (N. marquis de LA), capit.-général de la Catalogne dans le 18e S., gouverna cette province pendant plus. années, plutôt comme un souverain indépendant que comme un mandataire du roi d'Espagne; il embellit et assainit la ville de Barcelonne, fit fleurir son commerce et ses manufactures, et commença les constructions de Barcelonnette, espèce de faubourg de la capitale de la Catalogne, et devenu depuis une ville régulière. Il m. en 1768.

MINADOUS (JEAN-BAPTISTE), philosophe et médecin ital. du 16e S., né à Ferrare, est auteur d'un traité intitulé : *de Abusu missionis sanguinis in malignâ febri, etiam apparentibus peticulis*, Venise, 1597, in-4. — MINADOUS (Aurèle), médecin, fils du précéd., né à Rovigo, est aut. d'un traité : *de Virulentiâ venereâ*, Venise, 1596, in-4. — J.-B. MINADOUS, frère du précéd., fut médec. du duc de Mantoue, et m. en 1615, à Florence où il avait été appelé par le gr. duc de Toscane. Il a laissé quelq. ouvr. de médec., oubliés aujourd'hui.

MINANA. V. MINIANA.

MINARD (ANTOINE), magistrat célèbre du 16e S., né dans le Bourbonnais dont son père était trésorier-général, débuta d'une manière si brillante au barreau de Paris, que François Ier le nomma bientôt avoc.-général à la cour des comptes. Il devint ensuite président à mortier au parlement de Paris, et en 1553 il fut nommé curateur et principal conseiller de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse. Son zèle pour la religion lui faisait approuver toutes les mesures prises contre les protestans. Se trouvant au nombre des magistrats chargés de faire le procès au conseiller Anne du Bourg (*v.* ce nom), il continua de siéger malgré les récusations de l'accusé, et cette obstination causa sa perte. Il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du palais pend. la nuit, le 12 déc. 1559. Un Ecossais, nommé Robert Stuart, soupçonné d'avoir commis cet attentat à l'instigation des calvinistes, fut mis à la question ; mais il ne fit aucun aveu, et l'on se contenta de l'enfermer à Vincennes. C'est à cette occasion que le parlement rendit l'ordonnance appelée *la Minarde*, portant qu'à l'avenir, les audiences de l'après-midi, depuis la St-Martin jusqu'à Pâques, s'ouvriraient à 4 heures. Un nommé Mizauld publia un poème de 100 vers intit. : *in violentam et atrocem cædem Antonii Minardi, præsidis inculpatissimi*, *nœnia*, Paris, 1559, in-4.

MINARD (LOUIS-GUILLAUME), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, né à Paris en 1725, fut interdit pour ses opinions par M. de Beaumont, archev. de Paris, se déclara pour l'église constitutionnelle à l'époque de la révolution, devint curé de Bercy, et m. en 1798. On connaît de lui : *Avis aux fidèles sur le schisme dont l'Eglise est menacée*, Paris, 1795, in-8 ; et un *supplément* à l'écrit précédent, ibid., même format. L'*Eloge* de Minaud se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, impr. à Utrecht, année 1798.

MINAS, de Mamith, patriarche arménien à Jérusalem, vers la fin du 17e S., m. en exil dans l'île de Cypre, en 1706, a laissé un *Abrégé histor. et chronologique des rois d'Arménie, dep. Haïk, contemporain de Bélus, jusqu'à l'an* 1358 *de J.-C.*, et un *Petit Abrégé de l'hist. des emper. romains, grecs et occidentaux, depuis Auguste jusqu'à Charles IV*, impr. l'un et l'autre à Constantinople, 1735, in-12. — Un autre MINAS, né à Aghin, dans la petite Arménie, fut élu en 1749 patriarche de sa nation à Constantinople, remplit cette dignité pend. plus. années, et devint ensuite grand *catholicos* à Etchmiatzin, où il m. en 1753. On a de lui un recueil d'homélies et de sermons sous le titre de *Répertoire des prédicateurs*, et un autre de *Fables avec leurs sens moraux*.

MINAS (N., marquis de las), général espagnol, commandait en 1735 le corps d'armée qui occupait la Toscane, et se signala dans cette campagne par la prise de Porto-Arcole et du fort Mont-Philippe. En 1739, il fut envoyé en France par le roi d'Espagne, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour demander la main de Madame Elisabeth de France pour l'infant don Philippe. Quatre ans après, il reçut le commandement de l'armée espagnole en Savoie, sous les ordres du même infant. On ignore l'époque de sa mort.

MINCIO (bataille du), gagnée par le prince Eugène Beauharnais sur les Autrichiens, le 8 fév. 1814, est, sous le rapport de la disposition des parties adverses, l'un des plus singuliers engagem. dont les annales militaires fassent mention. Posté sur la rive droite du fleuve dont on a donné le nom à cette journée, et maître des têtes de pont de Goito et de Monzembano, le vice-roi d'Italie, se disposant à attaquer dans Villa-Franca le feld-maréchal Bellegarde, venait de traverser le Mincio lorsqu'il aperçoit le mouvement opéré à Valeggio et à Pozzolo par l'armée ennemie, qui de son côté le franchissait pour se porter sur Plaisance, où, suivant une convention faite à Bologne, elle devait se joindre aux forces de Murat, à la veille de déclarer officiellement sa défection. Fondant aussitôt sur la division du feld-maréchal-lieut. Merville, qui n'a pu encore traverser le fleuve, Eugène la taille en pièces en avant de Pozzolo, et les secours qui lui sont envoyés par Bellegarde, encore à Villa-Franca avec son arrière-garde, la préservent à peine d'une défaite complète. Ce n'est qu'à la faveur de la nuit que les Autrichiens parviennent à reprendre leur position sur la rive gauche ; après quoi le vice-roi ramène lui-même ses troupes en avant du pont de Goito. Le succès de cette action décida du reste de la campagne : l'armée autrichienne, qui n'avait pas eu moins de 6,500 hommes tués ou blessés et environ 2,500 prisonniers, dut renoncer au projet de

jonction avec Murat, et ses forces demeurèrent paralysées.

MIND (Godefroi), peintre suisse, né à Berne en 1768, m. dans la même ville en 1814, fut élève de Freudenberger. Son goût particulier pour dessiner et peindre des animaux, spécialem. le chat, lui a fait donner le surnom de *Raphaël des chats*. Il en était constamment entouré, et il a saisi avec bonheur leurs diverses poses, leur physionomie doucereuse et rusée ; il retraça avec une grande vérité leur poil soyeux. Plus. souverains, en traversant la Suisse, ont voulu avoir des chats dessinés par cet artiste, et beauc. d'amateurs en conservent précieusement dans leurs portefeuilles. Mind avait également une prédilection pour les ours.

MINDANA, navigat. espagnol du 16e S., partit du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles de Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros, vers 1596, il découvrit encore les îles Marquises et de St-Bernard, l'île Solitaire et celle de Ste-Croix, et périt en retournant aux Philippines.

MINDERER (Raimond), médecin allemand, né à Augsbourg vers la fin du 16e S., fut attaché aux armées impériales, ce qui ne l'empêcha pas d'être appelé souvent par les personnages les plus distingués des cours de Vienne et de Munich. On a de lui : *Medicina militaris, seu Liber castrensis, euporista et facilè parabilia medicamenta continens*, Augsbourg, 1620, in-8 ; Nuremberg, 1668, in-8, 1679, in-12 ; avec les notes de Cardilucius, en anglais, Londres, 1674, in-8 ; *de Pestilentiâ liber unus*, Augsbourg, 1608, 1619, in-8.

MINELL (Jean), philologue, né à Rotterdam en 1625, professa les humanités et devint recteur de cette ville où il m. en 1683. On a de lui des éditions de classiques latins, principalement destinées aux élèves et qui ont servi de modèle au P. Jouvenci. Les plus connues de ses éditions sont celles de Virgile, Salluste, Horace, Ovide, Florus, Valère-Maxime, etc. On lui doit aussi une traduction de Térence en hollandais, avec le texte en regard, Rotterdam, 1663, in-8.

MINERBETTI (Bernadetto), évêq. d'Arezzo, né à Florence dans le 15e S., a écrit des *Annales de Florence*, depuis 1385 jusqu'en 1487. — Il ne faut pas le confondre avec un aut. Minerbetti (Cosme), archidiacre de Florence, m. vers 1640, dont on a quelq. *Oraisons funèb.* (*v.* la *Bibl. vol.* de Cinelli).

MINERVE ou PALLAS (myth.), déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, est fille de Jupiter, qui la fit sortir de son cerveau. Lorsque Cécrops bâtit la capitale de son royaume, Neptune et Minerve se disputèrent à qui lui donnerait un nom : cet honneur était réservé à celui qui produirait la plus belle chose : la déesse créa l'olivier, et, le prix lui ayant été adjugé, elle appella cette ville Athènes. Aussi elle y était particulièrement adorée. On la représente avec le casque sur la tête, l'égide ou boucl. au bras, ayant auprès d'elle une chouette, son oiseau favori, et div. instrumens de mathémat.

MINGARELLI (Ferdinand), relig. camaldule, né à Bologne en 1724, professa la théologie à l'univ. de Malte, puis, de retour en Italie, enseigna la grammaire et les belles-lettres à Faenza, où il m. en 1777. Il était membre de l'acad. des arcadiens. On a de lui : un *Recueil* de poésies (*versi di Frisa*, etc.), Bologne, 1754 ; *Vetera Monumenta ad classem ravennatem nuper eruta*, Faenza, 1756, in-4 ; *veterum Testimonia de Dydimo Alexandrino cæco, ex quibus tres libri de Trinitate nuper detecti eidem asseruntur*, Rome, 1764, in-4 ; *Epistola quâ Cl. - Nicolai Celotti emendatio XI-XVI Matthæi cap. I, ejicienda ostenditur*, insér. d'abord dans la *Nuova Raccolta calogerana*, et réimpr. séparém. avec des addit., Rome, 1764, in-4. — Mingarelli (Jean-Louis), sav. bibliogr., frère aîné du précédent, entra dans la congrégat. des chanoines réguliers de St-Sauveur, fut appelé à Rome pour professer la littérat. grecque au collège de la Sapience et m. dans cette ville en 1793. On lui doit comme éditeur : les *Annotationes litterales in psalmos*, du P. Marini, avec des explicat. nouvelles sur les psaumes qui font partie de la liturgie romaine, Bologne, 1748-1750, 2 vol. ; *veterum patrum latinorum Opuscula nunquàm antehac edita*, etc., ibid., 1751 ; *Anecdotorum Fasciculus, sive J. Paulini Nolani, anonymi scriptoris, etc.... Opuscula aliquot, nunc primùm edita*, etc., Rome, 1766, gr. in-4 ; *Epistola quarto sæculo conficta et à Basilio magno sæpiùs commemorata*, insérée dans la *Nuova Raccolta calogerana ; Græci Codices MSs. apud Nanios patricios venetos asservat*, Bologne, 1784, in-4 ; *Ægyptiorum Codicum reliquiæ Venetiis, in bibliothecâ nanianâ asservatæ*, ibid., 1785, 2 part. in-4. Il a publié aussi une lettre *sopra un opera inedita d' un antico theologo*, etc., Venise, 1763, in-12.

MINIANA (Joseph-Emmanuel), historien, religieux espagnol de l'ordre de la Rédemption des captifs, né à Valence en 1671, m. en 1730, a continué l'*Histoire d'Espagne*, de Mariana, jusqu'à l'année 1600. Cette continuation, impr. d'abord en latin dans l'édition latine de Mariana (1733, 2 vol. in-fol.), a été traduite en espagnol, et impr. dans l'édition espagnole d'Anvers, 1737-1739, 16 vol. in-12. Miniana est encore aut. des ouvr. suivans : *de Theatro saguntino Dialogus*, imprimé dans le tome 5 des *Supplémens* de Poleni aux *Antiq. gr. et rom.* de Gronovius ; *de Circi Antiquitate, etc., Dialogus*, insér. dans le même vol. ; *de Bello rustico valentino lib. tres*, La Haye, 1752, in-8, avec carte ; cinq *lettres*, impr. dans le second livre des *Epistolarum lib. VI* de Mayans. Il avait composé un ouvr. intit. : *Sagunteida, poema de Sagunti Excidio* ; on croit qu'il n'a pas été imprimé.

MINION ou MINJON (Abraham). V. Mignon.

MINOS (myth.), roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe, est célèbre dans l'antiquité par la sagesse des lois qu'il donna à ses sujets ; on prétendait qu'il les avait puisées dans ses entretiens avec le dieu son père. Platon dit que de son temps elles étaient encore en vigueur. On place le règne de Minos au milieu du 15e S., avant l'ère chrétienne. — Minos II, petit-fils du précédent, est celui que les poètes ont placé aux enfers comme juge des humains après leur mort.

MINOS. V. Mignaut.

MINOT (Laurence), poète anglais du 14e S., a laissé quelques pièces qui ont été découvertes par M. Tyrrwhitt, et pub. par M. Ritson, 1794, in-8.

MINOT (George-Richard), historien, né à Boston en 1758, embrassa la profession d'avocat, remplit avec distinction la place de secrétaire de la chambre des représentans de l'état de Massachusetts, et d'autres emplois de magistrat., fut memb. de l'acad. améric. des sciences et des arts, de la société historique de Boston, et m. en 1802. On a de lui : un *Disc. sur le massacre du 5 mars à Boston*, 1782 ; *Hist. de l'insurrect. de la province de Massachusetts*, Boston, 1788, in-8 (cet ouvr. a été égalé à l'*Hist.* de la conjuration de Catilina par Salluste) ; *Eloge de Washington*, ibid., 1800, in-8 ; *Suite de l'Hist. de la baie de Massachusetts de 1748 à 1765* (par Hutchinson), etc., ibid., 1798-1803, 2 vol. in-8. L'*éloge de G.-R. Minot* a été inséré dans le tome 8 du *Recueil* de la société histor. du Massachusetts.

MINTO (Gilb. ELLIOT, lord-comte), homme d'état, né en 1751, de l'ancienne famille Elliot établie dans le midi de l'Ecosse, fut élu, en 1774, membre de la chambre des communes d'Anglet., et, quoique sa famille fût attachée au parti des *whigs*, il se rangea de celui qu'on appelait alors les *Amis du roi*, parce qu'on supposait qu'ils étaient prêts à sacrifier, dans tous les temps, leurs propres opinions et tous leurs amis aux volontés du

prince. Sir Gilbert défendit successivement les opérations du ministère de lord North, et celles du ministère qui succéda à ce dernier. Il fut nommé vice-roi de Corse en 1794, pair de la Grande-Bretagne en 1797, ambassadeur auprès de la cour de Vienne en 1799, président du bureau du contrôle pour les affaires de l'Inde en 1806, et, l'année suivante, gouvern.-général du Bengale, poste qu'il conserva jusqu'en 1812. A son retour en Angleterre, le roi lui conféra les dignités de comte de Minto et de vicomte Melgund. Cet homme d'état m. en 1814. — MINTO (Walter), mathématicien, né en 1753 en Ecosse, se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes, passa aux Etats-Unis d'Amérique en 1782, fut nommé profess. de mathématiques et de physique au collége de New-Jersey, et m. en 1796. On a de lui (en anglais) : *Recherches sur quelq. parties de la théorie des planètes*, 1783, in-8 ; *Discours sur les progrès et l'importance des sciences mathém.*, etc., 1688, in-8.

MINTURNO (ANTOINE-SÉBASTIEN), professeur de rhétorique, ensuite évêque d'Ugento, puis de Cortone, dans la Calabre, m. vers 1570, a laissé un rec. de *lettres*, Venise, 1549, in-12 ; l'*Amore innamorato*, 1559, in-12 ; *Arte poetica*, 1563, in-4, réimp. à Naples en 1725, in-4, etc. (*v.* le t. 3 des *Scritt. napol.* de Tafuri.

MINUCCIO (MINUCCI), sav. prélat italien, né à Serravalle en 1551, fut d'abord secrétaire du pape Clément VIII qui le nomma ensuite archev. de Zara. Il m. en 1604. On a de lui : *Storia degli Uscocchi con i progressi di quella gente sino all' anno* 1602, continuée par P. Sarpi jusqu'à l'année 1616, Venise, 1616, in-4, 1617, in-8 ; trad. en franç. par Amelot de La Houssaye, Paris, 1682, in-12, et form. le tome 3 de l'*Hist. du gouvernem. de Venise*, Amsterd., 1705. Minuccio a écrit encore la *Vie de Ste Augusta, vierge et martyre*, insérée dans les bollandistes, au 27 mars, avec une préface et des notes ; et quelques autres ouvr. historiques qui sont demeurés inédits.

MINUTIANUS (ALEXANDRE), littérat. et impr. italien du 15e S., né à San-Severo dans la Pouille, vers 1450, vint fort jeune à Venise, y étudia sous le sav. G. Merula (*v.* ce nom), devint (après avoir fait l'éducation des enfans d'un seigneur milanais) professeur de belles-lettres aux écoles palatines de Milan, se fit ensuite imprimeur, et m., à ce que l'on présume, vers 1522. Il n'était encore que précepteur lorsqu'il fit imprimer à ses frais une édit. d'Horace, 1486, in-fol ; neuf ans après, il publia, toujours à ses frais, une édit. de Tite-Live, 1495, in-fol., et s'occupa ensuite d'une édition des ouvr. réunis de Cicéron. Cette édit. *princeps* des œuvres complètes de l'orateur romain est en 4 v. in-fol., dont les deux prem. sont à la date de 1498, et les deux autres sans date. Tous les ouvr. qu'elle contient avaient déjà été impr. séparém. On doit consulter la notice que M. Aimé Guillon a insérée dans la *Bibliographie de la France* (ou Journal de la librairie) 1820, pages 317, 331, 348, sur Minutianus et les éditions publ. par lui ; ainsi que la lettre de M. Petit-Radel relative à cette notice, égalem. insér. dans la *Bibliogr.* de 1820, pag. 407.

MINUTIUS-FELIX (MARCUS), orateur latin, né en Afrique sur la fin du 2e ou au commencem. du 3e S., vint à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Il avait embrassé les principes du christianisme, et il en fut un zélé défenseur. On a de lui un dialogue, intit. *Octavius*, dans lequel un chrétien de ce nom et un payen disputent ensemble. Cet écrit a été long-temps regardé comme le 8e livre du traité *Adversus gentes*, d'Arnobe (*v.* ce nom) ; mais F. Baudouin reconnut l'erreur des premiers éditeurs, et publia *Octavius* sous le nom du véritable auteur, Heidelberg, 1560, in-8, souvent réimpr. depuis avec des remarques, Paris, 1643, in-4 ; Leyde, 1672, in-8 ; ib., 1709, in-8, par les soins de J. Gronovius ; Cambridge, 1712, in-8. Ce dialogue a été trad. en franç. par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1660, in-12 ; et plus exactement par l'abbé de Gourcy dans son *Recueil des anciens apologistes du christianisme*. On doit à M. Antoine Péricaud une trad. estimée de l'*Octavius*, Lyon, 1825, 1 v. in-8 avec le texte en regard.

MINUTOLI (VINCENT), littérateur, né à Genève vers 1640, embrassa d'ab. la carrière ecclés., et fut appelé en Hollande pour y remplir les fonctions de pasteur ; mais une intrigue galante l'ayant contraint de résigner cette place, il revint dans sa patrie où il fut nommé professeur d'histoire et de belles-lettres à l'académie, en 1676. Plus tard, la régularité de ses mœurs lui mérita d'être réintégré dans la compagnie des pasteurs, et il m. en 1710. On a de lui : *Hist. de l'embrasement du pont du Rhône*, Genève, 1670, in-12 ; *Dissertat. sur un monument trouvé dans le Rhône en* 1678 ; une *lettre* à Jurieu, insérée dans la *Chimère de la cabale de Rotterdam* ; l'*Eloge de Spon*, impr. par extrait dans les *Nouvelles de la républ. des lettres*, juin 1686 ; *les Dépêches du Parnasse*, ou la *Gazette des Savans*, Genève, 1693, 5 nos in-12 ; quelq. pièces de vers latins dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire de Moréri* ; quelq. traductions du hollandais, de l'allemand et de l'italien. Il s'était lié d'amitié avec Bayle, et correspondit long-temps avec lui sur des objets de littérat. et de philosophie. — Un autre MINUTOLI (Joachim-Frédéric), doct. en droit et ministre à Genève au commencement du 18e S., se convertit à la religion catholique, passa à Lucques d'où sa famille était originaire, et y occupa un emploi dans le gouvernem. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit en franç. les *Motifs* de sa conversion, Modène, 1712, in-12.

MIQUEL-FÉRIET (LOUIS-CHARLES), colonel d'artillerie, né en 1763 à Auxonne, où son père professait les mathématiq., entra au service après avoir terminé ses études. Forcé de s'expatrier par suite de quelques étourderies de jeunesse, il passa en Prusse, où il fut admis comme cadet dans le régim. d'artillerie de Tempelhof. Ses talens lui procurèrent de l'avancem. ; et il était capit. lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792. Ayant déclaré au roi Frédéric-Guillaume qu'il ne voulait point servir contre son pays, il obtint la permission de rentrer en France, où il fut aussitôt employé dans son grade, sous la condit., demandée par lui, de ne point servir dans l'armée destinée à combattre ses anciens compagnons d'armes. Ce fut d'après les plans donnés par cet officier que l'artillerie légère fut organisée en France, sur le même pied qu'elle était en Prusse, et il consigna ses observat. sur cette arme dans un *Mém.* impr. à Paris, 1795, in-4. Nommé d'abord command. de l'une des prem. compag. d'artillerie légère, avant la format. des régim. de cette arme, il passa ensuite aux grades supérieurs jusqu'à celui de chef de brigade (colonel), adjudant-général d'artillerie. Attaché à la direct. d'Auxonne, il y fit exécuter un nouveau modèle de caissons, adopté depuis par l'administration de la guerre. En 1802 il fut envoyé à St-Domingue pour y commander l'artillerie dans la partie espagnole de cette île, et fut assez heureux pour échapper à l'épidémie qui la ravageait. De retour en France en 1805, il avait obtenu la permission de se reposer dans une propriété qu'il avait à Belleville, près de Paris, lorsqu'il m. en 1806. — Son frère aîné, passé au service d'Espagne, était, en 1802, direct. de la manufact. royale de Valence. — MIQUEL (Claude-Jean-François), second frère du colonel, né à Auxonne en 1768, m. en 1809, avait embrassé l'état ecclésiastiq., et était entré dans la congrégat. des eudistes, dont il devint ensuite un des missionnaires. M. J.-J. La Coste a publié l'*Analyse des Sermons* que ce respectable prêtre prononça dans la mission d'Agen en 1806, in-12.

MIRA (ETIENNE), avoc. fiscal à la cour suprême de Palerme, sa patrie, m. en 1711, a laissé : *Allegat. de immunitate eccles., quibus probare nititur laïcos ærarios episcopor. non gaudere immunitat. eccles.* — Un ex-carme-déchaux du même nom, mort à Paris en 1817, après avoir été long-temps caissier du *Journal des Débats*, avait commencé par professer la théol. dans son ordre. Il consacra ses dern. années à la rédact. d'une *Concordance de l'écrit.-sainte*, qui n'a pas vu le jour.

MIRABAUD (JEAN-BAPTISTE de), littérat., né à Paris en 1675, m. en 1760, secrét. perpétuel de l'academ. franç., avait quitté la congrat. de l'Oratoire pour entrer en qualité de secrétaire chez madame la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducat. des princesses ses filles. Cet estimable savant, qui dans sa jeunesse avait porté les armes, conserva toute sa vie une grande aménité ; sa douceur et ses autres qualités liantes ne lui firent pas moins d'amis que quelq.-uns de ses ouvr. ne lui attirèrent de sarcasmes ; tout en faisant son profit des critiq. il eut le bon esprit de mépriser les traits trop grossiers qu'on lui lança. Son *eloge* a été lu à l'académ. par Buffon, qui l'y remplaça, et d'Alembert en a donné un autre dans le t. 5 de l'*Hist. des membr. de l'academ. franç.* Nous citerons de lui ses trad. de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Paris, 1724, 2 v. in-12, réimp. en 1824, bien qu'elle ait été effacée par celle du prince Lebrun ; — du *Roland furieux* de l'Arioste, 1740, 4 v. in-12, nullem. estimée ; *le Monde, son origine et son antiquité*, pub. par Dumarsais, Londres, 1751, in-8 ; des *lettres, dissertations*, etc., imprim. dans div. recueils. On avait aussi donné sous son nom le fameux *Système de la Nature*, qu'on sait aujourd. être du baron d'Holbach. (*v.* le *Dictionn. des Anonymes*, n° 17425).

MIRABEAU (VICTOR RIQUETTI, marquis de), écrivain économiste, naquit à Perthuis en 1715, d'une famille originaire de Florence, et qui s'était réfugiée en Provence, par suite des troubles civils, dans le 14e siècle. Fixé à Paris, le marquis de Mirabeau se lia avec le docteur Quesnay, chef de la secte des *économistes*, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de cette doctrine, dont il rassemblait chez lui, tous les mardis, les principaux partisans. Il composa un grand nombre d'écrits sur cette matière, dans un style emphatique, obscur, bizarre et rempli de charlatanisme philanthropique, qu'il croyait propre à influencer l'opinion publique. Un de ses ouv. (la *Théorie de l'impôt*), valut à son aut. les honneurs de la Bastille, et donna à son nom la vogue qu'il ambitionnait. Mais cet homme qui prêchait si hautem. en faveur des libertés publiques, qui étalait dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, s'il faut en croire les mémoires du temps, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père. Quant au mérite de ses travaux, on peut s'en référer au jugem. de La Harpe, qui le peint comme un extravagant, bouffi d'orgueil et d'affectation. Le marquis de Mirabeau m. à Argenteuil en 1789, le jour même de la prise de la Bastille. Ses *OEuvres* forment plus de 20 vol. Nous citerons : *l'Ami des Hommes*, Paris, 1755, 5 vol. in-12, trad. en ital. et impr. à Venise en 1784 ; *Exam. des poésies sacr. de Lefranc de Pompignan*, 1755, in-12 : écrit fastidieux et oublié aujourd'hui ; *Mém. sur les états provinciaux*, 1757, in-12 ; *Mém. concernant l'utilité des états provinciaux*, 1757, in-8 ; *Théorie de l'impôt*, Paris, 1760, in-4 et 12 ; *Philosophie rurale*, ou *Economie générale et partic. de l'agriculture*, Amsterdam, 1764, 3 vol. in-12 : cet ouvr., abrégé sous le titre d'*Elémens d'économie rurale*, La Haye, 1767 et 1768, in-12, a été composé en société avec Fr. Quesnay; *Lettres sur le commerce des grains*, 1768, in-12 ; *les Econonomiq.*, Paris, 1769, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12 ; *Lettres économiques*, Amsterdam, 1770, in-12 ; *les Devoirs*, imp. à Milan au monast. de St-Ambroise, 1770, in-8 (ce titre est une allusion à l'un des traités les plus connus du saint archevêque de Milan) ; *la Science*, ou *les Droits et les Devoirs de l'homme*, Lausanne, 1774, in-12 ; *Lettres sur la législat.*, etc., Berne, 1775, 3 vol. in-12 ; *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, Paris, 1785, 4 vol. in-12 ; *Education civile d'un prince*, Dourlach, 1788, in-8 ; *Rêve d'un goutteux*, ou *le Principal*, in-8, sans date ; *Hommes à célèbrer pour avoir bien mérité de leur siècle et de l'humanité*, ouvr. pub. par le P. Boscovich, ami de l'aut., et impr. à Bassano, 2 vol. in-8. Le marquis de Mirabeau fut un des rédact. du *Journal de l'Agricult.*, *du Commerce et des Finances*, et des *Ephémérides du citoyen* avec l'abbé Baudeau.

MIRABEAU (HONORÉ-GABRIEL RIQUETTI, comte de), fils du précéd., et le plus grand orat. d'une époque qui a vu se former les Vergniaux, les Guadet, les Barnave, naquit à Bignon, près de Nemours, le 9 mars 1749. Dans quelques circonstances que le sort l'eût placé, un homme doué de tant de passions fortes et impétueuses, d'une intelligence si vaste jointe à la plus imposante audace, ne pouvait manquer de se saisir du rôle marqué pour le génie, celui de dominer la masse entière des esprits, de diriger même les évènemens, ou de leur imprimer un mouvem. plus rapide. Les incidens de sa vie privée concoururent à façonner, pour le drame terrible où il devait figurer avec tant d'éclat, le caractère de ce prem. champion de la cause populaire dans la prem. phase de notre révolution. Jeté tardivem. dans un pensionnat militaire après avoir reçu, sans beaucoup de fruit, une éducation soignée, Mirabeau, dont la pénétration devança les études dès qu'il voulut s'y livrer, céda de bonne heure à l'entraînement d'écrire. Son père, infatué de la même passion, loin d'éprouver le sentiment d'un noble et légitime orgueil en découvrant les germes d'un talent qui allait l'éclipser, n'en parut ressentir que de la jalousie : on ne saurait expliquer autrem. les rigueurs auxquelles fut soumise la jeunesse, à la vérité fougueuse, mais surtout irritée, du comte de Mirabeau. Il n'avait guère que 17 ans lorsque, volontaire dans un régiment de cavalerie, il fut, en punition d'une aventure amoureuse, conduit et enfermé à l'île de Rhé sur les sollicitations de son père, à qui, dans la suite, de nouveaux et plus graves écarts du jeune homme fournirent l'occasion de faire lancer contre lui successivement seize autres lettres de cachet. Les privations et les embarras pécuniaires qu'on lui imposait comme de salutaires entraves le portèrent, dès qu'il eut atteint sa 20e année, à rechercher la main ou plutôt la dot d'une demoiselle de Marignane, riche héritière dont il dissipa en peu de temps, et fort au-delà, tous les biens disponibles. Son père le fit alors interdire et confiner sur ses terres. Là le jeune comte trouva d'abord dans les plus sérieuses études un aliment pour sa bouillante activité ; mais une affaire d'honneur, pour laquelle il rompit son ban, le conduisit bientôt, de prison en prison, à la plus scandaleuse de ses aventures, la liaison qu'il contracta pendant sa détention peu sévère au château de Joux, près Pontarlier, avec Sophie Ruffey, jeune et aimable épouse du vieux marquis de Monnier. Tandis qu'il fuyait avec elle en Suisse, puis en Hollande, le parlement de Besançon, à la requête de trois parties poursuivantes, les familles Mirabeau, Ruffey et Monnier, le déclarait coupable de rapt, et le faisait brûler en effigie. Mirabeau fit ressource de sa plume pour subsister jusqu'à ce que, leur extradition ayant été obtenue, on enleva les deux amans d'Amsterdam pour les conduire, Sophie, alors enceinte, dans une maison de surveillance à Paris, son séducteur au donjon de Vincennes, où il passa 42 mois : c'est de cette époque que date leur *Correspond.*, que facilita M. Lenoir, lieut. de police,

et qui fut trouvée plus tard au secrétariat de cette administrat. par Manuel, officier municipal, qui la mit au jour. Mais une telle occupation, et d'autres encore non moins futiles, ne furent pour Mirabeau pendant cet intervalle qu'un délassement à des méditations sérieuses, à des travaux plus analogues à cette vigueur de conception qui devait bientôt lui donner une si grande influence dans nos agitations politiques. Le premier emploi qu'il fit de sa liberté fut de purger sa contumace : il obtint même que les procédures relatives à sa co-accusée fussent mises au néant; ensuite, voulant, suivant sa propre expression, se réinvestir de 60,000 livres de rentes, il requit juridiquement sa femme de se rapprocher de lui; mais un arrêt de séparation intervint, rendu sur la production, faite par lui-même, d'une lettre de sa femme, d'où semblait résulter la preuve d'une infidélité de la part de celle-ci qu'il avait autrefois pardonnée, et dont alors il arguait en réponse aux griefs déduits à l'appui des refus qui lui étaient opposés. Cependant la maturité de l'âge et du talent avançait pour Mirabeau : se consacrant désormais aux études politiq., il partit en 1784 pour Londres, et, tout en s'y occupant de l'examen des institutions de l'Angleterre, il suivait d'un œil habile la marche générale des affaire en Europe. Les plus importantes questions de politique et de finances devinrent sous sa plume le sujet d'une controverse piquante et neuve; mais plus. des écrits de circonstance qu'il lança à cette époque le firent taxer de vénalité; l'un entre autres, dirigé contre l'entreprise des eaux de Paris, l'engagea dans une très-chaude polémique avec Beaumarchais. Enfin le ministre Calonne l'ayant chargé d'une mission secrète pour la Prusse, non-seulem. Mirabeau y servit avec le plus gr. zèle les intérêts de son pays, mais il sut encore tourner au profit des lettres son séjour dans la capitale de cet état. Malheureusem. il abusa aussi, dans une sanglante diatribe intit. *Histoire secrète du cabinet de Berlin* (qui fut brûlée par arrêt du parlement de Paris peu après sa publication, en 1788) des secrets de l'hospitalité et de la confiance de ceux qu'avait séduits son esprit insinuant et la magie de son langage. L'époque fixée pour la convocation des états-gén. trouva Mirabeau rétabli à plus. égards dans la considération publique; son gr. ouvrage, *la Monarchie prussienne* (Paris, 1788, 4 vol. in-4 ou 8 v. in-8, avec atlas in-fol.), avait justifié, en la cimentant, la célébrité que lui avaient faite ses brochures politiques; il vit son nom proclamé sur tous les points de la Provence à côté de celui de Raynal dans la liste des candidats populaires. Toutefois c'est à l'assemblée de la noblesse que se présenta Mirabeau pour y voter avec ses pairs, et ceux-ci furent assez aveugles, assez présomptueux pour abandonner dédaigneusement au parti dont ils affectaient de méconnaître la force un athlète de qui allait dépendre le succès de la grande lutte prête à s'engager. Proclamé à la fois dép. par le tiers-état d'Aix et de Marseille, il opta pour la prem. de ces villes, se rendit immédiatem. à Paris, et y devint presque aussitôt comme le centre autour duquel se rassemblèrent d'habiles publicistes, que semblait relever encore son patronage. Ainsi s'organisa le fameux *Journal des Etats-Généraux*, qui survécut, sous la dénomination de *Courrier de Provence*, à sa sentence de suppression prononcée par le conseil d'état; ainsi d'utiles collaborateurs s'empressèrent à l'envi d'entourer Mirabeau de leurs lumières, de consacrer leurs veilles à l'intérêt de sa gloire, qu'ils confondaient dans leur pensée avec celle de la France. Nous emprunterons à Chénier l'énumération suiv. des travaux du grand orateur à l'assemblée constituante; c'est la seule esquisse qu'on en puisse tracer ici. Après avoir signalé sa célèbre *adresse au roi* pour le renvoi des troupes : « On se rappelle encore, dit-il, la séance où, peignant à gr. traits le tableau hideux d'une banqueroute générale, il fit adopter sans examen le plan de finances proposé par un minist. alors favori du peuple (*v.* NECKER), et sur qui, par cette confiance même, il faisait tomber tout le poids d'une responsabilité sans partage : l'orateur improvisa sa courte harangue, et jamais improvisation plus énergique ne produisit de plus grands effets...; sa réponse à l'abbé Maury *sur les biens ecclés.* (*v.* MAURY); un brillant discours *sur la constitution civile du clergé;* un discours très-sage *sur le pacte de famille*, base d'une longue alliance entre la France et l'Espagne; deux discours *sur la sanction royale*, deux autres *sur le droit de faire la paix et la guerre* (qu'il voulait qu'on dévolût au roi), et le second surtout, où, combattant Barnave, et le prenant pour ainsi dire corps à corps, Mirabeau, sans changer d'opinion, parvint à ressaisir une popularité qui lui échappait. » Le 16 janv. 1791 il fut nommé memb. de l'administ. départem. de Paris, et le 31 du même mois présid. de l'assemblée nationale. A cette époque déjà le rôle de Mirabeau n'était plus le même, bien que l'illustre orateur fût encore en possession, sinon de toute sa popularité, du moins de cette irrésistible influence qui lui était acquise par la supériorité de son talent. Mais convient-il de n'attribuer qu'aux largesses qu'il recevait depuis peu de la cour son rapprochement du parti monarchique? Il paraît avéré que dès le principe Mirabeau n'avait cru la révolution légitime qu'autant qu'elle se bornerait à détrôner l'arbitraire, et à établir sous la garantie des lois cette liberté que nous savons maintenant par expérience être le plus solide fondement de la puissance des rois et de la prospérité des peuples. Or elle était surtout menacée par les excès même dans lesquels préludait déjà la parti démagogiq. Il n'était pas au-dessus des forces de Mirabeau d'étouffer l'hydre naissante; mais le temps lui manqua; et tandis que, pour la dern. fois, il lançait contre ses *trente* têtes les foudres de son éloquence, il ressentait déjà les prem. atteintes du mal qui termina, le 2 avril 1791, une vie dont les dern. symptômes furent des élans d'amitié, des inspirations de patriotisme. Quelques instans avant l'heure fatale, des coups de canon tirés pour une cérémonie ayant fait vibrer une dern. fois ses artères engourdies par le sommeil de la m., il s'écria : « Seraient-ce déjà les funérailles d'Achille? » Jamais pompe ne fut plus imposante que l'apothéose décernée par l'enthousiasme public au Démosthène français. Deux ans plus tard la populace exhuma du Panthéon et dispersa les restes de celui dont naguère les partis opposés s'accusaient d'avoir hâté la fin. Il faut se reporter à cette époque d'effervescence pour concevoir quel deuil l'annonce de la m. de Mirabeau répandit sur toute la France. Nous nous abstiendrons d'énumérer les titres de toutes ses productions; leur liste complète en offrirait plus. désavouées par la décence, entre autres celles intitulées : *Erotica Biblion; ma Conversion*, publiée aussi sous le titre, *le Libertin de qualité; le Rubicon*, etc., ouvrages qui se rattachent à l'époque de sa vie passée au sein d'une voluptueuse dissipation ou dans la nuit des bastilles, et qu'on voudrait pouvoir effacer de l'hist. d'un homme encore admirable malgré de flétrissans écarts. On a pub. : *Chefs-d'Œuvre oratoires de Mirabeau*, ou *Choix*, etc., Paris, 1822, 1823, 2 vol. in-18. Il a paru en 1826 4 édit. du *Discours de Mirabeau sur l'égalité des partages dans les successions en ligne directe* (lu à l'assemblée nationale le jour de sa m. par M. de Talleyrand), Paris, in-8 et in-32 : deux édit. de ce dernier format sont précédées du nouveau projet de loi (sur le droit d'aînesse), etc. L'édit. des *Œuvres de Mirabeau, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Mérilhou*, Paris, Brissot-Thivars, 1825-1827, 9 vol. in-8, est jusqu'ici le principal monument élevé à sa mémoire. On avait pub. en 1819 : *Œuvres oratoires*

de Mirabeau. contenant tous les discours, opinions et répliques que cet éloquent orateur à prononcés ou écrits depuis le 21 janv. 1789 jusqu'à sa mort, précédées d'une Notice historique sur sa vie, par M. Barthe, avocat à la cour royale de Paris, et de l'Oraison funèbre prononcée par Cérutti lors de ses funérailles, d'un Parallèle entre Mirabeau et le cardinal de Retz, par M. le comte de Boissy-d'Anglas, et des Jugemens portés sur Mirabeau par M. le comte Garat et Chénier, 3 vol. gr. in-8. On trouve sur lui une autre *notice* en tête de l'*Esprit de Mirabeau*, publié par Chaussard, Paris, 1796 et 1804, 2 vol. in-8.

MIRABEAU (Boniface RIQUETTI, vicomte de), frère puîné du précéd., né en 1754 dans la terre du Bignon, près de Nemours, entra de bonne heure au service, fit plus. campagnes en Amérique dans la guerre de l'indépendance des colonies angl., devint colonel du régim. de Touraine, et fut nommé, en 1789, député aux états-généraux par la noblesse de la sénéchaussée de Limoges. Il s'opposa avec chaleur à la réunion des trois ordres, parla contre l'abus des pensions, l'envahissem. des biens du clergé, et se montra le constant adversaire des nouvelles doctrines. Son excessif embonpoint et son penchant à boire l'avaient fait surnommer *Mirabeau-Tonneau*. Son régim., en garnison à Perpignan, s'y étant insurgé en 1790, il se rendit dans cette ville; et après avoir vainem. essayé de le faire rentrer dans le devoir, il s'empara des cravates des drapeaux de ce corps et revint à Paris. Cette démarche singulière excita une grande rumeur; le vicomte fut arrêté en route et dénoncé à l'assemblée nationale, où son frère le défendit. Cette dénonciation n'eut pas de suite; mais bientôt après Mirabeau le jeune sortit de France, envoya sa démiss. à l'assemblée avec une protestat. contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait par la suite, puis leva une légion, composée en partie de royalistes émigrés, et qui se réunit plus tard à l'armée de Condé. Il fut compris dans le décret, rendu le 2 janv. 1792, contre les deux princes, frères du roi, l'ex-ministre Calonne, le marquis de La Queuille, etc., et m. vers la fin de cette même année d'une fluxion de poitrine, à Fribourg en Brisgaw. On a de lui: *le Voyage de Mirabeau cadet*, 1790, in-8, de 52 pag.; *la Lanterne magique nationale* (1789), 3 num. in-8, et quelques pièces fugitives insérées dans l'écrit périodique connu sous le nom d'*Actes des Apôtres*. (*V.* Peltier.)

MIRABELLA (Vincent), poète et savant antiquaire italien, né en 1570 à Syracuse en Sicile, acquit des connaiss. très-étendues en mathématiq., en géogr., en histoire et en musique, se livra plus particulièr. à l'étude des antiquités, et à la culture de la poésie, fut membre des académ. *de' Lyncei* de Rome et des *Oziozi* de Naples, et m. en 1624. On connaît de lui un recueil de madrigaux (*madrigali*), Palerme, 1606, in-4; *Dichiarazioni della pianta dell' antiche Syracuse, et d'alcune scelte medaglie d'esse, e de' principi che quelle possedetero*, Naples, 1613, in-fol., fig.: ouvr. rare et curieux, trad. en latin et impr. dans le *Thesaur. antiquitat. Italiæ* de Burman, tom. 10. Mirabella a laissé en MS. une *Hist. de Syracuse*.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame de), seconde fondat. des *Filles de Ste-Geneviève*, connues sous le nom de *Miramionnes*, née à Paris en 1629, épousa en 1645 J.-J. de Beauharnais, seigneur de Miramion, conseiller au parlem., devint veuve au bout de quelques mois de mariage, et refusa tout les partis qui se présentèrent, attirés par sa fortune et sa beauté. Le comte de Bussy-Rabutin, l'un de ces prétend., la fit enlever par ses gens; mais s'apercevant que cette violence ne lui réussissait pas, il la rendit à la liberté. La frayeur qu'avait éprouvée Mme de Miramion lui occasiona une maladie grave; et après son rétablissement, elle fit une retraite de quelques mois dans la communauté des *Sœurs-Grises*: ce fut alors qu'elle prit la résolut. de consacrer tous ses revenus au soulagem. des malheureux. Pendant les troubles de la fronde la misère ayant augmenté dans Paris, Mme de Miramion vendit jusqu'à ses diamans et sa vaisselle pour procurer des vivres à une population affamée et des médicam. aux pauvres malades. Elle eut part à l'établissement de la maison du *Refuge* pour les femmes et filles de mauvaise vie qu'on y renfermait malgré elles, et de la maison de *Ste-Pélagie* pour celles qui s'y retiraient volontairem. Elle forma, en 1661, une congrégat., dite de la *Sainte-Famille*, composée de 12 religieuses pour instruire les jeunes personnes de leur sexe et asssister les malades; puis elle réunit cet établissem. à celui de *Sainte-Geneviève*, qui avait le même objet, et fut nommée supérieure de cette nouvelle maison, appelée de son nom *des Miramionnes*. Elle y fonda deux retraites par an pour les dames, et quatre pour les pauvres. Elle contribua, par ses libéralités, à l'érection du séminaire de St-Nicolas-du-Chardonnet; et, en général, il n'y eut à Paris aucun établissem. de bienfaisance qui n'éprouvât sa générosité. Ses vertus l'avaient rendue un objet de vénération pour Louis XIV et toutes les personnes de la cour. Elle m. à Paris en 1696. L'abbé de Choisy a pub. la *Vie* de cette pieuse dame, Paris, 1706, in-4; 1707, in-8.

MIRAMONT (Madeleine de SAINT-NECTAIRE, dame de SAINT-EXUPERY et de), née vers 1526, épousa en 1548 Gui de Miramont, seigneur de St-Exupery, fut veuve de bonne heure, et quoique jeune et belle et entourée d'adorat., résista à tous les hommages. Mais elle profita de l'amour qu'elle inspirait pour lever une petite troupe de gentilshommes et soutenir le parti protestant. Elle fit la guerre avec succès à François de Rozière, seigneur de Montal, lieuten. de roi dans la Haute-Auvergne, combattant elle-même aux prem. rangs et donnant partout l'exemple de la plus intrépide valeur. Elle défendit dans la suite le parti du roi contre la ligue. On ignore l'époque et les circonst. de sa m.

MIRAN-CHAH (Mirza Moez Eddyn), 3e fils de Tamerlan, n'avait que 14 ans, lorsque son père le nomma, en 1380 (782 de l'hég.), gouvern. du Khoraçan et le chargea d'achever la conquête de cette province. Il remplit cette mission avec bonheur, se distingua ensuite dans diverses autres expéditions, notamment à la prise de Bagdad, vainquit le sulthan Djelaïr, pénétra jusqu'à Bassorah, et reçut de son père, à titre de fief souverain, tous les nouveaux pays qu'il venait de soumettre par ses armes. Il s'était acquis l'affection de ses sujets par les vertus qui signalent un grand prince, lorsqu'en 1398, étant tombé de cheval dans une partie de chasse près de Tauriz, il fut blessé si dangereusem. à la tête, que sa raison en demeura pour toujours altérée. Dès-lors ses actions furent cruelles, insensées; il donna dans tous les excès et perdit les bonnes grâces de son père. Après la m. de Tamerlan (1405) Miran-Chah, fut placé sur le trône de ce conquérant par son propre fils, Mirza Aboubekr, qui l'en fit descendre peu de temps après. Une conspiration se forma pour l'y rétablir; Aboubekr en fit périr les chefs et relégua son père dans une prison. Rendu plus tard à la liberté, Miran-Chah perdit la vie dans une bataille que son fils livra à Cara Yousouf (*v.* ce nom), près de Serderoud, en 1408, et dans laquelle ce dern. resta vainqueur. La vaste monarchie de Tamerlan ne tarda pas à se dissoudre après ce dern. évènem. Babour, un des descendans de Miran-Chah, conquit l'Hindoustan et fut le fondat. de l'emp. moghol.

MIRANDA (François), général au service de France sous le régime républic., né dans la colonie espagnole du Pérou, vers 1750, embrassa de bonne heure la profess. des armes, et obtint un commandement dans les troupes du gouvernem. de Guati-

mala. Obligé de s'expatrier par suite de la découverte d'une conspirat. qu'il avait ourdie pour soustraire ce pays à l'autorité du vice-roi espagnol, il parcourut diverses contrées du nouveau et de l'ancien monde, vint à Paris vers la fin de 1791, et se lia avec Péthion, auquel il était recommandé par des membres de l'opposition anglaise. Ajournant l'exécution des projets qu'il avait formés pour l'affranchissement de sa patrie, il se fit nommer gén. de division, alla prendre part, sous les ordres de Dumouriez, à la campagne contre l'armée prussienne en Champagne, et fit ensuite celle de la Belgique en 1793. On l'accusa bientôt d'être complice de la défection du gén. en chef, et il fut traduit au tribunal révolut. Eloquemment défendu par M. Tronçon du Coudrai. Miranda fut absous à l'unanimité des voix et reconduit chez lui en triomphe; mais incarcéré de nouv. quelque temps après à cause de ses liaisons précédentes avec les girondins et de son opinion bien prononcée sur la faction alors dominante, il fut condamné à la déportation, et se sauva en Angleterre. On le vit reparaître en France en 1803; mais le gouvernement consulaire le fit conduire hors du territoire. C'est alors qu'il prit le parti de se rendre dans l'Amérique méridionale, où il souleva, en 1811, la capitainerie générale espagnole de Venezuela contre la métropole; il organisa un gouvernem. républ. à Caracas, et s'y maintint avec avantage dans le cours de l'année 1812, à l'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis de l'Amérique du nord. Il éprouva ensuite des revers, tomba entre les mains des Espagnols du continent, et mourut dans les prisons de Cadix en 1816. Miranda avait beaucoup d'instruct., de l'élévation dans les idées et une grande fermeté de caractère. On a de lui : *Ordre de Dumouriez pour la bataille de Nerwinde et la retraite qui en a été la suite* 1793, in-8; *Opinion sur la situation de la France*, 1793, in-8; enfin sa *Correspond. avec Dumouriez*.

MIRANDOLE (FRANÇOIS PIC DE LA), gentilhomme feudataire de l'état de Modène, dans le 14ᵉ S., se rendit indépendant à la Mirandole, petite ville du même état, dont ses ancêtres possédaient le château depuis plus. générat. Chef du parti gibelin, il soutint de longs combats contre les guelfes, fut vaincu et chassé de Modène, dont il était podestat, en 1312, rentra dans cette ville après la m. de l'emp. Henri VII, la vendit en 1317 à Passerino Bonacossi, seigneur de Mantoue, et se retira ensuite à la Mirandole, où il fut surpris, fait prisonn., et ensuite mis à m. en 1321, par ce même Bonacossi. — François III de La MIRANDOLE fut créé, en 1414, comte de la Concordia, par l'empereur Sigismond. Les autres princes du même nom n'acquirent aucune célébrité jusqu'à celui dont l'article suit.

MIRANDOLE (JEAN PIC DE LA), né en 1463, 3ᵉ fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de la Concordia, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige de mémoire, de travail et d'érudition. Confié par sa mère aux maîtres les plus habiles, il avait à peine dix ans que déjà le suffrage public le plaçait au prem. rang des orateurs et des poètes. Après avoir étudié le droit canon à Bologne, il parcourut pendant sept ans les plus célèbres univers. de l'Italie et de la France, étudia la méthode de Lulle (*v.* ce nom), suivit les leçons des plus illustres profess., acquit une facilité d'élocut. étonnante, et apprit dans une grande perfect. les langues latine, grecque, arabe, hébraïq. et chaldéenne. Après avoir terminé ses voyages scientifiques, il se rendit à Rome en 1486, y pub. une liste de 900 proposit. *De omni re scibili*, c.-à-d. sur tous les objets des sciences qu'il s'engageait de soutenir contre tous les savans qui se présenteraient pour les attaquer. Ce trait de vanité puérile lui suscita des ennemis. Quelques graves personnages irrités de se voir éclipsés par un jeune homme à peine sorti des bancs de l'école, lui firent défendre toute discussion publique, et dénoncèrent treize de ces proposit. (comme entachées d'hérésie) au pape Innocent VIII qui les censura. Pic de La Mirandole quitta Rome pour retourner en France, revint ensuite en Italie, et renonça aux succès que l'ardeur de sa jeunesse lui avait fait ambitionner et que les persécut. dont il avait failli être victime lui firent abandonner. Il jeta au feu des poésies amoureuses, composées dans sa prem. jeunesse; et, renonçant aux lettres et aux sciences profanes, il s'appliqua exclusivem. à l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il avait cédé tous ses domaines à l'un de ses neveux, et il vivait modestem. à Florence, au milieu de ses livres, et de quelq. amis distingués, lorsqu'il m. le 17 novemb. 1494, jour où le roi de France Charles VIII fit son entrée dans la capitale de la Toscane. Les ouvr. laissés par ce prince savant ont été recueillis et pub. pour la prem. fois à Bologne, 1496, in-fol. : édit. très-rare; une seconde parut à Venise, en 1498, et fut suivie de sept autres dans le 16ᵉ S. La dern. est celle de Bâle, 16 vol. in-fol. On trouvera le détail des écrits qu'elle renferme dans les *Mém.* de Niceron, t. 34, et dans la *Bibl. modenese* de Tiraboschi, t. 4.—Jean-François III PIC de La MIRANDOLE, neveu du précéd., né en 1470, cultiva, à l'exemple de son oncle, les lettres et les sciences. Sa vie fut très-agitée et il fut deux fois chassé de ses domaines : la prem. par un de ses frères en 1500; la seconde par les troupes franç. en 1512. Il y rentra trois ans après; mais Galeotto, son neveu, le surprit la nuit dans son château de la Mirandole, et l'assassina avec son fils Albert en 1532. On trouve quelq. écrits de François III de La Mirandole dans le recueil de ceux de son oncle, édit. de Bâle.—Galeotto II PIC de La MIRANDOLE, neveu du précéd., après s'être emparé de la principauté de la Mirandole en massacrant son oncle et son cousin, comme nous venons de le dire, se mit sous la protect. du roi de France, François Iᵉʳ. Plus tard il livra sa principauté à Henri II, moyennant une compensat. qu'il reçut en France, et il m. en 1551.—Frédéric, son petit-fils, reprit les titres de prince de La Mirandole et de marquis de Concordia, et eut pour success. son frère Alexandre qui fut créé duc de la Mirandole en 1619 par l'emper. Ferdinand II, et m. en 1637. — Alexandre II, petit-fils de Frédéric, succéda à son gr.-oncle, et m. en 1691. — Enfin, François-Marie, petit-fils d'Alexandre II, né en 1688, ayant embrassé le parti de la maison de Bourbon, dans la guerre de la success. d'Espagne, perdit le duché de la Mirandole par décret du conseil aulique impérial. La famille des Pics de La Mirandole se retira en France, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours.

MIRASSON (ISIDORE), religieux barnabite, littérateur, né à Oleron (Béarn) vers 1720. professa la rhétoriq. et les humanités dans plus. colléges, fut interdit comme partisan du jansénisme par l'archevêque de Paris, et emprisonné en 1772, sur le soupçon d'avoir écrit contre ce prélat. Comme on ne trouva aucune preuve de ce fait, il fut bientôt remis en liberté, et m. en 1787. On a de lui : *Lettre à M. Thomas, profess. au collége de Beauvais*, 1760, in-12; *Toinette Levasseur, chambrière de J.-J. Rousseau, à la femme philosophe*, ou *Reflexions sur* Tout le monde a tort, 1762, in-12; *le Philosophe redressé*, ou *Critique impartiale du livre int.* : sur la Destruct. des jésuites en France (par d'Alembert), 1765, in-12; *Hist. des troubles du Béarn, au sujet de la religion, dans le 17ᵉ S.*, etc., Paris, 1768, in-12.

MIRAULMONT (PIERRE de), historien, né à Amiens vers 1550, acheva ses études à Paris, remplit pendant vingt-deux ans une charge de conseill. du roi en la chambre du trésor, fût ensuite nommé lieuten.-gén., puis prevôt de l'hôtel et gr. prevôté de France, et m. en 1611. On a de lui : *Mém. sur l'origine et institut. des cours souveraines et*

justices royales, etc., Paris, 1584, in-8; réimpr. sous ce nouv. tit. : *de l'Origine et Etablissem. du parlem. et autres juridictions royales*, etc., ib., 1612, in-8; *le Prevôt de l'hôtel et grand prevôt de Paris*, ib., 1610, in 8; réimpr. avec les arrêts, règlem. et ordonnances, concern. la juridict. du prevôt, ib., 1615, in-8; *Tr. de la chancellerie, avec un recueil des chanceliers et gardes des sceaux de France*, ib., 1610, in-8.

MIRBECK (Frédéric-Ignace de), juriscons., né à Neuville en Lorraine en 1732, fut d'abord avoc. à la cour souver. de Nanci et membre du conseil du roi Stanislas, duc de Lorraine. Il vint ensuite à Paris, s'y fit recevoir avocat au conseil en 1774, et pub. plus. mém. remarquables par une forte dialectique et une éloquence chaleureuse. On cite surtout celui où il réclame l'affranchissem. des serfs du Jura (Paris, 1777, in-4), et qui, bien que resté sans effet, lui valut les éloges de Voltaire. Il fut l'un des commissaires du roi envoyés à St-Domingue, lors des troubles de cette colonie en 1791, et sauva un moment le cap, menacé par 10,000 noirs révoltés. De retour en France, il obtint, sous le ministère de M. François de Neufchâteau, la direct. de l'Opéra, prit part ensuite aux travaux de l'académie de législat., et m. en 1818. Il a fourni des articles à la collect. pub. par une société de jurisconsultes, sous le titre de *Répertoire de Jurisprudence*.

MIRE. V. Lemire.

MIRE (P. Simon Le), m. en 1824, curé de Versigny, près de Nanteuil-le-Haudoin, est aut. des ouvr. suiv. : *Exercice d'éducat. pour la ville de Dammartin*, Paris, 1804, in-12; *Pastorales et Elégies*, 1814, in-12 (anonyme); *Poème sur le désastre du 15 fév.* 1820, Paris, 1820, in-8.

MIREPOIX (Gui de Lévis, seigneur de), guerrier du 12e S., fut la tige commune des différentes branches de la très-ancienne famille de Lévis, ainsi nommée d'une terre ou fief, située près de Chevreuse. Il suivit les drapeaux de Simon de Montfort, son voisin et son ami, déclaré chef de l'expédit. contre les Albigeois, et reçut lui-même le titre de maréchal de l'armée des croisés. Ses exploits dans cette guerre déplorable lui valurent la concession de la terre ou fief de Mirepoix et de plusieurs autres dont on dépouilla les vaincus. Il m. vers 1230. Le titre de *maréchal de la foi*, qu'il avait pris, fut transmis à ses descendans qui le portèrent jusqu'à l'époque de la révolut.—Gui de Lévis, seigneur de Mirepoix, 3e du nom, petit-fils du précéd., suivit Charles d'Anjou dans son expédit. de Naples, et se distingua au combat où périt Manfred (*v.* ce nom) près de Bénévent en 1266. De retour en France, il fut maintenu par arrêt du parlement de Toulouse, dans la prérogative de connaître et de juger les délits d'hérésie dans l'étendue de ses fiefs.—Mirepoix (Charles-Pierre-Gaston-François de Lévis, marquis, puis duc de), maréchal de France, né dans les prem. années du 18e S., n'était encore que colonel, lorsqu'il fut appelé à remplir les fonct. d'ambassadeur à la cour d'Autriche en 1737. Il revint de cette mission l'année suiv., et fut promu successivem. aux grades de maréchal-de-camp (1738) et de lieuten.-général (1744), après avoir servi avec distinction en Italie. En 1749 le roi le nomma à l'ambassade de Lond., et lui confia le titre de duc. Deux ans après il reçut le bâton de maréchal, remplaça en 1756 le maréchal de Richelieu dans le gouvernem. de Languedoc, fut nommé capitaine des gardes, et mourut à Montpellier en 1757.—Mirepoix (Charles-Philib., comte de Lévis), de la même famille, maréchal-de-camp, député de Paris aux états-généraux de 1789, fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire en 1794.

MIREVELT (Michel-Jaanzoon), peintre hollandais, né à Delft en 1568, apprit le dessin et la gravure sous Jérôme Wierix, et la peinture sous A. Montfort de Blockland. Il s'était d'abord attaché au genre de l'histoire, mais ensuite il s'adonna plus particulièrem. au portrait, aux sujets familiers, et à la nature morte. La plupart des souverains de son temps voulurent être peints par lui. Après quelq. voyages en Angleterre et dans les Pays-Bas, il se fixa à Delft, où il m. en 1641. On cite parmi ses plus belles product. les portraits en petit sur cuivre de *Guillaume-Maurice Ier*, de *Philippe* et *Frédéric-Henri de Nassau*. Sandrart (*v.* ce nom) évalue le nombre des portraits de Mirevelt à plus de 10,000. —Pierre, son fils aîné, se distingua égalem. dans le portrait.

MIR-GHOLAM-HOUCEIN-KHAN, hist. moghol, né à Dehli en 1723 (1140 de l'hég.), m. vers la fin du 18e S., a écrit en persan deux ouvr. dans lesquels se trouvent consignés les princip. évènem. de sa vie; le premier intit. : *Seiri-Moutakherin* (Coup d'œil sur les dern. affaires), embrasse tout ce qui s'est passé sous les sept dern. emper. de l'Hindoustan; le second renferme des considérat. sur la dominat. anglaise dans l'Inde : l'aut. énumère les causes qui doivent amener un jour la chute de la puissance britannique dans l'Hindoustan. Ces deux écrits intéressans ont été trad. en angl. par un libraire franç. et pub. à Calcutta en 1789, 3 vol. in-4, avec des notes. Cette trad. est très-rare.

MIRKHOND (Hamam Eddyn Mirkhawend Mohammed, vulgairem. appelé), célèbre histor. persan, né en 1433 ou 1434 (836 ou 837 de l'hég.), m. en 1498 (903 de l'hég.), avait fait une étude spéciale, et acquis une profonde connaiss. de l'histoire. Retiré dans un monastère d'Hérat, il y écrivit son *Rouzat al Safa* (Jardin de la Pureté, contenant l'hist. des prophètes, des rois et des khâlyfes), ouvrage dont Khondemyr son fils a fait un abrégé. Les morceaux qui en ont été publiés jusqu'à ce jour sont, la *préface* traduite en français par M. Silvestre de Sacy, et insérée dans le tome 9 des *Notices et Extraits* des MSs. de la bibliothèque du roi; l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sarsanides*, trad. par le même et insér. dans ses *Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793, in-4; l'*Hist. des dynasties des Tahérides et des Soffarides*, trad. par le baron de Ienisch sous ce titre : *Historia priorum regum Persarum post firmatum islamismum*, Vienne, 1792, in-4; l'*Hist. des Samanides et celle de Cabous*, trad. par Fréd. Wilken sous ce tit. : *Mohammedis filii Chawendschahi, vulgò Mirkhondi historia Samanidarum*, *persicè*, Gottingue, 1808, in-4; l'*Hist. des Ghasnevides*, trad. en lat. par le même; plus. autres *fragmens* trad. en lat. par le même et insér. dans sa *Chrestomathia persica*, Leipsig, 1805, in-8; des extraits de l'*Hist. de Djenghys-Khan* et de son code, trad. par M. Langlès dans le tom. 5 des *Notices et Extraits*, etc.; l'*Hist. des Ismaéliens de Perse*, ou *Assassins*, trad. par Jourdain dans le tom. 9 des *Notices*, etc.; fragm. sur l'*Hist. d'Alexandre-le-Grand*, trad. en angl. et en franç. par M. Shea. L'ouvr. intit. *Relaciones de Pedro Teixiera del origen, descendencia y sucesion de los reyes de Persia*, 1610, in-8, trad. en franç. par Cotolendi, Paris, 1681, n'est qu'une imitat. très-abrégée, très-incomplète et très-infidèle de l'hist. de Mirkhond. La Biblioth. du Roi possède cinq MSs. de la prem. partie du *Rouzat al Safa*, cinq de la seconde, deux de la troisième, quatre de la cinquième, trois de la sixième, un de la septième, et un appendice. La quatrième partie y manque; mais on la trouve aux archives du ministère des affaires étrangères. La biblioth. de l'Arsenal possède aussi un exempl. de Mirkhond en 4 vol. contenant la 2e, 4e, 6e partie et l'appendice.

MIR-MAHMOUD ou MAHMOUD-CHAH, roi de Perse de la dynastie afghane de Khaldjeh, était fils de Mir-Weis (*v*, ce nom), qui avait fondé cette

même dynastie dans le Candahar au commencem. du 18e S. A Mir-Weis avait succédé vers 1716, son frère, Mir Abdallah ou Abdel-Aziz. Ce prince pacifique, écoutant les propositions de la Perse, où régnait encore un monarque de la race des Sofys, négocia la reddition du Candahar; mais Mir-Mahmoud, à peine âgé de 18 ans, s'indignant que son oncle disposât d'une couronne qui devait lui appartenir, le poignarda, et s'empara du trône six mois après la mort de son père. Enhardi ensuite par divers succès, et profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il osa marcher sur Ispahan (1722), réduisit cette capitale par la famine, fit descendre le faible Houcein du trône des Sofys, et prit lui-même le titre de *chah*. Il étendit ses conquêtes en diverses parties de la Perse: mais ses succès furent bientôt suivis de revers. Il attribua ce changement de fortune au courroux céleste, et crut l'apaiser en s'imposant les privations les plus austères, et en se livrant à toutes les pratiques superstitieuses que la terreur lui inspirait. Epuisé par le jeûne et les mortifications, il perdit la raison et tomba dans les plus violens accès de frénésie. Les Afghans, qui composaient sa garde, le voyant dans cet état, tirèrent de prison son cousin Aschraf, qu'ils placèrent sur le trône le 23 avril 1725; et le prem. acte du nouv. souverain fut de faire trancher la tête au meurtrier de son père Amir-Abdallah.

MIR-MAHNNA, fameux cheikh et pirate arabe, né en 1735 à Bender-Rick, ville de Perse dont sa famille s'était emparée au commencem. du 18e S., fit assassiner son père pour lui succéder plus promptement, et se défit également de sa mère, de son frère et d'un gr. nombre de ses parens. Il pilla ensuite les caravanes, exerça sur mer les mêmes brigandages, et se rendit redoutable aux musulmans comme aux Européens dans le golfe Persique pendant plusieurs années; mais ses cruautés lui ayant aliéné les cœurs des brigands qui s'étaient associés à son sort, ils se révoltèrent contre lui dans l'île de Karek, dont il s'était emparé sur les Hollandais en 1766. Forcé de fuir, et n'osant gagner ses possessions de terre ferme, il aborda près de Zobeïr, sur le territoire de Bassorah, y fut arrêté, et m. étranglé dans sa prison en 1769.

MIRITI (JEAN), prêtre conventuel de l'ordre de Malte, commandeur de Ratisbonne, né vers 1550 à Malte, mort au commencem. du 17e S. en Allemagne, était très-versé dans les sciences géogr. et astronom. On connaît de lui une *Géogr.* imprim. à Ingolstadt en 1590.

MIRO ou MIRON (GABRIEL), médecin du 15e S., né dans le Roussillon, fut prof. à la faculté de Montpellier, devint en 1489 premier méd. du roi Charles VIII, et m. l'année suiv. à Nevers. Quoiqu'il n'ait laissé aucun ouv., il paraît qu'il avait acquis une très-gr. réputation. On voit encore sur la porte du bâtim. de l'université de Montpellier une inscription où Miro est appelé *Oraculum medicinæ*. — Son frère, François MIRO, fut conseiller et médecin du même roi Charles VIII, accompagna ce monarque dans son expédition de Naples, et m. à Nanci. — Gabriel II MIRO, fils du précédent, fut médecin ordinaire du roi, chancelier de la reine Anne de Bretagne, et ensuite de la reine Claude, femme de François Ier. On a de lui : *de Regimine infantum, tractatus tres*, Tours, 1544, 1553, in-f.

MIROMENIL (ARMAND-THOMAS HUE DE), premier président du parlem. de Rouen, puis garde-des-sceaux de France, né en 1723, avait commencé par être conseiller au gr. conseil. Ayant approuvé et appuyé au conseil du roi les plans de M. de Calonne, il partagea la disgrâce de ce minist., donna sa démission, fut remplacé le 8 avril 1787 par le présid. de Lamoignon, sortit du ministère aussi peu riche qu'il y était entré, et m. en 1796. Ce magist., doué d'un esprit de sagesse et de modération, eut le mérite de seconder les vues d'humanité de Louis XVI en rédigeant la *Déclaration du 24 août* 1780 portant abolition de la question préparatoire.

MIRON (FRANÇOIS), petit-fils de Gabriel II Miro (*v.* ce nom), médec., fut reçu doct. de la faculté de Montpellier en 1509, de celle de Paris en 1514, et remplit ensuite les fonctions de méd. ordinaire du roi Charles IX. On a de lui : *Relation curieuse de la mort du duc de Guise et du cardinal son frère*, insérée dans le t. 3 du *Journal de Henri III* et dans d'autres recueils. — Franç. MIRON, petit-fils du précédent, m. en 1609, fut lieutenant civil, puis prevôt des marchands de Paris, et cette ville lui doit un gr. nombre d'embellissemens qui subsistent encore, entre autres la façade de l'hôtel de ville, qu'il fit construire en y consacrant les émolumens de sa place de prevôt. Il a donné au roi Henri IV (sur son projet de réduire les rentes constituées sur la ville de Paris) des *remontrances* que l'on trouve dans les *Œuvres de J. Leschassier* (*v.* ce nom). — Robert MIRON, frère du précéd., m. en 1641, présida le tiers ordre aux états généraux de 1614, fut ensuite ambass. en Suisse, puis intendant des finances en Languedoc, et remplit ces différentes charges avec une gr. distinction. — Charles MIRON, de la même famille que les précédens, fils du prem. méd. de Henri III, fut nommé par ce monarque év. d'Angers en 1588, à l'âge de 18 ans, se démit de ce siége en faveur de Guill. Fouquet de La Varenne, y fut replacé après la m. de ce dern. prélat, en 1622, puis transféré 4 ans après à l'archevêché de Lyon, où il m. en 1628. On a de lui : une *Lettre* sur quelq. affaires traitées dans les états de 1614; une autre sur les miracles de Notre-Dame de Saumur, et des *Statuts synodaux*, ins. dans ceux de M. Arnauld, son success. à Angers.

MIROUDOT DU BOURG (JEAN-BAPT.), év. de Babylone, né en 1716 à Vesoul en Franche-Comté, entra dans l'ordre de Cîteaux, devint aumônier du roi Stanislas, duc de Lorraine, fut nommé évêque *in partibus infidelium* en 1776, et quelque temps après consul de France à Bagdad. Forcé par sa mauvaise santé de revenir en France, il embrassa les principes de la révolution, prêta son ministère pour la consécration des évêques constitutionnels, et m. dans la plus grande détresse à l'hôpital des Incurables de Paris en 1798. Il était memb. des acad. de Nanci et de Metz, et s'était occupé avec succès de la recherche des antiquités de la Lorraine. On ignore ce que sont devenues ses collections. Le seul ouv. qui reste de lui est un *Mém. sur le ray-grass ou faux seigle*, Nanci, 1760, in-8; trad. en allemand par J.-J. Reinhard. — MIRAUDOT de SAINT-FERJEUX (Gabriel-Joseph), frère du précédent, a pub. : *Essai sur l'agriculture du comté de Bourgogne*, Lyon, 1762, in-8; *Mém. sur le bailliage de Vesoul*, Besançon, 1774, in-8.

MIROY-DESTOURNELLES (JEAN-LOUIS), écrivain, né vers 1765 à Réthel (Ardennes), m. le 25 juillet 1826, rédigea le *Journal du départem. de l'Aisne* pend. les 16 prem. années de sa public., et créa, en août 1823, la feuille int. : *le Narrateur de l'Aisne*.

MIR-WEIS, chef de la tribu afghane de Khaldejh, *kalenter*, ou intendant de la province de Candahar en Perse, entreprit en 1709 d'affranchir son pays de la domination des Sofys, qui occupaient le trône persan. Après avoir tué par trahison le gouverneur Gourghin-Khan, il s'empara du Candahar, et se fit proclamer roi par les div. tribus d'Afghans, peuples montagnards de cette province, belliqueux et féroces, plus ennemis que sujets des Sofys. Dans le cours de son règne, il battit constamment les troupes envoyées contre lui par la cour d'Ispahan, et m. en 1715.

MISHA-PALÉOLOGUE, connu aussi sous le nom de *Mesih-Pacha*, grec renégat, issu de la maison impériale des Paléologues, né dans le 15e S., embrassa la religion musulmane lors de la prise de

Constantinople par les Turks en 1453, et devint le plus dévoué des esclaves du sulthan Mahomet II, comme aussi l'ennemi le plus implacable des chrétiens. Il obtint en 1480 le commandement de l'expédition contre l'île de Rhodes, alors possédée par les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem ; mais l'intrépidité et les talens du gr. maître d'Aubusson (*v.* ce nom) ayant fait échouer cette entreprise, Mahomet II dépouilla Misha de son commandement, de son titre de pacha, et l'exila à Gallipoli. Ce renégat recouvra tous ses emplois sous Bajazet II, et causa par sa méchanceté la perte du vertueux gr.-vézyr Achmet (*v.* ce nom). Il n'est plus question de lui dans l'histoire après ce crime odieux.

MISRI-EFFENDI, poëte turk, né en Egypte vers la fin du 11ᵉ S. de l'hég. (17ᵉ de l'ère chrét.), devint mollah (ministre de la religion) de la ville de Bursa (Prusa), dans l'Asie-Mineure, et se fit remarquer par la hardiesse de ses opinions relig. En 1693 (1104 de l'hég.), il leva l'étendard du prosélytisme, réunit une troupe de 3000 fanatiques, traversa le Bosphore, aborda sur la côte d'Europe à Rodosto (l'ancienne Héraclée), et s'avança jusqu'à Andrinople, où se trouvait alors le sulthan Achmet II. Suivi de son nombr. cortége, il entre dans la principale mosquée de cette ville, à l'heure de la prière de midi, prêche les fidèles rassemblés, annonce que le succès de la guerre que les Turks allaient entreprendre contre les Impériaux dépend de la punition des traîtres qui étaient à la tête du gouvernement, et demande la mort des principaux memb. du divan. Le sulthan, [illegible] int point, dans cette circonstance critique, faire [illegible] oir l'audacieux orateur, le fit reconduire à Ro[illegible], d'où il retourna à Pruse. Les prosélytes de Misri se dissipèrent. Deux jours après un violent incendie s'étant manifesté dans le camp turk, et ayant causé de gr. ravages, on attribua ce désastre au renvoi de Misri. Le sulthan, par politique ou par superstition, envoya à Bursa inviter le mollah à revenir continuer ses prédications. Mais celui-ci déclara que sa mission était finie, ne quitta point la ville, et y termina paisiblem. son existence. Misri-Effendi avait composé des vers dans lesquels il célébrait l'incarnation et reconnaissait la divinité de J.-C. Sur la décision du muphti, ces mêmes vers furent réputés orthodoxes. Toutefois le divan ordonna que les copies des poésies sacrées du mollah de Bursa porteraient en tête cette déclaration : « Quiconque parle » ou pense comme Misri doit être livré aux flammes ; » mais Misri seul doit être épargné, parce qu'il ne » faut pas condamner ceux qui sont possédés de » l'enthousiasme. » Le prince Cantimir nous apprend (*Hist. ottomane*, t. 4) que ce mollah fut ami du patriarche grec Callinique.

MISSON (Maximilien), litt., né en France vers le milieu du 17ᵉ S., de parens protestans, fut d'abord conseiller au parlem. de Paris, et perdit cet emploi à la révocation de l'édit de Nantes. Réfugié en Angleterre, il y montra un grand zèle pour sa croyance, fut chargé de surveiller l'éducation d'un jeune seigneur, l'accompagna dans ses voyages en Hollande, en Allemagne et en Italie, mit ensuite en ordre les notes qu'il avait recueillies, et les publia sous le titre de *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meill. édit. est celle de La Haye, 1702, 3 vol. in-12, fig. : cet ouv. eut un gr. succès, et depuis on y ajouta les *Remarques sur divers endroits d'Italie*, *pour faire suite*, etc., par Addison ; on y trouve beaucoup d'érudition, mais mal digérée, et de la partialité. Misson m. à Londres en 1721. On a encore de lui : *Observat. faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, 1698, in-12 ; *Théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc*, Lond., 1707, in-8.

MISSORIO (Raimond), mineur conventuel, né en 1691 à Barbarano, diocèse de Viterbe, mort en 1772, occupa plus. chaires de philosophie dogmatique et morale, de droit canon et d'éloquence dans les princip. villes d'Italie, et pub. à Venise de bonnes édit. de J. della Casa, 1731 ; de l'Arioste, 1730 ; de Pierre Bembo, 1729, in-4 ; et laissa en outre plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *ingenuarum artium solidarumque scientiarum Theoremata centum singularia*, *discussa in comitiis rom. prov.*, *datâ cuilibet oppugnandi facultate*, Viterbe, 1718 ; *J. A. Ruzzeno patricio veneto*, *Marci filio*, *Epistola poetica de studiis primæ philos.*, Venise, 1729, et quelq. autres opuscules poétiq., critiq. et théolog. peu remarquables.

MISSY (César de), né en 1703, m. à Londres en 1775, a publié : *Paraboles*, ou *Fables et autres narrations d'un citoyen de la république chrétienne du 18ᵉ siècle* (Bonav. Giraudeau, jésuite), mises en vers par de Missy, Londres, 1769, 1770, 1776, in-8, et la trad. des *Remarques* de Lemotteux sur Rabelais. Il a été aussi l'un des aut. de la *Biblioth. britannique*, ou *Hist. des ouvrages des savans de la Grande-Bretagne depuis* 1733 *jusqu'en* 1747, 25 vol. in-8.

MITCHELL (Jos.), poëte anglais que Cibber classe au 3ᵉ rang, né dans le nord de la Grande-Bretagne vers 1684, m. en 1738, fut investi par la voix publique du titre de poëte de sir Robert Walpole, auprès duquel il jouissait de la plus haute faveur. Quoi qu'il en soit, son goût pour le plaisir et la dissipation ne lui permit pas de sortir de l'état de détresse où il était né. On a recueilli ses pièces dramatiques et ses autres poésies, 1729, 2 v. in-8. — Mitchell (Jean), botaniste et médecin anglais du 18ᵉ S., passa d'Angleterre dans l'Amérique du Nord vers 1750, et établit sa principale résidence à Urbana, petite ville de l'état de Virginie sur le Rappahannock, à environ 73 milles de Richmond. C'était un homme laborieux, savant et bon observateur. On a de lui : *Essai sur les causes des différentes couleurs des peuples en différens climats*, pub. en 1743 dans les *Transactions philosophiques*, vol. 43ᵉ ; *Essai sur la préparation et l'usage des différentes espèces de potasse*, ib., vol. 45ᵉ ; *Lettre concern. la force de la cohésion électrique*, v. 51ᵉ.

MITCHELL (André), diplomate anglais, né à la fin du 17ᵉ S., commença par être secrétaire du marquis de Tweedale, ministre pour les affaires d'Ecosse, siégea à la chambre des communes en 1747, fut résident à Bruxelles en 1751, puis ambassadeur extraord. en Prusse, et m. à Berlin en 1771. Ce fut lui qui détermina le roi Frédéric à se détacher des intérêts de la France. On trouve quelques détails intéressans sur ce personnage dans les *Souvenirs de 20 ans de séjour à Berlin* de Thiebault (*v.* ce nom). — Un autre André Mitchell, amiral anglais, né en Ecosse vers 1757, entra de bonne heure dans la marine, et fut nommé capit. de vaisseau en 1784, après plus. campagnes dans les mers de l'Inde, où il s'était distingué. Il obtint le grade de contre-amiral en 1795, et celui de vice-amiral en 1799, en récompense de ses brillans services dans les campagnes contre la républiq. française. Il commanda ensuite diverses croisières, fut envoyé en 1802, comme commandant en chef dans les mers de l'Amérique méridionale, à la station d'Halifax ; et, remplacé en 1818 dans ce dern. poste, il m. en Angleterre quelque temps après son retour.

MITELLI (Augustin), peint. italien, né à Bologne en 1607, fut élève du Dentone, peignit à fresque l'architecture ainsi que les ornemens, et m. en 1660 à Madrid, où le roi Philippe IV l'avait appelé pour la décoration de ses palais. On a, d'après ses dessins, plus. ornem. composés avec goût, entre autres un rec. de 48 frises et 24 cartouches et ornem. gravés à l'eau-forte par Fr. Curti et par son fils Jos.-Marie Mitelli, qui s'est distingué dans la grav. On a de ce dern. un gr. nomb. d'estampes d'après plus. maît. ital., et parmi lesquelles on cite la *Nuit* du Corrége, la *Fondation de Rome* (en 17

pièces), les *Cris de Bologne* d'après Annibal Carrache. J. M. Mitelli m. en 1718.

MITFORD (WILLIAM), colonel de la milice du South-Hampshire, représent. de New-Romney à la chambre des communes de la Gr.-Bretagne, etc., m. en 1827, memb. de la société royale de Lond., avait suivi le barreau dans sa jeunesse, et occupé en 1778 l'office de juge du district de Newforet. Il a publié en anglais les ouv. suiv. : *Essai* (Inquiry) *sur les principes de l'harmonie dans le langage*, in-8, 1774, 1804; *Tr. sur les forces milit., et particulièrement sur la milice du royaume*, in-8; *Hist. de la Grèce*, 1784, 4 vol. in-4, réimpr. en 8 vol. in-8, dont les deux dern. ont paru en 1810.

MITHRA ou MIHR, divinité persane, que les Grecs et les Romains ont regardée comme le soleil, lorsqu'ils en adoptèrent le culte, cent ans environ après l'ère chrét.; ils la représentaient alors sous la figure d'un jeune homme domptant un taureau, et célébraient en son honneur des sacrifices humains. Mais, d'après le témoignage d'Hérodote, il paraît que chez les Persans Mithra était le nom de la Vénus-Céleste, ou Uranie.

MITHRIDATE Ier, roi de Pont, fils d'Ariobarzane Ier, monta sur le trône vers l'an 406 av. J.-C., et m. après un règne de 28 ans, qu'il passa dans d'inutiles efforts pour s'affranchir du joug des Perses dont il était tributaire. On présume que c'est celui dont parle Justin, et auquel il attribue une tentative inutile contre Héraclée. — MITHRIDATE II, surnommé *Ctistès*, c.-à-d. *fondateur*, fils de Mithridate Ier, et successeur de l'usurpat. Ariobarzane II, monta sur le trône l'an 336 av. J.-C., la même année qu'Alexandre-le-Grand, et fut dépouillé de ses états par ce conquérant de la Perse; mais il vint à bout de les reprendre sur Antigone, auquel ils étaient échus en partage après la mort du prince macédonien. C'est là ce qui l'a fait regarder comme le fondateur de la monarchie qu'en effet il rendit le prem. indépendante. Il m. âgé de 84 ans en 301 av. J.-C. — MITHRIDATE III, fils du précéd., commença à régner en 301, et resta environ 40 ans sur le trône. On ignore l'époque précise de sa m. L'hist. se tait égalem. sur Mithridate IV.—MITHRIDATE V, surnommé *Evergète*, ou *bienfaiteur*, fils de Pharnace Ier, fut le prem. roi de Pont qui fit alliance avec les Romains, et reçut d'eux en récompense la Phrygie, démembrée des états de Pergame. Il périt l'an 121 av. J.-C., dans la ville de Sinope, dont il venait de faire la conquête, et laissa sa couronne à son fils aîné Mithridate-le-Grand, si fameux par sa haine contre les Romains.

MITHRIDATE VI, surn. *Eupator* ou *le Grand*, né vers l'an 133 av. J.-C., se trouva roi à 12 ans. Formé de bonne heure à la dissimulat. et à la méfiance par les dangers au milieu desquels il avait été nourri, ce prince, après avoir étudié les poisons, alla observer les hommes en vivant plusieurs années au milieu des forêts, parmi les peuples les plus belliqueux et les plus sauvages, soit de son empire, soit des contrées voisines; il fit ensuite un voyage de long cours dans toute l'Asie-Mineure, et lorsqu'il reparut à sa cour, où on le croyait mort, il commença par faire périr Laodice, sa sœur et sa femme, qui s'était remariée. Tournant bientôt ses armes contre la Colchide et l'empire du Bosphore, il les soumit en peu de temps, fomenta des troubles en Cappadoce dans une prem. expédition, raffermit Ariarathe VII sur son trône, puis rentra en campagne pour dépouiller ce même prince, qu'il poignarda lui-même, en plein jour, et à la vue des deux armées. Immédiatem. après il plaça sur le trône un de ses fils, auquel il donna le nom d'Ariarathe VIII, et qu'il voulut faire passer pour le fils du monarque assassiné. Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait d'un œil jaloux le rapide agrandissement de Mithridate, suborna alors un jeune homme qui, par ses ordres, se dit fils d'Ariarathe VII, et alla en cette qualité à Rome revendiquer son héritage. Cepend. Mithridate avait déjà plus d'un sujet de haine contre les Rom. Dans son enfance ils lui avaient enlevé la Phrygie, concédée à Evergète, son père, en reconnaissance de ses services. Plus tard ils s'étaient opposés aux prétentions qu'il avait sur le trône de Paphlagonie, vacant par la m. de Pylémène II. Néanmoins il envoya des ambass. à Rome, affectant toujours d'avoir à cœur le titre d'ami et d'allié du peuple romain, et obéit au décret du sénat qui proclama libre la Paphlagonie et la Cappadoce, et prescrivit aux deux rois en même temps d'abandonner les deux provinces. Mais il s'appliqua à rendre encore plus redoutables ses armées de terre et de mer, qu'il organisait depuis long-temps, et s'attacha par des alliances la plupart des peuples voisins. Enfin il leva le masque; et, envahissant soudainement la Cappadoce et la Paphlagonie sans défense, il tourna de là ses armes contre toutes les autres provinces occupées par les Romains, conquit l'Asie-Mineure entière, moins la Cilicie, et même remplit de ses troupes les Cyclades, la Thrace et Athènes. Enfin, pour rompre tout espoir de réconciliation, il ordonna un massacre général de tous les citoyens de la république qui se trouvaient en Asie, et 80,000 Romains, selon le calcul le plus modéré, périrent ainsi en quelq. jours. L'instant où Mithridate commençait ainsi les hostilités était d'autant mieux choisi que ses ennemis avaient alors à combattre dans l'Italie même, où la guerre des Marses ne leur donnait déjà que trop d'occupation. Cepend. Sylla marcha vers l'Asie et prit en passant Athènes, qui alors obéissait à Mithridate ou à son influence. Il remporta ensuite sur Archélaüs, son lieutenant, les victoires de Chéronée et d'Orchomène, puis conquit sur lui l'Ionie, la Mysie et la Lydie. Des intrigues avec les chefs des autres provinces enlevèrent aussi des alliés à Mithridate. En moins de 4 ans il perdit plus de 200,000 hommes; sa flotte, défaite déjà par les généraux de Sylla, fut battue par une tempête, et enfin il fut forcé à signer un traité par lequel, en lui enlevant toute sa marine, les Romains le réduisaient aux états de son père. Ainsi finit la première guerre de Mithridate et des Romains. L'exécut. de ce traité donna lieu à quelq. combats contre Muréna, lieut. de Sylla, et l'armée du roi de Pont, combats que les histor. sont dans l'habitude de regarder comme une deuxième guerre. Mais la troisième fut plus grave et plus sérieuse. Mithridate, toujours dominé par le désir de chasser les Romains de l'Asie, avait encore rassemblé une armée d'environ 160,000 hommes, et n'attendait qu'un prétexte pour se mettre en campagne. La m. de Nicomède, roi de Bithynie, qui, en mourant, avait légué ses états aux Romains, le lui fournit. Il envahit la province l'an 75 avant J.-C., parvint sans obstacle à en faire la conquête, et battit Cotta, qui voulait s'opposer à ses progrès. Mais bientôt après Lucullus arriva pour le combattre, et non-seulem. le força de lever le siége de Cyzique, mais encore le poursuivit jusque dans ses états héréditaires, d'où il s'échappa avec peine pour aller en Arménie demander du secours à Tigrane, son gendre. Celui-ci lui donna une nouvelle armée; mais Lucullus, toujours vainqueur, franchit l'Euphrate, et parvint au cœur de l'Arménie. Heureusement il fut rappelé peu après, et Mithridate vainquit à Zela, dans le Pont, Triarius, son lieutenant, l'an 67 av. J.-C., et recouvra presque tout son royaume. Les Romains envoyèrent alors Pompée contre lui avec des pouvoirs très-étendus, et celui-ci l'ayant vaincu dans un combat nocturne près de l'Euphrate, il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir dans le Bosphore. Là il méditait encore de vastes desseins, et ne songeait à rien moins qu'à pénétrer par terre en Italie et à porter la guerre aux portes de Rome. Mais ses soldats, effrayés des difficultés que devait présenter l'accomplissement d'un projet aussi gigan-

tesque, se révoltèrent, et proclamèrent roi Pharnace, fils de Mithridate, qui aussitôt lui envoya l'ordre de mourir. Celui-ci essaya d'abord de s'empoisonner : mais l'usage fréquent qu'il avait fait des poisons empêcha l'effet de celui qu'il prenait. Il se frappa alors de son épée, et se fit achever par un Gaulois qui lui était resté fidèle, l'an 64 avant J.-C. Ce prince était sans contredit un des hommes les plus distingués de son temps. Actif, ardent, laborieux, rusé, fécond en ressources, et toujours supérieur à la fortune, il était le seul prince de l'Asie occidentale capable de lutter 40 ans contre les Romains. Mais sa froide cruauté, sa jalousie, son ambition doivent le rendre un objet d'horreur autant que d'admiration. Peut-être doit-on révoquer en doute sa capacité militaire. Du reste il aimait les lettres, écrivit un traité de botanique, ou plutôt de toxicologie, et parlait 22 langues différ. C'est cette circonstance qui a engagé Adelung et Vater a donner le nom de Mithridate à leur célèb. ouvr. de linguistique. On sait que les dern. projets et les derniers momens de Mithridate ont fourni à Racine le sujet d'une tragédie.

MITHRIDATE Ier, roi des Parthes, fils de Phriapatius, succéda à Phraate son frère aîné l'an 164 av. J.-C, subjugua les Mèdes, les Perses, la Babylonie, l'Elymaïde, la Mésopotamie, la Bactriane, et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Indus ; de sorte que l'empire des Arsacides, ayant désormais pour bornes d'une part l'Euphrate et de l'autre l'Inde, se trouva au-dessus de celui des Séleucides. De plus il fit prisonnier le roi de Syrie Démétrius II, et après l'avoir traité en souverain, et lui avoir assigné l'Hyrcanie pour demeure, il lui donna en mariage sa fille Rodogune. Mithridate Ier m. l'an 136 ou 139 av. J.-C., et eut pour success. Phraate II. On lui attribue la promulgation d'un code de lois très-sages rédigé par son ordre pour servir de règle à son empire. — MITHRIDATE II, fils et successeur d'Artaban III, régna 40 ans, de l'an 126 av. J.-C. à l'an 86, avec beaucoup de gloire. Il fit la guerre aux Arméniens, dont il obligea le roi à lui envoyer son fils pour otage, rétablit Antiochus Eusèbe dans ses états, remporta plus. avantages sur les Scythes, et fut surnommé *le Grand* par ses sujets. Il eut pour successeur son fils Mnaskirès. — MITHRIDATE III, fils aîné de Phraate III, succéda à son père l'an 61 av. J.-C., fut chassé de ses états, et se rendit à son frère Orode qui, pour régner à sa place, le fit égorger l'an 53.

MITTARELLI (JEAN BENOÎT), savant religieux camaldule, né à Venise en 1708, professa d'abord la philosophie et la théologie au monastère de St-Michel de cette ville, devint ensuite maître des novices, et successivem. procureur, supérieur des maisons de son ordre dans les états vénitiens, supérieur-général à Rome, et m. dans son premier couvent (St-Michel) en 1777. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : *Memorie della vita di San-Parisio*, etc., Venise, 1748 ; *Memorie del monistero della Ssma-Trinità*, Faneza, 1749 ; *Annales Camaldulenses ordinis Sti-Benedicti*, etc., Venise, 1555-73, 9 vol. in-fol. ; *ad scriptores rerum italicarum Cl. Muratorii Accessiones Faventinæ*, ibid., 1771, in-fol. ; *de Litteratura Faventinorum, sive de veris doctis et scriptoribus urbis Faventinæ*, ib., 1775, in-fol. ; *Biblioth. Codicum, MSs. Sti Michaelis Venetiarum*, etc., ibid., 1779, gr. in-fol.

MITTERPACHER (LOUIS), prof. d'économie, d'hist. naturelle et de technologie à Pest, en Hongrie, né en 1734, m. en 1814, a laissé plus. ouvr. en latin, en allem. et en hongrois. Nous citerons seulement : *Elementa rei rusticæ* à l'usage des academ. de Hongrie, Pest, 1779-94, 3 part. in-8 ; *Iter in Poseganam Slavoniæ provinciam*, en société avec Mathias Tiller, ibid., 1783, in-4 ; *primæ Lineæ Histor. naturalis*, ibid., 1795, 1807, in-8.

MITTIÉ (JEAN-STANISLAS), méd., né à Paris en 1727, fut d'abord attaché, comme méd. ordinaire, au roi Stanislas, duc de Lorraine, et, à la m. de ce prince, revint exercer son état à Paris, où il m. en 1795. On a de lui : une *Dissertation latine sur les blessures de poitrine*, 1766, in-4 ; *Etiologie nouvelle de la salivation*, 1777, in-8 ; *Suite de l'Etiologie*, etc., 1781, in-8 ; *Lettre à l'auteur de la Gazette de santé*, 1780, in-8 ; *Observ. sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes*, etc., 1779, in-12 ; *Avis au peuple* (sur les maladies vénériennes), 1793, in-8, et quelq. autr. opuscules peu importans sur le même sujet dont il s'était occupé spécialem. Il voulait faire renoncer au traitem. de ces maladies par le mercure, et y substituer un régime végétal.

MIVERIUS (DANIEL), doct. en médec. au 16e S., et médecin pensionnaire de la ville de Tergoes en Zélande, a laissé des *lettres médicales*, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smet, Francf., 1611, in-8. On a encore de lui : *Apologia pro Philippo Lansbergio*, Middelbourg, 1607, in-8.

MIZAULD (ANTOINE), méd. et astrologue, né vers 1520 à Montluçon, en Bourbonnais, prit ses degrés en médec. à Paris, s'y livra ensuite à la vaine étude de l'astrologie, écrivit sur cette matière, et m. dans la même ville en 1578. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages dont la liste complète se trouve dans les *Mém.* de Niceron, tom. 40, et parmi lesq. nous citerons seulem. : *le Miroir du temps*, autrem. dit *Ephémérides perpétuelles de l'air*, etc., Paris, 1547, in-8, rare et recherché par les curieux ; *Cometographia, item Catalogus cometarum usque ad ann.* 1540, etc. ibid., 1549, in-8 ; *Planetographia*, Lyon, 1551, in-4, trad. en franç. par Montlyard ; *de mundi spherâ, sive Cosmographiâ, libri III*, Paris, 1552, 1567, in-8 ; *Nouvelle invention pour incontinent juger du naturel d'un chacun par la seule inspection du front et de ses linéamens*, ibid., 1565, in-8 ; *memorabilium, utilium et jucundorum Centuriæ IX arcanorum*, ibid., 1566, in-8 ; *les Secrets de la lune*, etc., ibid., 1570, in-4 ; 1571, in-8, rare ; *Historia Hortensium quatuor opusculis methodicis contenta*, etc., Cologne, 1577, in-8 ; trad. en fr. par A. de La Caille, sous ce titre : *le Jardinage de Mizauld*, etc. Paris, 1578, in-8.

MNESICLES, archit. grec, construisit à Athènes, sous le gouvernem. de Periclès, le vestibule et les portiques connus sous le nom de *Propylées* qui formaient l'entrée de l'*Acropolis*, ou citadelle de cette ville. Il employa cinq ans à cette construction dont les frais s'élevèrent à 2,012 talens (10,864,800 fr.). Il reste encore de beaux débris de ce monument.

MOAB, fils de Loth, fut le père du peuple appelé de son nom *Moabites*, qui se fixa à l'orient du Jourdain et du lac Asphaltite, sur les bords du fleuve Arnon. Dans la suite, les Amorrhéens envahirent une partie du territoire mohabite.

MOAWIAH, 6e success. de Mahomet, premier khalyfe de la dynastie dite des *Ommiades*, né à la Mekke, dans le commencement du 7e S. de l'ère chrét., était l'arrière-petit-fils d'Ommiah ou Ommaya, parent de l'ayeul du prophète. Après l'assassinat d'Othman (*v.* ce nom), Moawiah fut proclamé khalyfe en Syrie, province dont il était gouverneur. Il soumit ensuite par ses lieutenans l'Egypte, Médine, la Mekke, le Yemen, et recula les bornes de l'empire musulman par des conquêtes que les guerres civiles avaient interrompues sous ses prédécesseurs. En Occident, ses troupes pénétrèrent jusqu'à l'Océan atlantique ; en Orient, elles traversèrent l'Oxus, envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarcande et d'une partie de la Tartarie. Les armes de Moawiah eurent moins de succès contre les Grecs. Son fils Yezid assiégea vainement Constantinople pend. 6 à 7 ans. La flotte des Arabes fut détruite en grande partie par le feu grégeois ; leur armée fut complètement battue par celle de

Constantin Pogonat (*v.* ce nom), et Moawiah fut obligé d'acheter la paix en l'an 58 de l'hég. (678 de J.-C.). Ce khalyfe m. à Damas 2 ans après (680 de J.-C.), après avoir fait reconnaître son fils Yezid pour son successeur. Il fut le premier souverain musulman qui établit des relais sur les routes, qui se plaça dans un lieu distinct et exhaussé à la Mosquée, et qui s'y tint assis en parlant au peuple. La mémoire de Moawiah est odieuse aux musulmans *Chyites* ou sectateurs d'Aly, parce qu'il usurpa le khalyfat sur ce gendre de Mahomet, qui avait été choisi d'abord pour succéder à Othman. — MOAWIAH II, 3e khalyfe Ommiade, petit-fils du précédent, succéda à son père Yezid Ier (*v.* ce nom), en l'an 64 de l'hég. (683 de J.-C.). Mais au bout de quelq. mois de règne, ce prince, âgé de 21 ans, faible de complexion, très-pieux, austère dans ses mœurs, abdiqua le khalyfat, se renferma dans son palais, et n'en sortit qu'à sa m. qui eut lieu peu de temps après son abdication. C'est cette retraite qui lui fit donner, par les musulmans, le surnom d'*Abou-leylah* (Père de la nuit). Les historiens arabes disent qu'il m. de la peste ou par le poignard.

MOBAREZ EDDYN MOHAMMED CHAH, fondateur de la dynastie des Modhafferides en Perse, dans le 14e S., fils de Modhaffen, d'origine arabe, et gouvern. de Mibad, se distingua de bonne heure par une valeur extraordinaire, fut nommé (à 19 ans) gouverneur d'Yezd, puis gouvern. du Kerman, se fit proclamer souverain dans cette province, s'empara du Farsistan, sur le chah Cheikh-Abou-Ishak-Indjou, fit trancher la tête à ce prince, et étendit ses conquêtes sur plus. autres provinces de l'empire persan. Mais dès qu'il eut affermi sa puissance, il s'abandonna aux excès les plus honteux, et se rendit odieux à ses sujets par ses cruautés. Ses fils et son gendre conspirèrent contre lui, se saisirent de sa personne et lui firent crever les yeux. Il vécut encore cinq ans et m. en l'an 765 de l'hég. (1364 de J.-C.), après avoir régné 42 ans. Son fils Djelal-Eddyn-Chah, lui succéda.

MOÇAÏLAH ou MOÇEILAH. V. MOSSAÏLAMAH.

MOCANNA. V. ATHA.

MOCCIA (JEAN-SIMON), archit. napolit., donna en 1600 le plan et dirigea la construction de l'église du St-Esprit, à Naples. — MOCCIA (Pierre-Nicol.), chev. napolitain au 16e S., a laissé un traité *de Feudis*, qu'on trouve à la suite de *Jacobuzio de Franchis*, Cologne, 1591, in-8. — MOCCIA (Ch.-Ant.), sav. napolitain du 17e S., a laissé : *Sylva casuum forensium, atque in praxi quotidiè occurrentium*, Naples, 1649, in-fol. — MOCCIA (Jean), secrét. du cardinal Jacques des Ursins, vivait vers la fin du 14e S. à Naples, sa patrie. Il a laissé quelq. *Essais de poésies latines*, publiés par l'abbé Mehus, dans la *vie* de L. Castiglionchio, Florence, 1753, et dans celle d'Ambrosio le Camaldule.

MOCENIGO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a donné plus. doges à cette république. — Thomas MOCENIGO fut élu en 1414, et m. en 1423. Les Vénitiens s'emparèrent, sous son règne, du territoire d'Aquilée. — Pierre MOCENIGO, doge en 1474, s'était signalé comme général de la république dans la guerre contre les Cypriotes et contre les Turks. Il m. en 1476. — Jean MOCENIGO, frère du précédent, succéda, en 1479, au doge André Vendramino, et m. en 1485. Ce fut sous son règne que la république entreprit, en 1482, une guerre de pure ambition, et dont elle ne tira aucun profit, contre Hercule III, duc de Ferrare.—Louis MOCENIGO, succéda, en 1570, au doge Pierre Loredano. La république était alors en guerre avec les Turks, qui s'emparèrent de l'île de Cypre en 1571. Mocenigo fit la paix avec eux, et m. en 1577.

MOCENIGO (ANDRÉ), historien, de la famille des précéd., né à Venise vers la fin du 15e S., fut chargé de plus. négociat. dont il s'acquitta avec autant de zèle que de capacité, et occupa plus. emplois importans dans l'administration de la république. On ignore l'époque de sa m. Il est aut. d'une hist. de la ligue de Cambrai, publ. sous ce titre : *Belli memorabilis Cameracensis adversùs Venetos Historiæ lib. VI*, Venise, 1525, in-8, insérée dans le 12e vol. du *Thesaur. antiquitat. Ital.*, de Grævius et P. Burmann ; trad. en italien, 1544, et de nouveau, 1500, in-8. Quelq. autres écrits du même aut., dont M. Foscarini rapporte les titres dans son ouvr. *Della Letteratura Veneziana*, se sont perdus. Plus. biographes lui attribuent encore un traité de théologie sous ce titre singulier : *Pentadopon* et *Pentateuchon*, Venise, 1511, in-8. Ghilini a consacré un article à A. Mocenigo dans le *Teatro d'uomini letterati.*

MOCHI (FRANÇ.), sculpt. florentin, né au chât. de Mont-Varchi en 1580, m. en 1646, avait appris le dessin sous Santi-di-Tito et l'art de modéler et de manier le ciseau sous Camille Mariani. S'étant rendu à Rome sous le pontificat de Clément VIII, il s'y plaça au rang des prem. artistes par deux statues de bronze, dont l'une est celle du duc Alexandre et l'autre du duc Ranuccio Farnèse, que l'on admire dans la place de Plaisance. On cite encore de lui une *Ste Véronique* dans le jubé du Vatican ; une *Ste Marthe* à St-André della Valle ; un *Saint Pierre* et un *St Paul* à la porte *del Popolo*, etc.

MOCLAH (ABOU-ALY-MOHAMMED IBN), inventeur des caractères arabes modernes, né à Bagdad l'an 272 de l'hég. (886 de J.-C.), fut gouvern. de plus. provinces de Perse sous le khâlyfat de Moctader, devint ensuite vézyr de ce même prince, de son frère Caher et de Radhy, fut 3 fois dépouillé de ce titre, eut successivem. la main droite et langue coupées, et périt misérablem. en l'an 328 de l'hég. (940 de J.-C.). Il avait cultivé la poésie, et quelques-uns de ses vers ont été conservés par El-Makin. Mais il est surtout célèbre dans l'Orient pour avoir substitué aux anciens caractères koufiques l'écriture arabe, nommée *neskhi*. Cette invent. que quelq. aut. attribuent à Abou-Abdallah El-Haçan, frère de Moclah, fut perfect., un siècle après, par Aboul-Haçan-Aly-Ibn-Hallal.

MOCLAH ou MOCLES (SEÏD), supérieur d'un monastère de derviches à Ispahan dans le 17e S., sous le règne de Chah Soliman, de la dynastie des Sofys, avait trad. en persan, dans sa jeunesse, des comédies indiennes dont on croit qu'il existe à la bibliothèq. du roi une version turque sous le titre d'*al Faradj baad al Schidda* (la joie après l'afflict.) Moclah mit ces comédies en contes, auxquels il donna le titre d'*Hezariek-Rouz* (mille et un jours). Petis de La Croix (*v.* ce nom) les a trad. en français.

MOCQUET (JEAN), voy. français, né dans le Dauphiné en 1575, fut apothic. de la cour sous le règne de Henri IV, obtint la permission de voyager à l'étranger pour y recueillir des raretés destinées à orner le cabinet du roi, partit en 1601, et, jusqu'en juillet 1612, visita successiv. la côte occidentale d'Afrique, la Guiane et Cumana, Maroc, Goa, la Palestine, déposant après chaque voyage, au château des Tuileries, les objets qu'il rapportait. Il obtint pour récompense le titre de garde du cabinet des *singularités*, avec 600 fr. d'appointemens. En 1614 il partit pour l'Espagne dans l'intent. de faire le tour du monde ; mais, n'ayant pu obtenir la faculté de passer en Amérique, il revint à Paris, où il m., on ne sait à quelle époque. Il a pub. la relation de ses div. excursions sous ce titre : *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales, divisés en 6 livres, avec figures*, Paris, 1617, in-12 ; à Rouen, 1645, 1665 ; trad. en holland. et en allem.

MOCTADER - BILLAH (ABOUL FADHL DJAFAR II, surnommé AL), 18e khâlyfe abbasside de Bagdad, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda, l'an 295 de l'hég. (908 de J.-C.), à son frère Moktafy. Il se laissa gouverner par ses eunuques et par ses femmes, fut le jouet des factions qui troublèrent

son règne, et négligea tellem. les soins de son empire, déjà ébranlé depuis un demi-siècle par l'insolence et l'insubordinat. de la garde turque, qu'il en hâta la décadence. Après avoir vu plus. ambitieux s'établir dans diverses provinces et y assurer leur indépendance, Moctader, contraint d'abandonner Bagdad, fut massacré par des soldats africains de l'armée d'un eunuque révolté, nommé Mounès, en l'an 320 de l'hég. (932 de J.-C.). Il était âgé de 38 ans, et en avait régné 22.

MOCTADY. V. MOKTADY.

MOCTAFY. V. MOKTAFY.

MODÉER (ADOLPHE), sav. suédois, né à Stockholm en 1738, m. en 1799, fut membre de la société patriotique et de l'acad. des sciences de cette capitale. Habile physicien, il avait fait un gr. nomb. d'observat. et d'expériences qui ont été consignées dans les *Mém.* de la même académ. On a en outre de lui : une *Hist. du Commerce de la Suède* (en allemand), Stockholm, 1770, in-8; *Bibliotheca helminthologica*, etc., Erlang, 1776, in-8; trois *Opuscules* (en allem.) *sur l'Amélioration de l'agriculture, les Colonies et l'Economie domestique*, Stockholm, 1774, 1776, 1780, in-8.

MODEL (N.), méd. et pharmacien allem., né à Neustadt en Franconie, passa en Russie en 1737, eut la direct. des apothicaireries impériales, et m. à Pétersbourg en 1775. Il a pub. en allem. plusieurs opuscules de chimie et d'économie, traduits par A.-A. Parmentier (*v.* ce nom) en franç. sous le titre de *Récréat. phys., écomom. et chimiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8.

MODÈNE (ducs de). V. ESTE.

MODÈNE (ESPRIT DE RAYMOND DE MORMOIRON, comte de), hist., né en 1608 à Sarrians, près de Carpentras, d'une des plus anciennes familles du comté Venaissin, fut d'abord page de MONSIEUR, frère de Louis XIII, entra ensuite au service, puis suivit en Italie la fortune du duc de Guise, Henri de Lorraine, qui était appelé à Naples pour se mettre à la tête de l'insurrect. dont Masaniello avait été le prem. moteur. Le comte de Modène fut nommé, sous le duc de Guise, mestre-de-camp-général de l'armée du peuple, obtint d'abord quelq. succès sur les troupes espagnoles, fut fait prisonnier, renfermé pend. 2 ans dans le chât. de Naples, revint en France, et m. en 1670. On a de lui : une *Hist. des Révolutions de la ville et du royaume de Naples*, Paris, 1666, 1667, in-4, ib., 1667, 3 vol. in-12; un fragment du *Livre des Rois* écrit en prose int. : *Salomon*, ou *le Pacifique* (c'est une paraph. du 2e chapit. du 3e livre); une *paraph.* du psaume 50. Il a laissé en MSs. un ouvr. burlesq. sur les mœurs de ses compatriotes; des *Prières* (en vers) *pour la messe*, des *odes*, des *sonnets*, et des *Mém. depuis l'expéd. de Béarn jusqu'au siége de Montauban*, dont le présid. de Gramond a fait usage dans son *Hist.* lat. *de Louis XIII*.—MODÈNE (Pierre, chev. de), de la même famille que le précédent, chev. de Malte, m. maréchal-de-camp en 1765, écrivait en vers avec facilité. On cite de lui quelq. pièces légères, et notamment un quatrain au sujet d'un bal donné par le roi Louis XV à son armée quelq. temps après la bataille de Fontenoy.

MODESTINUS ou MODESTIN (HERENNIUS), jurisconsulte romain du 3e S. de l'ère chrétienne, fut disciple d'Ulpien, devint conseiller des emper. Alex. Sévère et Maximin, et consul avec Probus en 228. Il avait composé un gr. nombre d'ouv. qui lui méritèrent d'être au nombre des neuf jurisconsultes aux opinions desquels l'emp. Théodose imprima force de loi. On ne connaît que des fragm. de ses ouvr. Jacq. Lect, jurisc. genevois du 16e S., a pub. : *ad Modestinum de Pœnis liber*; et H. Brenkmann, *de Eurematicis Diatriba, seu in Herenn. Modestini librum singularem Comment.*, Leyde, 1706, in-8.

MODESTUS, abbé du monastère de St-Théodose, puis év. de Jérusalem, m. en l'an 633, avait composé des *homélies* dont Photius nous a conservé quelques extraits.

MODHAFFER ou MOUZAFFER CHAH II, 14e et dern. souv. musulman du Gouzerât dans l'Inde au 16e S., ne fut d'abord qu'un fantôme couronné sous le nom duquel gouverna pendant plus. années un ministre ambitieux nommé Etmad. L'emp. moghol Akbar s'étant emparé du Gouzerât en 1573, emmena Modhaffer prisonnier, l'admit ensuite au nombre de ses courtisans, et l'adjoignit à l'un de ses généraux, Khan-Khanna, chargé (en 1581) de conquérir le Bengale. Modhaffer se voyant libre, souleva les peuples du Gouzerât en sa faveur, vainquit Etmad, qui en était gouvern. pour l'emp. moghol, et reprit la couronne. Attaqué ensuite par les troupes mogholes, il se défendit longtemps avec courage, fut vaincu à div. reprises, et se coupa la gorge pour ne point orner le triomphe du général ennemi, en 1592 (1001 de l'hég.). Après sa m. le Gouzerât fut réuni à l'empire moghol.

MODIUS (FRANÇOIS), jurisc. et humaniste flamand, né près de Bruges en 1536, m. chanoine à Aire, en Artois, l'an 1597, est auteur des ouvrages suiv. : *Lectiones novantiquæ*, Francf., 1584, in-8; *Octosticha ad singulas cleri romani figuras*, etc., ib., 1585, in-4; *Poemata varia*; *Pandectæ triumphales, sive pomparum, festorum*, etc., ib., 1586, in-fol., et dans le *Thesaur. antiq. græc.* de Gronovius, t. XI; et plus. autres ouvr. dont on trouvera la liste dans Foppens (*Biblioth. belg.*). On lui doit encore des édit. annotées de plus. classiques latins, notamm. des tacticiens Végèce, Frontin, Elien et Modeste, etc., pub. à Cologne et à Francfort.

MODREVIUS (ANDRÉ-FRICIUS), secrét. de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, au milieu du 16e S., travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes dans une même commun., et ne réussit qu'à se faire mépriser des unes et des autres. Il fut chassé de Pologne et dépouillé de ses biens pour son traité de la réforme de l'état, *de Republicâ emendandâ*, Bâle, 1569, in-fol., en 5 liv. On a encore de lui : *De originali Peccato*, 1562, in-4.

MOEBIUS (GODEFROI), prof. de médec. à Iéna, et prem. méd. de plus. princes d'Allemagne, né à Laucha, en Thuringe, en 1611, m. à Hall en 1664, a laissé : *Abrégé des Elémens de médecine*, Iéna, 1690, in-fol.; *Anatomie du Camphre*, ib., 1660, in-4. Ces ouv. sont en latin. — Son fils, médecin comme lui, a publié *Synopsis medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

MOESTLIN. V. MÆSTLIN.

MOEHSEN (JEAN-CHARLES-GUILLAUME), méd., allem., né à Berlin en 1722, m. en 1795, membre de l'acad. des sciences et des arts de Prusse, et de plus. autres sociétés savantes, est aut. d'un grand nombre d'ouv., dont les principaux sont : *Dissert. inaugural. de passionis iliacæ causis*, etc., Halle, 1742; *de MSs. medicis quæ inter codices biblioth. reg. Berolin. servantur Epistolæ I et II*, 1749 et 1747; *de Medicis equestri dignitate ornatis*, ib., 1768, in-4; *Collect. d'Expériences remarquables pour déterminer l'utilité de l'inoculation de la petite-vérole* (en allem.), Berlin, 1782; *Addition à l'Histoire des sciences dans la marche de Brandebourg*, Berlin, 1783 (id.); *sur l'Hist. de la marche de Brandebourg dans le moyen âge* (id.), 1792, insér. dans les *Mém.* de l'académie de Berlin, ainsi que plus. autres écrits du même auteur.

MOELLENBROCK (VALENTIN-ANDRÉ), prof. de médecine, né à Erfurt, mort à Hall en 1673, a laissé : *Medulla totius praxeos aphoristica*, Erfurt, 1656, in-4; *de Varis seu arthritide vagâ scorbuticâ*, Hall, 1662, in-8, Leipsig, 1663, 1672, in-8.

MOELLENDORFF (RICHARD-JOACHIM-HENRI, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1724, dans la marche de Prignitz, fut d'abord page de Frédéric II, et accompagna ce monarque dans la

prem. guerre de Silésie. Placé ensuite comme officier dans un des bataillons de la garde, il se distingua dans les campagnes suivantes, s'avança successivement dans les grades supérieurs, devint colonel (dans la garde) en 1760, puis major-général en 1762, commanda un corps de l'armée du prince Henri dans la guerre de la succession de Bavière avec le titre de lieut.-gén., et à la paix fut nommé gouv. de Berlin. Sous le règne de Frédéric-Guillaume, le comte de Mœllendorf reçut le titre de gén. d'infanterie; il commanda en 1793 le corps de troupes qui fut chargé d'effectuer le démembrement de la Pologne, et fut ensuite nommé feld-maréchal et gouv. de la Prusse méridionale. En 1794, il remplaça le duc de Brunswick dans le commandement de l'armée prussienne sur le Rhin, battit l'armée franç. à Kaiserslautern. Après la reprise des lignes de Weissembourg par le général Hoche, le vieux feld-maréch., qui avait déjà manifesté quelq. opposition à la guerre contre la France, profita de la circonstance et du crédit dont il jouissait pour faire les prem. ouvertures du traité qui fut conclu à Bâle le 12 mai 1795. Lorsqu'en 1806 la Prusse déclara la guerre à Napoléon, le comte de Mœllendorf, alors plus qu'octogénaire, se montra encore opposé à cette résolution; mais, entraîné par le mouvem. général, il accompagna le roi dans cette campagne sans avoir de commandement spécial, fut blessé à la bataille d'Iéna, et se retira ensuite à Havelsberg, où il m. en 1816. Elevé à l'école du grand Frédéric, Mœllendorf avait acquis les talens nécessaires pour bien commander une division ou un corps d'armée; mais on n'a point reconnu en lui la capacité d'un grand capitaine.

MOELLER. V. MOLLER.

MOERK (JACOB-HENRI), littérat. suédois, né en 1714, m. en 1763, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, a laissé les ouv. suiv. : *Adalric et Gothilde*, roman, Stockholm, 1742-43, 2 vol.; *Thecla*, roman moral, ib., 1748, 1758; *Portrait du vrai héros*, disc. couronné à l'acad. des b.-lett. de Stockholm en 1755; plus. *éloges* d'académiciens lus à l'acad. des sciences; un poème intit. *l'Union*; des *sermons*, et autres opusc. : le tout en suédois.

MOESER (JUSTE), littérat. allem., né à Osnabruck en 1720, exerça dans cette ville la profess. d'avocat, fut député à Londres, par le duc de Brunswick, lors de la guerre de 7 ans, afin d'y diriger l'envoi des subsides pour l'armée alliée, profita de son séjour pour étudier les mœurs et les institutions anglaises, mérita par son patriotisme et par ses écrits le surnom de *Franklin allemand*, et m. en 1794. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans les biographies allemandes, et dont les princip. sont : *Essai de quelq. tableaux des mœurs de notre temps* (en allemand), Hanovre, 1747, in-8; *Arminius*, tragédie, ibid., 1749, in-8; *de veterum Germanorum et Gallorum Theologiâ mysticâ et populari*, Osnabruck, 1749, in-4; *Hist. d'Osnabruck*, ibid., 1761, Berlin et Stettin, 1780, 2 vol. in-8; *de la Langue et Littérat. allemandes*, Osnabruck, 1781, Hambourg, 1781; *le Célibat des prêtres sous le rapport politique*, Osnabruck et Leipsig, 1783; *Idées patriotiques*, recueil périod., Berlin, 4 vol., 1774, 1786; 4e édit., ibid., 1820, augmentée du jugem. de Gœthe sur Mœser. (C'est à cet ouvr. que l'aut. doit principalement sa réputation). On trouve un gr. éloge de Mœser et de ses écrits dans le tome 2 des *Mémoires de Gœthe*, trad. en franç. par Aubert de Vitry, Paris, 1822, 2 vol. in-8; et M. de Bock, dans ses *Œuvres diverses*, a trad. en franç. quelq. essais du même auteur.

MOET (JEAN-PIERRE), littérat., né à Paris en 1721, m. à Versailles en 1806, est aut. des ouvr. suivans : *la Félicité mise à la portée de tous les hommes*, Paris, 1742, in-12; *Code de Cythère*, ou *le Lit de justice d'amour*, ibid., 1746, in-12; *Lucina sine concubitu*, etc., 1750, in-8 et in-12, trad. de l'angl. de sir John Hill, qui l'avait donné sous le masque d'Abraham Johnson (ce livre fut brûlé par arrêt du parlement); il en a paru une autre traduction sous ce titre : *la Femme comme on n'en connaît point*, ou *Primauté de la femme sur l'homme*, Lond., 1786, in-12 (*v.* le *Dictionn. des Anonymes*, no 6676); *Convers. de la marquise de L****, etc., Amsterdam (Strasbourg), 1753, in-8; *Traité de la culture des renoncules*, *des œillets*, *des auricules*, *des tulipes*, etc., Paris, 1754, 2 v. in-12; le dern. vol. du *Spectateur*, trad. d'Addison, etc., 1755, in-12; des *dissertat.* insérés dans les 10 prem. vol. du *Journal étranger*. Moet a donné une édit. de l'*Aloysia*, augmentée, Paris, 1757, in-8 (*v.* CHORIER), et il a publié les 4 dern. vol. du *Moreri* espagnol.

MOEZZ-ED-DAULAH (ABOUL-HOUCEIN-AHMED), 3e prince de la dynastie des Bowaïdes, fut le prem. de la famille qui régna à Bagdad, dans le 4e S. de l'hég. (10e de J.-C.), après avoir soumis le Kerman, le Khourdistan, et plus. autres prov. de la Perse. Il fit déposer et aveugler le khalyfe Mostakfy, et lui donna pour success. Mothy-Lillah qui ne fut qu'un fantôme de souverain. Moezz-ed-Daulah après avoir gouverné l'empire musulman pendant 22 ans, m. en l'an 356 de l'hég. (967 de J.-C.) et eut pour success. son fils Azz-ed-Daulah, qui fut détrôné et mis à mort par son cousin Ad-had-ed-Daulah.

MOEZZ ED-DYN DJIANDAR CHAH, fils aîné de l'emper. moghol Behader Chah, monta sur le trône de l'Hindoustan en 1124 de l'hég. (1712). Il s'était fait admirer dès son jeune âge par son courage et de brillantés qualités; mais, devenu souverain absolu, il s'abandonna à la mollesse et aux plaisirs. Epris des charmes d'une *bayadère* (danseuse), il oublia tout pour elle et lui remit les rênes du gouvernem. Mohammed Ferakh-Syr, neveu de Moezz-ed-Dyn, profitant de l'indignation générale qu'excitait une pareille conduite, se fit proclamer emper., vainquit les troupes mogholes commandées par son cousin Azz-Eddyn, et fit trancher la tête à son oncle, l'an 1125 (1714 de J.-C.).

MOEZZ-LEDIN-ALLAH (ABOU-TEMYM-MAAD AL), 4e khalyfe fatimite d'Afrique, né à Mahdiah dans le 4e S. de l'hég., succéda à son père Mansour-Billah, en l'an 341 (952 de J.-C.), conquit la Sicile en 352; puis l'Egypte en 357 et 58, par les armes de son général Djewhar, fondat. de la ville du Kaire (*al Kahirah*, la Victorieuse), y transporta le siège de son empire, en 362, s'affermit dans cette conquête, sans s'inquiéter des anathèmes et des manifestes du Khalyfe, chassa les sectaires carmathes (*v.* CARMATH) qui avaient envahi le pays, et m. en 365 (976 de J.-C.) dans la 46e année de son âge, après avoir régné, par lui-même et sans vézyr, plus de 20 ans dans son empire de Mahdiah, et 3 en Egypte. C'est lui qui fit creuser en ce pays un canal qui a long-temps porté son nom, et il a embelli le Kaire de plusieurs beaux édifices, entre autres la grande mosquée, où sa cendre repose.

MOEZZ-SCHERYF ED-DAULAH (ABOU TEMYM AL), 5e prince de la dynastie des Zeirides ou Badicides, succéda sur le trône de Tunis et de Tripoli à son père Badis, en 406 de l'hég. (1016), secoua le joug des khalyfes fatimites d'Egypte, et se mit sous la protection du khalyfe abbasside de Bagdad, Caim Beamr-Allah. Mostanser, khalife d'Egypte, fit un traité avec plus. tribus arabes, et les envoya ravager les états de Moezz, qui s'occupait alors d'arrêter les progrès des Normands en Sicile. Affaibli par les désastres qu'il éprouva dans cette dern. entreprise, le souverain de Tunis ne put opposer une grande résistance à l'invasion des Arabes. Après plus. défaites successives, Moezz, assiégé dans Mahdiah, y m. de chagrin en l'an 453 ou 454 de l'hég. (1061 ou 1062 de J.-C.). C'est ce

prince qui introduisit en Afrique la doctrine de l'iman Malek, à l'exclusion de celle de l'iman Chafei (*v.* ces deux derniers noms).

MOFFAN (Nicolas de), histor. du 16e S., né dans le bailliage de Poligni en Franche-Comté, fut d'abord destiné à la magistrature, et prit ensuite du service dans l'armée que Charles-Quint leva vers 1550 pour s'opposer aux progrès des Turks en Allemagne. Le corps dans lequel il servait ayant été pris à l'improviste, Moffan, blessé grièvement dans l'action, fut fait prisonnier et conduit à Constantinople. Il y resta 3 ans en esclavage, puis ayant recouvré sa liberté, il rejoignit l'armée en Allem. On ignore l'époque de sa mort. Ce fut à la prière du duc de Wirtemberg, son patron, qu'il écrivit la relation des particularités recueillies par lui sur la mort de Mustapha, fils du sulthan Soliman. Ce livre est intitulé : *Soltani Solymani, Turcar. imperatoris, horrendum facinus in proprium filium*, etc., Bâle, 1555, in-8 ; trad. en franç., Paris, 1556. On a encore du même écrivain : *de Origine domûs Ottomanæ et de Bello turcico sui temporis*. Cet ouv. n'existe qu'en MS. ; mais on en trouve plus. copies.

MOGGIO (N.), en latin *Modius*, poète latin, né à Parme vers 1330, fut l'ami de Pétrarque qui le plaça en qualité de secrét. auprès d'Azzo da Correggio, et ce seigneur lui confia l'éducat. de ses enfans. Après avoir partagé la bonne et la mauvaise fortune de son patron, Moggio m. dans les dernières années du 14e S. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Memorie de' scrittori e letterati Parmegiani* du P. Affo, t. 2, etc.

MOGILA (Pierre), prélat de l'église russe, né en Moldavie vers 1590, fit ses études à Paris, suivit d'abord la carrière des armes en Pologne, se fit moine en 1625, et en 1633 fut élevé au siége métropolitain de Kief. Il s'attacha à combattre l'influence que les principes de la religion catholique pouvaient acquérir sur le clergé grec de son diocèse alors soumis à la Pologne. L'académie de Kief lui doit une partie de sa splendeur actuelle ; il la réorganisa, y appela des professeurs étrangers, y adjoignit une imprimerie et lui fit divers legs. Mogila a laissé un *Catéchisme abrégé en polonais et petit-russien*, Kief, 1645 et 1646. On a aussi de lui des *poésies sacrées* insérées dans les rec. du temps.

MOGLIANO (Gentile de), aventurier italien, s'empara de la seign. de Fermo, dans la Marche d'Ancône, vers le milieu du 14e S., soumit ensuite cette ville à Egidio Albornoz, général des troupes papales, et fut nommé en retour gonfalonier de l'église, en 1354. Mais, l'année suiv., il provoqua par d'imprud. mesures un soulèvem. dans Fermo, ville qu'il avait reprise, et le peuple l'en chassa. Il finit ses jours dans l'exil. L'hist. de cet aventurier se lie à celle des Malatesti, princes de Rimini.

MOHALHAL (Ady Ben Rebiah), l'un des plus anciens poètes arabes, composa le prem. des pièces de 30 vers, appelées *gazidah*, ainsi que d'autres d'un moindre nombre, et fit servir la poésie à chanter les charmes de l'amour. C'est ce qu'indique le nom de *Mohalhal* que lui donnèrent ses contemporains. Il était antérieur de quelques années à Mahomet. Avant lui les poésies arabes n'étaient autre chose que des vers isolés d'un style grave et sententieux.

MOHAMMED Ier, empereur de l'Hindoustan. V. Mas'oud et Maudoud.

MOHAMMED II, *al Ghaury* (Aboul Modhaffer Chah-Chyr-Zad Chehab-ed-Dyn), 5e sulthan de la dynastie des Ghaurides en Perse, et 17e souverain musulman de l'Hindoustan, fut associé au trône en l'an 567 de l'hég. (1171 de J.-C.), par son frère Gaïrath-Eddyn qui lui donna le royaume de Ghaznah. Il recula les bornes de ses états du côté de l'Orient, et m. assassiné sur les bords du Sind (Indus), l'an 602 de l'hég. (1206), après avoir régné 32 ans à Ghaznah, et un peu plus de trois comme sulthan depuis la m. de son frère. — Mohammed III, 33e emper. de l'Hindoustan, succéda à son père Touglouk-Chah en l'an 725 de l'hég. (1325 de J.-C.), forma le projet de conquérir la Chine, échoua dans ses tentatives, perdit, par la révolte, une grande partie de ses états, et m. sur les bords du Sind, en marchant contre les rebelles, l'an 752 (1352), après un règne de 27 ans. — Mohammed-Chah IV, petit-fils du précéd., fut reconnu sulthan ou emper. de l'Inde en 790 l'hég. (1388), après la m. de son père Fyrouz-Chah, eut à combattre un de ses parens qui s'était déclaré son compétit., le vainquit, et resta paisible possesseur de l'empire, jusqu'à sa m., arrivée en 796 (1394). — Mohammed-Chah V, 43e souver. de Dehli, fut mis sur le trône en 837 (1434) par la faction qui avait fait périr Moubarek II, son oncle et son prédécesseur. Prince sans énergie, il fut le jouet des factieux, et m. en 847 (1443). — Mohammed VI. V. Babour ou Babr. — Mohammed VII (Houmaïoun), fils de Mohammed Babour, lui succéda en 937 (1546), vit ses états envahis par les Afghans ou Patans, peuples des montagnes du Candahar, et m. en 948 (1555). — Mohammed VIII, prince afghan, usurpa le trône de Dehli l'an 956 (1549) en faisant périr le jeune Fyrouz-Chah IV, dont il était oncle maternel. Ce fut un monstre de débauches et de cruautés. Il régna deux ans et demi, et fut assassiné en 959 (1551) par ses deux beaux-frères qui occupèrent successivement le trône de Dehli. — Mohammed IX, X, XI et XII. V. Akbar, Djian Guyr, Chah Djihan et Behader Chah. — Mohammed XIII (Ferakh-Syr), emper. moghol de l'Hindoustan, né vers le commencement du 12e S. de l'hég. (sur la fin du 17e de J.-C.), fut d'abord gouvern. du Bengale sous son gr.-père Behader-Chah, et sous son père Azem-al-Khan. Après la m. de ce dern. il fut proclamé emp. à Patnah en 1713, puis à Dehli en 1714. Le principal évènem. de son règne fut la destruction des Seikhs, peuples septentrionaux de l'Inde. Mohammed fut ensuite détrôné en 1718 par ses deux frères, Abdallah, son vézyr, et Haçan-Aly, son trésorier-général, qui l'avaient fait monter sur le trône et qui l'empoisonnèrent après sa déchéance. — Mohammed XIV (Aboul-Modhaffer-Nasser-ed-Dyn), empereur de l'Hindoustan, l'un des petits-fils de Behader-Chah, et cousin du précéd., fut placé sur le trône en 1719 (1131 de l'hég.) par les deux frères Abdallah et Haçan-Aly, dont il est question dans l'article précéd. Son règne fut l'époque de la dissolut. totale de l'empire moghol dans l'Inde. Nadir Chah (*v.* ce nom), usurpateur du trône de Perse, fit dans l'Hindoustan une invasion desastreuse, se fit céder par Mohammed toutes les provinces à l'ouest de l'Indus, et retourna ensuite en Perse, emportant un butin évalué à 1500 millions, et même à plus de deux milliards suiv. quelq. relat. Après la m. de Nadir, l'un de ses généraux, Ahmed-Abdally, qui s'était formé un royaume des provinces récemment cédées à la Perse, fit une nouvelle invasion dans l'Hindoustan et pénétra jusqu'à Serhind, mais il fut battu par le fils de Mohammed, et forcé de se retirer au-delà du Sind. Mohammed XIV m. d'apoplexie le 8 avril 1748, après un règne orageux de 30 ans. Ahmed-Chah, son fils, lui succéda.

MOHAMMED, sulthan d'Egypte. V. Nasser-Mohammed.

MOHAMMED (Abou Abd-Allah), connu sous les surn. d'*Ebn Batouta*, de *Lewati* et de *Tandji*, célèb. voyageur arabe, né en l'an 703 de l'hégyre, partit à 22 ans de Tanger pour commencer ses voy., parcourut, durant l'espace de 22 ans, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, plus. prov. de l'empire grec, les îles de Ceylan et de Java, enfin les Maldives et la Chine. De retour dans sa patrie, vers 745 (1345), il repartit bientôt pour visiter l'Espagne, puis se rendit dans l'Afrique sept., et revint de là à Tanger, où il écrivit la relat. de ses voy. On n'en connaît que

quelq. fragm., ainsi qu'un abrégé dû à Mohammed Kélébi. On peut consulter pour plus de détails : *de Mohammedo ebn Batuta Arabe Tengitano, ejusque Itineribus*, par M. Kosegarten, Iéna, 1818, in-4°; et *Descript. terræ Malabar, ex arab. ebn Batutæ itinerario*, par M. H. Apetz, ib., 1819, in-4.

MOHAMMED (Abou-Ghoudjah Gaïath-ed-Dyn Ier), 5e sulthan seldjoukide de Perse, 2e fils de Melik-Chah, disputa le trône à son frère Barkyarock (*v.* ce nom), fut proclamé souverain après cinq ans de guerre, et son frère étant m. en l'an 498 de l'hég. (1105), devint maître de toute la Perse. Il eut à combattre les grands vassaux, dont l'ambition préparait déjà la ruine de l'empire seldjoukide, et les chrétiens de Syrie qui étendaient leur domination. Ce prince m. à Ispahan l'an 511 (1118) dans la 37e année de son âge et la 14e de son règne. — Mohammed (Abou-Ghoudjah-Gaïath-ed-Dyn II), 10e ou 11e sulthan seldjoukide de Perse, petit-fils du précéd., eut à soutenir une guerre longue et difficile contre son frère Melik Chah II, et m. en 554 (1159) à l'âge de 33 ans, après en avoir régné 8. Soleïman-Chah son oncle lui succéda.

MOHAMMED, souver. de Perse. V. Khodabendeh et Oldjaitou.

MOHAMMED (Ala-Ed-Dyn), 6me sulthan de Kharizm, né dans le 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), fut d'abord gouvern. du Khoraçan sous le règne de son père Takasch, et fut reconnu sulthan l'an 596 (1200 de J.-C.). Plus. vict. signalées qu'il remporta sur des peuples voisins de ses états lui firent donner le surn. de *Second Alexandre*. Enflé de ses succès, il refusa imprudemm. le traité de commerce que lui faisait proposer le célèbre Djenguyz-Khan. Le conquérant moghol irrité, envahit les états de Mohammed et les ravagea. Le sulthan de Kharizm, forcé de se réfugier dans une île de la mer Caspienne, appelée Abiscoun, y m. en 617 (1220), abandonné de presque tous ses serviteurs et dans la plus profonde misère. — V. Fazary, Mahdy, Mousa et Nassir-ed-Dyn.

MOHAMMED (Agha), khan, 2e prince de la dynastie des Kadjars, aujourd'hui régnante en Perse, né vers le milieu du 18e S., était fils de Mohammed Haçan khan qui avait disputé long-temps le trône à Kerym (*v.* ce nom). Pris, après la m. de son père, avec quatre de ses frères, il fut emmené à Chyraz où Kerym-Khan le rendit eunuque. Ayant trouvé le moyen de s'évader lorsque ce prince m. en 1779, Mohammed retourna dans la province d'Esterabad, dont son père avait été gouverneur, s'en rendit maître, fit la conquête du Mazanderan, et força le gouvern. du Ghylan de se reconnaître son vassal. Arrêté quelq. temps dans sa carrière ambitieuse par Aly-Mourad-Khan, souver. de Chyraz et de la plus gr. partie de la Perse, Mohammed fit des progrès plus rapides après la m. de ce dern. en 1785, se rendit maître d'Ispahan la même année, triompha success., par la force des armes ou par l'astuce, de plus. compétit. redoutables, devint maître de toute la Perse méridion., et affermit le trône dans sa famille, en exterminant tous les princes de la dynastie Zend qui tombèrent en son pouv. Il battit ensuite les troupes géorgiennes du prince Héraclius qui s'était rendu, en 1783, vassal de la Russie, prit et saccagea Teflis, reçut la soumission des khans du Chyrvan et du Daghestan, dépouilla Chah-Rokh, petit-fils de Nadir-Chah, de la souver. du Khoraçan, et traversa l'Araxe en 1797 pour chasser les Russes des places qu'ils occupaient de ce côté. Son projet, après la fin de cette guerre contre les Russes, était de tourner ses armes contre les Othomans, lorsqu'il fut assassiné dans sa tente en mai 1797, par un officier de sa maison gagné par Sadek-Khan-Chekaky, l'un de ses généraux. Ce *Narsès* moderne, spoliateur et tyran de sa propre famille, avait fait périr ou aveugler presque tous ses frères et rendu eunuques la plupart de leurs fils, « afin, disait-il avec une ironie féroce, de se voir revivre dans ces enfans. » Sadek-Khan, après l'assassinat de Mohammed, s'était rendu à Tauryz dans le dessein de disputer le trône au neveu de ce prince, Baba-Khan ; mais celui-ci, vainqueur du général rebelle et de quelques autres compétit., fut proclamé souverain des états de son oncle, sous le nom de Feth-Ali-Chah.

MOHAMMED-ALY-HAZIN, littérat. persan, né à Ispahan en 1691, m. à Benarès, dans l'Inde, en 1779, est aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, écrits dans sa langue. Sir William Ouseley a inséré dans le tom. 2 de ses *Oriental's collections* quelq. fragm. des *mém.* de cet écriv., qui renferm. le récit de ses voyages en Perse, en Arabie et dans l'Inde. Ces *mém.* forment un vol. in-8 de 153 pag. seulement. Le recueil des poésies du même aut. forme, dit-on, deux forts vol. MSs. — V. Tombut.

MOHAMMED-BEN-ALBAREZI, dit aussi *Aldjohni*, poète arabe, né à Hamath vers la fin du 7e S. de l'hég., fut chef des scribes du gouvernem. en Egypte. Il est aut. d'un poème, en l'honneur du prophète, sous le titre de *Bediyet* (chose excellente ou admirable), composé en l'an 725 de l'hég. (1324 de J.-C.), et dont il existe deux exempl. à la Bibl. royale de Paris. On y trouve aussi un *comment.* sur ce même poème par Taki-ed-Dyn.

MOHAMMED-BEN-CAÇEM, écriv. arabe, né en 864 de l'hég. (1460) à Amasia dans la Natolie, est auteur d'un livre intit. : *Raud alkhiar* (Jardin des Gens de Bien) : c'est un abrégé d'un ouvr. de Zamachscari int. *Rebi alabrar* (Printemps des Justes), espèce de biogr. des doct. arabes. On en trouve des exempl. MSs. à la Biblioth. royale de Paris, et dans celle du roi de Saxe.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5me et dernier prince de la dynastie des Thaherides, fut confirmé par le khâlyfe Mostaïn-Billah en l'an 248 de l'hég. (862 de J.-C.), dans la souver. des états que Thaher Ier, son bisaïeul, avait reçu du khâlyfe Al-Mamoun, c.-à-d. de toute la Perse orientale. Ce prince était affable, humain, généreux, ne manquait pas de bravoure ; mais son goût pour les plaisirs éteignit en lui ces qualités et tout sentiment d'énergie. Yaçoub-ben-Leïth et Haçan-ben-Zeid, lui enlevèrent d'abord plus. provinces et s'y rendirent indépendans. Le prem., poussant plus loin ses entrepr., réduisit Mohammed à la dernière extrémité, le fit prisonnier et le retint auprès de sa personne. Mohammed recouvra la liberté après la défaite de Yacoub à Waseth (*v.* Yacoub), et se réfugia à Bagdad, dont il fut nommé gouverneur. Mais Amrou, frère et successeur d'Yacoub, ayant regagné les bonnes grâces du khâlyfe, Mohammed fut dépouillé de son gouvern., et m. dans l'obscurité.

MOHAMMED-BEN-YAHIA-BEN-ISMAIL, surnommé *Al-Bouzdjany*, mathématic. et astron. arabe, né l'an 328 de l'hég. (939 de J.-C.) à Bouzdjan dans le Khoraçan, m. en 998 de J.-C., a écrit un gr. nombre d'ouvr., dont Casiri a donné une liste exacte dans sa *Biblioth. arab.-hisp.*, t. 1er, p. 433.

MOHAMMED-BEN-ZEIN-EL-ABEDIN-ALY, le 5e des 12 imams regardés par les chyites comme les seuls héritiers légitimes du khâlyfat, né à Médine en l'an 57 de l'hég. (677 de J.-C.), m. en Syrie en l'an 114 ou 116 (732 ou 734), avait acquis de profondes connaissances qui lui firent donner le surnom de *Baker* (Scrutateur). On l'a surn. encore *Hady* (Directeur) et *Schaker* (qui rend grâce à Dieu). — Mohammed, 9e imam, surn. *al Djawad* (le généreux), *al Taki* (Craignant Dieu), et *al Zaki* (le Pur), né à Médine en l'an 195 (810-11 de J.-C.), était fils d'Aly-Riza, que le khâlyfe Al-Mamoun avait déclaré son success. Il épousa la fille de ce même khâlyfe, et m. à Bagdad l'an 220 (835).

MOHAMMED-BEN-ABDALLAH-BEN-HOUÇEIN, fut le prem. prince alyde qui prit le titre de khâlyfe à Médine l'an 131 de l'hég. (749 de J.-C.). Forcé de céder à la puissance d'Abou-Djafar-Al-

Mansour et de s'enfuir aux Indes, il en revint ensuite, rentra en possession de Médine, de la Mekke et de l'Yemen, fut vaincu par Isa, neveu de Mansour, et périt, les armes à la main, sur les remparts de Médine en l'an 145 (762). Il avait pris les surnoms de *Mahdy* (Directeur) et de *Nafs zahi* (Ame pure).

MOHAMMED-BEYG, surnommé *Abou-Dhahab*, success. du fameux Aly-Beyg dans le gouvern. de l'Egypte, avait été acheté par lui comme esclave en 1758. Admis au nombre des mamlouks, Mohammed devint le favori d'Aly, qui le fit son gendre, puis l'un des 24 beys de l'Egypte en 1766. Il répondit d'abord à la confiance de son maître, et par ses victoires multipliées il le rendit redoutable à tous ses ennemis. Mais son ambition croissant avec ses succès, il se révolta contre Aly, le chassa du Kaire, devint maître de l'Egypte en 1773, fit sa soumission au sulthan de Constantinople et obtint le titre de pacha du Kaire avec l'autorisat. de faire la guerre au cheikh Dhaher (*v.* ce nom). Il passa en Syrie au mois de fév. 1776, s'empara successiv. de Gaza, de Jaffa et de St-Jean-d'Acre, livra cette dern. ville au pillage, et y m. de la peste au mois de juin de la même année. Le surnom d'*Abou-Dhahab* (Père de l'Or) lui avait été donné à cause de son avidité et de son luxe.

MOHAMMED-BEN-ABD-EL-WAHAB (le Cheikh), fondateur de la secte musulmane des wahabis ou wahabites (*v.* ce mot), né en Arabie vers le commencem. du 18e S. dans la tribu de Temim, était de la race des Seids ou descend. de Mahomet. Après avoir étudié la théologie et la jurisprud. musulmane avec succès à Sanâ, doué d'une éloquence persuasive et contrefaisant l'homme inspiré, il s'érigea en réformat. de l'islamisme, visita la Mekke, les principales villes de l'Arabie et celle de la Syrie, telles que Bassorah, Bagdad, Damas, etc., fut d'abord mal accueilli dans ces diverses excursions, et finit par trouver d'ardens prosélytes, qui en moins de 12 ans, se virent en état de dicter la loi à ceux qui les avaient d'abord méprisés. Mohammed m. dans un âge très-avancé, laissant plus. fils, dont l'aîné, Houçeïn, lui succéda dans les fonctions de pontife suprême de la secte.—V. Akbar, Cothb-Ed-Dyn, Ibn-Doreid, Mehemed et Nasser-Mohammed.

MOHAMMED (Gaiath-Eddyn-Aboul-Fethah), 3e sulthan de la dynastie des Ghaurides dans la Perse orientale, succéda en l'an 556 de l'hég. (1161 de J.-C.) à son cousin Saif-ed-Dyn-Mohammed, assassiné par un des siens dans une bataille, vengea la m. de ce prince par celle de l'assassin et de ses complices, rétablit la tranquillité dans ses états, fixa sa résidence dans la ville d'Herat, recula les bornes de son empire, se fit proclamer sulthan, titre que n'avaient point encore porté ses prédécesseurs, et m. en 599 (1203 de J.-C.), dans la 43e année d'un règne plein de gloire et de bonheur. Mohammed joignit de grandes vertus privées à ses talens milit. et politiques.

MOHAMMED-HAÇAN-KHAN, fondateur de la dynast. des Kadjars, actuell. régn. en Perse, était fils de Feth-Aly-Khan, gouv. du Mazanderan, sous le règne de Chah-Thahmasp II, en 1723, depuis détrôné par Thahmasp-Kouli-Khan (*v.* Nadir-Chah). Gouverneur d'Esterabad, sous Nadir, Mohammed commanda avec succès plus. corps de troupes, et, après la m. de ce prince et de son success. Adel-Chah, fut un des prem. à lever l'étendard de l'indépendance en 1748. Il vainquit le gouverneur du Mazanderan, s'empara de cette province, battit le roi de Candahar, maître du Khoraçan, soumit le Ghylan, prit possession d'Ispahan, fut forcé ensuite d'abandonner cette ville, et poursuivi par les troupes de Kerym-Khan, tomba au pouvoir de ce prince qui lui fit trancher la tête en 1758. Agha Mohammed, l'un des fils de Mohammed-Haçan recouvra par la force des armes les états de son père, et en étendit les limites (*v.* Agha Mohammed).

MOHAMMED-IBN-BATOUTA. V. Mohammed-Abou-Abdallah.

MOHAMMED-IBN-HANÉFIAH, 3e fils du khâlyfe Aly et de Hanéfiah, l'une de ses femmes, fut regardé comme le chef de la maison d'Aly, après la m. de son frère Houçeïn. Le khâlyfe Abdallah, fils de Zobeir, informé que Mohammed intriguait sourdement contre lui, le fit arrêter ainsi que toute sa famille l'an de l'hég. 66 (685 de J.-C.), et les menaça de la mort s'ils ne lui prêtaient serment de fidélité dans un délai qu'il leur fixa. Deux jours avant l'expirat. du terme fatal, 700 cavaliers délivrèrent les prisonniers, se saisirent d'Abdallah, et l'auraient tué si Mohammed n'eût sauvé généreusement les jours de son rival, dont le parti fut détruit par le khâlyfe ommiade ou ommayade Abdel-Melek (*v.* ce nom). Mohammed-Ibn-Hanéfiah m. à Médine l'an 81 (700 de J.-C.). Les chyites prétendent que ce fils d'Aly est encore vivant sur le mont Redhwa, près de la Mekke, qu'il est le *mahdy* (directeur, messie), prédit par Mahomet, et qui doit venir, à la fin des siècles, faire régner la justice et le bonheur sur la terre. — V. Sidi Mohammed.

MOHAMMED SULTHAN, né à Hérat l'an 821 de l'hég. (1418 de J.-C.), arrière-petit fils de *Timour* (Tamerlan), reçut de son aïeul, Chah-Rokh, le gouvernem. d'une grande partie de l'Irak-Adjem, avec les droits et les attributs de la royauté, et perdit bientôt presque tout cet apanage par suite de sa mauvaise administrat. : il tourna ensuite ses armes contre Chah-Kokh, s'empara d'Ispahan sans coup férir, et mit le siége devant Chyraz, où régnait Mirza-Abdallah, son cousin germain. Forcé d'abandonner ses conquêtes par la marche des troupes de son aïeul, qui, malgré son grand âge, s'était mis à la tête de l'armée, Mohammed s'enfuit dans le Louristan; mais après la m. de Chah-Rokh, il rentra dans Ispahan en 851, vainquit Abdallah, se fit reconnaître sulthan dans l'Irak-Adjem, le Farsistan et le Kerman, et reçut les soumissions de tous les princes tributaires de la Perse. Quatre ans après il fut vaincu dans une bataille que son frère Babour (*v.* ce nom) lui livra vers les frontières de l'Esterabad, et mis à mort par les ordres de ce prince en 855 (1452 de J.-C.), dans la 10me année de son règne. Babour, malgré sa victoire, ne put s'emparer des états de son frère, qui passèrent sous la dominat. de Djihan-Chah, beau-père de Mohammed.

MOHAMMED-TARAGHY. V. Oulough-Beygh.

MOHEDANO (les frères Raphael et Pierre RODRIGUEZ), tous deux religieux de la Merci dans le couvent de St-Antoine de Grenade au 18e S., se sont fait une réputation par leur histoire littéraire de l'Espagne. C'est d'après leurs instances auprès du gouvernem. que des chaires de langues orientales, de mathématiq. et de physique, furent établies dans les colléges de leur ordre. Tous deux furent admis dans l'académie d'hist. à Madrid, et reçurent du roi une pension de mille ducats. On croit qu'ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, vers la fin du 18e S. Leur ouvr. principal a pour titre : *Historia literaria de España, origen, progresos, decadencia y restauracion de la literat. española*, Madrid, 1766-1785, 9 vol. in-4. Cet ouv. ayant été critiqué dans certaines parties, ils en publièrent une apologie sous le tit. de *Apologia del tomo V de la Historia literaria de España*, ibid., 1779, in-4 : plus tard don J. Suarez de Tolède publia une autre défense de cette même histoire, ib., 1783, in-4. Les PP. Mohedano ont laissé en MS. plus. autres dissert. et mém. sur le même sujet.

MOHSIN-FANI ou MOHSAN, poète indien du 17e S., est connu en Europe par un ouvr. int. *Dabistan*, écrit en persan, et où il est traité d'un gr. nombre de sectes religieuses, anciennes et modernes de l'Asie. Né à Cachemire, Mohsin se rendit à

Dehly, après avoir terminé ses études, fut nommé par l'emper. moghol, Schah-Djihan, *sadder* ou juge suprême de la ville d'Allahabad, perdit ensuite cette place et se retira dans sa patrie, où il m. vers 1670. Il donnait chez lui des leçons de littérat. et de morale, dont le sujet lui était fourni par les ouvr. des plus célèbres écrivains qu'il commentait. Ses œuvres poétiques se composent, dit-on, de six à sept mille distiques. Le surnom de *Fani*, qu'il avait adopté pour se conformer à l'usage des poètes persans, signifie dans cette langue *périssable*, *sujet à la destruction*.

MOHTADY-BILLAH (Abou-Abdallah-Mohammed VI, al.), 14e khâl. abbasside, fils de Wathek, fut appelé de Bagdad et proclamé à Sermenraï en 255 de l'hég. (869 de J.-C.), après la déposition de Motaz, son cousin germain. Ce prince, élevé dans des principes austères, voulut ramener dans l'empire la simplicité des prem. temps de l'islamisme; ses réformes, portées d'abord sur les mœurs et sur le luxe, embrassèrent aussi l'administrat. de la justice. Il donnait audience publique à tous ses sujets indistinctement, écoutait leurs plaintes et redressait leurs griefs. Il supprima la moitié des impôts établis par ses prédécesseurs. Toutefois la sévérité de son gouvernem., suscita de nombr. mécontentem., principalem. dans la garde turque, qui avait puissamment contribué à placer ce prince sur le trône. Investi et forcé dans son palais par une troupe de séditieux, Mohtady fut accablé d'outrages de toute nature, et poignardé en 870 de J.-C., à l'âge de 38 ans, après un règne de 11 mois et demi. Ce khâlyfe, digne d'un meilleur sort et d'un autre siècle, eut pour success. Motamed (*v.* ce nom).

MOINE (Le). V. Lemoine.

MOINES ou *Solitaires*, ainsi appelés du grec *μόνος* (seul), à cause de leur genre de vie, étaient dans l'origine des laïcs qui, se consacrant à un plus pur exercice des vertus chrétiennes, et séparés volontairement du commerce des hommes, partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains, et abandonnaient aux pauvres tout ce qui excédait leurs modiq. besoins. Passant condamnat. sur les ridicules hypothèses qui feraient remonter l'institution des moines (et conséquemment celle de quelques-uns des ordres religieux dont ceux-ci furent la souche commune) jusqu'aux temps antérieurs à l'établissement de l'Église de J.-C., c.-à-d. aux prophètes Elie et Elisée, les plus savans canonistes s'accordent à reconnaître que ce fut d'après l'exemple de St Paul que les prem. de ces solitaires s'établirent en Egypte; ils s'y trouvaient déjà en gr. nomb. lorsque St Antoine en réunit quelq.-uns en communauté monastiq. (270). La Syrie, le Pont, la Cappadoce, l'Ethiopie, les Indes mêmes, virent bientôt se former de pareilles associations, dont les principaux fondat. furent St Pacôme, St Hilarion et St Basile: en publiant à Rome la *vie* de St Antoine, St Athanase y accrédita ce genre de dévotion, qui ensuite se propagea dans tout l'Occident. Après l'établissem. des monastères, il resta toutefois beaucoup de moines qui, comme au temps de St Paul, demeurèrent tout-à-fait solitaires: tels étaient ceux qu'on nomme *anachorètes* ou *ascètes*, et qui vivaient seuls dans les déserts, et les *remobotes* ou *sarabaïtes*, qui y habitaient deux ou trois ensemble une case ou cellule; mais les uns et les autres étaient en moins gr. nombre que ceux réunis en communautés, et appelés *cénobites*. Ces relig., que dans le principe leur profess. écartait des fonct. cléricales, et qui n'étaient engagés à cet état par aucun autre lien que celui de la ferveur ou de la volonté de mener une vie pénitente, n'affectaient point un costume particulier; savans ou ignorans, robustes ou faibles, ils étaient admis aux monast. sans autre condit. que leur inclinat. propre; enfin des hommes de tous les âges et de toutes les classes s'y confondaient avec les esclaves mêmes à qui leurs maîtres permettaient d'y entrer. Chaque évêq. à la juridict. duquel ils appartenaient confirmait l'élect. de leurs supérieurs ou pères (*abbés*) s'il ne les nommait lui-même, et c'était toujours de ses mains qu'ils recevaient des prêtres pour desservir leurs chapelles quand il arrivait qu'on les dispensât de l'obligation d'assister aux offices dans l'église paroissiale. Ainsi que nous l'apprend St Jérôme, les moines cénobites vivaient en commun sous la direct. du même chef dans un monastère ordinairement écarté des villes; presque tous renonçaient à leur patrimoine pour subsister du produit de leurs travaux, auquel suppléait au besoin la part qu'ils avaient aux aumônes de l'évêq. diocésain ainsi qu'aux charités du peuple. Un monastère pouvait comprendre jusqu'à 40 maisons, régies chacune par un supérieur, un prevôt, et où habitait un nombre à peu près égal d'individus, dont chaque dizaine obéissait à un doyen. Peu à peu, en se rendant utiles aux évêques, les moines en obtinrent des exemptions ou priviléges; et comme l'Eglise ne comptait pas de membres plus distingués, non-seulem. on favorisa leurs établissemens, mais on finit par les rapprocher des villes, comme de précieuses pépinières d'où l'on pouvait tirer des pasteurs zélés autant que pieux. Enfin dès le 8e S. on comprit sous le nom de clergé ces associat., sans pourtant les confondre avec les ecclésiast.; et à partir du 11e S., on n'a plus compté pour moines que les clercs, c.-à-d. les hommes destinés à chanter au chœur, ou versés dans les lettres latines. Moins de 300 ans plus tard le concile général de Vienne (1311) ordonnait à tous les moines de se faire promouvoir aux ordres sacrés, n'exceptant de cette règle que la classe des religieux uniquem. propres au travail des mains, et qu'on nomma frères *lais* ou *convers* (laïcs convertis). Il est naturel de croire que des associat. aussi nombreuses ne purent se soustraire à l'influence de l'esprit du siècle; aussi trouve-t-on dans les monastères, aux temps que nous nommons le moyen âge, toute la barbarie et les vices qui infestaient la société. Mais si, en se reportant à l'origine des établissemens monastiques, on recherche la cause de leur multiplicité prodigieuse, on la découvre dans l'esprit même du christianisme: le renoncement aux passions humaines pour une meilleure vie. Telle avait été de bonne heure la progression d'accroissement des monastères, qu'on s'occupa, au concile de Chalcédoine, d'en circonscrire le nombre, et de limiter les prérogatives de ces associations. Elles n'avaient dû sans doute leurs priviléges qu'à l'éclat des vertus qui distinguaient leurs membres; et l'on peut croire qu'en accordant aux moines certaines exemptions, telles que l'affranchissement de la législat. canonique, la remise d'une pleine puissance aux abbés pour la conduite de ce troupeau d'élite, etc., les évêques n'avaient entendu autre chose, sinon de donner un témoignage de confiance à de si parfaits observateurs des règles de l'Evangile, à des administrés dont le zèle prévenait l'intervention de toute autorité extérieure. Mais lorsque les richesses et la puissance eurent amené parmi ces religieux et leurs chefs un relâchement inévitable, il s'engagea entre eux et les évêques une lutte dans laquelle intervint le St siége, naturellem. peu disposé à prêter les mains au plein développem. des droits affectés à l'épiscopat par différ. passages du Nouv. Testam. (*v. Joann.*, *cap.* xx, *vers.* 21 *et seqq.*; *Act. apost.*, *cap.* xx, *vers.* 28); et ce ne fut pas sans de grands efforts que St Bernard et quelq. autres Sts réformat. parvinrent à arrêter les progrès de cette lutte dangereuse (*v.* au mot Ordres relig.)

MOISANT DE BRIEUX (Jacques), poète latin et littérat., né en 1614 à Caen (Normandie), fit ses prem. études à Sédan, se rendit ensuite à Leyde, où il suivit pendant deux ans les leçons de Vossius, passa de Leyde en Angleterre, puis revint dans sa patrie où il se fit recevoir avocat, fut peu après pourvu d'une charge de conseiller au parlem. de

Metz, et m. en 1674, après avoir subi l'opérat. de la pierre. Il fut lié avec plus. hommes célèbres de son temps, tels que le duc de Montausier, Tannegui Lefèvre, Bochart, Vossius, Huet, Heinsius, Halley, etc. On a de lui trois différens *Recueils de poésies latines*, Caen, 1638, in-4; 1663, in-8; 1669, in-16; *Epistolæ*, ib., 1670, in-8; *les Origines de quelques coutumes anciennes et de plus. façons de parler triviales*, 1672, in-12; *les Divertissem. de M. D. B.*, ibid., 1673, in-12, rare: ce dern. est un recueil de lettres et de vers franç. et latins. Moisant a laissé en MS. la traduct. latine d'une partie des épigrammes de l'*Anthologie*, et un vol. de *Méditations chrétiennes.*

MOISE ou MOYSE, cél. législat. des Hébreux, fils d'Amram et de Jocabed de la tribu de Lévi, naquit en Egypte vers l'an 1571 av. J.-C. Le roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles de la postérité de Jacob, Jocabed, après l'avoir tenu caché pendant plus. mois, se vit obligée de l'exposer sur le Nil dans un panier de jonc. Thermutis, fille du roi, l'ayant trouvé, le sauva, et voulut le faire élever. Marie, sœur de Jocabed, qui se trouvait là comme par hasard, ayant offert de lui donner une nourrice de la race des Hébreux, la princesse y consentit, et Moïse se trouva ainsi nourri par sa propre mère, que Marie amena sur-le-champ. Dans la suite Thermutis l'adopta pour fils, et le fit élever avec soin dans les sciences des Egyptiens. Josèphe et Eusèbe assurent qu'il commanda les armées, entra sur les terres des Ethiopiens, et prit Saba, leur capitale. A 40 ans il quitta la cour pour aller visiter ses compatriotes, soit qu'il eût été disgracié, soit qu'ayant tué un Egyptien qui maltraitait un Israélite il craignît de se voir poursuivi par la vengeance des païens. Quoi qu'il en soit il se sauva dans le désert de Madian, où il épousa Séphora, fille d'un prêtre nommé Jéthro. Un jour qu'il faisait paître les troupeaux de celui-ci, Dieu lui apparut dans un buisson ardent sur le mont Horeb, lui déclara qu'il l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple et le conduire dans la terre de Chanaan, et lui donna le pouvoir de faire des miracles. Moïse obéit, et s'étant présenté devant Pharaon, il lui ordonna de la part de Dieu de laisser sortir le peuple d'Israël pour aller sacrifier dans le désert; et, pour confirmer sa mission, il fit un miracle devant lui en changeant sa baguette en serpent. Mais le roi rejeta sa demande, et l'Egypte fut alors affligée de dix fléaux connus sous le nom de *plaies d'Egypte*. Tant de maux réunis décidèrent enfin Pharaon à se désister de sa sévérité, et à laisser partir les Hébreux, l'an 1691 av. J.-C. Moïse se mit à leur tête, et marcha vers la terre promise. Mais à peine étaient-ils arrivés à la mer Rouge qu'ils virent le Pharaon, déjà fâché d'avoir tenu sa promesse, accourir à la tête d'une armée innombrable. On sait que Moïse, étendant sa baguette sur la mer Rouge, ouvrit alors un passage à ses concitoyens à travers les eaux qui s'ouvrirent devant eux, mais qui se réunirent lorsque le Pharaon et son armée y furent entrés pour les poursuivre. Echappés à ce danger, les Israélites arrivèrent dans le désert, et là Moïse opéra encore un gr. nomb. de miracles, fit tomber la manne du ciel, fit jaillir l'eau des rochers, reçut la loi de Dieu sur le mont Sinaï, régla les cérémonies et le culte, vainquit les rois qui s'opposaient à son passage, et réprima plus. séditions. Cependant Dieu irrité des murmures continuels du peuple juif et de sa promptitude à adorer les idoles, voulut qu'ils errassent 60 ans dans le désert sans trouver le chemin de la terre promise, et Moïse lui-même ayant une fois manqué de confiance dans la parole du seigneur n'eut pas la joie d'y entrer. Seulement Dieu, touché de son repentir, lui en fit voir les frontières de la cime du Nebo chez les Moabites: peu après Moïse expira, l'an 1451 av. J.-C., âgé de 120, et fut enterré dans la vallée de Moab, où depuis on a vainement cherché sa sépulture. C'est lui qui est l'auteur du *Pentateuque*, c'est-à-dire des 5 prem. liv. de l'Ancien Testament. Le prem. comprend l'hist. du monde jusqu'à la mort de Joseph; le second est consacré à raconter la délivrance du peuple de Dieu et sa sortie d'Egypte. Dans le troisième est la législation tant civile que religieuse donnée aux Juifs par l'auteur. On le regarde aussi comme aut. de quelq. *psaumes*, et surtout de celui qui porte son nom (le 90e). Entre autres ouvr. on peut consulter sur Moïse sa *vie* par Philon; le t. 1er de Fabricius (*Codex pseudo-epigr. vet. Testam.*); *De vitâ et morte Mosis lib. III*, trad. de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8; les *Antiquités judaïques* de Josèphe; *the Divine legation of Moses demonstrated*, par G. Warburton, 5 vol. in-8, souv. réimpr., et réfuté par Lowth; enfin *Moïse considéré comme législateur*, par M. de Pastoret, Paris, 1788, in-8.

MOISE (FRANÇ.-XAVIER), théol. franç., né en 1742 dans un village de Franche-Comté, fut prof. au collége royal de Dôle, où sa réputation lui attira un gr. nomb. d'auditeurs. En 1790 il se rangea du parti du clergé favorable à la révolution, prêta le serment décrété par l'assemblée constituante, et fut nommé évêque du Jura en 1791. Obligé de se cacher dans les montagnes pendant le règne de la terreur, Moïse n'en persista pas moins dans ses opinions, adhéra aux deux encycliques publ. par les évêq. constitutionnels en 1795, parut aux conciles tenus par les mêmes en 1797 et 1801, fut nommé chanoine honoraire de Besançon après le concordat de 1801, et m. dans la retraite en 1813. On a de lui: *Réponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des livres saints*, Paris, 1783, in-12, formant le 4e tome de l'ouvrage de l'abbé Bullet (*v.* ce nom) sur le même sujet; plus. petits écrits insérés dans les *Annales de la Religion*, par Desbois de Rochefort; plus. *lettres pastorales*, *mandemens*, etc. Il a laissé en MS. une *Défense des libertés de l'Eglise gallicane.*

MOISE-ALSCHECH, rabbin du 16e S., né à Saphet en Palestine, acquit une grande réputation parmi ses co-religionnaires comme prédicateur et comme interprète des livres saints. On a de lui des *comment.*, également estimés des juifs et des chrétiens, sur tous les liv. de l'Ancien Testament. Ceux sur *l'Ecclésiaste*, *les Lamentations*, *Ruth et Esther*, ont été imp. ensemble, Venise, 1601, in-4; Prague, 1610, in-fol.; Amsterdam, 1698, in-12; ceux sur les *Grands Prophètes*, Venise, 1620; Francfort-sur-le-Mein, 1719, in-fol.; ceux sur les *Petits Prophètes*, Iéna, 1720; sur les *Psaumes*, Venise, 1605, in-4; Iéna, 1721, in-fol.; sur le *Pentateuque*, Venise, 1601, in-fol.; Prague, 1616, in-folio.

MOISE BEN NACHMAN, rabbin espagnol du 13e S., né à Girone en 1194, étudia et pratiqua la médecine avec succès, ainsi que les sciences qui conduisent à l'intelligence de la loi et du Talmud. Ses contemporains lui donnèrent les surnoms de *Père de l'éloquence et de la sagesse*, de *Luminaire*, de *Fleur de la couronne de sainteté*. Il eut des conférences à Barcelonne avec plus. docteurs catholiques, et en publia les actes, dans lesquels il paraît s'attribuer tout l'honneur de la controverse. Rabbi-Moïse, que les Juifs appellent *Ramban*, nom formé des initiales des quatre mots *Rabi-Mose ben Nachman*, m. en l'an 1300. On a de lui un grand nomb. d'ouv., la plupart inédits, et dont on peut voir le catalogue dans la *Biblioth. héb.* de Wolf, t. 1 et 3. Les plus connus sont: *Ighereth Hakkodesch* (Lettres de sainteté), Rome, 1546, in-8; Cracovie, 1594, in-12; *Milmoth Jehovah* (guerres du Seigneur), Venise, 1552, in-fol.; *Thorah Adam* (loi de l'homme), ib., 1595, in-4; *Tephilah*

(prière sur la ruine du Temple), etc., ib., 1626, in-8; *Saar Hamonah* (porte de la foi), ib., 1601, et Cracovie, 1648.

MOISE BEN TIBBON, rabbin, vivait à Grenade dans le 13e S., sous le règne d'Alphonse X, roi de Castille. On a de lui : une traduct. en hébreu des *Elémens* d'Euclide; la *Logique* de Maimonide, Bâle, 1528; les *Tables astronomiques* d'Alferganí, imp. à Venise; trad. des *Comment. d'Averroès sur Aristote*; le *Livre des Préceptes usuels* de Maimonide; le *Livre de l'Angle*, ouvr. élémentaire d'arithmétique et de géométrie; et quelq. autres écrits dont on trouvera le catalog. dans la *Biblioth. rabb.* de Bartolocci, et dans la *Biblioth. héb.* de Wolf.

MOISE DE KHOREN. V. KORENATZY.

MOISSON. V. DEVAUX (G.-P.-F. MOISSON).

MOISSY (ALEX.-GUILL. MOUSLIER DE), litt. et auteur dramatique, né à Paris en 1712, m. en 1777, a laissé des *romans*, quelq. *essais littéraires*, des *poésies*, et un assez grand nomb. de pièces de théâtre. Nous citerons parmi ces différens ouvr., presque tous oubliés aujourd'hui, les suivans : *les Fausses inconstances*, comédie en 1 acte, 1750, in-12; *la Nouvelle Ecole des Femmes*, comédie en 3 actes, 1758, in-12; *l'Education*, poème en cinq chants, 1760, in-8; *Ecole dramatique*, etc., 1771, in-8; *Ecole dramatique de l'Homme du dern. âge*, 1773, in-8; *Vérités philosophiques*, etc., imitation en vers libres de plus. passages des *Nuits* d'Young, Rouen et Paris, 1770, in-8; *OEuvres dramatiq.*, 3 vol. in-8; *petit Recueil de physique et de morale, à l'usage des dames*, etc., Amsterdam (Paris), 1771, in-8; *la Nature philos.*, 1776, in-8.

MOITHEY (MAURICE-ANTOINE), ingén. géogr. du roi, né à Paris en 1732, m. en 1777, est auteur d'un *Plan histor. de Paris*, et de *Recherches historiques sur Reims, Orléans et Angers*, 1774, in-4, avec cartes.

MOITTE (PIERRE-ETIENNE), grav. à la pointe et au burin, né à Paris en 1722, élève de Beaumont, cultiva également le genre du portrait et celui de l'histoire, fut reçu memb. de l'académie royale de peinture en 1770, et m. en 1780, avec le titre de grav. du roi. On a de lui plusieurs gravures d'après les tableaux des galeries de Dresde et du comte de Bruhl, d'après Greuze, et des portraits. — Franç.-Aug. MOITTE, fils du précédent, né à Paris en 1748, fut l'élève de son père, et se fit remarquer par la netteté de son burin et la finesse de son exécution. L'époque précise de sa mort est inconnue. Il a gravé d'après différens maîtres, et notamment d'après Greuze. On distingue dans son œuv. une suite de 24 feuilles pub. par cahiers de 6, sous le titre de *divers Habillemens, suivant le costume d'Italie, dessinés d'après nature par J.-B. Greuze*, etc. — J.-B.-Philib. MOITTE, son frère, m. en 1808, profess. à l'école de Dijon, avait obtenu en 1792 un prix à l'acad. sur la présentation d'un projet de cathédrale et d'un arc-de-triomphe.

MOITTE (JEAN-GUILLAUME), fils aîné de Pierre-Etienne, l'un des plus habiles sculpteurs du 18e S. et du commencement du 19e, né à Paris en 1747, manifesta dès son enfance un goût très-vif pour le dessin; son père s'empressa de cultiver ces heureuses dispositions, et le plaça chez le célèb. J.-B. Pigalle, que l'on regardait comme le premier sculpteur de cette époque. Le jeune Moitte passa ensuite de l'école de Pigalle dans celle de J.-B. Lemoyne, autre sculpt. habile de l'époq., et ne tarda pas à se distinguer; après avoir remporté presque toutes les médailles dans les différens concours de l'acad., il obtint, en 1768, le grand prix de sculpture, sur une fig. de *David portant en triomphe la tête de Goliath*, et partit pour l'Italie comme pensionnaire du roi à l'école de Rome. Dans cette capitale du monde chrétien, J.-G. Moitte acquit le goût pur et sévère qu'il imprima dans la suite à tous ses ouvrages. De retour en France en 1773, il reçut à Paris, des artistes et des amateurs, l'accueil le plus distingué. Il dessina d'abord à la plume plus. grandes frises d'un beau style, et fit pour Auguste, orfèvre du roi, d'autres dessins qui servirent de modèles aux plus beaux ouvr. de ce dern., et qui lui donnèrent une grande supériorité sur les autres orfèv. Moitte fut reçu à l'acad., en 1783, sur une figure représentant un *sacrificateur*, et fut chargé ensuite de plus. travaux importans, tels que les *bas-reliefs* de plus. des barrières de Paris, les figures colossales représentant les *provinces de Bretagne* et de *Normandie*, placées à la barrière de Passy; des *bas-reliefs* et autres morceaux au château de l'Isle-Adam; la *statue* en pied de *Cassini*; l'ancien *fronton* du Panthéon (aujourd'hui Ste-Geneviève), représentant *la Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières*, au-dessous duquel on lisait l'inscript. suiv. comp. par M. le marquis de Pastoret : *Aux gr. hommes la patrie reconnaissante*. Lors de la créat. de l'institut de France, Moitte fut désigné, avec le cél. peintre David, par le gouvernem., pour former le noyau de la classe des beaux-arts; il fut chargé, après la bataille de Marengo, du *mausolée* en bas-relief du général Desaix, pour l'église de l'hospice du Mont-St-Bernard. Il exécuta ensuite le bas-relief d'un des avant-corps de l'intérieur de la cour du Louvre représentant la *Muse de l'histoire*, et les deux figures de *Moïse* et de *Numa*, une *Statue équestre en bronze de Napoléon Bonaparte*, les *bas-reliefs* en bronze de la colonne du camp de Boulogne, et les modèles de plus. autres ouv. qui lui avaient été commandés par le gouvernement, et qu'il ne put achever. Cet artiste distingué mourut le 2 mai 1810. M. Quatremère de Quincy a prononcé sur sa tombe un discours inséré dans le *Moniteur* du 6 du même mois. Moitte avait été nommé membre de la Légion-d'Honneur en 1808. Plusieurs sculpteurs distingués sont sortis de son école.

MOIVRE (ABRAHAM), géomètre, né en 1667 à Vitri, en Champagne, de parens protestans, apprit les mathématiques sous le célèbre Ozanam, se retira en Angleterre à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, perfectionna ses études à Lond., et s'y fit connaître avantageusement de l'astronome Halley, qui se chargea de communiquer ses prem. écrits à la société royale, et l'en fit recevoir memb. en 1697. Moivre fut l'un des commissaires désignés pour prononcer sur la contestat. qui s'était élevée entre Leibnitz et Newton au sujet de l'invention du calcul intégral; et peu après il communiqua à la société royale un petit traité *de Mensura sortis*, qui ajouta encore à l'opinion qu'on avait de son talent. Il m. à Lond. en 1754, peu de temps après avoir été reçu membre de l'académie des sciences de Paris; il était depuis long-temps de celle de Berlin. On a de lui, outre des *mém.* nomb. insér. dans les *Transact. philos.*, les ouv. suivans : *The Doctrine of chances*, Lond., 1716, 1738, 1756, in-4; *Miscellanea analytica de seriebus et quadraturis*, ibid., 1730, in-4; *Annuities on Lives* (des rentes à vie), ib., 1724, 1742, 1750, in-8, trad. en italien par le P. Fontana, Milan, 1776, in-8. Moivre a revu et publié la trad. latine de l'*Optique* de Newton. On peut consulter pour plus de détails le *Mém. sur la vie de M. Abraham de Moivre*, par Maty, La Haye, in-12, et son *éloge* par Grandjean de Fouchy dans le rec. de l'acad. des sciences.

MOKHTAR, célèbre capitaine arabe, né dans la prem. année de l'hégyre (622 de J.-C.), était fils d'Abou-Obeidah, qui avait commandé les musulmans à la journée de Koss-Alnatef, et qui, ayant tué l'éléphant sur lequel était monté le gén. persan, avait été écrasé par la chute de l'animal. Mokhtar devint le plus ferme appui de la famille des Alydes. Il se prétendait inspiré de Dieu, et il assurait que l'ange Gabriel lui apparaissait sous la forme d'une colombe. Il remporta une victoire signalée sur le khalyfe Obeid-Allah (*v.* ce nom), ennemi des

Alydes, et se rendit maître de toute la Mésopotamie. Quelq. années après, il fut vaincu, fait prisonnier par Mosab, gouv. de Bassorah (du nom du khâlyfe Abdallah, son frère), et mis à m. en l'an 67 de l'hég. (687 de J.-C.). Les histor. arabes rapportent que Mokhtar avait immolé de sa propre main plus de 50,000 victimes aux mânes de Houceïn, second fils d'Aly, assassiné par les ordres du khâlyfe Yezid Ier (v. Hocein).

MOKTADY BIAMR-ALLAH (Aboul-Gacem Abdallah VI, al), 27e khâlyfe abbasside, succéda à son grand-père Caïm-Biamr-Allah en 467 de l'hég. (1074 de J.-C.). Ami des sciences et des lettres, ce prince favorisa les opérations astronom. qui furent faites pour la réforme du calendrier. Il épousa en 480 la fille de Melik-Chah (v. ce nom); mais cette union fut malheureuse et amena une rupture entre le beau-père et le gendre. Celui-ci allait être forcé d'abandonner Bagdad, et de se retirer à Bassorah lorsque Melik mourut. Moktady ne lui survécut que de 15 mois, et fut frappé d'apoplexie en 487 (1094) dans la 39e année de son âge et la 20e de son règne. On trouve quelq. vers de ce prince dans l'*Hist. mahomét.* d'Elmacin (v. ce n.).

MOKTAFY BILLAH (Abou Mohammed Aly II, al), 17e khâlyfe abbasside, succéda à son père Motadhed, l'an 289 de l'hég. (902 de J.-C.). Sous son règne les Carmathes exercèrent de grands ravages en Syrie; mais il marcha contre eux en 291, et, après des succès divers, ses armées parvinrent à réduire ces barbares sectaires. Moktafy m. à la fin de l'an 295 (908 de J.-C.) dans la 31me ou 33e année de son âge. Ce prince, disent les hist. arabes, sévère à l'égard des rebelles et des grands coupables, était d'ailleurs humain et généreux; il aurait relevé la gloire et la puissance du khâlyfat si la m. n'eût arrêté ses projets.

MOKTAFY LEAMR ALLAH (Abou Abdallah Mohammed IX, al), 31e khâlyfe abbasside, petit-fils de Moktady Beamr-Allah, monta sur le trône en l'an 530 de l'hég. (1136 de J.-C.), fit tous ses efforts pour affranchir le khâlyfat du joug humiliant des *émyrs al omrah*, et pour rétablir l'antique puissance de ses ancêtres, parvint à gouverner par lui-même, et avec un pouvoir absolu, Bagdad, l'Irak-Araby, et m. en 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), à l'âge de 66 ans. Il eut pour successeur son fils Mostandjed.

MOLAI (Jacques de), dern. grand-maître des templiers, né en Bourgogne, de la famille des sires ou seigneurs de Longwic et de Raon, fut admis en 1265 dans l'ordre des templiers, et, à peine arrivé en Palestine, se signala contre les musulmans. A la m. de Guillaume de Beaujeu, il fut élu à l'unanimité gr.-maître, bien qu'il ne fût pas alors dans l'Orient. En 1299, J. de Molai se trouva à la reprise de Jérusalem par les chrétiens. Forcé ensuite de se retirer dans l'île de Cypre, il fut appelé en France par le pape Clément V en 1305, et il s'y rendit avec 60 chevaliers et un trésor considérable. Le prétexte de ce rappel du grand-maître était le projet de la réunion des templiers à l'ordre des hospitaliers; mais le motif réel était la destruction du prem. de ces ordres, destruction concertée entre le souverain pontife et le roi Philippe-le-Bel. Molai fut accueilli avec une grande distinction par le monarque, qui le choisit pour parrain de l'un des enfans de France. Deux ans se passèrent sans que les templiers et leur chef soupçonnassent le moins du monde ce qui se tramait contre eux; mais le 13 oct. 1307 Molai et tous les chevaliers furent arrêtés à la même heure dans l'étendue du royaume. La veille, le grand-maître avait porté le poêle à l'enterrement de la princesse Catherine, épouse du comte de Valois, et héritière du trône de Constantinople. La majeure partie des chev. furent voués au supplice comme hérétiques le 11 mai 1307; mais ce ne fut qu'environ 7 ans après cet événement que Molai, dont on avait différé l'exécution, grâce aux aveux que plus tard il rétracta, fut conduit avec Gui, dauphin d'Auvergne, et Hugues de Peralde au bûcher où ces infortunés expirèrent, le 18 mars 1314, en protestant de leur innocence et de celle de l'ordre entier (v. l'article Templiers).

MOLANS (Philibert de), noble franc-comtois, né au 14e S., fut écuyer du duc de Bourgogne et maître-visiteur des arsenaux et artillerie des rois de France et d'Anglet. Il entreprit deux fois le voyage de la Terre-Sainte, et en rapporta une partie des reliques de St Georges, dont il fit présent à l'église de Rougemont, où il institua une confrérie sous l'invocation de ce martyr. Thomas Varin a pub. en 1663, *l'Etat de l'illustre confrérie de St Georges en la dite année*; et M. Poutier de Gouhelans est l'édit. des *Statuts de l'ordre de St-Georges, avec la liste des chev. depuis* 1390, Besançon, 1768, in-8.

MOLANUS (Jean Vermeulen, plus connu sous le nom latin de), théologien flamand, né en 1533 à Lille, fit ses études à l'univ. de Louvain, y obtint la chaire de théolog., devint ensuite doyen de cette faculté, censeur royal, et m. en 1585, après avoir pub. un assez gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. 27, et plus complètement dans la *Biblioth. belg.* de Foppens. Nous citerons seulement: *Annal. urbis Lovaniensis*, Louvain, 1572, in-4; *de Historiâ sacrarum imaginum et picturarum*, etc.; ib., 1570, in-12; réimp. 3 fois dans le 17e S.; *de Fide hæreticis servandâ lib. III; de Fide rebellibus servandâ lib. unus; de Fide ac Juramento quæ à tyrannis exiguntur*, Cologne, 1584, in-8; *de Piis Testamentis*, etc.; ib., 1584, réimp. en 1661, in-8; *de Canonicis lib. tres*, ibid., 1587, in-8; *Militia sacra ducum ac principum Brabantiæ*, etc., Anvers, 1592, in-8, rare et curieux, etc.

MOLANUS (Gérard-Walter Vandermuelen), plus connu sous le nom de), théol. luthérien, né à Hameln en 1633, fut prof. de mathém., et ensuite de théol. à Rinteln, obtint ensuite l'abbaye de Lokkum, eut la direction générale des églises protestantes du duché de Lunebourg, fut quelque temps en correspondance avec Bossuet relativement à la réunion des deux églises cathôliq. et luthérienne, et m. en 1722. On a de lui quelq. écrits, dont les deux plus connus, intit.: *Regulæ circa christianor. omnium ecclesiast. reunionem*, et *Cogitationes privatæ de methodo reunionis ecclesiæ Protestantium*, etc., sont imp. dans le t. 25 des *Œuvres de Bossuet*, pub. par le cardinal de Bausset. On trouvera des détails intéressans sur Molanus dans le t. 12 de l'*Hist. de Bossuet*, par le même cardinal.

MOLARD (Etienne), né à Lyon vers 1765, et m. en 1825 dans cette ville, où il avait constamm. professé les langues française et latine, est auteur de quelq. opuscules; on lui doit entre autres l'écrit suiv.: *Lyonnoisismes*, ou *Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon*; etc., Lyon, 1792, in-8; 4e édit., 1810, sous le titre du *Mauvais Langage corrigé*, 5e édit., 1813, sous le titre de *Diction. du mauvais langage*.

MOLAY. V. Molai.

MOLDENHAWER (Daniel-Gotthilf), savant prussien, né à Kœnigsberg en 1751, m. en 1823, administrat. de la biblioth. royale de Copenhague, avait professé la philosophie et la théol. à Kiel, et enrichi l'établissement qu'il dirigeait depuis 1788 d'un nombre consid. de MSs. castillans et arabes, rec. dans un voyage en Espagne. Ses écrits principaux sont: une *Histoire des Templiers*, en allem., et un *Eloge du comte A.-P. de Bernstorff*, en lat.

MOLDOVANDGI-PACHA, gr.-vézyr du sulthan Mostapha III, né dans le 18e S., fut d'abord simple *Bostandji*, ou jardinier dans le sérail de Constantinople, devint ensuite chef de ce corps, puis pacha ou gouverneur d'une petite province; il

commanda un corps de 4,000 hommes en Valachie et en Moldavie dans la guerre des Russes contre les Turks en 1767, fit lever le siége de Choczim en 1769, et fut élevé la même année à la dignité de gr. vézyr en remplacement de Mehemét-Emyn, que Mustapha III fit décapiter. Ayant perdu bientôt cette place importante, il fut relégué par le sulthan aux Dardanelles avec le titre de command. de ces deux châteaux, et m. dans ce poste obscur vers l'an 1780. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mém.* du baron de Tott (*v.* ce nom).

MOLÉ (LA). V. COCONAS.

MOLÉ (EDOUARD), conseiller, puis procureur-général, et enfin président à mortier au parlement de Paris, né vers 1550, était fils de Nicolas Molé, conseiller au même parlement, dont la famille était originaire de Troyes, où elle avait exercé des fonctions honorables dans le 15ᵉ S. Ed. Molé n'était encore que conseiller lorsqu'il se trouva enveloppé avec toute sa compagnie dans les évènem. funestes de 1589, et emprisonné par les ligueurs à la Bastille. N'ayant pu s'échapper pour rejoindre le parti royaliste, auquel il était attaché d'opinion, il fut contraint d'accepter la place de procureur-général de la faction du parlement, restée à Paris, et de prêter serment à la ligue. Dans cette position difficile, il ne craignit point de s'exposer à la fureur des seize, et fut assez heureux pour leur échapper. Il négocia en secret l'abjuration du roi Henri IV; et ce fut sur ses conclusions que le parlement rendit le célèbre arrêt qui renfermait cette déclaration : « que la couronne de France ne pouvait passer à des femmes ni à des étrangers. » Henri IV donna à Molé une charge de présid. à mortier qui est restée dans sa famille jusqu'à la destruction des parlemens en 1790; et ce magistrat m. en 1614. On trouve dans le *Journal de l'Etoile* (18 août 1604) un arrêt prononcé par le prés. Molé, dont la sévérité étonnerait un peu nos mœurs actuelles.

MOLÉ (MATTHIEU), fils du précéd., né à Paris en 1584, fut successiv. conseiller, président aux requêtes, procureur-général, prem. président du parlement de cette capitale et garde-des-sceaux de France. Nous n'entrerons point dans les détails de la vie, si pleine d'évènemens remarq., de ce grand magistrat, dont l'histoire est d'ailleurs dans tous les mémoires du temps. Il nous suffira de dire qu'il déploya pendant tout le cours de ses hautes fonctions, surtout dans les temps orageux de la fronde, autant de zèle que de grandeur d'âme. « Au milieu des dangers, des agitations qui exercèrent son courage (dit un judicieux biographe), il faut remarquer surtout cette suite, cette tenue, cette force de caractère qui ne le laissa jamais dévier de la ligne droite qu'il s'était tracée dans les deux époques si différentes de sa vie politique (sous l'empire absolu de Richelieu, et sous le ministère, souvent trop faible de Mazarin). » Le card. de Retz s'exprime ainsi : « Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle de plus intrépide que le grand Gustave et M. le prince (de Condé), je dirais que ça été M. Molé, premier président. » Un jour de sédition, un bourgeois, en plein parlement, appuya son mousqueton sur le front de Molé en le menaçant de la mort. Le premier président, sans détourner la tête, sans écarter l'arme, lui dit froidement : « Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre. » L'*Eloge de Matthieu Molé* a été pub. par M. Henrion de Pansey (aujourd'hui président à la cour de cassation), Paris, 1775, in-8. M. le comte Molé, pair de France, arrière-petit-fils du grand magistrat, a pub. aussi la *vie* de son aïeul en tête de son ouvr. intit. : *Essais de morale et de politique*, 2ᵉ édit., Paris, 1809. — Matthieu-François MOLÉ, petit-fils de Matthieu, né en 1705, fut prem. président du parlem. de Paris après la démiss. de R.-Charles de Maupeou en 1757, se démit ensuite lui-même en faveur du fils de ce dernier, et m. à Paris en 1793. — MOLÉ DE CHAMPLATREUX (Edouard-François-Matthieu), fils du précéd., né en 1760, devint présid. à mortier en 1788, émigra en 1789, rentra en France au temps prescrit par les décrets de l'assemblée nationale, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, laissant un fils (le comte Molé), dont nous avons parlé plus haut.

MOLÉ (GUILL.-FR.-ROGER), avoc., m. en 1790, est aut. des ouv. suiv. : *Légende dorée*, ou *Hist. morale*, Paris, 1768, in-12; *Hist. des Modes françaises*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; *Observ. hist. et critiques sur les erreurs des peintres, sculpteurs et dessinateurs dans la représentation des sujets tirés de l'Hist.-Sainte*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; *Lett. à M. J**** (*Jamet*) *sur les moyens de transférer les cimetières*, 1776, in-8.

MOLÉ (FRANÇ.-RENÉ), célèbre comédien, dont le vrai nom était *Molet*, né à Paris en 1734, débuta au Théâtre-Français en 1754 dans le rôle de Britannicus et dans celui d'Olinde (de la comédie intit. *Zénéide*). On jugea qu'il n'avait pas assez d'usage de la scène pour être admis au nomb. des comédiens du roi, et il n'obtint cette faveur qu'en 1761. Il joua pendant 20 ans la tragédie avec assez de succès, mais fut beaucoup plus heureux dans la comédie, dont il remplit les prem. rôles jusqu'à l'âge de 67 ans. Son talent était naturel, varié, brillant, son débit très-animé. Bien peu d'act. ont su comme lui parler aux hommes avec autant de sens et de raison que de dignité, aux femmes avec autant de grâces, de politesse, et un ton plus décent et plus aimable. Molé fut admis à l'institut de France dans la classe des beaux-arts, et m. en 1802. On a de lui quelq. *opuscules*, tels que les *éloges* de mademoiselle Clairon, de Préville, de Madem. Dangeville, prononcés au lycée des arts; une comédie intit. *le Quiproquo*, qui n'eut pas de succès; plus. *lettres* insérées dans le *Journal de Paris*, et quelq. *poésies* dans divers recueils. MM. Etienne et Nanteuil ont pub. une *Vie de F.-R. Molé, comédien franç.*, etc., Paris, an XI (1803), in-12 de 223 p., devenu très-rare. Les *Mémoires de Molé, précédés d'une Notice*, par M. Etienne, ont été publiés en 1825 dans la *Collect. des Mém. sur l'art dramatiq.*

MOLÈS (VINCENT), médec. espagnol du 17ᵉ S., est aut. des ouv. suiv. : *Philos. naturalis corporis Christi*, Anvers, 1641, in-4; *Pathologia de morbis in sacris litteris*, Madrid, 1642, in-4. — Barthélemi MOLÈS, frère du précéd. et médec. comme lui, est aut. d'un ouv. intit : *Speculum sanitatis, sive de sanitate conservandâ Liber.* — Les biographies ital. citent encore deux individus de la même famille établis dans le royaume de Naples, l'un jurisconsulte et l'autre littérat., aut. de quelques écrits peu remarq. dont la date et le lieu de publication ne sont point indiqués.

MOLESWORTH (ROBERT), diplomate irland., né à Dublin en 1656, fut nommé conseiller d'état sous le règne de Guillaume d'Orange, et passa en 1692 comme envoyé extraordinaire à la cour de Danemarck, où il demeura 3 ans. Sa conduite ayant déplu au monarque danois, il partit sans audience de congé, et revint en Angleterre, où il publia, quelque temps après, un ouvr. intit. *Relation du Danemarck*, où il s'attacha à représenter le gouvernement de ce royaume comme arbitraire et tyrannique. Cette production, dont l'ambassadeur de Danemarck à Londres se plaignit amèrement, fut bien accueillie du public et trad. en plus. langues. Molesworth entra ensuite dans la chambre des communes d'Irlande et d'Anglet., devint success. conseiller privé de la reine Anne et de George Iᵉʳ, et pair d'Irlande avec les titres de baron de Philipstown et vicomte de Molesworth de Swordes. Il m. dans le comté de Dublin en 1725. Outre sa *Relation du Danemarck*, on connaît de lui une *Adresse à la chambre des communes pour l'encouragement*

de l'agriculture, et la trad. de l'ouv. latin du jurisconsulte Hotman, intit. *Franco-Gallia*, réimp. en 1721, in-8, avec des *additions* et une nouvelle *préface* du traducteur.

MOLEVILLE (Antoine-François, marquis de BERTRAND de), ancien ministre de la marine, né à Toulouse en 1744, m. en 1817, avait été d'abord maître des requêtes, puis intendant de la Bretagne, lorsqu'en 1778 il fut chargé, comme commissaire du roi, de dissoudre le parlement de Rennes, et il encourut les plus grands dangers dans cette circonstance. Sa probité reconnue et surtout les opinions qu'il avait déployées à l'occas. des prem. troubles politiques lui firent confier le portefeuille de la marine en 1791; et 3 jours après l'installation de l'assemb. nation., il fit un rapport sur la situation des colonies, annonçant en même temps le départ prochain de l'expédit. de St-Domingue. Bertrand de Moleville, que son inflexible attachement à la monarchie ne tarda pas à engager dans une lutte assez vive avec le comité de marine, se trouva en butte à des accusat. multipliées; elles furent reproduites par Hérault de Séchelles dans les observat. qu'il fut chargé de présenter au roi sur la conduite de son ministre. Ce prince répondit qu'il lui conservait sa confiance, et il n'accepta quelques jours après la démission de Bertrand de Moleville, qu'en lui donnant de nouvelles preuves de son estime. Celui-ci y répondit par son zèle; mais la marche des évènem. fut plus forte que les moyens que l'ex-ministre tentait de leur opposer. Un décret d'accusation fut lancé contre lui le 15 août 1792, sur le rapport de Gohier; et il ne parvint à s'y soustraire qu'en fuyant en Angleterre au milieu de mille dangers. Pendant près de 22 ans qu'y séjourna Bertrand de Moleville, il s'occupa de travaux littér., qu'il continua dans la retraite après sa rentrée en France en 1814. On a de lui: *Hist. de la Révolut. de France*, 1801-1803, 10 vol. in-8; *Costumes des états héréditaires de la maison d'Autriche*, en 50 grav. col., texte angl.-fr., trad. de l'angl. de Dallas, Londres, 1804; *Hist. d'Anglet., dep. l'invasion des Romains jusqu'à la paix de* 1763, etc., Paris, 1815, 6 vol. in-8; *Mém. particuliers pour servir à l'Hist. de la fin du règne de Louis XVI*, 1816, 2 v. in-8.

MOLIÈRE (François de), sieur de Molière et d'Essertine, litt., né vers la fin du 16e S. dans le diocèse d'Autun, vivait à la cour de France lorsqu'il fut assassiné en 1623. On a de lui: *la Semaine amoureuse*, roman, 1620, in-8; *le Mépris de la cour*, imité de l'espagnol de Guevara, 1621, in-8; *la Polixène*, avec la suite et conclusion par Pomeray, 1632, 2 vol. in-8; *Lettres* (au nomb. de 7) insérées dans le *Recueil* de Farct, 1627, in-8; et quelques pièces de vers insérées dans les *Délices de la Poésie franç.*, édit. de 1620. — Anne Picardet, dame de Molière, épouse du précéd., a pub. des *Odes spirituelles sur l'air des chansons de ce temps*, Lyon, 1623, in-8. — Le Molière cité par La Monnoye, dans ses *notes* sur Baillet, comme aut. d'un *Dictionn. franç. histor.*, n'est autre que Juigné, sieur de La Broissinière et sieur de Molière. — Lérís (v. ce nom), parle d'un Molière, surnommé *le Tragique*, comédien et aut. d'une tragédie de *Polixène*; mais il est très-douteux que ce personnage ait jamais existé.

MOLIÈRE (Jean-Bapt. POQUELIN dit), naquit à Paris, où il fut baptisé le 15 janv. 1622. Sa famille exerçait depuis long-temps la profession de tapissier; et son père, qui se livrait également à ce commerce, le destina dès son bas âge à lui succéder. L'office de tapissier valet de chamb. du roi, qui lui fut concédé quelques années après, le confirma encore dans ce dessein. Il obtint pour son fils la survivance de cette charge, et, s'étant borné à lui procurer les notions les plus élémentaires de l'éducation, lui fit prendre part à ses travaux jusqu'à l'âge de 14 ans. Le caractère naturellement ardent du jeune Poquelin ne put se plier long-temps à une semblable vie; il témoigna le plus vif désir de s'instruire, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à déterminer son père à satisfaire ce besoin d'apprendre. Il suivit comme externe les cours du collége de Clermont, dirigé par les jésuites, et eut pour condisciples Armand de Bourbon, Bernier, Chapelle, Hesnaut, et plus tard Cirano de Bergerac, parmi lesquels ses rapides progrès le firent bientôt remarquer. A peine eut-il terminé son cours de philosophie sous Gassendi, qu'en sa qualité de valet de chambre survivancier du roi il accompagna Louis XIII à Narbonne, dans ce voyage que signala l'exécution des malheureux Cinq-Mars et de Thou. A son retour du midi de la France, à la fin de 1642, il alla étudier le droit à Orléans, puis revint à Paris se faire recevoir avocat. C'est à cette époque que se développa chez lui le goût de la scène. Fidèle habitué de Bary et l'Orviétan, il prit, dit-on, des leçons du fameux Scaramouche. Bientôt il se mit à la tête d'une réunion de comédiens bourgeois qui, après avoir joué la comédie par amusement, la joua par spéculation. Elle était appelée l'*Illustre Théâtre*. Par égard pour ses parens, Poquelin prit alors le nom de Molière, que depuis a consacré l'admiration de la postérité. De 1646 à 1658, il fit avec sa troupe deux longues tournées en province, pendant lesquelles il fit représenter à Bordeaux une tragédie intit. *la Thébaïde*, qui n'eut aucun succès; à Lyon, en 1653, *l'Etourdi;* et à Montpellier, en 1654, *le Dépit amoureux*. En 1658 il obtint la permission de venir s'établir à Paris dans la salle du Petit-Bourbon; c'est sur ce théâtre, puis sur celui du Palais-Royal, que, de 1658 à 1673, furent représentées toutes ses pièces, dont le plus grand nombre sont des chefs-d'œuvre, et furent accueillies comme telles. Nous ne rappellerons pas ici leur nomenclature et cette série de succès; mais nous ne devons pas omettre ce qu'on aura déjà pressenti, c'est que l'envie ne garda pas le silence. Ses lâches efforts, joints à ceux des faux dévôts, empoisonnèrent plus d'une fois les triomphes de l'auteur du *Tartufe;* et sans sa noble fermeté, et surtout sans la royale protection de Louis XIV, il eût succombé à tant et à de si perfides attaques. Admiré par le public, estimé par le prince, Molière fut encore recherché par tous les hommes distingués qui vivaient de son temps. La Fontaine, Boileau, Chapelle, Mignard, formaient sa société intime; et s'il est une tache dans la vie de Racine c'est de s'être brouillé avec celui qui avait été son premier guide et son bienfaiteur. Chef de troupe, Molière fut souvent en butte aux contrariétés sans nombre d'un semblable emploi, et malheureusement jamais la paix domestique n'en compensa pour lui les pénibles soins. Doué d'une âme ardente, et emporté par le besoin d'aimer, il s'était attaché à une actrice de sa troupe, Madeleine Béjart, femme aussi peu digne de ses vœux que peu propre à les fixer long-temps. Plus tard, un penchant non moins aveugle et plus déplorable encore, l'enchaîna à la jeune sœur de cette prem. maîtresse, Armande Béjart, chez laquelle, sinon la beauté, du moins les grâces de la personne semblaient seules destinées à racheter, s'il est possible, les défauts du cœur; il l'épousa, et ne tarda pas à maudire son choix. Mais cette union ne ressemblait pas à celles qui se forment chaque soir sur la scène; elle était indissoluble; et l'amour malheureux, la jalousie trop fondée empoisonnèrent les jours de Molière. Une santé faible et languissante contribuait encore à rendre plus triste l'existence de notre premier comique. Cependant l'intérêt qu'il portait à ses camarades l'empêchait de quitter le théâtre, et de prendre un repos dont il avait tant besoin. Un jour qu'on devait donner *le Malade imaginaire*, il se sentit plus indisposé que de coutume; mais la crainte de priver quelques pères de famille de leur

salaire ne lui permit pas de faire relâche. Les efforts qu'il fit pour jouer lui furent funestes : pris d'une convulsion pendant la cérémonie de réception, il fut ramené chez lui après la représentation, et m. le soir même, 17 fév. 1673, entouré de ses camarades, de quelq. amis et de deux sœurs religieuses auxquelles il avait donné l'hospitalité. Avant sa mort il avait vainement invoqué les secours de la religion; la sépulture ecclésiastique lui fut également refusée. Sa profession, qui lui attirait l'anathème des ministres des autels, lui avait aussi fait fermer les portes de l'académie. Toutefois ce corps savant voulut donner un siècle après (1778) une réparation tant soit peu tardive à sa mémoire. Son buste fut placé dans la salle de ses séances avec cette inscription de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

Déjà en 1769 son *éloge* avait été mis au concours, et le prix décerné à Chamfort, dont le discours est à la fois spirituel et parfaitement senti. Mais l'éloge le plus irrécusable de Molière est dans le grand nombre d'éditions de ses *œuvres*. Nul auteur n'a été plus souvent réimp. et traduit. Les éditions principales sont : celles de Lagrange et Vinot, la première complète, 1682, 8 vol. in-12; de Joly et La Serre, 1734, 6 vol. in-4; de Bret, 1773, 6 vol. in-8, et 1778, 8 vol. in-12; de Petitot, 1813, 6 v. in-8; de M. Auger, 1819-27, 9 v. in-8; de M. Taschereau, 1823-24, 8 vol. in-8; et de M. Aimé-Martin, 1823-26, 8 vol. in-8. Il a paru en 1822, dans la *Collection des Mém. sur l'art dramat.*, des *Mém. sur Molière et sur madame Guerin, sa veuve* : ces mém. ne sont autre chose que la *Vie de Molière* par Grimarest, et des extr. de la *Fameuse comédienne* (par mad. Boudin), ouv. dont la prem. édit. est de 1688, in-12. (*v.* le *Dictionn. des Anonymes*, n° 6625.) On doit à M. Beffara, *Dissertat. sur J.-B. Poquelin Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance, qui avait été inconnue jusqu'à présent*, etc., Paris, 1821, in-8. M. Taschereau, qui a pub. une *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 1825, in-8, vient de faire paraître (1827) un *Supplément* à cet ouvrage, qui contient la *bibliographie* de ce père de notre scène comique.

MOLIÈRES (JOSEPH PRIVAT DE), physicien, né à Tarascon en 1677, reçut de la nature une constitution délicate avec une grande aptitude à l'instruction. Il fit de bonnes études, surtout en mathématiq., science qu'il préféra bientôt à toutes les autres. Ayant embrassé l'état ecclésiastique en 1701, il entra quelque temps après dans la congrégation de l'Oratoire, et enseigna dans differ. colléges. Conduit à Paris par le désir de voir le célèb. Malebranche, il vécut plus. années dans la société intime de ce métaphysicien. Reçu en 1721 membre de l'académie des sciences, il remplaça deux ans après Varignon dans la chaire de philosophie au collége de France, fut un des plus zélés défenseurs du système des tourbillons (*v.* DESCARTES), et m. en 1742. C'était un philosophe obligeant, serviable, et quelquefois si absorbé dans ses méditations, qu'il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Il a laissé les ouv. suivans : *Leçons de mathématiques nécessaires pour l'intelligence des principes de physique qui s'enseignent actuellem. au Collège-Royal*, Paris, 1726, in-12, trad. en angl. par Husselden; *Leçons de physique*, etc., ib., 1733-39, 4 v. in-12, trad. en ital.; *Élémens de Géométrie dans l'ordre de leur génération*, Paris, 1741, in-12, ouv. non terminé; plus. *Mém.* insér. dans le *Recueil* de l'académie des sciences et dans le *Journal des Savans*. L'abbé Lecorgne de Launay a pub. : *Principes du système des petits tourbillons*, ou *Abrégé de la physiq. de l'abbé de Molières*, Paris, 1743, in-8. L'*éloge* de ce sav. a été composé par Mairan. On peut consulter encore, pour plus de détails, l'*Hist. du collège de France* par l'abbé Goujet, tome 2 de l'édition in-12; et les *Vies des philosophes modernes*, par Savérien, tome 6.

MOLIN (LAURENT), archid., prof. de l'université d'Upsal, né en 1657, m. en 1729, est aut. des ouv. suiv. : *Disputatio de Clavibus veterum*, 1684, insérée dans le *Thesaurus antiquitat.* de Sallengre; *Disputat. de Origine lucorum*, 1688; *Disputat. de Pietate heroicâ*, 1692; un *Poème* en grec, adressé à l'archevêque Benzelius, 1678; une édit. portative de la Bible en suédois. On trouve l'*éloge* de Molin dans les *Acta litteraria Sueciæ* de 1724.

MOLIN (JACQUES), plus connu sous le nom de *Dumoulin*, célèbre médecin de Paris; né dans le Gévaudan en 1666, étudia son art à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, vint ensuite à Paris, y fut nommé prof. d'anatomie au Jardin du Roi, devint ensuite médecin en chef de l'armée française en Catalogne sous le maréchal de Noailles, et sous le duc de Vendôme, revint dans la capitale en 1706, augmenta sa réputation en guérissant le prince de Condé d'une maladie grave, et fut bientôt généralement recherché de la cour et de la ville. Louis XIV l'appela auprès de lui dans les dernières années de sa vie. En 1721, il contribua au rétablissement de la santé du jeune roi Louis XV, dont il devint médecin consultant en 1728, et qu'il guérit presque miraculeusem. à Metz en 1744. J. Molin m. à Paris en 1755, sans postérité, et laissant une succession estimée plus de 1,500,000 fr. Il fut le plus habile praticien de son temps. On raconte que, pressé un jour par quelques jeunes médecins de désigner celui de leurs confrères qu'il jugeait digne de le remplacer, il répondit : « Je laisse après moi trois grands médecins, la diète, l'eau et l'exercice. » On croit aussi que c'est Molin que Lesage a désigné sous le nom du docteur *Sangrado* (dans *Gil-Blas*), parce que ce médecin célèbre saignait fréquemment, prescrivait la diète et l'eau, et que lui-même s'abstenait de vin pour éviter la goutte à laquelle il était sujet. J.-B. Chomel a pub. un *Eloge historique de Molin*, Paris, 1761, in-8.

MOLINA (MARIE de), reine de Castille et de Léon, fille d'Alphonse de Molina, issue du sang royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cousin-germain, qui, après avoir détrôné son propre père, se fit déférer le titre de roi par les états. Marie travailla avec succès à réconcilier son époux avec Alphonse, son père; et, après la m. de Sanche, en 1295, elle fit déclarer roi, sous sa tutelle, Ferdinand, son fils, âgé de 10 ans. Mais don Juan, oncle du jeune prince, refusa de le reconnaître, alléguant qu'il était né d'un mariage illégitime, parce que Marie et Sanche étant cousins germains, leur union avait été déclarée nulle par le pape. La reine-mère réussit, non sans de grandes difficultés, à obtenir du pape Boniface VIII, en 1301, une bulle qui légitimait ses enfans. Reconnue enfin régente du royaume, Marie chercha à gagner l'affection des peuples en diminuant les impôts, et convoqua les états à Valladolid pour les consulter sur les intérêts du royaume. Elle en obtint des sommes considérables qui lui servirent à payer la fidélité des grands restés attachés à son fils, ou à en acheter d'autres. Mais bientôt l'ingrat Ferdinand, séduit par des courtisans, signifia à sa mère qu'il voulait régner par lui-même. Marie quitta sans se plaindre les rênes du gouvernement, et sut toutefois conserver un reste d'autorité qu'elle n'employa qu'à garantir son fils des fautes où l'entraînait un caractère cruel et emporté (*v.* FERDINAND IV). Ce prince m. en 1312, et Marie fut appelée une seconde fois à la régence pendant la minorité d'Alphonse XI, son petit-fils; mais une partie des états s'étant déclarés en faveur de Constance, mère du jeune roi, son aïeule, remit l'autorité aux infans, oncles d'Alphonse, en conservant la surveillance sur celui-ci, qui fut élevé sous ses yeux. Marie de Molina m. à Valladolid en 1322, vivem. regrettée de ses sujets,

Les historiens espagnols s'accordent à célébrer les vertus et les gr. qualités de cette digne princesse.

MOLINA (ALPHONSE de), missionn. espagnol du 16e S., alla de bonne heure au Mexique, apprit la langue des indigènes, devint l'interprète de la mission des cordeliers dans cette partie de l'Amérique, entra dans cet ordre, fut attaché pendant 50 ans à différentes missions, convertit un grand nombre de naturels, et m. en 1580 dans le couvent de son ordre à Mexico. Il a pub. une *gramm.* et un *dictionnaire mexicain*, et trad. dans la même langue les *Evangiles de l'année*, des *Instruct. familières sur les vérités de la religion*, une *Méthode pour la confession*; et quelq. ouv. ascétiques. Le dictionnaire de Molina a pour titre : *Vocabulario en lengua castillana y mexicana*, Mexico, 1571, 2 part. in-fol. C'est le plus ancien livre connu imprimé en Amérique, et on le trouve difficilement, même au Mexique.

MOLINA (G. ARGOTE Y). V. ARGOTE et au *Supplément*.

MOLINA (LOUIS), célèb. théol. espagnol, né en 1535 à Cuença, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, fit ses études à Coimbre, enseigna pendant 20 ans la théol. à Evora, quitta ensuite le Portugal, et m. à Madrid en 1601. On a de lui un *comment.* latin sur la *Somme* de St Thomas, 1593, 2 vol. in-fol. C'est en travaillant à cet ouv. qu'il fut conduit à chercher les moyens de concilier le libre arbitre de l'homme avec la prescience divine et avec la prédestination, matières qui sont traitées dans la prem. partie de la *Somme* de St Thomas. Il fit un ouv. séparé de son commentaire sur ce sujet, et le pub. in-4, à Lisbonne, sous ce titre : *de liberi arbitrii cum gratiæ donis..... Concordiâ*, avec un *appendix*, impr. en 1589. Ce livre, approuvé par le censeur, et dédié à l'archiduc d'Autriche, inquisiteur-général d'Espagne, fut réimp. à Lyon en 1593, à Venise, 1594, et à Anvers, 1595. Molina y expose le système qui depuis a été si fort agité dans les écoles. Il n'admet point de grâces efficaces par elles-mêmes, et accorde beaucoup au libre arbitre qu'il définit « la faculté d'agir ou de ne pas agir. » Il suppose en Dieu une science qu'il appelle moyenne relativement aux actes *conditionnels*, et croit que la prédestination est postérieure à la prévision des mérites (*v.* pour l'analyse complète de ce système l'*Hist. ecclésiast. du* 17e *S.*, par Dupin, t. 1er). Le P. Suarez (*v.* ce nom), confrère de Molina, modifia un peu son système, et imagina celui qu'on a appelé le *Congruisme*. Le livre *de liberi Arbitrii*, etc., attaqué par les dominic. et défendu par les jés., fut déféré à l'inquisit. d'Espagne, ensuite à Rome, où le pape Clément VIII nomma, en 1597, une congrégation pour prononcer à ce sujet. Cette congrégat., qu'on appela *de Auxiliis*, tint un gr. nomb. de séances où les deux partis furent entendus. Après la m. de Clément VIII, Paul V congédia les contend. et leur défendit de se censurer mutuellem. puis prescrivit de ne rien pub. sur cette matière. Cette recommandat., renouvelée par plus. des successeurs de Paul V, n'a pas empêché chaque parti de faire paraître des histoires de la congrégation *de Auxiliis*; et les adversaires de Molina ont présenté son système comme monstrueux en lui-même, et horrible dans ses conséquences. Le *molinisme* et le *congruisme*, qui en est la modification, sont abandonnés aujourd'hui. Les théologiens de nos jours s'abstiennent de sonder ces questions profondes, qui sont peut-être insolubles. Le P. Molina a pub. d'autres ouv. théolog. oubliés depuis long-temps, à l'exception du traité *de Justitiâ et Jure* (Mayence, 1659, 6 v. in-fol.), dans lequel on a trouvé quelq. propositions de morale relâchée dont on a grossi l'*Extrait des assertions*, etc., compilation qui a servi de prétexte à la suppression des jésuites dans le siècle dernier. — MOLINA (Antoine), chartreux espagnol, m. en 1612, est aut. d'un ouv. traduit en français sous le titre de *Traité de l'instruction des prêtres*, impr. en 1677, in-8. — MOLINA (Louis), jurisconsulte espagnol attaché au conseil des Indes et de Castille sous Philippe II, a pub. un traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse espagn. sous le titre suiv. : *de Hispanorum primogenitorum Origine et Naturâ*, Madrid, 1603, in-f. — MOLINA (Dominique), relig. dominicain espag., né à Séville vers la fin du 16e S., a pub. un *Recueil des bulles des papes*, concernant les privilèges des ordres religieux, Séville, 1626.

MOLINE (PIERRE-LOUIS), aut. dramatique, né à Montpellier (non à Avignon comme le prétendent quelq. biogr.), avait été d'abord av. au parlem.; et, pend. la révolut., il fut attaché à la convent. en qualité de secrét.-greffier. Moline a composé un nomb. consid. d'écrits en prose et en vers et de pièces de théât., qui pour la plupart ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre; on en trouve la liste dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Ragueneau et Audiffred, 1821 et 1822, p. 341-64. Les principales sont : *Orphée et Eurydice*, tragédie-lyrique en 3 actes, musique de Gluck, représentée en 1774; *le Duel comique*, opéra-bouffon en 2 actes, mêlé d'ariettes, représ. en 1776; *l'Inconnue persécutée*, com. mêlée d'ariettes, 1776; *Ariane dans l'île de Naxos*, opéra en un acte, représ. en 1782; *la Réunion du 10 août*, ou *l'Inauguration de la république franç.*, opéra en un acte, musique de Porta, 1793. On trouve aussi une *notice* sur Moline dans les *Siècles littér.* de Désessarts.

MOLINELLI (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la congrégation des écoles pies, né à Gênes en 1730, enseigna d'abord la philosophie à Oneille, ensuite la théol. à Gênes, puis fut appelé à Rome pour y remplacer le P. Natali dans la même chaire au collége Nazaréen; il revint au bout de quelq. ann. dans sa patrie, et y m. en 1799. On a de lui : un *Traité de la primauté du pape* (en ital.), Rome, 1788; une *Thèse sur les sources de l'incrédulité et sur les vérités de la religion chrétienne*, ibid., 1777; des *remarques* et des *notes* ajoutées à l'édit. de la Théol. de Lyon, faite à Gênes par Olzati en 1788. Molinelli s'était montré favorable à la révolution de son pays en 1797; et il pub. en faveur du système démocratique deux brochures (en ital.), dont voici les titres : *le Préservatif contre la séduction*, et *du Droit de propriété des églises sur les biens ecclésiastiques*. — MOLINELLI (Pierre-Paul), méd. ital., m. en 1764, professa la médecine et la chirurgie en l'université de Bologne, fut membre de l'institut de cette ville, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris. Il a laissé plusieurs *Mém.* estimés sur des expériences anatomiques et des opérations chirurgicales, notamment celle de la fistule lacrymale.

MOLINET (JEAN), poète français du 15e S., né dans un village du Boulonais, fit ses études à Paris, et retourna en Flandre, où il se maria. Devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, et devint chanoine de la collégiale de Valenciennes, et mourut dans cette ville en 1507. On a de lui : la traduct. en prose du roman de *la Rose* de Jean de Meung (*v.* ce nom), Lyon, 1503; Paris, 1521, in-fol., goth.; *Faits et Dits, contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, etc., Paris, 1531, in-fol., ibid., 1537 et 1540, in-8, édit. rares et recherchées. C'est de ce recueil qu'on a extrait les poésies div. de Molinet, imp. à la suite de la *Légende de maître Pierre Faifeu* (*v.* BOURDIGNÉ); et la plus curieuse des productions qui en font partie est la *Recollection des merveilles advenues en notre temps*, commencée par Chatelain (*v.* ce n.); *le Temple de Mars, dieu des batailles*, Paris, chez Petit-Laurent, sans date, in-8, goth.; sans nom de ville et sans date, in-16, goth.; réimp. dans les *Faits et Dits*; *le Calendrier mis par petits vers*, sans date, in-8, et réimpr. dans les *Faits et Dits*; moralité intit. *Vigile des morts*,

mise en rimes françoises, *et par personnaiges*, Paris, chez Jean Jehannot, sans date, in-16, gothique, très-rare; *Hist. du rond et du quarré à cinq personnaiges*, etc., imp. sans nom de lieu et sans date, de la plus grande rareté, puisque Duverdier est le seul bibliographe qui la cite. Molinet a laissé en MSs. : *l'Art de rimer*, conservé à la biblioth. du roi sous le nº 1188; et une *Chronique* de 1474 à 1504, dont on a connu plus. copies dans les Pays-Bas, entre autres une en 2 vol. in-fol., avec un *Supplément* jusqu'en 1506, en la possession de J. Godefroy, archiviste de la chamb. des comptes de Lille. Aubert Lemière avait eu l'intention de faire impr. un *extrait* de cette chronique; et son MS., approuvé par le censeur, faisait partie de la Biblioth. de M. La Serna Santander.

MOLINET (Claude du). V. Dumolinet.

MOLINETTI (Antoine), médecin de Venise, m. en cette ville vers 1675, est aut. d'un *Traité des sens et de leurs organes* (en latin), Padoue, 1669, in-4.

MOLINEUX. V. Molyneux.

MOLINIER (Guill.), troub. du 14e S., chancelier de l'association toulousaine connue sous le nom de *Collége du Gai-Savoir*, dont l'académie des Jeux Floraux tire son origine, fut chargé en 1348 de préparer une poétique dont il devait soumettre les difficultés aux sept poètes qui, sous le nom de *mainteneurs*, composaient le *gai-consistoire*. Il fondit dans sa rédaction les observations de ces poètes, et pub. son ouvrage, en 1356; une grammaire et un traité étendu des figures de rhétorique complètent cette production, qui a pour titre les *Leys d'Amors*, en prose, mêlée de quelques vers. M. Raynouard l'a pub. dans sa *Gramm. romane*, qui se trouve en tête du *Choix de Poésies des troubadours*; et MM. Descouloubre et d'Aguilar, académic. des Jeux Floraux, ont annoncé qu'ils publieraient le texte avec la trad. en regard. Cette publication est attendue.

MOLINIER (Etienne), doct. en théol. et prédicateur, né à Toulouse vers la fin du 16e S., y exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans l'état ecclés., et se fit un nom dans la chaire évangélique. Il prêcha devant Louis XIII lorsque ce monarque fut sacré en 1610, et ensuite dans les principales églises de Paris et des provinces jusqu'à sa m., arrivée en 1650. On a de lui un gr. nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Sermons pour tous les dimanches de l'année*, Toulouse, 1631, 2 vol. in-8; idem *pour le Carême*, Lyon, 1650, 2 vol. in-8; id. *pour les Fêtes des saints*, Douai, 1652, 3 vol. in-8; id. *pour l'Octave du St Sacrement*, Toulouse, 1640, in-8; *sur le Mystère de la croix*, ib., 1643, in-8; *Œuvres mêlées*, ibid., 1651, in-8.

MOLINIER (Jean-Bapt.), prédic., né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'oratoire en 1700, passa des travaux de l'enseignement à ceux de la chaire, prêcha avec succès à Grenoble, à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris, quitta l'Oratoire en 1720, se retira au diocèse de Sens, et revint ensuite à Paris dans l'intention de reprendre ses travaux apostoliq. Mais l'archevêque de Paris Vintimille lui ayant interdit la prédication, il ne s'occupa plus que de la révision des sermons qu'il avait prononcés, et m. en 1745. On a de lui : des *Sermons*, 1730 et années suiv., 14 vol. in-12; une trad. des *Psaumes*, avec le latin et des notes, in-12; une traduct. de l'*Imitation de J.-C.*, 1725, in-12, et 1730, in-18; *Extraits de l'Hist. ecclés. de Fleury sur l'Arianisme*, avec une *Préface théologique*, 1718, in-4; *Instructions et Prières*, etc., 1724, in-12; *Exercice du Pénitent*, avec l'*Office de la Pénitence*, 1724, in-18; enfin des *prières et pensées chrétiennes*, des *cantiques spirituels*, etc.

MOLINISTES, nom sous lequel on désigne les partis. des opinions théol. de Louis Molina (*v.* ce n.)

MOLINOS (Michel), théolog. espagnol, né en 1627 dans le diocèse de Sarragosse, alla se fixer à Rome, et y acquit une gr. réputation de piété et de talent pour la direction des consciences. Il publia en 1675, avec l'approbation de cinq docteurs, un livre intit. *la Guide spirituelle*, dans lequel il prétendait diriger les âmes en la voie de la perfection. Cet ouv., pub. d'abord en espagnol, puis imp. en ital. et en latin, fut attaqué par le jésuite Segneri et défendu par le P. Petrucci et Fr. Malaval. L'inquisition romaine fit arrêter et emprisonner Molinos en 1685; et l'inquisition d'Espagne condamna son livre la même année. Son procès fut instruit : plus. personnes furent aussi arrêtées à ce sujet; et le 28 août 1687 l'inquisition romaine lança un décret qui condamnait 68 propositions de Molinos, qualifié lui-même dans cet acte d'*enfant de perdition*, et obligé, le 3 sept. suivant, de faire une abjuration publique. Ce jugement fut confirmé le 19 déc. de la même année par le pape Innocent XI. Molinos m. en prison le 29 déc. 1696. Outre *la Guide spirituelle*, il avait publié un petit *Traité de la communion quotidienne*. On trouve dans l'édition des *Œuvres de Fénélon*, pub. par Lebel, t. 4, une analyse de la doctrine de Molinos, et une réfutation (par Fénélon) des 68 propositions condamnées. La doctrine de Molinos est différente du quiétisme mitigé de Mme Guyon (*v.* ce nom) et du système encore plus adouci du célèbre archev. de Cambrai. On trouve dans le *Recueil de pièces concernant le quiétisme* (pub. par Cornand de la Croze), Amsterdam, 1688, in-8, la traduct. franç. de *la Guide spirituelle* et du *Traité de la communion*.

MOLITOR (Ulric), doct. en droit de l'université de Pavie, né à Constance dans le 15e S., m. en 1492, publia dans cette ville un *Tractatus de Lamiis et Pythonicis*, dédié à Sigismond, duc d'Autriche, 1489, in-4; réimpr. à Paris, 1561, in-8, et inséré dans une collection de pièces sur la magie, intit. *Malleus Maleficorum*, 1584. — Jean-Horace Molitor, médecin allem. du 17e S., est aut. d'un *Tractatus de Thermis artificialibus septem mineralium planetarum*.

MOLLENDORF. V. Moellendorf.

MOLLER ou MOELLER (Henri), théolog., né vers 1528 à Hambourg, fut prof. des langues grecq., latine et hébraïque à l'université de Wittemberg; mais ayant refusé de signer les articles de foi dressés par le synode de Torgau, il perdit son emploi, et revint dans sa patrie, où il m. en 1589. On a de lui des *commentaires* en latin sur Isaïe, Malachie, Osée; et sur les *Psaumes* de David. Ce dernier *Comment.* a été pub. à Wittemberg, 1573, 3 vol. in-8, et à Genève, 1603, in-fol. On trouve aussi un écrit latin de ce théol., inséré dans le t. 5 des *Declamationes selectæ* de Melanchthon sous le tit. d'*Adhortatio in cognoscendam linguam hebræam*; et des *vers* latins dans le t. 4 des *Deliciæ poetar. germanorum*.

MOLLER (Daniel-Guillaume), savant philologue allemand, né à Presbourg en 1642, visita, au sortir de ses études, les principales villes d'Allemagne, s'arrêta particulièrement à Wittemberg, où il suivit des cours de théologie, de médecine et de langues orientales, parcourut ensuite la Prusse, la Pologne, l'Angleterre, l'Alsace, la Suisse, différentes provinces de France, l'Italie, revint dans sa patrie en 1670, fut nommé en 1674 profess. de métaphysique et d'histoire, bibliothécaire à l'université d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1712. On a de lui de nomb. ouv. dont Niceron donne les titres dans le t. 12 de ses *Mémoires*, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Oratio de confusione linguarum Babylonicâ*, Wittemberg, 1662, in-4; *Meditatio de insectis quibusdam hungaricis prodigiosis*, etc., Francfort, 1673, in-12; *Curriculum poeticum*, Altdorf, 1674, et *Mensa poetica*, ib., 1678, in-12; *de Typographiâ*, ib., 1692, in-4;

réimp. dans les *Monumenta typogr.* de J.-C. Wolf, t. 2; *Dissert. de Opsimathiâ*, ib., 1694, in-4; *de Scytalâ Lacedæmoniorum*, ibid., 1695, in-4; *de Technophysiotamis*, ib., 1704, in-4; et 50 autres *dissert.* sur Quinte-Curce, Cornelius-Nepos, Salluste, Florus, Justin, Suétone, Tacite, etc., et les principaux historiens du moyen âge. Daniel Czvittinger a rassemblé beaucoup de détails sur la vie et les ouv. de Moller dans le *Specimen Hungariæ litterariæ*.

MOLLER (Jean), célèb. philologue allem., né en 1661 à Flensbourg, dans le duché de Sleswig, fréquenta successiv. les universités de Kiel, d'Iéna et de Leipsig, fit de gr. progrès dans la philosophie, la théol. et la littér., visita les biblioth. de Hambourg et de Copenhague, fut nommé régent au collége de sa ville natale, puis rect. en 1701, refusa différentes chaires qui lui furent offertes en pays étrangers, et m. en 1725. On a de lui : *Prodromus Cimbriæ litteratæ*, Sleswig, 1687, in-4 : *Isagoge ad histor. Chersonesi cimbricæ*, Hambourg, 1691, in-8; *Homonimoscopia histor.-philologico-critica*, ibidem, 1697, in-8; *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, ibid., 1699, 2 parties in-8; *Diatribe de Helmoldo presbitero*, etc., Lubeck, 1702, in-4; *Cimbria litterata, seu Historia scriptorum*, etc., Copenhague, 1744, 3 vol. in-fol. C'est l'ouv. le plus important de l'aut. On lui doit encore une bonne édit. du *Polyhistor* de Morhof. Bern. et Olaus-Henri, fils de J. Moller, ont publié sa *vie* en latin, Sleswig, 1734, in-4. — Olaus-Henri Moller, fils du précéd., né à Flensbourg en 1715, fut nommé en 1744 prof. honoraire d'hist. littér. à Copenhague, et m. en 1796 dans sa ville natale, où il était devenu recteur. On a de lui un gr. nombre de *tables généalogiques* et des *notices* histor. sur Flensbourg et autres villes du duché de Sleswig, et sur divers points de l'hist. du Danemarck. Il fut le rédacteur de la *Biblioth. danoise* (en allem.) depuis le 4e jusqu'au 9e cahier. — Moller (Christian), pasteur à Landau, a pub. : *Novum-Testamentum germanicum litteris hebræo-teutonicis*, Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-4, très-rare.

MOLLET (Claude), jardinier des rois Henri IV et Louis XIII, m. vers 1615, avait de grandes connaissances dans son art. Henri IV l'aimait beaucoup, et s'entretenait familièrem. avec lui. Mollet introduisit dans les jardins de Fontainebleau et d'autres maisons royales des plantes qui y étaient inconnues auparavant. Il s'appliqua à tracer des jardins à grands compartimens et à dessins figurés; c'est d'après ces principes qu'il planta les jardins de St-Germain-en-Laye, et qu'il fit des plantations dans le jardin des Tuileries. Après sa m., ses deux fils, André et Noël Mollet, publièrent son ouvrage intit. : *Théâtre des plans et jardinages, contenant des secrets et inventions incognus, etc., avec un traité d'astrologie propre pour toute sorte de personnes*, etc., avec 22 planches de dessins d'André-Jacques et Noël, fils de l'aut., Paris, 1652, 1660 et 1676, in-4. La prem. édit. est la meilleure.

MOLLOY (Charles), publiciste irlandais, mort en 1690, est aut. d'un traité intit. : *de Jure maritimo et navali*, Londres, 1676, souv. réimprimé depuis. — Francis Molloy, prof. de théologie au collége St-Isidore de Rome, a pub. les ouv. suiv. : *Sacra theol.*, Rome, 1666, in-8; *Lucerna fidelium*, ib., 1676, in-8; *Grammat. lat.-hibernica compendiata*, ib., 1677, in-12.—Un autre Molloy (Charles), aut. dramatiq., issu d'une famille distinguée de Dublin, m. en 1767, a donné les trois pièces suiv. : *the perplexed Couple*, 1715, in-12; *the Coquet*, 1718, in-8; et *Half-pay Officer*, 1720, in-12. Il eut en outre la principale part aux deux écrits périodiques intit. : *le Sens commun* et *Fog's journal*.

MOLYNEUX (Guill.), mathém. irlandais, né à Dublin en 1656, forma en 1683 le plan d'une société philosoph. à l'instar de celle de Londres, et en fut le prem. secrétaire. Il fut nommé l'année suiv. ingén. en chef et surintendant des bâtimens S. M. Britannique; et la société royale de Londres l'admit dans son sein en 1685. Il m. en 1698. On a de lui : *Sciothericum Telescopium*, ouv. contenant la description et l'usage d'un cadran solaire à lunette de son invention, Dublin, 1686; Londres, 1700, in-4; *Dioptrica nova*, traité revu par Halley, et pub. à Londres, 1692; *the Case of Ireland stated in relation to its being bound by acts of parliament made in England*, Dublin, 1695; Londres, 1720, in-8; et plus. *Mém.* insérés dans les *Transactions philosophiques*. — Samuel Molyneux, fils du précéd., né à Chester en 1689, hérita du goût de son père pour les études astronom., contribua comme lui aux progrès de l'optique, fut secrét. du prince de Galles (depuis George II), ensuite commissaire de l'amirauté, et mourut dans un âge peu avancé, laissant des notes et observat. MSs., dont Rob. Smith a fait usage dans son traité d'optique. — Thomas Molyneux, oncle du précéd., méd., mort en 1733, a publié des *Letters to Mr. Locke*, Londres, 1708, in-8, et plus. *mém.* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

MOLYNEUX est le nom d'une ancienne famille d'Angleterre, descendante de William des Moulins ou de Molines, gentilhomme normand qui accompagna Guillaume-le-Bâtard dans son expédit. de la Grande-Bretagne. Plus. individus de cette famille se sont signalés par leur valeur, leur dévouement, et occupent une place honorable dans l'histoire d'Angleterre.

MOLZA (François-Marie), l'un des meilleurs poètes italiens de son siècle, né à Modène en 1489, termina ses études classiques dans sa patrie, puis suivit à Bologne les leçons de J. Mayno, célèbre jurisconsulte, et se rendit ensuite à Rome pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de la littérat. ancienne. Les talens qu'il acquit lui auraient procuré une grande fortune dans le monde si sa conduite avait été plus régulière. Il m. dans la misère et des suites d'une maladie honteuse en 1544. Sa fin malheureuse fit oublier ses vices, et on ne se rappela que ses talens et ses qualités aimables. Une médaille fut frappée en son honneur par les soins de Léonard Arétin (*v.* ce nom). Tous ses contempor. l'ont comblé d'éloges comme poète. Ses *œuvres* ont été recueillies par P.-A. Serassi, Bergame, 1747-1754, 3 vol. in-8, avec une *vie* de l'auteur remplie de détails intéressans. Molza réussit également dans tous les genres, et joignit à l'élégance du style la noblesse des pensées et la vivacité de ses images. Un de ses écrits intit. : *Capitolo in lode de' fichi*, pub. à la suite des *dialogues* de l'Arétin (ce qui indique le sujet traité par l'auteur), a été imp. pour la prem. fois avec un *commentaire* d'Annibal Caro (caché sous le nom d'Agresto), sous ce titre : *Commento di ser Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del P. Siceo*. Ce dernier nom est celui qu'avait pris Molza dans l'académie *della Virtù*, dont il était membre. On conserve dans les bibliothèq. d'Italie beaucoup de morceaux encore inédits du même aut. — Molza (Tarquinia), petite-fille du précédent, née à Modène en 1542, fut supérieure à son aïeul, non par ses poésies, mais par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle étudia avec succès le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie, les mathém., l'astronomie, et cultiva en même temps les arts d'agrément. Un décret du sénat de Rome lui conféra en 1600 le titre de citoyenne romaine, transmissible à perpétuité aux personnes de sa famille; le pape et les plus illustres prélats la pressèrent en vain de se fixer dans cette capitale du monde chrétien; mais elle ne voulut point quitter sa patrie, où elle m. en 1617. Les ouv. qu'elle a laissés ne justifient guère les éloges dont elle a été comblée par le Tasse,

Guarini et les plus illustres écrivains de son temps. On a d'elle la traduct. de deux *dialogues* de Platon (*le Carneade* et *le Criton*), des *sonnets*, des *madrigaux* et des *épigrammes*, en latin, en italien, etc. : toutes ces pièces ont été recueillies dans les t. 2 et 3 des *œuvres* de l'aïeul de l'auteur. On peut consulter sur cette dame savante la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi.

MOMBRIZIO (BONINO), écrivain ital. du 15e S., est connu comme auteur d'un ouvr. intit. : *Sanctuarium, seu Vitæ sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville et sans date (on croit qu'il fut imp. à Milan, patrie de l'auteur, vers 1489) : très-rare et très-recherché des bibliomanes. On a aussi de lui quelq. *poésies* latines. On peut consulter pour de plus gr. détails sur ce poète l'*Hist. topogr. mediol.* de Saffi, p. 146, ainsi que la 1re part., p. 939, et 2e part., p. 2007 du t. 2 de la *Bibl. script. mediol.* d'Argellati.

MOMORO (ANT.-FRANÇ.), imp., né à Besançon en 1756, vint de bonne heure à Paris, y fut admis en 1787 dans la communauté des libraires, embrassa les principes de la révol., et figura parmi les memb. marquans de la soc. ou *club des cordeliers*. Après le 10 août 1792, il fut nommé memb. de la commission administrative qui remplaça le départem. de Paris, et fut envoyé deux fois, en 1793, pour surveiller les opérations des généraux. Danton et Robespierre, dont il s'était séparé, le firent comprendre dans le décret d'accusation porté contre Hébert, Chaumette (*v.* ces noms), et il fut condamné à m. le 24 avril 1794, à l'âge de 38 ans. Il a pub. : une *Epreuve d'une partie des caractères de sa fonderie*, 1787, in-16; *Manuel des imposit. typographiques*, 1789, in-12; 2e édit., augmentée, 1792; 3e édit., Bruxelles, 1819, in-8, avec 33 pl.; *Traité élémentaire de l'imprim.*, 1793, in-8, estimé; *Rapport sur les événemens de la guerre de la Vendée..... fait à la société des cordeliers le 14 nivose an* II, in-8, en 3 parties. On lui attribue encore : *Réflex. d'un citoyen sur la liberté des cultes relig.*, etc., in-8; et le *Journal des Cordeliers*, dont il a paru 10 nos, format in-8, du 28 juin au 4 août 1791.

MONACELLI (FRANÇOIS), sav. canoniste, né à Gubbio dans le territoire d'Urbin, m. vers 1725, a laissé un ouv. utile aux évêques, aux grands-vic., aux confesseurs, aux curés, etc., sous le titre de *Formularium legale practicum fori ecclesiasti, in quo formulæ expeditionum de his quæ pertinent ad officium judicis nobile continentur, cum appendice*, etc., Venise, 1736, 1772, 2 vol. in-fol.

MONACI (LAURENT de'), chroniq., né à Venise dans le 14e S., remplit quelque temps les fonctions de secrétaire du sénat de cette république, et fut ensuite nommé chancelier du royaume de Candie, où il m. en 1429. On a de lui une chronique de Venise intit. : *de Rebus Venetor. ab urbe conditâ ad annum* 1354, pub. par Fl. Cornaro, avec une *préface* et des *notes*, Venise, 1758, in-4. On conserve dans les MSs. de la biblioth. de Trévise une *Oraison funèbre de Vital Landi*, en latin, par le même; et on cite encore de lui deux pièces de vers : *Carmen metricum de Caroli Parvi regis Hungariæ lugubri Exitio* et *pia Descriptio miserabilis casûs illustrissimæ reginæ Hungariæ.*

MONACO (la princesse GRIMALDI), née Choiseul-Stainville, fille du maréchal de ce nom, ayant quitté la France en 1791, osa y rentrer l'année suiv., fut arrêtée comme suspecte, s'évada, et, de nouveau arrêtée, fut traduite au trib. révolut., et conduite à l'échafaud le 8 therm. an II (1794). On dit qu'en y marchant elle adressa au peuple l'interpellation suiv. : « Vous venez nous voir mourir; il fallait venir nous voir juger. »

MONALDESCHI, nom d'une famille noble de la ville d'Orvietto dont sont issus les personnages suiv. — Benoît MONALDESCHI s'empara du pouvoir suprême dans sa ville natale, alors gouvernée en république sous la protection du pape, et se maintint dans son usurpation jusqu'en 1355, que le légat Egidio Albornoz reprit Orvietto. — Louis-Bon-conte de MONALDESCHI, chroniqueur, né à Orvietto en 1327, fut élevé à Rome, où il vécut jusqu'à l'âge de 115 ans, sans avoir éprouvé, dit-on, aucune maladie. Il a laissé une *chronique* depuis 1228 jusqu'en 1340, écrite dans le dialecte alors en usage à Rome, et qui a beaucoup de rapports avec l'idiome napolitain. La biblioth. du roi possède un exempl. MS. de cette chronique, et Muratori en a pub. un fragment assez court dans les *Script. rer. ital.*, tome 12. — MONALDESCHI (Jean, marquis de) entra au service de la célèbre Christine, reine de Suède, devint son grand écuyer, l'accompagna dans ses voyages, et fut assassiné par ses ordres dans la galerie du chât. de Fontainebleau le 10 oct. 1657. Le P. Lebel (*v.* ce nom) a écrit la *relation* de cet évènement.

MONALDI, religieux franciscain, puis archev. de Bénévent, né en Dalmatie vers la fin du 15e S., est aut. d'une *somme de cas de conscience*, connue sous le titre de *Summa Monaldina*, et imp. à Lyon en 1518. — MONALDI (Benoît), appelé aussi *Ubaldo* du nom d'un oncle dont il hérita, fut d'abord auditeur de rote, puis cardinal et év. de Pérouse, sa patrie, et m. en 1644. On a de lui un vol. de *décisions de la rote*, en ital., publ. à Pérouse en 1654, avec des *notes* de Torello. — MONALDI (Guido), de Florence, est aut. d'une *chronique* ou *journal* dep. l'an 1340 jusqu'en 1381, cité dans le vocabulaire *della Crusca*. — MONALDI (Michel), né à Raguse, m. en 1592, a laissé des *poésies* recueillies par son neveu Marino Battitorre, imp. à Venise en 1599, et de nouveau à Raguse en 1783.

MONANTHEUIL (HENRI de), mathémat., né à Reims vers 1536, fit ses études à Paris, s'appliqua particulièrem. aux mathématiques et à la médec., fut reçu docteur dans cette dern. faculté, et joignit la pratique à l'enseignement. Il avait obtenu en 1574, à la recommandat. du secrét. d'état P. Brulart, la chaire de mathém. au collége de France; mais Amyot (*v.* ce nom) s'étant opposé à sa nomination, il fut d'abord rayé du tableau des profess.; puis, sur la requête que ses collègues présentèrent en sa faveur à Henri III, réintégré dans ses fonctions en 1577. Il m. en 1606. On a de lui : *Ludus iatro-mathematicus musis factus*, Paris, 1597, in-8; une trad. latine du *Traité des méchaniques* d'Aristote, ibid., 1599, in-4; *de Puncto, primo geometriæ principio, liber*, Leyde, 1600, in-4; *Problematis omnium quæ à MCC. annis inventa sunt nobilissimi demonstratio*, ibid., 1600; deux *discours* lat. prononcés au collége royal en 1574 et 1577. V. pour plus de détails les *Mém.* de Niceron, t. 15, et le *Mém.* de Goujet *sur le Collége royal*, tome 2, édition in-12.

MONARDES (NICOLAS), méd. espagnol, né à Séville au commencement du 16e S., pratiqua son art avec un gr. succès, s'attacha à l'étude de la botanique, publia sur les propriétés des plantes médicales plus. ouv. estimés, et m. dans sa patrie en 1578. On connaît de lui : *de secandâ Venâ in pleuritide*, etc., Séville, 1539, in-4; Anvers, 1564, in-8; *de Rosâ et partib. ejus; de Succi rosar.*, etc., Anvers, 1565, in-8; *Libro de dos medicinas excellent. contra todo veneno*, Séville, 1569, 1580, in-8; *Libro que trata de la Nieve*, ibid., 1571, in-8; *de las Cosas que se traen de las Indias occidentales*, etc., Séville, in-4 (ces différ. ouv. espagnols ont été trad. en lat. par C. Lécluse, *v.* ce nom). — Linnée cite un Jean MONARDES dans sa *Bibliothèque botanique*, et lui attribue des *Epistolæ medicinales*; mais il est probable qu'il ne faut pas distinguer ce personnage, inconnu d'ailleurs, de N. Monardes de Séville.

MONAVIUS (FRÉDÉRIC), méd. de Stettin, en Poméranie, au 17e S., se fit une réputation par les

ouv. suiv. : *Lanx satura rerum medicarum*, Tubingen, 1622, in-4; *Elenchus affectuum ocularium*, Kœnigsberg, 1644, in-4; *Bronchotomia, quæ est gutturalis aperiendi ratio, cum appendice de affectibus ocularibus, et de febribus omnibus*, Grypswald, 1654, in-4; Iéna, 1711, in-8; *Crystallina, putà luis venereæ novæ inventæ species*, Brunswick, 1665, in-8. — Un autre MONAVIUS (Pierre), médecin, né à Breslau en 1551, m. à Vienne en 1588, archiâtre de l'emper. Rodolphe II, a laissé quelq. *consultations* et des *lettres* insér. dans les *Medicorum præstantium Consilia*, publ. par L. Scholzius.

MONBODDO (lord). V. BURNETT.

MONBORGNE (J.-M.), commissaire à Paris, où il périt sur l'échafaud révolut. le 4 mars 1794, est auteur du *Tableau général du Maximum de la République franç.*, an II (1794), 3 vol. in-8.

MONBRON (N. FOUGERET DE), littérat. médiocre, né à Péronne, mort en 1761, avait servi quelque temps dans les gardes-du-corps, avant de se vouer au métier d'écrivain. On a de lui, entre autres ouvr. dont M. Barbier donne les titres dans son *Dictionn. des Anonymes*, au mot *Fougeret* : *la Henriade travestie*, 1745, in-12 : mauvaise imitat. du genre burlesque de Scarron, qui cependant a eu plus. édit.; *Préservatif contre l'Anglomanie*, 1787, in-8; *le Cosmopolite*, ou *le Citoyen du monde*, 1750, in-12; *Margot la Ravaudeuse*, et quelq. autres rom. licencieux. C'est à tort qu'on lui a attribué celui intit. *Thérèse philosophe* (v. l'art. MONTIGNI).

MONCABRIE (JOSEPH-SATURNIN PEITES, comte de), contre-amiral, né à Toulouse en 1741, entra dans la marine à l'âge de 15 ans comme garde du pavillon, s'embarqua sur le vaisseau *le Vaillant*, donna bientôt des preuves de bravoure et d'une grande intelligence, devint enseigne de vaisseau en 1764, lieutenant en 1777, capitaine en 1782, et servit successivem. avec une constante distinct. sous les ordres des amiraux d'Estaing, de Guichen et de Grasse (v. ces noms). Après la paix de 1783 il fut employé dans plus. expédit., et continua de signaler son zèle, son dévouem. et son expérience navale. Pendant la révolut. il fut destitué comme noble, et subit une longue détention. En 1814 il fut nommé par le roi commandeur de l'ordre de Saint-Louis, contre-amiral en retraite; et il m. en 1819. — Pierre-Élisabeth PEITES de MONCABRIÉ, second fils du précéd., né à Toulouse en 1771, entra fort jeune à l'École-Militaire, fit une partie des campagnes de la révolut., devint officier supérieur, et fut tué sous les murs de Lubeck en 1806.

MONCADE (HUGUES de), vaillant capit. espag., né vers la fin du 15e S., descendait d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Catalogne. Il vint très-jeune offrir ses services à Charles VIII, et suivit ce monarque dans son expédit. d'Italie en 1495. Après la retraite des Français il s'attacha à la fortune de César Borgia (v. ce nom), passa ensuite dans l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, s'y distingua par des actions éclatantes, fut fait prisonnier par André Doria sur la côte de Gênes, et renvoyé ensuite à Charles-Quint sans rançon. De retour en Italie, Moncade embrassa le parti des Colonne contre le pape Clément VII, pénétra dans Rome à la faveur de la nuit, et s'empara du Vatican dont il abandonna le pillage à ses troupes. Nommé ensuite vice-roi de Naples, il eut à défendre cette ville contre les Français, et fut tué dans un combat naval qui eut lieu devant le port en 1528. — MONCADE (François de), comte d'Ossuna et marquis d'Aytona, de la famille du précéd., né à Valence en 1586, servit d'abord avec une gr. distinction dans l'armée espagnole, et remplit ensuite plus. emplois importans, tels que ceux de conseiller d'état, d'ambassadeur à la cour de Vienne, et de généralissime de l'armée des Pays-Bas, sous les ordres de l'infante Isabelle : c'est pendant l'exercice de ces dern. fonct. qu'il fit échouer les tentatives du prince d'Orange sur la Meuse, et qu'il m. en 1635 au camp de Glock dans le duché de Clèves. Il avait écrit à l'âge de 27 ans une relat. milit. intit. *Hist. de l'expédit. des Catalans et des Aragonais contre les Turks et les Grecs, sous le règne de l'emp. Andronic-Paléologue* (en espag.), Barcelone, 1623, in-4. On cite encore de lui une *Vie de Manlius Torquatus*, Francf., 1642, et une *Histoire du célèbre monastère de Montserrat* : ces deux ouvrages sont en latin.

MONCADE (LOUIS-ANTOINE DE BELLUGA DE), cardinal, de la même famille que les précéd., né en 1662 à Motril (roy. de Grenade), fut reçu docteur en théologie à Séville en 1686, devint ensuite chanoine de Zamora, puis de Cordoue, évêque de Carthagène en 1705, vice-roi de Valence et capit.-général de Murcie en 1706; il reçut le chapeau de cardinal en 1720, refusa l'archevêché de Tolède (siége le plus riche de la chrétienté), et m. à Rome en 1743. Ce docte prélat, que Clément XI et Benoît XIV citent avec honneur dans leurs ouvr., a laissé, entre autres écrits mentionnés dans le *Moréri* de 1759 : un *mém.* dogmatique sur la conception de la Ste Vierge; *Epistola dogmatica ad Armenos*, in-fol.; *Explicat. de la doctrine chrét. à l'usage des Missionnaires chez les infidèles*, in-8; des *Lettres pastorales*, 2 vol. in-4; etc.

MONCE (FERDINAND de LA), peintre et archit., né à Munich en 1678 de parens originaires de Dijon, vint en France pour se perfectionner dans les arts dont son père, peintre et architecte de l'électeur de Bavière, lui avait donné les premières leçons. Il visita ensuite successivement Rome et les principales villes d'Italie, revint en France par Marseille, s'arrêta quelque temps à Grenoble, s'y fit connaître par plus. ouvr., s'y maria, alla se fixer à Lyon en 1731, et m. dans cette même ville en 1753. Il y a construit plus. édifices assez remarquables, tels que l'*église des Chartreux*, le *portail* de celle de St-Just, celui du gr. Hôtel-Dieu et son *vestibule*, et une partie du *quai du Rhône*. C'est d'après ses dessins que furent exécutées les planches de la belle édition de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, pub. à Lausanne, et les planches qui font partie de la *Descript. de la Chapelle des Invalides* à Paris.

MONCEAUX (FRANÇOIS de), en latin *Moncæus*, seigneur de Fridelval, jurisc. et poète d'Arras au 16e S., fut envoyé en ambassade en France auprès de Henri IV par Alex. Farnèse, duc de Parme. On a de lui entre autres ouvr. cités dans le *Moréri* de 1759, etc. : *Bucolica sacra*, Paris, 1589, in-8; *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo libri duo*, ib., 1606, in-8, prohibé à Rome en 1609; *Lucubratio in Caput I et VII Cantici Canticorum*, ib., 1587, in-4.

MONCHAUX. V. DUMONCHAUX.

MONCHESNAY (JACQUES DE LOSME DE), littérateur, né à Paris en 1666, montra dès son enfance de gr. disposit. pour les lettres, se fit recevoir avocat pour avoir un titre dans le monde, se livra ensuite au goût primitif et dominant que sa fortune indépendante lui permettait de cultiver, et mourut à Chartres en 1740. On a de lui : cinq *comédies*, représentées au théâtre italien de 1687 à 1693, et impr. dans le recueil de Gherardi; *Satyres nouv.* sur l'esclavage des passions et sur l'éducat. des enfans, Paris, 1698, in-4; *Bolæana*, ou entretiens avec Boileau, inséré dans les pièces préliminaires des *œuvres* de ce grand poète, Paris, 1740, in-4; réimp. avec les *Poésies* de Sanlecque, Amsterdam, 1742, in-12; et dans le t. 5 du *Boileau* de St-Marc, avec des additions et des correct. de l'éditeur. Il a laissé en MS. des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, traduites de Martial.

MONCHRETIEN. V. MONTCHRESTIEN.

MONCHY (CHARLES de), plus connu sous le nom de *maréchal d'Hocquincourt*, est moins célèbre par ses services militaires, qui cepend. ne sont pas sans gloire, que par l'écrit attribué à St-Evremond ou

à Charleval (*v.* ces deux noms), et qui a pour titre : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye.* Ch. de Monchy, né au commencem. du 17e S., d'une ancienne famille de Picardie, entra de bonne heure au service, se distingua dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous le règne de Louis XIII, à La Marfée, à Ville-Franche, etc., commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Rhétel en 1650, reçut le bâton de maréchal l'année suiv., battit ensuite les Espagnols en Catalogne, puis força leurs lignes devant Arras, fut battu à Bleneau en 1652 par le gr. Condé, et fut tué en 1658 devant Dunkerque.

MONCK (George). V. Monk.

MONCLAR. V. Ripert-Monclar.

MONCONYS (Balthasar), voyageur franç., né à Lyon en 1611, obtint de son père la permission d'achever ses études et de prendre ses degrés en droit à Salamanque. Il parcourut une partie de l'Espagne, revint en France, d'où, malgré la volonté de son père, qui voulait lui acheter une charge de conseiller, il partit pour le Portugal, s'y embarqua, visita successivem. les côtes de Provence, l'Italie, l'Egypte, la Syrie, la Palestine, la Natolie, Constantinople, et retourna dans sa patrie en 1649. Il fut chargé ensuite par le duc de Luynes d'une négociation importante à Rome, puis accompagna le fils de ce seigneur (le duc de Chevreuse) dans ses voyages en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne : revenu à Lyon en 1664, il y m. l'année suivante (28 avril 1665). On a de lui les *Voyages de M. de Monconys*, etc., pub. par son fils, Lyon, 1665, 3 v. in-4, avec fig. ; Paris, 1667, 2 v. in-4 ; ibid., 1695, 5 vol. in-12 ; trad. en allem., Leipsig, 1697, in-4.

MONCOUSU (Pierre-Augustin), capitaine de vaisseau, né en 1756 à Beauné en Anjou, entra dans la marine à l'âge de 17 ans comme simple matelot, fut fait officier en 1779, et nommé capit. de haut-bord en 1794. Il commandait le vaisseau l'*Indomptable* au combat d'Algésiras le 5 juillet 1801, où il fit des prodiges de valeur ; mais à la fin de l'action il fut emporté par un boulet sur son banc de quart. Il fut vivem. regretté par ses camarades qui le considéraient comme un des meilleurs officiers de la marine française.

MONCRIF (François-Augustin PARADIS de), littérateur, né à Paris en 1687, dut à sa figure prévenante, à son esprit, à des talens agréables, l'avantage d'être accueilli de bonne heure dans des sociétés brillantes, où il forma des liaisons utiles à sa fortune. Poète, musicien, acteur, il devint l'âme des divertissem. à la mode, fut reçu à l'académie franç. en 1733, obtint l'année suivante la place de lecteur de la reine (Marie Leczinska), puis celle de secrét.-général des postes par la protect. du comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, dont il était l'ami depuis long-temps, et qu'il accompagna dans sa disgrâce et son exil en 1757. Moncrif m. en 1770 au palais des Tuileries où il avait un logement. On a de lui un certain nombre d'opuscules tant en vers qu'en prose, pub. d'abord en partie séparém., puis réunis et impr. sous le titre d'*OEuvres*, Paris, 1751, 3 v. in-16 ; 1768, 4 v. in-12 ; 1791, 2 v. in-8 ; 1801, 2 vol. in-18. Nous citerons parmi ces morceaux : les *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire* (1738, in-12) ; *les Ames rivales ; Histoire des Chats*, etc. (Paris, 1727, 1748 ; Amsterdam, 1767, in-8) ; quelques petits *opéras-ballets ;* des *poésies chrét.* ; des *poésies fugitives*, et des *chansons.* Il eut part à la rédaction du *Journal des Sav.* et des *Etrennes de la St-Jean.*

MONDENARD (Jean SARDOS de MONTAGU, marquis de), m. à Paris en 1823, avait émigré pendant la révolution. On a de lui : *Considération sur l'organisation sociale, etc., de la France et de l'Angleterre*, Paris, 1802, 3 vol. in-8 ; *Examen du Budjet de* 1817, Paris, 1817, in-8 ; *Dialogue entre un Militaire et un Député*, ou *Petit Catéchisme politique*, etc., Paris, 1819, in-12.

MONDESIR (..... THIROUX de), lieut.-gén., né vers 1739, m. à Paris en 1822, était fils de Thiroux d'Arconville, présid. au parlem. de cette ville ; il servit avec distinction, émigra pend. la révolut., et ne rentra en France qu'après 1814. On a de lui : *Manuel du Dragon*, etc., 1780, in-12 ; *Manuel pour le corps de l'infanterie*, etc., 1781, in-12.

MONDEVILLE. V. Hermondaville.

MONDINO (abréviation de RIMONDINO), en latin *Mundinus*, anatomiste italien, né à Milan, ou selon d'autres à Florence vers la fin du 13e S., m. à Bologne en 1326, avait enseigné pend. long-temps et avec succès dans cette dern. ville. On a de lui : *Anatome omnium humani Corporis interior. membrorum*, impr. pour la prem. fois à Pavie, 1478, in-fol. ; ib., 1512, in-4 et in-8, avec les comment. de Matth. Curtius ; Bologne, 1481, in-fol. ; ibid., 1521, avec ce titre : *Carpi Comment. cum ampliss. annotationibus super anatomiam Mundini*, etc., fig., Padoue, 1484, in-4 ; Strasbourg, 1513, avec ce titre particulier : *Mundinus de omnibus humani Corporis inter. memb. Anatomia*, Lyon, 1528, in-8 ; Marbourg, 1741, in-4. — On connaît encore un autre personnage du même nom, médec. et profess. à Venise, m. vers 1630, auteur de quelques écrits sur son art entièrement oubliés aujourd'hui.

MONDONVILLE (Jeanne de JULIARD, dame de), fille d'un conseiller au parlem. de Toulouse, épousa en 1646 le sieur de Mondonville, gentilh. languedocien, devint veuve au bout de 5 ou 6 ans de mariage, se consacra dès lors aux œuvres de charité sous la direction de l'abbé de Ciron, et institua une congrégat. dite des *Filles de l'enfance de Notre Seigneur* qui fut approuvée par le pape Alex. VII en 1662. Accusée ensuite d'intrigues dans les affaires du jansénisme et de la régale, cette dame eut défense, en 1685, de recevoir aucune novice et de prendre des pensionnaires ; puis un arrêt du conseil du 12 mai 1686 supprima la congrégation : la fondatrice fut exilée à Coutances, où elle m. en 1703. Antoine Arnauld avait pris la défense des *Filles de l'enfance* dans son livre intit. l'*Innocence opprimée* (1688, in-12) ; et on essaya vainement de rétablir cette communauté en 1717. Reboulet, d'Avignon, a publ. une *Hist. de la Congrégation des Filles de l'enfance*, 1724, 2 vol. in-12, où il donne une idée peu avantageuse de cet institut et de sa fondatrice : cet ouvr. fut condamné par le parlement de Toulouse en 1735. *V.* l'art. Juliard.

MONDONVILLE (Jean-Joseph CASSANEA de), musicien-compositeur, né à Narbonne en 1715, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, parcourut différentes villes de France, vint se fixer en 1737 à Paris, où il composa et publia successiv. des *motets*, des *sonates*, des *trio*, des *concerto* et des *opéras* qui obtinrent un grand succès. Il m. à Belleville, près Paris, en 1772. Ses sonates de clavecin, ses opéras du *Carnaval du Parnasse*, de *Titon et l'Aurore*, de *Daphnis et Alcimadure*, quelq.-uns de ses motets et *oratorio*, exécutés au concert spirituel (dont il était le direct.), et qui eurent beaucoup de vogue dans le temps, sont entièrem. oubliés aujourd'hui. Ces diverses composit. sont sans verve, sans génie, et ses chants aussi monotones que ses récitatifs. — Son fils, m. en 1808, avait publié des sonates de violon en 1767.

MONDORGE. V. Montdorge.

MONESTIER (Blaise), jésuite, né dans le diocèse de Clermont en 1717, professa la philosophie dans cette ville, et m. en 1776. On a de lui : *Principes de Piété*, 1756, 2 vol. in-12, et *la Vraie Philosophie*, 1774, in-8.

MONET (Philibert), jésuite, né en 1566 à Bonneville en Savoie, fonda le collége de Thonon en 1597, enseigna les humanités et la théologie morale à Lyon, où il fut pendant 22 ans préfet des études

au collége de la Trinité, et où il m. en 1643. On a de lui de nombr. écrits dont les plus remarquables sont : *Delectus latinitatis*, Douai, 1625, in-12, ouv. estimé et qui a eu un gr. nomb. d'autres édit. ; *Origine et Pratique des Armoiries à la Gauloise*, Lyon, 1631, in-4 ; *Inventaire des deux langues latine et françoise*, ibid., 1636, in-fol. ; *Abrégé du Parallèle des langues franç. et latine*, Rouen, 1637, in-4 ; *Nomenclatura geographica Galliarum*, Lyon, 1643, in-12. Il a laissé plus. ouv. MSs. dont la *Biblioth.* des jésuites donne les titres. — MONET (N.....), de la famille du précéd., né en 1703, entra d'abord dans la société des jésuites, la quitta ensuite pour raison de santé, étudia le droit à Turin, puis fut nommé capitaine d'infanterie, passa en Pologne, y parvint au grade de lieut.-général, fut appelé en France, et reçut de Louis XVI et du roi de Sardaigne le titre de comte. On ignore l'époque de sa m. Il avait pub. en 1779 un ouv. anon. int. *Essai hist. sur la maison de Savoie*, Paris, in 8.

MONET (JEAN). V. MONNET.

MONETI (FRANÇOIS), astrologue, poète, et l'un des esprits les plus agréables, mais en même temps les plus bizarres de son temps, né à Cortone vers 1635, prit l'habit de frère mineur dans le couvent de St-François de sa ville natale, et pub. un nombre considérable d'ouvrages dont les titres sont plus ou moins singuliers, et où domine un esprit satirique. On cite de lui un poème contre les missionnaires-jésuites intit. *Cortona convertita*, Paris (Florence), 1759. F. Moneti mourut en 1712. *Voy.* sur lui le t. 2, p. 84 des *Veglie piacevoli* de D.-M. Manni.

MONFORT. V. MONTFORT.

MONGAULT (NICOLAS-HUBERT), très-bon traducteur, né à Paris en 1674, entra à 16 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et professa les humanités au collége de Vendôme; mais la faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de soutenir les fatigues de cet emploi, il quitta l'Oratoire pour se retirer au collége de Bourgogne. Il fut attaché ensuite à l'archevêque de Toulouse Colbert, puis revint à Paris, fut reçu à l'acad. des inscript. et b.-l., dirigea l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans régent du royaume, et fut récompensé de ses soins par des bénéfices et par la place de secrét.-général de l'infanterie, dont son élève était colonel-général. Le succès de sa traduction des *Lettres* de Cicéron à Atticus lui ouvrit en 1718 les portes de l'acad. franç., et il m. en 1746. On a de lui : la traduct. de l'*Hist. d'Hérodien*, Paris, 1700, in-12; celle des *Lettres de Cicéron à Atticus*, ib., 1714, 4 v. in-12, réimp. dans l'édit. de *Cicéron* pub. par M. J.-V. Leclerc; deux dissertat., l'une sur les *Honneurs divins* rendus aux gouverneurs des provinces du temps de la république rom., et l'autre sur le *Fanum* de Tullia, insérées dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

MONGE (GASPARD), comte de Péluse, créateur de la géométrie descriptive, et l'un des fondateurs de l'école polytechnique, naquit à Beaune en 1746, d'un père qui, malgré son peu d'aisance, ne négligea rien pour lui assurer le bienfait d'une bonne éducation. Le jeune Monge, placé d'abord au collége que les oratoriens tenaient dans sa ville natale, fut envoyé ensuite à celui que la même société dirigeait à Lyon. Il s'y appliqua surtout aux mathématiques, et, dès l'âge de 16 ans, fut jugé digne de professer lui-même. Ce fut à cette époque, et pendant les courts loisirs des vacances, qu'il exécuta, sur de gr. dimensions, un plan de la ville de Beaune, qui lui valut l'honneur d'être recommandé par un officier supér. au chef de l'école du génie établie à Mézières. Il ne put toutefois être admis dans cette école spécialement destinée aux classes privilégiées, que parmi les appareilleurs et conducteurs subalternes des travaux de fortification, et n'eut d'abord d'autre occasion de se faire connaître que comme dessinateur. Cepend. on le chargea un jour de faire les calculs pratiques d'une opérat. de défilement : il inventa pour cela une méthode qui ne tarda pas à être reconnue la plus expéditive et la meilleure, quoiqu'on eût commencé par lui contester la solution du problème proposé. Ce triomphe en amena d'autres qui le firent nommer suppléant de Bossut pour les mathémat., et de l'abbé Nollet pour la physiq. ; il remplaça même bientôt ce dern. comme professeur : il avait alors à peine 20 ans. Se trouvant conduit par ses essais à la solution d'importans problèmes, il fit l'application de ses découvertes aux différens arts de construct., et devint le créateur d'une doctrine lumineuse qui, développée depuis par lui-même et par d'autres, a reçu le nom de *géométrie descriptive;* c'est là un de ses principaux titres de gloire. Mais cette méthode, si éminemment utile, se trouva en conflit avec l'ancienne routine, et n'en triompha qu'après 20 ans de lutte. Un vieux charpentier obtint même le droit d'enseigner, pour le reste de sa vie, à l'école de Mézières, sa pratique particulière pour les tracés de charpente, en dépit de la théorie générale et des démonstrations du jeune géomètre, auquel il ne fut permis que de perfectionner la coupe des pierres : encore lui fut-il défendu par le corps du génie de donner de la publicité à ses procédés nouveaux. Il se dédommagea de cette contrainte par d'autres découvertes et par plus. *mém.* sur le calcul intégral qui le firent nommer correspond. de l'académ. des sciences, puis memb. de la même société en 1780. Il fut adjoint la même année à Bossut, professeur d'un cours d'hydrodynamique nouvellement ouvert au Louvre; mais il ne quitta l'école de Mézières qu'en 1783, lorsqu'il remplaça Bezout comme examinateur de la marine. Il composa pour les élèves de cette arme un *Traité de Statique* qui depuis a été adopté pour les aspirans à l'école polytechnique, et fut appelé ensuite à populariser la science devant les auditeurs frivoles réunis au lycée de Paris nouvellement fondé. Mais bientôt la révolution vint le jeter dans une carrière à laquelle l'avait mal préparé sa vie studieuse. Nommé ministre de la marine après la journée du 10 août 1792, et chargé provisoirement du portefeuille du ministère de la guerre, il se vit forcé, pour obéir à la convention nationale et aux comités, de revêtir de sa signature, le 19 janv. 1793, l'ordre de mise à exécution du jugement du roi. On sait qu'il regretta toujours d'avoir attaché son nom à cette grande catastrophe, et que, fatigué de concourir malgré lui à des mesures violentes, il donna sa démission quelques semaines après, sans être effrayé du péril qu'il y avait pour lui à marquer ainsi son improbation aux pouvoirs tyranniques de l'époque. Au reste il avait su donner une impulsion nouv. aux travaux des différ. ports de la France; il avait sauvé son prédécess., M. Dubouchage; il avait empêché le célèbre Borda de quitter le service : on peut lui reprocher seulement des choix indignes, qui d'ailleurs doivent être attribués plutôt à l'influence de la convention. Le jour même que sa démission fut acceptée, il fut dénoncé aux jacobins, qui pourtant n'eurent point la lâcheté d'immoler un savant peu redoutable. Monge devait rendre encore d'importans services à son pays, en créant, comme par enchantem., avec l'aide de Berthollet et de plus. hommes précieux, les armes et les munitions de guerre que réclamait l'enthousiasme de la France levée en masse contre la coalition de l'Europe. Il avait osé dire avec ses illustres collègues : *On montrera la terre salpêtrée aujourd'hui, et dans trois jours on en chargera le canon.* Il tint sa promesse, et conquit l'admiration et la reconnaissance de ses compatriotes. Appelé à faire partie de l'école normale, il jouit enfin du bonheur de mettre au jour sa *Géométrie descriptive ;* et bientôt la part qu'il prit à la fondation de l'école polytechnique mit le comble à sa gloire. En 1796 il alla recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts

que la victoire nous avait donnés, en restaura quelques-uns qu'on laissait dépérir, et en facilita le déplacement par des procédés mécaniques. Le général Bonaparte l'envoya, l'année suiv., porter au directoire exécutif le premier traité de paix conclu avec l'Autriche à Campo-Formio. Monge à son retour en Italie reçut du jeune héros, qui était devenu pour lui véritablem. un objet de culte et d'amour, l'invitation de l'accompagner dans sa brillante et aventureuse expédition d'Egypte. Plein d'enthousiasme pour la science, et aussi pour la glorieuse destinée du conquérant, il accéda à cette proposition, et rejoignit l'armée franç. à Malte en 1798. On est d'accord sur les immenses résultats de cette entreprise pour les sciences et les arts. Monge ne resta pas en arrière de ses illustres compagnons, et fut même nommé président de l'institut formé au Kaire sur le modèle de celui de France. Les soldats murmuraient parfois contre le *vieux savant*, auquel ils attribuaient cette malheureuse expédition; mais ils ne pouvaient se défendre pour lui d'un sentiment d'estime et d'affection quand ils le voyaient partager leurs travaux, leurs fatigues, souvent même leurs périls, et consacrer toutes les ressources de son génie à améliorer leur situation. De retour en France avec Bonaparte qui le nomma, sous son consulat, président de la commission des arts et sciences d'Egypte, Monge surveilla avec zèle l'exécution du grand ouvrage qui devait réunir tant de richesses précieuses. Il avait repris ses fonctions de professeur à l'école polytechnique, et ne désirait rien autre chose, lorsque le chef du gouvern. lui fit accepter une place au sénat, le titre de comte de Péluse, la sénatorerie de Liége, le gr.-cordon de la Légion-d'Honneur, celui de l'ordre de la Réunion, une dotation en Westphalie, et un don de 200,000 fr. Les revers de nos armes portèrent un coup terrible au cœur vraiment français du vertueux savant. La restauration le priva de tout emploi, et une épuration, qui eut lieu en 1816 lui ôta même la place qui lui était due à l'institut. Ses facultés s'altérèrent par le chagrin, et déjà il avait presque cessé de vivre, il n'était plus le même Monge, lorsqu'il expira en 1818. Ne pouvant énumérer les *analyses*, les *observations*, les *mém.*, etc., qu'on trouve de lui dans plus. des journaux scientifiques de son temps, dans les Collect. de l'acad. des sciences de Paris, dans le Journal de l'Ecole polytechnique, dans le *Dictionn. de Physique de l'Encyclop. méthodique*, dans les *Annales de Chimie*, dans la *Description de l'Egypte*, et enfin dans la *Décade égyptienne*, nous citerons les ouv. qu'il a publ. séparém. : *Tr. élém. de Statique*, Paris, 1786, in-8; 6e édition, 1826; *Description de l'art de fabriquer les canons*, ibid., an II, in-4, et formant le 21e vol. de la Collection des arts et métiers d'Yverdun; *Leçons de Géométrie descript.*, pub. dans le Journ. des séances de l'Ecole normale, Paris, an III; 3e édit., ibid., 1813, in-8; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4e édit., Paris, 1809, in-4, dont la 1re édit., in-fol., avait paru à Paris en l'an III, sous le titre de *Feuilles d'analyse appliquée à la géométrie.* — Deux frères de Monge, plus jeunes que lui, se vouèrent aussi à l'enseignement. Le prem., qui lui succéda dans la place d'examinateur de la marine, est mort en oct. 1827; il avait le titre d'inspecteur en retraite des écoles roy. de marine. Le second était prof. d'hydrographie à Anvers, où il est m. il y a quelq. années.

MONGEOT (Gabriel de), profess. de médec. à la faculté de Pont-à-Mousson dans le 17e S., avait été méd. ordin. des ducs de Lorraine Charles III, Henri II et Charles IV. Son écrit le plus connu est un *Disc. sur les Médicam. domestiques*, Pont-à-Mousson, 1620, in-12.

MONGEZ (Jean-André), chanoine régulier de Ste-Geneviève, sav. physicien et naturaliste, né à Lyon en 1751, partit en 1785 avec le capitaine de vaisseau La Pérouse (*v.* Pérouse) en qualité de physicien et comme aumônier de l'expédition, et partagea vraisemblablement le sort de ses malheureux compagnons de voyage, dont on a cessé de recevoir des nouvelles en 1788. Il reste de Mongez : *Description, usage et avantages de la machine pour la fracture des jambes*, d'Albert Pieropan, 1782, in-8; *Manuel du Minéralogiste*, etc., traduit de Bergmann. Il avait eu part aux prem. vol. du *Cours d'Agriculture* de l'abbé Rozier, et avait, dep. 1779, rédigé le *Journal de Physique* commencé par ce même abbé. On a mal à propos confondu J.-A. Mongez avec son frère aîné Antoine Mongez, memb. de l'institut, et encore vivant.

MONGIN (Athanase de), sav. bénédictin, né en 1589 à Gray en Franche-Comté, professa la philos. et la théologie à Cluny, devint supérieur de cette maison, et, successivement, prieur de Corbie, de Saint-Denis de Reims, visiteur de la province de France, directeur de St-Germain-des-Prés à Paris, et m. dans cette dern. maison en 1633. Il a laissé en MSs. un gr. nomb. d'ouv., la plupart ascétiques. On en trouvera la liste à la suite de sa *vie* dans la *Biblioth. de la Congrégat. de St-Maur.* — L'un de ses frères, jésuite, a pub. un de ses ouv. intit. *les Flammes eucharist.*, Paris, 1534, in-8; 1639, in-12.

MONGIN (Edme), prélat franç., né dans le diocèse de Langres en 1668, se consacra de bonne heure à la prédicat., remporta 3 prix d'éloquence à l'acad. franç. dont il devint membre en 1708, fut nommé en 1724 év. de Bazas, et m. dans cette ville en 1746. Ses *Œuvres*, qui consistent en sermons, discours et oraisons funèbres, ont été pub. à Paris, 1745, in-4. Son *éloge* a été écrit par d'Alembert. — Un autre Mongin, auteur dramatique, a donné aux Italiens, en 1695, une comédie en 3 actes et en vers intit. *les Promenades de Paris.*

MONGINOT (François), médec., né à Langres en 1569, fut d'abord attaché au prince de Condé, devint médecin ordinaire du roi en 1635, embrassa la religion réformée en 1640, et m. vers 1650. On a de lui un *Traité sur la Conservation de la Vie*, 1631, 1633, 1635, in-8; *Résolution sommaire et décision sur les doutes et controverses entre l'Eglise rom. et la Relig. réformée*, Charenton, 1641, in-8.

MONGIORGI (Nicolo), surnommé *del Pozzo*, ecclésiastique et sav. canoniste, né à Cento dans le 16e S., d'une famille originaire du Bolonais, a laissé entre autres ouv., cités par l'Orlandi, par Fantuzzi (dans ses *Notizie degli scrittori bolognesi*), etc. : *Codex seu Tractatus de Mosaïco et veteri jure enucleato*, Bologne, in-4, 1573 et 1587 (avec un nouveau titre).

MONGITORE (Antonin), antiquaire et biogr., né à Palerme en 1663, embrassa l'état ecclésiast., devint chanoine de l'église cathédrale de sa patrie, puis consulteur du St-Office, et m. en 1743. On a de lui : une *Vie de Ste Rosalie* (en ital.), Palerme, 1703; *Biblioth. sicula, sive de Scriptoribus siculis, notitiæ locupletissimæ*, ibid., 1708-14, 2 v. in-fol., dont l'introduct. a été insérée sous le titre de *regni Siciliæ Delineatio* dans le *Thesaur. antiquit. ital.*, t. 10; *Divertimenti geniali*, ibid., 1704, petit in-4; *Vie de St François de Sales* (en ital.), ibid., 1695, in-12; *Palermo santificato dalla vita de' suoi santi cittadini*, ibid., 1708, in-8; *Parlamenti generali di Sicilia dal' anno 1446 sino all' 1748, con le ceremonie istoriche dell' antico e moderno uso del parlamento appresso varie nazioni*, etc. (pub. avec des notes et des addit. par un des parens de l'aut.), ibid., 1749, in-fol., et plus. *mém.* ou recherches histor. sur quelques antiquités de la Sicile, sur la fondation de divers couvens et églises, etc. On doit aussi à Mongitore une nouv. édit. augm. de *la Sicilia sacra* de Roch Pirrho.

MONGLAT. V. Montglat.

MONGODIN (André-Jacques), pieux ecclés., né de parens pauvres, m. en 1775, a mérité d'être

proposé pour modèle à tous les prêtres qui n'aspirent point aux éminentes dignités de l'église, ou qui ne se reconnaissent pas le droit d'y prétendre. Nommé recteur ou curé de St-Aubin, paroisse de Rennes, vers 1755, il ne permit jamais qu'on fît des quêtes pour les pauvres, ne consentit point à faire des emprunts pour sa paroisse, malgré l'autorisation du parlem., employa ses dîmes à pourvoir aux besoins des indigens, avec lesquels il partagea même souv. son repas. Il laissa en leur faveur une rente d'environ 700 liv. Il disait que son revenu appartenait aux malheureux, et qu'il ne se regardait que comme leur caissier.

MONGOMERI. V. MONTGOMMERY.

MONEGARIO (DOMINIQUE), doge de Venise, fut élu en 756, en remplacem. de l'usurpateur Gallo, qui avait été déposé et privé de la vue. Après avoir gouverné la république pendant 8 ans, Monegario éprouva le même sort que son prédécesseur; des conspirateurs s'emparèrent de sa personne en 764, lui arrachèrent les yeux, et lui substituèrent Maurice d'Héraclée.

MONI (DOMINIQUE), peintre assez estimé, né d'une illustre famille de Ferrare en 1550, mort en 1602, fut toute sa vie le jouet de son imaginat. ardente. Il se jeta d'abord dans un cloître de chartreux, rentra bientôt après dans le monde pour se faire prêtre séculier, renonça ensuite à ce nouvel état, se maria, et résolut d'étudier la philosophie; mais ayant trouvé cette science nue et pauvre il se tourna vers la médecine, puis vers l'étude des lois, enfin vers la peinture, s'y fixa et y devint habile en peu de temps. Toujours agité, toujours malheureux par son caractère impatient et sensible, il perdit sa femme, et en conçut une telle douleur qu'il tomba dans un état de frénésie et commit un meurtre. On remarque dans les ouv. de ce peintre, très-nombr. en Italie, un coloris gracieux, des teintes agréables, un dessin correct, et surtout de l'invention. Il a saisi avec bonheur la manière du Tintoret.

MONIER (JEAN-HUMBERT), second av.-gén. à la cour roy. de Lyon, né en 1786 à Belley, m. à Lyon le 11 avril 1826, a pub. les écrits suiv. : *Considérat. sur les bases fondament. du Nouv. Projet de Constitution*, Lyon, 1814, in-8; *Discours prononcé à la rentrée de la cour royale de Lyon le 14 nov.* 1821, ibid., 1821, in-8; *Essai sur Blaise Pascal*, Paris, 1822, in-8. J.-H. Monier a en outre inséré dans la *Quotidienne* et dans les journaux de Lyon différens *mém.* ou articles; et il a laissé d'autres écrits MSs. On lui attribue la rédact. d'un *Mém. pour la ville de Belley, où sont exposés les droits exclusifs de cette ville à la résidence de l'év. de Belley*, etc., Lyon, in-4.

MONIGLIA (JEAN-ANDRÉ), médecin et littérat., né vers 1640 à Florence, fut premier archiâtre du gr.-duc de Toscane, profess. à l'univ. de Pise, et sut concilier son goût pour les lettres avec les devoirs de son état. Il m. en 1700, membre de l'acad. de *la Crusca* et de celle *degli Arcadi*. On a de lui : *de Viribus arcani aurei antipodagrici Epistola*, Florence, 1666, in-4; *de aquæ usu in febribus*, ibid., 1682; *Opere drammatiche*, ibid., 1689, 3 v. in-4. Il a placé dans ce recueil des pièces de théâtre qui ne sont pas de lui, mais dont il avait composé le prologue et les divertissemens. — MONIGLIA (Thomas-Vincent), théologien, de l'ordre de St-Dominique, né à Florence en 1686, se distingua de bonne heure par ses talens pour la discussion. Séduit par les avantages que le ministre d'Anglet. près la cour de Toscane lui avait fait entrevoir, ce jeune dominicain s'échappa de son couvent, s'embarqua pour l'Angleterre, visita les principales bibliothèques de Londres, rechercha la société des savans, et acquit dans leur commerce des connaissances très-étendues. Ses ressources pécuniaires étant épuisées, il se vit forcé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur auquel il avait inspiré quelque intérêt. Après 3 ans de séjour en Anglet. il obtint de son ordre, par l'entremise du gr.-duc de Toscane, le pardon de son escapade, revint en Italie, et se dévoua dès-lors à la prédication avec le plus gr. zèle. Plus tard il professa successivem. la théologie à Florence et à Pise, et m. dans cette dern. ville en 1767. On a de lui : *de Origine sacrarum precum rosarii B. M. Virginis Dissertatio*, Rome, 1725, in-8; *de Annis Christi Salvatoris et de Religione utriusque Philippi-Augusti, Dissertationes duæ*, ib., 1741, in-4; *Dissertazione contro i Fatalisti*, Lucques, 1744, in-8; *Dissertazione contro i Materialisti ed altri increduli*, Padoue, 1750, 2 tom. in-8; *Osservazioni critico-filosiche contro i Materialisti*, Lucques, 1760, 2 t. in-8; *la Mente umana, spirito immortale, non materia pensante*, Padoue, 1766, 2 vol. in-8.

MONIQUE (STE), mère de saint Augustin, qui donne sur elle, dans ses *Confessions*, les plus touchans détails, naquit en 332, et quoiqu'élevée dans le christianisme fut mariée à un gentil, nommé Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, qu'elle réussit à convertir, et dont elle demeura de bonne heure veuve avec trois enfans. Ayant appris que le jeune Augustin, son aîné, s'était laissé séduire par les erreurs des manichéens, elle partit pour Milan où elle le trouva rendu à de meilleurs sentim. par les conseils de St Ambroise; et après être demeurée quelque temps auprès de ce fils chéri, elle se disposait à se rembarquer à Ostie, lorsqu'elle y tomba malade, et m. en 384, le 4 mai, jour où l'église célèbre sa fête. Godescard a écrit la *vie* de Ste Monique, et le pape Martin V a rédigé l'*histoire* de la translation de son corps à Rome en 1430.

MONIS (JUDE), juif ital., né vers la fin du 17e S., passa dans les colonies angl. de l'Amérique du nord en 1720, s'y convertit à la religion chrétienne, fut nommé professeur d'hébreu au collége d'Harvard (Massachusetts), occupa cette chaire pend. 40 ans, et m. en 1764. On a de lui une *Gramm. hébraïque*, Boston, 1735, in-4.

MONK (GEORGE), général anglais, l'un des personnages célèbres du 17e S., né en 1608 dans le comté de Devon, de parens nobles, mais sans fortune, entra comme volontaire à l'âge de 17 ans dans un régim. d'infanterie commandé par un de ses parens, et fit ses prem. armes dans une expédition maritime contre les Espagnols. De retour en Anglet. il fut employé comme enseigne, d'abord dans l'expédition contre les îles de Rhé et d'Oleron, puis en Flandre, où il fit dix campagnes successives. A l'époque où les mécontens d'Écosse commencèrent la guerre civile, il obtint une place de lieut.-col. dans le régim. de lord Newport, qui faisait partie de l'armée royale rassemblée sur les frontières d'Écosse. L'année suiv. il fut nommé colonel du régim. de Leicester employé en Irlande, et il y fit une guerre très-vive aux rebelles jusqu'à la trêve conclue en 1643. De retour en Anglet. il y fut arrêté sur le soupçon de favoriser le parti du parlem., et on lui ôta le commandem. de son corps. Quelque temps après étant parvenu à se justifier auprès de Charles Ier, ce monarque l'éleva au grade de gén.-major. A peine Monk avait-il pris possession de ce nouveau poste qui lui était confié devant Nantwich, place assiégée par les troupes royales, qu'il fut fait prisonn. dans une surprise nocturne par les troupes parlementaires aux ordres du gén. Fairfax, et envoyé à la Tour de Londr., où il resta détenu pend. près de 2 ans. Il obtint ensuite sa liberté sur les instantes sollicitations de lord Lisle, fils aîné du comte de Leicester, et alors en faveur auprès du parlement; mais ce fut sous la condition qu'il adhérerait au *covenant*, et qu'il irait servir en Irlande. Peu de temps après son arrivée dans cette île, il y reçut le commandem. de la partie septentrion., et marcha au secours de Londonderry dont il força les royalistes de lever le siége. Des forces supérieu res

l'ayant contraint à repasser en Anglet., il y vit pour la prem. fois Cromwell, qui le nomma lieut.-gén. d'artillerie et l'emmena avec lui en Ecosse. Monk s'y distingua à la bataille de Dunbar, resta chargé du commandem. de l'armée après le départ du Protecteur, et soumit la plus gr. partie de ce royaume. En 1653 il reçut le commandem. d'une division de l'armée navale sous les ordres de l'amiral Blake, et soutint, pend. 2 jours, un engagem. très-vif avec le célèbre amiral Tromp (*v.* ce nom). Deux mois après, commandant en chef de la flotte anglaise, il livra bataille au même amiral, qui fut tué dans l'action : les Hollandais y perdirent 30 vaisseaux pris ou détruits. Cette victoire fut célébrée à Londres par une fête extraordinaire, et Cromwell, de sa propre main, passa une chaîne d'or au cou du gén. Monk. Celui-ci prit ensuite le commandement en chef de l'Ecosse, fit proclamer le Protecteur à Edimbourg, et parvint à désarmer les montagnards. A la m. de Cromwell, Monk ne fit aucun mouvem., et ne parut occupé que du soin de se maintenir dans son gouvernem. d'Ecosse. Il eut l'adresse de perdre le gén. Lambert (*v.* ce nom) son rival, dans l'esprit du parlem., et de le faire arrêter. Devenu ainsi le seul chef militaire redoutable, il entra en Anglet. à la tête de son armée, vint occuper Westminster, se rendit l'organe de la nation auprès du *long-parlement*, et pressa cette assemblée de se dissoudre elle-même et d'abandonner la place à des députés élus librem. Bientôt après il s'aboucha avec sir John Grenville, principal agent du roi Charles II, fit échouer la tentative du gén. Lambert (qui s'étant échappé de sa prison avait rallié autour de lui un assez gr. nomb. de républicains), proclama le souv. légitime dans Londres le 8 mai 1660, et alla le recevoir à son débarquem. à Douvres. Le prem. soin de Charles II fut de récompenser le gén. qui venait de lui rendre un service aussi signalé. Monk fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière, memb. du conseil privé, gentilhomme de la chambre, gr.-écuyer, prem. commissaire de la trésorerie, et enfin duc d'Albemarle, titre auquel furent attachés des biens considérables. Les gouvernem. du Devonshire et du Middlesex complétèrent cette série de récompenses. Dans le procès des régicides, Monk, qui était au nombre de leurs juges, se montra modéré, excepté envers le comte d'Argile dont il produisit des lettres confidentielles que cet accusé lui avait adressées en Ecosse lorsqu'il (Monk) y commandait lui-même au nom de Cromwell. Il fut adjoint au duc d'York dans le commandement et la direction des armées navales lorsque la guerre éclata contre la Hollande en 1664, fit les campagnes des 1667 et 1668, et m. d'hydropisie le 3 janv. 1670. Charles II le fit enterrer avec une pompe presque roy. à Westminster, dans la chapelle d'Henri VII. Plus. hist. anglais s'accordent à représenter Monk comme un homme médiocre, et attribuent bien plus au cours des évènem. qu'à sa coopérat. le rétablissem. de la monarchie. Pend. sa captivité à la Tour de Londres, Monk avait composé un écrit qui fut pub. après sa mort sous le titre d'*Observations on military and political affairs*, Londres, 1671, in-fol. On a une *Vie* du général Monk, écrite en angl. par Thomas Gumble, son aumônier, et trad. en franç. par Gui Miége, 1672. (M. Desvaulx-d'Oinville, maréchal-de-camp, a publié en 1816 une seconde édition de cette traduct. dont il a rajeuni le style.) — Marie MONK, femme du précéd., morte à Bath en 1715, joignait à la connaissance des langues latine, ital. et espagn., un talent assez distingué pour la poésie. Ses product. en ce genre ont été recueillies et imp. en 1716, in-8, sous le titre de *Marinda, poems and translations on several occasions*.

MONLUC. V. MONTLUC.

MONMOUTH (JACQUES, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Anglet., et de Lucy Walters, né à Rotterdam en 1649, fut élevé en France dans les principes de la religion catholique. Le roi son père le fit venir à Londres après la restauration, et le créa successivement comte d'Orkney, duc de Monmouth, chevalier de la Jarretière et capitaine des gardes. Montmouth fit ses premières armes dans les Pays-Bas sous le prince d'Orange, commanda un corps d'Anglais et d'Ecossais à la bataille de Saint-Denis en 1678, fut ensuite employé en Ecosse contre les rebelles qu'il défit complètement. Mais bientôt l'ambition lui fit oublier ses devoirs. On le vit entrer dans plus. conspirat. contre son père, ou plutôt contre le duc d'York, son oncle, auquel il prétendait enlever la couronne en faisant répandre le bruit qu'il y avait droit lui-même comme fruit légitime de l'union de Charles II avec miss Walters. Le roi lui pardonna en faveur des révélations qu'il fit ; mais Monmouth ne tarda pas à renouer ses liaisons avec les mécontens. Il reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour, et se retira en Hollande, où il fut bien accueilli du prince d'Orange. A la mort de Charles II, Monmouth croyant le moment favorable pour faire valoir ses prétendus droits, et voulant profiter de la diversion que le comte d'Argyle allait opérer en Ecosse, s'embarque au Texel avec 80 h., débarque sur les côtes du Dorsetshire, publie une proclamation dans laquelle il traite Jacques II d'usurpateur, et l'accuse d'être l'auteur de l'incendie et d'avoir empoisonné le roi son frère. Il parvient à rassembler 2 ou 3,000 h. ; mais sa tête est mise à prix ; l'armée roy. se réunit sous les ordres du jeune d'Albemarle, fils du fameux Monk ; une action s'engage à Sedgemore, dans le Sommersetshire ; les rebelles sont vaincus, et Monmouth fait prisonnier le lendemain du combat est conduit à la Tour de Londres. C'est en vain qu'il essaya de fléchir le juste courroux de Jacques par les plus humiliantes soumissions ; il fut décapité le 15 juillet 1685, après avoir montré dans ses dern. momens plus de résignation et de fermeté qu'il n'en avait eu pendant sa détention à la Tour.

MONNEL (S.-E.), curé de Valdelancourt à l'époque de la révolution, siégea à l'assemblée nation., prêta serm. à la constitut. civile du clergé, et, appelé à la convent., y vota la m. de Louis XVI. Après avoir occupé la place de commiss. du direct. près d'une administrat. département., Monnel rentra dans l'obscurité ; en 1816 il fut banni de France, et m. à Constance en 1822.

MONNET (JEAN), littérateur, né à Condrieux, près de Lyon, dans les prem. années du 18e S., fut placé très-jeune chez la duchesse de Berri (fille du duc d'Orléans, régent). Après la m. de cette princesse, il mena une vie dissipée et orageuse pendant plus. années, et fut successivem. direct. de l'Opéra-Comique (1743), direct. du théâtre de Lyon (1745), et d'une troupe d'acteurs franç. à Londres (1748). Il reprit la direction de l'Opéra-Comique en 1752, passa de nouveau à Londres en 1766, puis revint à Paris, où il m. obscurém. en 1785. De tous les ouv. que Monnet dit (dans ses *mém.*) avoir publ., on ne connaît que les suiv. : *Anthologie franç.*, ou *Chansons choisies, depuis le 13e S. jusqu'à présent*, Paris, 1765, 3 v. in-8 ; *Choix de Chansons joyeuses, supplém. à l'Anthol.*, in-8 de 110 pages, à la suite desquelles on trouve les *Chansons gaillardes* et des airs notés qui ne sont autre chose que le recueil de Collé intit. : *Chansons joyeuses*, etc. ; *Supplem. au Roman comique*, ou *Mém. pour servir à la Vie de J. Monnet, écrits par lui-même*, 1772, 2 v. in-12. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont composé en commun le vaudev. de *Jean Monnet*, joué à Paris en 1799, et imprimé in-8.

MONNET (MARIETTE MOREAU, dame), femme lettrée et poète, née à La Rochelle, m. en 1798, fut liée avec d'Alembert, Diderot, Thomas et autres littérat. distingués de son temps. Elle avait obtenu dès l'âge de 16 ans plus. succès littér. On a d'elle : *Contes orientaux*, Paris, 1779, in-12 ; *Hist. d'Abd-*

al-Masour, suite des Contes orient., 1784, in-12; *Lettres de Jenny Bleinmore*, 1787, 2 vol. in-12; quelq. pièces de théâtre; enfin des *poésies* insérées dans divers recueils du temps, et parmi lesquelles on doit remarquer une *idylle sur les fleurs*.

MONNET (ANTOINE-GRIMOALD), chimiste et minéralogiste, né en 1734 à Champeix en Auvergne, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences physiques, s'établit pharmacien à Rouen, vint ensuite à Paris, obtint la place d'inspecteur-général des mines en 1774, perdit cet emploi à la révolut., et m. en 1817. Il était membre des acad. de Stockholm, de Rouen et de Turin. On a de lui: *Traité des Eaux minérales*, Paris, 1768, in-12; *Catalogue raisonné minéralogique*, ibid., 1772, in-12; *Nouveau Hydrologie*, ib., 1772, in-12; *Traité de la dissolution des Métaux*, ibidem, 1775, in-12; *Nouv. Système de Minéralogie*, Bouillon, 1779, in-12; *Dissertat. et Expér. relatives aux principes de la Chimie pneumatique*, Turin, 1789, in-4; *Mém. histor. et politiq. sur les Mines de France*, Paris, 1790, in-8; *Démonstrat. de la fausseté des principes des nouv. chimistes*, ibid., 1798, in-8; quelques traduct. d'ouv. allem. sur la minéralogie; des *analyses*, des *mém.* et des *dissertat.* dans le *Journal de Physique*.

MONNIER (HILARION), relig. bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, sav. controversiste, né en 1646 dans le bailliage de Poligni en Franche-Comté, prit l'habit de Saint-Benoît à Besançon, professa la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, fut envoyé en 1677 à Paris, où il se lia avec Mabillon, Nicole, Duguet et autres savans personnages, remplit successivem. les prem. emplois de sa congrégation, fut nommé prieur de Morey, et m. dans cette abbaye en 1707. On a de lui: *Eclaircissemens des droits de la Congrégat. de St-Vannes sur les monastères qu'elle possède en Fr.-Comté*, 1688, in-4, ouvr. utile pour l'hist. monastique de cette province, et des *lettres* adressées à Duguet, à Mabillon et à un doct. de Sorbonne. Il a laissé en MSs. des *serm.*, des *traités* de morale et de controv. conservés dans sa famille. Un de ses petits-neveux, l'abbé Monnier, a pub. un *Abrégé de la Vie de dom Hilarion Monnier*, Dôle, 1786, in-12.

MONNIER (LOUIS-GARBIEL), graveur, né à Besançon en 1733, m. à Dijon en 1804, membre de l'acad. de cette ville, a gravé la *Carte topographique de la Bourgogne*, dessinée par Paucher, 3 feuilles; la *Carte des chaînes des montagnes et des canaux de France*, par le même; la *Carte synoptique* qui accompagne les *Notions élément. de Botanique* de Durande; un gr. nomb. de *vignettes* et d'*estampes* pour l'*Hist. de Bourgogne* de D. Plancher, du *Salluste* du présid. de Brosses, etc.; des *jetons* et des *médailles* recherchées des curieux.

MONNIER. V. LEMONNIER.

MONNIOTTE (JEAN-FRANÇ.), relig. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Besançon en 1723, professa long-temps la philos. et les mathém. à l'abbaye de St-Germain, et mourut à Tigery, près Corbeil, où il s'était retiré après la suppression de son ordre. On lui doit l'édit. des *Institutiones philosophicæ* de Rivard, Paris, 1778-80, 4 vol. in-12, et il est le véritable auteur de l'*Art du Facteur d'orgue*, publ. sous le nom de D. Bedos de Celles dans la *Description des Arts et Métiers*.

MONNOIE (BERNARD de LA), sav. litt. et philol. du 17e S., né à Dijon en 1641, suivit d'abord la carrière du barreau pour obéir aux vœux de son père; mais cédant ensuite à l'ascendant de son goût pour les lettres il se livra entièrem. à leur culture. Lié avec tous les personnages distingués dans les sciences et la littérat. que Dijon renfermait alors dans son sein, La Monnoie se partagea entre l'étude et le commerce de tels amis. Il remporta en 1671 le prix proposé par l'acad. franç., et dont le sujet était l'abolition du duel. Ce triomphe fut suivi de quatre autres à la même académ.; et le bruit courut dans le temps que ses juges l'avaient fait prier de s'abstenir désormais du concours dont sa supériorité écartait trop de rivaux. Sur la réputation qu'il acquit bientôt dans le monde savant et littéraire par diverses autres productions dont nous parlerons plus loin, ses amis le pressèrent à différentes reprises de se fixer à Paris; mais il leur répondait qu'il n'y serait considéré que comme un bel esprit, ce dont il se souciait fort peu. Il céda enfin à leurs vœux, vint dans la capitale en 1707, fut reçu à l'académie française en 1713, se vit dépouillé, par le système de Law, de toute sa fortune, convertie en rentes sur l'état, vendit sa biblioth. dont l'acquér. lui laissa l'usage pendant sa vie, et m. en 1728, à plus de 86 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tant en prose qu'en vers, grecs, lat. et franç.; mais c'est uniquem. comme critique et philologue qu'il a conservé sa célébrité. Voici la liste de ses principales product.: *Noei borguignons de Gui Barozai*, ci Dioni (à Dijon), 1720, petit in-8, avec le glossaire et la musique (M. Louis Dubois a donné le texte plus épuré et plus complet des *Noels* et autres poésies bourguignones de La Monnoie, Châtillon, 1817, in-12); *Menagiana*, Paris, 1715, 4 vol. in-12 (il a joint aux pensées, bons mots, notes, etc., de Ménage, des remarques curieuses et différ. dissertat. qu'il avait lui-même en portefeuille); *Remarques* sur les *Jugem. des Savans* de Baillet (*v.* ce nom); *Observations* sur le *Cymbalum mundi* et sur les *Contes* de Bonav. Desperriers; *Remarques sur le Poggiana* (de Lenfant), Paris, 1722, in-12; une *préface* et des *notes* sur les *Nuits* de Straparole, etc. Les vers grecs et latins de La Monnoie ont été ins. dans le recueil des *recentiores Poetæ selecti*, par d'Olivet; ses *Poésies franç.* ont été publ. d'abord par Sallengre sur des copies incorrectes et tronquées, La Haye, 1716, in-8, et l'abbé Joly en a rassemblé de nouvelles pour faire suite au vol. précéd., Dijon, 1743, in-8. M. Rigoley de Juvigny a pub. les *OEuv. choisies* de La Monnoie, La Haye (Dijon), 1770, 2 vol. in-4, ou 3 vol. in-8. Il a entassé sans méthode et sans goût tous les matériaux qui se sont trouvés sous sa main, et il n'a pas jugé à propos de comprendre les *Noels* dans cette compilation.

MONNOT (PIERRE-ETIENNE), sculpteur, né à Besançon vers 1660, alla jeune en Italie, et s'y perfectionna dans la pratique de son art par les leçons des maîtres habiles et l'étude de l'antique. Il se fixa à Rome, où il devint l'un des directeurs de l'académ. de St-Leu, et où il m. vers 1730. On voit dans cette ville plus. ouv. de sa composition, entre autres le tombeau en marbre élevé au pape Innocent XI dans une des chapelles latérales de la basilique de St-Pierre, et les deux statues colossales de *St-Pierre* et de *St-Paul* dans l'église de St-Jean-de-Latran. — MONNOT (Antoine), anatomiste, né à Besançon en 1765, fut d'abord démonstrateur d'anatomie à l'université de cette ville, puis attaché aux hôpitaux militaires, profess. d'accouchem., et profess. de chirurgie à l'école secondaire de médec., emploi qu'il exerça jusqu'à sa m. arrivée en 1820. On a de lui différens opuscules, mentionnés dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. A. Mahul, 1re année, p. 155, et dont les plus remarquables sont: *Réflex. servant d'Introd. à l'étude de l'Anatomie*, 1791; *Précis d'Anatomie* à l'usage des élèves de l'école de dessin, Besançon, 1799, in-8; *Observat. sur l'Hydrophobie*, ib., 1799, in-8; *Observat. sur une perte de sang* (cas dans lequel l'aut. recommande l'emploi du Galvanisme, comme dernier moyen curatif), ibid., 1818, in-8.

MONOD (PIERRE), jésuite, né en 1586 à Bonneville en Savoie, professa d'abord les humanités au collége de La Roche, puis occupa les chaires de rhétorique et de philos., devint recteur du collége de Turin, et enfin confesseur de Christine de

France, fille de Henri IV, femme de Victor-Amé Ier, duc de Savoie. Cette princesse sacrifia Monod au ressentiment du cardinal de Richelieu, contre lequel ce jésuite avait intrigué à la cour de France, où il était chargé d'une mission politique. Il fut enfermé au fort de Montmélian, puis transféré à celui de Miolans, où il m. en 1644. C'était un homme habile, éclairé, fier et entreprenant. On prétend qu'il avait refusé l'archevêché de Turin et celui de Tarentaise. On a de lui : *Hermes christianus*, Lyon, 1619, in-12 (c'est la traduct. d'un ouvr. franç. du P. Jacquinot, jésuite, ayant pour titre : *Adresse pour vivre selon Dieu dans le monde*) ; *Recherches histor. sur les alliances roy. de France et de Savoie*, Lyon, 1621, in-4 ; *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV et Amedei Sabaudiæ ducis,..... controv. comment.*, Turin, 1624, in-4 ; Paris, 1626, in-8 ; *Apologie franç. pour la sérénissime Maison de Savoie*, etc., Chamberi, 1631, in-4 ; *Apologia seconda per la Casa di Savoja*, etc., Turin, 1632, in-4 ; *Trattato del titolo regio dovuto alla sereniss. Casa di Savoja*, etc., Turin, 1633, in-fol. ; *il Capricorno, ozzia l'Oroscopo d'Augusto Cesare*, etc., ib., 1633, in-8 ; l'*Extirpation de la Rébellion*, ou *Déclarat. des motifs que le roi de France a d'abandonner la protection de Genève*, 2 vol. dont le prem. seulem. a été imprimé. On trouve quelq. MSs. du même jésuite à la biblioth. de l'univ. de Turin.

MONOD (Gaspard-Joel), ministre de l'église réformée, né à Genève en 1717, mort en 1782, a laissé quelq. traduct. d'ouv. angl., tels que : *Lettres, Mém. et Négociat. du chevalier Dudley Carleton*, 1759, 3 v. in-12 ; *Grandisson*, Leyde, 1757, 7 v. in-12, réimp. à Leipsig ; *Henriette Courteney*, 1 v. in-12 ; *le Monde*, ou *Suite du Spectateur*, 1758, 2 vol. in-12 ; etc., etc.

MONOTHÉLITES (secte des). V. Sergius.

MONOYER (Jean-Baptiste), nommé plus communément *Baptiste*, peintre de fleurs, né à Lille (Flandre) en 1635, vint fort jeune à Paris, et travailla avec Lebrun à la décorat. du palais de Versailles. Il fut reçu à l'acad. en 1665, passa ensuite en Angleterre, où il exécuta un gr. nomb. de tabl. de fleurs et de fruits, et m. à Londres en 1699. Ses ouvr. sont peu communs en France, mais très-nombreux en Anglet. Il eut un fils qui cultiva aussi le même genre de peinture, mais qui n'a point acquis la réputation de son père. (L'article consacré à cet artiste sous le nom de Baptist, pag. 173, doit être regardé comme nul.)

MONPER (Josse ou Joseph), peintre de paysage, né à Anvers en 1580, m. on ne sait en quel lieu ni à quelle époque, est compris dans l'école flamande quoiqu'il ait adopté une manière différ. de celle de tous les peintres de son pays. N'ayant jamais rien fini, et ne s'étant attaché qu'à l'effet, il a laissé des ouvr. qui n'offrent, vus de près, que des esquisses imparfaites, mais qui, regardés à une juste distance, représentent les objets avec une gr. vérité. Corn. Visscher a gravé d'après lui le *Printemps* ; van Panderen l'*Été*, et Th. Galle les deux autres *saisons*.

MONPLAISIR. V. Montplaisir.

MONRO (Alexandre), théologien écossais, né en 1648 dans le comté de Ross, professa la philos. au collége d'Aberdeen, fut ensuite principal de l'université d'Edimbourg, perdit cette place par son opposit. à la révol. de 1688, devint prédicat. et past. d'une congrégation épiscopale, et m. à Edimbourg en 1713. On a de lui quelques pamphlets contre les presbytériens, parmi lesquels on cite celui qui a pour titre : *Inquiry on the new opinions*.— Monro (Alexandre), médecin, profess. d'anatomie à l'université d'Edimbourg, né à Londres en 1697, m. en 1767, avait voyagé en France et en Hollande pour y suivre les cours des meill. maîtres, entre autres de Boerhaave. Étant venu se fixer dans la capitale de l'Écosse en 1719, il y acquit la réputation d'un des meilleurs anatomistes de son temps. On a de lui : *Anatomie du Corps humain* (en angl.), Edimbourg, 1726, in-8 (la partie qui traite du système nerveux a été trad. en latin sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*, Franecker, 1759, in-8, réimp. plus. fois et trad. en franç. par Le Bègue de Presle : la partie qui traite de l'*ostéologie* a été traduite en français par Sue, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec planches) ; *Essai sur les Injections anatomiques* (en angl.), inséré dans le rec. de la société d'Edimbourg, et trad. en latin par J.-C.-F. Bonnegarde, Leyde, 1741, in-8 ; etc., etc. L'un des fils d'Alex. Monro a réuni tous les ouv. de son père sous le titre d'*Œuvres*, etc., Londres, 1781, in-4. — Donald Monro, fils du précéd. et méd. comme lui, m. en 1802, est aut. d'*Observat. sur les moyens de conserver la santé des soldats*, 1780, 2 vol. in-8 ; et d'une *Matière méd.*, 1788, 4 vol. in-8. — Monro (John), autre médecin anglais, né à Greenwich en 1715, fit ses prem. études médicales à Edimbourg, se rendit aussi à La Haye pour y entendre les leçons de Boerhaave, parcourut ensuite les princip. villes de l'Europe, revint en Angleterre en 1751, fut nommé médecin des hôpitaux de Bridewel et de Bethlem, et m. en 1783. Il s'était occupé spécialement du traitement de la manie, et on connaît de lui une réfutat. de l'ouv. pub. sur cette maladie par le docteur Battie.

MONROE (Ulysse), noble écossais du 17e S., se distingua par son dévouement à la cause de Charles Ier en Ecosse et en Irlande, battit plusieurs fois les troupes de Cromwell, fut proscrit, dépouillé de ses biens, et ne reçut aucune indemnité sous le règne de Charles II. Ses deux fils, Edmond et Charles, suivant l'exemple de fidélité qui leur avait été donné, restèrent constamment attachés à Jacques II, et le dernier accompagna ce monarque détrôné en France.—Deux des petits-fils de Charles Monroe, après avoir servi avec distinction dans les troupes de l'empereur d'Allemagne, parvinrent au grade de général-major, et moururent, l'un en 1801, l'autre en 1816.

MONS (Claude de). V. Demons.

MONSIGNANI (Elisée), relig. carme, né dans le Frioul, mort à Rome en 1737, après avoir été quatre fois procureur-gén. de son ordre, a publié : *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715 et 1718, 3 vol. in-fol.

MONSIGNY (Pierre-Alexandre), musicien-compositeur franç., né en 1729 à Fauquemberg en Artois, vint fort jeune à Paris, y exerça d'abord un emploi de commis, puis sentit s'éveiller en lui le goût de la musique en assistant à la représentation de la *Serva padrona*, opéra de Pergolèse (*v.* ce n.). Dès-lors il s'occupa de la composit. musicale, en reçut les prem. leçons de Giannotti, contrebasse de l'Opéra, et débuta dans la nouv. carrière qu'il venait de s'ouvrir par un petit opéra intit. les *Aveux indiscrets*, représenté en 1759 sur le théâtre de la foire Saint-Laurent. Encouragé par le succès de ce début, Monsigny donna successivem. les pièces du *Maître en Droit* (1760), du *Cadi dupé* (1761), et se plaça ainsi au rang des créateurs de l'opéra comique à ariettes qui ne date que de 1753. S'étant lié ensuite avec Sédaine (*v.* ce n.), ils travaillèrent ensemble, et l'alliance de leurs talens produisit plus. ouvr. qui obtinrent un très-grand succès, et dont quelq.-uns sont restés au répertoire de l'Opéra-Comique actuel. Monsigny travailla aussi avec Collé, Anseaume, Favart, Marmontel, et cessa de composer pour le théâtre à l'âge de 48 ans, après avoir donné l'opéra de *Félix*, représenté en 1777. Cette retraite prématurée fut attribuée à quelques désagrémens qu'il essuya de la part des acteurs. Il perdit à la révolution une place que le duc d'Orléans lui avait donnée dans sa maison. En 1798 les artistes du théâtre Favart lui décernèrent une pension de 2500 fr., et acquittèrent ainsi une dette que l'ancienne comédie ital. avait trop long-temps négligée.

En 1800 Monsigny succéda à Piccini dans la place d'inspect. de l'enseignem. au Conservatoire; il s'en démit au bout de deux ans, fut nommé membre de l'institut de France en 1813, après la mort de Grétry, et m. en 1817, âgé de 88 ans. Son éloge a été prononcé par M. Quatremère de Quincy, dans la séance publique de l'academ. des beaux-arts, en octobre 1818. Outre les opéras mentionnés plus haut, nous citerons encore de Monsigny les suiv., avec la date de leur prem. représentat. : *On ne s'avise jamais de tout*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *Rose et Colas*, 1764; *le Déserteur*, 1769; *le Faucon*, 1772; *la belle Arsène*, 1775. Le caractère dominant de la musique de ce compositeur est le naturel et la vérité. Le violon était le seul instrum. dont il se servait pour composer.

MONSON (WILLIAM), amiral angl., né à South-Cailon dans le comté de Lincoln en 1569, entra de très-bonne heure dans la marine, au commencem. de la guerre que la reine Elisabeth eut à soutenir contre l'Espagne, parvint en 1589 à l'emploi de vice-amiral sous le comte de Cumberland, dans l'expédition aux îles Açores, où il contribua à la prise de Fayal. Il fut nommé en 1604 amiral de la Manche, et soutint pend. 12 années l'honneur du pavillon anglais contre les entreprises de la républ. naissante de Hollande. Mais ensuite la haine de quelques courtisans puissans le fit tomber dans la disgrâce, et il fut enfermé en 1616 à la Tour de Londres. Ayant réussi à se justifier, il fut appelé au conseil en 1617 pour donner son avis sur les moyens de détruire les pirates d'Alger, et démontra l'impossibilité de s'emparer de cette ville. Il fut égalem. opposé en 1625 et 1628 à deux autres projets du ministère, l'un sur Cadix, l'autre sur l'île de Rhé, et ne fut point employé dans ces expéditions. En 1635 il fut nommé vice-amiral de la flotte employée contre les Français et les Hollandais, continua à donner des preuves de son talent, puis se retira du service, et m. en 1643. On a de lui des traités sur la marine (*naval tracts*), publ. dans la Collection des Voyages de Churchill.

MONSTIER (ARTUS du), religieux récollet, né dans le diocèse de Rouen au commencement du 17ᵉ S., s'appliqua particulièrem. à rechercher et à rassembler les titres et chartes relatifs à l'hist. de la Normandie, publia quelq. ouvr. de piété, et m. en 1662. On a de lui : *la Piété françoise envers la S. V. Marie*, *N. D. de Liesse*, Paris, 1637, in-8; *de la Sainteté de la Monarchie françoise*, *des Rois très-chrétiens*, etc., ibid., 1638, in-8; *Martyrologium franciscanum*, ibid., 1653, in-fol.; *fortissimi martyris Christi D. Lauriani archiep. hispalensis agon*, etc., ibidem, 1656, in-12; *Martyrologium ampliss. sanctorum et beatarum mulierum*, ibid., 1657, in-fol. : ce dern. ouvr. a été critiqué par les bollandistes au ch. 6, t. 1 (de février) de leur Rec. L'abbé Saas a lu à l'academ. de Rouen un éloge du P. du Monstier, inséré dans les registres de cette compagnie.

MONSTIERS (DE). V. MERINVILLE.

MONSTRELET (ENGUERRAND de), chroniqueur ou historien du 15ᵉ S., né vers l'an 1390 dans la Flandre, fut prevôt de Cambrai, que l'on croit être son lieu de naissance, et prevôt de Walincourt; il écrivit les évènem. arrivés de son temps, principalement la relation des guerres de France, d'Artois, de Picardie et d'Angleterre, et m. en 1453. Les *chroniques* de Monstrelet embrassent les années de 1400 à 1453, et commencent précisém. où finissent celles de Froissart (*v.* ce nom). Toutefois le prem. chapitre remonte à 1380, et présente un abrégé de l'hist. de Charles VI depuis son couronnement : cet ouvr., écrit avec la naïveté et la simplicité qui faisaient le principal caractère des écrivains du 15ᵉ S., a été continué par un autre personnage (Jacques Duclercq, suivant l'opinion de M. Dacier) jusqu'à l'année 1467, et différens édit., par d'autres continuations, l'ont porté jusqu'en 1516. Voici l'indicat. des différentes édit. des chroniques de Monstrelet : A. Verard, de Paris, en a donné deux, sans date, chacune en 3 v. in-f., qui ne vont que jusqu'à 1467. Les plus anciennes édit., avec date, sont celles de J. Petit et Lenoir, Paris, 1512, et de Fr. Regnault, 1518, 3 vol. in-fol. Pierre L'Huillier en a pub. une autre, ibid., 1572, avec un titre très-long qui est presque une analyse de l'ouvr. L'édition publ. par Denis Sauvage, à Paris, chez Chaudière, 1572, 3 v. in-fol., est des moins estimées, parce que cet éditeur a changé beaucoup de mots et de phrases dont même il n'a pas toujours rendu le sens. Th. Johnes en a donné une traduct. angl., 1809, 4 vol. in-4 et in-fol., réimp. à Londres, 1810, 12 v. in-8. La biblioth. du roi, à Paris, possède 3 beaux MSs. des chroniques de Monstrelet. M. Buchon, dans sa *Collect. des Chroniques nation. franç.* a donné la meilleure édit. que nous ayons des *Chroniques de Monstrelet*, *entièrem. refondues sur les MSs.*, *avec notes et éclaircissemens*, par l'éditeur, Paris, 1826-1827, 15 vol. in-8 : un *mém.* de J.-B. Dacier, *sur la vie et les chroniques de Monstrelet* est placé en tête du prem. volume.

MONTAGIOLI (P.-D.-CASSIODORE), relig. de l'ordre du Mont-Cassin, né à Modène en 1698, m. au monastère de S.-Benedetto *del Sacro-Speco* en 1783, a pub. un gr. nombre d'ouv. ascétiques mentionnés dans le tom. 6 de la *Bibliot. modenese*, et parmi lesquels on remarque : *Trattato pratico della Carità cristiana*, etc., Bologne, 1751; Venise, 1761, in-12; *Maniera facile di meditare con frutto*, etc., Bologne, 1759, in-12; *detti*, *pratiche e ricordi di P. S. Andrea Avellino*, Venise, 1771.

MONTAGNAC (FRANÇOIS DE GAIN DE), évêque de Tarbes, né en 1744 au château de Montagnac dans le Limousin, fut d'abord aumônier du roi et gr.-vic. de Reims. Il s'opposa avec chaleur aux innovations de l'assemblée constituante relatives au clergé, passa en Espagne en 1790, et revint inopinément à Tarbes en 1791, pour y motiver son refus du serm. exigé par la nouv. constitut. ecclésiastiq. Remplacé dans son siége par un prêtre assermenté, il se vit obligé de repasser en Espagne, d'où il se rendit en Italie en 1794. Après plus. années de séjour à Lugo, il passa en Portugal en 1800, envoya volontairem. sa démission de l'évêché de Tarbes, se rendit ensuite en Angleterre, réclama contre l'exécution du concordat, se joignit aux évêques non-démissionnaires, et m. à Londres en 1806. Il avait publ. 57 écrits sur les matières ecclésiast. de l'époque; on en trouve la liste dans l'ouvr. intitulé *Extrait de quelq. écrits de l'auteur des Mém. pour servir à l'Histoire de la Révolution française*, Pise, 1814, tome 2. — V. GAIN-MONTAGNAC.

MONTAGNANA (BARTHÉLEMI), médecin et professeur distingué en l'univ. de Padoue, sa patrie, m. vers 1460, a laissé un rec. de ses ouvr. sous ce titre : *Selectiorum Operum*, *in quibus ejusdem consilia variique tractatus alii*, *tùm proprii*, *tùm ascititii*, *continentur*, *liber unus et alter*, Venise, 1497, 1567, in-fol.; Lyon, 1520, 1523, in-4, Franc., 1604, in-fol. — Son fils, BARTHÉLEMI II, également méd. et profess. à Padoue, alla ensuite exercer son art à Venise, où il mourut en 1525. Il a laissé quelq. opuscules peu remarquables. — Eloi, Fantuzzi et Tiraboschi citent quelques autres personnages du même nom qui n'offrent point de particularités intéressantes.

MONTAGNE (JEAN de LA), trad. de l'ouvr. de Lynd (*v.* ce nom) intit. le *Papisme réfuté*, etc.

MONTAGU. V. MONTAIGU.

MONTAGU ou MONTAGUE, nom d'une ancienne famille anglaise du comté de Northampton, dont l'origine remonte à Drogo de *Monte-Acuto*, l'un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume-le-Bâtard en Angleterre. Un des descendans de ce Drogo, William, lord Montacute, fut créé comte

de Salisbury. Les Montagu qui suivent appartiennent tous à cette même famille.

MONTAGU (Edouard), magistrat anglais, né à Brigstock (comté de Northampton) vers la fin du 16e S., était président (*speaker*) de la chambre des communes lorsque Henri VIII, ayant un pressant besoin d'argent, proposa un *bill* de subsides qui fut rejeté (1523). Le roi, qui connaissait la grande influence du président, le fit venir, et lui fit des menaces telles que celui-ci fit passer le bill dans la séance du lendemain. Montagu fut nommé avocat du roi en 1532, et élevé au rang de chevalier l'année suiv.; il exerça ensuite la place de gr.-juge de la cour du banc du roi, résigna cet office en 1545, et accepta, cette même année, celui de président du tribunal des plaids-communs, emploi moins honorable mais plus lucratif que le précédent. Il fut aussi l'un des membres du conseil privé, et Henri VIII le nomma l'un des seize exécuteurs de son testament. Sous le règne d'Edouard VI, Montagu contribua beaucoup au renversem. du protect. Sommerset; mais ayant pris part aux menées du duc de Northumberland, successeur de ce même Sommerset, qui voulait changer l'ordre de la succession au trône en faveur de Jeanne Grey (*v.* ce nom), il fut enfermé à la Tour de Londres et privé de ses emplois. Remis ensuite en liberté, il se retira dans ses propriétés du Northampton, où il mourut en 1556.

MONTAGU (Edouard), comte de Sandwich, général, amiral, et homme d'état, né en 1625, servit d'abord dans l'armée du parlement contre Charles Ier, fut nommé membre de la chambre des communes et y siégea avant d'avoir atteint l'âge requis, obtint une place dans la trésorerie sous l'administration de Cromwell, entra ensuite dans la marine et fut associé au célèbre amiral Blake dans le commandement de la flotte de la Méditerranée. Après la mort du Protecteur, Montagu devint l'un des plus chauds partisans du rétablissement de la monarchie des Stuarts. Adjoint à Monk dans le commandem. de la flotte de la Manche, il ramena Charles II en Angleterre; et, deux jours après le débarquement, le roi lui donna l'ordre de la Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchingbroke, comte de Sandwich, puis le nomma membre du conseil privé, maître de la garderobe, amiral de la Manche, et lieutenant du duc d'York. Lorsque la guerre éclata avec la Hollande en 1664, le comte de Sandwich, amiral de l'escadre *bleue*, prit un gr. nomb. de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Londres il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix entre l'Espagne et le Portugal; il réussit complètement dans cette mission, et conclut en même temps un traité de commerce très-avantageux à l'Angleterre. Au renouvellement des hostilités avec la Hollande en 1672, il s'embarqua de nouveau avec le duc d'York, et commandait l'avant-garde de l'armée navale au célèbre combat naval du 28 mai de la même année, lorsque le vaisseau le *Royal-Jacques*, qu'il montait, ayant été abordé par un brûlot ennemi, il refusa de se sauver, et périt au milieu des flammes avec presque tous ses officiers. Son corps, trouvé sur la plage de Harwick 15 jours après l'action, fut embaumé, porté à Londres d'après les ordres du roi, et enterré avec une gr. solennité à l'abbaye de Westminster. Walpole, dans son *Catalogue of royal and noble Authors*, cite de Montagu les écrits suiv. : *Lettre au secrétaire Thurloe*, insérées dans le 1er vol. des *Papiers d'état de Thurloe*; diverses *lettres* écrites pendant son ambassade en Espagne, pub. dans les *Lettres d'Arlington* et dans les *Lettres origin. et Négociat. de sir Richard Fanshaw*, etc. Il a aussi trad. de l'espagn. en angl. la *Métallurgie* d'Alonzo Barba, 1674, petit in-8; et l'on trouve de lui quelq. observat. astronomiq. dans le n° 21 des *Transactions philosophiques*.

MONTAGU (John), 4e comte de Sandwich, né à Westminster en 1718, se distingua par ses talens politiq., fut chargé de plus. négociat. importantes, occupa div. emplois supérieurs, fut trois fois lord de l'amirauté, et m. en 1792. Il avait fait dans sa jeunesse un voyage dans la Méditerranée, dont John Cook, son chapelain, a pub. la relat. sous ce titre : *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée, pend. les années 1738 et 1739, écrit par lui-même.* On lui attribue un pamphlet intitulé *Etat de la question relative à l'hospice de Greenwich*, 1779, en rép. à l'écrit du capit. Baillie intitulé *Etat de l'hospice roy. de Greenwich*, publ. en 1778.

MONTAGU (Charles). V. Halifax.

MONTAGU (Edouard). V. Manchester.

MONTAGU (George), naturaliste, qui n'appartient pas à la famille des précéd., né en Angleterre, m. dans le comté de Devon en 1815, fut membre de la société roy. de Londres. On a de lui un *Dict. minéralog.*, 1802, 2 v. in-8; *Testacea britannica*, ou *Hist. natur. des Coquillages angl.*, 1803, in-4, avec un supplément qui a paru en 1809.

MONTAGUE ou MONTAGU (Lady Mary WORTLEY), dame angl., illustre par ses talens, née dans le comté de Nottingham en 1690, fille aînée d'Evelyn Pierrepoint, duc de Kingston, montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses, apprit le grec, le latin, le franç., l'italien et l'allemand dans une grande perfection, épousa, en 1712, lord Edouard Wortley-Montagu, petit-fils du 3e comte de Sandwick, dans une branche cadette, et l'accompagna en 1716 à Constantinople où il était env. en ambassade. Arrivée dans cette ville, après avoir parcouru en observatrice la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie et le nord de la Turquie d'Europe, lady Montague s'empressa d'apprendre la langue turque, parvint à la parler purement, obtint du sulthan Achmet III la permission de visiter le sérail, pénétra jusque dans le *harem* ou logement des femmes, et se lia d'amitié avec la sulthane favorite Fatima. Ses fréquentes visites au palais du grand-seigneur la mirent à portée d'en bien connaître l'intérieur, de redresser bien des préjugés à ce sujet, et surtout de donner du harem des idées plus justes que les Européens n'en avaient eues jusqu'à elle. C'est pend. son séjour en Turquie qu'elle eut la première connaissance de l'inoculation de la petite-vérole, et qu'elle conçut l'idée d'introduire ce procédé en Europe. Son mari ayant été rappelé après environ 3 ans de séjour à Constantinople, elle s'embarqua avec lui, traversa la Méditerranée, visita Tunis et les ruines de Carthage, aborda ensuite à Gênes, et retourna en Angleterre par la France. Sa maison de Twickenham, village à 3 lieues de Londres, devint bientôt le rendez-vous des plus illustres littérateurs que Londres renfermait alors, Pope, Addison, Steele, Young, etc. Mais quelques désagrém. qu'elle éprouva dans le commerce de ces personnages, et les dégoûts dont l'accabla le parti des toris, par suite de son attachement au parti des whigs, la décidèrent à se rendre en Italie, où elle passa 22 ans dans les états de Venise, joignant la culture des lettres à des occupations champêtres. Après la mort de son mari qui avait consenti à l'accompagner dans cet exil volontaire, lady Montague crut devoir retourner en Angleterre en 1761, et m. l'année suivante, au sein de sa famille. Elle avait écrit la relation de ses voy. sous la forme de lettres, adressées à divers personnages; mais ces lettres ne furent publiées qu'après sa mort, par les soins de M. Cléland, Londres, 1763, 3 vol. in-12. Encouragé par le succès de cette publication, qui était dit-on subreptice, il donna une 2e édition, ibid., 1767, 4 vol., même format; mais comme il n'existe pas de MS. des lettres du 4e vol., on est fondé à croire qu'elles ont été composées par ce même édit. On a encore de lady Montague, quelq. fragmens et des *poésies* qui ont été recueillis et impr. avec ses *lettres*, Londres, 1803

5 vol. in-12, d'après les originaux remis par la famille à l'éditeur, et accomp. de *mém.* sur sa vie par Dallaway : il en a paru une réimpression la même année à Paris. On a publié les *Œuvres de lady Montague*, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage et durant son ambassade en Turquie, et pendant ses voyages en Italie, traduit en franç., Paris, 1804, 4 vol. in-12; il y a une autre traduction des *lettres* de lady Montague, par Anson, 1805, 2 vol. in-12, contenant les *poésies* de cette dame, traduites par Germain Garnier. Il faut ranger parmi les fables ce qu'on a dit de la passion que le sulthan Achmet III avait conçue pour lady Montague, et à laquelle elle ne se serait pas montrée indifférente.— Edouard WORTLEY MONTAGUE, fils aîné de la précédente, né vers 1714, dans le comté d'York, m. en Italie en 1776, s'est fait remarquer par la bizarrerie de sa conduite et par les aventures singulières de sa vie. Placé par ses parens à l'école de Westminster, il disparut un jour. Après de longues recherches, un ami de la famille le retrouva au service d'un marchand de poisson. Ramené à l'école de Westminster, le jeune Edouard disparaît de nouveau, s'embarque comme mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour le Portugal ; et à peine arrivé dans ce pays, déserte et se fait conducteur d'ânes. Il est découvert et ramené une seconde fois chez ses parens qui le font voyager sous la conduite d'un homme instruit. De retour en Angleterre après avoir assez bien profité des leçons littéraires de son guide, il joue, s'endette et passe en France, où sa première aventure le conduisit dans les prisons du Châtelet de Paris. Il réussit à en sortir sans inconvénient, revint en Angleterre, et malgré la tache que son affaire de Paris devait laisser sur sa réputation, il fut élu en 1754 membre du parlement. Devenu plus sage, il vécut ensuite plus. années à la campagne, s'occupant de l'étude de l'histoire ; mais après la mort de son père, il reprit son ancien goût pour la vie aventurière, parcourut, à différentes reprises, l'Italie, la Syrie, l'Egypte, l'Arménie, l'Asie-Mineure, séjourna plus. années à Constantinople, prit l'habit musulman et adopta tous les usages, mœurs et coutumes des Turks. Une notice détaillée sur sa vie a été insérée dans l'*Hist. du comté de Leicester*, et réimpr. dans les *Anecdotes littéraires du 18e S.*, par J. Nichols, Londres, 1812. On a de ce personnage singulier : *Réflexions sur les progrès et la chute des anciennes républiques, avec des applicat. à l'état actuel de l'Anglet.*, 1759, trad. en fr. par Mlle Legeai d'Ourxigné et retouché par Turpin, sous ce titre : *Hist. du gouv. des anciennes républ.*, Paris, 1769, in-12 (Cantwel en a donné une autre traduct., sous le titre *de la Naissance et de la chute des anc. républ.*, ibid., 1793, in-8); *Voyage du Caire au mont Sinaï ; Observat. sur la colonne de Pompée.* Ces deux mém. ont été insérés dans les 56e et 57e vol. des *Transactions philosophiques.*

MONTAGUE (ELISABETH), dame anglaise distinguée par son esprit et son érudition, née à York en 1720, était fille de Matthews Robinson, riche propriétaire. Elle épousa en 1742 Edouard Montague, petit-fils du prem. comte de Sandwich, et se fit remarquer comme auteur de plus. ouvr. qui obtinrent un gr. succès. Devenue veuve en 1775, avec une fortune considérable, elle en fit le plus noble usage jusqu'à sa mort, arrivée en 1800. Elle avait vécu dans l'intimité d'un grand nombre de personnages illustres de son temps, tels que Pope, Johnson, Goldsmith, lord Bath, Lyttleton, Burke, le doct. Beattie, etc. On a d'elle des *Dialogues des morts*, publ. avec ceux de lord Lyttleton ; *Essai sur le génie et les écrits de Shakspeare*, 1769 : ouvrage trad. en franç. sous le titre d'*Apologie de Shakespeare*, et où l'on trouve beaucoup plus de savoir et de critique qu'on n'en devait attendre d'une femme du gr. monde : elle l'avait entrepris pour venger Shakespeare des sarcasmes de l'auteur de la Henriade. Voltaire a réfuté cet ouvr. dans sa *Nouv. Lettre à l'Acad. fr.*, imp. à la tête d'*Irène.*

MONTAIGNE (MICHEL, seigneur de), célèb. moraliste, né en 1533, au château de Montaigne, en Périgord, d'une famille anciennement nommée Eyghem et originaire d'Angleterre, reçut une éducation singulière mais très-soignée, à laquelle il dut sans doute en grande partie la tournure originale de son esprit et la vivacité franche et hardie de son langage. Son père lui fit apprendre le lat. avant le franç., dès le berceau, et l'idiôme vigoureux de Tacite et de Lucrèce fut véritablement la langue maternelle de cet enfant qui devait un jour donner au jargon de la vieille France tant d'énergie, de précision et de grâce. Il fut en outre recommandé à tous ceux qui l'entouraient de ne jamais le tirer avec violence du sommeil si nécessaire et si doux à son âge, mais de l'éveiller insensiblement aux sons d'une musique tranquille. Plus tard, son père, n'ayant plus auprès de lui ceux qui l'avaient secondé dans ses vues, fut obligé de rentrer dans le sentier de la routine ; mais les premières impressions devaient être durables dans le jeune Montaigne. Placé à l'âge de 6 ans au collége de Guienne, à Bordeaux, il y eut pour maîtres des hommes du plus grand mérite, Buchanan, Muret, etc., et fit des progrès rapides, puisqu'à 13 ans il avait achevé ses études : mais tout cela ne l'empêchait pas de remarquer avec chagrin que *c'était toujours collége.* Ennemi comme il l'était de toute contrainte, il fut peu disposé à suivre la carrière militaire, et aima mieux encore étudier le droit informe et compliqué de cette époque. Il fut pourvu, vers 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et sut se faire estimer de Pibrac et de Paul de Foix, ses confrères, et du chancelier de Lhopital. Un autre de ses confrères fut ce La Boétie, dont le nom semble désormais inséparable du sien. Tous deux s'estimaient avant de s'être vus, seulement sur les rapports qu'ils entendaient faire l'un de l'autre : enfin ils se rencontrèrent dans une grande société à Bordeaux, et quelq. momens suffirent pour établir entre eux cette amitié parfaite qui faisait dire à Montaigne, 9 ans après la mort de *ce sien cher frère : « Nous étions à moitié de tout : il me semble que je lui dérobe sa part.* » Quoique notre philosophe ne crût pas les femmes aussi propres à faire des amies, on connaît son attachement pour Marie de Gournay, sa *fille d'alliance* ou d'adoption, aimée de lui *plus que paternellement.* Il eut aussi beaucoup d'affection pour sa femme, quoiqu'il donne à entendre qu'en formant un engagement, il ait cédé plutôt à la convenance et à l'usage qu'à son inclination naturelle. Enfin il conserva toujours de son père le plus tendre souvenir, et dans la retraite où les agitations de la France ne tardèrent pas à le confiner, il éprouva plus que jamais le besoin de s'abandonner à ce pieux sentiment. Il était bien résolu de passer en repos le reste de sa vie ; mais il fallait un aliment à l'ardeur de son esprit, qui, comme un *cheval échappé*, se donnait plus carrière dans la solitude qu'il n'avait fait en la compagnie d'autrui. Montaigne se mit donc, vers 1572, à écrire ses *Essais*, où, dès l'un des prem. chapitres, il annonce avoir atteint l'âge de 39 ans. La prem. édit. de ce *livre de bonne foi* parut en 1580 : elle n'en contient que les deux premiers livres. C'est ici le lieu d'affirmer que le voyage de l'auteur en Allemagne, en Suisse, en Italie, est postérieur à cette publication, quoiqu'en aient pu penser plus. écrivains, étonnés avec raison de tant de connaissances positives. Montaigne donna une dernière édition de ses *Essais*, en 1588 (Paris, Langelier, in-4), avec un 3e livre qui forme le tiers de l'ouvr., et 600 additions aux deux prem. : c'est ce nouveau tableau qui lui a surtout assuré le titre de peintre inimitable de l'homme et de la nature. On peut se faire

une idée juste de sa manière de travailler, d'après la marche incertaine de son ouvr. Tantôt à la promenade, tantôt dans le cabinet, passant de la méditation à la lecture, de l'étude des autres à celle de lui-même, il observait, réfléchissait, remarquait, extrayait tour-à-tour; c'est ainsi qu'il parcourt dans son livre, dans ses chapitres même, tous les sujets, tous les textes, sans plan arrêté, sans objet suivi, mais non sans un but indirect ou éloigné. On a dit que ses principes n'étaient pas plus fixes que sa manière de procéder en écrivant; on l'a accusé de scepticisme. Nous ne chercherons pas à le justifier de cette accusation que plus d'un sage a méritée; lui-même avait pris pour devise : *Que sais-je?* Cette incertitude, cette hésitation, qui venait sans doute de son esprit juste et nullement passionné, devint presque de l'indifférence, lorsqu'il s'agit de faire un choix entre les opinions politiq. de sa malheureuse époque. Aussi ne réussit-il pas toujours à conserver son château *vierge de sang et de sac*, au milieu des guerres civiles dont la Guienne était le foyer : il finit, comme les autres royalistes sincères et les catholiques modérés, par être *pelaudé à toutes mains; au gibelin, il étoit guelfe; au guelfe, gibelin.* Malgré la vogue de ses *Essais*, que tout gentilhomme studieux voulait avoir sur sa cheminée, il ne tenait plus beaucoup à la vie et s'en détachait chaque jour par l'effet du mécontentem. moral autant que des douleurs physiques. Enfin, sentant sa mort approcher, il fit dire la messe dans sa chambre, et au moment de l'élévation, s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes, il expira dans cet acte de piété (1592). Nous insistons sur ce dernier acte de sa vie, parce que Naigeon a prétendu que ce gr. penseur ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Quant à l'assertion des auteurs de l'*Art de penser*, que tout sentiment moral était éteint en lui, elle mérite à peine d'être rappelée. Montaigne eut sans doute des faiblesses, peut-être une grande vanité, puisqu'il parle toujours de lui et de lui seul; mais ses contemporains les plus vertueux, de Thou, Pasquier, l'honorèrent et l'estimèrent. Enfin son livre sera toujours lu par ceux qui veulent réfléchir sur eux-mêmes sans fatigue et sans ostentation, parce qu'il fut véritablement l'homme de son livre, un homme de bonne foi. Les éditions de Montaigne sont trop nombreuses pour que nous en donnions ici l'indication (*v.* le *Manuel du Libraire* par M. Brunet); les plus estimées sont celles de ses *Essais, avec des sommaires analytiques et des nouvelles notes*, par M. Amaury Duval, Paris, 1822-1826, 6 vol. in-8; et de ses *OEuvres, avec les notes de tous les commentateurs*, pub. par J. V. Leclerc, Paris, 1826-1827, 8 vol. in-8 : cette dern. fait partie de la *Collection des Classiques français*, pub. par M. Lefèvre. Nous ne mentionnerons, parmi les ouvrages relatifs à Montaigne, que les *Notices et Observat. pour préparer et faciliter la lecture de Montaigne*, par Th. Vernier, Paris, 1810, 2 vol. in-8. En 1812 l'institut mit au concours l'*éloge* de Montaigne, et le prix fut décerné à M. Villemain. Parmi ses concurrens, dont les composit. parurent à la même époque, on distingue MM. J.-V. Leclerc, Droz, Jay, Mazure, Biot et Victorin Fabre.

MONTAIGNE (JEAN), ecclésiastique, né près de Cahors, en 1759, fit ses études à Toulouse, prit à Paris le grade de doct. en Sorbonne, et s'attacha à la congrégation de St-Sulpice. Dispersés pendant la révolution, les membres de cette société se réunirent en 1801, et Montaigne fut alors nommé supérieur du séminaire d'Issy. Il en exerçait encore les fonctions, lorsqu'il m. en 1821. On lui doit la publicat. de l'ouvrage de Legrand : *de Existentiâ Dei*, etc., 1812, in-8. On trouve une *notice* sur Montaigne dans l'*Ami de la relig. et du roi*, t. 27, page 153.

MONTAIGU (PIERRE GUERIN DE), gentilhomme d'Auvergne, maréchal des hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, fut élu 13e grand-maître de cet ordre en 1208, et peu de temps après, il secourut les chrét. d'Arménie. Après avoir contribué à la victoire qu'ils remportèrent sur Soliman, sulthan d'Iconium, il se signala à la prise de Damiette, et parcourut ensuite la plupart des états de l'Europe pour solliciter des secours. A son retour, il trouva la Palestine livrée à l'anarchie et chercha, mais en vain, à rapprocher les hospitaliers des templiers avec lesquels ils étaient en guerre ouverte. En 1228, il engagea le pape à rompre la trêve conclue entre les musulmans et les croisés, et refusa la même ann. de se rendre à l'armée, tant qu'elle serait commandée par l'emper. Frédéric II, que le pape avait excommunié. Il m. en 1230.

MONTAIGU (GILLES-AYCELIN de), l'un des plus célèbres prélats du 13e S., né en Auvergne, de la famille du précédent, fut élu archevêque de Narbonne en 1290, avant d'avoir été ordonné prêtre, et se rendit à Rome où il fut sacré. En 1299, il convoqua à Béziers un concile provincial dont les actes ont été publiés par Martène, tome 4 du *Thesaur. nov. anecdotor.* Il se prononça ensuite pour Philippe-le-Bel dans les démêlés que ce prince eut à soutenir contre Boniface VIII, déclara que ce pontife était déchu, et interjeta appel de sa sentence au futur concile. Plus tard il fut l'un des commissaires nommés pour examiner la conduite des templiers, et ouvrit l'avis que ces malheureux ne fussent point entendus dans leur défense; son zèle fut récompensé par la place de chancelier. En 1311, il passa du siége de Narbonne sur celui de Rouen; et il m. en 1318. Il avait fondé en 1314 le collége qui a long-temps porté son nom à Paris, et il lui légua une partie de ses biens.

MONTAIGU (GILLES-AYCELIN de), cardinal, arrière petit-neveu du précédent, né dans les premières années du 14e S., fut d'abord évêque de Térouanne, assista en 1356 à la désastreuse bataille de Poitiers, et suivit le roi Jean en Angleterre avec le titre de chancelier. Ce monarque obtint pour lui la pourpre romaine, du pape Innocent VI, en 1361; et il fut nommé par le pape Urbain V, l'un des commissaires chargés de réformer l'université de Paris. Il fut ensuite envoyé en Espagne pour travailler à réconcilier le roi d'Aragon avec le duc d'Anjou, puis se retira à Avignon où il m. en 1378. — MONTAIGU (Pierre-Aycelin de), frère du précéd., connu sous le nom de *Cardinal de Laon*, entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, devint ensuite prieur de St-Martin-des-Champs, prov. de Sorbonne, chancelier du duc de Berri, fut élu en 1371 évêque de Laon, élevé au cardinalat en 1384, se démit de son évêché quelque temps après, et m. à Reims en 1388. Son corps, rapporté à Paris, fut inhumé dans l'église de St-Martin-des-Champs. — Jean MONTAIGU, vidame du Laonnais, obtint la surintendance des finances, fut revêtu de la charge de gr.-maître de France en 1408, et plaça deux de ses frères sur les siéges de Sens et de Paris; mais il ne sut pas jouir de sa fortune avec modération : ses emportem., son orgueil dédaigneux, ses violences soulevèrent contre lui les premiers personnages du royaume. Le duc de Bourgogne et le roi de Navarre profitèrent de la maladie de Charles VI pour faire arrêter son surintendant, et le livrèrent à des commissaires (1409) comme coupable de sortilége, d'empoisonnem. et de malversation. La dernière de ces imputat. était la seule fondée; mais les autres ne contribuèrent pas moins puissamment à le faire condamner. Il eut la tête tranchée aux halles de Paris la même année, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée 3 ans après, à la prière de Charles de Montaigu, son fils, tué plus tard à la bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussi, dont Jean avait fondé le monastère, lui firent de magnifiques funérailles,

et lui érigèrent un tombeau, devant lequel François Ier, un siècle après, frappé du rapport que lui fit un religieux du jugement et de la condamnation du coupable mais malheureux Montaigu, jura de ne jamais faire mourir personne par commission. Ce ministre avide méritait la mort; mais des juges seuls avaient le droit de la lui donner.

MONTAIGU ou MOUNTAGU (RICHARD de), prélat et savant théologien anglican, né en 1578 à Dorney, dans le comté de Buckingham, fut nommé évêque de Chichester en 1628, et passa 10 ans après au siége de Norwick, où il m. en 1641. On dit qu'il avait résolu de se démettre de ce dernier évêché, et de se retirer en Flandre pour y faire une profession publique du catholicisme, mais que la m. l'empêcha d'accomplir ce dessein. On a de lui: une *réfutation* en angl. du traité *de Decimis* de Selden (*v.* ce nom); *Analecta exercitationum ecclesiasticarum*, etc., Londres, 1622, in-fol.; une défense de Casaubon sous ce titre: *Antidiatribæ ad priorem partem diatribarum J.-C. Bulengeri adversùs exercitationes Is. Casauboni*, ib., 1625, in-fol.; *Apparatus ad origines ecclesiasticas*, Oxford, 1635, in-fol.; *Origines eccles.*, Londres, 1636-40, 2 vol. in-fol.; une édit. des deux *discours* de St-Grégoire de Naziance contre l'emper. Julien; des *notes* sur Eusèbe dans l'édit. de Paris, 1628, in-fol.; une trad. latine des *Lettres* de Photius, avec notes, Lond., 1631, in-fol.; et plus. ouv. de controverse en angl. et en lat. Il a laissé en MS. une trad. lat. de 214 *lettres* de St Basile.

MONTAIGU. V. MONTAGUE.

MONTALAMBERT. V. MONTALEMBERT.

MONTALBANI (JEAN-BAPT.), comte ital., né en 1596 à Bologne, d'une anc. famille de cette ville, fut reçu le même jour docteur en droit et en philos. Après avoir voyagé en France, en Allemagne, en Pologne et en Turquie, il visita Constantinople, parcourut l'Asie-Mineure, se rendit en Perse, et explora une partie de la Haute-Asie. Il apprit les langues dérivées de l'arabe; et, d'après le témoignage d'Orlandi, il en parlait 13 avec facilité. De retour à Bologne, il passa d'abord en France pour y demander du service, puis se rendit à la cour du duc de Savoie, où il obtint de ce prince le grade d'offic.-général. Il fut fait prisonnier dans une bataille par les Espagnols, qui le traitèrent avec rigueur. Ayant recouvré sa liberté, il alla demander de l'emploi à la république de Venise, et fut envoyé avec un commandement supérieur à l'île de Candie, où il m. en 1646. On a de lui: *de moribus Turcarum Comment.*, Rome, 1625, 1636, in-12; Leyde, 1643. Il a laissé plus. MSs. dont on trouvera les tit. dans les *Scrittori Bolognesi* d'Orlandi. — MONTALBANI (Marc-Antoine), fils du précédent, né en 1630, s'appliqua spécialement à l'étude de la minéralogie, parcourut en naturaliste les pays du nord de l'Europe, et fut bien accueilli par le roi de Pologne Jean-Casimir, qui le décora du titre de marquis. De retour en Italie, il exploita les côtes de l'Adriatique, revint à Bologne mettre en ordre ses collections, et y m. en 1695. On a de lui: *Catascopia minerale*, etc., Bologne, 1676, in-4; *Relazione dell' acque minerale del regno d'Ungaria*, Venise, 1687, in-4. — Castor MONTALBANI, fils de Marc-Antoine, né en 1670, cultiva les sciences et les lettres à l'exemple de son aïeul, suivit cependant la carrière des armes, et fut gouvern. de Carrare pour les Vénitiens. Il revint à Bologne en 1723 pour y occuper la chaire d'architecture militaire, et m. dans cette ville en 1732. On a de lui des *discours*, des *poésies*, des *dissertations*, des *almanachs*, dont Orlandi (*Scrittori Bologn.*) rapporte les titres. — MONTALBANI (Ovidio), savant et fécond écriv., frère puîné du marquis Jean-Bapt., acquit comme lui de vastes connaiss., fut nommé en 1634 prof. de logique à l'université de Bologne, remplit successivem. les autres chaires de physiq., de mathém. et de morale, fut appelé, en 1657, à la place de conservat. du cabinet d'histoire naturelle, légué par Aldrovande (*v.* ce nom) à sa patrie, obtint le titre d'astronome du sénat, et m. en 1671. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Scrittori Bologn.* d'Orlandi, dans les *Mém.* de Niceron, t. 37, et parmi lesquels nous citer.: *Index omnium plantarum exsiccatarum.... quæ in proprio musæo conspiciuntur*, Bologne, 1624, in-4; *de illuminabili Lapide bononiensi Epistola*, ib., 1634, in-4; *Epist. variæ ad eruditos viros*, etc., ibid., 1634, in-4; *clarorum aliquot doctorum bononiensium elogialia Cenotaphia*, ib., 1640, in-4; *Minervalia bonon. civium anademata, seu Bibliotheca bononiensis*, ibid., 1641, in-16; *Formulario economico, cibario e medicinale*, etc., ib., 1654, in-4; *Bibliotheca botanica*, ib., 1657, in-24, très-rare; *Vocabolista bolognese*, etc., ib., 1660, in-12 de 272 pages, rare et curieux. C'est O. Montalbani qui a rédigé la *Dendrologie*, ou *Histoire naturelle des arbres*, qui fait suite aux différens *traités* publiés par Aldrovande ou par ses continuateurs.

MONTALEMBERT (ANDRÉ de). V. ESSÉ.

MONTALEMBERT ou MONTALAMBERT (ADRIEN de), que quelques dictionn. biograph. ont confondu avec André Montalembert, maréc. d'Essé, fut aumôn. et prédicat. de François Ier. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé un écrit intit. *la Merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon*, Paris, 1528; Rouen, 1529, in-4; 3e édit., Paris, 1580, in-12; reproduit par l'abbé Lenglet dans le *Recueil des dissert. sur les apparitions*, tome 1er; et par l'abbé d'Artigny dans ses *nouveaux mémoires*, t. 7. Corneille Agrippa appelle A. de Montalembert *homo nequam et impostor*; mais cet ecclésiastiq. n'était au fond qu'un homme crédule et superstitieux.

MONTALEMBERT (MARC-RENÉ, marquis de), officier-général, né à Angoulême en 1714, de la famille du maréchal d'Essé, entra au service à l'âge de 18 ans, fit plus. campagnes en Allemagne, et, pendant les loisirs que lui laissait la paix, s'adonna à la culture des sciences, principalement de celles qui ont des rapports directs avec le métier des armes. Reçu à l'académie des sciences en 1747, il y donna plus. *mém.* qui se trouvent dans le *Recueil* de cette compagnie. La lecture du traité de l'*Attaque des places*, par Vauban, lui fit étudier avec un soin particulier l'art de la fortification. D'autre part il établit dans l'Angoumois et le Périgord des forges considérables qui fournirent bientôt à la marine des canons et des projectiles, dont elle n'était pas assez pourvue. Pend. la guerre de 7 ans, il fut attaché à l'état-major des armées de Suède et de Russie; et, consulté sur les opérations concertées entre les généraux alliés, il en rendait compte au ministère français. A la paix de 1762, Montalembert ayant terminé l'ouv. sur la fortification, qu'il méditait depuis long-temps, le duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, auquel il avait communiqué son MS. en ajourna la publicat., qui n'eut lieu qu'en 1776. Le corps entier du génie militaire se prononça alors contre le livre et son auteur, qui émettait des principes nouveaux, et semblait attaquer une partie de ceux de Vauban. Toutefois Montalembert obtint du gouvern. la faculté de démontrer sa nouvelle doctrine, et fut chargé, en 1779, de la construction d'un fort destiné à garantir l'île de Rhé des attaques des Anglais. Ce fort, exécuté tout en bois, ne coûta que 800,000 fr., au lieu de plus. millions que portait le devis des ingénieurs, et n'éprouva pas le moindre dérangement par l'effet de la détonnation de toutes ses batteries, bien que les mêmes ingénieurs eussent annoncé qu'il s'écroulerait si l'on voulait faire usage des pièces dont il était armé. A la révolut., Montalembert perdit la

plus grande partie de sa fortune, et n'en abandonna pas moins, pour les besoins de l'état, une pension qu'il avait reçue du roi pour la perte d'un œil. Carnot (*v.* ce nom), chargé spécialem. des opérations milit., appela ce sav. général auprès de lui, ainsi que les ingén. Darçon et Marescot, au comité de salut public pour consulter leur expérience. Montalembert m. en 1800, doyen des généraux français et de l'acad. des sciences. Il avait été proposé pour une des places vacantes à l'institut, dans la section de mécanique; mais il se retira quand il apprit qu'il avait pour concurrent le vainqueur d'Italie, Bonaparte. On a de lui: *Fortification perpendiculaire*, ou *l'Art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-96, 11 vol. in-4, avec un gr. nombre de pl. Les prem. vol. de ce gr. ouv. ont été trad. en allem. par le major du génie Lindenau; *Correspondance pendant la guerre de* 1757, Londres (Neufchâtel), 1777, 3 vol. gr. in-8; *Réponse au colonel D'Arçon sur son apologie des principes observés dans le corps du génie*, 1790, in-4; *l'Ami de l'art défensif*, ou *Observat. sur le journal de l'école polytechnique*, an IV (1796), 6 n^os in-4; *Relat. du siége de St-Jean-d'Acre*, 1798, in-8; *Mém. histor. sur la fonte des canons*, 1758, in-4; *Cheminée-poêle*, ou *Poêle français*, 1766, in-4; plus. *Mém.* insérés dans le *recueil* de l'acad. des sciences. On connaît encore du gén. Montalembert 3 pièces de théât.: *la Statue* et *la Bergère de qualité* (musique de Cambini), et *la Bohémienne supposée* (musique de Thomeoni), impr. en 1786 à un très-petit nombre d'exempl.; et des *poésies* inédites. MM. Delisle de Sales et de La Platière ont pub. l'*Eloge histor. du général Montalembert*, Paris, 1801, in-4 de 76 p. On peut consulter aussi la *notice* sur le même personnage insérée dans le *Magazin encyclopédique*, 6e année, tome 1er, page 123.

MONTALIVET (JEAN-PIERRE BACHASSON, comte de), pair de France, né à Sarreguemines en 1766, embrassa la carrière de la magistrature, et à 19 ans était conseiller au parlement de Grenoble, place que la révolution lui fit perdre. Echappé aux troubles de cette époque, il fut nommé maire de Valence, et en 1801 le gouvernement l'appela à la préfecture du départem. de la Manche, puis à celle de Seine-et-Oise. Les talens qu'il déploya dans ces div. fonctions devaient lui procurer une élévation rapide: aussi Montalivet devint successivem. conseiller d'état, command. de la Lég.-d'Honneur, comte de l'empire, direct.-général des ponts-et-chaussées (1805), et enfin ministre de l'intérieur (1809). En 1814 il accompagna Marie-Louise à Blois, et rentra ensuite dans la vie privée. Ayant accepté pend. les cent-jours l'emploi d'intendant-général de la couronne, et siégé à la chambre des pairs instituée par Bonaparte, Montalivet se vit exclu de la nouvelle chambre royale; mais il y fut rappelé en 1819. Il votait avec le parti constitutionnel, bien qu'il prît peu de part aux discussions. Il m. en 1823 à La Grange, près Pouilly. M. le comte Daru a prononcé son *éloge* à la chamb. des pairs le 20 mars 1823.

MONTALTE. V. DANEDI.

MONTALTO (LÉONARD), doge de Gênes, né dans le 14e S., d'une famille considérée dans l'ordre populaire, avait acquis la réputat. d'un habile jurisconsulte, et était depuis long-temps chef du parti gibelin, lorsque ses concitoyens l'appelèrent à la prem. magistrature en 1383. Il m. l'année suivante. — André MONTALTO, parent du précédent, fut élu doge à l'âge de 23 ans en 1393. Obligé bientôt après de quitter ce poste par les intrigues d'Antoniotto Adorno, l'un de ses rivaux, il le recouvra l'année suivante, et en fut dépossédé de nouveau. Gênes ayant été livrée plus tard au roi de France Charles VI par Adorno, Montalto fit de vains efforts pour lui rendre sa liberté; et lorsque la république fut affranchie ensuite, en 1411, il ne put obtenir d'être réintégré dans la place éminente qu'il avait déjà occupée.

MONTALVO. V. GALVEZ.

MONTAMY (DIDIER-FRANÇ. D'ARCLAIS, seigneur de), prem. maître d'hôtel du duc d'Orléans, m. à Paris en 1765, à l'âge de 62 ans, cultiva les sciences et les lettres en amateur éclairé. On a de lui: *la Lithogéognosie*, ou *Examen chimique des pierres et des terres*, etc., trad. de l'allemand de J. Pott, Paris, 1753, 2 v. in-12; *Tr. des couleurs pour la teinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*, ibid., 1765, in-12. V. l'*éloge* de l'aut. à la tête de ce dernier ouvrage, dont Diderot fut l'éditeur.

MONTAN, en latin *Montanus*, hérésiarque du 2e S., né dans un bourg de la Mysie, embrassa le christianisme dans l'espoir de parvenir aux prem. dignités de l'église; mais, trompé dans son attente, il résolut de se faire chef de secte, débuta par annoncer qu'il était le prophète que le St-Esprit avait choisi pour révéler aux hommes les grandes vérités qu'ils n'étaient pas en état d'entendre au temps des apôtres; et réunit en peu de temps un gr. nombre de disciples qui l'appelaient *le Paraclet*. Sans rien changer aux articles du symbole, il ajoutait à la rigueur des pénitences prescrites par les canons, refusant d'admettre à la commun. ceux qui étaient coupables de quelq. crime, soutenant que nul n'avait le droit de les absoudre, condamnant les secondes noces comme des adultères, etc. Il établit jusqu'à trois carêmes très-rigoureux et des jeûnes extraordinaires. L'Eglise d'Orient condamna, vers l'an 172, cette nouvelle doctrine; mais Montan persista dans son schisme, vit augmenter le nomb. de ses disciples, et vécut, dit-on, jusqu'à l'an 212. Quelq. écriv. prétendent qu'il mit fin à son existence en se pendant. Les montanistes subsistèrent plus d'un siècle en Asie, particulièrem. en Phrygie, pénétrèrent même jusqu'en Afrique, et furent divisés en deux sectes: les uns suivirent les opinions de Proclus (*v.* ce nom), et les autres adoptèrent les erreurs du sabellianisme (*v.* SABELLIUS).

MONTANARI (GEMINIANO), astronome, né à Modène en 1632, étudia d'abord la philosophie et la jurisprudence, et ensuite les mathémat. à Florence, exerça la profess. d'avocat dans cette même ville, devint astronome des Médicis, puis mathém. du duc de Modène Alphonse IV, fut nommé plus tard prof. de mathémat. à Bologne, passa de cette ville à Padoue pour y professer l'astronomie et la météorologie, et m. d'apoplexie en 1687. Il a laissé plus. écrits sur des sujets d'astronomie (notamm. sur les comètes de 1664, 1665, 1680, 1681 et 1682), dont on trouvera les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'aut., dans les *Vitæ Italor.* de Fabroni, et dans la *Bibliot. Modenese* de Tiraboschi.

MONTANCLOS (MARIE-EMILIE MAYON DE), née à Aix en 1736, m. à Paris en 1812, cultiva la poésie avec quelq. succès. On connaît d'elle un gr. nomb. de poésies fugitives et plus. pièces de théât. parmi lesquelles il faut distinguer *Robert-le-Bossu*, opéra comique en 1 acte. Ses composit. ont été recueillies en partie et pub. sous le titre d'*Œuv. div.*, Paris, 1790, 2 v. in-12. Celles qui sont sorties de sa plume postérieurem. à cette publication se trouvent dans différentes livrais. de l'*Almanach des Muses*.

MONTANI (COLA de'), appelé par d'autres Niccolò MONTANO ou MONTANARO, comme ayant pris naissance dans les montagnes du Milanez, au lieu nommé Gaggio, était, suiv. ces dern., de la famille des Capponi. Elève chéri du célèb. Giorgio Trapezunzio, il devint lui-même, vers 1450, profess. à Milan, et se fit une gr. réputat. autant par la vigueur de son éloquence que par la hardiesse et l'indépendance de ses principes. Ainsi que toute la jeunesse milanaise d'alors, Galéas-Marie Sforce avait passé sur les bancs de son école. Lorsqu'en 1446 ce prince succéda à son frère François sur le trône

ducal, il eut l'odieuse fantaisie de venger par la peine du talion une correct. infligée à son enfance par l'austère pédagogue ; et, sous un prétexte si vague que les histor. ne le peuvent indiquer avec certitude, il le fit fustiger publiquement. Dès-lors l'âme fière de Montani s'irrita au plus haut degré ; et égaré par ses ressentim., il excita ses élèves à la révolte, et les détermina à passer sous les étendards du fameux Barthél. Colleone de Bergame, qui s'avançait contre Milan pour y renverser le despotisme de la noblesse. Cepend., son parti ayant eu le dessous, Montani, obligé de quitter la ville, passa à Rome, et après y avoir séjourné quelque temps, se rendit à Bologne, puis revint à Milan, où les écoliers et les professeurs l'honorèrent d'une sorte de triomphe. Il recommença bientôt à s'élever contre la tyrannie du duc, qui le chassa de nouveau, mais n'en périt pas moins sous les coups de quelq. conjurés (*v.* OLGIATI). On fit périr dans les tortures, ou la populace mit en pièces les aut. de ce meurtre. Quant à Montani, il trouva un protect. dans Ferdinand, duc de Naples ; et ce fut pour complaire à ce prince qu'il prononça une *harangue* pour détourner les Lucquois de contracter aucune alliance avec Laurent de Médicis. Celui-ci, violemm. irrité contre l'incommode rhéteur, le fit arrêter sur les montagnes de Bologne, et le fit pendre sans aucune forme de procès. On conserve à la Biblioth. ambroisienne le MS. du *discours* de Montani ; c'est la seule pièce qui soit restée de ce profess. célèbre, auquel le chev. Casio a consacré une place dans ses *Epitafi*, etc., p. 35. V. aussi le t. 6, p. 64 et suiv. des *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

MONTANI (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, né vers 1685, d'une famille noble de Pésaro, m. en 1760, prof. de morale au collége romain, a publié, avec des augmentat. considérables, un ouv. du P. Pelizzario sous le titre suiv. : *Tractatio de Monialibus*, Rome, 1755, in-4.

MONTANO (JEAN-BAPT. MONTI, DA MONTE, ou), en lat. *Montanus*, célèbre médec., né à Vérone dans les dern. années du 15e S., fit ses études et reçut le bonnet de docteur à Padoue, s'établit à Brescia, et y pratiqua plus. années son art avec succès ; il voyagea ensuite en Italie, visita Naples, Rome, Venise, et se vit partout recherché des grands. De retour à Padoue en 1536, il y remplit pendant 11 ans la chaire de médecine, attirant à ses doctes leçons une foule d'audit. de toutes les parties de l'Europe, et m. à Terrazo en 1551, des suites d'une maladie de vessie. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., presque tous publiés par ses élèves, et dont les tit. se trouvent dans le *Teatro d'Uomini letterati* de Ghilini, dans les *Eloges des hommes savans*, etc., de Tessier, dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloy, dans la *Biogr. médicale*, pub. par C.-L.-F. Panckoucke, etc. Mart. Weindrich a pub. : *Medicina universa ex lectionibus Montani cæterisque opusculis collecta*, Francfort, 1587, 2 vol. in-fol. Les ouv. de Montano ont eu de nomb. édit. dans le 16e S. en France, en Italie et en Allem. ; mais depuis les progrès de l'art et de nouvelles expériences les ont fait tomber presque tous dans l'oubli.

MONTANO (JEAN-BAPT.), sculpt. milanais, m. à Rome, en 1621, travaillait le bois avec une adresse merveilleuse, et en faisait ressortir des figures aussi correctes qu'élégantes. Il sculpta, par ordre de Clément VIII, l'excellent *orgue* de St-Jean-de-Latran, et donna les dessins des églises, des tombeaux et des principaux autels de Rome. On a de lui : *L'Architettura con diversi ornamenti cavati d'all' antico*, Rome, 1636, in-fol. ; *Scelta di varii templetti antichi, con le piante e alzate, disegnati in prospettiva, e pubblicati da Giambatista Soria*, ibid, 1624, in-fol. ; *Tabernacoli diversi*, ibid., 1628, in-fol.

MONTANSIER (MARGUERITE BRUNET, connue sous le nom de Mlle), né à Bayonne en 1730, passa en Amérique les premières années de sa jeunesse. De retour en France, elle joua quelque temps la comédie dans les provinces, devint directrice du théâtre de Nantes, et de là, par le crédit de M. de St-Conty, obtint (1775) le privilége exclusif de tous les spectacles de la cour. En 1789 elle ouvrit à Paris la salle Beaujolais, et en 1793 le *théâtre national*, situé rue Richelieu. A cette époque du délire révolutionnaire, on prétendit que Mlle Montansier, en construisant son établissem. près de la Bibliothèque nation., avait eu dessein d'incendier cette dernière. Une pareille accusation motiva la fermeture du théâtre et l'arrest. de sa directrice. Telle est l'origine des réclamat. que Mlle Montansier fit entendre sous tous les gouvernemens qui se succédèrent depuis 1795, demandant une très-forte indemnité pour les pertes que lui avait fait éprouver cette circonstance. Son droit fut constamment reconnu, mais ses prétentions, réellement exagérées, n'obtinrent point un entier succès ; le dernier résultat est un décret de Napoléon, daté de Moscou, qui liquide l'affaire par l'inscrip. de 100.000 fr. sur le gr.-liv. et de 1,200,000 fr. rejetés à l'arriéré. En 1801 Mlle Montansier avait rouvert le théâtre des Bouffes ; cette nouvelle entreprise ne réussit point. Depuis elle s'associa à la propriété du théâtre des Variétés, auquel son nom est souvent appliqué. Elle m. à Paris en 1820, à l'âge de 90 ans. On trouve une notice sur Mlle Montansier dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Armand Ragueneau et Audiffred, 17e et 18e année, 1821 et 1822, p. 383-97.

MONTANUS. V. ARIAS-MONTANUS, BERGHE, MONTAN et MONTANO.

MONTARGON (ROBERT-FRANÇ. de), religieux augustin, né à Paris en 1705, portait dans son ordre le nom de père Hyacinthe de l'Assomption. Il prêcha devant Louis XV et devant le roi Stanislas, duc de Lorraine, qui lui donna le titre de son aumônier. Il périt à Plombières, dans une inondation que cette ville essuya en 1770. On a de lui : *Dictionn. apostolique*, 1752 et ann. suiv., 13 vol. in-8 et 12 vol. in-12 ; trad. en ital., Venise, 1755 ; *Hist. de l'institution de la fête du S. Sacrem.*, 1753, in-12 ; *Rec. d'Eloquence sainte*, ou *Biblioth. des Patriarches et des fondateurs d'ordres*, 1759, 5 vol. in-8.

MONTARGUE (PIERRE de), major-gén. et chef du corps des ingén. dans l'armée prussienne, né à Uzès (Languedoc) en 1660, de parens protestans, passa dans les états de l'électeur de Brandebourg à la révocation de l'édit de Nantes, entra au service de ce prince, se distingua par sa valeur et ses talens, obtint un avancement rapide, fut chargé de plusieurs missions importantes, dirigea le siége de Stralsund, et m. à Maestricht en 1733. On conserve dans les archives milit. de Prusse un grand nombre de cartes et de plans levés par cet habile ingén.

MONTAUBAN (JACQUES POUSSET DE), av. au parlem. et échevin de Paris, ville où il m. en 1685, était d'un commerce agréable, et fut lié avec Boileau, Chapelle et Racine. On trouve dans la compilation de Gayot de Pitaval (*causes célèbres*) des extraits de quelq. plaidoyers de Montauban. Il a fait imprimer lui-même, en 1654, la collection de ses *œuvres dramatiq.*, qui se composent de 4 trag. et de 2 coméd., tombées depuis long-temps dans un juste oubli. On prétend qu'il eut part à la conception des *Plaideurs*, et qu'il fournit à Racine les locutions et les formes de jurisprudence employées dans cette charmante comédie.

MONTAUBAND (N.), fameux flibustier, né en France dans le 17e S., commença ses excursions aventureuses à l'âge de 16 ans, courut pend. plus de 20 autres années les côtes du Mexique, ou Nouvelle-Espagne, de Carthagène, de la Floride, de toute l'Amérique septentr. jusqu'à Terre-Neuve, les côtes d'Afrique depuis les Canaries jusqu'au Congo, détruisit plus. établissem. anglais, s'empara d'un gr. nombre de vaisseaux de cette nation et des Hollandais, et m. en 1700 à Bordeaux, que l'on

présume être aussi son lieu de naiss. On a de lui : *Relation du voyage du sieur de Montauband, capitaine des flibutiers en Guinée, en l'an* 1695, *avec une description du royaume du Cap-de-Lopez, des mœurs*, etc., imprimée à la suite de la trad. de Las-Casas, Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12.

MONTAULT. V. NAVAILLES.

MONTAUSIER (CHARLES DE STE-MAURE, duc de), pair de France, né en 1610, d'une très-bonne famille de Touraine, entra au service en 1630, se distingua en Italie, en Lorraine, obtint, à 28 ans, le grade de maréchal-de-camp, fut nommé, vers la même époque, gouverneur de la partie de l'Alsace alors soumise à la France, devint lieuten.-général en 1646, et reçut peu de temps après le gouvernem. des provinces de Saintonge et d'Angoumois. Il resta fidèle au parti de la cour pendant la guerre de la Fronde, et reçut dans une action des blessures graves qui le forcèrent de quitter le serv. milit. Il remplaça, en 1662, le duc de Longueville dans le gouvernement de la Normandie, fut nommé duc et pair en 1664, et gouverneur du dauphin en 1668. Depuis plus. années Louis XIV avait su apprécier les grandes qualités de l'homme auquel il confiait l'éducation de son fils. Montausier justifia pleinement le choix du monarque par les soins de toute espèce qu'il donna à l'héritier du trône. Riche lui-même de connaissances étendues, il rassembla près de son auguste élève tout ce que la France comptait de plus illustre dans les sciences et dans les lettres. En même temps qu'il cultivait le germe des bonnes qualités, à peine développé dans le dauphin, il éloignait de ce prince tout ce qui pouvait le corrompre en flattant ses passions, et ne mettait sous ses yeux que des exemp. de vertu. Si la nature ne permit pas, dit un biographe, qu'en sortant des mains d'un tel instituteur, le fils de Louis XIV fût un grand prince, Montausier en fit au moins un prince bon, juste et humain. » Dans une des promenades qu'ils faisaient ensemble, ils s'étaient arrêtés devant une chaumière, et le sage gouverneur dit à son royal élève : « Sous ce chaume, dans ce misérable asile, logent un père, une mère et des enfans qui travaillent tout le long du jour pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui supportent la faim pour subvenir aux frais de votre table somptueuse. » Montausier cessa ses fonct. en 1680 ; mais le roi voulut qu'il conservât auprès du dauphin la même autor., avec le tit. de 1er gentilh. de la chambre du prince. Toutefois le duc obtint deux ans plus tard la permission de se retirer tout-à-fait, et dit au dauphin : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Ce vertueux personnage m. en 1690. Fléchier (*v.* ce nom), alors évêque de Nîmes, qui avait prononcé, en 1671, l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, fit encore celle de son digne époux, le 11 août 1690, dans l'église des Carmélites de la rue St-Jacques, à Paris. Il y eut encore 3 aut. oraisons funèbres de Montausier, par les abbés Anselme et du Jarry, et par le relig. jacobin Courand. Sa *vie* a été écrite par Nicol. Petit, jésuite, Paris, 1729, 2 pet. vol. in-12 ; et Puget-de-St-Pierre a aussi publié l'*Hist. du duc de Montausier*, Genève et Paris, 1784, in-4. Son *éloge*, par Garat, a obtenu le prix de l'acad. française en 1781. — MONTAUSIER (Julie-Lucine D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, duchesse de), femme du précédent, née en 1607, du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, devint unique héritière de ces deux maisons (Rambouillet et Vivonne), par la mort de ses deux frères et la profess. relig. de ses trois sœurs, et forma de bonne heure son goût dans les entretiens des personnes d'esprit et de savoir qui fréquentaient la maison de sa mère, si connue sous le nom d'*hôtel de Rambouillet*. Elle avait 25 ans lorsqu'elle reçut les hommages du marquis, depuis duc de Montausier. Ce seigneur qui s'était empressé, après sa présentation à l'hôtel Rambouillet, de solliciter la main de la belle et vertueuse Julie d'Angennes, ne l'obtint cependant que 12 ans après (1645). Mme de Montausier fut nommée, en 1661, gouvernante des enfans de France, et quelque temps après dame d'honneur de la reine ; mais, ne pouvant remplir tous les devoirs que lui imposaient ces deux places, elle se démit de la première en 1664. Le mauvais état de sa santé la força, en 1669, de renoncer aux fonctions de dame d'honneur, et elle m. en 1671. Plus. ann. avant son mariage, son illustre époux lui avait offert, pour le jour de sa fête, le présent si connu depuis sous le nom de *Guirlande de Julie*, ouvrage de galanterie composé par plus. beaux esprits du temps, de concert avec un peintre de fleurs, nommé Robert. C'est un manuscrit de 90 feuillets, dont 29 offrent chacune une fleur différente, toutes médiocrement dessinées et enluminées. Les 61 autres contiennent chacune un madrigal. (Montausier était aut. de 16 de ces madrigaux.) La duchesse de Montausier garda précieusement, jusqu'à la mort, ce gage d'amour, qui, après avoir passé en plusieurs mains, est aujourd'hui en la possession d'une personne de la famille du duc de La Vallière. Nicolas Jarry (*v.* ce nom) fit trois copies de ce MS. : l'ouvrage a été impr. par Didot jeune, en 1784, in-8, papier vélin, et réimp. en 1818, avec figures coloriées, in-18.

MONTAUX (CHAMBON DE). V. CHAMBON au *Supplément*.

MONTAZET (ANTOINE MALVIN DE), archevêque de Lyon, membre de l'académie française, né dans l'Agenois en 1712, débuta par être chanoine, gr.-vicaire de l'évêché de Soissons et aumônier du roi par quartier. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il se fit remarquer dans plus. assemblées du clergé, réclama pour les immunités de cet ordre et s'éleva contre les entreprises du parlem. en 1755. Il remplaça en 1758 le cardinal de Tencin sur le siége archiépiscopal de Lyon, et se rangea alors du parti de la minorité des prélats, qui tout en reconnaissant l'autorité des constitutions reçues dans l'église de France, soutenaient cependant ceux qui les combattaient. Il supprima la signature du formulaire, changea tous les livres liturgiques du diocèse, et se mit en opposition avec la majorité de son clergé. Il m. à Lyon en 1788. Il avait été reçu à l'academ. en 1757. On connaît de lui : *Lettre de M. l'archevêq. de Lyon, primat de France, à M. l'archevêq. de Paris*, Lyon, 1760, in-4 ; *Lettre pastorale*, du 30 juin 1763, in-4 ; *Mandem. et Instruct. pastorale contre l'Hist. du peuple de Dieu*, de Berruyer (*v.* ce nom), 1762, in-12 ; *Mandem. et Instruct. pastor.* pour la défense de son catéchisme, 1772, in-4 et in-12 ; *Instruct. pastor. sur les sources de l'incrédulité*, etc., 1776, in-4, rédig. par le P. Lambert ; plus. autres *mandem.* pour les *jubilés*, pour le *carême*, etc. ; des *rapports* faits aux assemblées du clergé de 1755 et 1772. C'est mal à propos qu'on lui attribue les *Instructions théolog.*, imp. à Lyon, 1782, 6 vol. in-12 : cet ouvrage est du P. Joseph Valla, oratorien, que l'archevêq. avait chargé de ce travail On trouve une notice sur Montazet dans l'*Ami de la Religion*, t. 22, p. 161.

MONTBARREY (ALEXANDRE-MARIE-LÉONOR de SAINT-MAURICE, prince de), ministre de la guerre sous le règne de Louis XVI, né à Besançon en 1732, d'une ancienne famille de la Franche-Comté, entra au service à l'âge de 12 ans comme capitaine au régim. de Lorraine, fit plus. campag. en Allemagne, fut nommé colonel en 1749, commanda en 1758 le régim. de la couronne, se distingua par diverses actions d'éclat, et reçut plus. blessures. Après la paix de 1763 il obtint la place de capitaine des cent Suisses dans la maison de Monsieur, frère de Louis XVI, fut admis au conseil de la guerre en 1776. Au bout de quelq. mois, nom-

mé adjoint du ministre de la guerre, comte de St-Germain, il devint son successeur en 1777, et fut lui-même remplacé par le marquis de Ségur en 1780. A l'époque de la révolution il courut de grands dangers, et le marquis de La Salle l'arracha des mains du peuple le jour même de la prise de la Bastille. Il retourna ensuite en Franche-Comté, se fixa quelque temps à Besançon, passa ensuite en Suisse en 1791, s'établit avec sa famille à Constance, et m. dans cette ville en 1796. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été récemment pub. à Paris, chez Eymery, 1827, 3 vol. in-8. — Le prince de SAINT-MAURICE, son fils, colonel du régiment de Monsieur, fut du nombre des gentilshommes francs-comtois qui se prononcèrent en 1788, aux états de la province, pour la suppression des priviléges de la noblesse. Etant sorti de France en 1791, il se rendit à Coblentz pour offrir ses services aux princes français; mais le mauvais accueil qu'il reçut le détermina à revenir à Paris, où il fut arrêté comme complice d'une conspiration contre Robespierre, traduit au tribunal révolutionn., et condamné à m. en 1794.

MONTBARS (N.), surnommé *l'Exterminateur*, l'un des plus fameux chefs des flibustiers, était né vers le milieu du 17e S. en Languedoc, d'une famille honorable. Le hasard ayant mis entre ses mains, dès son enfance, les relations des cruautés exercées par les Espagnols contre les habitans du Nouveau-Monde, il en conçut contre les premiers une haine qui dégénéra bientôt en fureur. Jouant au collége un rôle de Français dans une pièce de théâtre, il voulut tuer un de ses camarades qui représentait un Espagnol, et on eut beaucoup de peine à le tirer de ses mains. La guerre ayant été déclarée en 1667, Montbars quitta la maison paternelle, et alla s'embarquer au Havre sur un vaisseau de l'état que commandait un de ses oncles. Arrivé dans les mers des Antilles, il se signala bientôt par des faits d'armes extraordinaires. Faisant ensuite la guerre pour son propre compte, il alla chercher les Espagnols, ses ennemis mortels, jusque dans leurs établissemens, les combattit tantôt sur terre, à la tête des boucaniers, tantôt sur mer, à la tête des flibustiers. Toutefois le P. Charlevoix (*v.* ce nom) lui rend ce témoignage honorable qu'il ne tua jamais un homme désarmé, et qu'il ne partageait pas « les brigandages et les dissolutions qui ont rendu un si grand nombre d'aventuriers abominables devant Dieu et devant les hommes. » On ignore l'époque de la m. de cet homme extraordin. M. Picquenard a pub. un roman sous le titre de *Montbars l'Exterminateur*, Paris, 1807, 3 vol. in-12; et c'est sur cet ouv. qu'a été comp. le mélodrame qui porte le même titre, représ. vers la même époque sur un des théâtres des boulevards de Paris.

MONTBEILLARD. V. GUENEAU.

MONTBELIARD (LÉOPOLD-EBERHART, prince de), né en 1670, était fils du prince George qui fut dépouillé de ses états par Louis XIV, et contraint de chercher un asile en Silésie. Le jeune Léopold entra de bonne heure au service de l'emper. d'Allemagne, fit plus. campagnes en Hongrie, défendit avec succès la place de Tokay contre les Turks, et les chassa de toute la contrée. Il succéda en 1699 à son père réintégré dans sa principauté par le traité de Riswick; et dès-lors peu soucieux d'ajouter à la gloire qu'il avait acquise, il s'oublia dans les plaisirs, et étonna l'Europe par les scandales de sa vie privée. Il ne craignit point d'afficher ses désordres, obtint de la condescendance de l'empereur des titres honorifiques pour ses concubines, et de la complaisance du duc d'Orléans, régent, des lettres de naturalité pour ses bâtards de l'un et de l'autre sexe, auxquels il fit ensuite contracter des alliances entre eux. Nous nous abstiendrons d'entrer dans d'autres détails de la conduite scandaleuse de ce prince, qui m. en 1723. Le comte George de Sponeck, l'aîné de ses fils illégitimes, qui lui succéda dans la principauté de Montbéliard, en fut expulsé par décision du conseil aulique, et tous les individus de cette race bâtarde furent réduits à une pension alimentaire.

MONTBRUN (CHARLES DUPUY, seigneur de), dit *le Brave*, l'un des plus vaillans capitaines de son temps, né en 1530 au château de Montbrun, près de Gap, d'une ancienne famille du Dauphiné, fit ses prem. armes en Italie, et servit ensuite avec une grande distinction dans les guerres de Flandre et de Lorraine. De retour en Dauphiné, il embrassa les principes de la réforme religieuse, d'après les exhortations de Théodore de Bèze (*v.* ce nom), et se mit en tête de faire suivre son exemple par tous ses vassaux. La violence qu'il employa pour les y contraindre détermina le parlement de Grenoble à instruire contre lui. Montbrun fit prisonnier le prevôt Marin Bouvier, qui venait pour l'arrêter, leva quelques troupes, envahit le comtat venaisain, s'empara de plusieurs villes, pilla et profana les églises, y établit de ministres protestans, et mit le pays à contribut.; le pape lui fit demander la paix, et il y consentit sous la promesse de n'être jamais inquiété pour tout ce qui s'était passé. Reportant alors la guerre en Dauphiné, il fait mettre à m. les prêtres partout où il éprouve de la résistance, puis attaque le lieutenant du roi Gondrin dans un défilé, et taille sa troupe en pièces. Malgré ces succès et ne se trouvant pas en état de résister à des forces plus nombreuses que l'on dirigea contre lui, il prit le parti de se retirer à Genève avec sa famille, et, pendant son absence, son château fut rasé. En 1562, il revint offrir ses services au baron des Adrets, chef des protestans du Dauphiné, et lui succéda ensuite dans le commandem. Il assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour, y fit des prodiges de valeur, rentra dans le Dauphiné en 1570, défit l'armée catholique, commandée par le marquis de Gordes, et se porta ensuite en Provence. Après le massacre de la St-Barthélemi, il leva de nouvelles troupes et soumit plus. villes à son parti. En 1574 Henri III donna l'ordre au marquis de Gordes de marcher contre cet audacieux partisan et de le saisir mort ou vif. Montbrun se défendit quelq. temps avec la plus grande résolution; mais ses troupes, exténuées de fatigues, se débandèrent à la suite de trois combats successifs. Se voyant lui-même en danger d'être pris, et voulant franchir un canal pour échapper à l'ennemi, il se cassa une cuisse, fut fait prisonn., conduit à Grenoble, où une commiss. le condamna à perdre la tête sur l'échafaud, et il subit ce supplice avec une gr. fermeté le 12 août 1575. Sa grâce arriva deux heures après son exécution. Le traité de paix de 1576 réhabilita sa mémoire par un article spécial, et toutes les pièces de la procédure furent détruites. Gui Allard a publié la *Vie du brave Montbrun*, Grenoble, 1675, in-12. J.-C. Martin en a donné une autre plus étendue sous le titre d'*Hist. de Charles Dupuy, surnommé* le Brave; *seigneur de Montbrun*, 2e édit., Paris, 1816, in-8.

MONTCALM DE-SAINT VERAN (LOUIS-JOSEPH, marquis de), lieutenant-général, né au château de Candiac, près de Nîmes, en 1712, entra au service à l'âge de quatorze ans, ne tarda pas à se distinguer dans les campagnes de Piémont et d'Italie, et devint successivem. colonel et brigadier. Nommé maréchal-de-camp en 1756, il reçut en même temps le commandem. en chef des troupes chargées de la défense des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale. Malgré l'abandon où le laissait le ministère, malgré la faiblesse de son armée et la supériorité de l'ennemi, le marquis de Montcalm remporta de fréquens avantages pendant sa prem. campagne dans le Canada, et, au commencement de la suivante, une victoire complète sur le général Abercromby. Mais forcé ensuite à un combat inégal sous les murs de Quebec, il y reçut une blessure mortelle, et m. deux jours après le

14 sept. 1759. Le général anglais Wolf, tué dans la même affaire, eut au moins la consolation, avant d'expirer, d'apprendre que ses troupes étaient victorieuses. Le célèbre Bougainville, alors aide-de-camp de Montcalm, publia une lettre pleine d'intérêt sur la mort de ce général, et fit graver sur sa tombe une épitaphe composée par l'académ. des inscript. et bell.-lettres. — Paul-Joseph de MONTCALM, de la même famille, né en 1756 dans le Rouergue, m. en 1812 dans le Piémont, était entré à 14 ans dans la marine, et avait fait la guerre de l'indépendance sous d'Estaing et Suffren en qualité de capitaine. Appelé aux états-généraux en 1789, il s'y joignit au parti constitut., appuya la suppression des droits féodaux, et quitta l'assemblée constituante vers la fin de 1790 pour se retirer en Espagne, où il ne séjourna que quelques années.

MONTCHAL (CHARLES de), archevêque de Toulouse, né en 1589 à Annonay (Vivarais), fit ses études à Paris, devint princip. du collége dit *d'Autun*, dans cette même ville, fut ensuite nommé chanoine du chapitre d'Angoulême, et succéda en 1628, sur le siége de Toulouse, au cardinal de La Vallette, qui avait été l'un de ses disciples. Député aux assemblées générales du clergé, M. de Montchal fut exclu, en 1641, de celle de Mantes, pour s'être opposé aux volontés du cardinal de Richelieu; et cette disgrâce lui mérita l'honneur d'être président de l'assemblée de 1645. Il m. en 1651 à Carcassonne, où il s'était rendu pour assister aux états du Languedoc. Ce prélat, savant helléniste, s'était attaché particulièrem. à l'étude des historiens ecclésiastiques, et ses confrères l'avaient engagé à s'occuper d'une nouvelle édit. de l'*Histoire* d'Eusèbe, dont il avait rétabli le texte et corrigé la version latine. Toulouse lui dut la fondation d'un séminaire pour les jeunes clercs, d'une maison de secours pour les pauvres valides et de divers autres établissemens pieux. On a publié de lui, sur un MS. défectueux, des *Mém. contenant des particularités de la vie et du ministère du cardinal de Richelieu*, Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12. Le Courayer (*v.* ce nom), ayant découvert un MS. plus complet, a inséré dans l'*Europe savante* (nov. 1718) des correct. et addit. qu'il a fait suivre d'une *dissertation* attribuée au même prélat, *pour prouver que les puissances séculières ne peuvent imposer aucunes tailles, taxes, subsides et autres droits sur les biens de l'Eglise, sans son consentement.*

MONTCHEVREUIL (JEAN-BAPTISTE de MORNAY, comte de), lieutenant-général des armées du roi, se distingua dans tous les siéges que Louis XIV fit en personne en 1667, assista à la bataille de Senef, où il mérita que le grand Condé écrivît au roi : « Montchevreuil a fait des merveilles ; il aspire aux grandes choses ; » et redoubla de zèle, de valeur et d'intelligence aux siéges de Valenciennes et de Mons, à la bataille de Fleurus et à celle de Nerwinde, où il fut tué, après avoir enlevé le village dont la première attaque lui avait été confiée par Luxembourg.

MONTCHRESTIEN (ANTOINE), littérateur et poète dramatiq., né à Falaise dans la 2e partie du 16e S., eut une jeunesse aventureuse, prit le nom de Watteville, passa en Angleterre pour se dérober aux poursuites qu'on dirigeait contre lui, y composa une tragédie sur la mort de Marie Stuart, et intéressa par cette product. le roi Jacques, qui demanda à Henri IV la grâce du poète. De retour en France, Montchrestien se mit à travailler l'acier; et l'on prétend que tout en s'occupant ostensiblem. de son métier, il fabriquait en cachette de la fausse monnaie. Sous le règne de Louis XIII il prit parti pour les réformés, leva des soldats et fut chargé de délivrer des commissions d'officier. Découvert le 7 oct. 1621 dans un bourg de Normandie et attaqué pendant la nuit par un détachem. de troupes roy., il se défendit vaillamm., et fut tué de plus. coups de pistolets. Son cadavre fut traîné sur la claie, rompu et brûlé. On a de lui : *Tragédies et autres OEuvres*, Rouen, 1627, in-8 (cette publicat. avait été précédée de quelq. édit. publ. dans la même ville en 1604, à Niort en 1606, qui contiennent une tragédie d'*Hector*, retranchée dans l'édit. de 1627, mais où l'on ne trouve point 2 poèmes que renferme cette même édit.); *Traité de l'économie politique, dédié au roi et à la reine-mère*, in-4, sans date, et Rouen, 1615, in-4. Montchrestien avait trad. en vers franç. les Psaumes de David, et commencé une histoire de Normandie. Ces ouvr. sont restés inédits.

MONT-DORÉ (PIERRE), en latin *Mons-Aureus*, conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, né à Paris, m. en 1570 à Sancerre, où il s'était retiré pour fuir la persécut. que lui avait valu son attachement au calvinisme, cultiva la poésie latine avec succès et succéda à Pierre du Châtel dans la place de maître de la librairie du roi. C'était la bibliothèque royale, déposée alors à Fontainebleau, et qui renfermait : 1° les livres de Charles V, au nombre de 910 vol. ; 2° la biblioth. de Blois, formée par Charles VIII et Louis XII, et où l'on transporta celle que les Visconti et les Sforce, ducs de Milan, avaient établie à Pavie, et celle de Pétrarque ; 3° la biblioth. de Louise de Savoie, mère de François Ier ; 4° enfin celle de Marguerite de Valois, sœur du même roi.

MONTDORGE (ANTOINE-GAUTHIER de), littérateur, né à Lyon dans les dernières années du 17e S., exerça dans cette ville la charge de maître de la chambre aux deniers du roi, et m. à Paris en 1768. On a de lui, *l'Ile de Paphos*, 1727, in-12; *les Fêtes d'Hébé*, ou *les Talens lyriques*, opéra-ballet en 3 actes (musique de Rameau), joué en 1739, et impr. in-4; *Réflexions d'un peintre sur l'Opéra*, 1741, in-12; *l'Art d'imprim. les tableaux en trois couleurs*, 1756, in-8; l'*Opéra de Société*, en 1 acte (musique de Giraud), 1762; *Quelques lettr. écrites en 1743 et 1744 par une jeune veuve au chevalier de Luzeincour*, 1761, petit in-8 (12 de ces lettres avaient déjà paru dans le *Mercure* de 1759), réimpr. en 1769, sous ce nouveau titre: *Lettres au cheval. de Luzeincour, par une jeune veuve*. M. A.-A. Barbier attribue à Montdorge un conte de fées intit. : *Brochure nouvelle*, 1746, in-8, que les rédacteurs du *Catalogue de la Biblioth. du Roi* mettent à tort sur le compte d'un M. Manda (*v.* la *France littér.* de 1769, t. 2); et *Nadir, hist. orientale, roman moral et politique*, 1769, in-12; réimpr. sans déclarat. de 2e édit., Paris, chez Ladvocat, 1821, in-12.

MONTE. V. GUID'UBALDO.

MONTEBELLO (JEAN LANNES, duc de), maréchal de l'empire franç., né à Lectoure (Guienne) en 1769, d'une famille pauvre et obscure, exerça d'abord la profession de teinturier, puis s'enrôla en 1792 dans un bataillon de volontaires du département du Gers (ancien comté d'Armagnac); il y fut nommé sergent-major, et fit dans ce grade sa prem. campagne à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il obtint ensuite, par son courage, un avancem. rapide. Il était chef de brigade, ou colonel, en 1794; mais il cessa momentaném. d'être employé après l'évènem. politiq. du 9 thermidor (27 juillet 1794). Remis en activité au mois d'oct. de la même année, il se rendit à l'armée d'Italie, fut placé, dans son grade, à la suite de la 32e demi-brigade, partagea la gloire de ce célèbre régiment dans les journées de Montenotte et de Millesimo, remplaça dans le commandem. en pied du même corps le vaillant Rampon (nommé général de brigade), continua de se distinguer dans les actions les plus remarquables de cette campagne, fut fait général de brigade en 1797, et justifia ce nouveau titre par de nouveaux exploits jusqu'au traité de Campo-Formio. Employé ensuite à l'armée d'Egypte, il ne se signala pas moins dans cette contrée qu'en Italie

obtint le grade de général de division, fut du petit nombre des officiers qui accompagnèrent Bonaparte dans son retour en France, le servit utilem. dans la journée du 18 brum. (9 nov. 1799), et fut placé par lui à la tête de la garde consulaire. Dans la campagne de 1800 il commanda une des divisions de l'armée d'Italie, eut part à la victoire de Marengo, et se signala principalem. au combat de Montebello, qui devint plus tard son titre de famille. Il fut envoyé à Lisbonne par le prem. consul en 1801, en qualité de ministre plénipotent.; mais ses formes, toutes guerrières, ayant amené quelques difficultés dans le cours de sa mission, il fut rappelé à Paris. Bonaparte, devenu empereur, comprit le général Lannes dans la création des maréchaux de son nouvel empire, et le fit, quelque temps après, duc de Montebello. Ce maréchal commanda l'aile gauche de la grande armée dans la campag. de 1805 contre l'Autriche, et eut une grande part à ces brillans succès que couronna la victoire d'Austerlitz, où deux de ses aides-de-camp furent tués à ses côtés. Les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne ne furent pas moins glorieuses pour lui, et il fut nommé à la fin de la dernière colonel-général des troupes suisses au service de France. En 1808 le duc de Montebello accompagna l'empereur Napoléon en Espagne. Il y commandait le 3me corps de la grande armée, et fit avec ses troupes le fameux siége de Saragosse en 1809. On sait que cette ville ne se rendit qu'après les attaques les plus multipliées et les plus sanglantes; et le maréchal vainqueur ne parlait qu'avec enthousiasme du dévouement héroïque de ses habitans. Presque immédiatement après la prise de Saragosse, Lannes quitta l'Espagne pour aller prendre le commandem. de l'un des corps de l'armée nouvellement réunie contre l'Autriche, qui venait de reprendre les armes. Dans cette dern. campagne, qui ne fut pas la moins glorieuse de sa carrière militaire, le maréchal de Montebello, après avoir concouru avec Masséna à sauver l'armée française du péril imminent où des circonstances imprévues l'avaient placée, fut atteint d'un boulet sur le champ de bataille d'Essling (22 mai 1809). Il n'expira pas sur le coup, et subit encore de douloureuses opérat. Napoléon, qui eut avec lui une entrevue touchante dans l'île de Lobau, témoigna vivement les regrets que lui causait la perte d'un si digne lieuten., et fit transporter ses restes à Paris, où ils reçurent, par son ordre, les plus gr. honneurs. Le maréchal Lannes, avant son élévation, avait contracté un prem. mariage, qui, plus tard, fut annulé par le divorce. Il épousa ensuite Mlle de Guéhéneuc, fille d'un ancien commissaire des guerres, et en eut trois fils, dont l'aîné, succédant au titre de duc, fut créé pair de France par le roi, en 1815. Un fils de sa prem. femme, qui réclamait une part dans la succession du maréchal, avait été déclaré précédemm. adultérin par les tribunaux. On a une *Vie militaire de J. Lannes*, etc., par M. René Perin, Paris, 1810, in-8.

MONTECALVI (P. D. HONORÉ), chanoine régulier de St-Jean de Latran, prit l'habit religieux à Rimini en 1622: il vivait encore en 1676; mais on ignore l'époque précise de sa m. On a de lui: *Trium barbarorum philosophorum Vitæ, scilicet Abaris Hyperborei, Anacharsis Scytæ, Asclepii Imutis*, Césène, 1651, in-12.

MONTECCHIO (SÉBASTIEN), en latin *Monticulus*, célèbre juriscons., savant dans les lettres grecques et latines, né en 1538 à Vicence, où il m. en 1612, a laissé: *Commentarius non inutilis in tres titulos restitutionum, de rerum divisione, de rebus corporalibus et de incorporalibus, et de actionibus*, Padoue, 1570; *Tractatus de inventorio hæredis*, Venise, 1571; *Tractatus seu Commentarius de patriâ potestate*, etc., Padoue, 1576.

MONTÉCLAIR (MICHEL), musicien, né aux environs de Chaumont en Bassigny, en 1666, m. près de St-Denis en 1737, fut le prem. qui joua de la contre-basse à l'orchestre de l'Opéra. On a de lui la musique des *Fêtes d'été*, 1716; des *Nuits d'été*, et de la tragédie de *Jephté*, représ. en 1731. Les paroles de ces trois ouvr. sont de l'abbé Pellerin.

MONTECORVINO (JEAN de), religieux de l'ordre des frères-mineurs, missionnaire, né vers 1247, en Italie, fut envoyé dans l'Orient par le pape Nicolas IV en 1288, pour y prêcher la foi. Il parcourut d'abord la Perse, passa ensuite dans l'Inde, puis en Tartarie, où il éprouva beaucoup de persécutions de la part des chrétiens schismatiques, notamment des nestoriens qui avaient fait de grands progrès dans cette contrée. Toutefois, secondé plus tard par un franciscain de Cologne, nommé Arnold, Jean de Montecorvino opéra de nombreuses conversions. Il lisait, écrivait et prêchait en monghol, langue usuelle des Tartares, dans laquelle il traduisit aussi le Nouv.-Testam. et les Psaumes. Le pape Clément V érigea pour lui, en 1303, le siége archiépiscopal de Khan-Balikh (Pé-king), où il mourut vers 1330. On a de lui une *lettre* écrite de Khan-Balikh, à la date du 8 janvier 1305, adressée aux religieux de son ordre, et insérée par Wadding (*v.* ce nom) dans ses *Annal. minor.*, tome 6, où l'on trouve les détails de sa mission.

MONTECUCULLI, ou plus exactement MONTECUCCOLI (SÉBASTIEN de), gentilhomme italien, né à Ferrare au commencement du 16e S., fut d'abord employé au service de l'emper. Charles-Quint, vint ensuite en France à la suite de Catherine de Médicis et fut attaché au dauphin (prem. fils de François Ier), en qualité d'échanson. Il accompagnait ce prince dans un voyage sur le Rhône, au milieu de l'été de 1536; à Tournon, le dauphin s'étant échauffé en jouant à la paume, demanda de l'eau fraîche que Montecuccoli lui présenta dans un vase de terre: il en but avec avidité, tomba malade et m. au bout de 4 jours. Montecuccoli fut soupçonné d'avoir mis du poison dans cette eau, et, appliqué à la question, les tortures lui arrachèrent l'aveu de ce crime, qu'il avait commis, disait-il, à l'instigation d'Ant. de Lève et de Ferdinand de Gonzague, deux habiles généraux de Charles-Quint. Il fut condam. à être traîné sur la claie, puis écartelé. Cet arrêt fut exécuté à Lyon, le 7 oct. 1536. On voulut dans le temps rejeter ce crime, soit sur Charles-Quint, soit sur Catherine de Médicis dont Montecuccoli se serait rendu l'agent; mais quelques historiens impartiaux ont pensé avec raison que le dauphin m. d'une pleurésie, déterminée par l'eau fraîche qu'il avait bue abondamment. On trouve l'arrêt rendu contre Montecuccoli dans le tome 4 des *Mém. d'état*, et dans les pièces justificatives des *Mém.* de du Bellay, édit. de l'abbé Lambert, tome 6. — Charles, comte de MONTECUCCOLI a traduit du grec en latin, et le comte François, son frère, du latin en italien, le traité de la *Physionomie* de Polémon (*v.* ce nom), Venise, 1652, in-8.

MONTECUCULLI (RAYMOND), un des plus sav. et des plus illustres capit. des temps modernes, né en 1608, d'une famille disting. du duché de Modène, fit ses premières armes fort jeune, comme volontaire, dans l'armée autrich., sous Ernest Montecuculli, son oncle, général d'artill. Il passa par tous les grades, servit dans plusieurs armes, et, comme Turenne, affectionna particulièrement la caval. Le premier command. important qu'il obtint fut celui de 2,000 chevaux, avec lesquels il surprit et battit les Suédois en Silésie; il avait alors environ trente ans. L'année d'après, en 1639, le fameux Bannier, l'un des meilleurs élèves de Gustave-Adolphe, vengea l'armée suédoise, battit Montecuculli à Hoeckirch et le fit prisonn. Pendant deux années que dura sa captivité, Montecuculli étudia la théorie de l'art dans la pratiq. duquel il était déjà avancé. Combien ses études furent graves, pro

fondes, entreprises sur de sages princ. et suivies avec méthode! C'est ce dont ses *Mém.*, si concis et si pleins, offrent un éclatant témoig. En 1646 il rentra en Silésie, et joint à l'armée de Jean de Werth, poussant devant lui les Suédois, il leur fit, presque sans combattre, évacuer la Bohême. Après la paix de Westphalie il voyagea en Suède, fit ensuite un voy. dans sa patrie, pendant lequel il eut le malheur, dans un tournois, aux noces du duc de Modène, de tuer d'un coup de lance un de ses amis (le comte Manzani). Etant revenu en Allemagne il fut élevé au grade de général, et marcha au secours de Casimir, roi de Pologne, que le prince de Transylvanie, Ragotzki, aidé des Suédois, avait obligé de quitter Cracovie. Montecuculli reprit cette capit. Le roi de Danemarck fit une diversion d'abord heureuse en sa faveur; mais peu de temps après, il fut lui-même assiégé dans Copenhague, et Montecuculli rapporte dans ses *Mém.* les belles marches qu'il fit pour le dégager. La paix étant rétablie dans le nord, en 1661, Montecuculli fut envoyé en Hongrie pour s'opposer aux Turks, et gagna la bataille de St-Gothard le 10 août 1664. La paix fut la suite de cette victoire, qui valut à Montecuculli les plus hautes récomp. En 1673 ayant reçu ordre de conduire des secours aux Holland., il se trouva pour la prem. fois en présence de Turenne qui ne l'empêcha pas de faire sa jonction avec le prince d'Orange. En 1675 il fut de nouv. opposé à Turenne. Cette dern. camp. des deux rivaux sera toujours mémorable par la mort de l'un et la retraite de l'autre. Montecuculli m. à Lintz le 16 oct. 1681, âgé de 72 ans et comblé d'honn. Il a laissé des *mém.* sur la guerre, écrits en italien, publ. par Henri de Huyzen, Cologne, 1704, in-12; trad. en lat. sous le titre de *Commentarii bellici*, Vienne, 1718, in-fol. avec fig., et trad. en français par Jacq. Adam de l'acad. franç. Cette traduction souvent réimpr., est divisée en trois liv.: le premier traite de l'art militaire en gén.; le second, de la guerre contre les Turks; le troisième est une relation de la camp. de 1664. M. le comte Turpin de Crissé a donné un bon *Commentaire* sur ces *Mémoires*, Paris, 1769, 3 vol. in-4. On connaît encore de Montecuculli un *Traité sur l'art de régner*. Ses *OEuv.* ont été publ. en italien, avec des notes d'Ugo Foscolo, Milan, 1807-8, 2 vol. gr. in-fol. Cette édit. est rare, attendu qu'elle n'a été tirée, dit-on, qu'à 170 exemp. On croit qu'il s'est peint lui-même dans le port. qu'il fait du chef de guerre pour lequel il demande, *un génie martial, un tempérament sain et robuste, un sang rempli d'esprits, d'où naissent l'intrépid. dans le péril, la bonne grâce dans les occasions où l'on doit paraître, et une activité infatigable dans le travail.*

MONTEFELTRO (BONCONTE et TADDEO, comtes de) furent la souche de la famille du même nom, d'où sont sortis les comtes devenus ensuite ducs d'Urbin. Ils descendaient d'une des trois branches des comtes de Carpegna, laquelle ayant acquis le chât. de Montefeltro (dans la marche d'Ancône), en prit le nom. Bonconte et Taddeo se firent agréger en 1228 à la bourgeoisie de Rimini, ville alors sous un régime républ. Le prem. embrassa le parti gibelin, le second s'attacha au parti guelfe.—MONTEFELTRO (Guido, comte de), seign. de Pise et d'Urbin, fut choisi pour chef par les gibelins du pays situé entre Ancône et Bologne, lors de la guerre qui éclata dans cette dern. ville en 1272 entre les partisans de l'empereur et ceux du pape. Il développa dans cette guerre de gr. talens milit., et battit les guelfes à plus. reprises. En 1290 les Pisans, accablés par les forces supérieures des Florentins, des Lucquois et Génois, invitèrent Guido de Montefeltro à venir se mettre à leur tête, le déclarèrent seign. de la ville, et, sous sa conduite, reprirent les forts et le territ. que leurs ennemis leur avaient enlevés. Guido commanda dans Pise jusq. 1293, époq. où il procura à cette ville une paix honorable. De retour à Montefeltro, il s'empara de la ville d'Urbin, qui fut plus tard la capit. de sa famille; et en 1296, n'ayant plus d'ennemis à combattre, il prit l'habit relig. dans l'ordre de St-Franç. On ignore l'époque de sa mort. — Son fils aîné, Frédéric Ier de MONTEFELTRO, qui lui avait succédé en 1296 dans la seign. de ses fiefs, continua d'avoir la direction du parti gibelin dans la marche d'Ancône et la Romagne, réunit à ses états, de gré ou de force, plus. villes de ces deux prov., fut excommunié par le pape, et massacré dans une insurr. suscitée contre lui à Urbin, en 1322, par le parti guelfe. — Speranza de MONTEFELTRO, cousin du précédent, seul hérit. de cette maison qui eût conservé sa liberté après la catastr. de Frédéric, réussit à faire rentrer sous son obéiss. les villes de Fermo, d'Osimo et de Fabbriano, et partagea plus tard (1324) avec le jeune Nolfo, fils du même Frédéric, la seigneurie d'Urbin; mais la jalousie du pouvoir ayant divisé les deux parens en 1335, Speranza fut contraint de céder tout ses droits à son associé. — Nolfo MONTEFELTRO, dont nous venons de parler, recouvra une grande partie des états de son père, soutint de longues guerres en Romagne, commanda les Pisans dans la camp. que ceux-ci entreprirent en 1342 contre les Florentins, et fut plus tard dépossédé de ses domaines par le card. Egidio Alborno (*v.* ce nom) que le pape avait envoyé en Italie pour recouvrer le patrim. de l'église.—Antoine de MONTEFELTRO, seign. d'Urbin, recouvra l'héritage de Nolfo, son aïeul, en 1375, fut constamment attaché au parti gibelin, soutint plus. guerres contre les Malatesti, chefs du parti guelfe, et m. en 1404. — Son fils, GUIDO-ANTONIO, lui succéda, enleva la ville d'Assise à Braccio de Montone, fut ensuite défait par ce dern., plus tard, par Piccinnino, et m. en 1443. — ODDO-ANTONIO, fils et succ. du précéd., se rendit odieux à ses vassaux par ses débauches et sa tyrannie, et fut massacré par des conjurés en 1444. — Frédéric II de MONTEFELTRO, premier duc d'Urbin, frère du précédent, lui succéda en 1444, se distingua de bonne heure à la guerre comme dans les lettres, eut à soutenir plus. guerres contre Sigismond Malatesti, le vainquit en plus. rencontres, fut élevé à la dignité de duc d'Urbin par Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa seconde fille, seconda ce pape dans tous ses projets ambitieux, et mourut en 1482. — Guid'Ubaldo de MONTEFELTRO, fils du précéd., le dernier des ducs d'Urbin de sa maison, fut un prince doux et pacifique, ami des lettres et des arts. Inférieur à son père et à ses ayeux, quant à la gloire militaire, il fit la guerre avec peu de succès, soit pour lui-même, soit comme *condottiere* (partisan) au service d'autres princes. Dépossédé de son duché d'Urbin par César Borgia en 1502, il en reprit possess. la même année, et m. en 1508. N'ayant point d'enfans, il avait adopté Fr.-Marie de la Rovère (fils de sa sœur et du frère du pape Jules II) qui lui succéda, et dont les descend. conservèrent le duché d'Urbin jusqu'en 1631. La vie du duc Guid' Ubaldo, écrite en latin par Balthasar Castiglione, se trouve dans l'édit. des *Lettres* de ce dernier, publ. par Sérassi en 1771.

MONTÈGRE (ANTOINE-FRANÇOIS JENIN DE), méd., né à Belley en 1779, prit d'abord le parti des armes en sortant du collége, vint ensuite à Paris étudier la méd. et y reçut ses grades; mais n'ayant point encore de clientelle, il accepta une place d'ingénieur du cadastre, qu'il exerça pend. quelq. temps en province. Dégoûté de cet emploi, il revint dans la capitale, avec la résolut. de se consacrer entièrem. à l'art qui avait été l'objet de ses prem. études, et qu'il pratiqua bientôt avec succès. En 1810, il fut appelé à la direct. de la *Gazette de santé*; et cette feuille, qui depuis plus. années n'était qu'un dépôt de charlatanisme, devint bientôt, sous sa plume,

l'un des plus intéressans journaux scientifiques. En 1818, Montègre partit pour St-Domingue, où depuis quelq. temps il avait le dessein d'aller porter les lumières de l'Europe, en même temps qu'il étudierait les véritables caractères de la fièvre jaune endémiq. dans ces parages. Bien accueilli par Pétion, président de la république d'Haïti (St-Domingue), il fut bientôt atteint du fléau dévastateur qu'il venait reconnaître et combattre, et mourut au Port-au-Prince, le 14 sept. de la même année. On a de lui, outre ses articles insérés dans la *Gazette de Santé*, les écrits suiv. : *du Magnétisme animal et de ses partisans*, ou *Recueil de pièces importantes sur cet objet*, etc., Paris, 1812, in-8 ; *Expériences sur la digestion dans l'homme*, etc., ibid., 1814, in-8 ; *Examen rapide du gouvernement des Bourbons en France*, *depuis le mois d'avril* 1814 *jusqu'au mois de mars* 1815, ibid., 1815, in-8 ; *Traité analytique de toutes les affections hémorroïdales*, Paris, 1819, in-8, inséré antérieur. sous le mot *Hémorroïdes*, dans le *Dict. des Sciences médicales*, publié par C.-L.-F. Panckoucke, et auquel Montègre a fourni beaucoup d'autres art.; plus. *Mém.* lus à l'académie des sciences, *sur la Digestion*, *le Vomissement*, et *sur les Habitudes des lombrics* ou *vers de terre*. Ce méd. était un très-bon physiologiste, et il en a donné la preuve dans ses écrits. On trouve sur lui, dans *l'Abeille haïtienne* du 1er oct. 1818, une *notice* par M. Colombel.

MONTEGUT (Jeanne de SEGLA, dame de), née en 1709, à Toulouse, où elle mourut en 1752, a laissé des poésies parfois galantes, plus souvent morales et chrét., où l'on trouve de la douceur, du naturel, de la facilité. Elle cachait ses talens avec autant de soin que d'autres en mettent à les faire briller. Un homme d'esprit disait d'elle : « C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante. » On a recueilli ses *Œuvres*, Paris, 1768, 2 vol. in-8. — Montegut (Jean-François de), fils de la précédente, conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1730, mort à Paris sur l'échafaud révolutionn. en 1794, fut lié avec les littérat. les plus distingués de son temps, notamm. avec Marmontel, et composa des poésies conservées en partie dans les œuvr. de sa mère, et dans le recueil de l'acad. des Jeux Floraux.

MONTEIL. V. Adhémar.

MONTELATICI (Ubaldo), chan. de la congrégat. de Latran, né à Florence en 1692, professa pend. plus. années les sciences ecclésiastiq. à Pistoie, Fiesoli, Brescia et Milan, cultiva ensuite l'agricult., fonda dans sa patrie (sous la protect. du grand-duc Léopold) la *Société roy. économiq. des Géorgophiles*, voyagea en Allem., prit connaissance de la culture du mûrier en Styrie et en Carinthie, revint à Florence en 1764, avec une collect. de notes et de mém. intéressans, et m. en 1770. On a de lui : *Ragionamento sopra i mezzi più necessarj per far rifiorire l'agricoltura*, *colla relazione dell' erba orobanche* (de P.-A. Michéli), Florence, 1752, in-8. L'éloge de l'abbé Montelatici, par le doct. Sav. Manetti, est inséré dans les *Mém.* de la Société roy. économiq. de Florence. — Montelatici (François), peintre, né à Florence, probablem. de la famille du précéd., m. à Inspruck en 1661, a laissé quelq. tableaux et peintures à fresque, notamm. une *Chute de Lucifer* que l'on voit encore dans le cloître des Théatins à Florence.

MONTELONGO (Grégoire de), cardin. ital., se fit remarquer dans le 13e S. comme un des principaux chefs du parti guelfe contre l'emper. Frédéric II. Nommé légat du pape Grégoire IX en Lombardie, il acquit une gr. influence dans les cons. de la républiq. de Milan, enrôla des prêtres et des moines dans les troupes lombardes, conduisit cette armée guelfe contre Ferrare, en 1240, et s'empara de cette place. En 1247, il délivra Parme assiégée par Frédéric II, et remporta, l'ann. suiv., une vict. signalée sur ce même emper. Il fut nommé par le pape Innocent IV, patriarche d'Aquilée en 1252, et m. peu de temps après.

MONTEMAGNO (Buonaccorso da), gonfalonnier de Pistoie, sa patr., en 1364, fut un des plus heureux imitat. de Pétrarque. auq. il survécut quelq. années, et l'un des aut. qui s'appliqua à perfectionner la lang. toscane. Ses poésies italienn. ont été plus. fois imprimées : une des bonn. édit. est celle de Florence, 1718.

MONTEMAYOR (George de), poète célèbre, regardé comme l'inventeur du genre pastoral en Espagne, naquit vers 1520 à Montemor ou Montemayor, pet. ville du Portugal, d'une famille obscure. Enrôlé très-jeune dans un bataillon de milice, il y prit le nom de sa ville natale, le seul sous lequel il soit connu. Un goût naturel le portait vers les arts. Il cultiva la musique, parvint à se faire admettre au nombre des chanteurs de la chapelle de l'infant, depuis Philippe II, et suivit ce prince dans ses voyages en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Bientôt familiarisé avec l'idiome castillan, il l'adopta de préférence au portugais, et acquit ensuite d'autres connaissances. L'amour le rendit poète. Montemayor célébra sa bien-aimée, sous le nom de *Marfida*, dans des vers harmonieux, naturels, et qui contribuèrent à épurer le goût de ses contempor., auxquels on reprochait justement alors l'enflure et l'exagération. A son retour en Espagne, le poète trouva sa maîtresse mariée, et c'est à cette occasion qu'il composa le célèbre roman pastoral *la Diana*, où il a exprimé les divers sentim. dont il était agité. Sa réputation lui fit obtenir un emploi honorable à la cour de Portugal, et il m. à Lisbonne en 1562, à l'âge de 41 ans. La *Diana* a eu un gr. nombre d'édit., dont la plus récente est celle de Madrid, 1795, in-8. Ce rom. pastoral en vers castillans a été trad. en latin, en allemand, en hollandais, et en franç. par Nic. Colin, Gab. Chapuis, Pavillon, Abr. Remy, Ant. Vitray, Levayer de Marsilly. On en trouvera l'analyse dans la *Biblioth. des Romans*, dans l'*Histoire de la Littérature espagnole*, par M. Bouterweck, t. 1er, et dans la *Littérat. du midi de l'Europe*, par M. Sismondi, t. 3. Les autres product. de Montemayor (dont plus. se trouvent à la suite de quelq. édit. de la *Diana*) ont été recueillies sous le titre de *Cancoinero*, Saragosse, 1561, et souv. réimprim.

MONTEMERLO (Jean-Etienne), littérat. et poète ital., né à Tortone en 1515, employa 20 ann. à recueillir tous les mots italiens, à en déterminer les différ. accept. par des exemples tirés des meill. aut. en cette langue, et publ. ensuite l'ouvr. intit. *Delle frasi toscane lib. XII*, Venise, 1566, in-fol. ; réimpr. en 1594, dans la même ville, sous ce titre plus étendu : *Tesoro della lingua toscana, nel quale, con autorità de' più approvati scrittori copiosamente s'insegnano*, etc., etc. Il n'y a cepend. dans cette nouv. édit. aucune augmentat. Le libraire s'est borné à changer le frontisp. et à ajouter une épître dédicat. Montemerlo m. en 1572, laissant, en MSs., un poëme intit. : *De Gestis apostolorum*. — Montemerlo (Nicolas), fils du précéd., est aut. d'une hist. de la ville de Tortone, sous ce tit. : *Raccogliamento di nuova istoria della città di Tortona*, etc., 1618, in-4.

MONTENAULT ou MONTHENAULT. V. Egly.

MONTERCHI (Joseph), antiquaire et garde du cabinet des médailles du cardinal Carpegna, dans le 17e S., a publié un choix de ces mêmes médailles, sous ce tit. : *Scelta de' medaglioni più rari*, etc., Rome, 1679, in-4. On attribue des explicat. de ces morceaux, au nombre de 23, à J.-P. Bellori (*v.* ce nom), parce que l'aut. parle dans la 9e de sa descript. de la colonne antonine ; mais il y a tout lieu de croire que Bellori s'est borné à fournir ce seul art. (sur une médaille d'Antonin Pie) à Monterchi, qui a sans doute rédigé les 22 autres. Il a paru une

traduct. lat. de cet ouv. (Amsterdam, 1685, in-12), qui est moins rare que l'original italien.

MONTEREAU (PIERRE de), un des plus anc. architectes franç. connus, vivait sous le règne de Saint-Louis, et fut honoré de la confiance de ce monarque. On l'a confondu mal à propos, avec Eudes de Montreuil, autre architecte contemporain qui suivit le saint roi dans son expédit. de Syrie. P. de Montereau construisit à Paris la chapelle de Vincennes, le réfectoire de St-Martin-des-Champs, le dortoir, la salle capitulaire et la chapelle de Notre-Dame de l'Abbaye de St-Germain-des-Prés, la Sainte-Chapelle de Paris (son chef-d'œuvre). Cet architecte, qui joignait à de grands talens une rare probité, m. en 1266, et fut enterré dans le chœur de la chapelle qu'il avait construite à l'Abbaye de St-Germain. On y voyait enc. son tomb. avant la destruct. de cet édifice pendant la révolut. (V. *Musée des Monum. franç.* par Lenoir).

MONTERENZI (ANNIBAL), juriscons. italien du 16e S., né à Bologne en 1507, m. dans cette même ville en 1586, a laissé : *Scholia ad nonnullas pactorum formulas instrumentis inserendas*, Bologne, 1561; *Sanctionum ad causas civiles spectantium*, etc., ibid. 1561-69; 2 vol.

MONTESPAN (FRANÇOISE-ATHÉNAÏS DE ROCHECHOUART DE MORTEMART, marquise de), l'une des maîtresses de Louis XIV, née en 1641, fut connue d'abord sous le nom de mademois. de Tonnay-Charente, et mariée à 22 ans à H. L. de Pardaillan de Gondrin, marq. de Montespan, qui la produisit à la cour, et, par le crédit de Monsieur, auq. il était attaché, obtint pour elle une place de dame du palais de la reine. La tournure d'esprit de la jeune marq., ses grâces agaçantes et une conversation enjouée, firent sur le monarque une impress. que les courtisans s'attachèrent à rendre durable, dans le but de supplanter madame de La Vallière. Après avoir feint quelq. scrupules qui ne la rendaient pas moins intéressante que les mauv. traitem. que lui faisait éprouver son époux, la marq. de Montespan ne tarda pas à jouir pleinem. de la faveur qu'elle avait briguée secrètem. par orgueil autant que par ambition (1670); et du double adultère des illustres amans naquirent 8 enfans, dont l'éducat. fut confiée à mad. de Maintenon (*v.* ce nom). Celle-ci, mettant fin à la faveur de sa belle protectrice, fit du moins cesser un scandale dont la vie pénitente et les longs regrets de la marquise de Montespan n'ont point effacé le souvenir. Avant qu'elle fût momentaném. supplantée par la duchesse de Fontanges (*v.* ce nom), à qui succéda définitivem. mad. de Maintenon, la marq. de Montespan avait régné despotiquem. sur Louis XIV pend. près de 14 ans. Elle m. encore belle à 66 ans en 1707, à Bourbon-l'Archambault. Les dernières années de sa vie furent marquées par de gr. austérités : elle réussissait à peine à calmer par de bonn. œuvres les inquiétudes de son repentir, faisait de fréquens voyages, voulait que des gens veillassent la nuit dans son appartem., et montrait constamm. une appréhension extrême de la mort.

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT, baron de LA BREDE et DE), célèb. public., jurisc. et littér., né au chât. de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janv. 1689, d'une fam. distinguée de Guienne, montra dès son enfance les plus heureuses disposit. pour l'étude, et toute la vivacité d'esprit nécessaire pour en recueillir les fruits. Destiné à la magistrat. il s'appliqua de tr.-bonne heure à étudier le recueil immense des différ. codes, à saisir les motifs et à démêler les rapports compliqués de tant de lois obscures ou contradictoires. Pour faire diversion à une occupation aussi grave et aussi aride, il lisait, par forme de délassem., les livres d'hist. et de voyages, et méditait les product. des siècles classiques de la Grèce et de Rome. A 20 ans il composa un ouvr. dans leq. il cherchait à prouver que l'idolâtrie de la plupart des païens ne semblait pas mériter une damnation éternelle; mais il ne fit point paraître cet écrit. En 1714, il fut reçu conseiller, et deux ans après président à mortier au parlem. de Bordeaux. Sa compagnie le chargea, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un impôt sur les vins, dont son éloquence et son zèle obtinrent d'abord la suppression, mais qui reparut ensuite sous une autre forme. A cette époque, il avait déjà signalé son entrée dans la carrière littéraire par les *Lettres persanes*, publiées en 1721. Cet ouvr., dont l'idée première est empruntée des *Amusem. sérieux et comiq.* de Dufresny (*v.* ce nom), eut un grand succès. Au milieu de détails voluptueux et un peu libres, de sarcasmes irréligieux qui flattaient le goût du siècle pour les plaisirs et son penchant à l'incrédulité, on y trouva une satire tout à la fois énergique et gracieuse des vices et des ridicules de la nation; un tableau animé et vrai des mœurs franç.; des aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois crimin., et sur les plus chers intérêts des nations; un grand amour de l'humanité, un zèle courageux pour le triomphe de la raison. L'aut. s'était couvert du voile de l'anonyme, mais on sut bientôt que c'était l'un des présidens d'une des principales cours souveraines du roy.; et cette opposit. entre l'écrit et la profess. grave de l'écrivain augmenta le succès des *Lettres persanes*. En 1725, Montesquieu fit paraître le *Temple de Gnide*, product. ingénieuse, mais froide et sans intérêt, appelée spirituellem. par mad. du Deffant, l'*Apocalypse de la Galanterie*. Il vendit sa charge en 1726, pour se livrer entièrem. à la philosophie et aux lettr., et se présenta, quelque temps après, comme candidat pour la place vacante à l'Académ. franç. par la mort de M. de Sacy. Le cardinal de Fleury (*v.* ce nom), alors prem. ministre, écrivit à l'académ. que le roi refusait son approbat. à la nomination de l'aut. d'un ouvr. dans leq. se trouvaient des sarcasmes impies. Voltaire a écrit que Montesquieu porta lui-même les *Lettr. persanes* au cardinal, « qui ne lisait guère et qui en lut une partie. » Il ajoute : « Cet air de confiance, soutenu par l'empressem. de quelq. personnes en crédit, ramena le cardin., et Montesquieu entra à l'acad. » Il y a lieu de douter de la démarche de celui-ci, bien qu'elle n'ait point été contredite par les contemporains. On doit croire toutefois qu'il désavoua d'une manière quelconque celles des *lettr. persanes* qui fournissaient un prétexte légitime pour l'écarter de l'académ. Après sa réception, Montesquieu se mit à voyager, et visita la plupart des pays de l'Europe. Il alla d'abord à Vienne, passa en Hongrie, puis en Italie, visita Venise, Rome, Gênes, parcourut la Suisse, les pays arrosés par le Rhin, s'arrêta quelq. temps en Hollande, où il résida pend. deux ans, et fut reçu membre de la société roy. de Londres. De retour en France, Montesquieu se retira dans son château de la Brède, et publia en 1734 ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, suivies du *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Douze ans après, en 1748, parut son gr. ouvr., l'*Esprit des Loix*, dont il avait conçu le plan long-temps avant, qui mit le sceau à la réputat. qu'il s'était déjà acquise, et qui seul a donné la mesure de la force et de la grandeur de son génie. Montesquieu fut considéré dès-lors dans toute l'Europe comme le législateur des nations; mais loin d'être ébloui de l'éclat de sa gloire, il continua de vivre en sage, et de jouir de lui-même et de ses amis, partageant son temps entre le château de la Brède et Paris, c.-à-d. entre l'étude et le monde, s'occupant d'améliorations agricoles, adoré de ses paysans, toujours disposé à secourir les malheureux, à rendre justice aux talens et à les protéger au besoin. « Quoiqu'il tînt par quelques-unes de ses opinions (dit un de ses plus judicieux biographes) à la secte philosophiq., de même que

Buffon, Duclos et presque tous les bons esprits, il s'écartait des philosophes, et n'aimait pas le prosélytisme de l'impiété, ni les excès de l'esprit de cabale. Il consentit à travailler à l'Encyclopédie, et c'est pour ce gr. ouvr. qu'il composa l'*Essai sur le Goût*. Depuis la publicat. de l'*Esprit des Lois*, les forces physiq. de Montesquieu diminuèrent sensiblement, et il ne put, comme il en avait le dessein, donner plus d'étendue et de profondeur à quelques endroits de cet immortel ouv. Il m. à Paris le 10 fév. 1755, d'une fièvre inflammat. qui l'emporta au bout de 13 jours. Les ouvr. mentionnés dans cet article, impr. d'abord séparém., ainsi que plusieurs autres, ont été réunis sous le tit. d'*OEuv. compl.*, souv. réimpr. Les meilleures édit. sont celle donnée par M. Auger, Paris, chez Lefèvre, 1816, 6 v. in-8, précéd. d'une vie de l'auteur; celle de M. Lequien, ib., 1819, 8 v. in-8; et celle qui a été pub. en 1826 par M. L. Parelle dans la Collect. des Classiques de M. Lefévre. Cet illustre écrivain avait laissé un gr. nomb. de MSs. Quelq.-uns furent pub. après sa m., et font partie de ses *OEuvr. complètes* dans les dern. édit. Parmi les autres, qui n'ont pas vu le jour, on cite une *relation de ses voyages*, tr.-imparfaite; des *morceaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des Loix*, et qui peuvent former des dissertat. particulières; 3 gros vol. in-4, renfermant des extraits que Montesquieu faisait de ses lectures, avec des réflexions à la suite; une introduction à l'hist. de Louis XI, hist., dit-on, écrite en entier par Montesquieu, et dont son secrét. brûla, par mégarde, la copie au net, tandis que lui-même jeta au feu le brouillon, croyant que cette copie existait encore. Mais on regarde cette anecdote comme apocryphe. En 1815 l'académie franç. mit au concours l'*Eloge de Montesquieu*; le prix fut décerné à M. Villemain : ce morceau fait partie du 1[er] vol. de ses *Mélanges littéraires*. — Le baron de MONTESQUIEU, son petit-fils et dern. descend. en ligne directe, m. sans postérité près Cantorbéry en 1824, avait servi sous Rochambeau aux Etats-Unis, et, après la révolution, dans l'armée des princes français émigrés. Marié en Anglet., il refusa, dit-on, la pairie que M. Decaze lui fit offrir. M. le comte Lynch a pub. une *Notice sur le baron de Montesquieu*, Paris, 1824, in-8. Un trait de générosité qui honore sa vie est d'avoir transmis à un parent de son nom, connu par son attachem. aux Bourbons, l'usufruit des biens non aliénés que lui avait rendus le gouvernem. consulaire.

MONTESQUIOU, nom d'une très-ancienne famille de l'ancien comté d'Armagnac, qui subsiste encore, et à laquelle appartiennent les personnages suivans : — Le baron de MONTESQUIOU, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), acquit une triste célébrité en assassinant Louis I[er], prince de Condé, prisonnier et désarmé, à la bataille de Jarnac, le 19 mars 1569. — MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre de) maréchal de France, né en 1645, entra de bonne heure au service dans la 1[re] compagnie de mousquetaires, se signala aux siéges de Tournai, de Lille et de Besançon pend. les campagnes de 1666 et 1667, passa ensuite dans les gardes, devint successivement major d'infanterie, brigadier des armées, maréchal de camp, lieuten.-général, commanda l'aile droite de l'armée à la bataille de Malplaquet en 1707, reçut le bâton de maréchal de France, en récompense de sa belle conduite dans cette journée, fut nommé commandant en Bretagne en 1716, membre du conseil de régence en 1720, et m. en 1725. — MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne-Pierre, marquis de), lieuten.-général, né à Paris en 1741, fut d'abord attaché comme menin aux enfans de France (les 3 fils du dauphin, fils de Louis XV), entra ensuite au service, devint prem. écuyer du comte de Provence (depuis Louis XVIII) en 1771, et fut nommé maréchal de camp en 1780. Il remplaça, en 1784, M. de Coetlosquet à l'acad. franç., et son admission dans ce corps littéraire fut le sujet de nombreuses épigrammes. En 1789, le marquis de Montesquiou fut élu, par la noblesse de Paris, membre aux états-généraux, et se réunit, un des premiers de son ordre, au tiers-état, s'occupa plus particulièrement, dans l'assemblée constituante, des questions de finances, et développa des connaissances qu'on ne lui avait pas reconnues jusqu'alors. A la fin de la session il fut appelé au commandem. de l'armée du Midi, et se rendit d'abord à Avignon où il prit des mesures pour prévenir le retour des troubles qui venaient d'ensanglanter cette ville. Ayant ensuite rejoint le corps de troupes réuni sur les frontières du Dauphiné, il pénétra en Savoie en septembre 1792, et occupa tout ce pays sans coup férir. Un mois après il fut décrété d'accusation par l'assemblée conventionnelle, sous le prétexte ridicule qu'il avait compromis la dignité nationale dans une négociation dont il avait été chargé avec la républ. de Genève, pour l'éloignement des troupes suisses. Ayant cru devoir se soustraire à l'exécution de ce décret, il se retira en Suisse où il vécut assez ignoré jusqu'en 1795. A cette époque il adressa au gouvernem. conventionnel un mém. justificatif de sa conduite, obtint sa radiation de la liste des émigrés, et revint à Paris où il m. en 1798. On a de lui : *Discours de réception à l'academ. française*, 1784; *Emilie*, ou *les Joueurs*, comédie, Paris, 1787, in-18; tirée seulement à 50 exempl., et non représentée; *Correspondance*, in-8; *Mém. justificatif*, 1792, in-4; *du Gouvernem. des finances de France, d'après les lois constitutionnelles*, etc., 1797, in-8; des *rapports* et des *mém.* sur les finances du roy., publ. pend. la session de l'assemblée constituante; quelq. pièces de vers assez faciles, etc. On peut consulter, pour plus de détails, *la France littéraire* de Ersch, et ses supplém.

MONTESSON (CHARLOTTE-JEANNE BERAUD DE LA HAIE DE RIOU, marquise de), née en 1737, d'une famille noble de la Bretagne, fut mariée à 17 ans à un riche gentilhomme du Maine, lieut.-génér. des armées du roi, mais déjà sur le retour de l'âge. Veuve à 32 ans, elle fut recherchée dans le monde autant pour ses talens et son esprit qu'à cause de ses qualités aimables. Le duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui depuis plus. années nourrissait une passion très-vive pour M[me] de Montesson, l'épousa en 1773 avec l'agrém. du roi; et cette union, qui devait rester secrète, fut bientôt connue à la cour et à la ville. Toutefois l'épouse du premier prince du sang sut se créer dans tous les esprits des titres à l'estime par les soins même qu'elle mit à paraître digne d'une qualité dont l'excluait sa naissance; et grâce à l'habileté de sa conduite, à des manières à la fois nobles et liantes, elle sut, en désarmant l'envie, s'affranchir des difficultés de sa position. Devenue veuve une seconde fois en 1785, elle n'eut presque rien à réformer dans le train de sa maison, si l'on en excepte les amusem. de société qu'elle avait habitué de ménager à son illustre époux, et qui consistaient surtout en réunions savantes et en petits spectacles; enfin elle continua de fréquenter le même cercle, et de répandre les mêmes libéralités, bien que l'acquittement de son douaire eût rencontré plus d'un obstacle. Reconnu comme dette légitime par Louis XVI, (juillet 1792), il ne fut définitivem. liquidé que sous l'empire, et assis sur les canaux d'Orléans et du Loing. La liaison tout honorable que M[me] de Montesson avait contractée avec M[me] de Beauharnais fut la source des égards et des distinct. qu'eut toujours pour elle Bonaparte; et celle que ses actes d'humanité et de bienfaisance avaient préservée de tout péril durant les orages révolut., employa surtout son crédit, dans des temps meilleurs, à obtenir que le chef du gouv. augmentât les pensions annuelles que recevaient dans l'exil quelq.-uns des membres

de la famille royale. Elle m. à Paris en 1806 et fut enterrée auprès de son second époux, dans une chapelle de l'église de St-Port, près de Melun. A des talens distingués dans les sciences et dans les arts d'agrément, Mme de Montesson joignait le goût des lettres ; passionnée pour les spectacles, elle composa un très-gr. nomb. de pièces pour le petit théât. de sa maison, où elle-même jouait, ainsi que le prince son époux, avec beaucoup d'intelligence et de grâce. Parmi les pièces dont elle est auteur, on distingue *Robert Sciarts*, drame en 5 actes et en prose ; *l'Heureux Echange*, dont Montesquieu est le héros ; *la Femme sincère*, et *l'Amant romanesque*. Elle fit imp. pour ses amis, sous le titre d'*Œuvres anonymes* (Paris, Didot, 1782, 8 vol. gr. in-8) un recueil de ses écrits tant en prose qu'en vers ; et en 1785 elle donna au Théâtre-Français, sans se nommer, sa comédie de *la Comtesse de Chazelles*, en 5 actes et en vers, qui fut assez mal accueillie. On assure qu'il reste en outre d'elle en MSs. 2 tragédies (*Elfrède* et *la Prise de Grenade*) et 2 comédies ; enfin M. A.-A. Barbier lui attribue (nº 11975 du *Dictionn. des Anonymes*) une trad. du *Ministre de Wakefield*, Londres et Paris, 1767, in-12.

MONTET (Jacques), chim., né en 1722 près du Vigan en Languedoc, se procura, étant très-jeune, la collection de *mém.* de l'acad. des sciences de Paris, et puisa dans ce recueil un goût très-vif pour la chimie qui décida sa vocation dès l'âge de 20 ans. Un Anglais, qu'il accompagna dans un voyage en Suisse, mit le jeune adepte à portée de suivre à Paris les leçons du célèbre Rouelle (*v.* ce nom). De retour en Languedoc, Montet présenta quelques mém. à la soc. roy. de Montpellier, qui le reçut au nombre de ses membres, à 26 ans, dans la classe de chimie. Il professa long-temps cette science avec Venel, et ne contribua pas moins que lui à en répandre le goût dans le midi de la France. Montet m. à Montpellier en 1782. On a de lui un grand nombre de *mém.*, *dissert.*, *analyses*, etc., sur des sujets de chimie, de physique, d'hist. natur., d'agriculture, ins. dans le rec. de la soc. roy. de Montpellier, et dans celui de l'acad. des sciences de Paris.

MONTETH ou MONTEITH (Robert), histor. écossais, né à Salmonet, entre Airth et Grange, fut chapel. du card. de Retz. Il composa en français, sur l'hist. de son pays, depuis le couronnement de Charles Ier jusqu'au temps de la rébellion, un ouv. dont J. Ogilvie donna une trad. angl. sous ce titre : *a History of the troubles of Great Britain*, 1735, in-fol. — On le distingue d'un autre Robert Monteth ou Monteith, compilat. écossais, de qui on a un recueil d'épitaphes intit. : *an Theater of Mortality*, 1704, in-8.

MONTEVERDE (Claude), music.-comp. ital., né à Crémone vers la fin du 16e S., m. à Venise dans un âge très-avancé, publia, dans cette dernière ville, où il était maître de la chapelle du doge, des madrigaux à trois, quatre et cinq voix, sorte de poésie chantante très à la mode alors dans les concerts d'Italie. Il osa enfreindre quelq. règles importunes à son génie, mais qui jusqu'alors avaient été regardées comme inviolables, s'entendit traiter d'ignorant et d'innovateur dangereux, pour avoir voulu reculer les limites de son art, et parvint cependant, par la beauté de sa musique, à ramener à son parti le public et la plus gr. partie des amateurs ; il fit adopter ses écarts avec quelq. modifications, et commença ainsi une révolution musicale dans son pays. L'académ. de Bologne l'admit dans son sein en 1620, et célébra son admission par une gr. solennité. On a de lui : *Selva morale e spirituale*, Venise, 1640 ; et les opéras suivans : *Proserpina rapita*, 1630 ; *Arianna*, par Rinuccini, 1640 ; *l'Incoronazione di Poppea*, 1642.

MONTEZUMA Ier, ou, suivant la vraie prononciation mexicaine, Moteuczoma, surnommé *Huéhué* (le vieux), 5e roi du Mexique, monta sur le trône en 1455, fit la conquête de Chalci, république guerrière de la mer du Sud, se fit craindre et respecter des nations voisines, donna de nouvelles lois à ses sujets, et m. en 1483. — Montezuma II, surnommé *Xocojotzin* (le jeune), succéda à son grand-père Ahuitzotl en 1502, s'aliéna bientôt l'affection d'une partie de ses sujets par son caractère arrogant, par ses règlem. sévères, soumit plus. pays révoltés contre sa domination, et porta, par ses conquêtes, l'empire d'Anahuac ou du Mexique à sa plus grande étendue. Mais en 1519 le débarquement du célèbre Cortez (*v.* ce nom), sur la côte orientale, vint mettre un terme aux prospérités de Montezuma. Ce monarque, après avoir tenté inutilement d'éloigner, par des négociations, le général espagnol de Mexico, devint bientôt le prisonnier de ces hôtes, et fut blessé par ses propres sujets dans une insurrection qu'ils entreprirent pour le délivrer. Dédaignant de prolonger une vie devenue pour lui honteuse et insurmontable, il déchira l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, refusa de prendre aucune nourriture, et expira le 30 juin 1520. Il existe des contradictions dans les divers récits de la mort de Montézuma, suivant qu'ils ont été écrits par des Espagnols ou des Mexicains. Ce prince laissait plus. enfans ; 3 de ses fils périrent dans une action contre les Espagnols, le lendemain même de sa m.; un 4e, nommé Tlacahuepan-Tohuolicahuatzin, fut baptisé par les Espagnols sous le nom de don Pedro, et eut un fils qui épousa une demoiselle de la famille de la Cueva. C'est de celui-ci que descendent les comtes de Montezuma et de Tula, en Espagne. Trois maisons de Mexico, les Cano-Montezuma, Andrade-Montezuma, et comtes de Miravalla, tirent leur origine d'une fille du roi, nommée Temicpotzin. Un des Montezuma d'Espagne fut vice-roi du Mexique vers la fin du 17e S.

MONTFAUCON (Thierry II de), archevêque de Besançon dans le 12e S., fut élevé sur ce siége en 1180, s'appliqua à faire fleurir les lettres dans son diocèse, se signala par son zèle pour les croisades, revêtit le casque et la cuirasse, passa en Palestine en 1190, assista au siége de Ptolemaïs, et m. de la peste qui désolait le camp des chrétiens en 1191. On a de ce prélat guerrier, qu'un auteur contemporain nomme *Gemma Clericorum*, une *hymne* assez estimée, pour la fête de St-Vincent.

MONTFAUCON DE VILLARS. V. Villars.

MONTFAUCON (Bernard de), sav. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1655 au château de Soulage en Languedoc, d'une famille noble, avait acquis, dès l'âge de 17 ans, des connaissances très-étendues dans la géographie, l'histoire et les usages des peuples anciens et modernes. Ses idées se portant d'abord sur la carrière militaire, il fut admis en 1672, dans le corps des cadets à Perpignan, entra l'année suivante, comme volontaire, dans le régim. de Languedoc, et fit 2 campagnes sous les ordres de Turenne. Mais la perte successive de son père et de sa mère lui fit bientôt prendre la résolution de renoncer au monde. Il prit l'habit de St-Benoît au monastère de la Daurade, à Toulouse, en 1675, fut envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Sorèze, s'y livra à l'étude du grec et fit des progrès rapides. Appelé à Paris en 1687, il se lia avec deux critiques célèbres, Ducange et Bigot, mit à profit leurs conseils dans divers travaux littéraires qu'il entreprit, obtint ensuite la permission de visiter l'Italie, se rendit à Rome en 1698, y fut accueilli avec distinction par le pape Innocent XII, parcourut plus. autres villes principales, et revint à Paris mettre en ordre les riches matériaux qu'il avait amassés dans le cours de son voyage. Après avoir publié de nombreux ouvr., presque tous remarquables par leur importance et leur étendue, par une érudition aussi solide qu'abondante, le père Montfaucon, parvenu à l'âge de 87 ans, m. subitement le 21 décembre 1741, à l'abbaye de St-Ger-

main-des-Prés. Il avait été reçu membre de l'acad. des inscriptions en 1719. On trouve la liste très-détaillée des ouvr. de ce laborieux écrivain, dans l'*Hist. littér. de la congrégation de St-Maur*, par D. Tassin ; mais nous croyons devoir mentionner spécialem. les suivans : *Analecta sive varia Opuscula græca*, Paris, 1688, in-4; *la Vérité de l'hist. de Judith*, ibid., 1690, 1692, in-12; *Diarium italicum, sive monumentor. veterum Bibliothecar..... Notitiæ singulares itinerario italico collectæ*, ibid., 1702, in-4; *Collectio nova patrum et scriptorum græcorum*, ibid., 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia græca, sive de Ortu et Progressu litterar. græcarum*, ibid., 1708, in-fol., fig.; *Bibliotheca Coisliniana, olim Segueriana, sive m.scriptorum omnium quæ in eâ continentur accurata Descriptio*, ibid., 1715, in-fol.; *l'Antiquité expliquée et représentée en figures*, latin et franç., ibid, 1719-24, 15 vol in-fol. (ouvrage immense et qui suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monumens de la monarchie françoise*, etc., ibid., 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca bibliothecarum m.scriptorum nova*, ibid., 1739, 2 vol. in-fol.; d'excellentes édit. des *œuv.* de St-Athanase, des *Hexaples* d'Origène, et des *œuv.* de St-Jean Chrysostôme (*v.* ce nom); une traduct. française des livres grecs de Philon *sur la Vie contemplative*, Paris, 1709, in-12.

MONTFERRAT, nom d'une famille de l'Italie septentrionale, qui a disputé long-temps à la maison de Savoie la souveraineté du Piémont, et qui a régné en même temps à Casal, en Thessalie et à Jérusalem. — ALDERAME, prem. personnage connu de cette famille, obtint des chartes de possession, de Hugues et de Lothaire, rois d'Italie, en 938, fut fait marquis de Montferrat par Othon-le-Grand en 967, et m., à ce que l'on croit, vers 995. — Ses successeurs furent ses 3 fils qui régnèrent l'un après l'autre : GUILLAUME Ier, BONIFACE Ier et GUILLAUME II. — A ce dernier succéda GUILLAUME III, et vint ensuite Renier qui fut père de Guillaume IV, dont nous allons parler. Mais cette généalogie est fort incertaine; et l'hist. des marquis de Monferrat, pendant les 10e et 11e S., est enveloppée de la plus gr. obscurité. — GUILLAUME IV, surnom. *le Vieux*, parce que, dès sa jeunesse, il avait les traits d'un vieillard, épousa une sœur utérine de l'empereur Conrad III; il accompagna ce prince dans la seconde croisade, revint ensuite en Italie, et prit part aux guerres de Lombardie pour l'emper. Frédéric Barberousse, dont il devint dans la suite l'un des plus intimes conseillers. Guillaume IV mourut vers 1183. — GUILLAUME V de MONTFERRAT, fils aîné du précéd., passa en Orient avec son père et ses 4 frères (dont il sera question plus loin), se signala dans la troisième croisade et y acquit le surnom de *Longue-Epée*, épousa la sœur de Baudouin, dit *le Lépreux*, roi de Jérusalem, reçut en dot le comté de Joppé, et m. en 1185. Il laissait un fils qui succéda, l'année suivante, à son aïeul maternel, sous le nom de Baudouin V, et qui m. quelques mois après. — CONRAD V de MONTFERRAT, frère de Guillaume V, fut seigneur de Tyr de 1187 à 1192, et roi de Jérusalem, en concurrence avec Gui de Lusignan, successeur de Baudouin V. Les princes d'Occident avaient reconnu les droits de Conrad à ce dernier trône; mais le roi d'Angleterre, Richard-Cœur-de Lion, embrassa avec chaleur la cause de Gui de Lusignan pend. le long siége de Ptolemaïs ou St-Jean-d'Acre. La discorde se mit dans le camp des chrétiens assiégeans; et Conrad fut assassiné en 1192, par deux Sarazins, émissaires, dit-on, du fameux scheik musulman, connu sous le nom de *Vieux de la Montagne*. — BONIFACE III de MONTFERRAT, frère de Conrad et de Guillaume V, fut roi de Thessalonique, de 1183 à 1207, comme héritier de Renier, 6e marquis de Montferrat (ce dernier étant passé en Orient, avait épousé Marie, fille de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et cette princesse lui avait apporté en dot le royaume de Thessalonique). A l'exemple de son père Guillaume V et de ses frères, Boniface crut devoir employer les ressources de ses états à la défense de la Terre-Sainte. Il passa en Syrie où il fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade en 1187. Echangé ensuite, il revint dans le Montferrat en 1191, augmenta ses états par des concessions de l'emper. Henri IV, fut nommé, en 1202, chef de la 5e croisade, contribua d'une manière brillante à la conquête de l'empire de Constantinople, et fut remis, en 1204, en possession de son royaume de Thessalonique, auquel le conseil suprême des croisés joignit l'île de Crète ou Candie, que ce prince vendit presque aussitôt aux Vénitiens. Il prit ensuite Napoli de Romanie et Corinthe sur les Grecs, et fut tué par une flèche empoisonnée, en 1207, en combattant les Sarazins devant Satalieh, ville de l'Asie-Mineure. — GUILLAUME VI, fils aîné du précédent, fut chargé, en 1203, du gouvernement du Montferrat, par son père, lorsque celui-ci eut passé dans l'Orient. Après la m. de Boniface III, il vint à Thessalonique pour affermir son frère puîné Demetrius dans la possession de ce petit royaume, revint ensuite en Italie, passa une seconde fois en Thessalie pour rétablir Demetrius sur le trône que les Grecs lui avaient enlevé, et y m. vers 1225, laissant un fils qui lui succéda dans la souveraineté du Montferrat. — DEMETRIUS de MONTFERRAT, frère du précédent, roi de Thessalonique, fut dépouillé de ses états par Théodore Lascaris en 1219, implora les secours de son frère, et fut remis par lui en possession de sa capitale en 1224. Mais après la m. de Guillaume VI, Demetrius fut contraint de passer en Italie avec son neveu Boniface, et m. à Casal en 1227, laissant par testament, à l'emper. Frédéric II, tous ses droits sur le royaume de Thessalie. — BONIFACE IV, marquis de MONTFERRAT, fils et successeur de Guillaume VI, prit part à l'expédit. de Thessalonique en 1224, revint l'année suivante à Casal avec son oncle Demetrius, et fut remis par ses sujets en possession de tout le Montferrat, malgré le contrat d'hypothèque que son père avait passé avec l'emper. Frédéric II, qui lui avait avancé une somme de 9000 marcs pour son entreprise en faveur de Demetrius. Boniface obtint même, en 1230, du même emper., que celui-ci renonçât à tous les droits que lui avait transmis Demetrius par son testam. Ce prince m. en 1254. Il avait épousé la fille d'Amédée, comte de Savoie. — GUILLAUME VII, fils et successeur du précédent, régna sur le Montferrat, de 1254 à 1292. Ce fut lui qui ouvrit l'entrée de l'Italie, en 1264, à Charles d'Anjou (*v.* ce nom); mais lorsque ce prince ambitieux, après avoir conquis le roy. de Naples, eut entrepris d'asservir la Lombardie, le marquis de Montferrat lui opposa la plus vive résistance, chassa la garnison franç. du Piémont, et força plus. seigneurs et villes de renoncer à l'alliance du roi de Naples. A la tête d'une armée formidable, il sut la maintenir en activité en la mettant à la solde des princes ses voisins, lorsque lui-même n'avait point de guerre. Profitant de son influence, il se fit déférer par les habitans eux-mêmes, la seigneurie de plus. villes indépendantes, maria sa fille Iolande avec Andronic Paléologue, emper. de Constantinople, et lui donna pour dot tous ses droits sur le roy. de Thessalonique. Ce prince, auquel les annalistes contemporains ont décerné le surnom de *Grand*, a terminé sa carrière d'une manière peu glorieuse. S'étant rendu à Alexandrie pour y réprimer une sédition fomentée par les citoyens d'Asti, ville voisine et indépendante, il y fut fait prisonnier en 1290, et enfermé dans une cage de fer, où il m., après 17 mois de captivité, le 16 février 1292. — JEAN Ier, marquis de MONTFERRAT, fils et successeur du précéd., se trouvait à la cour de Charles II, roi de Naples, lorsque son père mourut. Matth. Visconti, seigneur de Milan,

profitant de l'absence du jeune marquis, lui enleva les villes de Trino, Ponte-Stura, Moncalvo et Casal. Jean accourut à la défense de ses états, et ne se sentant pas assez fort pour résister à l'agresseur, lui demanda la paix : Visconti consentit à lui laisser le gouvernem. du Montferrat pend. 5 ans, avec le titre de son lieutenant, et une paie de 3000 livres milanaises. Au bout de ce terme, Jean, qui s'était fortifié de l'alliance d'Amé III, comte de Savoie, en épousant sa fille Marguerite, voulut rentrer en possession de la souveraineté : il se préparait à la guerre, lorsqu'Albert Scott, avec lequel il s'était aussi allié, lui en épargna les chances, en excitant à Milan, en 1302, une révolution qui chassa Matthieu Visconti de cette ville. Jean de Montferrat m. en 1305, à l'âge de 28 ans, sans postérité. Sa sœur Iolande ou Irène (les Grecs lui avaient donné ce dernier nom), succédant aux droits de sa maison, les transmit à son second fils, dont nous allons parler. — THÉODORE PALÉOLOGUE, marquis de MONTFERRAT, 2e fils de l'emper. grec Andronic Paléologue, et d'Iolande, ou Irène de Montferrat, neveu de Jean Ier, succéda à ce dern. A son arrivée à Gênes, en 1306, ce jeune prince trouva le Montferrat occupé presqu'en entier par Manfred, marquis de Saluces, et par Charles II, roi de Naples ; mais secondé par ses sujets, attachés à leurs anciens maîtres, appuyé par les Génois et par plusieurs seigneurs de la Lombardie, il combattit avec succès les troupes qui avaient envahi ses états, et se fit reconnaître par l'emper. Henri VII, avec lequel il contracta ensuite une alliance avantageuse à tous deux. A la m. de sa mère, en 1316, il passa en Grèce, demeura près de 2 ans auprès de son frère, Andronic-le-Jeune, alors emper. d'Orient, et l'aida à repousser les Turks. Il revint dans ses états en 1319, puis retourna à Constantinople, et finit par se fixer définitiv. dans le Montferrat, où il m. (à Trino) en 1338. Pend. son séjour en Orient, il avait composé, en grec, un *traité* sur la discipline militaire, qu'il traduisit ensuite en latin. — JEAN II PALÉOLOGUE, fils et successeur du précéd., résolut, en recueillant l'héritage paternel, de travailler à recouvrer en même temps les pays qui avaient été détachés des possess. de la prem. maison de Montferrat par les princes de Savoie, le roi de Naples ou les guelfes de Lombardie. Le succès couronna son entreprise. Secondé par un prince de Brunswick, nommé Othon, son parent, qui vint s'établir à sa cour, le marquis de Montferrat soumit les villes envahies par le roi de Naples et une gr. partie du Piémont; il accompagna, en 1355, l'emper. Charles IV dans son expédit. en Toscane et à Rome, et obtint, en récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance, le vicariat de l'empire en Italie. Cette nouv. dignité le brouilla avec la maison Visconti de Milan, et il eut à soutenir une longue guerre avec Galéaz Visconti, à la suite de laquelle il perdit Valence et Casal. Le chagrin et l'inquiétude qu'il éprouva de ces revers lui causèrent une maladie dont il m. en 1372. — SECONDOTTO PALÉOLOGUE, fils et successeur du précéd., né en 1360, eut pour tuteur, ainsi que ses trois frères, le prince Othon de Brunswick, qui conclut une paix glorieuse avec Galéaz-Visconti en 1376. Marié l'année suivante avec Violante Visconti, sœur de Jean Galéaz, Secondotto fut investi du pouvoir par son tuteur, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge de sa majorité, fixé à 25 ans par son père. Mais bientôt son caractère violent hâta le terme de son existence. Etant entré en fureur contre un de ses palefreniers, et le poursuivant dans l'écurie pour le tuer, ce jeune prince reçut d'un autre valet, qui prit la défense de son camarade, un coup si violent à la tête qu'il en m. peu de temps après, en décembre 1378. — JEAN III PALÉOLOGUE, frère du précédent, lui succéda, et fut tué dans une bataille que le prince Othon de Brunswick, son tuteur et mari de la reine Jeanne, livra en 1381 à Charles III d'Anjou (*v.* ce nom), qui avait envahi le royaume de Naples. — THÉODORE II PALÉOLOGUE, 3e fils de Jean III, fut appelé, par la mort de ses 2 frères, à la succession du Montferrat; élevé à la cour de Jean Galéaz Visconti, où il était retenu comme en otage, le jeune marquis se vit d'abord forcé de céder tous ses droits sur la ville d'Asti ; mais à la m. du duc de Milan, en 1402, il recouvra son indépendance, se fit restituer Casal, sa capitale, que Jean Galéaz avait occupée jusqu'alors, fit alliance avec Amé VII, comte de Savoie, déclara ensuite la guerre (1408) à Jean-Marie Visconti, le contraignit à recevoir un gouverneur de son propre choix dans Milan, aida les Génois à chasser de leur ville la garnison française qui l'occupait (1409), et se fit élire capitaine de cette république, avec les émolumens accordés ordinairement aux doges; mais ses troupes furent chassés de Gênes en 1413. L'année suivante, Théodore II fut reconnu, par l'emper. Sigismond, vicaire impérial en Italie, et cette dignité fut confirmée depuis à tous ses successeurs. Il m. en 1418. — Jean-Jacq. PALÉOLOGUE, fils unique et successeur de Théodore II, né en 1395, régna sur le Montferrat de 1418 à 1445, époque de sa m. Ce fut un des princes les plus malheureux de sa maison. Il perdit successivem. dans des guerres avec le duc de Milan, presque toutes ses villes et ses forteresses, et fut contraint de remettre en dépôt, au duc de Savoie, ce qui lui restait de ses états. Les Vénitiens, dont Jean-Jacq. implora le secours, obligèrent bien le duc de Milan à restituer ses conquêtes ; mais il fut plus difficile d'amener le duc de Savoie à rendre le dépôt qu'il avait reçu. Amé VII fit arrêter le fils du marquis, et ne le rendit à son père que lorsque celui-ci eut consenti à faire hommage du Montferrat à la maison de Savoie. — JEAN IV PALÉOLOGUE, fils et successeur du précéd., fit quelques conquêtes dans le Milanez, fut obligé de les rendre ensuite au duc François Sforze, et m. au chât. de Casal en 1464. — GUILLAUME VIII, frère du précéd., s'était acquis la réputation d'un bon capit. dans les guerres de Lombardie, avant d'entrer en possession des états de Jean IV, et avait obtenu du duc de Milan, François Sforze, la seigneurie d'Alexandrie, à laquelle il fut obligé de renoncer en 1450. Ce prince s'affranchit de l'hommage et de la dépendance féodale que le duc de Savoie, Amé VII, avait imposés à son père, et m. en 1483, sans laisser de fils. — BONIFACE V PALÉOLOGUE, 3e fils de Jean-Jacques, était déjà parvenu à un âge assez avancé lorsqu'il succéda à son frère Guillaume VIII. N'ayant pas eu d'enfant d'une première femme, Hélène de Penthièvre, qu'il avait épousée l'année même de la m. de Guillaume, il se remaria, en 1485, avec Marie, princesse de Servie, qui le rendit père de deux fils, et trompa ainsi les espérances de Louis, marquis de Saluces, gendre de Guillaume, et désigné par lui comme successeur de Boniface. Ce dernier m. en 1493. — GUILLAUME IX PALÉOLOGUE n'était âgé que de 7 ans lorsqu'il succéda à son père Boniface V. On a peu de particularités sur ce prince, dont les états demeurèrent ouverts sans résistance aux armées de Charles VIII et de Louis XII, lors des expéditions de ces rois en Italie. Il m. en 1518, âgé de 30 ans. — BONIFACE VI, fils du précédent, n'eut pas plus de part que son père aux grands évènemens d'Italie, et m. en 1531 d'une chute de cheval, en chassant le sanglier. — Jean-George PALÉOLOGUE, dern. héritier mâle de la maison de Montferrat, abbé de Bremida et de Lucedio, déposa l'habit ecclésiastique pour recueillir la succession de son neveu Boniface VI, épousa, en 1533, Julie, princesse de Naples, de la maison d'Aragon, et m. d'apoplexie, la même année, à l'âge de 45 ans. Avec lui s'éteignit la maison de Montferrat-Paléologue, après avoir régné 228 ans sur cette partie de l'Italie : la première maison, dont Alderame était

la tige, en avait régné 338. Le marquisat de Montferrat passa ensuite à la maison de Gonzague, qui le conserva uni au duché de Mantoue, et qui s'éteignit en 1708.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, dit), né en Anjou à la fin du 16e S., d'une famille noble, fut d'abord page du duc de Guise, puis, entraîné par son goût pour le théâtre, se fit recevoir comédien dans une troupe de province. Les succès qu'il obtint le firent admettre dans la troupe dite de l'*Hôtel de Bourgogne* à Paris, où il joua d'original dans les tragéd. du *Cid* et des *Horaces* de P. Corneille; et il donna lui-même, en 1647, une tragédie d'*Asdrubal*, que plus. aut. ont mal à propos attribuée à son fils. Il eut la réputation d'un gr. acteur dans les deux genres tragique et comique, et m. en 1667, dans le cours des représentations d'*Andromaque* de Racine. Molière s'est moqué de la déclamat. outrée de Montfleury père dans sa coméd. de *l'Impromptu de Versailles*. — Montfleury (Ant.-Jacob, dit), fils du précédent, né en 1640, fut destiné par son père à la profession d'avocat, mais ne l'exerça point, préférant travailler pour le théâtre, auquel il donna successivem. 16 pièces qui ont été réunies et imp. à Paris, 1775, 4 vol. in-12. On y a joint la tragédie d'*Asdrubal*, dont nous avons parlé plus haut. A. J. Montfleury m. à Aix en Provence en 1685. On lui attribue encore une comédie intit. *les Bêtes raisonnables*. Une autre de ses pièces, *la Femme juge et partie*, que M. Leroy a retouchée en 1821, balança dans le temps le succès de la célèbre comédie du *Tartufe*, jouée à Paris la même année, 1669, mais sur un théâtre différent. Montfleury a des intent. comiques et de la gaîté dans le style, mais il est incorrect et trop souv. licencieux. Il a fait des emprunts au théâtre espagnol pour la composition de plusieurs de ses comédies.

MONTFLEURY (Jean Le Petit de), poète franç., né à Caen en 1698, m. en 1777, vétéran de l'académie royale des b.-lett. établie dans sa patrie, est aut. d'un gr. nomb. d'*odes*, d'un poème *sur la prise de Berg-op-Zoom*, d'un autre intit. *la Mort justifiée*, et d'un *Essai* en vers *sur l'instruction morale, politique et chrétienne*, Caen, 1755, in-12. — L'abbé de Montfleury, frère du préc., m. chan. de Bayeux en 1758, est aut. d'une brochure ayant pour titre : *Lett. curieuses et instructives, écrites à un prêtre de l'Oratoire par un chanoine de Bayeux*, 1728, in-12.

MONTFORT (Simon, comte de), 4e du nom, né dans la 2e moitié du 12e S., d'une anc. et illustre maison de France, se croisa contre les musulmans ou infidèles en 1199 avec Thibaut V, comte de Champagne, à la cour duquel il se trouvait alors, comme tenant d'un tournois. Il se distingua en Palestine par divers exploits; puis, à son retour en France, il prit parti dans la croisade formée en Languedoc contre les Albigeois, et en fut déclaré chef par les barons. En 1213 il remporta une grande victoire à Muret contre le roi d'Aragon et Raimond VI, comte de Toulouse (*v.* ce nom), qui était accusé de favoriser les hérétiques. Ce dernier ayant été privé de ses états à la suite de sa défaite, les barons les adjugèrent au comte de Montfort, qui en rendit foi et hommage à Philippe-Auguste. Nous ne retracerons pas ici toutes les cruautés qui ont rendu la mémoire de Simon de Montfort à jamais exécrable, cruautés que ne sauraient compenser son prétendu zèle pour la religion catholique, ni ses qualités guerrières. Le fils du comte de Toulouse, Raimond VII, étant parvenu à rentrer dans cette ville et à s'y faire reconnaître comme prince légitime en 1217, Simon de Montfort, alors occupé à faire la guerre dans le diocèse de Nîmes, revint promptem. mettre le siège devant la place rebelle à son autorité; depuis 9 mois il faisait des efforts inutiles pour s'en emparer lorsque, dans une dernière attaque, une grosse pierre lancée par une machine de guerre l'atteignit à la tête. Il expira peu de temps après, percé en outre de cinq coups de flèches. On peut consulter sur ce personnage fameux l'*Histoire génér. de Languedoc* par D. Vaissette, tom. 3, liv. XXI, XXII et XXIII. Il parut en 1767 un opusc. intit. *les Jeux de Simon de Montfort*, ou *les Jardins du parlem. de Toulouse*, attribué à Voltaire; mais qui ne se trouve dans aucune édit. de ses œuvres. — Montfort (Amauri, comte de), fils aîné du précéd., revendiqua tous les droits de son père, se fit reconnaître dans ses nouveaux états, et continua la guerre contre les Albigeois. Il fut d'abord secondé par le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qui, à la sollicitation du pape Honoré III, était venu en Languedoc avec une armée de 600 hommes d'armes et de 10,000 fantassins. Mais livré ensuite à ses propres forces par le rappel du prince royal, et reconnaissant qu'il n'était plus en état de résister à Raimond VII, dont les succès allaient toujours croissans, Amauri prit le parti d'offrir à Philippe-Auguste tous ses droits aux états adjugés à son père. Le roi n'accepta point cette offre; mais, son fils Louis VIII étant monté sur le trône, la cession eut lieu. En 1231 le comte de Montfort reçut du saint roi Louis IX la charge de connétable, et quatre ans après prit la croix avec Thibaut VI, roi de Navarre. Dans une expédit. près de Gaza en 1240, il fut fait prisonnier et conduit au Kaire. Ayant recouvré sa liberté l'année suiv., il revenait en France lorsqu'il m. à Otrante. Il fut enterré à St-Pierre de Rome, où l'on voit encore son épitaphe.

MONTFORT (Simon VI de), comte de Leicester, fils puîné du fameux Simon de Montfort, quitta la France en 1231, ou suivant d'autres en 1236, par suite d'une discuss. assez vive avec la reine Blanche, mère de St Louis, et se retira en Angleterre, où il fut bien accueilli par Henri III. Il y recouvra le tit. de comte de Leicester et les terres considérables dont son père ou son aïeul avaient été dépossédés par le roi Jean, et qui provenaient de la succession de l'anglaise Amicia, sa gr.-mère paternelle. Il fut nommé en même temps sénéchal de Gascogne, acquit un gr. crédit parmi les Anglais, et gagna l'affection des individus de toutes les classes. Disgracié ensuite par Henri III, puis rentré en faveur, il gouverna si despotiquement, et commit tant d'exactions que les Gascons adressèrent de vives plaintes au roi d'Angleterre, qui lui retira ce commandem. pour le lui rendre ensuite, et le lui ôter encore. Toutefois son adresse, ses intrigues, ses déclamat. contre le gouvernem., son extérieur dévot, son zèle apparent pour les libertés nation., lui concilièrent l'amitié du peuple et la confiance de la noblesse. Il réunit secrètem. les princip. barons, concerta avec eux un plan pour réformer l'état, et força Henri III de convoquer un parlem. extraord. à Oxford, où ce prince jura de nouveau l'exécut. de la gr. charte et consentit à de nouvelles et importantes concessions connues sous le nom de *statuts* ou *provisions d'Oxford*. Le comte de Leicester fut placé à la tête d'un conseil suprême de 24 barons investis de toute l'autorité législative et exécutive. Mais ce conseil et son chef, abusant bientôt d'un pouvoir usurpé, s'en servirent pour exercer un despotisme sans frein et pour se gorger de richesses. Le roi voulut reprendre son autorité prem.; Montfort la lui disputa les armes à la main, obtint d'abord des succès, mit en déroute l'armée royale, fit prisonnier le prince Edouard, et força Henri à souscrire un traité ignominieux en 1263. Mais Edouard, étant parvenu à s'échapper, rassembla de nouvelles troupes, marcha sur le comte rebelle, le joignit à Evesham, dans le comté de Worcester, et lui livra bataille le 5 août 1265. Montfort perdit la vie dans cette action, ainsi que son fils aîné, Henri, et un gr. nomb. des barons de son parti. Son corps fut mutilé, coupé par morceaux, et sa tête envoyée à la femme de

Roger Mortimer, son implacable ennemi. En avouant la violence, la tyrannie, la rapacité et beaucoup d'autres vices qui déshonorèrent la carrière du comte de Leicester, que quelq. écriv. ont surn. le *Catilina anglais*, les histor. reconnaissent en lui le talent de gouverner les hommes et de conduire les affaires. Il était aussi habile général que politiq. profond. « Un prince (dit un judicieux biographe) d'un autre caractère que Henri aurait pu faire servir les talens de cet homme extraord. à la gloire de son pays et au soutien de sa couronne ; mais l'administ. faible et versatile de ce prince fit tourner les avantages immenses qu'il avait accordés à Montfort à la ruine de l'autorité royale. Toutefois les désordres qui furent la suite de leurs dissensions servirent à étendre les libertés nationales et à perfectionner la constitut. de l'Angleterre.»

MONTFORT (JEAN de), duc de Bretagne. V. l'art. de CHARLES DE BLOIS, p. 575.

MONTFORT (N. BORDEY, plus connu sous le nom de *père Gratien* de), relig. capucin, né dans le 17e S. à Montfort, village de Franche-Comté, théol. et prédicat., devint provincial de son ordre, et m. à Salins en 1650 dans un âge avancé. Outre un pamphlet qu'il écrivit contre un relig. de son ordre qui avait apostasié à Genève et intit. *la Tarentule du Guenon de Genève, ci-devant nommé Léandre, et à présent Constance Guenard, hérétique*, etc., St-Mihiel, 1620, in-8, on a de lui : *Axiomata philosophica quæ passim ex Aristotele circumferri solent illustrata*, Anvers, 1626, in-8 ; et des *Axiomata theologica*, conservés MS. dans la bibliothèque de Besançon.

MONTFORT (LOUIS-MARIE GRIGNION DE), missionnaire, né dans la petite ville de Montfort, en Bretagne, en 1673, fit ses études chez les jésuites de Rennes, puis reçut les ordres sacrés à Paris en 1700, et se consacra à la prédication de l'évangile. Il fut d'abord employé dans les missions de Nantes et de Poitiers, devint ensuite aumônier de l'hospice de la Salpêtrière à Paris, partit pour Rome en 1706 à pied, vêtu en pèlerin, et demanda au pape Clément XI d'être employé dans les missions étrangères. Le souver. pontife lui ayant ordonné de retourner en France, Montfort parcourut les prov. de l'Ouest, tomba malade de fatigues dans un village du diocèse de La Rochelle, et y m. en 1716. Dans le même lieu ce pieux missionnaire avait jeté les bases de deux associations qui subsistent encore ; l'une de missionnaires, dite du St-Esprit, et l'autre d'hospitalières sous le nom de *Sœurs de la Sagesse*. René Mulot, missionnaire et success. de l'abbé de Montfort, mit la dern. main à ces deux établissem. On a de Grignion de Montfort un recueil de *Cantiques spirituels*, souv. réimpr. Sa *Vie* a été écrite par J. Grandet, curé d'Angers, Nantes, 1724, in-12.

MONTGAILLARD (PIERRE de FAUCHERAN, sieur de), poète médiocre du 16e S., né à Nyons en Dauphiné, m. en 1605, a laissé des *stances*, des *chansons*, des *couplets* satiriques, burlesques, etc., rassemblés par Vital d'Audiguier, et publ. sous le titre d'*OEuv. poétiques*, Paris, 1606, in-12.

MONTGAILLARD (BERNARD DE PERCIN DE), connu dans l'histoire de la ligue sous le nom de *Petit-Feuillant*, né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des feuillans, nouvellem. fondé, se livra avec succès à la prédicat., embrassa le parti de la ligue, et se signala parmi les prédicateurs fanatiques qui soulevèrent les Parisiens contre l'autorité royale. Après la réduct. de la ligue, le père Montgaillard se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de cîteaux. De Rome, le nouveau bénédictin se rendit à Anvers : appelé ensuite à Bruxelles, il y devint prédicat. de l'archiduc Albert, fut fait abbé de Nivelles et d'Orval, et m. dans cette dernière abbaye en 1628. Il paraît que D. Bernard de Montgaillard se repentit, dans les dernières années de sa vie, d'avoir prêté à la ligue l'appui de son nom et de ses talens. Peu de temps av. sa mort il avait brûlé tous ses écrits ; mais on a conservé : l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622 ; la *réponse* à une lettre qui lui avait écrite Henri de Valois (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence*, 1589, in-8 : cet écrit est des plus violens. A. Valladier a pub. : *les Saintes Montagnes et Collines d'Orval et de Clairvaux, vive représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de D. Bernard de Montgaillard*, etc., Luxembourg, 1629, in-4. — MONTGAILLARD (Pierre-Jean-François de PERCIN de), parent du précéd., évêque de Saint-Pons, né en 1633, était fils d'un baron de Montgaillard, qui fut décapité sous Louis XIII pour avoir rendu la place de Bremme, dans le Milanez, mais dont la mémoire fut réhabilitée. Ayant embrassé l'état ecclésiastiq., le jeune Montgaillard devint successivem. docteur de Sorbonne, abbé de St-Marcel, puis fut nommé au siége épiscopal de St-Pons en 1664. Il fut un de ceux qui se déclarèrent en 1667 pour les quatre évêq. dans l'affaire du formulaire, et il signa la lettre écrite en leur faveur au pape et au roi par 19 évêques. Il m. dans son diocèse en 1713. On a de lui plusieurs écrits religieux et polémiques, parmi lesquels nous citerons seulem. : 3 *lettres* adressées à Fénélon, dans lesquelles il prétend réfuter la doctrine de cet illustre prélat sur l'infaillibilité de l'église dans le jugem. des faits dogmatiq. (ces lettres furent condamnées à Rome) ; *Instruct. sur le sacrifice de la messe pour les nouveaux convertis du diocèse de St-Pons*, Paris, 1687, in-12. — J.-J. de PERCIN de MONTGAILLARD, parent du précéd., religieux dominic., m. à Toulouse, sa patrie, en 1771, est aut. d'un ouvr. int. : *Monumenta conventûs Tolosani ord. fratrum prædicatorum*, dans lequel on trouve des anecdotes curieuses sur l'inquisit., l'université et les principales familles de cette ville.

MONTGAILLARD (GUILL.-HONORÉ ROCQUES DE), hist., né en 1772 au bourg de Montgaillard (Languedoc), de parens nobles, mais qui n'appartenaient point à l'anc. famille de Percin de Montgaillard, fut d'abord destiné à la carrière des armes. Il venait d'obtenir une place à l'Ecole Militaire de Paris, lorsqu'une chute de cheval changea sa vocation. Il embrassa alors l'état ecclésiastique ; mais la révolution ne lui permit pas de s'avancer dans les ordres. Contraint de quitter la France pour fuir la persécut., il passa en Angleterre, de là en Allem., rentra dans sa patrie en 1799, et fut employé dans les administr. militaires sous le consulat et l'empire jusqu'en 1814. Depuis cette époque jusqu'à sa m., arrivée en 1825, l'abbé de Montgaillard travailla successiv. à deux ouv. histor. qui lui ont acquis de la réputat. Le prem. a pour titre : *Revue chronolog. de l'hist. de France depuis la première convocat. des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, Paris, 1820, in-8 ; 2e édit., 1823, in-8 ; le second ouv., conçu sur le même plan que le prem., mais avec un plus gr. développem., n'a été publié qu'après la m. de l'aut. sous ce titre : *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825*, etc., Paris, 1826-1827, 9 vol. in-8, avec une table analyt. rédigée par M. Lallement. On a publié en 1827 : *Observat. de M. le lieut.-général comte Dupont sur l'Hist. de France par M. l'abbé de Montgaillard.*

MONTGARNY (JEAN-BAPT.-TITE-HARMAND de), méd., m. jeune encore en 1823 à Paris, où il faisait des cours publics de physique et de chimie, avait été placé à l'hôpital du Val-de-Grâce en qualité de pharmacien. Il obtint en 1818 le grade de docteur à la faculté de Paris ; sa thèse était : *Essai de toxicologie considérée d'une manière générale*, etc., Paris, in-8. Montgarny a coopéré au *Dictionn.*

des termes de méd., *chirurgie*, etc., Paris, 1823, in-8; et au *Journal universel des sciences médicales.*

MONTGERON (Louis-Basile CARRÉ de), conseiller au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1686, avait eu, d'après son propre aveu, une jeunesse très-déréglée, lorsqu'ayant entendu parler des miracles opérés, disait-on, au tombeau du diacre Pâris (*v.* ce nom), la curiosité le porta à visiter le cimetière de St-Médard, théâtre de ces prodiges. Un pareil spectacle le frappa d'enthousiasme; et cet homme, jusqu'alors incrédule pour les vérités démontrées de la religion, s'avoua converti en voyant des individus, payés à cet effet, exécuter des parades de saltimbanques. Dès-lors son zèle ne connut plus de bornes, et les plus gr. extravagances trouvèrent en lui un patron intrépide. Il résolut d'écrire pour démontrer la vérité des prétendus miracles du bienheureux Pâris, et accueillit publiquem. les convulsionnaires dans sa maison. En 1737 il présenta au roi, dans le château de Versailles, son livre de la *Vérité des miracles du diacre Pâris* (Paris, in-4), contenant la relation de sa propre conversion, les détails de neuf miracles, et les conséquences qui, selon lui, en résultaient. Le roi fit mettre l'aut. à la Bastille, sans écouter les remontrances que le parlem. présenta en sa faveur, puis l'exila à Villeneuve-lès-Avignon, peu après à Viviers, et enfin à Valence, en Dauphiné. En 1741, Carré de Montgeron publia un second vol. de son ouvr. sous le titre de *Continuation des démonstrations des miracles avec des observat. sur les convulsions*, in-4; et il en fit paraître un troisième en 1748. Malgré le désaveu des évêques appelans et de plusieurs écriv. du parti janséniste, le conseiller fanatique trouva des défenseurs. On pub. un écrit intit. : *les Suffrages en faveur de M. de Montgeron*, 1749, in-12; et il y en eut, de part et d'autre, un assez gr. nombre sur cette controverse, qui fut vive et animée. Montgeron m. à Valence en 1754. Il a paru en 1799 un *Abrégé des 3 vol. de Montgeron sur les miracles de M. de Pâris*, 3 vol. in-12. On croit que cet ouv. a été imp. à Lyon, et qu'il a pour auteur l'abbé Jacquemont, ancien curé du diocèse de la même ville, partisan déclaré des miracles et même des convulsions.

MONTGLAT (François-de-Paule de CLERMONT, marquis de), maréchal-de-camp, grand-maître de la garde-robe du roi, m. en 1675, avait été témoin d'un gr. nomb. d'évènem. qu'il se plaisait à raconter; ce qui l'avait fait surn. *Montglat-la-Bibliothèque*. Il a laissé des *Mémoires* dont le père Bougeant a été l'édit., Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. Cet ouv., rempli de faits, présente les évènemens militaires du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, ainsi que ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour de ces monarques. M. Petitot a inséré ces *Mém.* dans la 2e série de la *Collect. des Mémoires relatifs à l'Hist. de France.* Le marquis de Montglat avait eu, de son mariage avec la petite-fille du chancelier de Cheverny, ou Chiverny (*v.* ce nom), un fils connu sous le nom de *comte de Cheverny*, dont parlent Mme de Sévigné (dans ses *Lettres*) et le duc de St-Simon (dans ses *Mém.*), et qui m. à Paris en 1722, âgé de 78 ans, sans laisser de postérité.

MONTGOLFIER (Joseph-Michel), chimiste, physic. et mécanic., l'un des deux frères inventeurs des aérostats, né en 1740 à Vidalon-lès-Annonai, était fils d'un fabric. de papiers dont la famille s'était vouée depuis long-temps à la pratique des arts. Placé au collége de Tournon avec deux de ses frères, le jeune Joseph Montgolfier, ne pouvant se plier à un mode régulier d'enseignem., s'enfuit à l'âge de 13 ans, fut découvert par ses parens, et remis entre les mains de ses prof.; il rentra ensuite dans la maison paternelle, qu'il quitta bientôt pour aller s'enfermer à St-Etienne, en Forez, dans un réduit obscur, où il vécut du produit de la pêche; se livrant seul à des expériences chimiques, il fabriqua du bleu de Prusse et des sels utiles aux arts, qu'il colportait lui-même dans les bourgs du Forez et du Vivarais. Il fit ensuite un voyage pour se mettre en communicat. avec les sav.; et son père le rappela à Vidalon pour partager avec lui la direct. de sa manufacture. Contrarié dans ses vues de perfectionn., Joseph Montgolfier rompit cette associat. pour en former une nouvelle avec l'un de ses frères, et créa deux établissem., l'un à Voiron, l'autre à Beaujeu. Il simplifia la fabricat. du papier ordinaire, améliora celle des papiers peints de diverses couleurs, imagina une machine pneumatique à l'effet de raréfier l'air dans les moules de sa fabrique, et seconda enfin de toute l'activité de son génie investigateur les expériences aérostatiques de son frère Jacq.-Et. (*v.* l'article suiv.). On a raconté de div. manières l'orig. de la découverte dont la gloire est commune aux deux frères. Après les expériences faites en 1783 à Annonai, à Versailles et au château de La Muette (cette dernière par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes), Jos. Montgolfier exécuta l'année suivante, lui septième, à Lyon, dans un aérostat de 102 pieds de diamètre sur 126 de hauteur, le troisième voyage aérien. Il eut le prem. l'idée de l'emploi des parachutes, et il en essaya d'abord l'appareil à Avignon, puis l'ajouta aux globes qu'il fit enlever à Annonai. Pend. la révol. il se tint à l'écart, poursuivant, sans être inquiété, ses méditat. utiles. Sa réputation n'attira point sur lui les regards du gouvernem. directorial, mais il n'échappa point à ceux de Bonaparte, et reçut de ce chef de l'état la décorat. de la Lég.-d'Honneur, comme ayant contribué aux progrès de l'industrie nationale. Plus tard il fut nommé administrat. du Conservatoire des arts et métiers, memb. du bureau consultatif des arts et manufactures, membre de l'institut en 1807. Dès 1792 il avait inventé, avec son frère Jacq.-Et., le *bélier hydraulique*, qu'il adapta pour la prem. fois aux besoins de sa papeterie de Voiron, et qu'il perfectionna ensuite à Paris. Joseph Montgolfier m. aux eaux de Balaruc, le 26 juin 1810. On a de lui, outre quelques petits écrits insérés dans différens recueils : un *Discours sur l'aérostat*, 1783, in-8; *Mém. sur la machine aérostatique*, 1784, in-8; *les Voyageurs aériens*, 1784, in-8. MM. Delambre et Dégérando ont composé chacun l'*éloge* de ce sav. industriel. — Jacq.-Et. Montgolfier, frère du précéd., né en 1745 à Vidalon-lès-Annonai, fit ses études au collége de Ste-Barbe, à Paris, fut destiné d'abord à l'archit., et suivit les leçons du célèbre Soufflot (*v.* ce nom). Il se livrait tout entier à sa profess., lorsque la m. de l'aîné de ses frères décida son père à le rappeler pour le mettre à la tête de sa manufact. Il rendit bientôt fructueuses les connaiss. qu'il avait acquises pend. son séjour à Paris, introduisit des procédés plus simples dans la fabrication du papier, inventa plusieurs machines, des formes pour le papier dit *grand-monde*, jusqu'alors inconnu, trouva le secret du papier vélin, et devina encore plusieurs méthodes des ateliers hollandais et anglais. La lecture de l'ouvrage de Priestley, *sur les différentes espèces d'air*, lui ayant fait entrevoir la possibilité de rendre l'espace navigable en s'emparant d'un gaz plus léger que l'air atmosphérique, il approfondit cette idée, en médita les moyens, les résultats, et la communiqua à son frère Jos., qui l'accueillit avec transport. Les calculs, les expériences, tout se fit en commun. Après l'essai de plusieurs combustibles, du gaz inflammable, du fluide électriq., après plus. tentatives particulières, d'abord avec des globes de papiers à Vidalon, ensuite par Jos. à Avignon avec un ballon de taffetas, les deux frères firent aux Célestins, près d'Annonai, le premier essai du globe de 110 pieds de circonférence avec lequel eut lieu, dans Annonai même, le 5 juin 1783, une expérience publique qui eut un plein

succès. Et. Montgolfier se rendit alors à Paris avec son frère pour y exposer une découverte dont la gloire leur était commune. Tous deux furent nommés correspondans de l'acad. des sciences. Etienne reçut le cordon de St-Michel, Joseph une pension de 2,000 liv., et leur vieux père des lettres de noblesse. Rentré dans sa manufacture pend. la révol., Etienne continua ses études industr. avec son frère; ils travaillèrent à l'invent. du bélier hydraulique, et s'occupèrent en commun des changem. heureux introduits dans la fabricat. du papier. Dénoncé plus. fois pend. le régime de la terreur, Etienne n'échappa à la proscript. que par l'affection de ses nombreux ouvriers. Atteint d'une maladie au cœur, il s'était rendu à Lyon avec sa famille pour y réclamer les secours de la médec.; mais voyant qu'ils devenaient inutiles, et voulant épargner à sa femme et à ses enfans le spectacle de sa mort, il partit seul pour Annonai; et, comme il l'avait prévu, il m. en chemin, le 2 août 1799. Il n'a laissé aucun écrit.

MONTGOMERY, nom d'une anc. famille d'Angleterre et d'Ecosse dont l'origine remonte à Roger de Mongomery, gentilhomme normand, l'un des compagnons de Guillaume-le-Bâtard dans la conq. de l'Angleterre, et qui commanda le corps princ. de l'armée normande, à la mém. bataille d'Hastings.—ROBERT, fils aîné du précéd., fut armé chev. par Guillaume, dans la 6e année du règne de ce conquérant, et jouit constamment de sa faveur; mais après sa m., il se joignit à Robert Curthose contre Henri Ier, et se trouva à la bataille dans laquelle le premier fut vaincu et fait prisonn. Le roi Henri punit la défection de Montgomery, en le bannissant du royaume. On croit que c'est à cette époque que la fam. Mongomery s'établit en Ecosse. Les descendans de Robert gagnèrent la faveur des rois de cette contrée, et y portèrent le titre de baron, jusqu'à Hugues de Mongomery qui fut créé comte d'Eglintoun en 1502 par Jacques IV. Le 12e comte d'Eglintoun fut créé pair de la Grande-Bretagne en 1806, sous le tit. de lord Ardrossan.

MONTGOMERY (JACQUES ou FRANÇOIS de), seign. de Lorges, dans l'Orléanais, célèbre guerrier du 16e S., était fils d'un Rob. Montgomery, noble écossais, venu de son pays en France, au comm. du règne de François Ier, pour entrer au service de ce monarque. J. de Montgomery, plus connu sous le nom de *Capitaine de Lorges*, se distingua de bonne heure à la cour de France. On l'a toujours regardé comme l'aut. de l'accident arrivé à François Ier, en 1521. On sait que le monarq., s'amusant un jour avec des seign., à faire le siége de l'hôtel du comte de St-Pol, fut atteint à la tête d'un tison enflammé qui le blessa au menton; et que cet accident donna lieu à la coutume, qui dura près de 100 ans en France, de porter la barbe longue et les cheveux courts. Ce fut le capitaine de Lorges qui ravitailla Mezières, si vaillamment défendu par Bayard. Pour soutenir les prétentions de sa naissance, ce même capit. acheta, en 1543, le comté de Montgomery en Normandie, qu'il disait avoir appartenu à ses ancêtres. Il fut colon. de l'infant. franç. en Piémont, et succéda en 1545, à Jean Stuart, comte d'Aubigny, dans la charge de capitaine de la garde écossaise du roi. Il m. vers 1560, laissant plus. fils qui se distinguèrent par leur vaillance: le plus célèbre est celui dont l'art. suit. — Gabriel de MONTGOMERY hérita de la valeur de son père, et passa en Ecosse en 1545, à la tête des troupes que François Ier envoyait à la reine Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, et régente pend. la minorité de sa fille. De retour en France, il fut chargé par Henri II d'arrêter quelq. conseillers au parlem., qui avaient embrassé les nouv. doctrines relig.; et ce fut peu de temps après que lui arriva le malheur qui eut des suites si terribles pour lui et pour la France. On sait que Henri II, après avoir conclu les mariages de sa fille et de sa sœur, donna des fêtes magnifiques à cette occasion, entre autres un tournoi, dont la rue St-Antoine fut le théâtre. Le prince se retirait avec les honneurs du combat lorsqu'il eut la fantaisie d'engager une nouvelle lutte avec Montgomery. Celui-ci, dans la chaleur de l'action, frappe le roi du tronçon de sa lance brisée, avec tant de force qu'il lui traverse la tête et le renverse sans connaissance. Henri m. au bout de 11 jours. Montgomery, sentant qu'après un tel accident il ne pouvait plus rester à la cour, où il avait à redouter la haine d'une reine violente, blessée dans ses plus chères affections, se retira dans ses terres de Normandie et en partit ensuite pour voyager en Italie et en Angleterre. Il revint dans sa patrie en 1562; et, sectateur de la nouvelle doctrine relig., il se fit remarquer parmi les ennemis du gouvern. qui la persécutait. N'ayant pu malgré sa résistance empêcher la prise de Rouen par l'armée roy., il se retira au Hâvre, et se jeta ensuite en Basse-Normandie où il ne fit rien de remarquable. Réuni de nouveau aux protest. armés en 1565, il fut sommé comme tous les autres chefs de ce parti de mettre bas les armes ou de déclarer qu'il persistait dans la rébellion. En 1569, il rassembla à la hâte une petite armée dans le Languedoc, attaqua les royalistes dans le Béarn, les battit, prit d'assaut la ville d'Arthez et reconquit tout le pays. Vers le même temps il fut condamné à m., de même que Coligni, par le parlem. de Paris; et la sent. fut exécutée en effigie. Il était à Paris lors du massacre de la St.-Barthélemi; poursuivi avec acharnem. jusqu'à 10 lieues de Paris, il dut son salut à la vitesse d'une jument qu'il montait et qui fit 30 lieues tout d'une traite; il se retira en Angleterre. A la tête d'une flotte armée dans les ports de ce pays, il parut devant La Rochelle en 1573, se retira bientôt après sans avoir rien entrepris pour secourir cette ville assiégée par l'armée roy., et exerça quelq. ravages sur les côtes de Bretagne: revenu en Anglet., il repassa ensuite en Normandie, y fut successivement assiégé par Matignon (*v.* ce nom), dans les places de St-Lo et de Domfront, et se rendit, dans cette dern., aux troupes royales, dans le mois de mai de la même année (1573). Il avait démandé la vie sauve par la capitulation; mais Catherine de Médicis ordonna qu'il fût amené à Paris, où on le renferma dans une des tours de la Conciergerie, qui depuis a porté son nom. Il fut jugé par une commission extraordinaire, condamné à perdre la tête, et exécuté le 27 mai 1574. Ses enfans furent dégradés de noblesse; mais l'arrêt porté contre leur père et contre eux n'entacha point leur réputation.—GABRIEL, l'aîné des fils, n'eut qu'une fille qui épousa Jacques de Durfort de Duras, auquel elle apporta en dot la seigneurie de Lorges.—JACQUES, le second fils, eut plusieurs enfans, dont les descend., divisés en 3 branc., existent encore en Angleterre, où ils jouissent de la dignité de baronnet.

MONTGOMERY (RICHARD), général américain, né en 1737, en Irlande, embrassa de bonne heure la prof. des armes, et servit comme officier dans la guerre du Canada, en 1756. Ayant obtenu sa démiss. à la paix de 1763, il acquit une propriété dans la prov. de New-York, et se maria. Lors de la guerre de l'indépendance des colonies anglaises, il eut le command. d'un petit corps de troupes destiné à agir dans le Canada, s'empara des forts Chambly et St Jean, réduisit la ville de Mont-Réal, et fut tué au siége de Québec le 31 déc. 1775, également regretté des Anglais et des Américains. Le congrès des Etats-Unis lui consacra un monument, exécuté par J.-J. Caffieri, sculp. français, et placé au devant de la princip. église de New-York.

MONTGON (CHARLES-ALEXANDRE de), né à Versailles en 1690, fut élevé à la cour, embrassa l'état ecclésiast., reçut les ordres sacrés, passa ensuite en Espagne pour s'attacher au service de Philippe V, gagna la confiance de ce monarque, qui

l'envoya en France avec la mission secrète d'intriguer pour lui assurer la succession à la couronne dans le cas ou Louis XV mourrait sans enfans. Mais l'agent de Philippe V commit l'imprudence de communiquer ses instructions au card. de Fleury, prem. ministre, qui arrêta facilement ses intrig., en l'éloignant de Versailles. L'abbé de Montgon se retira dans les Pays-Bas, où, pour se distraire du chagrin que lui causait sa mésaventure, il rédigea les *Mémoires de ses différentes négociations, dans les cours d'Espagne et de Portugal, depuis* 1725 *jusqu'à* 1731. Il passa le reste de sa vie dans cet exil, et m. tout-à-fait oublié, en 1770. Les *mém.* dont nous venons de parler ne furent publ. qu'après la m. du cardinal de Fleury. Ils forment 8 v. in-12. impr. à La Haye, à Genève et à Lausanne, de 1745 à 1753. On y trouve des particularités intéressantes ; mais ils sont écrits avec une diffusion qui en rend la lecture fatigante. Il a paru à Florence, en 1753, un prem. vol. in-8, d'une trad. italienne des *Mém.* de Montgon par le marquis Féron ; elle n'a pas été continuée.

MONTHASSER ou MOHTHASSER (Abou-Ibrahim-Ismael-Al), 6e et dern. prince de la dynastie des Samanides, dans la Perse orient., fut arrêté à Bokhara, l'an 389 de l'hégire (999 de J.-C.) avec ses frères Mansour, Abdel-Melek et les autres rejetons de cette illustre famille, par ordre d'Ilek-Khan, roi du Turkestan, qui les fit tous renfermer dans des prisons séparées. Mohthasser, parvenu à s'échapper, se réfugia dans le Kharizm, y leva des troupes, défit celles d'Ilek-Khan, rentra dans Bokhara, fut obligé d'en sortir, vint dans le Khoraçan, et abandonna ensuite cette prov. pour chercher un asile dans le Djordjan, auprès de Cabous. Secouru d'abord par ce prince, Mohtasser se brouilla ensuite avec lui, s'enfuit dans le désert, enrôla sous ses drapeaux des Turkomans-Ghozzes, remporta une vict. sur Ilek-Khan, fut ensuite réduit au rôle de partisan. Ses soldats ayant formé le complot de le livrer au roi du Turkestan, il se sauva dans le camp d'une tribu arabe dont le chef le fit égorger pend. son sommeil en 395 de l'hég. (1004 de J.-C.). Les historiens orientaux font un grand éloge du courage de ce prince, de son activité et de sa constance dans les revers.

MONTHASSER ou MOHTHASSER BILLAH (Abou-Djafar MOHAMMED IV, surnommé Al), 11e khâlyfe abasside de Baghdad, monta sur le trône en 247 de l'hég. (862 de J.-C.), le jour même où son père Motawakkel fut assassiné par les offic. de la garde turque, crime auquel il n'était pas étranger. Ce fut par suite des concessions qu'il se vit forcé de faire à ses complices, que les milices turques commencèrent à jouer dans l'empire musulman le même rôle qu'autrefois à Rome les gardes prétoriennes. Elles exigèrent du nouveau khâlyfe qu'il exclût de leurs droits à la couronne ses frères Motaz et Mowaied qui avaient manifesté l'intention de venger un jour la mort de leur père. Mohthasser Billah chercha à réparer par sa bonne conduite sur le trône les maux qu'avait causés à l'islamisme l'intolérance fanatique de Motawakkel. Il aimait la justice, était brave, généreux, cultivait les lettres et surtout la poésie avec succès. Mais rien ne put dissiper la noire mélanc. que lui donnaient ses remords ; elle le conduisit au tombeau en 248 (862 de J.-C.) dans la 26e année de son âge, après un règne de cinq mois.

MONTHOLON (Jean de), doct. en droit et chanoine régulier de St-Victor à Paris, né vers la fin du 15e S., fils de Nicolas de Montholon, lieuten.-gén. au bailliage d'Autun, puis avocat du roi au parlem. de Dijon, fut promu ou cardinalat en 1528; mais la mort ne lui permit pas de jouir des honneurs de cette dignité. On a de lui *Promptuarium, sive Breviarium juris divini et utriusque humani*, Paris, 1520, 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la publicat. du *Traité* latin d'Etienne d'Autun sur le sacrem. de l'autel. — François de Montholon, frère du précéd., suivit le barreau de Paris ; et la réputat. qu'il s'y acquit lui fit confier la célèbre cause du connétable de Bourbon contre la reine, mère de François Ier, et contre le roi lui-même, pour la succession de la maison de Bourbon. Il fut nommé avoc.-gén. en 1532, président à mortier en 1534, garde-des-sceaux en 1542, et m. l'année suivante à Villers-Cotterets. Ce magistrat était, selon Mézerai, « d'une probité rare et qui a touj. été héréditaire dans la famille. — François II de Montholon, fils du précéd., fut un catholique très-zélé, et fort estimé des ligueurs comme avocat. Pour complaire à ces derniers, Henri III confia les sceaux à Montholon en 1588 ; mais après la m. de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, dans la crainte, dit-on, d'être forcé à signer quelq. édit favorable aux huguenots. Il m. à Tours en 1590. — Jacques de Montholon, avoc. au parlem. de Paris, fils du précéd., est connu surtout par le plaidoyer qu'il prononça en 1611 pour les jésuites, attaqués par quelq. membres de l'Université. Il le fit imprimer après l'avoir retouché, et y ajouta les pièces justificatives. Il m. en 1622, peu après avoir publié les *Arrêts de la cour du parlem.*, prononcés en robe rouge, depuis 1589, in-4, plus. fois réimprimés.

MONTHYON. V. Montyon.

MONTI (Jean-Baptiste). V. Montano.

MONTI (Philippe-Marie), cardinal, né à Bologne, en 1675, embrassa l'état ecclésiastique au sortir de ses études, se rendit à Rome, fut élevé successivem. à plus. emplois honorables, décoré de la pourpre en 1743, par Benoît XIV, et m. en 1754. On a de lui *Elogia cardinalium pietate, doctrinâ ac rebus pro Ecclesiâ gestis illustrium, à pontif. Alexandri III ad Benedictum XIII*, Rome, 1751, in-4; un disc. intit. : *Roma tutrice delle belle arti, scultura ed architettura*, impr. séparém. en 1710, et inséré depuis dans le tom. 3 des *Prose degli Arcadi ;* plus. MSs. conservés à Bologne. Le cardinal Monti avait légué à l'institut de cette ville sa bibliothèque et une collect. de portraits des savans italiens et étrangers, qu'il avait formée à grands frais. — Monti (Jules), parent du précéd., littérat., né à Bologne en 1687, embrassa l'état ecclésiastiq., fut pourvu d'un canonicat, devint secrétaire du cardinal Aldrovandi, et m. en 1747. On a de lui quelq. *poésies* dans le dialecte bolonais, dont plus. sont insér. dans le recueil des *Poésies de J- Pozzi*, Bologne, 1764, in-8, et une traduct. italienne du roman de Gilblas, Venise, 1746, 1750.

MONTI (Joseph), médec. et naturaliste, né à Bologne en 1682, se livra de bonne heure à l'étude de la botanique et des autr. branches de l'hist. naturelle, fut chargé de la direct. du musée de l'Institut de sa ville natale, occupa en 1720 la chaire d'hist. naturelle et une autre d'hist. médicale, et m. en 1760. On a de lui : *De monumento diluviano super agro bononiensi detecto dissertatio*, Bologne, 1719, in-4, fig. ; *Catalogi stirpium agri bononiensis prodromus*, etc., ibid., 1719, in-4, fig. ; *Plantarum varii Indices ad usum demonstrationum*, etc., ibid, 1724, in-4; *exoticorum simplicium medicamentorum varii Indices*, etc., ibid., 1724, in-4 (ces deux derniers ouvr. ont été reproduits avec des changem. et des addit. par les fils de l'aut., sous le titre de *Indices botanici et materiæ medicæ*, Bologne, 1753, in-4) ; plus. *mém.* dans le *rec.* de l'institut de Bologne. Micheli a donné le nom de *montia* à un genre de la famille des portulacées.

MONTIGNI (N. de), commissaire des guerres dans le 18e S., est auteur de l'écrit licencieux intit. *Thérèse philosophe*, ou *Mém. pour servir à l'Hist. de D. Dirrag et Madem. Eradiçe*, La Haye, 1748, 2 part. in-8. La publication de ce livre fit mettre l'auteur à la Bastille, où il resta enfermé pendant

8 mois. Le comte de Caylus a gravé les estampes qui se trouvent dans cet ouvrage infâme.

MONTIGNOT (N.), chanoine de Toul, né dans le 18e S., membre de la soc. roy. des sciences et belles-lettres de Nanci, n'est guère connu que par la publicat. des ouvr. suiv. : *Remarques théologiq. et critiq. sur l'hist. du peuple de Dieu, par le P. Berruyer*, 1755, in-12; *Etat des étoiles fixes, au second siècle, par Claude Ptolémée, comparé à la position des mêmes étoiles en* 1786, *avec le texte grec et la traduct. franç.*, Strasbourg, 1787, in-4 de 200 p. On ignore l'époque de la m. de ce savant chanoine.

MONTIGNY (GALON de), chevalier franç. du 13e S., porta, à la journée de Bovines, en 1214, l'étend. royal de Philippe-Auguste, et sauva, par sa valeur, la vie à ce monarque, qui, renversé de cheval, allait être foulé aux pieds et massacré par les ennemis. L'hist. ne nous a point fait connaître la récompense accordée à un service aussi signalé.

MONTIGNY-LE-BOULANGER (JEAN de), prem. prés. au parlem. de Paris, né dans le 15e S., était fils de Raoul de Montigny, grand panetier du roi, et capitaine des gardes du duc de Bourgogne. Dans un temps de disette, l'aïeul de Raoul avait employé une partie de sa fortune à nourrir les pauvres de Paris, et le peuple, par reconnaissance, l'avait surnommé *le Boulanger*, dénominat. restée à la famille. J. de Montigny ayant rendu des services importans à Louis XI dans la guerre du bien public, fut placé par ce monarque à la tête du parlem. de Paris, en 1471. Ce fut lui qui instruisit les procès du cardinal La Balue, du connétable de St-Paul et du duc de Nemours. Il m. en 1481, d'une maladie contagieuse. Ses descend. sont restés dans la magistrature. Un des derniers, Jacques-Louis Le Boulanger, présid. à la chambre des comptes avant la révolution, est m. en 1808.

MONTIGNY (FRANÇOIS de LA GRANGE-D'ARQUIEN, sieur de), maréchal de France, né en 1554, fut élevé à la cour de Henri III, devint l'un de ses favoris, occupa successivem. plusieurs charges honorables, et se signala en 1587 à la bataille de Coutras. Fait prisonnier par le roi de Navarre, qui le renvoya sans rançon, il se déclara contre les ligueurs après la mort de Henri III, servit ensuite Henri IV avec un gr. zèle, et fut un de ceux qui arrêtèrent l'assassin Jean Châtel (*v.* ce nom). Après s'être distingué au siége de Rouen et au combat de Fontaine-Française, il commanda la cavalerie légère à l'attaque d'Amiens en 1597; il fut nommé gouverneur de Paris en 1601, de Metz en 1603, des Trois-Evêchés en 1609, reçut le bâton de maréchal en 1615, et m. en 1617. On a son *Oraison funèbre* par Jacques de Neuchaises, Bourges, 1618, in-4.

MONTIGNY (JEAN de), prélat franç., né en 1637, en Bretagne, d'une famille de robe, fut évêque de St-Pol-de-Léon, et m. en 1671 aux états de Vitré. Il avait été reçu cette même ann. à l'acad. franç., à la place de Gilles Boileau. On a de lui une *Lettre à Eraste*, en réponse à un écrit contre la *Pucelle* de Chapelain, Paris, 1656, in-4; une *oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, Rennes, 1666; in-4; quelq. pièces de vers insér. dans les recueils du temps. St-Marc (*v.* ce nom) avait annoncé le projet de rassembler les *poésies* de Montigny, et de les publier avec des notes; mais ce projet est resté sans exécution.

MONTIGNY (ETIENNE MIGNOT DE), né à Paris en 1714, était neveu de Voltaire. Il annonça de bonne heure un goût marqué pour les sciences exactes, devint commissaire des ponts et chaussées, occupa divers autres emplois d'administrat., et m. en 1782, membre de l'académ. des sciences de Paris et associé de celle de Berlin. Il a trad. en franç. l'exposition faite par La Bélye des méthodes que cet ingén. a employées pour fonder les piles du pont de Westminster. On a en outre de lui plus. *mém.* insér. dans le recueil de l'acad. des scienc.; des *Instructions et Avis aux habitans des provinces méridion. de la France sur la maladie putride et pestilentielle qui détruit le bétail*, 1775, in-8; *Méthode d'apprêter les cuirs et les peaux, telle qu'on la pratique à la Louisiane*, trad. en allem. et insér. dans le *Hamburg. Magas.*, t. 23. *L'éloge* de Mignot de Montigny se trouve dans le *recueil* de la société roy. de médecine, 1781, t. 2, dans celui de l'académ. des scienc., 1782, t. 2, et dans le *Journal des Savans* de mai 1785.

MONTIGNY (FRANÇOIS-EMMANUEL DEHAIES DE), gouvern.-gén. des établissem. franç. au Bengale, né à Versailles en 1743, entra comme sous-lieuten. au régiment de Médoc, en 1768, devint lieuten. en 1770, capit. en 1772, dans la légion de Lorraine, fit la guerre de Corse, fut employé aux reconnaissances des frontières des Alpes, de Flandre et d'Artois, et passa, en 1776, major au service de la marine. Le gouv. l'ayant chargé de missions importantes dans l'Inde, il s'y rendit par Vienne, Constantinople, l'Egypte et la mer Rouge, et eut à vaincre mille dangers, auxq. il n'échappa qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, et en parlant les différentes lang. des pays qu'il parcourait et dont il revêtait alternativem. les costumes. Il visita Goa, Delhy et Pounah, et, après avoir rempli les missions qui lui étaient confiées, il revint en France en 1779. Louis XVI le renvoya dans l'Inde avec de nouvelles instruct. pour la cour des Mahrattes, en 1781. Il séjourna à Pounah pend. 7 ans, y fut comblé d'honneurs et de distinctions, et reçut de l'emper. moghol le diplôme de nabab. En 1788, il fut chargé d'une mission près le soubab du Décan, fut nommé ensuite gouvern. de Chandernagor, se signala dans ce poste par son zèle et son désintéressement, et trouva, sous sa seule garantie, des ressources de toute espèce qui soutinrent long-temps les établissem. franç. dans l'Inde. A l'époque de la révol., Montigny fut arrêté à Chandernagor, mis en prison et embarqué par ceux dont il avait réprimé les abus dans cet établissem. Mais il fut délivré et conduit à Calcutta par les ordres de lord Cornwallis, gouvern. anglais. Il revint à Paris en 1791, après avoir fait naufrage et essuyé mille contrariétés. Bonaparte, prem. consul, nomma Montigny général de brigade en 1800, et le fit repartir, en 1803, pour son anc. gouvernem. de Chandernagor. Mais forcé de se replier sur les îles de France et de Bourbon, par suite de la rupture du traité d'Amiens, Montigny resta dans ces colonies jusqu'au moment de leur prise en 1810, et rentra en France à cette même époque. Il reçut du roi, en 1817, le grade de lieuten.-gén., et m. à Paris en 1819. Il se proposait de livrer au public la relation de ses longs et périlleux voyag.; mais, affaibli par l'âge et par ses blessures, privé de la vue et de l'usage de la main gauche, ayant perdu à plusieurs reprises ses livres, ses cartes, ses notes, etc., il n'a laissé que des fragmens MSs. — Jean-Charles BIDAUT de MONTIGNY, poète et aut. dramat., né à Paris où il m. en 1782, a laissé entre autres productions assez médiocres : *Epître au Roi, par un Philos. parisien*, 1744, in-4; *Epître au Public, par un méchant Poète*, 1744, in-4; *Parodie de Sémiramis*, 1748, in-12; *la Méchanceté*, ou *l'Ecole des Tragédies*, *parodie d'Astarbé*, en 3 actes et en vers, 1758, in-12; *l'Ecole des Officiers*, comédie en prose, en 5 actes, 1764, in-8; *Eloge funèbre de Marie Leczinska*, 1798, in-4; *Etrennes pittoresques, allégoriques et critiques*, 1778, in-12.

MONTJOIE (FÉLIX-CHRISTOPHE GALART DE), littérat., né à Aix en Provence, vers 1730, suivit d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir av., et vint à Paris, où il fréquenta quelq. temps le palais. En 1790, il travailla avec Geoffroi et Royou (*v.* ces noms) à l'ouvr. périodiq., intit. *Année littéraire*, et devint ensuite l'un des rédact. de *l'Ami du Roi*,

journal destiné à combattre les principes de la révolut. Montjoie prit la défense de Louis XVI dans quelq. autr. écrits, échappa aux proscript. qui suivirent la m. de cet infortuné monarque, reprit la plume en 1795 pour la propagation des principes monarchiq., fut condamné à la déportat. en 1797, se retira en Suisse, et revint en France sous le régime consulaire. Renonçant alors à la politique, il publia des romans, et fournit des articl. au *Journ. génér. de France* et au *Journ. des Débats*. Il professait dep. peu de temps la rhét. au lycée de Bourges lorsque la restauration survint : il reçut du roi, en récomp. de son zèle, une pension de 3000 fr. et l'une des places de conservat. de la Biblioth. Mazarine. Il m. d'apoplexie en 1816. On a de lui : *Lettre sur le Magnétisme animal*, 1784, in-8 ; *des Principes de la Monarchie franç.*, 1789, 2 v. in-8 ; *L'Ami du Roi, des Français, de l'ordre, et surtout de la vérité*, ou *Hist. de la révolut. de France*, etc., 1791, 2 part. in-4 (c'est la suite et le complém. du journal de l'abbé Royou) ; *Avis à la convent. sur le procès de Louis XVI*, 1792, in-8 ; *Alman. des honnêtes gens*, 1792-93, 2 vol. in-18 ; *Alman. des gens de bien*, 1795-97, 3 vol. in-18 ; *Hist. de la conjuration de Robespierre*, 1794, in-8, trad. en angl. ; *Hist. de la conjurat. de d'Orléans*, 1796, 3 vol. in-8 (cette hist., remplie de faits apocryphes, a donné lieu à la publication d'un ouvrage, devenu rare, ayant pour titre : *Explication de l'énigme du roman intit.* : Histoire, etc., Paris, sans date, 4 v. in-8) ; *Eloge historiq. de Louis XVI*, Neufchâtel, 1797, in-8 ; *Eloge historiq. de Marie-Antoinette*, 1797, in-8, trad. en allem. et en holland. ; refondu sous le tit. d'*Hist. de Marie-Antoinette*, Paris, 1814, 2 vol. in-8, fig. ; *Hist. de la révolut. de France*, 1797, 2 vol. in-8 ; *Hist. des Quatre Espagnols*, roman, 1801, 4 vol. in 12, 3e édit., 1805, 6 vol. in-12 ; *Inez de Léon*, ou *Hist. d'un manuscrit trouvé sur le mont Pausilippe*, 1802, 5 vol. in-12 ; *Eloge hist. de Bochart de Saron*, 1800, in-8 ; *Les Bourbons*, ou *Précis histor. sur les aïeux du roi*, etc., 1815, in-8, avec 20 portr. Il paraîtrait, d'après une notice insérée dans le Journal de la Librairie (1816, p. 215), que les vrais noms de Montjoie sont VENTRE DE LA TOULOUBRE.

MONTJOSIEU (Louis de), en latin *de Montiosius*, antiq., né dans le Rouergue, au 16e S., s'appliqua d'abord aux mathémat., vint à Paris, fut chargé de donner des leçons de cette science au duc de Joyeuse, accompagna ce prince à Rome en 1583, et profita de son séjour dans cette ville pour se livrer à la recherche des antiquités. L'historien de Thou nous apprend que Montjosieu avait écrit sur la mécanique ; et d'anciens bibliothécaires, tels que Lacroix-du-Maine et Duverdier, donnent les titres de plus. autres ouvr. du même auteur, qui sont tout-à-fait inconnus aujourd'hui. La plus connue des productions de Montjosieu, et la seule qui soit recherchée aujourd'hui, est l'ouvr. intit. : *Gallus Romæ hospes, ubi multa antiquorum monumenta explicantur*, publ. à Rome, 1585, in-4, divisé en 5 liv. dont le 3e et le 4e ont été insérés par Laet dans son édit. de *Vitruve*, Amsterdam, 1649 ; et par Gronovius dans le *Thesaur. antiq. gr.*, t. 9.

MONTLINOT (CHARLES-ANTOINE LECLERC DE), littérateur, né à Crespi en Valois en 1732, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de la collégiale de St-Pierre à Lille, quitta cette dernière ville en 1765, après avoir résigné son bénéfice, vint à Paris où il exerça quelque temps l'état de libraire, fut relégué ensuite à Soissons, en vertu d'une lettre de cachet, y fut bien accueilli par l'intendant de la généralité, et placé à la tête d'un dépôt de mendicité. Lorsque la révolution arriva, Montlinot en adopta les principes, et fut l'un des rédacteurs de la feuille périodique intit. *la Clef du cabinet des souverains*, dont Panckoucke père (*v.* ce nom) était l'éditeur. Il m. à Paris en 1801. On a de lui les ouvr. suiv., la plupart anonymes : *Préjugés légitimes contre ceux du sieur Chaumeix*, 1759, in-12 (cet écrit a été attribué à Diderot, et inséré par méprise dans ses *Œuvres*, édition de 1773) ; réimpr. en 1760, sous le titre de : *Justification de plus. articles de l'Encyclopédie*, ou *Préjugés légitimes*, etc. ; *Etrennes aux bibliographes*, ou *Notice abrégée des livres les plus rares, avec leurs prix*, 1760, in-24 ; *Esprit de Lamothe Le Vayer*, 1763, in-12 ; *Hist. de la ville de Lille, depuis sa fondat. jusqu'en 1434*, Paris, 1764, in-12 (il parut en 1765 une critique anonyme de cet ouvr., sous le titre d'*Observat. sur l'Hist. de Lille*, in-12 ; et ce fut l'âcreté du style de ces observations qui força Montlinot d'abandonner son canonicat, et l'empêcha de publier un 2e vol. qui était terminé) ; *Disc. qui a remporté le prix de la société d'agriculture de Soissons*, en 1779, Lille, 1780, in-8 ; *Etat actuel du dépôt de Soissons*, précédé d'un *Essai sur la mendicité*, 1789, in-4 : l'*Essai* a été impr. à part, in-8 ; *Observations sur les enfans trouvés de la généralité de Soissons*, 1790, in-8 ; *Essai sur la transportation comme récompense, et la déportation comme peine*, 1797, in-8. Montlinot est aussi l'auteur de la préface du *Robinson Crusoé*, publié en 3 vol. in-8. V. FOE.

MONTLUC (BLAISE de LASSERAN-MASSENCOME, seigneur de), maréchal de France, né au château de Montluc vers 1502, fut placé comme page auprès d'Antoine, duc de Lorraine, et fit ensuite partie de la compagnie d'archers de ce prince, commandée alors par le chevalier Bayard. Il avait à peine 17 ans, lorsqu'il fut rejoindre en Italie le maréchal de Lautrec, ami de sa famille, et auprès duquel deux de ses oncles servaient. Il se fit remarquer au combat de la Bicoque en 1522, puis suivit Lautrec en Béarn, et reçut de ce maréchal, après une action d'éclat, le commandement d'une compagnie d'hommes d'armes. Montluc combattit à la bataille de Pavie, y fut fait prisonnier, et renvoyé sans rançon. Il accompagna ensuite Lautrec dans l'expédit. de Naples, fut blessé au siége d'Ascoli, et devint l'ami du célèbre Pierre de Navarre (*v.* ce nom). Les Français n'ayant pu se maintenir dans le royaume de Naples, Montluc vint se renfermer dans Marseille pour contribuer à la défense de cette ville, alors assiégée par Charles-Quint. En 1538, il se rendit en Piémont, avec le brevet de capit. de gens de pied, et Brissac (*v.* COSSÉ-BRISSAC) lui confia le soin de réduire les petites places qui environnaient Turin. A la bataille de Cérisoles, Montluc combattit à la tête des arquebusiers, et se couvrit de gloire. Le duc de Guise lui fit conférer le grade de mestre-de-camp et le commandem. de 1200 hommes. Après une courte campagne en Picardie, et une autre en Piémont, Montluc retourna dans cette dern. contrée en 1550, sous les ordres du maréchal de Brissac, continua à se distinguer de la manière la plus brillante, fut envoyé au secours de Sienne, assiégée par le marquis de Marignan (*v.* ce nom), défendit cette place avec une rare intrépidité, refusa de capituler en son nom, et n'en sortit pas moins avec tous les honneurs de la guerre. Le roi Henri II le récompensa par le cordon de St-Michel, une compagnie d'hommes d'armes et deux charges de conseiller au parlement de Toulouse qu'il mit à sa disposition. Montluc employé ensuite en Picardie, après le désastre de St-Quentin, se signala, avec le duc de Guise, aux siéges de Calais et de Thionville, et remplit les fonctions de colonel-général de l'infanterie franç., après la destitution de d'Andelot. Après la mort de François II, et pendant les guerres de religion, Montluc mérita par ses cruautés le surnom qui lui fut donné par les protestans, de *Boucher royaliste*. Nommé, en 1564, lieut.-gén. au gouvernement de Guienne, Montluc multiplia les exécutions contre

les réformés; et il en a retracé lui-même les horribles détails dans ses *mémoires*, avec une odieuse gaieté. En 1570, il reçut, à l'assaut de Rabasteins, une blessure affreuse dans la figure, qui le contraignit de porter un masque le reste de sa vie, et il se vengea en passant au fil de l'épée tous les habitans. La cour lui donna enfin un successeur moins inhumain. Il assista en 1573, au siége de La Rochelle; et ce fut le dernier acte de sa vie militaire. L'année suivante, il reçut de Henri III le bâton de maréchal de France, et se retira dans sa terre d'Estillac, près d'Agen, où il m. en 1577. C'est dans cette retraite qu'il rédigea ses *Commentaires*, ou mémoires de sa vie militaire, en 7 livres, dont les 4 prem. s'étendent depuis 1519 jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis en 1559, et les 3 autres embrassent le règne de Charles IX. Ces *Comment.* ont eu 7 édit., avant d'être compris dans le rec. des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*. La prem. édit. est celle de Bordeaux, 1592, in-fol., publ. par les soins de Florimond de Raimond, conseiller au parlem. de Toulouse. — Montluc (Pierre de), dit le capitaine Peyrot, fils du précéd., équipa trois vaisseaux, et partit de Bordeaux, en 1568, pour visiter les côtes d'Afrique et y ménager des retraites aux marchands français en bâtissant des forts. Une tempête l'ayant porté dans un des ports de Madère, on fit feu sur lui, et il eut quelq. gens de son équipage blessés. Irrité de cette perfidie, il descendit à terre, prit la place, la saccagea et y reçut une blessure mortelle. Sa perte découragea les équipages, et ses vaisseaux revinrent promptement en France. — Un autre fils du maréchal de Montluc, héritier de la haine féroce de son père contre les protestans, *ne s'épargna pas*, dit Brantôme, à la journée de la St-Barthélemi.

MONTLUC (Jean de), frère du maréchal, né au commencem. du 16e S., avait été destiné par ses parens à l'état monastique. Il portait le froc de dominicain, lorsque la reine de Navarre, sœur de François Ier, le tira de son couvent pour l'amener à la cour. Il sut bientôt s'insinuer dans l'esprit du roi, s'éleva encore à une plus haute faveur sous Henri II, entra dans la carrière diplomatique, et fut successivem. envoyé en Irlande, en Pologne, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne et à Constantinople. Ses services furent récompensés, dès 1553, par l'évêché de Valence et de Die. Il avait adopté les principes de tolérance du chancelier de Lhopital (*v.* ce nom); mais il mesurait sa politique sur celle de Catherine de Médicis, à laquelle il demeura constamm. attaché. Il contracta, malgré sa profession, un mariage clandestin avec une demoiselle nommée Anne Martin, dont il eut un fils (*v.* l'article suiv.); et il sut dérober pend. long-temps la connaissance de cette union au public. L'ambiguïté de la conduite religieuse de ce prélat fut dénoncée à la cour de Rome, et Pie IV le condamna comme hérétique. Montluc traduisit son accusateur par-devant le parlement de Paris, et obtint des dommages et intérêts, par arrêt du 14 oct. 1560. Sur la fin de sa vie, il parut rentrer tout-à-fait dans la communion romaine, publia en 1573 une apologie de la St-Barthélemi, et m. à Toulouse dans les bras d'un jésuite, en 1579. On a de lui des *Sermons*, impr. à Paris chez Vascosan, 2 vol. in-8. Les détails de son ambassade en Pologne ont été publ. par J. Choisnin de Châtelleraut, son secrétaire, sous le titre de *Discours au vrai de tout ce qui s'est passé pour la négociation de l'élection du roi de Pologne*, 1574, petit in-8. Dans cette mission, Montluc avait su réunir les suffrages unanimes de la diète polonaise, en faveur de Henri de Valois, qui régna depuis en France sous le nom de Henri III. — V. Cramail.

MONTLUC (Jean de), seigneur de Balagny, maréchal de France, fils naturel du précéd., fut légitimé en 1567. Il suivit son père en Pologne, et s'attacha, à son retour, au duc d'Alençon qui lui fit obtenir le gouvernem. de Cambrai. Il s'attacha ensuite au parti de la ligue et y acquit peu de considération. Sa femme, sœur de Bussy d'Amboise (*v.* ce nom), le fit rentrer dans les bonnes grâces de Henri IV, et obtint pour lui, en 1594, le bâton de maréchal et la principauté de Cambrai. Les habitans de cette dernière ville, mécontens de leur nouveau prince, ouvrirent leurs portes aux Espagnols. Le maréchal de Balagny m. en 1603.

MONTLYARD (Jean de), écuyer, sieur de Méleray en Beauce, et conseiller secrét. du prince de Condé, vers la fin du 16e S. et le commencem. du suiv., a laissé plus. écrits, oubliés aujourd'hui, et diverses traduct., parmi lesquelles nous citerons: celle des *Métamorphoses* ou *l'Ane d'or* d'Apulée, Paris, 1602, in-12; 1612, 1623 et 1631, in-8; et celle des *Amours de Théagènes et de Charyclée*, traduites du grec d'Héliodore, corrigées par Henri d'Audiguier, Paris, 1620, 1622, 1623, 1626 et 1633, in-8.

MONTMARTIN (Antoinette de), l'une des femmes les plus aimables, les plus spirituelles de son temps, née dans le comté de Bourgogne en 1524, m. en 1553, joignait à ces qualités brillantes une rare beauté et beauc. d'instruction. Sa mort prématurée inspira à plus. poètes des vers que Gilbert Cousin a réunis et publiés, à la fin d'un recueil très-rare, intitulé: *Epitaphia*, *Epigrammata et Elegiæ aliquot doctorum et illustrium virorum*, etc., Bâle, 1556, in-8, pag. 73-87.

MONTMAUR (Pierre de), fameux parasite, né en 1576, à Bétaille, près de Martel (en Querci), m. en 1648, remplit d'abord les fonctions de régent au collége des jésuites de Périgueux, et fut envoyé ensuite à Rome, où il enseigna la gramm. lat. Etant sorti de la société, il vint à Paris, où il obtint, en 1623, la chaire de grec au coll. de France. Quoiqu'il possédât une fortune indép., Montmaur, qui d'ailleurs n'était pas sans mérite, s'abaissa indignement pour faire sa cour aux grands, à la table desq. il était admis pour ses bons mots et malgré ses longues et pédantesques citations des auteurs grecs et latins. On cite de lui une *invective* en prose contre le célèb. Auger Busbec, et une *élégie* sur la mort d'Eléonor d'Orléans, duc de Fronsac, tué à Montpellier: ce sont ces deux pièces qu'Adr. de Valois fit réimprimer sous ce titre pompeusement ironique: *P. Montmauri*, *græcarum litterarum professoris regii*, *Opera in duos tomos divisa*, *quorum alter solutam orationem*, *alter versus complectitur*, *iterùm edita et notis nunc primùm illustrata à Januario Frontone*, Paris, 1643, in-4. Les différentes satires publ. contre lui par les auteurs contemporains dont il avait provoqué au dernier point le mécontent. et la haine, ont été recueillies par Sallengre sous le titre d'*Hist. de P. de Montmaur*, La Haye, 1715, 2 v. in-8, fig.

MONTMENIL. V. Lesage.

MONTMIGNON (Jean-Baptiste), sav. ecclés., né en 1737 à Lucy, près Château-Thierry, et m. à Paris, en 1824, grand-vicaire de la métropole de Paris, avait été archidiacre du diocèse de Soissons, et en cette qualité il concourut aux mandemens de l'évêque de cette ville lors de la révolut. L'abbé Montmignon fut obligé de quitter la France en 1793, et n'y rentra qu'après le concord. Ses princ. ouvr. sont: *Système de prononciat. figurée applic. à toutes les langues*, etc., Paris, 1787 (1785), in-8; *Vie édifiante de Benoît-Joseph Labre*, etc., trad. de l'ital., 1784, in-12, 3 édit. la même année; *Choix de lettres édifiantes*, en 8 vol. in-8, 1808; 2e édit., Paris, 1824-25, 8 vol. in 8; *la Clé de toutes les langues*, etc., 1811, in-8. On a pub. une *Notice des livres de la biblioth. de l'abbé Montmignon*, Paris, 1824, in-8. *V.* le 5e vol. de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, p. 335.

MONTMIRAIL (Charles-François-César Le Tellier, marq. de), offic. disting. par ses qualités

aimables et son instruct., né en 1734, m. en 1764, avait fait sa prem. campagne en 1757, en qualité d'aide-de-camp du maréc. d'Estrées, son oncle; il servit à la tête de son régim. de carabin. dans celle de 1761, fut nommé brigad. des arm. du roi, l'ann. suiv., et plus tard colonel des cent-suisses. Admis à l'acad. des sciences en 1761, il en devint présid. en 1763. Son *éloge historique*, mis à la tête du 10e vol. des *Mélanges intéressans et curieux*, par Surgy, a été impr. séparém., Paris, 1766, in-8.

MONTMORENCI (MATTHIEU Ier de), n'est pas le prem. personn. connu de son illustre fam., mais le prem. sur lequel l'histoire donne quelq. détails importans. Son immense fortune, la dignité de connétable qu'il reçut vers 1130, sa première alliance avec Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, et surtout son second mariage avec Alix ou Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros, et mère de Louis-le-Jeune, le rendirent le plus puissant seign. du royaume. Lorsque le jeune roi se croisa, en 1147, Matthieu, resté en France, partagea les soins de l'administration avec Suger et Raoul, comte de Vermandois. Il m. en 1160, comblé d'honn. et de richesses. Des auteurs ont fait remonter l'origine des Montmorenci jusqu'au temps et même au-delà de la fondat. de la monarch.; mais ils ne s'appuient que sur de simples conject. et sur des traditions qui prouvent toutefois l'antiquité de cette noble maison. On commence à avoir sur elle quelq. données certaines, vers 950. On voit alors un Bouchard, *sire de Montmorenci par la grâce de Dieu*, se distinguer dans les armées franç. La filiation de ses descend. est authentiq. prouvée sans aucune interruption. La charge de connétable, possédée six fois par des Montmorenci, le fut d'abord par Albéric, qui vivait en 1060. Cet office, avant lui, répondait à sa dénomination (*comes stabuli*); c'était à peu près ce qu'est aujourd'hui la charge de grand-écuyer: Albéric en fit un office de la couronne et un office militaire. Thibaut, neveu d'Albéric, devint connétable vers 1090. Ce Thibaut était le grand-oncle du Matthieu dont on a parlé plus haut.

MONTMORENCI (MATTHIEU II de), surn. le *Grand* et le *Grand-Connétable*, petit-fils de Matthieu Ier, se signala, sous Philippe-Auguste, à la conquête de la Normandie, qui fut enlevée à Jean-sans-Terre (1203), prit ensuite part à toutes les guerres jusqu'à la bataille de Bouvines (1214) au gain de laquelle il contribua puissamm., se croisa en 1215 contre les Albigeois, et fut créé connétable en 1218. Ce fut lui qui joignit pour touj. à ce titre le command. des armées. Il jouit de la plus grande autorité sous le règne de Louis VIII, commanda avec ce prince l'armée qui prit Niort, St-Jean-d'Angeli, le Limousin, le Périgord, l'Aunis, etc., et tourna encore une fois ses armes contre les Albigeois, qu'il combattit jusqu'à l'accommodem. de 1226. Après la m. de Louis VIII, qui lui recommanda son fils en bas âge, Matthieu aida la régente, Blanche de Castille, à soumettre les grands vassaux de la couronne; obtint sur eux plusieurs avantages, mais n'eut pas le temps de voir son ouvrage consolidé, et m. justement regretté de son maître, en 1230. Il mérita le surnom de *Grand* par son courage, par son habileté dans les affaires, et plus encore par ses vertus.

MONTMORENCI (CHARLES de), maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits milit. et par ses talens comme négociat. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin, combatt. avec courage à la bataille de Crécy, en 1346, et mérita d'être nommé gouvern. de Normandie. Il contribua beaucoup à la conclusion du traité de Bretigny, en 1360, fut choisi par le roi Charles V pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI, et m. en 1381.

MONTMORENCI (ANNE de), connétable de France, né à Chantilli en 1493, se lia étroitem. dès son enfance avec le comte d'Angoulême, qui régna dep. sous le nom de François Ier: telle fut l'origine de l'immense autorité dont il jouit plus tard sous ce prince. Il fit ses prem. armes en Italie, sous l'héroïque Gaston de Foix, eut ensuite l'honn. de seconder Bayard dans sa belle défense de Mézières (1521), et montra partout la plus brillante valeur. Les Suisses qui combattaient sous Lautrec en Italie, mécontens de ne point recevoir leur paie, menacèrent de se retirer, si on ne les menait à l'ennemi, retranché dans l'imprenable château de la Bicoque, près de Milan. Montmorenci, leur colonel-général, céda à leurs vœux malgré lui, et tomba dans la foule des mourans, couvert de blessures, qui ne l'empêchèrent pas, quelq. temps après, de marcher contre le connétable de Bourbon, de lui faire lever le siége de Marseille, et de le forcer même à évacuer toute la Provence. Ce fut alors (1522) qu'il fut nommé maréchal de France. Après s'être opposé vainement, l'ann. suiv., au projet d'une nouv. expédition dans le Milanez, il fut fait prisonn. à la funeste journée de Pavie (1525). Il traita bientôt de sa rançon, s'occupa avec ardeur des moyens de rendre à la liberté un prince qui était aussi son ami, et fut récomp. de son zèle par le gouvern. du Languedoc, la charge de gr.-maître de France, et l'admin. des affaires de l'état. Son prem. soin fut de conclure des traités avec le roi d'Anglet. et le pape, pour opposer des enn. à l'emper., qui effectiv. recommença la guerre en 1536. Montmorenci évita de livrer à Charles-Quint, qui commandait une armée de 60,000 h. en Provence, une bataille dont la perte eût entraîné la ruine de la monarchie; mais il sut le forcer à une retraite malheur. par son habile temporisation, et mérita par cette conduite les noms de *sage Cunctateur* et de *Fabius français*. Il préserva ensuite la Picardie d'une invasion des Impériaux, transporta le théâtre de la guerre dans le Piémont, et se prépara à conquérir le Milanez; mais des négociations furent alors entamées. L'épée de connétable, qui lui fut donnée en 1538, et les import. dignités de grand-maître et de chef des conseils, le rendirent l'arbitre de toutes les affaires, et lui valurent auprès des plus puissans monarq. une considération égale à celle de son maître. Mais l'austérité de ses mœurs et la rudesse de ses manières le perdirent. Il n'était aimé que du dauphin, dep. Henri II: on eut l'art de persuader à Franç. Ier, devenu morose et soupçonn. par l'effet de sa cruelle maladie, que cette liaison de l'héritier du trône avec le prem. dignitaire de l'état était fondée sur des motifs criminels, et le connétable fut disgracié (1541). Sa fermeté et sa hauteur ne se démentirent point dans l'exil. Rappelé à la tête des affaires, à l'avènem. de Henri II (1547), il marcha, l'ann. suiv., contre les habit. de la Guienne et de la Saintonge, justement révoltés des vexations de la gabelle, et les traita avec barbarie. En 1557, il voulut secourir St-Quentin, assiégé par les Espagnols; il fit une faute, dont l'avait averti le maréchal de St-André, fut fait prisonnier, et dès ce moment la fortune parut l'avoir abandonné sans retour. Il paya pour sa rançon 165 mille écus (plus de 2 millions de la valeur actuelle), et vint conclure la malheur. paix de Cateau-Cambresis (1559), qui satisfaisait sa jalousie, en enchaînant l'activité et le courage des Guises, ses rivaux déjà redoutables. Ecarté des affaires sous Franç. II, il reparut à la cour sous Charles IX, mais ne retrouva pas son ancienne influence. Sa haine pour les princes lorrains ne l'empêcha pas de s'unir avec le duc de Guise et le maréchal de St-André dans le fameux *triumvirat*; et malgré son attachem. à la relig. catholique, il n'en fit pas moins cause comm. avec le prince de Condé et le roi de Navarre, pour combattre l'ascendant des Guises. En un mot, toute cette époque de sa vie fut indigne de sa réput., et ne lui va-

lut que le sobriquet de *capitaine Brûle-Bancs*, qu'il reçut pour avoir dispersé et détruit, dans un bel accès de zèle, quelq. prêches ou assemblées huguenotes. Vainqueur, en 1562, à la bataille de Dreux, il fut fait prisonnier néanmoins par les protestans ; mais, remis en liberté l'ann. suiv., il chassa les Anglais du Havre, et vint enfin chercher la victoire et la m. dans les plaines de St-Denis, en 1567. Il expira dans son hôtel, à Paris, deux jours après cette sangl. bataille entre les deux partis religieux qui se disputaient l'empire de la France. On sait qu'il répondit au cordelier qui l'exhortait : *Croyez-vous qu'un homme qui a su vivre près de 80 ans avec honneur, ne sache pas mourir un quart d'heure !* Telle fut la vie et la mort de ce Montmorenci, *homme intrépide*, dit Voltaire, *à la cour comme dans les armées*, *plein de grandes vertus et de défauts*, *général malheureux*, *esprit austère*, *difficile*, *opiniâtre*, *mais honnête homme*, *et pensant avec grandeur.* Nous ajouterons, avec un judicieux biographe, que sa politique ne fut point assez éclairée, et qu'elle servit trop des ressentimens et des intérêts de position, aux dépens du bien public. Cette sagesse qui, dès son jeune âge, lui fit donner le nom de *Caton*, passerait peut-être de nos jours pour de la dureté pédantesque. (*Voy.* pour plus de détails, Brantôme ; *la grande Hist. de la maison de Montmorenci*, par Duchesne ; l'*Hist. des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, etc.)

MONTMORENCI (François de), fils aîné du connétable Anne, commença à porter les armes au siége de Lanz en Piémont, en 1551, se signala dans plus. occasions, et fut envoyé, en 1572, en ambass. en Angleterre. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de St-Germain-en-Laye qui avait pour but d'enlever le duc d'Alençon, il fut arrêté et enfermé à la Bastille ; mais Catherine de Médicis l'en fit sortir bientôt et se servit de lui pour ramener le duc qui avait quitté la cour. Il m. au château d'Ecouen, en 1579, dans sa 49e année, laissant la réputation d'un gr. capit. et d'un habile négociateur. Il avait été grand-maître de France, avait cédé cette dignité au duc de Guise, et avait reçu comme en échange le bâton de maréch. et le gouvernement du château de Nantes.

MONTMORENCI (Henri Ier, duc de), 2e fils du connétable Anne, fit sa prem. camp. en Allemagne et en Lorraine (1552), passa ensuite à l'armée de Piémont, où il commanda la caval. légère, et à son retour en France (1557), reçut le collier de l'ordre de St-Michel, à l'âge de 24 ans. Il fit prisonnier le prince de Condé, à la bataille de Dreux (1562), obtint le gouvern. de Languedoc l'année suiv., et le bâton de maréchal en 1566. Il avait été investi, pendant la guerre civile, de la dignité d'amiral de France, qu'il remit lors de la paix, à son cousin Coligni. La guerre s'étant rallumée en 1567, il se distingua à la bat. de St-Denis, ce qui ne l'aurait pas plus empêché que sa qualité de catholique d'être compris par Cather. de Médicis et les Guises dans le massacre de la St-Barthélemi, s'il n'eût cherché un asile dans son gouvern. de Languedoc. Là il se mit à la tête des catholiq. mécontens qu'on nommait les *politiques*, et vécut en souverain, levant des troupes et de l'argent, fortifiant ou rasant les places, et faisant à son gré la guerre ou la paix avec les huguenots. Henri IV, qu'il fit proclamer, après la m. de Henri III, dans toutes les villes où il commandait, lui envoya l'épée de connétable en 1593. Montmorenci, connu aussi sous le nom de *Damville*, m. à Agde en 1614, à l'âge de 70 ans, laissant la réputation d'un général plus heureux qu'habile.

MONTMORENCI (Henri II, duc de), maréchal de France, fils du précéd., naquit en 1595 à Chantilli. Filleul de Henri IV, qui lui assura la survivance du gouvernement qu'occupait son père, il fut revêtu par Louis XIII (1612) de la dignité de chev. de l'ordre du St-Esprit, et commença à se signaler en 1620 dans la prem. guerre contre les religionnaires du Languedoc. Chargé en 1625 du commandement de la flotte envoyée par les Hollandais à Louis XIII, il reprit sur les huguenots les îles de Rhé et d'Oleron, et dans cette expédition ne fit pas moins admirer son désintéressem. que son habileté et son courage. Après avoir obtenu en 1628 de nouv. avantages contre les protestans du Languedoc commandés par le duc de Rohan, et contribué à l'armistice qui leur fut accordé, il partit l'année suiv. en qualité de lieuten.-général pour le Piémont, où l'un de ses plus beaux faits d'armes fut la journée de Veillane (10 juillet) : les Impériaux y perdirent 700 hommes et eurent 600 prisonniers, au nombre desquels se trouva Doria leur principal chef. Le bâton de maréchal fut la juste récompense de ce triomphe, qui avait amené la levée du siége de Casal. Cepend. des intérêts plus chers que ceux de la faveur dominant l'âme fière et généreuse de Montmorenci lui firent sacrifier un devoir inviolable et courir à sa perte. Moins sage qu'intrépide, il avait accueilli, comme un appel au dévouem. qu'il s'honorait de professer, les instances que fit Gaston d'Orléans pour l'entraîner dans sa rébellion ; et il tenta de gagner au parti de ce prince toute la population de son gouvernement, sans songer à calculer l'issue d'une démarche où il entrevoyait du moins l'occasion de terminer, à ses propres périls, les mésintelligences qui divisaient la famille roy. Richelieu fit jouer tous les ressorts de sa politique pour parer les coups dont il se voyait menacé ; et déjà il ne restait plus d'espoir de pardon pour le maréchal rebelle lorsque celui-ci engagea contre les troupes roy. commandées par Schomberg, l'inégal combat de Castelnaudary (1er sept. 1632). Après avoir tenté en vain de relever le courage chancelant de Gaston, il se précipite à la tête des plus intrépides d'entre ses amis sur la ligne de l'armée roy., s'y fait jour en écrasant tout ce qui lui résiste, et pénètre à travers une grêle de balles jusqu'au 7e rang, où il tombe enfin, non de l'épuisem. d'une blessure horrible qu'il a reçue dans la mâchoire, mais parce que le cheval qu'il monte est abattu sans vie. L'illustre prisonnier fut conduit au chât. de Leitoure, et de là transféré à Toulouse, où le roi s'était rendu, et où il fit instruire son procès ; il dura 5 jours, au bout desquels la sentence de mort fut prononcée. La seule grâce qu'accorda Louis XIII aux instantes sollicitat. qui lui étaient adressées de toutes parts en faveur du coupable mais héroïque Montmorenci fut qu'au lieu d'être décapité publiquement, il le serait dans l'intérieur de l'hôtel-de-ville ; et cette apparente condescendance ne lui réservait que la douleur plus cuisante d'être exécuté devant la statue de Henri IV, son parrain. Il vit l'appareil de son supplice avec la même sérénité d'âme que s'il eût marché à un trépas glorieux, et eut la tête tranchée le 30 octobre 1632, à l'âge de 38 ans. En lui s'éteignit la prem. branche ducale des Montmorenci, et tous ses biens demeurèrent à sa sœur, mère du grand Condé. On n'a cru pouvoir expliquer l'inflexibilité du roi à l'égard du duc de Montmorenci qu'en lui supposant de justes motifs de vengeance contre ce seigneur, le plus aimable homme et le mieux fait de France ; et ce qui paraît hors de doute, c'est qu'au moment où il fut pris à Castelnaudary il portait au bras un bracelet avec le portrait d'Anne d'Autriche. Pour plus de détails on peut consulter sur ce personnage le tome 7 des *Memorie recondite* de Vittorio Siri, et l'*Histoire de Henri, dern. duc de Montmorenci, pair et maréchal de France*, par Sim. Ducros, Paris, 1663, in-4, etc.

MONTMORENCI (Marie-Félice ORSINI, duchesse de), femme du précédent, née à Rome en 1600, morte supérieure du couvent de la Visitation de Moulins en 1666, a été présentée par l'auteur anonyme d'une *Vie du duc de Montmorenci*, impr.

en 1699, comme complice et même comme cause principale des torts si graves de son époux. Presque tous les histor., et Désormeaux entre autres, ont répété la même assertion ; mais d'autres écriv. l'ont démentie. D'ailleurs Gaston, pend. un séjour qu'il fit à Moulins, en 1634, justifia hautement la duchesse d'avoir pris la moindre part à ce qui s'était passé de contraire à l'autorité du roi en Languedoc. Quoi qu'il en soit, huit jours après l'exécution de son mari, elle fut conduite au château de Moulins. Rendue à la liberté au bout d'un an, mais touj. inconsolable, elle se détermina à entrer dans le couvent de la Visitation, où elle prit le voile en 1657, après y avoir placé le corps de son époux dans un sup. mausolée. Là tout entière à sa douleur et à la religion qui la consolait, elle fut honorée des visites des plus grands personn. de son temps, entre autres de Louis XIV, de Christine, reine de Suède, et de Henriette de France, cette veuve infortunée de Charles Ier, qui vint souvent mêler ses larmes à celles d'une veuve égalem. malheureuse.

MONTMORENCI (Charlotte-Marguer. de), sœur du duc Henri II, et belle-sœur de la précéd., née en 1594, avait été destin. par son père, le connétable de Montmorenci-Damville, à être l'épouse de Bassompierre ; mais Henri IV, sur lequel sa rare beauté avait fait une vive impression, la maria au prince de Condé, qu'il croyait sans doute pouvoir tromper plus facilem. Cepend. le jeune prince, après avoir long-temps tenu sa femme éloignée de la cour, prit le parti de l'emmener en toute hâte à Bruxelles, d'où bientôt il se retira en Italie, pour échapper aux poursuites du roi de France. Toutefois la princesse resta en Flandre : aussi a-t-on dit, sans trop de fondement, qu'elle était le véritable objet de la guerre dont Henri IV faisait les préparatifs, lorsqu'il fut assass. Cette m. cruelle permit aux deux époux de se réunir et de vivre en bonne intelligence. La princesse s'enferma avec son mari, en 1617, à la Bastille, et y subit volontairement avec lui plus de deux ans de détention. Restée veuve en 1646, elle m. en 1650, laissant trois enfans qui jouèrent un rôle import. : le grand Condé, le prince de Conti et la duchesse de Longueville.

MONTMORENCI (Jeanne-Marguerite de), connue sous le nom de la *Solitaire des Rochers*, née vers 1649, résolut, en 1666, d'aller vivre loin du monde. On sait que sa naissance était très-distinguée ; mais on n'a aucun renseign. sur ses premières ann., ni même rien de positif sur sa famille : ce qui a fait croire qu'elle appartenait aux Montmorenci, c'est qu'une demois. de cette illustre maison qui disparut vers ce temps avait précisém. le même âge qu'elle. Quoi qu'il en soit, elle avait profité, pour s'échapper, d'un pèlerinage qu'on lui permit de faire au Mont-Valérien, et, après avoir servi ou mendié pendant plus. années, se choisit dans une gorge des Pyrénées une retraite qu'elle nomme dans ses lettres la *Solitude des Rochers*. Plus tard elle se rendit à 30 lieues de là, et plus près de l'Espagne, dans un autre ermit. qu'elle nomme la *Solitude de l'Abyme des ruisseaux*. Ce fut là qu'elle commença à entretenir avec un père Debray, cordel., jadis son confess., une correspond. qui dura 8 ans, et dont on a recueilli 38 lettres. Elle quitta enfin sa solitude pour aller à Rome recueillir les grâces du jubilé, et m., à ce qu'on présume, dans ce voyage. Elle devait avoir environ 51 ans. Il a paru en 1787 une *Vie de la Solitaire des Rochers*. (V. l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Berault de Bercastel, liv. 80e.)

MONTMORENCI (Matthieu-Jean-Félicité de MONTMORENCI-LAVAL, vicomte, puis duc de), pair de France, ministre d'état, etc., né à Paris en 1767, porta les armes dans la guerre d'Amérique, sous les ordres de son père, colonel du régim. d'Auvergne, et y puisa les principes de liberté et d'indépendance qu'il manifesta dès le commencem. de la révolut. Nommé en 1789 député aux états génér. par la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury, dont il était gr.-bailli d'épée, il se réunit des premiers au tiers-état, et pendant toute la session de l'assemblée constituante, prit une part active aux mesures de réforme qui devaient assurer le triomphe des nouv. doctrines polit. ; ce fut même sur sa proposition que l'abolit. de la noblesse fut adoptée. Aide-de-camp du maréch. Luckner jusqu'à l'établissem. du régime républ., il quitta la France à cette époque et se réfugia en Suisse, où il se lia d'une étroite amitié avec mad. de Staël, dont il reçut les secours d'une généreuse hospitalité. Revenu à Paris après la journée du 9 thermidor, il ne se déroba qu'avec peine aux périls des réact. en vivant dans la retraite ; et toujours suspect sous le gouvernem. impér., dont il ne voulut accepter que des fonctions de bienfaisance, il fut même exilé momentaném. en 1811. La restaurat. trouva le duc de Montmorenci dans des sentimens diamétralem. opposés à ceux qu'il professait lors de la chute de la monarchie ; accueilli avec bonté par Monsieur (aujourd'hui Charles X), il devint son aide-de-camp, accompagna en 1815, comme chevalier d'honneur, Madame, duch. d'Angoulême, à Bordeaux et à Londres, puis se rendit à Gand, d'où il revint à Paris avec le roi. Il fut compris dans la deuxième organisat. de la chamb. des pairs, y combattit avec chaleur les principes qu'il avait rétractés, et vit accroître à un tel point la confiance que lui valut cette conduite, qu'il obtint en 1822 le portefeuille des affaires étrang. avec la présidence du conseil des ministres. Appelé au congrès de Vérone, il s'y trouva avec M. le vicomte de Châteaubriand, qui bientôt le remplaça au ministère. Livré aux pratiq. d'une dévotion fervente, et sans cesse occupé de bonnes œuvres, le duc de Montmorenci put recevoir sa démission comme une faveur nouv. ; toutefois une place à l'academ. remplaça pour lui, en 1825, le fauteuil ministér., et bientôt il fut choisi par le roi comme gouvern. de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux. Il ne remplit que fort peu de temps ces importantes fonctions ; la mort le frappa le vendredi-saint de l'année suiv. (24 mars 1826), tandis qu'il faisait ses dévotions à l'église St-Thomas-d'Aquin, sa paroisse. Le *Journ. de Paris* a donné sur lui une *nécrol.* assez étendue, reproduite dans le *Monit.* du 29 mars 1826, p. 396, et M. le duc de Doudeauville a lu son *éloge funèbre* à la chambre des pairs dans la séance du 28 mars. (V. le *Monit.*, p. 400). M. Billecoq a prononcé à la société roy. pour l'amélioration des prisons, dans la séance du 6 déc. 1826, un autre *disc.* à l'occasion de la m. du duc Matthieu de Montmorenci, membre de cette société, égalem. impr. dans le *Monit.* du 23 déc. 1826, p. 1702. M. A.-A. Barbier attribue à M. le duc de Montmorenci la brochure intitulée *Observations sur la marche suivie dans l'affaire du Concordat* (de 1817), Paris, 1818, in-8.

MONTMORET (Humbert de), en latin *Monsmoretanus*, orateur et poète latin, né au 15e S., dans le comté de Bourgogne, prit l'habit de St.-Benoît, à l'abbaye de Vendôme, où l'on conjecture qu'il m. après l'an 1520. On a de lui *Bellorum britannicorum à Carolo VII, Francorum rege, in Henricum, Anglorum regem, felici ductu, auspice Puellâ francâ, gestorum : prima pars versibus expressa*, Paris, 1512, in-4 ; *Liber primus Caroleidos de miseriis belli anglicani*, conservé parmi les MSs. de la Biblioth. du Roi, n° 1983 ; *De bello Ravennati* (c'est l'hist. des guerres de Louis XII en Italie) ; *De laudibus superioris Burgundiæ sylvæ*, petit poème, publié par Gilbert Cousin à la suite de sa *Descript. comitatûs Burgundiæ*, etc.

MONTMORIN SAINT-HÉREM (J.-B.-François, marquis de), lieuten.-gén. des armées du roi, chev.-commandeur de ses ordres, gouvern. de Fontainebleau et de Belle-Isle, né en 1704, m. en 1779, après 55 ans de service, se trouva aux ba-

tailles de Parme et de Guastalla, força le premier les lignes de Weissenbourg en 1744, se distingua à la bataille de Raucoux, commanda les troupes qui montèrent les prem. à l'assaut, au siége de Berg-op-Zoom, et contribua à la reddit. de Maestricht en 1748. — MONTMORIN (Louis-Victoire Luc, comte de), fils du précéd., et, comme lui, gouvern. de Fontainebleau, né en 1762, était colonel du régim. de Flandre, au commencem. de la révolut. Il donna de gr. preuves de fidélité et de dévouem. au roi et à la famille roy., et fut massacré le 2 sept. 1792.

MONTMORIN-SAINT-HEREM (Armand-Marc, comte de), parent du précéd., fut d'abord menin du dauphin (Louis XVI), puis ambassad. à Madrid, et ensuite commandant en Bretagne. Appelé à la première assemblée des notables, en 1787, il fut chargé bientôt après du portefeuille des affaires étrangères, et se trouva ainsi ministre, lors de l'ouverture des états-généraux en 1789. Il adopta les opinions et les principes de Necker, fut renvoyé avec lui (1789), et rappelé quelq. jours après la révolut. du 14 juillet. Il se trouva entraîné dans le club des jacobins, qui ne portait encore que le nom de *société des amis de la constitution*; mais incapable de partager toutes les exagérations des clubistes, il se vit expulsé par eux (1791), comme un traître vendu aux puissances étrangères. Chargé néanmoins du ministère de l'intérieur, par *interim*, il fut accusé, lors du voyage de Varennes, d'avoir donné des passe-ports à la famille roy., et parvint à se justifier. Lorsqu'il donna connaissance aux souverains étrangers de l'acceptat. de l'acte constitut. par Louis XVI, et à l'assemb. législative de leurs réponses officielles, sa conduite, ainsi que celle des autr. ministr., parut tellem. équivoque, que l'assemblée les manda tous à sa barre. Montmorin montra, dans cette circonstance, beaucoup de noblesse et de fermeté, et, après avoir offert sa démission, forma avec Malouet, Bertrand de Moleville et quelq. autres réformateurs mixtes, un des conseils particuliers de Louis XVI. Forcé de se cacher après les évènemens du 10 août 1792, il fut découvert presque aussitôt, et conduit devant l'assemblée législative, qui le fit mettre en prison. Il périt peu de temps après sur l'échafaud. Le plus grand de ses torts fut de ne s'être pas prononcé avec énergie pour ou contre le parti de la cour ou celui des réformateurs.

MONTMORT (Pierre-Rémond de), mathématicien, né à Paris, en 1678, m. dans la même ville en 1719, fut d'abord destiné à la magistrat.; mais fatigué de l'étude du droit, il s'appliqua entièrement à la philosophie et aux mathémat., après la m. de son père, qui lui avait laissé une fortune assez considérable. Les instances de son frère cadet lui ayant fait accepter un canonicat, il devint l'exemple de ses nouveaux confrères par son assiduité à ses devoirs, jusqu'au moment où il connut mademois. de Romicourt, petite-nièce et filleule de la duchesse d'Angoulême. Il l'épousa en 1706, et renonça avec plaisir à son canonicat, qui d'ailleurs ne l'avait pas détourné de ses études favorites. Il fut l'élève de Malebranche, l'ami de Nicolas Bernouilli, et eut le bonheur de connaître Newton à Londres, où il fit plus. voyages. Reçu agrégé de la société roy. de cette ville, il fut admis à l'académie des sciences de Paris, en 1716, en qualité d'associé libre. Il s'était attaché particulièrem. à étudier la théorie de la probabilité, dont presque aucun géomètre ne s'était encore occupé. Telle était sa force de tête qu'il pouvait travailler aux problèmes les plus embarrassans dans une chambre où l'on jouait du clavecin, et tandis que son fils courait et le lutinait. Il employait une partie de ses revenus à faire imprimer de bons ouvr., dont les libraires n'auraient pas voulu se charger, et consacrait l'autre à faire en secret des œuvr. de charité. On cite de lui *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, Paris, 1713 ou 1714, in-4; *Traité des suites infinies*, imp. dans les *Transactions* de 1717, avec une addition, par les soins de son ami Taylor. *Voy.* son *éloge* par Fontenelle, *Hist. de l'acad. des sciences*, 1719.

MONTORSOLO (frère Jean-Ange de), sculpt. italien, né aux environs de Florence, m. dans cette ville en 1564, à l'âge de 56 ans, embrassa successivement les ordres des camaldules, des franciscains, des jésuites, entra enfin dans celui des servites, qu'il ne tarda pas non plus de quitter. Amené en France par le cardin. de Tournon, et présenté à François Ier, il résolut de s'attacher à lui, moyennant un traitem. considérable; mais n'étant pas payé exactem. par ce roi trop occupé alors de la guerre, il retourna en Italie, où l'on cite encore de lui le *Tombeau de Sannazar* à Naples, celui d'*André Doria* à Gênes, et deux *Fontaines* à Messine. (*V.* le tom. 6, pag. 57 des *Elogj de' pittori.*)

MONTPENSIER (François de BOURBON, duc de), connu aussi sous le nom de *prince dauphin*, né en 1539, m. à Lisieux en 1592, était dauphin d'Auvergne et fils de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier. Il obtint, en 1574, le commandem. d'une des trois armées chargées d'agir contre les protestans, justifia la confiance de ses maîtres par quelques exploits, et fut cependant un des premiers à reconnaître les droits incontestables de Henri IV à la couronne. Il se distingua aux batailles d'Arques et d'Ivri, et soumit Avranches.

MONTPENSIER (Catherine-Marie de LORRAINE, duch. de), fille du duc de Guise, assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, et m. à Paris en 1596. On la trouve dans toutes les conspirat. qui, depuis la tenue des états de Blois, se succédèrent contre l'état ou contre la personne du roi Henri III. Elle eut des prédicateurs à ses gages pour faire insulter ce prince en chaire, et poussa l'audace jusqu'à tenter de le faire enlever. Elle sauta au cou du premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné, et l'on assure que dans son délire, elle s'écria : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Elle monta en carrosse avec la duchesse de Nemours, sa mère, et parcourut les rues de Paris en criant : *Bonne nouvelle !* Lorsque plus tard elle apprit que les portes de la capitale avaient été ouvertes aux troupes du nouveau roi, cette furie demanda s'il n'y avait pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cepend. elle parut se réconcilier avec le bon Henri, qui dès le soir même de son triomphe, la reçut et joua aux cartes avec elle.

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise d'ORLÉANS, connue sous le nom de *Mademoiselle*, duch. de), née à Paris en 1627, de Gaston, duc d'Orléans, m. en 1693, eut quelques-uns des défauts de son père, mais non point sa faiblesse, et déploya dans sa vie orageuse quelq. gr. qualités. Une des singularités les plus remarquables de son histoire, c'est la quantité de mariages qu'elle eut en vue ou qui lui furent proposés sans aucun résultat. Louis XIV, enc. enfant, Louis de Bourbon, comte de Soissons, le cardin. infant, frère d'Anne d'Autriche, et gouvern.-génér. de la Flandre, le roi d'Espagne, Philippe IV, le prince de Galles, depuis Charles II, l'emper. lui-même, puis l'archiduc Léopold, frère de l'emper., enfin le duc de Savoie, furent tour-à-tour ceux auxquels elle put espérer de donner sa main. Toutes ces alliances manquèrent ou par sa faute ou par celle de Mazarin, auquel elle voua dès-lors une haine durable. L'occasion de se venger du ministre lui fut bientôt offerte par les frondeurs, qui, connaissant son esprit fier et entreprenant, cherchèrent à l'attirer dans leur parti. Tout en servant la fronde secrètem., elle resta, par devoir, attachée à la cour jusqu'au mom. où son père fit cause commune avec le prince

de Condé contre la reine et le ministre. Elle rendit d'importans services à son nouveau parti pend. la guerre civile, fut inquiétée et obligée de quitter la capit., lorsque les troubles furent apaisés, et ne rentra à la cour qu'en 1657. De nouv. projets de mariage l'occupèrent alors. Il fut question de plus. petits princes qu'elle refusa, du fils du prince de Condé, enfin du roi de Portugal, tout cela sans succès. Un simple cadet d'une illustre maison, Lauzun, devait être plus heureux que tant de princes. *Mademoiselle*, éperdument amoureuse de ce favori du roi, obtint assez facilement, en 1670, la permission de l'épouser, perm. bientôt révoquée, mais qui ne l'empêcha pas, du moins on le suppose avec quelque raison, de s'unir à son amant par un mariage secret. Quoi qu'il en soit, Lauzun subit une détention de dix ans, ne recouvra la liberté que grâce aux sacrifices immenses de la princesse, et montra pour cette femme qui l'avait tant aimé beaucoup d'ingratitude. Elle s'en consola en se jetant dans la dévotion, et s'en vengea en instituant Monsieur son légataire universel. On a d'elle des *mém.* qui, selon Voltaire, *sont plus d'une femme occupée d'elle que d'une princesse témoin de grands événemens.* Parmi les nombreuses édit. qui en ont été données, on distingue celle d'Amsterdam (Paris), 1746, 8 vol. in-12. On y a joint plus. de ses opusc. Ces Mém., réimpr. en 1824, forment les t. 50, 51 et 52 de la 2e série de la *Collect. des Mém. relatifs à l'Hist. de France*, publiée par M. Petitot. On trouve en tête de cette édit. une *Notice sur mademoiselle de Montpensier et sur ses Mémoires.*

MONTPENSIER (ANTOINE-PHILIPPE-D'ORLÉANS, duc de), né en 1775 de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, montra de bonne heure du goût pour les arts, qu'il cultiva depuis avec succès. A l'époque de la révolut., il vola avec son frère le duc de Chartres à la défense du territoire franç., se fit remarquer à Valmy et à Jemmapes, passa ensuite à l'armée d'Italie, commandée par le général Biron; mais il fut arrêté à Nice en 1793, par ordre du comité de salut public, et transféré à Marseille au fort N.-Dame-de-la-Garde, où il subit 43 mois d'une pénible captivité. Il dut enfin son élargissement au directoire, ou plutôt à la généreuse résignat. de son frère aîné, le duc d'Orléans, qui, cédant au vœu de cette administrat. inquiète et faible, consentit à s'éloigner de l'Europe et à se rendre en Amérique. Le duc de Montpensier alla l'y rejoindre avec le comte de Beaujolais en 1797, et réuni enfin à ses deux frères, parcourut les Etats-Unis, visita Washington dans sa retraite de Mount-Vernon, et connut plus d'une fois, dans ces courses continuelles sur une terre étrangère, le besoin, les périls et des vexations de tout genre. Les trois frères vinrent chercher un asile en Angleterre en 1800, et choisirent pour leur séjour habituel Twickenham. C'est là que le duc de Montpensier m. en 1807, d'une maladie de poitrine dont il portait depuis long-temps le germe dans son sein. On lui donna un tombeau à Westminster. Il a écrit lui-même des *Mém.* concernant sa captivité, Paris, Baudouin frères, 1824, in-8.

MONTPERLIER (N.), auteur dramat., mort à Lyon en 1819, à l'âge de 32 ans, s'est fait connaître par plus. pièces jouées avec succès sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin à Paris. Les principales sont les vaudevilles de *Mon oncle Tobie*, des *Femmes Infidèles*, du *Panier de Cerises*, et la comédie du *Gouverneur*. Cette dernière pièce est une comédie de mœurs, et son succès pouvait faire concevoir aux amis de l'art de légitimes espérances.

MONTPETIT (ARMAND-VINCENT de), artiste recommandable, né à Mâcon en 1713, m. à Paris en 1800, peignit le portrait avec succès, et imagina une nouvelle manière de peindre la miniat., qu'il nomma *eludorique*, parce qu'on n'y emploie que l'huile et l'eau. Il s'occupa aussi beaucoup de la mécanique, à laquelle il fit faire quelques progrès. Ses inventions sont décrites dans le *Dictionn. des Arts*, de l'abbé Jaubert. On a de lui: *Note sur les moyens de conserver les portraits peints à l'huile*, etc., Paris, 1776, in-8; *Prospectus d'un pont de fer d'une seule arche* (de 400 pieds d'ouverture), ibid., 1783, in-4; *Observat. physico-mécan. sur la théorie des ponts de fer*, dans le *Journ. de Physique*, ann. 1788, t. 1er. Lalande a donné une *Notice* sur cet artiste, dans le *Magas. encyclopéd.*, ann. 1800, t. 1er.

MONTPEZAT-LETTRES (ANTOINE de), maréchal de France en 1543, m. en 1544, n'était que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix, à la bataille de Pavie. Il fut fait prisonnier dans cette malheureuse journée, se présenta de la meilleure grâce du monde pour servir de valet de chambre à François Ier pendant sa captivité, sut gagner la confiance de ce prince, et fut chargé par lui de porter en France des ordres secrets à la régente. Plus tard il se fit remarquer dans plus. siéges ou batailles, et parut un personnage assez important pour être mis au nomb. des 8 otages que fournit François Ier à Henri VIII pour la reddition de Tournay à la France.

MONTPLAINCHAMP. V. BRUSLÉ DE MONTPLAINCHAMP.

MONTPLAISIR (RENÉ DE BRUC, marquis de), poète franç. du 17e S., se fit autant de réputation dans les armes que dans les lettres, et fut nommé, en 1671, lieuten. de roi à Arras, où l'on croit qu'il m. vers 1673. Ses vers, disséminés dans les *recueils* du temps, en ont été extraits par Lefèvre de Saint-Marc, et forment un pet. vol. qu'on trouve ordinairement joint aux *Poésies* de Lalane, Amsterdam (Paris), 1759, in-12. On suppose qu'il a eu quelq. part aux *élégies* publiées sous le nom de la comt. de La Suze.

MONTRÉAL D'ALBANO ou *Fra Moriale*, gentilhomme provençal et chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, au 14e S., se distingua d'abord au service du roi de Hongrie, dans les guerres du roy. de Naples. Il commandait une de ces troupes de brigands, qu'on nommait compagnies d'aventure, avec laquelle il resta dans le roy. de Naples en 1351, après le départ du roi de Hongrie. Vaincu et chassé du pays l'année suivante, par Malatesti, seigneur de Rimini, il se mit à la solde du préfet de Vico, seigneur de quelq. villes du patrimoine de Saint-Pierre. Mais bientôt il parvint à attirer sous ses drapeaux 1500 gendarmes et 2000 fantassins, qu'il soumit à une discipline régulière, tout en les autorisant à un brigandage également régulier. Il fondit avec cette troupe sur les états de Malatesti en 1353, et après y avoir porté la désolation, et réuni sous ses drapeaux un plus gr. nombre de partisans, avides de pillage, il alla mettre à contribution Sienne, Florence et Pise. Il engagea ensuite sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti, et se rendit, avec une suite peu nombreuse, à Pérouse et à Rome, pour se ménager des intelligences dans le midi de l'Italie. Mais à son arrivée à Rome, il fut traduit devant un tribunal, comme coupable de brigandages que le prétendu droit de la guerre ne pouvait excuser, et eut la tête tranchée (1354).

MONTRÉSOR (CLAUDE DE BOURDEILLE, comte de), grand-veneur et favori de Gaston, duc d'Orléans, né vers 1608, m. en 1663, sut captiver ce prince au point qu'il n'osait rien entreprendre sans ses conseils. Montrésor facilita plus. entrevues entre son maître et le comte de Soissons, et fut le chef secret du complot tramé par eux contre le cardinal de Richelieu. Mais lorsque *Monsieur*, dont les menées ne purent demeurer cachées, se hâta de faire la paix avec le ministre, il ne stipula rien pour son favori, qui alla passer 5 à 6 ans dans sa terre pour éloigner de lui tout soupçon d'intrigue. Ce-

pendant il entra presque sans le vouloir dans la conspiration de Cinq-Mars, et se vit abandonné une seconde fois par Gaston. Obligé de chercher un asile en Angleterre, tandis que l'on saisissait ses biens, il ne revint en France qu'après la mort de Richelieu (1643), et vendit bientôt sa charge de grand-veneur. Il paraissait disposé à vivre tranquille loin de la cour; il annonçait même l'intention de se retirer en Hollande, lorsqu'il se rendit suspect à Mazarin par une correspondance assez insignifiante avec la duchesse de Chevreuse, alors exilée. Il subit quatorze mois de détention, et rendu enfin à la liberté, ne manqua pas de se lier avec le coadjuteur contre le ministre. Il joua un rôle très-actif dans les troubles de la fronde, se réconcilia avec la cour en 1653, et passa les dern. années de sa vie étranger aux intrigues, sans toutefois cesser d'entretenir des liaisons d'amitié et de reconnaissance avec le cardin. de Retz. On a de lui des *Mémoires* pleins de candeur et de bonne foi, qui ont été insérés dans le Recueil de plusieurs pièces servant à l'hist. moderne, Cologne (Elzéviers), 1663, in-12, et réimpr. par les mêmes, Leyde, 1665, 2 v. in-12.

MONTREUIL ou MONTEREUL (Bernardin de), jésuite du 17ᵉ S., distingué par ses talens pour la chaire et pour la direction, a laissé une excellente *Vie de Jésus-Christ*, revue et retouchée par le P. Brignon, réimp. à Paris, 1741, 3 v. in-12.

MONTREUIL (Jean de), ou *Montereul*, négociateur, né à Paris en 1613, m. en 1651, fut envoyé à Rome, puis en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, passa de là en Ecosse avec le titre de résident, et, à son retour en France, acccepta la place de secrétaire des commandemens du prince de Conti. Il était en outre membre de l'acad. franç., et avait été pourvu d'un canonicat du chapitre de Toul. — Un autre Jean de Montreuil, médecin de Bourges, professeur au collége royal à Paris, m. en 1647, et dont le nom s'écrivait *Monstrœil*, a un article dans le *Mémoire histor. et littéraire du collége de France*, par Goujet. V. aussi son *Oraison funèbre* (en latin), par Ch. Le Breton, Paris, 1647, in-8 de 32 p.

MONTREUIL (Matthieu de), frère du négociateur, né à Paris en 1620, m. à Valence en 1692, porta l'habit ecclésiastique sans être engagé dans les ordres sacrés, fit négligemment de petits vers, écrivit des lettres galantes à l'imitation de Voiture, et réunit à toutes les faiblesses d'un abbé petit-maître les fadeurs obligées de la galanterie du temps. Ses *œuv.* ont été publ. Paris, Billaine, 1666, in-12, 2ᵉ édit., 1671, soignée par l'aut. lui-même. M. Campenon a publié, en 1806, les *Lettres choisies* de Balzac, Voiture, Pélisson, Boursault et Montreuil, 2 vol. in-12. On trouve dans les *Mélang. histor.* de Michault (t. 1ᵉʳ, p. 85-94) un *mémoire sur la vie*, etc., de Matthieu de Montreuil.

MONTREUIL (Eudes de). V. Eudes.

MONTREUX (Nicolas de), surnommé *Ollenix du Montsacré* (anagramme de son nom), né en 1561, mort en 1608, se rangea dans le parti de la ligue, perdit tous ses biens dans les guerres civ., et fut réduit à une extrême misère qui l'obligea d'avoir recours aux bontés de la duchesse de Mercœur, Marie de Luxembourg. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., tous médiocres. Le plus considérable est intitulé : *Bergeries de Juliette*, 1585, 3 v. in-8; 5ᵉ édit., Tours, 1592 et suiv., 5 v. in-12. Cet ouvrage, divisé en deux livres et en journées, est un mélange de vers et de prose, de contes romanesques et comiques.

MONTREVEL. V. Baume.

MONTRICHARD (Henri-René, comte de), né vers 1756, d'abord page de Marie-Antoinette, entra ensuite au service, et joignit, lors de la révolution, l'armée des princes émigrés. Rentré dans sa patrie en 1799, il exécuta plusieurs missions dans l'intérêt des Bourbons, et néanmoins fut nommé, en 1806, maire de Saint-Pierre-le-Roaille (département de la Loire). A la restaurat. de 1815, le gouv. l'appela à la sous-préfect. de Villefranche. Révoqué en 1817, par suite des troubles qui éclatèrent alors, de Montrichard publia un *factum* contre ses accusateurs, intit. : *Un et un font un*, ou *M. Fabvier et M. Sainneville*, Paris, 1818, in-8, deux édit.; une 3ᵉ fut pub. à Lyon en 1818. Le cte de Montrichard m. en 1822, au château de Marcengis (Haute-Loire).

MONTROSE ou MONTROSS (Jacques Graham, comte et duc de), l'un des plus zélés défenseurs de Charles Iᵉʳ, né à Edimbourg en 1612, offrit ses services au roi avant que les troubles civils éclatassent; mais, se voyant écarté par le duc d'Hamilton, il n'écouta que son ressentiment, et se jeta dans le parti des covenantaires. Chargé par ceux-ci d'une mission importante auprès de Charles Iᵉʳ; qui était alors à Berwick. il se laissa surprendre aux manières affables de ce prince, et, dès ce moment, se voua en secret à son service. Toutefois les covenantaires lui ayant confié un grand commandement dans la seconde insurrection, il fut le prem. qui passa la Tweed pour envahir l'Angleterre. A cette même époque, une lettre qu'il écrivait au roi tomba entre les mains d'Hamilton, qui en envoya une copie à Leven, général écossais. Montrose, accusé de haute trahison, avoua tout, mais pour en tirer gloire, et dès ce jour tâcha d'engager ceux qui pensaient comme lui à se lier par un acte d'association. Débarrassé bientôt d'un ennemi redoutable par la disgrâce d'Hamilton, il négocia directement avec les royalistes les plus zélés, parvint à former un corps peu consid. d'Irlandais et d'Ecossais, et se déclara décidément (1645) contre son ancien parti. Mais après avoir battu successiv. lord Elcho à Perth, lord Burleig à Aberdeen, le comte d'Argyle à Innerlochy, enfin Baillie et Urrey, il reçut de Charles Iᵉʳ l'ordre de désarmer, et, proscrit par le parlement d'Ecosse, excommunié par l'église puritaine, se retira en France, et de là en Allemagne, où il prit part aux dernières campagnes de la guerre de trente ans, et fut élevé au grade de maréchal de l'empire. Dès qu'il eut appris la mort tragique de Charles Iᵉʳ, il courut offrir ses services à Charles II, qui était alors à La Haye, et qui les accepta. Fort de l'assentiment de son maître, et de l'appui du roi de Danemarck, du duc de Holstein, de la reine Christine et du prince d'Orange, il se transporta dans les Orcades, arma plusieurs habitans de ces îles, et descendit avec sa petite armée sur les côtes du comté de Caithness (1650); mais il se flattait vainement de trouver de nombreux partisans dans un pays qu'il venait troubler encore au nom de la cause royale : mal secondé par ses propres soldats, et forcé par la faim et la fatigue de réclamer l'assistance d'un de ses anciens officiers nommé Aston, il fut livré par cet ami perfide, et condamné à être pendu. La sentence portait de plus que ses membres seraient attachés aux portes des princip. villes d'Ecosse. L'intrépide défens. des Stuarts s'écria : « Que ne me coupe-t-on en un assez grand nombre de morceaux pour rappeler à chaque village du royaume la fidélité qu'un sujet doit à son roi ! » Il mit même cette pensée en assez beaux vers; il avait toujours cultivé les lett. Son courage ne se démentit pas au moment du supplice. Le cardinal de Retz a dit de lui : « C'est un de ces hommes qui ne se rencontrent plus dans le monde, et qu'on ne retrouve que dans Plutarque. » Le cardinal de Retz jugeait d'après les idées de son siècle, qui ne sont pas celles du nôtre. L'abbé Gaudin (*v.* ce nom) a donné une trad. franç. des *Mém.* du marquis de Montrose.

MONTUCLA (Jean-Etienne), sav. mathémat., né à Lyon en 1725, m. en 1799 à Versailles, était venu de bonne heure à Paris, où les savans et les artistes s'étaient empressés de l'admettre dans leur société. Il participa à la rédaction de *la Gazette de*

France, journal presque uniquement consacré alors à la littérat. et aux sciences, fut appelé à Grenoble en 1761 pour y remplir les fonct. de secrét. de l'intendance, et 3 ans après accompagna, comme prem. secrét. et comme astronome du roi, le chevalier Turgot, chargé d'établir une colonie à Caïenne. De retour en France, il fut nommé premier commis des bâtimens de la couronne et censeur royal; mais la révol., en le privant de ses traitemens, le laissa sans fortune. On lui accorda toutefois une pension de 100 louis, dont il ne jouit que quatre mois, et un bureau de loterie qui, pendant deux ans, fut la seule ressource de sa famille. Ce sav., recommandable par ses vertus autant que par ses talens, a laissé, outre une excellente édit. des *Récréations mathématiques* d'Ozanam (1778, 4 vol. in-8), et une traduct. des *Voyages de Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, avec des remarques et addit. (Paris, 1784, in-8) : *Hist. des recherches sur la quadrature du cercle*, Paris, 1754, in-12, fig.; *Rec. de pièces concernant l'inoculation de la petite-vérole*, trad. de l'angl., ib., 1756, in-12; *Hist. des mathémat.*, ib., 1758, 2 v. in-4, 1799-1802, 4 vol. in-4. V. une *Notice sur Montucla*, dans le *Magasin encyclop.*, année 1799, t. 5, p. 406-10.

MONTUUS ou DE MONTEUX (Sébastien), méd. du 16e S., né, selon Georges Mathias, à Rieux en Languedoc, a laissé : *de Medicis Sermones sex, quorum* : 1 *de Sectis medicorum ;* 2 *de Disciplinis quæ dogmaticis necessariæ* ; 3 *de Dogmaticorum officio :* 4 *de Excellentiâ dogmaticorum ;* 5 *de Consiliis eorum ;* 6 *de Stipendiis eorumdem ; Ejusdem de humorum differentiis atque indiciis Epitome*, Lyon, 1584, in-8; *Dialexeon medicinalium libri duo ; adjectus est de his quæ ad rationalis medici disciplinam, munus, laudes, consilia et præmia pertinent, libellus*, ibid., 1537, in-4.

MONTVALLON (André BARRIGUE de), sav. magistrat, né à Marseille en 1678, m. en 1759 à Aix, où il était l'oracle du parlement, fut consulté utilement par d'Aguesseau lorsque celui-ci prépara ses ordonnances sur les donations, les testam. et les substitutions. Il a fourni plusieurs observations aux *Mémoires de l'académie des sciences*, années 1730 et suiv.; mais l'ouvrage qui le fit connaître le plus avantageusement est son *Nouveau système sur la transmission et les effets des sons, sur la proportion des accords et la méthode d'accorder juste les orgues et clavecins*, Avignon, 1756, 2e édit. On cite en outre de lui : un *Précis des ordonnances, déclarations, lettres-patentes, statuts et règlemens*, dont les dispositions étaient les plus en usage dans le ressort du parlement de Provence, Aix, 1752, in-12; *Epitome juris et legum roman. frequentioris usûs, juxta seriem Digestorum*, ib., 1756, in-12.

MONTYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert AUGET, baron de), magistrat connu par un grand nombre de fondations en faveur des lettres, des sciences et des établissem. de charité, par des actions non moins recommandab., et enfin par quelq. écrits, naquit en 1733, et m. à Paris en 1820. Il avait été successiv. intendant de la Provence, de l'Auvergne et du pays d'Aunis, et avait mérité une disgrâce en refusant de coopérer à la suppression des cours de justice, par l'installation, dans la province qui lui était alors confiée, du corps de magistrats que le chancelier Maupeou prétendait mettre à la place de la cour depuis long-temps existante. Déjà, en 1766, il s'était opposé seul, dans le conseil du roi, à l'infraction des lois de l'état, par laquelle ce conseil se trouvait transformé en commission criminelle pour juger La Chalotais. Il passa en Angleterre lors de nos premiers troubles politiques, fut nommé memb. de la société royale de Londres, et suivit le roi Louis XVIII à son retour en France. Les fondations de prix du vertueux magistrat se montaient, avant la révol., à un capital de plus de 60,000 fr. : elles devinrent nulles par la suppression, en 1790, des académies auxquelles elles avaient été confiées; mais il les a remplacées depuis. De 1815 à 1820, il fit aux bureaux de charité de plus. des arrondissemens de Paris divers dons très-consid., qui ont été employés à des achats de rentes pour les indigens. Par une clause particulière de son testament, les deux sommes de 10,000 fr. qu'il a léguées à l'acad. franç., l'une pour *prix de vertu*, l'autre pour *l'ouv. le plus utile aux bonnes mœurs*, peuvent être multipliées selon l'évaluation de sa succession et la nature de ses autres legs : il en résulte que le total de ces deux sommes sera peut-être porté à près d'un million; car on estime que le fondateur a laissé de quatre à cinq millions de fortune. Ce bienfaiteur de l'humanité peut encore être cité comme écrivain. Parmi ses ouv., nous distinguerons *l'Eloge du chancelier de L'Hôpital*, qui obtint un accessit en 1777 à l'acad. franç.; un discours *de l'Influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe*, auquel la même compagnie décerna le prix; le *Rapport fait à S. M. Louis XVIII, à l'occasion du tableau de l'Europe en* 1795, par de Calonne, Lond., 1796, in-8, plus. fois réimp.; *Quelle espèce d'influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples*, Paris, 1818, in-8; *Particularités et observat. sur les ministres des finances de France les plus célèbres, dep.* 1660 *jusqu'en* 1791, Londres, 1812, in-8 : cette édit. est précédée d'une *Epître dédicatoire aux mânes de William Pitt*, pièce qui ne se trouve pas dans la réimpress. de l'ouvrage faite à Paris en 1812; *Etat actuel du Tunkin*, Paris, 1812, 2 v. in-8. Cet ouv., publ. sous le nom de M. la Bissachère, a été rédigé par M. de Montyon : il avait paru en 1811 sous le titre d'*Exposé statistiq. du Tunkin*. En 1826 l'*éloge* de M. de Montyon fut proposé par l'acad. franç. comme sujet du concours de poésie; et le prix fut décerné à M. Alfred de Wailly.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET de), célèbre acteur et aut. dramat., membre de la 4e classe de l'institut, né à Lunéville en 1745, m. à Paris en 1811, avait débuté en 1770 à la Comédie-Franç., et y fut reçu deux ans après. Double de Molé, pour l'emploi des jeunes premiers et des amoureux, il était loin d'avoir autant de grâce et d'élégance que lui dans la comédie; mais le public lui tint compte de ses efforts, et surtout de la flexibilité de talent qui lui permit de jouer avec un grand succès quelq. rôles tragiques. A la m. de Lekain, il se crut en droit de réclamer les premiers rôles; mais la faiblesse de sa santé et les désagrémens de sa personne et de son organe le forcèrent bientôt de renoncer à cet emploi, ainsi que Molé, son rival et son ennemi. Il jouissait paisiblement des applaudissemens dus à son talent incontestable dans vingt autres rôles quand un ordre de la haute police le fit sortir brusquement de France (1781). La chronique scandaleuse du temps prête à cet ordre des motifs qu'il n'est pas dans notre objet d'approfondir. Accueilli par le roi de Suède, qui l'employa comme lecteur et comédien ordin., il resta à Stockholm jusqu'en 1786. De retour à Paris, il s'attacha aux Variétés du Palais-Royal, qui prit, en 1792, le nom de Théâtre de la République, et auquel se réunirent, sept ans après, presque tous les anciens artistes de la comédie française. Il fut alors forcé par son âge de renoncer aux rôles tragiques qui avaient fait sa réputation, pour prendre ceux de pères nobles et de grands raisonneurs. On se souvient encore de lui avoir vu jouer quelques-uns de ces derniers, surtout *l'Abbé de l'Epée*, avec une supériorité remarquable. Monvel, moins disgrâcié de la nature, eût égalé peut être Baron et Lekain : des obstacles insurmontables purent seuls l'empêcher d'être le plus grand des acteurs. Ses désavantages physiques n'étant sensibles que sur la scène, il se montrait, devant ses camarades ou dans le monde, le lecteur le plus sé-

duisant. Un gr. nomb. de ses productions ont eu du succès, et quelques-unes sont restées au théâtre. Pourquoi faut-il dire que, transformé en apôtre de l'impiété la plus audacieuse, il prononça, dans l'église de St-Roch, pour la fête de la raison (1793), le plus horrible discours? Ajoutons toutefois qu'il ne s'est jamais consolé de ces blasphèmes arrachés à sa faiblesse par des insensés. Parmi ses nombreux ouv. dramatiques, l'on peut distinguer *l'Amant Bourru*, comédie en 3 actes et en vers libres, 1777, in-8; *la Jeunesse du duc de Richelieu*, ou *le Lovelace français*, drame en 5 actes et en prose (en société avec M. Alex. Duval), 1796, in-8; *Blaise et Babet, ou la suite des Trois Fermiers* (autre pièce du même aut.), comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, musique de Dezède, 1783, in-8; *Raoul, sire de Créqui*, comédie en 3 actes, mêlée d'ariettes, musique de Daleyrac, 1789, in-8; *Ambroise*, ou *Voilà ma journée*, opéra-comique en un acte, musique de Daleyrac, 1793, in-8; *l'Heureuse Indiscrétion*, comédie en 3 actes et en vers, 1789. On cite de lui en outre un roman historique, intitulé *Frédégonde et Brunehaut*, 1776, in-8, avec grav.

MOONEN (Arnold), théolog. holland., de la communion réformée, né à Zwoll en 1644, m. en 1711, s'est distingué comme prédicateur, comme poète et comme grammairien. On a de lui des *Sermons* sur divers sujets, Delft, 1715, in-4, Deventer, 1702, in-4; une *Grammaire de la langue hollandaise*, publ. en 1716, et fréquemment réimprimée; des *Poésies hollandaises*, Amsterdam, 1700 et 1720, 2 vol. in-4; des *Poemata latina*, Groningue, 1716, in-8.

MOOR (Barthélemi de), profess. de médecine à Harderwick, vers la fin du 17e S., s'éleva contre la secte chimique dont les principes se propageaient en Hollande, et écrivit, pour ramener ses contemporains à l'étude des anciens, *Cogitationum de instauratione medicinæ, ad sanitatis tutelam, morbos profligandos, necnon vitam prorogandam, libri tres*, Amst., 1695, in-8. — Moor (Karel (van), peintre de l'école hollandaise, né à Leyde en 1656, m. en 1738, fit d'abord des portr. où l'on trouve souvent la manière de Rembrandt et quelquefois celle de van Dyk. Mais il mit ensuite le sceau à sa réputation par un tableau représentant *le Jugement porté par Brutus contre ses deux fils*, demandé par les États pour orner la salle du conseil.

MOOR (Michel), théol. cathol., né à Dublin en 1640, m. en 1728, a laissé entre autres ouvr. : *de existentiâ Dei*, Paris, 1692, in-8; *Hortatio ad studium linguæ græcæ et hebr.*, 1700, in-12; et *Vera sciendi methodus*, Paris, 1716, in-8 : dans ce dern. l'aut. prétend réfuter le système philos. de Descartes. — Moor. V. Moro (Ant.).

MOORE (sir Jonas), mathématicien angl., né à Whitle, dans le Lancashire, en 1617, m. à Godalming, entre Portsmouth et Londres, en 1679, fut nommé par Charles II intendant de l'artillerie, et se servit du crédit qu'il avait à la cour pour faire ériger la maison de Flamsteed en observatoire public, et pour fonder une école de mathémat. à l'hôpital du Christ. L'Angleterre lui doit l'établissement d'un système régulier d'instruction mathémat. Il a laissé, entre autres ouvr., plus. traités *sur l'Arithmétique*, *la Géométrie pratique*, *la Trigonométrie* et *la Cosmographie*. Perkins et Flamsteed y ont ajouté quelq. autres ouvr. Ce recueil fut publié par la famille de Moore en 1681, in-4.

MOORE (Franç.), voyageur angl., alla en Afrique en 1730, et y resta jusqu'en 1735. Il remonta la Gambie jusqu'à la distance de deux cents lieues de la mer, et, à son retour en Angleterre, publia : *Voyages dans les parties intérieures de l'Afrique, contenant une description de plusieurs nations qui habitent le long de la Gambie, dans une étendue de six cents milles*, Londres, 1738, 1 vol. in-8; ibid., 1742, 1 vol. in-4, fig.; ibid., 1776, 1 vol. in-8. Cet ouvr. a été extrait et trad. en franç., avec les relations de Stibbs et de Leach, par M. Lallemant. Ces extraits forment le 2e vol. des *Voyages de Ledyard et de Lucas en Afrique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8.

MOORE (Robert), habile maître d'écriture et philologue angl., m. vers 1727, a laissé : *l'Aide du maître d'écriture*, 1696, 1704; *The general Penman*, 1725; *Court Essai sur l'invention primitive de l'écriture*, avec des exemples gravées.

MOORE (Philippe), théol. angl., recteur de Kirkbride et chapelain de Douglas, m. en 1783 à l'âge de 78 ans, se chargea de réviser la traduction des Stes-Écritures dans la langue des habitans de l'île de Man, et de quelq. autres livres de religion, impr. pour l'usage de ce diocèse. Il existe des fragmens de sa *Correspondance particulière*.

MOORE (le doct. John), méd. et littér. écossais, né à Stirling, en 1730, m. à Londres en 1802, fut d'abord employé à l'armée de Flandre (1747), comme aide (*mate*) dans les hôpitaux militaires de Maestricht et de Flessingue, fut nommé ensuite chirurgien-adjoint du régiment des gardes à pied, revint à Londres en 1748, et, après avoir étudié successivem. dans cette ville et à Paris, alla exercer la chirurgie à Glascow. Chargé, vers 1770, d'accompagner sur le continent un fils de la duchesse d'Argyle, en qualité de gouverneur, il mit 5 ans à visiter la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande, et, de retour à Londres, consigna les observations et l'expérience de sa vie dans plusieurs ouvr. Nous citerons les suivans : *Coup-d'œil sur la société et les mœurs en France, en Suisse et en Allemagne*, 1779, 2 vol. in-8; *Coup d'œil sur la société et les mœurs en Italie*, 1781, 2 vol. in-8 (ces deux ouvr. ont été trad. en franç. par M. Henri Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8 : Mlle de Fontenay a publ. une nouvelle traduct. du prem., sous le titre de *Voyage de John Moore en France*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8); *Zeluco*, Londres, 1786, roman trad. en franç., par Cantwell, 1796, 4 vol. in-18; *Edouard*, autre roman moral, trad. en fr. par Cantwell, 1797, 3 vol. in-12; *Vues des causes et des progrès de la révolution française*, 1795, 2 vol. in-8; *Mordaunt*, ou *Esquisses de la vie, des mœurs et des caractères de divers pays, contenant l'hist. d'une Française de qualité*, 1798, 2 vol. in-8. On lui attribue encore des *OEuvres morales*, dont MM. Prevost et Blagdon ont publié des extraits, Londres, 1803, 2 vol. in-8, en angl.

MOORE (sir John), général angl., fils du précédent, né à Glascow en 1761, obtint, à l'âge de 15 ans, par la protect. du duc d'Hamilton, élève de son père, le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie, fut employé dans la guerre d'Amérique, et réformé à la paix de 1783. Peu de temps après, il représenta au parlement le bourg de Lanark. Ayant repris du service en 1788, il fit partie de l'expédit. de 1794 contre la Corse, se distingua au siége de Calvi, et fut élevé au grade d'adjudant-général. De retour en Angleterre, l'année suivante, il fut nommé immédiatement brigadier-général, et reçut l'ordre, en 1796, de conduire une brigade à sir Ralph Abercrombie, dans les Indes occidentales. Employé par ce général dans les postes les plus importans, il reçut de lui le gouvernement de Ste-Lucie : mais l'insalubrité de cette île le força de retourner en Angleterre (1797), d'où il passa bientôt en Irlande. Ce pays, alors en état de rébellion ouverte, devint pour lui le théâtre de nouv. exploits qui lui valurent le grade de major-gén., et un régiment. Après avoir accompagné le duc d'York en Hollande (1799) et sir Ralph Abercrombie en Egypte (1800), couvert de blessures reçues dans ces deux expéditions, il revint en Angleterre, fut créé chevalier, décoré de l'ordre du Bain et investi d'un commandem. dans l'intérieur. En 1808, il mena un corps de 10 mille hommes au secours

du roi de Suède, attaqué alors par la Russie, la France et le Danemarck; mais ayant eu à se plaindre de ce prince, il abandonna sa cause, et, à peine de retour de la Baltique, fut envoyé en Portugal avec les troupes qu'il avait ramenées. Il arriva dans ce royaume au moment de la convention de Cintra, et fut nommé aussitôt commandant en chef. Il avait cru d'abord pouvoir compter sur l'assistance des Espagnols, et bientôt il se vit dans l'impossibilité de se réunir aux divers corps de sa propre armée, et fut convaincu en même temps du peu de fonds qu'il devait faire sur les promesses du peuple pour lequel il combattait. Il était décidé cependant à marcher sur Madrid, lorsqu'il fut informé que Bonaparte en personne cherchait à se placer entre l'armée anglaise et la mer. Craignant d'être coupé par ce redoutable adversaire, il effectua sa retraite, à marches forcées, vers la Corogne. Rien n'était préparé pour son embarquement. Le 16 janvier 1809, les Français vinrent lui livrer une bataille, qui lui coûta la vie et força ses troupes à abandonner toute l'Espagne. Moore jouit d'une grande réputation chez ses compatriotes : il ne lui a manqué peut-être que d'être heureux comme lord Wellington. On trouvera des détails sur ses actions dans l'ouv. de James Moore, son frère, intit. *Hist. des campagnes de l'armée anglaise en Espagne*.

MOPINOT (SIMON), bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1386, m. en 1427, après avoir professé avec succès les humanités dans son ordre, a composé des *hymnes* lat. qui furent long-temps en gr. honneur; il a de plus travaillé avec D. Coustan à la Collect. des Lettres des Papes, dont il rédigea l'*Épître dédicatoire* et la *Préface*, etc.

MOPSUESTE (THÉODORE de). V. THÉODORE.

MORA (DOMINIQUE), écrivain bolonais et l'un des meilleurs tacticiens du 16e S., fut successivement au service de Florence, de Parme, du pape, et du roi de Pologne qui lui donna le grade de colonel. Il a publié : *Tre quesiti in dialogo sopra far le batterie, fortificare una città, e ordinar batterie quadrate, con una disputa di precellenza tra l'arme e le lettere*, Venise, 1567, in-4, et quelques autres ouvr. dont on trouvera l'indication dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi, t. 6, p. 99 et suiv.

MORA Y JARABAS (PABLO de), jurisconsulte espagnol, et membre du conseil du roi, né dans la Vieille-Castille en 1718, m. à Madrid en 1792, a laissé, sur divers points de droit civil et ecclésiastique, un grand nombre de dissertations MSs., citées par Sempère dans la *Bibliothèque espagnole*. Son principal ouvr. est un traité critique *sur les Erreurs du droit civil et les abus de la jurisprudence*, Madrid, 1748, in-4.

MORABIN (JACQUES), secrétaire du lieuten. de police de Paris, né à la Flèche, m. à Paris en 1762, fut agrégé comme docteur de la faculté de Navarre, et protégea la jeunesse indigente de Chamfort. On a de lui : une traduct. du *Traité des lois*, de Cicéron, Paris, 1719, 1777, in-12; une autre du *Dialogue* sur les causes de la corruption de l'éloquence romaine, ibid., 1722, in-12; une autre du *Traité de la consolation*, de Cicéron, ibid., 1753, in-12; réimpr. avec la *Divination*, trad. par Régnier-Desmarais, ib., Barbou, an III (1795), in-12; *Hist. de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4; *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12.

MORAD. V. AMURAT et MOURAD.

MORAINE (ANT.), théol. du 17e S. n'est connu que comme aut. d'un ouvr. cité dans le procès du P. Quesnel, et qui a pour titre : *Anti-Jansenius, hoc est selectæ disputat. de hæresi*, etc., Paris, 1652, in-fol.

MORALÈS (AMBROISE), célèbre écrivain espagnol, né à Cordoue en 1513, m. en 1590, fut historiographe de Philippe II, professeur de belles-lettres à l'université d'Alcala, et l'un des auteurs qui contribuèrent à rétablir en Espagne le goût de la saine littérature. On cite de lui : *Corónica general de España, prosiguiendo adelante de los cinco libros que el maestro Florian de Ocampo ha escrito*, Alcala, 1574-77; Cordoue, 1586, 3 v. in-f.; *Antiquités des villes d'Espagne*, Cordoue, 1575; et surtout une *Relation du voyage littéraire* qu'il fit par ordre de Philippe II dans les roy. de Léon, de la Galice et des Asturies, Madrid, 1765, in-fol. On a publ. ses *Œuvres complètes* à Madrid, 1791-1792. — MORALÈS (Jean-Baptiste), dominicain espagn. et célèbre missionnaire, né à Ecija vers 1597, m. en 1664, à Fo-ning-cheou, capitale de la province de Fo-kien en Chine, fut envoyé, n'étant encore que simple diacre, dans ce royaume, où il découvrit bientôt parmi les chrétiens qu'avaient fait les jésuites quelq. pratiques d'idolâtrie autorisées par ces pères. Il se rendit à Rome et fit condamner ces pratiques, au nomb. de 17 environ, par le saint-office en 1644. Cette condamnation ayant été approuvée et confirmée en 1645 par le pape Innocent X, le P. Moralès quitta l'Espagne avec 30 religieux de son ordre, arriva à la Chine en 1649, après bien des traverses, et donna connaissance du décret au P. Emmanuel Dias, vice-provincial des jésuites. Quelques années après, il eut la douleur de voir qu'on lui opposait un autre décret d'Alexandre VII, qui rendait à peu près nul celui dont il était porteur. Il n'en persista pas moins à se conformer toujours à la saine doctrine malgré l'exemple des jésuites, et refusa constamment le baptême aux néophytes qui ne voulurent point renoncer entièrem. au rit chinois, voulant moins assurer des sujets à la cour de Rome, que faire de vrais chrétiens.

MORALÈS (LOUIS). V. DIVINO-MORALÈS.

MORAND (JEAN), chirurgien français, né en 1658, m. chirurgien-major de l'hôtel des Invalides en 1726, fut un des plus habiles opérateurs de son temps.—MORAND (Sauveur-Franç.), fils du précéd., né à Paris en 1697, m. chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, en 1773, était membre des académies royales des sciences et de chirurgie, de la plupart des autres académies nationales et étrangères, et chevalier de l'ordre de St-Michel. On a de lui : *Traité de la taille au haut appareil*, etc., *avec une dissertat. de l'auteur, et une lettre de Winslow sur la même matière*, Paris, 1728, in-8; trad. en angl. par Douglas, Londres, 1729, in-8; *Réfutation d'un passage du traité des opérations*, publié en angl. par Sharp, Paris, 1739, in-12; *Discours pour prouver qu'il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré*, ibid., 1743, in-4; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre* (avec Bremond), ibid., 1743, 2 vol. in-12; *Opuscules de chirurgie*, ibid., 1768, in-4; 2e partie, ibid., 1772, in-4; trad. en allem., Leipsig, 1776. Son *Eloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, 1773, H., p. 99.

MORAND (JEAN-FRANÇ.-CLÉMENT), doct. en médec. et profess. d'anat., fils de Sauveur-Franç., né à Paris en 1726, m. en 1784, fut bibliothécaire de l'acad. des sciences, et membre de la plupart des sociétés savantes étrangères. Nous citerons de lui : *Hist. de la maladie singulière et de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de temps toute contrefaite par un ramollissement général des os*, Paris, 1752, in-12, fig.; *Nouvelle Descript. des grottes d'Arcy*, Lyon, 1752, in-12; *Lettre sur l'instrument de Roonhuysen*, Paris, 1755, in-12; *Mémoire sur les eaux thermales de Bains, comparées dans leurs effets avec celles de Plombières*, inséré dans le tom. 6 du Journal de Médecine, ann. 1757; *du Charbon de terre et de ses mines*, Paris, 1769, in-fol.; *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre, apprêté pour être employé commodément, économiquement et sans inconvénient, au chauffage et à tous les usages domestiques*, ibid., 1770, in-12,

fig. ; *l'Art d'exploiter les mines de charbon de terre*, 1769, 1779, in-fol., fig. Son *éloge* se trouve dans le *Rec.* de l'acad. des sciences, 1784, H., p. 48.

MORAND (Pierre de), poète dramat., né à Arles en 1701, m. en 1757, fut reçu avoc. au parlement de Paris, en 1739, cessa d'être porté sur la liste annuelle de l'ordre en 1755, et ne put conserver que 8 mois la place de correspondant littéraire du roi de Prusse, qu'il avait obtenue en 1749. Accablé de revers de toute espèce, malheureux en mariage et au théâtre, il conserva toujours son courage et sa gaieté, et plaisanta presque jusqu'à sa dern. heure. Le caractère intraitable de sa belle-mère lui fournit le sujet de sa meilleure pièce, l'*Esprit de divorce*, qu'il fit jouer avec succès sur la scène italienne, en 1738. Déjà, en 1736, il avait donné une tragédie de *Childéric*, qui fut imprimée en 1737 et en 1751, et qui mériterait de reparaître au théâtre, ainsi que la comédie dont nous venons de parler. On cite enc. de lui : les *Muses*, sorte d'ambigu joué en 1738 par les comédiens italiens ; *la Vengeance trompée*, coméd. jouée à Arles en 1743 ; *Mégare*, tragédie sifflée par une cabale, au Théâtre-Français, en 1748, et dont la 2e représentation n'a jamais eu lieu. Toutes ces pièces ont été réunies et imprimées avec d'autres du même auteur, sous ce titre : *Théâtre et œuvres diverses de Morand*, Paris, 1751, 3 vol. in-12. On a en outre de lui : *Justification de la musique franç., contre la querelle qui lui a été faite par un Allem. et un Allobroge* (Grimm et J.-J. Rousseau), etc., Paris, 1754, in-8. Morand a été, avec Rousseau de Toulouse et l'abbé Prévost, l'un des fondateurs du *Journal encyclopédique*, qui commença en 1756.

MORAND (Jean-Antoine), architecte, et chevalier de St-Michel, né à Briançon en 1727, m. à Lyon sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, avait étudié d'abord la perspective et la décoration sous le célèbre Servandoni, et reçu ensuite des leçons de Soufflot, dont il devint l'ami. Il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, fut appelé à Parme, en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'emp., pour construire un théâtre à machines, et obtint le suffrage des artistes même de l'Italie. De retour à Lyon, il fit servir à l'embellissement de cette ville les nouvelles connaissances qu'il avait acquises pendant un court séjour à Rome. Entre autres ouvr., il faut citer le fameux pont de bois jeté par lui sur le Rhône, et qui porte le nom de son habile constructeur. L'école des ponts-et-chaussées a donné son approbat. aux principes qui ont présidé à cette construction ; et leur exposition fait partie de son enseignement.

MORANDE (Charles Thévenot de), journaliste et pamphlétaire, né à Arnai-le-Duc en 1748, vint, jeune encore, à Paris, et se livra à des désordres honteux qui le firent enfermer d'abord au For-l'Evêque, puis à Armentières. Elargi au bout de 15 mois, il passa en Angleterre, où la composition de quelques libelles devint sa ressource. Il se crut alors appelé à rançonner les puissances, et réussit en effet à faire acheter son silence à la Dubarry, moyennant une somme de 500 guinées et une pension de 4000 fr., dont la moitié réversible à sa femme. Mais Voltaire, auquel il voulait aussi arracher un tribut par des menaces de diffamation, répondit aux ouvertures d'un aussi méprisable adversaire, en les rendant publiques. Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, fit mieux encore : il distribua à Morande des coups de canne dont il eut soin d'exiger quittance. La pension que ce vil pamphlétaire avait obtenue sous Louis XV ayant été supprimée sous le règne suivant, il fit paraître en 1776 les *Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry*, dont le prix, joint au salaire qu'il recevait comme agent de la police franç. et au produit de sa feuille périodique du *Courrier de l'Europe*, lui permirent de vivre à Londres dans l'aisance. Revenu en France à l'époque de la révolut., il végéta dans la foule des journalistes, et, flottant entre les partis, il finit par se rendre suspect à celui qui dominait. Son *Argus patriotique* fut signalé comme une feuille indirectem. favorable à la cour, et l'aut. périt dans les massacres de sept. 1792. Nous citerons de lui : *le Philosophe cynique*, et les *Mélanges confus sur des matières fort claires*, Londres, 1771, in-8 ; *le Gazetier cuirassé*, ou *Anecdotes scandaleuses sur la cour de France* (1772), in-12 (avec des *Recherches sur la Bastille*, etc.).

MORANDI (Morando), médecin, né en 1693 dans le Modenais, où il m. en 1756, exerça son art avec succès à Modène, à Imola, et à Novi dans l'état de Gênes. Ses princip. ouv. sont : *Decade di lettere famigliari contenenti gli errori nella pratica fatti, ed al publico schiettamente comunicati*, Modène, 1748, *de Febribus quibusdam tertiariis perniciosis*, Ferrare, 1748, in-4. Les biographes ital. (*voy.* Tiraboschi, *Bibl. moden.*, Fantuzzi, *Notizie degli scritt, bologn.*, etc.) citent plus. autres personnages du même nom, et tombés depuis dans une obscurité d'où nous croyons peu nécessaire de les tirer.

MORANDI-MANZOLINI (Anne), femme célèbre par ses connaissances en anatomie, née en 1716 à Bologne, où elle m. en 1774, avait épousé J. Manzolini, habile anatomiste, dont elle apprit la science qu'il professait. Après la m. de son mari, en 1755, elle fut pourvue d'une chaire d'anatomie à l'univ. de Bologne ; et sa réputat., comme modeleuse en cire, s'étant répandue dans toute l'Europe, diverses académies se l'agrégèrent. Elle reçut des offres brillantes pour aller s'établir, soit à Milan, soit à Londres, soit à St-Pétersbourg ; mais elle préféra rester dans sa patrie, où les sav. et les étrangers les plus illustres s'honorèrent de venir la visiter.

MORANDO-ROSA (Philippe), littérat. ital., né en 1735 à Vérone, où il mourut en 1760, a laissé : *Medo*, tragédie, Vérone, 1755 (le marq. de Maffei en parle avec éloge dans le chap. Ier de son Traité des Théâtres anciens et modernes); la *Teonoe*, trag., ibid., 1755 ; *Sonetti e Canzoni*, ibid., 1756, et autres pièces mentionnées dans le t. 6 des *Elogi italiani*, etc.

MORANT (Philippe), antiquaire et biographe angl., né dans l'île de Jersey en 1700, m. en 1770, publia un grand nombre d'ouvr. dont M. George Crabb donne les titres avec détail (*Univ. hist. Dict.*, Londres, 1825, in-fol.), et parmi lesquels nous citerons seulement : *Histoire et Antiquités de Colchester*, 1748, in-fol. ; réimp. en 1768 ; *Histoire du comté d'Essex*, 1760-68, 2 vol. in-fol.

MORARD DE GALLE (Justin-Bonaventure), vice-amiral, naquit à Gonselin, en Dauphiné, le 30 mars 1741. Après avoir servi pendant quelques années dans les gendarmes de la garde, il entra au service de la marine, comme garde du pavillon, en 1757. Nommé enseigne de vaisseau en 1765, il fit diverses campagnes dans l'Inde et en Amérique, jusqu'en 1772, qu'il fut attaché à la direction des constructions du port de Brest. Promu, en 1777, au grade de lieutenant, il passa sur *la Ville de Paris*, et assista au combat d'Ouessant (27 juillet 1778). Il était sur *la Couronne*, dans l'armée du comte de Guichen, aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai 1780. Embarqué, l'année suivante, dans l'escadre aux ordres du Bailli de Suffren, il fit toute la campagne de l'Inde, assista aux divers combats livrés par cet amiral, et reçut une blessure grave à celui de la Praya. Morard de Galle, nommé contre-amiral en 1792, fut fait vice-amiral l'année suivante. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de commandant d'armes au port de Brest, il prit, en 1798, le commandement de l'armée navale qui y était réunie. Il m. à Guéret le 23 juillet 1809. Il était à cette époque

comte, grand-officier de la Légion-d'Honneur, et titulaire de la sénatorerie de Limoges. Peu d'hommes de mer ont fourni une carrière aussi remplie que celle de Morard de Galle; il avait fait 37 campagnes, exercé 11 commandemens, et assisté à 15 combats.

MORATA (Olympia Fulvia), l'une des femmes les plus sav. de son siècle, née à Ferrare en 1526, fut admise à partager les leçons de la jeune princesse Anne d'Este, et devint bientôt l'objet de l'admiration de toute la cour par ses rapides progrès dans la philosophie et dans les langues anciennes. Mais elle perdit presque en même temps son père et les bonnes grâces de la duchesse de Ferrare, et se trouva seule avec une mère infirme, sans fortune et sans appui, chargée de l'éducat. de 3 sœurs et d'un frère en bas âge. Ayant épousé, et 1548, André Grundler, jeune médecin allemand, elle alla s'établir avec lui à Schweinfurt; mais cette ville, cernée par les troupes de l'empire, fut prise d'ass., après un siége de 14 mois, livrée au pillage et réduite en cendres. La malheureuse Olympia, longtemps errante sans asile, à travers mille dangers, avec son jeune frère et son mari, commençait à espérer un sort plus prospère, grâce à la nomination de Grundler à une chaire de médec. à Heidelberg, lorsqu'elle m., épuisée de tant de fatig., en 1555. Ses ouv. avaient été détruits en partie dans l'incendie de Schweinfurt. Cœl. Secund. Curion en a recueilli les fragmens échappés aux flammes, et les a publ. sous ce titre : *Olimpiæ Fulviæ Moratiæ, fœminæ doctissimæ ac planè divinæ, Opera omnia quæ hactenùs inveniri potuerunt*, Bâle, 1562, in-8.; réimpr. avec quelq. augmentat., en 1570 et 1580. V. sur cette femme remarq. les *Mém.* de Niceron t. 15, et la dissertat. intit. *de Olympiâ fulviâ Moratâ*, Zittau, 1808, in-4.

MORATIN (Nicolas-Fernandez), sav. espag., m. en 1780, était avocat, membre de l'acad. latine, de la société économique de Madrid, et des Arcadiens de Rome. Il se proposa de rapprocher le théâtre comiq. de sa nation de celui des Français, et débuta en 1762, dans la carrière dramatiq., par la comédie de *la Petimetra*, qui paraît être la prem. pièce espagn. vraim. conforme aux règles de l'art. On cite encore de lui plusieurs tragédies, parmi lesquelles il faut distinguer celle d'*Hormesinda*, jouée et imp. en 1770. Il rédigea pendant quelq. temps deux feuilles périodiq. : *el Desengañador del teatro espanol* et *el Poeta*. Ses autres écrits sont : *Diane* ou *l'Art de la chasse*, poème en 6 chants, Madrid, 1765, in-8; *las Naves de Cortez destruidas*, chant épique, ibid., 1785 (pub. par les soins de D. Leandro, son fils, qui y a joint des réflexions critiques très-curieuses); une églogue (*Dorisa et Amarilis*), lue en 1778, à la distribution des prix de la société économ., et une *Lettre historiq.* sur l'origine et les progrès des combats de taureaux en Espagne, Madrid, 1777, 1801, in-8.

MORATO ou MORETO (Fulvio Pellegrino), littérat. ital., né à Mantoue, vers la fin du 15e S., m. en 1547, professa les belles-lettres dans différ. villes avec beaucoup de répút., notamment à Ferrare, où l'avait attiré le duc d'Este; mais obligé de quitter cette ville, comme suspect de partager en secret les opinions des novateurs, il se retira à Vicence vers 1530, et passa ensuite à Venise. L'on sait qu'il était de retour à Ferrare en 1538, et que le reste de sa vie fut partagé entre les lettres, l'amitié et le soin d'élever sa fille (la célèb. Olympia Morata). On a de lui : *il Rimario di tutte le cadentie di Dante e Petrarca*, Venise, 1528, in-8; réimpr. dans la même ville en 1529, 1533, 1550; et avec des addit., 1565, in-8; *Carmina quædam latina*, Venise, 1533, in-8; *Del significato de' colori e de mazzoli*, ibid., 1535, 1543, in-8.

MORAVES (secte des frères), égalem. appelés *Hernectes*. V. l'art. Hutteen (Jacob).

MORCELLI (Etienne-Antoine), sav. archéologue ital., né à Chiari en 1737, fit ses prem. études chez les jésuites de cette ville, et les termina d'une manière brillante à Rome, où il fut ensuite choisi pour professeur d'éloquence. Son ordre ayant été supprimé, en 1773, il s'attacha au cardinal Albani, qui lui confia le soin de sa riche bibliothèque. C'est au milieu de ce vaste trésor des sciences littéraires que Morcelli entreprit et exécuta son immense ouvrage sur le *Style des inscriptions*, ainsi que plusieurs autres écrits non moins importans, et qui lui acquirent en peu de temps une grande réputat. En 1791, il revint à Chiari, et y remplit jusqu'en 1821, époque de sa mort, les fonctions de prevôt de l'église principale, bien que l'archevêché de Raguse lui eût été offert; il a encore signalé son amour pour sa patrie en y fondant de nombreux établissem. d'instruction et de charité. On a de Morcelli : *de Stylo inscriptionum lat. libri III*; Rome, 1780, in-4; *Inscriptiones commentariis subjectis*, ibid., 1783, in-4; *Sermònum lib. II*, ibidem, 1784, in-8; *Indication des antiquités de la maison Albani* (en latin ou en italien), ibidem, 1785; *Kalendarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, etc., Rome, 1788, 2 vol. in-4; *Sancti Gregorii*, etc., *libri X*, *etc.*, *græcè primùm*, *et cum latinâ interpretatione ac commentariis vulgati*, etc., Venise, 1791; *Electorum libri II*, 1814; *Agapeja*, 1816; *Sulla Bolla d'ora dei fanciulli Romani*, Milan, 1816; *Sull' Agone Capitolino*, Milan, 1817; *Africa christiana*, *in tres partes tributa*, Brescia, 1817-18, 3 vol. in-4; ΜΙΧΑΗΛΕΙΑ, *sive Dies festi principis angelorum apud Clarenses*, Milan, 1817, in-4; ΠΑΡΕΡΓΟΝ *inscriptionum novissimarum ab anno* 1784, etc., Padoue, 1818, in-fol.; *OEuvres ascétiques* (latin et italien), 1820, 3 vol.; *dello Scrivere degli antichi romani*, etc.; Milan, 1822, in-8. M. Labuz, éditeur de plus. des ouvrages de l'abbé Morcelli, a écrit sur son illust. ami une *Notice* insérée dans la *Gazette de Milan*, et trad. dans la *Revue encyclopédique*, t. IX. On a publié aussi *Trois discours en l'honneur de Morcelli*, par P. Bedoschi, P. Deani, et A. F. Bazzoni, Chiari, 1821, in-4.

MORDANT DE LAUNAY (Jean-Claude-Michel), né vers 1750 à Paris, où il fut reçu avocat en 1775, mort le 13 mars 1816 au Havre, biblioth. du muséum d'hist. nat., a publié depuis 1804 *le bon Jardinier*, in-12, espèce d'almanach commencé à ce qu'on croit par P.-A. Alletz (*v.* ce nom), et dont la publicat. remonte à l'année 1754; Mordant de Launay succéda dans sa rédaction à Th.-Fr. de Grace. On a encore de lui : *Herbier général de l'amateur*, 1811-12, 11 liv. gr. in-8; enfin il a donné une nouvelle édit. de *l'Ecole du Jardinier*, de La Bretonnerie, avec augm., 1808, 2 vol. in-12.

MORDAUNT. V. Peterborough.

MORE (Thomas), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, entra ensuite au barreau, s'y acquit une grande réputation, et dès qu'il eut atteint l'âge fixé par la loi, fut élu membre du parlem. où il débuta par faire refuser un subside onéreux que voulait imposer Henri VII. Introduit par Wolsey auprès de Henri VIII, et dans le conseil privé, il fut admis à la dangereuse intimité de ce monarque, qui le nomma trésorier de l'échiquier, l'employa avec succès dans plus. missions importantes, notamment aux conférences de Cambrai, et lui donna la charge de grand-chancelier après la disgrâce de son favori. Lorsq. More quitta ses hautes fonctions, au bout de 2 ans d'exercice, son revenu ne se montait pas à plus de 100 livres sterl.; son activité et son zèle pour la justice avaient égalé au moins son désintéressement. Ce fut de son propre mouvement qu'il se démit du grand-sceau, et il le fit dans la persuasion que les changemens entrepris par Henri VIII amèneraient

une rupture avec le St-Siége, et que le grand-chancelier serait dans la nécessité de prendre part à cette révolut. hasardeuse, et coupable selon lui. Ce n'est pas qu'il ne désirât, avec tous les hommes éclairés de cette époque, la réforme des abus qui s'étaient glissés dans le gouvern. de l'église; mais il voulait corriger et non détruire. Le fougueux Henri VIII avait résolu de frapper un grand coup; mais il aurait voulu s'assurer le suffrage d'un homme tel que More, quoique celui-ci ne fût plus chancelier. More, enlevé à sa paisible retraite de Chelsea, pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie, fut enfermé à la Tour de Londres. Sans être ébranlé un moment ni par les larmes de sa famille, ni par les séductions, ni par la colère d'un prince qui n'avait jamais menacé en vain, le grand citoyen subit avec courage un jugem. dont il pouvait prévoir l'issue, renouvela sa profession de foi sur la suprématie qu'il regardait comme contraire aux lois de l'église et de l'Angleterre, et se prépara à mourir en chrét. Il eut la tête tranchée sur la plate-forme de la Tour, en 1535. Personne ne vit jamais arriver sa dernière heure avec plus de gaîté ni avec une fermeté plus stoïque. More passait pour un des hommes les plus aimables et des meilleurs littérat. de son époque. Ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-fol.; l'un, qui renferme tous ceux qu'il avait composés en anglais, Londres, 1559, et l'autre où se trouvent tous ceux qui sont écrits en latin, Louvain, 1566. La plus connue de toutes ces pièces est son Utopie : *de optimo reipublicæ statu, deque novâ insulâ Utopia*, Louvain, 1516 in-4; Bâle, 1518, in-4 : Ralphe Robinson en a donné en 1551 une trad. angl. qui a été réimp. à Lond. en 1809, 2 vol. in-8, par les soins de Th. Frognall Dibdin; il en existe plus. trad. franç. : la 1re par J. Leblond, Paris, 1550, in-8; la 2e par Gueudeville, Leyde, 1715, Amsterdam, 1730, in-12, et la 3e par Th. Rousseau, 1780, 1789, in-8, avec un précis de la vie de l'auteur. M. Cuyley a pub. en angl. les *Mémoires de Th. Morus*, etc., Londres, 1808, 2 vol. in-4. Plus. auteurs ont publié sa *vie* : nous citerons celle qui a été écrite par son gendre Will. Roper, et publiée par Th. Hearne, Oxford, 1716, in-8.

MORE (MARGUERITE), l'aînée des filles du chancelier Thomas Morus, professa hautem. la foi orthodoxe en Angleterre, et ne négligea rien pour avoir la liberté de consoler son père pend. sa captivité, et pour l'affermir dans la résolution de mourir plutôt que d'abandonner les intérêts de l'église. Elle racheta de l'exécuteur la tête de l'illustre victime, la mit dans une boîte de plomb, et voulut qu'à sa mort elle fût placée entre ses bras. Cette femme courageuse, non moins remarquable par ses connaiss. que par ses vertus et sa piété, chercha dans les lettres un soulagement à sa douleur, et publia divers ouvrages. — V. ROPER.

MORE ou MOORE (EDOUARD), littér. angl., né en 1711, mort en 1757, a laissé : un recueil de *Fables du sexe féminin*; deux comédies, *l'Enfant trouvé* et *Gilblas*; une tragéd. du *Joueur*, trad. en français par l'abbé Bruté de Loirelle, 1762, in-12, etc. Il est aussi l'auteur de célèbres feuilles périodiques, intit. le *Monde*, dont on a fait un *recueil* après sa m., en 4 vol. in-12. Ses autres *œuvres* ont été imp. en 1 vol. in-4, 1756.

MORE (ANT.). V. MORO.

MOREAU (RENÉ), docteur-méd., sav. dans la diététique, né à Montreuil-Bellai, en Anjou, vers 1587, m. à Paris en 1656, professa pendant 40 ann., avec distinction, la médec. et la chirurg. à la faculté de Paris. On a de lui : *Schola salernitana, de valetudine tuendâ*, Paris, 1625, réimpr. en 1672, in-8; un *Traité du chocolat*, trad. de l'espagn. d'Antoine de Colmenero, ibid., 1643, in-4.; un petit traité *de Missione sanguinis in pleuritide*, 1622, in-12; une *Lettre* à Baldi, à ce sujet, 1640; et une *Laryngotomia*, jointe au traité de Bartholin *de Anginâ puerorum*, 1646, in-8.

MOREAU (JACOB-NICOLAS), historiographe de France, né à St-Florentin en 1717, m. à Chambourci, près de St-Germain, en 1803, fit son droit à Aix, fut reçu avocat, et devint conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Provence. Il renonça bientôt à la magistrature, pour venir à Paris cultiver les lettres; mais après quelq. essais de poésie dont le peu de succès lui prouva que ce n'était point là sa vocation, il se mit à étudier les intérêts des cours de l'Europe, les bases de l'ancien droit public de France, l'hist. et ses monumens, et la science de l'administ. On doit lui reprocher d'avoir trop écrit en faveur du gouvern. absolu et contre les protestans; mais du moins on assure qu'il ne trafiqua point de ses doctrines, qui furent touj. l'expression de sa pensée et de ses sentimens. Les récompenses cepend. ne lui manquèrent pas : il devint premier conseiller de Monsieur (depuis Louis XVIII), bibliothéc. de la reine, historiographe de France, et fut préposé à la garde du *dépôt des chartes et de législation*, qu'il avait été chargé de former. Nous citerons de lui : une *Ode sur la bataille de Fontenoi*, 1745, in-4; *L'Observateur Hollandais*, ou *Lettres de M. Van**, à M. H**, sur l'état présent des affaires de l'Europe*, La Haye (Paris), 1755-59, 3 vol in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps, par l'Observateur hollandais*, 1727, 2 vol. in-12; *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amsterdam, 1757, in-12; *Entendons-nous*, ou *Radotage d'un vieux notaire sur la richesse de l'état*, 1763, in-8; *Lettres historiques sur le comtat Venaissin, et sur la seigneurie d'Avignon*, Amsterdam (Paris), 1768, in-8; *Principes de morale politique et du droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie*, ou *Discours sur l'histoire de France*, Paris, 1777-89, 21 vol. in-8; *Plan des travaux littéraires ordonnés par S. M., pour la recherche, la collection et l'emploi des monumens de l'histoire et du droit public de la monarchie française*, Paris, impr. royale, 1782, in-8; *Progrès des travaux littéraires relatifs à la législation, à l'histoire et au droit public de la monarchie franç.*, ibid, 1787, in-8; *Lettre d'un magistrat, dans laquelle on examine ce que la justice du roi doit aux protestans*, 1787, in-8; *Exposé historique des administrations populaires aux plus anciennes époques de notre monarchie*, 1789, in-8; *Exposition et défense de la constitution de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8. On trouvera une *Notice* sur sa vie et ses écrits dans les *Annales littéraires et morales*, t. 1er p. 259-264.

MOREAU (JEAN-VICTOR), célèbre général des armées franç., né à Morlaix en 1763, d'un avocat estimé, était élevé pour la même profession; mais son inclination le portait ailleurs. Comme Folard il s'engagea dans un régim., fut comme Folard dégagé par ses parens, et continua ses prem. études. Une figure ouverte, des manières franches, des connaissances acquises le firent aimer et estimer de ses camarades. Il fut regardé comme le chef de la jeunesse de Rennes, et les circonstances où se trouvait alors la magistrature lui firent donner le nom de général du parlem. de Bretagne. Il était prevôt de droit en 1787; dans les journées du 26 et 27 janvier de cette même année, il contribua beaucoup à calmer l'effervescence de la populace de Rennes, eut pour cet objet avec l'autorité des rapports qui lui furent favorables, et le gr. prevôt loua sa prudence. Au commencement de la révolut., il forma une compagnie, et la commanda jusqu'en 1792 que, n'ayant pu obtenir dans la gendarmerie un emploi qu'il sollicitait, il entra dans un bataillon de volont., et en fut bientôt nommé chef. Il fit ses prem. armes sous Dumouriez en 1792, devint général de brigade en 1793 et général de division en 1794. Le général

en chef Pichegru (*v.* ce nom) lui ayant confié aussitôt le commandem. d'un corps destiné à agir dans la Flandre maritime, il s'empara de Menin, de Bruges, d'Ostende, de Nieuport, de l'île de Cadsandt et du fort de l'Ecluse. Ce fut au milieu de ces succès qu'il apprit la mort de son père, homme universellement respecté, traîné à l'échafaud sous prétexte qu'il avait eu la confiance de quelq. émigrés : il était en possess. de celle de tous ses concitoyens. Moreau, justement indigné, ne vit plus la patrie que dans les camps. Dans la campagne d'hiver de 1794 il commanda l'aile droite de l'armée du Nord. Quand Pichegru fut appelé au commandement des armées de Rhin-et-Moselle, Moreau prit celui de l'armée du Nord, et fit toutes ses opérations sans daigner consulter le gouvern. révolut. établi en Hollande. Il remplaça ensuite Pichegru dans le commandem. des armées de Rhin-et-Moselle, et ouvrit sa belle campagne de 1796. Il repoussa Wurmser vers Manheim, passa le Rhin vers Strasbourg, attaqua l'archiduc Charles à Rastadt, lui fit abandonner le Necker, et lui livra à Heydenheim un combat de 17 heures, à la suite duquel les Autrichiens se replièrent sur le Danube. Moreau se porte alors en avant, et se trouve en tête du général Latour. Ce chef autrichien recevait sans cesse des renforts; Moreau doit renoncer à être rejoint par Jourdan : il commence le 11 septembre cette retraite dont nos annales n'offraient plus de modèle depuis Turenne. Son armée est dans un tel état qu'il peut faire sans imprudence, et qu'il effectue avec loyauté, l'envoi d'un fort détachement à Bonaparte, qui en avait besoin en Italie. A l'ouverture de la campagne suiv., il passa de nouveau le Rhin en plein jour, de vive force, en face de l'ennemi, reprit Kell, et fit 4,000 prisonniers. Lorsqu'à la fameuse époque du 18 fructidor le gouv. directorial voulut absolum. mêler Moreau à ses intrigues, il paraît que celui-ci ne se prêta à dénoncer Pichegru que quand cet acte d'une complaisance difficile à excuser ne pouvait produire aucun effet réel : ainsi sembla en juger le général dénoncé, qui n'en a jamais montré le moindre ressentim. à son dénonciateur. Le directoire au contraire, en faveur duquel Moreau avait eu l'air d'agir, le disgrâcia, et le mit en retraite; mais il l'en tira bientôt, ne croyant pas devoir laisser dans l'inact. une existence militaire déjà si haute. On lui rendit d'abord de l'activité sous le titre d'inspecteur-général, vers la fin de 1798. En avril 1799 l'Italie était sur le point d'être enlevée aux Français : Moreau rejoint sur l'Adige Scherer, qui lui remet un fardeau au-dessus des moyens de celui qui le quittait. Forcé sur l'Adda et dans la position de Cassano, Moreau se replie sur le Tesin, appuye sa droite aux Apennins, et s'établit momentanément entre Alexandrie et Valence dans un camp retranché, couvert par le Pô et le Tanaro. Le 11 mai, après avoir repoussé les Russes près de Bassignano, il passe la Bormida. Mais bientôt, ayant sur les bras presque toutes les forces de Suwarow, il doit évacuer Valence et Alexandrie. Les habitans du pays se joignent aux Barbares, qui prétendent les envahir pour les venger; et la guerre prend un caractère politique. Moreau se replie sur Coni, prend position au col de Tende, et cherche à donner la main à Macdonald, qui accourt du royaume de Naples pour effectuer cette jonction. Afin de la hâter, Moreau pénètre dans le pays de Gênes, part de cette capitale avec 15,000 hommes, bat le gén. Bellegarde, débloque Tortone, et pousse l'ennemi jusqu'à Voghera; mais la nouvelle des journées malheureuses de la Trebbia, le ramène auprès des Apennins. C'est alors qu'il est appelé de nouveau au commandem. de l'armée du Rhin. Joubert, qui vient le remplacer en Italie, veut lui laisser la direction d'une bataille imminente : Moreau veut bien combattre, mais ne consent pas à commander. Joubert trouve à Novi une mort glorieuse; Moreau, qui l'a cherchée en vain, qui a eu 3 chevaux tués sous lui et ses habits criblés de balles, préside à la retraite, et réduit à peu de choses les avantages de l'ennemi. Après avoir quité l'armée d'Italie, qu'il vient de sauver, Moreau, passant à Paris pour rejoindre l'armée du Rhin, refuse le rôle qu'acceptera bientôt Bonaparte, revenant d'Egypte : toutefois il se montre favorable à la révolut. du 18 brum. (9 novembre 1799). Entre le prem. consul et lui, sur la manière d'ouvrir la campagne en Allemagne, s'élèvent quelques dissentimens; enfin Moreau est laissé le maître. Au printemps de 1800 comme à la fin de 1796, il ménage le territoire de la Suisse, passe le Rhin au gr. coude que fait ce fleuve, bat l'ennemi à Stockach, à Engen, à Mœschirch, à Biberach, et l'accule enfin sur Ulm. Bientôt, par une success. de manœuvres toujours habiles, et sur une échelle qui s'agrandit tous les jours, il arrache le général autrichien Kray à la belle position qu'il avait prise, le force à la retraite, d'abord sur la Bavière, ensuite sur les états héréditaires, le pousse et le bat alternativem. sur l'une et sur l'autre rive du Danube, à Bleinheim, à Neubourg, à Landshut, et signe enfin sur l'Inn, le 15 juillet, l'armistice de Parsdorff. Ainsi furent suspendues, pend. plus. mois, les hostilités en Allem. et en Italie. Moreau, qui avait profité de cet armistice pour faire un voy. à Paris, était de retour à son armée à la fin de nov. (1800). Il prépara pend. quelq. jours, et livra le 3 déc. cette bataille de Hohenlinden, si glorieuse, si complète, gagnée, ainsi que l'a très-judicieusem. remarqué le général Matthieu Dumas (*Précis des événemens militaires, campagne de 1800*) « par » l'exécut. loyale et littérale de tous les ordres don- » nés d'avance : exemple rare dans les fastes de la » guerre »; 11,000 prisonniers, 100 pièces de canon sont les trophées de cette journée. Chacune des suiv. éclaire de nouvelles pertes pour l'armée autrichienne, dont la retraite ressemble chaque jour davantage à une déroute. Au bout de 25 jours, et presqu'aux portes de Vienne, cette armée épuisée, découragée, effraye l'archiduc Charles, qui vient d'en prendre le commandem.; l'armistice de Steyer arrête la poursuite, et sauve cette fois la capitale de l'Autriche. Mais ce qu'il faut surtout estimer et louer c'est que l'armée française est plus belle, plus forte, en meilleur état sous tous les rapports, qu'au moment où elle a passé le Rhin pour entrer en campagne; et cette armée, unanime de sentimens pour son chef, alla peu après périr à St-Domingue! Après la paix de Lunéville (1801), Moreau, sentant sa position vis-à-vis du premier consul, se voua à une espèce de retraite, mais ne dissimula point assez ses sentimens; environné d'espions et de délateurs, il se laissa pousser à conspirer, se rapprocha de Pichegru, et noua des intelligences avec George Cadoudal (*v.* ce nom). Subitem. emprisonné, tenu 3 mois au secret le plus rigoureux, traduit au bout de ce temps devant le tribunal criminel de Paris, Moreau fut l'objet du plus vif intérêt pour la presque totalité des citoyens français. Les uns désiraient en secret la chute du gouv. consulaire : par des motifs opposés, d'autres craignaient pour ce gouv., récemm. établi, la flétrissure que l'opinion pouvait attacher à une persécution dirigée contre un homme couvert de gloire comme général, très-haut dans l'estime publique et universellem. aimé. D'une sorte de transaction tacite entre l'autorité et l'opinion résulta pour Moreau une condamnat. à 2 ans de détent. Les efforts de sa famille et de ses amis, et l'influence de Joséphine, épouse de Bonaparte, firent commuer cette peine en un exil aux Etats-Unis. Moreau, suivi de la jeune épouse qu'il venait d'associer à son sort (M[lle] Hulot), parcourut long-temps en observat. les vastes contrées de son exil, laissant partout dans ces régions nouv. les Anglo-Américains étonnés de sa

sagesse et de sa simplicité ; il semblait avoir oublié l'Europe et la France ; mais l'impolitique guerre d'Espagne, l'expédit. insensée de Russie, le bruit de nos désastres, répandu sur le continent améric., le frappèrent successivem. d'une douleur profonde, d'un violent désespoir. Dans cette disposition d'esprit, hautem. manifestée, on conçoit aisém. quelles ouvertures purent lui être faites. Celles qui lui vinrent de la part de l'emper. Alexandre lui montrèrent les vues de ce monarque sous un jour si favorable que Moreau s'embarqua secrètement le 21 juin 1813 avec M. de Swinine, conseiller de l'ambassade russe. Ils débarquèrent à Gothembourg le 24 juillet. Moreau fut reçu partout avec de vives marques d'affect. et d'espérance. Il passa 3 jours à Stralsund en conférences avec son ancien compagnon d'armes, Bernadotte, devenu prince royal de Suède. Sur son passage à Berlin et dans toute la Prusse, il recueillit les acclamat. dont on saluait celui de qui les conseils semblaient devoir promptem. effectuer la libérat. de l'Allem. Le général français pensait surtout au salut de sa patrie ; il se flattait, dit-on, de pouvoir l'opérer en lançant dans l'armée alors fatiguée et mécontente une proclamat. qui l'eût détachée d'un chef qui ne voulait point entendre aux seuls modes possibles et solides de pacificat. Mais la présence de Moreau au quartier-génér. des alliés ne fut connue dans l'armée française qu'en même temps que le coup dont il fut frappé, et qui ne laissa aucune espérance pour sa vie. Napoléon venait de recommencer les hostilités. Le 26 août (1813) Dresde fut attaquée par les alliés ; Moreau s'en approcha à côté de l'emper. Alexandre ; ils parcoururent assez long-temps le front des colonnes au milieu des boulets et des bombes, recommencèrent le lendemain, et au moment où Moreau, après avoir communiqué quelq. réflexions au monarque russe, s'avançait de sa personne pour observer de plus près les mouvemens de l'armée franç., un boulet lui fracassa le genou droit, et, traversant le ventre de son cheval, lui emporta le mollet de la jambe gauche. Il fut porté sur un brancard de piques dans une auberge voisine ; et l'empereur Alexandre en pleurs vint prodiguer à Moreau tous les secours de l'amitié. Le chirurgien de ce prince fit l'amputation de la jambe droite. Moreau lui demanda s'il pouvait espérer de conserver la gauche ; sur la réponse négative : « Coupez-la donc, » dit-il avec sang-froid. Il expira dans la nuit du 1er au 2 sept., consolant les amis et les admirat. dont il était entouré. Son corps, conduit d'abord à Prague pour être embaumé, fut ensuite dirigé vers l'église catholique de Pétersbourg, où il fut inhumé avec les plus grands honneurs. Telle fut la vie et la mort d'un des plus gr. capit. de nos temps modernes : il avait l'instinct de la guerre ; le trouble et le danger le rendaient plus calme et plus grand. L'école de guerre dont Moreau a de nos jours été le chef conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les gr. engagemens que par les marches et les manœuvres ; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité ; elle laisse, si l'on est vaincu, des chances d'honorable paix ou de favorable retour de la fortune ; elle menace le moins possible la civilisation ; elle seule enfin peut guider un gén. qui n'est pas souver., surtout quand il sert un gouv. à la fois légitime et constitut. Telles sont les considérations qui recommandent la mémoire militaire de Moreau à un long et honorable souvenir. Garat a écrit l'*éloge* de ce général, Paris, 1814, in-8.

MOREAU (JEAN-MICHEL), dessinateur du cabinet du roi, né à Paris, en 1741, m. en 1814, est désigné ordinairement sous le nom de *Moreau jeune*, qui le distingue de son frère, Louis Moreau, m. à Paris plus. années avant lui, et duquel on a plus. paysages à la gouache. Artiste presque en naissant, celui qui est l'objet de cet article ne se rappelait pas lui-même l'époque de ses premiers essais. Emmené en Russie, à l'âge de 17 ans, par Le Lorrain, son maître, il revint à Paris au bout de 2 ann., qui n'avaient pas été inutiles au développement de son talent ; mais il vécut d'abord dans la détresse, et ne dut un sort plus heureux qu'à la protection pleine de délicatesse et de générosité du comte de Caylus, l'ami ou plutôt le père des artistes. Bientôt il se vit chargé presque seul de la composition de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions imprimées à la fin du dern. S. Il remplaça Cochin, comme dessinateur des menus - plaisirs du roi, en 1770, et quelque temps après, mérita, par des ouvr. importans, une place à l'acad. et la charge de dessinateur du cabinet, avec une pension et un logement au Louvre. Enfin un voyage en Italie (1785) agrandit encore son talent. Il embrassa le parti de la révolut. avec chaleur, et fut nommé membre de la commission temporaire des arts ; ce qui lui fournit l'occasion de soustraire aux fureurs des nouv. Vandales beaucoup d'objets précieux. En 1797, il fut appelé à professer aux écoles centrales. Louis XVIII, à son retour, se souvint plutôt du talent de l'artiste que de ses opinions, et lui rendit sa place et sa pension. L'œuvre de Moreau se monte à plus de 2 mille pièces gravées d'après lui-même, pour l'histoire de France, pour les Evangiles et les Actes des apôtres, pour les œuv. de Voltaire, J.-B. Rousseau, Molière, Ovide, Marmontel, Racine, Gesner, Montesquieu, Raynal, Regnard, La Fontaine, Delille, et surtout pour les belles édit. de Psyché, d'Anacharsis, des Entret. de Phocion, etc. Il existe deux *Eloges* de Moreau jeune, l'un par M. Feuillet, bibliothéc. de l'Institut, imprimé dans le *Moniteur* de 1814 (n° 355), et tiré aussi à part ; l'autre par M. Ponce, inséré dans le *Mercure* du 15 juin 1816. — MOREAU de BRASE (Jacques), capit. de cavaler., né à Dijon en 1663, m. à Briançon vers 1722, est aut. des *Mém. politiques, satiriques et amusans*, 1716, 3 v. in-12 ; et de la suite du *Virgile travesti*, 1706, in-12. — MOREAU (Jean-Baptiste), musicien, né à Angers, en 1656, m. à Paris en 1734, sut obtenir la faveur de la dauphine Victoire de Bavière, et par suite celle du roi. Il fit la musique pour les intermèdes des tragédies d'*Esther*, d'*Athalie*, de *Jonathas*, et travailla aux divertissemens de Marly. — MOREAU de COMMUGNY ou CAUMAGNY (Antoine-Jean), baron, puis vicomte de Soulangis, né en 1491 d'une ancienne et noble famille du Berri, m. en 1561, se distingua comme homme de guerre et comme homme de lettres. On a de lui un *Recueil de poésies*, 1548, in-4 ; et une *Relation détaillée de la bataille de Pavie*, restée MS. à la biblioth. de l'archev. de Bourges.

MOREAU. V. MAUPERTUIS et MAUTOUR.

MOREAU DE LA ROCHETTE (FRANÇOIS-THOMAS), inspecteur-général des pépinières royales de France, né en 1720 à Rigni-le-Feron, bourg près de Villeneuve-l'Archevêque, aujourd'hui départ. de l'Aube, mort dans sa terre de *La Rochette*, en 1791, a prouvé, par de grands travaux, combien la culture peut féconder et embellir les lieux les plus ingrats. Dans le petit village de *La Rochette*, presq. à la porte de Melun, se trouvait un domaine rocailleux, stérile, et d'un revenu presque nul. Moreau l'acheta, et obtint du gouvernem. l'autorisation de tirer des hôpitaux cent enfans trouvés, destinés à l'aider dans ses défrichemens et à se former, sous sa direction, aux travaux agricoles. Nous ne pouvons énumérer ici tous les heureux essais qui transformèrent en peu de temps cette lande infructueuse en une campagne riante, parée de tout le luxe et de toutes les richesses de la culture. Il nous suffira de dire qu'en 13 années, il sortit des pépinières de La Rochette un million d'arbres de tige et 31 millions de plans forestiers, dont une grande partie a servi à repeupler les bois et les forêts du domaine, et que pendant le même espace

de temps, les leçons de l'habile agronome formèrent 400 élèves, presque tous devenus de bons jardiniers, d'excellens pépiniéristes, quelques-uns même des dessinateurs et des planteurs de jardins d'agrément. Les services de Moreau ne demeurèrent pas sans récompense : outre sa place d'inspecteur-général des pépinières royales, il avait été nommé à celle d'inspecteur-général des familles acadiennes restées sur les ports de mer, puis fait commissaire du roi, chargé d'aménager les bois servant à l'approvisionnem. de Paris, et de rendre flottables les ruisseaux affluens aux communications avec la Seine. Dès 1769, le roi lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait décoré de l'ordre de St-Michel. On trouvera une *notice* de M. François de Neufchâteau, sur les pépinières de La Rochette, dans les *Mémoires* de la soc. d'Agricult. du département de la Seine, t. 4. — MOREAU de LA ROCHETTE (Jean-Etienne), fils du précédent, né à Melun en 1750, m. en 1804, n'est connu que pour avoir continué de diriger les établissemens agricoles dont on vient de parler.

MOREAU, baron de LA ROCHETTE (ARMAND-BERNARD), de la même famille, né près Melun en 1787, cessa de cultiver la poésie pour entrer dans la carrière administrative; il a successivem. occupé les places d'auditeur au conseil d'état (1810), commissaire spécial de police à Caen (1811), sous-préfet à Provins (1814), préfet de la Vendée sous le ministère de 1817, et préfet du Jura sous celui de 1820. En 1815 un travail relatif à l'organisat. de la garde nationale lui avait mérité la décoration de la légion-d'honn. Moreau m. en 1822, laissant : l'*Amour crucifié, traduct. d'Ausonne*, 1806, in-12; les *Adieux d'Andromaque et d'Hector*, *trad. du grec en vers franç.*, in-8. On trouve une Notice sur Moreau de La Rochette dans le *Nobiliaire universel de France*, par M. de St-Allais, t. 2, p. 82.

MOREAU DE LA SARTHE (JACQUES-LOUIS), prof. honoraire et anc. biblioth. de l'école de médecine de Paris, né en 1771 à Montfort, près le Mans, fit, chez les oratoriens de cette dern. ville, ses études, qu'il vint terminer à Paris, et obtint très-jeune encore, au concours, une place d'officier de santé dans les armées. Forcé, par une blessure qu'il reçut à la main droite, de renoncer à cette carrière, il revint à Paris, et se consacra à la littérat. médicale, se fit bientôt un nom très-distingué dans le monde savant. Il m. à Paris le 3 juin 1826, memb. de la société médicale d'émulation, etc. Un disc. funèbre fut prononcé devant sa tombe par M. le prof. Cruveilhier, au nom de la faculté de Paris. Outre de nombr. articles insérés dans le *Journal de Médecine* (depuis l'année 1797), dans la 82e livraison de l'*Encyclopédie*, etc., on a de lui, entre autres ouv. : *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux*, 1796, in-8 (en société avec Burdin); *Eloge de Vicq-d'Azyr*, 1797, in-8; *Esquisse d'un cours d'hygiène*, etc., 1799, in-8; *Quelques réflexions philos. et morales sur l'Emile* (de J.-J. Rouseau), 1800, in-8; *Traité hist. et prat. de la vaccine*, 1801, in-8. Moreau de la Sarthe a recueilli les *Œuvres de Vicq-d'Azyr*, 1804, 6 vol. in-8 et atlas, et a donné en 1806 une nouvelle édition de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, par Lavater.

MOREAU-SAINT-MÉRY (MÉDÉRIC-LOUIS-ELIE), conseiller d'état, né au Fort-Royal de la Martinique en 1750, m. en 1819, ne vint à Paris qu'à l'âge de 19 ans, pour y compléter son éducation, qui jusqu'alors avait été fort négligée. Désirant être inscrit aux écoles de jurisprudence, il entreprit sans maître l'étude du latin, et y fit des progrès si rapides, qu'au bout de 14 mois, il écrivit et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier en droit. Il suivit aussi avec assiduité les cours de mathématiq. et de géométrie du collége royal. Comme son goût pour le plaisir était presque aussi vif que son amour de la science, il avait imaginé de ne dormir qu'une nuit sur trois. Devenu avocat au parlem. de Paris, après 3 ans de séjour dans cette ville, il repartit pour la Martinique, et de là passa au Cap-Français, où il exerça 8 ans la profession d'avocat et parvint à se créer une fortune indépendante. Nommé conseiller au conseil supérieur de St-Domingue, il profita des loisirs que lui laissaient ses nouv. fonctions, pour se livrer à des études importantes relatives aux colonies; il parcourut ensuite, afin de compléter ses recherches, la Martinique, la Guadeloupe et Ste-Lucie, et fut appelé à Paris par Louis XVI, qui savait apprécier l'utilité de ses travaux. Moreau-St-Méry se montra, en 1789, l'un des plus chauds partisans de la révolution; il présida pendant quelq. temps l'assemblée électorale, qui, en se séparant, lui vota des remercîmens et une médaille. Appelé ensuite à l'assemblée nationale, comme représentant de la Martinique, il y défendit, contre l'opinion dominante, les véritables intérêts de la métropole et de ses colonies, et se déclara courageusement pour les principes d'une sage liberté. Proscrit par les anarchistes et maltraité par la populace, après la dissolution de l'assemblée, il chercha vainement un asile en France, et fut obligé de s'embarquer pour les Etats-Unis, en 1793. Là il fut d'abord commis d'un marchand de New-York, homme grossier et insupportable, puis libraire et imprimeur à Philadelphie. Après 5 ans d'absence, il revint à Paris, sous les auspices de son ami, l'amiral Bruix, ministre de la marine, qui le nomma historiographe de ce département. L'époque de l'établissement du consulat fut pour lui celle d'une fortune aussi brillante que passagère. Nommé conseiller d'état et commandant de la légion-d'honn., il fut désigné pour l'ambassade de Florence, et envoyé à Parme, auprès de D. Ferdinand, pour lui faire connaître les traités qui le spoliaient, et réclamer de lui la renonciation à son duché. Il sut remplir cette mission délicate avec tant de ménagement que Ferdinand et l'archiduchesse son épouse le comblèrent de marques d'affection et de confiance. A la m. de ce malheureux prince (1802), il prit possession de ses états au nom de la France, et les gouverna, avec le titre d'administrateur général. Revêtu d'une autorité immense, puisqu'il exerçait les droits régaliens, et même celui de faire grâce, il administra ces contrées d'une manière toute paternelle; mais ce fut ce qui lui fit perdre la faveur dont il jouissait auprès du gouvernem. français. S'étant opposé fortement aux rigueurs inutiles que déployait le général Junot contre quelq. compagnies de la milice des états de Parme révoltées un moment, mais ramenées bientôt à l'obéissance par les seuls moyens de persuasion, il fut rappelé, et complètement disgracié. On le priva de ses appointemens de conseiller d'état; on lui refusa même le remboursement de 40 mille fr. d'arrérages, et sans les bienfaits de Mme Bonaparte, sa parente, une petite pension, qui ne lui fut accordée qu'en 1812, et une somme de 15 mille fr. qu'il reçut de Louis XVIII en 1817, il aurait vécu dans la misère dont ces faibles secours purent à peine le préserver. L'étude fut presque la seule consolation de sa vieillesse malheureuse. Nous citerons de lui : *Lois et Constitutions des colonies franç. de l'Amérique sous le vent*, de 1550 à 1785, Paris, 1784-1790; 6 vol. in-4; *Description de la partie espagnole de St-Domingue*, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8, *Idée générale ou Abrégé des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, ibid., 1795, in-12, traduit en anglais et adopté comme classique; dans les colléges des Etats-Unis; *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes-Orient. hollandaises à la Chine*, trad. du hollandais de Van-Braam, ibid, 1796-97, 2 vol. in-4; *Description de la partie française de la colonie de St-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4. Parmi

ses ouvr. MSs., nous distinguerons : *Histoire générale des Antilles françaises* ; *Observations sur le climat*, *l'histoire naturelle*, *les mœurs et le commerce des Etats-Unis d'Amérique* ; *Histoire des états de Parme*, *Plaisance et Guastalla* ; *La Vie de l'auteur*, *écrite par lui-même*. Il existe deux *éloges* de Moreau-St-Méry, l'un prononcé sur sa tombe par M. Fournier-Pescay, et imprimé par l'ordre de la société d'agriculture, l'autre lu à la même société par M. Silvestre, son secrétaire perpétuel.

MOREL (EUSTACHE), dit *Deschamps*, poète français du 14e S., né en Flandre, était plus jeune que le chroniqueur et poète Jean Froissart, et plus âgé que Charles d'Orléans et Alain Chartier. Le recueil de ses *OEuvres*, qui n'ont jamais été imprimées, est conservé parmi les MSs. de la Bibliothèque royale, sous le no 7219. On y trouve des ballades, des chants royaux, des farces, des moralités, des chansons balladées, des lais, des virelais, des rondeaux et des écrits en prose. Son principal ouvr. a pour titre : le *Mirouer du mariage* ; mais son premier titre à la célébrité, c'est qu'il est regardé comme l'inventeur de la *Chanson à boire*.

MOREL (JEAN), seign. de Grigny, né à Embrun en 1511, m. en 1581, fut le plus fidèle ami d'Erasme, dont il avait été le disciple. Chargé par Catherine de Médicis de l'éducat. de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, il devint maître-d'hôtel ordin. de la maison du roi. Il existe un vol. sous le titre de *Royal mausolée* (1583), conten. les vers grecs, latins et franç. dont les gens de lettres honorèrent sa mém. Antoinette de Loynes, sa femme et leurs trois filles, Camille, Lucrèce et Diane, faisaient des vers grecs et latins. Camille surtout fut un prodige d'érudition. — Hugues MOREL, chan. de Besançon et doyen de la Ste-Chapelle, mort en 1421 à Auxonne, sa patrie, après avoir rempli div. commissions importantes au nom du bailliage de cette ville sous les trois prem. ducs de Bourgogne de la race royale, y a laissé une mémoire encore en vénération tant à cause des fondations pieuses qu'il y a faites qu'à cause des services qu'il rendit à ses concitoyens.

MOREL (JOSEPH), surnommé *le Prince*, né à Arbois dans le 16e S., s'acquit la réputation d'un bon officier dans les guerres qui désolèrent à cette époque le comté de Bourgogne. Biron ayant reçu l'ordre de pénétrer dans cette prov., dont Henri IV refusait de reconnaître la neutralité, se présenta devant Arbois, dont Morel essaya de lui défendre l'entrée, quoiqu'il sût la place peu tenable. L'inflexible maréchal, maître de la ville, fit pendre le capit. bourguignon (1595) à un tilleul, qu'on montre encore à l'entrée de la promenade d'Arbois, et qui est devenu un objet de vénération pour les habitans. On trouvera une *notice* sur Jos. Morel dans l'*Annuaire du Jura* pour 1807.

MOREL (GUILL.), sav. imprim., né en 1505, au Tilleul, bourg du comté de Mortain, en Normandie, m. en 1564, fut admis, en 1549, dans la corporation des imprim. de Paris, et reçut le brevet de direct. de l'imprim. royale en 1555. On connaît de lui plus. bonnes édit., enrichies de notes et de variantes tirées des meilleurs MSs. : Maittaire les a indiquées, p. 33-46 de ses *Vitæ typogr. paris.* Il pub., en 1544, un comment. sur le tr. de Cicéron, *de Finibus*, et s'adjoignit à Jacq. Bogard, 4 ans après, pour une édit. des *Institutions oratoires* de Quintilien, à laquelle il ajouta des notes. Ses travaux ne purent préserver sa famille d'un dénuement absolu. — MOREL (Jean), frère cadet du précédent, né dans le comté de Mortain, fut lié avec les chanceliers Olivier et Michel de Lhospital, dont la protection ne fut pas assez puissante pour le faire triompher d'une accusation d'hérésie. Il mourut en 1559, à l'âge de 20 ans, dans la prison du For-l'Evêque, et l'on eut la barbarie de le déterrer pour le brûler. — MOREL (Frédéric), dit *l'Ancien*, imprimeur du roi, né en 1523 dans la Champagne, m. en 1583, se fit une gr. réputat. comme sav. et comme typographe. Il établit un atelier dans la rue St-Jean-de-Beauvais, à l'enseigne du *Franc Meurier*. Maittaire a donné le *Catalogue* des édit. de Fréd. Morel, parmi lesquelles on doit distinguer celle des *Déclamations* de Quintilien, 1563, in-4, et surtout celle de *l'Architecture* de Philib. de Lorme. Parmi ses ouvr., nous nous contenterons de citer trois traités de St-Chrysostome : *de la Providence*, *de l'Ame*, *de l'Humilité*, trad. en franç., 1557, in-16 ; *Disc. du vrai amour de Dieu*, mêm. ann. et mêm. form. — MOREL (Frédéric II), fils aîné du précéd., né à Paris en 1558, m. en 1630, doyen des imprim. et des professeurs du roi, et avec la réputation d'un des plus sav. hellénistes de son temps, fut nommé imprim. du roi en 1581, et, 4 ans après, professeur d'éloquence au collége royal. Outre les nombreuses *éditions* qu'il a publiées avec des préfaces, des avertissemens et des corrections, on a de lui : des *notes* sur Strabon, Catulle, Tibulle et Properce, *les Sylves* de Stace, Dion-Chrysostome, etc. ; *Alexander Severus*, *Tragœdia togata*, 1600, in-8 ; *Discours des Pères grecs*, trad. en français, 1604, in-8 ; et d'autres *traductions* de divers auteurs, trad. en vers grecs et latins, en prose latine et française. — MOREL (Nicolas), l'un de ses fils, interprète du roi, a inséré quelques petites pièces de vers dans les éditions pub. par son père, et trad. en vers les *Sentences* de Ménandre et de Philistien. — MOREL (Claude), frère cadet de Frédéric II, né en 1574, m. en 1626, fut admis en 1599 dans la corporation des imprim. de Paris, et placé, dès l'année suivante, à la tête de l'atelier de son frère, que celui-ci lui céda entièrement en 1617. Claude ne prit toutefois le titre d'imprimeur du roi qu'en 1623. Parmi les belles éditions qu'il a publiées, les plus remarq. sont celles des *œuvres* de St Basile, de St Cyrille, de St Grégoire de Nazianze, etc., d'Archimède, de Philostrate, etc., etc. — MOREL (Charles), fils aîné du précédent, né vers 1602, m. vers 1640, si l'on s'en fie à l'autorité douteuse de Lottin, fut reçu imprim. en 1627, obtint le titre d'imprimeur du roi l'année suivante, et renonça à l'exercice de son art en 1639, pour acquérir une charge de secrétaire du roi. Il s'est surtout attaché à donner de nouvelles édit. des ouvrages des Pères grecs. — MOREL (Gilles), frère du précéd., lui succéda dans la place d'imprimeur du roi, qu'il remplit jusqu'en 1646 ; il acheta ensuite une charge de conseiller au grand-conseil, et m., dit-on, vers 1650. Dans le petit nombre d'éditions publiées par lui, on distingue celle de la *Grande Biblioth. des Pères*, en 17 vol. in-fol. *V.* sur tous ces imprim. les *Vitæ typograph. paris.* de Maittaire.

MOREL (dom ROBERT), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1653 à la Chaise-Dieu, petite ville d'Auvergne, m. à St-Denis en 1731, en odeur de sainteté, après avoir rempli avec succès la charge de prieur dans différentes maisons, a laissé : *Entretiens spirituels*, en forme de prières, sur les Evangiles, etc. ; *Effusions de cœur*, etc., Paris, 1716, 4 vol. in-12 ; *Imitation de Jésus-Christ*, traduct. nouv., etc., ibid, 1722, in-12 ; *Méditations chrétiennes sur les Evangiles de toute l'année*, ibid, 1726, in-4, ou 2 vol. in-12. On trouvera la liste de ses autres ouvrages dans le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759, et dans *l'Hist. littéraire de la congrégat. de St-Maur*, par D. Tassin. — Pierre MOREL, né à Lyon en 1723, m. en 1812 à Paris, est aut. des opusc. suiv. : *Concordances des participes* (*Essai sur les voix de la langue française*) ; *Essai sur les voyelles*, imprimés ensemble, Paris, 1804, in-8. Il a communiqué à l'acad. franç. des remarques pour la nouv. édit. de son Dictionn., et fourni divers artic. au Journal grammat. de M. Domergue. Morel était memb. de l'acad. de Lyon, et il y a lu plus. dissert. sur des quest. de philologie.

MOREL (Jean-Alexandre), né à Loisey (Meuse) en 1775, mort à Paris en 1825, fut l'un des élèves les plus distingués de l'école polytechnique, et y occupa la place de sous-inspecteur en 1817, après avoir été professeur à l'école d'artillerie de la garde. Fortement passionné pour la musique, il s'était livré à de grandes études sur cette science. On lui doit : *Principe acoustique nouv. et universel de la théorie musicale*, etc., Paris, 1816, in-8 ; *Système acoustique nouveau et universel de la théorie musicale*, etc., 1824, in-8, publié d'abord dans le *Dictionnaire des Découvertes ; Observations sur la seule vraie théorie de la musique de M. de Momigny*, 1822, in-8 ; *Champ de paix*, 1816, in-8. Morel a en outre écrit plusieurs articles sur la musique, insérés dans le *Moniteur*.

MORELL (André), sav. numismate, né à Berne en 1646, mort en 1703, était venu à Paris en 1680. Adjoint à Rainssant, alors conservateur du cabinet royal des médailles, il se livra avec une ardeur infatigable à la classification et à l'arrangement de la riche collection confiée à ses soins. Indigné de ne pas recevoir la récompense qu'on lui avait promise, il s'en plaignit, et fut deux fois incarcéré. Relâché la seconde fois à la sollicitation du gouvernem. de Berne, il retourna dans sa ville natale, d'où il se rendit en Thuringe (1664) auprès du comte de Schwartzenburg-Arnstad, qui le chargea du soin de son cabinet. Ce fut dans cette occupat. qu'il passa les dern. ann. de sa vie. Pend. son séjour à Paris, il avait entrepris la publicat. génér. de toutes les médailles antiques qui existaient alors dans les divers cabinets de l'Europe ; mais il ne put terminer cet ouvrage immense. On a de lui : *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, 1683 ; *Thesaurus Morellianus, sive familiarum romanarum Numismata omnia*, publié par Havercamp, 1734, 2 vol. in-fol., dont un de planches et un de texte ; *Thesauri Morelliani Numismata aurea, argentea, ærea, cujusque moduli XII priorum imperatorum*, pub. par Havercamp, Schlegel et Gori, avec d'amples commentaires, Amsterdam, 1752, 3 vol. in-fol, fig., etc. Le MS. autographe du gr. ouvr. de Morell, intitulé *Numismata regum, urbium, populorum, familiarum romanarum, Augustorum et Cæsarum*, 6 vol. petit in-4, est actuellem. dans la bibliothèque du baron Westreenen de Tiellandt, à La Haye. *V.* la *Vie* d'André Morell, écrite en latin par A.-P. Giulianelli, et publiée, en 1752, par Gori, à la tête de sa *Columna Trajana*.

MORELL (Thomas), doct. en théologie, né en 1703, à Eton, en Angleterre, m. en 1784, consacra sa longue vie à la pratique de ses devoirs ecclésiastiques et à la culture des langues anciennes. Les services qu'il a rendus aux bonnes études seront appréciés tant que l'érudition elle-même sera en honneur Ses principaux ouvr. sont : Une collection de *poèmes théologiques*, tant originaux que traduits, avec des notes, Londres 1732-36 ; une édition des *Contes de Cantorbery*, par Chaucer, avec les imitations modernes, ibid, 1737 ; *l'Hécube*, *l'Oreste*, *les Phéniciennes et l'Alceste* d'Euripide, avec les scholies anciennes, et des notes, ibid, 1748 ; une édition du *Prométhée* d'Eschyle, avec les scholies, des notes sur le mètre, et une traduct. anglaise, en vers blancs ; des éditions correctes et soignées du *Lexique grec* de Hédéric, et du *Dictionnaire latin* de Ainsworth. Son chef-d'œuvre est le *Thesaurus græcæ poëseos*, etc. (fait à l'imitation du *Gradus ad Parnassum*), Eton, 1762. Le doct. Maltby en a donné une édition considérablem. augmentée et très-estimée, Cambridge, 1815.

MORELLE (N. de La), littér., né à Paris vers la fin du 16ᵉ S., est connu par un sonnet de Malherbe qui fait de lui le plus gr. éloge, et par quelq. pièces de poésie de sa composition qui ne sont pas sans mérite : *Endymion*, ou *le Ravissement*, tragi-comédie-pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1627, in-8 ; *Philin*, ou *l'Amour contraire*, pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1630, in-8.

MORELLET (André), littér. et publiciste, né à Lyon en 1727, m. en 1819, entra de bonne heure au séminaire des Trente-Trois à Paris, et fut ensuite admis en Sorbonne, où il se délassa des études théologiques par la lecture des philosophes modernes, Locke, Bayle, Buffon, Voltaire, etc., et par des recherches et des entretiens sérieux sur l'économie politique. Loménie de Brienne et Turgot étaient ses condisciples, et dès cette époque il s'était lié d'amitié avec Diderot et d'Alembert. Une éducation qu'il se chargea de faire en 1752, lui fournit l'occasion et les moyens de voyager en Italie. De retour à Paris, il fut introduit dans plus. sociétés brillantes, où les agrém. de sa conversat., la droiture de son caractère, et la tournure franche et originale de son esprit le firent généralem. aimer et estimer. Pour venger les philosophes indignement outragés par Palissot sur la scène comique, l'abbé Morellet écrivit la *Préface des Philosophes*, ou *Vision de Charles Palissot*, plaisanterie mordante qui réussit beauc., mais qui valut à son aut. un emprisonn. de 2 mois à la Bastille. Rendu à la liberté par le crédit de la maréchale de Luxembourg que J.-J. Rousseau intéressa en sa faveur, il dut s'applaudir d'une persécution qui avait augmenté l'affection et le nombre de ses amis, et l'avait montré à la renommée comme un des hommes distingués de l'époque. Il était loin cependant de partager l'exagération des principes qu'il entendait professer hautem., surtout chez le baron d'Holbach, et plus d'une fois il embarrassa dans la discussion ses confrères trop audacieux. Parmi les écrits qu'il publia successivem. alors, il faut distinguer sa traduct. du *Traité des délits et des peines* de Beccaria (1766), et ses mémoires *sur la Compagnie des Indes*, qui contribuèrent à faire supprimer le privilége de cette association (1769). Il fit un voyage en Angleterre en 1772, s'y lia avec les membres les plus distingués du parlem., avec Franklin, dont il était digne d'apprécier la grande âme, et y renoua les liens d'une amitié plus ancienne avec lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown, qui plus tard, par le brillant éloge qu'il fit de lui au ministère français, lui procura une pension de 4 mille francs (1783). Une autre faveur, non moins douce pour Morellet, et qu'il obtint l'année suivante, fut une place à l'académie française. Habitué à l'analyse, et doué d'un esprit éminemment méthodique, il fut un des collaborateurs les plus utiles du *Dictionnaire*. Mais bientôt les évènemens qui annonçaient la révolution le jetèrent dans une carrière plus large et où ses études profondes lui permettaient d'entrer hardiment. Il écrivit successiv. pour défendre l'opin. du bureau de Monsieur sur la double représentation du tiers-état, pour relever le vice des opérations faites sur les biens du clergé, pour proposer d'autres mesures plus équitables, enfin pour attaquer l'inconcevable doctrine de Brissot sur la propriété. Nommé directeur de l'acad. en 1792, il emporta et cacha chez lui, pend. la tourmente révolutionn., les archives, les registres, les titres de création de sa compagnie, et jusqu'au MS. du *Dictionnaire* : grâce à lui, ce travail ne fut point perdu. Après le 9 thermidor, rompant sur les affaires publiques le silence qu'il ne gardait que depuis un an, et bravant l'esprit de terreur qui survivait à la chute de Robespierre, il publia le *Cri des familles*, en faveur des enfans et des autres héritiers naturels immolés par les tribunaux révolutionnaires, et contribua, par ses accens énergiques à enhardir, à fortifier l'opinion, qui déjà se prononçait pour la restitution des biens des condamnés, et qui parvint à arracher à la convention une mesure de stricte justice. Au *Cri des familles* succédèrent d'autres écrits dictés par le même sentim. Cepend. il avait perdu ses pensions et ses bénéfices, et il se vit obligé de consacrer

presque tout son temps, pour vivre et pour soutenir sa sœur, à des traduct. de voyages et de romans anglais. Appelé à l'institut (2e classe), en 1803, il entra au corps législatif 4 ans après ; mais une chute, qu'il fit en 1815, le laissa dans un état d'immobilité sans remède et sans espérance. Il s'occupa toutefois de faire un choix de ses ouvr. inédits ou déjà publ., qu'il fit impr. sous le titre de *Mélanges de littérat. et de philosophie du 18e siècle*, 1818, 4 vol. in-8. Nous n'avons pu énumérer tous ses écrits, pour le détail desq. on peut consulter la table du *Dictionn. des Anonymes*. Il a paru en 1821 : *Mém. de l'abbé Morellet sur le XVIIIe siècle et sur la révolution*, précédés de son *Eloge* par Lemontey (avec un préface et des notes par J.-V. Leclerc), Paris, Ladvocat, 2 vol. in-8 : dans une 2e édition le libraire a joint à cet ouv. un *supplément* auquel l'éditeur n'a eu aucune part.

MORELLI (Franç.-Jos.), franciscain défroqué, né à Florence au commencem. du 18e S., se sauva du couvent des frères mineurs de l'observance de sa ville natale pour passer en Angleterre, et mena une vie vagabonde qu'il termina à Vienne (Autriche) en 1756. Entre autres ouvr. mentionnés par les biogr. ital. (*v. Novelle litt. di Firenze*, 1756, p. 699, et *Ann. litt. d'Ital.*, p. 262), on a de lui : *le tre conversioni d'Inghilterra del paganismo alla religione cristiana*, etc., Rome, 1750, 3 vol. in-4.

MORELLI (Marie-Madeleine), célèb. improvisatrice, née à Pistoie en 1728, m. à Florence en 1800, faisait partie de l'académie des Arcadiens, où elle avait pris le nom de *Corilla Olympica*, par lequel on la désigne communém. On la vit quelquefois réciter d'inspirat. des tirades considérables, et jusqu'à des scènes entières de traged. Elle reçut au Capitole, en 1766, la couronne de laurier, que le Tasse n'obtint que pour sa tombe : mais Pasquin protesta, par de nombreux sarcasmes, généralement approuvés, contre cet hommage solennel. Bodoni a pub., dans un recueil intit. : *Actes du couronnement de Corilla*, les pièces composées à cette occasion.

MORELLI (l'abbé Jacques), célèb. bibliogr., et bibliothéc. de Saint-Marc, à Venise, né en 1745 dans cette ville, m. en 1819, est un de ceux qui ont surtout contribué à donner au magnifique établissement confié à ses soins plus de richesse, d'ordre et d'éclat. On entreprendrait en vain de peindre sa douleur, lorsqu'en 1797, et à d'autres époq. postérieures, il se vit contraint de livrer, pour être transportés en France, un gr. nomb. d'ouv. imp. et MSs. Bien plus, la seule nouvelle de la translat. de sa biblioth. chérie au palais ducal, suffit pour le faire fondre en larmes et s'évanouir, tant il redoutait, comme le plus grand des malheurs, la perte de quelq.-uns de ses livres. Morelli, placé au milieu de tant de richesses, était devenu un critique habile, un bon archéologue, et s'était rendu familière l'hist. de tous les peuples, et celle des sciences et des arts. Ses travaux littér. sont trop considérab. pour que nous puissions les examiner en détail. Le nomb. des ouv. ou édit. pub. par lui s'élève à 61. L'estime des étrangers et l'affection de ses compatriotes furent la récompense de ses études persévérantes. Il était de presque toutes les acad. d'Italie, de celles de Berlin et de Gottingue, et avait été admis à l'académie des b.-lettres de Paris comme corresp. Etranger au monde politique et à ses passions, il avait vu, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place ni dans sa fortune, l'état vénitien passer successivem. sous la dominat. de la France et de l'Autriche. On trouvera la liste complète des ouv. de Morelli dans l'excell. *notice* que lui a consacrée M. Villenave (*Biogr. univ.*, t. XXX). Il nous suffira de citer : *Dissertazione storica intorno alla pubblica libreria di San-Marco in Venezia*, Venise, Zatta, 1774, in-8; *Codices manuscripti lat. bibliothecæ Nanianæ relati, cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis*, ib., Zatta, 1776, in-4; *Catalogo di storie generali e particolari d'Italia*, etc., ib., 1782, in-12; *Aristidis Oratio adversus Leptinem*, *Libanii Declamatio pro Socrate*, *Aristoxeni rhythmicor. elementor. Fragmenta*, *ex Biblioth. venetâ D. Marci nunc primùm edita*, *cum annotationibus*, *græcè et latinè*, ib., 1785, in-8; *Catalogo di lib. ital. raccolti dal bali Farsetti*, ibid., 1785, in-12; *Lettere di Apostolo Zeno emendate ed accresciute di molte inedite*, ib., 1785, 6 vol. in-8; *Catalogo di lib. lat. raccolti dal bali Farsetti, con annotazioni*, ibid., 1788, in-12; *Biblioth. Maphæi Pinelli*, *Veneti*, *magno jam studio collecta*, *descripta et annotat. illustrata*, Venise, 1787, in-8. Les divers opusc. de Morelli ont été réunis sous le titre d'*Operette*, Venise, 1820, 3 v. in-8, avec portrait.

MORELLY (N.), écriv. paradoxal et sans talent, que *la France littéraire* de 1769 fait à tort naître à Vitry-le-Français, était fils d'un régent de cette ville, aut. de trois ouv. remplis d'idées rebattues : *Essai sur l'esprit humain*, Paris, 1743, in-12; *Essai sur le cœur humain*, ib., 1745; *Physique de la beauté*, ou *Pouvoir naturel de ses charmes*, Amsterdam, 1748, in-12. Quant à Morelly fils, livré tout entier aux paradoxes, la nécessité de renverser le droit de propriété, cette base de toute associat., est la pensée qui domine continuellement dans ses ouv., à travers des déclamat. que ne rachète aucune beauté de style. Nous citer. de lui : *le Prince*, *les délices du cœur*, ou *Traité des qualités d'un grand roi*, *et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12; *Basiliade*, ou *Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque en prose, supposé trad. de l'indien de Pilpaï, Messine, 1753, 2 vol. in-12; *le Code de la Nature*, ou *le véritable Esprit de ses lois*, *de tout temps négligé ou méconnu. Partout*, *chez le vrai sage*, 1755, in-12. C'est sans fondem. que La Harpe, dans sa *Philos. du XVIII siècle*, attribue cet ouv. à Diderot (*v.* le no 2415 du *Dictionn. des Anonymes*). Morelly fut en outre l'édit. des *Lett. de Louis XIV aux princes de l'Europe*, *à ses généraux*, *ses ministres*, rec. par Roze, secrét. du cabinet, Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12.

MORELOT (Jean), jurisc., né à Besançon vers le milieu du 16e S., m. à Arbois en 1616, chercha à ramener le goût des lett. dans sa patrie. On a de lui : *Discours* (en vers) *aux excellens et magnifiques seigneurs les gouverneurs de la cité impériale de Besançon*, Besançon, 1588, petit in-4; *Carmina, id est*, *Eleg.*, *Epigrammata et alia miscellaneæ*, *epist.*, ib., 1589, in-8.

MORENAS (Franç.), compilat. infatigable, né en 1702, d'une famille obscure d'Avignon, m. à Monaco en 1774, fut d'abord soldat, puis cordelier, se fit ensuite relever de ses vœux, et se livra à plus. spéculat. littér., parmi lesquelles il faut compter la rédact. du *Courrier d'Avignon*, journal qui eut de la vogue dans les provinces, et surtout dans les pays étrangers. Outre quelq. écrits distribués périodiquement et des brochures de circonstance, on peut citer de lui : *Parallèle du ministère du card. de Richelieu et de celui du card. de Fleury*, Avignon, 1743, in-12; *Abrégé de l'hist. ecclésiast. de Fleury*, 1750 et années suiv., 10 vol. in-12, *Dissertation sur le commerce*, trad. de l'ital., du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in-12; *Dictionnaire portatif*, *comprenant la géographie*, *l'hist. universelle*, *la chronologie*, etc., Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8.

MORÉRI (Louis), prem. aut. du *Dictionnaire histor.* qui porte son nom, né à Bargemont, en Provence, en 1643, mort à Paris en 1680, fit ses prem. études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théolog. à Lyon, et prit les ordres sacrés dans cette ville. Il s'était annoncé, jeune encore, par quelq. product. frivoles ; mais bientôt il résolut de consacrer sa vie à la composit. de son Diction-

naire, qui parut à Lyon, 1673, 1 vol. in-fol. Pend. son séjour dans la capitale, après avoir eu l'espoir un moment de faire une belle fortune par la protection du ministre Pomponne, il se livra de nouveau tout entier à ses études, et prépara une nouvelle édit. de son Dictionnaire. L'excès du travail avait épuisé ses forces, et il ne put faire impr. que le 1er vol. de cette édit. Un prem. commis de M. de Pomponne surveilla l'impress. du 2e vol., achevée en 1681, et dédia tout l'ouv. au roi. On a fait plus. reproches assez graves et mérités au Dictionnaire de Moréri; toutefois on doit savoir gré au sav. compilateur de l'heureuse idée qu'il conçut le prem., et reconnaître que c'est aux imperfect. même de son travail qu'on doit celui de Bayle, qui ne s'était proposé d'abord que de réfuter les erreurs ou de suppléer aux lacunes de son devancier. Le Dictionnaire de Moréri, quoiqu'il ait conservé le nom de son prem. aut., a été porté successivem. par d'autres écriv. à 5 vol. in-fol. en 1718, à 6 vol. en 1729 et 1732, et enfin à 10 vol. en 1759 par Drouet, au moyen de la refonte des supplém. de l'abbé Goujet. On doit à Moréri quelq. autres travaux littér. qu'on a oubliés pour ne se souvenir que du grand monument qu'il a élevé en l'honneur de la science. On doit à l'abbé du Masbaret (*v.* ce nom) des *Remarques sur le Dictionnaire de Moreri.*

MORES (Edouard-Rowe), antiq. anglais, né à Tunstall, dans le comté de Kent, en 1730, mort à Low-Layton en 1778, était memb. de la société des antiq. et direct.-perpétuel de l'espèce de tontine appelée *equitable society for assecurance on lives*, et qui lui devait son existence. On a de lui: *Nomina et Insignia gentilitia nobilium equitumque sub Edwardo primo rege militantium*, 1748, in-4; une *Dissert. curieuse sur les fondeurs et les fonderies typographiques* (Lond., 1776, in-8, tirée seulem. à 100 exempl.); l'*Hist. et les Antiquités de Tunstall, dans le comté de Kent*, etc.

MORET (Ant. de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Bourbon-Moret, né à Fontainebleau en 1607, légitimé en 1608, était abbé de Savigni, de St-Victor de Marseille, de St-Etienne de Caen et de Signi. Il avait eu pour précept. Scipion Dupleix, depuis historiogr. de France, et Lingendes, depuis évêq. de Mâcon, et avait beaucoup profité de leurs leçons. A peine sorti du collége de Clermont, où il avait soutenu avec un gr. succès des thèses de philosophie et de théologie, il se trouva jeté dans les intrigues de la cour, et s'attacha au duc d'Orléans. Par div. arrêts d'une chambre du domaine, composée de conseillers-d'état et de maîtres des requêtes (1631), le comté de Moret fut confisqué avec les biens de plus. autres partisans du faible Gaston. Mais lorsque Montmorenci donna dans le Languedoc le signal d'une nouvelle révolte, le comte de Moret fut mis par Gaston à la tête de 500 Polonais. A la bataille de Castelnaudari, la prem. à laquelle il se fût encore trouvé, ce fut ce jeune guerrier qui commença l'attaque; mais on le vit aussitôt tomber, atteint d'un coup de mousquet. Les uns ont dit qu'il m. sur le champ de bataille à l'instant même, les autres qu'il n'expira qu'au bout de quelq. heures. D'autres enfin ont prétendu qu'ayant été secrètem. pansé et guéri, il passa en Italie, se fit ermite, parcourut div. pays sans être connu, et se retira ensuite dans l'ermitage des Gardelles, à 2 l. de Saumur, où, sous le nom de *frère Jean-Baptiste*, il m. en odeur de sainteté en 1692. Voilà un problème historique dont nous ne pouvons entreprendre la solution, d'ailleurs assez peu intéressante.

MORETO Y CABANA (Augustin), poète espagnol du 17e S, écrivit pour le théâtre, mais avec moins de fécondité que Caldéron, son contempor. Plus tard étant entré dans l'état ecclés., il renonça à la carrière dramatiq. pour se livrer exclusivem. aux pratiques de dévotion. Ses comédies ont été recueillies en 3 vol. in-4, Valence, 1676 et 1703: le 1er vol. avait déjà paru à Madrid en 1654. Moreto n'avait pas l'imaginat. aussi brillante, ni une composition aussi facile que Lope et Caldéron; mais ses pièces, qui d'ailleurs sont déparées par les mêmes défauts que celles de ces gr. poètes, sont généralem. mieux conçues, et contiennent peut-être plus de vrai comique. Au reste quelques-unes d'entre elles ont été utiles à Molière lui-même, notamm. pour sa *Princesse d'Elide* et pour son *Ecole des Maris.*

MORETTI (Gaetan), astronome ital. du 17e S., m. à Bologne en 1697, a laissé: *Tavole dell' ore planetarie perpetue, nelle quali si vede qual pianeta domina in qualsivoglia ora del giorno*, e *della notte, per tutto il tempo dell' anno*, etc., Bologne, 1681; *Firmamentum novissimè denudatum, in quo supputantur omnia sidera fixa usquè adhùc observata*, etc., ibid., 1695.

MORGAGNI (Jean-Bapt.), l'un des plus grands méd. du 18e S., né à Forli en 1682, m. en 1771, étudia d'abord à Bologne, et fit marcher de front les sciences naturelles, la physiq., et surtout l'astronomie. Il se rendit ensuite à Venise, puis à Padoue, où il remplit successiv. la chaire de médec. théoriq. et celle d'anatomie. Admis à la société roy. de Londres, à l'acad. des sciences de Paris, à celles des Curieux de la Nature, de Pétersb., de Berlin, etc., il vit son buste placé, de son vivant, dans le palais principal de Forli, et reçut les plus grandes marques de bienveillance du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, et des souverains pontifes Clément XII, Benoît XIV et Clément XIII. Incapable de se resserrer dans le champ déjà si vaste de la médecine, il embrassait encore la philologie, la critiq., l'hist. et les antiquités. On cite de lui: *Adversaria anatomica prima*, Bologne, 1706, in-4; Leyde, 1714, in-8; — *altera et tertia*, Padoue, 1717, in-4; Leyde, 1723, in-4; — *quarta, quinta et sexta*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, in-4; *Adversaria omnia*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, 1741, in-4, figures; Venise, 1762, in-fol.; *nova institutionum medicarum Ideæ*, Padoue, 1712, in-4; Leipsig, 1735, in-4; *de Sedibus et Causis morborum per anatomen indagatis lib. V*, Venise, 1761, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1768, 4 vol. in-4; Yverdun, 1779, 3 vol. in-4, avec une *préface* de Tissot, contenant l'hist. de la vie et des ouvr. de Morgagni; Paris, 1820, 8 vol. in-8, par les soins de MM. Chaussier et Adelon; trad. en angl., 1769, 4 vol. in-4; en allemand par Kœnigsdœrfer, Altenbourg, 1771-76, 5 vol. in-8; en fr. par MM. Désormeaux et Destouet, Paris, 1821-1824, 11 vol. in-8, dont les suivans se continuent; *Miscellanea opuscula*, Venise, 1763, in-fol. Tous les ouvr. de Morgagni ont été réunis et pub. sous le tit. d'*Opera omnia*, Bassano, 1765, 5 t. en 2 gros vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par Fabroni (*Vitæ Ital.*), et ensuite par Jos. Mossea, Naples, 1768, in-8.

MORGAN (Henri), fameux chef de flibustiers anglais, était fils d'un riche fermier du pays de Galles. S'étant fait connaître par quelq. heureuses expédit., il fut pris en amitié par Mansfield, vieux flibust., qui le nomma son vice-amiral, et m. peu de temps après en 1668. Morgan, auquel ses compagnons ne disputèrent point le commandem., parvint bientôt à rassembler 12 bâtim. de différ. grandeurs, et montés de 700 hommes. Il attaqua d'abord et rançonna une ville de l'île Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello, y commit les plus horribles excès, et vit le nomb. de ses compagnons s'accroître rapidement, grâce au bonheur qui favorisait tous ses brigandages. Après avoir détruit le fort de Maracaïbo et rançonné une ville voisine nommée Gibraltar, il se retira à la Jamaïque (1669) avec l'intention d'y jouir paisiblem. de sa fortune, déjà considérable. Mais l'année suivante, cédant aux instances de ses camarades, il se mit de nouveau en course avec une flotte de 37 voiles, la plus grande

qu'un flibustier eût jamais commandée dans ces mers. S'étant rendu maître de l'île Santa-Catalina, à l'est de la côte de Nicaragua et d'un fort situé à l'embouchure du fleuve de Chagres, il marcha sur Panama (1671) avec 1300 hommes, s'empara de cette ville, dont il fit un monceau de cendres, traita Porto-Bello avec une égale cruauté, et s'arrogea, au détrim. de ses camarades, une part illégale dans le butin, qui était immense. Craignant de leur part un soulèvem., il mit à la voile avec 3 autres bâtim., dont les capit. n'avaient pas eu plus de bonne foi que lui, et conçut avec eux l'idée d'exercer plus en grand le métier de pirate, qu'il ne songeait plus à quitter. Mais tout à coup une déclaration du roi d'Angleterre, qui voulait vivre désormais en bonne intelligence avec l'Espagne, mit fin à tant de ravages et de massacres. Morgan reçut même l'ordre de se rendre en Europe pour y répondre aux plaintes que le roi d'Espagne et ses sujets avaient portées contre lui. Il faut croire qu'il parvint à se disculper, car il revint à la Jamaïque, s'y maria, y remplit des emplois brillans, et y finit tranquillement ses jours.

MORGAN (GEORGE-CADOGAN), savant anglais, né en 1754 à Bridge-End, en Glamorganshire, un des comtés du Sud-Wales, m. en 1798, fit à Hackney des cours particuliers de philologie, de mathématiques et d'hist. naturelle, et pub.: *Lectures on Electricity* (leçons sur l'électricité), Londres, 2 vol. in-8; *Observat. et Expériences sur la lumière des corps en état de combustion*, insérées dans les *Transact. philos.*, vol. 75e, part. 1re, p. 190-212. — MORGAN (Jean), sav. méd., né à Philadelphie en 1735, m. en 1789, entendait parfaitem. les aut. lat. et grecs, et avait lu tout ce qu'il y avait de liv. sur la médec. Résolu de voyager pour s'instruire encore, il se rendit d'abord à Edimbourg, puis à Paris, où il suivit les leçons d'anatomie du célèb. doct. Sue, visita ensuite la Hollande et l'Italie, et revint à Philadelphie, où il fut nommé prof. de médec. théoriq. et pratiq. au collége de cette ville, et par la suite méd. en chef et direct.-général des hôpitaux de l'armée américaine. On a de lui: *Tentamen medicum de puris confectione*, Edimbourg, 1763; *Discours sur l'institution des écoles de médecine en Amérique*, 1765, etc.

MORGENSTERN (JACQUES-SALOMON), géogr., et de plus bouffon de la cour de Prusse, né à Pegau, dans l'électorat de Saxe, en 1706, mort à Potsdam en 1785, sut plaire à Frédéric-Guillaume par ses reparties vives et singulières, et fut investi par ce prince ignorant et brutal de la charge de lecteur et interprète des gazettes, et de conseiller-bouffon de son cercle de fumeurs. Il est vrai qu'à ces titres ridicules fut joint celui de conseiller-aulique, avec un traitem. de 500 écus, un logem. à Potsdam, et l'obligat. d'entretenir le roi sur l'hist. ancienne et moderne. Sous le règne de Frédéric II, Morgenstern, qui sentait le besoin d'avoir des droits plus réels à la munificence royale, demanda d'être employé à la fixation des limites de la Silésie, et mérita par son travail la confirmat. de sa pension. On a de lui: *Nouvelle géographie politique, dans laquelle on trouve un tableau exact de l'état naturel, politique, ecclés. et civil de chaque pays*, t. 1er, Iéna, 1735, 1 vol. in-4; *Jus publicum imperii Russorum*, Halle, 1736, in-8; *Sur Frédéric-Guillaume* (1793), ouvr. posthume, sans indication de lieu d'impress., etc. Morgenstern a été le sujet de plus. *notices spéciales*, parmi lesquelles on cite celle de J.-F. Nicolaï.

MORGIER (FRANÇ.), littérat. agréable, né à Villeneuve-lez-Avignon en 1688, m. dans la même ville en 1726, étudia d'abord la jurispr., et se fit recevoir avocat; mais son goût pour la littérat. et pour la poésie le détourna de la carrière du barreau. Admis, très-jeune encore, dans une société de gastronomes connue à Avignon sous le nom d'*Ordre de la Boisson*, il devint bientôt le principal rédact. de la gazette qu'elle publiait. Cette gazette, intit. *Nouvelles de l'Ordre de la Boisson*, et imp., disait-on, *chez Museau-Cramoisi, au Papier-Raisin*, offrait, à travers une foule de bouffonneries, de calembourgs et de quolibets dignes d'une réunion d'ivrognes, quelq. traits qui décélaient des gens d'esprit. Ce badinage eut une gr. vogue, et fit à Morgier une réputat. qui lui facilita, lorsqu'il vint à Paris, les relat. les plus honorab. Il composa, pour l'amusement de la princesse de Conti (Louise-Elisabeth de Bourbon), d'autres petits ouv. qui n'ont pas vu le jour.

MORGUES (MATTHIEU de), mauv. histor., connu aussi sous le nom de sieur de St-Germain, né dans le Velai en 1582, m. à Paris en 1670, fut successiv. nommé prédic. de Marg. de Valois et de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Il commença par écrire quelq. pamphlets, sous l'inspirat. et pour la défense de Richelieu, alors simple évêq. de Luçon et conseiller intime de la reine-mère. Mais lorsque l'ambitieux prélat se fut brouillé avec son ancienne protectrice, St-Germain demeura fidèle à la princesse, et se retira dans le Velai pour échapper à la colère du ministre persécut., qui déjà avait empêché que sa nominat. à l'évêché de Toulon, fût confirmée à Rome. Il alla ensuite rejoindre Marie de Médicis à Bruxelles, et ne revint à Paris qu'après la m. du cardinal. Outre des *pamphlets* que nous passons sous silence, on a de ce prêtre: *Diverses pièces pour la défense de la reine-mère et de Louis XIII*, Anvers, 1637, 1643, 2 vol. in-fol.; des *Sermons*, illisibles par le style comme par le ton qui y règne, Paris, 1665, in-8. On peut voir dans Fontette le détail des écr. de Matt. de Morgues.

MORHOF (DANIEL-GEORGE), l'un des plus sav. et des plus laborieux philolog. de l'Allemagne, né à Wismar, dans le Mecklenbourg, en 1639, m. en revenant des eaux de Pyrmont, à Lubeck, en 1691, avait visité les principales universités de Hollande et d'Anglet., et occupé successivem. la chaire de poésie à Rostock, celles de b.-lett. et d'histoire à l'univ. de Kiel, et la charge de biblioth. de l'acad. de cette ville. Il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. On trouvera la liste de ses ouv., au nomb. de 30, dans le t. 2 des *Mém.* de Niceron, et dans le *Dictionn.* de Moréri, éd. de 1759. Les principaux sont: *Princeps medicus*, Rostock, 1665, in-4; *Epistola de Scypho vitreo per sonum humanæ vocis rupto*, Kiel, 1672, in-4, réimp. en forme de dissertation sous le tit. de *Stentor hyaloclastes sive de Scypho*, etc., Kiel, 1703, in-4; *Traité de la langue et de la poésie allemandes*, etc. (en allem.), ibid., 1682, in-8; Lubeck, 1702, 1718, in-8; *Polyhistor..... sive de Notitiâ auctorum et rerum comment.*, Lubeck, 1688-92, 3 parties in-4; ibid., 1732, 2 vol. in-4, etc.

MORICE DE BEAUBOIS (dom PIERRE-HYACINTHE), bénéd. de la congrégat. de St-Maur, né à Quimperlé en 1693, m. en 1750, a laissé une *Hist. généalogique* de la maison de Rohan, qui n'a point été imprimée, et qui forme 2 vol. in-fol., avec les preuves. Mais son principal titre littéraire est une édit. de l'*Hist. ecclesiast. et civile de Bretagne*, par D. Lobineau, dont il fit paraître le 1er vol. en 1750, et qui fut terminée après sa m. par les soins de D. Taillandier (1756). Déjà D. Morice avait publié, de 1742 à 1746, 3 vol. in-fol. de *Pièces justificatives*, et y avait joint de savantes *dissertations* sur l'origine des Bretons, leurs mœurs, etc.

MORIGI (JULES), poète italien, né en 1538 à Ravenne, où il m. en 1610, a laissé: *il Damone innamorato*, Bologne, 1566; *Rime*, Ravenne, 1579; *delle Disavventure d'Ovidio libri V, ridotti nella volgar lingua*, ibid., 1581, etc.

MORIGIA (BUONINCONTRO), chroniqueur, né à Monza, dans le duché de Milan, au 13e S., faisait

partie en 1329 du conseil des douze, qui avait l'administration de Monza, ville alors sujette de l'empereur Louis de Bavière. Il a laissé une *Chronique latine* de sa ville natale, depuis son origine jusqu'en 1349 : elle a été publiée par Muratori dans les *Script. rerum italic.*, t. 12.— MORIGIA (Jacques-Antoine), dit l'*Ancien*, l'un des fondateurs de la congrégat. des barnabites, né à Milan vers 1493, m. en 1545, remplit deux fois la charge de prevôt de son ordre avec beaucoup de sagesse, et édifia ses confrères par ses vertus. — MORIGIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la même famille que le précéd., et, comme lui, barnabite, né à Milan en 1632, m. en 1708 à Pavie, dont il était évêque, avait occupé les siéges de San-Miniato et de Florence, et refusé l'archevêché de Milan. On a de lui trois *oraisons funèbres*, et des *lettres pastorales* adressées aux fidèles de Florence. — MORIGIA (Paul), jésuite, né à Milan en 1525, m. en 1604, fut élevé quatre fois à la dignité de supér.-général de son ordre. Il paraît qu'il avait composé 61 ouvr.; mais Argelati n'en a pu découvrir que 45, tant impr. que MSs., dont il donne les tit. dans la *Biblioth. Mediol.*, tome 1er, p. 966 et suiv. Les princip., non qu'ils soient estimés ou estimables, sont : *Origine di tutte le Religioni*, *lib. III*, Venise, 1569, 1581, 1586, in-8; trad. en français, Paris, 1578, in-8; *Storia dell' antichità di Milano*, *lib. IV*, ib., 1592, in-4; *della Nobiltà de i signori LX del consiglio di Milano*, *lib. VI*, Milan, 1595, in-4, et avec un *supplément* de Borsieri, ib., 1619, in-8.

MORILLO (GRÉGOIRE), céléb. poète satirique, né à Grenade vers le milieu du 15e S., est aut. d'un *Recueil de poésies*, imp. à Valladolid en 1605 par les soins de Pierre Espinosa, et que l'on trouve dans l'hist. de ce dern., intit. : *Première partie des fleurs des meilleurs poètes espagnols.* Michel Cervantes a fait de Morillo le plus gr. éloge dans son *Chant de Calliope*.

MORILLON (dom JULIEN-GATIEN de), bénédictin de St-Maur, né à Tours en 1633, m. à l'abbaye de St-Melaine de Rennes en 1694, est surtout connu par son poème de *Joseph*, ou *l'Esclave fidèle*, Turin (Tours), 1679, in-12; Breda, 1705, in-12. Le bon père ne s'était pas contenté de peindre d'une manière très-vive les amours de la femme de Putiphar ; mais il avait supposé Putiphar lui-même amoureux de Joseph. Son livre fut défendu, et ce fut là son principal mérite, quoiqu'on y trouve des morceaux touchans.—MORILLON (Latigant), homme tristement fameux dans les fastes de la police révolutionnaire, servit d'abord dans la grande gendarmerie, dont il fut chassé, devint sucessiv. music., espion, faux-monnoyeur, émigra en 1790, trahit à Coblentz les intérêts des princes, rentra en France pour se vendre aux jacobins, et fut employé dans les intrigues secrètes de la police. Il fit de nombr. arrestations en Provence et en Dauphiné, parvint à découvrir tous les papiers qui dévoilaient la conspiration de La Rouarie; mais au moment où il jouissait du fruit de ses rapines, de ses vexations, et de son impudente vénalité, il fut arrêté (1794) et condamné à m. par le tribunal révolutionnaire.

MORILLOS. V. MURILLO.

MORIN (PIERRE), sav. critique, né à Paris en 1531, m. à Rome en 1608, fut employé à Venise dans l'imprimerie du célèb. Paul Manuce, enseigna ensuite le grec et la cosmographie à Vicence, fut appelé à Rome par St Charles Boromée, et y travailla, par ordre de Grégoire XIII et de Sixte V, à l'édit. des *Septante*, 1587; à l'édit. de la *Bible* en lat., trad. sur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol.; à l'éd. des *Décrétales* jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., etc. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences*, pub. par le père Quétif, dominic., en 1675.—MORIN (JEAN), peint. et graveur, élève de Philippe de Champagne, né à Paris en 1639, a gravé à l'eau-forte beaucoup de sujets et de portraits d'une touche fine et expressive. Ses principaux ouv. sont : une *Vierge ayant sur ses genoux l'enfant Jésus, qui tient un bouquet de fleurs devant le sein de sa mère*, d'après Raphaël; une *Vierge qui adore l'enfant Jésus couché sur de la paille*, d'après le Titien.

MORIN (JEAN-BAPT.), astrologue plus connu par ses travers que par des services réels rendus à la science, né à Villefranche, dans le Beaujolais, en 1583, m. à Paris en 1656, renonça de bonne heure à la médec. pour prédire l'avenir, rencontra quelquefois juste, et gagna la confiance du cardinal de Richelieu. Il lui fit part des moyens qu'il avait imaginés pour trouver les longitudes en mer ; mais les commissaires chargés d'examiner cette découverte ne lui ayant pas été favorables, quoique réellem. il méritât des encouragem., il se brouilla avec le prem. ministre. Plus heureux sous Mazarin, il obtint une pension considérab. pour le temps, 2,000 l. Il est fâcheux qu'il se soit établi le champion de l'astrologie judiciaire et l'un des contradicteurs les plus opiniâtres de Copernic et de Galilée. On trouvera la liste de ses MSs. dans le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759, et celle de ses ouv. imp. dans le t. 3 des *Mém.* de Niceron. Nous nous contenterons de citer : *Famosi problematis de telluris motu vel quiete hactenùs optata Solutio*, Paris, 1631, in-4; *Longitudinum terrestrium et cœlestium nova et hactenùs optata Scientia*, ib., 1634, in-4; reproduit avec des addit. sous ce tit. : *Astronomia jàm à fundamentis integrè et exactè restituta*, 1640; *Epistola de tribus impostoribus* (ces trois imposteurs sont Gassendi, Bernier et Mathurin de Neuré), Paris, 1654, in-12; *Astrologia gallica*, La Haye, 1661, in-fol. V., pour plus de détails sur Morin, l'*Hist. de l'astronomie moderne*, par M. Delambre, t. 2, p. 235-274.

MORIN (JEAN), sav. orator., né à Blois en 1591, mort à Paris en 1659, avait été élevé dans la relig. protestante, qu'il abjura entre les mains du card. Duperron. Bientôt sa passion pour l'étude lui fit chercher un asile et du loisir (1618) dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellem. fondée. Il fut compris par le P. de Bérulle, en 1625, parmi les douze prêtres de son ordre qui devaient former la chapelle de Henriette de France, reine d'Anglet. ; mais il revint à Paris au bout de quelque temps, et s'y fixa dans la maison de St-Honoré, où il s'occupa avec succès de la conversion des Juifs et de ses anc. co-religionnaires. Appelé à Rome par Urbain VIII, qui cherchait à réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, il fut adjoint aux théol. chargés d'un travail préparatoire, nécessaire à cette gr. entreprise, et justifia l'idée que le pape avait conçue de son savoir et de sa sagacité. Le card. de Richelieu le fit revenir en France, on ne sait trop pour quelle raison, après 9 mois de séjour dans la capitale du monde chrétien. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum pentateuchum*, etc., Paris, 1631, in-4; *Exercitationes biblicæ de hebraïci græcique textûs sinceritate, de germanâ LXX interpretum translatione dignoscendâ*, etc., ib., 1633, in-4; ib., 1669, in-folio, précédée de la *vie* de l'aut. par le P. Constantin de l'Oratoire; *Opuscula hebræo-samaritana* (c'est ici le lieu de dire qu'on le regarde comme le restaurat. de l'anc. langue des Samaritains), ib., 1657, in-12; *Comment. histor. de disciplinâ in administratione sacramenti pœnitentiæ*, etc., ibid., 1651, in-folio; *Commentarius de sacris eccles. ordinationibus, secundùm antiquos et recentiores Latinos, Græcos, Syros et Babylonicos*, etc., ib., 1655, in-fol. On a lieu de regretter plus. de ses ouv. restés imparfaits ou MSs., par exemple un gr. traité *de Sacramento matrimonii*, et un autre *de Basilicis christ.*

MORIN (SIMON), visionnaire et fanatique du 17e S., né vers 1623 à Richemont, près d'Aumale, dans

le pays de Caux, vint à Paris chercher des ressources, en trouva, les perdit par sa faute, et fut emprisonné une prem. fois, on ne sait trop pour quelle raison. Rendu à la liberté, il se mit à répandre, tant par des sermons que par des écrits, une doctrine aussi extravagante qu'impie; mais comme il enseignait, entre autres choses, que les plus gr. péchés sont salutaires, en ce qu'ils abattent l'orgueil humain, et que les actes impurs ne souillent pas l'âme dans ceux que leur raison rend *saints et divins*, il ne manqua pas de prosélytes. Emprisonné plus. fois à la Bastille, à la Conciergerie, enfin aux Petites-Maisons comme fou incurable, il parvint chaque fois à obtenir son élargissem., moyennant une abjurat., et n'en continua pas moins à débiter ses erreurs. Mais enfin il fut dénoncé par un autre fou, le poète Desmarets de St-Sorlin, pour avoir dit qu'il fallait que le roi le reconnût pour ce qu'il était, ou qu'il mourrait. On instruisit le procès du misérable fanatique; et une sentence du Châtelet (1662) le condamna à faire amende honorable et à être brûlé vif: elle fut confirmée au parlement par arrêt du 13 mars 1663, et exécutée le lendemain 14. On cite de Morin: des *Pensées*, dédiées au roi, in-8 de 174 p., très-rare; une *Requête au roi et à la reine-régente, mère du roi*, du 27 oct. 1647, 8 p.; deux *Rétractations*, ayant toutes deux 4 p. in-4, la 1re du 7 fév. 1649, l'autre du 14 juin suiv.; *Témoignage du deuxième avènement du fils de l'homme*, janv. 1641.

MORIN (Étienne), sav. oriental., né à Caen en 1625 de parens protest., m. en 1700, fut successiv. past. au bourg de St-Pierre-sur-Dive et dans sa ville natale. Il se retira en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes, et fut nommé peu après prof. de langues orientales à l'univ. d'Amsterdam. On a de lui: *Dissert. octo in quibus multa sacræ et profanæ antiquitatis monumenta explicantur*, Genève, 1683, in-8; nouvelle édit. corrigée et augm., Dordrecht, 1700, in-8; *Exercitationes de linguâ primævâ ejusque appendicibus*, Utrecht, 1694, in-4; *Explanationes sacræ et philolog. in aliquot Vet. et Novi Testamenti loca*, Leyde, 1698, in-8, etc. Pierre Francius a donné un *éloge* de Morin dans la 2e édit. de ses *Orationes*. On peut encore consulter les *Mém.* de Niceron, t. 12. — Morin (Henri), fils aîné du précéd., né à St-Pierre-sur-Dive en 1655, m. à Caen en 1728, se convertit de bonne heure à la foi catholiq., et obtint l'amitié de l'abbé de Caumartin, depuis évêque de Blois, qui se l'attacha comme secrétaire, et facilita son admission à l'acad. des inscript. On a de lui 14 *Mém.* dans le *Recueil* de cette société sur les sacrifices de victimes humaines, sur le chant mélodieux attribué aux cygnes par les anciens, sur les souhaits en faveur de ceux qui éternuent, etc.

MORIN (Louis), méd., né au Mans en 1635, m. en 1715, vint étudier la médecine à Paris, et s'y fit recevoir docteur vers 1662. Après quelq. années de pratiq., qui lui concilièrent l'estime de Fagon, il fut admis comme expectant à l'Hôtel-Dieu, et obtint ensuite la place de méd. pensionnaire. Mais aussitôt qu'il avait touché son traitem., il le remettait en secret dans le tronc de l'hospice. « Ce n'était pas, dit Fontenelle, servir gratuitem. les pauvres, c'était les payer pour les avoir servis. » Au reste, sa manière de vivre était celle de l'anachorète le plus austère. Il laissa une biblioth. de près de 20 mille écus, un médailler et un herbier, mais nulle autre acquisition. On a de lui, dans le *Recueil* de l'acad. des sciences: *Projet d'un système touchant les passages de la boisson et des urines*, année 1701; *Observat. sur la guérison faite à l'Hôtel-Dieu de plusieurs scorbutiques par de l'oseille cuite avec des œufs; Examen des eaux de forges*, année 1708. L'*éloge* de Morin est un de ceux qu'a écrits Fontenelle. — Morin, de Toulon, chimiste et naturaliste, reçu à l'académie des sciences en 1693, nommé 6 ans après à la seconde place d'associé botaniste, et m. en 1707, avait communiqué à l'académie, l'année de sa réception, un *Mémoire sur une mine de fer malléable*, et l'année précéd., 2 mémoires, l'un *sur la Porcelaine*, l'autre *sur l'Azur des cendres bleues de la montagne d'Usson, en Auvergne, et son usage dans la médecine.*

MORIN (Benoît), ancien libraire, né en 1746 à Paris, où il m. en 1817, a donné: *Dictionnaire universel des Synonymes de la langue franç. pub. jusqu'à ce jour*, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-12; *Esope en trois langues*, ou *Concordance de ses Fables avec celles de Phèdre, Faerne, Derbillon, Lafontaine*, etc., Paris, 1803, in-12; etc., ibid., 1810, in-12.

MORINGE (Gérard), théol. de Bommel, dans la Gueldre, professa la théol. à Louvain, et m. en 1556, chan. et curé de St-Tron dans la principauté de Liége. Il a donné: *Vie de St Augustin*, Anvers, 1553, in-8; *Vie du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4; *Comment. sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1533, in-8, etc.

MORISON (Robert), l'un des botanistes les plus distingués de son temps, né en 1620 à Aberdeen, en Écosse, mort en 1683, embrassa avec ardeur la cause de Charles Ier, reçut même dans un combat une blessure grave à la tête, et passa en France, où il se fit recevoir doct. en médec. Gaston, duc d'Orléans, lui confia la direct. de son jardin de Blois; et pend. les 10 ans qu'il occupa cette place, il fit plus. voyages dans div. provinces, et recueillit une gr. quantité de plantes. Rappelé en Angleterre par Charles II, qui le nomma son méd., et prof. royal de botanique, aux appointem. de 200 liv. st., avec une maison, en qualité de surintend. des jardins du roi, il se fit recevoir docteur à Oxford en 1669, et bientôt après obtint la chaire de botanique à la même université. Il a rendu des services incontestables à la science, comme on pourra s'en convaincre par la lecture des ouvr. suiv.: *Hortus Blesensis auctus*, etc., Londres, 1669, in-8; *Plantarum umbelliferarum Distributio nova*, etc., Oxford, 1672, in-fol., fig.; *Hist. universelle des plantes*, etc., ib., 1680, in-fol., fig. (le titre porte, 2e partie. L'aut. devait traiter, dans la prem., des arbres et arbustes: mais ce fut Jacq. Bobart qui composa, sur le même plan, et publia cette 1re part. de l'*Histoire*, en 1699, 1 vol. in-fol.). Morison a pub., en outre, un ouv. de Paul Boccone, intit. *Figures et Descriptions de plantes rares cueillies en Sicile, à Malte, en France et en Italie*, Oxford, 1674, in-4 de 96 p., accomp. de 52 pl. Plumier a donné le nom de *morisonia* à un genre de la famille des *capriers*.

MORISOT (Jean), méd., né à Dôle, vers le commencem. du 16e S., fut exclus de la chaire de médec. de l'univ. de cette ville sous le prétexte qu'il cultivait la poésie, et ne pouvait être un médecin instruit. Il vivait encore en 1551; mais l'époque de sa m. est inconnue. On a de lui: *Ciceronis Paradoxa cum græcâ interpretatione*, Bâle, 1547, in-8; *Hippocratis aphorismorum genuina Lectio: eorum fidelis Interpretatio, cum Galeni censurâ*, etc., ib., 1547, in-8; *Colloquiorum lib. IV*, ib. (1550), in-8; *Libellus de parechemate contra Ciceronis calumniatores*, impr. à la suite de l'ouvr. précéd., et accompagné d'une liste des autres ouv. du même aut., déjà terminés à cette époque, au nombre de 31 en prose et 14 en vers.

MORISOT (Claude-Barthélemi), sav. franç., né à Dijon en 1592, m. dans la même ville en 1661, se fit recevoir avocat par complaisance pour son père; mais les travaux littéraires et scientifiques furent à peu près la seule occupation de sa vie. Tous ses ouvr. sont en latin. Nous citerons: *Henricus magnus*, Leyde (Dijon), 1624, in-8; réimpr. à Genève; *Peruviana*, Dijon, 1644, in-4 (c'est l'hist. des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine-mère et Gaston; il faut y joindre une suite de 35 p.,

sous le titre de *Conclusio et Interpretatio totius operis*, ibid., 1646); *Alitophili veritatis Lacrymæ, sive Euphormionis Lusinini Continuatio*, Genève, 1624, in-8; *Orbis maritimus, sive rerum in mari et littoribus gestarum generalis Historia*, Dijon, 1643, in-fol., fig.; *Ovidii Fastorum libri XII, quorum sex posteriores à Morisoto substituti sunt*, ibid., 1649, in-8.

MORISOT (Joseph-Madeleine-Rose), l'un des architectes-vérificat. des bâtim. de la couronne, né en 1767 à Champeaux (Seine-et-Marne), mort en 1821, après avoir consacré de longues années à des recherches et des essais sur ce qu'on nomme la comptabilité des bâtim., a laissé les deux ouv. suiv. sur cette matière: *Essai sur un nouveau mode de mesurer les ouvr. de bâtiment, en supprimant les usages*, 1802, in-8; et *Tableaux détaillés des prix de tous les ouvr. de bâtiment, suivis d'un traité particulier pour chaque espèce*, Paris, 1804, 7 v. in-18, avec pl.: l'auteur avait commencé en 1820 une 2e édit. de ce dern. ouv., dont l'*Introduction* contient une sorte de bibliogr. critiq. des aut. qui ont écrit sur la même matière.

MORISSE (N.), anc. intend. de Caïenne, né en 1714, m. à Paris en 1810, a laissé: *Essai sur la nature et l'exercice de l'autorité du Peuple dans un état*, 1789, in-8; *Adresse au gouvernement*, ou *la France en danger par l'ultramontanisme*, Paris, 1804, in-8.

MORISSON (C.-F.-G.), l'un des membres les plus modérés de la convention nationale, fut d'abord avocat dans le Poitou, puis administrateur du département de la Vendée, en 1790, et député à l'assemblée législative, et enfin à la convention. Il parla successiv. pour et contre les frères du roi, pour et contre Louis XVI lui-même lors de son procès. Il croyait le roi inviolable, et voulait s'opposer à ce qu'on le mît en jugement: quand il fut obligé de prononcer sur le sort du malheureux prince, il vota pour sa détention pendant la guerre, et sa déportation après la conclusion de la paix générale. Aussi fut-il accusé plus tard de liaisons avec les royalistes. Cependant il ne fut pas trop tourmenté sous la terreur, et fut même employé. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il fit adopter un décret d'amnistie pour les royalistes de l'Ouest (1796), et, l'année suiv., fut appelé à la cour d'appel de Bourges, où il m. en 1816.

MORITZ (Charles-Philippe), écriv. allem., né à Hameln en 1757, m. en 1793, fit lui-même le malheur de sa vie par son caractère fantasque et bizarre. Ses études, commencées à Hanovre, continuées à Erfurt et achevées à Wittemberg, furent plus. fois interrompues par des voyages aventureux. Dès lors, on le vit tel qu'il devait être toujours, se livrant tour à tour à des excès de travail ou de débauche, et plongé parfois dans la plus sombre mélancolie. Sa passion pour l'étude, ses voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie, son mariage avec une femme qu'il aimait, les diverses places de profess. qu'il occupa à Dessau, à Potsdam, à Berlin, rien ne put le satisfaire ou lui donner plus de raison. La misère même, dont il connut quelquefois les tourmens, ne put le guérir de son inconstance. Il a raconté lui-même les bizarreries de son caractère et les aventures de sa vie dans deux romans, *Antoine Reiser*, et *André Hartknopf*, et ses amis y ont ajouté les traits qui manquaient. Nous citerons de lui: *Mémoires pour servir à la philosophie du cœur humain*, 3e édit., Berlin, 1791; *Opuscules sur la langue allemande*, ibid., 1782, 1792; *Grammaire allemande pour les dames*, en forme de lett., ibid., 1762, 1791, 1794; *Voyages d'un Allemand en Angleterre*, ibid., 1783, 1785; *de l'Orthographe allemande*, ibid., 1784; *Antoine Reiser*, roman philosophique, ibid., 1785-90, 4 vol. (Klischnig les a fait suivre d'un 5e vol., 1794). *Essai d'une prosodie allemande*, ibid, 1786; *Vie du pasteur André Hartknopf*, ibid., *Voyage d'un Allemand en Italie*, ib., 1792-93, 3 vol.; *de la Bonne Expression en allemand*, ibid., 1792; *Dictionnaire grammatical de la langue allemande*, t. 1er, ibid., 1793, in-8. (Les 2 vol. suiv. ont été rédigés par Sturtz et Stenzel.)

MORIZOT (N.), avocat, né en 1744 à Avalon (Bourgogne), tenait à Paris, depuis plus. années, un cabinet de consultat., quand, poussé par le désir de se faire remarquer, il se jeta dans une série de démarches qui toutefois n'aboutirent qu'à lui attirer des persécutions sans éclat. Il en a lui-même consigné le récit dans ses *Notices historiq. sur M. Morizot, avocat de Paris, qui, pendant la révolut. de 1789, défendit le roi et la reine de France, etc.*, *dédiées aux souverains*, Francfort, 1795, in-12. Obligé avant 1789 de sortir de France pour se soustraire aux répressions qu'il avait encourues par suite de l'inconvenance avec laquelle il osait qualifier les ministres du roi et plus. personnes très-influentes, il reparut lors de la convocat. des états-généraux, lança mémoires sur mémoires en faveur de ses propres idées; puis, n'ayant pu se faire distinguer du roi, dont il voulait être le défenseur dans le célèbre procès qui conduisit cet infortuné monarque à l'échafaud, il s'ingéra, sans autre mission qu'un louable mais aveugle enthousiasme, d'envoyer à toutes les cours de l'Europe des adresses pour l'auguste famille à laquelle il s'était dévoué. Tout ce que gagna Morizot à ces démarches, dans lesquelles, à défaut de talent, perçait du moins une très-grande force de volonté, fut d'être incarcéré à l'Abbaye, puis à la Force. Il fut assez heureux pour échapper aux massacres de septembre; mais, relâché enfin par le crédit de Danton, qui, sur ses sollicitations, le prit en pitié, il faillit compromettre son protecteur par de nouvelles menées, et depuis alla se réfugier dans quelq. ville de Suisse ou d'Allemagne, où il est mort obscur à la fin de 1805. Outre les *Notices* et tous les *Mém.* (aujourd'hui oubliés) qu'a pub. Morizot, on a de lui: *Dénonciation contre les comités des rapports de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8; *Appel au roi, contenant un essai historiq. sur les empires troublés ou renversés par les compag. d'avocats*, 1792, Paris, in-8; *Placet à la reine*, 1792, in-8; *Tableau abrégé des espiégleries de la cour pendant les six premiers mois de 1792*, Paris, 1792, in-8. — Un autre Morizot (Martin), aussi avocat, ne doit pas être confondu avec le précédent. Ce dernier est aut. de *l'Inauguration de Pharamond*, Paris, 1772, in-12. M. Dufey (de Lyonne) a pub. en 1822 une nouv. édit. de cet ouv. sous le titre suiv.: *du Sacre des Rois de France*, ou *de l'Inauguration*, etc. (v. les nos 16,731 et 22,686 du *Dictionn. des Anonymes*).

MORLAND (sir Samuel), baronet, mécanicien angl., né vers 1625, m. en 1697, se voua d'abord à la carrière diplomatique, sous le protectorat de Cromwell, dont il se disait parent, fit partie, en 1653, de l'ambassade chargée de proposer à la reine de Suède une alliance offensive et défensive, et fut envoyé, deux ans après, à la cour du duc de Savoie pour intercéder en faveur des Vaudois, et transmettre à ces malheureux religionnaires, au nom de la nation anglaise, un secours de plus de 30 mille liv. ster. De retour en Angleterre, il fut instruit d'un complot tramé contre la vie du prince, depuis Charles II; et dès lors, ne pouvant plus que détester le gouvernement d'Olivier Cromwell, il travailla à la restauration du trône royal. Mal récompensé, selon lui, et dégoûté des grands et de la cour, il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur aux mathématiq. et à la mécanique, et eut l'honn. d'être envoyé par son souverain à Louis XIV. Nous citerons de lui: *Méthode du comte de Pagan de tracer toute sorte de fortifications, réduite à la mesure anglaise*, Londres, 1672; *Description de la Tuba stentorphonica ou porte-voix*, ibid., 1671, in fol., trad. en franç. dans le Journal des Savans; *Éléva-*

tion des eaux par toute sorte de machines, réduite à la mesure, au poids et à la balance, etc., Paris, 1683, terminé par les *Principes de la nouvelle force du feu, inventée par le chevalier Morland, l'an* 1682, etc., 1683]; *Hydraustatique ou Instructions concernant les travaux hydrauliques*, 1697. V. la description de quelq. machines de l'invention de Morland dans le *Biogr. Dictionary* de Chalmers, t. 22, p. 413-423.

MORLAND (GEORGE), peintre angl., né en 1764, m. en 1804, ne reçut aucune éducation, et passa toute sa vie dans la compagnie des gens de la dern. classe, et dans la plus dégoûtante misère, ne connaissant d'autre plaisir que celui de s'enivrer. Il ne peignait ordinairement que la basse nature, et il n'avait qu'à regarder autour de lui pour trouver des sujets. Cet homme dégradé ne manquait pourtant pas de talent. Son chef-d'œuvre est un extérieur d'étable, qu'il exposa à l'académie royale en 1791.

MORLEY (GEORGE), évêque anglican, né à Londres vers la fin du 16e S., m. en 1684, était chanoine d'Oxford en 1641, et donna les revenus de son canonicat au roi Charles Ier, alors engagé dans la guerre contre les troupes du long parlement. Il rendit encore d'autres services à la cause royale, encourut la haine du parti contraire, et se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zèle de ce fidèle sujet par l'évêché de Worcester, et ensuite par celui de Winchester. On a de lui des *Sermons* et des *Lettres* en latin, 1683, in-4.

MORLIERE (ADRIEN de LA), chanoine de l'église d'Amiens, né à Chauny, a laissé : *Recueil de plus. nobles et illustres maisons du diocèse d'Amiens et des environs*, 1630, in-4; *Antiquités et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, 1621, in-4; réimp. sous le tit. de *bref Etat des antiquités d'Amiens*, 1622, in-4; et sous le 1er tit., 1627, in-4; 1642, in-fol.

MORLIERE (CHARLES-JACQ.-LOUIS-AUGUSTE ROCHETTE de LA), littérat. plus que médiocre, né à Grenoble en 1701, m. à Paris en 1785, se fit une sorte de célébrité moins par le mérite et le nombre de ses ouv. que par la dictature qu'il s'était arrogée au Théâtre-Français. Entouré d'une troupe de jeunes gens dévoués à tous ses caprices, il établissait son camp au milieu du parterre, et, à un signal convenu, faisait applaudir ou siffler à outrance toutes les nouveautés. On le craignait, on le ménageait, on le recherchait; mais plus tard, ses essais malheureux sur le Théâtre-Français et Italien désillèrent les yeux de la foule, et le firent retomber dans l'obscurité et la misère, dont il n'aurait jamais dû sortir. Homme sans mœurs, sans principes, sans honneur, il était d'ailleurs fort instruit; mais, à l'exception de son *Angola*, hist. indienne, 1746, in-12, il n'a composé que des ouvr. médiocres, parmi lesquels il suffira de citer : *Mirza Nadir, où se trouve l'hist. des dern. expédit. de Thamas Koulikan*, 1749, 4 vol. in-12; *le Gouverneur*, comédie en 3 actes et en prose, jouée en 1751 sur le Théâtre-Italien, impr. en 1752; *le Contrepoison des Feuilles ou Lettres sur Fréron*, 1754, in-12; *le Fatalisme ou Collection d'anecdotes pour prouver l'influence du sort sur l'hist. du cœur humain*, 1769, 2 vol. in-12.

MORLINO (JÉRÔME), jurisconsulte napolitain qui florissait dans le 16e S., s'essaya dans le genre de Boccace, mais avec moins d'esprit et de goût, et publia, en lat., des *contes* dont la licence est presque le seul mérite. Ce recueil ordurier, impr. avec privilége de l'empereur et du pape, sous le titre de *Novellæ* (80), *fabulæ* (20) *et comœdia*, Naples, Pasquet de Sallo, 1520, 3 part. in-4, révolta la plupart des lecteurs, et fut condamné et livré au feu. Le comte Borromeo a inséré dans ses *Notizie de novellieri italiani*, deux nouvelles inédites de Morlino, où l'indécence est remplacée par la platitude. Quant aux fables et à la comédie, elles sont également insignifiantes. Cependant l'ouv. de Morlino a été payé, pour sa rareté, jusqu'à 48 liv. sterl., et 1121 fr. par les amateurs. C'est ce qui engagea Caron à le faire réimp. en 1799, in-8, à 55 exempl.

MORNAC (ANTOINE), célèbre jurisconsulte, né près de Tours, débuta au parlement de Paris en 1580, demeura pendant 34 ans attaché au barreau, se montra constamment opposé aux ligueurs, et m. en 1620, sans avoir eu le temps d'achever son gr. ouv. sur le droit romain mis en rapport avec l'ancien droit franç. : une partie de ce travail avait été publiée de 1616 à 1619, sous le tit. d'*Observationes in XXIV priores libros Digestorum et in IV priores libros Codicis*. Franç. Pinson, avocat, rassembla les notes rédigées par Mornac pour faire suite à ces premières observat., et les fondit dans une édition générale des œuvres de ce jurisconsulte, Paris, 1654-60; 1721-24, 4 vol. in-fol. On a impr. à part un opuscule de Mornac : *de Falsâ regni Yvetoti narratione ex majoribus commentariis fragmentum*, 1615, in-8.

MORNAY (PHILIPPE de), plus connu de son temps sous le nom de seigneur du Plessis-Marly, né en 1549 à Buhi, dans le Vexin-Français, était allié aux plus illustres familles du royaume, et même à la maison de Bourbon. Sa mère lui inculqua en secret les principes du calvinisme, que la mort de son père, arrivée en 1560, lui permit d'embrasser ouvertem, quoiqu'il eût été destiné, dès le berceau, à l'état ecclésiastique, où il pouvait espérer d'obtenir les plus hautes dignités de l'Eglise romaine. Le reste de sa vie répondit à ce généreux sacrifice. A peine âgé de 18 ans, et déjà riche de connaissances, il sentit le besoin de les étendre et de les perfectionner par les voyages, et visita successiv. la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche et les Pays-Bas. Il était de retour en France pour être témoin et presque victime des massacres de la St-Barthélemi, qui lui firent chercher une retraite en Angleterre. Il revint toutefois, l'année suiv., mais se tint sur la frontière jusqu'en 1575, époque à laquelle il fut appelé au service du roi de Navarre, depuis Henri IV, et chargé de l'administration des finances. Ce prince lui accorda dès lors une confiance sans bornes, et, entre autres négociations importantes, lui donna la mission d'aller réclamer l'assistance de la reine Elisabeth. Lorsque le duc d'Anjou, frère de Henri III, alla se mettre à la tête des catholiques de Flandre contre l'Espagne, il emmena avec lui Mornay, qui lui fut très-utile, sans cesser pour cela de surveiller les intérêts du roi de Navarre, auquel il ne tarda pas à se réunir de nouveau dès que le duc d'Anjou lui en eut fourni l'occasion. La ligue se déclara ouvertement en 1584. Mornay, déjà chargé des finances de son maître, et créé depuis surintendant-général de la Navarre, dut supporter presque tout le fardeau de la nouvelle guerre; aussi le vit-on se multiplier, pour servir à la fois son prince, de son bras, de ses conseils et de sa plume infatigable. Lorsque Henri III, après le meurtre des Guises, fit des propositions de paix au Béarnais, une des clauses du traité fut que Saumur serait donné pour place de sûreté au roi de Navarre, et le gouvernement de cette ville à Mornay. Celui-ci en assura la possession à son maître lors de l'assassinat du roi de France, s'empara presque en même temps (1589) de la personne du card. de Bourbon, que les ligueurs avaient reconnu pour leur roi, et courut partager les périls de Henri IV à la bataille d'Ivri. Chargé de négocier la paix avec Maïenne en 1592, il dérogea cette fois, il faut le dire, aux lois de la délicatesse et de la probité. Le prince lorrain lui avait déclaré, sous le sceau du secret, quelles étaient ses conditions : Mornay divulgua tout, espérant nuire beaucoup au chef de la ligue, lequel ne s'était pas oublié lui-

même ; mais quelq.-unes des choses stipulées étaient aussi très-favorab. aux seign. et au peuple, et ce fut surtout Henri IV qui souffrit de la mauvaise foi de son ministre. Mornay reprit bientôt toute sa franchise pour plaider la cause des huguenots, et pour s'opposer à l'abjuration de son maître. A ceux qui lui parlaient de Rome et de sa redoutable influence, il répondait : *Nous ferons voir au pape qu'il nous est plus aisé de faire un pape en France qu'à lui de faire un roi.* Si ce conseil hardi eût été mis à exécut., nous ne saurions dire combien l'histoire de la France, à partir de cette époque, eût été différente de ce qu'elle est. Il resta fidèle au roi de France catholique comme il l'avait été au roi de Navarre protestant, et lui rendit encore d'importans serv. ; mais enfin son zèle excessif pour le calvinisme le fit disgracier. Un traité *de l'Institution de l'Eucharistie*, qu'il pub. en 1598, in-fol., fournit au pape, qui l'appelait franchement son *ennemi*, l'occasion de le faire condamner en 1600, dans une conférence tenue à Fontainebleau. Mornay se retira dans son gouvernem. de Saumur, où il n'usa de sa grande influence sur son parti que pour le maintenir dans le devoir. Lors de l'assassinat de Henri IV, il fit reconnaître l'autorité de la régente ; mais plus tard, quand celle-ci se brouilla avec son fils (1620), il resta fidèle à son jeune roi. Cependant il parut, à cette même époque, ouvrir son cœur à l'idée d'une opposition armée contre la cour, qui venait d'obtenir le rétablissement de la religion cathol. dans le Béarn : aussi fut-il dépouillé par ruse de son gouvernem., pour lequel il se vit obligé d'accepter une indemnité de 100,000 liv. Il m. en 1623, dans sa baronie de la Forêt-sur-Sèvre, en Poitou, après avoir été, pend. près de 50 ans, l'oracle et le véritable chef des religionn., au point qu'on le surnommait *le Pape des Huguenots*. Nous citerons de lui, comme écrivain : *Traité de l'Eglise*, 1577 ; *Traité de la vérité de la religion chrét.*, Anvers, 1580, in-8 ; *Disc. sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, 1582, in-8, inséré dans les *Mém. de la ligue*, t. 1 ; *le Mystère d'iniquité, ou Hist. de la papauté*, 1607, in-4 ; *Mém. de Philippe de Mornay*, 4 vol. in-4 mis en ordre et pub. par Daillé, et impr. séparément, les deux premiers à la Forêt-sur-Sèvre, en 1624 et 1625, les deux derniers à Leyde, chez les Elzevirs, en 1651 et 1652 ; et enfin des *Lettres* pub. par Jean Daillé en 1624 : les deux dern. de ces ouv. ont été réunis sous ce tit. : *Mém. et Correspond. de Duplessis Mornay, pour servir à l'Hist. de la Réformat. et des Guerres civiles et relig. en France*, Paris, 1822-25, 12 vol. in-8. Cette édit. a été publ. (par M. Auguis) sur les MSs. originaux : elle est précédée des *Mém. de Mad. de Mornay sur la vie de son mari, écrite par elle-même pour l'instruct. de son fils*. V., pour plus de détails, *la Vie de Mornay*, par ses deux secrétaires, Meslai et Chalopin, et par David de Liques, Leyde, 1647, in-4, et un *Eloge* du même, par M. Henri Duval, inséré dans le rec. de l'Athénée de Niort, et imp. à part, 1809, in-8. — V. MONTCHEVREUIL.

MORO (CHRISTOPHE), doge de Venise, remplaça Pasqual Malipieri sur le trône ducal en 1462, et m. en 1471. Son administ., d'abord prospère, fut marquée par la perte de Négrepont, dont Mahomet II prit d'assaut la capitale. On accuse ce doge d'avoir été hypocrite, vindicatif, perfide et avare.

MORO ou MOOR (ANT.), peintre, né à Utrecht en 1512, m. à Anvers en 1568, se distingua surtout dans le genre du portrait. Il fut nommé peintre de Charles-Quint et comblé de faveur par ce prince et par son success. ; mais une familiarité un peu trop forte qu'il se permit avec ce dernier, l'obligea de se retirer dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'accueillit dans sa disgrâce. Le Musée du Louvre possède de cet artiste trois beaux portraits : un homme vêtu de rouge, coiffé d'une toque ornée de plumes ; un autre vêtu de noir, la tête nue, la main posée sur une table ; un troisième, aussi vêtu de noir, avec une toque, et tenant des gants. Moro a peint aussi avec succès des sujets d'histoire.

MOROGUES (SÉBASTIEN-FRANÇOIS BIGOT, vicomte de), lieut.-général des armées navales, corresp. de l'acad. des sciences et honor. de celle de marine, né au Havre en 1703, ou, selon Rozier, à Brest en 1705, servit d'abord dans l'armée de terre de 1723 à 1736, entra alors dans la marine, et, par sa belle conduite, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieut.-gén. (1771). Il conçut le désir d'arriver au ministère, et il était sur le point de réussir, lorsque, par une intrigue de cour, il fut disgracié et exilé à Ville-Fayer, près d'Orléans, où il m. en 1781. On cite de lui : *Essai sur l'application de la théorie des forces centrales aux effets de la poudre à canon*, Paris, 1737, in-8 ; trad. en allem., Nuremberg, 1766, in-8 ; *Traité des évolutions et des signaux*, 1764, in-4 ; *Mémoire sur la corruption de l'air dans les vaisseaux, et sur les moyens d'y remédier* (Acad. des Sc., savans étrangers, t. 1, p. 394), etc. Il a laissé d'autres ouvr. MSs., et l'on voit à Brest, dans le cabinet des modèles d'artill. et de marine, une collect. de ce genre qu'il avait formée. (L'art. consacré à ce sav. marin, p. 266 de ce Dictionnaire, est remplacé comme incomplet par celui qu'on vient de lire).

MOROGUES (JACQUES-ADRIEN-ISAAC BIGOT, seigneur DE VILLANDRY ET DE), né à Utrecht en 1709, fut successiv. gentilhomme de la cour du stathouder, major des gardes-du-corps de ce prince, général-major de la cavalerie de la république de Hollande, etc. Il est aut. de l'*Essai de tactique sur l'infanterie*, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4, attribué faussem. à Sébast.-Franç. Bigot, vicomte de Morogues, dans la nouvelle édit. de la *Bibliogr. historique de la France*, t. 3, p. 189, n° 32177.

MORONE (PIERRE). V. CÉLESTIN V.

MORONE (JÉRÔME), l'un des plus habiles négociateurs de son temps, né vers 1450, se forma à l'école de Louis-le-More, le plus dissimulé des princes d'Italie, s'attacha ensuite aux fils de ce duc, et fut nommé en 1512 vice-chancelier de Maximilien Sforza, au nom duquel il gouverna le duché de Milan. Mais, après la bataille de Marignan, il donna à son maître de lâches conseils, pour l'abandonner ensuite, et s'attacher à la fortune de Franç.-Marie Sforza, second fils de Louis-le-Maure. Il réussit à armer Charles-Quint et Léon X contre les Franç., et prit possession de Milan en 1521 au nom de son nouveau maître. Cepend. il vit bientôt que, plus les Impériaux remportaient de victoires, plus leur joug s'appesantissait sur le duché de Milan, et il proposa aux Vénitiens et au pape de s'unir, ainsi que Sforza, avec la France : mais Pescaire, général de l'emper., qui parut d'abord entrer dans ses projets, le fit arrêter et jeter dans les cachots de Pavie (1525). Morone recouvra sa liberté, moyennant 20,000 florins payés au connétable de Bourbon, dont bientôt il sut gagner la confiance au point de devenir son secrét. et son prem. conseiller. Après la m. de ce prince, il conserva le même emploi auprès de son success., Philibert, prince d'Orange, et fut un des principaux médiat. du traité qui rendit la liberté à Clément VII (1527). Créé en 1528 duc de Bovino, dans le royaume de Naples, il m. subitement, l'année suiv., au siége de Florence. — Jean MORONE, son fils, l'un des plus illustres prélats de son temps, né vers 1508, fut placé par Clément VII sur le siége épiscopal de Novarre, passa ensuite à celui de Modène, et fut envoyé en 1542 comme nonce pontifical en Allem. pour y jeter les bases d'un concile génér. Le succès de sa nonciature lui valut le chapeau de card. et la présidence du futur concile de Trente. Envoyé ensuite par Jules III à la diète d'Augsbourg, il y soutint avec chaleur les intérêts du St-siége. Cepend., sous le pontificat de Paul IV, on censura la modérat. dont il avait usé

envers les protestans, et ses envieux parvinrent à le noircir au point qu'on le tint enfermé jusqu'à l'intronisation de Pie IV. Mais ce pontife confondit ses détract. en le nommant présid. du concile de Trente. Il remplit encore deux légat. sous Grégoire XIII, et m. à Rome en 1580. On peut consulter sur cet illustre prélat l'*Hist. de la littérature italienne* de Tiraboschi, t. 7, 1re part., p. 260 et suiv., et le t. 3, p. 301, de la *Biblioth. modenese*, qui contient l'indicat. des div. ouv. qu'il a laissés. Sa *vie* a été écrite par Jacobelli, év. de Foligno.

MORONE (Mathias), méd. à Casal, puis protoméd. du duché de Montferrat, fut attaché ensuite à la personne de Louis XIII, roi de France, et m. en 1650. On cite de lui : *Directorium med.-practicum*, Lyon, 1647, 1650, in-8 ; Francfort, 1663, in-4, par les soins et avec des additions de Sébast. Schœffer.

MOROSINI (Dominique), doge de Venise en 1148, signala son règne par la conquête de Corfou, la prise de Pola et de plusieurs villes d'Istrie qui s'étaient révoltées, et m. en 1156. — Morosini (Michel), succéda sur le trône ducal à André Contarini le 10 juin 1382, et m. le 15 oct. de la même année.

MOROSINI (André), hist., de la même famille que les précéd., né à Venise en 1558, m. en 1618, s'était occupé dans sa jeunesse de b.-lett., de droit, et surtout de philosophie ; il fut élu successivem. *sage des ordres*, *sage de terre-ferme*, et *sage grand*, fit partie du conseil des dix pend. 3 sessions, fut nommé 3 fois réformat. de l'univ. de Padoue, et faillit réunir tous les suffrages pour succéder au doge Jean Bembo. Il avait été choisi pour continuer l'hist. de la république vénitienne commencée en ital. par Paul Paruta ; mais, admirateur du style de Bembo, et aspirant à un succès européen, il résolut d'écrire comme lui en langue lat., et pour présenter un ensemble de faits complet et indépendant du travail de son devancier, il fit remonter ses annales à l'an 1521 et les poussa jusqu'à l'année 1619. L'*hist.* de Morosini, divisée en 18 liv., fut pub. en 1623, in-fol., par les soins de Paul Morosini, son frère ; elle fut réimpr. dans le *Recueil des Historiens de Venise* (1719, in-4), dont elle forme les t. 5, 6 et 7 ; et a été trad. en ital. par le sénateur Jérôme-Ascagne Molino, qui a placé en tête une vie de l'aut., Venise, 1782. On doit encore à Morosini : *Opusculorum et epistolarum pars prima*, Venise, 1625, in-8 ; *l'Imprese ed espeditioni di Terra Santa, e l'acquisto fatto dell' imperio di Constantinopoli dalla republica di Venetia*, ib., 1627, in-4, etc.

MOROSINI (Franç.), l'un des plus gr. capit. de son temps, né à Venise en 1618, embrassa jeune la profession des armes, et se signala sur mer contre les Turks dans plus. rencontres, de 1638 à 1648, époque à laquelle il fut nommé général des galères de la république. De nouveaux exploits, notamm. à la bataille de Naxos, sur la côte de Morée et dans l'île d'Egine, lui valurent successivem. le titre de commandant en chef de la flotte vénitienne, et le gouvernement de Candie ; et il obligea bientôt à la retraite la flotte des Turks qui couvrait les côtes de cette île. Nommé généralissime après la mort de Mocenigo, Morosini prit l'île de Charcie (1658), tenta vainem. de s'emparer de la Canée (1660), et fut rappelé l'année suiv., moins pour le mauvais succès de son entreprise que pour sa sévérité excessive envers le provéditeur Ant. Barbaro. Mais il fut chargé, en 1667, d'aller défendre Candie contre les Turks, et fit l'admirat. de toute l'Europe pend. les 28 mois que dura ce siége mémorable. Malgré la capitulat. honorable qu'il obtint (1669), il se vit exposé aux fureurs du peuple de Venise ; il parvint toutefois à se maintenir dans la dignité de procurateur de St-Marc, mit à la voile lors de la guerre de 1684, prit Ste-Maure, se rendit maître du Péloponèse en deux campagnes, et cette fois fut récompensé magnifiquem. par ses compatriotes. Il vit son buste placé dans une salle du palais ducal, et fut élu doge peu de temps après (1688). Il revint l'année suiv. à Venise, laissant à Cornaro la conduite du siége de Négrepont ; mais la nécessité de sa présence se faisant sentir à l'armée, il fut nommé pour la quatrième fois généralissime, conduisit la flotte vénitienne dans l'Archipel (1699), et vint mourir, l'année suiv., épuisé de fatigues, à Napoli de Romanie. La *Vie de François Morosini* a été écrite en lat. par Jean Graziani, Padoue, 1698, in-4, et par Ant. Arrighi, ib., 1749, in-4. — Les généalogistes ital. mentionnent plus. autres personnages de la même famille, mais dont la vie offre peu de particularités intéressantes.

MOROZZI (Pierre-Ant.), sav. ingén. italien, inspect. des forteresses du Siennois sous le gr. duc Cosme III, né en 1660 à Colle, dans la Toscane, m. en 1718, memb. de l'acad. *de' Arcadi*, s'était livré à l'étude des lois avant de se vouer à celle des sciences mathémat. Il est aut. de div. traités de fortification, mentionnés dans son *éloge* par le docteur Girolamo Tozzi (*Notizie degli Arcadi morti*, t. 2, p. 249). — Ferd. Morozzi, de la même famille, a pub., entre autres écrits : *Del stato antico e moderno del fiume Arno, e delle cause e remedi delle sue inondazioni*, Florence, 1762, 2 t. in-4.

MOROZZO (Charles-Jos.), sav. prélat ital., né à Mondovi en 1645, m. en 1729, occupa successivement les siéges de Bobbio et de Saluces. On a de lui : *Cursus vitæ spiritualis*, Rome, 1674, in-8 ; réimp. avec une trad. ital., par Octave de Sainte-Croix, Turin, 1683, in-12 ; *Theatrum chronolog. Cartusiensis ordinis*, Turin, 1681, in-fol. ; *Vita e virtù del B. Amadeo III, duca di Savoja*, ibid., 1686, in-fol. ; *Cistercii reflorescentis, seu congregationum cistercio-monasticarum B. Mariæ Fuliensis in Galliâ et reformatarum S. Bernardi in Italiâ chronologica historia*, ibid., 1690, in-fol., etc. V. le 3e vol. de la *Biblioth. volante* de Cinelli, p. 370, et Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.*, t. 8, page 108.

MORRES (Harvey Redmond), vicomte et baron de Mountmorres, en Irlande, se tua d'un coup de pistolet en 1797 par le désespoir que lui causèrent les fâcheuses affaires de son pays. Il s'était montré le plus ardent défenseur de la prérogative royale, dans les discussions qui eurent lieu au parlement irlandais sur la fameuse quest. de la régence. Parmi ses écrits politiq., on remarque : l'*Hist. des principaux actes du parlement irlandais de 1634 à 1666* (pend. l'administr. du comte de Strafford et du prem. duc d'Ormond), etc., 1792, 2 vol. in-8 ; *la Crise, collection d'Essais, écrits en 1792 et 1793, sur la tolérance, le crédit public*, etc. ; *Dissertation historique sur l'origine, la suspension et le rétablissement de la judicature et de l'indépendance du parlement irlandais*, 1795, in-8 ; *Lettres de Thémistocle*, 1795, in-8 ; *Réflexions impartiales sur la crise actuelle*, 1796, in-8.

MORRIS (Lewis), antiq. et poète gallois, né en 1702 dans l'île d'Anglesey, m. en 1765 à Penryn (comté de Cardigen), avait été chargé en 1737, par l'amirauté angl., de l'inspection des côtes du pays de Galles. Outre le *Rapport* qu'il publia à ce sujet en 1748, il a fait imp. div. pièces de sa composit., et l'on conserve de lui à Londres dans l'établissem. dit *Welch Charity School* plus de 80 vol. MSs. sur des sujets d'antiquité. — Richard Morris, son frère, poète et critique, m. en 1699, commis au bureau de la marine de Lond., n'est cité que pour avoir donné des soins à deux édit. précieuses de la Bible en langue galloise.

MORT (Jacques Le), chimiste et médecin à Harlem en 1650, obtint en 1702 à Leyde une chaire de chimie, qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa m. On a de lui : *Chymia-medico physica*, Leyde, 1688, in-8 ; *Pharmacia medico-physica*, ibid., 1688, in-12 ; *Fundamenta novo-antiqua theoriæ*

medicæ ad naturæ opera revocata, ib., 1700, in-8.

MORTCZINNI (Frédéric-Joseph, baron de), imposteur dont le nom véritable était Jean-Théophile Herman, dit *Eichhornl*, né à Bautzen, en Lusace, vers 1750, de parens catholiques, travailla d'abord chez un avocat, puis s'engagea dans un régim. d'artillerie saxon, déserta ensuite, et se mit à courir le monde, changeant fréquemm. de nom, faisant des dupes, et les rançonnant sans pitié. On le vit tour-à-tour dans le Mecklenbourg, à Wittemberg, à Zittau, dans la Thuringe, à Nuremberg, à Berlin, à Stettin, à Marienbourg, à Elbing, à Kœnigsberg, en Lithuanie, en Silésie, etc., prêchant de manière à séduire la populace, mais aussi à mécontenter l'autorité, et excitant partout des scènes scandaleuses. Mais il fut enfin arrêté à Elberfeld en Westphalie (1784), et dès-lors il ne fit plus que de vains efforts pour reconquérir, notamm. à Copenhague, la vogue dont il avait joui parfois, on ne sait comment. Privé du moyen de faire des dupes, il tomba dans une telle obscurité, qu'on ignore ce qu'il devint après l'année 1790. On a de Mortczinni, sous ce nom (en allemand) : *Pensées raisonnables sur la religion révélée*, Zerbst, 1781, in-8; *Petit Recueil de poésies mêlées pour mes amis*, Wittemberg, 1782, in-8; *Vie et Aventures du baron de Mortczinni*, ib., 1783, in-8; etc.; — sous le nom de Pallini : *le Précepteur habile, pour les trois principales religions chrétiennes, ouvrage pour les élèves en théologie*, Munster et Osnabruck, 1785, in-8; *le Mystagogue*, ou *de l'Origine et de la naissance de tous les mystères et hiéroglyphes des anciens qui se rapportent aux franc-maçons, dérivés et extraits des sources les plus anciennes, par un vrai franc-maçon*, Osnabruck et Hamm, 1789, in-8, etc. Les jongleries de Mortczinni furent dévoilées dans l'*Aventurier spirituel*, ou *le Chevalier errant de l'ordre de St-Etienne, baron de Mortczinni, voyageant comme vainqueur dans la foi, et virtuose en prédication*, par C.-J. Krauf, Kœnigsberg, 1784, in-8. L'*Almanach de l'église et des hérétiques* de 1797 consacra un article au même imposteur.

MORTELLARI (Michel), composit. de musiq., né à Naples vers le milieu du 18e S., m. vers 1790, se fit connaître à Rome, à Milan, à Modène et à Venise, par des opéras où l'on trouve des morceaux d'une facture agréable et facile. Les princip. sont : *le Astuzie amorose*, 1775; *Ezio*, paroles de Métastase, 1775; *Alessandro nell' Indie*, paroles du même, 1778.

MORTEMART (Gabr. de ROCHECHOUART, marquis, puis duc de), né en 1600, fut attaché à Louis XIII en qualité de gentilhomme de la chamb. en 1630, créé duc et pair en 1650 par Louis XIV, et nommé au gouvern. de Paris en 1669. Il m. en 1675, laissant un fils, le maréchal de Vivonne, et quatre filles, dont trois ont une place dans l'histoire, Mme de Montespan, la marquise de Thianges, et l'abbesse de Fontevrault. Le duc de Mortemart fut un des seigneurs les plus aimables et les plus instruits de la cour.

MORTEMART (Victurnien-Henri-Elzéar de ROCHECHOUART, vicomte de), petit-fils du maréchal de Vivonne, né à Paris en 1757, entra dans la marine, fut nommé lieutenant de vaisseau (1779), se distingua dans la guerre d'Amérique sous les ordres des comtes d'Orvillier et de Grasse, notamment à la malheureuse affaire du 12 avril 1782, et fut chargé de porter à Versailles la nouvelle du désastre de notre armée navale. Le roi lui fit un accueil flatteur, et le nomma capitaine de vaisseau à 25 ans. Mortemart reconnut cette faveur par de nouveaux exploits; mais, au moment où la paix allait lui permettre de revoir sa patrie, qu'il était digne de servir plus long-temps, il succomba à une maladie aiguë (1783). — Le marquis de Mortemart, lieut.-gén. et pair de France, m. à Paris en 1823, avait été nommé par la noblesse du Poitou député à l'assemblée constituante, où il siégea parmi les défenseurs de la monarchie absolue. Il quitta la France en 1791, fit la campagne des princes, et en 1794 devint colonel d'un corps français au service d'Angleterre. Etant passé ensuite en Portugal, il y resta jusqu'à la paix d'Amiens, revint en France à cette époque, et y vécut ignoré jusqu'à la restauration.

MORTIMER (Roger, comte de), puissant baron anglais, né vers 1287 sur les confins du pays de Galles, fut reçu cheval. en 1306 avec Edouard II, alors prince de Galles, et fit la guerre en Ecosse, en Irlande et en Gascogne, pend. les 14 premières années du règne de ce prince, qui le nomma son lieut. en Irlande. Cepend. il se joignit, en 1320, aux barons mécontens, comme lui, de la faveur que le roi accordait aux Spensers, et leva l'étendard de la révolte. Mais il ne réussit point, et fut enfermé à la Tour de Londres. Etant parvenu à s'évader, il se réfugia en France, et y devint l'amant de la femme de son maître, Isabelle, qui, brûlant de renverser les Spensers, s'unit à lui pour rentrer à main armée en Angleterre. Appuyés du comte de Hainaut, ils débarquèrent sans opposition sur la côte de Suffolk (1326), virent le nombre de leurs partisans s'accroître de jour en jour, et réussirent à déposer le roi et à placer la couronne sur la tête de son fils (1327). La même année Mortimer fit assassiner le malheureux Edouard II, qu'il tenait en prison. Il ne chercha point à se faire admettre dans le conseil de régence établi par le parlement; mais il rendit ce conseil inutile, usurpa toute l'autorité royale, et fut bientôt aussi abhorré que les anciens favoris du roi défunt. Dans une invasion que les Ecossais firent en Anglet., il empêcha Edouard III de leur livrer bataille, et s'exposa ainsi à toute la colère des patriotes anglais. Ce fut alors que, pour se débarrasser au moins des ennemis de l'extérieur, il consentit à reconnaître Robert Bruce comme souverain indépendant du royaume d'Ecosse. Ce traité porta au comble l'exaspér. publ. : mais Mortimer effraya pour quelque temps encore les mécontens par l'assassinat juridique du comte de Kent et l'emprisonnem. du comte de Lancastre : ces deux princes étaient les oncles du jeune monarque anglais. Incapable désormais de prendre conseil de la prudence et de la modérat., l'ambitieux seigneur afficha une hauteur et une magnificence si extravagantes que son propre fils Godefroi l'appelait *le roi de la folie*. Cepend. Edouard III, parvenu à l'âge de 18 ans, et se sentant capable de gouverner par lui-même, fit arrêter et juger son insolent minist. Le parlem. le condamna d'après la notoriété supposée des faits, sans enquête préalable, sans entendre sa réponse ni interroger un seul témoin : Mortimer fut pendu près de Smithfield, en 1330.

MORTIMER (Thomas), écriv. anglais, mort à Londres en 1809 dans sa 80e année, a donné un gr. nombre d'ouvrages utiles, mais écrits d'une manière un peu prolixe, parce qu'il travaillait pour vivre et n'avait pas le temps d'être concis. Nous citerons : *le Plutarque anglais*, ou *Vies des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à George II*, 1762, 12 vol. in-8, trad. en franç. (par la baronne de Vasse), Paris, 1785-86, 12 vol. in-8; *Dict. du Commerce*, 1766, 2 v. in-fol.; *Elém. du Commerce, de la politique et des finances*, 1772, in-4; *Dictionnaire de poche de l'étudiant*, ou *Abrégé de l'histoire universelle, de la chronologie et de la biographie*, etc., 1777. On trouve sur cet auteur une *notice* avec portrait dans l'*European Magazine*, vol. 25, pag. 219. — John Hamilton Mortimer, peintre, né en 1739 à Easbourne (comté de Sussex), m. en 1779, se fit quelq. réputat. par ses tableaux, dont les princip. sont : *le roi Jean signant la grande charte, la bataille d'Azincourt*, une suite des *pro-*

grès du vice et un *portrait de sir Arthegull*, d'après Spenser.

MORTO ou MORTUO (Louis), peintre du 16e S., né à Feltre, dans la marche de Trévise, vint de bonne heure à Rome, s'y livra à l'étude des vues souterraines, qu'il peignit avec succès, passa ensuite à Venise, où il travailla avec le Giorgion, et fut un des prem. qui mirent en honneur la manière dite *égratignée*. Après avoir séjourné alternativem. à Florence et dans le Frioul, il se vit réduit, faute d'ouvrage, à prendre du service dans un corps de troupes vénitiennes destinées à combattre les Turks, et fut tué à l'âge de 45 ans dans un combat livré près de Zara, dans l'Esclavonie. On peut consulter sur cet artiste et ses product. le tome 5, page 45 des *Elogj de' più illustri pittori*, etc.

MORTON (Jean), card., archev. de Cantorbéry, gr.-chanc. d'Anglet., né en 1410 dans le petit bourg de Bare, au comté de Dorset, m. en 1500, remplit d'abord une chaire de droit civil, puis la place de principal de Peckwaters'inn, obtint successivem. divers bénéfices ecclés. et la charge de maître des rôles en 1473. Tout dévoué à la cause de Henri VI et des Lancaster (parti de la rose rouge), il sut toutefois se conformer au gouv. légitime d'Edouard IV, qui lui donna l'évêché d'Ely (1477), l'admit dans son conseil-privé, et le nomma même un de ses exécuteurs testamentaires. Le prélat, sous le règne de Richard, duc de Glocester, sema la divis. entre ce prince et le duc de Buckingham, et se vit forcé d'aller chercher un asile sur le continent. Il reparut en Angleterre à l'avènem. au trône du comte Henri de Richemond, et ce fut pour négocier avec succès un mariage entre Henri VII et la fille d'Edouard IV, et réunir ainsi les partis des deux roses. Non-seulement il se vit rappelé au conseil, mais il fut nommé prem. ministre du nouveau roi, archevêque de Cantorbéry en 1486, gr.-chancelier du royaume l'année suiv., et card. en 1493. S'il faut en croire Thomas More, il ne se montra pas moins recommandable par sa sagesse et sa vertu que par l'autorité de ses charges. Sa *vie* a été écrite par Jo. Rudden, Londres, 1607. Quelques aut. font honneur à ce prélat de la *Vie de Richard III*, plus généralem., et à meilleur droit, à Thomas More.

MORTON (Jacques, 4e comte de), de la puissante famille des Douglas, se trouvait, en 1557, l'un des chefs de la ligue formée par les religionnaires contre Marie de Lorraine, régente d'Ecosse. Après la m. de cette princesse, il posséda pendant quelq. temps la confiance de sa fille, Marie Stuart, et fut même élevé par elle à la dignité de gr.-chancelier du royaume; mais, de concert avec Henri Darnley, Murray et plus. seigneurs mécontens, il projeta et facilita le meurtre de David Rizzio. Abandonné presque aussitôt par le roi et par Murray, il s'enfuit en Angleterre avec les autres conjurés, et ne revint en Ecosse qu'après avoir obtenu sa grâce par l'entremise de Bothwell. Les nobles écossais s'étant réunis à Stirling contre le nouvel époux et pour le jeune fils de la reine, Morton fut un des chefs de cette confédération, qui eut bientôt mis sur pied une armée considérable. L'on sait que Bothwell s'enfuit, que Marie, enfermée au château de Lochleven, parvint à s'échapper, fut battue, et chercha un refuge en Angleterre. Lors de l'assassinat de Murray (1570), le parti du roi fut un moment dans la plus grande consternat.; mais Morton eut recours à la reine Elisabeth, et, de concert avec elle, leurra les deux partis d'un vain espoir de conciliation. Cepend. on en vint aux armes; Morton s'empara de Leith, et le fit fortifier, mais tomba bientôt entre les mains de ses ennemis (1571). Rendu ensuite à la liberté, grâce aux efforts du comte de Marr, il essaya vainem. de disputer la régence à ce seigneur; du moins il renversa tous ses projets, l'empêcha de travailler avec succès à la réunion des partis, et le fit périr du chagrin de n'avoir pu réussir (1572). Ce fut alors que, par la protection puissante d'Elisabeth, il fut enfin nommé régent. Il conclut d'abord un traité à Perth avec un des chefs des partisans de la reine (1573), et ramena la tranquillité dans tout le royaume. Mais il se rendit odieux au peuple par ses exactions, aux nobles et au clergé par ses procédés arbitraires, aux favoris du jeune roi par sa hauteur, et fut obligé de se démettre de la régence (1578). Toujours habile à profiter des chances favorables, il reparut encore sur la scène politiq. au bout de quelque temps, et ressaisit par le fait toute l'autorité, même celle qu'il avait eue sur son jeune maître. Malheureusement pour lui, il ne ménagea pas davantage les favoris, qui déjà l'avaient renversé et qui jurèrent sa perte. En vain Elisabeth, pour le sauver, menaça, pria, rassembla un corps de troupes sur les frontières d'Ecosse, et envoya Randolph comme ambassad. dans ce pays; Morton fut enveloppé dans une procédure irrégulière dictée par la violence et l'oppression, et fut condamné à mort comme coupable de trahison. Il eut la tête tranchée (1581), et montra dans ses derniers momens une tranquillité d'âme admirable.

MORTON (Thomas), prélat anglais, né à York en 1564, étudia au coll. de St Jean à Cambridge, obtint par son mérite l'évêché de Chester en 1615, fut transféré à celui de Litchfield et Coventry en 1618, puis de Durham en 1632, et m. en 1659. Il a laissé divers ouv. estimés des théolog. anglais, et mentionnés (au nombre de 14, outre ceux restés MSs.) par M. George Crabb dans son *univ. hist. Dictionary*, Londres, 1825, in-4. Nous nous bornerons à citer les suiv.: *Apologia catholica*, Londres, 1605 et 1606, 2 vol. in-4; *Antidotum adversùs Eccles. rom. de merito ex condigno venenum*, Cambridge, 1637, in-4; et *Confessions and proofs of protestant divines*, etc., Oxford, 1644, in-4, pub. par l'archev. Usher, avec plus. autres écrits du même sur la même matière.

MORTON (Richard), méd. anglais, né dans le comté de Suffolk, m. dans le comté de Surrey en 1698, méd. du prince d'Orange, s'était fait une gr. réputat. dans le traitem. des maladies chroniques de la poitrine. Il fut un des prem. promoteurs du quina en Angleterre; mais il fut malheureus. trop imbu de cette ridicule chimiatrie qui a déshonoré la méd. des 17e et 18e S. On cite de lui: *Phthisiologia, sive exercitationes de phthisi*, Lond., 1685, in-8, trad. en anglais, 1694, in-8; *Exercitationes de morbis universalibus acutis*, ib., 1692, in-8; *de Febribus inflammatoriis*, ib., 1694, 1698, in-8; *Opera omnia*, Amst., 1696, 2 vol. in-8; Lyon, 1697, 2 vol. in-4; Venise, 1737; Leyde, 1757.

MORTON (Thomas), colon anglo-américain, commença, vers l'an 1625, la première plantat. de Braintrée (état de Massachusetts). Il encourut quelq. répressions de la part des magistrats de la colonie de Plymouth pour l'imprudence qu'il commit en confiant, dans des vues d'intérêt, des armes à feu et d'abondantes munitions de chasse aux Indiens; et il se vengea en publiant, en 1620, un pamphlet contre ses juges. Il m. vers 1644 dans un âge assez avancé, laissant un ouv. intit.: *la nouvelle Canaan angl.*, etc., Boston, 1632, in-4. — Charles Morton, minist. anglican, m. en 1698, pasteur de l'église de Charlestown, au Massachusetts, s'était déjà fait un nom en Angleterre dans les querelles théol. entre les épiscopaux et les puritains (dont il avait entraîné le parti) lorsqu'il passa en Amériq. (1685). Ch. Morton avait fondé l'acad. de Newington-Green, d'où sont sortis plus. élèves distingués, notamment le célèbre aut. de *Robinson-Crusoé* (*v.* Foe). Nous ne citerons pas tous les opusc. de controverse, de dévotion et de politiq. dont il est auteur, et qui décèlent une érudition assez étendue; ses deux ouv. les plus importans, restés MSs., sont: *Compendium physicæ ex autoribus extractum*;

conservé dans la biblioth. de la société historiq. de Massachusetts; et *Système complet de physique générale et spéciale*, qui se trouve à la bibliothèq. du collége Bawdoin. — Un autre ecclésiast. anglo-américain, Nathaniel MORTON', secrét. de la colonie de Plymouth vers la fin du 17e S., a écrit un *Précis de l'hist. ecclés. de Plymouth*, conservé aux archives de cette église : et un *Mémorial de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Récit*, etc., 1669, in-4.

MORTON (JACQUES DOUGLAS, comte de), pair et surintendant des archives d'Ecosse, présid. de la société royale de Londres, memb. de l'acad. des sciences de Paris, né à Edimbourg en 1707, m. en 1768, avait cultivé les sciences en amateur éclairé. Il forma dans sa ville natale, à l'âge de 26 ans, une société de philosophes qui est aujourd'hui l'une des plus célèbres académies de l'Europe, et soutint avec éloquence les intérêts de l'Ecosse dans le parlem. V. son *Eloge* par Grandjean de Fouchy, dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, année 1770, Histoire, p. 149.

MORUS (THOMAS). V. MORE.

MORUS (ALEXANDRE), ministre protestant, né à Castres en 1616, m. à Paris en 1670, fut d'abord principal du collége que les calvinistes avaient dans sa ville natale. Il occupa ensuite les chaires de grec et de théologie, et remplit les fonctions de minist. à Genève. S'étant rendu de là en Hollande sur l'invitation de Saumaise, il fut nommé prof. de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Sur la fin de sa vie, il vint exercer le ministère à Charenton, où ses sermons attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits polémiques; et l'on cite de lui une réponse à Milton sous ce tit.: *Alexandri Mori fides publica*, La Haye, 1654, in-8. Le *Panégyrique* de ce ministre a été impr. à Amsterdam, 1695, in-8.

MORUS (SAMUEL-FRÉDÉRIC-NATHANAEL), humaniste et théol. saxon, né à Lauban, dans la Lusace-Supérieure, en 1736, m. en 1792, se distingua de bonne heure parmi les élèves de l'université de Leipsig, à laquelle il demeura attaché par divers emplois importans. Il ne laissa point d'enfans; mais un gr. nombre de ses élèves accompagnèrent son convoi, et les étudians de l'univ. prirent spontanément le deuil et le portèrent plus. semaines. Nous citerons de lui : *Longinus, cum animadv. et versione novâ*, Leipsig, 1769, in-8; *Libellus animadversionum ad Longinum*, ib., 1773, in-8; *M. Antonini imper. comment. quos ipse sibi scripsit cum syllabo var. lect. et conjecturarum*, ibid., 1774, in-8; *Vita J.-J. Reiskii*, 1776, in-8; *Dissertat. theol. et philolog.*, 1787 et 1794, 2 vol. in-8; un *Choix de Sermons*, 1786, in-8; *Epitome theolog. christ.*, 1789, in-8 (prescrit comme manuel dans plus. états de l'Allemagne); des *Leçons* en lat. *sur l'Epître aux Romains* (mises en ordre par J.-T.-G. Holzapfel), Leipsig, 1793, in-8; — sur celles *de St Jacques et de St Pierre* (par C.-A. Donat, 1784, in-8), etc. On trouvera dans Meusel la liste des *notices biographiques* consacrées à Morus, et l'on pourra juger combien la mémoire de ce gr. théol. est chérie et vénérée de ses compatriotes.

MORVAN. V. BELLEGARDE.

MORVEAU. V. GUYTON.

MORVILLE (CH.-JEAN-BAPT. FLEURIAU, comte de), fils du garde-des-sceaux Fleuriau d'Armenonville, né à Paris en 1686, m. en 1732, débuta au Châtelet à l'âge de 20 ans par les fonctions d'avocat du roi, devint successivem. conseiller au parlem. de Paris, puis procureur-général au grand-conseil. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande (1718), il détermina les états-généraux à signer la quadruple alliance, et fut envoyé ensuite au congrès de Cambrai (1721) comme plénipotentiaire. Chargé du départem. de la marine après son père, en 1722, il obtint l'année suiv. un fauteuil à l'académie française et le porte-feuille des affaires étrangères. Il quitta l'administrat. en 1727, et passa le reste de ses jours dans la retraite; mais on peut croire qu'il n'était point disgracié, puisque le roi lui accorda une pension de 20,000 livres et un logement à Versailles.

MORVILLIERS (JEAN de), chancelier, né à Blois en 1506, m. à Tours en 1577, embrassa l'état ecclésiastiq., et fut bientôt pourvu de plus. riches bénéfices. Entré au grand-conseil, par la protect. des Guises, il fut un des juges du chancelier Poyet, remplit ensuite l'ambassade de Venise avec beaucoup d'adresse et de succès, et, de retour en France, fut élevé à l'évêché d'Orléans (1552). Il assista aux conférences d'Ardres, parut avec éclat au concile de Trente, conclut un traité entre Charles IX et la reine Elisabeth (1565), et se démit de son évêché l'année suivante. Il avait refusé les sceaux après la m. du chancelier Olivier, et contribué à les faire donner à Lhospital; mais à la retraite de ce grand homme, il fut obligé de les accepter. Il les remit en 1571, après les avoir gardés deux ans et quelq. mois, se retira dans son abbaye de Saint-Pierre de Melun, et fit toutefois encore de fréquens voyages pour les intérêts de l'état. Morvilliers était un homme faible, mais qui avait une grande expérience des affaires. Il crut sagement que le seul moyen de rétablir l'autorité royale était de traiter les protestans avec douceur. Il a laissé des *lettres* et des *négociations*, qui sont en MSs. à la biblioth. du roi; et des *mémoires de son temps*, dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot à Dijon. (*V.* la *Biblioth. histor. de France*, n° 1834.)

MORVILLIERS (MASSON de). V. MASSON.

MORY D'ELVANGE (N.), né vers 1740, m. sur l'échafaud révolutionn. en 1794, a pub. : *Notice d'un ouvr. intit.* : Recueil pour servir à l'hist. métallique des duchés de Lorraine et de Bar, Nanci, 1782, in-8; *Essai historiq. sur les progrès de la gravure en médailles chez les artistes lorrains*, 1783, in-8; *Notice d'une collection métallique donnée à la biblioth. de Nanci par le roi Stanislas Ier*, ib., 1787, in-8.

MOZZILLO (Fox de). V. FOX.

MOSCARDO (LODOVICO), patricien de Vérone, littérat. du 17e S., écrivit *Storia di Verona* en 12 liv., et enrichit sa patrie d'un musée, dont il pub. le catalogue, sous ce titre : *Memorie del museo del conte Lodovico Moscardo, descritte in tre libri, che trattano delle cose antiche, pietre minerali, e terre de' coralli, conchiglie, animali, frutti*, etc., *in esso esistenti*, Vérone, 1762, in-fol., fig.

MOSCATELLO (JEAN-BERNARD), jurisconsulte napolitain du 16e S., est aut. d'une *Pratica de' tribunali*, impr. avec les addit. de Fr.-Marie Prato en 1645.—Un autre MOSCATELLO (J.-Phil.), écriv. du dépôt des archives romaines, est mentionné dans l'ouvr. de Bonamici, intit. *de pontificiar. epistolar. scriptoribus*.

MOSCATI (PIERRE), né à Milan en 1740, d'un chirurgien de cette ville, devint à l'âge de 22 ans profess. de médecine à l'université de Pavie, et acquit en peu de temps une grande réputation. Entraîné dans la carrière politique par les évènemens de 1796, il fut d'abord membre du conseil, puis du directoire de la république cisalpine; et, sous les gouvernem. qui se succédèrent en Italie, Moscati occupa la direction-générale de l'instruct. publiq., et obtint successivement les dignités de sénateur, comte, conseiller-d'état, grand-dignitaire de la couronne de fer et chevalier de la Légion-d'Honneur; il était en même temps méd. du vice-roi Eugène et de sa famille. Cependant les changemens politiques de 1814 l'éloignèrent des affaires publiques; mais malgré le rôle assez important qu'il avait joué pendant la domination de Bonaparte, le comte Moscati resta dans sa patrie, et ne cessa point d'y

jouir da la haute considérat. due à ses talens, à son caractère, ainsi qu'à sa fortune. Il m. à Milan en 1824. Les sciences physiques et chimiques, qu'il avait cultivées avec beaucoup de succès, lui doivent plus. mémoires intéressans.

MOSCHEROSCH (JEAN-MICHEL), littérateur allemand, né en 1600 à Wildstadt, sur le Rhin, à quatre lieues de Strasbourg, m. à Worms en 1669, fut successivem., après avoir rempli plus. emplois subalternes, conseiller des guerres de la couronne de Suède, secrétaire fiscal de la ville de Strasbourg, président de la chancellerie et conseiller de la chambre de finances du comté de Hanau. On cite de lui: *Wunderliche*, etc. (Visions merveilleuses et réelles), Strasbourg, 1660-65, 2 vol. in-8; *Technolog. allemande et française*, ib., 1656, in-8; *Anthologia seu florilegium epigrammatum selectissimar.*, ib., 1650; Francfort, 1655; Iéna, 1672, in-12.

MOSCHION est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poètes grecs de Plantin, 1568, in-8. On n'est pas moins incertain sur le livre *de muliebribus morbis*, pub. en grec à Bâle, 1566, in-4; en grec et en lat. par J. Spacius dans *Cinædiorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol.; idem, par F.-O. Dewez, Vienne, 1793, in-8.

MOSCHOPULE (MANUEL), est le nom de deux grammairiens grecs, que Hody a mal à propos confondus et qui étaient cousins. Le plus ancien, né dans l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du 14e S.; le second, qui était de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Gramm.*, pub. en 1540 à Bâle, et de *scholies*, encore inéd., sur les Héroïques de Philostrate. Il faut probablement lui donner aussi les *scholies* sur Hésiode, qu'un MS. d'Espagne lui attribue formellement, mais que Trincavelli a pub. sous le nom de Manuel de Byzance. Ces scholies se trouvent aussi dans l'Hésiode de Heinsius, et ont été réimpr. en 1820 par M. le profess. Gaisford. Manuel de Byzance est bien certainem. l'aut. du *Choix de mots attiques*, qui a paru à Venise en 1524, et à Paris en 1532, chez Vascosan; mais nous ne saurions prendre sur nous de lui attribuer aussi, avec d'autres bibliogr., le traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Perischedôn*, dont Robert Etienne a donné une magnifiq. édit. en 1545, et qui a été réimpr. à Vienne en 1773 et en 1807. Nous ne pouvons dire non plus auquel des deux Moschopule l'on doit attribuer les *scholies* sur les deux prem. livres de l'Iliade, que Scherpezeel a fait impr. à Utrecht en 1719; la *Vie d'Euripide* qu'on lit au commencem. de plus. édit. de ce poète, le traité *sur les carrés magiques*, trad. en latin et lu par La Hire en 1691, à l'acad. des sciences, etc.

MOSCHUS, poète bucoliste grec, naquit à Syracuse. On ne sait rien de sa vie, rien sur l'époque de sa mort : celle même de sa naissance n'est pas sans incertitude. On la place à tort, selon nous, vers la 156e olympiade, sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ cent quatre-vingts ans av. J.-C. Disciple et ami de Bion (*v.* son article), il se distingua comme lui dans un genre de poésie (l'idylle) dont ils doivent être regardés comme les inventeurs. Un petit nombre de pièces ou plutôt de tableaux charmans, pleins de grâce dans le sujet et de talent dans l'exécution, ont fait à Moschus une réputation égale à celle de Théocrite et de Bion. *L'Amour fugitif*, *l'Enlèvement d'Europe*, sont des modèles parfaits de la manière dont le genre gracieux doit être traité; et l'idylle *sur la mort de Bion* est peut-être la plus belle élégie que nous ait laissée l'antiquité. Anciennem. confondues avec les poésies de Théocrite, celles de Bion et de Moschus en furent détachées, pour la première fois, par van Metkerke, Bruges, 1565, in-4, et elles en ont toujours été distinguées depuis; mais la mort n'a point séparé les deux poètes que l'amitié avait si étroitement unis pendant leur vie; et toutes les édit. placent les poésies de Moschus à la suite de celles de Bion, et jointes le plus souvent à celles de Théocrite, notamm. dans les excellentes édit. de Brunck, Gaisford et de MM. Kiesling, Briggs et Boissonade. Ces deux poètes ont été trad., chez nous, en vers par Longepierre et Poinsinet de Sivry, et en prose par MM. Gail, et Coupé dans ses *Soirées littéraires*.

MOSCHUS (JEAN), moine grec, surnommé *Eucratès*, vécut sous les règnes de Tibère et de Maurice, et m. en 620. On sait qu'il habita sur les bords du Jourdain, qu'il remplit l'office de *præcentor* (grand chantre) au nouveau monastère de St-Saba, qu'il visita ensuite les solitudes de la Syrie et de l'Egypte, et vint même jusqu'en Occident. Il a laissé un ouvr. intitulé *Leimon*, etc., c.-à-d. le pré ou le verger spirituel; c'est le recueil des vies des saints solitaires de son temps. Ambroise le Camaldule en a donné une traduct. latine, qui a été impr. dans le tom. 7 des *Vitæ sanctor.* de Lippomani, et qui forme le 10e livre des *Vitæ patrum* de Rosweyde. Enfin le texte grec, divisé en 219 chapit., a été pub. par Fronton du Duc dans le tom. 2 de l'*Auctarium Bibl. patr.*, d'où il a passé dans le tom. 13 de la *Bibl. patr.* Quelques fragm. de ce texte étaient restés inédits : Cotelier les a publiés, avec une version latine, dans le tom. 2 des *Monument. ecclesiast. græc.* Arnauld d'Andilly a trad. en franç. l'ouvr. de Moschus; mais il en a retranché plus. passages.—Un autre MOSCHUS (Démétrius), poète et orateur grec du 15e S., vint probablement en Italie après la prise de Constantinople par les Turks, et habita successivem. Ferrare, Mirandole, Mantoue et Venise. Il a laissé des poésies légères, des discours et un poème d'Hélène, dont Giraldi fait l'éloge dans son livre de *Poet. suor. tempor.*, tom. 2.

MOSELEY (BENJAMIN), médecin anglais, né dans le comté d'Essex, m. en 1819, fut d'abord chirurg. et apothicaire à Kingston (Jamaïque), pendant la guerre des colonies anglaises contre la métropole, et devint chirurgien en chef de l'île. A la paix, il visita New-York, Philadelphie, et la plupart des provinces américaines, fut élu membre de la société philosophiq., passa quelque temps à Londres, alla prendre son prem. grade comme médecin à Leyde, et après avoir parcouru l'Europe, revint se fixer définitivem. à Londres en 1785. Il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, et soigna le célèbre Fox dans sa dernière maladie. Malheureusem. pour sa réputation, il se montra l'un des plus ardens ennemis de la vaccine, qu'il regardait comme une innovation des plus dangereuses, comme un véritable empoisonnem. On cite de lui *Observat. sur la dyssenterie des Indes occidentales*, 1783, in-8; *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8), qui eut une 3e édit. dans la même année et une 5e en 1792; *Traité sur les maladies des Tropiques* (4e édit., 1806, in-8); *Traité sur le sucre*, 1799, in-8; *Traités médicaux*, 2e édit., 1803, in-8; *Traité sur la Lues Bovilla ou vaccine*, 1806, in-8; trad. en franç. dans le livre intit.: *la Vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, Paris, 1807, in-8; Comment. sur la *Lues Bovilla*, 1804, in-8, et en 1805, in-8, etc.

MOSELLAN (PIERRE), savant grammair. allem. du 16e S., m. à Leipsig en 1524, a laissé plusieurs ouvr. de grammaire et des notes philologiques sur quelq. auteurs latins.

MOSCOSO D'ALVARADO (LOUIS), officier espagnol et l'un des compagnons d'armes de François Pizarre dans la conquête du Pérou, suivit Ferdinand Soto dans son voyage de Floride, et lui suc-

céda en 1542 dans l'emploi de gén. de cette colonie. Mais ne trouvant plus que des troupes rebutées et découragées, il se contenta des conquêtes déjà faites par son prédécess., revint à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, et passa ensuite au Mexique, où il servit encore le vice-roi de ses conseils et de son épée.

MOSER (George-Michel), peintre, né à Schaffhouse en 1707, m. à Londres en 1783, se voua d'abord spécialem. au travail de l'orfévrerie, pendant un séjour qu'il fit à Genève ; mais s'étant rendu à Londres en 1726, il y établit une petite académie de peinture, qui acquit de la réputation, et dont il fut nommé vice-président, avec une pension de 100 liv. sterling. Ses peintures, ses médaillons en émail et ses travaux d'orfévrerie, qu'il ne discontinua pas, furent très-recherchés.—Sa fille Marie, née en 1744, fut aussi habile que lui dans la peinture, surtout pour les fleurs.

MOSER (Jean-Jacques)*, publiciste allemand, né à Stuttgard en 1701, m. dans la même ville en 1785, fut nommé profess. extraordin. à l'université de Tubingue à l'âge de 19 ans, conseiller de régence à Stuttgard en 1726, accepta ensuite une chaire de droit à Tubingue, puis à Francf.-sur-l'Oder (1736), dont il dirigea en même temps l'université. Il eut partout des désagrém. provoqués sans doute par son humeur un peu difficile, et se retira dans la petite ville d'Ebersdorf (pays de Reuss), où il se trouva engagé avec les hernutes dans des querelles religieuses. Il entra, en 1747, au service du prince de Hesse-Hombourg, qu'il quitta bientôt, fut rappelé dans sa patrie vers 1751, et y remplit la charge d'avocat consultant auprès des états de Wurtemberg. Ces états ayant eu quelques démêlés avec le souverain, celui-ci, au mépris de leurs droits, fit arrêter Moser, et l'envoya dans la forteresse de Hohentwiel. Moser recouvra sa liberté, au bout de cinq ans, sur un ordre du conseil aulique de l'Empire ; et dès-lors, cessant de prendre part aux affaires publiques, il se livra exclusivem. à l'étude. Meusel a donné une liste de ses ouvr., qu'il divise en 31 classes et qui s'élèvent au nombre de 484, dont 17 sont demeurés inédits, 16 lui sont contestés, et 4 ne lui sont dus que comme éditeur. Cette immense collection se compose de 702 vol. publiés séparém., dont 71 sont in-fol. Ses ouvr. sur le droit public sont encore très-estimés. Nous nous contenterons de citer de lui : *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tubingue, 1731, réimpr. 6 fois ; *Ancien droit public d'Allemagne*, Nuremberg, 1727, 1753, 26 vol. in-4 ; *Nouveau droit public*, Stuttgard, 1766 et ann. suiv. : *Manuel du droit public de l'Empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8 ; *Esquisse de droit public des électeurs ecclésiastiq.*, ib., 1738 ; *Droit public d'Aix-la-Chapelle, Augsbourg, Constance, Trèves, Zell, Anhalt, Nuremberg*, etc., plus. vol. in-fol. ; *Principe du droit des nations européennes en temps de guerre*, Tubingue, 1752, in-8 ; *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe en paix et en guerre*, Stuttgard, 1777-80, 10 vol. in 8 ; *Supplém. au droit public en temps de paix*, 1778-80, 5 vol. ; *Supplément, etc., en temps de guerre*, 1779-81, 3 vol. in-8 ; *Dissertations sur le droit ecclésiastique allemand*, Francfort et Leipsig, 1772, in-8 ; *Dissertat. sur les droits des jésuites en Allemagne* (Ratisbonne), in-fol. On a sa *Vie* écrite par lui-même, Francfort et Leipsig, 1777-83, 4 vol. in-8.—Moser (Frédéric-Charles de), fils du précéd., né à Stuttgard en 1723, m. dans le Wurtemberg en 1798, se forma, sous la direction de son père, aux affaires publiq., et fut successiv. conseiller aulique de Hesse-Hombourg, député des deux Hesses au cercle du Haut-Rhin, et administrat. du comté impérial de Falkenstein. En 1770 il fut mis à la tête des affaires publiques à Darmstadt, avec le titre de prem. ministre et de chancelier ; mais plus tard, se voyant disgracié, il intenta un procès à son souverain devant le conseil aulique de l'Empire, et obtint une éclatante satisfact. du landgrave qui lui assigna même une pension de 5000 florins. Parmi ses nombreux ouvr., qui ne sont guère que des compilat., nous citerons : *Recueil des recès du saint empire romain*, Leipsig et Ebersdorf, 1747, 3 vol. in-4 ; *des Langues de cour et d'état en Europe*, Francfort, 1750, in-8 ; *Opuscules pour servir à l'explication du droit public et des nations, et du cérémonial de cour et de chancellerie*, Francfort et Leipsig, 1751-65, 12 vol. in-8 ; *le Maître et le Serviteur*, ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, 1763; trad. en franç. par Champigny, Hambourg, 1761; *Mém. pour servir au droit public et des nations*, Francfort, 1764-72, 4 vol. ; *Apologie du comte de Goertz*, ministre de Suède, tirée des actes authentiques, 1776 ; Hambourg, 1791 ; *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, Francfort et Leipsig, 1784-90, 12 vol. in-8, auxquels il fit succéder de *Nouvelles archives*, Manheim et Leipsig, 1792-94, 2 vol. in-8. — Moser (Guillaume-Godefroi), conseiller intime et présid. à Darmstadt, puis député de cercle à Ulm, né à Tubingue en 1729, m. en 1793, a laissé : *Principes de l'économie forestière*, Francf. et Leipsig, 1757, 2 vol. in-8 ; *Archives forestières*, Ulm, 1788-96, 17 vol. in-8.—Son père, pasteur wurtembergeois, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum*, pub. à Ulm en 1795.

MOSER (Juste). V. Moeser.

MOSÈS MENDELSSOHN. V. Mendelssohn.

MOSÈS-MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du 14e S., un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandem. de la loi judaïque, a pub. un savant ouv., intitulé *Sepher Mitsevoth gadol*, c.-à-d. *le Grand Livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (Jean-Laurent de), théolog. protestant, né à Lubeck en 1694, s'annonça de bonne heure par des écrits sur des questions de théologie et d'histoire, qui le firent rechercher de plusieurs gouvernem. Il donna la préférence au duc de Brunswick, et alla professer la théologie à l'université de Helmstadt, de 1723 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fut au pouvoir du duc de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction suprême de l'Eglise et de l'instruct. publique, abbé de Marienthal et de Michaëlstein, inspecteur-général de toutes les écoles du duché de Wolfenbuttel et de la principauté de Blanckenburg, il reçut encore des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considérat. En 1747 le gouvernem. d'Hanovre réussit à lui faire accepter une chaire de théolog. à Gottingue, avec le titre de chancelier de l'université. Mosheim m., épuisé de travail, en 1755. Il a rendu à l'histoire ecclésiastique des services qui ont été appréciés chez toutes les nations étrangères ; mais l'influence qu'il a exercée sur la littérature de son pays par ses sermons si purs, si élégans, si harmonieux, n'est pas moins digne d'être remarquée. Gellert, son émule, a été jusqu'à dire que la postérité désignera peut-être l'époque du bon goût de l'éloquence allemande par le nom de siècle de Mosheim. Comme Fénélon, avec lequel il paraît avoir eu beaucoup d'analogie par ses mœurs, la douceur de son style et son ardent amour de Dieu et des hommes, Mosheim puisait une partie de son talent dans son âme. La liste complète de ses écrits, au nombre de 161, se trouve dans les bibliographes allemands. Nous nous contenterons de citer : six vol. de *Sermons*, Hambourg, 1747, in-8 ; *Morale de l'Ecriture-Sainte*, 5e édit., Leipsig, 1773, 9 vol. in-4 (les 4 dern. vol. sont de J.-P. Miller) ; *Institutionum historiæ ecclesiasticæ, antiquioris et recentioris, libri IV* Francfort, 1726, in-8 ; Helmstadt, 1755, in-4 ;

1764 (dont il existe une traduct. anglaise trad. elle-même en français par Eidous, Maëstricht, 6 vol. in-8, et Yverdun, 1776, 7 vol. in-8; et une trad. allem. par Schlegel, qui a paru à Heilbronn, 1779, 4 vol. in-8, avec une continuation jusqu'en 1789); une version latine du *Systema intellectuale* de Cudworth, Iéna, 1738, in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4; *Histoire des hérésies* (en allem.), Helmstadt, 1746, in-4; *Elementa theologiæ dogmaticæ*, Nuremberg, 1758, in-8; 3e édit., 1780; enfin des mémoires relatifs à l'histoire de l'Eglise, impr. dans les trois recueils suiv.: *Dissertat. ad hist. eccles. pertinentes*, Altona, 1731 et 1743, 2 vol. in-4; 1767, in-8; *Dissertat. ad sanctiores disciplinas pertinentium syntagma*, Leipsig, 1733, in-4; *Commentationes et Orationes varii argum.*, Hambourg, 1751, in-8.

MOSKWA (bataille de la), dite aussi de Mojaïsk ou de Borodino, des lieux qui en furent le théâtre, est moins fameuse par l'importance de ses résultats que par le carnage qui s'y fit de part et d'autre. Livrée le 7 sept. 1812 par Napoléon en personne aux Russes, sous les ordres du feld-maréchal Koutousoff, elle dura plus de 12 heures, pendant lesquelles la lutte fut terrible. Enfin les Français demeurèrent maîtres du champ de bataille; mais la stupeur de leur chef, en le parcourant le lendem., fut telle qu'il semblerait que cette même journée, à l'aurore de laquelle il se flattait de voir briller *le soleil d'Austerlitz*, ne lui apparut dès-lors que comme le prélude de ses désastres. Il est difficile d'évaluer avec précision les pertes qu'essuyèrent les parties belligérantes; toutefois il y a lieu de penser, d'après les évaluat. contradictoires, qu'elles ne s'élevèrent pas à moins de 30,000 hommes mis hors de combat dans chacune des deux armées: six généraux français y trouvèrent la m. C'est à l'hist. qu'il appartient de montrer quelles causes empêchèrent Napoléon de poursuivre un avantage si chèrement payé, et d'achever l'extermination des troupes russes, réduites alors à 70,000 hommes, lui qui dans tant d'autres occasions moins pressantes tenta les chances d'une action décisive sans avoir, comme dans celle-ci, la supérior. du nombre de son côté. Peut-être que, sûr d'investir Moscou, il sacrifia, cette fois, à des sentimens d'humanité, les maximes de sa tactique meurtrière: dans tous les cas il est permis de croire que ce conquérant a été le dernier à prévoir les ressources que suggérait aux Russes, pour éviter son joug, un sauvage mais héroïque patriotisme. V. l'art. RUSSIE et l'art. NEY.

MOSLEMAH ou MASELMAS, célèbre capitaine arabe, l'un des fils du khâlyfe Abd-el-Melek, commanda les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid Ier, Soleïman, Yezid II et Hescham. Ses principaux exploits sont la conquête du Pont et de l'Arménie (705), le siége de Constantinople, qui dura plus de deux ans (717), sa victoire sur Yezid-Ibn-Mahleb, et sur les Turks Khozars, et la réduction du Chirvan. Il m. en 739.

MOSS (ROBERT), théolog. anglais, m. en 1729, doyen d'Ely, a laissé 8 vol. de sermons, et quelq. écrits de circonstances qui n'ont pas été recueillis.

MOSSAÏLAMAH, chef d'une tribu arabe et contemporain de Mahomet, embrassa d'abord l'islamisme, puis séduit par l'ambition d'imiter cet heureux imposteur, il s'érigea aussi en apôtre de Dieu, et parvint à se faire un parti considérable, augmenté bientôt des prosélytes d'une prétendue prophétesse qu'il épousa. Ce triomphe dura peu: Mossailamah périt en 632, dans une bataille sanglante que lui livra Khaled, l'un des généraux musulmans. Avec lui s'éteignit sa secte, qui n'avait eu que deux ans d'existence.

MOSSÉ (N.), littéral., m. à Paris en 1825, est aut. de plus. ouvr. médiocres, dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul. Quelques-uns ont été publ. sous les pseudonymes de Lejoyeux de St-Acre et de L'Ami. Tels sont les suiv.: *l'Art de plaire et de fixer*, ou *Conseils aux femmes*, etc., par L'Ami, Paris, 1821, in-18; *l'Art de se faire aimer des femmes et de se conduire dans le monde*, ou *Conseils aux hommes*, etc., par L'Ami, ib., 1822, in-18; *Examen critique de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., par Lejoyeux de St-Acre, ib., Maze, 1820, in-8. Ce dernier ouvr. est une réfutation assez remarquable du célèbre ouvr. de M. l'abbé de La Mennais. On peut citer encore la suivante: *Essai sur l'intolérance en matière de philosoph. et de religion*, où l'on examine les tom. 3 et 4 de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., Paris, Maze, 1823, in-8.

MOSSI (ANTOINE), publiciste italien du 17e S., né à Florence, est auteur des écrits suiv.: *Discorsi politici appartenenti alla milizia*, Florence, 1617; *Lettera alla santità de N. S. papa Clemente VIII persuadendolo al esorterre il regi e potenti cristiani alla guerra contro l'ottomano*, ib., 1603.

MOSTACFY-BILLAH (ABOU'L CACEM ABDALLAH IV, AL), fils de Moktafy, et 22e khâlyfe abbasside de Baghdad, monta sur le trône en 944. Son règne ne dura que seize mois. Trop confiant dans l'émyr Moezz-ed-Daulah, il fut déposé par cet audacieux ministre, privé de la vue et relégué dans une prison, où il m. au bout de quatre ans (949).

MOSTADHER-BILLAH (ABOU'L ABBAS AHMED IV, AL), 28e khâlyfe abbasside de Baghdad, fils et success. de Moctady, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1094, et m. en 1118, après un règne de 25 ans. Généreux, ami éclairé des belles-lettres, Mostadher n'avait cependant point les qualités d'un prince: durant son khâlyfat les croisés s'emparèrent de Jérusalem (1099), ce qui répandit dans Baghdad une telle épouvante qu'on y oublia les prières et les jeûnes d'obligation pendant le ramadhan, ce qui, selon les historiens arabes, avait été jusqu'alors sans exemple.

MOSTADY-BIAMR-ALLAH (ABOU-MOHAMMED HAÇAN II, AL), 33me khâlyfe abbasside, succéda à son père Mostandjed en 1170, et m. en 1180, après un règne glorieux. Son khâlyfat est célèbre par la soumission de l'Egypte, qu'il affranchit du joug des khâlyfes fathémides, et replaça sous l'influence religieuse des success. de Mahomet.

MOSTAIN-BILLAH (ABOU'L-ABBAS-AHMED Ier, AL), 12e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son cousin Monthasser en 862. Trop faible pour régner par lui-même, il s'abandonna aux conseils de ses favoris, et vit ses sujets se soulever plusieurs fois contre son autorité; enfin, assiégé dans Baghdad par les rebelles, Mostain fut obligé de résigner le khâlyfat en faveur de son cousin Motaz, qui, au mépris des traités, fit périr ce malheureux prince (866); il n'avait que 31 ans. — MOSTAIN-BILLAH (Abou'l Fadhl-El-Abbas), fils et succes. de Motawakkel-Mohammed XI, et 11e khâlyfe abbasside d'Egypte, porta ce titre honorifique de 1406 à 1415; déposé à cette époque, il fut relégué à Alexandrie, où il m. de la peste vers 1430. Pendant l'ann. 1412 ce prince avait momentanément été revêtu de la dignité de sulthan.

MOSTALY ou MOSTALA-BILLAH (ABOU'L-CACEM-AHMED, AL), 6e khâlyfe fathémide d'Egypte, succéda à son père Mostanser en 1094. Sans génie et sans caractère, il ne prit aucune part aux événemens qui se passèrent sous son règne, et laissa toute l'autorité à son ministre Afdhal. Mostaly m. en 1101. La prise de Jérusalem par les croisés (1099) eut lieu sous son khâlyfat.

MOSTANDJED-BILLAH (ABOU'L-MODHAFFER-YOUSOUF, AL), 32e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son père Moktafy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna ses états

avec une grande sagesse, et les préserva de toute attaque étrangère. Mostandjed m. en 1170, victime de la perfidie de son médecin, qui, gagné par un des émyrs, fit périr le prince dans le bain.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Abdallah-Mohammed, al), roi hafside de Tunis, succ., en 1249, à son père Abou-Zakhariah-Yahia. Après avoir comprimé une révolte de ses frères, il eut à combattre saint Louis, qui, à la tête de 36,000 Franç., vint mettre le siége devant Tunis (1270). Mostanser vaincu dut le salut de ses états à la contagion qui ravagea le camp de ses adversaires, et fit périr leur roi ; profitant de cette circonstance, il proposa la paix à Philippe-le-Hardi, et l'obtint au prix de grands sacrifices. Il m. en 1276, laissant la réputation de prince courageux et libéral.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Djafar al-Mansour, al), 36e khâlyfe abbasside de Baghdag, succéda, en 1226, à son père Dhaher, et obtint l'amour de ses sujets par sa générosité et par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts. Une invasion des Moghols signala les dern. ann. de son règne ; ces barbares s'avancèr. jusque sous les murs de Baghdad ; mais la conduite courageuse de Mostanser les contraignit à se retirer. Ce prince m. en 1242, à l'âge de 51 ans.

MOSTANSER-BILLAH (Abou'l-Cacem-Ahmed, al), 1er khâlyfe abbasside d'Egypte, frère ou neveu du précéd., échappa aux massacres qui suivirent la prise de Baghdad par les Tartares (*voyez* Mostasem). Parvenu en Egypte, il y fit valoir ses droits à la dignité de success. de Mahomet, fut reconnu en cette qualité par le sultan Bibars Ier, et en obtint même des troupes pour reconquérir la capitale des khâlyfes. Son entrep. ne fut point heureuse : surpris par les Tartares, Mostanser périt dans un combat avec la plupart des siens.

MOSTANSER-BILLAH (Abou'l-Hass al-Hakem II, al), 9e roi ommiade de Cordoue, succéda, en 961, à son père Abdérame III, et mérita l'amour de ses peuples et la reconnaissance de la postérité par sa piété, sa magnificence, sa justice, et la protection efficace qu'il accorda aux savans. Mostanser fonda un gr. nombre de colléges, rassembla une immense bibliothèque, et institua l'académie de Cordoue ; il était lui-même très-versé dans les sciences morales et physiques. Il se montra peu guerrier ; toutefois la conquête de plus. villes de l'Espagne chrétienne signala son courage. Ce prince m. subitement en 976, dans la 16e année de son règne et la 66e de son âge.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Temim-Maad, al), 5e khâlyfe fathémide d'Egypte, né au Caire en 1029, fils et successeur de Dhaher, monta sur le trône en 1036. Son règne, le plus long dont il soit fait mention dans les annales du khâlyfat, est surtout remarquable par les malheurs qu'il attira sur l'Egypte. D'abord assez heureux dans ses démêlés avec Caim (*v.* ce nom), qui lui contestait l'héritage de Mahomet, Mostanser vit ensuite ses états en proie à la famine et aux dissensions intérieures. Ses généraux, profitant de son incapacité, s'emparèrent du pouvoir, et le réduisirent à un tel dénuement qu'il ne dut la vie qu'aux aumônes d'une femme charitable. Dans cette extrémité, il appela à son secours le célèbre Bedr-el-Djemaly (*v.* ce nom), qui soumit les révoltés, pacifia les tribus arabes, et, par une sage administ. de 20 ann., rendit à l'Egypte l'ordre et la prospérité. Mostanser m. au Caire en 1094, laissant pour success. son fils Mostaly.

MOSTARCHED-BILLAH (Abou-Mansour-al Fadhel II, al), 29e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda, en 1118, à son père Mostadher. Après avoir réprimé une révolte de son frère Aboul-Hassan, et triomphé de Dobaïs, émyr des Arabes açadides, ce prince, plus guerrier que ses prédécess., essaya de s'affranchir de la tyrannie des émyrs-al-omrah ; mais cette entreprise hardie causa la fin malheureuse de son règne : vaincu par Mahmoud en 1126, vainqueur des génér. de Masoud en 1132, Mostarched fut pris par ce dern. en 1135, et n'obtint la liberté qu'à des conditions onéreuses. Il se disposait à retourner dans sa capitale lorsqu'il fut assassiné par une troupe d'ismaéliens. Mostarched était âgé de 44 ans, et en avait régné 18.

MOSTASEM-BILLAH (Abou-Ahmed-Abdallah VII, al), 37e et dern. khâlyfe abbasside de Baghdad, fils et success. de Mostanser, monta sur le trône l'an 640 de l'hégyre (1242 de J.-C.). Aussi faible qu'orgueilleux, ce prince joignait un faste excessif à une avarice sordide, et, tout entier aux plaisirs, abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existait alors à Baghdad entre les sunnites et les chyites : Mostasem fit piller les propriétés de ces dern., que protégeait son visir Mowaied-Eddin. Celui-ci, résolu de se venger, persuada à son maître de diminuer le nombre des troupes ; il éloigna ensuite les meilleurs officiers, puis informa Houlagou, frère du khan des Moghols, que Baghdad n'était pas en état de résister à une attaque. Bientôt le conquérant tartare investit la capitale du malheur. khâlyfe; Mostasem sortit enfin de sa léthargie, mais il ne sut prendre aucune résolution courageuse, et capitula après un siége de quelques semaines. Au milieu du massacre et du pillage, il se rendit au camp d'Houlagou, qui le reçut en coupable, et le fit condamner à mort avec ses deux fils, l'an 656 de l'hégyre (1258) : selon le récit des historiens, Mostasem, enveloppé dans un sac de cuir, fut foulé aux pieds des vainqueurs ; il était âgé de 46 ans, et en avait régné 17. En lui s'éteignit la 1re dynastie des abbassides, qui avait régné à Baghdad pendant 508 ans.

MOSTO. V. Cadamosto.

MOTADHED-BILLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed III, al), 16e khâlyfe abbasside, succéda à son oncle Motamed l'an 279 de l'hégyre (882 de J.-C.). Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts qui pesaient sur le peuple, et protégea les savans. Il m. en 902, après un règne de 9 années, troublé seulement par les incursions des carmathes, qui à cette époque commencèrent à propager leur secte.

MOTAMED BILLAH, ou ALA-ALLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed II), 15e khâlyfe abbass. de Baghdad, succéda à son cousin Mohtady l'an 256 de l'hégyre (870 de J.-C.). Prince incapable, n'ayant d'autre goût que celui des plaisirs, il régna 23 ans, pend. lesquels il ne prit aucune part aux événemens qui se succédèrent, laissant toute l'autorité à son frère Mowaffek. Motamed m. à la suite d'une débauche en 892, à l'âge de 51 ans. Son neveu Motadhed lui succéda, au préjudice de son fils Djafar.

MOTANABBI. V. Motenabby.

MOTASEM-BILLAH (Abou-Ischak-Mohammed III, al), quatrième fils d'Haroun-el-Raschid, et 8e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son frère Almamoun l'an 218 de l'hég. (833 de J.-C). Intolérant et cruel dans les disputes de religion, barbare dans ses guerres avec l'emper. Théophile, Motasem m. en 842, peu regretté de ses sujets. Il créa la milice turque, qui dans la suite devint si fatale aux khâlyfes, et pour l'éloigner de Baghdad, fonda, à 12 lieues de cette capitale, la nouvelle ville de Sermenraï. Les histor. arabes remarquent que Motasem avait régné 8 ans et 8 mois, qu'il était le 8me de sa famille, qu'il se trouva dans 8 batailles, et qu'il laissa 8 fils et 8 filles, 8,000 esclav., 8 millions de dinars d'or, et 8 fois dix millions de drachmes d'argent : cette circonstance lui a mérité un surnom équivalent à celui de *huitainier*.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (Abou-Abdallah Mohammed ben-Yousouf al-Djezamy, al), prince de la famille des Ben-Houd, régna au 13e S. sur la plus grande partie de l'Espagne musulmane

qu'il avait enlevée aux almohades. Guerrier habile et bon politique, il releva momentanément la puissance des Maures, et balança les armes du roi de Castille, Ferdinand, et de Jayme Ier, roi d'Aragon. Motawakkel périt assassiné l'an de l'hég. 634 (1236 de J.-C.), au moment où il se disposait à secourir la province de Valence contre les chrétiens.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (Abou-Djafar Mohammed XII, al), 17e et dern. khâlyfe abbasside d'Egypte, succéda à son père Mostanser-Yacoub. Son règne eut une courte durée; une victoire de l'empereur Selim Ier (1516) renversa en même temps le trône des sulthans mamelouks et la puissance khâlyfale. Ayant été fait prisonnier, Motawakkel fut forcé de renoncer à tous ses droits et à ceux de sa famille, et reconnut le vainqueur pour chef suprême de la religion musulmane. Il resta quatre ans captif à Constantinople, et revint ensuite en Egypte, où il m. l'an de l'hég. 945 (1538). En lui s'éteignirent le pouvoir et l'illustrat. de la race des abbassides, qui pendant 800 ans avait occupé la chaire pontificale de l'islamisme. Motawakkel laissait deux fils, dont on ignore la destinée.

MOTAWAKKEL-BILLAH (Abou'l Fadhl Djafar Ier, al), 10e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda en 232 de l'hég. (847) à son frère Wathek. Pendant son règne, qui dura 15 ans, les troupes musulmanes conquirent l'Arménie, et vainquirent l'emper. grec Michel III dans une bataille sanglante. Motawakkel m. assassiné en 861; il s'était attiré la haine des grands par son intolérance et par sa cruauté à leur égard : d'ailleurs affable pour le peuple, il avait protégé les lettres et les arts.

MOTAZ-BILLAH (Abou-Abdallah Mohammed V, al), fils du précédent et 13e khâlyfe abbasside, succéda en 251 de l'hég. (866) à son cousin Mostain. Ce prince, indolent et cruel, fut déposé à la suite d'une révolte des milices turques (869), et m. peu après dans une prison; il avait régné environ trois ans, et n'en avait que vingt-deux.

MOTÉNABBY (Abou'l-Tayyb-Ahmed, al), célèbre poète arabe, né l'an 303 de l'hég. (915 de J.-C.), m. en 354 (965), voulut d'abord s'ériger en prophète, se fit même quelques partisans, mais fut emprisonné par Loulou, gouvern. d'Emès. Rendu à la liberté, il trouva tous ses prosélytes dispersés, et devenu plus sage, il tourna son imagination ardente vers l'étude de la poésie, et fut accueilli honorablement dans plus. cours asiatiques. On a de lui un *Diwan*, ou *Recueil de poésies*, très-estimé en Orient, et dont la Biblioth. du Roi possède plusieurs MSs. (*V.* la *Chrestomatie arabe* de M. Sylvestre de Sacy.)

MOTH (Paul), médecin danois, m. à Copenhague en 1670, fut premier médecin du roi Frédéric III. On a de lui : *de Pleuritide legitimâ Disputatio*, Bâle, 1637; *Casus chirurgicus perforati thoracis*, 1656, 1658, 1661, in-4.

MOTHARREZ (Abou-Omar Mohammed, al), écrivain arabe, né en 261 de l'hég. (874), et m. en 345 (956), obtint de son vivant une immense réputation dans les sciences et dans l'histoire. On cite parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, une *Histoire des Arabes*, intit. *Akhbar al-Arab*, et divers écrits *sur les klepsidres* (*kitab essaat*), sur le *jour et la nuit*, sur les *tribus arabes*, etc.

MOTHARREZY (Abou'l Fath Nasser Ibn Abd-Elsayd, al), savant arabe, né à Khiva en 538 de l'hég. (1144 de J.-C.), s'occupa de jurisprudence, de philologie et de poésie; sa réputat. devint si grande qu'on le proclamait un digne successeur de Zamakschary. Il m. dans sa patrie en 1213. Ses principaux ouvr. sont : un *Dictionn.* arabe destiné à expliquer les termes de jurisprudence; il est intitulé : *Al-Mogreb filloghat*; un commentaire sur les *Mekkemat* de Hariri, intit. : *Idhah*; un traité de grammaire intit. : *Misbah*, ou Flambeau.

MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe de La), duc de Cardone, maréchal de France, né en 1605, fit ses prem. armes à l'âge de dix-sept ans sous le duc de Montmorency, et se distingua dans un grand nombre de combats en France, dans les Pays-Bas et en Piémont, où sa conduite aux siéges de Chiers et de Turin le signala comme digne d'un commandement supérieur. En effet, La Mothe reçut en 1641 le titre de vice-roi de Catalogne, et se mit à la tête de l'armée française qui agissait dans cette province. Vainqueur à Tarragone, à Villefranche, où il gagna le bâton de maréchal, et à Lérida, il fut moins heureux dans un second combat livré près de cette ville, et se vit obligé d'abandonner le fruit de ses prem. succès. Ses ennemis, prompts à saisir une semblable occasion, l'accusèrent de négligence coupable, le firent enfermer au château de Pierre-Encise, traîner devant les tribunaux jusqu'à ce qu'enfin le parlement de Grenoble le déchargea de toute imputation, et le rendit à la liberté après une détention de quatre ans. La Mothe ne prit qu'une faible part aux troubles de la fronde; l'injustice dont il avait été victime l'aurait rangé dans le parti des mécontens; mais ses talens, tout militaires, ne le destinaient pas au rôle de chef de faction. Les progrès des Espagnols dans la Catalogne rappelèrent ce brave maréchal sur le terrain où il avait déjà triomphé, et où il soutint de nouveau l'honneur des armes françaises, surtout dans sa belle défense de Barcelone. Revenu à Paris en 1657, La Mothe y m. la même année, âgé de 52 ans.

MOTHE-LE-VAYER (François de La), écrivain érudit et philosophe, membre de l'académie française, né à Paris en 1588, fit de profondes études dans les lettres, l'histoire et le droit : éloigné par goût des affaires publiques, il se démit même de la charge que lui avait transmise son père (celle de substitut du procureur-général au parlement) pour se livrer entièrement à ses recherches favorites. Toutefois il avait près de cinquante ans lorsqu'il mit au jour ses prem. écrits; l'un d'eux, qui traitait de l'instruction à donner à Monsieur le dauphin (Louis XIV), lui mérita d'être désigné par le cardinal de Richelieu comme précept. de ce prince; mais ce ne fut qu'après avoir dirigé les prem. études du jeune duc d'Orléans que La Mothe obtint le poste éminent dont il était digne par ses vastes connaissances. Après le mariage de son auguste élève (1660), il termina l'éducat. de Monsieur, frère de Louis XIV. La Mothe, que Naudé a surnommé le *Plutarque de la France*, m. en 1672, à l'âge de 85 ans. Ses ouvr., fort nombreux et remarquables, sinon par le style, au moins par l'immense érudition qui y est déployée, ont été réunis plus. fois; l'édition la plus complète est celle de Dresde, 1756-59, 14 vol. in-8; nous citerons, entre autres, les titres suivans : *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations*, etc., 1636; *Considérations sur l'éloquence française*, 1638; *de l'Instruction de M. le dauphin*, 1640; *de la Vertu des payens*, 1642; *Jugem. sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646; *Petits Traités en forme de lettres*, 1659; *Hexameron rustique*, 1670; *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, 1698. On a publié l'*Esprit de La Mothe-le-Vayer*, 1763, in-12, par Montlinot, et 1783, in-12, par Alletz.—J.-F. de La Mothe-le-Vayer, de la famille du précéd., maître des requêtes, mort en 1764, est auteur d'un *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12.

MOTHY-LILLAH ou BILLAH (Abou'l Cacem Fadhl ou Moffad'al al), 23e khâlyfe abbasside, et fils de Moktader, succéda à son cousin Mostakfy l'an 334 de l'hég. (946 de J.-C.). Entièrem. soumis à l'émyr Al-Omrah, ce prince porta vingt-neuf ans le titre de khâlyfe sans prendre la moindre part aux affaires, et vécut à peu près dans l'obscurité. Pendant son règne les charges publiques furent rendues vénales, et l'Egypte s'affranchit du joug des ab-

bassides. Mothy-Lillah m. en 974, après avoir abdiqué en faveur de son fils Taïe-Lillah.

MOTILIO (Grégoire), jurisconsulte napolitain du 17e S., né à Capoue, a pub. : *Notizia di Ponzio-Pilato*, Naples, 1674; *Decretorum Praxis civilis ordinarii judicis*, etc., ib., 1671, in-fol.

MOTIN (Pierre), poète, né à Bourges, m. vers 1615, a laissé quelques pièces de vers que l'on trouve dans les recueils du temps. C'est de lui que Boileau a dit :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond et se glace.

MOTRAYE. V. Mottraye.

MOTTAKY-BILLAH (Abou-Ishac-Ibrahim II, al), 21me khâlyfe abbasside, succéda à son frère Radhy-Billah l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.). Ce prince, après un règne de quatre ans, devint la victime des querelles élevées entre les prétendans à la charge d'émyr-al-omrah. Le Turk Touroun, resté maître de ce poste élevé, s'empara par trahison de la personne du khâlyfe, lui fit crever les yeux (944), et ne lui laissa qu'une ombre de puissance. Mottaky survécut vingt-cinq ans à son infortune; il m. en 965. C'est lui qui céda à l'empereur Romain-Lécapène, le fameux mouchoir conservé à Edesse, lequel, suivant une tradition, avait servi à essuyer la face de J.-C.

MOTTE (Antoine HOUDAR de La), littérat., membre de l'académ. française, né à Paris en 1672, était le fils d'un chapelier originaire de Troyes. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il étudia le droit, mais abandonna bientôt cette science pour se livrer aux compositions dramatiques. Son premier essai, intitulé *les Originaux*, ne réussit point. Le jeune La Motte, rebuté par cet échec, renonça d'abord à la littérature profane, et voulait même se retirer au monastère de la Trappe. De sages conseils l'ayant ramené dans le monde, son penchant pour le théâtre l'entraîna de nouveau à rechercher les suffrages du public, et il donna successivement à l'Opéra et au Théâtre-Français un grand nombre de pièces qui pour la plupart obtinrent un gr. succès; il suffit de citer *Issé*, le *Triomphe des Arts*, *Sémélé*, la comédie du *Magnifique*, et la tragédie d'*Inès de Castro* : cette dernière renouvela le triomphe du Cid de Corneille. La Motte ne fut pas aussi heureux dans ses *odes*, où l'on remarque de belles strophes, mais qui parfois sont dépourvues de chaleur et de poésie. Une entreprise singulière, et qui attira sur son aut. les sarcasmes de ses contemp., fut l'*Abrégé de l'Iliade*, qu'il trad. sans savoir un seul mot de la langue d'Homère, et réduisit de douze chants : ce malencontreux travail n'est connu aujourd'hui que par l'épigramme de J.-B. Rousseau. Du reste La Motte se défendit dans un excellent discours *sur la critique*, modèle de diction, de clarté et de discussion, comme tous ses écrits en prose sur les divers genres de littérature; il y parut, quant aux formes, bien au-dessus de son adversaire, Mme Dacier, qui néanmoins avait la raison de son côté. Les *églogues* et les *fables* de La Motte pub. vers le même temps, obtinrent un brillant succès, surtout aux séances de l'académie, où l'art de son débit déguisait la faiblesse ou la dureté des vers. On s'étonne, après la réputation méritée dont jouissait notre auteur, de le voir tout à coup décrier l'art de Corneille et de Racine, s'élever contre les entraves de la versification et contre les illusions de l'enthousiasme poétique, proscrire la règle des unités théâtrales, et, pour prouver ses assertions, écrire une tragédie et des odes en prose, armes puissantes pour ses ennemis, et fort peu propres à militer en faveur de sa cause. On accuserait son jugement si l'on ne savait qu'alors il devina le génie de Voltaire. Poursuivi sans cesse par les épigrammes et par d'injurieuses satires, La Motte montra dans ses réponses une rare urbanité; sa douceur inaltérable, son caractère plein de bonté et de droiture le firent respecter et estimer même de ses antagonistes. Accablé de bonne heure par les infirmités, aveugle dès l'âge de quarante ans, il m. le 26 décemb. 1731; il n'avait point été marié. Il fut ami intime de Fontenelle, à qui on l'a souvent comparé. Les *Œuvres de La Motte* ont été recueillies en 10 vol. in-12, 1754 : on a aussi pub. ses *Œuvres choisies* en 2 vol. in-18.

MOTTE (Guillaume MAUQUEST de La), chirurgien, né à Valogne en 1655, m. dans la même ville en 1737, avait fait ses études aux hôpitaux de Paris, et de retour dans sa patrie, y obtint une grande réputation comme opérateur et comme accoucheur. La science doit beaucoup à ses ouvrages, qui ont été souvent réimprimés, et traduits dans plus. langues; en voici le titre : *Traité complet des Accouchemens*, etc., in-4, 1715, Paris; l'édition de Devaux, de 1722, enrichie de réflexions et d'observat., a servi de type à toutes les suivantes : *Dissertation sur la génération*, *sur la superfétation*, etc., Paris, 1718, in-12; *Traité complet de chirurgie*, etc., 3 vol. in-12, 1722; nouv. édit., 2 vol in-8, 1771, revue et corrigée par Sabathier.

MOTTE (François La), 1er violon de la chapelle impériale de Vienne, né dans cette ville en 1751, m. en Hollande en 1781, a laissé 3 *concerto*, 6 *solo*, *et des airs variés* pour le violon.

MOTTE (L.-F.-Gabriel DORLEANS de La). V. Dorléans.

MOTTE (Jeanne de LUZ, de SAINT-REMY, de VALOIS, comtesse de La), célèbre par l'affaire dite *du collier*, était née en 1756, au sein d'une extrême indigence, et descendait, par un fils naturel de Henri II, de la maison royale de Valois. Son illustre origine ayant été prouvée, il lui fut accordé une pension, et, en 1780, elle épousa le comte de La Motte, officier dans les gardes de M. le comte d'Artois. C'est quelques années après ce mariage que se noua l'intrigue déplorable qui a commencé les malheurs de Marie-Antoinette. On parlait alors à la cour d'un riche collier, dont la reine avait refusé de faire l'acquisition à cause de son prix exorbitant (1,600,000 fr.) : Mme de La Motte conçut le projet de se l'approprier, et pour venir à son but, compromit le nom et l'auguste personne de l'épouse du roi de la manière la plus impudente. Elle avait été introduite chez le cardinal de Rohan, et en avait même reçu quelques secours pécuniaires; instruite du faible de ce prince, et du vif désir qu'il avait de rentrer dans les bonnes grâces de Marie-Antoinette, elle se donne à lui comme jouissant de la confiance intime de la reine, et lui offre son entremise auprès de cette princesse. On sait par quels odieux moyens (*v.* Rohan) elle détermina le crédule prélat à acquérir le collier de diamans; usant d'une signature contrefaite, elle se le fit livrer au nom de Marie-Antoinette (1er février 1785), et partagea cette brillante dépouille avec les complices de cette affreuse trame. L'intrigante n'eut pas le temps de sortir de France avant la découverte de son crime; arrêtée à Bar-sur-Aube, confrontée avec le cardinal, avec Cagliostro, qu'elle avait désigné comme l'agent principal de l'affaire, elle nia effrontément toute participation frauduleuse, relativement à la disparition du collier, et se peignit comme une victime sacrifiée pour sauver l'honneur de ceux qui l'avaient mise en avant. Tant d'audace et d'impudeur ne pouvait en imposer aux juges; par l'arrêt du parlement, rendu le 31 mai 1786, Mme de La Motte fut condamnée à faire amende honorable la corde au cou, à être fouettée et marquée sur les deux épaules, et à être enfermée à la Salpêtrière pour le reste de ses jours. Elle trouva peu après le moyen de s'échapper et rejoignit son mari, qui avait réussi à passer en Angleterre. Mme de La Motte ne jouit pas long-temps des fruits de son infamie; elle m. à Londres en 1791 des suites d'une chute.

Sa conduite ne pouvait être justifiée que par un tissu d'impostures ; c'est ainsi qu'on doit considérer les ouvrages suivans : *Vie de Jeanne de St-Remy de Valois, comtesse de La Motte, etc., etc., écrite par elle-même*, 2e édit., Paris, an I, 2 vol. in-8 ; la 1re édit., sous un autre titre, avait été publiée au commencem. de la révolution, et brûlée par ordre de la cour. Quelques exemplaires, trouvées aux Tuileries après le 10 août, servirent pour la réimpression de ce libelle. On connoît encore : *Mém. justificatifs de la comtesse de Valois de La Motte, écrits par elle-même*, Londres 1788, in-8 ; *Second Mém. justificatif de la comtesse de Valois de La Motte*, etc., 1789, in-8.

MOTTE-FOUQUÉ. V. Fouqué.

MOTTE-GUYON. V. Guyon.

MOTTE-PIQUET (le comte Toussaint-Guillaume PICQUET de La MOTTE, connu sous le nom de La), céléb. offic. de marine, né à Rennes en 1720, entra au serv. en 1735, et, durant 46 ans, soutint dignement l'honn. du pavillon et l'intérêt du commerce français : il fit 28 campagnes, de 1737 à 1783 ; les plus remarq. sont celles d'Amérique, où il fut nommé chef d'escadre ; celle de 1779, signalée par le combat de Fort-Royal, où il eut à soutenir, avec 3 vaisseaux, le feu de 10 vaisseaux anglais ; et celle de 1781, où il causa les plus gr. dommages au commerce britannique. Né sans fortune, La Motte recevait depuis 1775 une pension de 800 livres ; le roi lui en accorda une autre de 3000 livres en 1781. Ce brave marin jouit peu de cette nouv. faveur : affaibli par les fatigues continuelles de sa vie, il m. en 1791.

MOTTEUX (Pierre-Antoine), littérat., né à Rouen en 1660, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Angleterre, où il se familiarisa tellement avec la langue de cette nouv. patrie, que les traductions anglaises qu'il publia de l'espagnol ou du français semblent des compositions originales. On cite particulièrement sa traduction de *Don Quichotte*, et celle de Rabelais, qui, revue ensuite par Ozell, demeure, au jugement de Tytler, un des plus parfaits modèles de l'art de traduire. Mais ces trav. et d'autres encore, qui n'eurent pas moins de succès, ne suffisant point pour lui assurer une existence honorable, il eut recours au commerce, fit sa fortune ; et sans doute il aurait vécu heureux, s'il n'eût été l'esclave d'un vice honteux qui avança ses jours, après avoir fait l'opprobre de sa vieillesse et le tourment de sa nombreuse famille. On le trouva m. en 1717 dans un mauvais lieu près de Temple-Bar. On soupçonna qu'il y avait été assassiné.

MOTTEVILLE (Françoise BERTAUD, dame de), fille de Pierre Bertaud, et descendante par sa mère de la maison espagnole de Saldaña, était née vers 1621. Elle fut placée, dès l'âge de 7 ans, près d'Anne d'Autriche, mais bientôt éloignée de cette princesse par le cardinal de Richelieu, qui prétendit que la jeune Bertaud pouvait faciliter les intelligences de la reine avec l'Espagne. En 1639 elle épousa Langlois de Motteville ; ce seigneur la laissa veuve après deux ans de mariage. A la mort de Louis XIII (1643), Anne d'Autriche, devenue régente, rappela auprès d'elle Mme de Motteville, qui dès-lors ne la quitta plus, et devint sa confidente intime ; la reine en m. lui légua 30,000 liv. Telle est l'origine des *Mém. pour servir à l'hist. d'Anne d'Autriche*, Amsterdam, 1723, 6 vol. in-12 ; *ib.*, 1739 ou 1750. Cet écrit, souv. altéré par l'éditeur anonyme, est d'une grande simplicité, et porte surtout le caractère de la bonne foi : personne mieux que l'auteur n'avait pu connaître la vie privée de la mère de Louis XIV, et la politique secrète de la cour pend. les troubles de la Fronde ; aussi les *Mémoires* de Mme de Motteville sont-ils consultés avec fruit pour l'histoire de cette époque. Cette dame m. en 1689. Deux lettres, écrites par elle à Mlle de Montpensier, ont été imprim. dans le *Recueil de pièces nouv. et galantes*, Cologne, 1667.

MOTTIN (Pierre), doct. de Sorbonne, m. à Paris en 1773, a laissé un petit ouv. intitulé *Essai sur la nécessité du travail*, in-12.

MOTTLEY (John), aut. angl., né en 1692, m. en 1750, a composé plus. pièces de théâtre, entre autre : *the imperial Captives; the Devil to pay*, etc.; il a aussi publié une *Vie du czar Pierre-le-Grand*, 3 vol. in-8, et une *Hist. de la vie et du règne de l'impératrice Catherine de Russie*.

MOTTRAYE (Aubry de La), voyageur franç., né vers 1674, et m. à Paris en 1743, avait parcouru, de 1696 à 1729, la plus gr. partie de l'Europe et plus. contrées de l'Asie et de l'Afrique ; ses ouvrages, qui dénotent un observat. peu profond, sont curieux par le grand nombre d'anecdotes et de détails qu'il donne sur tous les noms historiq. Ses liaisons avec Fabrice, l'un des agens de Charles XII, ont aussi fourni quelques documens pour l'hist. de ce prince et de son ministre Goertz. La relation des voyages de La Mottraye, publiée d'abord en angl., 1724, parut en français à La Haye, 1727, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Voyages en Europe, Asie et Afrique, où l'on trouve une gr. variété de recherches*, etc. Plus tard il publia : *Voyages en diverses provinces de la Prusse ducale et royale, etc., fait en 1726*, La Haye, Londres et Dublin, en angl. et en franç., 1732, un vol. in-fol. ; *Remarques historiq. et critiq. sur l'hist. de Charles XII, par M. de Voltaire*, Londres, 1732, in-12.

MOUÇA. V. Mousa.

MOUCHAN (Jean de CASTILLON, comte de), officier franç., entra au service en 1672, se distingua dans les campagnes de Flandre, passa en Italie vers 1700, prit part à la bataille et à la prise de Luzara (1702) ; il servit ensuite en Allemagne, et se trouva à la bataille d'Hochstett (1704). Mouchan avait le grade de major-gén. à l'armée d'Espagne, lorsqu'il fut tué, en 1708, au siége de Tortose. La m. de ce brave offic. causa de vifs regrets à Louis XIV et à ses généraux.

MOUCHEGH. V. Mouschegh.

MOUCHERON (Frédéric), peintre de paysages, élève de J. Asselyn, né à Embden en 1633, obtint de grands succès en France et en Hollande. Pend. son séjour à Paris, ce fut Helmbreker qui peignit les figures et les animaux qu'il introduisait dans ses ouvrages ; van den Velde lui rendit le même service à Amsterdam, où Moucheron m. en 1686. Le musée du Louvre ne possède qu'un tableau de ce maître ; c'est une *Vue d'un parc en terrasse, avec un escalier orné de deux grands vases* ; les fig. et les animaux sont de van den Velde. — Moucheron (Isaac), fils du précéd., né à Amsterdam en 1670, m. dans la même ville en 1734, a suivi la carrière de son père d'une manière brillante ; il peignait les fig. et les animaux aussi bien que le paysage, et entendait parfaitement la perspective et l'architecture. Il s'est donné aussi à la gravure, et a produit des estampes très recherchées, entre autres la suite qui a pour titre : *Plusieurs belles et plaisantes Vues, et la cour de Heemstede dans la prov. d'Utrecht*, etc., 26 feuilles numérotées, petit in-fol.

MOUCHET (George-Jean), lexicographe, né à Darnetal près Rouen en 1737, devint l'ami de Sainte-Palaye et de Bréquigny, et fut associé par eux à leurs travaux scientifiques. Le premier avait conçu le plan d'un *Glossaire de l'ancienne langue française* ; pour se donner un auxiliaire dans cet immense travail, il fit choix de Mouchet, qui, en 1770, demeura seul chargé de continuer les recherches. Il les continua jusqu'à l'époque de la révolution ; privé alors de la pension de 2,000 francs que le gouvernem. lui avait allouée, il dut à Legrand d'Aussy la modeste place d'employé à la bibliothèque impériale ; il l'occupait à sa m., arrivée en 1807. Les matériaux que Mouchet avait rassem-

blés pour le *glossaire* sont consignés dans plus de 60 vol. in-fol., conservés à la bibliothèque royale; une très-faible partie seulem. a reçu une rédaction définitive; l'impression, commencée en 1780, s'arrête à Ast. M. A.-A. Barbier a donné une notice sur Mouchet dans *le Magasin encyclopédiq.*, 1807, tom. 4, p. 62. *V.* aussi les nos 2,824 et 13,277 du *Dict. des anonymes.*

MOUCHET (François-Nicolas), peintre, né en 1750 à Gray (Franche-Comté), m. dans la même ville en 1814, reçut à Paris des leçons de Greuze, et remporta, en 1776, le prem. prix à l'académ. Les événem. de la révolut. l'arrachèrent momentaném. à son atelier; il embrassa les principes des premiers réformateurs, mais ayant manifesté son indignation contre les excès de 1793, il fut emprisonné, et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. De retour dans sa ville natale, Mouchet s'y livra tout entier à la pratique de son art. On connaît de lui un grand nombre de portraits et de petits sujets gracieux, et deux composit. exposées au salon, représ. *l'Origine de la peinture*, et *le Triomphe de la justice.*

MOUCHI (N.), sculpt. franç., gendre du célèbre Pigale, m. en 1801, est connu surtout par sa statue du *Silence*, l'une de ces productions qui, sur la fin du 18e S., ont le plus honoré la sculpture.

MOUCHON (Pierre), prédicateur protestant, né à Genève en 1733, m. dans la même ville en 1797, exerça avec distinction les fonctions de son minist. à Bâle et à Genève. Il fut ami de J.-J. Rousseau, qui le nomme son *cousin* dans une lettre du 29 octobre 1762. On doit à Mouchon un travail immense, qu'il exécuta, durant cinq années, avec une patience au-dessus de tout éloge, et qui annonce d'ailleurs la plus grande variété de connaissances; c'est la *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans l'Encyclopédie*, Paris, 1780, 2 vol in-fol. Il a été publié un choix des *Sermons* de Mouchon, 2 vol. in-8, Genève, 1798. On peut consulter sur sa vie la *Revue* de 1807, t. 52, et la *notice* insérée dans l'*Almanach des Protestans* de 1809; et sur ses liaisons avec Rousseau, une lettre rapportée dans l'*Histoire* de ce philosophe par M. de Musset-Pathay, t. 2, p. 500.

MOUCHY (Antoine de), en latin *Demochares*, docteur de Sorbonne, accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente en 1562, et à son retour en France se chargea, sous le titre d'*inquisiteur de la foi*, de rechercher les partisans d'opinions contraires à la pureté du dogme. Une telle conduite, que les contemporains ont qualifiée d'espionnage, et où Mézerai a même vu l'origine des *mouchards*, était peu propre à concilier les esprits; elle lui attira la haine du plus gr. nombre. Mouchy était assez éloquent, et parut avec avantage au concile de Reims et au colloque de Poissy. Il mourut à Paris en 1574, laissant, entre autres écrits, un tr. *de Sacrificio Missæ*, et une *harangue* prononcée au concile de Trente.

MOUCHY (Philippe de NOAILLES, duc de), maréchal de France, né en 1715 à Paris, et fils de Maurice de Noailles, entra fort jeune au service, et fit toutes les guerres qui se succédèrent de 1733 à 1759; il se distingua surtout à la retraite d'Hilkersperg, où l'armée fut sauvée par son courage et sa prudence. De retour de ses nombreuses campagnes, le maréchal de Mouchy vécut long-temps à la cour de Louis XV, qui l'honorait d'une véritable amitié; il fut chargé par ce prince de plus. missions importantes, remplaça Richelieu dans le commandement de la Guienne, reçut ensuite le gouvernement de Versailles, et fit enfin partie des états-généraux de 1787 et 1788. Son grand âge semblait l'éloigner des affaires lorsque les événem. de la révol. le rappelèrent près de Louis XVI; dévoué servit. de ce prince, le duc de Mouchy le protégea de sa personne pend. la journée du 20 juin. Retiré dans ses terres après la chute du trône ce respectable vieillard en fut arraché sur une vague dénonciat., et conduit devant le tribunal révolutionn., qui le condamna à m.; il fut exécuté le 27 juin 1794, à l'âge de 79 ans.

MOUFETT (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Londres, m. vers 1600, est connu par un ouv. assez recommandable commencé par Edw. Wotton, et qu'il acheva : *Insectorum sive minimorum animalium theatrum iconibus suprà quingentis illustratum*, Lond., 1634, in-fol.; il y en a une trad. angl., Londres, 1658, in-fol. On a encore de lui : *De jure et præstantiâ chymicorum medicamentorum dialogus apologeticus, accesserunt epistolæ quædam medicinales ad medicos aliquot conscriptæ*, Francfort, 1584, in-8.

MOUGIN (Pierre-Antoine), né en 1735 à Charquemont (Franche-Comté), m. en 1816 dans la paroisse de la Grand'-Combe-des-Bois, dont il était curé, consacra sa vie entière aux études astronomiques, et, depuis l'année 1766, entretint une savante correspond. avec Lalande, qui a souv. fait mention des travaux de ce digne ecclésiast.; on lui doit un grand nombre d'*observat.* ins. dans la *Connaissance des Temps*, de 1775 à 1803, et dans le *Journal des Savans.*

MOUHY (Charles de FIEUX, chevalier de), né à Metz en 1701, m. à Paris en 1784, a publié durant sa longue carrière un nomb. infini de rom., mém., etc., la plupart d'une gr. médiocrité, et dont les bibliographes seuls recueilleront la liste; nous citerons comme la moins mauv. de ses product. : *la Mouche*, ou les *Avent. de Bigand*, 1736, 6 v. in-12.

MOULIÈRES (N. RAUPT de BAPTISTIN de), né en 1747, m. en 1827, fut d'abord secrét. de la compagnie des cent-suisses de 1768 à 1774, devint inspect. de l'imprimerie et de la librairie dep. 1810 jusqu'en 1815, et fut enfin attaché aux archives du ministère de la maison du roi jusqu'en 1825, époque où il fut admis à la retraite. On a de lui les ouvr. suiv. : *le Roi martyr*, ou *Esquisse du portrait de Louis XVI*, Paris, 1815, in-8; *Petite Biographie conventionnelle*, Paris, 1815, in-12; *le Livre rouge*, ou *Notice historique sur les Procès de Charles Ier, suivi du Tableau des Juges de Louis XVI*, Paris, 1816, in-18; *Nouvel Abrégé chronolog. de l'Hist. de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XVIII*, Paris, 1819, 3 vol. in-12.

MOULIN (N...), génér. franç., né à Caen en 1752, entra d'abord dans les ponts-et-chaussées, où il resta jusqu'en 1789, époque à laquelle il fut nommé adjud.-maj., puis adjud.-génér. de la garde nation. parisienne, fut ensuite employé comme gén. de div. à l'armée des Côtes-du-Nord, puis à celle des Alpes, qu'il commanda quelq. temps en chef en 1794. Appelé au commandem. de la div. milit. dont Paris est le chef-lieu en 1798, il fut nommé membre du directoire exécutif l'année suiv. Dépouillé de cette place par la révolut. du 18 brum., il vécut dans la retraite quelque temps, sans autre fortune qu'une petite propriété champêtre, reprit ensuite du service, fut chargé du commandem. de la place d'Anvers, et m. en 1810. — Moulin (N...), frère aîné du précéd., fut employé en 1793 comme général de brigade dans l'armée contre les Vendéens. Attaqué dans Chollet en févr. 1794, il y fut blessé de deux coups de feu, et se brûla la cervelle au moment où il allait être fait prisonnier. La convention décréta qu'un monum. serait élevé en son honneur dans le bourg de Tiffauges, avec une inscript. portant qu'il s'était donné la mort « pour ne pas tomber vivant au pouvoir des royalistes. »

MOULIN (Onuphre-Benoît-Claude), ancien procureur, né près Lyon vers 1758, et mort dans cette ville en 1823, est auteur d'un assez gr. nomb. de *notices* biographiq., d'*articles* de journaux et de *pamphlets* politiq., recherchés quelquef. à cause de leur bizarrerie. Le titre suiv., choisi parmi ceux que M. Mahul a pris la peine de recueillir dans son *Annuaire nécrolog.* de 1824, suffira pour faire ap-

précier le style et les pensées de ce fécond pamphlétaire : *l'Enseignem. mutuel dévoilé, ainsi que ses jongleries et ses pretintailles révolutionn., etc., dédié à la jeunesse pensante, réfléchissante, agissante, et surtout bien impressionnée, etc.; accompagné d'aperçus neufs et de notices sur quelqu'uns des professeurs de morale qui dogmatisèrent le peuple lyonnais, et vésicalisèrent la jeunesse*, etc., par Onuphre, Lyon, in-8, 1820.

MOULIN (Charles du). V. Dumoulin.

MOULIN (Pierre Du), célèbre théologien protestant, né en 1568 au château de Buhi (Vexin), étudia en Anglet. sous les meilleurs profess. de l'époque, et, s'étant rendu en Hollande, obtint la chaire de philos. à l'univ. de Leyde, où il resta plus. années. De retour en France (1599), Du Moulin devint chapel. de la princ. Cather. de Bourbon; ce fut lui qui prononça à Charenton l'Oraison funèbre de Henri IV. Ses écrits l'avaient déjà rendu célèbre; le roi d'Anglet. lui commanda plus. ouv., et le fit venir à Londres en 1615 pour rédiger un plan de réunion des églises protestantes. En 1620 Du Moulin présida le synode d'Alais. Quelque temps après, craignant d'être inquiété par suite de sa correspond. avec le monarque angl., il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon l'accueillit avec empressem. et le nomma profess. de théologie. Du Moulin m. dans cette ville en 1658, âgé de 90 ans. On a de lui 75 ouvr., tous consacrés à la défense de la communion réformée ou à la critique de ses adversaires; la liste en a été insérée dans les *Synodes des Eglises réformées de France*, par Aymon, t. 2, p. 273; nous citerons seulem. les suiv. : *de Monarchiâ temporali pontificis romani liber*, etc., Leyde, 1614, in-8, et Londres, 1712; *Nouveauté du Papisme, opposée à l'antiquité du Christianisme*, Sedan, 1627, in-fol.; 1633, in-4; *l'Anti-barbare*, ou *du Langage étrange et incogneu ès-prières*, Sedan, 1629, in-8; *Anatomie de la Messe*, Leyde, 1638, in-12; Sedan, 1639, in-8; *le Capucin, traité auquel est décrite et examinée l'origine de ces moines*, Sedan, 1641, in-12. On a publié, entre autres, le *Récit des dernières heures du P. Du Moulin*, Sedan, 1658, in-8, et Genève, 1666, in-12. — Pierre Du Moulin, fils aîné du précéd., chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, mort en 1684, a laissé : *de la Paix de l'Ame*, ouv. dont la meilleure édit. est celle de Genève, 1729, in-12; trad. en angl. par le doct. J. Scrope; *Clamor regii sanguinis*, La Haye, 1652, in-12, mal à propos attribuée à Alex. Morus, qui n'en a été que l'édit.; une *Défense de la Religion protestante*, en angl. — Louis Du Moulin, frère du précéd., m. en 1683, est auteur de quelques écrits violens contre l'église anglicane, entre autres : *Parœnesis ad ædificatores imperii*, in-4, dédié à Olivier Cromwell; *Papa ultrajectinus*; et *Patronus bonæ fidei*.

MOULIN (Gabriel Du), historien, né au commencement du 17e S. à Bernay (Normandie), mort vers 1660 curé de Manneval, est auteur des deux compilat. suiv., encore recherchées pour les détails curieux qu'elles renferment : *Hist. génér. de Normandie*, Rouen, 1631, in-f.; *les Conquêtes et les Trophées des Normands-Franç.*, Rouen, 1658, in-f.

MOULINES (Guillaume de), littérateur, né à Berlin en 1728, mort dans la même ville en 1802, était d'origine française; nommé pasteur de la colonie de Bernau, il s'y distingua par son éloquence, et fut présenté à Frédéric, qui se plut à favoriser ses travaux. Moulines renonça en 1783 aux fonct. de son ministère pour l'emploi de résident du duc de Brunswick à la cour de Berlin; le roi le chargea en outre de donner des leçons de philos. au prince royal de Prusse, l'anoblit, et le nomma membre de son conseil privé. Moulines a laissé : *Réflexions d'un Jurisconsulte sur l'ordre de la Procédure*, etc., traduit de Steck, Berlin, 1764; La Haye, 1777, in-8; *Lettre d'un habitant de Berlin à son ami de La Haye*, ibid., 1773, in-8; une traduct. estimée d'*Ammien Marcellin*, etc., Berlin, 1775, 3 vol. in-12; Lyon, 1778, in-12; et une autre *des Ecrivains de l'Hist. d'Auguste*, Berlin, 1783, 3 v. in-12; nouv. édit., Paris, 1806, avec une notice par M. Barbier sur la vie et les ouv. de Moulines.

MOULINS (Guyart Des). V. Desmoulins ou Desmolins.

MOULINS. V. Desmoulins.

MOULTRIE (Guillaume), gouverneur de la Caroline méridionale et major-général dans l'armée d'Amérique, se consacra dès sa jeunesse au service de son pays, et préluda, en 1760 et 1761, dans la guerre contre les Chérokées, aux exploits qui devaient plus tard le placer parmi les plus braves soldats de la liberté américaine. Il fut l'un des prem. à faire valoir les droits de cette cause sacrée, fut nommé colonel d'un régiment, défendit contre les Anglais le fort de l'île de Sullivan, qui depuis s'est appelé de son nom *Fort-Moultrie*, gagna encore sur eux la bataille de Beaufort en 1779, et, après avoir servi constamment avec la même valeur dans toute la guerre, revint en 1782 dans la Caroline mérid., dont il fut nommé gouverneur. Il m. à Charlestown en 1805, à l'âge de 76 ans. On a de lui des *Mém.* sur la révolution d'Amérique, dans les deux Carolines et dans la Géorgie, 1802, 2 vol. in-8.

MOUNDAR (Abou'l-Hakem, al), premier roi maure de Sarragosse, était gouvern. de cette ville sous Soleiman; profitant des troubles qui agitaient alors l'Espagne musulmane, il secoua l'un des premiers le joug des Ommiades, et prit le titre de roi vers 405 de l'hégyre (1014 de J.-C.). Il m. assassiné en 1039, après un règne glorieux : les historiens vantent ses talens milit. et sa munificence envers les poètes et les savans.

MOUNIER (Jean-Joseph), homme d'état, né à Grenoble en 1758, d'une famille de négocians, embrassa la carrière du droit, se fit recevoir avocat en 1779, obtint peu après la charge de juge royal dans sa ville natale, et, pendant six ans qu'il en exerça les fonctions, acquit la réputat. de magistrat aussi juste qu'éclairé. Les évènem. de la révol. ne tardèrent pas à le placer sur un plus vaste théâtre. On sait que ce sont les états du Dauphiné qui les prem. donnèrent à la France l'impulsion constitutionnelle. Malouet, placé par ses talens personnels à la tête de ses compatriotes, dirigea toutes leurs opérat., surtout à l'assemblée de Vizille (21 janvier 1788), dont il fut le secrét. et l'orateur. La réunion des trois ordres et le vote par tête sont dus à ses propositions. Aussi lorsque le ministère eut convoqué les états-génér. à Versailles, Mounier y parut avec l'influence que lui avait donnée sa conduite antérieure; il provoqua la fameuse séance du *Jeu de Paume*, où tous les députés, à l'exception d'un seul, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Cependant Mounier crut devoir s'opposer au système qui prévalut dans l'assemb. constituante après le 14 juill.; il combattit avec force les restrict. imposées au pouvoir roy., et, voyant ses efforts inutiles, cessa de s'associer aux travaux du comité de constitution. Président de l'assemblée pendant les 5 et 6 octobre, Mounier prévint beaucoup de maux par sa fermeté héroïque au milieu des vociférat. de la populace. Néanmoins on doit s'applaudir de ce que le conseil qu'il donna à Louis XVI de repousser la force par la force ne fut pas suivi. L'issue de ces malheureuses journées détermina ce zélé serviteur de la monarchie à envoyer sa démission de représentant. Il se retira à Grenoble, mais il ne put y prolonger son séjour : des principes modérés étaient alors taxés de crime. Mounier quitta la France en 1790, resta deux ans en Suisse, se rendit ensuite en Anglet., où il refusa, par patriotisme, la place de gr.-juge au Canada : il accepta seulem. de faire l'éducat. du fils d'un pair de la Gr.-Bretagne, et parcourut avec son élève la

Suisse et une partie de l'Italie. En 1797 il fonda à Weimar, sur les prières du duc de Saxe, un établissement destiné à compléter l'instruct. des jeunes gens destinés à des fonct. publiques : le succès en fut brillant et lui attira la plus grande considération. Mais, dominé par un vif amour de la patrie, Mounier se hâta de rentrer en France dès que les circonstances le lui permirent ; ses anciens collègues l'accueillirent avec transport et le firent porter en 1802 à la préfecture d'Ile-et-Vilaine, qu'il conserva 2 ans. Napoléon le nomma ensuite conseiller d'état. Mounier mourut en 1806, entouré de l'estime générale. Voici la liste de ses ouvrages : *Nouvelles Observat. sur les Etats-Généraux*, Grenoble, 1789, in-8 ; *Considérations sur le gouvernem., etc., qui convient à la France*, Paris, 1789, in-8 ; *Exposé de la conduite de Mounier*, etc., 1790, in-8 ; *Appel à l'opinion publique*, Genève, 1790, in-8 ; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Franç. de devenir libres*, 2 vol. in-8, Genève, 1792 ; *Adolphe*, Berne, 1794, in-8 ; *Relat. des malheurs de Genève*, 1794 ; *de l'Influence attribuée aux Philosophes, aux Franc-Maçons*, etc. ; Tubingue, 1801 ; Paris, 1821, in-8. M. Berriat-St-Prix a pub. un *Eloge histor. de Mounier*, 1806.

MOUNTFORT (Guillaume), comédien angl., né en 1659 dans le comté de Stafford, obtint une gr. réputat. dans les rôles d'amoureux et de petits-maîtres ; il avait le talent de contrefaire d'une manière admirable la voix et les gestes de ceux qu'il voulait imiter. Mountford m. en 1692, assassiné à la suite d'une misérable intrigue à laquelle il était étranger. On a de lui les ouvrages suiv. : *les Amans outragés*, trag., 1688 ; *Edouard III*, 1691 ; *le Parc de Greenwich*, com., 1691 ; *les Heureux Etrangers*, 1696 ; *la Vie et la Mort du docteur Faust*, 1697 ; *Zelmane*, trag., 1705.

MOUQUE (Jean), av. et poète, né à Boulogne-sur-Mer dans le 16e S., a laissé plus. pièces qu'on trouve dans les recueils du temps. On cite de lui : *l'Amour desplumé*, ou *la Victoire de l'Amour divin*, pastorale chrétienne en 5 actes, en vers, avec des chœurs, Paris, 1612, in-8.

MOURAD-BEY, célèbre chef de mamelouks, était né en Circassie vers 1750. Devenu l'un des vingt-quatre beys d'Egypte, il s'unit à son rival Ibrahim contre les autres beys qui voulaient leur disputer le gouvernement du Kaire, et après une longue alternative de succès et de défaites, resta maître de l'Egypte conjointem. avec son collègue ; car le gouverneur que la Porte entretenait au Kaire n'avait l'autorité que de nom, et malgré les efforts du pacha turk Ghazy-Haçan, les deux beys conservèrent leur pouvoir, et cessèrent même d'envoyer un tribut à Constantinople. Telle était la situation de Mourad-Bey lorsque les Français débarquèrent en Egypte sous le prétexte de tirer vengeance des avanies faites aux négocians de leur nation. Le chef mamelouk, abandonné de son collègue Ibrahim, supporta seul le poids de cette guerre, et, pendant 3 ans, résista aux meilleures troupes de l'Europe, combattant des ennemis supérieurs en nombre, sans cesse battu, ne se décourageant jamais, et reparaissant lorsqu'on croyait ses forces anéanties. Une lutte aussi héroïque avait mérité à Mourad-Bey l'estime de ses vainqueurs ; il demanda à traiter, fut favorablement accueilli de Kléber, obtint de ce général le titre de gouverneur d'une partie de la Haute-Egypte, lui promit une fidélité qui ne s'est jamais démentie (1800), et s'engagea au besoin à se joindre aux troupes françaises pour expulser les Turks. Plus tard, le refus imprudent que fit Menou des services de Mourad-Bey ne refroidit point la reconnaissance du mamelouk, qui d'ailleurs craignait pour sa sûreté après le départ des Français. Il se disposait à se rendre au Kaire près du général Belliard, lorsqu'il fut attaqué de la peste, et m. le 22 avril 1801.

MOURAD-KHAN (Aly), 5e prince de la dynastie des Zend en Perse, régna 4 ans sous le titre de *wekkil* (régent), après avoir renversé l'usurpat. Sadek, qu'il fit mettre à mort avec toute sa famille (1781). Maître d'Ispahan, de Chyraz et de la plus grande partie de la Perse, il songeait à rétablir la tranquillité dans ce pays, depuis long-temps en proie à l'anarchie, lorsque la révolte de l'eunuque Agha Mohammed l'obligea de reprendre les armes. Mourad-Khan m. av. la fin de cette guerre en 1785.

MOURADGEA D'OHSSON (Ignace), diplomate et écriv. distingué, Arménien d'origine, était né à Constantinople en 1740 : il entra fort jeune dans la légation de Suède, et devint en 1782 chargé d'affaires de ce royaume, et en 1795 reçut le titre de ministre de Suède près la Porte. Doué de vastes connaissances dans les langues et dans l'histoire de l'Orient, Mouradgea travailla toute sa vie à rassembler les matériaux d'un ouvrage destiné à faire connaître à l'Europe l'histoire, les lois et la civilisation des Turks ; c'est en français qu'il le rédigea pendant son séjour à Paris de 1784 à 1795, et de 1799 jusqu'à l'époque de sa m. arrivée en 1807. L'empereur Sélim, qui voyait dans les travaux de Mouradgea un honneur rendu à sa nation, le favorisa de tout son pouvoir, et mit à sa disposition les dépôts ou archives de Constantinople. Voici le titre de ce qui a été pub. de cet ouv., aussi important que curieux : *Tableau général de l'Empire othoman*, 1787-90, 2 vol. in-fol., avec 137 pl. ; il en existe une édition en 5 vol. in-8 : le 3e vol. a paru en 1821, par les soins de M. d'Ohsson fils ; *Tableau historique de l'Orient*, 2 vol. in-8, 1804 : ce dernier écrit était une introduct. à l'*Histoire de la puissance musulmane* qui, avec le tableau des institutions turques, complétait le plan de Mouradgea.

MOURAVIOF (Michel-Nikititsch), poète, historien et moraliste russe, né à Smolensk en 1757, m. à St-Pétersbourg en 1807, était officier supér. dans la garde impériale lorsque la réputat. qu'il s'était déjà acquise décida Catherine II à le nommer chev. d'honneur et institut. de ses enfans. Il enseigna à ses augustes élèves la morale, les b.-lett. et l'hist. de Russie. Tout entier à d'aussi importans devoirs, il ne composa plus que des ouvr. propres à former l'esprit et le cœur des deux jeunes princes confiés à ses soins, et il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Tels sont : *le bon Enfant*, *les Lettres d'Emile*, *les Dialogues des Morts* (dans lesquels l'aut. fait parler les divers souverains de la Russie), *l'Habitant du Fauxbourg*, St-Pétersb., 1789 ; les *Essais d'histoire, de morale et de littér.*, ib., 1796. Mouraviof, qui avait abandonné la carrière militaire, devint, sous le règne de l'empereur Alexandre, sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruct. publique, et prit une gr. part à l'organisation de cette branche importante de l'administrat. Outre les div. ouv. déjà cités, on lui doit encore les *Traits divers relatifs à la Géographie de la Russie et à la réunion de ses nombreuses principautés en une seule monarchie*, St-Pétersb., 1810. Les *Œuvres complètes* de Mouraviof ont été imp. à St-Pétersbourg en 1820.

MOURET (Jean-Jos.), composit., né à Avignon en 1682, vint à Paris en 1707, et fut nommé surintendant de la musique de la duchesse du Maine. Il composa en cette qualité un gr. nomb. de divertissemens pour les fêtes que cette princesse donnait à Sceaux ; presque tous les airs qu'il y introduisit sont restés populaires. Mouret devint musicien du roi, direct. du concert spirituel et composit. de la comédie ital. Le chagrin qu'il ressentit de la perte de ses div. places, en 1736, par la m. de la duchesse du Maine, aliéna sa raison, et le conduisit au tombeau en 1738. On a de lui un gr. nomb. de compositions instrumentales et vocales, 3 liv. d'*Airs sérieux et à boire*, et plus. opéras, aujourd'hui

oubliés, entre autres les *Amours des Dieux*, le *Triomphe des Sens*, etc.

MOURGUES (Michel), sav. jésuite, né en Auvergne vers 1642, mort en 1713 à Toulouse, où il professait la rhétorique et les mathém., a pub. un gr. nombre d'ouv. remarquables par une profonde érudit.; les princip. sont : *Recueil d'Apophthegmes, ou bons Mots anciens et modernes*, etc., Toulouse, 1694, in-12; *Tr. de la poésie franç.*, Toulouse, 1695; Paris, 1724, 1729 et 1754, par les soins du père Brumoy; *nouveaux Elémens de géométrie*, etc., Toulouse, in-12; *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes sav. de la Grèce*, etc., Toulouse et Amsterdam, 1712, 2 vol. in-8; *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, etc., Toulouse, Paris et Amsterdam, 1701, in-12; Bouillon, 1769, in-12.

MOURTEZA, Géorgien de naissance, devint pacha de Baghdad en 1063 de l'hég. (1653 de J.-C.), après avoir été selikhdar du gr.-seigneur, vézyr et pacha d'Erzeroum. Libéral et juste pour le peuple, Mourteza se montra mauvais politique par sa conduite cruelle envers les habitans de Bassorah, qui l'avaient appelé à leur secours. Il fut battu par les Arabes révoltés, et à son retour à Baghdad (1655) se vit privé de son pachalik. Il obtint cependant celui de Diarbekir, regagna la faveur du divan en lui envoyant la tête d'un rebelle tué par la plus lâche trahison, et reparut à Baghdad en 1659. Son nouveau pouvoir ne dura que trois ans. Accusé d'intelligence avec la Perse, Mourteza fut déposé, obligé de fuir, et mis à m. par les ordres du pacha de Diarbekir (1662).

MOUSA, fils de Bajazet Ier, reçut du vainqueur de ce malheureux sulthan l'investiture de l'Asie-Mineure. Après le départ de Tamerlan, les Turks, honteux d'obéir à un prince sans courage, se soumirent à Soleiman, qui régnait dans les provinces européennes. Mousa céda sans combattre, ne reparut qu'après la m. de Soleiman, mais trouva bientôt un nouveau compétiteur dans la personne de Mahomet, son second frère. Atteint dans sa fuite par les soldats du vainqueur, Mousa montra enfin quelque résolution, et périt les armes à la main (816 de l'hég., 1413 de J.-C.).

MOUSA AL KADHEM, 2e fils de Djafar-al-Sadik, né entre la Mekke et Médine vers l'an 129 de l'hég. (746 de J.-C.), fut le 7e des douze imans révérés par les musulmans chyites comme khâlyfes légitimes. Haroun-al-Reschid, craignant ce rival de sa puissance religieuse, se rendit maître de sa personne, et le fit secrètem. périr en 799 (183 de l'hég.). Mousa était hautement révéré par les musulmans. Son tombeau, situé à Baghdad, est encore un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

MOUSA BEN-CHAKIR, vivait au commencement du 9e S., et est aut., selon d'Herbelot, d'un ouvr. intit. les *Sources de l'Histoire*. — Admed, Haçan et Mohammed-ben Mousa, tous trois fils du précédent, furent célèbres dans tout l'Orient vers le milieu du 9e S., et ont publié en commun plus. ouv. scientifiques. Mohammed s'était adonné à l'étude des astres. Il mourut en 873, laissant des *Tables astronomiques* très-estimées de son temps. Admed passe pour avoir écrit un *Livre de Musique* et un *Traité des Machines*. Haçan a composé un *Traité du Cylindre* et divers ouv. de géométrie et de mécanique.

MOUSA BEN-NASER (Abou-abd-al-Rahman), général du khâlyfe Walid Ier, fut nommé par ce prince vice-roi de l'Afrique en 703. Il méditait la conquête de l'Espagne et même l'asservissement de l'Europe méridionale, lorsque la trahison du comte Julien (*v.* ce nom) favorisa en partie ses projets ambitieux. De concert avec son lieut. Tarik, il subjugua, dans l'espace de deux ans, les plus riches contrées de la Péninsule, franchit les Pyrénées, et s'avança en France jusqu'aux portes de Carcassonne. Politiq. habile autant qu'heureux guerrier, Mousa laissait aux habitans le libre exercice de leur religion, et garantissait la conservation de leurs propriétés. Accusé d'injustices envers Tarik (*v.* ce n.), dont il avait cherché à usurper la gloire, Mousa fut rappelé à Damas, et, malgré ses éclatans services, condamné à être battu de verges et à payer une amende de 200,000 dinars d'or, et exilé à la Mekke (715). Le malheureux général m. dans cette ville vers 718, de la douleur que lui causa la fin tragiq. de son fils Abd-el-Aziz.

MOUSCHEGH, prince des Mamigonians, succéda à son père Vasag dans le gouvern. de Daron en 370, et fut investi de la charge de connétable par l'emper. Valens. Pendant plus. années, Mouschegh défendit l'Arménie contre les Persans, rétablit et maintint sur le trône Bab, roi de cette province, et périt assassiné par les ordres de Varazlad, dont il avait favorisé l'avénement. — Mouschegh, de la famille du précéd., et comme lui prince de Daron, succéda à son père en 553, et reçut de l'emper. le titre de duc de l'Arménie romaine. Il contribua à rétablir sur le trône Khosrou, roi de Perse; néanmoins, desservi près de ce prince par quelq. courtisans, il fut obligé dans la suite de repousser ses attaques. Mouschegh m. en 604, après avoir désigné Vahan comme son successeur.

MOUSIN (Jean), méd., né à Nanci en 1573, m. aux environs de cette ville en 1645, parcourut l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, séjourna long-temps à Padoue, et se fit partout remarquer par la supériorité de son esprit et l'étendue de ses lumières. On a de lui : *Discours de l'ivresse et ivrognerie, auquel les causes, nature et effets de l'ivresse sont amplement déduits, avec la guérison et préservation d'icelle, ensemble, la manière de carrousser, et les combats bachiques des anciens ivrognes*, Toul, 1612, in-12; *Hortus iatrophysicus, in quo immensam exoticorum florum sylvam cuivis decerpere licet*, Nanci, 1632, in-8.

MOUSKES (Philippe), en latin *Mus* et *Meuzius*, occupa l'évêché de Tournai de 1274 à 1282, époque de sa m. On trouve à la bibliothèque royale le MS. complet de son *Histoire en rimes de la lignée des rois de France*; il la commence à la guerre de Troie et la continue au-delà de 1240. Ducange en a pub. un fragment à la suite de l'*Hist. de Ville-Hardouin*.

MOUSLEM CHERYF ED-DAULAH (Abou'l Mocrem), 5e ou 6e prince okaïlite de Mossoul, succéda à son père Coraïsch en 453 de l'hég. (1061 de J.-C.); il étendit sa dominat. depuis Alep jusqu'à Baghdad, et se distingua par son courage et sa justice. Mouslem fut tué en 1085 dans un combat contre le prince seldjoukide Soleiman.

MOUSSA (Mohammed ben). V. Mousa ben-Chakir.

MOUSSET (N.), poète franç., vivait au milieu du 16e S.; il passe pour avoir le prem. composé des vers scandés à la manière des Grecs et des Latins : il avait traduit de cette manière l'*Iliade* et l'*Odyssée* : cet ouvr. ne se trouve cité dans aucun catalogue; Daubigné seul en fait mention dans ses *Petites œuvres mêlées*.

MOUSSINE-POUSCHKINE (le comte Alexis-Ivanovitsch), sénateur russe, conseiller privé actuel et présid. de l'acad. des beaux-arts de St-Pétersbourg, né en 1744, m. en 1817, mit toute sa vie un grand zèle à la recherche des antiquités russes. On lui doit la découverte et la pub. de plus. des matériaux les plus précieux de l'histoire de Russie, et entre autres le *Récit de l'expédit. d'Igor*, MS. du 12e S. d'un grand intérêt.

MOUSTAPHA. V. Mustapha.

MOUSTIER (N.), échevin de Marseille, a mérité d'avoir dans l'histoire une place à côté du généreux Belzunce. Dès les prem. ravages de la peste de 1720, il se mit à la tête de toutes les expéditions

dont ses collègues n'osaient point se charger. Il fallait surtout enlever les cadavres que la mort entassait par milliers chaque jour, et les forçats, pour obtenir la liberté, remplissaient ces tristes et dangereuses fonctions. Mais il fallait un homme qui sût leur commander et qui voulût les suivre et les encourager. Moustier fut cet homme intrépide. Tantôt à cheval, tantôt à pied, l'épée dans une main et la bourse dans l'autre, on le vit, toujours infatigable, punir, récompenser et travailler lui-même à la tête de ces ignobles bandes, qu'il avait su rendre utiles à la société. Il m. victime de son beau dévouement.

MOUSTIER (DE). V. DEMOUSTIER et MERINVILLE.

MOUSTIER (ÉLÉONOR-FRANÇOIS ELIE, marquis de), né à Paris en 1751, d'une ancienne famille originaire de la Franche-Comté, fit ses études au collège des jésuites de Heidelberg; il entra fort jeune au service, accompagna son beau-frère, le marquis de Clermont-d'Amboise, dans les ambassades de Lisbonne et de Naples, et en 1778, fut nommé ministre du roi à Trèves. Voué désormais à la carrière diplomatique, le marquis de Moustier remplit successivem. les charges de ministre plénipotentiaire en Angleterre (1783), aux Etats-Unis (1787) et en Prusse (1790). Partisan zélé de l'ancienne monarchie, il s'abstint ensuite de toute participation aux affaires publiques, malgré les instances de Louis XVI, et sollicita même l'ambassade de Constantinople pour ne pas être témoin du triomphe des réformateurs. Les circonstances l'obligèrent bientôt à émigrer; le marquis de Moustier s'attacha aux princes français, servit leur cause en Angleterre et en Prusse, suivit Louis XVIII à Hartwell, et ne rentra en France qu'avec ce prince. Il est m. en 1817. Des nombreux écrits qu'il composa, les suivans seuls ont été impr. : *de l'Intérêt de la France à une constitut. monarchiq.*, Berlin, 1791; *de l'Intérêt de l'Europe dans la révolution française*, Londres, 1793; *Observat. sur les déclarations du maréchal-prince de Cobourg aux Français, par un royaliste franç.*, Lond., 1793.

MOUTON (GABRIEL), savant ecclésiastique, né à Lyon en 1618, m. en 1694, vicaire d'une des églises de cette ville, consacra ses loisirs à l'étude de l'astronomie. On lui doit l'ouvr. suiv., dont le célèbre Lalande a fait un éloge mérité : *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium, meridianarumque aliquot altitudinum*, etc., in-4, 1670. Il est aussi auteur d'une table de logarithmes avec sept décimales, insérée dans les *Tables* de Gardiner, Avignon, 1770.

MOUTON (JEAN-BAPTISTE-SYLVAIN), écrivain janséniste, né vers 1740 à la Charité-sur-Loire (Nièvre), se fixa en Hollande près l'abbé Dupac de Bellegarde, et le seconda dans sa vaste correspondance, ainsi que dans la rédaction de ses écrits. Il est auteur de la continuat. des *Nouvelles ecclésiastiques*, qu'il commença en 1793, époque où ce recueil cessa d'être pub. à Paris, et poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée à Utrecht en 1803.

MOUTON-DUVERNET (N.), lieuten.-général des armées franç., s'était élevé aux prem. grades par sa belle conduite dans les guerres que la France soutint pendant vingt ans contre l'Europe, lorsqu'en 1815, pendant les cent-jours, il fut nommé membre de la chambre des représentans et gouverneur de Lyon. Ses discours à la tribune nationale ayant donné lieu à sa mise en jugement après la deuxième restaurat., il fut arrêté à Montbrison en mars 1816, puis conduit à Lyon, où, le 19 juillet suiv., il subit avec courage et sang-froid la peine capitale prononcée contre lui par un conseil de guerre et confirmée par le conseil de révision.

MOUTONNET-CLAIRFONS (JULIEN-JACQ.), helléniste et littérateur distingué, né au Mans en 1740, m. en 1813 à Paris, où il occupait un emploi dans l'administrat. des postes, est aut. de plus. traductions estimées et de quelques écrits originaux; en voici la liste : *les Baisers de Jean second*, trad. avec le texte latin, Paris, 1771, in-8; *les Iles fortunées*, etc., Paris, 1771; inséré dans la collection des *Voyages imaginaires*, 1787, 39 vol. in-8; *Anacréon, Sapho, Bion, Moschus*, etc., trad. du grec, 1773, in-8; Paris, 1779, 2 vol. in-12; *Léandre et Héro*, trad., 1774, 1775, in-12; *l'Enfer du Dante*, trad. de l'ital. avec le texte en regard, Paris, 1776, in-8; *Manuel épistolaire*, ou *Choix de lettres puisées dans les meilleurs aut. français et latin*, Paris, 1785, in-12; *Lettre à M. Clément*, etc., Paris, 1772, in-8; *le Véritable philanthrope*, Philadelphie (Paris), 1790, in-8; *la Galeide*, ou *le Chat de la Nature*, 1798, in-8. On trouve une *notice* sur Moutonnet dans *les Consolat. d'un solitaire* par M. Duronceray, 1815.

MOUVANS (PAUL-RICHIEUD), dit *le Brave*, officier protestant, né à Castellane en Provence, se signala dans les guerres civiles du 16[e] S. Il prit les armes pour venger la m. de son frère tué à Draguignan par la populace dans une émeute suscitée par des prêtres, fit de grands ravages en Provence, et ne consentit à licencier sa troupe qu'après avoir obtenu des condit. avantageuses du comte de Tende, contre lequel d'ailleurs il ne pouvait tenir la campagne. Après avoir échappé aux piéges que lui tendit la mauvaise foi des catholiques, dès qu'il eut désarmé, il se retira pendant quelque temps à Genève, où le duc de Guise, qui voulait le détacher du parti protestant, lui fit faire vainem. les offres les plus brillantes. Les nouveaux troubles qui éclatèrent à l'occasion du massacre de Vassy en 1562, le ramenèrent en France, où il continua de se distinguer dans les troupes protestantes. Enfin en 1563 il fut tué ou peut-être se tua lui-même dans un combat malheureux livré à Mésignac en Périgord.

MOWAFFEK-BILLAH (ABOU-AHMED TELHAH, AL), prince abbasside, et 5[e] fils du khâlyfe Motawakkel, fut exclu du trône par l'injustice de son père; mais dépositaire de l'autorité souveraine sous son frère Motamed, il releva la gloire du khâlyfat, rétablit la paix dans Baghdad, et triompha de plusieurs rebelles, entre autres du fameux Yacoub et d'Aly, prince des Zendjes, auquel il fit trancher la tête en 270 de l'hég. Associé à l'empire par le frère indolent dont il soutenait le pouvoir, Mowaffek ne vécut pas assez pour régner; il m. de la lèpre en 278 de l'hég. (891 de J.-C.). Son fils Motadhed succéda à ses droits.

MOYA (MATTHIEU de), jésuite espagnol du 17[e] S., confess. de la reine Marie-Anne d'Autriche douairière d'Espagne, pub. sous le nom d'*Amadeus Guimenius* un opuscule de morale sous ce titre : *Opusculum singularia universæ ferè theologiæ moralis complectens, adversùs quorumdam expostulationes contra nonnullas jesuitarum opiniones morales*, Lyon, 1665, in-12. Ce livre fut censuré l'année suivante par la Sorbonne, qui ne fit même que rapporter les prem. mots de la plupart des propositions improuvées pour ne pas exposer entièrement aux yeux du public les mystères d'une morale aussi impure.

MOYLAN (FRANÇOIS), évêque catholiq. de Cork (Irlande), était né dans cette ville en 1735. Après avoir fait ses études théologiq. en France, il revint dans sa patrie, fut porté en 1775 à l'évêché de Kerry, et en 1787 passa à celui de Cork, où il m. en 1815, environné de l'estime générale : un grand nombre de protest. assistèrent à ses funérailles.

MOYLE (WALTER), écrivain presbytérien, né en 1672 à Baks (Cornouailles), m. en 1726, avait siégé en 1695 dans la chambre des communes. Il est auteur de plus. écrits historiq. et scientifiques, entre autres d'un *Essai sur le gouvernement de Rome*, trad. par Barrère en 1801, et quelques traductions de Xénophon et de Lucien. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Londres en 1726, 2 vol. in-8,

avec un complém. du même format, pub. par Hammond.

MOYNE (Le). V. Lemoyne.

MOYRIAC. V. MAILLA.

MOYSANT (François), né près de Caen en 1735, m. en 1813 bibliothécaire de cette ville, avait d'abord exercé la profess. de médecin. On a de lui : *Bibliothèque des écrivains français*, etc., Londres, 1800, 4 vol. in-8; *Recherches historiques sur la fondation du collége de N.-D. de Bayeux*, etc., 1783, in-4. Il a été pub. une *Notice historique sur la vie de M. Moysant*, par M. Hébert, son neveu, Caen, 1814, in-8.

MOYSANT DE BRIEUX. V. Moisant.

MOYSE. V. Moïse et Mosès.

MOYSE (Henri), historien écossais, né à Lanark en 1573, m. à Edimbourg en 1630, avait été page et gentilhomme de la chambre du roi Jacques. On a de lui un *Mémorial*, impr. en 1753, qui referme des particularités curieuses sur la cour de son maître.—V. Koren.

MOZART (Wolfgang-Amédée), célèbre compositeur allemand, né à Salzbourg le 27 janvier 1756, commença dès l'âge de trois ans ses études musicales, et devint en peu de temps un des plus habiles pianistes de l'époque. A six ans il fut présenté à François Ier, dont les suffrages accrurent sa renommée : on parlait déjà en Europe de cet enfant extraordin., pour qui la musique semblait être non une science acquise, mais un langage naturel. En 1763 Mozart parut à la cour de Versailles ; ses prem. productions datent de cette époque ; ce sont deux œuvres de sonate qu'il dédia l'un à Mme Victoire, fille de Louis XV, l'autre à la comtesse de Tessé. L'année suivante le jeune virtuose passa en Angleterre, où George III, lui-même excellent musicien, se plut à lui faire surmonter les plus grandes difficultés de l'art. Enfin, après une absence de trois ans, Mozart revint à Salzbourg pour se livrer à l'étude de la composit. et méditer les gr.-maîtres. Il avait douze ans lorsque Joseph II lui ayant demandé un opéra buffa, il produisit *la Finta semplice*. Après ce brillant début dans la carrière dramatique Mozart donna à Milan son *Mithridate*, qui eut vingt représentat. consécutives. Comblé d'honneurs et de gloire pendant son séjour en Italie, Mozart revint à Vienne, où il se lia avec Haydn ; il fit ensuite un second voyage à Paris, dans le dessein d'y donner un opéra ; mais ayant assisté à la prem. représentat. de l'*Alceste* de Gluck, qui, comme on sait, fut d'abord peu goûté du public, Mozart renonça à son projet et retourna auprès de Joseph, dont il ne quitta plus le service, refusant les offres avantageuses que lui firent plus. princes. Dès-lors chaque année vit éclore de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres *don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, etc. L'âge de Mozart promettait encore de longs triomphes à son génie, lorsque tout à coup sa santé s'altéra, et après une courte maladie qui fut aggravée par le délire de sa brûlante imagination, il m. le 5 décemb. 1791, n'ayant pas encore 36 ans. Mozart avait essayé tous les genres et excellé dans tous. Doué d'une facilité de création inconcevable, il a composé un nombre infini d'ouvr., dont la liste seule remplit un catalogue volumineux. Nous avons cité ses principaux chefs-d'œuvre dramatiq. ; nous nommerons encore l'admirable *Messe de requiem*, qui fut pour lui le chant du cygne : l'édit. donnée par le Conservatoire de musique en 1805 est précédée d'une *notice* sur Mozart par M. Sevelinges. On peut encore consulter la *notice* de Schlichtegroll, insérée dans le *Nécrologe allemand* de 1793, tom. 2, et trad. en franç. par Winckler dans le *Magasin encyclopédiq.*, 1801, tom. 3 ; la *Vie de Mozart* par le profess. Niemtschek ; *l'Esprit des Mozart*, Erfurt, 1804 ; les *Anecdotes sur Mozart*, par C.-F. Cramer, Paris, 1801, in-8.

MOZZI (Augustin), jurisconsulte et recteur de l'université de Padoue, a pub. : *Disputationes publicæ per octo dies agitatæ*, Padoue, 1558, in-4. —Mozzi (Pierre-Nicolas), est auteur d'un traité *de Contractibus*, Venise, 1595, in-fol.—Mozzi (Marc-Antoine), en latin *Mutius*, savant chanoine de Florence, né dans cette ville en 1678, m. en 1736, avait cultivé avec succès les lettres et les beaux-arts : en 1701 il prononça, par ordre de Côme III, l'oraison funèbre de Charles II, roi d'Espagne, et en 1703, celle de Léon Strozzi, archevêque de sa ville natale. Il m. en 1736, membre de l'académie de la Crusca, profess. de littérat. toscane à l'acad. de Florence, et théologien de la princesse Béatrix de Bavière. On a de lui : *Discorsi sacri*, 1717 ; *Sonetti sopra i nomi dati ad alcune dame fiorentine*, etc., 1705 ; *Istoria di S. Cresci e de' santi martiri suoi compagni*, etc., 1710, in-fol. ; *Vita di Lorenzo Bellini Fiorentino*, insérée dans les *Vies des illustres Arcadiens*, Rome, 1713 ; *Traduzione in versi sciolti degli inni di Prudenzio*, Milan, 1740. —Mozzi (Louis), jésuite, vécut dans l'intimité de Pie VI ; il a pub., entre autres écrits : *Histoire abrégée du schisme de la nouvelle église d'Utrecht*, 1785.

MOZZOLINO. V. Mazolino.

MUCANTE (Jean-Paul), grand-maître des cérémonies de la cour pontificale, né à Rome dans le 16e S., a pub. : *Relazione della riconciliazione, assoluzione, e benedizione del serenissimo Henrico quarto, cristianissimo re di Francia e di Navarra*, etc., Viterbe, 1595, in-4.

MUCIEN (P. Licinius Crassus), en latin *Mucianus*, général et favori de Vespasien, appartenait à une des plus illustres familles de Rome, et parvint au consulat l'an de J.-C. 52. Mais son faste et son amour pour les plaisirs le ruinèrent complétement. Claude l'envoya ou plutôt l'exila en Orient avec un commandem. subalterne. Lorsque l'empire fut tombé entre les mains de Vitellius, Mucien se trouva au nombre de ceux qui engagèrent Vespasien à être son compétiteur, et il vint à bout de l'y déterminer. Il rassembla aussitôt de grandes forces et des sommes considérables pour marcher contre Vitellius. Mais Antonius Primus avait déjà battu les troupes de ce prince, et ses sold. l'avaient mis à m. Mucien courut alors vers les rives du Danube que les Daces avaient franchies à la faveur des discordes civiles, et il les repoussa au-delà du fleuve. Arrivé ensuite à Rome, il y gouverna en maître pendant l'absence de Vespasien, qui, lorsqu'il fut arrivé dans sa capitale, ne diminua en rien l'autorité de son favori. Mucien abusa quelquefois de son autorité et se fit reprocher soit des exactions, soit la protect. qu'il accordait aux accusateurs. Au reste il paraît qu'il conserva toujours sa faveur, car on retrouve encore deux fois son nom dans les fastes consulaires, l'an 70 et l'an 74 de J.-C., et il m. deux ans avant Vespasien, c.-à-d. en 79.

MUDGE (Thomas), célèbre mécanicien angl., né à Exeter en 1715, montra fort jeune encore des dispositions extraordin. pour l'horlogerie, et acquit en peu de temps une grande supériorité dans cette science. Au nombre des ouv. précieux qu'il a exécutés, on cite deux montres, l'une à équation, l'autre à répétition, commandées par le roi d'Espagne Ferdinand VII ; et un garde-temps qui mérita à son auteur une prime de 500 liv. sterl. On doit à Mudge le perfectionnement des montres marines, et l'invention d'un nouvel échappem. pour les montres ordinaires. Ce savant, mort en 1794, a publié ses *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine*, 1766. — Mudge (William), fils du précéd., major-général dans l'armée angl., né à Plymouth en 1762, servit d'abord dans les armées, et y obtint le grade de capit. d'artillerie. Mais bientôt ses connaissances distinguées, et la publicat. de quelques *mémoire*

scientifiques dans les *Transactions* de la société royale de Londres dont il était membre, appelèrent sur lui l'attention du gouvernem., qui le chargea de lever le plan trigonométrique de l'Angleterre. En récompense de ses laborieux travaux, Mudge fut promu au grade de major-génér., et devint ensuite correspond. de l'institut de France et de l'académie roy. de Copenhague. En 1819 il accompagna M. Biot aux îles Orcades pour y déterminer la longitude de plus. points. Ce sav. m. à Londres en 1820. On lui doit : *An Account of the operations for accomplishing the trigonometrical survey of England and Wales*, 1799-1811, 3 vol. in-4.

MUET (PIERRE Le). V. LE MUET.

MUGNOZ (PHILADELPHE), auteur ital. du 17e S., a laissé : *Théâtre généalogique des Familles nobles de Sicile* (en ital.), Palerme, 1647, 1655 et 1670, 2 vol. in-fol., fig. ; *Raguagli historici del Vespro siciliano*, ibid., 1645 ou 1669, in-4.

MUGNOZ. V. MUNOZ.

MUGUET DE NANTHOU (FRANÇOIS-FÉLIX-HYACINTHE), membre de l'assemblée constituante, né à Besançon en 1760, était avant la révol. avocat du roi et lieuten.-génér. au bailliage de Gray. Ses principes politiques, franchement constitutionnels, le firent élire aux états-généraux de 1789, où il se distingua par une éloquence facile et soutenue. En qualité de membre du comité des recherches, il présenta de fréquens rapports sur les troubles du royaume et sur les mesures à prendre contre leurs auteurs. Après la session Muguet fut nommé juge à l'un des tribunaux de Paris ; mais, résolu de ne plus prendre part aux affaires publiques, il refusa, et se retira dans ses propriétés près de Gray. L'obscurité où il cherchait à vivre ne le préserva pas entièrem. des persécutions exercées pendant la terreur. Arrêté deux fois, il dut la vie à sa fermeté et à la considération qui l'environnait de toutes parts. Ses concitoyens l'élurent en 1798 au conseil des cinq-cents. Muguet refusa cet honneur, ainsi que les offres de Bonaparte, et n'accepta que la place de maire de Soing, où étaient situés ses biens. Cette commune lui a dû de nombreuses améliorations : Muguet s'occupait à y faire conduire des eaux de source lorsque, saisi de la fièvre, il m. victime de sa philanthropie en 1808.

MUHLENFELS (JEAN-HENRI MULLER DE), célèbre charlatan, né vers 1579 à Wasselonne (Alsace), avait d'abord été barbier ; ayant acheté de Daniel Rapold quelques secrets d'alchimie, Muller conçut le projet d'exploiter la crédulité publique, à une époque où le manque général de connaissances laissait un vaste champ à ceux qui se disaient possesseurs du grand-œuvre. Peu heureux à la cour de Wurtemberg, le nouvel alchimiste se présenta devant l'empereur Rodolphe II, charma ce prince crédule par sa dextérité et par l'étalage de ses prétendus secrets, et en reçut de riches présens, ainsi que le titre de noble sous le nom de Muhlenfels. L'habile charlatan trompa de la même manière plus. Allemands, vendant aux uns de la teinture d'or, extorquant aux autres des sommes considérables, en leur promettant la découverte du grand-œuvre. Le rhingrave de Stein, le margrave d'Anspach et le duc de Wurtemberg se laissèrent tour à tour abuser ; mais enfin ses jongleries trouvèrent un terme près de ce dernier prince. Un autre imposteur, nommé Sendivog, venait d'obtenir à Stuttgard une grande considération ; Muhlenfels, en cherchant à perdre un rival aussi dangereux, vit ses propres intrigues dévoilées. Il ne devait trouver aucune commisération dans ceux qu'il avait si longtemps trompés ; condamné à être pendu, le malheureux alchimiste fut exécuté au commencement de 1607. On n'a de lui aucun ouvrage.

MUIR (THOMAS), l'un des chefs de la conspirat. qui eut lieu en Ecosse en 1792, et membre de la convention nation. qui s'assembla ensuite à Edimbourg, fut condamné par le tribunal d'Ecosse à un bannissem. de 14 années à Botany-Bay. Cet arrêt fut exécuté, malgré l'éloquente opposit. de lord Stanhope, de Shéridan et de Fox, et malgré les efforts que fit le comité de salut public en France pour intercepter la frégate chargée de déporter le condamné. Cepend. Muir s'échappa du lieu de son exil sur un bâtiment américain, et vint en France sur une frégate espagnole, après avoir été pris et relâché par les Anglais, qui ne le reconnurent pas à cause des blessures nombreuses qu'il avait reçues dans le combat. Mais il m. en 1799, des suites de ces blessures, au moment où l'expédition préparée avec tant d'appareil contre l'Angleterre semblait lui permettre l'espoir de la vengeance.

MUIS (SIMÉON MAROTTE DE), né à Orléans en 1587, m. à Paris en 1644, profess. d'hébreu au collége royal, a été justement célèbre par sa profonde érudition dans la science rabbinique. On a de lui : *in Psalmum XIX trium eruditissimorum rabbinorum Commentarii hebraïcè cum latinâ interpretatione*, Paris, 1620, in-8 ; *R. Davidis Kimchi Commentarius in Malachiam, hebr. et lat.*, Paris, 1618, in-4 ; *Bellarmini Institutiones hebraïcæ*, Paris, 1622, in-8. Ses autres écrits, égalem. très-estimés, ont été recueillis en plusieurs vol., Paris, 1650 ; on cite surtout son *Commentaire des Psaumes*, que Bossuet regardait comme le meilleur ouvrage sur cette matière.

MULA (MARC-ANTOINE de), appelé aussi *Amulio*, patricien de Venise, év. et card., bibliothécaire du Vatican, et l'un des membres du concile de Trente, m. en 1570, fonda à Padoue le collége d'Amulio. On a de lui des *Lettres écrites aux Légats du Concile*, Trente, 1562, in-4, qui ont été d'une grande utilité aux continuateurs de l'Histoire ecclésiast.

MULEY-ABD-ALLAH, empereur de Maroc, de la dynastie régnante des Chéryfs-Filely, fils de Muley-Ismaël, succéda en 1729 à son frère Muley-Ahmed-Dahaby. Son règne offre une longue série de meurtres et d'expédit. malheureuses. Il échoua dans toutes les entreprises qu'à l'instigation du duc de Ripperda il tenta contre les Espagnols d'Afrique. D'un autre côté, continuellem. en guerre avec ses frères, il fut cinq fois déposé par eux, et ne resta paisible possess. de l'empire que vers 1742. Malgré sa férocité et son avarice, Muley-Abdallah se montra accessible aux Européens ; il conclut la paix avec les Anglais et les Hollandais, et autorisa l'établissem. de plus. comptoirs dans ses états. Il m. en 1757.

MULEY-ABD-EL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, de la première dynastie des Chéryfs, servit d'abord dans les armées othomanes. A l'avénement de son neveu Abd-Allah (981 de l'hégyre, de J.-C. 1574), il craignit d'être sacrifié à la jalousie barbare de ce prince, et, levant l'étendard de la révolte, se rendit maître du royaume (1576). Encore mal affermi sur son trône, et atteint d'ailleurs d'une maladie dangereuse, Abd-el-Melek se vit menacé par don Sébastien qui, prompt à saisir l'occasion de combattre les infidèles, débarquait sur la côte d'Afrique avec 20,000 Portugais. Le roi musulman essaya d'acheter la paix ; mais, trompé dans ses désirs, il se fit porter en litière à la tête de ses troupes, qu'il commanda en personne à la célèbre bataille d'Alcazar-el-Kebyr. On connaît l'issue de cette journée, si funeste au Portugal, et qui lui coûta son roi. Les Maures victorieux eurent aussi à regretter leur vaillant capitaine : Muley-Abd-el-Melek, épuisé par les fatigues, m. le jour même de son triomphe.

MULEY-AHMED-DEHABY, empereur de Maroc, succéda en 1727 à son père Muley-Ismaël ; sa généreuse conduite envers son frère Abd-Allah, qui s'était révolté contre lui, semblait promettre un prince humain et juste ; mais cet espoir fut bientôt déçu : Ahmed souilla le trône par toutes sortes d'infamies et de crimes ; ni les biens de ses

sujets, ni leurs femmes, ni leurs personnes ne furent sacrés pour lui. Déposé momentanément par son frère Abd-el-Melek, il parvint à ressaisir la puissance, et fit mettre à mort les révoltés et leur chef (1729). Ahmed ne survécut que peu de jours à sa victoire.

MULEY-AHMED LABASS AL-MANSOUR, roi de Fez et de Maroc, fut proclamé sur le champ de bataille d'Alcazar, après la mort de son frère Muley-Abd-el-Melek, en 986 de l'hégyre (1578 de J.-C.). Son règne offre un contraste frappant avec celui des autres monarques africains; pendant 25 ans la tranquillité de l'empire fut à peine troublée; une guerre heureuse portée au sein des pays voisins du Niger agrandit les états de Muley-Ahmed, et y répandit d'immenses richesses. Ce prince mourut en 1603, regretté de ses sujets, dont il avait mérité la reconnaissance.

MULEY-ARCHYD, 3e prince de la dynastie des Chéryfs-Filely, est le prem. membre de cette famille qui ait régné à Maroc. Son père Muley-Aly et son frère Mulez-Mohammed avaient possédé Tafilet. Muley-Archyd ayant détrôné ce dernier (1664), marcha à la conquête de l'Afrique septentrion., se rendit successivem. maître de Fez et de Maroc, et prit le titre d'empereur. Devenu ainsi le plus puissant des souverains maures, il chercha à en être le plus riche, n'épargnant ni les exactions ni les crimes pour parvenir à ce but. Quelques belles qualités, un grand courage, étaient ternis en ce prince par une cruauté extraordinaire: l'office de bourreau, qu'il exerçait souvent, lui paraissait le plus bel attribut de son pouvoir. Muley-Archyd m. en 1672, âgé de 41 ans; il en avait régné 8.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis, de la dynastie des Hassides, parvint au trône en 940 de l'hégyre (1533 de J.-C.), après avoir fait mourir ou aveugler la plupart de ses frères et de ses neveux. L'un des prem. ayant imploré le secours de Barberousse, ce célèbre capitaine arma une flotte considérable, et, dans le but réel de soumettre Tunis au sulthan de Constantinople, vint attaquer Mulez-Haçan, qui, vaincu, abandonné de ses sujets, eut recours à l'emper. Charles-Quint (*v.* ce nom). Une victoire sur Barberousse et la prise de Tunis remirent Muley-Haçan en possession du trône (1535); mais son alliance avec les chrétiens l'avait rendu odieux aux musulmans. Les villes se révoltèrent; le monarque, obligé de fuir, demanda de nouveau l'assistance de Charles-Quint, et reparut avec 2,000 h. devant Tunis. Battu par son fils Muley-Homeidah, il fut jeté dans une prison, et aveuglé par ordre de ce prince. Sa captivité dura peu. Muley-Haçan, délivré par les Espagnols, se réfugia en Italie, où il m. vers 1545. — MULEY-HOMAIDAH, fils du précédent, et dernier roi de Tunis de la dynastie des Hassides, fut proclamé en 950 de l'hégyre (1543 de J.-C.). Après sa victoire sur son père, il essaya d'échapper au ressentiment de Charles-Quint en le reconnaissant pour suzerain. Néanmoins les Espagnols mirent à sa place le frère du malheureux Haçan, nommé Abd-el-Melek: ce dern. étant m., son fils Mohammed lui succéda. Cette nouvelle tyrannie fatigua les Maures, qui rappelèrent leur ancien souverain. Muley-Homaidah signala son retour par le massacre de tous ceux qui lui avaient été contraires, et régna paisiblem jusqu'en 1570, qu'il fut chassé de ses états par Kilidj-Aly, dey d'Alger. Il ressaisit momentanément la puissance (1573); mais, repoussé par ses sujets, il alla m. en Sicile. L'année suiv., Sinan-Pacha soumit Tunis aux Turks, et mit fin à la dynastie des Hassides.

MULEY-ISMAEL, emper. de Maroc, de la dynastie des Chéryfs-Filely, était né vers 1646. Après la m. de son frère Muley-Archid (1672), il s'empara de Fez, tandis que Tafilet et Maroc reconnaissaient d'autres souverains. Trois ans de guerres signalés par d'atroces cruautés mirent Muley-Ismaël en possession de tout l'empire. La prise de Tanger sur les Anglais (1680), celle de Mahmorah (1681) et de Larache (1689) sur les Espagnols, le siége infructueux de Ceuta, qui dura 26 ans et coûta 100,000 h., enfin un traité de commerce conclu en 1699 avec le roi de France Louis XIV, sont les principaux évènem. de ce long règne, remarquable par les talens avec lesquels Muley-Ismaël sut faire supporter sa tyrannie. Une expédition contre les Algériens, tentée en 1700 par le monarque en personne, n'aboutit qu'à une honteuse défaite. Les inquiétudes que lui donnait le grand nomb. de ses enfans mâles, la révolte de l'un d'eux, et les préparatifs d'un immense armement contre les Espagnols, que la tempête dissipa en 1722, occupèrent la dern. partie de sa vie. Muley-Ismaël m. en 1727, à l'âge de 81 ans; il en avait régné 55.

MULGRAVE (CONSTANTIN-JEAN-PHIPS, lord), navigateur angl., né en 1734, entra de bonne heure dans la marine, où en peu de temps il acquit la réputat. d'officier instruit. Depuis plus. années on avait remis en discussion la possibilité d'un passage ouvert au nord-est de l'Amériq.; une expédit. vers le pôle boréal ayant été résolue, Phips, alors simple capit. de vaisseau, offrit ses services à l'amirauté, qui les accepta. Il partit en 1773 avec deux bombardes; et, après un voyage pénible et souvent dangereux, constata l'impossibilité de franchir les glaces des mers septentrion.; il s'était élevé au-delà du 80e degré de latitude-nord. A son retour, Phips fut nommé membre de la chambre des communes (1775), et l'un des commissaires de l'amirauté en 1777; ces fonctions ne l'empêchèrent pas de commander un vaisseau de ligne jusqu'à la paix de 1783. L'année suiv. il obtint le rang de pair. Lord Mulgrave m. à Liége en 1794; depuis 3 années le mauvais état de sa santé l'avait forcé à se rendre sur le continent. La relation de son expédit., pub. par lui-même, a pour titre: *Voyage au Pôle boréal, entrepris par ordre du roi en* 1773, Londres, 1774, in-4; trad. en franç., Paris, in-4; en allem., Berne, 1777, in-4.

MULIERS (NICOLAS des), en latin *Mulerius*, médecin et géomètre, né dans le voisinage de Lille en Flandre, mort à Groningue en 1630, à l'âge de 65 ans, exerça la médecine à Leyde, à Harlingen en Frise, à Amsterd. et à Groningue, fut quelque temps recteur du gymnase de Leuwarden, et publia, partie en latin et partie en holland., des ouv. sur son art et sur l'astronomie. Nous citerons son *Introduction à l'usage de l'astrolabe*, en holland., Harlingen, 1595, et ses *Ephémérides*, 1509-1626, continuées par son fils Pierre des Muliers, docteur en médecine, qui fut appelé en 1728 à professer la botanique à Groningue, et y m. en 1647. *V.* sur le père et le fils, *Vitæ profess. Groning.*, p. 61-69, et 113-114.

MULLER (JEAN), célèbre astronome allemand, plus connu sous le nom latin de *Regiomontanus*, naquit en 1436 à Unfind, près Kœnisberg (Franconie); il étudia l'astronomie et les mathém. sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et, après la mort de ce dern., continua les travaux qui lui avaient été confiés par le card. Bessarion. Muller suivit ce prélat en Italie, où sa réputat. s'était déjà étendue. A Padoue on lui demanda un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bude près du roi de Hongrie Mathias Corvin, et s'établit ensuite à Nuremberg; il fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un assez gr. nomb. d'ouv. scientifiques, dont Weiden donne la liste. Attiré à Rome par les vives instances du pape Sixte IV, Muller y m. en 1476, âgé seulem. de 40 ans. On attribua cette fin prématurée au ressentiment des fils de Georges de Trésibonde, dont il avait critiqué les traductions. Muller a beaucoup écrit, et la plupart de ses productions eurent de

son temps un succès extraordin. ; les plus importantes sont : *Joannis Regiomontani Ephemerides astronomicæ ab anno 1475 ad annum 1506*, Nuremberg, in-4 ; *Kalendarium novum*, Nuremberg, 1476, in-8, et Augsbourg, 1699, sous le titre de *Kalendarium magistri de Monteregio, etc.*, *Tabulæ directionum perfectionumque*, Venise, 1485, in-4, réimpr. plus. fois, entre autres en 1584 par Reinhold ; *J. Regiomontani et G. Purbachii Epitoma in Almagestum Ptolomæi*, Venise, 1496, in-fol., souvent réimp. ; *de Triangulis planis et sphæricis libri V unâ cum Tabulis sinuum* ; cet ouv., publié sous ce titre vers 1561, l'avait été d'abord en 1541, in-4 : c'est le plus important de l'auteur. De Murr a mis au jour les *Lettres inédites de Muller* dans son *Memorabilia* ; il a aussi donné : *Noticia trium codicum autographorum J. Regiomontani*, Nuremberg, 1801.

MULLER (André). savant orientaliste, né vers 1639 à Greiffenhagen (Poméranie), a beaucoup contribué au progrès des langues orient. en Prusse ; il s'était particulièrem. appliqué au chinois, et avait fait des travaux considérables sur cet idiome ; mais, dans un accès de misanthropie, il brûla une partie de ses écrits ; du reste un caractère difficile et capricieux éloigna de lui ses contemporains. Dix ans de séjour à Londres, où il travaillait à la Bible polyglotte de Walton, et ses relations avec le P. Kircher, sont les principaux évènemens de la vie de Muller ; il avait été pasteur de Bernow. En 1667, nommé prevôt de l'église de Berlin, il résigna cet emploi 18 ans après pour se retirer à Stettin, où il m. en 1694. On a de lui, entre autres, une bonne édition des *Voyages de Marco Polo*, Berlin, 1671, in-4 ; l'*Oraison dominicale*, en chinois, comparée avec cent autres versions, 1676 ; ibid., 1680 ; et 1703, avec la *vie* de Muller par Stark, et la liste de ses ouv. ; un recueil intitulé *Opuscula nonnulla orientalia*, Francfort, 1695, in-4 ; enfin un ouvr. très-rare intit. *Speciminum Sinicorum decimæ de decimis*, etc., 1685, in-fol.

MULLER (Jean-Sébastien), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, m. en 1708, a écrit les *Annales de la maison de Saxe*, *depuis* 1300 *jusqu'en* 1700, Weimar, 1700, in-f., en allem. — Muller (Philippe), profess. de médecine à l'université de Leipsig, né à Fribourg, vivait dans le 17e S. On a de lui : *de Usu Musculorum*, dans les Observations de Grégoire Horstius, Ulm, 1628, in-4 ; *Miracula chimica et Mysteria medica libris quinque enucleata*, Paris, 1644, in-12 ; Rouen, 1651, in-12 ; Amsterdam, 1656, 1659, 1668, in-12 ; Genève, 1660, in-8. — Muller (Charles), de Friedberg, m. en 1803, est auteur de l'ouv. intit. : *de l'Intérêt politique de la Suisse*, *relativem. à la principauté de Neufchâtel et Valangin*, trad. de l'allem. par J.-J. de Sandoz de Travers, conseiller d'état du roi de Prusse, Neufchâtel, 1790, in-8. — Muller (Jean), ingén. de Zurich au 18e S., a pub. les *Restes remarquables des Antiquités de la Suisse*, en 8 cahiers in-4, avec une explication en allem.

MULLER (Jean-Henri), physicien et astronome allem., né près Nuremberg en 1671, m. en 1731 à Altorf, où il professait les mathématiq. et la phys., avait été collègue d'Eimmart dans les Observations scientifiques de ce dernier. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : *Exercitatio academica de extispiciis veterum*, Altorf, 1711, in-4 ; *Collegium experimentale*, Nuremberg, 1721, in-4 ; *Observationes astronomicæ, etc.*, *in speculâ Altorfianâ ab anno...* 1711, etc., Altorf, 1723, in-4 ; *Dissertatio de inæquali claritate lucis diurnæ in terrâ et planetis*, ibid., 1729, in-4.

MULLER (Gérard-Frédéric), savant voyageur et historien, né en 1705 à Hervorden (Westphalie), se rendit à l'âge de 20 ans en Russie, où il passa la plus grande partie de sa vie, et qui l'a adopté en quelque sorte comme l'un de ses plus gr. hommes. Peu de savans en effet ont été aussi utiles à cet empire. D'abord membre de l'acad. de St-Pétersb., Muller fut désigné par elle pour faire plus. voyages scientifiques ; le plus célèbre est celui de Sibérie (de 1733 à 1743), où il accompagna Gmelin et Delisle de la Croyère. A son retour, Muller obtint successivem. les places d'historiographe de l'empire russe, de conservateur des archives impériales aux affaires étrangères, de direct. de l'école des enfans trouvés, et de conseiller d'état. Son mérite supérieur l'éleva constamm. au-dessus de ses ennemis ; et, jusqu'à sa mort, arrivée en 1783, il jouit de la faveur de l'impératr. Catherine, et d'une immense réputation acquise par ses plus importans travaux. Muller, correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de la société roy. de Londres, a écrit en russe, en allem., en latin et en franç. ; ses princip. ouvr. sont : *Gazette allemande de St-Pétersbourg*, de 1728 à 1730, in-4 ; *Recueil pour l'Histoire de Russie* (en allem.), Pétersb., 1732-64, 9 v. in-8 ; nouv. édit., moins complète, Offenbach, 1777-80, 5 v. in-8 ; *de Scriptis tonguticis in Siberiâ repertis*, etc., ibid., 1747, in-4 ; *Origines gentis et nominis Russorum*, ibid., 1749 ; *Hist. des Voyages et Découvertes des Russes*, Amsterdam, 1766, 2 v. in-8. En outre Muller a été édit. de plusieurs ouv. russes, tels que : le Code de Lois (*Zondebnik*) du tzar Jean Varsilievitsch, Moscou, 1768 ; *Lettre de Pierre-le-Grand au comte Cheremetief*, ibidem, 1774, etc. Il a en outre coopéré à un gr. nomb. de rec. et d'écrits scientifiques et littéraires. Ses *Remarques sur le* 1er *tome de l'Histoire de Russie par Voltaire* sont impr. dans le *Magasin des Amis des Sciences utiles*, Hambourg, 1760-61.

MULLER ou MILLER (Jean-Sébastien), peintre et botaniste allemand, né à Nuremberg en 1715, m. en 1783 en Anglet., où il résidait depuis long-temps en qualité de peintre-graveur, a mis au jour un gr. nomb. de grav. et de tableaux ; mais son principal ouvrage est son *Illustratio systematis sexualis Linnæi*, avec un texte latin et anglais, Londres, 1777, 15 cahiers grand in-fol. — Muller (Frédéric-Adam) est connu pour avoir réuni une riche collection de grav. relatives à l'hist. du Danemark ; la description en a été imprim. sous le titre de *Pinacotheca dano-norvegica ære incisa*, *collecta et in ordinem redacta à F.-A. Muller*, Copenhague, 1797, 25 vol. in-fol.

MULLER (Othon-Frédéric), célèbre naturaliste danois, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, obtint de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation de l'un des observateurs les plus laborieux et les plus éclairés du 18e S. Le gouvernem. danois l'honora en lui accordant divers emplois, entre autres ceux de conseiller de chancellerie et d'archiviste de la chambre des finances de Norwége ; mais dès 1772 Muller renonça à toute fonction publ. pour se livrer entièrem. à ses goûts. Ses principaux ouvr. sont : un *Traité sur quelques Champignons*, 1763 ; *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, 1764, 2 vol. in-8 ; *Flora Friedrichsdaliana*, 1767 ; un *Traité sur certains Vers de l'eau douce et de l'eau salée*, 1771, in-4 ; *Vermium terrestrium et fluviatilium succinta Historia*, Copenhague et Leipsig, 1773-4, in-4 ; *Hydrachnæ quas in aquis Daniæ palustribus detexit et descripsit Muller*, Leipsig, 1781, in-4 ; *Entomostraca*, *seu insecta testacea*, etc., Copenhague et Leipsig, 1785, in-4 ; *Animalcula infusoria fluviatilia et marina*, etc., Copenhague, 1786, in-4 ; *Zoologia danica*, *seu*, etc., 1788-1806 : ce dern. ouv., laissé incomplet par l'aut., a été terminé par MM. Abildgaardt et Rathké. On doit encore à Muller les deux dern. volumes de la *Flore de Danemark*, commencée par OEder.

MULLER (Louis), ingén. prussien, né en 1735 dans la marche de Pregnitz, m. en 1804, a beaucoup contribué, par ses travaux et par ses écrits,

au perfectionnement de l'art militaire dans sa patrie, surtout en ce qui a rapport au système d'attaque et de défense des places. Il avait servi durant la guerre de sept ans, et obtenu le grade de major en 1797. Ses principaux sont : l'*Art des retranchemens et des cantonnemens d'hiver*, Potsdam, 1782, in-8; Vienne, 1786; Gotha, 1795; *Précis des trois campagnes de Silésie*, 1785, in-4; *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand*, in-4, Berlin, 1785; Potsdam, 1787; 1786 et 1788 en français; réimpr. à Paris par le comte de Grimoard, sous le titre de *Tableau histor. et militaire de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand ;* le même, trad. en espagnol par D.-Fr. Paterno, Malaga, 1789; *OEuv. milit.*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4.

MULLER (Christophe-Henri), né à Zurich en 1740, m. dans cette ville en 1807, professa la philosophie à Berlin. Doué de connaissances étendues, il fit de nombreuses recherches sur les poètes allemands du 12e au 14e S., et en donna une édition (Berlin, 1784, 2 vol. in-4). Ses propres écrits ont été recueillis à Zurich en 1792, 2 parties in-8. — Muller (Frédéric-Auguste), poète allem., né à Vienne en 1767, m. dans cette ville en 1807, a obtenu chez ses compatriotes une assez gr. réputation dans le genre de l'épopée romantique. On cite son poème de *Richard-Cœur-de-Lion*, pub. en 1790, et celui d'*Alonzo*.

MULLER (Jean de), célèb. histor. suisse, né à Schaffhouse en 1752, montra de bonne heure le goût des sciences histor. Au sortir de ses études, il pub. sa Guerre cimbrique (*Bellum cimbricum*, Zurich, 1872, in-8), qui lui mérita les éloges et l'amitié d'un gr. nombre de savans, entre autres de Bonstetten. Muller occupa d'abord la chaire de langue grecque dans sa ville natale; il habita ensuite Genève et Berne, où il ouvrit des cours d'hist. univ., et fit paraître le commencem. de son *Histoire de la Confédération suisse* (1780). Cette prem. publicat. diffère essentiellem. de l'ouv. tel qu'il a été publié à Leipsig quelq. années plus tard. En 1780 Muller se rendit à la cour du grand Frédéric, reproduisit en 1782 ses cours d'hist. à Cassel; et, après un nouveau séjour en Suisse, fut appelé auprès de l'élect. de Mayence, qui le nomma secrétaire du cabinet et son conseiller intime. Lors de l'invasion des armées françaises, il se retira à Vienne, et y obtint la charge de conseiller de la chancellerie d'état; cependant, contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, il quitta cette ville en 1804 pour accepter la place que Frédéric-Guillaume lui offrait à l'académie de Berlin. Les événem. changèrent encore sa position : Bonaparte, empressé de s'attacher les hommes illustres des pays qu'il soumettait, nomma Muller secrét. d'état du royaume de Westphalie, puis direct.-général de l'instruct. publique. Mais le tourment des fonctions publiques s'accordait mal avec le génie de l'histor. protest. ; des travaux multipliés, et d'ailleurs le peu de succès de ses soins administratifs altérèrent sa santé; il m. le 29 mai 1809. Les *OEuvres* de Muller ont été recueillies en 27 vol. in-8, Tubingue; le dern. vol. porte la date de 1819. Les 3 prem. renferment son *Cours d'histoire universelle*, trad. en français par J.-G. Hess, Genève, 1814-17, 4 vol. in-8; les autres comprennent divers écrits, sa *Correspond.*, trad. en franç. par M. de Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812, in-8, et l'*Hist. de la Confédération helvétique ;* ce dern. ouv. a été trad. en franç. par Labaume, Lausanne, 1795-1803, 12 vol. in-8. On peut consulter sur Muller la notice publiée par Mme Guizot dans le *Mercure de France* du 17 févr. 1810, et une autre traduite de l'allem. de Boettiger, et insérée au *Magasin encyclopédique* d'oct. 1809.

MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), grav. allem., né à Stuttgard en 1782, réunissait à une grande habileté dans son art la connaissance intime du dessin et de la peinture. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il y coopéra au *musée* de Robillard, pour lequel il grava entre autres la célèbre *Vénus d'Arles*. Cette œuvre commença sa réputation, qui s'accrut bientôt par plus. autres publicat. à Dresde et à Stuttgard. La *Madona di Santo Sisto*, d'après Raphaël, est le chef-d'œuvre de Muller; ce fut son dern. ouv. Epuisé par des travaux excessifs, il m. à Dresde en 1816, à l'âge de 34 ans. On trouve une *notice* sur cet artiste dans le *Morgen-Blatt* de Stuttgard, août 1816, et dans le *Kunst-Blatt*, p. 81. — Muller de Friedberg (Ch.), publiciste allem., m. en 1803, est aut. d'un écrit intit. : *Intérêt politique de la Suisse relativement à la principauté de Neufchâtel*, 1790, in-12; trad. en français par J.-J. de Sandoz de Travers.

MULOT (François-Valentin), né à Paris en 1749, était abbé à l'époque de la révolut., dont il embrassa les principes. Nommé memb. de la commune provisoire en 1789, puis memb. de la municipalité, il fit partie de plus. députat. envoyées à l'assemblée constit., et y porta deux fois la parole. En 1791, le roi nomma Mulot l'un des commissaires médiat. dans le Comtat-Venaissin; après le départ de ses collègues, il s'opposa de tout son pouvoir aux réactions qui signalèrent la réunion de ce pays à la France. Mais, privé des secours nécessaires, il ne put empêcher les massacres d'Avignon. De retour à Paris, Mulot justifia sa conduite devant l'assemblée législative, dont il était memb., et signala les véritables criminels; néanmoins, il n'osa s'opposer à l'amnistie générale décrétée le 6 avril 1792. Pendant la terreur, Mulot fut arrêté à cause de ses opinions modérées; sous le directoire, il se rendit à Mayence en qualité de commissaire du gouvern., et professa quelque temps les b.-lett. à l'école centrale de cette ville. Il est m. à Paris en 1804. On a de lui un certain nombre d'opusc., entre autres un *discours* qui a partagé le prix proposé par l'institut sur cette question : *Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles*, etc., an IX, in-8 : *le Museum de Florence*, gravé par David, avec des explications françaises, Paris, 1788 et suiv., 6 vol. in-8; un *Essai de poésies légères*, Mayence, 1799, in-8.

MULTISCIUS (Arius). V. Arius (Multiscius). On a omis dans cet article qu'il nous restait de ce savant islandais une *Chronique d'Islande* de 870 à 1134, imp. à Skalholt, 1688, in-8; Oxford, 1716, in-8; Copengague, 1733, in-4. M. Werlauf a pub. en 1808, à Copenhague, une *notice* curieuse et sav. sur Arius Multiscius.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, issu d'une famille plébéienne, commanda d'abord en Espagne avec le titre de préteur, et en l'an 608 de Rome, il fut chargé de continuer la guerre contre la ligue des Achéens. Mummius vint mettre le siége devant Corinthe, qu'il réduisit en cendres après en avoir massacré la plupart des habitans. On a loué ce général romain du désintéressement qu'il montra à la prise de cette ville, célèbre par ses richesses; on doit ajouter que, complétem. étranger aux arts, il n'attachait aucun prix à leurs productions. A son retour à Rome, Mummius reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïque ;* il fut ensuite porté à la censure (613 de Rome), et m. peu de temps après.

MUMMOL (Ennius), guerrier bourguignon du 6e S., fils de Poénius, comte d'Auxerre, obtint en 561 de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Nommé ensuite patrice, c.-à-d. généralissime des troupes du royaume de Bourgogne, il battit à plusieurs reprises les Lombards et les Saxons, enleva la Touraine et le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés à Sigebert II. Mais il ternit bientôt l'éclat de ses services par une noire ingratitude. Il entreprit en 585 de mettre sur le trône de son maître et de son bienfaiteur un aventurier nommé

Gombaud ; mais il se vit forcé de s'enfermer dans Comminges, y tint quinze jours contre le roi de Bourgogne, et se voyant à la veille d'être pris, livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, pour se soustraire au supplice qui lui était réservé.

MUNARI (Pellegrino, nommé aussi ARETUSI), peintre de Modène, m. dans cette ville en 1523, fut l'élève de Raphaël, qui l'employa dans ses travaux de la galerie du Vatican. On voit quelques-uns des ouvr. de cet artiste dans plus. églises de Rome ; et l'on retrouve quelque chose du talent de son maître dans les airs de tête qu'il a donnés à ses figures, dans leur pose et leur arrangement.

MUNARINI (J.-B.), jurisc. et litt. italien, né à Reggio vers la fin du 16e S., m. dans cette même ville en 1617, a composé plus. ouvrages inédits cités dans la *Storia letteraria dell' academia di Reggio*. Tiraboschi a inséré une *notice* sur la vie de Munarini dans la *Biblioteca modenese*, t. 3.

MUNCER, MUNTZER, ou MUNZER (Thom.), chef des anabaptistes surnommés *conquérans*, naquit à Zwickaw (Misnie) vers la fin du 15e S. D'abord sectateur de Luther, il voulut jouer à son tour le rôle de réformat., s'attacha un gr. nombre de prosélytes par les apparences de la dévotion la plus austère, et s'annonça comme un nouveau Gédéon, chargé de rétablir le royaume de J.-C. au moyen de l'épée. Des soulèvemens eurent lieu dans une partie de l'Allemagne ; déjà Muncer comptait sous ses ordres 30,000 fanatiques, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés ; défait et pris, il fut conduit à Mulhausen, condamné à m., et exécuté à la fin de 1525.

MUNCHHAUSEN (Gerlach-Adolphe, baron de), homme d'état allem., né dans le Hanovre en 1688, siégea durant 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et, en 1768, parvint à la place de prem. ministre, qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1770, dans la ville de Hanovre. L'université de Gottingue, qu'il dirigea pend. 32 ans, lui a dû son éclat et sa suprématie sur les autres universités d'Allemagne. Heyne a écrit deux fois l'*éloge* du baron de Munchhausen ; le prem. discours est inséré dans ses *Opuscula acad.*, t. 2 ; le deuxième dans les *Novi Comment. societatis Gottingensis*, tome 2.

MUNCK (Jean), navigat. danois, partit d'Elseneur en 1619 pour aller à la recherche d'un passage aux Indes par le nord-ouest de l'Europe. Cette expédition, qui dura 1 an, n'eut aucun résultat positif, et fut la source de nombreux malheurs pour Munck et son équipage. Echappé aux dangers de cette navigation pénible, il continua d'être employé dans la marine danoise, servit en 1624, 1625 et 1627 sur la mer du Nord et sur l'Elbe, et m. en 1628. Son voyage a été pub. en danois sous le titre de *Relation de la navigation et du voyage au Nouveau-Danemarck*, Copenhague, 1623, in-4 ; et a été trad. en allem., Francfort, 1650, in-4, et en hollandais, Amsterdam, 1678, in-4.

MUNCKER (Thomas), sav. littérat. allemand du 17e S., occupa différentes chaires et donna plus. ouvrages parmi lesquels on distingue des notes sur Hygin, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8 ; et une édit. des *Mythographi latini*, *scilicet C. Julius Hyginus et alii*, avec de bons commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8 ; Leyde, 1742, 2 tom. in-4.

MUNDELLA (Louis), médecin du 16e S., né à Brescia, fut directeur du jardin des plantes à Padoue, s'y fit remarquer par de gr. connaissances en botanique, et employa tout ce qu'il avait d'érudition et d'éloquence à convaincre ses contemporains de la supériorité des médecins grecs sur les arabes. On a de lui : *Epistolæ medicinales*, etc., contenant l'exposé de plus. questions difficiles qui se trouvent dans Galien, Bâle, 1538, in-8, souvent réimpr. ; *Dialogi medicinales decem*, Tongres, 1551, in-4 ; *Theatrum Galeni*, *h. e. universæ medicinæ à Galeno diffusæ, sparsim que traditæ, promptuarium*, Bâle, 1538, in-8 ; 1543, 1556, in-4 ; Venise, 1545 ; Lyon, 1557, in-fol. ; Cologne, 1587, in-fol. ; et une *Lettre* (en latin) à J. Valdanius, Padoue, 1567, in-8.

MUNDINUS. V. Mondini.

MUNIER (Jean-Alcide), médec., né en Lorraine vers le milieu du 16e S., exerça son art à Gênes. Il a laissé sur les vaisseaux lactés et lympatiques un ouvr. intitulé *de Venis tàm lacteis quàm lymphaticis novissimè repertis Sylloge anatomica*, Gênes, 1648, 1654, in-8.

MUNNICH (Burchard Christophe, comte de), né en 1683 dans le comté d'Oldenbourg, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans l'architecture hydraulique, et, venu en France à l'âge de 16 ans, se disposait à entrer comme ingénieur au service de ce royaume, lorsque la guerre de la succession le détermina à se rendre en Allemagne, où il obtint une compag. sous les ordres du prince Eugène. Munnich fit son apprentissage à l'école de ce gr. génér., le suivit en Italie et en Flandre, et, de retour dans sa patrie, obtint le grade de colonel, et fut chargé de l'exécution d'un canal destiné à joindre la Fulde au Weser. Mais naturellem. ambitieux et passionné pour la guerre, Munnich chercha un plus vaste théâtre ; il entra d'abord au service de Pologne, puis se rendit à la cour de Pierre-le-Grand, qui bientôt lui confia la grande entreprise du canal de Ladoga. Tel fut le principe de l'élévation de Munnich. Ces trav., continués jusqu'au règne d'Anne Iwanowa, et terminés en 1738, furent pour Munnich une source de fortune et d'honneurs. Devenu feld-maréchal et membre du conseil privé, il acquit une nouvelle gloire par ses succès en Pologne. En 1736, l'impératrice le mit à la tête des troupes destinées à agir contre la Turquie ; quatre campagnes successives, mêlées de quelques revers, mais signalées par la prise d'Oczakoff et de Chocsim, par les victoires de Pérécop et de Stawushane, placèrent le favori au plus haut degré de sa gloire. Mais aussi de puissans ennemis, entre autres Biren (*v.* ce nom), conspiraient pour lui ravir le fruit de ses services. Munnich retarda quelque temps la révolution qui devait le renverser ; il fit même exiler son rival, et parvint au rang de premier ministre. Enfin les intrigues et le triomphe de la princesse Elisabeth sur les partisans du jeune Iwan III, achevèrent sa ruine. Munnich et Ostermann, son collègue, furent arrêtés, jugés par leurs accusateurs, et condamnés à mort (1742). La peine fut cependant commuée en un bannissement à Pélim, au centre de la Sibérie, dans le lieu même où Biren avait été relégué. L'ex-ministre se montra plus gr. dans cette circonstance que pendant l'éclat de sa fortune. Depuis vingt ans il vivait, pour ainsi dire, séparé du monde, cultivant un jardin pour subvenir à sa subsistance, quand un ordre du successeur d'Elisabeth le rappela en Russie. Malgré son âge (82 ans) et les rigueurs de la saison, Munnich entreprit une route qui d'ailleurs fut un triomphe continuel. Pierre III lui rendit tous ses titres, et chercha par mille bienfaits à racheter l'ingratitude dont il avait été victime. Aussi Munnich se montra fidèle à la mémoire de ce malheureux prince. Sa noble conduite fut admirée de l'impératrice Catherine, près de laquelle il demeura environné de la plus haute considération. Il m. en 1767, à l'âge de 84 ans. On a de lui : *Ebauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire russe*, en Franç., Leipsig, 1774, in-8 ; *Recueil des écluses et des trav. du canal de Ladoga*, volume de dessins, 1765. Munnich avait écrit ses *mémoires*, qui probablement ont été déposés aux archives impériales. On peut consulter, parmi les ouvr. publiés sur ce grand homme, les *Mém. sur*

la Russie, de son aide-de-camp Manstein, et l'ouv. de Halem, traduit en franç., sous le titre de *Vie du comte de Munnich*, etc., Paris, 1807, in-8.

MUNNIKS (Winold), sav. médec. hollandais, né à Joure (Frise) en 1744, fit d'excellentes études en France et dans sa patrie, fut reçu, en 1769, à l'université de Leyde, et en 1771 remplaça Camper dans sa chaire de l'académie de Groningue. Il m. en 1806, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes. Sa coopération aux trav. de Camper, et à ceux des commiss. de surveill. médic. lui a mérité une honorable réputation. On a de lui quelq. opuscules, entre autres un *discours* qui a remporté le prix proposé par la soc. roy. de médec. de Paris sur cette question : *Quels sont en France les abus à réformer dans l'éducat. phys.*, etc. Une *notice* sur Munniks a été publiée par son fils, Groningue, 1812, in-8. — Un autre Munniks, médecin et professeur à Utrecht, né vers 1652, m. en 1711, est auteur de quelques ouvr., entre autres d'une *Praxis chirurgica*, Amsterdam, 1715, in-4.

MUNOZ (Gilles de), anti-pape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone, et doct. en droit canonique ; il fut élu par les cardinaux dissidens à la place de Benoît XIII, et solennellement installé dans la ville de Peniscola. La réconciliation du roi Alphonse avec le pape Martin V mit fin à la vaine puissance de Muñoz ; invité par ce prince à se démettre du pontificat, il abdiqua solennellement, et mit ainsi fin au schisme qui désolait l'église depuis 51 ans. Muñoz reçut l'évêché de Mayorque en récompense de sa soumission. On ignore l'époque de sa mort.

MUNOZ (Sébastien), peintre d'histoire, né en 1654 à Naval-Carnero, fut élève de Coello et marcha avec succès sur les traces de son maître ; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il m. en 1690, d'une chute qu'il fit en réparant une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre, d'après tous les connaisseurs, est le *Martyre de St-Sébastien ;* ce tableau était au musée du Louvre ; l'Espagne l'a repris en 1815 ; on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour*, et les 8 sujets tirés de la *Vie de St Eloi.* — Munoz (Evariste), autre peintre d'histoire, né à Valence en 1671, est aut. d'une gr. partie des tableaux qui décorent les églises de cette ville. Il fonda une école de dessin très-suivie jusqu'à sa mort, arrivée en 1737.

MUNOZ (Jean-Baptiste), sav. espagnol, né en 1745 à Museros près Valence, est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes, et official de la secrétairerie d'état, et dépêches générales du même département, il reçut l'ordre d'écrire une histoire de l'Amérique, et commença ce travail vers 1782 ; mais il m. avant de l'avoir achevé, en 1799. Un seul volume en avait paru sous le titre de *Historia del Nuevo-Mundo*, 1793, in-8 ; on l'a trad. en allem., Weimar, 1795, in-8, et en anglais, Londres, 1797, in-8. Muñoz est encore aut. des opuscules suivans : *Juicio del tratado del M. R. L. D. Cesareo Pozzi ; lo escribia por el honor de la literatura española D. Juan, B. Muñoz*, 1778, in-8 ; *Elogio de Antonio de Lebrya*, 1796, in-8. Il a en outre donné une édition des *Œuvres latines* du P. Louis de Grenade, et une autre du *Collectanea moralis Philosophiæ*, 1775; il a fait préc. cette dern. d'un traité fort estimé, intitulé : *de scriptorum gentilium Lectione et profanarum disciplinarum Studiis*, etc..

MUNOZ (Thomas), lieuten.-génér. de la marine espagnole, né vers 1743, a obtenu dans sa patrie la réputation d'habile ingénieur. C'est sous sa direct. que furent exécutés les trav. destinés à préserver Cadix des attaques de la mer, ainsi que les fortifications ajoutées à l'arsenal de la Caraque. Ayant embrassé le parti de Joseph Bonaparte, Munoz fut contraint de s'exiler, et vint à Paris, où il resta jusqu'en 1820 ; la révolution de cette époque lui permit de rentrer en Espagne. Il est m. à Madrid en 1823, laissant inédit un *Traité de la fortification.*

MUNSTER (Sébastien), sav. allem., aussi célèbre dans les sciences rabbiniques que dans la géographie et les mathématiques, était né, en 1489, à Ingelheim (Bas-Palatinat). Il professa l'hébreu et la théologie à Bâle, où il m. de la peste en 1552. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages très-renommés par les protestans ses contemporains, et dont plus. sont encore recherc.; les princip. sont : *Biblia hebraïca*, etc., Bâle, 1534-5, 2 vol. in-fol, 1546, 2 vol. in-f., avec d'import. addit. et correct.; *Fides christianorum*, etc., *sive Evangelium... secundùm Matthæum*, hébreu-latin, ibid, 1537, in-fol. ; *Aruch, Dictionnarium hebraïcum*, etc., 1548, in-8 ; *Grammatica chaldaïca*, Bâle, 1527, in-4 ; *Dictionnarium chaldaïcum*, etc., ibid, 1527, in-4 ; *Dictionnarium trilingue*, etc. (hébreu-grec-latin) ; *Isaïas propheta hebraïcè, grecè, latinè*, etc., Bâle, in-4 ; *Catalogus omnium præceptorum legis mosaïcæ*, etc., ibid, 1533, in-8 ; *Horologiographia*, *ibid*, 1531, 1533, in-4 ; *Organum uranicum*, etc., ibid, 1536, in-fol. ; *Cosmographia universalis*, 1544, en allem., souv. réimp, ; trad. en français, Bâle, 1555, in-fol.; en italien, ibid, 1558, in-fol. On trouve une notice détaillée sur Munster et sur ses ouvrages, au nombre de 40, dans Hager (*Geograph. Buchersaal*, t. 1).

MUNSTER (Jean), sav. médec., né à Heilbron dans le duché de Wirtemberg, en 1571, m. en 1606 à Giessen, dans la Haute-Hesse, où il venait d'être appelé à une chaire de médecine, a laissé : *Dispu.ationum de pædo-phlebotomiâ libri V, quibus saluberrimum Galeni decretum, de non mittendo pueris infrà decimum quartum annum sanguine defenditur, pro Alexandro Massaria adversus Horatium Augenium*, Tubingue, 1504, in-4 ; Francfort, 1617, in-4.

MUNTING (Henri), né à Groningue au commencement du 17[e] S., m. en 1658 dans cette ville, où il tenait les chaires de médec. et de botan., avait rassemblé un assez gr. nombre de plantes curieuses, dont il a donné le catalogue sous ce titre : *Hortus universæ materiæ medicæ gazophylacium*, Groningue, 1646, in-12 — Munting (Abraham), fils du précéd., et né à Groningue en 1628, succéda à son père dans les chaires de médecine et de philosophie. Il s'était adonné à la culture, et a publié sur ce sujet les ouvr. suiv. : *Waare oeffening der planten*, Amsterdam, 1672, in-8 ; *Aloidarium*, etc., in-4, 1680 ; *De verâ antiquorum herbâ britannicâ*, Amsterdam, in-4, 1681 : *Description exacte des plantes*, etc., Leyde et Utrecht, 1696, in-fol. : cet ouvr. a été reproduit en latin par Kiggelaer, sous le titre de *Phytographia curiosa*, etc., Leyde et Amsterdam, 1713 et 1727, in-fol.

MURA (Francesco de), dit le *Franceschiello*, peintre de l'école napolit., né vers la fin du 17[e] S., m. vers 1740, a orné de ses ouvr. le palais du roi de Sardaigne, à Turin, plus. églises de cette ville et d'aut. d'Ital. On cite de lui une *Annonciation*, placée dans une église de Mantoue, composition originale, où l'on voit la Vierge prête à prendre du chocolat qui chauffe dans une caffetière d'argent, et ayant auprès d'elle un chat, un perroquet, etc. On trouve des détails sur la vie et les ouvr. de cet artiste dans les *Vite de Pittori, Scultori, etc., napolitani*, de Bern. Dominici, Naples, 1745.

MURALT ou MURALTO (Jean de), sav. médecin, d'une famille originaire de Locarno en Italie, né vers 1645, à Zurich, m. en 1733 dans cette ville, où il professait la physique et les mathématiques, avait été reçu doct. à Bâle en 1671. On a de

lui un grand nombre d'écrits, entre autres : *Œuvres de Chirurgie*, 1691 et 1711 ; *Hippocrates Helveticus*, 1692 et 1716 ; *Physica specialis*, 1707-14 ; les *Ephemerides naturæ curiosorum* contiennent plus. mém. de Muralt. — MURALT (Beat-Louis de), né à Berne, est connu par quelques écrits, tels que *Lettres sur les Anglais et les Français*, 1728 ; *Fables nouvelles*, 1753 ; *Lettres sur les voyages et l'esprit-fort*, 1753 ; *l'Instinct commun recommandé aux hommes*, 1753.

MURAT (HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, comtesse de), née à Brest en 1670, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat ; exilée à Loches à la sollicitation de Mme de Maintenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle insultant pour la cour de Louis XIV, Mme de Murat composa, pendant sa retraite, plus. romans remarq par la grâce des tableaux et le goût du style. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Elle m. l'année suivante au château de la Buzardière (Maine). Nous citerons parmi les écrits de cette dame : *Mémoires de ma vie*, Paris, 1697, in-12 ; *Nouv. Contes de fées*, Paris, 1698, 2 vol. in-12 ; le *Voyage de campagne*, ibid, 1699, 2 vol. in-12 ; *les Lutins du château de Kernosy*, Leyde, Paris, 1710, 1717, 2 vol. in-12 ; souv. réimpr. ; *Hist. sublimes et allégoriques*, 1699, 2 vol. in-12. Mme Murat a composé en outre des *chansons* et des *poésies* fugitives, insérées dans les recueils du temps.

MURAT (JOACHIM), général français, roi de Naples de la façon de Napoléon Buonaparte, et dont la fortune s'éleva et déchut avec celle de cet homme extraord., était né en 1771, d'un aubergiste de la Bastide, près Cahors. Le goût de la dissipation, son peu d'aptitude pour des études suivies l'entraînèrent fort jeune dans les rangs de l'armée, où une grande activité, beaucoup d'intelligence et surtout ses principes exaltés en faveur du nouvel ordre de choses amené par la révolution, lui procurèrent un avancement rapide ; il était lieutenant-colonel en 1794, lorsque la réaction du 9 thermidor amena sa destitution. C'est alors qu'il connut Bonaparte, comme lui sans emploi, et attendant à Paris des circonstances plus favorables. Les événemens du 13 vendémiaire unirent la carrière de ces deux hommes. Murat, désormais attaché à son général, devint son aide-de-camp durant ses campagnes d'Italie (1796-1797), et le suivit en Egypte, déployant partout une audace et une bravoure peu commune. De retour en France, avec le grade de général de division, il contribua efficacement au coup d'état de St-Cloud ; c'est lui qui, à la tête de soixante grenadiers, dispersa le conseil des cinq-cents (18 brumaire). Bonaparte récompensa son dévouement en lui donnant la main de sa sœur Caroline. Murat, toujours aux côtés de son maître, dirigeait la cavalerie à Marengo ; en 1801 il commanda l'armée d'observation en Italie, gouverna ensuite la république cisalpine, fut nommé en 1804 gouverneur de Paris, et, à l'avénement de Napoléon, devint successivement maréchal d'empire, prince et gr.-amiral. Les hostilités ayant été reprises avec l'Autriche (1806), il eut une part active dans les succès de l'armée française, entra l'un des premiers à Vienne, et se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz. Nommé grand-duc de Berg, Murat fit la campagne de 1807 en Allemagne, et fut ensuite envoyé en Espagne, où ses artifices mirent la famille royale aux mains de Napoléon. Cependant sa conduite à Madrid inquiéta ce dernier. Murat, rappelé en France, exhala un vif mécontentem. contre son beau-frère, qui enfin satisfit son ambition en le plaçant sur le trône de Naples, en remplacem. de son frère Joseph (1808). Une tournure chevaleresque, beauc. de faste, une grande bienveillance pour ses nouveaux sujets, gagnèrent aussitôt à Murat l'amour du peuple napolitain. En 1812, l'invasion de la Russie le ramena près de Napoléon ; mais les désastres de la retraite dont il eut à supporter tous les dangers, lui firent craindre pour son roy. De retour à Naples, Murat fit de premières ouvertures à la cour d'Autriche, reparut momentanément à l'armée française, la quitta après la défaite de Leipsig, et dès-lors se détermina à séparer sa cause de celle de Napoléon chancelant. Par un traité avec les puissances alliées, signé le 11 janvier 1814, Murat s'engagea à fournir trente mille hommes à la coalition. En effet, il se mit en marche le 7 fév., et par son mouvement obligea le prince Eugène à se replier sur l'Adige. Là se bornèrent ses démonstrations hostiles. Redoutant les triomphes de Napoléon autant que ceux des alliés, attendant avec anxiété le résultat de la campagne, Murat prouva visiblement aux deux partis qu'il se déciderait pour le plus fort. La chute de Napoléon changea peu ses projets. Le roi de Naples pensait bien que son trône était mal assuré quand en Espagne, en Hollande, en France, on voyait les rois légitimes reprendre leur pouvoir. Sans négliger de tenir avec le congrès de Vienne un langage pacificateur, Murat chercha un appui plus solide en augmentant ses moyens de défense, et en préparant un mouvem. général dans toute l'Italie. L'évasion de Bonaparte décida ses irrésolutions. En déclarant que la cause de l'empereur des Français était la sienne, il appela les peuples italiens à l'indépendance, et commença brusquement les hostilités contre les troupes autrichiennes. Ses prem. succès en Toscane inquiétèrent les monarques alliés ; on lui assura la conservation de son trône s'il se joignait à la coalition européenne ; mais Murat, enivré d'espérances, répondit par des bravades, et continua sa marche vers la Haute-Italie. Son plan de campagne était habilem. conçu ; le manque de promptitude en détruisit l'effet ; d'ailleurs il avait compté sur une diversion de Bonaparte dans le Piémont et la Lombardie. Abandonné à ses propres forces, repoussé dans plusieurs combats successifs, enfin complètement défait à Tolentino (2 mai 1815), Murat ne reparut à Naples que pour fuir honteusement sur une barque qui le conduisit à Cannes. Napoléon irrité lui refusa l'accès de Paris, et le prince détrôné vivait incognito près de Toulon quand il apprit le désastre de Waterloo. Sa cause était perdue pour toujours : Murat se tint caché jusqu'au 22 août, qu'il parvint à s'embarquer pour la Corse. Là, entouré de quelques-uns de ses anciens officiers, l'ambitieux général crut à la possibilité de reconquérir le royaume de Naples, seulement en y reparaissant ; mais à peine débarqué sur la plage de Pizzo, Murat fut arrêté, jugé et fusillé (13 octobre 1815). Le courage qu'il montra à ses derniers momens n'a pas justifié sa tentative aussi ridicule que téméraire. On a dit que le malheureux roi avait été appelé à Naples par des traîtres, qui, en flattant ses illusions, le livrèrent ainsi à ses ennemis : la postérité saura si ce crime a eu lieu. On peut consulter sur Murat, entre autres ouvr. : *Vie de Joachim Murat*, etc., Paris, 1815, in-8 ; *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8 ; *Faits intéressans relatifs à la chute et à la mort de J. Murat*, par son aide-de-camp Macirone ; trad. de l'angl., Gand, 1817, in-8 ; *Hist. des six dern. mois de la vie de J. Murat*, trad. de Coleta par L. Gallois, 1821, in-12 ; *Mém. du gén. Franceschetti....*, 1826, in-8.

MURATORI (FRANÇ.), prof. de chirurgie, né à Bologne en 1569, m. en 1630, est connu par un écrit intit. : *Apologia adversus calumniatores therapeiæ quam ipse in vulnere bracchii ex sciopeto adhibuit*, Bologne, 1600. Il a publié aussi un recueil de remèdes contre la maladie contagieuse qui ravagea sa patrie en 1620.

MURATORI (DOMINIQUE), peintre, né à Bologne en 1661, est l'aut. du tableau des Apôtres, le plus grand tableau d'autel qui soit à Rome, et de plus. autres ouv. de moindre dimension, mais précieux par la pureté du dessin et l'entente du coloris.

MURATORI (Louis-Ant.), un des sav. les plus distingués du 18e S., naquit en 1672 à Vignola (Modenais). Déjà célèbre à l'âge de 20 ans pour son esprit et par son érudition, il se rendit en 1694 à Milan, y prit les ordres sacrés, et occupa pendant plus. années une place de conservateur à la bibliothèque ambrosienne. En 1700, Muratori revint dans sa patrie sur les instances du duc de Modène, qui le nomma son bibliothéc. et lui donna la charge de conservateur des archives de cette ville. Ecrivain infatigable, Muratori a enrichi l'histoire de sav. dissertations, et pub. un gr. nombre de documens précieux, sans négliger la littér. agréable ni même la controverse religieuse. Il m. en 1750 à l'âge de 77 ans. Ses *Œuvres* ont été pub. à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-4. Nous citerons entre autres la précieuse collection des *Rerum italicarum Scriptores præcipui ab anno* 500 *ad* 1500, pub. à Milan de 1723 à 1751, en 29 vol. in-fol.; les *Antiquitates ital. medii ævi* (Milan, 1738-43, 6 vol. in-fol.); le *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, etc. (Milan, 1739-42); les *Annales d'Italie, depuis l'ère vulgaire jusqu'en* 1749, etc. : la meilleure édit. de ce dern. ouvr. fait partie de la Collection des classiques italiens, Milan, 1820, 1821, 18 vol. in-8. Muratori a été l'objet d'un gr. nombre de *notices*; on recherche principalement sa *Vie*, publiée à Venise par son neveu, 1756, in-4; en outre on trouve dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi des détails très-étendus sur cet homme célèbre et sur ses ouvrages.

MURBERG (Jean), poète suédois, m. au commencement du 19e S., rect. d'un collége de Stockholm, est connu dans sa patrie par une traduction très-estimée de l'*Athalie* de Racine. En outre, on a de lui quelq. discours prononcés à l'acad. suédoise, dont il était membre.

MURCHIO (Vincent-Marie), relig. de l'ordre des carmes déchaussés, né à Bormio, fut confesseur du pape Innocent XI, voyagea ensuite dans les Indes orientales, et pub. la *relation* de son voyage, en 5 livres, Rome, 1672.

MURDOC, roi d'Ecosse, fils d'Amberkelleth, succéda en 715 à Eugène IV. Son règne, qui dura 15 ans, ne fut troublé par aucune guerre. Murdoc m. en 730. Il eut pour successeur Etfin.

MURE (Jean-Marie de La), docteur en théol., chanoine de Montbrison, vivait au milieu du 17e S. On a de lui : *Antiquités du prieuré des religieuses de Beaulieu*, etc., 1654, in-12; *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, etc., Lyon, 1671, in-4; *Histoire universelle, civile et ecclés. du pays de Forez*, Lyon, 1674, in-4.

MURE (Franç.-Bourguignon de BUSSIÈRE de La), médecin, né en 1717 au fort St-Pierre (Martinique), m. en 1787 à Montpellier, prof. et doyen de la faculté de médecine de cette ville, était venu fort jeune en France pour y faire son éducation. Il en rapporta un goût très-vif pour la médecine, qui s'accrut encore par l'opposition de sa famille. A l'âge de 19 ans, La Mure quitta secrétement la Martinique, retourna en France, et se rendit à Montpellier, où il se livra avec ardeur à ses études favorites. Reçu docteur en 1740, il obtint en peu de temps une grande réputation par ses cours publics sur différens sujets de médecine. En 1748, il concourut pour une chaire à la faculté de Montpellier; ses thèses furent brillantes; mais la jalousie l'exclut de l'honneur qu'il méritait. La Mure, affligé de cette injustice, vint à Paris réclamer la protect. du chancel. d'Aguesseau, qui reconnut ses droits, et le nomma candidat perpétuel à la prem. chaire vacante à la faculté de Montpellier. Il y entra en 1751. Son rare talent pour l'enseignement, une très-grande pratique de son art, de sav. *mém.* sur plus. questions importantes, ont placé La Mure au rang des premiers médecins du 18e S. Ses écrits, peu nombreux, ont été réunis en 2 vol. in-12. Vicq-d'Azyr a écrit son *éloge*.

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, vaincu par Mithridate en l'an 82 avant J.-C., est surtout connu par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense.

MURENA (Carlo), architecte, né à Rome en 1715, m. dans la même ville en 1764, eut part à la construction du lazaret d'Ancône, éleva le chât. royal de Caserte, dans le royaume de Naples, le monastère et l'église du mont Oliveto, et plusieurs autres édifices et monumens remarquables dans plusieurs villes d'Italie.

MURER (Henri), né à Lucerne vers 1588, m. procureur de la Chartreuse d'Ittingen (Turgovie) en 1638, s'est fait connaître par les deux ouvrages suivans : *Helvetia sancta, seu Paradisus sanctorum Helvetiæ florum*, Lucerne, 1648, in-folio; *Theatrum Helvetiorum, seu Monumenta sacra Helvetiæ episcopatuum et monasteriorum*, conservé MS. dans les abbayes et couvens de la Suisse.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, né près Limoges en 1526, était déjà à l'âge de 18 ans très-versé dans l'étude des classiques anciens; il professa à Auch, à Poitiers et à Bordeaux, où il compta Montaigne parmi ses élèves. Enfin, vers 1547, il ouvrit à Paris des cours sur la philosophie et sur le droit civil qui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, mais excitèrent aussi la jalousie de ses rivaux. On éleva contre lui l'accusat. d'hérésie et surtout de penchant à un vice infâme. Emprisonné au milieu de ses succès, Muret ne sortit du Châtelet que pour trouver de nouveaux persécuteurs à Toulouse, où des juges aussi crédules qu'ignorans le condamnèrent à être brûlé vif; la fuite seule le sauva du bûcher. L'accueil qu'il reçut en Italie vengea suffisamment Muret des calomnies répandues par ses ennemis : les princes et les grands le recherchèrent à l'envie, et le cardinal d'Este se félicita de l'avoir fixé à Rome auprès de lui. En 1561 Muret accompagna son protecteur au colloque de Poissy. De retour à Rome (1563), il ouvrit un cours de philosophie, et professa ensuite le droit civil et les b.-lett. à Ascoli. En 1576, il embrassa les ordres, et refusa les offres brillantes du roi de Pologne Battori pour s'attacher à Grégoire IX. Muret m. à Rome en 1585, dans de vifs sentimens de piété. Ses travaux d'érudition, tels que les *Variæ lectiones* et ses *comment.* sur les aut. grecs et latins, justifient assez sa grande réputat. Quant à ses *harangues*, à ses *poésies*, à ses *épîtres*, la postérité n'a point confirmé les éloges des contemporains; on se rappellera que Muret osa faire l'éloge public de la St-Barthélemi. Ses *Œuvres* ont été impr. à Venise, 1727-1730, 5 vol. in-8; et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8; cette dern. édit., donnée par Ruhnkenius, est la seule estimée.

MURET (Pierre), prédicateur, né à Cannes en 1630, mort à Marseille, aumônier du duc de Vivonne, s'était distingué par quelque talent pour la chaire. On a de lui : *Cérémonies funèbres de toutes les nations*, Paris, 1675, in-12; *Traité des festins des anciens*, ibid., 1682, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mortemart*, Marseille, 1688, in-4.

MURET (Jean-Louis), sav. économiste, né à Morges (Suisse) en 1715, m. en 1796 à Vevay, dont il était pasteur depuis 1747, s'est acquis dans sa patrie une honorable réputation par ses nombreux efforts pour améliorer l'état moral et politique de ses concitoyens. On lui doit plus. *mém.* insérés dans les *collections* de la société économique de Berne, entre autres : *Lettre sur le perfectionnement de l'agriculture*, 1762; *Mémoire sur l'état de la population dans le pays de Vaud*, couronné en 1766. On trouve une *notice* sur Muret dans le tome 6 du *Conservateur suisse* de Bridel.

MURILLO (Barthelemi - Esteban), célèbre peintre espagnol, né à Séville en 1618, reçut les

prem. leçons de l'art de son parent Jean del Castillo. Abandonné à lui-même à l'âge de 16 ans, déjà habile coloriste et doué d'une grande facilité, mais sans aucune fortune, il conçut le projet de se rendre en Italie, et partit avec très-peu de ressources. A Madrid, il trouva un généreux compatriote, le peintre Velasquez, qui, frappé des dispositions du jeune artiste, le retint dans cette capitale, et, en lui procurant de nombreux travaux, servit efficacement sa réputation et ses intérêts. Murillo reparut à Séville en 1645, étonna bientôt par ses premières productions, et donna à l'école espagnole un chef digne d'être opposé aux Raphaël, aux Rubens, aux Lesueur. Ce grand peintre m. à Séville en 1682 des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix en exécutant son tableau du *mariage de Ste Catherine*. Ses product. sont en très-grand nombre, et décorent les principales églises d'Espagne et d'Amérique. Le Musée du Louvre en possède cinq, savoir l'*enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge; Dieu le père et le St-Esprit contemplant la Sainte-Famille; J.-C. sur la montagne des Oliviers; St Pierre implorant son pardon;* un *jeune mendiant*. Nous citer. encore, comme les plus célèbres, les tableaux de *Ste Elisabeth de Hongrie*, de l'*adoration des bergers*, et ceux dits de l'*emplacement de Ste-Marie-Majeure désigné au patrice Jean par un espace couvert de neige*.

MURIS (Jean de), docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Paris au milieu du 14e S., était Français, et probablement originaire de Normandie. Il est célèbre pour avoir inventé, ou du moins pour avoir le premier réuni dans un ordre méthodique les procédés employés par les musiciens de son temps. Son ouvr., *Tractatus de Musicâ*, conservé MS. dans les bibliothèques de Paris, de Vienne, de Berne, etc., a été inséré dans le t. 3 des *Scriptores eccles. de Musicâ;* on en trouve une analyse dans l'*Harmonie universelle* du P. Mersenne, dans le *Dictionnaire de Musique* de Rousseau, etc. On connaît encore de Muris quelques écrits extrêmem. rares, entre autres : *Arithmeticæ speculativæ libri duo*, Mayence, 1538, in-8; et *Arithmetica communis ex Boetii arithmeticâ excerpta*, Vienne, 1515, in-4.

MURITH, religieux de St-Bernard, né en 1742 à St-Branchier (Valais), m. en 1818 à Martigny, dont il était prevôt, s'est distingué par son goût pour les sciences. L'hospice du Grand-St-Bernard lui a dû son cabinet de minéralogie et de nombr. augmentations dans son cabinet d'antiquités. On a de Murith quelq. *lettres* insér. dans les *mémoires* de l'acad. celtique et de la société des Antiquaires de France, dont il était membre; et le *Guide du botaniste qui voyage dans le Valais*, Lausanne, 1810, in-4.

MURNER (Thomas), relig. cordelier et poète satirique, né à Strasbourg en 1475, m. vers 1533, a joui de son temps d'une grande réputation, justifiée sous quelque rapport par son esprit, par la vivacité de son imagination, et même par l'étendue de ses connaissances; mais la plupart de ses écrits, dus aux controverses religieuses, ont perdu maintenant tout intérêt. Murner fut l'un des plus ardens adversaires de la réforme. Après avoir professé le droit et la théologie à Cracovie, à Francfort, à Strasbourg, à Fribourg (Brisgau), à Trèves, il assista au fameux colloque de Bade (1526) comme député des cantons catholiq. Ses invectives contre les novateurs lui firent dans la Suisse un gr. nomb. d'ennemis, et son exil fut l'une des conditions de la paix entre les cantons. On peut consulter, sur ses nombr. ouvr., en latin et en allem., la *Bibliographie* de Gessner, le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, la *Supellex libraria* de Feuerlein, et Waldau (*Notice sur la vie et les écrits de Thomas Murner*, Nuremberg, 1775, in-8). Nous citerons seulement : *Chartiludium logices*, etc., Bruxelles, 1509, in-4; Paris, 1629, in-8; *Narrenbeschwerung*, *id. est Exorcismum stultorum*, Strasbourg, 1518, in-4; enfin Murner a le premier tenté une trad. en allem. de l'*Enéide;* elle a été pub. sous le titre de : *Vergilii Maronis dreyzehen Æneadische Bücher von Trojanischer Zerstorung*, *etc.*, *durch doct. Murner vertust*, Strasbourg, 1515, in-folio.

MURPHY (Arthur), aut. dramatique anglais, né à Clooniquin (Irlande) en 1727, d'une famille de commerçans, chercha dans la littérat. une occupation plus conforme à ses goûts. Tour à tour acteur, journaliste, auteur dramatique, il exerça la profession d'avocat de 1762 à 1787 sans obtenir une grande réputation dans aucune des diverses carrières qu'il parcourait. Cette circonstance influa beaucoup sur les dern. années de sa vie; le regret de son obscurité avait affaibli son jugement, lorsqu'il m. en 1805. Cepend. il jouissait à cette époq. d'un emploi important à la banque de Londres et d'une pension de 200 liv. sterl. Murphy a lui-même recueilli ses *OEuvres*, 7 vol. in-8, 1786, non compris une trad. de Tacite, 4 vol. in-4, publiée en 1793, et quelques écrits postérieurs. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre; on cite entre autres celles de *Connaissez-vous vous-même* (know your own mind); *l'Ecole des Tuteurs*, *Tout le monde a tort*, *le Bourgeois*, *la Vieille Fille*, *le Mariage clandestin*, *l'Ile déserte*, etc. Parmi ses tragédies on remarque : *Alzuma*, *Zénobie*, *Arminius*. John Foot a pub. une *Vie de Murphy*, 1812, in-4. Mme Riccobini a donné une trad. française de la com. de cet aut. intit. *le Moyen de le fixer*.

MURPHY (Jacques-Cavanah), voyageur et antiquaire, né en Irlande, m. à Londres en 1816, avait fait un voyage en Portugal et en Espagne pour y observer les monumens des arts; il consigna ses observations dans plus. écrits, où l'on remarq. de grandes connaissances en architecture et en archéologie. On a de lui : *Voyage en Portugal*, etc., durant les années 1789 et 1790, etc., Londres, 1795, in-4; trad. en franç. par M. Lallemant, Paris, 1797, 1 vol. in-4 ou 2 vol. in-8; *Plans*, *Elévations*, *Coupes et Vues de l'église de Baralha*, etc., traduit du portug. de Fr.-L. de Souza, Londres, 1795, in-fol.; *Antiquités des Arabes en Espagne*, Londres, 1816, 1 vol. gr. in-fol.

MURR (Christophe-Théophile de), savant allemand, né à Nuremberg en 1733, m. en 1811 dans cette ville, où depuis 1770 il occupait la place de directeur des douanes, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la bibliographie et les antiquités. Ses voyages en Angleterre, en Italie, en Hollande, en France, en Allemagne; ses liaisons et sa correspondance continuelle avec les hommes les plus instruits de l'Europe; enfin ses immenses lectures lui avaient formé un fond inépuisable d'observat. curieuses, de rapprochemens intéressans répandus dans ses nombr. écrits. De Murr a pub. lui-même en 1802 et en 1805 la liste de ses ouvr., imp. ou inédits, tant en franç. qu'en latin et en allem. Nous citerons seulement les plus importans : *Bibliteh. de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770, 2 vol. in-8; *Memorabilia biblioth. publicarum Norimbergensium et universitatis altdorfinæ*, in-8, tom. 1, 1786; tom. 2, 1788; tom. 3, 1791; *Conspectus biblioth. glotticæ universalis propediem edendæ*, Nuremberg, 1804, in-8; *Antiquités d'Herculanum*, Augsbourg, 1777-93, sept parties in-fol.; *Mémoires pour la littérature arabe*, Erlang, 1803, in-4. En outre de Murr a pub. les journaux suivans : *l'Homme content*, Nuremberg, 1763-4; *Journal pour l'histoire des arts et de la littérat.*, ib., 1775-89; *Nouveau Journal pour l'histoire de la littérat. et des arts*, Leipsig, 1798-1800. De plus il a enrichi de notes bibliogr. et histor. un gr. nombre d'ouv. dont il s'est fait éditeur. On peut consulter sur de Murr la *Notice sur sa vie*, écrite

par J.-F. Roth ; *l'Allemagne littéraire* de Meusel ; le *Dictionn. des savans nurembergeois* par Will et Nopitsch, et le *Dictionn.* de Rotermund.

MURRAY (Jacques, comte de), régent d'Ecosse, fils naturel du roi Jacques V et de Marguerite Erskine, né en 1531, accompagna en France Marie Stuart, sa sœur consanguine, lorsque cette princesse fut mariée au dauphin, depuis Franç. II. Il avait alors 17 ans et portait le titre de prieur de St-André. Il s'était fait donner des pleins pouvoirs pour gérer les affaires de la jeune reine-dauphine, comme on appelait alors Marie. Ses fréquens voyages de France en Angleterre et en Ecosse lui donnèrent les moyens de tramer d'odieuses intrigues qui avaient pour but d'enlever la couronne d'Ecosse à sa sœur et de la placer sur sa propre tête. Ce ne fut pas la faute de Murray, agissant d'intelligence avec la reine Elisabeth, si Marie Stuart échappa aux vaisseaux qui croisaient sur sa route, à son retour de France en Ecosse. Rentrée dans ses états héréditaires, la jeune reine, sans expérience et sans appui, se livra, presque sans réserve, aux conseils de son perfide frère. Toutefois Murray ne put empêch. le mariage de Marie avec son cousin lord Henri Darnley (*v.* ce n.). Ce dern. ayant été assassiné, Murray accusé ouvert. d'être le chef du compl., passe en France, et y médite le plan de rejeter sur la reine le meurtre de son époux. Il excite le comte de Bothwell à enlever Marie et à la forcer de lui donner sa main. Mais quand le rapt et le mariage sont consommés, il fait chasser d'Ecosse le trop crédule Bothwell, et arrêter Marie qui reçoit l'ordre de remettre le gouvenem. entre les mains de son barbare frère. Revêtu du titre de régent, de concert avec la reine Elisabeth, Murray confine Marie dans le château de Lochleven, et fait périr sur l'échafaud le duc de Norfolk, qui a conçu le dessein de tirer cette princesse de sa prison. Ce fut le dernier acte de l'ambitieux régent. Il fut tué d'un coup d'arquebuse, dans une rue de Linlithgow, en janv. 1569, par J. Hamilton, dont il avait injustem. confisqué les biens après avoir séduit sa femme. On peut consulter sur le comte de Murray, l'un des six *mém.* recueillis par Chalmers à la suite de la vie de Marie Stuart.

MURRAY (Jacques), prédicat. écossais, né à Dunkeld en 1602, m. à Londres en 1658, est aut. d'*Aletheia*, ou *Système de vérités morales*, 2 vol. in-12.—Murray (Jacques), autre prédicat. écossais, m. en 1782, a pub. une *Hist. des églises d'Anglet. et d'Ecosse*, 3 vol. in-8.

MURRAY (William). V. Mansfield.

MURRAY (Adolphe), médecin suédois, né à Stockholm en 1750, m. en 1803 à Upsal, où il professait l'anatomie depuis 1774, était membre de plus. sociétés savantes, et a pub. un grand nombre de thèses et de mémoires sur des sujets intéressans. — Il avait deux frères, dont l'aîné Jean-Philippe Murray, né à Sleswig en 1726, m. en 1776, a traduit en allem. les *Observat. critiques* de Nordberg sur l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire.—L'autre, Jean-André Murray, né à Stockholm en 1740, m. en 1791, profess. de médecine et direct. du jardin botanique de Gottingue, a pub., entre autres : *Enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti*, Leipsig, 1773, in-8; nouvelle édit., 1792, in-8, Aurich ; *Biblioth. de médecine pratique*, Gottingue, 1774-81, 3 vol. in-8 ; *Apparatus medicamin.*, 1776-92, 6 v. in-8; réimp. en 1793.

MURTHOG. V. Brien.

MURTOLA (Gaspard), poète ital., né à Gênes, m. à Rome en 1624, a laissé plus. poèmes et autres pièces de vers en ital. et en lat., oubliés aujourd'hui, mais dont quelques-uns eurent de la célébrité dans le temps. On en trouvera les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'aut., dans la *Bibliotheca volante* de Cinelli, tome 3, dans le *Teatro letter.* de Ghilini, et dans la *Storia letter.* de Tiraboschi, tom. 8.

MURVILLE (P.-N. André, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, concourut, dès l'âge de 19 ans, pour le prix de poésie à l'académie française, ne l'obtint point, et fut pendant quelques années l'un des plus obstinés concurrens. Enfin en 1776, il partagea ce même prix avec un élève de l'abbé Delille, nommé Gruet, et en 1785, il reçut le prix d'encouragem. décerné par la même académie. Pendant les guerres de la républiq., Murville servit dans les armées en qualité de capitaine. Revenu à Paris, il s'y livra de nouveau aux lettres, et m. presque dans l'indigence en 1815. Parmi ses nombr. product., qui, pour la plupart, ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, nous citerons : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776 ; l'*Epître à Voltaire*, qui obtint l'accessit en 1779 ; la comédie de *Melcourt et Verseuil*, qui eut quelque succès en 1785, et la tragédie d'*Abdelazis et Zuleima*, représentée en 1791. Les Almanachs des Muses et autres recueils contiennent beaucoup de pièces de vers d'André-Murville.

MUSA (Antonius), célèbre médecin, était, suivant l'opinion commune, un affranchi de la famille Pomponia. Il guérit l'emper. Auguste d'une maladie, contre laquelle avait échoué tout l'art des médecins, fut comblé de richesses par le maître du monde, et obtint de la reconnaissance du peuple romain une statue dans le temple d'Esculape. Il soigna Marcellus dans la maladie qui l'emporta ; mais sa réputation ne souffrit en rien de ce malheur, parce qu'on crut le jeune prince empoisonné. Il avait aussi la confiance d'Horace, et était l'ami intime de Virgile, qui a loué son esprit et son goût dans une jolie épigramme (voy. *Virg. Catalecta*). Il paraît qu'il avait laissé des observat. sur les propriétés médicales de quelques plantes, du cloporte et de la vipère (voy. *Pline*, liv. 29, chap. 6). On lui attribue un petit *traité de la bétoine*, pub. par Humelberg, avec des notes, et d'autres écrits encore. Les fragmens qui nous restent de lui ont été pub. par Floriano Caldani, Bassano, 1800, in-8. *V.* sur Musa l'*Histoire de la médecine* par Dan. Leclerc, et la dissert. du profess. J.-C.-G. Ackermann, *de Ant. Musa, et libris qui illi adscribuntur*, Altdorf, 1786, in-4.

MUSAEUS. V. Musée.

MUSÆUS (Jean-Charles-Auguste), littérat. allem., né à Iéna en 1735, m. en 1788, se trouva, dès sa jeunesse, dans l'obligation de se créer des ressources par ses travaux littéraires. Nommé pasteur à Eisenach, il ne put se faire agréer aux paysans qui se souvenaient de l'avoir vu danser ; et plus tard les places qu'il obtint de précepteur des pages du duc de Saxe Weimar et de prof. au Gymnase de Weimar, n'auraient pu fournir aux besoins de sa famille. Ses ouv. eurent du succès, mais ne l'enrichirent pas. On cite de lui : *Grandison der zweite* (le second Grandisson, etc.), Eisenach, 1760 62, 3 vol. in-8 ; réimp. sous le titre de *der deutsche Grandison* (le Grandisson allemand), ib., 1781, 2 vol. ; *das Gartner madchen* (la Jardinière), opéra-comique en 3 actes, joué à Leipsig et imp. à Weimar en 1771, in-8 ; *Physiognomische Reisen* (Voyages physiognomiques), Altenbourg, 1778 79, 4 vol. in-8 ; ibid., 1781, 4 vol. in-8 (trad. en anglais par Anne Plumptre), Londres, 1800, 3 vol. in-12 ; *Volksmahrchen der Deutschen* (contes populaires), Gotha, 1782, 5 vol. in-8 ; ibid., 1787, 6 vol. ; ibid., 1806, 8 vol. ; *Freund Heins Erscheinungen*, etc. (Apparitions de l'ami Hein), sous le nom supposé de Schellenberg, Winterthur, 1785, in-8, 24 fig. ; *Straussfedern* (Plumes d'autruche), Berlin et Stettin, 1787-97, 7 vol. in-8 (c'est un recueil de petits romans et de contes, dont le prem. vol. seul est de Musæus) ; trad. en français par

M. Paul de Kock, Paris, 1826, 2 vol. petit in-12; *Moralische kinder-klapper* (imitation des *Hochets moraux* de Monget), Gotha, 1788, in-8; ib., 1794. Kotzebue, son neveu, pub. de lui des *OEuvres posthumes*, Leipsig, 1791, in-8.

MUSANZIO (Jean-Dominique), savant jésuite du 17ᵉ S., m. au commencem. du 18ᵉ, a laissé des *tables chronologiq.* estimées, sous le titre de *Tabulæ chronologicæ Dominici Musantii, quæ sacra, politica, bellica, fortuita, litteras et artes ad omnigenam historiam complectuntur, ab orbe condito ad annum post christum natum* 1750, Rome, 1750; Bologne, 1752.

MUSARRA (Carlo), ecclésiastiq. de Messine, m. en 1683, a pub. une trad. italienne de l'*Enéide*, et quelq. poésies, imp. dans le Rec. de l'acad. *della Fucina* à Messine,

MUSCARA (André), jurisconsulte sicilien, av. fiscal de l'archevêché de Palerme, m. en 1665, a pub. une *Defensio immunitatis ecclesiasticæ*, etc.

MUSCETTOLA, de la congrégat. de l'Oratoire, né Naples dans le 16ᵉ S., est aut. d'un recueil de *Discorsi morali*, Venise, 1670, in-12.—Plusieurs autres individus de la même famille sont mentionnés dans les biographies italiennes, comme ayant cultivé les sciences et les lettres avec quelq. succès. *Voy.* le *Nuovo dizionario istororico*, imp. à Bassano en 1796, tom. 11.

MUSCHENBROECK. V. Musschenbroek.

MUSCULUS (Wolfgang), hébraïsant et théogien protestant, né en 1497 à Dieuze en Lorraine, m. à Berne en 1563, se vit souvent, dans la prem. partie de sa vie, réduit à la plus extrême misère: il fut même sur le point un jour de se mettre à travailler, comme manœuvre, aux fortifications. Enfin il jouit d'un sort plus prospère, fut successivem. diacre de l'église réformée de Strasbourg, ministre à Augsbourg, député du sénat de cette ville aux conférences de Worms et à celles de Ratisbonne, et professeur de théologie à Berne. Il a laissé un grand nombre d'ouv., dont on trouve la liste dans les *Eloges des Savans*, tirés de l'*Histoire* de de Thou par Teissier, tom. 1ᵉʳ, et dans l'*Epitome biblioth.* de Gessner. Nous citerons : *Commentarii in Genesim*, Bâle, 1557, 1600, in-fol.; *Enarrationes in totum Psalterium*, ib., 1550, in-fol.; *Commentarii in Matthæum*, ib., 1541 et 1544, 3 t. en un v. in-fol.; *Prothesis liceat ne homini christiano, evangelicæ doctr. gnaro, papisticis superstit. ac falsis cultibus externâ societate communicare, dialogi IV*, ibid., 1549, in-4; trad. en franç. par Poullain, Londres, 1550; *Loci communes*, ibid., 1554 et 1560. — Un autre Musculus (André), fut profess. de théolog. à Francfort-sur-l'Oder, et m. en 1580. On a de lui plus. ouv. peu remarquables, mais dans lesquels on voit qu'il était un des plus zélés partisans de l'ubiquité.

MUSÉE, poète grec, auteur du petit poème de *Héro et Léandre*. Une erreur, que le nom de Jules Cés. Scaliger était bien capable d'accréditer, attribua quelque temps cette agréable production à Musée l'Athénien, à celui que Virgile place, dans ses Champs-Elysées, à la tête des poètes qui ont fait de leurs talens un usage digne d'Apollon. Mais une semblable hypothèse devait tomber et tomba bientôt devant l'examen de la critique. Elle reconnut sans peine l'impossibilité d'accorder plus long-temps à un poète supposé plus ancien qu'Homère, un ouv. qui porte tous les caractères d'une école si différente de la sienne. Toute la difficulté fut alors de rechercher l'époque où avait écrit l'auteur de *Héro et Léandre*. L'un des plus récens et sans contredit des plus ingénieux interprètes de Musée, M. Heinrich, prenant un milieu juste entre ceux qui placent ce poète long-temps avant Ovide, et ceux qui le font naître au 13ᵉ ou 14ᵉ S., lui croit pouvoir assigner pour époque celle du 2ᵉ ou 4ᵉ S. Le fond, les formes et le style de ce petit poème semblent confirmer la probabilité de cette opinion. Il y a de l'intérêt dans le plan, de la grâce et de la vigueur tour à tour dans les tableaux; et dans le style une harmonieuse flexibilité. Mais en vain y chercherait on cette vérité de sentimens, cette justesse et cette franchise d'expression qui donnent tant de prix aux ouv. de l'antiquité: c'est une production toute moderne, comparée aux anciens. Ce petit chef-d'œuvre parut imp. pour la prem. fois à Venise, sans date, mais dans le courant de 1494. Cette édition *princeps* fut bientôt suivie d'un gr. nombre d'autres, parmi lesquelles nous nous contenterons de signaler comme les meilleures dans le siècle dernier, celles de Kromayer, Halle, 1721, in-8; de Matth. Roëver, Leyde, 1737, in-8; de Joh. Schræder, Leewarden, 1742, in-8; de C.-F. Heinrich, Hanovre, 1793, petit in-8: elle est regardée à juste titre comme la meilleure de Musée: celle enfin de L.-H. Tencher, Halle, 1801, in-8. Le poème de *Héro et Léandre* a fourni à notre Gentil-Bernard le sujet et les détails principaux de *Phrosine et Mélidor*, et à Le Franc de Pompignan, un drame lyrique en 5 actes. Il a été trad. en vers par Cl. Marot; et par M. Mollevaut, Paris, 1805 et 1816. Deux de nos plus savans hellénistes, La Porte du Theil et M. Gail, l'ont trad. et pub. en prose, 1784-1796; ils avaient été devancés en 1774, par Montonnet de Clairfons. — On compte encore un Musée, Thébain, qui florissait long-temps avant la guerre de Troie. — Un autre d'Ephèse, auteur d'une volumineuse Epopée, int. *la Perséide*.— Et enfin un poète latin, contemporain de Martial, qu'il révoltait par l'obscénité de ses écrits.

MUSELLI (Jean-Jacques), antiquaire et littérateur, né d'une noble et ancienne famille de Vérone en 1697, m. en cette ville en 1768, a pub.: *Numismata antiqua collecta et edita*, Vérone, 1750, 3 vol. in-fol.; *Antiquitatis reliquiæ collectæ, tabulis incisæ, et explicationibus illustratæ*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol. On a recueilli ces deux ouvr. sous le titre de *Musæum Musellianum in quinque tomos distributum*, etc., ib., 1760, 5 v. in-fol.

MUSES (myth.). Elles étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne. Hésiode est le prem. qui ait fixé leur nombre à neuf, et voici selon lui leurs noms et leurs attributs, où l'on reconnaît que le poète a réuni toutes les qualités nécessaires pour exceller dans les sciences et les arts: *Clio*, muse de l'hist., est représentée sous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, tenant d'une main un livre et de l'autre une trompette; *Euterpe*, muse de la musique, est couronnée de fleurs, et tient une flûte; *Thalie*, muse de la comédie, porte une couronne de lierre, et tient un masque d'une main et un brodequin de l'autre; *Melpomène*, muse de la tragédie, est personnifiée par une femme d'un maintien grave, chaussée d'un cothurne, tenant d'une main des couronnes et de l'autre un poignard; *Terpsichore*, muse de la danse, est une jeune fille couronnée de guirlandes et tenant une harpe; *Erato*, muse de la poésie érotique, est une nymphe couronnée de myrte et de roses, ayant auprès d'elle un petit amour ailé, un arc et un flambeau allumé; *Polymnie* préside à la rhétorique: on la représente habillée de blanc, couronnée de perles, la main droite étendue et un sceptre dans la gauche; *Uranie*, muse de l'astronomie, est vêtue de draperies azurées et couronnée d'étoiles: à ses pieds est un globe; *Calliope* enfin, muse de la poésie héroïque, est représentée comme une jeune fille couronnée de lauriers, ornée de guirlandes, tenant de sa main droite une trompette et un livre dans la gauche.

MUSGRAVE (Guillaume), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Charlton-Musgrave, dans le comté de Sommerset, m. en 1721, membre du collége des médecins de Londres et de la so-

ciété royale, dont il avait été élu secrétaire en 1684, a laissé : *de Arthritide anomalâ sive internâ Dissertatio*, Oxford, 1707, in-8; *de Aquilis romanis epistola*, 1713, in-8; *Geta britannicus : accedit domûs Severianæ synopsis chronologica, et de Icunculâ quondàm M. regis Alfridi Dissertatio*, Exeter, 1716, in-8, fig.; *Belgium Britannicum, in quo illius limites, fluvii, urbes, viæ militares, populus, lingua, dii, monumenta, aliaque permulta, clariùs et uberiùs exponuntur*, 1719, in-8. — MUSGRAVE (le docteur Samuel), petit-fils du précéd., et membre aussi de la société royale de Londres, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et m. en 1782, laissant : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762, in-8; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800, 3 vol. in-8; *Apologia pro medicinâ empiricâ*, ib., 1763, in-4, etc.

MUSH (JEAN), missionnaire anglais, né dans le York-Shire au 16e S., prêcha surtout dans le nord de l'Angleterre, où il s'acquit la confiance génér. par son savoir, sa sagesse et son expérience. On lui attribue, entre autres écrits : *Declaratio motuum et turbationum inter jesuitas et sacerdotes seminariorum, in Angliâ*, Rouen, 1601, in-4.

MUSITANO (CARLO), ecclésiastiq. et médecin napolitain, né en Calabre, m. à Naples en 1714, est auteur de plus. ouv. sur la médecine, recueil. et imp. à Genève, 1716, 2 vol. in-fol. Un de ces écrits, sur la maladie vénérienne, a été trad. en franç. par le chirurg. Devaux (*v.* ce nom), 1711, 2 vol. in-12.

MUSIUS ou MUYS (CORNEILLE), supérieur du monastère de Ste-Agate à Delft, né dans cette ville en 1503, se fit généralem. aimer par la douceur de ses mœurs et sa charité envers les pauvres, et fut honoré de l'estime de Guillaume Ier, prince d'Orange; mais en 1572, il périt sous les coups de la soldatesque effrénée de Lumey, comte de La Marck. On a de lui des poésies latines, parmi lesquelles nous citerons : *Solitudo, sive vita solitaria laudata* (en vers rimés) *et alia poëmata*, Anvers, 1566, in-4; et quelq. pièces qui se trouvent dans le *Deliciæ poëtarum Belgicorum*, tom. 3, p. 667-680.

MUSLU, janissaire et chef de rebelles, vendait des fruits à Constantinople, en 1730, lorsque Patrona Khalil l'associa à ses ambitieux projets. Après la déposition d'Achmet III et la proclamation de Mahmoud Ier, Muslu déclara, de son chef, qu'il allait faire les fonctions de kyaya, ou prem. lieutenant des janissaires. Il osa, malgré les lois, paraître au divan, le cimeterre à la ceinture, et n'en fut pas moins poignardé en plein conseil, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

MUSOLLO (JOSEPH), oratorien de la congrégat. de St-Philippe de Neri, m. à Trente sa patrie, en 1760, est aut. d'un gr. nomb. d'ouvr. de piété, parmi lesquels nous citerons seulem. : *Pratica de santi affecti*, Trente, 1750; *La pazienza cristiana*, etc., ib., 1752; *Ragionamenti sopra l'orazione*, ibid, 1734; *Dialoghi tra il confessore ed il penitente*, ibid, 1751.

MUSONIUS RUFUS (CAIUS), philos. stoïcien du 2e S., fut exilé dans l'île de Giara, sous le règne de Néron, et rappelé par Vespasien. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philos. cynique du même nom et de la même époq., qui fut lié avec le célèb. Apollonius de Tyane. On a plus. *lett.* que s'écrivirent ces deux philos., insérées dans les *Mém. de l'acad. des belles-lettres et inscript.*, tom. 31, pag. 131.

MUSOTTI (ALEXANDRE), doct. en droit civil et en droit canon, né à Bologne en 1535, fut successivement chanoine du Vatican, évêque d'Imola, nonce du pape à Venise, et m. dans son diocèse en 1607. Il avait fait impr. à Bologne en 1595, un *Rituale sacramentorum ad usum ecclesiæ Imolæ*. — Etienne MUSOTTI, relig. augustin, né à Bologne dans le 17e S., publ. : *de Filii, deiparæque semper virginis Mariæ ortu, Oratio*, Vérone, 1622; *de prælati sapientiâ, oratio*, Bologne, 1621.

MUSSAPHIA (BENJAMIN), méd. juif du 17e S., exerça son art à Hambourg à Gluckstadt (duché de Holstein), puis à Amsterdam, où il m. en 1674. On a de lui *sacro-medicæ Sententiæ*, Hambourg, 1540, in-8; *Epistola de maris reciprocatione*, Amsterdam, 1642, in-4.

MUSSARD (PIERRE), minist. et prédicat. distingué de l'église réformée, né à Genève, vers 1625 ou 1626, m. en 1681, a laissé : *Conformités des cérémonies modernes avec les anciennes, où l'on prouve, par des autorités incontestables, que les cérémonies de l'église romaine sont empruntées des payens*, Genève, 1667, in-8 : Amsterdam, 1744, in-12; traduit en allem., Leipsick, 1695 et 1703.

MUSSATO (ALBERTINO), négociateur, poète latin et historien disting., né à Padoue en 1261, acquit au barreau une grande réputat. et une fortune considérable, fut créé chevalier en 1296, remplit ensuite plus. missions auprès de l'empereur Henri VII, avec plus d'habileté que de bonheur, et fut tour à tour l'objet de l'ingratitude et de la reconnaissance exaltée de ses concitoyens. Cane de la Scala ayant été nommé vicaire impérial pour toute la marche trévisane, Mussato chercha d'abord à détourner les Padouans d'une révolte qu'il prévoyait devoir leur être funeste; mais dès qu'il vit la guerre commencée, malgré ses conseils, il ne songea plus qu'à défendre sa patrie, et s'illustra encore en la servant de son épée. Il se vit toutefois exposé aux fureurs d'une populace aveugle, et fut obligé de s'enfuir à Vico-d'Aggere, d'où l'on ne tarda pas de le rappeler, pour l'honorer d'un triomphe en même temps que de la couronne poétiq. due à ses travaux littér. (1314). Peu de jours après, il rejoignit l'armée sous les murs de Vicence, fut fait prisonn., et traité avec distinction par Cane de la Scala. Une trêve signée au bout d'un mois lui permit de retourner à Padoue, et d'y rédiger l'hist. des événemens auxquels il avait eu une part glorieuse. La guerre ayant recommencé en 1317, il rendit encore aux Padouans d'importans services, qui ne purent le mettre à l'abri de leurs injustes soupçons. Exilé à Chiozza, en 1325, il m. loin de son ingrate patrie, en 1329. On a de lui : *Historiæ augustæ de rebus gestis Henrici VII Cæsaris libri XVI; de Gestis Italicorum post Henricum VII, libri XII*; 2 tragédies, *Eccerinus* et *la Mort d'Achille*; des *poèmes*, des *épîtres*, des *élégies*, des *églogues*, etc., en latin. Ses ouvr. ont été publiés avec des notes de Félix Osio, Laur. Pignorio et Nicol. Villani, Venise, 1636, in-fol. Il a laissé aussi quelq. vers licencieux, que l'on conserve MSs. — Un autre MUSSATO (J.-F.) littérat., né à Padoue en 1533, m. dans cette ville en 1613, fut un des principaux soutiens de l'academ. de sa patrie. Il était très-sav. dans les langues grecque, latine et hébraïque; mais on ne connaît de lui que quelq. *vers grecs* insérés dans les recueils du temps, et plus. *inscrip.* et *épitaph.*, sur des édifices publics et dans des églises de Padoue.

MUSSCHENBROEK (PIERRE VAN), célèb. physicien, né à Leyde en 1692, m. dans la même ville en 1761, contribua par ses leçons, ses exemples et ses ouvr., à l'introduct. complète de la physique expérimentale et du newtonianisme en Hollande. Il fut d'abord nommé profess. de philosophie et de mathématiques, et profess. extraordinaire en médecine, dans l'université de Duisbourg sur le Rhin. Il alla prendre possession, en 1723, de la chaire de philosophie et de mathémat., à Utrecht, et y resta jusqu'en 1735. Cette ville fut le théâtre de ses trav. les plus importans. Le refus qu'il fit d'aller s'établir à Copenhague et à Gottingue, où l'appelèrent à l'envie l'un de l'autre le roi de Danemark et le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre,

engagea les curateurs de l'université d'Utrecht à lui donner la chaire de profess. d'astronomie (1732). Cepend. il quitta Utrecht, pour aller prendre possession de la place que la m. de Wittichius laissait vacante à l'université de Leyde (1740). Il resta constamment attaché à cette université, malgré les propositions qui lui furent faites par plus. souverains. Il était correspond. de l'académ. des sciences de Paris, de celles de Pétersbourg, de Berlin, de Montpellier, et de la société royale de Londres. Nous citerons une dissertation inaugurale très-estimable *de aeris Præsentia in humoribus animalium*, 1718; une harangue *de certa Methodo philosophiæ experimentalis*; 1723; des Elémens de phys., publ en latin, 1726, et réimpr. plus. fois avec des additions importantes, notamment après sa m., sous le titre de *Introductio ad philosophiam naturalem* (cette dern. édit. a été trad. en franç. par Sigaud de Lafond); *Dissertationes physicæ experimentalis et geometricæ*, 1729, in-4; une harangue très-intéressante *de Methodo instituendi experimenta physices*, 1730; et plus. autres prononcées en différentes occasions, sur des sujets de physique et de morale.

MUSSO (Cornelio), l'un des plus célèbres prédicateurs de son siècle, né à Plaisance en 1511, m. à Rome en 1574, fut nommé par Paul III évêque de Bertinoro, puis de Bitonto, et assista au concile de Trente. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise, chez les Juntes, 1582 et 1590, et 4 vol. in-4. Ils furent extraordinairement applaudis, et il serait curieux de les lire, pour se convaincre du mauvais gout d'érudition et d'éloquence qui régnait alors dans la chaire comme partout ailleurs.

MUSTAPHA Ier, proclamé empereur des Turks, après la m. d'Achmet Ier, son frère, l'an de l'hég 1026 (1617), se fit bientôt mépriser et haïr par son administration aussi insensée que tyrannique, et fut déposé au bout de 4 mois. Son successeur, le jeune Othman, fils d'Achmet Ier, ayant été déposé à son tour 5 ans après, par les janissaires qu'il voulait anéantir, Mustapha fut placé de nouv. sur le trône, l'an 1031 (1622): mais son imbécillité se changea presque aussitôt en démence et en fureur. Les janissaires se soulevèrent, l'an 1032 (1623), et cette fois l'indigne sulthan fut condamné à une prison perpétuelle. Amurath IV, son neveu et son successeur, le fit étrangler en 1639. Ce misérable prince avait alors 54 ans.

MUSTAPHA II, 22e sulthan des Othomans, fils de Mahomet IV, succ. à son oncle Achmet II, en 1106 (1695). La prem. année de son règne fut signalée par quelq. avantages obtenus sur les Vénitiens et les Impériaux, toute fois sans résultats décisifs. En 1697, il perdit contre le prince Eugène de Savoie la bataille de Zenta, livrée sur les rives de la Theiss, et 2 ans après, il conclut avec les chrétiens le traité de Carlowitz. Cette paix, à la fois glorieuse et utile à l'empire, ne tarda pas à exciter les murmures du peuple qui lui-même l'avait sollicitée. Le sulthan fut obligé de se retirer à Andrinople et de laisser sa capit. en proie à une sédition touj. croissante. La tête du gr.-vézyr Daltaban, qui désapprouvait la paix, tomba par l'ordre de Mustapha, et cette exécution détermina la révolte de 1703. En vain le malheureux monarque s'abaissa jusqu'à essayer de gagner par des concess. les chefs des séditieux, au lieu de leur résister ouvertement et avec vigueur; il fut réduit à remettre l'aigrette impériale à son frère Achmet III (1703). Il m. l'ann. suiv. dans l'intérieur du sérail, à l'âge de 40 ans, après en avoir régné 8.

MUSTAPHA III, l'aîné des enfans du sulthan Achmet III, succéda à son cousin Osman III en 1757, et, dès son avènement, montra un jugem. sain, de bonnes intentions, de la fermeté, mais un esprit médiocre. Après avoir laissé son gr.-vézyr, Raghib-Pacha, s'occuper de réformes utiles pend. quelq. ann., il s'engagea, en 1769, dans une guerre contre la Russie, qu'il aurait dû commencer 6 ans auparavant. La prem. campagne eut pour résultat d'enlever au sulthan Choczim, la Moldavie et une partie de la Valakie: celle de 1770 fut encore plus désastreuse, et celles de 1771 et 1772 furent loin de réparer les pertes qu'avait éprouvées l'empire othoman. Ce ne fut qu'en 1773 que Mustapha vit ses armes obtenir quelques avantages. Cepend. ses forces physiques ne répondaient plus à la vigueur de son caractère; et au moment où il allait se mettre lui-même à la tête de ses troupes, il m. à l'âge de 58 ans (1774). C'est sous le règne de ce prince que la Russie inspira aux Grecs cet esprit d'indépendance qui se manifeste aujourd'hui par de si généreux efforts.

MUSTAPHA IV, 29e empereur othoman, fils aîné du sulthan Abdulhamid, fut porté sur le trône par la révolut. qui en précipita Sélim III, son cousin-germain, en 1807. Il publia un firman pour renouveler la déclaration de guerre contre la Russie, abolit toutes les institutions de son prédécess., et détruisit même l'imprim. de Scutari. Le capitan-pacha, Seid-Aly, combattit avec avantage la flotte russe, près de Ténédos, et bientôt furent conclus deux armistices, l'un entre la Russie et la Porte-Othomane, l'autre entre cette dern. puissance et les Serviens. Les Anglais, qui voulaient s'emparer de l'Egypte, furent battus par les troupes du caïmakam Mohammed-Aly. Malgré ces succès, et malgré les mesures qu'il prit pour paralyser les insolentes prétentions des janissaires, il ne put éviter le sort de Sélim. Le chef des partisans de ce dern. prince, Mustapha-Baïracdar, pacha de Roudschouk, et command. l'armée d'observation sur le Danube, força le gr.-vézyr, Tcheleby-Mustapha, de se joindre à lui, entra dans Constantinople le 28 juill. 1808, et fit prononcer la déposition du sulthan, à la place duquel fut proclamé Mahmoud II, son frère, le souverain actuel de la Turquie. Le malheureux Mustapha, relégué d'abord dans la prison qu'avait occupée Sélim, fut étranglé le 15 nov. de la même année.

MUSTAPHA, prétendu fils de Bajazet Ier, est regardé comme un imposteur par quelq. historiens; mais M. Silvestre de Sacy pense qu'on ne saurait rien décider à ce sujet. Selon lui, c'est encore un problème de savoir si Mustapha, le fils aîné de Bajazet Ier, qui combattait auprès de son père à la funeste journée d'Ancyre, resta dans la foule des morts. Ce n'est pas à nous ni à personne qu'il appartient de trancher cette question, quand M. de Sacy doute encore. Il est certain que Mahomet Ier et Amurath II firent mettre à m. trente individus qui prirent le nom du légitime héritier du trône othoman. Le plus remarquable de tous est celui qui fait l'objet de cet article. Douze ans après la bataille d'Ancyre, il parut en Valachie, et se rendit bientôt redoutable. Mais vaincu par Mahomet Ier, il se jeta dans Thessalonique et dut son salut à Lascaris, gouvern. de cette place, et à l'emp. Manuel, qui refusèrent de le livrer. Il resta comme emprisonné, dans l'île de Lemnos, jusqu'à la m. de Mahomet, en 1421. Manuel lui rendit, à cette époque, la liberté; mais l'indigne prétendant reconnut par une prompte ingratitude cet import. service, et se vit justement abandonné, saisi, et livré à Amurath II, par les ordres duquel il termina, sur un gibet, son équivoque destinée.

MUSTAPHA, fils aîné du sulthan Mahomet II, reçut de son père la souveraineté de la Caramanie, et s'en montra digne. Il défit, en 1469, un général d'Ouzoun-Haçan, roi de Perse, et remporta, la campagne suiv., une victoire complète sur Ouzoun-Haçan lui-même, dont il tua de sa main le fils, Zeinel-Beyg. De retour à Constantinople, le jeune vainqueur força l'entrée des bains, pour enlever une femme du gr.-vézyr Sadik-Ahmed, s'at-

tira de la part de son père les plus durs reproches, et ayant osé s'en plaindre, fut étranglé 3 jours après.

MUSTAPHA, fils aîné de Soléiman I[er], joignait à ses droits d'aînesse l'affection des peuples et celle des soldats; mais il fut renversé des marches du trône où il devait monter un jour, par les intrigues de Roxelane. Cette ambitieuse épouse du vieux Soléiman s'unit au gr.-vézyr Roustam pour perdre le jeune héros, et n'y réussit que trop bien. Le sulthan, devenu trop soupçonneux dans ses derniers jours, ouvrit facilement son cœur à la crainte non fondée d'éprouver le même sort que Sélim I[er] et Bajazet II. Le jeune prince était dans son gouvern. d'Amasie: Soléiman se rendit à l'armée othomane qui campait dans le voisinage, et ordonna à son fils de venir le trouver. La victime se livra elle-même à ses bourreaux qui l'étranglèrent, l'an de l'hég. 960 (1553), sans que son père, témoin caché de cette horrible scène, daignât écouter le cri de la nature. Cette catastrophe a fourni le sujet de 3 tragédies: l'une de Belin, intit. *Mustapha et Zéangir*, 1705; une autre de Chamfort, sous le même titre, 1777; et la 3e de M. de Maisonneuve, sous le nom de *Roxelane et Mustapha*, 1785.

MUSTAPHA (Le Faux), prétendu fils de Soléiman-le-Grand, n'était qu'un esclave dont la parfaite ressemblance avec l'infortuné Mustapha donna l'idée à l'ambitieuse Roxelane de l'opposer à son époux. Elle eut toutefois l'adresse d'agir sans paraître. L'an de l'hég. 961 (1554), l'imposteur se montra près de Nicopoli; parcourut tout le pays qui est entre le Danube, la Valakie et la Moldavie, et se vit bientôt à la tête d'une armée. Il annonçait le projet de marcher sur Constantinople, lorsq. le sulthan ordonna à son gr.-vézyr d'aller le combattre. Abandonné de la plupart de ses partisans à l'approche du danger, le faux Mustapha tomba entre les mains d'Achmet, avec ses complices les plus intimes, et fut jeté secrètement dans la mer, par un ordre du sulthan. Il avait fait des révélations qui ne compromirent que Bajazet, fils de Roxelane; car il ignorait que c'était surtout pour cette femme artificieuse qu'il avait conspiré.

MUSTAPHA (Jean-Armand), voyag. mahométan, né vers la fin du 16e S., vint en France, où il embrassa la relig. chrét., et se rendit utile au cardinal de Richelieu, qui ne laissa pas ses services sans récomp. Il accompagna le commandeur de Razilly dans deux voyages à la côte occidentale de Maroc, et en écrivit la relation sous ce titre: *Voyages d'Afrique, où sont contenues les navigations des François, entreprises en 1629 et 1630, ès-côtes des royaumes de Fez et de Maroc: le traité de paix fait avec les habit. de Salé, et la délivrance de plus. esclaves françois, ensemble la description des susdits royaumes, villes, coutumes, relig., mœurs et commodités de ceux du pays*, Paris, 1632, 1 vol. in-12.

MUSTAPHA-BAIRAKDAR, célèbre gr.-vézyr othoman, né à Rasgrad vers le milieu du 18e S., exerça d'abord la profess. de laboureur, se livra ensuite au commerce des chevaux, et s'enrôla enfin sous les drapeaux du pacha de sa province. Il succ., en 1804, à Tersanik-Oglou, pacha de Roustchouk, sous lequel il s'était distingué dans plus. campagnes, et détruisit, en 1807, à Musahib-Kiou, une partie de l'armée russe qu'il n'avait pu empêcher d'entrer dans Bukharest. Revêtu, la même année, de la charge de séraskier, ou commandant des forces othomanes, il ne chercha plus à dissimuler son attachement à la cause de Sélim III, qui venait d'être détrôné. Il marche sur Constantinople, se présente au sérail, redemandant Sélim pour le couronner de nouveau. Les portes s'ouvrent, mais c'est pour lui rendre le cadavre du malheureux prince. A cette vue, Baïrakdar jure de le venger. Il ordonne le supplice des conseillers et des exécuteurs de ce crime, la déposition du sulthan Mustapha IV, et l'installation de son frère Mahmoud II. Après cette révolut., qui arriva le 28 juill. 1808, Baïrakdar, devenu gr.-vézyr, s'occupa sans relâche de tout réformer et principalement de remplacer le corps des janissaires par celui des *seymens*. Mais bientôt le mécontentement général fut à son comble. Le vézyr, forcé de céder au nombre des révoltés, se retira dans le sérail, et réduit enfin à la dern. extrémité, mit le feu au magasin à poudre et se fit sauter, après avoir fait étrangler Mustapha IV (*v.* ce nom), le 15 novemb. 1808.

MUSTAPHA (Cara). V. Cara-Moustapha.

MUSTAPHA-DALTABAN, grand-vézyr, commença par être simple janissaire, et fut élevé dans le palais du gr.-vézyr Achmet-Kiuperli. Après la m. de son protecteur et celle de Cara-Mustapha, il resta quelque temps oublié, puis sous le nouveau gr.-vézyr, il devint successivem. agha des janissaires, pacha de Silistrie, avec le titre de séraskier (1692), et beglierbey de Natolie. Exilé en 1697, dans la Bosnie, il y vivait retiré, lorsque les Othomans, vaincus par les impériaux à la funeste bataille de Zenta, le forcèrent de se mettre à leur tête. Il reprit aux ennemis, en une seule campagne, 24 châteaux ou villages fortifiés, sur les deux rives de la Save, et fut confirmé sans peine dans le commandement qu'il avait accepté sans l'aveu de Mustapha II. Il battit les Arabes quelque temps après; et reçut le gouvernem. de Baghdad en 1700. Cependant il se vit sur le point dès-lors de succomber sous les calomnies de ses nombreux ennemis, et fut obligé d'acheter l'amitié du moufty qui le fit nommer, en 1702, pacha de Kioutaya, et bientôt après gr.-vézyr. Il ne tarda pas à vouloir secouer le joug de ce protecteur; mais les efforts qu'il fit pour le renverser et pour provoquer la violation du traité de Carlowitz, lui coûtèrent la vie l'an de l'hég. 1114 (1703). Il vit approcher les bourreaux et la m. avec l'intrépidité qu'il avait montrée tant de fois sur les champs de bataille.

MUSTAPHA-KIRLOU, vézyr et beau-frère de Soléiman I[er], prit Belgrade en moins d'un mois (1521), sous les yeux du sulthan qui venait de l'élever au vézyrat, et commanda en chef, l'année suivante, la seconde expédition tentée par les Othomans contre l'île de Rhodes; mais pour n'avoir pu soumettre cette île indomptée, il encourut la disgrâce de son maître. Relégué en Egypte, il se conduisit d'abord en sujet fidèle, et eut le bonheur de soumettre des révoltés qu'il était chargé de combattre; mais ayant appris que le sulthan avait nommé gr.-vézyr le célèbre Ibrahim, son ennemi, il jura de se venger, et sut dissimuler toutefois jusqu'à ce qu'il eût obtenu le sandjakat d'Egypte. Ce fut alors (1523) qu'il leva le masque. Trahi par Méhémet-Effendi, son secrétaire, et vaincu par les soldats mêmes qu'il avait commandés, il périt percé de leurs flèches, par l'ordre de Soléiman.

MUSTAPHA-PACHA, favori de Sélim II, devait la bienveillance de ce prince au courage qu'il avait eu de l'arrêter dans sa fuite, sous les murs d'Iconium, en 1557. Chargé par le sulthan de la conquête de l'île de Cypre (1570), il déshonora sa victoire par une barbarie qui n'eut d'égale que son avidité, et se vit dépouillé de ses honneurs et relégué dans un sandjakat éloigné de la cour. Amurath III, successeur de Sélim II, le rappela et lui donna le commandem. de l'armée qu'il envoya contre les Persans en 1578; mais Mustapha, après s'être emparé de la Géorgie et du Chyrwan, se laissa battre par son imprudence, reçut l'ordre de revenir à Constantinople (1581), et s'empoisonna de honte et de douleur.

MUSURUS (Marc), l'un des Grecs qui ont contribué à répandre le goût des lettres en Europe, né vers 1470, à Retimo, dans l'île de Crète, m. en 1517, fut amené fort jeune en Italie par son père,

et placé sous la direction de Jean Lascaris. Il mérita bientôt d'être admis à l'académie qui s'assemblait dans l'atelier de Manuce l'Ancien. Plus tard il fut nommé professeur de lettres grecques à l'université de Padoue, et remplit ces fonctions avec un zèle et un talent qui lui donnèrent un nombre infini d'auditeurs de toutes les parties de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Le pape Léon X l'appela à Rome en 1516, et le nomma archevêque de Malvasie. On doit à Musurus, comme éditeur, la prem. édit. des *Comédies* d'Aristophane, Alde, 1498, avec une préface; celle de l'*Etymologicum magnum*, Calliergi, 1499, avec une préface; celle des *Œuvres de Platon*, Alde, 1513, etc. On a de lui, comme poète, des *épigrammes grecques* dans le *Dictionnar. græc. copiosissim.*, Venise, 1497, et dans l'édit. de *Musée*, ibid., 1517; mais la plus étendue comme la plus célèb. de toutes ses pièces, est un *poème* grec de 200 vers hexamètres et pentamètres à la louange de Platon, impr. dans l'édit. des *OEuvres* de ce philosophe ci-dessus mentionnée, et publiée séparément avec une version en vers latins, Amsterdam, 1676, in-4. V. sur Musurus, Paul Jove, le *Dictionn.* de Bayle, etc.

MUSZKA (Nicolas), savant jésuite, né en 1713 à Schellitz dans le comté de Meytra, en Hongrie, fut nommé grand-prevôt de la cathédrale de la ville de Neusol, devenue épiscopale en 1776, et m. dans cette ville quelques années après. On a de lui: *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, Tyrnaw, 1762, in-fol.; *De legibus, earum transgressione, seu peccatis et peccatorum pœnâ, libri III*, Vienne, 1759, in-4.

MUTAHER, prince du Yémen, et imam de la secte des zéidis, était fils de Chéryf-Eddin Yahia, qui s'était arrogé le titre et la dignité d'*imam* et d'*emyr al-moumenyn* dans les montagnes du Yémen, vers l'an 940 de l'hég. (1533 de J.-C.), et qui le déshérita en mourant. Mutaher, quoique boiteux, et peu digne d'ailleurs de gouverner, manifesta l'intention de ressaisir ses droits prétendus. Mais chassé de Sanâ, en 954 (1547), par Ezdemir, pacha de Zabid et du Ras-Yemen, au nom de la Porte-Othomane, et assiégé dans Thela deux ans après, il fut réduit à accepter le gouvernement de quelques districts. En 974 (1566), il se déclara le chef des Arabes mécontens, enleva de nouveaux territoires au pacha Redwan, et l'année suivante e après avoir vaincu et tué Mourad-Pacha, s'empar de Sanâ et y fit faire la khothbah en son nom. Bientôt, grâce à ses avantages rapides, il ne resta plus aux Turks que la ville et le district de Zabid. Mai Sinan-Pacha, chargé par Sélim II de réduire le Yémen, en 976 (1569), enleva en peu de temps à Mutaher toutes ses conquêtes, et l'obligea de demander la paix, qui lui fut accordée (977), à condition qu'il aurait le district de Saada a titre de ferme, que le nom du sulthan figurerait seul dans la khothbah et sur les monnaies, etc. Mutaher m. en 980 (1572-3). Ce qu'il y eut de plus remarquable en lui, c'est une avarice dont rien n'approche, et qui causa peut-être une partie de ses disgrâces.

MUTEL DE BOUCHEVILLE (Jacques-François), littérat. médiocre, né en 1730 à Bernai, où il m. en 1814, fut conseiller à la cour des comptes de Rouen, membre de l'acad. de cette ville, et de la société d'agriculture d'Evreux. Nous citerons de lui un poème en six chants sur la *Conquête de la Sicile par les Normands*; un poème en quatre chants de l'*Education*, impr. avec plusieurs autres poésies, 1807 et 1809, 2 vol. in-8; l'*Eloge de l'agriculture*, poème, 1808, in-8.

MUTI (Francesco), écrivain italien, né à Cosenza dans le 16e S., a publié: *Disceptationum libri V, contra calumnias Th. Angeluccii in maximum philosophorum fr. patricium*, Ferrare, 1589, in-4. — Muti (J.-Marie), relig. de l'ordre des Frères-Prêcheurs, né à Venise dans le 17e S., a publié: *Problemi del Muti veneziano*, Venise, 1674; l'*Ozio nel trattenimento*, ibid., 1705; *Quaresimale secondo*, Padoue, 1711; *la Penna critica*, Venise, 1712; *le Isole fortunate della religione*, ibid, 1678; *le Gemme di Vaticano*, ibid., 1705; *li Ricordi politici a principi cristiani*, ibid., 1716.

MUTIIS (Donato a), médecin, né à Raguse, dans le 16e S., a laissé quelq. écrits sur sa profession, parmi lesquels on cite: *Epistola de terebinthinæ resinæ facultatibus*, etc., Lyon, 1534; *in interpretationem Galeni super XIV aphorismos Hippocratis Dialogus*, Zurich, 1547, in-4.

MUTIS (don Joseph-Celestino), célèbre naturaliste, né à Cadix en 1732, m. directeur de l'expédition botanique du roy. de la Nouvelle-Grenade, et astronome royal à Santa-Fé de Bogota, en 1808, n'a guère été connu jusqu'ici en Europe que par ses vastes connaissances en botanique, qui lui valurent de la part du grand Linné les plus brillans éloges. Toutefois il a rendu d'importans services à toutes les branches de l'hist. naturelle, et exercé sur la civilisation des colonies espagnoles une influence qui lui assure à jamais un rang distingué parmi les bienfaiteurs les plus illustres du Nouveau-Monde. Mutis se livra d'abord à l'étude de la médecine dans sa ville natale, et fut nommé, en 1757, suppléant d'une chaire d'anatomie à Madrid; mais dès-lors il montra plus de goût pour les excursions botaniques que pour la visite des hôpitaux, et ce fut à cette époque qu'il commença à correspondre avec l'illustre natural. d'Upsal. En 1760, il consentit à suivre en Amérique le vice-roi don Pedro Mesia de La Cerda, en qualité de médecin. Nommé professeur de mathémat. dans le Colegio mayor de Nuestra-Señora del Rosario, à Santa-Fé, il y répandit les prem. notions du vrai système planétaire, et fut assez heureux pour être protégé par le vice-roi contre les dominicains, ces tyranniques adversaires des *hérésies de Copernic*. Nous ne pourrions énumérer tout ce qu'il fit pour la science et pour le bonheur des hommes pend. 48 ans de travaux assidus dans le Nouveau-Monde. On doit à ses recherches beaucoup de genres du règne végétal (*Vallea*, *Barnadesia*, *Escallonia*, *Manettia*, et tant d'autres publiés dans le *Supplém.* de Linné). Ce dernier, parlant du genre *Mutisia*, ajoute: *Nomen immortale quod nulla ætas unquàm delebit.* Mais le principal mérite de Mutis, à nos yeux, est d'avoir distingué le premier les différentes espèces de Cinchona (le quinquina) et les véritables caractères de ce genre si précieux. Parmi d'autres plantes, utiles dans la médecine et dans le commerce, qu'il a décrites le premier, il faut compter le *Psychotria emetica*, ou ipecacuanha du Rio-Magdalena, le *Toluifera* et le *Myroxylum* qui donnent les baumes de Tolu et du Pérou, la *Wintera grenadensis*, et l'*Alstonia theæformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé. C'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée *Vejuco del Guaco* par les Indiens, et employée par eux depuis long-temps comme l'antidote le plus puissant contre la piqûre des serpens venimeux. Il n'existe de ce laborieux naturaliste qu'un petit nombre de *dissertat.* impr. dans les *Mémoires* de l'acad. roy. de Stockholm (pour l'ann. 1769), et dans un excellent journal publié à Santa-Fé en 1794, sous le tit. de *Papel periodico.* Mais le *Supplem.* de Linné, les ouvr. de l'abbé Cavanilles et de M. de Humboldt, le *Semanario del Nuevo-Reino de Granada*, rédigé par M. Caldas, en 1808 et 1809, ont fait connaître une partie de ses observations. Nous ignorons l'état des MSs. qu'il avait recommandés aux soins de ses amis et de ses proches parens. Mutis, qui avait embrassé l'état ecclésiastique dès 1772, et avait été nommé chanoine de l'église métropolitaine de Santa-Fé, et confesseur d'un couvent de religieuses, fut aussi bon prêtre qu'il était savant estimable.

MUTIUS. V, Scevola.

MUTIUS, architecte romain, qui vivait du temps de Marius, embellit par les plus riches ornemens de l'architecture le temple de l'Honneur et de la Vertu, bâti par Marcellus. Il existe des médailles d'argent, qu'on croit avoir été frappées en l'honneur de cet architecte : on y voit les initiales HO. et VIRT., et dans l'exergue, cet autre mot CORDI..... Le surnom de Cordus était particulier à l'une des branches de la famille Mutia.

MUTIUS (HULDRIC), professeur à Bâle, dans le 16e S., a laissé : *de Germanorum primâ origine, moribus, institutis, legibus et memorabilibus pace et bello gestis omnibus omnium sæculorum usquè ad mensem augusti anni* 1539, *libri chronici XXXI, ex probatioribus germanicis scriptoribus in latinam linguam translati*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTONI (NICOLAS), littérat. italien, né à Venise dans le 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : une traduct. italienne de la poétique de M. A. Vida (*Poetica del diviniss. poeta M. A. Vida*, etc.), Venise, sans date ; *Nic. Mutoni Luminare majus ex græcor., arab. latinorumque medicorum monumentis restitutum*, etc., Venise, 1551, in-fol. ; *Stratagemmi dell'arte della guerra di Polieno macedonico*, etc., trad. du grec en italien, ibid., 1551, 1552.

MUY (LOUIS-NICOL.-VICTOR DE FÉLIX, comte du), maréch. de France, né à Marseille en 1711, m. en 1775, fut d'abord chevalier de St-Jean-de-Jérusalem, et fit, sous Berwick et Coigny, son apprentissage dans la guerre de 1734, entreprise pour soutenir l'élection de Stanislas au trône de Pologne. Attaché ensuite à la cour; comme menin du dauphin, père de Louis XVI, il devint plutôt l'ami que le serviteur de ce prince vertueux. Il assista à la bataille de Fontenoi, fut fait lieutenant-général en 1748, se distingua aux batailles d'Hastembeck, de Crevelt et de Minden, et commanda un corps considérable de troupes, pendant toute la campagne de 1760. Malgré un échec qu'il éprouva près de Warbourg, il fut créé chevalier des ordres du roi en 1762, et reçut le commandement de la Flandre. Il refusa, sous Louis XV, le ministère de la guerre, qu'il accepta de Louis XVI, en 1774. Compris à cette époque dans une promotion de maréchaux de France, il ne put jouir long-temps de ces nobles récompenses. Il a laissé des MSs. pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration. On cite 3 *éloges* du maréchal du Muy : l'un par Le Tourneur, traducteur d'Young (Bruxelles et Paris, in-8 de 59 p.), couronné par l'académie de Marseille, en 1778 ; un 2e par M. de Beauvais, év. de Senez ; et un 3e par M. de Treséol (1778, in-8).

MUYART DE VOUGLANS (PIERRE-FRANÇ.), le seul des anciens criminalistes franç. dont on lise encore les ouvr., né à Moirans, près de St-Claude, en 1713, m. à Paris en 1791, fit partie du parlem. formé par le chancelier Maupeou et devint ensuite conseiller au gr.-conseil. On a de lui : *Institutes au droit criminel*, etc., avec un *Traité particulier des crimes*, Paris, 1757, in-4 ; *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, ibid., 1762, in-4 ; *Réfutation des principes hasardés dans le traité des Délits et des Peines*, ibid., 1767, petit in-8 ; Utrecht, 1768, in-12 ; *Motifs de ma foi en J.-C.*, ou *Points fondamentaux de la religion chrétienne*, Paris, 1776, in-12; *les Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, ibid., 1783, in-fol. ; *Preuves de l'authenticité de nos Evangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, ibid., 1785, in-12 ; *Lettre sur le système de l'auteur de l'Esprit des Lois touchant la modération des peines*, ibid., 1785, in-12 de 83 pag. — MUYART DE VOUGLANS, bailli de Moirans, oncle du précédent, m. en 1781, avait formé une belle collection de médailles et d'antiquités. Nous citerons de lui une *Dissertat. sur les antiquités de la ville d'Antre*, dans le *Journal encyclopédique*, ann. 1778, t. 3, pag. 317-321, avec un supplém., t. 5, p. 141-142.

MUYS. V. MUIS et MUSIUS.

MUYS (GUILLAUME), méd., né à Steenwick, dans l'Over-Issel, en 1682, m. en 1744, professa la médecine, la chimie et la botanique à Franeker. On a de lui : *Elémens de physique*, Amsterdam, 1711, in-4 ; *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus extat*, Leyde, 1741, in-4. — Jean MUYS, son père, méd. à Leyde, a laissé : *Praxis medico-chirurgica rationalis*, Amsterdam, 1695, in-8 ; et en allemand, Berlin, 1699, in-4 ; *Podalirius redivivus*, Leyde, 1686, in-8. On a ces deux ouvr. dans le même rec., Naples, 1727, in-4.

MUZIANO (JÉROME), ou *le Mutien*, peintre italien, né vers 1528, à Aquafredda, dans le Bresciian, m. en 1592, vint fort jeune à Rome, et s'y fit d'abord une telle réputat. par ses paysages, qu'on l'appela le *Jeune Homme aux paysages*. Bientôt il se livra aussi au genre historique, et enrichit de ses tableaux plus. églises, entre autres celles du *Jésus*, d'*Ara-Céli* et de la *Conception*. L'église des Chartreux en possède un très-beau, qui représente une *Troupe d'anachorètes écoutant la parole d'un père du désert*. Cet artiste excellait à représenter les personnages d'une physionomie grave, et surtout les pénitens exténués par l'abstinence. Malheureusement on peut reprocher, en général, de la sécheresse à son dessin. On lui doit d'ailleurs le perfectionnement de l'art de la mosaïque. Le musée du Louvre possède de lui deux tableaux : le *Lazare ressuscité* et l'*Incrédulité de St.-Thomas*.

MUZIO (JÉRÔME), en latin *Mutius*, littérateur et controversiste italien, né à Padoue en 1466, m. en 1567, ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire, de Capo-d'Istria, où sa famille était établie. Les princip. de ses nombr. ouvr. sont : *Difesa della Messa, dei' santi e del Papato*, Pezaro, 1568, in-8 ; *le Battaglie del Muzio per difesa dell' italica lingua*, etc., Venise, 1582, in-8 ; *Istoria di Fatti di Federigo di Monte-Feltro, duca d'Urbin*, Venise, 1605, in-4. — MUZIO ou MUTIUS, religieux de l'ordre du Mont-Cassin, né à Milan en 1574, a laissé : *Considerasioni soprà Tacito*, Brescia, 1623, in-4. — MUZIO (Macario), poète latin, né à Camerino dans le 16e S., est aut. d'un poème intit. : *de Triumpho Christi*, Venise, 1523 et 1567, Rome, 1639, et inséré dans la *Biblioth. volante* de Cinelli, tome 3.

MUZZARELLI ou MUZZARELLO (JEAN), littérat. italien du 15e S., né à Mantoue, avait changé son nom, suivant l'usage de son temps, en celui de *Mutius Arellius*. Giraldi (*v.* ce nom) lui attribue quelques poésies, entre autres un poème à la louange de Mutius Scevola.

MUZZARELLI (ALPHONSE), jésuite et théologien romain, né à Ferrare en 1749, m. en 1813, à Paris, où il avait été obligé de se transporter, à l'époque ou Pie VII abandonna aussi la capitale du monde chrétien, pour obéir aux ordres du vainqueur de l'Europe, a laissé de nombreux écrits, qu'on peut partager en 2 classes, l'une sur des matières de piété, l'autre sur des points de critique et de théologie. Nous citerons les suivans, tous pris dans la 2e classe : *Recherches sur les richesses du clergé* (en ital.), Ferrare, 1776, in-8 ; *Deux Opinions de Charles Bonnet* (de Genève) *sur la résurrection et les miracles réfutés*, ibid., 1781, (idem), in-8 ; *Emile détrompé*, Sienne, 1782, 2 vol. (Il a paru depuis, en 2 vol., une *Suite* de cette réfutation de Rousseau) ; *du Bon usage de la logique, en matière de religion*, Foligno, 1787, 3 vol. in-8 ; 1789, 6 vol. ; 1810, 10 vol. ; de l'*Obligation des pasteurs, dans les temps de persécution*, 1791, in-8 ; *des Causes des maux présens, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8 ; *Jean-Jacques Rousseau accusateur des nou-*

veaux philosophes, Assise, 1798, réimprimé à Ferrare, sous le titre de *Mémoires du jacobinisme*, *extraits des OEuvres de J.-J.* Rousseau. Tous ces ouvr. sont en italien. Muzzarelli a laissé, en outre, beauc. de MSs. — Girolamo MUZZARELLI, relig. dominicain, de la même famille que le précédent, né à Bologne, au commencem. du 16e S., fut successivement profess. de théologie, inquisiteur dans sa patrie, archevêque de Couza dans le royaume de Naples, et m. en 1561. On lui attribue un *traité* contre Luther, et un écrit *sur l'Autorité du pape.*

MYDORGE (CLAUDE), savant géomètre, né à Paris en 1585, m. en 1647, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, auquel il rendit d'importans services. Il dépensa près de cent mille écus de son bien, à faire fabriquer des verres de lunettes et des miroirs ardens, et à tenter divers essais. On a de lui : *Examen du livre des récréat. mathémat.* (du P. Leurechon), Paris, 1630, in-8 ; réimpr. en 1643 avec des notes de D. Henrion ; *Prodromi catop'rico.um et diop-tricorum, sive conicorum, libri IV, priores*, Paris, 1639, in-fol., inséré par le P. Mersenne dans le recueil intitulé : *universæ geometriæ, mixtæque mathematicæ Synopsis*.

MYE (FRÉDÉRIC van der), médecin distingué du 17e S., né à Delft, exerça sa profession à Bréda, et publia : *Historia medica de vertigine, catarrho, tussi vehementi*, Anvers, 1624, in-4 ; *de Officio medici*, Bréda, 1630, in-4.

MYLE (ABRAHAM van der), en lat. *Mylius*, sav. hollandais, né en 1558, à St-Herenberg en Zélande, fut ministre du saint évangile à Dordrecht, et y mourut en 1637. On cite de lui particulièrem. un traité *de Antiquitate linguæ belgicæ, deque Communitate ejusdem cum latinâ Græcâ, Persicâ et plerisque, aliis*, Leyde, 1611. in-4. — MYLE (Arnold), sav. imprim. originaire du comté de Meurs, né en 1540, m. en 1604 à Cologne, où il exerçait sa profess., a laissé : *Locorum geographicorum Nomina antiqua et recentia*, dans le *Theatrum geographicum* d'Abraham Artelius, Anvers, 1573, in-fol. ; *principum et regum Polonorum Effigies, cum commentario*, Cologne, 1594, in-fol.

MYLIUS (JEAN-CHRISTOPHE), bibliographe allemand, né en 1710, à Buttstædt, dans la principauté de Weimar, m. en 1757, à Iéna, dont l'université le comptait au nombre de ses professeurs et l'acad. latine au nombre de ses membres, a laissé plus. ouv. parmi lesquels nous distinguerons : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 1740, 2 vol., in-8. ; *De sanctâ quorumdam in abolendis vel mutilandis auctoribus classicis simplicitate*, Iéna, 1741, in-4 de 48 p. ; *Memorabilia bibliothecæ academicæ Jenensis*, ibid., 1746, in-8.

MYNORS (ROBERT), chirurgien anglais m. à l'âge de 67 ans, en 1806, à Birmingham, où il avait exercé sa profess. d'une manière distinguée, a laissé : *Réflexions sur les amputations*, 1783, in-8 ; *Histoire de l'opération du trépan*, 1785, in-8 ; et quelques articles insérés dans les *Commentaires médicaux* du docteur Duncan.

MYNSICHT (ADRIEN), médecin du duc de Meckelbourg et de plus. autres princes d'Allemagne, au 17e S., a donné à la médecine le sel de *Duobus* ou l'*Arcanum*, encore en usage aujourd'hui. Il a rendu ainsi un plus gr. service qu'en écrivant son ouvr. intitulé : *Armamentarium medico-chimicum, h. e., selectissimorum, contrà quosvis morbos, pharmacorum conficiendorum secretissima ratio, cui in fine adjunctum est testamentum Hadrianeum de aureo philosophorum lapide*, Hambourg, 1631, in-4 ; Lyon, 1645, 1664, 1670, in-8 ; Rouen, 1651, in-8.

MYREPSUS (NICOLAS), médecin du 13e S., originaire d'Alexandrie, s'occupa de recueillir tous les médicam. dont les recettes étaient dispersées dans les écrits des Grecs et des Arabes sur l'art médical ; et en composa une espèce de pharmacopée, en grec d'un style très-corrompu. Léonard Fucus a trad. cet ouvr. en latin, avec des annotations sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones XLVIII digestum*, Bâle, 1549, Lyon, 1549, Paris, 1567, Francfort, 1626, Nuremberg, 1658, in-8, avec une préface de Hartmann Beverus.

MYRMECIDES, sculpt. grec, né à Lacédémone, s'occupa, comme Callicrates (*v.* ce nom) de petits ouvr., tels qu'un chariot, un vaisseau en ivoire qu'une aile de mouche pouvait couvrir.

MYRO ou plutôt MOERO, femme poète, née à Byzance, 3 siècl. avant J.-C., épousa le grammairien Andromachus, dont elle eut Homère *le Jeune*, poète tragique célèb. Ses œuv. poétiq. furent nombreuses et variées. Athénée cite d'elle un fragment épique remarquable, où elle décrit l'éducation d'Achille dans l'île de Crète. Une ou deux épigrammes de l'*Anthologie* (dans les *Analectes* de Brunck) portent son nom, V. sur Myro, J. Chr. Wolf, *Poetriarum octo Fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4.

MYRON, sculpteur grec, célébré fréquemment par les poètes grecs et latins, naquit à Eleuthère, et fut le condisciple et l'émule de Polyclète. On n'est pas d'accord sur l'époque où il florissait. Scaliger, Winkelman, MM. Emeric-David et Quatremère de Quincy ont essayé de résoudre cette question. Il est du moins certain que Myron doit être mis au rang des plus anciens comme des plus illustres statuaires de l'antiquité. Lucien le range au nombre de ceux « qui, dit-il, sont adorés comme des dieux. » La génisse de Myron est, de tous ses ouvr., celui qui paraît avoir mérité et obtenu la plus grande célébrité. Il paraît que cet artiste excellait à représenter les animaux, et à leur donner l'apparence de la vie. Auteur d'un gr. nombre d'ouvr. estimés, que citent Pline et Pausanias, il m. néanmoins, à ce que l'on croit, dans la pauvreté. *V.*, pour plus de détails, les écrivains déjà cités, et, en outre, Cicéron et les épigrammes de l'*Anthologie.*

MYRONIDE, général athénien, s'acquit une gloire immortelle par la campagne qu'il fit 458 ans av. J.-C. Les Thébains s'étant alliés avec les Lacédémoniens contre Athènes, Myronide, avec une armée peu nombreuse, marcha sur la Béotie, et, malgré l'avis des autres chefs athéniens, livra bataille aux ennemis. Sa victoire fut complète et décisive : il prit ensuite toutes les villes de la Béotie, Thèbes exceptée, soumit les Locriens-Opontiens et les Phocéens, et pénétra dans la Thessalie. L'année de son commandement ayant expiré sur ces entrefaites, il revint à Athènes ; et soit que tant de succès eût excité la défiance ou la jalousie, soit que les circonstances, devenues moins difficiles, exigeassent moins d'efforts, on ne retrouve plus son nom dans l'histoire.

MYRTIS, femme poète, née à Anthédon, en Béotie, 500 ans av. J.-C., avait composé des *chants lyriques*, dont plusieurs subsistaient encore au temps de Plutarque. La célèbre Corinne et Pindare lui-même furent ses élèves. On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvr. de Boïscus. *V.* Suidas et Plutarque dans ses *Questions grecques.*

MYS, ciseleur. V. MENTOR.

N

NAAMA (Bible), Ammonite, l'une des femmes de Salomon, fut mère de Roboam, et éleva son fils dans sa religion.

NAAMAN (Bible), général de l'armée de Benadad, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par le prophète Elysée vers l'an 884 av. J.-C. V. ELISÉE.

NABAL (Bible), riche Israélite de la tribu de Juda, excita la colère de David, en lui refusant des vivres pour sa troupe, et m. de frayeur, lorsqu'il apprit de sa femme Abigaïl le danger qu'il avait couru par ce refus. V. ABIGAÏL.

NABEGA (ZIAD-BEN-MOAVIA AL DOBIANI, surnommé), ancien poète arabe du temps de Noman Ben Mondar, roi de Hira, et de Khosrou-Parviz (à la cour duquel il jouissait d'une haute considération), vers la fin du 6e S., a laissé des *poésies* qui ont été réunies sous le tit. de *Divan*, MSs. qui se trouve à la Biblioth. du Roi sous les nos 1455 et 1626. On trouve, dans la *Chrestomathie* de M. Silvestre de Sacy, un poème de cet auteur avec la traduct. franç., des notes savantes et des fragmens de ses autres écrits.

NABIS, tyran de Sparte, success. de Machanidas en l'an 205 av. J.-C., se signala par toutes espèces de cruautés, pend. un règne de 14 ans. Ayant fait un traité d'alliance avec Philippe, roi de Macédoine, alors en guerre avec les Romains, il tenta de s'assurer la possession de la ville d'Argos, que celui-ci lui avait confiée ; mais bientôt il fut forcé de se soumettre aux condit. que lui imposèrent les Macédoniens et les Romains réunis contre lui sous les murs de Sparte : c'est en vain qu'il essaya de recouvrer ses avantages après le départ de Flaminius ; attaqué par Philopœmen, général des Achéens, il appela à son secours les Etoliens, qu'il croyait ses amis, et périt assassiné par Alexamène leur chef, l'an 192 avant J.-C.

NABONASSAR, roi de Babylone, célèbre pour avoir donné son nom à une ère qui remonte au 26 fév. 747 av. J.-C., occupa le trône depuis l'automne de l'an 748 jusqu'en 734, et eut pour successeur un nommé *Nadius*. L'histoire ne nous apprend presque rien sur tous ces souver. de Babylone qui, jusqu'à l'avènem. de Nabuchodonoser le père, relevèrent des rois assyriens de Ninive.

NABOPOLASSAR, roi de Babylone, monta sur le trône en l'an 644 avant l'ère chrétienne, s'allia à Cyaxare, roi des Mèdes, pour détruire l'empire d'Assyrie, et s'empara de Ninive, qu'il réunit à ses états. Il m. en l'an 623 avant J.-C., après un règne de 21 ans.

NABUCHODONOSOR, roi d'Assyrie, nommé Arphaxad dans la Bible, monta sur le trône en l'an 646 av. J.-C., vainquit Phraortes, roi des Mèdes, le tua de sa propre main, et pénétra en Judée, où Holopherne, l'un de ses lieutenans, ayant mis le siége devant Béthulie, fut tué par Judith (*v.* ce nom). On croit que ce prince périt en défendant sa capitale assiégée par Cyaxare, fils de Phraortes, et par Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR, dit *le Grand*, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, lui succéda en l'an 623 avant J.-C., envahit la Judée, prit Jérusalem l'année suiv., emmena captif le roi Joachim (*v.* ce nom), ainsi que les jeunes gens les plus distingués de sa cour, au nombre desquels se trouvait Daniel (*v.* ce n.), et rendit ensuite la liberté à ce prince. La Judée s'étant révoltée quelques années après, Nabuchodonosor rentra dans ce pays, s'empara une seconde fois de Jérusalem, après un an de siége, fit crever les yeux au roi Sédécias (*v.* ce n.), rasa les fortifications de la ville, détruisit son temple et ses autres édifices, et emmena tous ses habitans en Chaldée. Il fit ensuite la guerre aux Tyriens, assiégea leur ville pend. 13 ans, s'en empara au bout de ce terme, porta ensuite ses armes en Egypte, fit la conquête de ce royaume, se rendit maître de tous les établissemens des Phéniciens sur les côtes d'Afrique, et pénétra, dit-on, jusque dans la partie méridionale de l'Espagne. Ce fut après son retour à Babylone, suivant la Ste-Ecriture, que dans l'enivrement de son orgueil, il fit fondre sa statue en or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Mais il fut puni de cet acte de vanité par une maladie singulière. Tombé dans un état complet de démence, il se persuada qu'il avait été transformé en bœuf, et ne recouvra la raison qu'au bout de 7 ans. Suivant les calculs de Larcher (*v.* ce nom), Nabuchodonosor mourut en l'an 580 av. J.-C. Avec lui s'écroula le vaste empire qu'il avait créé. Son fils, Evil Merodach (*v.* ce nom), lui succéda sur le trône de Babylone.

NACCHIANTI (JACOB), théologien italien, né à Florence vers la fin du 15e S., entra dans l'ordre de St-Dominique, devint év. de Chioggia en 1544, assista en cette qualité au concile de Trente, et m. en 1569. On a de lui : *Nacchianti Clugiensis episcopi Scriptura medulla*, Venise, 1561, in-4 ; *Digressiones et Tractationes in epistolas S. Pauli ad Ephesios et Romanos*, 1557, Lyon, 2 vol. in-fol.

NACHOR, patriarche hébreu, fils de Sarug et père de Tharé, vécut 147 ans. — Son petit-fils, appelé du même nom, fut père de Bathuel, dont Rebecca (*v.* ce nom) fut la fille.

NADAB, roi d'Israël, fils de Jéroboam, monta sur le trône en l'an 954 avant J.-C., se livra à tous les excès, et fut tué après un règne de deux ans par Baasa, l'un de ses généraux, qui prit le titre de roi.

NADAL (AUGUSTIN), littérateur médiocre, né à Poitiers en 1659, vint à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, fut successiv. précept. d'un jeune seigneur, secrét. de la prov. du Bourbonnais, secrét. de l'ambassade franç. au congrès d'Utrecht, obtint, pour prix de ses services, l'abbaye de Doudeauville, et m. dans sa ville natale en 1741. On a de lui cinq tragédies : *Saul*, *Hérode*, *les Machabées*, *Marianne* et *Osarphis* ou *Moïse* (aucune n'est restée au théâtre) ; une parodie de *Zaïre*, jouée au théâtre ital. en 1732 sous le titre d'*Arlequin au Parnasse*, ou *la Folie de Melpomène*, et quelq. autres product. peu remarquables, pub. sous le titre d'*OEuvres mêlées*, Paris, 1738, 3 v. in-12, qui, ainsi que les précéd., ont beaucoup moins contribué à faire connaître leur auteur que le joli triolet de Voltaire sur le parnasse français, exécuté en bronze aux frais de Titon du Tillet (*v.* ce nom) :

> Dépêchez-vous, monsieur Titon ;
> Enrichissez notre Hélicon :
> Placez-y sur un piédestal
> Saint-Didier, Danchet et Nadal, *etc.*

NADASI (JEAN), jésuite, né à Tyrnau (Hongrie) en 1614, professa d'abord au collége de Gratz la rhétorique, la philosophie, la théologie et la controverse, fut ensuite appelé à Rome, et y rédigea pendant 5 ans les Lettres annuelles (*annuæ Litteræ*) sur l'état des missions. A son retour en Allemagne il y fut nommé directeur spirituel du collége de Vienne, puis confesseur de l'impér. Eléonore, et m. à Vienne en 1679, laissant un gr. nomb. d'ouv. ascétiques dont on trouvera la liste dans la *Bibliot. script. Societ. Jesu*, page 482, et dans le *Specimen hungar. litterat.* On lui doit aussi plus. ouv. histor., parmi lesquels nous citerons seulem. : *Reges Hungariæ à S. Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol. Le P. Nadasi a été l'édit.

de deux ouvr. d'Alegambe (*v.* ce nom) : *Mortes illustres*, etc., et *Heroes victimæ charitatis*, etc. ; et il en a donné une continuation jusqu'à son temps.

NADASTI ou DE NADAZD (THOMAS), seigneur hongrois, commandant de Bude au nom de Ferdinand d'Autriche, qui avait enlevé cette ville à Jean Zapoli, se disposait à défendre la place menacée par Soléiman en 1529, lorsque la garnison et les habitans eurent la lâcheté d'ouvrir les portes à l'ennemi, et de livrer leur commandant; mais Soléiman punit la trahison en passant la garnison au fil de l'épée, et récompensa la fidélité de Nadasti en le renvoyant sans rançon. Ce brave officier servit ensuite dans les armées de Charles-Quint, et enseigna l'art de la guerre au fameux duc d'Albe.—NADASTI (François de), comte de Forgatsch, petit-fils du précéd., entra l'un des prem. dans la ligue que formèrent les nobles hongrois vers 1666 pour obliger l'emper. Léopold à leur rendre leurs anciens privilèges et à convoquer une diète. Elevé aux fonct. de présid. du conseil souverain, Nadasti aspirait au titre de comte palatin ; mais cette dignité lui ayant été refusée, il en devint plus actif à seconder les projets de la ligue. On a même prétendu qu'il employa vainement contre Léopold le fer et le poison ; mais ces accusations n'ont pas été prouvées. Des papiers saisis en 1671 firent connaître les chefs de la ligue, Nadasti fut arrêté, conduit à Vienne, condamné à m., et exécuté le 30 avril 1671. Il s'était appliqué à l'étude de l'histoire de son pays, et laissa les ouv. suiv. : *Cynosura juristarum*, 1668, contenant, par ordre alphabétique, les lois et ordonnances du roy. de Hongrie jusqu'en 1659 ; *Mausoleum regni apostolici hungarici regum et ducum*, *cum versione germanicâ*, Nuremberg, 1664, in-fol., en style lapidaire, orné de belles estampes, fort recherché, et trad. en hongrois par le P. Horanyi, Bude, 1771, in-4. On lui doit en outre une édition corrigée et augmentée de l'hist. de P. de Reva, intit. *de Monarchiâ et S. Coronâ regni Hungariæ*, Francfort, 1659, in-fol.

NADAUD (JOSEPH), sav. ecclés., né à Limoges vers le commencem. du 18e S., m. en 1792, après avoir consacré sa vie entière à étudier l'histoire et à déchiffrer les vieilles chroniques de sa patrie, est auteur de plus. écrits dont l'abbé Vitrac a publié la liste ; nous citerons entre autres la *Chronologie des seigneurs suzerains de Limoges*, *des gouverneurs-généraux*, *intendans*, impr. dans le Calendrier de Barbou, 1770-1785.

NADAULT (JEAN), né à Montbar en Bourgogne en 1701, a fait, conjointem. avec Daubenton, une traduct. latine des *Acta Academiæ naturæ Curiosorum*, et a laissé quelques *mém.* ins. dans le rec. de l'acad. de Dijon.

NADIR-CHAH, roi de Perse, fameux d'abord comme général sous le nom de Thamas-Kouly-Khan, né l'an 1100 de l'hégyre (1688 de J.-C.) dans un village de la tribu de Kirklou, près de Méchehd, capitale du Khoraçan, se signala, dès l'âge de 15 ans, contre les tribus voisines de la sienne. Il avait acquis une haute réputation de bravoure lorsque le faible Chah-Houcein, souverain de la Perse, fut détrôné (1722). Les prov. de l'empire devinrent alors la proie des Russes et des Othomans, et Nadir, profitant de ces circonstances, s'empara de tout le Khoraçan jusqu'aux frontières du Kharizm. Appelé à prêter son appui à Chah-Thahmas, héritier légitime de la couronne, Nadir montra à ce prince un gr. dévouem., et le plaça sur le trône ; mais en même temps il s'empara de toute l'autorité, et eut soin de gagner l'affection des soldats. Ce n'était pas encore assez pour son ambition d'avoir rendu à la Perse ses anciennes limites, il marche contre les Turks en 1730, leur enlève la plupart de leurs conquêtes, et allait s'emparer de la ville d'Erivan lorsque la révolte des Abdallis le rappela dans le Khoraçan, Pendant son absence, Chah-Thahmas, voulant ressaisir l'autorité dont son général l'avait dépouillé, marche lui-même sur Erivan ; mais il échoue, essuie plus. défaites, et achète la paix en cédant à l'ennemi toute la rive gauche de l'Araxe (1732). Nadir s'oppose à l'exécution de ce honteux traité ; il fait déposer son souverain, place sur le trône un fils de ce prince, Abbas III, encore au berceau, s'empare de la régence, et devient, par le fait, le véritable souver. de la Perse. Vainqueur de tous ses ennemis, et maître de la puissance suprême par suite de la m. du jeune Abbas III, Nadir convoque tous les gr. et les notables de la Perse, et se fait proclamer souver. sous le nom de Thamas-Kouly-Khan. Il cherche bientôt de nouv. ennemis à combattre, se signale par ses exploits contre les Arabes, les Moghols et les Indiens ; mais il ternit l'éclat de sa gloire par son avarice et ses vexations : il essuie des revers, perd son ascendant sur ses peuples épuisés, devient un objet d'horreur, et périt assassiné par quelques-uns de ses généraux, dans la nuit du 19 au 20 juin 1747 (11 djoumadj 1160). Aly-Kouly-Khan, son parent, et capit. de ses gardes, prit le titre de roi sous le nom d'Adel-Chah. L'*Hist. de Nadir-Chah*, par Mohammed-Mahdy-Khan, écrite en persan, a été traduite en français par Will. Jones, Londres, 1770, in-4.

NADJAH, esclave parvenu au timon des affaires sous le règne de la régente pendant la minorité d'Ibrahim, dern. souver. de la dynastie des Zéïadides, rassembla une armée d'Arabes et de noirs pour combattre Caïs, usurpateur du trône du Yémen, le vainquit, prit sa place, et m. en 452 (1060), après un règne de 40 ans. On croit qu'il fut empoisonné par Aly-le-Solahide, fondateur de la dynastie des Solahides en 455.

NÆLDWYCK (PIERRE van), médec. holland. du 17e S., est aut. d'un ouvr. intitulé : *Libri duo Philippicorum*, *sive de equorum naturâ*, *electione*, *educatione*, *disciplinâ et curatione*, Leyde, 1631, in-4.

NÆVIUS (CNESIUS), poète tragique et comique latin, né dans la Campanie, m. vers l'an 550 de Rome, avait écrit un poème sur la 1re guerre contre Carthage. On a conservé les titres de quelq. tragéd. qui sont imitées des Grecs. Il donna également des drames nationaux, parmi lesquels se trouvait celui qui est intitulé *Alimoniæ Remi et Romuli.* Ayant placé dans quelques-unes de ses pièces des traits satiriques contre plusieurs citoyens notables, il fut banni de Rome et alla terminer ses jours en Afrique. Nævius fut aussi poète épique, et Cicéron le trouvait supérieur, sous plus. rapp., à Ennius, qui n'a écrit qu'après lui.

NÆVIUS (JEAN), médec. saxon, né à Chemnitz, en Misnie, en 1499, m. en 1574, avec la réputation d'un des meilleurs médec. de son temps, a laissé des consultations très-estimées parmi lesquelles on remarque celle intit. : *Medicamenta contra pestem*, *pro republicâ Dresdensi.* — NÆVIUS (Gaspard), son frère, médec., né égalem. à Chemnitz en 1514, m. en 1579, après avoir occupé avec distinction une chaire de médecine à Leipzig, a laissé aussi des *consultations* estimées qui ont été insérées dans le *recueil* de Brendelius. On lui doit en outre un écrit intit. *De ratione alterandi humores per medicamenta ad purgandum*, *atque eorumdem evacuationis tempore*, Leipsig, 1551, in-4.

NAGEL (PAUL), recteur de l'école de Torgau, m. en 1621, a publié, en allem., quelques ouvr. qui ne sont remarq. que par l'extravagance des idées de leur aut. Nous citerons entre autres les suivans : *Prodromus astronomiæ apocalypticæ*, Dantzig, 1620, in-4 ; *de quatuor mundi Temporibus*, ibid, in-4 ; *Prognosticon astrologicum*, Halle, 1630, in-4.

NAGEREL (JEAN), chanoine et archidiacre de Rouen dans le 16e S., est auteur d'une *Description*

du pays et du duché de Normandie, publ. en 1578, et réimp. à la suite de la *Chronique de Normandie*, Rouen, 1580 et 1610, in-8.

NAGHID (Samuel), rabbin de Cordoue, et grammairien, contemporain de Rabbi Jonas ben Gannah, a composé, au rapport d'Aben-Ezra, 22 ouv., dont les plus connus sont les suivans : *Sepher ahoscer* (livre des richesses), regardé comme le meilleur ouvr. que les juifs aient publ. à cette époque (*v.* la *Biblioth. hébraïq.* de Wolf); *Ben mischle* (fils des proverbes), dont parle l'abbé de Rossi dans son *Dizionario storico degli autori ebrei; Mevia aghemarà* (introduct. à la Gémare), Constantinople, 1510, oblong, et dans le Talmud d'Amsterdam, 1714.

NAGOT (François-Charles), ecclésiastique, né à Tours en 1734, professa d'abord la théologie au séminaire de Nantes, devint ensuite supérieur du petit séminaire de St-Sulpice, puis directeur du grand séminaire, fut envoyé, en 1791, fonder un séminaire à Baltimore, et y m., en 1816, après avoir établi dans les Etats-Unis un gr. et un petit séminaire, et un collége qui a les priviléges des universités. On a de lui quelques traduct. de livres de piété écrits en anglais, et d'autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Conversion de quelq. protestans*, 1796, in-12, édition augmentée; *Vie de M. Olier*, 1813, in-8.

NAHL (Jean-Augustin), statuaire allem., né à Berlin en 1710, m. en 1785 à Cassel, après avoir rempli avec distinction pend. 30 ans la chaire de sculpture dans cette ville, a laissé, entre autres ouvr. estimés, une belle statue du landgrave Guillaume, placée sur l'esplanade à Cassel, plusieurs morceaux pour la décorat. des jardins de Potsdam et de Charlottenbourg, un tombeau dans la petite église d'Hindelbanck en Suisse, etc, ; ce dernier a été décrit dans la plupart des ouvrages publiés sur la Suisse, principalem. dans le tome I[er] des *Tableaux pittoresques de M. de Laborde.*

NAHUM, le 7[e] des petits prophètes, vivait dans le temps qui suivit la ruine du royaume d'Israël par Salmanazar, sous Achab ou Manassé, et prédit la 2[e] ruine de la cité de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Les grecs et les latins font la fête de ce prophète le 1[er] décembre.

NAIGEON (Jacques-André), littérat. et philosophe, l'un des collaborateurs de l'Encyclop. méthodique, et memb. de l'instit., né à Paris en 1738, m. dans la même ville en 1810, a laissé un grand nombre d'ouvr., dans lesquels on trouve des idées profondes et des vues étendues, mais enveloppées d'une métaphysique obscure. On reproche à cet auteur d'avoir fait de l'*Histoire de la Philosophie ancienne et moderne*, dans l'Encyclop., un arsenal d'athéisme, au lieu d'y avoir présenté une analyse de tous les systèmes. Ses ouvr. sont : *le Militaire Philosophe*, ou *Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche*, Londres (Amsterdam), 1768, in-12; *le Traité de la Tolérance dans la religion*, ou *de la Liberté de conscience*, trad. du latin de Crellius, et publié avec le livre du baron d'Holbach, intit. : l'*Intolérance convaincue de crime et de folie.*, Londres (Amsterdam), 1769, in-12; *OEuvres de Sénèque le philosophe*, trad. en franç. par Lagrange, *avec des notes de critique, d'hist. et de littérat.*, *par Naigeon*, augmenté de *l'Essai* de Diderot *sur la Vie de Sénèque*, Paris, 1778-79, 7 vol. in-12; *Collection des moralistes anciens*, avec un *Discours préliminaire*, et une nouvelle traduct. du *Manuel d'Epictète* (Didot), 1782; *Notice sur La Fontaine*, Dijon, 1795, in-8; *Notice sur Racine*, en tête du *Racine* sorti des presses de Didot pour l'éducation du dauphin; un *Recueil philosophique*, ou *Mélanges de pièces sur la religion et la morale*, Londres (Amsterdam), 1770, 2 vol. in-12. Il a publié en outre divers opuscules du baron d'Holbach, et a donné des éditions de Diderot (1798), de J.-J. Rousseau (1801), et de Montaigne (1802). M. Brière a pub., en 1823, dans son édition de Diderot, des *Mémoires historiques et philosophiq. sur la vie et les ouvr. de Diderot*, que Naigeon avait laissés MSs.

NAILLAC (Philibert de), 33[e] grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, élu en 1383, fournit des secours à Sigismond, roi de Hongrie, contre le sulthan Bajazet, dit *l'Eclair*, et combattit avec valeur à la funeste journée de Nicopolis, en 1396. En 1409, il assista au concile de Pise, convoqua un chapitre général de son ordre en 1421, y fit adopter plus. décrets pour le rétablissem. de la discipline et des finances, et m. à Rhodes, la même année, regretté des Rhodiens dont il s'était constamment montré le père.

NAIN. V. Le Nain et Tillemont.

NAIRONI (Antoine-Faust), sav. maronite du 17[e] S., neveu du célèbre Abraham *Echellensis*, et profess. de langue syriaque ou chaldaïque au collége de la Sapience à Rome, depuis 1666 jusqu'en 1694, m. à Rome en 1711; est aut. des ouvr. suiv. : *Officia sanctorum juxtà ritum ecclesiæ maronitarum*, Rome, 1656 et 1666, in-fol.; *de saluberrimâ potione cahuè seu cafe nuncupatâ Discursus*, ibid, 1671, in-12; trad. en italien par Fr.-Fréd. Vegilin de Clueubergen, capitaine frison, ibid, 1671, in-12, et par le P. Paul Bosca, bibliothéc. de l'Ambrosienne, Milan, 1673, in-12; il y en a une traduction française par Dufour, Lyon, 1671, in-12; *Dissertatio de origine, nomine ae religione maronitarum*, Rome, 1679, in-8, ouvrage moins estimé que celui du célèbre Assemanni; *Evoplia fidei catholicæ romanæ historico dogmatica*, ibid, 1694, in-8.

NALDI (Naldo), l'un des littérat. florentins les plus distingués du 15[e] S., m. vers 1470, après avoir fait, pendant plus. années, des leçons de littérature aux jeunes profès de l'ordre des servites, a laissé les ouvr. suiv. : une *Vie de Giannozzo Manetti*, publ. par Burman dans le *Thesaur. Antiquit. ital.*, tom. 9, et par Muratori, dans les *Scriptor. rer. ital.*, tom 20; une *épître* à Math. Corvin; un *poème* en 4 liv. sur la fameuse bibliothèque de Bude, inséré par Pierre Jœnich dans les *Meletemata Thorunensia*, 1731, in-8, tome 3, et d'autres pièces de poésies dont Negri a donné la nomenclature dans les *Scrittori fiorentini.*

NALDI (Antoine), relig. théatin, d'une illustre famille florentine, m. à Florence en 1645, est aut. des ouv. suivans : *Questiones practicæ in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1608; *Resolutiones practicæ casuum conscientiæ, inquibus*, etc., Brescia, 1621; *Adnotationes practicæ, ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1632; *Summa theologiæ moralis, seu Resolutiones practicæ notabiliores casuum ferè omnium conscientiæ*, Brescia, 1623; Bologne, 1625.

NALDINI (Batista), peintre italien, né à Florence en 1537, m. vers 1592, a laissé un assez gr. nombre de tableaux, dispersés dans plusieurs des églises de Rome, de Florence, de Pistoia et de Palerme, et dans plus. galeries particulières. Vasari loue la touche facile, la couleur et l'expression des figures de cet artiste. — Un autre Naldini, sculpteur et stucateur romain, a laissé également un gr. nombre de ses ouvr. dans les princip. églises de Rome, où il m. vers 1660.

NALDINI (Paolo), relig. augustin, né dans la 2[e] partie du 17[e] S., devint assistant de son ordre, puis évêque de Capo-d'Istria, et m. en 1713. On a de lui *Corografia ecclesiastica, ossia descrizioni della città et diocesi de Giustinopoli detta volgaramente Capo-d'Istria*, Venise, 1700, in-4.

NALDIUS, ou NALDI (Mathias), prem. méd. du pape Alexandre VII, né à Sienne, et m. en 1682 à Rome, où il professa la médec. avec la plus gr. distinction, a publ. les écrits suiv. : *Regole per*

la cura del contagio, Rome, 1656, in-4; *Adnotationes in aphorismos Hippocratis*, ibid, 1667, in-4; *rei medicæ Prodromi, præcipuorum physiologiæ problematum Tractatus*, ibid., 1682, in-fol.

NALIAN (Jacques), patriarche des Arméniens à Constantinople, né vers la fin du 17e S., mort en 1764, a écrit en arménien plus. ouvr. qui lui assignent un rang distingué parmi les littérat. de sa nation; le plus remarquable, intit. *Kandsaran* ou *Trésor* (Constantinople, 1758, 1 vol. in-4) est intéressant sous le rapport historique et géographique. La plupart de ses autres ouvrages sont relatifs à la théologie.

NANCEL (Nicolas de), médec., disciple du fameux Ramus, né en 1539 au village de Nancel, dans le Noyonnaïs, fut attaché en 1587 à l'abbaye de Fontevrault, et y m. en 1610, laissant un grand nombre d'ouv. tant imp. que MSs.: on en trouvera la liste dans les *mémoires* de Niceron, tome 39, et dans le *dictionn.* de Moréri, édition de 1759. Les principaux sont les suiv.: *Discours très-ample de la peste*, Paris, 1581, in-8 (Ambr. Paré montre de l'estime pour cet écrit); *P. Rami Vita*, ibid., 1599, in-8, renferm. des détails intéressans sur la vie et les ouvr. de ce prof.; *Analogia microcosmi ad macrocosmum, id est, Relatio et Propositio universi ad hominem*, etc., ibid., 1611, in-f.: etc. — Nancel (Pierre de), fils du précéd., littérat., né à Tours en 1570, m. à Paris postérieurement à 1610, après avoir rempli dans cette ville les fonctions de substitut du procureur du roi, a pub. un *Théât. sacré*, Paris, 1606, in-12, très-rare, contenant trois tragédies intit.: *Dina*, ou *le Rapt*, *Josué*, ou *le Sac de Jéricho*, et *Débora*, ou *la Délivrance*. Une analyse de ces pièces se trouve dans l'*Histoire du Théâtre-Français*, t. 4. Pierre Nancel est aussi aut. d'un poëme épique divisé en 3 liv. intit.: *de la Souveraineté des rois*, Paris, 1610, in-8, et suivi d'une *élégie* sur la m. de Henri IV.

NANEK, fondateur d'une secte devenue célèbre dans le nord de l'Hindoustan sous le nom de *sikh*, né en 1469 à Talwendy, petit village de la province de Lâhor, se sentant entraîné à la méditat., abandonna la carrière des emplois publics, dans lesquels son père voulait le lancer. Il parcourut l'Inde, prêchant l'unité, la toute-science et la toute-puissance de Dieu, et cherchant à fondre en une seule religion le brahmanisme et l'islamisme, qui reconnaissent tous deux l'unité de Dieu. A sa mort, en 1539, son code, nommé *Adi-Granth*, resta le dépositaire de sa doctrine et le guide de ses prosélytes. On trouvera des détails plus étendus sur la doctrine, les cérémonies et les pratiq. religieuses des sikhs dans les t. 1 et 2 des *Asiatic Researches*; dans le *Sketches relating to the history of the Hindoos* par M. Craufurd; dans les *Tracts of India* par Brown; dans le *Voyage du Bengale à Pétersbourg* par Forster, t. 3; et dans le *Mercure étranger*, t. 2.

NANGIS (Guillaume de). V. Guillaume.

NANI (Jean-Baptiste-Félix-Gaspard), hist., né à Venise en 1616, d'une famille patricienne de cette ville, accompagna d'abord son père, nommé à l'ambassade de Rome en 1638, puis fut envoyé lui-même en France en qualité d'ambass. en 1643, et conserva cette mission pendant 25 ans. De retour dans sa patrie, les titres d'historiographe et d'archiviste de la république, de réformat. de l'univ. de Padoue, furent la récompense de ses services; et après de nouvelles missions tant en Allem. qu'en France, il fut promu à la dignité de procurateur de St-Marc, la prem. après celle de doge. On a de lui: *Istoria della Republica veneta*, formant les 8e et 9e vol. de la Collection des histor. de Venise, édit. de 1720, in-4, avec une *vie* de l'auteur par Catarino Zeno. Cet ouvrage a été trad., savoir: la prem. partie par l'abbé Tallemant, Paris, 1679-1680, 4 vol. in-12, et Cologne, 1682; la deuxième partie par Masclary, Amsterdam, 1702, in-12, 2 vol. On doit en outre à Nani l'idée du recueil de toutes les lois de la république, pub. par les soins du juriscons. Marino Angeli sous le titre de *Legum venetarum compilatarum Methodus*, 1678, in-4. — Nani (Bernard), de la famille du précéd., sénateur vénitien, antiquaire, né au commencement du 18e S., m. en 1761, a laissé l'opuscule suivant: *Dissertat. de duobus imperatorum Russiæ, nummis monetis ac documentis adhuc ineditis aucta*, Venise, 1752. — Jacq. Nani, de la même famille, sénateur, m. vers la fin du 18e S., avait formé un museum, ou cabinet précieux d'antiquités, et une biblioth. riche en livres rares et en MSs., qu'il se faisait un plaisir de mettre à la disposition des sav. — Augustin Nani, patricien vénitien du 16e S., a pub.: *de Heroe, lib. IV*, Venise, 1588, in-4.

NANNI (Floriano), chanoine régulier de Latran, né dans le 16e S. au diocèse de Bologne, se distingua dans la prédication, fut nommé évêque de Scala, dans le royaume de Naples, et mourut en 1578. On a de lui: *Catena argentea in caput primum Genesis*, Bologne, 1587; et quelques autres *comment.* sur l'Exode, le Lévitique, les Nombres, etc., restés inédits.

NANNI-FANTUZZI (Hippolyte), poète et orateur italien du 17e S., de la même famille que le précéd., mort en 1679, a laissé des poésies latines sur des sujets peu intéressans et plus. *oraisons funèbres*. On peut consulter sur lui les *Notizie degli scrittori bolognesi* de Fantuzzi et la *Biblioth. volante* de Cinelli, t. 3. — Nanni d'Antonio di Bamo, sculpteur, né à Florence en 1585, fut élève de Donatello. On voit plus. de ses ouv. dans différentes églises de Florence, entre autres une *assomption de la Vierge* qui passe pour son chef-d'œuvre.

NANNI. V. Annius de Viterbe.

NANNING (Pierre), en latin *Nannius*, savant hollandais, né en 1500 à Alckmaer, m. en 1557 à Louvain, où il occupait depuis long-temps une chaire consacrée à l'explication et à la critique des auteurs anciens, a laissé un recueil d'*Observations critiques* imp. dans le 1er vol. du *Thesaurus criticus* de Gruter; des *dialogues* pub. en latin sous le titre suiv.: *Dialogismi V heroïnarum*, Louvain, 1541, in-4, et d'autres ouv. soit imp. soit MSs. Les *mémoires* de Niceron donnent des détails sur les prem.; la liste des seconds se trouve dans la *Bibl. belgica* de Foppens. Une *Notice sur Nannius* par Isaac Bullart imp. dans l'*Acad. des Sciences*.

NANNONI (Angelo), célèbre chirurgien florentin, né en 1715, commença ses études d'anatomie et de chirurgie sous la direct. d'Antoine Benevoli, à Florence, puis les continua en France, et à son retour dans sa patrie fut nommé prof. et chirurgien en chef du grand hôpital de Ste-Marie-la-Neuve, perfectionna l'opération de la taille par la méthode latérale, et combattit avec succès, dans ses leçons cliniques et théoriques, ainsi que dans ses écrits, l'humorisme galénique qui régnait de toutes parts. On lui reproche d'avoir rejeté trop exclusivement la méthode opératoire de la cataracte par l'extraction inventée par Daviel, et d'avoir blâmé la perforation qu'on fait à l'os *unguis* dans certains cas de la fistule lacrymale pour introduire une canule propre à entretenir le cours des larmes. A sa mort, en 1790, il passait pour l'un des plus savans et des plus habiles opérateurs de son temps. On a de lui un gr. nombre d'ouvr.; le plus remarq. est intit.: *della Simplicità del medicare*, 3 vol. 1761-67: on cite parmi les autres les suiv.: *Trattato sopra i mali delle mammelle*, Florence, 1746, in-4; *Dissertazioni chirurgiche cioè della fistola lagrimale, delle cataratte; de Medicamentis exsiccantibus, de med. causticis*, Paris, 1748; *Discorso chirurg. per l'introduzione al corso dell operasioni da dimostrarsi sopra del cadavere*, Florence, 1750; deux traités sur les *maladies des mamelles*, imp. à

Venise, in-4, l'un en 1764, l'autre en 1770; et un mémoire *Sull' aneurisma della piegatura del cubito*, Florence, 1784.

NANQUIER (SIMON), en lat. *Nanquerus*, poète latin, m. au commencem. du 16e S., est aut. d'un poème en forme d'églog. sur la m. de Charles VIII, roi de France, Paris, 1505; Lyon, 1557; Paris, 1565, in-8, et de plus. autres poésies recueillies et pub. à Paris chez Jehan Petit, sans date, in-4.

NANSOUTY (ETIENNE-ANTOINE-MARIE CHAMPION, comte de), lieut.-gén. des armées franç., né à Bordeaux en 1768, entra à l'âge de 10 ans à l'école royale et militaire de Brienne, passa ensuite à celle de Paris, obtint une sous-lieutenance d'infanterie en 1785, le brevet de capitaine d'abord au régiment de Franche-Comté, cavalerie, puis dans le 6e de hussards, commandé par le duc de Lauzun, depuis duc de Biron. Au commencement de la révolution, Nansouty fut désigné, malgré sa jeunesse, pour commander une compagnie de son régiment. Dès que la guerre eut éclaté, il gagna successivement, avec son épée, les grades de lieut.-colonel du 9e régim. de cavalerie, de chef de brigade ou colonel du même régiment, de général de brigade ou maréchal-de-camp, de général de division ou lieutenant-général, et enfin celui de colonel-général des dragons (16 janv. 1813). Il fit la campagne d'Allem. avec Moreau, et celle de Portugal avec le général Leclerc; il commandait la grosse cavalerie sous les ordres du général Mortier, à la conquête du Hanovre, se signala à Werlinghen et à Ulm, acheva la victoire à Austerlitz, commença celle de Wagram, prit part à celle de Friedland, fut blessé à la Moskwa, commandait la cavalerie de l'armée et de la garde à Leipsig, et sut rouvrir à nos troupes le chemin de la France en s'emparant du défilé de Hanau. Dans la campagne de 1814, il assista à tous les combats livrés aux bords de la Marne et de la Seine, protégea la retraite à Brienne, ouvrit l'attaque à Montmirail, à Berry, au Bac, à Craonne; et quoiqu'il ressentît déjà les atteintes de la maladie à laquelle il devait bientôt succomber, il ne posa les armes qu'après l'abdication de Napoléon. *Monsieur* (aujourd'hui Charles X) l'accueillit avec bonté; Louis XVIII l'honora de sa confiance, le chargea de parcourir la Bourgogne en qualité de commissaire du roi, et le nomma capitaine-lieut. de la prem. compagnie des mousquetaires. Le général Nansouty exerçait ce dernier emploi lorsqu'il m. le 12 fév. 1815, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de son époque.

NANTERRE (MATTHIEU de), prem. président au parlement de Paris sous le règne de Louis XI, permuta, en 1465, par ordre du roi, avec Dauvet, prem. présid. au parlem. de Toulouse. Plus tard il fut rappelé à Paris, et ne dédaigna point d'accepter l'emploi de présid. à mortier dans la même comp., dont il avait été le chef.

NANTEUIL (ROBERT), célèb. grav. de portraits, né à Reims en 1630, m. à Paris en 1678, joignait à une grande facilité l'amour constant de son art: aussi a-t-il laissé une grande quantité de pièces. L'abbé de Marolles en avait rassemblé plus de 280 parmi lesquelles on compte 14 portraits de princes ou princesses, 83 de personnages illustres dans la guerre, la politique, les sciences ou les arts, et 7 thèses ou morceaux histor. Il a gravé huit fois différentes, et dans des formats divers, le portrait de Louis XIV. Il saisissait la ressemblance avec une extrême habileté, excellait à rendre avec du noir et du blanc la valeur des tons, pour lesquels les peintres ont la ressource des couleurs, et savait habilement varier son travail suivant la nature de l'ouvrage. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les portraits de *Jean-Baptiste van Steenbergen, dit l'Avocat de Hollande; de Simon-Arnaud de Pomponne, secrétaire d'état*, très-grand in-fol., gravé en 1652, et du *petit Millard*.

NANTEUIL (PIERRE), comédien de la reine; m. en 1681 dans un âge avancé, est aut. de quelq. pièces de théâtre qui ont obtenu du succès, savoir: *l'Amour sentinelle*, ou *le Cadenas forcé*, comédie en 3 actes et en vers, La Haye, 1672, in-12; *le comte de Roquefeuille*, ou *le Docteur extravagant*, comédie en 1 acte et en vers, ibid., 1672, in-12; *l'Amante invisible*, comédie en 5 actes et en vers, Hanovre, 1670, in-8.

NANTIGNY. V. CHASOT.

NANTILDE ou plutôt NANTICHILDE, reine de France, épouse de Dagobert Ier, m. en 642, fut mère de Clovis II, et régente du royaume conjointement avec Ega, maire du palais.

NAOGEORGUS (THOMAS). V. KIRCHMAÏER.

NAPIER (JEAN), NÉPER ou NEPAIR, baron de Merchiston ou Markinston, en Ecosse, mathém. célèbre par l'invention des logarithmes, dont la découverte, en simplifiant la science du calcul, a merveilleusement servi aux progrès de l'astronomie, de la géométrie pratique et de la navigation, né en 1550, m. en 1617, est aut. des ouv. suiv.: *Logarithmorum canonis Descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis Abbreviatio*, etc., prem. partie; *mirifici logarithmorum canonis Constructio et eorum ad naturales ipsorum numeros Habitudines*, etc., deuxième partie, imp. ensemble, Lyon, 1620, chez Barthélemi Vincent, très-rare; les moyens de l'aut. sont exposés avec tous les détails nécessaires dans la nouvelle *Hist. de l'astronomie moderne*, t. Ier. On a en outre de lui: *Rabdologiæ, seu numerationis per virgilas, lib. duo*, Londres et Amsterdam, 1617, in-12, dont on trouve l'explication dans les *Récréations mathémat.* de Montucla, t. Ier; et une *Explication claire de la révélation de St Jean*, ouvrage qui a été très en faveur parmi les protestans, et a été pub. en français, La Rochelle, 1602, in-4. On lui doit en outre deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles.

NAPOLÉON. V. BUONAPARTE.

NAPPER-TANDY (JAMES), Irlandais, né vers le milieu du 18e S., se montra partisan de la révolution française, publia, en 1791, une déclaration sur les réformes nécessaires dans le gouvernement britannique, devint secrétaire d'une association de catholiques romains à Dublin, quoique étant lui-même protestant non-conformiste, se rendit suspect au gouvernem., passa en France pour se soustraire aux poursuites de la police anglaise, vint à Paris, fut accueilli par le directoire exécutif, retourna en Irlande avec l'expédition française destinée pour cette île, et débarqua sur la côte de Donegal. L'entreprise ayant échoué, il s'échappa sur un brick français, et vint à Hambourg, où il fut arrêté sur la réquisition du ministre d'Angleterre, Crawfurd. Transporté dans les prisons d'Irlande, il comparut devant la cour du banc du roi, et fut condamné à m.; mais, sur la réclamation du gouvernem. franç., il obtint de repasser en France, et m. à Bordeaux en 1803, avec le titre de colonel au service français.

NAQUET (PIERRE), littér. obscur, né à Paris en 1729, mort en 1790, est aut. d'un gr. nombre d'opuscules éphémères et de quelques pièces de théât. jouées en province, telles que *le Peintre*, comédie, Paris, 1760, in-8; *les Eaux de Passy*, ou *l'Heureuse méprise*, ibid., 1760, in-8.

NARBONNE (les vicomtes de), ancienne famille de la *Septimanie* ou Languedoc, dont l'illustration remonte au 11e S. Bérenger, vicomte de Narbonne, aida Raimond-Bérenger, comte de Barcelone, à repousser les Maures en 1048, et obtint en récompense la seigneurie de Tarragone, que ses success. ne conservèrent pas. — AIMERY Ier, petit-fils du précéd., réunit en sa personne toute la vicomté de Narbonne, partagée entre lui, son frère Pierre, évêque de Rhodez, et Bernard Pelet (*Peletus*) son autre frère. Ce dern. fut la souche des Narbonne-

Pelet, famille qui existe encore aujourd'hui. Aimery partit pour la Terre-Sainte en 1104, et y m. 2 ans après, laissant quatre fils. — AIMERY II, fils et success. du précéd., fut tué dans une bataille contre les Maures, en 1154, devant Fruga, qu'assiégeait Alphonse Ier, roi d'Aragon. Il laissa de deux mariages deux fils et deux filles, dont l'aînée fait le sujet de l'article suivant.

NARBONNE (HERMENGARDE de), fille d'Aimery II, fut mariée en prem. noces, l'an 1142, à un seigneur espagnol, puis en secondes, l'an 1145, à Bernard d'Anduze, connu dans l'hist. des troubadours. Elle réunissait aux plus mâles vertus le goût des arts et de la poésie. Son palais, séjour de la politesse et des fêtes, fut long-temps le rendez-vous des poètes méridionaux. Elle marcha, en 1148, au secours de Tortose, assiégée par les Sarasins; et, en récompense de ses services contre les ennemis du nom chrétien, obtint du roi de France, Louis-le-Jeune, en 1155, l'autorisation de rendre la justice en personne, quoique les femmes fussent exclues de ces fonctions par les lois romaines, en vigueur dans la province. En 1167, Hermengarde conclut un traité de commerce avec les Génois; l'an 1177, après la mort d'Aimery de Lara, son neveu et son héritier, elle forma, avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne et le seigneur de Montpellier, une coalition contre Raymond, comte de Toulouse, qui la menaçait de ses armes. En 1182, elle abdiqua en faveur de Pierre de Lara, son autre neveu, et m. l'an 1197 à Perpignan où elle s'était retirée.

NARBONNE-PELET-FRITZLAR (JEAN-FRANÇOIS comte de) lieutenant-général, commandeur de l'ordre de St-Louis et de celui de St-Lazare, m. en 1784, avait servi au siége de Minorque, sous le maréchal de Richelieu, en 1756 : l'année suiv. il était passé, avec le grade d'aide-major-général de l'infanterie, à l'armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal d'Estrée, et s'était signalé par sa valeur pendant la guerre de sept ans, notamment en 1761 à Stalberg, où il avait fait prisonnier un bataillon de la légion britannique. Devenu ensuite colonel d'un régiment de grenadiers royaux et chargé de la défense du poste de Fritzlar, il avait, en arrêtant les Prussiens pendant trois jours, donné le temps au maréchal de Broglie de dégager l'armée qui courait le risque d'être forcée à capituler. En récompense de cette brillante action, Louis XV voulut que Narbonne ajoutât à son nom celui de Fritzlar.

NARBONNE-LARA (le comte LOUIS de), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Colorno dans le duché de Parme, en 1755, fut amené en France, en 1760, par sa mère, d'abord dame d'atours, puis dame d'honneur de Mme Adelaïde. Dès qu'il eut fini ses études il entra au service, et fut successiv. capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du rég. d'Angoumois, puis du rég. de Piémont. Son service ne l'empêcha point d'apprendre presque toutes les langues de l'Europe, et d'étudier la diplomatie, pour laquelle il se sentait un goût particulier. Lorsque la révolution arriva, quoique attaché à la maison de Bourbon, autant par devoir que par reconnaissance, et dévoué spécialement à Mme Adelaïde dont il était le chevalier d'honneur, il adopta plusieurs des idées nouvelles. En 1790, le régiment de Piémont, dont il était colonel, ayant causé des troubles dans la ville de Besançon où il tenait garnison, M. de Narbonne sut rétablir le calme à force de fermeté. En 1791, ayant été choisi pour accompagner mesdames de France à Rome, il eut le bonheur de remplir sa mission avec plus de succès que ne semblaient le permettre les circonstances orageuses où l'on se trouvait. Lors du départ du roi pour Varennes, Narbonne fut nommé maréchal-de-camp par l'assemblée constituante, mais il refusa, et ne consentit à accepter ce grade qu'après l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Nommé ministre de la guerre, le 6 décembre 1791, il ne vit le salut de la France et celui du roi que dans l'exécution franche de la constitution : il constata l'état des frontières en allant les visiter lui-même, donna tous ses soins à les mettre en défense et prépara la formation de 3 armées, sous le commandement des généraux Rochambeau, Luckner et Lafayette. Bientôt, découragé par l'opposition constante du ministre de la marine, M. Bertrand-Molleville, Narbonne se disposait à sortir du ministère lorsque le portefeuille lui fut retiré, le 10 mars 1792. Après quelque séjour à l'armée, il fut rappelé à Paris par le roi, et s'y trouvait depuis 3 jours lors de la journée du 10 août. Décrété d'accusation par l'assemblée, mis hors la loi par la commune, et forcé de fuir, il se rendit en Angleterre. Ayant appris le procès du roi, il réunit tous les anciens ministres qui étaient à Londres, et leur proposa de demander en commun à la convention un sauf-conduit pour être admis à la barre et réclamer pendant toute la durée du procès la responsabilité de leurs actes ministériels; mais il eut seul la gloire d'un si beau dévouement qui l'exposait à la mort si la convention lui eût accordé ce qu'il demandait. Il voulut au moins se ranger parmi les défenseurs du roi, et fit parvenir à l'assemblée un *mémoire* justificatif de Louis XVI (on trouve ce mém. parmi les pièces du procès). Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, M. de Narbonne se réfugia successiv. en Suisse, en Souabe, puis en Saxe; il revint en France au commencement de 1800, fut rappelé au service avec son grade de lieutenant-général en 1809, nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix de Schoenbrunn, puis de Trieste, et ensuite ministre plénipotentiaire près le roi de Bavière. Peu de temps avant la guerre de Russie il fut appelé auprès de Napoléon en qualité d'aide-de-camp, revint en France après cette campagne, fut chargé de l'ambassade de Vienne au commencement de 1813, puis employé inutilement à Prague pour négocier la paix, et enfin envoyé à Torgau, où il m. le 17 nov. 1813.

NARBOROUGH (JEAN), navigateur anglais, fut chargé en 1669, par ordre de Charles II, d'aller reconnaître le détroit de Magellan, la côte de l'Amérique méridionale et les ports espagnols qui en sont le moins éloignés dans le grand Océan. Il trouva dans sa navigation des obstacles qui ne lui permirent pas d'en recueillir tous les fruits qu'en attendait son souverain. Toutefois, en considération du zèle qu'il avait montré, il fut créé chevalier. Sa relation, aussi instructive que peu amusante, dit Desbrosses, contient des détails exacts sur la position géographique de la côte des Patagons et de celle du détroit : elle a été publ. dans un recueil intit. *An account of several late voyages and descoveries to the south and north*, etc. Londres, 1694, 1 vol. in-8, et a été impr. en français à la suite du *Voyage de Coréal*, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. Narborough a donné son nom à une île, au sud de l'archipel de Chiloé.

NARCISSE (mytholog.), fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, méprisa l'amour de la nymphe Écho qui en sécha de douleur. Les dieux, pour le punir de son indifférence, lui inspirèrent l'amour de sa propre image qu'il avait vue dans une fontaine; cette passion déréglée le porta à se détruire lui-même, et il fut métamorphosé en la fleur qui porte son nom. Cette fable a fourni à Malfilâtre (*v.* ce nom) le sujet d'un poème estimé.

NARCISSE, affranchi de Claude, eut le plus grand crédit auprès de cet empereur, et ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Messaline (*v.* ce nom), jalouse du crédit de ce favori, voulut le renverser et fut immolée à sa vengeance. Agrippine (*v.* ce nom) fut plus heureuse,

elle fit exiler l'insolent affranchi, qui se donna la mort en l'an 54 de l'ère chrét.

NARCISSE (St), patriarche de Jérusalem, gouverna cette église jusqu'à l'âge de 116 ans, et m. vers l'an 216. Il avait assisté, en 195, au concile de Césarée en Palestine, convoqué pour décider du jour où l'on devait célébrer la solennité de Pâques.

NARDI (Jacques), savant florentin, né en 1476, occupa plus. postes honorables dans sa patrie, et fut envoyé en ambassade à Venise l'an 1527. Il est auteur d'une comédie intit. l'*Amicizia*, dans le prologue de laquelle se trouve le modèle des premiers vers appelés *Sciolti*; d'une *Hist. de Florence*, en ital., impr. à Florence en 1580, in-4; et d'une *traduction de Tite-Live*, très-estimée. — Nardi (Balthasar), théolog., né à Arezzo dans le 16e S., a laissé les écrits suivans : *Apologia contro le vane ragioni, con le quali alcune scritture, che sono di Venezia uscite, impugnano le censure del papa*, etc., Naples et Bologne, 1607, in-4; *Rime di B. Nardi, per lo felicissimo cambio delle spose reali fatto in Bajona* 11 *nov.* 1615. Amiens, 1616, in-8; *Expunctiones locorum falsorum de papatu romano*, ouvr. cité dans la *Biblioth. histor.* de Fabricius, tome 2, page 333.

NARDI (Jean), médecin et littérat. italien du 17e S., né en Toscane, exerça la médecine à Florence. On a de lui : *Lactis physica Analysis*, Florence, 1634, in-4; *Apologeticon in Fortunii Liceti mulctrum, vel de duplici calore*, ib., 1636, in-fol. et in-4; *de Igne subterraneo*, etc., ibid., 1641, in-4; *de Rore Disquisitio physica*, ibid., 1642, in-4; *Noctium genalium physicarum annus primus*, Bologne, 1656, in-4; *de prodigiosis vulnerum Curationibus*, Nuremberg, 1662, in-4. J. Nardi a donné aussi une édit. du poème de Lucrèce, *de Naturâ rerum*, enrichie de notes savantes.

NARDIN (Thomas), habile négociateur, né à Besançon vers 1540, remplit successivem. les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, et fut chargé de différentes missions en Italie. Député à la diète de Ratisbonne, il parvint, avec l'appui de Henri IV, à faire respecter les franchises de la ville de Besançon menacées par l'empereur, et m. en 1616. On a de lui une traduct. de l'ouvr. italien de Jérôme Conestaggio, intit. *l'Union du royaume de Portugal à la couronne de Castille*, Besançon, 1596 ou 1601, Arras, 1600, in-8, et Paris, 1680, 2 vol. in-12.

NAREG (Grégoire de), un des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Arménie, né en 951, m. en 1003 au monastère de Nareg, dans la prov. de Rechdouni, a laissé entre autres ouvr. un *Recueil de pièces*, Constantinople, 1774, 1 vol. in-12; Venise, 1789, 1 vol. in-12, souv. réimpr.; des *homélies*, des *hymnes*, un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques.*

NARES (James), habile et savant organiste, né à Stanwell, dans le comté de Middlesex, en 1715, m. en 1785, a enrichi la chapelle du roi d'Angleterre d'une foule de pièces remarquables. Quelques-unes ont été gravées et plusieurs autres, bien que restées en MS., continuent à être exécutées avec succès. On a en outre de lui, des *Leçons de clavecin*, un *Traité du chant*, etc.

NARSES, 7e roi sassanide de Perse, surnommé *Nakhdjirkan*, fils de Bahram ou Varanès II, succéda à son frère Bahram III, en l'an 296, et fut en guerre avec les Romains pendant la durée de son règne. Il battit le césar Maximien en 301, s'empara de la Mésopotamie, et força Tiridate, roi d'Arménie, de se ranger de son parti; mais en 302 Maximien prit sa revanche. Narsès, complètement vaincu, abandonna la Mésopotamie, et fut contraint en outre de céder cinq de ses provinces au-delà du Tigre. Ce prince m. en 303, après un règne de 7 ans, et eut pour successeur son fils Hormisdas II.

NARSÈS, eunuque originaire de Perse, général des armées de l'empereur Justinien, sans force physique, d'une stature petite et grêle, s'éleva de la condition la plus abjecte aux postes les plus brillans du Bas-Empire, par l'énergie de son caractère, l'activité de son esprit, et l'étendue de ses talens. Entré jeune au service de Justinien, Narsès fut distingué par ce prince. Il devint successivem. chambellan, trésorier privé de l'empereur, et il déploya dans plus. missions diplomatiques une sagesse, une habileté qui justifièrent la confiance que son maître avait placée en lui. En 540, la jalousie des courtisans contre Bélisaire détermina Justinien à choisir Narsès dont il connaissait tout le dévouement, pour commander un corps de troupes envoyé en Italie dans le but apparent de soutenir les opérations de Bélisaire, mais avec l'intention secrète de les contrarier. Narsès joignit Bélisaire à Sirmium, et ces deux généraux firent lever de concert le siége de Rimini; mais bientôt l'eunuque, excité par les ennemis de l'illustre général, affecta de blâmer ouvertement les plans de ce collègue, et proposa de diviser les forces de l'armée romaine. Toutefois Bélisaire, sur sa réclamation, fut confirmé dans le commandement en chef. Cette décision impériale n'empêcha point Narsès de se séparer du vainqueur des Goths, au siége d'Urbin, et sa défect. entraîna la perte de Milan qui fut entièrement ruinée par les Goths. Narsès fut rappelé à Constantinople, mais ne perdit rien de la faveur de Justinien. En 552, il fut renvoyé de nouveau en Italie où les affaires des Romains étaient dans un état presque désespéré. Bélisaire avait quitté cette contrée dès 548. Le roi des Goths, Totila (*v.* ce nom) était maître de Rome et de presque toute la péninsule italique. Narsès, successeur de Germanus, neveu de Bélisaire, dans le commandement de l'armée romaine, commença par se concilier, par des libéralités bien entendues, l'affection des troupes, et les renforça par de nombreux auxiliaires, pris tant dans le pays que dans ceux environnans. L'armée était alors rejetée au-delà des provinces de la Vénétie. Narsès, pour rentrer dans la péninsule, fit filer ses troupes sur le rivage de l'Adriatique, en faisant avancer sa flotte à la hauteur de ses colonnes en marche, pour leur faciliter le passage des embouchures des fleuves. Au moyen de cette manœuvre, il se trouva en peu de jours à Ravenne, et s'avança bientôt sur Totila qui l'attendait près de Nocera. C'est là que les Goths essuyèrent une défaite complète, et perdirent leur roi Totila, tué d'un coup de lance. Narsès vainqueur marcha de suite sur Rome, s'en empara, et acheva la ruine de ses adversaires dans les plaines de la Campanie. Toutefois la conquête entière de l'Italie fut retardée par une invasion des Germains sous la conduite de Bucelin et Lothaire (*v.* ces noms). Narsès n'eut point l'imprudence de lutter de prime abord contre ce torrent dévastateur. Disséminant ses troupes dans des places fortes, mais de manière à pouvoir les rassembler promptement au besoin, et se contentant de harceler sans relâche ses adversaires, l'habile général romain laissa pénétrer les Germains jusqu'aux extrémités de la Péninsule, où ils arrivèrent décimés par les maladies, suite de leur intempérance. Quand il aperçut le moment favorable à une offensive vigoureuse, Narsès réunit son armée, et joignit Bucelin auprès de Casilinum. Déjà Lothaire avait péri avec presque toute son armée par une maladie contagieuse sur les bords du lac Benacus. Narsès après avoir fait les plus habiles dispositions, détruisit dans une seule bataille l'armée des Germains, et Bucelin lui-même fut tué dans la mêlée. Narsès rentra dans Rome en triomphateur, et bientôt toutes les villes de l'Italie furent remises sous la puissance romaine. Narsès resté dans la Pé-

ninsule, avec le titre d'exarque ou gouverneur-général, eut l'art de conserver long-temps la faveur de Justinien, s'occupa de rétablir l'ordre dans les provinces et de maintenir la discipline dans l'armée; il établit des ducs (*duces*) dans les principales villes, et étouffa des émeutes suscitées par des Francs et des Goths. Toutefois son insatiable avarice éloigna la prospérité du pays confié à son administration. Dans la 14e année de son exarchat, des députés de l'Italie portèrent à Constantinople des plaintes contre lui. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela, et l'impératrice Sophie lui écrivit une lettre pleine de reproches et d'insultes. Narsès furieux se retira à Naplès, et vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains effrayés des progrès de ces nouveaux agresseurs, employèrent la médiation du pape Jean III auprès de Narsès. Celui-ci consentit à retourner à Rome, et m. peu de temps après. Les conquêtes des Lombards firent bientôt sentir la perte de ce général habile. — Il y eut dans le même siècle (le 6e) deux autres personnages du nom de Narsès, qu'on a confondus quelquefois avec le célèbre eunuque : 1° un Persarménien, qui abandonna les drapeaux du roi de Perse, et servit ensuite en Italie sous Bélisaire. Procope en parle avec éloge; 2° un Persan, mis à la tête d'une armée en Syrie, par l'empereur Maurice, qui se révolta ensuite contre Phocas, fut conduit à Constantinople, et brulé vif dans l'Hippodrome.

NARUSZEWICZ (Adam-Stanislas), jésuite polonais, évêque de Smolensk, né en 1733, dans la Lithuanie, fut élevé successivement aux prem. dignités de l'état et de l'église, après la suppression de son ordre sous le règne de Stanislas-Auguste, et m. en 1766 avec la réput. d'un des poètes polon. les plus distingués. On a de lui : une *Histoire de Pologne*, 6 vol. in-8 dont il existe une traduct. française MS. par M. Gley, à la biblioth. de l'institut à Paris; *la Vie de Charles Chodkiewicz*, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8; une *Traduct. de Tacite*, 1772, 4 vol. in-4; une *Description de la Tauride*, ou *Histoire des Tartares de Crimée; le Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniou en* 1786, *lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II;* des *Poésies diverses*, telles qu'*odes*, *satires*, *églogues*, *épîtres*, *poésies érotiques*, etc. Ses *œuvres* font partie du *Choix d'auteurs polonais*, publ. en 26 v. in-8, par M. Motowski, Varsovie, 1803-1805.

NARVAEZ (Pamphile de), guerrier espagnol, né à Valladolid, passa dans les îles de l'Amérique peu de temps après leur découverte, et se signala dans plus. occasions par sa bravoure. Chargé en 1520, par ordre de Velasquez, d'aller combattre Cortez injustement accusé de trahir les intérêts de l'Espagne, il perdit la bataille, tomba entre les mains de celui qu'il était venu combattre, et fut renvoyé à Cuba. En 1526, il partit avec 400 soldats dans l'intention d'aller former un établissement à la Floride, et découvrit la baie de Pensacola; mais s'étant imprudemment avancé dans le pays, il fut enveloppé par les Indiens et périt avec tous les siens.

NASELLI (François), peintre ital., né à Ferrare dans les dern. années du 16e S., m. en 1630, a laissé plus. tableaux estimés que l'on voit dans quelq. églises de Bologne et dans diverses galeries de particuliers. On connaît aussi de lui quelq. copies des Carraches, du Guerchin et du Guide, si exactes qu'on les a souvent confondues avec les originaux.

NASER (Abou'l Haçan), 3e prince de la dynastie des samanides, qui régnait dans la Perse orientale et la Transoxane, surnommé *Emyr alsaïd* (le prince heureux), n'avait que 8 ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 301 de l'hégyre, 914 de J.-C. Son visir Abou-Abdallah-Mohammed et son général Hamouyah le firent triompher de tous ses ennemis et l'élevèrent au degré de gloire et de puissance où nul de ses ancêtres n'était parvenu et où nul de ses successeurs ne put atteindre. Par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savans, il mérita d'être placé au rang des plus illustres monarques de son temps. Après 30 ans d'un règne glorieux, il m. l'an 331 (943), laissant le trône à son fils Nouh Ier.

NASER-ED-DAULAH (Abou-Mohammed al Haçan), fondateur de la dynastie des hamdanides, s'érigea en souverain l'an 323 de l'hégire (935 de J.-C.) à Moussoul et dans plus. autres places de la Mésopotamie que son aïeul Hamdan et son père Abou'l-Hidja-Abdallah avaient possédées avant lui. Après plus. de dix années de guerres, dans lesquelles il eut successivement de grands succès et de grands revers, il fut détrôné par son fils aîné Abou-Taglab, et renfermé dans un château où il m. en 358 (février 969); ses états passèrent, dix ans après, sous la dominat. des Bowaïdes. — Naser-Eddaulah (Abou'l-Haçan Aly), arrière-petit-neveu du précédent, dépouillé de ses états d'Alep dès sa plus tendre enfance, l'an 391 (1001), se retira en Égypte et parvint à de hautes dignités. Il se mit à la tête des rebelles sous le règne du khâlyfe Monstanser et fut massacré avec ses deux frères, l'an 465 (1070).

NASH (Thomas), poète satirique anglais, né à Leostoff, dans le comté de Suffolk, au 16e S., est auteur d'un pamphlet intit. : *Pierce penny-less* (Pierre sans le sou), écrit avec beaucoup d'emportement contre la société; deux comédies intitulées l'une, *Volonté dernière et Testament de l'Eté*; l'autre l'*Ile des Chiens;* et d'un écrit, dont le titre (*les Pleurs du Christ sur Jérusalem*) fait présumer que ce poète avait abjuré la satire vers la fin de sa vie.

NASINI (Joseph-Nicolas), peintre, né à Sienne en Toscane l'an 1650, m. dans sa patrie en 1736, a laissé un grand nombre de copies des plus beaux tableaux de Rome, de Venise et de quelques villes de la Lombardie : ces différens ouv., entrepris par ordre de la cour de Toscane, prouvent que Nasini avait fait une étude particulière de Paul Veronèse et de Piètre de Cortone. Il a aussi gravé la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *St Jean*.

NASMITH (Jacques), savant anglais, né vers 1740, m. en 1808, après avoir rempli les fonctions de recteur de Leverington, dans l'île d'Ely, a donné en 1787 une édit. de la *Notitia monastica* de l'évêque Tanner, augm. de quelq. sermons et autres écrits du même aut. Il a laissé, en outre, plus. ouv. estimés, parmi lesquels on cite les suiv. : *les Itinéraires de Symon*, *fils de Siméon*, *et de Guillaume de Worcester*, 1778; *Traité sur les vers léonins*, 1778.

NASREDDYN-HADJA, fabuliste oriental, surnommé l'*Esope turk* par les écrivains de sa patrie, vivait à Yénishéir, dans la Natolie, à l'époque où Tamerlan envahit ces contrées. Il eut l'adresse de ramener le vainqueur à des sentim. d'humanité qui démontrèrent que Tamerlan n'était pas incapable d'éprouver quelquefois le sentim. de la clémence.

NASSAU (Engelbert, comte de), gouvern. de Brabant, né dans le 15e S., rendit d'importans services à Charles, dern. duc de Bourgogne, surtout dans la guerre de ce prince contre les Gantois révoltés, et fut nommé chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or en 1473. Il eut le malheur d'être fait prisonnier à la bataille de Nanci, où Charles périt avec la fleur de sa noblesse; mais dès qu'il eut acquitté sa rançon, il offrit ses services à la jeune héritière de Bourgogne, depuis l'épouse de Maximilien; se signala en 1479 à la bataille de Guinegate; signa en 1493 le traité de Senlis, par lequel Maximilien renonça au titre de duc de Bretagne pour être mis en possession du reste de l'héritage de

Bourgogne, et ne cessa, jusqu'à sa m., en 1504, de combattre pour affermir la dominat. de l'Autriche dans les Pays-Bas. Son tombeau subsiste encore dans la cathédrale de Bréda : il est orné de statues qu'on a prétendu être l'ouv. de Michel-Ange.

NASSAU (GUILLAUME de). V. ORANGE.

NASSAU (MAURICE de), un des plus grands capitaines des temps modernes, né au château de Dillenbourg en 1567, était le 2e fils de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande. A 20 ans on le regarda comme l'homme le plus propre à défendre la liberté que son père avait conquise, et, mis à la tête de l'armée, il justifia bientôt l'opinion que l'on avait conçue de son habileté. Après avoir rétabli la discipline parmi les troupes, il tomba à l'improviste sur les Espagnols pendant que le duc de Parme était en France à soutenir les ligueurs, enleva plusieurs places importantes, telles que Breda en 1590, Zutphen, Deventer, Hulst et Nimègue en 1591, Groningue en 1592, et mit le sceau à sa réputation par sa belle défense d'Ostende, dont le siége coûta aux Espagnols plus de 60,000 hommes et cent millions. Constamment vaincus, les Espagnols demandèrent la paix en reconnaissant l'indépendance de la Hollande; Maurice voulait la leur refuser, mais l'influence d'Olden-Barneveldt l'obligea à consentir une trêve de 12 ans, signée en 1609. Irrité des obstacles qui venaient enchaîner ses projets ambitieux, il en poursuivit l'auteur avec une honteuse persévérance et parvint à faire traîner à l'échafaud ce vieillard dont tout le crime était d'avoir songé aux véritables intérêts de sa patrie. La haine des Hollandais vengea Barneveldt. A l'expiration de la trêve, Maurice eut à combattre Spinola, l'un des prem. hommes de guerre de son temps, éprouva quelques échecs qui contribuèrent à l'affaiblissem. de sa santé et à sa m., arrivée en 1625. On trouvera le récit de ses exploits dans l'ouv. intit. : *Généalogie et Lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol., avec cartes et fig.; les *Mémoires* de Louis-Aubery du Maurier, Paris, 1687, in-12, contiennent des détails curieux sur le caractère de ce prince.

NASSAU-SIEGEN (JEAN-MAURICE, prince de), petit-fils de Jean, comte de Nassau, dit *le Vieil*, chef de la branche de Dillenbourg, naquit en 1604. Nommé capitaine-général des possess. hollandaises dans le Brésil en 1636, il enleva aux Portugais plusieurs places importantes, ruina leurs établissem. sur la côte d'Afrique, et revint dans sa patrie en 1644, ramenant une flotte chargée de richesses. En récompense de ses services, il fut nommé gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise. A sa m. en 1679, il était gouvern. du duché de Clèves, pour le duc de Brandebourg : les dern. années de sa vie avaient été consacrées à l'embellissement de la ville de Clèves; il y avait établi un jardin magnifique dont Voltaire a donné la description dans son *Voyage à Berlin*. La Bibliothèq. royale possède un ouv. de la main de ce prince en 2 vol. in-fol., qui contiennent les animaux les plus remarquables de l'Amérique méridionale, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions. Une notice sur ce MS. se trouve dans la préface de la 6e partie de l'*Ichthyologie* de Bloch. Nous avons aussi une *Histoire du Brésil*, sous le gouvernem. de Maurice de Nassau, écrite en latin par Gaspard Baërle.

NASSAU-SIEGEN (CHARLES-HENRI-NICOLAS-OTHON, prince de), né en 1745, s'est rendu célèbre par sa vie aventureuse. Dépouillé des biens de sa maison par le conseil aulique qui lui contestait la légitimité de sa naissance, Nassau entra au service à l'âge de 15 ans, en qualité de simple volontaire et fut successivem. aide-de-camp, lieutenant d'infanterie, puis capitaine de dragons. En 1766 il suivit Bougainville dans son voyage autour du monde, s'enfonça dans les déserts, et mérita, par son intrépidité, la réputation d'un dompteur de monstres. De retour en Europe, il entra au service de France comme colonel d'infanterie, essaya vainement de surprendre l'île de Jersey en 1779, passa au service d'Espagne à l'époque du siége de Gibraltar, et mérita, par les services qu'il rendit alors, une récompense de trois millions en cargaison de vaisseaux, le brevet de major-général de l'armée espagnole et la reconnaissance de ses droits à la grandesse de prem. classe. Appelé par Catherine II au commandem. d'une escadre contre les Turks, Nassau attaqua et détruisit entièrem. sur la mer Noire les forces navales de la Porte. En 1790 il rendit de nouveaux services à l'impératrice, en battant la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande; mais au moment où il se croyait maître de Gustave III, il vit ses lignes forcées et perdit 44 bâtimens. La coalition formée contre la France réclamait les services du prince de Nassau, mais il refusa son bras, ne fit plus que voyager en Europe, vint en France à l'époque du traité d'Amiens afin de voir l'homme extraordinaire qui déjà semblait tenir dans ses mains les destinées de l'Europe, et m. quelq. années après dans l'obscurité.

NASSER (ABOU'L-DJOIOUSCH), 4e roi de Grenade, de la dynastie des nassérides, ravit le trône à Mehemed III, son frère, en l'an de l'hégyre 708 (1308 de J.-C.), à l'âge de 23 ans. Il fut obligé de soutenir son usurpat. par la force des armes, et tandis qu'il faisait la guerre à son frère, les chrétiens, commandés par Ferdinand IV, roi de Castille, et Jacques II, roi d'Aragon, lui enlevèrent Gibraltar, et fomentèrent des troubles dans ses états. Profitant de ces troubles, Mehemed l'attaqua avec plus de vigueur le força à capituler l'an 713 (1314) et à descendre du trône après un règne de 5 ans. Nasser m. à Guadix en 1322. C'était un prince aussi distingué par ses avantages physiques que par ses qualités et ses connaissances. Il avait étudié l'astronomie sous la direct. d'Abou-Abdallah-ben-al-Racan, le plus grand mathémat. de son temps et y avait fait de tels progrès qu'il avait dressé lui-même des tables astronomiq. fort exactes et qu'il avait construit une horloge avec une précision remarquable.

NASSER EDDAULAH. V. NASER.

NASSER-LEDIN-ALLAH (ABOU'L-ABBAS AHMED VI), 34e khâlyfe abbasside, monté sur le trône l'an de l'hég. 575 (1180 de J.-C.), régna pendant 47 ans. Uniquem. occupé du soin d'amasser des trésors, il prit peu de part aux grands évènem. de son temps : cependant il fit respecter son autorité au dedans et au dehors, recula les frontières de ses états, et sut, au milieu de circonstances difficiles, établir dans ses états et surtout à Baghdad une excellente police; il fonda des mosquées, des hôpitaux, des colléges, des caravenseraïs, et m. en 662 (1225), laissant des richesses immenses à Dhaher Biamr' Allah, son fils et son successeur.

NASSER-MOHAMMED (MELIK AL-), 9e sulthan mamlouk d'Egypte et de Syrie, de la dynastie des bahrites, et fils de Kelaoun, succéda à l'âge de 9 ans à Khalil, son frère, l'an 693 de l'hég. (1293 de J.-C.). Eloigné du trône par Ketbogha, son tuteur, qui lui-même fut dépossédé par Ladjyn, il ne fut rappelé qu'après la m. de ce dernier en 698 1299). Les dix prem. années du règne de Mohammed furent agitées par des guerres sanglantes, tantôt contre des ennemis extérieurs, tantôt contre des émyrs révoltés. Vainqueur de tous ses ennemis, il étendit son autorité jusqu'à Malathiah et Anah sur l'Euphrate, et l'affermit en déployant des talens et des qualités qui l'ont placé au rang des plus célèbres souverains de l'Egypte : il diminua les impôts, protégea les arts, encouragea l'agriculture, éleva des ponts, des digues, perça des routes, creusa plus. canaux, entre autres celui d'Alexan-

drie, embellit ses états de monum. vastes et somptueux, parmi lesquels on doit remarquer la grande mosquée et le palais du Kaire. Enfin, sous le règne de ce prince, l'Egypte atteignit presque le haut degré de prospérité dont elle avait joui sous ses anciens rois. Mohammed m. en 741 (1341), après avoir régné environ 44 ans, et laissa une nombr. postérité qui occupa le trône jusqu'à la fin de la dynastie des Bahrites. Son fils aîné, Aboubekr, lui succéda.

NASSIR-EDDYN (Abou-Djafar Mohammed ben Haçan), célèbre astronome persan, cité quelquefois par les Orientaux sous le nom de *khodjah* (docteur), et fréquemment désigné par le surnom d'*Al-Thoussy*, du nom de Thous, dans le Khoraçan, où il naquit l'an 597 (1201), possédait des connaissances étendues sur toutes les matières; il a écrit sur la théologie et la jurisprudence des musulmans, sur la philosophie, l'économie politique, la métaphysiq., l'histoire naturelle, la géographie, la médecine, etc., etc. Mais c'est surtout comme astronome et mathématic. qu'il s'est rendu illustre. Ce savant, que les Orientaux égalent à Ptolémée, a perfectionné plus. instrum. anciens particuliers à ces deux sciences, et en a inventé de nouveaux, dont on peut voir la description dans l'*Histoire de l'astronomie du moyen âge.* On trouvera des détails sur la personne et les travaux de ce savant ainsi que la liste d'un grand nombre de ses ouvr. dans le *Mémoire sur l'observat. de Meragah*, par Jourdain, Paris, 1810, in-8. Le plus remarq. est celui qui, sous le tit. de *Tables ilkhaniennes* (Zeidje-Ilkhany), renferme toutes ses observat. astronomiques et le résumé de toutes celles qui avaient été faites avant lui. La *Table des longitudes et des latitudes*, pub. par Greaves, Londres, 1652, en latin, et réimp. en 1711 dans le tom. 3 des *Petits Géographes*, a été extraite des *Tables* de Nassir-Eddyn. Ce docteur m. l'an de l'hég. 672 (1274).

NASUF PACHA. V. Nazouh.

NAT DE MONS, troubadour du 13e S., a laissé six pièces de vers, insérées dans un beau MS. de la Biblioth. du Roi, n° 2701, fonds de La Vallière.

NATALE (Jean), médecin et poète, né à Messine en 1642, m. vers 1750, a laissé des poésies italiennes et plus. ouv. de médecine en lat. et en ital., dont on trouvera les titres dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloy.

NATALE (Jérôme), jésuite espagnol, mort en 1580, fut un des prem. compagnons de St Ignace de Loyola, contribua puissamm. à consolider son institut, et en devint vicaire-général. On a de lui: *Meditationes in evangelia totius anni*, Anvers, 1594, in-fol., avec fig.—Natale (Antoine), jésuite italien, est aut. d'un ouv. intit. *il Paradiso in Terra spalancato a chi vuole*, etc., Padoue, 1722, 1740, 1743.

NATALI (Pierre), évêque d'Jesolo (états vénitiens), né à Venise dans le 14e S., est aut. des *Vite di Santi*, imp. pour la prem. fois à Vicence en 1493, et réimp. depuis dans d'autres villes d'Italie. On peut consulter sur ce personnage les *Dissertaz. vossiane* d'Apostolo Zeno, tom. 2.

NATALI (Martin), théolog. italien, né en 1730 dans l'état de Gênes, entra dans la congrégat. des écoles pies à Rome, y professa la théologie, passa ensuite à l'univers. de Pavie, attira un gr. nombre d'auditeurs à ses leçons, et m. en 1791. Il a laissé beaucoup d'écrits théologiq., tant en latin qu'en italien, presque tous inédits. Quelques-uns ont été pub., sous le pseudonyme Carlo Bonamici. On lui attribue un petit traité intit.: *Dubbio sul' centro dell' unità catolica nella chiesa*, Pavie, 1790, in-8.

NATALIS COMES. V. Conti (Noël).

NATHAN (Bible), prophète d'Israël, sous le règne de David, prédit à ce prince que l'honneur de bâtir un temple au Seigneur dans Jérusalem était réservé à son fils Salomon, et lui reprocha ensuite par ordre de Dieu, le meurtre d'Urie, ainsi que l'adultère qui y avait donné lieu.

NATHAN, rabbin, présid. de la synagogue de Babylone, et ensuite de celle de Jérusalem, dans le 2e S., est auteur de deux traités, intit., l'un, *Pirkè avoth* (chapitre des Pères), et l'autre, *Massecheth avoth* (traité des Pères); tous deux ont été impr. dans le Talmud de Babylone, puis trad. en latin par François Taylor, et impr., le premier à Londres, in-4, avec le texte en regard, en 1651, et le second en 1654.

NATHAN-BEN-JECHIEL, présid. de la synagogue de Rome, au 11e S., m. en 1106, avec la réputat. d'un des écrivains juifs les plus distingués et les plus sav. de son temps, a laissé un dictionnaire talmudique intit. *Aruch*; la prem. édit. est de 1480, in-fol., sans date, dont l'abbé de Rossi a donné une descript. détaillée dans ses *Annales heb.-typ.* Cet ouv. a été souv. réimpr.; l'une des édit. les plus estimées est celle de Paris, 1629, in-fol. On trouvera dans la *Biblioth. heb.* de Volf une liste des imitations et des traduct. qui en ont été faites.

NATHAN ou RABBI-ISAAC-NATHAN, écriv. juif du 15e S., est le prem. aut. de cette nation qui ait fait une concordance hébraïque de la Bible, sur celle qu'Arlot, général des cordeliers, avait composée en lat. Cet ouvr. a été souv. réimpr. sous le tit. de *Meir Netiv* (lumière des sentiers); la meilleure édit. est celle que Buxtorf a publ. à Bâle en 1632. Rabbi-Nathan a laissé aussi quelques autres écrits ou traités en MSs.

NATHANAEL, docteur de la loi chez les Juifs, et l'un des 72 disciples de J.-C., fut, selon quelq. interprètes, le même personnage que St. Barthélemi. Parmi ceux qui ont partagé cette opinion, nous citerons le P. Roberti, jésuite, qui a publié à ce sujet un écrit intit.: *Nathanaël Bartholomæus*, Douai, 1619; le P. Fabricio Pignatelli, aut. du livre intit.: *de Apostolatu B. Nathanaelis Bartholomæi*, Paris, 1660; et le P. Stilting, *Acta sanctorum*, août, tome 5.

NATIVELLE (Pierre), architecte français, a publié un *Traité d'architecture*, Paris, 1729, 2 vol. in-fol., avec pl.

NATIVITÉ (Jeanne LE ROYER, dite la sœur de la), fille d'un laboureur de la Chapelle-Sanson, près Fougères, née en 1732, entra à l'âge de 18 ans dans un couvent de religieuses de Sainte-Claire, appelées urbanistes, à Fougères, et fut ensuite reçue sœur converse. Elle se crut favorisée d'apparitions et de révélations, et dictait à l'abbé Genet, directeur de sa maison, ce qu'elle disait avoir vu ou entendu. La révolution l'ayant obligée à sortir du couvent, elle se retira à Fougères et y m. en 1798. L'abbé Genet, après avoir recueilli de nombreux MSs. dictés par cette sœur, mourut subitem. en 1817. Ce recueil a été publ. sous le tit. de *Vie et Révélations de la sœur de la Nativité*, Paris, 3 vol. in-12, et réimpr. en 1819, 4 vol. in-8 et in-12. On trouve un examen et une analyse de cet ouvr. dans l'*Ami de la Religion et du Roi* (t. 23, n° 321, 385, et t. 24, n° 195), et dans la *Chron. religieuse*, tom. 3. — Une autre sœur Jeanne de la Nativité, ursuline, a laissé un écrit intitulé: *Du triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1683, in-12.

NATOIRE (Charles), peintre, directeur de l'acad. de France à Rome, né à Nîmes en 1700, m. à Castel-Gandolfo en 1777, fut élève de Lemoine et maître de Vien (*v.* ces noms). Ses compositions les plus estimées sont celles qui ornaient les appartem. du prem. étage du château de Versailles, un salon de l'hôtel de Soubise, et la chapelle des Enfans-Trouvés. Quelques-uns de ses tableaux ont été reproduits par les plus habiles graveurs du temps, tels que Fessart, Aveline, J. J. Flipart, etc.

NATTA (George), juriscons. italien du 15e S., né à Casal, m. vers 1500, professa le droit civil et le droit canon aux universités de Pavie et de Pise, et fut chargé de plus. missions diplomat. par le marquis de Montferrat, son souverain. On a de lui quelq. *traités* de jurisprud. dont on trouvera la liste dans la *Biografia piemontese* de Carlo Tenevelli, Turin, 1785. — Natta (Marc-Antoine), juriscons. du 16e S., de la famille du précéd., né à Asti, en Piémont, fut magistrat à Gênes, et refusa la chaire de droit canon que lui offrait le sénat de Pavie. On a de lui plus. ouvr. de théologie et de jurisprud., tels qu'un traité *de Deo*, Venise, 1559, très-rare; *Conciliorum libri III*, Venise, 1587, in-fol.; *de Immortalitate animæ, libri V*; *de Passione Domini*, 1570, in-fol.; *de doctrina principum libri IX*, 1564, in-4; *De Pulchro*, Venise, 1555, in-fol. — Natta (Jacques), de la famille du précéd., m. dans la prem. partie du 17e S., a publié: *Ragionamento della venuta del Messia, contra la durezza e l'ostinazione ebraica*, etc., Venise, 1629, Milan, 1644. On peut consulter sur cet écriv. la *Biblioth. volante* de Cinelli, t. 3. — Natta (le marquis Jacques), de la même famille, né vers la fin du 17e S., a publié: *Reflexioni sopra il libro della scienza cavallesca*, Casal, 1713, in-4: ouvr. mis à l'index à Rome par décret du 7 janv. 1718.

NATT-DAG (Arelson), sénateur, maréchal et baron suédois, employé par Gustave-Adolphe dans plus. circonstances importantes, m. en 1655, est aut. de quelques ouvr. lat., parmi lesquels on cite les suiv.: *Dissertatio juridico-politica de regiâ successione*, Tubingue, 1614, in-4; *Oratio contra Poloniam*, Amsterdam, 1636, in-8.

NATTIER (Laurence), graveur en médailles, né à Biberach en Souabe, m. en Russie en 1763, avec le tit. de prem. graveur de l'impératr. Catherine II, est aut. d'un *Traité sur les anciennes pierres gravées*, en allem. Parmi les médailles qu'il a exécutées, on cite celles de sir *Robert Walpole*, et du *prince d'Orange*. — Nattier (Jean-Marc), peintre français, né à Paris en 1685, m. en 1766, fut professeur à l'acad. de peinture, peintre ordinaire du roi, et s'attacha particulièrem. au portrait. On a de lui plus. esquisses histor. au crayon noir et blanc, entre autres celles de la galerie du Luxembourg, gravées au burin, Paris, 1710, in-fol.

NAU (Michel), jésuite-missionnaire, né à Paris en 1631, m. dans la même ville en 1683, a laissé des ouvr. estimés, savoir: un *Voyage nouveau de la Terre-Sainte*, Paris, 1679 et 1702, in-12; un traité intit. *Ecclesiæ romanæ græcæque vera Effigies*, ibid., 1680, in-4; et un livre sur l'*état présent de la religion mahométane*, Paris, 1685, 2 vol. in-12, 2e édit. — Son frère, Nicolas Nau, de la même société, a composé en latin une *oraison funèbre* du cardinal de La Rochefoucauld, 1645, in-8.

NAUBERT (Bénédicte), romancière allemande, née à Leipsig en 1755, m. dans la même ville le 12 janv. 1819, a publ., sous le voile de l'anonyme, un gr. nombre de romans qui ont obtenu beaucoup de succès. Quelques-uns ont été trad. en français, entre autres les suiv.: *Herrmann d'Unna*, *Elisabeth de Toggenburg*, *Walther de Montbarry*, et *Thekla de Thurn*.

NAUCHE (Léonard), curé de Rochechouart, est aut. d'une *oraison funèbre de Mar. de Rochechouart, marquise de Pompadour*, Brive, 1666, in-4. — Nauche (Louis). V. Guyon.

NAUCLERUS (Jean Vergen), plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, né dans la Souabe, vers 1430, entra dans les ordres, fut successivem. prévôt de l'église de Stuttgard, puis de celle de Tubingen, professeur en droit-canon à l'université fondée dans cette ville par Eberhard, ensuite recteur, enfin chancelier, et m. vers 1510, laissant une *chronique* en lat., depuis Adam jusqu'en 1500, estimée particulièrem. pour les faits histor. du 15e siècle. L'édit. la plus complète est celle de Cologne, 1564, 2 vol. in-fol., avec une continuation par Laur. Surcius. On trouve une courte notice sur Nauclerus dans les *Vitæ philosophor. et philologor.*, par Melchior Adam; Dan. Guill. Moller a publ. une *dissertation lat.* sur cet écrivain, Altdorf, 1697, in-4.

NAUCYDES, sculpt. grec, né à Argos, florissait entre la 90e et la 95e olympiade, 420-400 ans avant J.-C. A l'exemple de Phidias et de Polyclète, il employa l'ivoire et les métaux. On cite comme ses plus beaux ouvr. un *Mercure*, un *Sacrificateur immolant un bélier*, et surtout son *Discobole*, dont on croit reconnaître la répétition dans plus. statues antiques, entre autres dans l'une de celles du Musée royal.

NAUDÉ (Gabriel), sav. bibliographe, né à Paris en 1600, s'appliqua d'abord à l'étude de la médec.; mais son goût pour les livres le détourna de cet art pendant quelques années; il y revint en 1633, époque à laquelle il fut nommé médecin ordinaire du roi Louis XIII. Après avoir été successivem. chargé de plus. biblioth. particulières, entre autres de celles des cardinaux Bagni et Barberini, à Rome, et Mazarin, à Paris, il fut appelé à Stockholm par la reine de Suède. Le climat de ce pays ayant altéré sa santé, il revint en France, et m. presque au terme de son voyage, à Abbeville, en 1653. On trouvera des détails curieux et plus étendus sur ce savant dans les *Recherches sur les Biblioth.*, par M. Petit-Radel, et dans les *Mém.* de Nicéron, t. IX, ainsi que dans les *Dictionn.* de Moreri et de Chaufepié, les titres d'un gr. nombre d'opuscules qu'il a composés. Les principaux sont les suivans: le *Marfore* ou *Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8, tr.-rare; *Instruct. à la France sur la vérité de l'hist. des frères de la Rose-Croix*, ibid., 1623, in-8 et in-4; *Avis pour dresser une biblioth.*, ibid., 1627, in-8; *Addition à l'hist. de Louis XI*, contenant plus. recherches curieuses sur diverses matières, ibid., 1630, in-8, réimpr. dans le supplém. à l'édit. des *Mém.* de Phil. de Comines, publiés par Godefroy; *Bibliographia politica*, Venise, 1633, in-12, souv. réimpr. et trad. en franç., par C. Challine, 1642, in-8; *Considérations politiques sur les coups d'état*, Rome, 1639, in-4, très-souv. réimpr. et reproduites par un plagiaire anonyme, sous le titre de *Réflexions histor. et polit. sur les moyens dont les plus gr. princes et habiles ministres se sont servis pour gouverner et augmenter leurs états*, Leyde, 1739, in-12; *Jugement de tout ce qui a été impr. contre le cardinal Mazarin*, depuis le 6 janv. jusqu'à la déclaration du 1er avril 1649, in-4, écrit dans lequel il y a beaucoup d'érudition et des notes curieuses. On a publ. sous le tit. de *Naudeana* un recueil d'anecdotes tirées des conversat. de Naudé; l'édit. la plus correcte est celle de Bayle, Amsterdam, 1703, in-12, augm. des notes de Lancelot.

NAUDÉ (Philippe), géomètre, né à Metz en 1654, se réfugia en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, devint membre de la société des sciences de Berlin, en 1701, fut professeur de mathémat. des jeunes princes de Brandebourg, et m. à Berlin en 1720. On a de lui un *traité de géométrie* en allem., et quelq. autres écrits insérés dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. — Son fils aîné, aussi géomètre, membre de l'acad. de Berlin et de la société roy. de Londres, m. en 1745, a publié quelq. opuscules, égalem. insérés dans les *Miscellanea berolinensia*.

NAUDET (Thomas-Charles), peintre de paysages, né à Paris en 1774, m. dans la même ville le 10 juillet 1810, a laissé une collect. de près de 3,000 dessins, des plus beaux sites et des monumens tant anciens que modernes de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse: ils ont été publ. en janv. 1812, et accompagnés d'un texte sa-

vant par M. Néergard, naturaliste et gentilhomme danois.

NAUGERIUS. V. NAVAGERO.

NAULT (NICOLAS-DENIS), né à Autun, vers 1648, m. en 1707, est aut. d'une *Hist. de l'ancienne Bibracte, appelée aujourd'hui Autun*, Autun, 1688, in-12; *la mort d'Ambiorixène, vengée par celle de Jules-César*, etc., Lyon, 1688, in-12.

NAUMANN (JEAN-AMÉDÉE), directeur de la chapelle de l'électeur de Saxe, né à Blasewitz, près Dresde, en 1745, alla fort jeune en Italie, et y passa huit ann. consécutives uniquement occupé de ses études musicales. Il y retourna vers 1772, et composa pour les théâtres de Venise et de Naples des pièces qui ont fait le fondement de sa réputat. Tous les souverains de l'Europe voulaient l'attacher à leur cour; mais Naumann se fixa dans sa patrie, et m. à Dresde en 1801. On a de lui des *opéras* italiens, allem. et suédois; une quantité prodigieuse de morceaux pour clavecin, la plupart avec accompagnem. de violon, basse et flûte; de la musique sacrée dans laquelle on distingue la *Passion* de Métastase, qu'il fit deux fois, l'une à Padoue, et l'autre à Dresde; et le *Giuseppe riconosciuto* du même poète, qu'il mit aussi deux fois en musique, sur les paroles italiennes pour Dresde, puis sur des paroles franç. pour Paris. Naumann possédait une connaissance parfaite de la prosodie italienne; la pureté des motifs, la grâce des détails, un style facile et suave sont les caractères principaux de cet artiste justem. célèbre.

NAUSEA (FRÉDÉRIC), célèbre théolog. allem. du 16e S., né près de Wurtzbourg vers 1480, professa d'abord les belles-lettres, et se plaça, par son talent, au prem. rang parmi les littérateurs de son temps. Il enseigna successivem. le droit et la théologie, puis il parut avec éclat dans la chaire, remplit pendant douze ans les fonctions de prédicateur à Mayence, fut appelé à Vienne en 1533, en qualité de prédicateur de la cour, de lecteur en théologie, de chanoine de la cathédrale, et de conseiller du roi. Ses lettres prouvent que jusqu'à cette époque il avait essuyé des persécutions qui avaient nui à son élévation et à sa fortune. Il obtint l'évêché de Vienne en 1541, ainsi que le titre d'ambassadeur du roi des Romains au concile de Trente, et m. dans cette ville en 1550, laissant un gr. nomb. d'ouv. de grammaire, de poésie, de musiq., d'arithmét., de dialectique, de physique, d'astronomie, d'histoire, de droit civil et canonique, dont il a donné un *Catalogue* raisonné en 1547. Ils ont été recueillis et publiés à Cologne, 1616, in-fol.

NAUZE (LOUIS JOUARD DE LA), jés., memb. de l'acad. royale des inscript. et b.-lett., né à Villeneuve d'Agen en 1696, m. en 1773, s'était fait connaître, lors de la dispute qui fit naître le système chronologique de Newton, par la publication de 5 *Lettres*, dans lesquelles il répond au P. Souciet, qui avait attaqué ce système. Ces *Lettres* sont impr. dans le recueil du P. Desmolets, intit. : *Continuation des Mémoires de littérature de Sallengre*, t. V et VI. Les autres écrits de ce littérateur consistent en trente *Mémoires*, relatifs à divers points de chronologie ancienne; ils font partie de la collection de l'acad. Nauze a publ. en franç., sous le tit. du *Directeur des âmes relig.*, Paris, 1726, in-18, une traduct. de ce livre, écrit en latin par Louis Blosius.

NAVÆUS (MATHIAS), théol., né vers la fin du 16e S., dans l'évêché de Liége, fut curé de Saint-Pierre de Douai, chan. de la cathéd. de Tournai, censeur des livres, et m. vers 1650. On a de lui : *Prælibatio theologica in festa sanctorum*, in-4; *Annotationes in summâ theologiæ et sacræ Scripturæ præcipuæ Difficultates*, in-4; *Orationes de signi crucis*, etc., 1630, in-4. Il a encore publié : *Chronicon apparitionum et gestorum S. Michaelis archangelis*, ouvrage de son oncle Michel Navæus, chanoine d'Arras et gr.-vicaire de Tournai, m. en 1620. — Un autre NAVÆUS (Joseph), né dans l'évêché de Liége, m. dans cette ville en 1705, a pub. aussi quelq. ouvr. de piété, dont le plus remarquable a pour titre : *Le Fondement de la vie chrétienne.*

NAVAGERO (ANDRÉ), littérat. du 15e S., né à Venise en 1483, succ. à Sabellicus dans les fonctions de bibliothéc. de St-Marc et d'historien de la républ., et fut envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, après la défaite de François Ier à Paris. Plus tard, les Vénitiens sentant la nécessité de contrebalancer l'influence de l'emper. en Italie, chargèrent Navagero d'une mission importante auprès du roi de France : mais la m. surprit l'ambassad. à Blois, où il était venu trouver la cour en 1529. On a de lui des *Leçons* sur Ovide et sur les *Oraisons* de Cicéron; une traduct. lat. des *Oraisons funèbres d'Alviano et du doge Loredano*; un *Voyage* en Espagne et en France, écrit en italien; des *poésies* italiennes; des *lettres*, des *épigrammes* et des *églogues* lat.; le tout a été recueilli par les frères Volpi, et publ. à Padoue, 1718, in-4. Plus. des poésies érotiques de Navagero ont été trad. en français par E. T. Simon de Troyes (1786). — Bernard NAVAGERO, de la même fam. que le précéd., évêq. de Vérone au concile de Trente, m. cardinal en 1565, a laissé des *harangues*, et une *Vie du pape Paul IV*. On trouvera l'histoire de la vie de Bernard dans le liv. d'Augustin Valerio, intit. *de Cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4.

NAVAILLES (PHILIPPE DE MONTAULT DE BENAC, duc de), maréc. de France, né en 1619, entra au service en 1638, fut nommé colonel d'un régim. de son nom en 1641, fit toutes les campagnes d'Italie et se signala par sa valeur et son sang-froid. Pend. les guerres de la Fronde, il combattit les rebelles dans l'Orléanais et l'Anjou, passa ensuite en Flandre avec le titre de gouvern. de Bapaume, fut chargé d'une ambassade extraordinaire en Italie en 1658, et la même année succ. au duc de Modène dans le commandement des troupes franç. Chargé, en 1669, de secourir l'île de Candie assiégée contre les Turcs il ne s'acquitta point de sa mission au gré de Louis XIV, et resta pend. trois ans exilé dans ses terres. L'invasion de la Franche-Comté le ramena au service; il enleva la ville de Gray, facilita la prise de Dôle et de Besançon, et contribua à la conquête de toute la province. Rappelé en Flandre, en 1674, il commanda l'aile gauche à la bataille de Senef, reçut l'ann. suiv. le bâton de maréc., passa en 1676 dans la Catalogne, s'empara de Figuières, et remporta plus. avantages sur l'armée ennemie. De retour en France à la paix de Nimègue, il fut nommé gouvern. du duc de Chartres (Philippe d'Orléans, depuis régent), et m. en 1684, laissant des *Mém.* (de 1635 à 1683) Paris, 1701, in-12. — NAVAILLES (Suzanne de BAUDEAN de NEUILLANT, maréchale de), femme du précédent, qu'elle avait épousé en 1651, a joué un rôle plus important à la cour de la reine Anne d'Autriche qu'à celle de Louis XIV. Reçue au nombre des filles d'honn. de cette princesse, elle obtint la confiance du cardinal Mazarin, et se trouva, par cette voie, initiée à quelques-uns des secrets de la cour. Le cardinal ayant été forcé de quitter la France, Mme de Navailles qui était demeurée auprès de la reine eut la plus grande part à son retour. En 1660, elle fut nommée dame d'honn. de Marie-Thérèse et chargée, en cette qualité, de la surveillance des filles d'honn. de la reine. Mais sa vertu et sa vigilance dans l'accompliss. de ses devoirs contrariaient trop les passions du roi pour que cette charge restât entre ses mains : elle fut disgraciée, et m. à Paris en 1700.

NAVARETTE (FERDINAND), missionn. espagnol de l'ordre de St-Dominique, l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître la Chine où il

avait séjourné depuis 1659 jusqu'en 1672, fut, à son retour en Europe, nommé à l'archev. de St-Domingue, et m. dans sa ville épiscopale en 1689. On a de lui plus. ouvr. dont on trouvera l'indication dans la *biblioth.* des PP. Echard et Quétif t. 2; le plus remarquable est celui qui a été publ. à Madrid, 1676, in-fol., sous le tit. de *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarquia de China.* L'aut. y traite de la géographie, du gouvern., des usages civils et religieux de la Chine, de la doctrine de Confucius, des liv. classiques des Chinois; il y a donné aussi une relation de ses différens voyages; et des décisions de la cour de Rome sur les pratiques superstitieuses des Chinois. On trouve un extrait intéressant de cet ouvr. dans l'*Hist. gén. des Voyages* de l'abbé Prévost.

NAVARINI (André), littérat., né à Bassano en 1686, m. en 1758, a laissé: *Exercitationes litterariæ in Orationes Ciceronis ad usum scholæ; Miscellanea litteraria;* des vers latins insérés dans le *recueil* des poésies de L. Buonamici, et quelq. aut. opuscules dont Vecci donne la liste dans ses *Notizie degli scrittori bassanesi.*

NAVARRE (Pierre), célèbre capit. espagnol du 15e S., servit d'abord comme simple matelot dans sa patrie, puis vint en Italie, s'enrôla dans les bandes génoises, et se trouva en 1487 au siège de Seranessa, où, pour la prem. fois, on fit essai de la mine. Navarre perfectionna cette découverte pend. la conquête du roy. de Naples par le grand Gonzalve; et par ce moyen habilement mis en œuvre, il emporta d'assaut le château de l'OEuf, jusqu'alors regardé comme imprenable. En récompense de sa valeur qui avait beaucoup contribué à l'expulsion des Français, Navarre reçut des lettres de noblesse et l'investiture du comté d'Alvelto. Nommé command. d'une flottille, il donna la chasse aux pirates qui infestaient les côtes de l'Italie; bientôt après, il fut mis à la tête de l'expéd. d'Afrique entreprise par le cardinal Ximenès; mais ses succès furent balancés par des revers. Renvoyé en Italie en 1511, il fut fait prisonn. à la bataille de Ravenne, en 1512. Voyant que Ferdinand, son souverain, n'était pas disposé à payer sa rançon, il se mit au service de François Ier, entra dans le Milanez à la tête de 6,000 Basques et Gascons, contribua à la prise de Novare, de Vigevano et de Pavie, se signala en 1515 à la bataille de Marignan, ainsi qu'à l'attaq. du château de Milan, conduisit des secours à Lautrec, arrêté par des forces supérieures en 1522, et se couvrit de gloire au combat de la Bicoque. Pendant la retraite de l'armée française, Navarre tomba entre les mains des Espagnols, et fut mené à Naples, où on dit qu'il mourut de mort violente, par ordre de Charles-Quint, en 1528. Sa *Vie* ou plutôt son *Eloge* a été publ. par Paul Giovio et par Philippe Tomasini.

NAVARRE (Martin Azpilcueta, dit *le Docteur*), fameux théologien espagnol, né à Varosaïn, dans la Navarre, en 1493, professa d'abord en France, remplit ensuite à Salamanque la 1re chaire du droit canonique pend. 14 ann., puis enfin fut appelé à l'université de Coïmbre, où pendant 26 ans il forma un gr. nombre de sujets disting. Il était déjà d'un âge avancé lorsqu'il se rendit à Rome, pour prendre la défense de Barthélemi Carrança, archev. de Tolède, qui avait été accusé d'hérésie et jeté dans une prison. Il eut la douleur de ne pouvoir le sauver et m. Rome en 1586, laissant des *traités* qui ont joui de l'estime des casuistes: ils ont été impr. séparément et à diverses époq., puis ont été recueillis en 3 vol. in-fol, Lyon, 1589; en 6 vol. in-4, Venise, 1602; et en 5 vol. in-fol., Cologne, 1616. On cite comme les plus remarquables les 2 suiv.: *de Alienatione rerum ecclesiasticarum; de Reditibus beneficiorum.* La vie de ce docteur a été publ. par Simon Magnus, sous le titre suiv. *Vita excellentissimi jurismonarchæ Mart. Azpilcueta*, Rome, 1575, in-4.

NAVIER (Pierre-Toussaint), méd. correspondant de l'acad. roy. des sciences, né à St-Dizier en 1712, m. en 1779 à Châlons, où il pratiqua la médecine pend. un gr. nombre d'ann. avec un brillant succès, est aut. d'une foule de mém. et de dissertations intéressans qui ont été insérés dans les *recueils* de l'acad. des sciences, de l'acad. de Châlons et dans la *Gazette de médec.* Nous citerons entre autres, les suiv: *Sur plus. maladies populaires*, Paris, 1753, in-12; *Sur l'amollissement des os*, ibid, 1755, in-12; *Sur les dangers des inhumations précipitées et sur les abus de l'inhumation dans les églises*, ibid., 1775, in-12; *Sur l'emploi du vin de champagne mousseux, contre les maladies putrides*, 1778, in-8; *Sur les moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs*, 1778, in-8; *Sur les contre-poisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du vert-de-gris et du plomb, avec 3 dissertations sur le mercure et sur l'éther nitreux*, dont on lui doit la découverte, Paris, 1778, 2 vol. in-12, ouvr. estimé encore aujourd'hui, et qui a été trad. en allemand par C. E. Weigel, Greifswald, 1782, 2 vol., in-8. L'*Eloge de Navier*, par Vicq-d'Azir, se trouve dans le *recueil* de la société roy. de médec., 1779.

NAVIERE (Charles de), poète franç. du 16e S., né à Sédan en 1544, fut gentilhomme du duc de Bouillon. C'est à tort que Lacroix-du-Maine dit qu'il périt dans les massacres de la St-Barthélemi. Plus. de ses ouvr. prouvent qu'il survécut longtemps à cette terrible époque. On a de lui: *la Renommée de Ch. de Navière, gentilhomme sédanois, sur les réceptions à Sédan, mariage à Mezière, couronnem. à St-Denis et entrée à Paris du roi et de la reine*, poème *historial*, en 5 chants, Paris, 1571, in-8; l'*Heureuse entrée au ciel du feu roi Henri-le-Grand*, etc., ibid., 1610, in-12; *Cantiques saints*, Anvers, 1579; et des *Cantiques de la paix*, 1570, dont il a composé la musique.

NAVILLE (François-André), homme d'état et jurisconsulte genevois, né en 1752, fut reçu avocat en 1775, parvint en 1782 à la place de procureur-génér., et, 6 ans après, fut élu conseiller d'état. Il fit de vains efforts pour attacher les Genevois à leurs institut., rentra dans la vie privée le 29 décembre 1792, époque du renversement de l'ancienne constitut. fut arrêté en juill. 1794 avec une foule d'anciens magistrats et de citoyens, à la suite d'une insurrection qui éclata à Genève, et fut mis à m. le 2 août de la même année. Il avait publ. en 1790, in-8, l'*Etat civil de Genève*, ouvrage estimé qui renferme des vues nouvelles et profondes sur les points les plus importans du droit.

NAWAWI (Mohieddin-Abou-Zacharia-Yahia), doct. musulman, né en 631 (1233 de J.-C.) à Nawa, bourg du territ. de Damas, m. à Damas en 676 (1277) avec la réputation du plus sav. docteur de son temps, a laissé sur la jurisprud. et les traditions plus. ouvr. parmi lesquels on cite: un *Commentaire sur le Koran*; des *Règles critiques pour l'histoire* et un *Dictionn. histor.*, dont parle le *Journal des savans*, de juin 1821. Sa *Vie* a été écrite par Soïouthy.

NAZIANCE. V. Grégoire.

NAZOUH, NASSOUH-PACHA, grand-vézyr sous le sulthan Achmet Ier, fils d'un prêtre grec de Serrès, près Salonique, avait été envoyé à Constantinople vers l'an 1568, comme enfant de tribut pour le service du sérail, et paraissait destiné à vivre et à m. dans les emplois subalternes. La sulthane Validé, l'ayant pris à son service, l'envoya en Syrie comme intendant de ses domaines; à force d'exactions, Nassouh amassa une fortune considér., mais en même temps sa cruauté le rendit odieux aux peuples, et il n'échappa que par adresse au juste ressentiment de Mahomet III. Il avait également

fléchi plus. fois la colère d'Achmet Ier ; mais enfin ce sulthan, commençant à redouter l'influence de son vézyr, le fit étrangler en 1614. On trouvera une relation circonstanciée de la catastrophe de Nassouh-Pacha dans les *Voyages* de Pietro della Valle, tom. Ier.

NAZZARI (François), littérat. ital., né vers 1634, embrassa l'état ecclésiast., fut chargé de l'enseignem. de la philosophie au collége de la Sapience, et mérita, par la manière dont il s'acquitta de ces fonctions, les suffrages des hommes les plus distingués de son temps. Il fut ensuite successivement attaché, comme secrét., à Jean Lucius, sav. dalmate qu'il aida dans la rédaction de ses ouvrages, à Adrien Auzout, célèbre mathématicien, qu'il suivit en France, et m. à Rome en 1714. On a de lui une traduct. italienne de l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholiq.*, par Bossuet, Rome, 1678, in-8; on lui doit en outre une bonne édit. des *Lettere discorsive*, de Diomède Borghesi, ibid, 1701, in-4; et un journal périodique fait sur le plan du *Journal des Savans*, et publ. depuis 1668 jusqu'en 1679. — Jean-Paul Nazzari, dominic., né à Crémone en 1536, a laissé : *Opuscula varia et theologica ; Commentaria in Summam divi Thomæ.* — J.-B. Nazzari, né à Brescia dans le 16e S., a laissé un ouvr. sur les antiquités de sa patrie, sous le titre de *Brescia antica*, ibid, 1562, et un autre, *della Tramutazione metallica sogni III*, etc., Brescia, 1599, in-4.

NEAL (Daniel), théolog. non-conformiste, né à Londres en 1679, m. en 1743, est auteur d'une *History of the puritans*, Londres, 1732-38, 4 vol. in-8.

NEALCÈS, peintre grec, contemporain d'Aratus, qui rendit la liberté à Sicyone, vivait dans la 133e olympiade, 248 ans avant J.-C.; il eut pour disciples Erigonus et Pasias, frère du modeleur Æginetas. Pline cite une *Vénus* comme le plus bel ouvr. de Nealcès.

NÉANDER (Michel), théologien protestant, né à Soraw, en Silésie, l'an 1525, m. en 1595 à Ilfeldt, dont il était recteur, est aut. de div. ouvr. dont Niceron a donné la liste (tom. 30) : nous citerons seulement les suiv. : *Erothemata græcæ linguæ, cum præfatione Philippi Melanchthonis de utilitate linguæ græcæ*, Bâle, 1553, 1565, in-8; *Aristologia Pindarica græco-latina, et sententiæ novem lyricorum, et variis tum patrum, tum ethnicorum libris collectæ*, Bâle, 1556, in-8; *Aristologia græco-latina Euripidis*. Bâle, 1559, in-8; *Gnomonologia græco-latina, sive insigniores sententiæ philosophorum, poetarum, oratorum et historicorum, ex magnâ anthologiâ Joannis Stobæi excerptæ*, Bâle, 1557, in-8. On lui doit aussi des édit. de plus. aut. grecs. — Neander (Jean), médec., né à Brême vers la fin du 16e S., est aut. d'un ouvr. curieux et assez rare, intitulé : *Tabacologia, id est tabaci seu nicotianæ Descriptio*, etc., Leyde, 1622, 1626, in-4, traduit en français, Lyon, 1625, in-8. On a encore de lui : *Syntagma, in quâ medicinæ laudes, etc., depinguntur*, Brême, 1625, in-4; *Sassafralogia*, ibid, 1627, in-4.

NÉARQUE, l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, et amiral de sa flotte, né dans l'île de Crète, fut chargé, après la conquête de l'empire de Perse, d'explorer l'océan Indien, pour trouver des communications directes entre Babylone et les provinces les plus éloignées. Il conduisit la flotte macédonienne dep. l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, puis le long des côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perside jusque dans l'Euphrate, et s'acquitta de sa mission de la manière la plus habile, ainsi que le constatent les fragmens du journal qu'il avait tenu. On en trouve un extrait dans l'*Histoire indique* d'Arrien, et dans le 1er vol. des *Geographi minores* de Hudson. Des détails plus étendus sur l'expédit. de Néarque sont consignés dans les ouvr. intit. : *the Voyage of Nearchus, etc., illustrated by W. Vincent*, Londres, 1797, in-4, trad. en franç. par M. Billecoq, 1800, 1 vol. in-4; et dans les *Recherches sur la géographie des anciens*, par M. Gossellin, t. III.

NEBEL (Daniel), médec. et botaniste allem., né à Heidelberg en 1664, m. en 1753, a laissé les ouvrages suivans : *de novis Inventis botanicis hujus sæculi*, Marpurg, 1694, in-4; *Character plantarum naturalis*, Francfort, 1700, in-12; *de Plantis verno tempore efflorescentibus*, Heidelberg, 1707, in-4; *de Plantis vergente æstate efflorescentibus*, ibid., 1707, in-4; *de Vove marino*, ibid., 1710, in-4; *de Lithotomiâ*, ibid., 1710, in-4; *de Fœtûs Extractione ex utero*, ibid., 1715, in-4, — Guill.-Bernard Nebel, fils du précéd., professeur de médecine à Heidelberg, a publié : *Dissertatio physica de Mercurio lucente in vacuo*, Bâle, 1719, in-4; *de partu tredecim est legitimo*, Heidelberg, 1731, in-4; *de Lethalitate vulneris pericardii*, ib., 1739, in-4.

NEBRISSENSIS (Antoine de LEBRIXA), plus connu sous le nom d'Æl. Antonius), littérat. espagnol, l'un des hommes les plus sav. de son S., né au commencem. de l'année 1444, à Lebrixa, ou Lebrija, dans l'Andalousie, a rendu à la littérat., à la jurisprud. et à la critique sacrée des services importans. Il obtint également des succès brillans dans la carrière de l'enseignem., à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala; devint l'un des plus utiles collaborateurs de la Bible polyglotte, entreprise sous les auspices du cardinal Ximenes, et m. en 1522. Il a composé un gr. nomb. d'ouvr., tous fort rares. Nicol. Antonio, dans sa *Biblioth. hispano nova*, et Niceron, dans ses *Mém.*, tom. 33, n'en ont donné qu'une liste incomplète; on trouvera, dans le *Specimen biblioth. hispano-majansianæ*, des détails sur les différens ouvrages de Lebrixa, que le savant Mayans avait recueillis : nous citerons seulem. les princip. : *Introductiones lat.*, Salamanque, 1481, in-fol. (c'est le prem. ouvr. impr. dans cette ville); l'aut. y développe des vues nouvelles sur l'enseignem. de la langue latine; cette grammaire a été refondue par La Cerda, et réimp. sous le nom de son prem. aut.; *Grammatica sobre la lengua castellana*, ibid., 1492, in-4 : c'est la prem. grammaire qui ait paru dans cette langue; *Lexicon latino-hispanicum, et hispano-latinum*, ibid., 1492, 2 vol. in-fol., Madrid, 1683, in-fol. : ce dictionnaire, le prem. qu'aient possédé les Espagnols, a été surpassé depuis long-temps; *Juris civilis lexicon*, Salamanque, 1406, in-fol. Cet ouvr. a mérité à son aut. le titre de prem. restaurateur du droit civil, et a été réimpr. à Paris, 1549, in-8, avec un commentaire de François Jamet; *Lexicon artis medicamentariæ*, Alcala, 1518, imprimé à la suite du traité de Dioscoride, revu par Lebrixa : ce lexique indiquait aux jeunes gens les ouvrages qu'ils devaient étudier, et les mettait en garde contre les empiriques si communs à cette époque; *Rerum à Fernando et Elizabethâ gestarum Decades duæ*, etc., Grenade, 1545, in-fol.; *Reglas de ortografia en la lengua castellana*, publ. par Mayans, Madrid, 1735, in-8, et regardé comme le meilleur ouvrage que l'on ait sur cette partie de la grammaire. On trouvera dans les *Mélanges* de Chardon de La Rochette, une notice sur Lebrixa, extraite d'un *éloge* écrit par J.-B. Muñoz et couronné par l'acad. roy. de Madrid en 1796.

NECHAO, ou NECHOS, nom de deux rois d'Egypte, dont le premier commença à régner vers l'an 691 avant J.-C., et fut tué 8 ans après par Sabacos, roi d'Ethiopie, dans un combat. Il eut pour success. Psammeticus, son fils. — Nechao II monta sur le trône vers l'an 617, fit la guerre à Nabopolassar, roi d'Assyrie, défit Josias, roi de

Juda, qui voulait s'opposer au passage de son armée, étendit ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate, et fut vaincu ensuite par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Ce roi m. vers l'an 600, av. J.-C.

NECKER (Noel-Joseph), botaniste du 18e S., né dans la Flandre en 1729, se fit recevoir doct. en médec. à l'université de Douai, fut successivement botan. de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire au collége de médec. de Nanci, et memb. de plus. acad. Il m. à Manheim en 1793. On a de lui les ouvr. suivans : *Deliciæ Gallo-Belgicæ sylvestres..... cum animadversionibus secundùm principia linnæana*, Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12; *Methodus muscorum*, Manheim, 1771, in-8; *Physiologia muscorum*, ibidem, 1794, in-8; trad. en franç. sous le titre de *Physiologie des corps organisés*, ou *Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble*, etc. Bouillon, 1775, in-8 : *Eclaircissemens sur la propagation des filicées en général*, Manheim, 1775, in-4; *Histoire naturelle du tussilage et du petasite*, dans le tom. 4 des *actes* de l'académie élect. palatine de Manheim; *Traité sur la mycitologie*, ou *Discours sur les champignons en général*, Manheim, 1788, in-8; *Elementa botanica*, Neuwied, 1690, 3 vol. gr. in-8, ouvr. estimé, suiv. Willemet, aut. d'une *notice* sur N.-J. Necker, insérée dans le *Magasin encyclop.*, 2e ann., tom. 1er.

NECKER (Jacques), ministre des finances et principal ministre d'état sous Louis XVI, né à Genève en 1732, vint de bonne heure à Paris et y fit une fortune brillante comme associé de la maison Thélusson. Nommé résident de la républiq. de Genève à la cour de France, il eut, avec le duc de Choiseul, des rapports qui le firent connaître avantageusement : bientôt il fut appelé au syndicat de la compagnie des Indes françaises; mais tous ses efforts ne purent en prévenir la destruct. en 1770. Des écrits qu'il publ. à cette époque, et dans lesquels il se montrait fortement préoccupé des intérêts et des besoins du peuple, prouvèrent qu'il était en état d'occuper un haut rang dans l'administration des finances; il y fut appelé en 1776, au moment où le crédit publ. était fortement ébranlé par l'appréhension de la guerre d'Amérique. D'abord directeur du trésor et conseiller adjoint au contrôleur-génér. Taboureau, puis directeur génér. des finances, il sentit que la publicité des ses opérations, l'ordre et le désintéressement pouvaient seuls rétablir le crédit sur des bases durables : il réussit à enrichir le trésor tout en soulageant les peuples par l'abolition ou la diminution de plus. impôts, tels que ceux du droit de main-morte et de la taille : enfin il créa, en 1778, des assemblées provinciales, qui devaient s'introduire succesivem. dans les diverses provinces de France, et ranimer la confiance publique. Après 5 ans de ministère, Necker présenta à la France un état de finances, où la recette annuelle excédait de 10 millions la dépense ordinaire : mais on lui reprocha d'avoir publ. le résultat de ses opérations; des intrigues de cour le décidèrent à quitter le ministère en 1781, il emporta avec lui les regrets univers. : sa retraite fut regardée comme une calamité. Après de malheureux essais pour le remplacer, on le rappela à une époque où la pénurie du trésor, le discrédit des effets publics, l'exil du parlement, l'agitation des provinces, la disette des vivres, menaçaient déjà l'existence de la société. A peine avait-il repris le maniem. des affaires que l'ordre se rétablit; mais des conseils secrets lui enlevaient la confiance du roi, et 10 mois après il reçut l'ordre de sortir du royaume sans éclat. Son départ fut le signal d'un soulèvement, de l'incendie des barrières, du siége et de la prise de la Bastille. La cour se vit forcée de le rappeler; son retour fut pour lui un véritable triomphe : mais il ne tarda pas à reconnoître qu'il ne pourrait résister au parti qui voulait le perdre. Il essaya vainement de déterminer le roi à user des débris de son pouvoir pour ralentir les progrès de la révolut. Perdu dans l'esprit de la cour qui ne lui pardonnait pas son attachement à la monarchie constitutionnelle, attaqué par les jacobins qui traitaient sa fidélité au roi d'*apostasie liberticide*, Necker demanda sa retraite, quitta Paris en 1790, se retira à Copet, en Suisse, et ne cessa de s'occuper des intérêts financ. de la France jusqu'à sa m., arrivée en 1804. Ses *OEuvres complètes*, réunies en 15 vol. in-8, ont été publ. par son petit-fils, le baron de Staël-Holstein, Paris, 1821; elles sont précédées d'une *notice* sur sa vie par l'édit. On trouve à la fin du dernier volume la liste chronologique des écrits de Necker. — Necker (Susanne Curchod de Nasse, dame), femme du précéd., auquel elle s'était unie, en 1764, à l'âge de 25 ans, descendait d'une ancienne famille de Provence, que la révocation de l'édit de Nantes avait obligée à se retirer en Suisse. Elle avait été élevée comme aurait pu l'être un homme destiné à la carrière des sciences et des lettres; elle possédait très-bien les langues anciennes et modernes, et se plaisait à réunir autour d'elle les hommes de lettres les plus distingués de son temps. Pendant les deux ministères de son mari, elle profita de sa position pour répandre des bienfaits continuels; elle réforma les abus qui s'étaient introduits dans les prisons, ainsi que dans les hôpitaux, et fonda, à Paris, un hospice qui porte son nom. Après la retraite de M. Necker en Suisse, elle publ. en 1794, des *Réflexions sur le divorce*, et m. la même année, laissant plus. autres écrits que son mari a recueillis en 5 vol., sous le titre de *Mélanges*. — Necker (Charles-Frédéric), père du ministre des finances, m. en 1760, professa le droit civil à Genève; on a de lui 4 *Lettres sur la discipline ecclésiastique*, et une *Description du gouvernement du corps germanique*.

NECKHAM, NECKAM, ou NEQUAM (Alex.), théologien angl., abbé de Cirencester, m. en 1217, est aut. de plus. *traités* MSs. de théologie, de philosop. et de morale, conservés dans plus. biblioth. anglaises, ainsi que plus. pièces de poésie du même aut., parmi lesquelles on cite les deux pet. poèmes *de Laude sapientiæ divinæ, et de Vitâ monasticâ*.

NECTAIRE, en lat. *Nectarius*, patriarche de Constantinople, remplaça sur ce siége St.-Grégoire de Naziance en 381, m. en 392, et eut pour succ. St-Jean-Chrysostôme. On lui attribue un *Sermon sur l'aumône et le jeûne*, impr. en grec, Paris, 1554, in-8 : trad. en latin et publ. la même année dans le même format.

NECTAIRE, patriarche de Jérusalem au 17e S., après la m. du patriarche Paisius, ne garda ce siége que peu d'années, abdiqua à cause de son gr. âge, et m. à Jérusalem en 1668. On a de lui : *Confutatio imperii papæ in ecclesiam*, Londres, 1702, in-8, trad. du grec en lat. par Pierre Alix, ministre calviniste; un *Ecrit* en grec *contre les principes de Luther et de Calvin sur l'Eucharistie*, trad. en lat. et publ. en grec et en latin, par Eusèbe Renaudot, Paris, in-4, 1709, avec les *Homélies* de Gennadius sur l'eucharistie, des notes et un abrégé de la *Vie de Nectaire*.

NECTANEBUS, NECTANCHIS ou NECTANEBO, roi d'Egypte monta sur le trône vers l'an 375, av. J.-C., et m. assass. par Tachos ou Taos, après un règne de 12 ans. — Nectanebus II, petit-fils du précédent, fit alliance avec Agésilas, roi de Sparte, fut défait par Artaxercès-Ochus roi de Perse, et s'enfuit en Ethiopie ou il m. vers l'an 350, av. J.-C. C'est à cette epoq. que l'Egypte devint tributaire de la Perse.

NEDEY (Anatole-François), chirurgien français, né à Besançon en 1730, s'appliqua particulièr. à l'art des accouchemens, fut nommé démonstra-

teur au collége de chirurgie puis attaché, comme chirurg. en chef, à l'un des hôpitaux milit. de sa ville natale, où il m. le 8 août 1794, victime du typhus qui régnait à cette époq. On a de lui : *Principes sur l'art des accouchem.*, par demandes et réponses, Besançon, 1793, in-8, et quelques autres ouvr. restés en MSs, entre les mains de son fils aîné, médecin à Vesoul.

NEDJM-EDDIN-AYOUB (MELIK EL SALEH), sulthan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, se fit proclamer l'an 637 de l'hégire. (1240 de J.-C), après avoir vaincu son frère Melik el Adel II, et son cousin, Melik el Djawad Younas, qui voulaient démembrer l'empire. Il régna 10 années, pend. lesquelles il fut occupé à des guerres continuelles, et m. en 647 (1249), à l'âge de 44 ans, laissant l'Egypte ouverte à St-Louis. On attribue à ce prince l'établissement de la milice des Mamlouks.

NEE DE LA ROCHELLE (JEAN), avocat et subdélégué à Clamecy en Nivernais, où il était né en 1692 et où il m. en 1772, a composé des poésies légères insérées dans *le Mercure*, et différens ouvr. d'histoire et de jurisprud., entre autres les suiv. : *Mémoire pour servir à l'hist. du Nivernais et du Donziois*, avec 4 dissert. ; 1° sur les servitudes en Nivernais ; 2° sur les maladreries et léproseries du Nivernais ; 3° sur le flottage des bois ; 4e sur la forclusion, Paris, 1647, in-12 ; *Coutume du comté et du bailliage d'Auxerre*, avec un commentaire, ibid., 1749, in-4 ; *le maréchal de Boucicaut*, nouvelle histor., 1713, in-12 ; *le Czar Démétrius*, hist. moscovite, Paris, 1716 et 1717, ou La Haye, 1716, in-12 ; *La duchesse de Capoue*, nouv. italienne, Paris, 1732, in-12.

NEEDHAM (MARCHAMONT), publiciste anglais, né en 1620, à Burford dans le comté d'Oxford, entreprit en 1643 un journal hebdomadaire intitulé *Mercurius britannicus*, et rédigé avec un ton de véhémence qui donna à l'aut. la réputat. d'un des plus utiles défenseurs des libertés publiques. Il se jeta ensuite dans le parti de la cour et publ. son *Mercurius pragmaticus*, pamphlet périodique qui exaspéra au plus haut point la haîne des presbytériens : plus tard, il revint à la secte des indépendans, et publ. dans leurs principes, son *Mercurius politicus*, qui paraissait depuis onze ans, lorsqu'un ordre du conseil d'état le supprima en 1660. Depuis la restauration de Charles II, Needham se livra à la médecine et passait, parmi les non-conformistes, pour un habile praticien, lorsque la m. l'enleva en 1678. On a de lui : une trad. du *Mare clausum* de Selden, augm. de nouvelles preuves à l'appui des droits de l'Angleterre à l'empire de la mer, Londres, 1652 et 1662 ; un *Discours touchant la supériorité d'un état libre sur le gouvern. monarchique*, 1650 et 1767 ; cet écrit d'abord impr. dans le *Mercure politique*, a été traduit en 1791 par Théoph. Mandar et publ. avec des notes de J.-J. Rousseau : de Mably, de Bossuet, Condillac, Montesquieu, Raynal ; on a en outre de Needham un écrit intit. *Medela medicina*, 1665, ouvrage rempli de paradoxes que J. Twisden et Robert Sprackling ont réfutés, le 1er dans sa *medicina veterum vindicata*, et le 2e dans sa *Medela ignorantiæ*.

NEEDHAM (JEAN-TURBERVILLE), physicien angl., membre de la soc. roy. de Londres et associé de l'Acad. des sciences de Paris, né à Londres en 1713, m. en 1781 à Bruxelles où il avait été appelé par l'impératrice Marie-Thérèse, pour l'organisation de l'acad. de cette ville, est connu par ses observat. microscopiques consignées dans ses propres écrits et dans ceux de Buffon dont il a partagé les recherc. sur les animaux spermatiques et infusoires. il avait des idées étendues, mais il manquait de méthode et de clarté. On a de lui les ouvr. suiv. : *New microscopical Discoveries*, etc. Londres, 1745, trad. en franç. sous le tit. de *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, in-12, et Paris, 1750, in-12, avec des augment. et 7 planc. ; *Recherches phys. et métaphys. sur la nature et la religion, et nouv. Théorie de la terre*, Paris, 1769, in-8, à la suite des *Nouvelles Recherc.* de Spallanzani, sur les découvertes microscopiques ; *Idée sommaire ou Vue génér. du système physique et métaphysique de Needham sur la génération des corps organisés*, Bruxelles, 1781 ; différens *mém.* et *observat.* physiques, insérées dans le recueil de l'acad. de Bruxelles ainsi que dans les *Transactions philos.* et des *lettres* contre Voltaire, faisant partie d'une *collect.* sur les miracles publ. à Neufchâtel, 1767, in-8.

NEEFS (PIERRE), peintre flamand, né à Anvers vers l'an 1680, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective, et s'appliqua à peindre des intérieurs d'église. Il avait d'ailleurs peu de talens pour la figure, et celles que l'on voit dans ses tableaux les plus estimés sont de Van-Tulden et de Teniers. On ignore l'époque de sa m.

NÉEL (LOUIS-BALTHASAR), écriv. franç., né à Rouen et m. dans la même ville en 1754, est aut. des ouvr. suiv. : *Voyage de Paris à St-Cloud par mer, et retour de St-Cloud à Paris par terre*, très-souvent réimp. ; *Histoire du maréchal de Saxe*, Mitau 1752, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Louis, duc d'Orléans* (m. en 1752), un vol. in-12.

NEER (EGLON VAN DER) peintre holland., né à Amsterd. en 1623, m. à Dusseldorf en 1706, a laissé quelq. tableaux d'histoire et des paysages estimés.

NEERCASSEL (JEAN de), évêq. de Castorie, né à Gorcum en 1623, entra d'abord dans la congrégat. de l'oratoire, enseigna la philosophie et la théologie à Malines, puis à Cologne ; il fut ensuite provicaire apostolique sous M. de la Torre, coadjut. de M. Catz, enfin success. de ce prélat au siége de Castorie, en 1681, et m. à Zwol, en Over-Yssel, en 1686. On a de lui plus. ouvr. parmi lesquels on cite particulièrement les suiv. : *Amor pœnitens de recto usu clavium*, Emmerick, 1683, 1 vol., in-12, trad. en franç. par l'abbé Guilbert, Utrecht, 1741, 3 vol. in-12. *Tractatus de sanctorum et præcipuè B. Mariæ Virginis cultu*, Utrecht, 1675, in-8 ; trad. en franç. par Leroi, abbé de Haute-Fontaine, Paris 1679, in-8, ainsi que cet autre : *Tractatus de lectione scripturarum*, etc., 1677, in-8 ; un traité de *l'Affermissement dans la foi*, et *la consolation dans les persécutions*, Bruxelles, 1670, in-8, en hollandais ; et des *lettres* à Bossuet, impr. avec la correspond. de ce dernier.

NEESSEN (LAURENT) théolog. flamand, mort chanoine de la cathédrale de Malines, en 1679, a laissé une *théologie* en lat., publ. à Lille, 1693, 3 vol. in-fol.

NEFI-OGLOU ou OGLI, en français, *fils de l'exilé*, ainsi nommé parce que son père avait été banni par le gr. vézyr Achmet Kiuperli, sous Mahomet IV, né dans le 17e S. fut un des musulmans les plus éclairés de son temps ; il possédait le lat., l'arabe, les sciences et toutes les parties de la littérature de son pays. Il exerça long-temps une gr. influence sur le reis-effendi Rami-Mehemet, fut l'un des princip. moteurs de la paix de Carlowitz, et se fit, auprès de ses concitoyens, la réputat. d'un prophète, pour avoir prévu la catastrophe que préparaient les fautes de Mahomet IV.

NEGELEIN (JOACHIM), sav. théologien et numismate, né à Nuremberg en 1675, entra dans les ordres, fut attaché en 1701 à la maison des orphelins de Nuremberg, nommé en 1709, diacre de l'église St-Laurent, puis pasteur de l'église Ste-Marie, et enfin chargé, en 1722, au collége de St-Egide, d'une chaire d'éloquence, de poésie et de littérature grecque, qu'il conserva jusqu'à sa m., en 1749. On a de lui : une trad. allemande du *Thesaurus numismatum modernorum hujus sæculi*

cum lat. et german. explicatione (en société avec Melchior Kornlein), Nuremberg, 1701-1710, 21 part. en 3 vol. in-fol. fig.; un liv. intit. : *Ulysses litterarius sive oratio de singularibus et novis quibusdam in orbe litterato*, ibid., 1726, in-8, auquel il a joint l'*Ulysses scholasticus*, de Gaspar Dornau, et la harangue de Gasp. Hofmann *de Barbarie imminente*.

NEGRI (François), grammairien italien, né à Venise vers le milieu du 15e S., embrassa la carrière ecclésiastique, professa la grammaire et les belles-lettres dans sa patrie et à Padoue, fut ensuite protonotaire apostolique, et m. vers l'an 1520. On a de lui : *de conscribendis Epistolis*, Padoue, 1488; quelq. autres écrits sur la grammaire, etc., sur lesquels on peut consulter les *Scrittori veneziani* du P. D. Agostini, tome 2, pag. 473.

NEGRI (Virginie), appelée aussi *Angélique-Paule-Antoinette*, noms qu'elle avait pris à son entrée en religion dans le couvent des *Angéliques de St-Paul converti* à Guastalla, née à Milan au commencement du 16e S., avait une éloquence naturelle dont elle se servit avec succès pour la conversion des pécheurs. Elle m. en odeur de sainteté en 1555, âgée de 47 ans. On a d'elle des lettres qui ont été publ. avec sa vie sous le titre suiv. : *Lettere spirituali della devota e religiosa Angelica, etc.; Vita (della medesima) raccolta pel Giovan.-Batista Fontana de' Conti*, Rome, *in ædibus pop. Rom.* 1576.

NEGRI (Jean-François), littérat., né à Bologne en 1593, cultivait à la fois la peinture, l'architecture et les lettres. Après avoir visité les principales villes de l'Italie, il revint dans sa patrie, contribua, en 1640, à la fondation de l'acad. des *Indomiti* dont les prem. assemblées avaient lieu chez lui, et m. en 1659. On a de lui une *traduct.* de *la Jérusalem délivrée*, en idiôme bolonais, Bologne, 1628, in-fol. (les 12 prem. chants seulem., et 34 stances du 13e ont été publ.); *Prima crociata, overo lega di milizie cristiane liberatrice del sacro Sepolcro*, ibid., 1658, in-fol.; *Basilica Petroniana overo vita di S. Petronio, con la descrizione della chiesa*, etc., ibid., 1680, in-4; et quelques autres ouvr. MSs.— Negri (Alexandre), fils du précéd., protonotaire apostolique et chanoine de St-Pétrone à Bologne, m. en 1661, s'était appliqué à l'étude des monumens antiques de Rome et de Bologne, ainsi qu'à l'explication des inscriptions qui s'y trouvent gravées. Il a publ. sur ce sujet les dissertations suiv. : *Maniliani Bononiensis monumenta historico-mystica latina*, — *Epistola de vetustissimâ lapideæ cujusdam inscriptionis erasione*, etc; *Ad præsidiarum aquæductum Lucii Publicii Asclepii villici investigatio; Ælia Lælia Crispis*; elles ont été ins. dans les *Marmorea felsinea* du comte Malvasia, Bologne, 1690, in-4.

NEGRI (François), savant ecclésiastique de Ravenne, au 17e S., entreprit des voyages pénibles dans les pays du nord, pour étudier les mœurs, les usages, les rites religieux, et connaître l'état de la civilisation des peuples de cette contrée. Après avoir visité le Danemarck, la Suède, la Norwège et la Finlande, il revint en Italie en 1666, se chargea du gouvernement d'une paroisse dans sa patrie, et m. en 1698. Ses lettres, dans lesquelles il rend compte de tout ce qu'il avait observé, ont été impr. sous le titre suiv : *Viaggio settentrionale diviso in otto lettere*, Forli, 1701, in-4; on y a joint, ses *Annotazioni sopra la storia di Olao magno*; Negri est en outre aut. d'un *Discorso pratico della viverenza dovuta a sacri templi, ed el modo più facile ed efficace per conseguirla*, Venise, 1688. Sa *Vie*, écrite par Gian-Francesco Vistoli, a été impr. avec le *Viaggio*.

NEGRI (Jules), biographe, né à Ferrare en 1648, entra dans la société des jésuites, s'occupa pendant presque toute sa vie à rassembler des notes sur les écrivains florentins des cinq dern. S., et m. dans sa ville natale en 1720. Ses confrères mirent la dernière main à son travail et le publ. sous le titre suiv. : *Istoria degli scrittori fiorentini*, Ferrare, 1722, in-fol. On trouve des détails sur la vie et caractère de Négri dans une *Lettre* de Barufaldi, impr. dans le 34e vol. du *Giornale de' letterati d'Italia*.— Negri (Pierre), peintre vénitien, m. vers la fin du 17e S., a laissé plus. tabl. estimés, parmi lesquels on cite une *Agrippine mourante* qui fait partie de la galerie de Dresde.

NEGRI (Salomon), en arabe *Soleyman Alsadi*, prêtre de l'église grecque, originaire de Damas, fut envoyé en France par les jésuites missionnaires qui avaient conçu l'espoir de le convertir à la foi catholique. Après avoir suivi les cours de Sorbonne à Paris et s'être perfectionné dans la connaissance de l'arabe sous Michaëlis, Négri voyagea en Italie, en Hongrie; il se rendit ensuite à Constantinople, à Venise, à Rome et enfin à Londres, où il obtint une place d'interprète pour les langues orientales et où il m. en 1729. On a de lui : un Recueil de stances arabes, trad. en latin par Rostgaard et publ. avec des notes par Christian Kall, sous le titre suivant : *Arabum philosophia popularis, sive sylloge nova proverbiorum*, Copenhague, 1764, in-8; une version arabe et syriaque d'une homélie du pape Clément XI (*v.* Pfaff, *Introd. in hist. theol. litt.*); quelques opuscules détaillés par Rotermund dans le supplément au dictionn. de Joecher; et une édit. de la version arabe des quatre évangélistes et des psaumes qui avait été faite par Athanase, patriarche grec d'Antioche. La *Vie* de Négri, écrite par lui-même, a été publ. par Anast. Freylinghausen sous le titre de *Memoria Negriana*, Halle, 1764, in-4.

NEGRISOLI (Antoine-Marie), littérat. ital., né à Ferrare dans le 16e S., est aut. d'une traduction italienne, en vers libres, des *Géorgiques* de Virgile, impr. à Venise, 1543, 1552, in-8. — Plus. autres individus de cette même famille, sont mentionnés comme médecins et auteurs de plus. ouvr. de médecine (oubliés aujourd'hui), dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloi, et dans les *Biographies italiennes*.

NEGRO ou NEGRI (François), littérat. ital., né à Bassano au commencement du 16e S., entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, bientôt après il adopta les principes de la réforme, se rendit en Allemagne et assista à la fameuse diète d'Augsbourg. Craignant les persécutions que ses opinions pouvaient lui attirer, il voyagea pendant plus. années, finit par se retirer à Chiavenne, ville des Grisons, y ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes, fut chargé des fonctions du pastorat et m. dans cette ville en 1560. On a de lui : *Rudimenta grammaticæ ex auctoribus collecta*, Milan, 1541, réimpr. sous le titre de : *Canones grammaticales*, Poschiavo, Landolf, 1555, in-8; *Ovidii metamorphosis in epitomen phaleucis versibus redacta*, Zurich, 1542, Bâle, 1544; *Tragedia del libero arbitrio*, (Genève), 1546, in-4, et 1550, in-8; trad. en franç., sous le titre de *la Tragédie du roi franc-arbitre*, (Genève) 1548, in-8; Villefranche (Genève), 1559, in-8; *Rhætia sive de situ et moribus Rhætorum libellus*, Bâle, 1547, in-4; *de Fanini Faventini ac Dominici Bassanensis morte* ..... *brevis historia*, Chiavenne, 1550, in-8. Il a publ. sous le titre de *Turcicarum rerum commentarius*, Paris, 1538, in-8, une traduct. de l'ouvr. de Paul Giovio.

NEGRONI (Jules), jésuite, né à Gênes vers le milieu du 16e S., m. vers 1630, a laissé quelq. ouvr. ascétiques, oubliés aujourd'hui, et un panégyrique (*Orazione in lode*) de St Charles-Borromée, prononcé le 2 nov. 1602 dans la cathédrale de Milan, ibid., 1603, in-4. — J.-B. Négroni, né en Corse dans le 17e S., a laissé quelq. écrits, mentionnés dans la *Biblioth. volante* de Cinelli.

NEHEMIA (Abraham), juif portugais, méd. du 16e S., n'est guère connu que par l'ouvr. suiv. publ. sous son nom : *Methodi universalis medendi per sanguinis missionem et purgationem libri duo*, etc., Venise, 1591, 1604, in-4.

NEHEMIE (Bible), juif, captif en Perse dans le 5e S. av. J.-C., s'acquit la faveur d'Artaxercès, dit Longuemain, roi de Perse, dont il était échanson, obtint de ce prince la permission d'aller rebâtir le temple de Jérusalem, et termina cette grande entreprise en 454 av. J.-C., malgré les oppositions des ennemis de sa nation. Il gouverna ensuite le peuple hébreu pend. près de 29 ans, avec une grande sagesse, et m. en l'an 430. On lui attribue le second livre d'Esdras.

NEIPPERG ou NEUPERG (Guill.-Reinhard, comte de), feld-maréchal autrichien, né en 1684, entra au service en 1702, obtint en 1717, le grade de colonel d'infanterie, se distingua aux affaires de Temeswar et de Belgrade et quitta le service pour être chargé de l'éducation du duc François-Etienne, depuis empereur François Ier. En 1730, on le nomma au commandement de la forteresse de Luxembourg, et en 1733 on l'envoya en Italie avec le grade de feld-maréchal. Quelques années après il fit la campagne de Hongrie contre les Turks, se distingua au combat de Kornéa en 1738, couvrit la retraite de l'armée autrichienne après la bataille de Groctka et reçut de pleins-pouvoirs pour négocier la paix. Lors de la guerre de la succession de Bavière, Neipperg fut mis à la tête de l'armée de Silésie; ayant été blessé à la bataille de Molwitz, en 1742, il se retira en Moravie, alla ensuite remplacer le duc d'Aremberg dans les Pays-Bas et prit part à la bataille de Dettingen. Il se retira dans son gouvernem. de Luxembourg en 1743, fut appelé à Vienne en 1753 pour entrer au conseil de guerre, et m. dans cette ville en 1774. — Neipperg (Léopold, comte de), fils du précéd., chambellan autrichien et ambassadeur d'Autriche à Naples, né en 1728, m. à Schweiger près de Heilbronn en 1792, a publ. des pièces histor. intéressantes pour l'hist. du temps, sous le titre suiv. : *Hist. fondée sur les documens originaux, de toutes les transactions relatives à la paix conclue le 18 septembre 1738 entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte ottomane*, Francfort et Leipsig, 1790, in-8. On lui doit l'invention d'une machine à copier les lettres qu'il nomma le *Copiste-Secret* et dont il publia la description, Vienne, 1764, in-4 avec 6 fig. in-fol.

NELIS (Corneille-François de), évêq. d'Anvers, un des prem. membres de l'acad. des sciences et belles-lettres de Bruxelles, né à Malines en 1736, m. en 1798, à Parme dans le couvent des Camaldules où il s'était retiré en 1794, lors de l'invasion de son diocèse par l'armée française, a laissé, sur plus. points d'histoire et de morale, des dissertat. qui l'ont fait connaître avantageusem. comme littérateur : plus. de ses ouvr. sont restés MSs. Parmi ceux qui ont vu le jour nous citerons : *l'Aveugle de la Montagne*, ou *Entretiens philosophiques*, Parme, Bodoni, 1795, in-4; et Rome, 1796, in-4; *de Historiâ Belgicâ et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio*, Parme, 1795, in-8.

NELLER (George-Christophe), chanoine de Trèves, doct. en droit, né en Franconie en 1709, m. à Trèves en 1783, a laissé un gr. nombre de dissertations, sur les droits de l'église de Trèves, sur les monnaies de ce même pays, et autres sujets.

NELLI (Jean-Baptiste), célèbre architecte florentin, né en 1661, m. en 1725, après avoir rempli dans sa patrie des fonctions distinguées, telles que celles de sénateur, de directeur des ponts et chaussées, etc., a laissé plus. ouv. MSs., entre autres une *Vie de Galilée*, plus étendue que celle de Brenna et dont Tiraboschi souhaitait la publicat. : on a pub. ses *Discorsi di architettura*, Florence, 1753, in-4, précédés de sa *vie*. On y trouve une fort bonne descript. de la cathédrale de Florence. —Un autre Nelli (Baptiste-Clément), de la même famille que le précéd., est aut. des *Plans et Elévations* de la même cathédrale, imp. à Florence, 1755, et qui ont été quelquefois attribués par erreur au précédent.

NELSON (Robert), écrivain anglais, qui a mérité, par le caractère de ses ouv. et sa conduite dans le monde, le surnom de *Pieux*, né à Londres en 1656, voyagea en France et en Italie, et m. à Kensington en 1714. On a de lui plus. ouv., tous sur des sujets religieux, dont on trouvera les tit. dans l'*Universal historical Dictionary*, etc., de G. Crabb. —Nelson (Valentin), ministre anglican, né dans le comté d'York en 1671, m. en 1724, a laissé un recueil de *sermons* estimés. — Nelson (Samuel), journaliste, né en 1759, dans le comté de Down en Irlande, rédigeait à Belfast une feuille périodique intit. l'*Astre du Nord*, lorsqu'il fut arrêté en 1796 et enfermé au fort George, d'où il ne sortit qu'en 1802, pour s'exiler volontairem. en Amérique, où il m. quelque temps après.

NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, né dans le comté de Norfolk en 1758, s'embarqua dès l'âge de 12 ans sur un vaisseau de guerre commandé par l'un de ses oncles, et donna bientôt des preuves d'une force de caractère qui firent présager ce qu'il deviendrait un jour dans une carrière dont sa constitution délicate semblait d'abord devoir l'éloigner. Chargé, à 14 ans, du commandem. d'un cutter à la station de Chatam, le jeune Horace explora les bancs de la Tamise, navigation difficile et périlleuse qui le rendit très-habile dans la manœuvre. En 1773 il fut employé dans l'expédition envoyée au pôle nord, sur la demande de la société royale de Londres. Il se fit remarquer pendant la campagne par plus. traits d'intrépidité. Au retour de cette expédition, Nelson partit pour les Indes orientales, sur un cutter de 20 canons, faisant partie de l'escadre aux ordres de l'admiral Edward Hughes, revint peu de temps après en Angleterre pour rétablir sa santé, et en repartit presque aussitôt (1776) sur une frégate, destinée pour les Indes occidentales. Nommé enseigne de vaisseau, il reçut successivem. le commandem. de plus. bricks ou corvettes. Etant mouillé dans la rade d'Elseneur en 1781, il y acquit cette grande connaissance des côtes de Danemarck, dont il retira plus tard de si grands avantages. A la paix de 1783, il fut mis en demi-solde, passa en France, et se fixa à St-Omer, où il resta près d'un an. En 1784 il fut nommé, sans qu'il l'eût sollicité, au commandem. du *Boréas*, corvette de 28 canons destinée à la station des îles sous le Vent; et c'est à sa fermeté, à la stricte exécution des instructions qu'il avait reçues, que la Grande-Bretagne dut l'*acte d'enregistrement*, mesure si favorable à son commerce. Au mois de janvier 1793, un ordre de l'amirauté appela Nelson (alors marié et retiré avec demi-solde dans le comté de Norfolk) au commandement du vaisseau l'*Agamemnon*, qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Hood (*v.* ce nom), destinée à agir contre la France. Envoyé à Naples pour hâter l'envoi des troupes de ce pays qui devaient former la garnison de Toulon, alors livré aux Anglais, Nelson commença alors sa liaison avec la fameuse lady Hamilton (*v.* ce nom), et après avoir rempli sa mission, rejoignit l'amiral Hood, qui, forcé d'évacuer Toulon, s'était rendu devant Bastia. Il contribua à la prise de cette ville, à celle de Calvi, et prit une part très-active et très-honorable au combat du 13 mars 1795, livré par l'amiral Hotham à l'escadre française sous les ordres du contre-amiral Martin. Deux ans après (janvier 1797), il vint joindre l'amiral sir John Jervis, à la hauteur du cap St-Vincent, reçut le commandem. du vaisseau le *Capitaine*, et coopéra puissamm. au succès du combat livré à la flotte es-

pagnole sous les ordres de l'amiral D. Jos. de Cordova. C'est à cette époque qu'il fut élevé au grade de contre-amiral, et créé en même temps chevalier du Bain. La prem. opération dont il fut chargé comme officier-général fut une expédit. contre l'île de Ténériffe. Cette entreprise échoua, et Nelson reçut un coup de canon qui lui fracassa le bras droit et nécessita l'amputation. De retour en Angleterre, il y fut comblé d'honneurs et de récompenses. Rétabli de sa blessure, il reçut l'ordre de rejoindre l'amiral Jervis, nommé alors lord-comte St-Vincent, qui venait d'être envoyé dans la Méditerranée. Chargé par le command. en chef de surveiller l'armement qui se faisait alors dans le port de Toulon, Nelson fut contraint par un coup de vent de relâcher en Sardaigne, et il ne put joindre la flotte française que lorsqu'elle était mouillée dans la baie d'Aboukir. La victoire qu'il remporta sur ce champ de bataille est une des plus décisives qui aient été obtenues en mer depuis l'invention de la poudre, puisque de treize vaisseaux français deux seulement purent échapper. Ce succès plaça l'amiral anglais au faîte de la gloire. Le roi d'Angleterre le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, son lieu de naissance, en lui assignant une pension de 2,000 liv. sterling, reversible à ses héritiers jusqu'à la 3e génération. La compagnie des Indes lui vota un don de 10,000 liv. sterl. Après cette expédition, l'amiral anglais se rendit à Naples; mais au bout de quelq. mois passés en plaisirs et en festins, dans l'enivrement d'une passion déshonorante qui éteignait dans le cœur du vainqueur d'Aboukir les affections les plus sacrées, il fut forcé, par suite de l'invasion des Français dans les états napolitains, de conduire le roi, la reine et la cour à Palerme. Toutefois cet éloignem. ne fut pas de longue durée : les Français ne tardèrent pas à évacuer Naples. Les partisans de la nouvelle révolution avaient obtenu du cardinal Ruffo, commandant en chef de l'armée royale, une capitulation qui leur assurait l'inviolabilité de leurs propriétés et de leurs personnes; mais Nelson annula ce traité, traita les capitulés comme des rebelles, et en fit périr les plus marquans par la main du bourreau. Le roi de Naples approuva la conduite sanguinaire de l'amiral anglais, le créa duc de Bronte et le combla de richesses. Au commencem. de 1801, Nelson, alors vice-amiral, fut nommé command. en second de la flotte envoyée par le gouvernem. britanniq. dans la Baltique pour dissoudre l'alliance qui venait d'être conclue entre la Russie, la Suède et le Danemarck. Nelson commandant l'avant-garde dans l'action qui eut lieu avec la flotte danoise devant Copenhague, obtint seul tout l'honneur du combat, l'amiral en chef Parker, par sa position, n'ayant pu y prendre part. Nelson fut fait vicomte en récompense de sa conduite en cette circonstance mémorable. Sa dern. expédit., pendant cette guerre, fut une attaque infructueuse contre l'armem. préparé dans le port de Boulogne en 1801. Lors de la rupture du traité d'Amiens, Nelson fut nommé commandant en chef de la flotte de la Méditerranée, et tint bloquée, pendant deux ans, l'escadre franç., alors réunie dans le port de Toulon. Toutefois l'amiral Villeneuve sut échapper à cette surveillance et appareilla de Toulon avec 11 vaisseaux de ligne, 7 frégates et 2 bricks, le 18 janvier 1805, pour aller opérer sa jonction avec l'escadre espagnole au Férol. Nelson, après avoir long-temps cherché l'escadre française dans la Méditerranée, arriva enfin, le 29 sept., devant Cadix, où se trouvait en rade la flotte combinée, forte de 33 vaisseaux, dont 18 français et 15 espagnols. Après diverses évolutions les deux armées se formèrent en présence, à la hauteur de Trafalgar, le 21 octobre. Nelson disposa sa flotte sur deux colonnes, se mit à la tête de la prem., composée de 12 vaisseaux, et confia le commandement de la seconde, qui était de 15, au vice-amiral Collingwood. Le combat s'engagea à midi. après que Nelson eut fait hisser à bord de son vaisseau amiral ce signal, devenu depuis si célèbre : « *L'Angleterre compte que chacun fera son devoir.* » Les Anglais remportèrent la victoire; mais ils achetèrent leur triomphe par la perte du héros qui l'avait assuré par ses savantes dispositions. Nelson, blessé grièvement d'une balle de fusil, partie de la hune du vaisseau français le *Redoutable*, expira peu de temps après que son capitaine de pavillon, Hardy, lui eût annoncé que le succès était complet. Tous les honneurs qu'une nation reconnaissante peut dispenser furent décernés à la mémoire du vainqueur de Trafalgar. Son corps, rapporté à Londres, fut exposé à Greenwich, pendant plus. jours, avec l'appareil le plus magnifique : de là il fut transporté à Westminster, puis inhumé dans la cathédrale de St-Paul. Les sept fils du roi George III, un grand nombre de pairs, de membres de la chambre des communes, d'officiers de mer et de terre, furent présens à ses obsèques. Les Anglais considérèrent sa m. comme un malheur national, et se montrèrent presq. indifférens à une victoire qu'ils croyaient trop chèrement achetée par une telle perte. La *Vie de Nelson* a été écrite par Samuel Clarke, Londr., 1810, 2 vol. in-4; par Churchill, 1813, in-4; par Robert Southey, 1813, in-8 : cette dern. a été trad. en franç.. Paris, 1820, in-8.

NEMEITZ (JOACHIM-CHRISTOPHE), littérateur, conseiller aulique du duc de Deux-Ponts et du prince de Waldeck, né à Rostock en 1679, m. à Strasbourg en 1753, a laissé, entre autres ouv. : *de Modestiâ historicorum in censuris principum observendâ*, Lunden, 1709, in-8; *Inscriptionum singularium maximam partem novissimarum fasciculus*, Leipsig, 1726, in-8; *Supplém. aux voyages de Misson, Burnet, Addison*, etc., ib., 1726, 2 vol. in-8; *Remarques sur l'Hist. de Charles XII* par Voltaire, Francfort, 1738, in-8; pensées sur diverses matières histor. critiq. et morales, pub. sous le tit. suiv. : *Vernunftigen gedancken*, etc., ib., 1739-45, 6 vol. in-8; *Mémoires du comte de Stenbock*, pour servir à l'hist. milit. de Charl. XII, ibid., 1745, in-8; *Séjour de Paris*, ou Guide fidèle des voyageurs de qualité qui désirent employer avec fruit leur temps et leur argent, Strasbourg, 1750, gr. in-8, 4e édit.; pub. aussi en français à Leyde, 1727, 2 vol. in-8.

NÉMÉSIEN (M. AURELIUS OLYMPIUS), en latin *Nemesianus*, poète didactique et bucoliste latin, naquit à Carthage. On n'a rien de précis sur l'époque de sa naissance et de sa mort; mais il vivait au 3e S., sous le règne de l'emper. Numérien. Il eut même avec ce prince un combat poétique, où la victoire lui resta; et, plus heureux que Lucain avec Néron, dans une circonstance semblable, il trouva dans le rival vaincu un ami et un protect. généreux. Némésien composa, sous le titre de *Cynégétiques*, *Halieutiques et Nautique*, trois poèmes sur la chasse, la pêche et la navigation. Il ne nous reste que 325 vers du prem. de ces ouv., et quelques vers des autres. On lui attribue aussi, mais d'après des motifs peu plausibles, un petit poème sur *les Louanges d'Hercule*, que Wernsdorf a fait entrer dans sa collection des *Poetæ latini minores*. C'est avec plus de raison, sans doute, et sur de meilleures autorités, que le même édit. restitue à Calpurnius (*v.* cet article), contempor., émule et ami de Némésien, quatre églogues constamment placées, depuis l'édition d'Ange Ugoletti, 1600, à la suite des fragmens connus du prem. de ces poètes. Au surplus cette opinion n'est pas encore celle de tous les savans. L'amitié qui paraît avoir constamment uni Calpurnins et Némésien, a constamment aussi rassemblé le peu d'ouv. qui nous restent d'eux. Les prem. édit. sont celles de Rome, 1471, et de Parme, 1500. La plus récente est celle que M. Lemaire vient de pub. dans le tom. 52 de

sa *Biblioth. classique latine*, qui est le prem. des *Poetæ minores*.

NEMESIS (mythol.), fille de Jupiter et de la Nécessité, déesse de la vengeance, punissait le crime et récompensait la vertu. Les Grecs lui donnaient aussi les noms d'*Adrastée* et de *Rhamnusie*.

NEMESIUS, évêque d'Emèse, ville de Syrie, vivait sur la fin du 4e S. ou au commencem. du 5e. On a de lui un traité de *la Nature de l'homme*, en grec, imp. pour la prem. fois à Anvers, 1565, in-8, avec une version latine par Nic. Ellebodius Cassellianus; puis à Oxford en 1671, in-8, avec des notes, et à Hall, 1801, in-8, avec des notes de C.-G. Mathæi.

NEMIUS (JEAN), prêtre, né à Bois-le-Duc au 16e S., enseigna les humanités successiv. à Nimègue, à Amsterdam et dans sa ville natale. Il a composé quelq. livres élémentaires sur l'orthographe et la grammaire, et un poème latin intit. : *de Imperio et Servitute ludi magistri*, Nimègue, 1551, in-4; il a en outre trad. en vers latins l'ancien roman de Tyl Uilespiègle et l'a pub. sous le titre suivant : *Tyli saxonis Historia, sive humanæ stultitiæ Triumphus, versu iambico*, 1563, in-8.

NEMOURS (JACQUES D'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard, comte de la Marche, gouverneur du dauphin, depuis Louis XI, épousa en 1462 la cousine de ce prince, Louise, fille du comte du Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours avec les titres, rang et prérogatives de duc et pair. Comblé des bienfaits de son souverain, il eut la faiblesse d'accéder à la ligue dite du *Bien public* : cette première trahison lui fut pardonnée; il obtint même le gouvernem. de Paris et de l'Ile-de-France en vertu du traité de Conflans en 1465. Louis XI, connaissant la versatilité de son caractère, surveilla ses démarches, acquit la preuve qu'il continuait à le trahir, le fit saisir et poursuivre comme criminel de lèse-majesté; mais il céda aux prières du coupable et lui pardonna de nouveau. Cette clémence, loin de corriger le duc de Nemours, ne servit qu'à l'encourager à tremper dans les complots des mécontens : il fut arrêté, transféré à la Bastille, enfermé dans une cage de fer, et mis à m. le 4 août 1477, âgé à peine de 40 ans. La cruauté réfléchie qui présida à son jugement et à son supplice, la barbarie des tortures qu'éprouvèrent ses jeunes enfans ont donné, à ce qui n'était d'abord qu'un acte de justice, tous les caractères de la vengeance et de la tyrannie. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la biblioth. du roi, en 3 vol. in-fol. On trouve dans les *Mémoires* de Comines, édit. de Godefroy, une *lettre* de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (LOUIS D'ARMAGNAC, duc de), 3e fils du précéd., n'avait que 5 ans lors du supplice de son père; il fut jeté dans un cachot de la Bastille, et n'en sortit qu'à l'avènem. de Charles VIII au trône. Il embrassa la profession des armes, et suivit le roi à la conquête du royaume de Naples. Nommé vice-roi de ce royaume sous Louis XII, il ne sut pas maintenir son autorité : la discorde se mit dans son camp, et Gonzalve, profitant de la mésintelligence des chefs de l'armée française, les attaqua séparément, les battit et les força à opérer leur retraite. Obligé de se frayer un passage l'épée à la main à travers l'ennemi dans la plaine de Cérignole, le duc de Nemours s'élançait à la tête de l'avant-garde lorsqu'il fut atteint d'une balle qui l'étendit m. le 28 avril 1503. Brantôme parle de lui dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (JACQUES DE SAVOIE, duc de), l'un des grands capitaines français du 16e S., né à l'abbaye de Vauluisant, en Champagne, l'an 1531, fut mis à la tête de 200 chevau-légers en 1546, commença à se signaler en 1552 au siége de Lens, se jeta l'un des prem. dans la ville de Metz; menacée par Charles-Quint, et concourut à la glorieuse défense de cette place. Il servit ensuite en Flandre et en Italie jusqu'à la trêve qui suivit la prise de Pont-de-Sture en 1555. En récompense de ses services, il fut fait colonel-général de la cavalerie légère, et continua de se signaler sous le règne de Charles IX contre les protestans. Il commandait les Suisses qui ramenèrent à Paris ce prince, que les protestans avaient voulu enlever à Meaux. Il se distingua à la bataille de Saint-Denis, fut chargé en 1569, avec le duc d'Aumale, de s'opposer au passage des troupes que le duc de Deux-Ponts amenait au secours des protestans : mais, ayant échoué dans cette expédit. par la faute du duc d'Aumale, il se retira dans son duché de Genevois, s'y livra à la culture des lettres et des arts, en sortit pour peu de temps lors du passage de Henri III à Lyon, et m. à Anneci en 1585. Brantôme fait de lui un portrait magnifique dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (HENRI DE SAVOIE, duc de), 2e fils du précéd., d'abord connu sous le nom de marquis de Saint-Sorlin, né à Paris en 1572, reçut du duc de Savoie, en 1588, le commandement d'une armée avec laquelle il s'empara du marquisat de Saluces. Il se jeta ensuite dans le parti de la ligue, et fut nommé gouv. du Dauphiné par les ligueurs, en 1591. Ayant fait sa paix avec Henri IV, il assista en 1596 aux états de Rouen, et se signala l'année suivante au siége d'Amiens. Il ne prit aucune part à la guerre qui éclata entre la France et la Savoie au sujet du marquisat de Saluces, réclamé par Henri IV, se retira en France, où il épousa, en 1618, Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Aumale, se fit remarquer à la cour par son goût pour les fêtes, et m. à Paris en 1632.

NEMOURS (HENRI II DE SAVOIE, duc de), fils cadet du précéd., né à Paris en 1625, était destiné à l'état ecclés., et avait été nommé en 1651 à l'archevêché de Reims; mais la mort de Charles-Emmanuel, son frère, tué en duel par le duc de Beaufort, le décida à rentrer dans le monde. Il épousa, en 1657, Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville, et m. 2 ans après. — La duchesse de NEMOURS, sa veuve, fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neufchâtel, et m. à Paris en 1707 à l'âge de 82 ans. Après sa mort, la principauté de Neufchâtel fut adjugée au roi de Prusse, malgré les réclamations de la France et de la Savoie. Elle a laissé des *mém.* remarquab. par leur exactitude, leur fidélité et l'agrément du style : ils sont ordinairement impr. avec ceux du cardinal de Retz et de Joly. La prem. édit. de ces *mém.* a été pub. sur le MSs. de l'auteur avec un *avertissement* et quelq. *notes* par Mlle L'Héritier.

NEMROD (Bible), petit-fils de Cham, l'un des fils de Noé, fut le prem. qui exerça la puissance sur la terre (*cœpit esse potens in terrâ*). S'étant livré particulièrement à la chasse des bêtes farouches avec une troupe de jeunes gens qu'il avait réunis, il les accoutuma à une espèce de discipline et à manier avec adresse les armes offensives. On lui attribue la fondation de Babylone et du premier empire qui porta ce nom. Plusieurs commentateurs confondent Nemrod avec Assur, bien que l'Ecrit.-Ste distingue clairement ces deux personnages. Au surplus il est très-difficile de débrouiller la chronologie de cette époque si reculée de l'hist. du monde.

NENNIUS, ancien chroniqueur breton du 9e S., est aut. d'une histoire des Bretons, écrite dans le goût de Gildas dit *l'Albanien* (*v.* ce nom), et qui se termine au 8e S. : quelques parties seulement ont été impr. Le MS. en est conservé à la biblioth. cottonienne du muséum britannique.

NENTER (GEORGE-PHILIPPE), médec., né vers la fin du 17e S., pratiqua son art à Strasbourg, et m. vers 1740. On a de lui : *Fundamenta medicinæ*

theorico-practica, Strasbourg, 1718; *Theoria hominis sani, seu Physiologia medica*, ib., 1714; *Theoria hominis ægroti, sive Pathologico med. pars generalis*, etc., ibid., 1714.

NENY (PATRICE MAC-), issu d'une anc. famille irlandaise réfugiée en Belgique après le renversement du trône des Stuarts, né à Bruxelles en 1712, devint successiv. secrét. des conseils d'état et privé, conseiller privé, membre du conseil suprême des Pays-Bas à Vienne, l'un des commissaires pour l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle, trésorier-général des finances, chef et président du conseil privé. Il eut la plus grande part à la direction des affaires publiques de la Belgique sous le gouvern. de Marie-Thérèse, qui le nomma conseiller-d'état intime, et lui conféra le diplôme de comte et le collier de commandeur de l'ordre de St-Etienne. Après la m. de cette princesse, il sollicita sa retraite, et m. à Bruxelles en 1784. On a de lui des *Mém. histor. et politiques sur les Pays-Bas autrichiens*, Neufchâtel, Fauche, 1784, in-8; et une édit. des *Decisiones brabantinæ* du comte de Wynants, son beau-père.

NÉOBAR (CONRAD), savant impr., originaire d'Allemagne, agrégé en 1537 à la corporation des libraires de Paris, nommé en 1538 imp. de François I[er], et chargé spécialement de la publication des MSs. grecs, et m. en 1540, a pub. douze ouv., huit grecs et quatre latins, dont Maittaire a donné la liste (*Ann. typogr.*, t. 3, p. 451). Outre les préfaces dont il a enrichi ses éditions, on a de lui les deux écrits suivans: *compendiosa facilisque artis dialecticæ Ratio*, Strasbourg, 1536, in-8; Leipsig, 1537, in-8; *de inveniendi argumenti disciplinâ Libellus*, ibid., 1536, 1537, in-8.

NEOCASTRO (BARTOLOMMEO da), jurisconsulte sicilien du 13[e] S., est aut. d'une *Hist. sui temporis, à morte Friderici II, ab anno* 1250, *ad annum* 1294, dans laquelle il rend compte, comme témoin oculaire, des fameuses *vêpres siciliennes*, arrivées en 1282. Cette hist. fait partie des *Scriptor. rerum italicarum* de Muratori, t. 13. On connaît encore du même auteur: *poeticum Opus, sive Messana, XV lib. hexametris versibus compostum*, et *de Rebus gestis Siculorum post Gallorum cladem.* Ces deux ouv. sont restés MSs.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille. V. PYRRHUS.

NÉOPTOLÈME, nom de deux rois d'Epire, dont le prem., m. en 360 avant J.-C., laissa trois enfans, entre autres Olympias, mère d'Alexandre; le 2[e] s'empara du trône pendant l'absence de Pyrrhus-le-Grand, et fut ensuite mis à mort par ce prince à son retour d'Italie, en 295 av. J.-C.

NEPHTALI, 6[e] fils de Jacob et tige d'une des tribus d'Israël, laquelle, suivant la Bible, renfermait, au bout de 200 ans, 53,000 hommes en état de porter les armes.

NÉPOMUCÈNE (ST-JEAN), chan. de Prague, né vers 1330 à Nepomuck, dans la Bohême, avait refusé plus. riches bénéfices que l'emp. Wenceslas lui avait offerts; mais il crut devoir accepter la place d'aumônier de ce prince, dans l'espoir que ses fonctions le mettraient à même d'être utile aux malheureux. Malgré la régularité de la conduite de l'impératrice Jeanne, Wenceslas avait conçu sur sa fidélité des soupçons qu'il résolut d'éclaircir en forçant Népomucène, directeur spirituel de cette princesse, à trahir le secret de la confession. Les menaces, les promesses, les tortures, ne furent point capables d'ébranler le confesseur. Wenceslas, furieux de ne pouvoir réussir, le fit précipiter, pieds et mains liés, dans la Moldau le 16 mai 1383. Népomucène a été canonisé en 1729 par le pape Benoît XIII; sa *vie* a été écrite en latin, 1° par le P. Balbin, et pub. avec des *notes* par le P. Papebrock dans les *Acta sanctorum*; 2° par Berghauer, Prague, 1736; 3° en français, par le P. de Marne, Paris, 1741.

NEPOS (FLAVIUS-JULIUS), empereur d'Occident, né en Dalmatie, fut d'abord gouverneur de cette province, puis proclamé auguste à Ravenne, en 473, par l'empereur d'Orient, Léon, qui lui avait donné en mariage une nièce de sa femme. Nepos marcha aussitôt contre Glycerius (*v.* ce nom) son rival, le força d'abdiquer l'empire d'Occident, et l'envoya évêque à Salone. Cependant les Visigoths continuaient à étendre leur domination dans les Gaules; Nepos, reconnu empereur, mais se sentant incapable de résister à de tels ennemis, fit demander la paix à Euric ou Everic, leur roi, qui ne l'accorda qu'en retenant l'Auvergne dont il s'était emparé; mais cette paix fut troublée par la révolte d'Oreste, commandant pour l'empereur dans les Gaules. Ce lieutenant rebelle envahit l'Italie et s'avança sur Ravenne, résidence habituelle de Népos. Celui-ci s'enfuit aussitôt à Salone en Dalmatie. Il conserva son autorité sur cette province pendant 4 ans, au bout desquels il fut assassiné par des serviteurs que Glycerius avait, dit-on, excités à ce crime. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en cuivre; il en existe en petit bronze avec des revers, très-rares.

NEPOS. V. CORNELIUS NEPOS.

NEPOTIEN ou NEPOTIANUS (FLAVIUS-POPILIUS), l'un des tyrans éphémères qui usurpèrent quelques instans le titre d'empereur, était fils d'Eutropie, sœur de Constantin, et, suivant plus. historiens, du consul Népotien. Il fut lui-même consul en 336. Après la m. de l'emp. Constant, son cousin, Népotien prit le titre d'auguste, en 350, marcha sur Rome et vainquit Anicet, préfet du prétoire de l'usurpateur Magnence. Tandis qu'il s'efforçait d'affermir son autorité dans l'ancienne capitale de l'empire, Marcellin, l'un des lieutenans de Magnence, accourut sous les murs de Rome, dispersa les soldats de Népotien et lui ôta la vie avec le trône, qu'il n'avait occupé que 28 jours. On a de ce prince des médailles en moyen bronze assez rares.

NEPTUNE (mytholog.), fils de Saturne et de Rhée, eut en partage l'empire de la mer. Mécontent de son apanage il prétendit à celui de Jupiter, son frère; mais il fut banni du ciel pour quelque temps, et c'est alors qu'il se réunit à Apollon pour bâtir les murs de Troie. Les anciens représentaient ce dieu tenant un trident à la main, porté sur un char en forme de conque, traîné par des chevaux marins.

NEPVEU (FRANÇOIS), jésuite, né à St-Malo en 1639, m. en 1708 au collége de Rennes, dont il était recteur, a laissé divers écrits ascétiques, dont on trouvera la liste dans le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759; les principaux sont les suiv.: *de la Connaissance et de l'Amour de J.-C.*, Nantes, 1681, in-12, souvent réimp. et trad. en italien par le P. Segneri; *Retraite selon l'esprit et la méthode de St-Ignace*, Paris, 1687, 1716, in-12; trad. en lat., Ingolstadt, 1707, in-8; *Manière de se préparer à la mort*, ibid., 1693, in-12, trad. en italien; *Pensées et Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, ibid., 1699, 4 vol. in-12, souv. réimp., trad. en lat., Munich, 1709, et en italien, Venise, 1715, etc.

NERCIAT (ANDRÉ-ROBERT-ANDRÉA de), né à Dijon en 1739, faisait partie d'une compagnie des gendarmes de la garde, compris dans la réforme qu'opéra le comte de St-Germain; ayant été mis à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel, il voyagea dans plus. contrées de l'Europe, remplit diverses charges auprès de différens princes d'Allemagne, telles que celles de conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, puis de direct. des bâtimens au service du prince de Hesse-Rothenbourg. A son retour en France il avait été chargé, ainsi que plus. autres officiers, d'aller soutenir les insurgés de la Hollande contre le stathouder, et avait reçu la croix

de St-Louis en 1788. Au commencement de la révolution il émigra, se rendit à Naples, fut chargé d'une mission à Rome par la princesse Caroline, tomba entre les mains des Français, fut enfermé dans le château St-Ange, n'en sortit que vers 1800, et m. à Naples peu de temps après. On a de lui : *Contes nouveaux*, Liége 1777, in-8; *Felicia ou Mes fredaines*, 1778, 2 vol. in-18, ouv. très-libre; *Monrose*, 2 vol. in-18, suite de *Felicia*; *Constance ou l'Heureuse témérité*, 1780, in-8; *Dorimon ou le Marquis de Clavelle*, comédie en 5 act. et en prose, Strasbourg, 1777, in-8; *l'Urne de Zoroastre ou la Clef de la science des Mages*, in-8; *Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas ou les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. in-12. On lui attribue un liv. fort obscène, intit. *Le Diable au corps*, 1803, 6 vol. in-18.

NÉRÉE (Mytolog.), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, s'unit à sa sœur Doris et fut le père de 50 nymphes, appelées de son nom *Néréides*.

NERI (St Philippe), fondat. de la congrégat. de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études classiq., ainsi que ses cours de philos., de théol. et de droit canon., et se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. En 1548, il établit la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène à Rome, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins, qui, lors du jubilé de 1600, donna, dit-on, l'hospitalité pend. trois jours à 444,500 hommes et à 25,000 femmes. Ayant reçu les ordres sacrés en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfans, s'associa quelq. jeunes ecclésiastiques (qui furent nommés *oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière), donna à ses disciples des statuts particuliers qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575, et m. en 1595. On a de lui : des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8; des *Avis spirituels* (*ricordi*), et quelques *Poésies*, insérées dans les *Rime Oneste*, t. I. Sa *Vie* a été écrite en latin par Ant. Gallonio, l'un de ses disciples; en espagnol par Louis Bertrand, Valence, 1625, trad. en latin par le P. Jacques Bacci, Rome, 1645, in-4, et par le P. Jérôme Bernabe. Elle se trouve aussi dans les *Acta Sanctorum* avec des notes de Papebroch.

NERI (Antoine), chimiste florentin du 16e S., l'un des prem. qui aient écrit sur la fabrication du verre, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il avait refusé les emplois et les bénéfices, afin de se livrer entièrement à son goût pour les sciences, et de parcourir la plus gr. partie de l'Europe en visitant les laboratoires des chimistes. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intit. : *Arte vetraria distinta in libri sette; ne' quali si scoprono maravigliosi effetti, e s'insegnano segreti bellissimi del vetro nel fuoco, ed altre cose curiose*, Florence, Giunti, 1612, in-4; Venise, 1663, in-12, et 1678, in-8; trad. en angl. par Merret; en allem. par Kunckel; en lat. par un anonyme, et en franç. par d'Holbach, avec les remarques de Merret, de Kunckel et des additions nouvelles.

NERI (Antoine-Marie), jurisconsulte italien, exerça la profession d'avocat à Rome, et m. en 1770. On a de lui : *Tractatus de nominatione ad hæreditates, fidei commissa, legata, subsidia dotalia*, etc., Rome, 1750, 2 vol. in-fol.; *Tractatus de vacatione beneficiorum et pensionum ecclesiasticorum*, etc., ib., 1741, in-fol.; *Thesaurus resolutionum sacræ congregationis Concilii tridentini*, etc., avec des notes, ibid., 1753. — Jean-Baptiste Neri, médecin et littérateur italien, né à Bologne vers le milieu du 17e S., m. en 1720, est auteur de plus. poésies et drames lyriques, dont on trouvera la liste dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Fantuzzi.

NERICAULT. V. Destouches.

NERINI (D.-Felix-Marie), religieux hiéronimite, né à Milan en 1705, fut successiv. procureur et abbé général de son ordre, puis consulteur du St-Office sous le pontificat de Benoît XIV; il se retira sur la fin de ses jours au monastère de Saint-Alexis, à Rome, et y m. en 1787. On a de lui : *Hieronimianæ familiæ vetera Monumenta*, Plaisance, 1754, in-4; *de suscepto itinere subalpino Epistolæ tres*, Milan, 1753, in-4; *de templo et cœnobio sanctorum Bonifacii et Alexii historica Monumenta*, Rome, 1752, in-4.

NERLI (Philippe), hist. florentin, né en 1485, m. en 1556, après avoir joui de l'estime du gr.-duc Cosme Ier, qui l'avait nommé sénateur, et l'avait député, en 1550, vers le pape Jules III, pour le complimenter sur son avènement au trône pontifical. On a de lui l'ouvrage suiv. : *Commentari de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dall' anno* 1215 *al* 1537, publ. à Florence sous la rubrique d'Augsbourg, 1728, in-fol. — Nerli (François), cardinal, né à Florence vers la fin du 16e S., étudia la jurisprudence avec succès, remplit l'emploi de secrétaire pour les Lettres latines sous Innocent X, qui le nomma à l'évêché de Pistoie, et ensuite à celui de Florence. Il fut décoré de la pourpre romaine par Clément IX, et m. en 1670. — Un autre François Nerli, religieux augustin, né à Florence dans le 16e S., est auteur d'une *Chronique* du monastère de St-André de Mantoue, de l'an 1017 à 1418, insérée dans les *Scriptor. rerum italicar.* de Muratori, t. 24.

NERO (Andalone del), astronome, né à Gênes, dans le 14e S., est auteur de plus. ouvrages MSs., dont on trouve les titres dans le t. 4e du catalogue de la Biblioth. du roi (à Paris), où ils sont déposés. — Nero (Paul-Antoine del), Génois, fut l'un des fondateurs de l'académie *degli Arcadi* de Rome; et l'on trouve un assez grand nombre de ses *Poésies* dans le Recueil de cette même société littéraire.

NERON (Lucius Domitius Nero Claudius), emper. romain, auquel ses débauches et ses crimes ont assuré une effroyable immortalité, naquit à Antium, l'an de Rome 788 (37 depuis J.-C.), de Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, et eut pour premiers instituteurs un histrion et un barbier. Après le mariage de sa mère avec Claude, il fut adopté par ce faible prince, et eut pour gouverneurs Burrhus et Sénèque, dont les bons conseils ne purent que comprimer pour quelq. temps son mauvais naturel. Claude expira, et Néron, salué empereur par les prétoriens, reconnu par le sénat, prononça lui-même l'éloge funèbre de son prédécesseur, qu'il mit au rang des dieux. Il promit de prendre Auguste pour modèle, et parut, dans les premiers temps, vouloir tenir sa promesse. Quelq. actes de modération et de sagesse signalèrent le commencement de son règne. On sait qu'ayant à signer la sentence de mort de deux criminels, il dit : « Que je voudrais ne pas savoir écrire! » Ce n'était là, sans doute, que de l'hypocrisie : il le prouva bientôt. Il s'assura d'abord l'affection du peuple et des prétoriens par ses largesses, et se déroba alors à l'autorité de ses gouverneurs. Cet essai l'enhardissant à secouer aussi le joug de sa mère, qu'il avait laissé régner jusque-là sous son nom, celle-ci le menaça de rendre le trône à Britannicus : ce fut l'arrêt de mort de ce jeune prince, le légitime héritier de Claude. A partir de cette époque, un changement total s'opère dans l'empereur : il fait assassiner sa mère, qui le gêne depuis longtemps, et, pour apaiser ses remords, il rappelle en Italie les histrions et les pantomimes, se mêle au milieu d'eux, et se plaît à conduire un char dans le cirque. Bientôt Burrhus expire, et l'on a lieu de croire qu'il a été empoisonné; Sénèque cesse de prendre part aux affaires, dont la direction est laissée à Tigellin; la malheureuse Octavie,

répudiée et exilée, fait place à l'infâme Poppée. Tandis que le tyran se délasse de ses cruautés par les plus honteuses débauches à Antium, il apprend que Rome est en proie à un vaste incendie, et il y vole pour contempler, du haut d'une tour, cet affreux spectacle, et chanter, la lyre en main, un poème qu'il a composé sur l'embrasement de Troie. Il est fort douteux toutefois qu'il ait donné l'ordre de brûler sa capitale, comme on l'a prétendu; et il faut dire, quoique ce soit un fait inconcevable, qu'il tendit une main secourable aux victimes de cette grande calamité; mais il en rejeta tout l'odieux sur les chrét., et leur fit subir la première et la plus violente persécution que l'on connaisse. La conspiration de Calpurnius Pison, qui ne réussit point à délivrer l'univers de ce monstre, anima encore davantage sa fureur. Les conjurés, parmi lesquels on cite le poète Lucain, leurs parens, leurs amis, tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec eux, périrent dans les supplices. Bientôt il ne fallut plus même de prétexte à Néron pour faire couler le sang: il fit étouffer dans un bain chaud le consul Vestinus, par la seule raison qu'il lui déplaisait; Sénèque, Poppée, Pétrone, le vertueux Thraséas furent en peu de temps immolés aussi. Mais au retour d'un voyage en Grèce, dans lequel il avait fait briller son talent de poëte et de musicien et remporté 1,800 couronnes, et pendant qu'il célébrait ses triomphes au sein de Rome avec une joie ridicule, il apprit que Vindex, gouverneur de la Gaule celtique, et Galba, gouverneur de l'Espagne, marchaient sur l'Italie; il se livra à une colère d'enfant, au lieu de songer aux moyens de salut qui pouvaient lui rester. Galba fut proclamé emper. par les prétoriens et reconnu presque aussitôt par le sénat, tandis que le lâche Néron, déclaré ennemi public et forcé de s'ôter une vie à laquelle il tenait encore, s'écriait sottement: « *Faut-il qu'un si bon musicien périsse!* » Enfin, son secrétaire Epaphrodite l'aida à se poignarder, l'an 68 de l'ère chrétienne. Ce monstre avait 31 ans et en avait régné 14. V. sur sa vie Tacite et Suétone. L'*Histoire secrète de Néron*, par Lavaur, Paris, 1726, 2 vol. in-12, n'est qu'un extrait de Pétrone. Cardan a fait l'éloge de Néron; mais l'on ne doit pas oublier qu'il a fait aussi l'éloge de la goutte. Au reste, quand les horreurs de ce règne auraient été exagérées par les historiens, Néron n'en resterait pas moins un homme abominable.

NERSÈS Ier, surnommé *le Grand*, 6e patriarche d'Arménie, de la race des Arsacides, et arrière-petit-fils de St Grégoire-l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie, succéda à Pharhnerseh l'an 340, et se distingua pendant toute la durée de son patriarcat par son zèle pour établir la religion chrétienne et en maintenir la pureté. Il eut une grande part aux affaires publiques sous les règnes d'Arsace et de Bab, fils de ce dernier, parvint plus. fois à rétablir la paix dans sa patrie, et m. empoisonné par les eunuques, qui s'étaient emparés de l'esprit du jeune Bab, l'an 374, après un sacerdoce de 34 ans. — NERSÈS II, patriarche d'Arménie, né à Aschdarag, dans la province de Pakrevant, assembla un concile à Dovin, l'an 527, pour rétablir la discipline de l'église d'Arménie, et m. en 533, après un patriarcat de 9 ans. On a de lui 38 *canons*, qu'il a composés de concert avec Nerschabouh, év. des Mamigoniens, et Pierre, évêque de Siounie. Jean II lui succéda. — NERSÈS III, surnommé *Schinogh* (le fondateur), parce qu'il fonda un grand nomb. d'édifices, de monastères et d'églises, naquit à Ischkhanats-avan, dans la province de Daik'h, et fut élevé au patriarcat l'an 640, après la mort d'Esdras. Les irruptions des Arabes, qu'il avait vainement tenté de prévenir et de repousser, l'obligèrent à quitter sa résidence patriarcale en 649. Il se retira dans sa patrie, et y m. en 661. Anastase lui succéda. — NERSÈS IV, patriarche d'Arménie, surnommé *Klaïëtsi*, et appelé ordinair. *Schnorhali* (le Gracieux), né vers la fin du 11e S., fut fait év., en 1135, par Grégoire, son frère, qui avait succédé au patriarche Basile. Il prêcha la foi aux fidèles persécutés par les musulmans; se rendit au concile d'Antioche, convoqué en 1141 pour juger la conduite de Raoul, patriarche lat. de cette ville, ne cessa d'aider Grégoire dans toutes les fonctions d'un ministère que rendaient pénible les troubles de l'Arménie, et fut choisi pour lui succéder l'an 1166. Il entama des négociations avec l'empereur Manuel Comnène, au sujet de la réunion de l'église d'Arménie avec l'église grecque; mais il m. en 1173, avant de les avoir terminées. Ce patriarche passe pour l'inventeur de la poésie rimée chez les Arméniens; il a composé des *hymnes*, des *cantiques* remplis de beautés poétiq., et qui ont été trad. dans le rituel de l'église d'Arménie, et laissé un très-gr. nombre d'autres écrits, dont la plupart ont souv. été impr. à Constantinople et en Russie. Parmi ceux qui sont restés MSs., on distingue le livre intit.: *Hisous orti*, qui contient une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau-Testament; une *Histoire d'Arménie* très-succincte, et une *Elégie* sur la prise d'Edesse par les Turks, en 1144. Les *prières* de Nersès Klaïetsi ont été pub. en 14 langues en un petit vol. in-24, Venise, 1818.

NERSES, archevêque de Tarse au 12e S., un des principaux pères de l'église d'Arménie, surnommé *Lampronatsi*, du nom de Lampron, en Cilicie, où régnait Oschin, son père, naquit en 1153, se renferma fort jeune dans le monastère de Sgevra pour se livrer à l'étude, et devint fort habile dans toutes les sciences sacrées et profanes. Elevé à l'archiépiscopat en 1176, il fut appelé au concile convoqué à Hrhomkla, en 1179, pour l'union des Arméniens avec l'église grecque, et prononça pour l'ouverture de cette assemblée un discours que les docteurs arméniens regardent comme un chef-d'œuvre. Il eut pendant toute sa vie une grande influence à la cour du roi d'Arménie Léon II, et m. en 1198, laissant plus. ouvr. en MS. Le discours ci-dessus cité a seul été publ. avec une version italienne sous le titre de *Orazione sinodale di S. Nierses Lampronense, arcivescovo di Tarso, recata in lingua italiana dall' armena, ed illustrata con annotazioni dal P. Pasquale Aucher*, Venise, 1812, 1 vol. in-8. Il a aussi été publ. en grec moderne, ibid., 1812, 1 vol. in-8.

NERVA (M.-COCCEIUS), empereur romain, né à Narni, ville d'Ombrie, était petit-fils de M.-Cocceius Nerva, qui avait été consul sous Tibère, et fils d'un savant jurisconsulte que Vespasien avait comblé d'honneurs et de bienfaits. Il avait plus de 70 ans lorsqu'il fut proclamé empereur, après la m. de Domitien (*v.* ce nom), en l'an 96 de J. C. Son premier soin fut de rappeler tous ceux qui avaient été exilés injustement sous le règne précédent. Il abolit les nouveaux impôts, ne souffrit point qu'on élevât aucune statue en son honneur, et ne négligea rien pour rendre à l'empire son ancien éclat; mais quelque doux que fût son gouvernem., son règne ne fut pas exempt des complots que la tyrannie provoque. Les prétoriens, qu'il ne comblait pas de largesses, comme son prédécesseur, se révoltèrent contre lui et furent près de lui ôter la vie. Se sentant trop vieux pour opposer une digue aux rebelles, et soutenir seul le poids des affaires, il adopta Trajan (*v.* ce nom), et m. bientôt après en l'an 98 de J.-C. Nerva fut un des meilleurs princes qui occupèrent le trône impérial. On a de lui des médailles de tous métaux, mais principalem. d'or.

NERVÈZE (ANTOINE, sieur de), littérateur médiocre, né vers 1570, dans le Poitou, donna des preuves de dévouement à Henri IV dans le temps que ce prince n'était que roi de Navarre, fut nommé dans la suite secrétaire de la chambre du roi, puis il passa au service de Henri II, prince de Condé,

qu'il chercha vainement à détourner de prendre part aux troubles qui éclatèrent sous la régence de Marie de Médicis, et m. postérieurement à 1622. On a de lui les écrits suiv.: *les Amours de Filandre et Marizée*, Lyon, 1603, in-16; *les Amours diverses en sept histoires*, Paris, 1605, in-12; *les Amours d'Olympe et de Birène* (à l'imitation de l'Arioste), Lyon, 1605, in-12; *Essais poétiques*, Poitiers et Paris, 1605, in-16; *les Poèmes spirituels*, Paris, 1606, in-12; *les Aventures guerrières et amoureuses de Léandre*, ibid., 1608, 2 part., Lyon, 1610, in-12; *le Songe de Lucidor*, ou *Regrets sur la m. de Théophile* (Henri IV), Paris, 1610, in-12; *Discours funèbre sur le trépas du roi Henri IV*, ibid., 1610, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mayenne*, ibid., 1611, in-12; *Lettre de consolation au duc de Montmorency sur la m. du connétable son père*, ibid., 1614, in-8; *Lettre écrite au prince de Condé*, ibid., 1614, in-8.

NESAWY (Mohammed Ben Ahmed Al-Monschy, surnommé *El*), gouverneur de la ville de Nesa, dans le Khoraçan, au commencem. du 7e S. de l'hég. (13e de l'ère chrétienne), puis secrétaire d'état du sulthan Djelad-Eddyn-Manberny, a composé une *hist.* du règne de ce prince, et de la destruction de l'empire du Kharizm par les Tartares sous Djenguyz-Khan : la Biblioth. du Roi en possède un MS.

NESBIT (Alexandre), antiquaire, né à Edimbourg en 1672, le plus jeune des fils du lord président Nesbit de Dirlton, s'appliqua avec succès à l'étude des antiquités de l'Ecosse, et m. en 1725. On a de lui : un *ouvr.* sur le blason, *a Book, of heraldry*, Edimbourg, 1722-42, 2 vol. in-fol., réimpr. depuis; *heraldical Essay on additional figures, and marks of cadency*, in-8; *an Essay on the ancient and modern use of armories*, Londres, 1718. Il a laissé une *Défense des antiquités d'Ecosse*, MS. conservé dans la Bibliothèque des Avocats à Edimbourg.

NESLE. V. Mailly.

NESMOND (Henri de), prédicat. distingué, originaire de l'Angoumois, fut élevé au siége épiscopal de Montauban, puis à celui d'Albi; il prit à l'academ. franç. la place de Fléchier, en 1710, obtint l'archevêché de Toulouse, et m. en 1727, universellement regretté, même des protestans de son diocèse, qu'il avait essayé de ramener à l'unité de la foi par des voies douces et persuasives. On a de lui des *Disc. et Serm.*, Paris, 1734, in-12.

NESSEL (Daniel de), bibliographe, né à Minden en 1644, fut nommé, en 1679, conservateur de la biblioth. impériale à Vienne, et continua la descript. des MS. commencée par Lambecius. Il obtint un peu plus tard des lettres de noblesse, ainsi que le titre de conseiller de l'emper., et m. en 1699, regardé par les uns comme un vrai sav., et par d'autres comme un plagiaire et un intrigant. On a de lui : *Breviarium ac Supplementum commentariorum lambecianorum, sive Catalogus aut Recensio specialis codicum MS. græcorum necnon linguarum orientalium August. Bibliothecæ Cæsareæ vindobonensis*, Vienne, 1690, 7 part. en 2 v. in-fol.; *Prodromus historiæ pacificatoriæ*, ou prospectus d'un catalogue chronologique de tous les traités de paix depuis 1400 jusqu'à 1685, ibid., 1690, in-fol.; *Sciagraphia magni corporis historici*, etc., ibid., 1692, in-4. C'est le prospectus d'un recueil histor. qu'il se proposait de publier. Il a donné un *Supplément* à l'*Hist. des évêchés et des monastères de l'Allemagne*, par Bruschius, tiré des MS. de la bibliothèque de Vienne.

NESSEL (Edmond), méd., né à Liége en 1658, m. en 1731, est aut. d'un *Traité analytique des eaux de Spa, de leurs vertus et usages*, Liége, 1669, in-12. Il ne faut pas le confondre avec Matthieu Nessel, son fils, conseiller de la cour allodiale de Liége, qui a publ. une *Apologie des eaux de Spa*, Liége, 1713, in-8.

NESSIMI (Emad'-Eddin), poète mystique, originaire de Nessim, dans le territoire de Bagdhad, et honoré du titre de *Seyd*, comme descendant direct de Mahomet, s'enfonça dans tous les mystères de la science de l'alphabet, dont tout le secret consiste dans la miraculeuse valeur des 32 lettres qui le composent, et dont chacune est censée représenter une figure particulière. Ses absurdes rêveries et ses opinions indiscrètes sur la nature de l'être infini le firent accuser d'athéisme; il fut cité devant les docteurs d'Alep, et condamné à être écorché vif. On a de lui trois *recueils* de poésies turque, arabe et persane.

NESSIR-KHAN, souverain et législateur du Béloutchistan, contrée maritime située entre l'Indoustan et la Perse, était fils d'Abdallah-Khan, dont les ancêtres régnaient dans ce pays depuis trois générations. Après la mort de ce prince, Hadji-Mohammed, frère aîné de Nessir, monta sur le trône; mais il ne sut pas gagner le cœur de ses sujets, et bientôt ses états furent remplis de troubles. Dans ces circonstances, Nessir, qui s'était déjà acquis une grande réputation de prudence et de courage en combattant dans l'Inde avec le conquérant Nadir-Chah, se présenta dans le Béloutchistan, et fut accueilli comme libérateur. Ayant vainement tenté la voie des remontrances auprès de son frère, il lui ôta la vie et se fit proclamer souverain. Il rétablit la paix, fit de sages règlemens qui favorisèrent l'extension du commerce, acquit bientôt assez de puissance pour être en état de se déclarer indépendant, et d'accroître ses domaines. Sa mort, en 1795, laissa des regrets si vifs, que son nom a depuis passé en proverbe pour désigner un prince accompli.

NESSON (Pierre de), poète franç. de la fin du 14e et du commencem. du 15e S., fut attaché à la maison de Jean Ier, duc de Bourbon. On connaît de lui plus. pièces de vers dont on trouve les titres dans la *Biblioth.* de La Croix du Maine. La plus remarquable est le *Lay de la guerre*, qu'il envoya au duc son maître, alors prisonn. des Anglais, pour charmer les ennuis de sa captivité.

NESSUS (mythol.), centaure, fut tué d'un coup de flèche par Hercule pour avoir voulu enlever Déjanire. Il donna à cette nymphe, en mourant, une chemise teinte de son sang, et imprégnée d'un poison subtil qui fit perdre la vie à son puiss. rival.

NESTOR (myth.), roi de Pylos, échappa, selon Homère, à la catastrophe de ses frères, qui furent tous tués par Hercule, combattit contre les centaures aux noces de Pirithoüs, assista, dans un âge très-avancé, au siège de Troie, aida de ses sages conseils les chefs de cette longue entreprise, et vécut trois siècles.

NESTOR, le père de l'hist. russe, né l'an 1056, dans la Russie méridionale, embrassa l'état ecclés. dans le couvent des Cavernes, à Kiew, et m. en 1116. On a de lui : des fragm. d'un ouv. qu'il avait écrit, en langue slavonne, *sur les vies* des hommes illustres et pieux qui avaient vécu avant lui dans son monastère; et une *chronique* que l'on regarde comme le plus ancien monum. que les Russes possèdent pour l'hist. de leur pays et de leur littérature. Cette chronique, que Nestor fait commencer à l'an 852, et qu'il a terminée à l'année 1116, a été continuée, d'abord par Sylvestre, abbé de Saint-Michel, mort à Kiew en 1123, puis par deux autr. religieux jusqu'à l'année 1203. Elle a été traduite en allem., mais d'une manière très-inexacte, et publ. pour la prem. fois à Pétersbourg en 1732 : elle a été reproduite ensuite dans différentes collections de chroniques russes. Schloezer a commencé à la publier avec une traduct. et des notes en allem., Goettingen, 1802, in-8.

NESTORIANISME. V. l'art. suiv. et Nestoriens.

NESTORIUS, célèbre hérésiarque du 5e S., né à

Germanicie, ville de Syrie, fut élevé dans un monastère d'Antioche, et instruit sous des maîtres habiles dans les lettres sacrées et la pratique des vertus. Nommé, par Théodose-le-Jeune, en 1428, patriarche de Constantinople, il parut d'abord n'accepter ce siége éminent que pour mettre un terme aux dissensions de l'église grecque, et poursuivit avec un zèle outré les disciples d'Arius et de Novat (*v.* ces noms), soit par ses discours et ses anathèmes, soit en provoquant contre ces sectaires les rigueurs de l'autorité. Mais bientôt on le vit protéger une secte nouvelle, non moins condamnable que celles dont nous venons de parler. Un prêtre d'Antioche, nommé Anastase, avait osé prêcher qu'on ne devait point donner à la vierge Marie le nom de *mère de Dieu.* Nestorius entreprit de justifier cette doctrine. « Il faut distinguer, disait-il, deux personnes dans J. C., ainsi que deux natures : l'une divine et l'autre humaine, qui conservent chacune leurs attributs. Marie est la mère du Christ, considéré comme homme, mais il est absurde de croire qu'elle est la mère de Dieu. » Ainsi Nestorius niait l'union hypostatique du verbe avec la nature humaine, et détruisait conséquemment tout le mystère de l'incarnation. Cette opinion, qui trouva un grand nombre de partisans, fut attaquée par St Cyrille d'Alexandrie, et condamnée par le pape Célestin, en l'an 430. St Cyrille assembla dans Alexandrie un synode où les principes de Nestorius furent anathématisés. De son côté, l'emper. Théodose convoqua, l'an 431, un concile général à Ephèse. Nestorius se rendit dans cette ville avec une escorte nombreuse, déclina l'autorité du concile, et refusa de comparaître dev. cette assemblée. Sa doctrine n'en fut pas moins condamnée par plus de deux cents évêq., et il fut lui-même déposé de son siége. C'est en vain que ce patriarche essaya de s'y maintenir en réclamant la protection impériale; Théodose le renvoya dans un monastère d'Antioche, et comme il continuait de publier ses erreurs, il fut renvoyé dans un oasis du grand désert de la Lybie, où il m. en l'an 439. Son corps fut inhumé à Chemnis ou Panopolis, ville de la Haute-Egypte. Il avait composé un gr. nomb. d'écrits qui furent brûlés par ordre de Théodose. Toutefois il reste encore de lui quelq. *homélies* publ. par le P. Garnier dans son édit. des *OEuvres* de Marius Mercator (*v.* ce nom); et des *lettres* dans le rec. des *actes* du concile d'Ephèse. On lui attribue l'*Evangile* apocryphe *de l'enfance*, dont il s'est conservé une version arabe, qui a été publ., avec une trad. latine et des notes, par Henri Sike, Utrecht, 1697, in-8. On peut consulter l'*Hist. du nestorianisme*, par le P. Doucin (*v.* ce nom.)

NETHEN (MATH.), en lat. *Nethenus*, théolog. protestant, né en 1618 dans le duché de Juliers, prof. la théol, à Utrecht et à Herborn, et m. past. de cette dern. ville en 1686. On a de lui plus. liv. de théolog. et de controverse, dont les plus connus sont : *de Transubstantiatione*, Herborn, 1666; et *de Interpretatione Scripturæ*, ibid, 1675, in-4.

NETSCHATI, NEJATI ou NEDJATI (ISSA), célèb. poète turk, né vers le milieu du 15ᵉ S. dans l'Asie-Mineure, montra de bonne heure du goût pour la poésie, et adressa à Mahomet II une petite pièce de vers qui lui valut la place de secrétaire du divan. Après la m. de ce sulthan, il accompagna le prince Abd'allah dans son gouvern. comme secrétaire. Il remplit ensuite les fonctions de chancelier auprès du prince Mahmoud, puis il se retira à Constantinople et m. dans cette ville en 1509. On a de lui : des trad. en turc, 1° de l'ouvr. de l'iman Gazali sur *la chimie*, 2° du recueil histor. persan, connu sous le tit. de *Djami-el-Hikaiat wa lame alrevaiat*, 3° de l'*Histoire des amours de Medjnoun et Leila*, poème persan de Djamy : il a laissé en outre un recueil de *poésies* dont la Bibl. impér. de Vienne possède un MS.

NETSCHER (GASPAR), peintre allemand, né en 1639 à Prague ou à Heidelberg, se fixa à La Haye, et m. dans cette ville en 1687. Il s'était surtout appliqué au portrait, et il a laissé dans ce genre des tableaux fort remarquables. Le musée du Louvre possède 2 tableaux de ce maître : l'un représente *une jeune Femme recevant une leçon de chant*, et l'autre *une jeune Femme jouant de la basse de viole.* Jacob Van-der-Does fut un de ses élèves. — Théodore NETSCHER, fils du précéd., m. à Huls en 1732, peignit le portrait avec quelq. succès, ainsi que Constantin son frère.

NETTELBLADT (CHRISTIAN, baron de), jurisconsulte suédois, né à Stockholm en 1696, obtint au concours la chaire de droit à l'acad. de Gripswald, puis il fut nommé en 1743 assesseur à la cour impér. de Wetzlar, reçut l'ordre de l'étoile polaire et m. en 1776, laissant un gr. nombre de thèses parmi lesquelles on distingue celles qui ont rapport aux cérémonies funèbres des Suédois; elles ont été publ. sous le titre suiv. *Theses de variis mortuos sepeliendi modis apud Suecones et urnis sepulcralibus in Pomeraniâ Suecicâ*, Rostock, 1727, in-4. On a en outre de lui les ouvr. suiv. : *Die Schwedische Biblioth.*, etc. (Biblioth. Suédoise) Stockholm, 1728-36, 5 part. in-4; *Memoria virorum in Sueciâ eruditissimorum rediviva, sive*, etc., Rostock, 1728-31, 4 part. in-8; *Themis Romano-Suecica*, Gripswald, 1729, avec une préface intéressante *de Suecorum in jurisprudentiam romanam Meritis; Fasciculus rerum Curlandicarum*, ibid., 1729, in-4; *Anecdota Curlandiæ præcipuè territorii et episcopatûs Piltensis*, ibid., 1736, in-4; *Thesaurus juris provincialis et statutarii illustrati* (en allemand) Giessen, 1756, in-4. — NETTELBLADT (Daniel), autre juriscons., né à Rostock en 1719, d'abord prof. de droit naturel à l'université de Halle, puis membre du conseil privé, enfin directeur de l'université, m. à Halle en 1791, avec la réputat. d'un des plus profonds juriscons. de l'Allemagne, a composé un gr. nombre d'ouvr. sur toutes les parties de la science du droit; les principaux sont les suiv. : *Præcognita universæ eruditionis generalis et in specie jurisprudentiæ tam naturalis quàm positivæ*, Halle, 1748 et 1775, in-8; *Systema elementare universæ jurisprudentiæ naturalis*, ibid., 1749, in-8; réimpr. avec des correct. et des addit.; *Mélanges de Halle pour l'hist. littér. de la jurisprudence* (en allemand), ibid., 1754-62, 4 vol. in-8; *Initia historiæ litterariæ juridicæ universalis*, ibid., 1764 et 1774, in-8, avec addition de 3 catalog. propres à faciliter les recherc. de ceux qui s'occupent de l'hist. de la jurisprud.; *Essai d'une introd. à la science prat. du droit* (en allem.), ibid., 1767, in-8, et 1784, in-8, 3ᵉ édit. On trouve dans les *Vies* des jurisc. viv., par Weidlich, une *notice* sur Nettelbladt rédigée par lui-même. — Henri NETTELBLADT, son frère, né à Rostock en 1715, m. dans la même ville en 1761, après avoir occupé diverses fonctions judiciaires et administratives, a publ. tant en lat. qu'en allemand plus. ouvr., parmi lesquels on distingue les suiv. : *succincta Notitia scriptorum tum editorum tum anecdotorum ducatûs Megapolitani historiam jusque illustrantium*, Rostock, 1745, in-4; *Dissertation sur quelq. savans princes de Mecklenbourg*, ibid., 1746, in-4; *Dissertation sur l'origine de la ville de Rostock* et son histoire jusqu'à l'an 1358, ibid., 1757, in-fol., *Notice* de tous les écrits et monumens (inédits pour la plupart), qui peuvent servir à l'histoire de Rostock, ibid., 1761, in-4.

NEUBAUER (ERNEST-FRÉDÉRIC), théolog. protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur d'antiquités, de langues classiques, puis de théologie à Giessen, où il m. en 1748. On a de lui : des *dissertat. académ.*; des *explicat.* de divers textes de l'Ecriture-Sainte; des *sermons*, et les *vies* des professeurs en théolog. de Giessen; ces ouvr. sont en lat. et en allem.

NEUCRANTZ (Paul) médecin, né à Rostock en 1605, m. à Lubeck en 1671, a laissé : *de Purpurâ (febre) Liber singularis*, etc., Lubeck, 1648, Francfort, 1660, in-4; *de Harengo exercitatio medica*, etc., Lubeck, 1654, in-4; *Idea perfecti medici*, ibid., 1655 : c'est une espèce d'oraison funèbre du méd. Henri Meibom (*v.* ce nom).

NEUENAR (Herman, comte de), en lat. *Nuenarius* ou *de novâ aquilâ*, l'un des plus zélés protecteurs dès lett. en Allemagne, né en 1491, dans le duché de Juliers, embrassa l'état ecclésiast., remplit successiv. différens emplois, s'attacha à faire fleurir les bonnes lett. à l'université de Cologne, dont il était chancelier, assista en 1530 à la diète d'Augsbourg, et m. peu de jours après le rejet de la profession de foi présentée par Melanchthon à cette assemblée. On a de lui, entre autres ouvrage : *brevis Narratio de origine et sedibus priscorum Francorum*, Cologne, 1521, in-4, réimpr. dans différens recueils; *de novo hactenùsque Germaniæ inaudito Morbo ὑδροπυρετου, hoc est, sudatoriâ febri quam vulgò sudorem britannicum vocant*, etc., ou Traité sur la suette anglaise, Cologne, 1529, in-4; *de Galliâ belgicâ Commentarius*, Anvers, 1584, in-8; on trouvera des détails plus amples sur la personne et les écrits de Neuenar, dans les *Analecta* de Jacq. Burckhard, Halle, 1749.

NEUFCHATEL (Jean de), cardinal, né vers le milieu du 14e S. fut pourvu, dès l'âge de 15 ans, d'un canonicat au chap. d'Autun, élevé en 1371 à l'évêché de Nevers et transféré l'ann. suiv. à celui de Toul. Robert de Genève ayant été élu pape par une fraction du sacré collège, sous le nom de Clément VII, le fit son camérier et le nomma card. en 1383. Neufchatel donna tous ses soins à l'extinction du schisme que causa cette élection et celle de Pierre de Lune, dit Benoit XIII; mais il m. en 1398 av. le rétablissement de la paix dans l'église. On trouvera des détails plus étendus sur ce prélat dans la *Bibl. ord. prædicator.*, et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre St-Dominique*, par le P. Touron.

NEUFCHATEL (Charles de), archevêq. de Besançon, de la même famille que le précéd., né en 1442, n'avait pas encore 21 ans quand il fut promu à l'archiépiscopat. Ses largesses, sa sollicitude pour le bien de son diocèse, lui méritèrent l'affection génér., de telle sorte qu'ayant été dépossédé de son siége par Louis XI, après la réunion des états du duc de Bourgogne à la France, il n'en conserva pas moins toute son autorité sur l'église de Besançon. Il m. dans le château de Neuilli, près Baïeux, en 1498, à son retour de Reims où il avait assisté au sacre de Louis XII. Il avait favorisé l'établissem. de l'imprim. dans la Franche-Comté, et avait fait impr. le *missel* du diocèse à Salins, en 1485, et le *Recueil des statuts synodaux*, à Besançon en 1487.

NEUFGERMAIN (Louis de), poète ridicule du temps de Louis XIII, nommé *poète hétéroclite* du duc d'Orléans, n'avait d'autre mérite que celui de jouer sur les noms des personnes auxquelles il adressait ses vers. Ses *Poésies et Rencontres*, formant 2 vol. in-4, impr. en 1630 et 1637, se trouvaient encore chez les libraires au temps de Boileau, qui les envoie avec celles de La Serre chez l'épicier (Satire 9).

NEUFVILLE (Nicolas de). V. Villeroi.

NEUHAUS (Henri), en lat. *Neuhusius*, médecin, né à Dantzig, au 16e S., n'est connu que comme aut. d'un petit livre intit. *pia et utilissima Admonitio de fratribus Rosæ-Crucis*, 1618; 1622, in-8, 2e édit. Cet écrit a été traduit en franç. et publ. sous le tit. de *Avertissement pieux et très-utile des frères de la Rose-Croix*, Paris, 1624, in-8; Neuhaus y attaque l'institut. de ces frères : plus. écrivains (dont Struvius et Jugler indiquent les principaux ouvr., dans la *Bibl. histor. litterariæ*, ch. IX, *de libris damnatis*), ont pris leur défense et réfuté les reproches qui leur étaient adressés.

NEUHOF (Théodore-Etienne, baron de), aventurier qui régna quelq. temps sur la Corse, était né à Metz vers 1690. Il fit d'abord partie des pages de la duchesse d'Orléans; il entra ensuite en qualité de lieutenant au régim. de La Marck, puis passa au service de Suède. Employé par le baron de Goertz, minist. de Charles XII, pour préparer avec Albéroni le rétablissement de l'héritier des Stuarts sur le trône d'Angleterre, Neuhof développa une véritable aptitude pour l'intrigue. La m. tragique de Goertz rompit toute cette trame et le négociat. se retira en Espagne. Il y épousa lady Sarsfield, fille de lord Kilmarnock, et fonda sur cette union des espérances de fortune qui ne se réalisèrent point. Alors il passa en France, spécula malheureusem. sur les effets de Law, erra pend. plus. années dans diverses contrées de l'Europe, fuyant ses créanciers, et finit par se rendre à Florence avec le titre de résident de l'empereur Charles VI. La lutte des Corses contre la tyrannie génoise favorisant ses vues ambitieuses, il eut l'art de persuader aux chefs de ces insulaires qu'il avait assez d'influence pour intéresser à leur sort toutes les puissances de l'Europe, et leur insinua que le titre de roi devait être la récomp. de ses services. Ceux-ci réduits à l'extrémité acceptèrent ces offres : le baron de Neuhof aborda le 15 mars 1736 au port d'Aleria avec un bâtiment sous faux pavillon anglais, et apportant avec lui mille sequins, quelq. canons, 4000 fusils, 300 pistolets et divers objets d'approvisionnemens qui lui avaient été fournis par la régence de Tunis. Il fut proclamé roi le 15 avril, sous le nom de Théodore Ier. Huit mois après les murmures de la populat. s'élevèrent contre lui; les Génois le pressèrent vigoureusem., et le nouv. souverain, voyant son autorité méconnue et sa vie en danger, quitta la Corse, laissant le gouvernem. entre les mains d'un conseil de régence. Depuis lors il ne cessa d'errer en Italie, en France et en Hollande, poursuivi par ses créanciers. En 1738, secondé, dit-on, par les états-généraux, il fit pour remonter sur le trône des tentatives infructueuses qu'il recommença vainement en 1742, avec la protection du gouvern. anglais. Forcé de renoncer à ses prétent. il se retira à Londres, fut arrêté par ses créanciers, subit une détention de 7 années, et m. dans cette ville en 1755, n'ayant pour subsister que les produits d'une souscription qui avait été ouverte en sa faveur. On trouvera des détails sur ce personn. dans les historiens de la Corse, Pommereul, l'abbé Germanes, et le colonel Frédéric, fils de Théodore.

NEUMANN (Gaspard), théologien allemand, né à Breslau en 1648, successivement chapelain du duc de Gotha (Christian), diacre de Sainte-Marie-Madeleine, pasteur de Ste-Elisabeth, professeur de théologie et d'hébreu, inspecteur des églises et des écoles, m. dans sa patrie en 1715, avec la réput. d'un homme érudit, mais d'une imaginat. bizarre, est auteur des ouvrages suivans : *Genesis linguæ sanctæ Veteris-Testamenti, docens vulgò sic dictas radices non esse vera Hebræorum primitiva, sed voces ab alio quodam radicibus his priore et simpliciore principio deductas*, Nuremberg, 1696, in 4; *Exodus linguæ sanctæ Veteris-Testamenti*, etc., ibid., 1697, in-4 : il y soutient, sur la langue hébraïque, le système qu'il avait développé dans l'ouv. précédent; *Biga difficultatum physico-sacrarum, etc., pro novo specimine hypotheseos de significatione litterarum hebraïcarum hieroglyphycâ*, Leipsig, 1709, in-4; *Formulaire de toutes les prières* (Kern aller gebete); cet ouvr., dont il y a eu plus de 20 éditions en divers formats, a été traduit en franç., en ital., en holland., en anglais, en polonais, en danois, en suédois, en latin, et même en quelques langues orientales. La *Vie de*

Neumann a été publiée avec sa *Trutina religionum*, par Maur. Casten et par Fréd. P. Tacke, à Breslau, 1741, in-8. — Un autre Gaspard NEUMANN, m. conseiller aulique du roi de Prusse en 1737, professa la chimie à Berlin, fut membre de la société royale de Londres, membre de l'académie des Curieux de la nature et de l'institut de Bologne. On a de lui, outre plusieurs opuscules insérés dans les *actes* des Curieux de la nature, et dans les *Miscellanea* de la société roy. de Berlin : *Lectiones chimicœ de salibus alcalino fixis et de camphorâ*, Berlin, 1727, in-4; *de Succino*, *Opio*, etc., ibid, 1730; *Disquisitio de ambrâ griseâ*, Dresde, 1736.

NEURÉ (MATHURIN). V. MESME (Laur.).

NEUSER (ADAM), théolog., né dans la Souabe au 16e S., de parens luth., embrassa le parti de la réforme de Calvin, s'étab. dans le palat. et fut nommé pasteur de l'église de St-Pierre de Heidelberg. Ayant été révoqué en 1569, à cause de son opposition aux projets de l'électeur qui voulait établir dans ses états la police ecclésiastique de Genève, Neuser chercha à introduire le socinianisme dans le palatinat. A cet effet il songea à s'assurer la protection du sulthan Sélim ; mais ce complot fut découvert : Sylvanus, complice de Neuser, fut décapité en 1572 ; Neuser eut le bonheur de s'évader, se retira à Constantinople, prit le turban et m. en 1576. Il a laissé un gr. nombre d'écrits qui ont été recueillis par les sociniens ; on cite entre autres : *Scopus septimi capitis ad Romanos*, Ingolstadt, 1583, in-8 ; sa *lettre* à l'empereur Sélim, insérée dans les *Monumenta pietat. et litterat.* de Mieg, Francfort, 1702, in-4 ; et une autre *lettre* contenant l'apologie de sa conduite, et impr. dans les *Mélanges tirés de la biblioth. de Wolfenbuttel*, en allem., tom. 3.

NEUVILLE (PIERRE-CHARLES FREY DE), jés., né à Vitré en Bretagne en 1692, parcourut les divers emplois de son ordre, fut revêtu deux fois de la charge de provincial, se retira à Rennes lors de la dissolution de sa société, et m. dans cette ville en 1773. On a de lui le *Livre de Judith*, avec des réflexions morales et des notes critiq., 1728, in-12; et des *Sermons*, au nombre de 16, Rouen, 1778, 2 vol. in-12. — NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREY de), jésuite, frère du précéd., né en 1693 au diocèse de Coutances, se fit remarquer de bonne heure par sa piété, perfectionna son éducation en se consacrant pend. 18 années à l'instruction de la jeunesse, parut avec éclat dans la chaire en 1736, et y obtint pendant 30 années des succès brillans qui le placent au rang des prem. prédicat. du 18e S. Ayant été forcé d'abandonner la société qui venait d'être dissoute, il se retira à St Germain-en-Laye, et y m. en 1774. Ses *Œuvres*, recueillies par son ancien confrère Querbeuf, et publ. en 1776, 8 vol. in-12, renferment des sermons, des panégyriques, des oraisons funèbres, des méditations, des exhortations, etc. On attribue tantôt à Neuville (Anne-Joseph), tantôt à son frère, des *Observations sur l'institut des jésuites*, Avignon, 1771, in-12. — Un autre P. NEUVILLE, coopérateur des *Lettres édifiantes*, est auteur d'une *Vie de St François Régis*, et de la *Morale du Nouveau-Testament*, *partagée en réflexions pour tous les jours de l'année*, 1758, 4 vol. in-12.—V. LEQUIEN.

NEUVILLE (DIDIER-PIERRE CHICANEAU DE), compilateur, né à Nanci en 1720, m. en 1781 à Toulouse, où il remplissait depuis plus. années la chaire d'histoire, fondée au collége royal de cette ville, a publ., sans y mettre son nom, les ouvrages suiv. : *Considérations sur les ouvrages d'esprit*, Amsterdam, 1748, in-12 ; *les Aventures de Chansi et de Ranné*, impr. à la suite du *Moyen d'être heureux* ou *le Temple de Cythère*, par Rivière, ibid. (Paris), 1750, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire philosophique* ou *Introduct. à la connaissance de l'homme*, Londres (Paris), 1751, 1756, 1762, in-8 ; *l'Abeille du Parnasse*, ou *Recueil des maximes tirées des poètes français*, Londres, 1757, 2 vol. in-12; *Esprit de l'abbé de St-Réal*, Paris, 1768, in-12.

NEVALI, savant turk, précepteur du sulthan Amurat III, est auteur d'un ouvr. de politique et de morale, intit. : *Ferah-Nami*, qui le place au premier rang des philosophes et des moralistes de sa nation. Il y traite de la religion mahométane et de ses ministres, des qualités, des vertus, et de l'instruction d'un souverain. On trouvera des détails plus étendus sur ce livre dans l'ouvr. de Todérini sur la *Littérature des Turcs*.

NEVELET (PIERRE), sieur de Dosches, né à Troyes ou dans les environs de cette ville, d'une famille calviniste, fut forcé de s'expatrier, et m. en Suisse vers 1610. On a de lui : une *Vie de François Hotman*, en lat., Francfort, 1595, in-4, et réimpr. en tête de la *Collection des OEuvres d'Hotman*, publ. par Jacques Lect, à Genève, 1599, 3 vol. in-fol.; quelq. *pièces* de vers latins, parmi lesquelles on remarque la suiv. : *Lacrymæ Neveleti Doschii in funere avunculi Pithœi*, etc., Paris, Estienne, 1603, in-4. — Isaac-Nicolas NEVELET, son fils, a pub. quelq. *Fables* qui ont mérité d'être réimprimées.

NEVERS (LOUIS DE GONZAGUE, duc de), un des capitaines les plus expérimentés de son temps, 3e fils de Frédéric II, duc de Mantoue, fut élevé à la cour du roi de France Henri II, entra fort jeune au service, et fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin, en 1557. Devenu duc de Nevers en 1565, par son mariage avec Henriette de Clèves, héritière de ce duché, et nommé peu après gouverneur du marquisat de Saluces, il se signala dans la seconde guerre civile, enleva plus. places aux protestans, notamment celle de Mâcon. En 1573, il se trouva au siége de La Rochelle, et s'opposa de tout son pouvoir à la restitution des places de Pignerol et de Savillan, les seules que la France eût conservées en Italie. Il entra dans le parti de la ligue, mais il y figura peu de temps, fut chargé en 1588 d'attaquer les protestans dans le Poitou, leur reprit plus. places, et les aurait chassés de cette province s'il n'eût été appelé au secours d'Orléans. Après la mort de Henri III, il garda la neutralité pendant quelq. temps, puis il se déclara ouvertement pour Henri IV, et rejoignit ce prince dans les plaines d'Ivri avec 500 gentilshommes armés et équipés. Il fut ensuite envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour opérer la réconciliation du roi avec le St-Siége ; à son retour il obtint le gouvernement de Champagne, quitta cette province pour combattre le duc de Parme en Picardie, et m. à Nesle en 1595 à l'âge de 56 ans. Nous avons sur sa vie : 1° les *Mémoires du duc de Nevers*, publ. par Gomberville et Cusson, Paris, 1665, 2 vol. in-fol.; 2° l'*Histoire de Louis de Gonzague*, *duc de Nevers*, *contenant les principaux événemens de la ligue*, par Turpin, Paris, 1789, in-8.

NEVERS (PHILIPPE-JULIEN MANCINI MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin et frère des belles Mancini, né à Rome en 1641, m. à Paris en 1707, s'était distingué à la cour de Louis XIV par ses talens agréables et l'aménité de son caractère. Voltaire, dans son catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, le cite comme auteur de vers singuliers, *qu'on entendait très-aisément et avec grand plaisir*. Parmi les product. légères du duc de Nevers, on distingue ses vers contre l'abbé de Rancé, son *Epître* à Bourdelot, méd. de la reine Christine, qui a été insérée par M. François de Neufchâteau dans les OEuvres posthumes du duc de Nivernais, et la pièce intit. : *Défense du poème héroïque*, composée en société avec Régnier-Desmarais et l'abbé Testu, et suivie de quelq. *remarques* sur les OEuvres satiriq. du sieur D.*** (Despréaux), Paris, 1674, in-12. On lui attribue le

livre intit. *le parfait Cocher*, publ. par La Chesnaye-des-Bois (Paris, 1744, in-8.)

NEVIANUS (Marc), dont le nom véritable était NEEFS ou de NEEF, méd., né en Flandre vers 1530, embrassa l'état ecclésiast., devint prêtre, et m. à Gand vers 1580. On a de lui : *de plantar. viribus Poemation*, Louvain, 1563, in-8 ; *de qualitatibus primis, secundis, tertiis, iisque quas natura tegit occultas abditasve*, *Poemation*, Gand, 1573, in-8 ; *de curandis morbis Poemation*, ibid., 1573, 1575, in-8 ; *in poemation de curandis morbis Corollarium*, etc., ibid., 1575, in-8.

NEVIZANO (Jean), juriscons. italien, né à Asti, m. en 1540, après avoir, pendant plus. années, professé le droit à Turin, a laissé div. ouvr. de jurisprud., parmi lesquels nous citerons : *Consilia*, ou *Consultat.*, Lyon, 1559, in-fol.; *Summarium decret. ducum Sabaudiæ*, Turin, 1586, in-8 ; *Additiones ad Rolandinam*, Turin, in-4 ; *Controversiæ feudales*, Marpourg, 1615, in-4 ; *Quæstio de librorum multitudine resecandâ*, Cologne, 1607, in-8 ; *Index scriptorum in utroque jure*, Lyon, 1522, in-8. Il est plus connu comme auteur d'un livre bizarre, intit. : *Sylvæ nuptialis libri sex*, etc., Paris, 1521, Lyon, 1526 et 1572, in-8, dans lequel il n'épargne point les sarcasmes contre les femmes.

NEWCASTLE (William CAVENDISH, lord OGLE, comte, marq. et duc de), l'un des génér. les plus distingués de Charles Ier, né en 1592, jouit d'une grande faveur à la cour de Jacques Ier et de Charles Ier ; il conserva une fidélité inviolable à ce dernier, sacrifia toute sa fortune pour nourrir la guerre en Ecosse, depuis 1639 jusqu'à la défaite des troupes roy. à Hesdom ou Marston-Moor, en 1644, et souffrit pendant un exil de 18 ans toutes les rigueurs de l'adversité. A son retour en Angleterre, il fut nommé principal juge (chef de justice) des comtés au nord de la Trente, passa le reste de sa vie uniquement occupé de littérature, et m. en 1676. On a de lui : *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1657, in-fol. avec 42 pl., en français, et Londres, 1743, 2 vol. in-fol, en anglais ; *Méthode nouvelle et Invention extraordinaire pour dresser les chevaux*, Londres, 1667, in-fol., en anglais, et ibid., 1671, en français, ouv. tout-à-fait différent du prem. et regardé comme classique ; des comédies intit. *le Capitaine campagnard*, Anvers, 1649 ; *l'Exilé ; Variétés*, 1649, in-12 ; *les Amans capricieux*, 1677, in-4 ; *la Veuve triomphante*, 1677, in-4. — Newcastle (Marguerite, duchesse de), seconde femme du précédent, née à St-John en Essex, vers la fin du règne de Jacques Ier, montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour la littérature, accompagna en France la reine Henriette-Marie en qualité de fille d'honneur, épousa le marquis de Newcastle à Paris, se fixa avec lui à Anvers, y demeura jusqu'à la restauration, et m. à Londres en 1673. Pendant toute la durée de son exil et depuis son retour dans sa patrie, elle ne cessa de s'occuper d'écrire. Ses ouv., dont nous donnons la liste, formaient 13 vol. in-fol. : *the world's Olio*, Londres, 1655, in-fol. : *Nature Picture drawn by francy's pencil to the life*, Londres, 1656, in-fol. avec une notice sur sa vie ; des *Discours* sur divers sujets, ibid., 1662, in-fol. ; des *Comédies*, ibid., 1662 ; *Opinions philosophiques et physiques*, ibid., 1663, in-fol. ; *Observations sur la philosophie expérimentale*, ibid., 1666, in-fol. ; *Lettres philosophiques*, ibid., 1664, in-fol. ; *Poèmes et Fantaisies*, ibid., 1653 et 1664, in-fol. ; *Lettres de Société*, ibid., 1664, in-fol.; une *Vie* de son mari, trad. en lat., ibid., 1668, in-fol.; *Pièces de théâtre* qui étaient restées inédites, ibid., 1668.

NEWCASTLE (Thomas PELHAM HOLLES, duc de), homme d'état anglais, né en 1693, fils de lord Pelham qui avait rempli les fonctions de lord commissaire de la trésorerie sous Guillaume III, joignit ses efforts à ceux des whigs pour assurer le trône à la maison de Brunswick, prodigua sa fortune pour soutenir la cause de George Ier, et pour apaiser la sédition fomentée par les jacobites et les torys en faveur du prétendant. La faveur du roi le récompensa de ses services : il fut nommé ministre d'état, donna sa démission en 1756, après la prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu, fut rappelé au ministère en 1757, conjointement avec Pitt, se retira en 1766 pour prendre le repos que lui commandaient ses infirmités, et m. en 1768.

NEWCOMB (Thomas), poète et littérateur anglais, né en 1675, chapelain du 2e duc de Richmond et recteur de Stopham, dans le comté de Sussex, m. vers 1766, a laissé entre autres ouv. : la *Bibliothèque*, petit poème fort estimé, publ. vers 1718 et réimp. dans les *select Collection of miscellany poems*, de Nichols ; le *Jugement dernier des hommes et des anges*, en 12 *chants*, *dans la manière de Milton*, 1723, in-fol.; *Recueil mêlé de poésies originales*, *odes*, *épîtres*, *traductions*, etc., principalement sur des sujets polit. et moraux, 1756, in-4 ; *Novus epigrammatum Delectus*, ou *Epigrammes politiques et odes appropriées au temps*, 1760, in-8 ; *La mort d'Abel*, d'après Gessner, 1763, in-12 ; *Méditations d'Hervey*, *mises en vers blancs*, 1764. On lui attribue un poème philosophique et satirique, intit. *Préexistence et Transmigration*, ou *la Nouvelle Métamorphose*, 1743.

NEWCOME (Guillaume), archevêque d'Armagh, en Irlande, m. à Dublin, en 1799, à 71 ans, avait été d'abord gouverneur particulier de Ch.-J. Fox, puis successiv. évêque de Dromore, d'Ossory et d'Armagh. On a de lui : *Harmonie des Evangiles*, 1778, in-fol. ; *Considérations particulières sur la durée du ministère de N. S. en réponse au doct. Priestley*, 1780, in-12 ; *Observations sur la conduite de N. S.*, *comme instituteur divin*, *et sur l'excellence de son caractère moral*, 1782, in-4 ; *Essai de traduction perfectionnée*, *d'arrangement métrique*, *et Explication des douze petits prophètes*, 1785, in-4 ; et des *Sermons*.

NEWCOMMEN, simple serrurier, à Darmouth, dans le Devonshire, vers la fin du 17e S., s'est immortalisé par l'invention du procédé au moyen duquel la vapeur d'eau est employée comme force motrice dans les machines appelées *à vapeur*. Long-temps avant lui on avait remarqué la grande force expansive de la vapeur, et on avait imaginé de l'employer comme puissance, mais c'est à lui que l'on en doit l'application. M. Watt a perfectionné l'appareil de Newcommen, et en a répandu l'usage dans toutes les branches de l'industrie manufacturière.

NEWDIGATE (Roger), savant anglais, né en 1719, représenta le comté de Middlessex au parlement de 1742, et l'université d'Oxford aux parlem. de 1751, 1754, 1761, 1768 et 1774, fit plus. voyages en Italie, recueillit un grand nombre d'antiquités, des copies des plus beaux tableaux et des plus belles statues de Rome et de Florence, et m. à sa terre d'Arbury, au comté de Warwick, en 1806. Il a laissé quelq. ouv., parmi lesquels on cite une *Harmonie des Evangiles*, qui paraît n'avoir pas vu le jour.

NEWISKI ou NEWSKOI (Alexandre). Voyez Alexandre (St).

NEWTON (Thomas), théologien, médecin, littérateur et poète latin, m. à Londres en 1607, a laissé les ouv. suiv. : *a Notable History of the Saracens*, etc., Londres, 1575, in-4 ; *Approved Medicines*, etc., ibid., 1580, in-8 ; *Illustrium aliquot Anglorum Encomia*, ibid., 1589, in-4 ; *Atropoïon delion* (discours poétiq. sur la m. de la reine Elisabeth), ib., 1603, in-4 ; des traduct. anglaises de quelq. ouv. de Levinus (*v.* ce n.), de Luther et autres.

NEWTON (John), mathématicien anglais, né en 1622 à Oundle, dans le comté de Northampton

fut successivem. chapelain de Charles II, puis recteur de Ross, dans le comté de Hereford, où il m. en 1678. On a de lui : *Astronom. britannica*, en 3 part., 1656, in-4; *Aide de la science du calcul*, 1657, in-4; *Trigonometria britannica*, 1658, in-fol., en 2 liv., dont le 2e est trad. du latin de Henri Gellibrand; *Elémens de mathématiq.*, en 3 part., 1660, in-4; *l'Art du jaugeage pratique*, etc., 1669; *Récréation scolaire pour les jeunes enfans*, etc., 1669, in-8; et quelq. autres liv. élémentaires.

NEWTON (Isaac), le créateur de la philosophie naturelle et l'un des hommes les plus extraordin. que le monde ait produits, mériterait d'occuper plus. pages de notre Dictionnaire; mais la forme abrégée que nous avons adoptée nous impose l'obligation de ne tracer qu'une esquisse rapide, dont nous avons tiré les principaux traits, nous devons le reconnaître, de l'excellente notice pub. par l'un de nos savans les plus distingués, M. Biot. La vie de Newton offre peu d'évènemens; elle est tout entière dans ses ouv. Nous ne voyons donc aucun inconvénient à présenter simultanément son histoire biograph. et bibliograph. Newton naquit le jour de Noël, l'an 1642, à Woolsthrope, dans le comté de Lincoln : il annonça, dès son enfance, un goût extraordinaire pour toutes les inventions physiques et mécaniq.; une passion irrésistible l'entraîna à l'étude des sciences, malgré l'opposition de sa mère qui voulait seulem. lui donner l'instruction nécessaire à l'administrat. de ses propres affaires. Ayant enfin surmonté ces obstacles, Newton fut envoyé d'abord à la grande école de Grantham jusqu'à 18 ans, puis à l'université de Cambridge. Là, sous la direction du doct. Barrow, l'un des plus grands mathémat. de son temps, il fit des progrès tels, qu'à peine âgé de 24 ans, il possédait déjà les trois importantes découvertes qui lui font le plus d'honneur, savoir : 1° la méthode des fluxions, à laquelle il était parvenu au moyen de sa célèbre formule, connue sous le nom de *binôme de Newton*, et qui, onze ans plus tard, inventée de nouveau par Leibnitz et présentée sous une autre forme, a constitué la méthode du calcul différentiel, employé aujourd'hui; 2° la théorie de la pesanteur universelle; 3° la décomposition de la lumière. Ces recherches savantes étaient même déjà rédigées et rassemblées dans un écrit intit. : *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*, qui ne vit le jour qu'en 1711. Les talens de Newton ne se révélèrent au monde savant qu'en 1668 à l'occasion de la *logarithmotechnia*, pub. par le géomètre Mercator; il était alors agrégé et maître ès-arts de l'université de Cambridge. En 1669, ayant été chargé de remplacer Barrow et de donner les leçons d'optique, ses expériences sur la réfraction de la lumière à travers des prismes, le conduisirent à une foule d'observations du plus haut intérêt qu'il sut enchaîner les unes aux autres de manière à coordonner un corps complet de doctrine dans lequel les propriétés fondamentales de la lumière se trouvèrent, pour la prem. fois, établies sur des faits, sans aucun mélange d'hypothèses. Peu de temps avant son admission dans le sein de la société royale de Londres en 1672, Newton donna à cette compagnie la description d'une disposit. nouvelle qu'il avait imaginé de donner aux télescopes catoptriques et dont l'effet était de diminuer leur longueur sans affaiblir leur pouvoir amplifiant; mais cette invention, dans laquelle il avait été précédé, sans le savoir, par le géomètre écossais Grégory et par un Français nommé Cassegrain, offrit des inconvéniens dans l'usage pratique et fut très-peu employée quoiqu'elle eût produit d'abord une vive sensation. Son travail sur l'analyse de la lumière, communiqué à la même compagnie, fut inséré dans les *Transactions philosophiques*, n° 80, ainsi qu'un nouveau mémoire, imp. en nov. 1672, qui compléta cette analyse. Les débats scientifiq. auxquels ces différens écrits donnèrent naissance inspirèrent à Newton un tel dégoût pour la publicité qu'il résolut de garder le silence sur ses découvertes : toutefois il mit la dern. main à l'exposit. de ses vues sur la physique de la lumière, et adressa à la société royale, le 9 décembre 1675, un mémoire qui fut impr. dans le tom. 3 de l'hist. de cette société, et qui ensuite, réuni presque textuellem. aux précéd. sur le même sujet, devint la base du gr. ouv. qu'il pub. en anglais, sous le nom d'*Optique*, en 1704, et dont le doct. Clarke a donné une traduct. lat. en 1706. Cet écrit était suivi de deux dissertat. analytiq. intit. l'une : *de Quadraturâ curvarum* (c'était l'exposition de la méthode des fluxions); et l'autre : *Enumeratio linearum tertii ordinis*, qui présentait la classificat. des courbes du 3e ordre et l'exposit. de leurs propriétés. En 1679, Newton, consulté par la société royale au sujet d'un système de physiq., proposa de vérifier le mouvem. de la terre; ses observations l'amenèrent à découvrir les lois de la gravitation universelle qu'il développa dans son immortel ouv. des *Principes de la philosophie naturelle*, pub. complet en 1687, et trad. plus tard par Mme Duchatelet : cette traduct. est enrichie de notes que l'on attribue à Clairaut. La grandeur et la sublimité des vues que ce livre renferme ne pouvaient être appréciées que par trois ou quatre des contemporains de Newton; mais, soit rivalité, soit prévention, ils méconnurent ce qui leur était dévoilé, et il s'écoula plus de 50 ans avant que la gr. vérité physique de l'attraction universelle, d'où découlent les phénomènes du système du monde, fût même comprise par la généralité des savans. Pendant l'impress. de ce livre, Newton se vit choisi pour aller soutenir, devant la cour de haute commission, les priviléges de l'université de Cambridge auxquels le roi Jacques II avait porté atteinte : ayant rempli cette mission avec succès, il fut encore nommé représentant du même corps au parlement de convention qui déclara la vacance du trône et y appela Guillaume. Chargé ensuite d'opérer la refonte générale des pièces d'or et d'argent, Newton mit à profit une foule d'expériences chimiques qu'il avait faites depuis long-temps et qui l'ayant mis à même de recueillir beaucoup de particularités remarquables, le rendirent, plus qu'aucun savant de son temps, capable de réussir dans cette entreprise. Malheureusem. les sciences furent privées pour toujours du fruit de cette partie des travaux de Newton : le feu prit à ses papiers et anéantit ceux où ils étaient consignés. La douleur que cette perte causa à Newton altéra sa santé et même troubla sa raison pendant quelq. temps : il avait 45 ans. Depuis lors il ne donna plus rien de nouveau sur aucune partie des sciences; il se contenta de faire connaître, en les complétant, les écrits qu'il avait composés long-temps auparavant. Les services qu'il rendit dans l'importante opération de la refonte des monnaies lui valurent la charge honorable et lucrative de direct. de la monnaie en 1699. La même année il fut nommé membre associé de l'académie des sciences de Paris. En 1701 l'université de Cambridge le choisit encore pour son représentant; en 1703 il fut élu présid. de la soc. roy. de Lond., et en exerça les fonctions pendant 25 ans, jusqu'à sa m.; enfin la reine Anne le créa chevalier en 1705. Des débats scientifiques troublèrent la fin de la carrière de Newton, aigrirent son caractère et le rendirent même injuste envers Leibnitz, l'un de ses antagonistes : toutefois on doit avouer que celui-ci, de son côté, ne se montra ni moins passionné, ni moins injuste. On trouvera des détails sur ces querelles dans les lettres de Leibnitz et de Clarke sur l'analyse infinitésimale, rassemblées par ordre de la société royale et pub. en 1712, sous le titre de *Commercium epistolicum*, et imp. en France par Desmaizeaux. Pour compléter la liste des ouvr. de Newton, il faut ajouter à ceux que nous avons déjà

mentionnés ; son traité intit. : *Arithmetica universalis*, pub. par Whiston en 1707, et qui n'était que le texte des leçons d'algèbre que Newton avait données à Cambridge : l'édit. de Londres, 1722, est meilleure et plus complète ; un petit écrit int. : *Methodus differentialis*, pub. en 1711, et dans lequel il apprend à déterminer la courbe du genre parabolique qui peut passer pour un nombre donné de points quel qu'il soit ; un *Système chronologiq.*, dont il avait donné une copie à la princesse de Galles, et dont il avait préparé une édit. qui parut en 1728 (on doit à Fréret l'*Abrégé de la chronolog. de Newton*, trad. de l'ang. avec des observat. critiques, 1727, in-12); un *Mémoire histor. sur deux altérations notables du texte de l'Ecriture;* des *Observations sur les prophéties de l'Ecriture-Sainte*, *particulièrem. sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse de St Jean* : cet ouv. singulier embrasse les époques principales, les évènem. les plus importans des temps anciens et d'une partie du moyen âge ; il renferme, sur la chronologie et les antiquités, une foule d'observations qui prouvent une érudition variée et profonde. On est étonné que ce grand génie se soit occupé d'un pareil sujet ; mais on doit remarquer que les savans anglais de ce temps aimaient à mêler les discussions théologiq. à leurs recherches sur les sciences. Les trois dern. productions scientifiques de Newton sont : un *mémoire* inséré dans les *Transact. philos.* en 1701, et donnant une échelle comparable de température, étendue depuis le terme de la glace fondante jusqu'à celui de l'ignition du charbon, au moyen de laquelle il opéra trois découvertes importantes, savoir : 1° la manière de rendre les thermomètres comparables, en déterminant les termes extrêmes de leur graduation d'après des phénomènes de températures constantes ; la détermination de la loi du refroidissem. des corps solides à des températures peu élevées ; et enfin l'observat. de la constance des témpérat. dans les phénomènes de fusion et d'ébullition, laquelle est devenue l'un des fondemens de la théorie de la chaleur ; 2° le projet d'un instrument de réflexion destiné à observer en mer, sans que l'observateur soit troublé par les mouvem. de la mer ; 3° enfin la solution du problème proposé par Bernoulli aux savans de l'Europe en 1716, et qui consistait à découvrir une ligne courbe telle qu'elle coupât à angles droits une infinité d'autres courbes d'une nature donnée, mais expressibles par une même équation. Depuis ces trois derniers écrits, Newton cessa entièrem. de s'occuper de mathématiques ; sa tête, fatiguée peut-être par de longs et de profonds efforts, avait besoin de repos. Il fut nommé deux fois membre du parlem., mais il ne s'y fit point remarquer, et même il s'y conduisit avec une timidité puérile, en 1713, à l'occasion du bill d'encouragem. pour la découverte d'une méthode propre à faire trouver la longitude en mer. Sa santé ne s'altéra qu'à l'âge de 80 ans ; néanmoins il put jouir de longs intervalles de tranquillité jusqu'à sa m., arrivée le 20 mars 1727 ; il avait 85 ans. Il n'y a point d'édit. réellem. complète des *Œuvres de Newton*, bien que Horsley ait prétendu en donner une en 5 vol. in-4, Londres, 1779-85 : pour la rendre complète il faudrait y joindre les 4 vol. d'*opuscules*, pub. par Castillon, Berlin, 1744, ainsi que les *lettres scientifiques* de Newton, rapportées dans la *Biographica britannica* et dans le *Commercium epistolicum*. Parmi les nombreuses traduct. qui ont été faites de ses principaux ouvr. nous ne citerons que celle de la *Philosophie naturelle* par Mme Duchatelet (*v.* ce nom), et celle de l'*Optique* par Marat, pub. par Beauzée, Paris, 1787, 2 vol. in-8. On peut consulter sur Newton l'ouv. fort rare intit. : *Collections for the history of the town and soke of Grantham, containing authentic memoirs of sir Isaac Newton, now first published from the original MSs.*, Londres, 1806.

NEWTON (Thomas), prélat anglais, né en 1704, dans le comté de Stafford, fut successivem. pasteur de l'une des églises de Londres, chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et évêque de Bristol, où il m. en 1782. On a de lui, entre autres opuscules, une *dissertation sur les prophéties*. Ses écrits ont été réunis et pub. à Londres, 1782, 2 vol. in-4 ; ibid., 1787, 6 vol. in-8, avec la *vie* de l'aut. On lui doit aussi une édit. des *Œuvr.* de Milton, précéd. de la vie de ce poète. — William Newton, architecte, m. à Londres en 1791, a pub. une traduct. angl. de Vitruve, et le 2e vol. des *Antiquités d'Athènes*, par Stuart.

NEY (François), né à Anvers ou dans la province de Zélande, abjura la religion protestante pour embrasser la foi catholique, devint général de l'ordre de St-François en Espagne l'an 1607, fut envoyé en Hollande pour entamer des négociations avec cette république naissante, fit adopter une suspension d'hostilités, posa les prem. bases du traité qui termina la guerre en 1603, malgré les efforts combinés de la France et de l'Angleterre, qui désiraient voir continuer la lutte sanglante des Hollandais et des Espagnols. Après avoir terminé cette mission, le P. Ney ne s'occupa plus que de l'exercice des devoirs de sa profession, et m. dans l'obscurité.

NEY (Michel), prince de la Moskwa, duc d'Elchingen, pair et maréchal de France, etc., naquit à Sarre-Louis en 1769. Fils d'un simple artisan, il ne reçut point une éducation brillante; mais à peine sorti de l'enfance, il fut placé chez un notaire de sa ville natale, où il put acquérir quelques connaissances. Il n'était donc pas dépourvu de la première instruction, comme on l'a dit, lorsqu'il s'engagea dans le régiment de colonel-général hussards, en 1787. Bientôt les circonstances vinrent lui ouvrir une immense carrière. Il fit les deux premières campagnes de la guerre de la révolution comme aide-de-camp des généraux Lamark et Collaud, et rentra dans son régiment avec le grade de capitaine. Chargé par Kléber de plusieurs missions de partisan, il mérita dès-lors le surnom d'*Infatigable*, et fut nommé adjudant-général, puis général de brigade en 1796. La rare intrépidité qu'il déploya sous les ordres de Hoche, jusqu'à la paix de Léoben, et à l'armée du Rhin, après la rupture de ce traité, suffirait pour composer toute la gloire militaire d'un autre homme; mais nous aurons de lui d'autres exploits à raconter : nous ne parlerons ici que de la générosité avec laquelle il sauva, au péril de sa propre vie, des émigrés français pris les armes à la main, et que les décrets de la convention condamnaient à la mort. Nommé général de division en l'an VII, il passe successivem. à l'armée du Danube et à celle du Rhin, est investi du commandem. provisoire de cette dernière, et le remet ensuite au général Lecourbe, sous lequel il continue de servir avec la même valeur et surtout avec une activité que l'ennemi nomme *désespérante*. On le retrouve encore à l'armée du Rhin, sous Moreau, qu'il seconde dignement dans la glorieuse journée de Hohenlinden. De retour à Paris, à l'époque de la paix de Lunéville, il s'attacha à la fortune du premier consul, qui, ne négligeant rien pour attirer dans son parti un homme si brave, le maria avantageusement, le nomma ministre plénipotentiaire auprès de la république helvétique, au mois de vendémiaire an 11, et plus tard, lorsqu'il fut lui-même proclamé empereur, lui donna le bâton de maréchal, le grand-aigle de la Légion-d'Honneur, et le commandem. de la 7e cohorte. La guerre qui éclate bientôt entre la France et l'Autriche offre au nouveau maréchal l'occasion de justifier tant de marques d'estime : il fait plus, il en mérite d'autres encore. L'ennemi, fort de sa position d'Elchingen, qui lui semble inattaquable et qui fait toute la sécurité de la ville d'Ulm, est culbuté par l'intrépide Ney, et le ré-

sultat immédiat de cet admirable fait d'armes est la prise d'Ulm, suivie d'immenses avantages. Ainsi fut gagné par Ney ce titre de duc d'Elchingen, qui ne lui fut conféré que deux ans après. De nouveaux ennemis l'appellent dans le Tyrol, ou plutôt de nouveaux triomphes, auxquels la paix de Presbourg (1805) met seul un terme. Ce n'est pas toutefois pour long-temps. La guerre recommence en 1806, et il prend part à toutes les opérations de cette campagne étonnante, qui écrase la Prusse à Iéna et à Averstadt, et force la Russie à la paix. La capitulation d'Erfurt, celle de Magdebourg, le boulevard de la Prusse; le passage de la Vistule et la prise de Thorn, la destruction totale d'un corps prussien à Deppen, l'heureux combat de Schmoditten qui coupa la retraite des Russes sur Kœnigsberg, enfin sa belle conduite à la journée d'Amskerdof, où, pour la première fois, il déploya cette profonde connaissance de l'art des retraites, qui lui assure une place remarquable parmi nos meilleurs généraux d'arrière-garde, tels furent quelques-uns des exploits auxquels il dut le surnom de *Brave des braves*, si honorable pour un homme dont tous les compagnons étaient des héros. Transporté dans la Péninsule en 1808, il eut sa part de gloire dans les divers combats qui ouvrirent aux Français le chemin de Madrid, et soumit la Galice et les Asturies. En Portugal, la prise de Ciudad-Rodrigo et la reddition d'Alméida doivent lui être attribuées, quoiqu'il servît alors sous Masséna. Avant que ses querelles avec ce chef aussi impérieux qu'habile l'eussent forcé de quitter l'armée, il avait eu le temps de la sauver par la belle retraite qu'il lui fit faire des murs de Lisbonne à Miranda del Corvo, en présence des nombreuses phalanges anglo-portugaises. Aussi Bonaparte ne l'oublia pas au moment d'envahir la Russie avec la plus formidable armée qui fut jamais. Ney, à la tête du 3e corps, se signala au combat de Liady, à la prise de Smolensk, à l'affaire de Valontina, se surpassa à la bataille sanglante de la Moskwa, et mérita ainsi d'ajouter un nouveau titre à son nom déjà si glorieux; mais ce qu'il faut admirer surtout, c'est cette vigueur d'âme qui soutint chez lui la force du corps dans la déplorable retraite de Russie, et qui lui valut l'honneur impérissable de sauver les débris de l'armée française au passage de la Bérézina. L'année suivante (1813) on le voit reparaître, avec la fortune, à Lutzen, à Bautzen, à Dresde et dans vingt autres lieux illustrés par cette campagne terrible, qui fut presque le dernier adieu des Français à la victoire. Bientôt notre territoire fut envahi par la coalition européenne. Ney, qui n'eut point de commandem. fixe, fut presque toujours auprès de Napoléon, et le seconda puissamment à la journée de Brienne, au sanglant combat de la Rothière et de Dienville, aux batailles de Champ-Aubert, de Montmirail, etc. Il fallut enfin succomber, non sans gloire. Le prince de la Moskwa, chargé par son maître et son bienfaiteur de négocier la paix avec les souverains alliés, fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement d'abdiquer, mais lorsqu'il vit que la nécessité et le bonheur de la France exigeaient ce sacrifice. Resté fidèle jusqu'au dernier moment à Bonaparte, il fut jugé digne de servir aussi Louis XVIII, et reçut de ce prince la dignité de pair, entre autres faveurs. Ici nous voudrions n'avoir plus rien à dire; mais Ney viola ses sermens, et le héros fut un traître: il faut tout rappeler, tout expliquer, s'il nous est possible. Bonaparte sort de l'île d'Elbe, et l'adversaire que les Bourbons lui opposent avec le plus de confiance est le prince de la Moskwa, l'un de ses plus anciens serviteurs. Celui-ci adresse à ses troupes, à Lons-le-Saulnier, une proclamation au nom de l'ex-empereur, et se réunit à lui à Auxerre. Voilà les faits, ils sont incontestables. Ney, avec tout son courage militaire, était un homme faible dans un mouvement politique, et, avec un cœur généreux, il fit une lâcheté. S'il lui répugnait d'opter entre ses devoirs nouveaux et le prestige d'une ancienne amitié, il pouvait n'accepter aucun commandement, et ne reparaître sur la scène qu'à la journée du Champ-de-Mai, comme tant d'autres, non pas plus louables, mais plus habiles. Si quelque chose pouvait faire oublier sa déplorable conduite, ce serait la gloire dont il se couvrit dans cette dernière campagne de Waterloo, qui aurait dû être le tombeau de Napoléon et le sien. Mais il était destiné à offrir par sa mort un grand exemple à ceux qui, dans les troubles politiques, voudraient chercher l'honneur et le salut ailleurs que dans une fixité inébranlable de principes et d'opinion. Il fut arrêté le 5 août 1815, et cité d'abord devant un conseil de guerre, qui se fit déclarer incompétent, puis devant la chambre des pairs, qui fut obligé de subir cette pénible responsabilité. En vain ses avocats, MM. Berryer père et Dupin aîné, réclamèrent en sa faveur l'exécution des articles 11 et 12 de la convention militaire du 3 juillet, qui semblaient devoir le rassurer, comme tous ceux que leur conduite politique rendait répréhensibles: il fut condamné à une immense majorité. Sa fermeté d'âme avait été admirable pendant toute la durée du procès; sa mort fut digne de sa vie. Après avoir reçu les consolations de la religion, il fut fusillé le 7 décembre 1815, dans l'avenue de l'Observatoire, derrière le Luxembourg. On peut consulter sur le maréchal Ney les ouvr. suiv.: *Vie du maréchal Ney avec l'Hist. de son procès*, Paris, 1816, in-8; *Biogr. des généraux français*, par de Courcelles; *Victoires et conquêtes des Français* (*voy.* la table de cet ouvrage); l'*Histoire de Napoléon et de la grande-armée, pendant l'année* 1812, par le général de Ségur; *Examen critique* de cet ouvr. par Gourgaud; l'*Hist. de l'expédition de Russie* (par M. de Chambray), Paris, 1820, 2 vol. in-8. *Hist. milit. de la campagne de Russie*, en 1812, par le colonel Boutourlin, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

NEYN (Pierre de), né à Leyde en 1596, fils d'un tailleur de pierre, et destiné au même métier, apprit seul les mathém., l'architecture et la perspective, et se mit en état de les enseigner. Il se livra ensuite à la peinture sous la direction de van den Velde, produisit plus. tableaux fort recherchés, fut nommé en 1632 architecte de la ville de Leyde, et m. dans cette ville en 1639.

NEYRA. V. Mendana.

NEZMY-ZADEH-EFFENDY, histor. turk qui vivait vers la fin du 17e S., est aut. d'un ouv. intit.: *Golchen al Kholafa* (le jardin des khâlyfes), contenant une histoire de la ville de Baghdad depuis sa fondation, l'an 145 de l'hég. (762 de J.-C.), jusqu'à la fin de 1100 (1689), et une histoire des khâlyfes abbassides, celle des pachas de Baghdad sous la domination othomane, etc. La biblioth. roy. en possède une trad. MS. faite par Choquet, drogman de France.

NIALL ou NEILL (O'), monarque suprême d'Irlande, surnommé *le Grand*, ou *le Héros des neuf Otages*, parce qu'il avait imposé à neuf régions différentes l'obligation d'avoir toujours des otages près de lui, fut proclamé roi de Momonie l'an de J.-C. 379, à l'âge de 27 ans. Profitant du déclin de la puissance romaine en Bretagne, il se réunit aux Pictes, aux Scots ou Ecossais, aux Albaniens et aux Saxons contre les Romains, qui occupaient la partie méridionale de la Bretagne, appelée depuis l'Angleterre, pénétra jusqu'au détroit qui sépare Douvre de Calais, détruisit les garnisons, démolit les forts, rançonna les habitans, et emporta un butin immense. L'an 388, il envahit l'Armorique avec le même succès. A son retour il eut à soutenir une guerre intestine contre Eocha, roi provincial de Leinster ou de Lagénie, qui refusait de payer son tribut, vainquit ce prince, rétablit la paix dans l'intérieur de ses états, et recommença dans la

Bretagne des invasions dont les succès faillirent énlever cette province aux Romains. Il périt vers l'an 402, assassiné par Eocha; mais le sceptre monarchique d'Irlande, qu'il avait tenu si glorieusement, demeura pendant 500 ans entre les mains de ses descendans, dont le plus célèb. est Aod ou Hugue, le grand O-Neill du 16e S., qui, après avoir passé 20 ans de sa vie à la cour d'Elisabeth, et inspiré à cette princesse une fausse sécurité, leva tout à coup l'étendard de la révolte, s'empara des forts que les Anglais occupaient dans l'Ultonie, soutint pendant sept ans tous les efforts de la reine d'Angleterre, et fut sur le point de rendre à l'Irlande son ancienne indépendance.

NICAISE (St), en lat. *Nicasius*, év. de Reims au 5e S., fut martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec un autre St Nicaise qui fut, dit-on, le premier archev. de Rouen dans le 3e S., et souffrit également le martyre.

NICAISE (Claude), antiquaire, né à Dijon en 1623, embrassa l'état ecclés., se rendit à Rome au commencement du pontificat d'Alexandre VII, et visita Naples afin d'étudier les monumens antiques. De retour en France, il se démit d'un canonicat de la Ste-Chapelle de Dijon, le seul bénéfice qu'il eût possédé, se retira à sa maison de campagne de Villey, près d'Is-sur-Tille, et ne cessa jusqu'à sa m., en 1701, de s'occuper de l'accroissement de sa biblioth. et d'un commerce épistolaire avec les sav. et les artistes qu'il avait connus en Italie. On a de lui un gr. nomb. d'écrits, parmi lesquels on cite: *de nummo Pantheo Adriani imper.*, Lyon, 1689, in-8; *Dissertation sur les Syrènes*, ou *Discours sur leur forme et figure*, Paris, 1691, in-4; *Relation d'un voyage à La Trappe*, insérée sans nom d'aut. dans le t. 5 des Relations de la vie et de la m. édifiante de quelques religieux de cette abbaye, 1755, in-12; *Description des Tableaux du Vatican, trad. de l'ital. de Bellori, avec un Disc. sur l'Ecole d'Athènes et le Parnasse de Raphaël*; un *Discours sur la Musique des anciens*; et des *lettres* formant 5 vol. in-4, conservées en MSs. à la bibliothèque du roi.

NICANDER, grammairien, poète et méd. grec, né à Colophon, dans l'Ionie, m. un siècle av. l'ère chrét., écrivit en vers plus. ouv. de matière médicale et de pharmacie, dont il ne reste plus que les poèmes intit.: *Theriaca* et *Alexi pharmaca*, qui sont insérés dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et qui ont eu séparém. de nombr. édit. Ils ont été trad. en latin par Lonicer, Cologne, 1531, in-4; en vers latins par E. Cordus, Francfort, 1572, in-4; en français par J. Grévin, Anvers, 1567, 1568, in-4.

NICANOR (Bible), général des armées d'Antiochus-Epiphane, roi de Syrie, fut envoyé par ce prince en Judée pour s'opposer aux entreprises de Judas Machabée. Vaincu dans un premier combat, il périt dans une seconde action; et son corps ayant été reconnu sur le champ de bataille, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qui furent portées à Jérusalem vers l'an 142 av. J.-C.

NICANOR, gramm. d'Alexandrie, vivait sous le règne de l'emp. Adrien. Il avait composé plusieurs ouv., dont il ne reste plus que des fragm. M. d'Ansse de Villoison les a pub. dans les *Anecdota græca*, Venise, 1781, 2 vol. in-4.

NICANOR. V. Seleucus et Démétrius.

NICCOLAI ou NICOLAI (Alphonse), jésuite, philologue et littérat. distingué, né à Lucques en 1706, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Florence, se distingua dans l'explication des saintes écritures par la pureté de son goût, l'élégance de son style, reçut le titre de théol. impérial sous François II, empereur et grand-duc de Toscane, le conserva sous Léopold, et m. à Florence en 1784. Il a laissé les ouvrages suiv., tous écrits en italien: *Mém. histor. sur St Blaise, évêque et martyr*, Rome, 1762, in-4; *Dissertations et Leçons sur l'Ecriture-Sainte*, 13 vol. in-4; *Discours sur le sacré cœur de Jésus et Panégyrique du bienheureux Alexandre Sauli*; *Pièces en prose toscane dans les genres oratoire, scientifique et historique*, 3 vol. in-4: *Entretiens sur la Religion*, Gênes, 1770, 8 vol. in-8. — Jean-Baptiste Niccolai, frère aîné du précéd., fit aussi profession aux jésuites; il occupa pend. 40 ans une chaire de morale au collége d'Arezzo, et exerça les fonctions d'examinateur du clergé pour le grand-duché de Toscane.

NICCOLAI (Jean-Baptiste), savant mathém., né à Venise en 1726, embrassa l'état ecclés., et fut pourvu de l'archiprêtré de Padernello: il ne cessa point pour cela de cultiver les mathém. avec beaucoup de zèle; mais son goût pour les innovations l'empêcha de réussir comme il aurait pu le faire. Il m. à Schio, dans le Vicentin, en 1793, laissant plus. *mém.* insérés dans le *recueil* de l'académie de Padoue, dont il était membre, et un ouv. intit.: *Nova analysis Elementa*, Padoue, 1791, 2 v. in-4.

NICCOLI (Nicolas), savant ital., né à Florence en 1363, est l'un des prem. érudits de son pays qui se soient occupés de rassembler les MSs. des anciens auteurs: il employa à ses recherches une fortune considérable, dont il avait hérité de son père, et à sa m., en 1437, il laissa à la disposition du public sa biblioth., composée de 800 vol., nombre considérable à cette époque. Cosme de Médicis lui avait acheté tous ses MSs., et les avait placés dans le monastère des dominicains de St-Marc. Niccoli n'a rien composé: il s'était contenté de copier ou de corriger de sa main un très-grand nombre de MSs. Sa *vie*, écrite par Giannozzo Manetti, se trouve dans le *Specimen histor. letter. florentinæ*.

NICCOLO. V. Abbate et Nicolo.

NICÉPHORE (St) souffrit le martyre à Antioche sous l'emp. Valérien, vers l'an 260.

NICÉPHORE (St), patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers 750, succéda à Taraise en 806, prit la défense du culte des images contre l'emper. Léon-l'Arménien, fut exilé par ce prince dans le monastère de St-Théodore, et y m. en 828. On a de lui: *Breviarium historicum*, pub. par le P. Petau, avec une version lat., 1616, in-8, réimp. dans la collection de l'*Histoire byzantine*, et trad. en français par Cousin, dans le tome 3 de son *Hist. de Constantinople*; *Chronographia brevis*, trad. en lat. par Anastase le-Bibliothécaire, et pub. à la suite de celle de Syncelle, Paris, 1652; *Stichometria librorum sanctorum*, impr. à la suite de la *chronographie*, et insérée dans les *Critici sacri*, t. 8; *Antirrhetici*, petits écrits contre les iconoclastes, dont quelq.-uns sont trad. en lat. dans la *Biblioth. des Pères*, dans l'*Auctarium* du P. Combefis, et dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius; 17 *canons* insérés dans le t. 7 de la *Collection des Conciles*; et d'autres *opuscules* inédits dont on trouvera la liste dans l'*Hist. des auteurs ecclésiast.* par D. Ceillier, t. 18.

NICÉPHORE Ier, emper. d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait rempli les fonctions de chancelier de l'empire (λογοθέτης) avant de monter sur le trône, était né dans la Séleucie au 8e S. Etant entré dans une conspiration contre Irène (*v.* ce nom), il fut revêtu secrètement de la pourpre en 802, relégua l'impératrice dans l'île de Médelin (l'anc. Lesbos), fit crever les yeux au patrice Bardanes, bien que ce compétiteur à l'empire se fût soumis et eût demandé à s'enfermer dans un cloître. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Charlemagne pour l'inviter à régler les limites des deux empires d'Orient et d'Occident, essaya vainement de se soustraire au joug humiliant que lui avait imposé le khalyfe Aaroun-al-Raschid, ralluma, par la protection qu'il accordait aux sectaires, les querelles relig. qui troublaient l'empire, dépouilla les églises de leurs trésors, et accabla d'impôts les

Provinces. En 811, il fit la guerre aux Bulgares, qui désolaient la Thrace; et, surpris dans sa tente pendant la nuit, il fut assassiné le 28 juillet de la même année. — NICÉPHORE II, surnommé *Phocas*, empereur d'Orient, né en 912, était fils du patrice Bardas, qui avait acquis une juste célébrité par ses exploits. Elevé dans les camps, le jeune Nicéphore se signala lui-même dans tous les grades qu'il parcourut av. de ceindre le bandeau impérial. Nommé généralissime des troupes pendant la minorité du fils de l'empereur Romain (*Romanos*), il parut n'accepter qu'avec répugnance un titre qu'il avait brigué en secret; mais bientôt, appuyé par le clergé et feignant de céder au vœu général, il se laissa couronner empereur en 963. Il battit, par ses lieutenans, les Sarazins en plus. rencontres, et leur enleva la Cilicie, l'île de Cypre et la Syrie. Ces conquêtes lui ayant fourni le prétexte d'augmenter les charges de l'état, il perdit l'affection de ses sujets, accablés d'impôts. Théophanon, son épouse, entretenant de coupab. intelligences avec Jean Zimiscès, l'un des meilleurs généraux de l'empire, l'introduisit avec plus. assassins dans la chambre de l'empereur, qui succomba sous les poignards le 11 décembre 969, après six ans de règne. Zimiscès fut immédiatement proclamé empereur. On a de Nicéphore II des médailles en or et en moyen bronze. — NICÉPHORE III ou BOTONIATE, empereur d'Orient, né dans le 11e S., passait pour être d'une anc. et illustre famille de l'anc. Rome. Il suivit de bonne heure la carrière des armes, parvint au commandement de l'armée d'Asie sous le règne de Michel Ducas, et se fit couronner empereur à Constantinople en 1078, après que les grands, séduits par ses largesses, eussent forcé ce même Michel à se retirer dans un monastère; il opposa avec succès Alexis Comnène à Bryenne (*v.* ce nom), qui s'était fait élever à l'empire par les soldats de l'armée d'Illyrie; mais bientôt, sur des rapports mensongers de ses courtisans et croyant la fidélité de son lieut. suspecte, il résolut de le faire périr. Alexis, instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta d'en prévenir l'exécution, et se fit proclamer empereur. Botoniate n'entreprit point de lutter contre ce nouveau compétiteur, se retira dans un cloître en 1081, et y acheva ses jours obscurément. On ne connaît de ce prince que des médailles d'or, qui sont fort rares.

NICÉPHORE-BRYENNE. V. BRYENNE.

NICÉPHORE-BLEMMIDAS, abbé du monastère du mont Athos, dans le 13e S., y avait établi une école qui a produit plus. personnages distingués. Ses talens étendirent sa réputation dans tout l'Orient, et on lui offrit en 1256 le patriarcat de Constantinople; mais il refusa cette dignité pour continuer la direction de son monastère. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort; on a de ce pieux abbé un grand nombre d'*opuscules*, dont on trouvera la liste complète dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6. Nous citerons seulement: *Ratio de compendiariâ arte disserendi et de astrolabio*, Venise, 1498, in-fol.; *de quinque Vocibus, et cur sint quinque tantùm, neque plures neque pauciores*, Bâle, 1542, in-8; une *Logique*, Augsbourg, 1605, in-8; un *Abrégé de physique*, ibid., 1606, in-8; deux *discours* sur la procession du St-Esprit, publ., avec la traduct. d'Allatius, à la fin du t. 1er de la continuation des *Annales* de Baronius par Rainaldi, etc.

NICÉPHORE-CALLISTE, histor. grec, vivait au 14e S. sous le règne de Paléologue-l'Ancien. Il prit l'habit monastique, et m., à ce que l'on croit, vers l'an 1350 dans un âge avancé. Il avait composé une *Hist. ecclésiast.*, en 23 livres, dont il ne reste plus que les 18 premiers, qui s'étendent depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la mort de l'empereur Phocas, en 610. Ce n'est qu'une compilat. des hist. d'Eusèbe, de Socrates, de Sozomène, etc. Le seul MS. qu'on connaisse de cette *Histoire* est à Vienne dans la biblioth. impér. Jean Lang en a donné une version latine, Bâle, 1553, in-fol., réimpr. plus. fois dans la même ville, trad. en franç. par J. Gillot, Paris, 1567, in-fol. Le texte grec a été publié par Fronton-du-Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. On a encore de Nicéphore-Calliste plus. *opuscules*, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6.

NICÉPHORE-GRÉGORAS. V. GRÉGORAS.

NICERON (JEAN-FRANÇOIS), religieux minime, connu par ses recherches sur l'optique, né à Paris en 1613, m. à Aix en 1646, a pub. les ouvr. suiv.: *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique par la vision directe*, Paris, 1638, in-fol.; l'*Interprétation des chiffres*, ou *Règle pour bien entendre et expliquer facilement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien, et trad. en partie d'Ant.-Marie Cospi, Paris, 1641, in-8.

NICERON (JEAN-PIERRE), de la même famille que le précédent, né à Paris en 1685, entra dans la congrégation des Barnabites, professa pendant quelq. années la rhétorique et les humanités dans différens colléges, abandonna l'enseignement pour se livrer tout entier à l'exécution de ses travaux littéraires, et m. en 1738, laissant un des ouv. les plus utiles qui aient été publ. en France sur l'hist. littéraire; il est intit.: *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres de la républ. des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvr.*, Paris, 1727-45, 43 vol. in-12. Les prem. vol. ont été trad. en allemand, savoir: les 15 prem. par Sigism.-Jacq. Baumgarten, Halle, 1749-57, in-8; les 6 suiv. par Fréd. Eberhard Rambach, ibid., 1758-61; le 23e et le 24e par Th. de Jani, ibid., 1771-77. Le P. Niceron a en outre trad. de l'angl. les ouvr. suiv.: *Le grand Fébrifuge*, par Jean Hanckock, ou *Discours où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres et pour la peste*, Paris, 1724, réimp. sous le titre de *Traité de l'eau commune*, ibid., 1730, 2 vol. in-12; *Voyages de Jean Ovington à Surate*, 1724, 2 vol. in-12; *la Conversion de l'Angleterre au christianisme*, 1729, in-8; les *Réponses* de Woodward aux Observations de Camerarius sur la géographie physique. L'*Eloge de Niceron*, par l'abbé Goujet, se trouve dans le 40e vol. des *Mémoires*.

NICET (FLAVIUS), en latin *Nicetius*, orateur et jurisconsulte des Gaules, dans le 5e S., fut l'ami de Sidoine Apollinaire (*v.* ce nom), qui fait de lui un grand éloge.

NICET ou NICETIUS (St), 25e évêq. de Trèves, et l'un des plus illustres prélats du 6e S., né dans le Limousin, suiv. les aut. du *Gallia christ.* (cette opinion a été réfutée par D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 3), destiné d'abord par ses parens à l'état cénobit., devint abbé d'un monast., puis fut placé sur le siége de Trèves en 527. Exilé par Clotaire, il fut rendu à son église par Sigebert, assista aux conciles de Clermont, d'Orléans et de Paris, et m. en 566. On a de lui 2 *lettres*, l'une à l'empereur Justinien, l'autre à Clodesinde, reine des Lombards, insérées toutes deux dans les *recueils* de Freher, de Duchesne, dans les *collect.* des conciles et dans le *Spicilége* de D. Luc d'Achery; 2 traités ascétiques, *de Vigiliis servorum Dei*, et *de psalmodiæ Bono*, insérés dans le *Spicilége* de d'Achery. — NICET (St), 23e évêq. de Besançon, jouit de toute la confiance du pape Saint-Grégoire-le-Grand, fut l'ami de St Colomban, qu'il déroba aux fureurs de Brunehaut, en le tenant caché quelque temps à Besançon, et m. vers l'an 612. La *vie* de ce saint est impr. dans le *Recueil des Bollandistes*.

NICETAS (St), né à Césarée en Bythinie, abbé

du monastère des Acemètes sur le mont Olympe, m. en 824, fut persécuté, sous le règne de Léon-l'Arménien, à cause de son zèle pour le culte des images.

NICETAS (David), écriv. grec du 9e S., né en Paphlagonie, est aut. d'une *Vie de St Ignace*, *patriarche de Constantinople*, trad. en latin par Fréd. Mutius, et par le P. Matthieu Rader (Ingolstadt, 1604.) On connaît encore de lui des *Panégyriques* des apôtres et d'autres saints, recueillis dans la dern. continuation de la *Bibliot. des Pères*, par Combefis.

NICETAS-SERRON, diacre de l'église de Constantinople au 11e S., puis évêque d'Héraclée, est aut. d'une *Chaîne des PP. grecs sur le livre de Job*, Londres, 1637, in-fol., grec et latin; d'une autre *sur les Psaumes* et *le Cantique des Cantiques*, Bâle, 1552; de *Comment.* sur une partie des *œuvres* de St-Grégoire de Nazianze, etc.

NICETAS-ACOMINATUS ou CHONIATE, parce qu'il était de Chone en Phrygie, exerça plus. emplois distingués à la cour de Constantinople vers la fin du 12e S. A la prise de cette ville par les Croisés en 1204, il se retira à Nicée, où il m. en 1216. On a de lui des *Annales*, en 21 liv., qui commencent à la mort d'Alexis Comnène en 1118, et finissent au règne de Baudouin. Elles ont été publiées avec une *version* latine par Jérome Wolf, Bâle, 1557, in-fol. Une nouvelle édition, revue et corrigée par Annib. Fabrot, fait partie de l'*Hist. byzantine*. Cette *Hist.* de Nicétas a été trad. en franç. par le président Cousin. (*v.* ce nom). On a encore de cet historien : un *Discours sur les monumens détruits ou mutilés par les croisés*, pub. avec une *version* latine par Banduri, dans la troisième partie de l'*Imperium orientale*, et dans la *Biblioth. græca* de Fabricius, trad. en franç. par le comte d'Hauterive, dans la nouv. édit. de l'*Hist. du Bas-Emp.*, t. 12; *orthodoxæ Fidei lib. XXVII*, dont quelques-uns seulement ont été trad. en lat., d'après un MS. du mont Athos, acquis par J. de St-André, doyen de Carcassonne. Le P. de Montfaucon a pub. les *Sommaires* du 27e liv., avec une *version* lat., dans sa *Palæographia græca*.

NICETAS-EUGENIANUS, écr. grec du 12e S., n'est connu que par un *roman* en vers, intit. : *Les Amours de Dorile et Chariclée*, dont la publicat. récente (Paris, 1819, 2 vol. in-12) est due aux soins de M. Boissonade, l'un de nos plus savans philologues. Le 1er vol. contient le *texte* d'Eugenianus, la *version* lat. en regard, et les *Fragmens* du roman de Constantin Manassès, pub. aussi pour la prem. fois; le 2e renferme le *commentaire* de l'éditeur. Le *Journal des savans*, mai 1820, p. 270, donne des détails sur l'ouvrage de Nicetas et sur le travail de son traducteur.

NICHOLAS (Abraham), maître écriv. angl., m. en 1744, est aut. d'un ouvr. sur l'écriture, intit. : *penman's Assistant* (Guide de l'écriv.), Londres, 1719, et de plus. *pièces* ou *modèles d'écritures*, grav. par George Bickam, 1715 et 1717.

NICHOLS ou NICCOLS (Richard), poète angl., né à Londres en 1584, m. vers 1620, est aut. des ouvr. suiv. : *the Mirror for magistrates*, Londres, 1610; *the Cuckow*, poème, ibid., 1607; *Monodia or Waltham's Complaint*, etc., ibid., 1615.

NICHOLS (William), théol. angl., né à Donnington en 1664, m. en 1712, a laissé un grand nombre d'ouv. théolog., philosoph., moraux et de controverse, parmi lesquels nous citerons seulem. : *A practical Essai on the Contempt of the world*, 1694, 1704, in-8; *a Treatise of Consolation to parents for the death of their children*, etc. 1701, in-8; *the Religion of a prince*, etc., 1704, in-8; *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, 1707, in-12. — Un autre William Nichols, théolog., contemp. du précéd., a laissé : *de Literis inventis*, etc., 1711, in-8; Πεϱιαρχων, *lib. VII*, *accedunt Liturgica*, 1717, in-12; et un *discours* lat., prononcé à Londres devant la Société chrétienne, 1715, in-12.

NICHOLS (Frank), médecin, né à Londres en 1699, m. en 1779, fut médec. du roi d'Angleterre et membre de la société royale de Londres. On a de lui un traité *de Animâ medicâ*, 2e édition, 1772, avec une dissertation *de Motu cordis et sanguinis in homine nato et non nato*.

NICHOLSON (William), habile chimiste et physic. angl., l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile galvanique, né à Londres en 1753, embrassa d'abord la carrière du commerce, puis il la quitta pour se livrer à l'étude des sciences, et ouvrit à Londres, en 1775, une école qu'il dirigea pendant quelques années avec le plus grand succès. On lui doit plus. inventions mécaniques qui lui font le plus grand honneur, entre autres *l'Aréomètre*, qui porte son nom; mais l'exécution de ces instrumens ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Il m. à Londres en 1815, laissant un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on distingue les suivans : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8; *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol, in-4; *Journal de philosophie naturelle*, *de chimie et des arts*, 5 vol. in-4, de 1797 à 1800, etc. Il a traduit du franç. : la *Vie d'Ayder-Aly*, 1783, in-8; les *Elém. d'histoire naturelle et de chimie*, de Fourcroy, 1789, 5 vol. in-8 avec des *notes*; les *Tables synoptiques de chimie*, du même, 1801, in-fol.; les *Elémens de chimie de Chaptal*, 1791, 3 vol. in-8, etc.

NICIAS, célèbre général athénien, ayant eu la gloire de terminer la guerre du Péloponèse, fut chargé avec Eurymédon et Démosthènes du commandement de l'armée que la république envoya contre la Sicile. Les trois généraux assiégèrent en vain Syracuse pendant plus de deux ans; enfin, voyant leurs troupes découragées et consternées, ils résolurent de se retirer. Après avoir tenté sans succès de s'échapper par mer, ils furent obligés de chercher à se frayer sur terre un chemin, qui leur fut également fermé. Nicias se rendit, avec son collègue Démosthènes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait pas dans une prison perpétuelle. On le leur promit, et cependant on les fit périr l'an 413 av. J.-C. Athènes pleura surtout la perte de Nicias, capitaine aussi prudent que brave.— On connaît un autre Nicias, grammairien, ami de Pompée et de Cicéron, qui en parle avec éloge dans *deux lettres*.

NICIAS, peintre grec, l'un des plus habiles de son temps, florissait vers la 112e olympiade, 332 ans av. J.-C. On cite comme ses plus beaux ouvr. : une *Pythonisse évoquant les ombres*, dont Ptolémée offrit 60 talens; ses tableaux d'*Io*, de *Calypso*, d'*Andromède*; un *Alexandre*, qui ornait les portiques de Pompée à Rome; un *Bacchus*, placé dans le temple de la Concorde, et un *Hyacinthe*, qu'Auguste avait fait transporter d'Alexandrie à Rome.

NICIUS-ERYTRÆUS. V. Rossi.

NICOCLÈS, roi de Paphos, abandonna, pour le parti d'Antigone, celui de Ptolémée, roi d'Egypte et fils de Lagus, sous la protection duquel il avait régné jusqu'alors. Ptolémée chargea quelq. officiers qu'il avait en Chypre de le faire périr. Ceux-ci pressèrent vivement Nicoclès de les prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit. La reine, après avoir donné le coup mortel à ses filles, se tua, non sans avoir exhorté les princesses, ses belles-sœurs, à suivre son exemple. La mort de ces dernières fut suivie de celle de leurs époux, qui mirent d'abord le feu aux quatre coins du palais. Cette horrible trag. se passa en Chypre, l'an 310 av. J.-C. V. Diodore de Sicile, liv. 20. — Nicoclès, fils et successeur d'Evagoras, roi de

Chypre et de Salamine, est celui auquel Isocrate a adressé ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, un des principaux chefs de la secte pharisaïque chez les Juifs, visita plus. fois J.-C., crut en sa mission divine, et se fit baptiser par ses disciples. Cette conduite l'ayant rendu odieux aux autres chefs, il fut déposé de sa dignité de prince ou sénateur des Juifs, se réfugia chez Gamaliel, son oncle, et m. peu de temps après. L'Eglise honore sa mémoire, comme confesseur de la foi, le 3 août, ainsi que celle de Gamaliel. Des écrits attribués à St Justin et à Tertullien, citent un *évangile* de Nicodème, et on a, en effet, sous son nom et sous celui de Joseph d'Arimathie, un *Evangile de la passion*, impr. en lat., Leipsig, 1516, in-4; dans le *Codex apocryphus Novi-Testam.*, de J.-A. Fabricius, etc., etc., et réimpr. plus. fois dans les 16e et 17e S. Une inscription, mise en tête de cet Evangile, porte qu'il a été découvert sous Théodose-le Grand, ce qui a donné lieu de penser qu'il aurait été écrit au plus tôt sous le règne de ce prince. Le texte grec se conserve MS. dans plus. bibl. Voltaire en a arrangé une version française, insérée à la suite de sa *Bible enfin expliquée*, dans ses *Œuvres complètes ;* mais il a manqué le but qu'il se proposait, puisque cet Evangile est reconnu pour apocryphe et supposé.

NICOLAI (ERASME), évêque de Vesteras en Suède, au 16e S., m. en 1580, avait été du nombre des théologiens suédois qui s'étaient prêtés aux vues de Jean III pour le rétablissement de la religion catholique en Suède. On a de lui un livre intitulé Παιδεῖον μαθημα, *seu brevis Ratio discendi theologiam*, Wittenberg, 1561, in-8.

NICOLAI (NICOLAS de). V. NICOLAY.

NICOLAI (JEAN), sav. et laborieux philologue saxon, né vers 1660, visita une partie de l'Allemagne et de la Hollande, fut nommé en 1700, professeur d'antiquités à l'acad. de Tubinge et m. dans cette ville en 1708. La liste de ses ouvr. se trouve dans la *Biblioth. antiquar.* de Fabricius ; les principaux sont les suiv. : *Demonstratio quâ probatur gentilium theologiam, deos, sacrificia, ex fonte scripturæ originem traxisse*, Helmstadt, 1681, in-8 ; *de Sepulchris Hebræorum libri IV, in quibus variorum populorum mores proponuntur;* Leyde, 1706, in-4; *Tractatus de Mercurio et Hermis, seu statuis mercurialibus*, Francfort, 1687, in-12 ; *de ritu antiquo, hodierno, bacchanalium Commentatio*, Marpurg, 1696, in-8; *Tractatus de siglis veterum*, Leyde, 1703, in-4 ; *Antiquitates eccles. in quibus mores christianorum veterum ostenduntur*, Tubingue, 1705, in-12 ; etc. On lui doit aussi des édit. de différens ouv. relatifs aux antiquités, et des *notes* sur les *Mœurs des Israélites*, de Fleury, 1740, in-8.

NICOLAI (JEAN), conseiller au parlement de Toulouse, avait accompagné Charles VIII à Naples et y avait été laissé avec le titre de chancelier du royaume. Après son retour en France, il avait été nommé, en 1506, prem. présid. de la cour des comptes, charge qui passa, en 1656, à un de ses descendans en ligne directe et se conserva de génération en génération dans la même famille. — Jean Aimar NICOLAÏ, marié en secondes noces à Françoise-Elisabeth de Lamoignon, sœur du chancelier de ce nom, avait d'abord suivi la carrière des armes et s'était signalé par sa valeur à la prise de Valenciennes en 1677. Louis XIV lui fit quitter le service pour le nommer à la présidence de Valenciennes en 1677. C'est lui qui fut chargé de la tutelle de Voltaire et de son frère aîné, par leur père, qui craignait que tous ses biens ne se perdissent en prodigalités. — Aimar-Jean, son fils, né en 1709, devint à son tour premier président, et épousa une demoiselle de Vintimille dont il eut 1° *Aimar-Charles-François*, appelé le marquis de *Nicolaï*, né à Paris, en 1737, d'abord colonel de la légion royale, puis premier présid. du grand-conseil de 1776 à 1788 ; mis à mort le 28 avril 1794 ; 2° *Aimar-Charles-Marie*, né en 1747, nommé en 1768 prem. présid. de la cour des comptes, se signala par les remontrances qu'il fut chargé de porter aux pieds de Louis XVI, dans des circonstances importantes pour l'état, fut nommé à l'acad. franç. le 12 mars 1789, en remplacem. du marq. de Chastellux, et périt sur l'échaf. 3 mois après son frère aîné et 2 jours av. son fils, le 7 juillet 1794. — Antoine-Chrétien, chevalier de Malte, frère de Aimar-Jean, né en 1712, et connu d'abord sous le nom de chevalier de Nicolaï, m. maréchal de Fr. Il avait un frère évêque de Verdun. — Renée de NICOLAÏ, femme du prem. présid., Mathieu Molé, et tante de Nicolas, nommé ci-dessus, morte en 1641, est connue par son *éloge* impr. sous le titre de *Lettres funèbres sur la mort de la présidente Molé*, par le P. Léon de St-Jean, carme déchaussé, Paris, 1653, in-12.

NICOLAI (GUILLAUME), littérat., né à Arles en 1716, remporta à l'âge de 19 ans le prix proposé par l'acad. des inscriptions et belles-lettres sur les connaissances géographiques des anciens du temps d'Alexandre, fut encore couronné l'année suivante par la même compagnie qui le reçut comme associé, composa une longue suite de Mémoires histor. et géograph. sur le fleuve du Rhône et la prov. de Languedoc, fournit à l'acad. quelq. mém. parmi lesquels on remarq. celui qui a rapport à la vie et aux ancêtres d'Alexandre Molossus, roi d'Epire, et m. en 1788, dans sa ville natale, où il remplissait depuis plus années des fonctions municipales.

NICOLAI (ERNEST-ANTOINE), savant médecin, né à Sondershausen en 1722, fit ses études à l'université de Halle, la plus célèbre de l'Allemagne à cette époque, puis fut nommé conseiller du roi de Prusse, professeur extraordinaire de l'université et enfin professeur et doyen de l'université d'Iéna. Il mourut en 1802 avec la réputation d'un des hommes les plus vertueux et les plus érudits de son temps. On a de lui un gr. nombre de thèses et de mémoires dont on trouve la liste dans les bibliographies de l'Allemagne, et plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue sa *Pathologie*, en 9 vol., commencée en 1769, et finie en 1784 ; et ses *Recettes et Méthodes curatives*, en 5 vol., 1798, 3e édit.

NICOLAI (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), libraire et auteur allem., né à Berlin en 1733, m. dans la même ville en 1811, s'était porté avec ardeur à l'étude, avait acquis des notions au moins superficielles dans toutes les parties du savoir humain, et avait été agrégé aux acad. de Munich, de Berlin et de Pétersbourg. Ses grandes entreprises littéraires, telles que la publicat. de la *Bibliothèque des belles-lettres*, ses *Lettres concernant la littérature moderne*, et sa *Bibliothèque allemande universelle*, ont eu beaucoup d'influence sur la littérature de sa patrie. Il a composé un grand nombre d'écrits sur la politique, les sociétés secrètes, la poésie, l'hist. des arts, la philosophie, la biographie, la théologie, et même des romans ; ses princip. ouvr. sont les suiv. : *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin et Stettin, 1786, 3e édit. en 4 vol., publ. aussi en abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, 1 vol. in-8, trad. en franç. par Mila ; *Vie et Opinions de Sebalde Nothanker*, maître d'école, ibid., 1799, 3 vol. in-8, fig., 4e édit : ce roman philosophique eut un grand succès et fut trad. en français, en hollandais, en danois et en suédois ; *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année 1781*, avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs, ibid., 1785 et 1788-96, 3e édit., 12 vol. in-8 ; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-1792, 6 cahiers ; *de mon Education scientifique*, *de mes Connaissances relatives à la philosop. critique*, *de mes Ecrits qui la concernent*,

et de MM. Kant, Erhard et Fitche, ibid., 1799 ; *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 pl. contenant 66 fig., trad. en franç. (par Jansen), Paris, 1809, in-8 ; *Dissertat. philosophiques*, Berlin et Stettin, 1808, tome Ier. Sa *Vie* et ses *Œuv. posth.* ont été publ. par M. G. de Gockinghe, Berlin, 1820, in-8.

NICOLAS (St), évêq. de Myre en Lycie, était honoré par l'Eglise dès le 6e S., mais on n'a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. Dans une dissertation sur ce saint, insérée dans les *Mém. de littérat. et d'hist.* du P. Desmolets, on cherche à prouver que cet évêq. vivait sous Constantin et qu'il assista au prem. concile-général de Nicée.

NICOLAS Ier, dit le *Grand*, fils de Théodore, et diacre de l'église de Rome, sa patrie, fut élu pape après Benoît III, en 858, et m. en 867. Son zèle et sa fermeté à défendre les prétent. du siége de St Pierre lui ont valu une place dans le Martyrologe romain. En 860 il envoya des légats à Constantinople, pour examiner l'affaire de St Ignace, et frappa d'anathème Photius, Ce fut là l'origine du schisme qui subsiste encore entre l'église grecque et l'égl. lat. Les évêques de France montrèrent peu d'égards pour ses censures ; mais il trouva plus de docilité dans Bogoris, roi des Bulgares, qui embrassa la religion chrétienne, avec une partie de sa nation, en 865. On a de Nicolas 100 *Lettres*, sur divers points de morale et de discipline, recueillies à Rome en 1542, in-fol., et insérées aussi dans la collection des conciles. — NICOLAS II (Gérard de BOURGOGNE, pape, sous le nom de), fut d'abord évêque de Florence. Elevé sur le siége de Rome en 1058, il fut couronné l'année suivante. Il eut un compétiteur, Jean, évêque de Velleri, connu sous le nom de Benoît X, qu'il fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie. Il fit un traité avec les Normands, leva l'anathème qu'ils avaient encouru, et se fit restituer par eux les domaines de l'église romaine; mais aussi Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, et Robert Guiscard, autre chef de ces conquérans, fut maintenu dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et vit légitimer ses prétentions sur la Sicile. Cependant, comme ce fut à titre de vassal du pape, Fleury pense que telle fut l'origine de la suzeraineté du St-siége sur le royaume de Naples. Nicolas, qui avait conservé l'évêché de Florence pend. son pontificat, m. dans cette ville en 1061. On trouvera de lui 4 *lettres* dans la collection des conciles. V. les *Scriptores rerum italic.* de Muratori, t. 3, part. 1re, et l'*Hist. littér. de la France*, t. 7. — NICOLAS III (Jean-Gaëtan ORSINI, pape, sous le nom de), succéda à Jean XXI en 1277, et m. en 1280. Il montra beaucoup de zèle pour les intérêts temporels du St-siége, se fit rendre, par l'empereur Rodolphe, Imola, Bologne, Faenza et plus. autres villes de l'état ecclésiast., et obligea le roi de Sicile, Charles d'Anjou, de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane, ainsi qu'au titre de patrice de Rome. Il voulut jouer le rôle de médiateur entre le roi de Castille et le roi de France, Philippe-le-Hardi, et ne fut pas plus heureux que dans ses négociations avec l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, pour la réunion des deux églises. — NICOLAS IV (Jérôme d'ASCOLI, pape, sous le nom de), fut élu tout d'une voix, et au prem. scrutin, en 1288, après Honorius IV. Il avait été génér. de l'ordre des frères-mineurs, qu'il ne tarda pas à combler de ses bienfaits. On remarqua en lui un penchant singulier à favoriser le parti gibelin, ennemi des papes, et un zèle pour la religion qu'il manifesta par l'envoi de missionnaires jusqu'en Chine, et par d'inutiles efforts pour ranimer l'esprit des croisades. Il m. en 1292. Sa *Vie*, par Jérôme Rubeq, a été publiée en latin par le P. A.-F. Mattéi, Pise, 1761, in-8. Plus. de ses *lettres* ont été publiées par Bzovius et Wading. — NICOLAS V (Thomas PARENTUCELLI, ou de SARZANE, pape, sous le nom de), succéda à Eugène IV en 1447, et m. en 1455. Il eut le bonheur d'obtenir l'abdication de l'anti-pape Félix, et de finir ainsi le schisme qui désolait l'église depuis plus. années. Il eut le projet de réunir tous les princes chrétiens contre les Turks, dont les succès toujours croissans alarmaient l'Europe entière, et, pend. qu'il envoyait en Allemagne un légat, pour publier des indulgences et solliciter des secours pécuniaires, il faisait les instances les plus vives auprès des Grecs, pour les déterminer à recevoir les décrets du concile de Florence. Sa plus gr. gloire, selon nous, est d'avoir embelli Rome d'édifices magnifiques et d'avoir recueilli les MSs. les plus précieux, grecs et latins, pour enrichir la biblioth. du Vatican, dont on peut le regarder comme le fondateur. Sa *vie*, écrite par Giannozzo Manetti, a été publiée par Muratori. Le prélat Giorgi en a donné une autre en 1742.

NICOLAS V, anti-pape. V. CORBIÈRE (Pierre de).

NICOLAS, roi de Danemarck, 7e fils de Suenon II, succéda en 1104 à son frère Eric Ier, au préjudice de ses neveux, gagna d'abord l'affection de ses sujets par la douceur de son caractère, et repoussa les Slaves qui infestaient ses frontières. Mais bientôt, s'abandonnant à l'indolence, il laissa ravager les côtes du royaume par Harald, l'aîné de ses neveux, se rendit odieux à ses sujets en faisant périr le roi des Slaves, Canut, son neveu, dont il redoutait l'influence, fut forcé d'abdiquer après la perte d'une bataille livrée à Fodvick en Scanie l'an 1134, et périt la même année, assassiné par les amis de Canut.

NICOLAS-DAMASCÈNE, ainsi surnommé de Damas, sa patrie, histor., poète et philosophe, né vers l'an de Rome 680 (74 av. J.-C.), d'un père riche et puissant, fut élevé avec le plus gr. soin, et fit de rapides progrès dans les lettres. A peine sorti de l'école, il composa des tragéd. qui furent jouées avec succès. Il s'appliqua ensuite à la rhétorique, cultiva en même temps la musique, les mathémat. et la philosophie, et adopta le système d'Aristote. Lié d'amitié avec Hérode, roi de Judée, il accompagna ce prince dans un voyage qu'il fit à Rome pour apaiser Auguste, prévenu contre lui. Le philosophe parvint à justifier le prince, et se concilia la bienveillance particulière de l'empereur. Après la mort d'Hérode, Nicolas contribua par son crédit à faire partager la Judée entre Archelaüs et Antipas. On ignore l'époque de sa m. Il avait écrit des *mém.* de sa vie, dont il nous reste des fragmens assez étendus. L'abbé Sévin (*v.* ce nom) en a inséré les principaux traits dans ses *recherches* sur l'hist. de la vie et des écrits de Nicolas de Damas (*Mém. de l'académ. des inscript.*, tom. 9). Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvr., et on cite de lui, outre les tragéd. dont on a parlé, des *comédies* ; une *Hist. universelle* en 144 liv. ; une *Hist. de l'Assyrie*; les *Vies d'Auguste et d'Hérode*; un *Recueil des coutumes les plus singulières des différentes nations* ; un *traité des Dieux* ; un *Livre des principes* ; un *Livre de l'âme* ; un autre *des devoirs qu'il convient de pratiquer dans la vie civile.* Les fragmens qu'on a de l'*Hist. universelle* de Nicolas, nous sont parvenus avec d'autres de différens écrivains, par un MS. acheté dans l'île de Cypre par Peiresc, et publ. par Henri de Valois, sous ce titre : *Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ*, gr. lat., Paris, 1634, in-4. M. Coray a donné le texte le plus correct de ces *fragmens* de Nicolas dans son *Prodromos biblioth. græcæ*, Paris, 1805, in-8. Les fragmens de la vie d'Auguste (*de Institutione Augusti*) ont été publ. par J.-A. Fabricius, à la tête de l'ouvr. intit. : *Augusti temporum Notatio ; Genus*

et scriptorum Fragmenta, Hambourg, 1727, in-4. —Trois patriarches du nom de NICOLAS ont occupé le siége de Constantinople. Leurs *vies* n'offrent point de particularités remarquables.

NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, connu aussi sous le nom de *Maître Nicolò dell' Arca*, né à Pise vers le commencem. du 13e S., reçut les premiers principes de son art de quelques sculpteurs grecs employés à la décoration du dôme de Pise, les surpassa bientôt, et fut regardé comme le plus habile sculpteur de son S. Après avoir été employé par les papes et les princes ital., pour la construct. d'une foule d'édifices dont on trouve la liste détaillée dans la *Pisa illustrata* de Morrona, il m. comblé d'honneurs et à un âge très-avancée, à Sienne, vers 1270. On trouvera une notice sur sa vie par Vasari, dans les *Vite de' più eccellenti pittori*, etc. liv. Ier. Parmi les monumens les plus remarq. dont il a embelli sa patrie, on distingue le clocher des Augustins, et la chaire en marbre du baptistère décorée de bas-reliefs, dont l'un des principaux, le jugement dernier, porte son nom et la date de 1260. On regarde comme son chef-d'œuvre en sculpture le tombeau de St Dominique à Bologne, embelli d'un gr. nombre de bas-reliefs, dont les sujets sont tirés de la vie du saint.

NICOLAS (AUGUSTIN), littérateur, né à Besançon en 1622, suivit d'abord la carrière des armes, fit plus. campagnes en Italie, et se trouvait à Naples au moment de la sédition de Masaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, il aurait pu assurer sa fortune en embrassant l'état ecclés., mais il préféra passer en Espagne, où il s'occupa avec zèle des intérêts du duc de Lorraine, Charles IV, prisonnier à Tolède, qui, ayant recouvré sa liberté à la paix des Pyrénées, le nomma son résident à Madrid avec le titre de conseiller d'état. Nicolas quitta ces fonctions pour revenir dans sa patrie avec le titre de maître des requêtes au parlement de Dôle. La conquête de la Franche-Comté, en 1668, lui fit perdre cette place, qui ne lui fut rendue qu'après la paix de Nimègue. Plus tard il fut transféré à Besançon, et m. dans cette ville en 1695. Il était membre de l'académie des Arcadiens et de celle de la Crusca. Ses principaux ouvr. sont : *Historia dell' ultima rivoluzione del regno di Napoli*, Amsterdam, 1660, petit in-8; *Parthenope furens*, Lyon, 1668, ou Paris, 1670, in-4, poème divisé en 5 liv. dont le sujet est la révolte de Masaniello, et suivi de 3 élégies que l'aut. adresse à ses envieux; *Discours et Relation véritable sur le succès des armes de la France dans le comté de Bourgogne*, 1673, in-4 (sans nom de ville); *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets* (dédié à Louis XIV), Amsterdam, 1681, pet. in-8, trad. en lat., Strasbourg, 1697, in-8; *Dissertation sur le génie poétique*, Besançon, 1693, in-4; et différ. pièces ou rec. de vers lat., franç. ou espag.

NICOLAS (PIERRE), jésuite, géomètre distingué, né à Toulouse vers le milieu du 17e S., d'abord recteur du collége de Béziers, puis provincial du Languedoc, m. vers 1720, est aut. des ouvr. suiv.: *De novis spiralibus exercitationes*, Toulouse, 1693, in-4; *De lineis logarithmicis spiralibus hyperbolicis*, ib., 1696, in-4; *De conchoidibus et cissoidibus*, ibid., 1697, in-4.

NICOLAS DE CLEMENGIS. V. CLAMENGES.

NICOLAS DE CHALONS, rect. de Sarzeau et gr.-vicaire de l'év. de Vannes, m. vers 1720, a laissé: *Règles sur la poésie franç.*, Paris, 1716, in-12; *Dict. breton-fr.*, Vannes, 1723, in-8; et *Dict. franç.-breton*, resté MS.

NICOLAY (NICOLAS de), voyageur dauphinois, né en 1517 à La Grave en Oysans, sortit de son pays à l'âge de 25 ans pour aller au siége de Perpignan; il voyagea ensuite pendant seize années, servit dans les armées de terre et de mer de la plupart des pays de l'Europe occidentale qu'il parcourut, fut nommé, à son retour, géographe ordinaire et valet-de-chambre du roi Henri II, et m. en 1583 à Soissons où il était commissaire d'artillerie. On a de lui : *l'Art de naviguer*, trad. de l'espagnol de Pierre de Médina; et augm. d'observations et de dessins, Lyon, 1554, Rouen, 1577, un vol. in-4; *les quatre premiers livres des Navigations et Pérégrinations orientales, avec les figures et les habillemens au naturel tant des hommes que des femmes*, Lyon, 1568, un vol. in-fol., réimpr. sous le tit. de *Navigations et Pérégrinations de Nicolas de Nicolay, contenant*, etc., Anvers, 1576 ou 1577, in-fol., et 1586, in-4; trad. en allemand, Nuremberg, 1572, 1 vol. in-fol., fig.; et Anvers, 1576, 1 vol. in-4; en italien, par François Flori, Anvers, 1576, in-4, fig.; et Venise, 1580, 1 vol. in-fol., fig.; enfin en flamand, Anvers, 1576, in-4; *la Navigation du roi d'Ecosse, Jacques V du nom, autour de son royaume et des îles Hebrides et Orcades, recueillie et rédigée en forme de description hydrographique*, Paris, 1583, in-4, fig.

NICOLE (CLAUDE), poète français, né à Chartres en 1611, conseiller du roi et président de l'élection de Chartres, m. dans cette ville en 1686, est aut. d'une paraphrase de l'Enlèvement de *Proserpine*, par Claudien; d'une traduct. en vers franç. du poème lat. de Santeul, intit. *Bibliotheca Thuano-Menarciana, carmen*; de poésies sacrées, de poésies érotiques, etc. Le recueil de ses *OEuvres* parut en 1660, 2 vol. in-12, dédié au roi, et réimp. en 1695 avec des augmentations. — Un autre NICOLE (Jean), avec qui on l'a quelquefois confondu, son compatriote et son cousin, avocat et juge official, a publ. une traduct. des *Déclamations* attribuées à Quintilien, Paris, 1642, et laissa en MS. des poésies que son fils Nicole de Port-Royal jeta au feu.

NICOLE (PIERRE), célèbre moraliste et l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, né à Chartres en 1625, enseigna les belles-lettres pendant plus. années dans la maison de Port-Royal, vint à Paris en 1655 pour travailler sous la direction du doct. Arnauld, son ami intime, fit un voyage en Allemagne en 1658 dans les intérêts du jansénisme, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions. L'orage qui fondit sur les partisans de Jansénius le décida à quitter la France, où il ne se croyait plus en sûreté, l'an 1679; il se retira à Bruxelles, puis à Liége; mais enfin il obtint, par l'intervention de M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir à Chartres, puis de se fixer à Paris, où il m. en 1695. Sa *Vie*, écrite par l'abbé Goujet, est suivie de la liste très-étendue des ouvr. de Nicole; les principaux sont : *Epigrammatum Delectus ex omnibus tùm veteribus tùm recentioribus poetis, cum dissertatione de vera pulchritudine*, Paris, 1659, in-12; *les Imaginaires et les Visionnaires*, ou *Lettres sur l'Hérésie imaginaire*, Liége, Beyers, 1667, 2 vol. petit in-12, faisant part. de la collect. des Elzeviers franç.; *la Perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'Eucharistie*, défendue contre le ministre Claude, Paris, 1669-72-76, 3 vol. in-4 (les tom. IV et V, publ. en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot); *Essais de morale et instructions théologiques*, ibid., 1671 et ann. suiv. 25 vol. in-12, réimpr. en 1741 et 1744. On doit à l'abbé Cerveau l'*Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12; *les Pensées de Nicole* ont été recueillies par Mersan, Paris, 1806, in-18.

NICOLE (FRANÇOIS), savant géomètre, né à Paris en 1683, se fit connaître dès l'âge de 19 ans par la solution d'un problème sur la rectification de la cissoïde (*Journal des Savans*, 1703, p. 138), présenta successiv. à l'acad. 26 *mémoires*, qui ont été insérés dans le recueil de cette compagnie, et m. en 1758. Son *éloge*, par Fouchy, est impr. dans l'Hist. de l'acad., ann. 1758. Ses mémoires les plus intéressans sont ceux qu'il publ. sur le *Calcul des différences finies* (1717); sur la *Théorie des lignes du 3e ordre*, et sur une *Méthode pour découvrir*

l'erreur de toutes les prétendues solutions du problème de la quadrature du cercle.

NICOLE (NICOLAS), architecte, né à Besançon en 1701, m. dans la même ville en 1784, avait mérité la confiance des intendans qui s'étaient succédé dans l'administration de la Franche-Comté, et avait été consulté sur tous les projets d'embellissement et de construction exécutés de son temps. Il a construit l'église du *Refuge* à Besançon, a commencé celle de Ste-Madelaine dans la même ville, et a donné le plan de la collégiale de *Ste-Anne* à Soleure. Dans les dern. années de sa vie, il avait inventé et exécuté un *fusil* qui se chargeait par la crosse et dont la batterie mobile procurait 8 détonations.

NICOLEAU (PIERRE), littérateur, né à St-Pé, dépt. des Hautes-Pyrénées, professa d'abord avec distinction la rhétorique à Toulouse pendant 18 ans, et remporta plus. prix à l'académie des jeux floraux de cette ville. Il vint ensuite à Paris établir une maison d'éducation, destinée à préparer des élèves aux écoles du génie, de l'artillerie et de la marine, et quitta l'enseignement en 1784, dans l'intention de jouir tranquillement du fruit de son travail; mais la révolution l'arracha au repos. Après avoir rempli successivem. les fonctions d'électeur, de membre du conseil de la commune, d'officier municipal, et enfin de président de l'administration centrale du dépt., il finit par être nommé bibliothécaire de la ville de Paris, et conserva cette place jusqu'à sa m. en 1810. On a de lui : *Epître* ou *Instruction de la reine Christine aux souverains*, Angers, 1770, in-8; deux discours académiques, dont l'un tend à *déterminer ce qu'il y a de fixe et d'arbitraire dans le goût*, Angers, 1770, in-8; des *Stances philosophiq.*, couronnées en 1771 par l'acad. de Rouen, 1772, in-8; des *Elémens du calcul numérique et algébrique*, ibid, 1775, in-12.

NICOLLE DE LA CROIX. V. LA CROIX (de).

NICOLO (NICOLAS ISOUARD, dit), composit., né à Malte en 1777, d'un père d'origine française, fut élevé à Paris, retourna dans sa patrie en 1790, et fut envoyé ensuite à Palerme, à Naples et à Florence en qualité de commis d'une maison de banque. La musique, qui d'abord n'avait été pour lui qu'un délassement, fut bientôt l'unique objet de ses études; il retourna à Malte occuper la place d'organiste de la chapelle de l'ordre. Après la capitulation de cette île, Nicolò vint en France, fréquenta pendant quelque temps l'Opéra-Comique, et conçut le projet de faire de ce théâtre l'élément de sa fortune. Il donna successivem. 29 pièces, qui lui ont assuré la réputation de compositeur agréable et quelquefois original; les plus remarquables sont les suiv. : *Baiser et Quittance*, 1802; *les Confidences*, *Michel-Ange*, *le Médecin Turc*, 1803; *Joconde*, *Jeannot et Colin*, 1814; il s'occupait d'*Aladin* ou la *Lampe merveilleuse*, et avait presque terminé les 3 premiers actes, lorsque la m. le surprit en 1818; cet opéra, achevé par Benincori, a été représenté en 1822.

NICOLSON ou NICHOLSON (WILLIAM), sav. bibliographe anglais, membre de la société roy. de Londres, né en 1655 à Plumland dans le Cumberland, visita les principales biblioth. de l'Allemagne, prit ensuite les ordres, fut pourvu d'abord de quelques bénéfices, élevé ensuite à l'évêché de Carlisle en 1714, puis transféré à celui de Londonderry en Irlande en 1718, et venait d'être promu à l'archevêché de Cashel quand il m. subitem. à Derry en 1727. On a de lui : *Irish historical Library*, Londres, 1736, in-fol. : on y trouve une notice de tous les ouvr. qui avaient paru sur l'hist. civile et ecclésiastique des trois royaumes; *Leges Marchiarum*, ibid., 1705 et 1747, in-8; *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonum*, impr. avec les *Leges anglo-saxonicæ*, publ. par Dav. Wilkins, Londres, 1721, in-fol., et divers autres écrits ou mémoires sur la topographie, l'hist. et les antiquités du diocèse de Carlisle, sur les médailles d'Écosse, etc. On trouve une *notice* sur ce sav. dans le *Dict.* de Chauffepié.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle et de Mélanthe, fils et élève d'Aristodème de Carie, qui avait écrit un livre sur les anciens peintres et sur les princes et les villes qui avaient fait fleurir les arts, fut un des quatre peintres que Pline signale comme n'ayant employé que quatre couleurs (le blanc, le jaune, le rouge et le noir). Cicéron n'hésite point à le comparer à Aëtion, Apelle et Protogène. On cite comme ses chefs-d'œuvre l'*Enlèvement de Proserpine*, placé depuis au Capitole dans le temple de Minerve; une *Victoire* traversant les airs sur un quadrige; *Cybèle* assise sur un lion; des *Bacchantes* près desquelles se glissent des satyres; *Apollon et Diane*, et un *Scylla* qui a orné le temple de la Paix. Il eut, entre autres élèves, Philoxène d'Erétrie, qui peignit pour Cassandre une bataille d'Alexandre. — Un autre NICOMAQUE, graveur en pierres fines, qu'il faudrait appeler *Miconas*, suivant Stosch, ne nous est connu que par un *Faune* assis sur une peau de tigre, qui paraît être la répétition de quelque statue célèbre. — NICOMAQUE de Stagire, père d'Aristote, fut médecin du roi Amintas, père de Philippe de Macédoine. Il avait composé, s'il faut en croire Suidas, six livres sur la médecine, et un autre de physique; mais ces ouvr. ne nous sont point parvenus.

NICOMEDE Ier, roi de Bithynie, succéda à son père Zipoetès, l'an 278 av. J.-C. Du massacre épouvantable qu'il fit de ses frères, un seul, nommé Zyboeas, échappa comme par miracle, et lui donna bientôt des inquiétudes. Nicomède, après l'avoir forcé de chercher un asile dans les états voisins, s'allia avec les Héracléens et avec les Gaulois, maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse, pour résister à Antiochus, roi de Syrie, dont il redoutait av. raison les projets ambitieux. Mais celui-ci n'ayant pas voulu s'exposer au hasard d'un combat, la paix fut conclue, et le roi de Bithynie s'attacha uniquem. dès-lors à faire fleurir les arts et le commerce dans son royaume. Une ville qu'il fonda fut appelée, de son nom, *Nicomédie*. — NICOMÈDE II, roi de Bithynie, fut conduit à Rome vers l'an 166 av. J.-C., par son père Prusias, dont il était l'héritier présomptif. Mais plus tard, ayant découvert que ce faible prince, écoutant les conseils d'une seconde épouse, cherchait à le faire périr, il ceignit lui-même le bandeau royal, entra dans la Bithynie, et vint assiéger le roi dans Nicomédie. Après avoir trempé ses mains dans le sang de son père (148 av. J.-C.), il s'occupa d'agrandir ses états, malgré les Romains. Il m. l'an 89 av. J.-C. Sa vie a fourni au grand Corneille le sujet d'une belle tragédie. — NICOMÈDE III, fils du précéd. et d'une danseuse de Rome, nommée Nysa, prit possession du roy. de Bithynie après la m. de son père. Expulsé bientôt par son frère Socrates, que Mithridate, roi de Pont, protégeait secrètem., il implora le secours des Romains, qui le rétablirent sur le trône : mais ayant osé faire, pour se venger, quelques incursions sur les terres de Mithridate, il fut battu par ce redoutable adversaire, et forcé d'abandonner une seconde fois ses états. Sylla parvint à réconcilier ces deux princes, et Nicomède put rentrer dans sa capitale. Il m. l'an 75 av. J.-C., après avoir institué les Romains hérit. de la Bithynie, qui fut réduite en prov.—NICOMÈDE, géom. grec du dern. S. av. J.-C., est princip. connu comme invent. de la *Conchoïde*.

NICON de Pergame, architecte, mort dans le 2e S. de l'ère chrét., était fils du célèbre médecin Galien, avait lui-même des connaissances dans l'art que pratiquait son père, et passait pour un des plus sav. mathématiciens de son temps.—NICON, moine grec du 10e S., m. en 998 à Corinthe, a laissé un *traité* sur l'ancienne religion des Arméniens, à la conversion desquels il avait travaillé. Ce traité est inséré dans la *Biblioth. des Pères*.

NICON, patriarche de l'église de Russie, e tay

historien, né en 1613, gagna, par ses talens et son caractère, toute la confiance du tzar Alexis, et n'usa de son crédit que pour le soulagem. des malheureux : il eut aussi une grande influence dans les conseils du souverain, et dirigea pendant longtemps les affaires temporelles aussi-bien que celles de l'église; mais après les revers qu'Alexis essuya en Suède et en Pologne, il se retira dans un monastère, en conservant seulement le titre de patriarche, s'occupa dans sa retraite de revoir les chroniques qui avaient paru sur l'hist. de la Russie depuis Nestor jusqu'à son temps, et forma, en langue slavone, un corps d'histoire qui va jusqu'à l'an 1630, et dont 2 vol. in-4 ont été publiés par Schlozer, Pétersbourg, 1767-68. Ayant été injustement accusé d'avoir formé des projets hostiles contre son souverain, il fut dépouillé du patriarcat, et relégué dans un monastère éloigné de la capitale. Après la m. d'Alexis, il obtint la permission de revenir à Moscou, mais il m. en chemin l'an 1681. On a des *mém.* sur sa vie, par Bacmeister, Riga, 1788, in-8, en allemand.

NICOT (JEAN), seigneur de Villemain, secrétaire du roi Henri II, ambassad. de François II en Portugal, né à Nîmes en 1530, m. à Paris en 1600, est beaucoup plus connu pour avoir enrichi la France de la graine de pétun, appelée *nicotiane* ou *tabac*, que pour avoir rempli d'utiles fonctions diplomatiques, et pub. un ouv. qui, cependant, a été le premier modèle d'un dictionn. franç. : cet ouv. a été pub. sous le titre suiv. : *Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, etc., etc., Paris, 1606, in-fol. On lui doit en outre une édit. très-correcte de l'histoire d'Aimoin intit. : *Aimonii monachi, qui antea Ammonii nomine circumferebatur, hist. Franc. lib. IV*, etc., Paris, 1566, in-8.

NIDHARD. V. NITARD.

NICUESSA (DIEGO de), capitaine espagnol fixé à l'île de Cuba, où il jouissait d'une fortune considérable, voulut prendre part au projet qu'Ojéda était chargé d'exécuter dans le continent de l'Amérique méridionale et concourir à la formation de nouveaux établissem. Il obtint le consentem. de sa cour et partit de San-Lucar en 1509. La mésintelligence qui s'établit entre lui et Ojéda fut la source d'une foule de revers et de malheurs qui s'opposèrent à l'exécution de ses projets. Trahi par les siens, repoussé par les Indiens, Nicuessa fut abandonné avec 17 hommes, sur un mauvais brigantin, dont on n'entendit plus parler.

NIDER, NYDER ou NIEDER (JEAN), célèbre dominicain allem. du 15e S., contribua autant par sa modération que par ses talens à maintenir l'intégrité de la foi dans la Franconie contre les hussites, et prêcha l'Evangile avec beaucoup de succès dans la Haute-Allemagne. On lui reproche cependant de n'avoir point montré la même modération dans une seconde mission, dont il fut chargé contre les taborites. Il m. en 1438 ou 1440, laissant un gr. nombre d'ouv., dont le catalogue se trouve dans la *Biblioth. des Frères prêcheurs* et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, tom. 3. Les principaux sont les suiv. : *Formicarium seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus*, Paris, 1519, in-4 : livre singulier dans lequel l'aut. a recueilli tous les contes sur les revenans, les fantômes, les incubes et les succubes, la divination, les sortiléges, les diables, etc. ; *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517; Helmstadt, 1692 ; *Præceptorium, seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472, in-fol., édit. très-recherchée, que le Manuel du Libraire signale comme le plus ancien livre avec date qui ait des signatures.

NIDHAMI. V. NIZAMI.

NIEBUHR (CARSTEN), célèbre voyageur, né en 1733 à Lüdingsworth, dans le duché de Lauenbourg, employa son modique patrimoine à acquérir des connaiss. qui le mirent en état d'entrer dans le corps des ingénieurs hanovriens. En 1761 le gouvernement danois le chargea, conjointem. avec von Haven, orientaliste, Forskaal, naturaliste, Cramer, médecin, et Baurenfeind, peintre, d'aller explorer l'Arabie. Après six années de fatigues qui avaient coûté la vie à ses quatre collaborateurs, Niebuhr revint à Copenhague en 1767, rapportant des matériaux nombreux dont le gouvernem. lui laissa la propriété; il quitta le service militaire, accepta, en 1778, la place d'administrat. à Meldorf, dans la Ditmarsie méridionale; il reçut plus tard en récompense de ses travaux, le titre de conseiller et la croix de Danebrog, fut nommé associé étranger de la 3e classe de l'institut de France, et m. en mai 1815. On a de lui en allem. : *Descript. de l'Arabie, d'après les observat. faites dans le pays même*, Copenhague, 1772, avec cartes et fig. ; trad. en franç. (par Mourier), ib., 1773, etc. ; *Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins*, ib., 1774-78, 2 vol. in-4, cartes et fig. ; trad. en holland. et en franç., Amsterdam et Utrecht, 1776-1780, 2 v. in-4 ; l'*Intérieur de l'Afrique*, contenant le résumé des entretiens de l'auteur avec l'ambassadeur tripolitain, inséré dans le *Musée germanique* de 1790 ; *Etat politique et militaire de l'empire turk*, dans le même recueil, 1789, et trad. en danois, Copenhague, 1791. M. Niebuhr fils a pub., en allem., la *Vie* de son père, Kiel, 1817, in-8.

NIEL (LAURENT), musicien français, composit. agréable, m. à Paris vers 1760, a fait la musique de plus. gr. ballets de l'Opéra et celle des *Voyages de l'Amour*, paroles de Bonneval; des *Romans*, paroles du même ou de Monsemi, conseiller au parlement ; et de *l'Ecole des Amans*, paroles de Fuzelier, représ. en 1744.

NIEREMBERG (JEAN-EUSÈBE), jésuite espag., l'un des écrivains les plus distingués de son ordre, né à Madrid en 1590, fut d'abord envoyé dans les montagnes de l'Algarie, pour instruire les habitans de ces contrées. Tout en s'acquittant de sa mission évangéliq., il se livra à l'étude des plantes et des minéraux, et acquit dans l'histoire naturelle des connaissances qui lui valurent une chaire de cette science à Madrid, où il professa avec le plus grand succès pendant 14 ans. Il fut chargé ensuite de l'explicat. des Stes Ecritures, se consacra sur la fin de sa carrière à la direct. spirituelle, et m. à Madrid en 1658. Sotwel, dans la *Bibl. societ.*, pag. 444 et suiv., donne les titres de 51 ouv. composés par Nieremberg, sans compter un grand nombre de traduct. Les principaux sont les suiv. : *de Arte voluntatis lib. VII*, Lyon, 1631, in-8 ; *la Curiosa filosofia y tesoro de Maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1634, in-4 ; *Historia naturæ maximè peregrinæ, lib. XVI*, Anvers, 1635, in-fol., avec grav. en bois; *la Vie de St Ignace de Loyola*, Madrid, 1631, in-8 en espagnol.

NIETO (DAVID), savant rabbin, né à Venise en 1654, d'une famille espagnole ou portugaise, d'abord prédicateur et médecin à Livourne, puis président de la synagogue et de l'université des juifs portugais à Londres, où il m. en 1728, est aut. de plus. ouv. qui attestent son profond savoir. Nous citerons, entre autres, les suiv. : *Matte Dan* (la Tribu de Dan), Londres, 1714, in-4, en hébreu et en espag. ; l'objet de ce livre est de prouver, contre les caraïtes, la vérité et la divinité des traditions et de la loi orale ; *Discours sur la Pâque*, Cologne, 1702 ; Livourne, 1765, in-8 ; *Notes secrètes sur l'inquisition*, Villefranche (Londres), 1722, in-8 ; *Respuesta al sermon predicado por el arzobispo de Cranganor*, Villefranche, in-8, sans date : c'est une réponse au discours contre les juifs, prêché par l'archevêq. de Cranganor à un autodafé qui se fit à Lisbonne le 5 sept. 1705.

NIEUHOF ou NIEUWHOF (JEAN), voyageur, né à Usen en Westphalie, entra de bonne heure au

service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales, et fut envoyé au Brésil en 1640. Après la perte de cette contrée, il passa au service de la compagnie des Indes orientales, et s'acquitta avec autant de zèle que d'intelligence des diverses missions dont il fut chargé à Batavia, à la Chine, à la côte de Coromandel et à Ceylan, dont il fut gouverneur. En 1671, étant allé sur la côte de Madagascar pour faire la traite, il descendit à terre avec des marchandises et ne reparut plus. On suppose qu'il a été massacré par les naturels du pays. Pendant le cours de ses voyages il avait recueilli un grand nombre d'observations qui ont été mises en œuvre et pub. sous les titres suiv. : *Ambassade de la compagnie hollandaise des Indes orientales au grand khan de Tartarie, emper. de la Chine*, avec la descript. de ce pays, Amsterdam, 1665, in-fol. avec fig. ; trad. en franç. par J. Le Carpentier, Leyde, 1664, 1 vol. in-fol., fig. ; en allem., Amsterdam, 1666 ; en angl., par Ogilvy, Londres, 1671 ; en latin, par G. Hornius, Amsterdam, 1668 ; *Voyage curieux au Brésil, par mer et par terre*, Amsterdam, 1682, 1 vol. in-fol., fig. ; *Voyages par mer et par terre à différens lieux des Indes orientales, avec une descript. de la ville de Batavia*, Amsterdam, 1682, 1693, in-fol., fig.

NIEULANT (Guillaume), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1584, reçut les prem. élémens de la peinture de Roland Savery; il alla passer ensuite trois années à Rome pour étudier les plus beaux édifices de l'antiquité, et revint se fixer à Amsterdam, où il m. en 1635. Le Musée du Louvre a possédé jusqu'en 1815 un tableau de cet artiste, peint sur marbre, et représentant l'*Annonciation de la Vierge*. Comme graveur, Nieulant a fait à l'eau-forte une suite de 60 paysages, tant de sa composition que de celle de Paul Bril, offrant des sites d'Italie. — Un autre Nieulant (Adrien), peintre de paysages et de marines, né aussi à Anvers, m. à Amsterdam en 1601, a laissé une suite de paysages, dont la collect. a été gravée par Peter Nolphe et Guillaume de Leeuw.

NIEUENAER (Hermann de). V. Neunar.

NIEUPOORT (Guillaume-Henri), écriv. hollandais, né vers 1670, m. vers 1730 à Utrecht, où il occupait une chaire d'histoire ancienne à l'académie, est aut. des deux ouv. suiv. : *Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio*, Utrecht, 1712, 1716 et 1723, in-8, réimpr. avec un double appendix et des notes par Oth. Reizius, Utrecht, 1734, in-8 ; augm. de fig. et de remarques par Jean Daniel Schœpflin, Strasbourg, 1738, in-8; reproduit avec une préface par J. Math. Gesner, Berlin, 1743, 1750, in-8, et trad. en français par l'abbé Desfontaines, sous le titre de *Explication des cérémonies et coutumes des Romains*, Paris, 1741, in-12, etc. ; *Hist. reipublicæ et imperii Romanorum, ab urbe conditâ ad imperium Augusti, contexta ex monumentis veterum*, Utrecht, 1723, 2 vol. in-8, avec une dissertat. sur les anciens peuples d'Italie et une dissertat. sur l'établissement des Romains dans cette contrée.

NIEUPORT (Charl.-Ferd.-Ant.-Florent LE-PRUD'HOMME D'HAILLY, vicomte de), diplomate et littérat., né à Paris en 1746, d'une illustre famille de la Belgique, fut admis dès l'enfance dans l'ordre de Malte, et devint, vers 1786, le chargé d'affaires près de la cour des Pays-Bas, après avoir servi quelq. temps dans les armées autrichiennes et fait ses caravanes à Malte. Il obtint vers le même temps une command. située dans la Brie et qu'il échangea plus tard contre celle de Villampont, près de Nivelles, perdit ce bénéfice en 1793, et après le rétablissem. du royaume des Pays-Bas, reçut du prince d'Orange le titre de chambellan et la décoration du Lion-Belgique. Le vicomte de Nieuport est m. en août 1827, membre de l'acad. de Bruxelles, de celle de Stockholm et de plus. autres sociétés sav. On a de lui, entre autres ouv., des *mém.* sur les mathémat. dans les tom. 2 et 4 des rec. de l'anc. academ. de Bruxelles et dans le prem. vol. des nouveaux *mém.* de cette compag. ; *Mélanges de mathématiques*, Bruxelles, 1794-99, 2 vol. in-4, avec un supplém. pub. en 1802 ; *Essai sur la théorie du raisonnem.*, 1805, in-12 ; *un Peu de tout*, ou *Amusement d'un sexagénaire*, ib., 1818, in-8.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né en 1654 à Wastgraafdyk en Hollande, m. en 1718, se déroba avec soin aux emplois qui auraient pu contrarier ses habitudes spéculatives. Il exerça toutefois les fonctions de bourgmestre de Purmerend, et fit partie de l'assemblée des états de sa province. Nous citerons de lui : *Traité sur un nouvel usage des tables des sinus et des tangentes* (dans le *Journal littéraire* de La Haye, septemb. et octob., 1714) ; *le Véritable usage de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 23 pl., in-4 ; trad. en franç. par Noguez, médecin, Paris, 1725, 1740, in-4 : ce livre, s'il n'est pas d'un homme de talent, est celui d'un écrivain souvent judicieux et toujours honnête. L'auteur du *Génie du Christianisme* en a donné (liv. 5 de la prem. partie) un court extrait en le dépouillant de ses formes rebutantes. On trouve un *éloge* de Nieuwentyt dans l'*Europe savante*, t. 8, p. 394, et dans la *Biblioth. Bremens*, t. 2, p. 356.

NIEUWLAND (Pierre), sav. mathémat. hollandais, né en 1764, eut une précocité de talens fort remarquab. A 7 ans il avait lu la Bible tout entière et des livres de géométrie; il avait même fait un poème adressé au Créateur ; à 8 ans il démontrait le théorème du triangle-rectangle ou du carré de l'hypothénuse, et donnait aux problèmes les plus difficiles qui lui étaient proposés, des solutions qui montraient une pénétration extraordinaire. Les sciences et les belles-lett. partageaient également ses soins lorsqu'il fut nommé, par l'amirauté d'Amsterdam, membre de la commission chargée de la détermination des longitudes et de la construction des cartes hydrographiques. En 1789 il fut appelé à une chaire de mathémat. à Amsterdam, et se vit av. 30 ans chargé du triple enseignem. de la phys., des mathémat. et de l'astronomie à Leyde. Mais il ne jouit pas long-temps de la considération que ses talens lui avaient acquise, car la m. l'enleva à l'âge de 30 ans et 9 jours, en 1794. On a de lui les ouvrages suiv. : *Dissert. philosophico-critica de Musonio Rufo, philosopho stoico*, Amsterdam, 1783, in-4 ; une *Dissertation*, en hollandais, *sur la construction des octans de Hadley, et sur détermination des longitudes en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, ibid., 1788, in-8, en société avec M. Van-Swinden ; *Discours*, en holl., *sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique*, ib., 1789, in-4 ; *de Ratione disciplinarum cum ratione elegantiorum quæ vocantur litterarum, comparatâ et ex utrarumque naturâ illustratâ*, Leyde, 1793, in-4 ; *l'Art de la navigation*, tom. 1er, Amsterdam, 1793, in-8 ; *Traité de la méthode de Cornelis Douwes* pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instans que celui de midi, publ. en allem. dans le *Calendrier astronomiq.* de Bode, Berlin 1793, in-8; et en hollandais, dans les tables de Douwes (Zeemans Tafelen), Amsterdam, 1800, in-8 ; *Poésies hollandaises*, Harlem, 1797, in-8 ; un gr. nombre de *mém.* ou de *traités* insérés, pour la plupart, dans le *recueil* de la société de La Haye ; et des *Recherc. sur la cause phys. de l'inclinaison des orbites planétaires*, avec une méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive, insérées dans l'Annuaire de Bode.

NIFO (Augustin), en lat. *Niphus*, un des plus célèbres philosophes italiens du 15e S., né vers l'an 1473, professa successiv. à Padoue, à Naples, à

Pise, et à Salerne, où il m. en 1538, laissant un gr. nombre d'ouvr. qui ont été très-estimés dans leur temps, mais qui sont aujourd'hui à peu près oubliés ; on en trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, tom. 18 ; nous citerons seulem. : *de intellectu libri sex*, Padoue, 1492 : *De immortalitate animæ*, Venise, 1518, 1524, in-fol., en réfutation du fameux traité de Pomponace sur le même sujet ; *De falsâ diluvii prognosticatione*, Naples, 1519, in-4, écrit publié pour rassurer les esprits que Stoffler avait effrayés en annonçant un déluge universel pour l'année 1524 ; *De auguriis libri duo*, Bologne, 1531, in-4, trad. en lat. et inséré dans le *Thesaurus antiquit. roman.*, t. 5 ; *Opuscula moralia et politica*, Paris, 1645, in-4. — Fabio Nifo, son petit-fils, prof. de médec. à Padoue, m. en Flandre, vers 1640, a laissé : *Ophinum, sive de cœlesti animarum progenie*, Leyde, 1617.

NIGER. V. Pescennius.

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), condisc. et ami de Cicéron, qui lui a adressé l'une de ses épîtres (*ad Fam. lib. IV*, 13), fut lui-même l'un des plus sav. hommes de son temps : à de gr. connaiss. en astrol., il joignait un savoir plus réel comme humaniste et comme philos. Il eut, en qualité de sénateur, quelq. part à l'instruct. du procès de Catilina, fut élu préteur l'an de Rome 695 (59 av. notre ère), remplit ensuite en Asie une mission au retour de laquelle il séjourna quelque temps à Mythilène auprès de Cicéron, et, partisan de Pompée durant les guerres civ., fut envoyé par César en exil, où il m. l'an 45 av. J.-C. Des nombr. ouvr. qu'il avait écrits, il ne reste que des fragmens conservés par Aulu-Gelle, Pline et les anc. gramm. ; ils ont été rec. par Rutgersius dans ses *Variæ lect.* Outre le *Dict.* de Bayle, on peut consult. sur la vie et les ouv. de Nigidius un *Mém.* de Burigny dont l'analyse se trouve au t. 29 du *Rec.* de l'acad. des inscriptions.

NIHUS (Barthold), en lat. *Nihusius*, sav. controversiste que Bayle appelle un fameux converti et convertisseur, évêq. de Myre et suffragant de l'évêque de Mayence, né en 1584 à Wolpe, dans le duché de Brunswick, m. à Erfurt en 1657, est aut. de quelq. *Traités de controverse* dont on trouvera le détail dans le *Dictionn.* de Bayle : on lui doit aussi les écrits suiv. : *Epistola philologica excutiens narrationem Pomponii Melæ de navigatione*, Hanau, 1622, in-4 ; *Adnotationes de communione Orientalium sub unicâ specie*, impr. à la suite de l'ouvr. d'Allacci intit. : *de Eccles. perpet. consensione*, Cologne, 1648, in-4 ; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, etc., Cologne, 1658, in-8 ; *Epigrammatum libri duo*, Colog., 1641, in-16, etc.

NIKBY BEN MAS'OUD, hist. persan du 8e S., de l'hég. (14e de l'ère chrét.), est aut. d'une *Hist. universelle*, depuis les anciens rois de Perse jusque et y compris le règne de Djenguyz-Khan. La biblioth. du roi possède un MS. de cette hist., dont M. Sylvestre de Sacy a donné un extrait dans le tom. 2 des *Notices des MSs.* de cette biblioth.

NIL ou NILUS (St), moine grec, disciple de St-Chrysostôme, né dans 4e S., à Ancyre, en Galatie, vécut d'abord dans le monde, fut élevé à la dignité de préfet de Constantinople, se maria, eut deux enfans, puis se sépara de sa femme, et se retira ensuite au mont Sinaï, avec son fils Théodule, et y vécut avec les moines qui habitaient cette retraite. On a d'ailleurs peu de détails authentiques sur la vie de ce pieux solitaire. Il a laissé : dix-neuf *opuscules ascétiques*, recueillis et trad. en lat. par Suarez, évêque de Vaison, Rome, 1673, in-fol., rare ; un *recueil de lett.*, publ. en grec et en lat. par Allatius, Rome, 1668, in-fol. Les *opuscules* et les *lettres* de St Nil ont été insérés en entier dans la *Biblioth. patrum*, tom. VII et XXVII. Fontaine a publ. quelques-uns des *opuscules* en franç. à la suite de la trad. des *Œuvres de St. Clément d'Alexandrie*, Paris, 1696, in-8. — Nil, archevêq. de Thessalonique dans le 14e S., a écrit un traité contre la suprématie du pape, impr. avec un autre sur le même sujet, par Barlaam, Paris, 1645, in-4, avec des notes de Saumaise. — Nilus, surnommé *Doxopatrios*, archimandrite grec, composa, sur l'invitation de Roger, roi de Sicile, à la fin du 11e S., un *Traité des cinq patriarcats* (de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople), ins. par L. Allatius dans son ouv. *de Consensu eccles. occid.*, et dont Et. Lemoine donné une édit. grecque et lat., Leyde, 1685, in-4.

NILES (Samuel), ministre de l'église de Braintree (Massachusetts) dans l'Amérique du nord, m. en 1762, a publ. *Compte succinct et affligeant de l'état présent des égl. dans la Nouv.-Angleterre*, Boston, 1745 ; *Défense de plus. points de doctr. importans*, etc., ib., 1752, in-8 ; *Doctr. de l'Ecrit. sur le péché orig.*, etc., 1757, in-8 : ces ouv. sont en angl.

NINIAS. V. Ninus II.

NINON DE LENCLOS. V. Lenclos.

NINUS, roi d'Assyrie, monta sur le trône, s'il faut en croire Ctésias, et Jules Africain, l'an 2048 av. notre ère. Il n'est pas le premier conquérant dont les hommes aient eu à déplorer la gloire sanglante : Vexoris, roi d'Egypte, et Tanaüs, roi de Scythie, avaient paru long-temps avant lui ; mais leurs guerres n'avaient été que des expéditions passagères et lointaines. Ninus fut le prem. qui mit une certaine suite dans ses entreprises. Après avoir rassemblé une armée formidable, il fit un traité d'alliance avec Ariéus, roi d'Arabie, et marcha contre ses plus proches voisins, les habitans de la Babylonie (car Babylone n'existait pas encore). Il les eut bientôt subjugués. Passant de là en Arménie, il se fit un allié utile de Barsanès, roi de ce pays, et entra dans la Médie. De nouveaux succès lui donnant une nouvelle ambition, il poussa plus loin ses conquêtes, subjugua en 17 ans toute l'Asie, excepté la Bactriane et les Indes, et pénétra même en Egypte. Il bâtit, sur les bords du Tigre, une ville qu'il appela *Ninive*, et qui paraît n'avoir point eu d'égale dans les temps anciens. Ce fut après la fondation de cette ville qu'il songea à conquérir la Bactriane. Il rassembla, à cet effet, une armée presq. innombrable, et, après avoir essuyé un premier échec, s'empara successivem. de toutes les villes, à l'exception de Bactres (aujourd'hui Balk), la capitale, dont le siége traîna en longueur. Ce fut Sémiramis qui eut l'honn. de le terminer : elle était la femme de Ménonès, chef du conseil de Ninus et gouvern. de Syrie ; elle devint celle du roi lui-même. Ninus lui laissa le trône, à sa m. arrivée l'an 1996 av. notre ère. Il avait régné 52 ans, selon Ctésias et Jules Africain, et 55, selon Eusèbe. Rollin et d'autres écrivains pensent qu'il n'est autre que le Nemrod dont parle la Genèse. Il faut bien se garder surtout de le confondre avec Ninus, fils de Bélus, petit-fils d'Alcée et arrière-petit-fils d'Hercule : car celui-ci est postérieur au précédent, de plusieurs siècles.—Ninus *le Jeune*, ou Ninias, fils du précéd. et de Sémiramis, succ. à sa mère, qui abdiqua l'empire, ou qui, selon d'autres auteurs, fut mise à m. par son fils. Quoi qu'il en soit, celui-ci, dans les 38 ans de règne qu'on lui donne, se montra indigne du sang dont il sortait, par son incurie complète et sa honteuse mollesse. Il est toutefois le princ. héros de la trag. de *Sémiramis* de Voltaire.

NIOBÉ (myth.), fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, fière de sa nombreuse famille, osa se préférer à Latone, qui n'avait que deux enfans, et prétendit mériter plus que cette déesse des temples et des autels. Latone remit sa vengeance aux mains d'Apollon et de Diane, qui tuèrent à coups de flèches tous les enfans de Latone, à l'exception d'Amyclès et Mœlibée. Cette perte plongea Niobé dans la plus vive douleur, et elle fut métamorphosée en rocher,

NIPHUS. V. NIFO.

NIRAM, poète persan, passe pour l'aut. de *fables* et de *contes* qu'un édit. anonyme a publ. pour la 1re fois, à Leipsig, 1802, 1 vol. in-fol. de 120 pag., avec une version lat., des *notes* et un *vocabulaire*.

NISAS (HENRI DE CARRION, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, etc., né au château de Nisas en Languedoc, vers 1660, suivit de bonne heure la carrière militaire. Il commandait un régim. de son nom au siége de Barcelonne, en 1697; placé ensuite à la tête du régim. de *la Vieille-Marine*, il se distingua à la bataille de Luzzara (1702), contribua à la défense de Toulon (1707), fut nommé brigadier, et commanda un corps de grenadiers réunis au siége de Gironne (1711). Il reçut successivem. les grades de maréchal-de-camp et de lieuten.-général, devint lieutenant de roi de la province de Languedoc, prit sa retraite, et m. en 1754, âgé de 94 ans. Il a laissé quelques essais MSs. *sur l'art de la guerre* dont son petit-fils, le colonel Carrion de Nisas, a tiré plus. observat. importantes pour la composition de l'ouvrage intit. *Essai sur l'hist. générale de la guerre*, Paris, 1824, 2 vol. in-8. On doit au marquis de Nisas l'établissem. des cantonniers sur les grandes routes: mesure qu'il fit adopter par les états de Languedoc dont il était l'un des barons. Il en avait reconnu l'utilité en Italie, lorsqu'il était gouvern. d'Acqui et de la province du Montferrat, pend. la guerre de la succession. Pinard a consacré un article détaillé à cet officier-général dans sa *Chronologie militaire*.

NISSOLE (GUILL.), méd., né à Montpellier en 1647, mort en 1735, s'était appliqué surtout à l'étude de l'histoire naturelle et de la botanique. On trouve de lui, dans les *mém.* de l'acad. de Montpellier, dont il était membre, un gr. nombre de *dissertat.*, d'*observat.* et de *descript.* de plantes indigènes et exotiques.

NISUS (mythol.), roi de Mégare, avait, parmi ses cheveux, blanchis par l'âge, un cheveu de couleur pourpre, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, éprise de Minos, qui vint assiéger Mégare, coupa le cheveu fatal pendant le sommeil de son père, le porta à son amant, et celui-ci devint bientôt maître de la ville. Les dieux changèrent Nisus en épervier, et sa fille en chouette. — NISUS est aussi le nom d'un des guerriers troyens qui suivirent Enée en Italie, et que Virgile a immortalisé dans le plus touchant épisode de son célèbre poème.

NITARD, NITHARD ou NIDHARD (JEAN-EVERARD), card., né dans le duché d'Autriche en 1607, entra dans l'ordre des jésuites en 1631, devint confesseur de l'archiduchesse Marie, qui depuis épousa le roi d'Espagne Philippe IV, fut ensuite nommé inquisit.-général du royaume, acquit un grand crédit à la cour de Madrid, et entra dans le ministère. Mais un parti s'étant formé contre lui, il se retira à Rome, où il eut plus tard le titre d'ambassadeur d'Espagne auprès du pape, fut élevé au cardinalat par le pape Clément X en 1672, et m. en 1681. On a de lui quelq. *opuscules ascetiq.*, réunis et pub. à Paris, 1677, 2 vol. in-12.

NITHARD (appelé quelquefois, par corruption, *Wichtard*, *Guitard* et *Vitald*), l'un des plus anciens histor. français, fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, naquit antérieurement à l'année 790. On croit qu'il servit, en qualité de duc ou comte de la côte maritime, dans les armées de Charlemagne, et qu'après la mort de Louis-le-Débonnaire il s'attacha à Charles-le-Chauve, gagna la confiance de ce prince, et mit tout en œuvre pour apaiser la guerre civile entre les 3 frères. Ayant pris les armes pour repousser les Normands, qui ravageaient la Neustrie et l'Amiénois, il reçut à la tête une blessure dont il m. vers l'année 858. Il est aut. d'une *Hist. des divisions entre les fils de Louis-le-Débonnaire*, composée par ordre de Charles-le-Chauve: elle a été mise au jour par Pithou en 1588, puis réimp. par Duchesne en 1636, et insérée d'une manière correcte dans le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, par dom Bouquet, t. 7. Le président Cousin en a donné une trad. franç. dans son *Hist. de l'empire d'Occident*, t. Ier, édit. de 1685.

NITOCRIS (fable), reine de Babylone, fit détourner l'Euphrate de son cours pour la construction d'un pont sur ce fleuve, et fit mettre sur son tombeau une inscription par laquelle elle promettait de grands biens à ceux que la nécessité forcerait d'y chercher une ressource. Darius, fils d'Hystaspes, fit ouvrir le monum., et n'y trouva qu'un cadavre avec cette nouvelle inscription: « Si tu n'étais insatiable et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé ma sépulture. »

NITSCH (PAUL-FRÉDÉRIC-ACHAT), savant et laborieux littér., né en 1753 à Glaucha, dans le comté de Schœnbourg, m. en 1794 à Bibra, dans la Thuringe, où il exerçait le ministère évangélique, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. estimés, parmi lesquels nous citerons: *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin-le-Grand*, t. Ier, Erfurt, 1784, in-8; *Descript. de l'état civil, scientifique, moral, ecclésiastique, etc., des Grecs*, ibid., 1791, 2 vol. in-8, et 1806, 4 vol. in-8, édit. correcte et augm. par MM. Kœpke et Hœpfner; *Description de l'état civil des Romains*, 1806, 2 vol. in-8, édit. donnée par MM. Kœpke et Ernesti; *Théologie des modernes*, ou *Exposition de la croyance chrétienne*, Erfurt, 1790, in-8; *Introduct. à la connaissance des auteurs classiques grecs et latins*, Altenbourg, 1790, in-8; *Plan abrégé des antiquités grecques, d'après les époques nationales*, ibid., 1791, in-8; *Leçons sur les poètes classiques romains*, ibid., 1792-1793, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude des anciens monumens, à l'usage des artistes et des amateurs*, tome Ier, ibid., 1792, in-8; *Plan abrégé de la géographie ancienne*, ouv. très-estimé, dont M. Mannert a donné une édit. augm., Leipsig, 1798, in-8; *Nouveau Dictionnaire de Mythologie*, Altenbourg, 1793, in-8; ib., 1821; *Introduct. à la mythologie et à la théologie des Grecs*, ibid., 1794, in-8. On trouvera une *notice* sur la vie de Nitsch dans le *Nécrologue* de Schlichtegroll, année 1794, tome 2.

NIVELLE. V. HORN ou HORNES et CHAUSSÉE.

NIVELLE (GABRIEL-NICOLAS), théol., fils d'un avocat de Paris, se trouvait au séminaire St-Magloire, à Nantes, à l'époque de la plus grande fermentation des esprits sur les affaires de l'église en 1717 et 1718, se montra un des agens les plus zélés des *appelans*, rédigea des *mém.*, sollicita des adhésions aux actes d'appel, et fit plus. voyages à Paris à cet effet, essuya des persécutions, fut enfermé pendant 4 mois à la Bastille, et m. à Paris en 1761 à l'âge de 74 ans. Dans la foule des écrits qu'il composa, ou qu'il publia à l'appui de ses opinions, on cite celui qui a pour titre: *la Constitution Unigenitus déférée à l'Eglise univ.*, ou *Recueil gén. des actes d'appel*, Cologne, 1757, 4 v. in-fol.

NIVERNOIS (LOUIS-JULES BARBON MANCINI MAZARINI, duc de), ministre d'état, pair de France, brigadier des armées du roi, chev. de ses ordres et grand d'Espagne de première classe, né à Paris en 1716, fit ses prem. armes à l'âge de 18 ans, sous le maréchal de Villeroi, en Italie, et fut nommé colonel du régim. de Limosin. Les fatigues qu'il essuya dans la campagne de Bavière, en 1743, et la faiblesse de sa santé l'obligèrent à quitter la carrière des armes. Dès-lors il se voua à l'étude des lettres et au commerce des muses. L'académie française l'appela à remplacer Massillon, et l'acad. des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son sein. Il fut successivement envoyé en ambassade à Rome en 1748, à Berlin en 1756, enfin à Londres, où il négocia la paix de 1762. Lors de la lutte entre

le parlement et le ministère en 1771, il soutint constamment les droits de la pairie, fut appelé un moment aux conseils de Louis XVI sous le ministère de Vergennes, et se trouva au nombre des serviteurs dévoués qui entouraient le roi en 1791. Dénoncé par Chaumette à la commune de Paris, il fut arrêté le 13 septembre 1793, perdit presque toute sa fortune, ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor 1796, présida la même année l'assemblée électorale du dép. de la Seine, et m. le 25 février 1798. Ses productions ont été rassemblées et pub. par lui-même, Paris, 1796, 8 vol. in-8, contenant : des *fables ;* une trad. en vers français de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, des 1er, 2e et 15e livres des *Métamorphoses* d'Ovide, du 4e chant du *Paradis perdu*, du *Joseph* de Métastase, de l'épisode de *Médor* tiré de l'Arioste, et du *Richardet* de Forteguerri ; — des imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon ; — des réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Jean-Bapt. Rousseau ; un morceau estimé sur l'élégie ; une trad. de l'*Agricola* de Tacite, et de l'*Essai* de Walpole sur les jardins anglais ; des recherches sur la religion des prem. Chaldéens ; les vies de quelq. troubadours d'après les MSs. de Ste-Palaye ; et autres mélanges en prose. On doit à M. François de Neufchâteau les *Œuvres posthumes du duc de Nivernais*, 1807, 2 vol. in-8, précédées de l'*éloge* de l'auteur, de *lettres familières* concernant ses ambassades à Rome et à Londres, de petits *drames* de société, de deux dissertat., l'une *sur la politique de Clovis*, l'autre *sur l'indépendance de nos rois par rapport à l'empire*, toutes deux présentées à l'acad. des inscript.; et de 9 *discours* prononcés au nom de l'acad. à des récipiendaires. — La 2e femme du duc de Nivernais, Marie-Thérèse de BRANCAS, veuve du comte de Rochefort, a donné, en un petit vol. in-16, imp. en 1784 chez Didot, *Mylis et Aglaé*, histoire grecque en 3 parties, accompagnée de pensées diverses et d'un sermon.

NIVERS (GABRIEL), music. français, organiste de St-Sulpice et de la chapelle de Louis XIV, né à Paris, et m. dans la même ville vers 1770, à un âge avancé, a laissé des ouv. théoriq. assez estimés : *Traité de la composition de la musique*, Paris, 1668, in-8, et Amsterdam, 1697; *la Gamme du si*, ouv. qui contribua à faire disparaître le système des nuances ; *Dissertat. sur le chant grégorien*, Paris, 1683, in-8; *Traité de la musique des enfans*, et 15 livres d'orgue.

NIZA (MARCO de), religieux franciscain, chargé par don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume, partit de Culiacan le 7 mars 1539, s'avança jusqu'à une petite distance de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom. Les dispositions hostiles des habitans l'ayant forcé à rétrogader, il adressa au vice-roi une *relation* qui a été imp. dans le t. 3 de Ramusio. — Un autre NIZA (Taddeo de), Indien baptisé, a écrit une *Histoire du Mexique* qui n'a pas été publiée.

NIZAM EL MOLOUK (KHODJAH-HAÇAN), célèb. grand-vézyr en Perse sous la dynastie des Seldjoukides, né l'an 408 de l'hégyre (1017-8 de J.-C.) dans un village du Khoraçan, exerça d'abord div. emplois sous le règne de Mas'oud, sulthan des Ghaznevides, puis fut nommé vézyr l'an 455 (1064) à l'avènem. au trône de Alp-Arslan, successeur de son oncle Thogroul. Nizam, pendant 30 années de vézyrat, joignit à une extrême prudence l'amour des lettres et des sciences : il assoupit la révolte du gouverneur du Kerman, diminua les impôts, fonda des colléges dans plus. villes, en un mot il ne négligea rien pour le bonheur des peuples comme pour la gloire du souverain, et mérita d'être regardé comme l'un des plus grands hommes de l'Orient. Malgré les services signalés qu'il avait rendus à l'empire, il ne put prévenir sa disgrâce, provoquée par les intrigues de la sulthane Terkhan-Khatoun, et périt à l'âge de 77 ans, assassiné par ordre du vézyr qui était appelé à le remplacer, en 485 (1092). Il avait composé un ouv. célèbre dans l'Orient sous le titre de *Wassaix*, espèce de testament politique, dans lequel il donne aux princes des préceptes et des exemples pour bien gouverner leurs états.

NIZAM-EL-MOULOUK ou NIZAM-AL-MOULK, nom et tit. d'honn. sous lequel les voy. et les histor. modernes de l'Inde désignent *Tchyn Qélytch-Khan* (prince tirant l'épée), qui joua un grand rôle dans les évènemens politiques de l'Inde pendant la première moitié du 18e S. Né à Châh-Djihân-Abâd (ou Dehly) vers 1648, il fut élevé à la cour des grands Moghols, et exerça au commencement du règne de Behader-Chah, fils et successeur d'Aureng-Zeyb, une influence qu'il eut l'adresse de conserver sous le règne des successeurs de ce prince. A force de ruses et de politique, il parvint à rendre indépendant son gouvernem. du Dekhan, l'agrandit aux dépens de plus. autres provinces, administra en souverain pendant 4 ans des états qui formaient au moins le quart de l'empire du grand Moghol, et m. en 1748, âgé de 104 années lunaires, emportant avec lui la haine des habitans de la Presqu'île et du Haut-Indoustan, et le mépris des Français, des Anglais et des Persans.

NIZAMI ou NIDHAMI, célèbre poète persan du 6e S. de l'hégyre, surnommé *Candjéwi*, du nom de la ville de Candjèh, dans la province d'Arran, où il était né, est auteur de 5 poèmes qui ont été réunis après sa mort (l'an 576 de l'hég., 1180-81 de J.-C.) en un recueil nommé en arabe *Khamsèh*, c.-à-d. *cinq*, et en persan *Pentch-Ghandj*, c.-à-d. *les 5 trésors*, formant ensemble 28,000 distiques. : on y trouve un poème moral mêlé d'*apologues* et de *contes*, *les Amours de Khosrou et Shérin*, *les Amours de Leïla et Medjnoun*, *l'Hist. romanesque du roi Bahramghour et de sept Princesses*, *l'Hist. romanesque d'Alexandre*, en 2 parties, dont la prem. a été impr. avec un *comment.* persan à Calcutta, 1812, in-4; on en trouve aussi une partie dans les *Selections for the use of the students of persian class*, Calcutta, 1810, t. 4. Quelques *apologues* ou *anecdotes* de Nizami ont été impr. avec une trad. anglaise dans le t. 2 du recueil intit. *the Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1786. On trouve aussi la traduct. de divers morceaux de ses poèmes dans l'ouvr. intit. : *Geschichte der schœnen Redekunste Persiens*, Vienne, 1818.

NIZZOLI ou NIZZOLIO (MARIO), en lat. *Nizolius*, sav. littér. et philosophe estimable, né en 1498 à Brescello ou à Boreto, dans le Modenèse, m. à Brescello en 1566, avait été chargé successiv. d'une chaire à l'université de Parme, et de la direction de l'académie fondée à Sabionetta par le prince Vespasien de Gonzague pour l'enseignement des langues anciennes. Sans parler de ses divers écrits polémiques, nous citerons de lui : *Observat. in M. Tullium Ciceronem*, Pratalboino (nom d'une terre du comte J.-F. Gambara, son Mécène et son bienfaiteur), 1535, in-fol.; Venise, Alde Manuce, 1570, in-fol., sous le titre plus convenable de *Thesaurus Ciceronianus*, Francfort, 1613, in-folio; publiée de nouveau par Facciolati, avec des augmentations, sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*, Padoue, 1734; *de veris Principiis et verâ Ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4, dont Leibnitz a donné une nouv. édit. avec une *préface*, Francfort, 1670, in-4. V. Tiraboschi, *Bibl. modenese*, t. 3, pp. 353-56. — NIZZOLI (Jean-Dominique), poète ital. du 16e S., né à Florence, a laissé : *Viaggio del Clemente VIII a Ferrara*, poème, *in ottava rima ; nova Impresa di Ferrara*, etc., Rome, Bologne et Florence, 1599, in-8 ; *il Digiuno di Cristo nel deserto*, etc. (*in ottava rima*), Bologne, 1611, in-8.

NOAILLES (Antoine de), amiral de France, ambassadeur en Angleterre, gouverneur de Bordeaux, etc., né en 1504 d'une ancienne famille du Limousin, entra fort jeune dans la carrière des armes et dans celle de la diplomatie, accompagna en Espagne le vicomte de Turenne, son parent, chargé d'épouser, pour François Ier, Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint et veuve du roi de Portugal; il fut ensuite revêtu de la charge de chambellan des enfans de France en 1530, se distingua pendant la seconde guerre de François Ier contre Charles-Quint, notamment à la bataille de Cérisolles en 1544; reçut le titre d'amiral de France, à l'avènement de Henri II à la couronne; fut envoyé en ambassade en Angleterre; négocia la trêve de 5 ans, conclue à Vaucelles en 1556, entre l'empereur et le roi de France, et m. dans son gouvernement de Bordeaux en 1562. L'hist. de ses négociations en Angleterre a été publiée par l'abbé de Vertot, avec la relation de celles de son frère, Paris, 1763, 3 vol. in-12. — NOAILLES (François de), frère du précédent, et le plus habile diplomate de son S., né en 1519, embrassa l'état ecclésiastique et se trouvait pourvu de l'évêché d'Aqs lorsque Henri II l'envoya en ambassade à Venise en 1558: il fut ensuite successivement chargé des ambassades de Londres, de Rome et de Constantinople: il eut la gloire, pendant qu'il résidait dans cette dernière ville, de rétablir la paix entre Sélim II et les Vénitiens. De retour dans sa patrie, Noailles continua de jouir d'une gr. considérat. à la cour de France et m. à Bayonne en se rendant aux eaux des Pyrénées l'an 1585.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal, archevêque de Paris, né en 1651, fut promu de bonne heure aux prem. dignités de l'église, assista en 1681 à l'assemblée extraordin. du clergé tenue à l'occasion de la régale, et celle où furent adoptés les 4 articles, dits de 1682. Dans la controverse du quiétisme, il parut d'abord comme médiateur entre Bossuet et Fénélon; mais bientôt, entraîné par l'ascendant du premier, il publia quelques écrits contre Fénélon. En 1697, il fut nommé commandeur des ordres du roi; en 1700 il fut créé cardin. et alla à Rome recevoir le chapeau. La douceur de son caractère, la pureté de ses vues, la modération dont il avait fait preuve dans toutes les assemblées du clergé semblaient promettre une paix profonde à l'église de Paris; mais les proposit. du P. Quesnel et les écrits auxquels elles donnèrent naissance, les querelles de la bulle *Unigenitus*, l'interdiction des jésuites, furent la source d'une foule de dissensions qu'un mélange d'entêtement et de faiblesse ne contribuait pas peu à entretenir: en sorte qu'à sa m., en 1720, son diocèse était en proie à une agitation extrême. On lui doit de nouvelles éditions des livres liturgiques de son diocèse. Dans la désastreuse année de 1709, il avait fait fondre son argenterie pour venir au secours des pauvres: plus tard il avait rebâti le palais de l'archevêché, et réparé et embelli l'église de Notre-Dame. On trouvera des détails sur les controverses de ce temps dans les *Mémoires chronologiques* du P. d'Avrigny, dans l'*Hist. de Fénélon*, par le card. de Bausset, etc. On a publ. en 1718 un recueil des mandemens du cardinal de Noailles.

NOAILLES (Anne-Jules), frère du précédent, duc et pair et maréchal, né en 1650, obtint la survivance du grade de capitaine des gardes-du-corps du roi en 1661, fit sa prem. campagne en 1664, et command. les 4 compag. des gardes-du-corps dans la conquête de la Franche-Comté en 1668. Pend. la guerre de Hollande, en 1672, il donna de ses talens une si haute opinion que le roi lui confia le gouvernem. du Languedoc: c'était au moment où se préparait la révocation de l'édit de Nantes. Le duc de Noailles, après avoir inutilement tenté les voies de la douceur pour apaiser les rebelles, fut forcé de recourir aux armes; cependant il ne cessa de montrer un esprit conciliant, et disposé à la clémence envers des sujets égarés. Rappelé en 1689 pour être mis à la tête d'une armée destinée à seconder les Catalans qui voulaient secouer le joug de l'Espagne et se mettre sous la protect. de la France, il se signala par quelques expéditions préparées avec prudence et exécutées avec adresse et succès, telles que celles de la prise du château de Campredon: ayant ensuite été forcé d'évacuer cette place, il la fit démolir et priva l'ennemi d'un point de défense très-important. La prise de Roses, la bataille du Ter, gagnée le 27 mai 1694, la prise de Palamos et celle de Girone, celle du château d'Hostalrich, le 20 juillet 1694, et de Castel-Follit, mirent le sceau à sa réputation militaire et lui assurèrent l'estime de Louis XIV. En 1695, sa santé l'obligea à quitter l'armée; il revint à la cour, y passa plus. années et m. en 1708. Il avait épousé en 1671 Marie-Françoise de Bournonville, qui donna le jour à 21 enfans, dont l'aîné et le plus célèbre fut Adrien Maurice, dont l'article suit.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils du précédent, entra fort jeune au service, et fit ses premières armes en Catalogne sous les ordres de son père; il se signala ensuite sous le duc de Vendôme, et fut choisi en 1700 pour accompagner le roi d'Espagne à Madrid. La guerre de la succession d'Espagne lui ouvrit alors une carrière qu'il parcourut avec gloire; il ne se distingua pas moins par son courage que par ses talens militaires. Général des armées du roi en Roussillon, il remporta, en 1708 et 1709, plus. avantages sur l'ennemi, emporta la place de Girone au milieu de l'hiver de 1710, et força, par cet exploit, le reste de l'Aragon à déposer les armes. Philippe V et Louis XIV récompensèrent ses services par le tit. de grand d'Espagne de prem. classe, et celui de duc et pair. Malgré le mécontentem. que le roi témoigna contre le card. de Noailles au sujet des querelles de la bulle *Unigenitus*, Adrien Maurice conserva toujours sa faveur. Après la m. de Louis XIV, il fut nommé présid. du conseil des finances en 1715, puis conseiller au conseil de régence en 1718. L'entrée de Dubois au conseil fut pour lui la cause d'une disgrâce passagère pend. laquelle il conserva un crédit extraordinaire qu'il fit tourner au profit de sa province. La m. du cardinal Dubois mit un terme à sa disgrâce; placé à la tête du conseil des finances, il fit des réformes utiles; en 1716 il eut recours à une mesure violente contre les financiers, et les assujettit à une restitut. considérable. Il servit ensuite dans la guerre de 1733, au siége de Philipsbourg, pend. lequel il gagna le bâton de maréchal, eut le commandement des troupes pend. l'hiver de 1734, et força les Allemands à évacuer Worms, dont ils s'étaient emparés; il se distingua l'année suivante en Italie, puis enfin en 1741 et en 1743 en Allemagne. Après cette dern. campagne son âge avancé l'obligea à ne plus servir l'état que de ses conseils; il entra dans le ministère et m. à Paris en 1766. On a de lui des *Mémoires* publiés en 1777 par l'abbé Millot, 6 vol. in-12.

NOAILLES (Louis, duc de), fils aîné d'Adrien-Maurice, né en 1713, d'abord comte, puis duc d'Ayen, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Noailles, maréchal-de-camp et lieuten.-gén.: il fut créé chevalier des ordres du roi en 1749, succéda à son père dans le gouvernement de St-Germain-en-Laye en 1754, et fut créé maréchal de France l'année suiv. Sa vie n'offre rien de bien marquant: on a souvent cité ses bons mots; ils sont quelquefois un peu piquans, mais ils ne l'ont pas empêché de conserver la réputation d'un homme qui réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il m. à St-Germain-en-Laye le 22 août 1793: sa veuve, née Cossé-Brissac, périt sur l'échafaud révolutionnaire le 4 thermidor an II, à l'âge de

70 ans, ainsi que sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

NOAILLES (Louis-Marie, vicomte de), second fils du maréch. de Mouchy, né en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes, se livra sur la tactique militaire à des études approfondies. Dans le Nouveau-Monde, où il avait combattu avec gloire sous les yeux de Washington, il avait puisé un enthousiasme de liberté qui le plaça dans les rangs des plus zélés partisans de la révolution; cependant il n'en professait pas encore les principes à la chambre particul. de la noblesse av. la réunion des 3 ordres; il se prononça même contre la réunion, et voulut conserver à chacune des chambres le *veto* qu'elles exerçaient l'une sur l'autre: ce ne fut qu'après la réunion de la noblesse au tiers-état qu'il se plaça du côté gauche. Dans la nuit du 4 août 1789, il proposa l'égale répartition des impôts, le rachat des droits féodaux, et la suppression des servitudes personnelles. Ce fut là le premier signal des sacrifices patriotiques. Ses talens lui donnèrent de l'influence, surtout dans le comité militaire: ce fut sur ses rapports que l'on décréta l'organisation de l'armée et de la gendarmerie. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prêta serment de fidélité à la nation et à l'assemb., fut employé ensuite comme maréchal-de-camp commandant à Sédan, puis enfin chargé du commandement des avant-postes du camp de Valenciennes en 1792. Peu après il donna sa démission et passa en Angl. Lorsque le calme parut renaître en France, Noailles se fit rayer de la liste des émigrés, reprit du serv. et se rendit à St-Domingue avec le grade de général de brigade. Chargé de la défense du môle St-Nicolas, et réduit à la dernière extrémité, il réussit à échapper à la surveillance de l'ennemi; ayant été rencontré par une corvette angl., il l'attaqua avec audace, monta le prem. à l'abordage et s'en rendit maître: mais il avait reçu une blessure mortelle; il expira le 9 janvier 1804 à la Havane, où il avait réussi à faire entrer sa prise. — Mme la vicomtesse de Noailles, son épouse et sa nièce, avait péri à l'âge de 34 ans comme complice de la prétendue conspiration des détenus du Luxembourg.

NOAILLES (le duc de), né en 1739, fils aîné du maréchal de ce nom, fut appelé d'abord duc d'*Ayen*. Inscrit au nombre des gardes-du-corps à 13 ans, il devint, en 1755, colonel du régiment de Noailles-Cavalerie, corps appartenant à sa famille qui l'avait levé à ses frais pendant la guerre de la succession d'Espagne; et après avoir fait les 4 dern. camp. de la guerre de 7 ans, il fut créé capitaine de la compagnie écossaise des gardes-du-corps: il en exerça les fonct. sous le règne de Louis XV et de Louis XVI, garda 19 ans ce dern. prince, et se réfugia en Suisse lorsqu'il ne dépendit plus de la force humaine que ses malheurs fussent écartés. Le duc de Noailles, après avoir passé dans le canton de Vaud trente années d'une vie laborieuse et honorable, reparut un moment en France à l'époque de la restaurat.; il siégea quelquefois à la chambre des pairs, et m. en 1824 à Fontenay-en-Brie, entouré de quatre générat. de sa famille. Il avait été reçu en 1777 membre de l'académie des sciences, et en 1816 il fut compris dans la réorganisat. de l'institut avec le titre d'acad. libre. C'est à lui qu'est due la carte d'Allemagne connue sous le nom de *Chancharel*, la prem. bonne de ce pays, de l'aveu même des nationaux. L'*éloge* du duc de Noailles, prononcé à la chambre des pairs par M. le prince de Poix (Noailles-Mouchy), se trouve dans le *Moniteur* du 5 fév. 1825.

NOBILI (César), d'une famille illustre de Lucques, vivait dans le 16e S. On a de lui: *Oratio habita in publico consistorio ad Clementem VIII, P. M. pro obedientiâ reip. Lucensis*, Rome, 1523, in-4. — Nobili (le P. Vincent-Marie), de la même famille et de la congrégation de la mère de Dieu, a publié: *Opere predicabili, contenenti lezioni sacre e morali sopra la divina scrittura*, 1780, 4 vol. in-4. — Nobili (le P. Dominique-Marie), de la même famille et de la même congrégat., a laissé des *Sermons* et des *Panégyriques*, 1768, in-4. — Nobili (Hyacinthe), religieux de l'ordre des prêcheurs, a donné un ouvrage curieux, intitulé: *Il vagabondo, ovvero sferza de' birbanti e vagabundi: opera nuova, nella quale si scoprono le fraudi, malizie ad inganni di coloro*, etc., Venise et Macerata, 1647, in-8.

NOBLE DE LA LAUZIÈRE (Jean-François), littérateur, né à Marseille en 1718, entra en 1740 sous-lieutenant dans les gardes françaises, et se trouva aux batailles de Dettingen et de Fontenoi, aux siéges de Fribourg et de Tournai; il quitta le service en 1746, vint se fixer à Arles, et fut élu premier consul de cette ville en 1763. En 1788, il retourna à Marseille, fut nommé membre associé-résidant de l'acad. de cette ville, et m. en 1806. On a de lui: *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Arles jusqu'à la mort de Louis XIV*, 1807, in-4, avec planches; et un discours sur cette question proposée par l'acad. de Marseille en 1779: *Quels sont les moyens de détruire les obstacles qui s'opposent à la navigation de l'embouchure du Rhône?* réimpr. en 1780.

NOBLEVILLE. V. Arnault de Nobleville.

NOBLOT (N.), géographe et compilateur, m. à Paris vers 1745, est auteur des ouvr. suiv.: *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec cartes: cet ouvrage, dont Lenglet-Dufresnoy fait l'éloge, renferme des détails importans sur la géogr. ecclés. d'après Commanville; *les Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, Billiet, 1729, in-12; *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12: on y trouve un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le P. Labbe, les principales révolutions des divers états de l'hist. moderne, rangés par ordre alphabétique: il est suivi de *Remarques curieuses*, etc. Il avait commencé à publier une *Bibliothèque des poètes lat. et franç.*, ibid., 1731, in-12; mais il interrompit cette publ. qui n'avait aucun succès. On a encore de lui un écrit sur l'*Origine et les Progrès des arts et des sciences*, ibid., 1740, in-12, dans lequel il cherche à prouver que ce n'est pas aux Egyptiens, mais aux Hébreux que nous devons nos connaissances; cet écrit est suivi d'une hist. abrégée de l'imprimerie.

NOBODY (C...), jeune poète, né dans les environs de Beauvais en 1766, n'est connu que comme aut. d'une pièce de vers érotiques, intit. *la Messe de Gnide*, Paris, an 2 de la rép. (1793), in-24 de 35 pag. Il s'était tué d'un coup de pistolet en 1787, à Paris.

NOCERA (Joseph), médecin, né à Messine en 1643, m. dans les premières années du 18e S., a laissé: *Opus medico-physicum contemplativum*, etc., Messine, 1695, in-8.

NOCETI (Charles), jés., littér. et théolog. génois, né à Pontremoli vers 1695, professa d'abord avec talent et succès dans le collége Romain, fut nommé en 1756 coadjuteur du savant Dominique Turano, théologien de la pénitencerie, et m. en 1759. Les vigoureuses attaques faites contre l'ordre des jésuites l'engagèrent à prendre la plume pour la défense de ce corps, dont il était membre, et il publia à cette occasion plusieurs écrits, dont on trouvera la liste dans l'*Histoire littéraire d'Italie* de Tiraboschi, t. 7 et 9. On a de lui en outre: des *Eglogues* latines, impr. à Rome en 1741, avec celles de Rapin; un poème intit. l'*Iris*, et un autre intit. *l'Aurore boréale*, pub. par le P. Boscovich à Rome, 1747, avec des *notes*, et inséré dans les *Poemata didascalica*, du P. Oudin, Paris,

1749, 3 vol. in-8. On trouve une imitation du second de ces poèmes dans les *Mois* de Roucher.

NODAL (Barthélemi-Garcia de), navigateur espagnol, chargé par Philippe III d'aller, avec deux caravelles de 80 tonneaux, reconnaître le détroit que Lemaire et Sshouten venaient de découvrir, et d'examiner s'il était possible de le garder en construisant des forts sur les rivages, partit de Lisbonne le 27 décembre 1618, remplit sa mission avec autant de bonheur que d'intelligence, et revint en Espagne après neuf mois et douze jours de navigation. Il a publié en espagnol, conjointement avec son frère Gonzalo, qui faisait partie de la même expédition, un journal de son voyage sous le titre suivant : *Relation du voyage fait par les capitaines Barth.-Gracia de Nodal et Gonzalo de Nodal, frères, natifs de Pontevedra, pour la découverte du nouveau détroit*, Madrid, 1621, 1 vol. in-4, avec une carte.

NODOT (François), auteur connu par la publication de quelques *Fragmens de Pétrone* (Paris, 1694), prétendit les avoir découverts à Belgrade ; mais les savans en contestent l'authenticité. L'éditeur publia en 1700, pour réfuter leurs objections, un écrit intitulé *la Contre-Critique*. On a aussi de lui *le Munitionnaire des armées*. Il a refait, d'après Jean d'Arras, un roman intit. : *l'Histoire de Mélusine*, Paris, 1698 et 1700, in-12, ainsi que *l'Hist. de Geoffroy à la Grand'Dent*, imitée du roman de *Mélusine*, Paris, 1700, in-12.

NOÉ (*Repos*, *Consolation*), fils de Lamech, naquit l'an 2978 avant J.-C. Il fut vertueux dans un temps que l'Ecriture nous représente comme le règne de la plus profonde corruption : aussi trouva-t-il grâce devant le Seigneur, qui, se repentant d'avoir créé l'homme, voulait l'anéantir avec tous les êtres vivans de la création. Noé reçut l'ordre de construire une arche de *trois cents coudées de longueur* (environ 512 pieds, mesure de Paris), *cinquante de largeur* (85 pieds), *et trente de hauteur* (51 pieds), et de s'y enfermer avec sa femme, ses fils Sem, Cham et Japhet, et les femmes de ses fils, après y avoir fait entrer aussi sept paires de tous les animaux purs et deux des impurs : il n'y eut d'exception que pour les reptiles, dont une paire seulement, dans chaque espèce, dut être recueillie, *afin d'en conserver la race sur la terre*. Nous ne pouvons entrer ici dans les discussions qui se sont élevées sur l'insuffisance de ce vaisseau pour contenir tant d'êtres vivans et les provisions nécessaires : toutefois, il faut le dire, on a calculé que l'arche pouvait avoir 1,781,377 pieds cubes de capacité ; ce qui lui permettait de porter une charge de plus de 42,413 tonneaux. Lorsque Noé eut rempli toutes les instructions qui lui avaient été données (il avait alors 600 ans, et depuis 120 ans il avait été averti, ainsi que tout le genre humain, de la grande catastrophe qui se préparait), les sources du grand abîme des eaux furent rompues, les cataractes du ciel furent ouvertes, et la pluie tomba sur la terre pendant 40 jours et 40 nuits. Les eaux s'élevèrent de 15 coudées par-dessus les plus hautes montagnes ; mais l'arche était portée sur les eaux, qui, lorsqu'elles eurent repris leur cours ordinaire, lui permirent de s'arrêter sur les montagnes d'Arménie (le mont Ararath, dit-on, près de la ville d'Erivan). Enfin le 27e jour du 2e mois de l'an 601 de la vie de Noé, la terre étant entièrement séchée, le patriarche sortit de l'arche avec tous les êtres vivans qu'il y avait renfermés. On a demandé souvent s'il était vrai qu'il y eût eu un déluge, et, cette hypothèse une fois admise, si le déluge avait été universel. Il nous serait permis de répondre aux incrédules en montrant les livres saints, qui sont la base de notre foi ; mais il vaut mieux leur opposer l'autorité de Leibnitz, de Newton, de Bonnet, de M. Cuvier et de tant d'autres physic. illust., dont l'énumération serait trop longue. On sait d'ailleurs que tous les peuples orientaux ont conservé la tradition de Noé, souvent même sous son vrai nom. On a dit, non sans motifs puissans, qu'il est l'*Orus*, l'*Apollon*, l'*Ogygès*, le *Saturne*, le *Janus*, le *Protée*, le *Vertumne*, le *Bacchus* des écrivains de la Grèce et de Rome, l'*Osiris* et le *Mercure* des Egyptiens, le *Xisutre* des Chaldéens, le *Vichnou* des Indiens. Quoi qu'il en soit, Dieu répandit ses bénédictions sur Noé et sa famille au sortir de l'arche, et leur dit : *Je mettrai mon arc* (l'arc-en-ciel) *dans les nues, et il sera le signe de mon alliance*. Tout le monde a lu dans l'Ecriture que Noé planta le premier une vigne, but du vin et s'enivra, et que les railleries de Cham valurent à ce fils et à toute sa race la malédiction paternelle. Le patriarche vécut encore 350 ans depuis le déluge, et m. ainsi à l'âge de 950 ans. Ses trois fils repeuplèrent la terre : on croit communément que les habitans de la Syrie et de l'Asie orientale descendent de Sem ; ceux de l'Arabie et de l'Afrique de Cham, et ceux de l'Asie-Mineure et de l'Europe de Japhet, sauf les nombreux mélanges et les migrations qui ont eu lieu depuis. *V.*, pour plus de détails, entre autres écrits nombreux sur ce sujet, les *Réponses critiques* de Bullet, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés des incrédules sur la certitude du déluge, sur l'arche, le corbeau, la colombe, l'arc-en-ciel, etc.

NOÉ (Marc-Antoine de), évêque de Troyes, né au chât. de la Grimaudière, dans le diocèse de La Rochelle, en 1724, avait été d'abord grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, puis évêque de Lescar. Après le concordat il était passé au siége de Troyes, et il m. dans cette ville en 1802 peu de jours après avoir été présenté, dit-on, pour un chapeau de cardinal. Ses *OEuvres* ont été publ. par M. Auguis, Paris, 1818, in-8. Les morceaux les plus remarquables sont : un *Discours* prononcé pour une bénédiction de drapeaux en 1781 ; une *Lettre pastorale* à l'occasion d'une mortalité de bestiaux qui avait fait de grands ravages dans son diocèse ; un *Eloge d'Evagoras*, trad. d'Isocrate ; un *Eloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse*, extrait de Thucydide, et une paraphrase de l'*Epître de St Paul aux Romains*.

NOÉ-MENARD (Jean de La). V. Menard.

NOEHDEN (N.), secrétaire du cabinet des antiques au Musée britannique, m. le 14 mars 1826, est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires sur la langue allemande, et de quelques écrits sur la botanique ; il a aussi publié une traduction angl. de *Don Carlos*, drame de Schiller. V., pour plus de détails, la *Gazette litt. de Londres*, mars 1826.

NOEL (François), sav. jésuite allem. et missionnaire à la Chine, né vers 1640, est auteur des *Observations astronomiques faites à la Chine*, insérées par le P. Gouye dans le *Rec.* où se trouvent celles du P. Richaud. Il a pub. en outre les ouvr. suiv. : *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ, ab anno 1684 usque ad annum* 1708, Prague, 1710, in-4 ; *Sinensis imperii libri classici sex*, ibid., 1711, in-4 (ces livres sont parmi ceux du second ordre ; trois d'entre eux avaient déjà été traduits par les PP. Intorcetta, Costa, Couplet, etc. ; mais le P. Noël a travaillé sur les originaux, et n'a pas reproduit la *version* de ses prédécesseurs ; il a très-bien entendu les écrits de Confucius et de ses disciples ; mais on lui reproche un style diffus et prolixe) ; *Philosophia sinica*, ibid., 1711, in-4, ou *Recueil* d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la connaissance du vrai Dieu, sur l'esprit et le sens des cérémonies mortuaires, et sur la morale et les devoirs de l'homme ; *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12 ; *theologiæ Summa seu Compendium*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol. : c'est un *Abrégé* des traités du P. Suarez, auxquels le P. Noël a joint

sous le titre d'*Appendix*, un extrait du traité de Lessius, *de Justitiâ et Jure*, et le traité du P. Sanchez, *de Matrimonio*.

NOEL (Jean-Baptiste), né en 1727, d'abord avocat, puis chargé des intérêts du chapitre noble de Remiremont, sa patrie, en qualité d'officier principal de l'insigne église, fut successivement membre de l'assemblée provinciale de Lorraine en 1788, procur.-syndic du district de Remiremont en 1789, et député à la convention en 1792. Il fut l'un des sept qui refusèrent de prendre part au jugement qui condamna Louis XVI; il paya de sa tête cet acte de courage, et m. sur l'échafaud le 8 oct. 1793, peu de temps après avoir sauvé la vie aux officiers municipaux de Tours, que son collègue Léonard Bourdon voulait envoyer à la mort.

NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthélemi-Joseph), voyageur et icthyographe, né en 1765 à Dieppe, m. à Drontheim (Norwége) en 1822, à son retour d'un voyage au Cap-Nord, avait obtenu successivement les titres d'inspecteur de la navigation, d'inspecteur-général des pêches, et était associé aux académies de Pétersbourg, de Turin, de New-York, de Philadelphie et des principales sociétés savantes de France. Ce savant, qui embrassa dans ses études la statistique, les antiquités, les langues étrangères, et particulièrement l'histoire et la théorie de la pêche, a laissé, entre autres écrits cités dans le 3e vol. de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul (p. 169-70): *Histoire naturelle de l'Eperlan de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8; *premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, etc., Rouen, 1795, in-8; *Tableau hist. de la pêche de la baleine*, Paris, an VIII (1800), in-8; *Tableau statistique de la navigat. de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen*, etc., 1803, in-8; *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continens*, Paris, 1815, in-4, non terminée, et dont il n'a paru que deux volumes. Il a fourni en outre divers *mém.* ou *articles* à l'*Histoire naturelle des poissons* de Lacépède, au *Magasin encyclopédique*, à la *Biogr. univ.*, etc.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, suivit son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils à deux filles moabites, dont l'une était Ruth. Ayant ensuite perdu ses deux fils, elle retourna en Judée avec Ruth, qui épousa Booz. V. Ruth.

NOET, hérésiarque du 3e S., maître de Sabellius, confondait la nature et les personnes de la Trinité, et niait la divinité de J.-C.

NOGARET (Guillaume de), chancelier de Philippe-le-Bel, né au 13e S. à St-Félix-de-Caraman dans le Lauragais d'une famille qui a été la tige des ducs d'Epernon, professa d'abord le droit à l'université de Montpellier. Il devint ensuite juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes, fut anobli vers l'an 1300 par Philippe-le-Bel, en récompense de ses services, notamment pendant les discussions de ce prince avec le pape Boniface VIII, et m. à Paris en 1314 avec le titre de chancelier ou de garde-des-sceaux. L'*Histoire du Languedoc*, par les bénédictins, t. 4, note 11, fournit des recherches sur sa vie.

NOGAROLA (Isotta), dame de Vérone, célèbre au 15e S. par sa beauté et ses talens, m. en 1466, joignait un talent agréable pour la poésie à des connaissances assez étendues dans la plupart des sciences cultivées à cette époque. On a d'elle: *Dialogus quo utrùm Adam vel Eva magis peccaverit, quæstio satis nota, sed non adeò explicata, continetur*, Venise, Alde, 1563, in-4. La Bibliothèque royale possède un recueil de *Lettres* de cette dame, et Maffei donne les titres de plusieurs pièces inéd. dont elle est l'auteur, et qui se trouvent dans les bibliothèques d'Italie. Isotta Nogarola a été quelquefois confondue avec Isotta de Rimini, maîtresse de Sigismond Pandolfe-Malatesti. On trouvera dans le t. 5 des *Mémoires* de d'Artigny des *remarques* publiées sur ces deux dames par l'abbé Saas. — Nogarola (Léonard), frère de la précédente, protonotaire apostolique, est connu comme aut. de deux traités intit.: l'un *de mundi Æternitate*, Vicence, 1480, et l'autre de *Beatitudine*, Bologne, 1481. — Un autre Nogarola (Louis), de Vérone, habile helléniste du 16e S., a traduit du grec en latin *Ocellus Lucanus de Naturâ universi*, avec des *notes* et une *Lettre* sur les hommes illustres d'Italie qui ont écrit en grec, Genève, 1596, in-8.

NOGAROLA (Thadée), jés., né à Vérone en 1729, professait la théol. à Bologne à l'époq. de la suppression de la société, et m. postérieurement à l'année 1808. On a de lui: *Immortalité naturelle de l'âme démontrée*, publ. d'abord en latin, puis en italien, Venise, 1780; *Dissertation théologique sur la disposition nécessaire pour recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de pénitence*, Vérone, 1800, in-8; *Explication et Défense des quatre articles du clergé de France, en 1682*, Vérone, 1808, in-8.

NOGHERA (Jean-Baptiste), jésuite, littérat. distingué, né à Berbeno, dans la Valteline, en 1719, professa d'abord la rhétorique à Milan, puis l'éloquence sacrée à Vienne jusqu'à la suppression de la société, et m. dans sa patrie en 1784. Parmi ses principaux ouvr. on cite les suiv.: *de l'Eloquence sacrée moderne*, Milan, 1752; *Discours de Démosthènes, trad. et enrichis de notes*, Milan, 1753; *sur les Anciens et les Modernes*, Bassano, 1774. Ses différens écrits ont été recueillis en 17 vol., et publ. à Bassano en 1790. Tiraboschi, dans son *Hist. littér. d'Italie*, et le comte Giovio, dans ses *Hommes illustres du diocèse de Côme*, citent avec éloge le nom de ce littérateur.

NOINTEL (Charles-François OLIER, marquis de), ambassad. de France à Constantinople, de 1670 à 1678, fils d'Edouard Olier, marquis de Nointel, conseiller au parlem. de Paris, suivit d'abord la même carrière que son père, et fut nommé conseiller en 1661; quelques années après il eut le titre de conseiller-d'état, puis envoyé à Constantinople avec la mission de renouveler les anciennes capitulations entre la France et la Turquie, en y faisant insérer une réduction sur les droits de douane, d'obtenir le rétablissement des Echelles du Levant et un libre commerce par la mer Rouge, enfin de protéger la religion catholique et les saints-lieux. Il déploya dès son arrivée, et pendant tout le cours de son ambassade, une fermeté de caractère à laquelle il dut le succès de ses négociations, et les nouv. capitulations furent signées le 6 juin 1673. Pour s'assurer de leur exécution dans les différentes Echelles où les Français portaient leur commerce, Nointel les parcourut toutes; il prit à sa suite deux peintres habiles, auxquels il fit dessiner tous les objets d'antiquité qui frappaient son attention; il achetait les médailles, copiait les inscriptions, enlevait des marbres: plusieurs de ses dessins existent dans des collect. particulières; un vol. de dessins précieux du temple de Minerve à Athènes est depuis 1770 dans la Biblioth. du Roi, et la plupart des inscriptions qu'il a recueillies sont au Musée des Antiques. Les dépenses énormes qu'il faisait, autant pour soutenir la dignité de son poste que pour faire des acquisitions continuelles d'objets rares et précieux, ayant mécontenté la cour, Nointel fut rappelé en 1678, et m. à Paris en 1685. On trouve à la Bibliothèque les deux ouvr. suiv., que l'on suppose composés par un parent de l'ambassadeur: un *mémoire concernant la province entière de Bretagne, dressé par ordre du Roi en 1698, par M. de Nointel, intendant de ladite province*, in-fol.; *Projet d'une ordonnance générale sur le fait des monnoies, avec les preuves tirées des ordonnances, edits, décla-*

rations et arrêts des conseil et cour des monnoies, *par M. de Nointel*, *revu et corr. par M. d'Aguesseau*, *procureur-général au parlem.*, in-fol.

NOINVILLE. V. Durey.

NOIR (Jean Le). V. Lenoir (Jean).

NOIR (le prince) ou *de Galles*. V. Edouard, page 954.

NOIROT (Claude), écrivain peu connu, avoc. et juge en la mairie de Langres, né dans cette ville en 1570, est aut. des ouvr. suiv. : l'*Origine des masques, momeries, bernés et revannés ès-jours de carême-prenant, menées sur l'âne à rebours, et charivaris*, 1609, in-8, livre singulier et recherché des curieux ; *le Jugem. des anciens pères et philosophes sur les mascarades ; Commentaire sur la coutume de Sens, et un parallèle des articles de cette coutume avec ceux du droit romain qui y répondent*, in-4 : *Mysteria universi*, in-8.

NOLANT DE FATOUVILLE. V. Fatouville.

NOLASQUE (St Pierre), fondat. de l'ord. de la Merci, né vers l'an 1189, près de St-Papoul dans le Languedoc, montra dès son enfance une disposition particulière à soulager les malheureux. Brûlant de signaler son zèle contre les ennemis de la foi, il suivit Simon de Montfort contre les Albigeois, et ne se distingua pas moins par sa valeur et ses talens que par sa piété. Chargé de l'éducat. du fils de Pierre d'Aragon, Jacques, fait prisonnier après la m. de son père tué à la bataille de Muret, Nolasque suivit le jeune prince à Barcelonne en 1215, et trouva plus tard en lui un puissant coopérateur à l'œuvre qu'il entreprit pour la rédemption des captifs. La fondation de son ordre remonte à l'année 1223. Dans deux voyages qu'il fit dans le roy. de Valence, il racheta plus de 400 esclaves chrétiens ; il visita ensuite les côtes de l'Afrique dans le but de porter des consolations aux malheureux captifs. Sa réputation parvint jusqu'à St Louis : ce prince voulut l'emmener en Palestine, mais les infirmités du pieux ecclésiastique ne lui permirent pas d'entreprendre cette longue navigation. Il m. en 1256 ; son ordre fut confirmé en 1230 par le pape Grégoire IX ; il subit ensuite quelq. modifications dans la règle que lui avait donnée son fondateur, et compta en dernier lieu 18 maisons en France, plus. autres en Espagne, en Italie et en Amérique. On trouvera des détails sur cet institut dans l'*Hist. des ordres monast.*, par Hélyot, et sur la vie de Nolasque, dans Baillet, Godescard et les Bollandistes.

NOLDIUS (Christian), sav. allemand, né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, successivem. recteur du collége de Landscroon, gouverneur des enfans du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck, et ministre-professeur de théologie à Copenhague, où il m. en 1683, est aut. de plus. ouvr. parmi lesquels on cite les suiv. : *Concordantiæ particularum hebræo-chaldaïcarum*, Iéna, 1734, in-4 ; *Historia Idumæa, seu de vitâ et gestis Herodum Diatribe; Sacrarum historiarum et antiquitatum Synopsis ; Logica*, etc.

NOLFI (Vicenzio), poète italien, né à Fano vers 1617, est connu comme aut. de *Canzoni*, d'un opéra intit. : *il Bellerofonte*, impr. à Venise en 1642, et représ. 3 ans après, et d'une tragédie de *Romilda*, Venise, 1643.

NOLIN (Denis), avoc. au parlement de Paris, m. en 1710, a donné une *Lettre de M. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12 ; une *dissertat.* sur les bibles franç., publ. jusqu'à l'an 1541, et une autre *dissertat.* critique sur les lettres de Richard Simon touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens.

NOLLET (Dominique), peintre de paysages et de batailles, né à Bruges en 1640, fut attaché au duc Maximilien de Bavière en qualité de surintendant du cabinet des tableaux de ce prince, l'accompagna fidèlement dans ses disgrâces, le suivit à Paris, retourna avec lui dans l'électorat, revint à Paris après la m. du prince, et m. dans cette ville en 1736. Parmi ses meilleures product. on cite un tableau représent. *St-Louis débarquant à la Terre-Sainte, et reçu par les religieux carmes*. La manière de ce maître se rapproche de celle de van der Meulen ; ses paysages sont estimés des amateurs, ainsi que ses batailles ; ces dernières surtout sont traitées avec une gr. vérité : ses tabl. se distinguent en gén. par la chaleur et l'harmonie des tons.

NOLLET (l'abbé Jean-Antoine), physicien distingué, membre de la société roy. de Londres, de l'institut de Bologne, de l'acad. d'Erfurt, etc., et l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la phys., naq. en 1700 à Pimpré dans le Noyonnais. Associé d'abord aux recherches de Dufay sur l'électricité, puis favorisé dans ses études par Réaumur, il acquit bientôt des connaissances qui le mirent en état de faire un cours de physique qui jeta les fondemens de sa réputation, et lui ouvrit l'acad. des sciences en 1739. Après avoir successivem. répété son cours à Turin et à Bordeaux, il publia en 1743 la première partie de ses *Leçons de physique*, ouvr. le plus clair et le plus méthodique qui eût encore paru sur ce sujet. Chargé en 1749 d'aller en Italie recueillir des notions sur l'état des sciences dans cette contrée, il rapporta de nombreux MSs. qu'il communiqua à l'acad., et mérita, par la manière distinguée dont il s'aquitta de cette mission, la chaire de physique expérimentale créée en 1756 exprès pour lui ; il reçut bientôt après le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, puis fut nommé profess. de physique expérimentale à l'école d'artillerie de La Fère, et enfin à celles de Mézières : il mourut à Paris en 1770, aux galeries du Louvre, où le roi, qui l'honorait de son estime, lui avait donné un logement. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12, 1759, etc. ; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1749, in-12 ; *Essai sur l'électricité des corps*, 1750, in-12 ; *Rec. de lettres sur l'électricité*, ibid., 1753, 3 v. in-12 ; *l'Art des expériences*, ibid., 1770, 3 vol. in-12, fig. ; *l'Art du chapelier*, dans la *description des arts* de l'acad. des sciences ; un grand nombre de *mém.* dans le recueil de cette société et dans les *Transactions philos.* On trouve un extrait de son *éloge*, prononcé à l'acad. par Grandjean de Fouchy, dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France, t. 7, et dans la *Galerie franç.*

NOLLIKINS (Joseph-François), peintre paysagiste, né à Anvers, élève de Tillemans, m. en 1748, en Angleterre, où il était venu s'établir, a laissé quelques tableaux estimés, dans le genre de Watteau et de Panini.

NOLPE (Peter), peintre et graveur hollandais, né à La Haye en 1601, a laissé quelques gravures estimées, parmi lesquelles on distingue les *Huit Mois de l'année*, publiés sous le titre des *Quatre Saisons* et des *Quatre Élémens*, avec le nom du peintre Peter Poter : on regarde comme un chef-d'œuvre sa gravure d'une *Digue rompue*. Le *Manuel de l'Amateur* donne le détail de 56 pièces, dont se compose l'œuvre de cet artiste.

NOLTEN, en latin NOLTENIUS (Jean-Arnold), théologien, né en 1683 à Sparemberg, dans le comté de Ravensperg, m. en 1740, après avoir successiv. rempli les fonctions de pasteur, de ministre et de professeur de théologie, est auteur d'un grand nombre de dissertations théolog. et de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suiv. : *La Confession de foi d'Albert Wolfgang, comte de Lippe, lorsqu'il embrassa la religion réformée en 1712* ; une réponse à la question *si l'Église anglicane approche plus des réformés ou des luthériens*, en allemand ; *de Judiciis sancto-*

rum in mundum et angelos, diatriba ad dictum Pauli I, Cor. VI, 2. Brême, 1718, in-4.

NOMENOE, NOMENOI ou NOMINOË, seigneur breton, né vers la fin du 8e S., gouverneur ou duc de Bretagne en 824 ou 825, essaya de se rendre indépendant à l'avènement de Charles-le-Chauve, obtint d'abord quelques succès, et prit le titre de roi : il mourut à Vendôme en 851, au milieu de la guerre qu'il soutenait contre son souverain : elle fut continuée avec assez de bonheur par Erispoé, son fils, qui parvint à conserver l'intégrité du duché que lui avait légué son père.

NOMINAUX. V. Occam.

NOMSZ (Jean), écrivain hollandais, m. à Amsterdam, sa ville natale, en 1803, à l'âge de 65 ans, a laissé un grand nombre d'ouvr., soit en vers, soit en prose, qui attestent du talent, mais dans lesquels on reconnaît que l'auteur abusait de sa facilité : nous citerons les suiv. : *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise*, poëme épique, Amsterdam, 1779, in-4; *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1785, in-8; des *Tragédies*, dont la plupart ont été représentées avec succès sur le th. d'Amsterdam; des *Mélanges*, ibid. 1782, in-4, dans lesquels on remarque des *épîtres* et des *contes*; il a traduit plus. pièces de théâtre françaises, entre autres *le Cid*, *Bajazet*, *l'Orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zaïre*, *Athalie*, *le Tartuffe*, ainsi que les *Fables de Lafontaine*. Il a travaillé en outre à quelques feuilles hebdomadaires qui ont eu du succès en Hollande.

NONIUS-MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, né à Tibur (Tivoli), près de Rome, dans le 3e S. de l'ère chrét., a laissé un ouvr. intit. *de Proprietate sermonum*, composition assez médiocre, mais qui relève quelques fragm. de divers auteurs (perdus pour nous), qui s'y trouvent conservés. Ce livre a eu plus. édit.; les plus anciennes et les plus rares sont celles de 1471 et 1476; la meilleure est celle de Paris, 1614, publ. par J. Mercier, sieur Desbordes, avec des *notes* savantes. On a joint quelquefois à ce livre celui de Fulgence Planciades, *de prisco Sermone*.

NONIUS ou NONNIUS (Pedro Nunez, plus connu sous le nom latin de), médecin et mathém. portugais, né en 1492, m. en 1577, après avoir été successiv. précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel, et professeur de mathémat. à l'université de Coïmbre, est auteur de 2 liv. *de Arte navigandi*, qui ont le mérite d'avoir attiré l'attention des géomètres sur les problèmes nouveaux auxquels l'usage de la boussole avait donné naissance. On lui doit aussi un écrit intit. *in theoricas planetarum Georg. Purbachii Annotationes aliquot*; une réfutation d'Oronce Finé sous ce tit. : *de Erratis Oroncii Finœi Delphinatis*, et un traité *de Crepusculis, liber unus* : le tout a été recueilli en 1 vol. in-fol., et publ. à Bâle en 1592. — Nonius ou Nonnius (Louis), en espagnol *Nuñez*, médecin, du 17e S., a publié les ouv. suiv. : *Diœteticon, sive de re cibariâ*, Anvers, 1646, in-4; *Hispania, sive populorum et urbium accuratior Descriptio*, ibid., 1607, in-8; *Ichthyographia, sive de piscium Esu*, ibid., 1616, in-8.

NONNOTTE (Donat), peintre du roi, memb. de l'acad. de peinture, et des acad. de Rouen et de Lyon, né à Besançon en 1707, m. à Lyon en 1785, a laissé un grand nombre de portraits estimés, entre autres celui de Lelorrain, sculpteur, et celui de Gentil-Bernard. Les *recueils* de l'acad. de Lyon contiennent quelques écrits de cet artiste, savoir : un *discours* sur les avantages des sciences et des arts; un *traité* complet de peinture en 14 mémoires, et une *Vie de Lemoine* fort intéressante.

NONNOTTE (Claude-François), frère du précédent, jésuite, né à Besançon en 1711, est particulièrement connu par ses démêlés avec Voltaire. Il parcourut pendant plusieurs années la carrière évangélique, et prêcha successiv. à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il revint à Besançon, prit la défense de la religion dans plus. écrits, fut nommé en 1781 membre de l'acad. de cette ville, écrivit pour cette compagnie plus. *dissertations* intéressantes sur des points d'histoire de la province, et m. en 1793. Ses *Œuvres*, publ. à Besançon, 1818, 7 vol. in-8 et in-12, avec son port., contiennent : les *Erreurs de Voltaire*, impr. seul, Avignon, 1762, 2 vol. in-12, souv. reimpr. et traduit en italien, en allemand et en espagnol; *Dictionnaire philosophique de la religion*, en réponse aux objections des incrédules, mis égalem. au jour à Avignon en 1772, 4 vol. in-12, et traduit en italien et en allemand; enfin les *Philosophes des trois premiers siècles de l'église*, Paris, 1789, in-12, trad. en allemand, Augsbourg, 1790, in-8. Il a en outre traduit de l'italien le Traité de Maffei de l'*Emploi de l'argent*, Avignon, 1787, in-8; on lui attribue : *Principes de critique sur l'époq. de l'établissem. de la relig. chrét. dans les Gaules*, ibid., 1789, in-12. On trouve une *notice* sur sa vie et ses ouv. dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. 25, p. 385.

NONNUS, poète grec, surnommé *Panopolitanus*, de Panopolis (Égypte), lieu de sa naissance, vivait, suivant Suidas, au commencement du 5e S., vers 410 : on a d'ailleurs peu de détails sur sa vie. Les deux ouvrages, qui nous sont parvenus sous son nom, sont d'un genre si opposé, que plusieurs critiques ont douté qu'ils fussent du même auteur. Le premier de ces écrits est un poëme en 48 liv. ou chants, intitulé *les Dionysiaques*, contenant l'hist. de Bacchus, depuis sa naissance jusqu'après la conquête des Indes, publié pour la première fois par Ger. Falkemberg, sur un manuscrit tiré de la biblioth. de Sambucus, Anvers, Plantin, 1569, gr. in-8; réimpr. à Hanau en 1605, in-8, avec une mauvaise trad. lat. littérale d'Eilhart Lubin. M. Fréd. Creuzer a publié à Heidelberg, en 1809, in-8, les 6 liv. des *Dionysiaques* (du 8e au 13e) qui contiennent les aventures de Bacchus avant son expédition des Indes, avec une préface, des notes mythologiques de G.-H. Moser, et les argum. en lat. des 42 autres livres. Boitet a publié une traduct. franç. des *Dionysiaques*, Paris, 1625, in-8. Le second ouvrage de Nonnus est une *Paraphrase en vers de l'Evangile de St. Jean*, publiée pour la première fois par Manuce, à Venise, vers 1501; trad. en lat. par Christ. Hegendorp, Jean Bordat, le P. Nic. Abram, Erard Hedeneccius, et réimpr. un grand nombre de fois, séparém. et dans des recueils, avec des notes de divers savans (*v.* la *Biblioth.* de Fabricius, t. 7). Cas. Oudin et d'autres bibliographes attribuent encore à Nonnus un *recueil d'hist. fabuleuses*, cité dans les deux *discours* de St Grégoire de Nazianze contre Julien; mais Rich. Bentley a démontré que ce recueil est l'œuvre d'un autre Nonnus, abbé d'un monastère dans l'Orient (*v.* la *dissertat.* de Bentley sur les lettres de Phalaris). Pour expliquer la disparate qui existe entre les deux ouvrages de Nonnus Panopolitanus, on peut supposer avec quelque vraisemblance que ce poète, élevé dans les erreurs du paganisme, se convertit ensuite à la foi chrétienne. Le poëme des *Dionysiaques*, avec de nombreux défauts, est rempli d'érudition, et les mythologues modernes y ont puisé largement. Le *Recueil d'hist. fabuleuses*, restitué par R. Bentley à Nonnus, abbé d'un monastère d'Orient, a été publié à la suite des *Discours* de St Grégoire par R. de Montaigu; et J. de Billy en a inséré une traduction latine dans son édition des *Œuvres* de St Grégoire. Il existe plusieurs copies du manuscrit grec dans les biblioth. de Paris et de Vienne.

NONNUS (Théophane) n'est connu que comme auteur d'un petit *traité* qu'il composa à la demande de Constantin VII Porphyrogénète, à la personne

duquel il était attaché comme médecin. Cet écrit a été publié à Gotha en 1794-95, sous le titre suiv. : *Theophanis Nonni Epitome de curatione morborum, græcè et latinè, ope codd. Mss. recensuit notasque adjecit J.-E. Bernard*, in-8.

NOODT (Gérard), jurisconsulte hollandais, né à Nimègue en 1647, m. en 1725 à Leyde, où il était professeur en droit, a composé un gr. nombre d'ouvrages estimés : on y trouve une connaissance approfondie de la jurisprudence romaine et des auteurs de l'antiquité qui se sont efforcés de l'éclaircir. La meilleure édition des œuvres de Noodt est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-fol., précédés d'une *vie* de l'auteur par Barbeyrac. Les écrits les plus remarq. qui y sont contenus sont les suiv. : des remarques sur le droit, sous le tit. de *Probabilia juris ;* 3 liv. *de Fœnore et Usuris ; de Jure imperii et Lege regiâ ; de Religione ab imperio, jure gentium., liberâ.* Ces deux derniers ont été traduits en français par Barbeyrac, sous le titre suivant : *du Pouvoir des souverains et de la liberté de conscience*, Amsterdam, 1707, 1714, in-12.

NOOMS (Remi), peintre et graveur à l'eau forte, né à Amsterdam vers 1612, s'est distingué surtout comme peintre de marines, et a mérité le surnom de *Zeeman* ou le *marin*. Son œuvre, composé de 48 pl., est très-recherché des amateurs : on cite surtout les pièces désignées sous les noms suiv. : *l'Emeute des matelots ; le Lazaret des pestiférés hors d'Amsterdam*, et l'*Incendie de l'hôtel-de-ville.* Sur sa réputation, il avait été appelé en Prusse, et chargé de décorer de ses tableaux plusieurs maisons royales.

NOOMSZ. V. NOMSZ.

NOORT (Olivier Van), navigateur holland., fut expédié, en 1598, par une compagnie de marchands pour faire le tour du monde, et attaquer les établissemens espagnols et portugais dans les deux Indes ; il ne revint qu'en 1601. La relation de cette expédition, qui ne procura aucune découverte, a été publiée en hollandais, in-fol., Roterdam et Amsterdam, sans date ; elle a été aussi publiée en français sous le titre suivant : *Description du pénible voyage fait autour de l'univers par Sr Olivier du Nort, d'Utrecht, où sont déduites ses étranges aventures et pourtraict au vif en diverses figures, plusieurs cas étranges à lui advenus, qu'il a rencontrés et veus*, Amsterdam, 1602, 1 vol. in-fol.

NORADIN. V. NOUR-EDDYN.

NOOT (Henri-Nicolas Van Der), avocat au grand-conseil du Brabant, né à Bruxelles en 1750, était destiné à jouer un grand rôle dans l'insurrection des Pays-Bas autrichiens, en 1789, quoique jusqu'alors il ne fût connu, même dans sa ville natale, que par quelques médiocres plaidoyers. L'empereur Joseph II voulut, comme on sait, introduire quelques réformes plus ou moins utiles dans tous ses états. Mais les changemens, assez louables d'ailleurs, qu'il prétendait opérer dans l'enseignement théologique des Pays-Bas et dans l'organisation de l'université de Louvain, furent traités d'attentat à la liberté par le clergé et les nobles, qui craignaient pour leurs priviléges. Il faut dire aussi que les agens subalternes de l'autorité impériale mirent trop de rigueur dans l'exécution des mesures qui leur étaient prescrites. Van Der Noot, décrété de prise de corps pour avoir publié un écrit violent contre le système et contre la personne même de Joseph II, alla chercher un asile en Hollande, où vinrent bientôt le joindre une foule de mécontens. Les principaux d'entre eux formèrent une réunion, qui prit le nom de *Comité de Bréda*, et dont tous les efforts se dirigèrent vers un seul but, celui de chasser les Autrichiens des Pays-Bas. L'ex-avocat du conseil de Brabant se vit placé, moins pour ses talens, qui n'avaient jamais été remarquables, que par son exaltation républicaine, à la tête de ce comité insurrectionnel. Des intelligences ayant été pratiquées par lui dans les provinces belges, et le parti des mécontens grossissant chaque jour, on se trouva bientôt en état d'armer un corps de volontaires qui, sous les ordres du colonel Van Der Mersch, brave et habile officier, remporta un premier avantage sur les Autrichiens, aux environs de Turnhoot, s'aguerrit, se recruta, et détermina par ses succès un mouvement général d'insurrection dans toutes les provinces. En peu de temps les troupes impériales eurent disparu entièrement de la Belgique. On établit à Bruxelles un congrès national chargé du pouvoir exécutif, et dont le président fut Van Der Noot, auquel l'enthousiasme du peuple, des nobles et des prêtres réunis décerna le plus beau triomphe. Mais les chefs du gouvernement laissèrent voir trop vite et trop bien qu'ils n'avaient entendu faire prendre les armes que pour les intérêts du haut clergé et de la noblesse. Le nouveau régime fut fondé sur des bases aristocratiques, et les prélats dominèrent avec les seigneurs dans les états provinciaux, auxquels fut conservée la puissance législative. En vain les hommes éclairés du tiers-état réclamèrent des modifications indispensables au maintien de la constitution : les deux premiers ordres, forts de leurs richesses et surtout de leur union, s'y opposèrent. Il se forma alors, dans le sein de la classe que l'on dédaignait, des comités qui devinrent redoutables. Les chefs de l'aristocratie ameutèrent la populace contre leurs adversaires, appelés *Vonckistes*, du nom de l'avocat Vonck, et les firent massacrer ou piller. Quelques-uns cependant de ces patriotes honorables échappèrent, par un exil volontaire, à la fureur des aveugles instrumens du pouvoir. Van Der Noot gémissait en secret de ces excès, et ne savait point les empêcher. Il était dominé par le secrétaire du pouvoir exécutif, Van Eupen (*v.* ce nom), qui était l'âme de tous les conseils de la république. Le général Van Der Mersch finit par se déclarer ouvertement contre l'oligarchie ; et, quand il marcha contre les Autrichiens qui ne tardèrent pas à reparaître avec des forces considérables, il se vit abandonné du gouvernement, et ensuite de ses troupes. La domination impériale fut rétablie presque sans efforts sur les débris de l'éphémère république des Pays-Bas (1790). Van Der Noot alla vivre en Hollande dans l'obscurité et l'inaction. En 1792, il publia une adresse à ses concitoyens, dans laquelle il les exhortait à se joindre aux Français ; mais son manifeste fut à peine remarqué. Cet acte de dévouement à notre nation ne put le dérober aux soupçons du directoire exécutif de France, qui le fit arrêter en 1796, et le retint, pendant près d'un an, dans la citadelle de Bois-le-Duc. Il vécut depuis complètement ignoré dans ce Bruxelles, qui l'avait vu un moment si glorieux, et il mourut à Stroombeck, près de cette ville, en 1826, et non en 1817, comme l'a dit la *Biographie des contemporains.*

NORBERG ou NORDBERG (George), chapel. et historien de Charles XII, né à Stockholm en 1677, fut nommé, en 1703, aumônier de l'armée suédoise ; il la suivit en Pologne, en Saxe et en Russie, fut attaché à la personne du roi en 1707, le suivit en Poméranie, et revint m. à Stockholm en 1744, après avoir rempli dans cette ville les fonctions pastorales. Il a écrit une *Vie de Charles XII* par ordre de la reine Ulrique Eléonore, sœur de ce prince : cette vie a été pub. à Stockholm en 1740, 2 vol. in-fol., et trad. en franç. par Warmholtz, La Haye, 1742, 3 vol. in-4. Norberg s'attira le persiflage de Voltaire pour avoir relevé les erreurs dans lesquelles celui-ci était tombé en traitant le même sujet.—Un autre Norberg (Matth.), m. à Upsal en 1826, âgé de 79 ans, a laissé la réputat. d'un orientaliste profond. Nous citerons seulem. son *Codex*

nasaræus, *liber Adami appellatus*, *syriacè transcript.*, etc., Londini-Gothorum, 1815-17, 3 vol. in-4, publicat. dont M. Sylvestre de Sacy a rendu un compte détaillé dans le *Journal des Savans* (juin et nov. 1819) : à cette édit., donnée sur un MS. sabéen de la biblioth. roy. de France, sont joints deux autres vol. : *Lexidion Codicis nasaræi*, ibid., 1816, in-4, et *Onomasticon* (*ejusdem codicis*), 1817, in-4.

NORBERT (St), fondateur de l'ordre de Prémontré et archevêq. de Magdebourg, né vers l'an 1092 à Santen, ville du duché de Clèves, prit de bonne heure le sous-diaconat, fut nommé aumônier de l'emper. Henri V, et accompagna ce prince dans son voyage à Rome en 1110. Il avait d'abord mené une vie assez dissipée, mais à la suite d'un accident où il faillit perdre la vie, il quitta la cour et se renferma au monastère de Sigebert pour y faire l'apprentissage de la vie spirituelle. Après avoir reçu le diaconat et la prêtrise en 1116, il se livra aux travaux de la mission ; puis, sur la demande de Barthélemi, évêque de Laon, il tenta la réforme des chanoines réguliers de St-Martin dans un faubourg de la ville : n'ayant pas réussi dans cette tentative, il jeta les fondem. de son ordre en 1120, dans un vallon désert et marécageux nommé *Prémontré*. Ses prédications lui gagnèrent des disciples, et à peine un siècle s'était écoulé que l'ordre des Prémontrés comptait mille abbayes, trois cents prevôtés, cinq cents communautés de filles, sept archevêchés et neuf évêchés. Honorius II, confirma les établissem. de Norbert par une bulle en date du XIV des calendes de mars (16 fév. 1126). Nommé archevêque de Magdebourg la même année, il réprima les abus, rétablit l'ordre et la discipline et rendit ensuite à l'Eglise des services signalés pendant le schisme qui s'éleva à la m. d'Honorius II. En récompense de son dévouem. il fut investi de la primatie des deux Saxes par Innocent II. Il m. en 1134, et fut canonisé par Grégoire XIII en 1582. On lui attribue plus. écrits, mais on ne reconnaît comme incontestablem. de lui qu'une *exhortat.* insérée dans la *Biblioth. des Pères*, et un *discours* à son peuple. Sa *vie* a été écrite par plus. aut., en vers et en prose : la plus estimée est celle de Louis-Charles Hugo, abbé d'Estival, Luxembourg, 1704, in-4.

NORBERT (PIERRE PARISOT, plus connu sous le nom de Père), capucin de Lorraine, fameux par ses démêlés avec les jésuites, né en 1697 à Bar-le-Duc, entra fort jeune dans l'ordre de St-François, suivit son provincial à Rome en 1734 en qualité de secrétaire, se fit nommer, en 1736, procur.-gén. des missions étrangères, se rendit à Pondichéri, obtint la cure de cette ville. Ses attaques contre les jésuites dans les Indes obligèrent le gouverneur à l'envoyer en Amérique. De retour à Rome en 1740, la publicat. de son ouv. sur les *Rits malabares*, dans lequel se trouvait la satire de la conduite des jésuites dans les Indes, lui attira des persécut. qui l'obligèrent à se retirer successivem. en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Portugal, etc. Il revint enfin en Lorraine, et m. en 1769 dans un village près de Commerci. On a de lui : *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales*, Lucques (Avignon), 1744, 2 vol. in-4 ; auxquels il faut joindre un 3e vol. pub. à Londres en 1750 : cet ouv. a été refondu par l'aut. sous le tit. suiv. : *Mém. historiq. sur les affaires des jésuites avec le saint-siége*, Lisbonne, 1766, 7 vol. in-4 ; *Oraison funèbre de M. de Visdelou*, évêque de Claudiopolis et vicaire apostoliq. en Chine, avec des notes histor. et plus. pièces, Cadix, 1742, in-8 ; *Diurnal chrétien en faveur des marins*, Marseille, 1742, in-12 ; *Hist. du passage du P. Norbert à l'état de prêtre séculier*, 1759, in-12 ; *Lettre contenant la relation de l'exécution du P. Malagrida*, Lisbonne, 1761, in-12 ; *la Foi des catholiq.*, en franç. et en portug., ib., 1761, in-12.

NORBY (SÉVERIN), amiral danois, issu d'une illustre famille de Norwége, devint la terreur des villes anséatiq. sous le règne du roi Jean, et rendit des services signalés à Christian II, qui, pour le récompenser, lui donna en fief l'île de Gotland. Lorsque ce prince eut perdu le Danemarck et la Suède, Norby fit de longs mais inutiles efforts pour le rétablir dans ses états, il fut forcé de se soumettre, et il reçut le gouvernem. de Solvitsborg en Scanie. Bientôt après ayant recommencé ses courses sur mer et ayant tenté d'armer Frédéric contre la Suède, il se vit attaqué simultaném. par ce prince et par une escadre suédoise, n'échappa qu'avec peine, s'enfuit à Moscou, où il fut retenu prisonnier jusqu'en 1529 ; passa ensuite au service de l'emper. Charles-Quint, et fut tué d'un coup de canon au siége de Florence en 1530.

NORDEN (FRÉDÉRIC-LOUIS), célèbre voyageur, capitaine de la marine roy. de Danemarck, né en 1708 à Gluckstadt, dans le Holstein, fut nommé lieutenant en 1732, et envoyé successivem. en Hollande et en France pour étudier tout ce qui a rapport à la marine ; il passa ensuite en Italie puis en Egypte avec la mission de décrire et de dessiner les monum. antiques. A son retour il fut promu au grade de capitaine et nommé membre de la commission chargée de surveiller la construct. des vaisseaux. Pendant la guerre de 1740 entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, il alla servir comme volontaire dans la marine anglaise, revint à Londres en 1741, et fut reçu membre de la société royale. Etant venu en France en 1742, avec l'intention de se fixer dans l'une des provinces méridionales, il m. à Paris en 1742. On a de lui : *Mémoire sur les ruines et les statues colossales de Thèbes en Egypte*, en angl., Londres, 1741, 1 vol. in-4, avec pl. ; *Voyage d'Egypte et de Nubie*, en franç., Copenhague, imp. roy., 1752-1755, 2 vol. gr. in-fol., avec 159 pl. et cartes ; trad. en angl. par Tempelman, avec des notes et observat., Londres, 1757, 2 vol. in-fol. : on en trouve un extrait dans le recueil intit. *les Voyageurs modernes*, Paris, 1760, 4 vol. in-12, avec une carte. Langlès a donné une excellente édit. de cet ouv., 3 vol. gr. in-4, Paris, 1795-1798, avec des notes et des additions tirées des auteurs anc. et modernes et des géograph. arabes.

NORDENANKAR (JEAN de), vice-amiral suédois, m. au commencem. du 19e S., a fait, dans les mers du nord, des voyages qui ont eu pour résultat d'en signaler la vraie situation, les phénomènes et les profondeurs. On doit à ce navigateur plus. observat. intéressantes insérées dans les Mémoires de l'acad. des sciences de Stockholm, dont il était membre, et un *discours* sur les courans de la Baltique, lu dans une séance de cette société en 1792.

NORDENFLYCHT (HEDWIGE-CHARLOTTE de), dame suédoise, né en 1718, m. en 1763, se distingua par des talens poétiq. qui méritèrent les éloges des hommes les plus distingués de son temps. Ses principales productions sont les suiv. : des *idylles*, des *élégies*, la *Victoire de la Duna* ; le *Passage des Belts* ; les *Poètes suédois* ; l'*Apologie des Femmes* contre J.-J. Rousseau.

NORDENHEIM (JEAN-CHRISTOPHE), médecin suédois, attaché pendant quelq. temps à l'armée de Charles XII, m. en 1719 à Stockholm, où il exerça ensuite l'art de guérir, a laissé les écrits suiv. : une dissertat. latine *de Morbis hereditariis*, Harderwyck, en Hollande, 1705 ; une *dissertation* contenant plus. thèses qu'il soutint en suédois, à l'université de Lund, en 1717, par ordre et en présence de Charles XII ; un *traité*, en suédois, des *eaux minérales de Warby* près de Stockholm,

1708, et un autre *traité*, égalem. en suédois, *sur la rougeole*, 1722.

NORDIN (Charles-Gustave), évêque et antiq. suédois, né à Stockholm en 1749, occupa plusieurs emplois distingués dans sa patrie. Il fut représentant du clergé à la diète de Stockholm, historiogr. de l'ordre du Séraphin, conseiller du roi Gustave et évêque d'Hernosand. En 1786, l'acad. suédoise et l'acad. des b.-lett. l'admirent dans leur sein. En 1792, Gustave l'appela au nombre de ses conseill. Après la révolution de 1809, Nordin fut nommé à l'assemblée des représentans du royaume; il fit partie du comité de constitution, coopéra au projet de la nouvelle constitution, reçut de Charles XIII le cordon de commandeur de l'ordre de l'Etoile polaire, et m. dans son diocèse en 1812. Il a laissé une collect. de 2,400 vol. de matériaux pour l'hist. de Suède; le catalogue en a été dressé par le prof. Fant; ils ont été achetés par le prince Bernadotte, depuis roi de Suède sous le nom de Charles-Jean, et donnés à l'acad. d'Upsal. On trouvera dans les *Mém.* de l'acad. des belles-lettres de Suède, Stockholm, 1816, une *notice* très-étendue sur Nordin par le baron Adlerbeth, conseiller d'état.

NORES (Jason de), littér., né à Nicosie, dans l'île de Cypre, au 16e S., se retira en Italie après l'invasion des Turks en 1570, s'établit à Padoue, fut choisi pour remplir la chaire de la philosophie morale d'Aristote, et m. dans cette ville en 1590. On a de lui 14 écrits relatifs à la rhétorique et à la philosophie; on en trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron, tome 40. — Nores (Pierre de), fils du précéd., littér., secrét. de plusieurs cardinaux, n'a laissé que des MSs., parmi lesquels on cite une *Vie de Paul IV*.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, assista, comme ambassadeur du roi et des barons d'Angleterre, au concile général de Lyon en 1245, combattit les prétentions du pape, qui s'arrogeait le titre de seigneur suzerain du roy. en se fondant sur un acte de Jean-sans-Terre. Il fut aussi du nomb. des barons anglais qui forcèrent Henri III à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*, et à se conformer aux *provisions* d'Oxford, qui lui enlevaient toutes ses prérogatives. Il avait épousé Isabelle, fille d'Alexandre, roi d'Ecosse, et m. sans enfans en 1270.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), neveu du précéd., et comme lui maréchal d'Angleterre, contraignit Edouard Ier à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*; il contribua à lui faire signer le fameux statut connu sous le nom de *confirmation des chartes*, et un autre intit.: *Articles sur les chartes*. Craignant enfin que la manière violente dont il avait soutenu les droits du peuple ne l'exposât au ressentiment d'Edouard, il fit ce prince son héritier universel en 1301.

NORFOLK (Jean HOWARD, duc de), le premier de l'illustre famille de Howard, fils de sir Robert Howard, comte-maréchal d'Angleterre, se fit remarquer par sa bravoure dans les guerres de Henri VI contre la France. En 1462, il ravagea les côtes de la Bretagne et du Poitou à la tête d'une flotte dont Edouard III lui avait confié le commandem., et fut ensuite souvent employé comme négociateur tant auprès du roi de France et du duc de Bourgogne qu'auprès du roi de Portugal. Sous le règne d'Edouard IV, Howard se montra constamment à la tête des antagonistes de la reine, dont le crédit prenait un accroissement rapide; et, après la mort ce prince, il se joignit aux ennemis d'Edouard V. Richard III le récompensa de son dévouement en le nommant pour sa vie lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine. Norfolk ne jouit pas long-temps de ces avantages, car il fut tué, ainsi que le roi, à la bataille de Bosworth en 1485.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 2e duc de), fils aîné du précéd., fait prisonnier à la bataille de Bosworth, où périt son père, ne recouvra la liberté que 3 ans et demi après, fut chargé par Henri VII du commandement d'un corps de troupes destiné à soumettre les révoltés, gagna toute la faveur de ce monarque, et obtint en 1501 la place de lord-chancelier d'Angleterre. Il la conserva pend. une partie du règne de Henri VIII, et m. dans une retraite volontaire en 1524.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 3e duc de), fils aîné du préc., né vers 1474, servit d'abord avec son frère Edouard contre Andrew Barton, pirate écossais qui infestait les côtes d'Angleterre en 1511. Il accompagna ensuite le marquis de Dorset dans l'expédition de Guienne, fut nommé grand-amiral après la m. de son frère Edouard, réprima les pirateries des corsaires français, et contribua puissamment par son courage au gain de la bataille de Flodden (1513), livrée au roi d'Ecosse. Le comté de Surrey fut la récompense de ses services. Il en rendit encore de nouveaux lors de la rébellion d'Irlande, qu'il parvint à comprimer; mais, malgré tous ses titres à la confiance du roi, il fut accusé de trahison, et vit décapiter son fils comme coupable du même crime. A l'avènem. de Marie, il fut réhabilité, et m. en 1554, retiré dans sa terre de Kenning-Hall, au comté de Norfolk, après avoir servi sous huit monarques.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 4e duc de), petit-fils du précéd., et fils aîné du comte de Surrey qui fut décapité, naquit vers 1536. Après avoir joui de toute la confiance et de la faveur d'Elisabeth, il entama une correspondance avec la reine Marie, qu'il projetait d'épouser: mais ces intelligences ayant été découvertes à deux reprises, il fut condamné à la peine de m. comme coupable de haute trahison, et exécuté en 1572. — Un 10e duc de Norfolk, catholique zélé, m. en 1786, est auteur de 3 ouv., le prem. *sur les lois pénales*, le deuxième sur différens sujets; le troisième est int. *Anecdotes historiques de quelques-uns des membres de la famille des Howards.*

NORFOLK (Charles HOWARD, 11e duc de), né en 1746 d'un gentilhomme campagnard qui devint héritier des titres et de la fortune du dernier duc de Norfolk, prit le titre de comte de Surrey en 1777, et renonça au catholicisme trois ans après afin de jouir de ses droits parlementaires et d'exercer l'office de comte-maréchal d'Angleterre, qui était hérédit. dans sa famille depuis l'année 1661. Député à la chambre des communes en 1780, il entra dans le parti de l'opposition, et contribua beaucoup à la chute du ministère de lord North. Les mêmes principes le dirigèrent encore sous l'administration de Rockingham, de Shelburne et de Pitt: il s'opposa long-temps aux plans de ce dern. contre le gouvern. intérieur de la France; mais, voyant que la majorité du parlem. les avait adoptés, il se joignit au ministère pour que la guerre fût faite avec succès. Il m. en 1815, laissant ses titres et sa fortune à un parent éloigné, descendant comme lui du 4e duc de Norfolk.

NORIS (le cardinal Henri), un des plus savans théol. et un des critiques les plus distingués de l'Italie, né à Vérone en 1631, entra fort jeune dans l'ordre des religieux de St-Augustin, et se livra à l'étude de la théologie, de l'histoire, des antiquités et de la numismatique; il enseigna ensuite la théologie dans plus. maisons de son ordre, et fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Sur sa réputation, Christine, reine de Suède, lui conféra le diplôme de membre de l'acad. qu'elle avait établie dans son palais, et le pape Innocent XII l'appela à Rome, l'attacha à la bibliothèque du Vatican, et le nomma cardinal en 1695. Noris m. dans cette ville en 1704, laissant un gr. nombre d'ouv. estimés. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par les soins du comte Maffei et de

Pierre et Jérôme Ballerini, Vérone, 1729-41, 5 vol. in-f. Sa *vie*, par les frères Ballerini, se trouve en tête du 5e vol.

NORIS (MATTHIEU), poète dramatique, né à Venise vers 1640, se fit connaître en 1666 par une tragédie intit. *Zénobie ;* et jusqu'à sa m., en 1708, il ne laissa passer aucune année sans donner au public quelques nouvelles productions qui, presque toutes, obtinrent du succès; elles n'ont point été recueillies, et n'ont pu rester au théâtre : on en trouvera la nomenclature dans la *Storia d'ogni poesia*, par Le Quadrio, t. 3, 2e partie.

NORMANBY. V. BUCKINGHAMSHIRE.

NORMAND (CLAUDE-JOSEPH), médecin et antiquaire, né en 1704 à Clairvaux-lez-Vaudain, en Franche-Comté, m. en 1761 à Dôle, où il occupait depuis 1741 la place de médecin en chef de l'Hôpital-Général, a laissé les ouvr. suiv. : *Theses de pestis Massiliensis contagione et remediis*, Besançon, 1722, in-8; *Analyse des eaux minérales de Jouhe*, Dôle, 1740, in-12; *Lettre à Levacher sur l'opération de la taille latérale* (*Mercure* d'août, 1741); *Dissertat. histor. et crit. de l'antiquité de la ville de Dôle*, ib., 1744; *Supplément* à cette dissertation, ib., 1746, in-12; *Lettre au professeur Charles sur la maladie du bétail*, imprimée dans le *Journal helvétique*, fév., 1716, et dans le *Journal de Verdun*, oct., 1746; *Observations sur les maladies épidémiques qui règnent depuis quelques années en Franche-Comté*, Dôle, 1749, in-12, etc.

NORMAND (N.), avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, est connu comme aut. de deux ouv. de jurisprudence estimés; l'un est intit. : *des Partages par souche et par représentation*, Dijon, 1730, in-8; et l'autre *du double Lien*, *suivant la coutume de Bourgogne*, ib., 1730, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec le célèbre émule de Cochin, Alexis NORMANT, m. en 1745.

NORMANDI D. E. GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT et au *Supplément*.

NORMANN-EHRENFELS (CHARLES-FRÉDÉRIC-LEBRECHT, (comte de), célèbre général wurtembergeois, né à Stuttgard en 1784, entra à 15 ans au service de l'Autriche comme porte-étendard dans le régim. du duc Albert (cuirassiers), obtint quelque avancement, et durant la guerre contre la Prusse, en 1807, fut décoré de plus. ordres militaires et élevé au grade de major. Parvenu à celui de colonel après la deuxième campagne contre l'Autriche (1809), il commanda les chevau-légers de la garde de Napoléon pend. la campagne de Russie, et en 1813 fut chargé, en qualité de major-général, du commandement de plus. escadrons de cavalerie à la tête desquels il dispersa le corps franc de Lutzow, qui, au mépris de la suspension d'armes convenue entre les parties belligérantes, inquiétait les derrières de notre armée. Normann s'honora ensuite en refusant, à la journée de Leipsig, de tourner ses armes contre la nation qu'il avait utilement servie, et chercha un réfuge en Saxe, chez un de ses anciens compagnons d'armes, puis en Autriche, où il fut chargé de l'éducation militaire des fils du comte Ernest de Hesse-Philipsthal. Les portes de sa patrie lui furent ouvertes après la mort du roi Frédéric de Wurtemberg; et il y vivait tranquille dans les propriétés de ses pères lorsqu'éclata l'insurrection des Grecs. Leur cause trouva dans Normann un chaud partisan : il s'embarqua à Marseille le 24 janvier 1822 avec un certain nombre d'offic. allem., fut reçu avec empressem. par le gouvern. grec, et nommé, dès le mois suiv., commandant du fort Navarino, où sa conduite justifia la confiance qu'on lui avait accordée. Après avoir organisé ensuite un bataillon de philellènes à Corinthe, il se joignit à Mavrocordato, eut une part brillante au combat gagné près de Combotti, et blessé assez grièvement à la malheureuse affaire de Péta, il se retira, non sans peine, à Missolunghi, où il mourut d'une fièvre nerveuse le 4 nov. 1822.

NORRIS (SILVESTRE), théolog. anglais, fit ses études ecclésiastiques à Rome, vint en missionnaire dans sa patrie, et comme tel fut condamné au bannissement. Il se retira à Douai en 1606, fit profession quelque temps après chez les jésuites, et rentra dans sa patrie, où il m. en 1630, avec la réputation d'habile controversiste. On a de lui, en angl.: *l'Antidote*, 1616, 1618 et 1622, 3 parties in-4; *Appendix à l'Antidote sur la succession de l'Eglise*, 1621, in-4; *le Guide de la foi contre les sectaires*, 1621, in-4; *les Faux Scripturaires*, 1623, in-4, etc.

NORRIS (JEAN), théol. anglais, né en 1657, obtint en 1689, la cure de Newton-St-Loe, dans le comté de Sommerset, et passa en 1691 à celle de Bemerton, où il m. en 1711, laissant plus. écrits estimés. Nous citerons entre autres les suivans : *Poésies et Discours écrits en différentes occasions*, 1684, in-8, souv. réimp., et en dernier lieu sous le titre de *Recueil de Mélanges*, 1710, in-8; *la Raison et la Religion*, ou *les Fondemens et les Mesures de la dévotion*, etc., 1689, in 8; *Discours pratiques sur divers sujets*, 4 vol., 1691, 1692, 1693 et 1698, souv. réimpr.; *Discours philosoph. concernant l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708, in-8; *Tableau de l'Amour sans voile*, 1682, in-12; *la Théorie et les Lois de l'amour*, essai moral, 1688, in-8. On lui doit en outre une traduct. anglaise des quatre dern. liv. de la *Cyropédie* de Xénophon, 1685, in-8. Les quatre prem. ont été trad. par Fr. Digby.

NORRMAN (LAURENT), évêq. de Goteborg, né en 1654, enseigna, tant à Upsal qu'à Lund, le grec, la théologie, la logique, la métaphysique, fut nommé évêque en 1703, et m. la même année avec la réputation d'un des hommes les plus savans que la Suède ait produits. On ne connaît de lui aucun ouv.; on sait seulement qu'il avait réuni les matériaux d'une dictionnaire grec, auquel la mort l'empêcha de mettre la dernière main.

NORTH (FRANCIS), lord-garde-du-grand-sceau sous les règnes de Charles II et de Jacques II, naquit vers 1640. Les talens dont il fit preuve dès son entrée au barreau engagèrent le roi à le charger de différentes fonctions judiciaires par lesquelles il passa avant d'arriver à celles de solliciteur-général de S. M., qui lui furent conférées en 1671 avec le titre de chevalier. A peu près à la même époque, North fut élu représentant du bourg de Lynn à la chambre des communes. En 1673 il fut élevé à la place de procureur-général; mais, désirant s'éloigner de la cour, il quitta cette place l'année suivante pour celle de président des plaids communs. En 1679, Charles II l'appela près de lui, le chargea de la présidence de la chambre des lords après la mort de Nottingham, lui donna le grand-sceau en 1683, et le créa pair et baron de Guilford, dans le comté de Surrey. Il résigna ses fonctions après la mort de Charles II, et m. en 1685. On a de lui quelques écrits politiques, des compositions musicales et des ouv. sur différens sujets; nous citerons entre autres les suiv. : *Index alphabét. des verbes neutres*, imp. dans la grammaire de Lilly; *Mémoire sur la gravitation des fluides*, *considérée dans les vessies à air des poissons*, imp. dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques* donné par Lowthorp, vol. II; *Essai philosoph. sur la musique*, 1677, de 35 pages. — John NORTH, frère du précéd., né en 1645, mort en 1683, embrassa l'état ecclés., et fut principal du collége de la Trinité à Cambridge. On a de lui une édition de quelques écrits de Platon, tels que *le Phédon*, *le Criton*, etc., Cambridge, 1673, in-8.

NORTH (GEORGE), antiquaire, né à Londres en 1710, m. en 1772, a laissé : un *catalogue* des médailles du cabinet du comte d'Oxford; des *remarques* sur plusieurs des monnaies de la Grande-

Bretagne trouvées dans différ. provinces d'Angleterre; et une *table* MS. de toutes les monnaies d'argent d'Angleterre depuis la conquête jusqu'au protectorat de Cromwell.

NORTH (Frédéric, comte de GUILFORD, plus connu sous le nom de lord), homme d'état, de la même famille que le précéd., né en 1732, mérita, par la manière brillante dont il débuta à la chambre des communes, d'être nommé un des lords de la chancellerie à l'âge de 26 ans. En 1767 il fut appelé à succéder au célèbre Charles Townshend en qualité de chancelier de l'échiquier, et, au commencement de 1770, il remplaça le duc de Grafton comme premier lord de la trésorerie. Les affaires d'Amérique, qui commençaient alors à devenir sérieuses, la guerre déclarée successivement à l'Angleterre par la France, l'Espagne et la Hollande, rendirent sa position difficile, et on a remarqué qu'aucune autre époque de l'histoire d'Angleterre n'est marquée par plus d'évènemens malheureux. Les attaques violentes du parlement le déterminèrent à quitter le ministère en 1782. Il y fut rappelé en 1783 après la signature du traité où l'indépend. des États-Unis d'Amériq. fut reconnue, mais ce fut seulem. pour quelq. mois; il se distingua deux fois encore: en 1787 lors des débats du parlement, au sujet de la motion relative à la révocation de l'acte du *test* en faveur des dissidens, et en 1789, au sujet du plan de régence proposé par Pitt à l'époque de la maladie mentale du roi. Depuis cette dernière époque ses infirmités ne lui permirent plus de s'occuper des affaires publiques jusqu'à sa mort en 1792.

NORTHAMPTON (Henri HOWARD, comte de), homme d'état angl., frère puîné du 4e duc de Norfolk, joignait à une instruction profonde une grande connaissance des affaires. Il fut élevé successivement aux emplois de membre du conseil privé, de gardien des cinq ports et gouverneur de la ville de Douvres, et créé baron du royaume, comte de Northampton et chevalier de l'ordre de la Jarretière; enfin il arriva au poste de lord-garde-du-sceau privé, et le conserva jusqu'à sa mort en 1614. On lui doit la fondation de trois hôpitaux, dont l'un est encore connu à Greenwich sous le nom de *Collége de Norfolk*.

NORTHOFF (Levold), chanoine de l'église de Liége et abbé séculier de Visé, né en 1278 dans le comté de La Marck, présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de La Marck, l'accompagna dans ses voyages en Italie, et passa le reste de sa vie attaché aux comtes de ce pays. On a de lui un écrit intit. *Origines marckanas, sive Chronicon comitum de Marckâ-Altenâ.* Cet ouvrage a été corrigé et annoté par Henri Meibomius, et publié à Hanovre, 1613, in-fol., puis inséré dans les *Scriptores rerum germanicarum*, t. I, édit. de 1688.

NORTHUMBERLAND. V. Dudley, Grey (Jeanne), et Percy.

NORTON (Thomas), auteur anglais du 16e S., attaché au barreau de Sarpenhoe dans le comté de Bedford, et avocat de la corporation des papetiers, m. vers 1584, a laissé quelques écrits de controverse, dans lesquels il se montre zélé calviniste; ils ont été publiés ensemble en 1569. On lui attribue les trois premiers actes d'une tragédie intitulée *Ferrex et Porrex*, composée en société avec Thomas Sackville, depuis lord Dorset, et réimprimée avec des changemens considérables sous le titre de *Gorboduc*. Cette pièce, qui passe pour la première du théâtre anglais dans laquelle il y ait quelque régularité, a fourni à Voltaire le sujet d'observations plaisantes dans sa *lettre* lue à l'académie française à la séance du 25 août 1776.

NORTON (John), auteur anglais du temps de Charles II, a laissé un livre intit.: *Vade mecum des gens de lettres, solide et muet Mentor de l'étudiant raisonnable*, ou *Traduction du latin en anglais de Marcus Antonius Flaminius*, *avec des changemens et des notes idiomatologiques et philologiques sur cet auteur.* Il y propose pour la langue anglaise un nouveau système d'ortographe, conforme à l'étymologie des mots.

NORTON (lady Françoise), dame anglaise, de l'ancienne famille des Frekes au comté de Dorset, m. en 1720, est auteur de deux ouvrages qu'elle composa sur la mort de sa fille. L'un est intitulé: les *Eloges de la vertu*, in-4; et l'autre, *Memento mori* ou *Méditation sur la mort.*

NORTON (John), ministre à Boston, né en 1606 au comté d'Hereford en Angleterre, m. en 1663, est auteur des écrits suivans: *Responsio ad totum quæstionum syllogen à clarissimo viro dom. Gul. Apollonio præpositam, ad componendas controversias in Angliâ*, Londres, 1648, in-8; *les Souffrances de J.-C. et les Questions sur la justice active et passive*, 1648, in-8; *Réponse au Dialogue de M. Pinchin*, 1653, in-12; *l'Evangile orthodoxe*, 1654, in-4; *la Vie de M. Cotton*, 1658; *le Cœur de la Nouvelle-Angleterre déchiré par les blasphèmes de la génération présente*, ou *Traité de la doctrine des quakers*, 1760, in-8; un *Catéchisme*, des *sermons*, et une *lettre* en latin au fameux Jean Dury.

NORVÉGE ou NORWÉGE. Ce roy., dont le nom est formé de *nord* et de *weg* (chemin du nord), est situé effectiv. dans la partie septentrion. de l'Europe. On doit le diviser en deux parties, la Norvége proprem. dite et ses dépendances. La Norvége propre comprend quatre gouvernemens généraux, qui sont ceux d'Aggerhus, de Berghen, de Christiansand et de Drontheim-Hus. Quelques-unes de ses dépendances sont l'Islande, les îles de Féroë, de Maggeroe, de Wardhus. La stérilité même de la Norvége fut une source de gloire pour une grande partie de ses enfans, qui émigrèrent et immortalisèrent le nom de *Normands*, qui leur fut donné, par des exploits et même par des conquêtes durables en Angleterre, en France, et jusqu'en Italie et en Grèce. Le roi Olaüs, dit *le Saint*, établit le christianisme en Norvége. dans le 11e S., par la violence. Les premiers mouvemens de la réformation s'y firent sentir vers 1528, et elle y fut introduite en 1537. Dès lors le luthéranisme y devint la religion dominante. En 1607 un nouveau rit fut établi, sur lequel les limites étroites de notre cadre nous empêchent de donner de grands détails; nous dirons seulement que chaque diocèse a son évêque, mais que celui de Christiana a la préséance. La Norvége fut gouvernée, à partir de temps fort reculés, par des princes nés dans le pays même. Les historiens en ont donné une longue liste: on trouvera dans celle qui va suivre les noms qui peuvent paraître authentiques.

Rois de Norvége par ordre chronologique :

Harald Ier, roi en 868, détrôné en 929, mort en	931
Eric Ier	929
Haquin Ier	936
Harald II	961
Haquin II	976
Olaüs Ier	996
Suénon Ier, roi de Danemarck et usurpateur de la Norwége, régna jusqu'en 1015.	
Olaüs II	1030
Suénon II, usurpateur, chassé en 1034	
Magnus Ier	1048
Harald III	1067
Magnus II	1069
Olaüs III	1093
Magnus III, Eysten Ier, Sigurd Ier, Olaüs IV partagèrent le trône, et moururent en	1103, 1123, 1131, 1117

Magnus IV, mort en	1136
Harald IV	1137
Sigurd II	1155
Ingon Ier	1162
Eysten II, partagea le trône avec les deux précédens, et mourut en	1157
Magnus V	1178
Swerre ou Sverrir	1202
Haquin III	1204
Ingon II	1217
Haquin IV	1262
Magnus VI	1281
Eric II	1299
Haquin V	1319
Magnus VII	1374
Haquin VI	1380

Haquin, ayant épousé Marguerite, fille de Valdemar et héritière présomptive de la couronne de Danemarck, devint roi de Danemarck et de Norvége, et, en mourant, laissa à sa femme le soin de s'affermir sur ce double trône (*v.* MARGUERITE). Depuis lors les deux couronnes restèrent unies (*v.* l'article DANEMARCK) jusqu'en 1814, époque à laquelle Bernadotte, qui n'était encore que prince royal de Suède, obtint des Danois ou plutôt des puissances alliées, par le traité de Kiel, la cession de la Norwége : ce ne fut pas toutefois sans peine. Les Norwégiens, voulant s'opposer à cet arrangement, donnèrent d'abord la régence de leur pays et ensuite le trône même à Christian-Frédéric, prince héréditaire de Danemarck; mais celui-ci, après une courte résistance, qui fut vive pourtant, consentit à signer un traité, par lequel il mettait sa couronne à la disposit. de la diète nationale. Cette assemblée arrêta que la Norwége serait gouvernée désormais par le même souverain que la Suède, mais comme un état distinct, auquel on conserverait sa constitution et ses lois particulières. Bernadotte, devenu roi, a respecté ce pacte d'alliance.

NORWOOD (RICHARD), géomètre anglais du 17e S., connu surtout pour avoir le premier en Angleterre mesuré l'arc du méridien (1635), est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suiv. : une *Trigonométrie*; la *Pratique du marin*; un *Traité de la fortification*, imprimés tous trois à Londres en 1667; des *lettres* et des *mémoires* insérés dans les *Transactions philosoph.*; *sur le Flux et le Reflux*, *et les Puits d'eau douce creusés au bord de la mer aux îles Bermudes*, *et sur la Pêche de la baleine*, 1667, n° 30; sur l'*Histoire naturelle de la Jamaïque*, 1668, n° 4, et sur la *Mesure de l'arc du méridien*, 1676, n° 126.

NORZI (SALOMON), sav. rabbin de Mantoue au commencement du 17e S., s'est immortalisé par la composition de son excellent *Commentaire sur tout l'Ancien-Testament*. Cet ouvrage, achevé en 1626, et intitulé par l'auteur *Goder Peretz* (Réparateur des ruines), a été impr. avec le texte à Mantoue, 1742, 2 vol. in-4, sous le titre de *Minchâd Scai* (Oblation généreuse). On a en outre de lui des *Consultations légales*, Mantoue, 1588.

NOSSIS, femme grecque, né à Locres vers la 114e olympiade (324 ans avant J.-C.), ne nous est connue que par douze de ses *Epigrammes* écrites dans le dialecte dorique, qui nous ont été conservées par Planude, Agathias, Suidas et autres; elles ont été réunies par Oléarius, et publiées avec des *notes* dans sa *Dissertatio de poetriis græcis*, Leipsig, 1708. J.-Chr. Wolf et Brunck les ont aussi insérées, le premier dans ses *Poetriarum octo Fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4, et le second dans ses *Analecta*, t. I.

NOSTRADAMUS. V. NOSTREDAME.

NOSTRE (ANDRÉ LE). V. LENÔTRE.

NOSTREDAME (MICHEL de), en latin *Nostradamus*, fameux astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, d'une famille juive, commença par étudier la médecine à Montpellier, puis il s'établit à Agen, et s'y maria. Quelques années après, ayant perdu sa femme et deux enfans qu'il en avait eus, il quitta cette ville, parcourut la Guienne, le Languedoc et l'Italie, revint en Provence après une absence de douze années, et se fixa à Salon, où il se remaria. Ayant été appelé successivem. à Aix et à Lyon par les autorités de ces villes pour combattre les malad. contag. qui y régnaient, il employa quelq. remèdes secrets qui lui réussirent et commencèrent sa réputation. Ses confrères, jaloux de ses succès, le déterminèrent par leurs tracasseries à s'éloigner de la société. Ce fut alors que, vivant dans la retraite, il crut posséder la faculté de lire dans l'avenir; il écrivit d'abord ses *prédictions* dans un style énigmatique, mais bientôt après il les mit en vers, en composa des quatrains, dont il publia 7 *centuries* à Lyon en 1555. Ce recueil eut un succès extraordinaire. Catherine de Médicis voulut en voir l'auteur; elle l'envoya à Blois tirer l'horoscope des jeunes princes, et le combla de présens. Le duc de Savoie et son épouse firent le voyage de Salon exprès pour le voir, et Charles IX lui donna le titre de son médecin ordinaire et une gratification de 200 écus d'or. Cependant Nostradamus ne jouissait que d'une très-médiocre réputation à Salon, et il m. dans cette ville en 1566, regardé comme un imposteur par la plus gr. partie de ses compatriotes. Les meilleures éditions de ses *Centuries* sont celles de Lyon ou Troyes, 1568, petit in-8, et celle d'Amsterdam, J. Janson, 1668, petit in-12, faisant partie de la *collection* française des Elzeviers. On trouvera des détails sur les éditions des *Centuries* et sur les commentateurs dans le *Polyhistor* de Morhof, liv. I, ch. 10, et dans les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. 2, 3 et 7. Il avait donné antérieurement à ces *prédictions*, de 1550 à 1567, un *Almanach* qui a été contrefait de son vivant, et a donné naissance à une foule d'écrits du même genre, qui n'ont servi qu'à entretenir la superstition dans les campagnes. Duverdier cite plusieurs autres ouvrages de Nostradamus, qui sont aujourd'hui complètement oubliés, et que, par cela même, nous nous dispenserons d'indiquer. On trouve, dans le *Mercure* d'août et septembre 1724, deux *lettres* sur la personne et les écrits de Nostradamus. — NOSTREDAME (Jean de), frère puîné du précédent, procureur au parlement d'Aix, m. en 1590, est auteur d'un livre intitulé *les Vies des plus célèbres et anciens poètes provensaux qui ont floury du temps des comtes de Provence*, Lyon, 1575, in-8. Cet ouvrage a été traduit en italien par Crescimbeni, et publié à Rome en 1710, in-4, avec des *corrections* et des *additions*; cette édition a été reproduite dans le t. 2 de la *Storia della volgar Poesia* du même traducteur. On a en outre de Jean de Nostredame des *Mémoires depuis l'an* 1080 *à* 1494, qui sont restés MSs., et ont fourni des matériaux utiles à César Nostredame pour son *Histoire de Provence*. — NOSTREDAME (César de), second fils de Michel, né à Salon en 1555, m. dans la même ville en 1629, est connu comme auteur d'une *Histoire et Chronique de Provence*, *où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poètes*, *personnages et familles illustres qui ont fleuri depuis* 600 *ans*, etc., Lyon, 1614, in fol. On cite en outre de lui un recueil de *Pièces héroïques* et *Poésies*, Toulouse, 1608, in-12; et un *Discours sur les ruines et misères de la ville de Salon*, Aix, 1598, in-12. Il prend en tête de ce dernier écrit les titres de gentilhomme et de premier consul de la ville. — NOSTREDAME (Michel), dit *le Jeune* pour le distinguer de son père, essaya vainement de pronostiquer l'avenir : l'événement n'était jamais d'accord avec ses prédictions. Il avait prédit que la petite ville du Pouzin dans le Vivarais, assiégée par les troupes royales, périrait par les flammes; et, voulant avoir raison au moins une fois, il mit lui-même le feu à plusieurs maisons lors de la

prise de la ville. Saint-Luc, l'ayant surpris, lui fit passer son cheval sur le corps, et le tua l'an 1574. On a de Nostredame-le-Jeune un *Traité d'astrologie*, Paris, 1563.

NOTARAS (Chrysanthe), patriarche de Jérusalem, un des plus savans prélats grecs au 18e S., possédait à fond le grec ancien et moderne, le latin, le français et l'italien; il était versé surtout dans les mathématiques, était habile géographe et théologien profond: c'est par ses soins que le temple du St-Sépulcre fut rebâti, en 1719, avec le consentement de la Porte. Il m. en 1733, laissant les ouvrages suiv.: *Recueil de traites* concernant les *rits et les dogmes de l'église orientale*, impr. à Tergovist, en Valachie, l'an 1715; la partie de ces écrits qui concerne l'église de Russie a servi au P. Le Brun pour son *Histoire ecclésiastique* de cet empire; une *Introduction à la géographie et à la sphère*, écrite en grec moderne, impr. à Paris, 1716, in-fol., avec une préface du prince J.-N.-Alex. Maurocordato; des *Lettres pastorales* et des *Homélies* en lat. imprimées à Alep en 1711; en outre il a pub. en 1715 une *Histoire des Patriarches de Jérusalem*, ouvr. dont Dositheüs, son oncle et son prédécesseur sur le siége de Jérusalem, était l'auteur.

NOTARI (Constantin de), religieux du Mont-Cassin au 17e S., né à Nôle., a pub. quelques ouvr. parmi lesquels on cite les suiv.: *il Duello dell' ignoranza della scienza*, in-4; *del Mondo piccolo ammirabile*, in-4; *il Cittadino del cielo*, *del mondogrande*, etc.

NOTHNAGEL (Jean-André-Benjamin), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Buch, principauté de Saxe-Cobourg, en 1729, passe en Allemagne pour être celui de tous les graveurs qui se rapproche le plus de Rembrandt. Il a laissé des petits tableaux dans le genre de Téniers qui sont très-estimés. Le catalogue de l'œuvre de cet artiste a été pub. par Husgen sous le tit. de *Artistisches Magasin*, Francfort, 1790, in-8; les pièces les plus remarq. sont les suiv.: le *Buste d'un Turk*; le *Portrait d'Aly Bey*; celui du *juif Baer* de Francfort; celui du *prince Radziwill*, et deux *paysages ornés de ruines et de tombeaux*.

NOTHUS. V. Darius.

NOTKER (le bienheureux), surn. *Balbulus* ou *le le Bègue*, relig. de l'ordre de St-Benoît, litt. et théologien, né à Heiligau, près de l'abbaye de St-Gall, où il fut élevé et où il m. en 912, est auteur de plus. opuscules, parmi lesquels on distingue les suiv.: *de Interpretibus divinarum Scripturarum*, publ. par Bern. Pez, dans le *Thesaur. anecdotor.*, 1re part.; *Sequentiæ*, ou proses et prières rimées qu'on chante dans les églises de France et d'Allemagne aux messes solennelles, impr. en partie à la suite du précédent; *Carmina sacra*, imprimés dans les *antiq. Lectiones* de Canisius et dans la *Bibl. maxim. Patrum*, tom. 27; *Martyrologium*, publ. par Canisius; et un *opuscule* sur la valeur des notes musicales, publ. par Mabillon dans l'*Appendix* au tom. 4 des *Annales* de St-Benoît, et par Gerbert dans les *Script. ecclesiast. de musicâ*. On attribue à Notker une *Vie de Charlemagne*, insérée dans les *Scriptor. rer. Francor.*, de Duchesne et dans la *Collect. monumentor.* de Frédéric Hahn.

NOTKER, dit *Labeo*, moine de St-Gall, né dans le 10e S., m. en 1022, après avoir dirigé pendant long-temps les écoles de l'Abbaye, a traduit, en langue teutonique ou francique, le Psautier de David, le Livre de Job, les Morales de St-Grégoire, Boèce, l'*Organum* d'Aristote, et l'écrit intitulé *de Nuptiis Mercurii et Philologiæ*, par Martianus Capella. Le *Psautier*, qui passe pour un des premiers monumens de la littérature allemande, a été publ. par le professeur Frick avec le *Thesaurus* de Schilter sous le tit. suiv.: *Notker tertii Labeonis Psalterium davidicum à latino in theotiscam veterem linguam versum*, etc. Ulm, 1726. Il est précédé d'une savante *notice* sur Notker, par le P. Franke, bibliothécaire de St-Gall. On trouve une analyse de cette notice dans les *Beytræge zur kritischen Geschichte der deutschen sprache*, etc., Leipsig, 1734, cahier 8, tom. 2. M. Gley, dans son ouvr. sur la *Langue et Littérature des anciens Francs*, 1814, in-8, a donné une partie du Psautier de Notker et une *notice* des divers MSs. de ce livre.— Un autre Notker, moine de St-Gall, puis évêque de Liége en 971, m. en 1007, avec la réputation d'un homme érudit, passe pour avoir composé avec Herigère, abbé de Lobbes, une *Histoire des Evêques de Liége*, qui a été insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chapeauville.—Plusieurs autres écrivains de l'abbaye de St-Gall ont porté le même nom: on trouvera d'amples détails sur tous les Notkers dans la *Bibl. med. et infim. latinitatis* de J.-Alb. Fabricius et dans l'*Hist. litt. de France*, tom. 6.

NOTTINGHAM (Charles HOWARD, comte de). V. Howard.

NOTTURNO, poète napolitain du 15e S., m. vers l'an 1519, a laissé un *Recueil de poésies lyriques*, impr. au 16e S. sans indication de lieu ni d'année. Quelques-unes de ses poésies ont été publiées séparément à Bologne, vers 1517 et 1519, sous le tit. de *Opera nuova de Notturno*, *Neapolitano*, *nella quale vi sono capitoli*, etc.

NOUAL DE LA HOUSSAYE (Alexandre de), membre de l'acad. celtique et de plus. aut. sociétés littéraires, avocat à la cour de Rennes, puis chef de bureau de justice criminelle au ministère du grand-juge, né à Rennes en 1778, m. dans la même ville en 1812, est aut. d'un *Voyage au Mont-Saint-Michel, au Mont-Dol et à la Roche-aux-Fées*, Paris, 1811, in-18. On lui doit en outre un *Eloge de Duclos*, couronné par l'acad. de Rennes; et différens *Mémoires* présentés à l'acad. celtique, aujourd'hui société roy. des antiquaires de France. Il était au nombre des rédacteurs de la *Biographie universelle*. Son *Eloge*, par Paganel, se trouve dans les *Mémoires de la Société des antiq. de France*, tom. 2.

NOUE (François de La), gentilhomme breton, né en 1531, embrassa fort jeune la carrière des armes et fit les campagnes d'Italie, puis celle des Pays-Bas. Ayant pris le parti des calvinistes, il enleva Orléans en 1567, et s'empara de plus. autres places. Après le traité de pacification, il fut envoyé dans les Pays-Bas, surprit Valenciennes en 1571; mais l'ann. suiv. il ne put empêcher la prise de Mons où il s'était renfermé. De retour en France, il reçut la mission d'amener les Rochellois à une conciliation; mais ceux-ci, irrités par les massacres de la St-Barthélemi, ne voulurent écouter aucune proposition. Nommé par les citoyens commandant militaire de la place, La Noue accepta dans l'espoir d'opérer plus facilement une conciliation. Voyant que sa modération le rendait suspect, il se retira dans le camp du duc d'Anjou, auquel il fut très-utile en faisant échouer une conspiration tramée contre lui par le duc d'Alençon. Bientôt il se convainquit que les calvinistes n'avaient de salut à attendre que de leurs armes; il fut le prem. à engager les Rochellois à faire cause commune avec tous les réformés de France; il mit leur ville en état de défense, rendit leur marine formidable, et couvrit les frais de la guerre avec les prises qu'il faisait. Etant ensuite rentré au service des états-généraux, il fut nommé maréchal-de-camp, et se signala en plus. rencontres; mais il tomba entre les mains des Espagnols et resta leur prisonnier pendant cinq ans. A son retour il offrit ses services à Henri III, réuni au roi de Navarre contre la ligue, fut chargé du commandement de l'armée royale, engagea ses biens pour subvenir aux besoins des soldats, et remporta sur le duc d'Aumale une victoire complète. En-

voyé en Bretagne en qualité de lieutenant-général contre le duc de Mercœur, il périt en 1591, au siége de Lamballe. On a de lui : *Discours politiq. et militaires*, Bâle, 1587, in-4, et 1638, in-8. Il avait fait aussi des *remarques* sur l'*histoire* de Guichardin : elles sont impr. en marge de la traduct. française de Chomedey, Paris, 1568, et 1577; Genève, 1577 et 1583.— ODET DE LA NOUE, son fils aîné, l'un des capitaines de Henri IV, m. entre 1610 et 1620, est l'officier à qui ce prince répondit lors de son entrée dans Paris : *La Noue, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes.* On a de lui des *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8. On lui attribue un ouvr. intit. : *vive Description de la tyrannie*, Reims, 1577, in-16; et un *Dictionn. des rimes françoises selon l'ordre des lettres de l'alphabet,.... plus un amas d'épithètes, recueillies des Œuvres de Dubartas* (Genève) Vignon, 1596, in-8, et Cologny (Genève), 1624. L'amas d'épithètes doit être attribué à Simon Goulard, commentateur de Dubartas. — NOUE (Stanislas-Louis de LA), comte du Vair, petit-neveu du précéd., né en 1729, se signala dans la guerre de sept ans à la tête des volontaires, et fut tué dans une retraite à Saxenhausen à l'âge de 31 ans. Louis XV manifesta le regret que lui causait cette perte. On a de lui un livre intit. : *Nouvelles constitutions militaires, avec une tactique adaptée à leurs principes*, gr. in-8, Francfort (Paris), 1760, avec 20 pl. en taille-douce. Sa *Vie*, écrite par le vicomte de Toustain, major de cavalerie, a été publ. à Rennes, 1782, in-8, sous le titre de *Précis histor. sur le comte de Vair, commandant les volontaires de l'armée.*

NOUE (DENIS de LA), imprimeur de Paris, m. en 1650, a publ. un gr. nombre de belles éditions, entre autres la *Somme de St Thomas* et une *Concordance de la Bible*; celle-ci porte la date de 1635, et est particulièrement estimée pour la netteté de l'impression et la correction du texte. — N. de LA NOUE, financier du 17e S., attira l'attention générale par son faste et ses dépenses excessives. Poursuivi pour ses malversations, il fut condamné en 1705, à 9 ans de galères et au pilori.

NOUE (JEAN SAUVÉ, surnommé de LA), né à Meaux en 1701, se fit comédien à l'âge de 20 ans, débuta à Fontainebleau en 1742, dans le rôle d'Essex, et fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français. Sa figure était triste et ingrate, sa voix faible et rauque, son geste et son débit également froids; mais il rachetait tous ces désavantages par une intelligence rare : une comédie-ballet, intitulée *Zélisca*, qu'il fit représenter en 1746 pour le mariage du dauphin, réussit beaucoup à la cour, et lui valut la place de répétiteur des spectacles des petits appartemens et la direction du théâtre du duc d'Orléans à St-Cloud. Sa mauvaise santé le força à quitter le théâtre peu d'années avant sa mort arrivée en 1761. Outre la pièce que nous avons citée, on a de lui une petite comédie intit. : *les deux Bals*, jouée à Strasbourg en 1734; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance qui eut un grand succès au théâtre Italien à Paris, en 1735; une tragédie de *Mahomet II*, jouée aux Français en 1739, et la *Coquette corrigée*, donnée au même théâtre en 1755. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1765, 1 vol. in-12.

NOUET (JACQUES), jésuite, né au Mans en 1605, se distingua dans le ministère de la prédication, fut pendant 25 ans recteur des colléges d'Alençon et d'Arras, et m. vers 1680, à Paris, dans la maison professe de son ordre. On a de lui : *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de J.-C.*, 7 vol. in-12; *la Vie de Jésus-Christ dans les saints*, 2 vol.; *l'Homme d'oraison*, 5 v.; *la Dévotion à Jésus-Christ*, 3 vol. in-4. Tous ces ouvr. ont été publ. de 1674 à 1678. On attribue à ce jésuite une *réponse aux Provinciales*, et un écrit intit. : *Remercîment du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de St Augustin.*

NOUET (NIC.-ANTOINE), astronome, né en 1740, à Pompey en Lorraine, entra dans l'ordre de Cîteaux et porta le nom de dom Nouet, sous lequel il est cité dans la *Connaissance des temps.* Il vint se fixer à Paris vers la fin de 1780, pour se livrer aux calculs et observations astronomiques sous la direction du comte de Cassini, et eut une grande part aux travaux publ. annuellement dans les *mémoires* de l'acad. sous le nom du direct. de l'Observatoire. En 1784 il fut envoyé à St-Domingue en qualité d'astronome, pour y construire la carte des débouquemens et de la côte française de cette île. En 1795, il fut appelé au dépôt de la guerre pour lier à la France, par de grands triangles, les départemens du Rhin; et en 1796, des opérations du même genre l'appelèrent en Savoie. Attaché à l'expédition d'Egypte en 1798, Nouet y commença la triangulation dont devait résulter une nouv. carte de cette contrée. A son retour en France, il reprit d'abord sa place d'ingénieur au bureau de la guerre, puis il alla continuer ses triangles en Savoie, en qualité de chef de section et directeur des opérat. topographiques de la carte du Mont-Blanc, et m. subitement à Chambéri en 1811. Il ne nous reste de lui qu'un mémoire intit. : *Exposé des résultats des observations astronomiques faites en Egypte, depuis le 1er juillet 1798, jusqu'au 28 août 1800*, et un *mémoire* posthume, ne contenant que des observations thermométriques et hygrométriques, sans aucun discours : tous deux font partie de la *Description de l'Egypte*, tom. 1er. (Mémoires).

NOUGARET (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), écriv. des plus infatigables, né à La Rochelle en 1742, s'adonna aux lettres dès sa première jeunesse et sans avoir fait d'études classiques, et parut aussi sur la scène politique, où son rôle ne fut guère plus brillant que celui qu'il a rempli dans le monde savant. Il m. à Paris en 1823, laissant, tant en pièces de théâtre (quelques-unes en société avec Jean-Henri Marchand) qu'en romans et compilations histor., une centaine d'ouvrages dont M. Mahul a recueilli les titres dans le tome 4 de son *Annuaire nécrol.* Nous nous bornerons à mentionner les suivans : *la Bergère des Alpes*, pastorale, 1763, in-8; *Lucette*, ou *les Progrès du libertinage*, Genève et Paris, 1763 et 1765, 3 vol. in-18 : l'année suiv., il en parut une suite de 3 vol., et l'ouvr. a été plusieurs fois réimpr. sous divers titres; *l'Ombre de Calas le suicide*, héroïde, Amsterdam et Paris, 1765, in-8; *la Biblioth. du théâtre*, 1769, 4 vol. in-12; *le Basson*, 4e *chant ajouté à la Dunciade*, Lyon, 1771; *les Astuces de Paris, anecdotes parisiennes*, Londres et Paris, 1776, 2 part. in-12; réimpr. et continuées sous div. titres, et trad. en allem. et en anglais; *Eloge de Voltaire*, poëme, Genève et Paris, 1779, in-8; *Hymnes pour toutes les fêtes nationales*, etc., 1796, in-12; *Anecdotes de Constantinople*, etc., 1799, 5 vol. in-12; réimprimées sous le titre de *Beautés de l'hist. du Bas-Empire*, 1811, 1814, in-12 : sous le même titre de *Beautés*, l'auteur a donné beaucoup d'autres compilations qui, avec celles de Durdent et autres, complètent la collection des *Beautés* publiées par le libraire Eymery.

NOUH Ier, 4e prince persan de la dynastie des Samanides, fils et successeur de Naser, l'an 331 de l'hég. (943 de J.-C.), surnommé *Emyr-Hamid* (le prince louable) à cause de ses vertus et de la pureté de ses mœurs, m. vers la fin de l'année 954 de J.-C., après un règne de douze ans qui avait été fréquemment troublé par les révoltes des vézyrs. Son fils Abdel-Melek Ier lui succéda. — NOUH II (Aboul Cacem), 8e prince de la même dynastie, petit-fils du précédent, monta sur le trône de la Transoxane l'an 365 de l'hégyre (976 de J.-C.), après la mort de son père Mansour Ier, et sous la

tutelle de sa mère. Il n'eut ni la force, ni le courage de soutenir le trône que lui avaient légué ses ancêtres ; les 22 années de son règne ne sont marquées que par des revers et des actes de lâcheté ou de faiblesse. Il m. en 387 (997), laissant à ses enfans une empire qui ne tarda pas à se dissoudre.

NOULIS (Nicolas PETRINEAU des), échev. de la ville d'Angers, m. en 1709, est connu comme auteur d'une *Histoire des rois de Sicile et de Naples de la maison d'Anjou*, Paris, 1707, in-4.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né en 1604 à St-Brieuc, entra à l'âge de 20 ans dans la congrégat. de l'Oratoire, et s'y distingua par son talent pour la chaire et ses vertus. Mais il montra un zèle réformateur que rien ne pouvait contenir; il prêchait dans les rues, sur les routes, dans les villages : ses supérieurs voulant y mettre un frein lui interdirent toutes les fonctions du ministère. Noulleau se retira dans un lieu solitaire du diocèse de Dôle, exerçant sur son corps des macérations inouïes qui affaiblirent sa santé, et terminèrent sa vie en 1672. Il avait composé un assez grand nombre d'écrits sur la théologie, la morale, la réforme du clergé, etc. Nous citerons, entre autres, les suiv. : *Augustinus Nolleavii de Gratiâ Dei et Christi*, Paris, 1665, in-4 ; *Velitationes contra Amœdeum Guemenœum, cloacam, sterquilinium, latrinam casuistarum*, 1666, in-4 ; *Politique chrétienne et ecclésiast. pour chacun de tous messieurs de l'assemblée du clergé*, 1666, in-12.

NOUR-DJIHAN, femme de l'emper. moghol Djihan-Ghyr, était fille d'un officier tartare, parvenu de grade en grade jusqu'à la charge de grand-trésorier de l'emper. Akbar : elle fut élevée au rang de sulthane l'an 1019 (1611), et prit sur son époux un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bonheur de ses sujets. Son pouvoir fut tel que son nom et le titre de padischah (impératrice) fut ajouté à celui de l'empereur sur les monnaies. Après la m. de Djihan-Ghyr, elle fut reléguée dans le palais de Lahor, et y m. l'an 1055 (1645) à l'âge de 60 ans. On lui attribue la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN MAHMOUD (Melik-el-Adel), célèbre sulthan de Syrie et d'Egypte, de la dynastie des Atabeks Zenghides et fils aîné du fameux Imad Eddyn Zenghy, monta sur le trône d'Alep l'an 540 de l'hég. (1145 de J.-C.), tandis que son frère Seïf-Eddyn Ghazy, prenait possession de celui de Moussoul. Tous deux réunirent leurs armes contre les monarq. chrétiens qui s'étaient croisés pour la 2e fois. Nour-Eddyn vainquit et fit prisonnier Alphonse, fils du roi de Sicile, étendit ses états jusqu'en Mésopotamie et en Syrie, aux dépens de son frère, et continua de se signaler contre les croisés qui le regardaient comme le plus puissant des monarques musulmans. Il se disposait à l'exécution des projets de Saladin, son ambitieux lieutenant, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie, dont il m. l'an 569 (1174) à Damas, à l'âge de 58 ans, après en avoir régné 29. Il est regardé par les musulmans, non-seulem. comme un héros et un grand monarque, mais encore comme un saint. Il partageait son temps entre les devoirs de la religion, les soins du gouvernem. et la guerre ; il releva les remparts de plus. villes et forteresses, fonda un gr. nombre de mosquées, de colléges, d'hôpitaux, de caravansérais, de maisons de bienfaisance, et accueillit avec distinction les savans et les docteurs. C'est lui qui a été l'inventeur de la *poste aux pigeons*. On trouvera des détails à cet égard dans le livre intit. : *la Colombe messagère, plus rapide que l'éclair*, etc., par Michel Sabbagh, trad. de l'arabe par M. Sylvestre de Sacy, Paris, 1805, in-8.

NOURRY (Le). V. Lenourry.

NOUSCHIRVAN. V. Khosrou.

NOUVELLET (Claude-Etienne), religieux bénédictin, né vers l'an 1510 à Talloire, en Savoie, a pub. l'ouv. suiv. : *Petri-Aurioli Franciscani, cardinalis, compendiosa in universam sacram scripturam commentaria edita à Claudio-Stephano Novelletto, Talluerino*, Paris, 1585. — Nouvellet (Claude), docteur de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Genève, membre de l'acad. florimontane d'Anneci, né à Anneci vers le milieu du 16e S., a composé plus. ouv. plaisans, parmi lesquels on cite les suiv. : *le Braquemart*, poème en cent sonnets ; *Odes sur les funérailles du chevalier de Soyer*, Paris, 1571 ; *les Divinailles*, en style burlesque, Lyon, 1571.

NOVA (Juan da), navigateur, né en Galice, entra au service d'Emmanuel de Portugal en 1501, partit pour les Indes avec une escadre de quatre vaisseaux montée par 400 hommes, et après une navigation heureuse dans laquelle il n'acquit pas moins de gloire que de richesses, il découvrit l'île Ste-Hélène, alors entièrem. déserte. C'est à tort que l'on a attribué cette découverte à un Jean Nunez Gallego, ou à un Jean de Hora.

NOVAIRI. V. Nowairi.

NOVARA (Dominique-Marie), astronome, né à Ferrare en 1464, professa successivem. l'astronomie à Pérouse, à Rome et à Bologne, et m. dans cette dernière ville en 1514. Il eut pour élève le célèbre Copernic. — Novara (Nestor-Denis), religieux de l'ordre des frères-mineurs, pub. en 1483, à Milan, un *vocabulaire* latin, souv. réimpr.

NOVARINI (Louis), religieux théatin, né à Vérone, m. en 1650, exerça les prem. emplois de son ordre. On a de lui quelq. ouv. théologiques et ascétiques, entre autres la vie de J.-C. dans le sein de la Ste Vierge et dans la crêche, sous ces titres singuliers : *Calamità de Cuori*, Vérone, 1647, in-16 ; *Paradiso di Bethelemme*, ibid., 1646, in-16. On peut consulter sur ce religieux les *Mém.* de Niceron, la *Verona illustrata* de Maffei, t. 2, et la *Bibliotheca de' Scrittori teatini*, du P. Vezzosi.

NOVAT, hérésiarq., diacre de l'église de Carthage au 3e S., avait déjà deshonoré le caractère sacré, dont il était revêtu, en s'appropriant les revenus des pauvres et en flattant les grands par de basses complaisances, lorsque St Cyprien (*v.* ce nom) le cita, en 249, devant un synode, pour y rendre compte de sa conduite. Il n'obéit point ; et, sommé une seconde fois, il s'enfuit secrètement à Rome, l'an 251. Les pères du concile n'en continuèrent pas moins l'instruct. de la procédure, en son absence, et le déclarèrent excommunié. Novat se lia à Rome avec Novatien (*v.* l'art. suivant), et ils renouvelèrent ensemble l'hérésie des montanistes (*v.* Montan), dont les principes étaient totalement opposés à ceux que Novat avait soutenus en Afrique. (Il avait avancé que les laps, *lapsi*, c.-à-d. les chrétiens tombés dans l'idolatrie par la crainte des persécutions, devaient être admis à la communion sans avoir été soumis à aucune pénitence.)

NOVATIEN, anti-pape en 251, fut le premier qui donna à l'église chrétienne le scandale de deux élections ennemies. Prêtre de l'église romaine et jaloux de St Corneille (*v.* ce nom) qui venait d'être élevé au pontificat, il affecta une doctrine sévère contre les fidèles *tombés* pendant la persécut. de l'emper. Dèce, et prétendit que l'Église elle-même n'avait pas le pouvoir de les absoudre. Trois évêq. fanatiques ayant partagé cette opinion, nommèrent Novatien évêque de Rome. Cette élection fut rejetée par St Cyprien, et condamnée dans les conciles de Carthage et d'Antioche. On ignore ce que devint ensuite Novatien ; mais sa secte dura long-temps après lui, et se mêla ensuite, dans le 4e S., à d'autres hérésies qui attaquaient le dogme de la religion ou l'autorité du St-siége.

NOVATIENS, sectaires. V. l'art. précéd.

NOVELLA, fille de Jean d'Andréa, savant jurisconsulte, et l'une des femmes les plus étonnantes

de son temps, possédait dans la philosophie et la jurisp. des connaissances profond. qui lui méritèrent le laurier doctoral à l'acad. de Bologne. Elle m. à Bologne, sa patrie, en 1366.—BETTINA, sa sœur, non moins célèbre par son érudition, épousa Jean de St-George, habile jurisconsulte et profess. en droit à Padoue, et m. dans cette ville en 1355. Plusieurs biographes l'ont confondue avec Bettina Gozzadini, savante dame de Bologne, qui florissait un S. auparavant.

NOVELLI (FRANÇOIS), né Rome dans le 16e S., est connu comme aut. d'un livre intit. : *de Urbis Florentiæ ac Mediceæ familiæ nobilitate comment.*, Rome, 1604, in-4.

NOVERRE (JEAN-GEORGE), célèbre danseur, réformat. des ballets en Europe, né à Paris en 1727, montra de bonne heure un goût décidé pour l'art qu'il était appelé à perfectionner, on pourrait même dire à créer; il reçut les leçons de Dupré, débuta devant la cour à Fontainebleau, et passa à Berlin, où l'appelaient de brillantes espérances. De retour en France en 1749, il donna à l'Opéra-Comique un ballet chinois qui ne produisit cepend. pas la sensation que l'on pouvait attendre de l'éclat des costumes et des décorations : ce ballet fut bientôt suivi de celui des *Recrues prussiennes*, de la *Fontaine de Jouvence* et des *Fêtes flamandes*. Appelé en Angleterre par Garrick, Noverre conçut, en voyant la perfection du jeu de ce célèbre acteur, la pensée que la danse pouvait s'allier à la pantomime et concourir à exprimer les passions. Il revint à Paris dans l'espoir que ses idées à cet égard seraient accueillies par les directeurs de l'Opéra, mais il ne put rien obtenir malgré la protection de Mme de Pompadour. Il s'attacha alors au théâtre de Lyon, et y donna *la Toilette de Vénus*, *les Fêtes du Sérail*, *le Jugement de Pâris* et *le Jaloux sans rival*. Les innovations que présentaient ces pièces soulevèrent contre l'auteur tous les danseurs de l'Europe, et surtout ceux de Paris. Loin de se décourager, Noverre poursuivit avec constance ses réformes, et les consigna dans ses *Lettres sur la danse*, pub. en 1767. Appelé à diriger les fêtes d'hiver que donnait le prince de Wurtemberg, Noverre composa *les Amours de Henri IV*, *Médée et Jason*, *Orphée aux enfers*, *Sémiramis*, *Antoine et Cléopâtre*, *la Mort d'Hercule*, *Psyché*, *Diane et Endymion*, *Vénus et Adonis*, *Armide*, *l'Enlèvement de Proserpine*, *les Danaïdes*, etc. Il fut ensuite chargé des fêtes qui se préparaient à Vienne pour le mariage de l'archiduchesse Caroline. Il fit représenter successivem. *Iphigénie en Tauride*, *les Grâces*, *Alceste*, *Roger et Bradamante*, *Enée et Didon*, *Adèle de Ponthieu*, *les Horaces*, *la Mort d'Agamemnon*. De Vienne il passa à Milan, et donna à la cour de l'archiduc Ferdinand *Apelle et Campaspe*, *la Rosière de Salency*, *la Foire du Caire*, *Ritiger et Wenda*; *Galeas, duc de Milan*; *Eutime et Eucharis*, *Belton et Elisa*, *Hyménée et Chryséis*. La reine Marie-Antoinette le fixa enfin à Paris avec le titre de maître des ballets en chef de l'Acad. roy. de Musique. Il devint l'ordonnat. des fêtes du petit Trianon, et composa les ballets des opéras de Gluck et de Piccini. Pendant un court séjour qu'il alla faire à Londres, il y fit représenter *les Noces de Thétis* et *Iphigénie en Aulide* : cette dernière pièce causa un enthousiasme tel que l'auteur fut couronné sur le théâtre. La révolut. enleva à Noverre une partie de la fortune qu'il avait acquise par son travail; il m. à St-Germain-en-Laye en 1810. Il avait donné en 1807 une nouvelle édit. de ses *Lettres sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8. On lui doit en outre deux *Lettr. sur Garrick, écrites à Voltaire*, et imp. à la suite de la trad. franç. de la *Vie de D. Garrick*, an IX (1801), in-8, et une *Lettre à un artiste sur les fêtes publiques*, 1801, in-8 : ces deux écrits ont été joints à l'édit. de ses *lettres* pub. en 1807.

NOVES (RICHARD de), troubadour du 13e S., surnommé *de Noves* du nom du village où il avait reçu le jour, fut attaché au service des princes d'Aragon, comtes de Provence, et vécut à la cour de Raimond Bérenger III. Il obtint, après la mort de celui-ci, la place de receveur des droits du comte de Provence, et m. en 1270 dans un âge avancé. On ne connaît aucune de ses productions.

NOVES, et non pas NOVÈS (LAURE de), moins connue sous son nom de famille, long-temps ignoré, que sous celui de *la Belle Laure*, fille d'Audibert de Noves, d'une ancienne famille de Provence, et syndic de la ville d'Avignon, naquit en 1307 ou 1308. Elle fut mariée à 17 ans, en 1325, à Hugues de Sade, âgé de 20 ans, dont les ancêtres, depuis deux ou trois générations, exerçaient les prem. charges municipales à Avignon à la cour du pape. Elle ne brilla pas moins par les charmes de son esprit que par les grâces de sa personne. Le jeune Pétrarque, réfugié dans le comtat Venaissin par suite des guerres civiles des guelfes et des gibelins, n'avait que 23 ans lorsqu'il la vit pour la première fois, en 1327; il conçut pour elle une passion violente, et fit de vains efforts pour séduire celle qui en était l'objet, et pour étouffer un amour sans espoir. Pend. 21 ans il chanta la beauté, les vertus de Laure, dont le nom devint si célèbre en Europe que tous les étrangers de distinction qui venaient à la cour du pape voulaient voir cette beauté célèbre. Une peste affreuse pénétra en Sicile, se répandit dans toute l'Europe, et ravagea la ville d'Avignon; Laure périt victime de ce fléau l'an 1348, à l'âge d'environ 40 ans. Elle avait eu 11 enfans, dont 9 survécurent, 6 garçons et 3 filles. Les portraits de cette femme célèbre sont nombr., mais on a lieu de croire que très-peu d'entre eux sont la fidèle ressemblance de leur modèle. Nous citerons comme les plus parfaits sous ce rapport celui qui se trouve gravé en tête de la *Vie de Pétrarque*, par l'abbé Roman, publiée par l'Athénée de Vaucluse, Avignon, 1804, in-18, et celui du *Petrarcha redivivus*. On trouvera des détails plus étendus sur la belle Laure dans les ouvr. suivans : *Mém. pour la vie de François Pétrarque*, par l'abbé de Sade, Amsterdam, 1764-67, 3 vol. in-4; *Hist. de la littér. ital.*, par Tiraboschi; *del Petrarca*, etc., par Baldelli, Florence, 1797, in-4; *Pétrarque à Vaucluse et Retour de la fontaine de Vaucluse*, par l'abbé Arnavon, in-8, Paris, 1803; Avignon, 1805; *Descript. de la Fontaine de Vaucluse*, par M. Guérin, Avignon, 1804, in-12; *Hist. littér. d'Italie*, par Guinguené. On peut en outre consulter sur Laure les *Mém.* de Bimard de La Bastie et celui de Ménard dans la *collect.* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres. Mme de Genlis a publié un roman intit. : *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12.

NOVIDIUS (AMBROISE), poète latin, né à Forenza, dans La Pouille, vécut sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII et de Paul III. Il a dédié à ce dernier son poème intit. : *sacrorum Fastorum lib. XII*, Rome, 1547, in-4, réimp. à Anvers, 1559, in-12. On a aussi de lui un autre poème latin qui a pour titre : *Consolatio ad Romanos (post direptionem)*, Rome, 1538, in-12, accompagné d'une pièce de vers assez longue adressée à son protecteur Alexandre Farnèse, et portant le titre de *Calor ex auctâ mercede*.

NOVION (JEAN-VICTOR, chevalier, puis comte de), député suppléant de la noblesse du bailliage de Vermandois aux états-généraux, remplaça à l'assemblée constituante, en 1790, le comte de Miremont, démissionnaire, vota avec le côté droit, et signa les protestations des 12 et 15 septemb. 1791 contre les actes de l'assemblée. Il émigra; et, après avoir fait partie de l'armée des princes, et séjourné quelque temps en Angleterre, entra au service de Portugal. Il y obtint bientôt une grande considé-

ration, et contribua à faire créer une espèce de corps de maréchaussée, qui reçut le nom de garde royale militaire de police, et dont il prit le commandement en 1802. Ce fut lui encore qui donna le plan de ces douanes militairement organisées, dont le Portugal fit une heureuse épreuve, et que la France a depuis adoptées. Nommé commandeur de l'ordre du Christ en 1805, commandant d'armes de Lisbonne en 1807, après l'entrée des Français dans cette capitale, et enfin maréchal-de-camp par le général Junot, au nom de Bonaparte, en 1808, il rentra en France la même année lorsque l'armée franç. évacua le Portugal. Lors de la création des cours prevôt., il fut appelé aux fonctions de prevôt du dép. de la Moselle, qu'il remplit pend. 2 ans. M. de Novion m. à Nantes le 18 juillet 1825.

NOWAIRI (Schéhab-Eddyn Ahmed), écrivain célèbre du 8e S. de l'hég., né en Egypte, et m. à l'âge d'environ 50 ans, en l'année 732 de l'hégyre (1331-32 de J.-C.), se distingua comme juriscons. et historien. Le seul ouvr. de lui que nous connaissions est une sorte d'encyclopédie histor. intit. : *Nihayat alarab fi fonoun aladab*, c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différ. branches des belles-lettres. Cet ouv., divisé en 5 livres, forme 10 vol. La bibliothèque roy. à Paris et celle de l'Escurial en possèdent quelques vol. ; celle de l'université de Leyde en possède un exemplaire complet. On trouve un aperçu de ce livre dans les *Prodidagmata ad Hadgi khalifæ tabulas* de Reiske, impr. à la suite de la *Description de la Syrie* d'Aboul Féda, édition donnée par Koehler, Leipsig, 1766. La partie de l'hist. de Nowaïri qui concerne la Sicile sous le gouvernement des Arabes a été pub. en arabe et en lat. par le chanoine Gregorio Rosario dans le recueil intit. : *Collezione di cose arabe-siciliane*, Palerme, 1790. M. Caussin en a donné une trad. franç., Paris, an x (1802), à la suite du *Voyage en Sicile*, etc., du baron de Riedesel. Quelques autres écriv. ont donné des fragm. du même ouvrage.

NOWEL (Alex.), né à Read, au comté de Lancastre, m. en 1602, après avoir été successivement maître d'école, chan. de Westminster et doyen de St-Paul sous le règne d'Elisabeth, est aut. de deux *catéchismes*, dont l'un est en latin, en grec et en hébreu. Il a composé en outre plus. écrits contre l'Eglise romaine.

NOY (William), *attorney* ou procureur-général sous le règne de Charles Ier, né à St-Burian, dans le comté de Cornouailles, se montra un des plus zélés défenseurs de la prérogative royale au parlement, et m. en 1634, laissant plus. ouvr. de jurisprud. qui font honneur à ses talens. Nous citerons entre autres les suiv. : *Tr. des principes et des maximes des lois d'Angleterre*, 1641, in-4 ; réimprimé in-8 et in-12 ; *le parfait Notaire*, 1635, in-4 ; *Rapports sous la reine Elisabeth, le roi Jacques, et sous Charles Ier*, 1656, in-fol. ; *le parfait Jurisconsulte*, 1661, in-8. Tous ces ouvr. sont en anglais.

NOYER (du). V. Dunoyer et Lucinge.

NOYERS (Hugues de), év. d'Auxerre en 1183, m. en 1206, peut être cité pour la violence et la fermeté de son caractère. Ayant lancé une excommunication contre P. de Courtenai, comte d'Auxerre, qui, à la suite de démêlés avec son évêque, avait chassé tous les ecclésiast. de l'église cathédrale, il consentit à la lever après avoir exigé que le comte, pieds nus et en chemise, déterrât un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et le portât dans le cimetière. — Noyers (Milès de), arrière-petit-neveu du précéd., bouteillier de France en 1302 sous Philippe-le-Bel, puis porte oriflamme, se signala à la bataille de Cassel en 1328, et à celle de Crécy en 1346. Il fut nommé exécuteur testamentaire de Louis-le-Hutin, et m. en 1350.

NOYES (Jacques), un des prem. ministres de Newbury (Massachusetts), né en 1608 au Wiltshire, en Angleterre, mort en 1656, est auteur des écrits suiv. : *le Temple mesuré*, ou *Coup-d'OEil sur le Temple mystique qui est la véritable église du Christ*, 1647, in-4 ; un *Catéchisme*, réimpr. en 1797 ; *Moïse et Aaron*, ou *les Droits de l'église et de l'état*, mis au jour par Woodbridge d'Anglet. en 1661 : ce dern. écrit renferme deux discussions, l'une sur l'église et l'autre sur le régicide et l'inviolabilité de la personne des rois. — Noyes (Nicolas), ministre de Salem (Massachusetts), neveu du précéd., né à Newbury en 1647, m. en 1717 avec la réputat. d'un des meilleurs littér. de son temps, a publié un *Sermon* en 1698, et un poème *sur la Mort de Joseph Green, du village de Salem*, 1715. On trouve dans le *Magnalia* de Mather une lettre de lui, ou *Notice sur Jacques Noyes*.

NOZZOLINI (Tolommeo), littér. ital., né à Pise en 1569, m. en 1643, professa successivement la logique, la physique et les mathématiques, dans l'université de sa patrie. On a de lui plus. *poèmes* ital. estimés dans le temps, et dont on trouvera les titres dans les *Memorie istoriche di più Uomini illustri pisani*, Pise, 1792, tome 4, p. 405. — Un autre Nozzolini (Annib.), poète florentin du 16e S. a trad. en vers *sciolti* italiens *l'Enlèvement de Proserpine* du poète latin Claudien.

NUADO (Ant.), né à Cagliari, en Sardaigne, prof. de logique à Trévise vers la fin du 16e S., est auteur des écrits intit. : *Orazione nell' entrata di Giambatista Zeno, podestà e capitano meritissimo di Trevigi*, etc., Trévise, 1603, in-4 ; *Oratio funebris in exequiis funestis Justi Gauri, Tarvisii præstant. rect.*, etc., Trévise, 1602, in-4.

NUCCI (Avanzino), peintre, né à Castello, dans l'Ombrie, élève de Nicolas Pomarancio, travailla avec son maître aux peintures ordonnées par les souver. pontifes de son temps, et m. en 1629. On voit plus. de ses ouv. dans les principales églises de Rome.

NUCK (Ant.), célèb. anatomiste allemand, né vers 1660, [illegible]rça d'abord la médec. et la chirurgie à La Haye, puis fut appelé à Leyde, et nommé prof. d'anatomie et de chirurgie. A sa m., en 1692, il était président du collége des chirurgiens de la même ville. Sa vie entière avait été consacrée aux recherches anatomiques ; ses travaux le placèrent au rang des médecins les plus remarq. du S. où il vécut. On lui doit l'invention de plus. instrumens pour l'extraction des dents, des observations utiles sur les maladies des yeux et de l'oreille, sur le cancer, sur les meilleurs procédés pour la ponction de la poitrine et de l'abdomen, et surtout des découvertes savantes relatives aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Tous ses ouv., à l'exception de celui qui a pour titre : *de Vasis aquosis oculi*, pub. à Leyde en 1685, ont été réunis en 3 vol. in-12, Lyon, 1722.

NUCULA (Horace), histor., né à Terni au 16e S., a écrit en latin une *Hist. de la guerre de Charles-Quint en Afrique*, Rome, 1552, ouv. estimé.

NUENARIUS. V. Neuenar.

NUGENT (Thomas), littérat., né en Irlande, m. à Londres en 1772, s'est particulièrem. occupé de la langue et de la littér. françaises. On lui doit un *Dictionn. portatif franç.-angl. et angl.-franç.*, qui a eu un gr. nomb. d'édit. ; une *Hist. de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4, et div. trad. est., parmi lesquelles nous citerons les suiv. : *Principes de droit polit.* de Barlamaqui, 1752, in-8 ; *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac, 1756, in-8 ; *Abrégé chronol. de l'hist. rom.*, de Macquer, 1759, in-8 ; *Abrégé chronol. de l'hist. de France*, du président Hénault, 1762, 2 v. in-8 ; *Voyages en Allemagne*, etc., 2 v. in-8 ; *Vie de Benvenuto Cellini* ; *Voyage à Londres*, par Grosley. — Un autre Nugent (Christophe), médecin, membre de la société royale de Londres, mort en

1772, est aut. d'un *Essai sur l'Hydrophobie*, pub. en 1753.

NUGENT (ROBERT CRAGGS), homme d'état et homme de lettres, né en Irlande vers 1709, contrôleur de la maison du prince de Galles, et successivement commissaire de la trésorerie en 1754, conseiller-privé et vice-trésorier d'Irlande en 1759, commissaire du commerce et des plantations en 1765, fut créé baron Nugent de Carlanston et vicomte Clare, représenta à différentes sessions du parlement St-Mawe's et Bristol, et m. en 1788. On a de lui un recueil d'*odes* et d'*épîtres* pub. en 1738, et une *Ode au Genre humain*, imp. en 1741 : elles ont été réimp. dans la *collection* de Dodsley.

NUGNEZ. V. NUNNES et NONIUS.

NUMA-POMPILIUS, législat. et 2ᵉ roi de Rome, était né, dit-on, à Cures, dans la Sabinie. Il mérita, par ses vertus, de devenir le gendre de Tatius, roi des Sabins; mais tout entier à la simplicité des mœurs domestiques et aux attraits de la vie méditative, pendant que son beau-père partageait l'autorité de Romulus, il demeura sur le sol natal, et s'y vit environné de la vénération de ses concitoyens, qui, frappés de sa haute sagesse, crurent devoir l'attribuer aux inspirations de la nymphe Egérie. Il entrait dans sa 40ᵉ année lorsqu'une députation vint lui annoncer que la royauté lui était offerte par les Romains, fatigués de l'interrègne qui avait suivi la m. de Romulus. Numa, qui parut n'accepter qu'à regret le trône, suivit en tout un système différent de celui de son prédécesseur. Il supprima les 300 gardes qui, sous le nom de célères, étaient destinés à veiller autour du roi, et se plut à créer une milice sacerdotale. La fondation des temples de Vesta, de Janus, de la Bonne-Foi, la consécration du culte du dieu Terme, l'institut. des prêtres saliens, des vestales et du collége des pontifes, l'élévat. de Romulus à la dignité de dieu, telles furent les plus remarquables de ses créations religieuses. Voulant faire de la crainte du ciel la base la plus solide de ses vues politiques, il eut recours aux prodiges, et ne craignit point d'imposer aux Romains une foi aveugle, qui peut-être est le meilleur code pour des peuples grossiers. Dans le but d'inspirer des dispositions pacifiques au ramas de brigands qu'il était appelé à policer et à contenir, il substitua les offrandes de fruits, les libations de vin et de lait, aux sacrifices sanglans; il s'occupa de donner des terres aux plus pauvres citoyens, établit un rit pour le mariage, modifia la loi de Romulus qui autorisait les pères à vendre leurs enfans, inventa les *saturnales*, ou fêtes des esclaves, et créa des féciales, ou ministres du droit des gens. L'année, qui commençait auparavant en mars, dut commencer en janvier, et fut augmentée de 2 mois : elle n'en avait eu jusqu'alors que 10. Enfin le sage législateur eut l'heureuse idée de répartir tout le peuple en un corps de métiers, et d'effacer ainsi la dangereuse distinction de Romains et de Sabins. La douce influence de ces réformes s'étendant à toutes les peuplades voisines, la paix extérieure de Rome ne fut pas plus troublée que son repos intérieur pendant les 43 ans du règne de Numa. Ce bon prince m. dans un âge avancé, laissant un petit-fils en bas âge, Ancus-Martius, qui régna sur les Romains après Tullus-Hostilius. Outre les *Vies* de Plutarque, *v.* Jacq. Meyer, *Delineatio vitæ gestorumque Numæ-Pompilii*, Bâle, 1765, in-8. Numa-Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poème en prose.

NUMENIUS, philosophe grec et chrétien du 2ᵉ S., né à Apamée, en Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon. Il prétendait que ce dern. avait emprunté du législateur des Hébreux, Moïse, ce qu'il dit de l'Etre-Suprême et de la création du monde. On trouve des *fragmens* de Numenius dans Origène, dans Eusèbe, etc.

NUMERIEN, NUMERIANUS, emp. romain, fils de Carus (*v.* ce nom), accompagna son père dans son expédition contre les Perses, et à la mort de Carus, ce prince laissa le commandement de l'armée à Arius Aper, dont il avait épousé la fille, pour se livrer à toute sa douleur. Aper, qui avait, selon toute apparence, avancé les jours de l'emp. défunt, fit assassiner Numérien, et tint sa mort cachée pendant plus. jours. Mais les soldats, avertis de la mort du nouvel empereur par l'odeur de son cadavre, renfermé dans une litière, élurent à sa place Dioclétien, qui punit Aper de sa perfidie en le poignardant en l'an 284. Suivant Vopiscus, qui a écrit la *vie* de Carus et de ses 2 fils, Carin et Numérien, ce dern. avait composé quelq. *harangues* et d'autres ouvr. remarquables (*scripta nobiliora*). On a des médailles de ce prince en toutes sortes de métaux.

NUMITOR, fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulieu, fut, s'il faut en croire les anciens historiens romains, le père de Rhéa-Sylvia, mère de Remus et de Romulus. V. AMULIUS.

NUNNES ou NUNEZ (FERDINAND), en latin *Nonnius*, surnommé *Pincianus*, l'un des savans qui ont le plus contribué aux progrès des lettres en Espagne, né à Valladolid dans le 15ᵉ S., se dévoua à la carrière de l'enseignement, et professa d'abord la langue grecque à l'université d'Alcala, puis la rhétorique à Salamanque, et m. dans cette dernière ville en 1553, à l'âge de 80 ans. On a de lui : *Annotationes in Senecæ philosophi opera*, Venise, 1536, in-4; ces notes sont insérées dans les principales éditions de Sénèque; *Observationes in Pomponium Melam*, Salamanque, 1543, in-8; *Observationes in loca obscura et depravata Historiæ naturalis C. Plinii*, etc., ibid., 1544 (suivant Antonio, *Biblioth. hispan.*), Anvers, 1547; Francfort, 1596, in-fol.; un *Commentaire* sur les *OEuvres* de Juan de Mena, Séville, 1520; un *recueil* de proverbes, *Refranos y Proverbios glosados*, Salamanque, 1555, Lérida, 1621, in-4, et des *lettres* à Jérome Zurita, insérées par Jos. Dormer dans l'ouvrage intitulé *Progressus historiæ in regno Aragonum*.

NUNNEZ ou plutôt NUNEZ (AMBROISE), prof. de médecine à l'université de Salamanque, né à Lisbonne en 1527, m. en 1603 avec la réputation d'un habile praticien et le titre de premier médecin du roi de Portugal, a laissé les deux livres suivans : *Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis*, Coïmbre, in-fol., 1600; *de peste Liber*, ibid., 1601, in-4. Ce dernier a été traduit en langue castillane sous le titre de *Tratado universal de la peste*, Madrid, 1648, in-4. — Alvarez NUNNEZ ou NUNEZ, chirurgien espagnol, né dans le 16ᵉ S., a laissé : *Annotationes ad libros duos Fr. Arcæi de rectâ curandorum vulnerum Ratione*, Anvers, 1574, in-8.

NUNNEZ ou NUNEZ (JEAN), peintre d'hist., né en Espagne vers la fin du 15ᵉ S., fut élève de Jean Sanchez de Castro. Ses tableaux se distinguent par l'exécution soignée des draperies et par la finesse et le précieux des détails. On cite entre autres un *St Jean-Baptiste*, un *St Michel*, un *St Gabriel*, auquel il a donné des plumes de paon; et une *Vierge accompagnée de St Michel et de St Vincent, et tenant le Christ mort entre ses bras.* Ces tableaux ornent la cathédrale de Séville. — NUNNEZ (Pierre), autre peintre d'histoire et de portraits, né à Madrid vers l'an 1614, élève de Jean Soto, exécuta une partie des *Portraits des rois d'Espagne*, destinés à orner la salle de comédie du palais de Madrid. Il m. dans cette ville en 1654.

NUNNEZ ou NUNEZ DE SEPULVEDA (MATTHIEU), un des plus habiles peintres à fresque de son temps, peintre de Philippe IV en 1640, mérita le privilége exclusif de dorer et de diriger les peintures destinées à orner les vaisseaux et les ga-

lères du roi. On cite de lui quelques tableaux de sainteté qui se font remarquer par une manière facile. — NUNNEZ ou NUNEZ de VILLAVICENCIO, peintre d'hist. et de portraits, chevalier de Malte, né à Séville en 1635, est, de tous les élèves de Murillo, celui qui a le plus heureusement imité la manière de ce maître. On cite comme son meilleur tableau des *Enfans jouant dans une rue*. Il avait embrassé la carrière des armes; il servit avec distinction sous le règne de Charles II, et m. en 1700.

NUNNING (JOSSE-HERMANN), antiquaire allem., né en 1675 à Schattorp dans le comté de Bentheim, occupa d'abord différentes charges ecclésiastiques, les résigna ensuite pour se livrer exclusivement à des travaux archéologiques, et m. à Munster en 1753. Ses ouvrages ont un intérêt particulier pour la ville de Munster, dont les antiquités l'avaient spécialement occupé. On trouvera la liste de ses écrits dans la *Biblioth. monasteriensis* de Driver, et dans les autres bibliographes allemands. Nous citerons seulement les suivans : *Sepulchretum Westphalico-mimigardico-gentile*, etc., 1713, in-4; *Diplomatis Caroli-Magni de scholis gr. et lat., anno* 884 *ecclesiæ osnabrugensi concessi vindicata Veritas*, 1720, in-4; *monumentorum monasteriensium Decuria prima*, Wesel, 1747, in-4; *Commercium litterarium, sive Dissertationes epistolico-physico-curiosæ J.-H. Nunningii et D. H. Cohausen*, Francfort, 1746-50, 2 vol. in-8.

NUVOLETTI (JEAN PELLEGRIN), chirurg., né dans le territoire de Modène, a publié : *Saggi scelti di chirurgia*, Padoue, 1713; et une *lettre* sur un accouchement monstrueux, Fano, 1714.

NUVOLONE (PAMPHILE), peintre d'histoire, né à Crémone vers la fin du 16e S., élève du chevalier Trotti ou le *Molosso*, a fondé à Milan une école d'où sont sortis d'habiles artistes; il m. dans cette ville en 1651. On connaît de lui : une *Résurrection de Lazare*, peinte dans la voûte du couvent des religieuses de St-Dominique et St-Lazare de Milan; une *Assomption de la Vierge*, qui décore la coupole de l'église de la Passion dans la même ville, et un tabl. tr.-estimé représentant *la Vierge et l'enfant Jésus qui écrasent la tête du serpent, et apparaissent à St Charles Borromée et à St François d'Assise.* — Charles NUVOLONE, son fils et son élève, né à Milan en 1608, m. en 1661, est regardé comme l'un des plus heureux imitateurs de Jules-César Procaccini. Il réussit également à se rapprocher du Guide, et mérita le surnom de *Guido de la Lombardie*. Ses compositions se distinguent par la grâce des figures et la délicatesse des formes. Milan, Parme, Crémone et Come possèdent plus. des tableaux de ce maître; ses *vierges* sont particulièrement estimées. — Joseph NUVOLONE, son frère, né à Milan en 1619, m. en 1703, fut aussi élève de son père, mais il resta au-dessous de lui. Ses tableaux sont très-connus dans la Lombardie.

NUZZI (MARIO), peintre de fleurs, né à Penna dans le roy. de Naples en 1603, se fixa à Rome, et m. dans cette ville en 1673. Ses productions occupent un rang distingué dans les galeries de Rome; cependant on a remarqué qu'elles ont perdu tout le brillant qui les distinguait dans leur fraîcheur, et qu'elles sont devenues noires et obscures. On cite comme son meilleur élève Laure Bernasconi.

NUZZI (FERDINAND), cardinal, né en 1645 à Orta (états de l'église), est compté parmi les plus habiles jurisconsultes de l'Italie. Il mérita la confiance du pape Innocent XI et des successeurs de ce souverain pontife, remplit avec zèle et talent différentes fonctions dont il fut chargé, fut nommé à l'évêché d'Orviète en 1715, et m. en 1717. On a de lui un opuscule intitulé : *Discorso intorno alla coltivazione della Campagna di Roma*, 1702, in-fol. — Innocent NUZZI, son neveu, camérier d'honneur de Benoît XIV, a traduit en italien l'*Histoire de la bulle* Unigenitus, par Lafitau, Cologne (Rome), 1757, in-4.

NYE (PHILIPPE), ministre non-conformiste, né dans le comté de Sussex en 1596, fut quelq. temps curé d'une des églises de Londres, rejeta la constitution de l'églice d'Angleterre, se réfugia en Hollande, et y séjourna jusqu'en 1640. A cette époque il revint en Angleterre, et prit une part très-active aux troubles religieux et politiques qui agitaient le royaume; il prit parti dans la faction dite des *Independans*, et m. dans l'obscurité en 1672. Wood cite de lui quelques pamphlets politiques, qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui. — Un autre NYE (Nathanael), mathématicien anglais et maître canonnier de Worcester, est auteur d'un *Art du canonnier*, imprimé à Londres en 1670.

NYMANN (GRÉGOIRE), savant professeur d'anatomie et de botanique, né à Wittemberg en 1594, m. dans la même ville en 1638, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout les deux suivans : *Dissertatio de vitâ fœtûs in utero*, etc., Wittemberg, 1628, in-4; Leyde, 1644 et 1664, in-12, avec l'ouvrage intit. : *de Partibus generationis*, par Plazzoni; *de apoplexiâ Tractatus*, Wittemberg, 1629, in-4. — Jérôme NYMANN, son père, aussi professeur à Wittemberg, est auteur de quelques écrits, entre autres d'un *Discours sur l'imagination*, en latin, 1615, in-fol.

NYMPHES (mythologie), divinités subalternes, filles de l'Océan et de Thétis, étaient répandues dans l'univers. On nommait *uraines* celles qui gouvernaient la sphère du ciel, et *épigies* les nymphes de la terre et des eaux, subdivisées encore en *néréides*, *naïades*, *oréades*, *dryades* et *hamadryades.* Chaque divinité supérieure avait aussi ses nymphes.

NYNAULD (JEAN de), écriv. obscur du 17e S., a laissé un ouv. intit. : *de la Lycantropie, Transformation et Extase des sorciers, où les astuces du diable sont mises en évidence*, Paris, 1615, in-8.

NYSTEN (PIERRE-HUBERT), savant médecin, né à Liége en 1771, fit à Paris ses études médicales, devint en peu d'années élève de première classe de l'école-pratique, et obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la faculté de médecine. Les découvertes de Galvani et de Volta fixèrent particulièrem. son attention. Il fit une longue suite d'expériences, dont il a consigné les résultats précieux dans un écrit qu'il publia en 1803. Ses connaissances lui méritèrent plusieurs missions honorables du gouvernement. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour étudier le caractère de la fièvre jaune; et, en 1804, il fut chargé de rechercher les causes d'une épidémie meurtrière sur les vers à soie, qui se manifesta dans le midi de la France. De retour à Paris, il s'occupa de la littérature médicale et de la publication de ses ouvrages; il se consacra aussi à la pratique, et obtint, par le crédit de M. Hallé, la place de médecin de l'Hospice des Enfans; il m. peu de temps après en 1818. On a de lui les ouvrages suivans : *Nouvelles Expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, Levrault, 1803, in-8; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, imprimerie royale, 1808, in-8; *nouveau Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivi de deux *vocabulaires* (latin et grec), 2e édit., Paris, 1810, in-8, refaite conjointement avec M. Capuron; *Dictionnaire de medecine et des sciences accessoires à la médecine*, ibid., 1814, in-8; *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, Paris, 1811, in-8; *Manuel médical*, 1814; 2e édit., 1816, in-8. On lui doit en outre une édition du *Traité de matière médical*, par Schwilgué, 1809, 2 vol. in-8.

O

O (Franç., marq. d'), surintendant des finances de France, né vers 1535, d'une noble et ancienne famille de Normandie, renonça de bonne heure à l'état militaire pour suivre une carrière plus convenable à ses inclinations. Nommé surintendant des finances par Henri III, en 1578, ses dilapidations, ses prodigalités et de nouveaux impôts lui attirèrent la haine universelle; mais soutenu par une puissante cabale qui était à ses gages, il conserva cette place à l'avènement de Henri IV. Cet homme, qui avait eu si long-temps à sa disposition les trésors de la France, m. en 1594 dans le plus complet dénûment, et ses dettes surpassèrent de beaucoup ses biens. D'Auvigny a donné la *vie* du marq. d'O dans le t. 2 des *Hommes illustres de France*.

OAKES (Urian), ministre non-conformiste, né en Angleterre en 1631, fut conduit très-jeune en Amérique, prit ses degrés au collége d'Harvard, revint ensuite dans sa patrie, fut ministre à Lichtfield, interdit ensuite comme non-conformiste, repassa en Amérique, devint recteur du collége d'Harvard, et m. en 1681. On a de lui un gr. nom. de *sermons* et quelq. *poésies*.

OATES (Titus), né vers 1619 dans une condition obscure, fit ses études à l'université de Cambridge, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant encouru une condamnation ignominieuse, comme faux témoin, il passa en Hollande, professa le catholicisme, et prit l'habit de jésuite. De retour à Londres, il espéra qu'une éclatante abjuration lui procurerait quelques bénéfices dans la nouv. église anglicane; trompé dans cette attente, il chercha d'autres ressources dans le métier de délateur. Il dénonça en 1678 une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et les protestans. Le parlem. s'empara de cette affaire, où périrent plus. illustres personnages, et Oates obtint une pension de l'état. La fausseté de ses révélations ne tarda pas à être reconnue; et Jacques II étant monté sur le trône, Oates fut condamné à une prison perpétuelle et à être fustigé quatre fois l'an par le bourreau. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. Il m. en 1705. On peut consulter, sur la prétendue conspiration dénoncée par Oates, *l'Apologie des Catholiques*, par A. Arnauld, apologie d'autant moins suspecte qu'elle tend à justifier les jésuites que ce docteur regardait comme ses ennemis.

OBADIAS. V. Abdias.

OBED, fils de Booz et de Ruth, fut père d'Esaü, aïeul de David, et conséquemm. l'un des ancêtres de J.-C. selon la chair. Il vivait dans le 13e S. avant la naissance du Sauveur du monde.

OBÉID-ALLAH, fameux capitaine arabe dans le 1er S. de l'hég., obtint le gouvernem. du Khoraçan, sous le khâlifat de Moawyah Ier, passa ensuite au gouvernem. de Basrah, puis à celui de Koufah, se rendit redoutable aux Turks par sa valeur, mais se fit détester par ses cruautés dans les états placés sous sa domination. Il perdit la vie dans une bataille qu'il livra à Mokhtar, l'an 67 de l'hég. (685 de J.-C.)

OBÉID-ALLAH AL-MAHDY (Abou Mohammed), fondat. de la célèbre dynastie des khâlyfes fatimites, né vers l'an 269 de l'hég. (882 de J.-C.), se disait issu d'Ismaël, arrière-petit-fils d'Houceïn, fils du khâlyfe Aly et de Fatimeh, fille de Mahomet; de là les noms d'Alydes, d'Ismaélites, mais plus particulièrement d'Obéides et de Fatimites qu'on a donnés aux princes de cette famille. Mais la plupart des histor. orientaux ont accusé Obéid-Allah d'imposture. Quoi qu'il en soit, ce prince se donnant d'abord pour le *mahdy* (chef ou directeur des fidèles), annoncé dans le *Koran*, parvint à réunir sous sa domination les diverses provinces musulmanes de l'Afrique septentrionale, prit le titre d'*émyr al-moumenyn* (prince des fidèles), réservé aux seuls khâlyfes, successeurs de Mahomet, se mit ainsi en révolte ouverte contre les Abbassides qui régnaient à Damas, et fut le prem. auteur du grand schisme qui divisa les musulmans pendant près de trois siècles. Il fonda la ville de Mahdiah, à trente lieues au sud de Tunis, et en fit la capitale de son empire. Il essaya de conquérir l'Egypte; mais cette gloire était réservée à son arrière-petit-fils (*v.* Moez ed Daulah). Ses flottes ravagèrent à plus. reprises les côtes d'Italie, particulièrem. celles de la Calabre. Ce prince m. en 322 de l'hég. (934 de J.-C.), dans la 63e année de son âge et la 25e de son règne. Il eut pour successeur son fils Caïm-Biamr-Allah (*v.* ce nom).

OBEL (Mathias d'), ou de LOBEL. V. Lobel.

OBELERIO, doge de Venise (que nos anciens histor. nomment *Willère* ou *Willerin*), exerçait cette magistrature suprême lors de la prem. guerre que les Vénitiens aient soutenue contre les Français en 810, sous le règne de Charlemagne. Il fut ensuite déposé, envoyé prisonnier à Constantinople en 811, recouvra sa liberté en 830, essaya de soulever ses compatriotes de Malamocco, qui était alors la capitale de la république, pour se faire rétablir dans la dignité qu'il avait perdue, fut fait prisonnier dans un combat, et eut la tête tranchée.

OBEREIT (Jacq.-Hermann), alchim. et mystique, né en 1725 à Arbon, en Suisse, d'une famille livrée au mysticisme, eut de bonne heure l'esprit exalté par la lecture des écrits de la célèbre mad. Guyon, etc. Etabli en 1750 médec.-chirurg. à Lindau, et ne réussissant point dans la pratique de cet art, il se tourna vers la théosophie, et ensuite vers l'alchimie. A l'aide de cette prétendue science, il espérait rétablir les affaires délabrées de sa famille, et il acheva sa ruine. Il avait adopté vivement la nouvelle philosophie et écrivait en faveur de Kant, lorsqu'il m. en 1798, laissant plus. ouvr. en style bizarre sur le mysticisme, l'alchimie, etc., dont les curieux trouveront la liste dans le *Nécrologe* allem. de Schlichtegroll, ann. 1798.

OBERHAUSER (Benoît), relig. bénédictin et canoniste, né à Weizenkirchen en Autriche, en 1719, fut successivem. profess. de droit-canon à Gurk et à Fulde, et obtint une certaine réputat. par ses écrits en faveur de la nouv. jurisprudence canonique que l'on cherchait alors à établir en Allemagne. Il m. en 1786; ses nombreux ouvr. ont beaucoup perdu de l'intérêt que leur avaient donné les circonstances. Nous citerons seulem. *Prælectiones canonicæ, in tres priores libros Decretalium*, Anvers (Lauterbach), 1762, 3 vol. in-4; 2e édit., tr.-augmentée, Strasbourg, 1785, 4 vol. in-8; *Apologia historico-critica divisarum potestatum in legibus matrimonialibus*, etc., Francfort, 1771, in-8, avec une suite intit.: *Systema historico-criticum*, etc., ibid., 1772, in-8; *Manuale selectorum conciliorum et canonum*, ibid., 1776, in-4; *Specimen cultioris jurisprudentiæ canonicæ*, ibid., 1777, in-8; *de Dignitate cleri tàm sæcularis quàm regularis*, Saltzbourg, 1785, in-8; la 2e partie de cet ouvr. publ. en 1786, après la m. de l'auteur, contient une *notice* détaillée de sa vie.

OBERKAMP (François-Joseph), médecin, né en 1710 à Amorbach, voyagea d'abord en France et dans les Pays-Bas, revint prof. la médec. dans sa patrie en 1741, et obtint quelq. années après une chaire de médecine-pratique et de botanique à Heidelberg, où il m. en 1768. On a de lui les opuscules suiv.: *Dissertatio de mutatione esculentorum po-*

culentorum, 1743, in-4; *Mechanismus, sive Fabrica intestinorum tenuium*, 1747, in-4; *de Febribus malignis*, 1748, in-4. — François-Philippe, son fils, mort en 1793, prof. d'anat. et de chirurg. à Heidelberg, sa patrie, a pub. de 1773 à 1790,22 *dissert.* mentionn. dans la *Biogr. méd.*, t. 6, p. 331.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), célèb. industriel, fondat. de la manufact. de toiles peintes de Jouy, naquit à Weissembach (marquisat d'Anspach) en 1738. Son père, habile teinturier, était venu fixer son industrie à Arau en Suisse, et y avait formé un établissem. prospère. Oberkampf fils vint à Paris à l'âge de 19 ans, et y apporta les connaissances qu'il avait acquises dans la maison paternelle sur l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Malgré les obstacles nombreux qu'il rencontra, il entreprit, avec un capital qui s'élevait à peine à 400 fr., de jeter les bases de la prem. manufacture de ce genre, et parvint à naturaliser en France une nouvelle branche d'industrie qui affranchit bientôt le sol d'onéreux tributs payés à l'étranger. Il avait 21 ans lor qu'il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, et se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux; il l'assainit en le desséchant par des saignées habilement ménagées pour l'écoulement des eaux, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre qui arrose la vallée de Jouy. Le pays était presque désert; Oberkampf yappela, par le fait seul de son industrie, une populat. de 1500 âmes. L'abbé Morellet (*v.* ce nom) écrivit en faveur de l'établissement nouveau; un arrêt du conseil d'état étouffa les efforts malveillans des industries rivales. La réputat. d'Oberkampf ne tarda pas à devenir européenne, et s'étendit même jusque sous les tropiques où ses agens allèrent tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. La manufacture de Jouy prit le plus grand développement; et depuis lors plus de 300 établissem. se sont formés sur son modèle. Plus de 200,000 ouvriers y sont employés, et la France en retire un bénéfice immense de main-d'œuvre. Oberkampf fut récompensé de ses services par des lettres de noblesse que lui donna Louis XVI. En 1790, le conseil-général du département de Seine-et-Oise lui décerna une statue dont sa modestie empêcha l'érection. Dix ans après, une place lui fut offerte dans le sénat; il la refusa; mais il ne put refuser la décoration en or de la Légion-d'Honneur que Napoléon détacha un jour de sa boutonnière pour la lui remettre, en déclarant que personne n'était plus digne de la porter. C'était à cette même époque qu'Oberkampf élevait à Essonne sa filature de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Ce vénérable citoyen, honneur du pays qu'il avait adopté, m. le 14 octobre 1815.

OBERLIN (Jérémie-Jacques), sav. antiquaire et laborieux philologue, successivem. associé de l'acad. roy. des inscriptions, et correspondant de l'institut, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes, bibliothéc. de l'école centrale du départem. du Bas-Rhin, naquit à Strasbourg en 1735. Il fut dirigé dans ses études par son père, instituteur au gymnase de cette ville, et dès l'âge de 20 ans, il fut chargé de le suppléer dans ses pénibles fonctions. Il trouva du temps pour se faire recevoir docteur en philosophie et pour étudier la théologie, en s'attachant surtout à la critique du texte sacré, et pour ainsi dire à l'archéologie des livres saints. La place de conservateur-adjoint de la biblioth. de l'université lui fut donnée en 1764; le cours public de langue latine qu'il fut autorisé à ouvrir la même année, sa nomination à la chaire de son père en 1770, et ensuite à celle d'éloquence latine à l'acad., comme professeur-adjoint, ne l'empêchèrent point de faire des cours publics d'archéologie, de géographie ancienne, etc., et d'en former des espèces de manuels élémentaires qui ont été adoptés dans plus. écoles de l'Allemagne. Après avoir augmenté ses connaissances par quelques voyages, il devint professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg (1778), fut nommé à la chaire de logique et de métaphysique (1782), et chargé de la direction du gymnase (1787). La révolution vint successivem. l'investir de fonctions publiques et le frapper d'une détention rigoureuse (1793). Des amis puissans le rendirent à la liberté au bout de 3 mois, et la révolution du 9 thermidor lui permit de retourner dans sa ville natale, où il fit encore avec succès un cours de bibliographie. Il m. en 1806, laissant un grand nomb. d'ouvr., parmi lesquels nous citerons: *jungendorum marium fluviorumque omnis ævi Molimina*, Strasbourg, 1770-75, 4 part. in-8; *Miscellanea litteraria maximam partem Argentoratensia*, ibid., 1770, in-4; *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-La-Roche*, ibid., 1775, pet. in-8; des *dissertat. sur les minnesingers* ou troubadours de l'Alsace, et sur divers autres sujets, de 1782 à 1789, in-4; enfin de bonnes édit. d'*Horace*, Strasboug, 1788, in-4; de *Tacite*, Leipsig, 1801, 2 vol. in-8. (Cette édit. a été reproduite par M. de Calonne, Paris, Charles Gosselin, 1824, 5 vol. in-12). On trouve une *notice* tr.-étendue sur Oberlin dans le *Magasin encyclop.*, année 1807, t. 2, p. 72-140.

OBERLIN (Jean-Frédéric), frère du précéd., né à Strasbourg en 1740, m. le prem. juin 1826, pasteur à Waldbach, au Ban-de-La-Roche, s'est rangé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité en consacrant sa vie entière à répandre dans la paroisse confiée à son zèle infatigable, les bienfaits d'une civilisat. qui avant lui n'y était connue qu'à peine. De cette partie des Vosges naguère presque inculte et sauvage, il parvint à faire une contrée florissante et couverte d'une population laborieuse et éclairée. On peut consulter, pour plus de détails, le *Rapport fait à la société royale et centrale d'agriculture, par M. le comte François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Ban-de-La-Roche*, in-8, Paris, 1818. La même année une médaille d'or fut décernée à Oberlin par la société royale d'agricult. Il a paru en 1826 deux *notices*, in-4 et in-8, sur ce respectable pasteur, à qui l'on a donné place aussi dans les *Archives de l'hérésie*.

OBERT (Antoine), médecin, né à Saint-Omer en Artois, vivait au commencem. du 17e S. On a de lui quelq. ouvr. de médecine dont le plus remarquable a pour tit.: *de venæ sectione in pleuritide Parænesis secunda; accessit de venæ sectione in variolis administrandâ contra popularem errorem Assertio*, St-Omer, 1635, in-8. Les autres écrits sont des réfutations d'ouvr. peu intéressans sur le même sujet,

OBERTO (François d'), poète provençal du 14e S., plus connu sous le nom de *Monge des Iles d'Or*, parce qu'il aimait à se retirer dans un hermitage des îles d'Hières, descendait d'une ancienne et illustre famille de Gênes. Il embrassa la vie monastique, recueillit dans la bibliothèque du monastère de Lérins les œuvres oubliées de plusieurs poètes provençaux, composa lui-même quelques ouvr. en vers et en prose, et m. en 1408. On cite de lui: quelq. *œuvres* en rime provençale; un rec. intitulé: *Fleurs de différentes sciences et doctrines*; un autre *rec.* de vers provençaux, ital., gascons et franç.; un autre contenant les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*; et enfin les *Vies des poètes provençaux*, qui ont été fort utiles à Jean de Nostredame (*v.* ce nom).

OBICINI ou OBIZZINO suivant les biographes italiens (Thomas), missionn. italien, né vers la fin du 16e S., près de Novarre, d'où il prit le nom de *Thomas à Novarriâ*, sous lequel il est souvent désigné, entra dans l'ordre des frères-mineurs, fut destiné aux missions du Levant, devint com-

missaire apostolique, gardien du couvent de son ordre à Jérusalem, revint ensuite à Rome, et fut chargé d'enseigner l'arabe, le syriaque et le copte (langues qu'il avait apprises pendant ses missions), dans le monastère de St-Pierre *in montorio*, où il m. vers 1636. On a de lui une grammaire arabe intit. : *Grammatica arabica agrumia appellata, cum versione latinâ ac dilucidâ expositione*, Rome, 1631, in-8 (il avait publié, avant cette grammaire, une introduction à la logique, sous le titre d'*Isagoge, id est, breve Introductorium arabicum in scientiam logices : ac theses sanctæ fidei*, ibid., 1625, 30 pag. in-4); un ouvr. posthume, intit. : *Thesaurus arabico-syro-latinus Thomæ à Novarriâ*, ibid., 1636. Wadiny cite d'autres ouvr. laissés en MSs. par ce missionnaire. — Il ne faut pas le confondre avec Bernard OBICINI ou OBICINO, religieux de l'ordre des frères-mineurs de l'Observance, auteur des ouvr. suivans : *Regno cristiano contenente molti trattati di novissimi, di precetti, de' sacramenti*, etc., Brescia, 1610, in-4; *il Paradiso della gloria de' sancti*, etc., ib., 1620, in-4.

OBJOIS (N.), littérat. du 18e S., sur lequel on n'a presque aucun renseignement, est auteur d'un *Recueil de Pensées*, Paris, 1772, in-12; et du *Portrait de bien des gens*, ou *le Vice démasqué*, ib., 1773, 3 vol. in-12.

OBRADOWITSCH (DÉMETRIUS DOSITHÉE), savant hongrois, né dans le banat de Themeswar vers 1740, étudia dans les universités d'Allemagne, voyagea en Turquie, en Italie et en Angleterre, passa ensuite en Savoie, où il fut précepteur des enfans du prince Czerni-George (*v.* ce nom), qui le nomma directeur de l'instruction publique, ministre du culte et des affaires étrangères. Il m. à Belgrade en 1811. On a de lui plus. ouvr. en servien, publ. à Vienne, Leipsig et Venise, et qui sont à peu près les prem. que l'on connaisse de la littérature de cette contrée. Nous citerons seulem. celui où l'auteur donne l'hist. de sa vie, de ses voyages, etc., et qui a pour titre : *Zchiwotj i Priklj-jutscheniga*, etc., impr. avec les caractères russes de la typographie de Breitkopf, Leipsig, 1785, in-8; *Sowjeti sdrawago rasuma* (conseils de la saine raison), ibid., 1785, in-8; une géographie universelle, sous le titre de *Zemli opisanie*, Venise, 1794, in-8.

OBRECHT (ULRIC), sav. jurisc. et philologue, né à Strasbourg en 1646, fit ses études au gymnase de Montbelliard et à l'académie d'Altdorf, y apprit les langues anciennes, le français, l'espagnol et l'italien, l'histoire et la jurisprudence, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, succéda au célèbre Boecler (*v.* ce nom), dans la double chaire d'éloquence et d'hist. L'Alsace et Strasbourg étant passés sous la domination française, Obrecht se décida à quitter le luthéranisme pour embrasser la foi catholique, fit son abjuration à Paris, entre les mains de Bossuet, en 1684, et fut nommé l'année suiv., prêteur royal de Strasbourg. Louis XIV le chargea ensuite d'une mission diplomatique à Francfort, en 1698. L'excès du travail affaiblit la santé d'Obrecht; il retourna à Strasbourg où il m. en 1701. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son *éloge* dans les *Mémoires* de Trévoux, 1701, tome 3, et dans les *Mém.* de Niceron, tome 34. Nous citerons seulem. les suiv. : *de Vexillo imperiali*, Strasbourg, 1673, in-4; *de Legibus agrariis populi romani*, ibid., 1674, in-4; *alsaticarum rerum Prodromus*, ibid., 1681, in-4 (c'est le plan d'une hist. complète de l'Alsace); *Dissertationes, Orationes et Programmata*, recueil. par J. Kuhn, ibid., 1704, in-4. On doit à Obrecht des édit. estimées de Dictys de Crète, de Quintilien; des *Ecrivains de l'hist. auguste*, des *notes* sur le traité *de Jure belli et pacis* de Grotius, et une version latine de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

OBREGON (BERNARDIN), instituteur des frères infirmiers-minimes, qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne, né à Las-Huelgas près de Burgos en 1540, m. à Madrid en 1599, avait d'ab. suivi la carrière des armes et vécu dans la dissipat. Il quitta le monde en 1568, touché d'un exemple d'humilité évangélique que lui donna un homme du peuple qu'il avait frappé. On a imprimé, sous son nom, un manuel à l'usage des infirmiers, intitulé : *Instruccion de infermos, y verdadera Práctica como se hace, de aplicar los remedios que enseñan los médicos*, Madrid, 1607, in-8. La *vie* de B. Obregon a été écrite en espagn. par Fr. Herrera, et on en trouve l'analyse dans l'*Hist. des ordres monastiques*, par Helyot, tome 7.

O'BRIEN. V. BRIEN.

OBSEQUENS (JULIUS), auteur latin, vivait, suivant les conjectures les plus vraisemblables, vers la fin du 4e S., un peu avant le règne d'Honorius, et composa un livre intit. : *de Prodigiis*, extrait, en grande partie, des historiens qui l'ont précédé, et principalem. de Tite-Live. Une partie de cet ouvr. s'est perdue, et ce qui en reste s'étend depuis l'an 254 de Rome jusqu'à l'an 11 avant J.-C. Conrad Lycosthènes (*v.* ce nom) a fait des addit. pour suppléer à ce qui manque, et a donné le prem. une édition séparée de ce livre qui jusqu'alors n'avait été publié qu'avec un abrégé des *Hommes illustres* d'Aurelius Victor (*v.* ce nom). Cette édition, avec les supplémens, fut publiée à Bâle en 1552. La meilleure des édit. postérieures est celle de Hof, 1772, in-8. George de La Bouthière a donné une traduction française de J. Obsequens, Lyon, 1547, in-12.

OBSOPOEUS. V. OPSOPOEUS.

OCAMPO (FLORIAN d'), histor. espagnol, né à Zamora au commencement du 16e S., embrassa l'état ecclésiastique, devint historiographe de l'empereur Charles-Quint, s'appliqua à la recherche des antiquités de l'Espagne, visita les biblioth. et les archives des principaux monastères, et publia le résultat de son travail sous ce titre : *los cinco Libros primeros de la Corónica general de España*, Zamora, 1544, in-fol.; réimprimé à Alcala, 1578, et continué par Ambr. Morales (*v.* ce nom), successeur d'Ocampo dans la charge d'historiographe.

OCARIZ (don JOSEPH, chevalier d'), diplomate espagnol, né vers 1750 dans la petite province de la Rioxa, débuta dans la carrière diplomatique comme secrétaire d'ambassade à Turin, fut nommé en 1788 consul-général à Paris, puis exerça les fonctions de chargé d'affaires d'Espagne, près du gouvernement français, en 1792. Lorsque le roi Louis XVI, renfermé au Temple à la suite de la révolution du 10 août de la même année, fut mis en jugement par la convention nation., le chevalier d'Ocariz écrivit aux gouvernans de cette époque plus. lettres énergiques en faveur de l'infortuné monarque, et essaya de séduire à prix d'argent les membres les plus influens de l'assemblée; mais toutes ses démarches furent inutiles. De retour à Madrid, il fut employé dans les négociations avec les agens du comité de salut public; et, après la paix de Bâle (1795), il revint à Paris reprendre son poste de consul-général. Quelques années après, il fut nommé ministre résident à Hambourg, puis ministre plénipotentiaire en Suède. Il venait d'être nommé ambassadeur à Constantinople, lorsqu'il m. à Varna en 1805, en se rendant à cette destination. Sa veuve obtint du roi Louis XVIII, à la restauration de 1814, une pension de 6000 fr. sur le trésor, « en récompense, est-il dit dans le brevet, de la belle conduite de son mari à l'époque du procès de Louis XVI ».

OCCAM ou OCKHAM (GUILLAUME), religieux cordelier anglais, philosophe scholastique et chef de la secte des *nominaux*, né au village d'Occam (comté de Surrey), vers la fin du 13e S., fut le dis-

ciple du célèbre Scot (*v.* ce nom), dont il devint par la suite l'un des plus violens adversaires. Il embrassa toutes les sciences cultivées de son temps, et se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit. Banni de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles parmi les élèves, il vint à Paris, y professa la théologie, et prit la défense du roi Philippe-le-Bel contre le pape Boniface VIII. Elu en 1322 provincial des cordeliers anglais, il assista en cette qualité à l'assemblée de son ordre, qui eut lieu à Pérouse, et prit part à la discussion qui s'éleva au sujet de l'article de la règle qui ne permet pas aux cordeliers d'avoir rien en propre. Il prétendait que cette mesure devait s'étendre à tous les membres de l'église chrétienne; mais le pape lui imposa silence. De retour en France, il se livra aux plus vives déclamations contre les vices des pontifes romains; excommunié en 1330, il se réfugia à la cour de l'emp. Louis de Bavière, qui l'accueillit bien, et par reconnaissance il écrivit en faveur de ce prince dans ses longues querelles avec le St-Siége. Occam m. dans le couvent de son ordre, à Munich, en 1347, dans un âge avancé. Il a composé un gr. nomb. d'écrits, presque entièrement oubliés aujourd'hui, mais qui lui valurent de son temps les titres de docteur invincible, vénérable, etc. Goldast (*v.* ce nom) a réuni dans le tom. II de la *Monarchia S. imperii romani*, ceux de ses ouvrages qui concernent les droits des empereurs d'Allemag.; et Brown en a recueilli quelques-uns du même genre dans l'*apendice* du *Fasciculus rerum expetendarum.* On trouvera la liste de tous les ouvr. d'Occam dans la *biblioth. scriptor. ordin. minor.*, et dans les *scriptores ecclesiastici* de Cave. Quant à la secte des *nominaux* dont ce moine fut le chef, on peut consulter la Dissertat. de J. Thomasius de *Doctoribus scholasticis latinis*, Leipsig, 1676, et l'*Hist. critique de la philosophie*, par Brucker.

OCCHIALI (Kilig-Aly, appelé vulgairement), capitan pacha ou grand-amiral othoman, né en Calabre dans le 16e S., fut pris dans sa jeunesse par les Turks, embrassa la religion musulmane, fit d'abord le métier de corsaire sous le célèbre Dragut (*v.* ce nom), s'éleva successivement aux plus hautes dignités dans la marine, eut un commandement à la célèbre bataille de Lépante en 1572, y donna de grandes preuves d'habileté et de valeur, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, et fut récompensé de sa belle conduite par la place de capitan pacha, que lui conféra le sulthan Sélim II. Il enleva aux Espagnols, en 1573, le fort de la Goulette, sur les côtes d'Afrique, rétablit par d'autres exploits la réputation de la marine othomane, et m. en 1577 (985 de l'hég.). Il avait fondé à Constantinople, dans le quartier de Tophana, une fort belle mosquée, où il fut enterré. La capitale de l'empire othoman lui doit encore un collége ou académie qu'il avait également établi près de la mosquée, dont nous venons de parler, pour recevoir 100 étudians.

OCCO (Adolphe), célèbre numismate allemand, né en 1524 à Augsbourg, se livra d'abord à la médecine; mais, ayant éprouvé des désagrémens dans cette carrière, par suite de son obstination à s'opposer à l'introduction du calendrier grégorien dans son école, l'étude des antiquités et de la numismatique l'occupa tout entier. Il m. en 1605 ou 1606. On a de lui : *Pharmocopœa augustana*, dont il a donné 5 édit., corrigées et augmentées; des traduct. latines d'un *fragment* de Platon et de l'opuscule de Gemiste Plethon, *de QuatuorVirtutibus*, 1552, in-8; un *Recueil d'anciennes inscriptions trouvées en Espagne*, 1592, 1596, in-fol.; *Numismata imperator. romanorum à Pompeio Magno ad Heraclium*, Anvers, 1579, in-4 (c'est le plus important et le plus connu des ouvr. de l'aut.; et il a eu plus. édit., dont la plus recherchée est celle donnée par Phil. Argelati, Milan, 1730, in-fol.); et plus. autres écrits, sur lesquels on peut consulter la notice détaillée que Brucker a insérée dans son *Historia vitæ Adolphorum Occonorum virorum clarissim. ad illustrandam rem litterariam et medicam sæculi XVI*, Leipsig, 1734, in-4. — Un autre Adolphe Occo, poète et médecin de Sigismond, né dans l'Ost-Frise en 1447, m. à Augsbourg en 1503, était cousin du père du précédent. Il l'adopta et le fit son héritier. V. sur ces deux Occo l'ouvrage de Brucker cité plus haut.

OCELLUS-LUCANUS, philosophe grec, né dans la Lucanie (aujourd'hui la Basilicate, province du roy. de Naples), dans le 5e S. avant l'ère vulgaire, paraît avoir suivi l'école de Pythagore, qui venait de s'établir à cette même époque en Italie. On a peu de détails sur sa vie. Il avait composé plus. ouvrages, dont un seul, écrit originairement en dialecte dorique, nous est parvenu, traduit en dialecte commun par quelque ancien grammairien. Cet ouvrage, qui a pour tit. *de la Nature de l'univers*, a été publ. pour la 1re fois, à Paris, chez Conrad Néobar, 1539, in-4. L'édit. la plus récente et la plus estimée est celle publiée par A.-Fréd.-Guil. Rudolph, Leipsig, 1801, in-8. Le traité *de la Nature de l'univers* a été trad. en franç. par le marq. d'Argens (Berlin, 1762, petit in-8), et par l'abbé Batteux (Paris, 1768, in-8). Stobée a conservé un fragment d'un aut. ouvr. d'Ocellus intit. *des Lois*.

OCHIN (Bernardin), moine apostat, né à Sienne en 1487, prit, quitta, reprit l'habit de St-François, et passa ensuite dans l'ordre des capucins, dont ses talens et sa conduite austère le firent nommer deux fois vicaire-général; mais, en 1542, il abandonna sa dignité pour se réfugier à Genève, où il embrassa la réforme et épousa une jeune fille qu'il avait enlevée. Il mena depuis une vie errante, fut chassé d'Angleterre, de Suisse et de Pologne, et mourut de la peste en Moravie en 1564. On a de lui : des *Sermons*, en italien, Sienne, 1543, 4 vol. in-8; deux *lettres*, en italien, où il donne les raisons de son départ d'Italie, Genève, 1543, in-8, trad. en franç., 1544; 100 *Apologues*, en italien, *contre les abus*, *les erreurs de la synagogue papale*, *de ses prêtres*, *moines*, etc., Genève, 1554, in-8; 30 *dialogues*, en italien, trad. en latin par Sébast. Castalion (*v.* ce nom), Bâle, 1563, 2 vol. in-12; un *Comment.* ou *Paraphrase* sur les *Epîtres aux Romains et aux Galates* de S. Paul (en italien); l'*Image de l'Antechrist* (en ital.), ouvr. très-rare, trad. en franç.; enfin plus. écrits sur des matières de controverse, où il y a beaucoup de déclamations contre l'église romaine.

OCHOSIAS, roi d'Israël, fils et successeur d'Achab, monta sur le trône en l'an 808 av. J.-C., et fut aussi irréligieux que son père. Se voyant en danger de mourir par suite d'une chute qu'il avait faite, il envoya consulter Beelzebuth, dieu des Philistins : mais le prophète Élie fit descendre le feu du ciel sur les envoyés de ce prince et lui annonça sa m., qui eut lieu en effet l'an 896 av. J.-C. — Ochosias, roi de Judée, dern. fils de Joram et d'Athalie, marcha, dit l'Écriture-Sainte, dans les voies d'Achab, dont il descendait par sa mère. Il se joignit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre à Hazaël, roi de Syrie, et fut tué par Jéhu (*v.* ce nom) en l'an 884 av. J.-C.

OCHS (Pierre), chancelier et grand-tribun du canton de Bâle, directeur de la republique helvétique, puis conseiller d'état, né à Bâle en 1749, commença sa carrière par être docteur en droit, entra ensuite dans les affaires publiques, contribua à amener la fin de la guerre entre la France et l'Espagne, en juillet 1795, devint le principal instrument des desseins du directoire exécutif de France sur la Suisse, et fut, avec le colonel La Harpe (*v.* ce nom), l'instigateur de la révolution qui s'opéra dans ce pays en 1798. Cette même année, il fut

nommé membre du directoire helvétique, et donna sa démission en 1799. Servant ensuite les vues de Bonaparte, il vint prendre part à la *consulta*, convoquée à Paris en 1802, ainsi qu'à la rédaction de la nouvelle constitution, qui tendait à fédéraliser la Suisse. Nommé conseiller d'état, Ochs vécut dans une espèce d'obscurité, s'occupant de travaux littéraires, et m. à Bâle en 1821. On a de lui : *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis*, Neufchâtel, 1781; *Hist. de la ville et du territoire de Bâle*, Bâle, 1786-1821, 5 vol. in-8 : ouvr. un peu prolixe, mais estimé (l'aut. y parle avec franchise de sa conduite à l'époque de la révolut. de la Suisse); une tragédie l'*Incas d'Otahis*, Bâle 1807; *Prométhée*, opéra en 3 actes, Paris, 1808; *l'Homme à l'heure*, comédie en 3 act. et en prose, ibid., 1808, in-8; ces trois pièces sont au-dessous du médiocre.

OCHUS. V. ARTAXERCÈS.

OCKAM. V. OCCAM.

OCKLEY (SIMON), ecclésiastique et savant orientaliste anglais, né Exeter en 1678, fut professeur d'arabe en l'université de Cambridge, et contribua par ses leçons et par ses ouvrages à répandre dans sa patrie le goût des langues de l'Orient. Ecrivain et traducteur laborieux, il mourut cependant dans la misère en 1720. On a de lui : *Introductio ad Linguas orientales*, etc., 1706, in-8; *Hist. de l'état present des Juifs*, etc., trad. de l'ital. de Léon Modena, rabbin vénitien, suivie d'un *supplém. concern. les Caraïtes et les Samaritains*, trad. du franç. de Rich. Simon, 1707, in-12; *le Perfectionnement de la raison humaine*, etc. trad. de l'arabe de Jaafar-ebn-Tophaïl, en anglais, et orné de fig., 1708-1711, in-8; *Précis sur la barbarie occidentale*, etc., etc., 1713, in-8, avec une carte et deux lettres du roi Muley-Ismaël, écrites en 1682; *Hist. de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte par les Sarasins*, Londres, 1708, in-8, 2e partie, 1718, in-8; réimpr. pour la 3e fois à Cambridge, 1757, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en franç. (c'est le plus considérable des ouvr. de l'aut.); *Sentence d'Aly, gendre de Mahomet*, trad. sur un MS. arabe de la biblioth. bodléienne, Londres, 1717, in-8 de 34 pages; *Nouv. traduct. du 2e liv. apocryphe d'Esdras*, d'après la version arabe, 1712; des *Sermons*, et une *Lettre* sur la confusion des langues, adressée au doct. Wotton, et contenant des remarques curieuses sur les langues orientales.

OCONNOR (TURLOGH). *V.* CONNOR.

OCTAI-KHAN. V. OKTAÏ.

OCTAVE, V. AUGUSTE.

OCTAVIE, sœur de l'emper. Auguste, fut mariée d'abord à Marcellus, puis à Marc-Antoine qui, épris de Cléopâtre, se montra insensible à sa beauté et à ses vertus. Après avoir fait d'inutiles efforts pour prévenir la perte de son indigne époux, elle revint auprès d'Auguste, qui choisit pour gendre son fils Marcellus; mais la perte de ce prince, « l'amour et l'espérance » du peuple romain, la plongea dans une profonde mélancolie qui hâta la fin de ses jours, l'an de Rome 744, 11 ans av. J. C.

OCTAVIE, sœur de Britannicus, fut mariée à Néron, qui, parvenu au trône, la répudia pour épouser la courtisane Poppée (*v.* ce nom). Elle périt à l'âge de 20 ans par les artifices de sa cruelle rivale, l'an 62 de J. C. Ses malheurs ont fourni le sujet de l'une des tragédies qu'on a sous le nom de Sénèque (*v.* ce nom); et Alfiéri (*v.* ce nom) les a reproduits sur la scène tragique italienne.

OCTAVIEN, anti-pape sous le nom de Victor III, protégé par l'empereur Frédéric, fit déposer le pape légitime Alexandre III, et mourut haï et méprisé à Lucques en 1164.

ODASSI (TIFI degli), en lat. *Typhis Odaxius*, né à Padoue vers le milieu du 15e S., fut l'inventeur de la poésie macaronique, genre dans lequel il a été surpassé par le fameux Merlin Coccaie, ou plutôt Folengo (*v.* ce dernier nom). Il ne reste de lui qu'un poëme fort court, intit. : *Carmen macaronicum de quibusdam patavinis arte magicâ delusis*, qui, malgré ses nombr. édit., est devenu de la plus grande rareté : il en existe deux exemplaires dans la bibliothèque royale de Parme. — Un autre ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, m. dans la même ville en 1731, s'est placé par la peinture de la coupole du dôme de Velletri, au rang des artistes distingués.

ODDI (SFORZA degli), poète italien, conseiller de Ranuccio Farnèse, duc de Parme, et premier lecteur dans l'université de cette ville, né à Pérouse en 1540, m. à Parme en 1610, est aut. de trois coméd. : *l'Erofilomachia, ovvero il duello d'amore e d'amicizia*, Venise, 1572 et 1586; *la Prigione d'amore*, Florence, 1590 et 1592; *i Morti vivi*, Pérouse, 1576; Venise, 1597; Florence, 1608.

ODDI (MUZIO), géomètre distingué, né à Urbin en 1569, embrassa la profession des armes, se distingua et obtint de l'avancement dans cette carrière; mais le duc d'Urbin ayant eu à se plaindre de son indiscrétion, le fit enfermer dans un des cachots du château de Pesaro, où il passa un an dans l'attente du supplice. Toutefois cette situation fâcheuse ne l'empêcha pas de composer divers *traités* de mathématiques, qui sont conservés dans la bibliothèque Vincenzi à Urbin. Remis en liberté après neuf ans de détention, il se rendit à Milan, y devint professeur de mathématiques, et dirigea ensuite les fortifications de la ville de Lucques; rappelé à Milan par le cardinal Trivulce, pour y exercer les fonctions de directeur de l'artillerie, il préféra la place d'ingénieur à Lorette, obtint plus tard la permission de revenir à Urbin, et m. dans cette ville en 1639. On a de lui, outre les manusc. dont nous avons parlé : *degli Orologi solari nelle superficie piane*; Milan, 1614, in-4; un autre ouvrage sur le même sujet, Venise, 1638, in-4; *dello Squadro*, Milan, 1625, in-4; *della Fabbrica e dell'Uso del compasso polimetro*, ibid., 1633, in-4. — Matthieu ODDI, frère du précédent, a publié : *Precetti di architettura militare*, Milan, 1627, in-8.

ODDI (JACOB degli), cardinal, né à Pérouse vers la fin du 17e S., occupa d'abord plusieurs emplois honor. à la cour de Rome, fut nonce en Portugal, reçut la pourpre en 1743, obtint la légation de Ravenne et l'évêché de Viterbe, et m. dans cette dernière ville en 1770. On a de lui, en latin : des *Constitutions rendues en synode diocésain tenu dans l'église cathédrale de Viterbe*, Viterbe, 1763, in-4; et la Défense (*vindicatio*) de ce même synode, ibid., 1764, in-4.

ODDIS (ODDO de), médecin, né en 1478 à Padoue, m. en 1548 en cette ville, où il avait occupé avec distinction une des premières chaires de médecine, manifesta constamment dans ses leçons et dans sa pratique un tel attachement aux principes de Galien, qu'il fut surnommé l'*Ame de Galien*. Il a laissé plusieurs ouvrages, imprim. après sa mort : *in aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima Interpretatio*, Venise, 1572, in-8; Pavie, 1589, in-4; *in librum artis medicinalis Galeni exactissima et dilucidissima Expositio*, Brescia, 1607, in-4; Venise, 1608, in-4. — ODDIS (Marc de), médecin, fils du précéd., né à Padoue en 1526, m. en cette ville en 1591, y professa d'abord la logique et la philosophie, puis la médecine théorique, et enfin la médecine pratique. On a de lui : *de putredine germanæ ac nondùm explicatæ Aristotelis et Galeni sententiæ, adversùs Angelum Mercenarium et Thom. Erastum, apologia*, Venise, 1570, in-4; avec un *Traité de la peste* par son père, Pavie, 1585, in-4; *Meditationes in theriacam et mithridaticam antidotum*, Venise, 1576, in-4.

ODEBERT (PIERRE), magistrat, né en Bourgogne vers la fin du 16e S., fut président au parlement de Dijon, remplit cette charge pendant

42 ans avec une grande intégrité, donna 80,000 l. pour élever de jeunes filles dans l'hôpital de Sainte-Anne de Dijon, et 30,000 pour établir, dans le collége des jésuites de la même ville, quatre professeurs de théologie. On connaît de lui un ouvr. intit. : *l'Académie des afflictions, où se trouvent les biens solides.*

ODENATH (Septimius), prince arabe, connu surtout pour avoir été l'époux de Zénobie, se présente avec de grands titres à une célébrité personnelle. Sa famille, l'une des plus considérables de l'opulente ville de Palmyre, était attachée à l'empire par d'anciens traités, et en recevait des subsides pour protéger la Syrie contre les incursions des autres Arabes ou des Persans. Il était lui-même phylarque, ou roi des tribus de Sarasins fixées dans les plaines désertes de la Palmyrène, et sénateur de la colonie romaine de Palmyre, quand l'Arabe Philippe se fit déclarer empereur, après le meurtre du jeune Gordien (244). Les abus du nouveau gouvernement causèrent une révolte générale en Syrie, l'an 248; un certain Jotapianus fut élu empereur, et, après sa défaite et sa mort, d'autres usurpateurs se maintinrent dans quelques parties de la même province, tandis que Palmyre, révoltée aussi, conservait son indépendance. Des monumens irrécusables nous attestent qu'en 251, Septimius Aïranès était prince de cette ville, et que son fils Odenath était chef militaire des Palmyréniens. On voit bientôt après Odenath portant le titre de son père et jouant le rôle d'un souverain. Il fut d'abord l'allié de Sapor, roi de Perse, contre les Romains, et le seconda dans ses opérations en Syrie, vers l'an 256 : mais changeant ensuite avec la fortune, il le harcela dans sa retraite, et lui enleva une partie de son butin. Plus tard, lorsqu'il vit l'empereur Valérien au pouvoir du prince persan, il brigua l'alliance de ce dernier comme une faveur insigne, et n'obtint qu'un dédaigneux silence. Il jura de se venger, et se jeta dans le parti des Romains. Sapor, dont les nombreux bataillons inondaient la Syrie et la Cilicie, fut arrêté dans sa marche victorieuse par celui dont il avait rejeté les propositions d'amitié, perdit une bataille importante sur les bords de l'Euphrate, et, de défaite en défaite, recula jusque sous les murs de Ctésiphon, où il fut bientôt forcé de se renfermer et de soutenir un siége. Le roi de Palmyre (car c'était le nom qu'il prenait alors) tenta vainement de s'emparer de la capitale de l'empire persan. Appelé en Syrie par le désir d'embrasser le parti du lâche et faible empereur Gallien contre l'usurpateur Macrien, il y apprit que celui-ci avait succombé dans une bataille; mais alors il marcha sur les autres ennemis que pouvait encore craindre l'empereur, et les écrasa. Il fut nommé, en récompense de ses services, général de tout l'Orient (263). Toutefois ce rang ne satisfit pas son ambition : il prit la pourpre, et força Gallien à lui donner le titre d'auguste, et à partager avec lui l'empire. De nouveaux succès contre les Persans, et ensuite contre les Scythes et les Goths, accrurent la gloire du roi de Palmyre en même temps qu'ils excitèrent la jalousie de Gallien, contre lequel il eût été sans doute obligé de lutter, s'il n'eût été assassiné lui-même à Emesse par son neveu, dont il est probable que Zénobie avait conduit les coups. On a de fortes raisons de croire que cette princesse fut coupable : nous n'en alléguerons qu'une seule, c'est qu'elle fit déclarer empereur un fils qu'elle avait eu d'un premier mari, de préférence aux enfans qu'elle avait d'Odenath.

ODERIC, appelé vulgairement en français DE PORTENAU (du nom de son lieu de naiss. *Pordenone*) l'un des missionnaires franciscains et l'un des voyageurs célèbres du 14e S., naquit dans le Frioul vers 1286. Il parcourut l'Asie, les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Borneo, etc., et revint en Europe, après seize ans d'absence, mourir dans le couvent de son ordre à Udine, en 1331, avec la réputation d'un saint, appuyée, suivant les historiens de sa vie, sur un grand nombre de miracles. Il avait écrit la *Relation* de ses voyages, dont il ne reste que des fragmens, imprimés pour la première fois, selon l'opinion commune, dans le tome 2 du *Recueil* de Ramusio, 1re édit. de 1563. Haym ou Aym (v. ce dernier nom) cite une traduction italienne sous ce titre : *Odorichus, de Rebus incognitis, tradotto in italiano da un' anonimo*, Pesaro, 1573, in-4. Ces fragmens se trouvent encore dans le *recueil*, d'Hackluyt (v. ce nom), en lat. et en angl.; et dans les *Acta sanctorum* des bollandistes, 14 janv., tome 1er. Venni, l'un des biographes d'Oderic, en a donné une édit. d'après le texte lat. d'un manusc. de 1401, dans son *Elogio istorico del beato Odorico*, Venise, 1761, in-4. Le P. Basile Asquini, barnabite, a publié aussi *la Vita e Viaggi del B. Odorico da Udine*, Udine, 1737, in-8.

ODERICO (Gaspar-Louis), savant numismate et antiquaire, né à Gênes en 1725, entra dans l'ordre des jésuites, professa quelque temps la théologie à Rome, s'y occupa de la recherche des monumens antiques, et mourut en 1803. On a de lui un certain nomb. d'ouv., dont les principaux sont : *Dissertationes et Adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, Rome, 1765, in-4; *de argenteo Orgetorigis numo Conjecturæ*, ibid., 1767, in-4; *Numismata græca non antè vulgata, cum notis*, etc., ibid., 1777, in-4; *de marmoreâ didascaliâ in urbe repertâ Epistolæ duæ*, ibid., 1777-84, in-4; *Lettere liguriche, ossia osservazioni critiche sullo stato geographico della Liguria*, etc., Bassano, 1792 : travail entrepris pour l'impératrice de Russie Catherine II; Oderico a laissé plus. autres ouvr. MSs. On peut consulter, pour plus de détails, la *Biblioth. scriptor. societ. Jesu, supplem. primum*, du P. Caballero.

ODERIGI DA GUBBIO, peintre en miniature, contemporain de Giotto et du Dante, fut employé à Rome par Benoît XI, dans la biblioth. pontificale, à décorer et à embellir des ouvr. précieux. Le Dante l'a immortalisé par ces vers de son *Purgatoire* :

O, dissi lui, non se' tu, Oderigi,
L'onor d'Agobbio, e l' onor di quell' arte, etc.

ODESCALCHI. V. INNOCENT XI.

ODET (Philippe), médecin, né à Nanci vers le milieu du 16e S., a laissé : *de tuendâ Valetudine libri sex*, Nanci, 1604, in-12; ouvr. dédié au duc Charles III, et qui valut à son auteur des lettres de noblesse en 1605.

ODIER (Louis), médecin correspond. de l'Institut, etc. né à Genève en 1748, prit ses degrés à l'université d'Edimbourg, publia en 1798 la trad. de l'ouvr. de Jenner, et fut le prem. qui signala en France la découverte de la vaccine. Citoyen aussi éclairé qu'écrivain laborieux il fut pendant 30 ans membre du consistoire de Genève et m. en 1817. On a de lui plus. ouvrages dont on trouvera la liste complète dans la *Notice de la vie et des écrits de Louis Odier*, publ. à Genève, chez Paschoud, en 1818. Les principaux sont : la trad. franç. de l'ouvrage de Jenner *sur la Vaccine*, insérée dans le 9e vol. de la *Biblioth. britannique*, Genève, 1798; *Manuel de médec. pratique*, Genève, 1803, 1811; trad. en ital. Odier rédigea pendant long-temps la partie de la médecine dans la *Biblioth. britann.*

ODIER (Pierre-Agathange), sous-intend. militaire, m. à Paris en 1825, avait d'abord servi dans les armées, puis y avait été employé en qualité de commissaire des guerres et d'inspecteur aux revues, pend. les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1815, il fut élu membre de la chambre des représentans. Nommé plus tard professeur d'administration militaire à l'école royale d'état-major, il a publ. le recueil de ses leçons sous

le titre de : *Cours d'étude sur l'administration militaire*, Paris, 1824-5, 7 vol. in-8. Cet ouvrage, très-estimé, est analysé dans la *Revue encyclopédique*, t. 27, p. 351-63.

ODIERNA (J.-B.). V. HODIERNA.

ODIEUVRE (MICHEL), peintre et marchand de tableaux et de grav., né en Normandie vers 1690, est surtout connu par la magnifique collection de 600 personn. célèbres dont il a enrichi les 6 vol. de *l'Europe illustre* de Dreux du Radier, et qu'il fit graver à ses frais. Il m. à Rouen en 1756.

ODILON (ST), 5e abbé de Cluny, né en Auvergne, l'an 962, fut en relation avec l'empereur St Henri, l'impératrice Ste Adélaïde, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri Ier; le roi de Bourgogne Rodolphe; les rois de Navarre Sanche et Garcias; le roi de Pologne Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon, et m. à Savigny, en Bourbonnais, en 1048. On a de lui, dans la *Bibliotheca cluniacensis*, quelques *vies de saints*, des *sermons* des *lettres* et des *poèmes*. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Odilon*, moine de St-Médard de Soissons, qui vivait à peu près dans le même temps, et dont on a un traité *sur les translations des reliques des saints*, inséré dans les *Acta benedictinor.*, de Mabillon.

ODIN est le nom de la principale divinité des anciens Scandinaves, et généralement de tous les peuples du Nord. On conçoit que le dieu le plus respecté de ces hommes féroces ne pouvait être que le dieu de la guerre et du carnage. Aussi le terrible Odin présidait-il aux combats, et n'offrait-il d'autre récomp. dans l'autre vie aux élus, c'est-à-dire à ceux qui périssaient les armes à la main, que la perspective de massacres continuels. Les sacrifices humains n'étaient pas épargnés pour apaiser sa colère ou gagner sa bienveillance. Il paraît bien démontré qu'il exista quelq. guerrier redoutable sous le nom d'Odin; mais les uns ont dit que ce fut un homme qui parut dans le Nord, environ 70 ans av. J.-C., et qui mérita par ses exploits d'être mis au rang des dieux; d'autres ont prétendu (*v.* Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemarck*), que la divinité existait avant le guerrier, et que celui-ci reçut ou prit ce nom formidable, après avoir conquis la Suède et ravagé tout l'occident de l'Europe. Les uns et les autres s'accordent à le faire mourir d'une manière digne de sa vie belliqueuse. Lorsqu'il se sentit près du tombeau, il ne voulut pas laisser trancher le fil de ses jours par la maladie, et, après avoir convoqué ses principaux compagnons d'armes, se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle. On lui attribue la création de la poésie erse et des caractères runiques, et un poème moral intitulé *Hawtaal*, c'est-à-dire *Discours sublime*.

ODOACRE, roi d'Italie après la chute de l'empire romain (de 476 à 493), était fils d'Ederon, ministre d'Attila; ayant perdu son père vers l'an 465, il mena d'abord une vie errante dans la Norique, rassembla quelq. compagnons d'armes, jadis dévoués à son père, se les attacha par le pillage, passa avec eux en Italie, et s'engagea dans les gardes impériales, où il occupa bientôt un rang élevé. Ces gardes, de même que toute l'armée romaine, ne se composaient que de barbares et d'étrangers. Odoacre se mit à leur tête dans une insurrection contre l'empereur Augustule (*v.* ce nom), et promit de leur abandonner le tiers des terres de l'Italie. Après la prise de Pavie, où Oreste (*v.* ce nom), père d'Augustule, fut mis à mort, Odoacre ayant relégué le simulacre d'empereur dans la Campanie se fit proclamer roi par son armée, supprima la dignité impériale en Orient, et gouverna l'Italie avec le titre de patrice que lui conféra l'empereur d'Orient. Il montra des talens et des vertus dignes du rang où il avait su s'élever, respecta les lois, les mœurs, les usages, rétablit le consulat dans l'Occident, laissa aux magistrats de Rome le soin de recueillir les impôts, fit respecter les frontières de l'Italie par les conquérans de la Gaule et les peuples de la Germanie, vainquit les Rugiens, peuple de la Norique, et soumit la Dalmatie. Il régnait ainsi glorieusement depuis 12 ans, lorsq. Théodoric, roi des Ostrogoths, cherchant à former un établissement, menaça d'envahir l'Italie. Odoacre s'avança jusque sur les bords de l'Izonce, près des ruines d'Aquilée, pour défendre ses états; mais il fut défait le 28 août 489. Ayant formé une nouvelle armée il entreprit de défendre le passage de l'Adige, fut battu de nouv. à Vérone, voulut se réfugier à Rome, qui lui ferma ses portes, revint sur Ravenne, et s'y prépara pour soutenir un siége. Il réussit d'abord à se rendre maître de la campagne, en battant l'avant-garde de Théodoric, mais les Visigoths ayant amené du secours à ce dern., Odoacre fut vaincu dans une 3e bataille qui eut lieu sur les bords de l'Adda en 490. Rentré dans Ravenne, il s'y défendit long-temps avec la plus grande valeur, jusqu'à ce que le manque de vivres le contraignît à capituler, le 27 février 493. Théodoric, après lui avoir d'abord accordé des condit. honorables, le fit massacrer dans un banquet. C'est sans aucun fondement que plus. histor. modernes ont représenté Odoacre comme roi des Hérules, peuple barbare, à la tête duquel ils lui font faire, sans plus de raison, la conquête de l'Italie.

ODOLANT-DESNOS (PIERRE-JOSEPH), historien et compilat. laborieux, né en 1722 à Alençon, professa quelque temps la médecine, et se livra ensuite à l'étude de l'hist., surtout à celle de sa ville natale, où il m. en 1801. On a de lui: *Mém. historiques sur la ville d'Alençon*, etc., Alençon, 1787, 2 vol. in-8; *Dissertat. sur Serlon, évêq. de Sees et Raoul, mort archevêq. de Cantorbery*, Rome (Alençon), 1785, in-8; *Dissertat. sur les héritiers de Robert IV, comte d'Alençon*; un grand nombre d'articles curieux, fournis au *Dictionn. du Maine*, au *Dictionn. de la noblesse*, au *Dictionn. des hommes illustres*, au *Dictionn. géograph. des Gaules et de la France*, par Expilly, à l'édition de la *Biblioth. historiq. de France*, donnée par Fontette, à l'*Art de vérifier les dates*, de D. Clément, et à plus. autres rec. Il a laissé une cent. de vol. in-4, MSs., de *recherc.* et de *docum. historiq.* M. Louis Dubois a publ. en 1810, à Alençon, une *Notice biograph. et littéraire* sur Odolant-Desnos, in-8. —Latuin-Louis-Gaspar ODOLANT-DESNOS, fils du précéd., né à Alençon en 1768; m. en 1807, fut membre du conseil législ. des Cinq-Cents, sous le gouvern. directorial. On a de lui une broch. intit.: *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre, par rapport à leurs auteurs*, 1808, in-8.

ODON (ST), né en Angleterre vers la fin 9e S., de parens danois d'origine, fut employé par les rois Alfred et Edouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton, archevêque de Cantorbery, et m. en 961. Ce saint que, de son vivant, on appelait *le Bon*, est célèbre dans les martyrologes d'Anglet., où son nom se trouve placé à l'époque du 4 juillet. — Un autre ST ODON, 2e abbé de Cluny, né en 879, m. en 942, a laissé plusieurs ouvr. MSs. qui ont été publ. dans la *Biblioth. Clun.* de D. Marrier, Paris, 1614, in-fol.; on y trouve aussi la *vie* de ce saint.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, et frère utérin de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, fut nommé, en 1049, à l'âge de 14 ans, par l'influence de son frère et malgré l'autorité des canons, évêque de Bayeux. Lorsque Guillaume partit pour la conquête de l'Angleterre en 1066, Odon fit équiper à ses frais cent navires, et voulut partager les périls de cette grande entreprise. Chargé de

gouverner le roy. conquis en l'absence du conquérant, il se livra à des prodigalités inouïes, chargea le peuple d'impôts excessifs, le força de se révolter, et donna à son frère le conseil de dépouiller les Anglais de leurs terres, qui furent partagées aux Normands. Il eut pour sa part 253 fiefs dans divers cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent qu'il possédait déjà. Il conçut alors l'idée de se faire élire pape, et dans ce but il se livra audacieusement à de nouvelles concussions qui ouvrirent enfin les yeux au roi. L'indigne prélat fut conduit à Rouen, où il resta en prison jusqu'à la m. de Guillaume. Mais il reparut alors pour semer la division entre les princes ses neveux, tenta d'arracher le sceptre à Guillaume-le-Roux, en faveur de son frère Robert, et ne réussit qu'à perdre tous ses biens en Angleterre, et à être renvoyé honteusem. en Normandie. Devenu premier ministre du duc Robert, il manqua de bouleverser ses états, partit avec lui pour la Terre-Sainte en 1096, et m. l'année suiv. à Palerme, déchiré de remords et chargé de mépris et d'exécration par les peuples dont il avait exploité les infortunes. — ODON ou ODOARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, m. en 1113, a donné une *Explication du canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4; et d'autres *traités* impr. dans la *Biblioth. des Pères*.

ODON ou EUDES DE DEUIL (*Odo de Diogilo*), ainsi nommé d'un village de la vallée de Montmorency, où il naquit dans le 12e S. fut chapelain et secrétaire de Louis-le-Jeune qu'il accompagna en Palestine, et succéda à son retour au célèbre Suger dans le gouvernem. de l'Abbaye de St-Denis, où il m. vers 1162. On a de lui un opuscule intitulé : *de Ludovici VII Francorum regis, profectione in Orientem ab anno* 1146 - 48, *opus septem libellis distinctum*, publ. par le P. Pierre-Fr. Chifflet (*v.* ce nom), sur un MS. de Clairvaux, dans le recueil *S. Bernardi Genus illustre*, Dijon, 1660, in-4. Les auteurs de l'*Hist. littér. de la France* en ont donné en français les passages les plus intéressans. Cet écrit contient des détails assez curieux pour l'hist. de la seconde croisade.

ODON ou ODONUS (CÉSAR), méd. et philos., direct. du jardin des plantes de Bologne au 16e S., né à Penna dans l'Abruzze, est auteur d'un ouvr. intitulé : *Theophrasti sparsæ de plantis Sententiæ, in continuam seriem ad propria capita nominaque secundum litterarum ordinem dispositæ*, Bologne, 1561, in-4; et d'un traité *de Urinis*, qu'on trouve avec l'*Anatomia urinæ* de Henri Martinius, Francfort, 1658, in-12.

ODONAIS (GODIN DES). V. GODIN.

ODORAN, moine de l'abbaye de St-Pierre-le-Vif de Sens, dans le 11e S., composa, vers 1045, sous le titre de *Chronica rerum in orbe gestarum*, une chroniq. qui commence à l'an 875 et finit à l'an 1032. On la trouve dans la collection des aut. de l'histoire de France de Duchesne. Pithou en rapporte un fragm. dans ses *Annales de France*.

OEBOAS, Achéen, ayant remporté le prix de la course aux jeux olympiques dans la 7e olympiade (751 av. J.-C.), ses compatriotes lui érigèrent une statue à laquelle les vainqueurs, dans ces mêmes jeux, attachaient leur couronne.

OECOLAMPADE (JEAN), célèbre théolog. réformé, né en 1482 à Weinsberg, en Franconie, s'appelait originairem. *Haussihein*, nom qui signifie en allemand *lumière domestique*, mais qu'il changea, suivant l'usage des érudits de son temps, en celui d'*Œcolampade*, qui a la même significat. en grec. Il était destiné par ses parens au commerce, puis à la jurisprudence, mais préférant la théologie, il étudia le grec et l'hébr. à Stuttgard, se livra ensuite à la prédication, vint à Bâle, où il se lia étroitement avec Erasme, puis se retira dans le couvent d'Alton Munster, près d'Augsbourg, et y prononça ses vœux. Le goût qu'il avait pris pour les nouvelles opinions religieuses ne lui permit pas de rester long-temps dans cette retraite. Il en sortit pour se rendre dans un château d'Alsace, où il séjourna deux ans et trad. en latin quelq. ouv. de St Jean Chrysostôme. En 1522, il retourna à Bâle, et obtint une chaire de théologie, puis une cure. C'est alors qu'attaquant ouvertem. dans ses sermons le culte et les dogmes de la foi catholiq., il contribua beaucoup aux progrès de la réforme religieuse. Jetant tout-à-fait le masque il se maria, à l'exemple des autres chefs des différentes sectes qui divisaient l'Eglise à cette époque. Il entra dans la gr. querelle entre Luther et Carlostad, et pub. en 1525, son traité *de vero Intellectu verborum* HOC EST CORPUS MEUM, où il se déclare pour Zuingle (*v.* ce nom) contre Luther. Les deux partis, après s'être dit beaucoup d'injures, finirent par faire une profession commune à Marbourg, sans proscrire ni changer leurs sentim. respectifs. OEcolampade était devenu le prevôt ou lieutenant de Zuingle, comme Melanchton l'était de Luther. Il employa le reste de sa vie à prêcher, à enseigner la nouvelle doctrine, à écrire et à disputer, assista aux conférences de Bade, en 1526, deux ans après à celles de Berne, à celles de Bâle en 1529, et m. en 1531. On a de lui, outre le traité mentionné plus haut, des *commentaires* sur plus. livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; des traduct. latines de quelq. ouv. de St Jean-Chrysostôme; des *lettres* pub. avec des notes historiq. par Ch. Buttinghausen, 1777, in-8. Sa *vie*, écrite en latin par Wolfgang Capiton, a été insérée dans les *Vitæ viror. eruditor.* de Fichard et dans l'*Athenæ rauricæ*. Elle a été aussi pub. en franç., Lyon, 1562, in-12; et en allemand, par Hess, Zurich, 1793, in-8.

OECUMENIUS, écrivain grec du 10e S., a laissé des *commentaires* sur les Actes des Apôtres, sur l'Epître de St Jacques, etc.; et quelq. autres *opuscules*, recueillis avec ceux d'Arétas, évêque de Césarée, par Fréd. Morel, Paris, 1630, 2 v. in-f., grec et latin.

OEDER (GEORGE-LOUIS), médecin-botaniste, né à Anspach en 1728, m. à Oldenbourg en 1791, étudia sous le célèbre Haller à Gottingue, fit plus. voyages en Danemarck et en Norwége, pour connaître les plantes de ces contrées, et composa un gr. nombre d'ouv. (en latin et en danois), dont les principaux sont : *Notice sur la publication de la flore de Danemarck* (en danois), Copenhag., 1761, in-fol.; *Index plantarum in systemate Linnæi*, ib., 1761, in-8; *Icones plantarum quæ in regnis Daniæ et Norwegiæ......., sponte nascuntur*, etc., ibid., 1762-1814, 9 vol. in-fol., avec fig.; *Elementa botanica*, ib., 1762-64, 2 vol. in-8; *Nomenclator botanicus*, ib., 1769, in-8; *Enumeratio plantarum Floræ danicæ*, ib., 1770, in-8; *OEderiana*, Sleswig et Leipsig, 1792, in-8 (c'est un recueil de div. opusc., les uns inédits, les autres déjà imp.). Linné a nommé *œdera* un genre de plantes vivaces du cap de Bonne-Espérance, de l'ordre de flosculeuses ou de la fam. des corymbifères. — OEDER (George-Louis), père du précéd., né dans le comté d'Anspach, fut docteur en théologie et surintendant à Feuchtwangen, où il m. en 1760. On a de lui un gr. nombre de *dissertat.* sur des sujets de controverse, en lat., des *sermons* et des *opuscules* sur la théologie, en allem. Il prenait quelquefois dans ses écrits le nom de *Sincerus Pistophilus*. Il a donné une édit. du *Catechesis racoviensis, seu liber socinianorum primarius*, etc., Nuremberg, 1738, gr. in-8 : ce liv., impr. pour la prem. fois en 1609, était devenu très-rare.

OEDIPE (myth.), roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste, fut voué à la mort dès sa naissance par son père à qui l'oracle avait prédit que ce même fils le tuerait. Pour prévenir ce crime Laïus remit l'enfant, pour le faire périr, à l'un de ses serviteurs; mais celui-ci se borna à attacher l'enfant par les

pieds à un arbre. Un berger l'ayant trouvé dans cet état, le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui le fit élever comme son fils. OEdipe devenu grand et menacé par l'oracle du malheur déjà prédit à Laïus, crut que cette prédiction s'appliquait à son père adoptif, et quitta Corinthe pour en éviter l'accomplissement. Ayant rencontré le véritable auteur de ses jours dans un chemin de la Phocide, il prit querelle avec lui, le tua, poursuivit sa route, délivra la ville de Thèbes du monstre appelé Sphinx (*v.* ce nom), et reçut, en récompense du service qu'il venait de rendre, la main de Jocaste, sa propre mère. Les dieux irrités de ce nouveau crime, frappèrent les Thébains d'une peste qui ne cessa que lorsque le berger qui avait sauvé OEdipe le reconnut et découvrit sa naissance. Le fils de Laïus se creva les yeux de désespoir, et s'exila à jamais de Thèbes. Les affreux détails de cette fable, dont il nous paraît impossible de deviner le but moral, ont fourni des sujets de tragéd. à plus. poètes anc. et modernes, notamm. celles int. : *Etéocle*, *Jocaste* et *Polynice*.

OEFELS (André-Felix d'), en latin *Evelius*, histor. allem., né à Munich en 1706, fit ses études à Ingolstadt et à Louvain, et pub., dès l'âge de 16 ans, en latin, des Remarques critiques sur l'histoire de Bavière, et un Essai sur les savans qu'a produits cette contrée. Après avoir achevé ses cours, il visita la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, fut chargé, de retour à Munich, de l'éducat. des jeunes princes Maximilien et Clément, obtint en 1746 la place de conservat. en chef de la biblioth. électorale, devint membre de l'acad. des sciences de Munich en 1759, et m. dans cette même ville en 1780. C'est lui qui a pub. le rec. intit. : *Rerum boïcarum Scriptores nusquàm antehàc editi*, etc., Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol. Il a laissé en MS. une suite de cet ouv.; d'autres collect. sur l'hist. de Bavière; un *Niceroniana*, un *Drexeliana*, un *Perutingerina*, un *Œfeliana*, etc. On peut consulter pour plus de détails, l'*Eloge* de ce savant par Vacchieri, en allem., Munich, 1781, in-4, et l'*Historische Litteratur* de Meusel, tom. 2.

OELHAF (Joachim), médecin, né à Dantzig en 1570, fit ses études à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, professa ensuite l'anatomie dans sa patrie, et y m. en 1630. On a de lui : *Disputatio de fœtu humano*, 1607, in-4; *de Usu ventriculorum cerebri*, 1616, in-4; *de Seminario pestilenti intra corpus vivum latitante*, Francfort, 1638, in-4; *an Ventriculi actio primaria sit chylosis*, ib., 1630, in-4; *de Renum officio in re medicâ et venereâ*, Hanau, 1670, in-8. — OElhaf (Nicolas-Jérôme), théolog., né à Nuremberg dans le 17e S., m. en 1675, pasteur à Lausen, a laissé quelq. écrits (sur le *droit naturel*, la *prédestination* et *l'état des âmes après la mort*), dont on trouvera les tit. dans les biogr. allem. — Un autre OElhaf (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, m. à Altdorf en 1666, chancelier de l'univers. de cette même ville, a laissé plus. écrits, dont on trouvera égalem. les titres dans les biogr. allemands.

OELRICHS (Gérard), savant jurisconsulte allemand, né à Brême en 1727, fut conseiller et résident de l'emper. à Francfort, et abandonna ensuite la carrière diplomatiq. pour accepter l'emploi de syndic de sa ville natale, où il m. en 1789. On connaît de lui : *Glossarium ad statuta bremensia antiqua*, Francfort, 1767, in-8; une *Collection* (en allem.) *des lois anciennes et modernes de la ville de Brême*, Brême, 1771, in-4; *les lois de la ville de Riga*, avec un glossaire pour l'explication des mots anciens, ibid., 1773, 1780, in-4; *Thesaurus dissertation. juridicarum selectiss. in academ. belgicis habitarum*, ibid., 1768-70, 5 t. en 2 vol. in-4; *nov. Thesaurus dissertationum*, ibid., 1771-1779, 4 tom. en 2 vol. in-4. On peut consulter pour plus de détails les *Nouvelles biograph.* (en allem.) par Weidlich, tom. 2. — Jean OElrichs, parent du précéd., profess. de théolog. et recteur du gymnase de Brême, sa ville natale, m. en 1801, âgé de 77 ans, a laissé plus. compilat. utiles, parmi lesquelles nous citerons : *German. litter. Opuscula philologica*, *historica*, *theologica*, etc., Brême, 1772-74, 2 vol. in-12; *Belgii litterati Opuscula hist.*, *philolog.*, *thelog.*, ibid., 1774-75, 2 vol. in-8; *Daniæ et Sueciæ litter. Opuscula*, etc., ib., 1774-76, 2 vol. in-8; *Chrestomathie anglo-saxone*, avec une version en allem., ib., 1798, in-4, de 51 p., avec une planche. — Jean-George-Arnold OElrichs, né dans le Hanovre, m. en 1791, à l'âge de 24 ans, fut l'ami des savans Heyne et Heeren (*v.* ces noms), et pub. en 1787 et 1788 deux *dissertations* sur la philosophie de Platon et celle des PP. de l'Eglise. Après sa m. on imp. un autre ouv. de lui, intit. : *Commentarii de scriptoribus eccles. lat. priorum sex sæculorum*, etc., Leipsig, 1791, in-8.

OELRICHS (Jean-Charles-Conrad), histor. et bibliogr., né à Berlin en 1722, acquit des connaissances très-étendues, se vit d'abord obligé de travailler pour les avocats les plus accrédités, entreprit ensuite, avec un de ses amis, en 1747, un journal littéraire (*Biblioth. berlinoise*, 1747-50, 4 vol. in-8), qui eut du succès, devint ensuite professeur d'hist. et de droit civil à l'acad. de Stettin, fut nommé en 1784 conseiller de légation et résident du duc de Deux-Ponts à la cour de Prusse, fut honoré de la confiance de différens autres princes étangers, et m. à Berlin en 1798. On a de lui un grand nombre d'ouv. littér. et scientifiq., dont on trouvera le catalogue complet dans le *Nouveau Berlin littéraire*, tom. 2, pag. 70-92 et 306, et dont les principaux sont : *Commentationes historico-litterariæ quarum prior.*, etc., etc., Berlin, 1751-52, 2 vol. in-8; *Essai d'hist. de la Biblioth. royale de Berlin* (en allem.), ibid., 1752, in-8; *Dissertatio de bibliothecarum ac librorum fatis inprimis libris comestis*, imp. à la tête du *catalogue* de la biblioth. de J. de Pérard, ibid., 1756, in-8; *Mélange d'hist. et de littérat.* (en allem.), ibid., 1760, in-8; *Supplément à l'hist. de Brandebourg* (en allem.), ibid., 1761, in-8; *Mélanges histor. et diplom.*, pour l'hist. littér., en particul. du duché de Poméranie, ib., 1767, in-4; 2e édit., ib., 1790, 2 vol. in-4; *Specimen reliquiarum linguæ slavonicæ in nominibus quibusdam regionum et locorum in Brandeburg. et Pomeran.*, ibid., 1794, in-4. J.-C.-C. OElrichs a laissé en outre un gr. nombre de MSs., dont il a pub. lui-même le catal. raisonné avec son portrait gravé.

OELSCHLÆGER. V. Oléarius.

OENOMAUS, philosophe cynique, né à Gadara en Syrie, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Parmi les écrits qu'il composa et qui se sont perdus, on cite un *Traité de la philosophie d'Homère*, et un livre des *Prestiges dévoilés*. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, liv. 5 et 6, donne un extrait de ce dernier ouvrage d'OEnomaüs, qui est une *Diatribe* contre les oracles du paganisme.

OENOPIDAS ou OENOPIDÈS, philosophe pythagoricien, né à Chio, vivait dans le 5e S. avant J.-C. Il avait de grandes connaissances dans les sciences naturelles, dans les mathématiques et l'astronomie. On croit qu'il imagina quelques-uns des problèmes contenus dans les *Elémens* d'Euclide. Il partagea en physique les erreurs de ses contemporains; mais il établit un cycle au bout duquel les révolutions solaires et lunaires doivent être d'accord, et fit graver sur une table d'airain la série de ses calculs astronomiques, appliqués à une période de 59 ans. C'était là, selon lui, la *grande année*, par laquelle les anciens entendaient le retour de deux ou plusieurs astres au même point du ciel; et il consacra cette table dans l'enceinte des jeux olympiques pour servir aux usages publics.

ŒRN (Nicolas), voyageur lapon, né dans le

17ᵉ S., fut amené jeune de son pays à Stockholm par les ordres du roi de Suède Charles XI, qui lui fit donner d'abord quelque instruction dans cette ville, et l'envoya ensuite à l'université de Wittemberg. Ordonné prêtre à son retour dans la capitale de la Suède, il alla prêcher la foi à ses compatriotes; mais, dégoûté bientôt de cette mission, il résolut de voyager, traversa la Suède et la mer Baltique, s'arrêta quelque temps en Allemagne, où il prit le titre de prince de Laponie, puis vint en France, où il fut présenté à Louis XIV en 1706. Etant retourné ensuite en Allemagne, il en fut chassé parce qu'on découvrit qu'il avait pris une qualité qui ne lui appartenait pas. Il passa alors en Russie, où ses débauches et sa mauvaise conduite le firent enfermer, en 1715, dans les prisons d'Astracan. L'époque de sa mort est restée ignorée. On a de lui, en allemand, les deux ouvrages suivans: *Description de la Laponie*, 1707, in-12; *Lettres du fameux voyageur et prince lapon Nicolas OErn, écrites pendant ses voyages à ses compatriotes*, 1708, in-4. On peut consulter, sur ce singulier personnnage, la *Biblioth. hist. de Suède*, t. 1, p. 261, et un écrit de Hallebeck, int. *Dissert. histor. de Nic. OErn, se principem Laponiæ professo*, Lund, 1808, in-4, de 10 pages.

OERNHIELM ou ORNSJOELMS (CLAUDE), appelé aussi *Arrhenius*, historien suédois, né en 1625, voyagea dans les pays étrangers après avoir terminé ses études, fut nommé, à son retour à Stockholm, professeur d'histoire, puis secrétaire du roi, historiographe et assesseur du collége des antiquités, dirigea ses recherches sur l'histoire ecclésiastique de la Suède, et m. en 1695. On a de lui: *S. Anscharii Vita genuina*, etc., Stockholm, 1677, in-4; *Sueonum Gothorumque histor. ecclesiasticæ lib. IV*, ibid., 1689, in-4; *Vita herois Ponti de La Gardie*, Leipsig, 1690, in-4; *Bullarium romanum, h. e. Compages epistolarum quas super. sæculis pontifices romani ad reges Sueciæ, etc., scripserunt*, Stockholm, sans date; *Historia linguæ sanctæ*, Upsal, 1683; plusieurs *dissertat.* sur des sujets historiques et autres. Le professeur Lagerloef a publié en latin l'*éloge* d'OErnhielm, Upsal, 1696, in-4.

OERNSCHOELD (PIERRE-ABRAHAM, baron d'), né en Suède dans les premières années du 18ᵉ S., a mérité une place parmi les hommes distingués de son pays pour y avoir introduit une branche d'industrie très-importante. Gouverneur pendant 20 ans des districts du Norrland, contrée de Suède, située entre la Norwége et le golfe de Botnie, il naturalisa dans ces provinces la culture du lin, éleva des fabriques de toile, et procura ainsi à la Suède une économie d'importation de plusieurs millions par an. Le baron d'OErnschoeld obtint ensuite le gouvernement de Sudermanie, et m. vers 1770 à Nikœping, capitale de cette province.

OERTEL. V. ORTELL.

OESER (ADAM-FRÉDÉRIC), peintre, mouleur et graveur, né à Presbourg en 1717, fut l'ami et le guide du célèbre Winckelmann (*v.* ce nom) dans ses premiers essais. Il enrichit plusieurs édifices publics et particuliers de ses compositions à la fresque et à l'huile, composa des tableaux estimés parmi lesquels on cite la *Pythonisse d'Endor*, et sa *statue* de l'électeur, qui lui mérita les éloges de Pigalle. Cet artiste m. à Leipsig en 1799. — Son fils Frédéric-Louis OESER, m. à 40 ans en 1792, a laissé quelques paysages agréables.

OETINGER (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE), sav. philologue, né en 1702 dans le duché de Wurtemberg, fut d'abord lecteur en théologie à l'université de Halle, se démit ensuite de cet emploi pour voyager en Hollande, où il se lia avec les théolog. les plus distingués de l'église réformée. De retour dans le Wurtemberg, il fut nommé pasteur à Hirschau, et devint le chef des *piétistes* dans cette partie de l'Allemagne. Admirateur de Swedenborg (*v.* ce nom), il traduisit ses œuvres en allem., Leipsig, 1765, 2 vol. in-8). Après avoir rempli les fonctions du pastorat dans plusieurs autres villes, et de surintendant des églises des arrondissemens de Weimberg et de Herrenberg, il fut élevé à la dignité de prélat à Murhard, et m. dans cette ville en 1782. On a de lui beaucoup d'ouvrages, la plupart écrits en allemand et peu connus, si ce n'est de ses sectateurs. Les principaux sont: *le droit Jugement de Dieu dans la traduct., l'analyse, etc., du le Livre de Job*, Eslingen, 1748, in-8; *la Vérité du sens commun dans l'explication des proverbes et de l'Ecclésiaste de Salomon*, Stuttgard, 1751, in-8; *l'Age d'or* ou *Recueil de considérations importantes*, Tubingen, 1761, 2ᵉ part., in-8; *la Philosophie des anciens reparaissant dans l'âge*, etc., ibid., 1762, in-8: la *Philosophie terrestre* de Swedenborg, de Malebranche, de Newton, de Cluver, etc., *comparée avec la Philosophie céleste d'Ezéchiel*, ibid., 1765, in-8; *Dictionnaire biblique et emblématique*, Heilbron, 1776, in-8. On peut consulter, pour plus de détails, le *Dictionn. des sav. wurtembergeois*, de Mœser, et le *Dictionnaire historique* de Baur, t. 4.

OETTER (SAMUEL-GUILLAUME), histor. allem., né en 1720 dans le margraviat de Bareuth, entra dans le saint ministère, fut nommé co-recteur du gymnase d'Erlang, puis pasteur à Linden, d'où il passa en 1762 à Makterlebach, où il m. en 1792. Ses travaux historiques lui avaient valu le titre d'historiographe de Brandebourg, Anspach et Bareuth. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, année 1792, et dans le *Bareuth littéraire* de Fikenscher, t. 6. Nous nous bornerons à citer les suivans: *Essai d'une histoire des burgraves et des margraves de Brandebourg*, etc., Francfort, 1751-58, 2 vol. in-8, fig.; *Biblioth. histor.*, Nuremberg, 1752, in-8; *la Médecine en Allemagne, dans l'antiquité et au moyen âge, exposée par des faits historiques*, Nuremberg, 1777, in-8, avec un *supplément*, ibid., 1790, in-8. Le fils d'OEtter a publié une *notice* sur sa vie, Erlang, 1792, in-8.

OEUVRE (JACQUES de L'), prêtre du diocèse de Coutances, et successivement principal des colléges des Lombards, de Provins et d'Harcourt à Paris, n'est guère connu que pour avoir publié, sous le nom d'*Operarius*, l'édition de Plaute *ad usum Delphini*, ayant pour titre *Plauti Comediæ XX et Fragmenta*, etc., Paris, 1679, 2 vol. in-4.

OEXMELIN (ALEXANDRE-OLIVIER), voyageur et historien, était, à ce que l'on croit, Flamand d'origine. Conduit en 1566 à l'île de la Tortue, près de celle de St-Domingue, comme engagé de la compagnie des Indes, il y fut vendu 30 écus à un habitant. Après un service de trois ans il prit parti avec les flibustiers, et resta dans leurs troupes jusqu'en 1674. A cette époque, il profita de l'occasion d'un navire hollandais pour repasser en Europe. Il fit ensuite trois autres voyages en Amérique sur des bâtimens hollandais ou espagnols, et assista à la prise de Carthagène (Amérique méridionale) en 1697. Quelques passages de sa relation, dont nous allons parler, donnent lieu de présumer qu'il exerçait à bord la profession de chirurgien. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Ses MSs. étant tombés entre les mains d'un sieur de Frontignières, celui-ci les publia sous le titre d'*Histoire des Aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers, et des habitans de St-Domingue et de la Tortue*, etc., Paris, 1686, 2 vol. in-12: Trévoux, 1744, ibid., 1775, 4 vol. in-12, avec cartes et planches. Le t. 3 de cette dernière édition contient le *Voyage de Raveneau de Lussan à la mer du Sud*; et le t. 4,

l'*Histoire des Pirates anglais.* Le ton de vérité qui règne dans les écrits d'OExmelin les fait lire avec plaisir.

OFFA, roi de Mercie, le plus considérable des royaumes de l'heptarchie anglaise, succéda en 757 à Ethelbald, son oncle. A l'exemple de ses prédécesseurs, il fit la guerrre aux autres rois de l'heptarchie, s'empara du royaume d'Estanglis, après en avoir fait assassiner le souverain Ethelbert, et se rendit ensuite à Rome en 794, pour y implorer son pardon du souverain pontife, qui le déclara absous à condition qu'il ferait des aumônes aux églises et aux monastères. Ce prince m. en 796 après un règne de 39 ans, et eut pour successeur son fils Egfrid, qui ne lui survécut que de quelques mois. Il avait fait recueillir toutes les lois qui régissaient ses états, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié depuis par Alfred-le-Grand. La vie d'Offa, pleine de détails fabuleux, est imprimée dans l'*Appendix* de l'hist. de Matthieu-Pâris (*v.* ce nom). On y trouve quelques *lettres* de ce roi à Charlemagne, avec lequel il était lié.

OFFERRAUS (Léonard) professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Lingen, puis à Groningue, né à Ham en Westphalie, en 1699, m. à Groningue en 1779, a laissé : *Compendium historiæ fœderali Belgii*, Groningue, 1763, in-8; *Compendium historiæ universalis*, in-8, qui a eu 3 édit. à Groningue, de 1750 à 1775.

O'FLAHERTY. V. Flaherty.

OFTERDINGEN (Henri d'), célèbre *minnesinger* ou troubadour allemand, vivait vers la fin du 12e S. à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche. On lui attribue la plus grande partie des fabliaux qui composent le recueil intitulé *Heldenbuch* (livre des héros), qui est pour l'Allemagne ce qu'est pour la France la *Chronique de Turpin*, ou le *Roman des douze pairs*. La prem. édit. de ce liv. est impr. à Haguenau, 1509, pet. in-fol. très-rare; celles de Francfort, 1545, 1560, 1590, sont recherchées des bibliomanes.

OG (Bible), roi de Basan (contrée de la Syrie, au-delà du Jourdain), attaqué dans ses états par les Israélites, qui venaient occuper la terre promise, fut vaincu et tué par Moïse, ainsi que ses enfans et tout son peuple, sans qu'il restât un seul individu.

OGÉE (Jean), ingénieur-géographe, né près de Laon en 1728, fit d'abord la guerre en Flandre dans la gendarmerie royale, et quitta ce corps à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, pour entrer dans les ponts-et-chaussées, d'abord comme ingénieur ordinaire à Nantes et à Rennes, puis comme ingénieur-géographe de cette province. Le travail excessif auquel il se livrait abrégea ses jours, et il m. à la suite d'une longue maladie en 1789. On a de lui : une *Carte du comté nantais*, 1768; *Carte géographique de la Bretagne*, 1771, en 4 feuilles, *Carte* de cette même province, réduite en une feuille; *Carte itinéraire*, idem; *Atlas itinéraire de la Bretagne*, Paris, 1769, in-4; *Dictionn. histor. et géogr. de la..... Bretagne*, Nantes, 1778, 1779 et 1780, 4 vol. in-4. C'est cet ouvr. qui coûta le plus de soins et de veilles à l'aut. Ogée avait annoncé un vol. de supplément qui n'a pas paru.

OGER, dit *le Danois*, appelé aussi *Olger* ou *Autcaire*, originaire d'Austrasie, est célèbre dans les romans de chevalerie comme un des plus braves paladins de Charlemagne et le compagnon des Roland et des Olivier. Las du métier des armes, il se retira, dit-on, avec Benoit, son ami, dans l'abbaye de Saint-Faron, à Meaux, où il m. dans de grands sentimens de piété vers la fin du 9e S. Duchesne a prétendu que l'Oger mort dans l'abbaye de St-Faron était un autre personnage que *le Danois*; mais Mabillon, dans ses *Vies des SS. de l'ordre de St-Benoît*, a établi que le tombeau qui se voyait encore dans cette même abbaye av. la révolution fut érigé au guerrier de la cour de Charlemagne.

OGERON DE LA BOUÈRE (Bertrand d'), fondateur de la colonie française de St-Domingue, né en Anjou vers 1615, était capitaine dans le régiment de la marine lorsqu'il se laissa entraîner, en 1656, par des aventuriers qui formaient une compagnie destinée à un établissem. sur le continent de l'Amérique méridionale. Arrivé à la Martinique, il vit qu'on l'avait trompé, et résolut de s'établir dans cette île; mais, n'ayant pu s'arranger avec Duparquet (*v.* ce nom), gouverneur et propriétaire, il accepta les propositions de quelq. boucaniers qui étaient venus de France avec lui, et les suivit à l'île de Saint-Domingue. Il fit naufrage en abordant à Léogane, perdit toutes ses marchandises et ses provisions, et se vit obligé de vivre avec les boucaniers, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. Il repassa ensuite en France, d'où il revint avec une nouvelle pacotille et de nouveaux moyens d'établissem. Après avoir commencé au port Margot une petite habitation, il se transporta au petit Goave et Leogane, où quelq. Français s'étaient établis depuis peu après en avoir chassé les Espagnols. Il accrut la population de ces deux postes, et voulut aussi fonder une habitation à la Jamaïque, chez les Anglais; mais il y perdit ses avances. Quelque temps après, la compagnie des Indes occidentales jeta les yeux sur lui pour lui confier l'administrat. de la nouvelle colonie française à St-Domingue, et le fit agréer par le ministère en 1665. Ses projets furent d'abord mal secondés par ce même ministère; mais l'île de la Tortue et la côte de St-Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. Insensiblement toute la partie de la côte, entre le port Margot et le port de Paix, se trouva peuplée. Il voulait profiter de la guerre de 1673 entre la France et l'Espagne pour enlever à cette dernière puissance tout ce qui lui restait de St-Domingue; et il avait commencé l'exécution de ce dessein, en s'emparant de plus. ports occupés par les Espagnols, lorsque ses vues furent dérangées par l'érection d'une nouvelle compagnie des Indes qui remplaça l'ancienne. Ce changement fit repasser Ogeron en France pour y faire goûter ses plans par le gouvernement; mais, arrivé à Paris malade, il y m. vers la fin de 1676, sans avoir eu audience du roi et du ministère. La colonie de St-Domingue reçut un gr. accroissement sous l'administration de Poincy, neveu et success. d'Ogeron. (V. pour plus de détails l'*Hist. de l'île de St-Domingue* du P. Charlevoix.)

OGIER (Charles), litt. et poète lat. estimable, naquit en 1595 à Paris, étudia le droit, et fut secrétaire du comte d'Avaux, qu'il accompagna dans ses ambassades en Suède, en Danemarck et en Pologne. Il a laissé div. pièces de vers lat. adressées à des personnages contemporains distingués dans les lettres; et le journal de ses voyages dans le Nord sous le titre d'*Ephemerides, sive Iter danicum, suecicum, polonicum*, Paris, 1656, in-8.—Franç. Ogier, frère du précéd., embrassa l'état ecclés., se distingua dans la prédication, pub. plus. *lettres* en faveur des gens de lettres, attaqués par le père Garasse, remplaça son frère dans la confiance du comte d'Avaux au congrès de Munster, et m. en 1670. On a de lui : *Jugement et Censure de la doctrine curieuse du P. Garasse*, Paris, 1623, in-8; *Apologie pour Balzac*, ib., 1627, in-8; un recueil de sermons sous le titre d'*Actions publiques*, ib., 1652-55, 2 vol. in-4; quelques *opuscules* peu remarquables, et des *vers franç.* insérés dans les recueils du temps. — Un autre abbé Ogier, mort en 1821, prêtre du diocèse de Vienne (Dauphiné), a pub., outre deux écrits de piété trad. du *Sapientia christ.* de M. d'Arvisenet, des *Conférences et Discours sur divers points de morale*, etc., Paris, 1821, 2 vol. in-12.

OGILBY, OGILVY ou OGLEBY (Jean), litt.,

géographe et imp., né à Edimbourg en 1600, commença par être maître de danse, devint ensuite directeur d'un théâtre à Dublin, fut ruiné par suite de la rébellion qui éclata en 1641, vint à Londres recommencer en partie ses études, qu'il avait fort négligées, et entreprit la traduction en vers anglais de *Virgile*, qu'il pub. en 1650, in-8 (réimpr. en 1654, in-fol.). Il apprit le grec à l'âge de 54 ans pour traduire les *œuvres* d'Homère, travail dans lequel il fut aidé par J. Shirley, un de ses amis. Il fit paraître l'*Iliade* en 1660, et l'*Odyssée* en 1665. Les trad. d'Ogilby eurent une grande réputation de son temps, même sous le rapport de la poésie. En 1661, il fut chargé de diriger la partie poétique des fêtes pour la solennité du couronnement de Charles II, et il publia la *relation* de cette cérémonie en 10 feuilles in-fol. (réimp. en 1692 avec des additions, en un gros vol. in-folio). La maison dont Ogilvy avait fait l'acquisition à Londres ayant été brûlée dans l'incendie de 1666, il perdit toute sa fortune; mais, sans se laisser abattre par ce revers, il travailla à nouv. frais, fit des *traductions*, des *cartes*, des *poèmes*, etc., rebâtit sa maison, y établit une imprimerie, et fut nommé ingénieur-cosmographe et géographe du roi. Il mourut à Londres en 1676. On a de lui, outre les ouvr. déjà cités : le *Portrait d'un Cavalier* (c.-à-d. d'un *royaliste*), facétie en vers; les *Fables d'Esope*, *paraphrasées en vers*, 1er vol., 1641, in-4, 2e volume, 1665, in-fol.; 2e édit., 1674, 2 vol. in-8; une belle édit. de la *Bible* anglaise, 1660, gr. in-fol.; *la Matrone d'Ephèse* et *l'Esclave romain*, poèmes; un *Atlas* en plus. vol. in-fol.; *le Guide du voyageur*, etc., 1674, in-fol.; div. *cartes géograph.* de quelques comtés d'Anglet., en société avec Will. Morgan; un *Itinéraire oriental*, avec le même, 1689, in-8; *Hist. et Descript. de l'Asie*, etc., 1673, in-fol.; *Atlas chinensis*, ou *Hist. de la Chine*, traduite de la compilation de Dapper, 1667, 1671, in-fol.; *Hist. du Japon*, 1671, in-fol.; *Descript. de l'Afrique*, 1670, in-fol.; *Hist. de l'Amérique*, 1671, in-fol. avec 122 pl.

OGILVIE (John), écriv. écossais, né en 1733, occupa pendant 55 ans la cure de Midmar, dans le comté d'Aberdeen, devint membre de la société royale d'Edimbourg, et m. en 1814. On a de lui plus. *poèmes* sur div. sujets, parmi lesquels on cite particulièrem. ceux intit. : *le Jour du jugement*, 1759, et *le Paradis*, 1769, in-4; *Sermons sur divers sujets*, 1767, in-8; *Observat. philosophiq. et critiq. sur la composition*, 1774, 2 vol. in-8; *Recherches sur les causes du scepticisme et de l'incrédulité*, 1783; in-8; *la Théologie de Platon*, *comparée avec les principes des philosophes orientaux et grecs*, 1793, in-8; *Britannia*, poème, précédé d'une *Dissertat. critique sur le merveilleux dans l'épopée*, 1801, in-4; *Examen du témoignage tiré des prophéties en faveur de la religion chrétienne*, 1803, in-8 (tous ces ouv. sont en anglais).

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. V. Charles III, dit *le Simple*, et Louis III, dit *d'Outre-Mer*.

OGLETHORPE (Jacq.-Edouard), offic.-gén., angl., fondat. de la colonie de la Géorgie, dans l'Amérique septentrionale, né à Londres en 1698, entra de bonne heure au service, servit sous le duc de Marlborough et le prince Eugène, devint membre du parlem., s'associa ensuite avec plus. riches particuliers, et fut nommé l'un des 23 directeurs d'une nouvelle compagnie qui se proposait de fonder une colonie dans l'Amérique du Nord. Il s'embarqua à cet effet en 1732, aborda au commencement de l'année suivante sur la côte de la Caroline, s'occupa aussitôt de reconnaître un emplacement convenable pour bâtir une ville, conclut des traités d'alliance avec les indigènes, et visita l'intérieur, ainsi que le littoral, pour fixer les endroits propres à d'autres établissemens. Etant repassé en Angleterre en 1734, il présenta au roi plus. chefs indiens qui l'avaient accompagné, retourna en Amérique en 1736, trouva son établissem., qu'il avait nommé Géorgie, augmenté de nouveaux colons, l'étendit et le fit prospérer par sa vigilance et son activité, revint en Angleterre en 1743 pour se disculper d'une entreprise mal combinée contre les Espagnols, et fut honorablement acquitté. La rébellion de 1745 ayant éclaté, Oglethorpe fut envoyé en Ecosse contre les partisans du prétendant (*v.* Edouard Stuart) avec le grade de général-major. Accusé de négligence dans la poursuite des rebelles, il fut mis en jugement et acquitté. En 1750, il prit une part très-active à l'établissement des pêcheries anglaises dans le Nord, et éprouva ensuite des revers de fortune. On dit qu'il fut réduit alors pour vivre à exercer la médecine. Il m. en 1785, doyen des généraux de l'armée anglaise. Pope et Thomson ont célébré les hautes qualités d'Oglethorpe dans leurs vers; et Samuel Johnson lui offrit d'écrire sa vie, tant il la trouvait riche en aventures remarq.

OGODAY. V. Oktaï-Khan.

OGYGÈS (mythol.), fils de Neptune, fonda plusieurs villes en Grèce. De son temps, un déluge inonda l'Attique, la Béotie et l'Achaïe. Les mythologues placent l'époque de ce déluge, auquel ils donnent le nom d'Ogygès, av. celui de Deucalion.

O'HALLORAN (Silvestre), chirurg. anglais, mort à Limerick en 1807, à l'âge de 79 ans, avait étudié son art à Paris et à Londres. Il a laissé quelques ouvr. sur la médecine et sur la politique peu remarq., et une *Hist. gén. d'Irlande jusqu'à la fin du 12e S.*, dans laquelle il se montre encore plus crédule qu'O'Flaherty.

OHSSON. V. Mouradgea.

OIHENART (Arnauld), histor., né à Mauléon, comté d'Armagnac, vers la fin du 16e S., fut avocat au parlem. de Navarre, et s'occupa beaucoup de la recherche des antiquités nationales. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ, tùm ibericæ, tùm aquitanicæ*, etc., Paris, 1638, in-4, rare et recherché; *Proverbes basques, recueill. par le sieur d'Oihenart, plus les Poésies basques du même aut.*, Paris, 1657, in-8, en 2 parties, qui ont chacune leur pagination, très-rare. On lui attribue l'écrit intit. *Déclarat. histor. de l'injuste usurpation et retention de la Navarre par les Espagnols*, 1625, in-4; et un autre inédit, en latin, sur le même sujet, dont on trouve un long extrait dans les *Mémoires pour l'hist. de la Navarre*, etc., par Aug. Galland (*v.* ce nom).

OISEL (Jean), jurisc., né à Dantzig en 1631, d'une famille origin. de France, professa le droit public et celui des gens dans l'université de Groningue; et m. en 1686. On a de lui : *Thesaurus numismatum antiquorum ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4; des éditions de plusieurs auteurs avec des *correct.* et des *notes*.

OISELAY (Jean d'), poète français d'une anc. famille de Bourgogne, vivait du temps de Charles-le-Téméraire qu'il accompagna au siége de Nanci. Il se signala en 1481 à la défense de son château d'Oiselay attaqué par Charles d'Amboise, fut fait prisonnier, conduit en Champagne, et composa pendant sa captivité, s'il faut en croire l'auteur des *Mém. de la républiq. séquanoise* (Gollut), quelq. poèmes et traduct. des histoires passées. On ignore l'époq. de sa mort.

OJEDA (Alphonse d'), capitaine espagnol, né à Cuença, dans le 15e S., suivit Christophe Colomb dans son second voyage, et s'étant brouillé dans la suite avec lui, commanda l'expédit. de 1498, dont Améric Vespuce (*v.* ce nom) fit en partie les frais. Le caractère hardi et ambitieux, la force extraordinaire d'Ojeda, le précipitèrent dans une foule d'entreprises aventureuses; et il m. dans la plus grande pauvreté, avec le chagrin d'avoir conduit

l'expédition dont Améric Vespuce recueillit toute la gloire.

OKBAH. V. Akbeh-ben-Nafy.

OKOLSKY (Fr.-Simon), historien polonais, était provincial de l'ordre des jacobins, et vivait au milieu du 17e S. Il a publié : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol., où, parmi des recherches savantes, on trouve des généalogies et des traditions peu solides qui n'ont qu'un intérêt local sans être utiles à l'histoire.

OKTAI-KHAN, 3e fils et successeur de Djenguyz-Khan au trône de la Grande-Tartarie, en 1226, poursuivit les conquêtes de son père, détruisit la dynastie des Kin en Chine, et, maître de Moscow, de la Pologne et de la Hongrie, fit trembler le reste de l'Europe. Les Monghols dans le même temps envahissaient l'Asie orientale et le midi de la Chine, lorsque la mort d'Octaï, en 1241, vint suspendre quelque temps leurs rapides progrès. Ce prince eut un sage minis. Ye-linTchou-tsaï qui rétablit la justice dans son vaste emp., et conseilla souv., avec succès, l'humanité aux vainqueurs, mais qui ne put adoucir le caractère féroce de cette nation.

OLAFSEN (Magnus), savant islandais, né en 1573, fit ses études à l'université de Copenhague, et m. en 1636, pasteur de l'église luthérienne à Laufaas en Islande. On a de lui : *Specimen Lexici runici*, publ. par Worm, Copenhague, 1650, in-fol.; *Discursus de poesi islandicâ*, inséré dans l'*Appendix* de Worm, *ad Litteraturam runicam*; une traduct. lat. de l'*Edda*, et plus. *lettres* parmi celles de Worm. — Olafsen (Etienne), né en Islande, fut pasteur de Vallenaes, dans cette même île, et m. en 1688. On a de lui : *Voluspa*, *philosophia antiquissima*, *norvago-danica*, *item Havamal ex biblioth. P.-J. Resenii islandi*, Copenhague, 1665, in-4. Il a trad. aussi en lat. l'*Edda* de Snorro Sturleson, et en islandais *les Psaumes de Kingo*, Skalholt, 1646, Holum, 1751 et 1772.

OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur, né en 1721, en Islande, fit ses études en Danemarck, et fut chargé, par l'acad. des sciences de Copenhague, de faire un voyage scientifique dans son pays natal, conjointem. avec Paulsen, son compatriote. De retour à Copenhague, il s'occupa de mettre ses observat. en ordre, puis repassa en Islande où il exerça les fonctions de vice-grand-bailly dans les quartiers du sud et de l'est, et où il m. en 1768. On a de lui : *Enarrationes historicæ de Islandiæ naturâ et constitutione*, Copenhague, 1749, in-8; *Disputationes duæ de ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*, ibid., 1751, in-4; *Voyage en Islande*, *contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans*, *la description des bois*, *rivières*, *glaciers*, *sources chaudes*, *volcans*, etc. (en danois), Soroe, 1772, 2 vol. in-4 avec cartes et fig., trad. en allem. par Geuss, et en franç. par Gauthier de la Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8 avec un atlas; *La chanologia islandica*, ou *Traité des plantes potagères de l'Islande*, Copenhague, 1774, in-8; un *Livre de l'agriculture* (en islandais), Hrapsœ, 1783, in-8; divers poèmes de circonstance en lat. et en danois. E. Olafsen a laissé en MS. un *Index geographicus veterum Islandorum*, dont Thorkelin a publ. un fragment. — Olafsen (Jean), frère du précéd., né en 1731, m. à Copenhague en 1811, a laissé : *Syntagma de baptismo sociisque sacris ritibus in Boreali quondam ecclesiâ usitatis*, Copenhague, 1770, in-4; un petit traité en danois *sur la poésie des habitans du Nord*. Le recueil de la société littéraire d'Islande contient quelq. art. de ce savant, qui a trad. aussi en latin les morceaux qui se trouvent dans le tome 2 du *Scriptores rerum danicarum*. — Olafsen (Magnus), frère des deux précédens, né en 1728, fut successeur d'Eggert, son aîné, dans la place de vice-grand-bailli d'Islande, devint bailli en 1791, et m. en 1800. On a de lui; en danois, un *Rapport sur divers essais relatifs à l'amélioration de l'agriculture et de la navigation en Islande*, Copenhague, 1765, in-8.

OLAGARRAY. V. Olhagaray.

OLAHUS (Nicolas), archev. et palatin de Hongrie, né en 1493 à Hermanstadt, d'une illustre fam., fut conseiller intime de Marie, veuve de Louis II, gouvernante des Pays-Bas. De retour dans sa patrie, il fut nommé par le roi Ferdinand chancel., puis évêque de Zagrab. Il passa en 1552 au siége archiépiscopal de Strigonie, admit les jésuites dans son diocèse, et leur fit obtenir le collége de Tyrnau qui a produit un si grand nombre de mathématiciens et d'astronomes. Nommé en 1562 palatin de Hongrie, il eut l'honneur de couronner Maximilien II à Presbourg. Cet illustre prélat m. à Tyrnau en 1568, laissant une *Histoire d'Attila*, en lat., publ. en 1538, et réimprimée à la suite de l'*Histor. pannonica* d'Ant. Bonfini; *Hungaria*, *sive de originibus gentis etc.*, *liber singularis*; *compendiarium chronicon*. Ces deux opuscules ont été insérés pour la prem. fois dans la *Notitia Hungariæ novæ* de Matth. Belius, tome 2, et ont été réunis avec l'*Histoire d'Attila*, par A.-F. Kollar, dans une nouvelle édit., Vienne, 1763, gr. in-8.

OLAI (Eric). V. Eric.

OLAUS Ier, roi de Norwége, surnommé *Tryggveson*, né vers 955, arrière-petit-fils de Harald Ier, fut admis à la cour du grand-duc Vladimir, après la mort de son père Trygve, qui avait été assassiné en 974. Bien accueilli par le prince moscovite, Olaüs équipa plus. vaisseaux, et, suivant l'esprit du temps, entreprit des courses dans la Baltique. Il offrit ensuite ses services à l'empereur d'Allem. qui faisait la guerre au roi de Danemarck, puis parcourut la Basse-Saxe, se maria en Poméranie, perdit sa femme, et visita Constantinople. De nouvelles expéditions maritimes le conduisirent sur les côtes de France, d'Ecosse et d'Angleterre. Haquin *le Mauvais* qui occupait le trône de Norwége ayant envoyé vers lui un agent chargé de l'attirer en Norwége pour se défaire de sa personne, Olaüs se laissa tromper par les discours de cet homme qui lui annonçait le désir que la nation avait de revoir le descendant d'Harald. A son arrivée en Norwége, il apprend qu'un soulèvement vient d'avoir lieu, et que Haquin est en fuite : il se défait du traître qui l'a accompagné, s'avance dans le pays sans obstacle, et monte bientôt sur le trône de ses pères, après que le roi fugitif a été assassiné par un de ses domestiques. Décidé à établir dans ses états le christianisme qu'il avait embrassé dans ses voyages, Olaüs mit, dans l'exécution de ce projet, une politique habile, mais en même temps une rudesse analogue à l'esprit de son siècle. Il était allé en Poméranie afin de réclamer les biens de sa femme, lorsque les rois de Danemarck et de Suède armèrent contre lui. Il s'embarqua pour repousser cette agression; mais enveloppé par leur flotte, et sur le point d'être pris après une vigoureuse défense, il se précipita dans la mer et y périt le 9 oct. de l'an 1000.

OLAUS II, dit *le Gros* puis *le Saint*, né vers 992, descendait directement, par son père Harald Grœnske ou le Groenlandais, du roi Harald Haarfæger. Pendant que son pays était occupé par les rois de Suède et de Danemarck, il entreprit diverses expéditions dans les mers du Nord, combattit ensuite en Normandie, secourut Ethelred, roi d'Angleterre, et revint dans son pays après plus. autres campagnes dans les mers d'Espagne et d'Italie. C'est alors qu'il résolut, pendant que Canut-le-Grand (*v.* ce nom) était occupé loin de ses états, de faire valoir ses droits sur la Norwége. Il entra dans ce royaume, et, après quelq. succès, il monta sur le trône, en 1015. Son prem. soin fut de travailler à l'établissem. du christianisme dans ses états; mais les moyens rigoureux qu'il employa soulevèrent ses sujets, excités par Canut. Celui-ci, après avoir para-

lysé les efforts d'Olaüs, se fit couronner roi à Drontheim. Olaüs, après de nouvelles et inutiles tentatives pour recouvrer ses états, se retira en Suède avec sa famille, puis en Russie auprès du grand-duc Iaroslaw qui lui offrit la Bulgarie, en lui proposant de convertir ce pays au christianisme. Mais Olaüs partit pour la Suède en 1033, se rendit par les chemins les plus difficiles sur les frontières de Norwége, et périt dans un combat, livré au mois d'août de la même année, près de Drontheim. Un an après sa mort, son corps, enterré secrètement, fut déterré avec solennité, pour être exposé à la vénération publique, et, sous les règnes suivans, ses reliques furent placées dans une église qui devint ensuite la cathédrale de Drontheim. Eynar Skuldesen, scalde ou poète du 12e S., a composé un *poème* sur St Olaüs, qui est inséré dans l'édit. de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague. — Olaus III, surnommé *Kirre* (le Pacifique), était fils de Harald III. Son frère, Magnus II, lui céda une partie du roy. de Norwége en 1067, et m. deux ans après. Olaüs, resté seul roi, ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, créa une législation pour l'affranchissement des esclaves faits à la guerre, fonda la ville de Bergen, lui accorda de grands priviléges, organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation, fit venir des ouvriers étrangers pour l'introduction des arts mécaniques, accorda un revenu fixe au clergé, et tint la main à ce que les cérémonies religieuses fussent célébrées convenablement. Il m. en 1093, après s'être montré aux peuples du Nord comme un véritable phénomène au milieu de ces temps barbares. — Olaus IV, fils de Magnus III, partagea le roy., après la m. de son père, avec ses deux frères aînés, Sigurd et Eysten, et eut dans son lot les provinces du centre. Il m. en 1116; et son frère Eysten étant mort en 1122, leur aîné Sigurd régna seul sur toute la Norwége. — Olaus V, fils de Haquin VII, né en 1370, succéda en 1376 à son grand-père maternel, Valdemar, roi de Danemarck, et en 1380 à son père, qui lui laissa de plus des prétentions au roy. de Suède. Après sa mort, arrivée en 1387, sa mère, la célèbre Marguerite (*v.* Marguerite, reine de Norwége, etc.), réunit sur sa tête les trois couronnes de Norwége, de Suède et de Danemarck.

OLAUS Ier, roi de Danemarck, ne régna que dans une partie de ce pays nommé La Jutie, en 813, et périt dans un combat contre les Francs, en 814. — Olaus II, 3e fils de Suénon II, monta sur le trône après la mort de son frère Canut IV, en 1086. Le Danemarck jouit, sous son règne, d'une paix profonde, mais fut désolé par une famine terrible qui fit donner à Olaüs le surnom de *Hunger* ou l'affamé. Ce prince m. en 1095, peu regretté de ses sujets.

OLAUS, premier roi chrétien de Suède, né en 984, fut surnommé *l'Enfant*, ou *Roi du giron*, parce qu'il sortait du berceau, quand Eric, son père, le fit reconnaître pour successeur au trône. Il fut baptisé, ainsi que toute sa famille et plus. des grands du royaume, par Siegfrid, moine anglais, en 1008. Ce prince eut des guerres avec les Norwégiens qui reculèrent, à ses dépens, les frontières de leur territoire. Il m. en 1026, et fut le premier prince des Suédois qui porta le titre de roi de Suède, ses prédécesseurs s'étant contentés de celui de roi d'Upsal, ville où ils faisaient leur résidence, et qui était le centre de l'administration et du culte religieux.

OLAUS (Pierre), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Danemarck, vivait enc. vers 1560. Il existe de lui un MS. dans la biblioth. de Copenhague intitulé : *Petri Olai Collectanea paralipomena, chronica, adversaria.* Langebeck (*v.* ce nom) en a tiré plus. morceaux historiques pour les insérer dans son recueil. P. Olaus avait continué l'*Hist. danoise* de Saxo-Grammaticus (*v.* ce nom), depuis Canut VI, jusqu'à Frédéric II, et trad. en latin les 8 livres des *Révélations de Ste Brigitte.*

OLAUS MAGNUS. V. Magnus.

OLAVIDÉ (Paul-Antoine-Joseph), homme d'état espagnol, connu aussi sous le nom de comte de Pilos, né à Lima vers 1725, vint perfectionner son éducation à Madrid, suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France, en qualité de secrétaire, et, de retour en Espagne, fut créé comte par Charles III, et nommé intendant de Séville. Il conçut alors, et exécuta le grand projet de défricher la Sierra-Morena, ou Montagne-Noire. Il y appela des colonies de toutes les nations, et surtout de l'Allemagne, fit élever de bonnes hôtelleries, et même des villes dans ces lieux jusqu'alors déserts, où le voyageur trouve aujourd'hui plus de commodités peut-être que dans aucun autre canton de l'Espagne. Mais l'homme qui avait fait et qui voulait encore faire tant de bien à son pays, ne fut pas assez fort pour triompher d'une accusation d'hérésie. Jugé par le tribunal de l'inquisition, il fut condamné à vivre exilé à 20 lieues de la cour et de toutes les grandes villes, après avoir passé d'abord 8 ans dans un couvent, pour y faire pénitence de ses prétendus crimes. On prononça en outre son exclusion perpétuelle de tout emploi, on lui enjoignit de ne jamais aller qu'à pied, et de ne plus porter que les habits les plus humbles. Olavidé ne resta en captivité que 3 ans : le souvenir de ses services fut assez puissant pour lui faciliter les moyens de s'échapper. Il se retira à Venise et revint plus tard en Andalousie où il m. en 1803. On a de lui : *el Evangelio en triunfo (Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti)*, traduit en franç. par M. Buynand Deséchelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8. V. sur Olavidé l'*Ami de la Religion et du Roi* du 6 févr. 1822, no 782, t. 20, p. 385.

OLDCASTLE (John), appelé *le bon lord Cobham*, né sous Edouard III, épousa l'héritière de ce lord Cobham qui se distingua par son patriotisme sous Richard II. Il hérita des biens et de la pairie, comme de l'esprit d'indépendance de son beau-père. Imbu des sentimens hérétiques de Wiclef, il chercha tous les moyens de propager sa doctrine, dénonça à la chambre des communes la corruption du clergé, et fut bientôt lui-même livré aux censures ecclés. par Henri V, qu'il avait offensé par ses invectives contre le pape. Jugé par contumace et frappé d'excommunication, il fut bientôt saisi et transféré à la Tour. Il parvint à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles ; mais ses ennemis le représentèrent à la cour comme un sectaire dangereux par le nombre de ses prosélytes ; sa tête fut mise à prix, et il fut arrêté et suspendu avec des chaînes à un gibet placé au-dessus d'un bucher ardent qui le consuma.

OLDECORN, jésuite flamand, se signala en Angleterre, sous Jacques Ier, par un zèle inconsidéré pour la relig. catholique ; il fut impliqué dans la *conspiration des poudres*, condamné et pendu à Worcester avec son confrère H. Garnet (*v.* ce nom), le 17 avril 1606.

OLDEN-BARNEVELDT V. Barneveldt.

OLDENBURG (Henri), physicien, né dans le 17e S. à Bremen, suivit un jeune seigneur anglais, son élève, à Oxford, se lia avec la plupart des savans qui concoururent à la formation de la société royale, devint secrétaire de cette même société, et m. à Charlton en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* de 1665 à 1677 ; et il a enrichi ce savant recueil de plus. *dissertations* et autres morceaux remarquables. On a encore de lui des traductions latines de plus. ouvr. de Boyle (*v.* ce nom), son ami, l'*Explicat. de l'Apocalypse*, trad. en anglais ; la *Vie de la duchesse de Mazarin*, idem, etc. Il entretenait une correspondance très-étendue avec les savans les plus illustres de son temps, en Anglet., en France et en Allemagne,

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, dans les prem. ann. du 17e S., visita les différens états de l'Europe, et s'établit ensuite à Genève, où il ouvrit une école particulière d'histoire et de droit public, et où il m. en 1678. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont Senebier (*v.* ce nom) a donné la liste dans l'*Hist. littéraire* de Genève, t. 2. Nous citerons seulem. : *Itinerarium Germaniæ politicum*, etc., Cosmopoli (Genève), 1668, in-12; un *abrégé* de l'analyse de Puffendorf : *de Statu imperii germanici*, avec des éclaircissemens (Oldenburger se cache sous le nom de *Pacificus a Lapide*); *Notitia imperii, sive Discursus in instrumentum pacis osnabrugo-monasteriensis*, Freystadt. 1669, in-4, sous le nom de *Phil. - André Burgoldensis*; *Limnœus enucleatus*, Genève, 1670, in-fol. (*v.* Limnæus); *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, ibid., 1675, 4 vol. in-8.

OLDENDORP (Chrétien-George-André), né en 1721, dans l'évêché d'Hildesheim, entra dans la commun. des frères moraves, et remplit pend. plus. années l'emploi d'instituteur. En 1763 il fut envoyé par sa communauté dans les colonies danoises aux Antilles, pour y recueillir les matériaux nécessaires à la composition de l'hist. de la mission que les frères Moraves avaient établie dans les îles de Ste-Croix, de St-Thomas et de St-Jean. Oldendorp parcourut ces trois établissem., passa ensuite dans l'Amérique septentrionale, visita les maisons de sa communauté dans le New-York et la Pensylvanie, revint ensuite en Europe, et m. à Ebersdorf en 1787. On a de lui, outre des *opuscules*, des *cantiques moraves*, une *Histoire de la mission des frères évangéliques dans les îles Caraïbes de St-Thomas*, *Ste-Croix et St-Jean* (en allem.), Barby, 1777, 2 vol. in-8, fig. On y trouve des détails géograph. et d'hist. naturelle assez intéressans. — Un autre Oldendorp, ou Oldendorpius (Jean), né à Hambourg, m. à Marpurg en 1561, professa le droit dans cette dern. ville, ainsi qu'à Cologne, et a laissé quelq. écrits de jurisprudence, dont le plus remarquable est un traité *de Prœscriptionibus*, Cologne, 1568, in-8.

OLDERIC. V. Oderic.

OLDFIELD (Anne), célèbre actrice anglaise, née à Londres en 1683, m. en 1730, obtint les plus grands succès dans la comédie et dans la tragédie : ses talens et sa générosité envers des poëtes malheureux ont fait excuser quelques faiblesses communes dans la carrière où elle était entrée. Elle fut enterrée à l'abbaye de Westminster, au milieu des tombeaux des rois, des personnages les plus illust. de son pays, et près de Congrève (*v.* ce nom), son auteur favori. Sa *Vie* a été publiée à Londres, 1731, in-8.

OLDHAM (John), poëte satirique anglais, né en 1653, vécut dans la société des comtes Rochester et de Dorset, et dans celle de Dryden. Il promettait un talent du prem. ordre, dont les plaisirs et la débauche empêchèrent le développement. Il m. de la petite-vérole en 1683, à peine âgé de 30 ans. *Ses poésies*, parmi lesquelles on remarque surtout plus. satires énergiques, ont été recueillies et imprimées plus. fois in-8 et in-12. On les trouve aussi dans la *collection* des poëtes anglais.

OLDISWORTH (Will.), écriv. angl., né sur la fin du 17e S., vécut sous les règnes de la reine Anne et de George Ier, et m. en 1734. On a de lui un vol. de *Mélanges de poésies*, 1715, in-8; la *Vie d'Edmond Smith*, placée en tête des *œuv.* de ce dern.; *Timothée et Philaltheus*, espèce de roman moral, 1709, 3 vol. in-8, et quelq. aut. écrits peu remarq.

OLDJAITOU ou ALDJAPTOU (Gaiath Ed-dyn Mohammed Khodabendeh), 8e emper. persan de la dynastie de Djenguyz - Khan, monta sur le trône en 1304, fonda la ville de Sulthanieh, y établit sa résidence, et fit avec succès la guerre aux Monghols. La protection qu'il accorda aux chrét. et aux rois d'Arménie a fait soupçonner qu'avant d'embrasser l'islamisme il avait été baptisé. Il fit fleurir la justice, diminua les impôts, et m. en 1316 regretté de ses sujets.

OLDMIXON (John), historien et littérat., né vers la fin du 17e S., dans le comté de Sommerset, m. en 1742, a laissé un assez gr. nombre d'ouvr. historiq., critiques et littér., dans la plupart desquels il se montre partial, injuste et d'une insigne mauvaise foi. Nous citerons seulem., parmi ses écrits : une *Histoire des Stuarts*, in-fol., où il peint cette famille malheureuse des couleurs les plus défavorables; l'hist. et la description des colonies anglaises en Amérique, sous le titre de *british Empire in America*, Londres, 1708, 1721, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en hollandais; un vol. de *poésies*, 1714; la *Vie d'Arthur Maynwaring* (*v.* ce nom), dont il publia les œuv. posthumes en 1715; *essais en prose sur la critique*, ouvr. dirigé contre Pope et Addison; *l'Art de la logique et de la rhétorique*, composé à l'imitation du P. Bouhours; *Vie de la reine Anne*, dans l'*Hist. d'Anglet.* depuis Guillaume III jusqu'à George Ier, faisant suite à l'*Hist. des Stuarts*, Londres, 1735, in-fol.; *Examen de la Défense des histor. angl. anciens et modernes*, par le docteur Grey. Il a coopéré à *l'Hist. critique* d'Angleterre. Pope s'est vengé des attaques d'Oldmixon dans son poëme de *la Dunciade*, et Addison en a fait autant dans le *Tatler*, où il le désigne sous le nom de *the unborn Poet*.

OLDOINI (Augustin), jésuite italien, historien et biographe, né en 1612 dans l'état de Gênes, m. vers 1685, professa long-temps les humanités dans plusieurs colléges de son ordre. On a de lui : une *Grammaire* italienne, Ancône, 1637, in-8; *Necrol. pontificum et pseudo-pontificum romanorum, cum notis*, Rome, 1671, in-8; *Clementes titulo sanctitatis vel morum sanctimoniâ illustres cum animadversionibus*, Pérouse, 1675, in-4; *Athenæum romanum, in quo pontificum, cardinalium*, etc. *scripta exponuntur*, ibid., 1676, in-4; *Athenœum augustum in quo Perusinorum scripta publicè exponuntur*, ibid., 1678, in-4; *Athenæum ligusticum, seu Syllabus scriptorum ligurum*, etc., ibid., 1680, in-4; *Catalogus eorum qui de romanis pontificibus scripserunt*, Francfort, 1732, in-4 (publ. par Meuschen); une édition augmentée des *Vies des papes et des cardinaux* d'Alph. Chacon, avec une continuation (*v.* Chacon). Oldoini a laissé en manuscrit : un *Athenæum pistoriense*, complété et publ. par le P. Zaccaria dans la *Bibliotheca pistoriensis*, Turin, 1752, in-fol.; un *Athenæum italicum*; un traité *de Titulis cardinalium*, et d'autres ouvrages de biographie.

OLDRADE ou OLRADE, juriscons. du 13e S., né à Lodi en Italie, étudia le droit romain sous Dynus, et l'enseigna bientôt lui-même avec éclat à Bologne et à Padoue. Appelé à Avignon par le pape Jean XXII, en 1316, il y continua ses leçons, et donna ses décisions à ceux qui le consultaient de toutes parts. Il fut l'ami de Pétrarque, et devint avoc. au consistoire romain. S'étant ensuite brouillé avec le pape, il abandonna ses fonctions et se tint renfermé dans son cabinet. C'est de cette retraite que sortirent ces nombreuses et savantes consultations, qui furent depuis mises à contribution par plusieurs jurisconsultes estimés, et qu'il ne fit jamais imprimer. Il m. à Avignon en 1335.

OLDSWORTH (Edouard), écrivain anglais, né en 1688, ne voulut pas prêter serment au gouvernement qui avait remplacé celui des Stuarts, passa sa vie à voyager avec des jeunes gens dont l'éducation lui était confiée, et m. en 1747. On a de lui : un poëme latin, *Muscipula* (la souricière), qui est regardé comme un chef-d'œuvre de son genre, et dont on trouve une traduct. angl. dans le 5e vol. des *Mélanges* de Dodsley; *Pharsalia et*

Philippi, ou *Essai pour expliquer... avec l'hist. les deux Philippes des Géorgiques de Virgile*; 1741, in-4; *Remarq. et Dissert. sur Virgile*, et autres observat. classiques, publ. avec des notes par Spence, en 1768, in-4.

OLDYS (WILLIAM), antiquaire et bibliographe anglais, né en 1696, d'un père qui cultivait les lettres, fut quelque temps bibliothécaire du comte d'Oxford, passa le reste de sa vie à la solde des libraires, et m. pauvre en 1761. On a de lui : *le Bibliothécaire anglais*, ou *Revue de bons livres inédits dans toutes les sciences*, 1737, in-8; *Vie de sir Walter Raleigh*, imprimée en tête de l'*Histoire du monde* du même auteur, in-fol.; plusieurs articles insérés dans la *Biographia britannica*, in-fol., et signés d'un G; *Tableau des personnages éminens célébrés par les poètes anglais*; la *Vie de sir John Talbot*, dans le Dictionnaire général de biographie (anglais). Il a laissé beaucoup de *notes* sur divers sujets bibligoraph.; et on lui attribue une traduct. angl. de la *Britannica* de Camden, 2 vol. in-4.

OLEARIUS, ou plutôt OELSCHLÆGER (ADAM), sav. voyageur allem., né vers 1600 dans le pays d'Anhalt, fit ses études avec succès à Leipsig, entra ensuite au serv. du duc de Holstein-Gottorp, et fut nommé secrétaire de l'ambassade que ce prince avait cru devoir envoyer au tzar de Moscovie et au roi de Perse, en 1633, pour établir des relations commerciales avec ces deux potentats. La mission des envoyés du duc dura près de six ans. Après avoir traversé une partie de la Russie d'Europe pour se rendre à Moscou, et avoir séjourné quelque temps dans cette capitale, où ils obtinrent du tzar Mic. Fédérovitch l'objet de leur demande, ils revinrent à Gottorp en 1635, et repartirent la même année pour traverser une seconde fois la Russie, gagnèrent Astrakhan, s'embarquèrent sur la mer Caspienne, débarquèrent à Derbend, se rendirent à Ispahan, revinrent par le même chemin, et furent de retour à Gottorp le 7 janv. 1639. Oléarius fut récompensé de ses services par le titre de conseiller et les places de bibliothécaire et de mathématicien du duc de Holstein : il m. en 1671. On a de lui : la relation (en allem.) de la mission dont nous venons de parler, sous le tit. de *Voyages très-curieux et renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse, dans lesquels on trouve une descrip. exacte des pays*, etc., Sleswig, 1647, in-folio, avec fig. et cart. (cet ouvrage a eu 4 édit.); trad. en français par Wiquefort, Paris, 1656, 1659, 1666, in-4, avec cart.; Leyde, 1719; Amsterdam, 1727, 2 vol. in-fol.; trad. aussi en angl. et en hol.; *Hist. de la conquête de la Chine*, de Martini, *et de la prise de Formose sur les Hollandais* (en allem.); le *Gulistan* de Saadi, trad. du persan en allem., Sleswig, 1654, in-folio; les *Fables de Locman*, trad. de l'arabe en allem., ibid.; *Chronique du Holstein* (en allem.), ibid., 1663, in-8; et un gr. nombre d'autres ouvrages dont on trouvera la liste dans Jœcher et son continuateur Rotermund. Oléarius avait appris, avant son voyage, le russe, le persan et l'arabe. Il fut aussi l'éditeur des *voyag. de Mandelslo* (*v.* ce nom) qui avait fait partie de l'ambassade, et des *voyages* de G. Andersen en Orient.

OLEARIUS (GODEFROY), savant professeur en langue grecque et latine, et en théologie à Leipsig, né en cette ville en 1672, m. en 1715, voyagea en Angleterre et en Hollande pour augmenter ses connaissances. On a de lui : une bonne édition de *Philostrate*, en grec et en latin, avec un grand nombre de notes grammat. et hist., Leipsig, 1709, in-folio; une traduction latine de l'*Histoire de la philosophie* de Thom. Stanley, avec des additions et des corrections, ibid., 1712, 2 vol. in-4; *Hist. romaine et d'Allemagne*, ibid., 1699, in-8.

O'LEARY (ARTHUR), prêtre catholique irlandais, né en 1729, se fit connaître par des ouvrages de controverse, écrits dans un esprit de concorde et de modération, qui lui valurent l'estime de plusieurs membres distingués du parlement et une pension du gouvernement. Il prononça en 1799, dans une chapelle catholique qu'il avait fondée à Londres, l'oraison funèbre de Pie VI. On trouve des détails intéressans sur ce vénérable ecclésiastique, et sur ses ouvr. dans son *Eloge funèbre* prononcé et imp. à Lond. en 1802, année de sa m.

OLEASTER ou OLEASTRO (JÉRÔME), dominic. portugais du 16ᵉ S., fut envoyé par Jean III au concile de Trente, refusa à son retour un évêché, et m. saintement en 1563. On a de lui : des comment. sur le Pentateuque, dont l'édit. suiv. est fort recherchée : *Hyeronimi ab Oleastro Comment. in Mosi Pentateucum*, Lisbonne, 1556, in-f.; *Comment. in Isaïam*, Paris, 1628, in-fol.

OLEG, 2ᵉ gr.-duc de Moscovie, dans le 9ᵉ S., fut nommé par Rourik, son parent, tuteur du jeune prince Igor, et régent des états moscovites, dont Novogorod était la capitale. Ce prince, par l'éclat de ses victoires et l'étendue de ses conquêtes, peut être regardé comme le premier fondateur de la monarchie russe. Après avoir soumis tous les pays jusqu'au Dniéper et jusqu'à la mer Noire, il porta ses armes devant Constantinople, où régnait alors l'empereur Léon, dit le *Philosophe*, et consentit à s'éloigner de cette ville, moyennant un tribut considérable et un traité de commerce tout à l'avantage des Moscovites. Oleg établit sa résidence à Kiew, et y m. en 912. « A sa mort, dit l'historien Nestor (*v.* ce nom), le peuple versa des larmes, et poussa de profonds gémissemens. » — OLEG, prince russe, fils du grand-duc Swientoslaw, né dans le 10ᵉ S., eut en apanage le pays des Drzewliens en 972, et périt dans une guerre qu'il eut à soutenir contre son frère aîné Yaropolk, gr.-duc de Russie, en 977. — OLEG, prince russe, petit-fils du grand Yaroslaw, né dans le 11ᵉ S., fut renfermé de bonne heure dans un château fort par ses oncles, qui craignaient son esprit ambitieux. Etant parvenu à s'échapper, il se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers, et désola long-temps son pays par ses brigandages et ses cruautés; chassé enfin des frontières de la Russie, il s'établit dans la principauté de Tmoucorokan, et m. en 1124.

OLEGGIO (JEAN-VISCONTI), tyran de Bologne dans le 14ᵉ S., passait pour être fils de l'archev. Jean Visconti, seigneur de Milan. Il se maintint long-temps dans son usurpation par la politique la plus adroite, et échangea à la fin une souveraineté qui allait lui échapper contre une seigneurie nouvelle et légitime. Il céda Bologne au St Siége en échange du marquisat de Fermo où il transporta tous ses trésors, et où il m. paisiblement en 1366.

OLENSCHLAGER (JEAN-DANIEL d'), publiciste allemand distingué, né à Francfort-sur-le-Mein en 1711, m. dans la même ville en 1778, a laissé un grand nombre d'écrits estimés, dont on trouvera la liste dans la *Nouvelle Europe savante* (en allem.), t. 9, et parmi lesquels on distingue : *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 part. in-4; *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers états de l'Allemagne et de l'Italie*, ibid, 1748, in-8; *Hist. de l'empire romain durant la première moitié du 14ᵉ S.*, ibid, 1755, in-4; *Nouv. Explicat. de la bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, ibid., 1766, in-4 : tous ces ouvrages sont en allem.

OLESNIKI (SBIGNÉE), l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la Pologne, né vers 1389, m. à Saudomir en 1455, fut d'abord secrétaire du roi Ladislas Jagellon, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et auquel il eut le bonheur de sauver la vie dans un combat. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint l'évêché

de Cracovie, puis le chapeau de cardinal, fut employé par Ladislas dans les ambassades et les affaires les plus importantes, et reçut de ce prince mourant, comme marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il tenait de la reine Hedwige, sa première femme. Le prélat reconnaissant fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, fils aîné de son bienfaiteur : après la mort de ce prince en 1444, il rompit l'élect. de Boleslas, duc de Moscovie, sur lequel on avait d'abord jeté les yeux, et eut assez d'habileté ou d'influence pour faire élire Casimir, frère du jeune Ladislas. Une vieillesse honorable et paisible fut la récompense des longs travaux et des importans services du vertueux évêque.

OLGA, épouse d'Igor, troisième grand-duc de Russie, introduisit la première le christianisme dans cette vaste contrée, et m. en 968, après avoir défendu qu'on célébrât des fêtes sur sa tombe, à la manière des idolâtres. L'église grecque a placé cette princesse dans le calendrier de ses saints.

OLGIATI (Jérôme), serviteur de Galéas Sforce (*v.* ce nom), duc de Milan, fut l'un des assassins de ce prince, conjointement avec Visconti et Lampugnani, le 26 décembre 1476, et montra la plus grande intrépidité dans le supplice qui lui fut infligé après cet attentat.

OLHAGARAY (Pierre), historiographe, né dans le Béarn, au 16e S., d'une famille protestante, fut pasteur à Mazères, et obtint d'Henri IV le titre de son historiographe. On a de lui : une *Histoire de Foix, Béarn et Navarre*, Paris, in-4, 1609, dans laquelle on trouve des détails intéressans sur les troubles religieux de ces prov. et la jeunesse de Henri IV.

OLIBRIUS. V. Olybrius.

OLIER (Jean-Jacques), curé de St-Sulpice et fondateur du célèbre séminaire de ce nom, était né en 1608. Il répandit ces utiles établiss. dans toute la France, et jusqu'au Canada, et m. en 1657, accablé d'infirmités précoces, suite de ses trav. et de ses austérités. Ami de St Vincent de Paule, Olier a été loué par Bossuet et Fénélon. On a de lui : *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12; *Introduct. à la vie et aux vertus chrétiennes*, ibid., 1689, in-24; *Cathéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Louvain, 1686, Paris, 1691, in-24; *Journée chrétienne*, ibid., 1672, in-12; *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655, in-12; un *Recueil de lettres*, 1674, in-12. Le P. Giry a écrit un *Abrégé de la vie d'Olier;* et M. l'abbé Nagot a publ., en 1818, une *Vie* du même pasteur, in-8. La congrégation des prêtres de St-Sulpice, fondée par l'abbé Olier, a survécu à la révolut. et dirige encore plusieurs séminaires.

OLIER de NOINTEL. V. Nointel.

OLIMPIA (Dona). V. Maidalchini.

OLINA (Jean-Pierre), naturaliste, né à Novare dans le 16e S., est aut. d'un traité sur div. oiseaux, intit. *l'Uccelliera*, imprimé à Rome en 1622, in-4, avec des planc. grav. par Tempesta et Villamena. Cet ouvr. est rare et recherché.

OLIVA (Fernand-Perez de), sav. littérat., né à Cordoue en 1497, fut le prem. écrivain espagnol qui ait donné à la prose l'élégance et l'harmonie qui semblaient jusqu'alors réservées pour la poésie. Il m. à peine âgé de 36 ans, lorsqu'il venait d'être nommé précepteur du fils de Charles-Quint. Ambr. Morales (*v.* ce nom), neveu et disciple d'Oliva, a publ. le recueil de ses *œuvres*, Cordoue, 1586 ou 1588, in-4. On distingue, parmi les pièces que renferme ce vol., le *Traité de la langue Castillane;* celui *des Puissances de l'âme;* le *Dialogue de la dignité de l'homme*, prem. modèle que la littérat. espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, noble et élégant.

OLIVA (Jean), littérat. et antiquaire, né à Rovigo en 1689, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Ses talens le firent distinguer à Rome par le cardinal de Rohan, qui lui offrit une place de bibliothéc. en France. Ce sav. bibliographe m. à Paris en 1757, laissant divers ouvr. pleins d'érudition et de sagacité ; on en trouvera le catalogue ainsi que l'analyse de son éloge dans les *Mém. de Trévoux*, août, 1758. Quelques-uns de ses opuscules ont été réunis sous le tit. d'*Œuvres diverses*, Paris, 1758, in-8, précéd. de *l'éloge* de l'auteur par Ch.-Arm. Lescalopier, son ami.

OLIVAREZ (Gasp. GUZMAN, comte duc d'), célèbre ministre espagnol, de l'ancienne et illustre maison de Guzman, gouverna pend. 22 ans l'Espagne sous Philippe IV, qui livré à ses plaisirs lui abandonnait toutes les affaires. Ayant à lutter contre Buckingham, ministre d'Angleterre, et surtout contre Richelieu, prem. ministre en France, son administration fut signalée par la révolte du Portugal et le soulèvem. de la Catalogne, que lui suscitèrent ces deux habiles rivaux. Le roi, cédant aux représentations des grands de sa cour, éloigna Olivarez, qui mourut de chagrin quelq. mois après en 1643. Après avoir gouverné l'Espagne pend. 22 ans, il laissa moins de fortune qu'il n'en avait à son entrée au ministère. La *Vie d'Olivarez* a été écrite en italien par don J.-J. d'Ischia, Udine, 1653, in-24; l'*Hist. de son ministère*, par le comte de la Roca, a été trad. en franç. avec des *Réflexions politiq.*, Cologne, 1673, in-12; la *Relat. de sa disgrâce*, publ. en ital. par le P. Cam. Guidi (Ivrée, 1644, in-4), a été trad. en franç. par A. Félibien, Paris, 1650, in-8.

OLIVE (Pierre-Jean), cordelier de Sérignan, dans le diocèse de Béziers, m. au couvent des franciscains de Narbonne, en 1297, se déclara pour la pauvreté évangélique avec un zèle qui déplut aux relig. de son ordre. Ceux-ci cherchèrent dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, des erreurs qu'ils firent censurer. Olive confondit ses accusat. devant le chap. général tenu à Paris en 1292; mais ses restes n'en furent pas moins déterrés, par ordre de Jean XXII, et brûlés publiquement avec ses écrits, en 1325. — Olive (Simon d'), sav. magistrat, né à Toulouse, d'une famille distinguée de la robe, fut nommé conseiller au parlement de sa ville natale en 1628, et fut chargé, après la soumission de Montauban, d'exécuter l'édit qui y réglait l'instruction publique. Il sentit l'un des prem. que l'éloquence était incompatible avec cet amas de citations que l'on prodiguait alors dans les plaidoyers. Ses *Œuvres* ont été publ. à Lyon, 1650, in-fol. Ses *Questions notables de droit*, qui en font partie, ont été impr. séparém. à Lyon, 1649, 1656, 1682, in-4. — Olive (Jean), jésuite de Cahors, m. en 1636, à l'âge de 50 ans, à Bordeaux, où il professait la grammaire, a laissé quelq. *odes* lat. et franç., insérées dans la *Couronne du Parnasse de Guienne*, Bordeaux, 1620.

OLIVECRANTZ (Jean-Paulin), homme d'état suédois, né à Strengnès en 1633, jouit de la faveur de la reine Christine, qui, lors de son abdication, le fit nommer gouverneur général des domaines qui lui étaient réservés. Il fut envoyé comme ambass. de Charles XII au congrès de Nimègue, et m. à Stockholm en 1707. Il joignait à de gr. talens pour les affaires publiq., de vastes connaiss. littéraires. On a de lui : un *Discours* en grec, à la louange de la reine Christine, Upsal, 1646; *Tabulæ in Hug. Grotii de jure belli et pacis libros*, Kiel, 1688, in-fol.; des *poésies* grecques et lat.

OLIVER (Jean), peintre anglais né en 1556, peignit avec succès les personn. les plus distingués de son temps. On conserve avec soin ses tableaux originaux d'*Elisabeth*, de *Marie Stuart* et de *Ben Johnson*. Il existe dans le palais de Kensington plus. tableaux d'hist. de son fils, Pierre Oliver, qui surpassa son père par le fini de ses ouvr., et m. vers 1654.—Jean Oliver, peintre et grav., que l'on croit

cousin du précéd., excella dans la peint. sur verre, comme le prouvent les beaux vitraux de l'église du Christ, à Oxford, qu'il exécuta à l'âge de 80 ans. Il m. vers 1700.

OLIVEROTTO-DI-FERMO, capit. italien du 15e S., acquit quelq. réputation comme *condottiere* ou partisan, s'attacha à César Borgia (*v.* de nom), qui l'employa dans plus. guerres, s'empara ensuite de la souveraineté de la ville de Fermo, sa patrie, en en faisant égorger les plus notables citoyens. S'étant déclaré contre Borgia, celui-ci l'attira dans un guet-apens et le fit massacrer en 1502.

OLIVET (JOSEPH-THOULIER D'), l'un de nos meilleurs grammairiens, né à Salins en 1682, fut admis jeune encore, chez les jésuites, qui l'envoyèrent successivem. au collége de Reims, à Dijon et à Paris, pour y faire son cours de théologie. Il s'était d'abord exercé à faire des vers français; mais il les brûla, et se mit à étudier les orateurs anciens, et surtout Cicéron, pour entrer dans la carrière de la chaire. Cepend. ses confrères, voulant lui faire continuer l'*Histoire de la Société*, l'envoyèrent recueillir des documens à Rome, en 1713. D'Olivet, qu'effrayait ce travail, s'en débarrassa en sortant de la société, et se voua dès-lors sans partage à des études plus chères. En 1723, il fut admis à l'acad. franç., à laquelle il fut très-utile pour la révision du *Dictionnaire*, et dont les suffrages l'engagèrent à publier, en 1738, des *remarques grammaticales* sur Racine. Il allait essayer le même travail sur Boileau, lorsqu'une proposition qui lui fut faite par le ministère anglais de préparer une édit. complète des *OEuvres* de Cicéron, lui donna l'idée d'élever ce monument à la gloire de son pays même et de le consacrer à l'éducation du dauphin. Un autre honneur lui était réservé, celui de recevoir à l'acad. Voltaire, dont il avait dirigé les premières études littér., et qui lui conserva toujours la tendresse la plus respectueuse. D'Olivet, par sa brusque franchise, se fit quelq. ennemis qui ne laissèrent pas que de troubler son repos; mais il faut dire aussi qu'il resta constamment fidèle aux hommes qui furent vraiment ses amis. Le président Bouhier, Boileau, J.-B. Rousseau et d'autres encore furent de ce nombre. Le sav. abbé m. à Paris en 1768, laissant une réputation qui durera autant que la langue française: il était né grammairien et traduct., comme d'autres naissent poètes. Comme éditeur, nous citerons de lui: *Ciceronis Opera omnia, cum delectu commentariorum*, Paris, 1740-42, 9 vol. in-4; *Poemata didascalica nunc primùm vel edita vel collecta*, ibid., 1749, 3 vol. in 12; *Opuscules sur la langue franç.*, par divers académiciens, ibid., 1754, in-12. Parmi ses traduct., nous distinguerons les suiv.: *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, Paris, 1721, 3 vol. in-12; 1732, 1749, 1766, 2 vol. in-12; *Philippiques* de Démosthènes, et *Catilinaires* de Cicéron, ibid., 1727, in-12; 1736, 1744, 1766, in-12; *Pensées* de Cicéron, ibid., 1744, in-12; souvent réimpr. Enfin, comme écrivain, nous citerons de lui: *Hist. de l'acad. franç.*, depuis son établissement jusqu'à l'année 1700, Paris, 1729, 2 t. in-4; 1730, 2 vol. in-12; six *Lettres au président Bouhier*, publ. d'abord séparément, et réunies ensuite au recueil d'*opuscules* dont il a été parlé plus haut; enfin un *Traité de la prosodie franç.*, et des *Essais de grammaire*. *V.* son *Eloge* dans le t. 6 de l'*Histoire des membres de l'acad. franç.*, par d'Alembert.

OLIVETAN (PIERRE-ROBERT), parent du célèb. Calvin, né à Noyon vers la fin du 15e S., fut un des prem. à propager les principes de la réforme à Genève, où il remplissait l'emploi de précepteur. Forcé ensuite de s'éloigner de cette ville, il se retira dans le comté de Neufchâtel, où il pub. une traduct. de la Bible, sous ce titre: *la Bible qui est toute la Ste-Ecriture*, etc., Neufchâtel, 1535, 2 part. in-fol. Cette prétendue traduct. n'est que la version retouchée de Lefèvre d'Estaples; mais Olivetan n'en eut pas moins l'impudence de se vanter d'avoir traduit sur les textes originaux. Son édit., qui est la prem. pub. à l'usage des protestans, est très-rare; mais elle n'a guère d'autre mérite. Olivetan m. à Ferrare en 1538.

OLIVEYRA (SALOMON BEN-DAVID), savant rabbin portugais, professa avec distinction à l'acad. hébraïque d'Amsterdam, et m. dans cette ville en 1708. Il a laissé une *Grammaire hébraïque*, et un abrégé de *Grammaire chaldaïque* en portugais, Amsterdam, 1689, in-8; un *Lexique hebraïco-portugais*, ibid., 1682; une *Rhétorique hébraïque*, ibid., 1665, in-8; un *Recueil de différens rythmes ou mètres hébraïques*, ibid., 1665, in-12; une *Logique rabbinique*, ib., 1688, in-12; et d'autres *opuscules*, tant imp. qu'inédits, dont on peut voir le catalogue dans Rossi (*Dizionario storico degli autori ebrei*), et dans Wolf (*Biblioth. hebr.*).

OLIVEYRA (FRANÇOIS-XAVIER d'), né à Lisbonne en 1702, d'une famille distinguée, succéda à son père dans le poste de secrétaire d'ambassade auprès de la cour de Vienne. C'est là que ses liaisons avec quelques luthériens lui inspirèrent contre la religion catholiq. des préventions qui lui firent perdre sa place et l'exilèrent de sa patrie. Il pub. ensuite divers ouv. en Hollande et en Angleterre, et m. à Hackney en 1783. Parmi ses écrits, dont on trouvera la liste dans le *Gentleman's Magazine* du mois de mai 1784, nous ne citerons que les *Mémoires* de ses voyages, pub. en Hollande, 1741-42, 2 vol. in-8 (en portug.); des *Lettres familières*, histor., politiq., et critiq., 1743 (en franç.). Il a laissé en MSs. 27 vol. in-4 des *mém.* hist., littér., etc., sous le tit. d'*Oliveyriana*.

OLIVIER (JACQUES), prem. présid. au parlem. de Paris, né dans cette ville vers 1460, était fils d'un procureur, et s'éleva successivem. par son mérite aux charges d'avocat-général, de président à mortier et de chancelier du duché de Milan. Ses services dans ce dern. emploi furent récompensés par la prem. dignité du parlem. de Paris, que lui conféra François Ier en 1517. Il m. en 1519.—OLIVIER (Jean), frère du précéd., né à Paris, entra dans l'ordre de St-Benoît, devint gr.-aumônier et vicaire-général de l'abbaye de St-Denis, puis abbé de St-Médard, enfin évêque d'Angers, et m. dans un château près de cette dern. ville en 1540. On a de lui un *poème* latin intit. *Pandora Jani Oliverii, Andium hierophante*, Paris, chez L'Angelier, 1542, in-12; trad. en vers franc., en 1542, par Guillaume Michel de Tours, et réimp. en original, Reims, 1618, in-8.

OLIVIER (FRANÇOIS), chancelier de France, né à Paris en 1497, était fils de Jacques, dont l'article précède. D'abord simple avocat puis conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, ambassad., chancelier de Marguerite de France, reine de Navarre, il obtint en 1543 le rang de présid. à mortier, et, deux ans après, la place éminente de chancelier du royaume. Il ne tarda pas à se signaler dans cet emploi par des règlem. sages, des mesures prévoyantes; mais il échoua dans son projet de mettre un frein aux excès du luxe. Ses lois somptuaires restèrent sans exécution; et sa rigidité lui attira de nombreux ennemis, à la tête desquels se trouvait Diane de Poitiers (*v.* ce nom). Cette célèb. favorite parvint à ébranler le crédit du chancel. auprès du roi. On invita Olivier à donner sa démission; mais ce magist. suprême déclara que n'ayant pas démérité, il ne pouvait renoncer à son inamovibilité. Toutefois il consentit à ce que l'on détachât de son office toute la partie active, qui fut donnée, avec le titre de garde des sceaux au présid. Bertrandi (*v.* ce nom). Olivier réduit ainsi au titre seul de chancelier, se retira dans une terre qu'il avait près de Montlhéri, et s'y livra aux douceurs de l'étude

et à la culture des champs. C'est alors que Lhôpital (*v.* ce nom), placé à la chambre des comptes, et abreuvé des dégoûts que lui suscitait sa surveillance sévère sur les finances de l'état, trouva des consolations dans les conseils et l'approbat. d'Olivier, avec lequel il était lié depuis long-temps. Rappelé au conseil sous le règne si court et si orageux de François II, Olivier, affaibli par la vieillesse, manqua de force pour contenir le cardinal de Lorraine, qui, en tirant le chancelier de sa retraite, n'avait eu pour but que de couvrir ses propres actes de la réputat. de ce vertueux ministre. Lors de la découverte de la conjurat. d'Amboise, Olivier insista en vain pour que les listes de proscription ne s'étendissent qu'aux chefs. Il ne put arrêter les supplices commandés par les Guises. Un grand nombre des victimes lui reprochèrent en face d'avoir sacrifié ses propres principes à l'esclavage de la faveur. Une profonde mélancolie s'empara de ce respectable vieillard, et il m. le 30 mars 1560.

OLIVIER (Séraphin), cardinal, né à Lyon en 1538, embrassa l'état ecclésiastiq., professa le droit canon à Bologne, et vint ensuite à Rome, où Pie V le fixa en lui donnant une place d'auditeur de rote. Il fut pendant 40 ans attaché à ce tribunal sous Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII. Ce dern. le créa cardinal à la recommandation de Henri IV. Il m. en 1609, laissant un recueil de la jurisprudence du tribunal qu'il avait éclairé si long-temps. Ce recueil a pour titre : *Decisiones rotæ romanæ*, Rome, 1614, 2 vol. in-fol. ; réimp. à Francfort en 1615, avec des notes et des addit. Le cardinal Olivier, communém. désigné sous son prénom de Séraphin, était, suivant la *Gallia christiana*, de la même famille que le chancelier, et même, suivant de Thou, le fils naturel de ce magistrat.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, né en 1701 à Marseille, se fit une grande réputat. dans le barreau de Provence, fut un des fondateurs de l'académ. de sa patrie, lui paya tribut comme littérat., et m. en 1736. On a de lui une *Histoire de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre*, Paris, 1740, 2 vol. in-12 ; quelq. *dissertat.* insér. dans les *Mém. de littér. et d'histoire* de Desmolets, et dans le Rec. de l'acad. de Marseille.

OLIVIER (Guillaume-Antoine), voyageur et entomologiste, membre de l'institut, né près de Fréjus en 1756, s'adonna avec passion à l'étude des plantes et des insectes, et pub. plus. ouv. fort importans pour les sciences naturelles. La révolution l'ayant arraché à ses occupat., il accepta avec Bruguière une ambassade que le ministre Roland avait eu l'idée d'envoyer au roi de Perse. Il supporta les fatigues et les dangers d'une expédit. aussi longue que périlleuse, et revint seul en France après six années d'absence, en décemb. 1798, rapporta avec lui de nombr. collect. sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Admis à l'institut de France en 1800, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiq., fit des rapports, et rédigea de nombr. mém., tant pour l'institut que pour la société d'agriculture de Paris, dont il faisait égalem. partie. Attaqué depuis plus. années d'une maladie de langueur, il m. en 1814 à Lyon, en revenant de Provence, où les médec. l'avaient envoyé pour respirer l'air natal. On a de lui des *mém.* sur l'entomologie, l'agricult. et de la botaniq., épars dans les Mém. de l'institut et autres recueils scientifiq. ; *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 v. in-4, avec 363 pl. ; *Dictionn. de l'hist. naturelle des insectes*, dans l'*Encycloped. méthodiq.*, 1789, 1819, 9 vol. in-4 (il a eu pour collaborat. dans cet ouv. MM. Mauduyt, Latreille et Godard) ; *Voy. dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8, avec atlas ; plus. articles dans le *Nouveau Dictionn. d'histoire naturelle appliquée aux arts*, de Déterville. L'*éloge d'Olivier*, lu à l'institut le 8 janv. 1816, se trouve dans le recueil des *Eloges historiq.*, pub. par M. Cuvier, tom. 1er.

OLIVIER. V. Marche et Malmesbury.

OLIVIERI ou OLIVIERO (Dominique), peintre, né Turin en 1679, adopta le genre de l'école flamande, et ses tableaux pleins d'imaginat. et de gaieté ne tardèrent point à être recherchés dans toute l'Italie. Il m. en 1755. On conserve de lui à Turin deux tableaux d'une assez grande dimension, dont l'un représente un *Marché*, avec un grand nombre de figures, et deux autres tableaux d'église, plus petits, représentant les *Miracles du St-Sacrement*.

OLIVIERI DEGLI ABBATI (Annibal-Camille), antiquaire, né à Pesaro en 1708 d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiast. et renonça à tout espoir d'élevat. pour se consacrer entièrem. à l'étude. Il a laissé un grand nombre de dissertat. pleines de savoir et de crique sur l'hist. et la numismatiq. On les trouve pour la plupart dans la *Raccolta* de Calogera (*v.* ce nom), et dans les *Mém.* de l'acad. de Cortone. L'*Oraison funèbre* d'Olivieri, par Fortunato Marignoni, a été pub. à Pesaro, 1789, in-8.

OLLENIA DU MONTSACRÉ. V. Montreux.

OLLIER. V. Nointel et Olier.

OLLIÈRES (N.), jésuite, né en Lorraine au commencement du 18e S., fut envoyé comme missionn. à la Chine, et s'y signala par son zèle et ses travaux apostoliq. depuis 1758 jusqu'en 1780, époque où il m. à Pé-king, après avoir pub. un *catéchisme* en langue chinoise.

OLLIVIER (Remi), secrétaire-général du ministère de la guerre sous le comte de Muy, le comte de St-Germain et le prince de Montbarrey, né à Paris en 1727, m. à Dijon en 1814, est auteur de l'*Esprit de l'Encyclopedie*, pub. sous le voile de l'anonyme, Paris, 1798-1800, 12 vol. in-8.

OLMI (Valeriano), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, né à Bergame dans le 16e S., a pub. une traduct. ital. des ouv. attribués à St Denys l'Aréopagite (*v.* ce nom), Venise, 1563, in-8.

OLMO (Fortunato), moine du Mont-Cassin, né à Venise dans le 16e S., retrouva les MSs. que Pétrarque avait donnés à la républiq. de Venise, et qui étaient restés oubliés dans un coin obscur de la Basilique de St-Marc. On a de ce religieux une *Histoire de l'invention et de la translation du corps de St Nicolas-le-Grand* (en ital.), Venise, 1626 ; et une *histoire* de la paix conclue à Venise en 1177, entre le pape Alexandre III et l'emper. Frédéric Barberousse.

OLMOS (François-André), missionn. espag., né vers la fin du 15e S., dans le diocèse de Burgos, passa une grande partie de sa vie dans le Nouveau-Monde, livré à tous les travaux d'un pénible apostolat. Il a composé des *gramm.* et des *vocabulair.* en langue mexicaine, fort utiles à ses confrères des missions, et des *livres* d'éducat. et de piété à l'usage de ses néophytes. Le savant Wading (*v.* ce nom) donne la liste de ces ouvrag., au nombre de quinze.

OLONNOIS (Jean-David NAU, dit l'), ainsi nommé du lieu de sa naissance, les Sables-d'Olonne, fut un des plus fameux flibustiers du 17e S., et surnommé *le Fléau des Espagnols*. Chef d'un grand nombre d'aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, il s'élançait de là sur les établissem. espagnols, portant sans relâche le pillage et la désolat., et, soit vainqueur soit vaincu, ne tardait point à reparaître. Mais étant tombé entre les mains des Indiens, ces barbares le rôtirent et le mangèrent en 1667 : digne fin d'un homme dont le courage n'avait été égalé que par la cruauté. V. l'*Histoire de l'île de St-Domingue* par le P. Charlevoix.

O-LO-PEN, ou, d'après l'ortographe portug., OLO-PUEN, était un religieux dont on ignore le

pays, et qui, suivant une inscript. trouvée à Si-an-fou, apporta le prem. l'Evangile en Chine, sous le règne du grand emper. Thaï-tsoung (635). V. le *Journal des Savans*, oct., 1821, p. 598.

OLOUG-BEIG. V. OULOU-BEYG.

OLYBRIUS (ANICIUS), emper. d'Occident dans le 5e S., descendait de l'ancienne famille romaine *Anicia*, et fut d'abord général des armées de l'empereur Léon, après avoir épousé Placidie, fille de l'emp. Valentinien III. Ricimer (*v.* ce n.), s'étant révolté contre l'emp. d'Occident, Anthemius fit proclamer Olybrius en avril 472; mais celui-ci qui joignait, suivant quelq. histor., à des vertus privées les talens d'un gr. capitaine, n'eut point le temps de signaler son règne, et m. au bout de 3 mois et 12 jours. On a de cet emper. éphémère quelques médailles en or, en argent et en bronze.

OLYMPIAS, femme de Philippe II, roi de Macédoine, fille de Néoptolème, roi d'Epire, et mère d'Alexandre-le-Grand, fut mariée vers l'an de J.-C. 360. Philippe, à ce qu'il paraît, soupçonna sa vertu, ou du moins se servit de ce prétexte pour la répudier après plus de 25 ans d'union, et devenir l'époux de la jeune Cléopâtre, nièce d'Attale. La fureur d'Olympias ne connut point de bornes à cette nouvelle, et il est probable que du fond de l'Epire, où elle se retira après avoir été dépouillée du titre de reine de Macédoine, elle fit agir l'assassin qui tua Philippe; du moins affecta-t-elle de rendre à son cadavre et à sa mémoire les plus grands honneurs. Elle poursuivit ensuite Cléopâtre, sa rivale, avec le plus insigne acharnement, et la força à se pendre. Fatigué de tant d'excès, Alexandre, en partant pour l'Asie, ne laissa à Olympias aucune autorité, et confia la vice-royauté de la Macédoine à Antipater, avec lequel la reine eut de perpétuels démêlés tant que le conquérant de la Perse vécut. A la mort d'Alexandre, elle se retira encore en Epire; mais elle revint au bout de six mois à la sollicitation de Polysperchon, et elle débuta par faire mourir Aridée, frère naturel et successeur d'Alexandre, Eurydice, sa femme, et Nicanor, un des fils d'Antipater. Cassandre, frère de Nicanor, marcha alors sur la Macédoine, battit les troupes de la reine, la bloqua dans Pydna, et enfin la réduisit à se rendre, ce qu'elle fit en stipulant qu'elle aurait la vie sauve. Cassandre consentit à tout; mais il trouva moyen d'éluder sa parole en ameutant contre elle les gens du peuple et les parens de ceux qu'elle avait fait massacrer. Ceux-ci l'égorgèrent l'an 316 avant J.-C. — Une autre princesse du nom d'OLYMPIAS régna en Epire, où elle était née. Fille de Pyrrhus Ier, sœur et femme d'Alexandre Ier, et mère de 3 enfans, elle resta par la mort de son mari tutrice de ses 2 fils, et gouverna le royaume en leur nom. Les Etoliens ayant voulu conquérir sur elle l'Acarnanie, elle réussit à les en expulser en se faisant un allié de Démétrius, roi de Macédoine. Dans la suite, elle eut la douleur de perdre successivement ses 2 fils Pyrrhus et Ptolémée, qui régnèrent chacun un instant par eux-mêmes; et la douleur qu'elle ressentit de ce double malheur fut si vive qu'elle y succomba peu après l'an 240 avant J.-C.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, vivait à Alexandrie vers le milieu du 6e S. On a de lui un *commentaire* sur les 4 livres des *Météores* d'Aristote, publ. par J.-B. Camozzi, avec une traduct. lat., Venise (chez les fils d'Alde Manuce), 1551, 2 t. in-fol. Gab. Naudé attribue au même philos. la *paraphrase* sur les *Morales* d'Aristote, qu'Heinsius a publ. sous le nom d'Andronicus de Rhodes, et qu'un MS. de la Bibliothèque royale donne à Héliodore de Pruse. — On a confondu cet Olympiodore avec un philos. du même nom, qui lui est antérieur de plus d'un S., et dont on a une *Vie de Platon*, faisant partie du *commentaire* du même auteur sur le 1er *Alcibiade*. Cette vie a été impr. dans le t. 2 du *Diogène Laërce*, édit. de Ménage, avec une traduct. latine et des notes. — OLYMPIODORE, diacre d'Alexandrie, qu'Oudin (*v.* ce nom) confond avec les deux précédens, vivait vers le milieu du 7e S.; il a composé des *commentaires sur le Livre de Job*, insérés presqu'en entier dans la *Catena græcorum patrum*; une *Scholie sur l'Ecclésiaste*, trad. en lat. par Zenobio Acciajuoli; des *comment. sur la Prophétie et les Lamentations de Jérémie*, insérés aussi dans la *Catena gr. patr.*

OLZOFFSKI (ANDRÉ), prélat polonais, né en 1618, m. à Dantzig en 1678, obtint de bonne heure la faveur de Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui donna un canonicat à Gnesne, la place de chancelier de l'archevêché de cette ville, le nomma ensuite son secrétaire pour la langue latine, et l'envoya à Vienne en qualité d'ambassadeur pour assister à l'élection de Léopold. Nommé à son retour prébendier de la couronne et évêque de Culm, il encourut plus tard la disgrâce de la reine Marie-Louise de France, veuve de Ladislas, pour s'être opposé à l'élection d'un prince français au trône de Pologne, et n'en fut pas moins élevé à la dignité de vice-chancelier de la couronne. Lorsque Michel Koributh eût été placé sur le trône, Olzoffski négocia à Vienne le mariage de ce prince avec une princesse d'Autriche, et obtint la charge de grand-chanc. de la couronne. Enfin à la mort de Michel, il eut beaucoup de part à l'élection de Jean Sobieski, qui le nomma archev. de Gnesne et primat du roy., et l'employa dans des affaires importantes.

OMAR (ABOU-HAFSA-IBN-AL-KHATTAB), second khâlyfe ou successeur de Mahomet, né vers la fin du 6e S. de l'ère chrétienne, fut d'abord l'un des plus ardens persécuteurs du prophète, son cousin à la 4e génération du côté paternel; mais la lecture du Koran, qu'il trouva entre les mains de sa sœur et qu'il lui arracha de force, le convertit tout à coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, fit la profession de foi musulmane, et devint dès lors (vers l'an 615 de J.-C.) un des plus zélés sectateurs de la nouvelle religion. Sa fille fut une des femmes du prophète. A la mort de celui-ci, Omar proclama le prem. que le corps de son père n'était point périssable. Chancel. du prem. khâlyfe Abou-bekr (*v.* ce nom), il lui succéda en l'an 13 de l'hég. (634 de J.-C.), et joignit au titre de khâlyfe (vic.-lieutenant) celui d'*emyr al moumenyn* (prince des croyans ou fidèles). Omar fut pour les musulmans un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Il étendit, par lui-même ou par ses lieutenans (*v.* ABOU-OBEIDAH, KHALED, AMROU), les bornes du nouvel empire arabe aux dépens de celui de Constantinople, enleva la Syrie à l'empereur Héraclius, fit la conquête de la Perse et celle de l'Egypte, et porta ses armes jusqu'à Barkah et Tripoli sur la côte septentrionale de l'Afrique. On a reproché à ce khâlyfe d'avoir ordonné à son lieutenant Amrou d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile si les vol. qu'elle contenait s'accordaient avec le Koran, et comme dangereuse s'ils étaient contraires à ce livre divin; mais il faut moins en accuser le caractère d'Omar que les mœurs du siècle d'ignorance ou d'enthousiasme religieux où il vivait. Après avoir échappé une première fois au poignard d'un Arabe gagné par un scheick, ennemi juré de l'islamisme et du khâlyfe, Omar succomba six ans plus tard sous celui d'un esclave persan, qui le frappa dans la mosquée de Médine en l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.), et se tua lui-même après, afin de se dérober au supplice. Ce khâlyfe était alors dans la 63e année de son âge, et en avait régné 10. Il avait plus contribué que Mahomet lui-même aux progrès de l'islamisme. Suivant l'historien Khondemir, il fit détruire, dans le cours de ses conquêtes, plus de 40,000 temples de chrétiens, et fonda 1,400 mosquées. Ce fut lui qui introduisit le premier l'ère si

célèbre de l'hégyre, qui commence au 16 juillet 622 de J.-C., et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il créa des registres de contrôle où étaient inscrits les noms de ceux qui servaient dans ses armées, afin qu'ils reçussent une solde régulière. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les musulmans appelés *sunnites* ou traditionnaires; mais elle est en horreur parmi ceux qu'on nomme *chyites* ou hétérodoxes, qui regardent les trois premiers khâlyfes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du khâlyfat, lequel, suivant eux, devait appartenir sans intermédiaires à Aly, gendre et cousin de Mahomet. — Omar II, huitième khâlyfe omayade (*v.* Omayah), arrière-petit-fils (par sa mère) d'Omar Ier, et fils d'Abdel-Aziz, neveu du khâlyfe Abdel-Melek, fut fait d'abord gouverneur de Médine par Walid Ier (*v.* ce nom), son cousin-germain, et succéda ensuite au fils de ce dernier, Soleïman, en l'an 99 de l'hég. (717 de J.-C.) Ce fut un prince simple, modeste et juste. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées, depuis le règne de Moawiah Ier (*v.* ce nom), contre Aly et ses descendans, et restitua à ces derniers un domaine dont Mahomet avait gratifié Aly en le prenant pour gendre. Cette conduite généreuse d'Omar II ayant alarmé les princes omayades, et particulièrement son cousin Yezid, qui devait lui succéder, ils lui donnèrent un poison lent, dont il m. en l'an 101 de l'hég. (720), après un règne de 2 ans et 5 mois dans la 41e année de son âge. Les historiens grecs accusent ce khâlyfe d'avoir persécuté les chrétiens, et condamné à mort ceux qui refusaient d'apostasier.

OMAR (Abou-Hafs-al-Galedh-ben-Schoaib), fameux capitaine arabe, né en Espagne, dans les environs de Cordoue, vers la fin du 2e S. de l'hég. (7e de J.-C.), prit parti dans une révolte contre Abderame II, roi de Cordoue, refusa de se soumettre après la défaite des révoltés, s'embarqua avec sa famille et les troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerranée en pirate, ravagea une partie de l'Archipel, aborda en Crète, s'empara de cette île, s'y établit vers l'an 207 de l'hég. (823 de J.-C.), bâtit une forteresse dont il fit sa capitale, et l'appela *al Khandak* (le retranchement). C'est de ce nom que s'est formé, par corruption, le nom de *Candie*, devenu commun à toute l'île. Abou-Hafs-Omar fut ainsi le premier prince ou gouverneur musulman de l'île de Crète, et y m., suiv. Casiri, en l'an 240 (854-55 de J.-C.) Un autre historien arabe le fait vivre plus long-temps, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un successeur de ce prince. L'île de Crète demeura 135 ans sous la domination des Arabes, et leur fut enlevée l'an 350 (961 de J.-C.) par Nicéphore Phocas, depuis empereur.

OMAR-AL-MOTAWAKKEL-AL-ALLAH (Abou-Mohammed), surnommé communément *al Aftas*, cinquième et dernier roi maure de Badajoz, en Espagne, dont les états renfermaient la plus grande partie du Portugal, disputa long-temps le trône à Yahia, son frère aîné, et y monta après lui vers l'an 470 de l'hég. (1079 de J.-C.) Ce prince se rendit célèbre par ses richesses, sa prospérité et son goût pour les arts. S'étant joint à Yousouf-ben-Taschfin, roi de Maroc, contre Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, il se repentit bientôt de contribuer à l'accroissement de la puissance du prince africain aux dépens des musulmans d'Espagne, et se sépara de lui. Mais, pendant son absence, une partie de ses sujets s'étaient détachés de lui pour se donner aux princes almoravides; il ne lui restait plus que sa capitale, dans laquelle il ne tarda pas à être assiégé par Saïr, un des lieutenans du roi de Maroc. Trahi par les siens, Omar fut livré au général ennemi, qui lui fit trancher la tête, ainsi qu'à ses deux fils, en l'an 487 (1094 de J.-C.) On a conservé des vers que ce prince fit dans sa prison avant son supplice.

OMAR EBN FAREDJ. V. Ibn Faredj.

OMAR (Nadjm-Eddyn-Abou-Hafs), surn. *al Nasafi*, célèbre doct. musulman de la secte orthodoxe des hanefites, né en l'an 461 de l'hég. (1068-1069 de J.-C.) dans la ville de Nakhscheb ou Nasaf, m. à Samarcande en 537 (1142-1143), a composé, suivant le savant orientaliste d'Herbelot, plus de 100 ouvr., tant sur le droit musulman que sur les traditions. On cite principalement celui en vers, connu sous le titre d'*Al man dhouma* (sur toutes les questions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes), qui fait partie des MSs. arabes de la Bibliothèque du Roi, à Paris, no 1385, et de ceux de la Bibliothèque bodléienne, no 1243. Ce poème a été commenté par plus. docteurs, entre autres Mahmoud, fils de Daoud, dont l'ouvr. est au nombre des MSs. arabes de la Bibliothèque du Roi, sous le no 1387. On trouve encore dans ce même dépôt, un autre commentaire d'*al Mandhouma*, par *Hafedh-Eddyn abou'l Baracat Abdallah*, nommé aussi *al Nasafi*. Ce comment. a pour tit. *al Masfi* ou *al Mosaffi*. Le surn. d'*al Nasafi*, sous lequel on cite souvent le céléb. doct. qui fait le sujet de cet article, ne lui est pas seulement commun avec son commentateur Hafedh Eddyn, il appartient encore à un autre écrivain arabe, nommé Avhad-Eddyn. Nous citerons encore du docteur Omar: un traité des principaux dogmes de la religion musulmane, intit.: *Akaïd*, conservé à la Biblioth. du Roi sous le no 407 des MSs. arabes; et un autre petit poème moral *sur la Vanité du monde*, ibid., sous le no 1418.

OMAR (ben-Hafsoun, ben-Djafar), fameux chef de bandits en Espagne, né à Ronda, vers le milieu du 3e S. de l'hég. (9e de J.-C.), était chrétien d'origine. Après avoir exercé d'abord la profession de tailleur, il se rendit à Truxillo, y prit le parti des armes, et se rendit bientôt célèbre par son audace et ses exploits. S'étant mis à la tête d'une troupe de bandits et de vagabonds, il profita des troubles qui agitaient le royaume de Cordoue, sous le règne de Mehemed, pour exercer les plus affreux brigandages, devint assez puissant pour s'emparer de Tolède, se rendit redoutable à tous les princes voisins, résista successivement à quatre rois de Cordoue, et m. sous le règne d'Abdérame III, l'un deux, en l'an 306 (919 de J.-C.), dans la ville d'Huescar, après avoir fondé dans les monts Alpujarras une principauté, renfermant plus. villes considérables, et qui subsista 70 ans sous lui et ses 3 fils, Djafar, Soléïman et Hafs. On trouve beauc. de confusion dans les récits des histor. espagnols et des auteurs arabes sur cet Omar, que Casiri appelle aussi souvent Khaled, ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille.

OMAR, pacha, dey ou prince d'Alger, fut élevé à ce poste éminent en 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de 15 jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était auparavant agha ou commandant des troupes de la régence. Ce fut sous son règne que l'amiral anglais, lord Exmouth, se présenta devant Alger (en 1816), avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates et plus. autres bâtimens de guerre, pour obliger cette même régence, ainsi que les autres puissances barbaresq., à reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises, à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Omar admit ces conditions à l'exception de la dernière, sous le prétexte qu'étant sujet du sulthan de Constantinople, il ne pouvait, sans la permission de son suzerain, consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour obtenir ce consentem. Au bout de ce terme, les Algériens ayant commis de nouvelles insultes, lord Exmouth reparut devant leur ville, avec un

armement plus considérable que le premier. Omar ayant fait tirer sur la flotte anglaise, l'amiral commença le bombardement de la place et de la flotte ennemie, incendia cette dernière, entra dans le port en vainqueur, et fit souscrire le dey à toutes les conditions déjà demandées. Celui-ci ne tarda point à réparer ces revers; il fit relever les fortifications, réorganisa sa marine, et les pirateries recommencèrent. Mais l'année suivante, la peste s'étant déclarée avec violence dans Alger, la milice attribua cette nouvelle calamité à Omar, se révolta contre lui et l'étrangla dans son palais. Ce prince s'était fait distinguer de la plupart de ses prédécesseurs par des qualités estimables. Pend. le bombardement d'Alger, son prem. ministre avait ordonné d'égorger, à son insu, 1500 captifs chrétiens, qu'on avait renfermés dans une caverne; Omar, informé à temps, fit arrêter l'exécution qui n'avait encore coûté la vie qu'à 32 victimes.

OMAYAH ou OMMYAH, tige de la célèbre dynastie des princes omayades ou ommyades, était fils d'Abd-Schems, et petit-fils d'Abd-Menaf, prince de l'ancienne tribu arabe de Coraïsch ou Kareïch, qui dominait à la Mekke. On ne sait rien de ce personnage, qui mourut probablement au commencement du 7e S. de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût entrepris sa prédication. Son petit-fils, Abou-Sofyan, après avoir été l'un des persécuteurs les plus acharnés de Mahomet, embrassa l'islamisme en l'an 8 de l'hég. (630 de J.-C.), et m. 22 ans après. C'est d'Omayah qu'ont pris leurs noms les khâlyfes omayades, séparés en 2 branches; l'une, fondée en Syrie par son arrière-petit-fils, Moawiah (*v.* ce nom), et l'autre fondée en Espagne, l'an 139 de l'hég., par Abdel-Rahman (*v* ABDERAME), échappé au massacre des princes de sa famille à Damas.

OMEIS (MAGNUS-DANIEL), savant philologue allemand, né en 1646 à Nuremberg, contribua par ses écrits à perfectionner la langue de sa nation qui se dépouillait à peine de sa rudesse primitive. Il m. en 1708, avec le titre de comte curial et palatin, que lui avait conféré l'empereur Léopold Ier. Il a laissé un grand nombre de petits traités latins, de thèses, de programmes, etc., sur des sujets de théolog., de philosoph., de morale et de philologie; et des poésies allem., tombées dans un juste oubli.

OMER (St), en latin *Audomarus*, né près de Constance en Helvétie, vers la fin du 6e S., renonça au monde de bonne heure et se retira dans le célèbre monastère de Luxeuil. Tiré de cette retraite par le roi Dagobert, en 636, pour occuper le siége épiscopal de Térouane, en Artois, il travailla avec un grand zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithin, auquel St Bertin, qui en fut le 2e abbé, donna ensuite son nom. St Omer m. vers l'an 668.

OMMEGANCK (N.), un des prem. paysagistes de l'Europe, m. à Anvers, sa patrie, le 18 janv. 1826, chevalier du Lion-Belgique et membre de l'institut roy. des Pays-Bas, excella à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature. Ses nombreux tableaux, dont plus. ont soutenu, à notre musée, la concurrence avec les principales product. en ce genre, tant anciennes que modernes, lui ont mérité le surnom de *Racine des Moutons*.

OMMYAH. V. OMAYAH.

OMODEI (S. Degli), jurisc. ital. du 14e S., né à Milan, est auteur d'un ouvr. classique dans son temps, intitulé: *Repetitiones juris civilis*, imprimé à Lyon en 1553, in-fol. — On connaît enc. deux cardinaux de la même famille, Louis OMODEI, m. en 1685, et un autre Louis OMODEI, neveu du précédent, m. en 1706.

OMODEO (LÉONARD), mathématicien et littérateur, né à Palerme, m. en 1680, a laissé un gr. nombre d'écrits, consistans en tragédies, poésies, discours académiques, traités d'astrologie, livres de mathématiques, etc., qu'on ne trouve plus guères que dans quelques biblioth. siciliennes, ou d'amateurs italiens.

ONCIU (GAD de), relig. prêcheur, né à Poligny, en Franche-Comté, vers la fin du 13e S. ou au commencem. du 14e, a trad. en langue romane le livre de la *Consolation philosophique* de Boëce, traduct. attribuée mal à propos à un aut. religieux, appelé *frère Renaud de Louhans*. On croit que Gad de Onciu est encore aut. d'un *poème* sur les guerres de Franche-Comté en 1336.

ONÉSICRITE, hist. grec, né dans l'île d'Egine, ou selon d'autres à Astaphilée, dans le 4e S. avant J.-C., fut disciple de Diogène-le-Cynique, accompagna Alexandre-le-Grand dans son expédition aux Indes, en qualité de command. de ses trirêmes (galères), et composa sur ce sujet un ouvrage calqué sur le plan de la *Cyropédie* de Xenophon, et rempli, au jugement de Strabon, des récits les plus étranges et les plus absurdes. Cette histoire s'est perdue; mais Strabon, Elien et Pline en rapportent, d'après Plutarque, un gr. nombre de faits relatifs à la géographie et à l'hist. natur. des Indes. Onésicrite eut deux fils, Androstène et Philisque, disciple de Diogène, à qui l'on attribue les *tragédies* qui portaient le nom de son maître.

ONGARO (ANTOINE), poète de Padoue selon les uns, ou de Venise selon les autres, au 16e S., et l'un des imitateurs du Tasse dans le genre pastoral, passa plus. ann. de sa vie, qui fut très-courte, au service des Farnèses, et ne recueillit guère dans leur cour que des promesses et des complimens. Il est vrai qu'il ne méritait peut-être pas davantage. Le succès de l'*Aminte* du Tasse, représentée à Ferrare en 1572, excita l'émulation d'Ongaro, qui publia peu de temps après son *Alcée*, où, par une innovation qu'on ne trouva pas heureuse, il introduisait des pêcheurs au lieu de bergers. Cependant la beauté de quelques vers, la vérité et la simplicité des caractères, firent recevoir avec indulgence cet ouvr., qui fut imprimé pour la première fois à Venise en 1582, sous ce titre: *Alceo, favola piscatoria di Antonio Ongaro, recitata in Nettuno, castello de' signori Colonnesi, e non più posta in luce.* On a encore de lui des *poésies* publiées à Bologne en 1644.

ONIAS Ier, gr.-prêtre des Juifs, les gouverna depuis l'an 321 jusqu'à l'an 300 avant J.-C.; ce fut sous son administ. que Ptolomée-Soter s'empara par surprise de Jérusalem. — ONIAS II, gr.-prêtre des Juifs en l'an 242 av. J.-C., refusa de payer le tribut que ses prédécess. avaient payé jusqu'alors aux rois d'Egypte. Mais les préparatifs formidables du roi Ptolomée-Evergète effrayèrent le pontife, et la paix ne fut point troublée. Il m. vers l'an 229 av. J.-C — ONIAS III, pet.-fils du précédent, succéda à son père Simon II dans la gr. sacrificature vers l'an 200 de J.-C., et gouverna avec autant de modérat. et de sagesse que de just. C'est sous ce pontife que le roi de Syrie, Séleucus, envoya Héliodore pour s'emparer des trésors dont il croyait le temple rempli. Héliodore, renversé miraculeusement au moment où il posait le pied sur le seuil du lieu saint pour s'acquitter de la commission, ne dut la vie qu'aux prières d'Onias. Dans la suite ce grand-prêtre fut déposé par le success. de Séleucus, Antiochus-Epiphane, qui donna successivem. la souveraineté à ses frères Jason et Ménélas, selon que ceux-ci enchérissaient l'un sur l'autre pour parvenir à cette haute dignité. Onias qui, peu avant la m. de Séleucus, s'était rendu à Antioche afin de rendre compte de sa conduite pend. le séjour d'Héliodore à Jérusalem, éclata en reproches contre Ménélas, et le menaça de toute la colère du vrai Dieu. Celui-ci, pour se débarrasser à la fois d'un censeur importun et d'un rival, chargea Andronique, gouverneur d'Antioche, de l'assassiner, ce que celui-ci exécuta de sa propre main vers l'an 168 av. J.-C.

— ONIAS IV, fils du précédent, ne pouvant succ. à son père à cause des intrigues de ses oncles Jason et Ménélas, se retira en Egypte, où il devint le favori de Ptolémée-Philométor et de sa femme Cléopâtre. Ceux-ci lui permirent d'élever un temple juif dans les envir. de Bubastis, et lui en conférèrent pour lui et ses descendans la souveraineté. Dans la suite beaucoup de Juifs s'établirent autour de ce temple, et fondèrent ainsi une ville qui prit le nom d'Onium ou Onim. Il paraît qu'après la mort de Ptolomée-Philométor, Cléopâtre, sa veuve, chargea Onias de faire la guerre à Ptolomée-Physcon, qui s'opposait à ce que son fils héritât de sa couronne. Mais Physcon l'emporta et fit mourir Onias.

ONKELOS est le nom d'un rabbin que les uns prétendent avoir été disciple de Gamaliel, condisciple de St Paul, et que d'autres confondent avec Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien-Testament, et vivant sous le règne de l'empereur Adrien : la prem. opinion est la plus accréditée. On lui attribue le *Targum*, ou la paraphrase chaldaïque sur le Pentateuque, qu'il composa des div. explications recueillies de la bouche de ses maîtres, Gamaliel, Hillel, Schammai et autres. Les juifs lisent tous les samedis un chapit. du *Targum* avec un chapitre du texte de la loi, et ils ont imprimé un grand nombre de fois cette paraphrase, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions que l'on connaisse est celle de Bologne, 1482. Les MSs. du même ouvrage sont très-communs. Il en existe trois trad. latines, par Alphonse de Zamora, par Paul Fagius et par Bern. Baldi : cette dern. est restée inédite dans la biblioth. Albani.

ONOMACRITE, poète grec d'Athènes, vivait vers l'an 516 av. J.-C. On le croit aut. des *poésies* attribuées à Orphée et à Musée (*v.* ces noms).

ONOSANDER, philos. platonicien, que l'on croit avoir vécu sous le règne de l'emper. Claude, dans le Ier S. de l'ère chrétienne, avait commenté les traités politiques de son maître. Ces *comment.* se sont perdus, mais leur auteur s'est fait connaître par le livre intitulé *Στρατηγικὸν λόγον* ou la *Science du chef d'armée*, qui est parvenu jusqu'à nous, et dont la Ire version latine est celle de Nicolas Sagundino, impr. à la suite des *Institut. milit. de Végèce*, Rome, 1493. Camerarius a le prem. reproduit l'original grec sur des MSs. inexacts, Nuremberg, 1595, in-8. Rigault (*v.* ce nom) en a donné une autre édit. plus correcte, accompagnée d'une traduct. latine, Paris, 1599, in-4 ; et cette édit. servit de modèle à toutes les suivantes jusqu'à celle de Schwebel, la plus complète et la plus soignée, Nuremberg, 1761, in-fol., avec une traduction française de Zurlauben, qui avait été déjà publiée en 1754 (*v.* ZURLAUBEN). L'emper. Léon faisait grand cas du traité de la *Science du chef d'armée*, et le maréchal de Saxe pensait que les préceptes en étaient dignes d'une étude particulière.

ONS-EN-BRAY (LOUIS-LÉON PAJOT, comte d'), mécanicien, né à Paris en 1678, fut directeur-général des postes sous Louis XIV, qui l'honorait d'une estime particulière. Passionné pour les arts mécaniques, il forma un cabinet, alors le plus curieux de l'Europe par l'immense collection de machines qu'il contenait, et dont plus. étaient de son invention. Il m. en 1753, ayant légué toutes ses collections à l'académie des sciences dont il était membre honoraire. On a de lui : *Méthode facile pour faire tels carrés magiques que l'on voudra*, inséré dans le recueil de l'académie des sciences, année 1750 ; et un *Mémoire sur les moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différ. mesures*, ibid 1739.

OONSEL (GUILLAUME van), dominicain, né à Anvers en 1571, m. à Gand en 1630, a laissé les écrits suivans : *Consolatorium animæ hinc emigrantis*, Gand, 1617 ; *Enchiridion concionatorum*, Anvers, 1619 ; *Syntaxis ad expeditam divini Verbi tractationem*, Anvers, 1622 (réimpr. 2 fois à Paris) ; *Officina sacra biblica*, Douai, 1624 ; *Perspectiva nobilitatis christianæ*, en latin, français, espagnol et flam., par Colonnès, Anvers, 1626 ; *Hieroglyphica sacra*, Anvers, 1627 ; *Tuba Dei*, Gand, 1629 ; *concionum moralium Compendium*, Douai, 1630.

OORN. V. HOORN.

OOST (JACQUES van), peintre d'hist. et de portraits, surnommé *le Vieux*, né à Bruges en 1600, se fit de bonne heure connaître par des tableaux qui eurent un gr. succès. Il avait pris pour guide et pour modèle Annibal Carrache, et sut tellement imiter ce maître qu'il étonna tous les artistes de Rome, où il était allé pour perfectionner son talent. Il travaillait avec tant de facilité que le nombre de ses ouvr. est immense : on met au premier rang sa *Descente du St-Esprit sur les apôtres*, et son *St Charles Borromée* que l'on voit encore au muséum royal du Louvre. Il m. à Bruges en 1671, laissant un fils, Jean-Jacques van Oost surnommé *le Jeune*, qui fut élève de son père et héritier de ses talens.

OOSTERGA (CYPRIEN van), jurisconsulte hollandais, né en 1614, professa le droit à Utrecht, et m. dans cette même ville en 1687. On a de lui : *Logica juridica*, Utrecht, 1638, in-12 ; *Censura belgica in libros IV Institutionum*, ibid., 1648, in-8 ; *Cens. belg. in lib. Pandectarum*, ibid., 1661 et 1665, in-4 ; *in omnes leges Codicis*, 1666, in-4 ; *ad jus Canonicum*, 1669, in-4 ; *ad Novellas*, 1669, in-4.

OOSTERWICK (MARIE van), peintre de fleurs, née à Nootdorp, près de Delft, en 1630, fut placée par son père dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre dans le même genre, y fit des progrès rapides, et exécuta des tableaux qui se répandirent bientôt à l'étranger, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Elle m. à Eutdam en 1693. Ses tableaux sont encore du plus grand prix pour les amateurs.

OPIE (JOHN), l'un des meilleurs peintres de l'école anglaise, né en 1761 dans un village du comté de Cornouailles, était fils d'un charpentier. Sa rudesse, son défaut d'éducation eurent une grande influence sur les sujets et le caractère de ses tableaux, et l'empêchèrent de réussir dans le grand monde à Londres. Ses compositions les plus estimées sont : la *Mort de David Rizzio en présence de Marie Stuart*, le *Meurtre de Jacques Ier* et la *Mort de Saphira*. On admire surtout son coloris, la vérité et la perfection de son exécution. Il m. en 1807. — Sa femme, mistress OPIE, est auteur de plus. romans estimés.

OPILIUS. V. MACRIN.

OPIMIUS (LUCIUS), consul romain, fameux par son opposition aux Gracques. Les habitans de Régilles ayant manifesté la prétention de jouir des mêmes droits que les citoyens romains, Opimius non content d'étouffer la révolte qui eut lieu à cette occasion, accusa hautement Caïus Gracchus de ce mouvement populaire. Opimius était alors préteur. L'année suivante, 132 avant J.-C., il brigua le consulat et ne put l'obtenir. Mais il fut nommé en 131, et prit sur-le-champ des mesures pour anéantir, par le meurtre des partisans de Gracchus, tous les projets des novateurs. La mort d'un misérable licteur, tué par ceux qu'il insultait, servit de prétexte pour conférer à Opimius un pouvoir illimité. Aussitôt il entoure le forum de gens armés, et met à prix la tête de Caïus Gracchus, qui, dans la même journée, est mise à ses pieds. Opimius éleva un temple à la Concorde. Dans la suite, ayant été traduit sous la prévention de s'être laissé corrompre par l'or de Jugurtha, il fut condamné, et passa le reste de sa vie en butte à la haine et au mépris public.

OPITZ (MARTIN), en latin *Opitius*, poète et

littérateur allem., né en 1597 à Bunzlau en Silésie, acquit de vastes connaiss. aux gymnases de Breslau, de Benthen et à l'univers. de Francfort-sur-l'Oder, visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tubingen, le Holstein, la Hollande, vint à Paris en 1630, se lia avec Grotius, obtint la place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne, passa les dernières années de sa vie à Dantzig, et y m. de la peste en 1639, dans la 42e année de son âge. Les Allemands ont nommé Opitz le *père* et le *restaurateur* de leur poésie. Ce poète s'est exercé dans tous les genres de littérature, et l'on a de lui un grand nombre d'ouvr. publ. en partie séparém., puis réunis sous le titre d'*OEuvres*, dont la 1re édit. est celle de Strasbourg, 1624, in-4. Il y a eu 11 aut. éditions, et la meilleure est la 10e, Breslau, 1690, 3 vol. in-8. Opitz a exercé une gr. influence sur la langue allemande, tant par ses préceptes et l'indication des ressources qu'elle contenait, que par l'emploi qu'il en fit lui-même. Il est, suivant les critiques allemands, le représentant d'une époque, pour ainsi dire isolée entre les *meistersengers* et les écoles de Lohenstein et de Gottsched (*v.* ces 2 derniers noms).

OPITZ (Henri), en latin *Opitius*, théologien et orientaliste allemand, né en 1642 à Altenbourg en Misnie, occupa success. la chaire d'hébreu et celle de théologie à l'université de Kiel, et m. dans cette ville en 1712. Les philologues, tout en rendant justice à la profonde érudition de cet orientaliste, le traitèrent d'*homme singulier* et de visionnaire. On a de lui plus. ouvr., dans la plupart desquels il s'est montré l'un des plus savans hommes de l'église protestante, et dont Rotermund, dans son supplément au *Dictionn. univers. des savans* de Joecher, a donné le catalogue complet au nomb. de 33. Nous citerons seulement les plus importans : *Satellitium Davidis et Salomonis*, Iéna, 1672, 1684, in-4; *Græcismus facilitati suæ restitutus, methodo novâ*, etc., ibid., 1676, Leipsig, 1687, 1697, in-4; *Institutiones accentuationis hebrææ, tabulis mnemonicis hinc et indè illustratæ*, etc., Iéna, 1674, in-4; *Atrium linguæ sanctæ*, Hambourg, 1671, in-4, souvent réimpr.; *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, Leipsig, 1692, Hambourg, 1705, 1714, in-4; *Synopsis linguæ chaldaicæ*, Iéna, 1674, in-4; *Biblia hebraica ex optimis... MSs. codicibus..... accuratissimè emendata*, etc., Kiel, 1709, 2 vol. in-4 (édit. très-estimée malgré quelq. fautes qui s'y sont glissées); *Nov. Testamentum syriacum cum versione latinâ*, Hambourg, 1694, in-8; *Theologia exegetica tabulis decem comprehensa, seu Hermeneutica sacra*, Kiel, 1704, Leipsig, 1708, in-fol.

OPMEER (Pierre), chroniqueur hollandais, né à Amsterdam en 1526, s'appliqua successivement à la jurisprudence, à la médecine et à la théologie, acquit une grande érudition, se fit remarquer par son zèle pour la défense de l'église catholique, et m. à Delft en 1595. On a de lui : *Opus chronographicum ab orbe condito continens historiam, icones et elogia summorum pontificum, imperatorum, regum et virorum illustrium*, Anvers, 1611, 2 t. in-fol., réimp. à Cologne, 1625, in-8, sans la continuation de Beyerlinck, de 1582 à 1611, mais augmenté de l'*Historia martyrum gorcomensium*, *Hollandiæque*; et quelques autres *opuscules* peu remarquables, dont on trouvera les titres dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

OPORIN (Jean), imprimeur distingué, né à Bâle en 1507, s'appelait originairement *Herbst*, mot allemand qui signifie automne, et changea ce nom contre celui d'Oporin, qui a la même signification en grec. Il fit ses études à Strasbourg, revint ensuite dans sa patrie, y fut d'abord correcteur d'épreuves chez le célèbre Froben (*v.* ce nom), devint ensuite direct. du gymnase de Bâle, renonça à cette place pour étudier la médecine sous le fameux Paracelse (*v.* ce nom), occupa plus tard la chaire de langue grecque à l'académie de Bâle, et finit par établir, en société avec Robert Winter, son parent, une imprimerie qui obtint bientôt une grande célébrité, et qu'il dirigea ensuite seul jusqu'à sa m., arrivée en 1568. Il fut l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres. Le catalogue des ouvr. sortis de ses presses se trouve à la suite de son article dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum* de Ch. Gryphius, Breslau, 1711, in-8, dans les *Mémoires* de Niceron, t. 27, dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, dans l'*Athenæ rauricæ*, et dans plusieurs autres recueils biographiques et bibliographiques.

OPPÈDE (Jean Meynier, baron d'), premier président du parlement d'Aix, né dans cette ville en 1495, s'est acquis une triste célébrité par les rigueurs et les cruautés qu'il exerça envers les hérétiques vaudois (*v.* ce nom), dans plusieurs bourgs et villages de la Provence. Chargé par François Ier de faire exécuter l'arrêt rendu par le parlement d'Aix, en 1540, contre ces malheureux sectaires, d'Oppède s'acquitta de cette mission avec une violence déjà naturelle à son caractère, et qu'augmentaient encore, dit-on, des ressentimens particuliers. La belle comtesse de Cental, qui lui avait refusé sa main, et beaucoup d'autres nobles, dont les possessions avaient été ravagées dans l'expédition dirigée par le président (qui cumulait avec ses fonctions de magistrat le commandement milit.), firent retentir leurs plaintes à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le voir. Les choses en restèrent là jusqu'à la mort de François Ier; mais en 1551 le président, quatre conseillers qui s'étaient associés à ses fureurs, et avec eux le fameux baron de La Garde (*v.* ce nom), furent traduits devant le parlement de Paris. Cinquante audiences furent consacrées aux débats. D'Oppède fut déclaré innocent des cas à lui imputés, et rétabli dans ses fonctions de premier président; mais quelques années après « la justice du ciel suppléa, dit l'historien de Thou, à celle de la terre »; D'Oppède m. en 1558 d'une maladie assez semblable, dit-on, à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. On a de lui une traduct. en vers français des *Triomphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8, rare.

OPPENHEIMER (David ben Abraham), rabbin du 18e S., célèbre par son savoir, et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédées en livres et en MSs. hébreux, était né à Worms. Il présida successivement les synagogues de Nicolsbourg et de Prague, et m. dans cette dernière ville en 1737. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, notamment sur le droit judaïque et le Talmud, dont la plupart sont restés inédits. Le *Catalogue* de sa bibliothèque, publié à Hambourg en 1782, in-4, par Isaac Seligman, contient la liste complète de ces mêmes ouvrages, dont Wolf a mentionné les principaux dans la *Biblioth. hebr.* Le plus étendu est le *comment.* du Talmud et des livres saints, int. *Jad David* (main de David). On peut consulter encore sur ce personnage J.-B. de Rossi, et Voigt dans son *Traité des savans qui ont illustré la Bohême et la Moravie* (en allem.) Prague, 1773.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, né à Paris en 1672, m. en cette ville en 1742, fut directeur-général des bâtimens et des jardins du duc d'Orléans, régent du royaume, et passa dans son art pour un génie du premier ordre. Il est certain qu'il excellait dans le genre de dessin convenable à son art, et l'on peut s'en convaincre en parcourant la suite considérable de dessins qu'a gravés d'après lui Huquières. Il fut d'ailleurs le maître de Jacques-François Blondel.

OPPIEN, poète grec et auteur de deux poèmes

didactiques, l'un en 5 liv. sur *la Pêche*, et l'autre en 4 sur *la Chasse*, appartient au 2e S. de notre ère. Il était de Coryce ou d'Anazarbe, en Cilicie, et son père, qui tenait un rang distingué dans le sénat, lui donna une éducation solide et conforme à ses principes. Ce fut dans l'exil où il accompagna volontairem. ce digne père, qui n'avait pas voulu fléchir devant l'usurpateur Septime-Sévère, que le jeune Oppien composa les ouvrages que nous venons d'indiquer. Il vint ensuite à Rome, les présenta au fils de Septime, Antonius Caracalla, qui en fut, dit-on, si charmé qu'il permit au poète de mettre à la récompense le prix qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour de son père, qui lui fut accordé sur-le-champ, et accompagné d'une forte gratification. Oppien ne jouit pas long-temps de ces faveurs du prince; une maladie contagieuse qui ravageait sa ville natale l'enleva à la fleur de son âge; il avait à peine 30 ans. Il n'y eut long-temps qu'une voix sur le mérite littéraire des poèmes d'Oppien; mais ce concert d'éloges, répétés de siècle en siècle, fut troublé tout à coup par le savant J.-G. Schneider, qui, frappé de la disparité qu'il remarquait entre le poème de *la Chasse* et celui de *la Pêche*, ne put se résoudre à les supposer du même auteur, ni à les croire de la même époque. En vain un savant français, Belin de Ballu, combattit l'hypothèse des deux Oppiens, avancée par le savant allemand; celui-ci l'appuya de nouvelles preuves dans une édition postérieure (1813), et son opinion paraît être aujourd'hui celle des hellénistes le plus en état de l'apprécier. Oppien fut publié d'abord par les Juntes, Florence, 1515; et successivement à Venise, 1517; à Bâle, 1552; à Paris, 1549-55, et à Leyde, 1597. Le 17e S. ne semble pas s'être beaucoup occupé de ce poète, et il faut aller jusqu'en 1776 pour en trouver une édition vraiment critique: c'est celle de Schneider, Strasbourg, in-8. La même ville vit paraître quelques années après (1786) celle de Belin de Ballu; mais elle ne renferme que les *Cynégétiques*, dont il publia l'année d'après une excellente traduction française, avec des *notes* critiques. Deux autres traductions avaient déjà précédé la sienne: celle Florent Chrestien vers 1550; et celle de Fermat en 1690. Assez récemm. (1817), M. Limes nous a donné celle des *Halieutiques*, Paris, 1 vol. in-8. Un autre poème attribué à Oppien, *les Ixeutiques* ou *la Chasse aux oiseaux*, n'est point parvenu jusqu'à nous: il ne nous en reste que la paraphrase du sophiste Eutechnius.

OPPORTUNE (Ste), abbesse du monastère de Montreuil, près de Sens, était sœur de St Godegrand, évêque de cette ville, et m. en 770.

OPSOPOEUS (Vincent), savant philologue, né dans la Franconie vers la fin du 15e S., m. vers 1540, a laissé: *Castigationes ac diversæ Lectiones in Demosthenis orationes*, Nuremberg, 1534, in-4; *de Arte bibendi libri tres*, ibid., 1536, in-4, petit poème traduit en allemand l'année suivante; un *Traité de rhétorique*, en latin, qui a eu plusieurs éditions; divers traductions du grec en allemand; une traduction latine des *lettres* diverses (*Farrago*) de Luther, Haguenau, 1525, in-8; et des *Annotationes in quatuor lib. græc. epigramm.*, Bâle, 1540, in-8.— Opsopoeus (Jean), savant médecin allem., né à Bretten, dans le Palatinat, en 1556, m. à Heidelberg en 1596, a donné des éditions de divers *Traités* d'Hippocrate, avec des *corrections* dans la traduction et des *remarques*, Francfort, 1587, in-12. On a aussi de lui des *notes* sur Frontin, sur Macrobe, sur les *œuvres* de Sénèque, etc.; un recueil de thèses (*de Partibus corporis humani*), Heidelberg, 1595, in-4.— Simon Opsopoeus, frère du précédent, fut médecin comme lui, et m. professeur à l'académie d'Heidelberg en 1629.

OPSTRAET (Jean), théologien, né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, professa la théologie à Louvain et au séminaire de Malines, partagea les principes de Jansénius et de Quesnel (*v.* ces deux noms), fut banni par lettres de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V, revint à Louvain quand les Pays-Bas passèrent sous la domination de la maison d'Autriche, et m. en 1720. Il a laissé un gr. nombre d'ouvrages en latin et en français, parmi lesquels nous citerons seulement: *Theologus christianus*, trad. en franç. sous ce titre: *le Directeur d'un jeune théolog.*, Paris, 1723, in-12; *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique*, en latin, Louvain, 1726, 3 vol. in-12. Les autres écrits consistent en *dissertations* latines et *opuscules* polémiques, qui n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui.

OPTAT (St), en latin *Optatus*, évêque de Milève, ville de Numidie, en Afrique, dans le 4e S., joignait à des connaissances étendues des vertus qui lui méritèrent l'épiscopat. On conjecture qu'il m. vers l'an 384. Saint Augustin, saint Jérôme et saint Fulgence en parlent avec éloge. Il est surtout connu par un traité *de Schismate donatistarum*. Ce seul écrit qui nous reste de lui a été publié pour la première fois par Jean Cochlée, Mayence, 1549, in-fol. La meilleure et la plus complète des éditions subséquentes est celle donnée par Dupin, Paris, 1700, in-fol., reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. L'édit. y a joint une *préface* savante et deux *dissertations*, l'une sur l'histoire des donatistes, et l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique.

OPTATIEN (Publius Porphyrius), en latin *Optatianus*, poète latin, que l'on a souvent confondu avec le philosophe Porphyre (*v.* ce nom), vivait sous le règne de Constantin, au commencem. du 4e S. Il adressa au prince que nous venons de nommer plusieurs *poèmes*, dont un seul nous est parvenu. C'est une espèce de *panégyrique* de cet empereur, retrouvé à Vienne, et publ. par Pithou dans les *Poemata vetera*, Paris, 1590 (*v.* Pithou). M. Welser en a donné un 2e édition, avec un *comment.*, Augsbourg, 1595, in-fol., réimpr. à la suite des *Œuvres* de Welser, Nuremberg, 1682, avec de nouvelles *remarques* de Christophe Daum. C'est une collection de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, formant différentes figures, telles qu'un *autel*, une *orgue hydraulique*, etc. Optatien a eu des imitateurs en ce genre; et nous citerons entre autres Raban Maur, Abbon, moine de Fleury, Panard, etc.

ORANGE (Philibert de CHALLON, prince d'), l'un des plus grands capitaines de son temps, né en 1502 au château de Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne, réclama vainem., en 1517, contre les droits de suzeraineté que François Ier prétendait avoir sur la principauté d'Orange, et dès-lors n'attendit plus que l'occasion de se venger. Bientôt le roi de France déclara la guerre à Charles-Quint, et Philibert se hâta d'aller joindre ce redoutable ennemi de la France, qui l'accueillit avec le même empressem., et lui donna le comté de St-Pol et d'autres terres considérables, pour le dédommager de la perte d'Orange, confisquée par le prétendu suzerain de cette principauté. Philibert, après avoir rendu quelq. services à son nouveau maître, fut fait prisonnier (1525) et resta enfermé au château de Lusignan, en Poitou, jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il se trouvait au siége de Rome avec le connétable de Bourbon, auquel il succéda dans le commandem. de l'armée impériale. Il se rendit maître du château St-Ange, obligea le pape de souscrire à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer, s'empara de Naples, dont il fut nommé vice-roi (1528), et força les Français à lever le siége de cette ville et bientôt à sortir du royaume. Il déshonora son triomphe par les barbaries qu'il exerça contre les barons napolitains qui avaient suivi le

parti de la France. Il prit ensuite le commandem. de l'armée impériale en Toscane, et pressa vivem. le siége de Florence, qui en était aux dernières extrémités, lorsqu'il fut tué (1530), à l'âge de 28 ans. Gilb. Cousin a pub., dans un recueil intitulé *Consolatoria*, l'*Oraison funèbre* de Philibert, par Louis Pelletanus d'Asti. Brantôme lui a consacré une *notice* intéressante dans les *Vies des grands capitaines étrangers*.

ORANGE (GUILLAUME de NASSAU, prince d'), fondateur de la république de Hollande et l'un des plus grands hommes des temps modernes, naquit au château de Dillembourg, en 1533, de Julienne de Stolberg et de Guillaume, dit *le Vieil*, comte de Nassau. Il prit le titre de prince d'Orange, en 1544, à la m. de son cousin, René de Nassau, dont il était l'héritier. En 1554, Charles-Quint, à la cour duquel il avait été élevé et dont il s'était fait connaître avantageusem., lui confia le commandem. de l'armée de Flandre contre les Français, pendant l'absence d'Emmanuel-Philibert de Savoie, et n'eut pas lieu de se repentir de ce choix, qui avait été désapprouvé de son conseil, mais qui fut justifié par les succès du jeune général. Lors de son abdicat., l'emp. n'oublia pas de le recommander à son fils, et le combla encore, en se retirant des affaires, de marques d'estime et d'affect. Mais cet exemple ne fut pas suivi par Philippe II, et Guillaume ne tarda pas à s'apercevoir de ce changem. Sur sa proposition, les états des Pays-Bas demandèrent le renvoi des troupes étrangères qui paraissaient n'être qu'une charge inutile pendant la paix; mais le roi d'Espagne, qui avait besoin d'elles pour appuyer les entreprises qu'il méditait, ne répondit que par des vaines promesses, et, lorsqu'il confia le gouvernem. des provinces bataves à la duchesse de Parme, Marguerite d'Autriche, il lui enjoignit de ne se conduire que par les avis du cardin. de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé de cette préférence, fit cause commune avec les seigneurs flamands, et bientôt le cardinal fut obligé de se retirer. Le duc d'Albe ayant été nommé pour le remplacer, les mécontens eurent lieu de s'alarmer plus que jamais et remirent entre les mains de la gouvernante une protestat. contre l'établissement de l'inquisit., l'érection des nouveaux évêchés et la réception du concile de Trente. Ils furent traités de *gueux* par un des conseillers de Marguerite, et acceptèrent avec plaisir, avec enthousiasme même cette dénominat. qui pouvait rendre et qui rendit leur cause populaire. Guillaume était d'avis qu'on profitât de la disposit. des esprits, pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas; mais il ne fut point écouté, et alla chercher un asile en Allemagne. Condamné à m., pendant son absence, par une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il appela de cet arrêt à Philippe, qu'il ne fit qu'irriter davantage. Ce fut alors qu'il se décida à en appeler au sort des combats. Les prem. troupes qu'il leva, commandées par son frère, Louis de Nassau, furent battues par le duc d'Albe. Averti par cet échec, il se met à la tête d'une nouvelle armée, et pénètre lui-même dans le Brabant, où il avait de nombreux partisans; mais la tyrannie et ses sanglantes exécutions avaient glacé tous les courages, et il se vit obligé de licencier son armée, sans avoir rien fait. Il alla se joindre au duc de Deux-Ponts, qui conduisait des secours au jeune roi de Navarre, et, après avoir assisté à la défaite des protestans dans le Poitou, regagna avec peine l'Allemagne. Enfin il rentra dans le Brabant à la tête d'une nouvelle armée, et fut reçu partout cette fois comme un libérateur; mais bientôt, ne pouvant solder ses troupes et trompé par les promesses du roi de France, qui, au lieu de le secourir, faisait la St-Barthélemi, il se retira sur le Rhin. Pendant ce temps la fortune préparait, sans lui, la ruine des Espagnols. Les Hollandais se souvinrent pourtant de ses efforts et de son patriotisme et l'appelèrent pour les gouverner. Il commença par les engager à proscrire entièrement le culte catholique. Dans ces circonstances difficiles, le duc d'Albe fut remplacé par D. Louis de Requesens, dont un des lieutenans remporta sur les insurgés une victoire qui lui ouvrit la Hollande (1575); mais la rupture des digues le força à une retraite précipitée. L'armée d'invas. se perdit elle-même, l'année suiv., par ses cruautés, qui jetèrent dans le parti de l'insurrection les provinces demeurées jusqu'alors fidèles à l'Espagne. Le 8 novembre 1576 tous les Bataves s'engagèrent, par la paix de Gand, à délivrer leur pays du joug étranger. D. Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays-Bas, ayant violé ce traité qui lui défendait de garder auprès de lui des soldats étrangers, les Flamands donnèrent au prince d'Orange le titre de gouverneur-général du Brabant. Celui-ci ne tarda pas à avoir pour compétiteur l'archiduc Mathias, l'élu des seigneurs du pays; mais il sut gagner sa confiance, fut nommé son lieutenant-général et eut toute l'autorité. Après la m. de D. Juan, l'Espagne nomma, pour administrer les Pays-Bas, Alexandre Farnèse, qui remit doucement sous l'ancien joug plus. provinces. Ce fut alors que Guillaume fit adopter à celles qui avaient embrassé la réforme évangéliq. et qui abhorraient la croyance autant que la tyrannie des Espagnols, le fameux traité connu sous le nom d'*Union d'Utrecht*. Il voulut aussi s'assurer l'appui de la France et alla jusqu'à proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-Unies, sous la condit. qu'il respecterait leurs priviléges et leur conserverait la liberté de conscience. Pour prix de ses efforts, il vit sa tête mise à prix par Philippe; mais en 1581, les états déclarèrent le roi d'Espagne déchu de la souv. des Pays-Bas; et, l'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée à Anvers. Les fêtes de sa réception furent troublées par une prem. tentative d'assassinat sur le prince d'Orange: c'était un coup de l'Espagne. Bientôt la conduite du duc d'Alençon fit perdre à Guillaume de son crédit et le décida de se retirer à Delft. Il fut assassiné dans cette ville par Balthasar Gérard, le 10 juillet 1584. V. l'*Abrégé de l'histoire belgiq.*, par Dewez, l'*Histoire de Guillaume de Nassau*, par Amelot de La Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, et *les Bataves*, par Bitaubé.

ORANGE (FRÉDÉRIC-HENRI de NASSAU, prince d'), stathouder de Hollande, né à Delft en 1584, l'année même que Guillaume de Nassau, son père, fut assassiné par le fanatique Gérard, fut élevé par son frère, Maurice d'Orange, l'un des plus grands capitaines de son siècle, et se signala de bonne heure dans la carrière des armes. Revêtu de la dignité de stathouder et de celle de maréchal héréditaire de Hollande, à la m. de son frère, en 1625, il assura l'indépendance de la républiq. encore nouvelle par plus. combats glorieux et par la conquête de Bois-le-Duc, de Venloo, de Ruremonde, de Maëstricht, de Limbourg, de Breda, de Hulst. Sous son gouvernem. la marine holland. obtint de brillans succès sur les flottes espagnoles, et fit affluer vers le Texel l'or du Mexique et du Pérou. De nouvelles découvertes et de nouveaux établissem. faits aux Indes orientales étendirent les relations commerciales et accrurent la puissance de la Hollande. Frédéric-Henri m. en 1647, au moment où la suspension d'armes avec l'Espagne allait faire jouir la républiq. d'une paix glorieuse et nécessaire à son affermissem. Ce prince eut une partie des talens de son frère, fut vaillant et infatigable comme lui, mais n'eut pas son ambition inquiète et sut respecter la liberté de son pays qui s'éleva, sous son administrat., au plus hau degré de puissance et de richesse.

ORANTES (FRANÇOIS), cordelier espagnol, m. en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, fut ensuite confesseur de don Juan

d'Autriche, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les institut. de Calvin*, etc.

ORBESSAN (Anne-Marie d'AIGNAN d'), président à mortier au parlem. de Toulouse, né dans cette ville en 1709, m. sur la fin du 18e S., a laissé : *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 4 vol. in-8 ; *Variétés littéraires*, pour servir de suite aux Mélanges, ib., 1781, 2 vol. in-8. Il a aussi trad. de l'anglais le *Traité du sénat romain*, par Middleton, Montauban, 1755, in-12, avec des notes.

ORCAGNA (Bernard), peintre italien du 14e S., était fils d'un habile orfévre de Florence et se fit une réputat. par ses peintures à fresque ; mais il fut surpassé par son frère André Orcagna, qui, à la fois peintre, sculpteur et architecte, était regardé de son temps comme un prodige. Ce furent ces deux frères qui, dans leurs peintures du *Paradis* et de *l'Enfer* (du Dante), donnèrent les premiers l'exemple imité tant de fois depuis, de placer parmi les réprouvés leurs ennemis et leurs amis parmi les élus. André Orcagna, que Michel-Ange estimait beaucoup comme architecte, m. en 1389, laissant une école féconde en artistes distingués.

ORCHAMPS (Claude d'), général de l'ordre des minimes, né en 1595 à Besançon, se distingua par son talent pour la prédication, prêcha dans les principales villes de Bourgogne et d'Italie, remplit successivem. les différens emplois de son ordre, en fut nommé supérieur-général en 1655, et m. à Madrid en 1658, dans une visite qu'il faisait des monastères des minimes en Espagne. On a de lui : *les Perfect. royales d'un jeune prince*, Lyon, 1651, in-4.

ORCHAN. V. Orkhan.

ORDELAFFI, nom d'une famille de Forli dans la Romagne, de la fact. des gibelins, célèb. dans les guerres d'Italie du 14e S. — Cecco Ordelaffi s'empara en 1315 du gouvernem. de sa patrie qui resta dans sa famille jusqu'en 1480. Chassés de Forli et de la Romagne par les troupes pontificales, sous le pape Sixte IV, les Ordelaffi se refugièrent à Venise, où ils servirent la républiq. dans la profess. des armes.

ORDERIC, ORDRIC ou OLDERIC VITAL, historien ecclésiastiq., né en Angleterre en 1075, prit l'habit monastiq. à onze ans dans l'abbaye de St-Evroul-en-Ouche, en Normandie, et y m. vers 1150, laissant une histoire ecclésiastique qui commence par la vie de J.-C., et se termine à l'année 1141. Elle est divisée en 3 parties, dont la dernière contient des détails plus ou moins intéressans sur les évènem. contempor. Cet ouv., du reste assez mal écrit et indigeste, ayant pour titre : *Orderici Vitalis, Angli, monachi uticensis, historia ecclesiastica*, a été recueilli en son entier dans la collection latine des *Ecrivains de l'Histoire de Normandie*, pub. par Duchesne, Paris, 1619, in-fol. Un MS. autographe de proportion in-4 est conservé dans la biblioth. publique de la ville d'Alençon ; mais il ne renferme que la seconde moitié de l'ouv., le reste s'étant perdu, avant que les moines de St-Evroul se fussent décidés à le faire relier. M. Brial, ancien bénédictin, a donné un bon extrait de l'histoire d'Orderic Vital dans le t. 12 du *Recueil des Historiens de France*. *L'Histoire des Normands*, par Orderic Vital, a été trad. pour la prem. fois en franç. par M. Dubois, Paris, 1827, 4 vol. in-8 : cette trad. fait partie de la collect. des *Mém. relatifs à l'histoire de France*.

ORDINAIRE (Claude-Nicolas), naturaliste, né à Salins en 1736, entra de bonne heure dans la congrégat. de l'Oratoire, professa les humanités dans divers colléges pendant plusieurs années, fut pourvu d'un canonicat à Riom en Auvergne, et se livra, dans ce pays, à l'étude de l'histoire naturelle avec assez de succès pour être appelé à en montrer les élém. à Mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1793, se retira en Angleterre, rentra en France en 1802, fut nommé bibliothécaire de la ville de Clermont, et y m. en 1809. On a de lui une *Histoire naturelle des volcans, compren. les volcans sous-marins, ceux de boue et autres phénomènes analogues*, Paris, 1802, in-8 : ouv. regardé comme élémentaire dans cette partie. Il a laissé en MS. plus. autres ouvr., une *Statistique de l'Auvergne*, dont on a annoncé la publicat., mais qui n'a pas encore vu le jour.

ORDRES RELIGIEUX. Le cadre de ce Dictionnaire ne pouvant admettre des détails complets sur une hist. aussi compliquée et aussi étendue que celle des ordres religieux, nous avons cru devoir reproduire au moins la liste chron. des plus importans et des plus connus d'entre eux. Leur consacrer des notices particulières, c'eût été s'exposer à des redites, les indications principales sur le but de ces instituts, leurs usages, leurs règles, se trouvant liés à la biographie des div. fondateurs. Il n'a donc été dérogé à cette règle que pour les congrégations les plus fameuses. Du reste, on a donné sur l'origine commune des associations religieuses, des notions sommaires à l'art. Moines ; et la liste suivante en formera l'unique complément que puisse comporter notre plan.

Dates.	*Noms des ordres.*	*Fondateurs.*
310	Moines de St-Antoine.	St Antoine, ermite.
320	Tabennites ou moines de Tabennes.	St Pacôme.
363	Moines de St-Basile ou basiliens.	St Basile.
395	Chanoines réguliers de St-Augustin.	St Augustin.
400	Relig. du Mont-Carmel.	Jean, patriarche de Jérusalem.
420	Moines de Lérins ou religieux de St-Honoré.	St Honoré, évêque d'Arles.
529	Bénédict. ou moines noirs.	St Benoît.
565	Moines de St-Colomban.	St Colomban, abbé hybernois.
763	Clercs ou chan. réguliers de St-Chrodegand.	St Chrodegand.
910	Moines de Cluny.	L'abbé Bernon.
997	Camaldules.	St Romuald.
1060	Ordre de Wallombreuse.	St Jean Gualbert, nob. de Florence.
1076	Relig. de Grandmont.	St Etien. de Thiers en Auvergne.
1086	Chartreux.	St Bruno.
1095	Religieux de St-Ant. de Viennois.	Gaston, gentilh. du Dauphiné.
1098	Moines de Cîteaux ou Bernardins.	St Robert, abbé de Molème.
1104	Hospitaliers ou Joannites, auj. chev. de Saint-Jean-de-Jérusal. ou de Malte.	(V. Malte).
1107	Chanoines réguliers de la congrégat. de St-Ruf.	St Ruf, archevêq. de Lyon.
1117	Ordre de Fontevrault.	Robert d'Arbrisselles.
1118	Templiers ou Chevaliers du Temple.	(V. Templiers).
1120	Chanoines régul. de Prémontré.	St Norbert, archev. Magdebourg.
1124	Monastère du Mont-de-la-Vierge.	Guillaume de Verceil.
1140	Notre-Dame de la maison de la Trappe ou Trappistes.	Rotrou, comte de Perche (V. Rancé).
1148	Gilbertins.	Gilb. Sempringam.
1152	Ermites de St-Guill., ou Blancs-Manteaux.	Guill., duc d'Aquitaine et comte de Poitou.

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
1170	Beguines.	Ste Beque, sœur de Ste Gertrude.
1196	Humiliés, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qu'Innocent III condamna comme hérétiques.	Quelques gentilsh. milanais.
1197	Relig. de la Trinité.	St Jean de Matha et St Félix de Valois.
1198	Chevaliers du St-Esprit.	Guy, fils de Guillaume, seigneur de Montpellier.
1203	Relig. du Mont-Dieu.	Alexandre, archev. de Magdebourg.
1205	Carmes.	Albert, patriarche de Jérusalem.
1208	Franciscains ou Cordel., ou Frères-Mineurs.	St François d'Assise.
1212	Religieuses de Ste-Claire, divisées plus tard en Damiènes ou Clairistes et en Urbanistes.	St François d'Assise.
1212	Relig. du Val-des-Ecoliers.	Un profess. nommé Guillaume.
1213	Relig. du Val-des-Choux.	Le frère Viard.
1215	Dominicains ou Frères-Prêcheurs ou Jacobins,	St Dominique, espagnol.
1215	Hermites de St-Paul.	Eusèbe, archev. de Strigonie.
1216	Religieux de Ste-Croix (furent connus en Italie avant l'an 1160, mais ne s'établirent en Fr., en Flandre et en Allem. que vers l'an 1216.)	
1218	Religieux de la Merci.	Jacques, roi d'Aragon, d'après le conseil de St-Raimond de Pegnafort et de S Pierre Nolasque.
1221	Religieux du tiers-ordre de St-François.	
1226	Filles-Dieu pour retirer les femmes de mauv. vie.	
1231	Sylvestrins.	Le B. Sylvestre Gozzolin ou Gonzolin, chanoine d'Osma.
1231	Chanoines de St-Marc.	Une fausse tradition leur donnait saint Marc pour père.)
1251	August.-de-la-Pénitence.	Le pape Innoc. IX.
1270	Célestins.	Pierre de Mouron, pape en 1294, sous le nom de Célestin.
1276	Augustins ou Ermites-de-St-Augustin.	
1313	Congrégation du Mont-Olivet.	Bernard Ptolémée, ou Ptolomée, noble siennois.
1363	Religieuses de Ste-Brigite.	Ste Brigite.
1366	Briciens, ordre militaire.	Inst. sous Urbain V.
1366	Cellites ou Alexiens.	Alexius Romain.
1367	Jésuates.	Jean Colombin.
1374	Jéronimites ou moines de St-Jérôme, milice relig.	Pierre Ferrand, Espagnol.
1376	Frères de Vie Commune.	Gérard, doct. de Paris.
1380	Ermites de St-Jérôme.	Pierre Gambacurta, gentilhomme de Pise.
1380	Congrat. de St-Jérôme, dite *Fésulane*,	Le B. Charles, fils d'Antoine, comte de Monte-Gravelli.

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
1395	Congrégation frisonnaire ou de Latran.	Barthélemi Colonne.
1408	Congrégat. de Ste-Justine ou du Mont-Cassin.	Louis Barbe, Vénitien.
1408	Congrégat. des chanoines réguliers de St-Sauveur ou des Scopetins.	Etienne de Sienne.
1408	Congrégat. des chanoines réguliers du St-Esprit.	Gabriel Spolette.
1419	Observatins des Cordel.	Saint Bénardin de Sienne.
1424	Ermites de St-Jérôme.	Loup d'Olmédo.
1425	Congrégat. des religieux de St-Bernard.	Martin Vasga, moine de Cîteaux.
1429	Congrégation des moines de Bursfeld.	Jean Rodius.
1432	Carmes mitigés ou Billettes.	(Eugène IV adoucit leur règle).
1433	Congrég. de St-Ambroise.	(soumise à la règle de St Augustin).
1435	Minimes.	St Franç. de Paule.
1444	Augustins de la congrégat. de Lombardie.	Grégoire Rocchius de Pavie et Grégoire de Crémone.
1484	Barnabites ou Apostoliq.	(institués par Innocent VIII).
1493	Pénitentes ou Repenties.	Le P. Jean Tisserand, cordelier.
1497	Filles pénitentes.	Jean Simon de Champigny, év. de Paris.
1497	Girondins.	Jean Biclare, év. de Gironne en Catalogne.
1498	Religieuses de l'Annonciation de la Ste-Vierge.	Jeanne de France, fille de Louis XI.
1524	Théatins.	Jean-Pierre Caraffa, év. de Théate, depuis Paul IV.
1525	Capucins.	Matthieu Baschi, cordelier.
1525	Guastallines.	Louise Torelli, comtesse de Guastalla V.
1525	Haudriettes.	Etienne Haudri, secrétaire de St Louis.
1531	Somasques.	Jérôme Emiliani, sénat. de Venise.
1532	Recollets.	(de l'étroite observance de St François.)
1533	Barnabites de St-Paul ou congrégat. des Clercs réguliers.	Jacques-Antoine Morigia.
1534	Jésuites.	Ignace de Loyola (*v.* JÉSUITES).
1534	Jésuitesses.	Warda et Tuittia, anglaises.
1537	Ursulines, (prem. institution).	Angela Merici.
1538	Capucines.	
1550	Pénitentes de Jésus.	
1550	Pénitentes de la Madeleine.	
1568	Carmes déchaux et Carmélites.	Ste Thérèse.
1568	Missionnaires minimes.	Bernard Obregon.
1572	Pères de la Charité ou de Jean-de-Dieu.	Le B. Jean, Portugais.
1577	Feuillans et Feuillantines.	Jean Barrière, abbé de Cîteaux.
1578	Oblats de St-Ambroise.	St Charles Borromée.

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
1579	Religieux de St-Basile (en Occident).	Grégoire XIII.
1588	Clercs-Mineurs.	Augustin Adorne.
1595	Augustins déchaussés.	(Clément VIII l'approuva).
1598	Doctrinaires de France.	César de Bus.
1600	Congrégat. de St-Vanne.	Les PP. Daniel, Picart, etc.
1608	Jacobins réformés ou Dominicains réformés.	Fondat. Jean Michaëlis, et réformateur Paul V.
1610	Religieuses de la Visitation de la Ste-Vierge.	Ste Jeanne-Françoise Fermiot de Chantal, et Saint Franç. de Sales.
1612	Ursulines (2e instit.)	Marie L'Huillier.
1615	Congrégat. des chanoines régul. de St-Sauveur.	(Le B.Pierre Fourrier de Matain-court, réformat.)
1615	Congrégat. des religieuses de Notre-Dame.	Jeanne de Lestonac.
1615	Pères de l'Oratoire.	M. de Bérulle (*v.* BÉRULE et NÉRI.)
1617	Congrégat. des sœurs hospitalières, dites de St-Charles.	
1617	Congrégation Pauline.	Joseph Casalini.
1618	Religieuses du Calvaire.	Antoinette d'Orléans.
1621	Congrégation de St-Maur (en France).	Didier de La Cour, bénéd. de Verdun.
1624	Lazaristes.	Saint Vincent de Paul.
1624	Hospitalières de la Charité de Notre-Dame.	Simonne Gaugin, dite *la mère Françoise de LaCroix*.
1625	Prêtres de la Mission.	Saint Vincent de Paule.
1631	Dames du Refuge.	Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus.
1637	Ordre de la Miséricorde.	Marie - Madeleine de la Trinité.
1640	Barthélemistes.	Barthélemi Holzauter.
1643	Eudistes.	Eudes, ci-devant oratorien.
1645	Sulpiciens.	M. Olier, curé de Saint-Sulpice.
1645	Béthlémistes.	Pierre de Béthencourt.
1662	Pénitentes d'Orviette.	Antoine Simonelli.
1668	Chevalières de la Vraie-Croix.	L'impératr. Eléonore de Gonzague, veuve de Ferdinand III.
1732	Cennonistes.	Alphonse de Varsovie, prêtre napolitain.
1735	Liguoristes ou congrégat. du Très-St-Rédempt.	Le B. Alph.-Marie de Liguori.

OREFICE (PIERRE). V. COSIMO (Pierre). Orefice était le vrai nom de cet artiste, qui prit ensuite celui de son maître Cosimo Rosselli. Il faut ajouter que le musée du Louvre possède de P. Cosimo (Orefice) un tableau estimé représent. le *Couronnem. de la Vierge*, peint sur bois.

OREGIO (AUGUSTIN), cardin., et l'un des plus célèbres théol. de son temps, né dans la Romagne, de pauvres parens, en 1577, ne dut son élévation qu'à ses talens et à sa vertu. Les cardinaux Bellarmin et Barbérin, qui appréciaient tout son mérite, se chargèrent de sa fortune, et ce dernier, parvenu au souverain pontificat sous le nom d'Urbain VIII, le décora de la pourpre romaine et le nomma à l'archevêché de Bénévent. Oregio jouit peu de temps de ces honneurs, et m. en 1635 dans sa ville épiscopale. On a de ce prélat des traités *de Deo*, *de Trinitate*, *de Incarnatione*, *de Angelis*, *de Opere sex dierum*, etc., impr. d'abord séparém., et recueillis ensuite par Nicol. Oregio, neveu de l'aut., Rome, 1637 et 1642, in-fol. On trouve une *notice* sur le cardin. Oregio dans les *Additions* d'Oldoini (*v.* ce nom) *aux vies des papes et des cardinaux* d'A. Chacon.

O'REILLY (ALEXAND.), général espagnol, né en Irlande vers 1735, entra de bonne heure au service d'Espagne, fit avec distinct. plus. campagnes, obtint la faveur de Charles III, et parvint aux plus hautes dignités militaires. Nommé en 1774 commandant de l'expédit. contre Alger, sa réputation souffrit du mauvais succès d'un armement aussi considérable; il avait été néanmoins choisi pour diriger la guerre contre les Français en 1794, lorsqu'il m. subitem. dans un âge avancé.

ORELLANA (FRANCISCO), né à Truxillo, dans les prem. années du 16e S., accompagna les frères Pizarre (*v.* ce nom) au Pérou, eut l'ambition d'égaler, par quelque brillante découverte, ces illustres aventuriers, et s'abandonna sur un léger brigantin, au cours du fleuve des Amazones. Après avoir exécuté ce dangereux voyage, il revint en Europe faire des récits merveilleux qui décidèrent Charles-Quint à lui accorder des lettres patentes pour établir des colonies dans les pays qu'il avait visités. Il repartit dans ce dessein en 1549, avec trois vaisseaux; mais une maladie contagieuse lui enleva la plus grande partie de ses équipages et deux de ses bâtimens. Il perdit bientôt après, sur la côte de Caracas, le seul navire qui lui restât, et succomba en peu de jours au chagrin de son infortune. On ne connaît guère que le résultat du premier voyage d'Orellana : les histor. Zarate et Herrera (*v.* ces noms) en ont négligé les détails. Ce voyageur est le prem. Européen qui ait parcouru le gr. fleuve, dit des Amazones, depuis l'endroit où un autre fleuve, le Napo, s'y jette, jusqu'à la mer, et qui ait fait connaître sa marche de l'ouest à l'est dans une direction presque parallèle à l'équateur.

ORELLE (RIGAUD D'), ou D'AURELLE ou D'AUREILLE, chevalier, comte de Novogarola en Italie, baron de Villeneuve en Auvergne, conseiller-chambellan et maître-d'hôtel du roi, gouverneur et sénéchal d'Agénois et de Gascogne, etc., né à Villeneuve-de-l'Ambron en Auvergne, fut appelé à la cour de Louis XI vers 1481, et sut se maintenir dans la faveur de ce prince soupçonneux et de ses deux successeurs. En 1488, il fut chargé d'une mission importante auprès du gr.-maître des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, à Rhodes. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples (1494), et, l'année suivante, fut envoyé en ambassade auprès des ducs de Savoie, de Milan et d'autres souverains d'Italie. Louis XII le nomma, en 1508, son ambassadeur à la cour de l'empereur Maximilien. Sous le règne de François Ier, Rigaud d'Orelle, qui vit sa faveur décliner avec son âge, se retira en Auvergne, où il se consola en faisant bâtir le magnifique château de Villeneuve.

ORESME (NICOLAS), l'un des prem. écrivains du 14e S., né à Caen, suivant la conjecture du sav. Huet, fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, devint gr.-maître du collège de Navarre en 1355, puis successivem. archidiacre de Bayeux, doyen du chapitre de Rouen, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, et enfin précepteur du dauphin, depuis Charles V. Son élève, monté sur le trône, le nomma évêque de Lisieux en 1377, et l'admit dans ses conseils. Ce sav. prélat m. en 1382. On a de lui une *traduct.* des *Ethiques* d'Aristote, impr. à Paris en 1488, in-fol.; *la Polit.* du même, ib., 1489, 2 vol. in-fol.; *les Livres du Ciel et du Monde*, du même; *des Remèdes de l'une et de l'autre fortune*, trad. de

Pétrarque, ibid., 1535; un *traité* lat. sur la *Communication des idiomes*; 115 *sermons* dont un a été inséré dans la *Biblioth. des Pères*; un *ouvr.* assez singulier, imp. par Martène et Durand (*v.* ces noms), dans leur *Collect.* des anc. écrivains et monumens ecclésiastiq., sous le tit. de *Liber magistri Nicol. Oresme de Anti-Christo ejusque ministris, ac de ejusdem adventu*, etc. On attribue encore à Oresme différens écrits, mais rien ne prouve qu'ils lui appartiennent.

ORESTE (mytholog.), fils d'Agamemnon et de Clytemnestre (*v.* ces noms), après s'être purifié, à Delphes, du meurtre de sa mère, et avoir détruit, conjointement avec Pilade, son ami, le culte sanguinaire de la Tauride (*v.* Thoas), épousa Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, qui lui apporta en dot le roy. de Sparte. Il était lui-même roi de Mycènes.

ORESTE, préfet ou gouverneur d'Alexandrie. V. Hypatia.

ORESTE, tyran de Rome. V. Odoacre.

ORFANEL (Hyacinthe), missionn. espagnol, né à Valence en 1578, brûlé vif au Japon en 1622, est aut. d'une *Hist. de la prédication de l'Evang. au Japon* (en espagnol), Madrid, 1633, in-4.

ORFIREUS ou ORFFYRÉ (Jean-Ernest-Elie), mécanicien allem., dont le véritable nom était *Bessler*, né en 1680 près de Zittau en Alsace, se livra d'abord à l'étude de la théologie et de la médecine, quitta ces deux sciences pour les mathématiques, cultiva surtout la mécanique, s'essaya ensuite dans la pratique de plus. arts, tels que la fonderie, la verrerie, l'horlogerie, la peinture, l'art du tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, courut le monde pour les mettre en pratique, entra comme frère lay dans un couvent, se battit, fut blessé, jeta le froc pour s'enrôler dans les troupes autrichiennes, déserta, se fit empirique, et accompagna un gr. seigneur en Italie. De retour à Prague, il se livra, en société avec un jésuite et un rabbin, à la recherche du mouvem. perpétuel; mais cette réunion n'ayant produit aucun résultat, Orfireus passa en Hollande, puis en Angleterre, revint au métier de charlatan, à celui d'horloger, retourna en Allemagne, s'associa à des chercheurs de trésors, reprit son idée du mouvem. perpétuel, eut encore recours à l'empirisme, épousa la fille d'un bourgmestre d'Annaberg qu'il avait eu le bonheur de guérir; et, après avoir travaillé pend. plus. années à une machine suivant son plan, il l'exposa en 1712 aux regards du public; il s'établit avec cette mécanique, à laquelle il donna successivem. plus de développem., dans diverses villes de Saxe, la fit voir d'abord *gratis*, puis la brisa, lorsque le gouvernem. y eut mis un impôt journalier de 20 sous environ, fut ensuite appelé à Cassel par l'électeur, reçut le titre de conseiller de commerce, obtint un local pour sa demeure et l'établissem. de sa machine qu'il avait reconstruit, et publ. un écrit intit.: *le Mouvem. perpétuel triomphant* (en allem. et en lat.), Cassel, 1719, in-4. Sa machine ayant été soumise à l'examen de S'gravesande (*v.* ce nom), Orfireus, qui ne fut pas content du rapport de ce célèbre physicien, brisa une seconde fois son ouvr., et se livra à la dévotion. Il conçut le plan d'un établissem. appelé *le Gottesburg*, où l'on recevrait des chrétiens, des Turks, etc., pour les instruire dans la piété et dans les arts et les sciences, surtout dans les mathématiques. Il publ. aussi, sous le tit. d'*Orffyréen orthodoxe* (Cassel, 1723, in-4), un projet de réunion de sectes religieuses, qu'il reproduisit en 1724, sous le nouv. tit. de *Précis de la religion chrét. unie* (en allem.), in-4. Ramené par le besoin aux arts mécaniques, il publ. en 1738 trois inventions nouvelles, un jet d'eau perpétuel, une orgue d'horloge et le *vaisseau orffryéen*, ou la machine de conservation. En 1743 il se rendit dans le Brunswick, où il voulait construire des moulins, une fabrique de polissage de marbre, et une autre de maroquin. Il m. en 1745 à Fürstenberg. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta eruditorum*, 1715 et 1718, dans la vie de S'gravesande par Allamand, et dans les *Mém. de Trévoux* de 1717, t. 4.

ORGEMONT (Pierre d'), chancelier de France, né à Lagny-sur-Marne, dans le 14e S., exerça cette charge de 1373 à 1380, époque à laquelle son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi, et m. en 1389. Une chose importante à remarquer, c'est que, suivant les actes anciens de la chambre des comptes de Paris, il fut élu chancelier par voie de scrutin, en présence du roi Charles V.

ORFORD (N., comte de). V. Walpole.

ORGÉTORIX, riche et illustre Helvétien, ayant formé le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine, persuada à ses compatriotes d'abandonner le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, en leur promettant de les mettre en possession des campagnes de la Gaule, dont il exagérait la fertilité. César a décrit les préparatifs de cette expédition dans le 1er liv. de ses *commentaires*. Les projets d'Orgétorix furent découverts, et le peuple allait en faire justice, lorsque cet ambitieux m. subitem. vers l'an 62 av. J.-C.

ORIA (d') V. Doria.

ORIBASE ou ORIBASIUS, médecin célèbre du 4e S., né à Pergame, fut disciple de Zénon de Cypre, fit de grands progrès dans les sciences, devint médecin de Julien, surnommé l'*Apostat*, suivit ce prince dans les Gaules, eut assez de crédit pour l'aider à monter sur le trône impérial, fut ensuite nommé par lui questeur de Constantinople, l'accompagna dans son expédition contre les Perses, et tomba plus tard dans la disgrâce des empereurs Valentinien et Valens, qui l'exilèrent, le dépouillèrent de ses biens, et le rappelèrent ensuite sur la réputation qu'il s'était acquise parmi les peuples barbares. Oribase vécut jusque vers le milieu du 5e S.: il avait composé beaucoup d'ouvr., dont près des deux tiers se sont perdus. Ceux qui restent sont: *Collectanea artis medicæ, ex Galeni Commentariis*, in-8, Paris, 1556; Bâle, 1557, mis en latin par J.-B. Rasario; *Synopseos ad Eustathium filium libri novem*, etc..., *Rasario interprete*, Venise, 1554, 1571, in-8; Paris, 1555, in-8; Bâle, 1557, in-8: c'est l'abrégé du grand ouvrage dont les *Collectanea* ne sont qu'un fragment; *Euporipstorum, hoc est paratu facilium, lib. quatuor*, Bâle, 1529, in-fol., Venise, 1554, 1558, in-8; *Commentarii in Hippocratis aphorismos*, Paris, 1533; Bâle, 1535, in-8; Padoue, 1658, in-12; *de Victûs ratione*, impr. avec plusieurs autres ouvrages, Bâle, 1528, in-fol.; *Anatomia ex libris Galeni, gr. lat., Rasario interprete*, Paris, 1556, in-8; Leyde, 1735, in-4; *Græcorum chirurgici libri... Oribasii duo de fractis et luxatis.... editi ab Ant. Cocchi*, Florence, 1754, in-fol. Oribase a fait plusieurs découvertes importantes en physiologie.

ORICELLARIUS. V. Ruccellai.

ORICHOVIUS. V. Orzechowski.

ORIENT (Joseph), peintre de paysages, né en Hongrie vers la fin du 17e S., se plaisait à représenter *des orages, des coups de vent*, et les scènes les plus terribles de la nature: ses compositions sont vastes et riches. Il m. à Vienne en 1747, après avoir formé plusieurs élèves distingués.

ORIENTIUS (St Orient, ou), confondu souvent avec un évêque espagnol du même nom, fut, selon les meilleurs critiques, évêque d'Auch, ville qui le reconnaît encore pour son patron. On conjecture qu'il mourut vers 450, et on lui attribue un poëme intitulé *Commonitorium*, recueil d'instructions dont les principes valent mieux que la poésie. Cet ouvrage, dont le premier livre, publié par le P. Delrio, Anvers, 1599 ou 1600, in-12, fut réimpr. plusieurs fois, et inséré dans

la *Biblioth. max. patrum*, a été donné en entier par D. Martène, d'après un manusc. de St-Martin de Tours, dans le *Thesaur. anecdoctorum*, t. 5, suivi de quelques pièces de poésie du même aut. sur des sujets pieux. H. L. Schurtzfleisch en a publié une nouvelle édition, Wittemberg, 1706, in-4 : on doit y joindre le *supplém.*, impr. à Weimar en 1716.

ORIGÈNE, doct. de l'église, naquit à Alexandrie vers l'an 185, de parens chrétiens qui l'élevèrent avec le plus grand soin. Il fut instruit dans les arts libéraux, les belles-lettres, et surtout dans les saintes écritures. Il avait 17 ans quand la persécution s'éleva contre les chrétiens en 202, par suite d'un édit de l'empereur Sévère. Léonide, père d'Origène, eut la tête tranchée et ses biens confisqués. Origène, pour subvenir aux besoins de sa famille, se mit à enseigner la grammaire; mais il remplaça bientôt St Clément, dans la direction de l'école chrétienne d'Alexandrie, que ce père de l'église avait été forcé d'abandonner pour se soustraire à la persécution. Origène mena dès-lors la vie la plus austère; et, pour se mettre en sûreté contre la tentation et contre les discours de la méchanceté dans ses relations avec les jeunes catéchumènes, il ne craignit point de se mutiler, prenant à la lettre les paroles de l'évangile. Dans la suite il condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance. Après la m. de l'empereur Septime-Sévère en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il reprit ses fonctions de catéchiste sous les ordres de l'évêque Démétrius. Une émeute qui survint dans cette ville l'obligea de fuir pour se retirer à Césarée, où il donna des leçons publiques. Démétrius, jaloux du succès qu'il obtenait en Syrie, le rappela à Alexandrie, où il reprit ses premières fonctions, et continua d'étonner les fidèles par ses lumières, ses vertus, son zèle et l'austérité de ses mœurs. Obligé d'aller ensuite à Athènes pour secourir les églises de l'Achaïe, Origène passa de nouveau à Césarée, où l'évêque de cette ville et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre en 230; il avait alors 45 ans. Cette ordination fut désapprouvée par l'évêque Démétrius, qui publia alors la mutilation d'Origène, qu'il avait tenue secrète jusqu'alors, et qui le rendait, suivant les lois de l'église, inapte au sacerdoce : les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Un grand trouble s'éleva dans l'église, et les choses en vinrent au point qu'un concile fut assemblé contre Origène, qui reçut l'ordre de quitter Alexandrie. Excommunié par Démétrius, il se retira de nouveau à Césarée, et continua d'expliquer l'Ecriture-Sainte. La persécution contre les chrétiens ayant recommencé sous l'empereur Maximin, Origène fut obligé de quitter la Palestine, se cacha pendant deux ans, et revint à Alexandrie après la mort de son persécuteur : ce fut dans cette ville qu'il acheva le grand ouvrage auquel il travaillait depuis long-temps, et dont nous parlerons bientôt. Avant lui, les auteurs ecclésiastiques avaient expliqué diverses parties de l'Ecriture-Sainte; il fut le premier qui commenta la Bible en entier. Ce grand docteur subit encore une troisième persécution, celle que suscita l'empereur Dèce, par son édit rendu contre les chrétiens en 249. Mis en prison, chargé de chaînes, mis à la torture, Origène trompa l'attente de ses bourreaux. De sa prison, il ne cessait d'écrire aux compagnons de ses malheurs pour les consoler et les encourager, et c'est alors qu'il composa le dernier, et peut-être le plus utile de ses ouvrages, son livre contre Celse (*v.* ce nom). Peu de temps après l'avoir terminé, il m. en 253, âgé de 69 ans, n'ayant cessé, jusqu'à sa dernière heure, de servir l'église par ses écrits et ses discours. On trouvera dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius la liste et les différentes édit. des ouv. d'Origène. Nous citerons seulement : ses *Commentaires sur toute l'Ecriture-Sainte* (gr. et lat.), avec des *notes* précieuses sur la *vie*, la doctrine et les écrits de l'auteur, par Huet, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol.; Paris, 1679, et Cologne, 1685; *les Hexaples*, édit. de l'Ecriture-Sainte, en six colonnes, publ. par le P. Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol., et depuis par C. F. Bahrdt, Leipsig, 1768-70, 2 vol. in-8. Il y a plusieurs éditions lat. des *OEuvres d'Origène*, entre autres celle d'Erasme, Bâle, 1536. L'édit. grecq. de Paris, 1759, 4 vol. in-fol., peut tenir lieu de toutes les autres. — Un autre ORIGÈNE, philosophe platonicien, étudia sous Ammonius, et fut aussi disciple et ami de Porphyre. Il avait composé un *panégyrique* de l'emp. Gallien, qui s'est perdu.

ORIGNY (PIERRE d'), sieur de Ste-Marie, poète du 16e S., né à Reims, est auteur des ouvr. suiv. : *le Temple de Mars tout puissant*, poëme, Reims, 1559; *le Hérault de la noblesse françoise*, ibid., 1578. — ORIGNY (Pierre-Adam d'), de la même famille que le précéd., né à Reims en 1697, entra de bonne heure au service, devint capitaine de grenadiers au régim. de Champagne, fut blessé à l'attaque des lignes de Weissembourg en 1745, prit sa retraite et se livra à l'étude de l'histoire, principalement à celle des anciens Egyptiens, et m.t en 1774, avant d'avoir terminé le grand travail qu'il avait entrepris sur cette matière. On a de lui : un *Mém. sur la famille des d'Origny*, pub. par Anquetil, auteur de l'*Hist. de la ville de Reims*, Châlons, 1757, in-12, de 28 pages; *l'Egypte ancienne*, ou *Mém. historiq. et critiq. sur les objets import. de l'histoire du gr. empire des Egyptiens*, Paris, 1762, 2 vol. in-12 (cet ouvrage a été vivem. critiqué par Paw, dans ses *Recherches sur les Egyptiens*); *Chronol des rois du gr. empire des Egyptiens*, ibid., 1765, 2 vol. in-12. — Nicolas-Pierre d'ORIGNY, neveu des précéd., officier au régiment de Champagne, fit avec distinction la campagne de 1757, en Hanovre, et m. des suites d'une blessure en 1761. On trouve l'éloge de ce jeune officier à la fin de la préface de l'*Egypte ancienne* de son oncle. — Antoine-J.-B.-Abraham d'ORIGNY, de la famille du précéd., né à Reims en 1734, fut conseiller à la cour des monnaies, cultiva la littérature, et m. en 1798. On a de lui : *Dictionn. des origines*, ou *Epoques des invent. utiles*, *des découvertes*, etc., Paris, 1776-78, 6 vol. in-8.; *Abrégé de l'hist. du théât. franç.*, *depuis le mois de septemb.* 1780 *jusqu'au* 1er *janv.* 1783, t. 4, Paris, 1783, in-8 : les trois premiers vol. sont du chevalier de Mouhy (*v.* ce nom); *Annales du théâtre italien*, ibid., 1788, 3 vol. in-8. — ORIGNY (Jean d'), de la famille des précéd., né à Reims vers la fin du 17e S., a laissé : *Vie du P. Canisius*, Paris, 1707, in-12; *Vie du P. Ant. Possevin*, ibid., 1712, in-12; *Vie de St Remi*, ibid., 1714, in-12; *Vie du P. Edm. Auger*, Lyon, 1716, in-12; et quelques autres *notices* biograph. de personnages de la Société de Jésus.

ORIOL (PIERRE), en latin *Aureolus*, théologien du 13e S., né à Vorberie en Picardie, succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, mérita le surnom de *Doctor facundus*, et fut élevé, dit-on, à la dignité d'archevêque d'Aix en 1321. Suivant les auteurs du *Gallia christiana*, Oriol m. en 1322; mais l'abbé Dutems retarde sa mort jusqu'en 1345. Outre des *sermons*, un *Abrégé de théologie*, quelq. *traités* ascétiques dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque minor.* de Wading, on cite d'Oriol : *Breviarium Bibliorum*, Venise, 1507, 1571, Paris, 1565, 1585; des *Comment.*, en 4 livres, sur le Maître des Sentences, Rome, 1595-1605, 2 vol. in-fol., très-rare.

ORIOL (BLAISE d'). V. AURIOL.

ORIOLLE (PIERRE d'), chancelier de France, fils d'un maire de La Rochelle, s'éleva par son

mérite, exerça la première magistrature de 1472 à 1483, et m. en 1485. Deux ans avant sa mort, il fut forcé de se démettre des fonctions de chancelier par les ordres de Louis XI, qui le fit premier présid. de la chambre des comptes.

ORISSON, prince des Celtibériens, dans le 3e S. av. J.-C., d'abord allié des Carthaginois, tourna ses armes contre eux, défit et tua Amilcar Barca, leur général, devant la ville d'Hélicie, fut vaincu à son tour et fait prisonnier par Asdrubal, gendre d'Amilcar, qui le fit périr dans les tourmens, l'an 229 av. J.-C.

ORKHAN, surnommé *al Ghazy* ou le Victorieux, 2e sulthan des Turks othomans, succéda en l'an 726 de l'hég. (1326 de J.-C.) à son père, Othman Ier, conquit la Bithynie et tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, se distingua par sa justice et son humanité, laissa aux chrétiens vaincus l'exercice de leur religion, se montra supérieur en politique aux empereurs grecs ses ennemis, donna à ses sujets musulmans leurs prem. réglemens civils et politiques, fit élever dans la religion musulmane les jeunes esclaves chrétiens, et en forma un corps de troupes, qui, sous le règne suivant, devint la fameuse milice des janissaires. Maître du Bosphore, il fit passer des troupes en Europe, sous la conduite de Soleïman, son fils, qui s'empara de plus. places dans la Thrace et la Bulgarie, et forma ainsi comme la prem. ligne du blocus de Constantinople qu'achevèrent les successeurs d'Orkhan. Ce sulthan m. en l'an 761 de l'hég. (1360), à l'âge de 80 ans, et après un règne de 35. Il eut pour successeur Mourad, son second fils.

ORLANDI (PELLEGRINO-ANTONIO), religieux carme, né à Bologne en 1660, s'adonna à l'étude avec ardeur, et composa plus. ouvr. qui attestent de grandes recherches, mais qui manquent de méthode et d'exactitude. Il fut membre de l'académ. clémentine et m. dans sa patrie en 1727. On a de lui: *Notizie degli scrittori Bolognesi*, etc., Bologne, 1714, in-4; *Origine e Progressi della stampa, ossia dell arte impressoria, e notizia dell' opere stampate dal* 1475, *sino al* 1500, ibid., 1722, in-4; *Abecedario pittorico de' professori più illustri in pittura, scultura ed architettura*, ibid., 1704, 1719 et 1731, réimpr. à Venise en 1753, et à Florence, 1776 et 1778, avec des addit.; traduit en angl. et publ. à Londres en 1730. On trouvera un article sur Orlandi dans le tome 6 des *Notizie degli scrittori Bolognesi* du comte Fantuzzi. — ORLANDI (Clément), architecte, né à Rome en 1694, m. dans la même ville en 1775, y a élevé plus. églises et palais, et restauré quelques anciens édifices avec goût et habileté.

ORLANDI (CÉSAR), de Sienne, abandonna l'état de procureur qu'il exerçait à Rome, pour se livrer à l'étude des belles-lettres et des antiques, qui le réduisit bientôt à mourir de misère, vers le milieu du 16e S. On a de lui un traité: *de urbis Senæ ejusque episcopatûs antiquitate*, qui se trouve dans le 8e vol. du *Trésor des antiq. et de l'Histoire d'Italie.*

ORLANDINI (NICOLAS), premier historien de l'institut des jésuites, né à Florence en 1554, entra à l'âge de 18 ans dans la Société de Jésus, fut destiné à la carrière de l'enseignement, devint recteur du collége de Nola, puis directeur du noviciat à Naples. Appelé à Rome pour être employé à la secrétairerie générale, il se fit remarquer par la facilité de sa rédaction, et fut chargé de travailler à l'histoire de son institut; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'achever ce gr. ouvr. Il m. en 1606. On a de lui: *Annuæ litteræ societatis*, de 1583 à 1585; une *Vie* de P. Fabre, l'un des dix prem. compagnons d'Ignace, Lyon, 1617, in-8 (en latin); *Historia societ. Jesu, pars prima*, Rome, 1615, Anvers, 1620, in-fol. (Fr. Sacchini, le P. Pierre Possin, le P. Jouvenci et le P. Jules Cordara ont été les continuat. de cet ouvr. qui forme 7 vol. in-fol., rare et recherché, à raison de la suppression rigoureuse qui fut faite en France du 6e vol. rédigé par le P. Jouvenci (*v.* ce nom).

ORLANDO (MATTHIEU), religieux de l'ordre de Ste-Marie-du-Mont-Carmel, né en Sicile dans le 17e S., devint général de ce même ordre, puis évêque de Céphalonie, fut chargé de plus. négociations importantes par la cour de Rome et m. en 1695. On a de lui: *Cursus theologicus, in III part. D. Thomæ ad methodum scholast. ordinat.*

ORLÉANS (la pucelle d'). V. JEANNE D'ARC.

ORLÉANS (LOUIS Ier DE FRANCE, duc d'), comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., fils du roi Charles V, né en 1371, eut beauc. de part aux affaires publiques pendant le règne de Charles VI, son frère. Il était éloquent, affable, et passait pour le plus bel homme du royaume; mais il abusa trop de ces dons heureux, et s'attira peut-être autant d'ennemis par ses bonnes fortunes et son indiscrétion que par ses projets ambitieux. Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, son rival et peut-être aussi l'une des dupes de ses galanteries adultères, le fit assassiner dans la rue Barbette, au Marais, à Paris, en 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. On peut consulter, sur le duc d'Orléans, les *Vies des hommes illustres* de Thevet.

ORLÉANS (CHARLES d'), comte d'Angoulême. V. CHARLES D'ORLÉANS.

ORLÉANS (GASTON-JEAN-BAPTISTE de France, duc d'), 3e fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, était doué des plus heureuses dispositions; mais il fut mal élevé. Le sieur de Brèves, son gouvern., ayant été entraîné dans la chute de Concini, le comte du Lude, qu'on mit auprès du jeune prince, se déchargea de ses devoirs pénibles et honorables sur Contade, homme grossier et inhabile, qui eut bientôt effacé les bonnes impressions qu'avait reçues son élève. Ceux qui succédèrent à du Lude ne montrèrent pas moins de négligence ou d'incapacité. Au reste, on doit dire que Gaston, avec un esprit vif et pénétrant, un cœur honnête, généreux et bienfaisant, manquait entièrement de cette fermeté de caractère, plus précieuse dans un prince que les dons les plus brillans de la nature et de l'éducation. Objet constant de la jalousie du roi son frère, poussé par les favoris que lui donnait sa faiblesse, il tenta plusieurs fois de perdre le cardinal de Richelieu; mais il s'arrêta toujours au milieu de ses entreprises, et, pour rentrer en grâce, abandonna ses conseillers et ses complices à la vengeance de l'implacable ministre. Montmorency, Bouillon et Cinq-Mars furent tour-à-tour victimes de sa pusillanimité. Nommé lieutenant-général du royaume, après la mort de Louis XIII, il rétablit sa réputat. par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick: mais il se mit bientôt à cabaler contre Mazarin, et fut relégué à Blois où il m. en 1660, laissant (ainsi que l'a dit le P. d'Avrigny) la réputation d'un prince né avec des inclinations qui lui auraient fait honneur si elles avaient été mieux cultivées. Gaston eut de son mariage avec Marie de Bourbon-Montpensier, Mlle Montpensier, si connue sous le nom de *la Grande-Mademoiselle*. Il contracta un second mariage avec Marguerite de Lorraine-Vaudemont, dont il n'eut pas d'enf. On lui attrib. des *mém.* dep. 1603 jusqu'en 1635, revus par Martignac, et réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particul. pour servir à l'Histoire de France sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

ORLÉANS (PHILIPPE DE FRANCE, duc d'), frère unique de Louis XIV, né à St-Germain-en-Laye en 1640, fut un prince faible et sans passions. La nature avait déjà peu fait pour lui, mais l'édu-

cation qu'on lui donna à dessein acheva de le dégrader. On sait que Mazarin disait à La Mothe-le-Vayer, précepteur du jeune prince : *De quoi vous avisez-vous de faire un habile homme du frère du roi?* Anne d'Autriche travaillait, de son côté, à empêcher ce malheur; elle défendait de *viriliser* le jeune prince. Elle se plaisait à faire paraître son fils cadet en jupes devant les courtisans et à lui donner ainsi des habitudes, dont ses mœurs ne se ressentirent que trop dans la suite. Philippe épousa, en 1661, Henriette-Anne d'Angleterre, princesse charmante, qu'il n'aima point, mais pour laquelle le galant Louis XIV eut les prévenances les plus délicates. MONSIEUR ne laissa pas que d'en concevoir de la jalousie. Aussi, lors de la mort cruelle et imprévue de Madame, des soupçons s'élevèrent contre lui et contre le chevalier de Lorraine, qui avait enlevé à la princesse toutes les affections de son mari et avait cherché ensuite vainem., dit-on, à la consoler par l'offre de sa propre tendresse. Quoi qu'il en soit des véritables causes de la mort d'Henriette, il paraît constant qu'on négligea de les approfondir. Les preuves disparurent et les soupçons restèrent. Les limites étroites de notre cadre, plus encore que la difficulté d'éclaircir une pareille question, nous empêchent de rien décider. Cependant un procès-verbal dressé lors de sa mort, et la déclaration de Bossuet qui l'assista dans ses derniers momens, attestent qu'elle mourut d'un *cholera-morbus*. Bientôt Philippe, cédant aux instances de son aumônier, rechercha la gloire des armes, et alla prendre part à la guerre des Pays-Bas (1667). On lui fit épouser, en 1671, la princesse Charlotte-Elisabeth de Bavière, grosse Allemande bien laide, mais aimable et spirituelle, qui travailla 30 ans à gagner l'estime et l'affection de son apathique mari, et n'y réussit qu'avec peine dans les dernières années de leur triste union. Monsieur suivit son frère à la conquête de la Hollande, en 1672. La prise de Zutphen, de Bouchain et de St-Omer, et la victoire qu'il remporta sur le prince d'Orange, à Cassel (1677), révélèrent en lui la plus brillante valeur, et firent prendre au roi la ferme résolution de ne lui donner jamais le commandement d'une armée. Les soldats disaient de lui : « Il craint plus que le soleil ne le hâle qu'il ne craint la poudre et les coups de mousquet. » Dès-lors Philippe, éloigné du seul théâtre où il pouvait briller, fut contraint de rentrer dans la vie oisive à laquelle une politique jalouse l'avait condamné. Seulement comme il prétendait, en sa qualité de fils d'Anne d'Autriche, à la succession à la couronne d'Espagne dans le cas où le duc d'Anjou, second fils du dauphin, en faveur de qui Charles II venait de se prononcer, viendrait à mourir sans enfans, il signa une protestation énergique contre le testament du monarque espagnol, et Philippe V, roi d'Espagne, sut reconnaître la justice des droits du prince par une déclaration du 29 octobre 1703. Philippe d'Orléans m. à St-Cloud en 1701. Son précepteur, La Mothe-le-Vayer, lui avait fait traduire l'hist. romaine de Florus : cette version, dont Lenglet Dufresnoy fait l'éloge, n'est plus recherchée aujourd'hui.

ORLÉANS (PHILIPPE, duc d'), régent de France, fils du précédent et de Charlotte-Elisabeth de Bavière, né à St-Cloud en 1674, annonça les plus heureuses dispositions; mais il perdit successivement cinq gouverneurs qui avaient commencé à le diriger vers le bien, et il se trouva abandonné à son sous-précept. Dubois, qui fit tout pour gâter leur ouvrage. Toutefois le prince fit les plus rapides progrès dans tous les genres d'étude, débuta dès l'âge de 17 ans dans la carrière des armes, et se signala au siége de Mons, à Steinkerque et à Nerwinde, par la plus brillante valeur. Sa gloire donna même quelque ombrage à Louis XIV, qui ne lui permit pas de faire la campagne de 1694, l'accueillit froidement à Versailles, et contribua peut-être, par cette conduite blâmable, à le jeter dans les désordres les plus scandaleux pour occuper son ardente activité. Le jeune duc consentit à épouser, vers le même temps, une des filles légitimées du roi son oncle et de Mme de Montespan, Mlle de Blois ; mais ce fut à condition qu'il aurait toutes les prérogatives de premier prince du sang, après la mort de son père, à l'exception du titre de *monsieur*. Devenu duc d'Orléans en 1701, il se forma une cour selon ses goûts et ses habitudes, et mena une vie plus licencieuse que jamais. Cependant il sortit de son engourdissement à l'époque de la mort de Charles II, roi d'Espagne, et protesta contre le testament de ce prince, qui appelait la maison de Savoie à lui succéder après la branche aînée de la maison de France, au préjudice de celle d'Orléans. Tous ses entretiens dès-lors roulèrent sur l'art de la guerre et sur les affaires politiques. Le roi le sut; mais le roi avait besoin de lui, et l'envoya commander l'armée d'Italie (1706). Ce ne fut pas toutefois sans donner au maréchal de Marchin des ordres secrets, qui contrarièrent les dispositions du prince, et ne lui laissèrent que l'honneur de sauver une partie des troupes françaises par une habile retraite. Envoyé l'année suivante à l'armée d'Espagne, il arriva le lendemain de la victoire d'Almanza, et se dédommagea de ce contre-temps par la soumission de plusieurs provinces et la prise de plusieurs places importantes. La campagne suivante (1708) fut encore très-glorieuse pour lui; mais les incertitudes et les terreurs du faible Philippe V lui donnèrent le désir de s'asseoir sur le trône chancelant d'Espagne. Il ne fut pas assez discret, et c'en était fait de sa vie peut-être, s'il n'eût été défendu par le duc de Bourgogne, qui l'empêcha d'être jugé comme criminel d'état : il en fut quitte pour renoncer formellement à ses prétentions. Un autre orage allait éclater bientôt sur sa tête : le dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne et leur fils aîné moururent dans l'espace d'une année presque subitement. On parla d'empoisonnement, on accusa le duc d'Orléans, on se souvint qu'il avait long-temps étudié la chimie, et le peuple se serait porté contre lui aux dernières violences, sans les précautions actives du lieutenant de police d'Argenson. Le second fils du duc de Bourgogne étant tombé malade, les soupçons devinrent plus violens. Philippe alla se jeter aux pieds du roi, et demanda des juges : le fier monarque ne voulut point faire juger son neveu. Cependant le jeune dauphin se rétablit, et le public commença à se repentir de ses inculpations précipitées. Louis XIV garda pour le duc d'Orléans la même froideur et la même défiance, et fit un testament dont toutes les dispositions lui étaient contraires. Mais Philippe les connaissait; il savait qu'il n'était désigné que comme le président d'un conseil de régence, et que la personne du jeune roi était confiée au duc du Maine. Dès le lendemain de la mort de son oncle il se rendit au parlement, et se fit déclarer régent du royaume avec un pouvoir absolu. Cette fois il fut reconduit en triomphe dans son palais par le peuple ; il vit se presser aussi autour de lui tous les courtisans, et leur pardonna leurs calomnies autant par générosité que par politique. Tout en un instant changea de face et de direction. Les jansénistes supplantèrent les jésuites, les parlemens furent réintégrés dans le droit de faire des remontrances, la paix fut maintenue à tout prix (chose remarquable !) par un prince, jeune encore, qui avait connu l'enivrement de la gloire militaire ; 25,000 soldats furent réformés, la France ne s'épuisa plus à soutenir la cause perdue des Stuart, et, en 1718, on avait éteint 400 millions de dettes ; mais ces moyens d'économie et d'autres encore n'avaient pu combler le déficit des finances, et déjà l'on parlait de banqueroute.

Le régent eut la sagesse et le courage de repousser cette odieuse ressource. Law parut (*v.* ce nom), et bientôt l'enthousiasme et toutes les apparences d'une richesse imprévue succédèrent au découragement et à la détresse : mais on alla trop loin ; on abusa imprudemment de cette faculté, quelquefois si utile, de créer des valeurs imaginaires, et la détresse ne tarda pas à se montrer plus effrayante que jamais. Philippe défendit le fameux Ecossais contre le parlement, qui n'avait jamais été dupe, et la nation, qui ne l'était plus ; il fit même taire toute opposition par un lit de justice, où il déploya une fermeté et une présence d'esprit admirables (18 août 1718). La duchesse du Maine, seule de tous les ennemis du régent, ne fut point intimidée, et jura de se venger. Elle conspira avec le duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, et de concert avec Albéroni (*v.* ces noms), pour donner la régence de France à Philippe V. Tout fut découvert, et le duc d'Orléans s'efforça d'abord, en ne punissant personne, de faire regarder cette conspiration, véritablement très-vaste, comme une misérable intrigue; plus tard, il fit arrêter le duc et la duchesse du Maine, et, sur les dénonciations de celle-ci, pour se sauver elle et son époux, quatre malheureux Bretons périrent à Nantes. Cellamare ayant été nommé vice-roi de Navarre par son souverain, le régent se décida à signer, avec les cours de Vienne et de Londres, un traité d'alliance, déclara la guerre à l'Espagne (1719), et força Philippe V, par ses succès, à renvoyer Albéroni. La paix rétablie, la France fut en proie à plusieurs fléaux, parmi lesquels il faut compter la peste de Marseille, les désastreuses conséquences du système de Law et les querelles religieuses. Le parlement fut exilé pour avoir refusé d'enregister les édits favorables au système ; les jésuites furent réhabilités pour concilier la faveur de Rome à l'infâme Dubois ; enfin le prince, qui tenait encore dans ses mains les destinées du royaume, s'enfonçait chaque jour davantage dans ses habitudes vicieuses. On ne trouve rien à louer en lui à cette époque, si ce n'est la modération qu'il montra au milieu des excès auxquels se porta le peuple mécontent. Il s'empressa de remettre tous ses pouvoirs à Louis XV, quoique incapable encore de régner (1723). Il resta à la tête des affaires pour obéir aux instances de son royal pupille ; mais il était parvenu à un âge où les désordres ne restent point impunis, et, d'un autre côté, il n'avait plus la force de changer. Il m. subitement la même année entre les bras d'une nouvelle maîtresse, la duchesse de Phalaris. Ce prince, aussi heureusement né pour la guerre que pour l'administration, avait des talens pour la musique, la peinture et la gravure, qui eussent fait honneur à un artiste. *Voy.*, pour plus de détails, les *Mémoires de la régence* (par le chevalier de Piossens), édit. de 1749, 5 vol. in-12 ; les *Mémoires* de St Simon et de Duclos ; *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, par Anquetil ; l'*Histoire de la régence*, par Marmontel ; le *Siècle de Louis XIV* et celui de *Louis XV*, par Voltaire, et surtout le 1er vol. de l'*Histoire de France pendant le 18e S.*, par M. Lacretelle.

ORLÉANS (LOUIS, duc d'), fils du précédent, né à Versailles en 1703, épousa la princesse de Bade en 1724; mais, ayant eu le malheur de la perdre après deux ans d'une union dont rien n'avait empoisonné la douceur, il en fut inconsolable, ne parut plus à la cour que lorsque son devoir le forçait de s'y présenter, et se vit dépouiller sans peine, par le cardinal de Fleury, de la charge de colonel-général de l'infanterie française. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye de Ste-Geneviève, où il se fixa tout-à-fait en 1742. Dès-lors il partagea son temps entre les exercices de piété et l'étude. Il apprit l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et le grec, pour approfondir la religion dans ses sources. Il n'en cultiva pas avec moins d'ardeur les sciences naturelles, et les savans trouvèrent toujours en lui un protecteur généreux et éclairé. L'excès du travail et l'austérité de sa vie ayant ruiné sa santé, il vit approcher le dernier terme avec calme et résignation. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont (Bouettin), après avoir tenté vainement de lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme, lui refusa la communion. Le prince se fit administrer par son aumônier, demanda que l'on ne poursuivît point le curé, et m. avec la sérénité d'une âme vraiment chrétienne (1752). Parmi les ouvrages qu'il a laissés MSs., on peut remarquer : une *Traduction littérale des psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une *paraphrase* et des *notes ;* des *traductions littérales* d'une partie des livres de l'Ancien-Testament, et des *Epîtres* de St Paul ; un *Traité contre les spectacles.* Neel a publié *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, Paris, 1753, in-12. On trouve l'indication de plusieurs des *Oraisons funèbres* de ce prince dans la *Bibliothèque historique de la France*, tom. 2 et 4, nos 25675-78.

ORLÉANS (LOUIS-PHILIPPE, duc d'), fils du préc., né à Paris en 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la m. de son père. Nommé colonel d'un régiment d'infanterie de son nom en 1737, il fit, en 1742, sa première campagne en Flandre, commanda la cavalerie l'année suivante sur les bords du Rhin, et, après avoir montré beaucoup de valeur à la bataille de Dettingen, fut créé maréchal-de-camp. A son retour de cette campagne, il épousa Louise-Henriette de Bourbon-Conti, princesse aussi belle que spirituelle, mais qui fut loin de le rendre heureux. Elevé au grade de lieuten.-général en 1744, il assista aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et aux batailles de Fontenoi, de Raucoux, de Laufeld, et obtint ensuite le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père. Le plus grand service qu'il rendit à la France, fut d'y populariser l'inoculation par l'heureux essai qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon. Devenu veuf en 1759, il fit construire un théâtre dans sa délicieuse campagne de Bagnolet, y joua lui-même les rôles de financier et de paysan avec beaucoup de naturel et de vérité, et s'entoura de plusieurs gens de lettres, auxquels il ne donna pas seulement de stériles éloges. Lors de la querelle des parlemens, il refusa de se mettre à la tête du parti qui le désirait pour chef. Son attachement sincère au monarque, chef de sa famille, lui valut l'autorisation d'épouser secrètement Mme de Montesson en 1773. Il m., généralement regretté, en 1785. On sut, après sa mort, qu'il donnait chaque année aux malheureux 240,000 francs au moins, sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait en son nom ou au nom de ses ancêtres. Trois *oraisons funèbres* furent consacrées à sa mémoire dans les églises de Paris, l'une de l'abbé Maury, l'autre de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, la troisième de l'abbé Fauchet. Une quatrième fut prononcée à Orléans, en 1786, par l'abbé Rozier, chanoine de la cathédrale.

ORLÉANS (LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH, duc d'), fils du précédent et de la princesse de Modène, premier prince du sang, né à St-Cloud en 1747, et connu d'abord sous le nom de duc de Montpensier, puis de duc de Chartres, fut marié, en 1769, à la fille unique du vertueux duc de Penthièvre. Il n'était alors connu que par ses manières élégantes, son esprit naturel, son goût pour la dépense ; mais bientôt il préluda, par quelques actes d'une honorable indépendance, au rôle moins heureux qu'il devait jouer par la suite. Il fut un de ceux qui s'opposèrent à la dissolut. des parlemens en 1771, et qui furent exilés de la cour pour avoir refusé de prendre place, en qualité de pair, inhérente à

celle de prince du sang, au *parlement Maupeou.* L'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale ayant fait prévoir une guerre prochaine entre la France et l'Angleterre, le duc de Chartres, tourmenté par le besoin d'occuper sa vie, et pour se préparer aux évènemens de cette grande lutte, peut-être aussi pour obtenir la survivance de la charge de grand-amiral, dont son beau-père était investi, fit plusieurs campagnes sur mer. On a sous les yeux une *lettre* écrite à cette époque, et qui n'a jamais été publiée; on y remarque ces lignes ; « .... Je suis vraisemblablem. condamné à une oisiveté éternelle... Quand même il surviendrait une guerre, à quoi puis-je aspirer? J'ai 27 ans, et je ne l'ai pas encore faite !..... Le service de mer est ma seule ressource ;..... c'est le seul parti que je puisse prendre pour acquérir l'estime et la considération publique, qui sont pour nous la seule fortune réelle, et sans lesquelles notre naissance ne fait que nous mettre au-dessous des autres, etc..... » Il fut nommé, en 1777, lieutenant-général des armées navales du roi, et commanda l'*escadre bleue* au combat d'Ouessant. A son retour, il reçut l'accueil le plus flatteur du peuple, de la cour et des grands, quoique déjà ses ennemis cherchassent à ternir sa réputation de bravoure par des rapports invraisemblables, et qui ont été depuis solennellement démentis. Son départ pour une nouvelle croisière permit à la calomnie de recueillir ses forces contre lui; et, lorsqu'il vint demander la survivance de la charge de grand-amiral, qu'il croyait avoir suffisamment méritée, il essuya des refus, des humiliations, sollicita même vainement l'autorisation de rejoindre la flotte, et fut obligé de se contenter de la charge de colonel-général des hussards, récompense au moins singulière pour des services maritimes, et qu'un homme de sa naissance avait le droit de regarder comme une ironie insultante. Les mouvemens précurseurs de la révolution trouvèrent le duc d'Orléans (il avait pris ce titre, en 1785, à la mort de son père) plein de ressentimens contre la cour, et disposé à chercher une satisfaction personnelle dans un nouvel ordre de choses. Il fut appelé en 1787, par le droit de sa naissance, à présider le troisième bureau de cette première assemblée des notables, qui se sépara sans avoir remédié aux maux de la France. On le vit, la même année, déclarer dans le parlement que le droit de voter des impôts n'appartenait qu'aux états-généraux, et protester hardiment en présence de Louis XVI, dans la fameuse séance royale du 19 novembre, contre l'enregistrement illégal des édits bursaux. Il fut d'accord en cela avec la majorité du parlement; mais ce fut une raison de plus pour être exilé le lendemain à Villers-Cotterets. En vain le parlement se rendit à Versailles pour demander la liberté du duc, ou du moins sa mise en jugement; le roi n'accorda rien ni aux prières ni aux remontrances. Le prince exilé ne revint à Paris que l'année suivante, et n'obtint qu'après plusieurs semaines la permission de se présenter à la cour. Après avoir présidé encore le troisième bureau dans la seconde assemblée des notables, il fut député aux états-généraux (1788) par la noblesse de Paris, de Villers-Cotterets et de Crespy-en-Valois, et opta pour la représentation de ce dernier bailliage. On chercha dès-lors à faire croire que la plupart des instructions données aux députés de cette contrée par leurs commettans avaient été rédigées sous l'influence du duc d'Orléans, comme si la voix d'un seul homme avait pu être comptée pour quelque chose dans ce grand mouvement national. Le duc d'Orléans ne fut point le chef ni le meneur de la révolution : il en fut le partisan le plus riche et l'un des plus influens; rien autre chose. Il n'hésita pas, dans la chambre de la noblesse, à se ranger du parti de la minorité, et, après s'être déclaré pour la vérification des pouvoirs des trois ordres en commun, et pour le vote par tête et par ordre, il fut du nombre des 47 députés nobles qui se réunirent au tiers-état, déjà constitué en *assemblée nationale.* Il en fut nommé président lors de la réunion des trois ordres en une seule assemblée, et refusa cette fonction, en déclarant qu'il ne se regardait pas comme capable de la remplir, ce qui peut paraître extraordinaire à ceux qui lui supposaient dès cette époque des projets ambitieux. Dans la soirée du 12 juillet, son buste fut porté en triomphe avec celui de Necker; mais rien ne prouve qu'il ait pris plus de part à ces troubles que le ministre genevois. C'est avec aussi peu de fondement qu'on attribua à son influence les funestes évènemens des 5 et 6 octobre. En effet, l'assemblée, après avoir pris connaissance de la procédure instruite contre *le duc d'Orléans et le comte de Mirabeau*, pendant le court voyage du prince en Angleterre, déclara, à une grande majorité, *qu'il n'y avait lieu à accusation* ni contre l'un ni contre l'autre. Cependant beaucoup de gens persistèrent à croire le prince coupable, et il faut dire que les grands embarras pécuniaires qu'il éprouva donnèrent de la consistance à ces inculpations; mais on pouvait bien trouver la cause de ces embarras dans la difficulté, commune à tout le monde à cette époque, de percevoir les revenus territoriaux. Le duc d'Orléans ne quitta l'assemblée constituante que lors de la dissolution de ce corps (1791). Il se rendit l'année suivante à l'armée du Nord avec l'autorisation du roi, et y servit quelque temps, ainsi que ses fils, les ducs de Chartres et de Montpensier et le comte de Beaujolais; mais bientôt le maréchal Luckner reçut l'ordre de ne point le garder plus long-temps sous ses drapeaux. Le duc, cédant aux instances du parti de la *montagne*, qui voulait le porter à la convention, prit le nom de *Louis-Philippe-Joseph Egalité.* Il demeura attaché au parti auquel il devait son élection, et s'exposa à la colère de la *Gironde.* Entraîné par ses redoutables amis à voter la mort de Louis XVI, il fut poussé ainsi au seul crime qu'on puisse justement lui imputer. Mais les instigateurs d'une détermination qui n'eut sans doute rien de volontaire le punirent bientôt de ce qu'il ne s'était rendu le plus coupable des régicides, que parce qu'il avait été le plus faible des hommes. Il fut arrêté au Palais-Royal le 4 avril 1793, et emprisonné d'abord à l'Abbaye, puis de là transféré dans les cachots de Marseille. Le 3 octobre de la même année, lorsque l'on mit en accusation 45 girondins, Billaud-Varennes proposa d'ajouter à cette liste le nom de Philippe; et cette motion absurde, puisque celui qui en était l'objet avait toujours lutté contre la Gironde, passa sans la moindre opposition. L'on ne fit aucun changement à l'acte d'accusation des autres députés, et l'on y laissa subsister, entre autres absurdités, l'imputation adressée au girondin Carra, d'avoir voulu placer le duc d'York sur le trône de France; ce qui établissait une contradiction manifeste avec le principal grief imputé au duc d'Orléans, celui d'avoir aspiré à la même couronne. Philippe, qu'on avait amené à Paris pour être sacrifié par le tribunal révolutionn., daigna à peine se défendre, et, après avoir entendu son arrêt de mort, demanda la grâce d'être exécuté sur-le-champ. Il obtint facilement de ses bourreaux cette triste faveur, et, par un raffinement de cruauté, ils firent arrêter quelques minutes la fatale charrette devant son palais, en le conduisant au supplice. Il montra une grande fermeté dans ses derniers momens, et reçut le coup fatal sur la place Louis XV le 6 novembre 1793.

ORLÉANS (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'), femme du précédent, née en 1753, fit un voyage en Italie environ sept ans après son mariage, et se lia à Na-

ples d'une étroite avec la reine Caroline amitié. Plus tard elle se trouva, au sein même de sa patrie, dans un isolement déplorable. Éloignée de la cour, avec laquelle son époux était brouillé, délaissée par cet époux lui-même, elle avait déjà perdu presque tout espoir de bonheur sur la terre, lorsque la révolution vint ajouter à ses infortunes. Retirée avec son père au château de Vernon, elle eut à pleurer la mort de cet homme vertueux en 1793, et bientôt la captivité ou l'exil de ses enfans. Enfin elle fut arrêtée elle-même en 1794 par un ordre du comité de sûreté générale, auquel les habitans de Vernon avaient essayé de la soustraire, en prenant les armes. De la prison du Luxembourg, où les insultes cruelles des geôliers lui firent payer cher le respect que lui portaient les autres prisonniers, elle fut transférée, pour cause de maladie, dans une espèce d'hospice, rue de Charonne, appelé la maison *Belhomme*. Elle en sortit au bout de trois ans, lors de la révolution du 18 fructidor (5 septembre 1797); mais ce fut pour être exilée en Espagne, avec une pension de 100,000 fr., qu'on voulut bien lui accorder, en échange de ses immenses propriétés, confisquées par un décret: mais cette ressource lui fut bientôt ravie. De l'Espagne, où elle vécut plusieurs années, elle se rendit à Mahon, puis à Palerme, où elle eut la double joie de revoir sa bonne et constante amie la reine Caroline, et de marier son fils le duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Sicile (1809). Elle revint en France lors de la première restauration, et dut trouver de grandes consolations dans les témoignages de respect que lui prodigua le peuple. Bonaparte, lors de son retour de l'île d'Elbe, respecta le malheur de M[me] la duchesse d'Orléans, et lui accorda la permission de rester à Paris; elle y était encore lors de la rentrée de Louis XVIII, qu'elle n'avait pu suivre dans son second et court exil. Elle m. à Ivry, près Paris, en 1821; elle donna à son fils les deux tiers de ses biens, l'autre tiers à sa fille, et fit un grand nombre de legs à des serviteurs fidèles. V. *Journal de la vie de S. A. R. mad. la duchesse d'Orléans*, par E. Délille, son secrétaire, 1822, in-8; et la *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, Paris, Lerouge, 1800, in-8.

ORLÉANS (ANTOINE-PHILIPPE d'). V. MONTPENSIER.

ORLÉANS. V. DORLÉANS (Louis); DORLÉANS (P.-Joseph); DORLÉANS (L.-F.-G. de LA MOTTE); DUNOIS, HENRIETTE D'ANGLETERRE, CHARLOTTE de BAVIÈRE, MONTPENSIER, ROTHELIN.

ORLERS (JEAN), secrét. de la ville de Leyde au 16e S., a laissé en holl. une *descript.* curieuse et savante de la ville de Leyde, dont il était magistr.: la prem. édit. est de 1614, la deuxième de 1641, Leyde, 2 vol. in-4. On a encore de lui: *Généalogie des comtes de Nassau*, dont la trad. française parut à Leyde, 1615, in-fol.: et *Descript. histor. des victoires de terre et de mer remportées par Maurice de Nassau* (en holl.), Leyde, 1610, in-fol.

ORLEY (BERNARD van), peintre flamand, né à Bruxelles en 1490, alla fort jeune en Italie, où il devint élève de Raphaël. De retour dans sa patrie, il fut employé par Charles-Quint et le prince de Nassau, et donna à ses composit. un éclat et une correction dignes de l'école d'où il était sorti. On cite entre autres son beau tableau du *jugement dernier*, placé dans la chapelle des aumôniers à Anvers. — Richard van ORLEY, parent du précédent, né à Bruxelles en 1651, m. dans la même ville en 1732, se fit une réputation comme peintre en miniature, et fit paraître en dessins une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Il grava aussi à l'eau-forte plusieurs pièces d'après Luca Giordano, Rubens et quelq. autres maîtres. — Jean van ORLEY, frère du précéd., se distingua également comme peintre et graveur. Il a fait plus. tableaux estimés pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de lui 28 sujets tirés du Nouveau-Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle. Le Musée royal de Paris possédait de lui une *Ste Famille*, tableau qui a été rendu à l'emp. d'Autriche en 1815.

ORLOFF (GRÉGOIRE), gentilhomme russe, né vers 1740, servit d'abord dans l'artillerie, et devint aide-de-camp du gr.-maître de cette arme, le comte Schouvaloff. Après une aventure galante avec la princesse Kourakin, maîtresse du même comte Schouvaloff, il était sur le point d'être exilé en Sibérie, lorsqu'il fut sauvé par une haute protection. Son aventure, ayant fait un grand éclat à St-Pétersbourg, avait retenti jusque dans la retraite où vivait la grande-duchesse Catherine (*v.* CATHERINE II, de Russie). Cette princesse désira voir le jeune officier, et prit pour lui le plus vif intérêt. Orloff, secondé par ses trois frères, surtout par Alexis, l'un d'entre eux, prépara et exécuta le fameux coup d'état qui eut lieu à la cour de Russie en 1762. Favori de l'impératrice, il devint grand-maître de l'artillerie, et accumula tous les honneurs auxquels sa position lui permettait de prétendre. Catherine II supporta long-temps ses indiscrétions et ses vues ambitieuses, et lui proposa un mariage secret auquel il eut la maladresse de se refuser. Vivement piquée de ce refus, l'impératrice s'en vengea en faisant choix d'un autre favori; mais Orloff, en perdant la faveur, reçut 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un mobilier magnifique et une terre de 6,000 paysans. A ces conditions, il consentit à voyager, avec le titre de prince, en France, en Italie et en Allemagne, éclipsant par son luxe les plus grands seigneurs. Ramené plus. fois par l'ambition vers le trône sur lequel il s'était flatté de monter, il ne put supporter l'aspect de la puissance de Potemkin (*v.* ce nom), le second de ses successeurs dans la faveur de Catherine, et mourut en 1783, dans un horrible état de démence à Moscou, où il avait reçu l'ordre de se rendre. On a dit que Potemkin l'avait fait empoisonner; mais d'autres ont pensé avec raison que c'eût été pour le nouveau favori un crime tout-à-fait inutile. — Alexis ORLOFF, frère du précédent, amiral, commença par être simple soldat aux gardes russes, dans le régiment de Préobazinski. Doué de la force d'Hercule, d'une taille de géant, d'une audace à toute épreuve, il contribua puissamm. à la révolution de 1762, qui mit le sceptre impérial dans les mains de Catherine, et fut, dit-on générallem., l'un des trois assassins du tzar Pierre III (*v.* ce n.). Récompensé avec magnificence, il continua de servir avec le plus grand zèle l'impératrice, qui le nomma, lui et trois de ses frères, lieut.-colonels dans la garde. Lors de la guerre entre la Russie et les Turks, Alexis fut nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine, et sans être capable de conduire une chaloupe. Ce fut lui qui dirigea les expéditions de la Morée et de l'Archipel. Guidé par les conseils d'un officier anglais nommé Elphinston, il remporta la célèbre victoire navale de Tschesmé, sur les côtes de l'Asie-Mineure, qui lui valut le surnom de *Tschesminski*. Il donna ensuite une nouvelle preuve de son dévouement à Catherine en enlevant de Rome, où le prince de Radziwill l'avait conduite, la jeune princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, et, après l'avoir épousée secrètement, en l'amenant en Russie, où elle périt dans un cachot. Là se bornèrent les exploits d'Alexis Orloff, qui continua de jouir de la plus grande faveur jusqu'à la m. de Catherine II. Le premier soin de Paul Ier, à son avènement au trône impérial, ayant été de réhabiliter la mémoire de son père, il tira de ses meurtriers, dont deux, Alexis Orloff et Baratinski, existaient encore, une vengeance bien remarquable: il ordonna qu'ils tiendraient les coins du drap funéraire. Pendant trois

heures que dura la cérémonie, tous les regards demeurèrent fixés sur eux comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis 35 ans auparavant. On croyait que l'emp. ne s'en tiendrait pas à cette punition ; mais il se contenta d'ordonner l'exil d'Alexis. Celui-ci partit alors pour l'Allemagne, où il vécut pendant plus. années à Leipsig. Après la m. de Paul Ier il retourna à St-Pétersbourg, et termina son existence dans cette ville en janv. 1808. — ORLOFF (Grégoire-Wladémir), parent des précédens, conseiller-privé de l'emp. de Russie, sénateur, m. à Pétersbourg en 1826, avait voyagé et séjourné long-temps en France et en Italie. On a de lui : *Mém. histor.*, *polit. et littér. sur la révolution de Naples*, publiés par M. Amaury Duval, Paris, 1819-1821, 5 vol. in-8 ; 2e édition, 1823 ; *Essai sur l'état actuel de la peinture en Italie*, ib., 1823, in-8 ; et quelq. *opuscules* peu remarquables. On lui doit encore la publication des *Fables russes, tirées du recueil de M. Kriloff, et imitées en vers français et italiens par divers auteurs*, précédées d'une *introduction française* par Lémontey, et d'une *préface italienne* par M. Salfi, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

ORME (ROBERT), histor. anglais, né en 1728 à Andjinga, ville de l'Hindoustan, où son père était chef du comptoir anglais, fut envoyé dès l'âge de 2 ans, en Angleterre pour y être élevé. Après avoir terminé ses études, il revint dans l'Inde en 1742, fut placé dans une maison de commerce de Calcutta, puis entra au service de la compagnie des Indes. Il fit un voy. en Europe, en 1753, pour y donner au gouvernem. anglais des renseignemens importans sur la situation des affaires politiq. dans l'Hindoustan et le Bengale, fut nommé à son retour membre du conseil de Madras, contribua, par ses sages avis, au succès des armes anglaises, prit une part très-active à toutes les opérations, et fut nommé gouv. éventuel de Madras. Obligé, par le mauvais état de sa santé, de s'embarquer pour l'Europe, il fut fait prisonnier dans la traversée, conduit à l'Ile-de-France, puis à Nantes, où il obtint sa liberté, en 1760. La compagnie des Indes anglaises le nomma son historiographe ; et il mit le plus grand zèle à s'acquitter de la tâche honorable qui lui était confiée. Il m. dans le comté de Middlesex en 1801. On a de lui en anglais : *Hist. de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de* 1745 *à* 1763, Lond., 1763-1776, 2 vol. in-4, avec cartes et plans (le premier vol. a été trad. en français par Targe sous le titre d'*Hist. des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12, contrefait la même année à Amsterdam. Archenholz a pub., en allem., un extrait de l'ouvr. entier sous le tit. de *l'Anglais aux Indes, d'après Orme*, Leipsig, 1786-88, 3 vol. in-8, traduit en franç. par L.-F. Kœnig et par Lanteires, Lausanne, 1791, 3 vol. in-12) ; *Fragmens histor. sur l'empire moghol, sur les Marattes et sur les affaires des Anglais dans l'Inde depuis* 1659, Londres, 1782, in-8 ; ibid., 1805, in-4, avec une *vie* de l'aut. et des cartes.

ORME (DE L'). V. DELORME.

ORMEA (CHARLES-FRANÇOIS-VINCENT FERRERO, marquis d'), ministre piémontais, né vers la fin du 17e S. à Mondovi, d'une famille obscure, était juge à Carmagnole lorsqu'il gagna la confiance du roi Victor-Amédée II, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Il continua à jouir du même crédit sous Charles-Emmanuel, en faveur de qui son père, Victor-Amédée, avait abdiqué en 1730. Lorsque dans la suite Victor-Amédée, excité par les conseils de la comtesse de Spino, qu'il avait épousée, voulut essayer de remonter sur le trône, qu'il regrettait, le marquis d'Ormea, oubliant son prem. bienfaiteur, ne songea qu'à l'intérêt de l'état, et provoqua contre ce prince les mesures les plus sévères. Parvenu au faîte des honneurs, il s'occupa de réformer les lois du royaume et de terminer les longs différends des ducs de Savoie avec le St-Siége. Il décida Charles-Emmanuel à s'allier avec la France, et accompagna ce prince à la bataille de Guastalla. Dans la lutte qui s'engagea ensuite entre la France et la Sardaigne, Ormea provoqua la levée du siége de Coni, en introduisant un convoi et des renforts dans cette place, et m. l'année suivante, 1745. Infatigable dans le travail, doué d'un esprit pénétrant, le marquis d'Ormea montrait tour à tour de la hauteur et de la modération, et traitait les affaires de l'état comme les siennes propres. Il était à sa m. ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, grand-chancelier de robe et d'épée du royaume de Sardaigne.

ORMESSON (OLIVIER LEFÈVRE D'), intend. et contrôl.-général des finances, né en 1525, d'une famille déjà connue avant le règne de François Ier, fut appelé par le chancelier de Lhôpital au conseil du roi Charles IX, et, quelques années après, de l'administration des finances, quitta cet emploi en 1577, accepta plus tard une charge de président à la chambre des comptes, et fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, qui le combla de marques d'estime et d'affection. Il m. en 1600. — André d'ORMESSON, 2e fils du précéd., fut successivem. conseiller au parlem. de Paris, conseiller d'état, et m. en 1665, dans la 89e année de son âge. — Olivier II d'ORMESSON, fils d'André, marcha sur les traces de son père, et m. conseiller d'état en 1686. Nommé rapporteur dans le procès du surintendant Fouquet (*v.* ce nom), il opposa une ferme et noble résistance aux ministres, qui voulaient absolum. la mort de l'accusé. Il fut aussi l'un des magistrats appelés en 1666 à composer les célèb. *ordonnances* de Louis XIV, qui forment encore aujourd'hui un des principaux élémens du droit français. — André d'ORMESSON, fils du précéd., né en 1644, remplit d'abord différentes charges de magistrature avec la capacité et la probité qui était héréditaire dans sa famille, fut ensuite nommé intendant de Lyon, et m. dans cette ville en 1684. — Henri-François de PAULE D'ORMESSON, fils du précéd., né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut du même prince différ. missions honorables. Il m. intend. des finances en 1756. — ORMESSON (Louis-François de PAULE LEFÈVRE d'), fils du précéd., né en 1718, élevé sous les yeux du chancelier d'Aguesseau, son oncle, fut d'abord av. du roi au Châtelet de Paris en 1739, puis av.-gén. du gr.-conseil en 1741, av.-gén. du parlem. dans la même année, président à mortier en 1755, enfin prem. président en 1788. Il ne jouit pas long-temps de cette dern. place, et m. le 26 janvier 1789. Ce magistrat, aussi intègre que laborieux et éclairé, fut plus d'une fois le médiateur entre la cour et le parlement. Louis XV avait conçu pour lui une profonde estime. En 1771, dans le temps de l'exil du parlement, le roi, ne pouvant excepter de cette mesure le président d'Ormesson, lui assigna pour résidence une maison que celui-ci possédait dans les environs du château royal de Choisy-sur-Seine. D'Ormesson était membre honoraire de l'acad. des inscriptions et belles-lettres. Son *éloge* y fut lu par M. Dacier au mois de nov. 1789. Un autre *éloge funèbre* de ce magistrat fut prononcé en latin au nom de l'université par l'abbé Charbonnet, et un troisième, composé par Gaubert, a été imp., 1789, in-8. — Anne-Louis-François de PAULE LEFÈVRE D'ORMESSON DE NOYSEAU, fils du précédent, né en 1753, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1770, et remplaça ensuite son père dans la charge de président à mortier lorsque celui-ci fut nommé prem. président. Nommé député de la noblesse de Paris aux états-généraux en 1789, d'Ormesson de Noyseau se fit remarquer dans l'assemblée constituante par ses principes modérés, et signa la protestation du 15 septemb. 1791. Après la session, il reprit les fonctions de bibliothécaire du roi, que

Louis XVI lui avait confiées avant la révolution. Il ne put échapper aux proscriptions qui suivirent le renversement du trône et la mort du roi. Arrêté en 1793, il fut traduit au tribunal révolutionnaire après plus. mois de détention, et condamné à mort le 20 avril 1794 avec Bochart de Sarron (*v.*ce nom) et un gr. nombre de ses confrères. — Henri-François de PAULE LEFÈVRE D'ORMESSON D'AMBOILE, cousin-germain du précédent, avec lequel on l'a confondu, né en 1751, fut successivem. conseiller au parlem., maître des requêtes, intend. des finances, contrôl.-général et conseiller-d'état. Lors de la réforme de l'ordre judiciaire, en 1791, d'Ormesson d'Amboile, alors officier-supérieur dans la garde nationale parisienne, fut élu président d'un des tribunaux de la capitale, refusa en 1792 la place de maire, à laquelle il venait d'être élu à une immense majorité de suffrages, et se retira à la campagne. Ayant échappé de cette manière aux proscriptions de la terreur, il remplit des fonctions municipales sous les gouvern. directorial et consulaire, et m. à Paris en 1807.

ORMOND (JACQUES BUTLER, duc d'), homme d'état anglais, né à Lond. en 1610, d'une ancienne et illustre famille irlandaise, consacra sa vie et ses talens à la cause des Stuart, fut le dern. appui de l'infortuné Charles Ier, et l'un des principaux aut. de la restauration qui replaça son fils Charles II sur le trône. Long-temps vice-roi d'Irlande, il s'appliqua à relever le commerce et l'agriculture trop négligés de cette province. Souv. en butte aux cabales de la cour, il n'en conserva pas moins une fidélité inébranlable à Charles II et à ses fils, et emporta dans la tombe, en 1688, la réputation d'un homme d'état distingué et d'un général habile. La *Vie du duc d'Ormond* a été écrite en anglais par Th. Carte (*v.* ce nom). — ORMOND (Jacq. BUTLER, 2e duc d'), petit-fils du précédent, né à Dublin en 1665, embrassa le parti du prince d'Orange, et jouit de la plus grande faveur sous son règne et celui de la reine Anne. Il se distingua à l'affaire de Vigo, gouverna quelq. temps l'Irlande, et fut nommé en 1712 généralissime des troupes anglaises dans les Pays-Bas. A la m. de la reine Anne, son penchant connu pour les Stuart le fit disgracier de George Ier. Condamné comme coupable de haute trahison, tous ses biens furent confisqués, et le duc d'Ormond, obligé de quitter l'Angleterre, rejoignit le prétendant à Saint-Germain. Il ne désespéra point de la cause de ce prince; mais il vit successiv., à la mort de Louis XIV et à la chute d'Alberoni, s'évanouir toutes ses espérances, et m., retiré à Avignon, en 1747. Carte a écrit aussi la *vie* de ce deuxième duc d'Ormond. Les *mém.* pub. en Hollande sous son nom sont évidemment apocryphes.

ORNANO (ALPHONSE d'), maréchal de France, né en Corse vers le milieu du 16e S., était fils du fameux Sanpiétro (*v.* ce nom), et prit le nom de sa mère, Vanina d'Ornano, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Il fut élevé à la cour de Henri II comme enfant d'honneur des princes de France, et se rendit en Corse, à l'âge de 18 ans, avec quelq. hommes et de faibles munitions pour soutenir la lutte que son père avait engagée avec les Génois. Sanpiétro étant m. dans une embuscade, les Corses proclamèrent son fils leur général, malgré son extrême jeunesse. Las de poursuivre une guerre douteuse, et n'espérant plus de secours de la France, Ornano ne tarda pas à entrer en accommodem. avec ses adversaires. Il stipula en 1568 une amnistie générale pour ses compatriotes, et sa sortie de l'île avec ceux de ses amis qui voudraient le suivre sans qu'ils fussent censés bannis. Ayant réuni 800 Corses qui consentirent à suivre sa fortune, il passa en France, fut bien accueilli par Charles IX, et nommé colonel-général des Corses au service du roi. Il demeura attaché à Henri III pendant les troubles de la ligue. Après l'assassinat du duc de Guise, Ornano fut envoyé dans le Dauphiné pour calmer les esprits disposés à la révolte. Il fut l'un des prem. à se ranger sous les drapeaux de Henri IV, contribua, avec Lesdiguières et le connétable de Montmorenci, à la soumission des villes de Lyon, Grenoble et Valence, et fut envoyé contre le duc d'Espernon en Provence. Ses services furent récompensés par le cordon de l'ordre du St-Esprit, le titre de lieut.-général en Dauphiné, et le bâton de maréchal de France. Il fut ensuite lieut.-général de Guienne, et m. dans l'opération qu'on lui fit de la pierre en 1610. Henri IV appréciait le désintéressement et la franchise d'Ornano, et l'avait admis dans son intimité. — ORNANO (Jean Baptiste d'), fils aîné du précéd., né à Sisteron en 1581, succéda à son père dans la place de colonel-général des Corses, fut nommé gouverneur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et suggéra à ce prince, qui n'avait pas encore atteint sa 16e année, le désir d'entrer au conseil, afin de s'y introduire ensuite lui-même. Eloigné de la cour par suite de cette intrigue, Ornano y fut rappelé sur les vives réclamations de son pupille, qui le nomma bientôt premier gentilh. de sa chambre, surintendant-général de sa maison, et obtint encore pour lui le brevet de maréchal de France en avril 1626. Richelieu, imputant à Ornano la résistance de Gaston aux volontés du roi, l'accusa d'avoir déterminé le frère du roi à contracter, avec une princesse étrangère, une union qui le rendrait indépendant. Le 4 mai de la même année (1626) il donna l'ordre d'arrêter le nouveau maréchal, qui se trouvait aussi impliqué dans la conspiration du prince de Chalais (*v.*TALLEYRAND). Ornano fut conduit au château de Vincennes, et y m. le 2 sept. 1626. Cette fin si prompte fit soupçonner qu'il avait été empoisonné. Sa famille s'éteignit en France en 1674; mais une autre branche s'est continuée en Corse. La *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandemens de Gaston, a été imp. sur un MS. de la bibliothèq. de l'abbaye de St-Germ.-des-Prés, à Paris, dans le *Conservateur*, août et septembre, 1760.

ORNEVAL (N. d'), auteur dramatiq. français, né vers la fin du 17e S., m. à Paris en 1766, travailla pour le théâtre de la Foire St-Germain, soit seul, soit en société avec Lesage, Fuselier, Lafont, Piron, Autreau (*v.* ces noms). On trouve la liste de ses pièces dans le tom. 2 de l'*Hist. du théâtre de l'Opéra-Comique*, de Desboulmiers. d'Orneval a été aussi, avec Lesage, l'édit. du *Théâtre de la Foire*, Paris. 1721-37, 9 vol. in-12.

OROBIO (ISAAC DE CASTRO), écrivain juif du 17e S., né en Portugal, suivant Rodriguez de Castro, ou en Espagne, suivant l'abbé de Rossi, fut élevé dans la religion chrétienne, fit ses études à Salamanque, et devint profess. de philosophie dans l'université de cette même ville. Il cultiva ensuite la médecine, et en donna des leçons à Séville; mais ayant eu l'indiscrét. de faire connaître son attachement au judaïsme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, où il resta trois ans. Etant passé en France, après sa captivité, il enseigna quelque temps la médecine à Toulouse. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il abjura solennellem. la religion catholique, exerça la médecine le reste de sa vie, et m. vers 1687. On a de lui trois écrits en latin, pub. et réfutés par Ph. de Limborch, dans son livre int. *de Veritate religionis christianæ*, etc., Gouda, 1687, in-4; Bâle, 1740, in-8; *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis*, etc., Amsterdam, 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12: ouvr. dirigé contre le système de Spinosa (*v.* ce nom); trois autres ouv. MSs. en espagnol, réunis en un vol. in-fol., conservé dans la Biblioth. des Pères de la Merci à Madrid. On peut consulter sur Orobio, les *Escritores rabinos españoles* de Rodriguez de Castro; le *Dizionario storico degli*

autori ebrei de l'abbé de Rossi; la *Biblioth. hebr.* de Wolf, et la *Biblioth. judaïque anti-chrétienne* de Rossi.

OROBES ou mieux OUOROBES, roi des Parthes, fils de Phraate III, né dans le 1er S. av. J.-C., succéda à son frère Mithridate III, après l'avoir assassiné. Ce fut lui qui, après la défaite de Crassus par Surena (*v.* ce nom), fit fondre, dit-on, de l'or dans la bouche du consul romain, tombé au pouvoir du vainqueur, en lui reprochant son avarice (*v.* CRASSUS). Ce prince étant vieux et malade, choisit pour son success. Phraate, l'un de ses fils, qui le fit assassiner en l'an 37 av. J.-C. On a des médailles d'Orodes, sur lesquelles on peut consulter l'*Imperium arsacidarum* de Vaillant, et l'*Iconographie grecque* de Visconti.

OROLOGGI. V. DONDIS.

ORONCE-FINE. V. FINÉ.

ORONO, chef d'une tribu d'Indiens sur les bords de la rive Penobscot, dans le territoire de Massachusetts (Amérique septentrion.), né vers la fin du 17e S., m. en 1801, à l'âge de 130 ans, avait fait avec le gouvernem. des Etats-Unis, à l'époque de la guerre entre les colonies anglo-américaines et la métropole, un traité qu'il observa religieusem.; et il se rendit utile à ses alliés par sa coopération franche et loyale. Sa tribu avait été convertie à la foi chrétienne par des missionnaires, et possédait une église pour le culte. Orono conserva ses facultés intactes dans un âge très-avancé; et sa femme m. en 1809, âgée de 115 ans.

OROSE (PAUL), historien, naquit vers la fin du 4e S., à Tarragone, suivant l'opinion la plus génér., ou à Braga, en Portugal, suivant quelques écrivains de cette nation. S'étant destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastiq., il alla trouver St Augustin à Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences sacrées. Il entreprit ensuite le voyage de Palestine, pour consulter St Jérôme sur l'origine de l'âme. Pendant son séjour à Bethléem, il fut invité d'assister à un synode convoqué à Jérusalem, au sujet de l'hérésie de Pélage (*v.* ce nom). Le zèle qu'il montra en cette occasion indisposa l'évêque de Jérusalem, nommé Jean, qui l'accusa de blasphème. Orose se défendit par l'écrit intit. *Apologeticus de arbitrii libertate*, où il démontre toutes les fâcheuses conséquences de la doctrine des pélagiens. Orose retourna ensuite près de St Augustin, et travailla, par les conseils de ce doct., à un ouv. destiné à répondre aux plaintes des païens qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les malheurs qui affligeaient l'empire. On ignore l'époque de la m. d'Orose. Son grand ouv., dont nous venons de parler, intit. *Historiarum adversùs paganos lib. VII* (depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 316 de J.-C.), a été imp. pour la prem. fois, sur de bons MSs., à Augsbourg, 1471, in-fol. Cette édit. est rare et recherchée: plus. autres édit. ont paru dans les 15e, 16e et 17e S. La plus commode est celle donnée par Sig. Havercamp, avec des notes, Leyde, 1738, et avec un nouveau frontispice, 1767, in-4. L'hist. d'Orose a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. La traduct. franç., pub. à Paris, Vérard, 1491, in-fol., que Mercier de St-Leger attribue à Claude de Seissel, est assez recherchée. Nous devons citer parmi les traduct. en d'autres langues, la version anglo-saxone faite par le roi Alfred-le-Grand, à la fin du 9e S., et qui parut pour la prem. fois, avec une nouv. version anglaise, par les soins de Barrington, sous ce tit.: *The anglo-saxon version from the histor. Orosius by Aelfred the Great*, etc., Londres, 1773, in-8. L'hist. d'Orose, dit le savant Weiss, ne doit être consultée qu'avec défiance, parce qu'elle renferme une foule de faits, qui n'ont d'autre fondement que des tradit. populaires.

ORPHÉE, poète, musicien et fondat. de quelques cérémonies religieuses, a été regardé quelquefois comme un personnage imaginaire. Il est juste de dire qu'on a débité sur son compte quelques fables; mais elles ne doivent pas nous faire conclure qu'il n'a point existé. Il faut savoir faire la part de la vérité et du mensonge. S'il n'y eut jamais d'Orphée qui traînât à sa suite les arbres et les rochers, qui suspendît le cours des fleuves, qui vît les bêtes féroces s'attrouper autour de lui pour l'entendre, enfin qui pénétrât jusqu'aux enfers pour en tirer son Eurydice, la regarder, malgré la défense singulière du capricieux Pluton et la perdre encore, il est bien certain qu'il y eut un homme de ce nom. Homère, Hérodote, Hésiode, Pindare, Euripide, Aristophane, Platon, Isocrate, Pausanias, nous l'attestent. Il paraît qu'Orphée était né dans la Thrace, près d'un siècle avant le siége de Troie, et que son père était OEagre, l'un des rois ou chefs du pays. Ses talens et son génie lui ont fait donner pour mère, tantôt Calliope, tantôt Polymnie. C'est ainsi qu'on l'a supposé aussi fils d'Apollon. Orphée prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea ensuite en Egypte, rapporta dans sa patrie les mœurs et les sciences de cette contrée et institua les jeux de Cérès-Eleusine et de Bacchus, qui furent appelés de son nom jeux *orphiques*. La m. de son épouse Eurydice le jeta dans une douleur telle qu'il rompit tout commerce avec les humains: les femmes de Thrace, furieuses de le voir dédaigner tout leur sexe, le mirent en pièces, s'il faut en croire les poètes. Les *hymnes* d'Orphée, qui renfermaient toute sa doctrine, s'altérèrent insensiblement, quoique conservés parmi ses disciples, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de décorer de son nom. Les autres ouv. qu'on lui a attribués, sont égalem. d'écrivains très-postérieurs. Ils ont été pub., pour la prem. fois, à Florence en 1500, in-4. Cette édit., très-rare, a servi de base à celle de Venise, Alde, 1517, in-8. Andr.-Chr. Eschenbach en a donné une édit. bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, Utrecht, 1689, petit in-8; mais la plus complète est celle qu'a publiée M. Godefr. Hermann, sous le tit. d'*Orphica*, Leipsig, 1805, in-8. Les ouv. attribués à Orphée ont été trad. en latin dès 1519, par Crivello, poète milanais. Ses *Hymnes* ont été réunis avec ceux d'Ariphron, Paris, 1615, in-4; trad. en latin par Jos. Scaliger et Fréd. Morel.

ORRENTE (PEDRO), peintre d'histoire et de genre, né vers 1550 à Monte-Alegro, dans le royaume de Murcie, mort à Tolède en 1644, fut élève du Greco, imita la manière du Bassan (*v.* ce nom), et composa un grand nombre de tableaux conservés dans les villes de Tolède, Valence, Murcie, Cordoue, Madrid et Séville. Le musée du Louvre possédait deux tableaux de ce maître, la *Famille de Jacob* et des *Bergers gardant les moutons*: ils ont été rendus au roi d'Espagne en 1815. Orrente eut plus. élèves distingués.

ORRERY, comte de CORK. V. BOYLE.

ORSANNE. V. DORSANNE.

ORSATO (SERTORIO), en latin *Ursatus*, littérat. et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une famille patricienne, se distingua par des succès précoces et un goût décidé pour les investigat. archéologiques. Il obtint la chaire de physiq. dans l'univers. de sa patrie en 1670, et m. en 1678, décoré du titre de chevalier de St-Marc. On a de lui: *Sertum philosophicum ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, Padoue, 1635, in-4; *Monumenta patavina*, etc., ib., 1652, in-fol.; *Cronologia degli reggimenti di Padova*, etc., ib., 1666, in-4; *i Marmi eruditi*, etc., ib., 1669, in-4; *de notis Romanorum Commentarius*, etc., ib., 1672, in-fol.; *Istoria di Padova*, etc., ib., 1678, in-fol.; et quelq. autres écrits moins remarquables, dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Niceron, tom. 13.— ORSATO (J.-B.), antiquaire de la même famille, né

à Padoue en 1673, professa la médecine dans cette ville, et y m. en 1720. On ne connaît de lui que quelq. *dissertat.* latines et italiennes, insér. dans le *Giornale de' litterati* de Padoue, t. 35, et dans la *Galleria di Minerva*, tom. 6.

ORSELLI (Laurent), juriscons., d'une anc. et noble famille de Forli, vivait dans le 17e S. On a de lui un ouv. en 3 vol., intit. : *Examen apum, sive conclusionum legalium, quæ ingeniosè delibatæ fuerunt ex floribus decisionum rotalium totius orbis, et præcipuè Romanæ Rotæ*, etc.

ORSEOLO (Pierre Ier), doge de Venise, provoqua la chute de Candiano IV, auquel il succéda le 12 août 976. Il gouvernait glorieusem. la république lorsque les éloquentes prédication de St Romuald, fondat. de l'ordre des camaldules, lui inspirèrent un si vif désir de retraite, qu'il s'enfuit du palais ducal en 978, pour suivre les missionn. dans le couvent de St-Michel en Gascogne. Il y vécut 19 ans dans la pénitence, et m. révéré comme un St. —Orseolo (Pierre II), fils du précéd., devint doge en 991. Son règne fut signalé par la soumission de la Dalmatie et de l'Istrie. Il m. en 1009. — Othon Orseolo, fils du précéd., lui succéda par un droit qu'il regardait comme héréditaire. Il avait eu pour parrain l'emper. Othon III, avait épousé la nièce de St Etienne, roi de Hongrie, et en conçut tant d'orgueil qu'il devint odieux à ses concitoyens, qui le chassèrent en 1023. Il m. à Constantinople en 1032.

ORSI (Lelio), peintre italien, né à Reggio en 1511, est aussi connu sous le nom de *Lelio da Novellara*, ville où il passa la plus grande partie de sa vie. Cet artiste, oublié par la plupart des biographes italiens, a été vengé de ce silence injuste par Tiraboschi (*v.* ce nom), qui lui a consacré une notice très-détaillée. Orsi avait exécuté à Reggio et à Novellara plus. belles fresques, dont on regrette les pertes. Il existe peu de tableaux de lui. Le musée du Louvre en possédait un représent. *J.-C. qui, à la prière de la Vierge, de St Joseph et d'un évêque, délivre une âme du purgatoire.* Ce tableau a été rendu en 1815. Tiraboschi accorde à ce peintre l'entente du clair-obscur, l'empatem. des couleurs et un dessin gracieux. Il m. à Novellara en 1587. — Benedetto Orsi, né à Pescia en Toscane, dans le 16e S., s'est fait un nom par son beau tableau de *St Jean l'Evangéliste*. — Prosper Orsi, peintre romain, né vers le milieu du 16e S., fut employé dans tous les travaux que Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Lié d'abord avec le Joseppin (*v.* ce nom), il devint l'un de ses adversaires les plus acharnés par les insinuations du Caravage (*v.* ce nom). Il m. à Rome en 1635.—Orsi (Jean-Joseph), né à Bologne en 1652, m. en 1733, cultiva avec succès les belles-lettres, la philosophie, les mathématiq. et la poésie. On a de lui une *défense* de quelq. auteurs italiens, entre autres du Tasse, contre le P. Bouhours; des *sonnets*; des *pastorales* et quelq. autres pièces de poésie; des *lettres*, et une traduct. lat. de la *Vie du comte Louis de Sales* par le P. Buffier, jésuite.

ORSI (Joseph-Augustin), card., né à Florence en 1692, entra d'abord dans l'ordre de St-Dominiq., enseigna la philosophie et la théologie au couvent de St-Marc dans sa patrie, devint ensuite membre de plus. congrégat. à Rome, secrétaire de l'index, maître du Sacré-Palais en 1749, et cardinal de la promotion de Clément XIII en 1759. Il m. à Rome en 1761. On a de lui plus. ouv., dont les plus remarquables sont : une *Histoire ecclésiastiq.* (qu'on peut regarder comme la contre-partie de celle de Fleury), Rome, 1746-1762, 21 vol. in-4 (continuée par Phil.-Ange Becchetti, en 17 vol.); *de la Puissance du pape sur les conciles généraux et sur leurs canons* (en latin), 1740, 3 vol. in-4; *de l'Infaillibilité et de l'Autorité du pontife romain*, etc. (en ital.), 1741, in-4; *de l'Origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains* (en ital.), 1742. Fabroni a pub. une *Vie* du cardinal Orsi, Rome, 1767.

ORSINI, nom d'une famille illustre et puissante en Italie, dès le 11e S., plus connue en France sous le nom des *Ursins*, est célèbre dans l'hist. par sa longue rivalité avec la famille des Colonna. Imposant tour à tour des souver. pontifes à l'Eglise, ces deux familles régnèrent long-temps dans Rome. La famille Orsini, alliée à celle de Médicis, étendit ses possessions dans l'état de l'Eglise, et se dédommagea ainsi de ce quelle avait perdu dans le roy. de Naples, où plus. de ses membres s'étaient distingués dans la profess. des armes.—Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, né en 1442, acquit une gr. réputation militaire au commencem. du 16e S., dans un âge assez avancé. Mis à la tête des armées vénitiennes, il mérita le surnom de *Fabius*. Associé avec le célèbre Barthélemi Alviano (*v.* ce nom), il perdit à la vérité la fameuse bataille d'Agnadel (14 mai 1509); mais resté seul général en chef, il rassembla de nouvelles troupes, leur inspira une grande énergie, reprit Padoue dans la même année, la défendit avec succès contre l'emper. Maximilien, et m. l'année suiv. (1510) à Lunigo, par suite des fatigues de la guerre. Le sénat vénitien lui fit ériger une statue dans l'église de St-Jean et de St-Paul, où son corps fut inhumé.—Orsini (Lorenzo), seigneur de Ceri, nommé souvent *Renzo de Ceri*, cousin du précéd., se mit comme lui à la solde des Vénitiens, pendant la guerre de la ligue de Cambrai, forma le prem. un corps d'infanterie ital., en état de résister aux redoutables bataillons des Suisses et des Espagnols, signala sa valeur au siége de Bergame, accusa Alviano de l'avoir sacrifié en cette occasion, passa en 1515 au service de Léon X, et fut employé à la conquête du duché d'Urbin. Après la m. de Léon X, Lorenzo Orsini passa au service de François Ier, et fit pour lui une guerre de partisan en Italie. Il se distingua ensuite dans les défenses de Marseille et de Rome contre le connétable de Bourbon; et lorsque la capitale de la chrétienté fut prise, il se retira à Barlette, et m. en 1536.

ORSINI (Fulvio), savant antiquaire et philolog., fils naturel d'un command. de l'ordre de Malte, de l'illustre famille de ce nom, né à Rome en 1529, surmonta tous les obstacles que lui opposait la misère à laquelle sa mère était réduite, et devint l'un des hommes les plus érudits de son temps. Ayant embrassé l'état ecclésiastiq., il fut nommé biblioth. du cardinal Farnèse, honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII, et lié avec plus. savans ital. contemporains. Il consacra toute sa fortune à la fondat. d'un magnifiq. cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protect., et m. en 1600. On a de lui : *Virgilius collatione scriptorum græcor. illustratus*, Anvers, 1568, in-8; Leuwarden, 1747, in-8 (cette dern. édit. est plus estimée que la prem.); *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, etc., Rome, 1577, in-fol.; Paris, 1663, in-fol., corrigé et aug.; *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditor. ex antiq. lapidibus et numismat. expressa*, Rome, 1570, in-fol., rare; Anvers, 1598, 1606, in-4, avec pl. (trad. en franç. par Baudelot de Dairval, sous ce tit. : *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1710, in-4); et plus. autres ouv., tant impr. que MSs., sur lesquels on peut consulter la *Pinacotheca* de Rossi, les *Eloges des hommes savans* de Teissier, tom. 4, et la *notice* que L.-A. Millin a consacré à Orsini dans le *Magasin encyclopédiq.*, 1811, 3e vol., p. 96-113.

ORSINI. V. Benoît XIII et Ursins.

ORTA (Garcias de). V. Horto.

ORTE (N., vicomte d'), gouvern. de Bayonne à l'époque de la St-Barthélemi, est un de ces hommes qu'un seul jour, une seule action a immortalisés,

sans qu'ils aient songé à autre chose qu'à remplir leur devoir. L'histoire à inscrit dans ses fastes le billet que ce vertueux citoyen écrivit au roi Charles IX, dont il avait reçu l'ordre d'égorger tous les calvinistes de son gouvernem. Nous retracerons ici cette réponse si courte et si noble : « Sire, j'ai communiqué la lettre de votre majesté à la garnison et aux habit. de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau.»

ORTEGA (JEAN de), enseigne de la marine espagnole au commencem. du 17[e] S., a laissé : *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el aureo número y la epacta y luna y mareas*, Cadix, 1624. — Un autre Jean de ORTEGA, dominic. aragonais, a composé un *traité* d'arithmétique, réimp. depuis avec des correct. sous le titre de *Tratado utilisimo de aritmética, de nuevo emendado por Juan Lagarto y antes por Gonzalo de Busto*, Grenade, 1563, in-4. — C'est enfin à un troisième Jean de ORTEGA, qu'a été quelquefois attribué le *Lazarillo de Tormes*.

ORTEGA (CASIMIR GOMEZ DE), botaniste espagnol, né à Madrid en 1730, fit ses études à Bologne, en Italie, devint profess. au jardin royal de botaniq. de sa patrie, et m. en 1810, membre des académ. de méd. et d'hist. On a de lui un assez gr. nombre d'ouv., dont plus. ont contribué à répandre en Espagne le goût de la botanique. Les principaux sont : *Tentamen poeticum, seu de Laudibus Caroli III*, etc., Bologne, 1759, in-4; *Commentarius de cicutâ*, Madrid, 1761; trad. la même année en espagnol; *Tabulæ botanicæ*, ib., 1773, in-4; *Tratado de las Aguas termales del Trillo de Madrid*, 1778, in-4; *Instruccion sobre el modo mas seguro y económico de trasportar plantas vivas*, ibid., 1779, in-4; *Historia natural de la malagueta*, etc., ibid., 1780, in-4; une continuat. de la *Flora española* de Jos. Quer, tom. 5 et 6, ibid., 1784, in-4; *Curso elemental de botanica*, etc., 1785, in-8; *Sex novarum aut rariorum plantarum horti regii botanici matritensis*, etc., in-4, 1797-98-1800, en dix part. Ortega a trad. en espag. le *Voyage du commodore Byron autour du monde*, etc.; le *Voyage autour du monde* par Magellan et Seb. del Cano; plus. ouvr. de l'agronome Duhamel du Monceau (*v.* ce nom), et du physicien Sage (*v.* ce nom). Lœfling a donné le nom d'*ortegia*, à un genre de plantes de la famille des caryophyllées.

ORTELL ou OERTEL (ABRAHAM), en lat. *Ortelius*, savant géographe, surnommé le *Ptolémée* de son siècle, né à Anvers en 1527, parcourut, au sortir de ses études, les Pays-Bas, une partie de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et l'Italie, recueillit dans ses voyages des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma un cabinet des plus curieux de l'époque, s'appliqua ensuite à l'étude de la géographie, et conçut le prem. l'idée de réunir les cartes pub. jusqu'alors par différens aut. Ce recueil ou atlas obtint le plus grand succès, et lui valut en 1575 le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Il m. en 1598. On a de lui : *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol. : c'est l'édit. originale de son atlas, qui a été trad. en ital., en espag. et en franç.; *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4; 2[e] édit. pub. sous le nouv. tit. de *Thesaurus geograph.*, ibid., 1596, in-fol.; *Theatri orbis terrarum parergon, sive veteris geographiæ tabulæ*, Anvers, 1595, 1609, 1624, in-fol., et réuni aussi à l'atlas universel du même aut.; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584, in-8; réimp. avec quelq. opuscules de Peutinger, Iéna, 1684; *aurei sæculi Imago*, etc., Anvers, 1598, in-4, fig.; *Deorum dearumque Capita, è veteribus numismatib.*, Anvers, 1573, in-4.

ORTIGUES ou DE LORTIGUES (ANNIBAL d'), poète franç., né à Apt en Provence l'an 1570, servit avec distinction dans les armées royales contre les ligueurs, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits satiriques assez ressemblans. Ce poète avait de la verve et beaucoup de naturel, et Malherbe composa ce quatrain pour mettre en tête d'un recueil de ses vers :

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous,
Mars et les Muses le défendent.

On a d'Ann. d'Ortigues : *la Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12; *Poésies div.*, etc., déd. au roi, Paris, 1617, in-12; *le Désert du sieur de l'Ortigues, sur le mépris de la cour*, ibid., 1637, in-8.

ORTIZ (ALPHONSE), chanoine de Tolède vers le milieu du 15[e] S., se livra à l'étude des sciences ecclésiast. et composa divers traités sur ces matières. Le cardinal Ximenes, connaissant sa capacité, le chargea de rédiger et de revoir la Liturgie mozarabique. Il m. vers 1530. On a de lui : *Missale mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec une sav. préface; *Breviarium mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, ibid., 1502, petit in-fol.; *de la Herida del rey don Fernando-el-Catholico: Consolatorio á la princesa de Portugal; Oracion á los reyes católicos*, en espagnol et en latin; quelq. autres opuscules peu remarquables, en espagnol, impr. tous ensemble, Séville, 1493, in-fol. — ORTIZ (Blaise), parent et comtemporain du précéd., né au village de Villa-Robledo, fut successivem. vicaire-général de Talaveira, chanoine theologal, et vicaire-général de Tolède. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de lui : *Itinerarium Adriani VI, ab Hispaniâ Romam usque*, etc., Tolède, 1548, in-8; *Descriptio graphica summi templi toletani*, Tolède, 1544, in-8.

ORTLOB (JEAN-FRÉDÉRIC), doct. en méd., né en 1661 à Oëls en Silésie, mort en 1700, remplit à Leipsig la chaire extraordin. d'anatomie et ensuite celle de médecine, fut associé à l'acad. impériale des Curieux de la Nature, et obtint le titre de médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe. On a de lui : *Historia partium corporis humani*, Lipsig, 1691, in-4; *Dissertatio de vesicatoriis*, ibid., 1696, in-4; *Historia partium et œconomiæ hominis secundum naturam, seu Dissertationes anatomico-physiologicæ in academiâ lipsiensi publicè ventilatæ, et in usum philiatrorum collectæ*, ibid., 1696, in-4.

ORTON (JOB), théolog. anglais non-conformiste, né à Shrewsbury en 1717, m. en 1783, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels il suffira de citer : *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12; *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8; *Exposition pratique de l'Ancien-Testament*, 6 vol. in-8.

ORTWINUS. V. GRATIUS.

ORVAL (GILLES d'), religieux de l'ordre de Cîteaux réformé, né à Liége, florissait dans le 13[e] S. On a de lui une *Histoire* des évêq. de Tongres et de Liége, depuis St Materne jusqu'en 1246, qui fait partie de la collection des *Historiens de Liége*, qu'a donnée Chapeauville en 1622.

ORVAL (l'abbé d'). V. MONTGAILLARD.

ORVILLE (JACQUES-PHILIPPE d'), sav. littérateur et antiquaire, né à Amsterdam en 1696, annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour la littérature, auxquelles son père, riche négociant, se vit forcé de céder. Le jeune d'Orville, après avoir fait d'excellentes études sous des profess. renommés, parcourut successiv. l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie, et se lia avec un gr. nombre de personn. célèbres dans ces diverses contrées. De retour en Hollande, vers 1730, il fut nommé profess. d'humanité à l'athénée d'Amsterdam, remplit cette chaire avec une haute distinction jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volon-

airement pour travailler sans obstacle aux différens ouvr. qu'il avait commencés. Il m. de la pierre en 1751. Dès 1732, il avait été le collaborateur de Burmann dans la rédaction du recueil périodique int. *miscellaneæ Observationes*. Resté seul rédact. en 1740, il continua ce rec. sous le tit. d'*Observat. miscellan. et criticæ novæ*. Les premières observat. sont en 10 vol.; les secondes en 12 tom. ou 4 vol., Londres et Amsterd., 1730-39, Amsterd. 1740-51, 14 vol. in-8. (Les art. qui appartiennent à d'Orville sont signée d'un B.) On a en outre de ce sav. littér. : un *Voyage en Sicile*, publié par P. Burmann II, sous le tit. de *Sicula*, Amsterdam, 1764, in-fol., fig.; et des édit. d'un gr. nombre d'auteurs grecs et romains, avec des *comment.* ou des *notes*. Le catalogue des MSs. qu'il a laissés et qui font aujourd'hui partie de la biblioth. Bodléienne, a été impr. sous ce tit. : *Codices MSs. et impressi cum notis MSs., olim Dorvilliani, qui in biblioth. Bodleianâ.... adservantur*, 1806, in-4.—Pierre d'Orville, frère du précéd., m. en 1739, avait composé des vers latins, dont Jacques Philippe a donné une belle édition, 1740, in-8. — Nicolas-Philippe d'Orville, parent des précéd., a laissé un *Recueil de dissertations chrét.*, *morales et historiques*, en 10 vol. in-fol. MSs., mentionné dans le *Catalogue* des MSs. de Milsoneau, publ. à Paris en 1770.

ORVILLE (CONTANT d'). V. CONTANT.

ORVILLIERS (LOUIS GUILLOUET, comte d'), lieut.-général, ou vice-amiral de la marine royale de France, né à Moulins en 1708, était lieutenant d'infanterie, lorsqu'il passa dans la marine en 1728, en qualité de garde. Après plusieurs campagnes sur divers vaisseaux ou frégates, dans les mers de l'Amérique septentrion., il obtint la croix de St-Louis en 1746, et le grade de capitaine de vaisseau en 1754. Vers le commencement de 1777, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et reçut le commandem. de l'armée navale qui était réunie à cette époque dans le port de Brest et qui formait trois escadres. Ce fut avec cette flotte qu'il triompha de la flotte anglaise, commandée par l'amiral Keppel (*v.* ce nom), le 27 juillet 1778. L'année suiv., il fut chargé d'opérer une descente sur les côtes d'Angleterre, conjointement avec une flotte espagnole; mais div. évènemens le forcèrent de rentrer dans le port de Brest, au mois d'octobre de la même année, 1779. Il donna alors sa démission et se rendit à Rochefort, où il obtint sa retraite définitive. Quelq. mois après, en 1783, il se retira au séminaire de St Magloire, et y resta jusqu'à la révolution. Ayant quitté la France à cette époque, il finit ses jours en pays étranger. On ignore l'époque et le lieu de sa mort.

ORY (FRANÇOIS), juriscons., fils d'un libraire de Paris, suivit quelque temps le barreau de cette capit., vint ensuite occuper une chaire de droit à Orléans, et m. en 1657. On a de lui, sous le pseudonyme latin d'*Osius*, différens ouvrages dont les plus importans sont : *Dispunctor ad Merillium, seu de variantibus Cujacii interpretationibus, in libris Digestorum dispunctiones* 53, Orléans, 1642, in 8; *Pactum renuntiationis, seu de pacto dotalibus instrumentis adjecto*, 1664, in-4. F. Ory fut l'aïeul de Philibert Ory ou Orry, successivem. intendant de Soissons, de Perpignan et de Lille, contrôleur-général des finances, m. en 1747.

ORZECHOWSKI (STANISLAS), en lat. *Orichovius*, orateur et écrivain célèbre, né en Pologne au 16e S., sous le règne de Sigismond-Auguste, était chanoine de Premislie, lorsque au milieu des querelles religieuses de cette époque, il épousa la fille d'un gentilhomme dissident. Son évêq. le dégrada du sacerdoce et l'excommunia. Mais après la m. de sa femme, Orzechowski ayant fait une profession de foi au synode de Petricovie, fut relevé des censures ecclésiastiques. Il fut ensuite nonce et député à la diète de 1561. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé : *Annales de la Pologne* (en latin), depuis la m. de Sigismond Ier, trad. en polonais et impr. dans le *Choix d'aut.* de cette nation, Varsovie, 1803-6; *Annales du règne de Sigismond-Auguste* (en latin), publ. en 1611 et réimpr. en 1712 avec l'Hist. polonaise de Dlugosz; *Oraison funèbre du roi Sigismond-Auguste* (en Polonais), Cracovie et Venise, 1548, réimpr. dans plus. collect. Ce dern. écrit fit donner à son aut. le surnom de *Démosthène de la Pologne*.

OSBECK (PIERRE), voyageur et naturaliste suédois, né vers 1720, fut placé, en 1750, à la recommandation du savant Linné, sur un vaisseau de la compagnie des Indes suédoises, en qualité d'aumonier : revenu à Gothembourg en 1752, il fut nommé prevôt ecclésiast. de Hasloef, et m. en 1805, à l'âge de 83 ans. On a de lui, en suédois : *Journal d'un voyage aux Indes orientales, fait dans les années* 1750, 1751, 1752, *avec des observations sur l'hist. natur., la langue, les mœurs, l'économie domestique des peuples étrangers*, Stockholm, 1757, in-8, fig.; trad. en all. et en angl.; plus. mém. ins. dans le *rec.* de l'acad. des sciences de Stockholm. Linné a donné le nom d'*osbeckia* à un genre de plantes vivaces de la famille des mélastomées.

OSBORNE (FRANÇOIS), écriv. angl., né en 1589, m. en 1659, avait pris parti pour le parlem. et Cromwell dans la guerre civile de 1640, et occupé divers emplois publics. S'étant ensuite retiré à l'université d'Oxford pour y surveiller l'éducation de son fils, il a publ. divers écrits, parmi lesquels nous citer. : *Avis à un fils*, qui eut un gr. nomb. d'édit. Tous les opuscules d'Osborne ont été réunis en 1689, un vol. in-8, et en 1722, 2 vol. in-12.—Un autre Osborne (Jean) a trad. de l'angl. en franç. : *Pamela ou la Vertu récompensée*, de Richardson, Paris, 1743, 4 vol. in-12.

OSCKRI-ELIEZER, rabbin de la synagogue de Venise, est aut. d'un livre en langue hébraïque, intit. : *Liber timentium explicatio DCXIII præceptorum legis mosaicæ*, Venise, 1606, in-4.

OSEE, fils de Beeri, le 1er des 12 petits prophètes dans l'ordre des Bibles, vécut sous les règnes de Jeroboam II, roi d'Israel, d'Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, et m., âgé de plus de 80 ans, vers l'an 784 av. J.-C. Sa prophétie est divisée en 4 chap. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre et les Latins le 4 juillet. — OSÉE II, fils d'Ela, dern. roi d'Israël, conspira contre Phacée, le tua et s'empara du trône; mais il ne le garda que 9 ans : assiégé dans Samarie par Salmanazar, roi d'Assyrie, il fut pris et conduit en captivité dans la Médie, ainsi que les dix tribus d'Israël.

OSIANDER (ANDRÉ), célèbre théolog. protest., né en 1498 à Gunzenhausen en Franconie, fit ses études à l'académie de Wittemberg, embrassa l'un des prem. la réforme de Luther, devint pasteur de Nuremberg en 1522, se trouva à toutes les assemb. où furent discutés les articles de la profession de foi si connue sous le nom de confession d'Augsbourg, émit plus. idées nouvelles qu'il soutint avec emportem., et notamment celle sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes (*v.* l'*Hist. des Variations*, etc., par Bossuet). Il enseigna publiquem. cette doctrine après la m. de Luther qui l'avait combattue, et m. d'épilepsie à Kœnigsberg en 1552. Ses principes dominèrent en Prusse, où il s'était réfugié, et ses disciples y sont encore connus sous le nom *d'Osiandéristes*. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tombés aujourd'hui dans l'oubli, et dont on trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Gessner, dans les *éloges* de Teissier, etc. Le seul que l'on cite encore, pour sa rareté, est intitulé *Harmoniæ evangelicæ lib.* 4, Bâle, 1537, in-fol. — Luc OSIANDER, fils du précéd., dit l'*Ancien* (pour le distinguer d'un fils

qu'il eut sous le même prénom, qui fut chancelier de l'université de Tubingue, et publ. aussi un gr. nombre d'écrits théolog., oubliés aujourd'hui), né à Nuremberg en 1534, fut surintendant des églises du Wurtemberg, et m. en 1604. On a de lui beaucoup d'ouvr. de controverse, la plupart en allemand.— André OSIANDER, 2e fils de Luc l'Ancien, né en 1562, fut chancelier de l'université de Tubingue en 1605, et m. en 1617. Plus. ouvr. théologiques qu'il a publ. ont eu le destin de ceux de son aïeul, de son père et de son frère. — Jean-André OSIANDER, probablem. de la famille des précéd., théologien et philologue, né à Tubingen en 1622, professa la théologie à l'académie de cette ville, et m. prevôt de la collégiale en 1697. On a de lui : *de azylis Hebrœorum, gentilium et christianorum*, Tubingue, 1673, in-4; *Tractatus theologicus de magiâ*, ibid., 1687, in-4; des *comment.* sur plus. parties de la Bible; des *notes* sur le traité de Grotius, *de Jure belli et pacis*.

OSIAS ou OZIAS. V. AZARIAS.

OSIDIUS-GÉTA vivait l'an de Rome 802, et de l'ère chrétienne l'an 47. C'est lui qui, suiv. Tertullien (*Lib. de præscript., cap.* 39), commença à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle *centons*, et composa une *tragédie* de Médée, dont presque tous les vers étaient tirés de Virgile. Scrivérius a publ. quelq. fragmens de cette œuvre ridicule dans sa collect. des anciens tragiq.

OSIO (FÉLIX), écrivain savant et fécond, né à Milan en 1587, d'une anc. famille, embrassa l'état ecclésiastique, et professa la rhétor. à l'université de Padoue. Tout en composant des harangues, des discours, en remplissant de ses vers les recueils du temps, il s'occupait de publier la *collection* des hist. italiens du moyen âge lorsqu'il m. de la peste en 1631. Il a laissé en MSs. des *poésies*, des *harangues*, des *panégyriques*, etc. On peut consulter sur Osio la *Storia litterat.* de Tiraboschi, t. 8. Ses *notes* et *remarques* critiq. et histor. ont été publ. dans différens recueils, tels que le *Thesaur. antiquitat. ital.*, les *rerum italicarum Scriptor.*, la *collect.* de Muratori, etc.

OSIRIS (mytholog.) fils de Jupiter et de Niobé, fit la conquête de l'Egypte, et épousa Isis. Il fut assassiné par son frère Typhon. On croit que les Grecs, ayant eu connaiss. du culte que les Egyptiens rendaient au soleil sous le nom d'Osiris, forgèrent à leur gré une généalogie à ce dieu-législateur, que les anciens Grecs croyaient être aussi le même que Bacchus. La vérité est qu'Osiris et Isis étaient des divinités purement allégoriques, emblèmes du soleil et de la terre.

OSIUS, évêque de Cordoue au temps du concile d'Illibéris (295), confessa la foi dans la persécution de Maximien, fut honoré par Constantin, et parut avec éclat au concile de Nicée. Mais l'empereur Constance, prévenu pour l'arianisme, l'exila à Sirmium, et parvint, à force de mauvais traitemens, à faire signer au vieillard la *formule* dite de Sirmium. Osius revint dans sa ville épiscopale, et m. en 357 ou 358, après avoir témoigné un vif repentir de sa faiblesse.

OSMAN ou plutôt OTHMAN Ier, surnommé *el Ghazy* (le victorieux ou conquérant), fondateur de l'empire othoman et de la dynastie des Osmanlis, naquit à Soukout, en Bithynie, l'an 657 de l'hég. (1259 de J.-C.). Chef d'une tribu de Turkomans établie dans l'Asie-Mineure, il partagea d'abord, avec plusieurs autres émyrs ou princes, les débris de l'empire seldjoukide qui venait d'être renversé en 1294. (V. MAS'OUD II), fit battre monnaie dans la ville de Cara-Hissar, s'empara d'une gr. partie de l'Asie-Mineure jusqu'à la mer de Marmara, et m. en 726 de l'hég. (1326 de J.-C.), après un règne glorieux de 27 ans. Ce prince conquérant, moins gr. par lui-même que par la dynastie qu'il fonda, a laissé une réputation de bonté, de justice et de modération, qui s'est conservée religieusem. chez les Othomans. A l'avènement de chaque nouveau sulthan, le peuple de Constantinople et des provinces fait le souhait unanime et consacré, qu'il ait un règne heureux, une longue vie et les vertus d'Osman. — OSMAN ou OTHMAN II, 16e sulthan othoman, monta sur le trône de Constantinople, à l'âge de 13 ans, après la déposit. de Mustapha Ier, son oncle, l'an de l'hég. 1027 (1618 de J.-C.). La prem. année de son règne il envoya une ambassade au roi Louis XIII, en réparation de l'insulte faite l'année précéd. au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea ensuite des troupes sur la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand Ier, et marcha en personne contre les Polonais, en 1621, avec une armée formidable. La fureur aveugle des janissaires ayant échoué contre la valeur d'un peuple qui combattait pour sa patrie et la liberté, les Othomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sulthan, qui de son côté les accusait avec raison d'être dégénérés. Osman voulut punir les janissaires d'une paix honteuse qu'il souscrivit la même année. Mais, prévenu dans ce dangereux projet qui lui avait été conseillé par Omar-Effendi, son ancien précepteur, il fut étranglé en 1622 (de l'hég. 1031), au château des Sept-Tours de Constantinople par les janiss. révolt. qui remirent Mustapha Ier en possess. de l'empire. Le père Pacifique de Provins (*v.* PACIFIQUE) a publ. une relation de la catastrophe qui termina la vie d'Osman II. — OSMAN ou OTHMAN III, 25e sulthan othoman, succéda à son frère Mahmoud Ier en 1754, et signala son règne de 3 ans, par son incapacité, son indécision et sa cruauté. Il fit empoisonner 2 princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombrage, déposa ou fit mettre à m. 6 gr.-vézyrs et autant de caïmakans, et m. presque subitem. en 1757, laiss. le trône impérial à son cousin Mustapha III.

OSMAN-BEY (NEMSEY), renégat, était né en Hongrie vers 1740, d'une famille noble de ce pays. Etant colonel au service d'Autriche, il fut accusé d'avoir soustrait la caisse de son régim., dégradé et détenu long-temps dans une forteresse. Indigné de la rigueur du traitem. qui lui avait été infligé, il passa à Constantinople, prit le turban sous le nom d'Osman-Bey, et reçut, en considération de son rang, un apanage du gr.-seigneur. Une somme d'argent qu'il venait de recevoir le fit assassiner par ses domestiq. en 1785. Il avait composé une *collect.* assez nombreuse de médailles, passée avec celle de M. Cousinery dans le riche cabinet du roi de Bavière à Munich.

OSMAN-TOPAL. V. TOPAL.

OSMOND (SAINT), né en Normandie dans la prem. moitié du 11e S., était fils du comte de Seez. Il accompagna, en 1066, Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, et devint son chancelier, puis évêque de Salisbury en 1078. Il adoucit autant que possible les maux de la conquête, réforma la lithurgie anglaise, m. en odeur de sainteté en 1099, et fut canonisé en 1458.

OSMOND (N.), libraire à Paris, m. en 1773, est aut. d'un *Dictionn. topographique et critique des livres rares et singuliers*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-8.

OSORIO (JÉRÔME), illustre écrivain portugais du 16e S., né à Lisbonne en 1506, embrassa l'état ecclésiast., et voyagea en France et en Italie pour y étudier la philosophie et les langues orientales qui pouvaient lui faciliter la connaiss. exacte des livres saints. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord les saintes lettres à Coïmbre, fut nommé archidiacre d'Evora, puis évêque de Silvès, et obtint la confiance du roi Sébastien (*v.* ce nom), qu'il eut la douleur de voir succomber dans la dangereuse et chevaleresque expédition contre les Maures d'Afrique. Accusé de favoriser les prétentions de l'Es-

pagne sur le Portugal, il publia une apologie qui calma un peu la fureur de la malveillance, mais qui ne l'étouffa point. Il m. à Tavira en 1580. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. sur des sujets philosophiques, théologiq., critiq. et historiques qui tous ont été recueillis et impr. à Rome, 1592, 4 vol. in-fol. Le plus remarquable de ces écrits est celui intitulé : *de Rebus Emanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571 ; Cologne, 1581, in-8 ; ibid., 1597, in-fol.: Coïmbre, 1791, 3 vol. in-12 ; trad. en angl., 1752 ; et Simon Goulart (*v.* ce nom) en a donné une espèce de version en vieux franç. — Jérôme OSORIO, neveu du précéd., est auteur d'une *vie* de son oncle, mise en tête des *œuv.* de ce dern. : et de *notes* sur quelques-uns des écrits qui composent cette collection.

OSSAIGNE (RAIMOND d'), mériterait d'être placé, dans la mémoire des hommes, à côté des héros des Thermopyles. En 1479, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée de près de 40 mille hommes, s'avançait à grands pas dans la Picardie. Il était de la plus haute importance de retarder sa marche, et de lui faire perdre quelques journées. Raimond d'Ossaigne se jeta dans le château de Malannoi avec 160 Gascons, y soutint plus. assauts pend. 3 jours, et après avoir perdu presque tous ses compagnons, affaibli lui-même par 3 blessures, et ne pouv. trouver la m. qu'il cherchait, il tomba entre les mains de Maximilien, qui eut la lâcheté de le faire pendre.

OSSAT (ARNAUD d'), card., né en 1536 dans le diocèse d'Auch, fils d'un opérateur de campagne, surmonta le double obstacle de sa naissance et de sa pauvreté, devint secrétaire de Paul de Foix, ambassadeur d'Henri III à Rome, puis commissaire d'Henri IV, pour obtenir du St-Siége l'absolution de ce prince. Le succès de cette négociation, aussi difficile qu'habilem. conduite, lui valut l'évêché de Rennes et le titre de conseiller-d'état. De nouv. services, le divorce de Henri IV avec Marguerite de Valois qui fut encore son ouvr., lui méritèrent l'évêché de Bayeux et le chapeau de card. Il m. en 1604. On a de lui un rec. de *lett.* adress. au minist. Villeroi, liv. considéré comme classiq. en diplomatie, impr. pour la prem. fois à Paris, 1624, in-fol. La meilleure édit. est celle donnée par Amelot de la Houssaie, Paris, 1697, 2 vol. in-4. Mme d'Arconville a publ. une *Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 ; elle y a inséré la traduct. d'un *mém.* remarq. sur les effets de la ligue, écrit en ital. par le même cardinal.

OSSELIN (CHARLES-NICOLAS), avocat, membre de la convention nationale, né à Paris vers 1760, signala sa jeunesse par des écarts qui le précipitèrent avec ardeur dans la révolution qui venait d'éclater. Nommé député à la convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, et poursuivit les émigrés et les girondins avec un acharnement qui inspira de la jalousie à Robespierre. Incarcéré en l'an 2 à Bicêtre, sous un léger prétexte de prévarication, il essaya vainement d'éviter l'échafaud en se donnant lui-même la mort. Osselin, dominé par un caractère violent, n'était point cruel ; il était susceptible au contraire de mouvemens de sensibilité. Il avait fait paraître en 1792 un petit livre élément., sous le titre d'*Almanach du juri*, in-18.

OSSENBEECK (JOSSE ou JEAN van), peintre et graveur, né à Roterdam en 1627, m. en 1678, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, et sut unir, dans ses compositions, la pureté de l'école italienne à la piquante originalité de l'école flamande. Son œuvre, comme graveur, se compose d'environ 60 pièces, dont 27 d'après ses propres dessins.

OSSIAN, célèbre barde écossais, paraît avoir vécu dans le 2e et dans le 3e S., et avoir eu pour père Fingal, roi de Morven, qui défendit avec succès son pays contre les invasions des Romains. Ossian suivit les traces de Fingal ; et, dans une de ses premières expéditions en Irlande, épousa Evirallin, fille de Branno, roi de Rego, dont il eut un fils, nommé Oscar, qui périt par une trahison au moment où il allait être uni à la belle Malvina. Le malheureux père resta avec cette amante aussi malheureuse que lui, pour pleurer son fils, sa femme qu'il avait perdue depuis long-temps, et même la plupart de ses proches et de ses amis, qui lui furent enlevés par une horrible catastrophe. Enfin, il fut privé de la vue, et, pour comble d'infortune, il survécut à sa chère Malvina : il m. le dernier de sa race, chargé de chagrins et d'années. Ses poésies, écrites en langue gallique, demeurèrent, pendant 1400 ans, presque entièrem. inconnues en Angleterre. Macpherson en traduisit en prose poétique anglaise quelques fragmens qu'il publia vers 1760. Encouragé par le succès de cette première publication, il recueillit d'autres poèmes manusc. dans les montagnes de l'Ecosse, et en fit impr. la traduct. avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-fol. J. Smith publia aussi 14 poèmes d'Ossian et autres bardes, Edimbourg, 1780. Mais on ne tarda pas à révoquer en doute l'authenticité de toutes ces poésies, et la querelle fut vive. Il paraît aujourd'hui presque certain que Macpherson et Smith ne firent que modifier beaucoup les idées et les expressions de l'original, mais qu'ils n'inventèrent rien. Et en effet, ni l'un ni l'autre n'était doué de cette verve de génie qui anime les chants immortels du barde écossais ; et, en supposant que la nature les eût tous deux heureusement inspirés une fois, serait-il possible qu'ils eussent rencontré le même ton, et pour ainsi dire chanté sur la même note ? Enfin la société littéraire, connue sous le nom de *Highland Society*, a fait rédiger et publier par son président, M. Mackensie (Edimbourg, 1805, 1 vol. in-8), un rapport qui vient fortement à l'appui de l'authenticité des poèmes dont il s'agit. La société écossaise de Londres a donné une édit. du texte gallique avec une traduct. lat. littérale, 1807, 3 gr. vol. in-8. Le Tourneur a donné la traduct. franç. des poèmes publiés par Macpherson : on a depuis imprimé celle des 14 autres, publiés par Smith, et trad. en franç. par Griffet-Labaume et St-Georges, 1794, 3 vol. in-18. Ces diverses traductions ont été réunies par le libraire Dentu, qui les a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, par Ginguené, 1810, 2 v. in-8. Tout le monde connaît les heureuses imitations d'Ossian en vers français, par M. Baour-Lormian. Un beau tableau de Girodet, et l'opéra des *Bardes*, par MM. Le Sueur et de Jouy, ont été composés sous l'inspiration du poète écossais.

OSSOLINSKI (GEORGE), grand-chancelier de Pologne, né en 1595, rendit, dans le cours d'une longue carrière politique, les plus grands services à sa patrie comme ministre et comme diplomate. Il venait d'employer toute l'influence de son caractère et de sa position pour faire élire Jean Casimir, après la mort de Wladislas, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie en 1650. On peut consulter, sur la vie de cet illustre personnage, le t. 3 de la *Biograph. polonaise*, par M. Thadée Mostowski, Varsovie, 1805.

OSSONE, ou mieux OSSUNA (don PEDRO TELLEZ Y GIRON, duc d'), homme d'état espagnol, né à Valladolid en 1579, fit ses études à l'université de Salamanque, parut de bonne heure à la cour de Philippe II, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrâce du monarque par la causticité de son esprit. Ayant reçu l'ordre de s'éloigner de Madrid, il alla d'abord en France, passa ensuite en Portugal, revint en Espagne après la m. de Philippe II, et s'attacha au duc de Lerme, premier ministre du nouveau roi. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, trou-

vèrent le moyen d'indisposer contre lui Philippe III, et l'entrée à la cour lui fut interdite une seconde fois. Il se rendit alors en Flandre, y fit six campagnes à la tête d'un régiment levé à ses frais, se distingua autant par son intelligence que par sa valeur, et, dans l'intervalle de ses campagnes, voyagea en France et en Angleterre. Rappelé à la cour en 1607, sur les sollicitations du duc de Lerme, le duc d'Ossone fut nommé gentilhomme de la chambre, membre du conseil de Portugal, et chev. de la Toison-d'Or. En 1610, il fut nommé à la vice-royauté de Sicile, fit chérir son administration dans cette île, retourna en Espagne en 1615, et reçut l'accueil le plus flatteur de Philippe III, qui le nomma l'année suivante vice-roi de Naples. Il montra, dans ce nouveau poste, la même habileté qu'en Sicile, obtint de brillans succès sur les Vénitiens, et donna aux pavillons espagnol et napolitain un éclat qu'ils n'avaient point encore obtenu dans la mer Adriatique. Son refus d'établir l'inquisition dans le royaume de Naples lui suscita de puissans ennemis à Rome et à Madrid. Prévoyant que l'intrigue lui enlèverait tôt ou tard le pouvoir auquel il s'était accoutumé, il osa former des desseins sur la souveraineté de Naples, sonda sur cette entreprise le duc de Savoie, le sénat de Venise et la cour de France, entama des négociations avec la Hollande, et chercha même à se rendre favorable le *divan* (cabinet) de Constantinople. Une partie de ce projet ambitieux transpira, et un capucin dénonça formellement, à la cour de Madrid, le vice-roi, qui fut remplacé par le cardinal Borgia. Le duc d'Ossone, de retour à Madrid, ne fut point inquiété, grâce à l'influence du duc de Lerme; mais ce prem. ministre ayant été disgracié à l'avènem. de Philippe IV, l'ex-vice-roi fut arrêté aussitôt avec ses secrétaires et ses principaux amis, et renfermé au château d'Almeida, où il m. en 1624, sans s'être laissé abattre par ses malheurs, et ayant conservé jusqu'à la fin son esprit malin et caustique. Gregorio Leti a écrit la *Vie du duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol.

OSSORY (Thomas Butler, comte d'), fils de Jacques, duc d'Ormond (*v.* ce nom), né en 1634, fut long-temps enfermé par Cromwell dans la Tour de Londres, et devint, à la restauration, pair d'Angleterre. Il contribua au succès de plus. affaires navales, et commandait les troupes anglaises à la bataille de Mons. Il m. avant son père, en 1680.

OSTADE (Adrien van), peintre, né à Lubeck en 1610, fut élève de l'école flamande, et se fixa à Amsterdam. Meilleur coloriste que Teniers, il n'a pas sa touche spirituelle, et imite plus la nature qu'il ne l'embellit. Parmi ses nombreuses compositions, on distingue : *la Famille d'Adrien van Ostade* (ce tableau est au musée royal de Paris); *le Maître d'école; l'Intérieur d'un ménage rustique*, *le Chansonnier ambulant*, etc. — Isaac van Ostade, frère du précédent, enlevé fort jeune aux beaux-arts, a laissé dans le même genre quelques tableaux estimés. Le musée du Louvre en possède trois : une *Halte de voyageurs;* un *Paysan dans sa charrette;* un *Canal glacé couvert de patineurs.*

OSTAL ou HOSTAL (Pierre de L'). V. Lostal.

OSTENFELD (Christian), savant médecin, né à Wibourg, ville de Danemarck, au Nord-Jutland, en 1619, m. en 1670, parcourut plusieurs fois, pour s'instruire, diverses contrées de l'Europe, et, de retour dans sa patrie, fut successivem. professeur de médecine à Copenhague, recteur et bibliothéc. de l'université de cette ville, et membre du conseil aulique. On a de lui : *Prodromus exercitationum de medicinæ fundamentis*, Copenhague, 1656, in-4; *Dissertatio de fœtûs humani generatione*, ibid., 1667, in-4, etc.

OSTERMANN (André, comte d'), chancelier de Russie, fils d'un pasteur luthérien du comté de la Marck, entra en 1704 dans la marine russe, et fut récompensé des services qu'il avait rendus à Pierre Ier, dans la campagne du Pruth, par le titre de baron et de conseiller intime. Sa fortune s'accrut sous Catherine, et, à l'avènement de l'impératrice Anne, il fut nommé ministre et gr. chancelier. Sa faveur se soutint sous Ivan IV; mais Ostermann, si habile à se maintenir dans les divers changemens de règne, fut proscrit par Elisabeth, dont il avait annoncé la conspiration. Condamné à mort, on le tira des mains du bourreau pour commuer son supplice en un exil perpétuel en Sibérie, où il m. en 1747. — Ostermann (N. comte d'), fils du précéd., vice-chancelier de Russie sous Catherine II, fut chargé, en 1788, de négocier un traité de quadruple alliance avec les cours de Versailles, Vienne et Madrid, contre l'Angleterre et la Prusse; mais cette négociation échoua par l'infidélité d'un commis de la chancellerie. Le comte d'Ostermann, parvenu au poste de chancelier, m. disgracié sous le règne de Paul Ier.

OSTIENSIS. V. Suze (Henri de).

OSTERWALD (Jean-Frédéric), théologien réformé, né en 1663 à Neufchâtel, fut pasteur de l'église de cette ville, et m. en 1747. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr., dont les principaux sont : *Traité des sources de la corruption*, Amsterdam, 1709, 2 vol. in-12; *Catéchisme, ou l'Instruction dans la religion chrétienne*, in-8; *Traité contre l'impureté*, in-12; un recueil de *sermons*, in-8. — Jean-Rodolphe Osterwald, fils du précédent, pasteur de l'église française à Bâle, soutint la réputation de son père. Il a laissé un traité sur *les devoirs des communians*, in-12, estimé de ses co-religionnaires.

OSTERWYCK (Marie van), hollandaise distinguée par ses talens pour la peinture, née à Delft en 1630, m. en 1693, excellait à peindre les fleurs et la nature morte.

OSTIUS, contemporain de Salluste, a écrit en vers l'*Hist. de la guerre d'Istrie.* Macrobe en cite quelques fragmens, et prétend que Virgile l'a imitée en plusieurs endroits. (*v. Macrob.*, *lib.* 5, *Saturnal.*, *cap.* 5.)

OSWALD (St), roi de Northumberland, embrassa le christianisme, gouverna sagem. ses états, et fut tué en 642, dans une bataille contre Penda, roi de Mercie. — Oswald (St), archev. d'York, neveu de St Odon, archev. de Cantorbery, embrassa d'abord la vie monastique dans l'abbaye de Fleury ou de St-Benoît-sur-Loire en France. De retour en Angleterre, il fut élevé sur le siége épiscopal de Worcester, auquel il réunit ensuite le siége archiépiscopal d'York. Il m. en 922, le 29 févr., jour auquel on célèbre sa mémoire.

OSWALD (Erasme), profess. d'hébreu et de mathémat. à Tubinge et à Fribourg, né à Merckenstein en Autriche, en 1511, m. en 1579, a laissé, entre autres ouvr., une *traduct.* du Nouveau-Testament en hébr., et des *commentaires* sur la sphère de Jean de Sacro Bosco, sur l'Almageste de Ptolomée, etc.

OSYMANDYAS, roi d'Egypte célèbre par les monum. magnifiques que Diodore lui attribue, vivait, selon cet histor., huit générat. av. Uchoreus, qui était un de ses descend. en ligne directe, et par conséquent tr.-long-temps av. Sésostris. Il fit beaucoup de conquêtes, et même porta ses armes jusque dans la Bactriane. De ce fait et de l'analogie du nom de ce prince avec celui d'un Ismandès, aussi roi d'Egypte, dont parle Strabon, et qu'il prétend être le même que Memnon, on a conclu avec une espèce de vraisemblance qu'Osymandyas n'est autre que le fameux guerrier et roi mytholog. Memnon. On a ensuite été plus loin, et, rapprochant les exploits des deux Sesostris, et surtout ceux du prem. de ceux d'Osymandyas, on a émis cette opinion, que l'un des deux, et sans doute le premier, était le même que Memnon, Ismandès, et par consé-

quent Osymandyas. On sent, au reste, que la lecture attentive de plus. milliers de lignes hiéroglyphiques serait nécessaire pour résoudre avec certitude des questions aussi délicates. Quoi qu'il en soit, on voyait à Thèbes, en Egypte, un immense édifice dans lequel, entre autres curiosités, se remarquaient des peintures représentant les exploits du roi contre les Bactriens, une biblioth. et le tombeau du roi Osymandyas, surmonté par un cercle d'or de 365 coudées, qui faisait le tour de ce monum., et qui probablem. était destiné à des usages astronomiques.

OTACILIA (Marcia-Severa), impérat. rom., épousa, vers l'an 237, Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien le jeune (*v.* ce n.). Elle était chrét., et elle rendit son époux favorable à ses coreligionnaires. Après la m. de Philippe et de son fils, tués par Dèce (*v.* ce nom), Otacilia s'ensevelit dans une solitude, et y finit ses jours. On a de cette princesse des médaillons grecs et lat., et des médailles sur toutes sortes de métaux.

OTBY (Abou'l Naser Muhammad ben Mohammed al Djabbar al), histor. et poète arabe, né vers le milieu du 4e S. de l'hég. (11e de J.-C.), est aut. d'un ouvr. intit. : *Tarickh-Otby*, ou, plus correctem., *Tarickh-Yeminey* (hist. de Yemin ed-Daulah Mahmoud, sulthan de la dynastie des Ghaznevides). Cette hist. a été trad. en persan vers la fin du 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), et cette version fait partie des MSs. de la Biblioth. du Roi à Paris. M. Silvestre de Sacy en a donné un extrait curieux dans le 4e tom. de ses *notices*, etc.

OTFINOWSKI (Valérien), littérat. polonais du 17e S., est aut. d'une traduct. des *Géorgiques* de Virgile, en vers polon., Cracovie, 1614, in-4, et d'une autre des *Métamorphoses* d'Ovide, égalem. en vers, ibid., 1638, in-4. — Erasme Otfinowski, autre poète polon., a fait un poème intit. : *les Héros chrétiens*. Zaluski, qui cite ce livre, n'en indique point l'éd., ce qui fait douter qu'il ait été imprimé.

OTFRID, théolog. et poète du 9e S., né en Alsace, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Weissembourg en Alsace, et s'attacha à perfectionner la langue théostique ou tudesque. Sa *traduction* de l'Evangile en vers rimés, le plus ancien monum. de cette langue, fut long-temps populaire en Allemagne. Cet ouvr. curieux, dont le plus célèbre manusc. est connu sous le nom de *Codex palatinus*, et appartient à l'université d'Heidelberg, a été pub. par Francowitz et A. P. Gasser, Bâle, 1571, in-8, tr.-rare ; réimpr. plus correctem. dans le tom. 1er des *Antiquités teutoniques*, et accompagné d'une traduct. latine par Schilter (*v.* ce nom). On peut consulter sur Otfrid : le *Thesaurus linguar. veter. septentrional.*, t. 2; les *Amœnit. litter.* de Schelhorn, t. 3; la dissertat. de Dav. Hofmann, *de Otfrido monacho Weissemburgico*, etc., Helmstadt, 1717, in-4; *l'Hist. littér. de la France*, t. 5; la dissertat. de Dietrich de Stade, *de Laboribus otfridianis*, insér. dans les *Miscellanea lips.*, t. 5.

OTHER, OHTHER ou OTTAR, voyag. norwégien du 9e S., était né dans la province de Nordenland, où il possédait des propriétés considérab. On ignore les motifs qui lui firent quitter sa patrie pour venir en Angleterre, où il prit du service à la cour du roi anglo-saxon Alfred. Ce fut à ce prince qu'il communiqua les relations de ses deux voyages, relations qui sont les plus anciennes que l'on ait sur le nord. Alfred les inséra avec celles d'un autre voyag. du nord, Wulfstan, dans l'introduct. à sa version anglo-saxonne d'Orose (*v.* ce nom). Les relat. d'Other et de Wulfstan ont été souv. impr. et commentées. Hakluyt, en 1598, et ensuite Purchas, en insérèrent des traduct. angl. dans leurs collections de voyages. Le texte anglo-saxon, accompagné d'une traduct. lat. et de quelq. notes, parut pour la prem. fois dans la *Vie d'Alfred*, par Spelman, Oxford, 1678. Plus. sav. anglais, allem., danois, tels que Barrington, Forster, Beckmann, Rask, ont commenté ces mêmes relations, qui sont un monum. précieux pour l'ancienne géographie.

OTHMAN. V. Osman.

OTHMAN AL RADHY (Abou'l Saïd), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Mérinides, monta sur le trône l'an 1310, apaisa les troubles qui avaient agité les règnes précéd., gouverna ses sujets avec sagesse, fit une heureuse expédit. sur les côtes d'Andalousie en 1327, et m. en 1331.

OTHMAN IBN AFFAN, le trois. des khâlyfes, success. de Mahomet, gendre de ce prophète, succéda à Omar l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.). Ce fut un prince pieux, humain, mais peu capable de gouverner un vaste empire. Sous son règne, les Musulmans firent de nouvelles conquêtes; mais son injustice envers ses généraux, ses prodigalités pour ses favoris, finirent par exciter un mécontentement général. Mohammed, fils d'Aboubeckr, profitant de la disposition des esprits, conspira contre le khâlyfe, le surprit dans son palais, et le poignarda en l'an 35 de l'hég. (656 de J.-C.). C'est à Othman que la ville de Djeddah, port de la Mekke, doit sa fondation.

OTHO (Georges), hébraïsant et orientaliste, né en 1634 dans le pays de Hesse-Cassel, surmonta tous les obstacles de la misère pour devenir l'un des hommes les plus doctes de l'Allemagne, et m. en 1713, profess. et bibliothéc. à l'université de Marbourg. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr., dont on trouvera la liste dans les biogr. allem., et dont les principaux sont : *de Accentuatione textûs hebraïci*, Marbourg, 1668, in-4; *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum ex optimis auctoribus excerpta*, Francfort, 1701, in-8; *Palæstra linguarum orientalium*, ibid., 1702, in-4.

OTHON (M. Salvius), empereur rom. après la m. de Galba, né l'an 32 de J.-C., signala son adolescence par des prodigalités et des débauches dont l'éclat lui concilia les bonnes grâces de Néron. Il devint un de ses favoris; mais bientôt la fameuse Poppée, sa femme, plut aussi à l'empereur, qui, pour la lui ravir, le fit nommer questeur en Lusitanie. Othon, dans son exil, fit preuve de talens, de modération et d'intégrité; mais il n'attendait apparemment que l'occasion pour se déclarer contre Néron. Aussi fut-il un des premiers à seconder la tentative audacieuse du vieux Galba proclamé empereur par ses troupes. Il espérait que ce prince septuagénaire et sans enfans l'adopterait et lui donnerait ainsi le rang d'héritier présomptif de l'empire. Austère et rude dans ses mœurs, Galba, vainqueur et maître de Rome, lui préféra Pison. Aussitôt Othon, que cette nominat. reléguait à jamais dans la foule, et qu'une troupe de créanciers harcelait perpétuellem., se décide à une grande entreprise. Vingt-un soldats l'enlèvent, le mènent au camp des prétoriens, le proclament : bientôt son parti se grossit de tous ceux que heurte la froide sévérité du vieil emper.; la soldatesque et la populace sont à ses pieds; les têtes de Galba et de Pison sont sous ses yeux. Peu de jours après les légions de Germanie proclament aussi Vitellius, et la guerre civile recommence avec plus de fureur que sous Vindex. Othon, aussi actif dans le danger que voluptueux quand tout est tranquille, sort de Rome, et organise ses forces avec un art qui leur assure la supériorité en Ligurie, sur les côtes de la Narbonnaise, à Plaisance et près de Crémone. Mais impatienté des délais et de la prolongation de la guerre, il veut en finir d'un seul coup, et, sans attendre les légions de Mésie et d'Illyrie qui doivent plus que doubler ses forces, il livre bataille à Cécina et à Valens près de Bédriac. Quarante mille des siens tombent sur le champ de bataille, et tous cependant brûlent de retourner au combat. Cette défaite accablante est loin d'être décisive. Mais Othon a pris

son parti : ennemi des guerres civiles, et voyant enfin qu'il a vainement espéré de posséder l'empire sans trouver d'autre obstacle qu'un vieillard, il se donne la m. le 20 avril 69. Il n'avait encore que 37 ans. Tous les historiens se sont accordés à louer l'héroïsme calme et simple, la délicatesse et la générosité dont Othon fit preuve dans cette funeste extrémité. Il brûla les lettres de tous ses amis, pourvut à la sûreté de ses partisans, et distribua tous ses biens entre ses serviteurs. Aussi ses soldats pleurèrent-ils en portant son corps au bûcher, et ne montrèrent-ils à Vitellius qu'une fidélité chancelante et douteuse.

OTHON (SAINT), évêque de Bamberg en 1102, porta le premier dans la Poméranie le flambeau de l'évangile. De retour dans son diocèse, le vénérable pasteur s'occupa de raffermir la foi chancelante des habitans de Stettin à de Camin, et m. le 30 juin 1139. On célèbre sa fête le 2 juillet, et sa *vie* se trouve dans le *recueil* des bollandistes.

OTHON Ier, dit *le Grand*, le premier prince allemand qui ait porté réellement le titre d'empereur, né en 912, était fils de Henri, dit l'*Oiseleur* (*v.* ce nom), et fut élu roi des Romains, en 936, par les prélats et seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle. Ses premières opérations furent contre les Huns et les Hongrois qu'il battit en plusieurs rencontres, et auxquels il ferma l'Occident qu'ils dévastaient depuis tant d'années. Il rendit ensuite la Bohême tributaire de la Germanie, marcha contre Louis-d'Outremer qui était entré en Lorraine, défit les ducs de Franconie et de Lorraine, et s'avança jusque dans la Champagne. Forcé de retourner en Allemagne par la révolte de son frère Henri, il rentra plus tard en France, en 946, pour secourir cette fois Louis-d'Outremer qu'Hugues-le-Grand, son vassal, retenait prisonnier. Othon s'avança jusqu'auprès de Paris, et assiégea Rouen; mais, abandonné par le comte de Flandre, il fut contraint de retourner pour la deuxième fois dans ses états. Pensant à renouveler l'empire de Charlemagne, après avoir abaissé plus. grands vassaux, il conquit l'Italie, se fit couronner successivement roi des Lombards et emper. par le pape Jean XII qui lui prêta serment de fidélité sur le tombeau de St Pierre. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails du règne glorieux d'Othon Ier, il nous suffira de dire que, victorieux sur tous les points, après s'être rendu le monarque le plus puissant de l'Occident, ce grand prince m. en 973 à Minsleben en Thuringe. On peut consulter sur son règne : l'*Hist. des républ. italiennes*, de M. Sismondi, t. I; l'*Hist. des Allem. sous Othon-le-Grand*, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, in-8 (en allem.) — OTHON II, dit *le Roux*, fils du précédent et d'Adélaïde de Bourgogne, né en 955, fut sacré roi de Germanie en 961, et proclamé empereur en 973, après la mort de son père, dans une assemblée tenue à Magdebourg. Dans le même temps, Henri de Bavière, son cousin, était couronné empereur par l'évêque de Freisingen. Othon marcha contre son compétiteur qui n'avait point encore d'armée, le fit prisonnier, et l'envoya en exil à Elrick. Il fit ensuite la guerre, avec des chances variées, en France, en Italie (contre les Grecs et les Sarasins), et mourut à Rome en 983, avec la réputation d'un prince cruel. — OTHON III, fils unique du précédent, né en 980, fut sacré empereur à Aix-la-Chapelle en 983. Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne impériale à Othon II, troubla une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. S'emparant de la personne du jeune empereur, il le conduisit à Magdebourg; mais les prélats et les grands seigneurs le forcèrent de céder la régence à l'impér. mère. Othon III passa les Alpes en 996, assiégea Milan, s'empara de cette ville, et y fut couronné roi des Lombards; puis, ayant fait élire pape Grégoire V, son parent, il vint à Rome pour recevoir la couronne impériale des mains du nouveau pontife, et retourna ensuite en Allemagne pour s'opposer aux incursions des Slaves. Il revint ensuite en Italie, à deux reprises différentes, la première pour rétablir sur le Saint-Siége Grégoire V, qui en avait été chassé par Crescentius (*v.* ce nom); la deuxième pour chasser les Grecs et les Sarasins du pays de Naples; mais s'étant arrêté à Rome pour y attendre l'arrivée de ses troupes, il y fut assiégé dans son palais par les Romains révoltés, n'eut que le temps de s'enfuir avec le pape pour se soustraire à la fureur de la populace, et m. à Paterno, en 1002, empoisonné par la veuve de Crescentius, qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces, afin de mieux trouver l'occasion de venger la m. de son mari, à qui ce prince avait fait trancher la tête. — OTHON IV, emper. d'Allemagne, né vers 1175, était le troisième fils de Henri, duc de Bavière, surnommé *le Lion*, et de Mathilde, princesse d'Angleterre. Il se rendit de bonne heure à la cour de Richard-Cœur-de-Lion, son oncle, qui l'accueillit avec bonté, et lui assigna plusieurs domaines dans ses états. Après avoir servi Richard avec un grand zèle dans ses guerres contre Philippe-Auguste, Othon, qui avait conservé ou s'était créé un grand nombre de partisans en Allemagne, fut élu empereur à la mort de Henri VI, en 1197, par une portion des électeurs assemblés à Cologne, puis reconnu par toute l'Allemagne en 1208 (*v.* PHILIPPE, emper. d'Allemagne). Il confirma tous les droits dont jouissaient les villes d'Italie, fit de grandes concessions au pape Innocent III, qui le couronna en 1209, et l'excommunia peu de temps après, parce qu'il voulait enlever à Frédéric (*v.* FRÉDÉRIC II) la Pouille, seule portion que ce jeune prince conservât de l'héritage paternel. Soutenu par le roi d'Angleterre, Othon conserva sa puissance en Allemagne, et s'unit à Jean-Sans-Terre pour faire la guerre au roi de France. Il s'était avancé en Flandre avec une armée de plus de 120,000 hommes, lorsqu'il fut défait entièrement à Bouvines par Philippe-Auguste (*v.* ce nom). Honteux de cette défaite, Othon se retira dans le duché de Brunswick, où il passa quatre ans oublié, et où il m., dans le château de Hartzbourg, en 1218, après s'être fait relever de l'excommunication. Comme il ne laissait aucun enfant de ses deux mariages (avec Béatrix, fille de Philippe, et avec Marie, fille du duc de Brabant), Frédéric, dont nous avons parlé plus haut, lui succéda sans obstacle.

OTHON, dit de *Freisingen*, célèbre chroniqueur, né vers la fin du 11e S., était fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Après avoir fait ses premières études à Nuremberg, il se rendit à Paris pour y acquérir de nouvelles connaissances en fréquentant l'université de cette ville. L'amour de la retraite le porta à embrasser la règle de St Bernard dans le monastère de Morimond, dont il devint ensuite abbé. Ses vœux se bornaient à finir ses jours dans ce poste tranquille; mais son frère, Conrad III, devenu empereur, le rappela en Allemagne, et le plaça sur le siége épisc. de Freisingen. Othon suivit ensuite Conrad dans son expédition en Syrie, et vint ensuite reprendre l'administration de son diocèse. Il mourut, en 1158, dans l'abbaye de Morimond, où il s'était rendu pour revoir quelques-uns des amis de sa jeunesse. On a de cet illustre prélat une *chronique* en 7 livres, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1146. Les quatre premiers livres ne sont qu'une compilation d'Orose, d'Eusèbe, d'Isidore de Séville, de Bède, etc. (*v.* ces noms); mais les trois derniers sont intéressans, surtout pour l'hist. d'Allemagne. Cette chronique a été continuée jusqu'à l'an 1210 par Othon, abbé de St.-Blaise. On a encore de l'év. de

Freisingen, un *Traité de la fin du monde*, du règne de l'Antechrist et du jugement dernier; et deux livres de *Gestis Friderici I Ænobarbi* (cette vie de Frédéric Barberousse a été continuée, depuis l'an 1157, où s'arrête Othon, jusqu'en 1160, par Radewik, chanoine de Freisingen, et terminée par un anonyme). Les ouvrages d'Othon ont été publ. par Cuspinianus, Strasbourg, 1515, in-folio, et réimpr. à la suite du poëme de Gonthier (*de Gestis Friderici I*), Bâle, 1569, in-folio, avec une *préface* de Mélanchthon; et enfin, dans le t. 8 de la *Biblioth. patrum cistercensium*, de Tissier. La *vie* de Frédéric Barberousse a été insérée par Muratori dans le t. 6 des *rerum italic. Scriptor.*

OTHONIEL (Bible), premier juge des Israélites dans la terre promise, était parent de Caleb, dont il épousa la fille, Axa, après s'être emparé de la ville chananéenne de Kariath-Sepher. Dans la suite, ses compatriotes ayant été 8 ans soumis au joug du roi de Mésopotamie, Chusan-Rasathaïm, Othoniel devint leur libérateur l'an 1405 av. J.-C., et, après les avoir rendus à l'indépendance, fut nommé chef suprême du peuple, sous le nom de juge. Il gouverna ainsi 40 ans en paix, et m. l'an 1365 av. J.-C.

OTROKOTSIFORIS (François), théologien et canoniste hongrois, m. en 1718 à Tirnau, où il enseignait le droit, fut d'abord ministre dans sa patrie, et embrassa ensuite la religion catholique. On a de lui : *Origines hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8; *antiqua Religio Hungarorum verè christiana et catholica*, Tirnau, 1706, in-8.

OTT (Henri), en latin *Ottius*, théologien, né à Zurich en 1617, s'appliqua à l'étude des langues orientales, devint professeur d'éloquence sacrée dans sa patrie en 1651, professeur d'hébreu en 1655, d'histoire ecclésiastique en 1668, et m. en 1682. On a de lui quelques écrits, dont le plus remarq. est une dissertation latine dans laquelle il examine si St Pierre a été à Rome, et à quelle époque il a pu s'y rendre. — Jean-Baptiste Ott, fils du précédent, né en 1661, professa également l'hébreu à Zurich, et a laissé quelques écrits entièrement oubliés aujourd'hui.

OTT (Pierre-Charles, baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua dans la campagne contre les Turks en 1789, et figura plus tard avec distinction dans les guerres d'Italie, sous Wurmser, Souwarow et Mélas. Il commanda le corps d'armée qui assiégea Gênes en 1799, fut battu le 9 juin 1800 à Montebello, partagea en 1805 les nouveaux revers des armées autrichiennes, et m. à Pesth en 1809.

OTTAVIANI (Jean), dessinateur et graveur, né à Rome en 1735, fut élève de Wagner. Il est principalement connu par la gravure des *Loges de Raphaël au Vatican*. — Son frère, Charles Ottaviani, a gravé les peintures de la chapelle pontific. du palais Quirinal.

OTTER (Jean), orientaliste, né en Suède en 1707, embrassa la religion catholique, et vint à Paris, où le comte de Maurepas, frappé de ses dispositions pour les langues étrangères, l'envoya dans le Levant en qualité d'agent du commerce français. Récompensé à son retour par une pension et une chaire de professeur de langue arabe, il mourut en 1748. Il avait été reçu, dans cette même année, membre de l'acad. des inscript. et belles-lettres. On a de lui : *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Koulikan*, Paris, 1747, 2 vol. in-12, trad. en allem. par G.-F.-C. Schad, Nuremberg, 1781, in-8. *L'éloge* d'Otter, par Bougainville, est inséré dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, t. 23, p. 297-308.

OTTIERI (François-Marie), historien, membre de l'acad. de la Crusca, né à Florence en 1665, m. en 1742, voyagea dans une grande partie de l'Europe, se fixa ensuite à Rome, et s'occupa de la composition du grand ouvrage que son fils Lothaire a publié sous ce titre : *Istoria delle guerre avvenute in Europa, e particolarmente in Italia, per la successione della monarchia delle Spagne, d'all' anno 1696 all' anno 1725*, Rome, 1762, 9 vol. in-4.

OTTINI (Pascal), peintre, né à Vérone vers 1570, m. en 1630, fut élève de Félix Brusaforti. Ses compatriotes le regardent comme un des peintres qui ont le plus approché de Paul Véronèse, et son chef-d'œuvre est un *St-Nicolas* que l'on voit dans l'église St-George, à Vérone.

OTTO (Everhard), sav. jurisconsulte, antiq. et philologue allem., né en 1685 à Ham, en Westphalie, fut professeur à l'université d'Utrecht pend. près de 20 années, et m. syndic à Brême, où il s'était retiré, en 1756. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus et les plus estimés sont : *de Œdilibus coloniarum et municipiorum Liber singularis*, etc., Francfort, 1713, in-8; nouv. édit., augm., Utrecht, 1732, in-8; *Papinianus, sive de vitâ, studiis, scriptis, honoribus et morte Papiniani Diatriba*, Leyde, 1718, in-8; rev. et augm., Brême, 1743, in-8, fig.; *Dissertationes juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-4; *De vitâ, studiis, scriptis et honoribus Servii Sulpitii*, etc., ibid., 1725, in-4; *Thesaurus juris romani*, etc., Leyde, 1725, 4 vol. in-f., Utrecht, 1733-35, 5 vol. in-fol.; *primæ lineæ Notitiæ rerum publicarum*, Utrecht, 1726, in-8; *ad Instituta Justiniani notæ crit. et Commentaria*, ibid., 1729, 3e édit., Bâle, 1760, in-4; *de Jurisprudentiâ symbolicâ exercitationum Trias*, 1730, in-8; *de Tutelâ viarum publicarum Liber*, 1731, in-8. M. Bouchaud (*v.* ce nom) n'a fait que reproduire cet ouvr. dans les *mém.* qu'il a lus à l'instit., sur la police des Romains concernant les grands chemins.

OTTO (Louis-Guillaume), comte de Mosley, né en 1754 dans le grand-duché de Bade, vint perfectionner ses études à Paris, s'attacha en qualité de secrétaire au chevalier de La Luzerne, ambass. français en Bavière, entra ensuite au ministère des affaires étrangères, fut chargé successivem., sous les gouvernem. républic., consulaire et impérial, de plus. missions importantes à Berlin, à Londres, à Munich, et devint ambassadeur à Vienne, où il eut grande part au mariage de l'emper. Napoléon avec l'archiduch. Marie-Louise. Depuis la 2e restauration (1815), il vécut dans la retraite, et m. en 1817. Homme aimable et instruit, il se fit remarquer surtout dans les postes les plus élevés par une gr. modestie et un rare désintéressement.

OTTO-VÆNIUS. V. Veen.

OTTOBON-TERZO. V. Terzo.

OTTOBONI. V. Alexandre VIII.

OTTOCARE II, dit *le Victorieux*, roi de Bohême dans le 13e S., signala le commencement de son règne par d'important. et glorieuses conquêtes. Il se trouvait en 1270 le prince le plus puissant de l'Allemagne, et refusa avec dédain le titre d'empereur que lui offraient les électeurs. Rodolphe de Habsbourg, son grand-maréchal, fut élu, et somma son ancien seigneur de lui rendre hommage. La guerre s'engagea, et le superbe Ottocare fut contraint de plier les genoux devant celui qui avait été un de ses serviteurs, et dont il devenait le grand échanson. Il reprit bientôt les armes, fut vaincu, et tomba percé de coups à la bat. de Laa le 26 août 1278. Son fils Wenceslas lui succéda sur le trône de Bohême.

OTTOMAN. V. Osman Ier.

OTTONAJO (Jean-Baptiste dell'), poète ital. du 16e S., est auteur de 51 *canzoni*, insérées dans l'édit. que donna Grazzini en 1559, du 2e livre de Berni, intitulé *de tutti i Trionfi*, etc., et publiées l'année suiv. avec 4 nouv. chansons, in-8. La prem.

publication avait eu lieu sans la participation d'Ottonajo qui la fit supprimer par l'autorité des magistrats de Florence.

OTTONELLI (Jules), doct. en droit et littér., né en 1550 dans le territ. de Fano, où il m. en 1620, fut employé par le duc de Modène dans plusieurs affaires import. On a de lui : *Discorso sopra l' abuso del dire Sua Santità, Sua Maestà, Sua Altezza, senza nominare il papa, l'imperadore, il principe, con le difese della Gerusalemme liberata dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586 ; *Annotazioni di Alessandro Tassoni sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca* (publié faussem. comme étant de Tassoni), Venise, 1698, in-fol. — OTTONELLI (Jean-Dominique), jésuite et neveu du précédent, né à Fanano vers 1602, m. en 1670, a laissé : *della cristiana Moderazione del teatro*, Florence, 1646 et 1652, 4 tomes in-4 ; *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso loro, composto da un teologo* (le P. Ottonelli) *e da un pittore* (Pierre Berettini de Cortone), Florence, 1652, etc.

OTTONI (dom Lucien degli), relig. bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goïto, près Mantoue, fut abbé de Pompone et député par les supérieurs de sa congrég. au concile de Trente, et m. en 1528. Il a traduit les *Comment. de St Jean-Chrysostôme sur l'Epit. aux Romains*, et y a joint une apologie de ce saint doct., accusé par quelq.-uns d'avoir trop relevé la grâce du libre arbitre.

OTWAY (Thomas), poète dramatique anglais, né dans le comté de Sussex en 1651, m. en 1685, fut à la fois auteur et acteur, et n'en vécut pas moins presque dans la misère, malgré le succès qu'obtinrent plusieurs de ses pièces. Enlevé dans la force de l'âge, Otway ne put remplir, dit un biographe, toute la mesure de son talent. Toutefois ses compatriotes, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakespeare. Les *OEuvres* d'Otway (tragédies et comédies) ont été recueillies, Londres, 1736, 2 vol. in-12, réimpr. en 1768, ibid, 3 vol. in-12. Une traduction angl. de l'*Hist. du Triumvirat*, par Citry de la Guette, n'en fait point partie. Les coméd. d'Otway sont oubliées aujourd'hui. Parmi ses traged. nous citerons : *don Carlos*, qui a inspiré à Schiller la traged. du même nom; *Venise sauvée*, dont il prit le sujet dans la *Conjuration de Venise*, de St-Réal (*v.* ce nom), et qui a été transportée sur la scène française, avec des costumes romains, par Lafosse (*v.* ce nom), sous le titre de *Manlius*.

OUAN-LY. V. Chin-tsong.

OUARDY. V. Ibn al Ouardy.

OUBOUCHA ou, suiv. les écriv. chinois, OUBA-CHÉ, était khan ou prince monghol de la tribu des Tourgauts, établie dans les steppes qui sont entre le Don et le Wolga, lorsqu'à la fin de 1770 il disparut subitement avec tout son monde, emmenant quelq. officiers et sold. russes qui auraient pu faire connaître sa marche, et se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à sa domination chinoise. Avant d'habiter le territ. russe, les Tourgauts avaient quitté le pays qui sépare la Toula et l'Orgou, pour fuir l'oppression des souverains kalmouks ; mais ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que la cour de Russie voulait introduire parmi eux, et décidée par les intrigues du gouvernem. chinois, cette populat. avait pris la résolution de rentrer dans les contrées d'où elle était originaire. Composée de 50,000 familles, et formant une masse de 300,000 individus, la tribu des Tourgauts arriva sur les bords de la rivière d'Ili en août 1771, après avoir éprouvé de grandes pertes dans une marche de 8 mois à travers les déserts de la gr. Tartarie, ou en combattant d'aut. hordes qui voulaient s'opposer à son passage. L'empereur de la Chine, prévenu du départ des Tourgauts, avait pris des mesures pour les recevoir. Il leur assigna des terres sur les bords de l'Ili, et Oubou-cha, appelé à la cour impériale, y reçut des honneurs et des présens. On ignore l'époque de la mort de ce khan ; mais il est probable qu'il revint finir ses jours parmi les siens. On trouve des détails sur cette transmigration des Tourgouts dans le t. 2 des *Mém. concernant les Chinois*.

OUCIU. N. Guy de Doucié.

OUDAAN (Joachim), sav. holland., né en 1628 au village de Rhinsbourg, à une lieue de Leyde, est connu par quelques ouvr., parmi lesquels nous citerons un traité *de la Puissance romaine*, 1664, in-4.

OUDEAU ou ODEAU (sœur Françoise), relig. du monastère de St-Louis de Poissi, où elle m. en 1644, a donné une traduct. des sermons de St-Bernard, sous ce titre : *Sermons méditatifs du dévôt P. St Bernard, abbé de Clairvaux, sur les cantiques*, etc., Paris, 1621, in-8.

OUDEAU ou ODEAU (Joseph), prédicateur célèbre dans son temps, né à Grai (Franche-Comté) en 1607, entra chez les jésuites en 1626, professa d'abord les humanités et la rhétorique pend. 7 ans, se livra ensuite tout entier à la prédication, brilla dans les chaires de Paris et de Lyon, et m. en 1668 à Besançon, où il s'était retiré dans les dernières années de sa vie. On a de lui : les *Panégyriques des fondateurs des ordres religieux*, Paris, 1664, in-8 ; l'*Illustre Criminel*, etc. (recueil de sermons pour l'avent), Lyon, 1665, in-8 ; *Panégyriques pour toutes les fêtes de la Ste-Vierge*, ibid., 1665, in-8 ; le *Prédicateur évangélique*, ou *Disc. pour tous les jours de carême*, ibid, 1667, in-8 ; le *Banquet d'Elie*, etc. (sermons pour l'octave du St-Sacrement), ibid, 1668, in-8. La réputation extraordinaire du P. Oudeau est peu justifiée par tous ces écrits.

OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte de Lille, publia, en 1571, les *Chroniques et Annales de Flandre de* 620 *à* 1476, Anvers, chez Plantin, in-4. Il est à regretter qu'il n'ait point continué cet ouvrage, précis plein de recherches et d'exactitude de tout ce qu'on avait écrit avant lui sur cette province.

OUDENARDE (Robert van), peintre flamand, né à Gand en 1663, alla se perfectionner à Rome dans l'école de Carle Maratte, dont il a imité la manière et la touche. Il a orné de ses tableaux les églises de sa ville natale, et a gravé à l'eau-forte la plupart des compositions de son maître. Les curieux recherchent le grand ouvrage qu'il composa par ordre du comte Barbarigo, intitulé : *Numismata virorum illustrium ex gente barbadigâ*, Padoue, 1762, gr. in-fol., très-rare. Van Oudenarde m. à Gand en 1743.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protest., né à Bois-le-Duc, m. vers 1683, a laissé : *Origine et Antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12 ; *Antiquités cimbriques*, Harlem, 1682 ; *Description de la Holl. anc.* ou *de la Sud-Holl.*, 1654, in-4.

OUDET (Jacques-Joseph), un des officiers les plus distingués de l'armée républicaine, était né à Meynal, département du Jura, vers l'année 1773. Les guerres de la révolution lui ouvrirent une carrière brillante, à laquelle il était dignement préparé par la nature et par l'éducation. Il venait d'acquérir un grade supérieur sur le champ de bataille, quand Napoléon arriva d'Egypte. Oudet, sincèrement dévoué aux institutions républicaines, prévit avec douleur un tyran dans le héros, et afficha hautement ses soupçons. Le gouvernement, effrayé de l'influence que lui avait acquise sa bravoure à toute épreuve, et qu'il savait fortifier par toutes les séductions d'une amabilité entraînante et d'une admirable éloquence, le relégua dans une province, comme adjoint de l'adjudant-général Mallet, depuis si célèbre. C'était mettre en rapport les élém. les plus dangereux que pût craindre l'autorité. On fait remonter à cette époque l'origine

d'une société secrète qui menaça souvent la puissance de Napoléon. Oudet, tour à tour rappelé à l'armée ou repoussé par la destitution et par l'exil, s'était trouvé en relation, par une autre coïndence de sa destinée, avec la plus grande partie des officiers français, et il avait laissé en eux tous cette impression profonde qui résultait infailliblement de l'ascendant de sa parole et du prestige éblouissant de son caractère. A l'époque de la conspiration de Moreau, il fut renvoyé le premier loin du centre des affaires ; mais sa popularité militaire l'empêcha d'être jamais compromis essentiellem. dans une instruction publique, quoique un écrivain officiel du temps l'eût évidemment désigné comme chef des républicains de France, dans la brochure intitulée : *Alliance des jacobins avec le ministère anglais.* Il resta dans un oubli apparent jusqu'à la campagne de Wagram, où il commanda le 6e régiment supplémentaire de ligne. La journée qui a donné son nom à cette campagne mémorable mit le comble à sa gloire, et eût été peut-être le commencement d'une fortune plus digne de lui, s'il n'y avait honorablement succombé sous de nombreuses blessures. Cependant il vécut encore près de trois jours, encourageant ses camarades à la mort par des leçons qui rappelaient l'ironie philosophique de Socrate et l'éloquence de Platon. Un officier et un sous-officier se tuèrent sur sa fosse. Les détails que nous donnons sont tirés des sources les plus authentiques. On en trouvera d'autres, qui nous paraissent un peu plus hasardés, dans le *Voyage en Moldavie*, de M. Cadet-Gassicourt, dans les *Mém. du sergent Guillemard*, et dans ceux d'*une Contemporaine*. L'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* (Paris, 1815, in-8) offre sur Oudet des renseignemens curieux, et dont le temps a confirmé déjà en partie l'authenticité.

OUDIN (César), fils d'un grand prevôt du Bassigni, fut aimé de Henri IV, qui le chargea de plusieurs missions importantes en Allemagne, et le nomma secrétaire-interprète pour les langues étrangères en 1597. Il m. en 1625. On a de lui : une *traduct. de don Quichotte*, Paris, 1639, 2 vol. in 8 ; *Recueil de sentences et de proverbes*, trad. de l'espagnol, 1614, in 8 ; deux *dictionn.*, espagnol et italien, refaits depuis par son fils aîné ; une *Gramm. ital.*, Paris, 1645, in-8 ; une *Gramm. esp.*, Rouen, 1675, in-12. — Antoine Oudin, fils aîné du précédent, le remplaça dans les fonctions d'interprète pour les affaires étrangères, fut envoyé, sous Louis XIII, en Savoie et à Rome (où le pape Urbain VIII l'honora de son amitié), donna des leçons d'italien à Louis XIV, et m. en 1653. On a de lui : *Curiosités franç., pour servir de supplém. aux dictionn.*, etc., Rouen, 1649, 1656, in-8 ; *Gramm. franç.*, etc., Paris, 1633, et Rouen, 1645, in-12 ; *Recherches ital. et franç.*, ou *Dictionnaire*, etc., Paris, 1640, 2 vol. in-4 ; *Trésor des deux langues espagn. et franç.*, ou *Dictionn.*, etc., ibid., 1645, in-4 ; *Hist. des guerres de Flandre*, trad. de l'ital., ibid., 1634, in-4. — César Oudin, probablement de la famille des précédens, fut attaché à la célèbre marquise de Sévigné, et lui dédia un *Recueil de divertissemens comiques*, 1670, in-12. — Oudin (Charles), doct. en théol., est aut. d'une *traduct.* latine et française d'un *discours* de St Jean Chrysostôme, où ce père de l'église démontre que *personne ne souffre de vrais maux que ceux qu'il se fait soi-même*, 1664, in-12.

OUDIN (Casimir), sav. bibliogr., né à Mezières en 1638, entra à 17 ans chez les prémontrés, et, n'ayant point tardé à se lasser de la vie monastique, se retira en Hollande, où il abjura ses vœux et sa religion. Il est auteur de plus. ouvr. de critique et de bibliographie ecclésiastiques assez recherchés, mais pleins de sarcasmes contre ses devanciers et les écrivains de son ordre. On en trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. 10. Nous citerons seulement, comme le plus remarquable, *Commentarius de scriptoribus ecclesiæ antiquis*, etc., Francfort ou Leipsig, 1722, 3 vol. in-fol.

OUDIN (François), jésuite, né à Vignori, bourg de Champagne, en 1673, m. à Dijon, en 1752, s'était rendu familières les langues grecque, latine, anglaise, italienne, portugaise et espagnole, sans négliger pour cela l'étude des livres saints et des PP. de l'église. On trouve quelques-unes de ses poésies lat. dans les *Poemata didascalica*, dont il fut réellement l'éditeur, sous le nom de d'*Olivet*. Il faut parler aussi de ses judicieuses remarques sur les classiques lat., de sa dissertation sur le *Culex*, insérée dans le t. 7 des *Mem.* du P. Desmolets, de ses observat. répandues dans le *Cicéron* de d'Olivet, enfin de son édit. de P. Syrus (*P. Syri et aliorum veterum sententiæ, adjunctis brevibus notis*, Dijon, 1734, in-8). Il cultivait aussi la numismatique et les antiquités avec succès, et l'on cite son *Essai sur les Ambrons*, qui se trouve dans le 4e vol. des pièces d'histoire et de littérat. de Granet, et ses *Etymologies celtiques*, reproduites dans les *Œuvres posthumes* de Gédoyn. Tous ces travaux n'étaient que des distractions de la tâche qui lui avait été imposée par ses supérieurs, de conduire à sa fin une bibliothèque latine des écrivains de la soc. de Jésus. Mettant en œuvre les matériaux amassés par ses prédécess., Ribadeneira, Alegambe, Tournemine, etc., il acheva les 4 prem. lett. de ce vaste répertoire ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ 700. Il a trouvé lui-même, dans Michault, de Dijon, un biographe que l'on peut consulter pour plus de détails.

OUDINET (Marc-Antoine), antiquaire et numismate, né à Reims en 1643, d'abord avocat et profess. distingué, ensuite garde des médailles du cabinet de Louis XIV, fut admis en 1701 à l'acad. des inscript. et belles lettres, et m. en 1712. Ce sav. n'a laissé que quelq. *mém.*, insérés dans le tom. 1er du *recueil* de l'acad. des inscript. et bell. lett. On conserve de lui, à la Biblioth. du Roi, l'*hist.* de l'origine et des progrès de cet établissement. Boze a prononcé à l'acad. l'*Eloge d'Oudinet*, et Niceron en a inséré un extrait dans le tom. 9 de ses *mém.*

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et grav., né à Paris, en 1686, m. en 1755, fut élève de Largillière (*v.* ce nom), peignit d'abord l'hist., le portrait, le paysage et les fleurs, et se fit ensuite une réputat. par ses tableaux de *chasse* ou d'animaux Le musée royal en possède deux de ce genre : la *Chasse au loup*, et celle *au sanglier*. Oudry a gravé d'après ses propres tableaux ; mais son œuvre le plus estimé est sa suite de dessins pour les *Fables de La Fontaine*, en 4 vol. in-fol., Paris, 1755.

OUEL ou OWEL, dit *Le Bon*, en gallois *Hiwel-Dda*, souverain et législateur du pays de Galles, était fils du roi Cadell, et commença à régner en 907. Il conçut le projet, remarquable pour l'époque, de rétablir la législation de ses états sur des bases conformes à l'esprit national, travailla avec une sage lenteur à cette œuvre difficile, assembla un conseil national, composé de clercs et de laïcs, et entreprit le voyage de Rome pour soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par ce conseil. Ce prince m. en 948. Son code, promulgué dès 940, a transmis le nom de son auteur à la postérité. Il en existe plus. copies MSs. en gallois, dans la biblioth. Cottonienne de Londres, et le recueil fut impr., pour la 1re fois, en gallois, avec une trad. lat. et des notes explicatives, par le docteur Wotton, 1730, in-fol., sous le tit. de *Leges Wallicæ*, rare. Une nouvelle traduct. a été entreprise en anglais, et commencée dans le *Cambrian Register*, tom. 1 et 2, puis reprise et continuée dans le tom. 2 du *Cambro-Briton*, Londres, 1821. La *Charte d'Hoel-le-Bon*, par M. A-B. M. (Mangourit), Paris, 1819, brochure de 26 pag., est, dans un cadre fic-

tif, l'hist. résumée de la confection de cette même charte.

OUEN (St), en lat. *Audœnus*, connu aussi sous le nom de *Dodon*, était né à Sanci près de Soissons, et fut élu en 639 évêque de Rouen. Ce saint Prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de sagesse, usa plusieurs fois de l'ascendant de ses lumières et de ses vertus pour concilier les princes français, et m. à Clichi en 683, le 24 août, jour où l'église célèbre sa fête. On a de lui une *Vie de St Eloy*, publ. par Surius dans les *Vitæ sanctorum*. On peut consulter sur St Ouen le *Gallia christiana*, l'*Hist. littér. de France*, et l'*Hist. de l'abbaye* de ce nom, par Pommerey, Rouen, 1662, in-fol.

OUGHTRED (Guillaume), théolog. et mathématicien anglais, né à Eton en 1574, m. en 1660, embrassa l'état ecclésiastique et composa quelques traités théologiques; mais il doit sa réputation à ses ouvrages sur l'algèbre et la géométrie, etc. On cite comme le meilleur de ces écrits: *Arithmeticæ in numeris et speciebus Institutio, quæ tum logisticæ tum analyticæ, atque totius mathematicæ clavis est*, 1631, pet. in-8. Un choix de ces manuscrits a été publ. depuis sa m. sous le titre d'*Opuscula mathematica*, Oxford, 1676, 2 v. in-8.

OULOUGH-BEYG (Myrza-Mohammed-Taraghy), roi de la Transoxane et de la Perse orient., et l'un des plus gr. astronomes de l'Orient, né à Sultanieh, l'an de l'hég. 796, succéda à son père Chah-Rokh en 850 (1446), et fut dépouillé et mis à m. par son fils Abdallatif, en 853 (1449). Il a laissé des *Tables astronomiques*, dont on trouve plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Roi. M. Burckhardt en a publ. plus. fragmens, en 1799, dans les *Ephémérides géographiques* du baron de Zach.

OULTREMAN (Henri), historien, né en 1546, à Valenciennes, m. prevôt de la même ville en 1605, a écrit une *Hist. de la ville et comté de Valenciennes*, depuis son origine jusqu'au 16 S., Douai 1639, in-fol. Cet ouvr. a été corrigé et augmenté par un des fils de l'aut., dont l'art. suit. — Oultreman (Pierre d'), le plus jeune des 4 fils de Henri, né en 1591, entra chez les jésuites en 1611, s'y distingua comme prédicateur, se livra ensuite a l'étude de l'hist., et m. à Valenciennes en 1656. On a de lui: *Vie de Pierre l'Hermite*, etc., Valenciennes, 1632, in-12; nouv. édit., augmentée, Paris, 1645, in-12; *Constantinopolis Belgica, sive de rebus gestis à Balduino et Henrico, imperator. Constantinopolit.*, etc., Tournai, 1643, in-4; quelq. ouvr. ascétiques et des traduct. dont on trouvera les titres dans la *bibliothèque* de Sotwel.— Outreman (Philippe d'), 2e fils de Henri, entra à l'âge de 22 ans chez les jésuites, s'appliqua à la prédication, et m. en 1652. On a de lui: *le vrai Chrétien catholique*, St-Omer, 1622, in-8; trad, en angl.; *le Pédagogue chrétien*, 1641-45; 3 vol. in-8, trad. en latin, et souv. réimpr.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (Philippe), théologien et hébraïsant, né à Dantzig en 1611, d'une famille originaire de France, fréquenta successivement les gymnases ou universités de Dantzig, de Brême, de Groningue, de Franeker et de Leyde, pour se fortifier dans l'étude de la philosophie, de la théologie et de la langue hébraïque, passa ensuite en Angleterre, visita les biblioth. de Londres, d'Oxford et de Cambridge, se fixa à Leyde en 1706, apprit la médecine pour joindre cette connaissance à celles qu'il avait déjà acquises, devint pasteur de l'église allemande de la même ville, fut appelé, en 1717, à Francfort, pour y professer la théologie, et m. dans cette ville en 1724. On a de lui: *de leprâ cutis Hebræorum Dissertatio*, Franeker, 1709, in-4; *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, Leyde, 1714, in-4; *de Accentuatione Hebræorum prosaicâ*, ibid., 1715, in-4; *de auctore Decalogis Dissertationes duæ*, Francfort, 1717, 1718, in-4; *de Decalogo soli Israeli dato Dissertationes tres*, ibid., 1719, in-4; et quelq. aut. écrits du même genre, dont on trouvera les titres dans Niceron, tom. 42, dans la *Biblioth. germanique*, tom. 12, et dans le *supplém.* de Jœcher.

OUTHIER (Reginald ou Renaud), astronome, né dans le bailliage de Poligni (Franche-Comté), embrassa l'état ecclésiastique, étudia l'astronomie, et fut nommé correspondant de l'académie des sciences en 1731. Devenu ensuite secrétaire du cardinal de Luynes, évêque de Bayeux, il partit en 1736 avec Maupertuis, que le roi envoyait dans le Nord pour mesurer un degré du cercle polaire. A son retour de cette expédition, Outhier obtint un canonicat à la cathédrale de Bayeux, le résigna ensuite pour mieux s'appliquer à l'étude, et m. en 1774. Il était membre de la société royale de Berlin et des académies de Caen et de Besançon. On a de lui: *Journal d'un Voyage fait au Nord en 1736 et 1737*, Paris, 1744, in-4, avec cartes ou planches dessinées par l'auteur; réimpr. à Amsterdam, 1746, in-12, fig.; *Cartes topographiques* de l'évêché de Bayeux, en 2 feuilles; *Observations météorologiques*, faites à Bayeux, insérées, ainsi que quelques autres *observat. astronom.* du même, dans le Recueil de l'académie des sciences, t. 4 des *Mém. des sav. étrangers*.

OUTRAM (Guillaume), théologien anglais du 17e S., est auteur d'un savant traité, intitulé: *de Sacrificiis Judæorum libri duo*, Lond., 1677, in-4. Il y disserte sur tous les sacrifices de la loi ancienne et nouvelle, sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Comme protestant, il n'y parle point de celui de la messe.

OUTREIN (Jean d'), professeur de philosophie et d'antiquités sacrées à Dordrecht, né à Middelbourg en 1662, m. ministre à Amsterdam en 1722, a laissé: *Courte Esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12; *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4.

OUTREMONT (Anselme d'), fils d'un avocat et avocat lui-même, né à Paris en 1746, entra à vingt ans au parlement, et, lors de sa suppression en 1771, fut exilé à Crévant, où, pendant un séjour de quatre années, il s'adonna exclusivement à la culture des lettres. Chargé ensuite de la rédaction de quelques *remontrances*, notamment contre les édits de Turgot, il s'en acquitta avec succès, parvint en 1785 à la grand'chambre, fut un des opposans à la convocation des états-généraux, et termina sa carrière judic. par cette dernière chambre des vacations, qui, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, demeura chargée des attributs du parlement. Il émigra en Belgique l'année suivante, puis passa en Hollande, et de là fut appelé à Hamm, où il devint conseiller de régence de *Monsieur* (Louis XVIII). Retiré en Angleterre peu de temps après et fixé à Londres, il ne rentra en France qu'à la restauration, époque où il fut nommé conseiller d'état. Il m. à Paris en 1822, laissant, entre autres ouvrages: *le nouveau Siècle*, ou *la France encore Monarchie*, Londres, 1796, 2 vol.; et *Examen critique de la révolution franç., considérée comme système politique*, Londres, 1805, in 8. Il ne paraît pas qu'aucune des pièces de théâtre qu'il avait composées ait été représentée ou imprimée; mais on connaît entre autres sa tragédie intitulée *Marguerite d'Anjou*. *La Quotidienne* du 2 octobre 1822 contient sur d'Outremont une *notice* plus étendue.

OUTREPONT (Charles-Lambert d'), juge au tribunal de cassation, né à Bruxelles, m. en 1809, avait été successivement avocat près le conseil souverain de Brabant, membre de l'administration centrale de ce pays, député au conseil des cinq-cents, et se montra l'un des plus zélés partisans de

la révolution qui, en 1788, éclata dans la Belgique. Il avait signalé ses opinions politiques, dès 1780, dans un écrit intitulé *Essai historiq. sur l'origine des dîmes*, in-8. Trois ans après il composa, pour un concours académique, son *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas*, qui obtint l'accessit. En 1785, il publia une *Défense* de son *Essai historique sur l'origine des dîmes*, et une *réponse* à la critique qui en avait été faite par l'abbé Ghesquière.

OUVILLE (Antoine Le Metel, sieur d'), frère de Boisrobert (*v.* ce nom), né à Caen, m. en 1656 ou 1657, a laissé plus. comédies, oubliées aujourd'hui, mais dont on trouvera les titres dans l'*Histoire du théâtre français*, des frères Parfaict; quelq. *romans* trad. de l'espag.; et des *contes* assez libres, qui ont seuls sauvé de l'oubli le nom de l'auteur. Ils ont été recueillis sous le tit. de l'*Elite des Contes du sieur d'Ouville*, 1669, 2 v. in-12: les meilleurs sont tirés du *Moyen de Parvenir*, de Beroalde de Verville (*v.* ce nom).

OUVRARD (René), compos.-mus., né à Chinon vers 1620, fut d'abord maître de chapelle à Paris, puis chan. à St-Gratien de Tours, où il m. en 1694. On a de lui, outre quelq. ouv. de controverse, oubliés aujourd'hui: *Secret pour composer en musique par un art nouv.* Paris, 1660; *Biblia sacra in lection. ad singulas dies per legem, prophetas et evangel. distributa et* 529 *carminibus mnemonicis comprehensa*, ib., 1668, trad. en franç., 1669; *l'Art et la Science des nombres*, latin-franç., avec une préface, Paris, 1677; *Défense de l'ancienne tradit. des églises de France*, sur la mission des prem. prédicateurs évangéliq. dans les Gaules, ibid., 1678, in-8; *Architecture harmonique*, etc., ibid., 1679, in-4; *Calendarium novum perpetuum et irrevòcabile*, ib., 1682, in-4. Il a laissé en MS. plus. autres écrits dont les curieux trouveront la liste dans la *Biblioth. ecclesiæ Turonensis*, Tours, 1706, in-8.

OUWATER (Albert van), peintre, né à Harlem dans le 14ᵉ S., fut l'un des prem. artistes hollandais qui se servit de la peinture à l'huile récemment découverte par van Eyck, dont il était le contemporain et le rival. Les scènes animées et les paysages de ses tableaux remarquables pour l'époque, présageaient la perfection à laquelle les peintres hollandais devaient porter ce genre.

OUWENS (Rutger), recteur de l'école latine de La Haye en Hollande, où il m. dans un âge très-avancé en 1779, a laissé: *Noctes Hagœnæ, sive Observationum, lib. III*, Franeker, 1780, 1 vol. in-4 de 637 p.

OUYN (Jacques), poète dramatiq., né à Louviers dans le milieu du 16ᵉ S., fit jouer, en 1597, *Tobie*, tragéd. en 5 actes et en vers, sans distinction de scènes, impr. à Rouen, 1606, in-12.

OUZBEK-KHAN, prince tartare, khan ou souverain du Kaptchak dans le 14ᵉ S., était fils de Thogroul (*v.* ce nom), et succéda à Toghtagou, son oncle. A cette époque la Russie était tributaire des Tartares, et l'un des prem. actes du nouveau khan, fut de confirmer dans leur dignité le gr.-duc Michel Yaroslawitz et le métropol. Pierre, d'exempter le clergé russe de toute espèce de tribut et d'impôt. Le grand-duc Michel obtint en outre un corps de troupes tartares contre George Danielowitz, prince de Moscou, que les Novogorodiens avaient élu pour grand-duc. Mais plus tard ayant été accusé d'avoir fait empoisonner la sœur d'Ouzbek, épouse de George, Michel fut jugé, condamné et mis à m. par les ordres du khan. En 1327, Ouzbek prit prétexte du massacre de quelq. Tartares dans la ville de Tver, alors capitale du grand duché de Russie, pour ravager ces contrées par ses armées, et partagea les diverses provinces entre Ivan, frère de George, et Constantin, fils de Michel. Il fit ensuite deux expédit. contre la Perse, s'empara de la province de Chyrwan, et m. en 1348. Ce prince, pendant un règne glorieux de 30 ans, s'était tellem. concilié l'affection de ses peuples, qu'ils lui en donnèrent une preuve éclatante en prenant le nom d'*Ouzbeks*, sous lequel ils sont encore connus.

OUZOUN HAÇAN-BEYG (Abou Nasr Modhaffer Eddyn), nommé par les voyageurs vénitiens et les historiens occident. *Uzum Cassan*, roi de Perse de la dynastie turkomane *Ak-Koïounlu* (du Mouton blanc), né dans le 16ᵉ S., était petit-fils de Cara-Osman, à qui Tamerlan avait concédé une principauté dans le Dearbekr. Après avoir détrôné et fait périr son fils Djihanghyr, il résolut de s'emparer de toute la Perse occidentale, sur laquelle régnait un autre prince turkoman, et réussit complétem. dans cette entreprise en 1469 (874 de l'hég.). Comme il avait épousé une sœur de David Comnène, dern. emper. de Trébisonde, les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, alors maîtres de Rhodes, et les Vénitiens lui envoyèrent plus. ambassades pour le décider à tourner ses armes contre Mahomet II, conquérant de Constantinople. Ouzoun-Haçan entra dans la Natolie (Asie mineure) en 1472, et y obtint d'abord quelq. succès; mais il fut vaincu l'année suiv. En 1476, il conquit la plus grande partie de la Géorgie; et il m. en 1478 (882 de l'hég.). Les longues et sanglantes guerres de ses fils et petits-fils qui se disputèrent le trône, facilitèrent l'élévat. de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Ouzoun-Haçan.— V. Ismael-Chah.

OVALLE ou OVAGLIE (Alphonse de), jésuite, né au Chili en 1601, renonça aux brillantes espérances de fortune que lui donnait sa naissance pour se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. Il en devint l'un des membres les plus remarquables, et m. à Lima en 1651, épuisé par les travaux de l'apostolat. On a de lui: *Epistola ad præposit. generalem, quæ statum societatis in provinciâ Chili ostendit*, Madrid, 1642, in-fol.; *istorica Relazione del regno di Cile, e delle missioni e ministerij della compan. di Giesù*, Rome, 1646, in-fol.; avec cartes et fig.: l'ouv. avait paru la même année en espag. à Madrid, in-4; cet ouvr. est rare et recherché, quoique l'aut. ne soit pas exempt du reproche de crédulité.

OVANDO (Nicolas), gentilhomme espagnol, fut nommé en 1501 gouvern. de l'île de St-Domingue en remplacem. de Bovadilla (*v.* ce nom), et pub. d'abord, en faveur des naturels du pays, de nouveaux règlem., qui adoucirent le sort de ces infortunés. Mais bientôt cette modérat. fit place à la barbarie la plus révoltante. On peut lire dans l'*Histoire de St-Domingue*, du P. Charlevoix, les détails des moyens atroces employés par Ovando ou ses agens, pour contenir les Indiens dans la soumission. Un horrible massacre eut lieu à Xaragua (où depuis fut bâtie Léogane). En 1507, il ne restait plus dans l'île que 60,000 indigènes; et ce nombre ne suffisant pas pour les travaux que les Espagnols exigeaient d'eux, Ovando dépeupla les îles Lucayes, et, en peu d'années, cet archipel devint un désert. Rappelé en 1508 et remplacé par Diego Colomb, fils de l'amiral, Ovando finit ses jours en Espagne dans une retraite honorable. Le massacre de Xaragua a été dévoué, par Las-Casas et l'histor. Herrera, à l'exécration de la postérité.

OVERALL (John), prélat anglais, né en 1559, fut successivem. profess. de théologie à Cambridge, doyen de St-Paul, évêque de Lichtfield et de Coventry en 1614, passa au siége de Norwich en 1618, et m. en 1619. On a de lui quelq. ouvr. théologiq. sur la prédestinat. et le libre arbitre, dont le plus connu a pour titre *Convocation-Book*, et quelques *lettres* insérées dans le recueil *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol.

OVERBEECK (Bonaventure van), dessinat., peintre et antiquaire hollandais, né à Amsterdam

en 1660, étudia l'antique à Rome, et rapporta une riche collect. de dessins dans sa patrie. Il se livrait avec la même fougue au travail et au plaisir: ses excès en tout genre usèrent bientôt ses forces, et il m. en 1706. On estime les dessins et les planches de son grand ouvr., intit. *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, etc., Amsterdam, 1709, gr. in-fol., avec 150 pl.; trad. en franç. la même année, même format: cette trad. a été réimpr. à La Haye en 1763, 3 parties in-fol.

OVERBURY (sir THOMAS), auteur anglais, moins connu par ses écrits que par sa fin tragique, était né en 1581. Ami de Robert Carr, dep. comte de Sommerset (*v.* ce dernier nom), il encourut la haine de cet indigne favori de Jacques Ier pour s'être montré contraire à son mariage avec lady Essex, et Robert Carr se vengea de lui en le dénonçan au roi comme ennemi de l'état. Arrêté et enfermé dans la Tour de Londres, Overbury y m. empoisonné en 1613. Le mystère de cet empoisonnement dont Sommerset était l'instigateur, ne se dévoila que deux ans après, et les agens subalternes subirent seuls le dernier supplice. On a de lui quelques écrits en vers et en prose, impr. d'abord séparément, puis réunis en un vol., souvent réimpr., et dont la 15e édit. est de 1732, in-12. L'auteur y décèle une grande connaissance du monde et le talent de saisir le ridicule.

OVERDATZ (LOUIS), médecin, né à Enghien, ville de Hainaut, vers 1630, m. à Bruxelles vers 1682, après avoir obtenu de Charles II des lettres de noblesse, a donné, à l'usage des pauvres, et en flamand, un *Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir*, Bruxelles, 1668, in-12.

OVIDE (PUBLIUS-OVIDIUS-NASO), l'un des poètes latins les plus célèbres, naquit à Sulmone, dans le territoire des Péligniens, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, de l'an de Rome 711, avant J.-C. 43, sous le consulat de C. Vibius Pansa et de A. Hirtius. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya de bonne heure à Rome, où l'orateur célèbre Messala dirigea ses premières études: mais son talent et ses soins ne parvinrent point à faire un avocat de celui que la nature avait fait poète. Il nous apprend lui-même qu'il bégayait des vers au sortir du berceau. Ses illustres contemporains, Virgile, Properce, Tibulle, Horace, s'empressèrent d'accueillir et de protéger auprès du prince le jeune émule qui devait un jour partager avec eux les honneurs du Parnasse romain. Auguste lui prodigua les honneurs, les récompenses, et lui donna publiquement des marques d'estime; mais cette faveur eut plus d'éclat que de solidité; et après en avoir joui quelque temps, celui qui en était l'objet se vit condamné tout à coup à un exil rigoureux, dont la cause véritable, toujours dissimulée par Ovide, est demeurée un problème insoluble. Relégué par Auguste à l'extrémité du Pont-Euxin, dans une contrée et au milieu d'un peuple barbare, le malheureux Ovide y languit huit ans et quelq. mois, dans l'espoir toujours trompé d'un retour qu'il ne cessa de solliciter auprès de l'inflexible empereur, et qu'il n'obtint pas même de son successeur Tibère: circonstance qui suffirait peut-être pour prouver que la faute qu'il expiait si cruellement n'était pas uniquement personnelle à Auguste, mais intéressait aussi sa famille adoptive. Ovide mourut âgé de 59 ans, l'an 17 de notre ère, et fut enterré à Tomes, lieu même de son exil. Peu de poètes ont écrit autant de vers, et se sont exercés avec autant de succès dans des genres différens. Quintilien parle avec éloge de la *Médée* d'Ovide, et la donne comme preuve de ce qu'il eût pu faire s'il avait su régler la marche de son génie: cette pièce a partagé le sort commun à plusieurs autres écrits d'Ovide, entièrement perdus pour nous, et parmi lesquels on doit regretter surtout les six der. liv. des *Fastes*: c'était l'un des fruits de son exil, où il composa égalem. l'admir. et volumineux rec. de ses *élégies* (les *Tristes* en 5 livres, et les *Pontiques* in-4). C'est sans contredit aux *Métamorphoses*, son chef-d'œuvre, qu'Ovide doit cette popularité classiq. qu'il partage avec Horace et Virgile: on dit que, mécontent. de l'état d'imperfect. où il les laissait, l'aut. les jeta au feu avant de partir pour son exil; mais des copies s'en étaient multipliées, et les lettres lat. n'eurent point à déplorer une perte irréparable. Les *Héroïdes*, genre nouv. de poésie qu'Ovide se glorifiait d'avoir le premier fait connaître aux Romains, sont, avec les *Fastes*, l'ouvrage le plus achevé du poète, et celui qui a fait le plus d'imitat. Les cinq livres des *Amours*, réduits par la suite à trois, sont les caprices d'une imagination libertine plutôt que voluptueuse, et les jeux d'un esprit facile et léger plutôt que l'expression d'un sentiment qu'Ovide ne semble guère avoir connu dans sa jeunesse. Il fut marié trois fois, et de ses trois femmes, la dernière paraît seule lui avoir inspiré une affection véritable, et elle en était digne, par celle qu'elle lui conserva dans son malheur. Néanmoins l'ouvrage que nous venons de citer, et l'*Art d'aimer*, sont des monumens précieux, non-seulement du génie brillant et fécond de leur auteur, mais de l'état moral de la société romaine, à cette époque de luxe et de corruption. Fidèles au plan que nous imposent l'objet et les bornes de ce Dictionnaire, nous n'indiquerons ici que les éditions et les traductions principales d'Ovide. Le premier livre impr. à Bologne en 1471, fut les *OEuv. d'Ovide*, in-fol.; elles le furent la même année à Rome, 2 vol. in-fol. On estime les éditions que les Aldes publièrent, Venise, 1502-1503, ibid., 1515-1516, 3 vol. in-8; Leyde, *cum notis variorum*, 1661-1662; Lyon, *ad usum Delphini*, 4 vol. in-4, 1689; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4: excellente et belle édition, publiée par P. Burmann, et devenue la base de presque toutes celles qui ont été données depuis; l'édit. donnée par M. Amar, faisant partie de la *Biblioth. lat.* de M. Lemaire, Paris, 1820-1825, 10 vol. in-8 (le t. 8, pag. 355 et suiv., contient une *Notice littér.* revue par M. A.-A. Barbier sur les *éditions et traductions d'Ovide*); enfin celle que le même édit. (M. Amar) a entreprise pour la Collect. des Aut. classiques lat., format in-12, pub. par M. Charles Gosselin, et que nous avons eu déjà l'occasion de citer. Il existe en prose française deux traductions des *Œuvres complètes* d'Ovide; l'une est de Martignac seul, Lyon, 1697, 9 vol. in-12. On a réuni dans l'autre les traductions des *Métamor.* par Banier; des *Fastes*, par Bayeux; des *Tristes et des Pontiques*, par Kervillars, etc., en tout 7 vol. in-8, Paris, 1799. Traductions en vers des *Métamorphoses*, par Thomas Corneille, Paris, 1697, 3 volumes in-8; par F. de Saint-Ange, Paris, 2 vol. in-8, 1800; la même, 4 vol. in-8, 1808, et in-12, 1823; des *Fastes*, par le même, 2 vol. in-8, Paris, 1804; de l'*Art d'aimer*, par le même, 1 vol. in-12, Paris, 1807; des *Héroïdes*, par M. de Boisgelin, 1 vol. in-8, Philadelphie (Paris), 1786; réimpr. dans la collection des *OEuvres* de Saintange, Paris, 1824; des *Amours*, par M. P. D. C. (M. Pirault des Chaulmes), Paris, 1825, dans la collection ci-dessus indiquée. Enfin une trad. nouv. en prose des *Métam.* préc. d'une *Vie* d'Ovide, a été publ. par M. T. G. Villenave, 4 vol. in-4 et in-8, avec fig., Paris, 1805 et suiv., et tout récemment, 4 vol. in-12, à l'usage des classes.

OVIEDO Y VALDEZ (GONZALVE-FERDINAND d'), voyageur et histor. espagnol, né en 1478 dans les Asturies, avait été successivem. au service de don Juan, infant d'Espagne, du roi de Naples, et enfin de la reine, lorsqu'il se rendit en Amérique en 1513, avec le titre d'intendant des mines d'or de la Darie, dont il jouit deux ans. Après plus. autres voyages, il fut nommé intendant de l'île d'Haïti en 1535. Il ne fut rappelé qu'au bout de dix ans, et

obtint la charge d'historiogr. du roi en 1548. Il profita du pouvoir que lui donnaient ses places pour arracher sa part des dépouilles du Nouveau-Monde. Voulant ensuite se justifier de ses exactions aux yeux de Charles-Quint, il peignit les malheureux Indiens comme un peuple qui, par sa perversité incorrigible, avait mérité l'extermination. Les hypothèses qu'il mit en vogue sur la syphilis entrèrent sans doute dans son plan de calomnie. Il affirma qu'elle était originaire des Indes-Occident., et qu'elle devait même y être endémique, et cela, parce que la Providence, qui place toujours le remède à côté du mal, a fait croître dans le pays le gaïac, qu'on regardait alors comme un spécifique contre cette maladie. Les médecins ont aujourd'hui, pour la plupart, d'autres idées sur l'origine de la syphilis. V. l'art. Oviédo dans la *Biographie médicale*, qui fait suite au *Dictionn. des sciences médicales*. Les ouv. d'Oviédo sont : *Sumario de la historia general y natural de las Indias-Occidentales*, Tolède, 1525, in-fol.; *la Historia general y natural de las Indias-Occidentales*, Madrid, 1535, in-fol.

OWAIN-GLENDWR ou plutôt OWEN-GLENDOUR, né en 1348, fut le dernier rejeton des princes souverains de Galles. Nommé chevalier par Richard II, roi d'Angleterre, il vit, sous le règne suivant, ses terres confisquées et données au lord Grey. Il rassemble alors ses amis, fait Grey prisonnier, ne lui rend la liberté que moyennant une rançon considérable, et, poursuivant le cours de ses succès, soumet le comté de Glamorgand, et se fait reconnaître souverain de Galles. Il obtient l'appui de la France (1404), et s'empare de Caermarthen. Mais dès cette époque, sa puissance commença à décliner, et bientôt il se trouva réduit à errer en fugitif, méditant de vains projets de vengeance. Il m. en 1415.

OWEL. V. OUEL.

OWEN (JEAN), en latin *Audoenus*, poète lat. du 16e S., né dans le pays de Galles, fit ses études à Oxford, d'où il a ajouté l'épithète d'*Oxoniensis* à son nom, sans être pour cela de cette ville, comme quelques-uns l'ont prétendu à tort. Mort en 1622 dans l'indigence, Owen obtint un magnifique tombeau dans l'église de St-Paul de Londres. Ses épigrammes, d'un style assez facile, sont infectées de traits licencieux et d'invectives contre le clergé. Sur ce recueil, impr. complet chez les Elzévirs, Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12, on peut s'en tenir au jugement de l'auteur :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam ; si nihil invidiam.

M. Auguste La Bouisse a publié les *Epigrammes choisies d'Owen*, trad. en vers franç. par Kerivalant et d'autres imitateurs, Lyon, 1819, in-18. — Thomas OWEN, magistrat anglais du temps d'Elisabeth, m. en 1598, est principalem. connu comme aut. de l'ouvr. suiv. : *Reports in the king's bench and common pleas in the reign of queen Elisabeth*, 1685, in-fol. — V. GORONWY-OWEN.

OWEN (HENRI), théologien angl., né vers 1719, pratiqua d'abord la médecine, entra ensuite dans la carrière ecclésiast., et m. en 1795. On a de lui divers ouvr. de critique sacrée, écrits en angl., et un traité mathémat. intit. *Harmonia trigonometrica*, etc., 1748, in-8. — OWEN (Edouard), recteur de Warrington, dans le comté de Lancastre, m. en 1807, est aut. de *a new latin Accidence*, 1770, in-12, et d'une *traduct.* en vers angl. des *satires* de Juvénal, 1786, 2 vol. in-12. — OWEN (Thomas-Edouard), recteur d'un village dans l'île d'Anglesey, m. à Beaumaris en 1814, a publ. *le Méthodisme démasqué*, 1802, in-8. — John OWEN, secrét. de la société biblique britannique et étrangère, né à Londres en 1765, entra dans les ordres à 28 ans, s'adonna avec succès à la prédicat., et après avoir desservi 15 ans la cure de Fulham, exerça les fonct. de son ministère à la chapelle du parc de Chelsea. Choisi, lors des prem. assemblées de la société biblique, pour en rédiger les réglem., il devint ensuite l'un de ses secrét., et depuis lors voua aux progrès de cette institut. les dern. années de sa vie, qu'il termina à Ramsgate le 26 sept. 1822. On a de lui entre autres ouvr. angl., et dont on peut voir la liste au t. 4 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, p. 413 : *Réflexions* (retrospective Reflections) *sur l'état de la relig. et des affaires polit. en France et dans la Gr.-Bretagne*, 1794, in-8; *Voy. en différ. parties de l'Europe*, etc., 1796, 2 vol. in-8; *Justification* (Vindication) *de la société biblique*, etc., 1809, in-8; *Hist. de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4, trad. en franç. par M. Peschier et autres pasteurs de Genève, Paris, 1819, 2 vol. in-8.

OXENBRIDGE (JOHN), l'un des plus célèbres théologiens et des meilleurs prédicateurs populaires de son temps, né en 1609 en Angleterre, m. en 1674 à Boston (Amérique), où il était ministre, a laissé : *Proposition de propager l'évangile par le moyen des colonies chrétiennes dans le continent de la Guiane*, 1671, et quelques autres écrits peu remarquables.

OXENSTIERNA (AXEL, comte d'), célèbre homme d'état, sénateur et chancelier de Suède, né en 1583 dans la province d'Upland, perfectionna ses études dans plus. universités d'Allemagne, et s'appliqua particulièrement aux langues savantes, à l'histoire et à la politique. De retour en Suède, il fut employé, par le roi Charles IX, à des négociations importantes ; puis, à l'avènement de Gustave-Adolphe (*v.* ce nom), il devint chancelier ou ministre principal du royaume. Sa prudence, son zèle infatigable, ses combinaisons profondes le rendaient digne de ce poste sous un prince tel que Gustave, et les noms de ces deux grands hommes sont devenus inséparables dans l'histoire comme ceux de Henri IV et de Sully. Oxenstierna suivit son maître dans ses campagnes contre les Russes, et négocia en 1617 la paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique. Il dirigea ensuite quelques opérations de la guerre de Pologne, et fut ensuite gouverneur général de la Prusse après la conquête de ce royaume par les Suédois. Appelé par Gustave-Adolphe en Allemagne, il eut la douleur d'apprendre en route la mort glorieuse de ce monarque aux champs de Lutzen ; mais ce fatal évènement n'abattit point son zèle et sa fermeté. Après avoir concentré les troupes de la Suède et des alliés, il fit un voyage en Brandebourg et en Saxe, et combina si sagement toutes ses mesures et ses démarches, qu'il obtint une confiance générale. Plus tard, lorsque plus. princes se détachèrent de l'alliance de la Suède, après la perte de la bataille de Nordlingen, Oxenstierna réunit les débris de l'armée suédoise, soutint le courage des soldats, demanda du secours à sa patrie, entama de nouvelles négociations, fit un voyage à Paris pour conférer avec Richelieu, conquit l'estime de ce ministre, son rival, et parvint en 1630 au but qu'il s'était proposé. La fortune étant retournée sous les drapeaux des Suédois, Oxenstierna revint à Stockholm, rendit compte de son administration, prit sa place parmi les tuteurs de la jeune reine Christine, veilla à son éducation, à ses intérêts comme à la gloire du royaume, devint l'âme de son conseil, et gouverna réellement la Suède jusqu'à la majorité de cette princesse. Christine suivit long-temps les sages avis de son chancelier ; mais les courtisans et les favoris écartèrent peu à peu l'homme sage qui les gênait. Toutefois Oxenstierna ne cessa point de se montrer dans les occasions importantes, et de manifester son dévouement au bien général. Il retarda quelque temps, par ses représentations énergiques, l'abdication de la reine, et refusa d'assister à l'acte solennel où

Christine remit le sceptre à son cousin Charles-Gustave. Retiré des affaires, non sans être consulté quelquefois par le nouveau roi, qui avait su apprécier son expérience et ses vertus, Oxenstierna m. en 1654. Ce grand homme, dont la perte fut vivement sentie par ses compatriotes éclairés, s'était toujours montré le protecteur zélé de tous les talens. Il écrivait avec la même facilité en suédois et en latin; et une partie de sa correspondance dans ces deux langues a été conservée. On le regarde comme l'auteur du 2e vol. de l'*Historia belli sueco-germanici*, dont le 1er est de Phil. Chemnitz (*v.* ce nom). — OXENSTIERNA (Benoît), de la famille du précédent, né en 1623, fut nommé chancelier de Suède sous le règne de Charles XI. Long-temps investi de toute la confiance de ce monarque, il vit avec peine Charles XII s'éloigner du système pacifique suivi par son père, et prévit dès-lors les malheurs qui devaient bientôt accabler la Suède. Il venait de remettre au nouveau roi un mémoire énergique à ce sujet (inséré depuis dans plusieurs recueils historiques), lorsqu'il m. en 1702. Il avait été, comme son illustre parent, un protecteur zélé des sciences et des lettres. — OXENSTIERNA (Gabriel THURESON, comte d'), arrière-neveu d'Axel, né à Stockholm en 1641, parcourut d'abord une partie de l'Europe au sortir de ses études, embrassa ensuite la carrière militaire, fut nommé ambassadeur de Suède au congrès de Ryswick, et appelé en 1699, par Charles XII, au poste de gouverneur du duché de Deux-Ponts, qui venait d'échoir à la maison royale de Suède. Il m. en 1707. Ce fut pendant les dernières années de sa vie qu'il écrivit, en français, l'ouvrage connu sous le titre de *Pensées sur divers sujets avec des réflexions morales*, publ. par Bruzen de la Martinière (*v.* ce n.). — On a publié à Stockholm, 1805, 3 vol. in-8, une édit. complète des ouvrages en vers et en prose du comte J.-G. OXENSTIERNA, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme on l'a fait dans le *Magasin encyclopédique* de 1805 (t. I, p. 383): celui-ci était membre de l'acad. des sciences de Stockholm depuis 1786. On ignore l'époque de sa mort.

OXFORD. V. HARLEY.

OYSEL. V. LOISEL et OUSEL.

OZANAM (JACQUES), laborieux mathémat., né en 1640 à Bouligneux, dans la principauté de Dombes, étudia les sciences exactes malgré son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il renonça à la cléricature, et alla vivre à Lyon du produit de quelq. leçons, auquel suppléait celui du jeu. Il vint ensuite à Paris sur l'invitation du père du chancelier d'Aguesseau, renonça dès-lors au jeu pour se livrer tout entier aux mathém., et eut bientôt un gr. nomb. d'élèves. Il donnait des leçons pend. la paix, et il employait les loisirs que lui laissaient les temps de guerre à composer des ouv. qui ajoutèrent à son aisance et à sa réputation. Mais la perte qu'il fit, en 1701, d'une femme qu'il adorait, et la guerre de la succession, qui lui enleva ses écoliers, portèrent un coup funeste à son bonheur. Ses dern. jours s'écoulèrent péniblement. Il m. en 1717. Il avait une piété sincère et une foi docile, et il disait qu'*il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire.* Nous citerons de lui: *Traité de Gnomonique*, Paris, 1673, in-12, augmenté sous le titre de *Méthode générale pour tracer les cadrans*, ib., 1685, in-12; *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équations*, etc., ib., 1687, in-8; *Usage du compas de proportion expliqué*, etc., ib., 1688, in-8; ib., 1700; nouvelle édition revue par Garnier, ibid., 1794, in-12; *Récréations mathémat. et physiques*, ib., 1694, 2 vol. in-8; nouv. édit. augmentée, ib., 1720, 1735, 4 vol. in-8; ib., 1778 ou 1790, 4 vol. in-8; *Nouveaux Elémens d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8. V. son *éloge* par Fontenelle, les *Mém.* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

OZANNE (HILAIRE), philologue et poète latin, né à Dôle en 1608, étudia d'abord la jurisprud., fut reçu avocat au parlem., apprit ensuite les lang. orientales, et fut nommé en 1644 audit.-général de l'armée de Flandre. On ignore l'époque de sa mort. Il n'a laissé qu'un petit poème intit.: *Vita Christi ordine chronolog. epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8 de 79 pages.

OZANNE (CHRISTOPHE), simple paysan des environs de Mantes, se fit, à la fin du 17e S., une réputation extraordin. par ses cures merveilleuses et son désintéressem. On peut voir dans le t. 8 des *Diversités curieuses* de l'abbé Bordelon (*v.* ce nom) plusieurs détails singuliers sur cet honnête charlatan, qui ne dut, à ce qu'il paraît, sa renommée qu'à la recommandation qu'il faisait à ses malades d'observer une diète austère et de boire beaucoup d'eau.

OZANNE (NICOLAS-MARIE), dessinateur de la marine, né à Brest en 1728, fut choisi pour diriger l'éducation des jeunes princes, enfans de France, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale, et m. en 1811. On a de lui des dessins remarq. par une gr. facilité dans l'exécution. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, près de 300 planches, notamment un *Traité de marine militaire* dédié au duc de Choiseul. Cet ouv., qui contient 50 pl. in-8, représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats, ainsi qu'à l'attaque et la défense des ports. — OZANNE (Pierre), frère du précédent, ingén.-construct. de la marine, né à Brest en 1737, mort dans la même ville en 1813, acquit une grande réputation dans son art. On a de lui une suite de dessins gravés représentant des *vaisseaux*, des *ports de mer*, des *paysages*. Il a gravé, conjointement avec son frère Nicolas et ses deux sœurs, des *nouv. vues perspect. des ports de France* d'après ses propres dessins et ceux de son frère. — Yves-Marie OZANNE, sœur du précéd., morte à Paris en 1786, a gravé une *vue du port de Livourne* d'après J. Vernet, le *temps serein* d'après le même, les *relais flamands* et la *ferme flamande* d'après Wouwermans. — On doit à Jeanne-Franç. OZANNE, sœur de la précédente, m. en 1795, une *vue de Dieppe*, une *vue du port de St-Valeri*, une seconde *vue du port de Livourne* d'après Vernet, et différentes *vues des colonies françaises*. On peut consulter sur cette famille la *notice* impr. en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coiny*, Paris, 1811, in-8.

OZAROWSKI (PIERRE), hettmann ou grand-général de la couronne de Pologne, embrassa la cause de la Russie, et prit beaucoup de part à la confédération de Targowitz, qui produisit la constitution de 1792. Aussi, lors de l'insurrection qui éclata à Varsovie contre les Russes en 1794, il fut condamné à être pendu, et la sentence fut exécutée de suite. Une potence était déjà plantée pour lui avant son jugement.

OZELL (JOHN), litt. anglais, m. en 1743, a traduit un gr. nomb. de pièces de théâtre françaises, notamment toutes celles de Molière, et plus. autres ouv. de différ. langues. Toutes ces product. n'auraient point tiré son nom de l'oubli si Pope ne l'eût signalé dans sa *Dunciade*.

OZI (ETIENNE), musicien, prem. basson de la chapelle du roi, né à Nîmes en 1754, m. à Paris en 1805, a laissé quelq. *concertos* estimés, et une *Méthode nouvelle et raisonnée pour le basson*, Paris, 1800, 2e édit.

OZIAS, roi de Juda. V. OSIAS.

OZIAS ou AZARIAS, fils d'Obed. V. AZARIAS.

P

PAAW (PIERRE). V. PAUW.

PABO, prince breton, vivait dans le 5e S. Vaincu par ses voisins, il se réfugia dans le pays de Galles, où il fut généreusem. accueilli par le roi de Powys. Il embrassa ensuite la vie relig., et fut compté au nombre des saints. Son tombeau se trouve encore, avec une inscription, dans l'église de l'île de *Mona* (aujourd'hui Man), dont il fut le fondateur.

PAC DE BELLEGARDE (GABRIEL DU). V. BELLEGARDE.

PACAREAU (PIERRE), antiquaire, né à Bordeaux en 1711, m. en 1797, apprit avec succès les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque, anglaise, espagnole, italienne, et fut très-versé dans la littérat. étrangère. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se distingua par le talent de la chaire, prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé en 1790, et fut nommé évêque constitut. de Bordeaux en 1791. Outre divers *mém.*, on a encore de lui : *Considérat. sur l'usure*, 1790, in-8. ; et *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, Bordeaux, 1791, in-8.

PACATIEN, *Pacatianus* (TITUS CLAUDIUS MARCIUS), empereur romain, n'est connu que par les médailles qui nous restent de lui. On conjecture qu'il fut proclamé Auguste dans la partie méridionale des Gaules, qu'il fut défait par Dèce, et que son règne fut de très-courte durée. On fait rapporter ces évènem. à l'année 249. Le cabinet du roi possède plusieurs médailles de cet empereur, en argent.

PACAUD (PIERRE), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, m. en 1760, s'acquit de la réputation par son talent pour la chaire. On a de lui des *Discours de piété*, ou *Sermons sur les plus importans objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Ces discours furent d'abord approuvés, mais on crut y voir ensuite des propositions jansénistes, et le gouvernement n'en permit la publication qu'après y avoir fait mettre 35 cartons. L'auteur fut exclus de la maison de l'Oratoire en 1746, et relégué en province où il finit ses jours dans un âge avancé.

PACCA (NICOLO-ANGELO), docteur en médecine et en philosophie, vivait à Naples vers le milieu du 16e S. On a de lui une *Histoire de Naples* qui s'étend jusqu'à l'année 1562.

PACCHIAROTTO (JACOB), peintre italien, né à Sienne, florissait dans la prem. partie du 16e S. Plus. de ses compositions se trouvent dans les églises de Sienne ; on estime surtout le tableau qui représente *Ste-Catherine visitant le corps de Ste-Agnès de Montepulciano*.

PACCHIONI (ANTOINE), médecin, et l'un des anatomistes les plus disting. du 17e S., né à Reggio dans le Modénais en 1665, et m. à Rome en 1726, a laissé plus. ouvr. relatifs à sa profession, qui ont été recueillis et réimprimés plus. fois à Rome, sous le titre d'*Opera omnia*. La 4e édition a paru en 1741, in-4.

PACCI (CÔME), archevêq. de Florence au 16 S., fut le prem. qui fit connaître, par une traduction latine, les *Discours de Maxime de Tyr*.

PACCIANI (FULVIO), jurisconsulte, né à Modène dans la 2e partie du 16e S., professa le droit à Ferrare, et m. dans cette ville en 1613. On a de lui quelques ouvr. de jurisprudence dont les plus connus sont les traités *de Probationibus*, Venise, 1594 ; Francfort, 1603, 1631 et 1695 ; et *de Appellationibus*, Francfort, 1663. On lui doit encore : *Dell' arte di ben governare i popoli*, Sienne, 1607 ; et quelq. poésies latines et italiennes.

PACCIOLI (LUC), en latin *Paciolus*, mathémat. du 15e S., surnommé *de Burgo*, parce qu'il était né à Burgo-Sansepolcro, en Toscane, entra dans l'ordre de St-Franç., et professa les mathém. à Naples, à Milan, à Rome et à Venise. On a de lui plusieurs sav. ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Storia letter. ital.* de Tiraboschi, t. 6. (La rareté de ces productions de Paccioli, la prolixité de leurs titres et la confusion causée par la différence de son nom de religion comme franciscain, et de son nom de famille, ont fait commettre aux biographes et aux bibliographes des erreurs que l'on évitera en consultant l'ouvrage précité.)

PACCORI (AMBROISE), écrivain ascétique, né à Céaucé dans le Bas-Maine, devint principal du collége de cette ville, fut chargé ensuite de la direction du petit séminaire de Meung, sous l'épiscopat du cardinal de Coislin, et occupa ce dern. emploi pendant 18 ans ; mais après la m. du cardinal, il fut contraint de sortir du diocèse, et vint se fixer à Paris, où il m. en 1730, à l'âge d'environ 81 ans. Paccori avait été élevé au diaconat, mais la haute idée qu'il avait du sacerdoce l'empêcha de le recevoir. Il passait pour être très-attaché aux opinions des disciples de Port-Royal. Ses princip. ouvrages sont : *Avis salutaires aux pères et mères pour bien élever leurs enfans*, Orléans, 1696, in-12 ; *Entretiens sur la sanctification des dimanches et fêtes ; Règles chrét. pour faire saintement toutes ses actions ; Journée chrétienne ; les Regrets de l'abus du Pater*, in-12 ; *Pensées chrétiennes ;* une édit. des *Hist. choisies*, Paris, 1747 ; une nouv. édit. des *Epîtres et Evangiles*, Paris, 1727, 4 vol. in-12 ; *Devoirs des vierges chrét. ; Société chrét.; Abrégé de la loi nouvelle* : tous ont été souvent réimpr.

PACE (RICHARD), ecclésiast. et homme d'état, né dans le diocèse de Winchester en 1482, obtint par son mérite la faveur de Henri VIII, qui le nomma secrétaire-d'état, et l'employa dans les négociations les plus importantes. Quoique jeté dans la carrière politique, il prit les ordres en 1514, et fut successivem. chanoine d'York, archidiacre de Dorset, doyen d'Exeter et de St-Paul de Londres. Ayant été envoyé à Rome à la mort de Léon X, pour solliciter le trône pontifical en faveur du cardinal Wolsey, il arriva trop tard pour remplir sa mission, et le ressentiment de l'ambitieux cardin. le poursuivit jusqu'à sa m. arrivée à Stepney en 1532. Il a laissé : *de Fructu qui ex doctrinâ percipitur*, Bâle, 1517, in-4 ; *de Lapsu hebraïcorum interpretum ;* une traduct. latine du traité de Plutarque, *de Commodo ex inimicis capiendo ; Traité contre le mariage de la reine Catherine*, en angl. ; *Sexdecim orationes ad principes ; Carmina diversa ;* plusieurs *lettres* à Erasme, en latin ; et quelq. traductions lat. d'aut. grecs.

PACE ou PACIO (JULES), en latin *Pacius à Berigâ*, ainsi nommé d'un quartier de Vicence, sa patrie, jurisconsulte distingué, né en 1550, composa dès l'âge de 13 ans un *Traité d'arithmétique*, professa le droit successivement en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue, et obtint le collier de St-Marc par décret du sénat de Venise, en récompense de son livre intit. *de Jure maris Adriatici*. Il m. à Valence en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *de Contractibus*, Lyon, 1606, in-fol. ; *Synopsis Juris*, ibid., 1616, in-fol.; *in decretales Lib. V*, in-8 ; *Corpus juris civilis*, Genève, 1580, in-fol.; *Aristotelis Organum*, Francfort, 1597, 2 vol. in-8 (c'est une traduction fidèle de la *logique* d'Aristote); *legum conciliatarum Centuriæ*, Lyon, 1643, Cologne, 1661, in-8.

PACHE (JEAN-NICOLAS), ministre de la guerre, et maire de Paris pendant la révolution, avait été d'abord précepteur des enfans du duc de Castries,

qui lui avait donné ensuite un emploi dans les bureaux de la marine. Il était marié et établi en Suisse lorsque la révolution le rappela à Paris. Il se fit remarquer bientôt par l'exagération de ses principes démocratiques, et par une austérité qui n'était pas sans affectation, et, grâce à Brissot et à Roland, qui le prônaient, il fut appelé en 1792 à remplacer Servan au ministère de la guerre. Son administration, à laquelle Vincent, Rousin, Meusnier, et quelques autres désorganisateurs imprimèrent un mouvem. aussi violent que désordonné, coûta plus à la France que n'aurait pu le faire une armée ennemie. Ce n'est pas qu'il fût un homme cupide, mais l'amour inconsidéré de la réforme l'entraîna dans une foule d'actes de vexations et de gaspillages, qu'il eut au moins le tort de tolérer. Il fut dénoncé par la Gironde, et remplacé sur le rapport de Barrère (2 février 1793). Devenu, par sa disgrâce et malgré la douceur de son caractère, l'un des chefs des montagnards, il fut élu maire de Paris, et manqua peu d'occasions d'attaquer la Gironde dans le sein et au dehors de l'assemblée. Il nia toutefois jusqu'au dernier moment l'existence des complots ourdis sous l'influence démagogique, ne prit aucune mesure pour protéger la convent. contre le mouvement du 31 mai 1793, et porta témoignage quelques mois après contre les girondins, dont une multitude furieuse avait obtenu le jugement ou plutôt la proscription. Bientôt les vainqueurs du 31 mai se divisèrent. Pache était dans les rangs des cordeliers. Lors de la conjuration d'Hébert, qui amena la chute de cette faction, il fut écarté de la municipalité par l'influence de Robespierre, et resta emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Inquiété un moment par le directoire à propos de la conspiration de Babeuf, mais sans aucune apparence de raison, il finit par se dégoûter du monde et des affaires, et se retira à Thym-le-Moutiers, département des Ardennes, où il vécut jusqu'en 1823, n'ayant qu'un très-modique revenu, dont il consacrait une partie à des actes de bienfaisance, mais ne voulant pas entendre parler des affaires publiques, ne lisant pas même les journaux, et ne parlant jamais des évènemens de sa vie politique. Il avait consacré de longues années de travail à un grand ouv. de métaphysique qui se trouve MS. entre les mains de son fils, lieutenant-colonel d'artillerie.

PACHECO (Dona Maria), dame espagnole d'un courage héroïque, née vers la fin du 15e S., était femme de don Juan de Padilla (*v.* ce nom), chef de l'insurrection qui avait pris le nom de *Sainte-Ligue*, sous le règne de Charles-Quint. Après la perte de la bataille de Villalor, don J. Pacheco ayant été condamné à l'échafaud, dona Maria, loin de se laisser abattre par sa douleur, ne songea qu'aux moyens de venger son époux. Elle ranima par son exemple le courage des habitans de Tolède, les détermina à se défendre contre toutes les forces réunies de Charles-Quint, combattit vaillamment à leur tête, et remporta plusieurs avantages sur les assiégeans. Mais, ayant été abandonnée ensuite par le peuple, auquel on persuada qu'elle était sorcière, elle se renferma dans la citadelle, s'y soutint pendant quatre mois, et ce ne fut que quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions qu'elle renonça enfin à combattre. S'étant échappée à la faveur d'un déguisement, cette femme héroïque se réfugia en Portugal, où elle finit ses jours dans l'indigence et l'obscurité, regrettant plus son époux et sa patrie que sa gloire et ses honneurs.

PACHECO, marq. de VILLENA. V. Villena.

PACHECO (François), peintre, écrivain et poète distingué, né à Séville en 1571, mort en 1654, fut choisi pour peindre, avec Antoine Vasquez, six grands tableaux, tirés de la vie de Saint-Raimond, pour le couvent de la Merci. Il ouvrit à Séville une école qui est célèbre dans l'histoire de l'art. Jacques Vélasquez fut son élève, et devint son gendre. Le chef-d'œuvre de Pacheco est sans contredit son célèbre tableau du *Jugement universel*, qu'il fit en 1618. On cite encore comme un de ses plus beaux ouvrages le *Saint-Michel* qu'il exécuta pour le collége de Saint-Albert. On a de lui un *Traité élémentaire de la peinture*, qui est très-estimé, et quelques *poésies*. — Pacheco (Christophe), peintre de l'école de Madrid, vivait en 1568. Son talent pour le portrait et la draperie lui acquit de la célébrité. Il travailla beaucoup pour le duc d'Albe, dont il avait gagné la faveur.

PACHECO DE NARVAEZ (Louis), né à Baeça en Andalousie, dans le 16e S., se fit de la réputation comme maître d'escrime, et donna des leçons de son art à Philippe IV, dont il fut breveté ensuite. Pacheco a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, l'abrégé d'un ouvrage de Carranza, intit. : *Compendio de la filosofia y destreza de las armas del Ger. Carranza*, Madrid, 1612, in-4; *Libro de las grandezas de la espada*, 1600, in-4. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. — Pacheco est aussi le nom d'un des assassins d'Inès de Castro (*v.* ce dernier nom).

PACHYMÈRE (George), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire byzantine, était né à Nicée vers l'an 1242. S'étant rendu à Constantinople, lorsque Michel Paléologue reprit cette ville sur les Français, il y parvint aux premières dignités de l'église et de l'état, et mérita la confiance de Paléologue, qui le chargea de différentes négociations. Pachymère m. vers 1310. On a de lui une *Histoire de l'Orient*, qui commence à l'an 1258 et finit à l'an 1308. Cette histoire est très-estimée, et fait suite à celles de Nicétas et d'Acropolite. Le P. Poussines, jésuite, la publia à Rome, 1666-69, 2 vol. in-fol., avec une *version* latine et de savantes *notes*. Le président Cousin l'a aussi traduite en français. On attribue encore à Pachymère une *paraphrase* des *œuvres* de St Denis-l'Aréopagite. Le P. Cordier l'a insérée, avec les *Scolies* de saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de St Denis. On trouve dans le *Recueil* d'Allatius, Rome, 1651 et 1659, 2 vol. in-4, un petit *Traité sur la procession du St-Esprit* de Pachymère.

PACIAUDI (Paul-Marie), religieux théatin, l'un des plus savans et des plus laborieux antiquaires du 18e S., né à Turin en 1710, m. à Parme en 1785, obtint par son mérite les premières dignités de son ordre, et devint, en 1761, bibliothécaire de don Philippe, duc de Parme. Plusieurs sociétés savantes l'admirent dans leur sein, et il fut membre correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *de sacris christianorum Balneis*, Rome, 2e édit., 1758, in-4; *De athletarum cubistesi in palæstrâ Græcorum Commentarius*, Rome, 1756; *Monumenta peloponnesiaca*, ibid., 1761, 2 vol. in-4; *Memorie de' gran-maestri dell' ordine gerosolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. in-4; *de Libris eroticis antiquorum* (cette savante *dissertation*, insérée d'abord dans l'édition de Longus de Bodoni, a paru à Leipsig en 1803); *Lettres au comte de Caylus*, publ. à Paris, 1802, in-8; avec une *notice* sur Paciaudi, par Sérieys.

PACICHELLI (Jean-Baptiste), ecclésiastique, littérateur très-versé dans le droit, la théologie et les antiquités, né à Pistoie vers 1640, et m. à Naples en 1702, parcourut la plus grande partie de l'Europe, et publia à Naples en 1691 la relation de ses voyages sous le titre de *Memorie de' viaggi per l'Europa*, 3 vol. in-12 : et il en donna une suite intit. *Memorie nuove*, etc., Naples, 1690, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *Schediasma de iis quæ nullo modo possunt in jus vocari*, Rome, 1669, in-4; *Schediasma de larvis, capillamentis, et chirothecis*, Naples, 1693; *de Jure hospitalitatis*

universo, etc., Cologne, 1675; *Lucubratio autumnalis de tintinnabulo nolano*, Naples, 1693, in-12; *il Regno di Napoli in prospettiva, diviso in dodeci provincie*, etc., ibid., 1703, 3 vol. in-4, avec cartes et figures, et quelques autres peu remarquables.

PACIEN (St), en latin *Pacianus*, évêque de Barcelone, vivait sous le règne de Valens, et m. vers l'an 390 sous celui de Théodose, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. On a de lui : trois *lettres* au donatiste Sempronien ; une *Exhortation à la pénitence*, et un *Discours sur le baptême.* Ces ouvrages ont été publiés par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4.

PACIFICO *de Novare*, religieux de l'ordre de Saint-François, vivait dans le 15e S. On a de lui une *Somme de cas de conscience*, dite *la Somme pacifique*, en latin. François Tarvisi la traduisit en italien, et la publia en 1574 et 1580.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, dans le 9e S., fut, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en 24 parties égales. Il est principalement connu par l'épitaphe consacrée à sa mémoire dans la cathédrale de Vérone. Onuph. Panvinio est le premier qui ait publié une partie de cette pièce, donnée depuis en entier par Scipion Maffei dans la préface *ad Complex. Cassiodori*, et par Muratori dans les *Antiquit. ital. medii ævi.* Tiraboschi la trouve si obscure, qu'il la compare à une énigme dont l'auteur a laissé à la postérité le soin de découvrir le véritable sens. Plusieurs savans antiquaires se sont efforcés en vain de l'expliquer.

PACIFICUS (Picenus), frère-mineur, né au 12e S., dans la Marche de Fermo, se fit d'abord tant de réputat. comme *trouvère*, que l'empereur Frédéric II le couronna et l'appela le *Roi des vers.* Pacificus, dont on ignore le véritable nom, renonça ensuite à ses succès poétiques pour embrasser la vie religieuse. Converti par un des sermons de St François, il devint un de ses disciples, et fut nommé Pacificus à cause de l'extrême douceur de son caractère. Quatre ou cinq ans après sa conversion on l'envoya en France, où il fut le prem. provincial des frères-mineurs. On ignore l'époque de sa mort. Wading lui attribue un grand nombre de chansons et d'autres poésies, composées avant sa conversion.

PACIFICUS (Maximus), poète latin, né à Ascoli, d'une famille noble, m. à Fano vers l'an 1500, âgé de près de cent ans, a laissé un grand nombre d'élégies et d'autres pièces impr. sous le titre suiv. : *Hecatelegium, sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ, Laudes summorum viror., urbium et locor.; Invectivæ in quosdam ; Laudes patriæ æsculanæ et alia quædam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4, édit. originale et fort rare. Magliabecchi a donné une édit. des *Poésies* de Pacificus (Padoue, 1691, in-4), dont il a retranché tous les pièces obscènes. Ce poète, qu'on a osé comparer à Ovide, ne manque pas de facilité ; mais est en général dépourvu d'élégance.

PACIFIQUE DE PROVINS (le Père), missionnaire capucin, que l'on croit être né dans la ville dont il porte le nom, après avoir parcouru différentes régions et avoir été supérieur-préfet de son ordre en Amérique, revint à Paris, où il m. en 1653. On a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1622, in-12 ; *Voyage de Perse, contenant les remarques particul. de la Terre-Sainte et le testam. de Mahomet*, ibid., 1631, in-8 ; 1642, in-12 ; *Relation* ou *Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe en Amérique*, ibid., 1648, in-12. On lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

PACINI (Jacques), médecin, originaire de Milan, m. en 1560, professa son art à Bologne, à Raguse et à Padoue. On a de lui : *De tenuis tumoris febrem facientis ante purgationem per artem incrassatione, necnon Græcorum super hoc cum Arabibus conciliatione*, etc., Venise, 1558 et 1559.

PACINO (Eustachio), gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, au commencement du 15e S., s'acquit une grande réputat. en combattant les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseaux. Il fut d'abord battu par l'amiral François Bembo ; mais il remporta une victoire éclatante, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce S.

PACIUS ou PACIO (Fabius), médecin, né à Vicence, dans les états de Venise, en 1547, se fit d'abord de la réputat. dans les lettres par une comédie italienne intit. *Eugène*, professa ensuite la médecine et la philosophie avec un gr. succès, et m. en 1614. On a de lui : *Commentar. in sex priores Galeni libros methodi medendi*, Vicence, 1598, in-fol. ; *Commentarius in septimum Galeni librum methodi medendi, quæstionibus physicis et medicis refertus : accedit de morbo gallico per methodum curando*, ib., 1608, 1610, in-fol.

PACOME (St), né dans la Haute-Thébaïde vers l'an 292, de parens idolâtres, porta d'abord les armes ; mais ayant reçu le baptême à la fin de la guerre, il se mit sous la discipline d'un saint solitaire nommé Palémon, et fit de tels progrès dans la vertu, que par ses soins la Haute-Thébaïde fut peuplée de monastères, et qu'il devint chef de 5000 cénobites. Cet illustre patriarche m. le 3 mai 348. Nous avons de lui : *Præcepta, judicia et monita*, trad. en latin par St Jérôme ; et onze *lettres*, impr. dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien aut. grec écrivit la *vie* de St Pacôme. Denis-le-Petit la trad. en latin : Arnould d'Andilly l'a mise en français. On l'a trouve parmi celles des Pères du Désert.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, s'est rendu célèbre par les expéditions qu'il fit en Syrie après la défaite de Crassus. Ventidius (*v.* ce nom), lui ôta la victoire et la vie vers l'an 37 av. J.-C.—Pacorus, roi des Parthes, contempor. de Domitien et de Trajan, n'est connu que par quelq. légères indicat. des auteurs anciens. Les Arméniens lui donnent le nom d'*Ardaschès*, qui signifie *grand roi;* ils le croient fils d'Artaban IV, et placent son avènem. au trône vers l'an 91. Suivant la chroniq. d'Arménie ce prince m. vers l'an 111. — Pacorus, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse Ier, qui le fit roi de la Médie atropatène vers l'an 51. Pacorus fut vaincu par les Alains. Depuis cette époque il n'est plus question de lui dans l'histoire. — Pacorus (Aurélius), roi d'Arménie, n'est connu que par un ancien passage tiré du troisième livre des Parthéniques d'Asinius Quadratus. On croit qu'il était contemporain de Lucius Verus et de l'empereur Marc-Aurèle, qu'il régnait en Arménie sous la protection des Romains, et qu'il fut dépouillé de la couronne, en l'an 163, par Lucius Verus.

PACORUS, l'un des plus puissans des petits princes de l'Arménie, au 4e S. de notre ère, descendait de Sennachérib, roi d'Assyrie. Il était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie. Vers l'an 315, ayant voulu se rendre indépendant, il se révolta contre Kosrou ou Chosroës, fils de son souverain, fit alliance avec les Persans, et après plus. combats, trouva la m. sur le champ de bataille. Toute sa famille fut massacrée à l'except. de deux de ses enfans qui furent rétablis ensuite dans les possessions paternelles. — Pacorus Ier, roi d'Ibérie, fils de Vatché, régna depuis l'an 231 jusqu'en 246. Son fils Mirdat lui succéda.—Pacorus II, roi du même pays, vivait au commencem. du 5e S.—Pacorus III, fils de Datchi Ier, monta sur le trône en l'an 528, et fut remplacé par Pharasmau V.—Pacorus IV, fils

et successeur de Pharasman VI, régnait en l'an 557. L'emper. de Constantinople le fit remplacer en l'an 568.

PACQUOTTE (Charles-Guillaume), conseill. médecin ordinaire de Léopold, duc de Lorraine et de Bar, florissait au dern. S. On a de lui : *Dissertation sur les eaux minérales de Pont-à-Mousson*, Nanci, 1719, in-12; *Dissertation sur la maladie épidémique qui règne dans le pays Messin*, Pont-à-Mousson, in-8.

PACUVIUS (Marcus), poète dramatiq. latin, né à Brindes vers l'an 218 av. J.-C., était fils d'une sœur d'Ennius. Son caractère doux et obligeant lui concilia l'affection des personnages les plus illust. de Rome, où il se distingua par le double talent de peintre et de poète. On connaît surtout l'amitié étroite qui le lia avec Accius (*v.* ce nom). Sur la fin de ses jours il se retira à Tarente, où il m. âgé de plus de 90 ans. Il ne nous reste des pièces de Pacuvius que quelq. fragm. qu'on trouve avec la trad. dans le dern. vol. du *Théâtre des Latins*, publié par M. Levée.

PACK (Richardson), poète anglais, né vers 1680 dans le comté de Suffolk, m. en 1728, a laissé plus. écrits, tant en vers qu'en prose, recueillis et pub. à Londres, 1729, en 1 vol. in-8.

PADERNA (Paul-Antoine), peintre d'hist. et de paysages, né à Bologne en 1649, et m. en 1708, a laissé des tableaux estimés.

PADILLA (dona Maria de), demoiselle espagnole, d'une rare beauté et d'un esprit artificieux, inspira une violente passion à Pierre-le-Cruel, dont elle eut plus. enfans qui furent élevés comme héritiers présomptifs de la couronne. Cette favorite m. à Séville en 1361, et ses funérailles furent célébrées avec la même magnificence que celles d'une reine. Un an après, Pierre, ayant déclaré qu'il était uni à Marie par un mariage secret, ses restes, qui avaient été déposés dans un monastère dont elle était fondatrice, furent transférés dans le lieu de la sépulture des rois de Castille.

PADILLA (don Juan de), fils du commandeur de Castille, allié aux plus grandes familles d'Espagne, se déclara pour le parti du peuple dans les guerres civiles de 1520 à 1522. Sa femme, dona Maria Pacheco, fut la confidente et l'associée de tous ses projets : ils avaient tous les deux le même courage et le même dévouement pour la cause de la liberté. Don Juan commanda les troupes que Tolède envoya au secours de Ségovie. Dans l'assemblée d'Avila il organisa la ligue des communes : bientôt il s'empara de Tordesillas et de la personne de la reine Jeanne qui y résidait. Ce fut au nom de cette princesse, privée de la raison, que furent promulgués les décrets des *communeros*. Padilla s'empara aussi de Valladolid, où siégeait le conseil royal, présidé par le cardinal Adrien. Enfin Charles-Quint se décida à faire quelques concessions aux insurgés, ce qui servit de prétexte à plusieurs nobles pour abandonner leur parti. Le clergé se détacha aussi peu à peu de la cause des communes, à l'exception du fameux évêque de Zamora. Don Pedro Giron avait été élu général des soldats de la ligue: soit trahison, soit incapacité, il se laissa tromper et vaincre. Don Juan le remplaça trop tard au commandement. Les soldats se débandaient ; les coffres devenaient vides; dona Maria les remplit en dépouillant la cathédrale de Tolède d'une partie de ses trésors, en demandant pardon à chaque saint de ce larcin forcé; mais cet acte et un impôt exigé des chanoines de la cathédrale achevèrent d'aliéner les ecclésiastiques. Le connétable de Castille s'empara de Tordesillas, et marcha contre don Juan de Padilla, qu'il rencontra à Villalor (1522). Le désavantage du terrain et du nombre fut fatal aux communes ; leur déroute fut complète : don Juan voulut périr les armes à la main ; mais il fut fait prisonnier et exécuté le lendemain par la main du bourreau, comme traître : il m. en héros et en chrétien, martyr de la liberté. Avec lui périrent les priviléges de la Castille, et de sa mort data le despotisme de Charles-Quint. V. sur don Juan de Padilla, Brantôme, le *Dictionn.* de Bayle, l'*Hist. de Charles-Quint* par Sandoval, et une hist. encore inédite des *Comuneros* de 1520, par A. P. Le célèbre Martinet de la Rosa a composé une tragédie sur la mort de Padilla, qu'on trouvera dans ses œuvres complètes publiées à Paris.

PADILLA (Laurent de), chroniqueur espagnol, fut historiographe de Charles-Quint. Il m. vers l'an 1540. On a de lui : *Catálogo de los santos de España*, Tolède, 1538, in-fol. — Padilla (François de), neveu du précéd., chanoine de Malaga, professeur en théologie à Séville, m. en 1607, a laissé : *Conciliorum omnium index*, *chronographia seu epitome*, Madrid, 1587, in-4 ; *Historia eclesiástica de España hasta el año 700 de Cristo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol.

PADIOLEAU (Albert), avocat de Rennes, m. à la fin du 17ᵉ S., a pub. quelq. ouvr. de jurisprud. peu remarquables, et un autre historique intit. *Antiquité, fondation, splendeur, ruine et état présent de la ville de Jérusalem*, Nantes, 1635 ou 1686, in-4.

PADOUAN (Jean Le). V. Cavino.

PADORANI (Elideo), de Forli, docteur en médecine et en philosophie, m. à Bologne en 1576, a laissé : *Curationes et consilia in curandis particularibus morbus*, Leipsig, 1697 ; *De febribus libellus ; de superfluo fluxu; de variis morborum generibus*, etc. (*v.* les *Notizie degli scrittori Bolognesi*, de Fantuzzi).

PAESIELLO. V. Paisiello.

PAEZ (François-Alvarez), en lat. *Alvarus Petagius*), théolog. portugais, entra dans l'ordre des cordeliers en 1304, et devint pénitencier du pape Jean XXII, qui lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. Il m. à Séville en 1352. On a de lui un traité *de Planctu ecclesiæ ;* une *somme de théologie ; l'Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474; Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol. — Paez (Balthazar), autre théolog., de l'ordre de la Trinité, m. à Lisbonne, sa patrie, en 1638, a laissé des *sermons* et des *commentaires* sur l'épître de St-Jacques, sur les deux cantiques de Moïse, etc., Paris, 1631, 2 vol. in-fol.

PAEZ (François), missionn.-jésuite, né à Olmedo en Espagne, en 1564, alla prêcher l'Evangile avec tant de succès dans l'Abyssinie, qu'il convertit le monarque et toute sa cour. Il m. à Gorgora en 1622, des fatigues de son apostolat, et sa mort fut une perte irréparable pour le catholicisme en Abyssinie. Ce zélé missionnaire avait composé, en idiome amharique, un *traité des mœurs des Abyssins*, et traduit dans cette langue un traité de la *doctrine chrét.* On a de lui diverses lettres dans les *Litteræ annuæ*, et un ouvr. inédit qui va de 1555 à 1622, où il parle fort au long des affaires d'Abyssinie. — Paez (Gaspard), aussi missionn. jésuite, était né en 1582 en Andalousie. Il fut égalem. envoyé en Abyssinie, lorsqu'après sa conversion Melec Seghed, roi de ce pays-là, demanda un renfort de jésuites ; mais six ans après la m. de François Paez, le catholicisme n'ayant pu résister aux attaques des prêtres abyssins, les prêtres catholiques furent proscrits, et Gaspard Paez fut mis à mort en 1635. On trouve des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ* de 1624 à 1626.

PAGAN (Blaise-François, comte de), ingén. et astronome, né en 1604, près de Marseille, se distingua par sa valeur et ses talens dans les guerres d'Italie, de Picardie, de Flandre, obtint des rois Louis XIII et Louis XIV des témoignages d'estime et de satisfaction, et m. à Paris en 1665. Ses principaux ouv. sont : *Traité des fortifications*, Paris, 1645 et 1689, in-f.; *Théorèmes géométr.*, ib., 1651, nouv. édit., 1654, in-8; *Relat. histor. et géogra-*

phique de la rivière des Amazones, 1655, in-8, rare ; *Théorie des planètes*, 1657, in-4 ; *Tables astronomiques*, 1658, 1681, in-4 ; *Œuvres posthumes*, 1669, in-12, précéd. de l'*Eloge* de l'aut.

PAGANEL (PIERRE), membre des assemblées législat. et conventionn., né à Villeneuve-d'Agen', le 31 juillet 1745, embrassa de bonne heure, et avec succès, la carrière de l'enseignement. Dès le commencem. de la révolut. il jouissait d'une pension qui lui avait été accordée après douze années de service comme professeur, et il venait d'être nommé à la cure de Noaillac près d'Agen. Ayant prêté le serment civique, il fut élu en 1790 procureur-syndic du district de Villeneuve, et, l'année suivante, député à l'assemblée législative. Au 10 août, quand l'infortuné Louis XVI venait chercher un asile dans la salle des représentans, Paganel fut le prem. à s'offrir pour faire partie d'une députat. qui devait aller au-devant du roi pour imposer à la fureur de la multitude. Membre de la convention, il publia un écrit dans lequel il demanda que le jugem. du roi que l'assemblée s'arrogeait fût laissé aux tribunaux. Sa demande n'ayant pas été accueillie, il vota avec la majorité, mais avec l'amendement du député Mailhe, et réclama le sursis. Nommé, sous le directoire, chef du contentieux et secrétaire-général du ministère des relations extérieures, il fut en 1803 appelé comme chef de division à la grande chancellerie, par M. de Lacépède, son ami d'enfance, et l'une des nombreuses victimes qu'il avait arrachées à la mort dans des jours de proscription. En 1816, Paganel, obligé de sortir de France comme régicide, alla d'abord se réfugier à Liége, et de là se rendit à Bruxelles, où il termina sa carrière le 20 novembre 1826. Il a publ. *Essai histor. et critique sur la révolut. franç.*, 3 vol. in-8 ; ouvr. mis au pilon par le gouvernem. impérial, et dont 3 édit. en 1810, 1815 et 1816, ont constaté le succès ; une traduct. en prose des *Animaux parlants* de Casti, et deux mémoires, l'un sur l'*ancienneté du globe*, l'autre sur les *causes de la durée de l'empire des Chinois*. Paganel était membre de plusieurs sociétés savantes franç. et étrangères : il a laissé un fils qui a débuté avec succès dans la carrière du barreau.

PAGANELLI (BARTHÉLEMI), poète latin, né à Frignano, m. à Modène en 1493, a laissé, entre autres ouvr. : *de Vitâ quietâ*, Regho, 1487, in-4 ; *Elegiacum libri tres*, Mutinà, 1489, in-4 ; *de Imperio Cupidinis libri tres*, Modène, 1494, in-4.

PAGANI (VINCENZO), peintre, qu'on croit être élève de Raphaël, naquit à Monte-Rubiano vers la fin du 15ᵉ S. Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés, parmi lesquels on cite une *Assomption*, tableau conservé dans la collégiale de sa ville natale. — PAGANI (Lattanzio), fils du précéd., surnommé *Lattanzio dalla Marca*, ou *da Rimini*, fut élève de son père, et succéda à Giov. Bellini dans plusieurs entreprises importantes. Il devint *bargello* de Pérouse en 1553, et renonça dès ce moment à l'art de la peinture. — PAGANI (Francesco), autre peintre italien, élève de Maturino, né à Florence vers l'an 1531, imita avec succès la manière du Caravage, et orna le palais de *Giuiano di Ricasoli* de plusieurs fresques, dont la plus belle représentait *Jupiter et Junon*. Il m. en 1561. — PAGANI (Gregorio), fils du précédent, naquit à Florence en 1558, et m. en 1605. Elève de Cigoli, il égala la réputation de son maître par un grand tableau représentant l'*Invention de la croix*, qui fut détruit dans un incendie. On cite encore de lui une *Descente du St-Esprit*, à Pistoie ; *le Sommeil de Diane*, et *le dieu Pan entrant dans une grotte*. — PAGANI (Paul), peintre, né à Milan en 1661, m. en 1716, a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'on voit dans les églises et dans la plupart des galeries de Milan. On a aussi de lui à Venise un tableau représentant une des *Œuvres de miséricorde*, et à Dresde une *Madeleine en méditation sur un livre et un crucifix*.

PAGE (PIERRE-FRANÇOIS), né en 1764 à la Gardelle, département de la Haute-Garonne, et m. au commencement de ce siècle, passa à St-Domingue où il acquit une grande fortune, et fut envoyé, en 1791, en qualité de commissaire près du gouvernement français. On a de lui un *Traité d'économie politique et du commerce des colonies*, en 2 vol. : un troisième, annoncé, n'a pas été publié.

PAGEAU (MARGARIT), poète, né à Vendôme dans le 16ᵉ S., a publié des *Œuvres poétiques*, Paris, 1600, 1 v. in-12. On y trouve deux tragédies en 5 actes, en vers, avec des chœurs. — Un autre PAGEAU (Guy), poète, né au Mans, a laissé des *Cantiques et Noëls*, 1584, in-12.

PAGEAU (RENÉ), avocat au parlement de Paris, m. en 1683, jouissait d'une grande réputation, et passait pour le premier orateur du barreau, après Fourcroi (*v.* ce nom) son contemporain. On ne connaît de lui qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Letellier*, Paris, 1687, in-12.

PAGELLO (GUILLAUME), gentilhomme de Vicence, fut secrétaire du pape Paul II, qui, en 1468, lui conféra la préfecture de Bologne, et plus tard le chargea d'une mission auprès de l'empereur Frédéric II. On sait qu'après la mort du souverain pontife (1471), Pagello songea à revenir dans sa patrie ; mais on ignore l'époque et le lieu de sa m. Entre autres opusc., il avait écrit : *Laudatio in funere illustris Bartholomœi Colei exercitûs Venetorum imperatoris*, Vicence, 1477 ; réimpr. à Bergame en 1732, avec la *Vie de Barth. Colleoni*, de P. Spino. La *Bibl. de' scritt.*, *vicent.*, t. 2, p. 244, mentionne encore de Pagello divers *discours* et autres écrits.

PAGENSTECHER (ALEXANDRE-ARNOLD), né à Brême, dans la Basse-Saxe, sur la fin du 17ᵉ S., m. vers 1730, abusa de ce qu'il savait de jurisprudence pour composer sur cette matière des traités aussi obscènes que burlesques. Celui qui est intit. *de Jure ventris*, et auquel sont jointes deux dissertations, *de Cornibus* et *de Cornutis*, est recherché pour sa singularité. Les trois petits ouvrages, ne formant ensemble qu'un vol. in-12, ont paru à Brême en 1714 ou 1737. — PAGENSTECHER (François-Guillaume), parent du précédent, a publié : *de Barbâ Liber singularis*, Lemgow, 1715, in-8, 5ᵉ édit.

PAGEOT. V. PAJOT.

PAGERIE (TASCHER DE LA). V. JOSÉPHINE.

PAGES (PIERRE-MARIE-FRANÇOIS, vicomte de), né à Toulouse en 1748, entra à 19 ans dans la marine royale, conçut le projet de visiter les mers de l'Inde en s'y rendant par l'ouest, afin de découvrir le passage du nord ; et son service l'ayant conduit de Rochefort à St-Domingue, il fit les préparatifs de cette longue excursion, qu'il commença en 1767, par la visite de la Louisiane, et dont il était de retour en 1771. Nommé deux ans après pour faire partie de l'infructueuse expédition aux terres australes, sous le commandement de Kerguelen, il y recueillit du moins des observations qu'il fit concourir à l'exécution de nouveaux projets. Ses services lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau, le titre de corresp. de l'acad., etc., lorsque, retiré à St-Domingue à la paix d'Amérique où il avait servi (1783), il fut égorgé dans une révolte des nègres en 1793. Cet estimable voyageur a laissé un ouvrage intéressant qui a pour titre : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer*, 1767-76 ; Paris, 1782, 2 vol. in-8, avec cartes et fig.

PAGES (FRANÇOIS-XAVIER), né à Aurillac en 1745, d'une famille distinguée, s'était fixé à Paris avant la révolution, dont il embrassa les principes. Privé de sa fortune par la marche des événemens, il fit ressource de sa plume, et m. dans l'obscurité

en 1802. Entre autres compilat. ou romans, nou citerons de lui : les *Discours* de la collection des *Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol., avec 222 planch.; *Histoire secrète de la révolution française*, ibid., 1796-1801, 6 vol. in-8; *Nouveau voyage autour du monde*, etc., ibid., 1797, 3 vol. in-8; *Cours d'études encyclopédiques*, etc., ibid., 1799, 6 vol. in-8 et atlas; *Amour, haine et vengeance*, 1799, 2 vol. in-12; le *Délire des passions*, idem; le *Triomphe de l'amour et de l'amitié*, idem; *les Amans comme il y en a peu*, 1800, 2 vol. in-12; *Vies, Amours et Aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, etc., 1800, 4 vol. in-12; *Vie et Aventures de Jean-Louis de Fiesque*, ibid., 1802, 4 vol. in-12 : enfin on lui attribue le poème intit. : *la France républicaine*, et l'*Histoire du consulat*, ou *Annales de France*, in-8.

PAGET (lord WILLAM), né vers la fin du 15e S. à Londres, fils d'un simple huissier de cette ville, s'éleva par son mérite aux premières charges de l'état sous Henri VIII et sous Edouard VI, qui lui confièrent diverses ambassades. Lié d'une étroite amitié avec Cranmer, il l'aida dans les importantes réformes que celui-ci fut chargé d'opérer dans le gouvernement; mais il fut enveloppé ensuite dans la disgrâce du duc de Sommerset. Renfermé dans la Tour de Londres, et condamné à 6,000 l. sterling d'amende, on lui retira tous ses emplois, qui cependant lui furent rendus à l'avènement de la reine Marie. Il prit de nouveau une grande part aux affaires publiques, et fut un des membres du conseil qui engagèrent cette princesse à se marier avec Philippe II. Paget m. en 1564 dans la 6e ann. du règne d'Elisabeth, qui lui fit faire de magnifiques funérailles aux dépens du trésor public.

PAGGI (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Gênes en 1554, mort dans la même ville en 1627, était élève du Cambiaso. Il fut appelé, sur sa réputation, en France et en Espagne, se fixa ensuite dans sa patrie, où il a orné un grand nombre d'églises et de galeries de ses tableaux, parmi lesquels on distingue une *Transfiguration* dans l'église de Saint-Marc, et le *Massacre des Innocens* dans le palais de Doria. Il avait composé, pour l'instruction des jeunes élèves, un écrit intit. : *Definizione ossia divisione della pittura*, Gênes, 1607. On a aussi de lui quelques gravures sur cuivre.

PAGI (ANTOINE), religieux cordelier, chron., né à Rognes en Provence en 1624, m. à Aix en 1690, joignait une grande érudition à beaucoup de modestie. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius, ouvrage très-important, mais rempli d'erreurs chronologiques, et les rectifia année par année. Le premier tome de sa critique parut à Paris en 1689, in-fol. : *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos cardinalis Baronii.* Les trois autres volumes n'ont été publiés qu'après sa mort, à Genève, en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727, et inséré dans l'édition des *Annales* de Baronius, Lucques, 1738. Le P. Pagi a encore donné : *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, Lyon, 1682, in-4; *Dissertation sur les consulats des empereurs romains*, dans le *Journal des savans* de nov., 1688. — PAGI (François), neveu du précédent, et cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1654, et m. en 1721. Il a aidé son oncle dans la critiq. des *Annales* de Baronius, et a donné une histoire des papes sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, necnon complura tùm sacrorum rituum, tùm antiq. eccles. disciplinæ capita, complectens*, 4 vol. in-4, dont le premier parut en 1717, et le dernier en 1747. — PAGI (Antoine), cordelier, neveu du précédent, fut éditeur de l'*Histoire des papes* de son oncle, qu'il termina. — PAGI (N), autre neveu du P. François, né à Martigue en Provence vers 1690, entra d'abord dans l'ordre des jésuites, et en sortit ensuite pour être chanoine, puis prevôt de l'église de Cavaillon, et m. vers 1740. On a de lui : *Hist. des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12; *Hist. de Cyrus-le-Jeune et de la retraite des dix mille*, ibid., 1736, in-12.

PAGLIA (FRANCESCO), peintre, né à Brescia en 1636, m. dans les prem. années du 18e S., fut élève du Guerchin, et suivit avec succès les traces de son maître. Son principal talent était le portrait. Il a fait aussi quelq. tableaux d'église, parmi lesquels on cite une *Charité*.—Antonio PAGLIA, son fils et son élève, né en 1680, acquit une grande réputat. en imitant la manière des anciens maîtres de l'école vénitienne, particulièrem. celle du Bassan; il enrichit de ses tableaux la plupart des églises de Brescia, sa patrie, et m. en 1747, assassiné par un de ses domestiques. — Un autre PAGLIA (Balthazar), Sicilien, de l'ordre des mineurs conventuels de Saint-François, profess. de l'université de Padoue, m. en 1705, est aut. de *Paraphrasis epica in psalmos et cantica ad laudes, vesperas et completorium; in XII Suetonii Cœsaribus epigrammata; Triumphus amoris in divini verbi incarnatione*, etc.

PAGLIARINI (JEAN-BAPTISTE), né à Vicence, dans le 15e S., est auteur d'une *chronique* de cette ville, depuis son origine jusqu'en 1458. Cet ouvr. a été publ. en italien, Padoue, 1623, d'après le MS. latin qui était en la possession de l'abbé Louis-Marie Canonici à Venise, et dont la bibliothèq. de Vicence conserve une copie.

PAGNINI (LUC-ANTOINE), littérat. italien, né à Pistoie en 1737, entra chez les carmes de Mantoue, professa la philosophie et la rhétorique dans plus. maisons de son ordre, fut agrégé ensuite à l'univ. de Pise comme professeur d'humanités, et m. en 1814, chanoine de l'église cathédrale de sa patrie. On a de lui de bonnes traduct. italiennes des *Bucoliques, de Théocrite, Bion et Moschus*, Paris, 1780, 1 vol. in-4; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Horace*, d'*Epictète*, et d'un gr. nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et franç. En 1813 l'acadèm. della Crusca décerna le prix de poésie à sa belle traduction en vers italiens des *OEuvres d'Horace.* Il n'est presque aucun genre de littérat. sur lequel Pagnini ne se soit exercé; et on connaît de lui, outre des poésies légères, des épigrammes grecques, latines et italiennes, des *discours* sur différens sujets, en latin et en italien, et des opuscules mathématiq. On trouvera dans le *Magasin encyclopéd.* de janvier 1815 un extrait de l'*éloge* de Pagnini, écrit en latin par Sébastien Ciampi, avec la liste bibliograph. de tous les ouvr. de ce savant abbé.

PAGNINO (SANTE), en latin *Sanctes Pagninus*, savant orientaliste, né à Lucques en 1470, entra dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique, et m. à Lyon en 1541. On a de lui *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles édit. sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-4; et Genève, 1614, in-fol. de Jean Mercier; *Veteris et Novi-Testam. nova translat.*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet; *Catena argentea in Pentateuchum*, ibid., 1536, 6 vol. in-fol.; *Isagoges, seu introductionis ad sacras litteras liber unus*, ib., 1536, in-fol.; *Hebraicarum institutionum lib. IV*, etc., ibid., 1526, Paris, 1549, in-4; *Abrégé* du même ouvr., Paris, 1546 et 1556, in-4; *Isagoge græca*, Avignon, 1525, in-fol. On trouvera la liste complète des ouvr. tant imprimés qu'inédits du P. Pagnino dans Moreri, et dans l'*Histoire littér. de Lyon*, par Colonia, tom. 2.

PAIGE (THOMAS LE), dominicain, né en Lorraine en 1597, m. en 1658, avec la réputation d'un habile prédicateur, a laissé : *Manuel des confrères du St-Rosaire*, Nanci, 1625, in-12; *l'Homme con-*

tent, Paris, 1629-1633, 2 vol. in-8; et quelques *oraisons funèbres*. — Jean Le PAIGE, procur.-gén. des prémontrés, puis curé de Nantouillet, m. vers 1650, est aut. de la *Bibliotheca præmonstratensis ordinis*, Paris, 1633, in-fol.

PAIGE (ANDRÉ-RENÉ LE), chan. de l'église du Mans, né dans cette ville en 1699, y m. en 1781. On a de lui un *Dictionn. topographiq., historique, généalogiq. et bibliographiq. de la province et du diocèse du Maine*, le Mans, 1777, 2 vol. in-4.— Louis-Adrien Le PAIGE, avocat et bailli du Temple, né vers 1708 à Paris, où il m. en 1802, a pub. sans se nommer plus. ouvr., dont la liste se trouve dans le *Dictionn. des Anonymes*. Nous citerons seulem. : *Recueil de lettres pacifiques*, 1752, in-12 et in-4; *Lettres historiq. sur les fonctions essentielles du parlem., les droits des pairs*, etc., 1753, 2 vol. in-12; *Mémoire au sujet d'un écrit* (de l'abbé Capmartin de Chaupy, *v.* ce nom au *Supplém.*) *contre le parlement*, 1754, in-12; *Histoire de la détent. du cardin. de Retz*, 1755, in-12 : ce dern. ouv. a été fait en société avec le présid. Durey de Menières.

PAIGE. V. LEPAIGE.

PAINE (THOMAS), né à Thetford, dans le comté anglais de Norfolk en 1737, fut d'abord, comme son père, fabricant de corsets, puis employé dans l'accise, et ensuite sous-maître dans des écoles des faubourgs de Londres. S'étant dégoûté de ces diverses professions, il passa en Amérique, et s'y fit connaître par des articles de journaux, où il soutenait l'indépendance des colonies. Ce fut pour la défense de cette cause qu'il pub., en 1776, son pamphlet du *Sens commun*, trad. en franç. par Labaume, 1793, in-8. Il obtint ensuite une place de secrétaire aux affaires étrangères, fut envoyé en France pour y négocier un emprunt, puis retourna aux Etats-Unis. La faveur dont il y jouissait et les biens dont il s'était vu combler, ne purent dominer l'instabilité de son caractère; il revint à Londres, et ne tarda pas à s'attirer, par ses libelles, la malveillance des gouvernans. Ses fameux *Droits de l'homme*, qu'il pub. en 1791, l'ayant fait considérer comme un séditieux, il fut traduit devant la cour du banc du roi, et réduit à chercher un refuge en France, où le peuple égaré l'accueillit avec enthousiasme. Elu député à la convention, par le départem. du Pas-de-Calais, il fut un des juges de Louis XVI, quoiqu'il entendît à peine la langue française, et vota pour le bannissem. et la détention jusqu'à la paix. Il motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Cette espèce de modération avant déplu à Robespierre, Paine fut rayé de la liste des membres de la convention, et envoyé peu après au nombre des détenus du Luxembourg. C'est là qu'il mit la dernière main à son trop fameux pamphlet, intit. *l'Age de la raison*. Rendu à la liberté sur la réclamat. du ministère américain, il reprit sa place à la convention en 1794, et présenta en 1795 sa *Dissertation sur les prem. principes du gouvernement*. Mais à dater de cette époque il vit décroître son influence, et quelques années après il retourna aux Etats-Unis, où il m. en 1809.

PAISIELLO (JEAN), et non *Paësiello*, comme on l'écrit quelquefois, célèbre composit. italien, né à Tarente en 1741, fut élève de Durante (*v.* ce nom), fit des progrès rapides sous ce maître habile, composa d'abord des messes, des motets, des oratorio, et débuta dans la composit. dramatique en 1763, par deux opéras comiques, la *Pupilla* et *il Mondo alla Rovescia*, qui lui firent tant de réputation, que les principales villes d'Italie se disputèrent l'avantage de le posséder. *La Madama umorista*, *Demetrio*, *Artaserce*, *le Virtuose ridicole*, *il Negligente*, *i Bagni di Abano*, *il Marchese Tulipano*, *l'Idole Cinese*, *le due Contesse* et *la Disfatta di Dario*, qu'il donna successivement, rendirent bientôt son nom célèbre dans toute l'Europe. Les cours de Londres, de Vienne et de St-Pétersbourg, lui firent les offres les plus avantageuses; il se rendit de préférence à l'invitat. de Catherine II, et fut comblé des bienfaits de cette souveraine. Après avoir passé neuf ans en Russie, Paisiello composa à Varsovie, pour le roi de Pologne, l'oratorio de la *Passion* par Metastase, et à Vienne, pour l'emper. Joseph II, l'opéra *il re Teodoro*. C'est dans ce bel ouvr. qu'il offrit le modèle des grands morceaux d'ensemble dits *finals*, dont ses prédécess. n'avaient eu que l'idée. De retour en Italie, il donna à Rome, en 1785, *l'Amore ingegnoso*, et se fixa ensuite pendant dix ans à Naples, où il produisit un grand nombre de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite surtout la *Molinara* et la *Nina*. Sollicité depuis fort long-temps de venir en France, Paisiello céda enfin à la volonté de Napoléon; il vint à Paris en 1801, et fit représenter son opéra de *Proserpine*, qui n'eut qu'un médiocre succès, parce que déjà l'âge commençait à glacer l'imagination du célèbre compositeur. Après deux ans et demi de séjour en France, il obtint, non sans peine, de retourner à Naples, où il m. le 5 juin 1816, à l'âge de 75 ans. Paisiello était membre de plus. sociétés académiques et associé étranger de l'institut de France. Outre les opéras dont nous avons parlé, il en a encore donné une foule d'autres, parmi lesquels on peut citer : *il Barbiere di Siviglia*, *il Tamburro notturno*, *la Pazza per amore*, *il Matrimonio inaspettato*, *la Serva padrona*, *l'Antigono* *l'Elfrida*, *l'Andromacha*, *la Fedra*, *Catone in Utica*, etc. On a aussi de lui un grand nombre de morceaux de musique d'église.

PAITONI (JACQUES-MARIE), savant bibliogr., né à Venise vers 1710, embrassa l'institut des somasques, devint conservat. de la biblioth. de leur maison, et m. en 1774. On a de lui une dissertation intit. : *Venezia la prima città fuori della Germania dove si esercito l'arte della stampa*, Venise, 1756, in-8; *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati*, Venise, 1766-67, 5 tom. in-4; la traduct. des *Problèmes* de Diophante, insérée dans les *Elementi di fisica* de Crivelli, Venise, 1744; celle du *Traité de l'amitié* de Cicéron, ibid., 1763; et plus. *notices* insérées dans les *Memorie della storia letterar.* (Venise, 1758).—Jean-Marie PAITONI, médec., de la même famille que le précéd., s'appliqua successivem. aux mathématiq., à la botanique, à l'anat. et aux diverses parties de la médecine, mais cultiva de prédilect. celles qui se rattachent à l'hist. naturelle. Il se montra le partisan décidé du système des ovistes, et en défendit la doctrine dans les opuscules suiv. : *della Generazione dell' uomo*, en 4 disc., Venise, 1722-1726, 2 part. in-4; et *Vindiciæ contra epistolas Petri Bianchi*, 1724, in-4, en rép. à cet élève de Vallisnieri, qui l'avait attaqué. On a encore de J.-M. Paitoni : *de Vitâ et meritis Fabr. Bartholeti comment.*, Venise, 1740, in-8.

PAJON (CLAUDE), ministre protestant, né à Romorantin en 1626, m. en 1685, a donné : *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, La Haye, 2 vol. in-12; *Remarques sur l'avertissem. pastoral*, etc.—PAJON, prêtre de la congrégat. de l'Oratoire et curé de N.-D. de La Rochelle, était fils du précéd. Il a pub. à Paris, en 3 vol. in-12, les *Œuvres* de son cousin Isaac Papin (*v.* ce nom). Suivant l'abbé Goujet, c'était un homme de beaucoup d'esprit, dont on a plus. pièces de poésies françaises très-spirituelles, imp. sans nom d'auteur. — Charles PAJON, de la même famille que les précédens, conseiller à la cour de cassation, né en 1747 à Blois, m. Paris en 1826, avait été l'élève et l'ami du célèbre Pothier, sous les yeux duquel il obtint ses prem. succès. Appelé en 1771 au conseil supér. résid. à Blois, il fut ensuite nommé successivement substitut du procur.-général, procureur-général de l'assemblée provinc. de la généralité de l'Orléanais et enfin présid. du tribunal de Blois.

L'intégrité et le zèle de ce magistrat ne le distinguèrent pas moins que son profond savoir.—PAJON (Henri), avocat, né à Paris, où il m. en 1776, a pub. l'*Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12; celle *des trois fils d'Haly-Bassa*, 1746, in-12; *Contes nouveaux*, et *Nouvelles Nouvelles*, en vers, 1753, in-8; *Essai d'un poème sur l'esprit*, 1757, in-8; *Observations sur les donations*, 1761, in-12; *Dissertation sur les articles* 15 *et* 16 *de l'ordonn. de* 1731, *concernant les donations*, 1765, in-12.

PAJON DE MONCETS (LOUIS-ISAÏE), théol. protestant, né à Paris en 1725, m. en 1799, pasteur à Berlin, a trad. de l'allem. les deux ouvr. suiv. : *Leçons de morale* ou *Lectures académiques* de Gellert, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8; *Léonard et Gertrude*, de Pestalotz de Neuenhof, Lausanne et Paris, 1784, 2 vol. in-12.

PAJOT (MARIE-ANNE). V. CHARLES IV DE LORRAINE et LASSAY.

PAJOT. V. ONS-EN-BRAY.

PAJOU (AUGUSTIN), statuaire, professeur de l'académie de peinture et de sculpture, membre de l'institut et de la Légion-d'Honneur, né à Paris en 1730, était fils d'un compagnon sculpteur du faubourg St-Antoine. Il remporta à 18 ans le grand prix de l'académie, et fut ensuite envoyé à Rome, où il travailla avec ardeur pendant 12 années consécutives. De retour à Paris, il présenta, pour être reçu de l'académie, le groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*. Cette production, d'une invention vigoureuse et d'une exécut. ferme et pure, fut le prem. pas vers le perfectionnem. de la sculpture; et les nombreux travaux que Pajou fournit depuis lui méritèrent le titre de restaurateur de l'art. Beaucoup de ses ouvr. ont été détruits pendant la révolution, mais on reconnaît le talent de ce grand maître dans les statues en marbre de *Descartes*, de *Bossuet*, de *Pascal*; dans celles de *Turenne* et de *Psyché*, *abandonnée de l'Amour*. Son dern. ouvr. fut un *Démosthène*, qu'il fit pour le palais du Luxembourg. Pajou m. à Paris en 1809. Il a laissé un fils qui cultive la peinture avec succès.

PALACIOS-RUBIOS (JUAN LOPEZ DE), jurisconsulte espagnol, né vers 1480 dans la province de Salamanque, fut d'abord juge près la cour souv. de Valladolid, puis choisi par Ferdinand-le-Catholique pour travailler à la réforme des lois dites *de toro*. On a de lui un *Traité de l'héroïsme militaire*, 1524, in-4.—PALACIOS DE SALAZAR (Michel de), son frère, a laissé des *commentaires* latins sur différens livres de l'Ecriture, et sur les livres *de Animâ* d'Aristote. Le plus connu de ces ouvr. est son *Comment. sur les quatre livres des Sentences*, Salamanque, 1574-79, 6 vol. in-fol.

PALADINI (FILIPPO), et non *Palladino*, peintre florentin, né vers 1544, m. à Mazzarino, en Sicile, en 1614, fut élève de Poccetti. On ne connaît de lui à Florence qu'un tableau représentant la *Décollation de St Jean-Baptiste*; mais cette product. suffit pour donner une idée très-avantageuse du talent de son auteur.—Arcangela PALADINI, fille du précéd., née à Pise en 1599, cultiva la peinture, la poésie et la musique avec tant de succès, qu'elle fut appelée à la cour de Madeleine d'Autriche, femme du grand-duc Côme, qui la combla de bontés, et lui procura un mariage avantageux. Mais Arcangela jouit peu du bonheur que ses grâces et ses talens lui avaient mérité; elle m. en 1622, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connue.

PALAFOX (JEAN de), prélat espagnol, né en 1600, dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre, fut nommé en 1639 à l'évêché d'Angélopolis en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il mit tout ses soins à adoucir la servitude des Indiens, mais un démêlé fort vif qu'il eut avec les jésuites de son diocèse, le fit repasser en Espagne, où il fut fait évêque d'Osma en 1653. Après avoir fait éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau siége, il m. en 1659, s'étant dressé lui-même cette épitaphe : *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxamiensis*. On lui doit : *le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol, et à Paris, 1676, en franç.; des *homélies*; une édit. des *Lettres de Ste Thérèse*, avec des remarques; l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, pub. en franç. par Collé, Paris, 1678, in-8; l'*Hist. du siége de Fontarabie en* 1628, Madrid, 1629, in-4. Ses *OEuvres* ont été réunies et pub. à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol., qui se relient en 15.

PALAMAS (GRÉGOIRE), archev. de Tessalonique, soutint, dans le 14e S., contre le moine Barlaam, qu'il était possible que dès cette vie l'homme vît des yeux de la chair la lumière incréée qui environne Dieu; il citait pour exemple les apôtres qui contemplèrent sur le mont Thabor la lumière dont resplendissait le Christ transfiguré. Cette doctrine occupa plus. conciles.

PALAMÈDE (myt.), fils de Nauplius, roi d'Eubée, contraignit à se rendre au siége de Troie Ulysse qui, pour s'en dispenser, feignait d'être fou. Voulant se venger de Palamède, le roi d'Ithaque l'accusa injustement d'intelligences avec les Troyens, et le fit lapider. La fable attribue à Palamède, entre autres inventions, celle des poids et mesures, ainsi que l'art de ranger un bataillon et de régler l'année sur le cours du soleil.

PALAPRAT (JEAN DE BIGOT), poète dramat., né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par son talent pour la poésie. Créé capitoul en 1675, et chef du consistoire en 1684, ces honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Après différens voyages, il se fixa à Paris, et s'attacha, en qualité de secrétaire, au duc de Vendôme, auprès duquel il vécut dans une grande familiarité. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta encore lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brueys. Ces deux poètes travaillèrent presque toujours de concert, et leur amitié ne se démentit jamais. Ils étaient tous deux recherchés dans le monde pour leur extrême enjouement et leurs qualités aimables. Palaprat qui joignait, dit-on, à une imagination vive et plaisante, la candeur et la simplicité d'un enfant, m. à Paris en 1721. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brueys sont : *le Secret révélé*, *le Sot toujours sot*, *le Grondeur*, *le Muet*, *le Concert ridicule*. Celles qu'il a faites seul sont : *Hercule et Omphale*, *les Sifflets*, *le Ballet Extravagant* et *la Prude du temps*. Le recueil de Brueys et Palaprat a été publ. en 5 volumes in-12. Ces deux poètes ont fourni à M. Etienne le sujet d'une jolie comédie, intitulée *Brueys et Palaprat*, qui se joue au Théâtre-Franç.

PALATINAT. V. l'art. BAVIÈRE.

PALAZZI (JEAN), historien médiocre, conseiller aulique de l'empereur Léopold Ier, né à Venise 1640, m. vers 1703, a laissé *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia, Saxonica sancta sive Bavarica, Franca, Sueva et vaga Austriaca, Romana*, etc., Venise, 1671-73, 9 vol. gr. in-fol. Cet ouvr., imprimé avec un luxe extraordinaire, est tout-à-fait tombé dans l'oubli. On doit encore à Palazzi : *Aristocratia ecclesiastica*, 1703, 5 vol. in-fol.; *Vita Justiniani Venetorum ducis*, ibid., 1688, in-fol.; *Fasti ducales Venetorum*, etc., Venise, 1696, in-4. — Phil. PALAZZI, en latin *Palatius*, méd. du 16e S., né à Trevi, dans le duché de Spolette, a publié un opuscule intit. : *de verâ Methodo quibuscumque vulneribus medendi cum eo medicamento, quod aquâ simplici et frustulis de cannabe vel de lino constat*, Pérouse, 1570, in-8. — Pierre PALAZZI, mathém. de Brescia, a publ. à Rome, de 1664 à 1670, les *Ephémérides célestes*.

PALEARIUS (AONIUS), dont le vrai nom est

Antonio della Paglia, écrivain du 16ᵉ S., né à Veroli, dans la campagne de Rome, professa d'abord le grec et le latin avec beaucoup de réputation à Sienne ; mais quelq. paroles indiscrètes lui ayant suscité des ennemis, il fut obligé de se retirer à Lucques, où ses talens lui procurèrent des avantages considérables. De là il passa à Milan, où, accusé d'avoir parlé en faveur des luthériens et contre l'inquisition, il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et condamné à être pendu et brûlé. Il subit cet arrêt en 1570, après avoir rétracté ses erreurs. On a de lui un poème *de Immortalitate animarum libri III*, Lyon, 1536, in-16, et d'autres ouvrages en vers et en prose. Les meilleures édit. sont celles d'Amsterdam, publ. par Witt., 1696, in-8 ; ou d'Iéna, 1728, in-8. On a publ. en 1826, *Plaidoyer de Palearius pour Servius Sulpicius contre Murena, trad. pour la prem. fois en franç. par A. Péricaud*, Lyon, in-8.

PALÉMON (Q. Rhemmius), grammairien de Vicence, fils d'un esclave, enseigna à Rome avec une grande distinction sous Tibère et sous Claude, mais sa vanité et ses déréglemens ternirent sa réputation. On a de lui un traité *de Ponderibus et Mensuris*, Leyde, 1587, in-8, et quelques fragmens insérés dans les *Poetæ latini minores*.

PALÉOLOGUE (Jean VI), emper. d'Orient, né à Constantinople en 1332, était fils d'Andronic-le-Jeune, auquel il succéda en 1341, sous la tutelle de sa mère et de Cantacuzène, grand-domestique du palais ; mais cet officier ayant usurpé l'autorité souveraine, Paléologue fut obligé de partager le trône avec lui, et ils régnèrent ensemble jusqu'en janvier 1355, que Cantacuzène se retira pour entrer dans un cloître. Ce prince avait su contenir les ennemis de l'état par sa prudence et ses rares talens ; mais dès que Paléologue fut seul sur le trône de l'Orient, les Turks le dépouillèrent de ses plus belles provinces. Trop faible pour les reconquérir, il se vit réduit à aller mendier des secours en Italie, et n'obtint partout que de vaines promesses. Abreuvé d'humiliations, il revint à Constantinople, où la cruauté et l'ambition d'un fils rebelle lui causèrent d'autres disgrâces. Il m. vers 1391, bravé par ses ennemis, et méprisé de ses sujets. Son fils Manuel lui succéda. — Paléologue (Jean VII), petit-fils du précédent, né en 1390, fut associé à l'empire en 1419, par Manuel son père, lui succéda en 1425, et ne fut pas plus heureux que lui. Craignant que son empire ne devînt la proie des Turks, qui ne cessaient de lui faire la guerre, et n'attendant de secours que des latins, il voulut opérer l'union des deux églises grecque et latine ; le pape Eugène IV favorisa ce projet ; un concile fut indiqué à cet effet à Ferrare. Jean s'y rendit en 1438, suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. La peste s'étant déclarée à Ferrare, on fut obligé de transférer le concile à Florence, et l'union des grecs et des latins s'y conclut en 1439 ; mais cette union ayant excité un soulèvement général parmi les grecs, l'empereur essaya vainement de la soutenir ; la division se glissa jusque dans sa famille, et après un règne de 29 ans, rempli par les agitations de toute espèce, il m. de chagrin en 1448. Constantin-Dracosès lui succéda, et fut le dernier des empereurs grecs en Orient. — V. Andronic II et III, et Michel VIII.

PALÉOLOGUE (Jacques), hérésiarque, né vers 1520 dans l'île de Scio, descendait des Paléologue qui occupèrent le trône de Constantinople. Fixé dans la Transylvanie, il devint recteur du gymnase de Clausenbourg, et adopta les principes des budnistes, que Fauste Socin réfuta. Paléologue, ayant excité le scandale par sa dangereuse doctrine, fut arrêté sur la demande du pape Grégoire XIII, et condamné à être brûlé vif. Il subit cet arrêt en 1585. On ne connaît de lui que quelques opuscules, dont on trouve la liste dans la *Bibl. anti-trinitariorum* de Sandius, pag. 58-59. Le plus remarquable est intitulé *de Magistratu politico*.

PALÉOLOGUE-MISHA. V. Mesih-Pacha.

PALÉOTTI (Gabriel), cardinal, né en 1522 à Bologne, m. à Rome en 1597, fut lié d'une étroite amitié avec St Charles Borromée, et se fit une telle réputat. de savoir et d'intégrité que le pape Pie IV, avant de l'avoir décoré de la pourpre rom., l'envoya au concile de Trente pour y diriger les délibérat. des cardinaux. Le success. de ce pontife créa Paléotti évêque de Bologne ; et celui-ci, par ses vertus et sa sage administrat., mérita qu'on songeât à l'élever sur le siége de St-Pierre. Les trav. apostol. ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des sciences ; il a laissé divers ouvrages, parmi lesquels on cite : *de Bono senectutis*, Rome, 1595; Anvers, 1598, in-8 ; *Archiepiscopale bononiense*, Rome, 1594, in-fol. ; *de Nothis spuriisque Filiis*, Francfort, 1573, in-8 ; *de sacri concistorii Consultationibus*, ibid., 1596, in-fol. ; *Discorso intorno alle immagini sacre e profane*, 1582, in-4, traduit en latin et publié à Ingolstadt, 1594, in-4. — Un autre Paleotti (Alphonse), parent du précédent, dont il fut d'abord le coadjuteur, et auquel il succéda sur le siége archiépisc. de Bologne, né dans cette ville en 1531, m. en 1610, a laissé : *Esposizione del sagro lenzuolo, ove fu involto il Signore*, etc., Bologne, 1599 ; *Instruzioni per li predicatori*, Bologna, 1598, etc. *Voyez* le t. 6, p. 229 et suiv. des *Notizie degli scritt. bologn.* de Ch. Fantuzzi, qui mentionne encore un autre personn. du même nom : — Camille Paléotti, dit *le Vieux*, d'abord profess. de rhét. et de poésie à Bologne, sa patrie, puis sénateur et chancelier de cette ville, où il m. de la peste en 1530. Ses *lettere*, *poesie*, etc., sont éparses dans div. rec., et notamm. dans les *Anecdota litt.* d'Amaduzzi, les *Select. claror. viror.*, et dans la collection de Ranusio Ghero : *Deliciæ italor. poetarum*, etc.

PALÉPHATE, poète athénien, vivait avant Homère, selon Suidas, qui lui attribue une *Cosmopée*, ou *Création du monde* en 5000 vers. — Un autre Paléphate, qui vivait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers la 77ᵉ olympiade, est regardé par Suidas comme l'auteur du traité *des Choses incroyables*, en 5 livres, dont le premier est parvenu jusqu'à nous. Polier de Bottens en a donné une traduct. française, Lausanne 1771, in-12. — Paléphate, historien grec de la ville d'Abydos, qui vivait sous Alexandre-le-Grand, avait écrit des *mém.* sur l'île de Cypre, sur celle de Délos, sur l'Attique et sur l'Arabie. — Enfin Strabon cite un quatrième Paléphate, sur la naissance et la patrie duquel on ne possède aucun renseignement ; il avait traité de la philosophie des Égyptiens, et donné une *Interprétation des fables*, ainsi qu'une *Hist. de Troie*.

PALESTRINA (Jean-Baptiste-Pierre ALOISIO), proclamé par ses contemporains le *Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, prit, selon l'usage du temps, le nom du lieu de sa naissance. Son mérite est d'avoir le premier mis en pratique toute la théorie de l'art, en se proposant la plus rigoureuse exécution des règles. La plupart de ses compositions sont considérées comme des chefs-d'œuvre, et produisent encore une admiration qui ne se dément pas. Il m. en 1594. On a de lui plus. livres de messes souv. réimp. à Venise et à Rome ; id. d'*offertoires*, Venise, 1594 ; id. de *motets* ; *Hymnes pour toute l'année*, Rome, 1589 ; plus. livres de *madrigaux* à quatre et cinq voix, Venise, 1581 et 1586 ; *litanies* à quatre voix, Venise, 1600 ; enfin un *miserere* et des *psaumes*, etc. Les plus remarquables de ses compositions sont : la fameuse *Messe du pape Marcel*, son *Stabat* et son célèbre motet *Popule meus*.

PALEY (William), théolog. anglican, né en

1743 à Peterborough, au comté de Northampton, m. à Sunderland en 1805, est aut. de plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *the Principles of moral and political philosophy*, Londres, 1800 : cet ouv., très-estimé en Angleterre, eut seize édit., et fut, dit-on, payé à l'aut. 2,000 liv. sterl. par un libraire anglais : il a été trad. en allem. par Garve, et en franç. par J.-L.-S. Vincent ; *natural Theology or Evidence of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearences of nature*, 1802, trad. en franç. par C. Pictet de Genève ; *Horæ Paulinæ*, etc., Londres, 1787, in-8.

PALFIN (Jean), chir., né à Courtray en 1649, m. en 1730 à Gand, où il avait enseigné publiquement son art, s'acquit dans le temps, par de prétendues découvertes, une gr. réputation de savoir qui aujourd'hui lui est fortem. contestée. Toutefois, en le destituant du rang où ses contemporains l'avaient placé comme anatomiste, les critiq. conviennent qu'il a rendu à la chirurgie des services plus réels, notamment par ses réformes dans div. procédés d'accouchem., et par l'invent. du forceps, encore usité aujourd'hui sous le nom de *tire-tête de Palfin*. Ses principaux ouv. sont : une *Ostéologie* en flamand, in-8, Gand, 1702 ; Leyde, 1727 ; trad. en allem., Breslau, 1730, in-8 ; et en franç. par l'aut. lui-même, Paris, 1731, in-12 ; une *Anatomie du corps humain* (*Heelkonstige ontleeding vans menschen lichnam*), Leyde, 1718, in-8 ; trad. en allem., Leipsig, 1717, in-8, en franç. par l'aut., Paris, 1726, 1734 et 1753, 2 vol. in-8 ; en ital., Venise, 1759, 3 vol. in-4 : la 2e édit. de la trad. franç. est due aux soins de Bourdon, et la 3e à ceux d'A. Petit, qui a refondu l'ouvr. et y a fait, entre autres addit., celle d'un *traité d'ostéologie* de sa composition.

PALIÇE (Jacques II de CHABANNES, seigneur de La), maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, fut un des plus grands capit. de son temps. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples, et Louis XII au recouvrem. du duché de Milan, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne en 1512. Fait prisonnier l'année suiv. à la journée des Eperons, il échappa à ceux qui l'avaient arrêté, et l'Italie fut encore témoin de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan et au combat de la Bicoque en 1522. Etant passé de l'Italie en Espagne, il secourut Fontarabie, puis fit lever le siége de Marseille, et m. en 1525, les armes à la main, à la bataille de Pavie. On trouve la vie du maréchal de La Palice dans les *Hommes illustres* de Thevet, dans les *Capitaines françois* de Brantôme, et dans les *Vies de plus. grands capit. de France* du Baron de Fourquevaux, Paris, 1643, in-4.

PALINGENIO. V. Manzoli.

PALISOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph, baron de), célèb. naturaliste, membre de l'institut et conseiller titulaire de l'université, né à Arras en 1752, se fit d'abord recevoir avocat au parlem. de Paris en 1772. Ses sav. observat. le firent nommer, dès 1781, memb. correspondant de l'acad. des sciences. En 1786 il entreprit un voy. en Afrique pour y étudier la Flore du Benin, qui n'avait encore été visitée par aucun naturaliste, et, en l'espace de 18 mois, il rassembla une quantité considérable de fleurs et d'insectes, dont il fit parvenir une grande partie en Europe. Doué d'une constitution robuste, il résista longtemps à l'influence d'un climat brûlant et meurtrier, et se fraya un chemin à travers les déserts, sans que les périls de toute espèce, qui se multipliaient sous ses pas, pussent ralentir son ardeur ; mais, attaqué pour la seconde fois de la fièvre jaune, il fut enfin obligé d'abandonner ces contrées dangereuses, et s'embarqua presque mourant sur un vaisseau français, qui le transporta à Saint-Domingue. Etant rétabli, il reprit ses savantes recherches, et devint membre du conseil supérieur du Cap-Français. La révolution qui éclata ensuite à St-Domingue l'ayant forcé de fuir sans pouvoir même emporter ses riches collections, il se retira à Philadelphie, où il fit de nouv. récoltes de plantes et d'animaux, qu'il rapporta en France quand il y put rentrer sans danger. Ce savant naturaliste m. à Paris le 21 janvier 1820. Ses principaux ouv. sont : *Flore d'Oware et de Benin, en Afrique*, 1804-21, 2 vol. in-fol., avec 120 pl. ; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, etc., Paris, 1805-1821, 1 vol. in-fol., avec 90 pl. ; *Mémoire sur une nouvelle plante recueillie en Oware*, Paris, 1804, in-8 ; *Prodrome des cinquième et sixième familles de cryptogamie, les mousses, les lycopodes*, 1804, in-8 ; *Essai d'une nouvelle agrostographie*, Paris, 1812, in-4 et in-8. Il a aussi fourni des articles au *Dictionn. des Sciences naturelles*, aux *Ephémérides des Sciences naturelles*, et à plus. autres recueils scientifiques. M. Thiébaut de Berneaud a publié l'*Eloge histor. de Palisot*, Paris, 1821, in-8, et M. Mirbel lui a consacré, sous le nom de *belvisia*, un genre de plantes de la famille des fougères.

PALISSOT DE MONTENOY (Charles), littér., né en 1730 à Nanci, fit de tels progrès dans ses études qu'à l'âge de 13 ans il soutint une thèse de théologie, et se fit recevoir à 16 bachelier dans cette faculté. Il entra alors dans la sav. congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après pour se livrer avec plus de liberté à la littérature et à la poésie. A 19 ans il était aut. de 2 tragédies ; la première ne fut point représentée ; la seconde, sous le titre de *Zarès*, et ensuite sous celui de *Ninus II*, n'eut qu'un médiocre succès, malgré l'élégance et la pureté du style. Les discussions polémiq., dans lesquelles Palissot se jeta ensuite, lui firent un gr. nombre d'ennemis, surtout parmi les philosophes, dont il excita d'abord la haine par sa comédie du *Cercle*, ensuite par ses *petites Lettres contre de grands philosophes*, et enfin par sa comédie des *Philosophes*, qui parut en 1760, et qui porta l'exaspération des esprits au plus haut degré. Il se vit attaqué avec violence dans tous les mémoires, toutes les correspondances, les satires et les libelles du temps ; mais, loin de céder à la fureur de ses adversaires, il continua la guerre avec une nouvelle ardeur, et fit paraître en 1764 le poème de la *Dunciade*, où il attaque également avec l'arme du ridicule des écriv. sans noms et sans talens et des littérateurs justement estimés. Ce poème, d'abord fort court, fut dans la suite allongé de 7 chants et de nouvelles *satires* contre ses nouveaux ennemis. Après la révolution, il y ajouta de longues tirades contre Robespierre, Marat, Couthon, etc. Pendant ce temps de troubles, Palissot se fit peu remarquer. Il fut nommé ensuite administr. de la bibliothèq. Mazarine, puis correspondant de l'institut, et m. à Paris en 1814. Outre les ouv. que nous avons cités, on a encore de lui : *Mém. pour servir à l'hist. de la littér. française depuis François Ier jusqu'à nos jours* : cet ouv. eut du succès, et en méritait à plusieurs égards : il contient d'excellens morceaux, et en général la critique y est judicieuse ; mais il faut se défier de la partie qui regarde les contempor., parce que dans les div. édit. que l'aut. a publiées, il encense et déchire tour à tour les mêmes écrivains, selon qu'il a eu à s'en louer ou à s'en plaindre d'une édition à l'autre ; *Hist. des prem. siècles de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la république*, 1756, in-12 ; *le Génie de Voltaire*, 1806, in-8 ; et quelq. comédies auxquelles on reproche le manque d'intérêt et de chaleur, mais écrites avec pureté. Palissot a donné en 1801 une édition des *œuvres* de Corneille enrichie de *notes* judicieuses qui modifient les décisions ou les répressions sévères du *comment.* de Voltaire. Il a aussi publié une édition de Voltaire avec des *notes*, 1792 et années suiv.

55 vol. in-8. On a imprimé les *OEuvres de Palissot*, Paris, Didot, 1788, 4 vol. in-8, dont on a donné une dernière édition en 1809, 6 vol. in-8.

PALISSY (BERNARD), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, né à Agen au commencement du 16e S., m. vers 1589, était simple potier de terre, et se fit bientôt remarquer par son esprit et les connaissances qu'il chercha à acquérir. Il porta fort loin l'observation, étudia les monum. de l'antiquité, et fit sur les terres et sur les pierres des remarques d'une grande sagacité. Nous avons de lui deux liv. singuliers, et difficiles à trouver; le prem. est int. : *de la Nature des eaux et fontaines..., des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8; le second a pour titre : *le Moyen de devenir riche par l'agriculture.* On a réimp. les ouvr. de Palissy à Paris, 1777, in-4, avec les *notes* de M. Faujas de Saint-Fonds et des *recherches* sur la vie de l'autenr par M. Gobet.

PALITSINE (ABRAHAM), moine russe, m. vers 1625, cellerier du couvent de St-Serge-de-la-Trinité à Moscou, s'est fait connaître en coopérant, avec Minine et Pojarskoï, au salut de son pays dans des circonstances difficiles, dont il a écrit la relation sous ce titre : *Récit du siége du couvent de St-Serge-de-la-Trinité par les Polonais et les Lithuaniens, et des troubles qui éclatèrent ensuite en Russie*, Moscou, 1784.

PALITZSCH (JEAN-GEORGE), simple paysan saxon, né en 1723 au village de Prohliz, près de Dresde, m. en 1788, s'occupait obscurément d'astronomie et de botanique, lorsqu'il aperçut le premier, c.-à-d. le 25 et le 26 décemb. 1758, la comète dont le retour avait été prédit par Halley, que tous les astronomes attendaient, et cherchaient inutilement depuis long-temps. Signalé au monde savant par cette découverte, Palitzsch fut nommé correspondant de la société royale et de l'académie de St-Pétersbourg.

PALKIRA (SEM TOB, ben JOSEPH ben), rabbin espagnol qui vivait, à ce qu'on croit, au 13e S., a laissé plus. ouv. relatifs à la poésie, à la philosophie et à la jurisprudence hébraïque. Les principaux sont : *Sepher Mahaloth* (liv. des degrés) : on ignore si ce liv. a été imp.; Pic de La Mirandole en possédait une traduction latine; *Rassith Chomah* (principes de la sagesse), MS.; *Higgereth Havicoah* (lettre polémique), Prague, 1525 et 1610, in-8, et plus. autres MSs. dont les titres se trouvent dans le *Dizionario storico degli autori ebrei* de l'abbé de Rossi.

PALLADE, en latin *Palladius*, né en Galatie l'an 368, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint en 401 évêque d'Hélénopolis, en Bithynie. Il était l'ami de St Jean-Chrysostôme, pour lequel il essuya de grandes persécutions. On a de lui : *Hist. des Solitaires*, appelée *Hist. Lausiaque*. Hervet en a fait une trad. franç., Paris, 1570, in-4.— ST PALLADE, diacre de l'église de Rome, fut ordonné év. et envoyé en Hibernie en 431. Il fut le premier év. et le prem. apôtre des Scots, et m. à Fordun, près d'Aberdeen, vers 450. L'ancienne liturgie écossaise célèbre sa mémoire le 6 juillet.

PALLADE ou PALLADIUS, surn. l'*Iatrosophe* ou *le Sophiste*, méd. grec de l'école d'Alexandrie, enseigna son art à Antioche dans le 16e S. C'est à lui qu'est dû l'original de l'ouvr. traduit par Janus Paulus Crassus sous le titre de *breves Interpretationes sexti lib. de morbis popularibus Hippocratis*, et ins. dans ses *Medici antiqui græci*, Bâle, 1581, in-4. Il a laissé en outre *Scolia in lib. Hippocratis de fracturis, gr. et lat., ex interpret. J. Santalbini, Metensis medici, operum Hippocratis sectione sextâ*, Francfort, 1595, in-fol., avec les *œuvres* d'Hippocrate de l'édition d'Anuce Foes; *de Febribus concisa Synopsis*, Paris, 1646, in-4; Leyde, 1745, grec et lat.— Un autre PALLADE ou PALLAS (Palladius), surn. *Niger* ou *Fuscus*, de Padoue, prof. d'éloquence à Capo d'Istria dans le 15e S., est cité par Sabellico, dans son *de clar. Patav.*, liv. 3, comme aut. d'un *Comment. sur Catulle*, et d'un *Traité des Iles.*

PALLADINO (GIACOMO), ecclésiastiq. et écrivain italien du 14e S., plus connu sous le nom de *Jacobus de Teramo*, ou aussi de *Giacomo d'Ancarano*, né en 1349 à Teramo, dans l'Abbruze ultérieure, se livra d'abord à l'étude du droit à l'univ. de Padoue, puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de sa ville natale, et ensuite d'un archidiaconat de l'église d'Aversa. Appelé à l'emploi de secrétaire des brefs et de la pénitencerie, puis, en 1391, à l'évêché de Monopolis, il fut, neuf ans après, promu au siége archiépiscopal de Tarente, passa en 1401 à celui de Florence, et devint en 1410 évêque et administrateur du duché de Spolette, où sa nomination, attaquée par Vivario, créature du pape Jean XXIII, fut confirmée par le concile de Constance. Le pape Martin V, qui honorait Palladino de son estime, le fit son légat en Pologne; et c'est dans cette province que le prélat mourut en 1417. Outre divers ouvrages restés en MSs., et dont on peut voir les titres dans le t. 3 des *Scriptor. eccl.*, de Casimir Oudin, Palladino a écrit une espèce de roman ascétique, que les curieux recherchent encore. Il a été réimprimé plusieurs fois et sous divers titres dans le 15e S., et il en a été fait à la même époque des traductions dans la plupart des langues d'Europe. La plus anc. édition avec date a pour titre : *Jac. de Teramo compend. perbreve, Consolatio peccatorum nuncupatum et apud nonullos Belial vocatum*, Augsbourg, 1472, in-fol.

PALLADIO (ANDRÉ), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, eut pour mécène son compatriote J.-G. Trissino, et pour maître J. Fontana, sous lequel il se livra d'abord à la sculpture. Le premier travail important qu'il exécuta comme architecte dans sa patrie fut le vaste portique à trois faces qu'il éleva autour de l'ancienne basilique, monument également connu sous le nom de *Palais de la Raison.* La réputation que lui valut ce bel ouvrage le fit charger d'autres grandes constructions dans les principales villes, telles que le palais ducal à Venise, celui des comtes Valmarana à Vicence, et le théât. olymp. de la même ville. On lui a aussi attribué le fameux théâtre de Parme, qu'on sait avoir été achevé par Le Bernin. Palladio m. en 1580. Il avait joint la culture des lettres à celle des arts, et entre autres ouvrages, il a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., avec figures, ouvrage très-recherché des connaisseurs, et qui a été traduit dans presque toutes les langues. Dubois l'a traduit en français, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. On a réimprimé l'Architecture de Palladio en italien et en français, Venise, 1740, 5 tom. en 8 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Vicence, 1776-83, 4 vol. in-fol. MM. Chapuy et Amédée Beugnot publient en ce moment une nouv. édit. des *Œuvres de Palladio*, Paris, 1827, in-fol. La *vie* de Palladio, en ital., a été pub. à Venise en 1762, par Thom. Temenza.

PALLADIO DEGLI OLIVI (HENRI), histor. du 17e S., né dans le Frioul, a écrit en latin l'histoire ancienne de sa patrie sous ce titre : *Rerum Foro-Juliensium libri XI, et de Oppugnatione gradiscanâ libri V*, Udine, 1659, in-fol. Cette hist. fut continuée en italien par Jean-François Palladio, son neveu, qui l'intitula : *Istorie della provincia del Friuli*, Udine, 1660, deux tom. in-fol.

PALLADIUS (RUTILIUS TAURUS ÆMILIANUS), l'un des plus anciens agronomes dont les ouvrages nous soient parvenus, était, suiv. Barth et D. Rivet, fils d'Exsuperantius, préfet dans les Gaules. Né au commencement du 5e S., il suivit d'abord les écoles des Gaules, alla étudier la jurispr. à Rome,

et s'établit ensuite, à ce que l'on croit, dans la campagne de Naples. On a de lui un traité *de Re rusticâ* dans les *Rei rusticæ Scriptores*, Leipsig, 1755. M. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in-8, qui fait le t. 5 de l'*Economie rurale*, en 6 vol. in-8. Cet ouvrage de Palladius a été aussi traduit plus. fois en allem. et en ital.

PALLANTIERI (GIROLAMO), recteur de l'église San-Petronio de Bologne, sa patrie, m. vers la fin du 16e siècle, a traduit les *Bucoliques* de Virgile, en vers libres, Bologne, 1603, et Parme, 1760. Il a mis aussi en vers italiens les *Amours malheureux de Héro et Léandre*. Ce poème fut inséré dans le *Recueil* des Muses Toscanes, impr. à Bergame en 1594. — Un autre Jérôme PALLANTIERI, parent du précédent, évêque de Pitano, m. en 1619, a laissé quelques *discours* et d'autres *œuvres*, dont le catalogue se trouve dans les *Notices des auteurs bolonais*, par Fantuzzi, qui cite plusieurs autres personnages du même nom, entre autr. Jean-Paul PALLANTIERI, évêq. de Laquedonia, m. à Naples en 1606, auteur des deux ouvrages suivans : *in totum Psalterium davidicum*, Brescia, 1600, 2 vol. in-4; *Explanatio in hymnos ecclesiasticos*, Bologne, 1606, in-4.

PALLAS. V. MINERVE.

PALLAS, affranchi de l'emper. Claude, jouit du plus grand crédit sous le règne de ce prince. Il l'engagea à épouser Agrippine, sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. Son crédit l'éleva si haut, que les courtisans placèrent sa statue en or parmi celles des dieux domestiques. Agrippine acheta ses services, et, de concert avec elle, la mort de Claude fut accélérée; mais Pallas ne jouit pas long-temps de son crime. Quoique Néron lui dût sa couronne, il se dégoûta bientôt de son extrême arrogance. Non content de le disgracier, il le fit empoisonner en l'an 813, et s'empara de ses biens, qui montaient à plus de 60 millions de notre monnaie. Pallas était frère de Félix, gouv. de la Judée, connu par ses exactions, et par la conduite qu'il tint à l'égard de l'apôtre St Paul.— Un autre PALLAS, philos. du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté, les tourmens de la torture lui firent déclarer les noms de ses complices, philosophes qui cherchaient à perdre l'état par de fausses apparences de doctr. et de vertu. Sa secte fut proscrite.

PALLAS (PIERRE-SIMON), célèbre voyageur et grand naturaliste, né à Berlin en 1741, s'était établi à Leyde, et avait acquis déjà une réputation méritée par quelques ouvrages sur les sciences naturelles, lorsqu'il se décida à accepter la place que Catherine II lui offrait à l'académie de Pétersbourg. Il fut adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibérie pour y observer le passage de Vénus sur le soleil (1768), et employa plusieurs années à parcourir, dans l'intérêt de la science, les différentes parties de la Russie, de la Sibérie et de la Tauride; il pénétra même jusqu'aux frontières de la Chine, et ne revint à Pétersb. qu'en 1774, avec une santé ruinée par les fatigues. Il n'en fut pas moins obligé de redoubler d'activité pour publier les observations de ses compagnons, dont la plupart avaient succombé avant d'avoir mis leurs notes en ordre. Voici quelques mots de M. Cuvier qui peuvent faire apprécier le travail de Pallas : « Une considération attentive des deux grandes chaînes de montagnes de la Sibérie lui fit apercevoir cette règle générale, qui s'est ensuite vérifiée partout, de la succession des trois ordres primitifs de montagnes, les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. On peut même dire que ce grand fait a donné naissance à toute la nouvelle géologie. » Pallas, comblé d'honneurs par l'impératrice, parut préférer au séjour de Pétersbourg celui de la Tauride, et reçut de la généreuse souveraine deux villages dans le plus riche canton de la presqu'île, une grande maison à Sympheropol, et une somme considérable pour son établissement. Il retourna donc dans cette contrée en 1795, et y passa quinze années presque entières, qui furent employées à continuer ses grands ouvr. Mais las enfin de ce pays, et même de la Russie, il alla reposer sa vieillesse dans sa ville natale, et y termina ses jours en 1811. Villdenow lui a consacré un genre de plantes (*pallasia*), de la famille des corymbères. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Elenchus zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, La Haye, 1766, in-8, trad. en allem., Nuremberg, 1787, in-4; *Spicilegia zoologica*, Berlin, *fasc.* I-X, 1767-73; XI, 1776; XII, 1777; XIII, 1779; XIV, 1780, in-4; *Reise durch verschiedene provinzen des russichen reichs*, Saint-Pétersbourg, 1771-76, 3 vol. in-4; trad. en français par Gautier de la Peyronie, Paris, 1788-95, 5 vol. in-8; ibid., 1794, 8 vol. in-8, avec des *notes* de Langlès et de M. Lamark; *Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés à notre globe*, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8; Paris, 1782, in-12; trad. en allem., Saint-Pétersbourg, 1777, in-8; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1795, in-4; Paris; 1799, in-8 et in 4. — PALLAS Auguste-Frédéric), frère du précéd., né à Berlin en 1731, y enseigna la médecine, et publia *Dissertatio de variis calculos secandi methodis*, Leyde, 1754, in-4. — PALLAS (Simon), père des deux précédens, et chirurgien estimé, né en 1694 à Berlin, où il m. en 1770, a laissé quelques écrits, parmi lesquels nous citerons *Anleitung zur praktischen chirurgie*, Berlin, 1763, 1770, in-8.

PALLAVICINI ou PELAVICINO (OBERTO), capitaine italien du 13e S., suivit le parti de l'empereur Frédéric II contre Grégoire IX, et fut chargé de la guerre que faisait l'empereur aux Génois. Il y déploya de grands talens militaires, forma un corps redoutable de cavalerie, acquit une grande influence en Italie, y battit le féroce Ezzelin (*v.* ROMANO), se créa une souveraineté indépendante, devint chef du parti gibelin en Lombardie, et eut des succès presque continuels jusqu'au passage de l'armée de Charles d'Anjou pour aller à Naples. Alors il éprouva de grands revers, fut dépouillé d'une grande partie de ses conquêtes, et m. de chagrin en 1269.

PALLAVICINI (BAPTISTE), illustre prélat et poète italien, m. à Rome en 1466, a laissé un poème latin, suivi de quelques autres poésies, sous ce titre : *Historia flendæ crucis et funeris Domini nostri Jesu-Christi*, etc., Parme, 1477, in-4; *Epist. ad Alb. Harisium, reip. bonon. cancell.*, 1465; *Baptistæ Pallavicini Epist. ad patrem suum*, Sienne, 1443. — PALLAVICINI (Antoine), card., né à Gênes en 1441, m. à Rome en 1507, fut honoré de la confiance de plus. souver. pontifes, fut chargé par eux de diverses négociations, et fut pourvu successiv. des év. de Vintimille et de Pampelune.

PALLAVICINO (SFORZA), cardinal, né à Rome en 1607, était membre des congrégations romaines, de l'académie des humoristes, gouverneur de Jesi, d'Orvieto et de Camerino, lorsqu'il renonça à tous ces avantages pour se faire jésuite en 1638. Il fut chargé par Innocent X de plusieurs affaires importantes, et décoré de la pourpre par Alexandre VII en 1657. Pallavicino m. à Rome le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*. La première édition, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol., est encore la plus recherchée. On l'a réimprimée depuis, 1664, 3 vol. in-4. Cette histoire a été traduite en latin par Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4. Le P. Puccinelli en a donné un bon *abrégé*, et Dumarsais en a extrait son petit ouvrage de la *Politique charnelle de la cour*

de Rome, etc.; 1719, in-12. On a encore de Pallavicino : *Trattato dello style et del dialogo*, Rome, 1662, in-12, et des *lettres*, 1669, in-12. — PALLAVICINO (Etienne-Benoît), poète, né à Padoue en 1672, m. à Dresde en 1742, fut secrétaire et conseiller d'Auguste II, roi de Pologne. On cite de lui, parmi quelq. ouv. peu remarquables, une trad. en ital. des *Odes* d'Horace ; Leipsig, 1736.

PALLAVICINO (FERRANTE), littérateur italien, chanoine de St-Augustin et de la congrégation de Latran, né à Plaisance vers 1618, développa pour la poésie satirique des talens qui furent cause de tous ses malheurs et de sa fin tragique. Ayant osé les diriger contre le pape Urbain VIII et la maison des Barberins, il s'attira la haine de la cour de Rome, qui mit sa tête à prix. Malgré cette condamnation, Pallavicino vivait tranquille à Venise, sous la protection du sénat, lorsqu'il se laissa persuader par un perfide ami de passer en France près du cardinal de Richelieu. Il fut arrêté dans le comtat Venaissin, et conduit à Avignon, où il eut la tête tranchée en 1644. On a donné à Venise, 1655, 4 vol. in-12, ses *Œuvres permises*; mais ce que l'on recherche le plus, ce sont ses *OEuvres choisies*, imprimées à Villefranche (Genève), 1660, en 1 vol., qui se relie en 2 in-12. On y trouve le *Divorce céleste*, qui a été traduit en français par Brodeau d'Oiseville, Cologne (Amsterdam), 1696, in-12, avec une *vie* de l'auteur. — PALLAVICINO (Nicolas-Marie), jés. génois, né en 1621, théologien de la reine Christine, l'un des fondateurs de l'académie royale établie par cette princesse, et décoré de la pourpre par Innocent XI, m. à Rome en 1692. Ses principaux ouvrages sont : *Vita di S. Gregorio Taumaturgo*, Rome, 1649; *Considerazioni sopra l' eccellenze di Dio*, ibid., 1693; *l'eterna Felicità de' Giusti*, Rome, 1694; *Difesa del pontificato romano e della chiesa cattolica*, Rome, 1686, 3 vol. in-fol.; *Difesa della Provvidenza divina contro i nemici di ogni religione*, Rome, 1679.

PALLIÈRE (VINCENT-LÉON), peintre, né à Bordeaux en 1787, d'une famille d'artistes, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et s'attacha à l'école de Vincent. Ses progrès furent rapides, et, après s'être essayé avec succès dans plusieurs concours, il remporta le premier prix dans celui de 1812, par un tableau remarquable, *les Prétendans de Pénélope massacrés par Ulysse*. Il travailla beaucoup à Rome, et accrut sa réputation par plusieurs envois estimables. De retour à Paris, il parut avec éclat à l'exposition de 1819, et déjà il voyait s'ouvrir pour lui la carrière de la fortune, et peut-être même de la gloire, lorsqu'il m. dans sa ville natale, en 1820, d'une affection de poitrine, que l'excès du travail avait aggravée. Parmi ses tableaux, on peut distinguer les suivans : *la Flagellation du Christ*, à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont; un *Berger en repos*, au musée de Bordeaux; *St Pierre guérissant un boiteux*, dans l'église de St-Séverin à Paris; et surtout un *Tobie rendant la vue à son père*, donné par le ministre de l'intérieur au musée de Bordeaux.

PALLIOT (PIERRE), imprimeur-libraire, généalogiste des duché et comté de Bourgogne, né à Paris en 1608, s'appliqua de bonne heure à l'étude du blason, épousa la fille d'un imprimeur de Dijon, et succéda à son beau-père dans cette profession. S'étant attaché à la recherche des antiquités de la province de Bourgogne, devenue sa patrie adoptive, il obtint le titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états. Exact et laborieux, il travaillait lui-même à l'impression de ses livres, et il a gravé les planches nombreuses dont ils sont remplis. Il m. à Dijon en 1698. Parmi ses ouvr., les curieux en recherchent principalem. deux : *le Parlem. de Bourgogne, son origine, son établiss., ses progrès*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol.; *Science des armoiries*, de Géliot, augmentée de plus de 6,000 *écussons*, Paris ou Dijon, 1650, ou 1661, ou 1664. M. J.-Bern. Michault a publié un *Mém. sur la vie et les ouvrages de P. Palliot*, Dijon, in-12 de 12 pages.

PALLISER (sir HUGH), marin anglais, né en 1721, entra fort jeune au service, et fut nommé capitaine en second en 1746. Il eut part à la prise de Québec, fut nommé contrôleur de la marine, créé baronnet, et 5 ans après, au combat d'Ouessant, il servait comme amiral en second sous Keppel (*v.* ce nom). Dans sa vieillesse, on lui donna le gouv. de l'hôpital de Greenwich, où il m. en 1796.

PALLU (MARTIN), jés. distingué dans la chaire, né en 1661, fut obligé de renoncer à la prédication à cause de ses infirmités, et m. à Paris en 1742. On a de lui : un *Traité du saint et fréquent usage des sacremens*, etc., Paris, 1739, in-12, et des *sermons*. — Un autre PALLU (Etienne) a publié la *Coutume de Touraine commentée*, in-4, 1661, — et François PALLU, évêque d'Héliopolis, une *Relation des missions des évêques franç. dans l'Inde*, Paris, 1688. — V. PALU.

PALLUAU. V. CLEREMBAULT.

PALLUCCI (NOEL-JOSEPH), bachelier en méd. à l'université de Paris, né en 1719, m. en 1797, exerça d'abord la chirurgie à Florence, sa patrie, puis à Vienne. Il s'est fait connaître par l'invent. d'un procédé pour l'opération de la fistule lacrymale, s'occupa avec succès du perfectionnement des méthodes du petit et du haut appareil (pour l'extraction de la pierre), et publia divers ouvr., au nombre desquels on distingue : *Description d'un nouv. instrum. pour abattre la cataracte avec tout le succès possible*, Paris, 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1752, in-8; *nouv. Remarq. sur la Lithotomie, suivies de plus. observ. sur la séparat. du pénis et sur l'amputat. des mamelles*, ibid., 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1753, in-8; *Lithotomie nouvellem. perfectionnée, avec quelq. essais sur la pierre, et sur les moyens d'en empêcher la format.*, Vienne, 1757, in-8; *Ratio facilis atque tuta narium curandi Polypos*, ibid., 1763, in-8; *Saggio di nuove osservazioni e scoperte*, Florence, 1768, in-8.

PALLUEL (FRANÇOIS CRETTÉ de). V. CRETTÉ-PALLUEL.

PALM (JEAN-PHILIPPE), libraire, né en 1766 à Schorndorf (Wurtemberg), était établi à Nuremberg, lorsque, ayant été accusé d'avoir distribué au printemps de 1806 une brochure intitulée, *l'Allemagne dans son profond abaissement*, dont M. Gentz était cru l'auteur, et qui était dirigée contre Napoléon Bonaparte, il fut arrêté d'après les ordres de celui-ci, condamné à mort par une commission militaire, et fusillé trois heures après à Braunau, le 26 août 1806, malgré les prières et l'indignation publiq. Le comte de Soden a publ. l'écrit suiv. en allem. : *J.-P. Palm, libr. à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon*, Nuremberg, 1814, in-8.

PALMA (VICTOR). V. CAYET.

PALMA (JACOPO), surnommé *le Vieux* ou *l'Ancien*, peintre, élève du Titien, né à Serinaleta, dans le territoire de Bergame, vers 1518, m. à Venise en 1574, imita la manière de son maître et celle de Giorgion, et ne réussit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. On voit au Louvre 4 tableaux de ce maître : le *Portrait du chevalier Bayard, remettant son épée au fourreau après avoir armé chevalier François Ier; la Vierge et l'Enfant Jésus, recevant les hommages de six saints personnages; la Vierge et St Joseph présentant l'enfant Jésus à l'adoration d'un jeune berger; la Vierge, l'enfant Jésus, Ste Catherine, St Jean et St Agnès.* — PALMA (Jacopo), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, et comme lui peintre distingué, né à Venise en 1544, reçut les principes de son art d'Ant. Palma, son père, peintre médiocre, fut en-

suite envoyé à Rome par le duc d'Urbin, son patron, y resta 8 ans, y copia les plus beaux ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, et les monochromes de Polydore (*v.* ce nom), et retourna ensuite à Venise, où il m. en 1628. On a de lui des tableaux où il a réuni les excellens principes de l'école romaine aux meilleurs de l'école vénitienne. On cite particulièrement : *la Victoire navale remportée par F. Bembo*, qui orne une des salles du palais de St-Marc ; un *St Benoît*, exécuté pour l'église de St-Côme et de St-Damien ; une *Annonciation* qui se trouve à Pesaro ; et une *Invention de la croix* à Urbin. Le musée du Louvre possédait de lui deux tableaux qui ont été rendus au gouvernement autrichien en 1815 : mais cet établissement a conservé du même artiste un dessin à la plume et lavé au bistre, représentant *J.-C. porté au tombeau*. Palma a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces que les amateurs recherchent avec empressement.

PALMA (Charles-François), né à Rosemberg en 1735, entra d'abord chez les jésuites, et, après la suppression de cette société, devint chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine, chanoine de l'église métropolitaine de Colocza, puis év. de Colophon. Il consacra sa vie à l'étude de l'histoire, et m. à Pest en 1787, laissant : *Specimen heraldicæ Hungariæ*, etc., Vienne, 1766, in-4 ; *Notitia rerum hungaricarum ab origine*, etc., Tyrnaw, 1770, in-8, réimprimé en 1776 ; *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie*, Vienne, 1744, in-8, en allem. ; *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam*, etc., Vienne, 1773, in-8, et 1774, in-f.

PALME (Marc d'ALVERNY de La), savant ecclésiastique, né à Carcassone en 1711, mort à Paris en 1759, fut un des rédacteurs les plus distingués et les plus spirituels du *Journal des Savans*, auquel il travailla depuis 1752 jusqu'en 1759. Fréron lui a consacré une notice dans son *Année littéraire*, 1760, t. 4, p. 18.

PALMER (Samuel), savant imprimeur de Londres au 18e siècle, maître de Francklin, a publié dans sa langue une *Histoire de l'imprimerie*, Londres, 1732, in-4. — Herbert Palmer, puritain écossais, né à Wingham, fit partie de l'assemblée des théologiens de sa secte, et m. en 1647. On a de lui un ouvrage intitulé : *Memorials of Godliness*, dont la 30e édit. a paru en 1708, in-12.

PALMER (John), célèbre acteur anglais, né en 1741, était fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. Il fut d'abord comédien ambulant, parvint dans la suite à jouer à Londres les premiers rôles, et m. sur la scène en 1798, en représentant le rôle de l'étranger dans la pièce de Kotzebue, *Misanthropie et Repentir*. On assure que la cause de cette fin soudaine fut un mouvement violent de douleur qu'il ressentit à l'instant où il dut (suiv. son rôle, répondre à la question suivante que lui adressait son interlocuteur : *Comment se portent vos enfans ?* Il venait de perdre un fils tendrement aimé, et dont la mort avait suivi de près celle de sa femme.

PALMIERI (Matthieu), historien et poète, né à Florence en 1405, m. dans la même ville en 1475, avait commencé à se faire remarquer dans le concile tenu dans sa patrie en 1439, et fut dans la suite chargé de plusieurs négociations importantes. On a de lui : une continuation de la *chronique* de St Prosper jusqu'en 1449, impr. pour la première fois à la suite de l'édition d'Eusèbe et de St Prosper vers 1475 ; un traité *della Vita civile*, Florence, 1529, in-8, trad. en français, 1557, in-8 ; *la Vita di Niccolò Acciajuoli*, 1588, in-4 ; *de captivitate Pisarum Historia*, 1656, in-8 ; et un poëme intitulé : *Città di Vita*. Cet ouvrage, resté MS., fut condamné par l'inquisition après la mort de l'auteur, et c'est ce qui l'a sauvé de l'oubli. — Palmieri (Mathias), prélat de la cour de Rome, né à Pise en 1423, mort en 1483, a continué la *chronique* de Matthieu Palmieri jusqu'en 1481 ; cet ouvrage parut pour la première fois à la suite de la première chronique, Venise, 1483, in-4. Il y en a une édition de Paris, 1518. On a encore de lui une traduction latine de l'*Histoire des septante interprètes*, par Aristée, qui parut en tête de la Bible, Rome, 1471, 2 vol. in-fol. — Palmieri (Vincent), savant oratorien, né à Gênes en 1753, professa la théologie dogmatique et l'hist. ecclésiastique à Pise et à Pavie, se montra partisan des réformes opérées par Joseph II, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui en ital. plus. écrits dont les plus remarquables sont : *Traité historique, critique et dogmatique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8 ; *la Liberté et la Loi, considérée dans la liberté des opinions et la tolérance des cultes*, etc. ; *la Perpétuité de la foi de l'église catholique, concernant les dogmes des indulgences*, Gênes, 1817, in-12 ; *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules*, 7 vol.

PALMQUIST (Magnus, baron de), mathématicien suédois, né en 1660, suivit long-temps la carrière militaire, se distingua comme ingénieur, devint ensuite président du conseil des mines, et m. en 1729. On a de lui une *Lettre* à Régis, sur la solution d'un problème d'arithmét. (insérée dans le *Journal des Sav.*, année 1690, p. 311). — Il ne faut pas le confondre avec Frédéric Palmquist, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, auteur de quelques écrits sur les mathématiques (en suédois), et d'une traduction, dans la même langue, du *Spectacle de la nature*, de Pluche.

PALMSCHOELD (Elias), sav. antiq. suédois, m. en 1719, fut long-temps employé à la chancellerie de Stockholm pour la partie des antiquités. On trouve à la bibliothèque d'Upsal, sous le titre de *Collectio Palmschoeldiana*, un recueil de lettres de documens et de pièces relatives à Christine de Suède. L'*Historia biblioth. upsaliensis*, d'Olaus Celsius, renferme une espèce de table de ce recueil.

PALNATOKE, chef de pirates danois du 10e S., se fit remarquer par sa bravoure et son intrépidité. Il forma une espèce d'association de piraterie chevaleresque, dont le chef-lieu était le fort de Jomsbourg. Plusieurs auteurs danois ont donné des détails sur ce personnage, entre autres P.-E. Muller, dans le tome 3 de la *Bibliothèque des sagas* (Copenhague, 1820), et Vedel Simonsen dans le t. 2 des *Annales archéol.* du Danemarck (ibid., 1813). Palnatoke est le héros d'une tragédie composée par le poète danois Oehlenschlæger.

PALOMARES (François-Xavier de SANTIAGO), calligraphe espagnol très-habile du 18e S., imitait parfaitement les écritures anciennes et gothiques, et fut employé par le P. Buriel à copier les manuscrits qu'il tirait de la bibliothèque de Tolède. On trouve quelques planches d'anciens caractères arabes, gravés d'après Palomares dans la *Paleografia española* de Terreros y Pando.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (Acisclé-Antonio), l'un des plus grands peintres de l'Espagne, né à Bajalance en 1653, m. à Madrid en 1726, fut élève de Valdès (*v.* ce nom), devint peintre du roi, et exécuta des travaux considérab. à Madrid, à Valence, à Grenade et à Cordoue. Il avait embrassé l'état ecclésiast. dans sa vieillesse. On cite, parmi ses ouvrages les plus remarquables, une *Confession de St Pierre*, à Valence ; les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue, les fresques de l'église St-Etienne à Salamanque, celles du chœur des Chartreuses de Grenade et du Paular. On a aussi de lui les écrits suivans : *el Museo pictorico, y escala optica*, etc., Madrid, 1715-24, 3 vol. in-fol. La troisième partie de ce grand ouvrage, qui renferme les *Vies* des peintres espagnols, a été réimpr. à Londres, 1742, in-8 ; et la *notice* des villes, églises et couvens qui possèdent

leurs ouvr., ibid., 1746, même format. On a une traduction française de l'*Hist. abrégée des plus fameux peintres espagnols*, *par Palomino*, Paris, 1749, in-12.

PALONI (MARCEL), né à Rome dans le 16e S., composa un poème intitulé : *la Storia della Battaglia di Ravenna guadagnata da' Francesi nel anno* 1512, in-4.

PALSGRAVE (JOHN), grammairien, né à Londres vers 1480, m. vers 1554, s'adonna à l'étude de la langue française, et fut choisi pour enseigner cette langue à la princ. Marie, sœur de Henri VIII, lors de son mariage avec Louis XII. Il est auteur de la plus ancienne grammaire française que l'on connaisse : elle a pour tit. : *LesEclaircissem. de la langue françoyse*, *composé par maistre Jehan Palsgrave*, *angloys*, *natif de Londres et gradué de Paris*, 1530, petit in-folio, gothique, en anglais, de 1134 p. ou 567 feuillets en deux séries. Il a encore publié une traduction ou paraphrase mot à mot, en angl., d'une pièce composée en latin sur le sujet de l'*Enfant prodigue*, par G. Fullonius, intit. : *the Comedye of Acolastus*, 1540, in-4.

PALTEAU (GUILLAUME-LOUIS FORMANOIR DE), né au château de ce nom dans le diocèse de Sens en 1712, et mort sur la fin du 18e S., a publié : *Nouvelles constructions des ruches de bois*, Metz, 1756, in-12; et 1774, in-12; *Observations et Expériences sur diverses parties de l'agriculture*, La Haye, 1768, 1 vol. in-8.

PALU (PIERRE de LA), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'ordre des dominicains, né dans la Bresse vers 1280, fut en 1329 patriarche de Jérusalem, et mourut à Paris en 1342, après avoir fait de vains efforts pour exciter une nouvelle croisade. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans la *biblioth.* des PP. Echard et Quétif (t. 1er, p. 605, 609, et t. 2, p. 820 : ce sont pour la plupart des *comment.* sur la Bible, sur les 4 livres des Sentences de P. Lombard, des *postilles* et des *sermons*). Nous citerons encore une histoire des croisades, intit. : *Liber bellorum Domini.* On peut consulter aussi, pour plus de détails, l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par Touron, t. 2.

PALU (VICTOR), médecin du comte de Soissons, né à Tours, m. à Port-Royal en 1650. On a de lui : *Studium medicum ad lauream scholæ parisiensis emensum*, Paris, 1630, in-8; *Quæstiones medicæ tres*, etc., Tours, 1642, in-8.

PALUDANUS (JEAN), professeur de théologie à l'université de Louvain, chanoine et curé de St-Pierre dans la même ville, naquit à Malines, et mourut en 1630. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ theologicæ adversus verbi Dei corruptelas*, Anvers, 1620, 2 vol. in-8; *Apologeticus Marianus*, Louvain, 1623, in-4; *de sancto Ignatio Concio sacra*, ibid., 1623, in-8; *Officina spiritualis sacris concionibus adaptata*, ibid., 1624, in-4. — PALUDANUS (Bernard), professeur de philosophie à Leyde, voyagea dans les quatre parties du monde, enrichit d'un *recueil* de notes les *Voyages maritimes* de Linschot, Amsterdam, 1610, in-fol., et m. vers 1634. — V. PALU.

PAMÈLE (JACQUES de), en latin *Pamelius*, savant théologien, né à Bruges en 1536, fut chan. de la cathédrale de cette ville, prevôt de l'église de St-Sauveur à Utrecht, et m. en allant prendre possession de l'évêché de St-Omer, où Philippe II venait de le nommer en 1587. On a de lui, outre des éditions de divers ouvr., avec des *notes*, les écrits suiv. : *Liturgica latinorum*, Cologne, 1576, 2 vol. in-4; *Catalogus commentariorum veterum selectiorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8; *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis unâ in republicâ diversarum religionum exercitiis*; et plus. autres dont Foppens donne la liste dans sa *Biblioth. belgica.*

PAMPHILE, peintre grec, né en Macédoine sous le règne de Philippe, fonda l'école de peinture de Sicyone, fut maître d'Apelles, et joignit à son talent d'artiste une grande connaissance des belles-lettres et des mathématiques.

PAMPHILE (ST), prêtre et martyr, né vers le milieu du 3e S., à Beryte, occupait une des prem. places de magistrat. dans cette ville, lorsqu'il embrassa la religion chrétienne. Se livrant dès-lors à l'étude des livres saints, il suivit les leçons de Pierius, successeur d'Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie, et bientôt en établit une nouvelle à Césarée de Palestine. Quand le tyran Maximin eut renouvelé en 307 les persécutions de Dioclétien et de Maximien, Pamphile fut arrêté par ordre du gouverneur de Césarée, détenu pendant 2 ans, et mis ensuite à mort avec plus. autres saints confesseurs. Eusèbe de Césarée prit le nom de Pamphile par respect pour la mémoire de ce vénérable martyr, avec lequel il avait été renfermé dans les prisons. On doit à Pamphile une très-bonne édit. de la *Bible;* et un sav. *comment.* sur les Actes des apôtres, publ. par Montfaucon. Il avait écrit, pendant sa détention, une *apologie* d'Origène (*v.* ce nom) en 5 livres dont il ne reste plus que le prem., trad. en latin par Rufin, et inséré parmi les *œuvres* de St Jérôme.

PAMPHILE-MAURILIEN, est le nom sous lequel a été donné au 15e S., par un auteur inconnu, le roman en vers latins *de Pamphile et de Galatée.* Cet ouv., imp. plus. fois S. D. sous le tit. de *Pamphyli Codex*, etc., in-4, a été tr. en fr., 1494, in-f., sous celui du *Livre d'amour*, *auquel est relaté*, etc. Il avait été composé, dit-on, pour Charles VIII. On l'a réimp. avec la trad. en vers fr., Paris, 1594, in-18.

PAMVA-BERINDA, moine moldave, m. en 1632 à Kiew, où il remplissait d'éminentes fonctions ecclés., a laissé un *Dictionn. raisonné slavo-russe*, *avec addit. de mots hébreux*, *latins*, etc., Kiew (au couv. des Grottes), 1627, in-4.

PAN, fils de Jupiter et de Callisto, et l'un des huit grands dieux, a été confondu par quelques mythologues, mais à tort, avec Sylvain et Faune. Les poètes le représentent avec un visage enluminé, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles, un bâton recourbé à la main, et la partie infér. du corps semblable à celle d'un bouc. Il présidait aux campagnes et principalement au sort des bergers. On lui attribue l'invention de la flûte. Ses fêtes, appelées lupercales, étaient particulièrement en honneur chez les Arcadiens. Dans la suite, elles furent célébrées aussi à Rome. Les anciens croyaient que Pan courait la nuit par les montagnes, et c'est ce qui a fait nommer terreur panique cette épouvante dont on est saisi pend. l'obscurité de la nuit, ou qui vient d'un danger imaginaire.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes, ou, selon d'autres auteurs, dans la Phénicie, florissait vers l'an 150 avant J.-C. Il étudia d'abord à Athènes où il refusa le droit de bourgeoisie, et passa ensuite à Rome, y ouvrit une école qui fut bientôt fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe s'établît dans sa propre maison, et l'accompagnât dans les div. missions dont il fut chargé par la suite (*v.* SCIPION-L'AFRICAIN). Panætius profita de son crédit auprès de Scipion pour rendre plus. services aux Rhodiens, ses compatriotes. Plus tard, il se retira à Athènes, où il m. presque nonagénaire. Panætius avait composé un livre *des sectes*, où il soumettait les philosophes à la censure (on en trouve quelq. fragmens dans les *Vies* de Diogène-Laërce); un traité *des Magistrats*; deux autres, *sur la Divination* et *sur la Tranquillité d'esprit.* Panætius, comme la plupart des anciens philosophes, admettait l'éternité de la matière, et niait le dogme si consolant de l'immortalité de l'âme. Posidonius (*v.* ce nom) fut un des disciples de ce philosophe

éclectique. On peut consulter pour plus de détails les *Recherches* de l'abbé Sevin, sur la *vie* et les ouvrages de Panætius, dans les *Mém. de l'acad. des inscriptions*, et la *Dissertation* de M. van Linden, *de Panætio Rhodio, philosopho stoïco*, Leyde, 1802, in-8.

PANAJOTI (PANAGIOTES NICOSIOS, plus connu sous le nom de), prem. drogman ou interprète du gouvernement othoman, né dans la première partie du 17ᵉ S., dans l'île de Scio, commença à se faire connaître, vers l'an 1667, au siége de Candie. Il était alors attaché au gr.-vézyr Achmet Kopроli (*v.* ce nom), en qualité d'interprète. La prise de Candie, à laquelle il eut une grande part par son adresse, le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman de la sublime Porte, poste qui n'avait été occupé jusque-là que par des renégats. Après avoir exercé ces fonctions pendant quelques années, il m. en 1673. C'est de lui que date l'époque ou les Grecs obtinrent d'être nommés à la place de premier interprète de la Porte-Othomane, fonctions qui conduisirent ensuite les anciens titulaires aux deux postes plus éminens d'*hospodar* ou prince de Valachie et de Moldavie, dern. degré ou puisse atteindre l'ambition d'un *raïa* ou sujet grec du sulthan de Constantinople. Panajoti avait fait imprimer en 1662, à Amsterdam, une *Confession de foi orthodoxe des églises catholiques d'Orient*, trad. en latin par Laur. Normann, Leipsig, 1695. — PANAJOTI, prêtre grec de Sinope, enseigna long-temps la langue greque, et m. à Brescia vers 1748. L'abbé P.-A. Barzani a publié en ital. et en grec la *Vie* et quelq. *Lettres* de ce prêtre, Brescia, 1760, in-8, avec des notes sur Polybe par Phil. Garbelli (*v.* ce nom).

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS), poète français, né à Nogent-le-Roi près de Chartres vers 1694, m. à Paris en 1765, se distingua par ses chansons faciles et piquantes, mais dont les épigrammes ne furent jamais dirigées contre personne. Marmontel le surnomma le *La Fontaine du vaudeville*, et il se rapprochait encore plus du bonhomme par l'insouciance de son caractère que par son talent. Ses pièces se montent à plus de quatre-vingts; toutes ne sont pas dignes de lui. On a imprimé une collection de son *Théâtre et Œuvres diverses*, Paris, 1763, 4 vol. in-12, dans laquelle il y a 5 comédies, 13 opéra-comiques, des chansons, des fables, et autres petites pièces galantes, bachiques et morales. M. Armand-Gouffé a publié les *OEuvres choisies de Panard*, 1803, 3 vol. in-18.

PANAROLI (DOMINIQUE), médecin italien du 17ᵉ S., né à Rome, m. dans la même ville en 1657, a laissé les ouvr. suivans : *il Cameleonte esaminato*, Rome, 1645, in-4; *Polycarponia, seu variorum fructuum Labores*, Rome, 1647, in-12; *Il Mare esaminato*, ibid., 1656, in-4; *Apollo Pythius, seu Putredo debellata*, ibid., 1648; *Musœum Barberinum*, ibid., 1656, in-4; *Iatrologismorum, seu medicinalium observat. Pentecostœ quinque*, etc., ibid., 1652, in-4; Hanau, 1654, in-4.

PANASSAC (BERNARD de), fut avec Camo (*v.* ce nom) l'un des 7 fondat. de l'acad. des jeux floraux à Toulouse, dans le 13ᵉ S.

PANCEMONT (ANTOINE-XAVIER MAYNAUD DE), évêque de Vannes, né à Digoing-sur-Loire en 1756, fut d'abord gr.-vicaire de l'archevêque de Toulouse, puis obtint, en 1788, la cure de St-Sulpice, où il montra toutes les vertus d'un digne pasteur. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, en 1790, il sortit de France et se retira en Allemagne. De retour en France sous le régime consulaire, en 1801, il fut nommé à l'évêché de Vannes, par suite du concordat signé la même année, et m. en 1807, après avoir donné des preuves de son attachement au gouvernement impérial.

PANCIROLI (GUI), jurisc., né à Reggio en 1523, professa le droit avec distinction à Padoue, et fut appelé ensuite par le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, à l'université de Turin; mais le séjour du Piémont lui étant contraire, il revint à Padoue où il m. en 1599. Parmi les ouvr. qui ont fait sa réputation, et dont on trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron, tome 9, ainsi que dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, nous citerons un traité curieux et intér. : *de Rebus inventis et perditis* 1599, 2 vol. in-8, comp. en ital., trad. en lat. par Henri Salmuth, 1599 et 1602, 2 vol. in-8 : Pierre de La Noue l'a traduit en français, Lyon, 1617, in-8; *Commentarii in notitiam utriusque imperii et de magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol.; *de Numismatibus antiquis; de Juris Antiquitate; de claris juris Interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *de Magistratibus municipalibus et Corporibus artificum libellus*, etc. On a imprimé toutes ses œuvres à Venise sous le titre : *de Tractatus universi juris*, 1584. — PANCIROLI (Hercule), docteur en droit, neveu du précéd., a publié deux ouvrages que son oncle avait laissés inédits : *Thesaurus variarum lextionum utriusque juris*, et l'*Histoire de la ville de Reggio*, en latin.— PANCIROLI (Ottavio), chanoine à Reggio, sa patrie, autre neveu de Gui Panciroli, publia l'ouvr. de son oncle : *de claris legum Interpretibus*, et est cru l'aut. d'un livre ayant pour titre : *Tesori nascosti nell' alma città di Roma* (Rome, 1600 et 1645), que d'autres attribuent au jésuite Hippolyte Panciroli, qui m. en 1624 à Frascasti.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire, né à Lille en 1700, m. en 1753, avait fait de bonnes études, et s'adonna à la culture des sciences et des lettres. On a de lui les ouvr. suiv. : *Dictionnaire histor. et géographique de la Chatellenie de Lille*, Lille, 1733, in-12; *Elém. d'astronomie*, 1739, in-12; *Elém. de géographie*, 1740, in-12 (ces deux ouvr. réunis furent réimpr. en 1748, 2 vol. in-12); *Essai sur les philosophes*, ou *les Egaremens de la raison sans la foi*, 1743, in-12, réimprimé en 1753, sous le titre d'*Usage de la raison*; *la Bataille de Fontenoi*, poème héroïque en vers burlesques, etc., 1745, in-8, de 27 pages; *Manuel philosophique*, ou *Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionn. des proverbes franç.*, 1749, in-12. (M. de la Mésangère a publié sous le même titre un ouvr. plus complet, en 1821, in-8); *Etudes convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; *Amusemens mathématiques*, 1749, in-12; *Art de désopiler la rate*, 1749, in-12; nouv. édition, 1773, 2 vol. in-12; *Abrégé chronologique de l'hist. de Flandre*, etc. (ouvr. posthume), 1762, avec une introduction par l'abbé Montlinot (*v.* ce nom).

PANCKOUCKE (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, imprimeur-libraire et homme de lettres, né à Lille en 1736, vint s'établir à Paris à l'âge de 28 ans, et s'y fit bientôt connaître par quelq. écrits littéraires, et des *mém.* sur des sujets de mathématique, adressés à l'acad. des sciences. Sa maison devint en quelque sorte le rendez-vous des écriv. les plus distingués, et l'une des librairies les plus renommées de l'Europe par les grandes opérations qu'entreprit son chef. Devenu éditeur du *Mercure de France*, Panckoucke éleva cet ouvr. périodiq. à un très-haut degré de prospérité. Dans le même temps il faisait paraître les *OEuvres de Buffon*, le *Grand Vocabulaire français*, le *Répertoire univ. de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, par La Harpe, etc. Il conçut le projet d'une nouv. édit. des *œuvres* de Voltaire, plus soignée que les précédentes, et fit à ce sujet des démarches auprès du philosophe de Ferney, qui approuva le plan de classification proposé par l'édit. Après la mort du gr. poète, Panckoucke crut convenable de donner à son entreprise délicate un puissant appui en offrant

la dédicace des *œuvres* à l'impératrice de Russie. Catherine ne répondit à la demande du nouvel éditeur que sept mois après, et lorsque celui-ci avait déjà signé avec Beaumarchais (*v.* ce nom), la veille même de l'arrivée du courrier, un traité pour publier en commun cette même édit. de Voltaire. La missive de l'impérat., accompagnée d'une lettre de change de 150,000 fr., annonçait que S. M. acceptait la dédicace et se chargeait des frais de l'entreprise. Beaumarchais ne voulut pas rompre l'engagement, et les *œuvres* de Voltaire parurent sous le titre d'*Edition de Kehl*. Panckoucke conçut ensuite le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, puis, en 1789, celui du fameux journal, connu sous le titre de *Moniteur universel*, et qui devint plus tard la feuille *officielle* du gouvernem. Enfin, sous le régime directorial, après avoir cédé ses presses et ses grandes opérations courantes à son gendre, M. Agasse; il créa la feuille périodique intitulée : *la Clef du cabinet des souverains*, supprimée par l'ordre du gouvernement consulaire. C.-J. Panckoucke m. à Paris au mois de décembre 1798, laissant un fils qui a dignement soutenu la réputation paternelle. Il avait trad., en société avec Framery (*v.* ce nom), les poèmes du *Tasse* et de *l'Arioste*, et publié seul les ouvr. suivans : *Traité histor. et pratiq. des changes*, 1760, in-12; *de l'Homme et de la reproduction des différens individus*, 1761, in-12; *Contreprédiction au sujet de la Nouvelle-Héloïse*, etc. (morceau inséré dans le *Journal encyclopédique*, juin, 1761; traduction libre de *Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12; *Disc. philosophique sur le beau*, 1779, in-8; *Plan d'une encyclopédie méthodique*, etc., 1781, in-8; *Avis d'un memb. du tiers-état sur la réunion des ordres*, 1789; *Observat. sur l'article important de la votation par ordre*, etc., 1789, in-8; *Discours sur le plaisir et la douleur*, 1790, in-8; *Nouv. Grammaire raisonnée à l'usage d'une jeune personne*, 1795, in-8; *Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8; *Nouv. Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8; *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfans*, etc., 1795, in-12; divers articles dans le *Journal* et dans le *Magasin encyclopéd.* — PANCKOUCKE (Henri), cousin du précédent, est auteur de la *Mort de Caton*, trag. en 3 actes et en vers, 1768, in-8; et de *don Carlos à Elisabeth*, héroïde, avec les imitations de Gessner, 1769, in-8. Cette dern. pièce a été mal à propos attribuée à Ch.-Joseph Panckoucke.

PANCKOW (THOMAS), méd. allem., né en 1622 dans la marche de Brandebourg, étudia à Rostock, puis à Leyde, où il prit le grade de docteur, et, de retour en Allemagne, s'établit à Berlin. Il y m. en 1665, après avoir rempli pendant 10 ans les fonctions de médecin de la cour. On a de lui, sous le titre d'*Herbarium*, un ouvrage imp. pour la première fois à Ulm en 1634, in-4, avec plus de 1200 pl. grav. en bois, et plusieurs fois réimp., notamment à Cologne, 1673, in-4, par les soins de Zorn, qui y a joint environ 140 fig. : la dernière édit. de cet ouvrage est de Leipzig, 1679; il a été traduit en allem., ibid., 1756, in-4.

PANDENOLFE, quatrième prince de Capoue, successeur de Landolphe II, régna de 879 à 884, et eut pour successeur son frère Landenolfe. Il avait été presque continuellement en guerre, d'abord avec Guaifer, prince de Salerne, ensuite avec la république de Gaëte (882), et enfin contre les Sarasins, qui commençaient à envahir l'Italie.

PANDOLFE Ier, ou *Tête de fer*, fils et successeur de Landolfe IV, prince de Capoue, réunit, par la protection d'Othon-le-Grand, les trois principautés de Bénévent, Capoue et Salerne, au marquisat de Camérino et au duché de Spolette, ce qui le rendit un des souverains les plus puissans de l'Italie. Son règne fut marqué surtout par une guerre sanglante avec les Grecs, au pouvoir desquels il tomba après une défense vigoureuse devant Bovino (juin 969). Rendu à la liberté par suite de la révolution qui, en 970, priva Nicéphore Phocas du trône et de la vie, il punit les Napolitains de leurs tentatives contre ses états. Il m. en 981, laissant pour success. ses fils Landolfe VI et Pandolfe II, avec lesquels Othon II appela un tiers à partager son héritage, Trasmondo, qui eut les duchés de Spolette et de Camérino. — PANDOLFE II, fils du précéd., ne conserva que peu de temps après la mort de son père la principauté de Salerne, que lui avait légué en 978 Gisolfe II, reconnaissant des services que lui avait rendus Pandolfe-Tête-de-Fer. Les Salernitains, que la seule puissance de celui-ci avait retenus dans l'obéissance, ne tardèrent pas à chasser Pandolfe II pour se soumettre à Mansone, duc d'Amalfi. — PANDOLFE III, fils d'un cadet des princes de Capoue, réussit, à la m. de Pandolfe-Tête-de-Fer, à s'emparer de la souveraineté de Bénévent, qui fut ainsi détachée de celle de Capoue; il régna jusqu'en 1021; et moins d'un an après cette époque, son fils Pandolfe, qui lui succéda, s'était vu dépouillé de son héritage. — PANDOLFE IV, fils de Landolfe VII, et prince de Capoue en 1007, fut prisonnier en Allemagne, et ne recouvra sa liberté qu'en 1025. Il mourut sur le trône, à Capoue, 25 ans après. — PANDOLFE V, fils et successeur du précédent, avait été associé à son père dès 1026; il régna jusqu'en 1060, époque de sa mort. Il laissa sa principauté à Landolfe VIII, son fils, qui avait été son collègue.

PANDORE (myth.), la première des femmes, fut modelée par Vulcain, et reçut le souffle de Minerve. Chacune des divinités concourut à l'orner de qualités précieuses; ensuite Jupiter, songeant à punir Prométhée d'avoir ravi le feu céleste pour animer les hommes, la lui envoya comme épouse après lui avoir fait don d'une boîte où tous les maux étaient enfermés. Celui-ci ayant refusé Pandore et la boîte funeste, ce fut son frère Epiméthée qui l'ouvrit, et aussitôt les maux inondèrent la terre; mais l'espérance resta au fond. Telle est, suivant les poètes, l'origine de l'âge de fer.

PANEL (ALEXANDRE-XAVIER), savant jésuite et numismate, né en 1699 à Nozeroi (Franche-Comté), professa d'abord les humanités et la réth. dans divers colléges de son ordre, puis fut appelé en 1738 en Espagne, où il obtint le double emploi de précepteur des infans et de garde du cabinet du roi, places auxquelles fut joint ensuite le titre de professeur de réth. au collége royal de Madrid. Le père Panel m. dans cette ville en 1777, après s'être fait, par son érudition, une réputation qui serait plus durable s'il eût su diriger, au moyen de plus de critique, la vive pénétration dont il était doué. Parmi les écrits dont il est auteur, et qui presque tous roulent sur des points d'hist. et de numismatique, nous citerons : *de Cistophoris seu numis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1734, in-4, fig.; *Explication d'une médaille d'Auguste, frappée à Lyon*, insérée dans les *Mém. de Trévoux* (juin 1738, p. 1263); *Rem. sur les premiers vers. du prem. liv. des Macchabées*, Lyon, 1739, in-4, trad. en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1753, in-4, avec le texte orig.; *de Numis Vespasiani fortunam et felicitat. reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4; *de Coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Aug., etc., exhibente*, Zurich, 1748, in-8 et in-4, fig., avec une trad. esp. en regard. — PANEL (Antoine), son frère, d'abord jésuite comme lui, puis prêtre séculier, m. vers 1750 à Nozeroi sa patrie, cultiva la poésie lat. avec quelq. succès, et publia séparément quelques *odes* sans indication de dates ni de lieu de l'impression.

PANETIUS. V. PANÆTIUS.

PANIERI (FERDINAND), théologien italien, né en 1759 à Pistoja, renonça aux principes de l'école

janséniste qu'il avait soutenus avec éclat, en 1786, au synode tenu par l'évêque Ricci, dirigea plus tard les conférences ecclésiastiques du clergé de sa ville natale, adhéra avec un empressement marqué à la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI, et m. en 1822, chanoine de la cathédrale de Pistoja. Nous citerons, parmi ses divers écrits, une *Exposition des lois de Dieu et de l'église sur l'usure*, 1813, in-8.

PANIGAROLA (François), prédicateur célèbre au 16e S., né en 1548 à Milan, m. en 1594, évêque d'Asti en Piémont, avait eu une jeunesse fougueuse et dissipée, ce qui retarda le développement des talens qu'il avait annoncés d'abord. Mais rentré dans la bonne voie après la m. de son père qui l'aimait tendrement, et dont il n'avait pu recueillir les derniers embrassemens, il prit l'habit religieux chez les cordeliers de Florence (1567), et devint bientôt l'exemple de ses confrères. Ses prem. succès dans la chaire furent brillans. Après s'être vu couvert d'applaudissemens dans plusieurs villes d'Italie, et particulièrement en 1571 à Rome, où il avait été chargé de prêcher devant le chapitre général de l'ordre, il vint en France à l'invitation de Pie V, pour y suivre des cours de théologie, et ne retourna qu'au bout de 13 ans en Italie, dont toutes les villes se disputèrent l'honneur de le posséder. Suffragant de l'év. de Ferrare en 1586, il fut dépouillé de cette dignité comme prévenu d'entretenir, avec le card. de Médicis, une correspondance suspecte, mais n'en fut pas moins accueilli avec distinction à Rome, et nommé peu après évêq. d'Asti. Charles-Quint l'ayant envoyé en France avec le card. Cajetan, pour appuyer le parti de la ligue, Panigarola se montra l'un des plus ardens à exciter les Parisiens contre Henri IV; il ne renonça lui-même à l'espoir de voir triompher la li gue qu'après l'entrée de ce prince dans la capitale de son royaume enfin reconquis; et, revenu dans son diocèse, il ne survécut que peu de temps à cet évènement. Les *sermons* de Panigarola, aujourd'hui justement oubliés, furent imprimés à Rome en 1596, in-4. Parmi ses autres ouv., le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire, intit.: *il Predicatore, ossia parafrasi e commento intorno al libro dell' eloquenza di Demetrio Falereo*, Venise, 1609, in-4, plusieurs fois réimp.

PANIN (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'état russe, originaire de la famille des Pagnini, de Lucques, et fils d'un des généraux du tzar Pierre Ier, né en 1718, fut successivement chambellan et grand-écuyer de l'impératrice Elisabeth, remplit ensuite diverses missions diplomatiques, et enfin devint gouverneur du grand-duc Paul Petrovitch, puis ministre de Catherine II. Ce fut au prix d'une soumission sans bornes aux volontés de cette souveraine qu'il obtint cette faveur, et il la justifia du moins, à défaut de génie, par son application aux affaires et par des vues utiles: il m. en 1783. On a imprimé un *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8. — Panin (le général Pierre), frère du précédent, se signala dans la guerre contre les Turks, notamment à Bender, puis dans l'expédition contre le chef de révolte Pougatchef, dont il triompha. Courtisan moins habile que le comte son frère, il osait murmurer hautement contre l'ingratitude de Catherine à son égard; mais cette grande princesse lui prouva assez qu'elle n'avait point oublié ses services, puisqu'elle ne songea jamais à réprimer ses murmures.

PANINI (François), sav. modénois du 16e S., a écrit, vers 1567, une *chron.*, ou plutôt un nobiliaire de sa patrie, qu'il continua ensuite depuis 1507, où il l'avait laissée, jusqu'en 1567, de concert avec un comte Fulvio Rangone. On en conserve le MS. dans la bibliothèque ducale de Milan. Panini avait en outre composé des *épigrammes* latines qui ont été imp. à la suite des *poésies* d'Angelo Giuccinardi, Reggio, 1595 (*v.* le t. 4, p. 22 de la *bibliot. modenese*, de Tiraboschi.

PANIZZA (Louis), médecin de Frédéric II, duc de Mantoue, né dans cette ville en 1480, m. vers 1560, a laissé: *Apologia commentarii olim editi de parvâ evacuatione*, etc., Venise, 1561, in-fol.; *Quæstio de phlebotomiis fiendis in omni dolore*, etc., ibid., 1532, in-4.

PANNARD. V. Panard.

PANNARTZ (Arnold), imprimeur, sortit de l'atelier de Guttemberg à Mayence, pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de Paul II. S'étant établi avec quelques autres dans le monastère de Sublac', ils imprimèrent le *Donat* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. Appelé à Rome par François de Maximis, il y publia en 1467 les *Epîtres familières de Cicéron*, l'année suivante les *Lettres* de St Jérôme, 2 vol. in-fol., et la première édition du *Speculum vitæ humanæ.*

PANNEELS (Guillaume), graveur, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600, et travailla d'après son maître. Ses principales estampes sont: *Esther devant Assuérus*, *la Nativité*, *l'Adoration des Mages*, *la Madeleine chez le pharisien*, deux tableaux de *la Sainte famille*, *le Portrait de Rubens*, etc.

PANNINI (Jean-Paul), l'un des meilleurs peintres paysagistes du 18e S., élève de Benoît Luti, né à Plaisance en 1691, m. à Rome en 1764, se distingua dans la perspective par la grâce et la vérité qu'il mettait dans ses paysages. On voit à Rome, dans la *Villa Patrizi*, quelques-uns des ouvrages de J.-P. Pannini: le musée du Louvre en possède sept, dont un, représentant des *Ruines d'architecture d'ordre dorique*, passe pour l'un de ses plus beaux ouvrages après ses *Vendeurs chassés du temple.* — Son fils François Pannini se distingua dans le même genre de peinture. Notre musée possède de lui 16 dessins lavés à l'aquarelle: on en peut voir le détail dans la *Notice des dessins exposés au Louvre, dans la galerie d'Apollon.*

PANNONIUS. V. Cisinge.

PANOENUS, peintre grec, frère de Phidias, fut employé comme lui à orner et embellir le temple de Jupiter-Olympien, où il peignit divers sujets de la myth. Il fit dans Athènes le tableau de la bataille de Marathon, et représenta en Elide, sur le bouclier d'une Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones.

PANORMITA (Antoine BECCADELLI, plus connu sous le nom de). V. Antoine de Palerme, et ajoutez: Ses *Poésies* ont été imp. à Venise, 1553, in-4, avec des *épigrammes* et des *satires contre Laurent Valla.* On a publié à Paris, en 1791, dans un recueil infâme intitulé *Quinque illustrium poëtarum Lusus in Venerem*, l'*Hermaphroditus*, de Panormita, son ouv. le plus connu.

PANSA (Caius-Vibius), consul romain, collègue d'Hirtius, ami de Cicéron, commandait les armées romaines contre Antoine avec Octave et son collègue. Il fut blessé dans un combat, et m. de sa blessure.

PANSERON (Pierre), architecte, né à Provins, a dessiné et gravé plusieurs volumes de planches, pour jardins anglais et autres.

PANTAGATHUS (Octavio BACATO, plus connu sous le nom de), religieux servite, né à Brescia en 1494, m. à Rome en 1567, se distingua par une vaste érudition, et fut regardé de son temps comme un oracle en littérature. Il n'a fait imprimer par modestie aucun ouvrage. Parmi les traités qu'il avait composés, on en remarque un intitulé: *Notitia rerum romanarum*, et une *Hist. ecclésiastiq.* Sa *Vie* a été publiée par J.-B. Rulus, Rome, 1657, in-8.

PANTALÉON (St), natif de Nicomédie, souf-

frit le martyre vers 305, sous l'empire de Galère. — Un autre PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le 13e S., est auteur d'un *traité* contre les erreurs des Grecs, inséré dans la *Bibliothèque des pères*.

PANTALÉON (HENRI), médecin, historien et littérateur, né à Bâle en 1522, occupa avec distinction plusieurs chaires de littérature et de médecine dans sa patrie, où il était revenu après quelques voyages en Italie et en France, et où il mourut en 1595. Outre un certain nombre d'*opuscules* en vers latins, de *notes*, de *préfaces* et *traductions*, on a de lui : *Prosopographia heroum et illustrium virorum totius Germaniæ*, 1566, 3 vol. in-fol.; *Diarium historicum*, Bâle, 1572, in-fol.; *militaris ordinis johannitarum rhodiorumque, aut melitensium equitum Historia nova*, ibid., 1581, in-fol., fig., rare, etc.

PANTALEONE, professeur de médecine à Verceil, puis premier médecin du duc de Savoie, se fit, vers la fin du 15e S., une grande réputation de savoir, et écrivit divers ouvrages, parmi lesquels on distingue les deux suivans : *Lacticiniorum Summa*, Turin, 1477, in-4; et *Pilurarium*, impr. avec le précédent, Pavie, 1518, in-fol.; Lyon, 1525, in-4; ibid., 1528, in-8.

PANTÈNE (St), philosophe stoïcien et père de l'église, né en Sicile de parens païens, renonça à l'étude des sciences profanes après avoir embrassé la foi chrétienne, et étant venu se fixer à Alexandrie, y fut placé, vers l'an 179, à la tête de la célèbre école qu'avaient fondée les disciples de Saint Marc. Institué apôtre des nations orientales par le patriarche Démétrius, il passa dans les Indes, y séjourna plusieurs années, et revint à Alexandrie, où il remplissait encore en 216 les fonctions de catéchiste sous St Clément. Ce saint père, dans ses *Comment.*, parle avec beaucoup de vénérat. de Pantène, dont l'église honore la mémoire le 7 juillet.

PANTEO (JEAN-ANTOINE), médecin, né à Vérone au 15e S., a laissé : *Confabulat. ex thermis chalderianis, quæ in veronensi agro sunt*, etc., Vicence, 1488, in-fol. — Jean-Aug. PANTEO, de Venise, est auteur d'un traité intitulé *Ars et Theoria transmutationis metallicæ*, etc., pub. à Venise en 1551.

PANTERO-PANTERA (N.), gentilhomme de Côme, et capitaine de galères au service de Clément VIII, est auteur d'un ouvrage publié à Rome en 1614 sous le titre de l'*Armata navale*, en 2 liv.

PANTHÉE, femme d'Abradate. V. ABRADATE.

PANTHOT (LOUIS), chirurgien lyonnais, se distingua au 17e S., et accrédita un des prem. l'opér. césarienne. — Ses 2 fils, HORACE et JEAN-BAPTISTE, se distinguèrent aussi comme médec. Le second, mort en 1707, a laissé, entre autres écrits, un *Traité sur la baguette divinatoire*, ou *la Recherche des véritables usages auxquels elle convient*, Lyon, 1693, in-4 et in-12; *Dissertation sur l'usage des bains chauds, principalement sur ceux d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure*, ibid., 1700, in-4; *Traité des dragons et des escarboucles*, ibid., 1691, in-12.

PANTIN (GUILL.), méd. à Bruges, m. en 1583, a écrit, sur le *de Re medicâ* de Celse, un *Commentaire*, imprimé à Bâle, 1552, in-fol. — Pierre PANTIN, petit-neveu du précédent, né à Thielt, en Flandre, professa les langues à Louvain, fut doyen de Ste-Gudulle à Bruxelles, et m. en 1611 à 56 ans. Outre des traductions de plusieurs aut. grecs, on a de lui, entre autres ouvrages, un traité *de Dignitatibus et Officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, inséré dans l'*Hispania illustrata*.

PANVINIO (ONUPHRE), antiq., hist. et compil., né en 1529 à Vérone, prit l'habit des ermites de St-Augustin, enseigna la théologie à Florence (en 1554), parcourut ensuite l'Italie pour recueillir des inscript. et autres monum. d'antiquité, fut attaché à la bibl. du Vatican sous le pape Marcel II, accompagna le cardinal Alexandre Farnèse en Sicile, et m. à Palerme en 1568. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont Niceron (t. 16 de ses *Mém.*) et Scipion Maffei (*Verona illustrata*, t. 2), donnent la liste exacte. Nous citerons seulem. : *Epitome pontificum romanorum usque ad Paulum IV*, Venise, 1567, in-4, 2e édit.; *Fasti et Triumphi Romanorum, à Romulo usque ad Carolum V*, Venise, 1557; Heidelberg, 1588, in-fol.; *de baptismate pascali Origine*, etc., Rome, 1560, in-4; *de Sybillis et Carminibus sybillinis*, Venise, 1567, in-8; *de Triumpho Commentarius*, ibid., 1573, in-fol.; *de Ritu sepeliendi mortuos*, etc., Louvain, 1572, in-8; trad. en franç., Arras, 1613, in-8; *de Republicâ romanâ libri III*, Venise, 1581, in-8; *amplissimi ornatissimique Triumphi, ex antiq. lapidum, nummorum monumentis..... Descriptio*, Rome, 1618, in-fol. obl., fig., très-rare, etc., etc. On a peine à concevoir comment Panvinio, m. à 39 ans, eut le loisir de composer un aussi grand nombre d'ouvr.

PANYASIS, poète d'Halycarnasse, avait composé un poème sur les 12 travaux d'Hercule, fort vanté par les anciens, et dont il ne nous est rien parvenu.

PANZACHIA (MARIE-HÉLÈNE), peintre, née à Bologne en 1688, avait un talent remarq. pour le paysage. Elle a aussi traité avec succès quelques objets d'histoire.

PANZANI (GRÉGOIRE), ecclésiastique italien du 17e S., fut envoyé par Urbain VIII en Angleterre l'an 1634, pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre les catholiques de cette île. Les *mém.* qu'il écrivit en italien relativ. à cette mission, sont restés MSs.; mais Berington en a donné une traduction angl., avec des notes et un supplém., sous ce ce tit. : *the Mémoirs of Gregorio Panzani, giving an account*, etc., Birmingham, 1794, in-4.

PANZER (GEORGE-WOLFGANG-FRANÇOIS), ministre du St-Evangile et bibliogr., né à Sulzbach en 1729, m. à Nuremberg en 1805, s'est fait connaître surtout par ses *Annales typographici, ab artis inventæ origine ad annum MD*, etc., Nuremberg, 1793-1803, 11 v. in-4. On a en outre de lui : *Description des plus anciennes Bibles allem.*, Nuremberg, 1777, in-4; *Hist. de l'imprimerie dans les prem. temps à Nuremberg*, ibid., 1779, in-4; *Annales de l'ancienne littérat. allem.*, ibid., 1788, gr. in-4. On trouvera une *notice* détaillée sur Panzer en tête du prem. vol. du *catalogue* de sa biblioth., en lat., Nuremberg, 1806-7, 3 vol. in-8.

PAOLI (D. SÉBASTIEN), religieux de la congrég. des clercs réguliers de la Mère de Dieu, littérateur et antiquaire distingué, né à Lucques en 1684, m. en 1751, membre de plus. académ., publia dans les journaux d'Italie beaucoup de *dissert.*, dont plus. ont été impr. depuis à Lucques et à Venise, 1748 et 1750. Nous citerons les suivantes : *Della poesia de' SS. padri greci e latini*, Naples, 1714, in-8; *Dissertatio de numo aureo Valentis imperatoris*, Lucques, 1722, in-4, etc. On a aussi de lui les *vies* de plus. hommes illustres. *Voy.*, pour plus de détails, l'*éloge* de D. S. Paoli, dans le t. 33 du *Giornale de' letter. d'Italia*, p. 397, et celui qu'a pub. le P. Paciaudi sous ce tit. : *De rebus Sebast. Paulli, congreg. Matris Dei, Comment. epistol.*, etc., Naples, 1751.

PAOLI (HYACINTHE), général corse, d'une famille plébéienne, ne dut d'abord son élévat. qu'à la supériorité de ses lumières, et il la justifia ensuite par son énergique intrépidité dans l'insurrection de l'île contre les Génois en 1734. Chargé du commandem. avec Giafferi et Ceccaldi, et réduit à une lutte trop inégale, il pensa à adoucir le joug dont il devenait impossible d'affranchir sa patrie, et, de concert avec ses collègues, il en proposa la dominat. aux cours de Rome et de Madrid, qui re-

fusèrent cette offre. Ce fut alors que les chefs de la Corse placèrent, dans un manifeste, cette île sous la protect. de l'*Immaculée Conception*. Cepend. l'enthousiasme public s'y affaiblissait de plus en plus; l'arrivée du baron de Neuhof (*v.* ce nom) l'avait relevé pour un moment. Paoli et ses collègues déposèrent en ses mains le pouvoir suprême; mais la fortune trahit les espérances de l'aventureux baron, et des négociations entamées entre la France et l'Allemagne allaient replacer la Corse sous le joug détesté des Génois. Paoli adressa à Louis XV, au nom de ses concitoyens, un manifeste rempli de force et de pathétique. Cette ressource désespérée ne fut pas moins vaine que les dern. efforts du patriote général, qui du moins s'honora, avant de succomber devant la fortune du maréchal de Maillebois (1739), par un trait d'humanité qui lui mérita l'admirat. de ses heureux adversaires : il parvint à sauver la vie à six compagnies franç. qu'allaient égorger les Corses, entre les mains de qui elles étaient tombées. Réfugié à Naples avec sa famille, après la conquête de sa patrie, il y fut mis à la tête d'un régiment, et m. à l'instant des prem. succès de son fils, dont l'art. suit.

PAOLI (Pascal), fils du précéd., né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia, suivit son père dans l'exil, et fut élevé sous ses yeux, à Naples, dans la haine du nom génois. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie, lorsqu'il alla rejoindre en Corse son frère aîné, Clemente, qui venait d'être nommé l'un des magist. suprêmes de l'île. Ce fut vers le jeune Pascal que se tournèrent bientôt tous les regards. En 1755, il fut proclamé, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emmanuel Matra, s'étant fait le stipendié des Génois, profita de ce moment pour l'accabler encore. Pascal dut son salut aux prompts secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni, et dès-lors il fit oublier ses revers par des victoires dont il sut profiter. Non content de triompher sur terre, il créa une petite marine qui fit beaucoup de mal au commerce de Gênes. Les anciens maîtres de la Corse en étant venus à faire des propositions de paix, il fit décréter en 1761 que la nation ne se prêterait à aucun accommodem., à moins que son territoire ne fût évacué et son indépend. reconnue. Il poursuivait en même temps ses succès contre tous les ennemis du nouv. gouvernem., tant étrangers que nationaux, et commençait l'époque la plus brillante de sa vie. Les places maritimes restant seules aux Génois, et tout l'intérieur de l'île étant reconquis sur eux, Paoli crut devoir saisir le beau rôle de législateur. L'établissem. de tribunaux permanens, l'uniformité introduite dans les poids et les mesures, une nouv. monnaie mise en circulation, des soins constans donnés au maintien de la paix intérieure, l'agriculture ranimée, les bienfaits de l'instruct. offerts publiquem. aux jeunes Corses dans l'université nouv. de Corté, enfin les priviléges de la juridict. ecclésiastique, sinon détruits, du moins combattus avec courage, tels furent les actes qui recommandèrent le nom de Paoli à l'admirat. de l'Europe. J.-J. Rousseau, invité par lui à venir se fixer dans son île, céda à ces instances faites au nom d'une nation qu'il estimait; des circonstances indépendantes de la volonté du philosophe purent seules l'empêcher d'aller travailler, sous les auspices du guerrier libérat., à la législation de cette république naissante. Cependant des troupes franç., commandées par le comte de Marbeuf, débarquèrent en Corse. Paoli, alarmé d'abord, se laissa rassurer par les démonstrations de neutralité du ministre de France, le duc de Choiseul, et se crut même assez en sûreté pour aller enlever Capraïa aux Génois (1767). Mais enfin ceux-ci cédèrent à la France leurs prétentions à la souveraineté de la Corse. Paoli protesta contre ce marché déloyal, et résolut d'en empêcher l'exécution par la force des armes. Après quelq. avantages obtenus sur le marquis de Chauvelin, il fut complètem. défait par le comte de Vaux, qui avait été chargé du commandem. des troupes franç. à la place du présomptueux marquis. L'Angleterre fut l'asile du généreux défenseur de la Corse jusqu'en 1789, époque à laquelle l'assemblée constituante fit cesser son exil et celui de tous les autres champions malheureux de l'indépendance. Il vint à Paris recevoir du peuple et des grands l'accueil le plus flatteur, et du roi le titre de lieuten.-général avec le commandement militaire de son pays. Arrivé à son poste, et investi, par la confiance de ses concitoyens, de plusieurs autres charges importantes, il seconda sincèrem. d'abord les vues de l'assemblée constituante; mais les maux de la révolut. qui s'étendirent jusqu'en Corse, et d'autres motifs légitimes encore le détachèrent insensiblement de la métropole. Il fut accusé de trahison dans le sein de la convention, et rompit alors tous les liens qui l'attachaient à ce gouvernem. horrible. Elu par les autres mécontens généralissime et présid. d'une consulte formée à Corté (1793), mis hors la loi presque aussitôt par la France, il offrit son pays au roi d'Angleterre, qui ne dédaigna point cet hommage, mais qui fut assez peu reconnaissant pour donner la vice-royauté de la Corse, et même la présidence du parlement de ce nouveau royaume, à d'autres qu'à Paoli. Ce grand citoyen étouffa son ressentim. et fit tout pour engager ses compatriotes à rester fidèles au roi George, persuadé qu'il était que cette alliance était leur seul moyen de salut. Il se rendit toutefois à Londres en 1796, pour y faire entendre des plaintes auxquelles on ne fit pas attention. Il passa ses dern. jours sur cette terre étrangère, désespéré de voir son pays au pouvoir de la France, et la France gouvernée par un homme qu'il avait vu naître, qu'il avait protégé, et qui n'avait pu rester son ami. Il m. dans un village voisin de Londres en 1807. V., pour plus de détails, la *Descript. de l'île de Corse*, par le baron Frédéric, fils du roi Théodore, et l'écrit de Pompéi, intit. : *De l'état de la Corse*, Paris, 1821, in-8.

PAOLILLO, peintre, élève de Sabbattini, a peint à Naples, sa ville natale, un *St-Jean* et un *Tableau de la Vierge*, qui lui ont fait beaucoup de réputation.

PAOLINI (Fabio), philosophe et médec., né à Udine vers le milieu du 16e S., fut l'un des fondat. de la nouv. academ. qui s'éleva à Venise en 1593, et il y fit un cours public de langue grecque. On a de lui, entre autres ouv. mentionn. dans la *Biblioth. volante* de Cinelli, et dans le *Dictionn.* d'Eloy : *de viperis in trochiscorum apparatu pro theriacâ adhibendis Disputatio*, Venise, 1604; *Prælectiones Marciæ sive Commentaria in Thucydidis Historiam*, etc., ibid., 1603; *Fabulæ ex antiquis scriptoribus excerptæ, et græcis latinisque tetrasticis senariis explicatæ*, ibid., 1587.

PAOLINI (Pétronille), poète et musicienne distinguée, né à Tagliacozzo en 1663, m. en 1726, a laissé diverses *poésies* qui se trouvent dans les recueils de son temps, cinq *oratorio* en musique, et deux drames intit.: *Il tradimento vindicato, ovvero la Dona illustre et la Tomiri.*

PAON, DU PAON ou LE PAON (N.), peintre de batailles, né vers 1740, d'un paysan des envir. de Paris, vint s'établir dans cette ville après avoir servi plus. années dans un régim. de dragons. Muni de dessins qu'il avait exécutés au milieu des camps, où s'était fortifié son goût naturel pour l'art dans lequel il devait plus tard se distinguer, il se présenta à Carle Vanloo, prem. peintre du roi, en reçut des encouragem., et en peu de temps il devint l'émule de Casanova, sous lequel il commença à peindre. Cet artiste m. en 1785; div. morceaux qu'il a exé-

cutés au Palais-Bourbon et dans la salle du conseil de l'Ecole-Militaire, dénotent un dessin ferme et correct, une gr. exactitude d'imitat., mais sont d'un ton parfois un peu froid.

PAPA (Joseph del), prem. médecin du gr.-duc Jean Gaston de Médicis, né en 1649 à Empoli (Toscane), m. en 1737, avait d'abord professé la dialectique, puis successivem. les institut. théoriques et la pratique de la médec. à l'université de Pise. On a de lui : *Lettera intorno alla natura del caldo e del freddo, al signor Francesco Redi*, Florence, 1674, in-8 ; *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima*, Florence, 1675, in-8 ; *Exercitat. de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur*, etc., ibid., 1733, in-4 ; Venise, 1735, et Leyde, 1736, in-8 ; *Consulti medici*, in-4, Rome, 1733, et Venise, 1734 ; *Trattati varij fatti in diverse circostanze*, Florence, 1734, in-4.

PAPACINO. V. Antoni.

PAPADOPOLI (Nicolas COMMÈNE), jésuite, littérat. et ensuite professeur de droit canon à Padoue, né en 1655, m. en 1740, a fait imp. div. ouv. qui dénotent une connaiss. distinguée des langues savantes, mais que déparent de nombr. inexactitudes. Nous citerons seulement ses *Prænotationes mystagogicæ ex jure canoncio*, etc., Padoue, 1697, in-fol.

PAPAI-PARIZ (François), médec. hongrois, né en 1649 à Deez, dans la Transylvanie, où il m. en 1716, après avoir, pendant 40 ans, enseigné la médecine, a laissé une traduct. en latin de la *Paix de l'âme* de Pierre Dumoulin, in-8 ; un *Abrégé de l'hist. ecclésiast. de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8 ; *Paix du corps*, en hongrois ; *Dictionar. latino-hungaricum*, Leutschau, 1708, in-8 ; *Dictionarium hungarico-latinum* ; *Ars heraldica*, 1696, in-12 ; des *poésies*, etc.

PAPARELLA (Sébastien), profess. de médec. à l'univ. de Pérouse, né au commencem. du 16e S. à Monte-Santo, dans la Marche d'Ancône, est aut. d'un assez gr. nomb. d'ouvr. mentionnés dans le *Dictionnaire* d'Eloi, et qui, impr. d'abord séparément à Venise, Pavie et Pérouse, de 1551 à 1573, ont été réunis par l'aut. en une édit. complète, Macerata, 1582, in-fol.

PAPE (Gui). V. Gui-Pape.

PAPE, nom sous lequel on désigna d'abord tous les évêques, ne devint particulier aux successeurs de saint Pierre que depuis Grégoire VII. Comme les autres évêques, les papes furent élus par le peuple et le clergé, jusqu'à ce que les empereurs s'étant faits chrétiens, s'attribuèrent le droit de confirmer leur choix, et Justinien et ses successeurs exigèrent même une somme d'argent pour leur accorder cette confirmat. Constantin Pogonat délivra l'Eglise de cette servitude en 681. Louis-le-Débonnaire déclara en 824 que l'élection des papes serait libre à l'avenir. Mais sous Innocent II les cardin. s'arrogèrent le droit de faire seuls cette élect. (vers 1143). Le pape Honorius III en 1216, ou plutôt Grégoire en 1274, ordonna que l'élect. se ferait à l'avenir dans un conclave, ce qui s'est pratiqué jusqu'à nous. Les papes forment depuis St Pierre, que l'on regarde comme le prem., une suite non interrompue. Ils se sont succédé dans l'ordre suivant :

St Pierre, m. en	66
St Lin.	67
St Clément.	76
St Clet.	83
St Anaclet.	96
St Evariste.	108
St Alexandre I.	117
St Sixte I.	127
St Télesphore.	138
St Higyn.	142
St Pie I.	150
St Anicet.	161
St Soter.	171
St Eleuthère.	185
St Victor I.	197
St Zéphirin.	217
St Calixte I.	222
St Urbain I.	230
St Pontien.	235
St Anthère.	236
St Fabien.	250
St Corneille.	252
Novatien, antip.	251
St Luce I.	254
St Etienne I.	257
St Sixte II.	259
St Denis.	268
St Félix I.	274
St Eutichien.	283
St Caie.	295
St Marcellin.	304
St Marcel.	310
St Eusèbe	310
St Melchiade.	314
St Sylvestre.	335
St Marc.	336
St Jules I.	352
Libère.	366
Félix II.	
St Damase.	384
Ursicin, antip.	
St Sirice.	399
St Anastase.	401
Innocent I.	417
Zozime.	418
Boniface I.	422
Célestin I.	432
Sixte III.	440
St Léon-le-Grand.	461
St Hilaire.	468
Simplicius.	483
Félix III.	492
Gélase.	496
Anastase II.	498
Symmaque.	514
Laurent, antip.	
Hormisdas.	523
Jean I.	526
Félix IV.	530
Boniface II.	532
Jean II.	535
Agapet.	536
Sylvère.	538
Vigile.	555
Pélage I.	560
Jean III.	573
Benoît I.	578
Pélage II.	590
St Grégoire-le-Gr.	604
Sabinien.	606
Boniface III.	607
St Boniface IV	615
Dieudonné I.	615
Boniface V.	624
Honorius I.	638
Séverin.	640
Jean IV.	642
Théodore.	649
St Martin I.	655
Eugène I.	657
Vitalien.	672
Dieudonné II.	676
Donnus I.	679
St Agathon.	682
Léon II.	683
St Benoît II.	685
St Jean V.	686
Pierre, antip.	
Théodore, antip.	
Conon.	687
St Sergius I.	701
Théodore, antip.	
Paschal, antip.	
Jean VI.	705
Jean VII.	707
Sisinius.	708
Constantin.	715
Grégoire II.	731
Grégoire III.	741
Zacharie.	752
Etienne II, élu et non consacré.	
Etienne II ou III.	757
Paul I.	767
Théophilacte, Constantin, Philippe, antipapes.	
Etienne III ou IV.	772
Constantin, antip.	
Adrien I.	795
Léon III.	816
Etienne IV ou V.	817
Paschal I.	824
Eugène II.	827
Zizime, antip.	
Valentin.	827
Grégoire IV.	844
Sergius II.	847
Léon IV.	855
Benoît III.	858
Anastase, antip.	
Nicolas I.	867
Adrien II.	872
Jean VIII.	882
Marin ou Martin II.	884
Adrien III.	885
Etienne V ou VI.	891
Anastase, antip.	
Formose.	896
Sergius, antip.	
Boniface VI.	896
Etienne VI ou VII.	897
Romain.	898
Théodore II.	898
Jean IX.	900
Benoît IV.	904
Léon V.	904
Christophe, antip.	905
Sergius III.	912
Anastase III.	914
Lando.	915
Jean X.	928
Léon VI.	929
Etienne VII ou VIII.	931
Jean XI.	936
Léon VII.	939
Etienne VIII ou IX.	943
Marin ou Martin III.	946
Agapet II.	956
Jean XII.	964
Léon VIII, antip.	965
Benoît V, chassé en	964
Jean XIII.	972
Benoît VI.	974
Boniface VII, ant.	975
Donnus II.	975
Benoît VII.	984
Jean XIV.	985
Boniface VII pour la seconde fois antipape.	985
Jean XV, fils de Robert, élu et non sacré.	985
Jean XVI.	996
Jean XVI, antip.	998
Grégoire V.	999
Sylvestre II.	1003
Jean XVII.	1003
Jean XVIII.	1009
Serguis IV.	1012
Benoît VIII.	1024
Léon ou Grégoire, antipape.	1012
Jean XIX.	1033
Benoît IX, abdique en	1044

Sylvestre et Jean, antipapes.	1044
Grégoire VI.	1046
Clément II.	1047
Benoît IX réintég.	1048
Damase II.	1048
Léon IX.	1054
Victor II.	1057
Etienne IX ou X.	1058
Benoît X, antip.	1058
Nicolas II.	1061
Alexandre II.	1073
Honoré II, antip.	1081
Grégoire VII.	1085
Clément III, antip.	1086
Victor III.	1087
Urbain II.	1099
Pascal II.	1118
Albert et Théodoric, antip.	
Gelase II.	1119
Maurice Bourdin, antipape.	1119
Calixte II.	1124
Honoré II.	1130
Calixte III, antip.	
Innocent II.	1143
Anaclet et Victor, antipapes.	
Célestin II.	1144
Lucius ou Luce II.	1145
Eugène III.	1153
Anastase IV.	1154
Adrien IV.	1159
Alexandre III.	1181
Victor, Pascal, Calixte, Innocent, antipapes.	
Luce III.	1185
Urbain III.	1187
Grégoire VIII.	1187
Clément III.	1191
Célestin III.	1198
Innocent III.	1216
Honoré III.	1227
Grégoire IX.	1241
Célestin IV.	1241
Innocent IV.	1254
Alexandre IV.	1261
Urbain IV.	1264
Clément IV.	1268
Grégoire X.	1276
Innocent V.	1276
Adrien V.	1276
Vicedominus, non sacré.	1276
Jean XXI	1277
Nicolas III.	1280
Martin IV.	1285
Honoré IV.	1287
Nicolas IV.	1292
Célestin V abdique,	1294
Boniface VIII.	1303
St Benoît XI.	1304
Clément V siége à Avignon.	1314
Jean XXII.	1334
Pierre de Corbière, antipape.	1338
Benoît XII.	1342
Clément VI.	1352
Innocent VI.	1362
Urbain V.	1370
Grégoire XI retourne à Rome.	1378
A Rome.	
Urbain VI.	1389
Boniface IX.	1404
Innocent VII.	1406
Grégoire XII.	1409
Alexandre V.	1410
Jean XXIII.	1415
Martin V.	1431
Eugène IV.	1447
A Avignon.	
Clément VII.	1394
Benoît XIII.	1423
Clément VIII.	1429
Félix V.	1449
Fin du schisme.	
Nicolas V.	1455
Calixte III.	1458
Pie II.	1464
Paul II.	1471
Sixte IV.	1484
Innocent VIII.	1492
Alexandre VI.	1503
Pie III.	1503
Jules II.	1513
Léon X.	1521
Adrien VI.	1523
Clément VII.	1534
Paul III.	1549
Jules III.	1555
Marcel II.	1555
Paul IV.	1559
Pie IV.	1565
St Pie V.	1572
Grégoire XIII.	1585
Sixte V.	1590
Urbain VII.	1590
Grégoire XIV.	1591
Innocent IX.	1591
Clément VIII.	1605
Léon XI.	1605
Paul V.	1621
Grégoire XV.	1623
Urbain VIII.	1644
Innocent X.	1655
Alexandre VII.	1667
Clément IX.	1669
Clément X.	1676
Innocent XI.	1689
Alexandre VIII.	1691
Innocent XII.	1700
Clément XI.	1721
Innocent XIII.	1724
Benoît XIII.	1730
Clément XII.	1740
Benoît XIV.	1758
Clément XIII.	1769
Clément XIV.	1774
Pie VI.	1799
Pie VII.	1823
Léon XII.	

PAPEBROCH, ou plus exactement PAPEBROECK (DANIEL), sav. jésuite, un des plus laborieux édit. des *Acta sanctorum*, naq. à Anvers en 1628. Le cours de l'immense travail qu'il avait entrepris conjointem. avec les pères Bollandus et Henschenius fut interrompu par les querelles que lui suscitèrent les carmes, irrités contre lui pour ce qu'il avait dit relativem. à leur origine. Il fallut des jugemens, et de l'inquisition de Madrid et de la cour de Rome. Les décisions finirent par être favorables à Papebroch, qui depuis continua tant qu'il put ses travaux. Devenu aveugle à 82 ans, il consacra à des exercices de piété les 5 dern. années de sa vie, qu'il termina à Anvers en 1714. Outre la part qu'il eut aux *Acta sanctorum*, et particulièrement aux volumes de cette savante compilation qui contiennent les mois de mars, avril, mai et juin, il a pub. encore le *Propylæum ad Acta sanctorum maii*, in-fol., et ses *Réponses aux accusations des carmes*, 4 vol. in-4. Le P. Piens a écrit la *vie* de ce sav. jésuite en tête du 6e vol. des *Actes* du mois de juin; et elle a été reproduite dans le tome 2 des *Mém.* de Niceron.

PAPENDRECHT (CORNEILLE-PAUL HOYNCK VAN), théol. flamand, chanoine et archiprêtre de la métropole de Malines, né en 1686 à Dordrecht, m. à Malines en 1753, avec la réputation d'un homme instruit, laborieux et zélé, a laissé : *Historia ecclesiæ ultrajectinæ à tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-fol., trad. en flamand, et impr. en Hollande, 1728, in-fol.; *sex Epistolæ, de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectentium*, Malines, 1729, in-4; *Specimen eruditionis Broedersianæ*, ib., 1730, in-4; *Analecta belgica*, La Haye, 1743, 6 vol. in-4.

PAPHNUCE (St), év. de la Haute-Thébaïde, souffrit des persécutions cruelles sous Maximin, et assista en 325 au concile de Nicée. On ignore l'époque de sa m. — Il ne faut pas le confondre avec un autre confesseur du même nom qui, étant év. de Saïs, assista en 362 au concile d'Alexandrie, et fut banni par l'emp. Constance.

PAPIAS (St), disciple de St Jean-l'Evangéliste, devint év. d'Hiéraples, et composa, vers le commencement du 2e S. de J.-C., un ouvrage intit. *Exposition des discours du Seigneur*, dont il ne nous reste que des fragmens. Quelques canonistes imputent à Papias d'avoir le premier donné cours à l'opinion des millenaires, si répréhensible depuis que Cérinthe y mêla de grossières erreurs, mais qui du temps même de St Augustin, comme l'avoue ce St père, était encore admise par la presque totalité des fidèles. — Un autre PAPIAS, gramm. du 11e S., est aut. d'un *Vocabularium latinum*, dont toutes les éditions sont rares; la première est de Milan, 1476, in-fol.

PAPILLON (ALMAGUE), poète français, contemporain de Marot, et comme lui valet de chambre de François Ier, qu'il suivit dans sa captivité en Espagne après la bataille de Pavie, naquit à Dijon en 1487, et m. dans la même ville en 1559. On a de lui : *le Nouvel Amour*, souv. impr.; *Victoire et Triomphe d'argent contre le dieu d'amour*, Lyon, 1537; *Ordonnances d'argent; Victoire et Triomphe d'honneur et d'amour contre argent.* — Thomas PAPILLON, sav. jurisc., de la même famille que le précéd., né à Dijon en 1514, m. en 1596, avocat au parlement de Paris, a laissé, outre un Traité du Droit d'Accroissem. (*libellus de Jure accrescendi*, 1571, in-8), deux autres traités insérés dans le *Thesaurus juris* du jurisc. Otto; ils avaient déjà paru isolém. sous ces titres : *De directis hæredum substitut.*, 1616, in-8; et *Comment. in IV priores titulos lib. primi Digestorum*, 1624, in-12.

PAPILLON (PHILIBERT), chanoine de la Chapelle-aux-Riches à Dijon, où il était né en 1666, consacra toute sa vie à des recherches historiques et littéraires. Il fournit à plusieurs savans, ses contemporains, des *mémoires* et des *observations* intéressantes sur la Bourgogne, dirigea l'ouvrage de Garreau, intitulé *Description du gouvernement de Bourgogne* (Dijon, 1717), publia en 1702 la *Vie de Pierre Abailard* et celle *de Jacq. Amyot*, évêque d'Auxerre; mais ce ne fut qu'après sa mort, arrivée en 1738, que parut l'ouvrage qui prouve le mieux sa vaste érudition et son assiduité

au travail. Il a pour titre *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol., et fut publié par les soins de Papillon de Flavignerot, neveu de Philibert.

PAPILLON (Marc de). V. Lasphrise.

PAPILLON (Jean), graveur sur bois, né en 1639 à Rouen, m. à Paris en 1710, a laissé des ouvrages où l'on remarque du talent, et qui lui ont fait sa réputation; mais, faute de connaissances en dessin, il ne put aller aussi loin que semblaient l'annoncer ses dispositions. — Son fils, Jean Papillon *le Jeune*, né à St-Quentin en 1661, mort à Paris en 1710, suivit la même carrière, et y atteignit un plus haut degré de perfection. Il travailla pour les tapissiers, les brodeurs, les gaziers, et surtout pour les libraires. Il inventa le *trusquin*. Les amateurs recherchent les portraits de *Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*, gravés sur bois par cet artiste. — Papillon (Jean-Nicolas), frère du précédent, né à St-Quentin en 1663, m. à Paris en 1714, obtint moins de succès, parce qu'il apporta moins de zèle et d'ardeur aux études de son art. — Jean-Baptiste Papillon, neveu du précédent, se distingua dans la même carrière, et l'on admire encore ses *culs-de-lampe* pour l'édition in-fol. des *Fables* de La Fontaine. Il publia en outre sur son art un ouvrage ayant pour titre *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, grand in-8. Cet habile graveur était né en 1698 à Paris, et il y m. en 1776. — Papillon (Jean-Baptiste-Michel), frère du précédent, mais d'un second lit, fut formé à son art par ses soins, et m. à 26 ans en 1746. Cette mort prématurée l'empêcha d'obtenir les succès qu'avaient annoncés ses rares dispositions. — Marie-Anne Rouillon, 2e femme de Jean-Baptiste Papillon, a cultivé aussi la *gravure* avec succès.

PAPILLON DE LA FERTÉ (Denis-Pierre-Jean), intendant des menus-plaisirs du roi, né à Châlons-sur-Marne en 1727, envoyé à l'échafaud par le tribunal révolutionnaire à l'âge de 67 ans, a laissé : *Extrait de différens ouvrages publiés sur la vie des peintres*, Paris, 1776, 2 vol. in-8; *Elémens d'architecture, de fortification et de navigation*, ibid., 1787, in-8; *Elémens de géographie*, ibid., 1783, in-8; *Leçons élémentaires de mathématiques*, Paris, 1784, 2 vol. in-8. — Nicolas-Gabriel Papillon du Rivet, jésuite, né à Paris en 1717, mort à Tournay en 1782, a traduit quelques *discours* latins du P. La Sante, des *poèmes* en vers latins : *Templum assentationis*, et *Mundus physicus*, *Effigies mundi moralis*, et des *sermons*, imprimés en 1770, Tournay, 4 vol. in-12.

PAPIN (Isaac), théologien, né à Blois, en 1657, d'une famille protestante, était, par sa mère, neveu du ministre Pajon, auprès duquel il puisa un grand esprit de tolérance et une certaine hardiesse de principes sur quelques points de dogme, notamment sur la grâce efficace. Cette sorte de dissidence lui attira de la part de ses co-religionnaires, entre autres du fameux Jurieu, des désagrémens qui le décidèrent à passer en Angleterre. L'évêque d'Eli l'admit dans son clergé; mais peu de temps après il fut réduit à se réfugier en Allemagne, où le poursuivit encore la haine de ses ennemis. Revenu en France, il embrassa la foi catholique, et fit son abjuration (1690) entre les mains de Bossuet. Il m. à Paris en 1709, après avoir écrit, en réponse aux attaques de ses adversaires, un assez grand nombre d'ouvrages qui furent réunis à quelques autres traités de sa composition, et publiés, avec une *vie* de l'auteur, par l'oratorien Pajon, son cousin, Paris, 1723, 3 vol. in-12. — Nicolas Papin, oncle du précédent et médecin distingué, est auteur de quelques *traités* ou *dissertations* sur des points d'histoire naturelle et de médecine, notamment des suivans : *de Pulvere sympathetico*, in-8, Paris, 1644, 1650; Padoue, 1654, et Nuremberg, 1660, in-12; trad. en fr., Paris, 1651, in-8; *Raisonnem. philosoph. touchant la salure, flux et reflux de la mer*, etc., Blois, 1647, in-8. — Son fils, Denys Papin, né à Blois vers le milieu du 17e S., prit ses degrés en médecine à la faculté de Paris, et y pratiqua ensuite avec succès, consacrant ses loisirs à l'étude de la physique. S'étant rendu en Angleterre, il y fut accueilli avec distinction par les savans, dont il s'était déjà fait connaître, et fut associé par Boyle à ses belles expériences sur la nature de l'air. Il fut admis en 1681 à la société royale de Londres, et, en 1687, l'université de Marbourg lui offrit une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Enfin, il fut nommé en 1699 correspondant de l'académie des sciences de Paris. Ce savant, laborieux et estimable, m. en 1710, laissant, outre un grand nombre de *lettres* et de *mémoires* dans le *Journal des savans*, les *Transactions philosophiques*; les *Nouvelles de la républ. des lettres*, et les *Acta erudit. lips.*, plusieurs ouvr. parmi lesquels on distingue : *la Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais*, etc., Paris, 1682, in-12, Amsterdam, 1688, in-4; trad. en angl., Londres, 1681, 1682, in-4. C'est la description de sa fameuse machine appelée *digesteur*, autrefois si usitée, mais que de nouvelles découvertes ont fait abandonner.

PAPIN (Elie), maréchal-de-camp, né à Bordeaux d'un père commerçant, avait lui-même embrassé ce genre d'industrie, lorsque la réquisition de 1793 le porta sur les champs de bataille. Incorporé dans l'armée des Pyrénées, il s'y éleva rapidement, par des actions d'éclat, au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, quelques circonstances, et probablement aussi un secret éloignement pour le service de la révolution, le déterminèrent à abandonner la carrière qui lui offrait un si brillant avenir, et il reprit les occupations commerciales. Bientôt, sur le bruit de sa démission inopinée, un des agens de Louis XVIII, M. Dupont-Constant, vint lui proposer, au nom du prince français, le brevet confirmatif de son grade, qu'il accepta avec des pouvoirs militaires de commandant en chef de la Guienne. Trompant l'inquiète surveillance des autorités locales, le général Papin concourut à organiser sur le territoire de Bordeaux, au milieu d'obstacles de toute nature, un armement secret de 6,000 hommes. Mais la police plus active et mieux faite du gouvernement impérial pensa se saisir de Papin, qui n'échappa à une condamnation à mort, comme coupable de haute trahison, qu'en se sauvant en Amérique, où il fut transporté secrètement à fond de cale d'un navire. Pendant un séjour de huit années sur cette terre lointaine, Papin, en se livrant aux spéculations commerciales, amassa une certaine fortune, qu'il s'empressa d'embarquer pour la France, sitôt qu'il eut connaissance du retour de la famille royale. La traversée fut des plus périlleuses; le navire qu'il montait périt avec tout son avoir, qu'il y avait placé; lui-même il n'échappa que par miracle à une perte dont il vit de près toute l'horreur, et dont il éprouva les plus horribles angoisses. Accueilli avec quelques compagnons d'infortune à bord d'un bâtiment marchand, il est transporté à Londres, et de là se rend à Paris, où il présente avec confiance au gouvernem. du roi ses titres à faire partie de la nouvelle armée dans son grade. Cette faveur ne lui fut accordée qu'après la révision préalable du jugement qui le condamnait à la peine capitale, c'est-à-dire en 1821. Mais il eut à peine le temps d'oublier, dans la faveur qu'il recouvrait, les maux et les traverses affreuses au prix desquels il l'avait payée. Il mourut en 1825, dans le commandement d'une subdivision militaire, à Agen. M. Lestrade (qui prend le titre de *capi-*

taine-organisateur de l'armée roy. de la Guienne sous le général Papin), a consacré à cet officier-général une *notice nécrologique* dans le *Moniteur* du 20 août 1825.

PAPINI-CORTESE (Léonard), philosophe, né dans la Romagne en 1690, et mort en 1765, a laissé, sous le nom anagrammatique de *Epoandro Napilo Betariciense*, les ouvrages suivans : *de maris Æstu reciproco*, Faïence, 1749; *de Origine fontium et de Magnete*, ibid., 1751; *de Modo reperiendi meridianum*, ibid., 1752; *de Electricitate*, ibid., 1752. V. le traité *de Litteratura faventina* du P. Mittarelli, p. 132. — Fontanini, dans le t. 2, p. 79, de sa *Bibliothèque*, cite un autre Papini (Jean-Antoine), académicien de Florence, auteur de divers ouvrages de littérature et d'érudition, notamment de *Lezioni sopra il Burchiello*, Florence, 1733, in-4.

PAPINIEN (Æmilius PAPINIANUS ou), regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité, vivait vers le commencement du 3e S. Il fut, sous Septime-Sévère, d'abord préfet du fisc, puis préfet du prétoire, charge la plus considérable de l'empire. Après la mort de ce prince, Papinien osa défendre Géta contre les cruautés de Caracalla, tous deux fils de Sévère. Plus juste que Sénèque, il refusa de faire l'apologie d'un parricide, après que ce monstre de barbarie eut fait égorger son frère; et lui-même il fut décapité l'an 212 à 70 ans, selon l'opinion la plus probable. Il y a plusieurs lois de Papinien dans le *Digeste*. Ses autres ouvrages, qui, suivant Herménopule (*Prompt.*, *lib.* 2, *tit.* 4), existaient encore en entier au 14e S., se sont perdus pour la plup. Il n'en reste que des fragmens, dont Cujas a formé un *recueil*, auquel il a joint d'excellens *commentaires*. On a également publié : *Papinianus, seu optimi icti et veri Forma*, in *Æmil. Papiniano spectata, à Baviâ Voordâ*, Leyde, 1770, in-4. La *vie* de ce jurisconsulte, autrefois révéré comme un oracle, a été écrite par Everard Otto (*v.* ce nom).

PAPIRE-MASSON. V. Masson.

PAPIRIUS (Publius Sextus), patricien et jurisconsulte romain, fut chargé par le sénat et le peuple, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, de recueillir les lois rendues par les six premiers rois de Rome. La reconnaissance de ses concitoyens a nommé ce travail *Code papirien*. — Papirius Cursor (Lucius), l'un des premiers capitaines de l'ancienne Rome, fut 5 fois consul, 2 fois dictateur, et obtint 3 fois les honneurs du triomphe comme vainqueur des Samnites. Sa fermeté et sa prudence égalaient son courage. L'extrême agilité qui le distinguait lui valut le surnom de *Cursor*. Durant sa première dictature, il donna un exemple mémorable de rigidité pour le maintien de la discipline, en faisant traîner au supplice le jeune patricien Q. Fab. Max. Rulianus, général de la cavalerie, qui, malgré sa défense, avait attaqué l'ennemi à l'improviste, et l'avait complètement défait. L'inflexible dictateur n'accorda la grâce au coupable que sur l'intercession du peuple, et après que la discipline eut été vengée par l'humiliation de l'imprudent général. — Papirius Cursor (Lucius), fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il fut deux fois consul avec Carvilius, en 461 et 482 de Rome. Chaque fois il remporta une victoire complète : la première sur les Samnites, la seconde sur les Brutiens, et les honneurs du triomphe lui furent décernés. — Papirius Crassus vainquit les Privernates, et triompha avec son armée sur le mont Albin, n'ayant pu obtenir cet honneur dans Rome. — Papirius, surnommé *fænerator*, l'Usurier, se fit connaître par son avarice et sa cruauté, et fut l'occasion de la loi qui défendait à Rome d'emprisonner un homme libre pour dettes. — Papirius *Prætextatus*, de la même famille, est célèbre pour avoir répondu d'une manière très-adroite aux questions indiscrètes de sa mère, qui voulait savoir ce qui s'était passé au sénat. C'est à cette occasion que les dames romaines, alarmées par la prétendue nouvelle que leur avait communiquée la mère de Papirius, se présentèrent au sénat surpris pour demander qu'on décidât qu'il était moins dangereux qu'une femme épousât deux hommes, qu'un homme deux femmes.

PAPIUS (André), chanoine de Saint-Martin à Liége, né en 1547 à Gand, mort en 1581, a traduit en vers latins le livre de Denys d'Alexandrie, *de Situ orbis*, et celui de Musée, *de Amore Ero ac Leandri*. On lui doit en outre une édition de *Priscien* avec des *notes*, Anvers, 1575, in-8, et un traité *de Harmoniis musicis*, ibid., 1581, in-12.

PAPIUS (Jean), médecin, né à Iphoven, en Franconie, l'an 1558, mort en 1622, premier médecin de la cour d'Anspach, et professeur primaire de l'université de Kœnigsberg, a laissé : *de medicamentorum præparationibus et earum causis Tractatus*, etc., Wittemberg, 1612, in 8.

PAPON (Jean), né en 1505, près de Roanne, m. en 1590 à Montbrison, où il avait été successivement lieutenant-général du bailliage, et maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis, a laissé : des *Comment.* (latins) *sur la coutume du Bourbonnais*, Lyon, 1550, in-fol.; *Rapport des deux princes de l'éloquence gr. et lat.*, ib., 1554, in-8; *Rec. d'arrêts notables*, ib., 1556, 3 vol. in-fol.

PAPON (Jean-Pierre), littérat. et historien, associé de l'institut de France, né au Puget-Téniers près Nice, en 1734, entra de bonne heure dans l'Oratoire, et y professa avec distinction les humanités. Après avoir rempli ensuite une chaire de rhétoriq. successiv. à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon, il fut chargé par les chefs de sa congrégation d'une mission auprès du roi de Sardaigne, revint à Marseille avec le titre de biblioth. de cette ville, fit un voyage en Italie, et à son retour se fixa à Paris, où bientôt il quitta l'oratoire pour suivre avec plus de liberté ses travaux littéraires. Au temps de la terreur, il chercha un asile dans le départ. du Puy-de-Dôme; et revint ensuite à Paris, où il m. en 1803. On a de lui : *Ode sur la Mort*, insérée dans le *Recueil des Jeux floraux de Toulouse*; *l'Art du poète et de l'orateur:* la cinquième et dernière édition de cet ouvrage, précédée d'un *Essai sur l'éducation*, parut à Paris, 1801, in-8; *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (franç. et ital.), Turin, 1773, in-8; *Voy. littéraire de Provence*, Paris, 1787, 2 vol. in-12; *Histoire générale de Provence*, Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4; *Hist. du gouvernement franç. depuis l'assemblée des notables du 22 fév. 1787 jusqu'à la fin de l'année* 1788, Londres et Paris, 1788, in-8, avec un *Discours de l'opinion sur le gouvernement*; *Epoques mémorables de la peste*, 1800, 2 vol. in-8. Son *Histoire de la révolution*, qui était restée inédite, a paru par les soins de son frère, Paris, 1814, 6 vol. in-8.

PAPPA FAVA (Marsilietto). V. Carrare.

PAPPENHEIM (Godefroi-Henri, comte de), général allemand qui, à une rare prudence et à une grande valeur, joignait un zèle ardent pour la religion catholique, naquit en 1594, et se distingua surtout pendant la guerre de 30 ans. A la bataille de Lutzen, il avait fait des prodiges de valeur, et peut-être la victoire allait-elle échapper aux Suédois lorsqu'il reçut la blessure dont il m. au mois de novembre 1632, âgé seulement de 38 ans, mais couvert de plus de cent cicatrices. — Emile, baron de Pappenheim, lieut-général, ministre de Hesse-Darmstadt à Paris, y est mort le 27 mars 1826.

PAPPONI (Jérôme), célèb. jurisc. de Pise, où il m. en 1605, après avoir professé pend. 45 ans le droit à l'univ. de cette ville, a laissé div. *traités*, *conseils* et *décisions*, dont on trouvera les titres au

t. 3, p. 289, des *Mem. istor. di più uomini illustri pisani*, Pise, 1792.

PAPPUS, philosophe et mathém. d'Alexandrie, dans le 4e S., florissait sous le règne de Théodose-le-Grand. Il a laissé un ouvr. pub. depuis avec la version latine et des notes de Commandine sous le titre de *Collectio mathematica*, *lib. VIII*, Pesaro, 1588, in-fol., et Bologne, 1660, in-fol. Il nous reste l'abrégé en latin d'une *Géographie* qui était de Pappus.

PAPPUS (Jean), théol. protestant, né à Lindau en 1549, m. en 1610, était dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg. On a de lui un *Abrégé de l'histoire ecclés.*, en latin, 1584, in-8; et quelq. livres de controverse, in-4.

PAPROCKI ou PAPROZ (Barthélemi), hist., généalogiste et poète polonais du 16e S., a laissé: *Epigrammata in apophtegmata selecta veterum scriptorum*, latin et grec, Cracovie, in-8 et in-4; *Stemmata præcipuarum familiarum palatinat. Russiæ et Podoliæ*, Cracovie, 1575, rare; *Nidus virtutis*, ib., 1578, in-fol.

PAQUOT (Jean-Noel), ancien prof. à l'univ. de Louvain, memb. de l'acad. de Bruxelles, conseiller historiogr., de l'imp. Marie-Thérèse, né à Florennes en 1722, m. en 1803 à Liége, était très-savant dans les langues anciennes. On a de lui: *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bas*, etc., Louvain, 1753-70, 3 vol. in-fol., ou 18 vol. in-12; *Hist. Flandricæ synopsis*, 1781, in-4, et d'autres ouv.

PAR. V. Parr.

PARA, roi d'Arménie, fils d'Arsace II et de la reine Pharandsem, est appelé Bab par les auteurs arméniens. Il eut besoin du secours de l'empereur Valens pour remonter sur un trône d'où Sapor avait chassé son frère; il réussit dans son entreprise, mais peu après, paisible possess. de son roy., s'étant rapproché de ce même Sapor, il devint suspect à l'emp., qui le fit assassiner dans un festin en 374.

PARABOSCO (Jérôme), poète comique, né à Plaisance vers le commencem. du 16e S., a laissé plus. comédies ital. en prose et en vers: *il Ladro*, *il Marinajo*, *la Notte*, *il Pellegrino*, etc., Venise, 1560, édit. de Giolito; des nouvelles impr. sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco*, Venise, 1558, in-8; *Lettere amorose*, 1546, in-12.

PARACCA (Jean-Antoine), sculpt. célèbre du 16e S., né à Valsoldo dans le diocèse de Côme, fut employé par Grégoire XIII à restaurer à Rome plusieurs belles statues. Il m. très-misérable à Rome dans un âge avancé.

PARACELSE (Auréole-Phil.-Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM), fameux charlatan, ou, si l'on veut, alchimiste du 16e S., naquit dans un bourg du canton de Schwitz, en 1493. Il passa sa jeunesse à courir le monde pour pénétrer les secrets relatifs à son art; et, après des courses nombreuses, il vint s'établir à Bâle en 1527. Des cures heureuses ne tardèrent pas à lui faire une réputation. Il fut nommé à la chaire de médecine, malgré une conduite très-irrégulière, et il vit le public accourir à ses leçons, qu'il faisait en langue vulgaire, et dans lesquelles il se faisait gloire de prouver, par de grands mots et des phrases emphatiq., qu'Hippocrate et Galien n'étaient que des charlatans. Bientôt on se dégoûta du professeur, et notre médecin, moins favorisé de la fortune, n'eut plus de malades. Il reprit le métier des docteurs ambulans, et fut promener sa science de ville en ville jusqu'à Saltzbourg, où il m. en 1541, à l'hôpital de St-Etienne. Il avait rendu quelq. services réels à la médecine, mais il ne peut être regardé comme un homme de mérite. On lui doit l'art de préparer les médicamens par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes; mais on ne peut oublier qu'il se vantait d'avoir trouvé le secret de prolonger la vie pendant plusieurs siècles, lui qui est mort à 48 ans. La meilleure édition de ses *œuvres* (en lat.) est de Genève, 1658, 3 vol. in-fol.

PARADEL (Eudaldo), né en Catalogne, fondit au 17e S. les plus beaux caractères d'imprimerie qu'on eût encore vus en Espagne.

PARADÈS (Victor-Claude-Antoine-Robert, comte de), fils, selon l'opinion la plus probable, d'un pâtissier de Phalsbourg nommé Richard, naquit en 1752, et prétendit être issu de l'ancienne maison espagnole de Paradès. Il fut d'abord en faveur auprès du ministre Sartine, pour qui il était allé reconnaître les différents ports d'Angleterre, et cette faveur lui valut quelques emplois à son retour en France; mais, soupçonné de trahison, il fut, en 1780, enfermé à la Bastille. Après son élargissement, il passa à St-Domingue, et y m. en 1786. Desenne a pub. les *Mém. secrets de Robert, comte de Paradès*, etc., Paris, 1789, in-8.

PARADIN (Guill.), labor. écriv., né à Cuiseaux, dans la Bresse châlonaise, mort à 80 ans en 1590 à Beaujeu, où il était doyen du chapitre, a laissé: *Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4; *Histoire du temps*, Lyon, 1552, in-16, et la même, en latin, sous le titre de *Hist. Galliæ à Francisci primi coronatione ad annum* 1550; *Annales de la Bourgogne*, 1566, in-fol.; *de motibus Galliæ... comment.*, 1558, in-4; *Mém. de l'hist. de Lyon*, 1573, 1625, in-fol.; *de Rebus in Belgio anno* 1343 *gestis*, 1544, in-8; *Chronique de Savoie*, 1552, 1561, 1602, in-f.; *Hist. eccles. gallic.* — Claude Paradin, son frère, chan. de Beaujeu, m. postérieurem. à 1569, a laissé: *Alliances généal. des rois de France et princes des Gaules*, 1636, in-fol.; *Devises héroïques et emblèmes*, 1621, in-8, édit. augmentée par François d'Amboise; *Quadrins historiques de la Bible*, Lyon, 1553 et 1583, in-8. — Un autre Paradin ou Parradin (Jean), poète de la même famille, né à Louhans en Bourgogne, m. à plus de 80 ans, en 1588, à Belleneuve, près de Mirebeau, suiv. Papillon, aurait été médecin de François Ier, si l'on en croit le P. Jacob; mais il est plus probable qu'il fut seulem. clerc au greffe de Dijon, comme le prétendent La Monnoie et Niceron. Entre autres ouv., on a de lui la *Micropédie*, Lyon, 1546, in-8; Paris, 1547, in-16.

PARADIS ou PARADISI (Paul), appelé le *Canose*, juif d'origine, né à Venise, est le prem. qui enseigna la langue hébraïque à Paris; il m. catholique en 1559. On a de lui: *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, pub. en latin par Jean Dufresne, l'un de ses disciples, Paris, 1534, in-8. — Paradis (P. D. Basile), moine du Mont-Cassin, né à Ravenne en 1614, enseigna la philosophie et la théol. dans divers couvens de l'ordre de St-Benoît, et m. à Rome en 1647, laissant des *Poésies lyriques*, qui ont été impr. à Naples, 1641, et à Rome, 1647. Sa *vie* a été écrite par le P. Armellini, tom. 1er de sa *Biblioth. cassinense*, et l'on trouve son *éloge* dans le 4e vol. des *Comment. della poesia ital.* de Crescimbeni. — V. Clusa.

PARADIS DE RAYMONDIS (Jean-Zacharie), né à Bourg en 1746, succéda à son père dans la charge de lieut.-gén. du bailliage de Bresse; mais la faiblesse de sa santé l'obligeant de se démettre de ses fonctions, il se voua tout entier à l'étude et à la pratique de l'agriculture. Après avoir séjourné quelq. temps en Italie, où il s'était retiré aux approches de la révolut., il rentra en France en 1797, et m. à Bourg la même année. On a de lui: *Traité élémentaire de la morale et du bonheur*, 1784, 2 vol. in-18; *des Prêtres et des Cultes*, Paris, 1797, in-8; *Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*, Paris et Lyon, 1789, in-12.

PARADISI (le comte Agostnio), sav. du 18e S., membre de plus. acad., secrétaire perpétuel de celle de Mantoue, président des études et ministre de la

justice à Reggio, était né en 1736 dans le territoire de cette ville, où il m. le 29 fév. 1783. On a de lui : *Versi sciolti*, Bologne, 1762, pub. par Jos. Taruffi ; *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi, trad. in verso sciolto*, Liége (Modène), 1764 ; *Orazione nel solenne aprimento dell' università di Modena*, etc., Modène, 1772 ; réimpr. à Turin en 1773, avec une trad. franç. ; *Elogio del principe Raimondo Montecuccoli, con note*, Bologne, 1776 ; réimpr. à Venise en 1782, dans le tom. 6 des *Elogj ital.*, etc. Tiraboschi, dans les t. 4 et 6 de sa *Bibl. modenèse*, donne de plus amples détails sur ce littérateur illustre, dont on cite plus. autres product. — Un autre Agostino PARADISI, gr.-oncle du précédent, conseiller de justice à Modène dans le 17e S., n'est guère connu que comme aut. de divers opuscules, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *Ateneo dell' uomo nobile.*

PARAMO (LOUIS de), inquisiteur espagnol, a pub. : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate, libri tres*, Madrid, 1598, in-fol. Cet ouvr., trad. en franç. par Morellet, a paru sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*, etc.

PARASOLS (B. de), poète provençal du 14 S., ne nous est connu que par la *Vie* de Jean de Nostre-Dame qui nous le donne comme un ecclés., mort chanoine de Sisteron, sa patrie, vers 1383, et le prem. aut. connu des *Mystères*. Cette dern. circonstance ne peut être vraie.

PARAVICINO (FABRICIUS), médecin, né Traon, dans la Valteline, m. à Trezzo (duché de Milan) en 1695, âgé de 64 ans, a pub. : *Sollievo dell' età cadente*, etc., Milan, 1690 ; *la Regola del vivere*, etc., ib., 1690 ; *Abuso de' medici nel medicare gli assenti infermi*, ib., 1694 ; *Acque minerali di Masino descritte*, etc., ibid., 1694. — PARAVICINO ou PARAVICINI (Vincent), né à Castasagna, dans le pays des Grisons, en 1648, m. à Bâle en 1726, a laissé : *Catalogus scriptorum ab Helvetiis ac fœderatis reformatæ religionis*, 1648, in-8 ; *Précis des principaux évènemens de Bâle*, 1701, in-12, en allem. ; *Singularia de viris eruditione claris*, 1713, in-8 ; et plus. traduct.—PARAVICINO (Pierre-Paul), médec. de Côme, sa patrie, au 16e S., pratiqua son art à Milan, et fut fait citoyen de cette ville. On a de lui un traité *de massiniensium et burmensium thermarum hactenùs incognitar. Situ, Naturâ miraculisque*, Milan, 1545, in-4, trad. en ital. par Jean-Pierre Paravicino, méd. de Milan, ibid., 1658, in-12, avec des addit. du trad. et d'autres de J.-André Malagrida.—PARAVICINO (Basile), médecin, né à Côme au 16e S., professeur à Padoue, a pub. une *Traduct. de cinq livres d'Alexandre Petronio de Cività Catellana, sur la manière de vivre des Romains, et les moyens de conserver la santé*, Rome, 1592, in-8 ; et un *Discours sur le rire*, Côme, 1615, in-8.

PARAVICINO Y ARTÉAGA (HORTENSIO-FÉLIZ) de Madrid, provincial de l'ordre de la Trinité et prédicateur de Philippe III, m. dans sa patrie en 1633, à 53 ans, a laissé : *Recueil de sermons sur divers sujets*, réimpr. plus. fois ; *Discours sur la tranquillité de l'âme*, MS. ; *Obras de don Arteaga*, rec. de poésies mystiq., Lisbonne, 1645, Madrid, 1650.

PARC (DU). V. SAUVAGE.

PARCALINI (JEAN-BAPTISTE), grav. ital., né à Cento en 1661, a exécuté, entre autres estampes, l'*Aurore devançant le Soleil*, d'après le Guide ; et les figures allégoriq. la *Mémoire*, l'*Intelligence*, la *Volonté*.

PARCELLES (JEAN), peintre de marines, né à Leyde vers 1597, m. à Leyerdorfs, fut élève de Henri Vrdom, et acquit une très-gr. facilité d'exécution. Cet artiste, qui se distingua surtout par l'imitation fidèle de la nature, laissa un fils, Jules PARCELLES, digne héritier de ses talens. Plus. des marines de Jean Parcelles ont été grav., Amsterd., 1620, chez N.-J. Visscher.

PARCIEUX. V. DEPARCIEUX.

PARDAILLAN. V. GONDRIN.

PARDIES (IGNACE-GASTON), jésuite et habile géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlem. de cette ville, embrassa en secret, dans ses études, le système philosoph. de Descartes, ce qui plus d'une fois l'obligea à de pénibles explicat. envers ses supérieurs. Il m. jeune encore en 1673, après avoir professé avec une gr. distinct. les mathématiques au collége Louis-le-Grand. Ses ouvr. sont : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4 ; *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12 ; *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12 ; *Elémens de géométrie*, Paris, 1671, in-12 ; *Discours de la connoissance des bêtes*, Paris, 1672, in-12 ; *Statique*, Paris, 1673, in-12 ; *Description de deux machines propres à faire des cadrans*, etc., Paris, 1678 ; *Globi cœlestis in tabulas planas redacti descriptio latino-gallica*, Paris, 1674, in-fol., pub. par J. de Fontenay, un an après la m. de l'auteur.

PARDO (JEAN), littérat. et philosophe espagnol du 15e S., fut lié intimem. avec Sannazar et avec Jean-Jovien Pontanus. C'est à lui que ce dern. a dédié son traité *de Conniventiâ*, ainsi que le 3e liv. *de Rebus cœlestibus*. Pardo n'a laissé que quelq. pièces de vers latins épars dans les recueils du temps.

PARDOUX (BARTHÉLEMI), en latin *Perdulcis*, médecin, né en 1545 à Bouillec, dans le Vivarais, m. en 1611, se distingua comme profess. et comme médecin. Ses principaux ouvr. sont : *Universa medicina, ex medicorum principum sententiis*, etc., Lyon, 1659, in-4 : édit. augm. d'un livre *de Animi morbis ; in Jacobi Sylvii Anatomen, et in librum Hippocratis de naturâ humanâ commentarii*, Paris, 1643, in-4.

PARÉ (AMBROISE), le père de la chirurgie française, né à Laval vers le commencem. du 16e S., de parens peu aisés, fut élevé chez un chapelain qui l'employait au service de sa maison, en même temps qu'il lui enseignait les élémens de la langue latine. Le hasard ayant rendu le jeune homme témoin d'une opérat. de la taille, celui-ci, en qui se développa tout à coup une vocat. décidée pour la chirurgie, quitta son précepteur, et vint à Paris se livrer aux études anatomiques. Ses progrès furent si rapides que bientôt le colonel-général des gens de pied, René de Montijean, le choisit pour son chirurgien et l'emmena à sa suite en Italie, alors théâtre de la guerre. Revenu en France, Paré prit ses degrés au collége de St-Edme et fut ensuite nommé prevôt de la corporation des chirurgiens. En 1552, Henri II le choisit pour son chirurgien, et Paré remplit successivement les mêmes fonctions auprès de François II, de Charles IX et de Henri III. Après avoir constamm. joui d'une haute considérat. à la cour de ce souver., Paré m. à Paris en 1590, laissant la réputat. du plus habile chirurgien qu'ait eu jusqu'alors la France. Ses *Œuvres* forment 1 vol. in-fol., divisé en 28 liv., Paris, 1561 ; elles ont été plus. fois réimpr., et trad. à diverses reprises en allem., en angl., etc. : on en doit une bonne trad. lat. à J. Guillemeau, sous le titre suiv. : *Ambroisii Paræi Opera, novis iconibus elegantissimis illustrata*, Paris, 1582, in-fol. Indépendamm. de ce recueil, on a de Paré : *Manière de traiter les plaies faites par arquebuzes, flèches*, etc., in-8, Paris, 1545, 1552, 1564 ; *Briève collection de l'administration anatomique*, ibid., 1549, in-8 ; *Traité de la peste*, ib., 1568, in-8. L'éloge de Paré a été mis au concours par l'acad. de Bordeaux : le prix a été décerné au docteur Vimont en 1814.

PARÉ. V. PAREUS.

PEREDES (GARCIA de). V. GARCIA.

PAREJA (Bartolomeo Ramo), l'un des réfor. de la musique, enseigna cet art à Salamanque, puis à Bologne (1482), et écrivit contre le système de Gui d'Arezzo un ouvr. intit. *Tractatus de musicâ*, Bologne, sans date, très-rare, quoique réimprimé dans la même ville en 1595, etc.

PAREJA (Juan de), peintre espagnol, né en 1606 à Séville, de parens esclaves et indiens d'origine, étant tombé en la possess. du peintre Diego Velasquez, se prit d'un goût décidé pour son art. Il s'exerça d'abord en secret à dessiner et à copier les tableaux de son maître, et devint habile dans le portrait et les tableaux de genre. Lorsque Philippe envoya Velasquez en Italie pour y recueillir divers objets d'art, Pareja l'y accompagna, et ce voyage ne contribua pas médiocrem. à ses progrès. Enfin, après leur retour, le roi étant venu, suivant sa coutume, visiter l'atelier de Velasquez, porta les yeux sur un tableau qu'il trouva de son goût : c'était l'ouvr. du modeste esclave, qui jusque-là s'était caché soigneusem. pour se livrer à des études qu'avait couronnées un si rapide succès. Le monarque fit affranchir Pareja, qui n'en demeura pas moins fidèlement attaché à son maître, à la fille duquel il reporta ensuite ses services et son affection, jusqu'à sa m., arrivée en 1670. On cite comme le chef-d'œuvre de Pareja sa *Vocation de St Matthieu*, au palais d'Aranjuez.

PARELLI. V. Laparelli.

PARENNIN. V. Parrenin.

PARENT (Antoine), savant mathém., membre de l'acad. des sciences, né à Paris en 1666, m. en 1716, avait suivi dans deux campagnes le marquis d'Alègre pour mieux connaître la science des fortifications. Il a laissé : *Recherches de mathématiques et de physique*, 1714, 3 vol. in-12 ; *Arithmétiq. théorico-pratique en sa plus grande perfection*, Paris, 1714, in-8 ; *Elémens de mécanique et de physique*, etc., 1700, in-12 ; et plus. MSs.—François-Nicolas Parent, prêtre réfractaire, né à Melun en 1752, m. à Paris en 1822, rédigea pendant la révolution le *Journal des Campagnes*, et entre autres opuscules publia : rec. d'*Hymnes philos.*, *civiques et moraux...*, *pour faciliter dans les campagnes la célébration des fêtes républicaines*, 1799, in-8. Parent, qui sous le gouvern. imp. avait occupé un chétif emploi à la police, se créa ensuite un moyen d'existence en corrigeant des épreuves d'imprimerie.

PARENTI (Paul-André), né à Castel-Franco en 1699, exerça avec succès la médecine et la chirurg. à Bologne, et m. dans cette ville en 1771. On lui doit : *Trattato di medicamenti spettanti alla chirurgia*, etc., Bologne, 1755, édit. augm. ; *de Medicament. dosibus Index*, etc., ibid., 1745 ; *Dosium tùm ad simplicia, tùm ad composita medicamenta spectantium Index locupletissimus*, etc., Bologne et Venise, 1761, in-4 ; et quelq. autres ouvr. MSs. mentionnés dans le tom. 6 des *Scritt. bolognesi* de Fantuzzi, p. 286.

PARÈS ou PERÈS (Jacques), connu sous le nom de *Jacques de Valence*, sa patrie, m. en 1491, évêque de Christopolis, avait commencé par être religieux parmi les ermites de St-Augustin. On a de lui : des *Commentaires sur les Psaumes*, etc.; et un livre contre les Juifs, *de Christo Reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre de genre, né à Madrid en 1747, étudia d'abord son art sous A.-G. Velasquez, puis entra dans l'école de Ch.-Fr. Traverse, et alla se perfectionner en Italie. Chargé par le roi, en 1780, de peindre les ports d'Espagne, il remplit cette tâche avec succès, entreprit encore d'autres travaux importans, parmi lesquels on cite surtout les deux tableaux suivans : le *Serment du prince des Asturies dans l'église de St-Jérôme*, ouvrage qui se voit au palais de Madrid ; et un *Tournoi*, où il a peint tous les membres de la famille royale. Ce dernier décore le cabinet du palais d'Aranjuez. Paret m. en la fleur de son talent, l'an 1799.

PAREUS (David Wængler, plus connu sous le nom de), ministre de la religion réformée, né à Frankenstein en 1548, m. en 1622, avait mérité, par ses heureuses dispositions, d'être tiré d'une condition obscure pour entrer à l'académie d'Heidelberg, où son application et son savoir lui valurent bientôt une chaire de théologie. Son esprit de conciliation et de paix, dans les discussions qu'occasionait alors la réforme, furent pour lui une source de désagrémens que lui suscitèrent ses antagonistes. On a de lui un ouvr. intit. : *Methodus ubiquitariæ controversiæ*, et une traduction de la *Bible* en allem., avec des *notes*, Neustadt, 1549. Ses *œuvres* ont été publiées à Francfort par son fils, 1547, 3 vol. in-fol. — Philippe Wængler ou Pareus, son fils, l'un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne, né à Hemsbach en 1576, étudia d'abord à Neustadt et à Heidelberg, puis à Genève sous Théod. de Bèze, et, après différens voyages, occupa successivement les rectorats de Neustadt, de Hanau (1645), où il m. postérieurement à 1647. Outre le recueil des *OEuvres exégétiques* de son père, il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire* de Bayle, et surtout dans les *Mémoires* de Niceron. On regarde comme les plus importans ceux qu'il a écrits sur Plaute, son auteur favori. Nous citerons seulement les suivans : *Plauti Comediæ cum dissertat. et notis perpetuis*, 1610, in-8 ; 1619, in-4 ; 1641, in-8 ; *Lexicon plautinum*, in-8 ; 1614, 1634. — Pareus (Daniel), savant helléniste, fils du précédent, l'accompagna dans ses voyages, se fixa ensuite aux environs de Metz, puis alla enseigner les humanités à Kaïserlautern. Il fut assassiné par des voleurs en 1645. On lui doit, outre des éditions de Musée, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucrèce, d'Héliodore, de Salluste, quelques opuscules, dont les principaux sont : *Mellificium atticum*, Francfort, 1627, gros in-4 ; *Medulla historiæ univ. profanæ*, 1631, in-12 ; *Lexicon lucretianum*, 1631, in-8 ; et *Historia palatina*, 1633, in-12.

PARFAICT (François), né à Paris en 1698, mort en 1753, avait fait du théâtre et de son histoire sa principale étude. On a de lui : *Histoire générale du Théâtre-François*, Paris, 1734-49, 15 vol. in-12 ; travail dans lequel il fut aidé par son frère (*v.* plus bas) ; *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*, ibid., 1743, 2 vol. in-12 (avec le même) ; *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, 1753, in-12 ; *Hist. de l'Opéra*, en MS.; *Dictionn. des théâtres de Paris*, 1756, 1767, 7 vol. in-12 ; *Atrée*, trag., et *Panurge*, ballet ; *Aurore et Phébus*, histoire espagnole. François Parfaict travailla avec Marivaux au *Dénouement imprévu* et à *la fausse Suivante*, pièces du Théâtre-Italien. Il fut en outre l'éditeur des *OEuvres de Boindin*, 1753, 2 vol. in-12. — Claude Parfaict, son frère, né à Paris vers 1701, mort en 1777, prit part à plusieurs des compilations de son frère, et donna la *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite*, traduite du grec, 1730, in-12.

PARFRE (Jean), l'un des plus anciens auteurs dramatiques anglais, n'est guère connu que comme auteur d'une pièce intitulée *la Chandeleur*, ou *le Massacre des enfans d'Israël*, impr. dans la *Collection* d'Hawkins.

PARIATI (Pierre), littérateur italien, né en 1665 à Reggio (Lombardie), m. dans sa patrie vers 1715, fut le poète dramatique de la cour impériale, et fit plusieurs pièces conjointement avec Apostolo Zeno. On lui doit en outre : *il Sidonio*, Venise, 1706 ; la *Svanvita*, Milan, 1708 ; *il Ciro*, Venise, 1710 ; l'*Anfitrione*, imité de Plaute avec

des *épisodes*; plusieurs *Oratorio*, et en allemand *les Noces de l'Aurore*, Vienne, 1732.

PARIGI (JULES), architecte et graveur à l'eau-forte, né à Florence, m. en 1635, avait été chargé d'enseigner le dessin et l'architecture militaire au grand-duc de Toscane Ferdinand Ier, qui le nomma ensuite son ingénieur. Les titres de Parigi, comme archit., sont : la maison de plaisance dite *Paggio imperiale*, et le palais *Manetti*. Parmi ses estampes, on remarque *l'Armée navale des Argonautes représentée sur l'Arno*. La *vie* de cet artiste a été écrite par Baldinucci. — Son fils ALFONSO rétablit l'équilibre de la façade du palais *Pitti*, qui penchait de plus de huit pouces du côté de la place, et construisit le palais *Scarlati*. Il mourut en 1656.

PARINI (JOSEPH), poète italien, né à Bosizio, dans le Milanez, en 1729, éprouva dans sa vie plusieurs persécutions, et montra beaucoup de fermeté. Il eut aussi des protecteurs, occupa diverses chaires avec distinction, et fut nommé membre de plusieurs sociétés savantes. Son principal ouvrage, et celui qui fit sa réputation, est son poème *il Mattino*, publié en 1763, et auquel il donna une suite, *le Midi*, *le Soir*, *la Nuit*. Les *œuvres* de Parini ont été réunies en 6 vol. in-8, Milan, 1801, 1804. *Les quatre Parties du jour à la ville* ont été traduites en français par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12, et une seconde fois, Paris, 1814, in-18. *Le Jour*, poème de Parini, a été traduit en vers franç. par J.-L.-A. Raymond, 1826, in-8.

PARIS, en latin *Lutetia Parisii* et *Lutetia Parisiorum*, capitale de la France, formait, avant la conquête des Francs, un état indépendant, dont l'existence remontait aux temps antérieurs à Jules-César. Devenu capitale du nouvel empire, Paris, successivement embelli par Charlemagne et ses successeurs, fut entouré de murailles à la fin du 12e S., agrandi et fortifié par François Ier et Henri IV. Louis XIV y commença ces boulevarts qui depuis sont devenus l'un des plus beaux ornemens de cette ville; mais l'étonnante progression d'assainissement et de perfectionnement qui la distingue ne date guère que de la fin du 18e, époque cependant si funeste de son histoire. Cette capitale, siége métropolitain de l'église gallicane, a été le lieu de réunion d'un grand nombre de conciles, notamment en 360, 551, 557, 573, 577, 614, 825, 829, 847, 1059, 1145, 1185, 1188, 1196, 1212, 1284, 1290, 1302, 1344, 1379, 1398, 1429, 1528, etc. Un nombre considérable de traités y ont été conclus, savoir : en 1635, 1641, 1657, 1658, 1659, 1660, 1661, 1662, 1663, 1666, 1718, 1721, 1739, 1742, 1761, 1763, 1778, 1782, 1783, 1795, 1796, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1805, 1806, 1808, 1810, 1812, 1814, 1815, 1815, 1816, 1817, 1818, etc. Depuis les temps de la ligue et de la fronde, Paris n'avait point été le théâtre de la guerre. En 1814, il fut occupé par les armées de la coalition, en vertu de la capitulation du 30 mars. La restauration des Bourbons suivit de près cet événement. Paris fut encore occupé par les armées alliées le 3 juillet 1815 à la suite de la *bataille de Waterloo* (*v.* les art. BUONAPARTE et LOUIS XVIII). Entre une foule d'ouvrages écrits sur Paris, nous citerons ceux de Félibien et Lobineau, de Ste-Foix et de Mercier (*v.* ces noms); l'*Histoire de Paris*, par J.-A. Dulaure, 3e édition, 1825 et suivantes, 10 vol. in-8; le *Tableau historique et pittoresque de Paris*, par M.-J.-B. de St-Victor, 2e édition, Paris, 1821-27, 4 vol. en 8 part., in-8., et un *atlas* in-4.

PARIS (mythologie), un des fils de Priam et d'Hécube. On raconte qu'Hécube ayant songé, pendant qu'elle le portait dans son sein, qu'elle enfermait un flambeau qui devait un jour embraser Troie, Priam, pour détourner ce présage, fit exposer cet enfant; mais Hécube le sauva, et le fit élever par les bergers du mont Ida. Pâris se distingua bientôt au milieu des bergers par sa beauté et son adresse, et épousa la nymphe OEnone. Il fut choisi par Jupiter pour juge du différend qui s'était élevé entre Junon, Pallas et Vénus, au sujet de la beauté, et adjugea à Vénus la pomme d'or que la discorde avait adressée *à la plus belle*. Quelque temps après il alla à Troie pour combattre dans des jeux funèbres, et y fut reconnu de son père, qui le reçut avec joie. Envoyé peu après dans la Grèce pour réclamer la succession d'Hésione, sœur de Priam, il y fut accueilli par Ménélas, époux d'Hélène; mais, profitant d'une absence que fit ce roi, il séduisit sa femme, et l'emmena en Asie. Cet enlèvem. devint la cause de la guerre de Troie, dans laquelle Pâris ne se distingua que par sa lâcheté et sa perfidie. Il prit la fuite devant Ménélas, et tua Achille en trahison. Il fut lui-même blessé à mort par Pyrrhus, ou, selon d'autres, par Philoctète. (V. HÉLÈNE.)

PARIS, pantomime romain et favori de Néron, accusa impunément Agrippine devant l'empereur. — Un autre PARIS, favori de Domitien, fit exiler le poète Juvénal. — V. MATTHIEU-PARIS.

PARIS (FRANÇOIS), prêtre, né à Châtillon, commença par être domestique, et m. dans un âge très-avancé à Paris, l'an 1718, sous-vicaire de St-Etienne-du-Mont. Ses principaux ouvr. sont : *Psaumes en forme de prières*, Paris, 1712, in-12; *Prières tirées de l'Ecriture-Sainte paraphrasée*, in-12; *Martyrologe*, Paris, 1694, in-8; *Traité de l'usage des sacremens de pénitence et de l'eucharistie*, 1673; *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12; une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1706, 1728, in-12. — Un autre abbé PARIS (François), associé en 1729 à l'académie des inscriptions et belles-lettres, y lut un *mémoire* pour prouver que *les anciens avaient fait le tour de l'Afrique*, etc. — François de PARIS, prêtre appelant et diacre de Paris, né en 1690, est recommandable par son zèle, sa charité et sa vie pénitente et pleine d'austérités, mais est surtout célèbre par les miracles que l'on prétendit s'être opérés sur sa tombe dans le cimetière de St-Médard. On a plusieurs fois imprimé la *vie* de ce diacre (*v.* P. BOYER, BARBEAU-LA-BRUYÈRE, MONTGERON, etc.), qui, après avoir ruiné sa santé par la pénitence, mourut en 1727. On a de lui : des *Explications sur l'Epître de Saint-Paul aux Romains*, *sur l'Epître aux Galates*, une *Analyse de l'épître aux Hébreux*, etc. *Voy.*, pour plus de détails sur le diacre Pâris son art. dans la *Biog. univ.*, t. 32. — PARIS (Claude), célèbre optic., né à Chaillot en 1703, mort en 1763, réussit à faire des *télescopes de réflexion*, après avoir vu celui de Skarlett, et ne cessa de perfectionner cet instrument. — PARIS (P.-L.), oratorien, membre de plusieurs académies, embrassa avec chaleur le parti de la révolution, et fut, après le 10 août 1792, officier municipal de la commune de Paris. Il fut décapité par ordre de la convention le 29 juillet 1794. On a de lui : *Globe aérostatique*, ode, 1781, in-8; *Electricité*, ode, 1788, in-8; *J.-J. Rousseau*, 1785; *Eloges de Peiresc et du capitaine Cook*, 1790, in-8; *Projet d'éducation nationale*, 1790, in-8. — PARIS, garde-du-corps de monsieur le comte d'Artois, et garde constitut. de Louis XVI, résolut d'assassiner un de ceux qui avaient osé condamner ce prince à mort, et exécuta son projet sur Lepelletier de St-Fargeau, chez un restaurateur du Palais-Royal, appelé Février. Il se sauva en Normandie; mais, découvert à Forges-les-Eaux, il se brûla la cervelle au moment où deux gendarmes venaient le saisir dans son lit, en 1792.

PARIS (LOUIS-MICHEL), ecclésiastique instituteur, né à Argentan en 1740, séjourna 9 ans à Londres pendant la révolution, et m. en France en 1806. Il a laissé une *Introduction à l'étude de la*

géogr.; des *Elém. de gramm. franç.*, etc., in-18.

PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon en 1747, mort dans sa patrie en 1819, se distingua par ses talens, son désintéressement et sa modestie. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut chargé par le gouvernement d'acheter les antiques de la Villa-Borghèse et de diriger les fouilles du *Colysée.* Il fut architecte de l'Opéra, membre de l'académie d'architecture. Son principal ouvrage en ce genre est le portail de la cathédrale d'Orléans. — Jean-Joseph Paris, ex sous-préfet, m. à Paris en 1824, avait été, pendant l'occupat. des Français, secrét. en chef de la commission du gouvernement dans les départemens formant la républ. Septensulaire. On a de lui : des *Considérations sur la crise actuelle de l'emp. othoman*, etc., Paris, 1821, in-8, et deux *Mémoires* couronnés par la société d'agriculture de la Marne : l'un sur les blés (1819), l'autre sur l'industrie nationale (1821). — Paris de Boisrouvray (le baron), né à Chartret en 1776, m. à Metz le 13 oct. 1825, officier au 24e régiment d'infanterie de ligne, a pub. : *Système général du monde, et cause du mouvem. des astres*, Paris, 1819, in-8 ; et *un Mot sur l'électricité*, ib., 1823, in-8.

PARIS DE GRASSIS. V. Grassi.

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, d'une famille qui a fourni plus. autres personnages égalem. distingués par leur mérite et par les fonctions qu'ils occupèrent, jouit en France des plus grands honneurs, et malgré quelques disgrâces qui étaient plutôt celles de ses protecteurs que les siennes, il fut consulté par le gouvernement sur toutes les grandes opérations de finances, et toujours on reconnut que ses plans étaient justes et bien combinés. Il m. en 1770. On lui attrib. l'*Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. Le général Grimoard a publié les *Correspondances de Richelieu, du comte de St-Germain, et du card. de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8. — Paris de Montmartel, garde du Trésor roy. en 1730, frère cadet du précédent, partagea ses travaux, devint banquier de la cour, et s'acquit une certaine influence. — Le marquis de Brunoy, si zélé pour les cérémonies religieuses, était fils de Paris de Montmartel. — Paris de Meyzieu (Jean-Baptiste), neveu des précéd., m. en 1778, passe pour auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne.* (V. Ch. André.)

PARISANI (Jacq.-François), poète ital. du 17e S., né à Ascoli, a écrit, dans le goût du temps où il vivait, différens opuscules en vers qui pour la plupart ont été recueillis dans la *Biblioth. volante* de Cinelli. Nous citerons entre autres les suivans : *Arbitto*, Bologne, 1626 ; *la Filomanta zingara vagabonda*, ibid., 1726 ; *la Polisia*, tragédie, ibid., 1624, 1629 ; *Cinque trionfi, cioe d'Astrea, della politica, della poesia*, etc., ibid., 1626. — Emilio Parisani ou Parisano, méd., né à Rome vers 1567, étudia à l'univ. de Padoue sous le célèbre Fabr. Aquapendente, puis s'établit à Venise, et y m. en 1643, après s'être distingué dans la pratiq. par des cures heureuses et avoir occupé, durant plus. années, le monde savant de ses querelles avec Riolan et autres anatomistes, qu'à défaut de bonnes raisons il accablait de grossières invectives. Parmi ses ouvr., nous citerons : *Nobilium exercitat. libri XII de subtilitate microcosmicâ*, etc., in-fol., Venise, 1623 et 1633 ; *de Subtilitate pars altera : Lapis Lydius de diaphragmate, ad J. Riolanum junior. ; de seminis à toto proventu*, etc., ibid., 1635, in-fol.

PARISEAU (N.), écrivain et poète dramatique, né à Paris, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1793, fut un des rédacteurs de la *Feuille du Jour.* Ses principales pièces sont : *le Prix académique*, 1780 ; *la Veuve de Cancale*, 1780 ; *Richard*, 1781 ; *la Soirée d'été*, 1782 ; *les Etrennes et le Bouquet* ; *le Rendez-vous*, 1784 ; *Julien et Colette*, 1788, in-8.

PARISETTI (Louis), littérat. ital., né en 1503 à Reggio, m. à Rome en 1570, avait renoncé au barreau pour se consacrer à la poésie, et il se fit de son temps une grande réputat. d'élégance et de savoir. On remarque qu'il prenait à tâche d'imiter la manière de Lucrèce dans ses poèmes, et dans ses épîtres celle d'Horace. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il s'est exercé. Ses *Epistolæ* forment trois recueils dont l'un parut à Reggio en 1541, in-4 ; l'autre à Venise, chez les fils d'Alde Manuce, 1553, in-8, et le 3e à Bologne, 1560, in-8. Parmi ses poèmes, qui n'ont pas tous vu le jour, mais dont on trouvera le détail dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, nous citerons ceux intitulés : *de Immortalitate animæ*, Reggio, 1541, in-4 ; et *Theopœiæ lib. VI*, Venise, Alde, 1550, in-8. — Louis Parisetti, dit *le Vieux*, florissait à Reggio, sa patrie, vers le commencem. du 16e S. ; il a laissé une *hist.* très-étendue de cette ville sous le titre suivant : *Lud. Parisetti regiensis à condito et instaurato Reggio Lepidi sua ad usque tempora repetitæ historiæ Carmen*, Reggio, 1517, in-4. — Un autre Parisetti (Jérôme), juriscons. et littérateur de Reggio au 16e S., fut en crédit à Rome comme habile canoniste sous les pontificats de Paul IV, de Grégoire XIII et de Sixte V. Pancirole a consacré un pompeux éloge à ce jurisc., dont les dern. années furent vouées tout entières à la dévotion et à la défense des pauvres.

PARISIÈRE (Jean-César ROUSSEAU de La), évêque de Nîmes, né à Poitiers en 1667, m. dans son diocèse en 1736, avait consacré aux lettres quelq. loisirs et composé div. pièces ingénieuses en vers et en prose ; mais un retour sur lui-même lui fit brûler ces productions dont on peut au moins se faire une idée par l'échantillon qui en est resté : c'est la fable allégorique sur le *Bonheur et l'imagination*, impr. parmi les œuvres de Mlle Bernard. Après la mort de ce prélat, plus recommandable par la modération dont il usa envers les réformés de son diocèse, que par ses talens comme auteur, on recueillit ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons et Mandem.*, 1740, in-12.

PARISIO (Pierre), en latin *Parisius*, médecin sicilien du 16e S., né à Trapani, fut plus. fois employé avec succès pour arrêter les progrès de la peste ou des maladies contagieuses, et m. à Palerme vers 1606. Entre autres ouvr. dont on peut voir la liste dans le *Dictionn. de la médec.* d'Eloy, on a de lui : *Avvertimenti sopra la peste*, etc., Palerme, 1593, in-4 ; *Brieve discorso sopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni sorta di ferite*, Palerme, 1603, in-4, trad. en français, Paris, 1607, in-8. — Les biogr. ital. citent plus. autres personnages du même nom, notamm. Prosper Parisio, antiq. sicilien, auteur d'un ouvr. intitulé : *rariora Magnæ-Græciæ Numismata*, Naples, 1683 ; — et Pierre-Paul Parisio, de Cosenza, successivement auditeur de Rote, card. et évêque de Nusco et Anglona. Il m. en 1545 à Trente, pendant la tenue du concile qu'il présidait en qualité d'un des 3 légats. *Voy.*, pour la liste de ses ouvr., les *Scritt. cosentini* de S. Spiriti, pag. 42, etc.

PARISOT (Jean-Patrocle), écriv. du 17e S., n'est guère connu que comme auteur d'un livre prohibé : *la Foi devoilée par la raison*, Paris, 1681, in-8.

PARISOT. V. Norbert et Valette.

PARK (Mungo), célèbre voyageur anglais, né à Fowlshiels en Ecosse en 1771, ayant été chargé de remplacer Hougton en Nigritie, partit le 22 mai 1795, et voyagea en Afrique pour découvrir le Niger, sur les bords duquel il arriva après bien des fatigues. De retour en Europe, il exerça quelque temps la médecine, puis entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique pendant lequel il mourut,

Park avait publié la relation de son premier voy., sous le titre de : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795-96-97, Londres, 1799, 1 vol. in-4. Ce livre a été traduit dans la plupart des langues : la traduct. franç., par M. Castera, fut publ. à Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8, fig. Le major Rennel a publ. le journal de la 2e expédition de Mungo Park avec sa *vie* et d'autres pièces sous le titre de : *dernier Voyage dans les contrées de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815 et 1816, in-8 ; traduit en franç., Paris, 1820, in-4, fig. et cartes. Les inexactitudes géographiques que renferme cette dern. relation ont donné lieu à plus. réfutations, notamment à l'écrit de M. Bowdich, intitulé : *Contradictions in Park's last Journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4.

PARKER (MATH.), 2e archevêque protestant de Cantorbéry, né en 1504 à Norwich, obtint, dès son entrée dans la carrière ecclés., la protection de l'archev. Cranmer, dont il partageait les principes en matière de dogme ; et après être devenu successivement chapelain d'Anne Boleyn, doyen du collège de Stoke, chapelain de Henri VIII, et vice-chancelier de l'université (1545), il s'avança davantage encore dans la faveur sous Edouard VI, auquel il donna des preuves du plus chaud dévouement. A l'avènement de la reine Marie, Parker se trouva en butte à des persécutions qu'il n'avait que trop provoquées par son zèle extrême pour la réforme. Dépouillé de ses charges et envoyé en exil, il n'en fut rappelé qu'après l'élévation d'Elisabeth sur le trône ; et cette grande souveraine, qui le créa archevêque de Cantorbéry (1559), trouva en lui un ministre tout dévoué à ses projets. Il m. en 1575, laissant, outre div. édit. d'anciens aut. anglais, tels que des histor. Matthieu de Westminster, Matthieu Paris, Thomas Walsingham, etc., une trad. des *psaumes* en vers anglais, quelq. écrits en faveur du mariage des prêtres et les *vies* de ses prédécess. sur le siége de Cantorbéry : la meill. édition de ce dern. ouv., ayant pour titre *de Antiquitate britannicâ ecclés.*, est de Londres, 1729, in-fol. On doit en outre à Matth. Parker la préface de la *Bible anglaise*, dite *des Evêques*, dont il dirigea la publication, 1568, in-fol. — PARKER (Samuel), autre prélat anglais, né à Northampton en 1640, fut successivement archidiacre de Cantorbéry, puis évêq. d'Oxford, et m. en 1687. Ses ouv. sont nombreux ; voici les principaux : *Tentamina physico-theolog. de Deo*, etc., Londres, 1665, in-4 ; *Disputationes de Deo et Providentiâ*, ib., 1678, in-4 ; *Démonstration de l'autorité divine, de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, 1681, in-4 ; *Discours sur le gouvernement ecclésiastique*, 1669, in-8 ; *Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, etc. ; *de rebus sui temporis Comment.*, Londres, 1726, in-8. — Samuel PARKER, fils du précéd., m. en 1730, avait refusé de prêter le serment après la révolut. de 1688. Dépouillé de tout emploi, il eut recours à sa plume pour subsister, et publia, outre div. trad. anglaises de Cicéron, un *Abrégé de l'hist. ecclés.* d'après Eusèbe, Socrates, Sozomènes et Théodoret ; *Bibliotheca biblica*, Oxford, 1720, 6 vol. in-4 ; et quatre livres de *Commentaires* en latin sur les évènemens du temps, laissés MSs. par son père, 1726, in-8.

PARKER (RICHARD), marin anglais, né à Exeter, se distingua dans la guerre d'Amérique. En 1797 il servait sur le *Sandwich*, et se proclama chef de la révolte qui éclata sur l'escadre de l'amiral Bridport. Après un moment de succès, il fut abandonné, puis, condamné à mort, et exécuté le 30 juin 1797. — PARKER (Henri, lord MORLEY), contribua puissamment au divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. — PARKER (George), comte de Macclesfield, mathém. distingué, m. en 1766 memb. de la soc. roy., était fils de Thomas Parker, lord-chancelier, m. en 1732. George Parker eut une gr. part à l'admission du nouveau style en Angleterre ; il en rédigea le bill, et publia un *discours* à cette occasion. — PARKER (sir HYDE), amiral anglais, m. en 1802, servit avec beaucoup d'activité contre la France pendant toute la guerre de la révolution, et se distingua surtout à la défaite de la flotte espagnole par lord St Vincent en 1797. — PARKER (William), capit. de vaisseau anglais, m. en 1801, des suites de blessures qu'il avait reçues à l'attaque devant Bologne, se distingua dans la guerre de la révolution ; le 28 mai 1794, il soutint, avec un vaisseau de 74, *l'Audacieux*, un combat contre le vaisseau français, *la Bretagne*, de 112 canons. — PARKER (Samuel), ecclés. anglais, né à Portsmouth en 1745, après avoir rempli div. postes honorables, fut nommé à l'évêché des états de Massachusetts, et m. peu de temps après en 1804. Il avait pub. un *Choix de sermons* et quelques *discours* de circonstance, 1797. — PARKER (Samuel), chimiste, né vers 1760 dans le comté de Worcester, mort le 23 décembre 1825 à Londres, où il s'était fixé depuis de longues années, s'est fait connaître comme un philanthrope zélé en même temps que comme sav. Les différens ouv. qu'il a écrits sur la chimie ne se sont guère répandus hors de l'Angleterre.

PARKHURST (JOHN), ministre anglais, distingué par ses connaissances en théologie et dans la langue hébraïq., était né en 1728 à Catesby-House, comté de Northampton, et m. en 1797 à Epsan, en Surrey. Il publia en 1753 une *brochure* contre Wesley, et on trouve dans *the Gentleman's Magas.*, août 1797, une *lettre* de lui sur la confusion des langues à Babel. On lui doit encore : *Lexique grec et anglais du Nouveau-Testament avec une Grammaire grecque*, 1764, in-4 ; *Dictionn. hébreu avec une Gramm. hébraïque et chaldaïque*, Lond., gros in-8, 1802 ; *la Divinité et la préexistence de J.-C., prouvée par l'Ecriture.* — Un autre PARKHURST (John), ecclésiast. anglais, né en 1511 à Guildfort, m. en 1574, avait été l'un des trad. de la *Bible anglaise*, dite des *Evêques* ; mais il est principalem. connu comme aut. d'un poème lat. intit. : *Ludicra, sive Epigrammata juvenilia.*

PARKINSON (JOHN), célèbre botaniste anglais, né à Londres en 1567, devint apothicaire du roi Jacques Ier, et pub., entre autres ouv. : *Paradisi in sole* (en angl. *park-in-sun*) *Paradisus terrestris*, Lond., 1629, 1656, in-fol. ; *Theatrum botanicum*, ibid., 1640, 1656, in-fol.

PARKMAN (EBENEZER), prem. ministre de l'église de Westborough, m. en 1782, âgé de 88 ans, composa une courte *Hist. de Westborough*, qui se trouve dans quelq. collections historiq., écrivit sur les réformat., 1752, et pub. en 1761 un *discours* fait pour l'assemblée des états.

PARME. V. FARNÈSE et PHILIPPE (don).

PARME (FERDINAND, duc de), petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1751, succéda en 1765 dans les états de Parme, Plaisance et Guastalla, à son père, l'infant don Philippe, et épousa en 1769 Marie-Amélie de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, une des filles de l'emp. François Ier. La vie de ce prince offre peu d'évènemens ; la fin en fut troublée par l'invasion des Franç. en Italie. Il fit sa paix avec Bonaparte, et m. en 1802. Après sa mort ses états furent réunis à la France en vertu d'une convention de 1801. — PARME (Louis de), fils du précéd., né en 1773, épousa, en 1795, la fille cadette du roi d'Espagne ; eut en partage, en 1801, le gr.-duché de Toscane, avec le titre de roi d'Etrurie, fut couronné sous le nom de Louis Ier. Mais attaqué d'une maladie de cerveau, il ne put se livrer aux affaires, et m. en 1803, après avoir institué par testament son épouse tutrice de ses enfans et régente du royaume.

PARMÉNIDE, philosophe grec d'Elée, disciple de Xénophane et d'Anaximandre, florissait vers

l'an 435 avant J.-C. Il admettait que le monde est éternel, immuable; que tout est formé du feu et du froid; que les prem. hommes avaient été produits par le soleil. Il pensait que la terre est ronde, et placée au centre du monde. Il avait exposé son système dans un poème dont il ne reste que quelq. fragmens recueillis par H. Estienne sous le titre de *Poesis philosophica*. Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMÉNION, gén. de Philippe et d'Alexandre, accompagna ce dernier en Asie. Il contribua puissamment au gain des batailles du Granique et d'Issus, et s'empara par lui-même de Damas et de toute la Syrie. Au siége de Tyr, Darius ayant fait proposer à Alexandre de lui abandonner la moitié de ses états en lui donnant une de ses filles en mariage, et 10,000 talens d'or: « J'accepterais, lui dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit le roi, si j'étais Parménion. » Après la conquête de la Perse, il obtint le gouv. de la Médie; mais sa puissance ayant bientôt excité la jalousie, il fut accusé avec son fils Philotas de conspiration, et mis à mort l'an 330 av. J.-C.

PARMENTIER (JEHAN), navigat., né à Dieppe en 1494, est, dit-on, le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le prem. Franç. qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Sumatra, où il m. à l'âge de 49 ans. On a de lui des mappemondes, des cartes marines, et un rec. de poésies impr. en 1536, in-4, sous le tit.: *Desc. nouv. des merveilles de ce monde*. — PARMENTIER (Jacq.), peintre, né en France en 1658, s'établit en Angleterre, où il m. en 1730. Parmi ses ouv., qui sont presque tous des tableaux d'autel, on remarque un *St Pierre de Leeds*.

PARMENTIER (ANTOINE-AUGUSTIN), célèbre agronome, membre de l'institut, né à Montdidier en 1737, se distingua d'abord en qualité de pharmacien, à l'armée de Hanovre, où il donna des preuves multipliées de ses talens et de sa courageuse humanité. De retour à Paris, il y exerça encore pendant quelq. années les fonctions de pharmacien à l'hôtel des Invalides; mais, s'étant livré ensuite à l'étude des substances alimentaires, il abandonna la pharmacie pour s'appliquer tout entier à la culture des pommes de terre, introduites en France par les Anglais, mais dont une prévention aveugle arrêtait la propagation. Cinquante-quatre arpens de la plaine des Sablons, qu'il obtint du gouvernem., le mirent à même de commencer son heureuse expérience. Il ensemence ce sol aride, condamné jusque-là à une stérilité absolue; on traite sa confiance de folie; mais les fleurs poussent en abondance; il en compose un bouquet, va l'offrir à Louis XVI, qui a favorisé son entreprise. Le monarque accepte les fleurs, en parc sa boutonnière, ordonne un nouvel essai dans la plaine de Grenelle. Bientôt la précieuse semence est répandue sur tous les points de la France, et c'est alors qu'elle prend le rang qui lui appartient parmi nos richesses agricoles. Heureux de ce premier succès, Parmentier s'occupa ensuite de perfectionner la boulangerie, et propagea la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Il décida le gouvernem. à ouvrir une école pratique de boulangerie, et il résuma tous ses principes sur cette matière dans un *Traité* qu'il pub. en 1778. Enfin le maïs, la châtaigne, l'eau, le lait, le vin, le sirop de raisin, pour suppléer au sucre, en un mot tout ce qui entre dans l'usage journalier des alimens devint l'objet de ses recherches et de ses écrits. Nommé successivement président du conseil de santé, inspect.-général du service de santé des armées, administ. des hospices, il donna dans ces diverses fonct. de nouv. preuves de son dévouement au bien public, et m. en 1813 environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. MM. Cuvier, Silvestre et Cadet-Gassicourt ont pub. des *éloges* de Parmentier. La liste des nombreux écrits de cet estimable philanthrope se trouve dans la *Bibliographie agronomiq.* de M. Musset-Pathay.

PARMESAN (LE). V. MAZZUOLI.

PARNELL (THOMAS), poète anglais, né à Dublin en 1679, occupa plus. bénéfices ecclés., fut lié avec Pope et d'autres grands hommes de l'Angleterre, et m. à Chester en 1717. Ses princip. product. sont: l'*Ermite*, poème rempli de facilité et d'élégance; trad. en franç. par Hennequin, Riom et Clermont, 1801, in-12, que l'on regarde avec raison comme son chef-d'œuvre; le *Conte des Fées; l'Eglogue sur la santé*, et *Hésiode* ou *la Naissance de la femme*. Parnell composa une *Vie d'Homère* que Pope recorrigea pour la mettre en tête de sa trad. de l'*Iliade*, et quelq. opuscules en prose. Ses *OEuvres* ont été impr. à Paris en 2 vol. in-12. Pope fit des poésies posthumes que laissa Parnell un choix qui forme un vol. in-8, 1721. On en a donné à Dublin, 1758, un autre vol. qui a été ainsi que le précédent impr. à Londres dans la collect. des poètes anglais et dans celle d'Edimbourg en 1775. Goldsmith a écrit la *vie* de Parnell. — Will. PARNELL, memb. du parlement, m. en 1820 à Castle Howard (Irlande), est aut. de quelq. broch. politiques.

PARNY (EVARISTE-DÉSIRÉ DESFORGES, chevalier puis vicomte de), surnommé à juste titre le *Tibulle français*, naquit à l'Ile-Bourbon en 1753. Envoyé en France à l'âge de neuf ans, il fit ses études au collége de Rennes, se crut ensuite appelé à l'état ecclésiastiq., et voulut même entrer dans l'ordre de la Trappe. Mais bientôt ses idées changèrent entièrem.; il embrassa la carrière militaire, et retourna à l'Ile-Bourbon au moyen d'un congé. Ce fut là qu'il connut cette Eléonore qui lui inspira ses *poésies élégiaques*, qui lui ont assuré une place dans les prem. rangs de notre littérature. Celles, où, séparé de l'objet de ses vœux, il peint les regrets de l'amour après en avoir célébré les plaisirs, sont particulièrem. des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Dans *les tableaux*, *les fleurs*, *les déguisemens de Vénus*, on reconnaît la même touche et la même grâce que dans les *Poésies élégiaques*. Mais l'heureux rival de Tibulle ne fut plus qu'une faible copie de Voltaire, lorsque cessant d'être inspiré par les émotions de son âme, il ne le fut plus que par les idées de son siècle; *le Paradis perdu*, *les Galanteries de la Bible* et *la Guerre des Dieux*, figureront plus dans les fastes de notre révolut. que dans ceux de la littérature: ce dern. poème écarta même pendant quelque temps Parny de l'institut; il y fut cependant reçu en 1803, et m. en 1814 d'une maladie de langueur. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 5 vol. in-18, Paris, Didot, 1808; et Bruxelles, 1826, 2 vol. in-8. C'est à M. Boissonnade qu'est due la meilleure et la plus belle édition des *OEuvres choisies de Parny*; cette édit. fait partie de la *Collection des classiques français*, pub. par Lefèvre, Paris, 1827, 1 vol. in-8, avec notes et portrait. Des *Poésies inédites* de Parny ont été pub. en 1826, 1 vol. in-18. M. Tissot a placé en tête de ce vol. une *notice* sur la vie et les ouvr. de ce poète.

PARODI (FILIPPO), l'un des plus habiles sculpt. du 17e S., né à Gênes vers 1740, m. dans la même ville en 1708. Ses princip. ouvr. sont une statue de la *Vierge*, dans l'église de St-Charles, une autre de *St Jean-Bapt.*, et la porte du jardin du palais Brignole. — Ses fils DOMENICO et BATTISTA, ainsi que son petit-fils PELLEGRINO, se distinguèrent également dans la peinture et dans la sculpture.

PARONCY (CÉSAR) a trad. en italien le *Traité de vénérie* de Dufouilloux, Milan, 1615, in-8, et plus. autres ouvr. français.

PAROY (JACQUES de), l'un des meilleurs peint. sur verre, né à St-Pourçain-sur-Allier vers la fin du 16e S., vécut 102 ans, et dessina, entre autres pour

une chapelle de l'église de St-Méry, le *Jugem. de Suzanne* et les vitraux du chœur.

PAROY (Jean-Philippe-Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750, m. à Paris en 1824, avait été colonel avant la révolut. On lui doit l'usage en France d'un procédé de stéréotypage, où les matrices formées par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caract. mobiles, reçoivent, sans altération, la matière fondue. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très-bel effet. Il peignait assez agréablem. et avait été de l'ancienne académie de peinture. Nous citerons de lui : *Précis sur la stéréotypie ; précédé d'un coup d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès*, etc., Paris, impr. de Cosson, 1822, in-8. V. l'*Annuaire nécrologique*, par M. A. Mahul, année 1824, p. 245.

PARPERA (Hyacinthe), oratorien de Gênes au 17e S., se passionna pour la théol. mystique, et composa sur les arcanes de cette doctrine des *commentaires* qui furent pub. à Gênes en 1682, in-4. On a en outre de lui : *Sta Catharinæ Genuensis ropositio illustrata*, ib., 1684, in-4.

PARQUES (mythol.), divinités des enfers, chargées de filer la vie des hommes, sont au nombre de trois : Clotho, Lachésis et Atropos. La prem. présidait à la naissance et tenait en main la quenouille ; la seconde tournait le fuseau et la troisième coupait le fil.

PARR (Catherine), 6e femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, avait eu pour premier époux le baron Latimer, et trente-quatre jours après la m. du monarq., arrivée en janv. 1547, elle se maria à l'amiral Thomas de Seymours. Son zèle pour le luthéranisme l'avait exposée, du vivant de son royal époux, à des grands dangers, que son adresse sut écarter. Elle m. en 1548 (V. Henri VIII).

PARR (Thomas), paysan de la plus grande frugalité et très-pauvre, né dans la province de Shropshire, se maria, dit-on, à l'âge de 120 ans, travailla à la campagne jusqu'à 130 ans, et m. à Londres chez le comte d'Arundel en 1635 à 152 ans 9 mois.—Richard Parr, théolog. angl., né dans le comté de Cork en 1617, m. en 1691, a pub. un recueil des *Lettres de l'archev. Usher*, précéd. de la *vie* de ce prélat. — William Parr, gentilhomme gallois, zélé partisan de Marie Stuart, et défenseur ardent de la religion catholique, fut mis à m. en 1584 comme ayant conspiré contre la reine Elisabeth.

PARRADIN. V. Paradin.

PARRIN. V. Coutures.

PARRENNIN (Dominique), jésuite, né en 1665, fut envoyé, à l'âge de 33 ans, comme missionn. à la Chine, où il obtint un grand crédit auprès de l'emp. Khang-hi, qui fit les frais de ses funérailles à sa m., arrivée à Pé-king en 1741. C'est à lui que sont dues les *cartes de l'empire de la Chine*. On a impr. sa *Correspondance* avec Mairan, 1759, in-12. Le recueil de l'acad. de Besançon, t. 1er, contient son *éloge* par le P. Renaud.

PARRHASIUS, l'un des plus célèbres peintres de l'antiquité, contemporain et rival de Zeuxis et de Timanthe, vivait vers l'an 420 av. J.-C. On lui reproche d'avoir fait paraître toute sa vie une vanité qui ternit un peu la gloire qu'il s'était acquise par ses talens. Pline donne l'énumérat. de ses ouv. dans le 35e livre de son *Hist. natur.* On cite comme les principaux le tableau allégorique du *Peuple d'Athènes*, et celui de *Méléagre et Atalante*, acheté par Tibère 150,000 liv. de notre monnaie.

PARRHASIUS (Aulus-Janus), grammair. ital., dont le nom véritable était Parisio, naquit à Cosenza en 1470, et ne jouit pas d'une vie tranquille. Il eut plus. places qu'il fut presque toujours forcé d'abandonner, et m. très-pauvre vers 1534. L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Parrhasius, est celui qui a pour titre : *de Rebus per epistolam quæsitis*, in-8, Paris, 1567, et Naples, 1771 : il y explique avec érudition plusieurs passages des auteurs anciens, et jette un grand jour sur différens points de l'histoire.

PARROCEL (Barthél.), peintre, né à Montbrison, m. à Brignoles en 1660, n'a rien laissé de bien remarquable, et serait à peine connu sans son fils dont l'article suit. —Joseph Parrocel, le dernier des fils du précéd., n'avait encore à sa m. que 12 ans. Né à Brignoles en 1648, il montra de bonne heure du talent pour la peinture, et s'adonna principalement à représenter les batailles. Il fut employé dans ce genre par la cour de France, et m. en 1704, conseiller de l'acad. de peinture. On voit de lui au Louvre un *Passage du Rhin*, et un tabl. de bataille. Il a laissé en outre une suite tr.-estimée de 48 grav. représent. des sujets tirés de la *Vie de Jésus-Christ*.—Parrocel (Charles), fils et élève du précéd., ancien profess. de l'acad. de peinture, né à Paris en 1688, m. en 1752, excella dans le même genre que son père, et fut choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. On a de lui une suite de dessins et de gravures (à l'eau-forte), représentant différentes attitudes de la cavalerie et de l'infanterie, gr. in-4. — Pierre et Ignace, neveux et élèves de Joseph Parrocel, se distinguèrent comme lui dans la peinture. Ignace travailla pour le prince Eugène dans le même genre que son oncle, et m. à Mons en 1722. L'ouv. le plus considér. de Pierre est l'*Hist. de Tobie* en 16 tableaux, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, et son chef-d'œuvre, un *Enfant Jésus couronnant la Vierge* : il m. âgé de 74 ans en 1739. —Joseph-Ignace Parrocel, fils de Pierre et le dernier peintre de cette famille, m. vers la fin du règne de Louis XV, était membre de l'acad. de peint.

PARRY (Richard), théologien anglais, né à Londres en 1722, m. curé de Wichampton, en 1780, a écrit dans son idiome : *Sabbat des chrétiens aussi ancien que le monde*, 1753, in-4 ; *Dissertation sur la prophétie de Daniel, des soixante-dix semaines*, 1762, in-8 ; l'*Harmonie des quatre évangélistes sur la résurrection de notre Seigneur*, 1765, in-4, etc.

PARS (Adrien), savant antiquaire, né à La Haye vers le milieu du 17e S., mort ministre du saint évangile, dans un village sur le Rhin, a publié, outre quelques *sermons* et des *explications* sur quelques chapitres de l'évangile : *Catti aborigines Batavorum*, Leyde, 1697, in-8 ; réimpr. en 1715, par les soins de van der Schelling, sous le titre d'*Antiquités de Catric* ; *Index batavicus*, ib., 1701, in-4, etc.

PARSIN (Joachim), graveur, né à Utrecht en 1501, s'est fait connaître par les *portraits des frères Crabert*, qu'il grava vers 1528.

PARSONS (Robert), en latin *Personius*, jésuite anglais, né à Nether Stowey, dans le comté de Sommerset, en 1547, m. en 1610, avait été élevé dans la croyance protestante, qu'il quitta après quelques désagrémens que lui avaient suscités des fautes d'inconduite. Il fut le premier missionnaire sorti du collége des Anglais, à Rome, où lui-même en avait obtenu l'érection. Cet établissement remplaça en 1579, avec l'agrément du saint-siége, l'hôpital qu'avait fondé la reine Marie dans la capitale du monde chrétien pour sa nation. Ne pouvant tenter d'éclaircir les ténébreuses intrigues qu'on dit avoir été tramées par ce jésuite, dans ses missions en Angleterre et en Espagne, nous renvoyons, pour ces détails, aux *Mémoires* de M. Gée sur les jésuites, aux *Lettres* du cardinal d'Ossat, etc. Nous ne citerons des nombreux ouvrages de R. Parsons que le *Christian Directory guiding men to their salvation*, livre plusieurs fois réimprimé et mis en langue moderne : sa 8e édition est de 1782.

PARSONS (Jacques), médecin et antiq. angl., membre de la société royale et de plusieurs autres

sociétés savantes, né à Barnstable en 1705, m. en 1770, exerça avec succès à Londres l'art des accouchemens, et a laissé, outre divers *mémoires*, dans les *Transactions philosophiques*, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *philos. Observ. on the analogy between the propagat. of animals and that of vegetables*, 1752; in-8, etc. — Un autre PARSONS (Moïse), théologien et prédicateur anglais, né en 1716, m. en 1783, ministre de Byfield, a publié un *Choix de sermons*, 1772. — PARSONS (Abraham), voyageur et négociant anglais, m. à Livourne en 1785, a laissé une relation de ses courses, publiée sous le titre de *Voyages en Asie et en Afrique*, Londres, 1808, 1809, in-4. — Philippe PARSONS, théologien et littérateur anglais, né en 1729 à Dedham (comté d'Essex), m. en 1812, a laissé, entre autres ouvrages : *the Inefficacy of Satire*, poème, 1766, in-4; *Newmarket, or an Essay on the Turf; astronomic Doubst; Monuments and painted Glass in upwards of* 100 *churches, chiefly in the eastern part of Kent*, 1794, in-8.

PARTENIO (BARTHÉLEMI), né à Brescia, professeur de belles-lettres à Rome au 15e S., est auteur d'un *discours* (*orazione*) à la louange des plus savans hommes de Brescia, ses contemporains. Il a en outre traduit l'*Histoire* de Thucydide, et les *Amours de Leucippe et de Cléophonte*.

PARTENIO. V. MAZZOLARI.

PARTENIUS (BERNARD), savant humaniste du 16e S., dont on croit que le véritable nom était *Franchesini*, né à Spilimberg dans le Frioul, fonda dans sa patrie, pour les langues anciennes, une académie qui ne lui a pas survécu. Il professa ensuite les belles-lettres à Ancône, puis l'éloquence à Venise, où il mourut en 1589. Outre des *commentaires* sur les *Odes* d'Horace, on a de lui : un *Discours en faveur de la langue latine ; Traité de l'imitation poétique*, en italien, Venise, 1560, trad. en lat. par l'auteur, 1565; trois livres de *poésies* latines, Venise, 1579.

PARTHAMASIRIS, prince de la race des Arsacides, roi d'Arménie, fils de Pacorus, auquel il succéda, fut détrôné, et même mis à mort (comme il apparaît d'après un passage de Fronton, nouvellement découvert par l'abbé Maï) par Trajan, qu'il avait offensé par d'outrageans propos à la face de l'armée romaine, et après s'être présenté devant lui comme suppliant.

PARTHAMASPATES, prince arsacide, reconnu, l'an 115, pour roi des Parthes par ordre de Trajan, fut ensuite chassé par le peuple. Hadrien lui donna alors le gouvernement d'un royaume que les anciens historiens ne nous ont point nommé.

PARTHENAY (ANNE de), femme savante et aimable, épousa le comte de Marennes, et fut, par son esprit et ses talens, un des ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare et fille de Louis XII. Elle avait embrassé les opinions de Calvin, et elle contribua à les répandre. — Catherine de PARTHENAY, nièce de la précédente, née en 1552, fut deux fois veuve, d'abord du baron de Pont-Kuellevé, puis en secondes noces de René, vicomte de Rohan, prince de Léon. Elle était fort attachée au parti calviniste, et inspira les mêmes sentimens à ses enfans. Elle et sa fille Anne déployèrent un grand courage au siége de La Rochelle. Catherine m. en novembre 1631. Pendant le siége de La Rochelle, elle avait fait jouer une tragédie de *Judith*, ainsi que d'autres pièces de théâtre. — Jean LARCHEVÊQUE DE PARTHENAY, seigneur de Soubise et l'un des plus vaillans capitaines des huguenots, en Poitou, au 16e S., oncle et frère des précédentes, remplaça le baron des Adrets dans le commandement de Lyon, et y soutint le siége contre le duc de Nemours, malgré la barbare menace que lui firent les catholiques d'égorger sous ses yeux sa femme et sa fille, qui étaient tombées en leur pouvoir. Cet intrépide capitaine m. en 1566 à 54 ans. On a oublié les odieuses inculpations dont l'assassin du duc de Guise, Poltrot, avait cherché à le noircir dans ses dépositions. — Emmanuel de PARTHENAY, aumônier de la duchesse de Berri, mort en 1761 à 96 ans, publia une traduction latine du *Discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle*, sous le titre de *Commentarii universam complectentes historiam*, 1718, in-12. — V. DESROCHES.

PARTHÉNIENS, nom donné aux enfans issus à Sparte du commerce qu'eurent, pendant la longue guerre de Messénie, les femmes de la ville avec des jeunes gens que l'on y détacha de l'armée pour suppléer à l'absence des maris, et empêcher que l'état ne pérît faute de citoyens.

PARTHENIUS, *de Nicée*, poète du dernier siècle avant J.-C., fut fait prisonnier, comme nous l'apprend Suidas, dans la guerre contre Mithridate, et, ayant été amené à Rome, y obtint la liberté en faveur de ses talens. Ce poète, que Tibère eut en honneur, et à qui Virgile et Ovide paraissent avoir fait quelq. emprunts, avait composé plusieurs ouvrages, dont le seul qui nous soit parvenu a paru pour la première fois à Bâle, avec une traduction latine de Janus Cornarius, sous ce titre : *de amatoriis Affectionibus Liber*, 1531, in-8. Il a été plusieurs fois réimprimé et traduit. La meilleure édition est celle donnée à Gœttingue par Heyne, 1798, in-8. Outre la traduction française de Jehan Fornier (*v.* ce nom), on en connaît une autre, ayant pour titre : *Affections des divers amans*, Paris, 1743, petit in-8. Fabricius a consacré, dans le t. 2 de sa *Bibliotheca græca*, p. 675 et suivantes, un curieux article à Parthenius, sur qui les curieux doivent consulter aussi la *lettre critique* de Bast à M. Boissonnade sur Antonius Liberalis, Paris, 1805, in-8.

PARTHÉNOPE (mytholog.), l'une des syrènes, s'éprit d'un violent amour pour Ulysse, dont les dédains la portèrent à se précipiter dans la mer. Son corps fut repoussé sur le rivage d'Italie, vers l'endroit où l'on bâtit Naples, qui prit de là le nom de *Parthénope*.

PARTHES, peuple belliqueux de l'Asie, Scythes d'origine, furent long-temps tributaires des Mèdes, des Perses et des rois de Syrie. Mais ils secouèrent le joug sous Antiochus-Théos, roi de Syrie, l'an 250 avant J.-C., ayant à leur tête Arsace, dont les descendans régnèrent sur eux sous le nom d'Arsacides. Sous ces princes, les Parthes formèrent l'empire le plus puissant de l'Asie, et furent continuellement en guerre avec les Romains, sans être jamais soumis. Après une existence de près de 560 ans, l'empire des Parthes fut détruit et soumis au nouveau royaume des Perses par Artaxerce Ier, l'an 229 de J.-C.

PARTICIPATIO ou PARTICIACCIO (ANGE), originaire d'Héraclée, défendit Venise contre les attaques de Pépin, et fut élu doge en 806. — Sous son fils, Justinien PARTICIPATIO, les reliques de St Marc furent apportées à Venise. — Orso PARTICIPATIO, 7e doge de cette famille en 912, est connu sous le nom de Badoero (*v.* ce nom).

PARTS (JACQUES des). V. DESPARTS.

PARUTA (PAUL), histor., surn. par ses contemporains le *Caton de Venise*, né dans cette ville en 1540, devint successiv. historiographe de la république, sénateur, membre de l'administr. gén., gouv. de Brescia, et, après avoir rempli div. missions diplomat., m. en 1598, procurat. de St-Marc. Il a laissé, entre autres ouv. : *della Perfezione della vita polit., lib. III*, Venise, 1579, 1586, 1599, 1650, in-4, trad. en angl. et en français; *Discorsi polit.*, en 2 livres, ibid., 1599, 1629, 1650, in-4; *Soliloquio..... di tutto il Corso della sua vita*, à la suite du précéd. une *Hist. de Venise*, en ital., 2 parties

in-4, ibid., 1605, 1645, 1703 et 1718, avec une *Relation* de la guerre de Chypre. La *Vie de Paruta*, par Apostolo Zeno, a été mise en tête d'une nouv. édit. de la *Storia veneziana*. — Philippe PARUTA, antiq., né à Palerme vers le milieu du 16e S., remplit long-temps la place importante de secrétaire du sénat de Palerme, et m. dans cette ville en 1629. Parmi ses ouvr., dont on trouvera le catalogue au t. 2, p. 173-76, de la *Biblioth. sicula* de Mongitore, le plus connu a pour titre : *la Sicilia descritta con medaglie*, Palerme, 1612, in-fol.; réimprimée à Rome en 1649 avec une suite par Lionardo Agostini. — PARUTA-TOMMASINI (Tommaso), év. de Ville-Neuve, dans l'Istrie, né à Venise en 1380, était d'abord entré dans l'ordre des frères prêcheurs. Il assista au concile de Constance, et m. dans sa patrie en 1446. On cite comme ses principaux ouv. : *Historia concilii Constantiensis; Sermones; Carmen de divinissimo corporis Christi sacramento*, etc. V. le t. 19, p. 577, de la *Raccolta* de Calogera, édit. de Venise, 1739, et le tom. 1, p. 450, des *Scritt. veneziani*, du même, édition de 1752.

PARY (ETIENNE-OLIVIER), né à Paris, m. en 1782, a donné : *le Guide des corps de marchands et des communautés des arts et métiers*, Paris, 1766, in-12.

PARYSATIS, reine de Perse, mère d'Artaxercès-Mnémon et de Cyrus-le-Jeune, favorisa l'ambition et la révolte de celui-ci contre son frère, et lorsqu'il eut été vaincu à la bataille de Cunaxa, elle empoisonna Statira, femme d'Artaxercès, et s'abandonna à tous les excès de la vengeance. V. ARTAXERCÈS.

PAS ou PAAS (CRISPIN de), en latin *Passœus*, dessinateur et graveur, élève de Coornhaert, né à Armuyde, en Zélande, vers 1536, travailla à Amsterdam, Cologne, Londres et Paris. Il grava toutes les histoires de la Bible et plus. portraits. — Ses fils CRISPIN, GUILLAUME et SIMON, se distinguèrent dans le même art, ainsi que MADELEINE et BARBE, leurs sœurs. — V. FEUQUIÈRES.

PASCAL (ST). V. PASCHAL.

PASCAL ou PASCHAL (PIERRE), né à Sauveterre en 1522, mort à Toulouse en 1563, parvint, avec quelque connaissance de la langue latine, à en imposer à des gens instruits, et à se faire passer pour savant. Il suivit le cardinal d'Armagnac à Rome; et, après l'assassinat de Jean de Mauléon, il fut chargé par la famille de la poursuite des auteurs du crime. Il le dénonça au sénat de Venise dans une *Harangue* qu'il a fait imprimer, Venise et Lyon, 1548, in-8 : c'est à peu près son seul titre authentique. De retour en France, il s'annonça comme devant continuer l'Eloge des savans, de Paul Jove, et écrire l'histoire de France. Cela ne lui valut pas seulem. beaucoup de protecteurs et d'amis, mais encore des pensions, qu'il reçut jusqu'à la mort de Henri II, après quoi, sa vaine jactance étant enfin découverte, il se sauva pour échapper à de nombreux créanciers.

PASCAL (BLAISE), géomètre du prem. ordre, et l'un des plus illustres écriv. que la France ait produits, né à Clermont, en Auvergne, le 19 juin 1623, fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui, pour se donner plus particulièrement à l'éducation du jeune homme, se démit d'une place de président à la cour des aides de Clermont. Le principal goût de celui-ci était pour les mathémat.; mais son père, préférant l'appliquer d'abord à l'étude des langues, lui défendit de travailler à la géométrie; néanmoins, sur une simple définition de cette science, Pascal parvint, dit-on, sans maître et sans aucun secours, à deviner, jusqu'à la 32e, les propositions d'Euclide. Libre enfin d'étudier sa science favorite, le jeune homme, dès l'âge de 16 ans, pub. un *Traité des sections coniques*; à 19 il inventa la *machine arithmétique*; à 23 il exécuta les expériences de Torricelli sur le vide, et quelques années après, 1649, il pub. à Paris, in-4, la solution d'un problème proposé par le P. Marsenne, et que n'avaient pu résoudre les premiers mathém. du temps. Les études précoces et continuelles de Pascal avaient considérablement altéré sa santé; et, sa piété augmentant tous les jours avec sa science, il se retira à Port-Royal-des-Champs. Au milieu des pieux solitaires qui habitaient ce désert, il s'appliqua à méditer sur l'Ecrit.-Ste. Ce fut aussi dans cette retraite qu'il écrivit ces fameuses *Lettres provinciales*, l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature, que les jésuites eurent le crédit de faire condamner. Les 18 lettres qui composent ce recueil parurent successivem., in-4, depuis le mois de janv. 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suiv. Cependant la santé de l'aut. s'altérait de plus en plus, et sans que son génie parût en souffrir (les *Lettres provinciales* et les *Solutions des problèmes de la roulette*, de 1658, en sont la preuve), sa tête était dérangée. Un accident terrible, qui lui était arrivé au pont de Neuilly en 1654, avait augmenté ce beaucoup ce dérangem.; et toujours de plus en plus souffrant, Pascal m. à Paris le 19 août 1662, âgé de 39 ans 2 mois. Outre ce que nous avons cité, on a de lui : *Pensées sur la religion*, Paris, 1715, in-12; on ne doit aucune confiance à l'édition de Condorcet, avec des *notes* et un *éloge*, Londres, 1776, in-8; *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12; quelques écrits pour les curés de Paris. Les édit. les plus estimées des *Lettres provinciales* sont celles de Cologne, 1684, en 4 langues, et 1657, in-12, en français; d'Amst., 1749, 4 vol. in-12, notes de Wendrock; et de Paris, 1754, 4 vol. in-12, avec un *discours préliminaire* de Rondet. La première édit. complète de Pascal a été publiée par Bossut, Paris, 1779, 5 v. in-8. — Gilberte PASCAL, sa sœur, veuve de Florin Périer, a mis en tête des *Pensées sur la religion* une *vie* de son frère peu estimée.

PASCAL (JEAN-BENOÎT), littér., né à Paris en 1725, mort vers l'an 1800, ne nous est connu que par les ouvr. suiv. : *Officia divina pro variis anni temporibus*, etc., 1773, in-12; *Officia S. Pietatis exercitia ex variis scripturæ locis desumpta*, 1776, in-12. C'est lui qui a rassemblé les Textes de la *Bible* et de l'*Imitat.* cités dans l'*Année spirituelle*, 1767, in-12. — PASCAL (Philippe), jurisconsulte, né à Cosensa dans le 17e S., juge de la vicairerie en 1612, conseiller en 1625, a publié *de Viribus patriæ potestatis*, Naples, 1618, in-fol., et 1627 avec des *additions*. — Valentin PASCAL, secrét. du cardinal Montalte, a écrit dans le 17e S. plus. ouv., tels que : *De rebus Moschicis; De Italiæ fluminibus*, etc.

PASCAL-VALLONGUE (JOSEPH-SECRET), général de brigade, né en 1763 à Sauve (départ. du Gard), passa du génie des ponts-et-chaussées dans le génie militaire, et fit les campagnes du Nord et d'Italie. Fait prisonn. à la journée d'Aboukir, dans la guerre d'Egypte, il fut livré aux Turks, et resta quelques années dans les prisons de Constantinople. De retour en France, il servit encore en Allem. et en Italie, et fut tué au siége de Gaëte, où il commandait le génie, en 1806. Il cultiva aussi la poésie, pub. plus. *relations* d'évènem. contemporains, et fut le principal rédact. du *Mémorial topograph. et milit.*, qui cessa de paraître après sa m., et qui ne forme que 5 cahiers in-8.

PASCH (GEORGE), prof. à l'univ. de Kiel et philologue distingué, né à Dantzig en 1661, mort en 1707, a laissé, outre plus. *thèses*, quelq. ouv., tels que : *Tractatus de novis inventis quorum accuratiori cultui facem prœtulit antiquitas*, Leipsig, 1700, in-4, et *De variis modis moralia tradendi*, Kiel, 1707, in-4. — Un autre PASCH (Jean), né à Ratzeburg, dans le comté de Lauemburg, professa la philos. à Rostock, et m. à l'hôpital de Hambourg en 1709. Ce qu'il a laissé de plus remarq.

est son *Gynæceum doctum, seu de Fœminis eruditis*, Wittemberg, 1686, in-4.

PASCH (JEAN), peintre suédois, né en 1706, étudia son art en Hollande, en France et en Italie, se fit dans ses voyages une collect. précieuse de tableaux et de dessins, fut chargé de peindre le plafond de la chapelle du roi au palais de Stockholm, et m. en 1769, laissant un certain nombre de paysages, de marines et de tableaux de fleurs. — Laurent PASCH, autre peintre suédois, se distingua dans le portrait. — Sa fille ULRIQUE-FRÉDÉRIQUE, née en 1735, morte en 1796, fut membre de l'académie de peinture et de sculpture.

PASCHAL, antipape et contendant de Théodore après la mort de Conon (688), était archidiacre de Rome lorsqu'il tenta d'usurper le St-siége par la protect. de l'exarque de Ravenne. L'élect. de Sergius mit fin aux prétentions obstinées de cet intrus.

PASCHAL (St), en latin *Paschasius*, souver. pontife, né à Rome, eut d'abord sous Léon III la direct. du monastère de St-Etienne, près St-Pierre. Choisi pour succéder à Etienne IV en 817, il envoya en France des légats chargés de présens pour l'empereur Louis-le-Débonnaire, et ce prince leur donna en échange pour le St père la confirmation des dotations de Pépin et de Charlemagne, y ajoutant celle des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Ce fut ce pontife qui couronna Lothaire, empereur, l'an 823; peu de temps après, deux partisans de ce prince, Théodore, primicier de l'église romaine, et son gendre Léon, nomenclateur, furent tués dans le palais de Latran. On soupçonna le pape d'avoir ordonné ou conseillé ces meurtres, et ce fut en vain que les fils de l'emp. se rendirent à Rome pour éclaircir le fait : Paschal protesta par serment de son innocence, mais refusa de livrer les assassins sous le prétexte qu'ils étaient de la famille de St Pierre, et alléguant d'ailleurs pour leur justification qu'ils n'avaient commis ce meurtre que pour punir Théodore et Léon d'un crime de lèse-majesté. Après un pontificat de 7 ans 3 mois et 17 jours, pendant lequel il avait réparé ou orné quantité d'églises ou de monastères, et établi une maison de refuge à Rome pour les Grecs qu'y faisait affluer la persécution des iconoclastes en Orient, Paschal m. le 11 mai 824, et eut Eugène II pour successeur. L'église romaine honore la mémoire de St-Paschal le 14 mai.

PASCHAL II (RAINIÉRI, pape sous le nom de), success. d'Urbain II, naquit à Blède, en Toscane, et fut d'abord, comme relig. de Cluni, chargé des affaires de son ordre auprès de Grégoire VII, qui, après l'avoir décoré de la pourpre, le fit abbé de St-Paul *extra muros*. Devenu souverain-pontife en 1099, il eut beaucoup à démêler au sujet des investitures avec Henri Ier, roi d'Angleterre, l'emp. Henri IV et Henri V. Ce dern. le fit emprisonner sur son refus de le couronner. Cette violence n'est pas la seule traverse qu'ait éprouvée Paschal II dans le cours de son pontificat; il eut à combattre un antipape (*v.* BOURDIN) et plusieurs rebelles. Il m. en 1118, après avoir occupé le St-siége pendant 18 ans, 5 mois et 5 jours, et eut Gélase II pour success. Il reste de lui plusieurs *lettres*, deux entre autres assez importantes pour l'hist. ecclés. de cette époque. V. le t. 15, p. 23, de la *Collect. des hist. de France*.

PASCHAL III (GUI *de Crème*, anti-pape, sous le nom de). V. ALEXANDRE III.

PASCHAL (CHARLES PASQUALI, plus connu sous le nom de), en latin *Paschalius*, né en 1547 à Coni, en Piémont, fut chargé de plus. ambassades, remplit dans l'intérieur du royaume div. emplois honorables, et m. en 1625 dans son château de Quente, près d'Abbeville, avec les titres de vicomte, conseiller-d'état et ambassad. près les Ligues grises. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouv. dont on peut voir la liste complète dans le t. 17 des *Mém.* de Niceron et dans les *Scritt. piemontesi* de Fr.-Agost. della Chiesa. Les principaux sont : *Viti Fabricii Pibrachii vita*, Paris, 1584, in-12, et dans les *Vitæ selectæ*, Breslau, 1711, in-8, trad. en franç. (par Gui du Faur), Paris, 1617, in-12; *De optimo genere elocutionis tractatus*, Rouen, 1595, in-12; Paris, 1601, in-8; *Legatus*, Rouen, 1598, in-8; Leyde, Elzevir, 1645, in-12 : la publication de l'ouv. intit. l'*Ambassadeur* de J. Hotman, que Paschal prétendait n'être qu'un extrait de son livre, engagea ce dernier dans une querelle avec le négociat. franç.; *Legatio Rhætica, sive Relatio*, etc., Paris, 1620, in-8; *Coronæ, opus X lib. distinctum*, ibid., 1610, in-4; Leyde, 1671 et 1681, in-8; *virtutum et vitiorum Definitiones*, in-8, ibid., 1615; Genève, 1520.

PASCHAL (FRANÇOISE), née à Lyon, à ce qu'on croit, vers 1630, a laissé quelq. pièces de théâtre, tragi-comiques et comiques, qui ont paru à Lyon de 1655 à 1661, et parmi lesquelles nous citerons : *Agathonphile, martyr*, tragi-comédie, 1655, in-8, et *Endymion*, idem, 1657, in-8. On a d'elle des *Noëls*, franç. et bourguignons, Dijon, 1723, in-12. — Michel-Jean PASCHAL, en latin *Paschalis*, méd. espagnol du 16e S., né à Valence, étudia dans sa patrie, puis à Montpellier sous Jacques Faucon. Outre une traduct. espagnole du *traité* de Jean de Vigo sur la chirurgie (Valence, 1548; Sarragosse, 1581, in-fol.), et un petit traité *De morbo gallico*, imp. dans le t. 2 de la Collect. pub. à Venise, on a de lui : *Praxis medica, sive Methodus curandi*, in-8, Valence, 1555; Lyon, 1585, 1602 et 1664. — Il ne faut pas le confondre avec Jean PASCHAL ou PASQUALI, de Suessa, près de Capoue, méd. du 16e S., et également aut. d'un traité sur la maladie vénérienne ayant pour titre : *Liber de morbo quodam composito, qui vulgò apud nos gallicus appellatur*, Naples, 1534, in-4, réimprimé dans le t. 1er de la *Collection* de Venise.

PASCHASE - RATBERT. V. RADBERT (Paschase).

PASCHASE-DE-SAINT-JEAN (le P.), en latin *Paschasius*, carme déchaussé, né en Franconie en 1637, m. à Bude en 1692, professa les belles-lett. et la poésie latine en Bavière et dans le Tyrol, et nous a laissé un ouv. fort curieux sur les règles générales la versificat. lat. : il est intit. *Poesis artificiosa*, Wurtzbourg, 1668, in-12, avec des figures non moins curieuses que le texte. — V. CALENTYN.

PASCHETTI (BARTHÉLEMY), méd. du 16e S., né à Vérone, a laissé : *de Distillatione, catharro vulgò dictâ*, etc., Venise, 1615, in-4; *Dialogo delle Bellezze di Genova*, etc.; *Annales de Gênes* de 1528 à 1550, traduites en italien du latin de Bonfadio.

PASCHIUS. V. PASCH.

PASCOLI (GABRIEL), littérat., né à Ravenne, m. au commencem. du 17e S., fut chanoine régul. de Saint-Jean-de-Latran, professa la théologie, et obtint quelques succès comme prédicateur. On a de lui plus. ouvr. dont les principaux sont : *la Pazzesca da pazzia degli uomini e donne di corte innammorati, ovvero il cortigiano disperato*, Venise, 1592; *Judicium Paridis*, etc., Plaisance, 1603.

PASCOLI (LÉON), biographe et littérateur, né à Pérouse en 1674, se fixa à Rome et y m. en 1744. On a de lui : *Vite de' pittori, scultori, ed architetti moderni*, Rome, 1730-1736, 2 vol. in-4; *Vite de' pittori, scultori ed architetti perugini*, ib., 1732, in-4; *Testamento politico in cui si fanno diversi progetti*, etc., Cologne (Pérouse), 1733, in-4; *il Tevere navigato e navigabile*, etc., ibid., 1744, in-4; et quelq. pamphlets littéraires peu remarquables. — Alexandre PASCOLI, frère du précédent, méd. et anatomiste, né à Pérouse en 1669, professa l'anatomie à Rome, et y m. en 1757. Ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-4, Venise, 1741 et 1757 : ils n'offrent guère qu'une compilat.

des écrits de Borelli, Malpigi, Bellini, Redi, Bartholin et Vieussens. Le plus important des ouv. qui composent ce rec. a pour titre : *il Corpo umano, o breve storia dove con nuovo metodo, si descrivono tutti gli organi suoi*, Pérouse, 1700, in-4, Venise, 1712, 1727, 3 vol. in-8; trad. en lat., Rome, 1728, 3 v. in-8; ib., 1738, et Venise, 1735, in-4. Son tr. *del Moto* avait paru à Rome en 1723, in-4.

PASI (FRANÇOIS), jésuite, né à Rome en 1551, se consacra aux missions, prêcha avec succès l'évangile dans le Japon, et m. à Macao en 1612. On a de lui : *Annuæ litteræ de Sinis*, 1583; *Annuæ litt. ex Japoniâ*, 1598; — *cum adjunctâ narratione mortis Taicusamæ imperat. Japoniæ*, Rome, 1601; *annuæ Litteræ anni* 1601, *et sequentium usque ad annum* 1606, Rome, 1608, Lyon, 1609.

PASINELLI (LORENZO), peintre d'histoire, né à Bologne en 1629, mort à Parme en 1700, se distingua par une manière pleine de feu et une grande nouveauté d'idées; on lui reproche un peu trop d'affectation, en ce qui tient à la représentation des étoffes et au luxe des vêtemens et des accessoires. On cite particulièrement parmi ses compositions : l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*; la *Descente du fils de Dieu dans les limbes*, et l'*Histoire de Coriolan*. Il a gravé à l'eau-forte, d'après lui-même, le *Martyre de plus. saints*, gr. in-fol.; la *Prédication de St Jean-Baptiste*, et, d'après le Pérugin, les *Noces de Jacob et de Rachel*.

PASINI (LOUIS), méd. ital. du 16e S., né à Padoue, m. en 1557 dans sa patrie où il professait la philosophie et la médecine, a laissé les ouvr. suiv. : un traité *de Pestilentiâ patavinâ anni* 1555, Padoue, 1556, in-8; *Liber in quo de thermis patavinis ac quibusdam balneis Italiæ tractatur*, inséré dans la collection intitulée : *de Balneis omnia quæ extant*, Venise, 1553, in-fol.— PASINI (Antoine), médecin, né à Vérone dans le 16e S., est auteur des *Annotazioni ed emendazioni, nella traduzione d'Andrea Mattioli de V libri della materia medicinale di Dioscoride*, Bergame, 1591, et 1608, in-4.

PASINI (JOSEPH), hébraïsant, né à Turin en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, se livra de bonne heure à l'étude de l'hébreu, devint bibliothécaire de l'université de sa patrie, obtint le titre de conseiller du roi, fut pourvu de l'abbaye de Monte-Canisio, et m. vers 1770. On a de lui : *de Præcipuis bibliorum linguis et versionibus*, Padoue, 1716, in-8; *Dissertationes selectæ in Pentateuchum*, 1722, in-4; *grammatices linguæ sanctæ Institutio*, Padoue, 1739, 1756; *Vocabolario italiano-latino*, Turin, 1737, 2 vol. in-4; *Storia del Nuovo-Testamento* etc., Turin, 1749; et Venise, 1751; *Codices manuscripti bibliothecæ regiæ Taurinensis Athenæi per linguas digesti*, Turin, 1749, 2 vol. in-fol.

PASIPHAÉ (myth.), fille d'Apollon et de la nymphe Perséide, et femme de Minos, donna le jour, par un monstrueux adultère, au Minotaure que le roi de Crète enferma dans un labyrinthe pour mettre fin à ses ravages (*v.* THÉSÉE). Pasiphaé avait eu de son époux, Androgée, Adriadne et Phèdre.

PASITELES, sculpteur grec qu'on a quelquefois confondu avec Praxitèle, vint s'établir à Rome après la guerre de Macédoine, et fit en ivoire la statue de Jupiter, pour le prem. temple élevé en marbre, à Rome, sous Metellus le Macédonique. Il m. déchiré par une panthère au moment où il s'étudiait à modeler un lion. Il avait écrit un ouvrage en 5 liv. sur les plus beaux monumens connus de son temps. Cet ouvr. ne nous est pas parvenu.

PASOLINI (D. SÉRAPHIN), biographe, chan. de St-Jean-de-Latran, né à Ravenne en 1649, professa la philosophie et la théologie dans cette ville, et y m. en 1715, après avoir publié les ouvr. suivans : *Relazione della madona greca de' Canonici portuensi di Ravenna*, Ravenne, 1676, in-12; *Lustri Ravennati dall' anno 600 dopo l'universale diluvio sino al* 1713, etc., Bologne et Forli, de 1678 à 1713, 7 parties in-4; *Uomini illustri di Ravenna antica, ed altri degni professori di lettere ed armi*, etc., Bologne, 1703, et quelques thèses de philosophie, peu remarquables.

PASOR (GEORGE), savant philologue, né en 1570, à Herborn (dans le comté de Nassau), devint, à l'âge de 27 ans, professeur de théologie et d'hébreu à l'université de la même ville, fut appelé en 1636 à Franeker pour y professer la langue grecque, et y m. en 1637. On a de lui, outre l'*Oraison funèbre* de J. Piscator, en lat., Herborn 1625, in-4, les autres écrits suiv., publ. par son fils Mathias : *Manuale græcarum vocum Novi-Testamenti, deque græcis N.-T. accentibus; Syllabus, sive Idea omnium Nov.-Testam. dictionum seu dialectarum; Grammatica græca Nov.-Testamenti in tres libros distributa; Lexicon græco-latin. in Nov.-Testam.*, Amsterdam, 1675, in-8. On lui doit enc. un *Index* fort utile, impr. plusieurs fois à la suite des poésies d'Hésiode. — Mathias PASOR, fils du précéd., né à Herborn en 1599, professa d'abord les mathémat. à l'université d'Heidelberg, passa ensuite en Angleterre, obtint une chaire de langues orientales à Oxford, et vint ensuite à Groningue pour y professer successivement la philosophie, les mathémat. et la théologie. Il m. dans cette ville en 1658. On n'a de lui que quelq. *thèses*; mais il fut, comme nous l'avons dit, l'éditeur de plus. des ouvr. de son père. On a publié à Groningue le *Journal de la vie de Math. Pasor* (1658, in-4), trouvé parmi ses papiers après sa mort.

PASCALI (CHARLES). V. PASCHAL.

PASQUALIGUS (ZACHARIE), religieux théatin, né à Vérone vers le milieu du 17e S., a donné *Praxis jejunii*, Gênes, 1655, in-fol.; et un *Traité moral sur la castration*.

PASQUALINUS (POMPÉE), chanoine de Ste-Marie-Majeure, a publié un *Index vocum* sur les *Métamorphoses d'Ovide*, Rome, 1616, in-8.

PASQUALIS. V. PASCHAL et MARTINEZ.

PASQUIER (ETIENNE), célèbre jurisconsulte et écrivain du 16e S., né à Paris en 1529, fut destiné dès l'enfance, par ses parens, à suivre la carrière du barreau, reçut les prem. leçons de droit du fameux Cujas à Toulouse, et se rendit ensuite à Bologne, où il étudia sous Marianus Socin. Il fut reçu avocat dans sa ville natale en 1549, resta plusieurs années sans être connu, et, dans cet intervalle, se livra avec un nouveau zèle à la culture des lettres, qu'il avait constamment aimées. A force de constance, il commençait à se faire remarquer au barreau, lorsqu'il publia les premiers livres d'un ouvrage intitulé *Recherches sur la France*, un dialogue intitulé *le Pourparler du prince*, et des dissertations sur l'amour, sous le titre de *Monophile*. Ces écrits, surtout les *Recherches*, eurent un grand succès, et acquirent à leur auteur une réputation parmi ceux de sa profession. Mais ce fut en 1564 seulement qu'une circonstance fortuite devint la source de la fortune et la cause de la juste renommée de Pasquier. Les jésuites, ayant demandé à faire partie de l'université de Paris, venaient d'être éconduits par ce corps enseignant. Sur leur pourvoi au parlement, l'affaire fut mise en instance; et Pasquier, bien que n'étant pas au nombre des avocats ordinaires de l'université, fut chargé de plaider sa cause, et s'acquitta de cette mission avec un éclat extraordinaire. Il chercha à prouver que les jésuites avaient d'autres intérêts que ceux de la France, et s'appliqua à démontrer que de leur institut il ne peut résulter que corruption de la religion, et trouble chez les peuples. Le parlement ne prononça pas, appointa seulement la cause, et laissa les parties en l'état; mais Pasquier se trouva porté par cette plaidoirie au premier rang des avocats, et fut dès-lors em-

ployé dans les procès les plus célèbres. En 1579, il suivit la commission du parlement, qui alla tenir les grands jours à Poitiers, et y séjourna quelques années. En 1585, il fut nommé, par Henri III, avocat-général à la chambre des comptes. Député aux états-généraux en 1588, il fut témoin à Blois de l'assassinat du duc de Guise, et il en fait, dans plusieurs des lettres qui nous restent de lui, un récit exact et impartial. Après la dissolution des états, il ne quitta point le roi, et le suivit à Tours. Deux ans après la reddit. de Paris au roi Henri IV, Pasquier fit paraître la suite de ses *Recherches sur la France*, y inséra son *plaidoyer* contre les jésuites, et y ajouta de nouvelles attaques. Il s'ensuivit une vive polémique entre les pères et leur éloquent adversaire. Celui-ci m. en 1615. Douze ans avant, il s'était démis de sa charge d'avocat-général en faveur de son fils aîné, Théodore Pasquier. Ses ouvrages, après avoir été publiés successivement de son vivant ou peu après sa mort, furent réunis en 1723 en 2 vol. in-fol., imprimés à Trévoux. Dans cette édition, qualifiée de complète, on ne trouve ni les *Ordonnances d'amour* (le Mans, 1564, in-8), ni le *manifeste* après le procès de l'assassin Barrière (*v.* ce nom), ni le *Cathéchisme des jésuites* (inséré dans un *Recueil de pièces historiques et curieuses*, Delft, 1717, 2 vol. in-12). On a joint aux *œuvres* d'Etienne Pasquier les *lettres* de Nicolas, l'un de ses fils.

PASQUIN, tronc d'une statue en marbre, où l'on attache à Rome toutes sortes de pamphlets et d'épigrammes, que l'on appelle de son nom *pasquinades.*

PASSAROTTI ou PASSEROTTI (Barthélemy), peintre, né à Bologne au commencement du 16e S., élève de Jacopo Vignola, fut rival des Carraches, et se distingua égalem. dans l'histoire et le portrait. On cite de lui : la *Décollation de Saint Paul à Rome aux trois Fontaines ; la Vierge entourée de saints*, dans l'église de St-Jacques de Bologne ; un *Tytie*, et la *suite des portraits de la famille Legnami.* — Ses nombreux enfans cultivèrent aussi la peinture ; et Tiburzio Passarotti, mort en 1612, montra un véritable talent dans le tableau du *Martyre de Sainte-Catherine.*

PASSAVANT (Claude), médecin suisse, né en 1709 à Bâle, étudia dans cette ville, puis à Neufchâtel, devint conseiller et médecin du margrave de Bade-Durlach, et m. en 1778. Il a publié : *Dissertatio de insensibili perspirat. sanctorianâ et structurâ cutis*, Bâle, 1733, in-4 ; *Theses anatomico-botanicæ*, ibid., 1733, in-4 ; *Theses hist. de observ. religionis Romanorum atque Græcorum*, ibid., 1737, in-4 ; et *Specimen rhetoricum*, ibid., 1741, in-4.

PASSAVANTE (Jacques), dominicain, né à Florence, m. en 1357, se fit un nom en Italie par son ouvrage *lo Specchio della vera penitenza*, imprimé pour la première fois en 1495. La meilleure et dernière édition est de Florence, 1725, in-4.

PASSE. V. Pas (Crispin de).

PASSEMANT (Claude-Siméon), ingénieur du roi, né à Paris en 1702, après avoir reçu une éducation soignée s'était vu forcé, pour vivre, de s'établir marchand mercier. Dès l'enfance, il avait montré un goût décidé pour les hautes sciences, et particulièrement pour l'astronomie. Pour se livrer tout entier à ce penchant, il abandonna à sa femme le soin de son négoce, et, au bout de quelques années, il s'était déjà fait connaître par des ouvrages dignes d'une attention particulière, tels que la *pendule astronomique* qu'il présenta à Louis XV ; un grand *miroir ardent* de glace et deux *globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. En 1765, il présenta au roi Louis XV un *Plan en relief*, et un *Mémoire contenant des moyens simples pour faire arriver les vaisseaux à Paris.* Ce savant et habile mécanicien mourut en 1769, après avoir obtenu, comme récompense de ses travaux, une pension de 1,000 fr. et un logem. au Louvre. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4 ; *Description et Usage des télescopes*, etc., in-12. Son *Eloge historique* a été publié par M. Sue le jeune (son gendre), 1778, in-8.

PASSERA (Félix), capucin et empirique de Bergame dans le 17e S., est principalement connu par le recueil intitulé : *il nuovo Tesoro degli arcani farmacologici, galenici, chimici e spargirici*, Venise, 1688, 1689, in-fol. — Un autre Passera (Jean-Pierre), aussi de Bergame, avait publié : *de Caussis mortis in vulneribus capitis*, etc., Bergame, 1590, in-4.

PASSERANI (Albert RADICATI, comte de), seigneur piémontais, attaché au service du roi Victor-Amé II, prit parti pour son maître dans ses démêlés avec la cour de Rome, fut condamné par l'inquisition, et réduit à se réfugier en Angleterre, puis en France, et enfin en Hollande, où l'on croit qu'il mourut. Il avait publié en 1736, à Rotterdam, un recueil de ses pamphlets sous le titre de *Pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes*, etc. On prétend que cet esprit fort rétracta dans la suite, devant les ministres du culte réformé, les sarcasmes qu'il n'avait pas non plus ménagés contre cette croyance religieuse. Ce qui est plus certain, c'est qu'il institua les pauvres ses héritiers. On conçoit qu'un tel homme n'a pu manquer d'ennemis. Les curieux trouveront plus de détails sur ses aventures dans le récit qu'il en a fait lui-même en tête de son *Recueil* de Rotterdam.

PASSERAT (Jean), poète, né à Troyes en 1534, étudia le droit sous Cujas, mais surtout s'appliqua à la littérature ; et il obtint à Paris, en 1572, la place de professeur d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de Ramus. Ses leçons furent interrompues par les troubles de la ligue, et reprises à la rentrée de Henri IV. Passerat m. en 1602. Il fit des *vers* latins et français, et composa une partie de ceux que l'on trouve dans la *Satire Ménippée*, Ratisbonne, 1709, 3 vol. in-8. On a en outre de lui : *de litterarum inter se Cognatione ac Permutatione*, Paris, 1606, in-8 ; *Orationes et Præfationes*, 1606 et 1637, in-8 ; des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1608, in-fol. ; une traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1604, in-8 ; *Kalendæ januariæ et varia quædam Poemata*, 1603, 1606 ; *Recueil des œuvres poétiques de Passerat*, Paris, 1597 ; in-8, ibid., 1603, in-8. — Un autre Passerat (François), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a donné un recueil d'*OEuvres dédiées à S. A. E. de Bavière*, La Haye, 1695, in-12.

PASSERI (Jean-Baptiste), poète et peintre médiocre, né en 1610, mort à Rome en 1679, cultivait les belles-lettres lorsque, vers l'an 1635, il fit la connaissance du Dominiquin, dont les avis le décidèrent à s'appliquer à la peinture. Il ne réussit guère qu'à connaître la théorie de cet art ; ce qui ne l'empêcha pas de devenir prince de l'académie de St-Luc. Cet artiste, que l'on recherchait de son temps pour ses belles manières et son esprit, ne doit guère le souvenir qu'on a conservé de lui qu'à un ouvrage qu'il laissa MS., et qui, près de cent ans après sa mort, parut, par les soins de Bottari, sous le titre de *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti che hanno lavorato in Roma, morti dal 1641, fino al 1673*, Rome, 1772, in-4. — Jos. Passeri, son neveu, né à Rome en 1654, reçut les leçons de Carle Maratte, et m. à Rome en 1715, après s'être fait un nom par les belles fresques qui décorent les voûtes de St-Nicolas *in Arcione*, de Ste-Marie *in Campitelli*, ainsi que le salon de l'Aurore à la villa *Corsini.* Parmi ses tableaux, on distingue le *Jugement dernier*, qu'il

peignit à Pesaro, et son *Moïse portant les tables de la loi*, dans la *Chiesa nuova* à Rome.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), savant antiquaire, né en 1694 à Farnèse (campagne de Rome), d'une ancienne famille de Pesaro, exerça d'abord la profession d'avocat dans cette dernière ville, faisant ses délassemens de l'étude de la numismatique et de l'architecture; et, devenu veuf après douze années d'une heureuse union, il entra dans les ordres, devint successivement vicaire-général de Pesaro, auditeur de Rote, puis protonotaire apostolique, et m. en 1780 avec les titres d'antiquaire du grand-duc de Toscane, de membre associé de l'académie d'Olmutz, de la société royale de Londres, etc. Entre autres ouvrages, dont on trouvera la longue énumération à la suite de sa *vie* par Oliv. Degli Abbati (Pesaro, 1780, in-4, sous le titre de *Memorie dell' uditor Giambatt. Passeri*, etc.), on cite de lui : *Lucernæ fictiles musæi Passeri, cum animadvers.*, Pesaro, 1739-43-51, 3 vol. in-fol., publ. aux frais de l'académie de Pesaro; *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaroise*, en italien, Bologne, 1775; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, etc., Rome, 1767-1775, 3 vol. in-fol., avec 300 pl.; *Dissertations sur des monumens antiques dans les journaux d'Italie*; le 2e et 3e vol. du *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum*, Florence, 1750; et le 4e du *Thesaurus diptychorum consularium*; enfin *novus Thesaurus gemmarum veterum ex insignioribus dactyliothecis selectarum cum explicat.*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-fol.

PASSERINI (PIERRE-MARIE), religieux de l'ordre des frères-prêcheurs, et l'un des plus savans canonistes du 16e S., né à Sestola, dans le Modenois, en 1597, m. au couvent de la Minerve, à Rome, en 1677, après avoir été successivement inquisiteur de Bologne, et procureur-général de son ordre, a laissé un certain nombre d'ouvr., dont on peut voir la liste dans les *Script. ord. prædicat.* II, 674, et dans la *Bibliot. modenese*, t. 4, p. 65, etc. Nous nous bornerons à citer les suivans : *de electione canonicâ Tractatus*, Rome, 1663; Cologne, 1693; *de hominum statibus et officiis Inspect. morales*, Rome, 1665, et Lucques, 1732, 3 tom. in-fol.; *Comment. in I, II, III et VI lib. decretal.*, Rome, 1667, 4 vol. in-fol.; *de Electione summi pontificis*, ibid., 1670; *de Indulgentiis*, ibid., 1672, etc.

PASSERONI (JEAN-CHARLES), ecclésiastiq. et poète ital., dont le caractère jovial, burlesq. même, forme un singulier contraste avec l'austérité et la réserve qu'il s'imposa toujours comme règle de conduite, naquit en 1713 à Lantosca, village du comté de Nice. Ce fut à Milan qu'il reçut les élémens de l'instruct., et il regarda comme sa patrie cette ville qui s'honore aussi de le compter au nombre des siens. Il revint s'y fixer après avoir accompagné à Rome et à Cologne le nonce Lucini, qui lui offrit en vain de lui ouvrir la voie des hauts emplois. Après avoir passé dans cette ville, au sein d'une humble médiocrité, de longues années toutes remplies par les jouissances de l'étude et de l'amitié qu'il préférait à la fortune et aux distinct., il y m. en 1802, à l'âge de 89 ans, décoré du titre de membre de l'institut des sciences, lettres et arts de la république Cisalpine. En mettant sa veillesse à l'abri des besoins, les honoraires de cette place lui fournirent les moyens de soulager les pauvres, dont lui-même avait connu toutes les privations sans presque les ressentir. Les ouvr. de ce poète éminemment original et gai sont : *il Cicerone*, poème *in ottava rima*, Venise, 1750, 2 vol. in-8; Milan, 1768, 6 vol. in-8; Turin, 1774, 6 vol. in-12; *Traduzione di alcuni epigrammati greci*, Milan, 1786-94, 9 part. in-8; *Favole Esopiane*, ib., 1786, 6 vol. in-12.

PASSEROTTI (BARTHÉL.). V. PASSAROTTI.

PASSOROTTI (HIPPOLYTE), jeune dame de Bologne, d'une rare beauté, empoisonna son mari, et fut décapitée avec son amant, nommé Louis, le 3 janv. 1587. Ses charmes, le courage qu'elle déploya sur l'échafaud, furent célébrés par les poètes de ce temps, et on impr. à Bologne, la même année, in-4, deux rec. de pièces de vers sur ce sujet; l'un d'eux, dédié au Tasse, valut à son aut. (Alex. Benacci), une lettre de félicitation du gr. poète : elle se trouve dans presque toutes les édit. de ses œuvres.

PASSEWAND-OGLOU. V. PASSWAN.

PASSI ou DEL PASSO (JOSEPH), moine camaldule, humaniste et poète, né à Ravenne en 1569, m. en 1620 à Venise, membre de plus. acad., s'est fait connaître par un certain nombre d'opuscules, au nombre desquels on distingue : *i Difetti donneschi*, Venise, 1598, 1599, 1600 et 1618; *Trattato dello stato maritale*, ib., 1602, 1610; en lat., 1613; *la Mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini*, ibid., 1603, avec une suite pub. en 1609, etc. V. pour plus de détails la *Bibliot. volante* de Cinelli, le t. 8 des *Annali camaldolesi*, lib. 75, p. 248, etc. — Francesco PASSI, de Carpi (état de Modène), où il m. en 1594, est principalem. connu pour avoir donné une trad. latine du *Plutus* d'Aristophane, Parme, 1501.

PASSIENUS (CRISPUS), orateur romain, prem. mari de Domitia, épousa ensuite Agrippine, et depuis fut deux fois nommé consul. C'est de lui que Pline raconte la bizarre vénération qu'il voua à un mûrier, dont il fit sa divinité favorite.

PASSIGNANO (DOMENICO CRESTI, surnommé du lieu de sa naissance IL), peintre, élève de Machietti, puis de J.-B. Naldi, travailla ensuite sous Fréd. Zuccaro, lorsque ce maître fut appelé à continuer la gr. coupole de *Sta Maria del Fiore* à Florence, laissée imparfaite par Vasari. Devenu après différens voyages prem. maître de l'acad. de dessin à Florence, il m. dans cette ville en 1638, laissant une réputat. distinguée, surtout pour l'extrême facilité de sa composit. et une exécut. des plus rapides. Parmi ses tableaux nous citerons le *Martyre de Sta Reparata*, qu'il fit en huit jours pour le palais Pitti; son *St Jean-Gualbert*, peint en moins de 18 heures, et de nuit; enfin sa *Présentat. de la Vierge au temple*, commandé par Urbain VIII pour la basilique de St-Pierre à Rome. Le jeu de mots populaire qu'on fit sur son nom et sur son genre de talent mérite d'être rappelé : on l'appelait *Passa-Ognuno* (qui surpasse les autres). Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Invention de la Ste-Croix*.

PASSIONEI (DOMINIQUE), savant cardinal, né à Fossombrone, dans le duché d'Urbin en 1682, fut élevé à Rome et fit des études très-brillantes au collége *Clementino*, voyagea ensuite en France et en Hollande, fut nommé légat au congrès d'Utrecht (1712) et de Bade (1714), nonce en Suisse et archevêque d'Ephèse (1721), nonce à Vienne (1730), reçut le chapeau de cardinal en 1738, succéda à Quirini (*v.* ce nom), dans la place de conservat. en chef de la biblioth. du Vatican en 1755, et m. à Frascati en 1761, d'une attaque d'apoplexie. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, et associé étranger de l'acad. des inscript. et belles-lettres, où Lebeau (*v.* ce nom) prononça son *éloge*, inséré dans le tom. 31 du recueil de cette académie. Outre la part qu'il eut avec Fontanini (*v.* ce nom), à la révision du *Liber diurnus pontificum*, on a de ce cardinal deux *Discours latins*, insérés par Pez dans le 6e vol. de la *Biblioth. ascetica* : l'*Oraison funèbre du prince Eugène*, Padoue, 1737, in-4 et in-8; trad. en franç. par madame Duboccage; plus. *lettres*, deux pièces diplomatiques, et des essais de traduct., insérés par Galletti dans les *Memorie per servire alla storia della vita del card. Domin. Passionei*, Rome, 1762,

in-4. L'abbé Goujet a pub. l'*Eloge historique* du cardinal Passionei, La Haye, 1763, in-12.—PASSIONEI (Benoît), neveu du préc., fut élevé à la dignité épiscopale, et m. à Terni en 1787, après s'être aussi distingué par son goût pour l'étude des antiquités. Outre une trad. ital., avec notes, de la *Vie de D. Calmet*, Rome, 1770, in-4, et la *Raccolta delle lettere inedite del card. Bona*, ib., 1759, il a pub. un recueil d'inscript. grecq. et lat., rassemblées par son oncle, sous le tit. d'*Iscrizioni antiche, con annotazioni*, Lucques, 1765, in-fol.

PASSWAN-OGLOU (OSMAN), fameux rebelle turk, né à Widdin, en Bulgarie, en 1758, était, selon l'opinion la plus commune, fils de Passwan-Omar-Agha, *ayan* ou notable de la ville de Widdin (Bulgarie), qui avait commandé un corps de volontaires pendant la guerre contre les Russes et les Autrichiens, et à qui le gr.-vézyr avait fait trancher la tête parce qu'il lui était devenu suspect par son crédit et ses richesses. Enveloppé dans la disgrâce de son père Passwan-Oglou fut arrêté; mais s'étant échappé ensuite, il se réfugia dans les montagnes, devint chef de partisans, s'empara de Widdin, et soutint pendant plusieurs années une guerre opiniâtre contre toutes les forces réunies de l'empire qu'il voulait ébranler. Presque toujours victorieux, il dicta des lois à la Porte othomane, rompit plus. fois les traités qu'il avait faits avec elle, et ne mit enfin bas les armes, en 1798, qu'après avoir obtenu, avec son pardon, le pachalick de Widdin et les trois queues. Depuis lors le nouveau pacha servit fidèlement la Porte, et conserva une autorité presque absolue, jusqu'à sa m., arrivée en 1807.

PASTEUR (JEAN-DAVID), savant et littérateur holland., né à Leyde en 1763, fut membre des diverses assemblées nationales qui eurent lieu en Hollande, depuis 1795 jusqu'en 1798, et m. en 1804. On a de lui en holland.: *Histoire naturelle des mammifères*, 3 vol. in-8; *les Russes en Nord-Hollande*, drame. Il a trad. en outre le *Voyage de Cook*, *l'an 2440* de Mercier; le *Voyage d'Utrecht à Francfort*, de Cogdan, etc.

PASTORINI (JEAN-BAPTISTE), poète génois, né en 1650, entra dans l'institut des jésuites, et m. dans sa patrie en 1732. Ses poésies ont été recueillies et pub. à Palerme, 1741 et 1756, in-8.

PASTORIUS DE HIRTENBERG (JOACHIM), historien, né à Glogau (Silésie) en 1610, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, suivit ensuite la carrière de l'enseignem., fut nommé par le roi Casimir V, historiogr. de Pologne, et m. en 1681. On a de lui: *Florus polonicus, sive polonicæ historiæ Epitome*, Leyde, 1641; Amsterd., 1664; Dantzig, 1679, in-12; *Peplum sarmaticum*, Dantzig, 1645, in-4; *Character virtutum variis........ coloribus adumbratus*, ibid., 1650, in-4; *Bellum scythico-cosaccicum*, ibid., 1652-59, in-4; *de juventutis institutionis Ratione*, ibid., 1653, in-4; *sylvarum Pars prima*, recueil des vers non continué, ibid., 1656, in-12; *Theodosius magnus*, Iéna, 1664, in-8; *ministri Status, seu Considerationes super vitâ Nicol. Neovilli*, ibid., 1664, in-8; *Hist. polonica ab obitu Uladislai IV usque ad annum* 1651, ibid., 1680-85, 2 vol. in-8; *Acta pacis olivensis inedita*, Breslau, 1763-66, 2 gros vol. in-8; et quelq. autres écrits moins importans, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. anti-trinitarum* de Chr. Sandius.

PASTORET (JEAN), président au parlement de Paris et membre du conseil de régence, sous la minorité de Charles VI, était né vers 1328, et m. en 1405. Son grand-père, appelé aussi Jean, avait été, en 1301, l'un des deux prem. avoc. du roi au parlem. de Paris. Jean Pastoret fut un de ceux qui contribuèrent le plus, avec Maillard et Charny, à remettre Paris sous l'obéissance de Charles V, alors régent du royaume (1358). Il porta l'étendard de France aux halles, et précéda le dauphin à sa rentrée dans Paris. Ce digne magistrat fut enterré à St-Denis, ainsi que sa femme. Un de ses descend. a laissé des *mémoires*, où il y a quelque fois des choses curieuses sur l'état de la Provence pendant la minorité de Louis XIV. M. le marquis Pastoret, pair de France, appartient à la même famille.

PASTOUREAUX. V. JACOB, fanatique hongrois.

PASTRENGO (GUILLAUME de), écrivain peu connu, né à Pastrengo, village du territoire de Vérone, vers le commencem. du 14e S., mérite d'être signalé parmi les savans de son temps, comme auteur du prem. essai d'un *Dictionn. historique, bibliogr. et géograph.* Il s'appliqua à l'étude de la jurisprudence, devint notaire et juge à Vérone, fut chargé d'une mission auprès du pape Benoît XII à Avignon, et se lia dans cette ville avec le célèbre Petrarque. On ignore l'époque de sa m. Son ouvr. est conservé en 2 vol. in-fol. à la biblioth. de Saint-Jean et de St-Paul à Venise: la prem. part. contient la *Bibliothèque alphabétique* des écrivains, classés selon leur profession; la seconde forme une espèce de *dictionnaire historiq. et géograph.*, dans lequel l'auteur s'est attaché surtout aux origines. Cette deuxième partie a été pub. par M. A. Biondo, sous le tit. *de Originibus rerum*, Venise, 1547, in-4. On peut consulter pour plus de détails, la *Verona* de Maffei, tom. 2, la *Bibliot. di storia litterar.* de Pasq. Amati, tom. 5, et la *Storia della litterat.* etc., de Tiraboschi, t. 5, p. 409-14.

PASTRIZIO (JEAN), théol., né dans le 17e S. à Spalatro en Dalmatie, professa les langues grecq. et hébraïq. dans le collége de la Propagande à Rome, fut ensuite nommé écrivain et interprète en langue hébraïque au Vatican, et m. en 1708. On a de lui: *Patenæ argenteæ mysticæ...... Descriptio et Explicatio* etc., Rome, 1706, in-4.

PASZKOWSKI (MARTIN), écrivain polonais du 17e S., est auteur d'un poème de la guerre des Turks, des Tartares et des Cosaques, impr. à Cracovie en 1626, suivi d'une relation générale sur les Cosaques, d'un *vocabulaire* turk, et d'une *dissertat.* sur les superstitions des othomans. On a aussi du même auteur quelques autres poésies et une traduct. polonaise de la *Chronique de la Sarmatie européenne*, par Alexandre Guagnini de Vérone, impr. à Cracovie en 1611, et que quelques auteurs ont attribué à Mathias Strykowski.

PASUMOT (FRANÇOIS), ingénieur-géographe, né à Beaune en 1733, se consacra d'abord à l'enseignement, reçut le brevet d'ingénieur-géogr., et fut envoyé, en 1756, en Auvergne, pour étudier les volcans éteints de cette province, mesurer les hauteurs et les distances, et en dresser les cartes. Il fut ensuite appelé à professer la physique et les mathématiques au collége d'Auxerre, devint membre de la société des sciences et b.-let. d'Auxerre, et écrivit pour cette compagnie des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités des Gaules*, publ. en 1765 avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant forcé de quitter sa chaire de physique et de mathémat., il vint à Paris, se dévoua pendant 11 ans à des leçons particulières, fut attaché, dans les dern. années de sa vie, au bureau des plans et cartes de la marine en qualité de sous-chef, et m. à Beaune en 1804. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr., dont le plus import. a pour titre: *Voyages physiques dans les Pyrénées en 1788 et 1789*, Paris, an V (1797), in-8. M. Grivaud de La Vincelle a publ. un recueil de *Dissertations et mém. sur différens sujets d'antiquités et d'histoire par M. Pasumot*, Paris, 1810 à 1813, in-8. On trouve en tête une notice sur ce savant, avec une liste complète de ses écrits. Le même éditeur a encore publ. une *Dissertation sur la situation du jardin d'Eden*, *rédigé sur les MSs. de M. Pasumot*, Dijon, 1824, in-8. Pasumot a pris une grande part à la rédaction du *Journal hy-*

sique de l'abbé Rosier, et de l'*Histoire de Beaune* par Gandelot.

PATAROLI (Laurent), antiquaire et naturaliste, né en 1674 à Venise, où il m. en 1727, s'est fait connaître par différens ouvr. dont on trouvera la liste complète dans le *Giornale d'Italia*, part. 2, tom. 38 : les princip. ont été recueillis sous le titre de *Opera omnia numismatica et philol.*, etc., Venise, 1743, 2 vol. in-4., précédé de la vie de l'aut. par le doct. dalle Laste.

PATAUD (Jean-Jacques-François), chan. honoraire de l'église d'Orléans, et aumônier du collége de la même ville, y était né en 1752, et y m. en 1817. Il a laissé des *Discours* dans lesquels on remarque celui où se trouve l'*Eloge de Jeanne d'Arc*, 1813 in-8; *Essais historiques sur quelques rues de la ville d'Orléans*, dans les *Etrennes orléanaises*. Il avait annoncé une *Hist. d'Orléans et des principales villes du Loiret dep. Jeanne d'Arc.*

PATEL (Pierre), peintre, surnommé *Patel-le-Tué*, ou *le Bon Patel*, né en 1654, tué en duel en 1703, s'est distingué dans le paysage. On voit au Louvre un tableau de lui dans ce genre. — Son fils, Pierre Patel marcha sur ses traces.

PATENIER (Joachim), peintre, né en 1487 à Dinant, apprit les élémens de son art à Anvers et se distingua dans le paysage et les batailles; malheureusement sa conduite déshonorait son talent. On cite comme l'un de ses principaux tableaux : *Jésus-Christ baptisé dans le Jourdain*, que le Musée du Louvre a restitué en 1815 à la galerie de Munich.

PATER (Paul), mathémat., né à Menhardsdorf en 1656, mort à Dantzig après 68 ans d'une vie consacrée à l'instruction publique, a laissé, entre autres ouvr. : *Labor solis, sive de eclipsi, Christo patiente, Hierosolymis visâ*, Iéna, 1688 : *de Astrologiâ persicâ; de mari Caspio; de Cœlo empireo*, Francfort, 1687, in-8; *de Insignibus turcicis*, etc., 1687, in-4. — Jean-Baptiste Pater, peintre, né à Valenciennes en 1695, m. à Paris en 1736, n'avait reçu que quelques leçons de Watteau. On a gravé d'après lui quelques morceaux, quoique généralement ses compositions soient peu estimées.

PATERCULUS. V. Velleius.

PATERE ou PATERA (Attius), né à Bayeux et élevé au collége des Druides de cette ville, enseigna la grammaire et les lettres à Bordeaux, et professa la rhétorique à Rome vers l'an 326. Ausone a fait de lui un pompeux éloge. Il eut pour fils Delphidius (Attius-Tyro). — Patère, en latin, *Paterius*, notaire de l'Eglise romaine, év. de Brescia au 6e S., fut élève et ami de St Grégoire-le-Grand. Il est connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture-Sainte, imprimé à la suite des ouvr. de St Grégoire.

PATERIN (Claude), jurisconsulte, né à Lyon, mort en 1551, mérita par ses bienfaits le surnom de *Père du peuple*. Louis XII l'avait nommé vice-chancelier du duché de Milan, et il fut ensuite prem. président du parlement de Bourgogne. Ce fut lui qui, au lit de justice de 1527, examina la validité du traité de Madrid (*v.* François Ier).

PATERNIONO (Gualterio), né à Catane, où il m. chanoine de la cathédrale en 1531, après avoir été juge de la grand'chambre de Sicile et grand protonotaire, a écrit : *in Cap. volentes de feudis; Allegationes in caussâ baroniæ Furnaris.* — Un autre Gualterio Paterniono, qu'on suppose être de la même famille que le précédent, vivait en 1515. Il visita en qualité d'agent plusieurs cours de l'Europe. On a de lui : *Responsa multa; de Apocalypsi Libro II; Historia sacra à mundi constitutione ad sua usque tempora.* — Paterniono (Jean), bénédictin, d'abord grand-vicaire à la cathédrale de Catane, sa patrie, puis évêque de Melito (1478), enfin archevêque de Palerme, où il m. en 1511, a laissé : *Allegationes de primatu ecclesiæ panormitanæ.* — Paterniono (Ferdinand), jésuite, né à Catane en 1604, a laissé : *de regiâ siculâ Monarchiâ*, et *Vite de' re di Sicilia.*

PATERNO (Eusèbe), né à Crémone au 15e S., de l'ordre des chanoines réguliers de St-Jean-de-Latran, a laissé un *Commentaire sur les Livres de Judith et d'Esther.* — Paterno (Louis), poète napolitain du 16e S., imitateur de Pétrarque, a publié : *il nuove Petrarca; ses Triomphes*, 1560; *le nuove Fiamme*, Venise, 1561; cinq *Satires*, Venise, 1565, in-18. — Paterno (François), jésuite né à Catane, mort en 1720, a laissé : *Oratio extemporanea habita in funere Vincentii cardinalis Grimani*, etc., Naples, 1710. V. la *Bibliothèque volante* de Cinelli. — Paterno (Ignace-Vincent), surintendant et ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Biscari, fit construire à ses frais sur le Simeto un pont de 31 arches, ayant 200 cannes de longueur, commencé en 1765 et terminé en 1777. On a de lui : *Ragionamento a madama..... sopra gli antichi ornamenti e trastulli de' Bambini*, Florence, 1781, in-4.

PATERNUS (Bernardin), médecin, né à Salo dans le Bressan, enseigna la médecine dans plusieurs villes d'Italie, et m. à Padoue en 1592. On a de lui : *de humorum Purgatione circa morborum initia tentandâ*, Rome, 1547; Spire, 1581, in-8; *Consilium de balneis aquensibus apud aquas Statiellorum*, dans la collection *de Balneis; Explanationes in primam fen primi Canon. Avicennæ*, Venise, 1596, in-4; *Consilia medica*, dans le *Recueil de Laurent Scholz*, Francfort, 1598, in-fol.

PATERSON (Samuel), savant bibliographe et libraire anglais, né à Londres en 1728, commença par tenir dans cette ville la librairie étrangère. Son entreprise n'ayant pas réussi, il s'adonna avec beaucoup de succès à faire des catalogues bibliographiques, devint bibliothécaire du marquis de Lansdown, et m. en 1802. On lui doit : *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, 1769, 3 vol. in-12; *Joineriana*, ou *Livre des rognures*, 1772, 2 vol. in-8; *le Templier*, feuille hebdomadaire; *Considérations sur la jurisprudence et les gens de loi*, in-8; *Bibliotheca crofsiana*, Londres, 1783, in-8; *Bibliotheca westiana*, ibid., 1773, in-8; *Bibliotheca beauclerckiana*, ibid., 1781, un vol. in-8.

PATERSON (William), gouverneur de New-Jersey, sa patrie, l'un des juges de la cour supérieure des Etats-Unis, succéda à Liwingston, premier gouverneur de New-Jersey, et m. à Albany en 1806. Son nom est attaché aux différens changemens politiques opérés à cette époque dans sa patrie.

PATICCHI (Antonio), peintre célèbre, né à Rome en 1762, peignit fort jeune le réfectoire des carmes de Velletri, et la galerie du comte Toruzzi, qui ne fut pas achevée. La mort, qui le frappa dans sa 26e année, l'empêcha de réaliser les belles espérances qu'il avait fait concevoir.

PATIN (Gui), médecin, fameux par son esprit satirique et la singularité de ses manières, né en 1601 à Houdan en Beauvoisis, et m. à Paris en 1672, se montra grand partisan des anciens et ennemi de l'antimoine, ce qui occasiona parmi les docteurs des querelles tout-à-fait scandaleuses. On a de lui, entre autres ouvrages, *Traité de la conservation de la santé*, 1632, in-12, réimpr. dans le *Méd. charitable* de Guibert, ainsi que les suivans : *Notes sur le Traité de la peste*, de Nicolas Allain; et un *Recueil de lettres*, Amsterdam, 1718, 7 vol. in-12. — Son fils aîné Robert, qui obtint la survivance de sa chaire de médecine au Collége de France, m. avant lui en 1670. — Patin (Charles), second fils de Gui Patin, né à Paris en 1633, se distingua, comme son père, dans la pratique et l'enseignement de la médecine, mais

fut obligé de fuir la France, et fut, après son évasion, condamné aux galères par contumace. On l'accusait d'avoir distribué quelques exemplaires d'un libelle licencieux, qu'il avait été chargé d'anéantir. Il voyagea pendant quelq. temps dans les différ. cités de l'Allemagne, et se fixa à Padoue, où il fut nommé prem. prof. de chirurgie, cheval. de St-Marc de Venise et membre de plusieurs académies et sociétés savantes. Il m. en cette ville en 1693. On trouva annexée à son testament une *lettre* au roi, où il protestait de son innocence, et le priait d'accepter cinq marbres précieux et une collection unique de dessins de médailles des empereurs romains. Ch. Patin était aussi savant antiquaire que bon médecin. Il a laissé : *Itinerarium comitis Brienne*, Paris, 1662, in-8; *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-fol.; *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-4; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665, et Amsterdam, 1695, in-12; *imperatorum romanorum Numismata*, Strasbourg, 1671, et Amsterdam, 1696, in-fol.; *Relations historiques de divers voyages en Europe*, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12; *Pratica delle medaglie*, Venise, 1673; *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4; *de optimâ medicorum sectâ*, Padoue, 1676; *de Febribus*, ibid., 1677; *de Scorbuto*, ibid., 1679; *Lycæum patavinum*, ibid., 1682; *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in 4; *Commentarii in monumenta antiqua marcellina*, Padoue, 1688; *Thesaurus numismatum è musæo Caroli Patini*, 1672, in-4, fig. — PATIN (Charlotte et Gabrielle), filles du précédent, étaient, ainsi que leur mère (Marguerite HOMETS) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, que leur père présida long-temps. La mère publia un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes*, Paris, 1680. Les ouvrages de Charlotte sont : une *harangue* latine sur la levée du siége de Vienne; et *Tabellæ selectæ ac explicatæ*; Padoue, 1691, in-fol. On doit à Charlotte un *Panégyrique de Louis XIV*; et *de Phenice in numismate imper. Ant. Caracallæ expressa Epistola*, Venise, 1683, in-4.

PATINA (BENOÎT), médecin, né à Brescia en 1534, fut aussi poète satyrique. L'empereur Maximilien II le fit venir à Rome pour le consulter sur une palpitation de cœur, et la consultation de Patina fut imprimée à Brescia en 1573. Il m. en 1577, laissant encore : *Opuscula de re medicâ; Libri tres de venenis quæ in corpore humano fiunt; Commentarius de naturâ et curatione febrium in quibus apparere solent peticulæ*, Brescia, 1572, in-8.

PATINHO (BALTHASAR), marquis de Castellar, né à Milan, mort à Paris en 1733, consacra ses connaissances diplomatiques au service de l'Espagne, qui le revêtit de plusieurs charges et missions importantes. — Son frère aîné, Joseph PATINHO, né en 1667, fut d'abord jés. au collége de Rome, puis devint, par son frère, ministre d'Espagne, et m. en 1736.

PATISSON (MAMERT), savant et habile imprimeur établi à Paris, né à Orléans, m. en 1600, avait épousé en 1580 la veuve de Robert Etienne, 2e du nom. Il a donné les éditions de la *Vénérie d'Oppian*, 1575, in-4; des *Discours sur les médailles et gravures antiques*, 1579, in-4; des *OEuvres de Scévole de Sainte-Marthe*; de Joseph Scaliger, *de Emendatione temporum*, 1583, in-f., etc.

PATKUL (JEAN-RENAUD de), gentilhomme livonien, né, à ce qu'on croit, dans une prison de Stockholm, l'an 1660, servait en qualité de capitaine dans l'armée suédoise, lorsqu'en 1689 il fut appelé à faire partie d'une députation de l'ordre équestre chargée de défendre à Stockholm les droits de la Livonie devant Charles XI. Quoique aussi vives que justes et mesurées, les représentations de ces nobles patriotes demeurèrent sans fruit; et, après la diète de Wenden qu'il avait présidée, Patkul reçut mission d'adresser au gouvern.-général suédois, à Riga, de nouvelles et plus pressantes doléances. Il paraît que cette fois les express. du représent. de la Livonie peignirent avec peu de ménagem. l'inique oppression qui pesait sur sa patrie; et on le manda à Stockholm, avec quelques autres nobles, pour rendre compte de ses démarches. Patkul, que les conséquences d'une rixe avec l'un des chefs du corps suédois où il servait venait d'obliger à se réfugier en Courlande, reçut un sauf-conduit pour se rendre dans la capitale de Suède, où il s'aperçut bientôt qu'on ne l'avait appelé que pour le perdre plus sûrement. Tandis qu'il regagnait clandestinem. la Courlande, une condamnat. capitale était prononcée contre lui. Il erra quelq. temps en Suisse, en Italie et en France, puis accepta du service en Saxe, où il fut nommé conseiller intime en 1698. Le noble proscrit vit bientôt encore sa sécurité compromise : une guerre allait s'engager entre la Suède et la puissance qui l'avait accueilli; il est vrai que de son heureuse issue pouvait dépendre aussi la délivrance des Livoniens. Enflammé à la fois par des motifs particuliers de vengeance et par l'intérêt sacré de la patrie, Patkul saisit ou fait naître vingt occasions de porter obstacle aux succès de Charles XII. L'activité et l'intelligence qu'il avait déployées en 1702 dans une mission dont il était chargé par Auguste II à la cour de Russie, portèrent le tzar Pierre Ier à l'attacher à son service; et après l'avoir nommé commissaire-général des guerres, il l'accrédita son minist. plénipotentiaire auprès du roi de Pologne. Dans ce poste, qu'il n'occupa que peu de temps, Patkul tenta en vain d'animer l'ardeur des Livoniens, et de les porter à seconder les projets qu'il roulait pour les affranchir du joug : les prestiges de gloire de l'habile Charles XII en avaient déjà fait oublier le poids à ses compatriotes. Renonçant alors au rôle trop peu actif de diplomate, Patkul demande en 1702 le commandem. du corps de troupes russes envoyé au secours du roi de Pologne; il l'obtient avec le grade de lieuten.-général, et dès-lors dirige à la fois contre le monarque suédois les efforts de sa plume et de son épée. Les succès qu'il obtint exaspérèrent encore l'animosité de Charles XII : Patkul devait tomber et tomba effectivem. dans cette lutte inégale. Abandonné par le faible et versatile Auguste, dénoncé comme traître à la cour de Russie sous de spécieuses apparences, il fut, contre le droit de gens et malgré son innocence, jeté dans la forteresse de Kœnigstein par les ordres même de l'indigne allié du tzar, avant que celui-ci lui eût retiré le caractère politique dont il l'avait revêtu. De Kœnigstein Patkul fut conduit par des soldats suédois au quartier-général d'Alt-Ranstadt, puis traîné dans Casimir, en Pologne, à la suite de l'armée. Là Charles XII le fit condamner par un conseil de guerre à être roué et écartelé; il subit le 10 oct. 1707 cette horrible sentence, dont l'exécution prolongée par la maladresse du bourreau, ne finit qu'avec les dernières palpitations de l'infortuné Patkul : son corps, coupé en quatre quartiers, demeura exposé sur la roue. Honte éternelle à celui qui ordonna son supplice; mépris au faible prince qui, dans l'humiliat. de sa défaite, manqua de courage pour refuser aux bourreaux cette illustre victime. Nous avons été réduits dans cette rapide analyse à rejeter de son cadre beaucoup de circonstances intéressantes; on en trouvera le détail dans la *Vie* de Patkul, pub. à Berlin, 1792-97, 3 vol. in-8. dont le prem. contient ses *Rapports officiels* au tzar pendant sa dern. mission auprès d'Auguste II. On a encore d'autres écrits de l'infortuné Livonien, parmi lesquels il suffira de citer sa trad. franç. du traité *de Officio hominis et civis* de Puffendorf, et les *Actes* de son prem. procès (en 1694), adressés à une commiss. d'échevins de Leipsig.

PATON (RICHARD), peintre de marines et grav. à l'eau-forte, né en Angleterre vers 1720, peignit et grava avec succès plus. *Combats de mer*. On cite parmi ses tableaux 4 *vues* représ. les opérat. de la flotte russe contre les Turks, dans la guerre de 1770.

PATORNAY (PHILIPPE), religieux minime et prédicat. distingué, né à Salins en 1593, m. en 1639 à Besançon, évêq. de Nicopolis *in partibus*, a laissé des *sermons*, et un *Abrégé de controverses*, qui sont restés MSs.—Léonard PATORNAY, jésuite, parent du précéd., et savant controvers., m. en 1639 à Besançon, a pub., sous le pseudonyme, un ouvr. intit.: *Declarationes multorum deductorum ad ecclesiæ castra*.

PATOUILLÈRE. V. LYROT.

PATOUILLET (NICOLAS), jésuite, supérieur de la mission franç. à Londres, né à Salins en 1622, m. en 1710, dans la maison de son ordre à Besanç., a laissé : *Sentimens d'une âme pour se recueillir en Dieu*, Besançon, 1700, in-12.—Etienne PATOUILLET, son frère, abbé d'Acey, né en 1634 à Salins, où il m. en 1696, est aut. d'une *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, Besançon, 1684, in-8.—PATOUILLET (Louis), prédic. et savant jésuite, né à Dijon en 1699, m. à Avignon vers 1779, a laissé : *Apologie de Cartouche*, Avignon, 1733, in-12, et l'*Histoire du Pélagianisme*, 1767, in-12. On lui doit en outre une édit. augm. du *Dictionnaire des livres jansénistes*, Anvers, 1752, 4 vol. in-12; la publ. des *Lettres édifiantes et curieuses*, etc. (avec plus. pères de son ordre), Paris, 32 vol. in-12; *Supplément de la Gazette ecclésiastiq.* Le P. Patouillet s'attira les sarcasmes de Voltaire par quelq. articles virulens contre les philosophes.

PATRAT (JOSEPH), auteur et acteur comique, né à Arles vers 1732, m. à Paris en 1801, a laissé des comédies au nombre de 57, et parmi lesquelles on distingue : *l'Heureuse erreur*, *les Déguisemens amoureux*, *le Fou raisonnable*, *les Méprises par ressemblance*, *le Complot inutile*, *les Deux Morts*, *les Deux Frères*. Il composa aussi des opéras : *la Kermesse*, ou *la Foire allemande*, *Isabelle de Rosalvo*, *les Amans protées*, *Adélaïde de Mirval*, etc.

PATRIARCHES, chefs de famille chez le peuple hébreu qui ont conservé la connaissance du vrai Dieu, avant Abraham et ses descendans, jusqu'à Moïse. En voici la liste chrologique :

Adam, né av. J.-C.	4004	Sara.	1986
Caïn.	4003	Melchisédech bénit	
Abel.	4002	Abraham.	1912
Seth.	3874	Ismaël.	1910
Enos.	3769	Isaac.	1896
Cainan.	3710	Jacob.	1836
Malaléel.	3609	Ruben.	1752
Jared.	3544	Simon.	1749
Enoch.	3382	Lévi.	1748
Mathusala.	3317	Juda et Dan.	1747
Lamech.	3130	Nephtali et Gad.	1746
Noë.	2978	Issachar et Aser.	1741
Japhet.	2448	Zabulon.	1740
Sem.	2446	Joseph.	1737
Déluge.	2348	Benjamin.	1729
Arphaxad.	2346	Manassé.	1712
Salé.	2311	Ephraïm.	1711
Heber.	2281	Caath, fils de Lévi.	1662
Phaleg.	2247	Amram, fils de	
Rehu.	2217	Caath.	1630
Sarog.	2185	Aaron, fils d'Am-	
Nachor.	2155	ram.	1574
Tharé.	2126	Moïse, fils d'Am-	
Abraham.	1999	ram.	1571

PATRIARCHI (GASPARD), littérat., né en 1709 à Padoue, où il m. en 1780, a donné : *Traité des Tropes*; traduct. des *Saints désirs de la mort* du P. Lallemant, et de *l'Agonie de J.-C.* de Bossuet. Son principal ouvr. est un *Vocabolario veneziano e padovano*, etc., Padoue, 1775, in-4.

PATRICE (ST), né en Ecosse l'an 372, fut évêq. et apôtre d'Irlande en 431, et m. vers l'an 460. Il fonda l'église métropolit. d'Armagh, et introduisit l'usage des lettres en Irlande. On raconte beaucoup de fables sur le purgatoire de St Patrice : c'était une caverne d'Irlande dans un monastère où les peines de l'enfer étaient représentées. Jac. Ware a pub. à Londres en 1658, in-8, les *OEuvres* de saint Patrice, qui se trouvent aussi dans la *Biblioth. des Pères*.

PATRICE (PIERRE), né à Thessalonique au 6e S., fut ambassad. et maître du palais sous Justinien. Il a composé en grec une *Histoire des ambassad.*, dont il ne nous reste que des fragm. trad. en latin par Chanteclair, avec des notes sav., auxquelles Henri de Valois en joignit d'autres qui les unes et les autres font partie de l'*Hist. byzantine*, 1468, in-fol. — Augustin PATRICE, ou mieux PATRIZI, d'abord chanoine à Sienne, sa patrie, puis secrétaire du pape Pie II, et évêque de Pienza, où il m. en 1496, a laissé, entre autres ouvr. : *Abrégé des Actes du concile de Bâle*; *Pontificale*, Rome, 1485, in-fol. On lui attribue le *Traité des rites de l'église rom.*, Venise, 1516, in-fol.—PATRICE (André), prélat polonais du 16e S., prevôt de Varsovie, archidiacre de Wilna, et enfin prem. évêq. de Wenden, dans la Livonie, où il m. en 1585, a laissé des *harang. latines*, des *commentaires* sur deux harangues de Cicéron, et quelq. ouvr. de controverse. — On a pub. sous le nom d'un PATRICE de SÈNES, un ouv. int.: *Liv. très-fructueux et utile à toute personne de l'institution et administration de la chose publique*, écrit en latin, trad. en franç., Paris, 1520, in-fol., gothique.

PATRICIUS. V. PATRICE et PATRIZI.

PATRICK (SIMON), né en 1626 à Gainsborough (Lincolnshire), d'un marchand de cette ville, parcourut tous les degrés des honneurs ecclésiastiq., fut élevé, en 1689, à l'évêché de Chichester, puis transféré, en 1691, à celui d'Ely, où il m. en 1707. On a de lui des *commentaires* et *paraphrases* sur l'Ecriture-Sainte, souvent réimpr. et en dern. lieu, en 3 vol in-fol.—Un autre PATRICK (Samuel), sav. et laborieux philologue, attaché au collége d'Eton, vers 1750, s'est fait l'édit. d'un grand nombre d'ouvrages anciens, tels que *Plauti comœdiæ IV*, *cum notis Jacob. Operarii* (v. OEUVRE), Londres, 1724, in-8; *Clavis homerica*, 1784, in-4, 5e édit., etc. — Richard PATRICK, chapelain de la marquise douairière de Townshend, m. en 1815 à Hull, où il était vicaire de Sculcoates, a laissé : *Tableau des dix premiers chiffres en 200 langues*, 1812, in-8; *Etat des mœurs dans un port de mer*, sermon, 1809, in-8; *la Mort du prince Bagration*, poème, 1813, in-8.

PATRIN (EUGÈNE-LOUIS-MELCHIOR), célèbre minéralogiste, né à Lyon en 1742, s'appliqua aux sciences naturelles, et fit avec succès ses cours de physique et de chimie. Après avoir achevé ses études, il voulut voyager dans le nord pour vérifier quelques hypothèses et étendre ses recherches géologiques; il mit dix années à ces courses périlleuses, qui procurèrent la découverte de plus. échantillons minéralogiques. Député à la convent., où l'avaient nommé ses compatriotes, il y montra des sentim. modérés, et vota le bannissement du malheureux Louis XVI. Echappé à la proscript. lancée contre lui quelque temps après, il devint bibliothécaire à l'école des mines, qu'il enrichit de sa collection, fut nommé correspondant de l'institut, membre de l'académ. de St-Pétersbourg, etc., et m. à Saint-Vallier, près de Lyon, le 15 août 1815. Outre un gr. nomb. de pièces curieuses insér. dans le *Journal de physiq.*, les *Annales des mines*, etc., on a de Patrin : *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce*, Pétersbourg, 1783, in-8; *Histoire naturelle des*

minéraux, Paris, 1801, 5 vol. in-18; *Notes sur les Lettres à Sophie*, par M. Aimé Martin, Paris, 1810, 2 vol. in-8. M. Villermé a donné une *notice* sur Patrin dans les *Annales encyclopédiques*, en 1818, IV, 58-71.

PATRINI (JOSEPH), graveur, né à Parme, mort dans cette ville en 1786, avait travaillé à Venise sous la direction de Zanetti pour la collection des *Statues antiques de Venise*, 2 vol. in fol.

PATRIX (PIERRE), né à Caen en 1583, d'un conseiller au bailliage de cette ville, cultiva la poésie, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans, et fit briller son esprit à la cour de ce prince. Après la mort de son protecteur, il fut également fidèle à la fortune de Marguerite de Lorraine, et m. à Paris en 1671. On a de lui : *la Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, Blois, 1660, in-4; *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain*, impr. dans les *OEuvres* de Voiture; *Poésies diverses*, insér. dans un *Rec. des plus belles pièces des poètes français*, etc., publ. à Paris chez Cl. Barbin, 1692, 5 vol. in-12.

PATRIZI ou PATRIZIO (FRANÇOIS), en latin *Patricius*, évêque de Gaëte, né à Sienne en 1494, est principalement connu comme auteur des ouvr. suivans : *de Regno et regis Institutione*, Paris, 1519, in-fol., traduit en franç. par J. de Ferrey, 1577, in-8; *de Institutione reipublicæ*, ibid., 1519, in-fol.; traduit en français, Paris, 1520, in-fol., et 1610, in-8, par La Mouchetière; *Poemata de antiquitate Sinarum*, etc. — Un autre François PATRIZI ou PATRIZIO, philosophe platonicien, né en 1529 dans l'île de Cherso, m. en 1597, profess. de philos. à Rome, avait d'abord enseigné la même science à Ferrare, à Padoue, et s'était fait connaître à la fois comme géomètre, histor., militaire et poète. Toutefois il doit surtout le souvenir qu'on a conservé de lui à l'acharnement qu'il montra contre Aristote, alors que sa philosophie, protégée par le card. Bellarmin, dominait les écoles de la capitale du monde chrétien. Il fut édit. des livres attribués à Mercure Trismégiste, et on lui doit en outre plus. ouvr. mentionnés dans le catalogue de la Bibliothèque *Imperiali*, Rome, 1711, in-fol., et dans le tom. 7, pag. 465-77 de l'*Hist. d'Italie* par Ginguené. Les principaux sont : *Della Storia dieci Dialoghi*, Venise, 1560, in-4; trad. en latin par Nicolas Stupano, et réimpr. avec le *Methodus historica* de Bodin, Bâle, 1576, in-8; *la Milizia romana di Polibio, di Livio e di Dionisio Alicarnasseo*, Ferrare, 1583, in-4, fig.; trad. en latin par Kuster, et insér. au tome 10 du *Thes. antiq. romanor.* de Grævius; *Paralleli milit.*, Rome, 1594-95, 2 vol. in-fol.; *Procli Elem. theol. et phys. lat. reddita*, Ferrare, 1583, in-4; *della Poetica*, etc., Ferrare, 1586, in-4, etc.

PATRIZI (AUGUSTIN). V. PATRICE.

PATROCLE (myth.), ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie, était fils de Menætius, roi des Locriens. Lorsque Achille, irrité de l'affront que lui avait fait Agamemnon, s'enferma dans sa tente et refusa de combattre, Patrocle se couvrit des armes de son ami, espérant par cette ruse inspirer de la terreur aux Troyens. En effet, il eut d'abord quelq. succès, mais il fut bientôt vaincu et tué par Hector dans un combat singulier. A la nouvelle de son trépas, Achille furieux courut au combat, et parvint à immoler le héros troyen lui-même aux mânes de son ami.

PATRONA KALIL, Albanais, d'abord soldat de marine (*levanti*) sur la 2e galère de l'empire appelée *Patrona* d'où il prit son prénom, puis janissaire, se mit à l'âge de 43 ans, à la tête de la fam. révolte qui eut lieu à Constantinople en 1730, et dont le prétexte était l'établissement d'un nouvel impôt. Après avoir demandé d'abord les têtes du muphti, du grand-vézyr, et de quelq. autres ministres, Patrona finit par déposer le sulthan Achmet, et donna l'empire au neveu de ce prince, Mahmoud. Le nouvel impôt fut aboli, et Patrona resta tranquille pendant quelque temps. Mais bientôt l'audace et l'insolence de ce chef de révolte reprirent un nouveau cours. Mahmoud, irrité par les conseils de son ancien précepteur, Khodja Dgiamau, fit massacrer Patrona et deux de ses princip. complices dans la salle du divan.

PATRU (OLIVIER), avocat, plus célèb. par l'amitié de Boileau et de Racine que par ses ouvr., né à Paris en 1604, suivit le barreau de cette capitale en même temps qu'il cultivait la littérature. Reçu à l'acad. en 1640, ce fut lui qui introduisit l'usage des discours de *remerciement*. Ses succès comme orat. furent éclatans, mais ne contribuèrent point à sa fortune. Insouciant sur ses affaires personnelles, ébréchant chaque jour son modeste patrimoine, il était sur le point de se défaire de sa bibliothèque pour arrêter les poursuites de ses créanciers; mais il trouva dans Boileau un acquéreur généreux qui lui en laissa l'usage. Peu de jours avant sa mort qui arriva en 1681, il obtint enfin du roi, sur les sollicitations long-temps infructueuses du duc de Montausier, une gratification de 500 écus. Patru a passé pour l'homme de son temps le plus versé dans la connaissance du mécanisme de notre langue. Il était dur et tranchant dans ses censures; mais son tact de critique fut souvent en défaut. Ses écrits, qui consistent en *discours*, *plaidoyers*, *mémoires*, *dissertations*, *lettres*, etc., ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres*, dont la meilleure édit. est celle de Paris, 1732, 2 vol. in-4.

PATTE (PIERRE), architecte, né à Paris en 1723, mort à Mantes en 1814, fut d'abord associé aux collaborateurs de l'Encyclopédie pour la direction des dessins et gravures, et se brouilla ensuite avec les entrepreneurs de ce gr. ouvr. Comme il aimait la vie retirée et l'étude, il écrivit plus sur son art qu'il n'exécuta. Il critiqua les plans de Soufflot (*v.* ce nom) pour la construct. de l'église de Ste-Geneviève, démontra l'insuffisance des piliers qui devaient porter le fardeau du dôme, et vit ses observations justifiées par l'évènement. Nous citerons parmi les ouvr. de Patte, qui prenait le titre d'architecte du duc de Deux-Ponts : *Mémoire sur la construction de la coupole projetée pour couronner l'église de Ste-Geneviève*, Paris, 1770, in-4; *Monumens érigés en France en l'honn. de Louis XV*, etc., ibid., 1765, in-fol., avec fig.; *Traité de la construction des bâtimens*, 3 vol. in-8, faisant suite au *Cours d'architecture civile* de Blondel; *Mém. qui intéressent particulièrem. Paris*, an IX (1801), in-4; *Etudes d'architecture*, etc. (suite de 20 pl. en taille-douce, gravées par l'auteur, avec un texte égalem. gravé), Paris, 1755, in-fol. Patte a été l'éditeur des *Mém. de Ch. Perrault*, 1759, in-12, et des *Œuvres d'architecture* de Boffrand, 1753, in-fol. On connaît encore de lui une suite de six estampes de perspective et d'architecture, d'après Piranesi, et un *Temple* (allégorique) *de Vénus*, d'après les dessins de Le Lorrain.

PATTEN (THOMAS), théol., angl., mort en 1790, a laissé entre autres ouvr. : *l'Apolog. chrét.*, serm., in-8; *l'Apolog. chrét. de St Pierre*, tirée d'un sermon, in-8; *la Suffisance des preuves données de l'Evidence de l'Evangile*, in-8; *l'Opposit. entre l'Evangile de J.-C. et ce qu'on appelle la relig. nat.*, sermon; *Défense du roi David*, etc.

PATTISON (WILLIAM), poète angl., mort de la petite-vérole en 1727 à l'âge de 21 ans, était fils d'un fermier du comté de Sussex. Ses poésies, qui ont été recueillies en 1728 en 2 vol. in-8, font regretter qu'une mort prématurée l'ait empêché de réaliser les belles espérances qu'elles faisaient concevoir de son talent.

PATU (CLAUDE-PIERRE), avocat au parlement de Paris, né dans cette ville en 1729, m. en 1758, s'occupa plus de littérature que de jurisprudence,

et fut lié avec Palissot. On a de lui : *les Adieux du Goût*, comédie en un acte et en vers libres (faite en société avec Portelance), Paris, 1754, in-12; *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12.

PATUZZI (JEAN-VINCENT), dominicain italien, né à Conégliano en 1700, m. à Vicence en 1769, professa la théologie à Venise. On a de lui un assez grand nombre d'écrits dont on trouvera la liste dans l'*Europe littéraire*, juin 1769, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Défense de la doctrine de St Thomas*, contre Benzi, Lucques, 1746, in-4; *Lettres théologico-morales pour la défense de l'hist. du probabilisme de Concina*, Venise, 1751, 2 vol. in-8; avec deux suites qui parurent en 1753 et 1754, chacune en 2 vol.; *Observat. sur quelques points d'hist. littéraire*, Venise, 1756, 2 vol. in-8; *Exposition de la doctrine chrétienne*, ibid., 1761 (ce n'est qu'une reproduction de l'ouvrage de Mesenguy sous le même titre, *v.* MESENGUY.); *Lettres apologétiques*, ou *Défense de St Thomas sur le tyrannicide*, ibid., 1765, in-8; *la Cause du probabilisme rappelée à l'examen par M. Liguori, et de nouveau convaincue de faux, par Adolphe Dosithée*, ibid., 1764, in-8; *Observation théologique sur l'apologie de M. Liguori*, contre l'écrit précédent, in-8; *Théol. morale*, Bassano, 1790, 7 vol. in-4, ouvr. posthume, terminé et publié par le P. Fantini, avec une *notice* sur la vie et les écrits de l'auteur. Ces ouvr. sont en ital., à l'exception du dernier qui est en latin.

PATZKE (JEAN-SAMUEL), pasteur luthérien, né à Selov, près de Francfort-sur-l'Oder, en 1727, exerça successivement le ministère à Wormsfeldt et à Liegen, fut prédicateur à Magdebourg, acquit une grande réputation par ses sermons, et m. en 1786. On a de lui : une traduct. des *Comédies de Térence*, avec des notes, Halle, 1753; *Chansons et Contes*, ibid., 1754, 2 vol. in-8; une traduct. des *OEuvres de Tacite*, avec des notes, Magdebourg et Halle, 1765-77, 6 vol. in-8; *Entretiens hebdomadaires*, Magdeb., 1777-79, 3 vol. in-8; *le Vieillard*, ouvr. hebdomadaire, ibid., 1763-67, 14 vol., réimpr. en 4 vol. à Leipsig, 1781 : *Considérations sur les intérêts les plus importans des hommes*, Leipsig, 1779-83, 3 vol. in-8; *Sermons sur les évangiles de toute l'année*, ibid., 1776, 2 vol. in-4; *Sermons sur les épîtres de toute l'ann.*, ibid., 1776, 2 vol. in-4; *Poésies musicales* avec un supplément. On a publ. en 1794, à Dessau, un *Choix des discours prononcés en chaire par Patzke*. Tous ces ouvr. sont en allem.

PAUCTON (ALEXIS-JEAN-PIERRE), mathémat., né en 1732 ou 1736 dans un village du Maine, m. à Paris en 1798, associé correspondant de l'institut, est aut. des ouvr. suiv. : *Théorie de la vis d'Archimède*, Paris, 1768; *Métrologie*, ou *Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes*, Paris, 1780, in-4; *Théorie des lois de la nature*, ou *la Science des causes et des effets*, Paris, 1781, in-8. Il a laissé en MS. une traduct. des *Hymnes d'Orphée*, un *traité* gnomonique, et une *Théorie* du ptérophore, et d'un char volant, dont les prem. idées avaient été déjà exposées dans la *Théorie de la vis d'Archimède*.

PAUDITZ (CHRISTOPHE), peintre, l'un des meilleurs élèves de Rembrandt, né vers 1618 dans la Basse-Saxe, travailla long-temps pour l'évêque de Ratisbonne et pour le duc de Bavière, Albert Sigismond. On ignore l'époque de sa mort. Le musée du Louvre a possédé deux tableaux de cet artiste, l'un représentant *le Réveil de St Jérôme*, l'autre *un Vieillard avec un enfant*. Ces tableaux, provenant des galeries de Munich et de Vienne, ont été restitués en 1815.

PAUL-ÉMILE (LUCIUS ÆMILIUS PAULUS), surnommé *l'Ancien*, génér. romain, fait consul avec M. Livius Salinator l'an 219 av. J.-C., fut chargé, avec son collègue, de terminer la guerre contre Démétrius, roi d'Illyrie, et les succès qu'il obtint dans cette occasion lui valurent à Rome les honneurs du triomphe. Il éprouva ensuite quelques disgrâces; mais sa sagesse et sa prudence reconnues le firent rappeler au consulat, avec Varron, en 216. Il périt la même année à la bataille de Cannes, après y avoir fait des prodiges de valeur. — PAUL-ÉMILE (Lucius Æmilius Paulus), surnommé *le Macédonique*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, né l'an 228 avant J.-C., était fils du précédent. Après avoir passé par différentes charges et remporté plusieurs victoires éclatantes, il fut élu consul en l'an 182, défit les Liguriens, reçut les honneurs du triomphe, et abandonna ensuite la carrière des emplois publics. Mais rappelé au consulat en l'an 168, il se remit à la tête des armées romaines, vainquit Persée, roi de Macédoine, l'emmena à Rome avec tous ses trésors, et reçut pour la seconde fois les honneurs du triomphe. Paul-Émile était alors dans sa 60e année. Il m. 8 ans après, l'an 160 avant J.-C. Plutarque, à qui nous devons la *vie* de ce guerrier, le compare à Timoléon.

PAUL (ST), Juif d'origine, de la tribu de Benjamin, nommé auparavant *Saul*, né à Tarse, dans la Cilicie, fut d'abord un des plus acharnés ennemis des chrétiens. Sa conversion miraculeuse est racontée au *Livre des Actes des Apôtres*. Devenu l'un des plus zélés prosélytes de la religion chrétienne, St Paul la prêcha dans toute l'Asie-Mineure, dans la Grèce, et mérita le titre d'apôtre des gentils. Il prêcha long-temps dans Rome, où il fut condamné à mort sous l'empire de Néron, eut la tête tranchée au lieu appelé *Les Eaux-Salviennes*, le 29 juin, l'an 66 de J.-C., et fut enterré sur le chemin d'Ostie, où St Grégoire-le-Grand fit construire une église du nom du saint. On a de saint Paul 14 *épîtres*, qui se trouvent dans toutes les éditions du *Nouveau-Testament*.

PAUL (ST), premier ermite, né dans la Thébaïde vers 229, se retira dès l'âge de 22 ans dans le désert, pour se soustraire à la persécution suscitée contre les chrétiens par l'empereur Dèce. Une caverne lui servait d'abri, et il tirait sa subsistance et son vêtement de quelques palmiers environnans. Il m. en 341, âgé de 113 ans, après avoir reçu la visite de St Antoine. St Jérôme et St Athanase écrivirent sa *vie*; et l'église célèbre sa fête le 15 de janvier. — Un autre St PAUL, né à Thessalonique, fut patriarche de Constantinople, où son zèle à défendre la foi contre les ariens lui attira des persécutions de la part de l'empereur Constance, qui protégeait l'hérésie. Il finit par en être la victime, et m. étranglé dans une caverne du mont Taurus, où ses ennemis l'avaient laissé six jours enfermé sans nourriture, en 350 ou 351.

PAUL Ier (ST), pape, succéda à Étienne II, son frère, et fut élu en 757. Il gouverna dix ans l'église, et se distingua plus par sa piété que par sa prudence. On trouve 22 *lettres* de lui dans le *recueil* de Cretser. — PAUL II (Pierre BARBO), neveu du pape Eugène IV, succéda à Pie II en 1464, à l'âge de 48 ans. Son pontificat n'est remarquable que par l'excommunication du roi de Bohême, la guerre contre les Turks, et la réunion des princes d'Italie. Paul II occupa sept ans la chaire de St Pierre, et m. en 1471. On a de lui des *lettres*, des *ordonnances*, et on le croit auteur d'un *Traité des règles de la chancellerie*. V. sa *Vie*, publiée par le cardinal Quirini, Rome, 1740, in-4. — PAUL III (Alexandre FARNÈSE), évêque d'Ostie et doyen du Sacré-Collége, né à Carin, avait 68 ans lorsque le vœu unanime des cardinaux l'appela à remplacer Clément VII dans la chaire de St Pierre en 1534. Il l'occupa près de 15 ans, convoqua un concile général d'abord à Mantoue, puis à Trente, chercha à réconcilier

Charles-Quint avec François Ier, qu'il protégeait, traita avec beaucoup de rigueur le roi d'Angleterre Henri VIII, et m. en 1549. On a de lui quelques *lettres* adressées à Erasme, à Sadolet et autres. — PAUL IV (Jean-Pierre CARAFFA), fut élu souverain pontife en 1555, à l'âge de 80 ans. Il avait été revêtu d'un grand nombre de dignités ecclésiastiques, et chargé de missions aussi délicates qu'importantes par ses prédécesseurs. Il employa les quatre années que dura son pontificat à corriger les abus, et à lancer l'anathème contre les hérétiques; mais il irrita contre lui, par son excessive sévérité, le peuple romain, qui, après sa mort, arrivée en 1559, s'en vengea sur sa statue, et la jeta dans le Tibre. On a de Paul IV: *de Symbolo*; *de emendandâ Ecclesiâ*; la *Règle des théatins*, dont il fut un des instituteurs. — PAUL V (Camille BORGHÈSE), né à Rome vers 1552, obtint la tiare en 1605 à la mort de Léon XI. Les premières années de son pontificat furent troublées par une querelle qu'il eut avec la république de Venise, au sujet des juridictions séculière et ecclésiastique, et qui fut accommodée par Henri IV. Pendant les seize années de son pontificat, il embellit Rome, qui lui doit plusieurs beaux monumens, et tâcha d'apaiser, plutôt que de décider, les disputes qui s'étaient élevées relativement à divers articles de foi. Il m. en 1621 âgé de 69 ans. Ce fut lui qui acheva le frontispice de Saint-Pierre et le palais Monte-Cavallo.

PAUL PÉTROWITZ, Ier du nom, empereur autocrate de toutes les Russies, naquit en 1754 de la grande-duchesse, depuis Catherine II, et du grand-duc, qui régna quelques mois sous le nom de Pierre III. Les jours de son enfance furent tristes. Son père, qui désavouait ce titre, n'eut pour lui que de l'aversion; et sa mère, livrée tout entière à ses projets ambitieux, était moins portée à l'aimer et à le consoler qu'à lui envier secrètement le rang de légitime héritier du trône. L'impératrice Elisabeth, dans un moment où elle était réconciliée avec Catherine, ayant présenté le jeune Paul aux gardes comme leur futur souverain, cette scène, à laquelle le grand-duc Pierre n'avait point été admis, dut contribuer beaucoup à envenimer la haine qu'il portait déjà à son prétendu fils et à son épouse, tant de fois infidèle. Aussi, lorsqu'il eut saisi la couronne, après la mort d'Elisabeth, il résolut de désavouer publiquement son fils par un ukase impérial. Catherine prévint ce coup, dont elle sentait bien que les conséquences lui seraient aussi funestes à elle-même qu'au jeune prince; et Pierre III perdit à la fois le trône et la vie en 1762. Paul Pétrowitz, auquel seul devait appartenir l'empire, ne fit que changer de maître par cette révolution, et, pendant le long et glorieux règne de sa mère, donna l'exemple d'une soumission qui, sans rien prouver en faveur de sa piété filiale, attestait sa faiblesse de caractère et la médiocrité de ses talens. Il parut se résigner facilement à une existence oisive et rétrécie, dont les seuls évènemens furent ses deux mariages avec une fille du landgrave de Hesse-Darmstadt (1774), puis avec la princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric (1776), et son dispendieux voyage avec cette dernière épouse en Pologne, en Autriche, en Italie, en France et en Hollande. Lors de la guerre de la Russie avec la Porte, en 1788, il sollicita instamment la permission d'aller combattre les Turks, et ne fut dédommagé du refus qu'il essuya qu'en obtenant l'autorisation de se montrer un moment à l'armée de Finlande, sans y avoir même un régiment à ses ordres. Il ne tarda pas à rentrer dans son inaction obligée, d'où il ne sortit qu'en 1796 par la mort de Catherine; mais il n'avait pas appris dans la retraite à gouverner, et dès les premiers jours de son règne il désabusa le peuple des espérances d'amélioration qu'il avait conçues et manifestées par des transports de joie. Il lâcha le frein à ses passions impétueuses, long-temps comprimées, et renouvela la face de l'empire avec une précipitation imprudente. La plupart des serviteurs de Catherine furent destitués et exilés pour faire place à ceux qu'elle avait disgraciés. C'était une double faute, d'abord de faire tant de changemens, quels qu'ils fussent, ensuite de respecter si peu les choix d'une aussi habile souveraine. Tout fut bouleversé dans l'administration et surtout dans l'armée, dont un caprice ridicule changea les uniformes et jusqu'à la coiffure. Les moindres transgressions à ces mesquines ordonnances sur le costume étaient souvent punies du knout ou de l'exil en Sibérie. Une autre tyrannie, qu'il parut avoir empruntée à quelque despote asiatique, fut d'ordonner que toutes les personnes qui se trouveraient sur son passage descendissent aussitôt de voiture, et se prosternassent devant lui. Il porta la même violence aveugle dans sa politique extérieure, et, se déclarant inconsidérément le champion des vieux principes monarchiques, aspirant même à être le chef de la coalition européenne formée contre la république française, il déclara la guerre à cette puissance, plus redoutable que la sienne, et eut lieu de s'en repentir (*v.* les articles MASSÉNA, BRUNE et SOUWAROW). S'étant aperçu que ses alliées, l'Angleterre et l'Autriche, tout en combattant les doctrines républicaines, songeaient à s'agrandir, et contrariaient d'ailleurs ses prétentions au protectorat de l'ordre de Malte, dont il s'était proclamé le grand-maître, il rompit avec elles, et se rapprocha des Français par un traité d'alliance conclu avec Bonaparte, alors premier consul, et devenu pour lui l'objet d'une admiration exaltée. Mais il ne sut pas garder plus de mesure dans cette circonstance que dans les autres, et chassa indignement de ses états les malheureux princes de la maison de Bourbon, qu'il avait d'abord accueillis avec des honneurs extraordinaires. Toutefois sa fermeté en imposa aux cabinets de Vienne et de Londres, et les paix d'Amiens et de Lunéville furent conclues. Malheureusement pour lui, Paul ne changea pas de conduite envers ses sujets, comme il avait changé de politique à l'égard de ses alliés. Bien loin de là, il rendit son joug encore plus insupportable; il encouragea la délation, l'organisa même sur un plan régulier, et multiplia les condamnations arbitraires. Quelques actes imprévus de justice ou de générosité, tels que celui par lequel il rendit la liberté au brave Kosciuszko et à ses frères d'armes, dès le commencement de son règne, venaient parfois surprendre la nation russe, mais ne pouvaient lui faire oublier tant de misères et une si outrageuse tyrannie. Quelques hommes de la cour, fatigués d'un tel état de choses, se chargèrent d'y mettre un terme, et pénétrèrent jusqu'au despote, à travers ses nombreux satellites, dans la nuit du 11 au 12 mars 1801. Paul Ier, attaqué presque dans son lit et à moitié nu, essaya en vain d'opposer quelq. résist. à ses meurtr. Il fut étranglé, et sa force prodigieuse ne servit qu'à prolonger la durée de son supplice. Lorsque le peuple eut appris, le 12 mars à la pointe du jour, que son tyran n'existait plus, sa joie fut une ivresse véritable, et le soir la capitale de la Russie fut tout entière illuminée. Le successeur de Paul Ier fut Alexandre Ier, son fils, mort en décembre 1825 (*v.* ce nom au *Supplément*.)

PAUL, diacre de Mérida, vivait au 7e S. Il a laissé l'*Histoire des Pères d'Espagne*; la meilleure édition est celle d'Anvers, 1635, in-4.

PAUL (WARNEFRIDE, plus connu sous son prénom de), diacre d'Aquilée, distingué par ses lumières, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Après avoir séjourné quelque temps à la cour de Charlemagne et à celle de Bénévent, chez Archise, il se fit moine au monast. du Mont-

Cassin, où il m. vers 801. On a de lui une *Histoire des Lombards* et l'*Histor. miscella*, qui se trouvent dans le prem. vol. des *rerum italicarum Scriptores*. Il a écrit aussi des *Vies des saints*, une *Hist. des évêques de Metz* et l'hymne *Ut queant laxis*.

PAUL (François), médecin sav., m. en 1774, membre des acad. de Marseille et de Montpellier, était du bourg de St-Chamas, en Provence. On lui doit : *Mém. de l'acad. de Prusse*, 3 vol. in-4, et 10 vol. in-12; *Mém. de l'acad. de Bologne*, in-4; *Mém. de l'acad. de Turin*, in-4. Il a traduit en outre les *Institutions chirurgicales* d'Heister, Avignon (1770, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-8); et les *Traités* de van Swieten sur *la peripneumonie*, *la pleurésie* et *les maladies des enfans*, 1 vol. in-12 chaque. — Amand-Laurent Paul, ex-jés., frère du précéd., né à St-Chamas (Provence) en 1740, m. à Lyon en 1809, avait enseigné les belles-lett. dans les divers colléges de son ordre. Devenu ensuite profess. de rhétorique à Arles, la mort de son frère le fit renoncer à la carrière de l'enseignem., et il se retira dans le sein de sa famille pour s'y livrer tout entier à la trad. des classiques latins. On a de lui les trad. de *Velleius Paterculus*, *Florus*, *Justin*, et des morceaux choisis de *Tite-Live*, *Cornelius Nepos*, *Phèdre*, *Sulpice Sévère* et *Eutrope*.

PAUL *de Saumur*, plus connu sous le nom de *chevalier Paul*, célèbre marin du 17e S., naquit dans un bateau en décembre 1597 d'une lavandière qui faisait le trajet de Marseille au château d'If. Il servit d'abord comme mousse sur les vaisseaux de Malte, s'y distingua de la manière la plus brillante, et obtint le commandement d'un vaisseau. Le cardinal de Richelieu, le demanda ensuite au grand-maître, et le fit capitaine de haut-bord. Paul devint successivem. chef d'escadre, lieut.-gén., vice-amiral des mers du Levant. Il m. à Toulon en 1667. Son oraison funèbre fut prononcée par le père de Villecrose de l'Oratoire. Elle n'a pas été impr.

PAUL D'EGINE. V. Ægineta.

PAUL DE LA CROIX, né en 1694 à Ovada, petite ville de l'état de Gênes, fonda l'ordre régulier qui porte le nom de *clercs déchaussés de la croix et passion de N. S. J. C.* Paul passa sa vie dans l'exercice des vertus, et m. en 1775.

PAUL *de Samosate*, d'abord év. de Samosate, ville sur l'Euphrate, qui était sa patrie, et d'où il avait tiré son nom, fut nommé en l'an 260 patriarche d'Alexandrie. Quelque temps après il devint hérétique, fut condamné, déposé, excommunié en 270 dans un concile tenu à Antioche. Ses sectateurs, peu nombreux, prirent le nom de *Paulianistes*.

PAUL DE SANCTA MARIA ou DE BURGOS, Juif d'origine, né à Burgos, se convertit au christianisme, et devint, par son mérite, précepteur de Jean II, roi de Castille, évêque de Carthagène, et enfin de Burgos. On dit qu'il fut nommé patriarche d'Aquilée, où il m. en 1446, âgé de 82 ans. On a de lui : *Additions aux Postilles de Nic. de Lyra*; *Scrutinium scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol. — Ses trois fils, dont les articles suivent, furent baptisés avec lui : Alphonse, év. de Burgos, composa un *Abrégé de l'hist. d'Espagne*, dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol. — Le second, Gonsalve, fut év. de Placentia. — Le troisième, Alvarez, pub. l'*Hist. de Jean II, roi de Castille*.

PAUL-LE-SILENCIAIRE, surnom qu'il tira de la charge qui lui était confiée dans le sacré palais de Constantinople sous Justinien au 6e S., a écrit en vers grecs : *Hist. de l'église de Sainte-Sophie*, imp. avec la *traduct.* et les *notes* de Du Cange dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1670, in-fol.; *Carmen in Thermas Pythias*, impr., grec-latin, avec les *notes* de Huet, Paris, 1598, in-4; et un assez gr. nombre d'*épigrammes* dans l'*Anthologie* (celle de Brunck en contient 83).

PAUL *de Tyr*, prof. de rhétorique au commencement du 2e S., a laissé quelq. écrits en grec sur son art. — V. Castro, Giovio Jones, Lucas, Marc-Paul, Sarpi, Vincent (St).

PAULA (Julia Cornelia), dame romaine aussi vertueuse que belle, inspira une violente passion à l'emp. Héliogabale, qui l'épousa, mais la répudia bientôt après.

PAULE (Ste), dame romaine de la famille des Scipions et des Gracques, née vers 347, embrassa le christianisme, et, étant devenue veuve, se retira au monastère de Bethléem, pour y pratiquer, sous la conduite de saint Jérôme, toutes les austérités d'une vie pénitente. Elle devint abbesse de ce même monastère, et y m. en odeur de sainteté à 60 ans, en 407, après avoir étonné par sa ferveur les plus saints hommes de son temps. Le *Recueil des œuvr. de St-Jérôme* renferme une lettre adressée à cette sainte dame, où il cherche à la consoler de la perte de Blésille, sa fille aînée : dans une autre lettre à Eutochie, 3e fille de Ste-Paule, le même père s'étend sur les vertus de celle-ci, et on a conservé à cette pièce le titre d'*Epitaphe de Ste Paule* (*voyez* Pammaque).

PAULE. V. St Franç., Monglat et Viguier.

PAULET (le chevalier), d'origine irlandaise, était depuis quelque temps fixé en France lorsqu'en 1772 il conçut le plan d'un établissement spécial d'enseignement mutuel. Quoique d'abord négligée par le gouv. (comme l'avait été en 1747 la conception d'un Français nommé Herbault, qui avait imaginé de soumettre à un mode analogue d'instruct. une école de 300 enfans dans l'hospice de la Pitié, à Paris), l'institution de Paulet obtint un succès remarquable. Des familles distinguées s'empressèrent de placer leurs enfans dans cette école, que le fondateur n'avait, dès le principe, destinée qu'aux fils des milit. morts ou blessés au service de l'état, et qu'il y admettait sans distinction pour être préparés à la profession de leur choix. D'illust. élèves sont sortis de l'école de Paulet; et c'est aux détails fournis par l'un d'eux (le maréchal duc de Tarente), dans le *Journal d'éducation*, juillet, 1816, p. 229, que nous sommes redevables de ces documens sur un homme qui, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, a le mérite d'avoir le prem. répandu en Europe le meilleur mode d'enseignement qu'on soit encore parvenu à découvrir. Louis XVI venait de prendre sous sa protection l'école de Paulet, et l'avait dotée d'un fonds de 36,000 fr., lorsque la révolut. obligea celui-ci d'abandonner son ouvr. — Jean Paulet, né à Nîmes, fils d'un ouvrier en étoffes de soie, avait d'abord travaillé comme lui sur le métier, lorsqu'il acquit par l'étude des notions sur la théorie de son art. Il en pub. une *Description* complète, 1773-76, in-fol., dédiée à l'administration municipale de la ville de Nîmes, et insérée dans la Collection des arts et métiers, in-fol.

PAULET (Jean-Jacques), docteur-médecin, membre de la société royale de médecine, né en 1740 à Andèse (départ. du Gard), prit ses degrés à l'école de Montpellier, et s'annonça de bonne heure au monde savant par une *Hist. de la variole* en 2 vol. (1765), contenant aussi la trad. du Traité de Rhazès. Le courage avec lequel, en soutenant dans cet ouv. que la petite-vérole (variété de peste suivant lui) était contagieuse et pouvait devenir épidémique, il attaquait l'un des préjugés nationaux les plus enracinés, ne lui valut d'abord de la part de ses confrères que plus. critiques fort acerbes, et qu'une menace de la Bastille de la part de l'autorité. Toutefois, loin de renoncer à la littérat. médicale après ce contre-temps, Paulet ne s'y livra qu'avec plus d'ardeur. Il fit paraître en 1776 des *Recherches hist. et phys. sur les maladies épizootiques*, 2 vol. in-8; et cet ouv., dont le succès fut aussi complet que mérité, plaça enfin l'aut. au rang que lui assignaient ses connaissances et la justesse de ses vues.

Successivem. rédact. de la *Gazette de santé* et collaborateur de plus. autres recueils, il s'attacha à en écarter cette vaine pompe de style, cette jactance fleurie qui a fait de si grands torts à la médecine moderne; et en même temps qu'il y combattait à outrance la manie de l'introduction des poisons en médecine, il se montrait le censeur inflexible des systèmes exclusifs. Partageant ainsi ses instans entre les expériences et la culture des lettres, il se délassa parfois de ses travaux en prenant part à la plaisante polémique que souleva Mesmer (*v.* ce nom), contre qui il décocha plus d'un trait. Paulet m. à Fontainebleau en octobre 1826, laissant, outre les ouvrages dont nous avons parlé: un *Traité des champignons*, 1775, 2 vol. in-4; pl. un autre *de la Morsure de la vipère-aspic de Fontainebleau*, et quelq. autres mentionnés dans la *Biogr. méd.* pub. chez C.-L.-F. Panckoucke, t. 6, p. 379-80. On a pub. en 1827 le *catalogue* de la biblioth. de Paulet, et la plupart des feuilles périodiques lui ont consacré des *notices nécrol.* à l'époque de sa mort.

PAULI (Jean-Guillaume), médecin allemand, né à Leipsig en 1658, m. en 1723, voyagea en France, en Espagne, en Angleterre, et fut professeur de physiologie à l'université de sa patrie. On a de lui, outre divers *mém.* et *dissertat.* insérées dans les *Actes des Curieux de la Nature*, une édit. des opuscules d'anatomie et de chirurgie de J. van Hoorne, Leipsig, 1707, in-8; et un petit ouvr. intit.: *Speculationes et Observationes anatomicæ*, ib., 1722, in-4.—V. Paulli.

PAULIAN (Aimé-Henri), jésuite, né à Nîmes en 1722, professa la physique avec succès dans divers colléges de son ordre, revint ensuite, après l'extinction de la société, dans sa ville natale, et m. en 1802. On a de lui: *Dictionnaire de physique*, Avignon et Paris, 3 vol. in-4; *Dictionnaire des nouvelles découvertes en physique*, 1787, 2 vol. in-8; *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4; *Traité de paix entre Descartes et Newton*, 1764, 3 vol. in-12; *Système général de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Dictionnaire philosophico-théologique*, Nîmes et Paris, 1774, in-4, etc.

PAULIN (St) (*Pontius-Meropius Paulinus*), né à Bordeaux vers 353, fit ses études sous Ausone (*v.* ce nom), parut ensuite avec éclat au barreau de Rome, s'attira la faveur de l'emper. Gratien, et devint consul en 378. Mais dégoûté bientôt du monde, il se retira en Espagne avec Thérasie, son épouse, et se dépouilla de ses biens en faveur des églises et des monastères. Thérasie ayant pris le voile, Paulin fut ordonné prêtre par le clergé de Barcelone en 393, et passa à Nole, dont il fut élu évêque. L'invasion des Goths lui fut une occasion de donner dès le commencement de son épiscopat des preuves de sa charité. Il m. en 431. Les ouvr. qui nous restent de lui sont: des *lettres*, des *poésies* des *discours* et une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles*. On trouve plus. de ces écrits dans la *Bibliothèque des Pères*. L'édit. la plus complète de St Paulin, est celle de Vérone, 1736, in-fol.; la plus estimée est celle de Paris, 1685, in-4. La *vie* de St Paulin, par le P. Sacchini, est insérée dans les *Acta sanctorum*, avec les remarques de Papebrock. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire littéraire de France* par Rivet, tom. 2, et la *Storia ecclesiastica di Nola* par le P. Remondini, tom. 2. — Paulin (St), évêque de Trèves en 349, fut déposé, exilé par l'emper. Constance, et m. l'an 359 en Phrygie. Son crime était d'avoir soutenu au concile d'Arles, tenu en 353, les décrets de celui de Nicée et l'innocence de St Athanase. L'Eglise célèbre sa fête le 31 août. — Paulin (St), patriarche d'Aquilée, né dans le Frioul vers l'an 730, enseignait les lettres, lorsqu'il attira l'attention de Charlemagne, qui lui donna un fief en Lombardie, et peu de temps après (777) le fit monter sur le siége patriarcal. Paulin assista, par les ordres de ce gr. prince, aux divers conciles qui furent tenus sous son règne, et m. en l'an 804. On a de lui plus. ouvr. qui ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres*. Nous citerons l'édit. de Venise, 1737, in-fol. (avec la *vie* du saint), pub. par Madrisio, et celle de l'abbé J.-P. della Stua, ibid., 1782. L'Eglise célèbre la fête de St Paulin d'Aquilée le 28 janvier.

PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMI (Jean-Philippe WERDIN, plus connu sous le nom de), savant missionnaire, né en 1748 à Hof sur la Leitha, près de Mannersdorf, dans la Basse-Autriche, prit l'habit du Mont-Carmel en 1768, s'embarqua pour la côte de Malabar en 1774, et passa quatorze ans dans les missions de l'Inde, où il remplit plus. fonctions importantes. Il revint à Rome en 1790, se crut obligé de fuir devant les Français victorieux en 1798, et reparut, après un exil de deux ans qui n'avait pas été pour lui sans consolation, dans la capitale de la chrétienté. Il y remplit encore quelq. emplois honorables qu'il dut à la faveur de Pie VII, et y m. en 1806. Quelques progrès qu'ait faits la science depuis un petit nombre d'années et quelques erreurs que l'on ait eu l'occasion de reprocher au P. Paulin, de son vivant même, on ne saurait lui contester le mérite d'avoir répandu des notions plus justes que celles qu'on avait avant lui sur les mœurs, les opinions philosophiques et religieuses, la littérature et les langues des peuples de l'Indoustan. On peut dire qu'il a ouvert la carrière à des rivaux qui ont été plus heureux, parce qu'ils sont venus après lui. Les titres seuls des livres qu'il a pub. forment un catalogue étendu: nous renverrons donc pour les connaître à l'excellent article que lui a consacré M. Abel-Remusat, dans la *Biogr. univers.* Nous citerons seulem. les suivans: *Sidharubam, seu Grammatica samscrdamica, cum dissertatione historico-criticâ in linguam samscrdamicam*, Rome, 1790, in-4; *Viaggio alle Indie orientali*, ibid., 1796, in-4, fig.; trad. en français (par Marchena), avec des *observat.* de Forster, d'Anquetil-Duperron et de M. Sylvestre de Sacy, Paris, 1808, 3 vol. in-8, avec un atlas in-4.

PAULIN (Auguste), littérateur, né à Bressuire en 1774, m. à Nantes en 1824, a donné, outre diverses pièces de vers dans les feuilles périodiques du temps, etc., un opusc. int. *Leçons de cosmogr. ou de géogr. astron.*, Nantes, 1811, 1812, in-8.

PAULLI (Simon), médecin et prélat danois, né à Rostock en 1603, professa d'abord la physiologie à Copenhague, devint ensuite prem. médecin du roi Frédéric III, fut nommé par Christian V évêq. d'Aarhusen, et m. dans cette dern. ville en 1680. On a de lui: *Digress. de verâ..... causâ Febrium*, 1678, in-4; *de l'Abus du tabac et du thé* (en lat.), 1661, in-4; *Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4; *Icones floræ danicæ cum explicationibus*, 1648, in-4; Francfort, 1708, in-8; *Viridaria regia varia et academica*, Copenhague, 1653, in-12; des trad. allemandes de plus. ouvr. de médecine. V. la *Bibliotheca danica* de Bartholin, et les *Mémoires* de Niceron, tom. 3 et 10. — Paulli (Jacques-Henri), fils du précéd., médecin, historiographe de Frédéric III, professa l'anatomie à Copenhague, où il fit impr. en 1663 un traité sur cette matière. Il écrivit aussi sur les autres branches de la médecine et sur la politique.—Simon Paulli, frère du précédent, renonça à l'exercice de la médecine, et vint s'établir imprimeur à Strasbourg. Il est aut. ou édit. de plus. ouvr., dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron.—Paulli (Oliger), 3e fils de Simon Ier, né à Copenhague en 1644, suivit la carrière du commerce, fit une fortune rapide et devint un des plus riches négocians du Danemarck; mais au milieu de sa prospérité, son cerveau se dérangea. Il eut des visions, et, après plus. extravagances, fit banqueroute, abandonna sa femme et ses enfans,

vint en France, s'y livra à de nouveaux actes de folie, annonça qu'il descendait en ligne directe de David, et prétendit que son bisaïeul, en embrassant le christianisme, n'avait pu lui ôter ses droits au trône d'Israël. Il écrivit à Louis XIV et à plusieurs autres souverains, pour les engager à l'aider dans son projet de reconquérir la Judée. Il s'imagina ensuite être appelé au trône de Pologne, s'établit au milieu des juifs d'Amsterdam, dont quelques-uns devinrent ses partisans, devint ennemi ardent du christian., fut mis en prison et condamné à scier du bois de Brésil, obtint plus tard sa liberté, se rendit à Altona, d'où il fut chassé, revint à Copenhague en 1705, et y m. obscur en 1715. On a de lui une douzaine de brochures, en allemand et en holland., qui toutes attestent sa démence. Sa *vie* a été écrite par Adelung, dans le 4me vol. de l'*Histoire de la folie humaine* (Leipsig, 1787), et nous y renvoyons pour plus de détails.

PAULLINI (Christian-François), en latin *Paullinus*, médecin, né à Eisenach en 1643, acquit une réputation brillante à Hambourg, à Altona, et occupa des postes importans auprès de plusieurs princes et évêques d'Allemagne. Il m. en 1712. On a de lui, entre autres ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biogr. méd.*, pub. chez C.-L.-F. Panckoucke, t. 6, pag. 383 : *Onograph., seu de Asino*, Francfort, 1695, in-8 ; *Cynographia curiosa*, Nuremberg, 1648, 1683, in-4 ; *Lagographia*, Augsbourg, 1691, in-8 ; *Lycographia*, Francfort, 1694, in-8 ; *Observationes medicæ*, 1689, in-4.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien Le), en latin *Palmarius*, médec., né en 1520 dans le Cotentin, guérit le roi Charles IX d'une malad. grave, suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, et m. à Caen en 1588. Il a laissé : *de Vino pomaceo*, Paris, 1588, in-8 ; *de Lue venereâ*, in-8 ; *de Morbis contagiosis*, in-4 : ces traités ont été traduits en franç. par Cahagnes, compatriote de l'auteur.—Paulmier de Grentemesnil (Jacques Le), fils du précéd., littérat., naquit au pays d'Auge en 1587, suivit d'abord la carrière militaire, puis vint s'établir à Caen, où il fut l'un des fondateurs de l'académ., et où il m. en 1670. Il a laissé, entre autres ouvr. : *Exercitationes in optimos ferè auctores græcos*, Leyde, 1668, in-4 ; *antiq. Græciæ Descriptio*, 1678, in-4 ; des *poésies* en grec, lat., français, ital., espag.—Jacques Le Paulmier, neveu du précéd., embrassa la profess. des armes, et m. en 1702. On dit qu'il se trouva à 48 siéges ou batailles, dont il écrivit la relation.

PAULMIER (Pierre), médec., né à Coutances, fut exclus des écoles de la faculté de Paris en 1608, pour avoir administré l'antimoine, contre lequel cette même faculté s'était prononcée. On a de lui : *Lapis philosoph. dogmaticor.*, Paris, 1609, in-8 ; *Confutatio objectionum quàs Censorii....., Palmario proposuerunt*, ibid., 1609, in-8 ; *Laurus palmaria frangens fulmen, subventan. cyclop.*, ib., 1609, in-8.

PAULMIER DE GONNEVILLE. V. Gonneville.

PAULMY. V. Voyer de Paulmy.

PAULO ou PAULE (Antoine de), gr.-maître de Malte, né à Toulouse en 1570, augmenta les forces de son ordre, lui rendit d'autres services importans, et m. en 1636, après 13 ans d'exercice de la grande-maîtrise. La ville de Toulouse a placé son buste dans la galerie de ses personnages illust.

PAULONI (Nicolas-Orphée), médecin, né en 1653 près de Macerata, professa son art à Ascoli, à St-Severin et à Jesi, où il m. en 1721. On a de lui une *Dissertation sur l'origine et la circulation du sang*, en latin, Macerata, 1675, in-4.

PAULUS (Peters), homme d'état hollandais, né à Axel, en 1754, fut d'abord conseiller et avoc. fiscal de l'amirauté de la Meuse. Destitué en 1787, il resta sans fonctions jusqu'à la chute du stathouderat, vint ensuite en France, et fut accueilli avec distinction par la cour de Versailles, visita quelq.-uns des ports français, et revint dans sa patrie, où, en 1795, il présida le premier l'assemblée des représentans provisoires de la Hollande. Il fut ensuite membre du comité de marine, négociat. du traité de paix avec la France, et député de la Hollande aux délibérations qui avaient pour objet la convocation d'une assemblée constituante. Il m. en 1796. On a de lui différens ouv. de politiq. dont les plus remarquables sont : un *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, 1775, 3 vol. in-8, en hollandais ; *du Stathouderat*, 1773 et 1778, idem.

PAUSANIAS, fils de Cléombrote, roi de Sparte, fut régent du royaume pendant la jeunesse de Plistarque, fils de Léonidas. Placé à la tête des forces de Lacédémone, il contribua beaucoup à la victoire de Platée (470 ans av. J.-C.), où fut anéantie l'armée de Mardonius par les Grecs, sous les ordres de l'Athénien Aristide. Il força ensuite les Perses à laisser libres toutes les colonies grecques. Mais ses succès lui donnèrent de l'orgueil, et il aspira à devenir le tyran de sa patrie avec le secours des Perses, auxquels il fit des propositions. Devenu suspect aux Spartiates, ceux-ci le rappelèrent, et un esclave ayant remis aux éphores une lettre de Pausanias, qui était une preuve de sa trahison, ces magistrats le condamnèrent. Il se réfugia dans le temple de Minerve, dont on mura les portes, et où il m. de faim l'an 477 av. J.-C. Cornelius Nepos a écrit la vie de ce personn., qui a fourni à M. Trouvé le sujet d'une tragédie imp. en 1810.— Pausanias, roi de Sparte, petit-fils du précédent, succéda l'an 408 avant J. C. à Mistonase son père, et eut pour collègue à la royauté Agis II. Plusieurs expéditions dont il fut chargé n'ayant pas réussi au gré des Lacédémoniens, il se retira à Tégée, où il finit ses jours.

PAUSANIAS, historien et orateur grec, vivait à Rome au 2e S., et m. dans cette ville dans un âge très-avancé. On a de lui un *Voyage historique de la Grèce*, ouvrage très-précieux de nos jours, et qui semble avoir été destiné à guider les voyageurs dans cette contrée. Parmi les nombreuses édit. qu'on en a faites, les meilleures sont celle de Leipsig, avec la version latine d'Amaseo, 1794-97, 4 vol. in-8, et celle de Clavier, avec une traduction française, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSE (Jean de Plantavit de La), abbé de St-Martin-aux-Bois, et évêq. de Lodève, né en 1576, dans le Gevaudan, d'une famille originaire d'Italie, fut élevé dans les principes du protestanisme, qu'il abjura de bonne heure, puis placé à l'acad. de Nîmes, où il se livra particul. à l'étude de l'hébreu. Ayant pris les ordres sacrés, il se rendit à Rome, voyagea en Italie et en Allemagne, et de retour dans la capitale du monde chrétien, fut employé par Paul V dans les négociat. du St-Siége avec la répub. de Venise. Il y donna des preuves de talent qui fixèrent sur lui l'attention de l'ambassad. de France. Recommandé par lui à Marie de Médicis, il fut choisi comme aumônier par cette princesse, s'attacha plus tard en la même qualité à la reine d'Espagne, Elisabeth de France, qu'il suivit à Madrid, et à la protect. de laquelle il dut bientôt la dignité épiscopale en 1625. Le nouveau prélat s'engagea alors plus que jamais dans les intrigues polit. ; il fut l'un des plus actifs partisans de la révolte de Gaston d'Orléans et du maréch. de Montmorency (1632) ; et lorsqu'elle fut comprimée par Richelieu, La Pause, excepté d'abord de l'amnistie, n'acheta son salut qu'à force de supplicat. et d'abaissem. Il retourna alors dans son diocèse, y demeura, occupé surtout de travaux philol. et lexicographiques, jusqu'à l'âge de 72 ans, et alla m. au sein de sa famille, au château de Margon, près de Beziers, en 1651. On a de lui, outre l'ouvrage dont la dédicace au card. de Richelieu lui valut sa grâce, et qui a pour titre :

Chronol. præsulum Lodovensium in Galliâ narbonensi, Aramon, 1634, in-4, un gr. Dictionn. de la langue hébr., espèce de polyglotte, impr. à Toulouse, sous les yeux de l'aut., par Colomiez, 1644-45, 3 vol. in-fol., dont la 1re partie a pour titre: *Thesaurus synon. hæbr.-caldaïco-rabbinicus*; la 2e *Florilegium biblicum*, et la 3e *Florilegium rabbinicum*. M. Poitevin-Peitavi a pub. une *Notice* sur la vie de M. de La Pause, Beziers, 1817, in-8.

PAUSIAS, peintre grec, né à Sicyone, vers l'an 360 avant J.-C., fut disciple de Pamphile, qui lui apprit à peindre à l'*encaustique*, genre dans lequel il acquit une grande réputation. Pausanias cite surtout une figure de l'*Ivresse* et un Amour qui se trouvait dans un temple d'Esculape.

PAUSON, peintre grec, dont Aristote, Plutarque, Elien et Lucien ont parlé avec éloge, vivait vers l'an 420 avant J.-C. La pauvreté dans laquelle cet artiste passa sa vie dut nuire beaucoup au perfectionnem. de son talent, qui du reste ne pouvait être très-relevé, vu l'époque où il vivait.

PAUTE (LE). V. LEPAUTE.

PAUTRE (LE). V. LEPAUTRE.

PAUW (PIERRE), en lat. *Pawius* ou *Pauwius*, né à Amsterdam en 1564, professa à Leyde l'anat. et la botanique, voyagea en France et en Italie, et m. en 1617. On a de lui quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et dont on trouvera la liste dans le tom. 12 des *Mém.* de Niceron. Nous citerons seulem. son *Hortus lugduno-batavus*, 1629, in-8.

PAUW (REGNIER), magistrat et diplomate hollandais, né à Amsterdam en 1564, fut employé par le stathouder Maurice dans plus. négociations, et, par ses services, se concilia la faveur de ce prince, qui le revêtit d'honorables distinctions. Mais à la mort de son maître (1526), Pauw vit son crédit renversé durant les dix années qu'il lui survécut. Il se trouva en butte aux épigrammes du poète Vondel et de quelques autres, qui ne lui pardonnaient pas son trop grand dévouement aux volontés du stathouder Maurice. — Ses fils, ADRIEN, m. en 1653, et CORNEILLE, né en 1593, jouèrent aussi un rôle dans les affaires du temps.

PAUW (JEAN-CORNEILLE de), philologue hollandais, chanoine de St-Jean, né à Utrecht sur la fin du 17e S., fut l'édit. de plus. ouvr. grecs. Dans son édition d'Anacréon, Utrecht, 1732, in-8, il émet l'opinion que les *poésies* ne sont pas de cet auteur, mais un rec. de pièces de vers qui se trouvent réunis sous son nom. — Guill. de PAUW, conseiller à la haute cour de justice de La Haye, n'est cité que comme auteur d'un livre sur le droit-romain ayant pour titre: *Varia juris civilis capita*, 2e édit., Halle, 1737, in-8, mentionné avec éloge dans l'*Anthol. lat.* de P. Burman II. — PAUW (Corneille de), savant hollandais, né à Amsterdam en 1739, m. en 1799, chanoine de Xanten, est connu par ses *Recherches philosophiques sur les Grecs*, *sur les Américains*, *sur les Egyptiens et les Chinois*. On a donné à Paris, en 1785, une édition de ces trois grands ouvr. en 7 vol. in-8. C. de Pauw était oncle du baron de Clootz, dit *Anacharsis* (v. CLOOTZ).

PAUWELS (NICOLAS), curé de Saint-Pierre, présid. du collége d'Arras, né à Louvain en 1655, m. en 1713, a laissé une *Théologie pratique*, Louvain, 1715, 5 vol. in-12. — PAUWELS (Jean), musicien-compositeur, né en 1771 à Bruxelles, où il m. en 1804, avait été attaché pendant 3 ans à l'orchestre de Feydeau, à Paris. De retour à Bruxelles, il composa pour le théâtre de cette ville où il était chef d'orchestre, la musique de trois opéras; *la Maisonnette dans les bois*, *l'Auteur malgré lui*, et *Léontine et Fonrose*.

PAVANELLO (MICHEL), savant vicentin des dern. années du 18e S., s'est fait connaître par des poésies et par quelq. opuscules d'érudit., au nomb. desquels on distingue: *Saggio di documenti morali*, etc., Vicence, 1791; *Saggio secondo di documenti morali*, etc., ibid., 1793; *l'Etica di Epicuro secondo il Gassendo*, etc., ibid., 1795, etc.

PAVERI-FONTANA (GABRIEL), né à Plaisance, mort à Milan vers la fin du 15e S., a donné un *commentaire* sur Horace, une *grammaire*, et un *poème élégiaque* sur la mort de Galeas-Marie Sforce. On a encore de lui quelq. ouvr. MSs.

PAVIE (RAYMOND DE BECCARI DE). V. FOURQUEVAUX.

PAVILLON (NICOLAS), petit-fils de Nicolas Pavillon, avocat au parlement de Paris, ville où il naquit en 1597, fut d'abord associé aux nobles travaux de St Vincent-de-Paul. A un gr. zèle et à une charité ardente, il joignait des talens pour la prédication, qui lui valurent, en 1639, l'évêché d'Aleth. Dans la suite, s'étant opposé à Louis XIV dans l'affaire de la régale, il encourut la disgrâce du monarque. Il m. dans son évêché en 1677. On lui doit: *Rituel à l'usage du diocèse d'Aleth*, Paris, 1667-70, in-4; *Ordonnances et Statuts synodaux*, 1675, in-12. Sa *vie* ou plutôt son *panégyrique* a paru en 1733, in-12. — Etienne PAVILLON, neveu du précéd., né à Paris en 1632, fut d'abord avocat-général au parlement de Metz, place dont il se démit pour se livrer dans le loisir et la retraite à son goût pour la poésie. Il m. membre de l'acad. franç. en 1705. Ses *Poésies* ont été impr. plus. fois, La Haye, 1715, 1720, 1747, in-12. Elles sont presque toutes dans le genre de Voiture. Son éloge a été prononcé à l'acad. franç. par Brûlart-Sillery, évêque de Soissons, qui le remplaça.

PAVILLON (JEAN-FRANÇOIS DU CHEYRON DU), marin français, né à Périgueux en 1730, entra en 1745 comme sous-lieutenant dans le régiment de Normandie (infanterie), et, 3 ans après, fut admis au concours du port de Rochefort dans le corps de la marine. Il y servit de la manière la plus honor., s'occupant, dans le cours même de ses campagnes, d'études relatives à la tactique, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de major-général de l'armée navale, sous les ordres du comte d'Orivilliers. Le chevalier du Pavillon, qui avait commandé tour à tour divers vaisseaux avec une haute distinction, périt en 1782 à bord du *Triomphant*, de l'escadre du marquis de Vaudreuil. Ce n'est pas seulement par ses longs et bons services que s'est distingué ce brave marin; il s'est encore rendu recommandable par les changemens utiles qu'il introduisit dans les signaux de nuit et de jour. Dès 1778, il avait rédigé le livre de *Tactique navale*, impr. pour l'armée aux ordres du comte d'Orivilliers. C'est le seul ouvrage qu'on connaisse encore de lui.

PAVIN. V. SAINT-PAVIN.

PAVONE (FRANÇOIS), jésuite, né à Cantazaro, m. à Naples en 1637, après avoir été quelques années professeur, a laissé, entre autres ouvrages mentionnés dans le t. 4, p. 40, de la *Biblioth.* de Cinelli, dans celle du P. Alegambe, etc.: *Summa ethicæ, seu Comment. in librum ethic. Aristot.*; *Introd. in sacram doctr.*, etc.

PAXINO DI VILLA, peintre italien, né à Bergame dans le 14e S., avait exécuté plusieurs tableaux, de l'*Histoire de Ste-Catherine*, dans l'ancienne cathédr. de Saint-Alexandre de Bergame. — Il ne faut pas le confondre avec un autre PAXINO ou PÉCINO DE NOVA, aussi de Bergame, et qui travailla, de 1362 à 1389, pour l'église de Santa-Maria-Maggiore. Cet artiste, dont la manière s'approchait de celle du Giotto, m. en 1403. — PIETRO, son frère et son collaborateur, m. vers 1409, est, comme le précédent, cité dans le t. 1 des *Vite de' Pitt., Scultori ed Architetti bergamaschi*, du comte Fr. Tassi.

PAYEN (Dom BASILE), bénédictin, né à Gen-

drecourt vers 1680, mort en 1756 à Luxeuil, après avoir rempli les premiers emplois de sa congrégation, avait d'abord professé la philosophie et la théologie à l'abbaye de Murbach. Outre plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage des élèves de sa congrégation, et plusieurs traités de controverse, dans les querelles du jansénisme, il avait laissé en MS.: une *Bibliothèque séquanaise*, in-4; des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne*, in-4; une *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*, in-fol.; un *Traité du blason*, in-4, etc.

PAYNE (John), dessinateur et graveur, né à Londres en 1608, est regardé comme le premier de sa nation qui se soit distingué dans cet art. Son maître fut Simon de Pas. On cite surtout de lui le vaisseau *le Royal-Souverain*, construit par Phinéas Pitt, qu'il avait gravé sur deux planches, formant trois pieds de large sur 2 pieds 3 pouces de haut. Il a gravé aussi quelques portraits d'après van Dyck, etc. Cet artiste m. en 1648.

PAYNE (Roger), relieur anglais très-renommé, né à Windsor en 1739, faisait payer son travail fort cher, mais, ne travaillant que lorsqu'il y était forcé par le besoin, n'en devint pas plus riche. Un libraire, nommé Thomas Payne, qui n'était pas son parent, le recueillit dans sa vieillesse, et fut obligé de le faire enterrer à ses frais en 1797. — Payne (Thomas), dont il est question dans l'article précédent, m. à 82 ans en 1799, était versé dans la bibliographie. On a de lui un *Catalogue des livres rares*, impr. en 1740.

PAYNE (Nevil), auteur dramatique anglais, vivait sous le règne de Charles II. Ses pièces sont: *la Jalousie fatale*, tragédie; *la Promenade du matin*, comédie; et *le Siége de Constantinople*, tragédie, 1675, in-4.

PAYNE (Thomas). V. Paine.

PAYNGK (Assuérus), premier médecin de Frédéric III, né à Husum en Danemarck, m. en 1657, a laissé: *Operationes chymicæ rariores*, dans la *Cista medica*, Copenhague, 1661, in-8.

PAYS (Le). V. Lepays (René).

PAYSON (Philippe), ministre à Chelsea dans les Massachusetts, naquit en 1736, professa les humanités avec distinction, et m. en 1801. Il publia plusieurs *mémoires* dans les *Transactions des arts et des sciences de l'Amérique*. On a encore de lui: un *Choix de sermons*, 1778, et un *Discours sur la mort de Washington*, 1800.

PAYVA. V. Andrada (Diego).

PAZ (Augustin du), religieux dominicain, né en Bretagne, publia la généalogie de plusieurs maisons de cette province, 1619, in-fol. Il se proposait d'en faire, en les réunissant en corps, une *Histoire de Bretagne*, quand il m. en 1630. — V. Alvarez de Paz.

PAZMANI ou PAZMAN (Pierre), jésuite, cardinal, évêque de Strigonie, était né au Grand-Waradin en Hongrie, et m. à Presbourg en 1637. On a de lui des ouvrages ascétiques, polémiques, etc., en latin et en hongrois; des *Sermons*, dans cette dernière langue, 1636, in-fol.; *Vindictæ ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4; *Acta et Decreta synodi strigoniensis celebrata*, Presbourg, 1629, in-4. Il fit construire plusieurs églises et monumens pieux, et fonda un beau collége à Presbourg.

PAZUMOT. V. Pasumot.

PAZZI (Jacques), banquier de Florence et chef de la faction opposée aux Médicis, fit assassiner Julien, l'un des membres de cette famille, en 1478, et fut pendu avec deux de ses neveux et la plupart des conjurés, qui s'étaient réunis à eux pour commettre cet attentat. Ange Politien a publié la même année l'histoire de cette catastrophe, dont il avait été témoin oculaire: *Pactianæ conjurationis Commentariolum*, Florence, 1478, in-4, réimpr. avec de nombreux éclaircissemens, par J. Adimari, Naples, 1769, in-4, fig. La conjuration des Pazzi a fourni à Alfieri le sujet de l'une de ses meilleures tragédies. — Pazzi (Côme), archevêque de Florence en 1508, de la même famille que le précédent, a traduit du grec en latin *Maxime de Tyr*. — Pazzi (Alexandre), frère du précédent, donna quelques tragédies, et traduisit la *Poétique* d'Aristote. Paul Jove fait l'éloge de cette traduction.

PAZZI (Ange), jurisconsulte du 15e S., né à Rimini, m. à l'âge de 80 ans, a laissé: *Consiliorum Volumen; Historia de bello cænomano*; et *de Rebus Venetorum suo tempore gestis*, etc.

PAZZI (Antoine), graveur florentin du 18e S. On lui doit un gr. nombre de portraits d'artistes, dans les *Musæum Florentium*; une *Sainte-Vierge*, d'après Ant. van Dyck, et diverses *pièces* de la galerie de Florence.

PAZZI. V. Madeleine (Ste).

PAZZIS (Maxime de SEGUINS de), né à Carpentras, ex-grand-vicaire du diocèse de Troyes, m. à Paris, âgé d'environ 52 ans, le 24 août 1817, a laissé: *Notice historique de Malachie d'Inguimbert*, in-8, an XIII; *Mémoire statistique sur le département de Vaucluse*, 1808, in-4; *Vœu de Louis XIII*, Paris, 1814, in-8; *Observations sur le récit des troubles du diocèse de Gand*, dans le journal intitulé *l'Ami de la religion et du roi* (20 juillet 1816).

PEACHAM (Henri), écrivain anglais des 16e et 17e S., né dans le comté de Lincoln, est auteur des ouvrages suivans: *the Garden of eloquence*, 1577, in-4; *Minerva britannica*, 1612; *the Period of mourning*, 1613, in-4; *the compleat Gentleman*, 1622, 1627, 1654, 1661, in-4.

PEACOCK (Reginald), prélat anglais, né à Londres en 1390, occupa successivement les siéges de St-Asaph et de Chichester, fut déposé pour avoir nié l'autorité du pape, et m. dans un couvent en 1460. Sa *Vie* a été écrite en 1744 par John Lewis, de Margate.

PEAN, écrivain janséniste, mort en 1764, âgé de 80 ans, est auteur de quelques écrits polémiques, dont le plus connu est intitulé: *Parallèle de la morale des jésuites avec celle des païens*, 1726, in-8, et la *suite*, Utrecht, 1749, in-8.

PEAPS (William), auteur dramatique, né en 1632, n'est connu que par son *Extase de l'amour*, 1649, in-4, qu'il composa à l'âge de 17 ans au collége d'Eaton.

PEARCE (Zacharie), savant évêque anglais, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, est auteur d'un *Essai sur l'origine et les progrès des temples; Défense des miracles de Jésus-Christ*, 1727; Londres, 1732, in-8; *Commentaire sur les quatre évangélistes et les actes des apôtres*, Londres, 1777; *Sermons* sur divers sujets, ibid., 1777, 4 vol. in-8. On lui doit aussi une édition des livres de Cicéron *de Oratore* et *de Officiis*, ainsi qu'une autre de Longin. On peut consulter sur ce prélat l'ouvrage publié par John Derby sous le titre de *Mém. de Pearce.*

PEARCE (Nathaniel), voyageur anglais, né en 1780 à East-Acton, près de Londres, séjourna une grande partie de sa vie en Afrique. Exproprié en 1814 de la propriété qu'il avait acquise à Callicut dans le Tigré (Abyssinie), il était sur le point de revenir en Europe, lorsqu'il m. à Alexandrie d'Egypte en 1820. M. Salt, à qui Pearce a légué ses MSs., se dispose à les publier. Ils jetteront un grand jour sur l'histoire civile et morale de l'Abyssinie. Pearce avait été chargé, par la société biblique de Londres, de distribuer des bibles en langue *copte* aux églises de cette même contrée.

PEARSON (John), évêque de Chester, né dans le comté de Norfolk en 1612, m. dans sa ville épiscopale en 1686, fut, avec son frère Richard, édit. de plus. ouvr. On lui doit en outre: *Vindiciæ epis-*

tolarum sancti Ignatii, etc., 1672, in-4; *Annales de la vie et des ouvrages de St Cyprien*, Oxford, 1684, in-fol.; *Expositio symboli apostol.*, Francfort, 1691, in-4 : ouvr. très-estimé en Angleterre, et réimpr. en 1741; *Opera posthuma*, 1688; *Prolegomena in Hieroclem*. Un anonyme a déclaré dans le *gentleman's Magazine* de 1789, p. 493, avoir en sa possess. plus. ouvr. inédits de ce savant prélat.

PECCHIO (DOMINIQUE), peintre du 18e S., né à Vérone, fut d'abord perruquier, et parvint ensuite à se faire un nom dans la peinture. On voit quelq.-uns de ses tableaux à Ferrare.

PECCHIOLI (ALAMANNO), prébendier dans la basilique de Florence, m. dans cette ville en 1748, âgé de 80 ans, a pub. : *Tractatus peregrinorum recentiumque quæstionum*, etc., Venise, 1748, in-8, refuté en partie par l'abbé Lami.

PECCI (JOSEPH), gentilhomme siennois, né en 1700, embrassa l'état ecclésiastiq., professa le droit à Padoue et le grec dans sa patrie, où il m. à 51 ans. On a de lui : *Prolusione a' pregi della lingua greca*, Lucques, 1741; Naples, 1743, avec des additions : cet ouvr. a été trad. en français. — PECCI (Jean-Antoine), frère du précéd., antiquaire distingué, né à Vienne en 1693, m. en 1768, a laissé : *Storia del vescovado della città di Sienna*, Lucques, 1748; *Ragionamento sopra un' urna antica*, 1749; *Spiegazione d'un sigillo guelfo*, 1762; et plus. autres *dissertat.* académiq. On doit encore au chevalier Pecci un tableau intéressant du gouvern. de Pandolfo Petrucci (*v.* ce nom).

PECHANTRÉ (NICOLAS de), poète dramatiq., né à Toulouse en 1638, exerça d'abord la profess. de médecin, qu'il abandonna pour venir à Paris travailler pour le théâtre. Il avait donné trois tragédies : *Géta*, 1687; *Jugurtha, roi de Numidie*, 1692; *la Mort de Néron*, 1703; et n'avait plus à faire que le prologue d'un opéra d'*Amphion et Parthénopée*, lorsqu'il m. en 1708. Pechantré a composé en outre pour le collége d'Harcourt : *Joseph vendu par ses frère* et *le Sacrifice d'Abraham*, tragédies qui n'ont pas été impr. Une prétendue aventure arrivée à cet aut., que Voltaire et La Harpe ont oublié de mentionner, a fourni à M. Sewrin le sujet d'une petite pièce intit. : *Péchantré*, ou *une scène de comédie*.

PECHLIN (JEAN-NICOLAS), né en 1646 à Leyde, fut prem. médecin, bibliothécaire, conseiller du duc de Holstein-Gottorp, précept. du prince héréditaire, et m. en 1706 à Stockholm, où il avait accompagné son élève. On a de lui : *de purgantium Medicamentorum Facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8; *de Vulneribus sclopetor.*, Kiel, 1674, in-4; *de aeris et alimenti Defectu, et Vitâ subaquis*, 1676, in-8; *de Habitu et Colore Æthiopum*, Kiel, 1677, in-8; *Theophilus Bibalcus, seu de potu herbæ theæ Dialogus*, Paris, 1685, in-12; *Observ. phys.-medicarum libri tres*, Hambourg, 1691, in-4.

PECHMEJA (JEAN), littérat., né à Villefranche, dans le Rouergue, en 1741, après avoir professé l'éloquence au collége de La Flèche, obtint en 1773 un *accessit* à l'acad. française, par l'*éloge du grand Colbert*; mais il doit sa principale réputation à son *Telèphe*, poème en prose en 12 livres, 1784, in-8, et en 2 vol. in-12; réimpr. en 1795, 2 vol. in-18, et trad. en angl. et en allemand. Pechmeja, encore plus célèbre dans les fastes de l'amitié (par sa liaison avec le médecin Dubreuil) que dans ceux de la littérat., m. à St-Germain-en-Laye en 1785. Il avait fourni à l'abbé Raynal pour son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, plus. morceaux qui, dans la prem. édit., furent distingués par l'initiale P. : celui sur la *Traite des nègres*, entre autres, lui appartient entièrement.

PÉCHON DE RUBY (N.), gentilhomme breton du 17e S., a décrit les tours et escroqueries des bohémiens, chez qui il avait passé sa première jeunesse : cet ouvr., devenu fort rare, est accompagné d'un *dictionnaire* en langage blesquin, et a pour tit. : *Vie généreuse des Mattois, Gueux, Bohémiens et Cagoux*, Paris, 1622, in-8.

PECK (PIERRE), en latin *Peckius*, né dans l'île de Ziriczée en Zélande, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1689, conseiller de Malines. On a recueilli ses écrits sur le droit, Anvers, 1647, in-fol. — Son fils Pierre hérita d'abord de la charge de son père, et fut ensuite chancelier de Brabant, conseiller d'état et ambassadeur. Il m. à Bruxelles en 1625. On a de lui : *Votum pro studiis humanitatis*.

PECK (FRANÇOIS), membre de la société des antiquaires de Londres, né à Stamford en 1692, m. en 1743, se fit un nom en Angleterre comme naturaliste, poète et littérat. Parmi ses nombreux ouvr. nous nous bornerons à citer : *Histoire naturelle et antiquités des comtés de Leicester et de Rustand*, 1740, in-4; et *Mémoires sur la vie et les product. poétiques de Milton*, 1740, 2 vol. in-4. Le muséum britannique possède plus. MSs. de cet aut., entre autres, la *Suite de l'hist. naturelle et des antiquités du comté de Leicester*, et *Monasticum anglicanum, volum. quartum*, en 4 vol. in-8, auxquels M. Nichols, avoue être redevable de plus. articles intéressans pour la composit. de son *Hist. du comté de Leicester*.

PECKHAM (JOHN), archevêque de Cantorbéry, né dans le comté de Sussex vers 1240, m. en 1292, fonda le collége de Wingham, dans le comté de Kent. Parmi les écrits qu'il a laissés et dont Tanner donne la liste, deux seulem. ont été pub. : ce sont : *Collectanea Bibliorum lib. V*, Cologne, 1513, 1591; Paris; 1514; et *Perspectiva communis*, Venise, 1504; Nuremberg, 1542; Paris, 1556; Cologne, 1592, in-4. Quelques-unes de ses *lettres* ont été publiées par Warton, et ses *statuts*, *institut.*, etc., ont été insér. dans les *Concil. Magnæ-Britanniæ et Hiberniæ*, tome 2.

PECORONI (FRANÇOIS-MARIE), procur.-génér. de l'ordre des servites, né à Bergame vers 1700, m. à Rome en 1770, a laissé : *Storia dell' origine e fondazione del sagro ordine de' servi di Maria Vergine*, Rome, 1746, in-4.

PECOURT, fameux danseur, maître des ballets à l'Opéra, m. à Paris en 1729, à l'âge de 78 ans, mit le prem. du caractère et de l'express. dans la danse, et enseigna cet art à la duchesse de Bourgogne.

PECQUET (JEAN), célèbre anatomiste, doct. de la faculté de méd. de Montpellier, naquit à Dieppe au commencem. du 17e S. Pecquet découvrit d'abord dans les animaux et ensuite dans l'homme le canal thorachique et surtout le réservoir du chyle, auquel la reconnaissance des anatomistes à donné le nom de *réservoir de Pecquet*. Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale, il vint se fixer à Paris, où il devint membre de l'acad. des sciences en 1666. Il m. en 1674. On lui doit encore plus. observations nouvelles sur les sécrétions, sur l'organe de la vue, et principalem. sur les fonct. de la rétine. Pecquet associa son nom à ceux de Pélisson et de Lafontaine, en restant attaché au célèbre surintendant Fouquet (*v.* ce nom), pendant sa disgrâce. Il a pub. les trois ouvr. suiv. : *Experimenta nova anatomica*, etc., Paris, 1651, in-12; *de circulatione sanguinis et chyli motu Dissert.*; *Epistola de thoracis lacteis*, qui ont été réunis en 1 vol. in-4, Paris, 1654, et plus. fois réimprimés.

PECQUET (ANTOINE), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, intendant de l'école militaire en survivance, né à Paris en 1704, m. dans cette ville en 1762, a pub. : *Analyse de l'esprit des lois*; *Esprit des maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-12; *l'Art de négocier*, in-12; *Lois forestières de France*, Paris, 1753, 2 vol. in-4; *Pensées sur l'homme*, La Haye, 1738, in-12; des traduct. du *Pastor fido* de

Guarini de l'*Aminte* du Tasse, et de l'*Arcadie* de Sannazar.

PEDEROBA (PIERRE-MARIE de), ou *Pietrarossa*, mineur réformé de l'ordre de St-François, né à Pederoba, dans le territoire de Trevise, en 1703, se distingua comme prédicat. dans plus. villes d'Italie, et m. à Trevise en 1785. On a impr. à Vicence son *Carême* en 1786, 2 vol. in-4, et en 1788 un autre vol. de *panégyriques* et de *sermons*.

PEDIANUS. V. ASCONIUS.

PEDO. V. ALBINOVANUS.

PEDROSA (LOUIS-RODRIGUEZ de), médecin, né à Lisbonne, professa pendant cinquante années à Salamanque dans le 17e S. Il n'avait encore donné que le prem. vol. de ses *Selectæ philosophiæ et medicinæ Difficultates*, Salamanque, 1665, in-fol., lorsq. sa m. l'empêcha de faire impr. les huit autres.

PEDRUSI (PAUL), antiquaire, né à Mantoue en 1644, entra fort jeune chez les jésuites de Parme, et devint directeur du collége de cette ville. A ces fonctions le P. Pedrusi ne craignit pas d'ajouter la tâche pénible que lui avait imposée le duc de Parme de faire le catalogue raisonné de toutes les médailles de la riche collection de Farnèse. La m. le surprit au milieu de ses travaux en 1720, comme il terminait le 8e t. in-fol. de son savant et volumin. commentaire. Le P. Piovene compléta l'œuvre de son confrère, ce qui porta l'ouvr. entier à 10 vol., dont le premier avait été pub. à Parme en 1694, sous le titre de *I Cesari in oro, argento, medaglioni*, etc., *raccolti nel farnese Museo*, avec le portrait de l'auteur, et dont le dern. parut en 1727.

PEELE (GEORGE), poète anglais, vivait sous le règne d'Elizabeth, et était né dans le comté de Doven. On connaît de lui quatre pièces de théâtre : *le Jugement de Pâris*, *Edouard Ier*, *le roi David et la belle Bethsabée*, *Mahomet le Turk et Irène la belle Grecque*; un conte intit. *the old Wives*; et quelques poésies pastorales.

PEGEL (MAGNUS), savant saxon, né au 16e S., m. en 1610 à Helmstadt, où il enseignait les mathématiques, resta inconnu, malgré des découvertes utiles, qu'il n'avait pu faire adopter au public, et dont il nous a laissé le dépôt dans un ouvr. intit. : *Thesaurus rerum selectarum, magnarum, dignarum*, etc., 1604, in-4, très-rare. G. Pasch (*v.* ce n.) en a pub., dans la préface des *Inventa novantiq.*, plus. extraits qui donnent une idée favorable des talens de Pegel. Il paraît, d'après un passage de cet auteur, qu'il avait eu, bien avant le P. Lana Terzi, l'idée des moyens employés pour élever et soutenir les aérostats.

PEGGE (SAMUEL), savant anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1704 à Chesterfield, m. en 1796, est connu principalem. par sa *Vie de Robert Grosse-Tête*, évêque de Lincoln, 1793, in-4. Presque tous ses autres écrits sont sur des sujets d'antiquités. Il a composé aussi un gr. nombre d'articles pour *l'Archæologia britannica*, depuis 1746 jusqu'en 1795, et sept *mémoires* pour la *Biblioth. topogr. anglaise* de Gough. — Son fils Samuel PEGGE, né en 1731, m. en 1800, a pub. : *Curialia*, ou *Essai historique sur quelq. branches de la maison royale*, 1782-84-91, in-4; *Anecdotes sur la langue anglaise*, Lond., 1803, et 1814, in-8.

PEGOLOTTI (ALEXANDRE), poète et littérateur italien, né à Guastalla en 1666, fut quelque temps au service du duc de Mantoue, et m. dans sa patrie âgé de 70 ans. On a de lui : *Ditirambo con alcuni Sonetti*, Mantoue, 1711; *Rime*, Guastalla, 1726; *Rime facete non più stampate*, ibid., 1776; *S. Teresa*, *Oratorio I e II*, Mantoue, 1706; *Vita del dottor Bernard. Ramazzini*, Rome, 1720; *Trionfi dell' Amor fecondo*, Guastalla, 1705.

PEGOLOTTI (FRANÇOIS-BALDUCCI), voyageur italien du 14e S., né à Florence, se rendit à la Chine pour des affaires de commerce. Il a laissé son itinéraire, inséré dans un autre ouvr. de sa composition, intitulé : *Traité des poids et mesures et des marchandises ainsi que d'autres choses que doivent savoir les marchands des différentes parties du monde* (en ital.) : un MS. de ce traité est conservé dans la biblioth. *Riccardiana* à Florence, sous ce titre : *Divvisamenti di prezzi e misure usanze di varie parti del mondo*.

PEGUILLAIN (AIMERI de), troubad. toulousain du 13e S., dont il nous reste 48 pièces, fut en faveur auprès d'Alphonse, roi de Castille, et m. dans un fort âge avancé.

PÉGUILLON ou PICIGUILHEM. V. BEAUCAIRE et LAUZUN.

PEHLEVAN MOHAMMED, second prince de la dynastie des Atabeks de l'Adzerbaïdjan, succéda à son père Yldeghiz l'an 568 de l'hég. (1172 de J.-C). Ce prince juste et bon, après avoir régné 14 ans, m. l'an 582 (1186), laissant quatre fils, dont l'aîné et les deux dern. régnèrent après leur oncle Kezil-Arslan, qui monta immédiatem. sur le trône.

PEIGNÉ (N.), prof. émérite de l'univ., m. à Paris en 1822, est aut. d'un *Précis de la Vie de J.-C.*, etc., Paris, 1821, in-12 et in-18, réimp. en 1822.

PEINS (GRÉGOIRE), et non George PENTZ, ainsi qu'il a été nommé par erreur dans quelques biographes, né à Nuremberg en 1500, se fit un nom comme peintre et graveur au burin. La galerie de Vienne possède quelques tableaux fort estimés de ce maître. La collection de ses gravures, dont plus. sont des chefs-d'œuvre, s'élève à 250 : on en trouve le détail dans le *Manuel des amateurs de l'Art* de Huber et Rost.

PEIRERE (LA). V. PEYRERE.

PEIRESC (NICOLAS-CLAUDE FABRI, seigneur de), savant distingué, conseiller au parlement de Provence, né au château de Beaugensier en 1580, étendit ses recherches à tous les genres d'érudition, parcourut un grand nombre de pays, fut lié avec les plus illustres savans de son siècle, et accorda toute sa vie aux sciences et aux lettres une généreuse protection. Il m. en 1637. On n'a impr. de lui qu'une *dissertation* sur un trépied ancien, qui se trouve dans le 10e vol. des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, et un grand nombre de *lettres*. La liste des nombreux ouvr. qu'il a laissés inédits, se trouve dans le tom. 2 de la *Bibliothèq. des manuscrits*, par Montfaucon. L'*éloge* de Peiresc a été pub. dans presque toutes les langues de l'Europe. Sa *vie* a été écrite en latin par Gassendi, et trad. en franç. par Requier.

PEIROUSE (PHILIPPE PICOT, baron de LA), naturaliste, né Toulouse en 1744, fut pourvu, à l'âge de 24 ans, de la charge d'avocat-général près de la chambre des eaux-et-forêts du parlem. de sa ville natale; mais la révolution opérée en 1771, dans la magistrature par le chancelier Maupeou lui permit de se retirer dans les Pyrénées et d'y commencer ses recherches de botanique et de minéralogie. La m. d'un oncle qui lui laissa, en 1775, le titre de baron de La Peirouse, et de la fortune, le mit en position de se livrer sans réserve à sa passion pour les sciences naturelles. Il resta ainsi quelq. années sans fonctions publiques. En 1789, il fut chargé de la rédaction des cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et, l'année suivante, il accepta une place d'administrat. du district de cette ville. Plus tard il fut arrêté, passa 18 mois en prison, et ne fut délivré qu'après la m. de Robespierre. Etant retourné alors à ses occupations scientifiques, il fut nommé successivem. inspect. des mines et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Toulouse, puis maire de cette ville. Il m. en 1818; il était associé de l'institut, de plusieurs académies étrangères, etc. Le nombre des plantes nouvelles que l'on doit à La Peirouse monte à plus d'une centaine. Le principal objet de ses travaux avait été une histoire détaillée des plantes des Pyrénées, qui devait se composer de 300 plan-

ches in-fol., dont 43 ont paru en 1795. L'auteur n'ayant pu exécuter son plan dans toute son étendue, en pub. un sommaire sous le titre d'*Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et Itinéraire des botanistes dans ces montagnes*, Toulouse, 1813. Sans parler de ses autres écrits pub. séparém., on trouve de lui plus. *mémoires* dans les Recueils des academ. de Toulouse, de Stockholm, et dans le *Journal de Physique*. M. Cuvier a consacré un article à La Peirouse dans la *Biographie universelle* de M. Michaud.

PELACANI (Blaise), astronome, mathématicien, né à Parme au 14e S., m. au commencem. du 15e, a laissé plus. ouvr. sur l'astronom., dont quelques-uns sont restés inédits. Ce qu'il a fait de plus considérable est un *Traité de la perspective*, qui se trouve en MS. dans les principales bibliot. d'Italie.

PELAGE Ier, pape, né à Rome, était apocrisiaire de l'église de cette ville, lorsqu'il fut choisi, en 555, pour succéder à Vigile (*v.* ce nom). Il occupa la chaire de St Pierre pendant 4 années. On a de lui 16 *épîtres*. Il avait commencé à faire bâtir l'église St-Philippe et St-Jacques, qui fut achevée sous Jean III, son successeur.—Pélage II, pape, né à Rome, succéda à Benoît Ier en 578. Il travailla, avec peu de succès, à ramener à l'unité de l'église plus. évêques d'Italie qui faisaient schisme en soutenant les trois chapitres (*v.* Vigile), et m. en 590. Il avait fait de sa demeure un hospice pour de pauvres vieillards et rebâti le palais de Latran. Il eut pour success. St Grégoire-le-Grand.

PÉLAGE Ier, roi des Asturies, issu du rang royal des Goths, se retira en Biscaye en 711, après la fameuse bataille de Xerès, dont la perte livra l'Espagne aux Maures ou Musulmans d'Afrique. Caché dans une grotte profonde, il y mûrit pendant 3 ans le projet de secouer le joug des vainqueurs, obtint ensuite sur eux plus. avantages remarquables, et m. en 737, roi de Léon et des Asturies, laissant la couronne à son fils Favila. Sobre, ennemi du luxe, plein de valeur et de piété, Pélage n'a pas obtenu dans l'histoire le surnom de Grand, mais il le mérita.

PÉLAGE, hérésiarque du 4e S., né dans la Grande-Bretagne, avait reçu de son père le nom de *Morgan*, qui dans la langue du pays signifie *né sur les bords de la mer*; il le changea en celui de *Pelagius*, qui a la même significat. en latin. Ayant embrassé l'état monastique, il vint à Rome, se fixa dans cette ville, s'y fit connaître et estimer de plus. personnages vénérables, entre autres St Augustin, composa quelques livres, tels qu'un traité *de la Trinité* et un recueil de passages de l'Ecriture *sur la morale*. Mais partageant ensuite les erreurs qui circulaient alors en Orient sur la grâce, il se déclara l'apôt. d'une nouvelle doctrine dont les points principaux étaient : qu'Adam avait été créé sujet à la mort; que son péché n'avait pu être imputé à ses descendans; que les enfans, en naissant, sont dans le même état où se trouvait Adam avant son péché; que ce péché n'est pas plus la cause de la mort du genre humain que la résurrection de J.-C. n'est la cause de la résurrection des hommes; que l'observance de la loi de Moïse conduit au ciel, comme l'observance des lois évangéliques; qu'avant la venue de J.-C. il y avait des hommes impeccables; que les enfans morts sans baptême n'en jouissent pas moins de la vie éternelle; enfin que l'homme peut, par ses seules forces, parvenir à la perfection. Cette doctrine, déférée d'abord, en 415, à un concile tenu à Diospolis, fut condamnée l'année suivante par un concile tenu à Carthage. Pélage composa une apologie captieuse qui retarda pendant quelque temps la décision pontificale. Un nouveau concile, qui s'ouvrit à Carthage en 418, et où assistaient 214 évêques, frappa d'anathême le pélagianisme. Au mépris des décisions de ces conciles et de 4 autres qui succédèrent, du jugement de deux papes et de l'appui donné par l'autorité civile à l'autorité ecclésiastique pour proscrire cette hérésie, ses partisans refusèrent de se soumettre, en appelèrent à un concile *plénier*, s'adressèrent d'abord à Constantinople où on ne voulut pas les écouter, et ne furent pas mieux accueillis à Ephèse. Un concile, tenu à Antioche en 424, les condamna de nouveau, et Pélage fut chassé des saints lieux. On croit qu'il m. peu de temps après. A toutes ces condamnations se joignit le jugement définitif du concile d'Ephèse, de l'an 431. Toutefois cette hérésie conserva encore de nombreux défenseurs. Des lettres du pape Gélase prouvent qu'à la fin du 5e S. elle avait encore des partisans en Dalmatie. Le cardinal Noris et le jésuite Patouillet (*v.* ces noms) ont écrit l'histoire du pélagianisme.

PÉLAGIE (Ste), née dans le 5e S., fut d'abord comédienne à Antioche, ensuite se fit religieuse, se retira sur la montagne des Oliviers, et y finit ses jours dans la plus austère pénitence. — Les légendes font mention d'une autre sainte du même nom, égalem. née à Antioche, et qui périt pendant la persécution suscitée en Orient dans le 4e S.

PÉLAVICINO. V. Pallavicini.

PÉLÉE (myth.), fils d'Eaque, et père d'Achille, qu'il eut de la déesse Thétis, régna sur la Thessalie, après avoir renversé du trône Acaste, qui l'avait voulu faire périr. V. Acaste.

PÉLÉE de CHENOUTEAU (Blaise-Louis), jurisconsulte, né à Sens en 1704, m. dans la même ville en 1791, a laissé les ouvr. suiv.; *Dictionnaire des pensées ingénieuses*, Paris, 1773, 2 vol. in-8. *Conférences de la coutume de Sens avec le droit romain*, etc., Sens, 1787, in-4, et quelques opuscules peu intéressans.

PÉLÉE DE VARENNES (Marie-Joseph-Hippolyte), littérateur, né à Sens en 1741, fut d'abord imprimeur dans sa patrie, puis receveur des finances à Montargis, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. On a de lui : *Les Loisirs des bords du Loing, ou Recueil de pièces fugitives*, publ. par M. Leorier de Lisle, fabric. de papier, et imp. sur papier rose, 1784, in-12. V. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, 2e édit., tom. 4, p. 426.

PELETIER (Jacques), littérateur et mathémat. distingué pour son temps, né au Mans en 1517, s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprud., puis devint principal du collége de Bayeux, étudia ensuite la médecine qu'il exerça à Bordeaux, à Poitiers et à Lyon, visita l'Italie en 1557, vint à Paris l'année suivante, puis voyagea en Suisse et en Savoie, fut nommé en 1573 principal du collége du Mans à Paris, et m. dans cette ville en 1582. Le P. Niceron a donné dans le tom. 21 de ses *Mémoires* la liste des ouvr. de Peletier, qu'il porte à vingt. Nous nous bornerons à citer : *l'Art poétique d'Horace*, traduit en vers franç., Paris, 1545, in-8; *OEuvres poétiq.*, ibid., 1547, in-8; *Dialogue de l'ortografe et prononciation francoese*, Poitiers, 1550; Lyon, 1555, in-8; *Art poétique françois*, Lyon, 1555, in-8; *les Amours des Amours*, contenant 96 sonnets, ib., 1555, in-8 (rare); *la Savoie*, poème de 2200 vers, Anneci, 1572, in-8 (très-rare); *OEuvres poétiques intit.* les Louanges, Paris, 1581, in-8. L'abbé Goujet a donné dans la *Biblioth. franç.* l'analyse des poésies de Peletier. Comme mathématic., Peletier a donné une *arithmétique* en 4 livres, une *algèbre* en 2 livres, un traité *de l'usage de la géométrie*, et une traduct. des *Elémens d'Euclide*. Ses *opuscules* de médec. n'offrent aucun intérêt.—Jean Peletier, frère du précéd., grand-maître du collége de Navarre et curé de St-Jacques-de-la-Boucherie à Paris, où il mourut en 1583, fut envoyé par Charles IX au concile de Trente. — Jacques et non pas Julien Peletier, neveu des précéd., ligueur for-

céné, et comme son oncle, curé de St-Jacq.-de-la-Boucherie, fut en 1595 exécuté en effigie par contumace comme ayant eu part à la m. du président Brisson.

PELETIER (CLAUDE LE), contrôleur-génér. des finances, né à Paris en 1630, remplit d'abord plus. charges honorables dans la magistrature, et se distingua surtout comme prevôt des marchands en 1668. Il fit construire à cette époque, le quai de Paris, qu'on appelle enc. aujourd'hui quai Peletier. Nommé en 1683 pour succéder à Colbert dans la charge de contrôleur-général des finances, il s'en démit six ans après, quitta la cour, et passa le reste de sa vie dans la retraite. On lui doit : le *Corps de droit canon*, l'*Ancien Code ecclésiastique*, et des *observations* sur le Code et les Novelles (d'après les MSs. de P. Pithou); *Comes rusticus ex optimis latinæ linguæ scriptoribus collectus*, Paris, 1692, in-12, 1708, petit in-8; *Comes senectutis*, ib., 1709, in-12. Cl. Le Peletier a donné aussi des éditions nouv. du *Comes juridicus* et du *Comes theologus* de P. Pithou; et il laissé en MSs. des *mém.* pour la *vie* de Jér. Bignon, pour celle de Matthieu Molé, et de plus. autres personnages contemporains. J. Boivin a pub. la *Vie de Claude Le Peletier*, en latin, Paris, 1716, in-4.—PELETIER DE SOUSI (Michel Le), frère du précéd., né à Paris en 1640, fut successivem. avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlem., intendant de Franche-Comté puis de Flandre, conseiller d'état, intendant des finances, enfin direct.-général des fortifications. Il quitta les affaires à l'âge de 80 ans, se retira dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris, et y m. en 1725. Son *éloge*, par de Boze, a été inséré dans le 7e vol. du Recueil de l'acad. des inscript., dont il était membre honoraire.—Un autre PELETIER ou PELLETIER-VOLMERANGES, profess. de déclam. à Paris, où il m. en 1824 à 68 ans, a pub. quelq. pièces de théâtre, au nombre desquelles on distingue *le Mariage du Capucin*, comédie, 1798, in-8, et *la Servante de qualité*, drame, 1811, in-8.

PELETIER. V. LEPELLETIER.

PELEUS (JULIEN), juriscons., né à Angers vers le milieu du 16e S., fut conseiller d'état et historiographe de France sous Henri IV. On a de lui : *Panégyrique au peuple de France*, 1600, pièce de circonstance devenue illisible; *de Matrimonii dissolut. ob defectum testium non apparentium*, 1600, in-8; *Commentarius verè analyticus in regulas cancellariæ romanæ; Actions forenses singulières et remarquables*, etc., Paris, 1604, in-4; *Hist. de la vie et des faits de Henri-le-Grand, jusqu'en* 1596, Paris, 1613-16, 4 vol. in-8; *Hist. de la dern. guerre entre les Suédois et les Danois en* 1610, Paris, 1622, in-8.

PELHAM (HENRI), homme d'état anglais, frère cadet du duc de Newcastle, commandait une compagnie de dragons, lors de la rébellion d'Ecosse en 1715. Il fut nommé à la chambre des communes en 1718, entra en 1724 dans le ministère comme secrétaire d'état au départem. de la guerre, devint premier lord de la trésorerie, puis chancelier de l'échiquier et conserva ce dern. poste jusqu'à sa m., arrivée en 1754. Ce ministre s'attacha à augmenter le crédit national et à faire fleurir le commerce: l'une des opérat. qui ont fait le plus d'honneur à son administ., à laquelle on reproche peu de fautes, fut d'avoir diminué, sans aucun soulèvem., le fardeau de la dette publiq., en réduisant à trois pour cent l'intérêt qu'on payait au prêteur à raison de quatre.

PELHESTRE (PIERRE), littérat., fils d'un tailleur de Rouen, né vers 1635, et m. en 1710, sous-bibliothéc. du couvent des Grands-Cordeliers, avait partagé son temps entre la prière et l'étude. Il fut lié avec Mabillon et les savans les plus distingués de la congrégation de St-Maur. Bien qu'il eut acquis une grande érudit., il ne pub. que quelq. *opuscules*. On a de lui une édit. du *Tr. de la lecture des Pères avec des notes*, Paris, 1697, in-12; des *Remarques critiques* contre les *Essais de littérat.* de l'abbé Tricaud, Paris, 1703, in-12; des articles dans les *Mémoires* de Trévoux. Il a laissé en MS. une critique sévère de la *Bibliothèque* de Dupin, et des notes sur les *Scriptores ecclesiast.* de Cave.

PELIAS (myth.). V. MÉDÉE.

PELISSIER. V. PELLICIER.

PELISSON. V. PELLISSON.

PELL (JOHN), mathémat. anglais, né en 1610 à Southwark, dans le comté de Sussex, enseigna avec distinction les mathématiq. à Amsterdam et à Breda, fut nommé par Cromwell résident anglais près des cantons suisses protestans, et, de retour en Angleterre, devint chapelain de l'archevêque de Cantorbéry. Il m. en 1685, dans un état voisin de la misère. On a de lui plus. ouvr. sur la science qu'il profess. Le meilleur est celui intit. *an Idea of mathematics*, écrit d'abord en latin, Londres, 1650, in-12. On trouvera la liste des autres dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

PELLEGRIN (SIMON-JOSEPH), littérat., né à Marseille en 1663, fut d'abord religieux servite et ensuite aumônier de vaisseau. S'étant rendu après plus. courses à Paris, où il n'avait d'autre ressource que ses messes, ce qui ne lui suffisait pas, il ouvrit dans la capitale un bureau d'épigrammes, madrigaux, etc., travailla pour plus. théâtres, surtout pour l'Opéra-Comique, et m. en 1745. On a de lui : *Cantiques spirituels*, Paris, in-8; *Nouveaux cantiques*, Paris, 1725, in-12; *Histoire de l'Ancien et et du Nouveau-Testament, mise en cantiques* sur des airs d'opéra et de vaudevilles, Paris, 1705, 2 vol. in-8; *Psaumes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lulli, etc., Paris, 1705, in-8; l'*Imitation de J.-C.*, mise en cantiques sur des ais de vaudevilles, Paris, 1727, in-8 : les *OEuvres d'Horace*, trad. en vers français, Paris, 1715, 2 v. in-12. De toutes les pièces de théâtre de l'abbé Pellegrin, nous ne citerons que les trois suiv. qui eurent quelq. succès dans le temps : *le Nouveau monde*, comédie en 3 actes et en vers, 1723; *Jephté*, traged.-opéra, 1732; *Pélopée*, tragédie, 1733. La malheureuse fécondité de cet auteur a fourni en 1801 à MM. Tourray et Audras le sujet d'un vaudeville intit. *l'Abbé Pellegrin*, ou *la Manufacture de vers*, joué en 1801 sur le théâtre du Vaudeville à Paris.

PELLEGRINI (PELLEGRINO-TIBALDO de'), ou plus communém. *Tibaldi*, peintre et architecte, né dans le Milanez en 1527, s'établit à Bologne avec sa famille, y reçut son éducat., et fut conduit à Rome, en 1547, par Vasari (*v.* ce nom), qui lui fit étudier les chefs-d'œuvre que renfermait cette ville. De retour à Bologne, Pellegrini y exécuta, pour l'institut, en concurrence avec Niccolini, une suite de tableaux qui représentent divers sujets tirés de l'*Odyssée* d'Homère, et, pour l'église de St-Jacques, deux composit. estimées. Il fit aussi à Lorette, et dans quelq. villes voisines, d'autres tableaux, se livra ensuite à l'architecture, et acquit bientôt une si grande réputat. qu'il fut nommé ingénieur en chef de l'état de Milan, et architecte de la grande fabrique du dôme de cette ville. Appelé en Espagne par Philippe II, en la même qualité, il fut pour ce royaume ce que le Primatice et Nicolo-del-Abate avaient été pour la France. Il y introduisit le goût de la peinture, peignit le cloître et la biblioth. de l'Escurial, et fut magnifiquem. récompensé de ces travaux par le roi. De retour en Italie, il se fixa à Modène, et y m. en 1592. J.-P. Zanotti a pub. *le Pitture di Pellegrino Tibaldi, e di Nicc. Abati esistenti nell' istituto di Bologna*, Venise, 1756, gr. in-fol. — PELLEGRINI-TIBALDI (Dominique), frère du précéd., comme lui peintre et architecte, né en 1541, m. en 1582, s'est fait connaître principalement par la construction d'une des chapelles de la cathédrale de Bologne, du palais de la Gabelle, et par le palais de Magnani. On ne connaît point d'ouvr. de son pinceau; mais il a gravé à l'eau-forte plus. pièces estimées des amateurs, telles que *la*

Vierge à la rose, d'après le Parmesan; *la Trinité*, d'après Horace Samacchini; *la Paix foulant aux pieds le dieu de la guerre*, d'après son frère aîné.

PELLEGRINI (FÉLIX), peintre, né à Pérouse en 1567, et son frère, né en 1575, furent élèves du Barroche: le dern. m. dans sa patrie en 1612, reçut le surnom de *Pittor bello*, à cause de la beauté de sa figure. On ne connaît maintenant aucun des ouvrages de ces deux artistes qui eurent quelque célébrité dans leur temps.—Ludovica ou Antonia PELLEGRINI, née à Milan vers la fin du 16e S., peintre à l'aiguille, acquit une grande réputat. en ce genre. On a d'elle *le Pallium* et quelq. autres ornemens sacrés, conservés avec soin dans la cathédrale de Milan. Ses contempor. l'appelaient *la Minerve lombarde*.—André PELLEGRINI, cousin de la précéd., peintre, orna de quelq. tabl. l'église de St-Jérôme à Milan.—PELLEGRINO PELLEGRINI, frère d'André, fut employé dans les travaux de l'Escurial, obtint le titre d'architecte et de peintre de la cour d'Espagne, et m. en 1634.—Antoine PELLEGRINI, autre peintre, né à Venise en 1675, parcourut une partie de l'Europe, laissa plus. grands tableaux en Angleterre, et peignit à Paris le plafond d'une des principales galeries de la Banque royale, aujourd'hui Biblioth. du Roi. De retour à Venise, il fut chargé de peindre l'église de St-Moïse, y exécuta le beau tableau du *Serpent d'airain*, et m. en 1741. Le musée du Louvre possède son tableau de réception à l'académ. royale de peinture. — Jérôme PELLEGRINI, peintre, né à Rome dans le 17e S., imita la manière du Caravage. Après avoir exécuté plus gr. tableaux dans sa patrie, il peignit plus. vastes fresques à Venise. On ignore l'époque de sa mort.

PELLEGRINI (CAMILLE), histor., né à Capoue en 1598, m. à Naples en 1663, a laissé, outre plusieurs ouvr. sur diverses matières: *Apparato alle antichità di Capua*, etc., Naples, 1651, in-4; *Historia principum longobardorum*, ibid., 1643, in-4. C'est un des sav. qui ont le plus contribué à éclaircir l'hist. de l'Italie au moyen âge. On peut consulter sur lui les *Storici napoletani* de Soria, t. 2, et la *Storia della letteratura* de Tiraboschi, t. 8.—PELLEGRINI (Lelio), profess. de philosoph. à Rome au 16e S., a laissé plus. *discours* latins, entre autres: *de Utilitate moralis philosophiæ*, Rome, 1587; *de Sixto V pontifice Oratio funebris*, ibid., 1551; *In obitum Torquati Tassi*, ib., 1597.—PELLEGRINI (Matthieu), né dans le territoire de Bologne, professa la logique et la philosophie à Rome et à Gênes, où il m. en 1652. On a de lui: *della Pratica commune a' principi e servitori loro*, Viterbe, 1634; *Fonti dell' ingegno ridotti ad arte*, Bologne, 1650; *Politica massima divisa in diecisette declamazioni*, Gênes et Venise, 1640; *de contemplat. et activitæ regimine Positiones*, Bologne, 1520.—PELLEGRINI (Alexandre), clerc régulier, né à Capoue au 17e S., a laissé quelq. ouvr. sur les constitut. et privilèges de son ordre, et en outre: *Commentar. in pontific. constitut. de Duello*, Milan, 1614, in-4; *de Immunit. ecclesiasticâ*, Crémone, 1621, in-8.—PELLEGRINI (Joseph), jésuite, m. à Vérone en 1799, a laissé un recueil de *Sermons*, Venise, 1772, in-8; et un autre de *Poésies*, ibid., 1774, 2 vol. in-8.

PELLEGRINO DI SAN-DANIELO (JEAN-MARTIN D'UDINE, plus connu sous le nom de), l'un des bons peintres du 16me S., fut appelé à la cour d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et m. en 1546. On a de lui, entre autres composit., une *Madone assise entre les quatre vierges d'Aquilée*, etc., qui passe pour l'un des morceaux les plus précieux du Frioul, et divers sujets tirés de la *Vie de J.-C.* — PELLEGRINO, *de Modène*, fut élève de Raphaël, et fit pendant la vie de ce gr. peintre quelq. tableaux qui ornent divers monumens de Rome. Il revint à Modène après la m. de son maître, et y m. en 1523. Le principal ouvr. qui nous reste de lui est une *Nativité de Jésus-Christ*, que l'on conserve à Rome dans l'église de St-Paul.—PELLEGRINO (César), surnommé *Arétusi*, fils du précéd., se distingua aussi dans la peinture, s'attacha à copier les gr. ouvr., et m. en 1612. On cite ses copies du célèbre tableau de la *Nuit*, et de la *Madone couronnée*. Il composa aussi, de concert avec J.-B. Fiorini, quelq. tabl., parmi lesquels on remarque une *Nativité de la Vierge*, à Ste-Afra de Brescia.

PELLEPORE (ANNE-GÉDÉON LAFITE, marquis de), né à Stenay vers 1755, m. vers 1810, est auteur des ouvr. suiv.: *les Bohémiens*, 1790, 2 vol. in-12; *le Diable dans un bénitier*, Paris, 1784, in-12; *les Petits Soupers et les Nuits de l'hôtel Bouillon*, 1783, in-8.

PELLEPRAT (PIERRE), jésuite, né à Bordeaux en 1606, se fit un nom comme prédicateur. Il m. en mission au Mexique en 1667. On a de lui: *Prolusiones oratoriæ*, Paris, 1644, in-8; *Relation des missions des jésuites dans les îles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale*, ibid., 1655, in-8; *Introduction à la langue des Galibis, sauvages de l'Amérique méridionale*, ib., 1655, in-8 (opuscule recherché).

PELLERIN (JOSEPH), savant antiquaire, né en 1684 à Marli-le-Roi, près Versailles, fut commissaire-général, puis premier commis de la marine. Il forma le cabinet de médailles le plus précieux qu'ait jamais possédé un particulier (elles s'élevaient à 32,500). Le roi en fit l'acquisition, en 1776, pour 300,000 fr., et néanmoins laissa Pellerin jouir de sa collection jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Paris en 1782 dans sa 99e année. Il a publié: *Recueils de médailles des rois, peuples et villes*, Paris, 1762-78, 10 vol. in-4.

PELLETAN (JEAN-GABRIEL), voyageur français, né à Marseille en 1747, m. en 1802, séjourna quelque temps au Sénégal, ainsi qu'à l'île Saint-Louis, et fut nommé à son retour directeur-général de la compagnie du Sénégal. Privé de sa place pendant la révolution et enfermé à Saint-Lazare, Pelletan composa dans sa prison un intéressant *Mémoire sur la colonie française du Sénégal*, fruit de ses observations dans son voyage, et qu'il fit imprimer à Paris, an IX (1801), in-8.

PELLETAN (PHILIPPE), chirurgien célèbre, membre de l'institut, mort en janvier 1827 dans un âge assez avancé, se livra d'abord à l'enseignement de la physiologie, professa successivement avec éclat plusieurs branches de la médecine, succéda à Dessault dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, et fut l'un des professeurs les plus distingués de l'Ecole de Médecine, où il attira de nombreux auditeurs par le charme de son élocution. Il a publié: *Clinique chirurgicale* ou *Mémoires et Observations de chirurgie clinique*, Paris, 1810, 3 vol. in 8; et *Observations sur un otho-scaccome de l'humérus, simulant un anévrysme*, ibid., 1815, in-8.

PELLETIER. V. PELETIER.

PELLETIER (BERTRAND), chimiste et pharmacien, né à Bayonne en 1761, vint étudier la chimie et la pharmacie à Paris sous Darcet et Bayen, fit de grands progrès, fut reçu membre du collége de pharmacie à 21 ans, se livra avec succès à des travaux chimiques importans, devint membre de l'académie des sciences en 1791, fit ensuite partie de l'Institut à la création de ce corps savant, professa la chimie à l'école polytechnique, et m. en 1797 à peine âgé de 36 ans. Il a beaucoup contribué aux progrès des diverses branches de la chimie pneumatique, et a rendu de grands services à la métallurgie et à la chimie appliquée aux arts. Ses principaux écrits ont été recueillis par son fils, de concert avec M. Sedillot jeune, et publié sous ce titre: *Mémoires et Observations de chimie*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. D'autres *mémoires* et *observations* sont insérés dans le *Journal de physique*, et dans les *Annales de chimie*, dont Pelletier était un des au-

teurs. Son *Eloge* a été composé par M. Sédillot, dans le t. 3 des *Mémoires* de la société de médecine de Paris; par M. Lassus, dans les *Mémoires* de l'Institut, *Sciences physiques*, t. 2; par M. Bouillon-Lagrange, dans le *Journal de la société des pharmaciens*, t. 1; enfin par M. Lartigue, *Journal de la société de santé et d'hist. naturelle de Bordeaux*, t. 2. — PELLETIER (Gaspard), docteur-médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Middelbourg, sa patrie, et m. en 1658. Il a laissé un ouvrage fort rare, intitulé : *plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachriâ, Zelandiæ insulâ, nascentium Synonyma*, Middelbourg, 1610, in-8. — Ambroise PELLETIER, bénédictin, né en 1703 à Porcieux, m. vers 1758 curé de Senones, avait commencé la publication d'un *Nobiliaire* ou *Armorial général de la Lorraine et du Barrois* (il n'en a paru qu'un vol.), Nanci, 1758, in-fol.

PELLEVÉ (NICOLAS de), cardinal, archevêque de Reims, né au château de Jouy en 1518, obtint la pourpre pour avoir parlé au concile de Trente contre les libertés de l'église gallicane, qu'il était chargé de défendre. Il fut un des chefs les plus fanatiques et les plus acharnés de la ligue, et m. de chagrin en 1594, en apprenant l'entrée de Henri IV dans Paris.

PELLICAN (CONRAD), en allemand *Kürschner*, savant théologien et hébraïsant, né à Ruffach (en Alsace) en 1478, entra dans l'ordre des frères-mineurs en 1493, apprit l'hébreu, enseigna, dans le couvent de Bâle, la théologie, la philosophie et l'astronomie, et occupa divers emplois dans son ordre. Vers 1520, ayant lu les ouvrages de Luther, il en adopta les opinions, sans toutefois se déclarer ouvertement. En 1526, il fut appelé à Zurich par Zwingli pour occuper la chaire de langue hébraïque; et c'est alors qu'il jeta le froc, et se maria à l'âge de 48 ans. Devenu veuf, il contracta un nouveau mariage en 1536, et m. en 1556. On a de lui : *Psalterium Davidis ad hebraicam veritatem interpretatum*, etc., Strasbourg, 1527, in-8; *Commentarii Bibliorum cum vulgatâ editione*, etc., Zurich, 1531-36, 5 vol. in-fol.; *Comment. in Novum Testamentum*, Zurich, 1537, 2 vol. in-fol.; *Grammatica hebraica, nec non et Margarita philosophica*, Strasbourg, 1540, in-8. Pellican a continué l'édition des *OEuvres de St Augustin*, commencée par Antoine Dodon et Franç. Wyler, Bâle, 1506, 9 vol. in-fol.

PELLICER (JEAN-ANTOINE), bibliographe espagnol, bibliothécaire du roi d'Espagne, né vers 1750, mort à Madrid en 1806, a laissé : *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, 1778, in-4; *Disertacion historico-geográfica sobre el origen, nombre y poblacion de Madrid, asi en tiempo de Moros como de Cristianos*, Madrid, 1806, in-4. On lui doit une excellente édition, avec *notes*, du *Don-Quixote* de Cervantes, 1797, 5 vol. petit in-8; réimpr. avec des *corrections*, 1798, 1800, 9 part. petit in 8.

PELLICIARI (BARTHÉLEMI), de Modène, se distingua, au commencement du 17ᵉ S., au service du duc de Modène César Iᵉʳ et du grand-duc de Toscane. En 1622, il accompagna le marquis Cornelio Bentivoglio en France, où il est probable qu'il finit ses jours. Nous citerons de lui : *Avvertimenti militari, utili e necesari a tutti gli offici*, etc., Modène, 1606, in-4; Venise, 1619. On peut consulter sur Pelliciari la *Biblioth. modenèse.*

PELLICIER (GUILLAUME), prélat, homme d'état et savant distingué, né vers la fin du 15ᵉ S. à Melgueil ou Mauguio en Languedoc, acquit de bonne heure de grandes connaissances en théologie et en droit, et fut nommé en 1527 évêque de Maguelone, à la place de Guillaume Pellicier, son oncle. Comblé de faveurs et chargé de plusieurs missions importantes par François Iᵉʳ, il justifia la confiance de son souverain. Il obtint, non sans peine, que le siége de son évêché fût transféré de Maguelone à Montpellier. En 1540, il fut envoyé à Venise pour maintenir cette république dans l'alliance de la France. Il était chargé en même temps de recueillir des MSs. des auteurs anciens, et l'on trouve encore aujourd'hui à la bibliothèque du roi des monumens de son zèle à remplir cette mission. A la mort de François Iᵉʳ, il perdit toute la faveur dont il avait joui, et se voua dès lors exclusivement au soin de son diocèse; mais il ne tarda pas à le voir troublé par les discussions religieuses auxquelles donna lieu la réforme, et il fut lui-même emprisonné sur les dépositions d'un calomniateur. Bientôt il fut rétabli dans tous ses droits; mais, en 1567, il eut la douleur de voir sa cathédrale tomber aux mains des réformés, et il m. à son château de Montferrand l'année suivante.

PELLICIONI (BERNARD), né dans le Modénais, fut prieur de la Chartreuse de Bologne et du couvent de Lucques, où il m. en 1646. Nous citerons de lui : *Arbore d'egli uomini illustri, scrittori, e generali de' Certosini*, Bologne, 1664.

PELLISSON-FONTANIER (PAUL), de l'académie française, né à Béziers, en 1624, d'une famille protestante, depuis long-temps illustrée dans la robe, s'adonna d'abord à l'étude de la jurisprudence, et commençait à se distinguer au barreau de Castres, lorsque la petite-vérole le défigura, dérangea sa santé, et le força de se retirer à la campagne. Dès-lors il résolut de s'occuper de littérature. Il vint se fixer à Paris en 1652. Moins pressé peut-être de se faire un nom dans les lettres que de faire fortune, il acheta une charge de secrétaire du roi. Fouquet lui reconnut des talens, le fit son premier commis, et lui obtint une place de conseiller-d'état en 1660; mais, l'année suivante, la disgrâce du ministre entraîna celle de son favori, et Pellisson fut enfermé à la Bastille, où il eut le courage de composer trois *mémoires* en faveur de son ancien protecteur. Le roi détrompé tira Pellisson de son cachot cinq ans après son emprisonnement, et, pour l'en dédommager, lui prodigua les pensions et les places. L'ami de Fouquet avait déjà accompagné Louis XIV dans sa campagne de Franche-Comté, dont il avait écrit la relation. Son crédit augmenta encore lorsqu'il eut embrassé la religion catholique. Il fut pourvu de plusieurs bénéfices, et chargé du tiers des économats pour le distribuer aux nouveaux prosélytes de la véritable église. Pellisson m. à Versailles en 1693. Il doit bien moins de célébrité à ses talens, comme écrivain, qu'à sa disgrâce et à sa belle conduite envers Fouquet. C'est même à ce dévouement que se rattache son plus beau titre littéraire; car ses *discours* en faveur de l'infortuné surintendant sont les chefs-d'œuvre du barreau-français dans le 17ᵉ S., et un modèle d'éloquence judiciaire unique à cette époque. Nous citerons en outre de lui : *Histoire de l'académie française*, continuée par l'abbé d'Olivet, 1730, 2 vol. in-12; *Histoire de Louis XIV, depuis la mort de Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue*, 1749, 3 vol. in-12; *Abrégé de la vie de Anne d'Autriche*, 1666, in-4; *Histoire de la conquête de la Franche-Comté en 1668*, dans les *Mémoires* du P. Desmolets; *Lettres historiques et œuvres diverses*, 3 vol. in-12, Paris, 1749; *Recueil de pièces galantes*, de Pellisson et de Mᵐᵉ la comtesse de la Suze, 1695, 5 vol. in-12; *Poésies chrétiennes et morales* dans le *Recueil* dédié au prince de Conti; *Réflexions sur les différends de la religion*, 4 vol. in-12; *Traité de l'eucharistie*, in-12. La ferveur de Pellisson pour le culte qu'il avait embrassé de son choix lui inspira aussi des *prières*, publiées en plusieurs recueils. En 1739, on imprima les *OEuvres diverses de Pellisson*, Paris, 3 vol. in-12; et, en 1805, Desessarts a publié les *OEuvres choisies de Pellisson*, 2 vol. in-12. — PELLISSON

(George), frère aîné du précédent, consacra toute sa vie à la littérature. Il vint à Paris, où il vécut dans une solitude studieuse jusqu'en 1677. On a de lui un *Mélange de divers problèmes sur plusieurs choses de morale et autres sujets*, 1647, in-12. — PELLISSON (Jean), principal du collége de Tournon, est auteur d'un *Eloge latin du cardinal de Tournon*, Lyon, 1534, et d'un *Abrégé de la grammaire latine de Despautère*, ibid., 1530, in-12.

PELLIZIOLI (JEAN), prêtre de Bergame, vivait au 16e S. Entre autres écrits, il a laissé : *Ars oratoria ex Aristotelis, Quintiliani, Ciceronis præceptis exposita in orationem pro Milone*, etc., Bergame, 1599, in-4.

PELLIZZARI (BELTRAME), Vénitien du 14e S., découvrit aux sénateurs l'horrible complot du doge Marino Falieri, qui voulait tous les massacrer pour régner sans partage sur sa patrie. Pellizzari obtint des récompenses qui ne lui parurent pas suffisantes. Il se plaignit, fut exilé dans l'île d'Augusta, et périt misérablement comme il passait en Dalmatie.— PELLIZZARI (François), jésuite de Plaisance, professa la théologie à Ferrare, et m. sur la fin du 17e S. Il a donné deux ouvrages, qui ont été défendus par la cour de Rome : *Tractatio de monialibus*, Venise, 1690, in-4; et *Manuale regularium*, en 2 vol.

PELLOUTIER (SIMON), historien, né en 1694, à Leipsig, d'une famille française, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'exiler, devint ministre de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville, et m. en 1757. Son *Histoire des Celtes*, dont le 1er vol. parut en 1740, et dont le 2e ne fut publié que 10 ans après, est le seul titre incontestable qu'il ait à l'estime de la postérité; mais il n'en a pas fallu davantage pour lui assurer une réputation durable. Cet ouvrage a été réimprimé avec de nombreuses additions, tirées des MSs. de l'auteur par Chiniac, sous ce titre : *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, Paris, 1771, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12. Cette édition est d'autant plus précieuse, qu'elle offre en outre plusieurs *mémoires* et autres écrits de Pelloutier, auxquels sont réunis quelques *opuscules* de divers auteurs, qui ont parlé de l'*Histoire des Celtes*. On y trouve aussi l'*Eloge* du savant historien, par Formey.

PÉLOPIDAS, fils d'Hippoclus, est connu surtout comme l'ami et le compagnon d'armes d'Epaminondas ; mais sa vie fut brillante aussi, et Plutarque et Cornelius Nepos l'ont jugée digne d'être racontée. Issu d'une des premières familles de Thèbes, et possesseur de biens immenses, Pélopidas s'attacha au parti populaire, dont il devint l'un des chefs par ses largesses et son courage. Il fut couvert de blessures à Mantinée, et dut la vie au dévouement d'Epaminondas. Mais bientôt l'autorité étant passée entre les mains des nobles, grâce à l'appui que leur prêtèrent les Lacédémoniens, en s'emparant de la Cadmée, Pélopidas fut banni avec 400 citoyens, et se réfugia dans Athènes. Trois ou quatre ans après (l'an 379 ou 378 av. J.-C.), il rentre dans Thèbes avec quelques-uns de ses amis, déguisés, ainsi que lui, en chasseurs, et, profitant des bonnes dispositions de ses concitoyens, qui lui déférent le commandement, il reprend la Cadmée, et en chasse les Lacédémoniens. Pour diviser les forces de cette république, de la vengeance de laquelle il avait tout à craindre, il lui suscite une guerre avec les Athéniens, et remporte sur elle, près de Tégyre, une victoire long-temps disputée. Il commande à la bataille de Leuctres le bataillon sacré, qui décide le succès de cette journée, partage avec Epaminondas (l'an 370 av. J.-C.) le titre de polémarque ou chef de la ligue béotienne, et humilie par de nombreux succès l'orgueil de Sparte. Mais, de retour à Thèbes, les deux amis furent traduits en justice pour avoir gardé le commandement au-delà du terme fixé. Epaminondas osa seul braver la sévérité déplacée de ses concitoyens. Pélopidas alla chercher au dehors des occasions d'exercer son courage. Il protégea les Thessaliens contre Alexandre, tyran de Phérès, intervint aussi dans les affaires de la Macédoine ; mais, étant tombé entre les mains du tyran de Phérès, il fut retenu prisonnier, et dut sa liberté à Epaminondas. Envoyé ensuite en ambassade à Suse, il déconcerta les mesures des députés d'Athènes et de Lacédémone, et obtint d'Artaxercès un traité conforme aux intérêts de sa patrie. Sa mission terminée, il rentra dans la Thessalie pour punir Alexandre de sa mauvaise foi, et, après avoir obtenu sur lui quelques avantages, périt dans une bataille, l'an 364 avant J.-C.

PÉLORE, pilote d'Annibal, fut mis à mort par ordre de ce général, à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de cap Pélore, en Sicile. Annibal se croyait trahi par ce malheureux, qui était innocent. Aussi plus tard, lorsqu'il découvrit son erreur, il se repentit de sa précipitation, et érigea au même lieu une statue pour apaiser les mânes de son pilote. On a conté aussi que le cap *Pélore* devait son nom à un pilote d'Ulysse, qui s'y noya.

PÉLOPS, fils de Tantale, roi de Lydie, passa en Elide où il épousa Hyppodamie, fille d'OEnomaüs, roi de ce pays. Il succéda à ce prince, et se rendit puissant dans toute la presqu'île qui a reçu de lui le nom de Péloponèse. Il laissa plusieurs enfans, dont les plus célèbres sont Atrée et Thyeste. La fable raconte que Tantale, ayant reçu les dieux dans son palais, voulut éprouver leur puissance en leur servant à table le corps de son propre fils. Cérès seule, dont l'attention était absorbée par la douleur que lui causait la perte de sa fille, toucha à ce mets détestable; mais les autres dieux découvrirent aussitôt le crime; ils punirent Tantale, rendirent la vie à Pélops, et lui donnèrent une épaule d'ivoire, pour remplacer celle que Cérès avait mangée.

PELS (ANDRÉ), poète hollandais, mort à Amsterdam en 1681, donna en 1667 une traduction en vers holland. de l'*Art poétique* d'Horace, et quatre ans après un poème *sur l'usage et l'abus du théât.* Il fit jouer aussi, en 1668, une tragédie de *Didon* et une coméd. intit. *Julfus*, toutes deux en 3 act. Il faisait partie d'une société poét. holland. qui a enrichi le théâtre holland. d'un grand nombre de pièces, la plupart trad. du franç., et qui était fort attachée aux principes professés en France sur l'art dramatique.

PELTAN ou PELTE (THÉODORE-ANTOINE), jés., né à Pelte, dans le diocèse de Liége, mort à Augsbourg en 1582, fut profes. à l'univ. d'Ingolstadt, et pub. plus. ouvr. parmi lesquels nous citerons : *Paraphrasis et Scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4. Valère Rotmare fait de lui un grand éloge dans son *Hist. des profess. de l'univ. d'Ingolstadt.*

PELTIER (JEAN-GABRIEL), né à Nantes, paraissait destiné à suivre la carrière du commerce; mais se trouvant à Paris en 1789, il se sentit de la vocation pour le métier de journaliste, et écrivit, pour défendre les prétentions du côté droit de l'assemblé constituante, un pamphlet périodique intitulé les *Actes des Apôtres*, où l'on trouve de l'esprit, sans doute, mais un esprit frivole et souvent de mauvais goût, qui ne serait plus de mise aujourd'hui dans la discussion des intérêts politiques. Nous exigeons dans nos moindres publicistes une raison toujours grave, un ton sérieux et digne; mais le succès des *Actes des Apôtres* fut dû surtout aux calembourgs, aux allusions mordantes, aux plaisanteries personnelles, et à toutes les ressources grossières du style burlesq. Leur aut. principal se réfugia à Londres après le 10 août, et continua d'y

servir l'ancienne monarchie à sa manière, c.-à-d. par des pamphlets et des feuilles périodiques d'une grande virulence contre les divers gouvernemens qui se succédèrent en France. Bonaparte, après la paix d'Amiens, le fit poursuivre devant les tribunaux angl., par son ambassadeur à Londres, et obtint contre lui une condamnation insignifiante, qui, grâce aux hostilités recommencées vers la même époque entre la France et l'Angleterre, eut pour unique résultat de donner plus de vogue aux écrits de l'infatigable pamphlétaire. La double restauration des Bourbons lui permit de venir 2 fois visiter le sol natal, en 1814 et 1815; mais il retourna en Angleterre, et se signala par de nouv. déclamations contre le ministère de M. Decazes. Plus tard, il revint définitivem. se fixer à Paris, où il m. en 1825. On trouvera la liste de ses nombr. ouv. dans l'*Annuaire nécrologique* de M. A. Mahul.

PELTZ (JEAN), sénat. de Sopron ou OEdenbourg, en Hongrie, est connu par les deux ouv. suiv. : *la Hong. sous ses vaivodes et ses ducs, jusqu'à Géisa*, en 1074, Sopron, 1755, in-8; *la Hongrie sous Géisa*, 1759, in-8.

PELUSIO (JEAN), *de Cortone*, poète latin du 16e S., mort en 1593, a laissé, entre autres écrits : *Lusorum lib.* 4, Naples, 1567, in-8.

PELVÉ. V. PELLEVÉ.

PELVERT. V. RIVIÈRE.

PEMBERTON (HENRI), sav. profess. de méd. au collége Gresham d'Oxford, né à Londres en 1694, m. en 1771, avait eu d'abord l'intention de se livrer à la pratique; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de se borner au travail du cabinet. Il se lia intimement avec plus. hommes supérieurs, entre autres avec Newton, qu'il aida à préparer une édition nouv. de ses *Principia*, et dont il recueillit les découv. philosophiques sous ce titre : *View of sir Isaac Newton's philosophy*, Lond., 1728, in-4, fig. Parmi ses ouvr. nous citerons : *Cours de physiologie, en vingt leçons* (en anglais), Londres, 1773; *De facultate oculi quâ ad diversas rerum conspectarum distantias se accommodat*, Gottingue, 1751, in-4, publié par Haller. — PEMBERTON (Ebenezer), ministre à Boston, prédicat. disting., et précept. au collége d'Harward où il avait pris ses degrés en 1691, m. en 1717 dans sa 45e année. On a imp. ses *sermons* en 1727. — PEMBERTON (Ebenezer), fils du précéd., né en 1704, m. en 1777, fut aussi ministre à Boston, et pub. des *sermons* sur différens sujets. Nous citerons particulièrement ses *Discours moraux sur divers textes*, Boston, 1741, in-12. — PEMBERTON (James), quaker, né à Philadelphie en 1714, m. dans la même ville en 1809, fut un des plus zélés défens. des nègres, et fit tous ses efforts pour hâter l'abolition de la traite. Il avait succédé à Franklin dans la présidence de la soc. étab. pour s'occuper du sort des esclaves. — PEMBERTON (Thomas), né à Boston en 1728, mort en 1807, membre de la soc. histor. de Massachusetts, contribua beaucoup à former la *collect.* de cette compagnie, à laquelle il légua ses MSs. Ce sont d'abord une *Chronol. du pays de Massachusetts pendant le 18e S.*, en 5 vol. MSs., dont le docteur Holmes s'est servi pour ses *Annales*, et ensuite des *Mém. histor. et biograph.*, pouvant former 15 vol. environ.

PEMBROKE (MARIE - HERBERT), femme de Henri, comte de Pembroke, morte à Londres en 1821, cultiva la poésie. On trouve d'elle une trad. des psaumes en vers anglais lés dans *Nugæ antiquæ* d'Harrington, 1779, 3 vol. in-12.

PEMBROKE (THOMAS), peintre angl., m. à Londres, vers 1730, à l'âge de 28 ans, réussissait dans l'hist. et le portrait. Il était élève de Larroon, dont il imita la manière.

PENA (JEAN), professeur de mathématiques au collége royal, né à Moustiers en Provence, m. en 1560, âgé de 30 ans, a donné une édit. des *Sphériques* de Théodose, en grec et en latin, 1558, in-4, et une trad. latine de la *Catoptrique* d'Euclide.—PENA (Pierre), botaniste français du 16e S., né à Narbonne, ou, selon d'autres, dans le diocèse d'Aix, voyagea beaucoup pour étudier mieux sa science favorite, et recueillit dans ses courses un gr. nomb. de plantes dont Lobel a fait usage dans ses *Adversaria*. Le *penæa*, dédié à Pena par Plumier, est un *Polygala* de Linné, de la Diadelphie.

PENALOSA (JEAN de), peintre, né à Baesa, dans l'Andalousie, en 1582, a laissé plusieurs tableaux estimés que l'on voit encore à Cordoue, où il m. en 1636.

PENDASIUS (FRÉDÉRIC), né à Mantoue, professa la philosophie à Bologne. A sa m., sa chaire vaqua pendant 27 ans, personne n'ayant osé le remplacer. On lui doit : *De corporum cœlestium naturâ*, Mantoue, 1555, in-8; *Traité de l'ouïe*, Venise, 1603, in-8.

PENDLETON (EDMOND), président de la cour d'appel de la Virginie, m. à Richmond dans sa 83e année, exerça sur ses concitoyens une heureuse influence, que lui donnaient nécessairem. son âge, ses talens, sa modestie et les postes honorables qu'il avait remplis. En 1798 il publia un pamphlet dans lequel il protestait contre la guerre qui semblait devoir éclater entre les Etats-Unis et la France, leur alliée naturelle.

PÉNÉLOPE, épouse d'Ulysse, roi d'Ithaque, était fille d'Icarius, prince spartiate. Pendant l'absence d'Ulysse, qui était allé au siége de Troie, et qui demeura 20 ans éloigné de ses états, elle résista constamment aux sollicitations de plus. princes qui lui demandaient sa main. Pour se délivrer de leurs poursuites, elle promit de faire un choix quand elle aurait achevé une pièce de toile qu'elle avait commencée; mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait tissu le jour, et éludait ainsi l'accomplissement de sa promesse. Elle fut enfin récompensée de sa constance par le retour de son époux. Elle avait eu d'Ulysse, avant son départ, un fils nommé Télémaque. Malgré la réputation de chasteté qu'on accorde généralem. à Pénélope, quelques écrivains, Pausanias entre autres, disent qu'elle se livra à tous ses amans pendant l'absence d'Ulysse; que ce prince, à son retour, la chassa de ses états, et qu'elle se retira d'abord à Sparte, puis à Mantinée, où elle finit ses jours.

PENHALLOW (SAMUEL), membre et trésorier du conseil de New-Hampshire, m. à Portsmouth en 1726, a écrit une *Histoire de la guerre de la Nouvelle-Angleterre avec les Indiens de l'est*, de 1703 à 1726, Boston, 1726.

PENINGTON (ISAAC), né en 1617, m. en 1679, éprouva plusieurs persécutions, pour avoir embrassé la secte des quakers, et n'en persista pas moins dans ses opinions. Il les défendit même par plusieurs écrits qui eurent les suffrages de ses coreligionaires. Ses *lettres* impr. à part, en 1796, in-8, sont surtout très-estimées des quakers. On a réuni ses ouvr. en 1681, 1 vol. in-fol., depuis en 2 vol. in-4, et plus récemment en 4 vol. in-8.

PENN (WILLIAM), père du législat. de la Pensylvanie, dont l'art. suit, naquit à Bristol, en 1621, et entra de bonne heure au service de la marine. Il était à 31 ans vice-amiral d'Angleterre. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, notamment aux Indes occidentales, il fut nommé commissaire de l'amirauté en 1660, et commanda 4 ans après, sous les ordres du duc d'York, une escadre qui détruisit presque entièrement celle des Hollandais. Il se retira, pour des motifs de santé, à Wanstead, dans le comté d'Essex, où il m. en 1670. Sa veuve fit son épitaphe, ou plutôt le précis de sa vie, dont on trouve la traduct. française dans le *Dictionn.* de Chauffepié, art. *Penn*, remarq. A.

PENN (WILLIAM), législat. de la Pensylvanie,

né à Londres en 1644, étudiait encore à Oxford, lorsqu'il entendit prêcher le quaker Thomas Loë; et dès lors il cessa d'assister au service des églises réformées, forma des réunions particulières, et montra une indépendance d'opinions qui le fit chasser du collége. Son père crut qu'un voyage en France et dans les Pays-Bas diminuerait son exaltation et son entêtement. Le jeune Penn revint avec les mêmes idées, et bientôt ses conférences avec Thomas Loë le décidèrent à faire profession publique de la doctrine des quakers. Emprisonné quelque temps en Irlande, il ne revit son père que pour se faire chasser par lui de la maison paternelle. Toutes les concessions qui lui furent faites ne purent l'engager à faire un seul pas de son côté et à contrarier ce qu'il appelait la volonté divine. En 1668, il commença à prêcher et à écrire pour sa secte. Le scandale fut grand dans l'église anglicane, et l'ardent apôtre des quakers subit 7 mois d'emprisonnem. à la Tour de Londres. A peine rendu à la liberté, il alla en Irlande recommencer ses prédications et se faire emprisonner de nouveau. Les persécutions ayant fortifié son enthousiasme et agrandi sa renommée, il fut honoré à Londres d'une visite de G. Fox, patriarche de la secte, avec lequel il alla propager dans les pays étrangers la doctrine des *Amis* : c'est ainsi qu'on appelle les quakers en Angleterre et en Hollande. Il revint dans sa patrie pour assister aux derniers momens de son père, qui lui avait enfin pardonné et qui lui laissait 1500 liv. sterl. de rentes, et une créance de 16.000 liv. sterl. sur la couronne, pour des dépenses faites par lui dans des expédit. maritimes. Penn se fit céder en 1684, à titre d'indemnité pour cette créance, la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey, et situé à l'ouest de la Delaware. Il destinait ce territoire, qui prit dès lors le nom de *Pennsylvanie*, à servir d'asile aux sectaires de tous les cultes. Plusieurs familles d'Angleterre et d'Ecosse ayant répondu à son appel, il chargea des commissaires d'aller les installer dans leur nouvelle patrie, et il s'y rendit lui-même l'année suivante. Il commença par traiter amiablem. avec les sauvages du prix des terres cédées par eux, le leur paya, leur fit des présens, pour s'assurer encore davantage leur amitié, et convoquant ensuite les colons, leur fit accepter une constitution en 24 art., qui a servi de base à celle des Etats-Unis, en 1776. Il bâtit Philadelphie, fit tout pour resserrer les liens d'amitié qu'il avait établis entre les sauvages et les colons, et, au bout de deux ans, laissant le gouvernement à 5 commissaires, il revint en Angleterre, comblé des bénédictions de tout un peuple dont le bonheur était son ouvrage. Il fut en faveur sous Jacques II; aussi devint-il suspect sous la dynastie qui remplaça les Stuarts, et fut-il traduit 4 fois devant les juges. On lui enleva le gouvernement de la Pennsylvanie, qui pourtant lui fut rendu en 1696. L'année suiv. il s'honora en faisant ajourner indéfiniment, par l'influence d'un de ses écrits, la discussion d'un bill contre les blasphémateurs, que la chambre haute devait examiner. En 1699, il retourna en Amérique, où il passa 2 ans, adoré et vénéré des sauvages comme des colons. Enfin il leur dit adieu, pour ne jamais les revoir. Son départ avait été motivé par le projet du ministère anglais de le dépouiller de son gouvernement : les embarras résultant des grandes dépenses qu'il avait été obligé de faire, et diverses tracasseries dont la protection de la reine Anne ne put le garantir, achevèrent de répandre l'amertume sur ses derniers jours. Il m. en 1718 : il était membre de la société royale de Londres. On a de lui un grand nomb. d'opuscules en anglais, qui ont été recueillis en 1726, in-fol., précédés de la *Vie* de l'aut., et réimpr. à Londres sous le titre d'*Œuvres choisies*, 1782, 4 vol. L'énumération de ses autres écrits ne peut trouver place ici. On peut consulter sur lui les ouvr. suiv. : *Revue histor. de la constitution et du gouvernem. de Pennsylvanie, depuis l'origine*, Londres, 1759 (cette broch. est de Franklin, qui ne partage pas l'opinion généralem. adoptée sur les talens et les vertus tant vantées de ce Penn, que Montesquieu appelle *le Lycurgue moderne*); *Histoire de la Pensylvanie*, par Proud, Philadelphie, 1745, 2 vol. in-8; Londres, 1793, 1 vol. in-8; *Vie de Guill. Penn*, par J. Marsillac, Paris, 1791, 2 vol. in-8, et surtout *Mémoires de la vie publique et privée de Penn*, par Th. Clarkson, Londres, 1813, 2 v. in-8, de 1620 p.

PENNA (Jean de), médecin, né à Penne en Languedoc, établi à Naples, où il m. en 1388, a laissé : *Reprobationes in tractatum comminantium Francisci de Bononiâ de animatione fœtûs*, Lyon, 1529, in-fol. — Un autre Penna (J.-J.-W.), conseiller-médecin de l'empereur d'Allemagne, proto-médecin du royaume de Hongrie, président perpétuel du conseil de santé, a laissé : *Historia constitutionis pestilentis annis* 1708, 1709, etc., *per Thraciam, Sarmatiam, etc., grassatæ*, Vienne, 1714, in-8. — Penna (don Juan-Nuñez de La), historien espagnol, a laissé : *Conquista y antiguedad de las islas de la Grand Canaria, y su descripcion*, Madrid, 1676, in-4.

PENNA (François-Horace della), capucin-missionnaire, né à Macerata en 1680, fut envoyé au Thibet, avec douze religieux de son ordre, en 1719. Il revint à Rome, en 1735, annoncer que neuf de ces courageux apôtres de la foi avaient succombé, et demander un renfort pour la mission, qui avait pénétré jusque dans Lassa, capitale du Thibet. Il repartit de Rome, avec neuf compagnons, en 1738, et arriva à sa destination en 1741. Ses devoirs l'ayant appelé dans le Népâl, il m. en 1747, à Patan ou Héla. Ce fut d'après les renseignemens fournis par lui que la congrégat. de la Propagande publia l'ouvr. suiv., en italien : *Relation du commencement et de l'état présent du gr. royaume du Tibet, et de deux autres roy. voisins*, Rome, 1742, in-4. Il a laissé beaucoup d'autres morceaux précieux qui sont restés MSs., mais dont le P. Giorgi a fait usage dans son *Alphabetum Tibetanum.* — Penna (Laurent), carme de la congrégation de Mantoue, mort à Bologne, sa patrie, en 1693, s'adonna avec succès à l'étude de la musique. On trouve le catalogue de ses *œuvres* dans les *Notices sur les écrivains de Bologne*, tom. 6, p. 346.

PENNANT (Thomas), naturaliste et antiquaire anglais, né en 1726, à Downing dans le comté de Flint, voyagea dans diverses parties de la Grande-Bretagne et de l'Europe, et publia des relations de ses voyages qui contribuèrent à augmenter sa réputation, mais que nous ne pouvons citer ici, quoiqu'on y trouve beaucoup de recherches historiques et littéraires, d'un intérêt indépendant de la topographie. Parmi ses ouvr. relatifs à l'histoire nat., nous citerons les suivans : *la Zoologie britannique* ou *l'Histoire des animaux de la Grande-Bretagne*, 4 vol. in-8, dont les 2 prem. parurent en 1768, le 3e en 1769, et le 4e en 1777; un *Synopsis* des quadrupèdes, publié à Chester en 1771, 1 vol. in-8; réimpr. avec des augmentat., sous le titre d'*Hist. des quadrupèdes*, 1781, 2 vol. in-4; 1793, 2 vol. in-4; une *Zoologie arctique*, 1784-85-87, 3 vol. in-4; 2e édit., 1792. Il m. en 1798. Il avait donné en 1793, in-4, une histoire de ses travaux, sous le titre de : *Vie littéraire de feu Thomas Pennant, écrite par lui-même.*

PENNI (François), peintre florentin, né en 1488, m. en 1528, fut surnommé le *Fattore*, parce qu'il avait commencé par être garçon d'atelier (*fattorino*) dans l'école de Raphaël. Au reste, ce gr. peintre, frappé de ses dispositions, se plut à les cultiver, et le traita plutôt comme un fils que comme un élève. Il se fit aider par lui dans un grand nombre de travaux et l'institua même son héritier,

conjointement avec Jules Romain. Le *Fattore* séjourna successivement à Rome, à Florence et à Naples. Il forma dans cette dernière ville un grand nombre d'élèves; mais sa passion pour le jeu l'empêcha toujours de s'enrichir. Le Musée du Louvre possédait de lui une *Sainte Famille*, qui provenait de la galerie impériale de Vienne, et qui fut rendue en 1815. — PENNI (Lucas), peintre et grav., frère du précédent, né à Florence vers 1500, reçut des leçons de Raphaël et de Perino del Vaga, et cultiva le genre historique avec succès, mais sans égaler la réputation de son frère. Le Musée du Louvre possède un de ses dessins, représentant les *Saintes Femmes au sépulcre de J.-C., trouvant à sa place un ange qui leur annonce la résurrect. du Sauveur.*

PENNINGTON (ISAAC), lord-maire de Londres en 1640, fut l'un des juges de l'infortuné Charles Ier, et m. en prison après la restauration. Il avait été condamné à mort et avait obtenu un sursis. — PENNINGTON (Miss), anglaise, morte en 1759, à l'âge de 25 ans, est connue par une *Ode au Matin*, et un petit poème intitulé *le Liard.*

PENNOTTI (GABRIEL) de Novare, chanoine régulier de St Augustin, de la congrégation de Latran, vivait sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1625. On cite de lui : *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum historia tripartita*, Rome, 1624; Cologne, 1645.

PENNY (THOMAS), médecin et naturaliste angl., mort en 1589, voyagea beaucoup et découvrit plusieurs plantes, entre autres celle qu'il rapporta de l'île de Majorque, et que Clusius a appelée *Myrtocistus Pennæi.* Il fut très-utile à plus. naturalistes, tels que Lobel, l'Ecluse, Gesner et Wolf, et il eut beauc. de part à l'ouvr. que Moufet acheva et qui a pour titre : *Insectorum sive minorum animalium Theatrum.*

PENOT (BERNARD-GEORGE), alchimiste, né à Port-Sainte-Marie en Guienne, passa presque toute sa vie à chercher la pierre philosophale, et m. au commencement du 17e S., à l'hôpital d'Yverdun en Suisse, âgé de 98 ans. Il publia plus. ouvr. relatifs à l'objet de ses recherches, dont sa pauvreté avait fini par le désabuser. Il suffira de citer de ce fou : *Tractatus varii de verâ præparatione et usu medicamentorum chymicorum*, Francfort, 1594, in-8; Bâle, 1616, in-8.

PENROSE (THOM.), poète angl., né à Newbury, dans le Berkshire en 1743, fit de bonnes études à Oxford, et s'échappa avant l'âge de 20 ans, pour faire partie d'une expédition secrète contre Buenos-Ayres, sous les ordres d'un aventurier nommé Machamara. De retour en Angleterre, et dégoûté des aventures par le mauvais succès de son début, il embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son père, recteur de Newbury. Il venait d'obtenir la cure lucrative de Beckington et de Standerwik, lorsqu'il m. à Bristol en 1779. Ses *OEuvres*, impr. en 1781, 1 vol. in-12, et réimpr. depuis, sont estimées, et font partie d'une collection des poètes classiques anglais.

PENRUDDOCK (JEAN), colonel angl., fils de sir Jean Penruddock, du comté de Wilt, prit les armes pour la défense du roi, dans la révolution d'Angleterre, fut fait prisonnier et eut la tête tranchée en 1655. Steel a publié dans son *Lover* les *lettres* de cet infortuné à sa femme, après sa condamnation.

PENRY (JEAN), ou Ap HENRY, connu sous le nom de *Martin Mar-Prelate* ou *Mar-Priest*, naquit dans le pays de Galles. D'abord ministre de la religion anglic., il en devint ensuite ennemi acharné, et se fit anabaptiste ou plutôt brownisle. Il fut condamné pour félonie et exécuté, selon Fuller, en 1593. Il avait publié un gr. nombre de libelles qui ne peuvent offrir aucun intérêt aujourd'hui.

PENSA (JÉRÔME), chevalier de Malte, au 16e S., a laissé des *Epigrammes* dans le genre de celles de Louis Alamanni. Elles ont été imprimées à Mondovie, en 1570.

PENTHIEVRE (LOUIS-JEAN-MARIE DE BOURBON, duc de), gr.-amiral de France, dern. hérit. des fils légitimés de Louis XIV, naquit à Rambouillet le 16 novembre 1725; et dès l'année 1737, la m. du comte de Toulouse, son père, fit passer sur sa tête tous ses titres et toutes ses dignités. Il fit ses prem. armes sous le maréchal de Noailles, se distingua à la journée de Dettingue, à la bat. de Fontenoi, et garantit la Bretagne d'une descente que les Anglais menaçaient d'y effectuer. Après avoir ainsi donné des preuves de courage et de talent, il quitta le service, et les douceurs de la vie privée et les soins de la bienfaisance occupèrent le reste de ses jours. L'amour et la vénération des Français de toutes les classes furent la récompense de ses paisibles vertus, mais ne purent lui donner le bonheur sur cette terre qu'il regardait comme un lieu d'exil. Il avait, peu avant la bat. de Fontenoi, épousé une princesse de Modène; la perte de cette femme chérie, la mort prématurée de son fils, le prince de Lamballe, le plongèrent dant une profonde mélancolie, à laquelle il était naturellement porté, et qu'il ne charmait qu'en faisant du bien. Il protégea la jeunesse de Florian, et ce fut pour le distraire que cet écrivain composa ses fables. Au commenc. de la révolution, le duc joua le rôle d'un honnête homme et d'un bon Français, et put s'apercevoir qu'au milieu de l'explosion des mécontentem. nationaux long-temps comprimés, il conservait encore une grande popularité; mais la fin tragique de sa belle-fille, l'intéressante princesse de Lamballe, et les malheurs de la fam. royale empoisonnèrent les dern. jours de sa vie. Il fut assez heureux pour mourir à Vernon, le 4 mars 1793, 36 jours avant que la Convention n'eût décrété l'arrestation de tous les princes de la fam. de Bourbon. Le duc de Penthièvre avait eu 6 enfans. La duchesse d'Orléans, héritière de ses vertus, fut la seule qui lui survécut. Madame Guénard a pub. une *Vie* romanesque du duc de Penthièvre. Les *Mémoires* sur la vie de ce prince, par Fortaire, qui parurent en 1808, in-12, sont plus exacts, mais remplis de détails minutieux qui en détruisent l'intérêt. L'abbé Carron a resserré et corrigé cet ouvr. dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société.*

PENTZ (GEORGE). V. PEINS.

PENZEL (ABRAHAM-JACQUES), philologue allem., né en 1749, dans la principauté de Dessau, remplit en différentes villes plus. emplois dans l'instruction publique, et ne sut pas les garder. Il travaillait à la Gazette littéraire d'Iéna, et y était maître d'angl. lorsqu'il m. en 1819. Outre une traduct. allem. de la *Géographie de Strabon* (Lemgo, 1775-77, 4 vol. in-8.), et celle d'une partie de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, tom. II (Leipsig, 1786-89), on a de Penzel *De arte historicâ libellus*, Cracovie, 1782; Leipsig, 1784; *Essai sur les principes de la foi catholique*, Cracovie, 1782, in-8. Il travailla aussi à plus. ouvr. périod.

PÉPAGOMÈNE. V. DÉMÉTRIUS-PÉPAGOMÈNE.

PEPANO-DOMESTICO (DEMETRIO), né à Chio, vint, en 1637, à Rome faire ses études au collége des Grecs, où il devint profess. de littérat. Après avoir exercé pendant 6 ans ces fonctions, il retourna dans sa patrie. On ignore où et quand il m. M. Stellio Raffaelli, consul angl. à Chio, a retrouvé plus. de ses MSs, dont on a impr. une version lat. sous ce tit. : *Demetrii Pepani Domestici Chii Opera quæ reperiuntur*, Rome, 1781, 2 vol. in-4.

PEPIN-LE-VIEUX ou DE LANDEN, maire du palais du royaume d'Austrasie, sous Dagobert, et durant la minorité de Sigebert, n'eut point d'influence dans le gouvernement : on ne connait de lui aucune grande action; et aucun reproche d'ambition ne s'est élevé contre sa mém. Son illustration n'est fondée que sur ses vertus privées et sur

l'honneur d'être la tige de la famille de Charlemagne. Il m. en l'an 640.

PEPIN-LE-GROS ou D'HERISTAL, petit-fils de Pépin-le-Vieux par sa mère, et père de Charles-Martel, gouverna l'Austrasie avec le titre de duc, après l'assassinat de Dagobert en 680, et résista aux efforts d'Ebroin (*v.* ce nom), maire du palais du roi Thierri, qui voulait remettre ce royaume sous l'autorité de son maître. Ebroin ayant été tué en 681, Pepin d'Héristal porta la guerre en Neustrie, défit les troupes de Thierri, se fit nommer par ce prince, maire du palais, et devint ainsi, en conservant l'autorité souveraine en Austrasie, maître de toute la France. Pendant 27 ans que dura son gouvernement sous les rois Thierri, Clovis III, Childebert III, et Dagobert II, il s'approcha, par ses actes, de la royauté sans oser s'en emparer. Il m. en 714, laissant pour héritier de ses projets son fils Charles Martel.

PEPIN dit *le Bref*, ou le petit, deuxième fils de Charles-Martel, partagea la France avec son frère aîné Carloman, en 741, et prit pour lot la Neustrie, la Bourgogne, l'Aquitaine et quelq. autres pays, sans se donner et sans recevoir le nom de roi. Mais après avoir confiné dans un monast. l'infortuné Childéric III, dernier roi Mérovingien, il ceignit la couronne royale à Soissons, l'an 752, et obtint en 754 l'approbation du pape, qui le sacra lui et ses deux fils: c'est le prem. exemple de cette cérémon., qui avait été oubliée depuis le baptême de Clovis. En reconnaissance Pepin passa les Alpes, pour défendre le souverain pontife contre Astolphe, roi des Lombards. Ce prince fut battu; le roi de France lui enleva l'exarquat de Ravenne, qu'il donna en 756 au Saint-Siége. Ainsi commença la puissance temporelle des papes; Pepin et Charlemagne après lui leur en assurèrent la possession. Des victoires remportées sur les Saxons et Waifre duc d'Aquitaine, sont les autres exploits de Pepin, prince recommandable, et que l'on regarderait comme un de nos plus grands rois, si l'on n'était accoutumé à le voir auprès de Charlemagne, et, pour ainsi dire, de toute la hauteur de la gloire que ce dern. s'est acquise. Pepin m. à Saint-Denis, en 768, laissant à ses deux fils un trône qu'il avait élevé sur les débris de celui de Clovis, et qu'il avait affermi par son courage et sa prudence.

PEPIN, second fils de Charlemagne, fut nommé dès l'âge de cinq ans roi d'Italie, en 781. Il commanda dans les armées, sous son père, et entreprit lui-même plus. expéditions, qui lui font honneur. Il m. en 810, laissant cinq filles et un fils, l'infortuné Bernard (*v.* ce nom), que Louis-le-Débonnaire, son cousin, fit périr d'une manière cruelle. On conserve, dans le recueil des lois lombardes, 49 actes ou constitut. de Pepin, comme roi d'Italie.

PEPIN, roi d'Aquitaine, 2e fils de Louis-le-Débonnaire, prit les armes contre son père, et m. en 838.—PEPIN II, fils du précéd., fut dépouillé de ses états par son aïeul, qui, à la sollicit. de Judith, en disposa en faveur de Charles-le-Chauve. Pepin, voulant les reconquérir, s'unit aux Normands, les seconda dans leurs courses sanguinaires, et exerça de grands ravages en diverses contrées d'Aquitaine; mais livré ensuite par ses propres vassaux, il fut renfermé dans l'abbaye de St-Médard de Soissons, et y finit ses jours.

PEPIN (MARTIN), peintre, né en 1578 à Anvers, alla dans sa jeunesse étudier à Rome, et revint ensuite dans sa patrie. On ignore le lieu et l'époq. de la m. de cet artiste: parmi ses comp. on cite spécialem. une *Descente de croix*, dont le dessin et le coloris approchent de la manière de Rubens.

PEPOLI (ROMÉO), le plus riche particulier de l'Italie au 14e S., crut pouvoir se servir de ses biens immenses pour devenir le tyran de Bologne, sa patrie, et répandit à cet effet de grandes largesses parmi le bas peuple; il se forma un parti, qui fut appelé la faction de l'*Echiquier*. Heureusement les amis de la liberté éclairèrent le peuple sur ses intérêts: Pepoli, attaqué dans sa maison en 1321, parvint à s'échapper; il fut condamné avec toute sa famille à un exil, dans lequel il m.—Son fils Tadeo PEPOLI fut rappelé à Bologne en 1327, à l'époque où les factions guelfe et gibeline agitaient toutes les villes de l'Italie. Héritier du crédit et de l'ambition de son père, il chercha en 1334 à succéder au cardinal Bertrand du Poïet, qui avait pendant 7 ans gouverné Bologne, et qui venait d'en être chassé par une émeute. A force d'intrigues et de proscriptions, Pepoli parvint en 1337 à se faire investir de la souveraineté; s'y maintint jusqu'à sa m., arrivée en 1349, par les mêmes moyens qu'il avait employés pour l'obtenir.—Jean et Jacques PEPOLI, fils du précéd., succédèrent à la puissance mal affermie de leur père en 1348, et ne purent la conserver long-temps. Entourés d'ennemis, détestés de leurs sujets, ils vendirent honteusement Bologne en 1350 à l'archevêque Visconti, seigneur de Milan, pour sortir d'embarras; mais ne jouirent pas long temps de cet infâme marché: Jacques fut condamné avec son fils, comme traîtres, à une prison perpétuelle, et Jean fut retenu à Milan, sous une garde sévère. Leurs descendans reparurent dans la suite à Bologne, mais dans la condition de simples citoyens.—Un d'eux, le comte Cornelio PEPOLI, sénateur de Bologne, protégea et cultiva les lettres; mais, ayant eu quelq. démêlés avec le cardinal-légat, en 1730, il alla s'établir à Venise, où sa famille était inscrite sur le livre d'or depuis le 15e S.; il y m. en 1777. On a de lui une traduct. ital. du *Tableau de Cébès*, en vers *sciolti*; suivie de quelq. autres poésies, Venise, 1763, in-4; et quelq. autres écrits, dont on trouvera les titres dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Ch. Fantuzzi, t. 2.

PEPUSCH (JEAN-CHRISTOPHE), musicien-compositeur, né à Berlin en 1667, fut chargé d'enseigner la musique au prince royal, fils de Frédéric Ier, passa ensuite en Hollande, où il commença de publier quelq. morceaux de sa composit., puis passa en Angleterre, où il m. en 1752, membre de la société royale de Londres. On a de lui des *sonates*, des *cantates*, beaucoup de musique d'église, les opéras de *Vénus et Adonis*, de *la Mort de Didon*, du *Sieur d'Alsace*, etc. Il s'adjoignit à Gay pour arranger les airs du fameux opéra des *Gueux*, dont il composa seul l'ouverture. Il avait formé une riche biblioth. d'ouvr. anciens et modernes sur l'art harmonique.

PERAC (ETIENNE du). V. DUPERAC.

PERANDA (SANTO), peintre vénitien, né en 1566, perfectionna son talent à Rome, fut l'un des plus célèbres artistes de son temps, orna de ses compositions le palais du doge dans sa patrie, ceux du duc de Modène et du prince de la Mirandole, les galeries de plus. riches particuliers, et m. en 1638. On peut consulter sur lui les *Vite de' Pittori* de Ridolfi, t. 2.

PERARD (ETIENNE), doyen de la chambre des comptes de Dijon, où il était né en 1593, et où il m. à l'âge de 73 ans, a laissé un *Recueil de pièces servant à l'histoire de Bourgogne*, Paris, 1669, in-fol.—Son fils Jules PERARD, né à Dijon, m. en 1690, conseiller au parlem. de la même ville, est aut. de plus. pièces franç. et latines, en vers et en prose.—Un autre PERARD (Bénigne), avocat dans la même ville et à la même époque, a laissé diverses pièces sur les événem. de son temps et de son pays.

PERARD-CASTEL (FRANÇOIS), savant canoniste, né à Vire (Normandie) en 1647, se fit recevoir avocat au parlem. de Paris, puis au gr.-conseil, se partagea entre la plaidoirie et le travail du cabinet, et m. en 1687. On a de lui: *Paraphrase* du comment. de Dumoulin *sur les règles de la chancellerie romaine*, Paris, 1683 ou 1685, in-fol.; *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la*

cour de Rome pour l'expédition des signatures, Paris, 1717, 2 vol. in-12, avec des addit. de G. Dunoyer; *Remarques sur les définit. du droit canon sur les natures bénéficiales*, par Desmaisons, ibid., 1700, in-fol.; *Nouveau recueil de plus. questions notables sur les matières bénéficiales*, ibid., 1689, 2 vol. in-fol.

PERAU (Gabriel-Louis CALABRE), littérat., né en 1700 à Semur en Auxois, embrassa l'état ecclésiastique sans vouloir recevoir la prêtrise, consacra sa vie à des travaux littéraires, et m. en 1767. On a de lui une continuation des *Vies des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, depuis le t. 13e jusqu'au 23e; *Lettres au sujet de M. le marquis de Tavannes*, accusé de rapt, Paris, 1743, in-12; *le Secret des francs-maçons*, ib., 1744, in-12; recueil A. B. C., Fontenoi (Paris), 1745-62, 24 vol. in-12 (c'est une collect. de pièces historiq., assez bien choisies: l'abbé Perau n'en a pub. que les deux prem. vol.); *Description historiq. de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1756, in-fol., avec pl. grav. par Cochin; et des édit. de plus. ouvr. avec des notices et préfaces. On en trouvera la liste dans la *notice* sur l'abbé Perau, insérée au *Nécrologe des hommes célèbres de France*, année 1769.

PERAULT (Guillaume), en latin *Peraldus* ou *de Petrâ Altâ*, religieux de l'ordre de St-Dominique, né dans le 13e S. près de Vienne en Dauphiné, se distingua par sa piété et ses talens, gouverna le diocèse de Lyon, pendant que Philippe de Savoie occupait ce siége sans avoir reçu les ordres sacrés, et m. en 1275. On a de lui une *Somme des vertus et des vices*, dont la dern. édit. est de Paris, 1663, in-4; un *Commentaire sur la règle de St-Benoît*, impr. en 1500, in-8, sans nom de lieu, d'année et d'imprimeur; un recueil de *sermons*, qui a eu beaucoup d'édit.; un traité *de Eruditione religiosorum*, publ. sous le nom d'Imbert, général des dominicains; un autre traité *de Eruditione principum*, impr. pour la prem. fois à Rome en 1576.

PERCEVAL (Spencer), homme d'état anglais, né à Londr. en 1762, était le 2e fils de John Perceval, comte d'Egmont, 1er lord de l'amirauté sous le ministère de lord Bute (*v.* ce n.). Après avoir suivi d'abord la carrière du barreau, Spencer, élu membre du parlem., en 1797, par le crédit de sa famille, se fit remarquer parmi les soutiens du ministère, par son éloquence, son zèle et ses connaissances en matières de finances. Successivem. solliciteur et procur.-génér., chancelier de l'échiquier en 1807, 1er lord de la trésorerie en 1809, il fut tué le 11 mai 1812, d'un coup de pistolet que lui tira un individu nommé Bellingham, au moment où il entrait dans le vestibule de la chamb. des communes. Bien que les Anglais ne placent point Spencer Perceval au rang des hommes d'état du 1er ordre, ils lui ont reconnu des qualités très-remarquables. On a publié à Londres un *Essai biographique sur M. Perceval*, qui a été trad. en franç. par M. H. de La Salle, Paris, 1812, in-8.

PERCHAMBAULT (René de la BIGOTIÈRE de), présid. du parlem. de Bretagne, né en Anjou, vers la fin du 17e S., eut, au commencem. du 18e S., des démêlés de controverse assez vifs avec la Sorbonne, au sujet de *l'usure et de l'intérêt*, matière sur laquelle il avait publié deux *factum* et un *traité*. Il m. en 1727. On a de lui: *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4, sous le nom de P. Abel, avocat (cet ouvr. a été réimpr. en 2 vol., sous le tit. de *Coutume de Bretagne*, 1694); *Comment. sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1693; *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, ibid., 1693; *Du devoir des juges*, etc., 1695, et quelq. aut. écrits polémiques dont on trouvera les tit. et le sujet dans la *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques du 18e S.*, par l'abbé Goujet, tom. 3.

PERCIN. V. Montgaillard.

PERCIVAL (Thomas), médecin angl., membre de la société royale de Londres, né à Warrington en 1740, fut un des fondateurs et des principaux soutiens de la société littéraire et philosophique de Manchester, où il s'était établi en 1767, et où il m. en 1804. On a de lui: *Essai de médecine et de physique expérimentale*, 3 vol. in-8. C'est un recueil de *Mém.* adressés par l'aut. à la société royale de Londres et à celle de Manchester. D'autres écrits, relatifs à la médecine, ont été réunis en 1807, 4 vol. in-8.

PERCLIGIA, chef de fanatiques et sectaire turk, prêcha les armes à la main dans la Natolie, vers l'an de l'hégyre 820 (1418 de J.-C.), et parvint à réunir un grand nombre de disciples. Le sulthan Mohammed Ier envoya contre lui une armée de 60,000 hommes. Après une lutte opiniâtre, les fanatiques furent taillés en pièces; et Percligia, fait prisonnier, fut conduit à Ephèse, et cloué sur une croix, où il expira en persistant à se dire l'envoyé de Dieu, l'apôtre de la vérité, et en assurant qu'il était immortel.

PERCOTO (Jean Marie), missionnaire italien, de la congrégation de St Paul, vicaire apostolique et évêque de Maxula, naquit à Udine en 1729, et m. en 1776 dans le royaume d'Ava, où il s'était voué à la prédication. Il a traduit plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte en birman, a donné une *grammaire* et un *dictionnaire* de cette langue, et traduit en italien quelques livres dogmatiques des birmans. Sa *Vie*, publiée par M. A. Griffini, son confrère, Udine, 1782, in-4, contient des détails intéressans sur le gouvernement et la religion des royaumes d'Ava et de Pégu.

PERCY (Henri), comte de Northumberland, se distingua dans les armées anglaises, et gagna sur les Ecossais, commandés par le comte de Douglas, la bataille de Halidown-Hill. Il porta ensuite les armes contre l'Angleterre, avec son fils Hotspur, et fut tué en 1403 à la bataille de Shrewsbury. Son fils perdit aussi la vie dans une autre bataille qu'il livra dans le comté d'York.

PERCY (Thomas), savant prélat anglais, né à Bridgenorth, dans le Shrosphire, en 1728, m. en 1811, à Dromore, en Irlande, dont il était évêque depuis 1782, a laissé plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons: *Han-kiou-chouan*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12; *cinq Morceaux de poésie runique*, trad. de l'islandais, 1763; *Reliques d'ancienne poésie anglaise*, 1775, 3 vol. in-12; 1794 et 1812, 3 vol. in-8. Ce dernier ouvrage, qui avait paru pour la première fois en 1765, fut remarqué plus que les autres, et fit époque dans l'histoire de la littérat. angl. du 18e S.

PERCY (Pierre-François, baron), célèb. chirurgien-militaire, né en 1754, à Montagney, en Franche-Comté, reçut à 21 ans le grade de doct. en médecine à Besançon, vint alors perfectionner ses talens à Paris, et remporta pendant plus. ann. tous les prix proposés par l'académie de chirurgie, qui s'empressa de le nommer associé-regnicole. Il fut depuis couronné 16 fois dans les concours publ. ouverts par les principales académies de l'Europe. Appelé aux armées dès le commencement de la guerre de la révolution, il remplit successivement les fonctions de chirurgien en chef dans les armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, et dans la plupart de celles qui portèrent la guerre depuis par toute l'Europe. Entre autres innovat. utiles qu'il introduisit dans le service, il en est une dont il partage l'honneur avec M. Larrey, et que nous ne saurions taire: c'est l'institution de ces corps de chirurgiens ambulans, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, cherchant au milieu des rangs les militaires blessés et les pansant sous le feu même de l'ennemi. La reconnaissance et l'amour de tous les soldats

français, et l'estime des princes étrangers eux-mêmes furent la récompense de son dévouem. continuel. En 1814, après l'occupation de Paris, il fit ouvrir les vastes abattoirs de cette ville à 12 mille soldats des armées alliées, blessés et presque abandonnés; il leur prodigua ses secours et les sauva pour la plupart. Déjà nommé par Bonaparte commandant de la Légion-d'Honneur et baron, il mérita, par ce nouveau service rendu à l'humanité, les distinctions que lui décernèrent plusieurs souverains étrangers. Il représenta le département du Doubs à la chambre éphémère des cent-jours, se trouva à son poste à la journée de Waterloo, et fut mis à la retraite immédiatem. après le second retour des Bourbons. Il consacra ses derniers jours à des travaux scientifiques et à l'exercice d'une bienfaisance inépuisable, dans sa terre de Mongey, près Lagny, et m. à Paris en 1825. Nous citerons de lui: *Mémoire sur les ciseaux à incision*, *couronné par l'acad. royale de chirurgie*, Paris, 1785, in-4; *Manuel du chirurgien d'armée*, ibid., 1792, in-12, fig.; *Pyrotechnie chirurgicale-pratique*, ou *l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, Metz, 1794, in-8. Il a en outre coopéré à différens journaux de médecine, donné des articles au *Magasin encyclopédique*, au *Dictionnaire des sciences médicales*, et lu des *dissertations* et des *rapports* dans plus. sociétés savantes. Voy. pour plus de détails, la *Notice biographique* sur M. le baron Percy, par A.-F. Silvestre, dans les *mém.* de la société royale et centrale d'agriculture, vol. de 1825, et l'*Histoire de la vie et des ouvr. de Percy*, *composée sur les manuscrits originaux*, par C. Laurent, Versailles, 1827, 1 vol. in-8, avec portrait.

PERDICCAS Ier, roi de Macédoine, monta sur le trône l'an 729 av. J.-C., ajouta plus. provinces à son royaume, et régna 40 ans. — PERDICCAS II monta sur le trône vers l'an 457, ou, selon d'autr., en 436, secourut les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponèse, repoussa le roi des Thraces qui voulait envahir ses états, et m. après un long règne en 413. — PERDICCAS III monta sur le trône l'an 371 av. J.-C., et eut à défendre ses droits contre 2 compétiteurs, Pausanias et Ptolémée-Loritès. Il fut tué dans un combat contre les Illyriens en 360.

PERDICCAS, l'un des lieutenans d'Alexandre-le-Grand, et celui auquel ce prince, en mourant, remit son anneau, devint le prem. ministre du nouveau roi, Aridée, fils nat. de Philippe. Bientôt les partisans de Roxane, veuve d'Alexandre, ayant fait décréter que, si elle accouchait d'un fils, il serait associé au trône de Macédoine, Perdiccas fut désigné tuteur de cet enfant encore incertain. Il aida Roxane à faire périr Statira, autre veuve d'Alexandre, donna l'ordre d'exterminer les Grecs qui avaient été transplantés par ce prince dans la Haute-Asie, et qui voulaient retourner dans leur patrie, donna la Cappadoce à Eumènes, dont il connaissait le dévouement à sa personne, maintint ou fit rentrer dans le devoir les villes de la Pisidie, et enhardi par le succès de toutes ses entreprises, résolut de répudier sa femme, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre; mais les autres généraux se liguèrent pour empêcher cette alliance, qui lui aurait nécessairement frayé le chemin au trône de la Macédoine. Perdiccas, appuyé d'Eumènes, crut pouvoir faire tête à l'orage. Il commença par faire tuer Méléagre, son associé dans la tutelle du jeune roi, et déclara la guerre à Antigone, gouverneur de la Lydie et de la Phrygie, qui chercha un asile en Egypte, auprès de Ptolémée. Perdiccas l'y suivit; mais il s'était aliéné par son orgueil les cœurs de ses soldats, qui, voyant d'ailleurs la fortune cesser de lui sourire, l'égorgèrent avec la plupart de ses amis, environ 2 ans après la mort d'Alexandre, l'an 322 av. J.-C.

PERDICCAS, protonotaire d'Ephèse, qui florissait en 1347, est, selon Ducange, le même que le médecin Perdiccas, à qui l'empereur Michel Paléologue fit couper le nez pour le punir de ses censures hardies. On a, sous le nom du protonotaire: *Expositio thematum dominicorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*, publié dans les *Symmieta* d'Allatius, lequel recueil a été réimpr. lui-même à la fin de l'ouvr. de Jos. Genesius: *de Rebus constantinopolitanis*.

PERDU (BENOÎT), médecin, né à Gravelines en 1615, mort en 1694, à Tournai, où il exerçait son art, a laissé: *Statera sanguinis, sive Dissert. de saphænæ sectione in febribus*, etc., Tournai, 1658, in-8.

PEREDA (PIERRE-PAUL), médecin, né à Xativa, dans le royaume de Valence, exerça dans le 16e S. la médecine dans la capitale de ce royaume. On a de lui: *in Michaelis-Joannis Paschalii methodum curandi morbos Scholia*, Barcelone, 1579, Lyon, 1664, in-8.

PEREDA (ANTOINE de), peintre, né à Valladolid en 1599, m. à Madrid en 1669, peignit avec succès l'histoire, la nature morte, des vases, des tapis, etc., et se distingua surtout par la vigueur et l'éclat de son coloris; mais la vérité de l'imitation l'empêcha trop d'être noble, et il fut loin de s'élever jusqu'à ce beau idéal, sans lequel il n'y a point de perfection dans les arts. Parmi ses beaux ouvr. on cite un *Père Eternel*, *ayant à ses pieds une foule de saints et de saintes qui lui offrent leur cœur*. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. qui ont été rendus en 1815. L'un d'eux, le tabl. des *Vanités humaines*, est assez estimé.

PERÉE (J.-B.-EMMANUEL). V. PERRÉE.

PÉRÉFIXE (HARDOUIN DE BEAUMONT DE), le meilleur historien qu'ait eu jusqu'ici Henri IV, né en 1605, fut nommé précept. de Louis XIV en 1644, évêque de Rhodez en 1648, confess. du roi bientôt après, membre de l'acad. franç. en 1654, et archevêque de Paris en 1662. Il m. en 1670, généralem. regretté pour ses mœurs douces, son esprit conciliant et la sagesse avec laquelle il avait administré son église dans des temps de divisions. Il avait composé à l'usage de son royal élève un livre intitulé *Institutio principis* (Paris, 1647, in-16); mais son prem. tit. littér. est la *Vie de Henri IV*, Paris, 1661, in-4. Elle fait connaître et aimer ce grand prince. Aussi a-t-elle été trad. dans toutes les langues de l'Europe, et souvent réimpr. Parmi ces édit. on cite celle de 1661, in-12, et celle de 1664, qui est augmentée d'un *Recueil de quelques belles actions et paroles de Henri-le-Grand*. Quelques critiques ont prétendu, mais à tort, ravir à Péréfixe l'honneur de cette production estimable, pour l'attribuer, les uns à Mézeray, les autres au P. Annat, confesseur de Louis XIV. On trouvera l'Eloge historique de Péréfixe, par Martignac, dans les *Journ. des savans*, de 1698, p. 191.

PEREIRA (D. NUNEZ-ALVAREZ), fils du prem. connétable de Portugal D. Alvarez Pereira (établi dans cette charge par le roi Ferdinand en même temps que D. Ferd. Coutinho avait été fait prem. gr.-maréch. du royaume), appartenait à l'une de ces familles nobles qui font remonter leur origine jusqu'au roi D. Ramirez, frère d'Alphonse IV; c'est de cette même famille qu'est issu le duc actuel de Cadaval, et elle a été aussi, par les femmes, la tige de la maison de Bragance. D'abord écuyer de la reine Eléonore Tellez (v. ce nom), D. Nuñez-Alvarez Pereira l'abandonna pour se jeter dans le parti du frère naturel de Ferdinand, le gr.-maître de l'ordre d'Aviz, lorsque ce prince eut été déclaré régent après l'assassinat du comte Andeiro, amant de la reine. Admis au rang des conseillers d'état, il fut envoyé dans l'Alentejo, réduisit plus. villes à la soumiss., s'avança contre un parti d'Espagnols qui comptait son frère (D. Diego Alvarez) au nomb. de ses chefs, le défit à la bataille de d'Atoleiros,

et eut, pendant le reste de la guerre, une si gr. part à l'affermiss. de l'autorité du roi Jean, que ce prince, après l'avoir nommé connétable et major-dome lui prodigua les plus éclatantes faveurs. A la célèbre bataille d'Aljubarota (1385), où les Castillans, bien supérieurs en nombre, perdirent près de 12,000 h., il commandait une aile de l'armée portugaise, dont l'autre aile était conduite par le jeune roi en personne. Il rendit encore de nouv. services à ce souver. qui l'avait si généreusem. récompensé; mais sur la fin de sa vie, las des grandeurs et peut-être désabusé de l'espoir qu'il avait conçu de voir sa patrie plus heureuse sous un maître tel que Jean Ier, il se retira dans un couv. en 1421, et y m. 10 ans après à l'âge de 71 ans. Rodriguez Lobo a pub. un poème à sa louange sous ce tit. : *o Condestabre de Portugal D. Nuñ - Alvarez Pereira*, Lisbonne, Silva-Nazareth, 1785, in-12. Outre l'*Hist. gén. de Portugal*, par La Clède, on peut consulter le t. 10 des *Chron.* de Froissard, édit. de M. Buchon, et les trois *chron.* qui ont été faites sur la vie de ce célèbre capitaine et homme d'état. L'une est écrite en lat., les deux autres en portug., sous ce titre : *Cronica do condestabre de Portugal D. Nuñez-Alvarez Pereira.* M. Bouterweck, dans son *Essai sur la littér. esp.*, donne un long extrait de la plus anc., qui passe pour un modèle de style. — D. Rui PEREIRA, oncle du précéd., fut l'âme du complot qui mit fin aux brigues et à la vie de Jean d'Andeiro. Ce fut sous ses coups que tomba ce malheureux, déjà frappé d'un coup de poignard par le gr.-maître d'Aviz (*v.* JEAN Ier et Jean de REGRAS).

PEREIRA (BENOÎT), en latin *Pererius*, savant jésuite espagnol, né à Valence, en 1535, m. à Rome en 1610, a laissé entre autres ouvr. : *Commentaria in Genesim*, Lyon, 1607, 4 tom. in-4; *in Apocalypsim*, etc. — PEREIRA (Gomez), médec. espagnol, vivait probablem. au 16e S.; car c'est à cette époque que furent publiés ses écrits, parmi lesquels nous citerons : *Antoniana Margarita, opus physicis, medicis ac theologis non minùs utile quàm necessarium*, Medina del Campo, 1554, in-f.; Francfort, 1610; et *nova veraque Medicina experimentis et evidentibus rationibus comprobata*, 1558, in-fol. Ces deux ouvr. ont été réimpr. à Madrid en 1749. On a prétendu que Descartes avait pris dans le prem. ses idées sur l'âme des bêtes; mais Descartes méditait beaucoup, lisait peu, et n'avait pas besoin d'emprunter des idées, même fausses, à personne : nous croyons donc cette imputation mal fondée. — PEREIRA (Joseph), carme portug., m. postérieur. à 1751, a laissé entre autres écrits : *Chronique des carmes portugais de l'étroite observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-folio. — PEREIRA (Antoine), orator. portugais, publia, sous le minist. du marquis de Pombal, un *Traité du pouvoir des évêques*, dont il a paru une trad. franç. en 1772. — V. CASTRO et FIGUEIREDO.

PEREIRE (JACOB-RODRIGUE), membre de la société royale de Londres, et le prem. qui se soit occupé activement en France de l'éducation des sourds-muets, obtint les suffrages de l'académie des sciences et une pension du roi Louis XV. Il était né en 1716, à Berlanga, dans l'Estremadure espagnole, et m. à Paris en 1780. Il eut le tort de cacher sa méthode, et fut éclipsé d'ailleurs par un homme plus généreux, le vénér. abbé de l'Épée, dont il essaya vainement de réfuter la méthode, qui lui semblait impraticable. Nous citerons de Pereire : *Observations sur les sourds et muets*, insérées dans le *Recueil des savans étrangers*, 5e vol., 1769.

PERELLE (GABRIEL), dessinat. et graveur à l'eau-forte, né à Vernon-sur-Seine au commencem. du 17e S., m. à Paris en 1675, a laissé un grand nombre de vues et de paysages, que les connaisseurs estiment. La plupart de ses product. ont été réunies en deux recueils intitulés : *Délices de Paris et de ses environs*; et *Délices de Versailles et des maisons royales.*—Ses deux fils, NICOLAS et ADAM, l'aidèrent dans ces travaux : le prem., né à Paris, m. à Orléans; le second, né en 1638, m. à Paris en 1695.

PERERINYI (FRANÇOIS), jésuite hongrois, cultiva la poésie, et donna : *Archilaurus strigoniensis*, Tirnau, 1655, in-8.

PERERIUS. V. PEREIRA.

PERET. V. DUPERRET.

PEREYRA (DIOGO), peintre portugais, né vers 1570, m. en 1640, montra un rare talent pour le paysage. Il peignait, de préférence, des incendies, des purgatoires, des enfers. Il a répété plus. fois, mais toujours d'une manière différente, l'*Incendie de Troie* et l'*Embrasem. de Sodome.* C'est à Lisbonne qu'on trouve le plus gr. nombre de ses product. : le cabinet du duc d'Almeida en renferme plus de 60.—PEREYRA (Manuel), l'un des plus habiles sculpteurs qu'ait produits le Portugal, naquit en 1614, et alla de bonne heure à Madrid, où il a laissé un très-gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite surtout le *Christ del Perdon*, qui se trouve dans l'église des Dominicains du Rosaire. On prétend que cet artiste étant devenu aveugle, sur la fin de sa vie, fit le modèle de la statue de *Saint-Jean-de-Dieu*, et qu'il en dirigea l'exécut. par le tact. Il m. en 1667.

PEREZ (JEAN), littérat. espagnol, plus connu sous le nom de *Petreius*, né à Tolède en 1512, m. en 1545, a mérité une place parmi les érudits précoces (*v.* la *Biblioth.* de Klefeker). Il professa l'éloquence avec beaucoup d'éclat à l'université d'Alcala. Nous citerons de lui : *Libri quatuor in laudem D. Mariæ-Magdalenæ, unà cum aliis opusculis*, Tolède, 1552, in-8.

PEREZ (don ANTONIO), ministre espagnol, est surtout connu par ses malheurs, dont l'amour fut la prem. cause. Chargé de faire agréer à la princesse d'Eboli les hommages de Philippe II, il parla pour lui-même et devint le rival heureux de son souver. Cette intrigue, demeurée quelque temps secrète, fut remarquée enfin par un certain Escovedo, qui fit part de sa découverte à Perez lui-même. Celui-ci le peignit au roi comme un homme dangereux, et le fit assassiner (1578). Mais bientôt Philippe assuré que son favori livrait les secrets de l'état à la princesse d'Eboli, le fit juger et condamner à une forte amende, à deux ans de prison et au bannissement pendant huit années. Les parens d'Escovedo ayant profité de ce moment pour demander justice, Perez avoua son crime, mais ajouta qu'il avait agi d'après un ordre supérieur. Il parvint à s'évader dans cette circonst. (1590) et à gagner l'Aragon; mais il fut arrêté et conduit à Saragosse, où sa présence causa de grands troubles par l'acharnem. du peuple à le défendre contre les familiers de l'inquisit. qui voulaient le juger à leur tour comme blasphémat. Il s'échappa encore cette fois (1591) et pour toujours. Accueilli en France par Henri IV, et en Angleterre par Elisabeth et Leicester, il finit par se fixer à Paris, où il m. en 1611. Sa femme, dona Coëllo, était m. en prison, en 1602, victime de sa tendresse conjugale et de l'injuste ressentiment du roi d'Espagne. Perez a laissé des *mémoires* et des *lettres*, impr. séparém. plusieurs fois, et recueillis sous le titre d'*Obras y Relaciones*, Paris, 1598, in-4; Genève, 1631, 1644, in-8.

PEREZ (ANTOINE), jurisconsulte espagnol, né à Alforo-sur-l'Ebre vers 1585, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1672. Nous citerons de lui : *Annotationes in Codicem*, Louvain, 1642; Amsterd., Elzevir, 1661.

PEREZ DE VARGAS (BERNARD), écrivain espagnol, pub. à Madrid en 1559, in-8, un ouvr. intit. : *de Re metallicâ, en el qual se tratan muchos y diversos secretos del conocimiento de toda suerte*

de minerales, etc.; trad. en franç. sous le titre de *Traité sigulier de métallique*, Paris, 1743, 2 vol. in-12.—V. OLIVA.

PERFETTI (BERNARDIN), célèbre improvisat., né à Sienne en 1681, fut professeur d'institutes de droit civil et canonique à l'université de Pise, et reçut en 1725 la couronne dont le Tasse n'avait pu jouir. Il m. en 1747. On n'a de lui que des *fragmens* recueillis à la hâte et à son insu pendant qu'il chantait. Il a désavoué toutes ces copies, persuadé qu'il était que les plus brillantes improvisations perdent beaucoup à être imprim et lues. Toutefois le recueil le plus complet a été publié, par le docteur Cianfogni, sous ce tit. : *Saggi di poesie parte dette all' improvviso, e parte scritte dal cav. Bern. Perfetti, Sanese*, etc., Florence, 1748, 2 vol. in-8. V. les *Vitæ Italorum* de Fabroni.

PERGAME, petit royaume dans la partie occidentale de l'Asie-Mineure, dont la ville principale était Pergame, et dont les limites varièrent souvent. Il fut fondé par l'eunuque Philétère, qui enleva à Lysimaque cette province, l'an 283 av. J.-C. D'abord borné à la Mysie, il comprit ensuite presque toute l'Asie-Mineure. Les rois s'y succédèrent dans l'ordre suivant :

Philétère.. 383 av. J.-C.	Eumène II 197 av. J.-C.
Eumène I. 263	Attale II... 159
Attale I....*241	Attale III. 134

Ces rois furent, pour la plupart, alliés fidèles des Romains, et Attale III, le dernier, leur légua son royaume. Mais Aristonicus, qui avait usurpé le trône à la mort de ce prince, leur en disputa longtemps la possession, et ce ne fut que l'an 126 que le royaume de Pergame fut réduit en province romaine. Les rois de Pergame favorisèrent les lettres, et fondèrent une bibliothèque, qui devint presque aussi célèbre que celle d'Alexandrie.

PERGAMINI (JACOPO), de Fossombrone, professeur de droit à Bologne, et ensuite secrétaire des cardinaux Visconti et Scipion Gonzague, vivait dans le 17ᵉ S. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons 2 vol. de *lettere*, et un *Trattato della lingua*, Venise, 1636.

PERGOLA (PAOLO della), philosophe assez renommé du 15ᵉ S., né à Pergola, dans la marche d'Ancône, professa la philosophie à Venise. Nous citerons de lui : *Logica sive Compendium logicæ*, Venise, 1481 et 1498; *de Sensu composito et diviso*, Venise, 1550. *V.* Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

PERGOLA (ANGE de LA), l'un des meilleurs généraux de l'Italie au commencement du 15ᵉ S., était à la tête d'une troupe de 600 chevaux, en 1405, lorsqu'il secourut les Pisans contre les Florentins. Sa petite armée ayant été défaite et dispersée, il en forma une autre, passa en Lombardie, s'attacha au duc Philippe-Marie, et contribua à faire recouvrer à ce prince les états de son père. Sa gendarmerie était réputée la meilleure de l'Italie, et sa propre renommée fut justifiée par de nombr. victoires ; mais en 1427, se trouvant sous les ordres de Malatesti de Pesaro, il perdit presque tous ses soldats à la bataille de Macalo, et manqua d'être fait prisonnier. Il m. subitement à Bergame peu après cette grande défaite, et sa mort détertermina le duc de Milan à faire la paix avec ses ennemis.

PERGOLESE (JEAN-BAPTISTE), célèbre compositeur, né en 1704 à Casoria, petite ville du royaume de Naples, m. en 1737 dans une retraite que lui avait offerte, au pied du Vésuve, le duc de Mondragone, est surtout connu par son *Stabat*, qui réunit, au jugement de Grétry, *tout ce qui doit caractériser la musique d'église dans le genre pathétique*. Cependant il a laissé quelques opéras, entre autres la *Serva Padrona*, que toute l'Europe voulut entendre, et l'*Olimpiade*, qui fut sifflée par ses envieux, et qui ne méritait certainement pas un pareil accueil. On trouve une *notice* sur la vie et les ouvrages de Pergolèse dans le *Mercure de France* de juillet 1772, p. 191.

PERI (JACOPO), de Gênes, vivait au 16ᵉ S. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Recueil de proverbes et de sentences* (*Raccolta di proverbj e sentenze*), auquel on peut joindre les *Proverbj italiani*, d'Orlando Pescetti, Venise, 1618, in-12. — PERI (Giov.-Domenico), pauvre berger de Toscane, que la lecture de l'Arioste rendit poète, vivait au 17ᵉ S. Il s'exerça d'abord dans les montagnes à composer des drames et des poèmes, qu'il récitait à ses camarades et aux voyageurs ; mais bientôt sa réputation s'étendit au-delà de ces limites étroites. Outre une fable intitulée *il Siringo*, nous avons de lui deux poèmes (*in ottava rima*), l'un intitulé *Fiesole distrutta*, Florence, 1619, in-4 ; l'autre *il Mondo desolato*. — PERI (Jacopo), maître de chapelle à Florence, est connu pour avoir composé la musique de deux opéras de Rinuccini, celle de *la Dafne*, en 1594, et celle de l'*Euridice*, en 1600. Ce dernier ouvrage fut représenté lors de la célébration du mariage de Henri IV, roi de France, avec Marie de Médicis.

PERIANDER (GILLES), littérat., né à Bruxelles vers 1540, passa une grande partie de sa vie à Mayence. On cite de lui : *Germania, in quâ doctissimorum virorum Elogia et Judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12 ; *Nobilitas moguntinæ diœcesis, metropolitan. eccles.*, Mayence, 1568, in-8.

PERIANDRE, tyran de Corinthe, succéda à son père Cypselus l'an 633 avant J.-C., suivant Larcher, ou l'an 585, suivant La Nauze. Il gouverna d'abord sagement, limita lui-même son autorité, fit tout pour maintenir la paix, et s'occupa de faire fleurir les arts et les lettres ; mais bientôt le mécontentement causé par son usurpation et les troubles qui s'ensuivirent le portèrent à chercher sa sûreté dans des mesures sévères, et insensiblement il devint cruel. Il se débarrassa des plus illustres citoyens par l'exil ou par les supplices, exerça des vexations même contre les femmes, et maltraita la sienne, au point de la faire périr. Lycophron, le plus jeune de ses fils, ne prit aucun soin de cacher son ressentim. légitime, et fut exilé dans l'île de Corcyre. Plus tard, Périandre le pria de venir occuper le trône de Corinthe ; mais le jeune prince ayant déclaré qu'il ne voulait point habiter la même ville que son père, celui-ci lui promit d'aller se fixer dans l'île de Corcyre. Cet arrangement effraya les Corcyréens, qui, pour en empêcher l'exécution, tuèrent Lycophron. Périandre fit encore couler du sang pour venger son fils, et m. dans un âge très-avancé l'an 563 avant J.-C., selon Larcher. Cette date est en contradiction avec l'opinion d'Aristote et de tous les bons chronologistes, qui veulent que Périandre ait régné 44 ans. Ce tyran est compté assez généralement parmi les sept sages de la Grèce ; mais quelques auteurs mettent à sa place Chilon ou Lassus. La *Mort de Périandre* est le sujet d'une tragédie de Luce de Lancival.

PÉRICLÈS, orateur, guerrier, politique, et l'un des plus grands hommes d'Athènes, a mérité de donner son nom au plus beau siècle de la Grèce. Sa naissance, qui était illustre, doit être probablement placée entre les années 500 et 490 avant l'ère chrétienne. Il montra beaucoup d'ardeur pour tous les genres d'études, mais un goût dominant pour les affaires, qui devinrent le sujet de ses entretiens même avec son maître de musique. Il eut l'adresse de se cacher d'abord pour être mieux aperçu, et il attendit sans impatience le moment de saisir le rôle auquel devaient l'appeler ses talens, sa fortune et l'illustration de sa famille. Lorsqu'il vit Cimon à la tête de l'aristocratie, il aspira à être le chef du parti populaire, qui n'en avait point alors, et bientôt il eut écarté tous ses rivaux par l'habileté de sa conduite, par l'ascendant de sa parole flatteuse et in-

sinuante, et plus encore peut-être par ses largesses. Il eut le crédit de faire bannir Cimon, en l'accusant de favoriser les intérêts de Lacédémone, et de le rappeler ensuite pour conclure un traité avec cette même république. Après la mort de ce vertueux citoyen, son beau-frère Thucydide, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien de ce nom, fut le chef de l'aristocratie. Périclès le fit bannir aussi (444), et resta le seul maître de l'administration. Délivré de cet adversaire, qui censurait amèrement ses fastueuses entreprises, il acheva l'Odéon, le Parthénon et d'autres monumens dont les débris fournissent encore des modèles ou des inspirations aux artistes. Il rechercha aussi la gloire militaire, moins peut-être pour elle-même que pour le prestige dont elle pouvait environner son pouvoir. Il ravagea le Péloponèse en 455, vainquit les Sicyoniens deux ans après, et parcourut en tous sens les mers de la Grèce, dévastant les côtes de l'Acarnanie, retenant les alliés dans l'obéissance, et frappant de terreur les peuples barbares : enfin il soumit l'Eubée, qui s'était révoltée en 446. Dès-lors il put se dispenser d'être trop complaisant pour le peuple, et il n'en travailla que plus efficacement à lui assurer le repos et le bonheur. Il s'opposa aux projets de conquêtes de ses concitoyens, et eut le courage de braver les murmures populaires; mais en 441 il entreprit une guerre contre les Samiens, dont les Milésiens avaient à se plaindre, et on l'accusa d'avoir cédé cette fois aux prières d'Aspasie, née à Milet. L'on a peine à croire que cette accusation soit fondée : il est vrai toutefois que Périclès aima passionnément cette femme, et que, pour s'unir à elle, il répudia son épouse, dont il avait eu deux fils, Xantippus et Paralus. Il se vit en butte aux sarcasmes des poètes comiques, n'éprouva pour cela aucune colère contre les arts et ceux qui les cultivaient, et conserva toute son influence. En 432, il fit envoyer des secours aux Corcyréens, attaqués par les Corinthiens, pour distraire l'attention de ses compatriotes, et ne pas être obligé de rendre des comptes, s'il faut en croire Diodore de Sicile. On lui reprocherait avec plus de raison d'avoir trop faiblement défendu Corcyre et de n'avoir pas prévenu la défection de Potidée. Ses ennemis, n'osant encore l'attaquer lui-même, persécutèrent ses partisans les plus illustres, Phidias, Anaxagore. Cependant la guerre du Péloponèse vint encore une fois mettre en évidence son habileté. Il sut enchaîner l'impatience de ses concitoyens, et les sauver ainsi de l'invasion des Lacédémoniens, qui se retirèrent après d'inutiles efforts. Ce fut là son dernier succès. Le peuple le taxa de lâcheté, lui ôta le pouvoir et le condamna à une forte amende. Pour comble de malheur, ce grand citoyen perdit presque toute sa famille dans une peste qui ravagea l'Attique. Bientôt il fut rappelé à la tête de l'administration; mais ses jours de gloire étaient passés. Il fut forcé de lever le siége de Méthone et d'abandonner les places du Péloponèse, dont il s'était emparé, et il eût encouru, sans doute, une nouvelle disgrâce, s'il n'eût été emporté par la peste, l'an 429 av. J.-C. Il ne nous reste aucun monument de son éloquence, qui fut presque aussi vantée que ses talens politiques : les discours que lui prête Thucydide ne sont pas de lui, quoiqu'il en ait réellement prononcés dans les mêmes circonstances.— Un fils qu'il avait eu d'Aspasie, et qui porta aussi le nom de PÉRICLÈS, était un des généraux athéniens qui, en 406, après avoir vaincu les Athéniens, commandés par Callicratidas, furent condamnés à mort pour avoir négligé de faire inhumer les guerriers morts dans cette bataille.

PÉRICTYONE, femme philosophe, attachée à la doctrine de Pythagore, passe pour avoir composé un *Traité de la sagesse*, qui ne nous est pas parvenu. Bentley a contesté l'existence de l'ouvr. et de l'auteur. — PÉRICTYONE était aussi le nom de la mère de Platon.

PERIER (SCIPION DU), jurisconsulte, né en 588 à Aix en Provence, de ce François du Périer, à qui Malherbe a adressé quelq.-unes de ses belles stances, parut avec éclat au barreau, obtint les suffrages d'Arnaud d'Andilly, de Jérôme Bignon, et du savant Peiresc, fut élu consul de sa ville natale en 1638, et m. en 1667. Il a laissé quelq. écrits, dont on trouvera les plus importans dans le recueil pub. par La Touloubre, conseiller au parlement, sous le titre d'*OEuvres de du Périer*, Toulouse, 1760, 3 vol. in-4. Cette édit. renferme en outre une bonne *notice* sur du Périer.—PERIER (Aimar du), sieur de Chameloc, etc., conseiller au parlem. de Grenoble, de la même famille que le précéd., a laissé : *Disc. historique* touchant l'état général des Gaules, et principalem. du Dauphiné et de la Provence, tant sous les Romains que sous les Français et Bourguignons, etc., Lyon, 1610, in-8.—V. DUPÉRIER.

PERIER (JACQUES-CONSTANTIN), habile mécanicien, membre de l'acad. des sciences, naquit à Paris en 1742. Il avait deux frères, qui comme lui s'appliquèrent à la mécanique : le plus jeune m. à l'âge de 24 ans; mais l'autre (Auguste-Charles, qui vit encore), ne cessa de le seconder dans ses nombreux travaux. La pompe centrifuge, plus de cent machines à vapeur, des cylindres à papier, des machines à filer le coton, une foule d'autres invent. utiles, et un nombre prodigieux d'appareils d'usines, sont sortis de leur établissem. Selon que les circonst. l'exigeaient, ils se chargèrent de div. entreprises qui réussirent la plupart, mais qui cepend. portèrent un coup funeste à leur fortune, parce qu'elles leur furent payées en assignats. Ils eurent parfois en activité plus de 93 ateliers. Jacques-Constantin est auteur d'un *Essai sur les machines à vapeur*, et de plus. *mémoires* insérés dans le Recueil de l'acad. des sciences. Il m. en 1818.

PERIER (SCIPION), né à Grenoble en 1776, d'une autre famille que le précéd., dirigea les améliorat. importantes qui furent faites dans les mines de houille d'Anzin, dont son père avait acheté une partie considérable, fonda une maison de banque à Paris, avec son frère Casimir, et créa ou perfectionna plusieurs autres établissem. d'industrie. A l'époque de sa m., arrivée en 1821, il était un des régens de la banque de France. Il a donné plusieurs articles dans les *Annales de chimie*. V. son *éloge*, par M. Degérando, dans le *Bulletin de la société d'encouragem.*, avril 1821, n° 202, 20e année, pag. 117.

PERIERS (BONAVENTURE DES). V. DESPERIERS.

PERIGNON (dom PIERRE), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né à Ste-Menehould vers 1640, m. en 1715 à Hautvilliers, où il était procureur de l'abbaye, et en cette qualité chargé du soin des vignes, s'occupa beaucoup des moyens d'améliorer leur culture, et parvint à donner au vin de Champagne cette finesse et ce montant qui le distinguent. Il fit connaître son secret dans des *Mémoires sur la manière de choisir des plants de vigne convenables au sol, sur la façon de les provigner, de les tailler, de mélanger les raisins, d'en faire la cueillette, et de gouverner les vins.*

PERIGNON (le marq. DOMINIQUE-CATHERINE de), pair et maréchal de France, né à Grenoble en 1754, fut député en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Haute-Garonne. Il quitta bientôt ce poste pour rejoindre l'armée des Pyrénées-Orientales, et après avoir passé de grade en grade, il succéda à Dugommier dans le commandement en chef. Les batailles de la Jonquière, de St-Sébastien et de la Madeleine, la prise du fort de Figuières et celle de Roses sont les titres militaires de Pérignon. Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, il fut nommé ambassadeur à Madrid, où il signa, en 1796, un traité d'aillance offensive et défensive entre ce pays et la France. Il

ne se distingua pas moins à l'armée d'Italie dans un poste inférieur. En 1808, il remplaça Jourdan dans le commandement des Français à Naples; il était déjà depuis quelques années sénateur et maréchal. En 1814, il fut nommé par le comte d'Artois commissaire extraordinaire de la première division militaire. Lors du retour de Bonaparte, il essaya d'organiser un plan de résistance dans le Midi, et se retira ensuite dans ses terres. Après la seconde rentrée du roi, il eut le gouvernement de la première division milit. et fut nommé pair de France. Il est mort en 1819, maréchal de France depuis le rétabl. de cette dignité, et sénateur depuis 1801.

PERILLE ou PERILLUS, sculpteur athénien, florissait 570 ans avant l'ère chrét. Il fut employé par Phalaris, tyran d'Agrigente, à fabriquer un taureau d'airain pour brûler vifs les criminels, et lui-même il en fit le prem. l'essai, pour sa récompense.

PERIMEZZI (Joseph-Marie), évêq. d'Oppido, né à Paola dans la Calabre, mort en 1740, a laissé : *in sacram de Deo scientiam Dissertationes selectæ, historicæ, dogmaticæ, scholasticæ*, Naples, 1738, 8 tom. in-fol., etc.

PERINGSKIOELD (Jean), antiquaire suédois, profess. d'antiquités à Upsal, conseiller de la chancellerie pour la même science, etc., né à Strengnès, dans la Sudermanie, en 1654, mort en 1720, est un des savans qui ont rendu le plus de services à l'histoire du Nord, surtout en publiant des MSs. importans; mais il eut malheureusement moins de sagacité que de zèle. Parmi les éditions qu'on lui doit, nous citerons : *Heimskringla, sive Historiæ regum septentrionalium, à Snorrone Sturlonide conscriptæ*, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.; *Joannis Messenii scondia illustrata, sive Chronologia de rebus Sueciæ, Daniæ et Norvegiæ, ex MSs. ipsius auctoris* ibid., 1700-1704, 14 t. en 2 v. in-fol.

PERINI (Louis), architecte, mort en 1731 à Vérone, sa patrie, a publié une *Histoire du monastère de St-Sylvestre* à Vérone, et un bon *Traité de géométrie pratique.*

PERINO DEL VAGA, ou BUONACCORSI (Pierre), peintre florentin, élève de Raphaël, naquit en 1501. Ses premiers essais annoncèrent du talent, et le Vaga, qui les vit, protégea le jeune artiste qui, par reconnaissance, joignit à son nom celui de son bienfaiteur. Raphaël l'employa dans les différens trav. dont il était chargé, et Perino se montra digne d'un tel maître. Lors de la dispersion de l'école qu'avait formée ce grand peintre, Perino vint à Gênes, où il fut employé par le prince Doria à l'embellissement du palais qu'il faisait construire hors de la porte St-Thomas. C'est-là surtout que l'élève de Raphaël fit preuve d'un beau talent. Il revint dans la suite à Rome où il peignit la fameuse salle conn. sous le nom de *Salle royale.* Il m. en 1547. Parmi ses tabl. on remarque : la *Naissance d'Eve*; un *Saint Jean dans le désert*; le *Combat d'Horatius Coclès*; et des *Jeux d'enfans.* Vasari le regarde comme le meilleur dessinat. de l'école de Florence après Michel-Ange, et comme le meilleur de tous les peintres qui aidèrent Raphaël dans ses travaux.

PERION (Joachim), savant philologue, de l'ordre des bénédictins, né vers la fin du 15e S. à Cormeri, en Touraine, m. à l'abbaye de cette ville en 1559, suivant Niceron, et en 1561, suivant D. Liron, a laissé un grand nombre de traductions, dont on trouvera la liste dans le t. 36 des *Mémoires* de Niceron. Les plus remarquables sont celles des *ouvrages* de morale et de politique d'Aristote, des *Harangues* d'Eschine et de Démosthènes pour la couronne, etc. Parmi ses autres écrits, nous nous contenterons de citer : *de Vitis et Rebus gestis Apostolorum*, Paris, 1551, in-16; réimp. plusieurs fois, et trad. en franç. par Jean de La Fosse, ibid., 1552, in-16; *de sanctorum virorum, qui patriarchæ ab ecclesiâ appellantur, Rebus gestis ac Vitis*, ibid., 1555, in-4; trad. en français par La Fosse, sous ce titre : *les Vies des patriarches de l'Ancien-Testament*, ibid., 1557, in-8.

PÉRIPATÉTICIENS, nom donné aux disciples d'Aristote, soit parce qu'ils recevaient leurs leçons en se promenant (περιπατειν, *se promener*), soit parce qu'ils se réunissaient dans les salles du Lycée (περιπτοι, *salles*). Après Aristote, les plus célèbres péripatéticiens furent Théophraste, Straton, Hiéronyme de Rhodes, Critolaüs, Diodore de Tyr, Démétrius de Phalère. Vers le temps d'Auguste, la doctr. péripatéticienne se répandit partout l'empire, et fut illustrée par Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, etc. Négligée dans les premiers siècles du christianisme, elle fut remise en honneur par Boèce et Cassiodore, vers le 5e S., et, de toutes les sectes du paganisme, fut la seule qui se conserva dans le moyen âge. Elle prit alors le nom de philosophie scolastique, et l'on sait combien Descartes eut de peine à renverser ce fantôme puissant, qu'il voyait placé entre lui et la lumière de la vérité.

PERIPOT-DURAN, rabbin aragonais, vivait à la fin du 14e S. et au commencement du 15e. Il se réfugia en Egypte pour professer librement la religion de ses pères. Le christianisme, dit M. Labouderie, a eu peu d'adversaires aussi emportés et aussi astucieux dans le raisonnement. Nous citerons de lui : *Iggereth al tebi Caavodecha* (lettre sur les fondemens de la loi, pour répondre aux Epicuriens qui adorent les images); *Mahasseh Ephod* (œuvre du pectoral). Le premier de ces écrits est une attaque violente dirigée contre la religion chrétienne; le second est une grammaire philologique et critique de la langue hébraïque, très-estimée.

PERISADÈS Ier, 7e roi du Bosphore cimmérien, de la dynastie des Leuconides, prend les titres de roi des Sindes, des Torètes et des Dandariens, sur quelques-uns de ses monumens, et sur d'autres la qualité de roi de tous les Mœotes et des Thâtes. Il joignait à ces titres celui d'archonte de Bosporus et de Theodosia, les deux principales villes grecques du Bosphore cimmérien. Cette circonstance montre que les princes de la race des Leuconides ne jouissaient pas encore de toute la plénitude de la puissance royale, ou qu'ils avaient laissé aux Grecs, leurs sujets, quelques-unes des formes du gouvernement républicain. Perisadès monta sur le trône, selon Diodore de Sicile, la 4e année de la 107e olympiade (349 avant J.-C.) Il paraît qu'il partagea l'autorité avec ses frères, Satyrus et Gorgippus; mais, du reste, les évènemens de sa vie ne sont guère connus. Il régna 38 ans, et m. par conséquent vers 312, laissant trois fils, Satyrus, Eumelus et Prytanis, qui se firent la guerre. Eumelus resta, par la mort de ses frères, maître de tout le Bosphore. — Perisadès II était fils du roi Spartocus, qui paraît être Spartocus IV, fils d'Eumelus, fils de Perisadès Ier. Le titre de roi lui est formellement donné dans les monumens du Bosphore. Ce Spartocus, que nous croyons le prédécesseur de Perisadès II, était mort la 4e année de la 122e olympiade (289 av. J.-C.) — Perisadès III, dernier roi du Bosphore, de la race des Leuconides, dut cesser de régner vers l'an 118. Il prit le parti de céder ses états au célèbre Mithridate-Eupator, pour se soustraire aux prétentions vexatoires des Scythes, dont il était tributaire.

PERIZONIUS (Jacques), savant philologue et critique judicieux, né en 1651 à Dam, dans la province de Groningue, professa à Leyde l'histoire, l'éloquence et la langue grecque, après avoir occupé d'abord quelques fonctions honorables dans l'enseignement à Delft et à Franeker. Il mourut à Leyde en 1715. Nous citerons de lui : *Animadversiones historicæ*, etc., Amsterdam, 1685, in-8; *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Utrecht,

1736, 2 vol. in-8; *Rerum per Europam seculo* 16° *maximè gestarum Commentarii historici*, Leyde, 1710, in-8. *Voy.*, pour plus de détails, son *Eloge* dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, t. 9 et 10.

PERKIN-WAERBECK est le nom que l'on a donné à un personnage qui joua un rôle important dans l'histoire d'Angleterre, sous le règne de Henri VII. Nous allons rapporter en peu de mots les faits relatifs à sa singulière destinée. Vers l'an 1490, on put remarquer dans le palais de la duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, un jeune homme dont la ressemblance avec ce prince était frappante. La duchesse le reconnut solennellement pour son neveu, et l'envoya en Irlande (1492), où il prit le nom de duc d'York. Un moment il eut l'espoir d'être secondé par Charles VIII, qui l'accueillit à la cour de France; mais bientôt ce prince fit la paix avec le roi d'Angleterre, et le prétendant se réfugia auprès de la duchesse de Bourgogne, qui lui donna le surnom de *Rose-Blanche*. Cependant Henri VII cherchait, sans beaucoup de succès, à démontrer que son rival était un imposteur, et faisait des démarches inutiles auprès du gouverneur des Pays-Bas pour se le faire livrer. Le jeune homme, poursuivant ses desseins sous les auspices de la princesse qui s'avouait sa tante, fit une tentative sur la côte de Kent (1495), puis en Irlande, et, n'ayant point réussi, alla se jeter entre les bras du roi d'Ecosse, Jacques IV, qui le reconnut publiquement, l'attacha à sa famille par un mariage, et entra même avec lui dans le Northumberland (1496). Leurs armes ne furent pas heureuses, ni cette année, ni l'année suivante, et le prétendant alla attendre en Irlande une occasion plus favorable. Une révolte qui éclata dans le comté de Cornouailles lui ayant permis de reparaître sur la scène politique, il débarqua dans la baie de White-Sand (1498), et se porta aussitôt sur Badmin. Ce fut là que, pour la première fois, il prit le titre de Richard IV dans une proclamation que Bâcon nous a conservée. Il échoua encore dans cette nouvelle entreprise, réclama et obtint le droit d'asile dans l'abbaye de Beaulieu; mais, se laissant séduire par les promesses artificieuses de Henri, il se livra à lui volontairement, et fut conduit à la Tour de Londres. Au bout d'un an de captivité, pendant lequel son heureux rival travailla plus que jamais à le faire passer pour un imposteur, sans y réussir toutefois, le vrai ou faux Richard IV s'évada, et se réfugia dans le monastère de Bethléem, dont le prieur consentit à le livrer, après avoir stipulé que l'infortuné aurait du moins la vie sauve. Henri VII fit subir à son prisonnier deux expositions publiques, et le renferma ensuite à la Tour; mais bientôt il le fit comparaître, comme coupable d'une conspiration, devant des commissaires qui le firent attacher au gibet (1499). Telle fut la fin de ce Perkin, qui avait été reconnu par plus. princes de l'Europe comme le légitime héritier de la couronne d'Angleterre, et dont les droits ont paru incontestables à quelques auteurs contemporains, ainsi qu'à plusieurs historiens modernes. *Voy.* Rapin-Thoiras, et les *Essais historiques et critiques sur Richard III*, par M. J. Rey, Paris, 1818, in-8. On doit à M. Dorion un roman intit. *Perkin Waerbeck*. M. Brazier a donné, en 1827, une pièce sous le même titre au théâtre de Madame.

PERKINS (WILLIAM), né à Marton en 1558, professa la théologie à Cambridge, où il mourut en 1602. On a de lui: un *commentaire* sur une partie de la Bible; un gr. nombre de *traités théologiques*, rec. et pub. en 1606, 3 vol. in-fol.

PERKINS (ELISHA), médecin établi aux Etats-Unis d'Amérique, se fit connaître par l'invention d'un moyen thérapeutique, qui consistait à promener sur la partie malade du corps deux aiguilles coniques, qu'il appelait le *tracteur métallique*. L'enthousiasme fut grand d'abord pour le perkinisme (c'est le nom qu'on donna à cette nouvelle méthode), mais bientôt son fondateur ne fut plus qu'un charlatan aux yeux des enthousiastes même, qui s'étaient multipliés en Amérique et dans plusieurs contrées de l'Europe. Il n'avait d'abord appliqué son remède qu'à des maladies telles que la goutte, le rhumatisme; mais bientôt il prétendit guérir avec ce singulier moyen tous les maux de l'espèce humaine, la fièvre jaune, par exemple, à laquelle il succomba lui-même à Plainfield, dans les dernières années du 18e S., malgré toutes les promenades qu'il fit faire à ses aiguilles sur lui-même. — Son fils, le docteur Benjamin Douglas PERKINS, soutint l'utilité de cette invention dans un ouvrage imprimé à Londres en 1799, in-8, sous ce tit.: *Influence des tracteurs métalliq. sur le corps humain*. Le perkinisme, restreint à quelques maladies, a été regardé comme salutaire par des médecins distingués, et a survécu à son auteur; mais aujourd'hui il est relégué parmi les rêveries médicales. Un anonyme, entre autres, l'a combattu par un ouvrage intitulé: *du Perkinisme*, *ou des Aiguilles du sieur Perkins*, *dans l'Amérique septentrionale*, Copenhague, 1798, in-8.

PERMISSION (BERNARD BLUET, plus connu sous le nom usurpé de comte de), né dans la pauvreté en 1566, au village d'Arbères, près de Divonne, au pays de Gex, se figura qu'il était appelé à jouer un grand rôle, quoiqu'il eût passé ses premières années à garder les troupeaux, et s'échappa de chez ses parens. Il séjourna quelq. temps à la cour du duc de Savoie, qui s'en amusa, et vint ensuite à celle de Henri IV, qui ne voulut pas de lui. Il vivait de quelques aumônes qu'il recevait, distribuant des livrets remplis d'obscénités et de folies. On conjecture qu'il mourut de misère à Paris vers 1606. Nous n'entrerons pas ici dans de plus grands détails sur ce malheureux. On ne sait rien sur sa vie qu'il n'ait raconté lui-même dans l'ouvrage intitulé: *Recueil de toutes les œuvres de Bernard de Bluet*, *d'Arbères*, *comte de Permission*, *chevalier des ligues des treize cantons suisses*, etc., in-12, dont on trouvera la description dans la *Bibliographie* de Debure, t. 4, n° 3990, et dans le catalog. *Delaleu*, par Nyon, 1775, in-8, n° 1055.

PERMOSER (BALTHASAR), sculpteur, plus connu sous son prénom, né à Cammer, en Bavière, l'an 1650, fit un long séjour en Italie, et travailla ensuite principalem. pour le prince Eugène, dont il a fait aussi la statue, que l'on voit dans un des jardins des faubourgs de Vienne. Ses ouvrages les plus renommés sont: *la Charité*, *la Peinture et la Sculpture qui s'embrassent*, une *Mauresque avec son enfant*, et surtout un *Maure tenant un poisson*. Il m. à Dresde en 1732.

PERNETTE DU GUILLET. V. GUILLET.

PERNETTI (JACQUES), prêtre, historiographe de la ville de Lyon, né dans le Forez en 1696, m. à Lyon en 1777, cultiva les lettres avec plus d'ardeur que de succès. Nous citerons de lui: *le Repos de Cyrus*, Paris, 1732, in-8, fig., dont on trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des romans*, décembre 1775; *Lettres philosophiques sur les physionomies*, 1748, 3 part. in-12; Lyon, 1760, in-8; *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon*, ou *les Lyonnais dignes de mémoire*, Lyon, 1757, 2 vol. petit in-8.

PERNETY (dom ANTOINE-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Roanne, dans le Forez, en 1716, quitta son monastère et même son habit, et fut pendant quelque temps conservateur de la bibliothèque de Berlin. De retour à Paris, il refusa de rentrer dans son ordre, obtint à ce sujet un arrêt du parlem., et resta dans le monde. Il m. en 1801. Il s'était beaucoup occupé d'alchimie, et croyait même avoir trouvé la pierre philo-

sophale. L'on prétend qu'il forma à Avignon une espèce de secte, dont on ne connaît pas bien les dogmes, et qui comptait en 1787 une centaine d'affiliés. Au reste, il était très-savant, mais n'avait aucune méthode dans les idées. Nous citerons de lui : *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1757, in-8; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, fait en 1763 et 1764, 2e édit., Paris, 1770, 2 vol. in-8, avec 16 planches (Pernety avait accompagné Bougainville aux îles Malouines en qualité d'aumônier); *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Berlin, 1770, in-12.

PERNO (GUILLAUME de), jurisconsulte syracusain du 15e S., a laissé : *Consilia feudalia; Consilia practica et statuta; de principe, rege, reginâ, Tractatus; de feudis Tractatus; in aliquot pragmaticis et privilegiis Commentarium.*

PERON (FRANÇOIS), naturaliste et voyageur, né en 1775 à Cerilly, petite ville du Bourbonnais, venait d'achever ses études au collége de sa ville natale, lorsque la révolution le jeta dans la carrière militaire. Il assista à quelques combats, fut fait prisonnier, et profita de sa captivité pour lire sans distraction les historiens et les voyageurs. De retour en France en 1794, il fut réformé pour ses blessures, et vint étudier la médecine à Paris. Il allait être reçu docteur lorsqu'il obtint, non sans peine, d'être employé comme zoologiste dans l'expédition aux terres australes, commandée par Baudin, et qui partit du Hâvre le 19 octobre 1800. Ce fut dans ce voyage, qui fut terminé le 7 avril 1804, que Péron fit les belles expériences qui démontrent que les eaux de l'Océan sont d'autant plus froides qu'on descend à une plus grande profondeur. Sa collection d'animaux, d'après le rapport de la commission chargée de l'examiner, contient plus de cent mille échantillons d'animaux, et le nombre des espèces nouvelles s'élève à plus de deux mille cinq cents : d'où il résulte que Péron, aidé toutefois de M. Le Sueur, son compagnon de voyage, son collaborat. et son ami, a fait connaître plus d'animaux que tous les naturalistes des derniers temps. Sa santé était affaiblie par de longues fatigues. Il m. dans le lieu de sa naissance en 1810. Nous citerons de lui : *Observations sur l'Anthropologie*, Paris, an VIII; *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années* 1800-1804, Paris, 1807-1816, 3 vol in-4, et atlas. Le 2e vol. était imprimé à moitié à la mort de Péron. La publication en est due à M. L. de Freycinet, l'un des officiers de l'expédition, auquel appartient d'ailleurs en entier le 3e vol., et qui a présidé aussi à la confection de l'atlas. M. Arthus-Bertrand a publié, en 1824 et années suivantes, une 2e édition de cet ouvrage, format in-8. On a l'*Eloge* de Péron, par MM. Alard et Deleuze, 1811, in-4.

PERONI (JOSEPH), sculpteur, né à Rome, où il m. en 1663 à l'âge de 36 ans, montra du talent pour son art; mais ses passions fougueuses et la vie errante qu'elles lui firent mener furent de grands obstacles à ses progrès et à sa fortune. Il fit à Stockholm la *statue de la reine Christine*, et à Naples un *Neptune* destiné à une des fontaines de Madrid.

PERONNE (CLAUDINE), lyonnaise du 16e S., remarquable par sa beauté, cultiva la poésie, et dédia quelques-unes de ses productions à Henri II.

PÉRONNET DE GRAVAGUENS (JOSEPH-FRANÇOIS), né à Lyon, mort dans la même ville en 1761, à l'âge de 42 ans., a publié, sans nom d'auteur, quelques opuscules, entre autres : deux *Lettres sur la tragédie de Spartacus; la Famille indigente*, drame; et des *Regrets* sur la mort de sa femme, Lyon, 1761, in-12.

PEROTTI (NICOLAS), célèbre grammairien, né en 1430 à Sasso-Ferrato, petite ville sur les confins de l'Ombrie et de la Marche d'Ancône, étudia à l'acad. de Bologne, où le défaut de fortune l'obligea d'accepter une chaire de rhétorique et de poésie; mais bientôt il se concilia la bienveillance de l'empereur Frédéric III et du pape Nicolas V, et fit un chemin rapide. Après avoir rempli plus. fonctions honorables à Rome, il fut nommé, en 1458, archevêque de Siponto ou de Manfredonia dans la Pouille, et fut pourvu, en 1465, du gouvernement de l'Ombrie, et en 1474, de celui de Pérouse. Il m. dans la petite île de *Centipera*, près de Sasso-Ferrato, en 1480, après avoir pris part à toutes les affaires importantes qui furent traitées de son temps. Les biblioth. d'Italie possèdent un gr. nombre de *Harangues*, de *lettres* et d'autres *opuscules* de Perotti : Apostolo Zeno en a recueilli les titres dans ses *Dissertaz. vossiane*, I, 256-74. Nous citerons de lui : *Rudimenta grammatices*, Rome, 1473, in-fol., souv. réimpr. à Rome, dans le reste de l'Italie, et à Paris; *Cornucopia sive Commentaria linguæ latinæ*, Venise, 1489, in-fol.; ibid., chez les Aldes, 1499, 1513 et 1526, in-fol. (C'est un commentaire sur quelq. parties des ouv. de Martial).

PEROTTI (FRANÇOIS), ami de Frà Paolo, est auteur d'une réfutation de la bulle de Sixte-Quint contre le roi de Navarre. Cet écrit, en ital., est recherché de quelq. curieux.

PEROTTI (ANTOINE-MARIE), carme de la congrégation de Mantoue, d'abord profess. à Milan, ensuite prieur du couvent de Sora, né à Bologne en 1715, mort à Sora en 1769, se distingua comme prédicat. et comme poète. Il a laissé des *oraisons funèbres*, des *sermons*, des *remarques*, et un gr. nomb. de pièces de poésie, ins. dans div. recueils.

PEROTTI-LEVI (JUSTINE), contemporaine de Pétrarque, eut avec lui une correspondance littéraire et poétique, et cultiva elle-même la poésie italienne. C'est elle qui adressa à l'amant de Laure le sonnet si connu, qui commence par ce vers : *Io vorrei pur drizzar queste mie piume*, etc.; et elle en reçut pour réponse le sonnet qui commence ainsi : *La gola, il sonno, e l'oziose piume*, etc. V. les *Dissertazioni vossiane* d'Apostolo Zeno, tom. I, p. 257.

PEROUSE (N. de LA), ecclés. et poète assez médiocre, m. vers 1775, est connu par quelques vers dévots, tels que des *stances* sur les évangiles, des *cantiques*, des *poésies sacrées*, 1770, in-8.

PÉROUSE (JEAN-FRANÇ. GALAUP DE LA), célèbre navigat., né à Albi en 1741, était enseigne en 1764. Les quatorze années qui suivirent lui donnèrent l'occasion de parcourir une grande partie du globe. Lors de la reprise des hostilités, en 1778, il commanda une frégate dans l'escadre du comte d'Estaing, et mérita par sa belle conduite le grade de capitaine de vaisseau (1780), dont il se rendit de plus en plus digne par de nouv. faits d'armes. En 1782, il fut chargé d'aller attaquer les établissemens anglais de la baie d'Hudson, et eut un plein succès dans cette entreprise, qui l'exposa à la plupart des dangers que la navigation peut offrir dans les parages les plus redoutés. Cette expédit., d'ailleurs peu importante par ses résultats politiq., développa du moins et fit connaître en même temps les talens de La Pérouse. Ce fut alors que Louis XVI lui confia la direction de cette belle campagne de découvertes qui a mis fin à sa carrière et rendu son nom immortel. Les bases du projet, résumées par le prince lui-même et écrites de sa main, étaient le commerce d'une part et les reconnaissances de l'autre. L'expédition, composée des frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, la prem. commandée par La Pérouse, la seconde par Delangle, son ami, fit voile le 1er août 1785. La relation du voyage de La Pérouse, rédigée par M. Milet de Mureau, a été publiée à Paris en 1797, 4 vol. in-4, avec atlas. On pourra y voir la route qu'a suivie l'infortuné navigateur. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que, depuis son départ de Botany-Bay on n'a reçu de lui aucune nouvelle. Dans sa dern. lettre

au ministre, datée du 7 février 1788, il annonçait l'intention de remonter aux îles des Amis, de passer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existait un, de visiter le golfe de la Carpentarie et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen, de manière cependant à pouvoir arriver à l'Ile-de-France, au commencement de décembre 1788. Tel est, à peu de choses près, le fil qui a conduit d'Entrecasteaux sur les traces de La Pérouse; mais ni lui ni d'autres n'ont rien pu découvrir de certain sur le sort de cet intrépide marin et de ses compagnons. Il paraît constant qu'ils ne sont pas venus aux îles des Amis, comme ils l'annonçaient, et tout porte à croire qu'ils auront péri en s'y rendant de Botany-Bey. Au reste, l'on ne peut faire sur ce triste évènement que des conjectures plus ou moins probables. On a découvert en 1826, des *lettres inédites* de La Pérouse, sur lesquelles on peut consulter la *Revue encyclop.*, t. 1er de 1827, p. 323.

PÉROUSE (PICOT de LA). V. PEIROUSE.

PEROZAMAD, prince arsacide qui vivait au 3e S., dans la Bactriane, était fils de Vehsadjan, roi de Balkh dans le pays de Kouschan (la Bactriane), et appartenait à la branche des Arsacides, connue sous le nom de carénianc. Il échappa au massacre de toute sa famille; mais son existence donna quelque inquiétude à Ardeschir, usurpat. du royaume de Perse, qui fit tout pour l'avoir en sa puissance, le fit élever à sa cour, et le rétablit ensuite dans tous les honn. dont ses ancêtres avaient joui. Sous le règne de Sapor, successeur d'Ardeschir, Perozamad eut le commandement des armées, et fut envoyé contre le *vezérg Khakan* ou *grand Khakan* des régions orientales qui séparent la Perse de la Chine. Il fut vainqueur; mais ses succès et les alliances illustres qui en furent la suite, éveillèrent les soupçons du roi de Perse. Une guerre éclata entre ce monarque et le prince carénian, qui, après avoir obtenu de nombreux avantages, périt empoisonné par les partisans de Sapor.

PERPENNA, consul l'an 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonicus, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame. — PERPENNA CENSORINUS, consul l'an 92 av. J.-C., et censeur 6 ans après, arriva aux plus hautes dignités quoiqu'il fût grec.

PERPENNA, gén. romain, embrassa le parti de Marius, et devint lieut. de M. Æm. Lepidus. Après la défaite et la m. de son chef, il lui succéda dans le commandem., recueillit les débris de l'armée et passa en Espagne. Il n'avait pas le projet de réunir ses forces à celles de Sertorius, dont il méprisait l'origine obscure; mais ses soldats l'y obligèrent. Le désir de se venger de cet affront, joint à la jalousie que lui donnait la haute renommée de ce général, le porta à le faire assassiner dans un festin. Devenu alors command. en chef des troupes, il ne tarda pas à montrer toute son incapacité. Il alla se jeter dans une embuscade, fut fait prisonnier, et mis à m. par l'ordre de Pompée, l'an 680 de Rome, 74 av. J.-C.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (STES). V. FÉLICITÉ.

PERPINIACO (GUIDO de), ainsi appelé parce qu'il était de Perpignan, fut général de l'ordre des carmes en 1318, év. de Majorque en 1321, et m. à Avignon en 1342. Il a laissé: une *Concordance des évangélistes*, une *Somme des hérésies*, avec leur réfutation, et beaucoup d'autres ouvrages.

PERPINIAN (PIERRE-JEAN), en esp. *Perpiñan*, jésuite, né à Elche, dans le royaume de Valence, vers 1550, professa l'éloquence à Coïmbre, la rhétorique à Rome, l'Ecriture-Ste à Lyon et ensuite à Paris, où il m. en 1566. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le P. Lazery, jésuite, a pub. le recueil de ses ouvrages, Rome, 1749, 4 v. petit in-8.

PERPONCHER (W.-E. de), écriv. hollandais, avait été envoyé à Paris comme otage par ordre du gén. Molitor en 1813. Il m. à Utrecht en 1819 dans un âge fort avancé. Nous citerons de lui: *Observ. sur les Epîtres de St Paul*, et un *Recueil de poésies hollandaises*, Utrecht, 1808, in-8.

PERRACHE (JACQ.), auteur du *Triomphe du Brelan*, etc. (en vers et en prose), Paris, 1585, in-8.

PERRACHE (MICHEL), sculpt., né à Lyon en 1685, visita les académies d'Italie et d'Anvers, obtint le droit de bourgeoisie à Malines pour avoir décoré une église de cette ville, revint dans sa patrie, qui lui doit aussi plus. ouvr., et y m. en 1750. — PERRACHE (N.), son fils, m. en 1779, fut un sculpteur médiocre; mais il est connu à Lyon par le projet qu'il conçut d'étendre cette ville au midi, et pour cela de reculer d'une demi-lieue le confluent du Rhône et de la Saône. On construisit une chaussée qui porte son nom; mais les autres travaux nécessaires ne furent pas exécutés, et il est probable qu'on a abandonné pour toujours ce plan d'agrandissement de Lyon sur sa longueur, déjà si disproportionnée avec sa largeur.

PERRAULT (GUILLAUME), dominicain, fut suffragant de Philippe de Savoie, archev. de Lyon de 1245 à 1260, et publia, entre autres ouvr., un *Traité sur les devoirs des religieux* et une *Instruction sur le bonheur des princes.*

PERRAULT (CLAUDE), célèbre architecte, né à Paris en 1613, étudia la médec., et obtint même le titre de doct. de la faculté de cette ville; mais les travaux qu'il fut obligé de faire sur Vitruve, que Colbert l'avait chargé de traduire, lui révélèrent les rares dispositions qu'il avait pour l'architecture. Devenu memb. de l'académie des sciences, il fournit les dessins et les plans des bâtimens de l'Observatoire, monument d'un style lourd, et qui ne remplit qu'imparfaitement son but, quoique certaines parties soient bien touchées. L'on était loin de pressentir alors à quelle hauteur s'élèverait dans la suite ce médec., transformé tout d'un coup en architecte par la puissance d'une vocation décidée. Lorsque Colbert fit un appel à tous les artistes pour la construction du Louvre, Perrault envoya un dessin auquel ne purent être comparés ceux de ses concurrens, et qui obtint les suffrages du chevalier Bernini, venu de Rome à la voix du ministre français. Mais l'envie se vengea en déclarant que ce beau plan était impraticable; et il fallut que l'exécution d'un modèle en petit écartât toutes les objections, et fît disparaître jusqu'à l'apparence même des difficultés. Alors seulement fut élevé ce monument, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'architect. française et le plus bel édifice qui existe à Paris: la colonnade surtout, malgré quelques défauts, est admirable. Des modifications ont eu lieu sous Bonaparte, notamment dans l'intérieur de la cour. La seule façade, dite de *l'Horloge*, et qui est de Jean Goujon et de Philibert Delorme, a été conservée; les trois autres ont été achevées conformément aux plans de Perrault. On reconnaît dans ces plans un génie né pour les grandes choses. Après la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté, un arc de triomphe fut élevé à la gloire du roi à l'extrémité de la grande rue St-Antoine, encore d'après les dessins de Perrault. Une partie de ce monum. ne fut construite qu'en plâtre, et il fut d'ailleurs détruit un an après la m. de Louis XIV; mais la superbe estampe que Leclerc en a donnée prouve qu'il surpassait en grandeur et en magnificence tous ceux du même genre que l'on connaît. Perrault a laissé encore d'autres ouvrages qui auraient suffi à la réputation d'un artiste moins habile, tels que la chapelle de Notre-Dame de Navenne, dans l'église des Petits-Pères, et la plupart des dessins des vases, soit de bronze, soit de marbre, qui ornent les jardins de Versailles. Il m. à Paris en 1688, assuré de jouir

d'une gloire impérissable, malgré les efforts de l'envie et les plaisanteries injustes de Boileau. Parmi ses écrits, nous citerons : une traduct. de *Vitruve*, 1673 ; 2e édit., 1684, 1 vol. in-fol. ; *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1 vol. in-fol. ; *Essais de physique*, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12, dont les trois premiers parurent en 1680, et le 4e en 1688 ; *Recueil d'un grand nombre de machines de son invention*, etc., Paris, 1700, 1 vol. in-4.

PERRAULT (CHARLES), frère du précéd., né à Paris en 1628, trouva le burlesque à la mode à son entrée dans le monde, et perdit son temps, avec deux de ses frères, le médecin et le doct. de Sorbonne, à écrire quelques bagatelles dans le goût de Scarron. Il faisait des vers avec cette extrême facilité, indice presque certain d'un talent qui ne mûrira jamais. Cependant il s'était déterminé à suivre la carrière du barreau, et y avait même débuté d'une manière assez honorable ; mais il suivit bientôt l'exemple de son frère Pierre, jeta de côté la robe d'avocat, et devint le commis de ce frère, qui venait d'acheter la charge de receveur-général des finances de Paris. Libre alors de suivre son penchant, il publia des poésies frivoles et quelques odes de circonstance, et fut applaudi du public et sifflé par Boileau. Le satirique était destiné à avoir raison contre Perrault le poète, autant qu'il avait tort contre l'architecte (*v.* Claude PERRAULT). Nommé par Colbert en 1664 premier commis de la surintendance des bâtim. du roi, Ch. Perrault usa noblem. de la confiance du ministre pour protéger les arts, les sciences et les lettres. Le comité de devises et de médailles qu'il formait avec Chapelain, Cassagne et l'abbé Bourzeis, fut le berceau de l'acad. des inscriptions : et c'est aux mémoires qu'il dressa que doit être attribuée en partie la fondation de l'acad. des sciences et de celle de peinture, sculpture et architecture. Admis à l'académie française en 1671, il la fit établir au Louvre, lui fit assigner des jetons à titre de droits de présence, et l'engagea à adopter deux changemens avantageux dans son organisation, la publicité de quelq.-unes de ses séances, et l'élection de ses membres par le mode du scrutin. Malheureusem. pour sa réputation littéraire, il renonça à ses places, eut plus de loisir, et publia son *Parallèle des anciens et des modernes* (Paris, 1688-96, 4 vol. in-12) : ce fut le signal d'une mémorable querelle, assez oiseuse du reste, et dans laquelle nous ne prétendons pas entrer. Nous remarquerons seulement la maladresse de Perrault, qui, au lieu d'opposer La Fontaine à Phèdre, Molière à Térence, Bossuet à Cicéron, Boileau même à Horace, s'avisa, pour détruire le culte de l'antiquité, d'attaquer Homère et de lui préférer Chapelain et d'autres écriv. de cette force. De tous les auteurs du temps, il n'eut pour lui que Fontenelle, qui se garda bien d'aller aussi loin. Perrault fut écrasé, et il devait l'être, par Racine et par Boileau. Cependant on parvint à le réconcilier avec ce dernier en 1694. Le champion des anciens répara le temps qu'il avait perdu dans cette polémique ridicule, où pourtant il s'était honoré par une rare modération, et fit paraître les *Eloges des hommes illustres du* 17e *S.*, Paris, 1696-1701, 2 vol. in-fol. Il m. à Paris en 1703, estimé pour son beau caractère, ses connaissances étendues et l'attachement sincère qu'il avait voué à tous les gens de mérite, plutôt que pour ses écrits et son goût. Parmi ses ouvr. que nous n'avons pas indiqués, nous citerons : les *Contes des Fées*, publ. en 1697 sous le nom de son fils, Perrault d'Armancour ; *Cabinet des beaux-arts*, ou *Recueil d'estampes suivies d'explications en vers et en prose*, Paris, 1690, in-fol. ; et des *Mémoires* sur sa vie pub. par Patte, 1759, petit in-12. V. son *éloge* par d'Alembert. — PERRAULT (Pierre), l'aîné de cette famille, d'abord avocat honoraire, puis receveur-gén. des finances de Paris, fut renvoyé par Colbert pour avoir pris quelques valeurs sur sa caisse dans un moment de détresse. Nous citerons de lui une *Défense de l'opéra d'Alceste* (de Quinault), imp. dans le *Recueil de divers ouvrages de prose et de vers*, de Lelaboureur, 1675, in-4. — PERRAULT (Nicolas), frère des précéd., mort jeune en 1661, avait été exclu de la Sorbonne avec Arnauld. Nous citerons de lui : *Morale des jésuites, extraite fidèlement de leurs livres imprimés avec l'approbation et permission de leurs supérieurs*, Mons, 1667, in-4 ; 1669, 3 vol. in-12 ; 1702, 1739, id.

PERRAY (MICHEL DU). V. DUPERRAY.

PERREAU (JEAN-ANDRÉ), né à Nemours en 1749, m. à Toulouse en 1813, dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur des nouvelles écoles organisées par Buonaparte, avait été précédemment professeur de législation à l'école centrale de la Seine, professeur suppléant du droit de la nature et des gens au collége de France, et membre du tribunat, où il avait présenté comme rapporteur, dans la discussion du Code civil, les titres de l'adoption et de l'usufruit. Il cultiva les lettres sans beaucoup de succès. Nous citerons de lui : *Elémens de législation naturelle*, in-8 ; *Etudes de l'homme physique et moral dans ses quatre âges*, 2 vol. in-8.

PERREAUD (FRANÇOIS), ministre protestant, originaire de Bussy, près de Châlons-sur-Saône, exerça son ministère à Mâcon vers 1612. Des persécutions l'ayant forcé d'abandonner cette ville, il se retira dans le pays de Gex, et dirigea l'église de Toisy, où il eut de nouvelles persécutions à supporter. Il m. dans un âge avancé vers 1660. Il eut les vertus de son état, mais aussi plus que la crédulité de son temps. On peut en juger par les deux ouvrages suivans : *Démonologie*, ou *Traité des démons et sorciers*, etc. ; l'*Antidémon de Mascon*, ou *véritable Histoire*, etc., Genève, 1653, in-12.

PERRECIOT (CLAUDE-JOSEPH), historien, né en 1728 à Roulans, bailliage de Baume, se fit recevoir avocat au parlement, et sut concilier les devoirs de son état avec l'ardeur qu'il avait pour l'étude. Il accepta ensuite la charge de procureur du roi près de la maîtrise de Baume, s'en démit dès qu'il eut fait disparaître les abus de la police forestière, fut nommé maire de cette ville en 1768, et trésorier au bureau des finances de Besançon en 1782. Il fut un des commissaires choisis pour rédiger les cahiers de ce bailliage, lors de la convocation des états-généraux, et fut élu membre du conseil général du département du Doubs en 1790. Emprisonné en 1793, il ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor, et m. à Roulans en 1798. Il était membre de l'académie de Besançon. Nous citerons de lui : *de l'Etat civil des personnes et de la Condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*, en Suisse (Besançon), 1786, 2 vol. in-4 ; Londres, 1790, 5 vol. in-12.

PERRÉE (JEAN-BAPTISTE-EMMANUEL), contre-amiral, né à St-Valeri-sur-Somme en 1761, était capitaine dans la marine du commerce, lorsqu'en 1793, il passa dans celle de l'état avec le grade de lieutenant de vaisseau. Après une croisière qui mit en son pouvoir 63 bâtimens, il fut nommé capitaine de vaisseau (1794), alla détruire les établissemens angl. à la côte d'Afrique, et revint avec 54 bâtimens richement chargés. Il s'était signalé par de nouveaux faits d'armes, et venait d'être élevé au grade de chef de division, lorsqu'il fut envoyé en Egypte (1798) sous les ordres de Brueys. Avec une flottille de bâtimens légers, tirant peu d'eau, il suivit sur le Nil toutes les opérations de l'armée de terre, à laquelle il rendit d'importans services. Il tomba aux mains des Anglais comme il revenait en France (1799), fut échangé presque aussitôt, et nommé contre-amiral la même année. Chargé d'al-

ler ravitailler Malte, il rencontra une escadre anglaise, l'attaqua le premier lorsqu'il vit que le combat était inévitable, et périt dans cette lutte inégale (1800), avant d'avoir vu sa défaite.

PERREIN (JEAN), naturaliste, membre de la société des sciences et belles-lettres de Bordeaux, mourut en 1805, âgé de 55 ans, à New-York, où il était allé pour se perfectionner dans la connaissance de l'histoire naturelle, et compléter ses collections. Il a donné beaucoup de notes importantes dans le Cours d'histoire naturelle de Sonnini.

PERRELLE (JEAN), professeur de belles-lettres à Châtillon-sur-Seine, où il était né vers la fin du 15e S., a traduit du grec *Theodori Gazæ Liber de mensuris atticis* (Paris, 1535, in-8), et formé quelques élèves remarquables, tels que Hubert Languet et Philandrier.

PERRELLO (MARIANO), antiquaire sicilien, m. en 1670, a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *l'Antichità di Scichilli, anticamente chiamata Casmena, seconda colonia siracusana*, etc.

PERRENOT (ANTOINE). V. GRANVELLE.

PERRIER (FRANÇOIS), avocat, puis substitut du procureur-général au parlement de Dijon, né à Beaune en 1645, m. à Dijon en 1700, ne vit pas une seule fois la cour s'écarter de ses conclusions pendant les 21 ans qu'il remplit les fonctions du ministère public. On cite de lui un recueil d'*Arrêts notables du parlement de Dijon, avec des observations sur chaque question*, Dijon, 1735, 2 vol. in-fol., pub. par Guill. Raviot, conseiller des états de Bourgogne. — PERRIER (Nicolas), né à St-Jean-de-Lône vers 1620, m. à Dijon en 1694, avait été l'un des avocats consultans les plus laborieux de cette dernière ville, et avait rassemblé des arrêts, dont Raviot a profité pour le recueil indiqué dans l'article précédent. Il a laissé aussi des *notes* MSs. sur la coutume de Bourgogne.

PERRIER (FRANÇOIS), peintre, né à St-Jean-de-Lône vers 1590, m. à Paris vers 1650, avait séjourné à deux reprises différentes en Italie : ce fut pendant le second voyage qu'il se distingua le plus, surtout par la gravure des planches qui contiennent la suite des statues et des bas-reliefs qu'il a copiés d'après l'antique. Toutefois le dessin de ces planches manque d'exactitude et de précision. L'édition la plus estimée est celle que l'auteur publia lui-même à Rome, sous ce titre : *Statuæ antiquæ centum, edente Francisco Perrier*, Rome, 1638 ; et *Icones et Segmenta illustrium è marmore tabularum, quæ Romæ adhuc exstant*, Rome, 1645. Cette collection, comme on voit, se compose de deux suites, l'une des statues, l'autre des bas-reliefs. Parmi ses tableaux, qui ne sont pas sans défauts, mais qui sont pleins de feu et annoncent une grande fougue d'imagination, on cite l'hist. de *St Antoine ermite*.

PERRIER (CHARLES DU). V. DUPERRIER.

PERRIER (M.-VICTORINE PATRAS, dame), morte à Paris en 1821, est auteur d'une petite comédie en un acte et en vers, jouée avec succès à la Porte-St-Martin, en 1820, et de quelques poésies publiées dans divers recueils, entre autres dans le *Petit magasin des dames*. Nous citerons encore d'elle : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles*, ou *Instructions morales sur chaque mois de l'année, à l'usage des jeunes demoiselles*, 1804, in-12.

PERRIÈRE (JACQ.-CHARLES-FRANÇOIS de LA), né à Marancené en Aunis, mort en 1777, a donné le *Mécanisme de l'électricité*, 1756, 2 vol. in-12 ; et la *Physique nouvelle, céleste et terrestre*, 1766, 3 vol. in-12.

PERIGNY (TAILLEVIS de), capit. de vaisseau, né en 1720, se distingua par sa valeur, ses talens milit., et par ses trav. et ses connaissances en hydrographie. C'est à lui que l'on doit la carte des sondes du golfe de Gascogne, qui fait partie du *Neptune français*. Il périt glorieusement dans un combat de la corv. l'*Emeraude*, qu'il commandait, contre la frégate le *Southampton*, en 1757. Vers le même temps, le marquis de Perrigny, son frère, était fait prisonnier par les Anglais qui le relâchèrent en considération de la belle défense du capitaine de l'*Emeraude*.

PERRIN (PIERRE), connu sous le nom d'*abbé Perrin*, quoiqu'il ne fût point ecclésiastique et ne possédât aucun bénéfice, ni abbaye, était né à Lyon, on ne sait en quelle année, et m. en 1680. C'est comme créateur de l'opéra français qu'il mérite l'attention de la postérité. En 1659, il fit chanter à Issy, dans la maison de M. de La Haye, une pastorale en 5 actes, dont Cambert avait fait la musique. Le succès l'engagea à composer deux autres pièces. Vers le même temps, le marquis de Sourdeac perfectionnait les machines propres à l'opéra et faisait représenter la *Toison d'Or* (de Pierre Corneille) dans son château de Neubourg en Normandie ; mais ce ne fut que le 28 juin 1669 que Perrin obtint des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait au public des pièces de théâtre. En mars 1671 fut joué l'opéra de *Pomone*, paroles de Perrin, musique de Cambert, dans un jeu de paume, rue Mazarine, en face de la rue Guénégaud : ce fut-là le berceau d'un théâtre qui devait s'élever plus tard à un si haut degré de magnificence. Perrin, comme poète, fut souvent maltraité par Boileau et le méritait. Nous citerons de lui : *Prem. comédie française en musique, représentée en France, pastorale*, 1659, in-4, réimpr. dans le recueil des *Œuvres de poésie* de l'auteur, 1661, in-12. — PERRIN (Denis-Marius de), né à Aix en Provence, m. en 1754, à l'âge de 72 ans, a donné deux édit. des *Lettres de Mme de Sévigné*, avec des notes, 1734, 4 vol. in-12 ; Paris, 1754, 8 vol. in-12. La prem. fut faite sous les yeux de Mme de Simiane. — V. PERINO del VAGA.

PERRIN (CHARLES-JOSEPH), jésuite, prédicat., né à Paris en 1690, fut accueilli par l'archevêque de cette ville lors de l'abolition de sa société, et m. à Liége en 1767. On a publié dans cette dern. ville les *sermons* de Perrin, 1768, 4 vol. in-12. — Un autre PERRIN (François), jésuite, professeur dans l'univ. de Toulouse et ensuite dans celle de Strasbourg, mort à Toulouse en 1716, a publié un *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8.

PERRIN-DULAC (F.-M....), m. sous-préfet de Rambouillet en 1824, a laissé : *Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les Etats-Unis, l'Ohio, et les provinces qui les bordent, dans les années* 1801 *à* 1803, etc., Lyon, 1805, in-8, fig., etc.

PERRINET DU PIN, est auteur de *la Conqueste de Grèce, faite par Philippe de Madien*, Paris, 1527, in-fol. et in-4, gothique.

PERRON (DU). V. DUPERRON.

PERRONET (JEAN-RODOLPHE), célèbre ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Surène, près Paris en 1708, fut chargé, à l'âge de 17 ans à peine, de diriger plus. constructions importantes dans cette ville. Nommé, en 1747, direct. de l'école des ponts-et-chaussées, nouvellement fondée, il se montra digne de ce poste, et mit le sceau à sa réputation par treize ponts qui furent exécutés d'après ses plans. Quelques-uns, tels que ceux de Neuilli, de Nemours, de Pont-Ste-Maxence, et de Louis XVI à Paris, passent pour des chefs-d'œuvre qui n'ont pas enc. été surpassés. Celui de Neuilli était le prem. exemple d'un pont horizontal. On doit encore à Perronet le *canal de Bourgogne*, et le projet de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette, projet dont le but a été rempli depuis d'une manière plus avantageuse par l'exécution du canal de l'Ourcq. Il faut parler aussi

des routes qu'il a ouvertes, rectifiées ou plantées d'arbres, et de plusieurs machines ingénieuses. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tous ses travaux, qui d'ailleurs ont été décrits dans 3 vol. in-fol., imprimés aux frais du gouvernement. Il m. en 1794, chéri de ses élèves et regretté de tout le monde. Il était associé à la société royale de Londres, à l'acad. de Stockholm, de Berlin, etc., et à la plupart des sociétés sav. de France. Nous citerons de lui : un *Mémoire* sur la recherche des moyens que l'on pourrait employer pour construire de grandes arches de pierre, de deux cents.... jusqu'à cinq cents pieds d'ouverture, etc., Paris, 1793, in-4; et d'autres *mémoires*, insérés dans le *recueil* de l'acad. des sciences. V. la *Notice pour servir à l'éloge de M. Perronet*, publiée en 1805 par M. Lesage.

PERROT (sir JOHN), célèbre homme d'état anglais, né en 1527, d'une ancienne famille du comté de Pembroke, jouit de la faveur d'Édouard VI et d'Elisabeth. Après une courte disgrâce qu'il subit sous la reine Marie, il fut nommé par Elisabeth président de Munster, amiral de la flotte sur la côte d'Irlande, et ensuite lord-député d'Irlande. La trop grande sévérité dont il usa dans ce dern. emploi le fit rappeler et enfermer à la Tour. Condamné à m. en 1592, il obtint de la reine un sursis; mais il m. la même année.

PERROT D'ABLANCOURT. V. ABLANCOURT.

PERRY (JOHN), ingénieur angl., fut appelé en Russie par le tzar Pierre Ier auquel il fut d'un gr. secours pour établir des communications par eau entre diverses parties de ce vaste empire; mais ne pouvant obtenir d'être payé de ses appointemens, il quitta le service du tzar. De retour en Anglet. en 1712, Perry dessécha plus. marais, construisit des digues, et m. en 1733. On cite de lui : *État présent de la Russie, ou Moscovie, contenant une relation de ce que S. M. czarienne a fait de plus remarquable dans ses états, et une Description de la religion, des Mœurs, etc., tant des Russes que des Tartares, et autres peuples voisins*, Londres, 1716, in-8; trad. en franç. par Hugony, La Haye, 1717, in-12, et en allem., id., in-8.

PERRY (JACQUES), publiciste angl., né à Aberdeen en 1756, écrivit plus. brochures politiques et travailla successivement à la rédaction de plusieurs journaux de l'opposition, au *general Advertiser*, à l'*european Magazine*, au *Gazetteer*, et enfin au *Morning-Chronicle*, dont il devint propriétaire avec son ami Gray. On sait que cette feuille est, depuis plus de vingt ans, le principal journal de l'opposition en Angleterre. Perry m. à Brighton en 1821. Le club de Fox lui a voté un monument.

PERS (CIRO signor de), chev. de St-Jean-de-Jérusalem, né dans le Frioul au 17e S., a publié des *Poésies*, dont la meill. éd. est de Venise, 1683, 2 v.

PERSAN (PIERRE-NICOLAS-CASIMIR de), littérateur, né à Dôle en 1750, mort dans la même ville en 1815, consacra sa vie à des recherches et à l'étude de la diplomatique. Il a laissé : *Notice sur la ville de Dôle*, 1806, in-8; *Recherches historiques sur la ville de Dôle*, 1809, in-8 de 418 pages.

PERSE (la), contrée d'Asie, l'une des premières et des plus vastes monarchies qui aient existé, comptait déjà, aux temps de la fondation de Rome, plusieurs dynasties de souverains (celles des *Kayoumariens*, des *Pischédadiens*). Les vestiges qui attestent l'ancienneté de cette nation ne dénotent rien de positif sur son berceau; aussi s'accorde-t-on assez généralement à la regarder comme un peuple primitif. La haute réputation de sagesse et de justice acquise aux Perses près des autres peuples de l'antiquité précède tout ce qu'on a d'authentique sur leur histoire. Ils la devaient au respect sévère qu'ils avaient conservé pour les institutions de Zoroastre ou Zerdoscht, législateur immortel, dont aujourd'hui encore des tribus indouses se flattent d'observer la doctrine dans toute sa pureté (*v.* l'article GUÈBRES). Tandis que l'empire d'Asie passait successivement des Assyriens aux Mèdes et aux Babyloniens, la monarchie persane se maintenait indépendante et séparée; mais à cela paraît s'être bornée sa gloire jusqu'au règne de Cyrus (Kéy-Kosrou, suivant les historiens persans), l'un des successeurs de Kéy-Kaoûs (le même, à ce qu'on croit, que le prince nommé Phraortès par les historiens grecs), fondateur de la 3e dynastie, dite des *Kéyaniens*. Agrandi des débris de l'empire des Mèdes (559 avant J.-C.), par ce jeune guerrier, l'admiration et l'épouvante de l'Asie, le royaume de Perse atteignit l'apogée de sa gloire sous les successeurs de Cyrus, pour passer ensuite, avec le reste du monde connu, sous la conquête d'Alexandre, en 331. Plus tard, une petite tribu de soldats-pasteurs, sortie du sein de l'anarchie dont les guerres que se firent les lieutenans du roi de Macédoine couvrirent l'empire immense que laissait ce conquérant, les Parthes, vainqueurs des Syriens sous les Séleucides, et établis sur les bords du Tigre, dans la province aujourd'hui appelée l'Irak-Adjemi, s'y agrandirent peu à peu, et fondèrent par les armes cette puissance, un instant l'heureuse émule de Rome, et dont l'éclat rappela celui qu'avait jeté le trône de Perse aux temps de sa gloire. Vers l'an 230 de notre ère, un soldat persan, Ardeschir (Artaxercès), homme plein d'audace et de génie, après s'être élevé aux premières charges de l'état, fit revivre l'antiq. monarch. de Cyrus sur le trône même d'Artaban, dern. roi des Parthes, qu'il en avait précipité. Durant cette troisième époque, que termine la conquête des Arabes sous la conduite de Saad, lieutenant du khâlyfe Omar (vers l'an de J.-C. 650), l'histoire n'offre que des lueurs passagères d'intérêt au travers d'une foule d'incertitudes, d'hypothèses et de contradictions. Rayée en quelque sorte de la liste des nations, et passant alternativement, durant une période de 870 années, du joug des Arabes sous celui des Turks, des Arméniens, des Tatars, la Perse fut le théâtre de guerres presque continuelles, et gémit sous les persécutions religieuses qu'entraîna à sa suite l'établissement de l'islamisme. Enfin, en propageant le schisme d'Ali parmi les Persans, un novateur, soi-disant descendant du gendre de Mahomet, le scheïk Eïdurh-Sefi, prépara l'affranchissement de sa nation, qu'effectua son fils Ismaël, fondateur de la dynastie des Sofis, et vainqueur du sulthan Sélim Ier (1516). Depuis le règne de ce grand prince, la Perse, détachée de l'union musulmane, c'est-à-dire de la dépendance des khâlyfes ou chefs spirituels des *vrais-croyans*, a été la rivale éternelle de Constantinople. Sous des prétextes de religion, ces deux puissances n'ont cessé jusqu'à nos jours la lutte acharnée qui fait la base de toute leur politique. De fréquentes révolutions ont fait passer les rênes de l'état aux mains d'usurpateurs; mais ces révolutions n'ont apporté aucun changement bien notable à la condition du peuple de la Perse, qui toutefois passe pour le plus civilisé de l'Asie. Celle qui, en 1722, mit fin au règne de Schah-Hussein, le dernier des Sofis, avait été depuis long-temps préparée par l'incurie des prédécesseurs de ce prince; mais le mépris que sa stupide indolence excitait parmi le peuple s'étant joint au mécontentement que les cruautés et la tyrannie des grands avaient rendu général, on se trouva hors d'état de comprimer les fréquentes révoltes de quelques ambitieux chefs de tribus. Ainsi s'effectua l'usurpation des Afgans, dont le premier dynaste, Nader-Schah (Thamas-Kouli-Khan), sut gagner l'affection de la multitude par une activité et une modérat. qu'on n'était plus habitué à trouver réunies dans le même souverain. Toutefois la confiante sécurité qu'avaient fait naître les feintes vertus d'un ancien bandit couronné ne tarda pas à

être dissipée par les cruautés et les rapines qu'il fit peser sur son propre royaume. Il fut assassiné par ses compagnons d'armes, et l'anarchie recommença avec une nouvelle fureur. En moins de 40 ans, remplis par des guerres civiles sans fin, trois dynasties se succédèrent sur un trône souillé de sang et de crimes. Enfin l'avènement d'Aga-Mohammed-Khan arrêta la ruine où tant de calamités allaient précipiter la Perse. Cet eunuque-roi, de la dynastie khourde, parvint à réunir sous son autorité les fragmens morcelés de l'ancienne monarchie (1794); mais, au moment où il se disposait à pousser plus activement la guerre qu'il soutenait avec avantage contre les Russes, il tomba sous le poignard d'un assassin, et ce fut l'un de ses neveux, Baba-Khan, qui se saisit du pouvoir avec le titre de régent (1797). Actuellement couronné sous le nom de Fatey-Aly-Schah, ce prince n'a rien négligé pour faire refleurir la Perse au sein de la paix; et dans les circonstances où se trouve aujourd'h. ce royaume (décembre 1826), ce ne peut être qu'en se montrant guerrier valeureux et habile que le prince Abbas-Mirza, héritier de la couronne, justifiera les espérances que ses autres qualités ont fait concevoir au peuple. Le cadre resserré de cette notice ne nous a pas permis d'y admettre une foule de détails curieux sur l'état des mœurs et des institutions des Persans modernes. On en trouvera un exposé succint et habilement tracé dans l'excellent *Resumé de l'histoire de la Perse*, par C. D. Raffenel, 2e édit., Paris, 1825, in-18.

PERSE (Aulus Persius Flaccus), poète satirique latin, naquit à Volterre, ville de Toscane, l'an 34 de J.-C. sous le règne de Tibère. Aux avantages de la naissance et de la fortune, Perse joignait celui de qualités personnelles, qui le firent chérir de ses contemporains, et qui recommandent encore sa mémoire à la postérité. Les grâces de la figure étaient relevées en lui par la plus douce aménité de mœurs et par des vertus solides, qui, plus encore que ses satires, étaient la censure vivante de son siècle. Lié d'une étroite amitié avec le philosophe Cornutus, stoïcien célèbre de cette époque, il s'attacha sincèrement à des doctrines qui s'accordaient si bien avec ses inclinations morales; et ce ne fut point en paroles seulement qu'il se borna à les professer. Il les avait mises en pratique dans sa conduite, avant de les consigner en beaux vers dans le recueil qu'il nous a laissé. Il se compose de six *satires*, qui excèdent à peine 600 vers; et c'est avec ce modeste bagage qu'il a franchi 20 siècles, et qu'il arrivera à la dernière postérité. Ainsi continuera de se réaliser l'avenir de gloire que lui avait présagé Quintilien, dès l'apparition de ses satires. Perse ne jouit point de sa célébrité. Il m. à l'âge de 28 ans la 8e année du règne de Néron. C'est, avec la verve satirique et la vertueuse indignation qui semble l'inspirer, une conformité de plus avec notre célèbre et malheureux Gilbert: mais le satirique français m. dans un hôpital; et le poète romain légua à son ami Cornutus 100,000 *sesterces*, environ 75,000 *francs* de notre monnaie. Ses *satires*, publiées après sa mort par les soins de Cæsius Bassus, mais d'après la révision et peut-être même les corrections de Cornutus, furent reçues du public avec une avidité qu'elles ne durent point à leur seul mérite littéraire. Une curieuse malignité y chercha, et crut y voir de fréquentes allusions au règne et à la personne même de Néron; et il faut convenir que la mystérieuse obscurité d'un grand nombre de passages ouvrait à cet égard un vaste champ aux conjectures. C'est une des causes de l'obscurité si souvent et si durement reprochée à notre poète; mais ce n'est pas la seule, et malheureusement ses nombreux commentateurs n'ont guère fait qu'épaissir les nuages qu'ils se proposaient de dissiper. Perse a été plus heureux en traducteurs, et surtout en traducteurs français. Lemonnier et Sélis, en prose, L. V. Raoul et tout récemment M. Théry, en vers, ont réhabilité le satirique latin aux yeux de ceux qui, sur la foi de critiques ou de panégyristes également passionnés, le mettaient, faute de le bien connaître, au-dessus ou au-dessous de sa valeur réelle. Au moment même où nous rédigeons cet article, on vient de découvrir et de publier un travail curieux, dont Perse a été l'objet: c'est la traduction presque complète de ses *satires*, improvisée par Boileau, jeune encore à ce qu'il paraît, et qui préludait ainsi à la lutte plus glorieuse qu'il devait engager un jour avec Horace, Perse et Juvénal. Cet essai de traduction et les courtes notes interprétatives qui l'accompagnent sont écrites de la main même de Boileau, et jetées en marge d'un *Juvénal* de Farnabe. Le libraire Delalain eut, il y a quelques années, l'idée assez heureuse de réunir dans un seul et même volume, les traductions de Sélis et de Lemonnier, et de mettre ainsi le lecteur instruit en état de prononcer entre deux habiles traducteurs, qui ne s'étaient pas toujours rendu la justice qu'ils se devaient. La meilleure édit. lat. de Perse est celle publ. en 1812 par N. L. Achaintre, Paris, Firmin-Didot, un vol. in-8.

PERSÉE (myth.), un des plus céléb. héros de la fable, naquit de Jupiter et de Danaé. Acrisius, père de Danaé, sur la foi d'un oracle qui lui avait prédit que son petit-fils lui donnerait la mort, avait enfermé sa fille dans une tour, pour qu'elle restât sans époux et sans postérité; mais Jupiter s'y introduisit en pluie d'or, et donna le jour à Persée. Acrisius, instruit de la naissance de cet enfant, le fit exposer avec sa mère à la merci des flots; mais la nacelle qui les portait aborda dans l'île de Sériphe, dont le roi, Polydecte, les sauva, et fit élever Persée. Celui-ci, devenu grand, s'illustra par ses exploits. Il vainquit Méduse avec le secours du bouclier de Minerve, délivra Andromède, qui allait être dévorée par un monstre marin, et épousa cette princesse. Dans un de ses voyages, il se rendit à Larisse pour prendre part à des jeux qu'on y célébrait; mais il eut le malheur d'y tuer Acrisius, son grand-père, sans le connaître. Cette mort le rendait maître du trône d'Argos; mais, affligé d'un si funeste accident, il ne voulut point habiter cette ville, et alla fonder, vers l'an 1313 avant J.-C., Mycènes, où il régna environ 30 ans. Il laissa plusieurs enfans: Alcée, Sthénélus, Nestor et Electryon.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, fils de Philippe, 5e de ce nom, et d'une de ses concubines, fut élevé dans les camps, et se fit par quelques faits d'armes une réputation qu'il ne soutint pas long-temps. Jaloux de Démétrius, son frère cadet, il le calomnia auprès de Philippe, obtint l'ordre de le faire périr, et s'assura ainsi la possession du trône, sur lequel il monta l'an 179 avant J.-C. Il dissimula d'abord sa haine contre les Romains, et s'efforça de leur prouver son dévouement, pendant qu'il travaillait en secret à leur susciter de nouveaux ennemis. Sa conduite ne put rester long-temps sans être suspecte, et l'assassinat d'Eumènes, dont il se rendit coupable, acheva d'ouvrir les yeux aux Romains, alliés de ce malheureux prince. La guerre était inévitable; elle fut déclarée (l'an 165 avant J.-C.). Le roi de Macédoine eut d'abord quelques avantages; mais bientôt, poursuivi par le consul Q. Marcius, il s'enfuit à Pydna, et s'aliéna le cœur de ses sujets même et de ses soldats par sa lâcheté et ses cruautés. Enfin, il fut défait complètement à Pydna par Paul-Emile. Il se réfugia, avec ses trésors et ses enfans, dans l'île de Samothrace; mais bientôt il n'eut plus d'autre ressource que de s'abandonner à la clémence de son vainqueur, qui le fit servir d'ornement à son triomphe. Persée, au sortir de cette humiliante cérémonie, fut jeté dans une prison,

où il se laissa mourir de faim vers l'an 167 avant J.-C. Il avait régné 11 ans. L'un de ses fils, nommé Philippe, exerça à Rome la charge de greffier.

PERSIA (Horace), jurisconsulte et poète du 17e S., né à Matéra, a laissé : *consiliorum civilium cum decisionibus Semicenturia*, Naples, 1642, in-fol.; *consiliorum criminalium cum decisionibus Semicenturia*, Naples, 1640, in-fol.; *della Vita di S. Vincenzo Ferrerio Canzoni* 12; Trani, 1634, in-4; *Il mal Marito, commedia*, Naples, 1627, in-12; *il Martirio di S. Doratea*, ibid., 1627, in-12; *Pompeo Magno*, trag., Naples, 1603, in-12. — C'est peut-être à tort que quelq. biog. le distinguent d'Orazio Persiani, secrét. de Charles-Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, et qui naquit à Florence au commencement du 17e S. Des sonnets, des madrigaux, etc., composent les œuvres qu'on attribue à ce dern.; et l'on y ajoute quelq. drames en musique, parmi lesquels on remarque : *le Nozze di Teti e Peleo* (1639); *Narciso ed Eco immortalati; gli Amori di Giasone e d'Issipile* (1642).

PERSIO (Ascanio), littérateur, né à Matera en 1554, professeur de grec en 1586 à Bologne, mort dans cette dernière ville en 1610, a laissé : *Discorso intorno alla conformità della lingua italiana, con le più notabili antiche lingue, e principalmente con la græca; l'Indice dé poemi d'Omero*, Bologne, 1592, in-8.

PERSIUS (Caïus), orateur romain, le plus savant homme de son temps, remplit les charges de questeur et de tribun du peuple, et fut élu préteur l'an 620 de Rome (132 avant J.-C.). Il paraît certain qu'il avait composé plusieurs ouvrages, dont il ne nous est resté aucun fragment.

PERSON (Claude), méd., né à Châlons-sur-Marne, eut de la réputat. à Paris, où il publia, en 1749, ses *Elémens d'anatomie raisonnée*, in-8. Il m. en 1758.

PERSONA (Gobelin), chroniq., né en Westphalie en 1358, embrassa l'état ecclésiast., et plus tard la vie monastique à Badeken, où il m. vers 1420. On a de lui : *Cosmodromium hoc, est Chronicon universale complectens res eccles. et reipub. ab orbe condito usque ad ann. Christ.* 1418, Francfort, 1599, in-fol., inséré par Meibom le jeune dans les *Scriptor. germanicar. rerum.* On lui attribue : *Vita S. Meinulphi, paderbornensis diaconi et confessoris*, insérée par les bollandistes dans leur *Recueil* (oct., t. 3, p. 216-25).

PERSONA (Christophe), litt., religieux guillelmite, direct. de la bibliothèq. du Vatican, né à Rome vers 1416, m. dans la même ville en 1485, a trad. du grec en lat. : 25 *Homélies* de St Jean-Chrysostôme, Rome, sans date, in-4; Bologne, 1475; l'ouvrage d'*Origène contre Celse*, Rome, 1481, in-fol.. l'*Hist. de la guerre des Goths*, par Procope, Rome, 1509, in-fol., l'*Hist.* d'Agathias, continuateur de Procope, ib., 1516, in-fol.; Augsbourg, 1519, in-4, etc.

PERSONA (Jean-Baptiste), méd. et littérat., mort en 1620 à Bergame, sa patrie, a laissé : des *Comment.* sur différ. ouvr. de Galien, Bergame, 1602, 1611, in-4; *Discursuum medicinalium unicus liber*, ib., 1603, in-4; *Noctes solitariæ*, Venise, in-4.

PERSONALI (Achille), jurisconsulte du 16e S., né à La Mirandole, a pub.: *Tractatus tres : de adipiscendâ possessione, de interdicto, de petitione hæreditatis*, Venise, 1572 et 1582; Cologne, 1596; *Corona quæstionum civilium et criminalium*, Francfort, 1596, in-4.

PERSONALI (François), jurisc., de la même famille que le préc., podestat de Guastalla, où il m. en 1624, a laissé : *Quæstiones practicantibus necessariæ*, Venise, 1585, in-4; *de Indiciis et Torturâ et quæstionibus, cum tractatu de Gabellis*, Venise, 1583; Francfort, 1619, in-4; *Consilia civilia et criminalia*, Venise, 1590, in-4.

PERSONNE. V. Roberval.

PERSUIS (Loiseau de), composit., direct.-gén. de l'Académie royale de Musique, né à Avignon, m. après s'être démis de sa place en 1819, a donné au Grand-Opéra : *le Triomphe de Trajan*, avec M. Lesueur, et *la Jérusalem délivrée*; à l'Opéra-Comique : *Léonidas, Fanni Morna*, ou *l'Ecossaise, le Fruit défendu, Marcel*, ou *l'Héritier supposé, Phanor et Angela.* On lui doit encore la musique des ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, de *l'Epreuve villageoise*, du *Carnaval de Venise* et le *Chant franç.*

PERSYN (Regnier de), grav., né à Amsterdam en 1636, grava à Rome, avec Corneille Bloemaert, les statues du palais Giustiniani. Il nous reste encore de cet artiste les *portraits* de Balthasar et de l'Arioste et la *Mort de Léandre*.

PERTARITE, roi des Lombards, succéda en 661 à son père Aribert conjointem. avec Godebert, son frère. La division s'étant mise entre les deux rois, qui régnaient, le prem. à Milan, le second à Pavie, Godebert appela Grimoald, duc de Bénévent, à son secours. Celui-ci massacra Godebert et vainquit Pertarite. Privé de son royaume, cet infortuné prince se réfugia auprès du caghan, ou roi des Avares, et plus tard en France, où il fut accueilli par Clotaire III. Il partait pour l'Angleterre lorsqu'il apprit la m. de Grimoald. Il remonta sur son trône en 671, et l'occupa paisiblement et avec sagesse jusqu'à sa m., arrivée en 688. Ce prince a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses tragédies : ce n'est pas une des meilleures.

PERTHUIS DE LAILLEVAUT (Léon de), ingénieur et agronome français, né à Germini-l'Evêque, près Meaux, en 1757, m. à Paris en 1818, fut un des officiers chargés de la construct. du fort de Château-Neuf, qui sert de défense à la ville de St-Malo. Outre de nombreux *rapports* faits à la société d'agriculture, dont il était membre, et d'autres travaux utiles, nous citerons de lui deux *Mémoires*, l'un *sur l'art de perfectionner les constructions rurales*, couronné par la société d'agriculture (1805, in-4), et l'autre *sur l'amélioration des prairies naturelles et sur leur irrigation* (1805, in-8, figures).

PERTI (Jacques-Antoine), composit. de musique sacrée, et l'un des plus fameux professeurs de l'ancienne école de musique en Italie, né à Bologne en 1656, m. à Venise en 1723, a aussi travaillé pour le théâtre, et composé 27 à 30 pièces, dont les principales sont : *Alide*, 1679; *Marzio Coriolano*, 1683; *Flavio*, 1686; *Furio Camillo*, 1692; *il Venceslas*, 1708; *Morte di Giesù*, oratorio, 1718.

PERTICARI (le comte Jules), littérat. et philosophe ital., né à Savignano en 1779, m. à Rome en 1822, mérite des éloges pour avoir essayé, dans ses écrits, de rappeler ses concitoyens dégénérés aux mâles exemples et aux doctrines élevées de leurs ancêtres, persuadé qu'il était qu'on ne peut être bon écrivain sans être en même temps bon citoyen et vrai philosophe. Les fragm. qu'il a pub. se trouvent impr. avec les *Proposte* de M. Monti (propositions de quelq. correct. et addit. au dictionn. *della Crusca*). Il fut aussi un des principaux collaborateurs du *Giornale Arcadico* de Rome. Ses MSs. sont entre les mains de sa veuve, fille du célèbre poète Monti.

PERTINAX (Publius Helvius), emp. romain, né l'an 126 à Villa-Martis, près d'Alba-Pompéia, dans la Ligurie (aujourd'hui Albe, dans le Montferrat), d'un affranchi qui se livrait avec succès au commerce, reçut une éducation brillante, et ouvrit même une école dans sa province. Mais bientôt il embrassa le parti des armes, et se signala dans plus. occasions, notamm. à la guerre de Germanie. Il avait déjà été admis au sénat par Marc-Aurèle. Il fut élevé au consulat avec Didius Julianus, et

appelé successiv. à gouverner les deux Mésies, la Dace et la Syrie : partout il se fit aimer des peuples, partout il rendit d'import. services à l'emp. Après avoir été exilé pend. 3 ans par Perpennis, il revint en faveur sous Commode, qui l'envoya dans la Grande-Bretagne pour apaiser la révolte des légions, et ensuite en Afrique avec le titre de proconsul. Il avait été désigné pour la seconde fois consul, et nommé préfet de Rome lorsque les prétoriens et le sénat lui donnèrent l'empire, qui venait d'être arraché à Commode avec la vie. Pertinax gouverna avec beaucoup de modération et de sagesse; mais en annonçant le projet de réformer les abus, il se fit un grand nomb. d'ennemis, et en rétablissant la discipline militaire, il souleva les prétoriens, qui l'assassinèrent le 18 mars 193. Il avait près de 67 ans. Son règne, qui rappelait déjà ceux de Marc-Aurèle et des Antonins, n'avait été que de 87 jours.—Helvius PERTINAX, son fils, fut tué, l'an 216, par l'ordre de Caracalla pour s'être permis contre ce prince une plaisanterie injurieuse, quoique bien méritée.

PERTUSATI (le comte FRANÇOIS), né à Milan en 1741, m. en 1823, fut toute sa vie très-attaché aux jésuites, chez lesquels il avait été élevé, et dont il avait même porté quelque temps l'habit. Parmi ses ouvr., nous citerons les suiv., trad. du français en italien : *la Consolation du chrétien*, par le P. Roissard, jésuite; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les calomnies anciennes et nouv.*, Reggio, 1819 (c'est une apologie des jés.). V. l'*Ann. nécrol.* de M.A. Mahul, 1824, p. 386.

PERUCCI (FRANÇ.), protonot. apost., fils d'un habile archit. de Reggio, fut assassiné dans cette ville en 1647. Ses princip. ouv. sont : *Proginnasmi di Pensieri famigliari fra' complimenti misti, centurie due*, Vérone, 1629; *Stato politico del principe*, Venise, 1633; *Pompe funebri di tutte le nazioni del mondo*, Vérone, 1639.

PERUGIN (PIETRO VANUCCI, plus généralem. connu sous le nom du), peintre célèbre, né à Città-della-Pieve, en 1446, et non à Pérouse, quoiqu'il doive à cette ville son surnom de *Perugin*, m. à Castello-della-Pieve, en 1524, fut la tige de cette école romaine, qui devint bientôt la première de toutes. Raphaël fut son élève, et ce gr. peintre s'est plu à consacrer sa reconnaissance par le tableau de l'*Ecole d'Athènes*. Du reste, le style du Pérugin a toujours un peu de sécheresse et de crudité; ses draperies sont pauvres, et il y a peu de variété dans ses compositions, qu'il a répétées trop souvent, satisfait qu'il était de ne piller que lui-même; mais ces défauts sont bien compensés par la beauté de ses têtes, surtout celles de jeunes gens et de femmes, par la grâce des mouvemens, par l'amabilité du coloris, et par d'autres qualités précieuses. C'est à Florence, à Pérouse et à Rome, qu'on trouve la plupart de ses product. Son tableau du *Mariage de la Vierge* est un des spectacles les plus curieux qu'offre la ville de Pérouse, et c'est pour ainsi dire le résumé de tous ses ouvr., trop semblables entre eux, comme nous avons dit. Toutefois ses fresques ont mérité, presque sans restriction, les éloges des vrais connaisseurs. Son chef-d'œuvre en ce genre est l'admirable suite de peintures dont il a orné la salle du Change à Pérouse. Le Musée du Louvre possède de lui deux tableaux : *le Combat de la chasteté contre l'amour* et un *Jésus-Christ ressuscité qui apparaît à la Madeleine*. Le même établissement en possédait cinq autres, parmi lesquels on distinguait *la Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage des saints protecteurs de la ville de Pérouse*, l'un des beaux ouvrages du Pérugin. Ce peintre, né dans l'indigence, amassa une fortune considérable : mais son avarice égala ses talens. V. les *Brevi notizie delle pitture e sculture che adornano l'augusta città di Perugia*, Pérouse, 1683, 1 pet. vol. in-16, et les *Lettere pitt. perugine.*—V. CERINI, dit le *chevalier Perugin.*

PÉRUSE (JEAN de LA), né vers 1530 à Angoulême, m. en 1556, près de Poitiers, fut lié avec Ronsard, Remi Belleau, Jodelle, etc. Outre quelques pièces de vers, on a de lui une trag. de *Médée*, imp. pour la première fois à Poitiers, sans date, in-4.

PERUSSEAU (SYLVAIN), jésuite, m. en 1751, d'abord confesseur du dauphin, fils de Louis XV, puis du roi, a laissé : l'*Oraison funèbre du duc de Lorraine*, un *Panégyrique de St Louis* et des *Sermons choisis*, 1758, 2 vol. in-12.

PERUZZI (BALTHASAR), peintre et architecte, né en 1481, dans la partie du diocèse de Volterre qui dépendait de la république de Florence, connut à Rome Raphaël, qu'il a imité, surtout dans les *Saintes-Familles*. Ses tableaux d'autel et de galerie, à l'huile, sont extrêmement rares, et l'on ne connaît de lui, comme authentique en ce genre, qu'un tableau composé de 3 demi-figures, représentant la *Vierge entre St Jean-Baptiste et St Jérôme*, que l'on conserve à Torre-Balbiana. Il approcha beaucoup de Raphaël dans ses peintures à fresque, parmi lesquelles nous citerons celle que l'on voit à Sienne, et qui représente la *Sybille prédisant à Auguste l'enfantem. de la Vierge*. Toutefois, comme peintre, il a plus souvent imité que composé, et il est trop inégal; mais on s'accorde à le regarder comme un des plus habiles architectes de son temps. Entre autres ouvr. remarquables, tant publics que particuliers, le palais Massimi, à Rome, fut élevé et distribué d'après ses dessins. Il venait d'être chargé de l'exécution de la basilique de St-Pierre, conjointement avec Antoine de San-Gallo, lorsqu'il m. en 1536. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau représentant la *Vierge qui couvre d'un voile l'enfant Jésus endormi*, et trois dessins.

PESANT (PIERRE LE). V. BOIS-GUILLEBERT.

PESARESE. V. CANTARINI.

PESAY. V. PEZAI.

PESCAIRE. V. AVALOS et COLONNA.

PESCATORE (GIAN-BATTISTA), poète ital., m. en 1558, sénateur de Ravenne, sa patrie, a laissé, entre autres pièces mentionnées au tom. 2, p. 149 des *Mem. degli Scritt. ravennati* du P. Ginnani : *la Morte di Ruggiero* en 40 chants, Venise, 1548 et suiv., in-4; trad. en franç., Lyon, 1583, in-8; *la Vendetta di Ruggiero*, etc., ib., 1557; *la Nina*, comédie, ibid., 1557.

PESCENNIUS-NIGER (CAÏUS), empereur romain, originaire de la ville d'Aquino, embrassa le parti des armes sous les Antonins, et s'éleva par son courage jusqu'au consulat, après avoir obtenu le gouvernement de Syrie et le commandement des légions de l'Asie. Pescennius déploya de grandes qualités et parvint à faire régner dans son armée la plus exacte et la plus sévère discipline. Vers la fin d'avril 193, pendant que Didius Julianus occupait le trône ensanglanté par le meurtre du vertueux Pertinax, les légions romaines saluèrent Pescennius empereur à Antioche; mais au même moment, les troupes d'Illyrie proclamaient Sévère. Ce dern. marche sur Rome, qu'il délivre de Didius, et se fait reconnaître par le sénat. Pescennius, après avoir essayé vainement d'entrer en accommodem. avec son rival, et se voyant déclaré par lui ennemi de l'état, se prépare à la guerre. Il eut d'abord quelques succès; mais vaincu ensuite près de Nicée et près d'Issus, il cherchait à gagner le pays des Parthes, lorsqu'il fut tué, non loin de Cyzique, par des soldats qui portèrent sa tête à Sévère (l'an de notre ère 195).

PESCETTI (ORLANDO), grammairien toscan, né dans la 2[e] moitié du 16[e] S., ouvrit à Vérone une école qui eut quelq. célébrité, mais s'attira de virulentes diatribes en se faisant impudemm. l'aristarque du Tasse. On a de lui, outre ses réponses aux attaques dirigées contre lui par Guastavini et

autres, *la Regina pastorella*; une trag. de *César*; des *proverbes* et des *dialogues sur l'honneur*, publiés par son fils Quirino.

PESCETTI (Jean-Baptiste), l'un des bons compositeurs de l'école moderne d'Italie, né à Venise où il m. en 1758, travailla pour l'église et le théâtre. On cite de lui : *Dorinda*, 1729; *Alessandro nell' Indie*, paroles de Métastase, 1739; *Tullo Ostilio*, 1740; *Narcisso al fonte*, cantate; *la Cantatrice*; *Ezio*, paroles de Métastase, 1747.

PESCHIER (Louis Du), avocat au parlement de Paris, sa patrie, publia en 1629, in-8, sous le nom de du Bary, célèbre marchand d'orviétan, une satire dirigée contre le style ampoulé et hyperbolique de Balzac, et intitulée *la Comédie des comédies*.

PESCHIULLI (André), littérat. ital., né à Corigliano au roy. de Naples, en 1601, fut d'abord secrétaire de D. Ferrante de' Monti, et, après la disgrâce de ce seigneur, professeur de philosophie et de grec à Corfou. Il m. à Rome en 1691. On cite de lui : *lo Specchio de' principi*, *poesia per il cardinal Giacomo Rospigliosi*, Rome, 1668; *il Tisi*, *ode panegirica*, etc., Gênes, 1648; *il Polluce*, *ode panegirica*, ibid., 1652.

PESELLI (Francesco PESELLO), peint., né à Florence en 1380, excella surtout à peindre les animaux et leurs divers mouvemens. Il m. du chagrin que lui causa la mort prématurée de son fils uniq., et la même année, 1547. — Ce fils, nommé aussi Francesco Pesello, et surnommé *Pesellino*, était né en 1426. Le Musée du Louvre possède de lui un retable d'autel divisé en deux tableaux peints sur bois, qui représentent, le premier : *St François d'Assise recevant les stygmates*; le second, *St Dominique visitant un malade*.

PESENTIUS DE BERGAME (Elisée), capucin de la province de Brixen, m. en 1637, avait enseigné l'arabe avec succès pend. 30 ans, et pub. plus. ouvrages sur la langue hébraïque, parmi lesquels il suffira de citer : *Sal Elisei, viri divini, sive Dictionarium hebraïcum*, etc., 4 vol. in-fol.; *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu Grammatica hebræa*, 1 vol. in-fol.

PESMES (François-Louis de), plus connu sous le nom de général *Saint-Saphorin*, qu'il tenait du château où il naquit en 1668, au pays de Vaud, se distingua et comme militaire et comme diplomate au service de plus. princes d'Europe auxquels il s'attacha successivement, tels que les souverains de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Angleterre. Il m. à son château de St-Saphorin, en 1737.

PESNE (Jean), graveur, né à Rouen vers 1623, mort à Paris en 1700, doit toute sa réputation plutôt aux circonstances qu'à ses talens, qui n'avaient rien d'extraordinaire. Il eut le bonheur de pouvoir exécuter une foule de sujets capitaux d'après des maîtres célèbres, tels que le Poussin, Raphaël, van Dyck, le Guerchin. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *le Ravissement de St Paul*, dont le tableau est au Musée; *Jésus apparaissant à la Madeleine*; *Esther devant Assuérus*; *l'Adoration des bergers*. — Pesne (Antoine), premier peintre du roi de Prusse, neveu du précédent, né à Paris en 1683, m. à Berlin en 1743. Le Musée du Louvre possède de lui le *portrait du chevalier Fleugels*, peintre-directeur de l'académie de Rome.

PESSELIER (Charles-Etienne), litt., né à Paris, en 1712, m. en 1763, sut allier le goût des lettres avec l'esprit des affaires, et eut dans les fermes une place assez lucrative, qui lui permit de se livrer à ses douces et paisibles inclinations. Nous citerons de lui : *l'Ecole du temps*, comédie en un acte et en vers, donnée au théâtre italien en 1738; *Esope au Parnasse*, joué sur la même scène en 1739; un rec. de *Fables nouvelles*, Paris, 1748, un vol. in-8. Ses pièces de théâtre, suivies de quelques poésies fugitives, ont été réunies en un vol. in 8, Paris, 1742.

PESTALOZZI (Jérome-Jean), médecin, né à Lyon en 1674, m. en 1742, après avoir été, pendant 23 ans, médecin de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille, qui contient une idée complète de la peste et de ses accidens*, Lyon, 1721, in-12; *Dissertation sur les causes et la nature de la peste*, Bordeaux, 1722, in-12. — Pestalozzi (Antoine-Joseph), médecin, né à Lyon en 1703, mort en 1779, était probablement fils de Jérôme-Jean. Il a laissé quelques écrits sur l'électricité.

PESTALOZZI (Henri), célèbre instituteur, né à Zurich en 1745, occupa d'abord son ardente activité par l'étude des langues, se tourna ensuite vers la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence, et se fit connaître dans le même temps par quelques essais littéraires. A l'âge de 22 ans, après avoir brûlé ses notes, ses extraits, ses collections de MSs. sur le droit et sur l'histoire de la Suisse, il se voua à l'économie rurale dans une petite campagne du canton d'Argovie, qu'il appela *Neuhof*. Ce fut alors qu'il eut occasion de remarquer l'état de misère intellectuelle et morale des classes inférieures de la société. Son âme fut émue profondément, et, dès 1775, il forma dans sa petite propriété un institut pédagogique pour des enfans pauvres et abandonnés. Il soutint quelque temps sa généreuse entreprise avec ses seules ressources personnelles; mais il était loin de pouvoir exécuter ses projets comme il savait les concevoir, et il perdit la plus gr. partie de sa fortune, malgré les mœurs simples et la vie frugale qu'il avait introduites dans sa colonie, et, malgré les sources de prospérité qu'il espérait trouver dans l'agriculture et l'industrie manufacturière, deux bases importantes de son utile système d'éducation. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attira ne le découragèrent point. Quoiqu'il ne pût réaliser ses théories, il ne leur fut pas un moment infidèle, et les propagea par plusieurs écrits. Sa persévérance fut enfin récompensée. En 1798, de l'aveu et sous la protection du gouvernement helvétique, il établit un institut à Stanz. Peu de temps après, il eut le chagrin de le voir détruit par l'approche des armées étrangères; mais il n'avait pas perdu pour cela l'appui du gouvernement, et il obtint à un prix de louage très-modéré le château de Berthoud (canton de Berne), et le domaine qui en dépendait. Là, il réorganisa son établissement, et eut la consolation de le voir prospérer, grâce à ses travaux assidus et au zèle de ses collaborateurs, dont quelques-uns étaient ses élèves. En 1804, l'institut fut transporté d'abord à Munchen-Bouchsée, puis à Yverdun, dans le canton de Vaud. Pestalozzi parcourut dans cette ville et en peu d'années des vicissitudes bien diverses. Il vit son établissement, élevé d'abord à un très-haut degré de prospérité et de célébrité, puis troublé par des dissensions intestines, ensuite ébranlé dans ses fondemens par les vices d'une administration qui manquait d'ordre et de surveillance, tomber enfin tout-à-fait en dissolut. Il se retira en 1825 à sa campagne de Neuhof, où la *Société helvétique d'Olten* vint le chercher pour le nommer son président. Il m. à Brougg (canton d'Argovie) le 27 février 1827, et s'il avait survécu à son ouvrage, il put du moins emporter avec lui dans la tombe l'assurance d'avoir laissé une réputation européenne et quelques idées utiles, qui porteront sans doute un jour des fruits durables. Ce serait ici le lieu d'exposer le système de Pestalozzi; mais le cadre si étroit dans lequel nous sommes obligés de nous renfermer nous interdit les longs développemens qu'il faudrait donner sur ce sujet intéressant. Nous nous bornerons à prémunir l'esprit du

lecteur contre le préjugé trop répandu qui prétend trouver une grande analogie entre la marche de l'instituteur suisse et la méthode lancastérienne. La première est un système psycologique d'éducation, tandis que la seconde n'est qu'un mode simplifié d'instruction. L'on peut consulter d'ailleurs, pour plus de détails, les ouvrages suivans : *Esprit de la méthode de Pestalozzi*, précédé d'un *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdun*, par M. A. Jullien, Milan, 1812, 2 vol. in-8; *des principales Opinions sur l'origine des idées*, dissertation par André Gindroz, ministre du St Evangile, Lausanne, 1817, in-4 de 66 pages; *Meine Lebenschicksale*, etc., Leipsig, 1826, in-8 (cet ouvrage est sous le nom de Pestalozzi, mais on l'attribue avec plus de raison à M. Schmidt); *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, St-Gall, 1827, in-8. Quant aux œuvres complètes de Pestalozzi, il a commencé lui-même à les publier en 1819, et elles l'ont été dans l'ordre suivant, t. 1-4, 1819-20; t. 5, 1820; t. 6, 1820; t. 7, 1821; t. 8, 1822; t. 9, 1822; t. 10, 1823; t. 11, 1823; t. 12, 1824. *Voy. le Globe*, décembre 1824, 4 et 25 janvier 1825, et et 22 mars 1827.

PESTEL (Frédéric-Guillaume), professeur de droit public et privé à Leyde, où il m. en 1805, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels on cite particulièrement ses *Fundamenta jurisprudentiæ naturalis*, qui ont eu plus. édit. et ont été trad. en franç. par Kerroux et par Blonde.

PETACHIAS ou PETACHIA, rabbin du 12e S., né à Ratisbonne, est célèbre parmi les Israélites comme voyageur-historien. Son itinéraire a pour titre : *Sibbub òlam* (Voyage dans le monde). Cette relation, qu'on croit avoir été rédigée sur ses *mémoires* par les rabbins Isaac et Nahaman, ses frères, fut d'abord impr. à Prague, 1595, in-4, puis à Altorf et à Amsterdam. Elle a été trad. en latin, et insérée dans diverses compilations de ce genre. Basnage en a donné un abrégé au liv. 9 de son *Histoire des Juifs*.

PETAU (Paul), antiquaire, né à Orléans en 1568, m. en 1614 conseiller au parlement de Paris, a laissé quelques écrits, dont les plus connus sont : *antiquariæ supellectilis Portiuncula*, Paris, 1610, in-4; et *veterum numismatum Gnorisma*, ibid., 1620, in-4. — Petau (Denis), en latin *Petavius*, savant jésuite, de la même famille que le précédent, né à Orléans en 1583, obtint à 19 ans la chaire de philosophie de l'université de Bourges, et peu après un canonicat de la cathédr. de sa ville natale. Ce fut à l'instigat. du P. Fronton-du-Duc qu'il embrassa la règle de St Ignace en 1605. Seize ans plus tard, ayant succédé à ce père dans la chaire de théologie positive de Paris, il consacra plus particulièrement aux investigations chronologiques les loisirs que lui laissait cette place. La réputation que lui firent les nombreux ouvrages qu'il publia successivement lui valut, de la part du roi d'Espagne et du pape même, des offres brillantes, qu'il eut la modestie de refuser. Cet estimable et laborieux jésuite m. en 1652 dans son humble cellule du collége de Clermont. Outre des éditions excellentes qu'il a laissées, on doit encore au P. Petau : *de Doctrinâ temporum*, et *Uranologion*, Amsterdam, 1703 et 1705, 3 vol. in-fol.; *Rationarium temporum*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12, réimpr. un grand nombre de fois; *theologica Dogmata*, ibid., 1644-50, 5 vol. in-fol.; *les Psaumes*, trad. en vers grecs, ibid., 1637, in-12; *de ecclesiasticâ Hierarchiâ*, 1643, in-fol. On ne lit plus aujourd'hui ses écrits contre Saumaise et La Peyre, et la réputation du P. Petau n'a pu qu'y gagner; car, malgré la douceur naturelle de son caractère, il n'était jamais en reste envers ses antagonistes pour l'âpreté des répliques. Sa *vie* a été écrite par H. de Valois, en tête de l'édition des *OEuvres* de St Epiphane; et le P. Oudin lui a consacré une *notice* fort étendue au t. 37 des *mémoires* de Niceron.

PETERBOROUGH (Charles Mordaunt, comte de), guerrier et homme d'état anglais, célèbre surtout par la tournure originale de son esprit, né en 1662, était fils aîné du vicomte d'Arason et d'Elisabeth Carrey. La carrière militaire fut la première qu'il embrassa, et il se distingua en Espagne à la tête des troupes envoyées pour secourir l'archiduc Charles, en 1705 et en 1706. Après une disgrâce, qui suivit ces succès, le comte de Péterborough fut employé dans diverses négociat., envoyé comme ambassadeur auprès des différens princes d'Italie, et enfin près de l'empereur. Il était allé en Portugal pour rétablir sa santé, un peu chancelante, lorsqu'il m. à Lisbonne en 1735. Ce noble pair avait épousé en secondes nôces miss Robinson, célèb. cantatrice, après avoir entretenu long-temps avec elle une liaison qui paraît n'avoir eu rien que d'honorable. Après la mort de son époux, cette dame jeta au feu des *mémoires* d'une franchise extrême, que celui-ci avait écrits sur sa propre vie. Il avait cultivé l'amitié de Pope; aussi cet illustre poète lui a-t-il prodigué de fort pompeux éloges dans ses ouvrages. On trouve plus de vrai dans le portrait plaisant que Swift a tracé de mylord Peterborough. Il suffit, pour le juger, de rappeler ce qu'il disait de lui-même et du général français qui lui était opposé dans la guerre de la succession d'Espagne : *Nous sommes de bien gr. ânes de combattre pour ces deux benêts !*

PETERFF (Charles), en latin *Peterffius*, jésuite, né en Hongrie, mort en 1746, après avoir professé les belles-lett. à Tyrnau et la philosophie à Vienne, a donné la compilation suivante : *sacra Concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno* 1016 *usque ad annum* 1715, Vienne et Presbourg, 1742, in-fol.

PETERKIN. V. Perkin.

PETERMANN (André), méd., né à Werben (Basse-Saxe) en 1649, m. en 1703 à Leipsig, où il avait rempli avec distinction les chaires d'anatomie et de chirurgie, est auteur des écrits suivans, publ. par son fils : *brevissima Manuductio ad praxim medicam*, Leipsig, 1706 et 1750, in-8; *Observationes medicæ*, ib., 1707, in-8; *Chymia*, ib., 1708, in-4.

PETERNEEFS. V. Neefs (Peter).

PETERS (Hugues), célèbre purit., né en 1599 à Fowey dans le pays de Cornwall, prit ses degrés au collége de la Trinité à Cambridge, et prêcha d'abord en Angleterre avec quelque éclat. En 1635, il passa en Amérique, et fut chargé de l'église de Salem dans les Massachusetts; puis, ayant été envoyé en Angleterre par le conseil général (1641), il se montra le partisan dévoué de la cause du parlement. Après la restauration, Peters fut exécuté comme complice de Cromwell le 16 octobre 1660. Outre les pamphlets pleins de fiel qu'il publia durant la rébell., on a de lui, en angl., un liv. int. *Legs d'un père mourant à son fils unique*, 1660 et 1717, in-8. — Un autre Peters, jésuite, confesseur et l'intime conseil du roi d'Angleterre Jacques II, fut chassé en 1688 sur le soupçon d'avoir sourdement provoqué les troubles qui venaient d'éclater à cette époque dans le royaume (V. Jacques II).

PETERSEN (Jean-Guillaume), visionnaire allemand, né à Osnabruck en 1649, était pasteur à Hanovre, et y jouissait d'une réputation honorable, quand tout à coup il s'érigea en prophète, annonçant le *rétablissement de toutes choses* par la venue du Christ sur la terre, et enseignant que, par le mérite de son divin sacrifice, toute créature, même les démons, obtiendra grâce devant Dieu au jour suprême. Ces rêveries le firent déposer des fonctions pastorales en 1692, et il m. ignoré près de Magdebourg, laissant une histoire de sa *vie*, imprimée en 1717, in-8. — Jeanne-Eléonore de

Merlau, sa femme, qui avait partagé ses illusions, fit réimprimer cette *vie* l'année suivante, et y ajouta la sienne. — Henri PETERSEN, autre ministre protestant, Suisse de nation, m. en 1820 à 55 ans, président du consistoire réformé, et professeur de physique à Strasbourg, a publié, entre autres opuscules : *Prière d'inauguration de la chapelle de l'atelier de travail de Strasbourg*, Strasbourg, 1816, in-8 ; et *Souvenir consacré à la mémoire de Blessig*, en allem., Strasbourg, in-8.

PETETIN (JACQUES-HENRI-DÉSIRÉ), médecin de l'école de Montpellier, né à Lons-le-Saulnier en 1744, mort en 1808, président honoraire de la société de médecine de Lyon, a laissé plusieurs opuscules sur le magnétisme, dont il avait fini par devenir partisan, après l'avoir combattu. Nous citerons seulement de lui : *l'Electricité animale prouvée par la découverte de phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique*, Lyon, 1808, in-8.

PÉTHION DE VILLENEUVE (JÉROME), maire de Paris à l'époque des massacres de septembre, exerçait la profession d'avocat à Chartres, sa ville natale, lorsqu'il y fut nommé par le tiers-état député aux états-généraux en 1789. Un extérieur avantageux et beaucoup de facilité dans les manières et dans le langage lui valurent, parmi les plus zélés partisans de la révolution, dont il partageait les principes, cette influence qu'il n'a pas seulement expiée par une fin déplorable, mais encore par la sévérité extrême des jugemens dont ses intentions et sa conduite ont été l'objet. Antagoniste infatigable des abus que les nouvelles idées politiques avaient signalés dans l'ancien ordre de choses, il ne laissa échapper presque aucune occasion d'émettre son avis sur les objets discutés par l'assemblée, et il le fit surtout avec éclat dans les débats relatifs à l'affranchissement des noirs, ainsi que dans la discussion sur le droit de paix ou de guerre. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il fut chargé, avec Barnave et Latour-Maubourg, de ramener cet infortuné prince à Paris, et plus tard il fit partie de la députation des sept qui demandèrent sa mise en jugement. Après la session de l'assemblée, Péthion fut porté en triomphe, ainsi que Robespierre. Le parti dominant, qui les avait en quelque sorte confondus dans une même catégorie, en donnant à celui-ci le titre de *vertueux*, à celui-là le surnom d'*incorruptible*, les destinait tous deux à des fonctions importantes. Le premier fut nommé maire de Paris ; l'autre accusateur public près le tribunal criminel de la même ville. Empressé de justifier les espérances des démagogues, dont il s'était fait l'instrument peut-être à son insu, Péthion fit célébrer en l'honneur des Suisses du régiment de Château-Vieux, condamnés aux galères pour fautes de discipline, une fête triomphale à l'issue de laquelle ceux-ci eurent les honneurs de la séance au corps législatif. Mais ce qui devait imprimer le sceau à l'administration de l'inhabile et aveugle chef de la municipalité de Paris fut l'insurrection du 20 juin 1792 (*Voy.* l'article LOUIS XVI). Suspendu un moment de ses fonctions, Péthion les recouvra par une insurrection nouvelle de la populace, qui le redemanda à grands cris et avec menaces. Lors de la convocation de la convention nationale, il y fut porté par le département d'Eure-et-Loire, et il présida le prem. cette assemblée, dont il avait lui-même provoqué la réunion, et où il se prononça, dans le trop célèbre procès, pour l'appel au peuple, la mort, puis contre le sursis. Cependant, par la marche même des événemens à cette époque d'effervescence et de délire, les partis se faisaient les vengeurs de l'humanité en s'entre-détruisant. Celui des girondins voulait la recherche et le supplice des auteurs des massacres de septembre. Péthion, gravement compromis, chercha à se disculper, en alléguant l'impossibilité où il s'était vu d'arrêter ces attentats horribles. Sans porter de jugemens à cet égard, on doit à la justice de dire que cet homme, fameux dans les annales de notre révolution, était revenu à des sentim. modérés, lorsque, par ce fait même, il fut enveloppé dans la proscription du 31 mai avec tout le parti de la Gironde, auquel il s'était attaché durant sa lutte avec celui de la *montagne*. Il se réfugia d'abord dans le département du Calvados, où se formait un parti contre la convention ; puis, réduit de nouveau à la fuite, et ne pouvant trouver d'asile, il erra quelque temps dans les landes de Bordeaux, et finit probablement par y périr de besoin. On trouva son cadavre à moitié dévoré par les loups. Cet homme, dont la fin déplorable n'a pu désarmer la haine de ceux qui suivirent d'autres bannières pendant nos temps d'orages, a trouvé, sinon plus de justice, du moins de plus favorables dispositions dans les jugemens des personnes dont il fut l'ami. *Voy.* les *Mémoires* de madame Roland, et le *Précis* de mad. de Genlis sur sa conduite pendant la révolution. On a réuni les *Œuvres* de Péthion (contenant ses *disc.* prononcés aux deux assemblées constituante et nationale, ses *comptes rendus* comme maire de Paris, et enfin divers opusc. politiq.), Paris, 1793, 4 vol. in-8.

PETIET (CLAUDE), anc. ministre de la guerre, né en 1749 à Châtillon-sur-Seine, entra de bonne heure dans la gendarmerie de la maison du roi, fut ensuite pourvu d'une charge de commissaire des guerres, puis nommé secrétaire en chef et subdélégué-général de l'intendance de Bretagne. Il avait rempli pendant 20 ans cet emploi difficile lorsqu'à l'époque de la révolut. le vote unanime des électeurs le porta à la place de procur.-gén.-syndic du départem. d'Ille-et-Vilaine. Après en avoir rempli quelque temps les fonctions, il fut appelé à celles de commissaire-ordonnateur, puis nommé commissaire-général ; et il servit successivem. en cette qualité aux armées du centre, de Sambre-et-Meuse et de l'Ouest. La modération de ses principes lui valut les honneurs d'une destitution momentanée de la part des députés en mission dans la Bretagne, où son emploi l'avait appelé durant la guerre civile. Député de l'Ille-et-Vilaine au conseil des anciens en 1795, il fut presque aussitôt chargé du portefeuille de la guerre, et, à force d'activité et de zèle, il parvint à remettre de l'ordre et de l'harmonie dans cette administrat., alors en délabre. Il ne porta qu'un an ce lourd fardeau : mais ce fut assez pour lui mériter la reconnaissance publique ; les comptes qu'il rendit de sa gestion ne firent pas moins honneur à sa probité rigoureuse qu'à sa bonne entente des diverses branches de l'administration qui lui avait été confiée. Depuis Petiet fut député de la Seine au conseil des cinq-cents (1799) ; il passa un an après au conseil-d'état, puis fut nommé au gouv. de la Lombardie après la deuxième invasion de l'Italie par les armées françaises. Pend. un séjour de deux années à Milan, il travailla sans relâche à mériter la confiance et l'estime du peuple de cette contrée conquise ; puis les nouveaux projets de Napoléon nécessitant sa participation à l'armement des trois armées destinées à effectuer une descente en Angleterre, il fut choisi pour en diriger l'administrat. dans le grade d'intend.-général. Cepend. les travaux et les fatigues commençaient à altérer sa santé, lorsque, mandé à Vienne par l'empereur, il va y remplir la tâche qui lui est imposée, et, sans renoncer un seul jour aux soins de son emploi, revient expirer à Paris en mars 1806. Petiet venait d'être nommé memb. du sénat et gr.-officier de la Légion-d'Honneur. De vieux et bons services recommandent la mémoire de cet estimable administrateur milit., qui a laissé trois fils, dignes héritiers de sa réputation et de son mérite.

PETIH (JEAN-FRANÇOIS LE), né à Béthune en 1546, m. postérieurem. à 1598, s'était réfugié à

Aix-la-Chapelle après avoir embrassé le calvinisme. On a de lui une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol.; et *la République de Hollande*, etc., Arnheim, 1615, in-4.

PÉTION (ALEXANDRE SABÈS, surnommé), président de la république d'Haïti, né en 1770 au Port-au-Prince, d'un colon aisé et d'une mulâtresse, reçut une éducation assez soignée, ce qui, joint aux qualités milit. qu'il déploya durant les guerres civiles et la guerre extérieure qui déchirèrent sa patrie par suite de notre révolution, lui avait valu le grade d'adjudant-général av. l'époque de l'expédit. du gén. Leclerc contre St-Domingue. Attaché au parti soulevé par le gén. Rigaud contre le fameux Toussaint-l'Ouverture, il avait été chargé de défendre la place de Jacmel, assiégée par ce dernier, à la tête de 22,000 hommes; et si la fortune ne seconda pas ses efforts, il s'honora du moins par la prudence et l'habileté qu'il opposa à son heureux adversaire. Retiré en France avec les officiers les plus distingués de son parti, il s'y livrait paisiblem. à des études sérieuses, lorsque le gouv. projeta de ramener à l'obéissance la plus riche de ses colonies. Pétion accepta l'emploi de colonel dans l'expédit. confiée au général Leclerc. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quelles causes en empêchèrent le succès; il nous suffira de dire que, indigné de la conduite déloyale de ses chefs envers Toussaint et envers Rigaud lui-même, Pétion quitta les rangs français avec ceux de ses compatriotes qui purent le suivre, afin de joindre leurs armes à celles du gén. noir Dessalines (*v.* ce nom au *Supplément*). A peine les hasards de la fortune avaient-ils assuré l'indépendance haïtienne, que la jeune république devint la proie d'un despote. Une conjuration se forma entre les hommes de couleur qu'on voulait massacrer; ils se réunirent au Port-au-Prince à l'insu de Pétion, qui y commandait: sa loyauté était trop connue pour qu'on jugeât à propos de l'initier à ce complot, dont le résultat devait être l'assassinat de l'éphémère empereur. A celui-ci ne tarda pas de succéder un autre tyran, le nègre Christophe. Cependant la partie de l'île où commandait Pétion refusant de reconnaître un maître dans celui qui ne voulait d'autre titre que celui de roi, et prête à défendre ses droits par les armes, élut solennellement pour présid. l'intrépide et loyal commandant du Port-au-Prince. La guerre civile recommença avec une nouvelle fureur jusqu'à ce que, effrayés eux-mêmes des sinistres projets de leur maître, les principaux officiers et presque toute la garde de Christophe passèrent sous les étendards de Pétion. Après la catastrophe de Christophe, le présid. de la république haïtienne ne songea plus qu'à y faire fleurir en paix le commerce, et à rendre respectable le nouveau gouv. qu'il avait tant contribué à établir. La sagesse de son administration lui mérita le nom de *Père de la Patrie;* et à sa m., survenue en 1818, il emporta les justes regrets de toute la population haïtienne, qui long-temps honorera sa mémoire comme celle de son premier héros. Un mausolée lui a été érigé par l'ordre du sénat, et le général Boyer, qui avait été son ami et son lieut., lui a succédé dans le titre de présid. de la république.

PETIS (FRANÇOIS), sav. oriental., né en 1622, d'une famille originaire d'Angleterre, fut pourvu à 30 ans de la charge de secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe, et m. en 1695. Il avait trad. en arabe l'histoire de France, et rédigé les trois vol. des *Voyages en Orient*, de Thévenot le neveu, ainsi que le *Catalogue raisonné de tous les MSs. turcs et persans de la Bibliothèque du Roi*. On lui doit en outre un *Dictionn. franç.-turc et turc-français*, ainsi qu'une *Hist. du grand Gengiz-Can* (Djenguyz-Khan), *prem. emper. des Mogols et Tartares*, 1710, in-12, pub. par le fils de l'aut., dont l'article suit. — PÉTIS DE LA CROIX (François), fils du précéd., né en 1653 à Paris, où il m. en 1713, avait fait plus. voyages en Orient par ordre de la cour. Il obtint ensuite une chaire de professeur d'arabe, et succéda à son père dans la charge de secrét.-interprète de Louis XIV pour les langues orientales. Aussi modeste que laborieux, ce savant avait passé toute sa vie dans l'étude des langues orientales. Outre une traduct. persane de l'*Hist. de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi de Perse par l'ambassadeur extraordinaire Michel, et la pub. de l'ouv. précité de son père, on lui doit les ouv. suiv.: *les Mille et un Jours*, contes persans, Paris, 1710-12, 5 vol. in-12; *Hist. de la Sultane de Perse et des Vizirs*, contes turks, trad. de Cheikh Zadeh, ibid., 1707, in-12; *Voyage en Syrie et en Perse* (de 1670 à 1680), pub. par Langlès à la suite de la relation de Dourry Effendi, ib., 1810, in-8, ainsi que dans le *Magasin encyclopédique* de 1808, t. 5, pages 277-376. Pétis, que quelq. biographes ont mal à propos confondu avec le secrét. d'ambass. de Lacroix, son contemporain, a de plus laissé beaucoup de MSs., dont l'abbé Goujet a donné les titres dans son *Mémoire sur le Collége royal*, et que le fils de l'aut. a égalem. indiqués dans un avertissem. placé à la tête de l'un de ces mêmes MSs. qu'il a pub., et qui a pour tit.: *Hist. de Timur-Bec* (Tamerlan), Paris, 1722, 4 volumes in-12.— Alexandre-Louis-Marie PETIS DE LA CROIX, son fils, né à Paris en 1698, fut de bonne heure envoyé en Syrie, où il passa 6 années, remplit à son retour la charge de secrét. interprète de la marine, dont il avait été nommé titulaire av. son départ, devint ensuite interprète des langues orientales à la biblioth. du roi, et m. en 1751, après avoir occupé 6 ans la chaire de professeur d'arabe au Collége royal de France. Outre plus. trad. d'ouvr. arabes qu'il a laissés MSs., on a de lui: *Canon du sultan Suleiman II*, trad. du turk, in-12; *Lettres critiq. de Hadgi-Mohammed Effendi à mad. la marq. de G****, Paris, 1735, in-12.

PETIT (JEAN), docteur en théologie de la faculté de Paris, m. à Hesdin, sa patrie, en 1411, s'était dévoué, par des vues de cupidité, au service du duc de Bourgogne Jean-sans-Terre, dont il se fit l'apologiste après qu'il eut assassiné son cousin, le duc d'Orléans. La harangue que Petit prononça à ce sujet, le 8 mars 1408, dans la grand' salle de l'hôtel royal de St-Paul, souleva l'indignation de tous les auditeurs, que la crainte seule du meurtrier put retenir. Ce ne fut qu'en 1414 que, sur la requête du chancelier de l'univ. Gerson (*v.* ce n.), l'évêque de Paris condamna la doctrine de Petit et fit brûler son plaidoyer, où était professée la dangereuse maxime depuis reproduite, et si monstrueusement interprétée qu'*il est permis de tuer un tyran*. Cette proposit., anathématisée par le concile de Constance, au jugement duquel le duc de Bourgogne en avait appelé, fut encore l'objet d'une condamnat. prononcée par le parlement le 4 juin 1416, ainsi que d'un arrêt en date du 16 septemb. de la même année contre quiconque oserait la reproduire. Le *plaidoyer* de J. Petit a été inséré par Monstrelet au livre 1er, chap. 39, de sa *Chronique*, et Dupin l'a fait impr. de nouveau à la suite des *œuvres* de Gerson.

PETIT (SAMUEL), sav. ministre de l'église réformée, né en 1594 à Nîmes, y professa avec beaucoup de distinct. la théologie, le grec et l'hébreu, et m. dans cette ville en 1643. Entre autres ouvr., il a laissé: *Miscellaneor. lib. IX*, Paris, 1630, in-4; *Eclogæ chron.*, 1631, 1632, in-4; *Variarum lectionum in sacram Script. lib. IV*, 1633, in-4; *Leges atticæ*, gr.-lat., Leyde, 1742, in-4, etc.

PETIT (PIERRE), géographe du roi et intendant des fortifications de France, né à Mont-Luçon en 1594, m. en 1677 à Lagny-sur-Marne, avait reçu du roi des lettres de noblesse en récompense de ses

services. Conciliant avec les diverses fonctions dont il fut chargé l'étude des mathém. et de la phys., il prit part à la discussion qui s'éleva entre les savans au sujet de la *Dioptrique* de Descartes, fut l'un des prem. à signaler les importantes vérités que renferme cet ouvr.; puis il répéta avec Pascal, dont il était l'intime ami, les expériences commencées par Torricelli sur le vide. Entre autres ouvr., dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire de Chauffepié, etc., nous citerons de P. Petit, outre ses *observations* sur la plupart des phénomènes arrivés de son temps, insérées dans les *Journaux des Savans*, les opuscules suiv. : *L'usage ou le moyen de pratiquer par la règle toutes les opérations du compas de proportion*, etc., Paris, 1634, in-8; *Avis sur la conjonction proposée des mers océane et méditerranée, par les rivières d'Aude et de Garonne*, in-4, etc. — Un autre Pierre PETIT, poète latin moderne qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., né à Paris en 1617, selon l'opinion la plus probable, fut d'abord destiné à la médec., prit ses degrés à Montpellier, puis renonça à la pratique de cet état pour se charger de l'éducation des fils du premier présid. Lamoignon. La réputation que lui firent diverses pièces de poésie lui valut l'honneur d'être admis dans la *Pléiade* de Paris, et de plus la protection du premier présid. de la chamb. des comptes, Nicolaï, dont les libéralités, dans les temps les plus difficiles de sa vie, le mirent à même de suivre son goût pour la culture des lettres. Petit m. à Paris en 1687. On trouvera à la suite de son *Eloge* par le P. Nicaise (*Journal des Savans*, avril 1689), ainsi qu'aux t. 11 et 20 des *Mém.* de Niceron, etc., la liste de ses nombreuses productions ; nous ne citerons de lui que les ouv. suiv. : *Selectorum poematum lib. II : accessit dissert. de furore poetico*, Paris, 1683, in-8; *de Amazonibus Dissert.*, ibid., 1685, in-12; Amsterdam, 1687, in-8 (cet ouvr. a été trad. en franç., Leyde, 1718, in-12, fig., et il faut bien se garder de confondre avec cette trad. l'ouvr. qu'a pub. l'abbé Guyon sur le même sujet); *de Sibyllâ lib. tres*, Leipsig, 1686, in-8; *miscellanearum Observat. lib. IV*, Utrecht, 1683, in-8; *de Naturâ et moribus Anthropophagorum*, ibid., 1688, in-8. Parmi les ouv. de P. Petit comme méd., nous citerons son traité *De motu animalium spontaneo lib. unus*, Paris, 1660, in-8, dirigé contre l'automatisme de Descartes. L'opposition de sentimens où étaient, sur le compte du célèbre philosophe, les deux personnages qui font le sujet de ces articles faisait dire au prem. qu'il regrettait beauc. de porter le nom d'un homme qui s'était prononcé contre tous les principes de Descartes; mais lui-même a eu aussi le tort de parler de son homonyme avec trop de mépris.

PETIT (C. LE), avocat au parlem. de Paris, s'est fait une certaine célébrité au commencem. du 17e S. par quelques poésies satiriques ainsi que par d'autres d'une licence effrénée. Outre celles qui ont été impr. dans le rec. ayant pour titre : *Tableau de la vie et du gouvernem. de MM. les card. Richelieu et Mazarin et de M. Colbert* (Cologne, 1694, in-12), telles que sa *Chronique scandaleuse*, ou *Paris ridicule*, Cologne, 1668, in-12, et Amsterdam, Elzevier, rare, il avait pub. un poème ordurier et impie, qui lui attira une condamnation capitale : il fut brûlé vif en place de Grève, ce qui n'a pas empêché que son livre ait été réimpr. en 1755 par le duc d'Aiguillon dans son infâme recueil. — PETIT (Louis), ancien receveur-général des domaines et bois du roi, m. presque octogénaire à Rouen, sa patrie, en 1693, est auteur de quelq. *épigrammes*, *madrigaux*, *sonnets*, etc. (*V.* le t. 2 du *Tableau hist. des littérat. franç.*).— Un autre PETIT (Paul), licencié de Sorbonne, né à Dijon en 1671, n'est connu que pour avoir aidé P. Dumay (*v.* ce nom) dans sa trad. bourguignone de l'*Enéide*.

PETIT (MARIE), aventurière, que d'assez singulières persécutions ont rendue célèbre dans les dern. années du règne de Louis XIV, naquit vers 1675 à Moulins. En 1702 elle tenait à Paris une maison de jeu, lorsque, s'étant liée avec J.-B. Fabre, négociant de Marseille, et ancien agent du commerce à Constantinople, elle s'engagea par écrit à « le suivre partout où il irait, à l'assister de ses soins sans pouvoir prétendre à aucune rétribut. ni se dispenser en aucune manière de l'accompagner. » Fabre ayant été nommé en 1703 envoyé extraordinaire de Louis XIV à la cour de Perse, Marie Petit l'alla joindre à Marseille, vêtue en homme, et s'embarqua avec lui à Toulon le 22 mars 1705. Cependant le comte de Ferriol, alors ambassadeur de France à Constantinople, où il avait eu autrefois des démêlés avec Fabre, dont il retenait encore la femme dans son palais comme concubine, mit tout en œuvre pour susciter des obstacles à la mission de l'envoyé, et n'y réussit que trop bien. Il avait précédemment fait de vains efforts pour qu'une de ses créatures fut chargée de cette même mission. Dans ce conflit d'intrigues, Fabre, que le pacha d'Alep refusait de laisser partir, se jette secrètem. sur un esquif avec sa compagne de voyage, laissant à Samos la plus grande partie de sa suite ainsi que les présens qu'il est chargé de remettre au roi de Perse, et pour se dérober aux poursuites de Ferriol, va descendre à Constantinople chez un ambassadeur persan, part avec lui, arrive à Erivan, où il doit attendre le reste de ses gens, mais y meurt peu après, non sans soupçons d'avoir été empoisonné (août 1706). Après avoir mis ordre aux affaires personnelles du défunt, Marie prend à tâche de terminer, sous le nom et avec un jeune fils de Fabre qui était du voyage, la mission commencée sous de si funestes auspices. Elle obtient que les présens, retenus par le pacha d'Erzroum, lui soient remis à Erivan; mais les gens de sa suite, excités par une lettre du P. Mounier, jés., signalent leur entrée à Erivan par un soulèvement contre elle, et n'échappent toutefois que par son intervention à la juste punit. que le khan menaçait de leur faire subir, ainsi qu'à leur imprudent conseiller, pour les fâcheuses conséquences qu'avait eues leur émeute. Ces faits parvinrent à la connaissance du chah Houceim, qui, curieux de voir la belle ambassadrice, ordonna qu'elle lui fût amenée. Marie Petit, à son arrivée à Tauryz, s'y trouva devancée par Michel, que Ferriol avait envoyé pour remplacer le malheureux Fabre, et qui, payant d'audace, s'empara des présens destinés au sofi, et voulut faire arrêter celle qui s'était arrogé l'honneur de les porter. Le roi de Perse était alors en pèlerinage sur la route de Mesched. Marie à son tour gagne les devans sur Michel, et elle revenait après avoir eu son audience de congé, lorsque celui-ci, se trouvant à Tauryz, affecta envers elle une tout autre conduite, lui donna même des lettres de recommandation et lui en fit également délivrer par les missionnaires. Tout fut mis en œuvre pour abuser cette malheureuse sur les piéges dont elle fut environnée pendant le reste de son excursion; et ce ne fut qu'après son retour à Marseille (8 février 1709) qu'elle connut l'indignité des trahisons qu'on lui avait réservées. Traînée dans une maison de force et accablée d'imputat. qui allaient vouer sa tête au dern. supplice, imputat. dont la plus surprenante, sinon la plus odieuse, est qu'elle aurait persécuté les missionnaires et volé les présens destinés au roi de Perse, elle parvint, du fond de son cachot, à intéresser en sa faveur le chancelier Pontchartrain, qui l'arracha à ses nombreux et puissans ennemis. Rendue à la liberté, elle poursuivit devant les tribunaux le remboursem. d'une somme de 1200 pistoles qui lui était due sur la succession de Fabre, et dont Michel lui avait garanti le paiement lorsqu'il prit possession des titres d'envoyé en rem-

placement du défunt. Mais ses réclamat. furent vaines, bien qu'elles fussent appuyées par le chancelier, et l'infortunée Petit dut s'estimer heureuse d'aller mourir dans une sorte d'exil, après avoir subi encore d'autres persécutions. Il existe des *mémoires* des parties opposées dans ce long débat, et le célèbre Lesage avait commencé à dresser des aventures de la Petit un corps d'histoire lorsque des considérat. de politique lui firent abandonner ce travail. On ne remarquera pas sans surprise qu'il ne soit fait aucune mention dans les *Causes célèbres* de cette infortunée, à laquelle M. Audiffret a consacré un article plus détaillé dans le t. 33 de la *Biographie universelle.*

PETIT (Jean-Louis), chirurgien célèbre, né à Paris en 1674, étudia l'anatom. sous Littre, et fit de tels progrès dans l'art de disséquer, qu'avant qu'il eût atteint sa 16e année on l'avait chargé de faire des répétitions aux élèves à l'amphithéâtre. Il partit pour l'armée en qualité de chirurg. en 1692, fit quelq. campagnes, et à la paix de 1697 obtint la place de chirurgien-aide-major de l'hôpital de Tournai. Etant venu se fixer à Paris trois ans après, il y ouvrit des cours d'anatom. et de chirurg., qui lui firent un nom à bon droit. Successivem. memb. de l'académ. des sciences, de la société royale de Londres, prevôt puis démonstrat. royal aux écoles de chirurgie, il joignit à ces titres la charge de censeur royal pour les livres consacrés à cette science, et m. à Paris en 1750, directeur de l'acad. royale de chirurgie. Ce grand praticien joignait à une rare habileté manuelle les connaissances théoriques les plus distinguées. Vraiment digne de toute la réputation qu'il s'était acquise, il fut appelé tour à tour pour donner des soins à plus souv. étrangers, et d'autres le chargèrent du choix des hommes de l'art qu'ils voulaient attacher à leurs personnes ou placer aux prem. emplois, soit dans les hôpitaux, soit dans les armées. Des recherches auxquelles il se livra sur la nature des hémorragies lui firent imaginer un tourniquet pour suspendre le cours du sang dans les artères : et il a été égalem. conduit par d'autres explorat., à trouver un moyen d'extraire les corps étrangers de l'œsophage. On trouvera la descript. de ces instrum., ainsi que ses savantes considérat. sur les tumeurs produites dans la vésicule biliaire, et d'autres sav. mém. dans le rec. des compagnies savantes dont il faisait partie. On a en outre de lui : *L'Art de guérir les maladies des os*, etc., Paris, 1705, in-12 ; réimpr. à Leyde en 1709, et trad. en allem., Dresde, 1711 : cet ouvrage, qui fonda la réputat. de l'aut., fut pourtant l'objet des plus violentes attaques ; elles ne firent qu'accroître sa vogue, et il eut plus. réimpr. sous le titre de *Traité des maladies des os*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1723, 1735 et 1738. L'ouvr. suiv. de Petit ne parut qu'après sa mort : *Traité des malad. chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, ibid., 1774, 1790, 3 vol, in-8.—On trouve au t. 2, p. 43, des *Mém.* de l'acad. de chirurg., un *éloge* du fils du précéd., chirurg.-aide-major, m. en 1737, membre de l'acad. des sciences.

PETIT (Antoine), célèbre médecin, l'un des plus habiles praticiens et profess. du dern. S., né en 1718 à Orléans, d'un pauvre tailleur, vint à Paris après avoir fait de bonnes études au collége de sa ville natale, ouvrit bientôt des cours qui le mirent en réputat., et devint successivem. membre de l'acad. des sciences (1760), et profess. d'anatom. au Jardin du Roi, en remplacem. de Ferrein. Ant. Petit illustra cette chaire par la profondeur et la clarté de ses leçons jusqu'à l'an 1776, qu'il se retira à Fontenay-aux-Roses : puis il alla plus tard se fixer au village d'Olivet, où il mourut en 1794. M. Portal lui avait été adjoint comme professeur suppléant ; mais ce fut au gr. regret de Petit, qui voulait faire nommer à cet emploi Vicq-d'Azyr, l'un de ses élèves les plus distingués. Les ouvr. que Petit a pub. sont l'*Anatomie chirurgic. de Palfyn*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, et 1757, in-4 ; *Recueil de pièces concernant les naissances tardives*, ibid., 1766, 2 vol. in-8 ; *Rapport en faveur de l'inoculation*, ibid., 1768, in-8 ; *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine*, in-8. Il n'est pas certain, comme l'avancent quelq. biographes, qu'il soit aut. du libelle intit. : *Lettre de M. Duchanoy, protect. et disciple de M. Petit, à M. Portal*, Amsterdam, 1761, in-12.

PETIT (Marc-Antoine), médecin-chirurg. en chef de l'hôpital de Lyon, membre de l'acad. de cette ville, où il était né en 1766, m. en 1811 correspond. de l'institut, avait reçu le doctorat à Montpellier en 1790. Son humanité et sa bienfaisance ne lui firent pas moins d'honneur que son instruct. et son habileté. On a de lui, outre quelq. *opuscules* impr. dans les *Actes* de la soc. de médec. de Lyon, et div. morceaux de poésie dans les rec. du temps, un *Eloge de Desault*, Lyon, 1795, in-8 ; *Essai sur la médecine du cœur*, ib., 1806, in-8 ; *Onan*, ou *le Tombeau du Mont-Cindre*, ib., 1809, in-8 ; *Collection d'observations cliniques*, Lyon, 1815, in-8, pub. par les soins de MM. A. Lusterbourg et T. Jobert. Outre l'*Hommage rendu à la mémoire de Marc-Ant. Petit*, par M. Dumas, 1811, in-8, on a deux *éloges* de ce médec., l'un par M. Cartier, 1812, in-8, l'autre par M. Parat, in-4, celui-ci lu à la société de méd. de Lyon, celui-là à l'acad. de la même ville.

PETIT (Alexis-Thérèse), professeur de physique à l'école Polytechnique, naquit à Vesoul en 1791. Enfant précoce, il avait à 10 ans toutes les connaissances exigées pour être admis à l'école Polytechnique : cependant rien ne fut négligé pour les accroître encore jusqu'à ce qu'il atteignît sa 16e année. Attaché d'abord en qualité de profess. au lycée Bonaparte, Petit étonna ses examinat. en prenant ses différ. grades ; enfin le meilleur élève de l'école Polytechnique y obtint promptem. la chaire de physique qu'il remplit avec la plus gr. distinct. jusqu'à sa mort, arrivée en 1820. Les *Annales de chimie et de physique*, et le *Journal de l'école Polytechnique*, contiennent plus. articles fort curieux de ce jeune savant, que la m. a enlevé trop tôt à une science que ses travaux n'eussent pas manqué d'enrichir considérablem. M. Biot a lu à la société philomatiq. une *notice historiq.* sur A.-Th. Petit, Paris, 1821, in-4 : elle a été reproduite au t. 16 des *Annales physiq.*, et ins. par M. Mahul dans le prem. vol. de son *Annuaire nécrologique*.

PETIT (François POURFOUR du), médecin, né en 1664 à Paris, où il m. en 1741, avait montré dans sa jeunesse plus d'application que d'aptitude ; mais, dès que son goût l'eut porté vers l'étude des sciences naturelles, il y fit de rapides progrès. Après avoir suivi les leçons de Chirac à Montpellier, où il prit le grade de docteur, il vint étudier à Paris l'anatomie sous Duverney, la botanique sous Tournefort, et se livra aussi à la chirurgie. Il obtint en 1793 une commission de médecin à l'armée de Flandre, s'en démit après la paix de Ryswick, pour la reprendre lors de la guerre de la succession, et il ne quitta de nouveau les hôpitaux militaires qu'à la paix d'Utrecht, en 1713. Du Petit se fixa à cette époque à Paris, et il y mourut en 1741, membre de l'académie des sciences. Non moins habile professeur que praticien distingué, il a imaginé, pour mesurer les diverses parties de l'organe de la vue, un instrument nommé *ophthalmomètre* ; et, outre de nombreux *mémoires* insérés dans le *recueil* de l'académie des sciences, on a de lui, entre autres opuscules : *Lettres d'un médecin des hôpitaux du roi... sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1710, in-4 ; *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, Paris, 1727, in-12 ; *Lettres contenant des réflexions sur des découvertes faites sur les yeux*,

ibid, 1732, in-4. M. Mairan a fait son *éloge* à l'académie des sciences.

PETIT-DIDIER (Dom MATTHIEU), bénédictin, évêque de Macra, *in partibus*, m. en 1728, abbé de Senones, était né en 1659 à St-Nicolas en Lorraine. Ses principaux écrits sont : *Remarques sur les premiers tomes de la Bibliothèque ecclésiastique de Dupin*, Paris, 1691-92-93, 3 vol. in-8; *Apologie des Lettres provinciales contre les entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, Delft, 1697-98, 2 vol. in-12; *Dissertations historiques et théologiques sur le sentiment du concile de Constance, touchant l'autorité et l'infaillibilité des papes*, Luxembourg, 1725, in-12. — Le jésuite PETIT-DIDIER (Jean-Joseph), son frère, né à St-Nicolas-du-Port en 1664, mort dans la maison de son ordre au même lieu en 1756, avait été successivement professeur de philosophie et de mathématiques au collége de Strasbourg, directeur du séminaire de la même ville, chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, et chef du conseil de conscience de la duchesse de Lorraine-Elisabeth Charlotte. On trouvera dans la Bibliothèque de Lorraine, par D. Calmet, les titres de treize ouvrages du P. Petit-Didier. Le plus curieux est son livre intitulé *les Saints enlevés ou restitués aux jésuites*, Luxembourg, 1788, in-12.

PETIT-PIED (NICOL.), doct. de Sorbonne, né vers 1630 à Paris, où il desservit long-temps la cure de St-Martial, m. en 1705 chan. de Notre-Dame, avait commencé par être conseiller-clerc au Châtelet. On a de lui un *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière*, Paris, 1705, in-4. — Un autre Nicolas PETIT-PIED, théologien appelant, neveu du précédent, et comme lui docteur de Sorbonne, né à Paris en 1665, passa sa vie au milieu des querelles théologiques, et fut en butte à de nombreuses persécutions par suite de son attachement aux doctrines de Port-Royal. Exilé, puis rappelé à diverses reprises, il finit par mourir à Paris en 1747. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, et dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, nous ne citerons que ses *Réponses aux avertissemens de M. Languet*, évêque de Soissons, 5 vol. in-12, et son *Traité de la liberté*, etc., ouvrage posthume, publié par Nivelle, 1755, in-4.

PETIT-RADEL (LOUIS-FRANÇOIS), architecte, inspecteur-général des bâtimens civils, né à Paris en 1740, fit un voyage en Italie après avoir remporté successivement plusieurs médailles d'émulation à l'académie d'architecture, et à son retour ouvrit un cours particulier, d'où sont sortis des élèves d'une haute distinction. Il consacra une grande partie de sa fortune à former un précieux cabinet d'antiques et d'objets d'arts les plus curieux, et m. en 1818. Outre les travaux dont il fut chargé comme inspecteur des bâtimens civils, il a construit le grand abattoir du Roule. On a aussi de lui un certain nombre de gravures de ruines et d'architecture, et un opuscule intitulé *Projet pour la restauration du Panthéon français*, Paris, 1799, in-4. — PETIT-RADEL (Philippe), son frère, président de la faculté de médecine, né à Paris en 1749, obtint jeune au concours une place de chirurgien-aide-major des Invalides, partit ensuite comme chirurgien-major pour les Indes orientales, et, après un séjour de trois années à Surate, vint occuper à Paris la chaire de chirurgie (1782). Il fit un nouveau voyage aux Indes pour se soustraire aux calamités de la révolution, ne revit la France qu'en 1797, fut nommé l'année suivante professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole-de-Médecine de Paris, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1815, il consacra tous les loisirs de cette place aux travaux littéraires. Entre autres ouvrages, nous citerons de lui : *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, trad. de l'anglais du docteur Macbride, avec *notes*, 1787, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de chirurgie*, 1790 et suiv., 3 vol. in-4, pl., faisant partie de l'Encyclopédie; *Instit. de méd.*, 2 v. in-8; *Voyage hist., chorograph. et philosoph. fait dans les princip. villes d'Italie*, Paris, 1815, 3 vol. in-8. Petit-Radel, qui avait un goût très-vif pour la littérature latine, a publié, outre des traductions en vers de quelques opuscules grecs en cette langue : *de Amoribus Pancharitis et Zoroæ, poema erotico-didacticum*, Paris, in-8, 1800, 1801.

PETIT-THOUARS (DU). V. DUPETIT-THOUARS.

PETITAIN (LOUIS-GERMAIN), homme de lettres, né à Paris en 1765, renonça à la place d'avoué au tribunal civil, pour remplir celle de commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, et, après avoir été employé pendant la révolution dans divers secrétariats, il devint sous-chef de l'octroi de Paris, et m. dans cet emploi en 1820. Parmi ses nombreux écrits politiques, dont M. Beuchot a donné la liste dans le *Journal de la librairie*, 1820, p. 617 et suiv., nous ne citerons que celui dirigé contre le conseil des cinq-cents, et ayant pour titre : *Description d'une machine curieuse nouvellement montée au palais ci-devant Bourbon*, Paris, an VI, in-8; ainsi qu'un autre en faveur des jeunes et illustres prisonn. du Temple, sous ce titre : *un Mot pour deux individus auxquels personne ne pense*, etc., ibid., an III, in-8. Ce dernier écrit a précédé l'article inséré par M. Laisné de Villevêque dans les *Nouvelles politiques, nationales et étrangères en faveur de Madame* (aujourd'hui Dauphine). On a encore de Petitain : *Traité complet d'économie domestique.....*, *par un homme qui n'a plus rien*, Paris, an VIII, 1800, in-8; *l'Emulation est-elle un bon moyen d'éducation?* ibid., 1801, in-8; *Annuaire du département de Loir-et-Cher pour l'année 1806*, Blois, in-12; des articles dans la *Décade* et autres journaux, et l'édition des *OEuvres de J.-J. Rousseau*, chez Lefèvre, 1819-20, 22 vol. in-8.

PETITOT (JEAN), peintre en miniat., né à Genève en 1607, apprit d'abord la profession de joaillier sous Bordier, qui, frappé du talent avec lequel son élève réussissait à préparer les émaux, lui conseilla de s'attacher à peindre le portrait en émail. Après de nombreux essais, dont le maître abandonna de bonne heure la direct. au jeune homme, les deux artistes associés se rendirent en Italie, y fréquentèrent les plus habiles chimistes, et passèrent de là en Angleterre, où Petitot acheva de porter son art à un haut degré de perfection. Il fut présenté par le médecin et habile chimiste Mayerne au roi Charles Ier, qui le logea dans White-Hall, et le fit chevalier. Ce fut à cette époque de ses premiers succès que Petitot connut van Dyck. Ce grand peintre se plut à diriger par ses conseils et ses leçons l'habile émailleur qu'on avait chargé de faire des copies de ses tableaux. Petitot se retira en France à la suite de Charles II, qu'il refusa de suivre lors de la restauration pour demeurer attaché à Louis XIV. Pourvu d'une pension considérable et logé au Louvre, il continua encore assez long-temps son associat. avec Bordier, devenu son beau-frère. Mais leur fortune étant devenue très-considér. et leurs 2 familles s'étant fort accrues, ils se séparèrent amis, après avoir partagé le produit de leurs travaux communs durant une assoc. de 50 ans, qu'aucun nuage n'avait troublée. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Petitot, né dans la religion protestante, sollicita en vain la permission de se retirer à Genève. Il fut enfermé au Fort-l'Evêque après une tentative d'évasion, et Bossuet eut commission de chercher à le convertir. A l'éloquent archevêque l'artiste, presque octogénaire, opposa un inébranlable attachement à la croyance dans laquelle il avait été nourri, et on ne lui rendit la liberté que lorsqu'une maladie que lui causa le cha-

grin eut fait craindre pour ses jours. C'est vers ce temps qu'il exécuta à Genève les portraits du roi et de la reine de Pologne, qu'un envoyé de ces princes était venu sur ses traces pour lui commander. Bientôt il fut obligé, pour se soustraire à l'importunité des visites qui lui étaient faites, de se retirer à Vevei, où il m. d'une attaque d'apoplexie en 1691, tandis qu'il travaillait à un portrait de sa femme. Une finesse de dessin, une douceur et une vivacité de coloris vraiment admirables forment le caractère des ouvrages de cet artiste, de qui nous citerons encore, comme un de ses chefs-d'œuvre, le portrait de *Rachel de Rouvigni*, *comtesse de Southampton*, d'après van Dyck. Le musée roy. possède dans un même cadre plusieurs portraits des grands hommes du 17e S. peints par Petitot. *Voy.* la *notice des dessins*, *peintures*, *émaux et terres cuites*, exposés dans la galerie d'Apollon au Louvre. — Un autre PETITOT (Simon), né à Dijon en 1682, m. à Montpellier en 1746, s'est fait un nom par son habileté dans l'architecture hydraulique. Parmi ses travaux, on cite le puits de l'hôtel des Invalides.

PETITOT (CLAUDE-BERNARD), directeur-général de l'université, né en 1772 à Dijon, fit ses études au collége de cette ville, et vint à l'âge de 18 ans à Paris, où il ne s'occupa que de littérature jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut nommé chef du bureau de l'instruction publique à la préfecture de la Seine. Il quitta cette place en 1804, et cinq ans après M. de Fontanes (*v.* ce nom), dont il était l'ami, lui fit donner celle d'inspecteur-général de l'université. Petitot, qui, dans les cent jours, se démit de ses fonctions, fut, au second retour du roi, nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique. Il fut appelé en 1821 à faire partie du conseil royal de l'université, et m. en 1825. Outre trois tragédies, *la Conjuration de Pison*, 1795; *Geta et Caracalla*, 1797, et *Laurent de Médicis*, 1799, on lui doit de bonnes traductions des *tragédies* d'Alfieri, 1802, 4 vol. in-8; et des *Nouvelles de Michel Cervantes*, 4 vol. in-18. Il a été en outre éditeur de plusieurs ouvrages, entre autres du *Répertoire du Théâtre-Français*, avec *notices*, etc., 1803-4, 23 vol. in-8, 2e édit., augmentée, 1817-18, 33 vol. in-8; des *OEuvres choisies et posthumes de La Harpe*, 1806, 4 vol. in-8; enfin des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*, 1re et 2e série, 1819 à 1824. Cette dern. collection a été continuée par M. Monmerqué, qui a placé une *Notice biographique et littéraire sur Petitot*, en tête du 57e vol. de la 2e série des *Mémoires sur l'Histoire de France*.

PETITY (JEAN-RAIMOND de), ecclésiastique, né vers 1715 à St-Paul-Trois-Châteaux, près de Montélimart, abandonna la chaire pour cultiver les lettres, et m. en 1780. Outre les *panégyriques* de St Jean-Népomucène et de Ste Adélaïde, on cite de lui, entre autres compilations : *Etrennes franç.*, Paris, 1766 et 1769, in-4; *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, etc., Paris, 1766, 2 t. en 3 vol. in-4, reproduite l'année suivante sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire; Manuel des artistes et des amateurs*, ibid., 1770, 4 v. in-8, etc.

PETIVER (JAMES), célèbre botaniste anglais, m. en 1718, membre de la société royale de Londres, consacra à former l'une des plus belles collections d'histoire naturelle qu'on connût de son temps une partie de la fortune considérable qu'il avait acquise en tenant une pharmacie dans la capitale d'Angleterre. Quoique les ouvrages qu'il a laissés ne soient que d'un ordre très-secondaire, ils n'ont pas été sans utilité par rapport à la science dont ils ont contribué à répandre le goût parmi les Anglais. Publiées séparément de 1695 à 1717, les diverses productions de Petiver, à l'exception de ses *mém.* insérés dans les *Transactions philosoph.*, ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Londres, 1764 et 1773, sous le titre *Jacobi Petiveri Opera.* Plumier a rendu un hommage mérité à la mémoire de ce botaniste (sur la vie duquel on n'a d'ailleurs que fort peu de documens) en lui dédiant, sous le nom de *Petiveria*, un genre de plantes de la famille des atriplicées.

* PETLINE (JEAN), cosaque sibérien, envoyé de Tomsk en 1620 pour déterminer les limites de l'emp. russe en Sibérie, explora le cours de l'Ob. La relat. de son voy., seul titre par lequel Petline nous soit connu, a été impr. à St-Pétersbourg en 1818 dans la 2e partie du *Messager sibérien.*

PÉTRARQUE (FRANÇ.), un des plus gr. poètes dont s'enorgueillit l'Italie, naquit le 20 juill. 1304 à Arezzo, d'un père attaché au parti gibelin et ami du Dante. Ce fut au sein de l'agitation et des guerres intestines que s'écoulèrent les premières années de celui qui allait devenir le restaurateur des lettres en Europe. Pétrarque avait environ dix ans lorsqu'il fut emmené par son père dans le comtat d'Avignon, où Clément V venait de transférer la cour pontificale. Après avoir terminé à Carpentras ses premières études sous le grammairien Convennole, dont il avait déjà suivi l'école à Pise, Pétrarque, destiné à la jurisprudence, alla passer à l'univ. de Montpellier quatre années qui ne furent pas consacrées exclusivem. à l'érudition scholastique. Au bout de ce temps son père, courroucé de la préférence que donnait le jeune homme à Virgile, à Cicéron et à Tite-Live, sur les ténébreux commentateurs du Digeste, livra aux flammes ses livres chéris, et l'envoya à Bologne suivre les leçons du célèbre canoniste Jean d'Andréa. Mais un poète illustre fréquentait aussi cette université, Cino da Pistoja, dont Pétrarque rechercha et obtint bientôt les conseils et l'amitié. Devenu orphelin à 20 ans, et libre de s'adonner aux études de son choix, il porte sa pensée vers ces sites agrestes où les premières inspirations poétiques l'ont fait tressaillir, et il vient se fixer à Avignon. Dans cette terre natale de nos troubadours, au sein d'une société choisie, et rendue plus brillante encore par le concours d'illustres étrangers qu'y faisait affluer la présence d'un pontife homme aimable, Pétrarque s'enivra de ce premier encens qui exalte les muses, et dont l'attrait les pousse aux plus sublimes élans. On a parlé ailleurs (*v.* NOVES) de la violente passion qui l'enchaîna pour toujours, et sans nulle espérance, à la belle Laure, qu'il avait vue le lundi saint, 6 avril 1327, dans une église d'Avignon. Nous ne détaillerons pas non plus ses voyages dans le midi de la France, à Paris, dans la Flandre, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes, etc., lieux qu'il remplit de ses douces plaintes, et qu'il laissa non moins émerveillés de ses vers que des attraits de la rigide beauté qui les lui inspirait. Il était revenu s'ensevelir à Vaucluse après huit mois d'exil (1334) lorsqu'à la nouvelle d'une croisade projetée par Jean XXII, et de la promesse vaguement exprimée par ce pape de rétablir à Rome la chaire de St-Pierre, il s'arrache un moment aux pensers d'amour pour chanter la gloire que va reconquérir la ville éternelle. Entré alors dans les ordres sacrés, il cherche encore dans divers voyages une distraction qui le fuit partout : Rome même, qu'il visite, ne peut le retenir ; cette Rome pour laquelle il professe une sorte de culte, et où l'attendent des amis empressés, les Colonne, que sa liaison avec eux a rendus plus illustres. Saisi dans sa retraite par l'ambition d'ajouter à tous ses triomphes littér., un triomphe qui remplira tout son siècle, il trace l'ébauche d'une épopée régulière, *l'Africa.* L'hist. de Rome, à la fin de la 2e guerre punique, lui en fournit le sujet; Scipion en doit être le héros. Une année s'écoule à peine que le poète est simultanément invité à venir recevoir la couronne lauréale par le sénat romain et par le chancelier de l'université de Paris, le Florentin Robert de' Bardi. S'embarquant aussitôt pour Naples, où régnait Robert d'Anjou,

Pétrarque présente son épopée à ce prince, qui non-seulem. le proclame digne du triomphe après trois jours de conférences sur la poésie et l'histoire, mais encore le revêt de sa robe, dont il veut que le poète soit paré au jour fixé pour la cérémonie (8 avril 1341). Conduit avec la plus grande pompe au Capitole, il fut couronné des mains du sénateur Orso, comte d'Anguillara; ensuite le cortége s'achemina vers l'église St-Pierre, et Pétrarque y déposa sur l'autel ses lauriers, qui devinrent l'un des ornemens de ce temple. Dans le même temps il recevait, avec le titre d'aumônier ordinaire du roi de Naples, des lettres-patentes portant, entre autres autorisations, celle de *composer des poèmes et de porter dans tous les actes la couronne de laurier, de lierre ou de myrte, à son choix.* Pendant un séjour qu'il fit à Parme, où le retint Azon de Corrége, avec lequel il était lié, et qui lui fit accepter les fonctions d'archidiacre, Pétrarque essuya les prem. attaques de l'envie. Cependant Clément VI ceignait la tiare (1342). Choisi par les Romains pour haranguer ce pontife, il en reçut l'accueil le plus distingué et quelques places honorifiques, mais ne put obtenir qu'il effectuât la translation tant promise du St-siége dans la capitale de l'Italie. Une nouvelle mission lui est confiée par le St-père lui-même, celle de faire valoir ses droits à la régence de Naples durant la minorité de Jeanne, petite-fille du roi Robert; mais il la remplit égalem. sans succès. Lorsqu'il revit enfin sa retraite de Vaucluse, il ne tarda pas à en être tiré par l'éclat soudain des succès de Rienzi (*v.* ce nom). L'illusion du poète fut courte; elle disparut avec le tribun et le fantôme de liberté qu'avait évoqué celui-ci sous l'ombre de l'ancien Capitole. Mais une perte plus cuisante que celle des Colonne, dont il pleurait encore le massacre, vint mettre le comble aux chagrins de Pétrarque : la peste de 1348 venait d'enlever l'objet de sa passion toujours brûlante : Laure avait cessé de vivre le 6 avril de cette même année, le même jour et à la même heure qu'il l'avait vue pour la première fois. Après avoir quelque temps épanché sa douleur dans cette solitude, témoin déjà de tant de larmes d'amour, il se rend aux sollicitations de Louis de Gonzague, et fixe près de lui sa demeure à Mantoue. On remarque que depuis l'an 1350, époque où il vint assister au jubilé ouvert à Rome, Pétrarque mit dans ses mœurs et dans ses habitudes un degré de sévérité dont l'empreinte se retrouve dans ses dernières poésies. Ce fut vers le même temps que le sénat de Florence lui députa Boccace, pour lui offrir, avec la restitution du patrimoine de ses pères ainsi que de ses droits de citoyen, la direction de l'université récemm. fondée dans la première ville de Toscane. Quoique très-sensible à ce nouvel honneur, Pétrarque refusa la dern. de ces offres pour retourner dans sa retraite de Vaucluse. Il y fut troublé, sous le pontificat d'Innocent VI, par les préventions moins injurieuses qu'absurdes que ses ennemis étaient parvenus à soulever contre lui dans l'esprit de ce saint père. Milan devint alors son séjour. Admis au conseil de Jean Visconti, lié avec le doge André Dandolo, et surtout plein du désir de voir enfin la paix rétablie dans toute l'Italie, il consentit à se charger encore de diverses missions; mais aucune n'eut le succès qu'il se flattait d'obtenir. Il finit par concevoir un invincible dégoût pour l'agitation des cours, et ne fit plus que promener ses ennuis dans les divers voyages qu'il fit depuis, moins sans doute pour se délasser que pour chercher des inspirations nouvelles. C'est dans l'une de ces excursions que, l'an 1362, il fit don à la république de Venise de sa bibliothèq., que jusque là il avait habitué d'emmener à sa suite à grands frais. Une autre circonstance se rattache à son séjour à Venise : profitant de la présence du grammairien grec Leonce Pilate de Thessalonique, il y reprit, quoique sexagénaire, l'étude de la langue de Platon, dont le moine Barlaam lui avait autrefois appris les élémens à Avignon. Incapable de repos et privé de toutes consolations, il cherchait ainsi à tromper, dans les ennuis d'une étude rebutante, les longs ennuis de sa vieillesse, lorsque l'avènement d'Urbain V lui rendit la faveur de la cour d'Avignon. Ce pontife, homme vertueux et éclairé, accédait enfin aux vœux qu'il lui avait exprimés dans une lettre fort véhémente, où il l'avait conjuré de faire cesser le veuvage de l'Eglise romaine. Pétrarque désireux à son tour de faire honneur à l'invitation flatteuse d'Urbain, qui souhaitait le voir, se met en route, est surpris à Ferrare par une maladie à laquelle il n'échappe que grâce aux soins empressés des seigneurs d'Este, est reporté à Padoue couché dans un bateau, et ne se rétablit enfin au célèbre village d'Arquà, où il a fixé le séjour de sa convalescence, que pour apprendre bientôt la mort d'Urbain, qui, las des tumultueuses agitations de Rome, avait quitté cette cité, et était retourné en France. Il était dans la destinée de Pétrarque de survivre à tout ce qu'il avait chéri. Le plus ancien de ses amis, Philippe de Cabassole, est nommé par le pape Grégoire XI son légat en Italie; à peine arrivé à Pérouse il meurt, et le sensible poète n'a pas reçu ses embrassemens. L'âme brisée par tous ces revers, et livré néanmoins à des travaux sans relâche ainsi qu'aux plus rudes austérités, il succomba le 18 juillet 1374. On le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert. Ainsi finit cet homme dont la vie, si pleine, a été si diversement agitée; dont le nom, lié à tous les noms illustres du 14ᵉ S., se trouve mêlé aussi à la plupart des évènemens notables de cette époque. Le monde littéraire doit à ses infatigables investigations la découverte et peut-être la conservation de divers morceaux de Quintilien, de Cicéron, etc.; et par la persévérance avec laquelle il poursuivit dans ses écrits l'alchimie, l'astrologie, la scholastique, il purifia les lettres du bizarre alliage dont les avait souillées l'ignorance. Pétrarque a eu de nombreux commentateurs, et sa *vie* a été écrite près de trente fois différentes. Parmi les ouvr. qui le concernent, les plus estimés sont : le *Petrarca redivivus*, de Tomasini; les *Mém.* de l'abbé de Sade, 1767, 3 v. in-4; le gr. ouvr. de Tiraboschi, et celui de Baldelli intit. *Del Petrarca e delle sue opere*, 1797, in-4. L'espace que nous avons consacré à l'esquisse de la biographie de l'amant de Laure nous permet à peine d'énumérer ses nombreux ouvr.; d'ailleurs ils n'offrent pas tous un égal intérêt. L'édition la plus complète de ses *OEuv.* est celle de Bâle, 1581, in-fol.; et la plus ancienne des éditions latines aussi de Bâle, 1496, in-fol. Ces collections sont loin de comprendre tout ce qu'a écrit Pétrarque. On conserve de lui beaucoup de *lettres* et de MSs. inédits dans les grandes bibliothèques d'Italie. Ce qu'on estime surtout parmi tant de compositions diverses sont ses poésies italiennes. L'auteur y fait, pour la grâce, la pureté et la douceur de l'idiome ital., ce qu'avait fait avant lui le Dante pour son énergie, ses formes grandes et hardies, ses tours sublimes. Les *Rime* de Pétrarque se composent de *sonnets*, *odes* ou *canzoni*, d'*églogues*, *epîtres*, *triomphes*, etc. : elles ont été plus. fois réimp. (*v.* le tome 3, p. 49 et suiv. du *Manuel du libraire*, par J.-C. Brunet). Depuis l'édition gr. in-4 de Venise, 1470, on distingue surtout les édit. d'Alde Manuce, ibid., 1501, in-8; de Lyon, 1574, in-16; de Padoue, 1722, in-8; de Venise, 1727, in 4, avec les *notes* de Muratori; celles de Bodoni, 1799, in-fol., ou 2 vol. in-8; de Morelli, avec les remarques de Beccadelli, Vérone, 1799, 2 volumes in-8; celle de M. Buttura, dans la *Bibliot. poet. ital.*, impr. par Didot l'aîné, 3 vol. in-24; enfin l'édition donnée par Biagioli, avec *comment.*, 1821, 2 vol. in-8 : cette dernière est la plus estimée. Les autres ouvr.

de Pétrarque sont, outre ses poésies latines, des *discours* ou *harangues*, des *opuscules* historiques en latin (1604, in-16), des traités de philosophie, tels que ceux intit. : *de Remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4; *de Otio religiosorum*, *de Verâ sapientiâ*, etc.; enfin ses *Vite de' pontifici ed imperatori romani*, Florence, 1478, in-folio, encore recherché. Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, a donné une *notice* très-étendue sur Pétrarque, dont il passe en revue tous les ouvrages avec beaucoup de détails.

PETREIUS (Marcus), général romain, se trouvant le lieutenant du consul Antoine, qui feignit une indisposition pour ne point marcher contre Catilina, poursuivit lui-même les conjurés et les tailla en pièces. Il fut plus tard l'un des lieutenans de Pompée en Espagne, et fut obligé de se rendre à César, avec son armée qui manquait de vivres et de munitions. Mis en liberté par le vainqueur, il rejoignit Pompée et combattit à Pharsale. Il trouva un asile auprès de Caton, à Patras, suivit Scipion en Afrique, et, après la défaite de Thapsus, se donna la mort, si l'on en croit Tite-Live. D'autres historiens prétendent qu'il s'entre-tua avec Juba, roi de Mauritanie. On s'accorde toutefois à placer sa m. à l'an 706 de Rome, 46 avant J.-C.

PETREIUS (Théodore), controversiste et bibliographe, de l'ordre des chartreux, né à Kempen, dans l'Over-Yssel, en 1567, mort à Cologne en 1640, a laissé des écrits de controverse, des traductions latines de livres ascétiques, et quelques autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Catalogus hæreticorum, seu de moribus et mortibus omnium propemodùm hæresiarcharum*, etc., Cologne, 1629, in-4. — Nicolas Petreius, historien danois du 16e S., s'est rendu célèbre comme le prem. fauteur de l'hypothèse gothlandaise tant et si vivement débattue, et qui ferait remonter l'histoire danoise jusqu'au prem. siècle après le déluge. La priorité d'origine du Danemarck et de la Suède était, au temps de Petreius, l'objet d'une rixe très-animée entre les savans de ces deux nations : l'un et l'autre parti avait employé toutes les ressources de l'érudition pour accréditer des fables et des traditions plus ou moins absurdes à la place d'une réalité impossible à découvrir et enc. moins à prouver. Sur ces entrefaites, un abbé Jean de Bonsac, se disant possesseur de vieux documens runiques recueillis dans l'île de Gothlande, communique ces documens à Petreius, qui, intéressé à admettre sans plus de critique leur authenticité, y puise les matériaux qu'il s'empresse de coordonner avec les notions contenues dans les livres sacrés, et produit des générat. de rois inconnus, dont la généalogie remonte en ligne directe à Japhet et à Gomer. Ainsi, par l'imposture de cette fabrication, se trouvèrent perdus pour l'histoire ces documens, sans doute précieux, mais dont la critique seule eût pu établir l'authenticité. L'ouvr. de Petreius, écrit vers 1570, fut long-temps consulté en MS.; il fut impr. à Leipsig en 1695, sous ce titre : *Cimbrorum et Gothorum Origines et Migrat.*, etc., in-8 (*v.* Lyschander).

PETREMAND (Jean), conseiller au parlement de Dôle, né en 1580 dans cette ville, où il m. en 1621, a laissé un *Rec. des ordonnances et édicts de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dôle, 1619, in-fol. — Pierre Petremand, né en 1534 à Besançon, où il m. en 1581, a publié avec une *préface* : *Jurisprudentiæ lib. I, disciplinæ instar institutum* de Sébastien Derrerus, 1552. — Thierri Petremand, parent du précéd., a publié la *Paraphrase* (en vers) *de l'admirable histoire de la sainte héroïne Judith*, Lyon, 1578, in-8, très-rare.

PETREY (Louis), sieur *Champvans*, conseiller au parlement de Dôle, né à Vesoul en 1580, se distingua par le zèle qu'il mit à défendre sa province de l'invasion des Français, et m. à Dôle en 1638, après avoir publié, pour se justifier auprès de ses ingrats concitoyens, une *Lettre contenant une bonne partie de ce qui s'est fait en campagne au comté de Bourgogne, pendant et après le siége de Dôle*, 1637, in-4, de 111 pages.

PETRI (Suffrid), histor. et philologue, né en 1527, à Ryntsmaguert, dans la province de Frise, professa les b.-lett. à Erfurt, la langue grecque à Louvain, le droit à Cologne, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique, ce qui lui permit d'avoir un canonicat de l'église des Douze-Apôtres. Il m. à Cologne en 1597, avec le titre d'historiographe des états de Frise. Nous citerons de lui : *de Scriptoribus Frisiæ, decades 16 et semis*, Cologne, 1593, in-8; Franeker, 1699, in-12; et une *Continuation* de la Chronique des évêq. d'Utrecht et des comtes de Hollande, depuis 1345 jusqu'à 1574, insérée par Arnold Buchel dans son *Hist. d'Utrecht*, 1643, in-fol. *Voy.* le tome 30 des *Mémoires* de Niceron.

PETRI ou PETERSON (Laurent), prem. archevêque protestant d'Upsal, né en 1499, dans la ville d'Oerebro, répandit en Suède les principes de Luther, sous les yeux duquel il avait fait ses études à l'université de Wittenberg. Il fut mis à la tête du nouveau clergé, et obtint toute la confiance de Gustave-Wasa, qui profita de son zèle pour l'établissement de la réforme. Outre une traduct. de la Bible, Peterson publ. plus. ouvr. de théol., et m. en 1573. Voy. la *Vie des trois réformateurs suédois, Anderson, Olaus et Laurent Peterson*, par J.-Ad. Schinmeier, Lubeck, 1783, in-4, en allem. — Petri (Olaüs-Phase), frère du précéd., né en 1497, prêcha le luthéranisme en Suède avec un tel enthousiasme, qu'il fut sur le point d'y faire naître une guerre civile. En 1539, il devint pasteur à Stockholm, où il organisa le nouveau culte; mais bientôt son esprit inquiet, n'ayant plus d'aliment dans les querelles religieuses, se porta vers la politique. Il se lia avec les ennemis du gouvernement, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Cependant il obtint sa grâce, à la sollicitation de ses paroissiens, continua ses fonctions de pasteur et m. paisiblement en 1562. On a de lui plusieurs ouvr., notamment des *mém.* MSs. sur l'histoire de Suède. On en conserve à la bibliothèque du roi, à Paris, une copie, dont Keralio a donné une analyse, en 1787, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, I, 440-76. — Petri (Jonas), évêq. de Lindkœping, dans le 17e S., publia : *Dictionarium lat.-sueco-german.*, etc., Lindkœping, 1640, in-fol.

PETROEUS (Henri), médecin, né à Smalkalde, ou cercle de Franconie, en 1589, professa l'anatomie, la botanique et la chirurgie à Marpurg, et m. an 1620. Nous citerons de lui : *Nosologia harmonica, dogmatica et hermetica*, Marpurg, 1614-16, 2 tom. in-4; *Enchiridion chirurgicum*, ib., 1617, in-4 (en allem.).

PETROF (Basile-Petrovitsch), poète et philologue russe, né à Moscou en 1736, se destinait aux ordres sacrés, lorsque en 1763, une ode qu'il composa à l'occasion du couronnement de Catherine II lui valut de la part de cette princesse le titre de son lecteur avec un emploi dans l'administration civile. Des raisons de santé l'ayant contraint à se démettre de ses places en 1780, Petrof en conserva les honoraires, reçut même le titre de conseiller d'état, et passa le reste de ses jours partagé entre les occupations littéraires et les douceurs de la retraite. Ce fut, dit-on, le chagrin que lui causa la mort de l'impératrice qui le conduisit lui-même au tombeau, le 4 décembre 1799. Comme Pétrarque, ce poète, versé d'ailleurs dans la connaissance des langues anciennes et modernes, entreprit à 60 ans d'étudier le grec vulgaire, que bientôt il connut à fond. Moins harmonieux dans sa versification que riche d'idées et d'images poétiques, Petrof s'est placé par ses odes au premier rang des littérateurs de sa nation. On a publié les

Œuvres complètes de Petrof, St-Pétersbourg, 1811, 3 vol. in-8. Il avait publié lui-même isolém. la plupart des pièces qui composent ce recueil, ainsi qu'une trad. de l'*Enéide*, impr. à St-Pétersbourg en 1781 et 1786.

PÉTRONE, *Petronius*, surn. *Arbiter*, né aux environs de Marseille, est, à ce qu'on croit, le même personnage qui, sous l'emper. Claude, fut proconsul en Bythinie. Il était connu dès-lors par ses galanteries et par son goût pour les beaux-arts. Le jeune Néron le nomma surintend. de ses plaisirs; mais plus tard, sur une accusation d'intelligences avec Pison portée contre lui par un esclave à l'instigation de Tigellin, l'empereur le fit arrêter à Cumes (l'an de J.-C. 66); et tandis qu'on délibérait sur le genre de son supplice, Pétrone se fit ouvrir les veines, et expira en s'entretenant avec ses amis, non de l'immortalité de l'âme, à laquelle il ne croyait pas, mais de sujets lascifs, tels que ceux dont il a fait aussi le texte habituel de ses compositions. Il ne paraît pas que ses penchans voluptueux eussent énervé son âme : ses dern. instans le prouveraient, au défaut des renseignemens qu'on a sur la manière dont il remplit les fonctions publiq. qui lui furent confiées. Se réjouissant de pouvoir encore braver l'empereur après qu'il aurait cessé d'être, il lui légua (car c'était assez l'usage que les victimes de Néron l'instituassent leur héritier), sous le couvert de son sceau, l'ingénieuse satire du *Festin de Trimalcion*, où l'infamie des mœurs et des débauches du tyran est peinte avec tant de finesse, mais d'une manière si dangereuse par le libertinage d'esprit qui y règne. Voltaire a émis l'opinion que ce roman poétique, tel qu'il nous est parvenu, n'est pas l'ouvrage original de Pétrone, mais un extrait fait sans goût et sans choix par quelque obscur amateur d'obscénités. Il avait déjà été pub. un nomb. considérable d'édit. des fragm. de Pétrone (*v.* le t. 3, p. 60 du *Manuel du libr.*, par J.-C. Brunet, 3e édit.) lorsqu'en 1663 J. Lucius découvrit à Traù, en Dalmatie, le MS. qui aujourd'hui est à la Biblioth. du Roi, et qui a fourni un supplément considérable aux édit. subséquentes du voluptueux satirique. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1669, in 8 : *Varior.*, ibid., 1677, in-24, avec *notes* de Boschius; de Burman, 1743, 2 vol. in-4 : cette dern. contient le fragment apocryphe produit en 1694 par Nodot. Il existe des trad. du *Satyricon* de Pétrone dans la plupart des langues; la seule complète qui ait été faite en français est d'un anonyme (Durand), 1803, 2 v. in-8. M. Amar a reproduit en 1816, à la suite de son édition de *Lucain*, la traduction en vers libres de l'épisode de *la Guerre civile*, publié en 1799 par de Guerle.

PETRONE (St), évêque de Bologne au 3e S., a écrit la *vie* des moines d'Egypte, et il avait fait chez eux, pour les mieux connaître, un voyage, dont la relation se trouve dans le second livre des *Vies des Pères*. V. *Historia litt. eccl. aquilicensis* de Fontanini.

PETRONI (Richard), cardinal et l'un des restaurateurs de la science du droit à Naples, né à Sienne vers le milieu du 13e S., m. à Gênes, où il était à titre de légat, en 1314, avait enseigné, avant d'être revêtu de la pourpre, le droit avec distinct. dans sa patrie et à Naples. Il fut un des trois jurisconsultes chargés par Boniface VIII de compiler le recueil de décrétales, connu sous le nom de *Sexte*, Mayence, 1465, in-fol.

PÉTRONILLE (Ste), vierge et matyre, a été regardée, sans aucun fondem., comme la fille de St Pierre. L'un des plus beaux tableaux du Guerchin, que l'on peut voir au musée du Louvre, représente Ste Pétronille que l'on descend dans le tombeau.

PETRONIUS-MAXIMUS. V. Maxime.

PETRUCCI (Pandolfe), citoyen siennois, du parti aristocratique et de l'ordre des Neuf, devint l'arbitre de sa patrie à la fin du 15e S. Pour épouvanter ses adversaires et se débarrassser d'un concurrent redoutable, il fit assassiner son beau-père, Nicolas Borghèse, en 1500, et demeura seul à la tête de la républiq. Il était l'allié de l'infâme César Borgia, dont il recevait même une solde. Plusieurs autres petits seig. de la Toscane et de l'état ecclés., qui suivaient la même politique, furent massacrés par ce monstre; et Petrucci, n'échappa à sa fureur que pour être exilé de Sienne, par sa funeste influence en 1503. Rappelé, deux mois après, sur l'intercession du roi de France, il fut bientôt délivré de toute crainte par la m. d'Alexandre VI et l'arrestat. de César Borgia, et gouverna dès-lors ses concitoyens avec une autorité absolue, qu'il transmit à son fils, Borghèse, à sa m., arrivée en 1512.—Achille Petrucci, né à Sienne, fut un des assassins de l'amiral de Coligny, auquel il donna les prem. coups de poignard, et se chargea de porter la tête de cette auguste victime à Médicis. —Un autre Petrucci (Joseph), profess. de médecine à Rome, né dans cette ville en 1648, m. en 1711, est cru l'auteur d'un ouvr. intitulé : *de Capsulis renalibus earumque Usu*, Rome, 1676, in-12.

PETTY (William), mécanicien et économiste anglais, né en 1623 à Rumsey, dans le Hampshire, d'un drapier qui ne lui laissa point de fortune, fut l'artisan de la sienne, à force d'industrie et de persévérance. Après avoir étudié la médecine en Hollande et à Paris, tout en luttant contre la misère, il retourna en Angleterre, et remplit, entre autres fonctions, celles de profess. au collége de Gresham à Londres, et celles de médecin de l'armée d'Irlande. Il n'oubliait pas, dans ces places honorables, le soin de ses intérêts pécuniaires; il sut se concilier tour à tour la faveur de Cromwell et des Stuarts, fit partie du parlem. sous l'un et l'autre régime, et parvint à se faire donner, entre autres titres, celui du comte de Kilmore. Tandis qu'il se livrait à une foule d'entreprises qui l'enrichissaient, il trouvait le temps de s'occuper de l'économie politique, de la construct. maritime et des arts mécaniques et se faisait recevoir à la société royale. Il offrit à ses collègues le modèle d'un navire à double coque, qui devait résister à toutes les tempêtes, et qui n'en fit pas moins naufrage. Il avait levé des cartes topographiq. des baronies d'Irlande, et c'est probablem. le même atlas que l'on conserve au cabinet des MSs. de la Biblioth. du Roi à Paris. Nous citerons de lui, en outre : *Traité des taxes et contributions*, 1662, in-4; 1667, 1685, 1691; *Essai sur la multiplication de l'espèce humaine*, 1686, in-8; *Arithmétique politique* (ouvr. posthume), 1690, in-8; 1755. Il est mort en 1687. Ses descendans se sont distingués sous les noms de lord Shelburne et de marquis de Lansdowne.

PETTY (William). V. Shelburne.

PETTYT ou PETYT (William), jurisconsulte anglais, assesseur, trésorier du collége de justice du Temple, et garde des archives de la Tour, né à Skipton, dans le comté d'York, en 1636, mort à Chelsea en 1707, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : les *Droits anciens des communes d'Angleterre; Jus Anglorum ab antiquo*, etc., 1681, in-8; *Miscellanea parliamentaria*, 1680, 1681, in-12, etc.

PETUS ou POETUS (Cécina). V. Arria.

PEUCER (Gaspard), médecin et mathématic., gendre de Mélanchthon, né en 1525 à Bautzen, dans la Lusace, professa les mathématiq., puis la médecine, avec beaucoup de succès, à l'université de Wittemberg, et fut comblé de faveurs par l'électeur de Saxe; mais il fut accusé de partager les opinions des calvinistes, se vit emprisonné, malgré ses protestations (1574), et eut la faiblesse de se reconnaître le chef d'un complot formé contre la religion de la Saxe. Il recouvra la liberté en 1586,

se retira à Zerbst, dans les états du prince d'Anhalt, qui avait intercédé pour lui, et m. à Dessau en 1602. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages, presque tous oubliés aujourd'hui, dans le t. 25 des *Mémoires* de Niceron. Nous citerons les suiv. : *Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus et primo motu*, Wittemberg, 1551, in-8; *Historia carcerum et liberationis divinæ Gaspar. Peuceri*, Zurich, 1605, in-8.

PEURBACH (George), en latin *Purbachius*, astron., ainsi nommé de la petite ville de Peurbach ou Peyrbach, en Autriche, où il était né en 1423, m. en 1461, eut une grande réputation dans un temps où l'imprimerie, si elle était inventée, n'avait encore multiplié aucun ouvr. de mathématiq., où les MSs. étaient rares, où l'on n'avait, pour étudier l'astronomie, que le livre de Sacrobosco, une mauvaise traduct. d'Albategnius, une d'Alfragan, et deux, assez inexactes et souvent inintelligibles, de Ptolémée, dont le texte grec fut apporté en Europe, pour la prem. fois, par Bessarion. L'on peut juger, d'après cela, des connaissances de George de Peurbach. Son mérite fut de lire toutes les traduct. existantes, de les débarrasser des démonstrat. géométriq. et des calculs ennuyeux et de s'attacher au fond de la doctrine, qu'il expliquait, non à des gens qui prétendissent devenir astronomes, mais à ceux qui se contentaient de comprendre à peu près le mécanisme des phénomènes et l'arrangem. des corps célestes. Il essaya de développer la théorie des planètes dans un livre qui fut impr., pour la prem. fois, en 1488, sous le titre de *Theoricæ planetarum*, Venise, in-4, à la suite de la sphère de Sacrobosco, et réimpr. successivem. et avec divers comment. en 1490, 91, 95, 1514, 15, 16, 25, 42, 43, 51, 55, 56, 69, 73, 80, 81, 91, 95, 96, 1601 et 1604. Ce serait aujourd'hui temps perdu, a dit M. Delambre, que de lire les théoriques de Peurbach. On pourrait tirer plus de fruit de l'ouvr. suiv. commencé par lui et terminé par son élève Jean *Regiomontanus* (*v.* Muller) : *Johannis de Monteregio et Georgii Purbachii Epitome in Cl. Ptolemæi magnam constructionem*, Bâle, 1543; Nuremberg, 1550. Nous nous dispenserons de citer d'autres ouvr. de George de Peurbach.

PEUTEMAN (Pierre), peintre, né à Rotterdam en 1650, excellait à représenter la nature morte. Chargé de peindre un tableau allégorique de la puissance de la mort, il s'enferma, pour mieux se pénétrer de la vanité des choses humaines et donner plus de vérité à son dessin, dans un cabinet d'anatomie. Il s'endormit, fut réveillé en sursaut par le tremblement de terre du 18 septemb. 1692, et vit s'agiter autour de lui les os, les crânes et les squelettes par un mouvem. qui lui parut surnaturel; car il en ignorait la véritable cause. Un tel spectacle le frappa d'une frayeur, dont il ne put se remettre, et qui lui coûta la vie peu de temps après.

PEUTINGER (Conrad), secrétaire du sénat d'Augsbourg, où il était né en 1465, et où il m. en 1547, est le prem. savant de l'Allemagne qui se soit occupé de recueillir des antiquités. Quoique chargé plus. fois de missions honorables, quoique distrait continuellem. par les détails de sa place et obligé d'assister à presque toutes les diètes, qui ne furent jamais si fréquentes, il trouva le loisir de se livrer à des études suivies et de rendre aux lettres d'immenses services. Toutefois l'ouvr. auquel il doit la plus grande partie de sa célébrité, n'est pas de lui : c'est une carte connue sous le nom de *Tabula Peutingeriana*, qui a été exécutée à Constantinople en 393 ou en 435. Ce précieux monument de la géographie des anciens, découvert à Spire vers la fin du 15e S., par Conrad Celtes, et légué par lui à Peutinger, n'a pas même été pub. par ce dernier; car la prem. édit. qui en fut faite date de 1598. On estime particulièrem. celles de Scheyb, 1753, in-fol., et de J.-D. Podocatharus Christianopulus, Iesi, 1809, in-fol. Parmi les ouvr. qui sont réellem. de Peutinger, nous citerons : *Inscriptiones vetustæ romanæ et earum fragmenta in Augustâ Vindelicorum*, etc., Mayence, 1520, in-fol. : *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur*, Strasbourg, 1530, même format; nouv. édit. très-augment., Augsbourg, 1781, in-8.

PEVERELLI (Barthélemi), jésuite, né en 1695, m. à Modène vers 1765, a laissé : *Lezioni sacre e morali sopra il libro degli Atti apostolici*, Vérone, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEY (Jean), chanoine de l'église métropolitaine de Paris, émigra à la révolut., et m. à Constance en 1797. On a de lui : *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste*, 1770; *le Philosophe cathéchiste*, 1779, in-32; *Observations sur la théologie de Lyon*, 1784, in-8; *le Sage dans la solitude*, 1787, in-8; *de l'Autorité des deux puissances*, Strasbourg et Liége, 1781, 3 vol. in-8; *la Loi de nature développée et perfectionnée par la loi évangélique*, Paris, 1789, in-8; *le Philosophe chrét. considérant les grandeurs de Dieu*, etc., Louvain, 1793, in-8; *de la Tolérance chrétienne opposée au tolérantisme philosophique*.

PEYER (Jean-Conrad), médecin, né à Schaffhouse en 1653, y professa l'éloquence, la logique et la physique, et m. en 1712, membre de l'acad. impériale des curieux de la nature, sous le nom de Pythagore. Nous citerons de lui : *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum earumque usu et affectionibus*, Schaffhouse, 1677, in-8; Amsterdam, 1681, in-8; *Methodus historiarum anatomico-medicarum*, Paris, 1678, in-12; *Parerga anatomica et medica septem*, Genève, 1681, in-8; Amsterdam, 1682, in-8; Leyde, 1750, in-8; *Experimenta nova circa pancreas*, Amsterdam, 1683, in-4.—Son fils, Jean-Jacques Peyer, aussi médec. à Schaffhouse, a laissé : *Observationes anatomicæ numero L*, Leyde, 1719, in-8.

PEYER-IM-HOF (Jean-Conrad), fut membre du gr. conseil de Schaffhouse, sa patrie. Nous citerons de lui une dissertat. *de Differentiis municipiorum romanorum, et civitatum imperialium mediatorum*, Marpurg, 1729, in-4; et un recueil de *Poésies allemandes*, Schaffhouse, 1748, in-8. — Peyer-im-Hof (Honoré), capitaine de l'abbaye de St-Gall, et profess. de grec et d'hébreu, né à Lucerne en 1610, a laissé MS. une *Histoire abrégée de tous les abbés de son monast.*, en langue hébr.

PEYRARD (François), ancien profess. de mathématiques spéciales au lycée Bonaparte et bibliothécaire de l'école Polytechnique, né vers 1760 dans la commune de St-Victor-Malescourt (Haute-Loire), après s'être fait un nom dans les sciences par une érudit. très-distinguée, tomba, faute de conduite et de tempérance, dans une dégoûtante abjection, et m. à l'hôpital St-Louis à Paris le 3 oct. 1822. Il avait été chargé par le gouvernem. de plus. commiss. scientifiq. à Milan et dans d'autres villes d'Italie, et ses services lui avaient valu une pension sur le trésor de l'état. On a de lui, outre plus. édit. du Cours de mathém. de Bezout, revu, modifié et complété, les ouvr. suiv. : *de la Nature et de ses lois*, 4e édit., 1794 (an II), in-18; une trad. faite en société avec Batteux des *Poésies complètes d'Horace, avec le texte en regard*, Paris, 1803, 2 vol. in-12; *de la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme, par H. Corneille Agrippa, avec un commentaire par Roetitg* (Peyrard), ib., 1803, in-12; *Elémens de géom. d'Euclide, trad. litteralem., et suivis d'un Traité du cercle, du cylindre*, etc., 1804, in-8; *Alphabet français*, 1805, in-8; *les OEuvres d'Archimède, trad. littéralem., avec un comment., précéd. de sa vie et de l'analyse de ses ouvr.*, etc., ibid., 1807, in-4 : 2e édit., 1808, 2 vol. in-8, revue par M. Delambre; *Statistique géom. démontrée à la manière d'Archimède*, ibid., 1812

in-8 ; *les OEuvres d'Euclide, en grec, latin et fr.*, *d'après un MS. très-ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, *dédié au roi*, ibid., 1814-18, 3 vol. in-4, fig.; *les Principes fondam. de l'arithmétique*, etc., 3e édit., ibid., 1822, in-8. On connaît en outre de lui une trad. lat. et franç. des *Coniques d'Apollonius de Perge*, dont le MS. a obtenu l'approbat. de l'acad. des sciences.

PEYRAT (Du). V. DUPEYRAT.

PEYRAUD DE BEAUSSOL, maître de géographie à Paris, parvint à faire jouer, en 1775, une tragédie des *Arsacides*, en 6 actes, qu'il avait déjà fait imprimer sous le titre de *Stratonice*. Jamais pièce ne fit tant rire, et on se porta en foule à la seconde représentation par un sentiment de curiosité, que l'auteur prit naïvement pour une marque d'intérêt. Il survécut quelques années à sa misérable et inintelligible rapsodie.

PEYRE (MARIE-JOSEPH), architecte du roi et membre de l'académie royale d'architecture, né à Paris en 1730, m. en 1785, à Choisy-le-Roi, contrôleur des bâtim. de la couronne, avait fait comme pensionnaire le voyage de Rome, où il s'appliqua surtout à l'étude des monumens antiques. Dès ses débuts il s'était fait remarquer par un style ferme et raisonné, et par une grande hardiesse de conception. Plus tard il fut un de ceux qui, pour l'architecture, posèrent les bases d'une révolution analogue à celle que le célèbre Vien commença à effectuer dans la peinture. Peyre publia en 1765 un volume in-folio, contenant ses *OEuvres d'architecture*. On y remarqua surtout ses plans d'un palais pour les académies, d'un autre palais pour un souverain, et celui d'une église cathédrale. Bien que ces projets ne soient pas exempts de quelques-uns des défauts que l'on remarque dans l'architecture du règne de Louis XV, tous néanmoins portent l'empreinte du génie, et se distinguent par un style élevé, une grande habileté dans la disposition des plans, et beaucoup de pureté dans l'emploi des différens ordres. Le monum. le plus important qui nous reste de ce célèbre architecte est l'ancienne salle du Théâtre Français, maintenant l'Odéon, qu'il construisit de concert avec Wailly. Ses projets pour une salle d'Opéra, pour la reconstruction du palais de Versailles, son plan de maison de plaisance pour le roi soutiennent le parallèle avec les plus beaux monumens des anciens. On a aussi de lui une *Dissertation sur les distributions des anciens comparées à celles des modernes*, etc. C'est à son fils, aujourd'hui architecte du gouvernement, qu'est due la 2e édition de ses *OEuvres d'architecture*, Paris, 1795, in-fol.

PEYRE (ANTOINE-FRANÇOIS), frère du précéd., né en 1739 à Paris, étudia d'abord la peinture, puis suivit la même carrière que son aîné, sous les auspices duquel il traversa avec une grande distinction les divers concours, jusqu'à celui dont le prix est la pension de Rome, qu'il obtint en 1763. A une étude toute spéciale des monumens antiques, il joignit pendant son séjour en Italie celle de la perspective, et il parvint, dans cette branche importante de l'art, à une connaissance profonde, qu'attestent ses trois beaux dessins qui ornent le Musée royal : l'*Intérieur de la basilique de St-Pierre; la Vue de la Coupole et du Baldaquin, éclairés par la croix lumineuse du Vendredi-Saint*, et une autre *Vue de la Colonnade au moment de la procession de la Fête-Dieu*. Nommé successivem., après son retour, contrôleur des bâtimens du roi à Fontainebleau, puis à St-Germain, il bâtit entre autres, dans cette dern. ville, deux petites églises, dans la construction desquelles il mit en pratique ces théories rationnelles du bon goût, qu'alors l'étude seule des anciens édifices pouvait enseigner. L'académie royale d'architecture, où il fut admis en 1777, le désigna deux ans après pour ériger à Coblentz le palais de l'électeur de Trèves, commencé sur un plan vicieux, et il le termina avec succès. Retiré à Fontainebleau au moment de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des sicaires divers objets d'art qui enrichissaient cette résidence royale, et il ne dépendit pas de son zèle qu'il n'en sauvât un plus grand nombre. Pendant la terreur il fut détenu dans le château, devenu une maison de force, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis il fut nommé successivement membre de l'Institut, du conseil des bâtimens civils, de l'administration des hospices, et m. le 7 mars 1823, après avoir joui des succès brillans de l'école d'architecture qu'il avait fondée. Son *Eloge*, par M. Quatremère de Quincy, a été imprimé dans le *Moniteur* du 26 janvier 1824, et reproduit presque en entier par M. Mahul dans le t. 4, p. 228, de son *Annuaire nécrol.* Outre divers *mém.* dans la collection de ceux de l'Institut, on a d'Ant.-Fr. Peyre un écrit ayant pour titre : *Restauration du Panthéon franç. : compte rendu*, etc., 1799, in-4. Ses *OEuvres d'architecture* ont été imprimées, Paris, 1819 20, in-fol. On a aussi publié : *Notice des tabl., dessins, gouaches, etc., composant le cabinet de feu M. Peyre*, ibid., Tilliard, 1823, in-8 de 20 p.

PEYRÈRE (ISAAC DE LA), si connu par son système du *préadamisme*, naquit à Bordeaux, en 1594, d'une famille calviniste. Il fit partie en 1644 de l'ambassade française à Copenhague, alla ensuite en Espagne pour le service du prince de Condé, son maître et son protecteur, et l'accompagna ensuite dans sa retraite aux Pays-Bas. Un jour qu'il tomba sur le chap. 5 de l'Epître de St Paul aux Romains, il crut y apercevoir la preuve qu'il avait existé des hommes avant Adam, et bientôt il publia ses *Præadamitæ*, ouvrage qui souleva contre lui une foule d'adversaires, même parmi les protestans. Il fut arrêté à Bruxelles en 1656, et jeté dans une prison, d'où il sortit au bout de quelques mois, par le crédit du prince de Condé, après avoir promis de rétracter son livre et d'abjurer le calvinisme. Il se rendit à Rome, où il fut accueilli avec bienveillance par le pape Alexandre III, et rentra en France en 1659 à la suite de son ancien protecteur, dont il devint le bibliothécaire. Il m. en 1676 au séminaire de Notre-Dame-des-Vertus, près de Paris. Nous citerons de lui : *Relation de l'Islande*, Paris, 1663, in-8, fig.; *Relation du Groenland*, ibid., 1647, in-8; ibid., 1651, in-8; et dans le t. 1 du *Recueil des voyages au Nord; Præadamitæ, sive Exercitatio super versiculis* 12, 13, 14, *capitis* 5, *Epistolæ Pauli ad Romanos*, etc., 1655, in-4; 1656, in-12. *Voy.* les *Mémoires de Niceron*, t. 12 et 20. — PEYRÈRE (Abraham de LA), frère du précédent, avocat célèbre du parlement de Bordeaux, mort en 1704, est auteur d'un rec. de *Décisions sommaires du Palais*, par ordre alphabétique, ouvrage qui eut un assez grand nombre d'éditions. Nous citerons particulièrement la sixième, publiée en 1749, ▪ vol. in-fol.

PEYRILHE (BERNARD), médecin, professeur de matière médicale à la faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit en 1735 à Perpignan, où il m. en 1804. On a de lui : *Histoire de la chirurgie*, 1774-80, 2 vol. in-4, en société avec Dujardin (le 3e vol. qu'il a composé seul est resté inédit); un *Mémoire sur le cancer* (en latin), couronné par l'académie de Dijon; *Tableau d'histoire naturelle des médicamens*, 1800, 1 vol. in-8, dont M. Lullier-Winslow a donné une nouvelle édit. en 1818, 2 v. in-8, avec des *notes;* enfin un grand nombre de MSs. inédits, dont Sue a donné l'énumération.

PEYROLS D'AUVERGNE, troubadour, dont il nous reste : 24 *chansons galantes*, 5 *tensons* et 1 *poème*, composé en Asie après la mort de l'empereur Frédéric Ier, avait fait le voyage de la Terre Sainte, et mourut à Montpellier.

PEYRON (JEAN-FRANÇOIS-PIERRE), peintre,

né en 1744 à Aix en Provence, fut porté de bonne heure, par un sentiment naturel du vrai beau, à étudier les ouvrages du Poussin, bien que ce maître fût discrédité depuis long-temps dans notre école. Après avoir remporté le grand prix de peinture en 1773, par un tableau représentant la *Mort de Sénèque*, et qui était déjà une protestation éclatante contre le mauvais goût de l'époque, il résolut de marcher d'un pas ferme sur les traces de Vien, qui avait commencé une réforme, achevée depuis avec tant de gloire par David. Admis à l'académie de peinture en 1783, nommé directeur de la manufacture des Gobelins en 1785, et chargé de plusieurs travaux importans pour le roi, il perdit tout à la révolution, et ne fit guère que languir depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1815. L'émule de sa jeunesse, le grand David, qui assistait à ses obsèques, fit son éloge d'un seul mot : *Peyron*, dit-il, *m'a ouvert les yeux*. En effet, la manière de Peyron rappelle constamment, par ses défauts comme par ses qualités, la réforme importante à laquelle il a contribué. Nous citerons de lui : un *Cimon qui se dévoue à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père*; un *Paul-Emile s'indignant de l'humiliat. où se réduit Persée, qui se prosterne à ses pieds*. Ces deux tabl. sont au Musée royal. On estime particulièrement une *Mort de Socrate* du même artiste, qui décore une des salles du palais des députés. — PEYRON (Jean-Fr.), frère du précédent, né à Aix en 1748, m. à Goudelour, avec le titre de commissaire des colonies, en 1784, a traduit plus. ouvrages anglais, parmi lesquels nous citerons : *Méditations d'Hervey* (avec Letourneur), 1770, in-8; *Choix des lettres du lord Chesterfield à son fils*, 1776, in-12; *nouvelles Lettres persanes* (de Lyttleton), 1770, in-12; *Jeux de Calliope*, etc., 1776, in-12; *le Fourbe*, comédie, de Congrève, 1775, in-8. On lui doit en outre : *Essais sur l'Espagne, et Voyage fait en* 1777 *et* 1778, *où l'on traite des mœurs, du caractère, des monumens, du commerce, du théâtre et des tribunaux particuliers à ce royaume*, Genève, 1780, 2 vol. in-8, contrefaits sous le titre de *Voyage en Espagne pendant* 1777 *et* 1778, 1782, 2 vol. in-8.

PEYRONIE (FRANÇOIS GIGOT DE LA), habile chirurgien, né à Montpellier en 1678, fut nommé, très-jeune encore, chirurg.-major de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, puis démonstrateur d'anatomie aux écoles de la faculté de médec. Appelé à Paris en 1714, il y obtint peu après la place de chirurg.-major de l'hôpital de la Charité, la survivance de la charge de premier chirurgien de Louis XV en 1717, des lettres de noblesse en 1721, et le titre d'associé libre de l'académie des sciences en 1732. Il faisait déjà partie depuis long-temps de la société royale des sciences de Montpellier. Il devint en 1733 médecin du roi par quartier, et premier chirurgien en 1736. Il accompagna Louis XV à l'armée de Flandre, et contribua à réformer une foule d'abus dans le service de santé militaire. Enfin, comblé d'honneurs et de distinctions, il m. à Versailles en 1747. Il n'a publié aucun ouvr. étendu, et les écrits qui nous restent de lui se bornent à des *mém.* et à des *observat.* consignés dans les Recueils des académies, dont il était membre. C'est surtout pour sa bienfaisance qu'il mérite des louanges. Il avait converti son château de Marigny en une sorte d'hospice ouvert aux indigens, et il légua sa fortune presque entière aux établissemens qu'il avait conservés, augmentés ou créés, tous consacrés à l'enseignement, à l'exercice ou au perfectionnement de la chirurgie. *V.* son *Eloge*, par M. Briot, Besançon, 1820, in-8.

PEYROT (JEAN-CLAUDE), poète, prieur de Pradinas, naquit à Milhau en 1709. Il s'adonna à la poésie et à la musique d'église, et fit des vers dans le patois du Rouergue. Ils sont plus estimés que ceux qu'il a laissés en français. On a imprimé à Milhau en 1810, in-8, en 2 parties, la troisième et dern. édit. des *Œuvres patoises et françaises de Claude Peyrot*. Ce v. contient, entre autres pièces, un poème des *Quatres Saisons*, ou *les Géorgiques patoises*, déjà imprimé en 1781, in-12. Peyrot m. au village de Paillas, près de Milhau, en 1795. Un anonyme a donné un *Eloge historique, civil et littéraire de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas*, Milhau, 1812, in-8.

PEYROUSE (LA). V. PEIROUSE et PÉROUSE.

PEYSSONEL (CHARLES de), antiq., né à Marseille en 1700, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale, et contribua, avec un de ses frères, dont l'article suit, à y faire établir une académie. Nommé secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, en 1735, il prit part au congrès de Belgrade, et employa ses loisirs à parcourir les plaines de l'Asie-Mineure et à visiter les restes de Nicomédie et de Nicée. Ses recherches ne furent pas sans résultat pour la science. Il passa, en 1747, au consulat de Smyrne, où il m. en 1757. Il était associé depuis 10 ans à l'acad. royale des inscriptions. Il a laissé la *Relation de ses voyages au Levant*; plus. *Mémoires*; un *Eloge du maréchal de Villars*, dans le *Recueil* de l'acad. de Marseille, ann. 1734. C'est probablement sur ses *mémoires* qu'a été rédigé l'*Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, qu'on lui a faussem. attribué. — PEYSSONEL (J.-Ant.), frère du précéd., méd., né à Marseille en 1694, associé des académies des sciences de Paris, Montpellier, Rome, etc., et membre de la société royale de Londres, n'est connu que par 10 articles, insérés dans la traduction des *Transactions philosophiques*, de 1756 à 1759, et relatifs à divers points d'hist. naturelle : les plus importans sont ses *Observations sur le corail*. — PEYSSONEL (N. de), fils de Charles de Peyssonel, né à Marseille en 1727, m. à Paris en 1790, suivit les traces de son père, fut comme lui consul-général à Smyrne, et acquit de grandes connaissances dans les antiquités. Nous citerons de lui : *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1765, in-4, fig.; *Traité sur le commerce de la mer Noire*, ibid., 1787, 2 vol. in-8; *Examen du livre intitulé : Considérations sur la guerre actuelle des Turks*, par Volney, Amsterdam (Paris), 1788, in-8; réimpr. à Paris en 1821; *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, Paris, 1790, in-8. On conserve de lui plus. MSs. intéressans à la Biblioth. du Roi, carton n° 33. On lui attribue la rédaction d'un *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, Paris, 1754, in-12 (*v.* l'article de son père).

PEYTES. V. MONCABRIÉ.

PEZ (dom BERNARD), savant bénédictin, né en 1683, à Ips, petite ville de la Basse-Autriche, s'occupa beaucoup de l'histoire civile du moyen âge, dont l'étude était alors très-négligée dans les états autrichiens, et parcourut la plus grande partie de l'Allemagne, avec son frère, dom Jérôme Pez, pour recueillir des documens précieux dans les bibliothèques. De retour d'un voyage qu'il avait fait en France en 1728, il fut nommé bibliothéc. de l'abbaye de Mœlck, où il m. en 1735. Nous citerons de lui : *de Irruptione bavaricâ in Tyrolim anno* 1703 *à Gallis et Bavaris factâ*, Vienne, 1709, in-12; *Bibliotheca ascetica antiquo-nova, hoc est collectio*, etc., Ratisbonne, 1723-1740, 12 vol. in-8. *V.*, pour plus de détails : *Historia rei litterariæ ordin. S.-Benedicti*, par Ziegelbauer, III, 466-76. — PEZ (dom Jérôme), frère du précéd., né en 1685, m. en 1762, fut, après lui, bibliothécaire de Mœlck jusque vers 1760, et publia : *Scriptores rerum austriacarum veteres ac genuini plurimam partem nunc primùm editi*, Leipsig, 1721-25; Ratisbonne, 1745, 3 vol. in fol.; *Histo-*

ria S. Leopoldi, Austriæ marchionis, Vienne, 1747, in-fol.

PEZAY (ALEXANDRE-FRÉDÉRIC-JACQUES MASSON, marquis de), litt., né à Versailles en 1741, prit pour modèle Dorat, dont il n'eut point la facilité, mais dont il sut en revanche éviter la manière prétentieuse dans quelques poésies. Son goût pour les vers et pour les plaisirs de la société ne l'empêcha pas d'obtenir des succès dans la carrière militaire et administrative. Il donna des leçons de tactique au dauphin, depuis Louis XVI, contribua, dit-on, à la chute de l'abbé Terray; et ce fut lui qui indiqua Necker comme l'homme le plus propre à rétablir l'ordre dans les finances. Il avait du talent, et même des talens divers; mais il se fit beaucoup de tort par sa trop grande prétention. Après avoir été éloigné de la cour au moyen d'une charge, qu'on créa pour lui, d'inspect.-gén. des côtes, il fut, pour avoir mortifié un intendant en crédit, exilé dans sa terre de Pezay, près de Blois, et y m. en 1777. On a recueilli ses poésies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales*, ou *Variétés littéraires*, Liége, 1791, 2 vol. in-16. On y distingue l'*Epître à la maîtresse que j'aurai*, badinage charmant. Nous citerons en outre de lui: *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, Amsterdam (Paris), 1771, in-8; Londres, 1772, 2 vol. in-12; *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie en* 1745 *et* 1746, Paris, imprimerie royale, 1775, 3 vol. in-4, et un atlas.

PEZENAS (ESPRIT), jésuite, très-instruit en mathématiques et en astronomie, né à Avignon en 1692, mort dans la même ville en 1776, a laissé: *Elémens du pilotage*, 1733 et 1754, in-8; *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, in-12; *Théorie et Pratique du jaugeage des tonneaux, des navires et leurs segments*, 1749, 1778, in-8; *Astronomie des marins*, 1766, in-8. On lui doit en outre les traduct. suivantes: *Traité des fluxions de Maclaurin*, Paris, 1749, 2 vol. in-4; *l'Algèbre* du même; *le Microscope* de Backer, Paris, 1754, in-8; *l'Optique* de Smith, Avignon, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEZRON (PAUL), chronologiste habile et philologue aussi savant que paradoxal, né en 1639 à Hennebon, en Bretagne, embrassa la vie religieuse dans la congrégation de Cîteaux, y remplit plus. places importantes avec autant de succès que de zèle, et m. à Chessi en 1706. Nous citerons de lui: *L'Antiquité des temps rétablie et défendue*, Paris, 1687, in-4; 1688, in-8; *Essai d'un commentaire littéral et historique sur les prophètes*, ib., 1693, in-12; *l'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, ibid., 1696, 2 vol. in-12; *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, ibid., 1703, in-12.

PEZZI (LAURENT), savant prêtre de Cologne au 16e S., a laissé: un catéchisme romain sous le titre de *Epitome sacramentorum*, etc., Venise, 1566, 1584; *Vinea Domini cum brevi descriptione sacramentorum*, ibid., 1588, in-8.

PFAFF (JEAN-CHRISTOPHE), théolog. luthérien, né à Pfullinge, dans le duché de Würtemberg, en 1631, professa la morale et la théologie à Tubingue, où il m. en 1720. Nous citerons de lui: *Dogmata protestantium ex jure canonico et conciliis*, Tubingue, 1722, in-4; *Dissertatio de allegatis Veteris-Testamenti in Novo*, ib., 1702, in-4; *Dissertationes in Matthæum*.—PFAFF (Christophe-Mathieu), théologien protestant, fils du précéd., né à Stuttgard en 1686, montra les dispositions les plus précoces qui furent développées par de fortes études et par des voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en France. De retour dans sa patrie, en 1716, il obtint une chaire de théologie à l'univ. de Tubingue, et fut successivement nommé doyen de l'église de cette ville, chancelier de l'université, comte palatin, avec la faculté de créer des docteurs en théologie, abbé de Lorch, membre des états de Würtemberg, etc. Il m. en 1760, laissant de nombreux écrits, dont la simple liste occupe une feuille d'impression dans les bibliographies allemandes. Nous ne pouvons citer que les suivans: *Dissertationes anti-bælianæ tres, in quibus Pet. Bælius* (Bayle) *refellitur et conflictatur*, Tubingue, 1719, 1720, in-4; *Institut. theolog., dogmat. et morales*, ibid., 1719, in-8; Francfort, 1721, in-8; *Institutiones hist. eccles.*, Tubingue, 1721, in-8; 1727, in-8. C'est sous la direction de Pfaff qu'a été pub., en 1 vol. in-folio, 1729, la Bible connue chez les protestans d'Allemagne sous le nom de Bible de Tubingue.

PFANN (MATTHIEU-GEORGE), médecin, né près d'Erlangue en 1719, obtint à l'université de cette ville, en 1743, une chaire qu'il quitta volontairement au bout de 7 ans, et m. en 1762. Nous citerons de lui: *Dissertatio de modo agendi medicamentorum anodynorum*, Erlangue, 1749, in-4; *Sammlung verschiedener merkwuerdigen Faelle*, Nuremberg, 1750, in-8.

PFANNER (TOBIE), généalogiste allemand, né en 1641 à Augsbourg, mort en 1717, secrétaire des archives du comte de Saxe-Gotha, a laissé, entre autres ouv., en latin: *Histoire de la paix de Westphalie*, Gotha, 1697, in-8, ouvr. effacé par celui qu'a pub. le P. Bougeant sur le même sujet; *Histoire des assemblées de* 1652 *à* 1654, Weimar, 1694, in-8, etc.

PFEFFEL (JEAN-CONRAD), jurisconsulte du roi de France en Alsace, et stettmestre de Colmar, né en 1684 à Moundinger, m. en 1738, n'est connu que par différens *mémoires* en latin, adressés par lui au ministre des affaires étrangères, et imprim. dans les recueils diplomatiq. du temps.— PFEFFEL (Christian-Frédéric), fils aîné du préc., naquit à Colmar en 1726. Son père avait obtenu pour lui la survivance de sa charge de jurisc. du roi. Après de bonnes études, et des voyages entrepris pour les perfectionner, Pfeffel eut, en 1768, le titre qui lui était dû, et qu'il avait encore mérité par lui-même. Il avait rempli, dès cette époque, plusieurs fonctions diplomatiques pour les cours de Saxe, de France et de Deux-Ponts. Il m. en 1807. Nous citerons de lui: *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, 1776, 2 vol. in-4; 1777, 2 vol. in-8; *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon, avec pièces justificatives*, Paris, 1768, in-8; *Etat de la Pologne, avec un abrégé de son droit public et les nouvelles constitutions*, etc., ib., 1770, 1 vol. in-12. — PFEFFEL (Conrad-Théophile), écriv. allemand, frère cadet du précédent, né à Colmar en 1736, mort dans la même ville en 1809, est auteur de plus. pièces de théâtre, et de différens traités à l'usage de la jeunesse. Nous citerons: *le Trésor*, pastorale; *l'Ermite*, tragédie; *Philémon et Baucis*, drame, qui parurent successivement en 1761, 62 et 63; *les Amusements dramatiques, d'après des modèles français* (en cinq collections, Francfort et Leipsig, 1765, 66, 67, 70, 74), formant environ 25 pièces, tragédies ou comédies, parmi lesquelles il faut remarquer: *la Veuve* de Collé, *la Jeune Indienne* de Chamfort, *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine, *Essais poétiques*, 1 vol. in-8, en 3 parties, Bâle, 1789, 1790; Francfort et Leipsig, 1796; Tubingue, 1802-10, 10 vol. in-8; *Principes du droit naturel à l'usage de l'école militaire de Colmar* (en français), Colmar, 1781. — PFEFFEL (Jean-André), graveur, né à Augsbourg vers 1690, est connu par les planches de *la Physique sacrée*, 1725, 31 et 35, qui sont encore recherchées.

PFEIFFER (AUGUSTE), savant orientaliste, né à Lauenbourg, dans la Basse-Saxe, en 1640, remplit successivement plus. fonctions dans le clergé et dans l'enseignement, fut appelé à Lubeck, en

1690, y obtint la charge de surintendant, et y m. en 1698. Nous citerons de lui : *Dubia vexata scripturæ sacræ, sive Loca difficiliora Vet.-Test., circa quæ auctores dissident, vel hærent*, etc., Leipsig, 1685, in-4; ibid., 5e édition, 1713; *Hermeneutica sacra, sive legitima sacras litteras interpretandi Ratio*, ib., 1694, in-8; *Antiquitates hebraïcæ selectæ*, etc., ibid., 1687, in-12; *Critica sacra, quæ agit de sacri Codicis partitione, editionibus variis*, etc., ib., 1680, in-8; Dresde, même année, même format. Tous ces ouvr. et quelq. autres ont été recueillis en 2 vol. in-4, Utrecht, 1704, sous le tit. d'*Opera philologica*.

PFEIFFER (Jean-Frédéric), économiste allemand, né à Berlin en 1718, remplit plus. charges importantes à la cour de Prusse, et auprès de plus. petits princes d'Allem. Il m. en 1787, à Mayence, avec le titre de professeur des sciences économiq. Parmi les nombreux écrits qu'il a composés sur cette matière, nous citerons : *Précis de toutes les sciences économiques*, Manheim, 1770-78, 4 vol. in-4; *Histoire de la houille et de la tourbe*, ibid., 1774, in-8; *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, ibid., 1777, in-8 (cet ouvr. et le précédent ont été trad. en franç. et publiés ensemble, Paris, 1787, in-8); *Principes de la science forestière*, ibid., 1781, in-8; *Principes de la science financière*, Francfort, 1781; *Principes de l'économie générale*, ibid., 1782-83, 2 vol. in-8.

PFENNINGER (Matthieu), dessinat. et grav., né à Zurich en 1739, m. vers 1810, a gravé les premières livraisons des *Vues coloriées de la Suisse*, d'Aberli; celles du *Tombeau de Virgile près de Naples*, et de la *Statue de Marc-Aurèle à Rome*, d'après Brandoin; d'autres *Vues de la Suisse*, d'après ses propres dessins, et au nombre de 13, etc. — Pfenninger (Henri), peintre et graveur de la même famille que le précédent, né à Zurich en 1749, grava pour Lavater plus. fig. du *Traité de physiognomonie*. On lui doit encore les 75 portr. de l'*Abrégé historique de la Vie des hommes illustres de la Suisse*, par Léonard Meister (Zurich, 1781, 3 vol. in-8), et les 34 autres qui accompagnent la *Collection des portraits des plus célèb. poètes allem.*, recueillis par le même auteur (ibid., 1785, in-8), etc.

PFIFFER ou PFYFFER (Louis), colonel suisse, né en 1530, à Lucerne, servit dans l'armée franç. en Piémont, puis en Picardie, jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis. En 1567, il commandait un corps de six mille Suisses, avec lesquels il assura la retraite du jeune roi Charles IX, qui se trouvait à Meaux, près de tomber entre les mains des protestans. Après s'être distingué à plus. batailles importantes de la guerre civile, il se retira dans sa ville natale, et grâce aux places importantes et aux missions qu'il remplit, il s'assura beaucoup d'influence dans les assemblées générales des cantons catholiques, et fut appelé le roi des Suisses. Il fut zélé pour la ligue, et donna des partisans au duc de Guise. Il m. à Lucerne en 1594. V. l'*Histoire des officiers suisses*, par l'abbé Girard, XI, 195-208. — Pfiffer (François-Louis de), seigneur de Wyher, etc., lieutenant-général au service de la France, était de la même famille que le précéd., et naquit à Lucerne en 1716. Après cinquante années de service, dans lesquelles il s'était distingué aux siéges de Menin, d'Ypres et de Fribourg, et aux journées de Rocoux et de Laufeld, il se retira dans sa patrie. Ce fut alors qu'il travailla au *Plan relief de la Suisse*, qui a répandu partout sa réputation. Ce plan, qu'il n'a pas terminé, a 22 pieds et demi de longueur, sur 12 de largeur, et se compose de 136 pièces qu'on peut séparer à volonté. C'est un beau monument dont la précision est admirable. Il a été gravé dans les *Tableaux pittoresques de la Suisse*. Le burin de Méchel l'a reproduit, en 1783, avec plus d'exactitude, et Pfiffer l'a fait graver, en 1795, par Clausner, à Zug, dans la forme d'une carte géographique.

PFINGSTEN (Jean-Germain), médecin, né à Stuttgard en 1751, mort à Témeswar en 1798, après avoir professé quelque temps la philosophie à Erfurt et rempli plus. fonctions administratives, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., mais qui consistent pour la plupart en de simples traduct. Il suffira de citer : *Bibliothek auslaendischer Chymisten, Mineralogen und mit Mineralien beschaeftigter fabrikanten*, Nuremb., 1781-83, 3 v. in-8; *Miscellanea physico-medica*, Halle, 1789, in-8.

PFINTZING (Melchior), poète allemand, conseiller de l'empereur Maximilien, qui lui donna plus. riches bénéfices, naquit à Nuremberg en 1481, et m. à Mayence en 1535. Il est auteur d'un célèb. poème allem., intitulé : *Die Geuerlicheiten*, etc., c'est-à-dire, les hauts faits d'armes et quelq. aventures de l'illustre chevalier Theuerdanck. C'est l'histoire romanesque de l'empereur Maximilien. La prem. édition de ce poème, Nuremberg, 1517, in-fol., et la suivante, qui est de 1519, sont deux chefs-d'œuvre de typographie. Les bibliographes en citent jusqu'à 8 éditions, impr. à Francfort, à Augsbourg et à Ulm, toutes in-fol., excepté celle de 1596, qui est in-8.

PFISTER (Albert), impr. allem., au milieu du 15e S., avait probablement appris son art à Mayence, chez Guttemberg. Ce fut à Bamberg qu'il travailla le plus et qu'il s'établit. On ne connaît que cinq ouvr. impr. par Pfister, et l'on présume qu'il m. peu après avoir achevé l'impression du *recueil* des *Quatre histoires*. V. ce que Camus dit de lui dans sa *Notice* d'un livre imprimé à Bamberg.

PFLUG (Jules), en latin *Phlugius*, évêque de Naumbourg, né en 1510, mort en 1594, jouit de la confiance et de la faveur des emper. Charles V et Ferdinand Ier. Il fut choisi par le prem. pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, et présida en son nom aux diètes de Ratisbonne. On cite de lui, entre autres ouvr. de controverse écrits en lat. et en allem., une *Exposition des cérémonies de la messe*; un *Traité de la réforme chrét.*; et *Avis aux ecclésiastiques*.

PFLUGUER (Marc-Adam-Daniel), agronome, né en 1777 à Morges, dans le canton de Vaud (Suisse), m. en 1824 à Paris, où il était fixé depuis son jeune âge, joignit la culture des lettres aux études de la science à laquelle il s'était particulièrement voué. On a de lui les ouvr. suivans : *Cours d'agriculture pratique*, etc., 1809, 2 vol. in-8; *les Amusemens du Parnasse*, ou *Mélanges de poésies légères*, 1810, in-18; *Manuel d'instruction morale*, 1811, 2 vol. in-12; *Cours d'étude à l'usage de la jeunesse*, etc., Paris, 1811, in-12, fig. (on en a réimpr. le frontispice en 1818 avec l'indicat. de *nouv. édit.*) *la Maison des champs*, ou *Manuel du cultivateur*, ibid., 1819, 4 v. in-8.

PFYFFER D'ATISHOFFEN (Franç.-Xavier), jésuite, né à Lucerne, mort à Augsbourg en 1750, a publ. en allemand un écrit sur cette question : *Pourquoi les évangélistes n'ont pas reçu le concile de Trente?* Augsbourg, 1726. On a eu outre de lui quelques écrits de polémique religieuse, tels que : *l'Ascension merveilleuse de Martin Luther au ciel*, 1746, in-4.

PHACÉE, fils de Romelias, général de l'armée de Phacias, roi d'Israël, assassina ce monarque, s'empara de sa couronne en l'an 759 avant J.-C., et fit avec succès plus. invasions dans le royaume de Juda. Il subit à son tour l'invasion des Assyriens, sous le règne de Teglat-Phalasar, acheta la paix de ce prince, et fut assassiné par un de ses sujets, nommé Osée, en l'an 739 avant J.-C.

PHACEIAS, roi d'Israël, success. de Manahem, fut massacré dans son palais de Samarie l'an 759 avant J.-C., par Phacée, qui usurpa la couronne. (*Voy.* l'article précédent).

PHÆDRUS (Thomas). V. Inghirami.

PHAER (Thomas). V. Phayer.

PHAINUS, astron. athénien, vivait vers l'an 432 avant J.-C. Il fournit à Meton (*v.* ce nom) la première idée de son cycle de 19 ans, connu sous le nom de *nombre d'or*. Il ne reste de lui aucun écrit.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, était originaire d'Astapylée, ville de Crète. Les chronologistes ne s'accordent ni sur l'époque ni sur la durée de son règne. Banni de sa ville natale en raison de ses desseins ambitieux, il vint à Agrigente, en Sicile, s'y fit un parti considérable, et s'empara de l'autorité. Les fréquentes séditions auxquelles son usurpation donna lieu le rendirent cruel. Il fit couler le sang des plus illustr. citoyens. On rapporte qu'un sculpteur athénien, nommé Perilas, se flattant d'obtenir de ce tyran une grande récompense, lui présenta un taureau d'airain, dans les flancs duquel on pouvait enfermer une victime, et l'y brûler par degrés; mais que Phalaris indigné fit mourir l'artiste par le supplice qu'il avait inventé, et consacra ensuite cette horrible machine dans le temple d'Apollon. On varie sur le genre de sa mort. L'opinion la plus accréditée est qu'il fut lapidé par les Agrigentins. L.-J. de La Nauze (*v.* ce nom) fixe la durée du règne de Phalaris à 16 années, et place sa mort à l'an 556 avant J.-C. On a sous le nom de Phalaris des *lettres* au nombre de 146, qui sont reconnues pour l'ouvrage de quelque sophiste ancien. Elles ont été publiées pour la première fois à Venise, 1498, in-4, édition très-rare. La plus récente et la plus remarquable est celle de Groningue, 1777, in-4. Parmi les traductions latines de ces lettres, nous citerons celle de Fr. Accolti d'Arezzo, dont il a paru plusieurs édit. dans le 15e S. (*V.* Fr. Accolti). Elles ont été traduites en italien par Barth. Fonti, Florence, 1491; Venise, 1545, in-8; et en français par Gruget, Paris, 1550, in-8; par Th. Beauvais (le général), Paris, 1797, in-12; enfin par M. Benaben, Angers, 1803, in-8.

PHAON. V. Sapho.

PHARAMOND, que l'on a désigné long-temps comme le premier roi de France, était un chef ou duc des Francs dans les premières années du 5e S., lorsque ce peuple de Germanie, essayant de secouer le joug des Romains, faisait de fréquentes incursions dans les Gaules. On ne sait pas bien où était située sa résidence ordinaire, et combien de temps il a régné. La *Chronique* de St Denis place la mort de Pharamond à l'année 420. On croit que ce prince fut enterré au lieu appelé aujourd'hui Frankenberg, situé entre la Lorraine et l'Alsace.

PHARANDSEM, reine d'Arménie dans le 4e S., femme d'Arsace II, fut célèbre par sa beauté. Lorsque son mari, dont elle avait eu long-temps à se plaindre, eut été emmené en Perse, et que son royaume fut envahi par Sapor, cette princesse se réfugia dans la forteresse d'Artogerassa, y soutint un long siége contre toutes les forces des Persans et des Arméniens révoltés, et finit par être livrée à Sapor, qui la fit mettre à mort vers l'an 368.

PHARAON, nom commun donné dans la Bible aux rois d'Egypte. La sainte Ecriture mentionne dix de ces Pharaons, savoir: deux dans *la Genèse*, deux dans *l'Exode*, cinq dans les *Livres des Rois*, un dans *Jérémie*.

PHARASMANE, nom commun à sept rois d'Ibérie (Asie-Mineure) que nous allons faire connaître. — Le premier, fils de Mithridate, régnait en l'an 35 de J.-C. Allié des Romains, il fit la guerre à Artaban III, roi des Parthes, puis à son propre frère, qui portait le nom de Mithridate, et occupait le trône d'Arménie. Pour se débarrasser de son fils Rhadamiste (*v.* ce nom), qui était impatient de régner, il lui fit espérer la couronne d'Arménie, lui facilita la conquête de ce royaume, et le fit ensuite assassiner, sous le règne de Néron, vers l'an 54. Pharasmane n'est connu que par les historiens romains; on ne trouve aucune mention de ce prince dans les annales géorgiennes. — Pharasmane II, roi d'Ibérie ou de Géorgie, selon la chronologie géorgienne, commença de régner en l'an 72. De son temps Erovant ou Iarvand, roi d'Arménie, fit une irruption dans l'Ibérie, et soumit une partie de ce pays. Pharasmane se maintint dans l'autre partie, et m. en l'an 87 à Armazi, capitale de ses états. — Pharasmane III succéda, en l'an 113, à son père Hamazasp sur le trône d'Armazi, et m. empoisonné vers l'an 122. — Pharasmane IV, petit-fils du précédent, monta sur le trône d'Armazi en l'an 125. Les annales géorgiennes ne mentionnent aucun des évènemens de son règne, et placent sa m. en l'an 182. Ce prince doit être celui du même nom qui vivait sous le règne d'Adrien, et qui refusa de se rendre auprès de cet empereur, qui avait invité tous les princes d'Asie à venir le visiter en Cappadoce, où il se trouvait en l'an 130. Plus tard Pharasmane, s'étant repenti de ce refus, alla à Rome avec sa femme et son fils, y fut bien traité, et reçut de magnifiques présens. — Pharasmane V succéda, en l'an 405, à son frère Tiridate, chassa les Persans de la Géorgie, et mourut en 408. — Pharasmane VI succéda, en l'an 528, à Pacorus. Sous son règne la Géorgie fut ravagée par les Persans à diverses reprises. — Pharasmane VII, success. et neveu du précéd., monta sur le trône en l'an 532, ne fit rien de remarquable, et m. en l'an 557, laissant la couronne à Pacorus II.

PHARÈS, fils aîné du patriarche Juda et de Thamar, est compté parmi les ancêtres de J.-C.

PHARISIENS, secte juive, affectaient une grande sévérité de principes, une exactitude minutieuse à payer la dîme et à observer toutes les cérémonies relig., mais cachaient sous ce masque des mœurs dissolues. Les pharisiens se distinguaient des sadducéens par leur croyance à l'existence des anges et à l'immortalité de l'âme.

PHARNABASE, en géorgien *Pharnavaz*, nom de deux rois d'Ibérie. Le prem., dont on ne trouve aucune mention dans les auteurs grecs et latins, a donné son nom à la première dynastie des rois ibériens. Les annales géorgiennes placent son règne vers l'an 250 av. J.-C. Long-temps caché dans les montagnes du Caucase, il en sortit pour se mettre à la tête d'une troupe de révoltés, délivra son pays du joug des Persans, lui donna une nouvelle organisation, le divisa en huit provinces, dont l'administration fut confiée à des gouverneurs généraux, construisit un gr. nomb. de villes et forteresses, et m. à l'âge de 65 ans, après un règne de 25. — Un autre Pharnabaze régnait en Ibérie vers l'an 37 av. J.-C., lorsque Marc-Antoine le triumvir entreprit son expédition contre les Parthes. Contraint de faire alliance avec les Romains, ce prince se joignit à eux dans la même expédit. C'est tout ce qu'on sait de lui, et les annales géorgiennes ne mentionnent même pas le fait que nous venons de rapporter d'après les histor. romains.

PHARNACE Ier, roi de Pont, succéda à son père Mithridate V vers l'an 184 av. J.-C. Pendant son règne il voulut faire la guerre à Ariarathe, roi de Cappadoce, et à Eumène, roi de Pergame, allié de la république romaine; mais, n'ayant point assez de forces pour la continuer, il fit la paix, et m. vers l'an 157 av. J.-C. Les histor. en parlent comme du plus injuste et du plus turbulent des souver. Son fils, Mithridate VI *Evergète*, lui succéda. On ne connaît aucune médaille qu'on puisse attribuer avec certitude à ce roi, bien que le célèbre Visconti ait placé son portrait dans l'*Iconographie* grecq. (t. 2, pl. 42), d'après un médaillon d'or du gr.-duc de Toscane. — Pharnace II, roi de Pont, fils du fameux Mithridate, succéda à son père en l'an 64 av. J.-C., et régna avec assez de succès et d'éclat jusqu'à l'an 47. A cette époque César ayant porté ses armes dans le royaume de Pont, Pharnace, après

avoir essayé de le fléchir par des ambassadeurs, fut complètem. vaincu auprès de Zéla, dans les lieux mêmes où Mithridate avait défait, 30 ans auparavant, une armée romaine. C'est à cette occasion que César, qui avait reconnu et battu l'armée ennemie dans la même journée, écrivit au sénat romain cette phrase laconique devenue si célèbre : *veni*, *vidi*, *vici*. Après cette défaite, Pharnace se retira à Sinope, y fut assiégé par Calvinus, capitula, et obtint pour toute condition la faculté de se retirer sur le Bosphore avec 1000 cavaliers, qui ne l'avaient point abandonné. Ayant passé la mer pour faire rentrer sous son obéissance une province qui s'était révoltée, il obtint d'abord quelques succès ; mais il périt ensuite dans un combat, à l'âge de 50 ans ; il en avait régné 15. Son fils Darius fut remis plus tard en possession du royaume de Pont par Marc-Antoine.

PHAVORINUS (Varinus). V. Favorinus.

PHAYER (Thomas), médecin anglais du 16e S., né dans le comté de Pembroke, m. en 1560, se fit une grande réputation sous le règne de Henri VIII. On a de lui un *Traité abrégé de la peste*, etc., publié en 1544 (à l'occasion de la peste qui ravagea l'Angleterre en l'an 1530) ; *Description des veines du corps humain*, *et de l'usage de la saignée* ;—*des maladies des enfans ; Remèdes et Ordonnances de médecine* (pub. par H. Holland), 1603 ; *Régime de vie*, trad. du franç., Londres, 1544, 1546, in-8. Phayer cultivait aussi la poésie latine ; et on a encore de lui une traduct. anglaise des neuf premiers livres de l'*Enéide*, et d'une partie du 10e, pub. en 1584 par Th. Payne, autre médecin ; un *Traité de la nature des esprits*, attribué par quelq. bibliogr. à Fitz-Herbert, magistrat anglais, contemporain.

PHAZAEL, frère d'Hérode-le-Grand, fut gouverneur de la Judée l'an 47 avant J.-C. Devenu prisonnier des Parthes et n'ayant d'autre moyen de se donner la mort, il se brisa la tête contre une pierre vers l'an 39 avant notre ère. Son père donna le nom de *Phazaël* à une des tours de Jérusalem, et à une ville qu'il bâtit dans la vallée de Jéricho.

PHÉDON, philosophe grec, disciple de Socrate, se retira après la mort de son maître à Elée, sa patrie, où il se consacra, à l'exemple de son maître, à l'enseignem. de la morale. Son école donna naissance à la secte éléatique, qui, plus tard, prit le nom d'erythréenne, de la ville d'Erythrée, où elle fut transportée par Ménédème (*v.* ce nom). Platon a donné à son beau dialogue sur l'immortalité de l'âme, le titre de *Phédon*, en l'honneur de ce fidèle ami de Socrate, qui ne quitta le grand philosophe qu'après lui avoir fermé les yeux.

PHÈDRE (mythologie), fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, épousa Thésée, et conçut pour Hippolyte, fils de ce prince, une passion criminelle. Hippolyte n'ayant pas voulu y répondre, elle l'accusa auprès de Thésée, qui, dans sa fureur, livra ce malheureux fils au courroux de Neptune. Phèdre, tourmentée par ses remords, s'étrangla de désespoir. Les malheurs de cette princesse ont été mis en scène par Euripide Sénèque et Racine.

PHÈDRE (Julius-Phædrus), célèbre fabuliste latin, était né, comme on le conjecture d'après ses propres écrits, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine : esclave d'abord et ensuite affranchi d'Auguste, il devint, sous Tibère, son successeur, l'objet de la haine et des persécutions de Séjan ; mais il trouva dans cette même cour, des appuis et des protecteurs, et c'est à ces nobles patrons qu'il dédia l'ingénieux ouvr., où, sous le voile d'une allégorie perpétuelle, il couvre alternativement ses ennemis de honte ou de ridicule, et donne à tous les hommes de belles leçons de sagesse, de justice et de modération, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Quant au silence absolu des contemporains et des écrivains des siècles suivans (deux auteurs seulement, Martial et Avienus, ont fait mention d'un Phèdre ; mais il est fort douteux que celui dont ils parlent soit l'auteur des fables), sur la personne et le mérite du fabuliste latin, il s'explique naturellement, ce nous semble, par la nature même et l'objet de l'ouvr. Il paraît toutefois que Phèdre avait pris d'avance les précautions nécessaires pour que ses fables lui survécussent, puisque, grâce au zèle et aux soins de François Pithou, qui les découvrit, et de Pierre, son frère, qui les publia, elles furent rendues, plus de quinze cents ans après la mort de l'auteur, à l'admiration de l'Europe lettrée. En vain quelques savans s'efforcèrent alors d'en contester l'authenticité : elle est demeurée incontestable ; et la découverte récente de trente-deux fables, attribuées à Phèdre, n'a fait que confirmer de nouveau l'authenticité des premières. On distingue parmi les nombreuses éditions d'un auteur si souvent réimpr. et d'un usage si général dans les classes (*v.* le t. 3, du *Manuel du libraire*, etc., par J.-C. Brunet), celles de Burmann, Leyde, in-4, 1727; *ad usum*, Paris, 1675 ; de Desbillons, Manheim, in-12, 1786 ; d'Adry, Paris, 1807 ; celle des fables anc. et nouv., avec *notes*, par M. Chambry, 1812, in-8 ; celle enfin de J.-Gott.-Sam. Schwabe, avec un volumineux comment., reproduit dans la collection de M. Lemaire, avec les addit. de M. Gail, qui lui-même a donné une trad. de Phèdre dans sa collect. des *Trois Fabulistes*. Une trad. nouvelle de Phèdre vient d'être publiée par M. l'abbé Beuzelin, avec un commentaire français, qui ne laisse rien à désirer pour la parfaite intelligence du sens et de l'exquise latinité de l'auteur.

PHELAIR (Olah), célèbre poète persan, m. à Ispahan en 1825, à l'âge de 96 ans, est réputé le Voltaire de son pays. Il a laissé un nombre très-considérable de MSs. sur les mathémat., l'astron., la politique et la littérature. Il ne nous appartient pas de prononcer sur le mérite de tant de product., si vantées par les nationaux : quelles qu'elles soient elles ne peuvent manquer de fournir, avant peu, un aliment aux études et aux investigat. critiques de l'un des savans orientalistes que compte aujourd'hui l'Europe.

PHÉLIPPEAUX (Jean), docteur en théologie et chanoine de Troyes, fut placé par le grand Bossuet auprès de l'abbé Bossuet, son neveu, pour le diriger dans ses études. Il accompagna son élève en Italie, devint ensuite official et grand-vicaire de l'évêché de Meaux, et m. en 1708, dans un âge avancé. On a pub. de lui : *Discours en forme de méditations*, *sur le sermon de J.-C. sur la montagne*, Paris, 1730, in-12; *Relation de l'origine*, *des progrès et de la condamnat. du quiétisme*, 1732 et 1733, in-8, 2 parties, sans nom d'auteur, de ville ni d'imprimeur. Cet ouvr. suivant M. le cardinal de Bausset, décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénelon. On trouve encore plus. *lettres* de Phélippeaux dans la Correspondance sur le Quiétisme, insérées parmi les *Œuvres* de Bossuet. Ce même théologien a laissé en MS. une *chron.* des évêques de Meaux, en lat.

PHÉLIPPEAUX (A. le Picard de), officier d'artillerie, né en 1768, fut élevé à l'école milit. de Pont-le-Voy, passa ensuite, en 1783, à celle de Paris, s'y distingua par son aptitude, y fut le condisciple et le rival du célèbre Bonaparte, et entra dans le régiment d'artillerie de Besançon, en qualité de lieutenant en 2e, en 1786. Sorti du royaume en 1791, il fit la campagne de 1792, avec le corps des émigrés, sous les ordres des princes français, rentra en France en 1795, pour y organiser une insurrection royaliste dans les provinces du centre, leva un corps à la tête duquel il s'empara de la ville de Sancerre, et se maintint quelque temps dans le Berri. Mais bientôt ne se trouvant plus en état de résister aux forces déployées contre lui, il se tint caché avec plus. autres chefs royalistes. Dénoncé,

arrêté et conduit à Bourges, il trouva les moyens de s'évader, vint à Paris, conçut et exécuta le projet de délivrer un officier supérieur de la marine anglaise, sir Sidney Smith, de la prison du Temple, où il était détenu, et de le conduire à Londres. Sir Sidney témoigna sa reconnaissance à son libérateur, en lui faisant obtenir le grade de colonel au service d'Angleterre, puis l'emmena avec lui dans une expédition dont il était chargé dans la Méditerranée. Phélippeaux eut part aux succès que son ami obtint dans le cours de sa mission, fut chargé des travaux de défense de la place de St-Jean-d'Acre, assiégée par Bonaparte, contribua puissamment à la levée du siége par l'armée française, le 20 mai 1799, et m. peu de temps après, à l'âge de 31 ans, épuisé de fatigues, selon quelques versions, ou selon d'autres, atteint de la peste. Cet officier, d'un esprit vif et pénétrant, unissait la résolution et l'activité à la prudence, et avait une grande capacité militaire. On doit croire, avec un biographe, que, s'il eut vécu, l'expérience et l'habitude du commandem. aurait mûri son talent, et qu'il aurait parcouru avec gloire une carrière dans laquelle le destin ne lui a permis de faire que le prem. pas.

PHÉLYPEAUX (Raimond-Balthasar, marquis de), diplomate français, sous le règne de Louis XIV, fils de Phélypeaux d'Herbault, secrétaire d'état, entra d'abord au service en 1671, et fut successivement colonel et maréchal-de-camp. Le roi le nomma ensuite envoyé extraordinaire auprès de l'électeur palatin et de l'électeur de Cologne en 1698, puis ambassad. à la cour de Savoie en 1700. C'est dans ce dern. poste qu'ayant informé Louis XIV des intelligences que le duc Victor-Amédée entretenait avec l'emper. d'Allemagne, Phélypeaux fut arrêté à Turin par les ordres de ce même duc, sous prétexte qu'abusant de son caractère il avait formé le projet de l'enlever. Il fut mis en liberté l'année suivante et rentra en France. En 1709, il fut envoyé au Canada comme gouverneur, et y m. en 1713, sans laisser de postérité. — Phélypeaux d'Herbault (George-Louis), archevêque de Bourges, m. en 1787, fut un prélat recommandable par sa piété et son zèle. Son *oraison funèbre* a été prononcée par l'abbé Fauchet (*v.* ce nom), et M. Blin de Saintmore a composé son *éloge* historique.

PHÉLYPEAUX. V. Maurepas, Pontchartrain, St-Florentin et Vrillière.

PHÉRÉCRATE, poète comique, né à Athènes, contemporain de Platon et d'Aristophane, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Suidas, à qui nous devons quelques détails sur ce poète, lui attribue dix-sept comédies; mais Meursius et Fabricius (*Bibl. græca*) en portent le nombre à 23, dont ils donnent les titres, d'après d'anc. aut. Il nous en reste quelques fragmens qui ont été recueillis par J. Hertel dans les *Vetustissimor. comicorum sententiæ*. Le plus remarquable est celui d'une pièce intitulée *Chiron*, dont Burette a donné une bonne analyse dans les *Remarques* sur le dialogue de Plutarque *touchant la musique*. Phérécrate inventa une sorte de vers, appelé de son nom *phérécratiens*, composé d'un spondée et des deux derniers pieds du vers hexamètre.

PHÉRÉCYDE, célèbre philosophe grec, né vers la 45e olympiade (600 ans avant J.-C.) dans l'île de Syros, fut maître de Pythagore. Il composa, sur la nature des dieux, un traité qui ne nous est pas parvenu; et c'était, suivant Théopompe, le prem. philosophe grec qui eût écrit sur cette matière. Les historiens varient sur le genre de sa mort; mais l'opinion la plus commune est qu'il fut victime d'une maladie pédiculaire dans un âge très-avancé. On trouve dans les *Mémoires* de l'acad. de Berlin, année 1747, une *dissertation* trad. du latin de J.-Ph. Hein, sur Phérécyde, ses ouvr. et ses sentimens. —Phérécyde, historien, né dans l'île de Leros, vivait, suivant Suidas, dans la 75e olympiade (480 ans avant J.-C.), et habitait Athènes, où ses talens l'avaient mis en considération. Il recueillit, dit-on, les *hymnes* d'Orphée, et composa une histoire intitulée les *Autochthones*, parce qu'elle contenait la généalogie des familles indigènes de l'Attique. Il n'en reste que des *fragmens*, pub. avec ceux d'Acusilas (*v.* ce nom), par M. Sturz, Gera, 1789, 1798, in-8 : l'édit. a fait précéder ce recueil d'une *dissertat.* sur les deux Phérécydes, le philosophe et l'historien.

PHIDIAS, célèbre sculpteur athénien, naquit, suivant les conjectures les plus probables, dans la 3e ou 4e année de la 70e olympiade (498 ou 497 ans avant J.-C.). Malgré l'immense réputation dont il a joui dans l'antiquité et dont il n'a rien perdu jusqu'à nos jours, son histoire nous est peu connue. Selon Dion Chrysostôme, il fut élève du statuaire Hippias; mais, s'il faut en croire un des scholiastes d'Aristophane, il eut pour maître Eladas, que l'on croit être le même qu'Ageladas (*v.* ce nom), l'un des sculpteurs les plus renommés de son temps. On présume que le prem. ouvr. de Phidias fut la statue de Minerve *aréa* ou guerrière, érigée du produit des dépouilles enlevées aux Perses après la bataille de Marathon, ainsi qu'une autre Minerve *poliade* ou protectrice de la ville, qu'il exécuta ensuite et qui fut placée dans l'Acropolis d'Athènes : la prem. était en bois doré, la tête, les mains et les pieds en marbre pentélique; la deuxième était en bronze dans des proportions colossales. Quelq. temps après Phidias exécuta une troisième statue de Minerve, en ivoire et en or, pour la ville de Pellène en Achaïe. Il en fit encore plusieurs autres égalem. admirées. Pausanias affirme que de toutes ces images de Minerve, celle appelée *Lemnienne* (parce que les habitans de Lemnos en avaient fait hommage aux Athéniens), était la plus digne de la déesse; et cet ouvr. fut le prem. sur lequel Phidias inscrivit son nom. Périclès étant parvenu au gouvernem. de la république d'Athènes, fit nommer Phidias, dont la réputation était établie, surintendant de tous les travaux entrepris par ordre du peuple. C'est en cette qualité qu'il dirigea les travaux du temple de Minerve ou *Parthénon*, pour lequel il exécutait en même temps la statue de la déesse, placée dans l'intérieur, et plusieurs autres sculptures en ronde-bosse. Les ennemis de Périclès avaient d'abord imaginé d'accuser Phidias d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve; et cette accusation avait pour objet d'impliquer le chef de la république dans la procédure. Forcés de renoncer ce moyen par l'absurdité de l'imputat., ils accusèrent l'artiste de sacrilége pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de Minerve. Bien que cette nouvelle accusation fût dérisoire, Phidias, menacé d'une arrestation et craignant les suites d'une procédure instruite devant un peuple fanatique, prit la fuite chez les Eléens. C'est dans cet exil qu'il commença la célèbre statue de Jupiter d'Olympie, et qu'il la termina, à ce que l'on croit, dans la 85e olympiade. Ce magnifique ouvr. était en ivoire et en or; et de tous les chefs-d'œuvre de sculpture créés par le génie des anciens, il n'en est aucun, si l'on en excepte la Vénus de Praxitèle, qui ait excité une aussi vive admiration. Un des dern. ouvr. de Phidias, est une statue en bronze représentant le jeune Pantarcès, vainqueur à la lutte des enfans, la prem. année de la 86e olympiade. Phidias m. à Elis, la prem. année de la 87e (431 ans avant J.-C.). Il règne une très-grande incertitude parmi les savans modernes sur les circonstances de la vie et de la mort de Phidias, qui nous ont été transmises par les auteurs anciens. On peut consulter sur les ouvr. de ce célèbre artiste le *Catalogus architectorum, pictorum, sculptorum*, etc., de Fr. Junius, Rotterdam, 1694, in-fol.; *Mémoire sur les ouvr. de sculpture*

qui appartenaient au Parthénon, et qu'on voit à présent dans la collection du comte Elgin à Londres, par M. Visconti, Paris, 1818, in-8; *Lettres adressées de Londres à M. Canova, par M. Quatremère de Quincy*, Rome, 1820, in-8; et l'article *Phidias* de M. Emeric David, dans la *Biographie universelle* pub. chez L.-G. Michaud.

PHILANDRIER ou FILANDRIER (GUILLAUME), plus connu sous le nom de *Philander*, savant ecclésiastique et architecte, né à Châtillon-sur-Seine en 1505, fut d'abord lecteur de George d'Armagnac, évêque de Rodez. Ayant puisé dans les écrits de Vitruve un grand goût pour l'architect., il enrichit Rodez de plus. monum.; il fit terminer la cathédrale de cette ville, et accompagna en Italie G. d'Armagnac, son patron. Nommé ambassad. à Venise, il séjourna quelque temps à Rome, y reçut le droit de bourgeoisie, fut pourvu à son retour à Rodez d'un canonicat, et m. à Toulouse en 1565. On a de lui : *in Institutionum Quintiliani Specimen annotationum*, Lyon, 1535, in-8; plus. fois réimprimé; *Annotationes in Vitruvium*, Rome, 1544; 2e édit., 1552, augm. d'un tiers de notes et de l'abrégé des livres de George Agricola *de Ponderibus et Mensuris*. La meilleure édit. est celle d'Elzevir, Leyde, 1649, in-fol.; trad. en franç., ainsi que le texte de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1572; Genève, 1618, in-4. Philibert de La Mare a pub. une *lettre* au cardinal Barberini, *de Vitâ, Moribus et Scriptis Guill. Philandri, castilionei, civis romani*, Dijon, 1667, in-4 de 63 pages.

PHILARAS (LÉONARD), savant grec du 17e S., dont le nom a été défiguré par ses contemporains qui l'ont appelé *Villeré*, *Villaré*, *Villeret*, etc., était né à Athènes vers la fin du 16e S. Il vint étudier à Rome, où son savoir lui acquit bientôt de la réputation. Il fut employé dans diverses négociat. par Charles de Gonzague, duc de Mantoue, passa ensuite au service du duc de Parme, Edouard Farnèse, fut chargé des affaires de ce prince à Venise et à Paris, fit un voyage en Angleterre, et s'y lia avec le célèbre Milton, et m. à Paris en 1673, lorsqu'il venait d'obtenir du sénat de Venise la place de garde de la biblioth. de St-Marc. On a de lui : *Doctrina christiana græco-vulgari idiomate aliàs tractata*, etc. (c'est une traduct. du traité italien de Bellarmin sur le même sujet), Paris, 1633, in-8, dédié au cardinal de Richelieu; *Ode in immaculatam conceptionem Deiparæ cum aliis quibusdam Epigrammatibus*, etc., ibid., 1644, in-4. On conserve du même savant, à la biblioth. du roi, une copie in-4 de l'*anthologie*, appelée *inédite*.

PHILARÈTE (en arménien, et en arabe *Philardus*), né en Arménie dans le 11e S., était un des principaux officiers de l'empereur grec Romain-Diogène (*v.* ce n.), lorsqu'il accompagna ce prince dans son expédition contre les Turks seldjoukides. Il lui resta fidèle lors de la révolte de Michel Parapinace (*v.* ce nom), se cantonna dans les provinces orientales de l'empire, s'y déclara indépendant, rassembla autour de lui toutes les troupes arméniennes, prit, bientôt après, le titre d'emper., et réduisit tous les pays voisins qui étaient soumis aux Grecs, aux Arméniens et aux musulmans. Après s'être maintenu assez long-temps dans l'indépendance et avoir fait sa paix avec le successeur de Michel, l'emper. Nicéphore-Botoniate, qui lui conféra le duché d'Antioche, il se soumit au sulthan Malek-Schah. Comptant beaucoup sur l'appui et la protection de ce prince, il fut trompé dans ses espérances, et m. en 1086. Dans le cours de ses prospérités, il avait cru utile à ses intérêts d'embrasser le musulmanisme, mais les historiens arméniens disent qu'avant sa mort, il retourna à la religion chrétienne.

PHILARÈTE, méd., né à Limbourg, vint s'établir à Liége, où il m. en 1567, après avoir refusé les plus brillans avantages pour rester attaché au prince-évêque de cette ville. On a de lui : *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541, in-4; *Polibius de salubri ratione victûs*, Anvers, 1543, in-12; *Gerocomice, hoc est, senes ritè educandi Modus et Ratio*, Cologne, 1545, in-12; *des Fontaines acides de la forêt d'Ardenne, et principalement de celle qui se trouve à Spa*, Liége, 1577, in-8.

PHILÉ (MANUEL), poète grec du moyen âge, né à Ephèse vers l'an 1275, vint, dans sa jeunesse, à Constantinople, suivit les leçons de George Pachymère, passa sa vie à solliciter un emploi qu'il ne put obtenir, et à mendier la faveur des courtisans, dont il était méprisé. On conjecture qu'il m. vers 1340. Il a laissé plus. ouvr., dont le plus connu est un poème intitulé *de Animalium proprietate*, composé de morceaux tirés d'Elien (*v.* ce nom), écrit en vers *politiques* ou mesurés, qui contiennent un nombre déterminé de syllabes, sans égard à la prosodie. Il fut publié pour la prem. fois à Venise en 1533, in-8, rare et recherché. J. Conrad de Paw a reproduit cette édit., avec des augment., Utrecht, 1730, in-4. Les autres poèmes de Philé, dont Allatius et Fabricius avaient fait connaître quelq.-uns, ont été pub. avec une version latine et des notes par G. Wansdorf, Leipsig, 1768, in-8, précédé d'une savante *dissertation* sur la vie et les ouvr. de l'auteur.

PHILELPHE (FRANÇOIS), célèbre philologue, né à Tolentino en 1398, fit ses études à Padoue, et y professa l'éloquence dès l'âge de 18 ans. Appelé ensuite à Venise, il y obtint le droit de cité, et fut nommé secrétaire de légation à Constantinople. Il profita de cette occasion pour se perfectionner dans la langue grecque, et se fit connaître avantageusement de l'emper. Jean Paléologue, qui l'envoya en 1523 auprès de l'empereur d'Allemagne Sigismond, pour implorer le secours de ce prince contre les Turks. De retour en Italie, Philelphe enseigna successivem. les littératures grecque et latine à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Milan, avec un succès extraordinaire, obtint ensuite une chaire de philosophie morale à Rome, enfin une autre de langue et de littérature grecque à Florence, où il m. en 1481. On reproche à ce savant une grande vanité et un orgueil excessif. Il se regardait comme l'homme le plus érudit et le plus éloquent qui eût jamais paru, et traitait avec mépris les littérateurs les plus distingués de son temps. Malgré ces défauts, il faut convenir qu'il rendit d'importans services aux lettres. Il a laissé une foule d'écrits en vers et en prose, et des traductions d'anciens ouvr. grecs, dont on trouvera la liste dans le tom. 42 des *Mém.* de Niceron. On peut consulter encore sur Philelphe, la plupart des biographies italiennes, et surtout la *vie* de cet écrivain par M. de Rosmini, Milan, 1808, 3 vol. in-8, dont M. Ginguené a donné une analyse très-bien faite dans son *Histoire littéraire de l'Italie*, tom. 3, pag. 326-50.—PHILELPHE (Mario), fils aîné du précéd., né à Constantinople en 1426, fut élevé en Italie, retourna ensuite dans sa ville natale pour y occuper un emploi à la cour de l'emper. Paléologue, puis revint en Italie, où, après s'être brouillé avec son père, il mena pendant quelque temps une vie errante, donnant des leçons de littérature dans les villes où il s'arrêtait. La curiosité l'ayant attiré en Provence, le roi René lui donna un emploi à Marseille. En 1431 Philelphe obtint, à la demande de son père, la chaire de belles-lett. à l'académ. de Gênes; et, peu de temps après, il quitta cette place pour s'établir à Turin, où il exerçait, en 1453, la profession d'avocat. Le pape Pie II le nomma en 1459 avocat consistorial à Mantoue; mais l'humeur inconstante de Mario ne lui permit pas de se fixer dans ce dern. poste. Après avoir encore professé successivem. les lettres à Venise, à Bologne, à Ancône et à Mantoue, il m. dans

cette dern. ville en 1480. On a de lui des *discours*, des *poésies* latines et ital., des *épigrammes*, des *tragédies*, des *comédies*, divers *commentaires*, des *lettres*, etc. On trouvera des détails sur Mario Philelphe dans la *Storia della letterat. ital.* de Tiraboschi, et dans les biographes de Philelphe père.

PHILEMON, poète comique grec, rival et contemporain de Ménandre, m., dit-on, de rire, à l'âge de 97 ans. Il avait composé, suivant Fabricius, 97 *comédies*, dont il ne nous reste plus que quelq. fragmens recueillis par Hertel et Gronovius, pub. à la suite des fragm. de Ménandre, et trad. en franç. par Poinsinet de Sivry.—Philémon laissa un fils surnommé *le Jeune*, qui avait aussi composé des *comédies* que l'on a peut-être confondues avec celles de son père.

PHILEMON, grammairien grec, sur lequel on n'a que des notions très-incomplètes, vivait, suiv. quelq. auteurs, vers le milieu du 5e S., mais plus probablement dans le 12e. Il nous reste de lui un lexique, pub. en entier pour la première fois par Ch. Burney, *Lexicon technologicum græcum e bibliothecâ parisiensi typis evulgatum*, Londres, 1812, in-8 : cette édit. ne contient que le texte ; mais M. Frédéric Osann, profess. à l'université de Iéna, en a donné une nouvelle, augmentée de plusieurs fragmens inédits, sous ce titre : *Philemonis grammat. quæ supersunt*, etc., Berlin, 1821, in-8, avec des *notes* et une *dissertat.* sur les différens grammairiens qui ont porté le nom de Philemon, et sur le Lexique technologique.

PHILÈNES, nom de deux frères carthaginois, qui s'illustrèrent en sacrifiant leur vie pour agrandir le territoire de leur patrie. Carthage et Cyrène étant convenus de faire partir deux hommes chacun de leur côté en même temps pour fixer les limites des deux villes à l'endroit où ils se rencontreraient ; les deux frères Philènes, choisis par les Carthaginois, s'avancèrent sans rencontrer ceux de Cyrène jusqu'aux environs de cette ville. Les Cyréniens accusèrent les Carthaginois de fraude, et refusèrent d'admettre pour limite le lieu où ils se trouvaient, à moins que les Philènes ne consentissent à s'y faire enterrer vivans. Ceux-ci pour conserver à leur patrie une limite aussi reculée, acceptèrent la proposition, et firent de leur tombeau la borne du territoire carthaginois. Carthage leur éleva des autels sur le lieu de leur dévouem. héroïque. On ne connaît pas bien l'époque de cet évènem. ; et Salluste est l'auteur qui le retrace avec plus de détails dans son hist. de la *guerre de Jugurtha*.

PHILESIUS. V. RINGMANN.

PHILIBERT (EMMANUEL-ROBERT de), ecclésiastique, né à Toulouse en 1717, m. sur la fin du 18e S., a pub. les *Annales de la société des jésuites*, 1764-65, 4 vol. in-4.

PHILIBERT (N.), préteur à Landau, m. en 1779, a laissé les ouvr. suiv. : *Histoire des révolutions de la Haute-Allemagne*, 1765 ; *le Cri d'un honnête homme en faveur du divorce*, 1768, in-12.

PHILIBERT. V. SAVOIE.

PHILIDOR (FRANÇOIS-ANDRÉ DANICAN, dit), musicien-compositeur, né à Dreux en 1726, fut élevé aux pages de la musique du roi, et montra des dispositions si précoces, qu'à l'âge de 15 ans on exécuta à la chapelle royale un motet de sa composition. Sorti des pages, il vint à Paris donner des leçons de musique ; mais bientôt une passion plus vive que celle de l'art auquel il paraissait s'être voué, se manifesta chez lui. C'était celle du jeu d'échecs, et il se flatta, en raison des succès qu'il obtint, d'en faire l'instrument de sa fortune. Il parcourut dans ce but la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre. Etant à Londres en 1749, il y fit imprimer par souscription son *Analyse du jeu des échecs*. Quelques années après, revenant à sa première profession, il mit en musique l'ode de Dryden, intit. *la Fête d'Alexandre*, et cette composit. lui valut quelques éloges du célèbre Haendel (*v.* ce nom). De retour en France en 1754, Philidor continua de cultiver la musique, et ne considéra plus les *échecs* que comme une distraction. Il travailla pour le théâtre de la Foire-St-Laurent, et après avoir débuté par donner en 1759 un petit opéra-comique intit. *Blaise le Savetier*, il en fit jouer régulièrem. chaque année un nouveau. Ces pièces eurent toutes du succès ; mais, à l'exception du *Maréchal ferrant*, aucune n'est restée au répertoire. Philidor donna ensuite trois gr. opéras : *Ernelinde*, qui fut assez bien accueilli ; *Persée* et *Thémistocle*, qui ne réussirent point. Réfugié à Londres pendant le régime révolutionn., ce compositeur y m. en 1795. Sa musique, au jugem. des connaisseurs, manque de couleur et d'originalité. Ses partisans firent grand bruit, dans le temps, de sa composit. sur le *Carmen seculare* d'Horace, qu'ils proclamèrent à la fois son chef-d'œuvre et le chef-d'œuvre de l'art ; mais ce jugem. n'a point été confirmé par la suite ; et le morceau est presque inconnu aujourd'hui : l'*Analyse du jeu des échecs* a été souvent réimpr. On trouve dans l'édition de Londres, 1777, in-8, le portrait de Philidor, gravé par Bartolozzi.

PHILIPEAUX (PIERRE), conventionnel, né à Ferrières en 1759, était avocat avant la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé, par le département de la Sarthe, député à la convention nationale, il se montra d'abord modéré dans ses opinions ; mais bientôt entraîné par l'exemple, il se plaça au rang des hommes les plus exaltés. Après avoir provoqué l'accélération du jugement de Louis XVI, il vota pour la condamnat. à mort de ce monarque, et fit ou appuya ensuite les proposit. les plus extravagantes. Mais bientôt envoyé dans les départem. insurgés de l'ouest, il vit de près les horreurs de la guerre civile ; et son cœur fut ému à l'aspect des désastres qui frappaient une population exaspérée. Se trouvant en opposition de sentimens avec ses collègues en mission dans les mêmes contrées, il s'unit à plus. généraux qui pensaient comme lui, et conçut avec eux un système de guerre et de conduite, tout différent de celui que suivaient les députés et les chefs militaires réunis à Saumur, et qu'il appelait par dérision la *cour de Saumur*. Ses ennemis prirent le dessus et le firent rappeler. Aigri par cette disgrâce, il accusa ses adversaires dans un écrit, de prolonger la guerre intérieure par leurs cruautés ; il s'éleva contre le comité de salut public lui-même, et répéta ses dénonciations à la tribune de la convention. Ces attaques imprudentes le perdirent. Il fut compris dans le nombre des complices de Danton (*v.* ce nom), et condamné à m. par le tribunal révolut. le 5 avril 1794. Plus tard la convent. rendit hommage à sa mémoire et accorda des secours à sa veuve. On a impr., en 1795, les *Mémoires historiq. de Philipeaux sur la Vendée*, in-8, et ils font partie de la collect. des *Mémoires sur la révolut.*, pub. par les frères Baudouin.

PHILIPON DE LA MADELEINE (LOUIS), littérateur, né à Lyon en 1734, fut d'abord avocat du roi à la chambre des comptes de Besançon, puis intendant des finances de S. A. R. monseigneur le comte d'Artois. Privé de cet emploi par la révolut., il eut le bonheur d'échapper aux proscript. de la terreur, obtint, sous le régime directorial, la place de bibliothécaire du ministère de l'intérieur, consacra ses loisirs aux muses, et m. en 1818. On a de lui, outre un assez grand nombre de pièces jouées sur le théâtre du Vaudeville, et dont plus. ont été faites en société avec MM. de Ségur, Le Prévost-d'Iray, etc., un *recueil* de chansons qui a eu 4 édit., dont la dern. est celle de 1810, in-18 (Paris, Capelle et Renaud, éditeurs) ; *Géographie élémentaire de la France*, 2e édit., 1801, in-12 ; *Manuel et nouveau Guide du promeneur aux Tuileries*,

1806, in-18 ; *des Homonymes français*, 3me édit., Paris, 1817, in-8 ; *Manuel épistolaire*, 7e édit., Paris, 1820, in-12 ; *Grammaire des gens du monde*, 2e édit., Paris, 1807, in-12 ; *Dictionnaire portatif des poètes français, morts depuis* 1050 *jusqu'en* 1804, etc., Paris, 1805, in-18 ; *Dictionnaire portatif des rimes*, etc., 2e édit., Paris, 1806, in-18 ; *Dictionnaire portatif de la langue franç.*, etc., 3e édit., Paris, 1819, in-18 ; plus. *discours moraux et littéraires* ; quelq. écrits sur l'éducation ; des édit. des *Voyages de Cyrus* de Ramsay ; des *Lettres de la duchesse du Maine et de la marquise de Simiane ;* des *Elémens de la Grammaire française* de Lhomond ; d'un *Traité sur les participes ;* des *Morceaux choisis des Caractères* de la Bruyère, avec une courte *notice* sur cet écrivain (Paris, 1808, in-12).

PHILIPPE (St), l'un des apôtres de J.-C., né à Bethsaide en Galilée, fut appelé auprès du Rédempteur des hommes le jour qui suivit la vocation de St Pierre et de St André. Il est placé par les évangélistes le cinquième en rang parmi les apôtres. Après la descente du St-Esprit et la séparation des disciples du Sauveur, Philippe alla prêcher l'évangile dans la Phrygie, et y termina sa carrière dans un âge tr.-avancé. L'église grecq. célèbre sa fête le 14 nov., et l'église latine le 1er mai, avec celle de St Jacques.—PHILIPPE (St), fut un des sept disciples que les apôtres choisirent, peu de temps après la descente du St-Esprit, pour remplir les fonctions de diacre. Philippe alla prêcher l'évangile à Samarie, et fit un grand nombre de conversions dans cette ville, baptisa le trésorier de la reine d'Ethiopie, qui était venue visiter le temple de Jérusalem, et m., à ce que l'on croit, à Césarée, vers l'an 70 de l'ère chrétienne.

PHILIPPE DE NERI (St). V. NERI.

PHILIPPE, success. de l'antipape Constantin, fut tiré d'un monastère, par la faction du prêtre Valdibert, le 31 juillet 768, pour être placé sur le St-siége, concurrem. avec Etienne III, qui l'emporta sur ce compétit., et le déposa.

PHILIPPE, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, et 3e fils d'Amyntas II, naquit l'an 383 avant J.-C. Il n'avait que dix ans lorsque la m. de son frère aîné, Alexandre II, laissa deux prétendans au trône, Perdiccas, 2e fils d'Amyntas, et un fils naturel de ce prince, nommé Ptolémée. On choisit comme arbitre de ces différens le génér. thébain Pélopidas, qui, s'étant prononcé en faveur de Perdiccas, emmena avec lui en otage 30 jeunes gens des prem. familles du royaume, et dans leur nombre le jeune Philippe. Confié aux soins d'Epaminondas, le jeune prince apprit sous lui l'art de la guerre, apprentissage qui fut dans la suite bien funeste au pays où il l'avait fait. Dix ans plus tard, Perdiccas en mourant laissa vacant le trône de Macédoine. Des voisins puissans se disposaient à l'envahir, et dans l'intérieur deux prétendans se le disputaient avec acharnement : personne ne songeait à conserver au fils et légitime héritier de Perdiccas la couronne de son père. Philippe alors s'échappe furtivement de Thèbes, se dit protecteur de son neveu, et sous son nom s'empare des rênes du gouvernem. Bientôt les prétendans sont éloignés ; parmi ses ennemis extérieurs, les uns sont désarmés par des traités de paix, les autres vigoureusement attaqués. Au bout de quelq. années tous étaient soumis, et Philippe avait usurpé le trône qu'il n'avait feint d'occuper d'abord que pour le rendre au roi légitime de la Macédoine. Dès-lors l'ambitieux Philippe aspira à soumettre la Grèce. Il avait reculé les bornes de son royaume : Méthonte, Olynthe, Amphipolis, étaient sous sa domination. Avec des troupes bien disciplinées, cette phalange macédonienne si fameuse qu'il forma lui-même, et surtout avec de l'argent et des traîtres, toutes ces conquêtes lui avaient coûté peu de temps. Les dissensions des Grecs étaient encore pour lui un nouveau secours. En vain Démosthène tonnait contre le Macédonien dans la tribune athénienne ; il ne put qu'exciter quelquefois ces indolens concitoyens, et la valeur de Phocion ne fit que retarder l'asservissement des Grecs. Philippe était déjà du nombre des Amphictyons, et ce conseil le nomma général de la Grèce contre les Locriens d'Amphisse, que l'on accusait d'avoir renouvelé le sacrilége des Phocéens. Alors Philippe s'empara des Thermopyles, et prit Elatée, en feignant de marcher contre Amphisse. A cette nouvelle les Athéniens et les Thébains se réunirent pour s'opposer à l'ennemi commun, qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Chéronée. Phocion ne commandait point cette armée, et les Grecs ne surent pas vaincre ; ils ne surent que mourir avec courage. Dès-lors Philippe, maître de la Grèce, fut nommé par les Amphictyons général contre les Perses, et déjà il avait envoyé en Asie Attale et Parménion, deux de ses généraux. Des dissensions domestiques avaient troublé quelque temps son bonheur ; elles étaient assoupies ; mais, parmi les qualités de Philippe, on ne pouvait pas toujours compter la justice. Attale, oncle de sa seconde femme, avait insulté le jeune Pausanias, et celui-ci n'ayant pu en obtenir justice, crut pouvoir s'en venger sur le prince qui la lui refusait : au milieu d'un sacrifice offert aux dieux avec la plus grande pompe, pour le succès de ses armes en Asie, Philippe fut assassiné l'an 336, après 24 ans de règne. Il eut un mérite réel comme conquérant ; mais avec des vertus il eut des vices qui ont laissé des taches à sa mémoire.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, fils de Démétrius, monta sur le trône à l'âge de 14 ans, dans la 221e année avant J.-C., après qu'Antigone-Dozon (*v.* ce nom), son cousin, lui eut remis la couronne, dont il n'était que dépositaire. Ce prince suivit pendant plus. années les conseils du célèbre Aratus, général des Achéens, et son règne fut alors glorieux et prospère. Il s'était ligué avec les Achéens dans la guerre dite des *alliés*, contre les Etoliens ; et il s'y montra grand capitaine. Ayant fait ensuite alliance avec Annibal, vainqueur des Romains en Italie, il se disposait à passer dans cette contrée avec une flotte et une armée considérable, pour appuyer les opérations du général carthaginois, lorsqu'il fut prévenu par les Romains qui le battirent sur les côtes d'Epire. Dans cette conjoncture, Aratus étant devenu pour Philippe un censeur incommode, ce prince l'éloigna d'abord de sa cour, et finit par le faire périr, ainsi que son fils, d'un poison lent. La guerre entre les Romains, les Macédoniens et les alliés se continua avec des succès divers ; mais trop occupé de ses affaires en Italie, Rome prit moins de part à celles de la Grèce. La paix fut conclue par l'entremise du consul Sempronius. Elle ne fut pas de longue durée. Le sénat excité par les plaintes des Athéniens, des Rhodiens et d'Attale, roi de Pergame, auxquels Philippe faisait une guerre injuste et cruelle, instruit d'ailleurs que ce prince avait envoyé des soldats et de l'argent en Afrique, lui déclara de nouveau la guerre. Le consul Q. Flaminius battit les Macédoniens en Epire, passa ensuite en Thessalie, soumit la plupart des villes de cette contrée, de la Phocide et de la Locride, détacha les Achéens de l'alliance de Philippe, et défit complètem. ce dernier dans la mémorable bataille de Cynocéphales, près de Larisse. Le roi de Macédoine se vit dans la nécessité d'implorer la paix que le sénat lui accorda sous des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent se joindre à ces revers. Dans un secret mouvem. de jalousie contre son fils Démétrius (*v.* ce nom), il venait d'ordonner son supplice sur d'odieuses calomnies répandues contre lui par l'ambitieux Persée, et ce dern. prince, qu'un fratricide rendait l'unique héritier du trône de Macé-

doine, leva tout à coup le masque et brava impunément le coupable et malheureux Philippe, dont les remords furent aussi vains qu'amers. Pour enlever à Persée le fruit du crime auquel il s'était si aveuglém. associé, il s'efforçait d'assurer la couronne à Antigone, lorsqu'une maladie causée par de continuelles insomnies le conduisit au tombeau en l'an 179. Ainsi finit l'avant-dern. roi de Macédoine, prince dont l'ambition fut tournée à profit par les Romains, et dont les fautes hâtèrent leur dominat. sur la malheureuse Grèce.—Trois autres Philippe, parurent sur le trône de Macédoine, l'un prétendu fils de Persée, qui fut vaincu et tué par Tremellius Scropha; l'autre fils du gr. Alexandre et de Roxane, qui ne fut qu'un fantôme bientôt renversé; le troisième enfin, fils de Cassandre, qui ne régna qu'un an.

PHILIPPE, prince du sang des Séleucides, fils d'Antiochus VIII, surnommé *Grypus*, occupa pendant quelque temps le trône de Syrie. Vers l'an 95 avant J.-C., il s'unit à son frère jumeau, Antiochus XI, contre l'ennemi de leur maison, Antiochus X. Après qu'ils l'eurent vaincu, Philippe chercha à surprendre son frère et s'empara d'une partie de ses états, mais il ne put l'en dépouiller entièrement ni même les enlever à son neveu, qui perdit son père en bas âge. Vers l'an 80, les peuples de Syrie, lassés des dissensions continuelles de leurs princes, appelèrent chez eux Tigrane, roi d'Arménie, et lui remirent la couronne. Ce fut vers cette époque probablem. que Philippe fut chassé du trône et réduit à l'état de simple particulier. Il m. en l'an 57 avant J.-C.

PHILIPPE, prince juif, fils d'Hérode-le-Grand, était l'époux de Salomé, qui demanda la tête de St Jean-Baptiste. Il obtint par le testament de son père, confirmé en partie par l'emper. Auguste, le titre de tétrarque, avec plus. des provinces du roy. de Judée, qu'il gouverna avec sagesse. Il m. vers l'an 33 de J.-C., après un règne de 33 ans. — Un autre Philippe, fils d'Hérode, comme le précéd., mais de Mariamne, fut le père de cette même Salomé dont on vient de parler.

PHILIPPE (Marcus-Julius), empereur romain, surnommé l'*Arabe*, était né vers l'an 204 de J.-C., dans la Trachonite, province d'Arabie. Parvenu, par ses services, à la dignité de Préfet du prétoire, pendant la minorité du jeune Gordien, il osa aspirer à l'empire. Après avoir excité un soulèvem. dans l'armée impériale, alors employée à une expédition contre les Perses, il fit déposer et mettre à mort Gordien en 244. Son premier soin fut ensuite de terminer la guerre, afin de pouvoir aller tranquillement se faire reconnaître à Rome. D'autres guerres, dont il est difficile de déterminer la succession, d'après les anciens historiens, occupèrent la plus grande partie du règne de Philippe, qui obtint de fréquens avantages sur les barbares; mais la mauvaise administrat. de ce prince excita des mécontentemens sur plus. points de l'empire. La Syrie se révolta; Jotapianus, Arabe d'origine, issu de l'ancienne race royale d'Emèse, prit le titre d'empereur, et entraîna une partie de l'Orient dans sa rébellion. Un autre aventurier nommé Pacatianus, en fit autant dans une autre partie de l'empire. Les légions de la Mésie et de la Pannonie se soulevèrent, et proclamèrent emper. un simple centenier nommé Marinus. Philippe ayant envoyé contre ces rebelles une armée, dont il confia le commandem. au sénateur Decius ou Dèce (*v.* ce nom). Les légions massacrèrent Marinus, et proclamèrent le général qui venait pour le combattre. Philippe marcha à la rencontre du nouvel élu avec une armée supérieure en nombre; mais il fut vaincu et ensuite massacré à Vérone par ses propres soldats. A la nouvelle de sa mort, les prétoriens massacrèrent à Rome son fils, âgé de 12 ans, qu'il avait associé à l'empire. On a des médailles de ces deux princes et de Marcia Otacilia Severa, femme de l'un et mère de l'autre.

PHILIPPE, empereur d'Allemagne, né en 1178, eut d'abord en partage, après la m. de son père, la Souabe et la Toscane, et se fit décerner à la m. de Henri VI, son frère, la tutelle de Frédéric II, son neveu, déjà reconnu roi des Romains. Mais le pape ayant fait élever à l'empire Berthold, duc de Zeringhen, Philippe acheta les droits de ce dernier pour 11,000 marcs d'argent, et se fit sacrer à Mayence en 1198. Quelques électeurs, mécontens de voir le trône devenir héréditaire dans la maison de Souabe, élurent dans le même temps, à Cologne, Othon, duc de Brunswick. L'Allemagne et l'Italie se divisèrent alors entre les deux compétit. Soutenu par la France, Philippe, après avoir obtenu plus. avantages sur son rival, le força de s'éloigner, fut reconnu emper. par plus. princes allemands, et se fit couronner de nouveau à Aix-la-Chapelle en 1205. L'année suivante, il remporta une victoire décisive sur Othon, soutenu par le pape et le roi d'Angleterre. Le pape proposa une alliance au vainqueur; et Philippe commençait enfin à affermir son autorité, lorsqu'il fut assassiné à Bamberg en 1208, à l'âge de 30 ans, par Othon de Witelsbach, qui fut ensuite mis au ban de l'Empire, et condamné à mort pour ce crime.

PHILIPPE Ier, roi de France, succéda à son père, Henri Ier, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la tutelle et la régence de Baudouin V, comte de Flandre, son oncle, à l'exclusion de la reine-mère, Anne de Russie. Baudouin, après s'être acquitté avec prudence de l'emploi qui lui était confié, m. en 1067, laissant à son pupille, âgé de 15 ans, un royaume tranquille. Les fils du comte de Flandre ne tardèrent pas à se faire la guerre pour l'héritage paternel. Philippe prit les armes en faveur de l'aîné, fut battu près de Mont-Cassel, et fit la paix avec Robert, son adversaire, dont il épousa ensuite la belle-fille nommée Berthe. Il fut plus heureux dans la guerre qu'il fit à Guillaume-le-Conquérant (*v.* ce nom). Le vainqueur des Anglais, occupé à faire le siége de Dôle en Bretagne, en 1075, fut obligé de renoncer à cette entreprise, et de se retirer devant le roi de France, qui le poursuivit vivement et lui fit essuyer une grande perte. Dégoûté de la reine Berthe, quoiqu'il en eut un fils (Louis VI, dit *le Gros*), il supposa qu'elle était sa parente, la répudia, enleva Bertrade, 3e femme de Foulque, comte d'Anjou, et trouva des évêques assez complaisans pour faire la cérémonie de ce nouveau mariage. Le pape Urbain II intervint dans ce désordre et Philippe fut excommunié ainsi que Bertrade, dont il ne voulut pas se séparer. Cette malheureuse affaire commencée en 1092 ne fut terminée qu'en l'an 1105. Les époux reçurent l'absolution, et la permission de se voir devant témoins; mais on ne sait pas positivem. si le mariage fut autorisé. L'excommunication de Philippe avait servi de prétexte à plus. révoltes, dont ce prince réussit à paralyser les résultats fâcheux, en associant son fils Louis au trône. Philippe m. à Melun le 29 juillet 1108, dans la 48e année de son règne et la 57e de son âge.

PHILIPPE II, plus communément appelé *Philippe-Auguste*, roi de France, fils de Louis VII et d'Alix, sa 3me femme, reçut en naissant (1165) le surnom de *Dieu-Donné*. Associé au trône par son père à l'âge de 14 ans, il fut, après la cérémonie de son mariage à Reims, marié avec Isabelle de Hainaut, du sang de Charlemagne, qui lui apporta en dot le comté d'Artois. Avant que la m. de son père l'eût rendu seul maître de la couronne, Philippe avait déjà rendu plus. édits, un entre autres portant peine de mort contre les blasphémat. et les hérétiques. Il est naturel d'imputer la violence de cette loi à l'influence sous laquelle était encore le jeune prince, à peine hors de la tutelle de ses précepteurs; toutefois d'autres faits prouvent sa fer-

meté précoce. Plus. gr. vassaux, jugeant les circonstances favorables, avaient levé simultanément l'étendard de la révolte. Il les contraignit par les armes à s'humilier devant son trône. Mais presque dans le même temps qu'il signalait ainsi sa bravoure et sa vigueur, il trahissait son asservissement aux idées qu'on avait inculquées à son enfance, et dont la raison n'avait pu encore l'affranchir : nous voulons parler de la proscript. qu'il lança dans tout le royaume contre les juifs, dont les biens furent impitoyablement confisqués. Parce qu'elle fit entrer dans le trésor royal des sommes immenses, et qu'elle affranchit les nombreux débiteurs des Israélites, acquittés moyennant le versem. fait au même trésor du 5me de leurs obligat., certains biograph. présentent cette spoliation comme l'acte d'une *politique prudente et habile.* Mais n'était-il pas à la fois plus prudent et plus habile de chercher, dans les barbares préjugés qui entourèrent la jeunesse du prince, une excuse à cette tache d'un règne glorieux, que d'en faire l'objet d'une flétrissante apologie. Ce qu'on ne saurait louer assez, ce sont les soins que mit Philippe-Auguste à affermir la prospérité de la France, après lui avoir conquis la paix par une valeur qu'on pouvait à peine espérer de son âge. Il réprima les déprédat. et la tyrannie de la noblesse, chassa les bandes de brigands qui infestaient les provinces, et par ses soins et à ses frais, Paris, assaini et entouré de murailles, eut pour la prem. fois des rues pavées (1182 et 1183). En 1187 une contestat. s'élève entre Philippe et le vieux roi d'Angleterre, Henri II, au sujet de la restitut. du Vexin, dot de Marguerite de France, dont l'époux, le prince Henri d'Angleterre, a cessé de vivre. Le monarque anglais, frappé de la fermeté et des habiles dispositions de Philippe, est le prem. à demander la paix ; et à la suite de l'accommodement qu'ils viennent de conclure, les deux princes prennent la croix. Lorsque s'effectua l'expédition projetée, Richard avait succédé à Henri II. On a retracé ailleurs les principaux faits de cette 3me croisade (*v.* au mot CROISADES, p. 768), qu'il n'est point dans notre plan de détailler. Il suffira de remarquer qu'avant son départ pour la Terre-Ste, Philippe-Auguste eut l'adresse d'imposer au clergé, sous le nom de *dîme saladine*, une contribut. du 2e de tous ses biens. La régence demeurait confiée aux mains de la reine-mère et de l'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, oncle du roi. De Vezelai, lieu du rendez-vous général des croisés, et où Philippe s'était rendu en hâte après avoir été prendre l'oriflamme à St-Denis, les Français vinrent s'embarquer à Gênes pour la Sicile ; ils y devancèrent l'armée de Richard, et furent aussi les prem. devant les murs de Ptolémaïs. Cette ville, assiégée par les armées réunies des deux princes, tombe au pouvoir des croisés ; mais des mésintelligences divisent les vainqueurs. Enfin Philippe revient en France, non sans avoir failli succomber à une maladie singulière, produite par l'insalubrité du climat, et qu'on imputait faussem. à du poison que lui aurait fait donner Richard. Philippe, en quittant ce violent mais loyal compagnon de guerre, a tout fait pour lui inspirer la plus parfaite sécurité sur les secrètes intentions qui le ramènent en Europe ; mais, au mépris d'un serment qui le lie, et dont il a tenté vainem. de se faire relever par le pape lors de son passage à Rome, il ne se donne que le temps de prendre quelq. mesures de sûreté personnelle dans son royaume, dont il a ressaisi les rênes, et déjà il songe à partager celui de Richard avec le frère de ce prince, Jean-sans-Terre (*v.* ce nom). Cependant la reine Isabelle avait cessé de vivre : uniquem. déterminé dans son nouveau choix par l'espoir de se donner un puissant auxiliaire, il épouse en 2e noces, l'intéressante Ingelburge ; mais loin de se montrer disposé à prendre part à ses projets contre l'Angleterre, le frère de cette princesse, Canut VI, roi de Danemarck, refuse à Philippe toute coopérat. ou secours. Bientôt s'engage une longue série de guerres acharnées entre Philippe et Richard : la m. de ce dernier (1199) y met à peine un terme (*v.* RICHARD Ier) : elles avaient ensanglanté la France, qui en fut le théâtre ; et lorsque Philippe touchait au moment de réaliser ses projets sur les fiefs que possédait l'Angleterre dans le continent, des démêlés qu'il eut avec le St-siége au sujet de son mariage avec Agnès de Meranie, plongèrent de nouveau son roy. dans le deuil. Trop grand pour ne pas immoler ses propres affections au bien-être de ses sujets, Philippe eut le louable courage de se séparer d'Agnès, qui m. de chagrin la même année ; et il rappela Ingelburge à sa cour. De l'époque où nous sommes parvenus jusqu'à celle où Philippe cita à son tribunal Jean-sans-Terre pour y rendre compte du meurtre d'Arthus de Bretagne, l'hist. n'offre que des alternatives de paix et de guerre entre la France et l'Angleterre : la Normandie est enfin détachée de cette dernière puissance, et le Maine, la Touraine, l'Anjou et le Poitou accroissent encore le roy. de Philippe-Auguste. Innocent III (*v.* ce nom) ayant excommunié Jean-sans-Terre, offrit son roy. à Philippe ; et ce prince qui pour en aller prendre possession venait d'armer une flotte, outré de dépit en apprenant que par de nouv. disposit. le St-père se déclarait protecteur d'un trône naguère anathématisé, se jeta dans une aventureuse expédit. contre le comte de Flandre Ferrand. Celui-ci obtint d'abord des succes marqués sur son agresseur, et bientôt souleva contre lui la formidable coalition que devait dissoudre (27 juillet 1214) d'une manière si glorieuse pour Philippe la célèbre bataille de Bouvine (*v.* ce mot). Revenu triomphant dans son royaume après avoir recueilli dans toute sa route les plus flatteuses acclamat., Philippe-Auguste ne songea plus qu'à justifier par son administrat. les preuves de fidélité et d'amour qu'il avait reçues de ses sujets. Un gr. nombre de places furent fortifiées ; les principales villes eurent des baillis, juges des cas royaux ; enfin une foule de mesures concoururent à affermir la puissance roy. contre la turbulence des seigneurs ; et en même temps que la France s'embellissait d'une foule d'édifices, on vit s'ouvrir dans tout le roy. de nouvelles communicat. pour le commerce et les transports. Les arts, les sciences et les lettres reçurent aussi des encouragem. de ce prince, qui lui-même fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Philippe-Auguste m. à Mantes le 14 juillet 1223, après avoir vu la couronne d'Angleterre sur la tête de son fils Louis VIII, qu'il avait (du moins en apparence) refusé d'aider dans l'entreprise d'une guerre durant laquelle la France demeura calme et heureuse. Outre les hist. Rigord et Guillaume le Breton, plus. écrivains ont retracé l'hist. du règne ou du temps de Philippe-Auguste (*v.* entre autres BAUDOT de JUILLY et LUSSAN).

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, né en 1245, fut salué roi de France sur les rivages d'Afrique, après la m. de Louis IX, son père, le 25 août 1270. Il ne pouvait être appelé à gouverner dans des circonstances plus difficiles. Ses prem. actes furent d'écrire en France pour confirmer dans leur autorité les régens institués par son père, et de fixer à 14 ans, par une ordonnance datée du camp près de Carthage, la majorité de Louis, l'aîné de ses enfans. Jusque là, les rois de France n'étaient majeurs qu'à 21 ans. Malgré la contagion qui régnait toujours dans l'armée, et à laquelle il manqua de succomber lui-même, le jeune monarq. obtint sur les Sarasins, tant par lui que par ses alliés et ses lieutenans (les rois de Sicile et de Navarre, le comte d'Artois et Philippe de Montfort), des avantages qui amenèrent une paix aussi honorable qu'on pouvait l'espérer (1270). Philippe arriva à Paris en 1271, et après avoir rendu les dern. honneurs aux illustres morts

dont il rapportait les cendres et s'être fait sacrer à Reims, il visita diverses parties de son royaume. Il se vit dans la nécessité de soumettre par la force des armes un vassal révolté, Roger-Bernard, comte de Foix, et cet acte de vigueur dut effrayer tous les grands vassaux; car, selon Nangis, il n'y eut pas d'autre révolte sous ce règne. Après avoir assisté, en 1274, au concile général de Lyon, où les Grecs abjurèrent le schisme et reconnurent la primauté du pape (ce ne fut pas pour long-temps), le roi épousa secondes noces, l'année suivante, Marie, sœur de Jean, duc de Brabant. Un favori du prince, Pierre de La Brosse (*v.* ce nom), alarmé de l'étroite union des deux époux, qui pouvait ruiner son crédit, fit de vains efforts pour la troubler et périt victime de ses insinuations réputées calomnieuses. La même année, un des trois fils de Philippe, celui qui régna depuis sous le nom de Philippe-le-Bel, épousa Jeanne, fille encore en bas âge et unique héritière de Henri Ier, roi de Navarre et comte de Champagne et de Brie, qui lui avait prescrit, par son testament, de s'unir à un prince français. Ce mariage ne fut pas conclu sans une vive opposition de la part des grands de la Navarre, et de Jacques, roi d'Aragon, et Alphonse, roi de Castille, qui prétendaient tous deux avoir des droits sur une couronne qu'ils se voyaient ainsi enlever. Il fallut en appeler au sort des armes. Les troupes françaises, commandées par Robert, comte d'Artois, soumirent la Navarre (1276), tandis que Philippe se préparait avec une armée formidable à pénétrer en Castille; mais il en fut empêché d'abord par la difficulté de franchir les Pyrénées, et plus tard par la défense du pape Jean, qui voulait engager les princes chrétiens dans une nouvelle croisade. Un évènement affreux eut lieu sous le règne de Philippe; ce fut le massacre général des Français à Palerme et dans toute la Sicile (30 mars 1282), massacre si connu sous le nom de *vêpres siciliennes*. Le roi de France, pour venger à la fois sa nation et Charles d'Anjou, roi de Sicile, alla ravager l'Aragon, et accepta même du pape Martin IV l'investiture des royaumes d'Aragon, et de Valence et du comté de Barcelone, pour son second fils, le jeune comte de Valois. Il fallut se préparer à une nouvelle guerre, qui parut sacrée, grâce aux prédications du légat de la cour de Rome (1285). Philippe, après quelq. succès obtenus tant sur le territ. ennemi que sur mer, repassa les Pyrénées pour aller hiverner en Provence; mais, dans sa retraite, qui fut vivem. inquiétée par les Aragonais, il ne put se préserver de l'épidémie qui ravageait son armée, et m. à Perpignan en 1285. Ce prince, auquel on a donné le surnom de *Hardi*, ne nous paraît l'avoir mérité que par son ardeur à commencer de grandes entreprises, ardeur qu'il faudrait estimer, si elle avait été durable; mais il ne montra jamais assez de suite dans l'exécution.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, succéda à son père, Philippe-le-Hardi, à l'âge de 17 ans, en 1285, et joignit au titre de roi de France celui de roi de Navarre, qu'il tenait de Jeanne, son épouse. Après avoir rendu à Edouard Ier, roi d'Angleterre, la partie de la Saintonge, qui est au-delà de la Charente, et avoir reçu l'hommage de ce puissant vassal, il songea à continuer la guerre d'Aragon, pour assurer le succès de la donation faite de ce royaume à son frère, Charles de Valois; mais celui-ci ayant renoncé à ses prétendus droits, et sa renonciation n'ayant pas été révoquée, on posa les armes de part et d'autre, et la Sicile appartint définitivem. à la maison d'Aragon. Cependant la paix ne tarda pas à être troublée par de nouveaux évènem. Il y avait eu sur mer plus. engagem. considérables entre des vaisseaux anglais et bretons: Philippe envoya demander satisfaction à Edouard, qui voulut bien la donner, mais devant les tribunaux de son pays, et qui refusa de comparaître devant la cour des pairs de France. Les domaines qu'il possédait, à titre de vassal de Philippe, furent confisqués; mais on ne mit pas si facilem. cet arrêt à exécution. Les deux monarques se préparèrent à la guerre en cherchant à se ménager de puissantes alliances. Toutefois au milieu de ces préparatifs, on était parvenu à leur faire accepter un arrangem.; mais il paraît que la mauvaise foi de Philippe rompit tout accord. La guerre fut inévitable et la nation anglaise fit les plus gr. sacrifices pour la soutenir, ce qui semble une nouvelle preuve que son roi n'était point la cause volontaire de cette rupture. Les hostilités, conduites avec des succès variés de part et d'autre, n'eurent aucun résultat politiq. Seulem. Philippe, tout en combattant le roi d'Angleterre, fut assez heureux pour soumettre la plupart des villes de la Flandre, dont le comte prétendait ne plus reconnaître de suzerain. Ce furent ces dern. avantages du roi de France qui amenèrent entre lui et son rival Edouard une suspension d'armes, bientôt suivie d'une trêve (1297), confirmée deux ans après à Montreuil, et signée par des plénipotentiair., prorogée enfin d'année en année jusqu'en 1303, époq. où la paix fut définitivem. conclue. Un motif puissant devait porter les deux rois à se réconcilier, malgré leur orgueil; c'était le besoin de résister aux prétent. ambitieuses de Boniface VIII. Tout le règne de ce pontife est rempli de ses différends avec Philippe, et nous ne pouvons pas même esquisser le tableau de ces déplorables querelles, dont l'histoire a été écrite amplem. par Baillet, et a fourni 1 vol. in-fol. de documens recueillis par Dupuy. Il serait trop long d'énumérer toutes les bulles par lesquelles Boniface essaya de soustraire les ecclésiastiq. franç. à l'obéissance de leur roi légitime et d'amener ce prince lui même à abaisser sa couronne devant l'autorité temporelle du St-siége. Philippe lutta contre l'excommunicat. même avec une constance et une fierté admirables, et fut dignem. secondé par tous les corps du royaume, y compris le clergé, dont quelq. membres pourtant montrèrent parfois de la faiblesse. Les états, convoqués au Louvre en 1303, appelèrent au concile général et au pape futur, légitimement élu, de tout ce que Boniface avait fait et pourrait faire dans la suite, par ses excommunications et par ses interdits, tant contre le roi que contre ses vassaux. Enfin la longue querelle du sacerdoce et de l'empire finit par la mort du pontife, au moment où Philippe, qui l'avait fait enlever, se disposait à le faire déposer dans un concile général. Pendant cette querelle, les évènem. politiq. n'avaient pas cessé de marcher. Le comte de Flandre, voyant Charles de Valois maître de Gand, était venu implorer la clémence du roi (1299), et avait été retenu prisonnier, tandis que son comté était réuni à la couronne de France. Mais Philippe, qui d'abord avait su gagner les cœurs des Flamands, leur donna pour gouvern. Jacques de Châtillon, et vit bientôt sa nouvelle conquête transformée en un foyer de continuelles révoltes. Pour soutenir la guerre, dans laquelle il n'eut pas toujours l'avantage, et qui lui enleva une grande partie de sa noblesse, il fut obligé de faire murmurer ses peuples par des impôts exorbitans et par une élévation considérable dans le prix des monnaies. Enfin la bataille de Mons-en-Puelle (1304), où il fut vainqueur, amena une trêve, et, l'année suivante, une paix, qui lui donnait Lille, Douai, Orchies, Béthune, et tout le reste du pays en deçà de la Lys, et qui affaiblissait ainsi beaucoup les comtes de Flandre, les plus redoutables de tous les grands vassaux de la couronne, après les rois d'Angleterre. Philippe fut aussi heureux du côté du St-siége, occupé successivem., après la m. de Boniface, par le pacifique Benoît XI et par Clément V, prélat franç., qui devait en grande partie son intronisation à l'influence de son souverain, et qui ne fut pas ingrat. Le roi de France envoya Louis, son

fils aîné, prendre possession de la Navarre (1307), qui lui était échue par la m. de Jeanne, donna sa fille Isabeau à Edouard II, roi d'Angleterre, reçut l'hommage de ce prince pour le duché de Guienne et le comté de Ponthieu (1308), et obtint enfin, non sans de longues démarches, que le souver. pontife ordonnât l'instruct. du procès de Boniface, comme hérétique; mais il échoua cette fois dans son projet le plus cher : cette accusat. d'hérésie fut examinée au concile de Vienne, et déclarée sans fondement. Il se consola de cet échec, en faisant brûler les Templiers (*v.* ce nom), croyant sans doute cette œuvre bien méritoire. Au reste, ses derniers jours s'écoulèrent sans gloire, au milieu des chagrins que lui causèrent les désordres de sa famille, la lenteur des Flamands à exécuter le dern. traité, et les révoltes prêtes à éclater dans tout le royaume, écrasé d'impôts et ruiné. Philippe m. à Fontainebleau en 1314, après un règne mêlé, comme tant d'autres, de bien et de mal. Il s'était créé des ressources, aux dépens de ses sujets, en altérant les monnaies, et avait mérité le surnom de *faux monnoyeur*; mais il gouverna toutefois avec une grande habileté dans des temps difficiles réunit le prem. les trois ordres aux états-généraux (1303), porta de grands coups à l'autorité des seigneurs et fit fléchir même celle du St-siége. Ce sont là des titres à l'estime de la postérité.

PHILIPPE V, dit *le Long*, 2e fils de Philippe-le-Bel, dut concevoir le légitime espoir de régner à la m. de Louis-le-Hutin, son frère (1316); mais celui-ci avait laissé une fille nommée Jeanne, qu'un parti puissant regardait comme héritière du royaume, à moins que la reine Clémence de Hongrie, qui était enceinte des œuvres du feu roi, ne vînt à accoucher d'un prince. Philippe commença par se faire reconnaître *gardien de l'état*, et Clémence ayant mis au monde un enfant mâle, qui ne vécut que huit jours (quelques-uns le nomment Jean Ier), il se déclara roi par le *droit de la nation*, qui excluait les filles du trône. De grandes contestations s'élevèrent au sujet de ce principe prétendu de la loi salique, avant et après le sacre du nouveau souverain de la France, qui eut pourtant lieu à Reims en 1317, au milieu des plus vives appréhensions. Philippe s'empressa, la même année, de convoquer une assemblée à Paris, où il fut unanimement reconnu que la loi salique ne permettait pas aux femmes de régner. Jusque là il n'avait pas été fait mention de cette loi dans l'histoire de France. Rassuré par cette décision nécessaire, il obtint du pape Jean XXII une menace d'excommunication contre les mécontens qui ne rentreraient pas dans le devoir, et, de son côté, il fit tout pour attirer à lui la noblesse et le peuple. Il ne songea plus alors qu'à terminer la guerre contre les Flamands, et, en effet, il conclut avec eux une paix assez avantageuse en 1320. Désormais tranquille dans ses états, il revint à son idée chérie, celle d'une expédition contre les infidèles. Cette fois, ce fut le pape qui fut obligé de modérer l'ardeur du roi de France. Philippe m. en 1322, à l'âge de 28 ans. Ce fut un prince pieux, plein de bonnes intent., qui fit quelque bien, et amena dans les campagnes une révolution à peu près semblable à celle que l'établissem. des communes avait produite dans les villes.

PHILIPPE VI, dit *de Valois*, premier roi de France de la branche collatérale des Valois, né en 1293, fut nommé régent du roy. en 1328, après la m. de Charles IV, dit *le Bel*, qui laissait sa femme grosse de 7 mois. Comme cette régence était un acheminem. au trône, dans le cas où la veuve du feu roi n'aurait point d'enfant mâle, Edouard III, roi d'Angleterre, s'était mis sur les rangs pour l'obtenir. Il alléguait comme un droit incontestable à la couronne de France, qu'il était fils d'Isabelle, sœur du dern. roi, tandis que son compétit. n'en était que le cousin germain, étant fils de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Le prince franç., de son côté, prétendait que la mère d'Edouard n'avait pu transmettre à son fils un droit qu'elle n'avait pas elle-même, et s'appuyait sur la loi salique et l'application qui en avait été faite après la m. de Louis-le-Hutin. Les pairs et les barons franç. se prononcèrent en faveur de Philippe, qui prit d'abord la régence, puis la couronne, dès que la reine, en mettant au monde une fille, lui en eut donné le droit. Il commença son règne sous d'heureux auspices et reçut le nom de *Bien-Fortuné*. Il porta secours au comte de Flandre, Louis de Cressy, contre ses sujets révoltés et remporta sur eux la victoire de Mont-Cassel, qui mit tout le pays à sa disposition. Il ne voulut point profiter de ses avantages pour dépouiller le prince qu'il était venu secourir, et retourna en France, où il força enfin le fier Edouard à rendre hommage, comme duc de Guienne et comte de Ponthieu. Le monarq. anglais trouva bientôt l'occasion de se venger de ce qu'il croyait un affront. Robert III d'Artois, sorti de France, après avoir vainem. essayé, au moyen d'une pièce fausse, d'enlever le comté dont il portait le nom à Mathilde, sa cousine germaine, fille et héritière de Robert II, alla envenimer encore la haine du roi d'Angleterre contre son suzerain, qui d'ailleurs avait accueilli David Bruce et soutenait le parti de ce dernier en Ecosse. Au milieu des négociat. pour entretenir la paix, les deux monarques rivaux s'assuraient d'utiles alliances et se préparaient à la guerre, qui fut enfin déclarée par Edouard. Il n'eut pas l'avantage d'abord, ni sur terre ni sur mer; il sentit qu'il ne pouvait rien faire sans l'appui des Flamands; mais ceux-ci avaient prêté serment de fidélité au roi de France, et ce fut pour lever leurs scrupules, que d'après l'avis d'Artevelle (*v.* ce n.) et de Robert d'Artois, il ajouta ce titre à celui de roi d'Angleterre. La victoire navale de l'Ecluse, à l'embouchure de l'Escaut, fut le prélude pour lui de quelq. succès moins importans, qui amenèrent toutefois une trêve (1340), prolongée à plus. reprises, mais non la paix. En 1341 les hostilités recommencèrent par la mort de Jean III, duc de Bretagne, dont l'héritage fut disputé par Jean de Montfort, soutenu d'Edouard, et par Charles de Blois, qui avait l'appui de Philippe. Une trêve eut lieu par l'intervent. du pape Clément VI, puis la guerre recommença. Ce fut alors que, pour arrêter les succès d'Edouard en Guienne, Philippe, dont le trésor était vide, mit un impôt sur le sel, qui le fit surnommer par son rival *l'Auteur de la loi salique*. Cepend. le monarq. anglais évacua la Guienne; mais ce fut pour transporter le théâtre de la guerre en Normandie et de là jusque sous les murs de Paris. Sa retraite n'en fut que plus difficile, et il dut peut-être plus à son bonheur qu'à sa prudence la faculté de gagner les rives de la Somme. Les Français le poursuivirent avec une aveugle impétuosité, et quoiq. plus nombreux, se firent écraser à la bataille de Créci. Bientôt après commença ce siége de Calais, si mémorable par la résistance qu'éprouva Edouard de la part des Calaisiens et par le beau dévouem. de six d'entre eux (*v.* EUSTACHE DE SAINT-PIERRE et EDOUARD III). Après sa conquête (1347), le monarq. anglais souscrivit à une trêve, qui fut prorogée jusqu'en 1350. Mais la France n'en fut pas plus heureuse. D'abord la trêve ne fut pas exactem. observée, et la peste ainsi que la famine étendirent partout leurs ravages. Ces fléaux empêchèrent peut-être seuls la rupture définitive du traité. Enfin le malheureux Philippe m. à Nogent-le-Rotrou en 1350, dans la 57e année de son âge et la 23e de son règne. Il avait des qualités brillantes; mais il eut pour rival un prince aussi vaillant que lui, et plus gr. capitaine et plus habile politiq. On doit lui savoir gré toutefois d'avoir pu, au milieu de tant d'orages, réunir à la couronne de France les comtés de Champagne, de Brie, d'Anjou, du Maine, la baronnie de Montpellier et le Dauphiné (*voy.* HUM-

BERT II). Gaillard a écrit l'*Histoire de la querelle de Philippe-de-Valois et d'Edouard III*, Paris, 1774, 4 vol. in-12.

PHILIPPE Ier, dit *le Beau*, roi d'Espagne, né en 1478, de l'archiduc, depuis emper. Maximilien Ier, et de Marie de Bourgogne, était devenu par la mort de sa mère souverain des Pays-Bas, lorsque, guidé par des vues d'ambition, il épousa en 1496, Jeanne, dite *la Folle*, principale héritière du roi d'Aragon, Ferdinand V, et d'Isabelle de Castille. Ingrat envers celle à qui il allait devoir un trône, Philippe, le plus bel homme de son temps, saisit tous les prétextes qui s'offrirent pour voyager. Il vint visiter à Lyon Louis XII, convint avec lui d'un accommodem. dans le partage, alors en litige, des provinces de Naples, et fit entrer dans les conditions de ce traité le mariage de son fils (depuis Charles-Quint), avec Claude, fille aînée du roi de France. Ayant pris avec Jeanne le titre et les armes des rois de Castille, à la mort d'Isabelle, Philippe eut plus. démêlés avec Ferdinand, son beau-père, qui non-seulem. songeait à un nouvel hymen pour le frustrer des couronnes d'Aragon et de Naples, mais encore s'était emparé de la régence de Castille, qu'il ne résigna que lorsqu'enfin une révolut. opérée en faveur de l'époux de Jeanne, le contraignit à rentrer dans ses états d'Aragon. Les nobles castillans n'eurent pas long-temps à se louer du prince auquel ils avaient donné une si grande preuve de dévouem.; car Philippe, à peine affermi sur le trône, en confia toute l'autorité à des favoris étrangers; il se livra à la débauche et à l'intempérance, et m. à Burgos en 1506, d'une fièvre qu'il gagna en prenant une trop gr. quantité de boisson rafraîchissante après un excès de table. Il avait tenté vainem. de s'affranchir de l'importune mais trop juste jalousie de sa femme en la faisant interdir par les *cortès*, comme incapable de s'occuper des affaires du gouvernement.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint et d'Elisabeth de Portugal, né à Valladolid en 1527, fut nourri dans des principes d'intolérance religieuse qui, se combinant plus tard avec l'inflexibilité de caractère, la profonde dissimulation, la persévérance et l'impitoyable dureté qui lui étaient naturelles, firent de lui ce que sous Clément X les nations catholiq. ont pu appeler un gr. monarq., mais ce que l'impartiale histoire nommera désormais un tyran sanguinaire. Devenu par l'abdicat. de son père, en 1554, roi de Naples et de Sicile, puis, par les autres cessions successives du vieil emper., souver. des Pays-Bas (oct. 1555), et enfin monarq. des Espagnes (janv. 1556), Philippe, veuf de Doña-Maria de Portugal, ajouta à tous ses titres de souveraineté, par son mariage avec la reine d'Angleterre, Marie, le titre illusoire de roi d'Angleterre. Sa puissance était formidable; ses richesses seules la surpassaient. Les courtisans lui donnèrent le surnom de *Prudent* : la flatterie n'en pouvait guère choisir un plus convenable pour un prince d'un esprit aussi délié. Philippe ne se targuait ni de bravoure ni de magnanimité. Il montra d'abord une certaine espèce de modérat.; mais elle était toute de calcul; et apparemment que le pape Paul IV l'avait mise trop long-temps à l'épreuve, lorsque le dévot monarque lui déclara la guerre. Ligué avec les Anglais, après avoir rompu la trêve conclue avec la France par Charles-Quint, Philippe fait entrer en Picardie une armée de 40,000 hommes. Grâce aux talens du duc de Savoie Philibert Emmanuel, qui la commande, elle remporte sur les Franç. une gr. victoire près de St-Quentin (10 août 1557); et après une défense désespérée que Coligni prolongeait depuis 17 jours, cette ville même tombe au pouvoir de Philippe, qui assisté de son confess. avait voulu se montrer devant ses murs au jour marqué pour l'assaut général, mais y fut vœu de ne plus se trouver à aucune bataille. La paix fit signée à Cateau-Cambresis (13 avril 1559), à des condit. avantageuses pour Philippe, à l'habileté duquel ce traité fait honneur; elle fut cimentée par un troisième hymen de ce prince encore veuf, avec Elisabeth de France, fille de Henri II. Tournant alors contre les Barbaresques les armes de ses généraux, il échoue dans deux prem. expédit. contre Drugut, qu'ensuite François Mendoza parvint à dompter devant Malte. Songeant à fixer son séjour dans sa capitale d'Espagne, Philippe va installer comme régente des Pays-Bas, sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme. On a vu à l'article HOLLANDE (pag. 1456) quelles violences odieuses le rendirent l'objet de l'exécrat. des religionn. dans ces malheureuses provinces, et comment celles-ci secouèrent enfin le joug espagnol (*v.* EGMONT, GRANVELLE, HORN et Guill. d'ORANGE). Philippe, outré de dépit, arrivait à Valladolid après avoir juré d'anéantir l'hérésie de Luther. L'affreuse pompe qu'il demande pour cérémonie de sa récept. est un *auto-da-fé*, et il y assiste solennellem. entouré de sa famille et de ses gardes : 33 malheureux subirent devant lui le plus atroce supplice sans qu'il montrât d'autre émotion que celle d'une satisfact. féroce. Mais il devait bientôt se montrer tout aussi impitoyable envers son propre fils, don Carlos (*v.* ce nom). En réunissant à ses autres couronnes celle du Portugal, sur laquelle il fit valoir par les armes les droits qu'il tenait de sa mère Isabelle (*v.* ANTOINE, prieur de Crato), Philippe réparait une perte bien sensible : celle des Pays-Bas, totalem. détachés de son obéissance. Il songe alors à punir la reine d'Angleterre Elisabeth de l'appui qu'elle a prêté aux Provinces-Unies, ou plutôt il saisit ce prétexte pour se venger des dédains qu'il a autrefois essuyés de cette gr. reine, dont son ambition lui avait fait convoiter la main. Il est à peine nécessaire de parler encore ici de cette *invincible Armada*, qu'il mit à la voile pour réduire l'Angleterre, et qu'une tempête dispersa. C'est dans le même temps que, protect. de la ligue en France (*v.* au mot LIGUE, pag. 1718), il se flattait déjà de faire sa proie de ce qu'il nommait *ses bonnes villes de Paris*, *d'Orléans*, etc. Il alla jusqu'à tramer dans le Béarn une conspirat. pour enlever Jeanne d'Albret, la livrer comme hérétiq. à l'inquisit. d'Espagne, et se faire adjuger ses domaines à titre de confiscat. Les triomphes du bon Henri le contraignirent à signer le traité de Vervins. Philippe, vieilli prématurém. par les débauches de sa jeunesse, par les soucis de l'ambition, et probablement accablé dans les dern. temps, par de poignans remords, vit sa fin approcher lentem. : les douleurs auxquelles il était en proie lui rendirent peu regrettable une vie trop longue, qu'il termina après 43 ans de règne en 1598. Avec lui finit la prépondérance que Charles-Quint avait donnée à l'Espagne. Les principaux histor. de Philippe II, sont Sepulveda, Ant. Herrera, Greg. Leti et Watson. M. Alexis Dumesnil a pub. à Paris en 1822 (in-8), une *Hist.* de ce prince, dont il a su n'être ni le détracteur ni le panégyriste.

PHILIPPE III, surnommé *le Pieux*, fils du précéd. et d'Anne d'Autriche, sa 4e femme, né à Madrid en 1578, avait 20 ans lorsque la mort de Philippe II l'appela à régner. Dénué des facultés les plus médiocres de l'esprit et du jugem., il eut pourtant avec son père un trait de ressemblance morale : cette haine fanatique avec laquelle ils poursuivirent l'un et l'autre les sectateurs de tout autre culte que celui de l'église romaine. On avait de bonne heure marié Philippe III à Marguerite d'Autriche, fille de l'archiduc de Graetz, Charles. Déposant toute l'autorité aux mains de son prem. ministre le duc de Lerme (*v.* ce nom), cet imbécile monarque ne montra quelque force de volonté que pour faire exécuter le désastreux édit de proscript. qu'il lança dans toute l'Espagne contre les Maurcsques, ou descendans convertis de ces

anciens Maures, sous la dominat. desquels plus. provinces de la péninsule avaient vu fleurir durant sept siècles l'agriculture, les lettres et les arts. Nous n'énumérerons pas toutes les fautes qui signalent l'administrat. du duc de Lerme; mais pour terminer l'ébauche de ce règne sans gloire, qu'il nous suffise de parler des succès éphémères du duc Albert à Ostende, du traité de 1609 qui suspendit, au profit des Provinces-Unies, la guerre commencée contre elles par Philippe II, de la conspiration du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, et enfin de l'édit par lequel Philippe promit des lettres de noblesse et l'exemption des droits de guerre, à quiconque voudrait bien s'occuper de l'agriculture. Ce prince m. en 1631, d'une maladie lente, dont le terme fut hâté par une circonstance tellem. ridicule qu'on est obligé de la rappeler. Etant au conseil, il se sentit incommodé par la vapeur d'un brasier : on s'empressa de chercher l'officier de la chambre à qui appartenait le service de ces foyers mobiles, encore usités en Espagne; mais personne ne s'avisa de le remplacer dans les soins de son attribution, et le malheureux roi fut victime de ce singulier respect pour l'étiquette. On a plus. *vies* de Philippe III; celle de l'Angl. Watson, continuée par W. Tomson, a été trad. en franç. sur la 2e éd., par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8.

PHILIPPE IV, fils et success. du précéd., né en 1605, monta sur le trône l'année même où finissait la trêve conclue avec les Pays-Bas. Déterminé par le comte d'Olivarez, son prem. ministre, à recommencer la guerre, il eut d'abord quelq. succès, grâce aux talens de Spinola (*v.* ce nom), mais finit par voir ses troupes défaites par les Hollandais (1628). A cette époque la ligue formée par Richelieu contre la maison d'Autriche, avait mis toute l'Europe en armes. Philippe en soutint quelque temps le choc avec avantage; mais il perdit bientôt plus. provinces; et tandis qu'une révolut. habilem. conduite appelait le duc de Bragance à régner sur le Portugal détaché de sa dominat., une perte plus vivem. sentie accablait le bon mais faible monarq. espagnol. La m. de sa femme Elisabeth, fille de Henri III, le laissait atterré. Il songea enfin au salut de ses états, fit renouer des négociat. avec la France, et le célèbre traité de paix, dit des *Pyrénées*, fut conclu en 1659 dans l'île des Faisans (*v.* D. Luis de Haro et Mazarin). Après avoir vu décroître dans une effrayante proport. la puissance que lui avaient léguée ses ancêtres, Philippe IV m. en 1665. Il avait régné 44 ans. Plus. qualités personnelles peuvent expliquer l'affect. qu'eurent pour lui ses sujets; mais aucun de ses actes ne justifie le titre de *Grand* qui lui fut donné par Olivarez (*v.* ce nom) à son avènement au trône. Charles II, son fils, lui succéda.

PHILIPPE V, fils du dauphin Louis de France et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles en 1683, portait le titre de *duc d'Anjou*, lorsqu'en 1700 il fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II (*v.* ce nom). Déclaré roi à Fontainebleau, puis proclamé à Madrid, il fit son entrée dans cette capitale le 14 avril 1701, et y fut reçu avec des sentim. divers de joie et de mécontentement. Toutefois, en mettant en pratique les leçons qu'il avait reçues de Louis XIV, son aïeul, il ne tarda pas à gagner beaucoup dans les esprits dont la disposit. lui était le moins favorable; et le cardinal Porto-Carrero, qui guida aussi avec succès ses premiers pas dans le gouvernem. de la nation fière sur laquelle il était appelé à régner, ne négligea rien pour le façonner a ses préjugés, qu'il eût été difficile au jeune prince de ne pas heurter d'abord. Marié à la princesse Louise de Savoie, il venait d'être reconnu par plus. souver. d'Europe, lorsque la fameuse coalit. connue sous le nom de *grande alliance* se forma contre la France et l'Espagne. L'emper. Léopold, héritier naturel de Charles II, avait mis à profit la jalousie, la crainte ou la haine qu'excitaient partout la puissance et les projets ambitieux de Louis XIV, pour former un parti redoutable à son fils, l'archiduc Charles, qui prétendait contester par les armes la validité du testament de son oncle. La longue guerre qui s'engagea alors est fameuse dans l'histoire sous le nom de *guerre de la succession d'Espagne.* A la nouvelle des prem. succès obtenus à Carpi et à Chiari par les Impériaux sous les ordres du prince Eugène, Philippe, qui était venu visiter l'Italie, s'empressa d'aller joindre l'armée franç. commandée par le duc de Vendôme. Peu après la célèbre bataille de Luzzara, à laquelle il avait assisté, il regagna en toute hâte la capitale de ses états que menaçaient déjà sur plus. points les forces des puissances alliées. Nous ne reproduirons pas ici le détail des principales opérat. de cette guerre (*v.* Berwick, Charles, Ormond et Renau), qui durait depuis plus de 6 ans, avec beaucoup de fureur et presque sans succès de la part des Espagnols, lorsque la bataille d'Almanza, gagnée par Berwick sur les troupes confédérées (25 avril 1707), rétablit les affaires de Philippe. De nombreuses intrigues de cour avaient, pendant cet intervalle, fait passer les rênes du gouvernem. des mains de Porto-Carrero et de D. Manuel Arias, à celle du card. d'Estrées, du financier français Orri, etc., etc.; elles avaient fait tomber aussi plus. têtes illustres. L'arrivée du duc d'Orléans et ses prem. succès soulevèrent contre lui des intrigues nouvelles, et il fut obligé de quitter l'Espagne, après avoir replacé sous l'autorité du jeune monarque les roy. de Valence et d'Aragon, ainsi qu'une partie de la Catalogne. Lorsq. Louis XIV fut réduit par les revers à demander la paix à ses ennemis et à ceux de Philippe, on y mit pour condition qu'il se joignît à ces dern. contre son petit-fils, dont alors le trône s'écroûlait : il ne fallait rien moins que le succès des journées de Villa-Viciosa et de Denain (*voy.* Vendôme et Villars) pour rendre quelq. avantage à la maison des Bourbons : l'Espagne n'eut enfin une ombre de paix extérieure bien chèrem. payée qu'à la conclusion du traité d'Utrecht (11 avril 1713), et il fallut encore une année à Philippe pour réduire toutes les provinces du royaume sous son obéissance. Devenu veuf en 1714, il parut d'abord inconsolable, bien qu'alors la princesse des Ursins, qui avait sur son cœur un ascendant extraord., eût redoublé d'efforts pour lui faire oublier la feue reine; mais il se remaria avec la princesse hérédit. de Parme, Elisabeth Farnèse (*v.* ce nom), et dès-lors commença le règne d'Albéroni, qui mit fin à celui de la favorite (*v.* Albéroni et Ursins). Un moment relevé sur le penchant de sa ruine par l'habile mais fantasque ministre, le roy. d'Espagne allait être de nouveau précipité par l'insuccès de ses projets gigantesques, quand Philippe le sacrifia pour obtenir la paix du régent de France et du roi d'Angleterre, dont les forces réunies le pressaient de toutes parts. En 1720, il accéda au traité de la triple alliance; et délivré peu après de toute inquiétude extérieure par la levée du siége de Ceuta par les Maures, il parut s'endormir dans une stupide inertie jusqu'à ce que, las peut-être d'obéir sur un trône, il l'abdiqua en 1724 en faveur de l'infant Louis, qui mourut après 7 mois de règne. Reprenant avec peine les rênes de l'état, il vit enfin effectuée la paix entre l'Empire et l'Espagne (30 avril 1725), paix que les plus. gr. politiq. avaient en vain cherché à conclure depuis 13 ans, et qui fut l'ouvr. du Hollandais Riperda, attiré à la cour de Madrid comme direct.-général des manufact. Ce fut à peu près le dern. acte import. du règne de Philippe V, qui m. en 1746, pendant la guerre de la succession d'Autriche, à laquelle il avait pris part. Son fils Ferdinand VI lui succéda. Outre les ouvr. mentionnés à l'art. Elisab. Farnèse, on peut consulter *l'éloge* de ce prince par

D. Joseph de Viera y Clavijo, trad. en franç. par Bongars. Paris, 1780, in-8.

PHILIPPE Ier, comte et duc de Bourgogne, surnommé *de Rouvre*, du lieu de sa naissance, près de Dijon, succéda, dès l'âge de 18 mois, à Jeanne, son aïeule, dans les comtés de Bourgogne et d'Artois; il eut pour tutrice Jeanne de Boulogne, sa mère, et remplaça, en 1350, son aïeul, Eudes IV, dans le duché de Bourgogne. Pendant sa minorité les états de son duché secoururent la France d'armes et d'argent, et s'exposèrent par là aux fureurs des Anglais, dont ils ne se débarrassèrent qu'au moyen d'une forte rançon et en donnant des otages. Le jeune duc, déclaré majeur à la m. de sa mère, prit les rênes du gouvern. à l'âge de 15 ans. Il tenait d'elle le comté d'Auvergne, avait épousé, déjà depuis trois ans, Marguerite, fille et héritière de Louis, comte de Flandre, et se trouvait ainsi l'un des principaux souver. de l'Europe. Mais il m. un an après sa déclarat. de majorité en 1361; et en lui finit la prem. branche royale, qui avait régné en Bourgogne depuis Robert de France. Le duché de Bourgogne fut réuni, malheureusem. pour peu de temps (*v.* l'art. qui suit), à la couronne de France, dont il avait été détaché par Hugues-Capet en faveur de Henri, son frère.

PHILIPPE-LE-HARDI, duc de Bourgogne, 4e fils de Jean, roi de France, né en 1342, avait à peine 15 ans, lorsqu'il fut blessé et fait prisonn. à la bataille de Poitiers, en défendant son père. Pour prix de sa piété filiale, dont il avait donné bien d'autres preuves encore, il reçut d'abord le comté de Touraine, puis le duché de Bourgogne, avec le titre de prem. pair de France. Plus tard il remit le duché de Touraine à son frère Charles V, mais garda celui de Bourgogne. A ce brillant apanage vinrent se joindre les comtés de Bourgogne et de Flandre, d'Artois, de Réthel et de Nevers en 1384 par la m. du comte de Flandre, dont il avait épousé la fille Marguerite : il est à remarquer toutefois que celle-ci conserva son sceau particulier et sa secrétairerie d'état, et que tous les actes furent faits en son nom dans les domaines qui lui étaient échus. Philippe, après avoir arrêté les progrès des Angl. en France et soumis les Gantois par la douceur, fut appelé par Charles V mourant à partager l'autorité avec le duc de Berri, son frère, sous la minorité de Charles VI, quoique la régence eût été dévolue au duc d'Anjou. Mais il eut bientôt mécontenté les courtisans, qui suggérèrent au jeune roi de gouvern. par lui-même. Le duc de Bourgogne ne manqua pas de ressaisir le pouvoir, avec le duc de Berri, pendant la maladie de Charles VI; mais le duc d'Orléans, neveu du monarque, parvint à le leur enlever, et la médiation de la reine put seule empêcher la guerre civile d'éclater entre les Orléanais et les Bourguignons. Les convent. stipulées alors furent favorables à Philippe, qui reprit les rênes du gouvernem. et se montra plus digne que ses rivaux de les tenir. Il m. à Halle en 1404, laissant pour success. Jean-sans-Peur, son fils aîné.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, né en 1396 à Dijon, fils de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière, était marié à la sœur du dauphin, depuis Charles VII, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'assassinat de son père (*v.* Jean-sans-Peur). Se jetant aussitôt entre les bras du roi d'Angleterre, Henri V (*v.* ce nom), il médite avec lui l'envahissement de la France; la perte du légitime héritier de ce roy. est jurée à Troyes, et Paris est bientôt au pouvoir des deux princes coalisés. Cependant une contestat. survient parmi ceux-ci au sujet des prétentions du duc de Gloucester, nouvel époux de Jacqueline de Bavière, sur la souver. de Brabant, et ces mésintelligences sont mises habilem. à profit par le dauphin, que les succès du duc de Bourgogne avaient réduit à la fuite (*v.* Charles VII et Jeanne d'Arc). Tandis que Philippe, suivi de la noblesse bourguignonne qui a abandonné le régent Bedfort va harceler les Anglais dans le Hainaut et la Hollande, les troupes royales, après la levée du siége d'Orléans, s'avancent victorieuses vers Reims, et le duc plus. fois appelé à Paris, consent enfin à entrer en accommod. avec le parti de Charles. Vers le même temps il instituait l'ordre célèbre de la Toison-d'Or, en l'honneur d'Isabelle de Portugal, qui lui donnait sa main. La guerre avait recommencé avec une fureur nouvelle, et l'avantage en était toujours de son côté; mais il sut s'honorer par le refus positif qu'il fit de livrer aux Anglais l'héroïque Pucelle, tombée en son pouvoir au siége de Compiègne. A la m. du duc de Brabant, son cousin, il eut encore à repousser les prétent. de Jacqueline (*v.* ce nom), qui lui laissa enfin la paisible possess. de la Hollande et du Brabant. Quelq. autres démêlés partiels avaient encore compliqué les sanglantes querelles qui remplissent cette époque, lorsqu'après de longs prélimin. fut signé à Arras le célèbre traité de paix du 21 sept. 1435. Philippe reconnut la suzeraineté de Charles VII, qui de son côté, désavouant le meurtre de Jean-sans-Peur, promit une amnistie générale, et céda au duc, entre autres immunités, plus. seigneuries limitrophes du duché de Bourgogne, ainsi que la souveraineté de Picardie, déclarée toutefois rachetable moyennant 400,000 écus. Cette union fut cimentée par la rupture définitive de Philippe avec l'Anglet., où avaient été insultés les ambassad. qu'il chargeait d'offrir sa médiat. à Henri VI, en lui présentant le traité d'Arras. Diverses révoltes des Gantois, la soumission du duché de Luxembourg à l'autorité d'Elisabeth, tante de Philippe, qui par reconnaissance céda à celui-ci tous ses droits moyennant une pension de 10,000 livres tournois, enfin quelq. préparatifs pour une croisade qui n'eut pas lieu, et d'infructueuses tentatives pour réconcilier Louis XI avec le roi son père, remplirent les dern. années de la vie de Philippe-le-Bon, qui m. à Bruges en 1467, pleuré de ses sujets et respecté de l'Europe. Protect. éclairé des lettres et des arts, il fonda l'univers. de Dôle, encouragea les talens du peintre J. van Eyck, dressa les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, étendit et favorisa le commerce des Hollandais, enfin mérita par ses vertus autant que par la sagesse de son administrat. le surnom que lui a conservé l'histoire. Il avait été marié trois fois, et on lui donne 14 anfans naturels. Son fils Charles-le-Téméraire lui succéda. V. l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, 3e édit., Paris, Ladvocat, 1825-27, 13 vol. in-8.

PHILIPPE (l'infant don), duc de Parme, né en 1720, du roi d'Espagne, Philippe V, et d'Elisabeth Farnèse, fut marié à 18 ans avec Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV, et après plus de 7 années de machinations et de guerres sanglantes que soutinrent l'Espagne et la France (*v.* Conti, Gages, Maillebois et Minas), pour lui procurer un établissem., il fut mis en possession des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Don Philippe ne négligea rien pour faire oublier par une bonne administration à quel prix il avait eu cette souveraineté, et il m. de la petite-vérole à Alexandrie en 1765. Six ans auparavant la même maladie avait enlevé sa femme à Versailles. L'abbé de Beauvais (depuis évêq. de Senez, a prononcé l'*Oraison funèbre* de D. Philippe, Paris, 1766, in-4. — V. Dreux, Hesse, Orléans, Savoie.

PHILIPPE, médecin grec, né dans l'Acarnanie, ne désespéra point de la guérison d'Alexandre, lorsque ce prince tomba malade après s'être baigné dans les eaux froides du Cydnus. Ce fut sans doute cette confiance même qui fit soupçonner Philippe. Parménion écrivit à Alexandre que ce médecin devait l'empoisonner par un breuvage qu'il lui présenterait. Le prince donna la lettre de Parménion

à lire au médecin en même temps qu'il prenait la coupe de ses mains ; et, rassuré par la contenance tranquille de Philippe, il prit sans hésiter le remède, qui le guérit.

PHILIPPE (CLAUDE-AMBROISE), savant magistrat et habile négociateur, né en 1614 à Besançon, joua un rôle assez marquant dans les guerres que fit Louis XIV pour réunir la Franche-Comté à la couronne de France. Les négociations qu'il entreprit, les soins qu'il se donna ne réussirent point à conserver cette province au roi d'Espagne, mais ce prince récompensa son zèle en le nommant premier président du parlement de Dôle. La réunion définitive de la Franche-Comté à la France rendit nulle cette faveur du monarque espagnol ; mais par la suite Louis XIV, instruit des talens de Philippe, le nomma président à mortier au parlement de Besançon, charge qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1698. Il a laissé en MSs. deux vol. de *Mémoires* ; l'*Histoire de la diète de Ratisbonne*, 2 vol. in-fol.; et un *Rec. des principales questions de droit sur les décisions du parlem. de Franche-Comté*, 2 v. in-f.

PHILIPPE *le Solitaire*, écrivain grec qui vivait vers le commencement du 12e S., a laissé *Dioptra*, ou *la Règle du Chrétien*, ouv. inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et trad. en lat. dans le rec. de Pontanus intit. : *Versio et Notæ in varios auctores græcos*, Ingolstadt, 1604, in-fol.

PHILIPPE *de Bonne-Espérance*, religieux prémontré, prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, eut avec St Bernard quelques démêlés qui le firent déposer et reléguer dans une autre abbaye. Mais s'étant réconcilié par la suite avec le même saint, il devint, en 1155, abbé de son premier monastère, et y m. en 1172. On a de lui des *questions théologiques*, des *vies*, des *éloges* de plusieurs saints, qui ont été recueillies avec d'autres ouv. à Douai en 1623, in-fol., par le P. Chamart, abbé de Bonne-Espérance.

PHILIPPE *de la Sainte-Trinité*, carme déchaussé, né à Malaucène, dans le comtat d'Avignon, parcourut comme missionnaire la Perse, l'Arabie, l'Arménie et plusieurs autres contrées de l'Orient. En 1665, il fut nommé gén. de son ordre à Rome, et m. à Naples en 1671. Outre plus. ouv. en faveur de son ordre, on a de lui : *Itinerarium orientale*, etc., Lyon, 1649, in-8, traduit en français (sous le titre de *Voyage d'Orient* du R. P. Philippe, etc., 1652 et 1669), en italien et en allem.; *Hist. carmelitarum Compendium*, Lyon, 1656, in-12 ; *generalis Chronolog., ab initio mundi*, etc., ibid., 1663, in-8 ; *Decor carmeli religiosi, seu Historia carmelitarum sanctitate illustrium*, Lyon, 1665, 3 parties in-fol. ; la *Vie du V. P. Dominique-de-Jésus-Marie*, écrite en latin, et traduite en français par le P. Modeste de Saint-Amable, ib., 1669, in-8 ; *Theologia carmelitarum*, etc., Rome, 1665, in-fol.

PHILIPPE DE PRETOT (ETIENNE-ANDRÉ), littérateur, né à Paris vers 1710, fils d'un maître de pension, consacra sa vie à l'enseignement, ouvrit des cours particuliers d'histoire et de géographie qui eurent beaucoup de succès, surveilla la réimpression des classiques latins pub. par Coustelier (*v.* ce nom), tels que Catulle, Tibulle, Properce, Salluste, Virgile, Horace, Juvénal, Perse, etc., en y joignant des *préfaces* et des *notes*. Il m. à Paris en 1787, étant censeur royal et membre des académies d'Angers et de Rouen. On a de lui plusieurs livres élémentaires, tels que : *Essai de géographie, avec un dictionn. géograph.*, etc., 1744, 1748, in-8 ; *Analyse chronolog. de l'hist. univ.*, etc., 1752, in-8, 1756, in-8, 1781, in-12 ; *Mém. sur l'Afrique et l'Amérique*, 1752, in-4 ; *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et poètes latins*, 1755, 2 vol. in-12 ; *Cosmographie universelle*, etc., 1760, in-12 ; *le Spectacle de l'histoire romaine*, etc, 1762, in-8, 1776, in-4 ; *Révolutions de l'univers*, ou *Remarques et Observations sur une carte destinée à l'étude de l'hist. générale*, 1763, in-12 ; *Atlas universel pour l'étude de la géographie*, etc., 1787, in-4. Philippe de Prétot a été l'éditeur des *Amusemens du cœur et de l'esprit*, 1741-45, 15 vol. in-12, et du *Rec. du Parnasse*, 1743, 4 vol. in-12. — Etienne PHILIPPE, père du précéd., né à Paris en 1676, m. en 1754, fut maître de pension. On a de lui une *Apologie de l'oraison funèbre de Louis XIV* (par le P. Porée), 1716 ; et une trad. de plus. *harangues* de Cicéron, imp. en 1729. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759, et le *Dictionn. des Anonymes* de M. A.-A. Barbier.

PHILIPPE *de Thessalonique*, poète grec que plusieurs écrivains ont regardé comme contemporain d'Auguste, mais que l'on doit probablem. placer sous les règnes de Trajan et de Nerva, est connu par quelq. *épigrammes* spirituelles, et surtout par la collection que les philologues désignent sous le nom de deuxième Anthologie, ou *Anthologie de Philippe*. Cette Anthologie n'a jamais été imprimée seule. On la trouve dans les grandes éditions de l'Anthologie de Planude (*v.* ce nom), parmi lesquelles nous citerons seulement celle donnée par Brunck sous le titre d'*Analecta poetarum græcorum*, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8 ; et celle de Jacobs, Leipsig, 1794, 12 vol. in-12, regardée comme un chef-d'œuvre de goût, de critique et d'érudition.

PHILIPPEAUX. V. PHÉLIPPEAUX, PHÉLYPEAUX et PHILIPEAUX.

PHILIPPI ou PHILIPPY (JEAN), savant magistrat, né à Montpellier en 1518, fut d'abord conseiller, puis présid. à la cour des aides de la même ville, et intendant de justice auprès du connétable de Montmorenci, gouv. du Languedoc. Il se distingua dans ces divers emplois par son intégrité et ses connaissances étendues, et m. dans un âge très-avancé. On a de lui : *Edits et Ordonnances du roy concernans l'autorité des cours des aides de France*, etc., Montpellier, 1597, in-fol. ; *Juris Responsa*, recueil de décisions sur toutes sortes de matières de droit, 2e édit., 1603, in-fol. ; *Hist. de la guerre civile en Languedoc pour le fait de la religion jusqu'en l'année* 1598 : cet ouv. est resté MS. — Son fils LOUIS lui succéda dans sa charge de président, et m. en 1635.

PHILIPPI (GUILLAUME), né vers l'an 1600 à Halle, en Hainaut, professa la philosophie et les institutes de méd. à Louvain, et m. dans cette ville en 1665. On a de lui : *Medulla logicæ*, Louvain, 1661, in-4 ; *Medulla metaphysicæ*, ibid., 1663, in-4 ; et *Medulla physicæ*, ib., 1664, in-4 : ouvr. médiocres et presque oubliés aujourd'hui.

PHILIPPICUS-BARDANES, emper. d'Orient, né en Arménie vers la fin du 7e S., suivit de bonne heure la carrière des armes, se signala par sa valeur et son intelligence, et parvint bientôt aux emplois supérieurs de la milice. Etant devenu suspect à l'empereur Justinien II, il fut exilé dans la Chersonèse, et s'y fit proclamer empereur par les habitans. C'est alors qu'il prit le nom de Philippicus. Ayant entraîné dans son parti les troupes que Justinien avait envoyées contre lui, il marcha sur Constantinople, surprit l'emper. ainsi que Tibère, son fils, les fit massacrer, et fut couronné sans obstacle en 711. Mais ce prince se montra encore moins digne du trône que son prédécesseur. Entièrement livré aux plus sales débauches, il enhardit par son indolence les Barbares, qui ravageaient diverses provinces de l'empire, et se rendit odieux aux habitans de Constantinople par la protection qu'il accorda aux monothélites. Le domestique d'un patrice, nommé Rufus, agent d'un complot formé contre cet empereur, ayant pénétré près de lui pendant la nuit à la faveur du désordre d'une fête célébrée dans le palais, lui creva les

yeux en l'an 713. Conduit ensuite en exil, Philippicus y termina ses jours dans la misère. On a des médailles de cet empereur.

PHILIPPON. V. PHILIPON.

PHILIPS (FABIAN), né en 1601 à Prestbury, dans le comté de Glocester, se livra particulièrement à l'étude des anciennes lois d'Angleterre, et publia à ce sujet plus. ouv. Pendant la révolution anglaise, il osa, deux jours avant l'exécution de Charles Ier, faire afficher sa protestation contre la mort de ce malheureux prince. Il m. en 1690. On a de lui : *Veritas inconcussa, or king Charles I no man of blood*, etc. ; *Tenenda non Tollenda*, etc. ; *the Antiquity, legality, reason, duty and necessity of præemption and pourvoyance for the king*, etc., Londres, 1660, in-4.

PHILIPS (CATHERINE), fille d'un négociant de Londres nommé Fowler, née en 1631, morte en 1664, se fit connaître de bonne heure par quelq. talent pour la poésie, et traduisit en anglais les tragédies de *Pompée* et des *Horace*, par le grand Corneille. On a encore d'elle des *lettres* et plus. pièces de vers réunies en 1669 sous le titre de *Poésies de l'incomparable mistress Catherine Philips*, in-fol.; elles ont été réimp. en 1678.

PHILIPS (EDOUARD), neveu de Milton, né à Londres en 1630, a publié : *Theatrum poetarum*, ou *Recueil complet des poètes les plus éminens de tous les siècles*, avec un *discours* sur la poésie et des *jugemens critiques*, qui font soupçonner que Milton y a mis la main. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux qu'a publiés Edouard Philips, est de Londres, 1675. On lui doit encore : *Tractatus de modo et ratione formandi voces derivatas linguæ latinæ*, 1684, in-4 ; et *Speculum linguæ latinæ*, 1684, in-4, traités extraits du MS. de Milton, *Thesaurus latinus.* — Jean PHILIPS, autre neveu de l'auteur du *Paradis perdu*, publia la *défense* de Milton, en réponse à l'*Apologia pro rege.* On a encore de lui les 5e et 6e livres de l'*Enéide*, travestis, 1678, in-8 ; et une continuation de la *Chronique* de Heath, 1676, in-fol.

PHILIPS (JOHN), poète anglais, né à Bampton en 1676, mort à Hereford en 1708, a laissé, entre autres pièces de vers, les poèmes intit. : *Pomone* ou *le Cèdre*; la *Bataille d'Hochstet*, et le *précieux Schelling*, qui ont été traduits en franç. par l'abbé Yart, dans son *Idée de la poésie angl.* Les poésies de Jean Philips ont été imprimées à Paris, in-12.

PHILIPS (AMBROISE), poète angl., né dans le comté de Leicester, m. en 1749, est principalem. connu par des *Pastorales*, qu'il publia vers 1700, et que Richard Steele (*v.* ce nom), son ami, mettait au-dessus de celles de Pope ; mais les lecteurs ne sanctionnèrent point le jugement de ce critique. On a encore de Philips : la *Vie de lord John Williams*, 1700 ; trois tragéd. (*the Distressed Mother*, imitation de l'*Andromaque* de Racine, 1711 ; *the Briton*, 1721 ; *Humfrey, duke of Gloucester*), et quelques morceaux de politique, réimpr. dans le *Free Thinker*, 3 vol. in-8. Hennet, dans sa *Poétique anglaise*, a mis en parallèle quelq. passages des pastorales de Pope, Gay et Philips.

PHILIPS ou PHILIPPS (THOMAS), jésuite anglais, né à Ickford en 1708 (comté de Buckingham), mort à Liége en 1774, a publié une *lettre* à un étudiant en théologie, 1756, in-8, qui eut trois éditions. L'ouvrage qui a le plus contribué à le faire connaître est la *Vie du cardinal Polus*, 1764, 2 vol. in-4, et 1767, 2 vol. in-8.

PHILIPS (GEORGE), premier ministre de l'église de Watertown, dans l'état des Massachusetts, né en Angleterre au comté de Norfolk, se déclara non-conformiste, et fut alors obligé de passer en Amérique, où il débarqua en 1630, et y m. en 1634. On a de lui une *Réplique à une réfutation de quelques opinions sur le baptême des enfans.*—

PHILIPS (Samuel), petit-fils du précédent, et ministre d'Andover à Massachusetts, exerça pendant 60 ans ses fonctions, et m. dans sa 82e année, le 5 juin 1771. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on trouve plusieurs *sermons; une Histoire du Sauveur; le Chrétien orthodoxe* (1738) ; un traité de la *Nécessité pour les hommes d'être appelés par Dieu, afin qu'ils se soumettent au Christ*; et *la Justification de l'Evangile* (1766).

PHILISTE ou PHILISTUS, historien célèbre dans l'antiquité, né à Syracuse la 2e année de la 87e olympiade (481 ans av. J.-C.), suivit à Athènes les leçons d'Isocrate, et, de retour dans sa patrie, s'associa aux projets ambitieux de Denys-l'Ancien, et contribua de tous ses moyens à l'asservissement de ses concitoyens. Sa valeur et son éloquence furent également utiles au tyran dans les guerres que celui-ci eut à soutenir. Plus tard Denys, oubliant les services de Philiste, le bannit de Syracuse. Retiré dans Adria, Philiste employa ses loisirs à écrire l'*Histoire de Denys*, auquel, malgré son injustice, il prodigua les plus grands éloges. Toutefois, il ne put revenir à Syracuse qu'après la mort du tyran. Il y fut bien accueilli de Denys-le-Jeune, et profita de l'ascendant qu'il prit sur ce prince pour éloigner Dion et Platon (*v.* ces noms). Chargé du commandement de la flotte de Denys à l'époque où Dion reparut en Sicile, Philiste, après avoir rendu longtemps la victoire incertaine dans une bataille navale qu'il livra à son adversaire, se tua, dit-on, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses concitoyens. D'autres historiens prétendent que le vaisseau qu'il montait ayant échoué sur la côte, il fut pris par les partisans de Dion, qui lui tranchèrent la tête en l'an 410 ou 411 avant J.-C. Il avait composé l'*Histoire de la Sicile*, en 13 livres, dont il ne reste qu'un seul *fragment*, conservé par saint Clément d'Alexandrie. On peut consulter, pour plus de détails, les *recherches* de l'abbé Sevin sur la vie et les ouvrages de Philiste, dans le t. XIII du Recueil de l'académie des inscriptions.

PHILLIP (ARTHUR), navigateur anglais, né à Londres en 1738, était fils d'un Allem., qui enseignait dans cette ville la langue de son pays. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint successivem., par ses services distingués, au grade de capitaine de vaisseau. Nommé en 1787 gouvern.-général de la colonie de la *Nouvelle-Galle mérid.* (New-South-Wales), découverte par le célèb. Cook (*v.* ce nom), il y arriva, en janvier 1788, avec une escadre composée d'une frégate, d'un aviso et de neuf transports. Ayant reconnu que le point de Botany-Bay, indiqué par Cook comme le plus favorable à un établissem., ne répondait point à l'idée que ce navigateur en avait donnée, il préféra le port Jackson. Il établit l'ordre parmi les malfaiteurs déportés qui devaient former la population de la nouvelle colonie ; il y fit régner la paix, et jeta les bases de la prospérité à laquelle elle est parvenue de nos jours. Le mauvais état de la santé de Phillip l'ayant forcé de revenir en Europe au bout de 5 ans, il fut élevé au rang de vice-amir., passa le reste de ses jours à Lymington, dans le comté de Hamp, et m. à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouvern. Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk*, etc., etc., Londres, 1789, in-4, avec *cartes*. Cet ouvrage, mal rédigé, a été fort mal traduit en franç., Paris, 1791, in-8, sans les cartes et les planches qui se trouvent dans l'original. Le traducteur a aussi négligé quelques écrits publiés en 1791 et 1792, in-4, pour faire suite au même ouvrage. C'est à Philipp que la France est redevable des dernières dépêches reçues de La Pérouse. (*Voy.* PÉROUSE).

PHILLIPS (THOMAS). V. PHILIPS.

PHILLIPS (THOMAS), antiquaire angl., m. en

1815, est auteur de l'*Histoire et Antiquités de la ville de Shrewsbury*, 1779, in-4.

PHILLIS-WHEATLEY, négresse enlevée en Afrique à l'âge de 7 à 8 ans, et vendue à John Wheatley en 1761, reçut une éducation soignée, et publia en 1772, à l'âge de 19 ans, un recueil de *poésies*. Affranchie en 1775, elle épousa un homme de sa couleur, remarquable comme elle par ses connaissances acquises, et qui, sous le nom du docteur Peter, devint un avocat distingué. Les embarras du ménage, auxquels elle n'avait point été accoutumée, quelques mauvais traitemens de la part de Peter, l'ayant plongée dans une mélancolie profonde, elle m. du *spleen* en 1787. M. l'abbé Grégoire a traduit quelq.-unes des pièces de vers de Phillis, dans sa *Littérature des nègres*.

PHILOCHORE, historien ou plutôt antiquaire grec, vivait, à ce que l'on conjecture, vers la fin du 4e S. avant J.-C. Il avait composé un ouvrage en 17 livres, intitulé *Atthis*, dont il ne nous reste que des fragm., pub. sous ce tit. : *Philochori Athen librorum Fragmenta*, etc., Leipsig, 1811, in-8.

PHILOCLÈS, poète dramatique grec, que son style amer avait fait surnommer *la Bile*, était contemporain de Sophocle, et remporta le prix dans un concours où le célèbre tragique avait présenté son *OEdipe à Colonne*, l'un des chefs-d'œuvre du théâtre grec.

PHILOCRATE, orat. grec, vendu à Philippe, contemp. de Demade, était moins éloquent et encore plus intempérant que lui. Convaincu d'avoir reçu de riches présens du roi de Macédoine, il prit la fuite pour se dérober au supplice.

PHILOCTÈTE (mythologie), héros grec, fut le compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui enjoignit de déposer ses flèches dans sa tombe, lui fit prêter serment de ne jamais découvrir ce dépôt, et lui légua en même temps ses autres armes, teintes du sang de l'hydre. L'oracle ayant annoncé aux Grecs qu'ils ne se rendraient point maîtres de Troie sans avoir les flèches d'Hercule, Philoctète leur indiqua le lieu où elles étaient renfermées, en frappant du pied la sépulture du demi-dieu. Il fut puni à l'instant de ce parjure. En retirant les flèches du tombeau, il en laissa tomber une sur le pied indicateur. L'infection de la plaie qui résulta de cet accident fut si grande, que les Grecs ne purent la supporter, et abandonnèrent le patient dans l'île de Lemnos. Mais, après la mort d'Achille, Ulysse, envoyé par l'armée grecque, sut décider adroitement Philoctète à venir devant Troie, dont sa présence devait hâter la chute. Sophocle a composé sur ce sujet une tragédie, traduite ou plutôt heureusement imitée par La Harpe.

PHILODÈME, écrivain grec, dont Cicéron a fait l'éloge dans sa harangue contre Pison, était philosophe de la secte d'Epicure. Burmann a inséré dans le t. 2 de son Antholog. 31 *épigr.* de cet auteur, et Chardon-la-Rochette y en a ajouté une 32me. Parmi les MSs. trouvés à Herculanum, plusieurs contiennent quelques productions de Philodême, et sont insérés dans le recueil intitulé : *herculanens. Voluminum quæ supersunt Tom.* 1, Naples, imprimerie royale, 1793, in-fol.

PHILOLAUS, philosophe, né à Crotone dans le 5e S. avant J.-C., fut d'abord disciple de Pythagore, puis d'Archytas de Tarente, et composa sur la physique trois livres, dont Platon faisait tant de cas, qu'il les acheta 10,000 deniers ou 100 mines, s'il faut en croire Diogène-Laërce. Philolaüs paraît être le premier auteur de l'idée du mouvement annuel de la terre; et Boulliau a intitulé *Astronomie philolaïque* un traité qu'il a composé suivant ce système.

PHILOMÈLE (mythologie), fille de Pandion, roi d'Athènes, et épouse de Térée, roi de Thrace. Ayant souffert de la part de ce prince les plus cruels traitemens, Progné, sa sœur, accourut pour la venger; et, après l'avoir délivrée, elle servit à Térée dans un festin le cadavre de son fils Itys. Ce prince allait assouvir sa colère contre les deux sœurs, lorsque les dieux le changèrent en épervier, Progné en hirondelle, et Philomèle en rossignol.

PHILOMUSUS. V. LOCHER.

PHILON, écrivain juif, de la race sacerdotale, né (suivant les conjectures de Thom. Mangey, *v.* ce nom), en l'an 30 avant J.-C., à Alexandrie, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lettres et de la philosophie, et y acquit une grande célébrité. On l'appelait communément (au rapport de St Jérôme et de Suidas) le *Platon juif* ou *Philon-le-Platonicien*. Tout en s'initiant aux sciences humaines, Philon ne négligea point l'étude des livres sacrés du peuple hébreu. Il y chercha les dogmes de Platon, et les y trouva. Dans sa vieillesse, il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers Caligula, à Rome, pour demander à cet emp. la confirm. du droit de bourgeoisie, qui leur avait été octroyé par les Ptolémée et les César, ainsi que la restitut. de quelq. synagogues qu'on leur avait enlevées. Philon ne réussit point dans cette mission. Il en avait écrit la relation, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. L'ouvr. qu'on a de lui sous le titre *de Virtutibus, sive de Legatione ad Caium* (inséré dans le t. 2 des *OEuvres de Philon*, pub. par Th. Mangey), est entièrement différent de la relation dont nous venons de parler, et qui a été connue d'Eusèbe et de Saint Jérôme. Suivant les mêmes pères de l'église, Suidas et quelques autres anciens, Philon, âgé de près de 100 ans, fit un second voyage à Rome, et y embrassa le christianisme, qu'il abjura ensuite, ajoute Photius; mais St Augustin déclare positivement que Philon n'a jamais professé le christianisme. L'époque de la mort de ce savant juif est inconnue. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur l'Ecriture-Sainte, la philosophie et la morale, dont la plupart se sont perdus. Ceux qui restent, au nombre de 28, écrits en grec, ont été recueillis et impr. à Genève, 1613, in-fol., avec la traduction latine de Gelenius; à Paris, 1640, in-f.; à Wittemberg, 1690, in-fol.; à Londres (par les soins de Thom. Mangey), 1742, 2 vol. in-f. Cette édit. est la meill. de toutes. Celle de F.-A. Pfeiffer, 1785-92, 5 v. in-8, n'est pas complète. Quelq.-uns des traités de Philon ont été publ. séparément en latin, en franç. et en d'autres langues. On peut consulter sur cet écrivain : l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, de dom Ceillier, t. 1; la *Bibliotheca græca*, de Fabricius, t. 4; la dissertat. de Dan.-G. Werner, *de Philone Judæo*, etc., Stargard, 1743, in-fol.; la *Chrestomathia philoniana*, de J.-C.-G. Dahl, Hambourg, 1800, in-8. L'abbé Mai a publié à Milan, en 1816, un traité, qu'il croyait de Philon, sous ce titre : *de Virtute ejusque Partibus;* mais il a été reconnu depuis que ce traité, déjà imprimé deux fois, était réellement de Gemiste-Plethon (*v.* GEMISTE).

PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et surnommé encore, comme il nous l'apprend lui-même, *Herennius*, né, selon Vossius, dans le 1er S., la 10e année du règne de Tibère, s'acquit une grande réputation par ses ouv. d'histoire et de grammaire. Il avait composé : *de Urbibus et claris Viris quæ unaquæque tulit, Lib. XXX*, ouvrage abrégé par *Ælius Serenus* (suiv. Suidas), ou *Ælius Severus athenæus* (selon Vossius); *de comparandis et deligendis Libr., lib. XII; Commentarius de Judæis*, cité par Origène : *de Imperio Adriani*. Il avait traduit en grec l'*histoire* écrite en langue phénicienne par Sanchoniaton, divisée en 9 liv. Eusèbe de Césarée a conservé quelq. fragmens de la *preface*, et un long fragment de cette traduction, formant le chap. 10 du liv. 1er. Dodwell a publié un *disc.* en anglais sur ce sujet en 1681, et Fourmont en a fait la matière d'un des

livres de ses *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples*, 2 v. in-4. Quelques écrivains semblent croire que Philon est l'auteur de cette *Histoire universelle* qu'il a attribuée à Sanchoniaton; mais cette opinion n'est pas fondée. *Voy.* la *Bibl. critiq.*, de Richard Simon, t. 1er; l'*Antiquité dévoilée*, du P. Montfaucon, liv. 4; van Dale, dom Calmet et le P. Tournemine, *Journal de Trévoux*, janvier 1714.

PHILON *de Byzance*, mécanicien ou ingénieur grec, né dans le 2e S. avant J.-C., nous apprend lui-même qu'il séjourna quelque temps à Alexandrie, pour se perfectionner dans l'étude de la mécanique, et qu'il s'arrêta aussi dans l'île de Rhodes pour y étudier l'architecture. Il était très-versé dans la géométrie. On connaît de lui un traité de *Poliorcétique*, dont il ne reste plus que le 4e et le 5e livre, publ., avec une *version* latine, dans le recueil intitulé : *veterum mathematicorum Opera*, Paris, 1693, in-f. On lui attribue encore un opusc. intit. : *de septem orbis Spectaculis*, assez curieux, qui ne nous est pas parvenu en entier, et qui a été publié avec une *version* latine, et des *notes*, par Léon Allatius, Rome, 1640, in-8. Gronovius l'a inséré dans le t. 8 du *Thesaurus antiquitat. græc.*; et Boissieu en a donné une nouvelle traduct. latine dans ses *Miscellanea*, Lyon, 1661. Montucla a fait honneur à Philon de Byzance d'un *Traité de mécanique*, que Fabricius attribue à Philon de Tyane.

PHILON, docteur arménien, surnommé *Diragatsi*, du nom de Dirag, bourg du pays de Daron, vivait en 690. Ayant été chargé par un patrice d'Arménie de traduire, dans la langue du pays, l'*Hist. eccl.* de Socrates pour faire suite à celle d'Eusèbe, il s'acquitta de cet emploi, et ajouta même à l'original plusieurs faits omis, et le récit de plusieurs évènemens postérieurs à Socrates. C'est là tout ce que l'on sait de ce docteur.

PHILOPOEMEN, cél. gén. de la ligue achéenne, né à Mégalopolis, principale ville de l'Arcadie, fit ses prem. armes contre les Spartiates, en guerre avec sa patrie, décida ensuite, par une manœuvre hardie, le succès de la bataille de Sellasie, où Cléomène, roi de Sparte, fut complètem. défait par Antigone-Dozon, roi de Macédoine, et se distingua par de nouveaux exploits dans l'île de Crète, où il servit comme volontaire après la paix. Nommé gén. de la cavalerie des Achéens, il donna à cette arme une organisation nouvelle qui la rendit bientôt, de faible qu'elle avait été jusqu'alors, la première des forces publiques. Il gagna, en l'an 208 av. J.-C., la bataille de Larisse contre les Etoliens. Elevé ensuite à la dignité de préteur, ou de généralissime de la ligue achéenne, Philopœmen défit complètem. l'armée lacédémonienne à la fameuse journée de Mantinée, et tua de sa main le tyran Machanidas. Les Athéniens élevèrent au vainqueur une statue de bronze dans le temple d'Apollon, à Delphes, et la Grèce entière lui rendit hommage dans la solennité des jeux néméens. Plus tard, il délivra, avec les seules forces de Mégalopolis, la ville de Messène, assiégée par Nabis. Ayant hasardé ensuite contre ce même Nabis une bataille navale, il la perdit par son inexpérience des manœuvres nautiques; mais il répara bientôt cet échec en surprenant son adversaire sous les murs de Gythium. Une nouvelle victoire le rendit maître de Sparte, qu'il attacha à la ligue achéenne; et il refusa le présent que les vaincus, touchés de sa modération, voulaient lui offrir. Dans la suite les Spartiates cherchant à se détacher des Achéens, Philopœmen, d'autant plus sévère qu'il les avait épargnés deux fois, fit démanteler Lacédémone, bannit une partie de la population, et abolit les lois de Lycurgue, qui rendaient cet état belliqueux et entreprenant. Il refusa aux Romains, qui la lui demandaient, la grâce des bannis, pour que ceux-ci la dussent exclusivement à la confédération achéenne. Il venait d'être élu préteur pour la huitième fois, lorsque les Messéniens (détachés de la ligue achéenne par les intrigues de Dinocrate, ennemi personnel de Philopœmen) firent une excursion dans l'Arcadie. Le héros marcha à leur rencontre à la tête de la jeunesse mégalopolitaine; mais, forcé à la retraite par la supériorité numérique de ses adversaires, après avoir fait des prodiges de valeur, renversé de cheval, il fut pris et conduit à Messène, où Dinocrate s'en défit par le poison en l'an 183 av. J.-C. Les Achéens, conduits par Lycortas, père de l'historien Polybe, vengèrent sa mort, et rapportèrent ses cendres dans sa ville natale. Dinocrate se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Philopœmen, que l'histoire a nommé le dernier des Grecs, réunissait toutes les qualités d'un grand général, et Folard (*v.* ce nom) vante surtout la promptitude et la sûreté de son coup-d'œil militaire. La simplicité de son extérieur formait un contraste frappant avec le rang qu'il occupait. Aussi austère dans ses mœurs qu'Epaminondas, il eut le même désintéressement et le même respect pour la vérité; mais on lui reproche de n'avoir pas eu, comme l'homme qu'il avait pris pour modèle, cette égalité d'âme que les injustices populaires ne pouvaient troubler. La *vie* de Philopœmen est au nombre de celles écrites par Plutarque.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né en Cappadoce vers l'an 364, vint à Constantinople à l'âge de 20 ans pour se perfectionner dans la connaissance des lettres et des sciences, dont il avait eu les premiers élémens dans la ville de Borisse (l'ancienne *Prusium*), sa patrie. Séduit par la lecture des ouv. d'Arius, il adopta les erreurs de cet hérésiarque, s'en montra le défenseur, et composa, pour rendre odieux ses adversaires, l'*Histoire de l'Eglise depuis l'avènement de Constantin jusqu'à la mort d'Honorius, en* 425. Cette histoire s'est perdue; mais il en reste un abrégé par Photius (*v.* ce nom), pub. par Godefroy, Genève, 1642, in-4, avec de sav. *dissertations*, et une *version* latine très-mauvaise. Henri Valois en a donné une édit. plus correcte, avec une nouvelle *version* latine et des *notes*, à la suite d'Eusèbe et des autres histor. ecclésiastiques, Paris, 1673. Cette édit. a été suivie de plusieurs autres dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. græca* de Fabricius.

PHILOSTRATE, nom porté par plus. philos. et sophistes grecs. Les plus connus sont : — PHILOSTRATE, de Lemnos, qu'Eusèbe, Syncelle et quelques autres auteurs font naître à Athènes, professa la rhétorique dans cette ville, et vint ensuite enseigner à Rome, où il fut bien accueilli à la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Ce fut à l'instigation de cette princesse qu'il écrivit la *Vie d'Apollonius de Thyane*, le plus considérable des ouvrages qui nous restent de lui, trad. en français par Castillon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12; et par Legrand d'Aussy, Paris, 1808, 2 vol. in-8. On a encore du rhéteur de Lemnos : *les Héroïq.*, ou *Dialogue entre Vinitor et Phœnix*, dont M. Boissonade a donné en 1806 une édition, collationnée sur neuf MSs. de la bibliothèq. royale, avec des *scholies* grecques et de sav. *remarques*; *les Tableaux*, description de 76 peintures qui décoraient le portique de Naples, traduit en français sous ce titre : *les Images*, ou *Tableaux de platte peinture*, par Blaise de Vigenère, 1614, in-folio; *les Vies des Sophistes*, en deux livres; un recueil de 73 *lettres* sur des sujets érotiques ou galans. — PHILOSTRATE, dit *le Jeune*, neveu du précédent, vivait sous les emper. Macrin et Héliogabale. On a de lui un ouv. qui a aussi pour titre *les Tableaux*. Ce sont, suivant le savant Heyne, moins des descriptions de peintures déjà exécutées, que des espèces de programmes de divers sujets, proposés à l'émulation des artistes. — Les œuvres de ces deux

Philostrate ont été réunies ; et l'éd. la plus compl. est celle donnée par Oléarius, Leipsig, 1709, in-f.

PHILOTHÉE. V. MAUROCORDATO.

PHILOXÈNE, poète grec dithyrambique, né dans l'île de Cythère, m. en l'an 380 av. J.-C. à Ephèse, jouit d'un grand crédit à la cour de Denys-le-Tyran, où il composa ses divers ouvr. Il ne fut pas moins renommé par sa gourmandise, et son érudition en cuisine ; on dit même qu'il avait composé sur ce sujet un poème didactique intitulé *le Souper*. Toutefois il était poète encore plus que parasite. Denys lisant un jour à table de mauvais vers de sa façon, demanda l'avis de Philoxène. Le poète répondit avec une courageuse franchise que ces vers ne valaient rien ; et le tyran irrité l'envoya dans une prison qu'on appelait *les Carrières*. Le lendemain Philoxène reçut avec la liberté une nouvelle invitation à la table de Denys. Nouvelle lecture des vers de la veille, et nouvel avis demandé. Philoxène se lève alors, et pour toute réponse : « Qu'on me reconduise, dit-il, aux Carrières. » Cette saillie désarma Denys, et épargna au poète un second emprisonnement ; mais celui-ci prit le sage parti de renoncer absolum. à la table du tyran métromane, se retira à Tarente, passa ensuite à Ephèse, où il m. dans la prem. année de la 100e olympiade, 380 ans av. J.-C.

PHILOXÈNE, autrement nommé XENAIAS, savant écriv., de la secte des monophysites ou jacobites syriens, né à Tahal, bourg de la Susiane, appartenait à la population syrienne et chrétienne, alors répandue dans une grande partie de la Perse. Nommé par l'emper. Zenon évêque de Mabough ou Hierapolis en 485, il fit de grands efforts (de concert avec Pierre, dit *le Foulon*, patriarche d'Antioche, partageant comme lui les erreurs des monophysites) pour détruire en Syrie l'autorité du concile de Chalcédoine. Il alla ensuite deux fois à Constantinople pour y soutenir les intérêts de sa secte, et fut bien accueilli de l'emper. Anastase ; mais après la mort de ce prince, il fut exilé par l'emper. Justin, dit *le Vieux*, à Philippopolis de Thrace, puis à Gangra, où on le fit périr en le suffoquant avec de la fumée en 522. Les jacobites le regardent comme un martyr, et célèbrent sa mémoire le 18 février, le 1er avril et le 10 décembre. On conserve de lui un grand nombre d'ouv. théol. et polémiques, parmi les MSs. de la biblioth. du Vatican. Le plus célèbre de tous est la nouvelle version syriaque des 4 évangiles qu'il avait faite en l'an 508 sur le texte grec, et qui est la seule que lisent les Syriens jacobites. Elle a été publiée par J. White, Oxford, 1778, 2 vol. in-8, ainsi que le 1er vol. de celle des actes des apôtres et des épîtres de St Paul, etc., ib., 1801.

PHILPOT (JOHN), théol. anglais, né au comté de Hampt, et l'un des plus zélés partisans de la réformation, fut condamné par l'évêque Gardiner à être brûlé vif en 1555 sous le règne de Marie. On a de lui : *Defence of the old and ancient authority of Christ's - Curch.* — PHILPOT ou PHILIPOTT (John), héraut d'armes anglais, sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, m. en 1645, a pub. un *Catalogue des chanceliers d'Angleterre*, et une édition des *Camden's Remains.* — Son fils, John PHILPOT, est aut. du *Villare cantianum*, Londres, 1659, in-fol.

PHINÉAS (Bible), fils d'Eléasar et petit-fils d'Aaron, troisième grand-prêtre des Juifs, montra un zèle dont le Seigneur fut content, et qu'il récompensa en promettant à ce pontife que le sacerdoce ne sortirait pas de sa famille.

PHIPS. V. MULGRAVE.

PHIPS (sir WILLIAM), gouv. de Massachusetts, né dans cette colonie en 1651, d'une famille obscure et pauvre, commença par être garçon charpentier. Ayant pris le parti de chercher fortune sur mer, il se distingua, fut créé chevalier par le roi Jacques II, chargé de plusieurs expéditions, et enfin nommé gouv. de sa province natale en 1692. C'était un homme entreprenant, d'un grande activité, d'une probité rare ; mais son caractère violent le fit destituer et rappeler en Angleterre, où il m. d'une fièvre maligne en 1695, à l'âge de 44 ans.

PHLEGON, historien, né à Tralles, en Lydie (ce qui l'a fait surnommer *Trallien*), dans le 2e S., fut affranchi d'Adrien, et vécut jusqu'au règne d'Antonin-le-Pieux. Il avait composé une *Histoire* ou *Chronique* en 16 livres, qui finissait en l'an 141 de J.-C. ; une *Description de la Sicile* ; un *Traité des fêtes des Romains* et quelques autres ouvr. dont Suidas rapporte les titres, mais qui se sont perdus. Il ne nous reste que les suiv. : *de Rebus mirabilibus liber* (recueil de contes populaires, de prodiges, etc.) ; *de Longævis libellus ; de Olympiis* (que l'on croit être un fragment de sa chronique). Ces trois opuscules ont été pub. pour la première fois, avec une *version* latine, par Guill. Xylander, Bâle, 1568, in-8. Meursius en a donné une édition plus belle et plus correcte avec une *préface* et des *notes*, Leyde, 1620, in-4. La dern. édition est celle de G. Franz, avec les *notes* de Meursius, Halle, 1775, in-8. On trouve aussi ces opusc. réunis à ceux d'Antigone de Caryste et d'Apollonius Dyscole, sous ce tit. : *histor. mirabilium Auctores græci*, Leyde, 1622, in-4 ; et ces différens auteurs font partie du t. 7 des *OEuvres de Meursius*. Les *Opuscules* de Phlégon sont encore insérés dans les t. 7 et 9 du *Thesaurus antiquitatum græcarum*.

PHOCAS (ST), martyr, vivait paisiblement du produit d'un jardin cultivé par ses soins auprès de Synope, au commencement du 4e S., et trouvait encore les moyens de faire des aumônes, lorsque pendant une persécution que l'on croit être celle de Dioclétien vers l'an 303, sa piété et sa charité parurent un si grand crime qu'on ne se donna pas la peine de le juger. Des soldats envoyés dans sa demeure lui tranchèrent la tête. Après la conversion de Constantin, les chrétiens élevèrent, en l'honneur de Phocas, une basilique, où fut déposée une partie de ses dépouilles et qui devint célèbre dans tout l'Orient. Par la suite, une portion des reliques de ce saint ayant été envoyée à Constantinople, la ville célébra sa fête pendant deux jours, et St Chrysostôme prononça à cette occasion deux discours, dont un se trouve dans ses *œuvres*. Les Latins célèbrent la fête de St Phocas le 14 juillet.

PHOCAS, empereur d'Orient, né à Chalcédoine, ou selon d'autres en Cappadoce dans le 6e S., d'une famille obscure, embrassa de bonne heure la profession des armes, parvint au grade de centurion par la protection de Priscus, l'un des lieutenans de Maurice, et fut député par les soldats auprès de cet empereur pour lui demander la faveur de passer l'hiver dans leurs familles. Le refus de Maurice souleva l'armée ; et les séditieux déférèrent le commandement à Phocas, qui les amena des rives du Danube sous les murs de Constantinople. Maurice, abandonné de ses gardes et des habitans de sa capitale, s'éloigna sur un frêle esquif avec sa femme et sa famille, et le 4e jour après son départ (25 nov. 602), Phocas, revêtu de la pourpre, fit son entrée publique à Constantinople, au bruit des applaudissemens du peuple et de la milice. L'un de ses premiers soins fut de donner l'ordre d'aller égorger Maurice et ses fils, mais par politique ou par pitié, il fit épargner les femmes et les filles de ce prince, qui furent ramenées à Constantinople. Phocas, sans capacité militaire, ne devant son élévation qu'au hasard et au caprice d'une soldatesque indisciplinée, n'aimait pas la vie des camps ; il n'avait vu, dans le pouvoir suprême, qu'un moyen de se livrer plus facilem. à ses habitudes de débauches ; et dans ce but, il s'occupa de procurer la paix à l'empire, disposé à faire tous les sacrifices pour l'obtenir. Mais Cosroès, roi de Perse, dont Mau-

rice avait imploré le secours dans les premiers momens de sa détresse, retint prisonnier l'ambassadeur de Phocas, déclara aussitôt la guerre à cet usurpateur, et envahit les provinces d'Asie. Phocas, tourmenté par des craintes continuelles, fit verser des flots de sang à Constantinople, Alexandrie et Antioche, devint un objet d'horreur et de mépris, même pour ses partisans. Crispus, son gendre, excita Heraclius (*v.* ce nom), exarque d'Afrique, à délivrer l'empire du monstre qui souillait le trône. Heraclius aborda avec une flotte près d'Abydos, où il fut bientôt rejoint par une foule de mécontens. Phocas, trompé par Crispus sur l'imminence du danger, ne fit des préparatifs de défense que lorsqu'il vit la flotte d'Heraclius sous les murs de son palais; et après une action sanglante, s'étant caché dans la ville, il fut découvert, dépouillé de la pourpre, et conduit au vainqueur qui lui fit trancher la tête le 5 octobre 610. Son corps fut traîné dans les rues par le peuple. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en bronze. Il avait fait composer en grec, par Théophile, une paraphrase des *Institutes* de Justinien, et traduire, également en grec, le *Digeste* et le *Code*. Ces trois ouvr. devaient servir, d'après ses ordres, de base à l'enseignement public du droit.

PHOCAS (Jean), moine du 12e S. que les uns font naître dans l'île de Crète, les autres dans la Calabre, servit d'abord dans les armées de l'emp. Manuel Comnène, et se retira ensuite avec quelq. religieux dans une petite église qu'il avait fait bâtir sur le mont Carmel. Le *Symmiha* d'Allatius renferme de lui une *Description de la terre-sainte*, *de la Syrie*, *de la Phénicie*, etc., pays qu'il avait parcourus. *V.* l'édition de 1653, in-8.

PHOCION, général athénien, l'un des hommes les plus illustres de l'antiquité, né 400 ans environ avant J.-C., était d'une famille obscure. Les leçons de Platon et de Xénocrate développèrent en lui les germes de la vertu et l'élévation de l'âme. Simple soldat sous Chabrias (*v.* ce nom), il acquit bientôt un ascendant remarquable sur ce général, qui lui dut, en grande partie, le succès de la bataille navale de Naxos. Chabrias, incapable d'une basse jalousie, fit connaître Phocion à la Grèce, en lui confiant des missions importantes et hasardeuses. Appelé au commandement suprême des troupes, Phocion sut allier la science militaire à celle du gouvernement, sans jamais les séparer. Toute sa vie politique fut dominée par la crainte de soumettre la fortune publique aux chances d'une guerre que ses concitoyens ne pouvaient soutenir long-temps. Orateur inflexible dans ses conseils, il comptait sur les succès de sa persévérance. Supérieur aux applaudissemens comme aux clameurs de la multitude, il ne craignait point de bra er la puissance populaire, et ses vertus imposaient à toutes les passions. Appelé 45 fois à la tête des armées athéniennes, nul général ne commanda un plus grand nombre d'expéditions, et sa réputation ne fut jamais démentie par les évènemens. Dans les camps, sa vie était celle d'un soldat; dans ses foyers, celle d'un sage. Il refusa toujours d'augmenter son faible patrimoine. « Si mes enfans, disait-il, vivent en bons citoyens, mon champ les nourrira; sinon, je ne veux pas accroître leurs vices par des richesses. » L'éloquence de Phocion était l'expression naturelle de son caractère et de ses mœurs. Il parlait à ses concitoyens avec le calme d'un philosophe et la conscience d'un Spartiate. On sait que Démosthènes appelait ce grand homme la *hache de ses discours*. Inaccessible aux illusions de la multitude, comme à l'ambition de fixer les regards de la Grèce, Phocion jugeait les ressources réelles de sa république en capitaine et en homme d'état, alors que Démosthènes appelait les Athéniens aux armes contre Philippe de Macédoine, et traçait des plans de campagne dans ses harangues éloquentes. L'évènement justifia les craintes du sage guerrier. Les Athéniens perdirent la bataille de Chéronée. Phocion, mis à la tête de la république, ne chercha plus qu'à lui assurer une paix honorable. Lorsqu'Alexandre, fils de Philippe, maître de Thèbes et de la Grèce, demanda que Démosthènes lui fût livré avec quelq. autres, Phocion, sollicité à plusieurs reprises de donner son avis dans cette circonstance, hésita longtemps. Enfin, désignant Nicoclès, le plus cher de ses amis : « Si Alexandre vous le demandait, dit-il au peuple, je vous conseillerais de le livrer, quelq. innoc. qu'il fût; car je serais heureux de périr moi-même pour vous sauver : c'est assez que les Grecs déplorent la perte de Thèbes, ne leur faisons point pleurer Athènes. » Chargé de réconcilier sa patrie avec le vainqueur, Phocion acheva de déterminer Alexandre à tourner ses armes contre les barbares, conduisit cette négociation avec la plus grande habileté, et Alexandre conserva toujours pour lui la déférence la plus marquée. Au milieu de ses conquêtes en Asie, le vainqueur du Granique avait envoyé 100 talens (600,000 francs) au général athénien. « Si Alexandre m'estime, dit Phocion, surpris par les envoyés de ce prince dans les soins de son modeste ménage, qu'il me laisse ma réputation et la vertu. » Le roi de Macédoine essuya un nouveau refus, lorsqu'il offrit au sage de choisir entre quatre villes de l'Asie-Mineure. Après la mort d'Alexandre, la Grèce reprit les armes contre l'avis de Phocion; et alors commença la guerre lamiaque, qui finit par mettre les Athéniens à la merci d'Antipater. Ce fut inutilement que Phocion, déjà octogénaire, appelé au commandement des troupes, battit les Macédoniens sur les côtes de l'Attique. Polyperchon, ayant rétabli dans Athènes le gouvern. populaire au nom du fils d'Alexandre, dont il était le tuteur, refusa d'entendre Phocion, chef de l'ancien gouvernement, et le renvoya chargé de fers devant l'assemblée générale des Athéniens. Accusé de trahison, Phocion dédaigna de se défendre, et but la ciguë, après avoir ordonné à son fils de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens. Ceux-ci, après avoir d'abord refusé la sépulture au héros, lui élevèrent bientôt une statue de bronze, et mirent à mort son accusateur. Phocion m. dans sa 83e année, 317 avant J.-C. Cornelius-Nepos et Plutarque ont été ses biographes. Le dernier, plus exact et plus judicieux, compare le héros athénien à Caton d'Utique. Mably a choisi Phocion pour le principal interlocuteur de ses *Entretiens sur le rapport de la morale avec la politiq.* (*V.* Mably).

PHOCYLIDE, poète et philosophe grec, né à Milet, contemporain de Théognis, vivait vers la fin du 6e S. avant J.-C. Il composa quelques poèmes héroïques, et des élégies citées avec éloge. Il nous reste, sous son nom, un poème moral (*Carmen notheticon*) de 217 vers, dont aucun ancien auteur n'a parlé, si ce n'est le scholiaste de Nicandre. Ce poème se trouve dans toutes les éditions des Sentences de Théognis et des autres poètes gnomiques, et fait aussi partie d'un recueil d'opuscules, publié à Paris en 1507, très-recherché des curieux. Nous citerons encore, parmi les édit. séparées du poème de Phocylidès, celle publiée par J.-A. Schier, gr. et lat., avec des notes, Leipsig, 1751, in-8. Il en existe trois traduct. françaises, sous ce titre : *les Préceptes de Phocylide*, par Duché, Paris, 1698; Bruxelles, 1699, in-12; par Levesque, Paris, 1782, in-18; par Coupé, *Sentences de Théognis*, *etc.*, *poème moral de Phocylidès*, 1798, in-18.

PHOCYLIDES (Jean), dont le vrai nom était *Fokkens*, mathématicien et médecin, né à Holwarden, en Frise, l'an 1618, m. en 1651, professa la philosophie, et pratiqua la médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Dissertatio astronomica in Lansbergium*, Franeker, 1640, in-12; *Epitome astronomiæ reformatæ*, ibid., 1642, in-12; *Sciagraphia logicæ generalis*, ibid., 1643, in-12; *Colle-*

gium logicum, etc., 1646, in-12; *Elementale logicum*, 1648, in-12; *Philosophia naturalis*, etc., Harlem, 1651, in-12; *Astronomie frisone* (en flamand), ouvrage posthume, 1652 et 1663, in-12.

PHORMION, général athénien, succéda à Callias l'an 452 av. J.-C., se distingua dans la guerre du Péloponèse, et vendit ses biens pour faire subsister les troupes. Les Athéniens payèrent ses dettes, et lui offrirent de nouveau le commandem., qu'il refusa. — Un autre PHORMION, philosophe péripatéticien, enseignait à Éphèse alors qu'Annibal était réfugié dans cette ville. Le général carthaginois, assistant un jour aux leçons de ce philosophe, et l'entendant discourir à tort et à travers sur l'art militaire et sur les devoirs d'un général, ne put s'empêcher de dire : « J'ai quelquefois entendu radoter des vieillards, mais je n'ai jamais vu de plus grand radoteur que ce philosophe. »

PHOTIUS, célèbre patriarche de Constantinople, né dans cette ville, au 9e S., d'une ancienne et illustre famille, fit, sous d'habiles maîtres, des progrès rapides dans les lettres et dans les sciences cultivées de son temps. Envoyé par l'empereur Michel en ambassade dans l'Assyrie, il s'acquitta parfaitement de cette mission, et fut nommé à son retour *protospathaire* (commandant des gardes), en même temps que *protosecrétaire* de l'empereur Michel. Bardas, oncle de Michel, fit ensuite élire Photius, bien qu'il fût laïq., patriarche de Constantinople, en 857, à la place d'Ignace. Celui-ci, exilé à l'île de Térébinthe, rendait nulle, par son refus, l'élection de son successeur. L'ambitieux Photius, après avoir employé les moyens les plus odieux pour vaincre la résistance du pontife déchu, fit annuler son ordination par des prêtres et des évêques dont il avait acheté les suffrages, l'anathématisa, et écrivit au pape Nicolas Ier, qu'Ignace, à raison de son grand âge, s'étant retiré volontairement dans un monastère, lui Photius avait accepté, par obéissance aux ordres de l'empereur, une charge dont le poids l'accablait. Nicolas Ier, soupçonnant que Photius ne lui disait pas la vérité, chargea les légats qu'il envoyait à Constantinople, pour détruire l'hérésie des iconoclastes, de prendre des informations sur ce qui s'était passé. Séduits par Photius, les légats déclarèrent Ignace coupable, et présidèrent le concile qui, en 861, confirma la déposition du vertueux patriarche, et excommunia tous ceux qui lui restaient attachés. Le pape, mieux informé, écrivit à Photius pour l'engager à rétablir sur son siége le pasteur légitime. Photius supprima cette missive, et en composa une autre, qu'il se fit remettre publiquement par un misérable, nommé Custrate. La fourberie ayant été découverte, Custrate fut condamné au fouet; mais Photius eut assez de crédit pour le dédommager de cette punition par un emploi lucratif. Indigné de la perfidie du patriarche intrus, Nicolas assembla dans Rome un concile qui interdit à Photius toutes fonctions ecclésiastiques, et l'excommunia au cas où il persisterait dans ses erreurs. Photius réunit de son côté à Constantinople un autre concile, qui excommunia le pape. C'est ainsi que fut provoqué le schisme des Grecs, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Toutefois la prudence de Nicolas et de ses successeurs, Adrien II et Jean VIII, en retardèrent l'explosion. Sur ces entrefaites, Basile, *le Macédonique*, monta sur le trône d'Orient. Photius, avait d'abord cherché à se ménager l'appui de ce prince; mais, changeant tout à coup d'idée, lorsque l'usurpateur se présenta dans l'église de Sainte-Sophie, il osa lui dire : « Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères, vous qui avez les mains encore souillées du sang de votre bienfaiteur. » Basile irrité exila Photius dans l'île de Cypre, et rétablit Ignace sur le siége patriarcal. L'intrus fut anathématisé par un concile tenu à Constantinople; mais plus tard, ayant su flatter la vanité de Basile, il obtint la permission de revenir habiter cette capitale de l'empire. A la mort d'Ignace, Photius s'empara de la basilique de Sainte-Sophie, reprit les fonctions de patriarche, et réussit à obtenir l'approbation du pape, qui ne vit dans cet acte de condescendance qu'un moyen de rendre la paix à l'église d'Orient. Photius éluda les conditions que le souverain pontife avait mises à sa confirmation, en trompant ses légats, et assembla un nombreux synode, dans lequel, loin de se rétracter, il déclara persister dans toutes ses opinions. Le pape fulmina une nouvelle excommunication. Photius se maintint en possession de son siége jusqu'à l'avènement de Léon *le Philosophe* à l'empire. Instruit des désordres du patriarche, le nouvel empereur l'exila dans un monastère d'Arménie; et l'on croit que Photius y termina sa carrière en 891. Il joignait à une vaste érudition un esprit vif et pénétrant. Ses opinions sur quelques principes dogmatiques de l'église romaine lui ont rendu favorables plus. écriv. protestans, entre autres Hanckius (*v.* ce nom), dans son traité *de byzantinarum rerum Scriptorib. græcis*. On a de Photius : *Myriobiblon, sive Bibliotheca librorum quos legit et censuit Photius, patriarcha Constantinopol.*, un des monumens les plus précieux de la littérature ancienne et le modèle des journaux littéraires, dont la première et la plus belle édit. est celle donnée par D. Hoeschel, Augsbourg, 1601, in-fol.; trad. en latin par A. Schott, ibid., 1606, in-fol.; reproduite en grec et en latin, Genève, 1611, in-fol.; Rouen, 1653, in-fol.; *Lexicon græcum*, publié pour la première fois à Leipsig, 1808, in-4, par les soins de M. G. Hermann; *Epistolæ*, Londres, 1651, in-fol., avec une *version* latine et des *notes*. Cette édit. unique ne renferme que 248 *lettres*; mais on en a un plus grand nombre. Trois sont insérées dans l'*Auctarium bibl. patrum*; une dans les *Prolégomènes* de l'édit. des *Homélies*, de Théophane; une dans les *Monumenta*, de Cotelier; un *Traité* (en 4 livres) *contre les nouveaux manichéens ou les Pauliciens*, conservé MS. dans les biblioth. de Paris, du Vatican et de Hambourg; *Nomocanon, id est legum imperialium et canonum ecclesiasticorum Harmonia*, publ., pour la 1re fois, en tête du recueil des *Canons eccles.*, Paris, 1551, in-fol., avec une *traduction* latine de Gentien-Hervet, et les *notes* de Th. Balsamon, réimpr. plus. fois depuis; des *dissertat.* et *traités* théologiques, trad. en lat., et publ. dans le tom. 5 des *antiquæ Lectiones*, et dans l'*Auctarium*; un traité *adversùs Latinos, de Processione Spiritûs Sancti*, inséré dans la *Panoplie*, d'Euthyme Tergobyste, 1710, in-fol. On conserve encore un grand nombre d'*opuscules* de Photius, inédits, dont on trouvera les titres dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius. Le P. Ch. Faucher a publié la *Vie de Photius*, Paris, 1772, in-12.

PHRAHATACES, 16e roi des Parthes, fils et successeur de Phrahates IV, qu'il avait fait périr de concert avec sa mère (*v.* PHRAHATES IV), monta sur le trône en l'an 9 de l'ère chrétienne : mais le règne de ce parricide ne fut pas de longue durée. A son premier crime il avait ajouté l'inceste. Les Parthes indignés se révoltèrent et le massacrèrent, ainsi que Thermusa, sa coupable mère.

PHRAHATES Ier, 5e roi des Parthes, fils et successeur d'Arsace III, ou Priapatius, monta sur le trône vers l'an 178 av. J.-C. Les évènemens et la durée de son règne sont peu connus. On sait seulement qu'il vainquit et subjugua les Mardes, peuple nomade de la Médie, et qu'il les établit dans le pays qui avoisine les Portes Caspiennes. Il m. peu de temps après, en appelant au trône, au préjudice de ses propres enfans, son frère Mithridate (*v.* ce nom). — PHRAHATES II, fils et successeur de Mithridate Ier, monta sur le trône vers l'an 139 av. J.-C. Il hérita du titre de roi des rois qu'avait pris son illustre père et qui lui donnait

l'empire de l'Asie. Il eut à soutenir une guerre très-active contre Antiochus VII ou Sidetès (*v.* ce nom), roi de Syrie, qui, vainqueur dans trois batailles, reconquit Séleucie et Babylone, entra en Médie et se rendit maître d'Ecbatane. Bientôt Phrahates fut réduit aux seules provinces de la première monarchie parthique. Pressé à l'occident et au midi par les armes d'Antiochus, il l'était également à l'orient par les Grecs de la Bactriane. Dans cette extrémité, le roi des Parthes eut l'idée de recourir aux Scythes, dont les secours avaient été si utiles à ses ancêtres; il les engagea par de forts subsides à combattre pour sa cause. L'imprudence d'Antiochus servit encore mieux Phrahates que son courage et ses nouveaux moyens de défense. L'armée du roi de Syrie, livrée à l'indiscipline, était disséminée dans des cantonnemens très-étendus, pour ne pas épuiser les ressources du pays. Phrahates informé que les habitans étaient disposés à se soulever, vint attaquer les troupes d'Antiochus dans ses quartiers. Le roi de Syrie, pris au dépourvu, et n'ayant pas eu le temps de rassembler une masse assez forte pour résister à cette agression, fut vaincu, et périt dans le combat. Sa mort fut suivie de l'anéantissement de son armée, et les provinces envahies retombèrent sous la puissance des Parthes. Phrahates n'avait plus besoin du secours des Scythes: après leur avoir refusé la somme qu'il leur avait promise, il les congédia insolemment; mais ils ne tardèrent pas à se venger, en se jetant sur le roy. grec de la Bactriane qui était dépendant des Parthes. Phrahates marcha contre les agresseurs, fut vaincu, et périt dans le combat qui eut lieu vers l'an 127 av. J.-C. Parmi les médailles qui nous restent des rois parthes, il en est un assez grand nombre qu'on attribue avec toute raison à Phrahates II. Il y prend les surnoms de *Philopator*, *Theopator*, *Nicator*, *Autocrator*, *Epiphanes*, *Evergètes* et *Philellène*. Il avait emprunté la plupart de ces surnoms aux Séleucides. Il est appelé aussi, dans quelques monumens, *Juste* (Dicæus), nom tout-à-fait propre aux rois parthes, qui le firent constamment placer sur leurs monnaies. — PHRAHATES III, 12ᵉ roi des Parthes, fils de Sanatrocès, monta sur le trône, selon Phlégon de Tralles (*v.* ce nom), en la 3ᵉ année de la 177ᵉ olympiade (70 et 69ᵉ année av. J.-C.). Il fit alliance avec les Romains dans la guerre de Lucullus contre Tigrane et Mithridate-Eupator (*v.* ces noms), et refusa ensuite de seconder le grand Pompée dans son expédition contre le même Mithridate. Toutefois, après la dernière défaite du roi de Pont, Phrahates entra dans l'Arménie pour y appuyer les prétentions de son gendre Tigrane le Jeune. Pompée, malgré ses nombreux griefs contre le roi des Parthes, n'osa point lui faire la guerre, craignant qu'elle ne fût désapprouvée par le sénat romain. Phrahates III périt, en l'an 58 av. J.-C., victime d'une conspiration formée par ses fils Mithridate et Orodès qui régnèrent successivem. après lui. — PHRAHATES IV, 15ᵉ roi des Parthes, fils et successeur d'Orodès, monta sur le trône en l'an 37 av. J.-C. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, ce fut par un parricide qu'il hâta son avènement, après avoir fait égorger tous ses frères dont il redoutait la concurrence. Il était à peine en possession de la couronne, qu'il dut soutenir la guerre contre les Romains. Il les fatigua par une multitude de petits combats, presque tous à son avantage, et força Marc-Antoine, qui s'était avancé jusque dans la Médie, à une retraite longue et désastreuse; il fit ensuite une irruption dans l'Arménie, passa au fil de l'épée les troupes romaines qu'Antoine y avait laissées et rétablit Artaxès sur le trône de ses pères. A la suite de ces succès, les sujets de Phrahates s'étant révoltés contre lui, il fut obligé d'aller chercher un asile chez les Scythes; et les Parthes placèrent sur le trône un prince du sang royal, nommé Tiridates. Mais Phrahates rentra bientôt dans ses états, à la tête d'une armée que les Scythes lui fournirent. Tiridates fut vaincu et alla chercher un asile chez les Romains. Quelques années après, Phrahates fit la paix avec ces derniers, et renvoya à l'empereur Auguste les prisonniers et les enseignes tombés au pouvoir des Parthes par les défaites de Crassus et d'Antoine (*v.* ces deux noms). Cet évènement combla de joie tout l'empire romain; les poètes s'empressèrent de le célébrer, et on frappa un gr. nombre de médailles pour le rappeler à la postérité. Phrahates périt, comme son père, en l'an 9 de J.-C., par les mains d'un fils aussi criminel qu'il l'avait été lui-même. Il existe plus. médailles de ce prince, où il prend les surnoms de *Dicæus*, *Evergètes Epiphanes* et *Philellène*, alors communs à tous les rois parthes, avec des dates de l'ère des Séleucides. — PHRAHATES V, fils du précéd., avait été envoyé en otage à Rome avec trois de ses frères. Long-temps après la mort de son père et celle de tous ses frères, en l'an 35 de J.-C., pendant qu'Artaban III régnait sur les Parthes, l'emp. Tibère, irrité contre ce dernier, consentit à remettre le jeune Phrahates aux ambassad. de la nation parthe qui le réclamait pour lui donner la couronne qui fut ravie à Artaban. Phrahates m. de maladie peu de temps après son arrivée en Syrie, et Tibère lui donna pour successeur Tiridates, son neveu. Le nom de Phrahates, consacré dans les auteurs grecs et romains, est le même que celui de *Ferhad*, en usage chez les Persans, et se retrouve chez les Arméniens avec une légère altération, sous la forme *Hrahad*.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (GEORGE), l'un des écrivains de l'histoire bysautine, né à Constantinople en 1401, fut élevé à la cour de l'empereur Manuel Paléologue, dont il était le parent éloigné. Il devint chambellan et secrétaire de ce prince, qui le recommanda en mourant à Jean, son fils et son successeur. Il obtint en 1446 le gouvernem. de la Morée, et fut ensuite revêtu de la dignité de gr.-logothète. Cet emploi, qu'il vint exercer à Constantinople, le rendit témoin de tous les évènem. du siége mémorable de cette ville par Mahomet II; et il les a décrits avec exactitude et impartialité. Après la prise de Constantinople, il resta au pouvoir des Turks, et fut esclave de l'un des principaux officiers, qui le traita avec humanité et lui donna la liberté au bout de 4 mois. Phranza se rendit alors en Morée, où il trouva un asile près du prince Thomas Paléologue, qui se soutenait encore dans cette province. Ayant pris l'habit monastique, il se retira ensuite dans un couvent de l'île de Corfou sous le nom de Grégoire. C'est là qu'il rédigea l'*histoire* ou la *chronique* de Constantinople depuis l'an 1259 jusqu'à l'année 1477, que l'on conjecture avoir été celle de sa mort. Le P. Pontan ayant découvert dans la bibliothèque de Munich une copie de cette chronique divisée en quatre livres, la réduisit en trois, qu'il publia en latin, Ingolstadt, 1604, in-4. Cet abrégé a été inséré dans l'édition de l'*Hist. byzantine*, à la suite de l'hist. de Joseph Genesius (*v.* ce nom). Le texte grec de Phranza a été pub. pour la prem. fois, d'après le MS. qui avait servi au P. Pontan, par M. F.-Chr. Alter, profess. de grec à l'académie de Vienne, ib., 1796, in-fol.

PHRAORTES, deuxième roi des Mèdes suivant Hérodote, succéda à Déjocès, son père, en l'an 657 av. J.-C. Il fit la guerre à presque tous les peuples de l'Asie pour étendre sa domination; mais, après de nombreux succès, il échoua enfin contre les Assyriens, et fut tué dans une bataille livrée non loin de l'Euphrate et du Tigre vers l'an 635 avant J.-C. Plusieurs savans ont pensé que ce prince est le même que le roi des Mèdes, nommé Arphaxad dans le livre de *Judith* (Bible). Il eut pour successeur Cyaxare Iᵉʳ.

PHRÉAS (JOHN) ou FRÉAS, médecin, né à

Londres à la fin du 14e S., entra dans les ordres sacrés après avoir fait ses études à l'univ. d'Oxford. Il passa ensuite en Italie, où il étudia la médecine, qu'il enseigna plus tard à Ferrare, à Florence et à Padoue. Le pape Paul II le nomma à l'évêché de Bath quelque temps avant sa m., dont on ne connaît pas la date. Il a laissé des *lettres* et des *poésies;* une trad. latine de Synesius, *de Laude Calvitii*, et une autre de Diodore de Sicile. On lui attribue encore un ouv. *de Rebus geographicis.*

PHRYGION (PAUL-CONSTANTIN), théol. protestant, né à Schelestadt vers la fin du 15e S., suivit les opinions de Zwingle et d'OEcolampade, et fut le premier ministre de l'église de St-Pierre, à Bâle, en 1529. Ce fut là qu'il connut Ulric, duc de Wurtemberg, alors fugitif, et qui, rétabli depuis dans ses états, appela Phrygion à Tubingue, où il m. en 1543. On a de lui une *chronologie*, et des *Commentaires sur l'Exode, le Lévitique*, etc.

PHRYNÉ, musicienne et célèbre courtisane de la Grèce, était née à Thespies, et florissait dans le 4e S. avant J.-C. Accusée d'impiété, elle allait être condamnée à m. lorsque Hypéride, son défenseur, la sauva en soulevant le voile, et exposant ainsi aux yeux des juges la beauté de sa cliente.— Athénée parle d'une autre courtisane du même nom, fameuse par sa cupidité.

PHRYNICUS, poète tragique, né à Athènes, fut disciple de Thespis (*v.* ce nom), l'inventeur de la tragédie, et, suivant Suidas, remporta le prix dans la 67e olympiade (511 av. J.-C.). Ce fut lui qui, le premier, introduisit dans ses pièces les rôles de femmes, et fit adopter l'usage des masques par les acteurs. Il employa aussi le premier le vers tétramètre, dont on le regarde comme l'inventeur. Suidas attribue à Phrynicus neuf tragédies dont il donne les titres, et qui se sont perdues.—Le même critique distingue le Phrynicus dont nous venons de parler d'un autre poète tragique du même nom, fils de Mélanthe, et lui attribue trois tragédies, *Andromède*, *Erigone* et *la Prise de Milet*, auxquelles Hesychius et Athénée (*v.* ces noms) ajoutent celles de *Tantale* et des *Phéniciennes.* — Un troisième PHRYNICUS, l'un des derniers auteurs de la vieille comédie, né à Athènes, vivait dans la 86e olympiade (environ 434 av. J.-C.). Plutarque cite un passage de l'une de ses pièces, et Aristophane raille le même poète, dans la première scène des *Grenouilles*, de ce qu'il mettait trop souvent en scène des personnages ignobles. Il avait composé dix tragédies, dont il ne reste que les titres et quelques fragmens pub. par G. Morel (*ex veter. comic. Fabulis quæ integræ non extant*, Paris, 1553); par Hertelius (*vetustissimor. comicor. Sententiæ*, Bâle, 1560); et par Grotius (*Excerpta ex tragædiis et comædiis*, *gr. lat.*, Paris, 1626.

PHRYNICUS ARRHABIUS, grammairien grec, né dans la Bithynie, vivait vers le milieu du 2e S., sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il avait composé un rec. de tous les termes du dialecte attique, dont il nous est parvenu un abrégé sous ce titre : *Eclogæ nominum et verborum atticorum*, pub. pour la prem. fois par Zach. Calliergi, Rome, 1517, et réimpr. à Venise en 1524 à la suite du *Dictionar. græcum;* à Paris en 1532 avec quelques autres petits *traités* de gramm.; à Augsbourg, avec une *version* latine et des *notes*, 1601, in-4. On estime l'édit. publiée à Utrecht par Jean-Corn. de Pauw, 1739, in-4. La plus récente est celle de Leipsig, 1814, in-8. On a encore de Phrynicus des fragm. d'un ouv. qu'il avait intit. : *Apparatus rhetoricus sive sophisticus.* Ils ont été publiés dans la *Biblioth. coisliniana* du P. Montfaucon.

PHRYNIS, poète et musicien de Mitylène, dans l'île de Lesbos, né vers l'an 480 av. J.-C., se rendit si habile sur la cythare, qu'il remporta le prix de cet instrument aux jeux des Panathénées, célébrés à Athènes. Il fut moins heureux lorsqu'il disputa ce prix à Timothée, qui fut déclaré vainqueur. Phrynis est regardé comme l'auteur des premiers changemens arrivés à l'ancienne musique; au sept cordes qui composaient la cythare, il en ajouta deux nouvelles; et, croyant effacer ses prédécess. par un jeu plus brillant et plus difficile, il introduisit dans l'harmonie un mode efféminé qui nuisit à sa réputation comme musicien. On peut consulter sur Phrynis les *remarques* de Burette sur le *Dialogue* de Plutarque (*Mémoires* de l'académie des inscriptions, t. 10).

PHRYXUS (mythol.), fils d'Athamas et frère d'Hellé, avait été condamné à mourir avec sa sœur d'après un oracle qui demandait les deux dernières personnes de la maison royale d'Iolchos. Le peuple allait les immoler; mais un bélier, sorti du milieu d'une nuée, les enleva, et prit le chemin de la Colchide. Hellé se noya dans cette partie de mer qu'on appela depuis, de son nom, Hellespont, et Phryxus, arrivé en Colchide, sacrifia à Jupiter le bélier qui l'avait sauvé, et en suspendit la toison, qui était d'or, dans une forêt consacrée au dieu Mars. C'est cette fameuse toison d'or que Jason enleva dans la suite.

PHUL, roi d'Assyrie mentionné dans l'Ecriture, régnait dans le 8e S. av. notre ère. Tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il s'avança sur les terres d'Israël, et que Manahem, qui régnait alors sur cette contrée, lui donna mille talens pour en obtenir la paix.

PHURNUTUS. V. CORNUTUS.

PHYLARQUE, historien grec peu estimé, vécut après Alexandre, et écrivit, suivant Polybe, une relation minutieuse de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse. Cléomène était son héros, et il excuse jusqu'aux perfidies de ce prince.

PHYLIS (mythol.), fille de Lycurgue, roi de Thrace, devait épouser Démophoon, fils de Thésée, après son retour de Crète. Impatiente de l'absence de ce prince, elle se pendit, et fut changée en amandier.

PHYSCON. V. PTOLÉMÉE.

PIA (PHILIPPE-NICOLAS), chimiste et pharmacien, né à Paris en 1721, servit d'abord en Allemagne comme pharmacien de l'armée française, revint ensuite dans sa ville natale, s'y fit recevoir maître en 1744, exerça sa profession pend. 24 ans, avec une grande distinction, devint échevin de la ville, reçut le cordon de St-Michel, fut administrateur des hôpitaux de Paris pendant la révolut., et m. en 1799. On lui doit l'établissement des dépôts de secours pour les noyés. Il rédigea une instruction claire et précise pour diriger les préposés dans l'administration, se consacra lui-même tout entier à l'exercice de ces secours dans Paris, et les entretint plus. années à ses frais. Il a laissé les écrits suiv. : *Description de la boîte-entrepôt pour les secours des noyés*, Paris, 1776, in-8; *Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, ib., 1774-1789, 8 part. in-8.

PIACENTI (LAURENT), professeur de droit civil, né à Bologne en 1638, mort dans la même ville en 1731, fut successivement curé, chanoine, protonotaire apostolique et consulteur du saint-office. On a de lui : *Ambarum legum Institutiones in libros VII divisæ*, etc., Bologne, 1714, in-fol.

PIACENTINI (DENIS-GRÉGOIRE), sav. philologue et antiquaire, né à Viterbe en 1684, entra de bonne heure dans l'ordre de St-Basile, s'appliqua à l'étude de la langue grecque et des antiquités, fut appelé à Rome pour y professer le grec, et se retira ensuite dans la maison de son ordre à Velletri où il m. en 1754. On a de lui : *Epit. græcæ paleographiæ*, etc., Rome, 1735, in-4; *Diatriba de sepulcro Benedicti IX*, etc., ibid., 1747, in-4; *Commentarium græcæ pronuntiationis*, etc., ibid., 1751, in-4; *de Sigillis veterum Græcorum*, *et de*

Tusculano Ciceronis, etc. (ouvr. posthume), 1757, in-4.

PIAGGIO (TÉRAMO), peintre né dans le territoire de Gênes en 1485, fut un des prem. qui s'éloignèrent du style goth. qui régnait de son temps. L'église de Notre-Dame-des-Grâces, près de Chiavari, celle de St-Laurent à Gênes, la ville de Zoagli, sa patrie, conservent quelques-uns des ouvr. de Piaggio, parmi lesquels on distingue *Ste Thérèse entourée de St Nicolas de Bari, de St Jean-Baptiste, de Ste Claire, et d'un évêque.*

PIALES (JEAN-JACQUES), savant canoniste, né vers 1720 dans le Rouergue, fut reçu, en 1747, avocat au parlement de Paris, y acquit la réputation d'un jurisconsulte très-versé dans les affaires ecclésiastiques, et m. en 1789. Il était devenu aveugle 27 ans auparavant. On a de lui : *Traité des collations et provisions de bénéfices*, 1754, 8 vol. in-12; *des Provisions de la cour de Rome à titre de prévention*, 1756, 2 vol. in-12; *de la Dévolution, du dévolut et des vacances de plein-droit*, 1757, 3 vol. in-12; *de l'Expectative des gradués*, 1757, 6 vol. in-12, *des Commandes et des réserves*, 1758, 3 vol. in-12; *des Réparations et Constructions des églises*, etc., Paris, 1762, 4 vol. in-12; 2e édit. augmentée et publ. par Camus, ibid., 1788, 5 vol. in-12.

PIALI, célèbre capitan-pacha sous les règnes de Soliman Ier et Selim II, était né en Hongrie de parens chrétiens. Abandonné dans son enfance sur le champ de bataille de Mohacz, en 1526, il fut recueilli par des soldats qui le présentèrent à Soliman Ier qui ordonna qu'on en prît soin. Elevé dans le sérail du sulthan, il occupa successivement plusieurs emplois du palais, avant d'être nommé pacha du banc des vézyrs. En 1555, il fut envoyé par Soliman, avec le titre de capitan-pacha, au secours de François Ier, roi de France, alors allié de l'empire othoman. Piali se joignit à la flotte française avec une escadre, eut part à la prise des villes de Messine et de Reggio, et, sur les côtes d'Espagne, des îles de Majorque, Minorque et Iviça. Il obtint, en 1559, un avantage signalé sur l'armée navale combinée du roi d'Espagne Philippe II, et des princes d'Italie. Il commanda, en 1565, la flotte qui assiégea Malte et échoua dans cette entreprise. Plus tard il conduisit l'expédition contre l'île de Chypre; mais Sélim II, irrité de la lenteur de cette guerre, le déposa avant la prise de Famagouste. Piali m. peu de temps après à Constantinople, laissant la réputation d'un des plus illustres amiraux qu'ait eus l'empire othoman.

PIASECKI (PAUL). V. PIAZESKI.

PIAST, chef de la seconde race des ducs ou rois de Pologne, ainsi nommé à cause de sa taille courte et ramassée, né vers la fin du 8e S., habitait un village de la Cujavie où il s'occupait de la culture de quelques arpens de terre qui formaient tout son patrimoine, lorsque les palatins du royaume, après un interrègne de 12 ans, s'étant décidés enfin à faire le choix d'un monarque, s'accordèrent pour élire Piast, que ses vertus rendaient probablement digne d'un trône auquel il était bien loin d'aspirer. Cette élection eut lieu en 842. L'histoire a conservé peu de détails du règne de Piast, regardé comme une des époques les plus heureuses de la Pologne. Il apaisa, dit-on, les factions, fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture, n'abusa jamais du pouvoir, et sut touj. conserver, au milieu d'une cour fastueuse, la simplicité de ses mœurs patriarcales. Il m. dans un âge très-avancé, en 861, à Gnesne où il avait transféré sa résidence de Varsovie, et laissa la couronne à son fils Zemowitz, dont la postérité a occupé le trône de Pologne jusqu'à l'avènement de Jagellon, chef de la 3e dynastie de ce royaume.

PIAT (ST), né à Bénévent, au pays des Samnites (roy. de Naples), accompagna saint Denis lorsqu'il vint prêcher l'évangile dans les Gaules, et s'attira un gr. nombre de disciples par son éloquence, sa piété et sa charité. Il eut la tête tranchée vers 287; il est honoré comme martyr, principalement à Tournai et à Chartres. M. Hérisson, juge au tribunal de cette dernière ville, a publié une *Notice historique sur St Piat*, Chartres, 1816, in-8 de 85 pages.

PIAT (LOUIS-CHARLES), principal du collége de Melun, né à Villeneuve-le-Roi en 1759, fut d'ab. professeur d'humanités au collége de Montaigu, à Paris, devint ensuite principal du collége de sa ville natale, puis de celui de Melun, qu'il organisa en 1804. Il se retira de l'instruction publique en 1816, et m. à Melun en 1822. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. classiques élémentaires, tels que : *Præludia ad syntaxim latinam*, etc., in-12; *Elémens lexicologiques de la langue latine*, in-8; *Fables de Phèdre, mises à la portée des commençans*, in-16; *le Second Livre des écoles chrét.*, etc., 6e édition, 1826, in-18; *Nouvel Essai sur la conjugaison des verbes français*, in-12, etc.

PIATTI (JÉRÔME), jésuite d'une noble famille de Milan, mort à Rome en 1591, âgé de 44 ans, a laissé les ouvr. suivans : *de Bono statûs religiosi lib. III*, Rome, 1590; Venise, 1591; *de cardinalium Dignitate et Officio*, etc., publ. par J.-A. Tria, à Rome en 1746, in-8. Piatti avait écrit en outre un traité *de Bono statûs conjugalis*, dont le MS. fut détruit par accident.

PIAZESKI (PAUL), en latin *Piacesius*, évêque de Przemysl, en Pologne, sous le règne de Sigismond III (au 17e S.), a écrit une *chronique* de ce pays, depuis le règne d'Et. Battori jusqu'en 1646, Varsovie, in-fol. On cite encore de lui un ouvr. intit. *Praxis episcopalis*, in-8.

PIAZZA (FRANÇOIS), frère-mineur de l'Observance, m. en 1460 à Bologne, sa patrie, se distingua dans son ordre par ses talens et son érudition dans tout ce qui concernait la théologie et le droit canon. Il a écrit un ouvr. *de Restitutionibus, Usuris et Excommunicationibus*, Crémone, 1472; Venise, 1474.—PIAZZA (Calixte), peintre de l'école vénitienne, né à Lodi vers la fin du 15e S., fut un des élèves les plus disting. du Titien; il parcourut l'Italie, et laissa dans beaucoup de villes des ouvr. estimés. On cite principalem. ses *fresques* dans la ville de Lodi, les *Noces de Cana* qu'il peignit à Milan en 1543. On ignore l'époque de sa mort.— PIAZZA (Paul), autre peintre, né à Castel-Franco en 1557, fut élève de J. Palma *le Jeune*, quitta le monde de bonne heure pour entrer dans l'ordre des capucins, où il prit le nom de P. Côme; mais ce nouvel état ne l'empêcha point de se livrer à la culture de son art. Il m. en 1621. On cite parmi ses composit. les plus estimées, une *Descente de croix*, conservée à Rome dans le palais du Capitole.—André PIAZZA, neveu du précéd., fut son élève. Le tableau des *Noces de Cana*, conservé dans l'église de Ste-Marie à Castel-Franco, passe pour le meilleur ouvr. de cet artiste, qui m. dans sa patrie vers 1670. — Christophe et Pierre PIAZZA, frères, nés à Modène dans le 17e S., cultivèrent la poésie. On trouve quelques pièces de leur composit. dans le recueil pub. par l'abbé Ginanni.—Un autre PIAZZA, dominic. italien, embrassa la communion anglicane, se maria et enseigna long-temps les langues italienne et franç. à Cambridge, et m. dans cette ville en 1745. On a de lui un *Abrégé de l'histoire de l'inquisition et de ses procédures*, Londres, 1722. — Le marquis Vincent PIAZZA, m. à Parme en 1745, a pub. : *Bona expugnata*, poème en 12 chants, 3e édit., Parme, 1743. On trouve à la suite une pastorale intit. *Eudamia*, en ital., impr. pour la prem. fois à Rome en 1717.

PIAZZETTA (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Venise en 1682, m. en 1754, s'attacha à la manière des Carraches et du Guerchin. On cite de lui une

Decollation de St Jean-Baptiste, placée dans l'église de St-Antoine de Padoue. Plus. autres de ses composit. ont été gravées par Bartolozzi, Pelli, Monaca, etc. Il a fait les dessins de deux *recueils* de l'*Histoire sacrée et profane*, et de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, pub. par le libraire Albrizzi de Venise. Le musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant un *Militaire en habit polonais, et un Jeune Homme battant de la caisse.*

PIAZZI (JOSEPH), direct.-général des observatoires de Naples et de Palerme, né en 1746 à Ponte dans la Valteline, entra dans l'ordre des théatins, et se destinant à l'enseignem., alla profess. la philos. à Gênes; il fut appelé ensuite à Malte par le grand-maître Pinto, pour y remplir la chaire de mathém. dans l'univ. nouvellem. fondée, et lors de la suppression de ce corps, il se rendit à Rome, puis à Ravenne, où il occupa la chaire de philos. et de mathémat. au Collége des Nobles. Quelq. proposit. très-hardies qu'il émit dans div. thèses philosoph. lui attirèrent l'animadversion de plus. pères de son ordre; mais il n'en devint pas moins prédicateur ordinaire de Crémone, ville où il s'était retiré après que les théatins eurent renoncé à l'administ. du collége de Ravenne. Nommé plus tard lecteur de théolog. dogmatiq. à Saint-André *della Valle* à Rome, il y eut pour collègue le P. Chiaramonti, qui devenu pape (Pie VII) lui conserva toujours la même estime et le même attachem. Piazzi, appelé en 1780 à Palerme comme profess. de hautes mathématiques à l'acad. des Etudes, y réforma la méthode de l'enseignem. en propageant le goût des bons livres, et enfin provoqua l'établissem. d'un observatoire qu'il fut chargé de munir d'instrum., et que depuis ses découvertes ont rendu si célèbre. Il s'était mis en rapport avec les astronomes les plus renommés de l'époque durant le voyage qu'il avait été obligé de faire en France et en Angleterre pour les div. acquisit. nécessaires au nouvel établissem., qui fut mis en activité en 1791: le résultat des premiers observat. fut pub. l'année suiv. Piazzi commença par dresser un nouv. catalogue des étoiles, et ce fut dans le cours de ce long et pénible travail qu'il fut conduit par ses observat. à la découverte d'une 8e planète (1er janv. 1801), à laquelle il donna le nom de *Ceres Ferdinandea*. Son catalogue, terminé en 1814, contenait 7,646 étoiles. Aux travaux de l'observatoire il joignit d'autres travaux que lui confia le gouvernem. de Naples; il eut entre autres commissions celle de former un code métriq. pour établir l'uniformité des poids et des mesures en Sicile. En 1812 il eut part à la nouvelle division territoriale; cinq ans après on l'appela à Naples pour examiner les plans du nouvel observatoire fondé par Murat sur les hauteurs de Capo-di-Monte, et il en eut quelq. temps la direct., qui fut donnée ensuite au savant Cacciatore, son élève. Piazzi m. à Naples le 22 juillet 1826. Il était membre de l'académie royale des sciences de Naples, de celles de Turin, de Gœttingue, de Berlin, de Pétersbourg, associé étranger de l'institut de France, de la société royale de Londres, membre ordinaire de la société ital., correspond. de l'institut de Milan, etc. On trouvera sur ses travaux de plus amples détails dans la *Notice nécrol.* que lui a consacrée M. de Angelis au tom. 16 de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, notice reproduite depuis dans le *Bulletin univ. des sciences*, 1826, tom. 6, n° 203, et tirée à part demi-feuille in-8. La *Biblioth. de Genève*, août 1826, contient une autre *notice* sur la vie et les ouvr. de Piazzi, dont M. Xavier Scrofani a pub. l'*Eloge*, Palerme, 1826, in-8. Nous nous bornerons à citer parmi ses ouvr., outre ses *mém.* envoyés aux divers corps savans dont il faisait partie, des *lettres* et autres *morceaux* dans les *Transact. philos.* et le *Journal des Savans*: *Della specola astronomica de' regj studj di Palermo*, *lib. IV*, Palerme, 1792, in-fol., fig.: un 5e livre fut pub. en 1794; *Sull' orologio italiano e l'europeo*, ibid., 1798, in-8; *Della Scoperta del nuovo pianeta Cerere Ferdinandea*, etc., ibid., 1802, in-8; *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones, ineunte seculo XIX*, etc., ibid., 1803, in-fol.: ce prem. catalogue est moins étendu que celui qu'il pub. sous le même titre en 1814; *Codice metrico siculo*, Catane, 1812, 2 part pet. in-fol.; *Lezioni di astronomia, ad uso del real Osservatorio di Palermo*, Palerme, 1817, 2 vol. in-8; *Ragguaglio del reale Osservatorio di Napoli*, etc., Naples, 1821, in-4, figures.

PIBRAC (GUI DU FAUR, seigneur de), magistrat et poète, né en 1529 à Toulouse, commença ses études dans cette ville, les continua à Paris, puis alla se perfectionner dans l'étude du droit, à Padoue, sous André Alciat. De retour dans sa patrie il y fut nommé conseiller au parlem., et ensuite juge-mage. Choisi par Charles IX, en 1562, pour être l'un des ambassad. de France au concile de Trente, il y défendit les intérêts de la couronne et les libertés de l'église gallicane. Le chancelier de Lhôpital, le fit nommer, en 1565, avocat-général au parlem. de Paris, et, en 1570, conseiller d'état. Pibrac accompagna, trois ans après, le duc d'Anjou (depuis Henri III) en Pologne. L'énergie et la fermeté qu'il déploya dans plus. circonstances difficiles lui acquirent beauc. de considér. A son retour de Pologne, où il avait fait d'inutiles efforts pour que la couronne de ce pays fût conservée à Henri III, il négocia un traité de paix entre la cour et les protestans. Pour récompenser ses services le roi lui conféra une charge de présid. à mortier, la reine de Navarre le nomma son chancelier, et il fut aussi celui du duc d'Alençon. Le chagrin que lui donnèrent les troubles qui agitaient l'état, lui causa une maladie de langueur, dont il m. en 1584. On a de lui: le *discours* qu'il prononça en latin au concile de Trente, trad. en franç. par Ch. Choquart, Paris, 1562, in-8; *Recueil des points principaux des deux remontrances faites en la cour, à l'ouverture du parlem. de* 1569, ibid., 1570, in-4; *Ornatissimi cujusdam viri de rebus gallicis ad Stanislaum Elvidium epistola*, ibid., 1573, in-4; trad. en franç., ibid., 1573, même format (c'est une apologie de la St-Barthélemi, qui lui fut commandée par la cour, et dont il eut le tort inexcusable de se charger: on a fait à cet écrit deux réponses qui sont impr. dans le prem. vol. des *Mémoires du règne de Charles IX*); *Discours de l'âme et des sciences*, impr. avec quelques autres pièces à Paris, 1635, in-8; *Poème sur les plaisirs de la vie rustique*, non achevé, mais impr. dans plus. édit. des *Quatrains*, le plus connu des ouvr. du même aut., pub. pour la prem. fois sous ce titre: *Cinquante quatrains contenant préceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocilides, Epicharmus et autres poètes grecs*, Paris, 1574, in-4. A ces 50 quatrains Pibrac en ajouta à différentes reprises 76, ce qui fait en tout 126. Ils ont été trad. en diverses langues. Florent Chrestien les a mis en vers grecs et latins; Aug. Prévost, Jean Richard et Chr. Loisel en ont aussi pub. des versions latines. P. Dumoulin les a trad. en prose grecque; et cette version a été reproduite avec une traduct. latine littérale et interlinéaire, par M. Boulard, à la suite de son édit. des *Distiques de Caton*, Paris, 1802, in-8. Martin Opitz et Ant. Stettlern, en ont aussi donné des traduct. allem., en vers et en prose. On a joint dans beaucoup d'édit. des *Quatrains* ceux du présid. Favre et Pierre Matthieu; et la dern. dans laquelle on les a réunis est celle donnée par l'abbé de La Roche, sous le tit. de *la Belle vieillesse*, Paris, 1746, in-12. Ch. Paschal, ami de Pibrac a pub. l'*Histoire de sa vie*, en latin, Paris, 1584, in-12, trad. en franç. par du Faur d'Hermay, Paris, 1617, in-12. On a aussi des *Mémoires sur la vie de Pibrac*, *augmentés par*

l'abbé Sepher, *avec les pièces justificatives*, etc., Amsterdam (Paris), 1758, 1761, in-12.

PIC DE LA MIRANDOLE. V. MIRANDOLE.

PICARD (JEAN), savant astronome, né à La Flèche (Anjou) en 1620, s'appliqua avec ardeur à l'étude des mathématiq., s'attacha spécialem. à l'astronomie, observa l'éclipse de soleil du 15 août 1645, conjointem. avec Gassendi qu'il remplaça ensuite dans la chaire d'astronom. du collége de France, et devint membre de l'acad. des sciences à sa formation en 1666. Il lut à cette société savante un *mém.*, dans lequel il traçait le plan d'une astronomie perfectionnée par ses propres inventions et celle de Huygens. Dans la vue de rendre plus sûrement utiles les observations de Tycho-Brahé (*v.* ce nom), il fit le voyage d'Uranienbourg pour déterminer plus exactem. la longitude et la latitude de cet observatoire célèbre. Ce fut lui qui fit appeler Cassini (*v.* ce nom) à Paris pour l'aider dans ses travaux, et il eut le chagrin de voir ce savant étranger devenir l'objet de toutes les préférences du gouvernem. Picard avait contribué par ses plans et son crédit à la construct. de l'Observatoire : Cassini en fut déclaré directeur ; les projets du prem. furent négligés ou ajournés. Blessé dangereusem. par une chute qu'il avait faite dans une observation difficile, Picard passa ses dern. années dans un état languissant, et m. à Paris en 1682, ou selon d'autres en 1683 ou 1684. On a de lui, outre ses *observ.* recueillies par Lemonnier (*v.* ce nom) dans son *Histoire céleste*, etc., 1741 : *la Mesure de la terre*, Paris, 1671, in-fol. ; *Voyage d'Uranienbourg*, etc., ibid., 1680, in-fol. ; *Observat. astronomiq.* faites en divers endroits du royaume ; *la Connaissance des temps*, 5 vol. de 1679 à 1683 ; plus. *traités* et *mém.* intéressans dans le Recueil de l'acad. des sciences, où l'on trouve aussi son *eloge* par Condorcet. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Hist. de l'astron. moderne*, par Delambre, t. 2.

PICARD (BENOÎT), plus connu sous le nom de *Père Benoît*, histor., né à Toul en 1680, entra dans l'ordre des capucins, s'occupa de recherches historiques, et m. en 1720. On a de lui : *Histoire de la maison de Lorraine*, 1704, in-8 ; *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4 ; *Pouillé de Toul*, 2 vol. in-8, qui fut défendu par arrêt du parlem. — PICARD (Mathurin), curé du diocèse d'Evreux dans le 17e S., fut exhumé après sa m. et brûlé à Rouen comme sorcier en 1647. Il est auteur d'un livre intit. *le Fouet des Paillards*, ou *Juste punition des voluptueux et charnels*, Rouen, 1623, in-12, très-rare.—PICARD (Charles-Adrien), antiq., m. à Paris en 1779, a pub. une *Lettre* sur quelq. monum. antiq., Paris, 1758, in-8 ; et un *Catal. raisonné du cabinet de M. Babault*, ib., 1763, in-12.

PICARD (BERNARD). V. PICART.

PICARDET (HUGUES), procur.-général au parlement de Dijon, né à Mirebeau (Bourgogne) en 1560, demeura fidèle aux rois Henri III et Henri IV, pendant les troubles de la ligue, fut le père du président J.-A. de Thou, et m. à Dijon en 1641. On a de lui : *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne*, Paris, 1618 et 1624, in-8 ; *Remontrances sur l'édit de Nantes*, *les duels*, *blasphèmes*, etc., Dijon, 1614, in-12 ; *l'Assemblée des notables à Rouen*, Paris, 1617, in-8 ; *l'Assemblée des notables tenue à Paris*, *années* 1626 *et* 1627, ibid., 1632, in-4. Picardet a pub. l'*histoire* des guerres soutenues par les Français en Italie, écrite par George Fiori, sous ce tit. *de Bello italico et rebus Gallorum præclarè gestis lib. VI*, etc., Paris, 1613, in-4.—PICARDET (C.-N.), littérat., né à Dijon, m. dans la même ville vers 1792, était ecclésiastiq. et prieur de Neuilly. On a de lui : *les Deux Abdolonymes*, hist. phénicienne, Dijon, 1779, in-8.—Son frère, membre de l'académ. de Dijon, a pub. un recueil de *poésies* et un *journal des observat. du baromètre de Lavoisier*, inséré dans les *Mémoires* de l'acad. de Dijon, année 1785.

PICART (ETIENNE), surnommé *le Romain*, graveur, né à Paris en 1631, séjourna long-temps en Italie, et travailla, à son retour, à la gravure des estampes qui forment la grande collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*. En 1710, il passa avec son fils en Hollande, et m. à Amsterdam en 1721. Il a gravé le portrait et l'histoire, mais on lui reproche d'avoir laissé trop dominer l'eau-forte dans ses estampes, ce qui les rend d'un aspect un peu dur.—Bernard PICART, fils du précéd., né à Paris en 1663, acquit de bonne heure une grande réputation comme graveur et comme dessinateur. Nous avons dit plus haut qu'il accompagna son père en Hollande : les libraires d'Amsterdam s'empressèrent de lui commander un si grand nombre de travaux qu'il ne put apporter à leur exécution le soin qu'il avait mis à ses prem. product. Il gagna beaucoup d'argent, mais ce fut aux dépens de sa réputation. Il était très-laborieux et avait le travail facile ; aussi a-t-il exécuté une grande quantité de pièces ; plus. sont d'après ses propres dessins. Il m. à Amsterd. en 1733. Son *œuv.* est curieux et piquant par la variété des sujets et par l'esprit avec lequel ils sont composés. Nous citerons : *le Massacre des Innocens*, sa pièce capitale, d'après son propre dessin ; une suite d'*Epithalames* en 12 planch. ; le *Temps découvrant la Vérité*, et les *Bergers d'Arcadie* d'après Le Poussin ; les portraits de *son père*, de *Roger de Piles*, du *prince Eugène*, du *duc d'Orléans*, *régent ;* et surtout ce qui a rendu son nom pour ainsi dire populaire, les planches du traité des *cérémonies religieuses de toutes les nations*, rédigé par J.-F. Bernard et Bruzen de La Martinière, Amsterdam, 1723-43, 11 vol. in-fol. : le libraire Prudhomme en a pub. une édit. (Paris, 1810, 13 vol. in-fol. avec augment. de texte), qui n'est point estimée des amateurs, parce qu'on y a fait servir les anciennes planch. qui sont fort usées.

PICART (FRANÇOIS LE), théologien, docteur de Sorbonne, doyen de St-Germain-l'Auxerrois, né à Paris en 1504, m. dans la même ville en 1556, est regardé comme auteur d'un ouvr. int. : *le Débat d'un jacobin et d'un cordelier*, *à qui aura sa religion meilleure*, 1606, in-12, très-rare.

PICATRIX ou PISCATRIS, médecin ou plutôt charlatan arabe, vivait en Espagne vers le 13e S. Il s'était acquis dans l'astrologie une telle réputation, qu'Alphonse X, roi de Castille, fit traduire en espagnol ses ouvrages, en 1252. Cette traduction n'a jamais été impr. Le fameux Corneille Agrippa (*v.* ce nom), qui en eut connaissance pendant son séjour en Espagne, lui emprunta, dit-on, plusieurs idées, et une partie de la prétendue science qu'il développa plus tard dans ses écrits, notamm. dans son traité *de occultâ Philosophiâ*.

PICCART (MICHEL), savant philologue, né à Nuremberg en 1574, fut professeur de philosophie et de poésie à l'académie d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1620. Il savait très-bien le grec, et passait pour un des hommes les plus instruits de son temps. Il était en même temps critique, historien, poète, orateur et philosophe. On a de lui : une *traduct.* en vers latins du poème de *la Chasse*, d'Oppien, Amberg, 1604, in-8 ; *Isagoge in lectionem Aristotelis*, Nuremberg, 16[illegible], in-8 ; réimprimé à Altdorf, 1660 et 1666, in-8 ; *Organum aristotelicum*, etc., Leipsig, 1613, in-8 ; *Idea hominis*, ouvrage refondu avec quelques autres *traités* de philosophie du même auteur dans la *Philosophia altdorfiana*, de J.-P. Feller, Nuremberg, 1644, in-4 ; *in politicos Libros Aristotelis*, Leipsig, 1615 ; Iéna, 1659, in-8 ; *Orationes academicæ*, etc., Leipsig, 1614, in-8 ; un recueil d'*Observat. historico-polit.*, en latin, ibid., 1651-52, 3 vol. in-8 ; *Periculorum criticorum Liber singularis*, Helmstadt, 1663, in-4, rare et recherché des curieux ; des *vers* latins, insérés dans le t. 5 des *Deliciæ poetarum germanor.*

PICCININO (Nicolas), célèbre capitaine ital., né à Pérouse dans le 15e S., s'attacha dans sa jeunesse à Braccio de Montone (*v.* ce nom), et devint bientôt l'un des meilleurs lieutenans de ce prince. Il s'engagea ensuite au service des Florentins, qu'il quitta la même année (1425), pour entrer à celui de Phil.-M. Visconti, duc de Milan, et dès-lors, jusqu'à sa mort, il ne quitta plus ce prince. Général des armées milanaises, il remporta des avantages signalés sur le comte d'Urbin, sur Carmagnola et plusieurs autres généraux vénitens, sur Fr. Sforza, fut battu à Anghiari par les troupes florentines en 1440, s'empara en 1441 des forteresses du Bressan et du Bergamasque, et fut adopté par le duc de Milan dans la maison Visconti, dans celle d'Aragon par le roi Alphonse de Naples. La carrière glorieuse de Piccinino fut marquée à sa fin par des revers, et il m. de chagrin en 1444. — Franç. Piccinino, fils du préc., servit sous son père en qualité de lieutenant, fut chargé par lui de commander à Bologne, et s'y laissa surprendre par une troupe de révoltés, qui ôtèrent à Nicolas Piccinino la souveraineté de cette ville, que lui avait donnée le duc de Milan. Il éprouva ensuite de nouveaux revers, et m. à Milan en 1449. — Jacq. Piccinino, 2e fils de Nicolas et frère du précédent, succéda à ce dernier dans le commandement des troupes milanaises, et passa avec son armée du côté des Vénitiens, lorsque François Sforza (*v.* ce nom), se fit proclamer duc de Milan en 1450. Devenu général en chef des armées vénitiennes, Jacq. Piccinino fut opposé à Fr. Sforza; il ne se distingua point dans cette guerre, qui se termina en 1454. Ayant été congédié à cette époque par le sénat de Venise, il forma une compagnie d'aventuriers, vint attaquer la république de Sienne, s'empara de plusieurs forts sur son territoire, accepta ensuite les propositions d'Alphonse d'Aragon, qui l'appelait dans le royaume de Naples, passa plus tard au service de Jean, duc d'Anjou, auquel les barons napolitains avaient offert la couronne, et abandonna ce prince en 1463, en se faisant donner par Ferdinand d'Aragon, fils d'Alphonse, des terres et une pension de 90,000 florins. Deux ans après, il fut arrêté par les ordres de ce même Ferdinand, alors paisible possess. du roy. de Naples, et étranglé dans sa prison.

PICCINNI (Nicolas), célèbre musicien-compositeur, né en 1728 à Bari, dans le royaume de Naples, fut placé très-jeune au conservatoire de *Sant'-Onofrio*, alors dirigé par Léo (*v.* ce nom). A quinze ans il avait déjà composé une *messe*, que Léo fit exécuter en sa présence, et dans laquelle il trouva le germe d'un beau talent. Piccinni débuta dans la carrière dramatique, en 1754, par un *opera buffa* sur le grand théâtre de Naples. Le succès qu'il obtint deux ans après dans l'*opera seria* de *Zénobie*, décida sa vocation. Il donna en 1760, sur le théâtre de Rome, la *Cecchina*, opéra plus connu en France sous le titre de *la Bonne Fille*, dont les paroles étaient du célèbre Goldoni. Cette composition, où l'on entendit pour la première fois le grand morceau d'ensemble appelé *final*, fut accueilli avec le plus vif enthousiasme, et l'auteur ajouta encore à sa réputation par son *Olimpiade*, où il avait eu à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et Jomelli (*v.* ces noms), et dont il triompha complètement. Après un séjour de 15 ans à Rome, il quitta cette ville, affligé d'un passe-droit qu'on lui fit en faveur du musicien Anfossi (*v.* ce nom), et revint à Naples, où bientôt il reçut des propositions qui influèrent sur le reste de son existence. Il quitta l'Italie pour venir en France, où sa réputation lui avait acquis de nombreux partisans, et où l'appelait en quelque sorte la reine Marie-Antoinette. Arrivé à Paris à la fin de 1776, il s'y lia particulièrement avec Marmontel (*v.* ce nom), qui lui apprit le franç. Le poème lyrique de *Roland*, écrit par cet académicien, servit aux premières études de Piccinni, qui en composa ensuite la musique. La représentation de cet opéra éprouva de grandes difficultés. Le célèbre composit. Gluck (*v.* ce nom), venait de donner *Armide*, et possédait alors toute la faveur du public. La reine Marie-Antoinette, après avoir choisi Piccinni pour maître de chant, témoigna le désir de voir cesser la division qui avait éclaté entre les deux music. Ceux-ci se rapprochèrent; mais les hostilit. n'en continuèrent pas moins entre leurs partisans. Tout Paris prit part à cette guerre musicale. La fureur des deux partis fut portée au comble. Enfin Gluck quitta la France; mais Piccinni trouva un nouv. rival dans Sacchini. Il donna successivement *Atys*, *Didon*, *Diane et Endymion*, *Pénélope* et deux opéras comiques, et fut nommé en 1782 directeur de l'école royale de chant. La révolution de 1789 l'ayant privé de ses traitemens à la cour, il revint à Naples en 1791. Mais, ayant eu la maladresse de manifester des opinions politiques qui n'étaient point en harmonie avec celles de la cour napolitaine, il tomba dans une disgrâce complète, passa plus. années dans l'abandon et l'indigence, revint en France vers la fin de 1799, obtint une pension du gouvernement directorial, et m. à Passy, près Paris, en 1800. Il a laissé plus de 150 ouvrages dramatiques de divers genres; mais il n'en est resté qu'un seul au théâtre, l'opéra de *Didon*. « Ce fut un malheur pour Piccinni, dit un biographe, d'être tombé, en arrivant en France, sous la tutelle d'un homme aussi étranger que l'était Marmontel à ce qu'exige l'art théâtral. » Ginguené a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni*, Paris, an IX (1801), in-8. — Piccinni (Joseph), fils aîné du précédent, mort à Paris en 1826, âgé de 68 ans, est auteur des paroles de plusieurs opéras comiques, joués à la comédie ital., tels que *le faux Lord*, *le Mensonge officieux*, *Lucette*, mis en musiq. par son père. Il a aussi donné plusieurs comédies : *les Valets, singes de leurs maîtres; Arlequin, empereur dans la lune; les deux Français à Naples; le Coffre; l'Auteur mécontent; les Infidélités imaginaires.*

PICCIONI (Matthieu), peintre et graveur, né à Ancône, vivait dans le 17e S. Il a gravé à l'eau forte plusieurs ouvrages de Raphaël, de Paul Véronèse et de plusieurs autres maîtres.

PICCOLOMINI (Jacques Ammanati, plus connu sous le nom de), cardin., né auprès de Lucques en 1422, fut d'abord secrétaire du cardinal Capranica, devint ensuite secrétaire apostol. sous le pape Calixte III, puis évêque de Pavie sous le pontificat de Pie II, qui lui donna, par une sorte d'adoption, le nom de *Piccolomini*, qui était celui de sa famille, et le revêtit de la pourpre romaine en 1461. Après avoir été nommé successivement, par le pape Sixte IV, légat de l'Ombrie, évêque de Tusculum, puis de Lucques, Piccolomini m. en 1479. On a de lui des *commentaires*, dans lesquels il a continué l'histoire de son temps, commencée par Pie II, Milan, 1506, avec 782 *lettr.*, les unes de lui, les autres qui lui ont été adressées, et sa *Vie*, par J. de Volterre, qui avait été son secrétaire. Il a laissé plusieurs autres ouvrages inédits, dont un, *de Officiis summi pontificis et cardinalium*, fait partie des MSs. de la Biblioth. royale.

PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras, né à Sienne, en 1508, de la même famille que le pape Pie II, embrassa l'état ecclésiastique, acquit de grandes connaissances dans les langues hébraïque, grecque et latine, dans la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie et les mathématiq., fut nommé en 1574, par le pape Grégoire XIII, à l'archevêché (*in partibus*) de Patras, et coadjuteur de celui de Sienne, et m. en 1578. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont Niceron a donné une liste peu exacte, et parmi lesquels nous citerons seulement : *la Rafaella, o della Creanza delle donne*, Milan, 1558,

in-8 ; Venise, 1574, in-12 ; Londres, 1750, in-8 ; trad. en franç. par Fr. d'Amboise, sous le pseudonyme de Thierry de Timophile, et sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames, en forme de dialogue*, etc., Lyon, in-16, sans date ; 2e édit., sous le titre de *Dialogues et Devis des demoiselles pour les rendre vertueuses*, etc., Paris, 1583, in-16 ; *Instituzione di tutta la vita dell' uomo nato nobile*, etc., Venise, 1542, in-4 ; refondu sous le tit. *dell' Instituzione morale*, *libri XII*, etc., 1560 ; trad. en français par Larivey (*v.* ce nom) ; *Orazione in lode delle donne*, 1549, in-8 ; *della Sfera del mondo*, 1540, in-4 ; trad. en français par Goupil, 1580, in-8. Les autres ouvrages d'A. Piccolomini sont : quelques *pièces* dramatiq., quelques *traduct.* et *paraphr.* de plusieurs écrits d'Aristote, de Xénophon, etc. Sa *Vie* a été écrite par Fabiani, Sienne, 1749, 1759, in-8. — François PICCOLOMINI, parent du précédent, né en 1520 à Sienne, professa la logique dans cette ville, la philosophie à Macerata, à Pérouse, à Padoue, et m. dans sa patrie en 1604. On a de lui : *universa Philosophia de moribus*, etc., Venise, 1583, in-fol.; Francfort, 1601, 1611, in-8 ; *Comes politicus pro rectâ ordinis ratione Propugnator*, 1596, in-8 ; *de Arte definiendi et eleganter discurrendi*, etc., Francfort, 1600, in-4 ; *Libri de scientiæ naturâ V partibus*, ibid., 1597, in-4 ; 1527, in-8, et 4 autres ouvr. sur Aristote.

PICCOLOMINI (ALPHONSE), duc de Montemariano, né dans le 16e S., était de la même famille que les précéd., et propriétaire de fiefs considérables dans les états du pape ; il avait reçu de la nature un caractère violent et impétueux, auquel une mauvaise éducation avait donné encore plus de développement. L'esprit militaire de l'Italie, alors comme dans le siècle précédent, ne se fondait ni sur l'amour de la patrie ni sur le point d'honneur. Les chefs et les soldats se louaient au plus offrant. Les seigneurs stipendiaient des soldats licenciés et des spadassins, pour les employer à venger leurs injures privées. Piccolomini ne pouvait manquer de suivre cet exemple, et sa bande fut plus nombreuse qu'aucune autre. Excommunié par le pape Grégoire XIII, qui confisqua en outre ses biens, il résolut de s'en venger sur la société entière. Bientôt il forma une armée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne, de la Marche et du patrimoine de Saint-Pierre, et porta la désolation dans toutes les provinces de la domination papale. Le pape, de son côté, mit toutes ses forces sur pied pour le combattre. Piccolomini repoussé trouva un refuge dans les états de François de Médicis, grand-duc de Toscane, et recommença ses ravages en 1581. Grégoire, dont les troupes étaient dispersées alors, entra en négociat., lui rendit tous ses biens, et accorda une amnistie à ceux qui avaient suivi son parti. Mais, dans cette conduite indulgente, le pape n'avait d'autre but que de gagner du temps. En effet, dès qu'il eut réuni ses troupes, il oublia le traité conclu. Piccolomini battit les troupes de l'Eglise, força le pape à tenir ses engagemens, passa en France la même année (1582), y trouva du service, et y séjourna 8 ans. La mort de François de Médicis le ramena en Italie, et il réunit une bande de 500 hommes, avec lesquels il commença à ravager la province de Pistoie en 1590. Chassé par les milices du grand-duc de Toscane, il se cacha pendant quelque temps, puis s'approcha de Rome avec une nouvelle troupe de brigands, pendant la tenue du conclave, dans lequel fut élu Grégoire XIV. Défait de nouveau et arrêté par les troupes du grand-duc, Piccolomini fut pendu par les ordres de ce même prince en 1591.

PICCOLOMINI (OCTAVE), général des armées impériales, et l'un des plus distingués de ceux employés dans la guerre dite de 30 ans, né, en 1599, de la même famille que les précédens, se consacra de bonne heure à la profession des armes, et fit ses premières campagnes en Italie dans les troupes espagnoles. Etant passé ensuite en Allemagne capitaine dans un régim. que le grand-duc de Toscane envoyait à l'armée impériale, il se distingua à la célèbre bataille de Lutzen, où périt Gustave-Adolphe (*v.* ce nom), et fut promu successivement à des grades supérieurs. Il commandait une des ailes de l'armée à la bataille de Nordlingen, où le duc de Weimar fut défait, parcourut ensuite la Souabe et la Franconie, et s'empara de plusieurs villes. L'année suivante, il conduisit à Namur un renfort de 12,000 hommes de pied et de 7,000 cavaliers, et ce secours mit, pour un moment, les Pays-Bas à l'abri de l'invasion des Français. Sans entrer dans tous les détails de la carrière glorieuse parcourue par cet habile général, il nous suffira de dire qu'après avoir sauvé, par son activité et ses savantes manœuvres, les états héréditaires de l'empereur de l'invasion des Suédois, alors si redoutables en Allemagne, Piccolomini fut appelé sur sa réputation au service du roi d'Espagne, et y entra avec l'agrément de son souverain. Nommé général en chef des forces espagnoles dans les Pays-Bas, il ne put, malgré ses efforts, rendre à l'armée qui lui était confiée cette ancienne valeur qu'elle avait récemment perdue à la célèbre journée de Rocroi (*v.* CONDÉ) ; mais il soutint sans désavantage un combat naval contre la flotte combinée des Français et des Hollandais. Les progrès que firent de nouveau les Suédois, en 1648, déterminèrent l'empér. à rappeler Piccolomini, et il lui conféra le grade de feld-maréchal. Le guerrier justifia la confiance de son souverain, en contribuant à ralentir la marche des Suédois. Mais bientôt l'emper. se vit dans la nécessité de conclure la paix. Piccolomini fut nommé principal commissaire de l'Autriche au congrès rassemblé à Nuremberg pour l'exécut. du traité de Westphalie, et fut élevé après cette mission au rang de prince de l'empire. Il m. à Vienne en 1656, sans laisser d'enfans. Il avait obtenu le duché d'Amalfi, dans le roy. de Naples. Ce duché et le tit. de prince passèrent à son petit-neveu, Enée Piccolomini.

PICCOLOMINI. V. PATRIZI, PIE II et PIE III.

PICCOLOMINI (ARCHANGE), médecin, évidemment d'une autre famille que les précédens, né en 1526 à Ferrare, vint pratiquer à Rome, où il ouvrit des cours publics, et m. vers la fin du 16e S. On a de lui : *in librum Galeni de humoribus Commentarii*, Paris, 1556, in 8 ; et *anatomicæ Prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam*, Rome, 1586, in fol., réimp. par les soins de Fantoni, sous le titre de *Anatome integra revisa*, Vérone, 1754, in-fol. Ce dern. ouvr. n'a pas été sans fruit pour l'avancem. de la science anatom.

PICHARD (PIERRE), notaire royal et procureur au parlement de Rennes, dans le 16e S., est auteur d'un *journ.* de ce qui s'est passé à Rennes depuis 1589 jusqu'en 1598. On le trouve dans le 3e vol. des *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, de D. Morice. — PICHARD (Remi), conseiller-médecin ordinaire du duc de Lorraine, Charles IV, vivait vers le commencement du 17e S. On ne cite de lui qu'un ouvrage intit. : *de l'admirable Vertu des saints exorcismes sur les princes des enfers*, etc., Nancy, 1622. (V. dom Calmet, *Histoire de Lorraine*).

PICHAT (N.), né vers 1790 à Vienne en Dauphiné, m. à Paris le 26 janvier 1828, est auteur des 3 tragédies suivantes : *Léonidas*, en 5 actes, représentée au Théâtre-Français le 26 novembre 1825, et imprimée in-8 ; *Turnus*, et *Guillaume Tell*, imitation de Schiller. Les deux dernières n'ont pas encore été représentées. M. Soumet, de l'académie française, et plusieurs autres amis de Pichat, ont prononcé des *discours* sur sa tombe.

PICHEGRU (CHARLES), général en chef des armées de la république française, né en 1761 à Arbois (Franche-Comté), y fit de bonnes études, puis

passa comme répétiteur des classes de philosophie et de mathématiques au collége de Brienne, où Bonaparte était alors élève. Bientôt Pichegru, fort jeune encore, s'engagea comme simple soldat dans le premier régiment d'artillerie, et il était parvenu au grade d'adjudant-sous-officier, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en adopta les principes, fréquenta les *clubs* ou sociétés populaires, et, par l'influence de celle de Besançon, dont il était devenu président, fut appelé au commandem. d'un bataillon de volontaires du Gard. En 1792, il fut employé dans l'état-major de l'armée du Rhin, et s'éleva rapidement aux grades de général de brigade et de général de division. Les talens qu'il développa dans ces grades supérieurs, ses opinions connues, et peut-être aussi son origine peu relevée déterminèrent les conventionnels Saint-Just et Lebas, alors en mission auprès de l'armée du Rhin, à lui confier le commandement en chef de cette même armée, qui venait d'être battue. Les lignes de Weissembourg étaient forcées, et l'Alsace envahie. Avant de songer à prendre décidément l'offensive, il fallait remonter le moral des soldats par quelques succès; et Pichegru y parvint tout en se bornant à arrêter la marche victorieuse de l'ennemi. Mais son système de prudence et de circonspection fut peu goûté. On lui préféra l'aventureuse audace du jeune général Hoche, entre les mains duquel on réunit le commandem. des deux armées, celles de la Moselle et du Rhin. Avec une modestie toute républicaine, Pichegru seconda l'exécution des plans de son collègue. Lors de la disgrâce de celui-ci, il le remplaça dans la direction générale des deux armées, puis il passa peu après au commandement de celle du Nord, alors en pleine désorganisation. Son premier soin est de rétablir la discipline; ensuite il se fait autoriser, par le comité de salut public, à substituer aux instructions qui lui ont été données ses propres combinaisons, dont le résultat est la défaite des alliés à Cassel, à Courtrai, à Menin, à Rousselaer, à Hooglède. Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo et Nimègue ouvrirent leurs portes à l'armée française. Celle-ci passa le Wahal sur la glace, et pénétra en Hollande. Pichegru entre dans Amsterdam le 21 janvier 1795, et dans les prem. jours de février, les Provinces-Unies sont occupées. Le 3 mars, le conquérant de la Hollande reçoit l'ordre d'aller diriger les opérations de l'armée du Rhin et Moselle. Il passe par Paris, accepte un moment le commandement de cette capitale, et y rétablit la tranquillité par des mesures de modération et de sagesse; mais les scènes d'anarchie dont il a été témoin le désenchantent de son enthousiasme pour une cause que la vertu ne pouvait plus servir. Dans le même temps un agent du prince de Condé lui vient faire quelques ouvertures pour le gagner à la cause royale, et il y accède sous la seule condition qu'on lui garantira la coopérat. des Autrichiens. Le prince n'ayant pas cru devoir mettre ceux-ci dans ses secrets, les négociations du général républicain avec le parti royaliste traînèrent en longueur. Il paraîtrait qu'on assurait à Pichegru, pour l'époque du rétablissement de la monarchie, le gouvernement de l'Alsace, le cordon rouge, la propriété du château de Chambord, 1 million comptant, 200,000 fr. de rentes, 12 pièces de canon en présent; enfin la terre d'Arbois, qui aurait pris le nom de Pichegru, exempte de contributions pendant 15 ans. Le général répondit, dit-on : « Je ne ferai rien d'incomplet; je ne veux pas être le troisième tome de La Fayette et de Dumouriez. » Sur ces entrefaites, la correspondance de Pichegru et du prince de Condé fut connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui en profitèrent dans l'intérêt de leur cour, et mirent obstacle aux résultats qu'elle aurait pu avoir dans le sens des vues du prince français. Conformément aux ordres de la convent., Pichegru avait repassé le Rhin. Il laissa remporter aux troupes autrichiennes quelq. avantages, dans l'espoir de favoriser la cause du royalisme en France. Mais ses intrigues commençaient à y être connues. Le directoire, récemment installé, s'en tint à le rappeler, puis lui offrit l'ambassade de Suède. Déclinant cette espèce d'exil, Pichegru se retira à Arbois, sa patrie, et il y vécut quelque temps, sans que sa conduite privée confirmât en rien les bruits fâcheux qui avaient circulé sur le changement de ses opinions politiques. En mars 1797, il fut nommé membre du conseil législatif des cinq-cents. Il en fut élu président dans la première séance, et devint aussitôt le chef du parti appelé *clichien*, dans lequel se trouvaient un certain nombre d'individus dévoués à la cause royale. Le 20 juillet, Pichegru fit un rapport sur la nécessité de réorganiser la garde nationale, dans l'intention d'opposer cette milice aux troupes dont voulait s'entourer alors le directoire, pour déjouer les projets des royalistes; et le 26, il prononça un discours véhément sur la marche de ces mêmes troupes, qui s'approchaient de Paris, et présenta à la suite deux projets, pour fixer les limites constitutionnelles autour du Corps-Législatif. Ces projets, accueillis au conseil des cinq-cents, furent rejetés à celui des anciens. Pichegru proposa alors à ceux de son parti de tenter un coup de main; mais il ne put surmonter la circonspection des uns, les scrupules des autres, et la frayeur de presque tous. Le 5 septembre, des troupes tirées de l'armée, et placées sous les ordres du général Augereau (*v.* ce nom), occupèrent la capitale, envahirent les avenues du lieu des séances du corps législatif. Pichegru fut arrêté avec plusieurs de ses collègues, conduit à la prison du Temple, et condamné le lendemain, ainsi que 50 autres députés, à être déportés à Cayenne. L'agent du gouvernement, dans cette colonie franç. d'Amérique, envoya ces proscrits dans les déserts pestilentiels de Sinamari. Aussitôt après ce coup d'état, le directoire s'empressa de publier la correspondance de Pichegru avec le prince de Condé et les généraux autrichiens (elle avait été saisie au mois de mai par les troupes de l'armée du Rhin, alors commandée par Moreau, dans un caisson du général Kinglin). Peu de personnes crurent à l'authenticité de cette correspondance, et les royalistes eux-mêmes la considérèrent comme une invention du directoire. Après quelques mois de séjour à Sinamari, Pichegru parvint à s'évader avec plusieurs de ses compagnons d'infortune. Il se rendit à travers mille dangers en Angleterre, y fut accueilli avec beaucoup d'empressement, passa de là en Allemagne au moment de la campagne de 1799, puis alla en Suisse auprès de l'armée russe, commandée par Korsakow, et, après la retraite des Russes, vécut quelque temps ignoré dans la principauté de Bareuth. Il retourna ensuite en Angleterre, et y resta jusqu'en 1804, époque à laquelle il vint secrètement à Paris, avec George Cadoudal et plusieurs autres royalistes, pour tenter le renversement du gouvernem. consulaire, en l'attaquant dans la personne de son chef, Bonaparte. Lorsque ce complot fut découvert (*voy.* GEORGE CADOUDAL), la police de Paris rechercha Pichegru avec la plus grande activité. Ce général, qui depuis plusieurs jours errait d'asile en asile, trahi par son dernier hôte, fut arrêté et conduit au Temple. Interrogé plusieurs fois, il mit toujours la plus grande réserve dans ses réponses. Quelques jours après on le trouva mort dans son cachot. Des médecins, qui furent appelés à la visite du cadavre, attestèrent que Pichegru s'était étranglé avec sa cravate. Le bruit courut que Bonaparte avait commandé cette strangulation à quelques satellites qui auraient été introduits dans la tour du Temple pendant la nuit; mais il n'existe aucune preuve de ce forfait polit. L'écrit du Cte de Montgaillard int.:

Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années III, IV et V de la républ. (1795 à 1797), sorti de l'imprimerie du gouvernement, fut à cette époque répandu à un très-grand nombre d'exemplaires. On peut consulter les *Notices sur Moreau et Pichegru*, par M. Fauche-Borel, Londres, 1810, in-8; et la broch. de M. le comte Rœderer, intit. : *Moreau et Pichegru*, 1804, in-8. Il a été ouvert une souscription, en 1821, pour ériger à Pichegru une statue dans sa ville natale.

PICHLER (Weith, en lat. *Vitus*), théologien, né en Bavière vers la fin du 17e S., entra dans l'institut des jésuites, fut professeur de droit canonique à Dillingen, à Ingolstadt et à Munich, où il m. en 1736. On a de lui : *Iter polemicum ad ecclesiæ catholicæ veritatem*, Augsbourg, 1708, in-8; *Theologia polemica*, ibid., 1719, in-4, souvent réimpr., *Jus canonicum*, etc., Ingolstadt, 1738, in-4; Pezaro (Venise), 1758, 2 vol. in-fol.; *Epitome juris canonici*, etc., Augsbourg, 1749, 2 vol. in-12. Meusel attribue au P. Pichler une *Hist. des emp. d'Allemagne* (en lat), imp. à Vienne en 1753, in-8, que d'autres croient être d'un autre Pichler.

PICHON (Jean), jésuite, né à Lyon en 1683, fut employé dans les missions que son ordre faisait dans différentes provinces, montra un grand zèle contre le jansénisme, devint grand-vicaire de l'évêque de Sion, supérieur des missions dans le Valais, et m. en 1751. On a de lui l'*Esprit de J.-C. et de l'église sur la fréquente commun.*, 1745, in-12; ouvrage qui ne méritait pas d'être connu, et qui serait resté ignoré, s'il ne fût pas tombé entre les mains des adversaires des jésuites, qui suscitèrent quelques persécutions à l'auteur.

PICHON (Thomas), littérateur, né à Vire en 1700, occupa diverses places dans les hôpitaux des armées françaises, et, ayant éprouvé quelques injustices, vint se fixer à Londres sous le nom de Tyrell, épousa mad. Leprince de Beaumont (*v.* ce nom), et m. en 1781. On a de lui : *Lett. et Mém. pour servir à l'hist. natur., civile et polit. du Cap-Breton*, La Haye (Londres), 1760, in-12. Il a laissé plusieurs autres ouvrages MSs.

PICHON (Thomas-Jean), docteur en théologie, né au Mans en 1731, fut chanoine de la Sainte-Chapelle de cette ville, en refusa l'évêché constitutionnel en 1791, et y m. en 1812. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons seulement : *la Raison triomphante des nouveautés*, ou *Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, 1756, in-12; un *Traité hist. et critiq. de la nat. de Dieu*, 1758, in-12; *des Etudes théol.*, ou *Essai sur les abus qui s'opposent aux progrès de la théologie dans les études publiques*, etc., 1767, in-12.

PICHOT (Pierre), chanoine de Saint-Denis, né à Paris en 1738, m. en 1823, était prêtre de Saint-Sulpice à l'époque de la révolution. Quoique alors il eût refusé le serment exigé de son ordre par les lois nouvelles, il n'émigra point, et reprit des premiers, après la réouverture des églises, l'exercice des fonctions pastorales à celle des Carmes de Paris. On ne connaît de lui qu'un *Eloge de Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris, 1822, in-8.

PICKLER. V. Pichler et Pikler.

PICOT (Eustache), musicien-composit., sous-maître de la chapelle de Louis XIII, a laissé quelques morceaux qui ne sont bons qu'à donner une idée de la musique d'église de cette époque. Le roi lui avait donné l'abbaye de Chaulmoy et un canonicat de la Ste-Chapelle de Paris. — Picot (Bernard-François-Bertrand), marquis de La Motte, maréchal-de-camp, né en 1734, servit d'abord dans la marine, et, à la paix de 1763, fut nommé commandant-général de la côte du Malabar et gouverneur de Mahé; il se retira du service avant la révolution, fut un des otages de Louis XVI, et m. à Senlis en 1797.

PICOT (Pierre), ministre du St évangile, né en 1746 à Genève, où il m. en 1822, descendait de Nicolas Picot, le compatriote et le compagnon de Calvin. Après quelques voyages qu'il fit en France, en Hollande et en Angleterre, où il se lia avec Franklin, P. Picot desservit 10 ans la cure de Satigny, puis fut nommé en 1787 prof. de théologie à Genève, où ses prédications eurent beaucoup d'éclat. On a recueilli ses *Sermons*, Genève, 1823, in-8, publiés par le profess. Chenevière.— Picot-Belloc (Jean), frère puîné du botaniste Picot de La Peirouse (*v.* Peirouse), naquit à Toulouse en 1748. Il faisait partie des gardes-du-corps du roi à l'époque de la révolut., dont il embrassa avec chaleur les principes; et, en 1793, il exerçait les fonctions de commissaire des guerres à St-Girons, petite ville du département de l'Arriége. Décrété d'arrestation et traîné dans les prisons de Paris, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor, et depuis ce temps jusqu'à sa mort, survenue en 1820, ne demeura occupé que de littérat. dramat. ainsi que de l'exploitation de ses propriétés. Outre divers écrits pub. pend. la révolution, et dans le sens des nouv. doctrines, on connaît de lui un drame en 3 actes intit. *les Dangers de la calomnie*, joué au théâtre du Lycée des Arts dans les dern. mois de 1794; et *le Père comme il y en a peu*, ou *le Mariage assorti*, comédie en 3 actes et en prose : cette dern. pièce, impr. ainsi que la précédente, fut dédiée par l'auteur au directoire exécutif et aux deux conseils. — Picot de Clorivière (Pierre-Jos.), de l'ex-soc. de Jésus, anc. rect. de Parame, m. à Paris en 1820, après avoir subi une longue détention au Temple sous le gouvernem. impérial, conserva toujours au corps dont il avait fait partie un attachement qu'il ne négligea aucune occasion de manifester, soit par des démarches, soit par ses écrits, au nombre desquels on cite : la *Vie de Louis-Marie Grignon de Montfort*, *missionnaire apostolique*, 1785, in-12; *Exercice de dévotion à St Louis de Gonzague*, trad. de l'ital. de P. Galpin, 1785, in-12; *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison*, Paris, en X (1802), in-12.

PICOTEAUL (Claude-Etienne), médecin, né à Salins vers le milieu du 17e S., m. en 1748 dans cette ville, dont il était devenu le maire, a laissé : *Analyse des fièvres*, Salins, 1704, in-8; *Réflexions sur la cause et la nature d'une maladie épizootique régnante dans le comté de Bourgogne*, ibid., 1714, in-8.

PICQUET (François), missionnaire, né à Lyon en 1626, fut nommé en 1652 consul à Alep, dont le pacha eut bientôt en lui assez de confiance pour l'établir juge de tous les différends qui s'élèveraient entre les chrétiens. Après la défaite et le remplacement de ce pacha, qui s'était révolté contre la Porte, le consul français n'en conserva pas moins son crédit auprès des musulmans, et s'en servit pour protéger le commerce et la relig. des Francs de toutes les sectes. Cependant il renonça à ses fonctions en 1660, et revint en France, où il entra dans les ordres et fut revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques. Il retourna à Alep en 1679 avec les titres d'évêque *in partibus*, de Césarople en Macédoine, et de vicaire apostolique de l'archevêché de Naxivan, en Arménie; mais il s'aperçut bientôt que ses efforts pour ranimer la foi des chrétiens dans ces contrées et pour convertir les hérétiques seraient plus efficaces s'il était investi de la dignité d'ambassadeur, très-respectée en Perse. Il la brigua donc par un zèle désintéressé, et l'obtint en 1681. Il partit aussitôt d'Alep, et s'achemina vers Ispahan, en passant par Diarbekr, Erzeroum, Erivan, Naxivan, Agulis, Tuscit, Vanand et Tauris, honoré partout des chrétiens qu'il rencontrait sur sa route, et les affermissant dans leur foi et leurs saintes espérances. Il arriva dans la capitale de la Perse en 1682, fut assez bien accueilli par le schah, et fit servir son séjour dans le pays au bien de la

religion. En 1683, il fut nommé évêque de Bagdâd, et l'année suivante il se rendit à Hamadan, qui est à moitié chemin de la première ville. Ce fut là qu'il m., en 1685. V. sa *vie*, attribuée à Anthelmy, év. de Grasse, Paris, 1732, in-12; et le 6e vol. des *Mémoires* du chev. d'Arvieux. — PICQUET (Fr.), missionn., né à Bourg-en-Bresse en 1708, partit pour les missions de l'Amérique septentrionale en 1735, et bientôt il eut toute la confiance des div. castes d'Indiens qui environnaient les établissem. français du Canada : il ne se contentait pas de les instruire, mais il savait encore leur ménager des avantages matériels qui les touchaient beaucoup plus. Aussi, dans la guerre de 1742, et dans celle de 1755, il rendit de grands services à la France en dirigeant lui-même les Indiens contre les Anglais. Après la défaite et la mort de Montcalm, qui furent suivies de la perte du Canada, Picquet gagna la Nouvelle-Orléans, escorté par ses fidèles Indiens à travers une si immense étendue de forêts et de déserts. De retour en France, il prêcha encore quelque temps, puis se retira dans une chaumière aux portes de Bourg, et y m. en 1781. Sa *vie*, écrite par l'astronome Lalande, se trouve au commencement du t. 26 des *Lettres édifiantes*, édit. de 1786. — PICQUET, jésuite, est auteur d'une *Histoire de l'ordre de Fontevrault*, Paris, 1642, in-4, et d'une *Vie de Robert d'Arbrisselles*, Angers, 1686, in-4. — PICQUET (Christophe), av., mort en 1779, a traduit de l'anglais plus. ouvr., et entre autres l'*Histoire de Jonathan Wild*, par Fielding, Paris, 1763, 2 vol. in-12. —V. MOTTE-PICQUET.

PICTET (BÉNÉDICT), ministre et théol. protestant, né à Genève en 1655, mort en 1724, avait long-temps professé la théologie avec éclat dans sa ville natale, et avait été reçu membre de l'acad. de Berlin. On a de lui 50 ouvr. dont on trouvera les titres dans le t. 1er des *Mém.* de Niceron. Nous citerons seulement : *Traité contre l'indifférence des religions*, Neufchâtel, 1661, in-12; *Theologia christiana*, Genève, 1676, 2 vol. in-8; traduit en français par l'auteur, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4; Genève, 1708, avec un 3e vol.; *Hist. de l'Eglise et du Monde*, etc., ib., 1712, in-4.—PICTET (Jean-Louis), astronome, de la même famille que le précéd., né à Genève en 1739, fut chargé avec Mallet, en 1768, d'aller observer le passage de Vénus sur le soleil dans les parties les plus éloignées de l'empire russe. L'état du ciel l'empêcha d'observer; mais il sut néanmoins utiliser son voy. par plusieurs remarques importantes. Il revint à Genève, entra au conseil des deux-cents, fut élu conseiller-d'état, puis syndic, et m. en 1781. Il avait pub. : *Observationes variæ occasione transitûs Veneris per solis discum, in Siberiâ, anno 1769, institutæ in Umbœ pago*, dans le tom. 2e des *Mémoires* de l'académie de Pétersbourg, pour cette année, 1769. — PICTET (Gabriel), né en 1710 à Genève, m. en 1783, brigadier des armées sardes, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève, 1760, in-4.

PICTET (MARC-AUGUSTE), success. du célèbre Saussure dans la chaire de philos. de l'université de Genève, et président de la société pour l'avancement des arts de la même ville, où il naquit en 1752, m. le 20 avril 1825, corresp. de l'institut de France, membre des sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, de Munich, etc., avait fait partie en 1798 de la députation chargée de négocier la réunion de sa patrie à la république française, et d'acquitter les dettes de l'ancien gouvernem. Nommé en même temps l'un des quatorze délégués chargés, sous la dénomination de *Société économique*, d'administrer les fonds destinés à l'entretien du culte protestant et des établissemens de l'instruction publique, il ne cessa point de cultiver les sciences physiques et naturelles, à l'étude desquelles il s'était spécialement voué, devint membre, puis secrétaire du tribunat (1802-03), et, à la dissolution de cette législature, fut fait l'un des cinq inspect.-généraux de l'univ. impériale. Il se retira dans sa patrie après les évènemens politiques de 1814, et y finit ses jours au sein des occupations scientifiques et du commerce des savans. Il avait, depuis quelques années, ouvert un cours d'histoire naturelle qui fut très-suivi. Outre plusieurs morceaux insérés dans le *Journal de Paris*, dans les *Lettres* de Deluc, les *Voyages* de Saussure, etc., il a publié différens opuscules cités par Sennebier au tome 3, pag. 207-8, de l'*Histoire littéraire de Genève*. Nous nous bornerons à citer son *Essai sur le feu*, 1791, in-8, et son *Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*, 1803, in-8 : ce dernier ouvrage se compose de *lettres* qui parurent d'abord dans la *Bibliothèque britannique*, recueil littéraire créé en 1796 par Pictet, conjointem. avec M. Maurice et avec son frère (*v.* l'art. suiv.), et qui, depuis 1816, a eu pour titre : *Bibliothèque univ.* — Charles PICTET DE ROCHEMONT, frère puîné du précéd., né en 1755 à Genève, entra à 20 ans dans le régim. suisse de Dissebach au service de France, y passa 10 années, au bout desquelles il revint dans sa patrie, et lorsqu'en 1789 elle rentra sous le régime politique d'où l'avait fait sortir sept ans auparavant une révolut. aristocratique, il fut chargé par le nouveau gouvern. d'organiser les milices genevoises. Ce fut à lui que la ville remit le soin de sa défense en 1792 contre l'attaque qu'allaient diriger contre elle les troupes du gén. Montesquiou. La m. de son beau-frère, M. de Rochemont, condamné par le tribunal révolutionnaire, accrut encore la haine qu'il avait vouée au parti qui, de la France, lançait sur son pays des brandons de discorde. Il renonça aux emplois civils du moment que Genèvefut soumise à la France; et, retiré à la campagne en 1796, il partagea son temps entre l'agriculture et les lettres. A la *Biblioth. britannique*, dont nous avons parlé plus haut, et où il rédigeait principalem. les articles de littérat., de philosophie, d'économie politique et d'art milit., était joint un *Journal d'Agriculture*, qu'il remplit pend. 29 ans de détails instructifs sur les observat. et les expériences qu'il faisait à sa ferme de Lancy, devenue un modèle d'établissem. rural. La marche des évènemens politiques, à la fin de 1813, le rappela dans la carrière où il devait acquérir sa plus gr. gloire. Les souverains alliés occupaient Bâle : il s'y rend à la tête d'une députation, et obtient d'eux la promesse que l'indépendance de Genève sera reconnue et respectée dans la réorganisation qu'ils préparaient à l'Europe. Encore l'organe de cette républ. auprès des monarques alliés à Paris, puis à Vienne (déc. 1814), il fut choisi l'année suiv. par la confédération helvétique comme ministre plénipotentiaire au congrès tenu en août dans la capitale de France. Son heureuse issue pour la Suisse mérita à l'éloquent négociateur, après qu'il eut achevé sa mission dans un semblable voyage à Berlin, un diplôme où, au nom des 22 cantons, la diète lui exprima sa reconnaissance. Entouré de la considération que lui avaient acquise ses talens et de nombreux services, Pictet m. à Genève le 29 décembre 1824. Le t. 15, p. 255, de la *Revue encycloped.*, contient sur lui une *Nécrologie* très-détaillée, qu'on eût cependant pu rendre plus complète par une exacte indication des ouvr. qu'il a publiés, et parmi lesquels nous devons nous borner à mentionner les suiv. : *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique, d'après Morse et les meill. aut. améric.*, 1795-96, 2 vol. in-8; *Educat. prat.*, trad. libre de l'anglais de Marie Edgeworth, 1800, in-8; 1801, 2 vol. in-8; *Traité des assolemens*, ou *l'Art d'établir les rotations des récoltes*, 1801, in-8; *Théologie naturelle*, etc., trad. librement de l'anglais de Paley, 1804, 1817, in-8; *Cours d'agriculture angl., avec les développemens utiles aux*

agriculteurs du continent, 1810, 10 vol. in-8 : ce dern. ouvr. est la réimpr. de la partie qui, dans chaque numéro de la *Biblioth. britannique*, était consacrée à l'agriculture.

PICTON (THOMAS), général anglais, né dans la principauté de Galles, servit avec distinction dans la guerre maritime de la fin du 18e S., pendant laquelle l'Angleterre enleva à la France et à l'Espagne leurs colonies. Il se distingua depuis, sous les ordres du duc de Wellington, en Espagne, en Portugal et en Flandre, et fut tué d'un boulet de canon à la journée de Waterloo, le 18 juin 1815. C'était un militaire estimé, ferme dans ses résolutions, incapable de cacher sa pensée, et doué surtout d'un rare désintéressement.

PICTOR. V. FABIUS.

PICTORIUS (GEORGE), méd., né en 1500 à Villingen, ville d'Allemagne, dans la forêt Noire, professa son art à Fribourg en Brisgau et le pratiqua à Ensisheim dans la Haute-Alsace. Nous citerons de lui : *de Peste et Papulis puerorum, lib. duo*, Bâle, 1555, in-8; *Rei medicæ totius compendiosa Tractatio*, ibid., 1558, in-8; *Sermonum convivalium libri decem*, ibid., 1559, in-8; *Scholia in Marbodæum de gemmis et lapidibus*, ibid., 1559, in-8; *Physicorum quæstionum Centuriæ tres*, ibid., 1568, in-8.

PIDANZAT. V. MAIROBERT.

PIDOU DE SAINT-OLON (FRANÇOIS), diplomate français, né en Touraine en 1640, fut souvent employé par Louis XIV dans des missions de confiance. En 1693, il fut envoyé en ambassade auprès de Mouley-Ismaël, empereur de Maroc, qui avait donné par écrit des espérances très-positives de conclure un traité de commerce favorable à la France ; mais le négociateur franç. reçut de ce prince, presque en même temps, sa prem. audience et son audience de congé, et s'en revint sans avoir pu rien entreprendre. Il m. en 1720. On a de lui : *Etat présent de l'emp. de Maroc*, Paris, Brunet, 1694, in-12, fig. On lui attribue, avec assez de probabilité, la traduction de l'ouvr. de Marana, intitulé : *les Evénemens les plus considérables du règne de Louis-le-Grand, dédiés à Mgr. le card. d'Estrées*, Paris, 1690. — PIDOU DE SAINT-OLON (Louis-Marie), missionnaire, évêque de Babylone et consul de France en Perse, était frère du précédent, et naquit à Paris en 1637. Ce fut à lui que l'on dut la réunion de l'église arménienne à l'église romaine, en Pologne ; mais ses efforts n'eurent pas un résultat aussi heureux en Perse. Il m. paralytique à Ispahan en 1717, âgé de plus de quatre-vingts ans. Dans le tome 3 de l'*Explication littérale, etc., des cérémonies de la messe* (Paris, 1726), on a imprimé une *Version de la liturgie arménienne*, qui est du P. Pidou. Il avait aussi composé une *courte Relation de l'état, des commencemens et des progrès de la mission apostolique aux Arméniens de Pologne, de Valachie et provinces circonvoisines, et de l'érection du collége pontifical de Léopold*, etc., qui est restée MS. dans la biblioth. de St-Silvestre de Monte-Cavallo, à Rome.

PIDOUX (JEAN), médecin de Henri III, de Henri IV, et de Louis de Gonzague, duc de Nevers, né à Paris, au milieu du 16e S., m. en 1610, doyen de la Faculté de Poitiers, a rendu son nom illustre dans la médecine, par la découverte des eaux de Pougues en Nivernois, et par l'administration de la douche, inconnue en France avant lui. Il est auteur de deux petits traités, l'un *de la Vertu et des Usages des fontaines de Pougues*, Poitiers, 1597, in-4 ; l'autre *sur la Peste* (en lat.), 1605, in-8. — PIDOUX (François), fils du précédent, et médecin comme lui, m. en 1662, à l'âge de 78 ans, est connu par quelques écrits, parmi lesquels il faut remarquer le suivant : *in actiones Juliodunensium virginum Exercitatio*, Poitiers, 1635, où il attribue à la possession du diable les faits et gestes des religieuses de Loudun.

PIE Ier (ST), pape, successeur d'Hygin, était natif d'Aquilée. Il parvint au saint-siége en 142, et m. en odeur de sainteté après un règne de 8 ans, suiv. Lenglet du Fresnoy, de 15 ans, suiv. Alletz, et de 10 suivant le P. Pagi. Sa piété lui avait mérité le surnom de *Pie*, et son zèle à combattre les hérésies de Valentin et de Marcion lui valurent le titre de *martyr.* L'histoire ne nous fait connaître aucun acte remarquable de son pontificat. On trouvera dans Fontanini (*Histoire d'Aquilée*) des détails étendus sur ce souverain pontife et une discussion approfondie sur l'authenticité de quelques-unes des *lettres* qui lui sont attribuées : St Anicet lui succéda.

PIE II (ÆNEAS-SYLVIUS PICCOLOMINI, pape sous le nom de), né en 1405 à Corsignano dans le Siennois, dont il changea ensuite le nom en celui de Pienza, fut employé de bonne heure dans les affaires ecclésiastiques : en 1431, il était au concile de Bâle en qualité de secrétaire du cardinal Dominique Capranica ; il fut ensuite attaché en la même qualité à plus. autres cardinaux, passa au service de Frédéric III, et s'acquitta de diverses ambassades à Rome, à Naples, à Milan, en Bohême et dans d'autres cours. Il occupa ensuite successivement les siéges de Trieste et de Sienne, fut revêtu de la pourpre par Calixte III, en 1456, et lui succéda deux ans après, en 1458. Il s'était d'abord montré le défenseur de l'autorité des conciles, mais à peine monté sur le trône pontifical, tous ses efforts parurent tendre à l'anéantissement de cette même autorité. Sur la fin de sa carrière, il exprima de vifs regrets, et rejeta ses fautes sur sa jeunesse et son inexpérience. Il fit des efforts à peu près infructueux pour engager les princes chrétiens à une croisade contre les Turks. Dans l'espoir de les entraîner par son exemple, il annonça, pour l'année 1464, le départ d'une expédition à la tête de laquelle il voulait se mettre ; mais la mort le frappa en 1464, à Ancône, au moment où il se disposait à s'embarquer. Ce fut sous le pontificat de Pie II que fut agitée l'affaire de la *pragmatique sanction.* Ses *œuvres* ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Bâle, 1571 ; mais on a impr. séparément : ses *Œuvres historiques et géographiques*, Helmstadt, 1699, et Leipsig, 1707, 3 vol. in-4, publ. par Gaspard Cœrber et J.-A. Schmidt; ses *Harangues*, Lucques, 1755-1759, 4 vol. in-4, renfermant des pièces inédites, mises au jour par J.-D. Mansi ; des *Lettres* dont l'édit. la plus complète est celle de Nuremberg, 1481 ; enfin son roman d'*Euryale et Lucrèce*, trad. en franç. par J. Millet et par Octavien-de-St-Gelais. On le croit auteur des *Mém. sur sa vie*, publ. par J. Gobellin, Rome, Basa, 1584, in-4; et Francfort, 1614, in-fol, avec une continuation par Jacq. Piccolomini, cardinal de Pavie. Paul II fut le successeur de Pie II.

PIE III (FRANÇOIS TODESCHINI), pape, fils d'une sœur du pape Pie II, fut fait par son oncle, archevêque de Sienne et cardinal. En 1503, il succéda au pape Alexandre VI, et m. le 18 octobre de la même année, 25 jours après son élection. Ses vertus avaient fait concevoir l'espérance qu'il réparerait le tort qu'avaient fait au saint-siége les crimes de son prédécesseur. Cependant, dès son avènement au trône pontifical, voulant user de représailles à l'égard de Louis XII qui protégeait le duc de Valentinois, fils du pape précédent, il avait banni tous les Français des états ecclésiastiques. Jules II fut son successeur.

PIE IV (JEAN-ANGE MEDICI ou MEDICHINO, pape sous le nom de), était originaire de Milan et frère du marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il occupa plus. postes importans sous les pontifes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, et succéda à ce dernier, le 25 décembre 1559. Il

montra beaucoup de zèle pour les progrès et la prospérité de la religion, fit la guerre aux Turks, rétablit le concile de Trente, et, à force de zèle et de persévérance, eut la gloire de le terminer en 1563. Rome lui dut des embellissemens; il répara les églises, établit au Vatican une imprimerie destinée à reproduire les meilleures éditions des SS. Pères, institua les séminaires, et donna une bulle pour le rétablissement de l'ordre de St-Lazare-de-Jérusalem. On lui reproche les rigueurs qu'il exerça contre ses ennemis, et particulièrement contre les Caraffa. Il m. le 9 décembre 1565, âgé de 66 ans. Son neveu, St Ch. Borromée, lui ferma les yeux, et après lui Pie V occupa la chaire pontificale.

PIE V (St), pape, nommé MICH. GHISLERI, fils d'un sénateur de Milan, né à Bosco, près d'Alexandrie, en 1504, se fit religieux de l'ordre de St-Dominique à l'âge de 15 ans; plus tard il enseigna la philosophie et la théologie, fut ensuite prieur de plus. couvens, et fit revivre la règle de St-Dominique dans toute son austérité. Son zèle à poursuivre les hérétiques lui valut d'abord l'emploi d'inquisiteur de la foi dans le Milanez et la Lombardie, puis celui d'inquisiteur-général et le chapeau de cardinal. Elu pape en 1566, il conserva son inflexible sévérité, rétablit la discipline ecclésiastique, corrigea les mœurs, et travailla avec ardeur à mettre en vigueur les principes du concile de Trente. Les annales du temps offrent de déplorables exemples de la sévérité dont il usa à l'égard des hérétiques. Aonius Palearius, écrivain célèbre, l'une de ses victimes, périt sur un bûcher. Il fit de vains efforts pour établir la suprématie de l'Eglise sur toutes les puissances séculières; sa bulle même *In Cœnâ Domini*, qu'il avait publiée dans cette vue, est tombée en désuétude depuis Clément XIV. La mémorable victoire de Lépante qu'il avait préparée en contribuant aux frais de l'armement, est l'évènement le plus remarquable de son règne. Toute sa vie fut remplie par des actes de bienfaisance, et cependant à sa mort, en 1572, le peuple se réjouit d'être débarrassé de sa censure. Il a été béatifié par Clément X cent ans après sa mort, et canonisé par Clément XI en 1713. On a de lui: des *lettres*, imprimées à Anvers, 1640, in-4. Sa *Vie* a été écrite en italien par Jérôme Catena, son secrétaire, et en latin par Ant. Cabutio, supérieur des barnabites; toutes deux se trouvent dans le recueil des Bollandistes. La plus détaillée est celle que nous a laissée le P. Touron dans les *Hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, tome 4.

PIE VI (JEAN-ANGE BRASCHI, pape sous le nom de), successeur de Clément XIV, naquit à Césène, petite ville de l'état ecclésiastique, en 1717. Sous Benoît XIV, il avait été trésorier de la chambre apostolique; son mérite l'éleva au cardinalat sous Ganganelli, et après la mort de ce pontife, Braschi fut appelé à lui succéder, le 14 fév. 1775, par les suffrages presque unanimes des cardinaux et avec l'agrément des différens souverains de l'Europe. Les prem. actes de sa puissance annoncèrent un pontife pieux et charitable, en même temps qu'un souverain digne du trône. Rome fut embellie de plusieurs monumens, les malheureux furent soulagés; on entreprit le dessèchement des marais Pontains, et sans les infortunes qui ont accablé Pie VI, peut-être eût-il réussi dans ce grand et noble projet. Faire la paix, concilier tous les esprits par des voies de modération et de douceur, était, relativement aux affaires ecclésiastiques, ce qu'il désirait le plus. Aussi en 1782, ayant eu à ce sujet quelques démêlés avec Joseph II, il fit volontiers le voyage de Vienne pour rétablir la bonne intelligence. Il avait montré la même déférence avec la cour de Naples; et, par cette sage conduite, il avait su, quoique ferme et inflexible pour tout ce qui pouvait être contraire aux intérêts de l'Eglise, se concilier l'estime et le respect des rois, même hérétiques; sa charité, sa figure douce et majestueuse, l'air noble et religieux avec lequel il officiait et paraissait en public, lui avaient attiré facilement l'amour et l'admirat. des peuples. Pie VI méritait un règne heureux et tranquille; il avait tout fait pour le préparer, lorsque la révolution française qui éclata lui fit prévoir les maux qui allaient l'accabler. Le pape ne pouvait approuver la nouvelle constitution du clergé: il lança des bulles contre les prêtres réfractaires, adressa des brefs consolans à ceux qui étaient persécutés, et ouvrit un asile à ceux qui se réfugiaient au-delà des Alpes. Cependant on l'accusa d'avoir favorisé les armées austro-russes en 1792. C'en fut assez pour le directoire, et Bonaparte reçut ordre d'entrer dans les états du Saint-Père. En 1796, le général franç. prit Urbain, Ferrare, Bologne et Ancône. La paix de Tolentino, que le pape acheta 31 millions, et pour laquelle il livra en outre plusieurs des chefs-d'œuvre en tout genre qui décoraient Rome, retarda un instant sa chute. La mort de Duphot, tué d'un coup de feu dans une émeute, fut un nouv. prétexte pour le directoire; on accusa le St père et les Romains, on cria à la révolte, et le général Berthier vint camper (29 janv. 1798) devant Rome, dont bientôt les portes lui furent ouvertes. Maître de la personne du St père, il le fit transporter à Sienne, puis dans une chartreuse près de Florence. On le promena ainsi quelque temps en Italie; enfin, malgré les souffrances qui menaçaient sa vie, le directoire, alarmé des progrès des armées russe et autrichienne, crut devoir s'assurer de la personne du pape en le faisant amener en France. L'illustre et malheureux captif, puisant toutes ses forces dans la religion, montra une patience et une douceur inaltérables. Il eut au moins pour consolation dans ses disgrâces, les témoignages d'amour que lui prodiguèrent les peuples a Gap, à Grenoble, à Veiron: hommages sincères rendus à un pontife mourant dans l'infortune. Arrivé à Valence où était fixé son séjour, Pie VI sentit redoubler ses douleurs, et il expira le 29 août 1798, entouré de quelques amis fidèles. On lui accorda quelques honneurs funèbres. A l'époque du concordat son corps a été rendu à la basilique de St-Pierre, et ses entrailles ont été déposées à Valence. Il a paru des *Mémoires historiques et philosophiques* qui sont contre Pie VI une virulente diatribe; l'abbé Blanchard a défendu la mémoire de ce pontife dans un *Précis sur sa vie*, Londres, 1800, in-12. Nous citerons en outre, comme ouvr. utiles à consulter pour l'histoire de ce souverain pontife, *les Martyrs de la foi*, par M. l'abbé Aimé Guillon; *Viaggio del Pelegrino apostolico*, Rome, 1799; les *Mém. de M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau*, publ. en plusieurs parties sous les titres suivans: *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution franç., recueillis par les ordres de Pie VI*, Rome, 1794-95, 2 vol. in-8; *Bienfaits de Pie VI et de ses états envers les Français emigrés*, Rome, 1796, in-8, trad. en italien; *Oraison funèbre de Pie VI*, prononcée en latin par Mgr. Brancadoro, Venise, in-8, trad. en fr., et dédiée à S. M. Louis XVIII, Venise, 1800, in-fol., in-8 et in-16, traduite du français en italien par d'Auribeau (Rimini 1800), et augmentée d'un grand nombre de notes inédites et précieuses sur l'enlèvem. de Pie VI, son voy. en France et sa mort. Enfin nous avons des *Extraits* de quelques écrits de l'auteur des *Mémoires* ci-dessus, impr. à Pise, 1814, 2 vol. in-8, et qui renferment des détails inédits. M. Durozoir a pub. en 1825, sous le titre d'*Eloge histor. de Pie VI* (Paris, Cosson, in-8), un panégyrique de l'infortuné pontife qu'il semble surtout avoir voulu venger de la France et des monumens qui y subsistent à la défaveur de ce St père. V. les *Tables du Moniteur* jusqu'à 1800.

PIE VII (GRÉGOIRE-LOUIS-BARNABÉ CHIARA-

MONTI), né en 1740, à Césène dans la Romagne, d'une famille noble mais peu aisée, et se disant alliée à la maison française de Clermont, prit de bonne heure l'habit de bénédictin, et prononça ses vœux au couvent de Ste-Marie dans sa ville natale (1758). Il alla peu après commencer au monastère de Ste-Justine, à Padoue, ses études théologiques, qu'il termina au collége de St-Anselme à Rome. Devenu à son tour professeur, il enseignait depuis 9 ans la théologie dogmatique dans ce même séminaire, lorsqu'à son avènem. au pontificat, Pie VI, dont il était parent, l'éleva à la dignité d'abbé dans son ordre. Nommé à 40 ans évêq. de Tivoli, Chiaramonti fut décoré de la pourpre en 1785, et transféré en même temps au siége d'Imola, en remplacement du card. Bondi, oncle maternel de Pie VI. Sur ce nouveau siége, comme dans celui qu'il quittait, le prélat se fit aimer par sa modération et sa charité; et lorsqu'en 1796 le traité de Tolentino eut détaché son diocèse de l'état romain pour l'incorporer à la républ. cisalpine, non-seulement il prêcha à son troupeau la soumission et l'obéissance, mais il prévint une foule de vengeances par le crédit que sa conduite lui avait acquis auprès des vainqueurs de l'Italie. La mort de Pie VI ayant rendu vacante la chaire de St-Pierre, le sacré collége fut convoqué à Venise. Les débats du conclave furent longs; deux factions obstinées le partageaient; elles firent de vains efforts pour composer une majorité de suffrages à leurs candidats, et c'est à l'impossibilité où elles furent d'y parvenir que Chiaramonti dut son élect. (14 mars 1800). Le pontife, qu'on cherchait à retenir, partit incontinent pour Rome; il y fit son entrée solennelle le 3 juillet suivant, et put bientôt s'applaudir d'être venu lutter en faveur de la tolérance et de l'humanité contre les vexations qu'exerçaient dans l'état romain les troupes napolitaines, puis contre les réactions de la cour de Sicile envers Naples. Après avoir fait choix de l'habile Consalvi pour son ministre, il porta ses soins à l'administration intérieure. La bulle *Post Diurnas*, qu'il lança le 30 nov. 1800, établit, avec des réglem. d'une haute sagesse, la formation d'un ordre judiciaire; l'agricult., les beaux-arts commencèrent à renaître, et le commerce affranchi de toutes entraves, prit dans Rome un essor jusqu'alors inconnu. Les intérêts de l'Eglise ne réclamaient pas moins instamment la sagesse et les efforts de Pie VII. C'était alors une opinion fort accréditée que cette révolut. française, qui avait porté de si rudes atteintes à la hiérarchie sacerdotale, était surtout l'œuvre des philosophes : de là naquit la pensée de relever de sa défaite la société redoutable des jésuites, milice toute dévouée au saint-siége, et qui autrefois avait montré, dans ce qu'on appelait l'instruction de la jeunesse, tant d'adresse à restreindre à un cercle donné la marche des esprits, et tant de persévérance à combattre les innovations intellectuelles, quelle qu'en fût la nature ou l'espèce. Accédant aux demandes spontanées des cours de St-Pétersbourg et de Naples, Pie VII donna aux jésuites des brefs d'autorisation pour se reformer par maisons dans certaines contrées de l'empire de Russie et dans le royaume de Sicile : plus tard la société elle-même fut formellement rétablie par la bulle du 7 août 1814; et c'est dans ce même temps que le saint-siége lançait ses foudres contre les francs-maçons, contre les sociétés secrètes d'Italie, dites de *Carbonari*, et enfin contre les sociétés bibliques elles-mêmes. Mais n'anticipons point sur la marche des évènemens. La France prenait une face nouvelle. Bonaparte qui venait de renverser le gouvernement directorial, voulut faire concourir la religion aux nouvelles usurpations qu'il méditait. Du champ de bataille de Marengo il ouvrit avec le St-siége les premières négociations d'un concordat, qui fut signé entre la France et Rome, le 15 juillet 1801. Mais une longue série de mécontentemens réciproques et de démêlés allait naître de l'exécution même ou de l'interprétation de ce traité. Vers 1804, le consul, devenu empereur, voulut engager le saint père à venir le sacrer à Paris; il se montra un peu plus traitable. Pie VII ne se dissimulait pas que par cette démarche il allait s'attirer l'animadversion de toutes les têtes couronnées; mais il se flattait qu'elle lui devait fournir l'occasion et les moyens d'obtenir ce qu'il demandait dans l'intérêt de l'Eglise : il céda aux désirs de Napoléon et vint à Paris. Ses espérances furent trompées; le nouvel empereur voulait des concessions, mais n'en accordait pas; et quelques mois après le retour du saint père à Rome, le général Gouvion-Saint-Cyr s'emparait d'Ancône ainsi que des villes maritimes sur l'Adriatique. Les réclamat. de Pie VII eurent pour réponse, que, s'il voulait conserver ses états, il devait en fermer les ports aux Anglais. Résolu à ne rompre sa neutralité naturelle avec aucune puissance de l'Europe, le pape montra alors toute sa fermeté; les états de l'Eglise étaient un domaine qui lui était confié; il ne pouvait le céder; il ne pouvait le défendre : il attendit les évènem. Une excommunication qu'il lança contre son ambitieux ennemi était le seul moyen qui lui restât de protester publiquement contre ses usurpat. En 1809, les généraux Miollis et Radet occupèrent Rome; Pie VII était assiégé dans le palais Quirinal. Radet y pénétra dans la nuit du 5 au 6 juillet, et signifia au pape qu'il fallait, ou renoncer à la puissance temporelle, ou le suivre. Pie VII se leva sans répondre et obéit. Bientôt il fut enlevé de Rome, et ensuite amené à Fontainebleau, où il montra la même constance. Les premiers revers de Napoléon, et surtout la révolte du roi Joachim, l'engagèrent à renvoyer le pape en Italie; et il le fit partir le 23 janvier 1814. Le pontife fut aussi ferme contre les offres de Joachim que contre les menaces de l'empereur, et après avoir lutté encore quelque temps, il eut la consolation de voir l'intégrité et l'indépendance de ses états respectées par le congrès de Vienne. Un bon gouvernement le fit alors aimer de ses sujets, comme sa fermeté dans le malheur lui avait mérité l'intérêt et l'admiration. Digne successeur de St Pierre et vicaire de Jésus-Christ, il reçut dans ses états la famille persécutée de celui qui avait été son plus cruel ennemi. Il jouissait en bonne santé du repos qu'il avait si bien acheté; lorsque le 6 juillet 1823, anniversaire du jour où il avait été enlevé de Rome, une chute vint hâter la fin de ses jours, et lui causa la maladie dont il est mort le 20 août suivant. Il avait bien mérité tous les regrets qui l'ont suivi dans la tombe, et il a laissé au cardinal della Genga, son successeur sous le nom de Léon XII, outre le patrimoine de l'Eglise intègre, l'exemple des plus grandes vertus, comme pape et comme souverain. Parmi les nombreux écrits qui ont trait à la *vie* ou aux divers actes du pontificat de Pie VII, nous mentionnerons : *Omelia del cittadino cardinale Chiaramonti, vescovo d'Imola.... nel giorno del santissimo natale, l'anno* 1795, traduit en franç. par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, Paris, 1814, in-8; 3e édit. avec le texte italien, 1818, in-8 : c'est sur cette version qu'ont été faites celles qui ont paru en allem., en angl., en espagnol; *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, 1814, in-8, plus. fois réimprimé; *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, par M. A. de Beauchamp, Paris, 1814, in-12; *Relation authentique de l'assaut donné le* 6 *juillet* 1809 *au palais Quirinal*, trad. de l'ital. par *Lemière d'Argy*, Paris, Nicolle, 1814, in-8; *les Quatre Concordats*, etc., par M. de Pradt, Paris, Bechet, 1818, 2 vol. in-8, plus. fois réimpr.; *du Pape et des jésuites*, ou *Exposé de quelques évènemens du pontificat de Pie VII* (par M. Tabaraud), 1815, in-8, 2e édit.;

Esquisses histor. et politiques sur Pie VII, etc., par M. Guadet, 1823, in-8; *Précis histor. sur Pie VII*, etc., par J. Cohen, Paris, Delaunay et Le Clère, in-8; *Vie du souverain pontife Pie VII*, par H. Simon, 1823, in-18.

PIEDAD (le docteur FRANCESCO de LA), est l'auteur que l'on croit pseudonyme de plus. ouvr. satiriques, entre autres un contre les jésuites, sous le titre suivant : *Teatro jesuitico, apologetico discurso con saludables*, Coimbre, 1654, in-4.

PIÉMONT. V. SARDAIGNE et SAVOIE.

PIEMONT (NICOLAS OPGANG surnommé), peintre paysagiste, né à Amsterdam en 1659, m. à Vallenhoven, dans le Piémont, en 1709; fut élève de Martin Saagmolen et de Nicolas Molenaer. Ayant séjourné fort long-temps en Italie, il y a laissé ses ouvr., et on n'en trouve que très-peu dans la Hollande, sa patrie.

PIEMONTESE (ALESSI), nom sous lequel Guillaume Ruscelli, médecin ital., mort en 1565, a publié le secret de ses remèdes. On en a fait des éditions nombreuses, in-8 et in-16.

PIEN, jésuite flamand, mort en 1740, fut un des collaborateurs bollandistes de la continuation des *Actes des saints*. La *Vie de St Ignace*, qui y a été insérée, lui appartient.

PIENNES (JEANNE DE HALLUYN DE), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, fut passionnément aimée de Franç. de Montmorency, fils du connétable de ce nom, et en reçut par écrit une promesse de mariage. La famille du jeune Montmorency y ayant mis opposition, elle s'en désista elle-même et se retira au couvent des Filles-Dieu à Paris. Le P. Berthier (t. 54 de *l'Hist. de l'Eglise gallicane*) a donné d'amples détails sur ces faits.

PIENS (FRANÇOIS), médecin du 17[e] S., exerça sa profession à Hoorn dans la West-Frise, et publia en lat. un *Tr. des fièvres*, qui a été réimp. à Genève, 1689, in-4.

PIEPAPE (NICOLAS-JOSEPH PHILPIN DE), lieutenant-général des bailliage et présidial de Langres, où il naquit en 1731, fut appelé à Paris par le garde des sceaux en 1787, pour être commissaire du roi, chargé de la rédaction des réglemens relatifs aux frais de justice. Il publia des *Observations sur les lois criminelles de France* (Paris, 1789-90, 2 vol. in-4), recommandables par des principes très-justes et très-favorables à l'humanité. Il m. dans les prisons de Langres en 1793, et a laissé d'autres MSs. qui n'ont point été publiés; ce sont entre autres : des *Observations sur l'hist.*; une *Traduct. de Florus* et des *Poésies fugitives*.

PIERCE (EDWARD), peintre anglais, mort à Londres vers le milieu du siècle dernier, se distingua dans les genres de l'histoire et du paysage, sous les règnes de Charles I[er] et de Charles II. La plupart de ses ouvr. furent la proie des flammes, dans l'incendie de Londres de 1666.

PIERCE (JACQUES), théologien presbytérien anglais, né à Exeter, mort en 1730 dans la même ville, desservait une congrégation; mais un pamphlet, intitulé *l'Inquisition d'Occident*, lui fit perdre sa place en 1725. On a encore de lui une *Défense des protestans dissidens*; des *Commentaires sur les Epîtres de St Paul*, et plus. *Sermons*.

PIÉRIDES (mythologie), filles de Piérus, roi de Macédoine, furent métamorphosées en pies, selon la fable, pour avoir disputé aux Muses le prix de la poésie. On donne quelquefois aux Muses elles-mêmes le nom de Piérides, soit à cause de leur victoire sur les filles de Piérus, soit à cause du mont Piérus, en Thessalie, qui leur était consacré.

PIERIUS. V. VALERIANUS.

PIERQUIN (JEAN), curé de Châtel-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims, né à Charleville vers 1672, mort en 1742, avait consacré à l'étude de la physique le temps dont il pouvait disposer après avoir rempli les fonctions de son ministère. On a de lui : des *Œuvres philosophiq. et géographiq.*, Paris, 1744, 1 vol. in-12; une *Vie de St Juvin*, Nanci, 1732, 1 vol. in-8; et deux *dissertations*, l'une *sur la conception de J.-C. dans le sein de la Vierge Marie*, et l'autre sur une *Ste Face*, conservée dans le monastère de Montreuil-sous-Laon, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux.

PIERRE (ST), dit *le Prince des apôtres*, fils de Jean et frère de St André, se nommait d'abord *Simon*. Son frère, qui avait été le prem. disciple du Sauveur, le présenta à ce maître divin, qui le choisit pour être son vicaire, et lui donna le nom de *Cephas* (Pierre), comme à la pierre fondamentale de son église. Nous ne rapporterons point toutes les circonstances de la vie de ce saint. L'Evangile en donne les détails jusqu'à la descente du Saint-Esprit. Après ce grand évènement, on sait que ses discours et ses miracles convertirent dans Jérusalem un gr. nombre de Juifs. Dans la suite, ayant quitté cette ville pour prêcher parmi les nations, il fixa son premier siége à Antioche. On croit qu'il vint à Rome sous le règne de Néron, et qu'il y souffrit le martyre avec saint Paul l'an 65. On a de lui 2 *épîtres* adressées de Rome aux Juifs convertis.

PIERRE (ST), l'un des plus illustres prélats de son temps, occupait vers l'an 300 le siége d'Alexandrie, et souffrit le martyre en 311. Pendant son épiscopat, il avait composé des *canons pénitentiaux*; il a laissé en outre quelques *lettres*, qui ont été conservées par Théodoret dans le 4[e] livre de son *Histoire*.

PIERRE (ST), religieux de l'ordre de Saint-Bernard, né en 1100, et élevé malgré lui sur le siége archiépiscopal de Tarentaise en Savoie, était si renommé pour sa sagesse et ses vertus, que le pape ne craignit point de le choisir pour conciliateur entre Louis VII, roi de France, et Henri II, roi d'Angleterre. Il réussit; et, s'il n'eut pas le même succès lorsqu'il voulut réconcilier le roi d'Angleterre avec son fils, ce n'est point le pieux archevêque qu'il faut en accuser. Il m. en 1174, et fut mis au rang des saints en 1191 sous le pontificat de Célestin III. On trouve sa *vie* dans *l'Histoire de Cîteaux*, par D. Lenain, t. 2.

PIERRE CHRYSOLOGUE (ST), archevêque de Ravenne, né à Imola, élu vers 433, et mort en 452, se distingua par son attachement à la foi orthodoxe. Son éloquence lui a valu le surnom de *Chrysologue*, qui lui fut donné deux siècles et demi après sa mort par l'archevêque Félix. On a de lui : 176 *discours* ou *homélies*, qui ont été recueillis par le P. Séb. Paoli, clerc régulier. La meilleure édition est celle d'Augsbourg, 1758, 1 vol. intit. : *S. Petri Chrysologi Sermones aurei cum notis variorum*.

PIERRE *d'Alcantara* (SAINT), fils d'un gouverneur de cette ville, où il naquit en 1499, renonça, dès l'âge de 16 ans, aux avantages que sa naissance lui promettait dans le monde, pour entrer dans un cloître de l'ordre de Saint-François. Il y devint un modèle de pénitence et de mortificat. Sainte Thérèse, qui fait un grand éloge des vertus de ce saint, a donné en même temps plusieurs détails sur l'austérité de sa vie, qu'il termina en 1562. On a de lui : un *Traité de l'oraison mentale*, et un autre *de la Paix de l'âme*. Il a été béatifié par Grégoire XV en 1622, et mis au rang des saints par Clément IX en 1629.

PIERRE. V. MARTYR, NOLASQUE et PASCAL.

PIERRE DE COURTENAI, empereur de Constantinople, comte de Nevers et cousin-germain de Philippe-Auguste, auquel il fut toujours fidèle, se vit en 1216 appelé à l'empire de Constantinople à la mort de Henri I[er], frère de Baudouin, qui, à la tête des croisés, s'était emparé en 1204 de cette capitale de l'Orient. Il s'y rendit avec sa femme et ses enfans. Trahi d'abord par les Vénitiens, et en-

suite par Théodore Lange, de la famille des Commène, il fut pris par ce dern., et mis à mort après deux ans de captivité.

PIERRE Ier (ALEXIOWITSCH), tzar de Moscovie, surnommé *le Grand*, naquit en 1672. Il était fils du tzar Alexis Michaëlowitsch, et succéda à son frère aîné. Les premières années de son règne furent troublées par une révolte. Il était sur le trône au préjudice d'Ivan, un de ses frères. Les strélitsch, que l'on pourrait appeler les janissaires russes, prirent le parti du prince que l'on frustrait du trône, et Pierre fut obligé de le partager avec lui. Bientôt la m. lui enleva son collègue. Déjà il avait montré une partie de son ardeur milit. et de ses talens polit. La prise d'Azof, en 1696, donna aux Russes une place qui leur servit de barrière contre les attaques des Turks. Le tzar avait établi dans ses armées une discipline nouvelle. Il méditait un plus grand projet. Toutes les nations de l'Europe étaient alors policées; la Russie seule était encore plongée dans la barbarie. Pierre méditait de faire un voyage chez les autres peuples, pour s'instruire de tout ce qui pouvait contribuer à la fortune et à la prospérité d'un état; et, dans ce dessein, il se rendit en Hollande en 1697 par l'Allemagne. Les chantiers de Saardam, village à deux lieues d'Amsterdam, étaient alors les plus célèbres pour la construction des vaisseaux. Sous le nom de Peter Michaëlof, le tzar se fit inscrire parmi les ouvriers, reçut leurs leçons, et devint bientôt habile charpentier. De Hollande, il passa en Angleterre, où il trouva des ingénieurs capables d'achever et de diriger le canal qui devait joindre le Don et le Wolga. Pierre se disposait à passer aussi en Italie, lorsqu'il apprit à Vienne une nouvelle révolte des strélitz. Arrivé dans ses états, il montra une sévérité que l'on peut taxer de cruauté. Il fit périr presque tous les rebelles, qui étaient au nombre de 40,000, et fut lui-même le bourreau de plusieurs. Il établit à cette époque plusieurs réformes; mais bientôt de législ. il voulut redevenir conquérant. Charles XII, très-jeune encore, venait de monter sur le trône de Suède. Auguste, roi de Pologne, et le tzar prétendirent lui enlever son royaume. De là vint cette guerre qui fut, pendant 9 ans, si glorieuse pour le jeune monarque suédois, et si désastreuse pour ses ennemis; mais, comme l'avait prédit le prince russe, les Suédois lui avaient appris eux-mêmes à les vaincre, et la journée de Pultawa, en 1709, changea la fortune. La Livonie, l'Ingrie, la Finlande, une partie de la Poméranie suédoise furent les fruits de cette victoire, qui abattit la puissance de Charles. A son retour, le tzar fut enfermé par les Turks près de la rivière de Pruth. La tzarine Catherine le tira d'embarras en traitant avec le général ennemi, et lui sauva ainsi la honte et les suites fâcheuses d'une défaite. Ce fut en mémoire de cet évènement qu'il fonda pour les femmes l'ordre de Ste-Catherine, comme au retour de ses voy. il avait fondé ceux de St-André et de St-Alex.-Neuski pour récompenser le mérite, soit civil, soit militaire. Quand il vit ses états pacifiés, il songea encore à aller étudier les autres nations d'Europe. Il vint en France en 1717; et, après avoir parcouru tous les pays, observant tout, et cherchant à profiter de tout, il retourna dans son empire exercer de nouvelles cruautés. Celui qui s'était montré avec les Suédois captifs un vainqueur clément et magnanime, fut envers son infortuné fils, le tzarowitsch Alexis, le plus injuste et le plus barbare des pères. Ce jeune prince fut condamné à mort sur un soupçon; et l'on a accusé son père d'avoir été lui-même l'exécuteur secret de ce jugement. On trouva le condamné mort dans sa prison. Le tzar ne s'occupait plus que de ses réformes et de ses établissemens. La ville de Saint-Pétersboursg s'élevait; et, par son ordre, on dressait le plan de la mer Caspienne, dont ses troupes avaient, en 1722 et 1723, soumis les bords. Peu après, le tzar fut attaqué d'une rétention d'urine, dont il m. le 28 janvier 1725, âgé de 53 ans. L'*Hist. de la Russie*, sous son règne, pub. par Voltaire, est une apol. de ce qu'on lui reproche, et un panégyrique de ses gr. qualités. Quoique Montesquieu l'accuse de s'y être mal pris pour policer ses états et d'avoir agi en tyran, on ne peut nier que, comme législat., il ne mérite d'occuper un rang distingué dans l'hist.; il faut pourtant convenir qu'il mérite plutôt la réputation d'homme extraordin. que celle de grand homme. Sa cruauté, poussée jusqu'à la barbarie, et d'autres vices qu'on lui reproche en sont la preuve. On peut consulter, pour l'histoire de Pierre-le-Grand, entre autres écrits, les suivans : *Histoire de Pierre-le-Grand*, par Halem (en allemand), Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8; *Anecdotes originales de Pierre-le-Grand*, par M. Staehlin, trad. de l'allem., Strasbourg, 1787, 1 vol. in-8; *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand* (par Rousset, sous le nom d'Iwan Neste-Suranoi), La Haye, 1725, 4 vol. in-12; *Hist. de Pierre Ier*, Amsterdam, 1742, 1 vol. in-4, et 3 vol. in-12. Quant à l'*Hist. de l'empire de Russie sous Pierre-le Grand*, c'est un livre écrit avec une partialité remarquable. Nous avons en outre une tragédie de *Pierre-le-Grand*, par M. Carion-Nisas, représentée et imprimée en 1804, in-8; et un poème intitulé *la Pétréide*, par Thomas.

PIERRE II, empereur de Russie, fils de l'infortuné tzarowitsch Alexis, que le tzar Pierre-le-Grand, son père, fit périr si cruellement, succéda en 1727 à l'impératrice Catherine. Il n'avait encore que 12 ans, et, ayant été attaqué de la petite-vérole, il en m. en 1730. Son règne de deux ans et quelques mois n'offre rien de remarquable que la disgrâce de Mentschikoff, relégué en Sibérie. Anne Ivanowna lui succéda.

PIERRE III, emp. de Russie, né en 1728 d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fut nommé en 1742 gr.-duc de Russie par Elisabeth, sa tante. Le lendemain du jour où il avait été ainsi désigné pour lui succéder à l'empire, des ambassadeurs suédois vinrent lui offrir la couronne de Stockholm. Il refusa, et fut proclamé empereur de Russie le 5 janvier 1762. Les commencemens de son règne furent heureux; mais, voulant imiter le roi de Prusse, il alla trop vite dans les changemens qu'il projetait. On murmura, on se révolta, et il fut détrôné en 1762. Sa femme fut reconnue impératrice, sous le nom de Catherine II, le 6 juillet 1762. Jeté en prison, Pierre III y m. sept jours après, empoisonné et assassiné. On trouvera des détails circonstanciés de cette catastrophe dans le récit qu'en a fait Rulhières. Nous indiquerons en outre les deux ouvrages suivans : *Histoire de la vie de Pierre III*, par M. Saldern, Metz, 1802, in-8; et *Histoire de Pierre III et des Amours de Catherine II*, par M. Lavaux, Paris, 1798, 3 vol. in-8; bien que le premier passe pour un panégyrique, et le second pour un pamphlet.

PIERRE, roi des Bulgares, surnommé *Calo-Pierre*, ou *le Beau-Pierre*, était Valaque de nation, et fut avec son frère Azan le fondateur du second royaume de Bulgarie. Dès l'an 1186, il avait formé le projet de secouer le joug de l'empire grec, et, malgré de premiers revers, il poursuivit avec constance l'exécution de ses desseins, et réussit à former un petit royaume, qui subsista jusqu'à la conquête qu'en firent les Turks sous le sulthan Amuraht. Azan et Pierre m. assassinés. Joanice ou Jean Ier, surnommé *Calo-Jean*, succéda à ce dern.

PIERRE Ier ou PEDRO, roi de Navarre et d'Aragon, fut proclamé roi après la mort de Sanche-Ramire, son père, dans le camp devant la ville d'Huesca, en 1094. Après la cérémonie de son couronnement, et les premiers soins donnés à l'administration de son royaume, il continua la guerre,

et prit Huesca en 1096, après avoir gagné la bataille d'Alcazar. Ce succès fut suivi de la prise de Balbastro et de plusieurs autres avantages considérables. Don Pedro m. le 28 septembre 1104. Alphonse, son frère, surn. *le Batailleur*, lui succ.

PIERRE ou PEDRO II, roi d'Aragon, fils et successeur d'Alphonse II, monta sur le trône en 1196. Son premier soin fut de poursuivre les Vaudois. Bientôt une guerre contre le roi de Navarre l'occupa, et l'unit à Alphonse IX, roi de Castille. La principale action de son règne est la bataille des Naves de Tolosa, dans laquelle, conjointem. avec les monarques de Castille et de Navarre, il battit complètement les mahométans en 1212. Peu après, s'étant mis à la tête des Albigeois, il fut défait et tué, le 17 septembre 1213, à la bataille de Muret. Le prince Jayme ou Jacques, son fils, encore mineur, fut reconnu pour son successeur dans une assemblée des états, et la tutelle fut confiée à don Sanche, son oncle, et au gr.-maître des Templ.

PIERRE ou PEDRO III, surnommé *le Grand*, roi d'Aragon, né en 1239, succéda en 1276 à Jacques I[er], son père. Les premiers temps de son règne furent troublés par quelques démêlés domestiques; mais ce qui l'a surtout fait connaître, ce sont ses prétentions au royaume de Sicile, qu'il disputait à Charles d'Anjou. On le soupçonna même d'avoir conseillé les vêpres siciliennes (*v.* PHILIPPE III). Cette opinion lui attira de la part du pape une excommunication. Alors, en vertu de l'interdit mis sur ses états d'Aragon, Charles d'Anjou, conduit par Philippe-le-Hardi, roi de France, marcha contre les états espagnols de Pierre; mais ses succès furent éphémères. Pierre III obtint l'absol. des censures dont il était frappé, et m. à Villefranche-de-Panadès en 1285. Son fils, Alphonse III, lui succ.

PIERRE IV, roi d'Aragon, surnommé *le Cruel*, contemporain de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, ne se fit pas beaucoup plus aimer que lui, et se fit plutôt craindre de ses sujets, qui se portèrent à quelques révoltes, dont le souverain triompha, mais non toujours sans peine. Il naquit en 1319 le 15 septembre, et succéda en 1336 à son père, Alphonse IV. Outre les guerres intérieures, il s'unit aussi aux rois de Castille et de Navarre pour combattre les Maures, et le fit avec succès. Les troubles de la Sardaigne et ses démêlés avec Pierre-le-Cruel l'occupèrent aussi pendant une grande partie de son règne. Il avait réussi à rétablir la paix, et on venait de célébrer la 50e année de sa puissance, lorsqu'il m. le 5 janvier 1387, âgé de 68 ans. Jean, son fils aîné, lui succéda.

PIERRE-LE-CRUEL, roi de Castille, né à Burgos le 30 août 1334, succéda en 1350 à son pèr Alphonse XI. Son règne n'est célèbre que par se cruautés. On a vu dans l'article précédent qu'il eu quelques démêlés avec Pierre IV, roi d'Aragon. Ses cruautés excitèrent la révolte des grands de son royaume; il crut pouvoir se mettre au-dessus de leur ressentiment, en faisant mourir Frédéric, son frère, don Juan, son cousin, et Blanche de Bourbon, son épouse, qu'il avait déjà fait jeter dans les fers, et dont le malheur avait touché les Castillans. Ces nouv. crimes firent donner la couronne à Henri de Transtamare, frère natur. de Pierre. Réfugié en Guienne, Pierre fut, en 1367, rétabli sur son trône par les Anglais. Mais l'année suivante Transtamare, avec l'aide de Duguesclin, vainquit Pierre dans une bataille; ensuite il le tua traitreusement. On peut consulter, pour l'hist. de ce prince, les ouvrages suivans: *el Rey don Pedro (llamado el Cruel, el Justiciero, y el necesitado rey de Castilla) defendido*, par don J.-A. de Vera y Zuniga, comte de La Roca, Madrid, 1648, in-4; *History of the reign of Peter the Cruel, king of Castile and Leon*, par J. Talbot-Dillon, Londres, 1788, 2 vol. in-8; traduit en allemand, Leipsig, 1790, in-8; et, en franç., par M[lle] Freidure de Rezelle, Paris, 1790, 2 vol. in-8. Nous avons une tragédie de *Pierre-le-Cruel*, par du Belloy, jouée en 1772, impr. en 1777, et une autre intitulée *Don Pèdre*, par Voltaire, impr. en 1775, et précédée d'un *discours historique et critique*.

PIERRE, roi de Hongrie, surnommé *l'Allemand* à cause de sa prédilection pour cette nation, succéda à Etienne I[er], son oncle, l'an 1038. Ses cruautés et ses débauches l'ayant rendu odieux à son peuple et surtout aux grands, qu'il avait dépouillés de tous les emplois pour les donner à des étrangers, il fut momentaném. forcé de descendre du trône, et de céder la place à Aba, beau-frère d'Etienne. Mais il y remonta, l'an 1044, avec le secours de l'empereur Henri III. Au lieu de chercher à calmer les esprits, il les irrita par les cruautés qu'il exerça envers ceux qui s'étaient déclarés pour Etienne. Une conspirat., dont le chef était André, prince du sang royal de Hongrie, éclata contre lui. Il tomba entre les mains de celui-ci, eut les yeux crevés, et fut jeté dans une prison, où il m. au bout de trois jours, l'an 1047.

PIERRE I[er], roi de Portugal, né à Coïmbre en 1320, fils et successeur d'Alphonse IV, monta sur le trône en 1357. Son premier soin fut de venger la mort de l'infortunée Inès de Castro, son épouse, qui avait été assassinée par les ordres d'Alphonse IV. Il donna des règlemens utiles, diminua les impôts, en un mot, il se fit aimer de ses sujets, et m. fort regretté, le 18 janvier 1367, à l'âge de 48 ans. Son histoire, écrite par Fernand Lopez, a été publiée avec des *augmentations* par Joseph Pereira Bayam, prêtre de Lisbonne, sous le titre suiv.: *Chron. del rey D. Pedro, I° deste nome, cognominado o Justiciero*, etc., Lisbonne, 1735, in-8.

PIERRE ou PEDRE II, roi de Portugal, troisième fils de Jean IV, né en 1648, seconda les projets de la reine Marie-Elisabeth de Savoie, et contribua à faire déclarer son frère Alphonse incapable de régner. On soutenait que le mariage de la reine n'était pas consommé. Devenu régent du royaume, Pierre, qui déjà était l'amant de sa belle-sœur, se fit autoriser par le pape à l'épouser; il monta sur le trône à la m. de son frère, arrivée en 1683, et l'occupa jusqu'en 1706, époque où il m. âgé de 58 ans. Jean V, son fils, lui succéda. On trouve des détails circonstanciés sur le règne de ce prince dans la *Relation de la cour du Portugal, sous D. Pèdre II*, trad. de l'anglais, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. La *Vie de la reine Marie de Savoie-Nemours*, son épouse, par le père Dorléans, a été publiée à Paris, 1696, in-12.

PIERRE II, roi de Sicile, succéda en 1337 à Frédéric I[er], son père. Son règne ne dura que cinq ans, et, pendant ce court espace de temps, il se fit haïr de ses sujets par sa cruauté et toutes sortes de mauvaises qualités. La révolte troublait son roy., et ses voisins se disposaient à en profiter, lorsqu'il m. en 1342, laissant un fils en bas âge, nommé Louis, qui régna sous la tutelle du duc de Randazzo, son oncle.

PIERRE, surnommé *Mauclerc*, duc ou comte de Bretagne, était fils de Robert, comte de Dreux, et n'eut de droits sur la Bretagne que comme époux d'Alix, fille de Gui de Thouars et héritière de ce duché. Pierre, peu reconnaissant envers Philippe-Auguste, qui lui avait procuré cette alliance, se révolta plusieurs fois pendant la minorité de saint Louis, et entra dans la ligue des seigneurs contre Blanche de Castille, régente du royaume. Ses rébellions n'eurent d'autre résultat que de le rendre malheureux. En 1240, il tourna contre les Sarasins son humeur inquiète, et prit la croix: mais il revint en France sans être corrigé. Alix était morte depuis long-temps. L'aîné de ses fils était majeur; et Pierre Mauclerc, réduit à la condition de simple particulier, ne pouvait occasioner de grands troubles. Il suivit saint Louis en Egypte, fut fait pri-

sonnier comme les autres compagnons du monarque franç., et m. en revenant en France en 1250.

PIERRE II, duc de Bretagne, prit possession de cette seigneurie, en 1450, à la mort de François Ier, son frère. Il rendit ses sujets heureux, et sut se faire aimer des nobles, du clergé et du peuple. On lui reproche une superstition poussée jusqu'à la faiblesse. Il m. sans enfans à Nantes en 1457.

PIERRE Ier, patriarche d'Arménie, surnommé *Kedatards*, succéda en 1019 à Sergius Ier. Pendant la durée de son patriarcat, l'Arménie fut troublée par des dissensions intestines; et Pierre, tantôt sous la domination d'un parti, tantôt soumis à un autre, eut quelques disgrâces et mauvais traitemens à subir. Il m. l'an 1058 au monast. de Ste-Croix. Il a laissé des *homélies* et des *cantiques*, qui n'ont pas été publiés.

PIERRE II, surnommé *Hromglaietsi*, fut élevé, en 1748, à la dignité patriarcale, après la déposition de Lazare de Djahoug. Mais le parti qui l'avait favorisé ayant eu le dessous, son rival le fit enfermer dans un cachot, dont la porte fut murée, et où il m. de faim.

PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE), prem. peintre du roi, mort en 1789 à Paris, âgé de 75 ans, réunissait les agrémens de la figure et de l'esprit aux avantages d'une fortune indépendante; et cet ensemble contribua, plus peut-être que son talent de peintre, à lui faire un nom dans le monde, et à son avancement à la cour. On cite, parmi ses tableaux : *St Pierre guérissant le Boiteux;* la *Mort d'Hérode*, à Saint-Germain-des-Prés; le *St François*, à l'église de St-Sulpice; un autre *St François*, à l'église de St-Louis à Versailles; la *coupole* de la chapelle de la Vierge à Saint-Roch. Il se distingue par une manière large et facile.

PIERRE-ALPHONSE (RABBI-MOÏSE-SEPHARDI), médecin, né à Huesca, en Espagne, l'an 1062, fut élevé dans la religion judaïque, mais il se fit baptiser à l'âge de 44 ans. Ses connaissances en médecine lui méritèrent le titre de médecin d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, son protecteur. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé des dialogues, dans lesquels il répond à ceux qui l'accusaient d'avoir embrassé le catholicisme dans des vues d'intérêt. Ils ont été mis au jour sous le titre de *Dialogi lectu dignissimi in quibus impiæ Judæorum opiniones........ confutantur, quædamque prophetarum abstrusiora loca explicantur*, Cologne, 1536, in-8, et ont été insérés dans la grande Bibliothèque des Pères, t. 21, édit. de Lyon.

PIERRE *de Baume* (*Petrus de Balmâ*), général de l'ordre des dominic., né vers la fin du 13e S., mort à Paris en 1345, a laissé des *Postilles sur les Evangiles*, conservées en MS. à la Bibl. de Bâle.

PIERRE *de Blois*, ainsi nommé du nom de la ville où il naquit vers le milieu du 12e S., l'un des meilleurs écrivains ecclésiastiques de son temps, précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile, fut appelé en Angleterre par Henri II, qui lui donna l'archidiaconat de Bath, et ensuite celui de Londres, qui était une charge moins lucrative. Il fut fort estimé de son temps, bien qu'il s'élevât avec force contre les dérèglem. du siècle. Pierre de Blois mourut en Angleterre vers l'an 1200. La meilleure édit. de ses œuvres est celle de Pierre de Goussainville, Paris, 1667, 1 vol. in-folio, réimp. dans la Biblioth. des Pères, édit. de Lyon. Ce recueil se compose de lettres, de sermons et de quelques traités particuliers. On trouve dans l'*Hist. littéraire de la France*, t. 15, une savante analyse et un examen judicieux de ces ouvr. par M. Brial.

PIERRE *de Poitiers*, théol. scolastique, chancelier de l'église de Paris, né dans le Poitou sous le règne de Louis VI, mort à Paris sous celui de Philippe-Auguste, donna pendant 38 ans des leçons de théologie dans les écoles parisiennes. Son nom figure avec ceux de Gilbert de La Porée, d'Abailard et de Pierre-Lombard, dans l'ouvrage de Gautier de Saint-Victor. On a de lui cinq livres de *stances*, publiés par dom Mathoud à la suite des *œuvres* de Robert Pullus (Paris, 1655, in-fol.). — Il ne faut pas confondre le précéd. avec un autre PIERRE *de Poitiers*, moine de Cluny au 12e S., secrétaire de Pierre-le-Vénérable, et aut. de *poésies latines*, de *lettres*, et divers *opuscules* en prose, ni avec un religieux de St-Victor portant le même nom, ou du moins qu'on désigne en lat. sous celui de *Petrus Pictavinus*, et qui a écrit un *Pénitentiel* vers le commencement du 13e S.

PIERRE *de Saint-André* (JEAN-ANTOINE RAMPALLE, dit *le Père*), carme, né en 1624 à l'Isle, dans le comtat Venaissin, fut élevé aux premières dignités de son ordre, et mourut définiteur-général à Rome en 1671. Il a continué l'histoire générale de la congrégation, commencée par le P. Isidore de St Joseph, et en publia le 1er vol. sous le titre de *Historia generalis fratrum discalceatorum ordinis beatæ Virginis de Monte Carmelo*, etc., Rome, 1668, in-fol.; le 2e parut après sa mort. On a de lui des *odes* à la louange de Ste-Thérèse, et quelques traduct. françaises d'ouv. ascétiques. On lui attribue les ouv. suiv. : *le Religieux en solitude*, etc., Lyon, 1668, in-8; la *Vie du B. Jean-de-La-Croix*, Aix, 1675, in-8; un *Traité de la physionomie naturelle*, et deux tragédies sacrées, l'une *la Susanne chrétienne*, et l'autre *Ste Dorothée*, *vierge et martyre*, impr. sous le nom d'Antoine Rampalle; mais on conjecture que ce dernier est en effet l'auteur de ces deux pièces, et même du traité de la physionomie.

PIERRE *de Saint-Louis* (le père), poète fameux par son extravagance, naquit en 1626 à Valreas, dans le diocèse de Vaison. Il eut la douleur de voir enlevée par la petite-vérole une femme qu'il aimait beaucoup, et qu'il était sur le point d'épouser. Dès-lors il se fit carme; et, se croyant poète, il composa son poème de *la Magdelaine au désert de la Ste-Baume*, chef-d'œuvre d'extravagance que La Monnoye fit réimp. en 1714, 2 vol. in-12, dans son recueil de *Pièces choisies tant en vers qu'en prose*, La Haye, 1714, 2 vol. in-8. L'auteur était mort deux ans avant que cette seconde édition ne parût. Il avait fait un second ouvrage dans le même genre intitulé *l'Eliade* qui n'a point paru. Sa *vie*, écrite par l'abbé Folard, chanoine de Nîmes, se trouve dans le *Mercure* de juillet 1750. Pierre de St-Louis était le plus déterminé anagrammatiste de son temps. Il avait fait des *anagrammes* sur les noms des papes, des emper., des rois, des princes, des gén. de son ordre, des saints et des saintes, etc.

PIERRE DES VIGNES (DE VINEIS), chancel. de l'emper. Frédéric II, né à Capoue vers la fin du 12e S. d'une famille pauvre, obtint un grand crédit auprès de son maître. Etant tombé dans sa disgrâce, et ayant été emprisonné, il ne voulut pas y survivre, et se brisa la tête contre les murs de son cachot, en 1246. On trouvera un examen raisonné de sa catastrophe dans la *Storia della letteratur. italiana* de Tiraboschi. Outre des *poésies*, on a de lui six livres de *lettres*, Bâle, 1566, in-8, précédées de la *vie* de l'auteur et de celle de l'empereur Frédéric; un *Traité de la puissance impériale*, et un autre *de la Consolation*, imité de Boëce. Les *lettres* de Pierre des Vignes renferment des renseignemens très-précieux pour l'hist. de son temps.

PIERRE L'ERMITE, gentilhomme français, né à Amiens vers le milieu du 11e S., avait quitté la profession des armes pour se faire ermite; c'était l'époque où une fausse prédict. de la fin prochaine du monde entraînait un grand nombre de chrétiens au pèlerinage de la Terre-Sainte. Ce fut vers l'an 1093 que Pierre entreprit le sien. Le malheur des chrétiens dans cette contrée le toucha vivem., et il en fit au pape Urbain II un tableau si pathétique que le pontife le chargea de prêcher la pro-

mière croisade. Les prédications de Pierre firent le plus grand effet, et au concile de Clermont, le nouvel apôtre vit les plus grands seigneurs s'armer à sa voix pour la défense des saints lieux. Pierre prit le commandement de la prem. armée qui se mit en marche pour l'Orient (*v.* l'art. CROISADES). Mais il ne put maintenir ses soldats, qui, pillant tout sur leur passage, excitèrent la vengeance des peuples, et furent presque tous détruits. Il n'est plus question de cet ermite jusqu'au siége d'Antioche. On ignore l'époque de son retour en France; mais on sait qu'il y m. en 1115 au monast. de Neu-Moutier, qu'il avait fondé, près de Huy, dans le diocèse de Liége.

PIERRE *de Cluni*, ou *le Vénérable*, abbé et général de l'ordre de Cluni, était né en Auvergne de l'ancienne et noble famille des comtes de Montboissier. D'abord prieur de Vezelay, il fut, en 1121, élevé aux premières dignités de son ordre. Sa vie est un modèle de vertus et de piété sincère: il établit dans ses couvens l'ordre et la discipline convenables. Abailard persécuté trouva en lui un ami et un père, les hérésiarques un adversaire redoutable, mais tout prêt à oublier leurs erreurs du moment où ils voulaient les abjurer. Cet abbé, justement nommé *le Vénérable*, mourut dans son abbaye en 1156, âgé d'environ 65 ans. On lui a contesté sa noble origine; mais tout le monde convient de ses vertus. Ses ouv., qui consistent en *lettres* et en *traités* sur divers sujets assez importans, ont été placés avec son *apologie* dans la *Bibliothèque de Cluni*, Paris, 1614. Ses *œuvres* ont été réimpr. dans la Biblioth. des Pères, Lyon, 1677, tome 22. Quelques-uns de ses écrits ont été égalem. réimp. séparément. On trouvera des détails plus étendus sur les ouv. de l'abbé de Cluni dans l'*Hist. littér. de France*, t. 13.

PIERRE. V. BERNIS, BRUYS, COMESTOR, GUILLEBAUD, LOMBARD, LUXEMBOURG, MONTEREAU et SAINT-PIERRE.

PIERRE (JEAN de LA), en lat. *Joannes à Lapide*, dont le véritable nom était HEYNLIN, docteur en théologie, né à Bâle dans le 15e S., se fixa de bonne heure à Paris, y devint préteur de la société de Sorbonne, et recteur de l'univers. en 1469. Ce fut pendant son rectorat que, de concert avec Guill. Fichet, son ami, il fit venir en France les prem. imprimeurs qui y aient exercé leur art. Après avoir brillé dans l'université de Paris, il alla à Bâle enseigner la philosophie d'Aristote. Il eut ensuite une grande part à la fondation de l'université de Tubingue, et y professa la théologie. En 1482, il entra dans l'ordre des chartreux, et m., à ce que l'on croit, au commencem. du 16e S. On a de lui quelq. ouv., dont les plus connus sont: *Resolutorium dubiorum circa celebrationem missarum occurrentium*, Bâle, 1492, in-8; Cologne, 1506, 1506, in-4; *Conclusiones aut Propositiones physicales*, sur un aérolithe tombé à Ensisheim en 1492, et qui pesait 2 quintaux et demi. Jean de La Pierre a eu aussi part aux éditions des *œuvres* de St Ambroise et de celles de St Augustin, données par Amerbach (*v.* ce nom).

PIERRE (CORNEILLE de LA), *Cornelius à Lapide*, en hollandais *van den Steen*, jésuite, né à Bucold, dans le pays de Liége, professa avec succès les belles-lettres et l'histoire sainte à Louvain et à Rome, et m. dans cette dern. ville en 1637. On a de lui des *Comment.* (en latin) *sur l'Ecrit.-Sainte*, dont la meilleure édit. est celle d'Anvers, 1681 et années suiv., 10 vol. in-fol.

PIERRES (PHILIPPE-DENIS), impr. célèbre, membre de plus. acad., né à Paris en 1741, d'une famille qui depuis 200 ans était connue dans la librairie, se distingua par la beauté et la correction des ouvr. sortis de ses presses. En 1787 il établit une imprimerie à Versailles pour le service de l'assemblée des notables, mais la révolution lui enleva son état et sa fortune; il fut réduit à accepter en 1807 une place dans le bureau des postes de Dijon, et m. dans cette ville l'année suiv. Il a pub. divers *articles* dans les journaux, entre autres une *lettre* à Fréron sur le Salluste stéréotypé par Ged en 1739 (*Année littér.*, 1773, t. 6), une autre *lettre* sur des essais de polytypage (*Journal de Paris*, mai 1786); la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4. Il avait commencé, sur l'invitation de l'acad. des sciences, un ouvr. intit. l'*Art de l'imprimerie*, qui était destiné à faire partie de la Collection des arts et métiers. On trouvera des détails sur cet ouv. dans la *notice* sur son aut., insérée par Leschevin dans le *Magasin encyclop.*, 1808. On doit à Pierres une édition estimée du *Lexicon* de Schrevelius, 1767, 2 vol. in-8.

PIERSON (JEAN), critique hollandais, enlevé par la petite-vérole en 1759 à l'âge de 29 ans, avait été nommé recteur du gymnase de Leeuwarden à 24, et s'était déjà fait connaître par la publication d'un ouvr. intit. *Verisimilium lib. duo*, Leyde, 1752, in-8. L'auteur propose, dans cet écrit, différentes corrections et conjectures pour la rectification du texte des anciens classiques grecs et lat.

PIETERS (GÉRARD), peintre hollandais, né à Amsterdam vers 1580, fut élève de Cornelius Cornelissens; il voyagea en Italie, séjourna longtemps à Rome, revint en Hollande, et se fixa dans sa patrie. On ignore l'époque de sa mort. Il peignit avec succès le portrait en petit des *familles* et des *assemblées* ou *conversations*.— PIETERS (Bonaventure), le meilleur peintre de marines de son temps, né en 1614 à Anvers, m. dans cette ville en 1652, cultiva aussi la poésie. Il a laissé un grand nombre de tableaux qui sont assez communs en Flandre. La ville de Bruxelles en possède trois des plus estimés. — Jean PIETERS, frère du précéd., né à Anvers en 1625, cultiva le même genre de peinture, et ses tableaux ne le cèdent en rien à ceux de Bonaventure. — PIETERS, peintre d'hist., né à Anvers en 1648, avait un talent distingué. Il passa en Angleterre dans l'espoir d'y mettre son talent à profit; mais, réduit à l'indigence la plus complète, il se vit forcé de se mettre aux gages de Kneller, et de faire les draperies des figures de cet artiste: ce genre de travail le détourna de l'étude du genre historiq., dans lequel il aurait certainement excellé. On lui doit quelq. copies de Rubens, dans lesquelles il est parvenu à imiter très-heureusement la touche et le coloris de ce gr. maître.

PIÉTISTES, sectaires appelés aussi *Séparatistes*, s'établirent vers le commencem. du 18e S. à Bischwiller, petite ville près de Strasbourg, où ils ont continué jusqu'à nos jours de professer leur croyance. Également séparée de l'église catholique et des deux communions protestantes, cette secte, quoique reconnaissant la divinité de J.-C., n'admet aucune cérémonie religieuse, ni d'autre autorité dans l'interprétation des saintes écritures que celle de l'inspiration. Se regardant comme égaux entre eux, ils n'ont ni chefs ni prêtres: le père de famille est le précepteur de ses enfans; mais dans les réunions c'est celui qui est inspiré qui parle et instruit ses frères. En 1825 les réunions des piétistes excitèrent la surveillance de l'autorité civile: saisi de dépositions faites contre eux, le tribunal de Strasbourg en fit la matière d'un jugem. rendu le 25 juin, et dont les prévenus interjetèrent appel à la cour de Colmar, qui l'infirma. Enfin le 3 août 1826 intervint un jugement de la cour de cassation sur cette même affaire, qu'on trouvera résumée dans le *Moniteur* du 5 août 1826.

PIETRE (SIMON), l'un des médec. les plus renommés de son temps, né à Paris vers 1565, occupa la chaire de médecine au collége royal, et m. vers 1616. On a de lui: *Disputatio de vero usu anastomoseon vasorum cordis in embryo*, Tours, 1593, in-8; *nova Demonstratio et vera Historia*

anastomoseon vasorum, etc., ibid., 1593, in-8; *Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii*, ibid., 1593, in-8.

PIETRO DA CORTONA. V. CORTONE.

PIETRO-LEONE. V. ANACLET.

PIETRO (MICHEL di), card. rom., né à Albano en 1747, montra de bonne heure des connaissances dans l'histoire ecclésiastique et le droit canonique, de la capacité pour les affaires, et avant tout de l'attachement pour les principes du clergé ultramontain. Après avoir été élevé successivement aux dignités d'évêque d'Isaure *in partibus*, de consulteur de l'inquisition, etc., il fut nommé délégué apostoliq. en l'absence de Pie VI, lorsque ce pontife fut forcé de quitter Rome (1798). Il reçut de Pie VII le titre de patriarche de Jérusalem et le chapeau de card. (1801), l'accompagna en France en 1804, et devint son délégué en 1809, lorsque ce pontife fut arraché de sa capitale; mais bientôt il fut contraint lui-même de se rendre à Paris. Son refus d'assister à la célébration religieuse du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche, et les raisons qu'on eut de le croire le rédacteur du bref adressé par le pape au cardinal Maury en 1810, lui attirèrent quelques persécutions. De retour à Rome après la chute de Buonaparte, il obtint, entre autres récompenses de son zèle, l'évêché d'Albano, puis celui de Porto et Ste-Ruffine, et m. en 1821, sous-doyen du sacré collége.

PIETROLINO, peintre italien, du commencement du 12e S., n'est connu que par les peintures que l'on voit enc. à Rome sur les murs de l'église *de' Santi-Quattro-Coronati*, et qu'il exécuta de 1110 à 1120 avec un autre artiste italien, nommé Guido Guiduccio.

PIFFARI (P.-B. FRANÇOIS), moine camaldule du Mont-Saint-Savin, en Toscane, professa les mathématiques au 16e S. dans les écoles de Sienne. Il retrouva le monicomètre et en donna une description, Sienne, 1595, in-4. On lui doit encore: *la Sfera di Giovanni di Sacrobosco, tradotta e dichiarata*, ibid., 1604, in-4.

PIGAFETTA (ANTOINE), voyageur, né à Vicence vers la fin du 15e S., se trouvait à Rome au moment où Charles-Quint, après avoir disputé au Portugal la propriété des Moluques, consentit à vendre ses prétentions. On sait que l'empereur ne tarda pas à se repentir de ce marché et envoya une expédition dans ces îles, sous les ordres de Magellan, qui était chargé de se frayer un chemin par l'ouest (*v.* MAGELLAN). Pigafetta fit partie de cette périlleuse entreprise en qualité de volontaire, et eut ainsi le temps d'en consigner tous les évènem. dans un journal non interrompu. Grâce à sa robuste santé, il fut un des 18 navigateurs qui revinrent à Séville, en 1522, après un voyage de 1124 jours, et reçut l'accueil le plus flatteur de plus. souverains de l'Europe, du Pape Clément VII, et du grand-maître Ph. de Villiers de l'Ile-Adam, qui le fit chevalier de Rhodes, en 1524. On présume qu'il passa le reste de sa vie dans le repos et qu'il m. dans sa patrie, on ne sait à quelle époque. Outre le journal dont nous avons parlé, il avait fait de son voyage, d'après ses notes originales, une relation circonstanciée, que l'on pouvait croire perdue, lorsque M. Amoretti en découvrit une copie entière dans la bibliothèque ambroisienne de Milan, et en donna une traduction italienne, et une autre ou plutôt la même, en français, sous ce titre: *Prem. voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519, 1520, 1521 et 1522, etc., Paris, Jansen, an IX, 1 vol. in-8, cartes et fig.— PIGAFETTA (Philippe), voyageur italien, de la même famille que le précédent, né à Vicence vers 1533, embrassa l'état militaire, combattit dans plusieurs contrées de l'Europe, visita Constantinople, la Syrie, l'Egypte, la Suède, fut chargé par Sixte-Quint de deux ambassades importantes; l'une auprès du roi de Perse, l'autre en France, et m. dans sa patrie en 1603. Outre plus. traductions et des ouvr. MSs., nous citerons de lui: *Lettres et Disc. du card. Bessarion, adressés aux princes d'Italie, pour les engager à former une ligue et à déclarer la guerre aux Turcs*, trad. en italien, Venise, 1573, in-4; *Relation du royaume de Congo et des pays voisins, tirée des écrits d'Edouard Lopez*, Rome, 1591, in-4, fig.; Venise, 1728, in-4; *Relation du siége de Paris en 1590, avec le plan de cette ville et des lieux voisins*, Bologne, 1591, in-8; Rome, 1592, in-4. — PIGAFETTA (Jérôme), de l'ordre des frères prêcheurs, prieur de Sainte-Sabine à Rome, né à Vicence, mort dans la même ville en 1543, a laissé des *sermons* et la *Vie de St Dominique* en vers héroïques.

PIGALLE (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, né à Paris en 1714, d'un père menuisier-entrepreneur des bâtimens du roi, fut mis, dès l'âge de 8 ans, chez un sculpteur, et montra dès lors un penchant décidé, mais peu de dispositions en apparence, pour l'art qui devait l'illustrer. Après avoir concouru vainement pour le gr. prix de l'académie, il partit presque découragé pour l'Italie, dont il étudia les chefs-d'œuvre sans nombre pendant plus de 3 ans, et où il acquit un juste sentiment de ses forces. De retour en France, il se livra à des trav. continuels qui le firent connaître, mais le laissèrent dans le besoin. Il ne sortit de cet état de gêne qu'après avoir fait la figure en pied de madame de Pompadour, qui lui commanda en outre la statue du *Silence* et le groupe de *l'Amour et l'Amitié*. Il commença alors à travailler uniquement pour la gloire, fut reçu à l'acad., où il remplit, entre autres fonctions, celles de chancelier, et fut décoré de l'ordre de St-Michel. Il m. en 1785, laissant une grande réputation, quoiqu'on lui ait reproché de sentir et d'aimer plus le vrai que le beau. Cependant l'on ne trouve point ce défaut d'idéal dans sa *Vénus* et surtout dans son *Mercure*, qui furent envoyés en présent au roi de Prusse, en 1748. L'ouvr. qui assura sa gloire fut le tombeau du maréchal de Saxe à Strasbourg. Il fit preuve de bien peu de goût et de plus d'entêtement encore, lorsqu'il persista à représenter entièrement nu le vieillard de Ferney, dont on connaît l'extrême maigreur et les formes grêles: l'on peut voir aujourd'hui cette statue dans la bibliothèque de l'institut de France. On trouvera un *Eloge* de Pigalle dans les mélanges de littérature, tome 3, 1806.

PIGANIOL DE LA FORCE (JEAN-AYMAR de), historien et géographe, né en Auvergne, 1673, mort à Paris en 1753, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons: *Description historique et géographique de la France*, Paris, 1715, 5 vol. in-12; 1752-1753, 15 vol. in-12; *Description de la ville de Paris et de ses environs*, nouv. édition augmentée (par l'abbé Pérau, ou par Lafont de Saint-Yenne), ibid., 1765, 10 vol. in-12; *Nouv. Voyage en France*, ibid., 1724, 1755, 1770, 2. v. in-12, avec des cartes.

PIGEAU (EUSTACHE-NICOLAS), ancien avocat, et profess. à la Faculté de droit de Paris, ville où il m. le 22 décembre 1818, était né à Mont-Lévêque, près de Senlis, en 1750, d'une famille pauvre. Destiné à une profession mécanique, il fut envoyé à Paris après avoir reçu d'un vénérable ecclésiastique les élém. de l'instruction, mais quitta bientôt l'atelier où il faisait son apprentissage, pour entrer chez un procureur, dont il devint premier clerc au bout de six mois. L'aptitude singulière qu'il apporta à l'étude des lois, son ardeur infatigable à en comparer l'esprit avec les applications si souvent divergentes de l'ancienne procédure, lui firent de bonne heure concevoir le plan d'un ouvr. où le chaos des formulaires de la chicane fit place à une méthode à la fois plus sûre et plus

simple. Cet ouvr., qui devint classique en naissant, parut sous le titre de *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris, 1778, 2 vol. in-4, et fut depuis réimpr. en 1780 et en 1787. Le succès n'en fut éclipsé que par celui qu'obtint un autre ouvr. de Pigeau, intitulé : *Introduct. à la procédure civile*, ib., 1784, in-18; 1822, in-8, 5e édit., revue par M. Poncelet. Devenu ainsi l'oracle de la procédure, le modeste auteur ne s'en vit pas moins réduit à accepter, vers le commencement de la révolution, l'emploi de secrét. auprès de l'avocat-général du parlem. de Paris, Hérault de Séchelles, depuis si tristement célèbre. Mais loin de profiter, comme tant d'autres, pour s'élever aux emplois ou à la fortune, de la désorganisation qu'entraînèrent à leur suite les évènemens de cette époque, Pigeau préféra descendre à l'obscure condition de commis-libraire. Il reprit ses travaux dès que les temps devinrent meilleurs, et, en ouvrant des cours de droit et de jurisprudence, il concourut à raviver les sources de l'instruction publique taries par de si violentes commotions. Lorsque Napoléon, élevé au pouvoir suprême, voulut qu'enfin la législation fût réduite à des règles uniformes, Pigeau devint l'un des rédacteurs du nouv. Code de procédure, avec MM. Treilhard, Séguier, Try, Berthereau et Fondeur. Une chaire de procédure fut fondée pour lui en 1805, et depuis lors ces importantes fonctions partagèrent, avec le doux commerce de l'amitié et les soins de la plus délicate bienfaisance, les instans de cet homme de bien, à qui la science des lois est encore redevable des ouvr. suiv. : *Procédure civile des tribunaux de France*, Paris, 1808-1809, 2 vol. in-4, réimpr. pour la 3e fois en 1826, avec des notes de M. Crivelli; *Notions élémentaires sur le droit civil*, ibid., 1804, 4 vol. in-8, 2e édit. augm., sous le titre de *Cours élémentaire de Code civil*, ibid., 1818, 2 vol. in-8; enfin *Commentaire sur le Code de procédure civile*, ouvr. posthume, revu et publ. par MM. Poncelet et Lucas-Championnière, ibid., 1827, 2 vol. in-4, précédé d'une *Notice histor.* sur l'auteur (par M. Gairal, avoc. à la cour royale de Paris). Pigeau était lié par le sang et plus encore par une étroite amitié avec le procureur-gén. à la cour royale de Paris Bellart (*v.* ce nom au *Supplément*), qui lui a consacré une *Notice nécrol.* dans le *Moniteur* du 1er janv. 1819.

PIGENAT (François), fameux prédicateur de la ligue, né à Autun, fut un de ceux qui montrèrent le plus d'emportement contre les souverains, et contribuèrent le plus à troubler le royaume. Il signa le décret de dégradation de Henri III, fit l'oraison funèbre des Guises, qu'il appela des martyrs, et déclara qu'il était impossible que Henri IV se convertît, que le pape ne pouvait l'absoudre, et que, s'il le faisait, il serait lui-même excommunié. Ce prêtre fanatique m. en 1590, environ 4 ans avant l'entrée triomphante de Henri dans sa capitale. — PIGENAT (Odon), frère du précéd., aussi acharné que lui, fut du conseil des Seize. On attribue à l'un des deux frères : *Aveuglement des politiques, hérétiques et maheustres, lesquels veulent introduire Henri de Bourbon, jadis roi de Navarre, à la couronne de France, à cause de la prétendue succession*, par frère Jean Pigenat, Paris, Thiéry, 1592, in-8. Pourtant aucun des deux Pigenat ne se nommait Jean. (V. le *Dictionnaire des anonymes*, no 1516, 2e édit.)

PIGET (Simon), libraire et imprimeur de Paris au 17e S., a donné quelques éditions très-recherchées, entre autres celles des *Œuvres d'Amphyloque*, 1644, in fol.; et d'un *Rituel grec*, par Gourd, in-fol.

PIGHIUS (Albert), mathématicien et controversiste, né à Kempen dans l'Over-Issel, vers 1490, prêcha avec éclat dans les principales chaires des Pays-Bas, se rendit plus tard en Allemagne pour y combattre les réformateurs, fut chargé de div. négociations par les papes Clément VII et Paul III, prit part à toutes les décis. des diètes de Worms et de Ratisbonne, et m. à Utrecht en 1542. Aucun controversiste n'a poussé plus loin que lui le zèle pour la défense des prétentions de l'Eglise rom. On trouvera dans le tome 39 des *Mémoires* de Niceron la liste de ses ouvr., parmi lesquels nous citerons : *de æquinoctiorum solstitiorumque Inventione, necnon de Ratione Paschalis celebrationis, et de Restitutione ecclesiastici kalendarii*, Paris (1520), in-4; *controversiarum præcipuarum in comitiis Ratisponensibus tractatarum Explicatio*, Venise, 1541, in-4; Paris, 1542, in-8; ib., 1586. — PIGHIUS (Etienne Vinand), savant antiquaire, neveu du précédent, né à Kempen, en 1520, fut retenu 8 ans à Rome par son goût pour les antiquités, et conçut le projet d'éclaircir l'histoire rom.; mais il ne put mettre la dern. main à ce grand travail, qui fut terminé par André Schott, et m. en 1604, à Xanten, où le duc de Clèves lui avait procuré un canonicat du chapitre de St-Victor. L'ouvrage dont nous avons parlé, le seul que nous citerons de lui, a pour titre : *Annales magistratuum et provinciarum S. P. Q. R. ab urbe conditâ, incomparabili labore ex auctorum antiquitatumque variis monumentis suppleti*, Anvers, 1599-1615, 3 vol. in-fol. Le premier vol. seul a été donné par Pighius; mais ses MSs. servirent pour la public. des deux autres.

PIGNA (Jean-Bapt. NICOLUCCI, surnommé), histor. et littérat. distingué, né à Ferrare en 1529, consacra sa vie entière à l'étude des sciences et à des travaux littéraires. Il refusa constamment toutes les dignités dont voulut le combler le duc Alphonse II, dont il était l'ami, et m. dans sa patrie généralement admiré et regretté en 1575. Ses ouvr. sont : *il Principe*, Venise, 1561, in-8; *il Duello nel quale si tratta dell' onore e dell' ordine della cavaleria*, 1554, in-4; *Istoria de' principi di Este*, Ferrare, 1570, in-8; *i Romanzi ne' quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4; *Carminum libri quatuor*, Venise, 1553, in-8.

PIGNATELLI (Jacques), sav. ital. du 17e S., a publié : *Consultationes canonicæ, in quibus præcipuæ controversiæ ad jus canonicum facientes breviter ac perspicuè derimuntur*, Venise, 1687 et 1704, 10 vol.; réimpr. dans la même ville par les soins de Thomas Pascucci, en 13 vol. in-fol.

PIGNATELLI. V. Innocent XII.

PIGNATTA (Gaspard), jurisc. de Ravenne, au 16e S., remplit diverses ambassades auprès de la cour de Rome, et publ. les ouvr. suivans : *Statutorum seu juris civilis civitatis Ravennæ lib. V*, Ravenne, 1590, in-fol.

PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre-Joseph-George), missionnaire, né en 1741 au bourg d'Origny, diocèse de Laon, se dévoua, malgré le vœu de ses parens, à la carrière périlleuse des missions étrangères, et quitta la France secrètem. en 1765. Après quelques contrariétés graves qu'il éprouva dans l'Inde, et dont tout autre aurait été rebuté, il fut nommé par le pape, en 1770, évêque d'Adran, *in partibus*, et coadjuteur de l'évêque de Canathe, auquel il succéda l'année suiv., comme vicaire apostolique. En 1774, il se rendit à Macao, puis au Camboge, d'où il entra dans la Basse-Cochinchine, dont deux rois avaient été mis à m. successivement par les rebelles, appelés Tay-son. Il donna un asile dans sa maison à Nguyên-Anh, frère cadet du dernier monarque, qui parvint à se faire proclamer roi, en 1779, et ne fut point ingrat. L'évêque d'Adran, appelé à la cour de ce nouveau prince, s'attacha à lui par d'autres services et par les conseils qu'il lui donna, et suivit sa fortune, qui ne tarda pas à être mauvaise. En effet, les rebelles ayant encore une fois forcé Nguyên-Anh à la

suite en 1782, son fidèle conseill. abandonna aussi la Cochinchine, et, après avoir mené la vie la plus misérable dans le Camboge et dans d'autres pays voisins, fit voile pour le royaume de Siam (1783). Il avait traîné jusqu'alors avec lui ses chers élèves du collége des missions, fondé en Cochinchine, et il espérait pouvoir asseoir son établissement chez les Siamois, les alliés de son souver. adoptif; mais il fut bientôt désabusé sur le compte de ce peuple perfide, qui n'avait paru s'unir au prince cochinchinois que pour entrer dans ses états et les ravager. Ce malheureux prince était sur le point de se jeter dans les bras des Hollandais ou des Portugais, lorsque Pigneau de Behaine, qui avait eu avec lui deux entrevues, conçut le projet de le placer plutôt sous la protection de la France, qui probablement aurait retiré de ce patronage, s'il eût eu lieu, profit et honneur. Il fit donc voile pour son ancienne patrie en 1786, investi des pouvoirs illimités de Nguyên-Anh, qui lui avait confié d'ailleurs son fils aîné, âgé de 6 ans, comme une garantie de ses intentions pleines de bonne foi. Il parvint à triompher des préventions du ministre de la marine, le maréchal de Castries, et obtint la conclusion d'un traité, par lequel, entre autres clauses, le roi de France s'engageait à envoyer sans délai à son nouvel allié un secours d'hommes, de vaisseaux, d'armes et de munit., et le roi de Cochinchine à faire des concessions de territoire aux Français. Malheureusement le comte de Conway, gouverneur-génér. des établissemens français dans l'Inde, fut chargé de commander l'expédition projetée, et eut la faculté d'en surseoir ou hâter l'exécution. Cet officier crut devoir ne rien entreprendre, et l'évêque d'Adran eut recours aux négocians et aux habitans de Pondichéri, dont il obtint quelques faibles secours. Le roi de Cochinchine, qui s'était déjà remis par lui-même en possession des provinces méridionales, prit dès-lors (1789) un ascendant toujours croissant sur les usurpateurs (les Tay-son), et les renforts venus de Pondichéri contribuèrent beaucoup à cette révolution. L'infatigable missionnaire se réunit la même année à son souverain adoptif, et continua à le servir de ses conseils, malgré les insinuations envieuses des courtisans, qui ne purent l'empêcher de jouir presque constamment de l'estime et du respect du roi et de son fils. A la mort du vertueux et sage prélat, arrivée en 1799, les deux princes montrèrent la plus vive douleur, et rendirent des honneurs incroyables à cet ami fidèle, qui, jusqu'à son dern. soupir, avait travaillé à leur ménager l'alliance et l'appui de la France. *Voy.*, pour plus de détails, les *Nouvelles des missions étrangères*, publiés à Londres en 1797, et les *Nouvelles Lettres édifiantes*.

PIGNONE (Sim.), peintre florent., né en 1614, mort en 1698, a laissé plusieurs tableaux, qui sont encore admirés des connaisseurs, entre autres: le *bienheureux Bernard Tolomei*, à Monte Olivetto, et un *St Louis, roi de France*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Félicité de Florence.

PIGNORIA (Laurent), antiquaire, né en 1571 à Padoue, où il m. en 1631, curé de la paroisse Saint-Laurent de cette ville et chanoine de la cathédrale de Trévise, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons: *Mensa isiaca, quâ sacrorum apud Ægyptios ratio et simulacra subjectis tabulis æneis simul exhibentur et explicantur*, Amsterdam, 1669, in-4; *de servis et eorum apud veteres ministeriis Commentarius*, ibid., 1674, in-12; *le Origini di Padova*, ibid., 1625, in-4, fig., et dans le t. 6 du *Thesaurus antiquitatum Italiæ; la Vita di Santa Giustina, vergine e protomartire padovana*, ibid., 1626, in-4.

PIGNOTTI (Laurent), le plus célèbre des fabulistes italiens, né en 1739 à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo, se livra à l'étude de la médecine, qu'il pratiqua surtout à Florence. Il occupa une chaire de physique dans cette ville, puis à l'universitité de Pise, dont il fut nommé conseiller en 1802. D'autres titres vinrent le chercher, entre autres celui d'auditeur de la même université: l'on sait que ce titre est la première dignité littéraire de la Toscane. Il m. en 1812. Physicien naturaliste, poète, littérateur, historien, antiq. c'est surtout comme fabuliste qu'il est connu des étrangers, quoique les critiques italiens eux-mêmes conviennent qu'il est resté fort au-dessous de notre inimitable Lafontaine. Outre ses *poésies*, recueillies à Florence, 1812-13, 6 vol. in-8, et à Pise, 6 vol. in-12, nous citerons de lui: *Congetture meteorologiche*, mémoire inséré dans les *Novelle letterarie*, de Lastri, Pise, 1780; *Storia della Toscana sino al principato, con diversi saggi sulle scienze, lettere ed arti*, ib., 1813, 9 vol. in-8, et 10 vol., grand in-18.

PIGRAY (Pierre), en latin *Pigræus*, célèbre chirurg., fut l'élève et l'émule d'Ambroise Paré, dont il propagea les bons principes, excepté celui de la ligature si salutaire des vaisseaux. Il m. à Paris en 1613, après avoir été premier chirurgien de Henri IV et de Louis XIII. On a de lui: *Chirurgia cum aliis medicinæ partib. conjuncta*, Paris, 1609, in-8; *Epitome præceptorum medicinæ, chirurgiæ*, etc., Paris, 1612, in-8, en français; Lyon, 1628, et Rouen, 1658, in-8; *Chirurgie mise en théorie et en pratique*, Paris, 1610, in-8.

PIGRÈS, poète antérieur à Aristote, est surtout connu pour avoir ridiculement entrepris d'ajouter un vers pentamètre de sa façon à chaque hexamètre de l'Iliade.

PIHAN DE LA FORÊT (Paul-François), avocat, né à Pontoise en 1739, se distingua de bonne heure par ses plaidoyers. Il était subdélégué près le bailliage de sa ville natale en 1789, lorsqu'il fut condamné à un exil de 2 ans. Après son rappel, il occupa presque toujours la même charge sous divers noms. Il s'y fit toujours remarquer par son intégrité. Il fut choisi, en 1805, pour premier candidat de l'arrondissement de Pontoise au corps-législatif, et m. en 1810. Outre ses plaidoyers et une *Histoire de Pontoise et du Vexin-Français*, qui est restée MSte, on a de lui: *l'Esprit des coutumes du bailliage de Senlis*, Paris, 1771, in-12.

PIJON, conseiller au présidial de Provins, où il était né en 1736, et où il m. en 1766, a laissé une tragédie de *Progné*, et les *Muses françaises*, 1re partie, ou *Tableau des théâtres de France*, 1764, in-12.

PIKLER (Jean-Antoine), graveur en pierres fines et en pierres dures, né à Brixen, dans le Tyrol, en 1700, s'établit d'abord à Naples, où ses talens lui méritèrent l'estime des plus grands personnages, et lui fournirent les moyens de se faire une fortune honnête. Il m. en 1779 à Rome, où il s'était fixé depuis 1743. Parmi ses dernières productions, on remarque 2 *Homères*, l'un en cornaline, et l'autre en camée, qui donnent une haute idée de son talent. — Pikler (le chevalier Jean), fils du précédent, le plus habile graveur en pierres fines et en pierres dures de son siècle, naquit à Naples en 1734. Ses ouvrages nombreux lui méritèrent l'admiration de ses contemporains, et lui valurent les bonnes grâces de l'empereur Joseph II, qui le nomma chevalier. Il avait entrepris deux ouvrages que la mort l'empêcha de publier, et qui sont restés inédits. L'un était un *Recueil de planches gravées*, d'après les plus beaux ouvrages peints par Raphaël au Vatican; l'autre un *Choix d'empreintes de pierres gravées et de camées*. Il m. en 1791. Sa *vie* se trouve dans le *Magasin encyclopédique* (3e année, III, 472).

PIKOULIN, Russe distingué par ses connaissances, né en 1784 dans le gouvernement de Tver, m. en 1824 à Moscou, après avoir rempli, entre

autres fonctions, celles de professeur d'anatomie et de physiologie à l'université, et de secrétaire pour la section de ces 2 sciences à l'académ. médico-chirurgicale de St Pétersbourg. Un *Traité sur la contagion* qu'il avait observée en Géorgie lui mérita, en 1814, le grade de docteur en médecine et en chirurgie, l'honneur d'être élu membre de la société de médecine de Paris, et l'avantage d'être attaché, en 1816, au corps d'armée qui se trouvait en France.

PILARINO (JACQUES), médecin grec, né dans l'île de Céphalonie en 1659, se fit recevoir à Padoue docteur en droit et en médecine, alla pratiquer ce dernier art dans l'île de Candie, et, se livrant ensuite au penchant qu'il avait pour les voy., visita Constantinople, la Syrie, et toute l'Egypte. Il revint mourir à Padoue en 1718. Nous citerons de lui : *nova et tuta variolas excitandi per transplantationem Methodus*, etc., Venise, 1715, in-12; Nuremberg, 1717, in-8; Leyde, 1721, in-8.

PILATE. V. PONCE-PILATE.

PILATI DE TASSULO (CHARLES-ANTOINE), publiciste distingué, né à Trente en 1733, quitta une chaire de droit, qu'il remplissait avec éclat au lycée de cette ville, pour parcourir l'Europe et en étudier les divers gouvernemens. Le roi de Danemarck voulut le retenir à sa cour; le grand Frédéric lui donna des preuves multipliées de sa bienveillance; enfin l'empereur Joseph, son souverain, le consulta sur les réformes qu'il se proposait d'introduire dans ses états, et Léopold l'appela plus. fois auprès de lui à Vienne. Il m. à Tassulo en 1802. Parmi ses nombr. ouvrages, nous citerons : *di una Riforma d'Italia*, Villafranca (Venise), 1767, in-8; trad. et abrégée en franç., sous ce titre l'*Italie réformée*, ou *nouveau Plan de gouvernement pour l'Italie*, Rimini, 1768, in-12, de 96 p.; *la Storia dell' imperio germanico e dell' Italia dai tempi de' Carolingi sino alla pace di Vestfalia*, Stockholm (Coire), 1769-72, 2 vol. in-4; *Traité des lois civ.*, La Haye, 1774, 2 vol. in-8; *Voyages en différens pays de l'Europe, de* 1774 *à* 1776, ou *Lettres écrites de l'Allemagne*, *de la Suisse*, etc., ibid., 1777, 2 vol. in-12; l'*Observateur français à Amsterdam*, ou *Lettres sur la Hollande*, *écrites en* 1778 *et* 1779, ibid., 1780, 2 vol. in-12.

PILATRE DE ROZIER (JEAN-FRANÇOIS), physicien, né à Metz en 1756, apprit un peu de chimie, de botanique et de minéralogie chez un apothicaire de sa ville natale, vint ensuite à Paris étudier avec assez de succès les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, sans négliger la chimie, et ouvrit même un cours où il fit quelques expériences d'électricité. Pourvu de la charge d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physiq. de MONSIEUR (depuis Louis XVIII), après avoir professé quelque temps la chimie à Reims, il se livrait avec ardeur à tout ce qui pouvait seconder les progrès des sciences, lorsque la découverte des aérostats, par les frères Montgolfier, vint offrir un nouvel aliment à l'activité de son esprit. Il fit plusieurs ascensions qui furent couronnées du succès, et conçut bientôt le projet plus hardi de passer en Angleterre par la voie des airs; mais, dans la construction de son aérostat, pour lequel le gouvernem. avait mis à sa disposition une somme de 40,000 fr., il combina le procédé de Montgolfier avec celui de M. Charles, quoique ce dernier eût prédit que c'était placer un réchaud sur un baril de poudre. Cette imprudence causa sa perte. Le 15 juin 1785, il s'éleva de Boulogne-sur-Mer avec Romain; mais, parvenu à une hauteur de 2 ou 300 toises, le ballon s'enflamma, et, au bout d'une demi-heure, les deux voyageurs furent précipités à terre. Pilâtre était sans vie; son compagnon expira au bout de quelques minutes. M. Rœderer a publié l'*éloge* de Pilâtre de Rozier; Lenoir, son *Eloge funèbre*, 1775, in-8; et Tournon de la Chapelle, la *Vie* et les *Mémoires* du même phys., Paris, 1786, in-12. Ce dernier ouvrage est suivi de quelques *notices* de Pilâtre sur divers sujets de physique.

PILEO DA PRATA, archevêque de Ravenne, avait été, avant de parvenir à ce siége, archiprêtre de la cathédrale de Padoue et évêque de Trévise. Il m. en 1400. Nous citerons de lui : *Epistola ad Corolum V, regem Francorum*, insérée dans les *Annales de Renauld*, année 1379, n° 51; *Epistola ad clerum romanum scripta à cardinalibus Urbani VI, papæ*, impr. par Baluze dans le t. 2 des *Papes d'Avignon*, col. 983.

PILES (PAUL DE FORTIA, seigneur DE), gouverneur des îles de Marseille, né à Carpentras en 1559 d'une famille ancienne et noble, mérita par ses services milit. l'estime et l'amitié de Henri III et de Henri IV, rois de France. Après avoir été comblé de leurs faveurs, il m. dans son gouvernement en 1621.—Paul II de PILES, son fils aîné, né à Avignon en 1600, fut attaché dès son enfance à Louis XIII, alors dauphin, qui le favorisa depuis par un prompt avancem. Sa valeur et son courage lui méritèrent de plus en plus la faveur du monarque. Louis XIV le protégea comme avait fait son prédécess., et en 1660 lui donna la charge de gouvern.-viguier de Marseille. Cet emploi est toujours resté depuis dans sa famille, jusqu'en 1789. Paul II de Piles m. en 1682.—Ludovic de PILES, baron de Baumes, frère du précédent, n'est guère connu que par des exploits de duelliste. L'une des victime de sa fatale adresse fut le fils de Malherbe, qu'il tua en 1628, n'étant pas encore âgé de 25 ans lui-même. Il périt en 1646 à l'attaque des îles Ste-Marguerite.—Paul III de FORTIA, marquis de PILES, 2e fils de Paul II, né à Baumes en 1633, fut chevalier de Malte et gouvern. des îles de Marseille.—ALPHONSE, marquis de Forville, 5e fils de Paul II, lui succéda dans la charge de gouvern.-viguier de Marseille, après avoir occupé divers grades militaires, et m. en 1708.—Louis-Alphonse de FORTIA, marquis de PILES, fils de Paul III, né en 1665, fut gouvern. du château d'If, puis de Marseille, et m. en 1729, après avoir rendu dans la peste de très-grands services qui ne furent pas laissés sans récompense.—TOUSSAINT-ALPHONSE, fils du précéd., né en 1714, fut gouvern.-viguier de Marseille, et m. en 1801. On peut voir pour plus de détails l'article que M. Fortia d'Urban a consacré à sa famille dans la *Biogr. univers.*

PILES (ROGER de), peintre et littérat., né à Clameci en 1635, fut chargé de l'éducat. du fils du présid. Amelot, et suivit ensuite son élève dans plus. ambassades en qualité de secrétaire. Partout il montra une grande aptitude pour les affaires. On trouve dans ses tableaux une profonde intelligence du clair-obscur, le sentim. de la couleur et le talent de l'imit. porté à un degré remarquable. Parmi les portr. qu'il a laissés on remarq. ceux de *Boileau* et de *mad. Dacier*. De Piles m. à Paris en 1709, après avoir pub. plus. ouvr. presque tous relatifs à la peinture. Nous citerons les suiv. : *Conversations sur la connaissance de la peinture*, Paris, 1677, in-12; *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres avec la vie de Rubens*, ibid., 1681, in-12; *les prem. élém. de la peint. pratiq.*, ib., 1684, in-12; *Abrégé de la vie des peintres*, ibid., 1715, in-12; *Cours de peinture par principe*, ib., 1708, in-8; *Dialogues sur le coloris*. Ces divers ouvr. et d'autres encore ont été réunis et pub. à Paris en 1767, sous le titre d'*OEuvres diverses de M. de Piles*, 5 vol. in-12.

PILET. V. MENARDIÈRE.

PILGRAM (ANTOINE), ex-jésuite, astronome, m. à Vienne en 1793, est aut. d'un *Calendarium chronologicum è medii ævi monumentis* et de *Recherches météorologiques* en allemand.

PILKINGTON (LÆTITIA), fille du doct. van Lewen et femme du rév. Matt. Pilkington, auteur

de quelq. mélanges, naquit à Dublin en 1712. Elle cultiva la littérature avec assez de succès; mais elle ne put vivre long-temps avec son époux, qui avait à lui reprocher une conduite plus que légère et qui peut-être même était animé contre elle par une jalousie de métier. Elle m. à Dublin en 1750, laissant quelq. pièces de théâtre, des *mémoires* de sa vie, et des *poésies* légères qui ne sont pas sans mérite. —PILKINGTON (James), prélat anglais, né en 1520 à Rivington, dans le Lancashire, fut élevé sur le siége de Durham par Elisabeth en 1560, et m. en 1575, laissant quelq. ouvr. théologiques.

PILLADE (LAURENT), poète, chanoine de Saint-Dié, vivait en Lorraine au 16e S., Dom Calmet a inséré dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, un poème de Pillade qui roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et qui avait été publié à Metz en 1548, petit in-8.

PILLET (RENÉ), général franç., né à Tours en 1762, était clerc chez un procureur au Châtelet de Paris, lorsqu'en 1789 il devint aide-de-camp de M. de La Fayette. Il fut ensuite employé comme commiss. des guerres à l'armée du centre et à celle du nord, fut proscrit après le 10 août 1792, et profita de son exil pour voyager. De retour en France, il reprit du service, obtint de l'avancem., mais fut fait prisonn. en Portugal (1808) et conduit en Angleterre. La restaurat. lui rendit la liberté, mais non la santé. Il m. à Paris en 1816. On a de lui: *l'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre*, Paris, 1815, in-8.

PILLET (CLAUDE-MARIE), l'un des principaux collaborat. de la *Biographie universelle*, dont il a dirigé les travaux depuis le tom. 5 jusques et y compris le tom. 44, m. à Paris le 4 fév. 1826, était né à Chambéry vers 1773. Modeste et simple autant que laborieux, il était loin d'annoncer par son extérieur les vastes connaissances qu'il avait acquises dans l'étude presque continuelle qui a rempli sa vie. Telle même était la singularité de ses habitudes domestiques qu'il faisait sur sa nourriture et sur ses vêtem. des épargnes afin d'accroître les sommes qu'il prélevait annuellem. sur le produit de ses travaux et consacrait au soulagem. de ses parens, ainsi qu'à l'acquisit. de livres dont il se plaisait à enrichir la biblioth. de sa ville natale. D'après ces données sur le caractère privé de Pillet, on conçoit qu'il put aussi n'être pas tout-à-fait exempt de singularités dans plus. de ses jugem. sur les personnes ou sur les choses; mais il n'en fut pas moins un homme éminemm. honorable. Feu M. A. Barbier, en parlant de lui (pag. XXXIX du *Disc. Prélim.* du *Dictionn. des Anonymes*, 2e édit.) l'appelle ingénieusement le *chef du bureau de la Biographie universelle*. Outre sa coopérat. à cette immense collection, ainsi qu'à la *Biographie des hommes vivans*, égalem. pub. chez Michaud jeune (et dans laquelle il ne voulut point avoir d'article), il a révisé encore d'autres ouvr., et a donné en propre quelq. opusc. dont M. Beuchot a rec. les titres dans la *Bibliogr. de la France*, 1826, p. 127-28. Nous nous bornerons à mentionner ses *barêmes* des mesures agraires de Savoie, de Tarentaise, de Morienne, pub. en l'an XI, in-8, et l'*Analyse des cartes et plans dressés pour l'histoire des Croisades*, Paris, Michaud, in-8, avec une suite pub. en 1814, en tout 35 p. avec cinq cartes.

PILLIO, célèbre jurisconsulte du 12e S., professa le droit à Bologne, ville dans le territoire de laquelle il était né, et passa en 1189 à Modène, où l'on croit qu'il m. Ses *Questiones sabbatinæ* ont été pub. à Rome sous ce tit.: *Celeberrimi jurisconsulti ac glossatoris vetustissimi, D. Pilei Medicensis Quæstiones aureæ*, 1560.

PILNITZ (convention de), l'une des plus importantes négociations qui aient été entamées auprès des puissances européennes en faveur de l'infortuné Louis XVI et des princes franç. émigrés, fut réglée entre l'emper. d'Allemagne, le roi de Prusse et l'élect. de Saxe, au château de ce dern. prince, ainsi nommé, à quelq. lieues de Dresde. Outre les princes héréditaires des maisons d'Autriche et de Prusse, et les princes et princesses de la famille de l'élect., on vit aux conférences de Pilnitz, qui souvrirent le 25 août 1791, le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), le prince de Nassau, l'ex-minist. Calonne et le marquis de Bouillé. Après trois jours de délibérat. (27 août) l'emp. et le roi de Prusse signèrent la déclarat. fameuse par laquelle réclamant la coopérat. des puissances *pour mettre le roi de France en état d'affermir dans la plus parfaite liberté les bases d'un gouv. monarchique*, ils s'engageaient à agir promptem. et d'un mutuel accord pour atteindre ce but. Indépendamm. de la pièce officielle dont on vient de rapporter la substance, il paraît que six articles secrets avaient été signés la veille. Par le 2e, le trône de Pologne était promis à l'élect. de Saxe; le 3e article avait trait à des échanges de territoire projetés; et dans le 4e les deux monarq. contractant établissaient les bases d'une alliance que réalisa un peu plus tard le traité de Vienne.

PILON (GERMAIN), l'un des plus habiles sculpteurs français, né à Loué, petite ville à six lieues du Mans, vint à Paris vers 1550, après avoir exécuté dans sa province plus. ouvr. remarquables, et fut l'émule de Jean Goujon, avec lequel il contribua à naturaliser parmi nous le bon goût de l'antique. Malgré sa grande réputat., l'on n'a presque point de renseignem. sur sa vie, et c'est seulement d'après des probabilités qu'on a placé l'époque de sa m. à l'année 1590: d'autres l'ont fait vivre jusqu'en 1606. Parmi ses nombreux ouvr. nous citerons: *le Mausolée de Guillaume Langei du Bellay*, dans la cathédrale du Mans; la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité* et les *Bonnes œuvres*, ainsi que les statues en bronze de *Catherine de Médicis* et de *Henri II*, faisant partie du monum. érigé à la mémoire de ce prince et placé à St-Denis; le *Mausolée du chancelier de Birague*, avec deux *Figures de génies qui éteignent le flambeau de la vie* (au Musée des Monumens français), enfin le *Groupe des trois Grâces* (au Louvre).

PILON (FRÉDÉRIC), né à Cork en Irlande, se destina d'abord à la médecine, et se livra ensuite à son goût pour le théâtre. N'ayant eu aucun succès comme acteur, il s'avisa de faire lui-même des comédies. Il chercha presque toujours ses inspirations dans l'à-propos des circonstances, qui le servirent parfois assez bien. Il m. en 1788, âgé de 38 ans. Nous citerons de lui: *l'Invasion*, ou *Voyage à Brighthelmstone*, 1778, in-8; *l'Amant sourd*, 1780, in-8; *les Menées d'une élection*, 1780, in-8.

PILPAY ou PIDPAY, ou plutôt BIDPAI, bramine et gymnosophiste indien, fut, à ce que l'on croit, gouvern. d'une partie de l'Indostan. On présume qu'il florissait quelq. siècles avant J.-C.; mais on ne sait rien de bien certain sur sa vie ni sur ses ouvr. Son nom, attaché à un recueil de fables ingénieuses et pleines de sagesse, est devenu immortel. Ce recueil, connu dans tout l'Orient sous le titre de *Calilah el Dimnah*, et dans l'Occident sous celui de *Fables de Pilpay* ou *Bidpaï*, est une espèce de roman moral et politique, dont les principaux personnages sont deux chacals, animaux auxquels les Indiens attribuent la même finesse que les Européens aux renards. V. JEAN DE CAPOUE dans notre *Dictionnaire*, et en outre le curieux article inséré par M. de Chézy dans le *Journal des Savans* (mai 1817), sur l'édit. arabe de *Calila el Dimna*, ou *Fables de Bidpai*, etc., pub. par M. Sylvestre de Sacy, 1816, in-4.

PIMENTA (NICOLAS), jésuite portugais, né en 1541, mort en 1614 à Goa, visiteur des missions des Indes, a laissé: *Lettre écrite des Indes orien-*

tales au P. Claude Acquaviva, *général des missions*, Venise, 1600, in-8.

PINA (JEAN de), recteur et provincial de la société des jésuites, né à Madrid en 1582, mort en 1657, a donné un *commentaire* sur l'*Ecclésiaste*, 2 vol. in-fol., et un autre sur l'*Ecclésiastique*, 5 v. in-fol. On prétend qu'il avait lu tous les pères de l'Eglise et en avait extrait 100 vol. de 500 pages chaque.

PINA (RUY de), histor. portugais, né au 15e S., fut nommé *cronista-mor* ou historiographe de Portugal sous le règne du roi Emmanuel, et m. en 1521. On lui attribue des *chroniques* qui furent tirées des archives de Torre de Tombo, dans l'avant-dern. siècle. Elles comprennent les règnes de Sanche Ier, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis et Alphonse IV. La dern. parut à Lisbonne en 1653, in-fol. : les autres furent pub. en 1727 - 29, et recueillies avec la chroniq. d'Alphonse-Henri, par Duarte Galvam, sous le tit. de *Chronicas dos seis reis primeiros*. Dans la suite on tira trois autres *chroniques* de Pina du même dépot ; ce sont celles de Duarte, d'Alfonse V et Jean II. Elles ont été pub. dans le *Recueil* de livres inédits de l'histoire portugaise, Lisbonne, 1790-92, in-4.

PINAIGRIER (ROBERT), peintre sur verre du 16e S., s'est fait connaître par ses ouvr. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance ainsi que de sa m.; on sait seulem. qu'il naquit vers l'an 1490 et qu'il se fixa à Tours vers la fin de sa vie. Il ne nous reste guère que des fragmens des ouvr. de cet artiste. On cite des vitraux qui ornaient l'ancienne église de St-Hilaire de Chartres, démolie en 1804, et qui décorent aujourd'hui deux côtés de la chapelle de la Vierge dans l'église de St-Père ou St-Pierre de la même ville ; trois vitraux complets et les fragmens de deux autres représentant l'histoire de la Vierge, et qui ornent encore la chapelle de la Vierge de l'église de St-Gervais, et enfin les vitraux de l'église de St-Médéric, représentant l'hist. de Joseph. Ces dern. passent pour les chefs-d'œuvre de ce maître. —Ses trois fils, NICOLAS, JEAN et LOUIS, cultivèrent le même art, mais avec moins de succès que leur père. — En 1618 et 1635 un autre Nicolas PINAIGRIER, petit-fils de Robert, s'occupait à Paris de peindre des vitraux qui n'existent plus.

PINAMONTI (JEAN-PIERRE), jésuite et écrivain ascétique, né à Pistoie en 1632, se consacra aux missions de la campagne. Choisi par la duchesse de Modène et le gr.-duc Côme III pour être leur confesseur, il n'abandonna que le moins qu'il put ses travaux apostoliques, et m. à Orta, dans le diocèse de Novare en 1703. Il a laissé divers ouvr. ascétiq. écrits en italien, dont on trouve la liste dans Moreri, et qui ont été recueillis à Parme, 1706, in-fol. Le P. Courbeville en a trad. deux en franç., savoir : *le Directeur dans les voies du salut*, 1728, in-12 ; et *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, 1737, in-12.

PINART (MICHEL), savant orientaliste, né à Sens en 1659, m. dans la même ville en 1717, fut membre de l'acad. des inscriptions, et fournit au recueil de cette société plus. *mémoires* sur le nom de Byrsa, donné à la citadelle de Carthage, sur une médaille d'Hélène, sur les médailles samaritaines, etc. ; on a en outre de lui une *notice* de toutes les bibles hébraïq. imprimées jusqu'à son temps. Son *Eloge*, par de Boze, fait partie du t. 3 du Recueil de l'académie.

PINAS (JEAN), peintre, né à Harlem vers l'an 1596, peignit avec un égal succès la figure et le paysage. On cite parmi ses tableaux historiques une *Histoire de Joseph vendu par ses frères*. Le Musée du Louvre possède de ce maître un paysage à la plume et colorié. — Jacques PINAS, son frère, suivit la même carrière, et ne s'y distingua pas moins. On confond quelquefois leurs ouvrages.

PINCHBECK, mécanicien anglais du 18e S., m. à Londres en 1783, composa plus. instrumens et mécanismes qui excitèrent l'admiration de ses contemporains, mais qui ont été surpassés depuis. Une invention plus utile et plus durable est celle d'un métal imitant l'or, que les Anglais par reconnaissance ont appelé *Pinchbeck*.

PINCHESNE (ETIENNE-MARTIN), contrôleur de la maison du roi, a laissé deux volumes in-4 de *poésies*, auxquelles on ne penserait plus sans quelques traits satiriques de Boileau. Pinchesne était neveu de Voiture.

PINCIANUS. V. LOPEZ et NUNNEZ.

PINCIER (PIERRE), physicien, méd. du prince de Nassau-Dillembourg, né en 1556 à Santen, en Westphalie, fut prof. de physique à l'univ. d'Herborn, à la faculté de Marpurg, et m. en 1624. On a de lui : *Meditationum variarum liber quartus*, Francfort, 1601, in-8 (les trois prem. liv. de cet ouvr. sont restés inédits) ; *Otium marpurgense in sex libros digestum*, etc., Herborn, 1614, in-8.

PINÇON. V. PINZON.

PINDARE, poète grec, le modèle et le désespoir des lyriques de tous les temps, naquit à Thèbes de Béotie, la 3e année de la 64e olymp. (522 avant J.-C.), et m. dans le cours de l'an 31 de la 82e, avant J.-C. 442, d'après les supputations de son dern. éditeur, M. Bœckh. Il s'était exercé avec un égal succès dans tous les genres de poésie lyrique : il ne nous reste que quelques fragmens de ses *parthénies*, de ses *thrènes*, de ses *prosodes*, de ses *dithyrambes* ; mais nous possédons quarante-cinq *hymnes* ou chants de victoire, composés en l'honneur des vainqueurs qui remportèrent des prix aux jeux olympiques, pythiques, isthmiques et néméens. Comme tous les hommes qui sortent de l'ordre commun, Pindare a rencontré des partisans et des détracteurs également passionnés. Des critiques incapables de mesurer la hardiesse de son vol, l'ont attaqué sous le double rapport des sujets et de la manière dont il les traite. Mais est-ce à la lecture froide et tranquille du cabinet que l'on peut éprouver quelq. chose de l'enthousiasme qui animait le chantre thébain, lorsque, spectateur lui-même de ces luttes fameuses, où la force, l'adresse et l'agilité se disputaient l'honneur du triomphe, le poète associait pour ainsi dire sa muse à ces glorieux débats auxquels les sages législateurs de la Grèce attachaient avec raison une si haute importance. C'est donc souvent moins le vainqueur que la victoire elle-même qui occupe Pindare : c'est la gloire de sa nation ; et quand elle n'éclate pas assez dans ses héros, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs même de ces jeux célèbres. De là ces écarts qui semblent quelquefois l'entraîner si loin de son sujet, et qui s'y rattachent néanmoins toujours, mais par des rapports qui échappent facilem. à des yeux inattentifs ou peu familiarisés avec les mystères de cette haute poésie. Au surplus il n'est pas surprenant que tant de scholiastes, de traduct. et d'interprètes se soient égarés à la suite de Pindare, et aient subi le sort dont Horace menaçait la présomptueuse témérité de ses imitateurs. Il est glorieux sans doute pour la France, que deux de ses poètes, J.-B. Rousseau et P.-D. Lebrun, aient seuls mérité jusqu'ici l'honneur d'être nommés à côté de Pindare. Six cents ans après la mort du poète thébain, Pausanias retrouva dans Thèbes la statue que l'admiration reconnaissante de ses concitoyens lui avait érigée ; mais cette statue elle-même a cédé aux efforts du temps : cette maison, devant laquelle s'étaient deux fois arrêtées les fureurs de la guerre, est depuis long-temps ensevelie sous ses ruines. Un seul monument a bravé jusqu'ici le temps et la guerre : c'est celui que Pindare lui-même s'est élevé, dans ce qui nous reste de ses ouvr. Ce qui nous en reste fut publié pour la prem. fois à Venise, 1513, in-8, par Alde *l'Ancien* ; et quelques années après par

Henri Etienne, Paris, 1560, in-4. La prem. édit. critique est celle d'Erasme Schimdt, Wittemberg, 1616, in-4; réimpr. 4 ans après à Saumur, par les soins de J. Benoît. La critique du texte ne fit aucun progrès depuis Schmidt et Benoît jusqu'en 1773, époque de la prem. édit. pub. par le célèbre Heyne, Gottingue, 2 vol. in-8; réimpr. en 1798, en 3 vol. in-8, avec de notables améliorat., et un excellent traité de M. Hermann, sur le mètre de Pindare: cette dern. est réputée classique, sous le rapport de l'interprétat. La principale, la plus complète et la plus savante de toutes les édit. de Pindare est jusqu'ici celle de M. Aug. Bœckh, Leipsig, 2 v., in-4, 1811-1821. Nous n'avons en franç. que deux trad. complètes (en prose) des *odes* de Pindare: celle de Gin, et celle de Tourlet, infinim. supérieure, sous tous les rapports, à celle de son devancier: elle a d'ailleurs l'avantage d'offrir le texte grec, soigneusement revu et accompagné de *notes* savantes. Les Italiens ont plus. traduct. de Pindare, en vers: celles entre autres, d'Adimari, de Mazari, de Jérocades. On cite les versions anglaises de Cowley et de West, quoique incomplètes; et les Allemands font de celle de Gedike un cas particulier.

PINDARE *de Thèbes*, pseudonyme, a laissé un poème latin intit.: *Abrégé de l'Iliade d'Homère*. On ignore le véritable nom de l'auteur et l'époque où il vivait. M. Wernsdorf a ins. ce poème dans le 4e vol. de ses *Poetæ minores*, et M. Henri Weytingh en a pub. une nouv. édit., Leyde et Amsterdam, 1809, 1 vol. in-8.

PINDEMONTE (Marc-Antoine), gentilhomme véronais, né en 1694, mort vers 1744, était versé dans les langues grecque et latine, et cultiva plus particulièrement la poésie. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse. On a de lui: des *discours* sur les règles de l'art dramatique; un recueil de poésies qui ont été pub. sous le titre de *Poesie latine e volgari*, Vérone, 1721, in-8; Venise, 1776, 2 vol. in-8, avec des additions; et une trad. en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, Vérone, 1776, in-4. — Pindemonte (Charles), neveu du préc., né à Vérone en 1735, est auteur d'une bonne traduct. ital. du poème de Vida sur les échecs. — Pindemonte (Didier), frère du précédent, gentilhomme du duc de Hesse-Darmstadt, a pub.: *Riposta universale alle opere del Scip. Maffei*, Vérone, 1754, in-8. — Pindemonte (Jean), de la même famille que les précéd., né à Vérone en 1751, a laissé quelques trag. qui ont été recueill. sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8. — Hippolyte Pindemonte, son frère cadet, né à Vérone en 1757, doit être placé parmi les poètes ital. les plus agréables du 18e S. On connaît de lui: *Volgarizzamenti dal latino e dal greco in versi ital.*, Vérone, 1781, in-4; *Versi*, Bassano, 1784, gr. in-8; *Volgarizzamento dell' Inno a Cerere..... attribuito ad Omero*, 1785, in-8; *Saggio di poesie campestri*, Parme, 1788, in-12; *Poesie*, Pise, 1798, in-16; *Arminio*, *trag.*, Philadelphie (Pise), 1804, in-8; *Epistole in versi*, Vérone, 1805, Florence, 1809, in-12; trad. en vers des deux prem. chants de l'*Odyssée*, 1810, in-8, avec quelq. fragm. des *Géorgiques* et deux *épîtres*, l'une à Virgile et l'autre à Homère.

PINE (John), graveur au burin, né à Londres vers 1700, mort vers 1760, a laissé plus. planches estim., parmi lesquelles on distingue surtout: *la Destruction de la flotte invincible de Philippe, roi d'Espagne; les Plans de la ville de Londres et de Westminster*, 1746, 25 feuilles. On lui doit en outre une belle édition d'Horace, dont le texte est gravé sur cuivre, 1737, 2 vol. gr. in-8. — Robert-Edge Pine, fils du précéd., peintre, s'adonna au genre du portrait, et s'y fit une réputation. Des prix ayant été proposés pour la peinture historique, Pine fut couronné successiv. en 1760 et 1762. Les sujets qu'il traita étaient: *la Prise de Calais par Edouard III* et *Canut entendant les vagues de la mer*. Cet artiste passa ensuite en Amérique, et y mourut en 1790.

PINEAU (Séverin), en latin *Pinæus*, chirurg., né à Chartres vers le milieu du 16e S., fut doyen du collége de chirurgie de Paris, y professa avec distinction, se rendit surtout célèbre par l'opération de la taille au grand appareil, et publia à ce sujet un *Discours touchant l'invention et instruct. pour l'opération et extraction du calcul de la vessie*, Paris, 1610, in-8. Il m. à Paris en 1619. On a encore de lui un écrit intit.: *Opusculum anatomicum, physiologicum..... in duos libellos distinctum, tractans analyticè, primò notas integritatis et corruptionis virginum, deindè graviditatem et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distrahi dilucidè docetur*, Paris, 1597, in-8: cet écrit a été trad. en français, en allemand et en flamand.

PINEAU (Gabriel Du), jurisconsulte, né à Angers en 1573, vint de bonne heure à Paris, fit briller son savoir au parlem. et au gr. conseil dans plus. causes importantes, revint occuper dans sa ville natale les fonctions de conseiller au présidial, et enfin devint maître des requêtes de l'hôtel de Marie de Médicis, pour laquelle son dévouem. fut toujours subordonné à ses devoirs de sujet fidèle envers Henri IV. Du Pineau se distingua toujours par son intégrité, son affabilité, autant que par ses lumières et ses connaissances. Il m. en 1644, maire et capitaine-général de sa ville natale. On a de lui: un *Comment. sur la coutume d'Anjou*, regardé comme son chef-d'œuvre, des *consultations* et des *dissertations* sur diverses matières de jurisprudence.

PINEDA (Jean de), jés., né à Séville en 1557, mort en 1637, s'appliqua principalement à l'étude de l'Ecrit.-Ste. On lui doit les ouv. suiv.: *Commentarius in Job*, Madrid, 1597-1601, 2 vol. in-fol.; Venise, 1619; *Salomo prævius, sive de rebus Salomonis regis Libri octo*, Lyon, 1609, in-folio; *Comment. in Ecclesiasten*, Venise, 1619; Anvers, 1620, in-fol.; *Mémorial touchant la sainteté et les vertus héroïques du St roi Ferdinand III*, Séville, 1627, in-fol., en espagnol; *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*, Séville, 1631, in-fol.; *la Monarchie ecclésiastique*, ou *Histoire universelle du monde depuis la création* (en espagnol), Salamanque, 1588, 4 vol. in-fol.

PINEL (le P.), prêtre de la congrégat. de l'Oratoire, né vers la fin du 17e S. en Amérique, et, suivant toute probabilité, à St-Domingue, fut d'abord employé dans l'enseignem. en France, dans les colléges de Juilly et de Vendôme; mais les discussions qui divisaient alors les théologiens furent pour lui la source de quelq. traverses et de quelq. disgrâces; bientôt il donna dans le ridicule du millénarisme et des convulsions. Il parcourut les provinces comme le précurseur d'Elie, lorsqu'il m. dans un village avant 1777. Il avait pub.: *Horoscope des temps*, ou *Conjectures sur l'avenir*; et un livre de *la Primauté du pape*, Londres ou La Haye, 1769, in-4. On trouvera des détails sur cet enthousiaste dans l'écrit intit.: *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours*, attribué au père Crêpe, dominicain et imp. à Lyon en 1788.

PINEL (Philippe), célèbre médecin, né en 1745 à St-Paul, près de Lavour, aujourd'hui départ. du Tarn, fut reçu docteur à la faculté de Toulouse en 1764, se rendit aussitôt à Montpellier, pour se perfectionner dans son art, et vint ensuite à Paris étudier la botanique, la zoologie, l'anatomie comparée et les autres sciences qui tiennent à l'art de guérir. Il s'était fait connaître de ses confrères comme traduct. et comme éditeur, ainsi que par sa coopération à la *Gazette de santé*, et au recueil intit. *la Médecine éclairée par les sciences physiques*, lorsqu'il fut appelé aux fonctions de médec. en chef de Bicêtre en 1792. Il reconnut qu'on ne

faisait qu'empirer l'état des aliénés par des châtimens et une réclusion rigoureuse, et il résolut de les traiter avec douceur, de les laisser jouir des bienfaits de l'exercice, du travail et d'un air salubre ; en un mot il fit tomber leurs chaînes. Cet acte, qui ne pouvait venir que d'un esprit supérieur, a été un service immense rendu à l'humanité. De Bicêtre, il passa à l'hospice de la Salpétrière en qualité de médecin en chef, et l'on peut dire que ce magnifique établissement est son ouvr. Occupé tout entier des progrès de la science, auxquels il aidait puissamment par sa pratique pleine de sagesse, par ses écrits immortels et par ses leçons dans les salles de la Salpétrière et dans le vaste amphithéâtre de l'Ecole de Médecine, devenu trop étroit pour ses auditeurs, il ne rechercha aucune des récompenses que le gouvernem. impérial prodiguait aux sav., et n'eut que le ruban de la Lég.-d'Honneur et une place dans la première classe de l'institut. Sa modération et sa bienfaisance l'empêchèrent même d'avoir part aux faveurs de la fortune, qui sourit toujours aux médecins de grand renom qui veulent la poursuivre. L'aisance dont il jouissait fut encore diminuée par le renversement de l'ancienne école de médecine : il ne fut plus qu'honoraire dans la nouv., avec une très-modique retraite. Mais il lui restait la gloire d'avoir ramené en France le goût des bonnes études médicales et de la médecine d'observation. Il m. en 1826. M. le baron Dupuytren lui a consacré une *notice* dans le *Journal des Débats* du 7 novembre 1826, impr. à part, in-8 de 32 p. Nous citerons de Pinel : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, 1791, in-8, fig.; ib., 1809, in-8 ; *Nosographie philosophique*, ou *la Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, ib., an VI, 2 vol. in-8 ; réimp. plus. fois, entre autres en 1818, 3 v. in-8 ; *Médecine clinique*, ib., 1802, in-8 ; 1804, 1815, in-8 ; *Discours inaugural sur la nécessité de rappeler l'enseignement de la médecine aux principes de l'observation*, ib., an XIV, in-4.

PINELIÈRE (Ant. de La), poète dramatique du 17e S., né à Angers, est auteur d'une tragédie d'*Hippolyte*, imitée de Sénèque, avec un *prologue* en vers libres, Paris, 1635, in-8.

PINELLI (Jean-Vincent), savant bibliophile, né à Naples en 1535, de parens fort riches, vint s'établir à Padoue en 1559, consacra sa fortune et ses loisirs à la formation d'une bibliothèq. nombr., bien choisie, et riche surtout en MSs.; il se montra très-généreux envers les gens de lettres, et m. en 1601, sans avoir pub. aucun ouv. On ne connaît de lui que quelq. *lettres* éparses dans divers recueils, et des *notes* sur la chronique vénitienne de Dandolo, pub. par Foscarini dans son traité *de Origine et Statu Biblioth. ambrosianæ*, liv. 1er. Paul Gualdo a écrit en italien la *Vie de J.-V. Pinelli*, trad. en latin, et impr. à Augsbourg, 1607, in-4. Elle fait partie du recueil de G. Bates, *Vitæ selectorum virorum eruditorum* (*v.* Bates). — Pinelli (Maffeo), savant bibliophile, non moins célèbre que le précéd., avec lequel il a été confondu dans plus. dictionnaires biographiques, né à Venise en 1736, joignit au goût des livres celui des tableaux et des antiquités, fut, comme son père et son aïeul, directeur de l'imprimerie ducale, et m. en 1785. Outre les langues anciennes, il possédait le français et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire littéraire. On a de lui : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici greci e lat.*, Venise, 1780, in-8 ; mais il est surtout célèbre par sa collection de liv. et de tableaux, dont Morelli (*v.* ce nom) a pub. le catalogue sous ce titre : *Bibliotheca Maphæi Pinelli magno jam studio collecta*, Venise, 1787, 6 vol. in-8. — Pinelli (Jean-Bapt.), poète latin, publia en 1594 un recueil de poésies, dédié à l'acad. della Crusca. On a encore de lui : *in nuptias serenissim. Etruriæ principum Cos. Medicis et Mariæ Magd. Austr.*, *Odæ III*, Florence, 1608, in-4. — Pinelli (Flaminio), prof. d'anatomie à l'univers. de Sienne, né dans le territoire de cette ville, et m. vers 1730, a laissé : *Lettera de' Bagni di Petriuolo, scritta al signor Antonio Francesco Bertini*, Rome, 1716, in-4, et deux *dissertations*, l'une sur une grossesse de deux ans, et l'autre sur un fœtus monstrueux.

PINELO (Antonio de Léon-), le plus laborieux écriv. de l'Amérique espagnole, né au Pérou dans les dern. années du 16e S., s'était proposé de bonne heure de recueillir tout ce qui concernait l'hist. des Indes. Mais l'insuffisance des matériaux qu'il pouvait trouver à Lima l'ayant obligé de passer en Espagne, il y fut nommé rapporteur au conseil des Indes, ce qui le mit à même de reconnaître combien la législation civile et administrative des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances, souvent contradictoires. Il en entreprit la collection méthodique, et, après beaucoup de veilles, il vint à bout de cet immense travail, et en publia quelques extraits. L'ouvrage complet ne fut impr. qu'après sa m., en 1680, 4 vol. in-fol., sous le titre de *Recopilacion general de las leyes de las Indias.* L'auteur avait aussi composé plusieurs écrits de dévotion en l'honneur de la Sainte-Vierge, et d'autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1630, in-4, ouvr. important pour la jurisprudence de l'Amériq. espagnole ; *Vie de D. Toribio Alphonse Mogrovejo, archevêq. de Lima*, 1633, 1653, in-4, traduit en italien par M. A. Cospi, 1655, in-4 ; *les Voiles des femmes anciens et modernes*, Madrid, 1641, in-4 (dissertation savante) ; *Abrégé de la Bibliothèq. orientale et occidentale, nautique et géographiq.*, Madrid, 1739, 3 vol. in-fol. : c'est un ample répertoire bibliographique de tous les liv. imp. ou MSs. sur les voyages, les missions et relations étrangères, etc. Ces ouv. sont en espagnol. Il en a laissé beaucoup d'autres MSs., sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. hisp.* de Franckenau.

PINET (Antoine Du). V. Dupinet.

PINGERON (Jean-Claude), laborieux littér., né à Lyon vers 1730, m. à Versailles en 1795, fut l'un des coopérateurs du *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, dans lequel il inséra un gr. nombre d'*articles* sur des objets d'utilité publique. On lui doit en outre les traduct. d'un grand nombre d'ouvrages italiens et anglais, parmi lesquelles nous citerons : *Traité des vertus et des récompenses*, de Dragonetti, Paris (Amsterdam), 1768, in-12 ; *Conseils d'une mère à son fils*, de Mme Piccolomini Gérardi, ib., 1769, in-12 ; *Traité des violences publiques et particulières* de Muréna, ib., 1769, in-12 ; *le Poème des Abeilles*, de Ruccellaï, ib., 1770, in-8 ; *Essai sur la peinture*, d'Algarotti, ib., in-12 ; *Vie des architectes anciens et modernes*, de Milizia, 1771, 2 volumes in-12 ; *Lettre de l'abbé Sestini sur l'Italie, la Sicile et la Turquie*, 1789, 3 vol. in-8 ; *Voyage dans la partie septentrionale de l'Europe*, par Marshal, 1776, in-8 ; *Description de l'île de la Jamaïque*, 1782, in-12 ; *Description de la machine électrique de Cuthberson*, in-8, 1790 ; *Expériences et Recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux beaux-arts*, trad. de plusieurs langues, et recueillies de divers voyages, Paris, 1805, in-8. Il a fourni en outre des *articles* à la *Bibliothèque physico-économique* et à d'autres recueils du même genre.

PINGRÉ (Alexandre-Gui), savant astronome, né à Paris en 1711, entra dans la congrégation des génovéfains de Senlis à l'âge de 16 ans, et commença par professer la théologie. A l'époque où le célèbre chirurgien Lecat fonda à Rouen une acad. des sciences, Pingré, d'après les conseils de ce sav. fondateur, se livra exclusivement à l'étude de l'as-

tronomie, et y fit de très-grands progrès. L'observation du passage de Mercure, en 1753, lui valut le titre de correspondant, puis d'associé libre de l'acad. de Paris, la place de biblioth. de Ste-Geneviève et le titre de chancel. de l'université. Il fut ensuite chargé d'essayer les montres marines de Ferdinand Berthoud et celles de Le Roi, et fit à cet effet 3 voyages, le premier avec Courtanvaux et Messier en 1767, le deuxième avec Fleurieu en 1769, et le troisième avec Verdun et Borda en 1771. Il m. en 1796, laissant plus. *mémoires* dans le Recueil de l'acad., et quelques autres écrits, dont le plus important est sans contredit sa *Cométographie*, ou *Traité historiq. et théorique des comètes*, Paris, impr. royale, 1783, 2 vol. in-4. On trouvera le détail de ses observations et de ses ouv. astronomiques dans les Tables de l'acad. des sciences, dans les *Mémoires* de Trévoux de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande. Son *éloge*, par M. de Prony, est ins. dans les *Mémoires* de l'institut (sciences mathém. et physiq.). On trouve une *notice* sur Pingré, par Ventenat, dans le *Mercure* du 10 prairial an IV, et dans le *Magasin encyclop.* (2e année, 1er vol., p. 342).

PINI (le P. Ermenegildo), de la congrégation des prêtres de St-Paul, dits *barnabites*, mort en 1825, avait cultivé avec un soin particulier les sciences physiques et l'histoire naturelle, et contribué à augmenter la célébrité du collége de Saint-Alexandre à Milan, qui le comptait parmi ses professeurs. Il était devenu sous Buonaparte inspect.-gén. des études, membre de l'institut des sciences, lettres et arts d'Italie, et chevalier de la Couronne-de-Fer. On lui doit une foule d'écrits importans sur la minéralogie, la géologie, etc., parmi lesquels nous citerons : *Osservazioni mineralogiche, sulla miniera di ferro di Rio ed altre parti dell' isola d'Elba*, Milan, 1777, in-8; *Mémoires sur de nouvelles cristallisations de feld-spath et autres singularités des granits*, ib., 1779, in-8; *Viaggio geologico per diverse parti merdionali dell' Italia*, 2e édit., ib., an I de la république ital., in-8; *Réflexions analytiques sur les systèmes géologiq.* (en italien), Milan, 1811.

PINKERTON (Jean), écriv. anglais, membre de la soc. des Antiquaires de Londres et de plus. autres soc. savantes, naquit à Edimb. en 1758, et, après avoir acquis par d'excell. études des connaissances étendues en tous genres, fut destiné à la carrière du barreau, et placé chez un avocat de sa ville natale; mais, ayant perdu son père, il alla, en 1780, s'établir à Londres, où il se lia avec plusieurs littérat. distingués, et pub. lui-même quelques poèmes élégiaques qui eurent du succès. Il abandonna bientôt la poésie pour se livrer entièrement à des recherches historiques et à une étude approfondie de la numismatique. Ces nouvelles occupations ne l'empêchèrent pas de jeter dans le public, en 1785, sous le nom supposé de *Robert Héron*, des *Lettres sur la littérature* qui lui attirèrent un grand nombre d'ennemis : on lui reprochait des paradoxes débités avec un ton de hauteur et d'autorité, et des jugemens portés avec une hardiesse présomptueuse sur les écrivains anciens et modernes. Il m. en 1826, sans avoir su prendre un ton plus convenable avec ses confrères les gens de lettres, qui ne lui ont pas pardonné. Parmi ses nombreux ouv., il en est un qui jouit d'une réputation européenne : c'est sa *Géographie rédigée sur un nouveau plan*, 1802, 2 vol. in-4, dont il a lui-même donné un *Abrégé*, souvent réimpr. Nous citerons en outre les suiv.: *Essai sur les médailles*, 1784, 2 vol. in-8, trad. en français avec *notes et additions*, par J.-G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4; *Recherches sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths*, 1787, in-8, trad. en fr. par Miol; *Hist. d'Ecosse depuis l'avènement de la maison des Stuart*, 1797, 2 vol. in-4; *Recollections, etc.*, ou *Souvenirs de Paris*, en 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805, 2 vol. in-8; *Collect. générale des voyages*, 13 vol. in-4, de 1808 à 1813.

PINO (Bernard), doyen de la cathédrale de Cagli, sa patrie, vivait au 16e S. On a de lui plus. comédies : *lo Sbratta*, Rome, 1552; *i falsi Sospetti*, Venise, 1588; *gli ingiusti Sdegni*, Rome, 1553; *l'Evagria*, Venise, 1584; un discours *della Comodità dello scrivere*, Venise, 1574, in-8; et un petit ouv. intit. *il Galantuomo*, Venise, 1604.

PINON (Jacques), conseiller au parlement de Paris, sa patrie, m. en 1641, se distingua au barreau par son intégrité, et dans le monde par ses connaissances variées. On a de lui un recueil de *poésies* latines, imp. à Paris en 1615 et 1630, in-8.

PINS (Jean de), en latin *Pinus*, év. de Rieux, né vers 1470, en Languedoc, d'une ancienne famille de cette province, embrassa l'état ecclésiastique, après avoir fréquenté les universités de Toulouse, Poitiers et Paris; il fut nommé conseiller-clerc au parlement de la première de ces villes, accompagna le cardinal Duprat en Italie, et gagna la confiance de Louis XII, qui l'envoya en ambassade à Rome et à Venise. Renvoyé plus tard dans cette dernière ville, en la même qualité, par François Ier, J. de Pins y acquit un grand nombre de MSs. précieux, dont il enrichit la bibliothèque de Fontainebleau, qui venait d'être formée. Il fut récompensé de ses services diplomatiques par l'évêché de Pamiers, d'où il passa, 3 ans après (1523), au siége de Rieux, et m. à Toulouse en 1537. On a de lui : *divæ Catharinæ senensis Vita*, etc., Bologne, 1505, in-4, très-rare, et insér. depuis dans le recueil intitulé *de claris Fœminis*, qu'on a, par erreur, attribué à de Pins; *S. Rochi narbonensis Legenda*, etc., Venise et Paris, 1516, in-4; *de vitâ aulicâ Libellus*, Toulouse, in-4; quelq. *épigrammes* latines en l'honneur d'Urcœus Codrus, dans le recueil des *OEuvres* de ce dernier. Le père Charron, jésuite, a publié des *Mémoires pour servir à l'éloge histor. de J. de Pins*, avec un rec. de ses *lettres*, Avignon (Toulouse), 1746, in-12.

PINSSON (François), jurisconsulte, avocat au parlement de Paris, né à Bourges en 1612, mort à Paris en 1691, a laissé de nombreux ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels nous citerons : *la Pragmatique-Sanct. de St Louis*, et celle de Charles VII, avec des *comment.*, 1666, in-fol.; *Notes sommaires sur les indults accordés par plusieurs papes à Louis XIV*; *Traité des régales*, 1688, 2 vol. in-4. Il avait publié en 1654 le traité des *Bénéfices*, d'Ant. Bengi, son aïeul, resté imparfait et continué par lui.

PINSSON DE LA MARTINIÈRE (Jean), procureur du roi près la connétablie et maréchaussée de France, m. à Paris en 1778, a publié : le *vrai Etat de la France*, 1649, 1653; *Recueil des priviléges des officiers de la maison du roi*, 1645; des *Etats des maisons du roi, de la reine*, etc., 1649, 1652; *Traité de la connétablie et maréchaussée de France*, 1661, in-fol. Ce dern. ouvrage est un recueil des ordonnances ou déclarations sur le pouvoir des connétables et maréch. en la justice roy., exercée par lieut. à la table de marbre du Palais.

PINTELLI (Baccio), archit. florent. du 15e S., se distingua à Rome, sous Sixte IV, par la construction de l'église de Sainte-Marie, *della Pace*, faite sur ses dessins, et surtout par celle du dôme de l'église de Saint-Augustin, élevée en 1483. On pense que le genre de construct. de ces deux édifices a suggéré à Michel-Ange l'idée de la coupole de la basilique de Saint-Pierre.

PINTO (Fernand-Mendez), l'un des plus célèbres voyageurs portugais, né dans les environs de Coïmbre, vers 1510, de parens très-obscurs, embrassa dès l'âge de 13 ans le métier de marin. Se trouvant dans les mers de l'Inde en 1537, il fut pris par des Turks, et traité en esclave. Le gouverneur

du fort portugais d'Ormus le tira de la servitude, et lui donna les moyens de se rendre à Goa. Pendant un séjour de 20 ans, Pinto y fut témoin des plus grands évènemens, et eut une existence très-aventureuse. Il avait été 13 fois esclave et vendu 16 fois, lorsqu'il revint, en 1558, en Portugal, où il jouit du fruit de ses travaux, et publia là relat. de ses *Voyages*, Lisbonne, 1614. Elle a été trad. en franç. par Bernard Figuier, Paris, 1628, in-4; et de Surgi en a extrait une histoire intéressante, qu'il a publiée dans les *Vicissitudes de la fortune*, Paris, 2 vol. in-12. — PINTO (Hector), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, professeur de théolog. à l'université de Coïmbre, mort en 1583, a laissé : des *Commentaires sur Isaïe, Ezéchiel et Daniel*, Paris, 1617, 3 vol. in-fol.; et un livre int. *Image de la vie chrét.*, Paris, 1580. — PINTO (Isaac), juif portugais du 18e S., habita successivem. Bordeaux, Amsterdam et La Haye, où il m. en 1787. Il était fort instruit, et défendit ses compatriotes contre Voltaire. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons comme les principaux : *Essai sur le luxe*, 1762, in-8; *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8; *Précis des argumens contre les matérialistes*, 1774, in-8; *Réflexions critiques sur le premier chapitre du 7e t. des œuvres de M. de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762, in-12; *Lettre à l'occasion des troubles des colonies, contenant des réflexions politiques sur l'état actuel de l'Angleterre*, 1776, in-8; *deuxième Lettre* sur le même sujet, même année; *Réponse aux observations d'un homme impartial, au sujet des troubles qui agitent actuellement toute l'Amérique septentrionale*, 1776, in-8.

PINTO-DELGADO (JEAN), poète du 16e S., né à Tavira dans le royaume d'Algarve, m. en 1590, avait voyagé en Italie et en Flandre, où il publia quelques *poésies*, qui obtinrent du succès. On cite entre autres un poème d'*Esther*, les *Lamentations de Jérémie*, en vers espagnols, et un poème de *Ruth*, réimpr. à Rouen en 1627. Il laissa en MS. une *traduct*, de Pétrarque en octaves portugaises.

PINTO-RIBEIRO (JEAN), président de la chambre des comptes et garde des archives royales de Portugal, fut d'abord secrétaire du duc de Bragance. Le rôle qu'il joua dans la fameuse conspiration à laquelle son maître dut la couronne a rendu son nom célèbre, et lui mérita la faveur de ce prince. Pinto m. à Lisbonne an 1643. Ses *ouvrages* ont été réunis et publiés à Coïmbre, 1729, 1 vol. in-fol. Ce sont des *réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, des *discours* sur l'administration, etc. Il a laissé en MS. un *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques du Camoëns*. On trouve une *Notice sur Pinto*, par le comte Louis d'Ericeira, dans les *Mémoires* de Niceron, et dans le *Dictionnaire* de Moréri. Pinto est le héros d'une comédie historique de M. Lemercier, de l'Institut, représentée avec un grand succès à Paris, sur le Théâtre-Français, en 1800.

PINTOR (PIERRE), premier médecin du pape Alexandre VI, né à Valence, en Espagne, en 1423, mort à Rome en 1503, a publié : *Aggregator sententiarum doctorum omnium de præservatione et curatione pestilentiæ*, Rome, 1499, in-folio; *de morbo fœdo... his temporibus affligenti*, 1500, in-f.

PINTURICCHIO (BERNARDIN), peintre italien, né à Pérouse en 1454, fut élève du Pérugin, suivit ce maître à Rome, l'aida dans la plupart des travaux qui lui furent confiés, se lia ensuite avec Raphaël, et suivit ce grand peintre à Sienne, où il partagea ses travaux. Il m. en 1513. Rome possède quelques-unes des productions de cet artiste, notamment dans le Vatican. Son chef-d'œuv. se trouve dans la sacristie de la cathédrale de Sienne. C'est une suite de dix tableaux représentant les *Faits mémorables de la vie du pape Pie II*. Il en existe dans l'église un onzième, dont le sujet est le *Couronnement de Pie III*, qui avait ordonné l'exécut. des autres.

PINZI (JOSEPH-ANTOINE), littérateur et numismate, professeur de rhétorique au séminaire de Ravenne, né dans cette ville en 1713, suivit le cardinal Alberic Lucini à Cologne, et y m. en 1769. On a de lui : *de nummis ravennatibus Dissertatio singularis*, Venise, in-4, 1750; *Appendix ad dissertationem de nummis*, etc., 1751; *Dissertazione epistolare sulla letteratura ravennate*, in-8, Ravenne, 1749; *Dissertazione nella quale si dimostra che la città di Ravenna non è stata colonia, ma municipio de' Romani*, impr. dans le Recueil de l'académie de Ravenne, année 1767. On trouvera des détails étendus sur tous les écrits de Pinzi dans les *Memorie degli scrittori ravennati*.

PINZON (VINCENT-YANEZ), navigateur espagnol, passa la ligne en 1499, fit partie de la prem. expédition de Christophe Colomb, en 1492, et commandait le bâtiment *la Niña*. On ne sait pas positivement s'il accompagna le célèbre Génois dans sa seconde expédition; mais il est certain qu'il partit d'Espagne, avec la permission du roi, en 1499; qu'il navigua vers le Sud, et fut le premier Espagnol qui passa la ligne. Il découvrit, au mois de janvier de l'an 1500, le cap Saint-Augustin à la côte du Brésil, l'embouchure du fleuve des Amazones, la rivière de la côte de la Guiane, qui depuis a pris le nom de ce navigateur, aborda au golfe de Paria, et rentra dans un port d'Espagne au mois de septembre, après avoir perdu deux des bâtimens de son escadre dans un ouragan sur la mer des Antilles. Il repartit en 1507 avec Juan Diaz de Solis (*v.* ce nom), pour suivre les dernières découvertes de Colomb, reconnut le golfe que la mer forme entre la côte de l'Amériq. du Sud et celle du Tymatan, et poussa au Nord jusqu'à cette île. A son retour en Espagne, il reçut ordre de se rendre à la cour avec son compagnon J. Diaz de Solis, Améric Vespuce et Jean de La Cosa, pour tenir conseil sur les nouvelles explorations à faire. Pinzon fut nommé l'un des pilotes royaux et capitaine-gén. pour la terre. Solis et lui prolongèrent le continent américain jusqu'à 40 degrés de latit.-sud. Il est propable qu'après cette campagne, où la conduite des deux navigateurs provoqua des informations juridiques à la cour d'Espagne, Pinzon ne se remit plus en mer. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit la *Relation de ses voyages*; mais elle est restée, comme tant d'autres, ensevelie dans la poussière des archives espagnoles.

PIOMBINO (les princes de). — APPIANO, fils et successeur de Gérard Appiano (*v.* ce nom), qui avait échangé en 1398 la seigneurie de Pise contre la principauté de Piombino, transmit cette même principauté à son fils, Jacques II Appiano, sous la tutelle de la république de Florence. Les Florentins protégèrent pendant tout le 15e S. les différens princes de cette maison. — Jacq. V. APPIANO m. en 1545, dépouillé plus. fois de ses états par Côme Ier de Médicis, duc de Florence, s'étant mis sous la protection de Charles-Quint, fut rétabli par cet empereur dans sa souveraineté. — JACQUES VI, fils et successeur du précédent, demeura pendant tout son règne dans la dépendance absolue des Médicis, et était sur le point de vendre l'île d'Elbe, qui faisait partie de ses états, au grand-duc François, lorsqu'il m. en 1585. — ALEXANDRE, fils naturel du précédent, légitimé par l'empereur, fut confirmé dans la principauté de Piombino sous la condition de recevoir, dans la ville de ce nom, une garnison espagnole, et fut assassiné, par suite d'un complot tramé par sa femme et le commandant de cette garnison, en 1589. La maison Appiano étant ainsi éteinte, la principauté de Piombino demeura long-temps en séquestre entre les mains des Espagnols, puis fut adjugé en 1619 à la maison de Mendoça, qui la vendit à celle de Ludovici, dont hé-

tèrent les Buon-Compagni, ducs de Soria, qui la possédèrent jusqu'à la fin du 18e siècle. Bonaparte donna ensuite à sa sœur Elisa (*v.* Marie-Anne-Elisa-BUONAPARTE) cette principauté, qui, plus tard (en 1814), fut réunie aux états du gr.-duc de Toscane.

PIOMBO (SÉBASTIEN del). V. SÉBASTIEN.

PIOZZI (HESTER LYNCH), Angl., auteur, né en 1739 à Boswell, dans le comté de Carnarvon, épousa d'abord un riche brasseur du bourg de Southwark, membre du parlement, se lia avec le célèbre Samuel Johnson (*v.* ce nom), et, après la mort de son mari, elle s'unit en secondes noces avec un maître de musique ital., Piozzi, sous le nom duquel elle acquit depuis des titres à la célébrité littéraire. Ayant cessé toute relation avec Johnson, qui avait désapprouvé ce 2e mariage, elle quitta l'Angleterre pour se rendre à Florence, patrie de son époux, y publia quelques ouvrages, visita ensuite plusieurs contrées de l'Europe, revint dans son pays natal en 1786, fit paraître de nouv. productions littéraires, fut recherchée dans les sociétés par son esprit et l'amabilité de ses manières, et m. à Clifton en 1823. On a d'elle : *Anecdotes of doctor Johnson*, 1786, in-8; *Observat. et Réflexions faites dans un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne* (en anglais), Londres, 1789, 2 vol. in-8; *english Synonymes*, ibid., 1794, 2 v. in-8; *Retrospection*, etc., ou Revue des évén. et des caractères les plus frappans ou les plus importans que les 18 derniers siècles ont présentés au monde, ibid., 1801, 2 vol. in-4; Recueil de morceaux en prose et en vers, publ. à Florence, en 1785, sous le titre de *Florence Miscellany*, et imp. à un petit nombre d'exemplaires (quelques-unes des pièces de ce recueil ont été réimprim. dans les journaux et *Magazines* anglais).

PIPELET (FRANÇOIS), chirurgien, né à Coucy-le-Château, près Soissons, en 1722, fit ses études à Paris, s'y établit, fut success. secrét. du roi, conseill. et direct. de l'académie de chirurgie de cette ville, se retira dans sa patrie en 1792, et y m. en 1809. On a de lui deux écrits, insérés dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*, sous ces titres : *nouvelles Observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac; Observat. sur les signes illusoires des hernies épiploïques.* M. Sédillot a lu à la société de médecine, le 31 décembre 1809, une *notice* sur ce chirurgien. — Jean-Baptiste PIPELET, médecin, fils du précédent, mort à Tours en 1823, doit principalement la célébrité qu'a eue son nom à la réputation litt. de sa femme, qui par un nouv. hymen devint en 1803 la princesse Constance de Salm-Dyck. On a de Pipelet *Manuel des personnes incommodées de hernies*, etc., 5e édit., 1805, in-12.

PIPER (CHARLES, comte de), sénateur suédois, principal minist. du roi Charles XII, né vers 1660 dans une condition obscure, parvint aux places et aux honneurs par ses talens et la souplesse de son caractère. Après avoir gagné la confiance entière du roi Charles XI, il sut flatter si habilement les goûts de Charles XII, que ce monarque l'éleva au rang de ministre principal. Piper accompagna son maître dans toutes ses campagnes. Fait prisonnier à la bataille de Pultawa, il fut traité avec peu de ménagement par les Russes, et, renfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, il y m. en 1716. — Son fils, Charles-Frédéric de Piper, devint le favori du roi Adolphe-Frédéric, qui l'éleva aux premiers emplois. Mais le comte de Brahé (*v.* ce nom), son gendre, ayant été décapité en 1756, le comte de Piper quitta la cour pour se retirer dans une de ses terres, où il m. en 1770.

PIPER (FRANÇOIS LE), dessinateur et peintre anglais, né dans le comté de Kent, m. en 1740, acquit quelque réputation dans le genre appelé *caricature*. On cite de lui plusieurs scènes de *prédicateurs* de diverses sectes, un *constable* dans l'exercice de ses fonctions, etc.

PIPI ou PIPPI (GIULIO). V. JULES-ROMAIN.

PIPPING (HENRI), théologien protestant, né à Leipsig en 1670, obtint la place de premier prédicateur de la cour de Saxe, avec le rang de premier conseiller du consistoire, et m., en 1722, des suites d'une attaque d'apoplexie, dont il avait été frappé dans la chaire évangéliq. Outre un recueil de *sermons*, on a de lui : *Syntagma dissertat. academic.*, Leipsig, 1708, in-8; *Epistolæ variæ ad Seligmannum et G. H. Gœrtzium*, ibid., 1703, in-4; *Arcana Bibliothecæ thomanæ lips. sacra*, ibid, 1703; *memoriæ theologorum nostrâ ætate clarissimorum Decades X*, ibid., 1705, 2 vol. in-8.

PIQUER (ANDRÉ), savant médecin espagnol, né en 1711 dans le roy. d'Aragon, m. en 1772 à Madrid, eut beaucoup de succès dans la pratique, et cultiva aussi la littér. médic. Entre autres ouvr., cités au t. 6 de la *Biogr. méd.*, on a de lui : *Instit. medicæ ad usum scholæ valentinæ*, Madrid, 1762; *Praxis medica ad usum*, etc., ibid., 1764 et 1769; Amsterdam, 1775; Venise, 1776 (ces deux ouvr. élémentaires sont assez estimés); et quelques autres écrits en espagnol, dont les plus connus sont des *Traités sur la fièvre*, imprimés à Valence en 1768.

PIQUET (FRANÇOIS). V. PICQUET.

PIQUET ou PICQUET (CLAUDE), relig. cordelier, né à Dijon vers le milieu du 16e S., fut lecteur en théologie et philosophie, occupa ensuite les premières dignités de son ordre, dans la province de Bourgogne, et m. vers 1621. On a de lui : des *comment.* (en latin) sur la règle des frères-mineurs (cordeliers), Lyon, 1597, in-8; *provinciæ Burgundiæ fratrum minor. regular. observant. ac cœnobiorum ejusdem Initium, Progressus et Descriptio*, Tournon, 1610; Lyon, 1617, in-8.

PIRANESI (JEAN-BAPTISTE), dessinat. et grav à l'eau-forte et au burin, né à Rome en 1707, établit dans cette ville, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendirent dans toute l'Europe, et il m. en 1778. Comme artiste, il n'a point eu d'égal dans le talent de dessiner l'architecture et les ruines, et il a gravé d'après ses propres dessins. Son *œuvre* se compose de 16 vol. de planches, format atlantique, qui représentent tout ce que Rome ancienne et moderne offre d'édifices remarquables et ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc. — François PIRANESI, fils aîné du précédent, né à Rome en 1748, se livra comme son père au dessin et à la gravure des monumens antiques; et il n'y a point de distinction à faire entre les ouvr. de l'un et de l'autre. Lorsque Jean-Baptiste eut abandonné la direction de son établissem. à son fils aîné, celui-ci s'associa son frère Pierre et sa sœur Laure, qui cultivaient aussi la grav. avec succès, et la maison de commerce continua à prospérer. François Piranesi prit part à la révolution qui s'opéra à Rome, lors de l'occupation de cette ville par les Français, et fut envoyé à Paris en 1798, comme ministre de la nouvelle république romaine. A son retour en Italie, il vit bientôt changer la face des affaires, et, ne se croyant plus en sûreté à Rome, il se rendit à Naples, avec sa collection de planches, dans l'intention de s'embarquer pour la France. Il fut arrêté par ordre du monarque napolit., et le séquestre mis sur sa collect. La liberté lui ayant été rendue par l'intervention du prem. consul, il vint à Paris, et y transporta ses planches qui faisaient toute sa fortune. C'est dans cette ville qu'il publia successivement une édition complète de ses *Antiquités romaines*, une magnifique collection de dessins coloriés, et plus. œuvres nouvelles de gravures. Il fonda ensuite une manufacture de vases peints, candelabres, trépieds, etc., en terre cuite, à l'imitat. des vases étrusques; mais cette entreprise lui étant devenue ruineuse, il se vit dans la nécessité de se défaire de son établissement. Un décret impérial décida que ce même

établissement serait acquis par le gouvernement, et réuni aux richesses de la calcographie du Musée. Piranesi m. quelque temps après, en 1810. Les évènemens survenus depuis cette époque ont empêché l'acquisition d'avoir lieu, et la collection de Piranesi, qui se compose de 1733 planches, est restée entre les mains de ses héritiers.

PIRANI (Paul), littérateur, né à Pesaro au 17e S., a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Dodici capi appartenenti all' Arte istorica di Agostino Mascardi, con nuove dichiarazioni*, Venise, 1645, in-4. Allacci, dans ses *Apes urbanæ*, donne la liste des autres écrits du même auteur.

PIRCKHEIMER (Bilibald), historien et philologue allem., né à Nuremberg en 1470, étudia la jurisprudence, les mathématiques, la théologie, la médecine, la langue grecque dans les universités de Padoue et de Pise, prit ensuite le parti des armes, obtint le commandement du contingent de troupes que sa patrie envoya en 1499 au secours de l'empereur Maximilien contre les Suisses, et reçut de ce prince, à la paix, le titre de conseiller aulique. De retour à Nuremberg, il fit partie du sénat de cette ville, fut chargé de différentes négociations diplomatiques, et m. en 1530. On a de lui, outre plus. traduct. latines d'anciens auteurs grecs : *Germaniæ ex variis scriptoribus perbrevis Explicatio*, Nuremberg, 1530, in-8, inséré dans le tome 1er des *Scriptor. rerum germanicar.*, par Schard; *priscorum numorum Æstimatio*, inséré dans le recueil de Budel (*de Monetis et Re numariâ*); *Opera politica, histor., philologica et epistolica*, publ. par M. Goldast, Francfort, 1610, in-fol., rare : Niceron (tome 18 de ses *Mémoires*), a donné les titres des différentes pièces dont se compose ce volume. Les biographes allem. ont publié des *notices* très-étendues sur Pirckheimer, et on a frappé une médaille en son honneur.

PIRÈS (Thomas), portugais, né dans le 15e S., exerçait, dans les établissemens de sa nation aux Indes, des fonctions peu relevées, lorsqu'il fut choisi, en 1517, par Fern. Perez d'Andrada, gouverneur de Malacca, pour traiter avec le gouvernement chinois d'affaires relatives au commerce. Après avoir été retenu long-temps à Canton, il obtint la permission de se rendre à Pe-king, où il arriva vers l'an 1521. Mais dans le même temps, l'empereur de la Chine ayant reçu du gouverneur de Nan-king des rapports peu favorables aux Portugais, Pirès ne fut pas accueilli comme il l'espérait. Considéré comme espion, il fut reconduit à Canton, emprisonné, mis à la torture, et ensuite exilé dans l'intérieur de l'empire où l'on croit qu'il m. vers 1540. On trouve dans la relation de Fern. Mendez Pinto (*v.* ce nom) quelques détails sur ce personnage, dont le seul titre à la célébrité est d'avoir été le prem. européen qui ait été envoyé près du gouvernement chinois comme négociateur.

PIRHING (Henri), jésuite allem., théologien et canoniste, vivait sur la fin du 17e S., et a laissé : *Jus canonicum novâ methodo explicatum*, etc., Dillingen, 1674 et 1722, 5 vol. in-fol., Venise, 1759; *facilis et succincta SS. canonum Doctrina*, Venise, 1693, in-4.

PIRI-PACHA, grand-vézyr, de l'empire othoman dans le 16e S., était trésorier de Sélim Ier dans la guerre de ce sulthan contre Schah-Ismaël, sophi de Perse, et avait mérité sa faveur en conseillant la fameuse bataille de Tchaldiran. Sélim lui confia l'éducation de son fils Soleiman-le-Grand. Après avoir vu mourir le sulthan dans ses bras, Piri-Pacha devint gr.-vézyr sous son élève, auquel il donna toujours de sages avis. Il s'opposa, en 1522, au siége de Rhodes; mais Soleiman ne lui confia pas moins le soin de cette expédition, dont le commandement fut dévolu au pacha Mustapha Kirlou, beau-frère du sulthan. Piri se conduisit avec une modération bien remarquable dans cette guerre. Il désarma la colère de Soleiman qui, humilié de la résistance héroïque des chevaliers de Rhodes, voulait faire périr le pacha Mustapha comme l'auteur des désastres de l'expédition. Ce fut Piri-Pacha qui fit aux assiégés les prem. propositions d'une capitulation honor. On ignore l'époq. de la mort de ce vézyr; mais on présume qu'elle eut lieu vers 1524.

PIRINGER (Benoît), graveur, membre de l'acad. impériale de peinture de Vienne, sa patrie, m. à Paris le 14 déc. 1826, âgé d'environ 50 ans, a gravé dans la manière du lavis un assez grand nombre de vues, paysages et autres dessins d'après Cl. Lorrain, le Poussin, Rembrand et autres maîtres. Son principal ouvr. est l'atlas des *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les bords du Bosphore* (Paris, H. Nicolle, 1817, in-fol. max.), de M. Pertusier, gravé d'après les dessins de M. Préault.

PIRITHOÜS (mythol.), ami et compagnon de Thésée, fils d'Ixion, et roi des Lapithes en Thessalie, fit avec Thésée plus. entreprises, entr'autres celle dont l'objet était d'enlever Proserpine, femme de Pluton roi des enfers; mais ils échouèrent dans ce dessein, et Pirithoüs resta prisonnier de Pluton jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Il avait épousé Hippodamie dont les noces furent rendues célèbres par le combat des centaures et des lapithes.

PIRKER (Marie-Anne), célèbre cantatrice allemande attachée à la chapelle du duc de Wurtemberg, obtint de gr. succès dans toutes les villes où elle se fit entendre, telles que Vienne, Londres, Turin et Naples. En 1755, le duc de Wurtemberg s'étant séparé de son épouse, Mme Pirker fut enveloppée dans la disgrâce de la duchesse qui lui avait montré de l'attachement, et subit un emprisonnem. de 10 ans, pendant lequel sa raison s'aliéna. Elle n'en recouvra l'usage que dix ans avant sa mort qui arriva en 1783.

PIRMINIUS. V. Gasser.

PIROMALLI (Paul), dominicain missionnaire, né en Calabre dans le 17e S., se distingua par son zèle et le succès de ses prédications en Orient. En récompense des services qu'il avait rendus dans ses missions, le pape Urbain VIII l'éleva à l'évêché de Naschivan en 1655. Il occupa 9 ans ce siége, revint en Italie, obtint l'évêché de Bisignano, et y m. en 1667. On a de lui des ouvr. de controverse et de théologie, deux *dictionnaires*, l'un latin-persan, l'autre arménien-latin; une *Grammaire armén.* et un *Directorium* estimé pour la correction des livres arméniens.

PIRON (Aimé), poète bourguignon, né à Dijon en 1640, fut apoth. dans cette ville, dont il devint ensuite échevin. Quoique connu comme poète, il l'est encore plus comme père d'Alexis Piron dont l'article suit. Aimé Piron célébra, en patois bourguignon, quelques évènemens nationaux, et d'autres, particuliers à sa province. Mais il s'occupa plus spécialement de la composition de ses *noels*, qu'il fit paraître successivement pendant 30 ans, et qui depuis ont été effacés par ceux de La Monnoye (*v.* ce nom), son ami. Il s'exerça égalem. avec succès dans la poésie latine, et m. dans sa patrie en 1727.

PIRON (Alexis), poète français, fils du précédent, né à Dijon en 1689, reçut de son père une éducation sévère, fit de bonnes études, prit ses degrés en droit à Besançon et se fit recevoir avocat à Dijon. Au moment de son début dans cette carrière, un revers de fortune, essuyé par sa famille, le força d'abandonner le barreau. Dominé, dès son enfance, par le goût de la poésie, Piron revint sans peine aux idées d'indépendance et de gloire qu'il avait sacrifiées, malgré lui, à des espérances de fortune. Toutefois la gloire ne s'empressa pas de venir le trouver; et il faut dire qu'il fit trop peu d'efforts pour l'atteindre. Son séjour à Dijon qu'il

ne quitta qu'à l'âge de 30 ans, n'est marqué que par des habitudes de paresse et de plaisir, et par des épigrammes auxquelles donna lieu sa dispute avec les Beaunois. Ce fut pendant cette période, qu'ayant reçu d'un de ses amis une *ode* terminée par une pensée très-obscène, il eut l'idée malheureuse d'y répondre par une autre *ode*, qui n'est que trop connue, et qui lui attira de sévères réprimandes de la part du procureur-général du parlement de Dijon. Plus tard, en plus d'une occasion, il condamna lui-même cette pièce et ses autres écrits licencieux. De tels succès et la vie de province parurent enfin insupportables à Piron, qui prit le parti de venir dans la capitale. Après y avoir fait le métier de copiste pour vivre, se voyant privé même de cette chétive ressource, qui ne pouvait être long-temps de son goût, il se fit poète décidément, et par nécessité. L'entrepreneur de l'Opéra-Comique eut recours à lui pour soutenir son théâtre abandonné par Lesage et Fuselier, et Piron fit pour lui *Arlequin-Deucalion*, bientôt suivi d'une foule d'autres bagatelles, toujours gaies et quelquefois ingénieuses. Celui qui devait écrire un jour la *Métromanie*, n'osait encore, à cette époque, s'élever au-dessus des tréteaux de la foire. Il fallut de pressantes sollicitations pour l'engager à s'aventurer sur un théâtre plus digne de lui. En 1728, il donna l'*Ecole des pères*, sous le titre des *Fils ingrats*. Ce drame, qui eut du succès et qui le méritait sous quelques rapports, fut suivi d'une tragédie de *Callisthène* (1730), qui ne réussit pas et ne devait pas réussir. A cette pièce succéda *Gustave Wasa* (1733), dont quelques scènes attestent du talent, mais dont l'ensemble justifie le mot de Boindin, qui l'appelait la révolution de Suède, corrigée et augmentée, et celui de Maupertuis, qui disait que ce n'était pas un évènement en 24 heures, mais 24 évènemens en une heure. Enfin parut, en 1738, la *Métromanie*, ce chef-d'œuvre d'intrigue, de style, de verve comique et de gaieté, dont le seul défaut peut-être est de ne fronder qu'un ridicule trop peu général. Outre ses pièces de théâtre dans tous les genres, Piron a laissé des *odes*, des *poèmes*, des *contes*, des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, dont quelques-unes sont excellentes et bien connues. Il ne fut point de l'académie, et il a pris soin lui-même de nous l'apprendre; mais ce qu'il n'a point dit, c'est qu'il avait fait plus. fois des démarches pour entrer dans cette corporation tant raillée par lui. L'amitié des gens de lettres et des académiciens même dut le consoler de cet échec. Il était digne, par sa franchise, son désintéressement et ses douces vertus, d'avoir beaucoup d'amis, et il en compta parmi les plus illustres personnages, qui réparèrent à son égard les torts de la fortune. Il m. en 1773. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées en 1776, par Rigoley de Juvigny, en 7 vol. in-8, et 9 vol. in-12; mais dans ce volumineux bagage poétique, une comédie, une tragédie, quelques odes, deux ou trois contes, et une 20e d'épigrammes, voilà tout ce qui méritait d'être conservé. On a publié ses *Poésies diverses*, Neufchâtel, 1775 et 1793, in-8. Ses bons mots ont été recueillis en 1 vol. in-18. Son *éloge*, lu à l'académie de Dijon, par Perret, secrétaire de cette compagnie, a été imprimé dans la même ville, 1774, in-8 de 48 pag.

PIRON (N.), général vendéen, né à La Varenne, près Ancenis (Bretagne), en 1755, d'une famille noble, quitta la France en 1791, avec ses parens, et servit quelque temps dans l'armée des princes français. Rentré en Bretagne en 1793, il se réunit aux insurgés vendéens, et combattit avec une grande distinction dans les affaires de Vihiers et de Coron (17 juillet et 18 sept. 1793), où le gén. républicain Santerre fut complètement défait. C'est alors que Piron obtint le commandement de l'une des divisions de l'armée vendéenne, avec laquelle il continua de se signaler aux combats de Mortagne, de Chollet, aux affaires de Laval et de Granville, et surtout aux déroutes du Mans et de Savenai où il commandait l'arrière-garde, et qui furent si funestes à la cause royale. Après la dispersion de l'armée vendéenne, Piron se tint caché dans les environs de Nantes; mais las de cette inaction, il traversait la Loire pour aller rejoindre les royalistes qui combattaient encore dans le Poitou, lorsqu'il fut aperçu par l'équipage d'une canonnière républicaine en station sur la Loire, et tué à coups de fusil dans son embarcation, vers le mois de mars, 1794. Il a laissé la réputation d'un des meilleurs officiers des troupes royales dans la Vendée.

PIROT (Edme), théologien, doct. et professeur de Sorbonne, né à Auxerre en 1631, se trouva mêlé à l'affaire du quiétisme, fut choisi par Fénelon (*v.* ce nom) pour examinateur du livre de l'*Explication des maximes des saints*, composé par ce prélat, et m. en 1713, chancelier du chapitre de Notre-Dame de Paris. On ne connaît d'imprimé de lui qu'un *discours* latin, prononcé en Sorbonne l'an 1669: mais il a laissé plus. MSs. dont il a circulé des copies, et parmi lesquels on cite une *Relation des 24 dern. heures de la vie de la marquise de Brinvilliers*; un *Mémoire* sur l'autorité du concile de Trente en France. — Pirot (George), jésuite, né dans le diocèse de Rennes en 1599, m. en 1659, est auteur d'une *Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, publ. en 1657, et condamnée par le pape Alexandre VII, ainsi que par la faculté de théologie de Paris.

PIRRO (Roch), en latin *Pirrus*, historien, né en 1577, à Neto, dans la Sicile, fut reçu, à Catane, docteur en théologie et en droit, en 1601, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint chanoine de Palerme, trésorier de la chapelle royale, s'appliqua particulièrement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile, fut nommé historiogr. du roi Philippe IV en 1643, et m. à Palerme en 1651. On a de lui les ouvr. suivans : *Synonimi*, Palerme, 1594, in-8, réimpr. en 1637 et 1640; *Historia del glorioso san Corado piacentino*, ibid., 1595, in-8; *Chronologia regum penes quos Siciliæ fuit imperium, post exactos Saracenos*, ibid., 1530, in-fol., refondu ensuite dans les *Notitiæ siciliensium ecclesiarum*, ibid., 1630-33, in-fol., qui fut réimpr. avec des addit. considérables, sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notitiis illustrata libri quatuor*, ibid., 1644-47, 3 vol. in-fol., et inséré dans le tome 10 du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*. On peut consulter pour plus de détails la *Biblioth. sicula* de Mongitore, tome 2.

PISAN. V. Christine de Pisan.

PISANELLI (Balthasar), médecin, né à Bologne au 16e S., s'est fait connaître par les écrits suivans : un *discours* italien *sur la Peste*, 1577; d'autres *discours* sur les livres d'Aristote et la comète de 1582; *Trattato della natura de' cibi e del bere*, Venise, 1584, in-4, trad. en latin et imprimé sous ce titre : *De esculentorum potulentorumque facultatibus liber*, Herborn, 1593, 1614, in-4, Bruxelles, 1662, in-12; Osnabruck, 1677, in-12.

PISANELLO (Victor), peintre véronais du milieu du 15e S., approcha de Masaccio plus qu'aucun des artistes de son époque, et exécuta, tant à Rome qu'à Venise, de nombreux travaux, qui, pour la plupart, n'existent plus. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. peints sur bois, et en détrempe : *Saint Bernardin de Sienne ressuscitant un jeune homme tué par un taureau furieux*, et une *Femme d'Aquila, obtenant par l'intercession du même saint la résurrection de son enfant venu mort au monde*. Pisanello ne s'est pas rendu moins célèbre comme graveur de médailles que comme peintre.

PISANI (Nicolas), amiral vénitien du 14e S.,

trouva la marine de son pays maîtresse du commerce et des mers, sur lesquelles elle ne reconnaissait d'autre rivale que celle de Gênes. Les deux républiques se disputèrent souvent et avec acharnement une dominat. qui donnait à la fois la gloire et les richesses. Ce fut dans la 3e de ces guerres, qui dura de 1350 à 1355, que le nom de Pisani devint illustre. Avant cette époque on ne sait rien de lui; mais il ne faut pas en conclure qu'il n'eût rien fait, car les histor. vénitiens se bornaient alors à consigner dans leurs écrits les évènem. publics. Dès le commencem. des hostilités, il fut chargé de commander une flotte, qui, n'étant d'abord composée que de 20 galères, était devenue, par de nouveaux secours, forte de 70, lorsqu'il livra une bataille terrible à Paganino Doria (1352), à l'embouchure du Bosphore de Thrace. Il eut le désavantage; mais il ne se retira qu'après avoir fait beaucoup de mal aux Génois, et se vengea, l'année suiv., sur leur commandant Grimaldi, qu'il défit complètem. devant la pointe de la Loiera en Sardaigne. En 1354, il fut surpris dans Porto-Longo, près de Modon, par Paganino Doria, fut fait prisonn. avec toute sa flotte et conduit à Gênes, où il orna le triomphe du vainqueur. Relâché à la paix qui fut conclue l'année suivante, il retomba dans l'obscurité.—PISANI (Victor), fils ou neveu du précéd., fut son élève et se montra digne de le suivre dans la même carrière. Chargé du commandem. de la flotte des Vénitiens en 1378, lorsque éclata leur quatrième guerre avec les Génois, le prem. combat qu'il livra devant Antium fut un triomphe. Il eut alors, avec des forces plus considérables, la mission de chasser de l'Adriatique les vaisseaux ennemis, de protéger les convois qui venaient de la Pouille, de punir les révoltés de Dalmatie, de reprendre sur les Hongrois Cattaro, Sebenico et Arbo, et le succès couronna ses entreprises. En vain demanda-t-il alors du repos pour lui et pour ses équipages malades et découragés; il fut obligé de les remplacer par de nouvelles recrues, afin de tenir la mer, d'après l'ordre formel du sénat, et fut battu par Lucien Doria (1379). Jeté en prison par ce sénat injuste, il dut la liberté bientôt après aux succès même des Génois et aux murmures du peuple et des matelots de Venise. Il fortifia les canaux de la lagune pour arrêter les ennemis qui s'étaient emparés de Chiozza, et qui se trouvèrent ainsi enfermés dans le pays qu'ils étaient venus conquérir. Un renfort qu'il reçut de Charles Zeno lui permit de les presser de jour en jour davantage, au point de les forcer à se rendre avec tous leurs vaisseaux (1380). Il m. la même année à Manfredonia. Sa m. fut considérée comme une calamité publique et détermina les Vénitiens à rechercher la paix. (V. les *Memorie per servire alla storia di Vettor Pisani*.)

PISANO (GIUNTA), peintre célèbre, né à Pise, florissait en 1230. Il n'existe de lui dans sa ville natale qu'une seule peinture authentique; c'est une demi-figure de *Christ*, à laquelle il a mis son nom, et dont on peut voir la gravure dans le t. 2 de la *Pisa illustrata nelle arti del disegno*, par M. Alexandre Morona. Appelé dans Assise vers l'an 1230 par un général des frères-mineurs, c'est dans cette ville qu'il exécuta ses plus beaux ouvr.: celui qui s'est le mieux conservé est un *Christ* peint sur une croix de bois, aux extrémités latérales et au sommet de laquelle on voit la figure à mi-corps de la Vierge et de deux saints. On présume que cet artiste m. jeune encore et vers l'an 1236. Il fut un des plus habiles de son temps et ouvrit à Cimabué la route dans laquelle ce dern. s'est immortalisé — PISANO (Jean), fils et élève de Nicolas de Pise, obtint les mêmes succès que son père dans la sculpture et l'architect. Sa réputat. ne tarda pas à se répandre en Italie, et toutes les villes se disputaient l'honneur de l'employer. Parmi ses nombreux ouvr. on remarque surtout l'autel de la cathédrale d'Arezzo, la chaire de l'église de St-André à Pistoie, le mausolée de Benoît XI dans l'église neuve de sa patrie, et le *Groupe de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus qu'adorent deux anges à genoux*. Ce dern. morceau, qui passe pour son plus bel ouvrage, est placé au-dessus de la porte méridion. du dôme de Florence. Pisano m. en 1320.

PISANO (ANDRÉ). V. ANDREA.

PISANSKI (GEORGE-CHRISTOPHE), théologien protestant, direct. de la société allemande de Kœnigsberg, naquit à Johannisburg en 1725. Il se consacra à l'instruct. publique et obtint de gr. succès dans cette carrière à l'univers. de Kœnigsberg. Il possédait parfaitem. l'hist. et surtout l'hist. littér. de Prusse. Il m. de la pierre en 1790. Parmi ses nombreux écrits les princip. sont: *Curiosités du lac de Spirding*, Kœnigsberg, 1749, in-4; *de Felicitate docentium in scholis*, ibid., in-fol.; *Eclaircissem. sur quelques restes du paganisme et du papisme en Prusse*, ibid., 1756, in-4; *Commentatio de linguâ polonicâ*, ibid., 1763, in-4; *de Errore Irenæi in determinandâ ætate Christi*, ibid. 1778, in-4; *Remarques sur la mer Baltique*, ibid., 1781, in-8; *Esquisse d'une histoire littéraire de la Prusse*, ibid., 1791, in-8. On trouve en tête de cet ouvr. une *notice* sur l'aut. par Borowski.

PISANT (Dom LOUIS), bénéd. de la congrégat. de St-Maur, né en 1646 à Sassetot, village du pays de Caux, m. à l'abbaye de St-Ouen en 1726, après avoir rempli dans son ordre plus. fonctions importantes avec autant de zèle que de modestie, a laissé deux *lettres* sur la signature du formulaire au sujet du *cas de conscience* (Rouen, 1702); *Traité historique et dogmatique des privilèges et exempt. ecclés.*, sans nom d'aut. ni de lieu, 1715, in-4, etc.

PISANUS (PIERRE-PAUL), médecin du 17e S., né à Messine, mérita la confiance de Roderic de Mendoza, vice-roi de Sicile. On ne connaît de Pisanus qu'un *Antidotarium speciale sacræ domûs magni hospitalis nobilis urbis Messanæ*, Venise, 1648, in-8.

PISCATOR (JEAN FISCHER, surnommé), théologien protestant, enseigna d'abord la théolog. à Strasbourg, sa patrie, et ensuite à Herborn. Il m. dans sa ville natale en 1546. On a de lui: *Commentaires sur l'Anc. et le Nouv. Testament*, in-8; *Amica collatio de religione*, Gouda, 1613, in-4.

PISCATRIS. V. PICATRIX.

PISE, en latin *Pisæ*, très-anc. et magnifiq. ville de l'Etrurie ou Toscane, située sur l'Arno, fut la capitale d'une petite républ. jadis très-florissante. Elle vit sous sa dominat., aux jours de sa puissance, les côtes de la Sardaigne, de la Corse et de la Barbarie, et joua un certain rôle dans plus. croisades, auxquelles elle prit part avec la France. Long-temps ensanglantée par les guerres des Guelfes et des Gibelins, elle vit sa prépondérance décroître à mesure que grandit celle des Génois; et, après une lutte opiniâtre, elle tomba, en 1406, sous la domination de Florence. Patrie de Galilée et de plus. autres hommes fameux, Pise n'a pas été moins célèb. par l'éclat qu'eut son univ., fondée en 1472 par Laurent de Médicis. Il s'y tint trois conciles, savoir en 1134, en 1409 et en 1511.

PISE (BARTHÉLEMI de), savant médecin, né au 15e S., dans la ville dont il prit le nom, professa dix ans son art à Sienne, et fut ensuite le médecin du pape Léon X, qui lui donna une chaire au collége Romain. On ignore l'époque de sa m.; mais il est probable qu'il ne survécut pas au pontife qui l'avait protégé. Son principal ouvr., qui est de la plus grande rareté, a pour tit.: *Epitome medicinæ theoricæ et practicæ*, Florence, in-4, sans date.

PISE (BARTHÉLEMI de), religieux dominicain, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, de l'ordre de St-François, a tiré son nom de la ville de Pise, où il était né. Il m. vers 1347. On cite de lui: *Summa de casibus conscientiæ*, Co-

logne, 1474, in-fol.; *de Documentis antiquorum opus morale, editum diligentiâ Alberti Clarii*, Trévise, 1601, in-4. —V. ALBIZZI.

PISE (REINIER de), religieux dominicain, m. en 1351, a laissé un poème *de Prœliis Tusciæ*, pub. par Muratori dans son *Recueil des écrivains d'Italie*, et une *Pantheologia*, 1473, in-fol.

PISELLI (CLÉMENT), religieux de l'ordre des clercs réguliers mineurs, né à Olevano, diocèse de Palestrina, en 1650, m. en 1715, a laissé : *Compendio della vita del ven. P. Francesco Caraccioli*, Rome, 1710, in-4; *Memorie istoriche de' chierici regolari minori*, Rome, 1710, in-fol.; *Theologiæ moralis summa*, Rome, 1710, 1792, 2 t. in-12.

PISIDÈS. V. GEORGE.

PISISTRATE, Athénien, osa concevoir le projet d'asservir sa patrie, et il faut dire que nul n'avait plus de ressources que lui pour réussir. Plein d'éloquence, illustré par des faits d'armes, doué de ces avantages extérieurs qui en imposent toujours à la multitude, possesseur d'une fortune considérable qu'il savait prodiguer à propos, il voulut encore faire servir à ses vues ambitieuses une ruse à laquelle on peut à peine croire. Un jour il parut sur la place publique couvert de blessures qu'il s'était faites lui-même, et qu'il attribuait à la haine du sénat et des grands. Le peuple indigné de voir son plus ardent défenseur ainsi maltraité, lui accorda des gardes pour sa sûreté. Le fourbe lève le masque alors et s'empare de la citadelle qui domine Athènes, l'an 560 av. J.-C. Il en est chassé bientôt; il y rentre pour s'en faire chasser de nouveau et subir un exil de 11 ans, après lequel il saisit irrévocablement le pouvoir, le garde 17 ans, jusqu'à sa m., arrivée l'an 528 av. J.-C., et le transmet à ses fils Hipparque et Hippias (*v.* ces n.). On cite des traits de Pisistrate qui prouvent que sa modér. égalait son habileté pour les affaires publiq. Solon lui-même se laissa gagner à ses douces vertus et l'aida à gouverner. Avec un tel conseiller, Pisistrate ne put faire que le bien. Il ranima l'agricult. et l'industrie, embellit Athènes, fit refleurir les arts, donna à ses concitoyens une nouvelle édition d'Homère et une bibliothèq. : il aurait fait bénir sa tyrannie, si les souvenirs de la liberté pouvaient s'effacer du cœur des peuples.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), juriscons., hist. et orateur romain, surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité; il fut tribun du peuple l'an 149 av. J.-C., et ensuite consul. Il fut l'aut. de la loi Calpurnia *de Pecuniis repetendis*.

PISON (CAIUS CALPURNIUS), consul romain l'an 67 av. J.-C., fut auteur de la loi Calpurnia *de Ambitu*. Il se fit remarquer dans beaucoup de circonstances par une fermeté inébranlable et un gr. zèle pour la république.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), consul romain l'an 60 av. J.-C., est connu par des vices plutôt que par des talens. Il figura parmi les ennemis de Cicéron et contribua à faire exiler cet illustre citoyen. On peut voir comme l'orateur se venge dans son discours *in L. C. Pisonem*, où il dévoile tous les crimes dont s'était souillé cet indigne proconsul dans le gouvernem. de la Macédoine, qui lui était échu au sortir du consulat. Pison n'évita que par le crédit de César, son gendre, déjà tout-puissant, la honte de subir une condamnat. bien méritée. Cependant au bout de 4 ans (l'an 702 de Rome et 50 av. J.-C.), il fut élevé à la dignité de censeur. Plus tard, après la m. de César, dont il avait été exécut.-testamentaire, il fut député vers Antoine, pour l'engager à lever le siége de Modène, et ne réussit qu'à se faire mépriser par son peu de dignité. On pense qu'il survécut peu à cette négociation.

PISON (CNEIUS CALPURNIUS), consul romain sous Auguste, et gouvern. de Syrie sous Tibère, fut chargé de faire mourir Germanicus, et il est généralement regardé comme son empoisonn. On cite de lui des traits de cruauté capables de confirmer cette opinion.

PISON (C.), romain consulaire, de l'illustre famille Calpurnia, n'est connu que pour avoir pris part à la conjurat. contre Néron, dont la découverte entraîna sa mort, celle de Sénèque, de Lucain, et d'une foule de sénateurs. Il avait quelq. qualités brillantes, mais un amour effréné pour tous les genres de plaisirs. Ce fut l'ambit. plutôt que l'amour de la patrie qui le poussa à conspirer contre le tyran. Il devait, pendant que Néron serait frappé au milieu du cirque le jour de la fête de Cérès (19 avril de l'an 65 de notre ère), se rendre au camp des prétoriens et les gagner par son éloquence et par ses largesses. L'emper. ayant tout découvert par un affranchi du sénateur Scévinus, Pison, au lieu de profiter du temps qu'il lui restait pour tenter de soulever les prétoriens et le peuple, se fit ouvrir les veines et remit aux satellites du tyran un testam. dans lequel il lui prodiguait les adulations pour l'engager à laisser jouir de sa fortune Arria, sa femme, dont la beauté était le seul mérite.

PISON (LICINIUS CÉSAR), était fils de M. Crassus, et entra par adoption dans la famille des Pison. Ses vertus et ses talens attirèrent sur lui les regards de Galba, lorsque cet empereur voulut se donner un collègue, et Pison fut nommé César. Dans le même temps, Othon profitait du mécontentement qu'excitait chez les prétor. la sage parcimonie de Galba pour les pousser à la révolte. Pison voulut vainem. défendre la vie de son bienfaiteur, et, après l'avoir vu périr sous ses yeux, il fut lui-même assassiné par deux émissair. d'Othon le 14 janv. de l'an 69, à l'âge de 31 ans. Il y avait cinq jours qu'il avait été élevé à l'empire.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), sénateur romain, suivit en 258 l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été fait prisonnier, Pison passa au service de Macrien, nouvellement proclamé empereur par les légions de l'Orient. Chargé par ce nouveau maître de surprendre et de faire périr Valens, qui se hâta de revêtir la pourpre, il ne put réussir, et prit le parti de se faire proclamer lui-même empereur par une partie de l'armée. Il fut tué par les soldats de Valens l'an 261, après un règne de quelques semaines.

PISON (GUILLAUME), naturaliste hollandais du 17e S., pratiqua la médec. d'abord à Leyde, puis à Amsterdam, et accompagna ensuite le prince de Nassau dans son voyage au Brésil. Il paraît qu'après avoir perdu son protecteur, il passa au service du grand-électeur Frédéric-Guillaume. On ignore la date de sa mort. Ses découvertes, réunies à celles de Marggraff, jeune savant allem. qu'il avait emmené avec lui au Brésil, furent publiées par Laet, sous le titre commun de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, 1 vol. in-fol. *De Medicinâ brasiliensi libri quatuor*, tel est le titre spécial de l'ouvrage de Pison, dont il donna lui-même une seconde édition, dans un recueil intitulé *de Indiæ utriusque re naturali et medicâ libri quatuordecim*, Amsterdam, 1658, in-fol. Il ne faut pas oublier que c'est Pison et Marggraff qui ont, les premiers, rapporté en Europe et décrit l'*ipécacuanha*. Plumier a consacré au premier de ces deux voyageurs le *pisonia* (*arbos spinis horrida*), genre de la famille des nyctaginées.

PISONI (OMOBONO), professeur de médecine-pratique à Padoue, né à Crémone, mort en 1748, combattit l'opinion du célèbre Morgagni, qui cherchait à établir la vérité de la circulation, découverte alors toute récente. On a de lui : *Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem*, Cremone, 1690, in-8; *de Usu vesicant.*, ib., 1694, in-8; *Methodus medendi et exquisitio in sanguinis circulat.*, Padoue, 1726, in-4; *de Regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum*, Padoue, 1735, in-4; *Spicile-*

gium curationum, *cui accessit Dissertatio de inconstantiâ medicinæ*, ibid., 1742, in-4.

PISSELEU (Anne de). V. Estampes.

PISSOT (Noel-Laur.), né à Paris, vers 1770, d'un libraire de cette ville, qui ne s'était pas enrichi à vendre des livres, suivit d'abord la profession de son père, sans y réussir davantage. Il la quitta bientôt pour celle d'auteur, qui l'envoya mourir à l'hôpital en 1815. Comme éditeur ou comme auteur, nous citerons de lui : *Marcellin* ou *les Epreuves du monde*, an VIII, 1 vol. in-18; *les Friponneries de Londres mises au jour*, trad. de l'anglais, 1805, in-12; *la Campagne de trois mois en vaudevilles*, 1806, in-12; *Manuel du culte catholique*, 1810, in-12; *Précis historique sur les Cosaques*, 1812, in-8; *Célestine* ou *les Preuves de l'amour*, 1813, in-18; *Adieux de la Samaritaine aux Parisiens*, 1813, in-18; le *Meâ Culpâ de Napoléon Buonaparte*, 1814, in-8; *Poésies de maître Adam*, Paris, 1805, in-12; *OEuvres inédites de Chrétien-Guill. Lamoignon de Malesherbes, avec un Précis histor.*, 1808, in-12.

PISTICI (le P.), religieux franciscain, né à Naples, se montra partisan de la révolution de 1799, et découvrit même aux généraux français une conspiration formée contre les patriotes par les lazzaronis. Il fut pris et condamné à être pendu, lors de la prise de Naples par le cardinal Ruffo.

PISTOIA (Cino Da). V. Cino.

PISTOIA (Léonard), peintre, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et dont on ignore le véritable nom, fut élève de François Penni, qui l'emmena à Naples, et l'y laissa, lorsqu'il m., à la tête de son école. Pistoia avait été employé précédemment dans les travaux que Raphaël était chargé d'exécuter au Vatican. Parmi les compositions de Pistoia qui ont été conservées, on remarque à Casal-Guidi, dans le diocèse de Pistoie, un tableau représentant *saint Pierre et d'autres saints*, *qui couronnent le trône de la Vierge*. — Pistoia (Gerino da), peintre, élève du Pérugin, florissait en 1529. Le Pinturicchio l'employa avec succès à Rome. On voit encore quelques-uns de ses tableaux à Città-san-Sepolcro, et il y en a un dans la galerie de Florence. — Pistoia (le frère Paul de), disciple et heureux imitateur de frà Bartolommeo della Porta, hérita des nombreuses études de ce maître, et ce fut d'après ses dessins qu'il exécuta plusieurs des tableaux que lui demanda la ville de Pistoie. On remarque surtout celui qui orne le maître-autel de l'église paroissiale de St-Paul.

PISTOJ (l'abbé Candido), professeur de mathématiques à Sienne, où il était né en 1736, et où il m. en 1781, a laissé plusieurs ouvrages MSs., et publié *Meccanismo*, *col quale l'aria e il fuoco elementare si fissano nei misti*, Sienne, 1775, in-8.

PISTON, sculpteur ancien, élève de Tisicrate, exécuta un *Mars* et un *Mercure*, que l'on plaça à Rome dans le temple de la Concorde.

PISTORIUS (Jean), histor. et controversiste, né en 1546 à Nidda, petite ville de la Hesse, se fit d'abord recevoir docteur en médecine, renonça ensuite à l'art de guérir pour étudier le droit, devint conseiller du margrave de Bade-Dourlach, et contribua beaucoup à introduire dans cette partie de l'Allemagne le libre exercice de la réforme. Il rentra plus tard dans le sein de l'église romaine, étudia la théologie, se fit prêtre, et fut l'un des plus zélés adversaires des protestans. Il m. à Fribourg en 1608. Nous citerons de lui : *rerum polonicarum Scriptores*, Bâle, 1582, 3 vol. in-fol.; *rerum germanicarum Scriptores*, ibid., 1582-84-1607, 3 vol. in-fol.; réimpr., avec quelques *additions*, par les soins de Burch.-Got. Struvius, Ratisbonne, 1726, 3 vol. in-fol. ; et *Consilium antipodagricum*, Halberstadt, 1695, in-4. — C'est évidemment par méprise qu'on a distingué du préc. l'aut. du traité int. *Microcosmus*, *seu Liber cephalc anat. de proportione utriusque mundi*, Lyon, 1612, in-8.— Simon Pistorius, prof. de méd. à Leipsig, sa patrie, m. en 1523, a pub. *Posit. de malo franco*, Leipsig, 1498, in-4, *Régime contre la Peste*, en allem., ibid., 1501, 1517, in-4, etc.

PITARD (Jean), chirurgien du roi saint Louis, qu'il accompagna en Terre-Sainte, et des rois Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel, m. à Paris, en 1315, à l'âge de 87 ans. C'est à lui que cette ville dut la fondation du collége de chirurgie, autorisé par St Louis, et les statuts de la compagnie des chirurgiens, réglés par un édit de Philippe-le-Bel.

PITARD DE BOIS-PITARD (François), né à Domfront, en Normandie, en 1533, a laissé un *journal* curieux sur la prise de cette ville par les protestans en 1574.

PITATI (Pierre), professeur de mathématiques à Vérone, sa patrie, publia plusieurs *Canoni pascali* pour les nouvelles et les pleines lunes ; des *tables horaires ;* un *Almanach novum*, en 1552 ; un *Supplementum ephemeridum*, en 1554, et un *Compendium*, en 1560.

PITAU (Nicolas), graveur au burin, né à Anvers en 1633 environ, vint à Paris vers 1660, et adopta la manière de Jean Poilly, mais en donnant à ses tailles un style plus mâle et une plus grande vigueur. On peut voir le détail de ses divers ouvr. dans le *Manuel des amateurs de l'art*, d'Huber et Rost. Son chef-d'œuvre est une gravure d'un des chefs-d'œuvre de Raphaël, de cette *sainte Famille*, l'un des plus beaux ornem. du Musée du Louvre. Cet artiste m. à Paris en 1724, selon Basan, ou plutôt en 1676, suivant Watelet. — Pitau (Nic.), fils du précédent, et comme lui graveur, est probablement celui dont Basan a placé la m. à l'année 1724. On ne connaît de lui d'autre morceau authentique que le portrait du *comte de Toulouse*, d'après Gobert.

PITAVAL. V. Gayot.

PITCARNE (Archibald), célèbre médecin, né à Edimbourg en 1652, étudia d'abord la théologie et la jurisprudence avec une ardeur qui manqua lui être funeste, puis la médecine à Montpellier et à Paris. A peine était-il rentré dans sa patrie que sa réputation se répandit, avec ses écrits, dans toutes les facultés de l'Europe. Celle de Leyde lui offrit une chaire de médec., dans laquelle il fut installé en 1692, et qu'il quitta l'année suivante. De retour en Ecosse, il devint l'un des adversaires les plus redoutables de la chimiatrie, et l'un des défenseurs les plus opiniâtres des erreurs de la secte iatro-mathématique. Il m. dans sa ville natale en 1713, laissant un gr. nombre de productions, que nous nous dispenserons d'indiquer nominativement, parce qu'elles ont été rassemblées sous le titre de *Opera omnia*, in-4; Venise, 1793, et Leyde, 1797.

PITHOIS (Claude), littérateur, né en Champagne vers 1596, entra d'abord dans l'ordre des minimes, et se fit connaître par ses prédicat.; il quitta ensuite le cloître pour aller faire profession de la réforme à Sédan, où il m. en 1676, après y avoir rempli les fonctions de bibliothécaire du duc de Bouillon, et de professeur de philosophie. Nous citerons de lui : l'*Apocalypse*, ou *Révélat. des mystères cénobitiques*, *par Méliton*, *St-Léger*, *Chartier* (Elzeviers), 1662, in-12, réimp. sous le titre de l'*Apocalypse de Méliton*.

PITHON, un des offic. d'Alexandre, fut, après la mort du roi, gouverneur de la Médie. Il se révolta, l'an 222 avant J.-C., contre Perdiccas, et le tua en Egypte, puis il fut nommé tuteur du fils d'Alexandre et généralissime de la Macédoine ; mais il se démit de cette charge en faveur d'Antipater. Il fut mis à mort l'an 316 avant J.-C., par Antigone, qu'il avait trahi.

PITHON-COURT, curé de Boissi-le-Sec, près Verneuil, diocèse de Chartres, né à Carpentras, m. à Verneuil en 1780, est surtout connu par son

Histoire de la noblesse du comté Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange, Paris, Durand, 1743-50, 4 vol. in-4.

PITHOU (Pierre), savant et vertueux magistr., né à Troyes, en 1539, d'un père qui était au barreau l'oracle de la Champagne, et qui figurait avec avantage parmi les érudits de son siècle, reçut sa première éducation dans la maison patern., acheva ses études à Paris sous la direction de Turnèbe, et fut confié ensuite à Cujas, dont il suivit les cours pendant 5 ans. Il s'annonça comme jurisconsulte, dès cette époque, par des essais sur divers points de la législation romaine, et prit à 21 ans la robe d'avocat; mais ce ne fut qu'après avoir consacré quatre années encore à l'étude, qu'il plaida sa prem. cause. Il la gagna, et renonça néanmoins aux luttes du barreau, dont l'éloignait sa timidité naturelle et son dégoût pour la pratique et toutes ses tortueuses difficultés. Il se contenta de suivre les audiences du parlement, et de rendre dans le silence du cabinet des décis. toujours respectées. A l'approche des troubles religieux, il chercha un asile dans sa ville natale, dont le barreau le repoussa comme calviniste. Il se vengea de cet affront, en donnant des lois au territoire protestant de Sédan, sur la demande du duc de Bouillon, et se retira ensuite à Bâle, où il employa ses loisirs à publier des éditions de l'*Histoire de Paul Diacre* et de la *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, par Othon de Freisingen. Ramené dans sa patrie par l'édit de pacification de 1570, il faillit être une des victimes de la Saint-Barthélemi. Peu de temps après on le vit entrer dans le sein de l'église romaine; mais personne ne s'avisa de révoquer en doute sa bonne foi, et les plus chauds partisans de la cause qu'il abandonnait continuèrent à entretenir avec lui des relations amicales. Se refusant aux faveurs qui vinrent le chercher, mais qui l'auraient distrait de ses études chéries, l'illustre Pithou se contenta de l'emploi de bailli de Tonnerre, dans lequel il sut encore se rendre très-utile, en simplifiant les formes de la procédure civile et de l'instruct. criminelle. Plus tard, lorsqu'on forma une chambre temporaire pour rendre la justice dans la Guienne, il consentit à y remplir la charge de procureur-général, et, après trois ans d'un exercice pénible, il rentra avec dignité dans les rangs des avocats. où les étrangers vinrent le consulter même sur l'interprétation de leurs propres lois. Durant les troubles de la ligue, il continua de fréquenter le palais, tant que le corps des magistrats maintint le nom du roi dans ses actes, et n'eut pas subi le joug des factieux; mais, lorsque ceux-ci se furent installés en maîtres dans le parlement de Paris, il prit le parti de se retirer, et chercha des consolations dans l'étude. Cependant, il ne perdit pas de vue les intérêts de la cause royale. Il chercha à ménager un rapprochement entre les partis, fit tout pour inspirer à ses concitoyens l'horreur du joug étranger, et contribua beaucoup à dissiper les préventions qui s'élevaient de toutes parts contre le chef de la maison de Bourbon. Il fut un des auteurs de la satire *Ménippée*, ce pamphlet qui déversa le ridicule avec tant de succès sur les meneurs de la *Sainte-Union*. On a affirmé, sans exagération, que cette pièce fit plus pour Henri IV qu'il n'avait fait lui-même par ses victoires d'Arques et d'Ivry. Pithou composa ensuite un *Mémoire*, pour démontrer aux évêques qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, relever le Béarnais de l'excommunication, et se soumettre à lui. Aussi, lorsque ce prince fut enfin maître de Paris, il exigea que Pithou exerçât la charge de procureur-général au parlement installé provisoirement dans la capitale. Le vertueux citoyen remplit ces importantes fonctions avec zèle, et se confondit ensuite de nouveau avec les avoc. Il m. à Nogent-sur-Seine en 1596. Quelques-unes de ses dernières paroles furent: « O mon » roi! ô mon roi! que tu es mal servi! Pauvre » royaume, que tu es déchiré! » Ce peu de paroles et toutes ses actions d'ailleurs font foi de ses vertus civiques. Il nous resterait à parler de ses nombreux écrits, qui appartiennent à la littérature, à l'hist., au droit civil et canonique; mais nous ne pouvons citer que les suivans: *Corpus juris canonici*, 1687, 2 vol. in-fol. (en société avec son frère, dont l'article suit); *Codex canonum vetus ecclesiasticum*, in-fol.; *gallicæ ecclesiæ in schismate Status*, in-8; *Libertés de l'église gallicane*, livre qui devint la base de la déclaration du clergé en 1682, et dont la dernière édit. est due à Clavier, 1817, in 8; enfin, un *parallèle* (en lat.) des lois de Moïse avec les lois romaines, auquel on a réuni ses *Observations sur le Code et les Novelles*, Paris, 1689, in-fol. — Pithou (François), frère puîné du précédent, né à Troyes en 1543, profita aussi des leçons de Cujas, et adopta les principes de Calvin. Il préféra d'abord un exil volontaire à un changement de religion; mais plus tard il se convertit à la foi catholique, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1580. Il combattit par ses écrits les prétentions ambitieuses de l'Espagne, fut chargé, après l'avènement de Henri IV au trône, de régler les limites de la France et des Pays-Bas, conformément au traité de Vervins, remplit les fonctions de procureur-général auprès d'une chambre instituée pour rechercher les malversations des gens de finance, et m. à Troyes en 1621. Nous citerons de lui un *Traité de la grandeur des droits, prééminences et prérogatives des rois et du royaume de France*, Troyes, 1587, in-8; un autre *de l'Excommunication et de l'Interdit*; un *Glossaire* pour l'intelligence des capitulaires, et un autre destiné à éclaircir la loi salique. — Deux frères aînés de ces Pithou dont les articles précèdent, Jean et Nicole, se firent connaître, l'un comme médecin, l'autre comme jurisconsulte, et furent en grande estime parmi leurs co-religionnaires, les sectateurs de Calvin. L'avocat Grosley a écrit la *vie* des membres distingués de cette famille, en 2 vol. in-12. P. Pithou avait déjà eu pour biogr. J. Mercier, Loisel et Boivin.

PITISCUS (Barthélemi), mathémat., né en 1561 à Schlaune, près de Grumberg en Silésie, m. à Heidelberg en 1613, fut précept. de Frédér. IV, électeur palatin, et ensuite chapelain de ce prince. On a de lui: *Trigonometriæ libri quinque*, *item Problematum variorum nempè geodæticorum, altimetricorum, geographicorum, gnomonicorum, astronomicorum libri decem.*, 3e édit., 1612: les deux édit. précéd. étaient de 1599 et 1608. Les tangentes et les sécantes des dern. degrés étant inexactes dans le grand ouvr. de Rheticus (*Opus palatinum de triangulis*), Pitiscus fut chargé de les corriger, et l'ouvr. parut sous ce titre: *Georgii Joachimi Rhetici magnus Canon doctrinæ triangulor. ad decades secundorum scrupulor.*, *recens emendatus à B. Pitisco Silesio*, etc. Les exempl. ainsi corrigés sont très-rares. On attribue à Pitiscus un ouvr. plus important qui n'est pas de lui, et dont il suffit de lire le titre pour le rendre à son véritable aut.: *Thesaur. mathemat. sive Canon sinuum ad radium* 1.00000.00000.0000......., *labore ac sumptu à G. Joachimo Rhetico supputatus, ac nunc primùm in lucem editus..... à Bartholomæo Pitisco....*, 1613. On voit que Pitiscus ne fut que l'édit. de cet ouvr. très-recherché par les savans et devenu fort rare aujourd'hui.—Pitiscus (Samuel), savant philologue, neveu du précéd., né en 1637 à Zutphen, fut recteur du collége de cette ville, puis de celui de St-Jérôme à Utrecht, où il m. en 1717. On a de lui: *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol., ouvr. très-estimé et dont l'abbé Barral a donné un *abrégé* en franç. en 3 vol. in-8, Paris, 1766; des édit. de plus. aut. latins anciens et modernes, avec des notes. Parmi ces dern. on estime particulièrem. *Plinianæ exercitationes*, par Claude de Saumaise, Utrecht, 1689, 2 vol.

in-fol. ; une édition des *Antiquitates romanæ* de J. Rosini, ib., 1701, in-4.

PITOT (HENRI), géomètre et ingénieur, né en 1695 à Aramon (Languedoc), parvint jusqu'à l'âge de 20 ans sans avoir acquis la moindre instruction, et l'on désespérait même qu'il pût jamais en acquérir, lorsqu'il vit par hasard, chez un libraire, un livre de géométrie dont les figures piquèrent si vivem. sa curiosité qu'il devint tout à coup passionné pour l'étude. S'étant rendu à Paris pour y perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises, il fut reçu élève à l'académie royale des sciences en 1724, et devint en peu d'années pensionnaire. Outre un grand nombre de *mémoires* impr. dans le recueil de cette compagnie, Pitot publia une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, 1731, in-4, que le gouvernem. adopta pour l'instruct. de la marine, et cet excellent ouvr. ayant été trad. en anglais, la société royale de Londres en récompensa l'auteur en l'admettant au rang de ses membres. Choisi en 1740 par les états de Languedoc pour être leur ingénieur en chef, Pitot fut nommé en même temps inspect.-général du canal de la jonction des deux mers, et il enrichit cette province d'un grand nombre de monumens qui attestent ses talens. Son plus bel ouvr. est sans contredit l'aquéduc de la fontaine de St-Clément à Montpellier, qui parcourt un espace de 15,000 mètres sur des arcades quelquefois à double rang, ou creusé dans le roc sur une longueur de 400 mètres, et qui fournit à la ville au moins 80 pouces d'eau. Il a donné sur cet ouvr., qui lui coûta, dit-on, treize ans de peines et de travaux, une *notice* fort intéressante à la société royale de Montpellier, qui l'admit au nombre de ses membres, et il a fourni à cette société d'importantes observat. sur les inondations du Rhône. Cet ingénieur m. en 1771. Son *éloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le recueil de l'académie des sciences.

PITROU (ROBERT), inspect.-gén. des ponts-et-chaussées, né à Mantes en 1684, m. en 1750, se livra dès sa jeunesse à l'étude des mathématiq., et acquit sans maître des connaissances très-étendues dans la géométrie, la mécanique, les différentes branches de l'architecture, et se fit surtout dans cette dern. partie une réputat. méritée. On lui doit l'invention des cintres de bois appelés *cintres retroussés*, dont on s'est toujours servi depuis, et celle d'un échafaudage volant, aussi solide qu'ingénieux, dont il fit faire le prem. essai pour sculpter les armes du roi au sommet de la pyramide qui couronnait le pont de Blois. Outre les services que Pitrou a rendus à l'architecture, il a formé d'excellens élèves, et a laissé un *recueil* de différens projets d'architect., de charpente et autres, qui a été mis en ordre et pub. par l'ingénieur Tardif, son gendre, Paris, 1756, gr. in-fol.

PITS (JEAN), en latin *Pitseus*, théolog. et biographe anglais, né vers 1560 à Southampton, fit ses prem. études en Angleterre, vint ensuite en France, où il embrassa la religion catholique et reçut les ordres sacrés. Protégé par le cardinal de Lorraine, il obtint un canonicat à Verdun, devint confess. de la duchesse de Clèves, sœur du card., et fut nommé doyen de Liverdun, après la m. de cette princesse. On a de lui : *de legibus Tract. theologicus*, Trèves, 1592, in-8; *de Beatitudine*, Ingolstadt, 1595, in-8; *de Peregrinatione, l. VIII*, Dusseldorff, 1604, in-8; *Relationum historicarum de rebus anglicis, seu de academiis et illustribus angliæ scriptoribus tomus primus*, Paris, 1619, in-4. Ce vol. devait être suivi de trois autres, qui auraient contenu les vies des rois, des évêques, etc., et qui sont restés inédits.

PITT (CHRISTOPHE), poète anglais, né à Blandfort en 1699, m. en 1748, se fit d'abord connaître par une traduct. en vers de la *Pharsale* de Lucain, qu'il fit pendant le cours de ses études. Bientôt après il en donna une de l'*Art poétique* de Vida; et mit ensuite le sceau à sa réputat. par celle de l'*Enéide* de Virgile, où l'on remarque un véritable talent. On a encore de lui un vol. de *Mélanges de poésies*, pub. en 1727, et dont on a donné depuis une édit. à Paris.

PITT (WILLIAM), prem. comte de Chatham, l'un des hommes d'état les plus remarquables qu'ait produits l'Angleterre, était petit-fils de Thomas Pitt, gouvern. du fort St-George de Madras, et qui fit la prem. acquisit. du fameux diamant connu sous le nom de *régent*. Né à Westminster en 1708, il embrassa d'abord la carrière des armes ; mais une goutte héréditaire et opiniâtre, dont il fut atteint dès l'âge de 16 ans, l'ayant obligé de renoncer à cette profession, il profita des loisirs que lui laissait cette cruelle maladie pour acquérir des connaissances utiles ; il s'attacha particulièrem. à l'étude des lois, à celle des grands écrivains de l'antiq., et, ce qui semblait pour lui le plus grand malheur, fut en quelq. sorte la principale cause de son élévation. Nommé membre du parlem. en 1735, il se plaça dès son début au prem. rang des orateurs les plus distingués, et l'influence qu'il prit d'abord contribua ensuite à renverser le pouvoir de Robert Walpole, qui fit d'inutiles efforts pour l'attirer dans son parti. Les sentim. généreux que Pitt annonçait pour la prospérité de son pays, ses principes inébranlables, et la sagacité qu'il montrait dans les affaires, lui firent chaque jour de nouveaux admirateurs. En 1744 la duchesse de Marlborough lui donna une marque particulière de son estime en lui léguant dix mille liv. sterling, « à cause, disait-elle dans son testam., de son mérite personnel et du noble désintéressem. avec lequel il avait soutenu l'autorité des lois et empêché la ruine de l'Angleterre. » L'opinion avantageuse que Pitt avait donnée de son caractère était donc trop généralem. répandue pour qu'on ne s'aperçût pas enfin qu'il importait de le faire concourir aux actes du gouvernement ; et, en 1746, il fut nommé vice-trésorier d'Irlande, puis conseiller privé et payeur-général des troupes anglaises ; mais en 1755 il se démit de tous ces emplois pour s'opposer plus librem. aux alliances que le ministère formait sur le continent, et resta sans fonctions jusqu'en 1756, époque à laquelle il fut nommé secrétaire d'état. Parvenu à ce poste éminent Pitt réussit mieux à gagner la confiance du peuple que celle du roi, dont il se crut souvent obligé de contrarier les vues, et il ne tarda pas à être exclu ainsi que Legge, qui avait été nommé chancelier de l'échiquier, et qui partageait avec lui la faveur publiq. ; mais le renvoi de ces deux hommes d'état excita des regrets si universels, et ces regrets se manifestèrent si hautem., que le roi se crut obligé de les rappeler en 1757. Les affaires de la Grande-Bretagne étaient alors dans l'état le plus déplorab. Pitt, nommé prem. minist., leur fit prendre tout à coup une nouv. face : il procura d'éclatans succès aux armées anglaises par la sagesse de ses plans, ramena les esprits à la soumission par la vigueur de ses mesures et parvint ainsi à la gloire d'avoir assuré la prospérité de son pays. Il était depuis trois ans à la tête de l'administration lorsque George II m. soudainem. le 25 oct. 1760. Son successeur monta sur le trône au moment où la France venait de conclure secrètem. avec l'Espagne un traité d'alliance fameux, sous le nom de *pacte de famille*. Pitt, qui avait refusé d'admettre cette dernière puissance aux négociat. ouvertes à Londres entre la France et l'Angleterre, n'eut pas plus tôt avis de ce traité qu'il en demanda la communic., et que, sur le refus du ministre espagnol, il proposa au conseil privé de frapper immédiatem. les prem. coups en attaquant l'Espagne ; mais ses vues ne furent point secondées, et trop fier pour paraître à la tête d'un cabinet qu'il ne dirigeait plus, il résigna tous ses emplois le 5 oct. 1761, et ne reparut

qu'au moment où la paix étant sur le point de se conclure, les préliminaires en furent discutés au parlem. Pitt, quoique attaqué alors d'un violent accès de goutte, se fit porter à la chambre des communes pour censurer avec amertume les condit. du traité, qu'il trouvait contraires aux intérêts de la Grande-Bretagne; mais, malgré son improbat. la paix fut conclue le 10 fév. 1763. Retiré depuis dans la retraite il ne se montra plus au parlem. que dans les grandes occasions, où il crut son intervent. nécessaire. En janv. 1765, sir Pynsent, propriétaire d'une fortune considérable et admirat. enthousiaste de cet homme d'état, l'institua, au préjudice de sa famille, héritier de tous ses biens. Dans le mois d'avril suivant Pitt reçut de nouvelles proposit. pour rentrer au ministère; mais comme il exigeait le renouvellement de tous ceux qui occupaient les gr. charges, et refusait même de laisser à la cour la disposition des emplois inférieurs, les démarches commencées auprès de lui n'eurent alors aucun résultat. Ce ne fut qu'en 1766 qu'il obtint du roi tous les pouvoirs nécessaires pour former un nouveau cabinet. Il n'y admit que des hommes à talens soutenus par l'opinion publiq., et ne réserva pour lui-même que la place de garde des sceaux. Mais étant passé à cette époque dans la chambre haute avec le titre de vicomte Pitt, comte de Chatham, ces dignités lui coûtèrent, dit-on, une partie de sa popularité. Du reste les infirmités dont il était accablé depuis long-temps ne lui permettaient plus de prendre une part bien active à l'administration; il l'abandonna même tout-à-fait en 1768, en résignant le titre de garde des sceaux, sans cesser toutefois de s'occuper encore avec ardeur des grands intérêts de sa patrie. En 1775, malgré l'état déplorable de sa santé, il combattit les mesures prises par le ministère contre les Américains; et lorsqu'en 1778 les malheurs de la guerre forcèrent à reconnaître l'indépendance de l'Amérique, il se fit transporter au parlem., quoique déjà il fût pour ainsi dire environné des ombres de la mort, et témoigna sa vive indignation dans un discours plein d'éloquence et d'énergie; mais ayant voulu répliquer au duc de Richemont qui lui avait répondu, cet effort fut au-dessus de ses forces; il porta la main sur son cœur et tomba dans un accès convulsif, sans avoir pu articuler un seul mot. Cette scène touchante a été transmise à la postérité dans un tableau. Lord Chatham n'y survécut que peu de jours; les débats avaient eu lieu le 8 avril 1778, il m. le 11 mai suiv. dans la 70e ann. de sa vie. La mém. de ce gr. homme d'état fut honorée de tous les partis. Le parlem. vota pour lui l'exécut. d'un monum. dans l'abbaye de Westminster aux frais de la nation, et le roi assigna sur les revenus de la liste civile, une pension de 4,000 liv. sterling à ses héritiers. Lord Grenville a pub. un petit vol. des *lettres* de lord Chatham à son neveu Thomas Pitt, lord Camelford; elles contiennent d'excellens avis et sont écrites d'un style élégant. On a aussi de lui quelq. *essais poétiques*, cités par lord Orford et par son continuateur M. Park. Il a paru en Angleterre, sans nom d'auteur, un recueil intit.: *Anecdotes de la vie du comte de Chatham et des principaux évènemens de son temps*, 3 vol. in-8.

PITT (WILLIAM), célèbre ministre anglais, second fils du précéd., né en 1759 à Hayes, dans le comté de Kent, et non en France, ainsi qu'on l'a prétendu, hérita de tous les talens de son père et surtout de sa haine contre les Français. Elevé jusqu'à l'âge de 14 ans sous les yeux de lord Chatham, il contracta de bonne heure l'habitude de parler avec facilité, et acquit à un haut degré cette assurance et cette présence d'esprit si nécessaires à un homme d'état. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, il fut reçu avocat en 1780, et ses succès au barreau annoncèrent tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Mais, déjà tourmenté par l'ambition de se distinguer à la chambre des communes, il assistait à toutes les séances, étudiait avec soin les ressources de l'éloquence parlementaire, et après s'être vainement présenté en 1780, comme candidat à l'université de Cambridge, il fut élu l'année suiv. par le bourg d'Appleby et se jeta dans le parti de l'opposit. formée contre lord North. C'était un pesant fardeau que le souvenir et le nom de Chatham. Pitt, alors à peine âgé de 22 ans, se montra cependant digne de le soutenir, et se fit dès son début une telle réputat., qu'un an après il obtint la place de chancelier de l'échiquier. Ce fut à dater de cette époque que commença entre Fox et lui cette longue inimitié qui dura autant que leur vie. Lord Shelburne, qui tenait alors le timon des affaires, fut bientôt contraint de donner sa démission, et Pitt, resté seul au ministère en activité, soutint pendant six semaines le poids de toutes les discussions parlementaires. Le roi le pressa souvent de se mettre à la tête du cabinet; mais, sentant la nécessité de ployer pendant quelq. temps sous la coalition de North et de Fox, il refusa constamm., et résigna son emploi de chancelier de l'échiquier le 31 mars 1783. Au mois d'avril suiv. cette coalit. devint le ministère, et, à la prorogat. du parlem., qui eut lieu au mois de juillet, Pitt se rendit en France, séjourna quelq. temps à Reims, puis à Paris, et reçut partout l'accueil le plus distingué. De retour en Angleterre, il ne se montra pas d'abord en opposition avec le ministère de la coalit., mais quand Fox présenta son bill sur l'administrat. de l'Inde, il s'éleva avec force contre ce mode d'administration, prouva qu'il était attentatoire aux droits de la couronne, et le bill, adopté par la chambre des communes, fut rejeté par la chambre haute. Le roi ayant ordonné ensuite aux ministres de se retirer, Pitt fut nommé prem. lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, et se trouva par ces deux charges à la tête du nouveau ministère. Il n'avait alors que 24 ans, peu d'influence, peu de fortune; et il avait à lutter contre la majorité d'une chambre des communes composée d'hommes habiles, puissans et d'une expérience consommée. Cepend. il ne se laissa point abattre par tant d'obstacles. Soutenu par le roi et la chambre des pairs, il parvint à faire dissoudre le parlem., et ce coup d'état, qui étonna toute l'Europe, donna la plus haute idée de son caractère. Ce fut à cette occasion que lord North, qui se piquait de connaître les ressorts des gouvernem., dit, en parlant de Pitt: « Cet homme est né ministre. » Une grande irritation des esprits suivit cette crise: les plus puissans des adversaires de Pitt faillirent se ruiner pour l'empêcher de triompher dans la nouvelle élection; il triompha cependant et ouvrit la session avec une majorité très-prononcée: sa position n'en restait pas moins difficile. Tout languissait dans l'intérieur, le trésor était vide, la contrebande faisait des progrès alarmans, et l'administrat. de l'Inde demandait une main aussi ferme qu'habile. Pitt, dirigeant ses prem. soins sur les finances, arrêta les fraudes commerciales en diminuant les droits sur les matières que l'on importait frauduleusem., et pour que le trésor ne souffrît pas de cette diminut.; il augmenta l'impôt sur les fenêtres, en créa d'autres sur divers objets de luxe, et parvint, à force d'économies partielles et de taxes additionnelles, à réaliser un fonds d'un million sterling, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique. Ce fonds d'amortissem., qui s'augmenta chaque année par l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel il ajoutait encore les sommes disponibles, fut livré par quartier à des commissaires choisis dans les plus hautes classes, et Pitt ne souffrit jamais qu'on en détournât la moindre partie pour l'appliquer à un autre usage. Il s'occupa ensuite des affaires de l'Inde, soutint le crédit chancelant de la compagnie, et régla d'une manière aussi avantageuse que solide

l'admistrat. de ce pays. Tant de travaux ne l'empêchèrent point de prendre une part très-active aux diverses discussions qui eurent lieu au parlem. jusqu'au commencem. de la révolut. franç. C'est sous les auspices de Pitt que fut conclue, en 1788, la triple alliance de l'Angleterre, du roi de Prusse et du stathouder contre la France, qu'il avait toujours eu le dessein d'humilier. On le vit aussi en 1789 soulever la Suède contre la Russie, dont il redoutait l'ambition; et enfin lorsque la révolution française éclata, quoiqu'il parût d'abord la regarder avec indifférence, il en suivit les progrès avec une profonde attention, et ne contribua pas peu, dit-on, à fomenter les troubles qui conduisirent le meilleur des rois à l'échafaud. Soigneux d'éloigner de sa patrie le fléau qui menaçait d'envahir l'Europe, mais fidèle à son odieux système par rapport à la France, il refusa les proposit. de la Prusse et de l'Autriche qui demandaient que l'Angleterre s'unît à elles pour sauver Louis XVI, et conserva cette fatale neutralité jusqu'en 1792. Ce ne fut qu'après l'emprisonnem. du roi qu'il se décida à rappeler l'ambassad. d'Angleterre à Paris; mais le marquis de Chauvelin, ambassad. du roi de France, n'en continua pas moins de résider en Angleterre et ne reçut l'ordre formel de quitter ce royaume qu'après la mort de l'infortuné monarque. Habile à profiter de l'impression profonde que cette mort produisit sur ses compatriotes, Pitt sut alors leur communiquer toute la haine dont il était animé contre la France; il souleva contre elle tous les cabinets de l'Europe, et parvint enfin à établir les bases de cette hostilité permanente, et de cette coalit. qu'il soumit aux ordres de la Grande-Bretagne. Les préparatifs que cette puissance avait faits en augmentant les forces de terre et de mer, en restreignant l'exportation des armes et des munitions, avaient amené la convention à lui déclarer elle-même la guerre; les hostilités commencèrent, et les alliés eurent d'abord quelque succès; mais les levées immenses ordonnées par la convention, l'inaction calculée de la Russie, et plus encore la bravoure des soldats français changèrent bientôt la face des choses. L'Espagne, forcée par le directoire, déclare la guerre en 1796 à la Grande-Bretagne; celle-ci, abandonnée ensuite par les autres puissances, entame quelques négociat. pour traiter de la paix avec la France, mais c'est inutilem., et le ministre anglais eut alors une lutte des plus difficiles à soutenir. Le débarquem. de 15 à 1800 Français dans le pays de Galles porte l'épouvante dans les comtés de l'ouest et du nord de l'Angleterre; une insurrection est près d'éclater en Irlande, et les marins menaçent aussi de se révolter. D'un autre côté les dépenses énormes de la guerre avaient porté un coup terrible au système de finances qu'il avait établi; la dette publique prenait chaque jour un nouvel accroissem., et la banque réclamait les avances qu'elle avait faites. Au milieu d'une situation si critique, Pitt cependant ne se laisse point abattre, et remédie à tout par la hardiesse et l'habileté de ses mesures. Ne pouvant rembourser la banque, il l'autorise par un bill à continuer l'émission de ses billets, et la dispense provisoirem. de les acquitter en espèce. Il parvient aussi à apaiser l'Irlande, empêche la révolte des marins et réussit encore en 1798 à former une nouvelle coalition avec l'Autriche, la Russie et la Turquie. Cette coalit. cepend. n'eut pas plus de succès que la prem. Partout les armées franç. sont victor., et l'emper. d'Autriche est forcé de signer la paix de Lunéville en 1801. D'un autre côté Paul Ier devenu tout à coup admirat. enthousiaste de Bonaparte avait rompu avec l'Angleterre, dont il était mécontent, et lui donnait les plus vives inquiétudes lorsque l'assassinat de cet emper. vint la délivrer de ses craintes. Ce fut à cette époque que Pitt se retira du ministère. Depuis long-temps il s'occupait de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une même législation. Cette union, approuvée par le roi le 2 juillet 1800, eut son effet le 1er janvier 1801; mais une des conditions avait été l'émancipation des cathol. irlandais, et le roi ayant refusé de tenir la promesse que ses minist. avaient faite en son nom, Pitt, qui d'ailleurs voyait avec peine la paix avec la France près de se conclure, donna sa démission, et concourut lui-même à la formation du nouveau ministère. S'étant brouillé ensuite avec ceux qu'il avait choisis, il ne tarda pas à les écarter, ressaisit le pouvoir, et forma une nouvelle coalition contre la France. Mais les rapides triomphes de Bonaparte trompèrent encore une fois ses desseins. Bientôt le profond chagrin qu'il en conçut agrava les souffrances de la goutte, dont il était attaqué comme maladie héréditaire dans sa famille: l'usage immodéré du vin avait encore rendu en lui cette maladie plus violente, et il cessa d'exister le 23 janvier 1806. Ses restes furent déposés à Westminster, malgré l'opposition de Fox, qui, tout en faisant l'éloge des talens, du grand caractère et du rare désintéressement de son rival, attribua au système qu'il avait suivi la situat. alarmante dans laquelle l'Angleterre se trouvait alors placée. Sans prétendre décider ici cette question, on peut affirmer du moins que Pitt ne fut point irréprochable dans les actes de sa vie publiq. Dominé par une passion aveugle, l'entêtem. remplaça souvent en lui les vues saines et grandes qu'il aurait pu déployer. On ne saurait lui pardonner le machiavélisme de sa politique extérieure et les actes commis aux Indes sous son gouvernement. Mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait été un administrat. habile, un financier supérieur et un orateur très-distingué. Ses mœurs furent sévères: on l'appelait le *ministre sans tache;* et quoique toute sa vie il ait été animé du désir insatiable de gouverner, il se montra toujours insensible aux titres et aux richesses; il ne voulut jamais être que *William Pitt*, et m. pauvre. Plus. écrits ont paru sur cet homme d'état. M. Gifford a pub. une *Hist. de la vie politique de Pitt*, etc., 3 vol. in-4, 1809. Cet écrivain montre en général beaucoup de partialité pour son héros. L'évêque de Winchester, ancien précept. et secrétaire de Pitt, a fait paraître les *Mémoires et la Vie* de cet homme d'état, 2 vol. in-4 et 3 vol. in-8, qui ont eu quatre édit.; mais cet auteur a montré encore plus de partialité pour son ancien pupille que le précéd. Les principaux discours de Pitt ont été pub. avec ceux de Fox, et trad. en français (par MM. de Jussieu et Janvry), Paris, 1819-1820, 12 vol. in-8.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, né à Mytilène dans l'île de Lesbos, s'unit aux frères d'Alcée pour délivrer son pays des tyrans qui l'opprimaient. Nommé command. lors de la guerre contre les Athéniens, il fit proposer à Phrynon, leur général, de la terminer par un combat singulier. Celui-ci accepta, se croyant sûr de la victoire; mais Pittacus ayant enveloppé son ennemi d'un filet qu'il avait caché sous son bouclier, demeura vainqueur, et ses concitoyens le récompensèrent de ce service en lui conférant l'autorité souveraine. Pittacus ne l'accepta que pour rétablir la paix et donner à sa patrie les lois dont elle avait besoin. Il abdiqua ensuite volontairem. le pouvoir qui lui avait été confié. Ses compatriotes lui offrirent alors, à titre de récompense, un terrain de plus. milliers d'arpens, mais, ne voulant ni mépriser leurs offres, ni exciter l'envie par de trop grandes richesses, il lança son javelot, et ne voulut accepter que les terres qui se trouvaient dans sa portée. Il m. l'an 579 av. J.-C., à l'âge de 70 ans. Laërce, qui rapporte quelq. vers de Pittacus, nous apprend qu'il avait composé des *élégies* et un *discours sur les lois*, adressé à ses concitoyens. On trouve un grand nombre de *maximes* de ce philosophe dans le recueil intitulé: *Septem sapientûm dicta*, Paris, Fed. Morel, 1551-53, in-8. Les traits de Pittacus nous ont été con-

servés sur une médaille, gravée dans l'*Iconographie* grecque de Visconti.

PITTERI (JEAN-MARC), graveur à l'eau-forte et au burin, né à Venise en 1703, m. dans la même ville en 1787, a laissé un assez grand nombre d'estampes estimées, dont on peut voir le détail dans le *Manuel de l'Amateur de l'Art* de Huber et Rost.

PITTI (BUONACCORSO), historien florentin du 15e S., a laissé une *chronique* qui s'étend depuis 1412 jusqu'à 1430, et qui a été pub. à Florence en 1720, in-4, par Manni, qui l'a enrichie de savantes notes.

PITTON (JEAN-SCHOLASTIQUE), historien provençal, docteur en médecine, né vers 1620 dans la ville d'Aix, où il m. en 1690, est auteur de plus. ouvr. historiq., dont la réputat. ne franchit guère les bornes de sa province. Le plus considérable est l'*Hist. de la ville d'Aix*, Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite, et les faits présentés sans ordre ne sont pas assez circonstanciés. Cet ouvr. fut suivi en 1668 des *Annales de l'église d'Aix*, auxquelles Pitton joignit cinq *dissertations*, où il cherche à prouver, contre Launoy, que St Maximin et Ste Madeleine ont fini leurs jours en Provence. On a encore du même auteur : *Traité des eaux chaudes d'Aix, de leur vertus et de la saison de s'en servir*, 1678, in-8, et un autre traité en latin : *de Conscribendâ historiâ rerum naturalium Provinciæ*, 1679, in-8. Mais le meilleur de ses ouvr. est celui qu'il a intit. : *Sentimens sur les historiens de Provence*, qui parut à Aix en 1682, in-12, et auquel Joseph Templery, auditeur des comptes, avait fait beaucoup de corrections.

PITTON (JOSEPH). V. TOURNEFORT.

PITTONI (BATISTA), de Vicence, peintre et graveur du 16e S., grava, entre autres sujets, les 40 planches des antiquités de Rome; elles se trouvent dans l'ouvr. de Scamozi, Venise, 1582, intitulé : *Discorsi sopra le antichità di Roma, con 40 tavole intagliate da Batista Pittoni Vicentino*, in-fol.—PITTONI (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise en 1687, et que plus. biographes ont confondu avec Batista Pittoni de Vicence, a laissé, dans les états de Venise, un grand nombre d'ouvr. remarquables, qui l'ont mis au rang des plus habiles artistes de son temps. Il m. dans sa ville natale en 1767. — Un autre PITTONI (Jean-Baptiste), prêtre vénitien et laborieux compilateur, né vers 1666, m. en 1748, a donné un *Recueil des constitutions pontificales et des décisions de la congrégation de Rome*, 14 vol. in-8; *Vita di Benedetto XIII*, Venise, 1730, in-4; *Calendario romano decennale*, et *de Octavis festorum quæ in ecclesiâ universali celebrantur*, 2 vol. in-8

PITTORIO (LOUIS BIGI, plus connu sous le nom de), en latin *Pictorius*, poète latin, né à Ferrare en 1454, m. vers 1525, a laissé les ouvr. suivans : *Candida*, poème, Modène, 1491, in-4; *Tumultuarior. carminum lib. septem*, ib., 1492, in-4; *Christianorum opusculorum lib. tres*, ibid., 1496 ou 1498, in-4; *Meditatio de oratione dominicâ*, etc., Venise, 1502, in-4; *Epigrammatum in Christi vitam libellus*, Milan, 1513, in-4; *in celestes proceres hymnorum epitaphiorumque liber*, etc., ibid., 1514, in-4; *Sacra et satyrica Epigrammata*, *Elegiæ*, etc., ibid., 1514, in-4; *Hippolytæ epigrammatum per dialogos opus libri sex*, Venise, 1516; recueil d'*Homélies*, en ital., sur les épit. et évangiles de l'année, etc., etc. Tous les ouvr. de Pittorio sont rares et recherchés; Freytag en a donné la liste complète dans les *Amœnitates litterariæ*, et David Clément dans sa *Bibliothèque curieuse*.

PIVATI (JEAN-FRANÇOIS), jurisconsulte ital., né à Padoue en 1689, membre de l'académie des sciences de Bologne, m. à Venise en 1764, est aut. d'un *Nuovo Dizionario scientifico, e curioso, sacro e profano*, Venise, 1740, 10 vol. gr. in-fol., fig., et de *Riflessioni fisiche sopra la medic. elettrica*, Venise, 1749, in-4.

PIX (MARIE), dame anglaise, auteur dramatiq., née au 17e S., m. vers 1720, a composé 10 à 12 *tragédies* ou *comédies*, dont aucune n'est restée au théâtre.

PIXODARE, dynaste ou souverain de Carie, dans l'Asie-Mineure, vivait au 4e S. av. J.-C. Il fut le père de Mausole et d'Artémise, dont les noms sont devenus célèbres dans l'histoire. On connaît de lui quelques médailles très-rares, avec la légende ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ, sans aucun titre.

PIZARRE (FRANÇOIS), conquérant du Pérou, né à Truxillo, dans l'Estremadoure, en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme, dont il prit le nom. Son éducation fut négligée au point, dit-on, qu'il n'apprit pas même à lire, et sa prem. occupat. fut de garder des pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant perdu un et n'osant rentrer dans la maison paternelle, il prit la fuite, s'embarqua pour les Indes, et embrassa la carrière des armes, où son caractère entreprenant et hardi semblait devoir lui assurer des succès. Il ne tarda pas en effet à se distinguer sous Nuñes de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il projeta de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir, s'associa Diego d'Almagro, partit de Panama le 14 sept. 1524, et découvrit la côte de l'empire péruvien. Mais ne pouvant poursuivre cette découverte sans le secours du gouvernem. espagnol, il revint en Europe, se présenta devant Charles-Quint, et après avoir obtenu de ce monarque le titre de gouvern. de tout le pays qu'il avait découvert, il retourna en Amérique avec ses frères, équipa trois vaisseaux, mit à la voile en février 1531, et s'empara de l'île de Puna, qui lui facilitait l'entrée du Pérou. Usant en politique de sa prem. victoire, Pizarre traita les Indiens avec douceur malgré la vive résistance qu'ils avaient faite, et la renommée exagérant la force, les exploits des Espagnols et le mérite de leur chef, l'inca Huascar lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atahualpa, qui, après l'avoir dépouillé de son empire, voulait lui arracher la vie. Pizarre avait trop de pénétration et d'habileté pour laisser échapper les avantages que lui promettait cette guerre intestine : il se dirigea en conséquence vers le centre du Pérou; mais il était à peine en marche qu'Huascar fut défait par Atahualpa. Celui-ci intimidé par des oracles qui avaient annoncé qu'il viendrait de l'Orient des hommes barbus, portant le tonnerre et conduisant des animaux formidables, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation, et se hâta de dépêcher deux ambassadeurs à Pizarre avec des présens magnifiques en le priant de sortir de ses états; mais loin d'avoir égard à sa prière, Pizarre précipita sa marche et arriva bientôt à Caxamarca, où l'emper. était campé avec 40,000 hommes. Après une sorte de négociat. l'inca consentit à le recevoir en qualité d'ambassad. d'Espagne; mais le jour même de l'entrevue Pizarre ayant rassemblé ses Espagnols, fondit sur les Indiens qui escortaient l'empereur, se saisit de ce prince après avoir massacré ses gardes, et le fit m. ensuite sous prétexte qu'il avait donné des ordres pour exterminer les Espagnols Cette mort ayant facilité l'entière réduct. du Pérou, Pizarre n'eut plus à soutenir que de faibles attaques de la part des Indiens; mais la discorde éclata ensuite parmi les conquérans : ils se battirent avec acharnement sous les murs de Cusco. Pizarre triompha, abusa de la victoire, en opprimant ses compagnons vaincus, et fut assassiné par eux en 1541. — PIZARRE (Gonzale), frère du précéd., l'accompagna dans la conquête du Pérou et l'aida puissamm. à triompher en 1538, du parti d'Almagro. Nommé gouverneur de Quito, il entreprit une expédit. pénible et hardie,

qui le conduisit jusqu'à la rivière des Amazones, ne rentra au Pérou qu'après l'assassinat de son frère, se mit à la tête des mécontens, arbora l'étendard de la révolte et devint maître absolu du Pérou. Mais attaqué ensuite, en 1548, par le présid. La Gasca, que Charles-Quint avait envoyé au Pérou avec des pouvoirs illimités, il se vit abandonné de ses troupes, fut pris et condamné à mort comme rebelle.—Aucun des frères Pizarre (ils étaient quatre) ne vit la fin des troubles du Pérou. Jean PIZARRE fut tué par les Péruviens, et Fernand, ramené à Madrid, y languit pendant 23 ans dans une prison.

PIZE (JOSEPH de LA), fils de Jacques de La Pize, secrétaire des princes d'Orange, est auteur d'une *Histoire des maisons de Châlons, de Nassau et d'Orange*, La Haye, 1640, in-fol.

PIZZAMANO (ANTOINE), Vénitien, né en 1462, fut évêque de Feltre, et m. à Venise en 1512. On a de lui : *in D. Thomæ Aquitanis vitam præfatio* : cette préface se trouve en tête des œuvr. de ce saint impr. à Venise en 1498; *Vita del ven. sacerdote, D. Ludovico Ricci Vicentino, morto in Bassano nel* 1503; *De intellectu et intelligibili; de Dimensionibus interminatis; de Quærendâ solitudine et periculo vitæ solitariæ*, restés MSs. et conservés dans quelq. biblioth. particulières.

PIZZI (JOACHIM), ecclésiastiq. et littérat. italien, né à Rome en 1716, se fit connaître dès sa jeunesse par diverses composit. poétiques, où l'on remarquait de l'élégance, de la facilité et surtout une gr. correction de style. Reçu de l'academ. des *arcades* en 1751, il y succéda en 1759 à l'abbé Morei dans la place de *custode* ou gardien-général de l'académ., et cette société acquit un nouveau lustre sous son administrat. Elle eut la gloire de compter parmi ses membres les hommes les plus distingués par leurs talens et plus. souverains de l'Europe. Une époque intéressante de son directorat fut le couronnement de Marie-Madeleine Morelli, connue sous le nom de *Corilla Olimpica*, qui eut lieu au Capitole le 31 août 1766. Cet hommage, rendu au talent d'une femme célèbre, mais si rarem. accordé aux génies les plus marquans d'Italie, excita des murmures et des satires où l'abbé Pizzi ne fut point épargné, ce qui lui fit dire en riant « que le couronnement de Corilla était devenu pour lui le couronnement d'épines. » L'abbé Pizzi m. en 1790. Ses principaux ouvr. sont : *Discours sur la poesie tragique et comique*, Rome, 1772; *Dissertation sur un camée antique; la Vision de l'Eden*, poème en 4 chants, Rome, 1778; le *Triomphe de la Poésie*, impr. à Parme par Bodoni, 1782, avec un gr. luxe typographiq., dans la collection qui a pour titre : *Actes du couronnem. solennel de Corilla Olimpica*, pub. par les soins de l'abbé Pizzi.

PIZZIMENTI (DOMINIQUE), prêtre de Vérone au 16e S., a recueilli en 6 vol. tout ce qui s'est passé au concile de Constance, où il accompagna le cardinal Ange Barbarigo, neveu de Grégoire XII. On a encore de lui : *Pselli Tractatus de auri conficiendi ratione ad Michaelem Cerularium, Dominico Pizzimentio veronensi interprete*, Padoue, 1572.

PIZZUTO (PAUL), né à Palerme dans le 17e S., fut conseiller de santé et proto-médec. du royaume de Sicile, forma dans sa ville natale un collége de médecine dont il fut plus. fois doyen, et mourut en 1684. On a de lui : *Notulæ pro officio protomedicatûs*, Palerme, 1647, in-8; *Constitutiones et Capitula, necnon jurisdictiones regii protomedicatûs officii, cum pandectis ejusdem reformatis atque elucidatis*, ib., 1657, in-4. C'est l'ouv. de Jean-Philippe Ingrassias, avec des augmentat. et des éclaircissemens.

PLAAT (ANDRÉ-HENRI-JEAN, van der), ingén. et hydraulicien hollandais, naquit à Grave en 1761. Entré au service dès l'âge de 12 ans, et parvenu au grade de lieutenant de génie, il passa en 1787 au service de Russie avec le rang de major dans la même arme, se distingua par sa valeur et ses talens militaires dans la campagne contre les Suédois en 1788, dans celles contre les Turks en 1789, 90 et 91, reçut trois blessures à la prise d'Ismaïl, contribua à la défaite du grand-vézyr Ioussouf-Pacha, et obtint, en récompense de ses services, le grade de colonel, une épée d'honneur que lui envoya l'impératrice Catherine II, et la décorat. de l'ordre de Saint-Wladimir. Chargé de la défense des provinces méridionales de l'empire russe, ainsi que des travaux du port d'Odessa, il dirigea en outre la construct. de Tiraspol, sur le Dniester, d'autres importans ouvr. dans la Chersonnèse taurique, et fut nommé en 1797 direct.-gén. du départem. du génie pour la province de Livonie. Plaat obtint ensuite sur sa demande, et dans les termes les plus honorables, sa démission du service de la Russie, et rentra en qualité de gén.-major à celui de Hollande. Nommé en déc. 1813 gouvern. de Bréda, il parvint, à force d'activité et de courage, à sauver cette ville de l'attaque des Français, et l'empereur Alexandre le décora à cette occasion de la grande croix de l'ordre de Sainte-Anne. En 1815 il fut nommé lieut.-gén., commandant de la province du Brabant septentrional. Le gouvern. d'Anvers et le commandem. gén. de la quatrième division milit., lui furent ensuite confiés. Il m. à Anvers en 1819.

PLACCIUS (VINCENT), né à Hambourg en 1642, m. en 1699, occupa avec distinct. pendant 24 ans, dans sa ville natale, la chaire de morale et d'éloquence. Il est le second qui ait publié un livre sur les écrits anonymes. Parmi ses ouvrages, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 33, et dont on peut voir la liste dans le t. prem. des *Mémoires* de Niceron, nous citerons : *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, publ. d'abord en 1674, in-4, puis à Hambourg en 1708, 2 part. en 1 vol. in-f., par les soins de Fabricius (ce livre est curieux, quoique les fautes y fourmillent, et Jean-Christ. Mylius y a fait un *Supplément*, Hambourg, 1740, in-fol.); *Liber de Jurisconsulto perito*, 1693, in-8; *Carmina Juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12; *de arte Excerpendi*, Hambourg, 1689, in-8.

PLACE (PIERRE de LA), en latin *à Plateâ* ou *Plateanus*, né vers 1520 à Angoulême, d'une famille ancienne, fut successiv. avocat, conseiller, et premier président de la cour des aides. Ayant adopté ouvertem., en 1560, les principes de la réforme, sa vie fut souvent menacée pendant les troubles qui éclatèrent peu après : sa demeure fut saccagée, sa biblioth. pillée et ses revenus mis en séquestre. Enfin le 27 août 1572, ce magistrat, qui avait mérité par ses talens et ses vertus l'estime de François Ier, celle de Henri II, et l'amitié de Lhospital, fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Son cadavre, porté d'abord dans une écurie près de l'hôtel-de-ville, fut jeté le lendemain dans la rivière. On a de lui : *Paraphrasis in titulos Institutionum imperialium de actionibus, exceptionibus et interdictis*, etc., Paris, 1548, in-4; *Traité de la vocation et manière de vivre à laquelle chacun est appelé*, ib., 1561, in-4; 1574, in-8 (ce livre est dédié à Charles IX); *Traité du droit usage de la philosophie morale avec la doctrine chrétienne*, ib., 1562, in-8 : Leyde, Elzevir, 1658, in-12; *les Commentaires de l'état de la religion et république sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, 1565, in-8; *Traité de l'excellence de l'homme chretien*, 1572, in-8; 1581, in-12 : cette édit. est augm. du *brief Recueil des principaux points de la vie de P. de La Place*, par P. de Farnace.

PLACE (JOSUÉ de LA), ministre protestant à Nantes, ensuite prof. de théologie à Saumur, où il m. en 1665, à l'âge de 59 ans, avait émis quelques idées particulières sur l'imputat. du péché d'Adam qui furent condamnées dans un synode de protes-

tans en France, comme un peu divergentes de l'orthodoxie calvinienne. Le recueil de ses *œuvres*, en partie traduites du français, sous le titre de *Josuæ Placæi Opera omnia*, a paru à Franeker en 1699, et il en a été fait une nouvelle édit. en 1703, en 3 vol. in-4.

PLACE (Pierre-Antoine de La), l'un des écrivains les plus féconds et les plus médiocres du 18e S., né à Calais en 1707, mort à Paris en 1793, obtint en 1762 le privilège du *Mercure de France*, et fut obligé de l'abandonner au bout de 2 ans, parce que son peu de talent en occasiona la chute. Il fut toute sa vie tourmenté d'un besoin de célébrité qu'il fut loin de pouvoir satisfaire. Il eut la singulière idée, pour faire un peu de bruit, de faire annoncer une fois, dans les *feuilles* de l'abbé Desfontaines, qu'il était mort, et de déplorer la perte d'un si intéressant jeune homme. On s'aperçut que ce jeune homme vivait encore; et, bien que ridicule, on trouva le tour fort plaisant. Ce pitoyab. écrivain a donné : la traduct. du *Théâtre anglais*, Londres (Paris), 1745-48, 8 vol. in-12; des trag. : *Venise sauvée*, en 5 actes, 1747; *Adèle de Ponthieu*, en 5 actes, 1757; *Jeanne d'Angleterre* et *Polixène* (la prem., imitée d'Otway, est la seule qui ait eu quelque succès); des comédies : *le Veuvage trompeur*, en 3 actes et en vers; *Rennio et Alinde*, ou *les Amans sans le savoir*, en 2 actes et en prose, pièces qu'on dédaigna de critiquer lors de leur courte apparition : celle des *deux Cousines*, qu'il fit impr. en 1746, n'a point été représ. On a encore de lui : *Recueil d'épitaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, 1782, 3 vol. in-12; *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*, Maestricht, 1785-90, 8 v. in-12; *Hermippus redivivus*, ou *le Triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*, traduct. de l'anglais de Cohausen, Bruxelles, 1789, 2 v. in-8; et d'autres compositions plus indignes les unes que les autres d'être citées. La Harpe a pub. sur La Place, dans le *Mercure* du 20 juillet 1793, une piquante *notice* reproduite dans le *Cours de littérature*.—V. Laplace.

PLACENTINUS. V. Casserio et Piacentini.

PLACENTIUS (Jean-Leo), ou *le Plaisant*, né à St-Tron, petite ville de la principauté de Liége, entra dans l'ordre des dominicains au commencement du 16e S., et l'on croit qu'il m. vers l'an 1548. On a de lui : *Catalogus omnium antistitum tungrensium, trajectensium et leodiensium*, Anvers, 1529, in-8, ins. par Boxhorn dans la *Respublica Leodiensis*, Amsterdam, 1633, in-24; *Dialogi duo, prior Clericus eques, alter Luciani aulicus*, Anvers, 1535; *Pugna porcorum per P. Porcium poëtam*, poème contenant 253 vers, dont tous les mots commencent par un P. Ce pitoyable livre a eu un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles il suffira de citer les suivantes : Anvers, 1530, petit in-8; Paris, 1539.

PLACES (Des). V. Desplaces.

PLACET (le P. François), religieux de l'ordre des cordeliers ou des capucins, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement, est aut. d'un ouv. singulier intit. : *la Corruption du grand et du petit monde, où il est montré que toutes les créatures qui composent l'univers sont corrompues par le péché d'Adam*, etc., 3e édit., Paris, 1668, in-12.

PLACETTE (Jean de La), fameux théologien, surnommé le *Nicole des protestans*, né à Pontac, dans le Béarn, le 19 janv. 1639, fut placé en 1660 à la tête de l'église d'Orthez; il obtint quatre ans après une vocation pour Nay, dans la même province. Mais la révocation de l'édit de Nantes l'ayant forcé de s'expatrier, il se retira en Danemarck, accepta le pastorat de l'église de Copenhague, y resta jusqu'en 1711, époque à laquelle ses infirmités l'obligèrent de renoncer à ses fonctions, et il m. à Utrecht en 1718. Ses principaux ouvr. sont : *nouveaux Essais de morale*, Amsterdam, 1692, 4 vol.; ib., 1714, 2 vol. in-12; *Traité de l'orgueil*, Amsterd., 1693; ib., 1699; *Traité de la conscience*, ib., 1695, in-12; *la Mort des justes*, ou *la Manière de bien mourir*, ib., 1695, in-12; *la Communion dévote*, ou *la Manière de participer saintement et utilement à l'Eucharistie*, ibid., 1695, in-12; 4e édit., corr. et augmentée d'une seconde partie, ib., 1699, in-12; *la Morale chrétienne abrégée et réduite à trois principaux devoirs : la repentance des pécheurs, la persévérance des justes et les progrès dans la piété*, ib., 1695, in-12; 2e édition, augm., ib., 1701, in-12; *Traité de la restitution*, ib., 1696, in-12; Rotterdam, 1716, in-4; *divers Traités sur des matières de conscience*, Amsterd., 1698, in-12; *Traité des bonnes œuvres en général*, Amsterdam, 1700, in-12; *Traité du serment*, La Haye, 1701, in-12; *Réflexions chrétiennes sur divers sujets*, Amsterdam, 1707, in-12; *Traité de l'aumône*, in-12; *Traité des jeux de hasard*, La Haye, 1714, in-12; plusieurs *Livres de controverse*, aujourd'hui sans intérêt; et la *Réfutation des principes de Bayle, touchant l'origine du mal.* Le P. Niceron a consacré un long article à La Placette dans ses *Mém. des hommes illustres;* et Cartier de St-Philippe ayant découvert le MS. de son *Avis sur la manière de prêcher*, l'a pub. en 1733, in-8, précédé de la *vie* de l'auteur.

PLACIDE DE SAINTE-HÉLÈNE (le Père), augustin déchaussé, né en 1649 à Paris, reçut dans son enfance des leçons de Pierre Duval, géographe, qui avait épousé sa sœur, et fit de rapides progrès sous cet habile maître. Entré en 1666 dans l'ordre des augustins déchaussés, il continua de se livrer à l'étude de la géographie, publia un grand nomb. de *cartes*, obtint en 1705 le titre de géographe ordinaire du roi, et m. à Paris en 1734. Outre la réimpression de la *Sphère*, ou *Traité de géogr.* de Duval, et de sa *Carte de France*, en 4 feuilles, avec de nouvelles observations, on cite du P. Placide : *le Cours du Danube*, en 3 feuilles; *l'Allemagne*; *la Flandre française*, pub. en 1690; *la Savoie; le Cours du Pô*, en 5 feuilles; *les Ports de France et d'Italie; les Etats du duc de Savoie*, et les *Pays-Bas catholiques*.

PLACIDIE (Galla-Placidia-Augusta), fille de Théodose-le-Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, née à Constantinople vers l'an 388, fut amenée en Italie, tomba peu après dans les fers du farouche Alaric, qui s'empara de Rome en en 409, et ne sortit d'esclavage qu'en épousant Ataulphe, beau-frère du vainqueur, qui s'était épris pour elle d'une passion violente, et qui mit à ses pieds les plus riches dépouilles de Rome. Profitant ensuite de l'ascendant qu'elle avait obtenu sur l'esprit de son époux, elle le décida à quitter l'Italie pour aller combattre les Vandales qui venaient d'envahir l'Espagne; mais ils étaient à peine arrivés en Catalogne qu'Ataulphe fut assassiné. Placidie, dédaignée par le successeur de ce prince, retomba alors au rang des esclaves, et ne recouvra sa liberté qu'à la faveur d'un traité conclu entre les Romains et les Barbares, qui exigèrent 600,000 mesures de grains pour sa rançon. Rendue au pouvoir d'Honorius, son frère, Placidie se vit bientôt obligée de contracter un nouvel hymen; elle devint l'épouse de Constance, l'un des gén. d'Honorius, en eut deux enfans, Honoria et Valentinien, et obtint pour lui le titre d'auguste, qui l'associait à l'empire. Mais devenue veuve pour la seconde fois, et s'étant brouillée avec Honorius, auprès duquel elle avait joui jusque là d'un crédit absolu, cette princ. se réfugia à Constantinople, y fut accueillie par son neveu Théodose-le-Jeune, et parvint dans la suite à faire monter son fils Valentinien sur le trône d'Occident. Elle régna pend. 35 ans sous le nom de ce prince, et m. à Rome le 27 nov. 450. Ses restes furent transportés à Ravenne, dans une chapelle qu'elle avait édifiée sous l'invocation des

SS. Nazaire et Celse, où l'on montrait encore son tombeau au commencement du 18e S. On a des médailles de cette princesse, en or, en argent et en bronze de différens modules.

PLAIA (MELCHIOR), pharmacien et savant botaniste, né à Palerme, où il m. en 1704, mérita par ses talens l'emploi d'examinateur des apothicaires du royaume des Deux-Siciles. On a de lui : *Lucidarium parmaceuticum*, ouv. inédit, et un autre intit. : *tyrocinii pharmaceutici Examen in tres libros distinctum*, Palerme, 1682, in-12.

PLAINCHESNE (JEAN-BAPT.-ANT.), chanoine régulier de Ste-Geneviève, né à Paris en 1712, m. dans la même ville en 1764, est aut. d'une trad. en vers français de 22 *psaumes*, Paris, 1762, in-12. V. le *Dictionnaire des Anonymes* de M. Barbier, no 15067, et t. 4, p. 436.

PLAN-CARPIN (J. DU).V. CARPIN.

PLANAT (JACQUES), docteur en droit canon, et grand-vicaire de l'évêque de Béziers en 1656, a laissé un ouv. ascétique intit. *Schola Christi*, dont on a donné une traduct. libre en français, par l'abbé Chomel, Paris, 1791, 3 vol. in-12.

PLANCHE (N. LE FÈVRE DE LA), avocat du roi à la chambre du domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans, s'en démit en 1732, obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bureau des finances et à la chambre du domaine, et m. à Paris en 1738. On a de lui un ouv. posthume intit. *Mémoires sur les matières domaniales*, ou *Traité du domaine*, Paris, 1765, 3 vol. in-4. — V. LAPLANCHE.

PLANCHE (LOUIS REGNIER de LA), gentilh. parisien, calviniste et confid. du maréc. de Montmorenci, a donné : l'*Histoire de l'état de France*, *tant de la république que de la religion*, *sous le règne de François II*, 1574 et 1576, in-8.

PLANCHER (dom URBAIN), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1667 à Chenus, près de Baugé, dans l'Anjou, remplit les fonctions de supérieur dans divers monastères de Bourgogne, et m. dans celui de Saint-Bénigne de Dijon en 1750. On a de lui : *Histoire générale et particulière du duché de Bourgogne*, avec *notes*, *dissertat.*, etc., Dijon, 1739-1748, 3 vol. in-fol. Le quatrième vol. fut composé par D. Merle, et pub. en 1781.

PLANCIADES. V. FULGENCE.

PLANCIUS (PIERRE), théol. hollandais, né à Drenoutre, en Flandre, en 1552, se voua au ministère de l'église réformée, et fut appelé pasteur à Bruxelles en 1578. Le duc de Parme s'étant emparé de cette ville en 1585, Plancius, obligé de prendre la fuite, se réfugia en Hollande, et ne tarda pas à être nommé pasteur de l'église d'Amsterdam, où il signala plus que jamais son zèle pour la doctrine de Calvin. Il figura en 1619 au fameux synode de Dordrecht, et fut un des réviseurs de la nouvelle traduction hollandaise de l'Anc.-Testam., dans la Bible dite des *Etats*. Mais ce qui le recommande plus particulièrement encore à la reconnaissance des Hollandais, ce sont les services qu'il rendit à leur commerce par ses connaissances astronomiques et nautiques. Ce fut lui qui traça l'itinéraire des premiers vaisseaux qui furent envoyés d'Amsterdam aux Indes orientales, et il conseilla aussi les expéditions pour le pôle austral, dans l'espérance de trouver par le nord un nouveau passage à la Chine. Il m. à Amsterdam en 1622. Il est plus. fois question de Plancius dans les négociations de Jeannin, qui voulait engager Henri IV à établir aussi en France la navigation des Indes orientales. W. Delfius a gravé un bon portrait de Plancius; il porte à côté de son nom les titres de *theologus et mathematicus insignis*.

PLANCUS (LUCIUS MUNATIUS), regardé généralement comme le fondateur de la ville de Lyon, né en l'an de Rome 680 (73 av. J.-C.), fut envoyé pour combattre Antoine pendant les troubles de la guerre civile, embrassa ensuite sa cause, le suivit en Egypte, et devint le vil courtisan de l'homme qu'il avait auparavant appelé *brigand abject et perdu*. Mais dès que la fortune se montra contraire à Antoine, Plancus l'abandonna, se porta son dénonciateur, et obtint la place de censeur pour prix de sa perfidie. Il parvint au consulat en l'année 765, la dern. du règne d'Auguste. Plancus, alors très-âgé, ne dut pas vivre long-temps au-delà. Il avait été disciple de Cicéron, et fut lui-même un habile orateur. Nous avons 14 *lettres* de Cicéron à Plancus et onze de Plancus à Cicéron. — PLANCUS (Caïus Plotius), frère du préc., et proscrit sur sa demande par les triumvirs, se signala par un trait héroïque. Il fut obligé de se cacher, et ses esclaves, pris par ceux qui le cherchaient, soutinrent au milieu des supplices qu'ils ignoraient où était leur maître. Plancus, touché de leur fidélité, ne souffrit pas qu'on les tourmentât davantage, et, sortant soudain de sa retraite, il présenta courageusement sa tête aux soldats.

PLANCUS (JANUS). V. BIANCHI.

PLANCY (GUILLAUME), en latin *Plantius*, médecin, né au Mans, mort en 1568, était très-versé dans la littérat. grecque. Il traduisit en latin divers morceaux d'Hippocrate, de Galien, de Plutarque, de Philon et de Synesius. Il fit aussi des *notes* aux ouv. de Fernel, dont il a écrit la *vie*, imp. pour la prem. fois avec les ouv. de ce méd. dans l'édition de Francfort, 1607. On a encore de lui : *Hippocratis Aphorismi grecè et lat.*, Paris, 1555, in-16; Lyon, 1561, in-12; Genève, 1580, in-12; ibid., 1595, in-12; Paris, 1621, in-16; ib., 1637, in-24.

PLANER (ANDRÉ), méd., né à Botzen, dans le Tyrol, en 1546, fit ses études à Tubingue, et y prit le bonnet de docteur en 1569. Il y remplit ensuite la chaire de philosophie et de méd., et m. en 1607. On a de lui : *Methodus investigandi locos affectos*, Tubingue, 1579, in-4; *Orationes tres : de Definitione artis medicæ, de Arte parvâ Galeni, de Arte dialecticâ et organo Aristotelis*, Tubingue, 1579, in-4; *de Methodo medendi*, Bâle, *lib.* 1, 1583, *lib.* 2, 1585, in-8.

PLANER (JEAN-JACQUES), médec. et botaniste allemand, né à Erfurt en 1743, dans un état voisin de l'indigence, dut à la protection et aux secours de quelques personnes généreuses les moyens de se livrer à l'étude des sciences naturelles, et de suivre les cours des universités de Berlin et de Leipsig. Ce fut surtout dans la botanique, l'anatomie et la météorologie, qu'il fit les progrès les plus rapides. Nommé prosecteur à l'amphithéâtre d'Erfurt, il devint membre de l'acad. de cette ville : les sociétés des sciences naturelles de Berlin, Manheim et Vienne, le mirent au nombre de leurs correspondans; et, en 1779, il obtint une chaire de médec., qui ne tarda pas à être suivie de celles de chimie et de botanique. Dès ce moment il eut une clientelle considérable. On dit qu'il a laissé des *notices* sur six mille cas de maladies dont il avait suivi les progrès. Indépendamment de ce soin, il s'appliquait avec un zèle infatigable à sa science favorite, la botanique; mais une fièvre nerveuse le mit au tombeau le 10 déc. 1789. Voici ses principaux ouvr. : *Essai d'une nomenclature allemande des genres de Linné*, Erfurt, 1771, in-8; *Traduction du système de Linné d'après la sixième édition*, Gotha, 1774, in-8; *Dissertation sur la méthode d'étamer le cuivre par le moyen du sel ammoniac*, 1776; *Project pour perfectionner la poterie*, 1776; *Moyen de tirer le meilleur parti possible des productions naturelles d'Erfurt*, 1778; *Recherches sur le bleu et la garance*, 1779; *Observations météorologiq. faites à Erfurt jusqu'en* 1781 *et* 1782, Erfurt, 1782, in-8, et 1783, in-4; *de l'Influence de l'électricité sur l'état barométrique*, 1782; *Revue générale de la marche des maladies à Erfurt*, *depuis* 1781 *jusqu'en* 1785.

PLANQUE (Franç.), médecin, né en 1696 à Amiens, m. en 1765, a donné : *Chirurgie compl. suivant les modernes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; ib., 1757, in-8, ouvr. qui a passé long-temps pour un des meilleurs manuels élémentaires de chirurg.; *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvr. périodiques, tant français qu'étrangers, avec plusieurs pièces rares et des remarques*, Paris, 1748-1770, 10 vol. in-4, ou 31 vol. in-12 : recueil alphabétique qui a été terminé par Goulin; la traduction des *Observations rares de médecine et de chirurgie*, de van der Viel, 1758, 2 vol. in-12.

PLANT (Jean-Traugott), littérateur allem., né à Dresde en 1758, m. à Gera en 1794, a laissé les ouvr. suiv. (en allem.) : *Plan chronologique, biographique et critique de la poésie allemande*, t. 1, Stettin, 1782; *Poésies gaies, tendres et morales*, ib., 1782, in-8; *Revue politique des formes de gouvernement de tous les états de la terre*, Berlin, 1787, petit in-fol.; *Dictionnaire politique turc*, etc., Hambourg, 1789, in-8; *Tableau impartial de la constitution de l'empire turc*, Berlin, 1790, in-8; livre élément. de la *doctrine mahométane*, trad. de l'arabe, Stamboul et Genève, 1790, in-8; *Manuel d'une géographie et hist. complète de la polynesie, ou Cinquième partie du monde*, Leipsig, 1793, t. 1 (la suite n'a pas paru); *Nouveau Tableau des souverains de l'Europe pour l'année* 1795, Leipsig, 1794, in-fol.

PLANTAVIT. V. Pause et Margon.

PLANTERRE, auteur et acteur, m. à Paris en 1799, a donné au théâtre : *Agnès de Châtillon*, opéra en 3 actes; *Midas au Parnasse; les Deux Ermites*, opéra en un acte; *la Famille indigente; le Bailli coiffé; la Tentation de St-Antoine; les Charlatans; la Triple Vengeance*, etc.

PLANTIN (Christophe), célèbre imp. du 16e S., né à Mont-Louis, près de Tours, en 1514, vint fort jeune à Paris, où il apprit d'abord l'état de relieur; il entra ensuite chez un imp. de Caen, puis visita les principaux ateliers de France, notamm. ceux de Lyon, passa ensuite dans les Pays-Bas, et s'établit à Anvers, où il porta bientôt l'art typographique à un haut degré de perfection. Le bâtiment qui servait à ses presses était regardé comme un des principaux ornem. de cette ville. A l'exemple de Robert Estienne, Plantin exposait ses épreuves devant sa porte, en promettant une récompense à ceux qui y trouveraient quelques fautes. Le roi d'Espagne Philippe II le nomma son prem. impr., et le chargea de donner une nouvelle édition de la *Bible polyglotte* d'Alcala. Cette édition, regardée comme le chef-d'œuvre de Plantin, parut de 1569 à 1572, en 8 vol. gr. in-fol. Il existe de cette Bible un exemplaire sur vélin à la Bibliothèque du Roi. On trouvera beauc. de dét. sur Plantin et ses success. dans le t. 3 des *Annal. typographiq.* de Maittaire.

PLANTIN (Jean-Bapt.), hist. suisse, né à Lausanne vers 1625, ministre de la paroisse d'Oex, dans le canton de Berne, mort vers 1678, a pub. : *Helvetia antiqua et nova*, Berne, 1656, in-12; *Abrégé de l'histoire générale de la Suisse*, Genève, 1666, in-8; *Dictionn. franç. et latin*, Lausanne, 1667, in-8; *Chronique de Berne*, 1678, in-12. Il avait aussi composé une *Chronique de Lausanne*, et une autre *du pays de Vaud*, qui sont conservées MStes. dans quelques bibliothèques de la Suisse.

PLANUDE (Maxime), moine à Constantinople dans le 14e S., est aut d'une *vie d'Esope* qu'on regarde comme un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. On lui doit aussi une édition du recueil d'*épigrammes* grecq. connu sous le nom d'*Anthologie*, dont la prem. édit. est de Florence, 1494, in-4, et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol. Il a laissé en outre beaucoup d'écrits, dont les uns sont de simples versions de livres latins en langue grecque, et les autres des composit. originales. On connaissait, depuis 1495, sa trad. en vers grecs des *Distiques moraux* de Caton, souvent réimp. jusqu'en 1754 et 1759; les *Métamorphoses* d'Ovide, trad. par Planude en prose grecq.; ont été pub. pour la prem. fois en 1822, enrichies d'une *préface* et de *notes* sav. par M. Boissonade, en un vol. in-8, qui fait partie de la *Collection des Classiques latins* de M. Lemaire.

PLAT ou PLAET (Josse Le). V. Leplat.

PLASSCHAERT (Jos.), memb. de la deuxième chambre des états-gén. du royaume des Pays-Bas, né vers 1760 à Bruxelles, m. à Louvain en 1821, avait fait partie en 1793 de la junte administrative chargée, au nom de la républ. franç., d'organiser les provinces belges soumises par ses armes. Admis plus tard à l'intime confiance de M. de Pontécoulant, alors préfet de la Dyle, il administra en son absence, avec le titre de conseiller de préfecture, jusqu'en 1806, qu'il partit pour la Hollande dans les gardes d'honn. Il fut peu après porté au corps législatif par le départ. de la Dyle, et remplit en même temps les fonctions de maire de Louvain. Depuis quatre ans il vivait éloigné des fonctions publ., lorsqu'en 1818 il fut élu membre des états-gén., où il se signala par des vues sages et beaucoup de fermeté de principes. On ne connaît de lui que les deux opuscules suiv. : *De l'influence des lang. sur la civilisation*; et *De la noblesse, des titres et de la féodalité.*

PLATEA (Pierre de), médecin, né en 1606 à Monte-San-Juliano, en Sicile, exerça d'abord sa profession à Palerme, se rendit ensuite à Rome, y passa la plus grande partie de sa vie, et m. en 1678. On a de lui : *breve ed utile Discorso de Cirurgia, diviso in sei trattati*, Rome, 1650, in-4. — Un autre Platea est auteur d'un livre intit. : *Opus restitutionum usurarum et excommunicationum*, Venise, 1472, in-12; Cologne, 1474, in-fol.

PLATEARIUS (Jean), médecin de Salerne au 12e ou 13e S., est auteur des ouvr. suivans : *Expositiones et Commentationes ad Nicolai Antidotarium*, impr. à Venise en 1497, in-fol., avec les écrits de Serapion (*v.* ce nom); *de simplici Medecinâ liber*, etc., Lyon, 1512, in-4; et à la fin du *Dispensaire de Nicolas*, Paris, 1582, in-4; *Practica brevis morborum curandorum*, etc., Lyon, 1525, in-fol., avec les *œuvres* de Serapion et le *Thesaurus pauperum.*

PLATEL. V. Norbert.

PLATER (Felix), célèbre médecin, né à Bâle en 1536, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude de l'art de guérir, et fut reçu docteur dès l'âge de 20 ans; il parcourut ensuite la France et une partie de l'Allemagne, et revint dans sa patrie, riche d'une foule de connaissances acquises dans ses voyages. Nommé archiâtre et profess. de médecine-pratique, il remplit cette double charge avec succès pendant 54 ans, et rendit d'importans services à ses concitoyens, surtout à l'époque des fièvres pestilentielles qui désolèrent une partie de la Suisse, en 1564 et en 1610. Plater m. le 28 juillet 1614. Il avait établi à Bâle un jardin botanique, dont il abandonnait la disposition à ses élèves, et avait formé un riche cabinet d'histoire naturelle qui a subsisté jusqu'à l'extinction de sa famille. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on peut voir les titres dans le *Dictionnaire de médecine* d'Eloy, et dans l'*Athenæ rauricæ*, pag. 182. Les principaux sont : *de corporis humani Structurâ et Usu libri tres*, Bâle, 1583, in-fol.; ibid., 1603, même format (la plupart des planches qui décorent ce vol., sont tirées de Vesal et de Coiter; celles qui concernent l'organe de l'ouïe et de la vue sont les seules qui appartiennent à Plater); *de mulierum Partibus generat. dicatis*, ibid., 1586, in-4; Strasbourg, 1597, in-fol.; *Praxeos medicæ tomi tres*, Bâle, 1602 (cette pratique a souvent été réimprimée : la meilleure édit. est celle qu' Emmanuel Kœnig a donné en 1736, in-4 avec une préface); *Observa-*

tionum libri tres, ibid., 1614, in-8, réimprimé avec des additions en 1641 et en 1680, même format. — PLATER (Thomas), frère du précéd., né en 1574, s'adonna comme lui aux sciences médicales, et devint professeur d'anatomie et de botanique à l'acad. de Bâle, en 1614, obtint ensuite la chaire de médecine-pratique, et m. le 1er déc. 1628. On lui doit une édit. du *Traité-Pratique* de son frère (Bâle, 1625, in-8), avec des corrections et additions. — PLATER (Félix), fils du précéd., né en 1605, se livra à la médecine à l'exemple de son oncle et de son père, et se distingua comme eux dans la pratique de son art. Nommé archiâtre de la ville de Bâle, en 1656, il fut reçu sénateur en 1664, et m. le 3 juin 1671. On lui doit une *Centurie de questions médicales*, et un gr. nombre de *thèses*, dont on trouvera les titres dans les *Athenæ rauricæ*, pag. 339. — PLATER (François), le plus jeune des fils du précéd., et le dernier rejeton de cette famille recommandable, m. à Bâle le 17 nov. 1711, après avoir exercé la médecine pend. 40 ans avec succès. — PLATER (Félix), lieutenant-colonel au service de France, a laissé MSs. des *mém.* de sa vie, en 1 vol. in-4, que Haller dit être fort curieux.

PLATIENSIS (MICHEL), religieux de l'ordre des frères-mineurs de l'observance de St-François, vivait sous Frédéric III, roi de Sicile, dans le 14e S. On a de lui : *Historia sicula, ab excessu Friderici usque ad annum* 1361.

PLATIÈRE (IMBERT de LA), plus connu sous le nom de *Maréchal de Bourdillon*, né dans le 16e S., d'une ancienne maison du Nivernais, fit ses prem. armes en 1544, à la bataille de Cérisoles, et fut employé depuis dans les affaires les plus importantes du royaume. Il sauva le tiers de l'armée et deux pièces de canon après la malheureuse défaite de Saint-Quentin, fut envoyé comme ambassadeur à la diète d'Augsbourg en 1559, et ce fut malgré ses remontrances réitérées qu'on rendit, en 1562, au duc de Savoie, le marquisat de Saluce et les places du Piémont, où il commandait avec le titre de lieutenant du roi : encore ne les rendit-il qu'après que le duc eut payé les garnisons et prêté 50 mille écus au roi de France. De retour dans son pays, il servit au siége du Havre-de-Grâce, en 1563, reçut le bâton de maréchal l'année suiv., et m. à Fontainebleau en 1567.

PLATIÈRE (LA). V. ROLAND.

PLATINA (BARTHÉLEMI DE' SACCHI, plus connu sous le nom de), historien, né en 1421, dans un village nommé Piadena (en lat. *Platina*), entre Crémone et Mantoue, d'où il prit le nom de Platina, suivit d'abord la carrière des armes, s'appliqua ensuite aux sciences, et s'étant rendu à Rome, ses talens lui méritèrent la protection du cardinal Bessarion qui obtint pour lui, du pape Pie II, quelques petits bénéfices, et ensuite la charge d'abréviateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé tous les abréviateurs, Platine écrivit au pape pour se plaindre d'une mesure qui le réduisait à l'indigence, et finit par le menacer de dénoncer cet acte de despotisme à toute l'Europe, et de provoquer la convocation d'un concile. Le pape, au lieu de mépriser les vaines menaces de Platina, l'envoya dans une prison où il subit pend. quatre mois les traitemens les plus rigoureux. Il n'obtint sa liberté qu'aux sollicitat. du card. de Gonzague. Mais étant ensuite devenu membre de l'académie fondée par Pomponius Lætus, et cette acad. ayant été reprkörés. au pape comme une réunion d'hommes irréligieux, occupés sans cesse à tramer des complots contre l'Eglise et leur chef, Platina fut arrêté avec ses compagnons d'étude, mis à la torture et enfermé au château Saint-Ange, où on le retint pend. une année. Enfin Sixte IV le consola de toutes ses disgrâces en le nommant bibliothécaire du Vatican, en 1475, et en le comblant de ses bienfaits. Platina m. de la peste en 1481. Il est regardé comme un des premiers littérateurs de son temps. Celui de ses ouvrages qui a le plus de réputation est son histoire des papes : *in Vitas summorum pontificum ad Sixtum IV, pontificem maximum, præclarum opus*, imprimée pour la prem. fois à Venise, 1479, in-fol. Cette édition est fort rare. Ant. Koburger en donna une copie exacte à Nuremberg en 1481, in-fol. Il y en a eu depuis un gr. nombre d'édit. : celles du 15e et du 16e S. sont les plus recherchées. L'ouvr. a été continué par Onufre Panvinio, et depuis par d'autres écrivains. On en connaît des traduct. en franç., en italien, en allem. et en flamand. Les autres ouvr. de Platina sont : des *Dialogues sur le vrai et le faux bien* (en latin); un livre *du Remède d'amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est trad. en franç. et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4; un *Dialogue de la vraie noblesse;* deux *du Bon citoyen;* le *Panégyrique du card. Bessarion;* un traité *de Pace Italiæ componendâ, et de bello Turcis inferendo;* et d'autres *traités* qui se trouvent dans le recueil de ses ouvr.; l'*Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzagues*, en latin, publ. par Lambecius en 1676, in-4; une *Vie de Nerio Capponi*, insérée par Muratori dans le 20e tome de ses écriv. d'Italie; *Traité sur les moyens de conserver la santé, et de la science de la cuisine*, Bologne, 1498, et Lyon, 1541, in-8. Didier Christol en a donné une traduct. franç. imprimée plus. fois dans le 16e S. Les *OEuv.* de Platina ont été impr. à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-fol.

PLATNER (JEAN-ZACHARIE), médecin et chirurgien-oculiste, né à Chemnitz en Misnie, le 16 août 1694, obtint, en 1720, la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Leipsig, passa successivement à celles de physiologie, de pathologie et de thérapeutique, devint doyen perpétuel de la faculté, et médecin-consultant de la cour de Saxe, et m. en 1747. Ses nombreux ouvr. brillent par l'érudition et la pureté du style, plus que par l'excellence de la doctrine, quoiqu'ils ne soient pas non plus dénués de tout mérite sous ce rapport. Ceux qui ont été imprimés après sa mort se ressentent de toutes les négligences et des addit. des éditeurs. Les *programmes*, *mém.* et *thèses* qu'il a mis au jour, de 1721 à 1745, ont été réunis en 3 vol. sous ce titre : *opusculorum chirurgicorum et anatomicorum Dissertationes et Prolusiones*, Leipsig, 1749, in-4. On a encore de lui : *Institutiones chirurgiæ rationales tùm medicæ tùm manuales, adjectæ icones nonnullorum ferramentorum aliarumque rerum quæ ad chirurgi officinam pertinent*, ib., 1745, in-8; 1758, in-8; 1761, in-8; Venise, 1747, in-4; traduit en allem. par J.-B. Boehmer, Leipsig, 1748, in-8; ibid., 1770, in-8, en hollandais, par Houttuyn, Amsterdam, 1764, in-8; *Ars medendi singularis morbis accomodata*, Leipsig, 1765, in-8. — PLATNER (Ernest), méd. et moraliste saxon, fils du précédent, né à Leipsig, le 15 janv. 1744, mort le 12 mai 1818, fut successivement maître ès-arts, doct. en médecine, professeur dans cette faculté, et son doyen perpétuel, à dater de 1796. Il réunit à ses titres académiques, en 1789, celui de décemvir de l'université, et de conseiller aulique de l'électeur, depuis roi de Saxe, et fut surnommé le *Nestor* de la philosophie allemande. On doit à ce savant un gr. nombre d'ouvr. estimables sur diverses parties de la médecine et de la chirurgie; mais c'est uniquement à ses livres élémentaires de philosophie rationnelle et morale qu'il doit sa célébrité et l'influence qu'il exerça sur plusieurs branches de la métaphysique et de l'antropologie. Parmi ses écrits on cite : *l'Antropologie*, 1772, in-8; *Nouvelle Antropologie*, 1790, in-8; *Questionum physiologicarum, libri II*, 1793, 2 vol. in-8; *Aphorismes philosophiques*. En 1816, le roi de Saxe l'avait nommé membre de la

commission chargée de la rédaction d'une nouvelle loi sur la liberté de la presse.

PLATON, célèbre philosophe grec, que les anciens ont surnommé le *Divin*, né à Athènes vers l'an 430 av. J.-C., eut pour père Ariton qui descendait de Cadmus, et pour mère Perictyone qui descendait du frère de Solon. Doué d'une imagination vive et brillante, il se distingua dès sa plus tendre jeunesse par ses progrès dans l'étude de la poésie, de la musique et de la peinture; mais ce fut surtout à celle de la philosophie qu'il se livra ensuite avec le plus d'ardeur. Il devint, à l'âge de 20 ans, disciple de Socrate, qui, reconnaissant en lui toutes les qualités éminentes qui forment les penseurs, et un vaste génie, capable des plus grandes conceptions, l'appela le *Cygne de l'acad.* Après la mort de ce philosophe, Platon se rendit à Mégare pour y entendre Euclide; delà il passa en Italie, où il vit les illustres philosophes sortis de l'école de Pythagore; les quitta pour aller en Egypte, où il fut accompagné, dit-on, par Euripide, et ce fut à son retour à Athènes qu'il ouvrit cette école célèbre, où il se plut à répandre ses doctrines, et à former un si grand nombre de disciples. Platon fit à diverses époques trois voyages en Sicile : dans le premier, qu'il entreprit pour son instruction sous le règne de Denys-l'Ancien, il s'attacha Dion par l'affection la plus vive; mais ayant encouru la haine du tyran en exposant devant lui avec une courageuse éloquence les droits sacrés de la justice, il eut beaucoup de peine à échapper à la mort qui lui était réservée, et fut livré à Pollis, envoyé de Sparte, qui, pour servir la vengeance de Denys, le conduisit à Egine et l'y vendit comme esclave. Racheté par Annicéris, philosophe cyrénaïque, Platon retourna à Athènes, et ne tarda pas à y recevoir une lettre du vieux tyran qui le suppliait de ne point répandre sa perfidie; il ne lui répondit que ces mots : « Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys. » Son second voyage en Sicile fut déterminé par l'invitation de Denys-le-Jeune et les instances de Dion. On lui faisait espérer que le nouveau tyran de Syracuse était disposé à suivre les conseils de la sagesse, et qu'en lui inspirant l'amour de la vertu, il pourrait assurer le bonheur de la Sicile. Le philosophe partit, et fut reçu avec les plus grands honneurs : Denys, en le comblant de témoignages d'attachement, parut goûter ses maximes, et les suivit pendant quelque temps; mais bientôt la flatterie vint détruire l'ouvrage de Platon, qui, ne pouvant plus rien sur l'esprit du tyran, parvint à se soustraire à l'espèce de captivité dans laquelle il voulait le retenir. Plus tard, et dans un âge déjà très-avancé, Platon, cédant aux mêmes prières, fit, dit-on, son troisième voyage dans l'espoir de réconcilier Denys avec Dion; mais cette nouvelle tentative fut moins heureuse encore que la prem : le zèle qu'il montra pour la défense de Dion, de Théodote et d'Héraclite, excita des soupçons qui lui firent courir plus. dangers; et il fallut l'intervention d'Architas le Pythagoricien pour qu'il lui fût permis de retourner en Grèce. La sublimité des doctrines de Platon, la beauté de son génie et l'étendue de ses connaissances, avaient fixé sur lui les yeux de toutes les nations : les habitans de Cyrène, les Arcadiens et les Thébains lui demandèrent des lois; il les refusa aux premiers parce qu'ils se montraient trop attachés aux richesses; aux autres parce qu'ils ne voulaient point d'égalité; mais il donna aux Crétois douze livres de lois pour la fondation de Magnésie, envoya Pharmion aux habitans d'Elée, Ménédème à ceux de Pyrrha pour ordonner leurs républiques, et dirigea la Thrace par ses conseils. Du reste, Platon ne voulut jamais prendre une part active dans les affaires publiques, même dans sa patrie. Il m. à l'âge de 83 ans, l'an 347 avant J.-C., sans avoir contracté les liens du mariage. Les plus grands honneurs furent consacrés à sa mémoire : le Persan Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel dans l'académie, et son école célébrait chaque année, par un banquet, le jour de sa naissance. Platon est le premier philosophe de l'antiquité dont les écrits nous aient été transmis presque en entier. On a de lui : *Euthyphron*, ou *de la Santé*, du genre délibératif; l'*Apologie de Socrate; Criton*, ou *du Devoir; Phédon*, ou *de l'Ame*, dialogues moraux; *Cratyle*, ou *de la Justesse des noms*, logique; *Theætète*, ou *de la Science*, délibératif; *le Sophiste*, ou *de l'Etre*, et *le Politique*, ou *du Gouvernement*, logique; *Parménide*, ou *des Idées*, logique; *Philèbe*, ou *de la Volupté; le Banquet*, ou *de l'Amour; Phèdre*, ou *de la Beauté*, moraux; *Alcibiade*, ou *de la Nature de l'homme*, dialogue par induction; *le Second Alcibiade*, ou *de la Prière*, du même genre; *Hipparque*, ou *de l'Amour du gain*, et *les Rivaux*, ou *de la Philosophie*, genre moral; *Théagès*, ou *de la Sagesse*, par induction; *Charmide*, ou *de la Modération*, délibératif; *Lachès*, ou *du Courage*, et *Lysis*, *de l'Amitié*, même genre que *Théagès; Euthydème*, ou *le Disputeur*, réfutation; *Protagoras*, ou *les Sophistes*, satirique; *Gorgias*, ou *de la Rhétorique*, pour réfuter; *Ménon*, *de la Vertu*, délibératif; *le Premier Hippias*, ou *du Beau; le Second Hippias*, ou *du Mensonge*, tous deux réfutatifs; *Ion*, ou *de l'Iliade*, délibératif; *Ménexène*, ou *le Discours funèbre*, moral; *Clitophon*, ou *l'Exhortation*, moral; les dix livres de la *République*, ou *du Juste*, politique; *Timée*, ou *de la Nature*, physique; *Critias*, ou *l'Atlantique*, moral; *Minos*, ou *de la Loi;* les douze liv. des *Lois*, ou *de la Législation;* l'*Epinomis*, ou *le Philosophe*, tous dialogues politiques; et 13 *Lettres morales*. Les éditions complètes de Platon sont celles d'Alde, 1513; de Bâle, 1534 et 1556; d'Henri Etienne, Paris, 1578; de Lyon, 1590; de Francfort, 1602; de Deux-Ponts, 1782-86; de Bekker, Berlin, 1816-18. Les plus beaux morceaux de Platon se trouvent réunis dans l'ouvr. intit. : *Pensées de Platon sur la religion, la morale, et la politique*, recueillies et trad. par M. J.-V. Le Clerc, Paris, 1819, 2e édit., 1824. Louis Le Roy, J. Racine, Maucroix, Dacier, le P. Grou, avaient trad. quelques ouvr. de Platon. M. Cousin a entrepris en 1822 une traduct. complète, dont il a paru cinq vol., et dont la suite est impatiemment attendue.— PLATON, poète grec, né à Corinthe, florissait environ cent ans après Platon le philosophe. Il passe pour le chef de la moyenne comédie. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses pièces. — Plusieurs autres PLATON figurent dans les monumens de l'antiquité, mais aucun ne mérite de mention spéciale.

PLATONI (CAMILLE), prêtre théologien et prémicier du chapitre de Parme, sa ville natale, mort en 1592 à l'âge de 61 ans, a laissé : *Oratio civium Parmensium nomine in funere serenissimæ Mariæ Lusitaniæ, etc., habita*, etc., Parme, 1577, in-4. Il existait à la Bibliothèque un MSs. de quelques *epigrammes* latines du même auteur.

PLATOW ou PLATOFF (le comte), hetmann des Cosaques russes, né vers 1765, dans la Russie méridionale, entra très-jeune au service et devint hetmann (grade de général) à la suite de plusieurs actions d'éclat. Ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1806 et 1807 contre les Français. Après la paix de Tilsitt, il passa à l'armée russe de Moldavie, battit les Turks en plus. rencontres, prit d'assaut la ville de Babad, et cette campagne lui valut le grade de général de cavalerie. En 1812, il fut un des généraux chargés de s'opposer à l'invasion des Français en Russie. Battu plus. fois, et particulièrement près de Grodno, il fut obligé, avec les débris de l'armée russe, de se retirer précipitamment dans l'intérieur; mais bientôt la fortune changea avec les élémens. Platow, chargé

principalement de harceler la malheureuse armée française, ajouta beaucoup aux désastres auxquels elle fut en proie, et triompha presque sans combattre. Il eut de nouveaux succès en 1813, à Altenbourg, fit ensuite les campagnes de France, 1814 et 1815, et mourut à Novotscherkask en 1818. Aucun chef n'a eu autant d'autorité que lui sur les Cosaques; ils avaient pour sa personne un attachement et un respect inviolables; il est vrai que dans la guerre il les laissait se livrer sans entraves à leur ardeur extrême pour le pillage. Il a paru en 1822, à Saint-Pétersbourg, une *Vie de Platow* par Smirnof.

PLAUTE (MARCUS-ACCIUS-PLAUTUS), le véritable père de la comédie latine et le génie le plus éminemm. comiq. que Rome ait possédé, naq. A. R. 527, av. J.-C. 227, à Sarsine, village de l'Ombrie. Auteur de comédies et acteur dans ses propres ouvrages, il avait fait, à ce qu'il paraît, une petite fortune en exerçant cette double profession, et il voulut la réaliser. Mais moins heureux en spéculat. de commerce qu'en pièces de théâtre, il hasarda et perdit dans des entreprises périlleuses le fruit de ses économies, et fut réduit, si l'on en croit Aulu-gelle, à se mettre aux gages d'un meunier, pour tourner la meule. Il demeura toutefois fidèle à son génie, et ce fut, dit-on encore, dans l'intervalle des momens de loisir que lui laissaient des fonct. si peu faites pour lui, qu'il composa quelq.-unes des pièces qui ont fait et soutenu sa réputat. depuis deux mille ans. On lui en attribuait cent trente du temps de Varron; mais ce grand critique n'en reconnaissait que vingt et une comme authentiques. Vingt sont parvenues jusqu'à nous, parmi lesquelles il faut distinguer l'*Amphitryon*, si heureusement imité et embelli par Molière: l'*Aulularia*, ou *la Cassette*, qui a fourni à ce même Molière l'idée prem. et quelq. traits heureux de son *Avare. Mostellaria*, ou *le Revenant* : c'est l'original du *Retour imprévu* de Regnard, et du *Tambour nocturne* de Destouches; les *Ménechmes* enfin, dont la fable a été successivem. transportée dans toutes les langues et sur tous les théâtres de l'Europe. Plaute, si habilem. imité par les modernes, avait commencé par être imitateur lui-même: Diphile, Démophile, Philémon, Epicharme et Ménandre, lui ont fourni, comme à Térence, le sujet de presque toutes ses pièces, qui ne reproduisent que les intrigues, les mœurs et le costume de la comédie grecque. Elles n'en firent pas moins les délices des Romains de son temps et surtout de la populace ignorante, qu'elles frappaient par des coups de théât. imprévus, par un dialogue étincelant de verve et de gaîté, et largem. assaisonné de ces pointes, de ces jeux de mots, de ces équivoques grossières, qui ne manquent jamais leur effet sur la multitude. Aussi le siècle plus raffiné d'Auguste et d'Horace s'élevat-il avec force contre le mauvais goût qui avait applaudi trop long-temps à des pièces où le bon sens n'était pas plus respecté que les bonnes mœurs. La prem. édit. du Théâtre de Plaute est de 1472, Venise, in-fol. On distingue parmi les édit. des siècles suivans, celles d'Alde, in-fol., 1516; de Robert Etienne, avec les comment. de Lambin, Paris, 1576; celles *ad usum delphini*, 2 vol. in-4, Paris, 1679; *cum notis variorum*, Amsterdam, 2 vol. in-8, 1684; celle enfin du célèbre Brunck, Deux-Ponts, 3 vol. in-8, 1788: c'est jusqu'ici la meilleure que nous ayons, quoique ce gr. critique fût loin encore d'être satisfait de son travail, dont il allait donner une nouvelle édit., lorsque la mort l'enleva aux lettres et à sa famille. Une traduction complète des comédies de Plaute est peut-être ce que la timidité et la modestie de notre langue pouvaient tenter de plus hardi: madame Dacier en fut épouvantée, et n'osa hasarder que trois pièces seulement: l'*Amphitryon*, l'*Epidicus* et le *Rudens*, 1683. Gueudeville et de Limiers furent plus confians, et pub. la même année, 1719, en Hollande, la traduct. complète de notre poète. Le traduct. de Térence, l'abbé Lemonnier, s'était occupé, dit-on, d'une traduct. de Plaute; mais on n'a rien retrouvé de son travail. M. J.-B. Levée y a suppléé de son mieux, et les huit prem. vol. du *Théâtre des Latins*, renferment une traduct. nouvelle du comique romain, accompagnée d'observations littéraires, par MM. Amaury et Alex. Duval.

PLAUTIEN (FULVIUS-PLAUTANIUS), homme d'une naissance obscure, devint le favori de l'empereur Sévère, qui le fit en 202 préfet de Rome et lui procura le consulat. Ce courtisan, aussi avide qu'orgueilleux, égala son maître en pouvoir et le surpassa en richesses, acquises par les voies les plus odieuses. Il n'y avait dans tout l'empire aucune ville qui ne lui payât tribut, et la tyrannie qu'il exerçait serait à peine croyable si l'on n'avait pour l'attester le témoignage de Dion, écrivain contemporain. On prétend qu'il osa faire pour le service de sa fille cent eunuques de tout âge, enfans, jeunes gens, homme faits, mariés et pères de famille. Il eut une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par Sévère, et s'enrichit des dépouilles de ses malheureuses victimes. Cet homme odieux s'était fait ériger un nombre infini de statues. Il ne voulait point qu'on l'approchât sans permission, et lorsqu'il paraissait dans les rues, on criait de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et de baisser les yeux. Parvenu au faîte du pouvoir, il eut l'adresse de faire épouser sa fille, Fulvia Plautilla, à Antonin Caracalla, fils de Sévère. Ce mariage fut célébré en 203, et Plautille reçut une dot qui aurait suffi, dit-on, pour marier 50 reines; mais ses richesses ne purent faire oublier à son époux qu'il l'avait prise à regret; elle avait d'ailleurs le caractère impérieux de son père, et ce défaut la fit bientôt haïr à tel point, que Caracalla la menaçait du plus triste sort dès qu'il aurait en main l'autorité. Plautien instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils; mais ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et Plautilla envoyée en exil dans l'île de Lipari avec Plautius son frère. Après qu'ils y eurent langui pendant sept années, Caracalla leur fit ôter la vie. Plautilla avait eu deux enfans: un fils mort en bas-âge, et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut l'atrocité de faire poignarder avec sa mère. On a des médailles de Fulvia Plautilla en toutes sortes de métaux. Les plus rares sont celles en gr. bronze de coin romain.

PLAUTILLA. V. l'article précédent.

PLAVILSCHTSCHIKOF (PIERRE-ALEKSEÏEVITSCH), acteur et auteur dramatique, né à Moscou en 1760, joua la comédie et la tragédie avec le plus grand succès au théâtre de la cour à St-Pétersbourg, passa à celui de Moscou en 1793, fut admis en 1811, dans la *Société des amateurs de la littérature russe*, et périt, en 1812, comme il fuyait les ruines de sa ville natale. On cite de lui 3 *trag.*, 5 *coméd.*, 2 *drames*, des *poésies lyriques*, des *discours* en prose, etc. Ces écrits, généralem. estimés, ont été insérés dans les feuilles littéraires russes, et imprimés aussi séparément, mais nous ne pouvons en indiquer les éditions.

PLAYFAIR (JOHN), ecclésiastique, mathémat. et géologue, né en 1749, au village de Benvie, en Ecosse, mort à Edimbourg en 1819, était membre de la Société royale de cette ville, et l'un des rédacteurs de l'*Edinburgh Review*. On a de lui: *Elémens de géométrie*, 1796; *Eclaircissemens sur la théorie de la terre par Hutton*, in-8, 1812; *Esquisse de philosophie naturelle* (Outlines of natural philosophy), 1812, in-8; *Système complet de géographie, ancienne et moderne*, 5 vol. in-4, dont le prem. parut en 1813. On a publ. à Edim-

bourg, en 1822, 2 vol. des *œuvres* de J. Playfair; la collection doit être de 4 vol.

PLAZZA ou PIAZZA (BENOÎT), jésuite sicilien, né à Syracuse vers la fin du 17ᵉ S., mort à Palerme vers l'an 1765, se distingua dans son ordre par ses talens et son savoir. On a de lui un gr. nombre de livres de théologie dont les principaux sont : *il Purgatorio*, *istruzione catechistica dello stato e pene del purgatorio*, etc., Palerme, 1754; *Causa immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ Virginis*, ibid., 1747, et Cologne, 1751, in-fol.

PLÉE (AUGUSTE), ancien chef de division à la secrétairerie des conseils du roi, m. le 7 août 1825, au Fort-Royal, île de la Martinique, avait été envoyé en 1819 comme voyageur naturaliste du gouvernement dans l'Amérique du Sud. Le Muséum d'hist. naturelle de Paris a été enrichi par lui de plus. collections. On cite de lui : *Herborisat. artificielles aux environs de Paris*, Paris, 1811-14, 18 livraisons in-8, fig. (publ. en société avec Fr. PLÉE); *le Jeune botaniste*, ou *Entretiens d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale*, etc., ibid., 1812, 2 vol. in-12.

PLELO (LOUIS-ROBERT-HIPPOL. DE BREHAN, comte de), diplomate français, né, en 1699, d'une ancienne famille de Bretagne, était ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzig, où une armée russe vint l'assiéger. Le comte de Plélo osa, avec 1,500 Français, attaquer 30,000 Russes, et força trois de leurs retranchemens; mais, accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 27 mai 1734, et le reste des braves qu'il commandait fut pris entièrement. Aux sentimens d'un héros, Plélo joignait le goût des lettres et de la philosophie. Il faisait avec méthode des recherch. sav. et des observ. astronomiques (*v.* le *Recueil de l'académie royale des sciences*). Il cultivait même la poésie avec succès. On a de lui des pièces légères, pleines de délicatesse et de naïveté. La plus connue est une idylle intitulée *la Manière de prendre les oiseaux*, insérée dans le *Portefeuille d'un homme de goût*.

PLEMP (CORNEILLE), en latin *Plempeius*, poète lat., né à Amsterdam en 1574, m. en 1638, a laissé un *Recueil* (*poemata*), Amsterdam, 1617, in-4. — PLEMP ou PLEMPEIUS (Vepiscus Fortunatus), probablement parent, peut-être fils du précédent, né à Amsterdam en 1601, mort à Louvain en 1671, occupa une place parmi les médecins distingués de son temps. L'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, le fit nommer professeur de médecine à Louvain, et il honora par ses talens et par ses écrits la chaire confiée à ses soins. On a de lui : *Ophthalmographia*, *sive de oculi Fabricâ*, Amsterdam, 1632, in-4; réimp. avec ses *medicinæ Fundamenta*, Louvain, 1659, in-f.; *de Affectibus capillorum et ungium Naturâ*, 1662, in-4; *de togatorum Valetudine tuendâ*, 1670, in-4; *Loimographia*, *sive Tractatus de peste*, Amsterdam, 1664, in-4.; *Antimus Coningius peruviani pulveris defensor*, *repulsus à Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8.

PLESCHTSCHEIEF (SERGE-IVANOVITSCH), cons. privé actuel de Russie, né à Moscou en 1752, m. à Montpellier en 1802, après avoir servi dans la marine de son pays et rempli div. missions diplomatiques, est auteur du *Coup d'œil sur l'état et l'organisation actuels de la Russie*, Saint-Pétersbourg, 1790. C'est le premier ouvrage complet qui ait été publié sur ce vaste empire. On lui doit encore les *Notes journalières d'un voyage de l'île de Paros*, *en Syrie*, *pendant l'année 1772*, Saint-Pétersbourg, 1773.

PLESSING (FRÉDÉRIC-VICTOR-LEBERECHT), littérateur allemand, professeur de philosophie à Duisbourg, où il m. en 1806 à l'âge de 54 ans, a laissé : *Osiris et Socrate*, Berlin, 1783, in-8, ouvrage ayant pour but de comparer la philosophie et la théol. des Egyptiens à celles des Grecs; *Memnonium*, ou *Essai pour dévoiler les secrets de l'antiquité*, Leipsig, 1787, in-8. Il donna une suite à cet écrit important par ses *Essais tendant à éclaircir la philosophie de la plus haute antiquité*, 1788, 2 vol. in-8.

PLESSIS-RICHELIEU (FRANÇOIS DU), père du célèbre cardinal de ce nom, signala sa valeur à la bataille de Moncontour, et fut chargé de plusieurs missions importantes sous Henri III, qui lui accordant une confiance particulière, lui donna la charge de grand-prevôt, et le fit chevalier de ses ordres en 1586. Honoré aussi de l'estime de Henri IV, Du Plessis venait d'être nommé capitaine des gardes, lorsqu'il m., pendant le siége de Paris, en 1590, à l'âge de 42 ans.

PLESSIS (DU). V. ARGENTRÉ, DUPLESSIS et RICHELIEU.

PLESSIS-MORNAY (DU). V. MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN (DU). V. CHOISEUL.

PLETHON. V. GEMISTE.

PLEUVRI (JACQUES-OLIVIER), littérat., né en 1707 au Havre-de-Grâce, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, où il cultiva les lettres sans négliger les devoirs de son état, et m. dans cette ville en 1788. On a de lui : *Discours sur la gloire des héros*, Paris, 1747, in-12; *Examen de cette question :* Nous naissons poètes, nous nous formons orateurs, ibid., 1747, in-12; *Panégyrique de saint Louis*, 1757, in-4; *Histoire*, *Antiquités et Description de la ville et du port du Havre-de-Grâce*, ib., 1765; 2ᵉ édit., 1769, in-12; *Sermons sur les mystères et sur la morale*, ib., 1778, in-12; *Sermons sur la morale*, *et Panégyriques*, ib., 1780, in-12; *Tables chronologiques des principales époques et des plus mémorables événemens de l'histoire universelle*, etc., 1787, in-24.

PLÉVILLE-LE-PELLEY (GEORGE-RENÉ), ministre de la marine, né à Granville en 1726, montra dès sa plus tendre jeunesse un penchant irrésistible vers la carrière de la marine. A l'âge de douze ans, il quitta en secret la maison paternelle, s'embarqua, comme mousse, sous le nom de *Duvivier*, et illustra bientôt ce nom par des prodiges de valeur. Il était à peine âgé de vingt ans, lorsqu'il eut la jambe emportée par un boulet angl.; mais, dans plusieurs autres affaires, les boulets ennemis ne purent fracasser que sa jambe de bois. Nommé successivement lieut. de frégate, capitaine de brûlot, et lieutenant de port, il servait en cette qualité à Marseille, à la fin de 1770, lorsque la frégate anglaise *l'Alarme*, commandée par le capitaine Jervis (depuis lord St-Vincent), fut jetée par la tempête, au milieu d'une nuit obscure, dans la baie de ce port. Ce bâtim., se trouvant affalé sur la côte, courait le danger de se briser sur les nombreux rochers dont elle est semée. Pléville, informé de sa détresse, et ne consultant que son humanité et son courage, se rend au fort Saint-Jean, se passe autour du corps un cordage assez fort pour le tenir suspendu, saisit le bout d'un câble qu'il avait eu la précaution de faire amarrer fortement à terre, et, se laissant descendre du haut des rochers jusqu'à la mer en fureur, il réussit à aborder la frégate, et la fait entrer dans le port au moyen des manœuvres qu'il ordonne. L'amirauté anglaise témoigna à Pléville son admiration et sa reconnaissance par un présent magnifique, et, en 1778, le fils de cet intrépide marin ayant été fait prisonnier par les Anglais, elle donna des ordres pour qu'il fût renvoyé en France sans échange, avec la faculté d'emmener avec lui plus. de ses camarades. Dans cette même année, Pléville reçut l'ordre de se rendre à Toulon, où il fut embarqué comme lieutenant sur *le Languedoc*. Il fit sur ce vaisseau toute la guerre d'Amérique, reçut en récompense de ses services

l'ordre de Cincinnatus, et fut nommé capitaine de vaisseau à son retour en France. Appelé, en 1794, à faire partie des comités de marine et de commerce, il devint chef de divis. au ministère de la marine, fut envoyé en 1797, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Lille, et fut nommé pend. sa mission minist. de la marine, en remplacem. de l'amiral Truguet. Pléville montra le plus noble désintéressement dans l'exercice de ses nouv. fonct., et eut beaucoup de peine à faire accepter sa démission, lorsque sa santé le força de se retirer un an après. Il avait été créé vice-amiral en 1798; il fut fait sénateur en 1799, et, peu après, grand-officier de la légion-d'honneur. Mais il ne jouit pas longtemps de ces distinctions. Une maladie de quelq. jours l'enleva en 1805, à l'âge de près de 80 ans.

PLINE (CAÏUS PLINIUS SECUNDUS), dit *l'Ancien*, naquit la 9e année du règne de Tibère, et la 23e de l'ère vulgaire, à Vérone, selon quelques écrivains, ou à Côme, selon quelques autres. Ce qui est certain, c'est que la famille *Plinia* était établie dans cette dernière ville; qu'elle y possédait de grands biens, et que l'on y a découvert des inscriptions relatives à plusieurs de ses membres. Pline se distingua d'abord dans la profession des armes. Admis dans le collége des augures, il fut ensuite envoyé comme gouverneur en Espagne, puis chargé du commandem. de la flotte de Misène. Il mérita l'amitié de Vespasien et de Titus, qui lui confièrent souvent des affaires importantes. Malgré le temps que lui dérobaient ses emplois et les fatig. de la vie militaire, Pline en trouvait encore suffisamment pour se livrer à l'étude. Il ne perdait ni celui des repas, ni celui des voyages. On lisait à sa table; et, dans ses voyages, il avait toujours à ses côtés, dans sa litière, son livre, ses tablettes et son copiste; car il ne lisait rien dont il ne fît des extraits. Les fruits d'une vie si constamment occupée ne pouvaient manquer d'être nombreux. Pline fut un des écriv. les plus féconds de l'ancienne Rome. Malheureusement son *Histoire naturelle*, en 37 livres, est le seul de ses ouvrages qui soit arrivé jusqu'à nous; mais celui-là embrasse tout l'ensemble des connaissances humaines. C'est l'histoire du monde, c'est un tableau habilement tracé du savoir des anciens, presque en tous genres; et si ce livre étonnant fait regretter les autres écrits de Pline, il en console du moins par son universalité. Les circonstances de la mort de ce grand écrivain ajoutent encore à l'intérêt que naturellement il inspire. Il commandait la flotte de Misène lors de l'embrasement du Mont-Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C. Ayant voulu s'approcher de cette montagne pour observer ce terrible phénomène, il fut étouffé par une fumée brûlante et sulfureuse. Il n'était alors âgé que de 56 ans. Pline-le-Jeune, son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement, dans la 26e *lettre* de son 6e livre, adressée à Tacite. Les livres perdus de Pline étaient la plupart historiques ou relatifs à l'art oratoire. On en peut voir l'énumération dans une *lettre* de Pline-le-Jeune à Marcus (*lib. III*, *epist. V*). Il laissa en outre à son neveu 160 vol. de *notes* et d'*extraits*, dont un nommé Larcius Licinius lui avait offert 400,000 sesterces, avant même que ce recueil ne fût aussi complet. L'*Histoire naturelle* de Pline, qui fut pendant bien des siècles la principale et même la seule source où l'on puisât quelques notions sur cette science, a eu un très-gr. nombre d'éditions. Les plus estimées sont celles de l'abbé Brotier, Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, et celle du P. Hardouin, 1723, Paris, 3 vol. in-fol. C'est une réimpression de celle qu'il avait donnée *ad usum delphini*, Paris, 1685, 5 vol. in-4. On a encore l'édition d'Elzevir, 1634, 3 vol. in-12; et celle *cum Notis variorum*, Leyde, 1669, 3 vol. in-8; celle de Théodore Gronovius, Leyde, 1778, in-8; celles de Venise, 1469 et 1472, et de Rome, 1470 et 1473, sont plus recherchées pour leur rareté que pour leur bonté. L'édition la plus récente est donnée en 1827 et 1828, par M. Alexandre, dans la *Collection des classiques*, de Lemaire. Poinsinet de Sivry a donné une *traduction* franç. de l'*Histoire naturelle* de Pline, Paris, 1771-1782, 12 vol. in 4. C.-B. Gueroult en a trad., avec beaucoup plus de fidélité et d'élégance, quelques *Morceaux choisis*, Paris, 1809, 2 vol. in-8, et les *Livres sur les animaux*, avec le *texte* en regard, Paris, 1802, 3 vol. in-8. David Durand a fait imprimer l'*Histoire de l'or et de l'argent*, extraite de Pline, Londres, 1725, in-f. Etienne Falconet a donné une traduction des 34, 35 et 36e livres de Pline, La Haye, 1773, 2 vol. in-8.

PLINE-LE-JEUNE (CAÏUS CÆCILIUS PLINIUS SECUNDUS), neveu et fils adoptif du précédent, naquit à Côme l'an de J.-C. 61 ou 62. Disciple de Quintilien, il eut des succès au barreau dès l'âge de 19 ans, s'éleva par son mérite jusqu'aux prem. charges sous l'empire de Trajan, et devint consul l'an 100 de J.-C. C'est pendant son consulat qu'il prononça dans le sénat le *panégyrique* de son bienfaiteur, dont il fut chargé au nom de tout l'empire. Quelque temps après il fut envoyé dans le Pont et dans la Bithynie en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples avec douceur, diminua les impôts, rétablit la justice, et fit régner le bon ordre. Il m. l'an 115, emportant avec lui les regrets de ses contemporains, qui n'estimaient pas moins ses vertus qu'ils n'admiraient ses talens. Les *plaidoyers* de Pline-le-Jeune ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *histoire* de son temps, qu'on doit encore plus regretter. Il ne nous reste de lui que ses *lettres* et son *Panégyrique de Trajan*, traduits par Sacy, Paris, 1773, 2 vol. in-12. Il a paru une nouvelle édition de cette traduct. en 1808, 3 vol. in-12. L'édition *princeps* des *Lettres* de Pline-le-Jeune est de Venise, 1471, in-fol.; et la première complète est celle des Aldes, 1508, in-8. Nous citerons, parmi les meilleures qui aient paru depuis, celles d'Elzevir, 1640, in-12; *idem Variorum*, 1669, in-8; celle d'Oxford, 1703, Amsterdam, 1734; Nuremberg, 1746, in-4.

PLISSON (Madame), sage-femme à Paris, née à Chartres en 1727, et morte au commencement de ce siècle, a publié : *Ode sur la naissance du duc de Bourgogne; Stances sur la naissance duc du d'Aquitaine*, 1753; *Réflexions critiques sur les écrits qu'a produits la quest. sur la légitimité des naissances tardives*, 1765, in-8.

PLOT (ROBERT), naturaliste anglais, membre de la société royale, professeur de chimie à l'université d'Oxford, né en 1640, m. en 1696, fut le premier qui s'occupa de l'histoire naturelle de l'Angleterre. On a de lui : *Histoire naturelle des comtés d'Oxford et Stafford*, dont la première partie parut à Oxford en 1677, in-fol. (elle fut réimprimée en 1705, avec des *additions* et *corrections*, par John Burman, son fils adoptif); la seconde fut publiée en 1686; *de Origine fontium, tentamen philos.*, 1685, in-8; une *Notice sur quelques antiquités de Kent*, 1714, et plusieurs écrits insérés dans le *Recueil des mémoires de la société royale*.

PLOTIN, philosophe platonicien, né à Lycopolis, en Egypte, l'an 205 de l'ère vulgaire, prit des leçons de philosophie sous le célèbre Ammonius Saccas, qui tenait son école à Alexandrie. Il résolut ensuite d'aller s'instruire chez les philosophes persans et indiens. L'empereur Gordien allait alors faire la guerre aux Perses. Plotin suivit l'armée impériale l'an 243; mais, cette expédit. ayant échoué, il courut les plus grands dangers, et fut obligé de prendre la fuite. Il avait alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, y ouvrit une école de philosophie, et sa doctrine inspira bientôt un tel enthousiasme, qu'il se fit des disciples jusqu'au milieu du sénat. L'empereur Galien et l'impératrice Salonine lui accordèrent une considérat. distinguée. Il pas-

sait pour si habile et à la fois si vertueux, que les mourans lui confiaient, dit-on, leurs biens et leurs familles, comme à une espèce d'ange gardien. Plotin m. dans la Campanie l'an 270. Tous ses écrits réunis forment 54 livres, divisés en 6 *Ennéades*. Il composa les 21 premiers dans la 49e année de son âge. Porphyre étant devenu son disciple un an après, il en composa pour lui 24 autres, et depuis il écrivit les 9 derniers. Marsile Ficin donna à Florence, en 1492, in-fol., une *traduction* latine de Plotin, avec des *sommaires* et des *analyses* sur chaque livre. Cette *version* fut imprimée à Bâle, en 1559, dans le même form., et avec le *texte* grec en 1580, dans la même ville.

PLOTINE (PLOTINA POMPÉIA), femme de l'empereur Trajan, l'une des princesses les plus recommandables qui aient partagé le trône des césars, contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étaient surchargées. Sa sagesse et sa modestie lui gagnèrent le cœur des grands et celui du peuple. Elle accompagnait son époux en Orient, lorsque ce prince m. à Sélinunte l'an 117, et elle apporta ses cendres à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avait favorisé dans tous ses desseins. Il lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Ce prince conserva toujours pour Plotine la plus tendre reconnaissance. Elle eut sous son règne la même autorité qu'elle avait eue sous celui de Trajan, et il la fit mettre au rang des dieux après sa mort, que Tillemont place à l'an 129.

PLOUCQUET (GODEFROI), métaphysicien allemand, membre de l'acad. de Berlin, né en 1716 à Stuttgard, mort en 1790, fut appelé en 1750 à la chaire de logique et de métaphysique à Tubingue, où il enseigna encore la philosophie et l'économie politiq. Non-seulement il avait profondément étudié les philosophes anciens, mais il avait beaucoup puisé dans les OEuvres de Leibnitz, Malebranche, Locke et Descartes, et il combattit divers philosophes de l'école moderne. Outre un très-grand nombre de *dissert.* philosophiques, il a publié : *Fundamenta philosophiæ speculativæ*, 1759; *Methodus calculandi in logicis*, 1763; *Institutiones philosophiæ theoreticæ*, 1772, réimprimées à Stuttgard en 1782, sous ce tit. *Expositiones philos. theor.*; *Elementa philosophiæ contemplativæ, sive de Scientiâ ratiocinandi*, etc., Stuttgard, 1778; *Commentationes philosoph. selectiores, anteà seorsìm editæ*, Utrecht, 1781, in-4; *variæ Quæstiones methaphysicæ*, Tubingue, 1782, in-4.

PLOWDEN (EDMOND), jurisconsulte anglais, né en 1517 dans le comté de Shrop, m. en 1584, a laissé un ouvrage très-estimé, sous ce titre : *Commentaries or Reports, Containing cases upon matters of law argued and determined, in the reigns of Edward VI, Mary*, etc., Londres, 1761. Cet ouvrage, originairement écrit en français, avait été publié en cette langue en 1571, 1578, 1599, 1613 et 1684.

PLOWDEN (FRANÇOIS), ecclésiastique anglais, né en France au commencem. du 18e S., fils d'une dame d'honneur de la reine d'Angleterre, épouse de Jacques II, fut placé au séminaire des Anglais à Paris, et y reçut les ordres sacrés. Mais, ne voulant pas donner son adhésion au formulaire et à la bulle *Unigenitus*, il renonça aux dignités de l'égl., et même au cardinalat que le prétendant lui réservait. Après un séjour de trois ans en Angleterre, Plowden revint à Paris, et entra chez les doctrinaires de la maison de Saint-Charles, où il m. en 1788. On a de lui : *Traité du sacrifice de J.-C.*, Paris, 1778, 3 vol. in-8. Quelques passages de cet ouvrage excitèrent des divisions entre les théologiens appelans, et donnèrent lieu à plusieurs écrits, qui parurent pour et contre. Plowden a encore laissé *Elévation sur la vie et les mystères de J.-C.*, œuvre posthume, Paris, 1804, 2 v. in-12. — Un autre PLOWDEN (Charles), jésuite, de la même famille que le précédent, né en Angleterre en 1743, mort en 1821, a laissé : *Discours prononcé lors du sacre de M. Douglas*, 1791, in-8; *Considérations sur l'opinion moderne de la faillibilité du St-siége dans les décisions des questions dogmatiq.*, Londres, 1790; *Observat. sur le serment proposé aux catholiques angl.*, 1791; *Réponse au second livre bleu*, 1791; *Lettre de M. C. Plowden aux cathol.*, *pour justifier sa conduite*; *Remarq. sur les écrits de M. Joseph Berington*, 1794; *Remarq. sur les Mém. de Grég. Panzani, précédées d'une Lettre à M. Berington*, 1794; *Lettre à M. C. Butler sur la protestat. des cathol.*, 1796, in-8. Tous ces écrits sont en anglais.

PLUCHE (NOEL-ANTOINE), écrivain plus laborieux que profond, né à Reims en 1688, fut nommé profess. d'humanités au collége de cette ville, et ne tarda pas à passer dans la chaire de rhétorique. Il venait d'être admis dans l'état ecclésiastique, lorsque l'évêque de Laon lui offrit la direction du collége de sa ville épiscopale. L'abbé Pluche accepta, et ramena l'ordre dans ce collége; mais, dénoncé ensuite comme professant des sentimens contraires à la bulle *Unigenitus*, il fut contraint de quitter son emploi. L'intendant de Normandie (Gasville) lui confia l'éducation de son fils, à la prière du célèbre Rollin; et, après avoir rempli cette place avec succès, l'abbé Pluche vint à Paris, où il obtint bientôt de la célébrité par ses ouvrages. Il mourut à Varenne-Saint-Maur en 1761. On a de lui : le *Spectacle de la nature*, ou *Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences*, Paris, 1732, 8 tom. en 9 vol. in-12 : cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en plusieurs langues de l'Europe. M.-L.-F. Jauffret en a donné une édit. abrégée et revue en 1803, 8 vol. in-18; le marq. de Puységur en avait publié l'*Analyse et l'Abrégé*, Reims, 1772 ou 1786, in-12; *Histoire du ciel*, considérée selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse, Paris, 1739, 2 vol. in-12, La Haye, 1740, même form., trad. en anglais et en allemand; *la Mécanique des langues et l'Art de les enseigner*, Paris, 1751, in-12, trad. en latin par l'auteur : *De linguarum artificio et doctrinâ*, ibid., in-12; *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, ou *Traduction des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise, avec des notes relatives à la Vulgate, aux septante et au texte hébreu*, Paris, 1764, in-12; *Concorde de la géographie des différens âges*, ibid., 1765, in-12, avec cartes, le portrait de l'auteur et son *Eloge historique*, par Robert Etienne.

PLUKENET (LÉONARD), botaniste anglais, né en 1642, mort vers 1710, s'était ménagé des correspondances dans toutes les parties du monde pour obtenir des plantes rares et nouvelles, et fit faire à ses frais les nombreuses gravures de ses ouvrages. Ce ne fut cependant que vers la fin de sa carrière qu'il obtint la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, et le titre de professeur royal de botanique. On a de lui : *Phytographia, seu plantarum Icones*, Londres, 1691, 1692 et 1696, 3 vol., 328 planches in-fol.; *Almagestum botanicum, sive Phytographiæ onomasticon*, 1696, pet. in-fol.; *almagesti botanici Mantissa, plantas novissimè detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350, pet. in-fol.; *Amaltheum botanicum, id est, stirpium indicarum alterum Cornucopiæ*, 1705, planches 351 à 454. Ces ouvrages réunis contiennent environ 2748 fig. Son *herbier*, composé de 8000 plantes, est maintenant dans le musée britannique. Tous ses ouvrages réunis ont été réimprimés avec des additions en 1769. Le P. Plumier a donné le nom de *Plukenet* à une plante originaire des deux Indes.

PLUMIER (CHARLES), religieux minime, savant botaniste, né à Marseille, en 1646, étudia d'abord les mathématiques à Toulouse, sous le P. Maignan, son illustre confrère, et s'adonna ensuite à la bo-

tanique, qui devint son occupation spéciale. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique pour en rapporter les plantes les plus utiles à la médecine. Il y fit trois voyages différens, revint toujours avec de nouvelles richesses, et reçut en récompense le titre de botaniste du roi, avec une pension qui s'augmenta à proportion de ses services. Il retournait une quatrième fois en Amérique, à la sollicitation de Fagon, premier médecin du roi, pour examiner l'arbre qui produit le quinquina, lorsqu'il mourut au port Sainte-Marie, près de Cadix, en 1706. On a de lui : *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches (par erreur il y a sur le titre 1713), traduit en latin par Jean Burmann, sous le titre de *plantarum americanarum Fasciculi decem*, Amsterdam, 1760, in-fol. avec 262 planc.; un *Traité des fougères de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1705, in-fol., avec 172 planc.; *nova plantarum americanarum Genera*, Paris, 1703 in-4.; deux *dissertations sur la cochenille*, dans le *Journal des Savans*, 1694, et dans celui de *Trevoux*, 1703; l'*Art de tourner ou de faire en perfection toutes sortes d'ouv. au tour*, Lyon, 1701, in-fol., avec 80 pl., 2e édit., corrigée et augmentée d'une 2e partie, Paris, 1749, et un grand nombre d'autres ouvrages MSs. sur différ. branches de l'hist. naturelle, ainsi que des dessins non publ. Tournefort a consacré au P. Plumier le genre *plumeria* (le *frangipanier*), de la classe des *apocynées*.

PLUNKETT (Olivier), primat d'Irlande, né dans le comté de Meath en 1629, termina ses études ecclésiastiques à Rome, où le pape lui confia une chaire de théologie; il fut nommé archevêque d'Armagh en 1669. Accusé d'avoir voulu soulever les catholiques contre le roi d'Angleterre, on le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681; il avait alors 65 ans. La mémoire de ce prélat fut réhabilitée dans la suite, et ses accusateurs furent punis du dernier supplice. On a de lui des *Mandemens et Instructions pastorales*, recueil. et publ. à Londres, 1686, 2 vol. in-4.

PLUQUET (François-André-Adrien), sav. et judicieux écrivain, né à Bayeux (Normandie) en 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et prit ses grades dans l'université de Paris, fit ensuite quelques éducations particulières, se lia avec Fontenelle, Montesquieu, Helvetius, et plus. aut. savans et littérat. distingués de l'époque, devint professeur de philosophie morale au collége de France en 1776, se démit de cette chaire en 1782, et m. à Paris, d'une attaque d'apoplexie en 1790. On a de lui : *Examen du fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12; *Mém. pour servir à l'Histoire des égarem. de l'esprit humain*, ibid., 1762, 2 vol. in-8 (cet ouvr., plus connu sous le nom de *Dictionn. des Hérésies*, a été réimpr. à Besançon en 1818, 2 vol. in-8); *Traité de la Sociabilité*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; *Livres classiques de la Chine, recueillis par le P. Noel, précédés d'observat. sur l'origine, la nat. et les effets de la philosoph. mor. et polit. de cet empire*, trad. du lat., ibid., 1784-86, 7 vol. in-8; *Essai philos. et polit. sur le luxe*, ibid., 1786, 2 vol. in-12; 3 brochures *sur les affaires de la librairie*, publ. sous le voile de l'anonyme en 1777, in-8; *de la Superstition et de l'Enthousiasme*, ouvr. posthume, publ. par Dominique Ricard, Paris, 1804, in-12. Il a laissé quelq. aut. ouv. MSs.—Jean-Jacques-Adrien Pluquet, frère du précéd. né à Bayeux en 1720, m. dans la même ville en 1807, y exerça la médecine avec distinction pend. 60 ans. Il a laissé 42 vol. MSs. in-8 d'*observ. médicales*.

PLUTARQUE, célèbre philosophe et historien grec, était né à Chéronée, dans la Béotie, d'une famille honorable, où le goût de l'étude et des lettres était héréditaire. On ignore l'année précise de sa naissance; mais il nous apprend lui-même qu'il suivait à Delphes les leçons d'Ammonius, au temps du voyage de Néron dans la Grèce, ce qui se rapporte à l'an 66 de notre ère. Plutarque pouvait avoir alors dix-sept ou dix-huit ans; ainsi l'on peut conjecturer qu'il vit le jour cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, vers le milieu du premier siècle. Il paraît que ses talens éclatèrent de très-bonne heure; car fort jeune encore il fut envoyé par ses concitoyens à des négociations importantes. Il alla ensuite à Rome, où il donna des leçons publiques de philosophie, et où il acquit une si grande célébrité, qu'il comptait au nombre de ses auditeurs les personnages les plus illustres. Les savans ont pensé que Plutarque fit plusieurs fois le voyage de Rome, mais qu'aucun de ces voyages n'eut lieu depuis le règne de Domitien, car il paraît qu'il se retira dans sa patrie vers l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, et qu'il y resta dès lors sans interruption pour faire jouir ses concitoyens de la gloire qui était attachée à son nom, et leur donner l'exemple de toutes les vertus qu'il mettait en pratique. Il fut nommé archonte, c'est-à-dire premier magistrat : il avait exercé auparavant des charges inférieures, et avait apporté le même zèle qu'il montra ensuite dans les plus importantes. Un emploi qu'il paraît avoir rempli pendant de longues années, c'est la dignité de prêtre d'Apollon. Il fut aussi attaché au temple de Delphes. L'époque précise de sa mort ne nous est pas plus connue que celle de sa naissance; mais plusieurs de ses écrits font présumer qu'il vécut jusque dans une vieillesse assez avancée. Nous avons de lui les *Vies des hommes illustres* et des *Traités de morale*. Les meilleures éditions, en grec et en latin, de Plutarque sont : celle de Henri Étienne, 1572, en 13 vol. in-8, et celle de Maussac, 1634, 2 vol. in-fol. Les *Vies* ont été réimprimées, Londres, 1729, 3 vol. in-4. La collection de ses œuvres a été donnée à Leipsick, en 12 vol. in-8, avec des *Notes*. Nous avons cinq traductions, en notre langue, des *Vies*, l'une d'Amyot, l'autre de Tallemand, la 3e de Dacier, la 4e et la 5e de Ricard et la Porte-Dutheil. Une des meilleures éditions est celle donnée par M. Clavier, Paris, 1801-1806, 25 vol. in-8. Les *Vies des hommes illustres*, trad. par Ricard, ont été réimprimées en un seul volume in-8, Paris, 1826-1827.

PLUVINEL (Antoine de), gentilhomme du Dauphiné, né vers le milieu du 16e S., est le premier qui ouvrit en France les écoles de manége que l'on nomma *académies*. Premier écuyer de Henri duc d'Anjou (depuis Henri III), il le suivit en Pologne, et fut l'un des trois gentilshommes qui favorisèrent l'évasion de ce prince lorsqu'il revint en France pour prendre possession du trône. Après la mort de son maître, qui l'avait comblé de biens, Pluvinel obtint de Henri IV la direction des grandes écuries, fut nommé gentilhomme de la chambre, peu après sous-gouverneur du dauphin, fut envoyé ensuite comme ambassadeur en Hollande, et mourut à Paris en 1620. On a de lui le *Manége royal, où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, fait et pratiqué en l'instruction du roi* (Louis XIII), Paris, 1623, in-fol. avec fig., gravées par le fameux Crispin de Pas. René Menou de Charnizay fit reparaître cet ouvrage plus complet, conformément au manuscrit de l'auteur, en 1625, in-fol., sous ce titre : *Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, et cette édition a servi de base à toutes celles qui ont paru depuis.

PLUTON (mythol.), dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée, ne put être soustrait, comme ses frères, Jupiter et Neptune, à l'avidité de son père, qui le dévora; mais Jupiter, dignement secondé par Métis, fit prendre au vieux Saturne un breuvage de vertu singulière, auquel Pluton, qui pouvait passer pour mort à bon droit, dut l'avantage de revenir à la vie. Dans le partage de l'empire du monde, son

lot fut le royaume des enfers, qu'il avait déjà visité. Il reparut plus d'une fois à la lumière du jour : une fois, ce fut pour aller prendre parti dans la guerre de Troie, où il reçut une blessure, dont sa dignité infernale ne le préserva point, et qu'il ne put guérir sans le secours d'Esculape ; une autre fois, ce fut pour enlever Proserpine, qui se jouait avec ses compagnes dans les prairies délicieuses d'Enna, en Sicile. Pluton, comme toutes les divinités dont on croyait avoir quelque chose à craindre, fut très-honoré chez les Grecs et chez les Romains, qui lui élevèrent un grand nombre de temples. La couleur noire était affectée aux victimes qu'on lui sacrifiait et à tous les emblèmes et les insignes de sa puissance. On célébrait à Rome des fêtes en son honneur, le 12 des calendes de juillet.

PLUTUS (mythol.), dieu des richesses, fils de Cérès et de Jasion, comptait parmi les dieux infernaux, parce que les métaux précieux se tirent du sein de la terre, séjour ordinaire de ces divinités, et peut-être aussi pour d'autres raisons. Il déclara un jour à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec les gens de bien ; mais ce dieu le rendit aveugle, et depuis lors, on ne sait par quelle fatalité il fut toujours dans la société des méchans. On voyait à Athènes une statue de la Paix tenant Plutus dans son sein : c'est là une des allégories des anciens, auxquelles on ne peut reprocher de ne pas porter avec elles de sages leçons.

PLUYMER (JEAN), poète hollandais assez médiocre, fut un des fermiers ou directeurs du théâtre d'Amsterdam, auquel il a donné quelques *prologues*, une tragédie en cinq actes, intitulée *Pyrame et Thysbé*, et plusieurs autres pièces, telles que *la Couronnée après sa mort ; l'Avare ; l'Ecole des Jaloux ;* et *Crispin astronome*. Ces dernières pièces manquent dans les deux volumes de ses œuvres recueillies à Amsterdam en 1692.

PLUYÈRES, horloger, né à Valenciennes et m. dans la même ville en 1772, est connu par une horloge d'un travail fort ingénieux. Elle marque la révolution du soleil, les signes du zodiaque, les mois et les travaux de chaque saison. Les diverses phases de la lune y sont peintes ; un des rayons du soleil indique l'heure et le quantième du mois ; un ange désigne les minutes et les secondes ; les épactes y sont marquées par une étoile : son frontispice a dix-huit pieds de haut sur huit de large, et est orné de plusieurs figures mécaniques, telles qu'un grenadier en faction, un coq, un squelette, un docteur en robe, et divers autres objets curieux.

POAN DE SAINT-SIMON (N.), ancien magistrat, m. à Paris en 1814, âgé de 86 ans, est cité dans la 2e édit. du *Dictionn. des Anonymes*, (nos 17839, 15659, 17351 et 15118), et par M. Beuchot (*Bibliog. de la France*, année 1826, p. 120) comme ayant pub. sans se nommer les ouvr. suiv. : *de la Tolérance ecclés. et civile, trad. du lat. de Thadée de Trautmansdorf*, Paris, 1796, in-8 ; *Recueil tiré du portefeuille d'un rentier*, ibid., 1797, in-18 ; un *supplém.* au précéd., an VII, in-18. Il a donné en outre, dans le vol. intit. *Quatrins de Pibrac trad. en vers grecs par Fl. Chrétien*, etc. (1802, in-8, pub. par A.-M.-H. Boulard), la *trad. interlinéaire* des vers grecs de Fl. Chrétien, imités de Pibrac.

POÇA (ANDRÈS de), auteur espagnol du 16e S., a laissé un ouvrage intit. : *De la antigua lengua, poblaciones y camarcas de las Españas, en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria*, Bilbao, 1587, in-4.

POCCETI, surnom sous lequel est connu aussi le peintre BERNARDIN BARBATELLI. V. l'art. qui lui a été consacré sous ce dern. nom, p. 175, et ajoutez : on peut voir le détail de ses product. dans l'ouv. intit. : *Serie degli uomini piu illustri nella pittura, scultura ed architettura*, etc., 12 vol., Florence, 1773. Cet artiste m. à Florence en 1612.

POCCIANTI (MICHEL), religieux de l'ordre des servites, né à Florence en, mort 1576, a laissé, outre des *comment.* sur les Stes Ecritures et quelques opusc. ascétiques, les ouvrages suivans : *Historia, seu Chronicon ordinis servorum B. M. V., ab anno* 1222, Florence, 1566, in-4 ; *mysticæ Coronæ B. Mariæ Virginis, numero LXIII, Miracula*, ibid., 1569 ; *le Vite de sette beati fiorentini, fundatori del S. ordine de' servi*, etc., ibid., 1589, in-8 ; *Catalogus scriptorum florentinorum omnis generis*, etc., ibid., 1589, in-4, très-rare.

POCH (FERNARD), prêtre génois, mort à Rome en 1785, cultiva avec succès la langue hébraïque. On a de lui : *del Pentateuco stampato in Napoli l'anno* 1491, *e saggio di alcune varianti lezione estratte da esso e da libri antichi della sinagoga*, Rome, 1780, in-4 ; *Chizzouk Emounah* (Bouclier de la foi), en hébreu et en italien, et d'autres ouvrages restés MSs.

POCHARD (JOSEPH), ecclésiastique, né en 1715 à la Cluze, bailliage de Pontarlier, mort à Besançon en 1786, professa la théol. pendant plus de 30 ans au séminaire de cette ville, et s'y fit une grande réputation par ses talens et par ses vertus. C'est à lui qu'on doit la révision du *missel* et du *bréviaire* du diocèse de Besançon, qui sont regardés comme des modèles en ce genre. Il a eu aussi la plus gr. part à l'ouv. intitulé *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le gouvern. des paroisses*, par Urbain Grisot, Neufchâteau, 1772. Cet ouv. a eu un très-grand nomb. d'éditions. Celle de Besançon, 1817, 2 vol. in-12, est précédée de l'*éloge* historique de Pochard, par Louis Rousseau, anc. curé de Lons-le-Saulnier. Cet *éloge* avait été inséré dans le *Journ. eccl.*, mai 1788.

POCOCK (EDOUARD), savant thélogien angl., né à Oxford en 1604, entreprit le voyage du Levant pour se perfectionner dans les langues orientales. De retour en Angleterre, il remplit une chaire d'arabe dans le collége de Balliol à Oxford, où il m. en 1691. On a de lui des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 v. in-4 ; de l'*Hist. orient.* d'Abulfarage, Oxford, 1672, 2 vol. in-4 ; une vers. du syriaq. de la 3e Epître de St Pierre, de la 2e et de la 3e de St Jean, et de celle de St Jude, 1630, in-4 ; une vers. du liv. int. *Porta Mosis*, 1655, in-4 ; des *comment.* sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 3 vol. in-fol. ; un *recueil* de lettres ; *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4 ; et d'aut. ouv. imp. à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. — POCOCK (Edouard), fils aîné du précédent, a publié, en 1671, de concert avec son père, un ouv. arabe, intit. *Philosphus autodidactus, sive Epistola Abu Jaafar ebn Tophail, de Hai ebn Yokdhan*, et avait préparé une édition arabe-latine de la relation de l'Egypte, écrite au milieu du 12e S., par le méd. arabe Abd-Allatif. Cette édition parut à Tubingue, et a été réimp. à Oxford en 1800. Depuis M. Sylvestre de Sacy a donné une excellente traduction française du même ouvrage, en 1 vol. in-4, 1810. — POCOCK (Thomas), autre fils d'Edouard, a publié une traduction angl. du livre *de Termino vitæ*, de Manasses ben Israël.

POCOCKE (RICHARD), célèbre voyageur anglais, né à Southampton en 1704, commença ses voyages en Orient en 1737, revint en Angleterre en 1742, fut alors successivem. évêque d'Ossory et de Meath, et m. en 1765. Les circonstances les plus intéressantes de sa vie se trouvent dans ses *voyages*, pub. sous ce titre : *a Description of East, and of some other countries*, Londres, 1742-1745, 3 v. in-fol., avec 179 pl. ; trad. incomplètem. en français par M. F. de La Flotte, Paris, 1772-73, 7 vol in-12. (Cette traduct. est peu estimée.) On a en outre de R. Pococke divers *mémoires* dans les *Transact. philosoph.*, tom. 42, dans l'*Archæologia*, tom. 2, et quelq. MSs. conservés au muséum britannique.

POCQUET. V. Poquet.

PODESTA (Jean-Baptiste), orientaliste, secrétaire-interprète et profess. des langues arabe, persane et turque à Vienne en 1674, a laissé plusieurs écrits qui furent attaqués dans le temps avec violence par Meninski (*v.* ce nom). Nous n'indiquerons que le plus considérable qui est en 3 vol. in-4, avec ce titre : *Cursus grammaticalis linguarum orientalium, arabicæ scilicet, persicæ et turcicæ*, Vienne, 1687-1703 : cet ouvr. est très-rare et peu connu. On a encore de Podestà une traduct. latine d'une *chronique turque* pub. à Nuremberg, 1672, in-12, sous ce titre : *turcicæ Chronicæ pars prima continens originem ottomanicæ stirpis*, etc.

PODIEBRAD (George), roi de Bohême, né d'une famille illustre en 1420, gouverna d'abord la Bohême pour le jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche, mais ce jeune prince étant m. en 1457, Podiebrad se fit élire roi par acclamat. en 1458, gagna la bataille contre les Moraviens, et fut couronné en 1461. L'attachem. qu'il avait pour la secte des hussites le fit excommunier par Paul II. Il se révolta alors ouvertem. contre l'église romaine, et persécuta les catholiques, qui prirent les armes et appelèrent Mathias Corvin, son gendre, pour le mettre sur le trône. Podiebrad m. au milieu de ces troubles en 1471.

PODIKOVE ou PODOKOVE (Jean), aventur., né en Valachie, se fit, dans le 16e S., une espèce de réputat. par son esprit turbulent et ambitieux. Il assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra en Valachie à leur tête, attaqua le prince Pierre qui en était vaivode, et le dépouilla de ses états ; mais Christophe, prince de Transylvanie, étant venu au secours du prince détrôné, les rebelles furent obligés de prendre la fuite, et Podikove eut la tête tranchée à Varsovie en 1580.

PODOBEDOF (Ambroise), métropolite de Saint-Pétersbourg et de Novgorod, né en 1742 dans le gouv. de Vladimir, se fit connaître d'abord comme prédicat., et ses talens lui valurent une élévat. rapide. A sa m., survenue le 6 mai 1818, il était président du synode et chev. des ordres de Russie. Ce vénérable prélat est aut. d'une *Introduct. à la lecture des livres saints*, impr. à Moscou en 1779 et à St-Pétersbourg en 1803. On lui doit aussi une *Collection de discours instructifs*, etc., Moscou, 1810 et 1816, ainsi qu'un *Choix de discours prononcés* (par lui) *devant les membres de la famille impériale à diverses époques*, ib., 1810 et 1816.

PODSCHIVALOF (Basile-Sergeïevitsch), écrivain russe, né en 1765 à Moscou, d'un simple soldat, fut placé au gymnase de cette ville, y fit de brillantes études, et s'éleva successiv. par son seul mérite au rang de conseiller d'état. Après avoir coopéré à la rédact. de div. feuilles litt., il en créa lui-même une en 1794, sous le titre de *Passe-temps utile et agréable*, et ce journal eut un succès mérité. Podschivalof a trad. en russe plus. ouv. allem., notamm. la *Psycologie* de Kampe, Moscou, 1789, et les *Contes et Nouvelles* de Meisner, ibid., 1803.

POELENBURG (Corneille), peintre holland., né à Utrecht en 1586, m. dans la même ville en 1660, fut d'abord élève d'Abraham Bloemaert, et alla ensuite à Rome, où il adopta la manière d'Adam Elzheimer. Il étudia aussi les ouvrages de Raphaël ; mais ne pouvant parvenir à dessiner correctement, il se borna à représenter la nature en petit, et y réussit. Le musée du Louvre possède quelq. tableaux de cet artiste. Ce sont quatre paysages dans deux desquels on voit des *Baigneuses*. Un 5e tableau de ce peintre représente un *Ange annonçant à des bergers la naissance du Sauveur*.

POELLNITZ (Charles-Louis, baron de), aventurier allem., né en 1692, m. en 1775, changea plus. fois de religion, courut après la fortune dans presque toute l'Europe, fut plaisant salarié à la cour de Frédéric II, et se fit une sorte de réputation par ses *Mémoires contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages, et le caractère des personnes qui composent les principales cours de l'Europe*, Liége, 1734, 3 vol. in-8, qui eurent plus. édit. Encouragé par le succès que ces *mem.* avaient obtenu, l'aut. donna ensuite deux autres volumes intit. : *Mémoires de Poellnitz pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse*, Berlin, 1791, dont le professeur Brunn donna en même temps une trad. allem. On attribue encore à Poellnitz divers ouvr. anonymes, tels que : l'*Histoire secrète de la duchesse d'Hanovre, épouse de George Ier*, Londres, 1732, in-8 ; *Etat abrégé de la cour de Saxe sous le règne d'Auguste III*, Francfort, 1734, in-8 ; *la Saxe galante*, 1737, in-8, etc. Tous les écrits de Poellnitz sont en français.

POERNER (Charles-Guillaume), chimiste allem., né à Leipsig en 1732, m. en 1796, a laissé : *Comment. duo de officiis medici quatenùs felicitatem ejus promovent*, Leipsig, 1753, in-4 ; *Experimenta de albuminis ovorum et seri sanguinis convenientiâ, ad declarandam nutritionis rationem*, ibid., 1755, in-4 ; *Delineatio pharmaciæ chemico-pharmaceuticæ*, ibid., 1764, in-8 ; *Selectus materiæ medicæ*, ibid., 1767, in-8 ; *Essais chimiques à l'usage de la teinturerie*, ibid., 1772-73, 3 vol. in-8 ; *Guide de la teinturerie, surtout pour teindre le drap et les étoffes, tissus de laine*, ibid., 1785, in-4 ; trad. en franç. par ordre du gouvernement, sous ce titre : *Instruction sur l'art de la teinture*, 1791, in-8, revue par Berthollet et Desmarets. Poerner a trad. du franç., avec des notes, les *Principes généraux de la chimie, par ordre alphabétique*, Leipsig, 1768-69, 3 vol. in-8, et ajouté des notes à la *Dissertation* de Baumé *sur l'argile*, ib., 1771. Il a aussi donné les articles *minéralogie* dans le *Nouveau spectacle de la Nature*, ib., 1775-81.

POETOU (Guillaume de), né à Béthune vers le commencem. du 16e S., a laissé un *recueil* de vers, divisé en deux parties, dont la prem. est intit. : *Hymne de la marchandise, consacrée tant à tous les illustres sénateurs et magistrats, comme à tous nobles personnages exerçant le gentil train de machandise.* La seconde partie a pour tit. : *la Grande liesse en plus grand labeur.* Ses *Œuvr.* ont été impr. à Anvers, 1564, in-12.

POGGI (Simon-Marie), poète italien, né dans le territoire de Bologne en 1685, entra dans l'ordre des jésuites, et professa au collége de Faenza, où il m. en 1749. On a de lui : *Idomeneo*, tragédie, Rome, 1722 ; *Rime di Nimeso Ergatico in morte del ser. Francesco I, duca di Parma*, etc., Parme, 1727. Outre l'*Idoménée*, on cite encore de lui d'autres tragédies, telles que : *Antenor*, *Agricola*, *Saül*, *Bajazet*, qui furent représentées dans divers colléges ; et il est encore aut. de plus. *drames*, de *comédies* et de *pastorales*.

POGGIANI (Jules), littérateur italien, né en 1522 à Suna, diocèse de Navarre, sur le lac Majeur, m. en 1568, fut successivem. précepteur du jeune Robert de Nobili, neveu du pape Jules III, secrétaire de différens prelats, et enfin du cardinal Ch. Borromée, dont il mérita la confiance. Poggiani remplit aussi les fonctions de secrétaire de la congrégat. nommée par le pape pour expliquer la doctrine du concile de Trente. Il revit et corrigea le texte du *catéch.* appelé communém. *ad Parochos.* C'est à lui qu'on doit l'édit. du *Breviaire* publié sous le nom du pape Pie V, Rome, 1568, in-fol., rare. Il a mis en latin les *Actes* du prem. concile de Milan. Outre la traduct. du traité de saint Chrysostôme, *de Virginitate*, Rome, P. Manuce, 1562, il a laissé celle d'une *harangue* et de quatre *lettres* d'Eschine, restées inédites. Les *lettres* et *harangues* de Poggiani ont été rassemblées par le savant évêque d'Amelia, Graziani, et ont été publiées par le P. Lagomarsini (*Epistolæ et Orationes*

olim à Graliano collectæ), Rome, 1756-62, 4 vol. in-4, avec un grand nombre de notes.

POGGIO BRACCIOLINI, connu en France sous le nom du *Pogge*, est l'un des écrivains du 15e S. qui ont le plus contribué à la renaissance des études classiques. Né en 1380 à Terra-Nova, dans le territoire de Florence, il étudia les langues grecque et latine dans cette dern. ville, sous les célèbres Emmanuel Chrysoloras et Jean de Ravenne. Elevé par de tels maîtres, il se distingua bientôt par ses progrès, et obtint dès l'âge de 22 ans de Boniface IX un emploi de secrétaire apostoliq., qu'il a continué de remplir sous sept autres papes. Pendant la tenue du concile général de Constance, le Pogge fut envoyé dans cette ville pour y chercher des manuscrits anciens : il eut le bonheur d'en découvrir un grand nombre, et passa de là en Angleterre, où il continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit encore son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit après environ 40 ans de séjour pour se rendre à Florence, où il s'était marié en 1435, et où il obtint la place de secrétaire de la républiq. Il m. le 30 oct. 1459, à l'âge de 79 ans. Les Florentins lui élevèrent une statue. Le Pogge avait l'esprit satirique, beaucoup de licence dans les mœurs, et ces défauts lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Ses principaux ouvr. sont : des *oraisons funèbres* prononcées au concile de Constance ; *Hist. de Florence*, en lat., depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Recanati a pub. pour la prem. fois in-4, 1715, avec des notes et la *vie* de l'auteur. Il y en avait long-temps auparavant des versions italiennes : celle de son fils Jacques à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune; un traité *de Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit impr. pour la prem. fois à Paris, 1723, in-4; deux livres d'*épîtres ; Facetiæ*, dont il y a eu un grand nombre d'édit et de traduct. ; les cinq prem. *Livres* de Diodore de Sicile, trad. en latin et d'autres ouvr., Strasbourg, 1510, in-fol., et Bâle, 1538. Parmi les livres des anciens que le Pogge a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva, dit-on, dans une vieille tour du monastère de St-Gall : une partie de l'*Asconius Pedianus;* les 13 prem. livres de *Valerius Flaccus; Ammien Marcellin ;* un morceau *de Finibus et Legibus* de Cicéron, *Lucrèce*, *Manilius*, *Silius Italicus*, etc. Jacques Lenfant a donné un *Poggiana*, contenant la *vie* de l'aut., Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12.—POGGIO BRACCIOLINI (Giacomo), l'un des cinq fils du précédent, cultiva aussi les lettres avec quelq. succès. Il fut pendu à Florence en 1478, pour avoir trempé dans la conjurat. des Pazzi. On a de lui des trad. ital. de l'*Hist. de Florence* de son père; de la *Vie de Cyrus*, dont son père avait laissé en MS. une version lat.; quelq. *vies* d'emp. romains ; un *Comment.* sur le *Triomphe de la Renommée*, poème de Pétrarque ; la *Vie de Philippe Scholarius*, et quelq. autres ouvr.—POGGIO (Gian-Francesco), autre fils du Pogge, fut chanoine de Florence et secrétaire de Léon X. Il m. en 1522, à l'âge de 79 ans. On a de lui un *Traité du pouvoir du pape et de celui du concile*.

POHL (JEAN-CHRISTOPHE), médec. allem., né en 1706 à Lobendau, près de Liegnitz, prit ses degrés à l'univ. de Leipsig, obtint en 1750 le titre de profess. extraord., et enseigna successivem., depuis 1758 jusqu'en 1780, époque de sa m., la physiol., la chirurgie, l'anat. et la pathol. Outre les dignités universitaires dont il fut revêtu, Pohl remplit aussi divers emplois civils ; ce qui ne l'a pas empêché de cultiver la littérat. médicale, et de publier un nombre considérable d'opuscules académ., dont on peut voir les titres au tom. 6 de la *Biogr. médic.* du Dictionnaire des Sciences médicales pub. chez C.-L.-F. Panckoucke. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Dissertat. de Vampyris*, Leipsig, 1732, in-4 ; *Programma de hydrope saccato ab hydatidibus*, ibid., 1747, in-4; *Dissertat. de caussis obstructionis lentæ*, ib., 1768, in-4; *Programma de lethalitate vulnerum lienis*, ib., 1777, in-4; *Programma de atrophiâ infantum*, ibid., 1780, in-4.

POHL (JEAN-EHRENFRIED), fils du précédent, né en 1746 à Leipsig, étudia la médecine à l'université de cette ville, y fut reçu docteur en 1772, alla peu après suivre les cours de l'école de Strasbourg, puis la clinique des hôpitaux de Paris, et à Rouen la pratique du célèbre chir. David. Appelé en 1788 à Dresde comme prem. méd. de l'élect. de Saxe, il passa l'année suiv. comme prof. de pathologie à Leipsig, et m. dans cette ville en 1800. Entre autres écrits, il a pub.: *Animadvers. in structuram ac figuram foliorum in plantis*, Leipsig, 1711, in-4; *Programma de analogiâ inter morbillos ac tussim convulsivam*, Leipsig, 1789, in-4. — Jos. POHL, jés., né en 1705 à Prague, m. en 1778, a laissé: *Tentamen phys.-experimentale in principiis peripateticis fundatum super phenomenis electricitatis*, in-8, Prague, 1747 et 1750.

POIDEBARD (JEAN-BAPTISTE), prêtre sulpicien, ancien profess. de mathémat. au seminaire de St-Irénée à Lyon, né vers 1760, à St-Etienne en Forez, était curé de Myons (Dauphiné) au commencement de la révolut., époque à laquelle il suivit en Russie Imbert Colomès (*v.* ce nom), avec qui il s'était lié. C'est dans cette lointaine contrée que l'abbé Poidebard, attaché bientôt au service du tzar comme ingénieur-mécanicien, a illustré son nom par l'invention ou le perfectionnement d'une foule de procédés et de machines : la Russie ne lui fut pas seulem. redevable de l'établissem. et de l'améliorat. de plus. de ses fabriques et manufactures ; il forma aussi d'habiles élèves, et instruisit un nombre considérable d'ouvriers en tous genres. On connaît en France l'ingénieux moyen qu'il imagina pour la remorque des bateaux, et qu'il mit en œuvre sur le Wolga (*v.* le t. 39, p. 314 de la *Revue encyclop.*), procédé qui épargne annuellem. l'emploi de plus de 160,000 hommes. Cependant tant de services demeurèrent sans récompense, et l'abbé Poidebard m. dans un état voisin de l'indigence à St-Pétersbourg le 6 mars 1824. Il a été impr. sur lui une *notice* dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, tom. 4, pag. 291 et suiv.

POILLY (FRANÇOIS), graveur, né à Abbeville en 1622, m. à Paris en 1693, était aussi bon dessinateur que grav. habile. Tous ses ouv. sont au burin pur, à l'except. d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte pour être mis à la tête des *œuvres* de ce savant cardinal. Louis XIV le nomma son grav. ordinaire : « en considérat., dit ce monarque, de son expérience et des beaux ouvr. qu'il a mis au jour. » — POILLY (Nicolas), frère du précédent et son élève, né en 1626, m. en 1696, s'est aussi fait un nom dans la grav ; le portrait a été sa principale occupation. — POILLY (Jean-Baptiste), neveu de François Poilly, m. en 1728, membre de l'acad. de peinture, a laissé *Suzanne accusée ;* la *Madeleine chez le Pharisien*, d'après Lebrun ; l'*Adoration du Veau d'Or*, d'après le Poussin ; et le *Martyre de Ste Cécile*, sur les dessins du Dominiquin. —POILLY (François), frère du précédent, mort en 1723, grava à Rome le *Tabl. de Ste Cécile donnant son bien aux pauvres*, d'après Dominiquin.

POILLY (..... DE LA FAGE, baron de), memb. de l'acad. des jeux floraux, m. en 1806 dans son château de Mamies, situé entre Rieux et Narbonne, s'est distingué par ses connaissances en physique et en agriculture. Il a perfectionné plus. machines et mis à la mode les foudres en maçonnerie, qu'il a rendus plus solides et plus commodes.

POINSIGNON (dom ETIENNE), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, est connu par un ouvr. intit. : *le Pasteur instruit de ses obligations*, ou

l'Institution des curés, Paris, 1765, 3 vol. in-12.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), aut. dramatiq., né à Fontainebleau en 1735, a donné un grand nombre de pièces à l'Opéra-Comique, dont quelq.-unes obtinrent du succès. La petite comédie du *Cercle*, ou *la Soirée à la Mode*, qu'il fit jouer en 1764 au Théâtre-Français, fut généralem. goûtée, et se soutient encore de nos jours quoiqu'il n'y ait plus rien dans nos mœurs qui ressemble aux modèles qui y étaient reproduits. Poinsinet aimait a voyager; il avait parcouru l'Italie en 1760, et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769 et se noya dans la Guadalquivir. Il était de l'académie des Arcades et de celle de Dijon. Outre la comédie du *Cercle*, Poinsinet a donné à l'Academ. Royale de Musique, l'opera d'*Ernelinde*, dont la musique est de Philidor (*v.* ce nom), et quelq. pièces au théâtre de l'Opéra-Comique. On a aussi de lui quelq. *poésies*, entre autres, un poème sur l'*Inoculation*, pub. en 1757. Son ignorance des choses les plus communes, jointe à beaucoup de crédulité et de présomption, le rendirent long-temps le jouet de tous ceux qui voulaient s'en amuser dans la société.

POINSINET DE SIVRY (Louis), parent du précédent, littérat., né à Versailles en 1733, m. à Paris en 1804, s'adonna aux lettres avec assez de succès, et s'il ne fut pas gr. poète, il se montra du moins homme d'esprit, de goût et d'érudition. On a de lui: *les Egléides*, ou *Poésies amoureuses*, 1754, in-8; l'*Emulation*, poème, 1756, in-8; *Anacréon*, *Sapho*, *Moschus*, *Bion*, *Tyrtée* et autres poètes grecs, trad. en vers français, 1758, in-12; 4me édit. augmentée de différens morceaux d'Homère, 1788, in-8: le même ouvr. sous le titre de *Muses grecques*, Deux-Ponts, 1771, in-12; *le Faux dervis*, opéra-comique en 1 acte, 1757; *Briséis*, tragédie, 1759; *Caton d'Utique*, traged. imitée de Métastase, 1760; *Pygmalion*, comédie, 1760; *Ajax*, trag., 1762; *Théâtre et OEuvres diverses*, 1764, in-12; *Théâtre d'Aristophane*, par tie en prose et partie en vers, avec les *fragmens de Menandre et de Philémon*, 1784, 4 vol. in-8. On a encore de cet aut.: l'*Appel au petit nombre*, 1762, in-12; *Origine des prem. sociétes des peuples, des sciences, des arts et des idiomes anciens et modernes*, 1769, in-8; *Nouvelles recherches sur la science des médailles, inscriptions et hiéroglyphes antiques, avec une table des divers alphabets*, etc., 1778, in-4; *Phasma* ou l'*Apparition*, hist. grecq., contenant les aventures de Néoclès, fils de Thémistocle, 1772, in-8; *Traduction* franç. du 91e livre de Tite-Live, 1773; *Histoire naturelle de Pline*, trad. en franç., avec le texte et accompagnée de notes, 1771, 1782, 12 vol., in-4.

POINTE (Noel), conventionnel, m. le 8 avril 1825 à Ste-Foix près de Lyon, avait été porté par le départem. de Rhône-et-Loire à la convent. nationale, où il vota la m. de Louis XVI. Il fut envoyé peu après en mission dans les départem. de la Nièvre et du Cher, y favorisa le parti démagogiq., et provoqua ainsi les dénonciat. qui furent portées contre lui par les autorités du prem. de ces départemens après le 9 thermidor. Des enquêtes commencées à ce sujet demeurèrent sans suite, et Noël Pointe ne fut plus employé que sous le gouvernement directorial. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie le même attachem. aux doctrines politiq. qu'il avait professées pendant la révolution.

POINTER (Jean), antiquaire anglais du 18e S., maître de philosophie, chapelain d'un des collèges d'Oxford et recteur de Stapton, dans le comté de Northampton, est aut. des ouvr. suiv.: *Histoire d'Angleterre, depuis les temps des Romains jusqu'à la mort de la reine Anne*; *Account of a roman paviment, lately found at Stunsfield*, Oxford, 1713, in-8; *roman Antiquities in Britain*, 1724, in-8; *oxoniensis Academia, or the Antiquities and Curiosities of the university of Oxford*, Londres, 1749, in-12; 1752, in-8. On lui attribue aussi les *Miscellaneæ in usum juventutis academ.*, Oxford, 1718, in-8.

POINTIS (Jean-Bernard DESJEANS, baron de), chef d'escadre des armées navales françaises et commissaire-général de l'artillerie de la marine, né en 1635, se fit remarq. pour la prem. fois dans les campagnes qui eurent lieu contre les régences de Barbarie, de 1681 à 1686. Il commandait un vaisseau de ligne en 1690 lorsque l'amiral Tourville fit éprouver un échec aux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande entre l'île de Whigt et le cap Frehel. En 1696 le gouvernem. ayant résolu une expédition contre Carthagène, port de l'Amérique du sud dans la mer des Antilles, Pointis qui en avait fortem. appuyé le projet fut chargé de l'exécution; et on lui confia à cet effet le commandem. d'une escadre composée de dix vaisseaux, d'une corvette et de plus. autres petits bâtimens. Une compagnie des capitalistes fit les frais de cet armement extraordinaire à condition d'avoir sa part aux profits. Parti de Brest le 9 janvier 1697, Pointis mouilla devant Carthagène le 12 avril, s'empara sucessivem. des forts et retranchem. qui défendaient les approches de la place par mer et par terre, et força le gouverneur espagnol de capituler le 2 mai. Au retour de cette expédition l'escadre française rencontra une flotte anglaise forte de 29 voiles. Pointis qui n'avait que 7 vaisseaux et 3 frégates, dont plus de la moitié des équipages était malade, n'hésita point à accepter le combat et réussit par une manœuvre hardie et à la faveur d'un brouillard à traverser la flotte ennemie. Ses vaisseaux s'étant dispersés, il crut prudent de ne point chercher à les rallier, combattit chemin faisant 6 vaisseaux ennemis et arriva à Brest le 29 juin (1697). En 1705 Pointis fut envoyé malgré lui pour assiéger Gibraltar, et, ainsi qu'il l'avait annoncé, ne réussit point dans cette entreprise hasardée, où il déploya toutefois sa bravoure et son intelligence ordinaires. Epuisé par de longues fatigues, il se retira du service bientôt après cette expédition, et m. dans une habitation près de Paris en 1707. On a de lui: *Relation de l'expédition de Carthagène, faite par les Français en 1697*, Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12, avec une carte et un plan. Ce récit est écrit avec simplicité et offre des détails curieux.

POIRET (Pierre), écrivain mystique protest., né à Metz en 1646, m. à Rhiensburg, près de Leyde en Hollande, en 1719, a laissé plus. ouvr. d'un style d'illuminé. Les principaux sont: *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*; *Œconomie divine*, 1687, 7 vol. in-8; *la Paix des bonnes âmes*, in-12; *les Principes solides de la religion chretienne*, etc., in-12; *la Théologie du cœur*, 2 vol. in-12; une édit. des *Œuvres de mademoiselle Bourignon* (*v.* ce nom), avec une *vie* de cette fille singulière, avec laquelle il avait été lié et dont il ne parlait qu'avec enthousiasme. Il publia aussi plus. écrits de Mme Guyon et d'autres auteurs qu'il croyait conformes à ses idées. Poiret écrivit en outre sur la physique, et osa attaquer Descartes dans un traité *de Eruditione triplici, solidâ, superficiali et falsâ*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-4. On l'a comparé au serpent qui mordait la lime. Niceron a donné dans ses *Mém.* la liste complète des product. de cet écrivain.

POIREY (François), jésuite, né à Vésoul en 1584, fut nommé recteur du collége de Lyon, et ensuite de celui de Dole, où il m. en 1637. On a de lui les écrits suivans: *Ignis holocausti, sive Affectus*, etc., Pont-à-Mousson, 1629, in-16, plus. fois réimpr.; *le Moyen de se disposer à la mort*, in-16; *le Bon Pasteur*, in-12; *la triple Couronne de la vierge Marie*, Paris, 1630, in-4, souvent réimpr. Mme Bouette de Blemur (*v.* ce nom) en a retouché le style, et l'a publié de nouveau sous ce titre: *les Grandeurs de la mère de Dieu*. On doit

aussi au P. Poircy *la Science des saints*, ibid., 1638, in-4.

POIRIER (dom GERMAIN), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris en 1724, embrassa la vie monastique avant l'âge de 15 ans, professa de bonne heure la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, devint garde des archives de l'abbaye de St-Denis, les mit dans un nouvel ordre, et acquit dans ce travail de vastes connaissances dans l'histoire et dans la diplomatique. En 1762, il fut choisi pour travailler à la continuation du *Rec. des histor. de France;* et, aidé de D. Précieux, son confrère, il en publia le 11e vol. En 1765, dom Poirier quitta sa congrégation par suite des troubles dont elle était agitée; mais il y rentra 10 ans après, et fut nommé, vers 1780, garde des archives de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et membre du comité établi par le gouvernement pour préparer une collection des diplômes et des chartres du royaume. Quelq. temps après, il fut admis à l'acad. des inscript. et belles-lettres. Pendant les troubles de la révolut., Poirier fut attaché successivement à la commission des monumens et à la commission temporaire des arts. Après l'incendie de la biblioth. de St-Germain-des-Prés (1794), il veilla seul à la garde des MSs. que les flammes avaient épargnés, fut nommé ensuite (1796) sous-bibliothéc. a l'Arsenal, remplaça Le Grand d'Aussy à l'Institut en 1800, et m. en 1803. On a de lui, outre le 11e vol. du *recueil* des histor. de France dont nous avons parlé, plus. *memoires* lus à l'académie des inscriptions et belles-lettres, entre autres : l'*Examen des différentes opinions des historiens anciens et modernes sur l'avénement de Hugues-Capet à la couronne de France*, imprimé dans le tome 50 du *recueil* de cette même acad. Il a publ., avec Vicq d'Azir (*v.* ce nom) : *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver tous les objets qui peuvent servir aux arts*, *aux sciences et à l'enseignement*, Paris, an II (1794), in-4. M. Dacier a écrit l'*éloge* de dom Poirier, Paris, 1804, in-8, et inséré dans le prem. vol. du nouveau recueil des *mémoires* de l'acad. des inscriptions.

POIS (ANTOINE LE), méd. et numismate, né à Nancy en 1525, d'une famille qui a produit plus. hommes de mérite, était très-versé dans la connaissance de l'antiquité. Ses talens dans l'art de guérir lui valurent la place de prem. médecin du duc Charles III, et il m. en 1578. On a de lui un ouvr. curieux intitulé : *Discours sur les médailles et gravures antiques, principalement romaines*, etc., Paris, 1579, in-4, par les soins de son frère dont l'article suit. — POIS (Nicolas Le), né en 1527, mort en 1587, est regardé comme l'un des meilleurs médecins du 16e S. Il succéda à son frère dans la charge de prem. médecin du duc de Lorraine, et a laissé un ouvr. très-savant intitulé : *de cognoscendis et curandis præcipuè internis humani corporis Morbis, libri tres; et de Febribus liber unus*, Francfort, 1580, in-fol.; 1585, in-8. Le célèbre Boerhaave en a donné une édit., Leyde, 1736, 2 vol. in-4, enrichie d'une belle *Préface*, traduite en franç. par dom Calmet, et insérée dans la *Biblioth. de Lorraine.* Ce liv. a été réimpr. depuis à Leipsig, 1766, 2 vol. in-8.— POIS (Ch. Le), fils du précédent, né à Nancy en 1563, fut méd. des ducs de Lorraine Charles III et Henri II. Il engagea le duc Henri à établir à Pont-à-Mousson une faculté de médecine dont il fut créé doyen et prem. professeur, et il acquit autant de réputat. dans l'enseignemet de son art qu'il en avait déjà obtenu dans la pratique. Appelé par les magistrats de Nancy pour donner ses soins aux personnes attaquées d'une fièvre maligne qui causait de grands ravages dans cette contrée, il fut lui-même atteint de cette maladie, et m. victime de son zèle en 1633. Indépendamment d'une traduction latine du traité de Louis Mercato, médecin espagnol : *Institutiones ad usum et examen eorum qui artem luxatoriam exercent*, Francfort, 1625, in-fol. On a de lui : *Caroli III Macarismos, seu felicitatis et virtutum egregio principe dignarum coronæ, ex sapientiæ hortis lectæ congestæque in honorarium ejus tumulum*, Pont-à-Mousson, 1609, in-4; *selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenùs morbis, affectibusque præter naturam, ab aquâ seu serosâ colluvie et diluvie ortis, Liber singularis*, etc., ibid., 1618; Paris, 1633, in-4: cet ouvr. qui assure à Le Pois la réputation d'un grand et habile médecin, a été souvent réimprimé; la meilleure édition est celle qu'a donnée Boerhaave avec une *préface*, Leyde, 1733, in-4, et Amsterdam, 1768; *physicum cometæ Speculum*, Pont-à-Mousson, 1619, in-8.

POISLE (JEAN), conseiller au parlement, s'enrichit par des moyens illicites, et fut condamné, par arrêt de son corps, rendu le 19 mars 1582, à faire amende honorable, et déclaré incapable de tenir office royal de judicature. Il existe sur cet affaire deux livres assez rares, l'un : *Légende de M. Jean Poisle, contenant les moyens qu'il a tenus pour s'enrichir*; l'autre : *Avertissement et Discours des chefs d'accusation*, etc., *avec l'arrêt*, 1582, in-8. — POISLE (Jacques), son fils, conseiller au parlement, mort en 1623, est auteur de quelques *poésies*, 1626, in-8. Il eut une fille, qui fut mère du maréchal de Catinat.

POISSENOT (PHILIBERT), savant philologue, né à Joube près de Dole, au commencem. du 16e S., embrassa la vie religieuse dans la congrégation de Cluny, et obtint par ses talens la bienveillance de l'empereur Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions honorables. Nommé principal du collége de Dole, il fut en même temps revêtu du titre de vice-chancelier de l'université de cette ville, où il m. en 1556. C'est à Poissenot qu'on est redevable de la publicat. de l'*Histoire de Guillaume de Tyr*, qu'il fit imprimer à Bâle en 1549, in-fol. Il la dédia à Christ. Coquille, gr.-prieur de Cluni, par une *épître* qui contient des détails curieux sur l'hist. littér. du 16e S. — POISSENOT (Bénigne), né à Langres vers l'année 1550, a publié : *l'Esté, contenant trois journées, où sont déduits plusieurs histoires et propos récréatifs, tenus par trois écoliers*, Paris, 1583, in-16; *Nouvelles histoires tragiques*, Paris, 1586, in-16.

POISSON (NICOLAS-JOSEPH), prêtre de l'Oratoire, né à Paris vers 1637, mort à Lyon en 1710, était aussi bon mathématicien que littérat. distingué. On a de lui : une *Somme des conciles*, imprimé à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Delectus auctorum ecclesiæ universalis, seu nova Summa conciliorum*, etc.; des *remarques* estimées sur le *Discours de la methode*, sur *la Mécanique* et sur *la Musique* de Descartes. Il a aussi laissé divers ouvr. MSs., entre autres : une *Relation* d'un voyage qu'il fit en Italie; un *Traité des bénéfices*, et un autre sur les *Usages et les cérémonies de l'Eglise.* — POISSON (Léonard), curé de Marchangis, diocèse de Sens, mort à Paris en 1753, est auteur de la *Nouvelle Méthode*, ou *Traité théorique du plain-chant*, Paris, 1745, in-8.— POISSON (Pierre), cordelier, né à St-Lô en Normandie, mort à Tanlay en 1744, se distingua par son talent pour la chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1710. On a de lui : *Oraisons funèbres du dauphin et du duc de Boufflers*, l'une imprimée en 1711, et l'autre en 1721. Il a aussi donné le *Panégyrique de St François d'Assise*, 1733, in-8.

POISSON (RAIMOND), auteur et acteur comiq., né à Paris, où il m. en 1690, a laissé au théâtre la réputation d'un comédien inimitable par le naturel. On a de lui les pièces suivantes : *Lubin, ou le Sot vengé; le Baron de la Crasse; le Fou de qualité; l'Après-Souper des auberges; les Faux Mosco-*

vites; le Poète basque; les Femmes coquettes; la Hollande malade; les Fous divertissans, etc. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-12, Paris, 1743. C'est à tort qu'on a souvent répété que Poisson imagina le personnage de Crispin, puisque la comédie de *Crispin musicien*, par Hauteroche, est antérieure à ses principales pièces. — POISSON (N.), fils aîné du précédent, ayant pris le parti des armes, se distingua en qualité de volontaire, au siége de Cambrai, et y fut tué sous les yeux de Louis XV qui témoigna des regrets de sa perte. — POISSON (Paul), frère du précédent, né à Paris en 1658, fut pendant quelque temps porte-manteau de Monsieur, frère de Louis XIV; mais ayant hérité du goût et du talent de son père pour le théâtre, il lui succéda en 1686, dans l'emploi de Crispin, et fit long-temps les délices du parterre. Il m. à St-Germain en 1735, laissant plus. enfans (*v.* Gomez) et les deux articles suivans.— POISSON (Philippe), fils du précédent, né à Paris en 1682, mort à St-Germain en 1743, embrassa aussi avec succès la profession de comédien; mais il ne resta que 5 ou six ans au théâtre, où il a donné dix comed. : *le Procureur arbitre; la Boîte de Pandore; Alcibiade; l'Impromptu de campagne; le Réveil d'Epiménide; le Mariage par lettre de change; les Ruses d'amour; l'Amour secret; l'Amour musicien*; et *l'Actrice nouvelle*. Ces pièces, suivies de quelq. poésies fugitives très-médiocres, forment 2 vol. in-12, Paris, 1741, qui ont été réunis aux ouvr. de Raimond Poisson, 4 vol. in-12, 1743; le *Procureur arbitre* et *l'Impromptu de campagne* sont restés au théâtre. — POISSON (François-Arnoult), frère cadet du précédent, fut reçu au théâtre en 1723 et y obtint pendant 28 ans les plus grands succès. Il m. en 1753 et eut pour success. le fameux Préville.

POISSON. V. BOURVALAIS, LACHABEAUSSIÈRE, MARIGNI et POMPADOUR.

POISSONNIER (PIERRE-ISAAC), méd. et chimiste, né à Dijon en 1720, fut un des prem. qui ouvrit un cours de chimie dans la capitale. Reçu docteur à la Faculté de médecine de Paris en 1746, Il devint successivement associé libre de l'acad. des sciences, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, prem. médecin des armées, inspecteur-général de la médecine dans les colonies, et m. à Paris en 1798. On a de lui les tomes 5 et 6 du *Cours de chirurgie*, commencé par Col de Villars, 1749-1760, in-8; *Essai sur le moyen de dessaler l'eau de mer*, 1763; *Mém. pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver*, Halberstadt, 1757; *Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium*, 1758, in-8; *Discours prononcé devant l'acad. impériale des sciences de Pétersbourg*, 1759, in-4; *Discours prononcé au collége royal de France, à l'occasion de la naissance de M. le dauphin*, Paris, 1782, in-4; *Abrégé d'anatomie à l'usage des élèves en chirurgie des écoles de la marine royale*, Paris, 1783, 2 vol in-12. Cet abrégé n'est que la rédaction des leçons de Courcelles, prem. méd. de la marine à Brest. Sue a prononcé l'*éloge* de Poissonnier à la société de médecine en 1798, et on trouve une *notice* sur le même personnage, par Lalande, dans le *Magazin encyclopédique*, 1798, tome 4, pag. 456. — POISSONIER DES PERRIÈRES, frère puîné du précédent, l'un des membres les plus zélés et les plus influens de la société royale de médecine, avait été d'abord médecin par quartier, puis consultant du roi. On a de lui : *Traité des maladies des gens de mer*, Paris, 1767, 1780, in-8; *Traité des fièvres de l'île de St-Domingue*, ibid., 1780, in-8.

POITEVIN (JACQUES), physicien et astronome, né en 1742, à Montpellier, fut nommé membre de la société royale de cette ville, avant l'âge de 23 ans, enrichit de nombreuses observations physiq. et astronomiques les *mém.* de cette même société, ainsi que ceux de l'acad. des sciences, et plusieurs *recueils* scientifiques, et m. dans sa patrie en 1807. On a de lui, outre les travaux académiques dont nous venons de parler, un *Essai sur le climat de Montpellier*, 1803, in-4. M. Martin de Choisy a publ. l'*Eloge* de ce savant, Montpellier, 1808, in-4.

POITIERS. V DIANE et PIERRE DE POITIERS.

POIVRE (PIERRE), intend. des Iles-de-France et de Bourbon, membre de l'acad. de Lyon, né dans cette ville en 1719, se distingua non-seulem. comme habile administrateur, mais aussi comme un des hommes les plus désintéressés et les plus vertueux de son siècle. Son zèle ardent, ses immenses travaux et ses soins infatigables pour réparer les anciens désastres des Iles-de-France et de Bourbon, lui méritèrent la reconnaissance éternelle des habitans de ces contrées, parmi lesquels il demeura 6 ans. De retour en France en 1773, il y reçut le tribut d'éloges dû à ses services et à ses talens; et obtint, avec le cordon de St-Michel, une pension de 12,000 liv. Il m. en 1786, laissant de nombreux MSs., pleins de pensées utiles, de faits d'observations de tout genre, fruit de ses voyages et de ses méditations sur tout ce qui intéresse l'économie sociale. Les *Voyages d'un philosophe*, publiés sous son nom, sont un choix de fragmens tirés de ces MSs. Ils ont eu un gr. nombre d'édit.; la dernière, publiée à Paris en 1797, est précédée d'une *notice* sur sa vie par Dupont de Nemours. L'académie de Lyon mit au concours, en 1818, l'*éloge* de Pierre Poivre; et M. Torremberg, avocat, remporta le prix.

POIX (LOUIS de), capucin, de la maison de St-Honoré à Paris, né dans le diocèse d'Amiens en 1714, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues hébraïque, syriaque et chaldaïque, et conçut le plan d'une nouv. Bible polyglotte, plus parfaite que toutes celles qui existaient à cette époque. Quelques-uns de ses confrères entrèrent dans ses vues, et résolurent de partager ses ravaux. L'abbé de Villefroy, savant orientaliste, se mit à la tête de cette entreprise, et en devint le directeur. Le père L. de Poix rédigea, en 1768, un *mém.* à ce sujet, et m. en 1782. Il a publié en outre, en société avec ses confrères, Séraphin de Paris, Jérôme d'Arras, etc., les *Prières de Narsès, patriarche des Arméniens*, trad. en lat. et en franç., réimp. à la suite du *mém.* précédent; *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des liv. saints*, etc., Paris, 1755-64, 16 vol. in-12; *psalmorum Versio nova*, etc., ibid., 1762, in-12; *nouv. Version des psaumes, faite sur le texte hébreu*, ibid., 1762, in-12; *Réponse à la lettre de M...* (insérée dans le *Journal de Verdun*, fév. 1755), *contre les lettr. de l'abbé de Villefroy*, ibid., 1752, 2 vol. in-12; *Essai sur le livre de Job*, ib., 1768, in-12; l'*Ecclésiaste de Salomon*, trad. de l'héb., ibid., 1771, in-12; *Lettres spirit. sur la paix de l'âme*, ib., 1762, in-12; les *Prophéties d'Habacuc*, trad. de l'héb., ibid., 1775, 2 vol. in-12; les *Prophéties de Jérémie*, etc., ib., 1780, 6 vol. in-12; les *Prophéties de Baruch*, ib., 1788, in-12; *Traité de la joie*, 1768, in-12. Le P. de Poix et ses confrères avaient aussi composé un *Dictionn. arménien, latin, italien et français*, resté MS.

POLAILLON. V. LUMAGUE (Marie de).

POLAN (AMAND), en latin *Polanus*, théologien protestant, né à Oppaw, en Silésie, l'an 1561, m. à Bâle en 1610, a laissé des *comment.* lat. sur Ezéchiel, Daniel et Osée; des *dissert.*, des *thèses*, des *écrits* de controverse.

POLANO (PIERRE) fut élu doge de Venise, après la m. de Michieli, en 1130, et m. en 1148. Les histor. vénitiens le représentent comme un homme d'état prudent et ferme.

POLCASTRO (SIGISMOND de), médecin, né à Padoue vers l'an 1346, enseigna la médecine et la philosophie dans cette ville, et m. en 1440. On

cite, parmi les ouv. qu'il a laissés : *Commentariorum libri tres in Aphorismos Hippocratis; Commentarii in opera Galeni; de Febribus libri duo; de Venenis et eorum Cognitione libri duo; Quæstiones*, etc., Venise, 1506, in-fol.

POLE ou POOL. V. POLUS.

POLÉMON, philos. académique, né à Athènes, admis au nomb. des disciples de Xénocrate, devint son successeur, ne changea rien à sa doctrine, et m. vers l'an 272 avant J.-C. Ses ouv. étaient sans doute déjà perdus au temps de Laërce, puisqu'il n'en donna pas les titres dans la *vie* de ce philos. Polémon eut pour disciples Arcésilas, Cratès et Zénon, fondateur de la secte stoïque.

POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, et le servit de tous ses moyens dans la guerre contre les Parthes. Lorsque la guerre civile s'alluma entre Octave et Marc-Antoine, Polémon fit marcher des troupes au secours de son protect.; mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, il se réconcilia avec Octave, qui lui donna la souveraineté du Bosphore; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1 de J.-C. Il existe une médaille unique de ce prince, portant au revers une étoile avec la légende de Βασιλεως Πολεμωνος Ευσεβους. — POLÉMON II, son fils, lui succéda, et fut reconnu par l'emp. Caligula en l'an 39 de J.-C.

POLÉMON (ANT.), célèbre sophiste, né à Laodicée dans le Ier S. de l'ère chrét., d'une famille consulaire, ouvrit une école à Smyrne, et mérita par ses talens la bienveillance des emper. Trajan et Adrien. Mais il avait en même temps une telle vanité qu'il se croyait dispensé des moindres égards, même envers les princes et les rois. Il ne nous reste de lui que deux *déclamations*, qui ont été publiées pour la prem. fois en grec par Henri Estienne, avec les *harangues* d'Himerius et de quelques autres rhéteurs, Paris, 1567, in-4. Le P. Poussines a donné une édition séparée des *discours* de Polémon, avec une *version* latine, Toulouse, 1637, in-8. Philostrate, dans la *Vie de Polémon*, cite plusieurs autres *harangues* de ce sophiste; et Fabricius en indique douze, dont il donne les titres dans la *Biblioth. græca*, édit. de 1732.

POLÉMON, physiognomoniste, était Athénien, selon quelques auteurs, et antérieur à Origène, qui l'a cité dans le prem. livre de son ouv. contre Celse. Il nous reste de lui un *Traité de physiognomonie*, pub. pour la première fois par Camille Péruscus à la suite des *Histoires diverses* d'Elien, Rome, 1545, in-4. Fréd. Sylburge l'a ins. depuis dans le 6e vol. des *OEuvres* d'Aristote. Nicolas Petreius, de Corcyre, en a donné une *version* latine dans un *Recueil* de quelq. *opuscules* de Meletius, d'Hippocrate, etc., Venise, 1552, in-4; cette version a été réunie au texte grec dans l'édition des *Scriptores physiognomoniæ veteres*, Altenburg, 1780, in-8.

POLENI (GIOVANNI), célèbre physicien, antiq. et mathémat., né à Venise en 1683, m. à Padoue en 1761, fut membre de l'acad. roy. des sciences de Paris et de presque toutes les soc. sav. de l'Europe. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite : *de Motu aquæ mixto libri duo*, Leipsig, 1717, in-4; *de Castellis per quæ derivantur fluviorum latera convergentia*, ib., 1718, in-4, *Prælectio de mathesis utilitate*, ib., 1720, in-4; *Exercitationes vitruvianæ, seu Commentar. criticus de Vitruvii architecturâ*, Venise, 1739, in-4, etc.; une édit. de Frontinus, *de aquæ Ductibus*, avec un *comment.*, pub. à Padoue en 1722, in-4; des *supplémens* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1735, 5 vol. in-f. On peut consulter, pour plus de détails sur ce savant : *Memorie per la vita, gli studj e costumi del sign. Giov. Poleni*, Padoue, 1762, in-4; son *éloge* dans le *Recueil* de l'académie des sciences, année 1763; et le t. 12 des *Vitæ Italorum*, par Fabroni.

POLENTA (GUIDO NOVELLO DA), souverain de Ravenne dans le 14e S., conserva près de 50 ans l'autorité suprême; il la partageait avec ses deux fils Ostasio et Rambert, et avait marié sa fille Françoise à Jean Malatesti, l'un des seign. de Rimini. Le Dante a rendu cette princesse à jamais célèbre, en peignant avec un charme inimitable son amour et ses malheurs, qu'il lui fait raconter à elle-même. Guido de Polenta m. en 1323. Il cultiva la poésie, et l'on trouve de ses rimes dans le *Recueil* d'Allatius, dans la *Poetica* de Trissin, etc. — POLENTA (Ostasio Ier) fut seigneur de Ravenne et de Cervia de 1322 à 1346. Il poignarda son neveu Renaud, fils de Rambert, pour s'emparer de l'entière souveraineté, fut l'allié des marquis d'Este et l'ennemi de l'Eglise, jusqu'au 14 nov. 1346, qu'il mourut asphyxié par la vapeur des charbons allumés dans son appartement. — POLENTA (Bernardino), fils aîné et successeur du précéd. dans le gouvernem. de Ravenne, fut d'abord en butte à la haine de ses frères Pandolfe et Lambert, qui s'emparèrent de lui par trahison, le jetèrent dans un cachot, et se firent proclamer seigneurs de Ravenne. Mais Bernardino, ayant été remis ensuite en possession de son gouvernement, se vengea de ses frères en les faisant mourir. Il devint un odieux tyran, et m. détesté de ses sujets en 1359. — POLENTA (Guido II), fils et succ. de Bernardino, fit oublier autant qu'il était en son pouvoir les cruautés de son père. Il embrassa, en 1382, le parti de Louis Ier d'Anjou. Parvenu à une vieillesse assez avancée, il fut dépossédé par ses trois fils, et jeté dans une prison obscure, où il m., on ne sait à quelle époq. — POLENTA (Obizzo, Ostasio II et Pierre), co-seigneurs de Ravenne, fils et success. de Guido II, après avoir déposé leur père, étaient convenus de gouverner en commun; mais il paraît qu'Ostasio survécut peu à l'attentat par lequel il était parvenu au trône. Pierre étant mort aussi, Obizzo continua de régner jusqu'au 21 janvier 1431. — Son fils, Ostasio III de POLENTA, lui succéda; mais il ne tarda pas à être victime des querelles de ses voisins trop puissans. Les Vénitiens, dont il avait dû tour à tour embrasser et quitter la cause, devinrent ses ennemis les plus cruels; ils s'emparèrent de lui en 1441, et le firent mourir avec sa femme et son fils dans l'île de Candie, où ils avaient été transportés. Ainsi finit la maison de Polenta, après avoir régné 166 ans à Ravenne.

POLENTONE (SECCO ou XICO), littérateur, né à Padoue vers la fin du 14e S., fut nommé chancelier du sénat en 1413, et m. en 1463. Le plus considérable de ses ouvr., intit. *de Scriptoribus illustribus lat. linguæ*, n'a point été pub., mais on en a extrait les *vies* de Sénèque et de Pétrarque. Il a aussi donné : *Lusus ebriorum*, comédie en prose latine, et divers autres ouv. sur lesquels on trouvera des détails dans l'*Historia gymnasii patavini* de Papadopoli et dans la *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis* de Fabricius.

POLHEM (CHRISTOPHE), mécanicien suédois, né en 1661 à Visby, en Gotland, m. en 1751, se distingua par un grand nombre d'inventions aussi ingénieuses qu'utiles. Le canal de Trollbaetta, et le bassin de réparation de Carlscrona ont été établis d'après ses plans. Il était membre de l'acad. des sciences de Stockholm, et a fourni à cette société plus. *mém.* intéressans.

POLI (MARTIN), chimiste, né à Lucques en 1662, mort à Paris en 1714, eut à Rome un laboratoire public de chimie qui fut très-fréquenté. Ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur, et le titre de son ingénieur; mais, préférant l'intérêt du genre humain à son intérêt privé, il ne voulut point se

servir du secret. On a de Poli une apologie des acides sous ce titre : *il Triomfo degli acidi*, Rome, 1706, in-4.

POLICLÈTE. V. POLYCLÈTE.

POLIDORE. V. CARAVAGE.

POLIER (GEORGE de), prof. de grec, de morale et d'hébreu, à Lausanne, où il naquit en 1675, m. vers 1760, a laissé : *Pensées chrétiennes*, 1747, in-8 ; *Systema antiquitatum hebraïcarum rhetorica sacra; Nouveau-Testament mis en catéchisme*, Amsterdam, 1756, 6 vol. in-8. — Ant. de POLIER de ST-GERMAIN, parent du précéd., né à Lausanne en 1705, m. en 1797, a laissé les ouvr. suiv. : *du Gouvernement des Maures*, Lausanne, 1784, in-8 ; *Essai sur le projet de paix perpétuelle*, ib., 1788, in-8 ; *Coup d'OEil sur ma patrie*, ib., 1795, in-8. — POLIER (Ant.-Louis-Henri de), de la famille des préc., colonel dans l'Inde, membre de la soc. asiatique de Calcutta, né à Lausanne en 1741, étudia à fond la religion et l'histoire des Indous, et rapporta en Europe de nombreux MSs, d'où l'on a tiré l'ouv. intit. : *Mythologie des Indous*, publ. à Paris en 1809, 2 vol. in-8. Polier s'était fixé en 1792 dans une propriété qu'il avait achetée aux environs d'Avignon ; il y fut attaqué par une bande de brigands, et périt sous leurs coups le 9 février 1795. La riche collection de peintures indiennes et de MSs. orientaux qu'il avait formée dans l'Inde échappa heureusement au pillage, et la Biblioth. du Roi acquit ensuite ces MSs., au nombre de 42.

POLIGNAC (MELCHIOR de), card., né au Puy en Velay, en 1661, d'une très-ancienne maison d'Auvergne, obtint une grande célébrité par ses talens politiques et son mérite littéraire. Chargé d'abord d'importantes négociations à Rome en 1689, il fut nommé en 1693 ambassad. en Pologne, et fit élire roi de ce royaume le prince de Conti en 1696. Cette élect. n'ayant point eu son effet, Louis XIV envoya son mandataire en exil, et l'y retint pend. 4 années. Rappelé à la cour en 1702, Polignac y reparut avec un nouvel éclat, fut nommé auditeur de Rote en 1706, plénipotentiaire en Hollande dans les années 1710, 1712 et 1713, et obtint à son retour, avec le chapeau de card., le titre de maître de la chapelle du roi. Exilé de nouveau pendant la régence, il ne fut rappelé qu'en 1721. Il alla à Rome en 1724 pour l'élection de Benoît XIII, et y resta pendant 8 ans chargé des affaires de France. Il revint enfin en 1730 jouir du repos que semblait réclamer sa vieillesse, et m. à Paris en 1741. Il avait été nommé archev. d'Auch, en 1726, et fait commandeur des ordres du roi en 1728. Les honneurs littéraires s'étaient aussi accumulés sur sa tête. Après avoir remplacé Bossuet à l'acad. franç. en 1704, il fut nommé membre de l'académie des sciences en 1715, et de celle des belles-lettres en 1717. On a de lui le poème intit. *Anti-Lucretius, seu de Deo et Naturâ, lib. IX*, pub. en 1745, 2 v. in-8, trad. en franç. par Bougainville, Paris, 1749, 2 vol. in-8 ; et en vers ital., par F.-M. Ricci, 1767, 3 vol. in-4. « Brillant orateur dans les langues lat. et franç., estimé comme poète (en latin seulement), dit un biographe, le cardinal de Polignac s'occupait encore avec succès de physique, de mathém. et d'antiq. » Son *éloge* a été composé par M. de Boze (*Recueil* de l'académie des inscriptions) ; par M. de Mairan (*Recueil* de l'acad. des sciences) ; par le P. Charlevoix (*Mém. de Trévoux*, juin, 1742) ; et sa *vie* a été publiée par le P. Chrys. Faucher, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POLIGNAC (YOLANDE-MARTINE-GABRIELLE DE POLASTRON, duchesse de), gouvernante des enfans de France, avait épousé en 1767 le comte Jules, depuis duc de Polignac, mort en Russie en 1817. Les grâces dont elle était douée, et la solidité de son esprit, lui gagnèrent l'amitié de la reine Marie-Antoinette. Elle jouit du plus haut crédit auprès de cette princ.; mais bientôt l'envie et la calomnie se déchaînèrent contre elle ; et lorsque la révolution éclata, on lui attribua une partie des maux qui pesaient sur la France. Obligée de se soustraire à la fureur populaire, Mme de Polignac se rendit à Vienne avec sa famille, et m. dans cette ville le 9 déc. 1793, à l'âge de 44 ans.

POLINI (l'abbé CHARLES), né à Brescia en 1688, m. en 1756, a pub., avec le P. Ansaldi, *de juris divini et naturalis Origine*, Brescia, 1750.

POLINIER (J.), ecclésiastique, né à Pézenas en 1646, m. en 1727, a pub. : *Explication littérale et morale des évangiles de St Matthieu et de St Marc, de St Luc et de St Jean*, 1699, 1702, 5 vol. in-8 ; *Paraphrase courte*, ou *Traduction des psaumes de David avec des argumens et des réflexions*, Paris, 1698, 3 vol. in-12.

POLINIÈRE (PIERRE), physicien, né à Coulonces (Normandie) en 1671, cultiva d'abord les mathématiq., et publia des *élém.* de cette science en 1705. Entraîné ensuite vers l'étude de la physique et des autres sciences naturelles, il résolut de les ramener à l'expérience, suivant le système de Bacon et de Descartes, et il ouvrit à cet effet au collége d'Harcourt un cours de physique expérimentale. Les savans donnèrent de justes éloges à cette entreprise nouv., qui eut le plus gr. succès. Le duc d'Orléans, régent, et le jeune roi Louis XV, assistèrent successivement aux leçons de Polinière, ainsi que toute la cour. Uniquem. occupé des progrès de la science, le professeur ne pensa jamais à ses intérêts particuliers, et m. en 1734. Si on ne doit pas le placer parmi les hommes qui ont fait faire de grands pas à la physique, il faut du moins lui accorder le mérite d'avoir bien saisi les idées des autres, et de les avoir traduites en expériences. Il fut le prédécesseur de l'abbé Nollet (*v.* ce nom), qui lui doit beaucoup. On a de Polinière, outre les *Elém. de mathémat.* dont nous avons déjà parlé, et qui sont peu estimés, un cours d'*Expér. de phys.*, dont la 5e édit. parut en 1741, 2 vol. in-12.

POLISIUS (MELCHIOR), médecin, de l'école de Padoue, né en 1600 à Jauer, dans la Silésie, vint se fixer à Francfort-sur-l'Oder, où il m. en 1671, après avoir rempli une chaire de médec. pendant 36 ans. On ne connaît de lui que 4 *opusc.* academ., sans intérêt. — SAMUEL-GODEFROY, son fils, m. en 1700, médecin de la ville de Francfort-sur-l'Oder, lieu de sa naissance, et membre de l'académie des curieux de la nature, sous le nom d'*Homère*, a fourni aux *mém.* de cette société savante un certain nombre d'observations. L'un de ces opuscules fut ensuite publié à part sous le titre suivant *Myrrhologia, seu myrrhæ Disquisit., curiosa*, Nuremberg, 1688, in-4.

POLITI (LANCELOT). V. CATARINO.

POLITIEN ou POLIZIANO (ANGE), célèbre littérateur italien, né en 1454 à Monte-Pulciano en Toscane, professa avec un grand succès la littérature grecque et latine à Florence, obtint par ses talens la faveur des Médicis, qui le comblèrent de biens, et m. en 1494. On a de lui : *Hist. de la conjuration des Pazzi* (en lat.), Florence, 1478, in-4 ; Naples, 1769, in-4 ; une traduction latine d'*Hérodien* ; un livre d'*épigr.* grecques ; la traduction latine de plusieurs poètes et historiens grecs ; deux livres d'*épîtres* latines ; quelques petits *Traités de philosophie* ; un *Traité de la colère; commentaires* sur les *Pandectes* de Justinien ; quatre *poèmes* bucoliques, tous en latin, et d'autres ouvr.; *Canzoni a ballo*, imp. avec celles de Laurent Médicis, Florence, 1568, in-4 ; *Stanze*, 1537, in-12 ; 1759, in-8, et d'autres ouv. italiens. Le recueil des *OEuv.* de Politien a paru à Bologne en 1494, in-4. Il a été réimprimé à Venise en 1498, in-fol.; Lyon, 1545, 2 v. in-8 ; Bâle, 1553, in-f., etc. — Quatre autres écrivains ont porté le nom de POLITIEN ou POLIZIANO. — Bartolomeo POLIZIANO, qui fut l'un des secrétaires du pape Martin V, et contemporain de

Léonard Arétin, du Pogge et de Francesco Barbaro. Ils en ont parlé comme d'un littérat., connu alors par des poésies et d'autres product. — Giov.-Angelo POLIZIANO, né aussi à Monte-Pulciano, et qui vint enseigner la logique à Poitiers vers le commencement du 17e S. — Antonio-Lorenzo POLIZIANO, qui, après avoir professé la logique à Pise, se fixa à Padoue en 1604, et publia un dialogue *de Risu*; un traité *de Cœlis eorumque Motibus*, et un livre *de Naturâ logicæ*. — Giovanni-Maria POLUZIANO ou POLIZIANO, en latin *de Polluciis*, religieux carme, savant théologien, qui florissait vers 1490, a laissé : *Vita del B. Alberto da Trapani e i suoi miracoli*, publ. par Surius, dans ses *Vies des Saints; Constitutiones carmelitarum*, Venise, 1499; *Vexillum et Mare magnum ordinis carmeliti; Orationes, Epistolæ*, *Sermones quadragesimales*, etc.

POLITIUS (ANT.), médecin sicilien, m. postérieurement à 1625, après avoir exercé son art à Palerme, où il devint médecin de l'inquisit., a laissé, entre autres ouvrages : *de quintâ Essentiâ solutivâ*, etc., Palerme, 1613, in-4; *Apologia de anevrysmate prætenso pro marchione de Yeraci*, ibidem, 1620, in-4; *de Febrib. pestil. grassantibus Panormi Consulatio*, ibid, 1625, in-4.

POLLAIUOLO (ANTOINE), peintre, sculpteur, orfévre et graveur, né à Florence en 1426, mort en 1498, a laissé un grand nombre d'ouvrages dans les différens genres qu'il avait embrassés. On cite de lui (en peinture), le portrait de *Poggio*, qu'il fit d'après nature, et le tableau de *Saint-Sébastien*, dans la chapelle des Pucci; plusieurs bas-reliefs en argent pour l'autel de l'église de Saint-Jean à Florence, le *Mausolée* (en bronze) de *Sixte IV*; et les planches suiv., gravées au burin : *Hercule étouffant Antée*, in-8; *Hercule emportant une colonne*, in-8; *Combat de dix hommes nus à l'épée*, d'une grande dimension en travers, et connu des amateurs sous le nom de *gli Ignudi*.

POLLAIUOLO (SIMON). V. CRONACA.

POLLICH (JEAN-ADAM), naturaliste allemand, né en 1740 à Lautern, mort en 1780, consacra dix années à parcourir le Palatinat pour recueillir tous les élémens d'une *flore* de ce pays, et publia cet ouvrage sous le titre de *Historia plantarum in Palatinatu electorali sponte nascentium*, etc., Manheim, 1776, 3 vol. in-8. Il s'occupa aussi d'entomologie, et nous avons de lui : *Beschreibung einiger insecten*, etc., ou *Description de quelques insectes non décrits par Linné, et qui se trouvent dans les environs de Weilbourg* (dans les *Mém.* de la société économique du Palatinat pour 1779); *Descriptio insectorum palatinorum* (nouv. Actes de l'académie des curieux de la nature, t. 7). — Martin POLLICH, surnommé *Mellerstadius*, du nom de son lieu natal, dans la Franconie, accompagna en 1493 dans la Terre-Sainte, comme méd., Frédéric III, électeur de Saxe, à qui il sauva la vie dans un gr. danger. Revenu en Europe, il professa d'abord à Leipsig, puis devint rect. de l'université de Wittemberg lors de sa fondation (1502), par ce même électeur. Il y remplit successivement les chaires de théologie scholastique et de médecine, jusqu'à sa mort, arrivée en 1513. Supérieur à son époque, il attaqua avec force l'arabisme alors dominant dans les écoles, et, entre autres écrits de controverse sur ce sujet, il a laissé *Responsio ad superadditos errores Simonis Pistorii de malo franco*, Leipsig, 1501, in-4.

POLLINI (JÉROME), religieux de l'ordre de St-Dominique, né à Florence, mort en 1601, a laissé *Istoria ecclesiastica della rivoluzione d'Inghilterra, in quattro libri, ne' quali si tratta di quello ch'e avvenuto in quell' isola da che Arrigo ottavo commenciò a pensare di repudiar Caterina, sua legitima moglie, infino a quelli ultimi anni di Lizabeta, ultima sua figliuola, raccolta da gravissimi scrittori, ne meno di quella nazione che d'altre*, Rome, 1594, 1 vol. in-4. La reine Elisabeth fit brûler cet ouvrage. Il y en eut une seconde édition à Bologne, aussi in-4. On a encore du même aut. *Vita della B. Margherita di Castello, suora del terzo ordine di S. Domenico*, Pérouse, 1601, in-8.

POLLION (CAIUS ASINIUS), l'un des plus célèbres orateurs du barreau de l'ancienne Rome, s'attacha d'abord à Pompée, comme tous les sincères amis de la république; mais plus tard la nécessité le jeta, contre son inclination, dans le parti de César, qu'il suivit dans les champs de Pharsale. Après la m. de ce grand homme, il se rangea sous les drapeaux d'Antoine, qui lui donna le commandement des légions stationnées dans les environs de Mantoue. Ce fut dans ce poste qu'il eut le bonheur de sauver les jours et la fortune de Virgile, dont il devint le premier protecteur. Nommé consul l'an de Rome 714 (40 ans avant J.-C.), il fut contraint, par les vexations continuelles des triumvirs, d'abdiquer la même année. Il fut envoyé cependant contre les Dalmates révoltés, leur enleva la ville de Salone, et obtint à son retour les honneurs du triomphe. Bientôt, rebuté de servir Antoine, il cessa de prendre part aux affaires publiq. On présume que ce fut alors qu'il entreprit d'écrire l'histoire des guerres civiles. L'on sait qu'Horace tenta de le détourner de ce projet par une ode magnifique. Pollion recommença, sous Auguste, à fréquenter le barreau, et ouvrit une école de déclamation. Il m. à sa maison de campagne de Tusculum, vers l'an 756 (la 3e année depuis J.-C.), à l'âge de 80 ans. Il est le premier qui ait établi dans Rome une bibliothèq. ouverte à tout le monde. Outre l'*Hist. des guerres civ. de Rome*, *en* 27 *liv.*, il avait composé un grand nombre de *harangues*, des *tragédies*, et un *livre* contre l'historien Salluste; mais il ne nous reste de lui que trois *lettres*, parmi celles de Cicéron. — POLLION (Trebellius), l'un des écrivains de l'*Hist. auguste*, florissait à Rome, sous le règne de Constance Chlore, vers l'an 300 de notre ère. Il ne nous reste de ses écrits qu'une partie, qui comprend la fin du *règne* de Valérien, les *vies* des 2 Gallien, celles des 30 tyrans qui se disputèrent tour à tour l'autorité sous ces princes, et enfin la *vie* ou plutôt le *panégyrique* de Claude-le-Gothique, aïeul de Constance. Malgré de grands défauts, son *Hist.* est précieuse par une foule de détails qu'on chercherait vainement ailleurs. On la trouve à la suite des *fragmens* de J. Capitolin, dans le recueil des *Historiæ augustæ Scriptores*.

POLLNITZ. V. POELLNITZ.

POLLUCHE (DANIEL), historien et antiquaire, né à Orléans, en 1689, d'une ancienne famille de cette ville, s'appliqua dès sa jeunesse à recueillir et étudier les monumens qui pouvaient servir à faire connaître ou illustrer sa patrie. Il avait conçu, et commençait à exécuter le plan d'un grand travail sur la province de l'Orléanais; mais il ne put terminer cette entreprise, et m. en 1768. On a de lui *Descr. de la ville et des environs d'Orléans*, avec des *remarq. hist.*, Orléans, 1736, in-8. M. Beauvais de Préau, neveu de l'auteur (et père de l'auteur de cet article), en donna une édition nouvelle sous le titre d'*Essais historiq. sur Orléans*, ibid., 1778, in-8, précédés d'une *notice* sur la *vie* de Polluche, avec le *catalogue* de ses ouvrages, dont plusieurs sont restés inédits. Nous citerons encore les opuscules suivans : *Dissert. sur une médaille de Posthume*, 1726, in-12; *Descript. de l'entrée des évêq. d'Orléans*, 1734, in-8; *Dissertat. sur le GENABUM* (de D. Duplessis), avec des *remarq.* sur la Pucelle d'Orléans, 1750, in-8; *Problème histor. sur la Pucelle d'Orléans*, 1750, in-8; plus. autres *dissertat.*, insérées dans *le Mercure*, et les *Mém.* de Trévoux.

POLLUX, frère de Castor. V. CASTOR.

POLLUX (JULIUS), grammairien et sophiste cé-

lèbre du siècle de Marc-Aurèle, né vers la fin du règne d'Adrien à Naucratis, en Egypte, vint à Rome s'initier, sous Adrien de Tyr, aux secrets de l'art oratoire, ou plutôt de l'art sophistique. Il balança bientôt la réputation de son maître, vit accourir à ses leçons une foule de disciples, et fut choisi par le sage Marc-Aurèle pour être un des instituteurs du jeune Commode. A la m. d'Adrien de Tyr, il fut honoré par son élève, devenu emper., de la chaire d'éloquence d'Athènes, que l'on n'avait coutume d'accorder qu'aux sophistes les plus distingués de leur siècle. C'est là que Pollux m. à l'âge de 58 ans, peu de temps après la m. du prince, son protect. Il laissait un assez grand nomb. d'ouv., dont Suidas nous a transmis les titres, mais parmi lesquels nous ne citerons que son *Lexique*, en 10 liv., dédié à Commode, et connu sous le nom d'*Onomasticon*. Ce liv., le seul du genre onomasticographique, et le seul de Pollux que nous possédions aujourd'hui, a eu plus. éditions ; mais il n'en est qu'une dont on puisse se servir, c'est celle de Wetstein, faite par Lederlin et Hemsterhuys, Amsterdam, 1706, 2 v. in fol. — POLLUX (Julius), hist. grec, souvent confondu avec le grammairien dont l'article précède, lui est pourtant postér. de plus de deux siècles, puisqu'il florissait sous le règne de Valens, dans l'Orient Il est aut. d'une *chronique* qui commence à l'origine du monde, et dont le texte grec a été mis au jour, pour la prem. fois, accompagné d'une version latine, par Ignace Hardt, sous ce tit. *Historia physica, seu Chronicon ab origine mundi usque ad Valentis tempora, cum lectionibus variis et notis*, Munich, 1792, in-8 de 423 pages. J.-B. Bianconi en avait déjà donné une traduction lat., Bologne, 1779, in-fol. de 209 pages, sous ce tit. : *Anonymi scriptoris Historia sacra ab orbe condito ad Valentinianum*, etc.

POLO (MARCO), en français *Marc Paul*, voyag. vénitien, né vers 1250, est célèb. par la singularité de ses aventur., l'étendue des pays qu'il parcourut, et l'influence qu'eut la relation de ses voyages sur les progrès de la navigation et du commerce. Fils d'un noble vénitien, qui avait embrassé la carrière du commerce et voyagé long-temps en Orient, il accompagna son père et son oncle dans une nouv. excursion qu'ils entreprirent en 1271. Après avoir séjourné en Tartarie et en Chine, parcouru l'Océan indien, visité plus. contrées de l'Inde, de la Perse, de l'Asie-Mineure, Marc Paul revint à Venise avec sa famille en 1295, et reçut peu de mois après le commandement d'une des galères de la flotte vénitienne, que la république venait d'équiper pour repousser l'agress. des Génois. Blessé et fait prisonn. dans cette campagne, notre voyageur fut conduit à Gènes, où, pour charmer les ennuis de sa captivité, il dicta à l'un de ses compagnons d'infortune la relation de ses voyag. Ayant enfin obtenu sa liberté, après de longues et infructueuses sollicitations de sa famille, il revint à Venise, s'y maria, et m. vers l'an 1323. La *relation* des voyages de Marc Paul, écrite en 1298, et dont il circula d'abord plus. copies, fut traduite en div. langues, et lue avec avidité dans le 14e S., bien qu'on y ajoutât peu de foi. Il existe un certain nomb. de MSs., tant de l'original que des traductions, dans les principales bibliothèques de l'Europe. La prem. des éditions (traduction latine) parut in-4, sans date, mais présumée imp. à Rome ou à Venise en 1484 ; et la meilleure de ces mêmes édit. latines est celle d'André Muller, Berlin, 1671, in-4. Les éditions en italien ou en dialecte vénit. sont les plus nombreuses. La prem. fut publ. à Venise en 1496, in-8. La meilleure des traductions italiennes est celle qui parut à Venise en 1553 et 1583, in-fol., dans le t. 2 de la *Collect.* de Ramusio. Il existe une traduction portugaise, deux espagnoles, trois allemandes, trois françaises (la meilleure et la plus récente est celle publiée en 1824, dans le t. 1, in-4, du *Recueil de voyages et Mém. de la société de géographie*, précédés d'une *introduct.*, par M. Roux, memb. de cette société); enfin, sept traductions anglaises, dont la meilleure est celle de M. Marsden, 1818, in-4.

POLO (GASPAR GIL). V. GIL POLO.

POLOGNE (la), appelée anciennement Scythie d'Europe, n'eut point de rois avant le 6e siècle de l'ère vulgaire. Ses habitans, jusque-là barbares et sans lois, étendirent leurs conquêt., ou plutôt leurs brigandag., du Tanaïs à la Vistule, et du Pont-Euxin à la mer Baltique, et envahirent même la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, la Poméranie et les marches brandebourgeoises. Ils prirent le nom de Polonais vers 550; mais, à partir de cette époque, chaq. siècle amena pour eux la perte de quelqu'une des provinces conquises par leurs pères. En 551, Leck, Lesko ou Lech, frère d'un duc de Bohême, entreprit de les arracher à leurs habitudes vagabond., et y réussit. Gnesne, la prem. ville de Pologne, prit la place d'une forêt, et Leck devint, sous le tit. de duc, le chef de la nation qu'il venait de créer. Il ne laissa point de postérité, et, après sa m., le gouv. fut remis entre les mains de douze puissans seigneurs, dont l'administration ne fut pas sans gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs détermina le peuple à élire Cracus ou Grack, seul duc, l'an 700. L'empereur Othon III donna, en 999, le tit. de roi à Boleslas, qui n'avait porté jusqu'alors que celui de duc, comme ses prédécesseurs, et qui crut devoir faire hommage à l'empire de sa nouv. couronne. Quelques années après, le pape Sylvestre II conféra aussi le tit. de roi au prince polon., prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Les peuples de Pologne mirent d'accord l'empire et la saint siége, en s'emparant de de la puissance élective. Le gouvernem. fut mixte, et les élemens qui le composèrent furent la monarchie et l'aristocratie. La masse de la nation n'y entra pour rien. Aussi, malgré le territoire considér. sur lequel elle s'étendait, cette républiq., dont les nobles étaient le seul appui, se trouva sans force intér., sans places de défense, presque sans armée, et livrée à des dissensions intestines qui la perdirent. L'Autriche, la Prusse et la Russie ouvrirent les yeux sur cette proie si riche, et en firent un premier partage entre elles en 1772. Elles achevèrent leur ouv. en 1796, malgré les généreux efforts des patriotes, dont Kosciuszko fut le héros (*v.* CATHERINE II, FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, KOSCIUSZKO et Jos. PONIATOWSKI). Les victoires et les promesses évasives de Buonaparte firent concevoir un moment aux Polonais, en 1806, l'espérance de sortir de l'état d'humiliat. où ils étaient tombés; mais le traité de Tilsitt (9 juillet 1807) vint détruire toutes ces illusions. Aux termes de ce traité, la ville de Dantzig fut déclarée libre. Une portion des provinces, usurpées jadis par la Prusse, fut érigée en duché de Varsovie. Le reste de ces provinces fut annexé au nouveau royaume de Westphalie, créé pour Jérôme Buonaparte ; mais, loin d'enlever à la Russie et à l'Autriche les provinces que les partages antérieurs leur avaient données, le traité accrut la part de la Russie, et maintint dans son intégrité celle de l'Autriche. Le duché de Varsovie, qui composa seul la nouvelle Pologne, fut donné à l'élect. de Saxe, et demeura réellement un départem. de la France. La guerre qui éclata en 1809 entre Buonaparte et l'Autriche eut pour résultat de donner à la Pologne, par le traité de Vienne, un agrandissement sensible, mais non le bonheur ni la liberté. En 1812, lors de la guerre de Russie, les malheureux Polonais se levèrent de nouveau pour reconquérir leur indépendance, et implorèrent l'appui du conquérant, qui avait besoin d'eux, et leur répondit par des promesses insignifiantes. Ils n'en montrèrent pas moins de zèle pour sa cause dans l'épouvantable déroute de 1813 (*v.* Joseph PONIATOWSKI). Ils espéraient sans doute que la fortune reviendrait se pla-

cer sous les drapeaux qu'elle avait tant de fois suivis ; mais il est plus que probable que, si le despote de la France eût enfin triomphé, jamais il n'eût voulu renoncer à être aussi le dominateur de la Pologne. D'après le congrès de Vienne (1814), le duché de Varsovie, à l'exception de quelq. provinces, fut réuni à l'empire de Russie. La portion du même duché accordée à la Prusse prit le nom de *grand-duché de Posen*. La propriété des salines de Wieliezka fut cédée à l'Autriche. Cracovie fut déclarée ville libre et neutre sous la protection des trois puissances. L'emper. Alexandre, resté possess. de la plus grande partie de ce malheureux état, qui prit le nom de royaume, s'appliqua à faire oublier à ses nouv. sujets leur dépendance. Son success. semble se proposer de marcher dans les mêmes voies de sagesse et d'humanité.

Liste des ducs et rois de Pologne, avec les dates de leur avènement. (*N. B.* Leur histoire ne commence à être assurée que vers le milieu du 9[e] S.) :

DUCS.

550 Leck I[er].
700 Grack ou Cracus. Leck II.
740 Venda, reine. *Les douze Palatins gouvernent.*
760 Premislas ou Lesko I[er]. *Interrègne.*
804 Lesko II.
810 Lesko III.
815 Popiel I[er].
823 Popiel II. *Interrègne.*
842 Piast.
861 Ziemovit.
892 Lesko IV.
913 Ziemomislas.
964 Micislas I[er], *qui se fait chrét. en* 966.
999 Boleslas I[er].
1025 Micislas II.
1037 *Interrègne.*
1041 Casimir.
1058 Boleslas II.
1081 Uladislas.
1102 Boleslas III.
1138 Uladislas II.
1146 Boleslas IV.
1173 Micislas III, *déposé.*
1177 Casimir II.
1194 Lesko V.
1200 Micislas III, *rétabli.*
1200 Lesko V, *rétabli.*
1202 Uladislas III.
1206 Lesko V, *rétabli pour la* 3[e] *fois.*
1227 Boleslas V.
1279 Lesko VI.
1289 *Interrègne.*

ROIS.

1295 Premislas II.
1296 Uladislas IV, *chassé.*
1300 Venceslas III, *de Bohême.*
1304 Uladislas IV, *rétabli.*
1333 Casimir III, *le Grand.*
1370 Louis, *roi de Hongrie.*
1382 *Interrègne.*
1386 Uladislas V Jagellon, *duc de Lithuanie*, et Hedwige.
1434 Uladislas VI.
1445 Casimir IV.
1492 Jean-Albert.
1501 Alexandre.
1506 Sigismond I[er].
1548 Sigismond II, Auguste.
1572 *Interrègne.*
1574 Henri d'Anjou.
1576 Etienne Battori, *prince de Transylvanie.*
1587 Sigismond III, *roi de Suède.*
1632 Uladislas VII.
1648 Jean-Casimir.
1669 Michel I[er].
1674 Jean Sobieski.
1697 Frédéric-Auguste I[er].
1704 Stanislas I[er].
1709 Frédéric-Auguste, *rétabli.*
1733 Stanislas, *élu de nouveau. Il abdique.*
1733 Frédéric-Auguste II.
1764 Stanislas-Auguste. *Il abdiq. en* 1795, *et la Pologne est partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse.*
1807 *Le duché de Varsovie, formant un cinquième de l'ancienne Pologne, est cédé par le roi de Prusse à Frédéric-Auguste III, roi de Saxe.*
1814 *La Pologne est de nouveau érigée en royaume. Alexandre I[er], empereur de Russie, prend le titre de roi de cet état.*

POLTROT DE MÉRÉ (JEAN), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, suivit d'abord en Espagne le baron d'Aubeterre, fit le métier d'espion pendant la guerre entre les deux nations, s'attacha ensuite à Soubise, devint un des plus zélés partisans du parti protestant, et fut, en 1563, l'assassin du duc de Guise près d'Orléans. Arrêté dès le lendemain, il fut livré au parlement, qui le condamna à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, et écartelé.

POLUS (RENAUD POLE ou POOL, plus connu sous le nom de), cardinal, archev. de Canterbury, légat apostoliq. en Anglet., né en 1500 à Stowerton-Castle, dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Edouard IV. Henri VIII eut d'abord pour lui de l'amitié ; mais Polus ayant écrit contre son changement de religion, ce prince le persécuta, mit sa tête à prix, et fit condamner à mort sa mère, son frère et plusieurs de ses amis. Le pape Paul III lui donna des gardes. A la mort de ce pontife, Polus eut beaucoup de voix pour lui succéder ; mais il fut exclu par la brigue des vieux cardinaux. Après avoir été employé dans diverses légat., et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie, qui le fit archevêque de Canterbury et président du conseil royal. Cet illustre prélat mourut à Lond. en 1558. On a de lui : *Pro unitate eccles. ad Henricum VIII*, Rome, sans date, in-fol. ; *Orazione della pace a Carlo quinto*, ibid., 1558, in-4 ; *de Concilio*, ib., 1562, in-4 ; Louvain, 1567, in-fol. ; *de summi pontificis Officio et Potestate*, Louvain, 1569, in-8 ; *Reformatio Angliæ*, Rome, 1556, 1562 ; Louvain, 1569, in-8 ; *Tractatus de justificatione*, Louvain, 1569 ; divers *discours*, prononcés soit au parlement, soit devant l'emper., ou adressés au pape Jules III. La *vie* du cardinal Polus a été écrite en italien par Beccadelli et par le cardinal Guerini (Brescia, 1744-57, 5 vol. in-4, avec plus. *lettres*) ; et en anglais par Th. Philips, 2[e] édit., Londres, 1769, 2 vol. in-8.

POLYBE, célèbre histor. grec, fils de Lycortas, celui qui fut chef de la ligue achéenne après Aratus et Philopœmen, fut choisi avec son père, l'an 181 av. J.-C., pour faire partie d'une ambassade que les Achéens voulaient envoyer à Ptolémée Epiphane, mais qui n'eut point lieu, parce que ce prince m. au moment où elle se disposait à partir. Nous rappelons néanmoins cette circonstance, dont la date est un des renseignemens sur lesquels on peut s'appuyer pour connaître à peu près l'époque où naquit Polybe. C'est là un point qui a fourni matière à de grandes discussions, et sur lequel on a été loin de s'accorder. Nous nous en rapporterons de préférence au savant et judicieux M. Daunou. Selon lui, le seul fait bien établi est que Polybe avait en 181 moins de 30 ans, et probablem. plus de 20 : il serait donc né entre 210 et 200. Plutarque nous apprend que le fils de Lycortas fut formé aux fonctions publiques par les leçons et les exemples de Philopœmen, et qu'aux funérailles de ce grand homme il porta l'urne qui renfermait ses cendres. Voilà pour sa prem. éducation et pour ses premiers pas dans la carrière. Le reste de sa vie ne nous est guère connu que par ce qu'il en raconte lui-même dans le seul ouvrage qui nous reste de lui, et dont nous parlerons plus bas. On y voit, entre autres choses, que, lors de la guerre qui éclata entre les Romains et Persée, roi de Macédoine, il fut d'abord d'avis, ainsi que son père, de garder la neutralité, et que néanmoins il prit, en 174, le commandement d'un corps de cavalerie achéenne envoyé au secours des Romains. Plus tard, l'an 166, il vint à Rome avec mille de ses compatriotes, accusés, ainsi que lui, de s'être montrés peu dévoués à la cause des Romains dans cette même guerre de Macédoine. Tandis que ses compagnons d'infortune étaient exilés et dispersés dans les villes d'Italie, il

obtint seul la permission de rester à Rome, grâce aux bons offices des deux jeunes fils de Paul-Emile. Il s'attacha aux deux frères, surtout à Publius Æmilianus Scipion, le futur destructeur de Carthage et de Numance, et le forma, non comme pédagogue, mais comme ami, à toutes les vertus : ce témoignage lui a été rendu par plus. histor. Il y avait près de 17 ans qu'il était à Rome, lorsqu'en sa faveur, par les sollicitations de son jeune ami auprès de Caton, et les instances de celui-ci auprès du sénat, les Achéens obtinrent enfin la liberté de retourner dans leur patrie (l'an 150). Polybe voyagea alors en Afrique, en Espagne, dans les Gaules et sur les mers qui environnent ces contrées, dans le but de corriger les fautes des descriptions pub. par les anciens, et d'offrir aux Grecs de plus sûres connaissances. On sait encore qu'en 147 et 146, il accompagnait Scipion au siége de Carthage, et qu'après la ruine de cette ville, il accourut d'Afrique en Grèce pour sauver, s'il était possible, sa patrie du désastre qui la menaçait; mais il n'arriva qu'après la prise de Corinthe. L'an 145, les députés ou intendans de Rome en Achaïe le chargèrent de parcourir les villes, de juger les différends qui s'y étaient élevés, d'accoutumer les habitans au régime politique et aux lois nouvelles qu'on venait de leur imposer. Il s'acquitta de ces fonctions avec un zèle que ses concitoyens récompensèrent par des statues. Nous ne nous arrêterons pas aux autres évènemens de sa vie, sur lesquels on n'a que peu de données fort incertaines ; et nous ne pouvons offrir sur sa mort d'autres renseignemens que ceux que présentent ces paroles de Lucien : « Polybe, » fils de Lycortas, Mégalopolitain, revenait de la » campagne ; il tomba de cheval, fut malade, et » m. à l'âge de 82 ans. » Il n'y a pas moyen de dater autrement sa mort, puisque la date précise de sa naissance nous est restée inconnue. Sur 5 ouvr. qu'il avait laissés, 4 se sont perdus ; ce sont : l'*Histoire de Numance*, la *Vie de Philopœmen*, des *Comment. sur la tactique* et un *Traité de l'habitation sous l'équateur ;* un seul nous est parvenu, seulement en partie, c'est son *Hist. générale*. Des 40 livres dont se composait cet ouv., nous ne possédons que les 5 prem., d'assez longs fragmens des 12 suiv., et ce que l'emp. Constantin Porphyrogénète, au 10e S., avait fait extraire tant de ces 17 liv. que des autres. Les années 220 et 167 av. J.-C. sont les limites de l'espace qui s'y trouve parcouru : il faut remarquer toutefois que les 2 prem. livres ne sont qu'une introduction qui présente en raccourci le tableau d'évènemens antérieurs à l'année 220. Des jugemens bien contraires ont été portés sur ce gr. ouvr. : mais quels que reproches qu'on puisse adresser à son style monotone, sans couleur, plutôt négligé que simple, et souvent diffus, on ne saurait, sans une grande injustice, ne pas admirer ses connaissances étendues, sa rare exactitude, son amour sincère de la vérité, et le soin qu'il a pris, plus que les autres histor. grecs, de développer les faits et de montrer les rapports qu'ils ont entre eux, comme effets ou comme causes. L'on ne s'attend pas à trouver ici la liste de toutes les éditions, de tous les comment. et de toutes les trad. du livre de Polybe. Les gens du monde et les militaires ont appris à connaître cet histor., surtout d'après le Polybe français, trad. par dom Thuillier, commenté par le chevalier Folard, et qui fut impr., pour la prem. fois, à Paris de 1727 à 1730, en 6 v. in-4. Les savans estiment bien davantage l'édit. donnée par M. Schweighæuser, Leipsig, de 1789 à 1793, 9 vol. in-8. Rien de ce que les anciennes éditions renfermaient d'utile n'est omis dans celle-ci, qui est d'ailleurs plus correcte, plus complète et beaucoup plus riche en observations scientifiques. — POLYBE *de Cos*, disciple et gendre d'Hippocrate, auquel il succéda dans l'enseignement de la médecine, florissait vers le milieu du 5e S. av. J.-C. On a réuni aux *œuvres* d'Hippocrate tous les traités qu'on attribue à Polybe, tels que les suivans : *de Principiis aut Carnibus; de Geniturâ ; de Naturâ pueri ; de salubri Diætâ libellus ;* etc.

POLYCARPE (St), év. de Smyrne, s'était converti fort jeune au christianisme vers l'an 80. Il eut ainsi le bonheur de converser avec ceux qui avaient vu le Sauveur, et sa foi en devint plus vive. Il fut ordonné év. de Smyrne vers l'an 96 par St Jean-l'Evangéliste, auquel il s'était particulièrement attaché. Il vint à Rome, vers l'an 158, pour conférer avec le pape Anicet au sujet du jour où l'on devait célébrer la Pâque; et, quoiqu'ils n'eussent pu s'accorder, ils convinrent que, pour cette divergence d'opinion sur un objet de discipline, ils ne rompraient point les liens de la charité, et qu'ils continueraient à suivre chacun l'usage de leur église. L'an 167, la persécution suscitée sous Marc-Aurèle devenant plus violente, il souffrit le martyre à Smyrne. Les chrétiens de cette ville adressèrent aux fidèles de Philadelphie, ainsi qu'aux autres églises catholiques, la relation de ce qui s'était passé en cette circonst. : elle a été publ., avec une *épître de* St Polycarpe lui-même aux Philippiens, par Ittig, dans la *Biblioth. Patrum apostolicorum gr.-lat.*, Leipsig, 1699, in-8, et par Cotelier dans les *Patres ævi apostolici*. L'Eglise célèbre la fête de saint Polycarpe le 26 janvier.

POLYCLÈS, sculpt. grec, vivait dans la 155e olympiade, 180 ans avant J.-C. Il était le fils d'un illustre sculpteur, Timarchides, qu'il paraît avoir surpassé, si toutefois l'on peut lui attribuer, comme le pense Winckelmann, le bel *Hermaphrodite* Borghèse. Pline et Pausanias ont parlé plus. fois de Polyclès et de son frère Dionysius, dont les ouvr. avaient été transportés à Rome avec les chefs-d'œuvre de la Grèce. Une statue de Junon, due à leurs talens réunis, était placée sous les portiques d'Octavie ; et, non loin de là, on voyait un *Jupiter* qui leur était également attribué. — Un autre POLYCLÈS, près de deux siècles auparavant, avait été le contempor. et l'émule de Céphisodore, de Léocharès, etc. : c'est tout ce qu'on sait de lui.

POLYCLÈTE, statuaire et architecte, est connu chez les modernes sous la dénomination de *Polyclète de Sicyone*, quoiqu'il soit plus vraisemblable qu'il était d'Argos, ainsi qu'un second Polyclète, avec lequel on l'a souvent confondu. Il naquit dans la 74e ou la 75e olympiade, vers les années 481 ou 480 av. J.-C., époque à laquelle Phidias et Myron, élèves d'Agéladas, ainsi que lui, étaient âgés l'un et l'autre de 16 à 18 ans. On a des raisons de croire qu'il vivait encore dans la prem. ou la deuxième année de la 94e olympiade, après le combat d'Ægos-Potamos, qui eut lieu la quatrième année de la 93e; car Pausanias dit que *Polyclète d'Argos* exécuta un des trépieds de bronze que les Spartiates consacrèrent dans le temple d'Apollon de la ville d'Amycles, en mémoire de leur victoire. Or, il est peu vraisemblable qu'il s'agisse du second, qui ne pouvait alors être âgé que de 16 à 18 ans. Le plus célèbre des ouvrages de Polyclète est la *Junon* d'Argos qui dut être placée dans le temple de cette déesse vers le commencem. de la 91e olympiade, 416 ans av. J.-C. Cette statue était colossale. Quelques-uns des autres ouv. du même artiste sont : un jeune homme armé d'une lance, appelé *le Doryphore;* un guerrier saisissant ses armes, connu sous le nom de *l'Alexétère;* une figure nommée *l'Artémon* ou *le Périphorète*. Mais aucun, peut-être, ne contribua autant à sa réputation, que celui qui fut appelé *le Canon*, ou *la Règle de l'art*. Le but de Polyclète, en créant ce chef-d'œuvre, avait été de démontrer quels sont les rapports de grandeur où la nature a établi la perfection des formes humaines. Il remplit son objet en composant un traité des proportions qui constituent l'harmonie, et par conséquent la beauté du corps de

l'homme. C'est la réunion de ces deux ouvr. qu'il appela lui-même *le Canon*. Plus. auteurs veulent que ce grand statuaire ait aussi professé la peinture ; mais il est certain du moins qu'il fut un très-habile architecte. La plupart des écriv. de l'antiquité ont parlé de lui avec admiration ; et il faut convenir qu'il est un des maîtres qui ont exercé le plus d'influence sur les progrès de l'art. Toutefois il ne nous est parvenu qu'une statue où l'on ait cru retrouver une copie d'un de ses ouvrages : elle représente un jeune athlète attachant sur son front la bandelette, qui est le signe de sa victoire. — POLYCLÈTE d'*Argos* ou POLYCLÈTE II, statuaire grec, élève de Naucydès, ne doit pas être confondu, comme nous l'avons dit à l'article précéd., avec l'aut. de la statue colossale de Junon. On a vu qu'à l'époque de la bataille d'Ægos-Potamos, qui eut lieu la 4ᵉ année de la 93ᵉ olympiade, 405 ans avant J.-C., il devait être âgé au plus de 16 à 18 ans. On cite de lui particulièrement une statue de *Jupiter Phileus*, ou de Jupiter protect. de l'amitié, élevée à Mégalopolis à l'époque de la fondation de cette ville, qui date, comme on sait, de la 2ᵉ année de la 102ᵉ olympiade, ou de l'an 371 av. J.-C. Un autre ouvr. qui ne l'honore pas moins est une statue de *Jupiter Meilichius*, ou conciliateur, élevée dans la ville d'Argos, au plus tôt la 2ᵉ année de la 109ᵉ olympiade, ou 343 ans av. J.-C. L'époque ou florissait ce second Polyclète se trouve ainsi fixée de la 94ᵉ à la 109ᵉ olympiade.

POLYCRATE, tyran de Samos, vivait au 6ᵉ S. av. J.-C. Il sut retenir le peuple dans la soumission tantôt par les fêtes et les spectacles, tantôt par l'éclat des conquêtes, et plus souvent encore par la violence et la cruauté. Toutes les années de son règne, toutes ses entreprises étaient marquées par des succès ; et l'on raconte qu'Amasis, roi d'Egypte, s'alarma pour lui de cette prospérité continue, et l'avertit de craindre les retours de la fortune. Le monarque Egyptien avait raison : pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie et de la mer Egée, l'un des satrapes de Cambyse parvint à l'attirer dans son gouvernem.; et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, il ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. Cet évènem. eut lieu vers l'an 524 av. J.-C. Polycrate prouva qu'un infâme tyran peut protéger les lettres(*v.* ANACRÉON).

POLYDORE-VIRGILE ou VERGILE, histor., né à Urbin vers 1470, embrassa l'état ecclésiastiq., et professa les belles-lettres à Bologne. Ayant été chargé par le pape Alexandre VI d'aller en Angleterre recevoir le denier de St-Pierre, il fut en gr. faveur auprès des rois Henri VII et Henri VIII, et devint, en 1507, archid. de la ville de Wells. Il obtint la permission, en 1550, de retourner dans sa ville natale, où il m. en 1555 au plus tard. Nous citerons de lui : *anglicæ Histor. lib. XXVI*, Bâle, 1534, in-fol. ; Leyde, 1649 et 1651, in-8 ; *de Inventoribus rerum lib. VIII : necnon de prodigiis lib. III*, Amsterdam, 1671, in 12 ; trad. en franç. par Belleforest, Paris, 1576, 1582, in-8.

POLYEN, hist. grec, né en Macédoine, exerçait la profess. d'av. à Rome sous le règne de Marc-Aurèle : c'est tout ce qu'on sait de lui. Ses *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, distribués en 8 liv., furent pub. pour la prem. fois en 1589 par Isaac Casaubon. Pancrace Maasvicius en donna une édit., Leyde, 1690, in-8, reproduite par Samuel Mursinna, Berlin, 1756. La plus estimée de beaucoup est celle que l'on doit à M. Coray, Paris, Eberhart, 1809, in-8. On cite une traduct. des *Stratagèmes*, par D. G. A. L. R. D. L. C. D. S. M. (don Gui-Alexis Lobineau, relig. de la congrégat. de Saint-Maur), avec des *notes* et la version de Frontin, par d'Ablancourt, Paris, 1739, 2 vol. in-12. — Un autre POLYEN, dont parle Cicéron dans ses *Questions académiques*, fut un habile géomètre qui finit par soutenir, avec Epicure, la fausseté de la science à laquelle il s'était appliqué la moitié de sa vie.

POLYGNOTE *de Thasos*, peintre grec, qui florissait vers la 90ᵉ olympiade, fut un des prem. qui firent prendre à l'art un développem. remarquable : c'est sans doute ce que Théophraste a voulu exprimer en lui attribuant l'honneur d'avoir inventé la peinture ; car cette assertion prise à la lettre serait fausse. On attribue à Polygnote la composition d'un noir, qu'il obtenait en brûlant le marc du raisin, et il est probable aussi qu'il faisait usage du procédé de l'encaustique ; mais ce qu'on admirait surtout dans ses ouvr., c'était le dessin et le beau caractère qu'il savait donner à ses figures. Plusieurs villes de la Grèce possédèrent de ses tableaux ; mais c'était à Delphes, dans le portique appelé le Lesché, que se trouvaient les plus estimés. Il y avait peint, sur les murs mêmes de l'édifice, les plus terribles scènes qui suivirent la prise de Troie. Ces comp. immenses contenaient près de 200 figures.

POLYHISTOR (ALEX.), philos., géogr. et hist., ainsi surn. à cause de sa vaste érudit., florissait à Rome au temps de Sylla, environ l'an 85 av. J.-C., et périt dans un incendie de sa maison à Laurente. Il était affranchi de Corn. Lentulus, et disciple de Cratès. Il ne nous reste des 42 ouv. que citent de lui les anc. que des fragm. de son *Hist. des peuples de l'Orient*, ainsi que d'un *Traité sur les Juifs* : ces dern., conservés par Syncelle, ont été insérés par Eusèbe dans la *Prépat. évang.* — V. SOLIN.

POLYNICE (myth.), né de l'inceste d'OEdipe et de Jocaste, dut prétendre au trône de Thèbes après la m. de son père, qui avait décidé qu'il régnerait alternativement avec Etéocle, son frère jumeau. Mais ces deux jeunes princes nourrissaient l'un pour l'autre une haine mortelle, qui, dit-on, avait commencé dans le ventre même de leur mère. Etéocle, qui se trouva le premier possesseur du trône, n'en voulut pas descendre lorsque son terme fut expiré. Polynice alla chercher contre son frère des alliés parmi les étrangers, et lui fit cette guerre qu'on appela la guerre *des sept chefs devant Thèbes*. Les deux ennemis dénaturés s'entretuèrent, et la mort même ne put éteindre leur ressentiment ; car leurs corps ayant été mis sur un bûcher commun, l'on vit, s'il faut en croire les poètes, la flamme se diviser en deux langues qui parurent se combattre. Créon, qui se trouva par cette double mort héritier du trône de Thèbes, recueillit les cendres d'Etéocle, mais fit jeter au vent celles de Polynice, qui avait attiré sur sa patrie une armée étrangère. Etéocle et Polynice ont fourni le sujet de la trag. de Racine intit. : *les Frères ennemis*.

POMBAL (SÉBAST.-JOS. CARVALHO MELHO, comte d'Oeyras, puis marquis de), le Richelieu du Portugal, né en 1699 au bourg de Soura, d'une famille noble, s'était déjà fait connaître par une singulière aptitude aux affaires de haute administration, lorsqu'en 1739 il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade auprès de la légation portugaise. Nommé six ans après ministre plénipotentiaire à Vienne, il y remplit avec succès la mission de raccommoder la cour impér. avec le saint-siége. Ce ne fut donc pas sans qu'il eût déjà fait ses preuves que Joseph Iᵉʳ l'admit à sa confiance. D'abord secrétaire d'état au département des affaires étrangères (1750), puis soudainement disgracié au bout d'un mois par la brigue des envieux qu'écrasait sa supériorité, il recouvra bientôt sa place dans les conseils du souver., à qui le confesseur de ce prince ne rendit pas un médiocre service en lui faisant mieux apprécier le mérite d'un tel homme d'état. Carvalho songea d'abord à consolider le trône contre les factions, les cabales et les complots dont il était entouré. En imprimant un mouvement salutaire à tous les ressorts du gouvernem., il avait rendu aussi quelque vie à l'industrie et au commerce de la nation portugaise ; délivrée du joug d'une abrutissante

superstition ; libre de la tyrannie féodale, et des bûchers de l'inquisition refoulée dans les plus étroites limites d'une juridiction purement de discipline ecclés., elle allait enfin rivaliser de grandeur et de prospérité avec les plus puissans états de l'Europe, lorsqu'un effroyable tremblement de terre bouleversa Lisbonne en 1755. Ce funeste évènement, qui semblait devoir suspendre le développement des vues patriotiques du prem. ministre, concourut à faire ressortir davantage toutes les ressources de son génie. Malgré le découragement et la stupeur où chaque citoyen est plongé, malgré la diversion que causent à son activité des bandes de malfaiteurs et de brigands qu'il lui faut réprimer, il parvient à élever en peu de temps une ville superbe sur les décombres de la vieille Lisbonne. Une sédition éclate dans Porto ; il l'apaise, atteint et punit les coupables ; enfin il réussit à saisir tous les fils de la conjuration qui a pensé coûter la vie à Joseph II, et établit un tribunal auquel n'échappe aucun des coupables (quelq.-uns il est vrai, entre autres le P. Malagrida, ne furent pas ouvertement déclarés criminels de lèse-majesté). Après avoir chassé du Portugal les jésuites, qu'il ose citer au tribunal des rois, il songe à faire respecter la nation au dehors : la guerre est déclarée à l'Espagne ; un traité d'alliance est fait avec l'Angleterre ; les places fortes sont réparées, la discipline militaire affermie par des répressions exemplaires, enfin l'instruction publique, la législat., l'agriculture, le commerce, la navigation, l'industrie et les beaux-arts, tout reçoit une nouv. vie. On reproche toutefois à celui qui s'était montré si grand homme d'état d'avoir imprimé à la marche du gouvernem. toutes la violence de son caractère. Son despotisme, sa hauteur, sa cupidité, disent les plus modérés d'entre ses détracteurs, lui firent un grand nombre d'ennemis : mais ce fut apparemment parmi les grands, dont il avait restreint les prérogatives ; parmi les jésuites, dont il avait démasqué violemment la tortueuse politique, après avoir tenté en vain de leur arracher la domination du Paraguay, possession dont la couronne n'était que titulaire. Ce n'est pas qu'il faille croire, comme le prétendent ses panégyristes, que le marquis de Pombal ne fut mû, dans l'exercice de son vaste pouvoir, que par l'amour le plus pur du bien public ; et que, s'il se montra l'inexorable destructeur des abus, s'il sacrifia des particuliers, des corporations entières, il n'entra dans ses desseins ni sentimens personnels d'animosité ou d'intérêt, ni velléités de faire briller sa force en écrasant les superbes. La trempe de son âme comportait au contraire de tumultueuses passions, l'ambition et l'orgueil ; il les cachait à tous les yeux sous les dehors de la plus flegmatique impassibilité. Dans tous les cas, de bien terribles représailles vengèrent les torts que put avoir ce grand ministre dans le cours de la dictature qu'il exerça sur le Portugal. Renvoyé du ministère aussitôt après la mort du monarque, il se trouva en butte à toutes les haines qu'avaient soulevées contre lui les principaux actes de sa vie politique ; il fut mis en jugem. « comme coupable d'une multitude de crimes atroces, » eut à répondre, relativem. à l'affaire des jésuites, à des questions posées par eux dans de très-longs interrogatoires ; enfin une sentence le déclara criminel et digne d'un châtiment exemplaire. La reine Marie voulut bien le laisser survivre à l'ignominie dont elle souffrait que ses ennemis relevés l'accablassent, et l'on se borna à le reléguer à 20 lieues de la cour. Le marq. de Pombal m. peu après, le 8 mai 1782. Ici s'offre naturellement l'occasion de réparer une omission grave qui a été commise à l'article de JOSEPH Ier ; nous voulons parler de la tentative d'assassinat faite sur la personne de ce prince. Dans la nuit du 3 sept. 1758, tandis qu'il se rendait de *Quinta do Meyo*, l'une de ses résidences, à une autre nommée la *Quinta da Cima*, il fut attaqué sur la route de Belem par le duc d'Aveiro, Joseph Mascarenhas, dont l'arme à feu trahit l'horrible projet : deux bandits stipendiés, qui l'accompagnaient, poursuivirent d'abord à toute bride la voiture du roi, puis lâchèrent au hasard sur elle deux coups, dont l'un atteignit et blessa dangereusement le prince. Il était attendu au passage par d'autres conjurés apostés plus avant sur la route ; mais heureusem. il rebroussa chemin, et échappa ainsi à une perte certaine. Telle est cette fameuse conjurat., que les plus réservés d'entre les apologistes des vrais coupables ont présentée comme ayant eu pour objet la vengeance du marquis de Tavora, dont la femme était, ou paraissait être, la maîtresse du monarque. D'autres panégyristes des mystérieux instigateurs de la conspiration ont été jusqu'à la supposer une fabrication de l'ambitieux minist. de Joseph, qui l'aurait imaginée pour avoir un prétexte de se défaire de puissans personnages dont il redoutait le crédit. Mais il ne paraît pas qu'on puisse de bonne foi suspecter la réalité de cet évènem., ni la culpabilité de ceux qui expièrent ce forfait sur l'échafaud. *Voy.* la relation de ce procès dans le *Recueil des causes célèbres* de Guyot de Pittaval. Quoi qu'il en soit, il apparut si manifestement que les jésuites étaient mêlés à ce complot, qu'il devint le prétexte de leur bannissem. de tous les pays de la domination portugaise ; un édit du 3 sept. 1760 les déclara « rebelles, traîtres, ennemis et agresseurs notoires de la personne du roi, de ses états, de la paix publique du royaume, du bien général de ses sujets, etc. » ; un autre édit du 21 fév. 1761 prononça la confiscation de leurs biens dans tous les pays de la dominat. portugaise. Pombal ne s'en tint pas là : il négocia encore, dans l'intérêt du trône, et eut le crédit d'obtenir des diverses cours de l'Europe que les mêmes mesures fussent prises contre la fameuse soc. (*v.* l'art. JÉSUITES). Parmi les ouvr. dont le ministère du marquis de Pombal a fourni le sujet, nous n'en citerons que deux qu'il faut mettre en parallèle : le premier est *la Vita di Sebast.- Gius. de Carvalho*, etc., Florence, 1781, 4 vol. in-8 : c'est une diatribe de longue haleine contre ce grand homme d'état ; elle a été trad. en français sous le titre de *Mém*, etc., Paris, 1784, 4 vol. in-12 ; le second a pour titre : *Administration de D. Sébastien-Joseph Carvalho*, etc., 1788, 4 vol. in-12.

POMERANCE (CHRISTOPHE RONCALLI, surnommé le chevalier dalle), peintre toscan, né à Volterra en 1552, mort à Rome en 1626, a laissé plus. ouvr. très-estimés, parmi lesquels on cite à Rome la *Mort d'Ananie et de Saphire*, qu'on voit à la Chartreuse ; le *Baptême de Constantin* dans l'église de Latran ; à Ancône un *Saint Augustin*, et un *Saint François en prière* ; à Osimo une *Sainte Palatia*, et le *Jugement de Salomon*, dans le palais Galli. Cet artiste était membre de l'académie de peinture de Paris, et l'on y conserve son portrait.

POMERANCIO. V. CIRCIGNANO

POMET (PIERRE), droguiste, né à Paris en 1658, après avoir rassemblé à grands frais de tous les pays un très-grand nombre de drogues, en fit la démonstration au Jardin des Plantes, et en pub. le *Catalogue*. On a de lui : *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux, des minéraux*, etc., Paris, 1694, in-fol., réimpr. en 1735, et trad. en angl. et en allem. ; *Droguier curieux*, ou *Catalogue des drogues simples et composées*, ibid., 1695, 1709, in-8 : il en a été fait un abrégé, in-12, ib., 1697.

POMEY (FRANÇOIS), jésuite, préfet des classes à Lyon, m. dans cette ville en 1673, a laissé divers ouvr. d'éducation, dont les principaux sont : *Dictionnaire franç. et latin*, Lyon, 1664, in-4 ; réimprimé plus. fois sous le titre de *Dictionn. royal* ; *Flos latinitatis*, ib., 1665, in-12 ; *Indiculus universalis*, franç.-latin, ib., 1667, in-12 ; *Colloquia*

scolast. et moralia, ib., 1668, in-12; *Libitina* ou *Traité des funérailles des anciens*, en latin, ibid., 1659, in-12; un *Traité des particules latines*; *Panthæum mysticum, seu fabulosa deorum Historia*, ibid., 1659, in-8 : ce traité a été réimpr. six fois jusqu'en 1741 : la meilleure édit. est celle d'Utrecht, 1697, in-12, avec fig.; il a été trad. en français par Thenard, sous ce titre : *Méthode pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, Paris, 1715, in-12; *novus rhetorices Candidatus*, Lyon, 1668, 1736, in-12. On a aussi du même auteur quelq. ouvr. ascétiques, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu.*

POMIS (David de), médecin et écrivain hébreu, né à Spolette en 1525, m. dans les environs de Venise en 1587, fut regardé comme un prodige d'érudition rabbinique. On a de lui : *Tzemach David*, Venise, 1587, in-fol.; *Enarratio brevis de senum affectibus prœcavendis atque curandis*, Venise, 1688, in-4 : ouvr. très-rare; *de medico hebrœo Enarratio apologetica*, ibid., 1588, in-4, aussi très-rare; *l'Ecclesiaste di Salomone nuovamente dal testo hebreo tradotto*, ib., 1571, in-8; *Discorso intorno a l'humana miseria*, ibid., 1572, in-8; et divers autres ouvr. qui n'ont point été publiés.

POMMERAYE (Jean-François), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Rouen en 1617, m. en 1687, a pub. : *Histoire de l'abbaye de St-Ouen de Rouen, de St-Amand et de Ste-Catherine* de la même ville, 1662, in-fol.; *Histoire des archevêq. de Rouen*, 1667, in-fol.; *Histoire de la cathédrale de Rouen*, in-4; *Recueil des conciles et des synodes de Rouen*, 1677, in-4; *Pratique journalière de l'aumône*, 1 vol. in-12.

POMMEREUL (François-René-Jean de), officier-général et administrat., né à Fougères en 1745, entra fort jeune, en qualité d'officier, dans le corps royal d'artillerie, servit ensuite dans les armées de la républiq., devint général de division, préfet du départem. d'Indre-et-Loire, puis de celui du Nord, enfin conseiller d'état et direct.-général de la librairie. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui le força à quitter la France, n'y revint qu'en 1819, et m. à Paris en 1823. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Histoire de l'île de Corse*, 1779; *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; *des Chemins et des Moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; *Manuel d'Epictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des Stoïciens*, 1783; *Réflexions sur l'histoire de Russie par M. Lévesque*, 1783; *Vues générales sur l'Italie et Malte dans leurs rapports politiques avec la république française et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797; *Campagne du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8; enfin diverses traduct., parmi lesquelles on remarque plus. ouvr. du savant architecte Milizia (*v.* ce nom au *Supplément*). Il a aussi coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, ou *Dictionnaire géographiq. et historiq. de Bretagne*; au *Dictionn. des sciences morales, économiques et diplomatiques*; à l'*Encyclopédie méthodiq.* M. Beuchot a consacré un article à Pommereul dans l'*Annuaire* de M. Mahul, année 1823, p. 229.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette POISSON, marquise de), née en 1722, était fille d'un boucher des Invalides, qui, accusé de malversat., fut condamné et obligé de prendre la fuite. Elle reçut de sa mère une éducation soignée, et épousa, étant encore très-jeune, le neveu d'un fermier-général, nommé Lenormand d'Etioles. Sa beauté, sa grâce, ses talens, lui attirèrent bientôt les hommages d'un cercle nombreux; mais ceux qui le composaient n'étaient pas, en général, d'un ordre assez élevé, pour satisfaire l'ambition de Mme Poisson, et peut-être celle de sa fille. Celle-ci fut offerte adroitem. aux regards du monarque : toutefois ce ne fut qu'au bout de deux ans que Louis XV, après la m. de la duchesse de Châteauroux (*v.* ce nom), eut sa premi. conversat. avec la jeune Mme Lenormand, à un bal donné à l'hôtel-de-ville de Paris (déc. 1744). Cette entrevue fut suivie de plus. autres, tout-à-fait intimes; et le roi se crut bientôt entraîné par une nécessité irrésistible à un éclat qu'il n'avait pas prévu sans doute. Mme Lenormand d'Etioles, malgré tous les efforts que fit son mari pour la retenir, fut installée au chât. de Versailles, dans un appartem. très-peu éloigné de celui du prince. Elle fut créée, par lettres patentes de 1745, marquise de Pompadour, et prit les armes de cette ancienne famille du Limousin, qui s'était éteinte en 1722, et avec laquelle la présente titulaire n'avait rien de commun. L'état de maîtresse reconnue du roi, dit un biographe, assura à la fille du boucher Poisson le rang qui était l'objet de tous ses désirs. Elle obtint, en outre, une pension de 240,000 fr., et plus tard la place de dame du palais de la reine (Marie Leczinska). Alors elle vit à ses pieds ce qu'il y avait de plus élevé en France, même en femmes. Connaissant le caractère du monarque et l'aversion qu'il avait pour les affaires, son plus grand soin fut d'empêcher qu'il ne sentît le poids du gouvernem. Elle se déclara la protectrice des lettres et des arts qu'elle avait cultivés dès son enfance; divers littérat., tels que Voltaire, Crébillon, etc., et beaucoup d'artistes lui durent des places ou des pensions. Elle fit nommer son frère direct.-général des bâtimens (*v.* Marigny); et il faut le dire aussi, elle eut une grande part à l'établissement de l'Ecole-Militaire et de la manufacture royale de Porcelaines. Au déclin de sa beauté, elle sut retenir encore Louis XV dans son influence. Elle nommait les ministres, les généraux; elle recevait les ambassad. et entretenait des correspondances avec les cours étrangères. Cédant à l'influence du duc de Choiseul, alors prem. ministre, elle eut une assez grande part à l'abolition de l'ordre des jésuites. Le crédit de cette favorite diminua avant la fin de sa carrière. Atteinte d'une maladie de langueur, elle m. à Versailles en 1764, à l'âge de 42 ans, et sa faveur en avait duré vingt. Une *Vie de la marquise de Pompadour* parut à Londres en 1758, 2 vol. in-12, et eut 4 édit. : la traduct. franç. de cet ouvr. par le littérateur La Place, n'a pas été pub. Les *Mém.* pub. sous le nom de Mme de Pompadour (Liége, 1765, 2 vol. in-8), sont apocryphes; ceux intit. : *Mém. historiq. et anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour, ouvr. conservé dans les portefeuilles de la maréchale d'Estrées* (Paris, 1802, in-8), pub. par Soulavie, paraissent tirés d'une source plus authentiq. Les *Lettres de madame de Pompadour*, mieux écrites que les *Mémoires* de 1765, sont attribuées, par M. A.-A. Barbier (*Dictionn. des Anonymes*, 2e édit.), à M. de Barbé-Marbois. M. Crawfurd a livré au public le *Journal d'une femme de chambre* (Mme du Hausset) *de madame la marquise de Pompadour*, dans ses *Mélanges d'histoire et de littérat.*, etc., Paris, 1809, in-4; et ce journal a été réimpr. dans la *Collection des Mémoires* sur la révolution, des frères Baudouin. On y trouve beaucoup de détails curieux sur la favorite et la vie privée de Louis XV. M. Crawfurd tenait le MS. original de M. Senac de Meilhan (*v.* ce nom), qui le devait lui-même à un ami du marquis de Marigny.

POMPÉE-LE-GRAND (Cnæus Pompeius Magnus), né l'an 648 de Rome, 106 ans avant J.-C., était à peine âgé de 20 ans lorsqu'il eut à défendre la mémoire de l'auteur de ses jours, et à repousser pour son propre compte une accusation de péculat; mais on put prévoir dès-lors que ce jeune homme serait un jour l'idole du peuple romain. Il ne tarda pas à embrasser le parti de Sylla, et pour avoir des titres à sa reconnaissance, il forma trois légions com-

plètes, battit les généraux, partisans de Marius, qui tentèrent d'arrêter sa marche, contribua à pacifier la Gaule cisalpine, reprit la Sicile et alla porter ensuite en Afrique ses armes toujours victorieuses. Sylla, quoique d'abord effrayé de tant de succès, ne put s'empêcher de donner au jeune vainqueur le surnom de *Grand*. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire l'ambition de Pompée, qui demanda le triomphe et l'obtint (l'an 81) malgré l'usage qui n'avait pas permis jusque là d'accorder cet honneur à un simple chevalier romain. Après la m. du dictateur, dont il avait balancé l'influence, Pompée se fit envoyer en Espagne pour y détruire les restes du parti de Marius, et dut à l'assassinat de Sertorius l'avantage de terminer la guerre dangereuse qu'y soutenait cet habile capitaine contre toutes les forces de Rome (V. SERTORIUS et PERPENNA). De retour en Italie, il acheva de disperser les esclaves révoltés, obtint un second triomphe vers l'an 73 av. J.-C., et bientôt après, le consulat, à l'âge de 34 ans. Son but fut alors de se perpétuer dans le commandem., et il fit tout pour gagner la bienveillance du peuple, qui le chargea, malgré l'opposition du sénat, de diriger la guerre contre les pirates de la Méditerranée : cette entreprise fut encore couronnée du succès, et terminée en peu de temps. Il parut tout simple au peuple de confier à un général toujours si heureux la conduite de l'expédition contre Mithridate, et cette fois encore le peuple imposa ses volontés au sénat. Au reste tout le monde eut lieu de s'en applaudir; car la ruine du roi de Pont fut l'affaire d'une campagne, et Pompée sut profiter de sa victoire et du chemin qu'elle lui ouvrait en Asie pour rétablir Tigrane sur le trône d'Arménie, battre les Albaniens et les Ibériens, pénétrer dans la Colchide jusqu'à l'embouchure du Phase, réduire la Syrie en province romaine, soumettre une partie de l'Arabie, et reculer, en un mot, les bornes de la républiq. au point que l'Asie-Mineure, qui était la dern. de ses provinces, se trouva en occuper le centre. Il revint à Rome, qu'il pouvait asservir, et licencia son armée; mais il triompha avec une magnificence dont on n'a pas d'idée. A partir de cette époque, il acheva de s'éloigner du sénat, se livra à la faction populaire, et ce qui fut plus fâcheux pour lui et plus funeste pour la républiq., il se laissa entraîner, sans le savoir, à servir les projets de César, qui commença par le réconcilier avec Crassus, pour s'appuyer sur tous deux : ainsi fut formé le prem. triumvirat vers l'an 60 av. J.-C. Bientôt Pompée devint le gendre de César, et fut plus que jamais asservi aux volontés de cet ambitieux. Sa conduite le rendit odieux à tous les bons citoyens, et pour reconquérir leur estime, il contribua au rappel de Cicéron qu'il avait abandonné aux fureurs de Clodius. Il obtint, par le crédit renaissant du grand orateur, la surintendance des vivres, emploi dont il s'acquitta avec autant de succès que de zèle et qui le rendit encore une fois maître de tout l'empire. Cependant il avait ouvert les yeux déjà depuis long-temps sur les secrètes intentions de son beau-père : la mort de Julie, sa femme, et la défaite de Crassus rompirent les seuls liens qui unissaient encore les deux rivaux. Pompée, qui sentait combien il était difficile de balancer l'influence du vainqueur des Gaules, quoiqu'il affectât de le mépriser, se fit élire seul consul, ce qui était sans exemple, et se donna lui-même pour collègue Métellus Scipion, devenu son beau-père. En se faisant ainsi conférer des pouvoirs extraordinaires, il autorisa les prétentions des amis de César, qui demandèrent qu'on le prorogeât dans son gouvernement, et qu'on lui permit de briguer le consulat, quoique absent. Bientôt l'orgueilleuse confiance de Pompée et l'ambition de son rival rendirent une lutte entre eux inévitable. Pendant que César se préparait à la guerre avec une étonnante activité, Pompée s'amusait à donner des fêtes et à jouir sans fruit de sa popularité. A l'approche du vainqueur des Gaules, il quitte Rome, puis l'Italie, et s'enfuit précipitamment en Grèce. Poursuivi par son rival, il évite d'abord soigneusem. d'en venir à une action décisive, se trouve pourtant forcé d'attaquer les lignes ennemies, les bat et ne sait pas profiter de sa victoire. Il poursuit à son tour César jusqu'en Thessalie, avec l'intention toutefois de ne point hasarder de bataille; mais il traînait à sa suite le sénat et tout ce que la républiq. avait d'illustres personnages : il ne put supporter leurs sarcasmes ni résister à leur impatience, et joua dans les plaines de Pharsale l'empire du monde, qu'il perdit. Son mauvais destin le conduisit à la cour du jeune roi d'Egypte, Ptolémée, dont il avait été nommé tuteur par le sénat, dont il avait comblé le père de bienfaits, mais qui le fit assassiner. On sait que la tête de ce grand et malheureux capitaine fut portée à César, qui ne put retenir ses larmes à la vue d'un tel présent.—POMPÉE (Cnæus Pompeius), fils aîné du grand Pompée, se trouvait à Antioche lorsqu'il apprit la m. de son père (l'an 48 avant J.-C.). Il passa d'abord en Afrique, puis en Espagne, où il se vit bientôt à la tête de treize légions, dont son frère Sextus augmenta encore la force, en lui amenant un grand nombre de vaisseaux. Aucun des lieutenans de César n'osait l'attaquer; et le dictat. lui-même fut obligé de quitter Rome pour venir se mesurer avec ce nouvel ennemi. Le jeune Pompée voulut en vain éviter une action générale : son redoutable adversaire le battit dans les plaines de Munda (l'an 45 av. J.-C.), et la tête du fils fut apportée, comme jadis celle du père, à l'heureux César, qui la fit exposer pendant un jour aux regards de l'armée et du peuple, pour qu'il ne restât point de doute sur la m. de ce digne héritier d'un gr. homme. — POMPÉE (Sextus), le plus jeune des fils de Pompée et héritier de ses talens comme de ses infortunes, amena un grand nombre de vaisseaux, comme nous l'avons dit, l'an 46 av. J.-C., à son frère Cnæus, qui combattait en Espagne. Après la perte de la bataille de Munda, il osa ne point désespérer de son parti et s'occupa d'en rassembler les débris, tout en s'attachant les Celtibériens, chez lesquels il s'était réfugié. Cependant, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée qui se soutenait avec avantage contre plus. lieutenans de César, il n'avait acquis aucune importance réelle, lorsque l'assassinat du dictat. vint lui offrir l'occasion de jouer un grand rôle. Après avoir obtenu du sénat le droit de revoir sa patrie, une forte indemnité pour la perte des biens de son père et le titre de commandant maritime des provinces romaines, il vit le triumvirat se former et son nom porté sur les tables de proscription. Il jure alors de se venger, va soumettre la Sicile presque entière, dont il fait un asile aux proscrits, et déploie alors le plus beau caractère. Rien ne lui coûtait pour arracher à la m. les victimes des triumvirs; il tenait le long des côtes de l'Italie des barques pour recevoir les proscrits qui tentaient de s'échapper, et offrait pour la vie de chacun d'eux une prime plus forte que celle qui était présentée aux dénonc. par l'infâme triumvirat. Il sut résister aux forces navales qu'Octave envoya contre lui, et pendant que les destinées du monde se décidaient encore une fois en Thessalie entre les assassins et les vengeurs de César, il conquit la Sardaigne et le reste de la Sicile. Enfin l'on fut obligé de lui demander la paix et de lui accorder, entre autres avantages importans, la possess. tranquille de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile et de l'Achaïe, et le titre de consul. Mais Antoine s'étant rendu en Orient, la paix ne fut pas de longue durée entre le jeune Pompée et l'artificieux Octave. Celui-ci eut d'abord le dessous dans cette nouvelle guerre; mais enfin le génie militaire d'Agrippa assura le triomphe de son maître. Sextus se retira en Orient, où tour à tour il implora la

commisérat. d'Antoine et tenta de se relever par les armes. Abandonné de ses troupes, il fut contraint de se rendre, fut transféré à Milet, et y fut égorgé quelq. jours après, sans doute par ordre d'Antoine.

POMPEE (Trogue), historien latin, dont les livres sont perdus, dut vivre sous le règne d'Auguste, malgré l'opinion de quelq. chronologistes qui placent au 2e S. de l'ère vulgaire l'époq. où il florissait et le font contempor. de son abréviateur Justin. Il avait laissé une *Histoire universelle* en 44 livres, depuis Ninus jusqu'à Auguste, et lui avait donné le titre d'*Histoires philippiques*. L'abrégé de Justin nous dédommage trop peu de la perte de l'ouvr., perte à laquelle il a peut-être contribué (V. dans les *Comment. societ. Gotting.*, t. 15, la dissertation d'A.-H.-L. Heeren : *de Trogi Pompeii ejusque epitomatoris fontibus et auctoritate*).

POMPEI (Albert), écrivain italien du 17e S., a laissé les ouvr. suiv. : *Archisofia della quiete et del moto lib. III*, Vérone, 1627 ; *Esame dell' onore cavalleresco*, etc., Venise, 1625 ; *Vita di Francesco II, 4° marchese di Mantova.*—Pompei (Alexandre), architecte, né à Vérone en 1705, mort en 1772, a pub. *Li Cinque ordini dell' Architettura civile di M. Sanmicheli*, etc., Vérone, 1755, in-fol.

POMPEI (Jérôme), philologue et littérat. ital., né à Vérone en 1731, m. en 1788, a pub. les ouvrages suiv. : *Canzoni pastorali con alcuni idilli di Teocrito e di Mosco*, Vérone, 1764, in-8 ; *nuove Canzoni pastorali*, etc., ibid., 1779 ; *Raccolta greca* (traduct. de poésies grecques anciennes, avec le texte), ibid., 1781 ; *Eroidi d'Ovidio Nasone*, etc., Bassano, 1785, in-8 ; *Ipernestra*, *Callirhoe*, *Tamira* (tragéd.), impr. à Vérone, 1769 et 1789 ; *le Vite degli uomini illustri* (trad. de Plutarque), Vérone, 1772 ; Naples, 1784 ; Rome, 1791 et 1798, 4 v. in-4. La *vie* de Pompei a été écrite en lat. par le P. Fontana, Vérone, 1790, et insérée dans le t. 15 des *Vitæ Italorum* de Fabroni ; son *éloge* (en ital.), par H. Pindemonte, a été inséré dans le *Journal de Pise*, tom. 70, pag. 272.

POMPEIUS-FESTUS (Sextus). V. Festus.

POMPIGNAN (Jean-Jacques Le Franc, marquis de), poète lyrique et dramatique, né à Montauban en 1709, exerça d'abord dans cette ville la charge d'avocat-général à la cour des aides, et succéda à son père et à son oncle dans la prem. présidence du même tribunal. Il fut revêtu aussi d'une charge de conseiller d'honneur au parlem. de Toulouse, distinction extraordin. et unique : son goût pour les lettres lui fit quitter ensuite toute espèce de fonctions publiq., et il vint à Paris jouir des succès que lui avaient déjà mérités quelques-uns de ses ouvr. Il avait débuté sur la scène tragique en 1734 par sa pièce de *Didon*, qui s'est maintenue long-temps au théâtre. Les *Adieux de Mars*, petit drame en un acte, joué au Théâtre-Italien ; le *Voyage de Languedoc et de Provence* ; la *Dissertation sur le nectar et sur l'ambroisie*, et les *Poésies sacrées et philosophiques*, *tirées des livres saints*, qu'il pub. successivement, ne furent pas moins bien accueillis ; mais il se fit de nombreux ennemis à l'époque de sa réception à l'acad. franç. en 1760. Le parti philosophiq. qu'il avait attaqué dans son discours se souleva tout entier contre lui ; il devint l'objet des plaisanteries et des sarcasmes les plus amers, et bientôt fatigué des tracasseries qu'on lui suscitait, il quitta Paris et se retira dans sa terre de Pompignan, où il m. en 1784. Outre les ouvr. déjà cités, on a encore de lui : *Considération sur la revolution de l'ordre civil et judiciaire survenue en* 1771 ; plus. autres écrits et diverses traductions. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1784, en 6 vol. in-8. — Pompignan (Jean-George Le Franc de), archevêque de Vienne, frère du précédent, né à Montauban en 1715, se distingua par sa piété, son zèle, et par les nombreux écrits qu'il a pub. contre l'incrédulité. La prov. du Dauphiné le députa en 1789 à l'assemblée constituante. Bientôt après il entra au conseil, devint ministre de la feuille des bénéfices, et m. à Paris en 1790. Outre ses *mandem.*, il a laissé quelq. *opusc.* de controv., et autres tels que des *Quest. sur l'incrédulité*, 1753, in-12 ; *la Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1754, in-4, etc.

POMPONACE ou POMPONAZZI (Pierre), en en latin *Pomponatius*, philosophe et médecin ital., né à Mantoue en 1462, fut reçu doct. en ces deux sciences à l'université de Padoue, et y professa la prem. avec un grand succès, ainsi que dans les villes de Ferrare et de Bologne, où il m. en 1524, selon les uns, ou 1526, selon d'autres. Sa réputation dans les sciences naturelles égala celle qu'il avait acquise dans sa chaire de philosophie où il professait les principes d'Aristote, dont il voulut rétablir le règne en Italie. Aujourd'hui son nom n'est plus guère connu que par l'accusation d'impiété qui le poursuivit pendant sa vie. Dans son *Traité de l'immortalité de l'âme* (en latin), impr. à Bologne en 1516, in-8, il soutient qu'Aristote n'a point reconnu ce dogme ; que la raison toute seule pourrait le repousser ; mais que la révélation ne permet point qu'on le rejette. Un autre passage, assez libre, du même livre, le fit brûler à Venise. Les *Œuvres* complètes de Pomponace ont été pub. à Venise, 1625, in-fol. : cette édit. est très-rare. Le *Traité de l'immortalité de l'âme* a été réimpr. pour la dernière fois à Tubingue, 1791, in-8, avec la *vie* de l'auteur, par C.-G. Bardili.

POMPONE ou POMPONNE (Simon Arnauld, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu du célèbre Antoine Arnauld, né en 1618, fut employé, dès l'âge de 24 ans, en qualité de négociateur, conclut plus. traités en Italie, fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassad. en Suède et en Hollande, et devint ministre des affaires étrangères en 1671. La bienveillance et l'estime royale dont il jouissait dans cet emploi éminent, ne tardèrent pas à importuner Colbert et Louvois : ces deux ministres se réunirent pour l'éloigner du ministère, et y parvinrent en 1679 ; mais après la mort de Louvois (1791), M. de Pompone, que le roi avait toujours regretté au fond du cœur, se vit rappelé à la cour, et reprit sa place dans les conseils comme ministre d'état. Il m. à Fontainebleau le 26 sept. 1699. — Pompone (Antoine-Joseph Arnauld, chevalier de), second fils du précéd., embrassa la carrière des armes, fut nommé colonel de dragons en 1689, et prépara, au maréchal de Luxembourg, le succès de la bataille de Fleurus, gagnée le 1er juill. 1690, en emportant deux redoutes élevées sur les bords de la Sambre. Il mourut à Mons en 1693.—V. Arnauld et Bellièvre.

POMPONIUS (Sextus), jurisconsulte romain, vivait, à ce que l'on croit, sous les règnes d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il avait composé des traités sur différ. matières de jurisprud. Il en reste quelques fragmens, insérés dans le *Digeste* : le plus remarquable est celui qui forme la seconde loi du tit. de l'*Origine du droit*. J.-L. Uhle a donné en 1661 : *Collectio opusculorum ad hist. juris, et maximè ad Pomponii Enchiridion illustrandum pertinentium* ; réimpr. en 1735, avec une préface de J. Théoph. Heineccius qui renferme une *notice* sur la vie et les ouvr. de Pomponius. Les *fragmens* de ce juriscons. ont été pub. par H.-T. Pagenstecher, Hanau, 1723 ; Lemgo, 1750, in-4, et dans d'autres collect. plus recentes. — V. Mela.

POMPONIUS-LÆTUS (Julius), savant napolitain du 15e S., né en 1425 dans la Haute-Calabre, était de l'ancienne maison des San-Severini. Il reçut une brillante éducation, et, jeune encore, se rendit à Rome, où son érudit. et son éloquence lui valurent de gr. succès, mais lui attirèrent en même temps des ennemis. Ceux-ci réussirent à le rendre

suspect au pape Paul II, et plus tard l'accusèrent d'avoir pris part à une conspirat. contre ce pontife. Il fut arrêté à Venise, où il se trouvait alors, et transféré à Rome, où il passa plus. années tantôt en prison, tantôt sous une surveillance très-sévère. Après la m. de Paul II, Sixte IV et ensuite Innocent VIII se montrèrent très-bienveillans pour Pomponius; et c'est à cette époque que ce savant composa la plus grande partie de ses ouvr., et fut nommé à l'une des chaires du collége de Rome. Il m. dans cette ville en 1497. L'originalité et l'exagération de quelq.-unes de ses idées ne l'ont pas moins rendu célèbre que sa vaste érudition. Enthousiaste de Rome antique, il avait renfermé tous ses travaux, toutes ses connaissances dans le cercle de la républiq. et de l'empire. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, traitant de barbares, non-seulem. les écrivains postérieurs à la décadence de l'empire, mais encore les traduct. de la Bible et les Pères de l'Eglise. Du reste sa vie fut simple, ses mœurs pures, et l'ambition n'occupa jamais sa pensée. Il a laissé les ouvr. suiv.: *De magistratibus, sacerdotiis et legibus Romanor.*, dont la meilleure édit. est celle de Rome, 1515, in-4; *de romanæ urbis Antiquitate*, ib., 1515, in-4; *Compendium historiæ romanæ ab interitu Gordiani usque ad Justinum III*, Venise, 1498 et 1500, in-4; *Vita Statii et patris ejus*, insér. dans l'Hist. des poètes de Lilio Giraldi; *Varronis de linguâ latinâ lib.*, etc., Venise, 1498, in-4; *de exortu Machumedis*, dissertat. insérée dans plus. recueils; deux traités *de Arte grammaticâ*, dont le second, abrégé du prem., a été seul impr., Venise, 1484, in-4; des édit. de Pline *le Jeune*, de Salluste et de quelq. ouvr. de Cicéron; des *comment.* sur Quintilien, Columelle et Virgile. Sabellicus, Paul Jove et Vossius, ont écrit la *vie* de Pomponius-Lætus, sur lequel on peut consulter aussi, pour plus de détails, le *Dictionn.* de Chauffepié.

POMPONNE. V. POMPONE.

PONA (JEAN), pharmacien de Vérone, vivait dans le 16e S., et n'est guère connu que par un petit ouvr. de botanique, int.: *Plantæ seu simplicia quæ in Baldo monte, et in viâ à Veronâ ad Baldum reperiuntur*, in-4, Vérone, 1595, 16 pl. avec une préface adressée à L'Ecluse.—PONA (Franç.), médecin et littérat., neveu du précéd., né à Vérone en 1594, fut reçu docteur en philosophie et en médecine dès l'âge de 20 ans, à l'université de Padoue, vint ensuite se fixer dans sa patrie, se livra avec succès à la pratique de son art, et fut l'écrivain le plus fécond de son siècle. On ignore l'époque de sa m. Il pub. 112 ouvr., tant scientifiq. que littéraires. La liste en est insérée dans les *Mem.* de Niceron et dans le *Dictionn.* de Moreri. Pona était historiographe de l'empereur Ferdinand III, et membre de l'acad. des *Filarmonici* de Vérone, et des *Incogniti* de Venise. Nous ne citerons parmi ses nombreux écrits que ceux intit.: *la Lucerna di Eureta Misoscolo, accadem. filarmonico*, Vérone, 1622, Venise (nouv. édit. augm.), 1627, in-4; Paris (sans date), in-12: c'est un dialogue entre l'auteur et sa lampe, dans lequel il y a beaucoup d'esprit et d'idées ingénieuses; la *Cléopâtra*, tragédie, Venise, 1635, in-12: Maffei cite cet ouvr. dramatique comme le plus connu de ceux que l'aut. pub.

PONCE (JEAN), surnommé *de Léon*, d'après la province où il naquit dans le 15e S., fut un des capitaines espagnols qui passèrent à Saint-Domingue après la découverte de cette île. Ayant rendu d'importans services pour la réduction de la contrée du Sud-Est, il en fut nommé commandant, soumit ensuite Porto-Rico, dont il obtint le gouvernement, combattit les Caraïbes, découvrit les côtes de la Floride, et obtint du roi Ferdinand la permission d'y fonder une colonie. *Voy.* l'*Hist. de l'île de St-Domingue*, par le P. Charlevoy.

PONCE (PIERRE de), bénéd. espagnol, né vers 1520 à Valladolid, m. en 1584, est le prem. inventeur connu de l'art d'instruire les sourds-muets. Il n'a rien publié à cet égard; mais Franç. Vallès, aut. d'une *Philos. sacrée*, imp. à Salamanque en 1588, et l'hist. Moralès, dans ses *Antiq. d'Espagne*, ont fait connaître le mérite de leur compatriote (*voy.* MORALÈS et Fr. VALLÈS).

PONCE DE SANTA-CRUZ (ANTONIO), médec. espagnol du 17e S., m. à Madrid dans un âge avancé, vers 1650, prem. médecin de Philippe IV, était né à Valladolid, et y avait d'abord rempli la première chaire de médecine. Il a laissé un nombre assez considérable d'opuscules, qui de son temps eurent beaucoup de réputation; plus. ont été rec. sous le titre suiv.: *Opusculorum med. ac philos. Volumen primum*, Madrid, 1622, in-fol. Nous citerons en outre de lui: *De las causas y curacion de las fiebres con secas pestilenciales*, Valladolid, 1600, in-8.

PONCE-PILATE, en latin *Pontius-Pilatus*, gouvern. de Judée en l'an 27 de J.-C., sous le règne de Tibère, a rendu son nom fameux en donnant l'ordre de mettre à exécution le jugem. porté par le grand-prêtre des Juifs contre le Rédempteur des hommes. On sait que ce magistrat romain, ne regardant point le divin fils de Marie comme coupable d'un délit qui concernât la loi des Juifs, voulut le renvoyer absous; mais sur l'accusation de s'être fait roi des Juifs, titre supprimé par les Romains depuis la déposition d'Archelaus (*v.* ce nom), Pilate interrogea Jésus. Sur la réponse du fils de Dieu, dont il ne put comprendre le sens, ce gouvern. renvoya l'accusé, comme Galiléen, à Hérode, tétrarque de cette province; et celui-ci le lui renvoya sans prononcer de condamnation. Pilate voulant tirer avantage de ce renvoi pour faire valoir l'innocence de Jésus, proposa aux Juifs, à l'occasion de la délivrance accoutumée d'un prisonnier à la fête de la *Pâque*, de choisir entre un voleur appelé Barabbas, et Jésus, dont la doctrine religieuse était l'unique délit aux yeux du magistrat. Les Juifs par ce motif là même préférèrent Barabbas. Le gouvern. crut apaiser leur haine en faisant flageller le fils de Marie; et il le leur présenta sanglant et couronné d'épines, en disant: « *Voilà l'homme! voilà votre roi!* » « Qu'il soit mis en croix, s'écria la multitude! Nous n'avons point d'autre souverain que César! » Pilate, pressé entre sa conscience et les clameurs des Juifs, ne voulut pas toutefois prendre sur lui la condamnat. d'un innocent. Il se fit apporter un bassin rempli d'eau et se lava les mains devant le peuple, rendant les assistans responsables du sang qu'ils allaient verser, et il leur abandonna Jésus pour être crucifié. Nous ne retracerons point les détails des évènem. que les livres saints ont si bien fait connaître au monde chrétien. Eusèbe (*v.* ce nom) rapporte, sans toutefois citer ses autorités, que le gouvern. de Judée informa Tibère des circonstances relatives à la vie, à la mort et au bruit de la résurrect. de J.-C., regardé comme un dieu par un gr. nombre de gentils et de Juifs. Pilate, rappelé de son gouvernem. en l'an 37, fut, suivant une tradition, relégué dans les Gaules, par Caligula, et m. à Vienne, en Dauphiné, en l'an 40. Il existe encore sur le même personnage d'autres traditions moins vraisemblables et que nous croyons inutile de rapporter.

PONCELET (POLYCARPE), religieux récollet savant agronome, né à Verdun dans le 18e S., a fait des expériences très-ingénieuses sur le froment et la farine. On a de lui: *Chimie du goût et de l'odorat*, ou *Principes pour composer à peu de frais les liqueurs à boire et les eaux de senteur*, Paris, 1755 in-8, ouv. qui a eu plus. édit.; *Principes généraux d'éducat.*, 3 vol. in-12; *la Nature dans la format. du tonnerre et la reproduct. des êtres viv.*, Paris 1766, in-8; *Mém. sur les part. constituantes et les combinaisons particulières de la farine*, 1776, in-8

Hist. nat. du froment, 1779, in-8. C'est surtout à ces deux dern. ouv. que Poncelet dut sa réputat.

PONCET (Charles-Jacques), méd. et voyag. français, m. en Perse en 1706, a laissé la *Relation abrégée du voyage d'Ethiopie*, qu'il fit en 1698, 1699 et 1700. Elle se trouve dans le t. 4, 1re part., du rec. des *Lettres édifiantes*, et dans le t. 3 de l'édit. de 1786.

PONCET DE LA GRAVE (Guillaume), litt., né en 1725 à Carcassone, exerça à Paris la charge de procur.-gén. au siége de l'amirauté de France, celle de censeur royal pour les ouv. de jurispr. maritime, et m. dans la même ville vers 1800. On a de lui : *Abrégé chronol. de l'hist. de Paris*, inséré dans *le Mercure*, sept., oct. et nov. 1755; *Projet d'embellissem. de la ville et des faubourgs de Paris*, 1756, in-12; *Etat actuel des cours souver. de l'Europe*, 1769, in-12; *Précis hist. de la marine de France, depuis l'origine de la monarch.*, 1780, 2 vol. in-12; *Mém. intéressans pour servir à l'hist. de France*, etc., 1788-90, 4 vol. in-12; *Hist. gén. des descent. faites, tant en Anglet. qu'en France, depuis Jules-César*, etc., 1799, 2 vol. in-8.

PONCHER (Etienne), homme d'état, né à Tours en 1446, s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités. Il fut successivement président aux enquêtes en 1498, évêque de Paris en 1503, garde-des-sceaux en 1512, et archevêq. de Sens en 1519. Les rois Louis XII et François Ier l'admirent dans leur conseil, et l'employèrent dans plus. négociations importantes. On a de lui des *Constitut. synodales*, publiées en 1514.— Poncher (François), neveu du précédent, lui succéda dans l'archevêché de Sens; mais, loin de marcher sur les traces de son prédécesseur, il devint criminel d'état, en cabalant contre la duchesse d'Angoulême, pour lui faire ôter la régence, et fut enfermé au chât. de Vincennes, où il m. en 1532. Il a laissé des *Comment. sur le droit civil*.

PONÇOL (Henri-Simon-Joseph ANSQUER de), jés., né à Quimper-Corentin en 1730, m. en 1783, a pub. : *Analyse des tr. des bienfaits et de la clémence de Sénèque, précédée d'une vie de ce philos.*, 1776, in-12; *Code de la raison*, ou *Principes de la morale*, 1778. — Son frère, Théophile-Ignace Ansquer de Londres, né en 1728, est aut. des *Variétés philos.*, 1762, et édit. des *Sermons du P. Le Chapelain* (*voy*. Chapelain).

PONIATOWA (Christine), fille d'un moine apostat de Pologne, née en 1610 à Lessen, petite ville de Prusse, se rendit fameuse par ses visions et ses extases. Ses révélat., qu'elle écrivit d'après l'ordre qu'elle disait en avoir reçu du ciel même, ont été traduites en latin par J. Amos Comenius, et publiées avec celles de Christophe Kotter et de Nicol. Drabicius. Amsterdam, 1657 et 1665, in-4.

PONIATOWSKI (Stanislas, comte de), père du roi Stanislas-Auguste de Pologne, né en 1678, fut le compagnon d'armes de Charles XII, et rendit à ce prince les plus importans services. Il soutint aussi la cause de Stanislas; mais, forcé ensuite de se soumettre au roi régnant, il fut chargé de plus. missions à la cour de France, et obtint en 1752 la dignité de castellan de Cracovie, ce qui lui donna le prem. rang parmi les sénat. du royaume. Il m. dans ses terres en 1762. On lui attribue les *Remarq. d'un seigneur polonais sur l'Histoire de Charles XII, roi de Suède*, par Voltaire, 1741, in-8.— Poniatowski (Stanislas-Auguste). V. *Stanislas*. — Poniatowski (le prince Joseph), surnommé le *Bayard polonais*, né à Varsovie le 7 mai 1763, était fils d'André Poniatowski, gén. d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse, et neveu de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne. Il fit ses prem. armes dans l'armée autrich., et y obtint un avancement rapide. Rappelé dans sa patrie en 1789, et nommé command. en chef pendant la guerre de 1792, il sut communiquer à l'armée sa bouillante ardeur, et remporta des avantag. signalés à Zielenca et à Dublinska; mais une politique pusillanime et honteuse étant venue rendre inutiles les efforts de son courage, il déposa le commandement de l'armée, et quitta sa malheureuse patrie, qu'il avait craint d'exposer par une plus longue résistance. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie, avec cette inscription : *Miles imperatori*. La nouvelle révolut., qui éclata en Pologne en 1794, y ramena le prince Poniatowski. Il se contenta cette fois du commandement d'une division sous les ordres du général en chef Kosciuskzo; mais bientôt l'issue désastreuse de cette dern. lutte des Polonais le força encore de s'expatrier, et il ne reparut sur la scène politique qu'en 1806, époque de l'entrée des Français en Pologne. Un gouvernem. provisoire ayant été formé à Varsovie, Poniatowski devint ministre de la guerre, et dirigea ses prem. soins vers l'armée polonaise, qu'il organisa avec une grande habileté; mais cette armée fut ensuite disséminée; et, lorsqu'en 1809 le duché de Varsovie fut attaqué par l'archiduc Ferdinand avec 60,000 Autrich., Poniatowski, n'ayant que 8,000 Polonais à opposer, résolut toutefois de défendre pied à pied le sol de sa patrie, et se couvrit de gloire à la bataille de Razin, où il repoussa avec sa poignée de braves toutes les attaques de l'archiduc. Fidèle allié des Français, sa valeur ne se démentit point dans les funestes campagnes de 1812 et 1813. Nommé maréchal de France le 16 octobre sur le champ de bataille de Leipsig, quoiqu'il eût déclaré hautement qu'il ne voulait d'autre titre que celui de chef des Polonais, il jouit peu d'instans de cette nouvelle distinction. Le 18, chargé de protéger la retraite de l'armée française, n'ayant avec lui que 700 hommes d'infanterie et soixante de cavalerie, il s'efforce de contenir les colonnes ennemies, qui s'avancent en force, reçoit une blessure, et parvient, malgré sa faiblesse, à traverser la Pleisse à la nage; mais, par une méprise funeste, le pont sur l'Elster avait été coupé par les Français eux-mêmes. Arrivé sur les bords escarpés de cette rivière, plus profonde que la prem., Poniatowski s'arrête un instant : l'ennemi lui crie de se rendre; alors, n'hésitant plus, il se jette dans les flots, et y disparaît. La mémoire de ce prince sera toujours chère aux Polonais, et doit l'être à toutes les nations qui estiment la loyauté et la valeur.

PONINSKI (Antoine LODZIA), poète polonais, m. en 1742, était référendaire du royaume de Pologne, et palat. de Posnanie. On a de lui : un poème en latin, intit. *augustissimus Hymenœus*, Dresde, 1720; *Opera heroica*, 1739, in-4; *Sarmatides seu Satyræ*, 1741, in-4; et une trad., en vers polonais, des *quatrains* ou *maximes* du cheval. de Solignac, composés pour l'éducation des jeunes gentilshommes polonais.

PONS (Jacques), médecin de Lyon au 16e S., n'est guère connu que comme aut. des ouv. suiv. : *Sommaire traité des melons*, Lyon, 1583, in-8; 1586, in-16, et 1580, in-12; *de nimis licentiosâ sanguinis missione..... Tract.*, ibid., 1596, 1600, in-8; *Medicus, seu Ratio ac Via aptissima*, etc., ibid., 1600, in-8. — Un autre Pons (Claude), compatriote du précédent, est auteur d'un *Parallèle des vipères et herbes lyonnaises avec les romaines et candiotes*, Lyon, 1632, in-8, etc.

PONS (Jean-François de), littérat., chanoine de la collégiale de Chaumont, né à Marly en 1683, mort à Chaumont en 1733, fut intimement lié avec Houdard de La Motte, qu'il défendit contre madame Dacier. Il avait publié divers opuscules, qui ont été réimp. avec quelques autres inédits, sous le tit. d'*OEuvres de M. l'abbé de Pons*, Paris, 1738, in-12. —V. Ponte.

PONT DE VEYLE (Antoine DE FERRIOL comte de), littérat., frère aîné du comte d'Argen-

tal, né en 1697, occupa la charge de lecteur du roi, fut, pendant quelques années, intendant-gén. des classes de la marine, et m. à Paris en 1774. On a de lui quelques comédies : *le Complaisant*, *le Fat puni* et *le Somnambule*. Cette dern. pièce est attribuée par La Harpe à Sallé et au comte de Caylus ; mais il paraît cependant que Pont de Veyle y eut beaucoup de part. On a encore de lui un gr. nomb. de *chansons*, d'ouv. de société et de *pièces fugitives*. On peut consulter, pour plus de détails, l'*éloge* de ce littérat. dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, t. 10, année 1775.

PONTANUS ou PONTANO (Jean-Jovien), homme d'état, écriv. élégant et fécond du 15e S., né en 1426 dans l'Ombrie, s'établit à Naples, où son mérite ne tarda pas à lui donner de la célébrité. Il devint successivement secrétaire du roi Ferdinand Ier, précepteur du prince Alphonse, duc de Calabre, et, après avoir rempli plus. missions diplomatiques, premier ministre du royaume. Mais plus tard, oubliant les devoirs que lui imposaient la reconnaissance et la fidélité, il trahit le roi Ferdinand II, petit-fils de son bienfaiteur, livra à Charles VIII, roi de France, les clefs de la ville de Naples, et perdit avec ses emplois la considération dont il avait joui jusqu'alors comme homme d'état. Il m. en 1503. Pontanus a rendu de gr. services à la philos. et aux lett., et on doit le regarder comme le vérit. fondat. de l'acad. qu'A. Beccadelli, dit Panormita, établit à Naples, d'après l'ordre du roi Alphonse, et qui reçut le nom d'*Académie de Pontanus*. On a de lui : des *poésies*, pub. par les Aldes, Venise, 1505-1518, 2 vol. in-8; des ouvr. en prose, pub. par les mêmes imp., ibid., 1518-19, 3 pet. vol. in-4, édit. rare. Tous les ouv. de Pontanus ont été imp. à Naples, de 1505 à 1512, 6 v. in-fol. Il en existe une édit. de Bâle, 1556, 4 vol. in-8. Cette édition, quoique la plus complète, est peu recherchée. On trouvera, dans le t. 8 des *mém.* de Niceron, les tit. des ouv. dont elle se compose. Le plus important est une *Hist.* (en lat.) *des guerres de Ferdinand II, roi de Naples, avec Jean d'Anjou*, en 6 liv., trad. en ital. par un anonyme, Venise, 1524, in-8 ; et par J. Mauro, Naples, 1590, in-4. Robert de Sarno, oratorien, a publié la *vie* de Pontanus, en lat., Naples, 1761, in-4, dont M. Suard a donné une bonne analyse dans le t. 1er de ses *Variétés littéraires*.

PONTANUS ou DE PONTE (Pierre), grammairien, surnommé *Cæcus brugensis* (l'aveugle de Bruges), né dans cette ville vers 1480, perdit la vue à l'âge de trois ans, et n'en fit pas moins de rapides progrès dans les lettres. Après avoir enseigné la grammaire dans différentes villes de Flandre, il vint à Paris, y ouvrit une école, qui fut très-fréquentée. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé un assez grand nomb. d'ouv., dont la biblioth. royale ne possède que trois ou quatre, et qui, par conséquent, sont presque tous oubliés aujourd'h. D. Liron, dans le t. 3 des *Singularités hist.*, et Foppens, dans la *Biblioth. belgica*, en citent plus. Nous mentionnerons seulement les suiv. : *Grammaticæ artis pars prima — pars secunda*, 1528-1529, 2 vol. in-4 ; *Ars versificatoria*, 1506, in-4, souv. réimp. dans le même form. et in-8, et cependant tr.-rare.

PONTANUS (Jean), professeur de philosophie, puis de médecine à Kœnigsberg, passa en 1553 à Iéna, devint médecin du prince de Gotha, puis du duc de Weymar, accompagna ce dern. à Vienne, et m. dans cette ville en 1572. Entre autres opusc., imp. dans div. rec., on a de lui : *Methodus componendi theriacam, et præparandi ambram factitiam*, joint aux *Consultat.* de Willich, Leipsig, 1604, in-4.

PONTANUS (Jacques), jésuite, laborieux philologue, né en 1542 à Bruck, en Bohême, entra dans l'institut de St-Ignace à l'âge de 21 ans, fut destiné à l'enseignement des belles-lettres, les professa avec succès, publia plus. ouv. élémentaires, qui, pendant plus d'un siècle, ont été suivis dans la plupart des colléges de l'Europe, et m. à Augsbourg en 1626. On a de lui : *Progymnasmata latinitatis*, etc., Venise, 1590, 4 vol. in-8 ; *Institut. poeticæ*, in-8 ; *Tyrocinium poetices*, in-8 ; *Floridorum lib. octo*, 4e édit., Ingolstadt, 1602, in-8 ; *Colloquiorum sacrorum lib. IV, cum notis*, Augsbourg, 1609, in-8 ; *Attica Bellaria*, etc., ibid., 1615-20, 3e part., in-8; *Philocalia sive Excerpta è sacris et profanis auctoribus*, ibid., 1626, in-fol.; des traductions lat. des *hist.* de Jean Cantacuzène, de Théophylacte Simocatta ; de la *Chronique* de G. Phranza, qui font partie de la *Byzantine*; d'un grand nombre d'écrits d'auteurs ecclésiastiques (ces différ. versions ont été insérées dans la *Bibliotheca magna patrum*); des *commentair.* très-étendus sur Ovide ; un *Recueil de sentences* extraites de ses ouvrages ; enfin une traduction latine de l'ouv. allemand intit. : *Hist. de la guerre des Hussites*, par Zacharie Théobaldus, Francfort, 1621, in-fol.

PONTANUS (Jean-Isaac), historien et philologue, né en 1571 à Elseneur, dans l'île de Seeland, fut d'abord un des disciples de Tycho-Brahé, et demeura trois ans avec ce célèb. astronome. Il prit ensuite la résolution de s'appliquer à la médecine, fut reçu doct. à Bâle en 1601, visita les provinces méridion. de la France, passa de là en Hollande, fut nommé professeur de physique et de mathématiques au collége de Harderwick, et m., en 1639, avec le titre d'historiographe du roi de Danemarck et des états de Gueldre. On a de lui : *Analectorum lib. III*, etc., Rostock, 1599, in-4 ; *Itinerarium Galliæ narbonensis, cum duplici Appendice*, etc., Leyde, 1606, in-12, rare ; *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, Amsterdam, 1611, in-f.; *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis et ostiis*, etc., ibid., 1614, in-8 ; Harderwick, 1617, in-8 ; *Originum francicarum lib. VI*, Harderwick, 1616, in-4 ; *de Pigmæis Theoremata*, ib., 1629, in-4 ; *rerum danicarum Historia*, Amsterdam, 1631, in-fol.; *Poematum lib. VI*, ib., 1634, in-12 ; *Discussionum historicarum lib. II*, Harderwick, 1637, in-8 ; *Historiæ geldricæ lib. XIV*, ib., 1639, in-f.; des *thèses*, des *notes* sur Macrobe, Martial, Plaute, Florus, Sénèque, Tacite, Pétrone et Valère-Maxime, etc.

PONTAS (Jean), théologien, célèbre casuiste, né en 1638 dans le diocèse d'Avranches, mort en 1728, fut docteur en droit civil et en droit canon, et sous-pénitencier de l'église de Paris. On a de lui : *Exhortat. aux malades sur les attributs de J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1690, in-12 ; *Exhortat. sur le baptême, les fiançailles, le mariage*, etc., ibid., 1691, in-12 : *Exhortat. sur les evangiles du dimanche*, etc., ib., 1691, 2 vol. in-12 ; *Entretiens spirit.*, etc., ib, 1693, 2 vol. in-12 ; *Sacra Scriptura ubiquè sibi constans*, ibid., 1698, in-4 ; *Dictionnaire des cas de conscience*, ibid., 1715, 2 vol. in-fol., plus. fois réimp. (l'édit. la plus complète est celle de 1741, 3 vol. in-fol.), et trad. en latin : il a paru un *Abrégé* de ce *dictionnaire*, par l'abbé Collet, Paris, 1764 et 1770, 2 vol. in-8 ; *des Péchés qui se commettent en chaque état*, Paris, 1728, in-12.

PONTAULT. V. Beaulieu.

PONTBRIANT (René-François DUBREUIL de), ecclésiastique philantrope, abbé de St-Marien d'Auxerre, né en Bretagne vers la fin du 17e S., m. à Paris vers 1760, fut, sinon le fondateur de l'œuvre des *Petits Savoyards*, au moins l'un des plus zélés promoteurs de cette institution, dont l'idée prem. appartient à l'abbé Et. Joly de Dijon, qui forma à Paris, vers 1665, un établissement du même genre, abandonné au bout de quelques années, repris ensuite par Claude Héliot, et abandonné de nouveau à la mort de ce dern. Vers l'année 1737, l'abbé de Pontbriant, touché de l'abandon

où se trouvaient les jeunes Savoyards, occupés dans la capitale à ramoner les cheminées ou à d'autres emplois, vint au secours de ces pauvres enfans, et leur consacra son temps, ses soins et sa fortune, jusqu'à la fin de sa vie. A cette époque, il fut remplacé par l'abbé J.-B.-A. Salignac de Fénélon (*v.* ce nom). On a de ce respectable ecclésiastique : *Projet d'un établissem. pour élever dans la piété les Savoyards qui sont dans Paris*, 1751 et années suiv., 4e part., in-8; *Pèlerinage du Calvaire sur le mont Valérien*, 1751, in-18; *l'Incrédule détrompé, et le Chrétien affermi dans la foi*, 1752, in-8. — L'abbé de Ponthriant eut des frères ecclés. comme lui. L'un fut promu, en 1741, à l'évêché de Québec, dans le Canada, et m. à Montréal en 1760. Le second, chanoine et grand chantre de la cathéd. de Rennes, abbé commendataire de Lanvau, m. en 1767, a été quelquefois confondu avec son frère René-François, abbé de Saint-Marien. On a du chanoine de Rennes : un *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux jeux floraux en 1722; *Sermon sur le sacre du roi*, 1722, in-4; *Essai de grammaire franç.*, 1754, in-8. On lui attribue des *nouv. Vues sur le système de l'univers*, Paris, 1751, in-8.

PONTCHARTRAIN (PAUL PHÉLYPEAUX, seigneur de), né à Blois en 1569, d'une famille qui a produit un gr. nombre de magistrats et plus. ministres, fut admis dans les bureaux de Villeroi dès l'âge de 18 ans, et devint bientôt très-habile dans les affaires. Nommé secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, il mérita, par son zèle, la confiance de cette princesse, qui lui fit obtenir, en 1610, la place de secrét.-d'état. Il m. en 1621. On a de lui des *Mémoires* concernant les affaires de France sous le règne de Marie de Médicis, avec un *Journal des conférences de Loudun*, La Haye, 1720, 2 pet. in-8. — PONTCHARTRAIN (Louis PHÉLYPEAUX, comte de), chanc. de France, petit-fils du précéd., né en 1643, fut reçu conseiller du parlem. de Paris en 1660, nommé prem. prés. du parlem. de Bretagne en 1667, intend. des finances en 1687, secrét.-d'état en 1690, et chancel. en 1699. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira des affaires en 1714, et m. dans son château de Pontchartrain en 1727. — Jérôme, comte de PONTCHARTRAIN, son fils unique, fut le père du ministre comte de Maurepas.

PONTE (LOUIS de), jésuite, né à Valladolid en 1554, mort, en odeur de sainteté, dans sa ville natale en 1624, est connu en France sous le nom de *Du Pont*. On lui doit divers ouvr. pieux, dont la plupart ont été trad. en lat. par le P. Melch. Trevinnia, son confrère. Les princip. sont : *Explicati morale du Cantique des cantiques*, en lat., Cologne, 1622, 2 vol. in-fol.; *Tr. de la perfection chrét.; le Direct. spirituel; la Guide spirituelle*, trad. en franç. par le P. Brignon, Paris, 1685, 2 vol. in-8; *les Méditations sur les mystères de la foi*, traduit plus. fois en franç. et en arabe. — V. BASSAN.

PONTEDERA (JULES), botan. ital., né à Vicence en 1688, m. en 1757 à Padoue, direct. du jardin des plantes de cette ville, y avait prof. avec succès la botaniq. Il fit de nombr. excursions dans l'Italie pour y découvrir de nouv. plantes, et s'éleva avec chaleur contre le système sexuel de Linné, qui ne lui en a pas moins consacré un genre de plantes de la famille des narcissoïdes, sous le nom de *Pontederia*. Il a le premier décrit 272 plantes, et a laissé entre autres ouvr. : *Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italiâ nuper detectæ recensentur*, Padoue, 1718; *Anthologia, sive de floris naturâ libri III, plurimis inventis observationibusque ac æneis tabulis ornati*, ibid., 1720; *Antiquitatum latinar. græcarumque enarrationes, præcipuè ad veteris anni rationem attinentes epistolis* 68 *comprehensæ*, ibid., 1740; *Epistola ac Dissert., opus posthumum in duos tomos distributum, præfatione et notis auctum à Jos.-Ant. Bonato*, ibid., 1791, 2 vol. in-4.

PONTIEN (SAINT), pape, succéda à saint Urbain Ier en l'an 230, gouverna l'église pend. cinq ans et deux mois, fut persécuté sous l'empereur Maximin et relégué dans l'île de Sardaigne, où il m.

PONTIER (GÉDÉON), protonotaire du St-siége, m. en 1709, dans un âge avancé, a laissé divers ouvr., entre autres : *le Cabinet des grands*, 3 vol. in-12, dont les deux prem. parurent en 1680 et le trois. en 1689, sous ce titre : *Continuation du cabinet des grands*, suivi, en 1690, d'une addition intitulée : *Choses remarquables*, etc. Ce fut à l'occasion de cet ouvr. que La Bruyère fit le portrait de *Dioscore*, nom sous lequel il peint Pontier comme un aut. dont les écrits n'offrent aucun intérêt.

PONTIER (PIERRE), chirurg., né à Aix en 1711, mort en 1789, fut un des meilleurs anat. et opérateurs de son temps. Sa ville natale lui dut l'établissement d'une école de chirurg., dont il fit, en 1768, les prem. frais et l'ouverture en qualité de premier prof. Pontier laissa deux fils, l'un, doct. en méd., est aujourd'hui membre de l'acad. d'Aix; l'autre, minéralogiste distingué, a fait la découverte du *chromate* de fer près de Gassin, dans le départem. du Var.

PONTIS (LOUIS de), gentilh. provençal, né en 1583 au château de Pontis, embrassa dès l'âge de 16 ans la carrière des armes, et parvint par son mérite et sa bravoure à l'emploi de maréchal de bataille. Après 54 ans d'honorables services, il se retira dans la maison de Port-Royal, où il mourut en 1670, à l'âge de 87 ans. On a sous son nom des *Mém.* curieux, publ. en 1676 et réimp. plus. fois. L'édition d'Amsterdam, Wolfgang, 1678, 2 vol. pet. in-12, est recherchée des curieux parce qu'elle fait partie de la collect. des *Elzeviers* franç. Les *Mém. de Pontis* font aussi partie de la 2e série des *Mém. sur l'hist. de France*, pub. par MM. Petitot et Monmerqué.

PONTIUS ou DU PONT (PAUL), célèbre grav., né à Anvers en 1596, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. d'après Rubens, van Dyck et autres maîtres. Parmi ses productions on admire surtout le *St Roch*, dont l'original fait partie du Musée du Louvre, et la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*.

PONTOPPIDAN (ERIC-ERICSON), théol., poète et philol. dan., év. luthér. de Drontheim en Norwége, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie, m. en 1678, a laissé : *Epigrammatum sacrorum centuriæ tres*, Copenhague, 1641, in-12; *Paraphrasis metrica in Cebetis tabulam*, Paris, 1642; *Bucolica sacra*, Leyde, 1643, in-8; *theologiæ praticæ Synopsis*, Sora, 1656, in-4; ib., 1673, même format; une *Gramm. danoise*, Copenhague, 1666, in-8; des *Méditations* et plus. ouvr. ascét. en dan. — PONTOPPIDAN (Eric), évêq. de Bergen, en Norwége, petit-neveu du précéd., né en 1698, m. en 1764, a laissé un gr. nomb. d'écrits sur la théol. et l'hist., dont on trouve une notice détaillée dans la *Bibliogr. dan.* de Nycrup et Kraft. Les principaux sont, en allemand : *Tabl. du Danemarck anc. et moderne*, Brême, 1730, in-4; *Hist. abrégée de la réformation de l'église danoise*, Lubeck, 1734, in-8; en latin : *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam Sylloge*, Copenhague, 1741, 2 vol. in-fol.; *Annales ecclesiæ danicæ*, ib., 1741 et 1752; en danois : *Essai sur l'hist. natur. de la Norwége*, Copenhague, 1752, in-4; ib. 1754, 2 vol. in-4, trad. en angl. et en allem. — PONTOPPIDAN (Jean-Louis), son frère, profess. de théol. à l'acad. de Soroe, puis prevôt de l'év. d'Aalborg, en Jutland, m. en 1799, a laissé des *sermons*, des *disc.* et des *oraisons funèbres*. — Six autres auteurs du même nom sont cités dans la *Biogr. dan.*

PONTORMO (JACOPO CARRUCCI DA), peint., né en 1493, m. en 1558, acquit à Florence une gr.

réputation, et ses ouvr. furent admirés par Raphaël et Michel-Ange. On cite de lui le tabl. de *la Visitation*, qu'il peignit dans le cloître des Servites, et div. autres qu'on voit à San-Michelino.

PONTOUX (CLAUDE de), méd. et littér. franç., né, en 1530, à Châlons-sur-Saône, où il m. en 1579, a laissé : *Huitains franç.*, pour l'interprétat. et intelligence des fig. de l'Anc.-Testam., Lyon, 1570; in-8, avec des estampes gravées sur bois; *Gelodacrye amoureuse* (rec. d'aubades, chansons gaillardes, etc.), Paris, 1576, in-16; *OEuvr.*, etc., contenant environ 300 sonnets, etc., Lyon, 1579, in-16. On peut consulter pour plus de détails les *Mém.* de Niceron, t. 34, et le t. 12 de la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet.

PONTUS. V. GARDIE et THYARD.

PONZ (ANT.), peint. et voyag. espag., memb. de plus. acad. des beaux-arts, né à Bexix (royaume de Valence) en 1725, m. en 1792, a laissé : *Voy. en Espagne*, 1772 et suiv., 13 vol. in-8, trad. en allem.; *Voy. hors de l'Espagne*, 1785 et 1792, 2 vol. in-8, et divers autres écrits. On a aussi de lui des tabl. fort estimés. — Moïse-Jayme PONS ou PONZ, peintre, né à Valls, près de Tarragone, vers la fin du 17ᵉ S., a laissé des tableaux qui font honneur à son talent, et qui se voient en gr. partie dans la chartreuse dite *Scala Dei*.

PONZIO (PAUL), sculpt., né à Florence dans le 16ᵉ S., connu en France sous le nom de *maître Ponce*, exécuta dans les châteaux de Meudon et de Fontainebleau une gr. partie des sculpt. qui les décorent. On lui doit aussi le *tombeau* de Louis XII et d'Anne de Bretagne qu'on voit dans l'église de St-Denis, et div. autres d'une grande beauté.

PONZONI, famille illustre de Crémone, dirigeait le parti gibelin dans cette ville, en opposition aux Cavalcabo, chefs du parti guelfe. Les Ponzoni parvinrent deux fois à la souveraineté dans leur patrie.—Frédéric PONZONI, secrétaire du pape Alexandre IV, a laissé quelq. ouvr. de théolog. — Jacq. PONZONI, secrétaire du duc de Milan, mort en 1542, dans un âge très-avancé, commenta Bartholo, et donna un traité *de Memoriâ locali*.

POOL (RACHEL van), fille du cél. anat. Ruysch, née à Amsterdam en 1664, acquit une gr. célébrité par son rare talent pour la peinture des fleurs, des fruits, des plantes et des insectes. Elle épousa, en 1695, Juriaen van Pool, peint. distingué, qui fut reçu avec elle de la société acad. de La Haye. Ils obtinrent tous deux la protection de l'électeur palatin, Jean-Guillaume, qui se plut à les combler de bienfaits et de marques de distinction. Rachel exerça son art jusque dans l'âge le plus avancé, sans que son talant se ressentît de sa vieillesse. Elle m. le 12 octobre 1750, âgée de 86 ans. — Mathys ou Matthieu POOL, dessin., et grav., né à Amsterdam en 1670, a laissé plus. ouvr. très-estimés.

POOL. V. POLUS.

POOT (HUBERT), poète holland., né en 1689 aux environs de Delft, d'une famille d'agricult., ne reçut dans sa jeunesse qu'une instruct. fort limitée, se forma par la lecture de Vondel et de Hooft, et sans renoncer à la profess. de ses pères, consacra ses paisibles loisirs à la culture des muses. Il m. au hameau d'Abtswoude, son lieu natal, en 1733. Il a été fait plus. édit. de ses poésies, justem. estim.; la meill. est celle de Delft, 1726-35, 3 vol. in-4. Il s'était efforcé d'imiter les anc. que malheureusement il n'avait pu lire que dans des traduct., et c'est dans le genre érotique qu'il a le mieux réussi. Outre le rec. de ses *œuvr.* dont nous avons parlé, il en a pub. un autre sous le titre de *Grand théâtre phys. et moral, ou Vocab. d'anc. emblèmes et allégories*, Delft, 1743, 3 vol. in-fol. V. le tom. 2, p. 35-56 de l'*Hist. anthol. de la poésie holland.*, par de Vries.

POPE (sir THOMAS), fond. du collége de la Trinité à Oxford, né vers 1508 à Dedington, m. en 1559, occupa de gr. charges à la cour de Henri VIII et à celle de Marie, et se distingua par son habileté dans les affaires et surtout par la fidélité de ses principes. — POPE (Walter), écriv. angl., membre de la société royale, doyen du collége Wadham à Oxford, né dans le comté de Northampton, m. en 1714, a publié : *Mém. de mons. Du Vall, avec son dernier disc. et son épit.*, 1670, in-4; *A la mém. du très-renommé Du Vall*, ode pindarique, 1671, in-4; *Nouvelles choisies*, trad. de Cervantes et de Pétrarque, 1694; *Fables morales et politiques anciennes et modernes*, 1698, in-8; *Vie du révérend Seth, év. de Salisbury*, Londr. 1697, etc.

POPE. V. BLOUNT.

POPE (ALEXAND.), né à Londr. le 22 mai 1688, d'une famille catholique et jacobite. Son père vivait retiré près de ce Windsor, dont plus tard le poète célébra la forêt. Faible de santé, mal conformé, bossu même, le jeune Pope fut l'objet des tendres soins de sa mère, pour laquelle il conserva toute sa vie la plus grande affection; ce culte filial est déjà de la poésie, ce qu'il est bon de remarquer pour répondre à ceux qui voient en Pope le poète de l'esprit et jamais celui du cœur. Plus tard il connut aussi l'amour (*v.* BLOUNT), et il fallait peut-être avoir été amoureux pour sentir et écrire l'*Epître d'Héloïse à Abailard*. Cependant le talent de Pope se ressent beaucoup de son éducation toute class.; à 6 ans il lisait déjà les poètes gr. et lat. chez un vieux prêtre cathol., où il était en pension; depuis il termina ses études élément. à Londres. Là, ayant été au spectacle, il avait improvisé au bout de quelq. jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, la double influence des églogues de Virgile et de l'aspect des champs l'entraîna à la composit. de ses pastorales : c'étaient déjà les vers d'un poète exercé, quoiqu'il n'eut guère que 12 ans. A 16, il fit quelq. voyages à Lond., connut Congrève, Wicherley, Swift, etc., et publia son *Essai sur la critique;* Addisson l'accueillit en protecteur, et inséra dans son *Spectateur* le beau poème du *Messie*, églog. sacrée. *La Boucle de cheveux enlevée* acheva sa réputation; ce poème héroï-comique a été souvent comparé au *Lutrin* de Boileau : les Anglais préfèrent *la Boucle* et les Français *le Lutrin*, ces deux ouvr. sont excellens dans leur genre; le merveilleux de celui de Pope est plus original peut-être, malgré tout ce qu'on a dit, avec raison d'ailleurs, des beaux vers sur la mollesse dans *le Lutrin*; mais Boileau peut-être n'aurait pas pu égaler Pope s'il avait lutté avec lui dans un sujet analogue à la Forêt de Windsor, non plus que dans l'héroïde. Le poète français était plus *académicien*, le poète anglais avait fait ses premiers vers dans la solitude. Plus tard, Pope se trouva plus activement engagé dans la vie des salons : à la manière dont il traduisit Homère on s'en aperçoit, comme aussi à la décoration artificielle de son *Tibur* de Twickenham. L'homme d'esprit l'emporta sans doute sur le poète; mais son excuse est dans les mœurs de son temps, dont il fut l'expression. La correction et l'élégance sont des grâces que la poésie ne doit pas dédaigner, et sous le rapport du style Pope a fait école. Ses imitateurs maladroits ont pu décréditer sa manière; lui-même il en a fait peut-être une fausse application à l'antique pensée d'Homère; mais toutes les fois qu'il est lui-même, Pope est poète, et grand poète. Il a admiré et commenté Shakspeare comme Homère; mais il l'a compris et n'a pas dû l'imiter dans un siècle si éloigné par ses idées de celui où écrivait l'Eschyle anglais. Peut-être aurait-il dû respecter de même l'originalité d'Homère. Son *Iliade*, du reste, car on dit *l'Iliade de Pope*, est un chef-d'œuv. de versification. Pope écrivit dans une époq. de corrupt. : la conscience des hommes d'état, les grandes et petites perfidies des partis, qui le dégoûtèrent de la polit., le rendirent impartial plutôt que neutre dans les

intrigues du temps. Parmi les beaux esprits et les critiques anglais, il dut trouver plus d'un envieux; lui-même, d'une santé délicate, maltraité de la nature, et par conséquent craintif, méfiant même, il devait se tenir sur la défensive contre les hommes en gén., et attaquer même le prem. dans un moment d'humeur; il eut donc beaucoup d'ennemis, et quelques-uns avaient été ses amis; mais ceux-ci en général le trouvèrent dévoué et fidèle dans leurs revers de fortune, témoin sa liaison avec le fameux Bolingbroke. Peut-être enfin ne faut-il chercher le secret de son goût pour la satire que dans l'irrésistible instinct de son talent : en effet il a excellé dans ce genre, et ses *Imitat. d'Horace* sont dignes de ce poète. Mais, outre ses combats partiels contre la sottise ou l'envie, Pope voulut renfermer tous ceux qui lui avaient déclaré ou à qui il avait déclaré lui-même la guerre dans une espèce de *Bedlam* poétique. Sa Dunciade (*Sotisiade*), composée dans ce but, offre des passages pleins de verve et d'esprit; mais ce poème est trop essentiellement anglais pour plaire beaucoup en France; le goût anglais lui-même peut lui adresser de justes critiques. Dans l'Epître morale, genre de composition plus élevé, Pope n'a de rival que Voltaire; son *Essai sur l'homme* a mérité d'être traduit dans toutes les langues. On a légèrement cru y voir des principes irréligieux : le savant Warburton l'a défendu à ce sujet. Pope a écrit aussi élégamment en prose; ses *lettres* sont naturelles et charmantes, et sa *préface* de *l'Iliade* est une admirable composition. En parlant du succès des ouvrages de Pope, il faut y comprendre la partie mercantile; ils furent pour lui une source de richesses; les souscriptions à son *Iliade* consolidèrent surtout sa fortune. Il m. en philosophe et en chrétien le 30 mai 1744. Colardeau a imité heureusement l'*Epître d'Héloïse à Abailard*. Duresnel a paraphrasé en vers faciles l'*Essai sur l'homme*, que Fontanes et Delille ont traduit avec plus de précision; quant à la traduct. compl. de ses œuvres, elle abonde en contresens ridicules. Le talent de Pope a été récemment un sujet de controverse littéraire entre Byron, Campbell et M. Bowles; celui-ci a donné l'édit. la plus compl. de ses *Œuvr.* 10 vol. in-8, Londres, 1806.

POPELINIÈRE (LANCELOT VOISIN, seigneur de LA), historien, né vers 1540 dans le Bas-Poitou, d'une famille attachée aux opinions de Luther, joua lui-même un rôle important durant la guerre de religion, fut député en 1574 par les Rochellais à l'assemblée de Milhaud, eut l'année suiv. le commandem. de l'expéd. contre l'île de Rhé, y tailla en pièces les troupes cathol., et, en 1576, rédigea la protestation des religionn. contre la décision des états de Blois. Exclusivem. voué aux travaux littér. depuis le rétabliss. de la paix, il continua l'hist. des guerres civiles qu'il avait commencée; la modérat. et la franchise qu'il a mises dans ses récits ont fait croire aux uns qu'il avait abjuré la réforme; aux autres qu'il avait vendu sa plume aux catholiques. Quoi qu'il en soit il m. très-pauvre à Paris en 1608, laissant les ouv. suiv. : *la vraie et entière Hist. des dern. troubles*, etc., Cologne, 1571, in-8; 3e éd., Bâle, 1579, 2 vol. in-8; *Hist. de France, enrichie des plus notables occurrences survenues ès prov. de l'Europe et pays voisins, etc., depuis l'an* 1550 (La Rochelle), 1581, 2 vol. in-fol.; 1582, 4 vol. in-8; *les Trois mondes*, Paris, 1582, in-4; *l'Amiral de France*, ib., 1584, in-4; *Hist. des hist.*, ib., 1599, in-8; *Hist. de la conquête du pays de Bresse et de Savoie*, ib. et Lyon, 1601, in-8.

POPELINIÈRE ou plutôt POUPLINIÈRE (ALEXANDRE-JEAN-JOSEPH LE RICHE DE LA), financ. bel-esprit, s'est rendu célèbre dans 18e S. par ses dépenses fastueuses, son amour pour les plaisirs et la protection qu'il accorda aux lettres et aux beaux-arts. On a de lui : *Daira, hist. orient.*, Paris, 1760, in-8 (il a été tiré quelq. exempl. in-4); *Mœurs du siècle*, ouvrage dans le genre du *Portier des chartreux* : un exemplaire, avec de superbes peint., fut saisi par ordre du roi à la vente des livr. de la biblioth. de La Popelinière. V. sur cet ouvr. et unique exempl. le *Dictionn. des anonymes*, par M. A.-A. Barbier, no 3266.

POPHAM (ÉDOUARD), min. angl., né en 1738, m. en 1815, rect. de Chilton, dans le comté de Wilts, a pub. entre autres ouv. : *Selecta poemata*, 1774, 3 vol.; *Illustrium virorum Elogia sepulchralia*, 1778, in-8; des *Remarques sur div. textes de l'Ecriture*, 1809, in-8.

POPHAM (sir HOME RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar, d'une famille origin. d'Irlande, fut le 21e fils de sa mère, qui m. en lui donnant le jour : son père, consul à Tétuan (roy. de Maroc), n'eut pas moins de 40 enfans de ses différentes femmes. Elevé par les soins de l'un de ses frères, jurisc. à Madras, le jeune Popham passa de l'université de Cambridge au service de mer comme simple matelot dans l'escadre de sir Thomson, et suivit plus tard ce commodore sur la côte d'Afrique en qualité d'intendant maritime. De retour en Anglet. à la mort de son patron, il offrit ses services à la compagnie des Indes, fut chargé par elle de diverses commissions; et ce fut en s'acquittant de l'une d'elles, qu'il découvrit, en 1791, le passage du sud. Au commencement des guerres de la révolution franç., il eut un commandement dans l'armée sous les ordres du duc d'York, puis obtint celui d'un corps de pêcheurs hollandais dont il avait provoqué la formation. Lorsque les succès de Pichegru (*v.* ce nom) contraignirent les Angl. à évacuer la Hollande, Popham, alors capit., présida à l'embarquement des troupes; il présenta ensuite au gouvernement le plan d'organisation d'un corps de marins destiné à résister à toute tentative d'invasion de la part des Français, eut en récompense le commandement d'une de ces compagnies créées en 1798, le conserva jusqu'à l'année 1800, et à cette époque repassa aux Indes à la tête d'une escadre de 4 vaisseaux. La compagnie, aux intérêts de laquelle il s'était montré fort dévoué, le fit nommer gouvern.-général de l'Inde et ambassadeur auprès des états d'Arabie; et il la servit dès-lors plus utilement que jamais en ouvrant une correspondance régulière avec Houszer Mehemet Pacha, vice-roi d'Egypte, en faveur de ses établissemens en Asie. Cependant, lorsque sir Home Popham revint en Angleterre, il trouva le ministère changé, ainsi que le bureau de l'amirauté : les whigs, qui l'accusaient d'avoir employé son escadre dans des vues d'intérêt particulier, firent de sa conduite l'objet de longues enquêtes, dont l'unique résultat fut qu'il demeura sans emploi. Mais, comme dans cet intervalle il avait été élu représentant du bourg d'Yarmouth à la chambre des communes, il profita de sa position pour censurer à son tour l'administration; et le nouveau changem. qui y fut effectué en 1804, le fit remettre en activité : il obtint le commandement de l'*Antilope*, de 50 canons, et fut employé pour présider à l'essai d'un nouveau moyen de destruct. des flottes. L'année suivante, il eut la direction de la partie maritime de l'expédit. contre le cap de Bonne-Espérance, qui bientôt fut au pouvoir des Anglais, et il contribua ensuite, sous les ordres du général Beresford, à l'aventureuse tentative contre les Espagnols sur le Rio de la Plata. Le mauvais succès de cette échauffourée attira à sir Home Popham une sévère réprimande de la part de son gouvernement, sans les ordres de qui il avait commencé d'agir. Toutefois il n'en fut pas moins désigné plus tard pour commander en second, sous les ordres de l'amiral Gambier, la flotte armée pour surprendre la marine danoise, expédition dont le succès lui valut des éloges et de nouvelles distinctions. Il eut part, en 1809, comme contre-amiral, à l'infruc-

tueuse expédit. de lord Chatam contre Flessingue, et fut aussi employé durant la guerre de la Péninsule, où il commanda le *Vénérable*, vaisseau de 74 canons. Elevé en 1814 au rang de contre-amiral du Pavillon-Blanc, il accepta en 1819 le commandement de la station de la Jamaïque, fut promu peu après au grade de contre-amiral du Pavillon-Rouge, et enfin alla commander la station des Indes occidentales, où il tenta vainement de ménager un accommodem. entre le roi noir Christophe, et le général Boyer, président de la république d'Haïti. Sir Home Popham revint en Angleterre en 1820, et m. la même année à Cheltenham; il était membre de la Société royale de Londres, chevalier de l'ordre du Bain, etc. La marine anglaise lui est redevable de divers perfectionnemens, notamment dans le système télégraphique; et il a publié en angl., entre autres opuscules : *Descript. de l'île du prince de Galles*, etc., 1805, in-8 · *Règlem. et préceptes* (Rules and Regulation) *à observer sur les vaisseaux de S. M.*, 1805, in-8.

POPMA (Ausone de), jurisconsulte, né à Alst, dans la Frise, mort en 1613, a enrichi la liétr. de plus. travaux estimables : nous citerons de lui les ouvr. suivans : *Terentii Varronis Fragmenta, adjecto conjectaneorum libro*, Franeker, 1589, in-8; *de Differentiis verborum lib. quatuor*, Marbourg, 1635, in-8; *De usu antiquar. locutionum lib. duo*, Leyde, 1608, in-8, plus. fois réimp.; *de Ordine et Usu judiciorum libri tres*, Arnheim, 1617; *Fragmenta veterum histor. latinorum emendata et scholiis illustrata*, Amsterdam, 1620, 1742, in-8. — Popma eut trois frères qui se distinguèrent aussi dans les lettres, Sixte, l'aîné a pub. un *comment.* sur les *Institutes de Justinien*, et une édition de Cornelius Celsus, *de Arte dicendi*, 1569; on a de Tite de Popma : *Tabulæ in sphæram, et astronomiæ elementa*, Cologne, 1569, in-4; *Castigationes in epistolas Ciceronis ad familiares*, Anvers, 1572, in-16; *Notæ in Asconium Pœdianum*, Cologne, 1578; *de Operis servorum liber singularis*, 1608; enfin Cyprien, m. en 1582 à Alst, âgé de 32 ans, a laissé : *Henrici mediolanensis de controversiis hominis et fortunæ*, en vers élégiaques, avec commentaire, Cologne, 1570.

POPOFSKII (Nicolas-Nikititsch), poète russe, né vers 1730, excita l'enthousiasme du célèbre Lomonossof par une traduct. de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et obtint par son intercession (en 1756) une place de profess. de philosophie à l'université de Moscou. Il devint ensuite rect. du gymnase de cette ville et m. prématurément en 1760. Outre sa traduct. de l'*Essai sur l'homme* de Pope (St-Pétersb., 1757, 1787 et 1802), il a pub. d'autres traductions de l'*Epître d'Horace aux Pisons*, et du livre de l'*Education* de Pope, imprimé à Moscou, 1759 et 1788. Il a laissé de plus un discours *de l'Utilité et de l'Importance de la philosophie*, et un autre au sujet du couronnem. de l'impératrice Elisabeth, Moscou, 1756.

POPON ou POMPON (Maclou), en latin *Macutus Pomponius*, né en 1514, dans un village de Bourgogne, de parens obscurs, mort à Dijon en 1577, s'éleva par son talent et son mérite à la charge de conseiller au parlement. Il a laissé plus. ouvr. MSs. dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque de Bourgogne*. On a publ., à sa louange, un recueil de vers intit. : *Macuti Pomponii senat. Divion. monumentum à musis Burgundis erectum et consecratum*, in-8, Lyon, 1578; Paris, 1583.

POPOWITSCH (Jean-Sigismond-Valentin), géographe et antiquaire allem., profess. d'éloq. à l'université de Vienne, mort en 1774 au bourg de Petersdorf, où il s'était établi vigneron dans ses dern. années, appartenait à une pauvre famille de la Basse-Styrie, d'origine slave, et n'avait commencé qu'assez tard à cultiver les sciences. Il recueillit une immense érudit. dans plus. voy. qu'il entreprit; mais, défaut assez commun parmi les savans allem. du second ordre, il manqua de goût; et, comme l'a très-bien jugé M. Depping (*Biogr. univ.*, tom. 35), il n'a pas fait un seul bon livre. On ne trouve dans ce qu'il a écrit qu'un amas indigeste de documens sans rapport ni liaison. Tels sont ses *Principes de la langue allemande*; ses *Recherches sur la mer*, etc. Popowitsch s'était adonné quelq. temps avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la botanique, et il a légué au jardin des Plantes de Vienne ses collect. et ses écrits sur cette science.

POPPÉE, *Poppæa-Augusta*, impératrice romaine, fille de T. Ollius et de la fameuse Sabina, eut tous les attraits de sa mère ainsi que ses penchans vicieux, mais y joignit un raffinem. de coquetterie dont l'ambition fut toujours le principal mobile. Mariée d'abord à Rufus Crispinus, préfet des cohortes prétoriennes, elle le quitta, bien qu'elle en eût un fils, pour épouser Othon, à qui elle ne tarda pas à être ravie par Néron, violemment épris de cette femme, dont son voluptueux favori lui avait si indiscrètement vanté les charmes. Poppée mit tout en œuvre pour perdre Agrippine, (*v.* ce nom) et un nouveau crime la débarrassa d'Octavie, après que l'empereur eut répudié cette vertueuse princesse pour lui donner sa place. Déclarée auguste en l'an 63, ainsi que la fille qu'elle venait de mettre au jour (Claudia, m. à 4 mois), elle se laissa égarer par l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de son époux, au point de lui adresser un jour des railleries dont celui-ci fut tellement courroucé, que, bien qu'elle fût enceinte, il lui donna dans le ventre un coup de pied qui l'étendit par terre, et dont elle m. peu de jours après, l'an 65. Désolé de sa perte, Néron fit embaumer son corps, qui fut placé dans le tombeau des Jules, et il prononça lui-même son oraison funèbre. Poppée fut, dit-on, la prem. dame romaine qui fit usage du masque pour garantir ses traits du hâle; et elle faisait entretenir 500 ânesses dont le lait lui fournissait des bains en quelque lieu qu'elle se rendît. Il n'existe que fort peu de médailles de Poppée; elles sont de fabriq. grecq., et portent au revers la tête de Néron.

POQUET ou POCQUET (Pierre), né à Arbois vers le milieu du 14e S., se fit d'abord un nom au barreau, et embrassa ensuite la vie religieuse dans l'ordre des célestins à Paris, où ses talens et sa piété lui méritèrent une grande considération. Louis Ier, duc d'Orléans, le choisit pour être l'un de ses exécuteurs testamentaires. Poquet m. en 1408. On a de lui un ouv. ascétique ayant pour titre : *Rationarium de vitâ Christi*, dont il existe deux copies sur vélin à la Bibliothèque du Roi. Le P. Becquet (*gallicæ cœlestinorum congregat. Elogia histor.*) a donné la liste de ses autres écrits. — V. Livonière.

PORBUS (Pierre), peintre hollandais, né vers 1510 à Gouda, mort en 1583, a exécuté un grand nombre de tableaux et de portraits. Ceux de ses ouvr. qui lui ont fait le plus d'honneur sont un *St Hubert*, qui se voyait dans la grande église de Gouda, et un *Portrait du duc d'Alençon*, qu'il peignit à Anvers. — Franç. Porbus, son fils, né à Bruges en 1540, peignit le portrait avec une rare perfect., et manifesta un talent presque égal dans l'histoire et dans la peint. des animaux. Il fut reçu memb. de l'acad. d'Anvers en 1564, et m. en 1580. Parmi ses compos., il faut distinguer un *Paradis terrestre* et *le Martyre de St George*. Ce dern., qu'il peignit pour une confrérie de Dunkerque, ville où il existe encore, a beaucoup souffert des correct. qu'y a faites, en le voulant restaurer, un méchant artiste anglais. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de cet artiste : l'un était un *Portrait d'homme, la tête couverte d'une toque et la barbe fourchue*; l'autre, *Jésus à l'âge de 12 ans confondant les docteurs de la loi.* Tous deux ont été rendus en 1815. — François Porbus, dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622, sur-

passa son père dans le genre même où celui-ci excellait, et n'eut pas moins de talent dans le genre histor. C'est ce qu'attestent les deux tableaux qu'il fut chargé de peindre pour l'hôtel-de-ville de Paris et dont Louis XIII est le principal personnage. L'un de ses meill. ouv. est le *Chrit en croix entre les deux larrons*, exécuté pour l'abbaye de St Martin de Tournai. Le Musée du Louvre possède six tabl. de ce maître, dont deux d'histoire et quatre portr. Ce sont une *Cène*; un *St Franç. en extase, recevant les stygmates*; le *Portrait en pied de la reine Marie de Médicis*; celui de *Guillaume du Vair*; et deux *Portraits de Henri IV*, d'une admirable exécution, et dont l'un sert encore de type à tout ceux que l'on fait de ce prince.

PORCACCHI (Thomas), littérat. savant et laborieux, né à Castiglione-Aretino en Toscane, vers 1530, visita d'abord les principales villes d'Italie, et s'établit en 1559, à Venise, où il se lia intimement avec un célèbre imprimeur, Gabriel Giolito. Il lui suggéra l'idée de publier la collect. des anc. historiens grecs et latins, traduits en italien; et lui-même fit plus. de ces traduct. des auteurs dont il n'existait pas encore de versions. Porcacchi surveilla l'impression de cette grande collection, divisée en deux parties, connues sous le nom de: *Collana græca et collana latina.* Il donna ensuite des réimpressions d'un gr. nombre d'ouvr. italiens modernes, tels que *l'Histoire de Milan*, par Bern. Corio; *le Roland furieux* de l'Arioste; *l'Arcadie* de Sannazar, et m. à Venise en 1585. On a en outre de lui: *Lettere di tredeci Uomini illustri raccolte*, Venise, 1565, in-8, réimpr. trois fois; *Paralelli ed esempli simili*, ibid., 1566, in-4; *il Primo volume delle Cagioni delle guerre antiche*, ibid., 1566, in-4; *la Nobiltà della città di Como*, ibid., 1569, in-4; *le Isole più famose del mundo*, ibid., 1572, 1604, in-fol., avec gravures; *le Attioni d'Arrigo* (Henri) *III, re di Francia e di Polonia*, ibid., 1574, in-4, rare et recherché; *Funerali antichi di diversi popoli e nationi*, Venise, 1574, in-4, rare et recherché à cause des gravures; quelques *opuscules* dont on trouvera les titres dans le tome 34 des *Mémoires* de Niceron; quelq. *poésies* insérées dans le tome prem. des *Deliciæ poetar. Italor.* Les traduct. données par Porcacchi dans les deux collections de G. Giolito, sont celles de Dictys de Crète et de Darès, de Justin, de Quinte-Curce et de Pomponius Mela.

PORCARI (Etienne), gentilh. romain, occupa une place dans l'hist. du 15e S. pour avoir conspiré contre le pape Nicolas V, en 1453, dans le but de rendre la liberté à sa patrie. Dès sa jeunesse, il avait montré une admiration enthousiaste pour les héros de la Grèce et de l'ancienne Rome. Il conçut le dessein de soustraire sa patrie à la domination sacerdotale. La souveraineté des papes lui paraissait une usurpation récente et notoire; et les vieillards de son temps lui rappelaient que la républ. romaine avait été rétablie avec une espèce d'indépendance, tandis que le St-siége était fixé à Avignon. Exilé par Nicolas V, qui d'abord avait cherché à le gagner par des grâces, Porcari, secondé par son neveu et par plus. autres mécontens, trama une conjuration qui fut révélée par un traître. Il fut arrêté le 5 janvier 1453, et pendu avec neuf de ses princ. complices.

PORCHERON (dom Placide), bénédictin et bibliothéc. de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, né en 1652 à Châteauroux, mort à Paris en 1694, a donné une édit. d'une trad. anonyme des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur, avec les instructions de l'empereur Basile pour Léon, son fils*, 1690, in-12, et la *vie* de ces deux princes. C'est aussi à lui qu'on doit la prem. édit. de la *Géographie* de l'anonyme de Ravenne, d'après un MS. de la Biblioth. du Roi sous ce titre: *anonymi ravennatis, qui circa sæculum septimum vixit, de Geographiâ lib. quinque*, etc., Paris, 1688, in-8. J. Gronovius a pub. de nouveau ce même ouvr. à la suite de Pomponius Mela, avec une *préface* qui contient des invectives contre D. Porcheron.

PORCHETTI SALVAGIO, en lat. *de Silvaticis*, sav. prof. d'hébreu, né à Gênes dans le 13e S., entra dans l'ordre des chartreux, continua, au milieu d'une vie austère, l'étude de la langue hébraïque, qu'il avait commencée dans le monde, et m. en 1315. Il a laissé: *Victoria adversùs impios Hebræos ex sacris litteris, tum ex dictis Talmud, ac cabalistarum et aliorum omnium authorum quos Hebræi recipiunt, monstratur veritas catholicæ fidei*, pub. par A. Giustiniani, évêq. de Nebbio, Paris, 1620, in-fol.; *de Entibus trinis et unis*, ouv. resté inédit, ainsi que celui qui a pour titre: *de sanctissimâ virgine Mariâ*. V. pour plus de détails la *Biblioth. hébr.* de Wolf.

PORCIE ou PORCIA, fille de Caton d'Utique et femme, en secondes nôces, de Junius Brutus, se donna la mort après la perte de son époux, l'an 42 avant J.-C., en avalant, dit-on, des charbons ardens.

PORCQ (Jean Le), prêtre de l'Oratoire, né dans le diocèse de Boulogne, m. en 1722 à Saumur, où il avait professé la théologie pendant 50 ans, combattit la doctrine de Jansénius dans le livre int.: *les Sentimens de St Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius*, 1682, in-4.

PORDAGE (Jean). V. Jeanne Leade.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit Le), célèbre peintre d'histoire, né en 1483 à Pordenone, dans le Frioul, mort à Ferrare en 1540, fut comblé d'honneurs par Charles-Quint, qui lui accorda le titre de chevalier. On a de cet artiste divers tableaux, dont les amateurs font le plus grand cas. On cite surtout son *Saint Laurent Giustiniani, environné de plus. autres saints*: ce beau tableau à fait long-temps partie du Musée du Louvre; mais il a été rendu en 1815. Les peintures à fresque de Pordenone font encore l'ornement de plus. villes d'Italie. — Bernardino Licinio, également surn. le *Pordenone*, parent du préc. et son élève, né au commencem. du 16e S., a laissé plus. ouvr. dans le style de son maître, et qui n'en sont pas indignes. — Jules Licinio, neveu et élève du Pordenone, né en 1500, m. à Augsbourg en 1561, peignit aussi plus. fresques fort-estim., et fut surn. *le Romain* pour le distinguer des autres Licinio. — Jean-Ant. Licinio, son frère, plus connu sous le nom de *Sacchiense*, s'est fait aussi une assez grande réputation; mais ses ouv. sont presque ignorés.

PORÉE (Charles), célèbre jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, m. en 1741, fut nommé, en 1708, à la chaire de rhétoriq. du collége Louis-le-Grand, et s'y montra le digne succ. des Pétau, des Cossart, des La Rue et des Jouvancy; peut-être même les a-t-il surpassés dans l'art de former les jeunes gens, auxquels il savait inspirer en même temps l'amour des lett. et celui de la vertu. « Les » heures de ses leçons, dit Voltaire, qui fut son » élève, étaient pour nous des heures délicieuses; et » j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris » comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout » âge à de telles leçons: je serais revenu souvent » les entendre. » La modestie du P. Porée égalait ses talens: il avait composé pour ses élèves des *plaidoyers* qui n'ont pas vu le jour; et il ne consentit jamais à donner au public des tragédies qui avaient obtenu le suffrage des connaisseurs. Ce fut malgré lui que parut, en 1735, un recueil de ses *Harangues latines*, 2 vol. in-12. Le P. Ch. Griffet en donna une nouvelle édit. (1747, 3 vol. in-12), dans laquelle se trouvent plus. morceaux inédits. Le même édit. avait pub., en 1745, les tragéd. du P. Porée; elles sont au nombre de six: *Brutus*; *le Martyre de St Hermenigilde*; *la Mort de l'emper. Maurice*; *Sennacherib, roi d'Assyrie*; *Seby-Myrza, fils d'Abbas, roi de Perse*; et *le Martyre de saint*

Agapit. On a placé en tête de ce vol. une *vie* de l'auteur, écrite en latin. Le P. Porée avait aussi composé des comédies (*Fabulæ dramat.*), qui ont été imp. en 1749.— PORÉE (Charles-Gabriel), frère du précéd., m. curé de Louvigni, en 1770, à l'âge de 85 ans, a laissé, outre un gr. nombre de *Dissertations*, *le Pour et le Contre de la possession des filles de Landes, diocèse de Bayeux*, Rouen, 1738, in-8; *la Mandarinade*, ou *Histoire comique du mandarinat de l'abbé de St Martin* (connu dans le 17e S. par sa crédulité ridicule), La Haye, 1738, 3 vol. in-12, rare; *Lettres sur la sépulture dans les églises*, Caen, 1745, in-12. L'abbé Porée a aussi travaillé aux *Nouvelles littér. de Caen*, journal dont il a paru 3 vol. in-8, de 1742 à 1744.

PORLIER (D. JUAN-DIAZ), surn. *El Marquesito*, maréchal-de-camp, capit. gén. des Asturies, né vers 1775 à Carthagène en Amériq., entra de bonne heure au service de mer comme garde-marine, assista au désastreux combat de Trafalgar, puis demanda de l'emploi dans un régim. de l'infanterie royale lors de l'invas. des Français dans sa patrie. Parvenu en peu de temps au grade de colonel, il se fit autoriser à lever un corps de partisans, se signala à leur tête en plus. occasions, et mérita par ses services le grade de maréchal-de-camp, ainsi que la capitainerie gén. des Asturies, que lui donna la régence. L'accueil flatteur qu'il reçut de Ferdinand VII, enfin replacé sur son trône (1814), ne le séduisit pas au point de lui faire voir sans douleur le renversement de la constitution, qu'il avait bravement défendue, ni les persécutions dont on accabla bientôt les patriotes. Peu disposé même à dévorer en silence l'indignation qu'il éprouvait, il exhala amèrement ses plaintes dans ses entretiens avec ses amis ainsi que dans sa correspondance. La police intercepta l'une de ses lettres, et il fut jeté dans le fort San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plus. mois, sur une permission qui lui fut accordée d'aller prendre les eaux d'Arteyro. C'est là que fut ourdi le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 sept. 1815 par la prise de Sainte-Lucie, d'où le général Porlier, principal chef de cette hasardeuse entreprise, lança une proclamat. dans laquelle il appelait aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir une liberté qu'ils avaient déjà payée au prix de tant d'efforts. Une junte provinciale de Galice s'institua sous sa présidence; elle lui décerna le titre de commandant général de l'intérieur du royaume. Se croyant assez sûr de la coopération des troupes qui formaient la garnison de Santiago, il marche vers cette place; mais dans le seul intervalle d'une halte qu'il a fait faire à sa troupe, des émissaires, qu'a soudoyés le chapitre de Santiago, se mêlant parmi les soldats insurgés, en déterminent plus., à force d'argent et de promesses, à trahir leur chef, qui bientôt est enlevé, conduit à la Corogne (26 sept.), livré à une commission milit., et pendu comme traître (3 octobre 1815). Ainsi fut étouffé le prem. soulèvem. excité en Espagne par la révolut. qu'effectua à son retour le prince qui devait aux *cortès* la conservation de son trône. Les restes de Porlier reçurent en 1820 une éphémère apothéose, qui leur fut décernée comme au prem. martyr de la liberté espagnole.

PORMORANT (ALEXANDRE-COLAS de), abbé commendat. de l'abbaye de la Madeleine de Pleine-Selve, né à Orléans au commencement du 17e S., mort en 1675, consacra ses talens et sa fortune à l'instruct. de la jeunesse. On a de lui: *le Triomphe de la Charité*, Paris, 1640; *Idée de la famille de St Joseph* (institution formée à Paris, au faubourg St-Victor, sous la protection du roi et de la reine régente, pour l'éducat. des enfans pauvres, et qui ne fut qu'éphémère), Paris, 1644, in-12; *Factum pour l'abbé de Pormorant contre René Radique*, en vers français, 1634.

PORPHYRE, écriv. grec du 3e S., portait d'abord le nom de *Malchus*, qui signifiait *roi* dans la langue syriaque: celui de *Porphyre*, qui équivaut à *Purpuratus*, revêtu de la pourpre, lui fut donné, s'il faut en croire Eunape, par Longin. On place sa naissance à l'an 233 de J.-C. On ne s'accorde pas sur sa patrie; mais il faut peut-être croire, de préférence, qu'il était de Tyr, sur le témoignage d'Eunape, de Longin et de Jamblique. Il eut d'abord pour maître le savant Origène, probablement à Tyr ou à Césarée en Palestine, reçut ensuite, dans Athènes, les leçons du grammairien Apollonius, puis celles de Longin, vint à Rome à l'âge de vingt ans, retourna ensuite en Asie ou en Egypte, puis revint à Rome en 263, et s'attacha comme élève à Plotin, dont il partagea les rêveries, recueillit les livres, et prêcha la doctr. A partir de cette époque, il tomba dans une mélancolie profonde et dans un dégoût de toutes choses dont il ne fut jamais complètement guéri. Plus tard il se réconcilia avec la vie; mais ce fut pour converser avec les génies, dans le commerce desquels il trouvait, grâce à la magie platonicienne, d'ineffables délices au milieu des chagrins de ce monde. Il entendit même un oracle, chassa un mauvais démon, et finit par voir Dieu en personne. On a lieu de penser qu'il termina sa carrière en 303, 304 ou 305, à l'âge de 70, ou tout au plus de 72 ans. Il n'est pas facile de déterminer les lieux qu'il habita dans le cours des 30 et quelques années qui précédèrent sa mort; on est seulement assuré qu'il ne fit pas un continuel séjour à Rome. Les opinions sont bien contradictoires relativement à sa croyance religieuse et à ses démêlés avec les chrétiens. Les uns l'ont supposé juif de naissance; ce qui est une erreur. St Augustin croit, et l'historien Socrates assure qu'il avait été chrétien; mais on persiste encore aujourd'hui à contester ce point. Tout ce que l'on peut croire, malgré les assertions contraires, c'est que Porphyre avait composé 15 livres pour combattre la religion chrétienne. Outre ces 15 liv., ses autres ouvrages perdus sont au nombre de 41. Quatre autres ouvr. du même écrivain n'ont point encore été publiés, mais se conservent MSs.; l'impression en a répandu 14 autres, parmi lesquels nous citerons: *la Vie de Pythagore*, pub. en grec à Altdorf en 1610, in-4; en grec et en latin à Rome, en 1630, in-8; et à Utrecht en 1707, in-4; un *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*, publ. avec une *version* lat. et des *notes*, Cambridge, 1655, in-8; Utrecht, 1767, in-4; 32 *Questions sur Homère*, imprim. d'abord à Rome en 1518, in-4; puis à Venise chez les Aldes, en 1521, in-8; et plus. fois ensuite à Strasbourg, à Bâle, etc. On peut consulter, pour plus de détails, la *notice* d'Eunape, quelq. lignes de Suidas, un travail considérable d'Holsténius, un *opuscule* de Burigny, à la tête de sa traduction française du *Traité de l'abstinence*.

PORPORA (NICOLAS), musicien-compositeur, surn. par les Italiens le *Patriarche de l'harmonie*, né à Naples en 1685, fut l'élève le plus distingué du célèbre Scarlatti. Il débuta dans la composition par l'opéra d'*Ariane*, représ. avec succès à Vienne pour la prem. fois, et ensuite sur les théâtres de Londres et de Venise. Cet opéra fut suivi de beaucoup d'autres, et Porpora n'avait pas encore 36 ans que déjà on connaissait de lui 50 compositions du même genre. Sa réputation lui fit obtenir la direct. de la chapelle électorale et du théâtre de Dresde. Plus tard il alla à Londres, où il trouva un rival qui avait pour lui l'opinion publique. Les Anglais, malgré les efforts du célèbre Farinelli (*v.* ce nom) en faveur du compositeur italien, dont il se glorifiait d'être l'élève, se prononcèrent pour Haendel (*v.* ce nom), leur idole. Porpora se mit alors à cultiver un genre tout nouveau pour lui. Il publia des *sonates* de violon et de clavecin qui furent bien accueillies. Il m. à Naples en 1767. Tous les ouvr. qu'il a composés pour le théâtre sont tombés dans

l'oubli; mais on conserve aux archives du conservatoire de *la Pietà*, à Naples, plus. morceaux de musique sacrée de ce maître.

PORPORATI (Charles-Antoine), célèbre graveur, né à Turin en 1741, fut d'abord ingénieur-géographe de l'armée piémontaise, et vint ensuite à Paris, où il ne tarda pas à se faire un nom dans l'art de la gravure. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut le portrait de *Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (ce prince lui avait accordé une protection particul., et il lui devait les prémices de son burin). *La Petite Fille au chien*, qu'il grava ensuite, d'après le tableau de Greuze, et la *Suzanne au bain*, d'après Santerre, vinrent mettre le sceau à sa réputation. De retour dans sa patrie, il y devint professeur, et fut peu de temps après appelé à Naples pour y fonder une école. Il grava dans cette ville, d'après Raphaël, le tabl. de la *Vierge au lapin*, et exécuta un petit *médaillon* au pointillé de la reine de France, Marie-Antoinette, resté inédit. Le *Bain de Léda*, d'après le Corrége, fut le dernier ouvrage de Porporati, qui m. à Turin en 1816. Il était membre de l'académie de cette ville et de celle de Paris, où il avait été admis dès l'année 1773.

PORQUET (Pierre-Charles-François), ecclésiastique, né à Vire en 1728, mort à Paris en 1796, fut d'abord précepteur du chevalier de Boufflers, et ensuite aumônier de Stanislas, roi de Pologne. On a de lui diverses poésies, publiées dans l'*Almanach des Muses* (où il signait quelquefois le *Petit Vieillard*); dans le *Journ.* de Fréron, et dans quelques autres recueils. Il a publié son *discours* de réception à l'académie de Nancy, prononcé en 1746, et des *Réflexions sur l'usure*. On trouve une *notice* très-étendue sur l'abbé Porquet, dans le *Magasin encycloped.*, 1807, t. 2 et 3.

PORRÉE (Gilbert de La). V. Gilbert.

PORRO (Pierre-Paul), imprimeur italien, né à Milan vers la fin du 15e siècle, est un des prem. qui aient employé des caractères arabes. Il impr. à Gênes, en 1516, le *Psautier pentaglotte*, qui est regardé, sous le rapport typographique, comme un chef-d'œuvre dont il n'existait pas de modèle.

PORRO (Jérôme), graveur, né à Padoue vers 1520, a gravé : les *Vues des îles les plus célèbres du monde*, de Porcacchi (*v.* ce nom); les *gravures* qui accompagnent le livre intitulé *Funerali Antichi di diversi popoli e nazioni*, du même auteur; les *portraits* qui accompagnent la *Vie des Visconti, ducs de Milan*, par Scipion Barbuò Soncino; un *Recueil de statues antiques*, et ce fut lui qui grava les planches de l'édition, devenue très-rare aujourd'hui, du *Roland furieux*, imp. à Venise en 1548.

PORRO (François-Daniel), mathématicien, et surtout algébriste, né à Besançon en 1729, embrassa la règle des bénédictins dans la congrégation de St-Maur, où il prit le nom de *Donat*. Enlevé à la vie paisible du cloître par la révolution de 1789, il n'en continua pas moins de s'appliquer à l'étude des mathématiques, et m. ignoré en 1795. Il a publié, en gardant l'anonyme : *Jeu de cartes harmonique et récréat.*, sans date (c'est un jeu au moyen duquel on peut composer de petits airs, par la simple distribution des cartes et leur arrangement dans la progression numérique); *l'Algèbre selon les vrais principes*, Londres (Besançon), 1789, 2 vol. in-8. Le P. Porro expose dans cet ouv. des principes opposés à ceux qui sont admis par les géomètres.

PORSENNA, roi d'Etrurie, n'est guère connu que pour avoir accueilli Tarquin, chassé de Rome, et avoir tenté de le rétablir sur le trône, d'abord par la voie de la conciliation, ensuite par la force des armes. Il battit les Romains sur les bords du Tibre, et il serait peut-être entré à leur suite dans Rome, s'il n'eût été arrêté sur le pont Sublicius par P. Horatius Coclès. Il résolut alors de prendre la ville par la famine, et il était sur le point de réussir, lorsque, effrayé de l'audacieuse entreprise et des menaces de Mutius Scévola (*v.* ce nom), il fit offrir la paix aux Romains. Un traité fut conclu, dans lequel on n'eut point égard aux prétentions des Tarquin. Clélie, jeune Romaine d'une noble famille, et l'un des otages donnés au roi étrusque, s'échappa de son camp, traversa le Tibre à la nage, et montra, par son exemple, combien il devait y avoir de courage dans ce peuple, calomnié par des tyrans déchus. Porsenna traita dès-lors les Romains en amis, et en reçut plus d'un témoignage de reconnaissance. Ayant échoué contre la ville d'Aricium, dont il faisait faire le siége par son fils Aruns, il vit ses troupes fugitives accueillies à Rome. Cependant l'année suivante (247 de Rome, 507 avant J.-C.), il fit de nouvelles démarches pour décider les Romains à rétablir les Tarquins sur le trône, et n'y réussit point. Il abandonna alors ses indignes protégés, et, comme il ne se trouva plus mêlé à l'histoire de Rome, on ne sait sur lui rien d'important, à partir de cette époque, sinon qu'il favorisa les arts dans ses états.

PORSON (Richard), célèbre helléniste anglais, professeur de grec au collége de la Trinité de Cambridge, né à East-Ruston, dans le duché de Norfolk, en 1759, m. en 1808, a pub. : des *analyses* du t. 1er de l'*Eschyle* de Schutz, de l'*Aristophane* de Brunck, de l'*Hermesianax* de Weston, et des *Monostrophes* de Huntingford, insérées dans la *Revue littér.*, de Maty, de 1783 et 1784; des *notes* à la fin d'une édition de la *Retraite des dix mille*, de Xénophon, Cambridge, 1786, in-4 et in-8; 3 *Lettres sur la vie de Johnson*, par Hawkins, insérées dans le *Gentleman Magazine*, de 1787; *Notes sur les Commentaires de Toup sur Suidas*, *Hesychius* et autres lexicographes grecs, édit. d'Oxford, 1790; *Letters to M. Archdeacon Travis, in answer to his defence of the three heavenly witnesses*, 1 *John*, v. 7, Lond., 1790, in-8 de 440 p.; *Virgilii Opera, curante Heyne*, ib., 1793, 4 vol. in-8; *Analyse de l'Essai de R. Payne Knight sur l'alphabet grec*, dans le *Monthly Review*, de 1794; *Æschyli Tragœdiæ septem*, Glascow, 1795, in-fol.; *Euripidis Hecuba, græcè*, Londres, 1797 et 1808, in-8; *Euripidis Orestes, græcè*, ibid., 1798 et 1811, in-8; *Euripidis Phœnissæ*, ib., 1799, 1811, in-8; *Euripidis Medea*, Cambridge, 1801, 1812; *Adversaria Notæ et emendationes in poetas græcos, edentibus J.-H. Monk et C.-J. Blomfield*, ib., 1812; Leipsig, 1815, in-8; *Tracts and miscellaneous Criticisms collected by Thomas Kidd*, Londres, 1815, in-8; *Notæ in Aristophanem, quibus Plutum comœdiam præmisit P. P. Dobree*, Cambridge, 1820, in-8; *Photii Lexicon, è Codice galeano (collegii Trinit. Cantabrig.), descripsit Ric. Porsonus*, Londres, 1822. Porson fut un des critiques du prem. ordre qu'ait produits la Grande-Bretagne.

PORTA (Joseph), peintre, né en 1520 à Castel-Novo di Garfagnana, m. à Venise en 1570, prit le surnom de *Salviati*, dont il fut l'élève, et le suivit à Venise, où il ne tarda pas à signaler son talent. La fameuse bibliothèque de Saint-Marc est ornée de diverses peintures à fresque de Porta, qui font honneur à son génie, et il ne se distingua pas moins par ses tableaux à l'huile. Il contribua à l'embellissement de la salle royale du Vatican, et reçut les applaudissemens du pape Paul III et de toute la cour. Cet artiste était très-versé dans les mathématiques. Il s'est aussi fait connaître comme bon graveur en taille de bois.

PORTA (Jean-Baptiste), célèbre physicien italien, né à Naples vers 1540, fit d'excellentes études, voyagea ensuite pour acquérir de nouvelles connaissances, parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, visitant les bibliothèques, conversant avec les sav. et les artistes, et notant tout ce qui lui semblait re-

marquable. De retour à Naples, il devint l'un des fondat. de l'académie des Otiosi, et institua, dans sa propre maison, celle des *Secreti* (pour la découverte des secrets utiles à la médecine ou à la philosophie naturelle), que le pape Paul III crut devoir supprimer par une bulle, en défendant à Porta de se mêler à l'avenir d'arts *illicites*. Porta n'en continua pas moins de se livrer à l'étude des sciences physiques, dont il a contribué, plus qu'aucun autre de ses contemporains, à répandre le goût, et m. à Naples en 1615. On lui doit la découverte de la chambre obscure, ainsi qu'un grand nombre d'expériences d'optiq. très-curieuses, et il a laissé beaucoup d'ouvrages, où, au milieu d'un grand nombre de puérilités et de bizarreries, on trouve des observations très-remarquables. Les principaux sont : *Magiæ naturalis lib. XX*, Naples, 1589, in-fol. (la 1re édition, publiée à Naples en 1558, ne contient que 4 liv.); réimp. à Leyde, 1644 et 1651, petit in-8; trad. en italien et en allemand, et, les 4 prem. liv. seulem., en français, Lyon, 1565, in-8, Paris, 1570, in-16; Lyon, 1630, in-12; *de furtivis litterarum Notis, vulgò de Ziferis*, Naples, 1563, in-4 (c'est un traité des chiffres que l'on emploie pour cacher sa pensée en écrivant); *Phytognomonica*, ib., 1583 ou 1588, in-fol.; *de humanâ Physiognomiâ lib. IV*, Vicus Acquensis (Sorrento), 1586, in-fol., fig.; *Villæ lib. XII*, Francfort, 1592, in-4; *de Refractione optices parte lib. IX*, Naples, 1593, in-4; *Pneumaticorum lib. III*, etc., ib., 1601, in-4; *de cœlesti Physiognomoniâ lib. VI*, ib., 1601, in-4; *Ars reminiscendi*, ib., 1602, in-4; *de Distillatione*, Rome, 1608, in-4, fig.; Strasbourg, 1609, trad. en allemand; *de Munitione lib. III*, Naples, 1608, in-4 (c'est un traité de fortifications); *de aeris Transmutationibus lib. IV*, ib., 1609, in-4; *OEuvres dramat.* (en italien, renfermant 14 comédies, 2 tragédies, et une tragi-comédie), Naples, 1726, 4 vol. in-12. M. H.-Gabr. Duchesne a pub. une *Notice hist. sur J.-B. Porta*, Paris, 1801, in-8 de 383 pag. Cet écrit n'est point exempt d'erreurs. On peut consulter avec fruit sur Porta la *Storia della letteratura*, de Tiraboschi.

PORTA (JACQUES della), architecte, né à Milan vers l'an 1530, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc, et étudia ensuite l'architecture sous Vignole. Ses talens dans cette partie lui valurent la place d'architecte de Saint-Pierre de Rome, et il fut choisi pour achever le Capitole, que son maître avait continué après Michel-Ange. Il fit élever sur ses propres dessins la chapelle Grégorienne, le petit Temple des Grecs, l'église de Notre-Dame *de' Monti*, et une partie de celle des Florentins. Aidé de Fontana, il acheva en 1590 la coupole de Saint-Pierre, et exécuta ensuite plusieurs autres monumens remarquables, entre autres *la Villa Aldobrandina*, son dernier ouvrage, qui reçut ensuite le nom de *Belvédère*. J. della Porta m. à Rome à l'âge de 65 ans. — PORTA (Guillaume della), neveu du précédent, et sculpteur habile, a laissé à Rome plusieurs ouvrages, qui font honneur à son talent. On cite surtout de lui la restauration des jambes du fameux *Hercule Farnèse*, qui se trouve maintenant à Naples, et le *Mausolée* du pape Paul III. — Le chevalier Jean-Baptiste della PORTA, parent et élève du précédent, né à Porlizza en 1542, m. à Rome en 1597, se fit connaître comme un des plus habiles sculpteurs de son temps. Il existe à Rome quelques-uns de ses ouvrages, parmi lesquels on cite la statue colossale de *saint Dominique*, placée dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et surtout le groupe de *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, que l'on voit dans l'égl. de Sainte-Pudentienne. — Thomas della PORTA, frère du précéd., et comme lui élève de Guillaume, donna les modèles des statues de *St Pierre* et de *St Paul*, que l'on coula en bronze, et qui furent placées sur les colonnes Antonine et Trajane. On a aussi de lui, dans l'église de St-Ambroise *al Corso*, un groupe qui représente *Jésus-Christ descendu de la croix et entouré de plusieurs saints personnages*.

PORTA (FRA BARTOLOMEO). V. BACCIO DELLA PORTA.

PORTAIL (DU). V. DUPORTAIL.

PORTA-LEONE (ABRAHAM-ARIÉ), méd. juif, né à Mantoue en 1542, m. en 1612, fut agrégé au collége des médecins de sa ville natale, et mérita la protection particulière du duc Guillaume de Gonzague, qui se l'attacha. On a de ce médecin : *Dialogi de auro*, Venise, 1584, in-4; *Consuli Medici; Cure di malattie*, ouv. inédit comme le précédent; *Sciltè agghibborim* (boucliers des forts), Mantoue, 1612, in-fol. Ce dern. ouv., écrit en hébreu, et qui traite des antiquités hébraïq. et sacrées, a fait la réputation de Porta-Leone.

PORTAL (PAUL), chirurgien, né à Montpellier dans le 17e S., s'établit à Paris, se consacra particulièrement aux accouchemens, acquit de la réputation dans la pratique de cette branche importante de la chirurgie, et m. en 1703. On a de lui : *Disc. anat. sur le sujet d'un enfant d'une figure extraor.*, Paris, 1671, in-12; *la Pratiq. des accouchem. soutenue d'un gr. nomb. d'observat.*, ib., 1685, trad. en hollandais, Amsterdam, 1690, in-8.

PORTALIS (JEAN-ETIENNE-MARIE), ministre d'état, né au Beausset, en Provence, en 1746, fut reçu avocat au parlement d'Aix à l'âge de 21 ans, et se plaça dès son début au barreau parmi les jurisconsultes et les orateurs distingués de cette époque. Il publia plusieurs *mémoires* remarquables, et notamment celui ayant pour tit. *Consultat. sur la validité des mariages des protest. en France*, qui fut imp. en 1770. Deux causes soutenues contre deux adversaires célèb., Beaumarchais et le comte de Mirabeau (*v.* ces noms), ajoutèrent encore à la réputation de Portalis, qui bientôt fut placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province. Il justifia, par sa capacité dans les fonctions administratives, le choix qu'on avait fait de lui, et reparut ensuite au barreau avec un nouvel éclat. La modération et la mesure, qui formaient la base du caractère de Portalis, l'éloignèrent du rôle auquel l'auraient appelé ses talens, à l'époque de la révolution, et il se retira à la campagne dès 1790. Les troubles du Midi et le commencement des persécutions révolutionnaires lui firent chercher un asile à Lyon, d'où il se vit forcé bientôt de s'éloigner pour éviter une mort certaine. Arrivé à Paris dans les derniers mois de 1793, il y fut arrêté, mis en prison, et il ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, les électeurs du département de Paris nommèrent Portalis au conseil des anciens, et il s'y montra opposé au directoire exécutif, dont la politique ambiguë luttait contre la faiblesse de son institution. Il sollicita avec force l'abrogation de plusieurs lois, promulguées dans le cours des fureurs révolutionnaires, repoussa des mesures violentes proposées contre les émigrés et les prêtres non assermentés, se prononça contre le rétablissement des sociétés populaires, appuya celui de la contrainte par corps en matière civile, et présenta un rapport lumineux sur le divorce. Inscrit par le directoire sur la liste de proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797), il se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'en 1800. Le gouvernement consulaire le nomma presque aussitôt son commissaire près le conseil des prises. Portalis entra au conseil d'état vers la fin de la même année, et, en août 1801, il fut chargé de la direction de toutes les affaires concernant les cultes. Cette direction fut convertie, en 1804, en ministère spécial, et la conservation de Portalis dans ce département obtint l'approbation générale. Les différentes communions religieuses trouvèrent dans le nouveau ministre une sage modération; les sémi-

naires furent réorganisés sous ses auspices; les associations religieuses de femmes qui se consacraient au service des malades et des pauvres, à l'instruction gratuite des enfans de la classe indigente, à l'enseignement des jeunes personnes du sexe, furent autorisées, et les congrégations des missions étrangères furent rétablies. Chargé, en juill. 1804, du portefeuille du ministère de l'intér., il exerça pendant plusieurs mois avec distinction ces fonctions importantes. En 1807, ce laborieux homme d'état, menacé de cécité, subit une opération douloureuse, qui n'eut malheureusement qu'un succès trompeur. Il survécut peu de temps à cet accident, et m. le 25 août de la même année. Toutes les égl. de France, soit catholiques, soit protestantes, rendirent spontanément des honneurs funèbres à sa mémoire; et, deux ans après, Bonaparte ordonna qu'il lui serait élevé une statue dans le conseil d'état (elle a été exécutée par de Seine). Portalis était grand-officier de la légion-d'honneur, et membre de la seconde classe de l'Institut (académie franç.). Il prononça dans cette assembl., en 1806, un *éloge* de l'avocat-général Séguier, imp. deux fois dans la même année. On a de lui un *Traité* (posthume) *sur l'usage et l'abus de l'esprit philosoph. pendant le* 18e *S.*, précédé d'une *notice* fort intéressante sur l'aut., par son fils, Paris, 1820, 2 vol. in-8. C'est un ouvrage très-remarquable par le style, par l'esprit de méthode, d'analyse et d'impartialité qui l'a dicté, et par la philosophie religieuse qui y règne.

PORTE (Maurice de La), littérat., né à Paris en 1530, m. en 1571, est le prem. aut. qui ait rassemblé les *Epithètes franç.* Le P. Daire, qui a fait un ouv. sous le même tit., paraît n'avoir pas connu celui de La Porte, qui fut impr. à Paris en 1571, in-8, et a eu plusieurs édit., également recherchées des curieux.

PORTE (Pierre de La), premier valet de chambre de Louis XIV, né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, en qualité de porte-manteau ordinaire, et se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse, dont il devint l'agent secret. Enveloppé en 1625 dans la disgrâce de la maison de la reine, il entra dans la compagnie des gendarmes commandée par le comte d'Estaing, et ce ne fut qu'en 1631 que le roi lui permit de reprendre ses premières fonctions. Pendant cet espace de temps, La Porte n'avait pas cessé d'être l'intermédiaire secret des relations que la reine entretenait avec le roi d'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse. Soupçonné par le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, où bientôt on mit tout en usage pour lui arracher des aveux qui vraisemblablement eussent perdu la reine: mais les promesses, les menaces, l'appareil de la question, la crainte même du supplice ne purent ébranler sa fidélité. Il sortit enfin de sa prison en 1638, et fut envoyé en exil à Saumur, où il resta jusqu'à la m. de Louis XIII. Rappelé ensuite à la cour, il devint premier valet de chamb. du jeune roi, et semblait devoir jouir d'une grande faveur auprès de la reine; mais un excès de zèle et de franchise le perdit dans l'esprit de cette princesse, qui l'éloigna de la cour en 1653. La Porte m. en 1680. On a de lui des *Mémoires contenant plus. particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1756, in-12; réimp. dans la 2e série de la *Collect. des mém. relatifs à l'hist. de France*, pub. par MM. Petitot et Montmerqué. — La Porte (Gabriel de), son fils, m. doyen du parlement de Paris en 1730, a laissé la relation d'un voyage qu'il fit en 1670, avec M. Arnoul, en Flandre, en Hollande et en Angleterre. Cet ouv., qui n'a point été impr., présente, dit-on, plus. faits curieux.

PORTE (l'abbé Joseph de La), né à Béfort, en Alsace, en 1713, m. à Paris en 1779, s'est fait connaître par un grand nombre de compilations, dont quelq.-unes sont estimées. Outre la part qu'il prit aux *Lettres sur quelq. écrits de ce temps*, à l'*Année littér.*, au *Mercure de France*, et à *la France littér.*, dont il publia seul le 1er *Supplément*, on a de lui: *Observat. sur la littérat. moderne*, 1749 et années suiv., 9 vol. in-12; *l'Observateur littér.*, 1758 et suiv., 18 vol. in-12; *Calendrier histor. et chronolog. des théâtres de Paris, depuis* 1751 *jusqu'à* 1778, 28 vol. in-24; *Voyage au séjour des ombres*, 1749; *l'Antiquaire*, comédie en 3 actes et en vers, 1751, pièce à l'usage des colléges; *Observations sur l'Esprit des lois*, 1755, in-12; l'*Ecole de la littérat.*, tirée de nos meilleurs écriv., 1763, 2 vol. in-12; le *Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol in-12; *le Voyageur franç.*, 1765-95, 42 vol. in-12 (l'abbé de La Porte n'a rédigé que les 26 prem. vol.; les t. 27 et 28 sont de l'abbé de Fontenay, et les suiv. de Domairon, *voy.* ce nom); l'*Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12; *Hist. littér. des femmes franç.*, 1769, 5 vol. in-8; *Anecdotes dramat.* (avec Clément de Dijon), 1775, 3 vol. in-8; *Dictionn. dramatiq.* (avec Chamfort), 1776, in-8, et un grand nombre d'autres compil., dont on trouvera la liste dans *la France littéraire*, d'Ersch, et dans le *Dictionn. des anonymes*, de M. Barbier. — Porte (Sébastien de La), neveu du précédent, fut député du Haut-Rhin à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la m. de Louis XVI, et, dans différentes missions, imita la conduite des plus fougueux démagogues. Néanmoins il se prononça en faveur de la journée du 9 thermidor, et concourut dans la suite aux mesures prises contre les débris du parti montagnard. Au conseil des cinq-cents, La Porte ne s'occupa guère que des finances, et, après la session, vécut dans l'obscurité. Il est mort en 1823. *L'Ami de la religion* (t. 35, p. 391), assure qu'à ses dern. momens il abjura les erreurs de sa conduite pendant la révolution.

PORTE (Arnaud de La), né en 1737, entra à l'âge de 23 ans dans l'administration de la marine, et y déploya tant d'habileté qu'il obtint un avancement rapide, et parvint à la charge d'intendant-général. Déjà la voix publique le désignait pour le ministère, lorsque la révolution éclata. Il crut devoir alors se réfugier en Espagne; mais Louis XVI l'ayant nommé en 1790 intendant de la liste civile, avec les attributions du ministre de sa maison, La Porte, malgré ses trop justes craintes, n'hésita point à venir remplir un devoir sacré, et, se dévouant tout entier à l'infortuné monarque, il devint le dépositaire des secrets les plus importans de l'état, et fut chargé des correspondances les plus délicates. Appelé à la barre de l'assemblée nationale, après le départ du roi pour Varennes, il sut imposer aux factieux par sa noble fermeté, et refusa de faire connaître la lett. que son maît. venait de lui écrire. Mais, après la funeste journ. du 10 août, La Porte, resté fidèle à son poste, ne tarda pas à être désigné comme victime. Arrêté le 13, il fut condamné à m., et subit son jugement le 28 du même mois.

PORTE DU THEIL (François-Jean-Gabriel de La), savant littérat., né à Paris en 1742, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec quelque distinction, et obtint la décorat. de l'ordre de St-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres, dont il s'était toujours occupé, même au milieu des fatigues et des hasards de la guerre. Il publia en 1770 une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle, avec des *notes* judicieuses, et ce travail le fit admettre la même année à l'académie des inscriptions et belles-lettres. En 1775 il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suivante il partit, avec l'autorisation du gouvernement, en qualité de membre du comité des *Chartes*, établi pour la recherche des monumens historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il en rapporta

17 à 18 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'hist. générale de l'Europe, dans les 13e et 14e S. Un grand nombre de ces pièces sont impr. dans le Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France, dont il a paru seulement, en 1791, 3 vol. in-f. (les 2 derniers sont entièrement dus à du Theil). Ce savant entreprit ensuite plusieurs travaux importans, fut nommé conservateur de la bibliothèque royale, et m. en 1815, après une maladie longue et douloureuse. Outre les ouv. cités plus haut, La Porte du Theil a publ., de concert avec Rochefort (*v.* ce nom), une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, en y insérant sa propre traduction des tragédies d'Eschyle. Il a laissé incomplets et inédits plusieurs autres ouvrages, tels que : un *comment.* sur Athénée; un nouveau rec. des *fragmens* de Ménandre; un *voyage* pittoresque de Syrie et d'Egypte; une *traduct.* de Strabon, dont il était chargé, en société avec MM. Gossellin et Coray. On a de lui un grand nombre de *mém.* dans les recueils de l'académie des belles-lettres et de l'Institut, dont il était également membre, et dans les *notices* des MSs. de la Bibliothèque du Roi. Il avait fait imprimer une *traduct.* de Pétrone, avec le *texte;* mais, sur le point de livrer cet ouvrage au public (en 1800), il en brûla l'édit. entière, d'après les conseils de son ami et collègue Ste-Croix, qui lui représenta le scandale et le mal que produirait cette publication.

PORTELANCE (N. de), littérateur et auteur dramatique, né en 1732, m. en 1821, et non en 1779, comme le disent plusieurs dictionnaires historiques, a publié les ouvrages suivans : *Antipater*, tragédie en 5 actes et en vers, Paris, 1753, in-8 (cette pièce, jouée en 1751, fut si unanimement huée qu'elle donna lieu à une espèce de proverbe; lorsqu'on voulait parler d'une pièce qui avait été très-maltraitée du public, on disait qu'elle avait été *sifflée comme Antipater*); *le Temple de mém.*, poème, 1753, in-12; avec Poinsinet, *Totinet*, opéra-comique, 1753, in-8; avec Patu, *les Adieux du goût; à Trompeur Trompeur et demi*, coméd. en 3 act. et en vers libres, représentée et imprimée à Manheim; avec l'abbé Regley et de Caux, *Journ. des Journ.*, ou *Précis des princip. ouv. périod. de l'Europe*, Manheim, 1760, 2 vol. in-8. Depuis 1780, Portelance s'était retiré du monde; il vivait à la campagne, et était devenu aveugle vers la fin de ses jours.

PORTENAU (ODERIC de). V. ODERIC.

PORTES (PHILIPPE des). V. DESPORTES.

PORTEUS (BEILBY), évêque de Londres, né à York en 1731, mort en 1808, se distingua dans l'Eglise anglicane par ses talens, ses écrits, et par ses succès dans la prédication. Ses ouvrages, précédés de sa *vie*, ont été recueillis en 1811. Outre quelq. essais de poésie, on y distingue : *courte Réfutat. des erreurs de l'Eglise de Rome, extraite des ouv. de Secker*, 1781, in-12; *Sermons sur différ. sujets*, 2 vol. in-8; *Abrégé des princip. preuves de la vérité et de la divinité de la révélat., destiné principalement pour la jeunesse*, 1800; *les Bienfaits du christianisme, etc., prouvés par l'hist.*, 1806, trad. en français; des *mandemens* et divers autres écrits. On a publié en 1815, en anglais, *Beautés du docteur Porteus*, et, en 1817, *Sermons tirés des leçons de l'év. Porteus*, in-8.

PORTHAN (HENRI-GABRIEL), professeur d'éloquence à l'université d'Abo, conseiller de chancellerie, membre de l'académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, né à Abo vers 1739, m. en 1804, est le savant le plus remarquable que la Finlande ait encore produit. On a de lui : *Chronicon episcoporum finlandensium*, de Justen, avec des *notes* intéressantes, *Dissertat. academ. sur la poésie des Finnois*, de 1761 à 1778; *Historia bibliothecæ reg. acad. aboensis*, 1773 et suiv., 23 nos recherchés des bibliographes. Le rec. des *mém.* de l'académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, renferme aussi de lui d'excellens *mém.* sur les peuples du Nord.

PORTHMANN (JULES-LOUIS-MELCHIOR), imprimeur à Paris, m. en 1820 à l'âge de 29 ans, n'en avait que onze, dit-on, lorsqu'il composa un ouv. intitulé : *Réflexions sur les dangers et la gloire attachés aux travaux littér.* Il donna ensuite : *Essai sur les persécut. que la religion cathol. a éprouvées en France pendant la révolut.*, 1805, in-8; mais cet ouvrage fut détruit par ordre du gouvernement. On a de Porthmann : *Eloge de Corneille par un jeune Français*, 1808, in-8; *Manuel des pasteurs*, ou *Recueil des maximes et des écrits des saints Pères, à l'usage des curés et des jeunes ecclésiastiques*, 1810, in-12 (ouvrage qui a eu trois éditions; l'auteur a été secondé, pour la partie théologique, par M. l'abbé Cotteret); *Eloge hist. de l'imprimerie*, 2e édit., 1810, in-8; *la Paix des ménages, ouvrage propre à prévenir, empêcher et même arrêter tous divorces, querelles et chagrins domestiq.*, 1814, in-12. Porthmann a été le principal auteur et rédacteur du *Journ. des arts, des sciences et de la littérature*, depuis le no CLV (5 juin 1812) jusques et compris le no CCCXXXVI. Ce journ. a été continué depuis 1814, sous le nom de *Nain-Jaune*, dont la collection forme 2 vol. in-8, qui sont assez rares.

PORTIEZ *de l'Oise* (LOUIS), député à la convention nationale par le département dont il prit le nom en 1792, vota avec la majorité dans le procès de Louis XVI. Quelques jours avant ce vote, il avait demandé que le procès fût porté au tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, Portiez de l'Oise se rangea du parti des modérés, qui était, dit-on, réellement le sien, et fit décréter, le 8 juillet 1795, qu'il ne serait plus fait d'exécution sur la place dite de *la Révolution* (la place Louis XV). Envoyé en Belgique à la fin de la même année, il s'occupa avec beaucoup d'activité d'assurer la réunion de ce pays à la France, fut ensuite élu membre du conseil des cinq-cents, puis membre du tribunat, et, après la dissolut. de ce corps, devint professeur et directeur des écoles de droit de Paris, ville où il m. en 1810. Il a pub. : un *Code diplomat., contenant le texte de tous les traités conclus avec la république franç. jusqu'à la paix d'Amiens*, 1802-1803; un *Essai sur Boileau Despréaux*, 1804, in-8; *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

PORTIUS. V. PORZIO.

PORTLAND (WILLIAM BENTINK, comte de). V. BENTINK.

PORTLAND (WILLIAM-HENRI CAVENDISH BENTINK, 3e duc de), arrière-petit-fils du premier comte de Portland, qui fut favori de Guillaume III, né en 1738 à Oxford, fut appelé, en 1762, à la chambre des pairs, où il se rangea d'abord du côté de l'opposition. Nommé successivem. à plusieurs charges importantes, il devint, en 1783, premier lord de la trésorerie; mais son ministère, appelé de *la coalition*, ayant été renversé la même année par le parti de la cour, Portland reprit sa place parmi les membres de l'opposition, et y resta jusqu'en 1792, époque où la révolution française, menaçant d'envahir tous les autres états, lui fit craindre pour la tranquillité de l'Angleterre. Il se réunit alors franchement au ministère, avec plus. de ses collègues, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui entravaient sa marche, fut nommé chancelier de l'université d'Oxford, puis secrétaire d'état de l'intérieur et lord-lieut. du comté de Nottingham. Mais il fut sacrifié ensuite aux convenances de Pitt, qui mit en sa place M. Addington : ce ne fut qu'en 1806, à la réorganisation du ministère, que le duc de Portland redevint premier lord de la

trésorerie. Tourmenté depuis long-temps de la maladie de la pierre, ses souffrances l'obligèrent à donner sa démission en sept. 1809, et il m. au mois d'oct. suivant des suites de l'opération. Il a été l'un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les fameuses *Lettres de Junius;* et l'on a publié, pour établir ce système, un volume int. : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late duke of Portland, to have been Junius* (*v.* le *Monthly Review* de sept. 1816, p. 111).

PORTUGAL (le), partie principale de la contrée désignée par les Romains sous le nom de *Lusitanie* (laquelle embrassait tout l'espace compris entre le Douro et la Guadiana, ainsi que l'Estremadure espagn., la province actuelle de Salamanque, une partie de celle de Zamora, de Toro, de Valladolid, etc.), forme la lisière occidentale de la péninsule hispanique, et s'étend le long de l'Océan entre les 37e et 42e degrés de latitude septentrionale. On conjecture que ce pays, ainsi que l'anc. Ibérie, fut colonisé par les Phéniciens. Durant la domination de Rome, son existence, qui ne fut pas sans quelq. gloire, est marquée par la lutte que soutinrent ses habitans contre les vainqueurs du monde (*v.* SERTORIUS et VIRIATES). Devenu successivem. la proie des Suèves, des Alains et des Visigoths, après la chute de l'empire d'Occident, le territoire des Lusons ou Lusitains passa, au 7e S., sous la conquête des Arabes. Toutefois il ne fit que peu de temps partie du khâlyfat d'Espagne. Au bout de 35 années, les Visigoths reconquirent sur les Maures toute la Galice, ainsi que la province de Minho, qui prit le nom de *Portucalia*, de la ville de *Portocale* (aujourd'hui Porto), d'où est venu le nom de Portugal. Les deux siècles suivans sont remplis par les guerres des chrétiens contre les Maures. Des débris du khâlyfat de Cordoue s'étaient formés plusieurs petits états. Les mahométans partageaient encore au 11e S., avec le roy. de Léon et de Castille, l'étendue de terrain qu'embrasse aujourd'hui le Portugal. Vers l'an 1093, Henri de Bourgogne, venu en Espagne avec son cousin Raymond pour combattre les infidèles, reçoit, pour prix de ses services, la main de la fille du roi de Castille, Alphonse VI (Thérèse), qui lui apporte en dot le comté de Porto-Cale, circonscrit alors aux deux provinces de Minho et de Tra-os-Montes, et accru bientôt d'une partie de la Beira, que le guerrier franc enlève aux Maures. Peu après la m. de son père, la comtesse Thérèse prit le titre de reine; mais Alphonse, son fils, mettant à profit le mécontentement qu'excitait parmi les grands l'immense crédit qu'accordait cette princesse à ses favoris, la dépouilla du gouvernem., et sanctionna son usurpation par la célèbre bataille d'Ourique, gagnée sur les Maures en 1139. Le succès de cette journée fut tel que la nation conféra par acclamation au vainqueur le titre de roi, titre que confirma solennellement une assemblée des états du royaume, convoqués à Lamégo. La sagesse des vues politiq. d'Alphonse Ier, que les historiens nomment aussi Henriquez, répondit à sa haute valeur. Fondateur de la monarchie portugaise, il en promulgua les lois fondamentales, et sa maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. A cette époque, le Portugal avait connu le plus haut degré de sa gloire. Il avait vu le glorieux règne de Denis-le-Libéral, égalem. surnommé le *Roi-Laboureur*. Les importantes conquêtes que fit successivement cette nation chevaleresque et aventureuse en Asie, en Afrique et en Amérique, avaient fait briller du plus vif éclat le trône d'Emmanuel, prince dont la gloire pâlit un peu devant celle des grands hommes qui la lui ont acquise, et dont plusieurs ne furent payés par lui que d'ingratitude (*v.* ALBUQUERQUE). Tandis que d'infructueux succès soutenaient encore la renommée portugaise dans les Indes, les germes de destruction croissaient au sein du royaume dans une effrayante progression. Aux manœuvres des jésuites, aux bûchers de l'inquisition, se joignirent d'autres fléaux. Nous voulons parler des affreux tremblem. de terre qui eurent lieu pend. le règne de Jean III. Le jeune roi Sébastien, successeur de ce prince, n'eut pas plus tôt saisi le sceptre, qu'il se jeta dans une folle expédition contre les Maures d'Afrique. Il y trouva la m. à la fameuse journée d'*Alcazarquivir* (le 4 août 1578). Un prêtre-roi, le cardinal Henri, après avoir vieilli dans le cloître, succède sur le trône ruiné de Portugal à l'infortuné Sébastien, que sa fougue imprudente a précipité vers sa perte, avant même qu'il ait songé à contracter un hymen. La couronne que Henri n'avait portée qu'un an devint, après sa mort, l'objet des prétentions de nombreux concurrens, dont les principaux étaient le prieur de Crato Antoine, bâtard de l'infant don Louis, et le roi d'Espagne Philippe II (*voy.* ces noms). Le prem. avait pris le titre de roi de Portugal, lorsque le fils de Charles-Quint trancha toute la question avec l'épée du duc d'Albe. Sous la domination espagnole, qui dura 33 ans, le Portugal fut traité en province conquise, mais encore menaçante. Enfin, dès que l'affaiblissement de ses vainqueurs lui permit de secouer un joug qu'ils avaient tout fait pour rendre plus odieux, la nation portugaise, depuis long-temps préparée, se souleva à la voix de plusieurs patriotes illustres (*voy.* entre autres l'article PINTO), et le duc de Bragance fut proclamé roi, sous le nom de Jean IV. Les vains efforts que fit l'Espagne pour reconquérir sa proie se prolongèrent jusqu'au-delà du règne de ce prince, durant lequel fut à peu près consommée la perte des possessions du Portugal dans l'Inde. Néanmoins, ce peuple généreux et brave devait bientôt, par l'influence monacale qui le dominait au dedans et au dehors, retomber dans la plus funeste langueur; et, pendant un demi-siècle, l'industrie, l'agriculture, le commerce et la navigation y furent comme paralysés. L'esprit national s'y effaçait de jour en jour durant cette période, qui n'est remplie que par des conspirations, par les scandales de la cour sous le règne de Pierre II, amant adultère d'Elisabeth de Savoie avant de devenir l'époux de cette femme divorcée du malheur. roi Alphonse VI, son frère, enfin par des alliances et des traités ruineux, dont les efforts d'un ministre habile, le comte d'Ericeira, n'avaient pu être qu'un palliatif transitoire, et qui achevèrent de placer le royaume sous le monopole des Anglais. Au dévot Jean V succéda enfin Joseph Ier, qui fut assez heureux pour apprécier le grand homme auquel son règne allait emprunter tout son lustre. Nous avons nommé le célèbre marquis de Pombal, objet de jugemens contradictoires, ministre loué avec tant d'emphase par quelques écrivains, et si impitoyablement déchiré par les nombreux ennemis que ne pouvait manquer de lui susciter le coup de mort qu'il a porté dans les deux mondes à la redoutable *Compagnie de Jésus*. Nous avons parlé en son lieu de l'administration du marquis de Pombal; pour terminer ces faibles aperçus sur une grande histoire, nous passerons à l'énumération des principaux faits qui saillent entre une infinité d'accidens secondaires. Une réaction quelque peu tempérée suivit, sous le court règne de Marie, le mouvement prodigieux qu'avait pu donner le génie de Pombal à la marche d'un état par lui relevé sur le dernier penchant de sa ruine. D'abord régent, puis roi, son fils Jean VI sut procurer au Portugal une véritable prospérité par son administration ferme et active. Mais l'époque était venue où les orages politiques de la France allaient bouleverser aussi l'Europe. On a vu aux articles JEAN VI, JUNOT et MASSÉNA, le récit sommaire de l'invasion des Français dans cette partie de la Péninsule, des cessions qui furent arrachées à la couronne portugaise par les traités de Badajoz et de Madrid, de l'émigration de la famille royale

au Brésil, de l'érection de cette colonie en empire indépendant, enfin du retour de Jean à Lisbonne, délivré de l'occupation française. En mourant, ce prince laissa le trône de Portugal à l'empereur du Brésil don Pèdre, son fils aîné; et ce dernier a fait acte de souveraineté, en donnant au Portugal (1827) une charte constitutionnelle en vertu de laquelle la princesse doña Maria, sa fille, est déclarée reine souveraine, sous la condition qu'elle épousera son oncle D. Miguel, lequel devra préalablement jurer le maintien de ladite charte. Tel est encore aujourd'hui (janvier 1828) l'état d'expectative de ce royaume, désormais détaché de l'empire brésil., moyennant accomplissement des clauses de sa cession; et, prodige politique réservé à notre époque! c'est à une colonie qu'autrefois elle put considérer comme assez peu import. que cette vieille métropole devra le bienfait d'un gouvern. représentatif, fruit si tardif de la civilisat. européenne.

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511, professa la langue grecque à Modène, à Ferrare et ensuite à Genève, où il m. en 1581. On a de lui des *corrections* sur la *rhétoriq.* d'Aristote, et les *traités* d'Aphtonius, Hermogènes et Longin; sur Pindare et les autres lyriques grecs; sur l'Anthologie, sur Xénophon, Thucydide, etc. Il a traduit en latin le *traité* d'Apollonius d'Alexandrie; les *hymnes* et les *lettres* de Synésius; les *odes* de St Grégoire de Nazianze. Il a laissé des *remarques* et des *additions* pour le *Lexique* grec de Rob. Constantin, des *discours* et d'autres *opuscules*. — Portus (Æmilius), fils du précédent, né vers 1550 à Ferrare, m. en 1610 à Heidelberg, où il enseigna la langue grecque avec beaucoup de succès, a laissé : *Oratio de variarum linguarum usu, necessitate, præstantiâque*, etc., Cassel, 1611, in-4; *Dictionarium ionicum græco-latinum quod indicem in omnes Heroditi libros continet*, Francfort, 1603, in-8, rare et recherché (ce petit dictionn. a été réimp. pour faire suite à l'édition d'Hérodote, Oxford, 1809, in-8); *Dictionarium doricum græco-latinum, quod Theocriti, Moschi, Bionis et Simmiæ variorum opusculorum interpretationem continet*, ib., 1604, in-8, rare; *pindaricum Lexicon, in quo non solùm dorismi Pindaro peculiares, sed etiam verba, phrasesque non vulgares, et in aliis lexicis omissæ declarantur*, Hanau, 1694, in-8, rare: *de priscâ Græcorum Compotatione*, Heidelb., 1604, in-8; *de Nihili Antiquitate et multiplici Potestate*, Cassel, 1609, in-4. Portus a donné en outre des éditions annotées et corrigées de l'*Iliade*, des *tragédies* d'Euripide, de Pindare, d'Aristophane, de la *rhétorique* d'Aristote, de Thucydide et de Xénophon; des *notes* sur Onosander; les traductions lat. du *comment.* de Proclus sur la théologie de Platon; du *dictionn.* de Suidas; de l'*Histoire* de Thucydide, et des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse.

PORTZIUS (Jean-David), médecin allemand du 17e S., né à Baccarath, dans le Palatinat, est auteur des ouvr. suiv. : *Bacchus Enucleatus, sive Examen vini Rhenani*, etc., Heidelberg, 1672, in-12; *Demonstratio brevis medico-chirurgica de tumoribus, et in specie de spinâ venenosâ*, Leuwarden, 1679, in-12.

PORUS, roi indien, n'est connu que par la guerre qu'il soutint contre Alexandre; et d'ailleurs toute son histoire doit paraître fort suspecte, lorsqu'on songe au peu de renseignem., et encore de renseignem. contradictoires que nous donnent sur lui les historiens du héros macédonien, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa m.; les rois ses prédécess. sont ignorés, ainsi que ses successeurs; son nom ne semble guère indien. Cependant on suppose que La-Hor, jadis Lo-Pore, était la capitale de ses états. On lui donne une stature gigantesque et un courage égal à la force de corps. Il se présente dans l'histoire en l'année 327 av. J.-C.; et voici les actes que l'on peut lui attribuer avec le moins de défiance. Il se porte sur les bords de l'Hydaspe, en défend quelq. temps le passage contre Alexandre et contre un prince indien, nommé Taxile, se voit tourné par les Macédoniens et perd contre eux une bataille décisive. Arrien raconte qu'amené devant Alexandre qui lui demanda: « Comment prétendez-vous que je vous traite? » Porus répondit : « En roi. » Les quatre historiens, cités plus haut s'accordent à dire qu'il conserva son royaume et qu'il obtint, au moins autant que Taxile, les bonnes grâces du conquérant. — Un autre Porus, dont parle Arrien (pag. 381 et 384 de l'édit. gr.-lat. de 1757, in-8), était gouvern. d'une province dans l'Inde, et seconda les Macédoniens contre le Porus dont l'art. précède. Plus tard, jaloux des faveurs prodiguées au vaincu, il se révolta contre le vainqueur qui le réduisit et le livra au prince indien dont il aurait voulu la ruine.

PORZIO (Luc-Antoine) en latin *Portius*, médecin italien, né près d'Amalfi (royaume de Naples) en 1639, enseigna la médecine à Rome, se rendit ensuite à Vienne en Autriche pendant la guerre de l'emper. d'Allemagne contre les Turks, à l'effet d'y observer les maladies propres aux militaires, et consigna ensuite ses observations dans un traité intit. *de militis in castris Sanitate tuendâ*, Vienne, 1685; Naples, 1701, 1728, in-4; La Haye, 1739, Leyde, 1741, in-8. Il m. à Naples en 1723. On a de lui en outre les ouvr. suiv. : *Paraphrasis in Hippocratis librum de veteri medicinâ*, Rome, 1681, in-12; *Erasistratus, sive de sanguinis missione*, ibid., 1682, in-12; *Opuscula et Fragmenta de tumoribus*, Naples, 1701, in-12; *de Motu corporum*, etc., ibid., 1704, in-12. Tous les ouvr. de Porzio ont été réunis et pub. sous ce tit.: *L.-A. Portii Opera omnia medica, philosophica et mathematica*, etc., Naples, 1736, 2 vol. in-4.—Porzio (Scipion), né à Catane dans le 16e S., m. en 1627 à 90 ans, avait enseigné la philosophie pendant près de 60 ans. On a de lui : *Primordia in arte dialecticâ erudiendis necessaria*, Messine, 1593, in-4; *Opus physiologicum, in quo varia quæsita scitu digna hactenùs controversa diligenter discussa elucidantur*, ibid., 1718. in-8.—Porzio (Simon), autre profess. de philosophie, né à Naples, enseigna dans l'université de Pise, et m. dans sa patrie en 1554. On a de lui : *de capitis dolore Encomium*, 1538; Florence, 1551, in-8; *Aristoteles et Theophrastus de coloribus*, Florence, 1548; Paris, 1549, in-8; *Opuscula de immortalit. animæ*, Naples, 1578, in-fol.; *de rerum naturalium Principiis lib. II*, Marbourg, 1598, in-8.

POSADAS (François), dominicain espagnol, né à Cordoue en 1644, m. en 1713, canonisé à Rome en 1818, a laissé le *Triomphe de la chasteté contre les erreurs de Molinos*, in-4; la *Vie de St Dominique*, in-4; des *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4; et des *Traités de théologie mystique*, restés MS. La *vie* de ce saint religieux a été pub. en un gros vol. in-4. Vincent de Castro a donné un abrégé de la même vie, Rome, 1818, in-12.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, contempor. de Pompée et de Cicéron, était né à Apamée en Syrie. Il avait établi son école à Rhodes, lorsque le rival de César, revenant de Syrie, voulut entendre une de ses leçons. Le philosophe était alors tourmenté d'un fort accès de goutte; mais pour honorer son illustre visiteur, il crut devoir lui exposer les dogmes principaux de sa secte. La douleur le forçant de s'interrompre, il s'écria : « O goutte! tu ne me réduiras point à convenir que tu sois un mal! » Plus. savans critiques pensent qu'un Posidonius, astronome et mathémat., né, suiv. quelq. biographes, à Alexandrie, n'est autre que notre stoïcien, dont parle Cicéron au 1er livre *de Naturâ deorum*, et qui fut son maître et son ami. Les ou-

vrages de Posidonius se sont perdus; mais on en a recueilli quelq. fragmens, épars dans divers aut. anciens, et ils ont été pub. sous ce titre : *Posidonii rhodii reliquiæ doctrinæ, collegit atque illustravit J. Bake*, etc., 1810.

POSSE (C.-H., comte de), seigneur de Fogelvik, l'un des patriotes les plus éclairés de la Suède, m. en 1823, avait fait différens voyages dans les pays d'Europe pour recueillir des notions sur l'économie rurale et politiq. et sur la législation. M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrolog.*, cite de lui un écrit intit : *Actes relatifs à la question de la responsabilité ministérielle de la diète de* 1823, Stockholm, in-8.

POSSEL (Jean), profess. de littérat. grecque à l'acad. de Rostock, né à Parchim dans le duché de Mecklembourg en 1528, m. en 1591, a laissé, outre une *paraphrase* en vers grecs des évangiles : *Syntaxis græca*, Wittemb., 1560, in-8, qui eut au moins 28 édit. jusqu'a celle de Leipsig, 1693; *Calligraphia oratoria linguæ græcæ*, Francfort, 1582, in-8; *familiarium colloquiorum Libellus, gr.-lat.*, Wittemberg, 1586, in-8, souvent réimpr.—Possel (Jean), fils du précéd., et que l'identité de nom a souvent fait confondre avec son père, né en 1565 à Rostock, où il professa aussi la littérat. grecque, m. dans la même ville en 1633, a publié : *Apophthegmata ex Plutarcho et aliis selecta, inque locos communes redacta*, gr. et lat., Wittemberg, 1595, in-8; *Hesiodi Opera omnia, græcè et latinè*, Francfort et Leipsig, 1601, 1603, 1615, in-8. On lui attribue encore l'*Oratio de Reimondi Pellisonis et urbis Camberii laudibus*, et il a donné de nouvelles édit. de la *Calligraphia oratoria*, etc., de son père.

POSSELT (Ernest-Louis), histor. et publiciste allemand, né à Bade en 1763, embrassa avec chaleur le parti de la révolution française, et en devint hautement l'apologiste. Il écrivit en latin les premières guerres des Français contre les coalisés, entreprit l'*Almanach de l'histoire moderne*, Tubingue, 1792-1800; les *Annales européennes*, ib., 1795-1804, et un journal intit. *Weltkunde*, 1798, que la cour de Vienne fit supprimer ensuite. Lié avec le général Moreau, Posselt conçut le projet de recueillir auprès de lui les docum. de l'histoire de la fameuse retraite de Bavière; il le suivit à Strasbourg, et inséra cette histoire dans les *Annales européennes.* On en fit à Strasbourg une trad. franç. avec des notes. L'auteur continua ensuite de correspondre avec Moreau; mais lorsque ce général fut arrêté, en 1804, et accusé de haute trahison, Posselt, dont les relations avec lui avaient été publiques, craignit d'être impliqué dans la procédure. Frappé de terreur, il quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté, et son imagination se troubla à tel point, qu'étant arrivé au mois de juin 1804 à Heidelberg., il s'élança d'un 3e étage sur le pavé de la rue, et expira quelques heures après. On a encore de cet écrivain : *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipsig, 1787; *Histoire des Allemands*, ibid., 1689 1790, 2 vol. : ouvr. qui n'a pas été continué, mais auquel cependant Pœlitz a ajouté un 3e vol. en 1805; *Remarq. sur l'histoire secrète de la cour de Berlin par Mirabeau*, Carlsruhe, 1789, in-8; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, Memmingen, 2 vol., 1790-1792; *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, trad. en franç.; *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, 2 v., dont le prem. seulem. fut réimp. en 1802; *Dictionnaire de la révolution franç.*, ou *Recueil de notices biographiques*, Neuremberg, 1802, 1 vol.; des *discours*, et plus. autres écrits, sur lesquels on peut consulter le 4e vol. du *Dictionnaire* des poëtes et prosateurs allem., par Joerdens. —Charles-Fréd. Posselt, né à Carlsruhe en 1780, m. en 1804, profess. d'hist. natur. et d'anat. comparée à l'univers. d'Heidelberg, n'ayant occupé cette chaire que peu de mois, a laissé : *Tentamina circa anatomiam forficulæ auriculatæ* Linnæi, *icone illustrata*, Iéna 1800, in-4; *Additions* (*Beytræge*) *à l'anat. des insectes*, Tubingue, 1804, in-4, en allemand.

POSSEVIN (Antoine), célèbre jésuite, né à Mantoue en 1534, m. à Ferrare en 1611, fut envoyé, par le pape Grégoire XIII, dans les principales cours de l'Europe pour des négociat. importantes, et montra dans ces diverses missions autant d'habileté que de zèle. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont on voit la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans les *Mémoires* de Niceron, t. 22; les principaux sont : *Moscovia, seu de rebus moscoviticis*, etc., Wilna, 1586, in-8; Anvers, 1587, et réimpr. plus. fois avec des addit. : cet ouvr. est très-remarquable en ce qu'il est un des prem. qui aient paru sur l'empire de Russie; *Judicium de quatuor scriptoribus* (Lanoue, Bodin, Philippe de Mornay et Machiavel), Rome, 1592, in-12; Lyon, 1593, in-8, avec des addit.; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum, ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol., nouv. édit. augm. et corrigée, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol.; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-1606, 3 vol. in-fol.; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. : ouvr. très-estimée. La *Vie de Possevin* a été pub. par le P. Nicol. Dorigny, Paris, 1712, in-12. — Possevin (Jean-Baptiste), frère aîné du précéd., né à Mantoue en 1520, m. à Rome en 1549, avait du talent pour la poésie. On a sous son nom : *Dialogo dell' onore, nel quale si tratta a peino del duello*, Venise, 1553, 1556, 1558, in-4, et 1564, in-8, avec des addit. d'Ant. Possevin, qui fut l'éditeur de cet ouvr. Ant. Bernardi, évêque de Caserte, dans la préface de son *Traité contre le duel*, accuse J.-B. Possevin de plagiat, et les amis de ce dern. ont en vain essayé de le justifier de ce reproche. On a encore de lui quelq. pièces de vers, entre autres la *paraphrase* d'une ode de Sapho dans les *Rime* d'Atanagi. — Possevin (Jean-Baptiste), théol., neveu des précéd., a donné, outre une trad. ital. de l'*Histoire de la Moscovie* par son oncle, Ferrare, 1592, in-8 : *Discorsi della vita et azioni di Carlo Borromeo, card.*, Rome, 1591, in-8; *Dichiarazioni delle lettioni di tutti li matutini dell' anno del breviario romano*, Ferrare, 1592, 2 part. in-4, très-rare; *Hinni sacri del breviario romano tradotti in lingua volgare*, Pérouse, 1594, in-4; Venise, 1699, même format; *Vite de' santi di Todi nelle quali si scuoprono l'antichità e grandezza di detta città*, Pérouse, 1597, in-4.—Possevin (Antoine), autre neveu d'Antoine et de Jean-Baptiste 1er, exerçait la méd. à Mantoue au commencement du 17e S. On a de lui : *Theoriæ morborum libri quinque carmine conscripti*, Mantoue, 1604, in-8; *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum Historia*, ibid., 1617, in-fol., 1628, in-4 : il avait hérité des MSs. de son oncle sur cette illustre famille; *belli montisferratensis Historia ab anno* 1612 *usque ad ann.* 1618, Genève, 1631, in-fol.

POSSIDIUS (St), célèbre disciple de St Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame en Numidie; mais cette contrée ayant été ravagée par les Vandales, Possidius se retira à Hippone, où il recueillit les dern. soupirs de son illustre maître, dont il a écrit la *vie* en y joignant le catalogue de ses ouvr. Depuis la m. de St Augustin, Possidius, vécut errant au milieu des ruines de sa patrie. On ignore le lieu et l'année où il termina ses jours. La *vie* de St Augustin a été pub. à Naples en 1731, et à Augsbourg en 1734.

POSSIDONIUS. V. Posidonius.

POST (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem en 1614, mérita par ses talens la protection de Maurice de Nassau, et suivit ce

prince dans l'expédit. qu'il fit au Brésil en 1636. A son retour, Post exécuta pour le château de Rycksdorp, près de Wassenaer, une suite de tableaux représentant des *Vues d'Amérique*. Cette collect. dénote, dit-on, le plus rare talent. Il existe aussi de lui plus. estampes très-estimées, parmi lesquelles on cite surtout quatre *Vues du Brésil*, datées de 1649, et qui sont extrêmem. rares. Cet artiste m. en 1680.

POSTEL (Guillaume), célèbre visionnaire et l'un des hommes les plus savans de son siècle, né en 1510 à Dolerie, village du diocèse d'Avranches, obtint par son mérite la protect. de François Ier, et fut envoyé en Orient, d'où il rapporta plusieurs MSs. précieux. Ce voyage lui valut à son retour la chaire de mathématiq. et de langues orientales au collége de France; mais une lecture trop approfondie des ouvr. des rabbins et la vivacité de son imagination, ne tardèrent point à le précipiter dans les écarts qui rendirent sa vie malheureuse. Entre autres rêveries, il se persuada qu'il était appelé par Dieu lui-même à réunir tous les hommes dans la loi chrétienne, par la parole ou par le glaive, sous l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noé. En conséquence il se rendit à Rome, où il crut que les jésuites, dont l'institut était alors naissant, consentiraient volontiers à le seconder dans ce qu'il nommait *la plus belle œuvre du monde*. Il se présenta à St Ignace, et fut admis dans l'ordre; mais bientôt ses rêveries, auxquelles on ne put le faire renoncer, l'en firent bannir sans retour, et peu de temps après il fut condamné à une réclusion perpétuelle. Il parvint cependant à s'échapper et se réfugia à Venise, où il devint le direct. d'une béate, qu'il a rendue célèbre sous le nom de la *mère Jeanne*, et dont les visions achevèrent de l'égarer. Bientôt les nouvelles absurdités qu'il débita le brouillèrent avec l'inquisit.; mais loin de fuir l'autorité de ce tribunal, il se constitua volontairem. prisonnier, provoqua lui-même l'examen le plus scrupuleux de ses doctrines, et fut enfin déclaré fou. Poursuivi ensuite par les huées de la populace, il fut obligé de quitter Venise, et partit de nouveau pour l'Orient, où il recueillit encore un gr. nombre d'ouvr. précieux qu'il rapporta en Europe en 1551. De retour à Paris il y reprit ses cours avec un succès prodigieux; mais un ouvr., fruit de ses visions, intit. les *Très-merveilleuses victoires des femmes*, qu'il pub. vers 1553, le força encore de s'expatrier. Il parcourut l'Allemagne, l'Italie fut partout poursuivi et malheur., revint enfin à Paris en 1562, et y donna de nouveau des leçons publiq. Mais ses ennemis prétendirent qu'il continuait à débiter ses erreurs sur la trop fameuse Jeanne de Venise; il fut obligé de se rétracter pour obtenir la paix, et se retira, en 1564, au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il m. en 1581. Postel possédait à fond les langues orientales, une partie des langues mortes, presque toutes les vivantes, et se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François Ier et la reine de Navarre le regardaient comme *la merveille de leur siècle*, et Charles IX, l'appelait son *philosophe par excellence*. Tous les ouvr. de ce savant sont rares et recherchés des curieux. Le P. Desbillons en a donné la liste à la suite des *Nouveaux éclaircissemens sur la vie de Postel*. Nous ne citerons ici que celui intitulé : *De orbis terrarum concordiâ libri IV*, Bâle, 1544, in-fol., que les savans regardent comme le principal et le plus raisonnable.

POSTHIUS (Jean), anatomiste, méd. et littér. distingué, né en 1537 à Germersheim dans le Bas-Palatinat, prit ses prem. grades à l'université de Heidelberg, se mit ensuite à voyager, et après un assez long séjour en France, passa à Anvers, où il accepta un emploi de médecin dans les troupes des états-généraux. De 1568 à 1583 il fut attaché à la personne du prince-évêque de Wutzbourg. Depuis il fut médec. de Jean Casimir, et ensuite de l'élect. Frédéric IV. La peste l'ayant forcé de sortir d'Heidelberg en 1597, il se retira à Mosbach, où il m. peu de mois après. Parmi ses ouvr., dont on peut voir l'indicat. dans la *notice* que lui a consacrée M. le baron Desgenettes, t. 6 de la *Biographie médicale* du *Dictionn. des sciences médicales*, nous ne citerons que ses *Observat. anat. in Realdi Columbi Cremonensis anatom.*, Francfort, 1590, in-8º. —Erasme, son fils, m. en 1618 à Wurtzbourg, sa patrie, n'a laissé qu'une dissertat. sur la goutte (*de Podagrâ*), mentionnée dans la *Bibl. de méd.* de Haller.

POSTUME (M. Cassianus Latinius), en latin *Posthumus*, emper., ou plutôt l'un des 30 *tyrans* qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, dans le 3e S. de l'ère chrét., était né dans une condition obscure. Il suivit très-jeune la carrière militaire, s'éleva assez rapidem. aux prem. emplois, et l'emper. Valérien lui confia le commandement des légions stationnées dans les Gaules. Postume contribua, par ses conseils, aux succès que Gallien remporta sur les Germains. Mais bientôt mécontent de ce prince qui avait laissé dans les Gaules son jeune fils Saloninus, sous la direct. de Sylvanus, il souleva, sous des prétextes d'ailleurs assez fondés, les troupes qu'il commandait, et se fit proclamer par elles emper. en 257. Après avoir ensuite forcé Saloninus et son gouvern. de se renfermer dans Cologne, il les fit mettre à mort. Profitant de l'éloignem. de Gallien, que les invasions des Barbares menaçaient en Italie, il affermit son autorité qui s'étendait sur toutes les Gaules et sur une partie de l'Espagne, comme l'attestent les monumens : il augmenta le nombre de ses troupes, défit les Germains, les refoula au-delà du Rhin, et construisit sur ce fleuve une ligne de forteresses pour les tenir en bride. Cependant Gallien, vainqueur en Italie, vint attaquer l'usurpateur des Gaules. Postume, défait dans plus. combats, était sur le point de succomber, lorsque son redoutable adversaire fut contraint de marcher en toute hâte vers Byzance, pour y apaiser une révolte des légions stationnées dans cette partie. Délivré de ce danger, Postume battit une seconde fois les Germains. Il eut bientôt à recommencer la guerre avec Gallien, et sut s'en tirer avec bonheur. Mais les moyens qu'il avait employés pour parvenir à l'empire furent aussi dirigés contre lui. Lælius, un de ses lieuten., profitant de l'affection des soldats, se fit proclamer emper. Postume marcha contre le rebelle, l'assiégea dans Mayence, et prit cette ville; mais, ayant refusé de l'abandonner au pillage, il fut massacré par ses propres soldats en l'an 267, après un règne de 10 ans. M. Bréquigny a pub. dans le recueil de l'acad. des inscript., tom. 30, l'*Histoire de l'empereur Postume, éclaircie par les médailles*. On a en effet un gr. nombre de médailles de ce prince, en toutes sortes de métaux. Il prend sur quelques-unes le titre de *Germanicus Maximus*. — Postume ou Posthumus, dit *le Jeune*, fils du précéd., avait été nommé par Valérien, préfet des Voconces, ou selon d'autres, tribun d'une légion stationnée dans ce pays. M. Bréquigny croit qu'il périt avec son père, qui l'avait créé auguste. Selon Trebellius Pollion, Postume-le-Jeune avait composé dix-neuf *harangues* ou *déclamations*. On les a confondues avec celles que nous avons sous le nom de Quintilien.

POSTUMIUS (Aulus), dictateur romain, créé consul, avec T. Virginius, l'an de Rome 258 (496 av. J.-C.), fut nommé dictat. par son collègue pendant la campagne contre les Latins, remporta, sur ces dern., une victoire complète, et fut honoré du triomphe à son retour à Rome. Pendant la bataille, Postumius avait voué un temple à Castor;

et c'est ce qui a donné lieu à la fable de l'apparit. de Castor et Pollux à ce dictat., rapportée par Denis d'Halycarnasse.

POT (Philippe), né en 1428, m. en 1494, était filleul et favori de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Il fut chargé par ce prince de diverses miss. import., et jouit égalem. de la faveur de Louis XI, qui lui conféra l'ordre de St-Michel, le fit son prem. conseiller et son chambellan, puis le nomma chevalier d'honneur du parlement de Bourgogne et gouvern. de la province. Philippe Pot conserva ce titre sous Charles VIII, et mérita par sa douceur, sa sagesse et ses bienfaits, d'être nommé *le Père de la patrie*. Son éloquence le fit appeler *la Bouche de Cicéron*, et il passait pour un des hommes les plus accomplis de son temps.—Gui Pot, frère aîné de Philippe, était père d'Anne Pot, qui épousa Guillaume de Montmorenci.

POTAMON, philos., né à Alexandrie, a passé pour le chef de la secte éclectique. Diogène-Laërte, qui écrivait au commencement du 3e S. de J.-C., dit que Potamon venait de fonder récemment la secte dont nous venons de parler. Suidas fait vivre ce philosophe sous le règne d'Auguste. Quelques compilateurs modernes, et notamment Deslandes, dans son *Hist. de la phil.*, placent à l'époque même de la venue de J.-C. les leçons de Potamon et la naissance de l'éclectisme. L'opinion la plus vraisemblable est que le philosophe d'Alexandrie vivait à la fin du 2e S. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste aucun de ses écrits, et sa doctrine ne nous est connue que par la courte notice qu'en donne Diogène-Laërte. Diderot (*v.* ce nom) expose ainsi la doctrine de Potamon : « Il soutenait, en métaphysique, que nous avons dans nos facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies ; en physique, qu'il y a deux principes de la production générale, l'un passif, ou la matière ; l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités ; il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible, ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage, des biens et des plaisirs. »

POTEMKIN (Grégoire-Alexandrovitsch), prince et feld-maréchal de l'empire russe, premier min. et favori de l'impératrice Catherine II, né aux environs de Smolensk en 1736, d'une famille noble mais pauvre, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast., puis abandonna les études théol. pour la profess. des armes, plus conforme à ses goûts. Admis en qualité d'enseigne dans les gardes à cheval, il y servait encore lorsque le 28 juin 1762, jour où Pierre III fut renversé du trône, il eut occasion de se faire distinguer par Catherine. On rapporte que, suivant cette princesse qui revêtue d'un uniforme parcourait à cheval et l'épée à la main les rues de St-Pétersbourg, il remarqua qu'elle n'avait point de dragonne (insigne des grades milit. à partir du rang d'officier chez tous les peuples du Nord); et que, détachant aussitôt la sienne, il s'empressa de la lui offrir avec un mouvem. marqué de courtoisie auquel l'impératrice ne fut pas insensible. Ce ne fut toutefois qu'au bout de huit années que, devenu lieut.-gén., et ayant fait déjà en cette qualité et avec distinction une campagne contre les Turks, il parvint, à force de ruse et d'intrigues, à prendre sur sa souveraine un empire absolu. Potemkin (ce nom en russe se prononce *Patiomkine*) était plus jaloux de conserver son crédit que de posséder exclusivement le cœur de l'impératrice; il l'entoura de gens qui lui étaient dévoués, et, flattant avec art ses passions, il sut tirer profit de son inconstance en s'arrogeant le droit de la diriger dans le choix de ses amans. Les titres, les grades, les décorations, les dons de terres, de maisons, de rentes, furent dès ce moment prodigués à Potemkin, et on lui doit cette justice de dire qu'il exprima sa reconnaissance par un attachement à sa souveraine, un zèle pour sa gloire dont la sincérité et la vivacité ne se démentirent pas un instant. Son système, que le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas de développer, ne tendait à rien moins qu'à réunir à l'empire russe la Turquie d'Europe et une partie de la Pologne. Rien ne fut négligé pour en assurer la réussite, et les évènemens secondèrent à merveille les vues de Potemkin. En 1783, une expédition faite en temps de paix, à la tête d'une armée formidable, et dont le résultat fut la réunion de la Crimée à la Russie, lui valut le surnom de *Taurique;* et, en 1787, placé comme feld-maréchal à la tête de la principale armée destinée à agir contre les Turks, il obtint des succès soutenus pendant tout le temps de la guerre, et emporta d'assaut Oczakof et Bender. Mais l'épuisement que cette guerre avait amené dans les finances de l'état, et surtout l'éloignem. prolongé de Potemkin, lui avaient fait perdre une grande partie de son crédit. Un nouv. favori (le comte Platon Zoubof), au choix duquel il n'avait pas contribué, régnait exclusivement sur le cœur de l'impératrice. Il n'ignorait pas ces circonstances, et les inquiétudes qu'elles lui causèrent l'amenèrent, en 1791, à St-Pétersbourg. Là, il apprit bientôt que l'impératr. s'était empressée d'envoyer au prince Repnin, successeur de Potemkin dans le commandement de l'armée, des pleins pouvoirs pour traiter de la paix, et que ce général, vainqueur des Turks, en avait déjà signé les préliminaires. Potemkin se flatta de pouvoir encore arrêter l'exécution de ces pacifiques projets, et il n'hésita pas à partir pour l'armée; mais arrivé à Yassy, il apprit que la paix était définitivem. conclue. Irrité au dernier point, il reprit brusquement la route de St-Péterbourg. Incommodé au moment de son départ, il sentit bientôt redoubler son mal, et m. subitement, dans les bras de la comtesse Branitska, sa nièce, le 15 octobre 1791. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec les écriv. russes, à une décompos. de sang dès long-temps préparée par son intempérance, et hâtée encore par ses dern. chagrins. C'est dans les ouvr. de quelq. étrangers, et surtout dans les *Mém.* de M. le comte de Ségur, qu'il faut chercher le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très-martiale, de l'activité et de la paresse, d'une grande piété, de beaucoup de superstition et des mœurs les plus déréglées, de l'avarice avec la prodigalité, et qui, fier avec ses égaux, affable envers ses inférieurs, fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, contribua beaucoup à la gloire du règne de Catherine, et rendit à sa patrie des services qu'elle ne saurait méconnaître sans ingratitude. Sa *Vie* a été écrite plus. fois en russe et en allem.; on en a une en fr. imp. à Paris, 1807, in-8. Une des meill. qui aient été données en russe est anonyme, et imp. à St-Pétersb. en 1811.

POTENZANO (Franç.), poète, peint. et grav., né vers le milieu du 16e S. à Palerme, visita successivement Naples, Rome et une partie de l'Espagne, devint membre de l'acad. de peint. de Florence, fut décoré de la couronne poétique par le vice-roi de Naples, M. A. Colonna, et m. dans sa patrie en 1599. Outre des peintures et des estampes très-estimées, on a de lui : un recueil d'*épitaphes*, diverses *poésies* siciliennes, Naples, 1582, in-12; et un poème posthume de *la Destruttione di Gerusalemme*, en 8 chants, ib. 1600, in-8.

POTERIE (Pierre de La), en latin *Poterius*, médec. du 17e S., né à Angers, passa fort jeune en Italie, s'établit à Bologne, et y acquit par ses talens ou ses succès une considér. qui souleva contre lui des envieux parmi ses confrères : l'un d'eux l'assassina. P. de La Poterie se vantait de posséder des remèdes secrets, et il en substituait l'usage à

celui de la saignée et des autres agens médicinaux. Ses ouvr., d'abord impr. plus. fois isolém. de 1615 à 1635, ont été réunis sous le titre d'*Opera omnia med. ac chymica*, in-8, Lyon, 1545, 1653, et Francfort, 1666; ibid., 1698, in-4. — Michel POTERIUS, autre méd. franç., contemp. du précéd., et encore plus entiché des merveilles alchymiques, s'établit en Allemagne après avoir parcouru l'Europe entière, et m. dans la misère, laissant, entre autres ouvr. : *Compendium philos. materiam totamque miraculi lapidis philos. DCCLXXXIV lib. occultatis processum demonstrans*, Francfort, 1610, in-12; *Novus Tractatus chymicus de verâ materiâ et vero processu lapidis*, ibid., 1617, in-8; *Philos. pura*, etc., ibid., in-8, 1617, 1629; *De conficiendo lapide philos. et secretis nat.*, ibid., 1622, in-8; *Philos. chymica, id est Methodus genuina auri et argenti solvendi*, etc., ibid., 1648, in-4.

POTHIER (ROBERT-JOSEPH), l'un des plus célèbres juriscons. franç., né à Orléans en 1699, s'aperçut de bonne heure que sa vocation était l'étude du droit, et se consacra à la magistrature. Reçu conseiller au Châtelet de sa ville natale, il y devint plus tard conseiller au présidial et n'eut point l'ambition de s'élever plus haut; mais il fut appelé par d'Aguesseau à la chaire de droit franç. de l'univ. d'Orléans. Il accepta ces nouvelles fonctions comme un moyen d'être utile par l'enseignement d'une science qu'il aimait, et il offrit d'en partager les émolumens avec Guyot, l'un de ses compétiteurs, qui refusa. Pour apprécier dignement Pothier, il faut le considérer comme jurisc., comme profess., comme magistrat et comme homme privé. Si l'on n'avait à le juger que sous ce dernier rapport, on aurait bientôt fait; on dirait qu'il réunit toutes les vertus : désintéressement, modestie, pureté de mœurs, charité inépuisable, piété sincère et vive. Comme professeur on doit louer en lui ce zèle avec lequel il encourageait ses élèves, tantôt par des secours pécuniaires, tantôt par des récompenses honorifiques propres à exciter leur émulation, et toujours par une infatigable complaisance. Il avait fondé dans sa maison des conférences particulières où venait se former toute la jeunesse des écoles, de la magistrature et du barreau. Magistrat, il présida souvent les audiences en l'absence des chefs de sa compagnie, dont il était le doyen et l'oracle. Une intégrité parfaite, un coup d'œil sûr, une fermeté de caractère inébranlable, n'étaient pas ses seules qualités; il montrait surtout une patience dans les affaires les plus minutieuses qu'on ne peut trop admirer, lorsqu'on songe qu'un esprit tel que le sien était naturellement porté à donner la préférence à la théorie sur la pratique et au développement des doctrines sur les difficultés sans nombre de leur application. Il poussa même plus loin l'amour du bien public : son cabinet était devenu une sorte de tribunal privé d'où sortait une foule de décisions respectées. Mais c'est comme jurisc. principalem. qu'il a rendu des services impérissables, et ses principaux titres de gloire sont ses écrits. Au prem. rang il faut placer son gr. ouvr. des *Pandectes*. Il avait senti de bonne heure combien il était déplorable que l'étude du droit romain, si nécessaire même pour la connaissance des lois françaises, fût entravée par le désordre et la confusion qui règnent dans le recueil le plus important dû à Justinien. Il conçut le projet de rétablir dans un meilleur ordre ces précieux monumens de la sagesse romaine, fut secondé par le chancelier d'Aguesseau, et, après un travail continu de douze années, fit paraître, en 1748, sous le voile de l'anonyme, le 1er volum. in fol. des *Pandectes Justiniennes, rédigées dans un nouvel ordre*. Les deux autres vol. furent publ. successivement en 1749 et 1752. Ce qu'on a produit de savant et d'utile sur la jurispr. du grand peuple est si heureusement réuni dans l'ouvrage de Pothier, que la perte de tous les écrits antérieurs sur cette matière serait presque réparée par la seule conservation de ce vaste dépôt des connaissances législatives. Tant de travaux sur le droit rom. n'empêchèrent pas l'infatigable jurisconsulte d'approfondir notre droit coutumier : c'est ce qu'attestent son introduction aux divers titres de la *Coutume d'Orléans* et les comment. qui en accompagnent les articles, ainsi que son *Tr. des obligations* et tous ceux sur les *Contrats*. Un caractère distinctif de tous ces ouvrag., et qui place leur auteur au-dessus de tous les juristes qui l'ont précédé, c'est un amour dominant du bon et du juste, une connaissance approfondie des lois divines et naturelles et une habitude constante d'en faire dériver toute législation. Aussi, comme ils sont moins le rec. de ce que les lois offrent de positif que le développement des conséquences nécessaires qui découlent des notions du juste et de l'injuste, ils devaient être et sont devenus la source de la nouvelle législation donnée à la France. Presque toujours ses expressions elles-mêmes ont été conservées par les rédacteurs du *Code civil*, surtout dans la matière des *Obligations* et des *Contrats*, la partie sans contredit la mieux faite de ce code. Ses écrits, après avoir servi si efficacement à recomposer nos lois, en sont restés le meilleur commentaire. Pothier m. en 1772, et les regrets de ses concitoyens, ceux de l'Europe entière le suivirent au tombeau. C'est ici le lieu de reparler de ses ouvrag. pour en indiquer les éditions. Nous citerons de lui : *Pandectæ Justinianeæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1748-49-52, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-21, 3 vol. in-fol. (on a de ce grand ouvr. une trad. franç., avec texte en regard, par Bréard-Neuville, revue et corrigée par M. Moreau de Montalin, avocat); *Coutumes d'Orléans*, avec des notes, 1760, 3 vol. in-12; 1762, 1 vol in-4; *Tr. des obligations*, Orléans, 1761, 2 vol. in-12; et avec des augmentations, 1764, 2 vol. in-12; réimpr. avec beaucoup d'autr. tr. de droit franç., Orléans, 1781, 4 vol. in-4, par J.-M. Rouzeau-Montaut, sous ce titre : *Traités sur différentes matières de droit civil appliquées à l'usage du barreau et de la jurisprudence française*. Au reste, tous les ouvr. de Pothier, à l'exception de ses *Pandectes*, se trouvent réunis dans l'édition de M. Siffrein, Paris, 1821-23, 17 vol. in-8, et dans celle de 1826, qui a pour titre : *OEuvr. de Pothier, revues sur les anciennes édit., classée dans l'ordre des matières du Code civil, précédées d'une diss. sur sa vie et ses écrits, et suivies d'une table de concordance*, par MM. Rogron et Firbach.

POTHIER (REMI), curé de Bétheniville et chan. de l'église de Laon, né à Reims en 1727, m. dans la même ville en 1812, se fit connaître par des idées bizarres, un caractère opiniâtre, un amour effréné de la dispute et une intrépidité de bonne opinion qui se conçoit à peine. On pourra juger quel homme c'était que le curé Pothier lorsqu'on saura que, selon lui, St Jean a prédit tout ce qui est arrivé et ce qui doit arriver à l'Eglise depuis J.-C. jusqu'au règne de l'Antechrit, lequel n'est pas éloigné, puisque Buonaparte en est le précurseur. Parmi les écrits de ce fou, nous ne citerons que son *Explication sur l'Apocalypse*, dont il fit paraître le *plan* en 1773, et dont il donna successiv. plus. édit. à Douai, à Liége, à Augsbourg. Ce pitoyable ouvr. fut condamné à être brûlé et lacéré par la main du bourreau sur la dénonciation de l'avocat-général Séguier, qui, par une singulière contradiction, le qualifia le chef-d'œuvre de l'extravagance humaine, et le représenta comme capable d'ébranler les empires.

POTHIN (ST), év. de Lyon, né vers la fin du 1er S., prêcha l'évangile dans les Gaules sous le règne des emper. Antonin et Marc-Aurèle. Il était presque nonagénaire et gouvernait l'église de Lyon, lorsqu'il fut traîné par de vils délateurs devant le gou-

verneur de la Lyonnaise orientale, ainsi qu'un gr. nomb. d'autres chrétiens. Son âge et ses vertus ne purent lui faire trouver grâce devant son juge; il fut condamné à la torture et expira deux jours après. Eusèbe a détaillé le supplice de ce St prélat et de 45 autres chrétiens dans son *Hist. de l'Eglise*. La fête de ces martyrs est fixé au 2 juin.

POTIER DE BLANCMESNIL (NICOLAS), président au parlement de Paris, né dans cette ville en 1541, se distingua par son dévouement et sa fidélité à Henri IV. Il fut persécuté pendant les troubles de la ligue, et était même sur le point de perdre la vie, lorsque Mayenne, qui conservait pour ce magistrat une vénération qu'on ne pouvait refuser à ses vertus, vint l'arracher au supplice. Potier alors s'étant jeté aux pieds du duc lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime souverain : je vous reconnaîtrai toute ma vie comme mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de sa noble franchise, le releva, l'embrassa, et lui permit de se rendre auprès de Henri IV. Honoré de la confiance de son souverain, Potier lui donna dans la suite de nouvelles preuves de dévouement. La reine Marie de Médicis récompensa ses services en lui donnant le titre de son chancel. Il m. en 1635, à l'âge de 94 ans. — POTIER DE GESVRES (Louis), frère puîné du précéd., obtint, en 1567, une charge de secrét. des finances, et, en 1578, celle de secrét. du conseil. Henri III, dont il avait mérité la confiance par sa fidélité, l'employa dans les affaires les plus importantes. Nommé secr.-d'état en 1589, il contribua beaucoup à réconcilier son maître avec le roi de Navarre, et fut très-utile à Henri IV pendant tout le temps que durèrent les troubles de la ligue. Potier fut un des magistrats désignés pour instruire le procès du maréchal de Biron. Il m. en 1630, dans un âge avancé. — POTIER DE NOVION (Nicolas), memb. de l'acad. franç., de la même famille que les précédens, né en 1618, fut d'abord conseill. au parl., puis présid. en 1645, soutint les droits de sa compagnie contre la cour, joua un rôle dans les troubles de la fronde, se réconcilia ensuite avec le cardinal Mazarin et rendit un arrêt sanglant contre les ennemis du ministre. Il fut appelé, en 1678, à la première présidence du parlem.; mais ayant abusé de son autorité, on le força de donner sa démission en 1689. Il m. en 1697. — André POTIER DE NOVION, son petit-fils, remplaça de Mesmes dans sa prem. présid. en 1723, donna sa démission en 1724, et m. en 1731. On lui attribue, du moins en partie, le *Mém. pour le parlem. contre les ducs et pairs, présenté à Mgr. le duc d'Orléans, régent*.

POTOCKI (VENCESLAS), gr.-échanson de Cracovie, se distingua dans le 17e siècle par son talent pour la poésie polonaise. On cite de lui un poème de *la Passion du Sauveur*, publ. en 1696, souvent réimpr. et regardé en Pologne comme un *livre d'or* (V. la *Biblioth. des poètes polon.*). On a encore de Potocki un *rec.* de poésies facétieuses, et une trad. en vers polon. de l'*Argenis* de Braclai, publiée en 1697, et souv. réimp. en Pologne et en Allemagne.

POTOCKI (STANISLAS FÉLIX, comte), né en 1750, de la famille du précéd., l'une des plus illustres et des plus opulentes de la Pologne, embrassa le parti de la Saxe à l'époque des troubles qui désolèrent son pays, s'exila ensuite volontairement dans la Gallicie, fit bâtir plus. villages dans les deserts de l'Ukraine et s'occupa de la civilisation des habitans de cette contrée. Rappelé ensuite de son exil, il devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau, et alla chercher de l'emploi dans l'armée russe. Appuyé par Catherine II, Potocki publ., en 1792, le fameux manifeste de Targowitz, auquel Stanislas-Auguste accéda, et le partage de la Pologne fut la suite de ce traité. Plus. écriv. prétendent que Potocki fut trompé sur le résultat de ses démarches, qui n'avaient pour but que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quitta l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de la révolut. qui eut lieu à Varsovie en 1794, il fut déclaré traître à la patrie, condamné à mort et ses biens confisqués. Potocki, retiré alors en Amérique, s'indigna d'un pareil jugement, et, se croyant quitte désormais envers ses compatriotes, il redemanda du service à l'impératrice de Russie, fut nommé lieuten.-gén., et revint jouir en Europe de tous les honneurs dont sa souver. se plut à le combler. Il m. en 1805, âgé à peine de 55 ans. — POTOCKI (Ignace, comte), gr.-maréchal de Lithuanie, cousin du précéd., né en 1751, fut employé dans les affaires publiques, et montra des vues entièrement opposées à celle du comte Félix. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il introduisit un nouveau mode d'enseignement dans les collèges, traduisit lui-même la *Logique* de Condillac, et entretint à ses dépens, plus. sav. qu'il fit voyager. Lors de l'envahissement de la Pologne, Potocki, s'étant touj. montré en opposition avec le cabinet russe, fut persécuté, privé de ses dignités, de ses biens et alla se réfugier en Saxe. La victoire remportée par Kosciuszko à Praclawice affranchit un instant la Pologne du joug des Russes. Potocki revint dans sa patrie, fut chargé d'organiser un gouvernement à Varsovie et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée : fait prisonnier par les Russes à la prise de Varsovie, il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlusselbourg jusqu'à la m. de l'impératrice Catherine II. Libre alors de se retirer en Gallicie, il y vécut dans la retraite, fut arrêté de nouveau en 1798, souffrit encore quelques mois de détention à Cracovie, et obtint enfin l'autorisation de retourner dans ses terres, où il m. en 1809. — POTOCKI (Jean, comte), histor. polon., memb. de l'académie des scienc. de Varsovie et de plus. sociétés sav. de l'Europe, a fait partie, en 1805, de la gr. ambass. russe à la Chine, et a rapporté de ce pays de nombr. matériaux historiq., qu'il s'occupait de coordonner lorsqu'il m. en Ukraine à la fin de 1815. Parmi les ouvr. qu'il a pub. on cite des *Recherches sur la Sarmatie*; une *Hist. primitive des peuples de la Russie*; enfin son *Voyage en Egypte*, pend. lequel il grava sur les pyramides du Kaire ce vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

POTOCKI (le comte STANISLAS), public., litt. et homme d'état, né en 1757 à Varsovie, de l'illustre famille des précéd., se consacra de bonne heure à la carrière publique, fut élu nonce dans les diètes de 1776, 1786 et 1788, y déploya des vues aussi sages que généreuses et patriotiques, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établiss. de la fameuse constitut. du 3 mai, qui, plus opportune, eût rendu à l'état toute sa splendeur et sa force. Lorsqu'après le dern. partage de la Pologne le célèbre Kosciuszko tenta de rétablir l'indépendance nationale, le comte Potocki, qui, sous un prétexte de santé, s'était rendu à Carlsbad, y fut arrêté par ordre du gouv. autr. et envoyé au fort de Josephstadt, où, pend. huit mois que dura sa captivité, il eut du moins la consolation de voir à ses côtés un fils digne de tout son amour. Ecarté depuis des emplois publics, il voulut servir encore son pays, et il en trouva le moyen en consacrant son savoir et ses riches revenus à faire fleurir les arts, les sciences et les lettres. Ces soins l'occupèrent tout entier jusqu'à ce que, Varsovie ayant été érigé en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur palatin et de chef du conseil-d'état et des ministres. Celle de ministre des

cultes et de l'instruct. lui ayant été conférée plus tard par l'empereur, il se montra digne du choix dont il avait été l'objet par le zèle qu'il mit à s'acquitter des fonctions qui lui étaient dévolues. Il fut nommé en 1818 présid. du sénat, et m. en 1821, laissant d'honorables monum. d'une vie utile et dignement remplie. Il avait formé dans son habitat. de Willanow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez gr. nomb. d'opuscules acad., tels que l'*Eloge d'Ignace Krasicki* (*v.* ce n.), le comte Stanislas Potocki a publié une trad. polon. de Winkelman, précéd. d'un *Disc. sur l'art chez les anc.*, en forme d'introd. Nous citerons encore son ouvr. *De l'éloquence et du style*, en 4 vol.; un roman satiriq. intit. : *Voyage à Ciemnogrod*, en 4 vol.; et les *Eloges de quelq. gr. homm. contemp. et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en* 1809. Tous ces ouvr. sont en polonais, ainsi que plus. autres laissés MSs. par l'illustre aut. : ces dern. ont pour objet l'instruct. publ., l'examen de hautes questions de discipline ecclésiastique ou de politique.

POTT (Jean-Henri), chim. allem., né en 1692 à Halberstadt, renonça aux études théol. pour se livrer à la méd. et à la chimie, fut reçu docteur en 1716, et après avoir pratiqué dans sa ville natale, puis à Halle, il se rendit à Berlin, où il m. en 1777, profess. de chimie au collége méd.-chirurg. et directeur des pharmacies royales. Des querelles qu'il avait eues avec plus. des membres de l'acad. des sciences de Berlin, où il avait été admis vers 1720, le déterminèrent à s'en retirer vers la fin de sa vie. C'est à lui que la Prusse dut la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines; il a également amélioré plus. procédés de chimie, tel que celui jusqu'alors usité pour rectifier l'éther sulfurique. Outre un gr. nomb. d'observ. insérées dans les *Miscellanea berolinensia*, ainsi que dans la *Biblioth. dissertationum* de Halle, on a de lui, en latin et en allemand, plus. ouvr., dont la liste se trouve au t. 6 de la *Biogr. méd.* du *Dictionn. des sciences méd.*; nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Exercitat. chymicæ, de sulphuribus metallorum, de auri pigmento, de solut. corpor. particulari*, etc., Berlin, 1738, in-4; *Observ. et animadvers. chymicarum.... collectio prima*, ibid. 1739, in-4; — *collect. secunda*, ibid. 1741, in-4; *Animadversiones phys.-chemicæ circa varias hypotheses et experimenta Elleri*, ibid., 1756, in-4.

POTT (Percival), chirurg. angl., membre de la société royale de Londres, né dans cette ville en 1713, mort en 1788, possédait des connaissances très-étendues et très-variées. Comme praticien, il est un de ceux dont s'honore le plus l'Angleterre; et il a opéré dans la chir. angl. une révolut. qui le place au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Il s'est égalem. fait un nom honorable par ses travaux dans la littér. médicale. Nous citerons de lui : *Mémoires sur les tumeurs qui remplissent les os*, 1741; *Tr. des hernies*, in-8, 1756 et 1763; *Mém. sur une espèce particulière de hernie dans les enfans nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8; *Observ. sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8; *Observ. sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760 et 1768, in-8; *Rem. pratiques sur l'hydrocèle*, 1762; *Remarq. sur la fistule à l'anus*, 1765; *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772, *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum et sur différentes espèces de hernies; Remarques sur une sorte de paralysie des extrémités inférieures*, 1779. Tous ces ouvrag., rec. et publ. par l'aut. en un vol. in-4, ont été réimp., en 1790, en 3 vol. in-8. Ses *OEuv. chirurg.* ont été trad. en franç., Paris, 1777 et 1792, 5 vol. in-8. V. la notice que lui a consacré M. L.-J. Bégin dans le *Dictionn. des sciences méd.*, t. 6, p. 487 et suiv. de la *Biogr. médicale*.

POTTER (Paul), célèbre peintre holland., né à Enkhuysen en 1625, m. en 1654, a laissé div. composit. d'un gr. mérite, parmi lesquelles nous citerons surtout celle du *Taureau de grandeur naturel conduit par un berger*. Ce tableau, qui a été pendant vingt ans l'un des plus beaux ornemens du Musée du Louvre, a mérité à son aut. le surnom de *Raphaël des animaux* : estimé 400,000 francs sur les inventaires du Musée, il a été rendu en 1815 au roi des Pays-Bas. Paul Potter s'est fait aussi une réputation comme grav. à l'eau-forte. On peut voir le détail de ses pl. dans le *Manuel de l'amateur d'estampes*.

POTTER (Jean), théol. angl., archev. de Canterbury, et savant antiq., né à Wakefield, dans le comté d'York, en 1674, m. à Lambeth en 1747, a donné : *Lycophronis Alexandra*, Oxford, 1797 et 1702, in-fol.; *Archæologia græca*, Oxford, 1698-99, 2 vol. in-8, en angl., qui ont eu au moins 13 édit. jusqu'à celle de 1813; *S. Clem. Alexandrini opera omnia quæ extant*, gr. et lat., Oxford, 1715, 2 vol. in-fol.; *The theological Works..... containing sermons, charges, a discourse of church governem. and divinity lectures*, Oxford, 1753, 3 vol. in-8.

POTTER (Robert), hellén. et poète angl., né vers 1721, m. en 1804, se fit d'abord connaître par plus. petits poèmes qu'il pub., en 1774, en un vol. in-8. Il donna ensuite, en 1777, la *trad.* d'Eschyle, 2 vol. in-8; celle d'Euripide, 1781, 2 vol. in-8, réimpr. à Oxford en 1814; et enfin celle de Sophocle, 1788. Ces trad. sont très-estimées. On a encore de Potter un *Examen de quelq. passages des vies des poètes par le doct. Johnson*, 1783, in-4, et une trad. de l'*Oracle concernant Babylone* et du *Chant triomphal d'Isaïe*, ch. 13 et 14, 1785, in-4.

POTTIER (François), missionn., né à Loches, en Touraine, fut élevé au sémin. du St-Esprit, à Paris. Parti vers la fin de 1753, pour les missions de la Chine, il fut nommé vic.-gén. de la province du Sse-tchouan sous le titre d'évêq. d'Agathopolis, et m. en 1792. On trouve des détails étendus sur les travaux de ce prélat dans les *Nouv. lettres édifiantes*, Paris, 1818, t. 1, 2 et 3.

POUCHARD (Julien), littér., né, en 1650, près de Domfront, était très-habile dans la connaissance de l'hébr. et des langues anc. Reçu à l'acad. des inscriptions et b.-lett. en 1701, il fit partie de la commission chargée de la rédact. du *Journ. des sav.*, fut prof. de grec au collége royal en 1704, et m. en 1705. Il a laissé en MS. *Hist. univ. depuis la création du monde jusqu'à la m. de Cléopâtre*. L'*Eloge* de Pouchard, par l'abbé Tallemant, se trouve dans le *Rec. de l'acad. des inscript.*, t. 1er; le *Journ. des sav.* (avril 1706) en contient un autre.

POUCHET (Louis-Ezéchiel), nég., né à Gruchet en 1748, m. à Rouen en 1809, s'est rendu recommandable par son esprit inventif et par les améliorations qu'il a introduites dans différentes branches de l'industrie manufacturière. Il faisait partie de la société d'émulation de Rouen, de l'athénée de Paris, était correspondant de la commission des poids et mesures, enfin membre du bureau consultatif du ministère de l'intérieur. Ses princip. ouvr. sont : *Clef de la langue espagnole*, 1786; *Tr. sur la fabric. des étoffes*, Rouen, 1788, in-8; *Métrolog. terrestre, ou Tables des nouveaux poids, mesures et monnaies de France*, Rouen, in-8, 4e éd. 1798, *Mém. sur le nouv. titre des matières d'or et d'argent comparé à l'ancien*, 1798, in-8; *Mém. sur la mesure des superficies, etc., suivi du Sol du département de la Seine-Inférieure divisé en cantons, et les cantons divisés par les différentes qualités ou par les productions de leur territoire*, 1800, in-8; *Mém. sur la finesse du coton*, lu à la société

d'émulation le 30 octobre 1801 ; *Numérotage des cotons filés et des autres fils*, inséré dans les *Annales des arts et des manufactures*, t. 36.

POUGATSCHEW ou PUGATSCHEFF (YEMELKA), simple cosaque, né en 1726 à Simoreisk sur le Don, conçut le hardi projet de se donner pour l'infortuné Pierre III, empereur de Russie, avec lequel il avait, dit-on, une extrême ressemblance. Etant passé dans la petite Russie, il se fit bientôt un assez grand nombre de partisans parmi les Cosaques, se mit à leur tête, en 1773, sous le nom du défunt empereur, s'empara de plusieurs forteresses, et ses succès furent si rapides, qu'il put espérer un instant de se faire ouvrir les portes de Moscou, où les esclaves l'attendaient pour se ranger sous ses drapeaux. Son indécision lui ayant fait manquer cette importante conq., il fut trahi ensuite par ses compagnons, qui le livrèrent à l'autorité pour une récompense de cent mille roubles. Traîné à Moscou dans une cage de fer, il y périt dans les supplices, le 10 janvier 1775. Pougatschew avait déployé le caractère le plus féroce dans le cours de ses expédit., et l'impératrice Catherine II témoigna une vive satisfaction d'être délivrée de cet odieux rebelle. « Après Tamerlan, manda-t-elle à Voltaire, aucun scélérat n'a fait plus de mal à l'espèce humaine ». Mlle Adélaïde Hordé a publié un roman intitulé : *Histoire de Pougatschew*, 1809, 2 vol. in-12.

POUGET (BERTRAND du), cardinal-légat en Italie, et chef du parti guelfe, de 1319 à 1334, était né en 1280 au château du Pouget dans le Querci. Revêtu par le pape Jean XXII, résidant alors à Avignon, de la plénitude de la puissance pontificale, il réussit à s'emparer de plusieurs états en Italie; mais n'ayant ni les vertus ni les talens propres à les lui conserver, il fut dépouillé de toutes ses conquêtes, et mourut dans l'obscurité en 1351.

POUGET (FRANÇOIS-AIMÉ), prêtre de l'oratoire, doct. de Sorbonne et abbé de Chambon, né à Montpellier en 1666, vicaire de St-Roch à Paris, où il m. en 1723, eut une grande part à la conversion de Lafontaine. Il en adressa la relation à l'abbé d'Olivet, et cette relation curieuse fut insérée dans le prem. vol. des *Mémoires de littérat.* du P. Desmolets, d'où elle a passé dans d'autres recueils. Le principal ouvr. du P. Pouget est le *Catéchisme de Montpellier*; l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1702, in-4.

POUHAT (JEAN-BAPTISTE), avocat et littérat., né vers 1630 à Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne, mort en 1705, fut député par le parlement à la cour de Madrid pour y défendre les intérêts de sa province. Il contribua ensuite de tout son pouvoir à préparer les esprits à se soumettre à Louis XIV, et fut nommé conseiller au parlement en récompense de ses services. On a de lui un poème latin intitulé : *Ludovici magni Galliar. regis Panegyricus*, Besançon, 1664, in-4.

POUILLARD (JACQUES-GABRIEL), sacristain de la chapelle roy. des Tuileries, m. à Paris en 1823, était né à Aix (Provence) en 1751. Après s'être destiné d'abord à la peinture, qu'il étudia sous un élève de Vanloo, il s'adonna avec une sorte de passion à la recherche des médailles et autres objets d'antiquités. Il prit en 1780 l'habit de capucin à Aix, et dès-lors, en continuant à se livrer aux études de son choix, il en dirigea l'objet vers l'intérêt de la religion. Ayant obtenu de ses supérieurs l'autorisation de passer à Rome dans ce but, il était devenu, à l'époque où les portes de cette ville furent ouvertes aux armées franç., sacristain de l'église de son couvent, dite de St-Martin-des-Monts. Cette église fut changée en hospice pour les blessés, et l'abbé Pouillard, en s'instituant leur premier infirmier, leur consacra les soins de la plus ardente charité. Une si belle conduite ne lui valut pas qu'une admiration stérile; elle le fit connaître du cardinal Fesch, qui, venu à Paris, l'appela à occuper dans cette capitale la place de conservat. du musée des tableaux et de la biblioth. de l'archevêché. Mais auparavant le pieux et savant abbé dut remplir les fonctions de direct. du séminaire que son digne protect. venait de fonder dans le Bugey. Les preuves de reconnaissance et de dévouement qu'il donna à ce prélat en 1814 ne lui firent rien perdre de l'estime qu'il s'était justement acquise, et on lui conserva ses emplois. Outre un certain nombre de *mémoires* et *dissertat.* insérées dans le *Magasin de Millin* (de 1806 à 1815), et dont M. T.-B. Emeric David donne le détail dans la *notice* qu'il a consacrée à ce sav. et pieux ecclésiastique (*Moniteur* du 23 août 1823), l'abbé Pouillard a donné entre autres opuscules un *Traité sur la tiare des papes*, et une *Dissertat.*, en ital., *sur l'antériorité du baisement des pieds des souverains-pontifes*, *à l'introduction de la croix sur leurs pantoufles*, Rome, 1807. Il a laissé en outre plus. ouvr. MSs.

POUILLY. V. LÉVESQUE DE POUILLY.

POULAIN DE SAINTE-FOIX. V. SAINTE-FOIX.

POULAIN-DUPARC (AUGUSTIN-MARIE), juris consulte, frère du littérateur Poulain de Sainte-Foix, né en 1701 à Rennes, suivit la carrière du barreau, comme son père, Poulain de Belair, aut d'une traduct. abrégée du *Comment. d'Argentré* sur la coutume de Bretagne. L'étendue de ses connaissances en jurisprudence, l'appelèrent bientôt aux fonctions de l'anseignem., et il partagea sa vie entre les travaux de la consultation et ceux de la chaire de droit civil dans sa ville natale. Il fut l'émule du célèbre Pothier (*v.* ce nom), et l'égala, au moins, comme professeur; mais il lui est resté inférieur comme écrivain. Il m. à Rennes en 1782. On a de lui : *Observations sur les écrits du président Perchambault de la Bigotière ; Coutumes générales de Bretagne et usemens locaux de cette province*, Rennes, 1745, et années suiv., 3 vol. in-4 ; *Journal des arrêts du parlem. de Bretagne*, 5 vol. in-4 ; *Principes du droit français*, 12 vol. in-12. Ces ouvrages sont classiques en Bretagne.

POULCHRE (FRANÇOIS LE), seigneur de *La Motte-Messemé*, poète franç. du 16e S., né en 1546, au Mont-de-Marsan, fut tenu sur les fonds de baptême par François Ier, et Marguerite de Valois, qui prit elle-même soin de sa prem. enfance. Il se distingua dans la carrière des armes, devint gentilhomme de la chambre du roi Charles IX, chev. de St-Michel, et m. vers 1597. Il a retracé les principaux évènemens de sa vie dans un petit vol. devenu très-rare, à la suite duquel on trouve des poésies diverses, et qui a pour titre : *les Sept liv. des honnestes loisirs de M. de la Motte-Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de S. M., intitulés chacun du nom d'une planète*, Paris, 1587; petit in-12. On a encore de lui : *Passe-temps de messire Fr. Le Poulchre, seigneur de La Motte-Messemé, chevalier des ordres du roi*, 2e édit., *augmentée par lui-même d'un second livre, outre la précédente*, Paris, 1597 p. in-8. Ces deux ouvr. offrent des faits curieux.

POULIN (AMABLE-FIDÈLE), théologien, né vers 1740, dans le bailliage de Salins; professa la philosophie et la théologie au collége de Besançon, devint vicaire-général de l'évêque de Lausanne, se réfugia en Suisse pendant la révolution, rentra en France en 1799, et m. dans son lieu de naiss. en 1801. On a de lui, outre quelq. *dissertat.* dans les recueils de l'acad. de Besançon, dont il était membre, l'ouvr. suiv. : *de Deo revelante Prælectiones theologicæ*, Besançon, 1787-1788, 4 vol. in-12.

POULLAIN. V. POULAIN-DUPARC et SAINTE-FOIX.

POULLE (Louis), abbé de Nogent, célèb. prédicateur, né à Avignon, m. dans la même ville en 1781, à l'âge de 79 ans, s'est fait une grande réputation dans la chaire, et a même été comparé à Massillon; mais le parallèle de ces deux hommes, comme orateurs, n'a pu être fait que par ceux qui immolaient leur goût à leur trop grande admiration pour l'abbé Poulle. On peut le comparer avec plus de justice à son contemporain, l'abbé de Boismont; ils offrent à peu près les mêmes beautés et les mêmes défauts. Peu empressé de jouir de la gloire d'auteur, l'abbé Poulle n'avait jamais écrit ses discours, et ce fut en 1776, que, cédant aux instances de son neveu, vicaire-général à St-Malo, il consentit à lui dicter onze de ses *sermons* conservés dans sa mémoire depuis 40 ans, et qu'il retoucha ensuite. Ils parurent à Paris en 1778, 2 vol. in-12, réimpr. dans la même ville en 1781, et à Lyon en 1818. *L'Eloge de l'abbé Poulle* a été publié à Avignon en 1783 par le baron de Sainte-Croix.

POULLET, voyageur franç. du 17e S., s'embarqua à Marseille, de compagnie avec un nommé Quiclet qui a publ. aussi une relat. de ses courses, parcourut le Levant, l'Asie-Mineure, une partie de la Perse, la Syrie, l'Egypte, revint à Marseille, et alla ensuite en Italie. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié la relation de ses voyages sous ce titre : *Nouvelles Relations du Levant, qui contiennent diverses remarques fort curieuses, non encore observées, touchant la religion, les mœurs et la politique de plusieurs peuples, avec une description exacte de l'empire des Turcs en Europe, et plus. choses curieuses remarquées pendant huit années de séjour; et une Dissertation sur le commerce des Angl. et des Hollandais dans le Levant*, Paris, 1668, 2 vol. in-12, avec cartes et fig. Ce livre, malgré son titre pompeux, n'offre que très-peu d'intérêt.

POULLETIER DE LA SALLE (Franç.-Paul-Lyon), fils de l'intend. de la généralité de Lyon, né dans cette ville en 1719, vint à Paris, s'y livra tout entier à l'étude de la médecine et au soulagement des malheureux, et établit dans les faub. de la capitale trois hospices où les pauvres étaient soignés à ses dépens. Poulletier était lié d'une amitié intime avec Macquer, et l'aida à rédiger son *Dictionnaire de chimie*, sans lui permettre de le nommer. Ce philanthrope m. en 1788. Outre plus. MSs. relatifs aux différentes branches de la médecine, il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collége roy. des médecins de Londres, sur la seconde édition donnée avec des remarques, par le docteur Pemberton, augmentée de plusieurs notes et observations*, etc., 1761-1771, 2 vol. in 4. Poulletier était associé libre de la société royale de médecine.

POULLIN DE LUMINA (Etienne-Joseph), né à Orléans, négociant à Lyon, mort en 1772, a laissé : *Histoire de la guerre contre les Anglais, depuis 1745 jusqu'à présent*, Genève, 1759-60, 2 vol. in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4; *Histoire de l'église de Lyon*, Lyon, 1770, in-4; *Histoire de l'établissement des moines mendians*, 1767, in-8; *Mœurs et Coutumes des Français*, 1769, 2 vol. in-8. — N. Poullin de Viéville, cousin-germain du précéd., avocat, né à Orléans vers 1740, m. à Versailles en 1810, est auteur d'un *Code des tailles* et de quelq. autres écrits entièrem. oubliés aujourd'hui.

POUPÉE ou PAUPPE DESPORTES (J.-B.). V. Desportes.

POULTIER D'ELMOTTE (Franç.-Martin), né à Montreuil-sur-Mer en 1753, avait été milit., acteur au petit théâtre des élèves de l'Opéra, professeur à Compiègne, sous la robe de bénédictin, etc., etc., lorsqu'il fut nommé membre de la convention nationale par le département du Nord en 1792. Il était capitaine, à cette époque, et il obtint un avancement assez brillant et fort rapide, sans négliger la carrière législative : car on le vit tour-à-tour membre du conseil des anciens, de celui des cinq-cents et du corps législatif. Il fit partie de la chambre des représentans en 1815; mais il fut mis en surveillance, au second retour du roi, et forcé, en 1816, de quitter la France, pour avoir voté, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple. Il se retira dans les Pays-Bas, et m. à Tournay en 1827. Durant le cours de sa vie politique, il avait montré assez de capacité et s'était honoré par quelque modération. Il ne manquait pas d'instruction et avait de la facilité pour écrire : il a beaucoup écrit et sur beaucoup de sujets. Nous citerons de lui : des *Lettres sur le partage de la Pologne*; un *Essai sur les improvisateurs*; des *Lettres à dom Aubry sur l'origine des idées*; et un roman intitulé : *Victoire*, ou *les Confessions d'un bénédictin* : peut-être sont-ce les siennes.

POUPART (François), anatomiste et chirurg., né au Mans, m. en 1708, membre de l'acad. des sciences de Paris, après avoir exercé quelque temps à l'Hôtel-Dieu, s'est fait de son temps un nom par quelques observations et découvertes. Les anat. ont donné son nom à l'arcade crurale, parce qu'il avait décrit ce prétendu ligament; toutefois sa descript. n'avait ni le mérite de l'exactitude, ni celui de la nouveauté. Outre des *mémoires* et autres opuscules fournis au *Journal des Savans* ou insérés dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, il a publié, sous le titre de *Chirurgie complète*, etc., Paris, 1695, in-12, une compilation aujourd'hui sans intérêt.— Olivier Poupart, autre méd., né dans le 16e S. à St-Maixent (Poitou), a donné entre autres ouvrages une traduct. latine des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1580; *Traité de la saignée contre les nouv. Erasistratiens qui sont en Guyenne*, La Rochelle, 1576, in-12; *Conseil divin touchant la maladie divine et peste en la ville de La Rochelle*, ibid., 1583, in-12.— Poupart (Jean-Baptiste), bibliothécaire et membre de l'académie de Lyon, ville où il m. le 1er mars 1827, était né en 1768 à St-Bié (Vosges). On a publié de lui, après sa mort, un *Compte rendu* des travaux de l'acad. de Lyon pendant le second trimestre de 1820, Lyon, 1827, in-8. Il a laissé en outre une traduct. de *l'Art poétique d'Horace*, en vers franç. Le MS. en est conservé dans le portefeuille de l'acad. de Lyon.

POUPET (Charles de), seigneur de la Chaux, né vers 1470, à Poligni, fut d'abord chambellan de Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition à Naples. Après la mort de ce prince, auquel il était resté fidèle, Poupet devint grand-bailli d'Aval, puis cons. de la régence établie en Flandre pendant la minorité de Charles-Quint, et associé à celle du cardinal Ximènes en Espagne. Envoyé en ambassade à Rome, après la mort de Léon X, il contribua puissamment à faire tomber le choix des cardinaux sur le précepteur de Charles-Quint, et continua ensuite à être employé dans les affaires publiques. Il m. à Poligni en 1529.

POUPLINIÈRE (A.-J.-J. LERICHE de La). V. Popelinière.

POURBUS. V. Porbus.

POURCHOT (Edme), profess. de philosophie, né à Poilli, diocèse de Sens, en 1651, acheva ses études à Paris, professa ensuite la philosophie au collége des Grassins, et rendit d'importans services à l'université dont il fut syndic pendant 40 ans. Il en avait été sept fois recteur, et l'eût été plus souvent encore si sa modestie ne s'y fût opposée. Pourchot m. aveugle en 1734. Il avait légué toutes ses épargnes à l'université, pour fonder, au collége des Grassins, une chaire de grec, et une bourse en faveur des pauvres étudians de son pays natal. On a de lui : *Institutiones philosophicæ*, dont la 4e édition fut donnée en 1734, in-4, et 5 vol. in-12, et plus. *mémoires* pour l'université de Paris, dont on

trouvera les titres dans le *dictionnaire* de Moreri, édition de 1759.

POURFOUR DU PETIT. V. PETIT.

POURTALÈS (JACQUES-LOUIS de), négociant suisse, né en 1722, mort en 1814, se distingua par le noble usage qu'il sut faire de ses richesses et par l'étendue de ses vues commerciales. Après avoir établi des comptoirs dans toutes les grandes villes de l'Europe, il aida puissamment à développer l'industrie de son pays natal, créa la prospérité d'une populat. nombreuse, et fonda, à Neuchâtel, sa patrie, un hôpital où les pauvres sont reçus sans distinct. de religion ou de nation. Le roi de Prusse honora la mémoire de cet homme estimable en conférant, en 1814, à ses 3 fils, le titre de comte.

POUSANT ou PIOUZANT POSDOS est le nom arménien de l'historien *Faustus de Byzance* (*v.* ce nom). On ne remarquera pas sans quelq. surprise qu'un des sav. aut. de la *Biogr. univ.*, publ. chez L.-G. Michaud, n'a pu être tout-à-fait d'accord avec lui-même touchant cet histor., auquel il a, par méprise sans doute, consacré deux notices différentes. Dans la dernière, donnée sous le nom de *Pousant* (t. 35, pag. 559), M. St-Martin nous apprend que Faustus était évêque du pays des Saharhouniens, situé dans la partie orientale de l'Arménie. Le *Magasin encyclopédique* de septembre 1811 contient deux chapitres du troisième livre de l'*Histoire d'Arménie* de Faustus, trad. en français par F. Martin.

POUSSIN (NICOLAS), l'un des plus célèb. peint. français, et le chef de notre ancienne école, né aux Andelys en 1594, d'une famille noble, mais pauvre, montra, dès sa prem. jeunesse, un goût très-vif pour le dessin. Il vint à Paris à l'âge de 18 ans, et entra chez un peintre de portraits, puis chez un peintre d'histoire nommé Lallemant, mais ne fut réellem., comme le dit Voltaire, que l'élève de son génie. Raphael et Jules Romain, dont il ne connut d'abord les chefs d'œuvre que par des gravures, aidèrent beaucoup au développem. de ses heureuses dispositions. Deux fois il entreprit le voyage de Rome, et deux fois la pauvreté le força de s'arrêter en route. Cependant il avait déjà peint, dès cette époque, des tableaux qui n'étaient pas sans mérite; mais il était payé, sans doute, d'après sa réputation à peine naissante, et d'ailleurs on sait qu'il poussa toujours le désintéressement jusqu'à l'insouciance, même aux plus beaux jours de sa gloire. Il eut le bonheur toutefois de connaître à Paris le caval. Marin, qu'il alla rejoindre à Rome en 1624. Mais cet ami m. bientôt, et le cardinal Barberini, auquel il avait recommandé l'artiste français, partit pour ses légat. de France et d'Espagne. Le Poussin se trouva ainsi encore une fois sans protecteur, et réduit aux seules ressources de son talent, qui le mettait à peine au-dessus de l'indigence. Il ne se découragea point, et eut même la force, dans une position si difficile, de lutter contre le mauvais goût des Italiens, qui préféraient alors l'école du Guide à celle d'Annibal Carrache. Pour se prémunir contre les séductions de la mode, et se former un style sévère et pur, on le vit étudier sans relâche l'antique, et y puiser ces inspirations poétiq. et ce beau idéal qui devaient un jour caractériser si heureusem. ses moindres tableaux. En même temps il épiait tous les secrets du mouvement dans la nature vivante; il remarquait les phénomènes de l'optique; il s'instruisait des théories de la perspective, de l'architecture; il assistait aux dissections de Nicolas Larche pour apprendre l'anatomie, et il s'inspirait de la lecture d'Homère, de Plutarque et surtout de la Bible. En 1629, il épousa une fille de Jacques Dughet, son compatriote, chez lequel il avait été accueilli et soigné pendant une maladie. Il n'eut point d'enfans de ce mariage; mais il adopta l'un des jeunes frères de sa femme, qui hérita de son nom et de son talent dans le paysage (*v.* Gaspard DUGHET). Ce fut vers ce temps que le Poussin commença à être chargé de plus. travaux importans par la protect. du card. Barberini, revenu de ses ambassades. Il n'obtint point de grandes récompenses pécuniaires; mais il se fit connaître du cheval. del Pozzo, qui lui voua une amitié durable, occupa ou recommanda son talent, et lui ouvrit sa bourse et son cabinet d'antiquités. La réputation de l'artiste ne tarda pas à s'étendre par de nouveaux ouvr. dans toute l'Italie et jusqu'en France, d'où il lui arriva beaucoup de demandes. Entre autres personnages de distinction pour lesquels il travailla, il faut citer M. de Chantelou, qui devint son ami. Bientôt le cardinal de Richelieu manifesta le désir de le voir rentrer dans sa patrie, et le roi Louis XIII lui adressa même à ce sujet la lettre la plus flatteuse, dans laquelle il lui assurait le titre de son peintre ordinaire; mais il était réservé à M. de Chantelou de dissiper les irrésolutions de son illustre ami, et de l'emmener avec lui en France vers la fin de 1640. Le Poussin reçut l'accueil le plus gracieux du card. et du roi, qui lui confirma par un brevet la qualité de premier peintre ordinaire avec une pension de 3,000 livres et un logement au Louvre, et lui donna la direct. générale de tous les ouvr. de peinture et d'ornem. des maisons royales. Tant d'honneurs éveillèrent l'envie de Vouet, qui conservait le titre de prem. peintre titulaire, de Le Mercier, prem. architecte du roi, et de Fouquière, peintre flamand, qu'on appelait le *baron aux longues oreilles*, et le zèle que mit le grand artiste à poursuivre les embellissemens dont il était chargé au Louvre acheva d'exaspérer contre lui des hommes qui lui étaient si inférieurs par le talent. Las de lutter contre leur mécontentement et les tracasseries qui en furent la suite, il repartit pour Rome, en 1642, sous prétexte d'aller chercher sa femme et mettre ordre à ses affaires. On lui avait fait promettre de revenir; mais il se crut dégagé de sa promesse par la m. de Richelieu et de Louis XIII, et resta sur la terre étrangère, où il avait trouvé une patrie et une famille. Cepend. il ne renonça pas à travailler pour la France, et l'on peut dire que, par ses travaux et ses conseils, il contribua beaucoup à former Lesueur, Lebrun et Mignard, et fut le principal réparateur de l'art sous Louis XIV: aussi ce monarque lui conserva-t-il le titre et les honoraires de son prem. peintre. En avançant dans la carrière, Le Poussin devenait moins exclusivement attaché à ce goût sévère, qu'il avait poussé quelquefois jusqu'à la dureté et à la sécheresse. On ne peut pas dire précisément qu'il changea sa manière; car il écrivait lui-même à M. de Chantelou qu'il se sentait, en vieillissant, plus animé que jamais du désir de régler ses pensées sur celles des anc. peint. grecs: mais son exécution devint plus moëlleuse, sa composition plus riche. Il commença à traiter des sujets où les beautés de la nature pussent avoir une place, et ne montra pas moins de talent pour le paysage historique que pour l'histoire. Il impr. à tous ses ouvr., qui ne pouvaient être animés par un intérêt dramatique, un tel caractère de poétiq. mélancolie, qu'on ne les voit pas sans tomber dans une rêverie pleine de charmes: témoin ce paysage où, à travers les danses légères et les jeux folâtres d'une troupe de bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, on aperçoit une tombe que couronne un cyprès avec cette inscript.: *Et in Arcadiâ ego* (*et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie*)! Cet illustre peintre, l'éternel honneur de la France, auquel tant de belles qualités étaient échues en partage, et dont les défauts ne viennent que de l'exagération de ces qualités mêmes, m. à Rome en 1665; mais la plus grande partie de ses ouvrages est en France. Le Musée du Louvre possède de lui trente-trois tableaux, tous de chevalet, à l'exception de cinq, dont les figures

sont de grande proportion. Son tableau du *Déluge* est un des chefs-d'œuvre de la peinture. Félibien, qui a donné des détails sur la vie et les principaux ouvr. du Poussin, nous dispense de prolonger inutilement cet article. Il est d'ailleurs une foule d'autres écrivains que l'on pourra consulter : Bellori, *Vite de' Pittori*, *scultori*, etc., Rome, 1672, in-4; Baldinucci, *Notizie de' Professori del disegno*, Florence, 1728, in-4 (2e t.); etc. L'ouvr. de Félibien dont nous avons parlé a pour titre : *Entretiens sur les vies des peintres*, etc., Paris, 1669, 1685, 2 vol. in-4. Pour suppléer à la vue des tableaux de ce grand maître, disséminés dans les diverses coutrées de l'Europe, on a les nombreuses estampes qui en ont été faites, et dont les exemplaires se trouvent partout. On lira avec intérêt une *Vie du Poussin* en tête de son œuvre par M. Castellan, 1811. Enfin, ceux qui voudront plutôt connaître l'homme que l'artiste et être admis à une intimité, qui aura bien son prix, liront la *Collection des lettres de Nicolas Poussin*, dont la plus grande partie est nouv. (Paris, impr. de F. Didot, 1824).

POUSSIN (GASPAR ou GUASPRE). V. DUGHET.

POUSSINES (PIERRE), en lat. *Possinus*, jés., né en 1609, dans le diocèse de Narbonne, embrassa la règle de St Ignace à l'âge de 15 ans, professa les humanités, la rhétorique et les saintes-écritures à Toulouse, fut appelé à Rome, en 1654, pour y continuer l'*Hist. de la société*, fut désigné ensuite pour remplir la chaire de l'écriture-sainte au collége romain, revint en France, et m. à Toulouse en 1686. On a de lui les traductions latines de quelques ouv. grecs du Bas-Empire; les *vies* d'un gr. nomb. de saints de la Grèce, du Languedoc et de la Gascogne, insérées dans les *Bollandistes*; une trad. lat. des *lettres* de St-François Xavier, et un gr. nomb. d'autres ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu*. L'*éloge historique* du P. Poussines par le P. Théod. Lombard a été ins. dans les *Mém.* de Trévoux, nov. 1750, et dans le *Dictionn.* de Moreri, édit. de 1759.

POUTEAU (CLAUDE), chir. céléb., né à Lyon en 1725, vint à Paris suivre les leçons des savans professeurs Morand, J.-L. Petit et Ledran (*v.* ces noms), fut ensuite nommé chir.-major de l'Hôtel-Dieu de sa patrie à l'âge de 22 ans, et acquit, au bout de quelq. années, une grande réput. comme praticien, par la hardiesse des moyens qu'il employait dans les cas graves. Ayant quitté l'Hôtel-Dieu, il se livra plus particulièrement à l'exercice de la médec., et m. en 1775. On a de lui des *mélanges de chirurgie*, une *dissert. sur l'opérat. de la pierre*, et plus. autres écrits pub. par M. Colombier, inspect.-gén. des hôpitaux de France, sous le titre d'*Œuvres posthumes de M. Pouteau*, Paris, 1783, 3 vol. in 8.

POWEL (EDOUARD), ecclés. cathol., né en Angleterre vers la fin du 15e S., fut chargé par Henri VIII d'écrire contre Luther, et publia un ouvr. intit. : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici, ac septenarii sacramentorum numeri adversùs M. Lutherum, fratrem famosum, et Wickleffistam insignem*, Londres, 1523, in-8. Cet ouvrage attira, dit-on, de très-grands éloges à l'auteur; mais il écrivit ensuite en faveur de la reine Catherine et de la suprématie du siége de Rome, et la noble franchise avec laquelle il s'exprimait excita à tel point le ressentiment de Henri VIII, qu'il ordonna la mort du malheureux Powel. Il fut pendu, et ensuite écartelé à Smithfield, le 30 juin 1540, avec plus. autres victimes auxquelles on n'avait à reprocher, comme à lui, qu'un extrême attachem. à la religion de leurs pères. — POWEL ou POWELL (Jacques), m. en 1754 dans le comté d'Essex, excita la curiosité publique en Angleterre par sa grosseur prodigieuse. Il avait, dit-on, 15 pieds anglais de circonférence, et pesait 650 livr. *V.* le *Journal de Verdun* de déc. 1754. — POWEL ou POWELL (Richard), litt. distingué du pays de Galles, mort en 1795, est connu par un poème intit. *les Quatre Saisons*, pub. en 1793.

POWELL (DAVID), sav. ecclés. et hist. gallois, né dans le comté de Denbigh vers 1552, m. en 1598, a donné une *Hist. du pays de Galles*, Lond., 1584, in-4. Cette chronique, composée en latin par Caradoc, s'étendait de l'an 680 à 1282, et Humphrey Lloyd entreprit de la traduire en anglais; mais, à sa mort, la version n'étant pas terminée, Powell corrigea et augmenta le MS., et continua l'histoire jusqu'au règne d'Élisabeth. Elle a été réimpr. en 1697 et en 1774. Il en existe une traduct. allem., Cobourg, 1725, in-8. On a encore de Powell : des *notes* sur l'*Itinerarium Cambriæ* de Giraldus Cambrensis, Lond., 1585; *de britannicâ Historiâ rectè intelligendâ*, *Epistola ad Gul. Fleetwodum*, imp. avec l'ouvr. précéd., et *Pontici Virunnii Historia britannica*, Lond., 1585, in-8. — POWELL (Gabriel), fils du préc., né en 1575, m. en 1611, s'est rendu célèbre parmi les puritains en pub. plusieurs ouvr. de controverse contre les cathol. Wood, qui en donne la liste, prétend que l'auteur était un prodige de science; mais il avoue en même temps que son zèle pour sa secte était outré.

POWNALL (THOMAS), écriv. et antiq. anglais, né à Lincoln en 1722, fut nommé en 1745, secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies britanniques; il passa ensuite en Amériq., y devint gouverneur de Massachusetts Bay en 1757, puis de la province de New-Jersey en 1759, et gouvern., capit.-gén. et vice-amiral de la Caroline méridionale en 1760. Rappelé l'année suivante en Angleterre, il y obtint l'emploi de payeur-général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, il fut élu membre du parlem., se montra ensuite fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies d'Amérique. Après avoir renoncé à la carrière parlement. dès 1780, Pownall, qui ne s'occupait plus que d'économie politiq. et d'antiq., mourut à Bath en 1805. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Administr. des colonies anglaises*, 5e édit., Londres, 1774, 2 vol. in-8; *Descript. topograph. des états du centre de l'Amérique anglaise*, 1776, in-fol., avec une carte; *Mém. adressé aux souver. de l'Europe et de l'Atlantique*, Londres, 1780, in-8, trad. très-infidèlement en franç. sous le titre de *Pensées sur la révolution d'Amérique*, Amsterdam, 1781, in-8; *Notices et Descript. des antiq. de la province romaine de la Gaule*, etc., 1787, in-4, ouv. très-curieux; *Descript. et Explicat. de quelques antiq. romaines decouvertes dans la ville de Bath*, 1796. — John POWNALL, frère du précédent, et égalem. antiq., m. en 1795, a ins. plus. articles dans l'*Archæologia*.

POYET (GUILL.), chancelier de France, né à Angers vers 1474, exerça d'abord la profession d'avocat, et fut regardé comme l'un des oracles du barreau de Paris. Choisi par Louise de Savoie, mère de François Ier, pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le connétable de Bourbon, il plaida cette cause avec tant de succès, qu'il fut nommé av.-gén. en 1531, trois après président à mortier, et parvint à la dignité de chanc. en 1538. Mais ayant ensuite été accusé de malversations, d'abus de pouvoir, etc., il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlem., de toutes ses dignités, déclaré inhabile à exercer aucune charge, condamné à 100,000 fr. d'amende et à être emprisonné jusqu'à l'entier paiement de cette somme. Il m. au mois d'avril 1548. On peut consulter l'*Histoire du chancelier Poyet, par l'historiogr. sans gages et sans prétentions*, 1776, in-8. — POYET (Franç.), de la même famille que le préc., né à Angers vers le commencem. du 16e S., était prieur des dominicains d'Angoulême lorsque l'amiral Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'en-

traîner dans leur parti, le mirent d'abord en prison, et l'en arrachèrent ensuite pour le faire périr dans la Charente, après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'insultes, et lui avoir déchiré le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes.

POYET (Bernard), architecte, né en 1742 à Dijon, reçut les leçons de de Wailly, fit le voyage de Rome comme pensionnaire, et à son retour devint successiv. architecte de Mgr le duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'univ., du corps législatif, etc., memb. de l'acad. d'archit., du conseil des bâtimens civils, et il m. en 1824, membre de l'acad. des sciences. L'édifice consacré à la tenue des séances de la chambre des députés est un des principaux ouvr. de cet artiste, dont la fécondité et la fougue d'imaginat. étaient extraordinaires. Malheureusem. il tomba dans la bizarrerie en voulant paraître original, et plus. de ses conceptions, empreintes d'ailleurs du cachet d'un talent distingué, furent avec raison considérées comme excentriques et inexécutables. Nous ne reproduirons point la liste des écrits de Poyet, donnée par M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrol.*, au nombre de 25. Il suffira de mentionner les suiv.: *Mém. sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4 : le lieu de son choix pour cette reconstruct. était l'île des Cygnes, et il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824; *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation*, etc., 1791, in-8; *Projet d'un monument à élever à la gloire de Napoléon I*er, 1806; *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de S. M. Louis XVIII*, etc., in-4, 1816 et 1822; *Mém. sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Elysées pour la réunion de la garde roy. et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques* 1816, in-4; enfin beaucoup de pétitions aux deux chambres représentatives, etc.

POZZI (Jean-Bapt.), peintre, né à Milan sous le pontificat de Sixte-Quint, m. à l'âge de 28 ans, fut élève de Raffaellino da Reggio, et s'est beaucoup approché du talent de ce maître. On cite de lui le *Chœur d'anges*, qu'il a peint dans l'église de Jésus à Rome. — Pozzi (Etienne), autre peintre, né à Rome en 1708, mort en 1768, a exécuté dans Rome un gr. nombre d'ouvr. qui lui ont mérité la réputation d'un des meilleurs artistes de son temps. La *Mort de St Joseph*, qu'il a peinte dans l'église du Très-Saint-Nom-de-Marie est regardée comme un de ses chefs-d'œuvre.— Joseph Pozzi, frère du précéd., se distingua aussi dans l'art de la peinture, mais n'atteignit point la réputation de son aîné.

POZZI (Jos.-Hyppol.), méd. et poète ital., né à Bologne en 1697, m. en 1752, fit impr. en 1732 deux *Discours sur l'anatomie*, et quelques *traités* de cette science. On trouve aussi de lui, dans le second vol. des *actes* de l'institut de Bologne, une *dissert.* sur la grenade (*de malo punico*). Le rec. de ses *poésies* parut à Venise en 1776, 3 vol. in-8. Un de ces vol. contient ses rimes joyeuses. — Son fils dom Césaire-Jos. Pozzi, abbé du Mont-Olivet, m. en 1782 à l'âge de 64 ans, a pub. divers ouvr. dont on peut voir la liste dans le t. 7 des *Scrittori bolognesi*.

POZZO (Cassien del), commandeur de l'ordre de St-Etienne, né à Turin, mort vers la fin de 1657, s'est rendu célèbre par sa riche collection d'antiquités romaines, et par la noble protection qu'il accordait aux artistes distingués, notamment au Poussin qui jouit pleinement de son cabinet. Il correspondait avec presque tous les littérateurs et les savans de l'Europe, fut l'émule et l'ami de Peiresc, et est considéré comme le restaurat. de l'art antique. Le détail de sa collect. forme 23 vol. in-f.

POZZO (André), jésuite, peintre et architecte, né à Trente en 1642, mort à Vienne en 1709, s'est surtout fait une grande réputation dans la perspective. On estime les peintures dont il a orné la voûte de l'église de St-Ignace, à Rome. Il a publié : *Perspectives des peintres et architectes*, 1697-1700, 2 gros vol. en latin et en italien.

POZZO (Jérôme dal), célèbre architecte, né à Vérone en 1718, exerça son art avec une extrême habileté, et chercha par ses conseils et son exemple à remettre en honneur la manière des anciens. On a de lui un traité d'architecture sous le titre : *De gli ornamenti dell' architettura civile, secondo gli antichi.* Cet ouvrage, plein d'érudition et de goût, a été adopté dans un cours public à Vérone. Pozzo était membre associé des académies royales de Parme, et Clémentine de Bologne.— *V.* Fonte-Moderata et Mongiorgi.

PRADES (Jean-Martin), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Sarrazin, doit l'espèce de célébrité qui s'est attachée à son nom à une thèse qu'il soutint en Sorbonne, qui causa un grand scandale, et força l'auteur à se réfugier en Hollande, où il fit paraître son *Apologie* (1752, in-8). S'étant ensuite rendu à Berlin, il y fut accueilli par Voltaire, et obtint par sa protection la place de lecteur du roi de Prusse, dont il eut le bonheur de gagner l'amitié. Mais les bienfaits dont ce prince le combla ne tardèrent point à exciter la jalousie des courtisans. Pendant la guerre de sept ans, l'abbé de Prades fut accusé d'être en correspondance avec un secrétaire du duc de Broglie, et de lui rendre compte des mouvemens de l'armée prussienne. Le roi reconnut ensuite l'innocence de l'abbé, qui n'en fut pas moins envoyé à Glogau, avec l'injonction de ne pas sortir de cette ville sans nécessité. Il s'était depuis quelque temps réconcilié avec l'église par une rétractation solennelle des principes contenus dans sa thèse. Il fut nommé archidiacre du chapitre de Glogau, et mourut dans cette ville en 1782. On a de lui l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, de Fleury* (supposé), *traduit de l'anglais*, Berne (Berlin), 1767, 2 vol. p. in-8. La *Préface* est du roi de Prusse.

PRADON ( ), poète dramatique, né à Rouen, mort à Paris en 1698, est bien moins connu par ses ouvrages que par l'honneur qu'il eut d'être opposé à Racine, et par les traits plaisans que son nom a fournis au satirique français. Il vint de bonne heure à Paris, où il suivit la carrière du théâtre avec succès, si l'on considère les triomphes trompeurs qui l'aveuglèrent lui-même; avec honte, si on le juge sur la réputation qui lui est restée. Une cabale aussi lâche qu'inepte, qui poursuivait alors Racine, eut l'idée de lui faire subir une indigne rivalité : sa *Phèdre* venait de paraître; deux jours après on fit jouer celle de Pradon, et, à la honte des barbares, Pradon fut déclaré vainqueur. (*voy.* Racine). C'est mal à propos que presque tous les biographes donnent à Pradon le surnom de *Nicolas*, qui n'est pas le sien; la source de cette méprise a été l'indication négative (N.) mise quelque part après son nom, et qu'on crut être l'initiale de Nicolas. Les ouvrages de ce poète sont : *Pyrame et Thisbé; Tamerlan*, ou *la Mort de Bajazet; Phèdre et Hippolyte*, 1677; *la Troade; Statira; Régulus*, la meilleure de ses pièces; *Scipion l'Africain*; un opuscule intitulé le *Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, qui est le monument le plus ridicule que la fatuité littéraire ait pu produire; de *Nouvelles Remarques sur les ouvrages du sieur D****, 1685, in-12; le *Satirique français expirant*, Cologne, 1689; quelques pièces de vers contre Boileau, et une comédie contre Racine, intitulée : *le Jugement d'Apollon sur la Phèdre des anc.*, jugement dans lequel Apollon n'est certainement pour rien. Le père Niceron cite plusieurs autres pièces de Pradon, aujourd'hui totalement inconnues.

PRÆPOSITIVUS, théol. des 12e et 13e S., né à Crémone, fut chanc. de l'égl. de Paris en 1206, et

m., à ce qu'on croit, en l'an 1209. Il a laissé plus. ouv. inédits, dont les copies MStes. sont fort nombr. Il en existe en Italie, en Angleterre et à la Bibliothèque du roi. Le plus remarquable de ces écrits est une *somme de théologie*, dont on a imprimé quelques pages à la suite du *Penitential* de Théodore.

PRÆTORIUS (Matthieu), théolog. luthérien, né à Mémel en Prusse, mort en 1707 à Weiherstadt, en Poméranie, a publié : *Tuba pacis ad universas dissidentes in Occidente ecclesias, seu Discursus theologicus de unione ecclesiarum*, Amsterdam, 1685; réimprimé à Cologne en 1811, et nouvellement traduite en allemand ; *Orbis Gothicus*, Oliva, 1684, 4 part. in-fol., curieux et recherché ; *Mars Gothicus*, 1691, 1698, in-fol., suite du précédent. On a aussi de cet auteur une *Histoire de Prusse*, demeurée inédite, mais dont on trouve quelques fragmens dans l'*Erlœuterte Prussen*.

PRAM (Chrétien), poète et conseiller-d'état danois, né en Norwège en 1765, mort à l'île de St-Thomas (dans les Antilles) en 1821, a laissé plusieurs *pièces de vers* couronnées à la société royale des belles-lettres de Copenhague, et imprim. dans le recueil de cette compagn. ; un poëme épique intitulé : *Stærkadder*, Copenhague, 1785 ; 3 *tragédies*, impr. dans le recueil dramatique de Rahbek ; quelq. autr. poésies. insér. dans la *Minerva*, recueil périodique littéraire, dont il fut l'un des rédacteurs ; plus. *Mém.* insér. dans le recueil de la société de littérature scandinave, dont il était membre, et 3 *comédies* qui n'ont pas été imprim.

PRASLIN (César-Gabriel de CHOISEUL, duc de), né à Paris en 1712, remplaça son cousin, le duc de Choiseul, dans l'ambassade de Vienne, devint ministre des affaires étrangères, et signa le traité de 1763, qui termina la guerre de sept ans. Créé à cette époque duc et pair, il rendit au duc de Choiseul le portefeuille des affaires étrangères, et reçut celui de la marine, où il se distingua par son zèle. D'immenses travaux furent entrepris sous son administration ; il agrandit et fortifia le port de Brest, répandit parmi les officiers un vif désir d'instruction, conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, ne négligea aucun moyen pour le rendre utile à la navigation et aux sciences, et lorsque la disgrâce de son cousin entraîna la sienne, il laissa dans nos ports 70 vaisseaux de ligne, 50 frégates, et, dans les magasins, les bois et tous les matériaux nécessaires pour accélérer de nouvelles constructions. Le duc de Praslin mourut en 1785 ; il était membre honoraire de l'Académie des sciences. Condorcet a publié son *Eloge*.—V. Choiseul.

PRAT. V. Duprat.

PRATENSIS (Jason van der MEERSCHE, plus connu sous le nom latinisé de *à Pratis* ou), médecin holland., m. en 1558 à Ziriczée, lieu de sa naissance, a laissé entre autres ouvr. : *Libri duo de Urinis*, Anvers, 1524, in-4 ; *de parturiente et partu Liber*, ibid., 1527, in-8, réimpr. à Amsterd. ainsi que le précéd., 1657, in-12 ; *de tuendâ Valetudine, lib. IV*, Anvers, 1538, in 4. — Jean-Philippe Pratensis, prof. de médec. à l'univ. de Copenhague, ville où il m. en 1576, était né en 1543 à Arhusen, dans le Jutland, de Philippe Dupré, chirurg. de Rouen, attaché au roi Christian III. On ne connaît de lui que l'écrit suiv. : *De ortu, progressu, subjectis et partibus artis medicæ*, Copenhague, 1572, in-4.

PRATILLI (François-Marie), savant et laborieux antiquaire napolitain, chanoine de Capoue, m. en 1770, âgé d'environ 60 ans, a donné une édit. de l'*Historia principum Longobardorum*, Naples, 1749-54, 5 vol. in-4. Cette histoire avait été publ. en 1643 par Camille Pellegrini le jeune, et comprenait depuis 720 jusqu'en 1137. Pratilli l'augm. considérablem., l'enrichit de plusieurs dissertat. et de la vie de Pellegrini. On a de Pratilli : *de' Consolari della provincia della Campania dissertazione*, Naples, 1757 ; *la Via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi*, ibid., 1745, in-fol., et des *lettres* sur différens objets d'antiquité.

PRATO (Jérôme da), prêtre de la congrég. de l'oratoire d'Italie, et savant philologue, né à Vérone vers 1710, m. en 1782, est principalement connu par l'édition qu'il a donné de l'*Histoire de Sulpice Sévère*, Vérone, 1741-54, 2 vol. in-4, et qui passe encore pour la meilleure de cet ouvrage. On a de Prato : *de Chronicis libris ab Eusebio Cæsariensi scriptis et editis; accedunt græca fragmenta ex libro primo olim excerpta à Syncello*, ibid., 1750, in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

PRATT (Charles), comte de Camden, pair d'Angleterre et lord-chancelier, né en 1713, entra d'abord dans la carrière du barreau, fut nommé procureur-général en 1757, devint, en 1762, premier juge des plaids communs, et eut souvent l'occasion de faire briller dans cet emploi les talens dont il était doué. L'affaire de Wilkes, qu'il exposa avec autant d'impartialité que d'éloquence, lui attira surtout une grande popularité. Il fut dès-lors comblé d'honneurs par la ville de Londres, obtint le droit de bourgeoisie, et, après avoir été créé pair d'Angleterre, en 1765, il fut appelé l'année suivante aux fonctions de lord-chancelier. Parvenu à ce poste éminent, le comte de Camden sut se concilier l'estime générale par la sagesse de son administration, ses connaissances approfondies des lois de son pays, et surtout par l'intégrité de son caractère ; mais s'étant montré en opposition avec la cour il reçut sa démission en 1770, et fut nommé ensuite président au conseil, emploi qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, si l'on en excepte cependant le court espace de temps que dura le ministère dit de la *Coalition*. Il m. en 1794.

PRATT (Samuel-Jackson), écrivain anglais, né à Saint-Yves, dans le comté de Huntington, en 1749, m. à Birmingham en 1814, a donné un grand nombre d'ouvrages (en anglais) qui se font remarquer par la délicatesse des sentimens et par la richesse de l'imagination. Les principaux sont : *Pensées libres sur l'homme, sur les animaux et sur la Providence*. contenant l'*Histoire de Benignus*, 1775-77, 6 vol. in-12, nouv. édit. ; 1783, 4 vol. in-12 ; le *Sublime et la beauté de l'Ecriture*, ou *Essais sur des passages choisis des écrivains sacrés*, 1777, 2 vol. in-12, plus. fois réimpr. ; le *Village de Shenstone*, ou *le Nouveau Paradis perdu*, Londres, 1780, 3 vol. in-12 ; *Emma Corbett*, ou *les Malheurs d'une guerre civile*, ibid., 1781, 3 vol. in-12. Ce roman, qui a eu neuf édit., a été traduit en français ; *Glanures faites dans le pays de Galles, en Hollande, en Westphalie*, 4e édit., 1798, 3 vol. in-8 ; *Glanures faites en Angleterre*, Londres, 1799, 3 vol. in-8. Pratt avait aussi comme poète un talent très-distingué. Parmi ses poésies on cite surtout : *le Triomphe de la Bienfaisance*, 2e édit., 1786; *la Sympathie; les Pleurs du Génie; l'Humanité*, ou *les Droits de la Nature*, 1788, et *les Tableaux de la Chaumière*, 1803. On a aussi de lui plus. pièces de théât., représentées avec succès.

PRAUN (Paul, baron de), amateur des arts, né à Neuremberg en 1548, m. à Bologne en 1616, parcourut pendant 40 ans l'Italie et l'Allemagne pour satisfaire sa curiosité, et parvint à former une collection de tableaux, digne d'un souverain, et qui a été décrite par de Murr, Neuremberg, 1797, in-8, avec 7 pl. Ce vol. est orné du portrait de Paul Praun.—Praun (George-André, baron de), parent du précéd., ministre d'état à Brunswick et savant numismate, né à Vienne en 1701, m. en 1786, est aut. de quelq. ouvr. (en allem.), dont les principaux sont : un *Traité des monnaies*, etc., Helmstadt, 1739, in-8, plus. fois réimpr. ; *Collection numismatique de Brunswick-Lunebourg*, etc.,

Nuremberg, 1747, in-4; *Biblioth. brunsw.-luneb.*, etc., Wolfenbutel, 1744, in-8, rare. Il a pub. en franç. : *Méditat. sur l'excellence de la relig. chrétienne*, 1767, in-8.

PRAXAGORAS, médec. grec, né à l'île de Cos, fils de Néarque, fut l'un des dern. de la famille des Asclépiades qui acquirent quelque réputation dans l'art de guérir. Bien qu'il se soit écarté à quelques égards des principes d'Hippocrate, il n'en a pas moins rendu son nom immortel par d'importantes découvertes en anatomie et en patologie. Il est aussi le prem. qui ait observé les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui ait reconnu que le pouls indique les variations de la force vitale dans les maladies. Le temps n'a respecté aucun des ouvr. qu'il avait composés.

PRAXILLA, poète, née à Sicyone, vivait, suivant Eusèbe, dans la 82e olympiade (450 ans avant J.-C.). Elle excella surtout dans la composit. des *Scolia*, sorte de poésie qui se chantait dans les festins, et s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Il ne reste d'elle que cinq à six vers, insérés dans les *Fragm. poetar. græcorum.*

PRAXITÈLE, celèbre statuaire grec, qu'on croit natif d'Athènes, florissait dans les prem. années du 4e S. av. J.-C., c'est-à-dire dans la 111e olympiade, et par conséquent dut être contemporain d'Apelles et le Lysippe. Il m., suivant les mêmes conjectures, postérieurem. à la 3e année de la 123e olympiade, et âgé d'environ 80 ans. Ces faits sont établis avec une grande érudition par M. Emeric-David, dans la *notice* qu'il a consacrée à Praxitèle, tom. 36 de la *Biographie universelle.* Au rapport des anciens auteurs, le nombre des ouvr. de Praxitèle ne fut pas moins considérable qu'ils ne furent dignes d'illustrer ce gr. artiste. Telle était leur degré de perfection que la célèbre Phryné, avec qui l'on sait que Praxitèle eut un long commerce de galanterie et même d'affection plus douce, ayant obtenu de lui qu'il la laissât faire choix d'une des product. de son ciseau, s'avisa pour connaître quelle était celle dont il faisait lui-même le plus grand cas, de l'alarmer par la fausse nouvelle que son atelier était en proie aux flammes.—« Quel malheur pour moi ! s'écria aussitôt l'artiste, si l'incendie n'a pas respecté mon *Satyre* et mon *Cupidon !* » La courtisane donna la préférence à ce dernier chef-d'œuvre, puis elle en fit hommage à la ville de Thespies, où il fut consacré dans un ancien temple de l'Amour. Transporté à Rome par ordre de Caligula, puis rendu aux Thespiens par l'emper. Claude, et de nouveau ravi à ceux-ci par Néron, ce Cupidon, qui était en marbre et avait les ailes dorées, fut détruit par un incendie sous les portiques d'Octavie, où le tyran l'avait fait placer. Le Satyre décora, dans Athènes, un temple situé sur la rue des Trépieds. Il faut parler maintenant des deux statues de Vénus qu'exécuta Praxitèle, et dont l'une illustra la ville de Cos, l'autre celle de Cnide : celle-ci était nue, celle-là drapée. La Vénus de Cnide passait, avec le Jupiter de Phidias, pour la production la plus achevée de la sculpture grecque. Comme les chefs-d'œuvre dont nous avons parlé, les deux statues de Phryné, dont l'une, en bronze doré, orna le temple de Delphes, l'autre, en marbre, le temple de l'Amour à Thespies, semblent aussi être l'ouvr. de la jeunesse de Praxitèle ; il orna plus tard de ses sculptures les deux frontons du temple d'Hercule à Thèbes. On range également parmi ses principales composit. ces dernières sculptures, qui vraisemblablement étaient en ronde-bosse, et qui durent être exécutées dans la 2e année de la 116e olympiade. Pline cite une foule d'autres ouvr. de Praxitèle ; nous ne pouvons entreprendre de les énumérer ici : mais pour donner la mesure du degré de confiance qu'il faut accorder à l'attribution d'un nombre aussi extraordin. de chefs-d'œuvre que lui ont faite les anciens auteurs sur la foi des tradit., nous remarquerons que dans ce nombre ils placent une statue de Flore, divinité d'origine romaine, et encore inconnue aux Grecs au temps de Praxitèle. Le caractère de son talent était une vérité frappante dans l'imitation, une grâce, une finesse exquises dans les contours, enfin une admirable entente dans l'express. des émotions douces de l'âme. On ne connaît jusqu'ici, avec certitude, que des copies des ouvr. de Praxitèle ; quelq.-unes d'entre elles ont été gravées dans le *Musée franç.*, pub. par MM. Robillard-Péronville et Laurent, ainsi que dans le *Musée des Antiques* de M. Bouillon. Praxitèle eut deux fils, qu'il associa de bonne heure à ses travaux : le plus illustre fut Céphisodore (*v.* ce nom). Il forma en outre plus. élèves d'un tr.-haut mérite, notamm. Pamphile, dont Pline cite une statue de Jupiter hospitalier, qui se voyait à Rome, dans le jardin d'Asinius Pollion. — Il y eut dans l'antiquité un autre PRAXITÈLE, modeleur en argent, contemporain de Pompée, et dont les aut. ne citent qu'une composit. représentant *Roscius enfant, entouré dans son berceau par un serpent qui repose sur son sein.*

PRAY (GEORGE), savant et laborieux historien, né en 1723, dans le comté de Neytra en Hongrie, entra dans l'institut des jésuites, enseigna successivement les belles-lettres, la philosoph. et la théologie dans différens colléges. Il devint, à la suppression de son ordre, conservat. de la biblioth. royale de Bude, historiogr. de Hongrie, et m. à Pesth en 1801. Il a laissé un gr. nombre d'ouv. estimés, dont on trouvera la liste dans le *Supplément* du P. Caballero, à la *Bibl. soc. Jesu*, et dans la *Vie de G. Pray*, par Cl.-Michel Paitner. Nous citerons seulem. : *Annales veter. Hunnor., Avarum et Hungarorum, ab anno* 210 *ante Christ. ad annum Christi* 997, Vienne, 1761, in-fol. ; *Dissertationes historico-criticæ in annales veteres Hunnorum*, ibid., 1774, in-fol. ; *Annales regum Hungariæ, ab anno Christi* 997, *usque ad annum* 1564, ibid., 1764-70, 5 vol. in-fol. ; *Specimen hierarchiæ hungaricæ*, ib., 1776-79, 2 vol. in-4 ; *Historia regum Hungariæ stirpis austriacæ*, ibid., 1799, in-8 ; *Historia regum Hungariæ cum notitiis præviis*, etc., ibid., 1801, 3 vol. in-8 ; *de Sigillis regum et reginarum Hungariæ*, etc., ib., 1805, in-4.

PRÉAMENEU (FÉLIX-JUL.-JEAN BIGOT de), ministre des cultes sous le gouv. impérial, né en Bretagne vers 1750, m. à Paris le 31 juillet 1825, membre de l'acad. franç., où il fut remplacé par le duc Math. de Montmorenci, avait été d'abord avocat au parlem., puis successivem. juge au 4e arrondissement de Paris (1790), et député de la même ville à l'assemblée législative, après avoir rempli à Usez, comme commiss. du roi, la mission d'apaiser quelq. troubles dont la religion était le prétexte. Après le 10 août, Bigot de Préameneu disparut de la scène politique, non sans s'être signalé par la sagesse et la modération de ses vues ; mais il n'émigra point. Le gouvernem. consulaire l'appela aux fonct. de commiss. près le tribunal de cassat., et dès le mois d'avril 1800, il passa au conseil d'état, section de législat., dont il devint président en septemb. de la même année. Elu en 1804 par le collége électoral d'Ile-et-Vilaine candidat au sénat, il reçut plus tard la croix de gr.-officier de la Légion-d'Honneur, fut créé comte, eut part à la rédaction du projet de code civil avec MM. Portalis, Tronchet et Malleville, succéda au prem. (5 janv. 1808) dans le ministère des cultes, et sut remplir avec honneur ces fonctions difficiles, qui lui furent retirées lors de la prem. restaurat. Il les reprit pendant les cent-jours avec le titre de direct.-général des cultes, fit en même temps partie de la chamb. des pairs de cette même époque, et fut de nouveau et définitivem. écarté des affaires publiques par la 2e restaurat. Cet homme honorable cultiva les lettres et les sciences ; mais, bien qu'il fût de l'acad.

il n'a rien pub. On ne connaît de lui que des *lettres* adressée d'Italie en 1805 à l'archichancel. Cambacérès, et dans lesquelles il décrit une éruption du Vésuve, dont il avait été témoin : elles ont paru dans les journaux de cette époque. Outre l'*éloge* du comte Bigot de Préameneu fait à l'acad. par son success., on peut consulter le *discours* qui a été prononcé sur sa tombe au nom de l'institut par M. le comte Daru, in-4, d'une demi-feuille.

PRÉAU (GABRIEL du). V. DUPRÉAU.

PRECIPIANO (HUMBERT-GUILLAUME de), archevêque de Malines, né en 1626, à Besançon, d'une famille d'origine génoise, m. en 1711 à Bruxelles, s'est surtout rendu célèbre par le zèle qu'il mit à combattre les opinions religieuses du P. Quesnel (*v.* ce nom). Dès son entrée dans la carrière ecclésiastique, Précipiano avait été pourvu de riches bénéfices. La dignité de haut doyen du chapitre de Besançon lui fut conférée en 1660 par les chanoines, ses confrères, et il la conserva près de vingt ans, en dépit des censures, d'une excommunicat. même fulminée contre lui par la cour de Rome, qui revendiquait le privilége de cette nomination. En 1667, il fut député à la diète de Ratisbonne avec Ambroise-Philippe; et 5 ans après, le ministère espagnol le manda à Madrid pour concerter quelques mesures propres à garantir la Franche-Comté d'une nouvelle invasion des Français. Enfin l'entier dévouement de Précipiano à la politique de D. Juan d'Autriche lui valut d'être nommé à l'évêché de Bruges. C'est alors que, pour obtenir ses bulles d'institution canonique, il se résigna à la soumission envers le saint-siége, et, après une confession juridique qu'il fit en 1680, l'absolution de Rome lui fut envoyée, et peu après sa confirmation dans la dignité épiscop. Deux ans plus tard il fut porté au siége archiépiscopal de Malines; et dès-lors telle fut son ardeur pour affermir les doctrines ultramontaines dans son diocèse, qu'il en vint à imaginer un formulaire plus exigeant que celui d'Alexandre VII. Un décret du St-office, en date du 26 janvier 1694, condamna rigoureusement ce nouveau formulaire; mais, le prélat refusant de se soumettre, Innocent XII adressa, le 6 février suiv., à tous les évêques de la Belgique un bref pour leur enjoindre d'abandonner les querelles, déjà trop prolongées, que les vues de Précipiano tendaient à faire revivre. Par un autre bref du 24 novembre 1696, le même pontife rappela, en termes assez durs, l'archevêque de Malines à plus de soumission et surtout à une conduite plus modérée. Mais celui-ci, de concert avec les jésuites, n'en fit pas moins arrêter Quesnel à Bruxelles, où il s'était rendu clandestinement, et jeter le 30 mai 1703, par un ordre du jeune roi d'Espagne, dans une prison, d'où il parvint heureusement à s'évader. *Voy.*, pour plus de détails sur ces faits, le t. 1er de l'*Hist. ecclés. du 18e siècle.*

PRECY (LOUIS-FRANÇOIS PERRIN, comte de), né en 1742 à Semur en Brionnais, fut, dès le commencement de la révolut., l'un des plus zélés défenseurs de la cause monarchiq. Après avoir servi dans les guerres d'Allemagne de 1755 à 1762, et dans la campagne de Corse, il devint en 1783 commandant du bataillon de chasseurs des Vosges, refusa en 1791 le grade de colonel du régiment d'Aquitaine, pour se rapprocher du roi, et entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI en qualité de lieuten.-colonel. Cette garde n'ayant point tardé à être licenciée, le comte de Précy, sans qualité apparente, continua de veiller à la sûreté du monarque et de son auguste famille, et au 10 août 1792 il combattit dans les rangs des Suisses. C'est là que le roi en quittant son palais pour n'y plus rentrer, s'écria, en apercevant ce serviteur dévoué : « *Ah! fidèle Précy!* » Ces paroles, devenues historiques, sont consacrées comme devise dans les armes de la famille du comte, en vertu d'une autorisation de Louis XVIII. Après l'attentat du 21 janvier le comte de Précy s'était retiré à Semur, et y attendait l'occasion d'être utile à la cause monarchique, lorsque les Lyonnais lui offrirent le commandement de l'armée fédérale; il accepta et se rendit à Lyon; mais la défection de cette armée le réduisit bientôt à l'affreuse perspective d'un siége pour lequel rien n'avait été prévu. En vain il se hâta de chercher des secours au dehors; la place fut attaquée le 8 août 1793 par une armée de 40,000 hommes, avant qu'aucune de ses disposit. eût pu recevoir son effet. Cependant le 17 un message, envoyé aux autorités, promettait clémence et protection aux habitans pourvu que dans *une heure* la ville ouvrît ses portes et livrât ses chefs. Ce message est remis au comte de Précy, qui s'empresse d'en donner connaissance au conseil du gouvernem. de la cité. On sait que la réponse fut unanimement négative. Après deux mois de la plus vive résistance, le général lyonnais, à la tête de 700 hommes divisés en trois corps, se décida à effectuer une sortie sous le feu des combattans, que sa troupe fut taillée en pièces, et qu'il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Caché pendant huit mois dans un souterrain, ce ne fut qu'après la chute de Robespierre, qu'il put sortir de France. Pendant son séjour à l'étranger le comte de Précy fut chargé de plus. missions diplomatiq., et s'en acquitta avec tout le zèle dont il était capable; mais il eut aussi à souffrir de nouvelles persécutions : arrêté en Prusse, sur la demande du gouvernem. consulaire, il ne recouvra sa liberté qu'après 18 mois de détention. Enfin il obtint de rentrer dans sa patrie en 1810, et vécut dans la retraite jusqu'à la restaurat. Nommé alors lieuten.-général et décoré du Cordon-Rouge, il prit le commandement de la garde nationale de Lyon, où il fut accueilli avec enthousiasme, devint ensuite inspecteur honoraire des gardes nationales du départem. du Rhône, et se retira à Marcigni, où il m. en 1820, à l'âge de 78 ans. — Pierre de PRÉCY, neveu du précéd., m. en 1822 à Semur en Brionnais, est aut. d'un poème en 4 chants int. *les Martyres*, dont *l'Ami de la Religion et du Roi* a rendu un compte détaillé, t. 31, pag. 95. Il avait composé plus. autres ouvr., entre autres un *poème historique du monde*, un autre *sur les Stuarts*, un livre de l'*Influence du christianisme sur la civilisation des peuples*, etc.

PREISLER (JEAN-JUSTIN), peintre et graveur à l'eau-forte, directeur de l'acad. de Nuremberg, où il naquit en 1698, a gravé les plus belles statues antiques de Rome, d'après Bouchardon, et la plupart des sujets que Rubens représenta sur les plafonds de l'église des Jésuites à Anvers. Il m. en 1771. — George-Martin PREISLER, son frère, né en 1700, m. en 1754, se distingua dans le même art, et fut l'un des plus habiles profess. de l'académ. de Nuremberg. On peut voir la liste de ses ouvr. dans le *Manuel de l'Amateur*, de Rost. — Jean-Martin PREISLER, second frère des précéd., né en 1715, fut appelé à Copenhague, où il devint graveur du roi et profess. à l'acad. de peinture. On cite de lui l'estampe de *David et d'Abigaïl*, d'après le Guide et celle de la *Statue en bronze de Frédéric V*, par Sally. Il m. à Copenhague en 1794. — Valentin-Daniel PREISLER, autre frère des précéd., né en 1717, m. en 1765, grava à Zurich, sous le nom de S. Walch, le portrait de la plupart des bourgmestres de cette ville, d'après les dessins de Fuessli. — Jean-George PREISLER, fils de Jean-Martin, cultiva aussi la gravure et fut reçu membre de l'acad. de peinture de Paris en 1787. Son morceau de récept. fut sa belle gravure du tableau de *Dédale et Icare*. On trouve la liste de ses ouvr. dans le *Manuel de l'Amateur* de Rost.

PRÉMARE (JOSEPH-HENRI), savant jésuite français, s'embarqua à La Rochelle en 1698 pour aller prêcher l'évangile à la Chine, fut un des missionn.

qui ont fait le plus de progrès dans la littérature de cet emp., et celui qui a le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Il m. à la Chine vers 1735. On a de lui : *Recherches sur les temps intérieurs à ceux dont parle le* CHOU-KING, *et sur la mythologie chinoise*, écrit inséré par Deguignes, à la tête du *Chou-king*, traduit par le P. Gaubil, sous la forme d'un discours préliminaire ; un grand nombre d'autres ouvr., dont trois écrits en chinois, qui n'ont point été pub., et font partie des MSs. de la biblioth. du roi. Nous citerons entre autres sa *Notitia linguæ sinicæ*, en 3 pet. vol. in-4. Trois des *lettres* de ce savant jésuite ont été pub. dans le recueil des *Lettres édifiantes*, et une 4e dans les *Annales encyclopédiques*. On peut consulter pour plus de détails la *notice* judicieuse que M. Abel Remusat a consacrée au P. Prémare dans la *Biogr. universelle, anc. et mod.*, pub. par L.-G. Michaud, t. 36.

PREMIERFAICT (LAURENT de), né dans le village du même nom, près Arcis-sur-Aube, m. en 1418, fut secrétaire du duc de Berri. On lui doit la prem. traduct. franç. du *Décaméron* de Boccace, pub. en 1534, celles des *Economiques* d'Aristote, des *œuvres* de Sénèque-le-Philosophe, et des *traités* de Cicéron sur l'*Amitié* et la *Vieillesse*. Ces dern. n'ont pas été pub. et sont conservés MSs. dans la biblioth. de Genève.

PRÉMONTRÉS (ordre des). V. NORBERT.

PREMONTVAL (ANDRÉ-PIERRE LE GUAY DE), littérat., membre de l'acad. des sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, enseigna d'abord avec succès les mathématiques à Paris. Une aventure amoureuse le détermina à quitter la France; emmenant avec lui sa maîtresse, qu'il épousa bientôt, il alla se fixer à Berlin, où il m. en 1764, après avoir embrassé le protestantisme. On a de lui : *la Monogamie*, ou *l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8 ; *le Diogène de d'Alembert*, 1755. 2 vol. in-8 ; *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, Berlin, 1759, 1764, 2 vol. in-8 ; *l'Esprit de Fontenelle*, La Haye (Paris), 1744, 1753, 1767, in-12 ; *du Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8 ; *Pensées sur la liberté*, in-8 : plus. *mémoires* dans le recueil de ceux de l'acad. de Berlin, et divers autres opuscules mathématiq., philosophiq. et littéraires. — PRÉMONTVAL (Marie-Anne-Victoire PIGEON de), femme du précéd., née à Paris en 1724, m. peu de temps après son mari, se distingua par son esprit et l'élégance de ses manières. Elle fut lectrice de la princesse Guillelmine de Prusse, et a pub. la *vie* de son père sous ce titre : *le Mécaniste philosophe*, ou *Mémoires concernant la vie et les ouvr. de Jean Pigeon*, La Haye, 1750, in-8.

PRESLES (RAOUL de), appelé ailleurs Paul de Prayères, avocat du 14e S., fut attaché à Philippe-le-Bel en qualité de secrétaire, et rendit des services à la reine Jeanne de Navarre et à son fils Louis-le-Hutin. Accusé ensuite d'être le complice de Pierre Latilly, dans l'empoisonnem. de Philippe-le-Bel, il fut emprisonné et l'on confisqua ses biens; mais son innocence ayant été reconnue, il rentra dans tous ses droits, fut nommé conseiller au parlement en 1319, et m. quelq. années après. Il avait consacré une partie de ses richesses à des fondations pieuses et à l'établissem. d'un collége à Paris, qui porta son nom jusqu'à la fin du 18e S. — PRESLES (Raoul de), fils naturel du précéd., cultiva les lettres avec succès, et mérita les bontés de Charles V, qui le nomma maître des requêtes, et ajouta à cette faveur des lettres de légitimation. Ce fut par l'ordre de ce prince que Raoul traduisit en franç. la *Cité de Dieu* de St Augustin, impr. à Abbeville en 1486, 2 vol. in-fol., et réimpr. à Paris en 1531. C'est la prem. version fanç. de ce savant traité. On a encore de Presles, un *Traité de la puissance ecclésiast. et séculière*. Il m. en 1383, âgé de 67 ans.

PRESSAVIN, chirurg. de Lyon, embrassa avec ardeur les principes de la révolut., fut élu député à la convent. nation. en 1792, vota la m. de Louis XVI, se prononça contre l'appel et le sursis, et fut nommé ensuite (1798) du cons. de cinq-cents. On ignore où et comment il termina sa carrière. On a de lui : *Tr. des malad. des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs*, 1769, in-12 ; réimpr. sous le titre de *Nouveau Traité des Vapeurs*, etc., 1771, in-12 ; trad. en allem. ; *Traité des maladies vénériennes*, etc., 1773, in-8 ; *l'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*, 1786, in-8 ; trad. en espag., Madrid, 1799, in-8.

PRESTET (JEAN), prêtre de l'Oratoire, profess. de mathématiq. à Angers, m. en 1690, avait pub. en 1675 des *Elémens de mathématiques*, dont la seconde édit., augm. de moitié, parut en 1689, 2 vol. in-4. L'auteur suit dans cet ouvr. les traces de Descartes.

PRESTON (GUILLAUME), savant typographe et littérat. anglais, né à Edimbourg en 1742, m. en 1818, fut pendant plus d'un demi-siècle attaché au grand établissem. de G. Strahan et de son fils imprimeurs du roi à Londres, et ses talens, comme correcteur, furent souvent utiles aux célèbres auteurs de son temps. Il a pub. : *Eclaircissemens sur la franc maçonnerie*, Londres, 1772 ; réimp. pour la 13e fois en 1821, in-12 ; *Calendrier du franc-maçon ; Chronique de Londres*, journal auquel il fournit un grand nombre d'articles. Après avoir été maître ou vénérable de la loge de l'*Antiquité*, il lui légua en mourant une somme de 32,500 fr. consolidés, dont 12,500 furent affectés à une école de charité pour les jeunes filles.—Un autre PRESTON (Guillaume), né en Irlande, et m. en 1809, a laissé une traduct. anglaise des *Argonautiques* de Valérius Flaccus, 3 vol. in-12 ; des *Poésies*, 2 vol. in-18 ; et plus. articles de littérature insérés dans les *Transactions de la société irlandaise*, dont il était membre.

PRESTRE (SÉBASTIEN LE). V. VAUBAN.

PRETEXTAT (ST), évêq. de Rouen dans le 6e S., maria Brunehaut (v. ce nom) avec Mérovée, son neveu, en 576 ; mais un concile, tenu à Paris, l'année suivante, condamna cette union ; et le prélat fut exilé dans une île de la Basse-Normandie. De retour dans son diocèse, il y fut assassiné par les ordres de la reine Frédégonde en 588.

PRETI, dit IL CALABRESE (MATHIAS), peint., né en 1613 à Taverna, petite ville de Calabre, m. à Malte en 1699, fut élève du célèbre Guerchin. Ses talens lui valurent son admission dans l'ordre de Malte, et il obtint la commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. La plupart des villes d'Italie possèdent des tableaux de cet artiste ; ils sont aussi communs en Espagne, à Malte, en Allemagne et en France. Le musée du Louvre en possède deux : le *Martyre de St André* et *St Antoine abbé, visitant St Paul dans le désert*.

PRÉTOT (E.-A. PHILIPPE de). V. PHILIPPE.

PREUSCHEN (AUGUSTIN-THÉOPHILE), conseiller ecclésiastiq. du grand-duc de Hesse, né à Diethart en Basse-Hesse en 1734, m. en 1803, est considéré comme l'invent. de la typométrie., dont il a rendu compte en allem. dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, et dans un autre ouvr. intit. : *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783. Il en avait déjà donné le prem. aperçu en français sous le titre d'*Essais préalables sur la typométrie*, *ou le Moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Carlsruhe, 1776, in-8. On a encore de lui divers écrits sur la théologie, l'histoire et la politique, entre autres : *Monumens des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin*, Francfort, 1787, in-8 ; et le *Précis des principales*

révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains, ibid., 1788.

PREVILLE (PIERRE-LOUIS DUBUS dit), célèbre acteur, né à Paris en 1721, s'engagea d'abord dans une troupe de comédiens de campagne, s'y fit remarq. et obtint ensuite les plus gr. succès à Dijon, Rouen et Strasbourg. Il était direct. du spectacle de Lyon, lorsque les gentilshommes de la chambre l'appelèrent à Paris pour y débuter. Ce fut le 20 sept. 1753 qu'il parut pour la prem. fois sur le théâtre de la comédie française, où il remplaça Poisson, qu'il avait vu jouer plus. fois, et qu'il imitait à s'y méprendre : bientôt il le fit oublier, et triompha également à la cour et à la ville. Il fit pendant 33 ans les délices de la capitale, surtout dans les rôles de La Rissole du *Mercure galant*, Turcaret, Sosie, Figaro, le Bourru bienfaisant, etc. Les regrets que le public lui manifesta au moment de sa retraite, qui eut lieu le 1er avril 1786, furent sa plus douce récompense. Il reparut encore deux fois sur le théâtre : la prem. en 1791, la seconde en 1794, et fut reçu avec le même enthousiasme; quoique à cette seconde rentrée, on ne retrouvât plus en lui que les débris d'un grand talent. Il m. à Beauvais en 1799. Le préfet du département de l'Oise fit élever un monum. à sa mémoire. Préville était membre associé de l'institut national, depuis la prem. formation. Les *Mémoires de Préville* ont été pub. par Cahaïsse, Paris, 1812, in-8. On préfère l'édit. revue, corrigée et augm. d'une *notice* par M. Ourry, Paris, 1823, 1 vol. in-8 : elle fait partie de la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*.

PREVOST (JEAN), médecin, né en 1585 à Dilsperg, près de Bâle, se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, fut envoyé en Espagne par l'évêque de Strasbourg, afin d'y terminer ses études théologiques, puis, ayant obtenu la permission de visiter l'Italie, il fit à Padoue la connaissance du célèbre Sassonia, dont les conseils le déterminèrent à se vouer à l'art de guérir. Mais, privé bientôt de la pension qu'il recevait de son protect., et, se trouvant réduit à l'indigence, il fit pour subsister des cours particuliers de rhétorique et de philosophie, et enfin trouva dans un riche gentilhomme de Padoue un Mécène, qui pourvut généreusement à ses besoins. Se consacrant dès-lors sans partage à l'étude de la médecine, il y fit de rapides progrès, et reçut le doctorat en 1607. Nommé 6 ans après interprète public d'Avignon, puis, en 1617, professeur de botanique et directeur du Jardin des Plantes, en remplacement d'Alpini, il obtint de plus la chaire de médecine-pratique, et remplit ces divers emplois jusqu'à sa mort, survenue en 1631. Parmi ses ouvrages, mentionnés au t. 6, p. 494-95, de la *Biographie médic.*, du *Dictionn. des sciences médicales*, nous citerons : *de remediorum, tùm simplicium, tùm compositorum, Materiâ*, Venise, 1611, in-12; *de lithotomiâ, seu calculi vesicæ sectione*, *Consultatio*, in-4, Ulm, 1618, avec les *observations* de Horst, et Leyde, 1638, avec le *Traité du calcul*, de Beverwyck; *Medicina pauperum*, etc., in-12, Francfort, 1641, et Lyon, 1643; Paris, 1654, in-24; Pavie, 1660, in-12, et 1718, in-8; *Opera medica posthuma*, in-12, Francfort, 1651 et 1656, Hanau, 1666, etc.

PREVOST (RENÉ), curé de Saint-Maurice, près d'Amiens, né à Doullens en 1664, mort en 1736, a donné les *Fables de Phèdre, traduites en franç., avec le latin à côté, augmentées de huit fables, expliquées d'une manière très-facile, avec des remarques*, 1702, in-12; 1728, 1776, même form. *La France littéraire* attribue faussement cette traduction à Claude Prevost, dont l'article suit. — PREVOST (CLAUDE), chanoine régulier et bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, né à Auxerre en 1693, m. en 1752, avait fait d'abondantes collections qu'il n'a point publiées, telles que : *Bibliothèque des chanoines réguliers*; un recueil des *Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*; *Hist. de toutes les maisons de chanoines réguliers*; *Histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève*, d'où on a tiré presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le t. 7 du nouveau *Gallia christiana*. Il a aussi fourni des matériaux à l'abbé Lebeuf, pour le catalogue des écrivains auxerrois, qui fait partie de l'*Histoire d'Auxerre*.

PREVOST (ISAAC-BÉNÉDICT), physicien et naturaliste, né à Genève en 1755, m. à Montauban en 1819, est compté parmi les fondateurs de l'académie des sciences de cette dernière ville, et était affilié à plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui un ouvrage de peu d'étendue, mais fort estimé, intitulé : *Mém. sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés, et de plus. autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8. Il a de plus inséré un grand nombre d'autres *mém.* dans divers recueils scientifiques, et a laissé plusieurs ouvrages MSs.

PREVOST (PIERRE), célèbre peintre de panoramas, né à Montigni, près de Châteaudun, en 1764, m. en 1823, a porté au plus haut point de perfection le genre de peinture qu'il avait adopté, et peut, à ce titre, en être regardé comme le véritable créateur. Parmi ses panoramas, on doit citer surtout ceux de *Paris*, de *Rome*, de *Naples*, d'*Amsterdam*, de *Boulogne*, de *Tilsitt*, de *Wagram*, d'*Anvers*, de *Londres*, de *Jérusalem* et d'*Athènes*. Toutes ces belles composit. eurent un succès prodigieux, et quelques-unes ont produit une illusion telle que des personnes non prévenues ont cru voir la réalité, surtout en considérant les ciels et les lointains de ces tabl. Prevost excellait aussi dans la gouache, et réunissait aux talens d'un grand artiste toutes les qualités du plus parfait honnête homme.

PREVOST DE LA JANNES (MICHEL), magistrat et jurisconsulte, professeur de droit français en l'université d'Orléans, né dans cette ville en 1696, m. en 1749, a publié : *Coutumes d'Orléans, avec les notes de Fournier et de Dumoulin, et des observations nouvelles*, en commun avec Pothier et Jousse, Orléans, 1740, 2 vol. in-12; *les Principes de la jurispr. franç., exposés suiv. l'ordre des div. espèces d'actions qui se poursuivent en justice*, Paris, 1750 et 1771, 2 vol. in-12; des *disc.*; l'*éloge* de Delalande, et un grand nombre de MSs.

PREVOST-D'EXILES (ANTOINE-FRANÇOIS), l'un des écrivains les plus féconds du 18e S., né en 1697 à Hesdin, petite ville d'Artois, essaya tour à tour de la vie religieuse et de la vie militaire, se trouva malheureux dans l'un et l'autre état, et finit cependant par s'enchaîner au cloître dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Il voulut ensuite alléger ses chaînes; mais, ne pouvant y parvenir, il s'enfuit en Hollande, et, déterminé à faire ressource de ses talens, il publia à La Haye ses *Mém. d'un homme de qualité*. Le succès qu'obtint cet ouvrage ne fut pas moins utile à sa bourse qu'à sa réputation littéraire. Diverses raisons l'ayant engagé ensuite à passer à Londres, il y publia successivem. : *Hist. de Cléveland, fils nat. de Cromwell*; *Hist. du chevalier Desgrieux et de Manon Lescot*, qui est regardée comme son chef-d'œuvre en ce genre. Il entreprit en même temps une feuille périodique, intitulée : *le Pour et le Contre*, qui fut très-favorablement accueillie, et qu'il conduisit jusqu'au 20e volume. Les 4 premiers seulement furent composés pendant son séjour en Angleterre; car, au milieu des succès que lui procuraient ses talens et les agrémens de sa personne, Prevost ne tarda pas à sentir qu'il n'est de vrai bonheur qu'au sein de sa patrie, et sollicita la permiss. de rentrer en France, où il reparut, sous l'habit d'ecclésiastique séculier, en 1734. Ce fut alors seulem. qu'il jouit de la tranquillité qui l'avait fui depuis sa première jeunesse. Ses travaux littéraires se multiplièrent avec une incroyable rapidité. Outre *le Doyen de Killerine*,

l'*Hist. de Marguerite d'Anjou*, celle d'une *Grecque moderne*, les *Campagnes philosoph.*, ou *Mém. de Moncal*, l'*Hist. de la jeunesse du commandeur de...*, celle de *Guillaume-le-Conquérant*, *la Vie et les Lett. de Cicéron*, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mém. d'un honnête homme*, il entreprit, en 1745, à la prière du chancelier d'Aguesseau, l'*Hist. gén. des voyag.*, qui fut continuée par Querlon et Surgy, et dont La Harpe a donné un *abrégé*, en 24 vol. in-8. L'infatigable abbé se délassait de ce vaste travail, en naturalisant parmi nous les romans de Richardson, et il composa encore un gr. nomb. d'ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici. Parvenu à sa 67e année, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait à Saint-Firmin, près Chantilly, et avait résolu d'y vivre dans les pratiq. les plus austères, et de consacrer sa plume à la religion, lorsqu'une mort tragique, arrivée le 23 novemb. 1763, vint l'arracher à ses pieux desseins. Frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, il fut trouvé sans mouvem. au pied d'un arbre et transporté chez un curé voisin, où la justice fut appelée, selon l'usage. L'officier public, agissant alors avec une précipitation bien déplorable, ordonne à l'instant l'ouverture du prétendu cadavre. Au premier coup de scalpel un cri déchirant de la victime révèle son existence, et frappe d'effroi les assistans. La main glacée de l'opérat. s'arrête; mais le coup mortel est porté, et le malheureux Prevost ne rouvre un moment les yeux que pour voir l'horrible appareil qui l'environne, et meurt à l'instant même. Les *OEuvres complètes* de cet écriv. forment plus de 170 vol.; ses *OEuvres choisies*, réunies à celles de Le Sage, forment 39 v. in-8. On trouve en tête de cette édition une *Notice sur Prevost*, par Bernard d'Héry.

PREVOST D'EXMES (François Le), né en Normandie en 1729, entra dans les gardes-du-corps du roi de Pologne, Stanislas, et se fit remarquer à la cour de Lunéville par une *ode* qu'il envoya au concours de l'académie de Nanci, et qui y obtint une mention honorable. Ayant quitté ensuite l'état militaire, il occupa successivem. divers emplois, dont la perte le réduisit à vivre du produit de sa plume, et, après plusieurs années de peines et de travaux, il m. en 1793 à Paris dans l'hôpital de la Charité. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *les Thessaliennes* ou *Arlequin au sabbat*, coméd. en prose, 1752, in-12; *Ro..l* ou *l'Homme heureux*, 1776, in-8; 1777, même format; *Trésor de littérat. étrangère*, 1784, in-12; *Vies des écrivains étrangers*, *tant anciens que modernes*, 1781, 1787, 2 vol. in-8. Prevost d'Exmes a eu part à la rédaction des *Etrennes du Parnasse*, et à celle de plusieurs journaux littér.

PREVOST SAINT-LUCIEN (Roch-Henri), avocat au parlement, né à Paris en 1740, mort en 1808, a laissé, outre plusieurs pièces de théâtre, imprimées et non représentées : *Moyens d'extirper l'usure*, ou *Projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*, 1775, 1778, in-12 (livre auquel on attribue l'établissem. du Mont-de-Piété); *Principes élém. de la gramm.*, 1800, in-12, 4e édit., 1807; *l'Arithmét. simple*, *démontrée en 6 leçons*, 4e édit., 1807; *la Gramm. franç. et l'Orthogr.*, *apprises en 8 leçons*, 12e éd., 1807; *la Syntaxe franç. apprise en 8 leç.*, 4e éd., 1807, in-12. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis sous le titre de *la Gramm.*, *l'Orthogr. et la Syntaxe de la langue franç.*, 13e éd., 1807, 2 vol. in-12. On a encore du même aut. divers ouvrages de jurisprudence, d'économie politique, etc., dont on trouvera les titres dans la *France littéraire*, de M. Ersch, et dans l'article que M. Beuchot a consacré à cet écrivain dans la *Biographie univ.*, pub. chez L.-G. Michaud, t. 36.

PRIAM (mythologie), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, fut dans sa jeunesse emmené dans la Grèce par Hercule. Ayant été racheté ensuite, il monta sur le trône à la mort de son père, fortifia et agrandit la capitale de ses états, qu'il sut rendre florissans. Il épousa Hécube, et en eut 19 enfans, entre autres Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Polyxène, Créuse et Cassandre. La fin de son règne fut cruellement troublée par la guerre qu'excita l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Il soutint un siége de dix ans; mais Hector étant enfin tombé sous les coups d'Achille, Troie fut prise, et Priam lui-même fut impitoyablement égorgé par Pyrrhus, fils d'Achille. On place cet évènement vers l'an 1184 avant J.-C.

PRICE (John), savant scholiaste, professeur de grec à Pise, né à Londres en 1600, m. à Rome en 1676, a laissé : *Notæ et Observationes in apologiam Apulei*, Paris, 1635, in-4; *Notæ in II lib. Metamorphoseos Apulei*, Gouda, 1650, in 8; *in undecim apuleianæ Metamorphoseos libr. Annotationes*, ibid.; *Index scriptor.*, *qui in Hesychii græco vocabulario laudantur*, à la suite du Lexique de Schrevelius, édition de 1668; *Matthæus ex sacrâ paginâ, sanctis patribus, græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustratus*, Paris, 1647, in-8; *Annotationes in Epist. Jacobi*, ibid., 1646, in-8; *Acta Apostolor. ex sacrâ paginâ, sanctis patribus, græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustrata*, ib., 1647, in-8; *Annotationes in lib. Psalmorum*, Londres, 1660. — Price (Charles), aventurier angl., fut successivem. comédien, changeur, colporteur de billets de loterie, brasseur et fabricant de faux billets. Ses déguisemens variés le mirent long-temps à l'abri des recherches de la police; mais il fut découvert enfin, et se pendit dans sa prison en 1789.

PRICE (Richard), ministre dissident et écrivain politique anglais, né en 1723 à Tynton, dans le pays de Galles, m. en 1791, a laissé : *Discussion libre des doctr. du matérialisme et de la nécessité philos.*; *Etat des dettes publiq. et des finances en janv.* 1783, *avec un plan d'emprunt pour le rachat des dettes publ.*; *Observat. sur l'importance de la révolution améric.*, *et sur les moyens de la rendre utile au monde*; des *sermons* et div. autres écrits politiques et religieux. Les *Mém.* de sa *vie* ont été publ. par son neveu, William Morgan, Londres, 1815, in-8.

PRIDEAUX (John), savant théologien anglican, évêque de Worcester, né en 1578, mort en 1650, fut, pendant un très-grand nombre d'années, recteur du collége d'Exeter à Oxford, et professeur royal de théologie. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, Oxford, 1608, in-4; *Tirocinium ad syllogismum contexendum*, *necnon Heptades logicæ*, *sive Monita ad ampliores tractatus introductoria*, impr. avec la gramm. grecque; *scholasticæ theologiæ Syntagma mnemonicum*, Oxford, 1651, in-4. — Prideaux (Humphrey), sav. historien et antiquaire anglais, doyen de Norwich, né à Padstow en 1648, m. en 1724, a laissé : *Marmora oxoniensia ex arundellianis, seldænianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*, Oxford, 1676, in-fol.; *Vie de Mahomet*, 1697, plus. fois réimp., et traduite en français par Daniel de Larroque, Amsterdam, 1698, in-8, avec figures et des *augmentat.*; *Traité de l'origine du droit des dîmes* (en anglais), 1709; *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, *depuis la décadence du royaume d'Israël et de Juda jusqu'à la m. de J.-C.* (en anglais), Londres, 1715-18, 6 vol. in-8, ouvrage qui eut en Angleterre un succès prodigieux, et qui eut dix à douze éditions dans l'espace de quelques années. L'une des plus estimées est celle de Londres, 1720. Deux écrivains anonymes (Brutel de La Rivière et du Soul, suivant M. Barbier, *Dictionn. des Anonymes*, no 22,623) ont donné une traduction

française de cette histoire, Amsterdam, 1722, 5 v. in-12. Il en a paru depuis plusieurs éditions.

PRIERIAS (SILVESTRE). V. MAZOLINI.

PRIESTLEY (JOSEPH), savant théologien et célèbre physicien anglais, né à Fieldhead, près de Leeds, en 1733, s'est rendu non moins fameux par son zèle à propager les principes de la philosophie et de la révolution française, que par ses connaissances et ses découvertes. Les opinions qu'il manifesta avec une extrême chaleur lui valurent le tit. de citoyen français, et le firent même nommer député à la convention nationale. Il ne put accepter ces fonctions; mais il se para du titre qui lui avait été accordé par les chefs de la république, et répandit un si grand nombre d'écrits en leur faveur, qu'il s'attira des persécutions et fut obligé de se réfugier en Amérique, où il m. en 1804. Les talens de Priestley, comme physicien et comme chimiste, ont si puissamment contribué aux progrès de la science, qu'ils l'ont placé au rang des premiers savans de l'Europe. La collect. de ses œuvres forme 70 vol. in-8, parmi lesquels nous citerons : l'*Histoire de l'électricité*, 1767; traduite par Brisson, 1771, 3 vol. in-12; *l'Histoire et l'Etat actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4; *Expér. sur les différ. espèces d'air*, 3 vol. in-8; trad. en franç. par Gibelin, 1777, 9 vol. in-12; *Expér. sur les différ. branches de la philos nat.*, 3 vol. in-8; *Essai sur le phlogistique*, trad. en français par Adet, Paris, 1798, in-8; des *Leçons sur l'hist.; Leç. sur l'art orat. et la critiq.* On a publ. en 1806, en anglais : les *Mém. du doct. Priestley*, 2 vol. in-8, continués jusqu'à sa m. par son fils, Jos. Priestley, et *Observ.* sur ses écrits, par Th. Cooper et Wm. Christie. Sa *Vie*, par J. Corry, a paru en 1805, in-8. Son *Eloge historiq.* a été lu la même année, à l'Institut, par M. Cuvier.

PRIEUR (PHILIPPE LE), en latin *Priorius*, professeur dans l'université de Paris, né à St-Vaast, en Normandie, au commencement du 17e S., m. à Paris en 1680, a donné des éditions de plus. pères de l'égl., tels que Tertullien, saint Cyprien, saint Optat, etc.; un *traité*, en latin, contre le liv. des *Préadamites* de La Peyrère, Leyde, Elzevier, 1656, petit in-12; *de literis canonicis Dissertatio*, etc., Paris, 1675, in-8. C'est un extrait d'un immense travail que l'auteur avait fait sur l'hist. ecclésiast.

PRIEUR (N.), dit *de la Marne*, pour le distinguer d'un autre PRIEUR, député du départem. de la Côte-d'Or, convent., m. en mai 1827 à Bruxelles, où il s'était réfugié en 1816, après l'ordonn. d'exil du 12 janvier, dans laquelle il était compris, était né vers 1760 à Châlons-sur-Marne. Avoc. dans cette ville à l'époque de la révolution, Prieur en adopta les principes, fut député aux états-généraux par le tiers-état de son bailliage, siégea parmi les plus chauds défenseurs des nouvelles doctrines à l'assemblée constituante, et, entre autres mesures, il provoqua la destruction des *Emblèmes de servitude* qui décoraient le piédestal de la stat. de Louis XIV, sur la place des Victoires, puis l'émission d'une loi sévère contre les émigrans (29 mai 1791). Après le voyage de Varennes, qui lui servit de texte pour accuser Louis XVI, et mettre en doute le principe de son inviolabilité, Prieur fut envoyé en mission dans le département du Finistère. De retour à Paris et élu député à la convention nationale, il fut envoyé comme commissaire à l'armée campée en Champagne, puis rentra au sein de l'assemblée, où, lors du procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis. La modération relative qu'il mit dans sa conduite ultérieure, tant aux comités de défense générale et de salut public, dont il fut membre, que durant les missions qu'il remplit près des armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans les départemens de l'Ouest, lui suscita quelques démêlés avec les plus ardens démagogues; ce qui n'empêcha pas qu'il fût accusé plus tard d'avoir eu des relations avec les factieux qui, au 12 germinal an III (1er avril 1795), forcèrent l'entrée de la salle des séances de l'assemblée. Décrété d'accusation le 1er prairial suivant (20 juin), il parvint à s'échapper, et passa dans la retraite plusieurs mois, au bout desquels la promulgation de la loi d'amnistie lui permit de reparaître. Depuis ce temps, Prieur reprit la profession d'avoc., et n'eut aucune part aux affaires publiques.

PRIÉZAC (DANIEL de), jurisconsulte, né en 1590 au château de Priézac, dans le Bas-Limousin, professa pendant dix ans à la faculté de droit de Bordeaux, fut ensuite appelé à Paris par le chancelier Séguier, qui lui fit obtenir une place de conseiller d'état ordinaire, devint membre de l'académie française en 1639, et m. en 1662. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum*, Paris, 1638, in-8, plusieurs fois réimp., et traduit en français par Jean Beaudoin, sous ce tit. : *Défense des droits et des prérogatives des rois de France*, etc., Paris, 1639, in-8 (cet ouvrage avait été composé par ordre de la cour pour répondre au *Mars gallicus* de Jansénius); *Disc. politiques*, 2 vol. in-4, 1652 et 1654; 2 livres de *mélanges* (en latin), 1658, in-4, et des *poésies*. — Salomon de PRIÉZAC, son fils, a pub. : *Icon Christinæ reginæ*, Paris, 1655, in-8; *Hist. des éléphans*, Paris, 1650, in-12; *Dissert. sur le Nil*, ib., 1664, in-8, et divers autres ouvr.

PRIGNANO. V. URBAIN VI, pape.

PRILESZKY (JEAN-BAPTISTE), savant jésuite, né à Prilevz, en Hongrie, en 1709, fut docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'univ. de Tyrnau, et enfin directeur du collége de Cassovie ou Kaschaw. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plus. ouvr. relatifs à l'hist. ecclésiastique, parmi lesquels on distingue : *Acta sanctorum Hungariæ, ex J. Bollandi continuatoribus*, etc., Tyrnau, 1744; *Notitia SS. patrum qui duobus primis ecclesiæ seculis floruerunt*, ibid., 1753, in-8; *Acta et Scripta S. Theophili, patriarchæ antiocheni*, etc., ibid., 1764, in-8; *Acta et Scripta S.S. Gregorii neocæsariensis, Dionysii alexandrini et thodii Lycii illustrata*, ibid., 1766.

PRIMAT (CLAUDE-FRANÇOIS-MARIE), archevêq. de Toulouse, né à Lyon en 1747, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut nommé évêque constitutionnel de Cambrai en 1791, assista au concile des évêques constitutionnels tenu à Paris en 1798, passa ensuite à l'évêché de Lyon, puis au siége archiépiscopal de Toulouse en 1802, après le concordat, devint membre du sénat conservateur en 1806, y siégea jusqu'à la restauration, et m. à Toulouse en 1816. Il était membre de l'académie de cette ville et de celle des jeux floraux.

PRIMATICCIO (FRANÇ.) ou LE PRIMATICE, peintre et architecte, né à Bologne en 1490, se fit d'abord connaître à Mantoue par les beaux ouvr. en stuc qu'il exécuta dans le château du T. Appelé en France par François Ier, pour diriger les embellissemens du château de Fontainebleau, la jalousie qui se manifesta bientôt entre lui et Le Rosso, ou maître Roux, qui l'avait précédé en France, décida le roi à le renvoyer en Italie pour y recueillir quelques statues antiques dont il voulait enrichir la France. Le Rosso mourut, et Primatice, nommé intendant des bâtimens, revint avec un gr. nombre de statues et de bustes antiq., qui furent jetés en bronze et placés à Fontainebleau. Il embellit ce château par ses peintures, donna le plan de l'ancien château de Meudon, et exerça bientôt une grande suprématie sur les beaux-arts. C'est à tort cependant qu'on lui attribue les dessins du tombeau de François Ier à St-Denis. Des documens authentiques, tirés des archives de la chambre des comptes, prouvent que ce fut Philibert de

Lorme qui donna le plan de ce beau monument. Le Primatice, comblé de faveurs et de richesses par François Ier, Henri II et François II, m. à Paris en 1570. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste : l'un représente *Scipion rendant à Allucius son épouse*; l'autre est une *Composition allégorique* dont le sujet est inconnu.

PRIMEROSE (JACQUES), médecin habile, mais systématique, né vers la fin du 16e S., à St-Jean-d'Angeli, ou à Bordeaux, de parens écossais, fut reçu docteur à Montpellier en 1617, se rendit ensuite en Angleterre, où il exerça son art avec succès, et m. vers 1660, laissant, entre autres ouvr. : *Exercitationes et Animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis adversùs G. Harveum*, Londres, 1630, Leyde, 1639, in-4, *de vulgi Erroribus in medicinâ lib. IV*, Amsterdam, 1639, in-12; réimpr. plusieurs fois en Hollande, et trad. en angl. et en franç.; *Enchiridion medico-practicum*, ibid., 1650 et 1654, in-12; *de Morbis mulierum et symptomatis libri V*, Rotterdam, 1655, in-4; *de Febribus lib. IV*, ibid., 1658, in-4; *de Morbis puerorum*, ibid., 1659, in-12.

PRIMUS (MARCUS-ANTONIUS), général romain, né à Toulouse, se déclara l'un des premiers pour Vespasien, et porta la guerre en Italie, à la tête des légions de la Pannonie, qu'il avait entraînées par son éloquence. Après s'être emparé d'Aquilée, et de tout le pays jusqu'à Vérone, il prit Crémone d'assaut, livra cette ville au pillage, et marcha ensuite sur Rome, où ses soldats massacrèrent l'empereur Vitellius. Accueilli comme un libérateur, et décoré, par le sénat, des ornemens consulaires, Primus s'empara des richesses du palais impérial, et commanda pendant quelques jours en maître; mais l'arrivée de Mucien, favori de Vespasien, détruisit son autorité, et il ne tarda pas à s'éloigner d'une cour, où le prince, qui avait été prévenu contre lui, ne fit aucun effort pour le retenir. Primus se retira alors dans le lieu de sa naissance, et y m. vers l'an 99 de J.-C., à l'âge de 75 ans. On croit qu'il avait composé plus. ouvr.; mais on ne connaît de lui que 2 *Fragm.*, conservés par Tacite.

PRINCE (JOHN), théologien et biographe angl., né en 1643 à Axminster, dans le comté de Devon, m. en 1723, avait été successivem. vicaire de l'église de St-Martin à Exeter, puis de Totness, et enfin de Berry-Pomeroy. Il a laissé différens ouvr. dont les principaux sont : un livre intit. *Humble defence of the Exeter bill* (relatif à l'union des paroisses), in-4; *the Worthies of Devon, a work wherein the lives and fortunes of the most famous persons natives of that most noble province, from before the norman conquest down to the present age*, etc., nouv. édition, Londres, 1809, grand in-4, fig. La prem. édition de cet ouvr., très-recherchée, est d'Exeter, 1701, in-fol. — Daniel PRINCE, direct. de l'imprimerie de l'univ. d'Oxford, ville où il m. en 1796, à 85 ans, avec la réputat. d'un homme fort instruit, fut l'émule de J. Nichols et de Bowyer. On cite comme lui faisant le plus d'honneur les édit. de la *Magna Charta* de Blackstone, 1759, in-4; des *Marmora oxoniensia*, 1763, in-fol.; la *Bible hébraïque* de Kennikott, 1776, 2 vol. in-fol. — Thomas PRINCE, ministre anglican, m. pasteur de la vieille église du Midi à Boston (Amérique septent.), en 1758, à l'âge de 72 ans, est auteur de quelq. ouvr., parmi lesquels on distingue plus. vol. de *sermons* et une *Histoire chronol. de la Nouvelle-Angleterre*, en forme d'annales, 1736, in-12. Cet ouvr., qui devait former plus. vol., ne va que jusqu'à l'année 1633. — Nathan PRINCE, son père, m. en 1748, ministre à Ratlan, aux Indes occidentales, s'est fait connaître surtout par l'animosité qu'il montra contre la secte des épiscopaux. On ne cite de lui qu'une *Notice sur la constitution et le gouvernement du collége d'Harvard* (aux Massachusetts), *depuis sa fondation jusqu'à l'an* 1742, écrit qu'il publia après qu'on lui eût ôté une bourse qu'il avait à ce collége, où d'abord il avait été précepteur.

PRINCE (TH.-NIC. LE), né à Paris en 1750, m. en 1818, est auteur de l'*Essai historique sur la Biblioth. du Roi*, Paris, 1782, petit in-12. Il a été éditeur, avec Baudrail, de la *Petite Biblioth. des théâtres* (publiée avec des *notices* sur la vie et les ouvr. des auteurs), 1783 et années suiv., environ 100 vol. petit in-12. — V. LEPRINCE.

PRINGIS (madame de), morte dans les prem. années du 18e S., est auteur de plusieurs romans, tels que *Junie*, ou *les Sentimens des Romains*, etc., et d'une *Vie du P. Bourdaloue*, 1705, in-4.

PRINGLE (JOHN), l'un des médecins les plus distingués du dernier siècle, né à Stickel-House, dans le nord de l'Angleterre, en 1707, fut nommé successivem. professeur-adjoint de philos. morale et de pneumatique à Edimbourg, médec. en chef des hôpitaux, et prem. médecin des armées, place où il rendit d'importans services par son zèle et son habileté. Il vint ensuite s'établir à Londres avec le titre de médecin du duc de Cumberland, devint premier médecin du roi, qui le décora du titre de baronnet, et m. à Londres en 1782. On lui éleva un mausolée dans l'église de Westminster. Il était membre de la société roy. de Londres et des principales académies de l'Europe. Les ouvr. de Pringle sont encore la plupart fort estimés, et doivent être surtout médités par les médecins militaires. Les principaux sont : *Dissertatio inauguralis de marcore senili*, Leyde, 1730, gr. in-8; *several Accounts of the vitrum ceratum antimonii; Observations of the nature and cure of hospital and goal fevers, in a letter to doct. Richard Mead*, Londres, 1750, 1755, in-8; *Experiments upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in the theory of medicine, in several papers read before the royal society.* Ces expériences, insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1751, ont été publiées de nouveau avec l'ouvrage suivant : *Observations on the diseases of the army*, Londres, in-8. Il en a paru depuis plusieurs éditions, la dern. en 1810. Les *Observations sur les maladies des armées* ont été trad. en franç. par Larcher, Paris, 1755 et 1771, in-12. On cite enc. de Pringle : *Discours sur quelques nouveaux procédés pour conserver la santé des marins*, Londres, 1776, in-4. Sa *vie* a été écrite en angl. par Kippis. Vicq d'Azir et Condorcet ont écrit son *éloge* en français.

PRIOLO (BENJAMIN), né en 1602, à Saint-Jean-d'Angeli, descendait d'une ancienne famille de Venise qui a donné des doges à la république. Il s'attacha au duc de Rohan, qui était alors au service des Vénitiens, et le servit de ses talens et de son épée. Après la mort de ce seigneur, Priolo vint en France, où il fut employé dans divers négociations. S'étant rangé du parti des mécontens pend. les troubles de la Fronde, il fut déclaré rebelle par un arrêt du parlement, mais on le comprit ensuite dans l'amnistie, et il était chargé d'une mission secrète pour Venise, lorsqu'il m. à Lyon en 1667. On a de lui une *Hist. de France*, en latin, dep. la m. de Louis XIII, jusqu'en 1664, sous ce titre : *ab excessu Ludovici XIII, de rebus gallicis historiarum lib. VII*, Charleville (Paris), 1665, in-4, qui a eu plus. édit., parmi lesquelles on distingue celle d'Utrecht, 1669, Elzevier, et celle de Leipsig, 1686. Il a laissé plus. autres ouvr. MSs. Sa *Vie* a été écrite en latin par J. Rhodius, Padoue, 1662, et Paris, même année, in-4 de 6 pag.

PRIOR (MATTHIEU), poète et diplomate angl., né en 1664, à Winburn dans le Middlesex, suiv. Johnson, à Winborne dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains, était fils d'un menuisier qui exerçait sa profession à Londres. Il dut sa fortune et son élévation au comte de Dorset, qui

le plaça au collége de St-Jean dont il devint membre, et le présenta ensuite à la cour du roi Guillaume, où ses talens le firent bientôt remarquer. Nommé, en 1690, secrétaire d'ambassade à La Haye, il remplit successivement le même emploi au congrès de Ryswick et près de la cour de France, où le roi Guillaume le chargea de plus. négociations secrètes. En octobre 1712, Prior, qui avait accompagné lord Bolingbroke à Versailles, eut, après le départ de ce seigneur, le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire, et les conserva jusqu'en janvier 1715. Arrêté à son retour en Angleterre, il subit une détention de deux années, se retira ensuite à sa terre de Downtsal, et m. en 1721. Les *Œuvres complètes de Prior* ont été publiées à Londres en 1733, 5 vol. in-12. Ses *poésies* offrent en général peu d'imagination, mais une grande correction, de l'esprit, de la facilité et beaucoup d'art. Ses *odes* ont été traduites en fr. par l'abbé Yart.

PRIORATO. V. GUALDO.

PRISCIEN, *Priscianus*, célèbre grammairien latin, né à Césarée vers la fin du 5e S. de l'ère chrét., tenait en 525, à Constantinople, une école fameuse par le grand nombre d'élèves qu'elle avait produits. On n'a d'ailleurs presque point de détails sur sa vie. Il a laissé plus. écrits dont le principal est un *traité de grammaire* en 18 livr. Cet ouvr. a servi de base à l'enseignement de la langue latine jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres. On croit qu'il a été impr. pour la prem. fois à Venise en 1470, et au moins cinq fois jusqu'au 16e S. Les édit. postérieures ne sont point recherchées. Putschius a pub. dans les *Grammat. latinæ auctores antiqui* (Hanau, 1605, in-4) la plupart des autres ouvr. de Priscien, au nombre de sept. On attribue au même grammair. : *Expositio in Theophrastum de sensu, phantasiâ et intellectu*; il a trad. en vers latins hexamètres le poème de Denys-le-Periégète (*v.* ce nom). Une édit. complète de Priscien, collationnée sur les MSs. anciens, a été pub. par les soins de M. Krehl, sous le titre de *Prisciani Cæsariensis opera*, Leipsig, 1819-20, 2 vol. in-8.—Théodore PRISCIEN, médecin grec, vivait à la cour de Constantinople vers l'an 380. Il a laissé plus. ouvr. sur la diète, sur les maladies des femmes, etc.; trad. par lui-même en latin, et insérés dans les *Medici antiqui* des Aldes, Venise, 1547, in-fol.; réimpr. par les soins de J.-M. Bernhold, Anspach, 1791, in-8.—On connaît encore plus. autres PRISCIENS : un chef de révolte sous Antonin-le-Pieux; un jurisconsulte sous Elagabale; un philosophe du temps de Symmaque l'orateur; PRISCIEN, dit *le Lydien*, que l'on croit être le véritable commentat. du traité de Théophraste *de Sensu*, etc.; enfin deux évêques, dont un assista au concile de Constantinople en 381.

PRISCELLIANISTES. V. l'art. suivant.

PRISCILLIEN, hérésiarque du 4e S., né en Espagne, d'une famille noble et riche, avait de l'esprit, de l'éloquence, des connaissances très-étendues, des mœurs austères. Séduit par quelques apôtres du manichéisme, il eut l'ambition de devenir chef de secte, et de donner son nom à celle qui commençait à s'établir dans son pays. Il usa de tous ses moyens pour la propager, et y employa son crédit et ses richesses. Aux erreurs du manichéisme, la nouvelle doctrine réunissait celle des gnostiques, des sabelliens, et de quelques autres sectes récentes. En voici les principaux dogmes : l'âme humaine était de la même substance que la divinité; chaque partie du corps, divisé en douze portions, présidait un des signes du zodiaque; il ne fallait point faire usage de la chair des animaux, parce qu'elle n'est point l'ouvr. de Dieu, mais des anges; le démon n'avait point été créé; principe du mal, il était sorti du chaos et des ténèbres; J.-C. n'avait point pris la nature humaine; il était né et n'avait souffert qu'en apparence, etc., etc. Tout le midi de l'Espagne fut infecté de cette hérésie; et Idace, évêque de Mérida, la déféra au concile de Saragosse en 380. Priscillien, Elpidius et deux évêques, Instantius et Salvianus y furent cités, et ne comparurent point; mais un décret y condamna leur doctrine, et excommunia Hygin, évêque de Cordoue, qui après avoir le prem. dénoncé l'hérésie en avait admis les sectat. à sa communion. Cette condamnation, au lieu d'intimider les nouv. hérétiques, les irrita et les rendit plus hardis. Priscillien résolut de se rendre à Rome près du pape Damase, pour essayer de se justifier; mais il ne put, ainsi que les deux évêques Instantius et Salvianus qui l'accompagnaient, obtenir une audience du pontife. Quelque temps après l'emper. Maxime ordonna que Priscillien et ses principaux adhérens se présentassent à Bordeaux, devant un concile qui se tint en 384. Priscillien en ayant appelé à l'emper., fut conduit à Trèves, où Maxime tenait sa cour. Les instances de St Martin, qui se trouvait alors dans la même ville, ne purent empêcher que Priscillien et plus. de ses partisans ne fussent condamnés à m., et la sentence fut exécutée. Le priscillianisme domina encore long-temps en Espagne, malgré les nombreuses condamnat. dont cette hérésie fut frappée, et ne disparut entièrem. qu'à la fin du 6e S.

PRITZ (JEAN-GEORGE), en latin *Pritius* ou *Pritsius*, théologien protestant, né à Leipsig en 1662, prof. la théol. à Gripswald, fut appelé à Francf. en 1771 pour y être placé à la tête du ministère ecclésiastique, et y m. en 1732. Il avait travaillé long-temps aux journaux scientifiques et littéraires pub. dans sa patrie, et notamment aux *Acta eruditorum*. On a de lui, outre des *sermons* et un gr. nomb. de traduct. allem. : une *Introduction à la lecture du Nouveau-Testament* (en latin), dont la meilleure édit. est celle de Francfort, 1724, in-8; une *Dissertation sur l'immortalité de l'âme*, ibid.; de bonnes édit. des *Œuvres de St Macaire* (en grec et en latin); du *Nouveau-Testament* (en grec); des *Lettres de Milton*; et plus. autres ouvr. peu remarquables.

PRIVAT DE MOLIÈRES. V. MOLIÈRES.

PROBA FALCONIA. V. FALCONIA.

PROBUS (M. AURELIUS VALERIUS), emper. romain, né à Sirmium en Pannonie, dans le 3e S. de l'ère chrét., d'une famille obscure, s'avança rapidement dans l'armée sous les règnes d'Aurelien et de Tacite, fut proclamé auguste par les soldats, après la m. du dern., et confirmé emper. par le sénat en 276. Il confina les Sarmates dans leurs déserts, vainquit les Isauriens, apaisa des troubles dans la Haute-Egypte, délivra la Gaule des ravages des Germains, pénétra chez ces barbares, les réduisit à se soumettre aux conditions qu'il leur imposa, et défit Saturnius dans l'Orient, Bonose et Proculus dans les Gaules. Après tous ces succès, il parut à Rome en 281, avec toute la pompe d'un triomphateur. Ne voulant pas rester oisif pendant la paix, il fit travailler ses soldats à couvrir de vignes les coteaux de la Gaule et de la Pannonie, et opérer des desséchem. Sa sévérité indisposa les légions qui se révoltèrent comme il présidait à leurs travaux près de Sirmium, et le massacrèrent en 282. Revenue presque aussitôt de son égarement, l'armée regretta Probus, et lui érigea un monum. On a quelq. médailles de cet empereur.

PROBUS (ÆMILIUS). V. CORNELIUS NEPOS.

PROBUS, grammair. latin du 2e S., composa plus. ouvr., dont il ne reste que quelque fragmens dans les *Grammat. lat. auct. antiqui* de Putschius.

PROCACCINI (HERCULE), surnommé *l'Ancien*, peintre d'histoire, né à Bologne en 1520, m. vers 1591, ouvrit à Milan, avec ses fils, une école qui est devenue célèbre et d'où est sorti une foule d'élèves des plus distingués. — Camille PROCACCINI,

fils aîné du préd., né à Bologne en 1546, eut une fécondité d'invention surprenante, et se montra un des prem. artistes de son époque. C'est à Milan qu'il a exécuté ses ouvr. les plus considérables. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite les peintures de l'orgue de l'église métropolitaine, dans lesquelles il a représenté *David jouant de la harpe*, et quelq. traits de la vie du roi-prophète. Cependant Milan ne renferme rien de comparable au *Jugement dernier* dans l'église de St-Procolo de Reggio, qui passe pour une des plus belles fresques de la Lombardie. — Jules-César PROCACCINI, frère du précéd. et le plus habile peintre de cette famille, né à Bologne en 1548, étudia spécialem. les ouvr. du Corrége, et est un de ceux qui s'est le plus approché de la manière de ce maître. On a de lui un gr. nombre de vastes composit., telles que le *Passage de la mer Rouge* dans l'église de St-Victor à Milan, et celles surtout qu'il laissés à Gênes. Le musée du Louvre avait de lui un *St Sébastien* provenant de l'église de St-Celse à Milan ; et il possède encore un tableau représentant la *Vierge*, *l'enfant Jésus*, *St François d'Assise*, *St Jean-Baptiste* et *Ste Catherine*. Jules-César m. à Milan en 1626, la même année que son frère Camille.—Charles-Antoine PROCACCINI, le plus jeune des fils d'Hercule, s'adonna aussi à la peinture, et se fit de la réputat. comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits.—Hercule PROCACCINI, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer de son aïeul, né à Milan en 1596, fut élève de Jules-César, son oncle, ouvrit une académie dans sa maison, et exerça une assez grande influence sur les artistes de sa ville natale ; mais sa manière se ressentait de la décadence de l'art, et plus. de ses composit. ont été critiquées. Il m. à Milan en 1676.—André PROCACCINI, peintre et grav. à l'eau-forte, né à Rome en 1667, m. à St-Ildephonse en 1734, fut l'un des artistes choisis par Clément XI, pour peindre un des douze prophètes dans l'église de St-Jean de Latran. C'est de lui qu'est le *Daniel*, et cet ouvr. lui fit tant de réputat., qu'il fut appelé en Espagne, et y obtint le titre de peintre du cabinet du roi. Il a orné les palais royaux d'un grand nombre d'ouvr. fort estimés. On ignore si cet artiste était de la même famille que les précédens.

PROCIDA (JEAN de), gentilhomme napolitain, chef de la conjurat. contre les Français, connue sous le nom de *vêpres siciliennes*, né vers l'an 1225, s'adonna d'abord à la médecine avec tant de succès, que ses talens lui valurent la faveur de l'emper. Frédéric II, et celle de ses fils Conrad IV et Manfred, qui le comblèrent de bienfaits. Dépouillé de ses charges et de ses biens par Charles d'Anjou, il conçut contre ce prince et contre tous les Français une haine implacable, résolut d'affranchir sa patrie du joug de ses oppresseurs, et de faire déférer la couronne à Pierre III, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrètem., il se déguisa en cordelier, parcourut les Deux-Siciles et diverses autres contrées, pour susciter des ennemis à Charles, se rendit ensuite à Constantinople, obtint des subsides de l'emp. Michel Paléologue, et après avoir ourdi sa conspirat. pendant deux années avec des soins infatigables, il la fit exécuter en 1282. V. les *Eclaircissem. sur les vêpres siciliennes*, par Bréquigny, pub. par Sainte-Croix dans le *Magasin encyclopédique*, 1re année. Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse très-avancée. M. Casimir Delavigne a donné au second Théâtre-Français la tragédie des *Vêpres siciliennes* dont Procida est le personnage principal et qui a obtenu le plus grand succès (*v.* LORIA).

PROCLUS (ST), patriarche de Constantinople, m. en 447, fut un des disciples de St Jean-Chrysostôme. On a de lui des *homélies*, des *épîtres*, etc., insér. en latin dans la *Biblioth. des Pères*, publ. aussi à Rome, 1630, in-4 ; et trad. en franç. par N. Fontaine, à la suite de St Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8.

PROCLUS, philosophe platonicien, né, suivant l'opinion la mieux fondée, au commencement du 5e S., à Constantinople, fut envoyé fort jeune encore à Alexandrie pour y suivre les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonas, profess. alors renommés. Il étudia ensuite la philosophie éclectique ou syncrétique, sous Olympiodore, et les mathématiques sous Héron, 2e du nom. A l'âge de 20 ans, il se rendit à Athènes, où Plutarque, fils de Nestorius, lui expliqua le *Phédon* de Platon et quelq. livres d'Aristote. Proclus devint chef de l'école platonicienne d'Athènes après la m. de Syrianus, et écrivit un grand nombre de livres où il associait ses propres doctrines (mélange de platonicisme et d'aristotélisme) à celles d'Orphée, de Pythagore, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. Parmi les nombreux élèves qu'il forma, on distingue Asclépiodote, Zénodote, Hégius et Marinus, qui a écrit sa *vie*, et qui lui succéda. Proclus m. à Athènes vers l'an 487. L'opuscule de Marinus sur ce philosophe est moins une notice biographique qu'une sorte de panégyrique, calqué sur le système des vertus platoniques, non-seulement de celles qui sont connues sous le titre de *cardinales*, mais encore de celles que l'école d'Alexandrie avait distinguées sous les noms de physiques, morales, théorétiques et théurgiq. (M. Boissonnade a pub. une édit. correcte et très-savante de cet opuscule en 1814.) Proclus avait composé un grand nombre d'ouvr., dont la plupart se sont perdus. Ceux qui nous restent, pub. d'abord dans divers recueils, ont été réunis et pub. par M. Victor Cousin, avec des comment. sous ce tit. *Procli philosophi platonici opera, è cod. MSs. Biblioth. regiæ parisiensis*, etc., Paris, 1819-1823, 5 v. in-8. A ces vol. il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonade, pub. à Leipsig, 1820, in-8, sous le titre d'*Extraits des scholies de Proclus sur le Cratyle de Platon.*—Il y a eu plus. autres PROCLUS, PROCULUS ou PROCLES. Fabricius en compte 25, la plupart antérieurs au philosophe platonicien. Nous n'en indiquerons que cinq : Eutychius PROCLUS, gramm. du 2e S., précepteur de l'emper. Antonin, qui le fit proconsul.—PROCLUS de Naucrate, m. dans le 3e S., profess. d'éloquence à Athènes, élève du sophiste Adrien, et maître de Philostrate, qui parle de lui. Il avait conservé, dit-on, jusqu'à l'âge de 90 ans, une mémoire prodigieuse, supérieure à celle de Simonide. — PROCLUS, préfet de Constantinople, sous Théodose, mis à m. en l'an 389. Il avait fait élever en 32 jours un obélisque dans l'Hippodrome.—Un autre PROCLUS, philosophe, qu'on a confondu avec le platonicien, interprétait les songes. Ce fut lui qui brûla une flotte de Vitalien, non avec des miroirs, mais avec du soufre, s'il faut en croire Jean Malalas. — Procope, Suidas, et d'après eux Banduri, parlent d'un PROCLUS, jurisconsulte, sous l'emp. Justin II, au 6e S., et auquel on éleva une statue, sur laquelle se lisaient six vers gr., recueillis au liv. 4 de l'*Anthologie*.

PROCOPE, historien grec, né à Césarée en Palestine vers le commencem. du 6e S., se fit connaître à Constantinople par ses leçons d'éloquence et par quelq. plaidoyers, et entra alors dans la carrière des emplois publics. Il suivit Bélisaire en Asie, en Afrique et en Italie, comme secrétaire, et fut récompensé de ses services par le titre de sénateur et et la charge de préfet de Constantinople en 562. Il paraît toutefois qu'il éprouva quelques disgrâces. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. Il m. à l'âge de plus de 60 ans, peu avant ou peu après la fin du règne de Justinien, à qui Justin-le-Jeune succéda en 565. Les savans modernes ont cherché à savoir si Procope était chrétien, et s'il a exercé la médec. Ce sont deux questions qu'on ne peut s'attendre à

nous voir discuter comme elles auraient besoin de l'être. Seulem. nous dirons que ses ouvr. ont paru, aux yeux de plus d'un critique judicieux, être ceux d'un écrivain qui prof. le christianisme, et que l'on n'a point de preuve positive qu'il ait été médecin. Ses *œuvres* consistent en huit livres historiques, un livre d'*histoire secrète* et six *discours* ou livres sur les édifices construits ou réparés sous les auspices de Justinien. Le prem. de ces trois ouvr. est un panégyrique de l'emper. Le second, intitulé *Anecdotes*, ou *Histoire secrète*, est considéré quelquefois comme le 9e livre du précédent, auquel il apporte de singuliers correctifs. Quelques critiques ont soutenu, mais sans motif légitime, que Procope n'était point l'auteur de cette product. scandaleuse : nous croyons, et c'est encore aujourd'hui l'opinion commune, que la honte d'une telle palinodie doit lui rester. Il était sans doute en disgrâce lorsqu'il l'écrivit. Quoi qu'il en soit, ce livre ne paraît pas complet, et l'on peut présumer que de nouvelles faveurs obtenues par l'auteur l'auront déterminé à l'interrompre Son troisième ouv., le *Traité des édifices*, est un panégyrique fastidieux, où il décrit les monumens impériaux, exhalte la piété, la munificence de son prince, et mendie évidemment une récompense ou un pardon. L'édition la plus complète des *OEuvres* de Procope est celle du P. Maltret, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., impr. au Louvre en 1662 et 1663, et faisant partie de la collection des historiens byzantins. On a des traduct. franç. des huit livres d'*histoire* et des six livres des *édifices*, par Martin Fumée, Paris, 1587, in-fol. ; et de divers morceaux du même auteur, par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople*, Paris, 1672, in-4 et in-12.—PROCOPE *de Gaza*, rhéteur et théologien grec, né à Gaza, en Palestine, vers la fin du 5e S., exerçait sa profession vers l'an 520, sous le règne de Justin Ier, et il prolongea sa carrière sous celui de Justinien. On ne sait rien de plus sur sa vie, quoique Choricius, son élève, lui ait consacré une *Oraison funèbre*, que Fabricius a pub. dans le t. 8 de l'anc. édit. de sa *Bibl. grecque*. Il nous reste de lui plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons une *Explicat. des proverbes de Salomon*, qui se trouve MS. à la bibliothèq. du roi à Paris ; un *comment.* sur Isaïe, pub. en grec et en latin par J. Courtier, Paris, 1580, in-fol. ; et des *scholies* sur les quatre livres des Rois et sur les deux livres de Paralipomènes, en grec, avec la traduct. lat. de Louis Lavater, ou plutôt de Hamberger, Leyde, 1620, in-4, et dans le recueil des *OEuvres* de Meursius, in-fol., tom. 8, col. 1-124.—Entre les autres PROCOPES, au nomb. de plus de dix, on peut distinguer :— St PROCOPE, martyr sous Dioclétien, au commencem. du 4e S. ;— PROCOPE D'EDESSE, préfet en Palestine sous Anastase Ier, et dont Procope de Césarée fait mention dans le 5e livre des *Edifices* ;—PROCOPE, diacre, auteur de quelq. *panégyriques* de saints, dont un, celui de St Marc, a été inséré dans la collect. des Bollandistes ;—PROCOPE, prêtre, qui paraît être le véritable auteur d'un *traité* sur les 12 apôtres et les 72 disciples de J.-C., souvent attribué à Dorothée, évêque de Tyr ; — PROCOPE, archevêque de Césarée en Cappadoce, qui prit parti pour Photius dans le concile tenu à Constantinople en 879.

PROCOPE COUTEAU (MICHEL COLTELLI, plus connu sous le nom de), littér. et méd., né à Paris en 1684, était fils de François Procope, noble palermitain, qui, le prem., établit en France un café, où se réunirent bientôt les littér. et les nouvellistes. Destiné d'abord à l'état ecclés., il y renonça pour se livrer à l'étude de la médec. ; mais son penchant à la dissipation ne lui permit guère de pratiquer cet art. Il m. à Chaillot en 1753. On a de lui beaucoup de *poésies fugitives* insérées dans les recueils du temps ; *Arlequin Balourd*, comédie en 5 actes et en prose, jouée à Londres en 1719 ; *l'Assemblée des Comédiens*, com. en 1 acte, 1724, non imp. ; avec Romagnesi, *les Fées*, com., 1736 ; *Pygmalion*, com., 1741 ; avec La Grange, *la Gageure*, et avec Guyot de Merville, *les Deux Basiles*, ou *le Roman*, com., 1743. Il a pub. comme méd. quelq. écrits, entre autres l'*Analyse du système de la trituration de Hequet*, Paris, 1712, in-12.

PROCOPIUS. V. ANTHEMIUS.

PROCOPIUS (DÉMÉTRIUS), né à Moscopolis en Macédoine, florissait au commencement du 18e S. On a de lui un ouvr. grec fort estimé, ayant pour titre : *Enumération abrégée des savans grecs du siècle passé et de quelques uns du siècle présent*, pub. en 1722 par Fabricius dans le 11e vol. de sa *Biblioth. græca*, avec une trad. latine.

PROCOPOVITSCH (THÉOPHANE), archevêque de Novgorod et président du synode, né à Kief en 1681, fut orphelin de bonne heure, et reçut sa première éducation par les soins d'un oncle, recteur de l'acad. de sa ville natale. Envoyé à Rome pour y terminer ses études théologiques, il y séjourna 3 ans, au bout desquels il revint à Kief, où en 1704 il était devenu prof. de poésie. Une harangue qu'il prononça deux ans après devant Pierre-le-Grand lui valut la faveur de ce monarque, qui l'attacha à sa personne, et l'éleva graduellem. jusqu'à la première dignité religieuse de l'empire. Le prélat justifia le choix du tzar par le zèle qu'il mit à le seconder dans le grand œuvre de la civilisation de ses peuples. Ce fut lui qui réforma l'instruct. publiq., et il fut chargé de rédiger toutes les ordonnances et règlem. par lesquels l'emper. réorganisa le clergé russe. Novgorod lui dut la fondation d'un séminaire et l'érection de plus. beaux édifices publics. Il m. en 1704, après avoir été appelé successiv. à sacrer l'impératrice Catherine Ire, Pierre II et l'impérat. Anne. Protecteur des lettres, il avait formé l'une des plus considérables bibliothèq. qu'eût possédée jusque-là la Russie. Les prédicat. russes considèrent encore comme un modèle l'*oraison funèbre* qu'il prononça à la mort de Pierre-le-Grand, plus toutefois pour la logique, la richesse et la clarté des idées, que par rapport au style, qui est saccadé et peu correct. Cette pièce, trad. en franç., se trouve dans le *Journal des Savans* de déc. 1726. Procopovitsch écrivait mieux en lat. que dans son idiome natal. Entre les ouv. qu'il a laissés, nous ne parlerons que de ceux composés dans la prem. de ces lang. ; les autres d'ailleurs ne sont que des *disc.*, *sermons*, *oraisons funèbres*, *mém. polit.*, *pièces de vers*, etc., à peu près inintelligibles. Ses meilleurs ouvr. en latin sont : *Miscellanea sacra*, Breslau, 1745 ; *christiana orthodoxa Doctrina de gratuitâ peccatoris per Christum justificatione*, Breslau, 1768-69 ; *Tractatus de processione Spiritûs-Sancti*, Gotha, 1772 ; *christianæ orthodoxæ Theol.*, etc., Kœnigsberg, 1773.

PROCRIS (mythol.). V. CÉPHALE.

PRODICUS, sophiste, né dans l'île de Céos, florissait environ 400 ans av. J.-C. Disciple de Protagoras, dont il égala l'éloquence, il vint ouvrir une école à Athènes, et y effaça bientôt tous les autres sophistes. Il partagea, avec Protagoras et Gorgias, l'honneur d'avoir mis en ordre et distribué par classes tous les sujets que les rhéteurs nomment *lieux communs*. Xénophon nous a conservé de lui une espèce d'apologue bien connue : c'est Hercule entre le vice et la vertu, figurés par deux femmes qui tâchent à l'envi de l'attirer. Il nous reste encore, dans l'*Axiochus* de Platon, l'extrait ou l'analyse d'une harangue dans laquelle Prodicus se proposait de rassurer ses auditeurs sur la crainte de la mort. Outre un *Tr. des synonymes*, il avait composé sur les différ. parties de la rhétor. div. ouv. dont on doit regretter la perte. Le sophiste de Céos, tourné en ridicule par Aristophane (dans *les Nuées* et *les Oiseaux*), finit par être traduit en

justice, et condamné à boire la ciguë. Sa mort est postérieure de quelques années à celle de Socrate, que l'on met au rang de ses disciples : ainsi l'on peut conjecturer qu'il mourut dans un âge avancé. *Voy.* pour plus de détails la dissertation de G.-A. Cubæus intit. *Xenophontis Hercules Prodicius et Silii Italici Scipio, perpetuâ notâ illustrati, præmissâ de Prodico dissert.*, Leipsig, 1797, in-8.

PRODROMUS. V. Théodore.

PROFECTUS (Jacques), d'Andria, dans le roy. de Naples, m. vers 1550, avait d'abord enseigné à Rome la philos. et la méd., et fut ensuite attaché comme médecin à la personne du pape Paul III. On ne cite de lui qu'un opusc. intit. : *Symphosium de Vinis*, in-8, Rome, 1536, et Venise, 1559.

PROISY D'EPPE (César de), litt., né le 1er avril 1788, m. à Marie-Galande le 14 octob. 1816, est aut. des ouv. suiv. : *le Danger d'un prem. amour*, *suivi de Thélaïre de Vernille et de l'Inconduite*, contes moraux, Paris, 1813, 2 vol. in-12, anonyme ; *Vergy*, ou *l'Interrègne depuis* 1792 *jusqu'à* 1814, poème en 12 chants, 1814, in-8 ; le *Dictionnaire des Girouettes*, 1815, in-8, trois édit., ouv. anonyme, dans les deux dern. édit. duquel l'aut. a profité de beaucoup de documens qui lui furent fournis par d'officieux inconnus. Proisy d'Eppe a ins. div. *articles* dans le *Nain rose*, dans le *Journal de Paris*, le *Mercure* et le *Journal des Arts* ; on trouve en outre de lui des romances et poésies dans plus. recueils, et il a laissé en MS. une pièce de théâtre intit. : *le Mari prêt à se marier*, jouée à l'Odéon en 1815.

PROMÉTHÉE (mythologie), fils de Japet et de Clymène, et frère d'Épiméthée, eut l'ambition de créer un homme. Il prit de l'argile, qu'il façonna, et à laquelle il mêla une portion do chaque élém., en y ajoutant les passions de l'âme. Minerve vit cet ouvr., l'admira, et offrit à l'artiste de lui donner tout ce qu'il y avait chez les dieux pour le rendre plus parfait. Prométhée, admis dans le ciel, approcha d'une roue du soleil une baguette, qui s'enflamma, et dont il se servit pour animer sa figure d'argile. Ce fut alors que Jupiter, pour se venger du téméraire, qui avait usurpé le privilége des dieux, créa Pandore, cette femme charmante qui devait répandre tous les maux sur la terre. Ce ne fut pas tout : le malheureux Prométhée fut enchaîné sur le Caucase, où un vautour lui dévora le foie, toujours renaissant, jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Plus. savans se sont livrés à des conjectures sur cette fable. Bochart entre autres s'est efforcé de prouver que Prométhée est le même que le Magog dont il est parlé dans l'Ecrit.-Sainte.

PROPERCE (Sextus Aurelius), poète élégiaq. latin, naquit à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette. L'opinion la plus vraisemblable et la plus communém. reçue, fixe l'époque de sa naissance à l'an de Rome 702 (52 av. J.-C.). Fils d'un père proscrit avec les restes du parti vaincu, et même égorgé, dit-on, par l'ordre d'Octave, sur l'autel du *divin* César, le jeune Properce resté sans fortune, sans appui et sans autre ressource pour l'avenir, qu'un génie que lui-même ignorait encore, vint de bonne heure à Rome, et s'y livra d'abord à l'étude des lois et aux exercices du barreau. Mais quelq. vers échappés à sa muse, au milieu de travaux et d'études si peu poétiques, lui révélèrent le secret de son talent, et le signalèrent bientôt au patronage de Mécène et aux faveurs souveraines dont il était le judicieux et politique dispensateur. Il paraît même que son protecteur avait assez bien auguré de son génie pour ne pas craindre de lui imposer le fardeau d'une épopée, à condition toutefois qu'Auguste en serait le héros. Mais l'amour avait inspiré les premiers vers de Properce ; il demeura fidèle à sa vocation, et l'amour reçut constamment les tributs de sa muse. La reconnaissance, il est vrai, mêla quelquefois le nom du bienfaiteur du poète à celui de sa maîtresse chérie, de cette Cynthia, qui partage avec Lesbie et Corinne l'immortalité que nos Parny et nos Bertin ont assurée depuis à leur Eléonore et à leur Eucharis. Nous avons de Properce quatre livres d'*élégies*, plus admirées sur parole que véritablement appréciées, parce qu'elles sont généralement peu lues. Cette lecture en effet est une étude : souvent même une étude pénible ; et tandis que Tibulle et Ovide attachent et rappellent sans cesse et sans effort le lecteur, Properce le repousse fréquemm., parce qu'il le fatigue et ne tarde pas à le décourager. C'est que Tibulle ne parle qu'au cœur : Ovide intéresse l'esprit, tandis que Properce ne s'adresse qu'à l'imaginat. ; il la suppose aussi ornée que la sienne. Il faut être savant pour le goûter et même pour l'entendre ; il suffit d'être sensible et d'avoir aimé pour retrouver dans Tibulle l'interprète fidèle de ses propres sensations. Une autre raison de la difficulté que présente Properce au commun de ses lecteurs, c'est l'état d'imperfection où se trouvait le manuscrit, d'après lequel il fut imprimé pour la prem. fois en 1472 ou 1473. En vain des savans tels que Turnèbe, Muret, Passerat et quelq. autres s'efforcèrent de rétablir un texte, vicieux dans le principe et détérioré depuis par les prétendues corrections d'une critique plus hardie que judicieuse : en vain à des époq. plus voisines de nous, Barth, Burmann II, Kuinoel, et tout récemment encore MM. Lachmann et Poltier, ont essayé de nous donner des éditions plus correctes : Properce est resté hérissé de difficultés qui tiennent d'une part aux causes que nous avons indiquées et de l'autre, au caractère particulier du style de l'auteur. Ces difficultés toutefois n'ont pas semblé invincibles à un assez grand nombre de traducteurs ; et pour ne point sortir ici des bornes de notre littérature, elle compte, en prose : la traduct. de Delongchamps, publiée d'abord en 1772, et réimpr. en 1802 ; celle de La Houssaye ; 1785, de Piètre, 1801. Les *élégies* de Properce, réduites à trois livres, ont été traduites en vers par M. Mollevaut, Paris, 1821 ; et M. Denne-Baron en a donné une traduction plus complète et égalem. en vers, Paris, 1825.

PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand Girard de), traduct. et compilat. infatigable, né vers 1760, d'une famille noble de la Bourgogne, s'était déjà fait connaître par quelq. compositions musicales, lorsque, à l'époque de la révolution, il quitta la France, et porta les armes contre elle dans l'armée dite *des princes*. Il passa à Hambourg presque tout le temps de son émigrat., à laquelle mit fin la révolut. du 18 brumaire. Pourvu vers ce temps de l'emploi d'archiviste du departem. de la Seine, il consacra aux travaux littér. les amples loisirs que lui laissait cette place, et m. en 1823, memb. du comité de lecture du théât. de la Gaîté et chevalier de Saint-Louis. Parmi ses écrits, dont M. Mahul a donné le catalogue au t. 4 de son *Annuaire nécrologique*, nous nous bornerons à citer, outre plus. édit. rarrangées d'une des *Beautés* de Durdent (*v.* ce nom) et d'autres *Beautés* de sa façon : *nouv. Contes moraux d'Auguste Lafontaine*, trad. de l'allem., 1802, 2 vol. in-12 ; *Hist. de Gustave Wasa, roi de Suède, par M. d'Archenholtz*, id., 1803, 2 vol. in-8 ; *le Plutarque des jeunes demoiselles*, etc., 3e édit., 1821, 2 vol. in-12 ; *le Plutarque franç.*, ou *Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore*, 1813, 2 vol. in-12 ; *Dictionn. d'émulation à l'usage de la jeunesse*, 1820, in-12 ; *les Merveilles du monde*, etc., trad. de l'anglais, 1823, 2 vol. in-12, 2e édit. ; *la Sœur Ste Camille*, ou *la Peste de Barcelonne*, roman historique, 1822, 2 vol. in-12, etc. Le chev de Propiac a fourni quelq. *articles* à la *Biographie univ.*, pub. chez L.-G. Michaud.

PROSIMUS (Jean-Dominique), prof. de méta

physique à Messine, sa patrie, où il m. en 1651, avait exercé d'abord la médec. à Naples, et s'était fait une gr. réputat. d'habileté dans cet art. Son ouv. le plus considérable a pour titre : *De faucium et gutturis anginosis ulceribus med. consultatio*, Messine, 1633, in-4.

PROSPER (St), dit *d'Aquitaine*, était né dans cette province en 403, selon l'opinion la plus commune. Il cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. Après la m. de St Augustin, dont il partageait les opinions théol., il fit le voy. de Rome pour instruire le pape des progrès des semi-pélagiens, et entreprit de réfuter la doctrine de ces hérétiques : ce fut contre eux qu'il dirigea son poëme contre les ingrats. Il vint une seconde fois à Rome vers l'an 440, sur l'invitation du pape St Léon-le-Grand, et acheva d'écraser le pélagianisme. On conjecture que St Prosper vivait encore en 463. Sa fête est célébrée par l'Eglise le 25 juin. Ses ouvr. ont eu un grand nombre d'édit. : les meilleures sont celles de Paris, 1711, in-fol., et de Rome, 1752 (c'est sur cette dern. qu'a été faite celle de Paris, 1760, ainsi que la traduct. franç., ib., 1762, avec des *notes*). V. l'*Histoire littéraire de la France*, II, 378-406. — PROSPER TIRO, poëte, que l'on a souvent confondu avec le précéd., était né dans les Gaules, et peut-être même dans la province d'Aquitaine, vers la fin du 4e S. On a sous son nom une *chronique* impr. plus. fois à la suite de celle de St Prosper, dont elle n'est guère qu'un abrégé ; mais elle en diffère par plus. passages qui semblent prouver que l'aut. partageait les erreurs du semi-pélagianisme. — PROSPER *d'Afrique*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait dans le 5e S. On présume qu'il se fixa en Italie. Il est aut. de divers ouvrages attribués à St Prosper d'Aquitaine, et impr. dans le recueil de ses œuvres, tels que le *Traité de la vocation des gentils*, etc.

PROSPER-ALPIN. V. ALPINI.

PROST (JEAN-CLAUDE), surn. *le capitaine Lacuson*, né à Longchaumois, près St-Claude, fit la guerre de partisan pour l'Espagne en Franche-Comté, de 1635 à 1659. La terreur qu'il avait inspirée aux habitans de la Bresse jurassienne était si grande qu'elle a perpétué jusqu'à nos jours une oraison par laquelle Dieu était prié de les préserver de deux fléaux : le capitaine Lacuson et la fièvre. Cet aventurier défendit successiv., contre les armées de Louis XIV, les principaux châteaux du premier plateau du mont Jura, et alla mourir au siége de Milan, dans les rangs espagnols.

PROST DE ROYER (ANT.-FRANÇ.), lieuten.-général de police à Lyon, né dans cette ville en 1729, se montra administ. habile, magistrat désintéressé, et était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Après avoir mérité l'estime de ses concitoyens par ses vertus et par son dévouem. au bien public, il mourut dans l'indigence en 1784. On a de lui : *Lettre à monseigneur l'archevêque de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent*, Lyon, 1763, in-8 : Voltaire, à qui Prost de Royer avait envoyé son opuscule, a fait entrer cet écrit dans un recueil qu'il publia sous ce titre : *les Choses utiles et agréables* (1769-1770, 3 vol. in-8) ; *Lettre sur l'admin. municipale de Lyon*, ib., 1765, in-12 ; *Dictionn. de jurispr. et des arrêts, ou Jurisprudence universelle des parlemens de France et autres tribunaux, par feu M. Brillon, nouvelle édit., augmentée des matières du droit naturel, du droit des gens*, etc., t. 1-5, 1781-84, in-4, continué par François-Armand Riolz. On a encore de Prost de Royer un *Mém. sur la conservation des enfans*, 1778, in-8.

PROTADE (St), év. de Besançon dans le 7e S., se distingua par ses lumières autant que par son zèle évangéliq. Le roi Clotaire II avait pour lui une gr. vénération, et le consultait souvent. Il m. en 624, le 10 fév., jour où l'église célèbre sa fête. On a de lui un *rituel* qui continue d'être cité sous son nom quoique les nombr. changem. qu'on y a fait depuis l'aient rendu un ouvrage entièrement neuf.

PROTAGORAS, célèbre sophiste grec, né à Abdère vers l'an 488 avant J.-C., exerça d'abord, dans sa jeunesse, le métier de portefaix. Démocrite (*v.* ce nom), ayant reconnu en lui de l'intelligence et de la sagacité, l'admit au nomb. de ses disciples, et ne négligea rien pour cultiver ses dispositions. Protagoras enseigna ensuite, dans les environs d'Abdère, la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique, la poésie et la musique, puis vint ouvrir une école dans Athènes. De nombreux audit. accoururent bientôt à ses leçons. Périclès y vint lui-même, et fut séduit par l'éloquence et par la singularité de la doctrine du profess. Protagoras, mettant un prix à ses leçons, amassa de grandes richesses, et, selon Platon, il gagna plus lui seul que n'auraient pu faire Phidias et dix autres statuaires aussi habiles. Il avait l'imagination vive et féconde, une mémoire heureuse, une rare éloquence. Platon, dans son *Théétète*, donne le précis de la doctrine de ce sophiste. Protagoras, devenu riche et indépendant, visita les principales villes de la Grèce, passa dans la Sicile, et de là dans la Grande-Grèce, où, sur la demande des habitans de Thurium, il donna des lois à cette petite république. Revenu à Athènes en l'an 420 avant J.-C., il y fut dénoncé comme impie, et condamné à mort, où selon d'autres au bannissement. Après avoir erré quelq. jours dans l'Archipel, sur une frêle barque, il fit naufrage, et périt à l'âge de 70 ans. Il avait composé divers *traités* sur la rhétorique, la physique et la politique : mais ses ouvr., dont Fabricius rapporte les titres (dans la *Biblioth. græca*, lib. 2, ch. 23), furent brûlés par l'ordre des magist. dans la place publiq., de sorte qu'il n'en reste aucun. Diogène-Laërte a écrit la *vie* de Protagoras, sur lequel on peut consulter encore avec fruit la *Dissertation sur l'orig. et les progrès de la rhétor.*, par M. Hardion, ins. dans le t. 15 des *Mém.* de l'acad. des inscript. et belles-lettres.

PROTAIS et GERVAIS (STS), fils de St Vital et de Ste Valérie, souffrirent le martyre au 1er S. pour la foi de J.-C. Leurs corps furent trouvés à Milan en 386 par St Ambroise, qui les fit transporter à la basilique ambrosienne. C'est pendant cette translation, comme l'atteste St Ambroise, et comme le témoignent Paulin et St Augustin, qu'arriva le miracle d'un aveugle connu à Milan sous le nom de Sévère, qui recouvra la vue en touchant le brancard où étaient les reliques. Ce prodige contribua, dit-on, dans Milan à l'extinction de l'hérésie. La fête des deux saints est célébrée dans l'Eglise lat. le 19 juin, jour de leur translat. L'Eglise grecque la célèbre le 14 octobre.

PROTÉE (mythol.), dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, ou, suivant d'autres mythologues, de Neptune et de Phœnice, était chargé de conduire et de faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avait la connaissance de l'avenir, et l'on accourait de toutes parts pour le consulter ; mais il se cachait, et quand il était découvert, il usait du don qu'il avait reçu d'échapper à la vue des mortels indiscrets en prenant toutes sortes de formes. Il fallait lutter contre lui avec obstination pour lui arracher ses secrets. La fable conte qu'il apparut sous la forme d'un spectre à ses enfans, Tmolus et Télégone, géans d'une atrocité inouïe, et les corrigea de leur cruauté en leur faisant peur.

PROTESTANTISME. V. CALVIN, LÉON X, LUTHER, MÉLANCHTHON, etc.

PROTH ou PERROT (JEAN), docteur de Sorbonne, aumônier, confesseur et prédicateur du roi René ; né vers 1420 près de Chaumont en Bassigny, fit ses vœux au monastère du Val-des-Ecoliers en 1449, devint prieur de son ordre en 1453, fut reçu

docteur de Sorbonne en 1462, obtint la protection de René, roi de Sicile et comte de Provence, se fixa auprès de ce prince, et mourut à Marseille en 1474. Il avait pub., dans un chapitre général tenu en 1454, des statuts relatifs à la réforme de la discipline de son ordre.

PROTOGÈNES, peintre grec, vivait à Rhodes vers la 112ᵉ olympiade (336 ans av. J.-C.). On ignore quel fut son maître, et la nécessité le réduisit à peindre, pendant long-temps, des ornem. de vaisseaux, des décorations intérieures, etc. Apelles, sachant que les tableaux de cet artiste n'étaient ni recherchés ni payés, en acheta un 50 talens attiques. C'est alors que les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite. Les écrivains de l'antiquité ont cité comme le chef-d'œuvre de ce peintre son tableau d'*Ialysus*, chasseur et fondateur de Rhodes. Il employa, suivant Pline, sept ans à le terminer; et Apelles en le voyant resta muet d'admiration. Il avait à représenter, dans cet ouvr., un chien écumant de fatigue et de chaleur : vingt fois il avait recommencé la tête de cet animal sans pouvoir rendre l'effet qu'il se proposait : enfin le hasard le servit, au moment où, avec une éponge, il allait encore effacer son travail. Ses autres tableaux cités, sont les portraits de *Cydippe*, de *Tlépolème*, de *Philiscus*, acteur tragique, d'un *athlète*, du roi *Antigone*, d'*Alexandre* et du *dieu Pan*. Sous le règne de Tibère on voyait à Rome des dessins et des esquisses de Protogènes, qu'on regardait comme des modèles de beau idéal. Le tableau d'*Ilaysus*, enlevé de Grèce et placé dans le temple de la Paix, périt dans un incendie. Suidas rapporte que Protogènes avait écrit deux livres, sur la peinture et sur les figures.

PROTOSPATHARIUS. V. THÉOPHILE.

PROUSTEAU (GUILLAUME), avocat distingué et profess. en droit, né à Tours en 1626, mort à Orléans en 1705, fut le fondat. de la bibliothèque publique de cette dern. ville, et mérita, par le noble usage qu'il fit de sa fortune, le surnom de *Père des pauvres*. On a de lui : trois *Discours* lat. sur la pénitence, Orléans, 1680, in-8; *Recitationes ad legem XXIII contractus ff. de regulis juris*, ibid., 1684, in-4; *Eloge funèbre* (en latin) *de l'abbé Desmahis, chanoine de l'église d'Orléans*, ibid., in-12.

PROVANCHÈRES (SIMÉON DE), médecin, né à Langres, vers 1540, mort en 1617, exerça avec succès sa profession à Sens, obtint le titre de médecin du roi, et fut député aux états-généraux de 1614. On a de lui : des *Traductions de la chirurgie de Jacq. Houllier*, Paris, 1576, in-16; et de la *Chirurgie de Fernel*, Toulouse, 1567, in-8; *le Prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens*, *trad. du latin* (de Jean Ailleboust), *et accru de l'opinion du traducteur sur ledit problème*, Sens, 1582, in-8; *Aphorismorum Hippocratis Enarratio poetica*, ib., 1603, in-8; *Hist. de l'innappétence d'un enfant de Vauprofonde près Sens*, 1616, in-8. Cet ouvr. est recherché des curieux, mais il prouve que Provanchères était mauvais observateur, quoiqu'il ait eu la réputation de bon praticien. On a encore de lui une traduction latine des *quatrains* de Pibrac, in-8.

PROVENCE (la), fut appelée par les Romains *Provincia*, parce que ce fut la prem. partie des Gaules réduite par eux en province romaine. Sous cette dénomination se trouvaient compris, non-seulement la Provence proprement dite, mais encore le Languedoc, le Dauphiné et la Savoie jusqu'à Genève. Vers le 11ᵉ S., on restreignit le nom de Provence au territoire renfermé entre la mer Méditerranée, le Rhône, la Durance et les Alpes. Les Romains pénétrèrent pour la première fois dans ce pays, à la sollicitation des Phocéens établis à Marseille, qui réclamaient leur appui contre les anciens habitans. Ceux-ci, vaincus par le consul Fulvius, 125 ans av. J.-C., furent soumis entièrement deux ans après par Sextus. La Provence, enlevée aux Romains par Euric, roi des Visigoths, fut transmise à Alaric, fils de ce prince, et passa ensuite sous la domination de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui la laissa à sa fille Amalasonte et à son petit-fils Athalaric. Plus tard, les rois mérovingiens la voyant abandonnée par les Ostrogoths, vaincus par Bélisaire, la partagèrent entre eux. Enfin, sous les Carlovingiens, elle fut possédée par Lothaire, qui la donna à son fils Charles, à titre de royaume, en 855. Ce roy. s'étant éteint environ cent ans après, plus. princes en jouirent alors sous le titre de comtes jusqu'à Charles III, roi de Sicile, après la mort duquel Louis XI, qui prétendait avoir été institué son héritier, s'empara de la Provence. Louis XI étant mort, à son tour, René, duc de Lorraine, dont les droits sur la Provence étaient plus légitimes, puisque le roi René était son aïeul maternel, les fit valoir; mais ce fut en vain. Une sentence arbitrale le débouta, et Charles VIII réunit à perpétuité la Provence à la couronne. Les recherches que l'on voudrait faire sur ce pays seront facilitées par le tableau suivant : —

926. Boson Iᵉʳ, *prem. comte bénéfic.*
948. Boson II.
968 au plus tard. Guillaume Iᵉʳ.
992. Rotbold.
1008. Guillaume II, *premier comte propriétaire.*
1018. Geoffroi Iᵉʳ, Bertrand Iᵉʳ et Guillaume III.

Premiers comtes héréditaires.

1063. Bertrand II.
1090 ou 1093. Etiennette.
1100. Gerberge et Gilbert.
1112. Douce et Raimond Bérenger Iᵉʳ.
1130. Bérеng. Raimond.
1144. Raimond Bérenger II, dit *le Jeune.*
1166. Douce II, Alph. Iᵉʳ, Raimond Béranger III et Sanche.
1196. Alphonse II.
1209. Raimond Bérenger IV.
1245. Béatrix et Charles, *frère de S.-Louis, lequel devint, en 1266, roi de Sicile.*
1285. Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile.*
1309. Robert, *roi de Naples.*
1343. Jeanne, *reine de Naples.*
1382. Louis Iᵉʳ, *duc d'Anjou, fils de Jean, roi de Fr., adop. par Jeanne.*
1384. Louis II.
1417. Louis III.
1434. René dit *le Bon, fr. de Louis III, duc de Lorraine et de Bar, roi de Naples.*
1480. Charles III.
1481. Louis XI, *roi de*
1486. *La Provence réunie à la Fr. par Charles VIII.*

PROVENZALI (JÉRÔME), archev. de Sorrento, où il m. en 1612, à 78 ans, était né à Naples, et avait d'abord pratiqué la médecine avec beaucoup d'éclat. Appelé à donner ses soins au souverain pontife, il en reçut, comme marque de reconnaissance, la dignité épiscop., dont il était digne aussi par ses connaissances dans les matières ecclésiast. On ne connaît de lui qu'un traité : *de Sensibus*, Rome, 1597, in-4.

PROVINS (le P. PACIFIQUE DE). V. PACIFIQUE.

PROYART (LIEVAIN-BONAVENTURE), histor., né en Artois vers 1743, embrassa l'état ecclésiast., et se distingua de bonne heure dans l'enseignement. Il était principal du collége du Puy, lorsque la révolution éclata, forcé de s'expatrier, il se rendit d'abord à Bruxelles, ensuite en Franconie, où il devint conseiller ecclésiast. du prince Hohenlohe-Bartenstein, et fut chargé spécialement de la distribution des secours aux prisonniers franç., mission dont il s'acquitta avec le plus grand zèle. De retour en France, après le concordat de 1801, la publication d'un ouvr. intitulé : *Louis XVI et ses*

vertus, qui parut en 1808, le fit renfermer à Bicêtre. Bientôt le chagrin et le dénuement des choses les plus nécessaires, pendant un hiver rigoureux, lui occasionèrent une hydropisie de poitrine dont il mourut en 1808, à Arras, où ses amis avaient obtenu qu'il fût transféré. On a de l'abbé Proyart : *l'Ecolier vertueux*, 3e édit., 1778, in-12, ouvr. adopté dans presque toutes les écoles chrétiennes ; *Histoire de Loango, Kakongo et autres roy. d'Afrique* (de 1766 à 1773), 1776, in-12, rédigée sur les Mém. des missionnaires ; *Eloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1779, in-8, qui a concouru pour le prix de l'acad. ; *Vie du dauphin, père de Louis XVI*, 1780, in-12 ; *Vie du dauphin, père de Louis XV*, 2 vol. in-8, 1783 ; *Histoire de Stanislas Ier, roi de Pologne*, Lyon, 1784, 2 vol. in-12 ; *de l'Education publique, et des moyens d'en réaliser la réforme* (projetée dans la dernière assemblée générale du clergé), 1785, in-12 ; la *Vie de L.-F.-G. Dorléans de La Motte, évêque d'Amiens*, 1788, in-12 ; *le Modèle des jeunes-gens dans la Vie de Claude Le Pélétier de Sousy*, 1789, in-12 ; *Histoire de Madame Louise, fille de Louis XV ; Histoire de Marie-Leczinska, reine de France ; Histoire de Maximilien Robespierre ; Louis XVI détrôné avant d'être roi ; Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son S.*, Paris, 1808, 5 vol. in-8. L'édition complète des *OEuvres* de l'abbé Proyart a été pub., en 1819, par Méquignon fils aîné, en 17 v. in-8 et 17 v. in-12.

PRUDENCE (AURELIUS-PRUDENTIUS CLEMENS), poète latin et chrétien, né en Espagne, dans la province tarragonaise en 348, exerça d'abord la profession d'avocat, puis fut nommé juge, ou, selon Tillemont, gouverneur de quelques villes, prit ensuite le parti des armes, et vint à la cour d'Honorius qui le revêtit d'une charge honorable. Il paraît qu'il tomba en disgrâce, et qu'il perdit toute sa fortune, puisqu'on le retrouve, vers l'an 410, retiré en Espagne dans une solitude où il passa le reste de sa vie dans la pratique des actes de piété et la culture des lettres ; mais on ignore l'époque de sa mort. Il nous apprend lui-même qu'il avait 57 ans lorsqu'il prit la résolution de ne plus exercer que sur des sujets chrétiens son talent pour la poésie. On a de lui des *cantiques*, des *hymnes*, et quelques écrits où il réfute des hérésies de son temps. Il existe un très-grand nombre d'édit. des *poésies* de Prudence, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. latina* et dans la *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*. Ces mêmes œuvres font partie des *Poetæ christiani*, imprimés par les Aldes, Venise, 1501-1502. Parmi les édit. postérieures au 16e S., les plus recherchées sont celle de Hanau, 1613, in-8, avec des notes de différens auteurs ; celle d'Amst. (Dan. Elzevier), 1667, 1 vol. in-12, avec les notes de Nic. Heinsius ; celle de Paris (*ad usum delphini*), 1687, in-4, avec les notes d'Et. Chamillart ; celle de Cologne, 1701, petit in-8, faisant partie de la collection *Variorum* ; enfin celle de Parme (Bodoni), 1789, 2 vol. grand in-8. On trouve la *vie* de Prudence dans les *Mémoires* de Tillemont, tome 10.

PRUDENCE (ST.), dit *le Jeune*. V. GALINDO.

PRUDENT (JOSEPH-HIPPOL.-AUGUSTIN VAUCHOT, plus connu sous le nom de père), capucin, né en Franche-Comté en 1743, mort en 1792, est auteur d'un grand nombre de *mémoires* et de *dissertations*, insérés dans le Recueil de l'acad. de Besançon, où il obtint, en 1776, le prix d'éloq. par l'*Eloge de Nicolas Perrenot, chancel. de l'empereur Charles-Quint* ; celui d'histoire, en 1777, par une *Notice sur les monumens romains dont il existe des vestiges en Franche-Comté* ; et celui d'agriculture par une *Dissertation* sur les causes et les caractères d'une maladie qui affligeait plusieurs vignobles de la province. Cette dissertation, impr. par ordre du gouvernement en 1778, in-8, fut vivement critiquée par l'abbé Baverel ; mais elle est citée avec éloge dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, édit. de 1804. On a encore du P. Prudent une *Vie de Ste Claire*, Paris, 1782, in-8, et il a laissé plusieurs ouvr. MSs.

PRUDHON (PIERRE-PAUL), peintre, membre de l'institut, né en 1760 à Cluny (Bourgogne), d'un maître maçon dont il était le 13e enfant, perdit son père étant encore en bas-âge, fut élevé gratuitement à la célèbre abbaye de sa ville natale, et les surprenantes dispositions qu'il montra de bonne heure pour les arts fixèrent l'attention des moines, qui sollicitèrent pour lui la protection de l'archev. de Mâcon, M. Moreau. Ce prélat l'envoya à l'école de dessin que tenait M. Devosges à Dijon, et les progrès du jeune homme justifièrent les espérances qu'il avait fait concevoir ; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'imaginat. dont il était doué l'engagèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste. A peine âgé de 18 ans, et avant d'avoir remporté le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne (prix qui lui valut la pension de Rome, où il séjourna de 1783 à 1789), il s'était épris d'une passion violente pour une femme, qui de sa maîtresse devint bientôt son épouse. Cette union mal assortie fut pour lui une source de chagrins continuels : un divorce le sépara enfin de celle dont la dissipat. et l'inconduite pensaient le condamner à végéter toujours misérable, et presque hors d'état d'élever sa nombreuse famille. Cependant l'expérience n'avait pu lui apprendre à maîtriser les mouvemens d'un cœur trop accessible aux séductions de l'amour. Une demoiselle Mayer, son élève, le fit presque aussitôt renoncer aux projets qu'il formait de vivre dans la solitude. Il contracta avec elle une liaison très-étroite ; mais ses fallacieux plaisirs ne pouvaient manquer d'être empoisonnés par des regrets. Sa maîtresse mit elle-même fin à ses jours, et le chagrin qu'il en ressentit lui porta aussi le coup de la mort ; il expira le 16 fév. 1823, après avoir pourvu à ce que sa dépouille fût placée au Père-Lachaise à côté de celle de sa maîtresse. M. Voyart a publié une *Notice histor. sur la vie et les ouvr. de P.-P. Prudhon*, Paris, F. Didot, 1824, in-8, avec portr. ; nous y renvoyons pour plus de détails, réduits à nous borner à citer ses principales compositions : *l'Amour réduit à la raison*, et son pendant ; *l'Innocence séduite par l'Amour* (gravés par Copia) ; le plafond du Musée représentant *Diane implorant Jupiter ; le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance céleste*, morceau capital de l'artiste, et qui fut exposé au salon de 1808, ainsi que *l'Enlèvement de Psyché par les Zéphyrs* (le prem. gravé par M. Roger, et le 2e par Muller) ; enfin *Zephire se balançant sur la surface des eaux* (lithographié par par M. Grevedon). La dern. inspiration de Prudhon fut celle qui a produit le superbe *Christ mourant sur la croix*, acheté depuis quelques années par le ministre de la maison du roi. On reproche avec fondement à cet artiste de l'incorrection dans le dessin, trop peu de variété dans ses airs de tête ; mais ces défauts sont à quelques égards rachetés par le charme de sa composition et la beauté de son coloris.

PRUSIAS Ier, dit *le Boiteux* (χωλὸς), roi de Bithynie de 238 à 190 av. J.-C., était fils de Ziélas, mis à m. par les Gaulois. Son hist. est pleine d'incertitudes et de contradictions.

PRUSIAS II, roi de Bithynie, surnommé *Cunegos* (le chasseur), fameux par son dévouement servile au sénat romain, monta sur le trône vers l'an 190 avant J.-C., fit d'abord la guerre à Eumenès, roi de Pergame, et, secondé par Annibal, remporta plusieurs victoires sur mer et sur terre. Les Romains, alarmés de ces succès, enjoignirent à Prusias de leur livrer le célèbre général carthaginois ; et le prince allait exécuter cet ordre, quand

Annibal le prévint en s'empoisonnant. La lâcheté du roi de Bithynie l'a couvert d'un opprobre éternel. A l'époque du détrônement de Persée et de la destruction du royaume de Macédoine, Prusias, beau-frère du roi déchu, vint à Rome se prosterner devant le sénat. Revêtu d'un costume abject, la tête rasée, il baisa le seuil de la porte, se déclarant l'affranchi de la république, saluant les sénateurs comme ses dieux sauveurs, demandant qu'on lui permît de sacrifier au Capitole, en l'honneur des succès de Rome, et qu'on voulût bien renouveler l'alliance contractée avec lui. Il finit en recommandant son fils Nicomède à la bienveillance du sénat, et ses demandes furent accueillies après une nouvelle guerre contre Attale, successeur d'Eumenès sur le trône de Pergame, et dans laquelle ce prince eut recours aux Romains, qui lui firent restituer ses états, envahis par les Bithyniens. Prusias, chassé de son palais et réfugié dans un temple, y périt sous les coups de son fils Nicomède, s'il faut en croire les historiens Diodore de Sicile, Justin, Appien et Zonaras.

PRUSSE (la), long-temps habitée par des peuples idolâtres, fut conquise en 1283 par les chevaliers teutoniques, qui s'y établirent en souverains. Un grand-maître de cet ordre religieux et militaire, Albert de Brandebourg, eut l'adresse et le bonheur, au commencement du 16e S., de faire passer le pouvoir suprême de son ordre dans sa maison. Cette maison, d'où sont sortis les rois de Prusse, était celle de Hohen-Zollern, qui avait été investie, en 1417, de l'électorat de Brandebourg par l'empereur Sigismond, et qui plus tard, du temps d'Albert-l'Achille, s'etait divisée en 2 branches, les électeurs de Brandebourg et les ducs de Prusse. Albert de Brandebourg, petit-fils d'Albert-l'Achille, profitant de la position avantageuse où le plaçaient sa haute dignité et la fermentation produite dans tout le Nord par les principes de Luther, traita directement avec les Polonais, en 1525, pour cette partie de la Prusse, qui reconnaissait les lois des chevaliers, et obtint qu'elle lui fût concédée, pour lui et pour ses descendans, à titre de *duché séculier*, sous condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Cet hommage ayant été rendu en 1569 par Joachim II, électeur de Brandebourg et cousin d'Albert, le premier duc de Prusse, conjointement avec Albert-Frédéric, fils de ce prince, ce fut là le premier fondement des droits que les électeurs de Brandebourg ont eu sur la Prusse. Albert-Frédéric étant mort sans enfans, les deux branches se réunirent en une seule dans la personne de Sigismond, électeur de Brandebourg, qui se déclara vassal et tributaire de la Pologne. Mais son petit-fils, Frédéric-Guillaume, dit le *Grand-Electeur*, mettant à profit la position fâcheuse des Polonais, leur arracha un traité (1656) par lequel il se trouvait affranchi de l'assujettissement de l'hommage, et se fit reconnaître en 1662 duc souverain et indépendant. Il fut convenu seulement que, si la branche électorale de Brandebourg venait à manquer, la Pologne rentrerait dans ses anciens droits sur la Prusse, qui serait alors possédée en fief par les branches cadettes de Brandebourg : mais le sort en avait ordonné autrement. L'empereur Léopold érigea le duché de Prusse en royaume, en 1701, en faveur de Frédéric Ier, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Pologne ne consentit au nouveau titre donné à Frédéric qu'à condition que ses droits demeureraient les mêmes, et le roi de Prusse ne fut reconnu en cette qualité par les puissances de l'Europe qu'en 1713. La Prusse n'était encore qu'un vaste désert. Elle fut défrichée, repeuplée et embellie sous son second roi, Frédéric-Guillaume Ier. Son fils, Frédéric II, l'un des plus grands hommes qu'on ait vus sur le trône, étendit ses états par des conquêtes, leur donna des lois, et les enrichit par le commerce. Il eut pour successeur son neveu, Frédéric-Guillaume II, qui commit bien des fautes, notamment celle de se déclarer le chef de la coalition, qui espérait rétablir en France le pouvoir absolu, et y détruire le nouvel ordre de choses fondé par la révolution. Enfin fut appelé au trône, par les droits de sa naissance, Frédéric-Guill. III, qui règne encore en Prusse, mais dont les états ont été resserrés ou agrandis au gré de la conquête. Le traité de Tilsitt, signé le 8 juillet 1807, lui enleva la moitié de son territoire, qu'il ne recouvra que par le traité de Paris, signé le 30 mai 1814. La Prusse eut en outre par ce traité une partie des états du roi de Saxe, et, sur les deux rives du Rhin, les duchés de Berg et de Westphalie, une partie de celui de Nassau, les principautés de Siegen et de Corvey, le comté de Dortmund, les ci-devant départ. franç. de Rhin et Moselle, de la Roer, une partie de ceux de la Sarre et de l'Ourthe. Le roy. de Prusse a dès-lors été divisée en 5 gr.dép.milit.: 1° Province de Magdebourg et duché de Saxe; 2° Marches et Poméranie; 3° Prusse proprem. dite; 4° Silésie et grand-duché de Posen; 5° Grand-duché du Bas-Rhin.

PRUSSE. V. HENRI et WILHELMINE.

PRYCE (WILLIAM), médecin anglais, né à Cornouailles, mort vers la fin du dernier siècle, a complété les travaux de son compatriote Borlase (*v.* ce nom), par la composition de deux ouvrages importans. L'un est la minéralogie de sa province, *Mineralogia cornubiensis*, Londres, 1778, in-fol.; et l'autre, une *Gramm.* et un *Vocabul.* de la langue de ce pays, 1790, in-4.

PRYNNE (WILLIAM), jurisconsulte anglais et l'un des plus infatigables écrivains qu'on puisse citer, né à Swanswick, près de Bath, en 1600, embrassa avec ardeur le parti des puritains, et s'éleva avec tant de violence contre le papisme et l'arminianisme, qu'il fut cité en 1633 devant la *Chambre étoilée*, condamné à payer une amende de 5,000 liv., à être attaché au pilori en deux endroits différens, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. Il subit cette odieuse sentence avec courage; mais sa haine contre ses persécuteurs s'exhala par de nouveaux pamphlets, et l'on prétend qu'un second arrêt le condamna à être marqué sur chaque joue des lettres S. L., comme libelliste schismatique. Après plusieurs années passées dans les fers, Prynne recouvra enfin sa liberté en 1640, fut élu membre du parlement, et déploya tout son zèle pour l'établissement du presbytérianisme; mais son intérêt s'étant tourné ensuite vers le parti vaincu, il prononça un discours en faveur du roi, dont il voulait faire agréer les propositions, et alla expier dans un cachot sa généreuse opposition. Incapable de fléchir, même au sein de la captivité, il eut la hardiesse de braver Cromwell, et de publier contre lui et les siens divers écrits, qui firent resserrer ses chaînes. Enfin la restauration le rendit à la liberté. Il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres, et m. à Lincoln's-Inn en 1669. On a de cet écrivain 40 vol. in-f. et in-8; mais ce grand nombre d'ouvrages, où le défaut de jugement se fait souvent remarquer, n'aurait point sauvé son nom de l'oubli, s'il ne l'eût signalé par son dévouement, ses souffrances et son courage. Ses écrits les moins inconnus sont : *exact chronological Vindication*, etc., Londres, 1666-68, 3 vol. in-f., rare; *Observ. sur la 4e part. des Institutes des lois angl.*, par Coke, in-fol.; *Writs* ou *Edits parlementaires*, 4 vol. in-4, et une édition améliorée de l'*Abrégé des archives de la Tour* de sir Rob. Cotton, in-fol.

PRZYBILSKI, professeur de littérat. ancienne à l'université de Cracovie, dans le 18e S., a donné des traduct. (en polonais) des *poésies* d'Hésiode, et de plusieurs ouvrages anglais. Il a aussi publié une *Dissert. sur l'excellence et l'utilité de la chirurgie*, pour laquelle Stanislas-Auguste lui donna une médaille d'or.

PSALMANAZAR (GEORGE) est le nom supposé

d'un écrivain qui avilit la première partie de sa vie par la bassesse de ses actions, et qui ennoblit l'autre par l'utilité de ses travaux. Voici ce qu'il nous apprend lui-même dans les *mém.* qu'il a laissés. Il déclare que, par respect pour ses parens, il a voulu dérober à la postérité son véritable nom et le lieu de sa naissance. L'un et l'autre n'ont point été découverts, et ne le seront probablement jamais. Né en 1679 dans le midi de la France, il reçut une éducat. distinguée; mais, loin d'en faire usage, il rampa successivem. dans les condit. les plus abject., prit le masque du mensonge et de l'hypocrisie pour jouer tour à tour, dans div. contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Irlandais poursuivi par ses compatriotes, et enfin celui d'un Japonais converti au christianisme. Pour accréditer cette dernière fable, il imagina un alphabet, une grammaire, une nouvelle religion, s'habitua à écrire dans les caractères qu'il avait inventés, publia à Londres une *Relation de l'île de Formose*, où il prétendait être né, et cette relation, regardée comme authentique, réussit à tel point qu'elle eut un grand nombre d'éditions, et fut traduite dans plus. langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, fut comblé de bienfaits, et vécut long-temps encore du fruit de ses impostures. Mais, arrivé à l'âge de 32 ans, la lecture de quelques livres religieux lui ouvrit enfin les yeux sur sa coupable conduite. Atteint par la honte et le remords, il s'attacha de bonne foi à la religion, et une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui. Ce fut alors qu'il devint l'un des principaux collaborateurs de l'*Hist. univ.*, publiée en Angleterre, à laquelle il a fourni la plus grande partie de l'histoire anc. Il consacra le reste de ses jours à ce grand ouvrage, et m. à Londres en 1763. Ses *Mémoires*, qu'il avait écrits à l'âge de 73 ans, pour être publiés après sa mort, ont paru à Londres sous le titre de *Mém. de****, *communém. connu sous le nom de George Psalmanazar* (en anglais), 1764, in-8. Ce livre a été publié par mistress Sarah Rewalling, à qui l'auteur légua tout ce qu'il possédait, et qu'il appelle, dans son testam., son amie.

PSAMMENITE, roi d'Egypte, fils d'Amasis, succéda à ce prince en l'an 525 avant J.-C., et eut d'abord à soutenir la guerre que Cambyse avait déclarée à son père. Après avoir été complètement défait dans une bataille sanglante, livrée sur la branche du Nil dite Pelusiaque, il se réfugia dans Memphis, y fut assiégé et fait prisonn.; mais le monarq. vainqueur, touché de sa résignation, le traita avec honneur, et l'envoya ensuite à Suze avec six mille Egyptiens captifs. Accusé plus tard d'avoir tenté de faire soulever les Egyptiens, on lui fit boire du sang de taureau, et il en m. Il n'avait régné que six mois.

PSAMMIS, roi d'Egypte, appelé aussi, par Jules Africain et par Eusèbe, *Psammutis*, fils de Necos ou Néchao II, monta sur le trône en l'an 599 av. J.-C., et m. dans une expédit. contre les Ethiopiens en l'an 594.

PSAMMITIQUE, roi d'Egypte, monta sur le trône en l'an 667 avant J.-C., et fut obligé d'abord de partager le pouvoir avec onze autres rois. C'est cette espèce de gouvernement que les Grecs ont désignée par le nom de *dodécarchie*, et qui dura pendant 15 ans. Psammitique régnait sur les contrées marécageuses et maritimes qui terminent l'Egypte du côté du Nord. Le commerce actif que ses sujets faisaient avec les Grecs et les Phéniciens lui ayant procuré de grands avantages, et l'ayant mis en relation avec beaucoup de princes et de peuples étrangers, il fit venir des troupes mercenaires de l'Arabie, engagea beaucoup de Grecs de l'Asie-Mineure à son service, et se trouva en état de résister à ses collègues, qui avaient pris les armes contre lui. Il les vainquit. Plusieurs périrent dans la bataille; les autres se retirèrent dans la Lybie, renoncèrent à leurs états, et Psammitique devint ainsi seul souverain de l'Egypte. Il céda aux Grecs, ses auxiliaires, des terres et des habitations sur les rives du Nil, auprès de Bubaste, sur la branche pelusiaque, montra, en toute occasion, une extrême partialité envers les étrangers qui l'avaient si bien servi, s'occupa d'embellir Memphis de plusieurs beaux monumens, fit long-temps la guerre en Syrie, empêcha les Scythes de porter leurs armes en Egypte, et m., après un règne de 54 ans, vers l'an 614 av. J.-C. — PSAMMITIQUE II, descendant du précéd., régnait en Egypte en l'an 400 avant J.-C., mais seulement comme vassal du roi de Perse. Vers cette époque, Tamus, satrape de l'Ionie, se réfugia en Egypte avec sa flotte et ses trésors, redoutant la vengeance d'Artaxerce, parce qu'il avait pris part à la révolte de Cyrus-le-Jeune, frère de ce monarque persan. Les richesses de Tamus tentèrent la cupidité de Psammitique, qui fit périr le satrape avec toute sa famille, pour s'emparer de tout ce qu'il possédait. C'est là tout ce qu'on sait de ce roi d'Egypte. — Aristote nous a conservé le souvenir d'un autre PSAMMITIQUE, fils de Gordius ou Gorgias, frère de Périandre, tyran de Corinthe. On croit que Psammitique Ier, qui, selon Diodore de Sicile, avait fait élever ses enfans à la manière des Grecs, avait bien pu donner une de ses filles au frère de Périandre, et que c'est à cette circonstance, assez vraisemblable, que le fils de Gordius ou Gorgias aurait dû le nom de Psammitique, celui de son aïeul maternel, comme on le pratiquait assez souvent chez les Grecs.

PSAMMUTHIS, roi d'Egypte, 3e de la 1re dynastie mendésienne, succéda, en l'an 380 av. J.-C., à Achoris, dont il était sans doute le fils, et ne régna qu'un an. C'est tout ce que l'on sait de lui.

PSAUME (NICOLAS), en latin *Psalmeus*, savant prélat, né en 1518 à Chaumont-sur-Aire, dans le Barrois, se signala par son éloquence au concile de Trente, dans les années 1550 et 1562, fut nommé évêque de Verdun par le cardinal de Lorraine, déploya un grand zèle pour préserver son diocèse de l'hérésie, et m. en 1575 dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de tous les habitans. Outre divers écrits religieux, dont on trouvera la liste dans la *vie* de l'auteur, par Roussel, insérée dans l'*Hist. de Verdun*, on lui doit un *Journ.* des opérations du concile de Trente, qui a été publié par Hugo, abbé d'Estival, dans son recueil intitulé : *sacra antiquitatis Monumenta.*

PSELLUS (MICHEL), le plus célèbre et le plus fécond des écriv. grecs du 11e S., était né à Constantinople d'une famille patricienne. Il étudia la philosophie, la théologie, les mathématiques, la médec., et contribua beaucoup, par son exemple, à ranimer le goût des lettres et des sciences parmi ses compatriotes. L'emp. Michel *Stratiotique* le fit sénateur et le députa vers Isaac Comnène, que le choix de l'armée appelait au trône de l'Orient en 1057. Psellus conserva la faveur de ce dern. prince et celle de Constantin Ducas, qui lui confia l'éducation de son fils Michel, surn. depuis *Parapinace.* Devenu le principal conseill. de ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1071, il fut dépouillé de ses biens sous le règne de Nicéphore Botoniate, et relégué dans un monastère, où il m. vers 1079. On a de lui un gr. nombre d'écrits dont Fabricius donne les titres dans le t. 5 de la *Bibliotheca græca.* Nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *Paraphrasis in Aristotelis librum περὶ Ἑρμηνείας (de Interpretatione)*, en grec, Venise, 1503, in-folio, à la suite du *Comment.* d'Ammonius sur le même ouvrage: *Commentarii in octo libros Aristotelis de physicâ auscultatione*, ib., 1554, in-fol. (ce n'est qu'une traduct. par J.-B. Camozi : le texte grec est encore inédit); *de lapidum Virtutibus*, grec et lat., Toulouse, 1615, in-8; Leyde, 1745, in-8; *de victûs*

Ratione, deque Facultatibus et succi Qualitate, *lib. duo*, trad. souv. réimp. dans le 16e S. : le texte est encore inédit ; *de quatuor mathem. scientiis*, *arithmeticâ*, *musicâ*, *geometriâ et astronomiâ*, *Compendium*, en grec, Venise, 1532, in-8 ; nouv. édition, par G. Xilander, sous ce titre : *Perspicuus Liber de quatuor mathemat. scientiis*, avec une version lat., Bâle, 1556, in-8 ; *de omnivariâ Doctrinâ, capita et quœstiones ac responsiones* 193 *complectens*, pub. par Fabricius, avec une version lat., dans le t. 5 de la *Biblioth. græca ; de operatione dæmonum Dialogus*, grec et latin, Paris, 1615, in-8 ; *Expositio (metrica) in Canticum Canticorum*, pub. par Meursius, avec des *notes*, dans un recueil d'autres écrits sur le même cantique, Leyde, 1617, in-4 ; *Iambi in vitia et virtutes ; anagoge in Tantalum et Cyrcen, et Allegoria de sphinge*, grec et latin, Bâle, 1544, in-8 ; *Synopsis legum versibus iambicis et politicis gr., cum notis et versione latinâ F. Bosquet*, Paris, 1632, in-8. Allatius a recueilli, dans le chap. 30 de son traité *de Psellis et eorum scriptis Diatriba*, tous les éloges prodigués à cet écrivain, qui a bien perdu de son ancienne réputation.

PSINACHES, roi d'Egypte, 6e de la 3e dynastie des Tanites, success. d'Osochor, régna 9 ans, depuis 1021 jusqu'à 1013 av. J.-C., et eut pour successeur Psusennès II.

PSUSENNES Ier, roi d'Egypte, 2e de la 21e dynastie, success. de Smendès (le même qu'Osymandias), régna pendant 40 ans, depuis 1077 jusqu'à 1037 av. J.-C., et eut pour succ. Nepherchérès II. — PSUSENNÈS II, 7e et dern. roi de la même dynastie, régna 35 ans, et fut remplacé en 979 avant J.-C. par Sesonchosis (le même que le Sesac de la Bible), fondateur de la dynastie des Bubastites.

PSYCHÉ (mythol.) était une jeune fille d'une si rare beauté que l'Amour même en fut épris et voulut l'épouser. Elle fut exposée par ses parens, d'après un oracle d'Apollon, sur une haute montagne au bord d'un précipice. On l'avait parée de vêtem. funéraires, et l'on croyait qu'elle devait être livrée aux fureurs d'un monstre inconnu. Mais à peine amenée sur le lieu où elle devait attendre son sort, elle fut enlevée par Zéphire, qui la transporta dans un palais brillant d'or, et entouré de jardins magnifiques. Là, elle était servie à souhait par des personnes invisibles. L'Amour venait la visiter pendant la nuit et la quittait avant le jour, en lui recommandant de ne pas chercher à le connaître. Elle se résigna d'abord et obéit ; mais une nuit, emportée par sa curiosité, elle alluma une lampe, et découvrit que son époux n'était autre que l'Amour même. Malheureusement une goutte d'huile tomba sur lui et le réveilla. Il s'enfuit aussitôt ; non sans avoir reproché à Psyché son indiscrét. Psyché, pour le retrouver, eut recours à Vénus. Elle ne pouvait plus mal s'adresser, car Vénus la soumit à plusieurs épreuves pénibles. L'Amour se crut trop vengé, et obtint de Jupiter la permission de prendre pour épouse la belle Psyché, qui fut mise au nombre des déesses, et qui donna le jour à la Volupté. Comme le nom de Psyché est celui de l'âme (ψυχή) chez les Grecs, il serait facile de trouver dans cette fable une piquante allégorie et une leçon. En effet, cette jeune fille, qui voit tout son bonheur s'évanouir pour avoir voulu en connaître l'aut., n'a-t-elle pas été imaginée pour nous avertir que l'amour ne vit que de mystère et d'illusion, et que des amans doivent redouter, comme l'a dit un poète,

. . . . . . Le coup d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

PSYCHRESTUS (JACQUES), médecin grec du 5e S., né à Alexandrie d'une famille originaire de Damas, apprit l'art de guérir sous Hesichyus, devint prem. méd. de l'emp. Léon, et excita au dernier point l'admiration de la multitude par la certitude de son pronostic et par le succès de ses cures. On ne connaît aucun écrit de Psychrestus ; mais on sait que ses contemporains eurent son nom en vénération, et lui consacrèrent des monum. comme à un autre Esculape.

PTOLÉMÉE Ier, surn. *Soter*, l'un des compagnons d'Alexandre-le-Grand et le fondateur d'une nouvelle monarchie en Egypte, naquit vers l'an 360 av. J.-C., dans l'Eordée, province de la Mygdonie, qui faisait partie de la Macédoine. Il passait pour être fils de Philippe, et par conséquent frère d'Alexandre ; mais il ne reconnut jamais d'autre père que Lagus, le mari de sa mère : aussi tous ses descendans sont connus sous le nom de *Lagides*. Il fut élevé avec le jeune Alexandre, dont il embrassa le parti avec ardeur, lorsque ce prince se brouilla avec le roi de Macédoine à l'occasion de la reine Olympias. Le fils de Philippe, à peine monté sur le trône (l'an 337 av. J.-C.), s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Ptolémée, qui continua à le servir fidèlement, le suivit dans toutes ses expéditions, et lui sauva même la vie lors de la prise de la ville des Oxydraques. Après la mort de son maître (l'an 324 av. J.-C.), il songea à s'assurer une part des vastes conquêtes auxquelles il avait puissamment contribué. Il proposa même de partager l'empire. Son avis ne fut pas adopté, et l'on arrêta qu'Arrhidée, fils naturel de Philippe, serait reconnu roi à la condition de prendre le nom de Philippe, encore cher aux Macédoniens, et de partager la couronne avec Herculo, fils d'Alexandre et de Barsine, et le prince qui pourrait naître de Roxane, femme aussi du conquérant. On confia la tutelle des rois à Perdiccas, et l'on procéda bientôt après au partage des provinces. Ptolémée obtint l'Egypte avec la Libye, ainsi que plus. parties de l'Arabie et de la Syrie limitrophes de l'Egypte. Le prem. soin du nouveau gouverneur fut de s'attacher les cœurs des peuples confiés à son zèle, et il eut bientôt lieu de s'applaudir de cette sage conduite ; car Perdiccas, qui tenta par de secrètes manœuvres de le dépouiller de son gouvernem., et qui en vint ensuite à une rupture ouverte, échoua dans toutes ses entreprises, et fut même assassiné (l'an 322 av. J.-C.) par ses soldats, dont Ptolémée sut grossir son armée. N'ayant plus dès-lors rien à craindre pour les provinces qui lui étaient échues, il voulut y en ajouter d'autres. Déjà il avait profité des dissensions civiles de Cyrène pour placer cette ville sous sa dépendance. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Judée, pendant que son lieutenant Nicanor s'emparait de la Syrie. Cependant il évita, autant qu'il put, de prendre une part active aux guerres par lesquelles les success. du héros macédonien ensanglantaient l'Asie et l'Europe, et il aima mieux s'occuper d'embellir et de fortifier ses états. Mais il fut forcé, par l'ambition d'Antigone, d'entrer dans une ligue avec Seleucus, Cassandre et Lysimaque. Il obtint avec eux quelq. avantages ; mais il perdit quelques-unes de ses possessions en Phénicie et en Syrie, qui lui furent enlevées par Démétrius, fils d'Antigone. Il fit de grands armemens pour les reprendre (l'an 312), et, après une victoire signalée, s'empara effectivement de Sidon, de Tyr, de la Phénicie tout entière et de la plus grande partie de la Syrie. Mais Démétrius reçut des renforts, et la face des affaires changea complètement. Ptolémée prit le parti que lui dictait la prudence : il se retira en Egypte, disposé à s'y défendre. L'on ne vint point l'y chercher : il résolut alors de se diriger encore une fois sur l'Asie-Mineure ; mais Démétrius le força de repasser la mer. Enfin une paix fut conclue, qui remplissait également les vœux de toutes les parties belligérantes. Elle fut pourtant de courte durée. Ptolémée donna le premier le signal de la guerre l'an 310. Il s'assura, par une ruse indigne de son grand cœur, la paisible

possession de l'île de Cypre. L'année suivante, il se mit en mer avec des forces imposantes, et soumit plusieurs villes de l'Asie-Mineure et de la Grèce; mais une révolte le força de rentrer en Egypte. L'an 307, Démétrius, après avoir chassé des villes grecques les garnisons qu'y avait laissées le gouverneur de l'Egypte, s'empare de plusieurs places de l'île de Cypre, et de Salamine même, après avoir remporté, en vue de cette île, la plus brillante victoire navale. Ce fut alors qu'Antigone, assuré d'être invincible avec un tel fils, osa prendre le titre de roi. Ptolémée en fit autant (l'an 307) pour montrer que l'échec qu'il venait d'essuyer en personne ne l'avait point découragé. Il y avait 17 ans qu'il régnait sur l'Egypte, dont il passait pour être seulement le gouverneur. Cet exemple trouva des imitateurs. L'année suivante, le nouveau roi d'Egypte se vit attaqué dans ses propres états par terre et par mer: Antigone et Démétrius songeaient à profiter de la victoire de Salamine. Mais leur rival sut se défendre, et fut d'ailleurs secouru par l'inondation du Nil. La guerre fut reprise, et continuée entre eux comme entre tous les successeurs d'Alexandre, mais avec une mollesse qui ne promettait pas de grands résultats. A la fin, les prétentions d'Antigone armèrent contre lui Lysimaque, Cassandre, Seleucus et Ptolémée (l'an 302). Une bataille décisive, livrée l'année suivante dans les plaines d'Ipsus, en Phrygie, fixa sans retour les destinées des successeurs d'Alexandre. Antigone y périt, et Démétrius se retira dans Ephèse, avec quelques débris de sa formidable puissance. Les vainqueurs se brouillèrent quand il fallut partager les provinces conquises. Seleucus étant passé dans le parti de Démétrius, Ptolémée s'unit avec Lysimaque, et reconquit une portion de l'île de Cypre, la plus grande partie de la Phénicie, et les autres provinces qui lui avaient appartenu autrefois en Syrie. Cependant la paix ne tarda pas à être conclue entre le roi d'Egypte et Démétrius. Elle fut troublée plus d'une fois par le caractère remuant de ce dernier, qui la viola enfin ouvertement, et, malgré quelques succès, se vit enlever successivem. toutes ses possessions sur les côtes de la Phénicie et de l'Asie-Mineure. Depuis lors Ptolémée cessa de prendre part aux évènemens qui agitaient encore le monde; mais c'est sans doute à cette époque qu'il termina les palais, les temples et les autres beaux édifices d'Alexandrie. Parvenu à un âge très avancé, il s'occupa de régler sa succession. Il donna la préférence, sur tous ses enfans, à l'aîné de ceux qu'il avait eus de Bérénice, Ptolémée, surnommé depuis *Philadelphe*. Non content de l'avoir désigné pour son héritier, il voulut l'installer lui-même sur le trône de son vivant, et en descendit pour lui faire place l'an 285 avant J.-C. Il ne survécut que deux ans à son abdication, et m. l'an 283 av. J.-C., âgé d'environ 80 ans. Sous son règne, les savans et les philos. abordèrent de tous les côtés en Egypte: l'accueil qu'il leur fit et le musée qu'il fonda donnèrent naissance à cette école d'Alexandrie, qui eut une si grande influence sur les sciences et sur les lettres.

PTOLÉMÉE II, surn. *Philadelphe*, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 av. J.-C., avait environ 24 ans, quand son père, Ptolémée-Soter, lui céda la couronne d'Egypte, qu'il posséda 38 ans, 2 ans pendant la vie de son père, et 36 seul. Ses années royales comptèrent du 2 nov. 285 av. J.-C. au 24 octobre 247. Il n'eut point les vertus guerrières de son prédécesseur; mais ce fut, sans doute, un bonheur pour l'Egypte. On ne voit pas qu'il ait pris souvent part aux divisions et aux guerres des successeurs d'Alexandre; et quand il y fut entraîné malgré lui, il confia la conduite de ses armées à ses généraux. Toutefois il sut maintenir la monarchie égyptienne dans le haut rang politique qu'elle devait à son fondateur, et il la fit jouir d'une prospérité que rien n'altéra. Il protégea les lettres et les sciences, voulut enrichir la bibliothèque d'Alexandrie fondée par son père, et n'épargna ni les recherches ni les dépenses pour y réunir une immense quantité de monumens littéraires, qu'il fit acheter ou copier dans les pays les plus éloignés. Ce fut alors, si l'on en croit une tradition très-ancienne et très-répandue, que fut exécutée la prem. version des livres saints en langue grecque. Ce récit paraîtra assez vraisemblable si l'on réfléchit que, dès l'époque de la fondation d'Alexandrie, les Juifs vinrent en gr. nombre s'établir dans cette ville, qu'ils y obtinrent de grands priviléges sous Ptolémée-Soter, qu'ils s'y multiplièrent beaucoup, et que probablement la langue grecque leur était devenue plus familière que celle de leurs ancêtres. Parmi la foule des poètes, des savans et des philosophes qui furent attirés à la cour du roi d'Egypte par ses bienfaits, on voyait Straton de Lampsaque, Théocrite de Syracuse, Callimaque, Lycophron de Chalcis et le fameux critique Zoïle. Pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, Ptolémée fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, unissait le golfe Arabique avec la Méditerranée, employa ses navires à faire des voyages de découvertes et des courses lointaines, et couvrit de colonies toute la côte occidentale du golfe Arabique et de la mer Erythrée. Plusieurs villes d'ailleurs s'élevèrent par ses ordres sur tous les points du royaume, et reçurent de lui les noms de *Bérénice* et d'*Arsinoé*: c'étaient ceux de sa mère et de sa sœur bien-aimée, dont il fit sa femme. La reconnaissance publique décora d'autres villes des noms de *Ptolémaïs* et de *Philadelphie*. Il y eut cependant plusieurs conspirat. sous son règne; mais elles ne furent suivies d'aucun résultat.

PTOLÉMÉE III, surn. *Evergètes* (le bienfaisant), fils et successeur du précéd., était âgé d'environ 36 ans quand il monta sur le trône: ses années royales comptèrent de l'an 247 av. J.-C. à l'an 222 ou 221, qui marque le commencem. du règne de Ptolémée-Philopator, son fils. A peine maître de la couronne, il fut engagé dans une guerre longue et opiniâtre contre le roi de Syrie Seleucus, dit *Callinicus*. Il croyait marcher au secours de sa sœur Bérénice, qui déjà avait péri victime de l'ambition du prince syrien. Quoique déçu dans son espoir, le roi d'Egypte n'eut pas lieu de se repentir d'avoir pris les armes; il soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphylie et toute l'Asie-Mineure; puis, passant l'Euphrate, il conquit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie: enfin, sans les troubles qui le forcèrent de revenir dans son royaume, il aurait achevé la ruine de son ennemi. Celui-ci répara pendant ce temps-là ses affaires, et voulut recommencer la lutte; mais il fut vaincu encore une fois, et n'eut d'autre ressource que de former une ligue avec son frère Antiochus, surn. *Hierax*, qui avait combattu contre lui pour les Egyptiens. Cette ligue eut pour résultat immédiat de faire signer à Ptolémée une trêve de dix années; mais les deux frères s'étant brouillés de nouveau, il profita de leurs sanglans débats pour ordonner plus. incursions dans la Syrie, et jusque dans la Mésopotamie, tandis qu'il maintenait l'Egypte dans une parfaite tranquillité, et qu'il se livrait en paix à tous les plaisirs. On ne peut le regarder toutefois comme un prince sans énergie et sans talent. Il conserva à la cour d'Alexandrie toute sa splendeur; il protégea les lettres et les sciences et ceux qui les cultivaient; il s'occupa de conserver et d'entretenir les établissemens commerciaux et militaires que son père avait fondés sur les côtes de la mer Erythrée; en un mot, il fut le dernier de sa race qui se montra digne de régner. Voulant conserver l'influence que les rois ses prédécesseurs avaient eue dans la Grèce européenne, il se déclara d'abord le protecteur de la ligue des Achéens, puis de Cléomènes, roi de Lacédémone, qu'il accueillit dans son mal-

heur, et qu'il eût, sans doute, aidé à recouvrer ses états, si la mort ne l'eût empêché de secourir ce prince, qu'il estimait.

PTOLÉMÉE IV, surn. *Philopator*, fils et successeur du précéd., occupa le trône pend. 17 ans : ses années royales comptèrent de l'an 222 ou 221 à l'an 205 av. J.-C., époque du règne de Ptolémée-Epiphanes, son successeur. Le ministre Sosibius, pour conserver sous lui toute l'influence dont il avait joui sous le règne d'Evergètes, l'éloigna des affaires, et entretint son goût déjà très-prononcé pour la débauche. Le roi sacrifia successivement à l'ambition de ce ministre son frère Magas et sa mère Bérénice. Plus tard, lorsque le malheureux roi de Sparte, Cléomènes, après avoir long-temps compté sur de vaines promesses de secours, se fut donné la mort, non sans avoir cherché à se venger de la mauvaise foi du prince égyptien, celui-ci insulta son cadavre, et fit ensuite égorger la mère, la femme et les enfans de l'homme auquel il avait donné l'hospitalité. Antiochus-le-Grand crut le moment favorable pour venger les affronts faits à ses prédécesseurs, les rois de Syrie, par les Ptolémée, et prit les armes. Il ne réussit point dans sa première tentative; mais une seconde expédition fut plus heureuse. De deux lieutenans de Philopator, l'un passa dans les rangs ennemis, l'autre fut battu complètement. Le lâche roi d'Egypte, pend. ce temps, ne songeait qu'à ses honteuses voluptés. Ses ministres, Agathoclès et Sosibius, furent assez adroits pour amuser Antiochus par des négociations trompeuses pendant qu'ils faisaient d'immenses préparatifs de guerre. Enfin, il fallut en venir encore aux mains, et ils furent vaincus. L'an 216 avant J.-C., Ptolémée consentit avec peine à se montrer à la tête de son armée; mais ce fut pour se retirer d'un combat décisif à l'approche du danger. La victoire néanmoins le favorisa, et fit rentrer rapidement sous sa puissance les villes de la Palestine, de la Phénicie et de la Célésyrie, qui lui avaient été enlevées. Il se hâta de retourner à Alexandrie pour s'y replonger dans la débauche. Dès-lors il cessa de s'occuper des évènemens qui se passaient autour de lui : il ne donna plus signe d'existence, si ce n'est par quelques cruautés. Il persécuta les Juifs, parce qu'à son passage à Jérusalem, en revenant de son expédition, il n'avait pas été admis dans le *saint des saints* : il fit périr sa femme Arsinoé, qui était aussi sa sœur, pour complaire à une indigne maîtresse et pour se débarrasser d'un censeur incommode. Il m. lui-même de maladie l'an 205 avant J.-C., n'étant encore qu'à la fleur de son âge.

PTOLÉMÉE V, surnommé *Epiphanes*, fils et success. du précédent, monta sur le trône d'Egypte à l'âge d'environ 5 ans, et régna 24 ans. Ses années royales comptèrent de 205 à 181 av. J.-C., prem. année de Ptolémée *Philométor*. Le vieux Sosibius conserva la principale part dans l'administration des affaires, et Agathoclès eut la tutelle du jeune prince; mais cet indigne tuteur eut bientôt mérité la haine générale, et l'on fut obligé d'accorder à la vengeance publique sa mort et celle de sa sœur Agathoclée, l'infâme maîtresse du dernier roi. Tlépolème, jeune homme qui avait été l'un des chefs de cette révolution, et qui se trouva porté par elle à la tête du gouvernement, ne tarda pas à se brouiller avec Sosibius, qu'il parvint à supplanter; mais il fut supplanté à son tour. On pense bien qu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, sut profiter de ces divisions. Il enleva à l'Egypte, tant par lui que par ses lieutenans, un grand nombre de places importantes. Cependant, comme il se proposait d'attaquer les Romains, il fit la paix avec Aristoménès, le nouveau ministre de Ptolémée. L'Egypte n'en fut pas plus heureuse : des révoltes, des conspirations troublèrent son repos, et la vie même du jeune roi fut menacée. Bientôt la défaite et la mort d'Antiochus débarrassa Ptolémée de la crainte des guerres étrangères; mais il brouilla tout dans l'intérieur de son royaume, par son insouciance, sa tyrannie et sa cruauté. Il vit éclater de toutes parts des rebellions sérieuses et ne les apaisa qu'à force de sang. Enfin, il fut empoisonné par les grands de sa cour : il était alors âgé de 28 ans.

PTOLÉMÉE VI, surnommé *Philométor*, fils et successeur du précéd., était âgé de 5 ans environ, quand il monta sur le trône. Ses années royales comptèrent de 181 à 146 av. J.-C. Sa minorité, grâce à la prudence de sa mère, Cléopâtre de Syrie, ne fut pas très-orageuse. Il venait de prendre les rênes du gouvernem., lorsqu'il vit ses possessions hors de l'Égypte, et l'Égypte même, envahies par Antiochus Épiphanes, roi de Syrie. Ce prince, dont il fut alors le prisonnier, le traita avec beaucoup d'égards; mais, pend. ce temps, les Alexandrins se donnaient un nouveau roi, Ptolémée, surnommé Evergètes, frère de Philométor. Une révolte des Juifs ayant forcé Antiochus de retourner en Asie, les deux frères, compétiteurs au trône d'Egypte, consentirent à le partager. Les années de ce double règne datèrent de 170 av. J.-C., la douzième année de Philométor répondant à la première d'Evergètes. Les Ptolémées auraient eu de la peine à résister à Antiochus; mais les Romains intervinrent comme médiateurs dans cette querelle, et firent restituer l'île de Cypre aux Egyptiens, qui furent obligés de renoncer, en faveur du roi de Syrie, à leurs prétentions sur les provinces asiatiques. Les deux frères, débarrassés ainsi de l'ennemi commun, ne tardèrent pas à se brouiller. On ignore les détails de la guerre qu'ils se firent : on sait seulement qu'Evergètes fut contraint de quitter l'Egypte, et d'aller à Rome implorer la protection du sénat, vers l'an 164 av. J.-C. A partir de cette époque, Philométor régna seul. Rome fit droit aux prières réitérées d'Evergètes, prétendit lui assurer la possession de l'île de Cypre, et retrancha son frère de l'alliance de la république; mais Philométor se prépara à la guerre, la fit avec succès, et, maître de traiter Evergètes en ennemi, lui pardonna, et lui abandonna même la Cyrénaïque et plus. villes de l'île de Cypre. L'Egypte jouit alors, pendant plus. années, d'une profonde paix, et se rétablit, sous l'heureux gouvernement de son souverain, des maux qu'elle avait soufferts par les guerres civiles et étrangères. Philométor intervint néanmoins dans les démêlés du roi de Syrie, Démétrius I[er], avec un prétendant à la même couronne, Alexandre Bala, et seconda ce dern. avec succès. Bientôt il declara la guerre à ce prince, auquel il avait contribué à faire donner la couronne, mais dont il croyait avoir à se plaindre; et, après lui avoir enlevé une partie de ses états, il s'unit à Démétrius, surnommé *Nicator*, fils et héritier des droits de Démétrius I[er]. Il fut salué roi par les habitans d'Antioche; mais il n'osa pas ou ne voulut pas accepter cette nouvelle couronne, et eut le crédit de la faire placer sur la tête du jeune prince qu'il avait pris sous sa protection. Bientôt une bataille décisive fixa les destinées des deux rois de Syrie. Alexandre fut vaincu; mais Philométor périt peu de jours après, des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette journée. Il avait régné trente-cinq ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Eupator*, fut le successeur immédiat de Ptolémée-Philométor, son père. Le surnom d'*Eupator* (né d'un père illustre), donné au jeune prince, servirait seul à prouver quelle vénération les peuples avaient vouée à la mémoire du roi précédent. C'est sans doute en l'an 145 avant J.-C., aussitôt après la mort de son père, que Ptolémée-Eupator fut proclamé, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre. La prem. année fut certainement aussi la dern. de son règne éphémère,

qui se perdit dans la durée de celui de son successeur, Ptolémée-Evergètes II. On verra dans l'article de celui-ci, le peu de faits qui intéressent Ptolémée-Eupator.

PTOLÉMÉE VII, surnommé *Evergètes II*, était à Cyrène, où il régnait, lorsqu'il apprit la mort prématurée de son frère Philométor. Il s'empressa de réclamer la tutelle de son neveu, Ptolémée-Eupator, qui était déjà donnée à Cléopâtre, mère du jeune prince et veuve du dernier monarque. Une guerre s'ensuivit, qui fut bientôt terminée par une transaction entre les deux partis. On convint qu'Evergètes, en prenant la tutelle d'Eupator, épouserait la reine-mère : cette convention fut exécutée; mais bientôt les peuples eurent lieu de s'en repentir. Le cruel Evergètes commença dès-lors à marquer chaque jour de sa puissance par des meurtres continuels, parmi lesquels il faut compter celui de son pupille. Bientôt, las de Cléopâtre, qu'il n'avait épousée que pour se frayer le chemin du trône, et désirant s'unir à la fille de cette princesse, nommé aussi Cléopâtre, il fit violence à l'objet de sa criminelle passion et répudia sa femme. On voit cependant que les deux Cléopâtres continuèrent à être nommées concurremment dans les actes publics, et que la mère avait toujours conservé le premier rang. Ce fait ne prouve rien en faveur du tyran, auquel il fut sans doute commandé par les circonstances. On le voit reprendre aussitôt le cours de ses cruautés et y mêler tous les excès de l'intempérance et de la plus honteuse débauche. Il n'était protégé contre la haine universelle que par l'estime que l'on portait à son sage ministre Hiérax, qui soutenait seul tout le fardeau du gouvernement. A la fin pourtant, l'indignation publique se manifesta avec fureur, et le tyran n'eut que le temps de s'enfuir en Cypre avec Cléopâtre la jeune. Cette révolution eut lieu dans la 17e année de son règne, depuis la mort de son frère. Lorsqu'il apprit que Cléopâtre la mère avait été mise à la tête des affaires, il fit égorger le fils qu'il avait eu d'elle et qu'il craignait de voir élever par elle sur le trône. Cepend. il rassembla des forces considérables, reconquit son royaume, et y jouit d'une paix qui ne fut presque point altérée, jusqu'à sa mort arrivée à la fin de l'an 117, ou au commencem. de l'an 116 avant J.-C., 29 ans après la mort de son frère Philométor. Comme avant de régner seul en Egypte, il avait déjà été déclaré roi, et qu'il avait partagé le trône pendant 6 ans avec son frère, il compta ses années royales à partir de son premier avènement. Il faut donc donner à son règne une durée de 53 ans entiers, compris entre l'an 170 et l'an 117 avant J.-C. Ce tyran abominable, on le remarque avec surprise, aimait les lettres, les cultivait même avec quelque succès, et protégeait les savans. Il augmenta beauc. la grande bibliothèque d'Alexandrie, fonda plus. établissemens du même genre, et n'épargna aucune dépense pour se procurer, soit des originaux, soit des copies de MSs. précieux. Il avait composé, au rapport d'Athénée qui en parle plus. fois, des espèces de *Mémoires* ou de *Mélanges*, en 24 livres, relatifs en grande partie à l'Histoire naturelle.

PTOLÉMÉE VIII, surnommé *Soter II*, fils d'Evergètes II et de Cléopâtre, monta sur le trône, au grand regret de sa mère, qui aurait préféré Alexandre, son second fils, et qui sut du moins se réserver le premier rang et une part importante dans l'administration des affaires. La mère et le fils comptèrent en même temps les années de leur double règne. Tous deux prirent part aux troubles de la Syrie : la mère secourut Antiochus-Grypus, tandis que le fils soutenait Antiochus-le-Cyzicénien, et s'attirait encore par cette conduite la haine de Cléopâtre, dont son respect, ses égards et sa docilité n'avaient jamais pu lui obtenir la bienveillance. L'injuste marâtre fit tant, que le malheureux prince fut obligé de s'enfuir en Cypre, la dixième année de son règne, l'an 106 av. J.-C. Quelq. années après, il se retira de cette île devant les troupes égyptiennes et passa en Phénicie, et de là en Judée, où il battit complètement son frère Alexandre (*v.* l'art. suiv.), qui avait pris sa place sur le trône d'Egypte. Cléopâtre conçut alors de vives inquiétudes et ordonna un grand armement de terre et de mer; mais le faible Ptolémée, qui n'avait point cessé de la respecter, malgré tant de persécutions, voulut éviter de la combattre, et prit le parti de retourner en Cypre, dont il se remit en possession assez facilement. Il y vivait tranquille, lorsque sa mère lui rappela, par de nouveaux actes de fureur, que sa haine était éternelle, et le porta à se retirer encore une fois en Syrie. Il prit part aux troubles de ce pays, et attendit ainsi la révolution qui devait le rétablir sur le trône de ses ancêtres, vers l'an 88 avant J.-C., après la m. de Cléopâtre et l'expulsion du parricide Alexandre. Ptolémée-Soter possédait à bon droit l'affection des Alexandrins, qui supputèrent les années de son règne, comme s'il n'avait jamais été interrompu, et ne tinrent aucun compte du temps où la domination de son indigne frère avait pesé sur leurs têtes. Soter, débarrassé bientôt de toute crainte par la mort de ce frère, fit reprendre à son royaume un rang honorable parmi les puissances de l'Orient, grâce surtout à l'état imposant de ses forces navales. Son second règne, après son retour à Alexandrie, fut de sept ans et six mois; ce qui, avec son prem. règne et le temps de son exil en Cypre, forme un espace de trente-cinq ans et six mois, comptés, dans la liste des rois, pour trente-six ans, par la raison que sa fille Cléopâtre, veuve de Ptolémée Alexandre Ier, qui lui succéda, n'occupa le trône que six mois environ. Les années royales de Ptolémée-Soter II sont donc comprises entre l'an 117 et l'an 81 av. J.-C.

PTOLÉMÉE IX, surnommé *Alexandre Ier*, était le 2e fils d'Evergètes II et de Cléopâtre, qui, après avoir tenté vainem. de le placer sur le trône d'Egypte, parvint à lui faire donner l'île de Cypre avec le titre de roi, l'an 114 av. J.-C. Sept ans plus tard, l'an 107, elle put mettre à exécution son premier projet. Alexandre tint compte du temps qu'il avait administré son petit état de Cypre et voulut que la première année de son nouveau règne en fût considérée comme la huitième. La mère et le fils ne vécurent pas long-temps en bonne intelligence : ce dernier prit le parti de se retirer en Cypre, préférant une vie tranquille au pouvoir, dont le dégoûtaient les cruautés de la reine. Cependant il se rapprocha d'elle, pour résister au légitime maître du royaume; mais, le danger passé, leurs divisions recommencèrent. A la fin, Cléopâtre résolut de faire périr ce fils trop peu docile, qui la prévint par un parricide, en la 18e année depuis l'expulsion de Soter II. Resté ainsi seul maître du pouvoir, il ne le garda pas long-temps. Le mécontentement général le força de quitter Alexandrie, où il ne rentra plus, malgré ses efforts. Il fut tué dans une bataille navale. Il était, lorsqu'il fut détrôné, dans la 19e année de son règne en Egypte; et il y avait 27 ans qu'il avait reçu le titre de roi, avec la couronne de Cypre.

PTOLÉMÉE X, surnommé *Alexandre II*, était fils d'Alexandre Ier. Lorsque Ptolémée-Soter II était en Syrie et menaçait l'Egypte d'une invasion, sa mère Cléopâtre avait envoyé dans l'île de Cos les enfans d'Alexandre Ier, avec ses trésors. Alexandre II était encore dans cette île quand son père fut tué en l'an 89 av. J.-C. Bientôt après, en 87, Mithridate, roi de Pont, s'étant rendu maître de l'île de Cos, emmena avec lui le jeune Alexandre, qui passa dans le camp de Sylla en l'an 84, et se mit sous sa protection. La m. de Soter II, arrivée en 81,

laissant la couronne d'Egypte entre les mains de sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre, veuve d'Alexandre Ier, Sylla résolut de faire valoir les droits de son protégé, qui devait avoir alors une trentaine d'années, et qui était le dernier descendant mâle de la race des Ptolémées. Le jeune prince, déclaré roi par un décret du sénat, partit aussitôt pour Alexandrie, où il épousa la reine Bérénice-Cléopâtre, sa belle-mère. A peine était-elle devenue sa femme, qu'il la fit assassiner. Le peuple et les soldats, également indignés de sa cruauté, le massacrèrent dans le gymnase d'Alexandrie, après un règne de 19 jours, selon le témoignage formel d'Appien et de Porphyre. Leurs expressions sont trop précises pour laisser la moindre incertitude sur ce point. Les modernes, qui ont soutenu une opinion différente, ont été trompés par des passages de Cicéron et de quelques autres auteurs, qu'ils ont mal entendus. Les règnes d'Alexandre II et de sa belle-mère Bérénice furent confondus, à cause de leur peu d'étendue, dans la 36e et dernière année de Soter II (82-81 av. J.-C.)

PTOLÉMÉE XI, surnommé *Aulétès*, ou *le Joueur de flûte*, à cause de la passion désordonnée qu'il avait pour cet instrument, était fils naturel de Soter II. Ce fut là son seul tit. pour obtenir la couronne, que lui déféra le peuple d'Alexandrie après la mort de Bérénice et d'Alexandre II. Il ne restait plus alors en Egypte aucun descendant légitime de la race des Lagides. Ptolémée, quoique très-jeune encore, était probablement déjà en âge de régner par lui-même. Les Romains persistèrent à regarder son élévation au trône comme non avenue, et le royaume d'Egypte comme dévolu à la république, en vertu du testam. réel ou supposé d'Alexandre II. Cependant ils ne prirent aucune mesure pour faire valoir leurs prétentions, et plusieurs fois la question de savoir si l'on s'emparerait de cette proie si riche fut débattue dans le sénat, et presque aussitôt écartée par le crédit des amis qu'entretenait à Rome le prince égyptien. Enfin, à force d'argent, il parvint à se faire déclarer roi, l'an 59 av. J.-C., par le sénat, désormais l'arbitre des destinées du monde. Mais son frère, qui régnait à Cypre depuis qu'il possédait lui-même l'Egypte, ne tarda pas à être dépouillé de son petit état par un autre acte de la même volonté souveraine. Cette usurpation excita l'indignation des Alexandrins, qui, après avoir essayé vainement de détacher le lâche Aulétès de l'alliance des Romains, se révoltèrent contre lui et le mirent dans la nécessité d'aller à Rome mendier des secours. Il y avait un an qu'il était reconnu par le sénat. Ses sujets, ignorant qu'il était passé en Italie et le croyant mort, placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice. La première de ces deux princesses m. après un an de règne environ, et la seconde ne régna pas plus de deux ans seule. Les trois années royales des filles d'Aulétès comptèrent de 58 à 55 av. J.-C. Il en résulte que ce monarque déchu fut absent de l'Egypte pendant trois ans environ. Pendant tout ce temps, il intrigua pour obtenir les moyens de recouvrer ses états. Plusieurs fois il fut sur le point de réussir; mais il était réservé à Gabinius, gouverneur de Syrie et lieut. de Pompée, de faire rentrer ce prince en Egypte par la force des armes, l'an 55 av. J.-C. Le premier acte d'Aulétès fut de faire périr sa fille Bérénice, et avec elle les personnes les plus distinguées et surtout les plus riches de la ville, pour pouvoir payer les services de Gabinius, qui avait agi sans l'autorisation du sénat et par l'espoir d'une brillante récompense. Ptolémée régna encore trois années environ. Ses années royales comptèrent de 81 à 52 av. J.-C. Le célèbre antiquaire Baudelot de Dairval a publié une histoire de ce prince, Paris, 1696, in-12.

PTOLÉMÉE XII, l'aîné des fils de Ptolémée Aulétès, n'avait que treize ans lorsqu'il succéda à son père, tandis que sa sœur, la fameuse Cléopâtre, appelée à régner conjointement avec lui, avait déjà dix-sept ans, et se trouvait en âge de gouverner elle-même. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, celui-ci crut pouvoir compter sur Ptolémée et Cléopâtre, enfans d'un roi qu'il avait fait placer sur le trône par son lieut. Gabinius. Cléopâtre répondit par des services importans à cette confiance du général romain; mais les tuteurs de son jeune frère, jaloux de la voir exercer son autorité en reine, excitèrent contre elle une sédition dans Alexandrie, et la forcèrent d'aller chercher en Syrie un asile et une armée. Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu la bataille de Pharsale, suivie bientôt après de la mort de Pompée, lâchement assassiné par les ordres du jeune Ptolémée, et de l'arrivée de César dans la capitale de l'Egypte. Ce dernier n'avait aucun motif honorable d'y prolonger son séjour; mais les vents contraires, ou plutôt sa passion pour Cléopâtre, l'y retinrent. Le faste qu'il y déploya et le désir qu'il manifesta de régler, comme seul arbitre, les différends du roi avec sa sœur Cléopâtre, mécontentèrent les Egyptiens; et bientôt il se vit assiégé dans ses quartiers, à Alexandrie, par une population furieuse, à laquelle vint se joindre l'armée commandée par Achillas. César, ayant reçu quelques renforts et obtenu sur ses ennemis de faibles avantages, entra avec eux en pourparlers, et crut acheter la paix en leur rendant leur roi, qu'il avait gardé jusqu'alors dans une captivité honorable. Ce prince, à peine mis en liberté, s'abandonna à toute sa fureur contre les Romains, et la guerre recommença sur terre et sur mer. Il est probable que César aurait fini par succomber dans une lutte aussi inégale, si Mithridate de Pergame, fils du gr. Mithridate, ne fût venu, avec des forces imposantes, le tirer de cette position fâcheuse. Ce fut au tour du jeune Ptolémée de trembler pour sa couronne et pour sa vie. Il perdit l'une et l'autre, en se noyant dans le Nil, après une bataille perdue. Il avait compté quatre années révolues de règne (du 5 septembre 52 au 4 septembre 48 av. J.-C.), et m. dans la 5e (entre le 4 sept. 48 et le 4 sept. 47).

PTOLÉMÉE XIII, frère et successeur du précédent, était le deuxième fils de Ptolémée-Aulétès. Il n'avait que 12 ans environ, quand il fut associé par César à Cléopâtre comme époux et comme roi. On pense bien qu'un si jeune souverain n'eut qu'un vain titre, et que tout le pouvoir resta entre les mains de sa sœur. En l'an 46 ils firent tous deux le voyage de Rome, et y furent admis au nombre des alliés de la république. On ne sait rien de plus sur Ptolémée XIII, sinon qu'il m. avant d'avoir pu prendre part aux affaires, dans la 8e année du règne de Cléopâtre, et dans la 4e du sien. Il fut empoisonné, dit-on, par les ordres de cette princesse. Ses années royales doivent être comptées de l'an 48 à l'an 44 av. J.-C.

PTOLÉMÉE XIV, prince connu sous le nom de *Césarion*, naquit, en l'an 47 avant J.-C., de l'union illégitime de Jules-César et de Cléopâtre. Les écrivains modernes ne l'ont pas admis au nombre des souverains de l'Egypte; mais ils ont eu tort. Les monumens s'accordent avec les témoignages de l'hist. pour lui donner le titre de roi, que sa mère obtint pour lui, en l'an 42 avant J.-C., des triumvirs, héritiers et vengeurs de César. Marc-Antoine alla même jusqu'à le reconnaître publiquem. pour le véritable fils de César, prétendant que Cléopâtre avait été femme légitime du dictateur. En l'an 32 av. J.-C., le jeune prince fut déclaré *roi des rois*; mais l'année suiv., après la défaite et la mort d'Antoine, il fut conduit à Rhodes par son précepteur Théodore. Ramené de là en Egypte par cet homme perfide, il fut livré à Auguste, qui le fit périr en l'an 30 av. J.-C. Césarion avait alors envir. 18 ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Philadelphe*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré par son père, en l'an 32 av. J.-C., souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont; mais il ne jouit jamais des états qui lui avaient été assignés, et fut bientôt enveloppé dans la mauvaise fortune d'Antoine. Cependant, comme un fils du triumvir était moins à craindre qu'un fils du dictateur, il n'éprouva pas le sort de Césarion. Après avoir servi, avec son frère Alexandre et sa sœur Cléopâtre, au triomphe d'Auguste, il alla vivre en Numidie auprès du roi Juba, devenu son beau-frère. Ce prince ayant obtenu en échange de son royaume la Mauritanie tout entière, il paraît que les frères de sa femme l'y suivirent; mais, à partir de cette époq., il n'est plus parlé d'eux.

PTOLÉMÉE, roi de la Mauritanie, né de Juba II et de Cléopâtre-Sélène, fille de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre, monta sur le trône vers l'an 19 ou 20 de l'ère chrét., sous le règne de Tibère. Il ne se fit guère remarquer que par son goût pour les plaisirs et son attachement pour les Romains, auxquels il fournit des secours dans leur guerre contre Tacfarinas (*v.* ce n.) En récompense de ce service, il reçut du sénat, l'an 26, les ornem. triomph. Etant venu à Rome sous Caligula, il excita, par ses habillemens magnifiq. et par ses richess., la jalousie et la cupidité de ce tyran, qui le fit assassiner. Les deux Mauritanies devinrent provinces romaines en l'an 40. Ce ne fut cependant pas sans résistance. Edémon, un des affranchis de Ptolémée, voulut venger la m. de son souver., et alluma une guerre qu'on eut bien de la peine à éteindre.

PTOLÉMÉE, fils naturel de Ptolémée-Soter II, fut reconnu roi de l'île de Cypre l'an 81 av. J.-C., dans le même temps que Ptolémée Aulétès, son frère, montait sur le trône d'Egypte. Loin d'imiter la prévoyance de celui-ci, en sollicitant l'alliance des Romains, il affecta au contraire envers la république un dédain qu'il ne tarda pas à expier. Il avait refusé de payer plus de 2 talens pour le rachat de P. Clodius, tombé aux mains de pirates en se rendant de la Syrie en Cilicie. Relâché par eux sans rançon et devenu tribun du peuple, celui-ci, pour punir ce qu'il appelait l'avarice de Ptolémée, fit rendre un plébiscite prononçant la réduction de Cypre en prov. et la mise des biens du roi à l'encan. Caton, nommé quest pour l'exécut. de cet arrêt du peuple romain, s'efforça vainement de déterminer Ptolémée à résigner de bonne grâce son royaume. Ce prince préféra finir ses jours par le poison. Ses richesses furent envoyées à Rome, et l'île de Cypre fut annexée comme province au gouv. de Cilicie.

PTOLÉMÉE, surnommé *Aloritès*, roi de Macédoine, fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille légitime, appelée Euryone, avait inspiré une violente passion à sa belle-mère Eurydice, qui mit tout en œuvre pour lui assurer le trône. Un premier complot fut ourdi par elle, dans ce but, du vivant même d'Amyntas, à qui Euryone le dévoila. Lorsque la m. de son père eut appelé Alexandre II sur le trône, Ptolémée-Aloritès chercha encore à se créer un parti; mais un secours qu'envoyèrent au roi les Thébains réduisit les révoltés, et ce ne fut qu'après l'assassinat d'Alexandre (l'an 371 av. J.-C.) que Ptolémée réussit à se faire reconnaître roi, en enlevant à Perdiccas une partie de ses états, que lui avait aussi disputés Pausanias, prince de la famille royale. Ptolémée ne conserva l'autorité souveraine qu'environ 3 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Pélopidas, pris pour arbitre de ces différends, déclara que la couronne appartenait à Perdiccas. L'Hist. ne fait plus mention de Ptolémée Aloritès, à partir de cette époque. On sait seulem. qu'il se soumit à la décision du général thébain, qui, pour prévenir de nouveaux troubles, emmena comme otages dans sa patrie Philoxène, fils de Ptolémée, et le jeune Philippe, frère de Perdiccas.

PTOLÉMÉE, surnommé *Apion*, c'est-à-dire *le Maigre*, roi de la Cyrénaïque, fils de Ptolémée-Evergètes II et d'Irène, sa maîtresse, fut, par le testament de son père, mis en possession de la Cyrénaïque et de toute la partie de la Lybie dépendante de l'Egypte. Après un règne d'envir. 20 ans, et dont on ignore les actes, il m. l'an 96 av. J. C., léguant ses états au peuple romain. Le sénat ne voulut point se prévaloir de ces disposit., et ce ne fut que pour y faire cesser des troubles sans fin, qu'environ 20 ans plus tard les Romains réduisirent en prov. les petites républiques de la Cyrénaïque.

PTOLÉMÉE, surnommé *Céraunus* ou *le Foudre*, roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée-Soter et d'Eurydice, quitta l'Egypte, où il se voyait réduit à la condition de sujet par la préférence que son père venait d'accorder aux enfans qu'il avait eus de Bérénice, et se rendit en Thrace auprès de Lysimaque, dont le fils aîné, Agathocle, était son beau-frère. Arsinoé, belle-mère de ce dern. prince, ayant réussi, par d'odieuses machinat., à le perdre dans l'esprit du roi, son père, qui le fit mettre à mort, Ptolémée passa à la cour de Syrie (environ l'an 284 av. J.-C.) avec sa sœur Lysandra, veuve d'Agathocle, les enfans qu'elle en avait eus, et Alexandre, son beau-frère consanguin. Ils furent accueillis avec honneur par Seleucus-Nicator, qui promit à Ptolomée-Céraunus de le placer sur le trône d'Egypte après la mort de son père. Ces circonstances devinrent le prétexte d'une guerre qu'à à l'instigat. de Ptolémée Philadelphe, frère de Céraunus, le vieux Lysimaque déclara à Séleucus. On sait que le premier perdit la victoire et la vie dans les plaines de Couroupedium. Mais ce fut en vain que Céraunus réclama alors la promesse que lui avait faite le roi de Syrie. Outré de dépit, il se vengea de ses refus en le poignardant, et enfin se fit proclamer roi, après avoir été ceindre le diadème à Lysimachie. Il défit ensuite Antigonus-Gonatas, qui prétendait lui disputer sa proie, obtint un égal avantage sur un des fils de ce prince, ainsi que sur le roi d'Illyrie Monunius, et demeura tranquille possesseur de la couronne de Macédoine. Céraunus ne négligea rien pour affermir au dehors sa puissance, qu'il cimenta au dedans par des actes qui lui concilièrent l'affection des peuples. Il envoya un ambassadeur proposer à son frère l'oubli de leurs querelles, s'assura de l'alliance de Pyrrhus en lui donnant sa fille en mariage, et noua aussi habilement des relations amicales avec Antiochus et Antigone-Gonatas. Il put alors accomplir impunément les sanglans projets que la politique lui avait fait différer, et il immola sans pitié les fils de Lysimaque. Cependant des hordes gauloises commençaient à porter l'épouvante au sein de la Thrace et de la Grèce. Le roi de Macédoine, se croyant assez fort pour repousser ces conquérans nomades, traita avec fierté les ambassadeurs que lui avait envoyés Belgias, leur chef, et qui lui offraient la paix au prix d'un subside. Il refusa même un secours de 20,000 hommes que lui voulait envoyer le roi des Dardaniens. L'évènement ne justifia point la présomption de Céraunus; car, peu de temps après, obligé d'accepter le combat, il vit ses troupes brusquement assaillies par les Gaulois, et lui-même tomba percé de coups sur le champ de bataille l'an 280 avant J.-C. Il avait occupé un an et 5 mois le trône de Macédoine, où monta après lui son frère Méléagre, qui ne s'y maintint que 2 mois.

PTOLÉMÉE, dynaste, et probablement grand-prêtre de Chalcidène, dans le mont Liban, régnait vers l'an 86 avant J.-C., ayant succédé à Mennéus, son père, l'un des petits souverains qui se partagèrent la Syrie après la chute des Séleucides. Ce fut pour réprimer les fréquentes incursions qu'il faisait

sur le territoire de Damas, que les principaux citoyens de cette ville la placèrent sous l'autorité d'Aréthas, roi des Nabathéens, et le roi des Juifs Aristobule entreprit aussi, mais sans succès, de le combattre. En l'an 63, Ptolémée acheta l'alliance ou plutôt la protection de Pompée, vainqueur de Mithridate, moyennant la somme de 1,000 talens (environ 6 millions), et plus tard, le général romain ayant dépouillé la famille d'Aristobule de la souveraineté des Juifs, il donna aux malheureux restes de cette famille un asile dans ses états. Son fils Philippion s'était épris d'Alexandra, l'une des filles d'Aristobule qu'il avait été chargé de conduire, ainsi que son frère Antigone et leur mère, d'Ascalon à la cour de Chalcidène : Ptolémée, qui conçut aussi pour cette princesse une violente passion, fit donner la mort à son fils pour épouser celle qu'il aimait éperduem. Il m. vers l'an 41, après avoir, de concert avec Marion, tyran de Tyr, reconduit en Palestine Antigone, devenu son beau-frère. Il laissa sa souveraineté à son fils Lysanias, que Marc-Antoine fit mettre à mort en l'an 36 avant J.-C., sous le prétexte qu'il avait pris parti pour les Parthes lors de l'expédition de Pacorus en Syrie. La Chalcidène fut alors donnée à Cléopâtre.

PTOLÉMÉE, prêtre égypt., de la ville de Mendès, avait écrit 3 liv. d'une *Hist. d'Egypte*, que le temps n'a pas respectée, mais qu'on suppose avoir servi à plusieurs pères de l'église, notamment à saint Clément d'Alexandrie. Ce dernier, qui, ainsi qu'Eusèbe et Tatien, cite l'ouvrage de Ptolémée, ne nous a rien transmis touchant l'auteur. On sait seulement qu'il florissait antérieurement au règne de Tibère.

PTOLÉMÉE (Claude), Κλαυδίος Πτολέμαιος, le plus célèbre, sinon le plus grand des astronomes de l'antiquité, et celui dont le nom, objet autrefois d'une sorte de culte, sert maintenant à désigner le système déchu de l'immobilité de la terre, florissait vers l'an 125 et jusqu'à l'an 135 de notre ère. Le lieu de sa naissance est inconnu (car c'est par méprise qu'on a cru qu'il était de Péluse), et les savans ne s'accordent même pas sur la question de savoir où il exécuta les travaux qu'il nous a transmis, bien qu'il semble certain que sa résidence habituelle était à Alexandrie. Plus laborieux qu'homme de génie, ce grand mathémat. n'eut d'abord sans doute d'autre objet que celui de rassembler en un corps de doctrine tout ce que ses prédécesseurs avaient disséminé dans des traités spéciaux. Aussi c'est bien moins pour avoir fait faire à la science de notables progrès que pour l'avoir en quelque sorte rendue vulgaire, qu'il s'est acquis cette réputation devant laquelle pâlirent celles d'Hipparque et des autres grands astronomes, dont les écrits, uniquement destinés aux savans, lui avaient tant servi. Si l'un de ses titres à la reconnaissance de la postérité est de nous avoir conservé des fragmens de ces auteurs, il faut convenir qu'à cet égard même son mérite est singulièrem. affaibli par le reproche qu'on n'a pas craint de lui adresser, d'avoir contribué à l'oubli où tombèrent les ouvrages de ses devanciers, dès qu'on crut que les siens en contenaient la substance. Dans son *Almageste* (traité d'astronomie, qu'il avait lui-même intitulé *Syntaxe mathémat.*, monument précieux, puisqu'il renferme l'histoire de la science et toute la science même de ces temps), Ptolémée se vante d'avoir imaginé plusieurs instrumens, dont il assure s'être servi pour atteindre à plus d'exactitude : mais il ne rapporte aucune de ses observations. Epuisant des calculs déjà faits av. lui, alors qu'ils conduisent à une solution évidente des propositions qu'il a reproduites, il s'abstient de parler des observations originales sur les points dont il a reconnu lui-même fautives ou insuffisantes les démonstrations qu'il se résigne néanmoins à donner telles, sans en signaler les vices. Telles sont ses *Règles parallactiques*, où nulle part il n'évalue les diamètres apparens de la lune, dont les erreurs seraient sensibles à la vue, sans le secours d'aucun instrument ; telles sont ses *Tables solaires*, qu'il a évidemment copiées d'Hipparque; tel est son *Catalogue des étoiles*, emprunté du même, et qu'il a gâté en ajoutant à toutes les longitudes 2° 4′ au lieu de 3° 41′, qu'il aurait dû ajouter. Enfin Ptolémée nous laisse ignorer en combien de parties il avait divisé le degré, et il ne donne le rayon ni de ses *armilles*, ni de son *quart-de-cercle*, ni même de son *astrolabe.* Outre l'*Almageste*, nous avons, sous le nom de Ptolémée, plus. autres ouvrages, également importans, entre autres un livre de l'*Analemme*, où l'auteur traite de deux projections de la sphère sur un plan, et expose toute la théorie gnomonique des Grecs ; un traité de l'*Optique*, le seul ouvrage des anciens où l'on trouve quelques traces de physique expérimentale (ce dernier ouvrage, dont il existe deux MSs. à la Bibliothèque du Roi, n'a pas encore été publié ; le texte original en est perdu comme celui des précéd., dont nous n'avons que des traductions d'après l'arabe) ; huit livres de *géographie*, ouvrage précieux, comme le plus vaste dépôt des connaissances des anciens en cette science ; enfin plusieurs livres d'astrologie judiciaire, dont le plus considérable, ayant pour tit. *Tetrabible* ou *Quadripartitum*, a été commenté par Proclus Diadochus. Léon Allacci a donné une traduction latine de cette paraphrase, et il en a été fait en 1635, chez les Elzevier, une jolie édition grecque-lat. Nous mentionnerons encore l'abrégé que fit Ptolémée de ses *Tables astronomiques*, et qu'il intitula *Tables manuelles.* Cet ouvrage, commenté par Théon d'Alexandrie et par plusieurs autres astronomes, a été publié pour la première fois en entier par l'abbé Halma, en 1822. M. Delambre, dans la savante *notice* qu'il a consacrée à Ptolémée (t. 36 de la *Biographie universelle*), nous paraît avoir suffisamment prouvé que c'est sans fondement qu'on lui a attribué le curieux traité de projection stéréographique, connu sous le titre de *Planisphère de Ptolémée*, et qui a été imp. en latin, Bâle, 1536, in-4 ; Venise, 1558, même format. L'énumération des principales éditions qui ont été faites des ouvr. de Ptolémée occupe plusieurs pages dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet (t. 3, p. 163-167). Nous y renvoyons pour plus de détails bibliographiques, nous bornant à citer les éditions suivantes : *Almagestum Cl. Ptolemæi Pheludiensis Alexandrini, astronom. principis..., in lucem ductu Petri Liectenstein Coloniensis Germani, ann. Virg. partûs* 1515, Venise, goth. ; réimp. à Paris, 1527, et Venise, 1528, in-f. (*ed. Lucâ Gaurico*); en grec, avec le *comment.* de Théon, Bâle, 1538, in-fol.; grec-français, par l'abbé Halma, Paris, 1813-15, 2 vol. in-4 ; *Ptolemæi Opera omnia*, etc., Bâle, 1541, ibid. (*ed. Schrekenfuchs*), 1551, in-f. (cette collect. ne contient ni la *Geögr.*, ni le *Planisphère*, ni l'*Analemme*) ; *Ptolemæus de Analemmate, cum Frid. Commandini comment.*, in-4, Rome, 1562, 1572 ; *Liber Quadripartiti*, etc., Venise, 1484, in-4 ; ibid., 1493, in-fol.; et Prague, 1610, in-12, sous le titre de *Quadripartitum et Centiloquium ;* grec-latin, Bâle, 1533, in-8 ; *Ptolemæus de hypothesibus planetarum, Procli Spæra*, Londres, 1620, in-4 ; *Lib. de apparentiis inerrantium*, 1630, in-fol., par les soins du P. Pétau ; *de judicandi Facultate..., inscript. Canobi in Serapidis templo*, ib., 1663, in-4 ; *Geographia*, in-fol., Vicence, 1475 ; Amsterdam, 1618 ; Lyon, 1535 ; Bâle, 1541 ; en grec, ibid., 1533, in-4. Les *Harmoniques*, de Ptolémée, imp. gr.-lat., en 1682, in-fol., se trouvent au t. 3 des *Œuvres* de Wallis, Oxford, 1699.

PUBITSKA (François), savant jésuite, né à Commotan, dans la Bohême, en 1722, mort en 1807, enseigna successivem. la philosophie, la grammaire, la poésie, le grec, l'éloquence et l'histoire

dans les colléges de son ordre. Ses ouvr. peu connus en France sont : *Series chronologica rerum slavo-bohemicarum, ab ipso indè Slavorum in Bohemiam adventu usque ad baptismum Borsivoi* (en 894) *ad nostra usque tempora*, Prague, 1758, 2e édit.; Vienne, 1768-69, in-4; *Histoire chronologique de la Bohême*, en allem., Prague, 1770 et années suiv., 6 vol. in-4; *de Antiquissimis sedibus Slavorum*, Leipsig, 1771, in-4; *Dissertatio de Venedis et Enetis*, Olmutz, 1772, in-8; Leipsig, 1773, in-4. Ces deux dissertat. ont été couronnées par la société littéraire fondée par le prince Jablonowski.

PUBLICOLA (PUBLIUS-VALERIUS, surn.), issu d'une famille d'origine sabine et établie à Rome aux temps de sa fondation, fut avec Brutus l'un des fondateurs de la républiq. romaine, et succéda à Collatin dans la dignité consulaire, après avoir fait échouer la conspirat. ourdie en faveur de Tarquin, et que lui avait découverte un esclave nommé Vindex. Il signala son entrée au consulat en abandonnant au pillage les richesses de la famille royale, dont les terres furent partagées entre les plus pauvres citoyens. Brutus ayant péri dans un combat, il prit le commandem. de l'armée, acheva la défaite de l'ennemi, et, rentrant triomphant à Rome, il y amena un nombre considérable de prisonniers. Cependant, comme il semblait ne pas songer à se donner un collègue, les murmures du peuple éclatèrent; ce fut pour tranquilliser les esprits que Valerius fit raser la maison qu'il habitait sur le mont Velia, qu'il supprima les haches des faisceaux, ordonnant en même temps que les licteurs les baissassent en présence du peuple, enfin qu'il restreignit l'autorité des magistrats, dont les jugem. ne furent plus sans appel. La reconnaissance des Romains lui décerna alors le surnom de Publicola; et en effet toutes les mesures populaires qu'il avait fait décréter le lui méritaient. Ce fut pendant son 3e consulat qu'eut lieu la guerre contre le roi d'Etrurie, qui prétendait rétablir Tarquin-le-Superbe sur le trône (*v.* PORSENNA); il la termina par le seul ascendant de ses vertus. Nommé consul une 4e fois, il défit les Sabins, et obtint encore les honneurs du triomphe. A la m. de cet illustre consulaire, l'état fut obligé de pourvoir aux frais de ses funérailles; les dames romaines portèrent un an son deuil. Plutarque, dans la *vie* qu'il a écrite de P. Valerius Publicola, le met en parallèle avec Solon.

PUBLIUS-SYRUS, poète mimique latin, vivait à Rome vers l'an 45 av. J.-C.; né en Syrie, il fut amené esclave dans la ville du peuple-roi dès sa prem. jeunesse, et l'on conjecture qu'il porta d'abord le nom de Syrus, à cause de son origine. Le Romain auquel il appartenait lui fit donner une éducat. soignée, l'affranchit ensuite; et c'est alor qu'il reçut le nom de Publius. Il s'adonna à la composition des *mimes*, comédies burlesques, que les Grecs aimaient beaucoup et qui ne consistaient d'abord qu'en danses grotesques et en grimaces. Plus tard les acteurs joignirent à ces danses le burlesque de la comédie, c.-à-d. ce qu'on appellerait de nos jours des scènes de parade, sans intrigue, sans liaison et sans dénouem. L'objet principal était de faire rire par le naturel avec lequel les acteurs imitaient les défauts et les vices de personnages connus. Publius Syrus, à la fois auteur et acteur, après avoir obtenu de grands applaudissem. dans plus. villes d'Italie, vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César. Il porta un défi aux poètes qui travaillaient alors pour les jeux scéniques. Ceux-ci l'acceptèrent et furent tous vaincus. Jules César accorda même au vainqueur la préférence sur Laberius, chevalier romain, auteur, alors fort en vogue, dans le même genre. Il paraît que Publius-Syrus tempérait la licence des scènes mimiques par des traits nombreux de morale. Sénèque lui donne de grands éloges, et St Jérôme dit que les Romains lisaient ses product. dans leurs écoles publiques. Des sentences morales de ce poète mimique nous ont été conservées par Aulu-Gelle, Macrobe et Sénèque, et on les a plus. fois impr. à la suite des traités du dern. ou des fables de Phèdre. La plus ancienne édit. est celle pub. par Erasme, Bâle, 1502, in-4, d'après un MS. de Cambridge. Les meilleures édit. sont celles de Gruter, d'Havercamp et de Zwinger. M. Levasseur en a pub. une nouvelle, Paris, 1811, in-8, avec des notes explicatives et une traduct. littérale en prose. L'édit. la plus récente et la plus complète est celle donnée par J.-C. Orellius, Leipsig, 1822, in-8; *cum notis variorum*, avec la traduction grecque de Scaliger.

PUCCI (FRANÇOIS), écrivain controversiste, né à Florence dans le 16e S., vint à Lyon, après avoir terminé ses études, pour suivre la carrière du commerce. Les liaisons qu'il forma dans cette dernière ville l'ayant porté à adopter, du moins en partie, les opinions des protest., il abandonna le commerce pour venir à Oxford se mettre sur les bancs de théologie, et il y prit en 1574 le degré de maître-ès-arts. Quelq. temps après, il pub. un traité *de Fide in Deum, quæ et qualis sit*, où il combattait ouvertem. les dogmes du parti calviniste qui dominait alors l'université d'Oxford. Cet écrit lui ayant attiré de nombreux ennemis, il se vit obligé de se retirer à Bâle, où il se lia avec Faust Socin (*v.* ce nom), dont il accueillit les opinions mais les théologiens le forcèrent de quitter la ville à cause de son sentiment sur la grâce universelle. Revenu à Londres, ses opinions manifestées avec trop de licence le firent mettre en prison. Il en sortit au bout de quelque temps, passa en Hollande, d'où il entretint une correspondance avec Socin, qu'il combattit toutefois sur certains points dans un traité *de Immortalitate naturali primi hominis ante peccatum.* De la Hollande il se rendit à Anvers, puis à Cracovie et à Prague, où, après plus. conférences avec le nonce du pape, résident dans cette ville, il fit une retractat. publique de ses erreurs en 1595. Trois ans auparavant, il avait dédié au pape Clément VIII un ouvr. intit. : *de Christi Salvatoris efficacitate omnibus et singulis hominibus quatenus homines sunt, assertio catholica*, Gouda, 1592, in-8. Après sa retractat. Pucci fut ordonné prêtre, et devint secrétaire du cardinal Pompei d'Aragon, chez lequel il m. en 1600. J.-B. de Gaspari a écrit une dissertation : *De vitâ, fatis, operibus et opinionibus Fr. Puccii Filidini*, insérée dans la *Nuova raccolta calogerana*, t. 30, Venise, 1776.

PUCCIO. V. CAPANNA.

PUCELLE (RENÉ), abbé de Corbigny, conseiller-clerc au parlem., né à Paris en 1655, était neveu, par sa mère, du maréchal de Catinat. Doué d'une grande capacité pour les affaires, il acquit beaucoup d'influence dans sa compagnie, et fut nommé membre du conseil de conscience après la mort de Louis XIV. Mais il ne tarda pas à se montrer en opposition avec la cour, et on le vit sans cesse lutter avec plus ou moins de succès contre la marche du ministère. Il m. en 1745, le plus ancien magistrat de sa compagnie. Ses *discours*, pub., dans les recueils du temps, annoncent, la plupart, du talent et une extrême vigueur. On a aussi pub. de lui des *lettres* à M. Soanen, évêque de Senez : elles prouvent qu'il existait entre eux une grande conformité de sentiment.

PUCELLE D'ORLÉANS. V. JEANNE D'ARC.

PUENTE (de LA). V. PONT et PONZ.

PUFENDORF (SAMUEL), l'un des plus grands publicistes et historiens du 17e S., naquit en 1632 à Chemnitz, bourg de la Misnie, où son père exerçait les fonctions de ministre luthérien. Nourri de bonne heure de la philosophie de Descartes, de la jurisprudence de Grotius, et de la méthode de Weigel, il fit paraître en 1669 un ouvr. int. : *Ele*;

menta jurisprudentiæ naturalis methodo mathematicâ, qui lui fit une telle réputation, que Charles-Louis, élect. palatin, auquel il l'avait dédié, créa en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'univ. d'Heiberg. Pufendorf resta dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son histor., et lui donna en même temps la charge de secrétaire d'état. Il s'attacha ensuite à l'élect. de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui le nomma conseiller auliq., puis conseiller intime, et le chargea d'écrire l'histoire de son règne. Il. m. à Berlin en 1694. Nous citerons parmi ses nombreux ouvr. philos., polit., philolog. et historiq. : *de Jure naturæ et gentium lib. VIII*, Lund, 1672, in-4; id., *cum notis varior. à Gottl. Mascovio*, Leipsig, 1744; trad. en franç. avec des notes par Barbeyrac, Amsterdam, 1729, 3e édit. 1754, 2 vol. in-4; *de Officio hominis ac civis libri II*, Lund, 1673, in-8 : c'est l'abrégé de l'ouvr. précéd., il a été réimpr. plus. fois; Barbeyrac l'a aussi trad. en franç.; *Severini Monzambani veronensis de Statu imperii germanici*, 1660, souvent réimpr. depuis, trad. en plus. langues et notamment en franç., Amsterdam, 1669, in-12 : ce ne fut qu'après la m. de Pufendorf qu'on acquit la certitude qu'il était l'auteur de cet ouvr.; *Dissertatio de fœderibus inter Sueciam et Galliam*, La Haye, 1708, in-8, trad. en franç., ibid., 1709; *Georgii Castriotæ Scanderbegi Historia*, Stade, 1684, in-12; *Commentarii de rebus suecicis, ab expedit. Gustavi-Adolphi usque ad abdicationem Christinæ*, Utrecht, 1686, in-fol.; *de Rebus gestis Caroli-Gustavi Sueciæ regis*, Nuremb., 1695, 1729, 2 vol. in-f. : c'est le plus est. de ses ouv.; *de Rebus gestis Friderici III, electoris, posteà regis, commentariorum lib. III*, Berlin, 1784; *Einleitung zur geschichte der europœischen staaten*, Francfort, 1682, in-8; trad. en franç. par Rouxel, 1710, et continué par Ohlenschlæger. La Martinière en a donné une continuation franç., Amsterdam, 1722, reproduite avec l'ouvr. original, sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers*, édit. revue et augmentée par de Grâce, Paris, 1753 et suiv., in-4.—Isaïe PUFENDORF, frère aîné du précéd., fut chargé de plus. missions diplomatiq. par les cours de Danemarck et de Suède, et acquit la réputation d'un politiq. habile. Il fut pendant quelq. temps ministre de Suède à Paris, et il représentait la même puissance à Ratisbonne, lorsqu'il m. en 1689. On a de lui : *Opuscula juvenilia*, pub. par J.-P. Ludwig, avec une *vie* de l'aut., Halle, 1700, in-8 : on y distingue une *dissertation* sur les lois saliques, et une autre sur les druides. On lui attribue aussi les *Anecdotes de Suède*, ou *Histoire secrète des changemens arrivés dans la Suède sous le règne de Charles XI*, La Haye, 1716.—Frédéric-Isaïe de PUFENDORF, de la même famille, vice-président du tribunal de Celle, m. en 1785, a pub. divers ouvr. sur le droit, entre autres : *de Juridictione germanicâ*, Lemgo, 1740, 1786; *Observationes juris universi*, Celle et Hanovre, 1744-76, 4 vol., 1780-84.

PUGATSCHEFF. V. POUGATSCHEW.

PUGET (PIERRE), célèbre sculpteur, construct. de vaisseaux, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, s'appliqua de bonne heure aux beaux arts, et se signala dès l'âge de 16 ans par la construction d'une galère. Il parcourut ensuite l'Italie, séjourna à Florence et à Rome, et revint dans sa patrie à 21 ans. Ce fut alors qu'il inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qui ont fait long-temps l'ornement des vaisseaux de toute l'Europe. Puget se fit aussi un grand nom par les tableaux qu'il peignit dans les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers et de la Ciotat; mais une maladie grave, dont il fut atteint en 1655, lui fit abandonner la peinture pour se livrer à la sculpture en marbre, dont il ne s'était point occupé jusque là d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvr. Ce monum. est entièrem. de lui : il en a été l'architecte et le sculpteur. Il vint ensuite à Paris, où Fouquet ayant entendu parler de son talent conçut le projet de le charger de toutes les sculptures destinées à l'embellissem. de son château de Vaux-le-Vicomte, et le chargea en conséquence d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Puget s'était rendu à Gênes lorsqu'il apprit la disgrâce du ministre. Les Génois le retirent alors parmi eux, le comblèrent de biens et d'honneurs, et leur ville devint pour lui une seconde patrie. Il y exécuta la statue colossale du bienheur. *Alexandre Santi*; celle de *St Sébastien*, de l'église de Carignan; le groupe de l'*Assompt.* de l'hospice dit l'*Albergo*; la figure de la *Vierge* du palais Balbi; celle du palais Carréga; la statue de *St Philippe-Néri*; le tabern. et les anges en bronze doré de l'égl. de St-Syr; l'autel de Notre-Dame des Vignes; le groupe de l'*Enlèvem. d'Hélène* pour le palais Spinola, et fit pour le duc de Mantoue le magnifique bas-relief représent. aussi l'*Assomption*. Rappelé en France par Colbert, il fut nommé direct. de la décoration des vaisseaux à Toulon, et ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il exécuta, entre autres ouvr., le groupe colossale de *Milon*, le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, et celui d'*Andromède* qui fut placé dans le parc de Versailles avec le groupe de *Milon*. La dern. product. de ce grand maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille dans la salle du conseil de la Santé. Il m. dans cette ville en 1694, avant d'avoir pu mettre la dern. main à cet admirable ouvr. L'académie de Marseille a proposé son *éloge* pour un sujet de prix en 1801. Le prix a été décerné en 1807 à M. Eméric-David. La même année l'administrat. municipale a fait élever en l'honneur de Puget, une colonne surmontée du buste de ce grand artiste.—PUGET (François), fils du précéd., architecte et assez bon peintre de portraits, m. en 1707, a laissé, entre autres ouvr., un tableau qui se voit dans la collection du roi; il présente huit figures vues à mi-corps, qui sont des portraits de Lulli, de Quinault et de plus. autres poètes et artistes du siècle de Louis XIV, au nombre desquels l'auteur s'est placé lui-même.

PUGET (LOUIS de), naturaliste et physicien, né à Lyon en 1629, m. en 1709, a laissé des *Observat. sur la structure des yeux de divers insectes, et sur la trompe des papillons*, Lyon, 1706, in-8; et des *lettres* sur l'aimant et sur des expériences faites avec le microscope. Il ne s'était pas borné à l'étude des sciences; il cultivait aussi les littérat. grecque et latine, et avait trad. plus. *odes* d'Horace en vers franç. Son *éloge*, par l'abbé Tricaud de Belmond, est inséré dans le *Journal de Trévoux*, sept. 1710, pag. 1575-1589.

PUISAYE (le comte JOSEPH de), lieutenant-général, né à Mortagne vers 1754, dans le Perche, d'une famille titulaire de la charge héréditaire de gr.-bailli d'épée de cette province, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast. et placé au séminaire de St-Sulpice; mais ayant renoncé aux études théologiques pour embrasser le parti des armes, il entra à 18 ans comme sous-lieutenant dans le régim. de Conti-cavalerie, puis passa dans un régiment de dragons avec le grade de capitaine, et enfin acheta une charge dans les Cent-Suisses de la maison du roi. Nommé en 1789 député aux états-généraux par la noblesse du Perche, il se réunit au tiers-état, après avoir été un des signataires de la protest. du 19 juin, et pendant toute la durée de l'assemblée constituante, il vota avec les partisans de la régénération politique. En 1791 il fut fait maréchal-de-camp; plus tard il eut le commandem. de la garde nationale d'Evreux, et en 1793, s'étant fait adjoindre comme chef d'état-major au général Wimp-

fen, il commanda l'avant-garde de l'armée départementale de l'Eure, qu'écrasèrent les troupes de la convent. à Pacy-sur-Eure (juin 1793). Le comte de Puisaye, dont la tête avait été mise à prix, se retira alors en Bretagne, y réorganisa la chouanerie, rallia à ses opérat. plus. chefs, forma un conseil milit., et revêtu des pleins pouvoirs de monseig. le comte d'Artois, il reçut directem. de l'Angleterre et les dépêches et les secours d'argent pour la conduite des opérations projetées contre le gouvernem. républicain. Dans la situation où l'on avait placé le parti royaliste, il lui fallait non-seulem. accepter l'influence du cabinet de St-James, mais justifier encore d'une sorte d'empressem. à réaliser ses plans hostiles contre la France. Puisaye ne fut donc que trop conséquent lorsqu'il subordonna toutes ses opérations à ce principe. Cependant, venu secrètement à Londres en sept. 1794, il n'y fut accueilli par les émigrés qu'avec les plus défavorables préventions; et il ne fallut rien moins que toute son adresse pour faire face aux embarras et aux difficultés qu'on lui suscita. Il fut enfin revêtu de pouvoirs illimités par Monsieur, comte d'Artois, et au moyen de liaisons qu'il avait formées avec d'influens personnages de l'Angleterre il réussit à déterminer le ministère à armer cette expédition depuis si tristem. fameuse sous la denominat. de Quiberon, presqu'île sur les côtes de Bretagne, où elle échoua devant l'habileté du général Hoche et le courage des soldats républicains (*v.* HERVILLY). Cette entreprise, dont le succès eût pu seul justifier la témérité, fut le tombeau du plus grand nombre des émigrés franç., et prépara la ruine des royalistes vendéens. Puisaye, comprenant tout d'abord qu'il ne pouvait reconquérir l'influence qu'il avait perdue, donna sa démission et abandonna pour jamais les côtes de Bretagne. Revenu à Londres il obtint des ministres anglais un établissem. dans le Canada; il s'y rendit accompagné de ceux d'entre ses officiers qui lui étaient restés attachés, et ce ne fut qu'après le traité d'Amiens qu'il reparut en Angleterre, où il se flatta en vain d'adoucir la rancune que lui conservaient les émigrés, par la public. de ses *Mémoires*, etc., Londres, 1803 et suiv., 6 vol. in-8. Ainsi que nous l'apprend une *notice nécrol.* insérée dans la *Quotidienne* du 17 déc. 1827, le comte de Puisaye, qui définitivem. s'était fait naturaliser Anglais, vécut d'une petite pension que lui fit ce gouvernement; « car quoi qu'ait pu répandre la calomnie, il ne lui était rien resté de toutes ces sommes d'argent qui étaient passées par ses mains pour être réparties parmi les royalistes insurgés de l'ouest, etc. » Ingénieux en distinctions, le parti auquel s'était attaché cet homme ardent et ambitieux l'a flétri d'une réprobation qui à quelq. égards venge un peu la morale commune. Le comte Joseph de Puisaye m. le 13 oct. 1827 à Hammersmith, près de Londres: il était gr.-croix de l'ordre royal et milit. de St-Louis.

PUISIEUX (PIERRE). V. BRULART.

PUISIEUX (PHILIPPE-FLORENT de), littérat., né à Meaux en 1713, m. en 1772, était avocat au parlem. de Paris; mais il se livra moins à la jurisprudence qu'aux belles-lettres. On a de lui un très-grand nombre de traduct. d'ouvr. anglais, parmi lesquelles on distingue quelq. romans de Fielding, et d'autres aut.: la *Gramm. géographique* de Gordon, 1748, in-8; la *Gramm. des sciences philos.* de Benj. Martin, 1749, 1764, 1777, in-8; l'*Hist. navale de l'Angleterre* de Lediard, 1751, 3 v. in-4, la *Géographie générale* de Varénius, aug. par Jurin, 1755, 4 vol. in-12; *Elémens des sciences et des arts littéraires* de Benj. Martin; *les Voyageurs modernes*, 1760, 4 vol. in-12; *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel* par Matthews, 1763, 4 vol. in-12; *Expériences physiques et chimiques* par Lewis, 1769, 4 vol. in-12. Il a en outre trad. du latin les *Consultations de médecine* de Hoffmann, 1754-55, 4 vol. in-12; les *Observations physiques et chimiques* du même auteur, 1754, 2 vol. in-12; et les *Avis et Préceptes de médecine* du docteur Mead, 1758; enfin de l'italien: *Recueil de pièces de médecine et de physique* par Cocchi, 1762, in-12, d'où on a extrait le *Régime de Pythagore*, 1762, in 8.—PUISIEUX (Madeleine d'ARSANT de), épouse du précéd., née à Paris en 1720, m. dans un âge très-avancé, cultiva aussi la littérat. On a d'elle: *Conseils à une Amie*, 1749, in-12; *les Caractères*, 1750 et 1755, 2 vol. in-12; plus. romans et contes allégoriq. La Porte a donné une analyse très-étendue des ouvr. de cette dame dans le t.5 de l'*Hist. littér. des femmes françaises*.

PUJOL (ALEXANDRE-DENIS-JOSEPH), ancien commiss. principal des guerres en Hainaut, né en 1737, m. le 30 août 1816, chevalier de St-Louis, avait été prevôt puis chef de la ville et du magistrat de Valenciennes, dont il fut élu député à l'assemblée des notables. M. G.-A.-J. Hécart, dans ses *Recherches hist., bibliogr., critiq. et littér. sur le théâtre de Valenciennes*, p. 52 et 164, cite Pujol comme aut. de la *Galerie historique universelle*, 1786 et années suiv., 18 livrais. de 8 port. chacune avec *précis historiq.* Il a en outre laissé un ouvr. MS. intit. le *Manuel de l'homme de bien*, dont on avait annoncé la prochaine pub. en 1817.—Alexis PUJOL, médecin de l'école de Montpellier, né en 1739 au Pujol, près Béziers, d'un avocat au parlement de Toulouse, m. en 1804, avait exercé successivement à Bédarieux, puis à Castres. Après s'être fait dans cette ville une grande réputation d'habileté, il aspira aux palmes académ., et se mit souvent sur les rangs pour disputer les prix proposés par la société royale de médecine de Paris. Nous citerons parmi ses opuscules un *Essai sur les maladies de la face*, etc., Paris, 1787, in-12; une *Dissertat. sur les maladies de la peau*, *relativem. à l'état du foie*, couronnée en 1786; et un *Essai sur les inflammat. chron. des viscères*, qui valut à l'aut. une médaille d'or en 1791. Les divers écrits de Pujol, à l'except. du prem., parurent collectivement à Castres en 1802, 4 vol. in-8. Ce recueil assez froidem. accueilli, a été reproduit en 1823 par M. F.-G. Boisseau avec quelq. addit. et une *notice* sur la vie et les travaux de Pujol.

PUJOULX (JEAN-BAPTISTE), littér., né à Saint-Macaire, départem. de la Gironde, en 1762, m. en 1821, se fit d'abord connaître par des articles de journaux, qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances; il concourut successivem. à la rédact. du *Journal de la Littérature française et étrangère*, impr. à Deux-Ponts, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, au *Journal de l'Empire*, et composa, pour les différens théât., une foule de pièces, dont plus. obtinrent un succès mérité. On en trouvera le catalogue au tom. 2 de l'*Annuaire nécrol.* de M Mahul, pag. 266 et suiv. Les principales sont: le *Souper de Famille*, ou *les Dangers de l'Absence*, comédie en 2 actes et en prose, 1788: l'aut. l'a mise en opéra sous le tit. du *Rendez-vous supposé*; l'*Ecole des Parvenus*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets: c'est la suite des *deux petits Savoyards*; *la Veuve Calas à Paris*, coméd. en 1 acte, mise en opéra et jouée sous le titre d'*une Matinée de Voltaire*, 1799; *les Modernes enrichis*, com. en 3 actes et en vers libres, 1798; *les Noms supposés*, opéra-comiq. en 2 act., 1798; *l'Anti-Célibataire*, ou *les Mariages*, com. en 5 act. et en vers, 1803. Parmi les autres ouv. de Pujoulx on cite le *Liv. du second âge*, 1800, in-8, plus. fois réimp.; *le Naturaliste du second âge*, 1805, in-8; trad. en polonais; *Promenade au Jardin des Plantes, à la Ménagerie et dans les galeries du Muséum d'Histoire naturelle*, 1804, 2 v. in-18; *Leçons de physique de l'Ecole Polytechnique, sur les propriétés générales des corps*, 1805, in-8, fig.; *la Botanique des jeunes gens et*

des gens du monde, 1810, 2 vol. in-8, fig.; *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1813, in-8; *Louis XVI peint par lui-même*, ou *Correspondance de ce monarque*, précédée d'une *notice* sur sa vie, 1817, in-8 (*v.*, au sujet de cet ouv., le *Dict. des Anonymes*, et le *Journal de la Librairie*, 1818, p. 351 et 410, et 1819, p. 374). Pujoulx a fourni en outre div. articles à la *Biogr. univ.*, et à l'*Encycl. des Dames*, et a donné une nouv. édit. de la *Gramm. ital.* de Vénéroni avec des correct.

PUL (N... LE), poète assez obscur, né à Béziers vers 1640, fut premier consul et gouverneur de cette ville. Parmi ses poésies, insérées dans les recueils du temps, on cite une petite pièce assez jolie, intitulée *le Je ne sçai Quoy*, et une autre intitulée *l'Epingle*, adressée à Mlle de Longueval, fille d'honneur de la reine. Ce poète entretenait une correspondance avec Mlle Scudéry. On conserve de lui à la Bibliothèque de l'Arsenal (MS. 902, t. 10), des *Stances*, qu'il adressait au comte de Saint-Paul, depuis duc de Longueville, une *ode* adressée au roi sur la défaite des Turks, et une autre à la reine Christine de Suède.

PULCHERIE (ÆLIA PULCHERIA AUGUSTA), fille de l'empereur Arcadius et d'Eudoxie, née l'an 399 à Constantinople, fut déclarée Auguste à 15 ans, et dès-lors gouverna l'empire sous le nom de son frère Théodose (*voy.* ce nom). La sagesse précoce dont cette princesse était douée lui fit entrevoir quels dangers pourraient menacer l'autorité du jeune empereur, si elle ou ses sœurs venaient à se marier. Elle les détermina à faire, ainsi qu'elle-même, vœu de célibat. Mais les pratiques de piété auxquelles elle s'était consacrée ne la détournèrent point du soin du gouvernement; elle en dirigeait l'action sans éclat et sans pompe, reportant à son frère tout l'honneur du bien qu'elle faisait. Malgré tant de sagesse, rehaussée encore par les plus douces vertus, Pulchérie n'échappa point aux traits de l'envie. Un moment disgraciée en 447, elle se vit obligée de quitter la cour de Théodose, qui bientôt la rappela. Après la mort de ce prince (450), elle fut unanimement proclamée impératrice de l'Orient, et, pour consolider sa puissance, elle offrit à Marcien de partager son trône avec le titre d'époux, sous la condition toutef. qu'elle resterait fidèle au vœu de chasteté qu'elle avait solenn. fait. De concert avec le nouvel empereur, Pulchérie continua de travailler sans relâche au bonheur de ses peuples et au maintien de la foi catholique, et à sa mort, survenue en 1453, elle emporta des regrets unanimes. Cette princesse, qui avait construit un grand nombre d'égl., fondé des couvens et doté beaucoup d'hospices, institua encore les pauvres pour hérit. de ses biens. Les Grecs, qui l'honorent comme sainte, célèbrent sa fête le 13 septembre. Un bref de Benoît XIV autorisa plusieurs communautés religieuses à consacrer à sa mémoire le 1er de juillet, et à faire un office particulier en son honneur. Outre les différens hagiographes, on peut consulter sur Pulchérie sa *Vie*, par le jés. Contucci, Rome, 1754; le t. 15 des *Mém.* de Tillemont, et le 32e chap. de l'*Hist. de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon.

PULCI (LOUIS), poète italien, né à Florence en 1432, est auteur d'un long poème héroï-comique, intitulé: *Morgante Maggiore*, peu lu de nos jours, mais regardé comme le premier monument du genre de poésie auquel Berni a laissé son nom, uniquement parce qu'il y excellait. Pulci obtint la faveur de Laurent de Médicis, et fut l'ami de Politien. On croit qu'il m. vers 1487. Outre le Morgante, dont les meilleures éditions sont celles de Venise, 1494, 1545, 1574, in-4; Florence (Naples), 1732, in-4, et Paris, 1768, 3 vol. in-12, on a encore de Pulci quelques autres poésies et des *lettres* à Laurent de Médicis, surnommé *le Magnifique*, qui ont été souvent réimprimées.

PULGAR (FERDINAND de), historien espagnol, né à Pulgar, près de Tolède, en 1436, fut chargé de plusieurs missions importantes sous le règne de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle de Castille, dont il devint l'historiographe, et m. en 1486. On a de lui une histoire de ce règne, intitulée: *Crónica de los reyes católicos D. Fernando y doña Isabel*, Sarragosse, 1567, in-fol. C'est la première édition qui porte le nom de Pulgar; celles qui l'avaient précédée portaient le nom d'Antoine Lebrixa, qui n'en était que le traducteur latin. Il en a paru à Valence, en 1780, une édition collationnée sur les anciens MSs., 1 vol. in-fol. On a encore de Pulgar: *les grands Hommes de la Castille*, en espagnol, Alcalá, 1524, in-4, souv. réimp., et des *lettres*, qui ont été trad. en latin et en franç. On lui attribue aussi une *Hist. de Gonzalve de Cordoue*, pub. à Alcalá en 1584, et divers ouvrages MSs.

PULLUS (le cardinal ROBERT). V. MATHOUD.

PULMANN (THÉOD. POELMANN, plus connu sous le nom de), savant philologue, né vers 1510 à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, fut pendant 16 ans correcteur dans la célèbre imprimerie de Plantin à Anvers. On lui doit de bonnes éditions des *poésies* de Juvencus, d'Arator et van Fortunat, de Virgile, Horace, Ausone, Lucain, Claudien, des *Satyres* de Juvénal et Perse, de Suétone, etc. On ignore la date de sa m.; on sait seulement qu'il se rendit à Salamanque vers 1580, et l'on croit généralement qu'il y mourut.

PULTAWA (bataille de). V. CHARLES XII de Suède et PIERRE Ier (Alexiovitsch).

PULTENEY (WILLIAM), comte de Bath, né en 1682 d'une anc. famille du comté de Leicester, débuta à la chambre des communes, sous le règne de la reine Anne, par une opposition fortement prononcée au ministère que cette princesse avait choisi parmi les torys en 1710. L'avènement au trône de George Ier (en 1714) lui valut son entrée au conseil privé, le poste de secrétaire d'état de la guerre, et bientôt apres celui de trésorier de l'épargne; mais la haine qu'il conçut ensuite contre Robert Walpole, dont il avait été l'ami, l'acharnement extrême qu'il mit à combattre toutes les mesures et les propositions de ce premier ministre, enfin ses libelles, où il n'épargnait ni les sarcasmes, ni les accusations contre son ennemi, irritèrent à tel point le roi, qu'il le dépouilla en 1731 de toutes les commissions dont il avait été chargé. Cette disgrâce, loin de nuire à Pulteney dans l'opinion publique, ne fit au contraire qu'augmenter la popularité dont il jouissait déjà; mais il la perdit lorsqu'en 1742, après la retraite de Walpole, qu'il n'avait cessé de poursuivre de sa haine, il fut replacé sur la liste du conseil privé, et obtint la pairie avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea sans doute des applaudissemens qu'il ne pouvait plus obtenir, et qu'il s'efforçait de dédaigner. Il m. en 1764, emportant la réputation d'un homme habile, mais non désintéressé. Outre ses pamphlets politiques, et divers articles dans le journal intitulé *the Craftsman*, on a de lui des poésies assez estimées.

PULTENEY (RICHARD), médecin et botaniste distingué, membre de la société royale de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes étrangères, né à Loughborough en 1730, mort en 1801, fut pendant quelque temps médecin du comte de Bath, dont il était parent, et se fixa ensuite à Blandford, dans le comté de Dorset, où il acquit une grande réputation. Outre plusieurs écrits sur l'antiquité, on a de lui: *Revue générale des écrits de Linné*, 1782, in-8; *Essais sur les progrès de la botanique en Angleterre*, 1790, 2 vol. in-8. Ces deux ouvr. ont été traduits en français, chacun en 2 vol. in-8, le prem. par Millin, 1789, et le second, par M. Boulard, 1809, 2 vol. in-8.

PUNT (JEAN), peintre, graveur et comédien hollandais, né à Amsterdam en 1711, s'était déjà fait

connaître avantageusement dans la peinture et la grav., lorsqu'il épousa vers 1733 Anne-Marie de Bruin, tragédienne fort distinguée, qui le décida à embrasser sa profession. Il débuta dans sa ville natale par le rôle de Rhadamiste, y obtint le plus brillant succès, et sa réputation surpassa bientôt celle de Duim, qu'il avait alors pour concurrent. La m. d'une épouse chérie le fit renoncer au théâtre deux ans après ; mais les sollicitations de ses amis l'y ramenèrent en 1753. Il y reparut dans le rôle d'Achille, où il s'est lui-même peint et gravé, et le public le revit avec un nouvel enthousiasme. Punt s'était remarié en 1748. Il obtint en 1755 l'emploi lucratif de concierge du théâtre d'Amsterdam, et tout semblait lui sourire, lorsqu'il redevint veuf en 1771. Il prit une 3e femme, Catherine Fokke, tragédienne célèbre ; mais un après ce nouveau mariage, en 1773, il fut complètement ruiné par l'incendie du théâtre d'Amsterdam, et se vit obligé d'accepter les offres que lui fit la ville de Rotterdam, où il fut abreuvé de dégoûts. Il se retira en 1777, et l'on négociait sa rentrée au théâtre d'Amsterdam, quand il m. en 1779. Punt peignit avec succès l'hist., le paysage et le portrait, et l'on a de lui des estampes qui font honneur à son burin.

PUPIEN. V. MAXIME-PUPIEN.

PURAMUNDUS. V. GLEICHMANN.

PURBACH. V. PEURBACH.

PURCHAS (SAMUEL), ecclésiastique anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, m. vers 1628, est principalem. connu par le célèbre rec. de voyages qui porte son nom. Chapelain de l'archevêque de Cantorbéry et pourvu de plus. autres bénéfices, il employa sa fortune à acquérir la plus nombreuse collection de voyages, tant imp. que MSs., qu'on eût vue jusqu'alors ; et l'on doit à son zèle et à son érudition l'un des plus célèbres rec. en ce genre. Il en fit paraître le 1er vol. en 1613, sous le titre suivant : *Purchas, his pilgrimages, or Relations of the world and the relig..... discovered from the creation unto this present, in four parts*, in-fol. (ce vol. eut 4 éditions, la dernière, de 1626, très-augmentée, est la meilleure). Quatre autres vol. parurent en 1625 sous ce titre : *Hakluytus posthumus, or Purchas, his pilgrims, containing a history of the world in sea voyages and land travels by englishmen and others*, etc., Londres, 1625, in-fol., trad. en hollandais. Purchas y a fait entrer tous les MSs. laissés par Hakluyt, et dont il avait fait l'acquisit. On a encore de lui : *Purchas, his Pilgrims or Microcosmos or the History of man*, 1627, in-8. C'est un recueil de méditations sur l'homme, dans tous les âges et dans toutes les posit. sociales.

PURE (MICHEL de), abbé et homme de lettres, né à Lyon en 1634, m. à Paris en 1680, est bien plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses Satires, que par les ouvrages qu'il a publiés. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, qui sont oubliées de nos jours, des traduct. françaises des *Institutions* de Quintilien, 1663, 2 vol. in-4 ; de l'*Hist. des Indes orientales et occidentales*, de J.-P. Maffée, 1665, in-4 ; de l'*Hist. africaine*, de l'Ital. Birago, 1666, in-12 ; de la *Vie de Léon X*, par Paul Jove, 1675, in-12, et quelq. autres ouvrages, dont le seul remarquable est la *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12.

PURI (DAVID), philanthrope, né à Neufchâtel, en Suisse, en 1709, était fils du fondateur de Purisbourg, dans la Caroline. S'étant fixé à Lisbonne, il amassa une fortune considérable dans le commerce de la joaillerie, et la consacra presque tout entière au bien de sa ville natale, à laquelle il légua 3 ou 4 millions, dont une moitié devait être employée à des œuvres de charité, et l'autre à l'embellissement de la ville. Ce vertueux citoyen m. à Lisbonne le 31 mai 1786, et les magistrats de Neufchâtel, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait répandus sur sa patrie, ordonnèrent un deuil de quinze jours. Parmi les monumens de sa bienfaisance, on cite l'hôpital de Neufchâtel, portant à la façade cette inscription : *Civis pauperibus*. — Jean-Pierre PURI ou PURRY, né aussi à Neufchâtel, et peut-être de la famille du précédent, a donné des *Mém. sur le pays des Cafres et la terre de Pierre Nuitz*, qui parurent à Amsterdam, 1718, in-8, et qui furent traduits en hollandais. Ils contiennent des notions curieuses sur ces contrées, que l'aut. avait parcourues lui-même, et qu'il se proposait de coloniser. Ses projets furent présentés à la compagnie des Indes en Hollande. — Samuel PURI, conseiller d'état de la principauté de Neufchâtel, publia un *mém.* pour justifier que le commerce des vins de cette principauté doit être libre dans les états de Berne, 1705, in-4, et a laissé un extrait MS. des *chron.* de Neufchâtel. — Un colon. PURI, qui soutint J.-J. Rousseau contre le past. Montmollin, est aut. d'un *mém. justificatif* de sa propre conduite envers le gouv., 1767, in-8 et in-12. *Voy.* la *Bibliothèque suisse* de Haller.

PURICELLI (JEAN-PIERRE), savant antiquaire, né à Gallarate, dans le diocèse de Milan, en 1589, embrassa l'état ecclésiastiq., et parvint à la dignité d'archiprêtre de la basilique de Saint-Laurent. Il signala son zèle et sa charité pendant la peste qui désola Milan en 1630, en se dévouant tout entier au service des malades, fut le seul des chanoines que la contagion épargna, et m. en 1659, laissant un très-grand nombre d'ouvrages, dont beaucoup sont conservés MSs. à la Bibliothèque ambrosienne. Parmi ceux qu'il a publiés, on cite : *ambrosianæ mediolani basilicæ Monumenta*, Milan, 1645, in-4 ; *Laur. Littæ, civis et archiep. mediolani, Vita*, ib., 1653, in-4 ; *de SS. martyribus Nazario et Celso, ac Protasio et Gervasio, historica Dissertatio*, ib., 1656, in-fol. ; *de SS. martyribus Arialdo Alciato et Herlembaldo Cotta, libri quatuor, quibus Historia mediolana illustratur*, etc., ib., 1657, in-fol. — PURICELLI (François), littérat., né à Milan vers 1657, embrassa d'abord la règle de St-Ignace, mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever son noviciat. Plus tard, il reçut les ordres sacrés, partagea son temps entre ses devoirs ecclésiastiques et la culture des lettres, et m. en 1738. On a de lui des poésies qui, d'abord éparses dans différens recueils, ont été rassemblées et publiées sous le titre de *Rimes*, Milan, 1750, in-4 ; Venise, 1751 ; Bologne, 1752, et Nice, 1781, in-8.

PURMANN (MATH.-GODEFROY), chir. allem. du 17e S., fut d'abord employé dans les troupes du Brandebourg, et exerça ensuite son art à Halberstadt, puis à Breslau, où l'on croit qu'il m. vers 1700. Parmi ses ouvrages, qui tous eurent de son temps beaucoup de succès, nous citerons : *le vrai Chirurgien milit.*, etc., in-8, en allemand, Halberstadt, 1680, 1682, 1690, 1693 ; Iéna, 1705 et 1721 ; *la Couronne chirurgicale* (chirurgircher Lorberkranz), in 4, Halberstadt, 1685 ; Francfort, 1692, et Breslau, 1705, ouv. important pour l'histoire de la chirurgie en Allemagne au 17e S.; *Chirurgia curiosa*, in-4, Francfort, 1694, Iéna, 1716 ; trad. en angl., Londres, 1706, in-fol.

PUSSORT (HENRI), conseiller d'état, né en 1615, était l'oncle de Colbert, et partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut l'un des juges. Il se montra acharné à la perte de ce surintend. et opina pour la décapitation. Pussort travailla à la rédact. des *Ordonnances* de 1667 et 1670, pour la réformation de la justice et pour l'abréviat. des procès. Il m. à Paris, doyen du conseil, en 1697.

PUTHOD DE MAISON-ROUGE (FRANÇOIS-MARIE), archéologue, l'un des 24 hérauts d'armes du roi Louis XVIII, né en 1757 à Mâcon, m. en 1820, membre de l'acad. de Villefranche de Beaujolais, de celle des Arcades de Rome et du Cercle des philadelphes, avait été d'abord gendarme du roi, puis, à l'époque de la révolut., successivem.

capitaine de chasseurs dans la garde nationale parisienne, adjudant-général et colonel. Il présenta à l'assemblée constituante (4 oct. 1790), une pétition pour se faire autoriser à recueillir les inscriptions et archives des couvens, et dès l'année suiv. devint membre de la commission des monum. établie à la biblioth. des Quatre-Nations. C'est à cette époque qu'il entreprit la pub. d'un ouvr. périodiq. ayant pour titre les *Monumens*, et dont il devait paraître 24 livrais. par an. Outre sa coopérat. au traité *des Offices* de Guyot, dont il rédigea la partie milit., on lui doit encore : *Géographie de nos villages*, ou *Dictionn. mâconnais*, Mâcon, 1800, in-8.

PUTSCHIUS (Elie), philologue, né à Anvers en 1580, doit être compté au nombre des savans précoces. Il fit sous d'habiles maîtres des progrès étonnans dans les langues et la littérat. anciennes. Il parcourut ensuite l'Allemagne, s'arrêta quelq. temps à Iéna et à Leipsig, et m. à Stade en 1605, à l'âge de 25 ans et 4 mois. On a de lui un recueil des anciens grammair., pub. sous le titre de *Grammaticæ latinæ Auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 part. in-4 : ce vol., dédié à Joseph Scaliger, est très-recherché des amateurs et contient les écrits de 33 grammairiens, sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. latina* de Fabricius. Conrad Ritterhus a écrit la *vie* d'E. Putschius, Hambourg, 1608, in-4 : ib., 1726, in-8.

PUTTER (Jean-Etienne), l'un des plus célèbre publicistes de l'Allemagne, né en 1725 dans un bourg de Westphalie, étudia successivem. à Marbourg, Halle et Iéna, fut appelé, comme profess., à Gottingue en 1746, y donna, pendant plus de 50 ans, des cours sur la procédure des tribunaux suprêmes, sur le droit public et l'hist. de l'empire; enfin des leçons pratiques de jurisprudence. Il devint doyen de la faculté de droit en 1797, et m. en 1807, après avoir pub. un gr. nombre d'ouvr., dont quelques-uns en latin, les autres en allemand, sur le droit public et l'hist. d'Allemagne, sur la procédure des tribunaux suprêmes de l'empire, sur le droit civil et la jurisprudence pratique. Nous citerons seulem. les suiv. : *Institutiones juris publici germanici*, Gottingue, 1802, 6e édit. ; *nova Epitome processûs imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8 ; *Manuel de l'hist. d'Allemagne*, ibid., 1772, 2 vol. in-8, 2e édit. (en allem.) ; *Développement historique de la constitut. de l'empire germanique*, ibid., 1798, 3 vol. in-8, 3e éd.; *Essai d'une hist. acad. des savans de l'université de Gottingue*, ib., 1768-1788, 2 vol. ; *Littérat. du droit public allem.*, ib., 1781-1783, 3 vol.

PUY (Du). V. Dupuy.

PUYSÉGUR (Jacques de CHASTENET, vicomte de), né vers la fin du 16e S., descendait d'une famille illustre de l'Armagnac, très en faveur à la cour des rois de Navarre. Il fit ses prem. armes en 1617, devint lieuten.-général des armées du roi, et prit part, pendant quarante-un ans de service, à trente combats et à plus de cent vingt siéges sans avoir reçu aucune blessure. Sujet fidèle, officier plein de bravoure, il fut un des hommes les plus considérés de son temps, et m. en 1682, à l'âge de 82 ans, sans avoir rien ajouté à la fortune qu'il tenait de ses ancêtres. On a de lui des *mémoires* sur les évènem. dont il avait été témoin. Ils s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658, et ont été réimpr. en 1747. Cet ouvr. se trouve compris dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Petitot.—Puységur (Jacques-François de Chastenet, marquis de), maréchal de France, cheval. des ordres du roi, comte de Chessi, vicomte de Busanci, fils du précéd., né à Paris en 1655, entra au service en 1677, s'éleva de grade en grade par ses talens et sa valeur, et fut considéré comme un des hommes de guerre les plus expérimentés de son S. Louis XIV, qui en faisait gr. cas et lui communiquait chaque année ses projets de campagne, le chargea de plus. missions diplomatiq. Puységur eut une grande influence sur les évènem. qui consolidèrent, sous Philippe V, le trône d'Espagne dans la maison de Bourbon. Il fut nommé membre du conseil de guerre pendant la minorité de Louis XV, et remplissait les fonctions de commandant en chef sur toutes les frontières des Pays-Bas, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal en 1734. Il m. en 1743, âgé de 88 ans. On a de lui un ouvr. estimé intitulé *l'Art de la guerre*, qui parut en 1748 in-fol. et in-4 : il a été trad. en allem. Le baron de Traverse en a publ. un extrait en 1758, sous le titre d'*Etudes militaires.* — Puységur (Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, m. en 1782, se distingua aussi dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieuten.-général. On a de lui : *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12 ; *du Droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770 ; *Analyse et Abrégé du spectacle de la nature* de Pluche, Reims, 1772, 1786, in-12 ; et diverses brochures de circonstance. — Puységur (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet de), plus connu sous le nom de comte de Chastenet, second fils du précéd., né en 1752, entra de bonne heure au service de mer, où il obtint un avancem. rapide. Réunissant des connaissances archéologiq. à celles de marin, ce fut pour satisfaire son goût pour les antiquités qu'il demanda au roi d'Espagne, en 1772, la permission de pénétrer dans les cavernes servant de sépulture aux Guanches (anciens habitans des îles Fortunées, aujourd'hui îles Canaries), à Téneriffe. Il parvint, au péril de sa vie, à en extraire des momies très-bien conservées, dont il enrichit le cabinet d'histoire naturelle de Paris et de Madrid, où on les voit encore. Le gouvernem. français le chargea ensuite d'aller dresser les cartes de tous les débouquem. de St-Domingue ; et ce sont ces cartes qui servent encore aujourd'hui à guider la navigat. dans les parages de cette colonie. Les services que le comte de Chastenet avait rendus comme marin et comme savant, l'eussent sans doute élevé aux premiers grades de la marine française, si la révolut. n'était venue entraver sa carrière. Ayant émigré en 1791, il servit à l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis à celui de Portugal, et après y avoir obtenu, avec le grade de contre-amiral, la croix de l'ordre du Christ, il sauva de Naples Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile sur un vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service, et m. en 1809, honoré de toute l'estime que ses qualités et ses talens lui avaient si justem. acquise. Son ouvr. *sur les Débouquemens de St-Domingue*, qui avait paru en 1787, in-4, a été réimpr. depuis par ordre du roi. — Puységur (Pierre-Louis de Chastenet, comte de), fils du maréchal de France, Jacques-François, né en 1727, suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes, et était parvenu au grade de lieutenant-général des armées du roi, lorsqu'aux approches de la révolut. il fut appelé au ministère de la guerre. Quoiqu'il n'ait conservé ce poste que jusqu'en 1789, l'assemblée constituante déclara, au moment de sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Le comte de Puységur conserva pour Louis XVI le plus grand attachem. ; il commanda une compagnie de gentilshommes qui se dévouèrent à la défense de la famille royale dans la funeste journée du 10 août, et il ne passa en pays étrangers qu'après la m. de l'infortuné monarque. De retour en France, il m. à Rabasteins en 1807. Il était gr.-croix de l'ordre de St-Louis.—Jean-Auguste de Chastenet de Puységur, son frère, archevêque de Bourges, né en 1740, m. en 1815, fut nommé député aux états-généraux, et fut un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile*

du clergé. Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signat. de l'*Instruction sur les atteintes portées à la religion*, pub. en 1798 par les évêq. franç. émigrés.

PUYSÉGUR (AMAND-MARIE-JACQ. DE CHASTENET, marquis de), fils du lieutenant-général Pierre-Louis, né en 1752, entra à 16 ans dans l'artillerie, obtint à 27 le grade de colonel, fit la camp. d'Espagne en 1782, et remplit au siége de Gibraltar les fonctions de major de tranchée. Au commencement de la révolut., dont il embrassa les principes avec une sage modérat., il passa du commandem. du régim. d'artillerie de Strasbourg à celui de l'école de La Fère avec le grade de maréchal-de-camp, donna sa démission en 1792 pour se retirer dans ses foyers; et, sur l'accusat. portée contre lui d'entretenir une correspond. avec ses frères émigrés, il subit à Soissons une détent. de deux années. Fixé enfin à sa terre de Buzancy, il y ménagea un asile à quelq. illustres proscrits, fut nommé maire de Soissons après le 18 brumaire, se démit de cette magistrature en 1805, et il m. le 1er août 1825 dans son château de Buzancy, retraite dont la restaurat. ne l'avait point fait sortir. Différens traits d'un désintéressement digne des plus grands éloges eussent suffi pour assurer un honorable souvenir au marquis de Puységur, s'il n'avait d'ailleurs rendu son nom célèbre en l'associant à l'hist. du magnétisme animal, dont il fut de bonne foi le zélé et infatigable défenseur. De 1814 à 1825 il eut part aux trois recueils intit.: *Annales du magnétisme*, *Bibliothèque magnétique* et *Archives du magnétisme*. On a en outre de lui: *Mém. pour servir à l'histoire et à l'établissem. du magnétisme animal*, Paris, 1788, 1809, in-8, anonyme; *du Magnétisme animal considéré dans ses rapports avec div. branches de la physique*, 1807, 1809, in-8; *Recherches, Expériences et Observations physiq. sur l'homme dans l'état de somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8; enfin un autre écrit sur le même sujet avec ce titre: *les Vérités cheminent; tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8. Le marquis de Puységur est de plus auteur des deux pièces suiv.: *l'Intérieur d'un ménage républ.*, vaudeville, représ. le 15 nivôse an II, musique de Fay; et *le Juge bienfaisant*, comédie hist. en 3 actes, Soissons, 1799, in-8.

PUYVALLÉE (PHILIPPE-JACQUES BENGY DE), député de la noblesse du Berry aux états-généraux, né en 1743 à Bourges, où il m. en 1823, avait commencé par porter les armes en qualité de sous-lieutenant dans le régim. de Vieille-Marine. Après la session de l'assemblée constituante, où, partisan de l'ancien état des choses, il ne se fit guère remarquer que par un discours contre le projet de diviser la France par départem., il quitta la France, y rentra dès 1792, fut bientôt contraint à passer de nouveau à l'étranger, ce qu'il ne put faire qu'après avoir couru des dangers imminens, et enfin profita, pour revenir encore, de l'amnistie accordée par le gouvernem. consulaire. Membre de la commiss. administrative des hospices de Bourges sous le gouvernement impérial, il devint, depuis la restaurat., membre du conseil-général du départem. du Cher, en fut cinq fois présid., et à quelques autres titres honorifiques, joignit celui de présid. de la société d'agriculture du départem. du Cher. C'est au sein de cette compagnie qu'a été prononcé son *éloge* par M. de Villesaison, impr. par extrait dans le *Moniteur* du 21 avril 1824. On y donne l'analyse de l'écrit suiv. de Puyvallée: *Essai sur la société religieuse en France et sur ses rapports avec la société polit., depuis l'établissem. de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, Le Clère, 1820, in-8.

PUZOS (NICOLAS), chirurgien-accoucheur, né à Paris en 1686, direct. de l'acad. de chirurgie de cette ville, m. en 1753, exerça son art pendant 30 ans avec un grand succès. Il a laissé des remarques pratiques recueillies par Morissot-Deslandes, qui en forma un *Traité des accouchemens*, etc., pub. à Paris, 1759, in-4. On trouve encore, dans le 2e vol. des *Mém.* de l'acad. royale de chirurgie, un *Mém.* de N. Puzos *sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur les moyens de les arrêter sans en venir à l'accouchem.*, etc.

PYGMALION (mythol.), sculpteur fameux de l'île de Cypre, conçut une passion brûlante pour une statue de Vénus qu'il avait modelée, et par ses prières réussit à toucher la déesse qui anima le magnifique ouvrage. Pygmalion épousa alors l'objet de de son amour, qu'il nomma Euburnée, et en eut un fils appelé Paphus.

PYGMALION, roi de Tyr, succéda, l'an 874 av. J.-C. à Matgen, dont quelq. savans supposent qu'il était fils (car il n'avait alors que 11 ans), et m. après 47 ans de règne, l'an 827, dans sa 58e année. On a vu à l'article de Didon que, fuyant la cour d'un frère qui par des vues de cupidité s'était fait le meurtrier de Sichée son époux, cette princesse passa en Afrique et y fonda Carthage vers l'an 882 av. notre ère. Mais l'adoption des renseignemens chronol. qu'on vient d'énoncer reporterait à l'an 867 la fondat. de Carthage: c'est aussi la conject. la plus plausible. Il faut noter que les indications que nous ont transmises les anciens auteurs sur ces évènem. sont totalem. divergentes; et il en est peut-être de l'émigration de Didon comme de la fable par laquelle les Grecs ont expliqué l'origine de la citadelle de Byrsa (βύρσα, *peau de bœuf*), en Afrique. On peut croire d'ailleurs, pour concilier ces indicat. diverses, qu'avant l'émigrat. de Didon ou Elissa, d'autres établissem. avaient été faits par les Phéniciens. C'est à la discussion de ces opinions contradictoires que M. St-Martin a consacré son savant article de *Pygmalion* (t. 36 de la *Biogr. universelle*); mais il n'a pas jugé à propos d'examiner ni même de rapporter les renseignemens, peut-être fabuleux, qu'on a sur la mort du roi de Tyr: Astarbé, digne épouse de ce prince cruel, l'empoisonna, a-t-on dit, et impatiente de l'effet du breuvage, elle accéléra sa fin en l'étranglant.

PYL (JEAN-THÉODORE), médecin allem., né en 1749 dans la Poméranie, prit ses degrés à l'univ. de Gripswald, alla suivre à Berlin les leçons d'anatomie de Cothenius, prit du service dans les troupes prussiennes lorsque éclata la guerre de la succession de Bavière (1778), et de retour dans la capitale de la Prusse obtint plus. places à la fois lucratives et honorables. Il se voua plus particulièrem. à la médecine légale et à la police médic., et m. en 1794, laissant entre autres opuscules en allem. et en lat.: *Dissertat. de rubedine sanguinis*, Gripswald, 1775, in-4; *Repertoire de la science des médicamens* (offentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft), Berlin, 1789-93, 3 t. in-8.—Théodore PYL, père du précéd., médec. de Barth, dans la Poméranie, est aut. d'un traité *de Auditu in genere, et de illo qui fit per os, in specie*, Gripswald, 1743, in-4.

PYLADE, célèbre pantomime, porta ce genre de spectacle au plus haut degré de perfection chez les Romains. Il était né en Cilicie, dans le dernier siècle av. l'ère chrétienne. Il forma dans Rome, sous le règne d'Auguste, une troupe spéciale, qui ne s'occupait point de tragéd. ni de comédie parlée, mais qui représentait ce que l'on appelle aujourd'hui des ballets ou des sujets tragiques, comiques et satiriques, exprimés par des danses ou gestes muets. Il ne faut point confondre les acteurs appelés mimes ou pantomimes avec les poètes mimiques (*v.* LABERIUS et PUBLIUS-SYRUS). Les premiers exprimaient par le geste seul, une fable, un poème entier, sans pouvoir tirer parti des mouvemens du visage, car ils étaient masqués comme les autres comédiens: seulem. leur masque était d'une forme plus agréable. Bathylle, élève de Pylade, forma bientôt une autre troupe qui partagea avec la prem. les suffrages des Romains. Ces troupes ri-

vales occasionèrent deux factions qui appelèrent plus. fois l'intervention de l'autorité impériale. L'insolence de Pylade le fit bannir de Rome et d'Italie ; mais les murmures du public forcèrent l'empereur à revenir sur sa décision. On ignore l'époque de la m. de Pylade. Les pantomimes furent encore chassés de Rome à différentes époques, sous Tibère, Néron, Domitien, Trajan, etc. ; mais leur exil n'était que temporaire, et la clameur publique obtint constamm. leur rappel. La manie pour ce genre de spectacle ne fit qu'augmenter jusqu'au 5e S., et ne finit qu'à la chute de l'empire. On prétend avoir retrouvé l'inscript. du tombeau de Pylade ; et l'on cite trois autres pantomimes du même nom ; ainsi qu'un musicien grec, né à Megalopolis, dans le Peloponèse, et contemp. de Philopœmen.

PYLE (Thomas), ecclésiastique anglais, né en 1674 à Stodey dans le comté de Norfolk, mort en 1756 à Swaffam, a pub. : *Paraphrase des Actes des apôtres et de toutes épîtres du Nouveau-Testament*, 2e édit., Londres, 1737 ; nouv. édit., 1765, 2 vol. in-8 ; trad. en allem. ; *Paraphrase de l'Apocalypse avec des notes*, 1735 ; nouv. édit., 1795, in-8 ; *Paraphrase des livres historiques de l'Ancien-Testament*, pub. de 1715 à 1725, et réunie sous un titre général en 1738, 4 vol. in-8 ; trois vol. de *sermons* et divers autres écrits. — Philippe Pyle, le plus jeune des fils du précéd., m. en 1799, a pub. des *Sermons à l'usage du peuple*, parmi lesquels on en a impr. qui appartiennent à son père, 1789, 4 vol. in-8.

PYLÉMENES, nom commun à un gr. nombre de rois de Paphlagonie, dans l'Asie-Mineure, dont la race se perpétua jusqu'au temps des Romains. Le prem. de ces rois, connu dans l'histoire, est mentionné par Homère, qui le range parmi les chefs venus au secours des Troyens, à la tête d'une peuplade de la Paphlagonie, appelée les Henètes, et qui était presque entièrement anéantie au temps du géographe Strabon. Ce Pyléménes fut tué en combattant les Grecs sous les murs de Troie.—Un prince de ce nom, de la même race que le précédent, vivait en l'an 134 av. J.-C. L'histor. Eutrope le place au nombre des amis et alliés de la république romaine. — Un autre Pyléménès, qu'on croit fils du précéd., régnait en Paphlagonie à l'époque de la prem. guerre de Mithridate contre les Romains en l'an 88 av. J.-C. Allié de la république comme son père, il fut chassé de ses états par le roi de Pont, et rétabli plus tard par Pompée ; mais il dut céder à la république toute la Paphlagonie maritime. Après la m. de ce prince, la portion de la Paphlagonie qu'il possédait fut réunie au territoire de la répub. : en lui s'éteignit la race Pyléménide.

PYM (John), né dans le comté de Sommerset en 1584, fut un des membres les plus remarquables de la chambre des communes sous le règne de l'infortuné Charles Ier. Il s'était déjà fait distinguer sous le règne de Jacques II, par une opposit. constante aux mesures de la cour. En 1726, il concourut à la rédaction des articles de l'acte d'accusation contre le duc de Buckingham. Partageant toutes les opinions des puritains, il avait formé le projet de passer en Amérique pour y fonder un gouvernem. où la liberté civile et la liberté religieuse fussent plus respectées qu'en Angleterre ; mais un ordre du conseil l'empêcha, ainsi que plus. autres mécontens, au nombre desquels se trouvait Cromwell, d'exécuter cette résolution. Il devint l'un des membres les plus actifs et les plus influens du parlem., dont le roi prononça la dissolut. le 6 mai 1640. Renommé membre de celui qu'on a appelé le long parlem., Pym en défendit d'abord les doctrines et les intérêts avec une grande énergie ; mais ensuite il se montra moins virulent dans ses attaques contre la cour, et fit même quelques ouvertures en faveur du roi. Ce nouveau système de conduite ayant diminué sa popularité, il se plaignit de l'inconstance du peuple à son égard : toutefois il jouissait encore d'un grand crédit dans son parti, lorsqu'il m. à Derby-House en 1643, exerçant l'emploi de lieutenant dans l'armée parlementaire. Il fut enterré avec de grandes solennités dans l'abbaye de Westminster. On trouve dans les *Mémoires* de lord Clarendon des détails intéressans sur ce personnage.

PYNAKER (Adam), peintre hollandais, né en 1621, m. en 1673, s'est acquis la réputation d'un habile paysagiste. Le musée du Louvre a trois tableaux de ce maître : une *Tour, au pied de laquelle est une barque à l'ancre*, un *Paysage* dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une auberge, et un autre *Paysage* représentant des villageois qui gardent leurs troupeaux.

PYRA (Jacques-Emmanuel), poète allem., né en 1715 à Kotbus, en Lusace, se consacra d'abord à des éducations particulières, et fut ensuite professeur dans un gymnase de Berlin, où il m. en 1744. Ses *Poésies*, réunies à celles de Langen, ont été pub. pour la prem. fois à Zurich, puis à Halle, avec des augm., 1749, in-8.

PYRAMIDES (la bat. des) fut gagnée le 20 juill. 1798 par les Français sur les Mamlouks, au village d'Embabé, en vue des antiq. mon. dont cette journée a pris le nom. V. Buonaparte et Mourad bey.

PYRARD (François), voyageur français, né à Laval dans le 16e S., s'embarqua à St-Malo en 1601, sur un des deux navires qu'une compagnie de marchands des trois villes de Laval, St-Malo et Vitré, avait armés pour chercher un chemin aux Indes orientales. Cette expédition relacha successivement aux îles Annobon, Madagascar et Comore, dans l'océan Indien. Le bâtiment sur lequel se trouvait Pyrard ayant fait naufrage sur les Maldives, ce voyageur et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, et répartis sur plus. îles. Pyrard fut conduit à Malé, résidence du roi des Maldives, et fut bien traité par ce prince. Il vivait depuis cinq ans dans cette île, lorsque les Maldives furent attaqués par la flotte du roi de Bengale. Le prince insulaire ayant été tué, Pyrard pria le vainqueur de le rendre à la liberté. Pris d'abord pour un Portugais, il fut maltraité et on voulut même lui ôter la vie ; mais, reconnu ensuite pour Français, il fut traité plus humainem., et le chef de l'expédition le prit, avec trois de ses compagnons, sous sa protection spéciale. Ils s'embarquèrent sur la flotte qui retournait au Bengale. Pyrard rendu à la liberté, éprouva bientôt de nouvelles infortunes. Les Portugais le firent prisonnier. Il servit, pendant 2 ans, comme soldat dans leurs troupes, fut détenu ensuite avec tous les étrangers qui se trouvaient à Goa, obtint sa liberté par l'entremise des jésuites qui résidaient dans cette dern. ville, en partit avec ses trois compagnons, le 30 janv. 1610, et aborda les côtes de Galice au bout d'un an de traversée. Il quitta l'Espagne presque aussitôt pour revenir en France, et se rendit à Paris, où le récit de ses aventures lui valut la protection de plus. personnages puissans. Ce fut d'après le conseil du président Jeannin (*v.* ce nom), qu'il écrivit la relation de ses voyages, qui parut pour la prem. fois sous ce titre : *Discours du voyage des François aux Indes orientales*, *ensemble des divers accidents*, *adventures et dangers de l'autheur en plus. royaumes des Indes*, etc., Paris, 1611, in-8. Jérôme Bignon, avocat-général, obtint ensuite de Pyrard des renseignem. beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans ce *Discours ;* et la rédaction de ces matériaux, fondus dans la prem. relation, fut confiée à Bergeron, qui publia son travail sous le titre de *Voyages des François aux Indes orientales*, *Maldives*, *Moluques et au Brésil*, *depuis* 1601 *jusqu'en* 1611, Paris, 1615, 2 vol. in-8, avec un vocabulaire des îles Maldives. On ignore l'époque de la m. de Pyrard. Long-temps après, Pierre Duval fit paraître *Voyage de Fr. Pyrard*, *de Laval*,

contenant sa navigation aux Indes orientales, etc., *divisé en trois parties*, *nouv. édit.*, *revue*, *corrigée et augm.*, etc., Paris, 1679, in-4. : l'édit. a omis le vocabulaire des Maldives ; mais il a dressé une carte de ce voy. La relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus intéressantes que l'on puisse lire ; et des voyageurs anglais, qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont confirmé son témoignage par leur récit. On trouve des extraits du voyage de Pyrard dans plus. recueils de voy., écrits en franç. ou dans d'autres langues.

PYRAULT ou PYRAUX (Claude), médecin, né à Besançon vers 1720, fut nommé agent de la compagnie des Indes à Bassorah, et y travailla sans relâche à étendre notre commerce dans les Indes, et à se procurer des renseignemens sur les produits des pays qu'il avait visités. Il était sur le point de repasser en France pour y rendre compte de ses utiles travaux, lorsqu'il fut emporté par la peste de de Bassorah en 1773. On a de lui un *Traité de la pharmacie moderne*, Paris, 1751, in-12 ; quelques trad. d'ouv. anglais sur la médec., et d'une *lettre* sur l'art de faire des songes.

PYRÉNÉES (traité des). V. Haro (D. Luis de) et Mazarin.

PYRGOTÉLÈS, artiste grec, grav. en pierres fines, vivait sous le règne d'Alexandre-le-Grand. Il paraît que la gravure en pierres fines était alors portée au plus haut degré de perfection, comme la peinture et la sculpt. Pline cite Pyrgotélès parmi les quatre plus habiles graveurs qui aient existé. Les pierres qui portent son nom sont les têtes d'*Alexandre* et de *Phocion*, un *Hercule assommant l'hydre*.

PYRON DE LA VARENNE. V. Piron.

PYRRHIS DE VAVILLE (N.), écriv. politique sur lequel on n'a presque point de renseignemens, né en Provence dans le 18e S., m. en 1808, a laissé les ouv. suiv. : *Compendium politicum, seu brevis Dissertatio de variis imperii Poloni viribus*, Varsovie, 1760, in-8 ; *Lettre sur la constitution actuelle de la Pologne et la tenue de ses diètes*, 1771, in-12.

PYRRHON, philosophe grec, chef de l'école ou de la secte qui a pris son nom (le pyrrhonisme), né à Elis, dans le Péloponèse, vivait vers l'an 336 av. J.-C. Il exerça la peinture dans sa jeunesse, suivit ensuite l'école de Mégare et les leçons du philosophe Anaxarque, qu'il accompagna dans la grande expédition d'Alexandre en Asie. De retour en Grèce, il obtint le droit de cité à Athènes, et acquit une grande réputation de sagesse. Ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions de grand-prêtre, et, par estime pour lui, exemptèrent d'impôts tous les philosophes. Il m. dans un âge très-avancé. Avant lui, le sage Anacharsis, Xénophane, Zénon, Démocrite, Métrodore, les sophistes Protagoras et Gorgias, plus récemment les disputes de l'école de Mégare et les paradoxes des cyrénaïques, avaient semé les germes du scepticisme parmi les Grecs. Pyrrhon réduisit leurs doutes en corps de doctrine ; et du scepticisme indirect des sophistes qui avaient enseigné que tout peut se soutenir, il tira cette conséquence que rien ne peut se démontrer. Il ne rejetait point la vérité ; mais il déclarait seulem. que les philosophes ne l'avaient point encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de la vérité. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale, qu'il considérait comme écrite au cœur de l'homme, et comme la fin de toutes ses actions. Il n'affirmait rien et ne détruisait rien. La doctrine de Pyrrhon, suiv. la judicieuse remarque de M. Degérando, au milieu du vague qu'elle présente, se rapproche plus de l'idéalisme que du doute absolu d'Arcésilas, fondé sur l'incompréhensibilité de toutes choses. La plus grande contradiction du pyrrhonisme, c'est de présenter le doute suspensif comme un état fixe, et de placer, dans cette situation inquiète et violente, le parfait repos de l'intelligence et de la volonté que les sceptiques appelaient le souverain bien. La *vie* de Pyrrhon a été écrite par Sextus Empiricus, qui a donné l'exposé le plus complet de la doctrine de ce philosophe. On la trouve aussi dans le recueil de Diogène-Laërce. Pyrrhon eut un grand nombre de disciples : mais leur enseignement fut individuel et isolé. Ils ne formèrent point une succession liée de philosophes, et furent rapidement éclipsés par la seconde et la troisième académ., où presque toutes leurs opinions ont été reproduites.

PYRRHONISME. V. l'art précéd.

PYRRHUS (mythol.), fils d'Achille et de Deidamie, est surn. *Néoptolème*, parce qu'il sortait à peine de sa prem. jeunesse lorsqu'il porta les armes au siége de Troie, où, suivant un oracle, sa présence devait décider du sort de cette ville héroïque. Comme son père, Pyrrhus poussa jusqu'à la férocité l'instinct des combats. Ayant vaincu et tué Euripyle, fils de Télèphe, il institua, dit-on, en mémoire de son triomphe, la danse appelée pyrrique, qui consistait à figurer par les gestes et par les mouvemens du corps, soit les évolutions militaires, soit les combats corps à corps avec la lance et l'épée. Ce fut Pyrrhus qui entra le premier dans le fameux cheval de bois que les Troyens eurent l'imprudence d'introduire dans leurs murs. Pendant l'horrible nuit qu'éclaira l'incendie de Troie, Pyrrhus se montra insatiable de carnage : non content d'avoir massacré le roi Priam, et précipité du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, il voulut encore immoler Polyxène aux mânes de son père. Il eut alors en partage Andromaque, qui devint sa femme. Plus tard il alla fonder un royaume en Epire, et fut tué au pied des autels par Oreste, furieux de ce qu'il avait fait son épouse de la belle Hermione, dont lui-même avait demandé la main au roi Ménélas, son oncle.

PYRRHUS, célèbre roi d'Epire dans le 3e S. avant J.-C., descendait, dit-on, de Pyrrhus, fils d'Achille, et d'Hercule par sa mère. Il règne beaucoup d'incertitude sur les premières années de la vie de ce prince ; et, à vrai dire, son hist. ne commence qu'à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), dans laquelle il se distingua. Il était alors âgé de 15 ans, et combattait dans l'armée de Démétrius-Poliorcetès, son beau-frère, qui fut vaincu. Pyrrhus consentit à se rendre comme otage en Egypte, après le traité conclu entre les successeurs d'Alexandre. Il épousa dans ce pays la princesse Antigone, fille de la reine Bérénice ; et cette alliance l'ayant mis en état de revendiquer ses droits sur l'Epire, il y entra avec des troupes et de l'argent, et fit d'abord un accord avec Néoptolème, qui s'était emparé de la couronne après la mort d'Œacide (père de Pyrrhus). Mais bientôt ce collègue, qui voulait régner seul, ayant tenté de l'empoisonner, il le prévint, et le tua au milieu d'un festin. En l'an 291, Pyrrhus profita d'une maladie de Démétrius, son beau-frère, pour envahir la Macédoine, dont celui-ci s'était emparé. Les Macédoniens finirent par abandonner Démétrius, reconnurent Pyrrhus pour leur souverain, et s'en détachèrent au bout de 7 mois de règne pour se donner à Lysimaque. Pyrrhus fut contraint de retourner en Epire, et, quelques années après, accepta la proposition que lui firent les Tarentins de commander leur armée contre la république romaine. Le prudent Cynéas (*v.* ce nom), après s'être efforcé vainement de le détourner de cette entreprise, fut envoyé par lui à Tarente avec 3,000 h. d'infanterie ; et le prince s'embarqua lui-même peu après avec 23,000 fantassins, 3000 chevaux et 20 éléphans. Une partie de ces troupes fut submer-

gée dans une tempête ; toutefois le reste suffit à Pyrrhus pour marcher contre le consul Lævinus, qui s'avançait dans la Lucanie. L'armée romaine fut mise dans une déroute complète, et laissa 15,000 hommes sur le champ de bataille. Après cette victoire, Cinéas vint, au nom du roi, offrir la paix au sénat, qui répondit, d'après le conseil d'Appius Cæcus, « Que si Pyrrhus voulait traiter, il devait commencer par sortir d'Italie ». Toutefois les sénateurs jugèrent convenable de négocier la rentrée des prisonniers ; et cette mission fut confiée à C. Fabricius (*v.* ce nom), qui conquit l'estime de Pyrrhus par ses vertus. Ce prince renvoya tous les prisonniers romains sans rançon, et reçut en échange un égal nombre de Samnites et de Tarentins, précédemment tombés au pouvoir des Romains. Fabricius, nommé consul, perdit une nouvelle bataille contre le roi d'Epire, après une action prolongée durant deux jours et long-temps douteuse : ce qui fit dire à Pyrrhus : « Si nous remportons encore une pareille victoire, c'en est fait de nous. » Sur la demande des Siciliens, qui l'invitaient à venir défendre leur île contre les attaques des Carthaginois, le roi quitta bientôt après l'Italie, et chassa les agresseurs de la Sicile. S'étant brouillé ensuite avec les Siciliens, il retournait en Italie lorsque les Carthaginois attaquèrent sa flotte et lui prirent plus. vaisseaux. Toutefois il parvint à gagner Tarente avec 20,000 fantassins et 3,000 chevaux. Avec cette armée, renforcée d'un corps de Tarentins, il marcha à la rencontre des Romains. Mais cette fois il fut battu sous les murs de Bénévent par le consul M. Curius Dentatus. Cette bataille fut la dernière que Pyrrhus livra en Italie ; et cette même année (274 avant J.-C.) il retourna en Epire avec 8,000 fantassins et 500 cavaliers, restes de sa formidable armée. Ennemi du repos, et manquant d'argent pour payer et entretenir ses troupes, Pyrrhus attaqua ensuite Antigone, qui régnait alors sur la Macédoine, et soumit la plus grande partie de ce royaume ; mais, entraîné bientôt par le roi Cléonyme (*v.* ce nom) dans une nouvelle guerre contre les Spartiates, il fut tué au milieu d'une mêlée nocturne qui eut lieu dans la ville d'Argos, dont il venait de s'emparer, en l'an 272 av. J.-C. Pyrrhus a été regardé par les anciens comme le plus célèbre des capitaines après Alexandre-le-Grand ; c'était aussi l'avis d'Annibal, qui pourtant l'a surpassé. Son histoire avait été écrite par Hieronyme de Cardie ; mais elle s'est perdue. Il y a lieu de croire que Plutarque, qui cite cet écrivain, s'est beaucoup aidé de son ouvr. pour composer la *vie* de Pyrrhus, où il a rassemblé presque toutes les traditions relatives à ce prince, vraies ou fabuleuses. J.-B. Jourdan a publ. une *Hist. de Pyrrhus, roi d'Epyre*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, célèbre philosophe, chef et fondateur de l'école qu'on a désignée sous le nom d'*école d'Italie*, paraît avoir vécu dans le 6e S. av. l'ère chrét. Les anciens auteurs ne s'accordent point sur le lieu de sa naissance ; toutefois l'opinion la plus générale est que l'île de Samos fut sa patrie. Il prit des leçons de Phérécyde (*v.* ce nom), et l'on présume qu'il fut admis aussi à l'école de Thalès et d'Anaximandre. Suivant l'usage des sages de ce temps, il entreprit de visiter les contrées que la renommée signalait alors comme jouissant des bienfaits de la civilisat. et du trésor des connaissances. Il visita l'Egypte, et y séjourna long-temps ; il parcourut la Phénicie, l'Asie-Mineure, visita les temples les plus célèbres de la Grèce, fut initié dans les mystères égyptiens, dans ceux de Bacchus, d'Orphée ; et, s'il faut en croire Jamblique, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, il alla jusque dans la Perse et dans l'Inde ; quelques-uns même ont voulu le mettre en rapport avec les Hébreux et les druides des Gaules. On doit croire que dans le cours de ses longs pèlerinages, il étendit le cercle de ses connaissances, et s'exerça surtout à d'utiles comparaisons. Il fit des découvertes importantes dans les sciences mathématiques, et leur donna une forme méthodiq., dont il ne paraît pas qu'elles fussent encore en possession chez les différ. peuples qu'il avait visités. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord la géométrie et l'arithmétique à Samos, et de là, selon le témoignage de Porphyre et de Jamblique, dans la plupart des îles de la Grèce, en propageant avec ces sciences une doctrine mystérieuse et sacrée dont il était le créateur. Etant passé dans la partie de l'Italie qu'on appelait alors la Grande-Grèce, Pythagore s'établit à Crotone. Là, cet homme extraordinaire, sans exercer aucune fonction publique, obtint, par l'influence de ses lumières et de sa vertu, un empire égal à celui des législateurs. On accourut en foule auprès de lui : les hommes les plus distingués se rangèrent au nombre de ses disciples. Il dirigea ses efforts vers la réforme et le perfectionnement des mœurs, et, par suite, des institutions sociales, « pensant, dit un sage écrivain (M. Degérando) que le moyen le plus sûr pour conduire les peuples à la liberté est de les en rendre dignes ; et que c'est en formant de bons magistrats qu'on prépare de bonnes lois, qu'on procure aux lois une bonne exécution et un salutaire empire. » Aussi un grand nombre de ses auditeurs furent-ils appelés aux principaux emplois publics dans les villes de la Grande-Grèce. Toutefois les passions et les intérêts ambitieux s'irritèrent contre les doctrines du philosophe, quelle que fût la réserve qu'il s'était imposée ; on s'alarma des innovations qu'il introduisait ; on s'effraya de la sévérité de ses préceptes. De son vivant même, il vit éclater la persécution qui s'attacha à son école ; et, suivant quelq. aut., il en aurait été personnellement la victime. Il m. vers l'an 500 av. J.-C. Le cadre de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'exposer dans ses détails le système de l'école fondée par ce célèbre philosophe, nous indiquerons à nos lecteurs l'excellent ouv. de M. Degérando intit. *Hist. comparée des systèmes de philosophie, considérés relativem. aux principes des connaissances humaines*, 2e édit., Paris, chez Al. Eymery, 1822, 4 vol. in-8, et à l'art. PYTHAGORE du même auteur dans la *Biogr. univers.*, pub. chez L.-G. Michaud.

PYTHÉAS, astronome, géographe et navigat., né à Marseille, vivait au commencem. du 4e S. av. J.-C., et passe pour le plus ancien écriv. qu'aient produit les Gaules. Citoyen d'une ville libre, dont le commerce était alors au plus haut degré de splendeur, il y trouva les moyens de cultiver son goût pour les sciences ; et, s'appliquant surtout à la physique et à l'astron., il y fit des progrès qui fixèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. On conjecture que les magistrats, dans la vue d'étendre le commerce de la républ., envoyèrent Pythéas faire, par mer, des découvertes dans le Nord, en même temps qu'un autre navigateur, Euthymène (*v.* ce nom), allait explorer le Midi. Après avoir passé les colonnes d'Hercule, longé les côtes de l'Espagne, de la Lusitanie, de l'Aquitaine, de l'Armorique, traversé le canal qu'on nomme aujourd. la Manche, Pythéas aborda l'île de Thulé, que l'on a cru être l'Islande, et que le sav. Danville (*v.* ce nom) a jugé, peut-être avec plus de raison, devoir être une des îles Schetland, désignées aussi sous le nom de Thulé par les anciens. Dans un second voy., que le même Danville et M. Gossellin n'admettent point, le navigateur marseillais aurait pénétré par le Sund dans la mer Baltique, et poussé jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme *le Tanaïs*, et qui serait, selon quelques-uns, ou la Vistule, ou la Radaune, ou la Dwina. Il consigna ses découvertes dans deux ouvrages ; le prem., int. *Description de l'Océan*, contenait la relat. de son voyage de Gadès (Cadix) à l'île de Thulé ; et le second, ayant pour titre *le Période*, ou *le Périple* suivant quelq. aut.,

renfermait le récit de sa navigation dans la Baltiq. Il ne reste de l'un et de l'autre que de courts fragmens dans la *Géographie* de Strabon, et dans l'*Hist. natur.* de Pline. Selon Hipparque, Pythéas apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'elle formait avec trois autres étoiles voisines un quadrilatère dont le pôle était le centre Il paraît aussi que ce sav. navig. fut le prem. qui soupçonna la liaison du phénomène des marées avec le mouvement de la lune. On peut consulter, pour plus de détails sur Pythéas : le *Dictionnaire* de Bayle ; les *Eclaircissemens sur la vie et les ouv. de Pythéas*, par Bougainville (*Mém.* de l'acad. des inscriptions, t. 19) ; le *Mém.* de J.-P. Murray ; *de Pytheâ massiliensi*, pub. en 1775 dans les *nov. Comment. soc. Gotting.*, t. 6. Le P. Hardouin a confondu Pythéas le Marseillais avec un orateur du même nom, contempor. et ennemi de Démosthène.

PYTHODORIS, reine de Pont, femme de Polémon Ier, gouverna seule pend. la minorité de Polémon II. En l'an 17 de notre ère, elle était encore devenue veuve d'Archélaüs, dernier roi de Cappadoce. *Voy.*, sur les médailles de cette princesse, un *Mém.* de l'abbé Belley, t. 24 de l'acad. des inscript.

Q

QUACKELBEEN (Guill.), méd., né à Courtray, en Flandre, vers 1550, s'attacha au diplomate Busbecq, qu'il suivit à Constantinople, où il m. L'on n'a de lui qu'une *lettre* adressée au botaniste Mattioli, dans laquelle il lui annonce l'envoi de quelques plantes rares.

QUADE (Michel-Frédér.), philologue, né en 1682 à Zechan, en Poméranie, obtint en 1716 le rectorat de la chaire de philosophie au gymnase du Vieux-Stettin, et m. dans cette ville en 1757. On a de lui un grand nombre d'écrits, principalement des *opuscules* en latin dans le genre que les Allemands appellent micrologie, c'est-à-dire des traités sur des sujets minutieux. Nous citerons seulement : *de Dionysio areopagitâ scriptisque eidem suppositis*, Greifswalde, 1708 ; *Leonis Allatii Instructio de biblioth. Palatinâ Romam transportandâ*, ibid., 1708, in-4 ; *de Ritu veterum vota solvendi*, 1730, in-f. ; *de Conditoribus august. confessionis*, ib. ; *de Usu et Abusu studii mathematici*, ib., 1747, in-f.

QUADRAT (St), disciple des apôtres, évêque d'Athènes vers l'an 126, présenta, l'an 131, à l'empereur Adrien, une *Apologie* en faveur des chrétiens, ce qui porta ce prince à faire cesser la persécution. Il est fâcheux qu'il ne nous reste de cette célèbre *Apologie* qu'un très-petit fragment conservé par Eusèbe. C'est à tort que quelques critiques ont prétendu que Quadrat l'apologiste n'était pas le même que l'évêque d'Athènes.

QUADRIGARIUS (Quintus Claudius), hist. romain, vivait du temps de Sylla, 80 ans av. J.-C. Il peut être considéré comme le plus ancien des auteurs qui écrivirent les annales de la république. Ce qui reste de son histoire donne lieu de regretter ce qui en est perdu. Tite Live et Aulu-Gelle citent fréquemment cet auteur, dont les fragmens ont été recueillis par Havercamp à la suite de son édition de Salluste *cum not. varior.*, Amst., 1742, in-4.

QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective et graveur, né à Bologne, m. en 1748, a pub. : *Tavole gnomoniche per delineare gli orologj a sole*, Bologne, 1733 et 1735 ; *Tavole gnomoniche per regolare di giorno gli orologj di ruota*, etc., Bologne, 1736 ; *Tavole gnomoniche per le ore oltramontane*, Bologne, 1743 ; *Regole degli cinque ordini di architettura di Messer Jacopo Barozzi di Vignola*, Bologne, 1736 ; *Regole della prospettiva pratica delineate in tavole*, Bologne, 1744. La bibliothèque de l'institut de Bologne possède encore plus. MSs. de Quadri ; il serait à désirer qu'on les fît imprimer.

QUADRIO (Franç.-Xavier), littérat. italien, né en 1695, à Ponte en Valteline, entra fort jeune chez les jésuites, et ne tarda pas à sentir qu'il n'avait aucune vocation pour l'état qu'il avait embrassé. Il s'y distingua néanmoins dans l'enseignement et la prédication, et se livra en même temps à div. compositions littéraires qui firent honneur à ses talens et à son érudition ; mais voulant enfin se dégager de ses liens, il quitta l'habit de jésuite, se rendit en Suisse, vint ensuite à Paris, où il se lia avec le cardinal de Tencin et Voltaire, qui appréciaient son mérite, et retourna en 1748 en Italie, où le pape Benoît XIV, dont il avait obtenu la bienveillance, lui permit de se retirer dans le couvent des Barnabites de Milan. Il y m. en 1756, laissant plus. ouvr., dont les principaux sont : *della Poesia italiana*, impr. à Venise en 1734 sous le nom de Giuseppe-Maria Andrucci ; *della storia e della ragione d'ogni Poesia*, 7 t. in-4 : le prem. volume parut à Venise en 1736, et fut réimp. à Bologne en 1739 ; les suiv. sont de Milan, 1741-1759. Ce vaste recueil, qui a exigé de Quadrio de longues et pénibles recherches, a mérité l'estime des littérat., et les Italiens l'ont généralement préféré à celui de Crescimbeni. On cite encore de lui : *Dissertazioni crit.-storiche intorno alla Rezia di quà de le Alpi, oggi detta Valtellina*, 3 tom., Milan, 1755-56. On peut consulter sur la vie de cet écrivain la *preface* qu'il a mise en tête de ce dernier ouvrage ; la *Raccolta milaneze* de 1756 ; les *Annali litterarj d'Italia* ; et les notices sur les hommes illustres *della Comasca diocesi*, par le comte Giovio. — Joseph Quadrio, médecin, né à Ponte en 1707, mort en 1757, était cousin du précédent, et l'un des élèves les plus distingués de Vallisnieri et de Morgagni. On a de lui quelques poésies et des ouv. de médecine, tels que : *Uso, utilità e storia delle acque termali di Trescorio, nel territorio di Bergamo*, Venise, 1749 ; *Nuovo Metodo per curare il canchero coperto, e specialmente le ghiande scirrose*, ib., 1750. — Un autre Quadrio (Joseph-Marie), archiprêtre de Locarno, sur le lac Majeur, a pub. en 1711, à Milan, une *Paraphrase* lyrique en vers italiens du *Stabat*, du *Dies iræ*, et de quelques autres proses qui se chantent à l'église.

QUAGLIA (Gian-Genefio), relig. de l'ordre de Saint-François, théol. et prof. d'écriture-sainte à Pise, m. à Parme, sa patrie, en 1398, a laissé : *Liber de civitate Christi*, etc., Reggio, 1501, in-4, réimp. à Rome en 1523 ; *de incarnatione Christi, seu de secretis philos.*, et un *Rosarium*, conservés MSs. dans quelques biblioth. d'Italie.

QUAINO (Jérôme), religieux de l'ordre des servites, savant théolog., prédicateur éloquent, m. à Padoue en 1582, a laissé des *Comment.* sur la Bible, des *traités théologiques*, des *discours* latins, et des *sermons*, Venise, 1566.

QUANZ (Jean-Joachim), musicien exécutant et compositeur, né en 1697 près de Gottingue, se distingua par son talent sur la flûte, donna des leçons de cet instrument au grand Frédéric, qui prenait plaisir à exécuter souvent des duos avec lui, et se l'attacha par de nombreux bienfaits. Il m. à Potsdam en 1773. On a de lui : *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4 : ouvr. qui eut plus. éditions, et qui a été trad. en franç. et en holl. Quanz a composé en outre une *Suite de pièces à deux flûtes*, pub. en 1729 ; et on lui doit d'avoir perfectionné cet instrument.

QUAKERS, Trembleurs ou Amis, sont les noms divers d'une seule et même secte religieuse, très-répandue en Angleterre et aux Etats-Unis, et qui, malgré sa foi en J.-C., n'admet aucun sacrement, pas même le baptême ni la cène. Quatre dogmes principaux sont la base de sa doctrine : 1° l'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse ; 2° les sermens exigés par l'autorité civile sont illicites ; on doit se borner à une simple déclaration affirmative ou négative ; 3° la guerre est une chose illégitime ; aussi les Quakers refusent-ils de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire, etc. ; 4° enfin, les ministres de l'Evangile doivent être nourris, entretenus, comme les apôtres, par des oblations volontaires et non par des conventions, des arrangemens qui leur assurent un salaire déterminé. Au reste, tout Quaker peut être reconnu *ministre*, sans formule de consécration quelconque, mais aussi sans acquérir aucun privilége ni traitement, s'il a prêché plus. fois de manière à se faire écouter avec intérêt : et tout individu de la société, sans distinction d'âge ni de sexe, peut prendre la parole dans les assemblées, dès qu'il se sent ou qu'il se croit inspiré du Saint-Esprit. On l'écoute, s'il a le talent ou le bonheur de se faire écouter, ou si un des *Amis*, inspiré à son tour, ne l'interrompt brusquem. Plus d'une fois un débutant a fermé ainsi la bouche à un *anc* Quelq.-uns de ces ministres, hommes ou femmes, font des excursions lointaines, même d'Amérique en Europe et d'Europe en Amérique. Dans ce cas, ils sont munis par leurs frères, qui les ont entendus prêcher, d'un certificat de capacite. Quoi qu'on en ait dit, les Quakers sont loin de regarder le culte public comme superflu, et ils ont même établi des mesures r'pressives contre ceux qui ne fréquentent pas assic[illegible]nt les assemblées. Les hommes et les femmes [illegible] séparément des assemblées périodiques de mois, [illegible]e trimestres et d'années. Les dern. sont au nomb. de sept : 1° celle de Londres, où les Amis d'Irlande envoient leurs représentans ; 2° de la Nouvelle-Angleterre ; 3° de New York ; 4° de Pensylvanie et N[illegible]velle-Jersey ; 5° de Maryland ; 6° de Virginie ; 7° des Deux-Carolines et de la Géorgie. Nous ne parlerons point ici des choses qui ont pu rendre ridicule la secte des *Amis*. Qu'importent leurs grands chapeaux, leurs marques extérieures d'austérité, leur habitude de tutoyer tout le monde? Ils ont bien racheté quelques singularités par les mœurs irréprochables, la probité, la philanthropie véritable et sans exagération qui sont les traits distinctifs de leur caractère. Ainsi l'on n'oubliera jamais tout ce qu'ils ont fait pour hâter l'abolition de la traite des noirs. Non contens d'affranchir leurs esclaves, beaucoup d'Amis leur tinrent un compte pécuniaire du temps passé à leur service. Depuis quelques années, les Quakers, enrichis par le commerce et devenus aussi beaucoup plus nombreux, se sont un peu relâchés de leur sévérité primitive, et se sont divisés en *Dry-Quakers*, *Quakers Secs*, ce sont les rigides, et en *Wet-Quakers*, *Quakers-Humides*, ce sont les mitigés, qui se plient aux usages du monde, qui consentent à faire la guerre, etc. Il n'a pas manqué de s'établir dans cette société des schismes comme dans toutes les autres ; mais jusqu'ici sa doctrine n'a subi que des altérations peu considérables. Les détails qu'il faudrait donner à ce sujet n'entrent pas dans notre plan. L'on trouvera des renseignemens sur les Quakers dans les ouvrages suivans : *the History of the people called Quakers*, Londres, 1779, in-8 ; *Portraiture of Quaquerism*, *by* Th Clarkson, New-York, 1806, 3 vol. in 8 ; *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique*, *dans les années* 1795, 1796 et 1797, par Liancourt, Paris, an VII, 8 vol. in 8 ; *Précis de l'histoire*, *de la doctrine et de la discipline des Quakers*, Londres, 1790, in-18 ; *Etats-Unis de l'Amérique à la fin du* 18° *S*., Paris, 1802, 2 v. in-8.

QUARIN (Joseph), premier médecin de l'empereur Joseph II, membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne, né dans cette dernière ville en 1733, s'est fait une grande réputation par ses talens, son zèle et ses soins infatigables pour le perfectionnement de l'instruction médicale dans sa patrie. Non-seulement il ouvrit des écoles de clinique, qui ont servi de modèle à celles qui ont été formées depuis en France et en Italie, mais il travailla aussi sans relâche à l'amélioration du système des hôpitaux, forma plusieurs établissemens en ce genre, et publia, dans l'intérêt de la science, diverses observations, qui lui valurent les plus honorables suffrages. Nommé comte en 1797, il fut décoré en 1808 du cordon de l'ordre de St-Léopold, remplit six fois les fonctions de recteur de l'université, et m., en 1814, environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. Les écrits de Quarin, dont plusieurs ont été traduits en français, en anglais et en italien, présentent d'excellentes vues pratiques, et méritent d'être consultés ; mais ils pèchent quelquefois par des divisions inexactes, et par des theories erronées qui régnaient au moment où ils ont été publiés. En voici la liste : *Tentamina de cicutâ*, Vienne, 1761, in-8 ; *Methodus medendarum febrium*, ibid., 1772, in-8 ; *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8 : ces deux dern. ouvrages ont été réimprimés, en 1781, sous ce titre : *de curandis febribus et inflammationibus Commentatio ; Tractatus de morbis oculorum ; de Entomiâ noxâ et utili physico-medicè consideratâ ; Considerations sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784 ; *Animadversiones practicæ in diversos morbos*, ibid., 1786, in-8 trad. en français, par M. Sainte-Marie, sous le titre impropre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8.

QUARLES (François), poète anglais, né à Steward, dans le comté d'Essex, en 1592, vécut au milieu des troubles de l'Angleterre. Une pièce, qu'il intitula *le royal Proselyte*, et son attachement à la cause de Charles Ier lui suscitèrent beaucoup d'ennemis, et consommèrent la ruine de sa fortune. Ses livres furent pillés, plusieurs de ses manuscrits enlevés, et cette perte contribua à hâter sa mort, arrivée en 1644. On a imprimé de lui, en 1649, *la Vierge veuve*, avec quelques poésies sur des sujets religieux. — L'un de ses fils, Jean, cultiva la poésie, prit les armes pour Charles Ier, et m. de la peste, à Londres, en 1665.

QUARRÉ (Guillaume), chirurgien de Paris, au 17e S., a publié : *Myographia heroïco versu explicata*, Paris, 1638, in-4. C'est une description aussi bizarre qu'inexacte des muscles du corps humain. — Quarré (Pierre), médecin, est auteur du livre intitulé *les merveilleux Effets de la nymphe de Santenay au duché de Bourgogne, où il est sommairement traité de son origine, propriété et usage*, Dijon, 1633, in-4.

QUARREY ou QUARRÉ (Jean-Hugues), écrivain ascétique, docteur de Sorbonne et chanoine de Poligny, en Franche-Comté (où il naquit en 1580), puis oratorien, et enfin prédicateur du roi d'Espagne à Bruxelles, m. dans cette même ville en 1656, a laissé plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès dans le temps, et qui sont presque tous oubliés aujourd'hui. Nous citerons seulement : *le Trésor spirituel*, Paris, 1636, in-8, souv. réimp. ; *Traité de la pénitence chrét.*, ibid., 1648, in-12 ; *le Riche charitable*, Bruxelles, 1653, in-12 ; *Direction spirituelle*, etc., ibid., 1654, in-8.

QUARTERONI (Arcangelo), recteur du séminaire épiscopal d'Arezzo, vivait dans le 18e siècle Il a pub. des *poésies* toscanes et lat., enrichies des *notes* et *remarques* d'Ange-Laurent Grazzini, professeur d'humanité dans le même séminaire. Il a consacré un chapitre de ses poésies toscanes à dé-

velopper cette opinion : *que l'étude des belles-lettres ne convient point aux femmes*.

QUATREMAIRE (dom JEAN-ROBERT), relig. bénédictin, né à Courzeraux, dans le diocèse de Séez, en 1611, se signala par deux écrits très-vifs en latin (Paris, 1640 et 1650, in-8) contre Naudé, qui soutenait que Gerson n'était pas l'aut. de l'*Imitation* (*voy.* NAUDÉ). Appelé par ses supérieurs à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en défendit les priviléges contre Launoy, dans deux *dissertations*, publiées, la première en 1657, in-8, la seconde en 1668, in-4. Une troisième parut en 1659, également pour défendre les droits de l'abbaye de Saint-Médard-de-Soissons. Est-ce à Quatremaire qu'on doit le recueil des ouvrages sur *la grâce* et *la prédestination*? Les opinions ne s'accordent pas sur ce point. Ce savant bénédictin, étant à l'abbaye de Ferrières, en Gatinais, pour y prendre les bains, se noya en l'an 1671. On peut consulter, pour la liste de ses ouvrages, la *Bibliothèque* de D. Lecerf, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

QUATTROFRATI (FRANÇOIS-MARIE), jésuite de Modène, mort à Plaisance en 1704, a laissé, entre autres ouvrages : des *Sermons*, des *Panégyriques pour les huit principales fêtes de la Vierge-Marie*, Plaisance, 1698; *Lamentations de Jérémie*, trad. en italien, ib., 1701; des morceaux en prose et des poésies, Mantoue, 1706, in-4; les *vies* de quelques personnages célèbres, et quelques opuscules peu remarquables.

QUATTROMANI (SERTORIO), littérateur ital., né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1551, m. vers 1606, a laissé un *recueil* de poésies latines et italiennes, des *lettres*, et autres opusc., publ. à Naples en 1714, in-8.

QUAUHTEMOTZIN. V. GUATIMOZIN.

QUEBOOREN (CRISPIN), graveur flamand du 18e S., a laissé plusieurs portraits estimés, entre autres celui de *Guillaume Ier*, prince d'Orange, et celui du *cardin. Infant*, d'après le célèbre van Dyck.

QUECCIUS (GRÉGOIRE), médecin allem., professeur de philosophie à Altdorf, né dans cette ville en 1596, m. à Nuremberg en 1632, a laissé : *Anatomiæ philologicæ Pars prima, continens discursus de nobilitate et præstantiâ hominis, contra iniquos conditionis humanæ æstimatores*, Leipsig, 1655, in-4. C'est la première partie d'un ouvrage dont la lecture est rendue pénible par une érudition indigeste.

QUELLIN (ERASME), peintre flamand, né à Anvers en 1607, étudia d'abord la philosophie avec succès, mais sans aucun goût, devint ensuite l'un des élèves distingués de Rubens, et m. en 1676. Ses princip. ouvrages sont dans sa ville natale.— Il eut un fils nommé JEAN-ERASME, dont on conserve quelq. tableaux dans plusieurs galeries d'Italie. — Artus QUELLIN, de la famille des précédens, né à Anvers en 1630, m. en 1716, a exécuté les belles sculpt. de l'hôtel-de-ville d'Amsterd., qui ont été gravées par Hubert QUELLIN, de la même famille.

QUELLMALTZ (SAMUEL-THEODORE), médecin et anatomiste allemand, né à Freidberg, en Misnie, en 1699, m. en 1758 à Leipsig, où il avait professé l'anatomie, la chirurgie et la pathologie, a laissé un grand nombre de dissertations académiques, entre autres : *de Ptyalismo febrili*, Leipsig, 1748; *de Narium, earumque septi Incurvatione*, ib., 1750; *de musculorum capitis extensorum Paralysi*, ibid., 1757; *de Viribus electricis medicis*, 1755; *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano Effectus expendit*, ibid., 1755, etc., insérées pour la plupart dans le recueil d'Haller, intitulé : *Disputationes ad morborum historiam*, et dans le *Commercium litterar.*, de Nuremberg.

QUÉLUS (JACQUES DE LEVIS, comte de), jeune seigneur, *mignon* de Henri III, m. entre les bras de ce prince, le 29 mai 1578, d'une blessure qu'il reçut en se battant en duel avec d'Entragues. Henri lui fit élever un magnifique mausolée en marbre, avec cette épitaphe :

Non injuriam, sed mortem, patienter tulit.

QUÉNON (J.), professeur de seconde au collége Louis-le-Grand, m. à 54 ans en 1821, est auteur d'un *Dictionnaire grec-français*, adopté par l'université, Paris, 1807, 2 vol. in-8, dans la rédaction duquel il fut aidé par M. Thory, premier employé à la Bibliothèque du Roi. Quénon avait en outre laissé des matériaux pour un *Dictionn. franç.-gr.*

QUENSEL (CONRAD), mathématicien suédois, né à Stockholm en 1676, m. à Lund, en Scanie, en 1732, professa avec beaucoup d'honneur les mathématiques dans cette dern. ville, fut reçu membre de la société royale d'Upsal, et enrichit de savans *mém.* le recueil de cette société. — QUENSEL (Conrad), de la même famille que le précédent, né à Heyda, en Scanie, en 1768, mort, en 1806, à Stockholm, où il était intendant du cabinet d'histoire naturelle de l'académie des sciences suédoises, a rédigé en suédois le texte d'une collect. de plantes, intitulée : *Flore suédoise*.

QUENSTEDT (JEAN-ANDRÉ), théolog. protestant, né en 1617 à Quedlimbourg, d'une famille patricienne, professa avec distinction la philos. à Wittemberg, fut nommé directeur du pensionnat du collége électoral, et, en récompense de ses services dans l'enseignement, obtint la prevôté de l'église de tous les Saints. Il m. en 1688 après avoir été marié trois fois. Outre plus de 60 *dissertations* théolog., dont on trouve les titres dans le 22e vol. des *Mémoires* de Niceron, on a de lui un savant traité intit. : *Sepultura veterum, seu Tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et christianorum*, Wittemberg, 1648, 1660, in-8; *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ*, ibid., 1688, 1695, in-4; *Dialogus de Patriis illustrium doctrinâ et scriptis virorum omnium ordinum et usque ad annum* 1600, ib., 1654 et 1691, in-4 : histoire littér. indigeste et fautive (rare); *Ethica pastorum et Instructio cathedralis*, ib., 1708, 3e édit.; *Theologia didactico-polemica, sive Systema théolog.*, ib., 1685 et 1696, in-fol.

QUENTAL (BARTHÉLEMI de), prédicat., confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et fondateur de la congrégat. de l'Oratoire en ce pays, né aux îles Açores en 1626, m. à Lisbonne en 1698, a laissé des *méditations sur les mystères*, et des *sermons* en portugais.

QUENTEL (PIERRE), imprim. de Cologne, m. vers la fin du 16e S., s'est fait un nom par ses éditions nombr. et recherchées, entre autres, celle des *OEuvres de Denis-le-Chartreux* en 21 vol. in-fol.

QUENTIN (St), regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois, y souffrit, à ce que l'on croit, le martyre durant la persécut. de Dioclétien en 287.

QUER-Y-MARTINEZ (JOSEPH), botaniste espagnol, né à Perpignan en 1695, fut d'abord employé, en qualité de chirurgien-major, dans les armées espagnoles, et profita des différens voyages qu'il fit avec son régim., dans les provinces orientales de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique, etc., pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, desquelles il forma dans la suite un jardin botanique, où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Cet établissement, le prem. de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le potager du Prado; mais ce projet ne fut mis à exécution que sous Ferdinand VI en 1755. Quer, nommé alors professeur au jardin du roi, y propagea l'étude de la botaniq. et s'occupa en même temps d'un ouvr. intitulé : *Flora española, o Historia de las plantas que se crian en España*, dont il fit paraître les 4 prem. vol. à Madrid en 1762, avec une dédicace au roi

une petite carte de la Péninsule, et 188 planches. Quer fut le prem. Espagnol qui pub. un travail sur les plantes de son pays; mais il n'eut pas la satisfaction de le terminer. Il fut enlevé aux sciences en 1764. Ortega, continuateur de cette *Flore*, dont les deux dern. vol. parurent en 1784, fit précéder le 5e de l'*Eloge historiq. de Quer.*

QUERAS (MATHURIN), doct. de Sorbonne, né à Sens en 1614, m. à Troyes en 1695, fut exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. On a de lui une *dissertation* sur cette question : *Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'attrition, conçue par les seules peines de l'enfer et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce de la justification au sacrement de la pénitence*, Paris, 1685, in-8 : l'auteur y soutient la négative.

QUERBEUF ou QUERBOEUF (YVES-MATHURIN-MARIE de), jésuite, né à Landernau en 1726, m. en 1799 en Allemagne, où il s'était réfugié pendant la révolut., a pub. une édit. des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des miss. étrangèr.*, etc., Paris, 1780, 1783, 26 vol. in-12; des *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis, dauphin de France*, Paris, 1777, 2 vol. in-12; des *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*, par le P. Berthier, Paris, 1789, in-12; des *Sermons* de son confrère le P. de Neuville, 1776, 8 vol. in-12; l'*Oraison funèbre de monseig. le duc de Bourgogne*, trad. du latin du P. Willermet, Paris, 1761, in-12, et un *Abrégé des principes de Bossuet et de Fénelon sur la souveraineté*, pub. par l'abbé Emery, Paris, 1791, in-8. On doit aussi à Querbeuf une édit. non terminée des *OEuvres de Fénelon*, Paris, 1787-1792. 9 vol. in-4.

QUERCETANUS. V. DUCHESNE.

QUERCIA (JACQUES della), sculpteur, né à Sienne en Toscane, où il m. en 1418, est connu par plus. ouvr. qu'il fit pour sa ville natale, et entre autres par une belle fontaine de marbre, construite sous sa direction et qui lui fit donner le nom de *Quercia della fontana.*

QUERENGHI ou QUERENGI (ANTOINE), poète italien et latin, né à Padoue en 1546, m. à Rome en 1633, occupa des emplois importans sous les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII : Henri IV voulut l'attirer en France. On a de lui quelq. ouvr. en prose peu remarquables; des *Poésies italiennes*, Rome, 1616, in-8, et *Latines*, Rome, 1629, in-8, qui sont estimées. — Flavio QUERENGHI, neveu du précéd., fut camerier du pape Grégoire XV, refusa l'évêché de Veglia, fut appelé à Venise en 1624, pour y professer la morale, et m. dans cette ville en 1646. On a de lui quelq. écrits de morale, d'après les principes d'Aristote, en latin.

QUERINI (ANGELO-MARIA), cardinal et littér., né à Venise en 1680, entra en 1698 chez les bénédictins de Florence. Entraîné par le désir d'étendre ses connaissances en littérature, Querini, après avoir visité l'Allemagne et la Hollande, se rendit à Paris, y passa deux ans à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, se lia avec tous les savans de l'époque et peu de temps après être rentré dans sa patrie, fut fait archevêque de Corfou, évêque de Brescia, et enfin cardinal en 1727. Il m. à Brescia en 1759. Ses principaux ouvr. sont : *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in-4; *Veterum Brixiæ episcoporum sancti Philastrii et sancti Gaudentii Opera, necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani Opuscula*, etc., ibid., 1738, in-fol.; *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4. Il a aussi donné une édit. des *OEuvres* de saint Ephrem, 1742, 6 tom. in-fol. en grec, en syriaque et en latin. Voltaire, dans sa correspondance, remercie Querini d'avoir trad. en beaux vers latins une partie de la *Henriade* et du *Poème de Fontenoy*. Ce prélat était membre correspondant de l'académ. des inscript. et belles-lettres de Paris et de plus. académies étrangères.—Parmi les autres QUERINI, au nombre de plus de vingt, dont les biographes italiens ont conservé la mémoire, nous ne parlerons que de LAURO, né vers 1420 à Candie, où il m. vers 1466. Profess. de philosophie à Venise, il y acquit une grande célébrité, vint ensuite occuper une chaire d'éloquence à l'université de Padoue, et prit part à plus. querelles littér. de son siècle. On a de lui des *oraisons*, des *lettres*, un livre contre les Juifs et un traité *de Nobilitate.*

QUERLON (ANNE-GABRIEL MEUSNIER DE), littérat. et traduct. estimable, né à Nantes en 1702, m. à Paris en 1780, a travaillé aux *Petites affiches de Province*, à la *Gazette de France*, au *Journal étranger* et au *Journal encyclopédique*. On a de lui un grand nombre d'opuscules, parmi lesquels nous citerons seulem. : les *Impostures indécentes*; le *Testament de l'abbé Desfontaines*, 1746, in-12; le *Code lyrique*, ou *Réglement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12, etc., des édit. de *Lucrèce*, 1744, in-12; de *Phèdre*; des *Poésies d'Anacréon*; *Collection historique*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Paris, 1758, in-12; *Continuation de l'histoire des voyages de l'abbé Prévost*; *Traduction du poème de la Peinture*, de l'abbé de Marsy; *les Grâces*, Paris, 1769, in-8; les *Soupers de Daphné*, in-12. On lui a consacré une *notice* dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1781, p. 301-16.

QUESNAY (FRANÇOIS), chef de la secte des *économistes*, médec. ordinaire de Louis XV, membre de l'acad. des sciences de Paris, de la société royale de Londres, etc., né en 1694 à Merci près de Montfort-l'Amaury, exerça d'abord la chirurgie à Mantes-sur-Seine, avec beaucoup de succès, et commença à se faire connaître dans le monde médical par une réfutation du traité de Silva sur la saignée. La Peyronie, prem. chirurgien du roi, ayant dès ce moment jeté les yeux sur lui pour remplir la place de secrétaire perpétuel de l'acad. de chirurgie, il en fut pourvu, en 1737, en même temps que d'une place de chirurgien ordinaire du roi et du brevet de profess. royal aux écoles de chirurgie. Toutes ces faveurs se trouvèrent bientôt justifiées par la public. du prem. vol. des *Mém. de l'académie*, à la tête duquel Quesnay mit une *préface*, regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre. Il prit ensuite une part très-active aux querelles qui s'élevèrent entre la faculté de médec. et le collége de chirurgie, et rédigea le plus grand nombre des écrits qui parurent au nom de ses confrères pendant cette longue et mémorable dispute. De fréquens accès de goutte l'empêchaient depuis quelq. temps de se livrer à la pratiq. des opérations de chirurgie, et l'obligeaient à une vie sédentaire. Cependant il suivit Louis XV dans la campagne de 1744, et se fit recevoir docteur en médec. dans la faculté de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, étant déjà médecin consult., il acheta la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi. Ce prince aimait à causer avec lui. Il l'appelait *le Penseur*, et en lui accordant des lettres de noblesse, il lui donna pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *Propter cogitationem mentis*. Quesnay s'était occupé dès sa jeunesse du sort des habitans des campagnes et le désir de l'améliorer lui dicta les articles *Grains*, *Fermiers*, etc., dans l'*Encyclopédie*, ainsi qu'une foule de *mémoires* et d'articles dans les *Journaux de physique et d'agriculture*, et dans les *Ephémérides d'un Citoyen*. Ses idées furent accueillies par un grand nombre d'écrivains, qui dénaturèrent souvent leur simplicité originelle, ou-

tirèrent les conséquences déduites de ses principes, et les énoncèrent quelquefois avec l'enthousiasme et l'obscurité des oracles. Les *économistes* ont, d'un commun accord, proclamé Quesnay comme leur chef. Il m. octogénaire en 1774. Il était bon, franc, loyal et obligeant, mais ses manières avaient quelq. chose d'agreste et de tranchant qui effarouchait l'amitié. On a prétendu qu'il ressemblait physiquement à Socrate, ce qui n'est pas exact; mais on cite de lui plus. traits qui rappellent le caractère de ce philosophe. Outre les articles pub. par Quesnay dans les différens recueils que l'on vient de citer, la *Préface* du prem. vol. de l'académ. de chirurgie (collection dans laquelle on distingue de lui quatre *dissertations sur les plaies à la tête et l'usage du trépan*), il a encore laissé: *Observations sur les effets de la saignée*, Paris, 1730 et 1750, in-12; *Essai physique sur l'économie animale, avec l'art de guérir par la saignée*, ibid., 1736 et 1747, 3 vol. in-12: cet ouvr., qui a eu beaucoup de vogue, n'est pas sans de grands défauts; *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les progrès de la chirurgie en France*, ib., 1744, in-4 et 2 vol. in-12, reproduit sous ce titre: *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, Paris, 1749, in-4; à la fin de cet ouvr. curieux, on trouve l'*Index funereus* de Jean Dévaux; *Traité de la suppuration*, ibid., 1749, in-12; trad. en allem.; *Traité de la gangrène*, ib., 1749; *Traité des fièvres continues*, ibid., 1753, 2 vol. in-12; *la Physiocratie*, ou *Constitution naturelle des gouvernemens*, ib., 1768, in-8: cet ouvr. que La Harpe appelle l'Alcoran des *économistes*, a été pub. par Dupont de Nemours; *Recherches philosophiques sur l'évidence des vérités géométriques*, *suivies d'un projet de nouveaux élémens de géométrie*, Amsterdam et Paris, 1773, in-8; cette product. de l'extrême vieillesse de Quesnay, n'apprit qu'une chose, dit un de ses biographes, l'affaiblissement de sa tête. On cite encore de lui: *Observation sur la conservation de la vue; Observations sur la psycologie*, ou *Science de l'âme; Extrait des économies royales de Sully*. Ces trois ouvrages furent imprimés à Versailles, par ordre de Louis XV, qui en tira, dit-on, lui-même quelq. épreuves; mais ils ont été si soigneusement séquestrés, qu'il n'en est pas resté un seul exemplaire à la famille de l'auteur. L'*Eloge de Quesnay*, par Grandjean de Fouchy, a été inséré dans le recueil de l'acad. des sciences. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirat. de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédact. de quelq.-uns de ses ouvr., a composé aussi son *éloge* d'un ridicule si rare, que, s'il faut en croire La Harpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un 3e *Eloge de Quesnay*, par le comte d'Albon (Paris, 1775, in-8), et inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le portrait de Quesnay a été gravé par Will, in-8 et in-fol., et par J.-Ch. François, à la manière noire. L'un et l'autre sont égalem. recherchés.—QUESNAY DE SAINT-GERMAIN, petit-fils du précéd., m. en 1805, a pub.: *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux états-génér., convoqués à Versailles pour le 21 avril 1789*, Philadelphie, 1789, in-8.

QUESNE (DU). V. DUQUESNE et Joseph DUCHESNE.

QUESNÉ (FRANÇOIS-ALEXAND.), botaniste-cultivateur, né à Rouen en 1742, renonça au commerce, qu'il avait d'abord embrassé pour complaire à ses parens, et consacra dès-lors tout son temps à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Il recueillit un grand nombre de plantes et d'arbustes exotiques qu'il sut acclimater, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui une trad. estimée de la *Philosophie botanique* de Linné, Rouen, 1788, gr. in-8; divers *mémoires* sur la botanique, et plus. *notices* insérées dans le Recueil annuel de la société d'émulation de Rouen.

QUESNEL (PASQUIER), théolog., né à Paris en 1634, entra dans la congrégat. de l'Oratoire en 1657, devint direct. de l'institut. de Paris, et joua un gr. rôle dans les débats de religion, entre les jésuites et les jansénistes. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins, qu'il composa ses *Reflexions morales*, dont la prem. partie fut impr. à Paris en 1671. Peu de temps après il donna une nouvelle édit. des *OEuvres de St Léon*, pape, sur un ancien MS. apporté de Venise, Paris, 1675, 2 vol. in-4; Lyon, 1700, in-fol.; Rome, 3 vol. in-fol. (*v.* St LÉON). Ce fut à cette époque que l'archevêque de Paris (Harlay), instruit de l'attachem. de Quesnel aux jansénistes et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681. L'assemblée générale de l'Oratoire ayant donné en 1684 la signature d'un formulaire de doctrine dressé en 1678 sur divers points de philosophie et de théologie, le P. Quesnel ne voulut point y souscrire, et se retira dans les Pays-Bas espagnols en 1685. Il alla trouver à Bruxelles Arnauld, dont il recueillit les dern. soupirs, et c'est là qu'il acheva ses *Réflexions morales sur les Actes et les Epîtres des Apôtres*: ouvr. condamné par Clément XI dans sa constitution *Unigenitus* en 1713. Les jésuites ayant obtenu un ordre de Philippe V, pour le faire arrêter, il fut transporté dans les prisons de l'archevêché de Malines (*v.* PRECIPIANO). Remis en liberté en 1703, Quesnel alla former à Amsterdam quelq. églises jansénistes, et m. dans cette ville en 1719. Ses principaux ouvr., outre les *Reflexions morales*, 1694, sont: *Lettres contre les nudités*, 1686, in-12; l'*Idee du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ; Tradition de l'église romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Germain, doct. en théologie; la *Discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau-Testament et de quelques anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4; *Causa Arnaldina*, Hollande, 1690, in-8; sept *Mémoires*, en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*; la *Souveraineté des rois défendue*, Paris, 1704, in-12. On lui doit aussi: *Solution de diverses problèmes*, Cologne, 1699, petit in-12. On trouvera dans Moreri la longue nomenclature des pièces relatives aux contestat. dans lesquelles le P. Quesnel s'est engagé.

QUESNEL (PIERRE), surnommé *Bénard*, ecclésiastique, mort à La Haye en 1774, est connu par l'*Histoire de la compag. de Jésus*, dont les 4 premiers vol. ont été impr. à Soleure en 1740, 4 vol. in-12. Cette hist., qui occupa la plus grande partie de sa vie, était achevée depuis trois mois, lorsque sentant approcher sa fin, il en fit brûler le MS., qui aurait formé 20 vol. in-12. Il ne put résister, dit-on, à quelques personnes qui lui en faisaient un cas de conscience. On a encore de l'abbé Quesnel *Extrait de l'Almanach du Diable*, 1737, et *Almanach du Diable*, 1738, in-12, pièces remplies d'anecdotes piquantes sur plus. gr. personnages. C'est à tort qu'on lui a attribué un ouvrage allégorique sur les affaires de la bulle *Unigenitus* intit.: *Hist. de don Ranucio d'Aletès*, Venise (Rouen), 1736, 1738, 2 v. in-12: ce rom. est de l'abbé C.-G. Porée. — Le baron QUESNEL, lieut.-gén., né vers 1775, entra au service au commencem. de la révolution, passa rapidem. par les div. grades jusqu'à celui de gén. division., dans lequel il était employé en Italie lorsque s'effectua le célèbre passage du Mincio (*v.* ce mot), où sa conduite lui mérita les éloges publics du prince Eugène de Beauharnais. A la restauration de 1814, le baron Quesnel fut fait chev. de St-Louis et gr.-offic. de la Lég.-d'honneur: ces faveurs du roi lui ouvraient pour l'avenir le che-

min des plus hautes dignités militaires ; mais l'époque des *cent jours* était celle marquée pour le terme de sa vie : il périt noyé dans la Seine, où l'on retrouva son corps. Nous ignorons les circonst. de cet événem., qui n'a donné lieu à aucune enquête.

QUESNOY. V. DUQUESNOY.

QUÉTANT (FRANÇ.-ANTOINE), vaudevilliste, né en 1733 à Paris, commença par faire quelques éducations particulières, puis, dans un âge assez avancé, obtint de l'emploi dans les bureaux administratifs, et m. en 1823, après avoir été successivement chef du bureau des lois, de celui des hôpitaux, des prisons et de la commission des secours pub. au départem. de la Seine, adjoint au secrétariat de l'administrat. des hospices, et contrôleur de l'hospice des Incurables. La liste de ses product. a été rec. par M. Beuchot (*Bibliogr. de la France*, 1823, pag. 567-72), qui, à cette longue énumérat., a joint de curieuses recherches sur les théât. de la Foire, où furent représ. les pièces de Quétant. Nous nous bornerons à citer de lui les deux pièces suiv., les seules qu'on joue quelquefois encore aux théâtres des boulevards : *le Maréchal ferrant*, opéra-comiq., 1761, in-8 ; trad. en allem., Francfort, 1772, in-8 ; et *le Tonnelier*, 1765, in-8. Outre ses pièces de théâtre Quétant a donné quelq. trad., et on trouve de lui div. opuscules dans le vol. intit. : *Etrennes de la Cour-Neuve* pour l'année 1774. On peut consulter pour plus de détails la *notice necrol.* placée en tête du Catalogue des livres MSs. et imp. de la biblioth. de feu M. F.-A. Quétant, Paris, Lamy, 1823, in-8.

QUÉTIF (JACQUES), religieux dominicain, né à Paris en 1618, fut, depuis 1652, biblioth. de la maison de la rue St-Honoré, où il avait fait profession, jusqu'à sa m., arrivée en 1698. On a de lui une edit. des *Opuscules* et des *Lettres de Pierre Morin* ; une nouvelle édit. du *Concile de Trente*, in-12 ; de la *Somme de St Thomas*, en 3 v. in-fol. ; des *Lettres de Savonarole*, et de sa *vie* par Jean-François Pic de la Mirandole. Il préparait une *Bibliothèque des Auteurs* de son ordre, qui fut terminée par le P. Echard, son confrère ; elle a pour tit. : *Scriptores ordinis minorum, cum notis*, Paris, 1719 et 1721, 2 vol. in-fol.

QUETINEAU (PIERRE), gén. républ., né vers 1757 à Puy-N.-Dame (Maine-et-Loire), command. en Vendée la divis. de Bressuire lorsque, par suite d'échecs partiels contre les troupes royales, il fut réduit à leur abandonner la place de Thouars. Accusé aussitôt de trahison, il fut livré au tribunal révolutionnaire de Paris, qui l'envoya à l'échafaud le 16 mars 1794. Mme de La Roche-Jacquelein, dans ses *Mémoires*, le disculpe pleinement de l'injuste accusation dont il fut victime.

QUEUX (LE). V. LEQUEUX.

QUEVEDO DE VILLEGAS (D. FRANCISCO), poète et littérat. espagnol, qu'un critique moderne (M. de Sismondi, t. 4, p. 74-94 de l'*Histoire de la Littérat. du Midi*), ose presque mettre en parallèle avec Voltaire, sinon sous le rapport du goût ou du génie, du moins pour sa tournure originale d'esprit, l'universalité des connaiss. et la fécondité, naquit à Madrid en 1580 d'une famille noble, et, de bonne heure orphelin, fut placé à l'université d'Alcala, où il fit de brillantes études. Versé dans les langues savantes possédant l'arabe, l'hébreu, l'italien et le français, il avait déjà pris, dit-on, à 15 ans ses degrés en théol. ; il avait étudié avec fruit la jurisprud. et la méd., et s'était rendu habile dans les arts d'agrém., lorsque les suites d'un duel qu'il avait eu avec un grand seigneur l'obligèrent à s'expatrier. Il suivit en Sicile le comte d'Ossuna, dont il se concilia l'intérêt par le zèle avec lequel il remplit diverses fonctions que lui confia ce vice-roi ; mais libre à peine de toute inquiétude relativem. à l'aventure fâcheuse qui le tenait éloigné de sa patrie, il se trouva impliqué à Venise dans la conspirat. de Bedmar (*v.* ce nom). S'étant sauvé en Espagne, il y partagea la disgrâce de son protect., fut arrêté en 1620, et ne parvint, au bout de 3 ans, à recouvrer sa liberté que pour être exilé de nouveau dans sa terre de Torre de Juan Abad. C'est là qu'il composa la plupart de ses poésies, qui durent nécessairement porter l'empreinte de la situat. où il se trouvait réduit. Quevedo fut dans la suite autorisé à reparaître à la cour : il eut même le titre honorifique de secrétaire du roi, mais refusa de rentrer dans les affaires. A 54 ans il épousa une femme de haute naissance, qu'il perdit après quelq. années d'une paisible union ; et ce malheur ne fut que le prélude de nouvelles infortunes. En 1641 il fut jeté dans un noir cachot comme prévenu d'avoir écrit une virulente diatribe contre l'administrat. du comte d'Olivarez, y languit oublié pendant 22 mois vivant d'aumônes (ses biens avaient tous été confisqués), et ne fut remis en liberté qu'après la disgrâce du comte-duc, alors que le véritable auteur du libelle, aussi détenu, sortait égalem. de sa prison. Quevedo m. peu de temps après en 1645. Ce fécond écrivain, celui de sa nation qui a le plus approché de l'immortel Cervantes, a embrassé dans ses ouvr. tous les genres de littérat. ; mais il excellait surtout à manier la satire ; et certes un vaste champ lui était ouvert de ce côté. Cepend. loin de planer, comme l'a fait Voltaire, au-dessus des préjugés de ses contemporains, Quevedo a non-seulem. respecté religieusem. tous ceux de la nation espagnole, mais il a encore consacré quelq.-uns de ses écrits à des objets peu dignes d'un philosophe : telle est sa Lettre (*Carta*, etc.), au roi de France Louis XIII, où il appelle toute la rigueur de ce monarque sur les protestans des Pays-Bas. Du reste, comme la plupart de ses MSs. furent dispersés lors de sa dern. détention, il est plus que probable que le gouvernement soupçonneux sous lequel il vivait n'eût pas manqué d'anéantir ceux de ses écrits qui auraient eu trait à l'inquisit. ou aux abus de la puissance sacerdotale, s'il se fût exercé sur ces matières. Mais on peut affirmer que telle n'a jamais été la pensée de Quevedo ; sa *Politica de Dios*, son *Memorial por el patronato de St Iago*, etc., en font foi. Les plus connus d'entre ses autres ouvr. en prose, ont pour titre : *los Sueños* (les Visions), Rouen, 1627 ; trad. en franç. par La Geneste et par l'abbé Berault ; *Historia y vida del gran Tacaño*, etc., dont on a trois trad. en franç. et une en allem. : la plus récente des prem., par Rétif de La Bretonne et d'Hermilly, est int. *le Fin Matois*, ou *Histoire du gr. Taquin*, La Haye (Paris), 1776, 3 part. in-12. Ses poésies, réunies par J.-N.-Ant. Gonzales de Salas, ont pour titre *el Parnaso español*, Madrid, 1648, 2 vol. in-4 : il en a été fait un choix, impr. à Paris en 1821, in-18, avec celles de Luis de Gongora. Les édit. plus ou moins complètes de ses œuvres sont assez nombreuses : nous nous bornerons à citer celles de Madrid, 1650, 3 vol. in-4 ; Sancha, 1791-94, 11 vol. in-8 : *Obras jocosas y Poesias escogidas*, ibid., 1796, 6 vol. in-12 ; *Obras jocosas*, Madrid (Paris), 1821, 4 vol. in-18 ; *Obras escogidas*, Barcelone, 1798, 4 vol. in-8. Les pièces satiriq. ou burlesq., en prose, de Quevedo, ont été trad. en français par Raclotz, Bruxelles, 1698 et 1699, 2 vol. in-12. Don Paul-Ant. de Tarsia a donné en espagnol une *Vie* de Quevedo, Madrid, 1663, in-8. On peut aussi consulter avec fruit le tom. 2, p. 115 de l'*Histoire de la littérat. espag.* de M. Bouterweck, et l'ouvrage de M. Sismondi déjà cité. — Pedro de ALCANTARA de QUEVEDO, card. et év. d'Orense en Galice, gr.-cordon de l'ordre de Charles III, né en 1736 à Villa-Nova-de-Freho dans l'Estremadure, mort le 28 mars 1818, a mérité la reconnaissance de toutes les âmes généreuses, par la charité sans bornes et l'héroïque dévouem. qu'il déploya envers les prêtres et nobles français émigrés, qui accoururent en foule dans son petit dio-

cèse. Outre les aumônes habituelles qu'il faisait, on a évalué à plus de 80,000 francs par an ce qu'il consacrait à cette bonne œuvre. A l'époque de l'invasion de la péninsule par Napoléon, le prélat, fidèle à l'ancienne monarchie, se retira en Portugal, et il y resta jusqu'au retour de Ferdin. IV en 1814: depuis, sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui.

QUIBERON (aff. de). V. HERVILLY et PUISAYE.

QUICKELBERG (SAMUEL), médecin, né à Anvers, exerça son art avec réputat. vers le milieu du 16e S. à Ingolstadt en Bavière. On a de lui : *Tabulæ medicinæ ; Apophthegmata biblica ; Admonitio et consilium de universo*, Munich, 1565. Il médita long-temps un ouvr. sur la nature de tout ce qui existe dans l'univers, projet gigantesq. qu'il n'exécuta point.

QUIEN (LE). V. LEQUIEN.

QUIETISTES. V. MOLINOS et GUYON.

QUIETUS (FULVIUS), second fils de Macrin, fut fait tribun par Valérien. Son père déclaré emper. en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'auguste, partagea son autorité avec lui et Macrin le jeune, et lui laissa le soin de défendre l'Orient contre les Perses, pendant qu'il irait se faire reconnaître en Occident, où Gallien régnait. Quietus se signala par ses talens militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odenat, serviteur jusqu'alors fidèle, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siége devant Emèse, où ce prince s'était renfermé. Les habitans le sacrifièrent à leur sûreté, et lui donnèrent la mort en l'an 262. Son règne ne dura que dix-sept mois.

QUIGNONEZ. V. QUINONEZ.

QUILLARD (PIERRE-ANTOINE), peintre, né à Paris, m. à Lisbonne en 1733, travailla dans le goût de Wateau, son maître. Conduit par un médecin en Portugal pour dessiner les product. végétales de ce royaume, il y obtint une pension du roi comme peintre de la cour. Les principaux ouvr. qu'il ait laissé à Lisbonne, sont les plafonds de l'appartement de la reine, et quelq. tableaux dans le palais du duc de Cadaval.

QUILLET (CLAUDE), un des meilleurs poètes latins modernes, né en 1602 à Chinon (Touraine), étudia d'abord la médec. et la pratiqua pend. quelq. années avec succès. S'étant rendu à Loudun, pendant l'instruct. de la procédure touchant la prétendue possession des religieuses ursulines de cette ville, il se rendit suspect, par une imprudence, au commissaire-instructeur Laubardemont. La crainte d'être arrêté le détermina à partir pour Rome, où il prit l'habit ecclésiastiq. Il devint secrétaire du card. d'Estrées, alors ambass. de France près du St-siége, et put se livrer, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, à la culture de la poésie, pour laquelle il avait depuis long-temps un goût prononcé. C'est à Rome que Quillet composa en gr. partie son poème de la *Callipédie*, dont nous parlerons tout à l'heure. Il le termina à Paris, où il ne revint qu'après la m. du cardinal de Richelieu, et le fit impr. à Leyde en 1653, sous le nom de *Calvidius Letus*, anagramme du sien. Il travailla ensuite à un autre poème en l'honneur de Henri IV, dont il laissa, par son testament, le MS. à Ménage, avec 500 écus pour le faire impr. Le légataire garda l'argent et oublia le poème. Quillet m. à Paris en 1661. Il ne reste de lui que la *Callipædia seu de pulchræ prolis habendæ ratione*, *poema didacticon*. La prem. édit. de Leyde est rare sans être recherchée. Une autre parut à Paris en 1656, in-8, avec des changem., augmentée d'une *Epître à Eudoxe*, et d'un éloge funèbre (*lugubre encomium*) du philosophe Gassendi. L'édit. la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8. Le poème de Quillet a été trad. en fr. par Monthenault d'Egly, Paris, 1749, petit in-8; en vers franç. par Lancelin de Laval, ibid., 1774, in-12; de nouveau en prose, par Caillau, Bordeaux, 1799, in-12, avec des variantes et une notice sur la vie de l'auteur. M. Coupé a inséré dans le tom. XI des *Soirées littéraires*, la trad. du 4e livre ou chant de ce même poème, où l'auteur traite des soins que réclament les enfans nouveau-nés, et donne de sages préceptes que J. J. Rousseau a développés depuis dans son *Emile*.

QUILLOT (CLAUDE), ecclésiastiq, né vers 1650 d'un artisan d'Arnay-le-Duc (Bourgogne), a passé long-temps pour l'auteur d'une prétendue hérésie, nommée de son nom le *quillotisme*, qui fit beaucoup de bruit à la fin du 17e S. et au commencem. du 18e. Après avoir reçu les ordres sacrés à Dijon, Quillot s'était livré à la direct. des consciences ; et sa réputation de piété lui avait donné un gr. nomb. de pénitentes, parmi lesquelles se trouvaient des personnes les plus distinguées de la ville. Ce succès lui fit d'abord des jaloux, et lui attira ensuite de grandes persécut. On agitait alors la question du quiétisme (*v.* GUYON) ; Quillot avait eu des relat. avec plus. personnes prévenues de cette hérésie, et notamment avec Mme Guyon, dont il avait distribué ou fait distribuer plus. écrits, entre autres celui intit. : *Moyen court de faire l'oraison*. Les dénonciat. portées contre lui parurent si graves que l'autorité ecclésiastiq. crut devoir les prendre en considérat. La procédure fut établie par-devant l'official de Dijon. Quillot ne comparut point, et fut déclaré par sentence, contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du quiétisme, d'avoir distribué des livres suspects desdites erreurs, etc., pour raison de quoi on le condamna à une détention de 3 ans dans un monastère. Comme d'autres personnes étaient englobées dans cette sentence, l'autorité séculière en prit connaissance en ce qui la regardait. Quillot envoya divers mémoires justificatifs ; et par arrêt du parlem., il fut mis *hors de cour*. Il se pourvut alors en révision contre la sentence de l'officialité qui, par une nouvelle décision, le déchargea *à pur et à plein*. Après avoir repris ses fonctions Quillot vécut dans la retraite. On ignore l'époque de sa mort. Le jugement solennel rendu en sa faveur ne fit point taire la haine qui l'avait poursuivi. Ses ennemis n'en persistèrent pas moins à faire de lui le chef d'une nouvelle secte, et firent paraître l'*Hist. du quillotisme* ou *de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, prétendu imp. à Zell, 1703, in-4 de 434 pag. On sait aujourd'hui que ce libelle, sans nom d'auteur, est l'ouv. d'Hubert Mauparty, procureur au présidial de Langres. Un arrêt du parlement de Dijon ordonna qu'il serait laceré et brûlé par la main du bourr., etc. Il est devenu très-rare.

QUILLOTISME. V. l'article précédent.

QUIN (JAMES), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1693, abandonna de bonne heure les études qu'il avait commencées à Dublin, et s'engagea à 21 ans dans une troupe de coméd. qui se formait dans cette ville, et où il fit, sans beaucoup de succès, ses prem. débuts. Il vint ensuite à Londres, et fut admis dans la troupe de Drury-Lane. Il y fut constamment applaudi, comme un acteur du prem. rang et du prem. mérite, jusqu'en 1741, époque où débuta Garrick, son rival et son vainqueur. La carrière théâtrale de Quin finit en 1753. Dans les dern. années de sa vie, il s'était lié avec Garrick ; et ce fut au retour d'une visite qu'il lui avait faite, qu'il m. à Bath le 21 janv. 1766. Quin était dans l'intimité de Thomson, de Pope et de plus. autres personnages remarquables de cette époque. Sans être fort lettré, il connaissait à fond les meilleurs poètes de son pays. Comme acteur, il n'a, dit-on, pas de rivaux dans les rôles de *Falstaff*, du *Moine espagnol*, de *sir John Brute*, de *Volpone* ; il déployait aussi un grand talent dans les rôles de Caton, de Pierre, de Coriolan, et dans ceux où il fallait rendre un chagrin profond. Il existe une *Vie de*

Quin, 1766, in-8. Davies, a donné de grands détails sur cet acteur célèbre dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (PHILIPPE), célèbre poète lyrique, membre de l'académie franç. et de celle des inscriptions et belles-lettres, né en 1635, était, dit-on, fils d'un boulanger. Après avoir fait quelq. études, il eut le bonheur de s'attacher à Tristan-l'Ermite, auteur de *Mariamne*, qui, ayant reconnu en lui un goût décidé pour la poésie, encouragea ses dispositions, et l'associa à l'éducat. qu'il donnait lui-même à son fils unique. Tristan ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins : dès l'âge de 15 ans le jeune Quinault avait déjà composé plus. pièces de théâtre, et à 18 ans, il débuta sur la scène française par sa comédie des *Rivales*, qui fut très-applaudie et eut un grand nombre de représentations. Il ne se laissa point éblouir cependant par ce brillant succès : cédant aux sages conseils de ses amis, il entra chez un avocat pour se livrer à quelque chose de plus solide que le théâtre; mais les études de sa nouvelle profession ne purent le détourner de son goût favori ; et l'on vit chaque année se succéder sur la scène quelq. pièces de sa composition. *L'Amant indiscret*, qu'il fit jouer en 1654, fut couvert d'applaudissemens : cette pièce se distingue entre les comédies de Quinault, par un style plus vif et plus comique ; et l'on pense que Voltaire en a profité pour sa comédie de l'*Indiscret*. Après la m. de son bienfaiteur, auquel il avait à son tour prodigué les plus tendres soins, Quinault donna successivement au théâtre : *la Comédie sans Comédie ; les Coups de l'Amour et de la Fortune* ; *la Mort de Cyrus*, tragédie en 5 actes ; diverses autres pièces, et en 1661 la traged. d'*Agrippa*, ou *le Faux Tibérinus*, qui fut jouée deux mois de suite et reprise plus. fois. S'étant marié vers cette époque, Quinault prit le titre d'avocat en parlement, acheta une charge de valet de chambre du roi, et fut pendant trois ans plus occupé de son bonheur domestique que de la littérature. Il y revint en 1664, et fit paraître sa traged. d'*Astrate*, qui eut un succès prodigieux, et qui attira une telle affluence de spectateurs que les comédiens doublèrent le prix des places. Cette pièce, malgré la critique de Boileau, eut, avec *le faux Tibérinus*, l'honneur assez rare d'être jouée pendant quatre-vingts ans ; mais le peu de réussite qu'elles eurent aux dernières reprises les a fait disparaître de la scène. Jusqu'alors notre poète s'abandonnant à sa trop grande facilité, n'avait encore rien produit qui fût vraiment digne du suffrage des connaisseurs et de la postérité. Chez lui les succès amenaient les succès ; car il est à remarquer qu'aucune de ses pièces ne fut mal accueillie, si ce n'est *Bellérophon*, son avant-dern. tragédie, qui tomba dès la prem. représentation. Mais sa comédie de *la Mère coquette*, ou *les Amans brouillés*, représentée en 1665, raffermit sa réputation dramatiq. qui avait souffert quelque atteinte. *Pausanias* qu'il fit jouer un an après fut sa dern. traged. Enfin il devint le créateur et le modèle d'un nouveau genre dramatique ; il s'essaya dans la tragédie-opéra ; et quoique ses prem. pieces, en ce genre, fussent loin encore de la perfection à laquelle il parvint ensuite, elles annonçaient du moins que Lulli, qui avait obtenu le privilége de l'Opéra, ne s'était pas trompé dans son choix en préférant Quinault aux autres poètes de son temps. L'alliance de ces deux talens éleva bientôt la scène lyrique française au-dessus de toutes les autres ; mais avec cette différence que la musiq. du composit. a passé de mode, tandis que les vers du poète seront toujours goûtés. Déjà gratifié par le roi d'une pension de deux mille livres, Quinault fut décoré du cordon de St-Michel, et continua d'élever la renommée de l'opéra français jusqu'en 1686, que parut *Armide*, son dern. ouv. et son chef-d'œuvre. Depuis cette époque cédant aux sentimens religieux que sa femme lui avait inspirés, il cessa entièrement de travailler pour le théâtre, et ne voulut plus composer de vers que pour chanter les louanges de Dieu. Il m. le 26 novembre 1688 à l'âge de 53 ans. La noblesse de ses sentimens, la bonté de son cœur, sa modestie et l'aménité de son caractère le firent regarder comme l'un des hommes les plus aimables de son siècle. Ses ouvr. lyriques sont : *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus ; Cadmus ; Alceste ; Thésée ; le Carnaval ; Athys ; Isis ; Proserpine ; le Triomphe de l'Amour ; Persée ; Phaéton ; Amadis de Gaule ; Roland ; la Grotte*, ou l'*Eglogue de Versailles ; le Triomphe de la Paix* et *Armide*. Le *OEuvres* de Quinault ont été impr. avec sa *Vie*, Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. M. Crapelet a pub. pour la prem. fois dans le format in-octavo, les *OEuvres choisies* de Quinault, précédées d'une *notice* fort intéress., Paris, 1824, 2 vol. in-8.

QUINAULT (JEAN-BAPTISTE-MAURICE), bon acteur comiq., fut reçu au Théâtre-Français en 1712, et m. en 1744. Son père avait commencé à jouer en 1695, et s'était retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aîné était aussi musicien. Il a fait, outre ses *divertissemens*, la musique des *Amours des déesses*. — QUINAULT-DUFRESNE (Abraham-Alexis), frère du précédent, acteur tragique, débuta au Théâtre-Français en 1712. Il rétablit le vrai goût de la déclamation, qui s'était perdu depuis la retraite du célèbre Baron, et m. en 1767. La tradition de Quinault-Dufresne, dans plusieurs rôles, a servi longtemps de règle à ses successeurs. On trouve dans tous les dictionnaires dramatiques diverses anecdotes curieuses sur cet acteur, qui avait, dit-on, un orgueil démesuré. — Jeanne-Marie DUPRÉ, connue sous le nom de Mlle de Seine, femme du précédent, joua avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiques, excella principalement dans celui de *Didon*, qu'elle avait créé, se retira du théâtre en 1736, et m. en 1759.

QUINAULT (JEANNE-FRANÇ.), sœur des précédens, née à Paris à la fin du 17e S., joignit à la réputation d'une excellente actrice celle d'une femme de société, pleine d'esprit et d'instruction. Après avoir débuté en 1718, dans la tragédie, par le rôle de Phèdre, se reconnaissant plus de vocation pour la comédie, elle s'essaya immédiatement dans les rôles de soubrette, et fut admise, dans cet emploi, au nombre des comédiens français. Elle décida le succès d'un grand nombre de pièces par son talent flexible et son jeu piquant. Les auteurs s'empressaient de consulter son goût exquis, et ce fut d'après ses idées que La Chaussée composa *le Préjugé à la mode*. Voltaire lui lut sa tragédie de *Zaïre* et sa comédie de *l'Enfant prodigue*. Elle attirait chez elle, à la fois, les gens du monde et les gens de lett., et elle devint l'intime amie du marquis d'Argenson et de D'Alembert, auquel elle laissa, dit-on, par testament, un diamant d'un grand prix et des manuscrits précieux. Cette actrice aimable, après avoir quitté le théâtre en 1741, m. en 1783. On trouve sur elle et sur ses relat. avec Duclos (*v.* ce nom), de curieux détails dans les *Mémoires de madame d'Epinay*, 1818, 3 vol. in-8. — Marie-Anne QUINAULT, sœur de la précédente, fut plus célèbre par sa beauté que par ses talens. Reçue à la comédie française en 1715, elle quitta le théâtre en 1722, et m. en 1791, âgée, dit-on, d'au moins 100 ans. — Françoise QUINAULT, sœur aînée des précédentes, plus connue sous le nom de Mlle de Nesle, celui de son mari, fut reçue au Théâtre-Français en 1708, et m. en 1713, âgée de 25 ans. On croit qu'elle aurait pu acquérir une gr. réputat. dans les deux genres dramat., sans sa fin prématurée.

QUINCY (CHARLES SÉVIN, marquis de), officier-général, né vers 1660, signala sa valeur dans les guerres que Louis XIV eut à soutenir depuis 1676 jusqu'à la paix d'Utrecht, et obtint, en récompense de ses services, le grade de lieutenant-général dans l'arme de l'artillerie. Il se distingua

encore à la malheureuse bataille d'Hochstedt (1704), où il reçut une blessure assez grave, et commanda en 1707 l'artillerie de l'armée, sous les ordres du maréchal de Villars. L'année suivante, il fut employé à l'armée que dirigeait, sur le Rhin, l'électeur de Bavière. A la paix, il fut nommé lieuten.-général au gouvernem. de la province d'Auvergne, et consacra ses loisirs à la mise en ordre des matériaux qu'il avait recueillis dans ses campagnes. On croit que cet officier-général m. en 1728. On a de lui un ouvrage assez estimé, ayant pour tit. : *Hist. milit. du règne de Louis-le-Grand, roi de France*, etc., Paris, 1726, 8 vol. in 4, avec *cartes* et *plans*.

QUINCY (JEAN), médecin anglais, mort à Londres en 1723, a publié (en anglais) : *Dictionnaire de physique*, 1719; *Pharmacopée univers.*, 1721, in-8; trad. en français par Clausier, Paris, 1745, in-4; *Pharmacopée chimiq.*, Londres, 1723, in-4. — QUINCY (Josias), publiciste anglo-américain, conseiller à la cour de justice de Boston, se signala en 1770 et en 1774 par son patriotisme, et m. au cap Ann en 1775, à l'âge de 31 ans. On a de lui : *Observations sur l'acte du parlement, communément appelé le Bill de Boston, avec les pensées sur la société civ. et la levée des armées*, Boston, 1774, in-8. — Un autre QUINCY (Edmond), citoyen de Boston, m., en 1788, à l'age de 85 ans, est aut. d'un *Tr. de la culture du chanvre*, Boston, 1765, in-4.

QUINETTE (NICOLAS-MARIE), membre de la convention nationale, était procureur ou notaire à Soissons, sa ville natale, en 1789, lors des prem. troubles de la révol. Nommé député à l'assembl. législative par le départem. de l'Aisne, il prit place au côté gauche, demanda, en 1792, que les biens des émigrés fussent séquestrés, appuya vivement la motion de la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi, et fut membre de la commission chargée de surveiller et diriger le gouvernement nommé après le détrônement de l'infortuné Louis XVI. Réélu ensuite à la convention nationale, Quinette fut un des premiers *représentans du peuple* envoyés aux armées, devint ensuite membre du comité de salut public, fut l'un des quatre commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez pour faire arrêter ce général, qui fit saisir lui-même les commissaires, et les livra au général autrichien, prince de Cobourg. Quinette fut échangé avec ses collègues, en 1795, contre MADAME, fille de Louis XVI, revint à Paris, devint membre du conseil des cinq-cents, en 1796, en sortit l'année suiv., fut nommé ministre de l'intér. en 1799, et préfet de la Somme en 1800, sous le gouvernem. consulaire. Il se montra sage administrateur, et fut désigné quelque temps après candidat au sénat conservat. Bonaparte le fit conseiller d'état pour la section de l'intérieur, et créa pour lui une direction générale de la comptabilité des communes et des hospices. En 1814, Quinette donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, qui, toutefois, le nomma son commissaire extraordinaire dans les départemens de la Somme et de la Seine-Inférieure, et pair dans la chambre dite des *cent jours*. Après la seconde abdication de Napoléon, Quinette fut appelé par Fouché à faire partie du gouvernement provisoire. A la fin de 1815, il fut banni comme régicide, et se retira à Bruxelles, où il m. en 1821. On ne cite de lui que le *Rapport* des représentans du peuple Camus, Bancal, Lamarque, Quinette et Drouet, sur leur détention, lu au conseil des cinq-cents, Paris, an IV (1796), in-8, de 206 pages.

QUINONEZ (FRANÇOIS de), cardinal espagnol, né vers la fin du 15e S. dans le royaume de Léon, était fils du comte de Luna (*v.* ce nom). Il entra de bonne heure dans l'ordre des cordeliers, fut élevé à la dignité de général en 1522, et devint membre du conseil de conscience de l'empereur Charles-Quint. Chargé par Clément VII, alors prisonnier au château St-Ange, de négocier auprès de Charles-Quint l'élargissement de ce pape, Quiñonez eut de la peine à l'obtenir, mais réussit enfin. Le chapeau de cardinal fut la récompense de ce service signalé. Quiñonez fut également honoré de la confiance de Paul III, devint, en 1534, protect. des franciscains, évêque de Cauria en 1539, de Palestrine en 1540, et m. à Veruli dans le mois de septemb. de cette même année. On a de lui : *Compilatio omnium privilegiorum minoribus concessorum*, Séville, 1530, in-fol.; *Breviarium romanum ex sacrâ potissimùm scripturâ, et probatis sanctorum historiis nuper confectum*, Rome, 1535, in-8; Lyon, 1540, in-4, 1541, in-8, etc.; Paris, 1536, in-4, etc.; Venise, 1546, in 8; Anvers, 1563, in-16, et en plusieurs autres villes, in-4, in-8 et in-16. La dernière édition, dont aucun exemplaire ne fut mis dans le commerce, fut impr. à Paris, 1679, in-8, pour l'usage particulier de Colbert, sous le tit. de *Breviarium colbertinum*. Le Bréviaire de Quiñonez, bien que revêtu de l'approbation des papes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, n'obtint point celle de la Sorbonne, à laquelle l'auteur l'avait soumis. La censure de cette compagnie se trouve dans la *Collection des jugem.*, etc., par d'Argentré, t. 2, p. 121 et suivantes. En 1568, le pape Pie V défendit la récitation de ce bréviaire par une bulle, et depuis lors il a cessé d'être en usage. Les reproches qu'on faisait à l'auteur étaient d'avoir omis le petit office de la Vierge, les Antiennes, les répons, les capitules, les homélies, l'ordre et le nombre des psaumes, tels qu'on les lisait dans l'église, etc., et surtout d'avoir tellem. abrégé la vie des saints dont on y fait l'office, qu'on ne peut être éclairé ni sur leurs vertus, ni sur les miracles que Dieu a opérés par leur ministère pour l'édification des fidèles. — D. Juan de QUINONEZ, de la famille du précédent, né en 1600 dans les environs de Tolède, m. en 1650, est aut. des ouv. suiv. : *Traité sur les langoustes et les sauterelles* (en espagnol), Madrid, 1620, in-4; *el monte Vesuvio, ahora la moñtana de Soma*, ibid., 1622, in-4; un *Essai sur les Gitanos ou bohémiens*, etc. (en espagnol), ibid., 1628, in-4, et quelq. autres écrits peu remarquables.

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, écrivain latin, connu seulement par une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, paraît avoir vécu dans le premier siècle de notre ère. Les sav. se sont évertués à l'envi à présenter, sur le compte de cet aut., des hypothèses plus ou moins admissibles, mais qu'il ne nous appartient pas de discuter, et dont la simple indicat. excéderait même nos limites. Entre les div. personnages que mentionnent les anc. auteurs sous le nom de *Curtius*, un seul, cité dans Tacite et dans Pline le-Jeune, pourrait avoir quelque analogie avec l'histor. d'Alexandre; mais ce n'est aussi qu'une hypothèse. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était fils d'un gladiateur, qu'il devint questeur, puis consul; qu'il obtint, en l'an 47 de notre ère, les honneurs du triomphe, et qu'il m. gouverneur en Afrique. Dans la liste des rhéteurs, dont, sur la foi d'un MS., l'on croit que Suétone avait écrit les notices, se lit le nom d'un autre Quintus Curtius Rufus, qui peut-être aussi serait notre aut. Dans tous les cas, on ne voit pas qu'aucun écriv., antér. au 12e S., ait connu l'ouv. qui nous est parvenu sous le nom de Quinte Curce. Les prem. qui l'aient cité sont Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Jacques Vitri et Vinc. de Beauvais. Quant aux MSs. de Quinte-Curce, on a prétendu en posséder plusieurs, dont l'ancienneté remonte au 10e siècle. Les critiques ne sont pas moins partagés sur le mérite de l'*Histoire d'Alexandre*, que sur l'époque où elle fut écrite. Mais cet ouv., qui, dans le fait, ressemble assez à un roman, a d'incontestables droits à l'admirat. de ceux qui, justes appréciateurs des composit. hist. de l'antiquité, n'y

recherchent guère que de brillans récits, des peintures fortes et un style élégant et pur. Il se composait originairem. de 10 livres, dont les 2 prem. sont perdus, ainsi qu'une partie du 5e et du 6e. Les édit. de Quinte-Curce, avec ou sans comment., sont innombrables. Plus de 150 mériteraient d'être citées honorablem.; mais nous devons nous borner à indiquer, comme les plus anc., celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), in-4; et comme les plus estimées, outre les édit. publiées par les Juntes, par les Aldes et Elzevier (Leyde, 1633, in-12, et Amsterd., 1673, in-8), celles de Strasbourg, avec les *Supplemens* de Freinsheim, 1648, 2 v. in-8; et 1670, in-4; *cum not. var.* de Schrevelius; *ad usum delphini*, par le P. Tellier, Paris, 1678, in-4; de Leipsig, avec *supplement*, de Ch. Cellarius, et des *cartes* géogr., 1688, in-12; de Dresde, 1700, in-12, avec les *supplémens* de Junker; de La Haye, 1708, in-8, avec le *commentaire* de Pitiscus, 1708, in-8; de Delft, 1724, in-4, par les soins de H. Snakenburg; de Londr., par Maittaire, 1716, in-12, et par Brindley, 1748, 2 vol. in-18; d'Hemlstadt, 1795-1802, 3 v. in-8, par D.-J.-T. Cunze; de Leipsig, 1818, gr. in-8, par J.-C. Coker; enfin l'édit. faisant partie de la *collect.* de M. Lemaire, 1822, 2 vol. in-8. Toutes les nations d'Europe possèdent une ou plusieurs traduct. de l'*Histoire d'Alexandre*. Parmi celles qui ont été faites en français, on en compte une de 1490, in-fol., imp. par Ant. Vérard. La *version* de Beauzée, 1789, 2 v. in-12, 2e éd., a effacé celles de Vaugelas et de l'abbé Mignot. Entre autres ouvr., on peut consulter sur Quinte-Curce *Examen des hist. d'Alexandre*, par Ste Foix. *Voy.* aussi son article dans le *Dictionn.* de Bayle, et celui que lui a consacré M. Daunou, t. 36 de la *Biogr. univ.* de L.-G. Michaud.

QUINTIANUS STOA. V. QUINZANO.

QUINTILIEN (MARCUS FABIUS QUINTILIANUS), célèbre rhéteur latin, né à Rome dans le 1er S. de l'ère chrét., était fils d'un avocat, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Il règne, au surplus, une gr. incertitude sur plusieurs circonstances de la vie de ce rhéteur. Selon les calculs du savant Dodwell, Quintilien dut naître en l'an 42, et mourir sous le règne d'Adrien. Il suivit Galba en Espagne, y enseigna la rhétorique, y plaida des causes, revint à Rome en 68, continua à donner des leçons de rhétorique, et reçut à cet effet un traitement public. On a de lui, sous le titre d'*Institutions oratoires*, le cours de rhétorique le plus complet que les anc. nous aient laissé. Des copies de cet important ouvrage existaient au moyen âge. Celle que Le Pogge déterra, en 1419, au fond de l'abbaye de S. Gall, et une autre, possédée par Léonard Arétin, sont les sources de toutes celles qu'on a faites depuis, et des deux premières édit. qui parurent en 1470 à Rome, in-fol. Dix autres furent publiées dans le 15e S. Nous citerons, parmi les nombreuses édit. du 16e, celles des Aldes, 1514, in 4; de Vascosan, Paris, 1538, in-fol.; de Robert Estienne, 1542, in-4; de Mamert-Patisson, 1580, in-8, revue par P. Pithou, qui y a joint des *variantes*, des *notes*, et 145 petites *déclamations* du même auteur (on n'en avait encore imprimé que 136). Schrevelius, et après celui-ci J.-Fréd. Gronovius, ont donné leurs soins à l'édit. qui parut en 1665, Leyde et Rotterdam, in-8, *cum notis variorum*. En 1715, Rollin publia, chez les Estiennes, *Quintilien abrégé*, en 2 vol. in-12, et Capperonnier donna, en 1725, une nouvelle édition, in-fol., avec un choix de *notes* et quelques *observations* critiques. L'édition de Mathias Gesner, Gottingue, 1738, in-4, est plus estimée que la précédente, et celle de P. Burmann, qui avait paru à Leyde, 1720, 2 vol. in-4. Les dernières édit sont celles de Barbou, Paris, 1769, in-12; de Deux-Ponts, 1784, 4 v. in-4; de Leipsig, 1798-1815, 4 vol. in-8. *Les Institutions oratoires* ont été traduites en français par l'abbé de Pure et par Gedoin; mais on ne lit que la traduct. du dernier, qui parut à Paris, 1718, in-4, et qui a été souv. réimpr. depuis, jusqu'en 1812, 4 ou 6 vol. in-12. Il existe aussi des traduct. du même ouvrage en ital., en angl., en allem., en danois (du 10e livre seulem.), en espagnol. Le dialogue sur les orateurs, du même auteur, a eu plusieurs traducteurs français, notamment Claude Fauchet, Dureau de La Malle, Chénier (dans ses *Fragm. de littér.*) On doit consulter, sur la vie et les ouvrages de Quintilien, les *Annales quintilianæ*, de Dodwell; le *Dictionn.* de Bayle; la *Biblioth. latina* de Fabricius; les *Jugem. des sav. sur les rhéteurs*, recueillis par Gibert, et le *Lycée* de La Harpe.

QUINTILLUS (MARCUS AURELIUS CLAUDIUS), empereur romain, commandait un corps de troupes stationné près d'Aquilée, quand l'empereur Claude II, son frère, m. en 270. Il prit alors le titre d'Auguste, qui lui fut confirmé par les légions d'Italie. Mais Claude, ne reconnaissant pas dans Quintillus la capacité nécessaire pour le gouvernement, avait recommandé, av. de mourir, à ses généraux d'élire Aurélien (*v.* ce nom), dont la valeur éprouvée promettait un digne défenseur à l'empire, alors attaqué de toutes parts. En apprenant l'élect. d'Aurélien, Quintillus réunit ses légions, et essaya de les gagner à sa cause. Cette démarche fut infructueuse. Abandonné par les soldats, le frère de Claude rentra dans Aquilée, et se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne de 17 jours. On a de cet empereur quelques médailles en or, très-rares, et d'autres en petit bronze, qui sont plus communes.

QUINTIN (JEAN), cheval. de Malte, né en 1500, fut profess. en droit canon à Paris, et m. en 1561. On a de lui: *Melitæ insulæ Descriptio*, 1536, in-4; *Tractatus de ventis, et nauticâ bruxulâ ventorum indice*, et quelques ouvrages sur des matières canoniques, oubliés aujourd'hui. — Un autre QUINTIN, tailleur de profess., fut brûlé à Tournai, en 1530, comme chef d'une secte d'hérétiques, qu'on nommait *libertins*.

QUINTINIE (JEAN de LA), célèbre écriv. agronomique, né en 1626 à Chabanais, dans l'Angoumois, fit de très-bonnes études à Poitiers, vint se faire recevoir avocat à Paris, et voyagea ensuite en Italie, où il acquit une gr. théorie dans l'agriculture et le jardinage, qui étaient ses goûts dominans depuis l'enfance. De retour dans la capitale, il fit, en ce genre, des essais et des expériences fructueuses, qui le firent connaître, et il ne tarda pas à être appelé par Louis XIV, à Versailles, pour prendre soin des jardins de cette résidence royale. Il y développa un génie et une habileté qui lui valurent de nombreuses et éclatantes preuves de la généreuse gratitude du monarque, et qui lui ont mérité d'être compté parmi les personnages illustres du gr. siècle. La Quintinie m. à Versailles en 1688, laissant un écrit qui a été long-temps regardé comme le seul guide des jardiniers. Cet ouvrage, impatiemm. attendu, parut en 1690, sous le titre d'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité des orangers, suivi de quelques réflexions sur l'agriculture, par le feu sieur de La Quintinie*, 2 vol. in-4. Les édit. suiv. sont ornées du portrait de l'auteur, de vignettes et de dix planches. On y trouve de plus un poème de Santeuil, intit. *Pomona*, et une *idylle* de Charles Perrault. La meilleure de ces éditions est celle de 1730, à laquelle on ajoute encore un *Traité des arbres fruitiers*, qui avait paru anonyme en 1683. L'ouvrage de La Quintinie a été trad. en anglais, en belge, en ital. M. Briquet a publié un *Eloge de La Quintinie*, dans les *Mém.* de la société d'agriculture de Niort, 1807, in-8. Déjà Charles Perrault avait placé La Quintinie dans la *Galerie des hommes illustres* du 17e siècle, qui parut en 1696;

mais cette notice présente fort peu de détails, et n'est pas exempte d'erreurs.

QUINTUS ou COINTOS. V. CALABER.

QUINTUS-ICILIUS. V. GUISCHARDT.

QUINZANO (JEAN-FRANÇOIS CONTI, connu sous le n. de), en lat. *Quintianus-Stoa*, poète lat. moderne, né au village de Quinzano, dans le Brescian, en 1484, étudia à Brescia la rhétorique, la langue grecq., la philosophie, les mathématiques, et même l'astrologie, fit ensuite un cours de jurisprudence à Padoue, et s'adonna ensuite tout entier à la poésie lat. Etant passé en France, il y fut accueilli par le cardinal d'Amboise, qui le fit nommer précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François Ier. Il retourna plus tard en Italie, pour occuper la chaire de belles-lettres de Padoue, fut couronné, comme poète, des mains de Louis XII, à Milan, suiv. l'usage pratiqué en d'autres villes d'Italie, passa à la chaire de belles-lettres de Pavie, et revint en 1513 à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvr. François Ier ayant porté de nouv. la guerre en Italie, Quinzano accompagna son illustre élève, reprit à Pavie ses fonctions de professeur, et se retira ensuite dans son lieu natal, où il m. en 1557. On a de lui un très-gr. nomb. d'ouv., dont on trouvera la liste, à peu près complète, dans les *Memorie aneddote-critiche spettanti alla vita ed agli scritti di Gio. Francesco Quinzano-Stoa*, etc., par Joseph Nember, Brescia, 1777, in-8. Ce sont des *poésies* très-variées, des *dissertations* grammaticales et littéraires, etc. Dans la jeunesse de Quinzano, ses condisciples lui avaient donné le nom grec *Stoa*, qui signifie *Portique des muses*, parce qu'il versifiait avec une telle facilité, qu'il semblait ne vouloir parler qu'en vers. Le père Léonard Cozzando a publié la *Vie* de ce poète, si abondant, Brescia, 1694.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (PIERRE), littér., né à Arles en 1526, fut pourvu de l'évêché de Senez à son retour d'un voyage en Italie, en 1546, suivant le *Gallia christiana*. Mais un procès, dont dépendait toute sa fortune, l'empêcha de prendre possession de son siége, et il se rendit à Paris, où il m., avant d'avoir été sacré, en 1550. On cite de lui un panégyriq. de la Provence, sous ce tit. : *de Laudibus Provinciæ libri tres*, Paris, 1551, in-f., très-rare, trad. en franç. par Fr. de Claret, archidiacre de l'égl. d'Arles, Tournon, 1613 ou 1614, in-8. — QUIQUERAN DE BEAUJEU (Paul-Ant. de), brave marin, de la même famille que le précéd., fut reçu chevalier de Malte en 1637, et devint la terreur des Turks, qui, l'ayant pris dans un des ports de l'Archipel, lui firent subir une captivité de onze ans, et rejetèrent toutes les proposit. qui leur furent faites pour sa rançon. Il parvint enfin à s'échapper des Sept-Tours, grâce à l'adresse et à l'audace de son neveu, Jacques de Quiqueran, qui s'était rendu à Constantinople, dans la ferme résolution de travailler à sa délivrance. De retour en France en 1671, le chevalier de Beaujeu fut pourvu de la commanderie de Bordeaux, et vécut plus. années au sein de sa famille. — QUIQUERAN DE BEAUJEU (Honoré de), neveu du précéd., né à Arles en 1655, entra dans la congrégation de l'Orat. à l'âge de 17 ans, fut chargé de professer la théologie au collége d'Arles puis à Saumur, obtint ensuite les succès les plus brillans dans les missions de l'Aunis et du Poitou, et mérita d'être appelé par Fléchier à remplir les fonctions de gr.-vicaire du diocèse de Nîmes. Il prévint dans cette ville une sédit. qu'allait exciter la sévérité du maréchal de Montrevel, et contribua beaucoup à calmer l'agitat. des esprits, encore irrités par la révocat. de l'édit de Nantes. Il parut avec honneur, comme député du 2e ordre, dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, fut nommé, en 1705, à l'évêché d'Oleron, et presqu'aussitôt à celui de Castres, et dès-lors ne sortit plus de son diocèse que pour assister aux états du Languedoc ou aux assembl. du clergé. Il s'occupa sans cesse d'améliorer le sort des fidèles confiés à ses soins, établit dans sa ville épiscopale un séminaire, et y fit bâtir à ses frais un hôpital. Il m. à Arles en 1736. Outre une *Oraison funèbre de Louis XIV* (1715, in-4), qu'il prononça à St-Denis, on a de lui des *lettres* et des *Instruct. pastorales*, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur les abus de la mendicité, etc. *Voy.* son *Eloge* dans le t. 12 (p. 336-44) du *Recueil* de l'académie des inscriptions, dont il était associé.

QUIRINI. V. QUERINI.

QUIRINO (PIERRE), voyageur vénit. du 15e S., nous a transmis des détails curieux et instructifs sur la Scandinavie, où il fut porté par un naufrage. Sa relat. a trouvé place dans la plupart des collection de voyages, et M. Eyriès en a inséré la traduction dans l'*Hist. des naufrages*, publiée en 1816.

QUIROGA (JOSEPH), jésuite missionnaire espagnol, né en 1707 à Lugo, en Galice, étudia les mathématiques avec succès, fut admis à l'école de la marine, fit plusieurs voyages sur mer, prit ensuite l'habit de St Ignace, et obtint de ses supér. la permiss. de passer en Amérique pour y prêcher l'évangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne la commiss. de visiter la terre dite Magellanique, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points convenables à l'établissement de ports et de rades pour les bâtim. de commerce. Le résultat de cette miss. ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du P. Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des miss. dans le Paraguay, et m. à Bologne en 1784. Le *Journal* de son voy., rédigé sur ses observ. et celles de ses compagnons par le P. P. Loçano, a été imp. dans les *Pièces justificat.* de l'*Hist. du Paraguay*, par le P. de Charlevoix. On n'a de lui qu'un seul ouv., imp. sous le tit. de *Tratado del arte verdadero de navegar por circulo paralelo á la equinoxial*, Bologne, 1784. Plusieurs manuscrits du même aut. sont conservés à Bologne.

QUIROS (PEDRO-FERNANDEZ de), l'un des gr. navigateurs des temps modernes, né en Espagne vers le milieu du 16e S., voyagea d'abord pour le commerce : on peut du moins tirer cette conjecture de quelq. passages de ses écrits. On a supposé mal à propos qu'il faisait partie de la première expédit. de Mendana, en 1567. Ce n'est que depuis 1595 qu'il appartient à l'histoire ; car c'est en cette année qu'il accompagna Mendana dans sa 2e entreprise, en qualité de prem. pilote. Il perdit cet illustre chef avant la fin du voyage, et le remplaça dans le commandem. Il parvint, malgré les plus gr. obstacles, à conduire à Manille les déplorables restes de la flotte, se rendit de là au Mexique, puis au Pérou, dont il pria le vice-roi, don L. de Velasco, de lui fournir un nouvel armem., destiné à poursuivre les découvertes de Mendana. N'ayant rien obtenu de ce délégué du roi d'Espagne, il alla présenter ses projets, à l'acceptation de Philippe III lui-même, à Madrid. Son principal objet était de rechercher un continent austral, dont il avait le premier entrevu l'existence plus clairem. ; mais on a cru que le gouvern. espagnol avait plutôt l'intent. de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes orientales. Quoi qu'il en soit, Quiros se rendit au Pérou, muni d'un plein-pouvoir, fit construire deux vaisseaux et une corvette, et appareilla de Callao le 21 décemb. 1605, faisant voile à l'ouest-sud-ouest. Il découvrit, entre autres îles, qui n'ont pas été toutes retrouvées, celles de l'*Incarnacion*, de la *Dezana*, qui depuis a été reconnue pour être l'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, et la *Maitea* de Cook, d'*Otaiti*, de la *Sagitaria*, de la *Gente-Hermosa*, de *Taumaco*. Dans cette dern., il obtint des ren-

reignemens qui le déterminèrent à se diriger vers le Sud. Il aperçut successivem. les îles de *Tucopia* et de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et continua sa route vers le Sud. Le 26 avril 1606, plus. terres se présentèrent à sa vue, et, dans l'embarras du choix, il mit le cap sur celle qui gisait au sud-ouest de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et qu'il appela *Tierra austral del Espiritu-Santo*. Le port où il aborda fut nommé *la Vera-Cruz*. Il est bien reconnu aujourd'hui que cette terre est la même que les Grandes-Cyclades de Bougainville et les Nouvelles-Hébrides de Cook. Quiros en prit possession au nom de son maître, et fit voile pour le Mexique, où il arriva le 3 octob. 1606. De là, il se rendit à Madrid pour solliciter les moyens de poursuivre ses découvertes et d'établir une colonie sur la terre du Saint-Esprit; mais ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité ni la vivacité, il peignit à Philippe III les nombreux avantages de cette terre nouv.; on ne mit à sa disposit. que des moyens peu proportionnés à la grandeur de ses desseins. Il partit cepend. pour Lima, avec l'intent. de tenter un nouv. voyage; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, et m. à Panama en 1614. Son mémoire à Philippe III fut publié à Séville, en 1610; en lat., à Amsterd., en 1613, sous le titre de *Franc.-Ferd. Quir Narratio de terrâ australi incognitâ et de terrâ Samojedarum et Fingensiorum in Tartariâ*, in-4; et en fr., à Paris, en 1617, sous le titre de *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine Pierre-Ferdinand de Quir, sur la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la* TERRE AUSTRALE INCOGNEUE, *et des gr. richesses et fertilité d'icelle*, in-12 de 16 pages. *Voy.*, pour les détails que nous ne pouvons donner ici, Fleurieu, *Découvertes des Franç. au sud-est de la Nouv.-Guinée*, in-4; Desbrosses, *Navigations aux terres austr.*, t. 1, liv. 3, pag. 306 et suiv. — QUIROS (Théodore de), missionnaire espagnol, de l'ordre de St-Dominique, né en 1599 à Vivero, dans la Galice, s'embarqua pour les îles Philippines en 1637, et y consacra sa vie à l'instr. et à la convers. des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Il mourut en 1662, épuisé de fatigues. Il avait composé la *gramm.* et le *dictionn.* de la langue *tagala*, et traduit dans cette langue un *catéchisme* et plusieurs ouvrages ascétiques. *Voy.* la *Bibl. fratr. ordin. prædicator.* des PP. Quétif et Echard. — QUIROS (Augustin de), jésuite espagn., natif d'Andujar, inspecteur des miss. de la Nouv.-Espagne, m. à Mexico, en 1622, à l'âge de 56 ans, a laissé des *comment.* en lat., sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol. — QUIROS (Hyacinthe-Bernard de), dominic. espagnol, qui portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas, apostasia, et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'hist. eccl. à l'univ. de Lausanne. Il y m. en 1758. On connaît de lui une *Hist. de l'égl.*, en allem., Lausanne, 1756, in-fol.

QUITA (DOMINGOS DOS REIS), poète portugais, né le 6 janv. 1728, passa dans la misère les prem. années de son enfance, et n'eut d'abord d'autre instruction que celle qu'il acquit lui-même par la lecture des ouvrages du Camoens et de Fr. R. de Lobo. De malheureuses affaires de commerce avaient contraint son père à quitter le Portugal; Domingos, qu'il laissait sans ressource avec six autres enfans, entra à 15 ans en apprentissage chez un barbier. Cependant le jeune homme avait pour la poésie un goût décidé; et en même temps qu'il suppléait à son défaut d'instruction par l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol, il se livrait secrètem. à la composit. de quelq. pièces, qu'enfin il s'enhardit à faire paraître, comme les *Essais d'un moine des Açores*. On remarqua entre autres morceaux un sonnet amoureux (*Benigno Amor, os que te offendem*) qui décelait un germe de talens distingués, et les littérateurs voulurent connaître le jeune auteur. Celui-ci trouva un protecteur et un ami dans le comte de São-Lourenço; et bientôt, malgré son humble profession, il fut reçu à l'unanimité parmi les membres de la société des Arcades, qui venait de se former à Lisbonne. Le tremblem. de terre qui renversa cette ville en 1755 priva Domingos du fruit de ses épargnes, et la brigue des envieux l'empêcha d'avoir part aux bienfaits de l'archev. de Braga et du marquis de Pombal : mais, comme notre Lafontaine, il trouva soins d'une généreuse hospitalité chez une amie, D. Theresa-Theodore de Alvieu, femme d'un médecin, et c'est dans sa maison que l'infortuné poëte m. en 1770, à peine âgé de 43 ans. Outre 5 tragéd., dont la meilleure est celle d'*Inès de Castro*, on a de lui beaucoup de *sonnets*, plus. *élégies*, des *pastorales*, *idilles*, etc. C'est surtout dans ce dernier genre qu'il a excellé, et on peut le citer comme un modèle du genre pastoral. Le recueil de ses *œuvres* forme 2 vol. in-8; il en a été fait deux édit. à Lisbonne.

R

RAB ou RAV. V. JUDA.

RABACHE (ETIENNE), religieux augustin, docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Chartres, en 1556, fit à Bourges la réforme de son ordre, institua la congrégation dite de St-Guillaume, en 1594, et m. à Angers en 1616.

RABAN-MAUR, appelé quelquefois en latin *Hrabanus Magnentius*, évêque de Mayence, où il était né vers 776, fut l'un des écrivains les plus féconds et les plus laborieux de son temps. Destiné à la vie religieuse, il entra dès l'âge de dix ans dans l'abbaye de Fulde, y fit ses prem. études, et alla se perfectionner à l'abbaye de St-Martin de Tours, où il professa ensuite la grammaire et la philosophie. Rival et contemporain de Jean Scot, Raban-Maur se distinguait par un savoir moins frivole et des qualités plus estimables. De retour à l'abbaye de Fulde, il fut ordonné prêtre en 814, et se livra à l'enseignement avec un tel succès que son école devint bientôt la plus célèbre de l'Allemagne. Elu abbé en 822, il réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfans, obtint en récompense de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entre autres l'abbaye d'Hirsange, et se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre; mais il en fut tiré cinq ans après pour occuper le siége de Mayence, et ce fut alors que ses talens parurent avec un nouvel éclat. Il composa divers ouvrages propres à l'enseignement, tint plus. synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés jusque dans les cloîtres et fit de sages réglemens pour en prévenir le retour; mais l'histoire lui reproche une excessive sévérité envers Gotescalc, qu'il renvoya à Hincmar, archev. de Reims, son juge naturel, comme un hérétique qu'il fallait punir, et qui ne le fut que trop en effet (*v.* GOTESCALC). Une famine, qui désola le diocèse de Mayence en 850, fournit à l'évêque une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau. Ses revenus furent distribués aux pauvres, et il en nourrissait chaque jour trois cents à sa propre table. Il présida ensuite le concile assemblé dans sa ville épiscopale en 852, assista l'année suivante à

celui de Francfort, et m. à Winfeld, en 856, en odeur de sainteté. Le nom de ce prélat se trouve inscrit dans plus. calendriers; mais l'église ne lui rend point de culte public. On a de lui un grand nomb. d'ouv. recueillis à Cologne en 1627, 6 tom. en 3 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur l'Ecriture sainte;* un *Traité de l'institution des clercs et des cérémonies de l'Eglise* : cet ouvrage, l'un des plus importans de l'auteur, a eu plus. édit. dans le 16e S.; un *Traité du calendrier ecclésiastique* : il indique la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indications; un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur et la manière de faire pénitence; De universo, sive etymologiarum Opus;* des *homélies;* un *martyrologe;* le livre de *la Grammaire* : c'est un abrégé d'un ouvrage beaucoup plus ancien, attribué à Priscien de Césarée; un *Traité de l'invention des langues*, etc., et des *poésies*, parmi lesquelles on distingue surtout le *Veni, Creator*, conservé dans les prières de l'église. On peu consulter, pour de plus grands détails sur cet auteur, l'*Histoire littér. de la France*, tom. 5; la dissertation de J.-F. Buddæus, *De vitâ ac doctrinâ Rabani*, Iéna, 1724; et les *Annales littér.*, Helmstadt, 1782.

RABARDEAU (MICHEL), jésuite, m. en 1649, n'est guère connu que par un ouvrage singulier, ayant pour titre : *Optatus Gallus benignâ manu sectus*, imp. à Paris, en 1641, in-4. Il avance dans cet ouv., qui fut condamné à Rome en 1643, que la création d'un patriarche en France, quand bien même elle aurait lieu sans l'intervention du Saint-Siége, ne serait point un acte schismatique.

RABAUT (PAUL), pasteur de l'église réformée de Nîmes, né à Bédarieux en 1718, s'est fait connaître par un dévouement sans bornes pour ses co-religionnaires et par un zèle ardent pour le maintien de sa croyance. Sa tête mise à prix, il osa, dit-on, se présenter devant un chef militaire, le marquis de Paulmi, et lui remettre, en se nommant, un mémoire qu'il adressait au roi en faveur des réformés. Etonné de tant de courage et d'une si noble confiance, le marquis voulut la justifier, reçut le mémoire, promit de le remettre au roi, tint parole, et, dès ce moment, les protestans furent beaucoup moins inquiétés. Paul Rabaut, qui avait toujours su échapper aux dangers qui l'environnaient lorsqu'il prêchait publiquement une doctrine proscrite par les lois du gouvernement, ne put se soustraire à l'incarcération sous le régime révolutionnaire: son troisième fils, Rabaut Dupuis, ayant été obligé de se cacher en 1793, il fut arrêté comme père d'émigré, et ne fut mis en liberté qu'après le 9 thermidor. Il m. peu après, en 1795. M. Pons, de Nîmes, a donné de lui une notice à la suite de ses *Reflexions philosophiques et politiques sur la tolérance religieuse*, Paris, 1808, in-8.

RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE (JEAN-PAUL), fils aîné du précédent, né à Nîmes en 1743, fut comme son père ministre protestant, embrassa comme lui la défense de ses co-religionnaires, et devint l'un des plus chauds partisans de la révolution. Nommé en 1789 député du tiers-état de la sénéchaussée de sa ville natale aux états-généraux, il avait tous les talens nécessaires pour s'y faire remarquer : l'un des premiers il monta sur la brèche, et eut la plus grande part aux délibérations de cette époque. Rendu à la vie privée par la dissolution de l'assemblée constituante, Rabaut put alors réfléchir sur les suites inévitables de cette crise politique, et lorsqu'il fut nommé député à la convention par le département de l'Aube, il se montra l'ennemi le plus déclaré de l'anarchie, combattit avec force ceux qui voulaient que la convention jugeât le roi; et quand l'assemblée eut adopté cette funeste résolution, il vota pour l'appel au peuple, et ensuite pour la détention jusqu'à la paix et en faveur du sursis. Nommé, après le jugement de l'infortuné monarque, membre de la commission établie par le parti de la Gironde pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, Rabaut ne tarda pas à être enveloppé dans la proscription de ce parti. Mis hors la loi, il se réfugia d'abord dans les environs de Versailles, revint ensuite à Paris, et fut découvert chez un ami, qui paya de sa tête le généreux asile qu'il lui avait accordé. Arrêté le 4 décembre 1793, Rabaut fut livré au tribunal révolutionnaire, et exécuté dès le lendemain. Ses principaux écrits sont : *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8; *le Vieux Cévenol*, ou *Anecdotes de la vie d'Ambroise Borely*, Londres, 1784, in-8, plus. fois réimp.; *Lettre sur la vie et les écrits de M. Court de Gebelin*, 1774; *Précis de l'histoire de la révolution française*, publié en 1791, et continué par M. Lacretelle le jeune, Rabaut avait aussi coopéré à la rédact. de la *Feuille villageoise* et à celle du *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. — RABAUT-POMIER (Jacques-Antoine), frère du précéd., né à Nîmes en 1744, ministre protestant comme son frère, fut député par le départem. du Gard à la convention. Il y vota la mort du roi avec sursis, osa se plaindre de la tyrannie qu'exerçait La Montagne, et fut un des soixante-treize députés arrêtés par Robespierre et relâchés après sa chute. Rabaut fut sous-préfet de Vigan, et appelé en 1803 pour être un des pasteurs de l'église réformée de Paris. Exilé en 1815 comme régicide, il fut rappelé deux ans après, et m. à Paris le 16 mars 1820. On a de lui deux discours, intit. : l'un, *Napoléon libérateur, disc. religieux*, 1810, in-8; l'autre, *Sermon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII dans la capitale de ses états*, prononcé le 22 mai 1814. On a dit, et il paraît certain que Rabaut-Pomier eut la prem. notion de la vaccine avant que les Anglais eussent rien écrit sur cette découverte. Une lettre que lui adressait sir James Ireland, de Bristol, datée du 12 fév. 1811, atteste qu'il avait fait part de ses observat. à un Anglais dès l'année 1784, en présence de M. Ireland.—RABAUT jeune (N.), surnommé *Dupuis*, frère des précéd. et négoc. à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut proscrit comme eux, en 1793, sous le titre de *fédéraliste*. S'étant soustrait à la persécution, il fut porté sur la liste des émigrés, et cette circonstance fit arrêter son père. Député du Gard au conseil des anciens, en 1797, il écrivit en faveur du directoire exécutif, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il se prononça à la tribune en fav. des émigrés du Bas-Rhin, de ceux d'Avignon et du comtat Vénaissin, et s'éleva contre les jacobins du midi. Passé au corps législatif en 1799, il le présida en 1802, et c'est sous sa présidence que fut voté le consulat à vie. Il fut ensuite envoyé en mission dans le midi. Au moment de son arrivée à Toulouse, on y allait fusiller un émigré, M. de Segny, condamné par un conseil militaire. Rabaut-Dupuis, informé que des nullités existent dans le procès, prend sur lui de suspendre l'exécution, résiste au général commandant, qui réclamait impérieusement la victime, et accepte toute la responsabilité à laquelle sa conduite pouvait donner lieu. Le premier consul approuve cette conduite, le procès est revu et la victime sauvée. Rabaut-Dupuis obtint en 1803 la décoration de la légion-d'honneur, et fut nommé conseiller de préfecture à son retour dans sa ville natale, où il m. en 1808, des suites d'une chute occasionnée par un cheval fougueux. On a de lui : *Détails historiques et recueil de pièces sur divers projets qui ont été conçus, depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8; *Annuaire* ou *Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8.

Ce recueil a été continué sous le titre d'*Annuaire protestant.*

RABBI (CARLO-COSTANZO), religieux de l'ordre de Saint-Augustin de la congrégat. de Lombardie, né à Bologne en 1678, m. à Rome en 1746, a laissé quelq. écrits, dont les principaux sont : *de mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in eâ usu Dissertatio*, Faenza, 1729; *Sinonimi, ed aggiunti italiani Raccolti, con in fine un trattato de' sinonimi degli aggiunti e delle similitudini*, Bologne, 1732.

RABELAIS (FRANÇOIS), né vers l'an 1483, à Chinon, petite ville de Touraine, où son père était apothicaire, prit l'habit religieux chez les cordel. de Fontenai-le-Comte, fut élevé aux ordres sacrés, se fit remarquer par la diversité de ses connaissances, surtout par celle des langues, et eut aussi des succès dans la prédication. Mais malheureusement son humeur bouffonne s'accordait trop peu avec l'austérité de son état pour qu'il pût long-temps s'y maintenir. Une espièglerie sacrilége dont il se rendit coupable lui attira de la part de ses confrères un traitem. fort rude, à la suite duquel il fut enfermé. Il résolut dès-lors de secouer le joug qu'il s'était imposé : et, quoiqu'on lui eût obtenu de Clément VII la permission de passer dans l'ordre de Saint Benoît, au monastère de Maillezais, il n'en jeta pas moins le froc aux orties, et mena pendant quelque temps une vie assez vagabonde. S'étant ensuite rendu à Montpellier, il y étudia la médecine, fut reçu docteur, et publia une édit. latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les priviléges de la faculté de médecine de Montpellier. Cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait désormais de la robe de Rabelais. Mais si, comme on le dit, cet usage subsiste encore, cette robe, qui a environ 300 ans, ne doit plus être qu'un lambeau. Après avoir exercé la médecine à Montpellier et à Lyon, Rabelais suivit à Rome le cardinal du Bellay, qu'il connaissait depuis sa jeunesse, et qui lui montra toujours de l'amitié. Ce fut bien plus sans doute au crédit de ce protecteur qu'il dut la nouvelle bulle de translation qui l'envoyait dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre, qu'à ses saillies plus ou moins heureuses qui amusèrent beaucoup, dit-on, le pape et les cardinaux. Quoi qu'il en soit, de cordelier devenu bénédictin, de bénédictin médecin, et de médecin chanoine, Rabelais devint, en 1545, curé de Meudon, et ne parut pas plus appelé à cet état qu'à ceux qu'il avait abandonnés. On croit qu'il m. vers 1553. Depuis environ 7 ans il avait mis la dern. main à son *Pantagruel*, ouv. qui fut censuré par la Sorbonne et condamné par le parlement. Cette composition bouffonne et satirique, où l'aut. décrit avec une gaieté cynique les mœurs de son siècle, où il dévoile avec un plaisir honteux les turpitudes de tous les rangs, où sont répandus à pleines mains l'esprit et l'érudition, les traits piquans et les sottises grossières, les ordures et les impiétés, a eu des prôneurs et des détracteurs également exclusifs; mais les bons esprits se sont placés entre les deux extrêmes, et ont adopté ce jugement de Labruyère, dicté par la raison : « Où » Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà » du pire : c'est le charme de la canaille; où il est » bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il » peut être un mets des plus délicats. » Parmi les éditions qui ont été faites des *OEuv. de Rabelais*, on distingue celle des Elzeviers, 1663, 2 vol. pet. in-12; celle de 1711, avec fig. et les remarques de Le Duchat et de La Monnoye, 5 vol. pet. in-8, réimp. avec des remarques nouv. de Gueulette et Jamet l'aîné, 1732, 5 vol in-12; avec de nouv. notes par Le Duchat et des fig. de B. Picart. Amsterdam, 1741, 3 vol. pet. in-4. M. Delaulnaye en a publié depuis 2 autr. édit., 1820, 3 vol. in-18; 1823, 3 vol. in-8, enfin MM. Esmangart et Eloi Johanneau ont publié les *OEuvres de Rabelais*, édition *variorum*, augmentée de *pièces inédites*, des *Songes drolatiques de Pantagruel*, ouvrage posthume, avec l'explication en regard, des remarques de Le Duchat, de Bernier, de Lemotteux, de l'abbé de Marsy, de Voltaire, de Ginguené, avec un *comment. histor. et philolog.*, Paris, Dalibon, 1823-1825, 8 v. in-8, avec grav. L'abbé Perau a donné en 1752, sous le tit. d'*OEuvres choisies de M.-F. Rabelais, Gargantua le Pantagruel*, etc., d'où il a retranché les endroits licencieux. On trouve à la fin une *vie* de Rabelais. Jean Bernier avait déjà pub. : *Jugement et observations sur les OEuvres de Rabelais*, ou *le Véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12.

RABENER (THÉOPHILE-GUILL.), moraliste allemand, né à Wachau, près de Leipsig, en 1714, fit ses études au collége de Meissen et à l'univ. de Leipsig, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour la poésie, exerça pend. long-temps div. fonctions financières, et m. à Dresde en 1771. On a de lui un assez gr. nomb. d'écrits, pleins d'observ. fines et vraies, où il montre une grande connaissance des hommes et de leurs travers, mais sans affections haineuses et misanthropiques. Tous ont été réunis sous le tit. d'*Œuvres*, dont la 11e et dern. édit. a paru à Leipsig, 1777, 6 vol. in-8, avec la *vie* de l'auteur par C.-R. Weisse. Ces œuv. ont été trad., en totalité ou en partie, dans différentes langues. En angl. les *Lettres satiriques* (satirical Letters), Lond. 1757, 2 vol, in-8; traduct. compl. en danois, en suédois et en hollandais. On a en franç. quelques-unes des *Lettres satiriques*, insér. dans le *Choix de poésies allemandes*, par Huber, tom. 4; *Satires de M. Rabener*, trad. lib. de l'allem., par Boispreaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 v. in-12; *Mélanges amusans, récréatifs et satiriq. de littérat. allem., trad. librem. de Rabener*, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 vol. in-12; *Osaureus*, ou *le Nouvel Abeilard*, coméd. trad. d'un MSs. allem. de Rabener (par Cailleau), Berne (Paris), 1761, in-12.

RABESANO (LIVIO), relig. de l'ordre des frères-mineurs, né près de Vience, en 1605, m. vers 1680, a laissé les ouv. suiv. : *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro tyronibus scotistis*, etc., Venise, 1665, in-4; *Cursus philosophicus*, etc., *continet tres libros Aristotelis de animâ*, ibid, 1605; *De cælo et mundo*, ib., 1672; *De generatione et corruptione* ibid., 1674.

RABIRIUS (C.) chevalier romain, m. dans le dern. S. av. J.-C., accusé par Sabienus d'avoir assassiné le tribun Apuleius-Saturninus, fut défendu par Cicéron, qui le fit absoudre. Cette défense fait partie des plaidoyers qui nous restent du célèbre orat. — Un autre RABIRIUS, poète lat. du S. d'Auguste, avait composé, sur la guerre entre Octave et Antoine, un poëme dont on trouve quelq. fragm. dans le *corpus poetarum* de Maittaire. — RABIRIUS, archit. rom., vivait au temps de l'empcr. Domitien, qui l'employa à construire un palais et quelq. aut. édifices dont on voit encore des ruines dans Rome.

RABOTTEAU (PIERRE-PAUL), litt. et vaudev., né en 1766 à La Rochelle, fut admis en 1788 à l'acad. des belles-lettres de cette ville, vint 9 ans après se fixer à Paris, s'y fit connaître par quelq. product., et remplit, sous le ministère de M. Decazes (1815-20), l'emploi de sous-chef d'une div. du minist. de la police. Retiré plus tard dans sa ville natale, il y m. le 21 oct. 1825 On cite de lui, entre autr. compos. : *la Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8; *l'Avare et son Ami*, com. en 1 acte et en prose, mêlée de vaud., 1801, in 8, avec Radet; *Lasthénie*, ou *une Journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8, avec La Chabeaussière; *la Ville et le Village*, divert.,

1802, in-8; *les Jeux de l'enfance*, poëme, in-8, 1802 et 1805.

RABUEL (Claude), jésuite, né à Pont-de-Vesle en 1669, m. à Lyon en 1728, a laissé : un *Comment. sur la géométrie de Descartes*, Lyon, 1730, in-4; et un *Traité d'algèbre*, *des sections coniques et de calcul différentiel et intégral*, in-4.

RABUSSON (D. Paul), religieux de l'ordre de Cluni, né en 1634 à Gannat en Bourbonnais, m. à Paris à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs en 1717, fut chargé, avec Claude de Vert, de composer le fameux bréviaire de son ordre, qui fut imp. en 1686, in-8. On connaît encore de lui un *Traité du droit d'élection de l'abbé de Cluni*.

RABUTIN (Roger de BUSSY-). V. Bussy.

RACAGNI (Jean), religieux barnabite sous le nom de *Joseph-Marie*, phys. et mathém. habile, né en 1741 à Tarazza, province de Voghera, mort en 1822, après avoir rempli 30 ans la chaire de physique dans les écoles de Bréra, avait été nommé en 1801 l'un des quatre membres de la soc. ital., et en 1812 membre de l'institut du royaume d'Italie. Ce savant estimable a légué à Milan un prix annuel de 2,000 fr. pour l'élève qui se sera le plus distingué dans les sciences physiques. On ne cite de lui que quelq. *mém.*, un entre autres *sur les translat.*, un autre *sur les propriétés des nombres*, enfin une *Théorie des fluides*, impr. en 1779.

RACAN (Honorat de BUEIL, marquis de), poëte distingué, né en 1589 à La Roche-Racan, en Touraine, était fils d'un maréchal-de-camp des armées du roi. Il reçut une éducation toute milit., et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *confiteor*. Ayant été nommé en 1605 page de la chamb. du roi sous le duc de Bellegarde, dont l'épouse était sa cousine, il obtint un libre accès dans la maison de ce seigneur, et ce fut là qu'il connut l'illust. Malherbe, dont il devint le discip. et l'ami. Il prit ensuite la carrière des armes, et s'y distingua. On lit dans la *vie* de Malherbe, attribuée à Racan, que le disciple, à son retour de Calais, où il avait été envoyé au sortir des pages, ayant consulté son maître sur le genre de vie qu'il devait choisir, Malherbe lui récita l'ingénieux apologue de Pogge, dont La Fontaine a tiré l'une de ses plus belles fables, *le Meûnier*, *son fils et l'âne*. Cette réponse était peu faite pour décider Racan; aussi continua-t-il pendant quelque temps encore la carrière qu'il avait embrassée. Il parvint au grade de maréchal-de-camp, se maria, et passa le reste de sa vie au milieu des plaisirs et du culte des muses. Racan fut l'un des hommes les plus aimables et les plus galans d'une cour qui s'était formée à l'école de Henri IV. Son mérite et ses talens, comme poëte, le faisaient généralement rechercher. Il contait avec grâce, et sa mém. lui fournissait une foule d'historiettes et de bons mots qui rendaient sa conversation très-piquante; mais il avait la manie de tirer vanité de son ignorance, et d'affecter un grand dédain pour les savans. Toutefois il ne dédaigna pas le titre d'académicien, qu'il obtint en 1635; mais il se proclama l'antagoniste des sciences dans un discours prononcé à l'acad. française, et qui a été imprimé depuis. Il m. en 1670, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, au langage même qui existaient à la cour dans sa jeunesse, et sans néanmoins que la réputation qu'il s'était acquise eût souffert la plus légère atteinte. On a de lui : des *Bergeries*, Paris, 1628, in-8, ouvrage qui eut une gr. vogue, et qu'on lit encore avec intérêt; *Lettres diverses* dans le rec. des *Lettres nouvelles* de Faret, Paris, 1627, in-8; *les sept Psaumes de la pénitence*, 1631, in-8; *Poésies diverses*, dans les *Recueils de* 1621, 1627, 1633; *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des *Psaumes* de David; *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1651, in-12; *dernières OEuvres et Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Coustelier a pub. à Paris, en 1724, une édit. des *OEuvres de Racan*, en 2 volumes in-12; mais elle est incomplète : il y manque, entre autres pièces, une *Ode à Richelieu*, et les *Mémoires sur la vie de Malberbe*.

RACHEL (Bible), seconde fille de Laban, eut du patriarche Jacob deux enfans, Joseph et Benjamin. Elle m. en mettant au monde ce dern. On montre encore sur la route d'Ephrata un monum. qu'on dit être son tombeau.

RACHYD-ED-DYN. V. Raschid-Eddyn.

RACINE (Jean), l'un des plus beaux génies du grand siècle de Louis XIV, et le poète tragique le plus parfait dont s'honore la scène française; naq. à la Ferté-Milon le 21 déc. 1639, l'année même que Corneille, âgé de 33 ans, faisait paraître *Horace* et *Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, le jeune Racine fut d'abord envoyé au collége de la ville de Beauvais; il vint ensuite à Paris au collége d'Harcourt, entra enfin à Port-Royal-des-Champs, et ce fut dans le commerce des hommes pieux et savans qui habitaient cette solitude, qu'il puisa le goût des bonnes lettres et les principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais. Son ardeur pour l'étude, surtout pour celle de la langue grecque, égalait sa docilité envers ses maîtres. Une fois pourtant cette docilité se démentit : surpris par le sacristain Lancelot lisant le roman grec des *Amours de Théagène et Chariclée*, il eut la douleur de voir jeter au feu son livre chéri; un second exemplaire eut bientôt le même sort; enfin il s'en procure un troisième, l'apprend par cœur, va ensuite le porter au maître, et lui dit : *Vous pouvez brûler encore celui-ci*. Cette désobéissance, d'un genre si nouveau, et qui ne pouvait avoir beaucoup d'imitateurs, fut sans doute aisément pardonnée. Le début poétique de Racine fut une ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage du roi. Chapelain, alors arbitre des réputations littér., fit valoir cette production auprès de Colbert, et le jeune auteur fut magnifiquem. récompensé. Quatre ans plus tard, vers la fin de 1663, une autre ode, intit. *la Renommée aux Muses*, ayant pour objet de célébrer l'établissement des trois acad., valut à Racine une nouvelle gratification, et, ce qui était pour lui d'un bien plus grand avantage, elle lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau, qui devint dès-lors son censeur et son meilleur ami. Un peu avant cette époque, Racine avait connu Molière, et lui avait montré une trag. de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman gr. auquel il avait donné, dans sa mémoire, un abri sûr contre le zèle *incendiaire* du pieux Lancelot. Molière n'ayant pas été content de cette production, lui conseilla d'y renoncer, lui donna en même temps le plan de *la Thébaïde*, et lui prêta cent louis pour en attendre le succès. Cette pièce fut en effet assez bien accueillie; celle d'*Alexandre*, jouée l'année suivante (en 1665), réussit complètement; mais rien encore dans ces deux ouvrages n'annonçait Racine; on dit même que Corneille, à la lecture d'*Alexandre*, lui avait conseillé de ne plus faire de tragédies. Enfin *Andromaque* paraît, et le grand poète tragique est révélé. Naguère disciple et imitateur de Corneille, Racine devient tout à coup créateur d'un nouveau genre de tragédie. Cependant sa supériorité a jeté l'effroi parmi tous les aspirans à la palme tragique. Déjà l'envie est sous les armes; elle veut faire expier au génie ce moment de triomphe. Lorsque *Britannicus* paraît, en 1669, cette tragédie est reçue froidement, et Boileau est presque le seul qui en reconnaisse les beautés. A *Britannicus* succéda *Bérénice*. Une princesse avait exprimé le désir de voir représenter sur le théâtre l'hist. de son cœur; et ce fut à sa sollicitation que les deux maîtres de la scène tragique, Corneille et Racine, entreprirent, à l'insçu l'un de l'autre, de retracer les amours d'Henriette d'Angleterre et de Louis XIV sous les noms antiques de Bérénice et de Titus. Les deux

Bérénice furent représentées sur la fin de 1670. Racine avait su déguiser l'extrême faiblesse du sujet par un style enchanteur et des beautés de détail inimitables ; sa pièce fit verser des larmes, et le grand Corneille fut vaincu. *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, proclamée par Voltaire le chef-d'œuvre de la scène française, se succédèrent d'année en année, et valurent à Racine de nouveaux succès, mais en même temps d'amères critiques, qui n'étaient pourtant encore qu'un faible essai des indignes persécutions qu'on lui réservait. Ce fut en 1677, époque de la première représent. de *Phèdre*, que l'odieuse cabale montée contre lui osa se mettre tout-à-fait à découvert. Elle usa dès-lors de tous ses moyens pour déprécier la *Phèdre* de Racine, et pour élever aux nues celle de Pradon, qui fut jouée trois jours après, et qui, à la honte du goût, eut tous les honneurs du triomphe. Le siècle qui vit cette injustice et ne l'empêcha pas en fut assez puni, et malheureusement la postérité, innocente d'une faute qu'elle déplore, a porté sa part du châtiment. La reprise de *Phèdre*, qui eut lieu un an après, ne put faire oublier à Racine l'acharnement de ses ennemis ; il renonça au théâtre à l'âge de 38 ans, c'est-à-dire dans toute la maturité de son génie, et chercha alors dans la religion, pour laquelle son âme tendre était si bien faite, les consolations que le monde où il vivait ne pouvait lui offrir. Il s'était marié vers cette époque. Bientôt les exemples d'une pieuse compagne, qui poussait l'indifférence des choses mondaines jusqu'à n'avoir jamais voulu lire les chefs-d'œuvre de son mari, achevèrent de le fortifier dans l'espèce de réforme qu'il avait embrassée, et ce ne fut qu'après un silence de 12 ans, en 1689, que, à la prière de madame de Maintenon, il composa son *Esther*, non pour être jouée sur la scène française, mais dans la maison de St-Cyr. Cette pièce, qu'il appelle un *amusement d'enfans*, fut accueillie avec des transports d'admiration, et fait encore aujourd'hui les délices de tous les âges. L'aut. reçut du roi l'ordre de composer une nouvelle tragédie tirée des livres saints pour le même théâtre, et il fit *Athalie*. Mais, par la nature religieuse du sujet, cet immortel ouv., ce « chef-d'œuvre de l'esprit humain, » ainsi que l'appelle Voltaire, ne put être représenté ; il fut joué seulement deux fois à Versailles, sans théâtre et sans costumes, par les demoiselles de St-Cyr ; et quand l'auteur l'eut fait imprimer, il fut tellem. en butte au dédain et à l'outrage, que, s'il faut en croire les mémoires du temps, on en prescrivait la lecture par *pénitence* dans quelques sociétés de soi-disant beaux-esprits! Cet affront, plus cruel encore que le premier, et que Racine ne vit point réparer, porta à son âme le coup le plus sensible. En vain Boileau lui répétait : *Cette pièce est votre plus bel ouvrage ; on y reviendra* ; il ne crut point à ce retour, et peu s'en fallut qu'il ne pensât avoir survécu à son génie. Soutenu par la religion, honoré de la faveur et de l'estime de son souverain, auquel il portait le plus vif attachement, Racine cependant pouvait encore se consoler des injustices de son siècle, et surmonter peut-être la maladie dont il était atteint depuis long-temps ; mais quelq. années après, en 1697, il eut le chagrin de déplaire à son roi et à son bienfaiteur par un mémoire sur des affaires d'état qui fut surpris entre les mains de madame de Maintenon. Le monarque ayant laissé échapper à cette occasion quelques paroles sévères, Racine se crut disgracié, et l'on remarqua que depuis cette époque le mal fit chez lui des progrès beaucoup plus rapides. Il y succomba le 22 avril 1699, avant d'avoir atteint sa soixantième année. Indépendamm. des ouvrages déjà cités, nous avons de ce grand poète : la comédie des *Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, et jouée en 1668 ; un *Abrégé de l'hist. de Port-Royal* ; des *cantiques*, des *lettres* et quelques *opuscules*. Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1813, 3 vol. in-folio ; et celle de P. Didot l'aîné, an IX (1801-05), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie ait encore produit. Les meilleurs éditions des *Œuvres complètes de J. Racine* sont, sans contredit, celles que M. Aimé Martin a publiées, avec les *notes* de tous les commentateurs, Paris, Lefèvre, 1820, 1822 et 1825. — RACINE (Louis), que Voltaire appelle *le bon versificateur Racine*, *fils du grand Racine*, né à Paris le 6 nov. 1692, fut privé de bonne heure des soins paternels, et fut confié à ceux du savant Rollin, alors principal du collége de Beauvais, qui se plut, ainsi que Mésenguy, à le diriger dans ses études et à le fortifier dans les principes de vertu qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine, au sortir du collége, s'attacha à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat; mais le penchant qu'il avait toujours eu pour la poésie le dégoûta bientôt de cette profession. En vain Boileau, qu'il consulta sur ses premiers essais, chercha à le détourner du commerce des muses ; il entra comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire, et commença dès-lors son poème de *la Grâce*, qui lui fit quelque réputation. En se retirant dans la solitude, le jeune poète semblait avoir eu dessein de s'y fixer : les chagrins que son père avait essuyés dans le monde n'étaient pas propres à le réconcilier avec lui ; mais le chancelier d'Aguesseau parvint à changer ses résolutions. Reçu à l'académie des inscriptions en 1719, Racine partit pour Marseille en 1722, avec le titre d'inspecteur-général des fermes, passa successivement à Salins, à Moulins, à Lyon, se maria dans cette dernière ville, et fut ensuite envoyé à Soissons, où il demeura plusieurs années. Sa retraite, qu'il obtint au bout de 24 ans de services, le ramena enfin à Paris, et lui permit de se consacrer entièrement aux lettres, que pourtant il n'avait point cessé de cultiver ; mais la perte de son fils unique, jeune homme de la plus grande espérance, qui périt dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Lisbonne en 1755, vint le frapper d'un coup si sensible qu'il renonça dès-lors à toutes ses occupations favorites pour se livrer à des lectures pieuses qui l'aidaient à supporter son malheur. Il m. le 29 janvier 1763, emportant les regrets de tous ceux qui avaient connu le charme de ses vertus et les qualités aimables qui le distinguaient. Louis Racine était membre des acad. de Lyon, de Marseille et de Toulouse. Outre le poème de *la Grâce*, pub. en 1722, on a de lui : le poème de *la Religion*, ouvr. estimable que La Harpe regarde comme un des meilleurs du second ordre, et dont les édit. multipliées ont suffisamment prouvé le succès (il a été traduit en vers anglais, en vers allem., deux fois en vers ital., et plus. fois en vers latins); des *odes* tirées des livres saints ; des *Epîtres sur l'homme*, *sur l'âme des bêtes*, etc., adressées au chevalier Ramsay; et des poésies diverses parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'harmonie*. Il a encore publ. des *Réflexions sur la poésie*, 2 vol. in-12 ; des *Mém. sur la vie de J. Racine*, *avec ses lettres et celles de Boileau*, 2 vol. in-12 (c'est un monument de la piété filiale et un morceau de biographie du plus grand intérêt) ; des *Remarques sur les traged. de Racine*, *avec un Traité de la poésie dramatique et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12 ; une trad. du *Paradis perdu* de Milton, avec les *notes* et *remarques* d'Addison ; et un *Discours sur le poème épique*, ibid., 1755, 3 vol. in-12. On a publ. en 1784, sous le nom de Louis Racine, des *pièces fugitives* que sa veuve et ses amis ont désavouées. Les *Œuvres* de cet aut. ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. M. Lenormant en a pub. une nouv. édit., Paris, 1808, 6 v. in-8, précédée de l'*éloge* de l'aut. par Le Beau.

RACINE (Bonaventure), ecclésiastique, théologien appelant, né à Chauny en 1708, se livra

d'abord à l'enseignement, fut principal du collége de Rabasteins, se vit forcé de quitter cette place à cause de ses opinions jansénistes, devint plus tard chanoine d'Auxerre, et m. à Paris en 1745. On a de lui quatre écrits de controverse relatifs aux disputes élevées en 1734 entre les appelans sur la crainte et la confiance; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastiq.*, en 13 vol. in-12. Le temps l'empêcha de donner à cet ouv. l'étendue qu'il désirait ; les deux vol. qu'on y a ajoutés sont attribués à l'abbé Troia d'Assigny. Il y en a une nouvelle édit. en 13 vol. in-4. Des résumés en ont été détachés et imp. en 2 vol. in-12.

RACK (EDMOND), litt. anglais, né à Ellingham, dans le comté de Norfolk, de parens pauvres, fut élevé par la charité, parvint, par son travail et sa bonne conduite, à se faire une fortune honnête, et se retira à Bath, où il forma, pour l'encouragem. de l'agriculture, une société dont il était le secrét. lorsqu'il m. en 1807. On a de lui : un poème int. *les Ruines d'une ancienne cathédrale*, 1768 ; un vol. de *Poésies*, 1775 ; les *Lettres de Mentor*, 1777 ; *Poésies et Essais*, 1781, in-8.

RACLE (LÉONARD), architecte, né à Dijon en 1736, acquit, presque sans maître, des connaiss. étendues dans les mathém. et dans les différentes branches de la physique. Il se fit connaître de Voltaire, qui le prit pour son architecte, et le chargea des travaux qu'il avait entrepris à Ferney. Racle établit près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence, dirigea ensuite les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reissouze à la Saône, et y fit construire un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui n'a subsisté que peu d'années. On doit aussi à cet archit. le secret de cette espèce d'enduit, appelé par Voltaire *argile-marbre* parce qu'il en a le poli et la dureté. Racle m. à Pont-de-Vaux en 1791. On a de lui : *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain et les moyens de le fixer*, Bourg, 1790, in-8, et plus. autres écrits restés MSs. M. Amanton a pub. une *Notice biograph. sur L. Racle*, Dijon, 1810, in-8 de 17 pages.

RACOCZY. V. RAGOTZKY.

RACONIS (CHARLES-FRANÇOIS d'ABRA DE), théolog., né en 1580 dans le diocèse de Chartres, au château de Raconis, fut professeur aux colléges du Plessis et de Navarre, et m. évêque de Lavaur en 1646. On a de lui : *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*, in-12, Paris, 1618 ; une *Théologie latine*, en plus. vol. in-8 ; *la Vie et la Mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, Paris, 1626, in-12 ; *Réponse à la Tradition de l'église*, par Arnauld.

RADAGAISE, l'un des chefs des Germains, n'est connu que par l'irruption qu'il fit en Italie au commencement du 5e S. A la tête d'une armée de 200,000 combattans, et suivi d'un nombre égal de femmes et d'enfans, il saccagea plus. villes et mit le siége devant Florence; mais, vaincu par Stilicon, général d'Honorius, il fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en l'an 404 ou 406.

RADBERT (PASCHASE), abbé de Corbie au 9e S., se distingua par sa vaste érudition et la variété de ses connaissances dans un temps où les lumières étaient encore peu répandues. Après sa mort, arrivée vers l'an 865, il fut mis au nombre des saints. Ses *œuvres* ont été recueillies à Paris, 1618, in-fol., par le célèbre P. Sirmond. On y trouve : un *Commentaire sur l'évangile de St-Matthieu*; trois liv. d'*expositions* du psaume 44 : *Eructavit cor meum*, etc. ; cinq liv. sur les *Lamentations de Jérémie*; le liv. du sacrement de l'eucharistie : *de Sacramento corporis et sanguinis Domini nostri Jesu-Christi ad Placidum liber; Vie de St-Adelard, abbé de Corbie; Actes des saints martyrs Rufin et Valérius; Vie de Vala, abbé de Corbie; Traité sur la foi, l'espérance et la charité;* et un *traité* de l'enfantem. de la Vierge. On attribua en outre à Radbert des *poésies* dont il nous reste peu de chose, et des traductions du latin et du grec.

RADCLIFFE (JEAN), médec. angl., né en 1650, à Wakefield, dans le comté d'York, se fit d'abord remarquer par ses talens à Oxford, où il fut reçu docteur en 1682. S'étant ensuite rendu à Londres, il y devint médecin de la cour, et y obtint une réputation brillante; mais son esprit caustique et frondeur lui attira un grand nombre d'ennemis, et finit par déplaire au roi Guillaume. Ce prince le consultant un jour sur l'enflure de ses jambes, lui demanda ce qu'il en pensait. « Ma foi, répondit Radcliffe, je ne voudrais pas avoir ces jambes-là, quand vous me donneriez vos trois royaumes. » Cette saillie, au moins déplacée, acheva de le perdre; il fut congédié, et m. en 1714, laissant une grande fortune, dont il avait consacré une partie à l'univ. d'Oxford pour la construct. et l'entretien d'une riche bibliot. de médec. et d'hist. naturelle. Il fut aussi, dans la même ville, le fondat. d'un observatoire d'une architecture très-remarquable, et d'un hôpital qui attire à sa mémoire les bénédict. du pauvre. On a de lui : *Pratical disquisitions containing a complet body of prescriptions sitted for all diseases internal and external*, Lond., 1718, in-8, plus. fois réimp. et trad. en allemand.

RADCLIFFE (ANNE), romancière angl., dont la vie, passée tout entière dans l'intimité domestique, fut aussi obscure que la réputat. de ses ouvrages a été brill. et univ., naquit à Londres, en 1764, de parens estimables, qui prirent un soin particulier de son éducation. Mariée vers l'âge de 23 ans à William Radcliffe, gradué à l'univ. d'Oxford, et qui devint prop. et édit. de la *Chronique anglaise*, elle se livra dès lors à la culture des lettres, et se plaça à son troisième essai, pub. en 1791, sous le tit. de *la Forêt*, ou *l'Abbaye de St-Clair*, au prem. rang des écriv. angl. dans ce genre de composition. *Les Mystères d'Udolphe*, qu'elle composa, ou retoucha, dit-on, à son retour d'un voyage qu'elle fit en 1791 sur les bords du Rhin, et qui parurent en 1794, 4 vol. in-12, excitèrent un nouvel enthousiasme par les sombres beautés qu'ils renferment. On a dit qu'Anne Radcliffe avait la terreur dans son cœur et dans son esprit : elle semble en effet plutôt céder en écrivant à une imagination en délire qu'aux règles d'un art par leq. elle doit s'efforcer de plaire; mais elle a créé un genre dans lequel elle n'a pas encore été surpassée, et les critiques les plus sévères, sans approuver ce genre, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au talent qu'elle y a déployé. L'envie, excitée par les succès d'Anne Radcliffe, s'est plue à lui attribuer div. product. indignes d'elle, et l'on croit assez généralem. que ce fut pour se soustraire à cette odieuse manœuvre qu'elle renonça tout à coup à écrire. Le roman de *l'Italien*, pub. en 1797, et trad. en français par l'abbé Morellet, sous le titre de *l'Italien*, ou *le Confess. des pénitens noirs*, Paris, 1795, 3 v. in-12, fut le dern. ouv. qu'elle mit au jour. Depuis on prétendit que, sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle a décrites, sa raison s'était aliénée, et que l'aut. des *Mystères d'Udolphe* habitait la triste enceinte d'une maison de fous ; mais cette ridicule supposition a été démentie par des personnes dignes de foi, et l'on sut positivement que cette femme aimable et spirituelle m. dans sa maison à Lond., le 7 fév. 1823, des suites d'un asthme spasmodique qui la faisait souffrir depuis 12 ans. Outre les ouvrages que l'on vient de citer, on a encore d'Anne Radcliffe : *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*, Londres, 1789, 2 vol. in-12; *Julia*, ou *les Souterrains du Château de Mazzini*; *Voyage en Hollande*, etc., Lond., 1794, 1 v. in-12, etc. Tous ces ouv., souvent réimp., ont été trad. dans plus. lang., et notamment en franç. Sir Walter Scott a consacré un art. détaillé à Anne Radcliffe dans sa *Biographie littér. des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (Ste), née en 519, était fille de Bertaire, roi d'une partie de la Thuringe, qui était païen. Ce fut Clotaire Ier qui la fit instruire à 10 ans dans le christianisme. Devenue reine de France, elle obtint 6 ans après de se retirer dans l'abbaye de Ste-Croix, qu'elle avait fondée, et où elle passa sa vie dans des exercices de piété et de charité, protégeant encore les malheureux par le crédit qu'elle avait conservé sur l'esprit de son époux. Elle m. le 13 août 587. Son testament et sa *vie* se trouvent dans le *Recueil des conciles*, Poitiers, 1527, in-4. Le P. de Monteil a donné depuis une nouv. *vie* de Radegonde, Rodez, 1627, in-12.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, fils et success. de Radelgise Ier, régna de 851 à 854, et s'efforça de réparer les désastres que son père avait attirés sur ses états. Son frère Adelgise lui succéda sur le trône.

RADELGISE Ier, prince de Bénévent, avait été trésorier de Sicard, et fut désigné par le peuple, en 839, pour lui succéder; mais Siconolfe, frère du dernier duc, et Landolfe, prince de Capoue, s'étant opposés par les armes à cette élection, Radelgise appela à son secours les Sarasins d'Afrique et de Sicile, soutint pend. dix années une guerre désastreuse, dans laquelle il fut tour à tour vainqueur et vaincu, et occasiona ainsi la ruine de ses états, dont il fut obligé d'abandonner la moitié à son adversaire. Resté maître des provinces situées sur la mer Adriatique, il m. en 851, laissant pour successeur Radelgaire son fils. — Radelgise ii, prince de Bénévent, fils d'Adelgise qui fut massacré en 879, recouvra le trône de son père en 881, mais ne sut point s'y maintenir. Chassé par le peuple en 884, il subit un exil de 12 ans, fut rétabli dans sa principauté en 896, et livré enfin, en 900, au prince de Capoue Atenolfe Ier, qui fut reconnu pour souverain.

RADEMAKER (Ghérard), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1672, m. en 1711, a laissé un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on cite une *Vue perspective de l'église de St-Pierre de Rome*, et surtout le *tableau allégorique de la régence d'Amsterdam*, qu'il a peint dans l'hôtel-de-ville de cette cité. — Rademaker (Abraham), autre peintre, né aussi à Amsterdam en 1675, m. en 1735, s'est fait beauc. de réputation dans le genre du paysage. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessein à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'*hiver*. On a aussi de lui un recueil fort estimé des *Vues les plus intéressantes des monumens de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies*. Ce rec., composé de trois cents estampes, qu'il a dessinées et gravées, a été publié à Amsterdam en 1731, en 1 vol. in-4.

RADER (Matthieu), jésuite allem., né dans le Tyrol en 1561, professa la rhétorique dans divers colléges de son ordre, et m. à Munich en 1634. On a de lui des *comment.* sur Martial et sur Quinte-Curce, des trad. latines de l'*Hist. du manichéisme* de Pierre de Sicile, des *actes* du 8e concile œcuménique, des *œuvres* de St Jean Climaque, du *Chronicon alexandrinum* (Munich, 1615, in-4), plus connu sous le nom de *Chronicon paschale*; *Viridarium sanctorum ex Menæis græcorum collectum*, etc., Augsbourg, 1604-1612, 3 part. in-8; *Aula sancta Theodosii junioris imperatoris*, etc., Mun., 1604, in-8; *Bavaria sancta*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol., avec de belles gravures de Sadeler; *Auctarium ad librum V Nicolai Trigaltii de christianis apud Japonios triumphis*, Munich, 1623, in-4; des *notes* sur 3 tragédies de Sénèque.

RADET (Etienne), général de division, né en 1762, dans la Lorraine, commandait en qualité de colonel la 24e légion de la gendarmerie, lorsqu'il présenta à Bonaparte, prem. consul, sur l'organisation de cette arme, un *mém.* qui fut approuvé, et dont on le chargea d'exécuter les vues. Il fut à cet effet appelé à Paris, plus tard envoyé en Corse, et de là en Piémont, puis à Gênes. C'est à lui que fut confiée, en 1809, la triste mission d'enlever le pape (*v.* Pie VII), et il ne dépendit pas de ses prévenances et de ses soins que cet attentat eût moins d'amertume pour le St-Père, qu'il n'accompagna que jusqu'à Florence. Revenu à Rome, le général Radet reçut de l'empereur le titre de baron. Après la prem. restaurat., il cessa d'être employé activement; mais s'étant rangé des premiers sous les drapeaux de Napoléon, au mois de mars 1815, il eut le commandem. de l'escorte chargée de conduire Mgr le duc d'Angoulême (aujourd. dauphin) à Cette, où il s'embarqua. Au mois de juin, Radet fut nommé inspect.-génér. de la gendarmerie et grand-prevôt de l'armée. Remplacé dans ces fonctions après la retraite de l'armée sur les bord de la Loire, il fut arrêté à Vincennes en 1816, conduit à la citadelle de Besançon, et condamné à 9 ans de détention par le conseil de guerre de la 6e div. milit., comme ayant favorisé la reprise du trône par Bonaparte. Une ordonn. royale de déc. 1818 rendit la liberté au général Radet, qui m. le 28 sept. 1825, à Varennes (Meuse).

RADHY-BILLAH. V. Rady-Billah.

RADICATI (Albert). V. Passerani.

RADIER (Dreux du). V. Dreux.

RADLOFF (Jean-Gottlieb), human. allem., né en 1775, à Lauchstaedt, m. en déc. 1824, à Berlin, était titulaire d'une chaire au gymnase de Bonn. La *Rev. encyc.* d'avril 1825 (t. 26, p. 591) le cite comme auteur de plus. bons écrits sur l'hist. primitive de la Germanie et sur la langue allem., mais n'indique point les titres de ces ouvr., vraisemblablem. fort peu répandus.

RADONVILLIERS (Claude-Fr. LYSARDE de), ecclés., littérateur, né à Paris en 1709, fut sous-précept. des enfans de France, conseiller-d'état, membre de l'acad. française, et m. à Paris en 1789. On a de lui: une *idylle* sur la convalescence du roi; un *Traité sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12; une comédie intit. *les Talens inutiles*; div. *opuscules* composés pour l'éducation des enfans de France, et quelques *traductions*, entre autres celle des 3 prem. liv. de l'*Enéide* et celle des *Vies des hommes illustres*, par Cornélius Népos, rev. et termin. par M. Noël, qui a rec. et pub. en 1807 les *OEuvres diverses* de l'abbé de Radonvilliers, Paris, 3 vol. in-8. L'abbé de Radonvilliers n'eut pas de success. à l'ac. franç., et ce ne fut qu'en 1807 que le cardinal Maury paya un tardif hommage à la mém. de son ancien confrère.

RADY-BILLAH (Abou'l-Abbas-Mohammed viii al), 11e khâlyfe abbasside de Bagdhad, fut tiré de la prison où son oncle Caher-Billah (*v.* ce nom) l'avait fait enfermer, pour être mis à la place de ce dernier, déposé en l'an 322 de l'hég. (933 de J.-C.). Pressé de toutes parts par les divers usurpateurs qui avaient déjà démembré l'empire, le nouv. khâlyfe créa la charge d'*émyr-al-omrah* (prince des princes) en faveur de l'un d'eux, et cette mesure acheva la ruine du khâlyfat. Rady, forcé d'obéir au maître qu'il s'était donné, m. d'hydropisie en l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.), dans la 30e année de son âge et la 7e d'un règne à peu près semblable à ceux de nos rois fainéans.

RADZIWIL (Nicolas IV), palatin de Wilna au 16e siècle, issu d'une ancienne et noble famille de Lithuanie, se distingua par sa valeur brillante dans la guerre contre les cheval. teutoniques, en 1557, et fut nommé gouverneur de la Livonie. Chargé ensuite de repousser les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie, il défit complètement leur armée en 1565, et sa réputation de bravoure s'étendit alors dans toutes les cours de l'Europe. Du milieu des camps, Radziwil se montra aussi l'un des plus chauds partisans de la réforme, et ce fut dans son palais de Wilna que les réformés polonais

tinrent leur premier synode, en 1557. Il poussa même l'ardeur de son zèle jusqu'à faire établir à Brzescie un atelier typographique, d'où sortirent div. ouvr. acétiques, et une trad. de la *Bible* en polonais, qui lui coûta plus de trois mille ducats. Cette *Bible*, imp. en 1563, est très-rare aujourd., parce qu'un grand nomb. d'exempl. ont été mutilés ou jetés au feu. Radziwil m. en 1567.—RADZIWIL (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précéd., né en 1549, abjura le luthéranisme, et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte; mais, ayant embrassé la carrière des armes, il ne put remplir ce vœu qu'en 1582. De retour dans sa patrie en 1584, il devint maréchal de la cour, puis voïvode de Trozka et de Wida, et m. en 1616. On a de lui, en polonais, *Voyage à Jérusalem*. Ce livre offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, l'Egypte et les autres contrées que l'auteur avait parcourues. Thomas Tretter, custode de l'église de Warmie, en a donné une trad. lat. sous ce titre : *Ierosolymitana Peregrinatio illust. Pr. N.-Ch. Radzivil*, etc. Brunsberg, 1601, in-fol., 2e édit., corrig. et augmentée. Anvers, 1614, in-fol. — RADZIWIL (Françoise), prem. femme de Michel-Casimir Radziwil, palatin de Wilna dans le dern. S., composa plus. pièces de théâtre recueillies en 1751; un *Traité des devoirs du soldat chrétien*, Wilna, 1748, in-12, et une *Instruction* à ses enfans. — La seconde femme du prince Michel-Casimir Radziwil se distingua aussi par son goût pour la poésie, et a laissé un recueil de vers sur div. sujets sacrés et profanes. — Ulric, prince de RADZIWIL, fut gr.-connétab. de Lithuanie dans le dern. S., cultiva la poésie, et pub. plus. poëmes, entre autres celui qui a pour tit.: *Des peines des hommes dans toutes les conditions de la vie* (en polonais), 1741, in-8, sans lieu d'impression. On peut consulter sur ce prince la *Biblioth. poetar. polonorum* de Zaluski. — RADZIWIL (Charles de), palatin de Wilna, combattit avec un zèle infatigable pour l'indépendance de son pays, et obtint par son courage et ses immenses richesses une si grande influence dans les affaires publiques, qu'il fut surnommé le roi de la Lithuanie. Il m. en 1790, découragé par de nombreux revers; mais laissant encore une succession très-opulente.—RADZIWIL (le prince Dominique), de la même famille que les précéd., se distingua dans les campagnes de 1812 et 1813 en qualité de major des chevau-légers polonais de la garde. Un boulet de canon lui enleva son schakos à la bataille de Hanau, sans lui faire de blessure apparente; mais il m. peu de jours après étant à peine âgé de 30 ans.

RÆMOND ou RÉMOND (FLORIMOND de), écrivain médiocre, né à Agen vers 1540, fut pourvu en 1572 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et, quoiqu'il eût d'abord adopté les principes des calvinistes, il les combattit ensuite, comme écriv. et comme juge, avec un zèle si ardent, qu'il se fit de nombreux ennemis parmi les partisans de la réforme. Il m. en 1602. On a de lui: *Erreur popul. de la papesse Jeanne*, Paris, 1599, in-4, 5e édit.; *la Couronne du soldat et l'Exhortation au martyre*, traduite du lat. de Tertullien, Bordeaux, 1594, in-8; *l'Anti-Christ*, Lyon, 1597, in-4; et l'*Hist. de la naissance, progrès et decadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, 1605, 8 v. in-4, plus. fois réimp., et continuée par Fr. Ræmond, l'un des fils de l'auteur. Cet ouvrage a été trad. en lat. et en allem., et Cl. Malingre en a aussi donné une continuation.

RÆVARDUS (JACQUES), jurisconsulte, né près de Bruges en 1534, professa le droit à Douai, et m. dans sa patrie en 1568. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées à Lyon en 1623, 2 vol. in-8.

RAFFEI (ETIENNE), poète, philolog. et antiq., né dans la Toscane en 1712, entra dans l'ordre des jésuites en 1733, professa pend. 30 ans la rhétorique à Rome, se livra à l'étude des antiquités, et m. en 1788. On a de lui : *Giovanni Colonna*, trag., Rome, 1763; *Flavio Clemente ed il Triunfo dell'amicizia*, ibid., 1764; plus. *dissert.* archéologiq., publiées à Rome de 1770 à 1778.

RAFFENEL (CLAUDE-DENIS), jeune écrivain de beaucoup d'espérance, né probablement vers 1797, dans le département du Jura, d'un officier de marine, depuis commandant à La Rochelle, fut, au sortir de ses études, qu'il fit à Clermont en Auvergne, placé (1816) dans une maison de commerce, d'où il ne tarda pas à sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Un penchant irrésistible le portait vers ce genre d'instruction qu'on ne peut acquérir qu'au prix des dangers de lointains voyages; et, doué d'ailleurs d'une grande aptitude pour les recherches sav., il coordonna à cet objet de prédilection la plupart de ses entreprises commerciales. Il avait parcouru déjà diverses contrées de l'Orient, lorsque, se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époq. du naufrage de *la Méduse*, il fut exalté à tel point par la terrible merveille de cet évènement, qu'il résolut de faire les plus hasardeuses incursions dans l'intér. des terres, et en effet il passa plusieurs mois seul dans une cabane construite sur la lisière d'une forêt, et faillit y succomber à une maladie dont il fut atteint. Les curieux détails que, dans la suite, il donna à ses amis sur cette partie de ses voyages en Afrique, font regretter qu'il n'ait pu en rédiger la relation comme il se le proposait. Raffenel, qui, attaché à l'un des consulats de France aux Echelles du Levant, avait été témoin des premiers mouvemens de la révolution des Grecs, s'était voué dès-lors tout entier à leur cause. Il fonda à Smyrne, sous le titre de *l'Observateur oriental*, un journal écrit en fr., et qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Francs, gravem. compromis par suite de l'insurr. Mais il était au-dessus de ses moyens de soutenir seul ce journal : il aima mieux l'abandonner que d'accepter le patronage de gens dont les affections différassent des siennes. Etant alors passé en Morée, il assista en quelq. sorte aux évènemens qui signalèrent la première campagne de la révolution des Hellènes. Cependant une maladie grave l'ayant obligé de revenir en France, il y fut accueilli par le général La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils, et, pend. deux ans qu'il occupa cet emploi, il en consacra les loisirs à la rédaction d'un ouvrage qui, le premier, intéressa la France en faveur de cette cause sainte dont il devait lui-même être un des généreux martyrs. Il venait de mettre la dernière main à quelq. autres écrits, lorsque, en 1826, il s'embarqua pour aller porter les armes sous l'étendard des Grecs, dont un Français, le colonel Fabvier, commandait déjà une cohorte disciplinée (les *tacticos*). Reçu avec une grande distinction par ce chef, Raffenel, avec le simple titre de volontaire, se glorifia de partager les périls de la valeureuse nation que sa plume avait déjà si bien servie. Renfermé avec Fabvier dans le château d'Athènes, il y eut la tête emportée par un boulet le 27 janvier 1827. Aux justes regrets qu'a causés sa perte à tous les Philhellènes, se doivent joindre les regrets non moins légitimes de tous les amis des lettres. Raffenel n'avait pas eu sans doute le loisir d'embrasser assez fortement le genre d'études auxquelles il se destinait; mais la mobilité même de son imagination, évidemment funeste jusque-là au développement de toutes ses facultés, fût devenue avec l'âge une qualité de plus. Son élocution est facile, persuasive, entraînante; il a de la chaleur, et de généreux élans attestent, dans tout ce qu'il a écrit, que la France eût trouvé plus tard un digne défenseur de ses libertés dans ce jeune et infortuné champion de la liberté des Hellènes. Les ouvr. de Raffenel sont :

Hist. des Grecs modern. depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour, Paris, 1824, in-12; *Rés. de l'hist. de la Perse depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, ibid., 1825, in-18; *Hist. complète des évènemens de la Grèce, depuis les prem. troubles jusqu'à ce jour*, 2e édit., ibid., 1825, 3 vol. in-8, avec carte et portraits (le prem. volume de cet ouvrage avait paru en 1822, et le deuxième en 1824; il y a été fait en dernier lieu quelques correct. ou changemens); *Résumé de l'hist. du Bas-Empire*, ibid., 1826, in-18.

RAFFRON DE TROUILLET (N.), né à Paris en 1709, embrassa à l'âge de 80 ans les principes de la révolut. avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Nommé en 1792 memb. de la convent., il vota avec la majorité la m. du roi, présida la prem. séance du conseil des cinq-cents comme doyen d'âge, en sortit le 20 mai 1797, et m. à Paris en 1800.

RAGGI (ANTOINE), sculpt., surnommé *le Lombard*, né à Vicomorto en 1624, étudia sous l'Algarde à Rome, où il fut nommé académicien. Il y avait de lui à Paris, aux Carmes-Déchaux, une *Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*. Raggi m. à Rome, en 1686, dans une gr. opulence.

RAGHIB-PACHA (MOHAMMED), gr.-vézyr de l'empire othoman, né vers l'an 1702, manifesta de bonne heure un goût très-prononcé pour l'étude, ce qui lui valut le surnom de *Raghib* (studieux). Admis dans les bureaux de la Sublime-Porte, il remplit successivem. différ. emplois, fut nommé *mektoubjy-effendi* (secr.-gén. du gr.-vézyr) en 1736, et, l'année suiv., plénipot. au congrès de Niemirov, où il signa un traité avec le ministre de l'empereur d'Allemagne. Cette miss. lui valut ensuite la place de *reis-effendi* (secrét.-d'état aux affaires étrangères). Elevé plus tard à la dignité de pacha à 3 queues, il eut successivem. les gouvernemens d'Aïdin, d'Alep et de l'Egypte. En 1757, il fut appelé par le sulthan Osman III au poste dangereux de vézyr-suprême, qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1768. L'Angl. Porter et le baron de Tott ont parlé avec éloge des talens, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais ils l'accusent de cruauté envers les hommes qui lui portaient ombrage. M. Chénier, père des 2 poètes de ce nom, a dit de Raghib « qu'il était un des Turks les plus éclairés de son temps, et celui peut-être qui écrivait le mieux. » Avide des connaissances étrangèr., il voulut avoir en langue turque une histoire de la Chine, qui ne fut achevée qu'après sa m. On a de ce vézyr des mélanges en langue arabe, intit. *Sefinei-Raghib* (vaisseau des studieux): ce sont des dissertat. théologiques et philosophiques; un rec. (*divan*) de *poésies*; un choix de *mots* remarquables et de *sentences*; un recueil de *lettres* sur des sujets diplomatiques et administratifs. Il fut le fondateur, à Constantinople, de la bibliothèque qui porte son nom.

RAGIMBERT, roi des Lombards, était fils de Godebert, roi de Pavie. Son père ayant été massacré en 662 par Grimoald, duc de Bénévent, qui usurpa la couronne des Lombards, Ragimbert, qu'un serviteur fidèle avait sauvé, vit, au bout de quelques années, son oncle Pertarite remonter sur le trône, et reçut de lui en fief le duché de Turin. En 701, Ragimbert prit les armes contre le petit-fils de son bienfaiteur, et se fit ensuite couronner roi avec son fils Aribert II. Mais il m. la même année sans jouir du fruit de son ingratitude.

RAGOBAH. V. RAKOUBAH.

RAGOIS (N. LE), ecclésiastique, fut nommé, par la protection de Mme de Maintenon, précept. du duc du Maine. Ce fut pour l'éduc. de ce prince qu'il composa son *Instruct. sur l'hist. de France et sur l'hist. romaine*, 1684, in-12; réimp. un très-gr. nomb. de fois avec des *correct.* et des *addit.*, qui n'ont pas rendu l'ouv. meilleur. M. Moustalon l'a totalem. refondu dans l'édit. qu'il a publiée à Paris en 1820, 2 v. in-12, augm. d'un *Abrégé de géogr.*, de l'*Hist. poétique*, etc., etc.

RAGOTZKY, ou plus exactement RACOCZI (FRANÇ.-LÉOPOLD), prince de Transylvanie, né en 1676, fut élevé à la cour de Vienne, où plus tard il réclama une partie des biens que l'on avait enlevés à sa maison. Cette démarche le fit enfermer dans le château de Neustad, d'où il parvint à sortir quelq. temps après, déguisé en dragon. Réfugié parmi les mécontens de Hongrie, qui le nommèrent leur chef, il se distingua par son courage; mais, lorsque la Hongrie eut fait la paix avec l'empereur, Ragotzky, qui avait été proscrit et condamné à m. par la cour de Vienne depuis son invasion, se retira d'abord en France et ensuite à Constantinople, où il fut traité avec honneur et de grands égards. Il m. dans une retraite qu'il s'était choisie à Rodosto, sur les bords de la mer de Marmara, le 8 avril 1735. On a publié, sous le nom de Ragotzky, un ouv. apocryphe, intit.: *Testament politique et moral du prince Ragotzky*. Ce prince avait composé plus. ouv., entre autr., des *Méditat. sur l'Ecriture-Sainte*, et des *confessions*, qu'il cite plus. fois dans les *Mém.* qui ont été pub. par l'abbé Brenner, dans l'*Hist. des révolut. de Hongrie*. — RAGOTZKY (François), fils de George II, prince de Transylvanie, m. à Makovitz en 1676, est le véritable aut. de l'*Officium Ragotzianum*, qui est en usage dans presque toute la Hongrie.

RAGUEAU (FRANÇ.), jurisc., professa le droit dans l'université de Bourges, et m. en 1605. On a de lui: un *Comment. sur les cout. de Berri*, 1615, in-f.; un *Indice des droits roy.*, 1704, 2 vol. in-4.

RAGUEL (Bible), parent de Tobie au fils duquel il maria Sara, sa fille, possédait de grands biens à Ecbatane.

RAGUENET (FRANÇ.), littér. estimable, né à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastiq., devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon, et m., à ce que l'on croit, en 1722. Outre 2 disc. envoyés au concours de l'académie franç., et dont l'un, intit. *le Mérite et l'Utilité du martyre*, lui obtint le prix en 1687, on a de lui: *Hist. d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4, ou 2 vol. in-12, *des Monumens de Rome*, ou *Descript. des plus beaux ouv. de peinture, de sculpture et d'architect., qui se voient à Rome et aux environs, avec des observations*, Paris, 1700; Amsterdam, 1701, in-12. Cet ouv. valut à l'aut. des lettres de citoyen rom.; mais il fut moins heureux dans son *Parallèle des Français avec les Italiens, dans la musiq. et dans les opéra*, qu'il publ. en 1702, in-12. Cet ouv. fut vivem. critiqué, et souleva contre l'abbé Raguenet tous les partisans du chant français. On a encore de lui: l'*Hist. abrégée de l'Ancien-Testament*, Paris, 1708, in-8, réimpr. plus. fois, et la *Vie de Turenne*, publ. à La Haye, Paris, 1738, 2 v. in-12, qui a eu plusieurs éditions.

RAGUET (GILLES-BERN.), littérateur, né à Namur en 1668, vint fort jeune à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, devint prieur d'Argenteuil, fut employé, par le cardinal de Fleury, à l'éducat. de Louis XV, obtint ensuite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et m. à Paris en 1748. On a de lui: *Hist. des contestat. sur la Diplomatiq. de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12; et une trad. de la *Nouv.-Atlantide* de Bâcon, 1702, in-12. Il travailla aussi à la rédact. du *Journal des sav.*, de 1705 à 1721.

RAGUSA (JÉRÔME), jésuite, né à Modica, en Sicile, en 1665, m. vers 1720, a laissé plus. ouv., parmi lesquels on cite: *Elogia Siculorum qui veteri memoriâ litteris floruerunt*, Lyon, 1690, in-12; *Ragionamenti, Panegirici morali e misti*, Venise, 1706, in-12; *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, ibid., 1706, in-8. On trouvera, dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore, t. 1, l'*Eloge du P. Ragusa*, et les titres des ouvrages qu'il a laissés

MSs., entre autr., *Siciliæ Bibliotheca vetus et recens*, 2 vol. in-4. — Joseph RAGUSA, autre jésuite sicilien, né en 1561, professa la philos. à Paris, et la théologie scholastique à Padoue, Messine et Palerme, où il m. en 1623. On a de lui des *commentaires* sur St Thomas, et quelq. autres écrits théolog., peu remarquables.

RAHAB (Bible), habitante de Jéricho, reçut et cacha dans sa maison les espions qu'avait envoyés Josué dans la ville. En reconnaiss. de ce service, elle fut exceptée, elle et sa famille, de l'anathème que le chef des Israélites prononça contre toute la ville. Après la prise de Jéricho, Rahab épousa Salmon, prince de Juda, et se trouva ainsi dans la famille d'où devait sortir le Sauveur du monde.

RAHN (JEAN-RODOLPHE), bourgmestre de Zurich en 1644, est connu par un ouv. qui fut trad. en franç., sous le tit. de *Disc. véritable sur l'état des 3 ligues communes des Grisons*, 1621, in-4, dont il a paru un extrait : *Sommaire Descript. de l'état présent des 3 lignes*, 1624, in-4. — RAHN (Jean-Henri), né à Zurich en 1622, fut bailli de Kybourg, et m. dans sa patrie en 1676. On a de lui en allem., un *Traité d'algèbre*, Zurich, 1659, in-4. — Jean-Henri RAHN, fils du précéd., histor. et biogr., né à Zurich en 1646, m. en 1708, fut employé à diverses miss. et autres affaires d'état, et chargé du soin de la bibliothèque publique de sa patrie. On a de lui : une *Histoire* (abrégée) *de la Suisse*, en allem., Zurich, 1690, in-8, et plusieurs autr. ouv. MSs., conservés dans la Biblioth. de Zurich, parmi lesquels on distingue une *Biologia historico-helvetica*, renfermant les *notices* de 208 auteurs. — Jean-Henri RAHN, médecin de Zurich et membre du gr. conseil de cette ville, né en 1709, m. en 1786, a laissé : *Dissert. de arcano tartari, sive terrâ foliatâ tartari*, Leyde, 1733, in-4, etc. — Un autre Jean-Henri RAHN, aussi méd., de la même famille que les précéd., né en 1749 à Zurich, fut nommé profess. de physiq. au Gymnase de cette ville, devint, en 1782, l'un des fondat. de l'Institut médico-chirurgical, et eut part à plus. autres établissem. du même genre. Créé comte palat. par l'électeur Charles-Théodore, il fut député à l'assemblée nationale helvét. en 1799, et m. en 1812, laissant plus. ouvr. de médec., la plupart écrits en allem. — Jean-Conrad RAHN, méd., aussi de Zurich, né en 1737, m. en 1788 dans la même ville, y avait été élu membre du gr. conseil. Outre des traduct. allem. de quelques *opusc.* de David Macbride, et div. *mém.* insér. dans la *collect.* de ceux de la société d'hist. natur. de Zurich, on a de lui : *Dissertat. de aquis mineralibus fabariensibus, seu piperinis*, Leyde, 1757, in-4; *Instruction sur la connaissance et le traitem. de la dyssenterie*, en allem., Zurich, 1765, in-8. — RAHN (Jean-Henri-Guillaume), jurisc.-assesseur à un collége de l'université d'Helmstadt, né à Walbeck en 1766, m. en 1807, a laissé quelq. ouvr. de jurispr., écrits en allemand.

RAI (JEAN). V. RAY.

RAIDEL (GEORGE-MARTIN), bibliographe, né à Nuremberg en 1702, embrassa l'état ecclésiastiq., et consacra sa vie à des recherches sav. Il aurait pu rendre de gr. services aux sciences et à la littérature, s'il n'eût été enlevé par une m. prématurée en 1741. On a de lui : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi geographiâ, ejusque codicibus tam manuscriptis quàm typis expressis*, Nuremberg, 1737, in-4, ouv. rempli d'érudition.

RAIMOND (ST), né en 1175 au chât. de Peñafort, en Catalogne, d'une famille anc., et illustre, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 20 ans il fut en état d'ouvrir un cours gratuit de philosophie. S'étant rendu en Italie pour se perfectionner dans la connaissance du droit, il fut reçu doct. à l'université de Bologne, et fut pourvu d'une chaire qu'il remplit avec distinction. De retour en Catalogne, Raimond fut élevé successivement aux prem. dignités du chapitre de Barcelone, prit ensuite la résolut. de s'ensevelir dans un cloître, et entra dans l'ordre des frères-prêcheurs en 1222, 8 mois après la m. de St Dominique. On le chargea de composer un recueil des cas de conscience pour l'instruct. des confesseurs. Il devint général de son ordre en 1238, se démit de cette place, deux ans après, pour reprendre ses travaux évangéliques, et m. à Barcelone en 1275, dans sa 100e année. Saint Raimond a contribué à l'établiss. de l'inquisit. dans l'Aragon et dans les prov. mérid. de la France; mais il prenait, dit-on, le soin de ne placer dans les tribunaux du St-office que des hommes connus par leurs lumières et leur charité. L'égl. célèbre sa fête le 23 janvier. Le recueil des *Décrétales*, compilé par saint Raimond, fut impr. pour la prem. fois à Mayence, en 1473, in-fol. On a en outre de lui une *Summa de pænitentiâ et matrimonio*, souv. réimp. dans le 16e S.

RAIMOND. V. RAYMOND.

RAIMOND (JEAN-ARNAULD), membre de l'Institut, architecte, né à Toulouse le 9 avril 1742, m. en 1811, passa 8 années en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de son art. Il a donné beaucoup de plans; mais il y en a eu peu d'exécutés, et il n'a pu achever, selon son désir, un seul ouv. qui pût donner une idée de son talent. Il fut chargé de la construct. des maisons royales de St-Cloud, Meudon, St-Germain, etc.

RAIMOND D'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Pui, suivit en 1096, à la prem. croisade, son évêque, le célèbre Adhémar, et devint, pend. l'expédit., chapelain de Raymond, comte de Toulouse. Il a écrit une hist. de la croisade, intit. : *Raimundi de Agiles Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, qui a été insér. dans le *Gesta Dei per Francos*. On ignore le lieu et l'époq. de sa m.

RAIMONDI (MARC-ANTOINE), célèbre graveur italien, né à Bologne en 1488, reçut les leçons de F. Francia, et commença par contrefaire les estampes d'Albert Durer avec tant d'adresse, qu'on prenait ses copies pour des originaux. Etant venu à Rome, il y connut Raphaël, qui, charmé de ses gr. disposit., le chargea de graver un sujet de Lucrèce, et ensuite ses plus beaux ouv. Après le sac de Rome (en 1527), auquel il eut le bonheur d'échapper, il faillit perdre la vie, pour avoir gravé, d'après Jules Romain, les estampes obscènes qui accompagnaient les sonnets de l'Arétin, et Clément VII ne lui fit grâce qu'en considérat. de son talent. M.-A. Raimondi m. en 1546, assassiné, suiv. Malvasia. La haute réputat. de Raphaël, qui, dit-on, retouchait souv. les planches de Raimondi, contribua beaucoup à la vogue que ce graveur a obtenue, et au prix excessif que l'on met encore à ses ouv.; mais il ne peut être regardé comme un modèle à suivre. On ne trouve dans ses planch. aucune variété de style, aucune entente du clair-obscur. En général il est sec, et n'offre point ce goût délicat qui caractérise un graveur habile. Toutefois il faut reconnaître en lui la précision du trait et la correction du dessin.

RAIMONDI (ANNIBAL), mathématicien du 16e S., né à Vérone, m. en 1597, publia, à l'âge de 84 ans, un traité *del Flusso e Riflusso del mare*, Venise, 1589, et, quelq. temps après, *Discorso della trepidazione delle stelle fisse*. On a encore de lui : *paterne Reprensioni a' medici razionali*, et *dell'antica e onorata scienza di Normandia, ossia onomanzia*, Venise, 1549. Il existe de ce dernier ouvrage une traduction française.

RAIMONDI (JEAN-BAPTISTE), l'un des prem. orientalist. du 16e S., né à Crémone vers l'an 1540, passa plusieurs années en Asie, où il acquit une connaissance approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. De retour en Italie, il fut chargé, par le cardinal Ferdinand de

Médicis, de la direct. d'un vaste atelier de typographie orientale, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. Raimondi ne borna pas ses soins à la surveill. de cet établissement. Il mit en ordre tous les livres orientaux recueillis dans le Levant pour le pape. Il s'occupa long-temps de l'exécut. d'une polyglotte plus complète que celles d'Alcala et d'Anvers ; mais les fonds ayant manqué pour cette entreprise, Raimondi abandonna ce projet, qui devait, plus tard, recevoir son accomplissem. en France. Par le conseil du cardinal Duperron, Raimondi consacra les dern. années de sa vie à la confect. d'une gramm. arabe, qu'il dédia, en 1610, au pape Paul V, et qui fut très-répandue dans le Levant. On ignore l'époque de la mort de cet orientaliste.

RAINALDI (ODERIC). V. RINALDI.

RAINFROI ou RAGENFROI, seigneur franc., célèbre dans les troubles qui préparèrent la fin de la 1re race, fut maire du palais sous Dagobert III et Chilpéric II, montra de l'activité pour défendre ce dern. prince, mais dut céder aux armes victorieuses de Charles-Martel. Retiré à Angers, dont Charles lui assura le comté pour sa vie seulem., il y m. en 731. — RAINFROI ou RAGENFROI, évêque de Rouen, fut dépossédé de ce siége, en 755, par Pépin, qui déjà lui avait ôté le gouvern. de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre RAINFROI, secrétaire de Charles-le-Chauve, devint évêque de Maux, et assista en 876 au concile de Pont-Ion. — On cite encore un RAINFROI, évêque de Cologne, en 735, et qui occupa ce siége pend. plus. années.

RAINOLDS (JOHN), théolog. angl., né dans le comté de Devon, en 1549, fut président du collége de *Corpus Christi* à Oxford, refusa un évêché que lui offrit la reine Elisabeth, et m. en 1607. Il fut un des théolog. que le roi Jacques Ier employa à la traduct. de la Bible, et on a de lui : *Censura librorum apocryphor. Veteris Testamenti*, et *Apologia thesium de sacrâ script. et eccles.* — Will. RAINOLDS, frère du précéd., né en 1539, rentra dans le sein de l'église romaine, passa en France, professa l'hébreu au collége des Anglais à Reims, et m. à Anvers en 1594. On a de lui un écrit intitulé *Calvinostracismus.*

RAINOLFE, prem. comte d'Averse, était l'un des aventuriers normands qui s'établirent dans les parties mérid. de l'Italie, qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. Il obtint des maîtr. de cette contrée et des emper. l'investiture du comté d'Averse, fut reconnu indépend., et m. en 1059, après un règne de 40 ans. Richard Ier, son neveu, lui succéda.

RAINSSANT (PIERRE), sav. numismate, né à Reims en 1640, étudia d'abord la méd. avec beaucoup de succès. La découverte d'une urne remplie de médailles détermina ensuite son goût pour la numismatique, sans lui faire négliger sa profess. prem., qu'il vint exercer à Paris. Ses connaissances le firent nommer direct. du cabinet des médailles du roi, et il fut admis l'un des prem. à l'académie des inscript. et belles-lettres. Se promenant un jour dans le parc de Versailles, il tomba par accid. dans une pièce d'eau, et s'y noya en 1689. On a de lui : *Quæstio medica, an cometa morborum prodromus?* Reims, 1665, in-4 ; *Dissertat. sur l'origine de la fig. des fleurs de lys*, Paris, 1678, in-4 ; *Dissert. sur 12 médailles des jeux séculaires de l'emper. Domitien*, ibid., 1684, in-4 ; trad. en lat. et en ital.; *Explicat. des tableaux de la galerie de Versailles*, ibid., 1687, in-4, et quelq. autres *dissert.* dans le *Journal des savans.*

RAIS ou RAIZ (GILLES de LAVAL, maréchal de). V. LAVAL.

RAITSCH (JEAN), sav. servien, né en 1726 à Karlovitsch, m. en 1801 à Kovila, où il était archimandrite du couv. de St-Michel-Archange, a fait des recherches sur l'hist. anc. de son pays. On lui doit une *Hist. des div. peuples slaves*, en langue slav., Vienne, 1794, 4 vol. in-8 ; une *relat.* de ses voyag. et des *Fragm. pour servir à l'hist. de Servie.*

RAJALIN (THOMAS de), né en Finlande en 1673, fut d'abord simple matelot, s'éleva par son courage et ses talens jusqu'au grade d'amir., et m., en 1741, à bord d'un vaisseau de ligne, faisant partie de la flotte de Carlscrona. Il a pub. (en suédois) les deux ouv. suiv. : *Instruct. du pilote*, 1730, in-4, et *Instruction sur l'architecture navale*, 1732, in-8.

RAKOUBAH, peischwah ou prince-régent des Mahrates, né vers le milieu du 18e S., joua un rôle assez remarquable dans les évènem. qui se passèrent dans les Indes orientales, de 1772 à 1782. Après s'être emparé, au détrim. de son neveu, de la puissance souver. dans son pays, il fut déposé, abandonné par tous les chefs mahrates, et contraint de chercher un asile à Bombay, où il acheta, par ses trésors et ses promesses la protect. et le secours des Angl., auxquels il fit cession de plus. places et portions de territoire. Mais les Mahrates opposèrent une résistance victorieuse à ses efforts ; et les Angl., ayant signé un traité de paix définitif avec ce même peuple, renoncèrent à soutenir Rakoubah, à qui l'on accorda 4 mois pour choisir sa résidence dans le pays. On ne dit point où ce chef se retira, et on ignore également l'époque de sa mort.

RALEGH (WALTER), Anglais, célèbre par ses découvertes dans le Nouveau-Monde, ses écrits, sa haute fortune et ses malheurs, naquit vers l'an 1552 dans le comté de Devon. Entré au service vers 1569, il gagna par se exploits sur terre et sur mer, l'estime de la reine Elisabeth, qui l'employa dans diverses négociat., et se plut à favoriser ses projets d'établissemens dans le Nouveau-Monde, en lui accordant de nombreux priviléges, qui devinrent pour lui une source de richesses. Il découvrit la Virginie en 1584, y fonda une colonie, et bientôt l'introduct. de nouvelles denrées, notamm. celle du tabac, dont il propagea l'usage, attestèrent ses efforts pour la prospérité de son pays. Les combats qu'il livra ensuite aux Espagnols avec des vaisseaux équipés à ses frais, et les services qu'il rendit dans le parlem., dont il avait été élu membre, achevèrent de lui gagner la faveur de sa souveraine, qui le nomma successivem. grand-sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, surintendant des mines d'étain des comtés de Devon et de Cornouailles, lieuten.-général de cette dern. province, et enfin capitaine de ses gardes. Tant de richesses et de dignités accumulées sur la tête de Ralegh ne pouvaient manquer de lui susciter un grand nombre d'envieux, parmi lesquelles il lui fallut compter Leicester, et ensuite le comte d'Essex, plus redoutable encore ; ce dern. parvint même à l'éloigner quelq. temps de la cour ; mais la victoire que Ralegh obtint dans l'attaque de la fameuse flotte envoyée par l'Espagne pour envahir l'Angleterre, ses soins et ses travaux pour la découverte et la conquête de la Guiane, sa bravoure et son habileté comme marin dans l'expédit. de Cadix, enfin ses talens comme orateur dans la chambre des communes, suspendirent les effets de la haine qu'il avait excitée. Cette haine n'osa même éclater qu'après l'avènem. de Jacques Ier au trône. Ce fut alors que Ralegh expia bien cruellement toutes les faveurs dont il avait joui sous le règne précédent. Dépouillé de tous ses emplois, dénoncé au roi comme suspect, et bientôt accusé de haute trahison, il fut arrêté en 1603, et condamné à m. par une commiss. dans laquelle figuraient ses plus grands ennemis. Cependant cette terrible sentence était à peine prononcée que l'intérêt le plus vif remplaça l'animosité dont Ralegh avait été l'objet ; on ne vit plus en lui qu'un héros injustem. accusé : ses qualités éminentes, les services qu'il avait rendus à sa patrie comme grand capitaine et comme homme d'état furent rappelés avec enthousiasme ; un cri général

s'éleva en sa faveur, et le roi fut obligé de faire suspendre l'exécution du jugem. Transporté à la Tour de Londres le 15 déc. 1603, Ralegh y subit une longue captivité, dont le terme semblait ne pouvoir être abrégé que par son supplice. Il ne se laissa point abattre cepend. par une destinée aussi cruelle. La présence d'une épouse chérie, qui avait voulu partager sa prison, l'éducat. de ses enfans, enfin la culture des sciences et des lettres, lui offrirent non-seulem. des consolat., mais des jouissances que ses ennemis lui eussent enviées peut-être; et lorsqu'au bout de douze ans il recouvra sa liberté, sa grande âme n'avait rien perdu de son énergie. Sorti de prison le 17 mars 1616, sans toutefois être relevé de la condamnat. qui pesait sur lui, Ralegh voulut mériter sa grâce entière par de nouveaux services, et entreprit une expédit. pour la Guiane, où ses prem. recherches lui donnaient l'espoir de découvrir une mine d'or. Il mit à la voile le 28 mars 1617. Mais cette entreprise excita les alarmes des Espagnols; ils réussirent, à force d'intrigues, à se procurer le plan de l'expédit., qui leur fut livré par la cour d'Angleterre elle-même, attaquèrent Ralegh, avec des forces supérieures, et celui-ci, trahi par son propre gouvernem., et ensuite par ceux qui l'accompagnaient, revint en Europe, ayant à déplorer la perte d'un fils chéri qu'il avait associé à sa fatale entreprise et celle de toute sa fortune, qu'il n'avait pas craint d'exposer. Arrêté sur la route de Londres et lâchem. sacrifié à une nation rivale, qui demandait sa tête, il fut décapité quelques jours après, le 29 oct. 1618, emportant avec lui les regrets et l'admirat. de toute l'Angleterre, qui reprocha hautement à Jacques Ier cette odieuse barbarie. Parmi les nomb. ouvr. sortis de la plume de Ralegh, on distingue son *Histoire du monde*, qui eut un très-grand succès dès sa publication et qui a été réimp. pour la onzième fois en 1736, in-f. Ses *OEuvres diverses* ont été pub. en 1751, 2 vol. in-8, avec une *notice* sur sa vie par le doct. Thomas Birch, mais cet édit. a omis un assez gr. nomb. d'ouv., soit imp., soit MSs. dont M. Arthur Cayley a donné la liste à Londres en 1805, dans sa *Vie de Walter Ralegh* en 2 vol. in-4.—Carew Ralegh, fils du précéd., gouvern. de Jersey, m. en 1666, a pub. un *mémoire* pour la défense de son père, et quelq. pièces de vers.

RALLIER DES OURMES (Jean-Joseph), conseiller d'honneur au présidial de Rennes, né en 1701, m. en 1771, près de Vitré, a pub. dans différens recueils, tels que les *Mémoires des savans étrangers*, l'*Encyclopédie*, etc., un assez grand nombre d'articles presque tous relatifs à l'arithmétiq., et a fourni plus. *mémoires* à la société d'agricult., de commerce et des arts de Bretagne, dont il fut un des prem. membres.

RALPH (James), écrivain anglais, origin. des colonies anglaises d'Amérique, fut d'abord maître d'école à Philadelphie, et vint s'établir en Angleterre au commencem. du règne de George II, et m. à Londres en 1762. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*; un poème intitulé *la Nuit*; quelq. pièces de théâtre, et plusieurs pamphlets politiq.

RAMAZZINI (Bernardin), médecin italien, né à Carpi en 1633, exerça successivem. son art dans sa patrie, à Rome et à Padoue, où il fut profess., et où il m. en 1714, membre de l'académ. des *Dissonanti* de Modène, de celle des Curieux de la Nature, de la société royale de Berlin et de l'académ. des Arcadiens de Rome. Sa *vie* a été écrite par Michel-Ange Zorzi, parmi celles des *Arcadi illustri*, tom. 6; par Fabroni, *Vita Italorum*, tom. 14, et par Tiraboschi dans la *Bibliotheca modenese*, t. 4. On a de lui plus. ouv. de médec. et de physiq. qui ont été recueillis à Londres en 1717, et à Naples en 1739, 2 vol. in-4. On y remarque une *Dissertation latine sur les maladies des artisans*, trad. en fr. par Fourcroy, et un traité latin de *la Conservat. de la santé des princes*, publ. en 1711 par Ettmüller avec des notes et une *vie* de l'auteur.

RAMBAUD D'ORANGE, troubadour provençal, m. en 1173, a laissé quelq. poésies, citées par Nostredame.—Rambaud de Vacheres, autre troubadour, mentionné par Nostredame, suivit le marquis de Montferrat, son suzerain, dans la 3e croisade, de 1188 à 1192.—Honorat Rambaud est aut. d'un ouv. singulier et rare, qui a pour tit.: *la Déclaration des abus que l'on commet en écrivant et le moyen de les éviter, et de représenter naïvement les paroles, ce que jamais homme n'a fait*, Lyon, 1578, in-8.

RAMBAUD (Jean-Charles de), médec. de l'école de Montpellier, né en 1725 dans le comtat venaissin, fut attaché successivem. à l'hôpital militaire de Givet et à celui de Sédan, reçut en 1777 le brevet de méd. consultant des camps et armées du roi, et m. en 1785 à Sédan, correspond. de la société royale de méd. de Paris, à laquelle il a adressé plus. intéressans *mém.* Il a été aussi imp. dans le *Journ. de méd. milit.* divers opulcules de Rambaud. (V. son *éloge*, par de Horne, dans le 5e vol. de ce même recueil.)

RAMBERT (Gabriel de St-), gentilhomme, né à Pontarlier dans le 17e S., a laissé un livre intit.: *Conformité des principes de Moïse dans la création du monde, avec les principes de la philosophie de Descartes*, Utrecht, 1717, in-12.

RAMBOUILLET. V. Angennes et Vivonne.

RAMBURES (David, sir de), grand-maître des arbalétriers de France en 1411, rendit de grands services aux rois de France, Jean, Charles V, Charles VI, et fut tué à la bat. d'Azincourt en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), l'un des plus célèbres musiciens et composit. français du 18e S., né à Dijon en 1683, était fils d'un organiste qui cultiva soigneusem. ses disposit. pour le clavecin; et il acquit dès sa prem. jeunesse une grande habileté sur cet instrum. Ayant quitté sa ville natale à l'âge de 18 ans, pour aller visiter l'Ital., il renonça à Milan à ce prem. dessein, pour s'attacher à un direct. de spectacle, qu'il suivit dans plus. villes du midi de la France, et vint ensuite à Paris, où il espérait que son talent lui fournirait aisément le moyen de s'établir. Mais, révolté bientôt des obstacles que l'envie semblait vouloir lui susciter, il alla chercher en province des succès plus faciles, et ne revint dans la capitale qu'en 1722, armé de son *Traité sur l'harmonie*, qui devait fonder sa réputat., et qui lui obtint en effet celle d'un profond théoricien. Il crut alors que le théâtre lyrique pouvait lui offrir un autre genre de gloire et voulut s'y essayer; mais là, comme à son prem. début, il rencontra des obstacles. On ne connaissait encore de lui que des motets, des cantates et quelq. fragm. mêlés de chant et de danse qu'il avait faits pour les pièces que Piron, son compatriote, donnait à l'Opéra-Comique, et aucun des poètes qui travaillaient pour le grand Opéra ne voulait lui confier un poème. Voltaire fut le seul, qui, appréciant son génie, consentit à lui fournir de quoi l'exercer; il lui donna sa tragédie de *Samson*. La musique en fut essayée chez La Pouplinière, et excita l'admirat. des auditeurs; mais l'autorité défendit la représentation de cette pièce, et Rameau se vit réduit à chercher un autre poème. Enfin l'abbé Pellegrin se hasarda à lui confier celui d'*Hippolyte et Aricie*, au moyen d'un billet de 500 liv. déposé comme garantie entre ses mains. On rapporte cependant qu'après avoir entendu la répétition du prem. acte, il courut plein d'enthousiasme vers le savant composit., et déchira son billet à l'instant même. Le succès qu'obtint l'opéra d'*Hippolyte*, représenté en 1733, fut pour Rameau le signal de nouveaux triomphes. Il avait alors 50 ans, et il est à remarquer qu'il fit pendant 30 ans encore les délices de la scène lyrique, sans que son imagination perdît rien de son éclat. Ses

nombreuses productions qui, pour la plupart, furent accueillies avec une admiration toujours croissante, et les découvertes qu'il fit pour le perfectionnement de son art, lui valurent d'honorables distinctions : le roi créa pour lui la charge de compositeur de son cabinet, lui donna des lettres de noblesse et le nomma chevalier de St-Michel. L'académie de Dijon le reçut au nombre de ses membres, et les magistrats de cette ville l'exemptèrent des impôts, lui et sa famille, à perpétuité. Les composit. de Rameau, malgré les beautés qu'elles renferment, sont généralem. moins goûtées aujourd'hui qu'elles ne le furent de son temps; mais comme théoricien, il n'a du moins rien perdu de sa réputat. : la découverte de la *basse fondamentale*, qu'on doit à ses savantes recherches, suffirait seule pour la lui conserver. On a reconnu qu'il avait trouvé les lois de l'harmonie comme Newton celles du système du monde; et son nom, souvent associé à celui de ce grand homme, en reçoit une nouvelle illustration. Parmi les ouv. de Rameau sur la théorie de son art, on cite son *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4; *Nouveau système de musiq. théorique*, etc., 1726, in-4; *Génération harmonique*, 1737, in-8; *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8; *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie*, 1655 et 1756; *Code de musique pratique*, *et Nouvelles Réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4. Ses opéras sont : *Samson; Hipppolyte et Aricie*, trag.; *les Indes galantes*, op.-ball.; *Castor et Pollux*, trag.; *les Talens lyriques*, op.-ball.; *Dardanus*, trag.; *les Fêtes de Polymnie*, op.-ball.; *la Princesse de Navarre*, coméd. avec intermèdes; *le Temple de la Gloire*, op.-ball.; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, id.; *Zaïs*, id.; *Pigmalion*, id.; *Naïs*, id.; *Platée*, op.-bouf.; *Zoroastre*, trag.; *Acante et Céphise*, past.-héroïq.; *la Guirlande*, op.-ball.; *Daphné et Eglé*, id.; *Lisis et Délie*, id.; *la Naissance d'Osiris*, ou *la Fête de Pamylie*, idid.; *Anacréon*, id.; *Zéphire*, id.; *Nélée et Mirthis*, id.; *Io*, id.; *le Retour d'Astrée*, prolog.; *les Surprises de l'Amour*, op.-ball.; *les Sybarites*, id.; *les Paladins*, com.-ball.—Jean-François RAMEAU, neveu du précéd., né à Dijon en 1716, m. vers 1772, a laissé les ouv. suiv. : *le Maître à danser*, *qui enseigne la manière de faire tous les pas de danse*, Paris, 1748, in-8; *la Raméide*, ib., 1766, in-8. On trouve quelq. détails assez curieux sur ce personnage dans un écrit posthume de Diderot, intit. *le Neveu de Rameau*.

RAMEL (PIERRE), officier-général, né à Cahors en 1761, fut nommé, en 1791, député à l'assemblée législative, y vota constamm. avec le côté monarchique, et s'opposa à la mise en accusat. de M. de La Fayette, dont il était l'ami. Chargé ensuite de concourir à l'organisat. de l'armée des Pyrénées-Orientales, Ramel y obtint le commandem. d'une légion de cavalerie, se distingua en diverses occasions, et fut fait général de brigade en 1793; mais il avait été signalé, comme patriote modéré, par Jean-Bon-Saint-André, son ancien concurrent dans les élections de l'assemblée législative : un léger prétexte servit de base à une accusation en forme; et l'infortuné Ramel, condamné à m. en 1794, fut exécuté à l'insu des troupes dont on craignait le soulèvement.—Trois de ses frères suivirent aussi la carrière des armes : l'un d'eux capitaine au régim. de Wellesley (irlandais) fut massacré à Châlons, avec plus. officiers du même corps, pour avoir refusé de prêter le serment exigé des troupes après le 10 août 1792. Le plus jeune, officier de cavalerie, fut tué en 1795, sous les murs de Kehl, à côté de son frère qui commandait ce fort, et dont l'art. suit.

RAMEL (JEAN-PIERRE), officier-général, frère des précéd., né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées, lorsque son frère aîné fut traîné à l'échafaud; et il eût subit le même sort, si le brave et vertueux Dugommier n'était venu mettre un frein aux fureurs du terrorisme dans les départem. frontières du midi de la France. Rendu à la liberté, après une captivité de seize mois, Ramel fut nommé adjudant-général, fit la campagne du Rhin, sous les ordres du général Moreau, défendit vaillamm. le fort de Kehl, dont il avait obtenu le commandem., et fut appelé, en 1797, à celui de la garde des deux conseils de la républiq. sous le gouvernem. directorial. On prétend que sa conduite offrit alors des disparates qui lui firent tort dans l'opinion de ses amis eux-mêmes et qu'il n'obtint la confiance d'aucun parti. Proscrit au 18 fruct. et déporté à Cayenne avec quinze autres victimes de cette journée, Ramel et ses compagnons d'infortune furent traités pendant leur voyage, et après leur arrivée dans l'île de Sinnamari, avec une telle cruauté qu'ils n'eurent bientôt plus qu'à choisir entre l'évasion et la m. Plus. d'entre eux s'étaient résignés à ce dern. parti, mais Ramel, Pichegru, Barthélemy, Dossonville, Aubry, Delarue, Willot et Le Tellier, résolurent au contraire d'échapper à tout prix au sort affreux qui leur était réservé sur cette terre de désolat.; ils se jetèrent la nuit dans un frêle esquif, sous la conduite d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigat. des plus périlleuses, pendant laquelle ils souffrirent tour à tour les tourmens de la faim et les horreurs du naufrage, ils parvinrent le 10 juin 1798 à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colonie hollandaise de Surinam, où ils trouvèrent tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Ramel s'embarqua bientôt après pour l'Angleterre, et fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor*, *sur le transport, le séjour et l'évasion des déportés.* Cet écrit, pub. en 1799, eut alors une gr. vogue, mais il valut à l'aut. un nouvel exil sur la terre étrangère, et ce ne fut qu'après la journée du 18 brum. qu'il lui fut permis de rentrer en France. Il reprit alors du service, fit plus. campagnes, devint maréchal-de-camp en 1814, et fut nommé commandant de la ville de Toulouse en 1815. Ramel conserva cette place après le second retour du roi et s'efforça de rétablir la tranquillité parmi les habitans; mais, ayant voulu désarmer ces compagnies dites de *Verdets*, qui n'avaient ni existence avouée par le gouvernem. ni organisation régulière, et qui prétendaient se maintenir malgré les ordres de l'autorité, il se vit tout à coup l'objet de l'animadversion publique. Une bande de forcenés avait résolu sa perte : elle s'introduit jusque dans son hôtel, le frappe de mille coups, se repaît de son sang, et va ensuite proclamer son horrible triomphe. L'infortuné Ramel survécut deux jours à cet attentat, et m. le 17 août 1815, sans avoir voulu nommer ses assassins. M. de Villèle, qui alors était maire provisoire de Toulouse, pub. à ce sujet une proclamat.

RAMELIN ou REMMELIN (JEAN), anatomiste, né à Ulm en Souabe, vivait dans le cours du 17e S. Il a pub. une *Description du corps humain*, remarquable seulem. par la disposit. des figures : la dernière édit. a pour titre *Catoptron microscomicum suis ære incisis visionibus splendens*, *cum histor. et pinace de novo prodiens*, Amsterdam, 1607, in-fol. Cet ouv. a été traduit en allem. et en anglais.

RAMELLI (AUGUSTIN), ingénieur et mécanic., né vers 1531 dans le duché de Milan, fit de gr. progrès dans les lettres, les sciences, et surtout dans les mathématiques. Ayant embrassé la profession des armes, il se signala en plus. occas. dans les armées de l'emp. Charles-Quint, vint ensuite en France, où il fut bien accueilli par le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingén. Ce prince, devenu successivem. roi de Pologne et de France, ne cessa point de protéger Ramelli, et le fixa près de lui par une pension considérable. Cet habile ingénieur m. en 1590. On a de lui un recueil intit. *le Diverse*

ed artificiose machine, etc., ital.-franç., Paris, 1588, in-fol., avec 195 pl., rare et recherché. Quelques-unes des machines décrites par Ramelli sont ingénieuses, mais elles seraient plus utiles si elles étaient plus simples.

RAMESSES ou RAMESÈS, RAMISÈS, RAMSÈS, RAMPSÈS et RAMESTÈS, nom commun à plus. rois des 18e et 19e dynast. égyptiennes, toutes deux appelées *Thébaines*, parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes dans la Haute-Egypte. Ce nom se retrouve le plus fréquemm. inscrit en caractères hiéroglyphiq. dans les cartouches royaux qui décorent les ruines des anciens monumens de Thèbes et d'autres villes égypt., et sur les monumens de toute nature qui ornent les musées et les collect. particulières d'Europe. On croit connaître, d'après les auteurs anciens, sept rois du nom de Ramessès, et parmi eux se trouve le 2e des princes connus ordinairem. sous la dénominat. de *Sésostris*. RAMESSES Ier, 480me roi d'Egypte, succéda, l'an 1590 av. J.-C., à sa sœur Chencherès. Quelques historiens le nomment aussi *Athoris* ou *Rathosis*. On ne connaît pas les évènem. de son règne.—RAMESSES II, 484e roi d'Egypte, succéda, l'an 1554 avant J.-C., à Armaïs, que l'on croit être son frère, et ne régna que 16 mois.—RAMESSES III, surnommé *Miammoun*, fils du précéd., monta sur le trône d'Egypte en l'an 1553 av. J.-C., régna pend. 66 ans et 4 mois, et m. en l'an 1487 avant J.-C. On trouve dans la grande *Description de l'Egypte*, pub. par les ordres du gouvern. franç., plus. planches qui offrent le détail des diverses parties du monument sépulcral élevé à Ramesses Miammoun, dans la ville de Thèbes. Ce prince est aussi représenté plus. fois sur les murailles d'édifices à la construction desquels il paraît avoir concouru, et dont on voit encore les ruines. On l'y voit monté sur un char de bataille, vainqueur d'ennemis qui fuient au loin devant lui.—RAMESSES IV, fils du précéd., nommé Amenophis II par Manethon, monta sur le trône en l'an 1487, et régna 19 ans et demi.—RAMESSES V, plus connu sous le nom de Sésostris (*v.* ce nom). — RAMESSES VI, fils de Sésostris, 488e roi d'Egypte, ceignit la couronne en 1414 av. J.-C. Il est aussi nommé par quelq. hist. *Rampsès*, *Sésostris* et *Phéron*, nom qui, comme le *Pharaon* de l'Ecriture, est une altération du mot égyptien *piouro* ou *phouro*, qui signifie roi. On attribue à ce prince l'érection de deux obélisques de la plus grande dimension, placés devant le temple du soleil à Heliopolis. Il régna 66 ans, et eut pour success. Amenophthis ou Menophrès, en l'an 1349 av. J.-C. — RAMESSES VII, succéda, en l'an 1310 av. J.-C., à Menophrès, régna 20 ans, et eut pour success. Ammenemès IV en l'an 1291.

RAMI-MÉHÉMET, gr.-vézyr de l'empire othoman au commencem. du 18e S., dut moins cette dignité à son génie, comme homme d'état, qu'à ses talens pour la poésie qui lui valurent la protection de Nabi-Effendi, célèbre poète et secrétaire du divan. Présenté par lui à quelq. grands de l'empire, Rami-Méhémet réussit à leur plaire, fut élevé à la charge de reis-effendi, travailla avec succès à la paix de Carlowitz en 1699, et parvint ainsi à mériter la faveur de Mustapha II, qui l'enrichit bientôt des dépouilles du grand-vézyr Daltaben. Mais le nouveau favori jouit peu de son triomphe : obligé de se cacher pendant la révolte de 1702, qui amena la déposit. de Mustapha II, il fut envoyé pacha en Egypte, au commencem. du règne d'Achmet III, et bientôt après condamné à m. On prétend que la vue du fatal cordon lui causa un tel saisissem. qu'il expira au milieu des prières qu'on lui avait permis de faire avant son supplice.

RAMIRE II, roi de Léon, fils d'Ordoño II, succéda en 927 à son frère Alphonse IV, qui avait abdiqué, et se distingua par sa valeur, sa prudence et sa modérat. Vainqueur dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures et ses autres ennemis, il prit Madrid en 931, remporta une célèbre victoire dans les plaines de Simancas en 939 contre Abdérame III, khâlyfe de Cordoue, triompha ensuite des comtes de Castille, qui voulaient se soustraire à son autorité, et m. en 950, après un règne de 33 ans, emportant les regrets de son peuple, dont il avait su mériter l'affection.—Son petit-fils, RAMIRE III, monta sur le trône en 967; mais ses cruautés et ses débauches l'en firent chasser en 980. Il m. deux ans après sa déposition.

RAMIREZ DE CARION (EMMANUEL), muet de naissance, né en Espagne vers la fin du 16e S., inventa dans sa patrie, ou du moins y pratiqua seul de son temps, l'art d'apprendre aux muets à lire et même à prononcer quelq. mots. On a de lui : *Maravillas de naturaleza, en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales*, 1629, in-4.

RAMLER (CHARLES-GUILLAUME), poète et littérateur allem., membre de l'acad. des sciences de Berlin, né en 1725 à Colberg en Poméranie de parens pauvres, fut élevé dans la maison des Orphelins de Stettin, puis placé dans celle de Halle, d'où il passa à l'univ. de la même ville. Dominé par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérat., et alla ensuite se fixer à Berlin, où ses talens lui obtinrent la place de profess. de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets. Les nombreuses *odes* qu'il pub. successivem. à la louange de Frédéric II, lui acquirent des admir., sans néanmoins lui valoir un seul regard de bienveillance de la part de son héros. Il est vrai qu'à cette époque la langue franç. l'emportait en Prusse sur la langue nation., et que les poésies de Ramler était toutes en allem.; mais cette préférence exclusive cessa avec Frédéric, et le poète obtint alors toutes les faveurs que lui méritait son heureux talent. Outre une pension considérable qui lui fut accordée, il devint membre de l'acad. des sciences, et eut en 1787, conjointem. avec Engel, la direct. du grand théâtre de Berlin. Sa mauvaise santé le força, en 1796, de renoncer à ce dern. emploi, mais il en conserva les appointem., et m. en 1798. « Ramler, dit un écrivain, sans égaler Klopstock et Lessing, participe un peu du mérite de l'un et de l'autre. Il n'a point l'élevat., l'abondance, la verve du prem.; néanmoins ces qualités ne lui sont pas étrangères. Ce qui peut lui manquer sous ce rapport, est compensé par une régularité qui n'est point la roideur, et par des formes antiques. Il s'était attaché de préférence à Horace. On voit qu'il en était nourri : il l'imite sans cesse; mais il imite moins ses express. que ses tournures, sa marche et surtout son esprit. On ne trouve pas dans le disciple la légèreté, la grâce du maître; mais il en a souvent la noblesse.» Parmi les poésies de Ramler, on cite surtout : *Ode sur le retour du roi*; *Prédilection de Glaucus*; *le Triomphe*, etc.; *Odes à la Paix*; *sur un Boulet de Canon*; *à la Concorde*; *à la Muse*; *Adieu aux Héros*; *à Philibert*; *Amynte et Chloé*; *à son Médecin*; *à Lycidas*; *à Krause*; *le Chant du Combat*; des *cantates*; une *idylle* sur le *mois de mai*, et des *chansons*, qui eurent beaucoup de succès et que les meilleurs composit. d'Allemagne ont mis en musique. On a de lui en outre la traduct. complète des *Odes* d'Horace, qui fut pub. à Berlin en 1800, 2 vol. in-8; celle du *Cours de belles-lettres* de Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant long-temps le principal ouv. classique des Allemands : la prem. édit. parut à Leipsig en 1758, 4 vol. in-8, la 5e en 1803; *Extraits de Martial*, en latin et en allem., 5 part., ibid., 1787-1791; *Mythologie abrégée*, ibid., 1790, 2 vol. in-8; 2e édit., 1808; *Extraits de Catulle*, en latin et en allem., ibid., 1793, in-8; *Odes choisies d'Anacréon*, *et les deux Odes de Sapho*. Ramler s'est consacré

aussi à revoir et à corriger les ouv. de plus. poètes de sa nation ; mais ses correct. n'ont pas toujours été heureuses. Ses principaux travaux en ce genre sont : *Epigrammes de Longau*, avec des augment. et des remarq., Leipsig, 1791, 2 vol. in-8 ; *Chansons des Allemands*, le 1er v. sous ce titre, Berlin, 1766 ; le 2e sous celui d'*Anthologie lyrique*, Leipsig, 1774 - 1778, 3 tom. in-8 : ce recueil contient les poésies de plus de cent aut. ; *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766 ; in-8 ; *Recueil de fables*, Leipsig, 1790, 3 vol. in-8 ; *Choix d'Idylles de Sal. Gesner*, *mises en vers*, Berlin, 1787, in-8 ; *le Premier navigat.* (du même), mis en vers, ib., 1789, in-8.

RAMO-PAREJA (Barthelemi). V. Pareja.

RAMOND DE CARBONNIERES (le baron Louis - François - Elisabeth), conseiller d'état, membre de l'institut (acad. des sciences), commandant de la Légion-d'Honn., etc., né en 1755 à Strasbourg, mort le 14 mai 1827, avait d'abord été attaché comme conseill. intime au card. de Rohan, et au commencem. de la révolution il faisait partie de la maison milit. du roi. Déjà ses connaissances en physique et en géologie lui avaient donné rang parmi les savans les plus distingués de l'époque ; comme eux il adopta toutes les espérances que faisait naître le nouvel ordre de choses pour l'amélioration de l'état social. Il fut élu en 1791 député de Paris à l'assemblée législative, s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle, occupa souvent la tribune, et y développa avec un art facile des vues toujours grandes, fortes et généreuses. Ami sincère de la liberté légale, il se prononça avec chaleur contre la saisie des biens de tout émigré qui ne serait point convaincu d'avoir agi en haine de la France ou porté les armes contre elle ; il s'opposa avec le même talent de conviction aux mesures de rigueur proposées contre les prêtres insermentés, insista sur la nécessité de laisser libre l'exercice de tout culte, et proposa de les salarier tous. Ce fut lui qui, appuyant la pétition du gén. La Fayette à l'assemblée touchant les attentats commis contre la personne du roi dans la journée du 20 juin, donna le prem. à ce gentilh. citoyen le tit. de *fils aîné de la liberté*. Réduit à la fuite pour se soustraire aux persécutions après le 10 août, il passa les jours de la terreur en voyageant dans les Pyrénées, reparut après la chute de Robespierre, et fut nommé prof. d'hist. naturelle à l'école centrale du départem. des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il obtint ensuite la préfecture du Puy-de-Dôme, et lors de la restauration fut nommé maître des requêtes en service ordin. (août 1815), puis conseiller d'état en service extraordinaire (1818). On trouvera dans le *Moniteur* du 10 juin 1827 les *discours* qui ont été prononcés à l'occasion des funérailles du baron Ramond de Carbonnières. Outre différ. mémoires imp. dans la collect. de ceux de l'Institut, on a de lui : *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth*, *sur l'état politique*, *civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'anglais avec des augment., 1781, 2 vol. in-8 ; *Observ. faites dans les Pyrénées*, etc., 1789, 2 v. in-8 ; *Opinions sur les lois constitutionnelles*, etc., 1791, in-8 ; *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8 ; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4.

RAMONDINI (Vincent), minéralogiste, membre de plus. acad., né à Messine en 1758, mort à Naples en 1811, a fait connaître une nouvelle substance qu'il appela *zurlite*, et a donné un nouveau procédé pour préparer le chanvre. On a de lui les ouv. suiv. : *Lettera sulla nitriera naturale di Pulo*, *di Molfetta*, *in Puglia*, Naples, 1788, in-8 ; *Memoria sulla preparazione della canapa*, ib., 1811, in-4, fig. Il a laissé en MS. un *Trattato elementare di mineralogia*, *diviso in tre parti*.

RAMPALLE, littérat. médiocre du 17e S., dont Colletet parle cependant avec éloge dans son *Discours du poème bucolique*, mais que Brossette, l'abbé Goujet, et surtout Boileau, ont jugé moins favorablement, était, à ce qu'on croit, de la même famille que le P. Pierre de Saint-André. On ne connaît du reste aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il fut attaché dans sa jeunesse à la maison de Tournon, et qu'il suivit à l'armée Louis de Tournon, tué devant Philisbourg. On a de lui : *l'Hermaphrodite*, poème, imité de Jérôme Preti, Paris, 1639, in-4 ; *les Evénem. prodigieux de l'Amour*, nouv. trad. de l'espag. de J. Perez de Motalvano, ib., 1644, 2 v. in-8 ; des *Discours acad.*, ib., 1647, in-8 ; des *Idylles*, ib., 1648, in-4 et in-12 ; *la Chiromance naturelle* de Romphile, traduite en fr., ib., 1653 in-12 ; et deux pièces de théâtre, dont l'une est intit. *Bélinde*, tragi-coméd., Lyon, 1630, et l'autre *Sainte Dorothée*, ou *la Suzanne chrét.*, ib., 1658.

RAMPEGOLO (Ant.), relig. de l'ordre de Saint-Augustin, vivait dans le 15e S., et fut un des plus forts théologiens de son temps. Il disputa contre les hussites au concile de Constance. On a de lui un ouv. intit. *Biblia aurea*, dont il y eut plusieurs éditions, et auquel Clément VIII fit subir des corrections.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Liége vers 1572, mort en 1641, professa le grec et la philosophie à Louvain, et publia un *Comment. sur les quatre Evangiles*, Louvain, 1631 et suiv., 3 vol. in-4.

RAMPINELLI (P.-D.-Ramiro), religieux de la congrégat. du Mont-Olivetan, né à Brescia en 1697, m. en 1759, s'adonna à l'étude des mathém., et fut prof. à Padoue et à Pavie. On a de lui : *Lezioni d'ottica*, Brescia, 1760, in-4, et il a laissé MS. des *Instituzioni di mecanica e di statica*.

RAMPOLLA (Ange-Marie), médec., né à Palerme dans le 17e S., m. en 1679, était aussi docteur en théologie, cultivait la poésie, et a laissé des vers dans plus. langues. On a de lui une *Relation*, en latin, d'une maladie dont fut atteint le prince de Ligne, vice-roi de Sicile, Palerme, 1672, in-4. Il a laissé plus. autres ouv. MSs.

RAMSAY (André-Michel de), littérat., né en 1686 à Ayr en Ecosse, d'une ancienne et illustre famille, montra, dès sa jeunesse, un goût très-vif pour les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les doutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire l'examen. Ne pouvant dissiper ses inquiétudes, il se rendit en Hollande, où le ministre protestant Poiret (*v.* ce nom), ne put le convaincre, et ensuite en France, où l'illustre Fénélon réussit à lui faire embrasser la foi catholique. Ramsay se fit d'abord connaître par quelques *opuscules* écrits en franç., fut nommé gouv. du duc de Château-Thierry, puis du prince de Turenne, et chargé de l'éducation des princes anglais, fils du prétendant (Jacques III), réfugié à Rome. Des intrigues l'éloignèrent de cette petite cour, et, en 1730, il fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres, et reçu docteur à l'univ. d'Oxford. A son retour en France, il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et m. à St-Germain-en-Laie en 1743. On a de lui : *Discours sur le poème épique*, impr. en tête de l'édit. du *Télémaque*, 1717, in-12, et plus. fois depuis ; *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12 ; ib., 1722, in-8 ; réimp. depuis sous le titre d'*Essai de politique ; Histoire de la vie de Fr. de Salignac de La Motte-Fénelon*, La Haye, 1723, in-12, pub. aussi en anglais à Londres la même année ; *Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8 (cet ouvr. est moins un roman qu'un système d'éducat. pour un jeune prince) ; *Hist. de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-12 ; *Poèmes* en an-

glais, Edimbourg, 1738, in-4; trois *Lettres* insér. dans le *Journal des Savans*, 1726, 1727 et 1735; deux autres à Louis Racine; deux ouv. posthumes en anglais, savoir: un *Plan d'éducation*, et *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée*, etc., Glascow, 1749, 2 v. in-4.— Charles-Louis RAMSAY, probablem. de la même famille que le précéd., est connu par une *Tacheographie*, ou *l'Art d'écrire aussi vite que la parole*, qu'il pub. en latin dès 1678, et avec une version franç. (par A.-D.-G.), Paris, 1681, 1683, 1688, 1690, 1692, in-12, souv. réimp. en Allem., et trad. en allem.

RAMSAY (DAVID), méd. et histor. américain, membre du congrès des Etats-Unis pend. les années 1782, 1783, 1784 et 1785, exerçait la médec. avec succès à Charlestown, dans la Caroline méridionale, et fut assassiné en 1815 par un aliéné qu'il était allé visiter dans un hospice. On a de lui: *Histoire de la révolution d'Amérique, en ce qui concerne la Caroline méridionale*, 1791, 2 vol. in-8, trad. en franç.; *Discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance américaine; Revue des améliorations et de l'état de la médecine dans le 18e S.*, 1802, in-8; *Vie de George Washington*, 1807, in-8, trad. en français en 1809 par un anonyme. — RAMSAY (JACQ.), chapelain dans la marine et vicaire de Teston, dans le comté de Kent, m. en 1789, à l'âge de 56 ans, a laissé des *sermons* pour les marins et plusieurs *traités* sur la traite des nègres.

RAMSDEN (JESSÉ), célèbre optic., né en 1735 à Halifax, dans le comté d'York, fut d'abord graveur, devint ensuite excellent ingénieur en instrumens de mathém., en perfectionna un gr. nombre, et inventa une machine pour la division des instrumens de mathémat. Mais c'est surtout dans les instrumens astronomiques qu'il a perfectionnés, qu'il faut chercher la preuve de ses talens. Ses quarts de cercle muraux sont surtout admirables et très-recherchés de tous les connaisseurs. Ramsden fut reçu membre de la société royale en 1786, et mourut à Londres en 1800. La plupart des machines inventées ou perfectionnées par Ramsden ont été décrites dans plus. écrits anglais et français, presque tous insérés, soit dans les *Transact. philos.*, soit dans le *Journal des Savans*, ou dans les *Ephémérides* de Milan.

RAMUS (PIERRE LA RAMÉE, plus connu sous le nom latin de), philos. célèbre et l'un des prem. qui tentèrent de substituer à l'autorité des anciens celle du raisonnement et de l'expérience, né dans un village du Vermandois au commencement du 16e S., était fils d'un gentilhomme du pays de Liége qui, ruiné par les guerres, et réfugié en Picardie, vivait avec sa famille d'une exploitation de charbon. D'abord gardien de troupeaux, Ramus vint ensuite à Paris, et entra comme domestique au collége de Navarre, où il fit, presque sans maître, de grands progrès dans les langues et la littér. anciennes. En suivant le cours de philosophie, il s'aperçut que la science que l'on décorait de ce nom n'était alors qu'un vain cliquetis de mots; et il s'éclaira sur les défauts de l'enseignement en lisant les écrits de Platon et de Xénophon, qui lui révélèrent la méthode de Socrate. Bientôt il se présenta pour recevoir le degré de maître ès-arts, et, prenant avec ses juges l'engagement de démontrer qu'Aristote n'était point infaillible, il obtint un triomphe complet, et réduisit ses adversaires au silence. Encouragé par ce succès, il continua d'examiner à fond la doctrine, et spécialement la logique d'Aristote. Il fit paraître en 1543 une nouvelle *logique* et des remarques sur celle d'Aristote. C'est alors que tous les partisans de la routine se soulevèrent contre lui. On le dépeignit dans l'école comme un impie et un séditieux qui préludait, par ses attaques contre Aristote, au renversement des sciences et de la religion. Le parlement informa; mais le roi ayant évoqué l'affaire à son conseil, Ramus repoussa victorieusement les reproches d'Ant. Govea, le plus fougueux de ses adversaires. Les juges, sous le prétexte de quelq. défauts de forme, lui proposèrent de recommencer la discussion; mais Ramus ne voulut point y consentir, et laissa, en quittant l'assemblée, le champ libre à ses adversaires. Le roi rendit un arrêt qui déclara Ramus « téméraire, arrogant et impudent, d'avoir réprouvé et condamné le train et art de logique reçu de toutes les nations; supprime ses ouvrages comme contenant des choses fausses et étranges, et lui défend d'enseigner ou d'écrire contre Aristote, sous peine de punition corporelle. » Ramus se vit insulté publiquem. par ses ennemis triomphans; mais, supérieur à cette disgrâce, il profita de ses loisirs pour se perfectionner dans les mathém., et préparer une édition des *Elémens* d'Euclide. En 1544, la peste ayant éloigné de Paris un grand nombre d'étudians, on conseilla à Ramus de donner des leçons de rhétorique au collége de Presles, et il réunit bientôt de nombreux auditeurs. Il fut nommé principal du collége, et le parlem. le maintint dans cette place malgré la Sorbonne, qui voulait l'en expulser. L'année suivante, le roi Henri II annula l'arrêt qui défendait à Ramus d'enseigner la philosophie, et le nomma en 1551 prof. de philos. et d'éloquence au collége de France. Ramus eut beaucoup de part aux débat qu'amenèrent les réformes dans la prononciation de la langue latine; et, en 1562, il présenta au roi Charles IX un plan pour la réforme de l'université. Depuis long-temps, ce philosophe partageait les opinions des protestans: après l'édit qui permettait à ces dern. le libre exercice de leur culte, il enleva de la chapelle du collége de Presles les images et les représent. des saints. Cette imprudence réveilla ses ennemis, qui demandèrent son expulsion de l'université. Charles IX lui fit offrir un asile à Fontainebleau; et pend. son absence on pilla ses meubles et sa bibliothèq. De retour à Paris, en 1563, Ramus y reprit possession de sa chaire au collége de France. Forcé, en 1567, par suite des évènem., de se réfugier dans le camp du prince de Condé, il voyagea ensuite en Allemagne, où il refusa les offres qu'on lui fit pour le fixer, et revint en France en 1571. Il avait trop d'ennemis pour pouvoir échapper au massacre de la St-Barthélemi. Des assassins vinrent l'égorger dans son logement au collége de Presles, après avoir touché le prix de sa rançon, et jetèrent par la fenêtre son cadavre palpitant, qui fut traîné dans les rues par les écoliers, et souillé de toutes les manières. Ramus a pub. un gr. nomb. d'ouvr. dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Niceron, t. 13 et 20. Nous citerons seulem.: *Institutiones dialecticæ tribus libris distinctæ*, Paris, 1543, in-8, trad. en franç., ibid., 1555, in-4; *Animadversiones in dialecticam Aristotelis*, ib., 1543, in-8; *Arithmeticæ lib. III*, ib., 1555, in-4; *in IV libros Georgicorum et in Bucolica Virgilii prælectiones*, ib., 1555-56, 2 parties in-8, édit. rare; *Ciceronianus*, ibid., 1556, in-8 (c'est la vie de l'orateur romain); *Scholæ grammaticæ lib. II*, ib., 1559, in-8; *Grammatica lat.*, 1558, in-8; *Grammatica græca*, etc., ib., 1560, 1605, in-8; *Liber de moribus veterum Gallorum*, ib., 1559 ou 1562, in-8, trad. en fr. par Michel de Castelnau; *Liber de militiâ C. J. Cæsaris*, ibid., 1559, in-8; *Comment. de religione christianâ libri IV*, Francfort, 1576, in-8, *Præfationes, epistolæ, orationes*, Paris, 1577, in-8. Théoph. Banosius, Th. Freig, Nicol. Nancel et Fréd. Lenz, ont écrit la *vie* de Ramus.

RAMUS (JEAN), littérat. et jurisconsulte, né à Ter-Goès, en Zélande, en 1535, professa la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut en 1578 à Dôle (Franche-Comté), où il venait de se rendre pour occuper une chaire de jurisprudence. On a de

lui : une traduct. latine d'un poème, *le Bouclier d'Hercule*, attribué à Hésiode; *Comment. ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1541, in-4; et quelques autres écrits littér. et de jurispr. peu import.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (JEAN-BAPTISTE), historien italien, né à Venise en 1485, d'une ancienne famille, originaire de Rimini, fut envoyé par la république, en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire du conseil des Dix; et ayant donné sa démission dans les dern. années de sa vie, il se retira à Padoue, où il m. en 1557. Il a publié une collection de voyage sous le titre de : *Raccolta delle navigazioni e viaggi*, Venise, 3 v. in-fol., impr. par les Juntes, le prem. en 1550, le second en 1559 et le troisième en 1566. Ce recueil estimé des savans, est regardé encore aujourd'hui par les géographes comme un ouvr. des plus importans, soit à raison des voyages que Ramusio avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géographie et les langues. Il avait laissé les matériaux d'un 4e vol.; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, arrivé en 1557. Il faut, suivant les biogr., pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, choisir le prem. vol. de l'édition de 1563, le second de celle de 1583; le troisième de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces qui sont de l'édition de 1606. La plus grande partie des morceaux qui composent les premiers vol. ont été trad. en franç., et forment le recueil de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., impr. à Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.

RANCÉ (ARMAND JEAN LE BOUTHILIER DE), abbé et réformateur de la trappe, né à Paris en 1626, eut pour parrain le cardinal de Richelieu, fit des études très-brillantes, acquit des connaissances variées, embrassa l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne avec une grande distinction, et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu, à 25 ans, maître d'une fortune considérable, doué d'une figure aimable, de beaucoup d'agrém. et de qualités, l'abbé de Rancé se vit bientôt recherché dans le monde, et se livra sans réserve à toutes les séductions du plaisir. Ses liaisons avec le cardinal de Retz l'ayant perdu dans l'esprit du cardinal Mazarin, il quitta la cour et Paris pour se retirer dans sa terre de Veret, sans interrompre le cours de ses divertissemens, qu'il savait toutefois fort bien concilier avec l'étude et l'esprit des affaires. La mort de la duchesse de Montbazon qu'il aimait tendrement, opéra en lui une révolution soudaine et commença l'œuvre de sa conversion. Retenu encore dans le monde par d'anciens et de nouveaux engagemens, il finit par se retirer chez un ami pour réfléchir au parti qu'il devait prendre; et, après un séjour de six semaines dans cette retraite, il revint à Véret, congédia le plus grand nombre de ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres, s'interdit jusqu'aux récréations les plus innocentes pour ne s'occuper que de la prière et de l'étude des choses saintes, se démit de tous ses bénéfices, à l'except. de l'abbaye de la Trappe où il se retira en 1662, pour y vivre en abbé régulier. Son premier soin fut de chercher à rétablir l'ancienne discipline de cette maison. La plupart des religieux ayant refusé de se soumettre à la réforme, il ne voulut point les y contraindre, et leur permit d'habiter un quartier séparé ou d'aller dans d'autres couvens. Pour lui il alla s'enfermer dans le monastère de Notre-Dame de Perseigne, et y prit en 1663 l'habit de l'étroite observance de Cîteaux. Il revint ensuite à l'abbaye de la Trappe où il jeta les fondemens de cette réforme fameuse qui a illustré son nom. On vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères. La prière, la lecture, le travail des mains, partagèrent tous les momens des religieux, auxquels l'étude même fut interdite comme une source de vaines disputes et de relâchement. L'abbé de Rancé voulut étendre sa réforme à quelques autres maisons, et fit, à cet effet, plus. voyages à Paris; mais ses démarches furent inutiles. Il se renferma dans son monastère pour n'en plus sortir, et m. sur la paille et sur la cendre, en 1700, après une réclusion de 33 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera le catalogue dans Moréri, édit. de 1759, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Lettre sur le sujet des humiliations et autres pratiques de religion*, Paris, 1667, in-12; *de la Sainteté et des devoirs de la vie monastique*, ibid., 1683, in-4, ou 2 vol. in-12; *la Règle de St-Benoît traduite et expliquée*, ibid., 1689, 2 vol. in-4; *Réponse aux études monastiques* (de dom Mabillon), ibid., 1692, in-4; *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, ib., 1696, 4 vol. in-12; *Conduite chrétienne*, adressée à Mme de Guise, ibid., 1697, in-12; *Conférences ou Instructions sur les épîtres et les évangiles*, ibid., 1699, in-12; *Lettres de piété écrites à différentes personnes*, 1701-1702, 2 vol. in-12; *Règlemens généraux pour l'abbaye de la Trappe*, ibid., 1701, 2 vol. in-12. L'abbé de Rancé avait publié dans son extrême jeunesse une édition d'*Anacréon* (Paris, 1639, in-8), dédié au cardinal de Richelieu, avec des scholies, insérées depuis par Maittaire dans son édit. d'Anacréon, Londres, 1740, in-4. La *vie* de Rancé a été écrite par Marsollier, Lenain de Tillemont (*v.* ces noms), et par Maupeou, curé de Nonancourt, Paris, 1700, in-12.

RANCHIN (ETIENNE), jurisconsulte français, né en 1500, mort à Montpellier vers 1583, a laissé un ouvr. intitulé *Miscellanea decisionum juris*, qui a été traduit en franç., Genève, 1709, in-fol. — Guillaume RANCHIN, autre jurisconsulte, parent du précédent, fut avocat-général près la cour des aides de Toulouse. On a de lui une *Révision du concile de Trente*, Toulouse, 1600, in-8. Cet ouvrage fit accuser l'aut. de protestantisme. — Henri RANCHIN, de la même famille, est auteur d'une mauvaise traduction des *Psaumes* en vers français, 1697, in-12.

RANCHIN (FRANÇOIS), médecin, né à Montpellier vers 1560, y fut reçu docteur en 1592, obtint une chaire en 1605, et devint chancelier de la faculté en 1612. Il était prem. consul de Montpellier en 1629, lorsqu'une maladie pestilentielle ravagea cette ville. Il rendit en cette occasion de grands services. Dans la suite il fit restaurer et orner les écoles publiques, et m. en 1641. On a de lui : *Questions franç. sur la chirurgie de Gui de Chauliac*, Paris, 1604, Rouen, 1628, in-12; *Opuscula medica utili jucundâque rerum varietate referta*, Lyon, 1627, in-4; *Œuvres pharmaceutiques*, Lyon, 1623, in-12; *Traités divers et curieux en médecine*, Lyon, 1640; *de Morbis ante partum, in partu et post partum*, etc., Lyon, 1645 et 1653, in-8.

RANÇONNIER (JEAN), jésuite missionnaire, né en Bourgogne en 1600, embrassa la règle de St-Ignace en 1619, partit en 1625 pour le Paraguay, et se rendit, en 1632, auprès d'une peuplade appelée *les Itatines* qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de sa vie au milieu de cette peuplade dont il fut l'apôtre et le législateur. On a du P. Rançonnier des *lettres* sur l'état des missions dans le Paraguay, publiées à Anvers en 1636, in-8, fort rare.

RANDOLPH (THOMAS), gentilhomme de Kent, né en 1523, mort en 1590, fut banni d'Angleterre sous le règne de Marie, et chargé d'ambassades et d'emplois considérables par la reine Elisabeth. Il a laissé une relation de son ambassade en Russie,

qui se trouve dans le prem. vol. de la collect. des *Voyages d'Hackluyt*, Londres, 1598.

RANDOLPH (THOMAS), poète anglais, né en 1605 dans le comté de Northampton, composa dès l'âge de dix ans une *histoire* en vers *sur l'Incarnation de N.-S.*, mais un amour désordonné du plaisir le conduisit au tombeau avant l'âge de 30 ans. Il a laissé diverses pièces de théâtre parmi lesquelles on distingue *le Miroir des Muses ;* elles ont été recueillies par son frère, Robert Randolph, qui est lui-même aut. de quatre pièces de théâtre, et qui mourut vicaire de Donnington en 1671. — Un autre Thomas RANDOLPH, ministre anglican, né à Oxford, mort en 1788, a laissé un recueil de sermons, 2 vol. in-8 ; un *Essai* sur l'esprit; et un *Discours* sur le vœu de Jephté.

RANFAING (MARIE-ELISABETH de), connue sous le nom de vénérable mère *Elisabeth-de-la-croix-de-Jésus*, née à Remiremont en 1592, fonda en 1631 l'institut de Notre-Dame-de-Refuge en Lorraine, et m. à Nanci, le 14 janvier 1649, en odeur de sainteté. Sa *vie* a été publiée par Boudon, sous le titre de : *Triomphe de la croix en la personne de Marie Elisabeth de la croix de Jésus*, Bruxelles, 1686, in-12 : elle a été abrégée par le P. Frizon et par Collet.

RANGO (CONRAD-TIBURTIUS), recteur d'un des gymnases de Berlin dans le 17e S., est auteur d'un ouvr. ayant pour titre : *de Capillamentis*, *vulgò* Perruques, *liber singularis*, Magdebourg, 1663, in-12.

RANGOUZE, écrivain français du 17e S., possédait à un haut degré l'art de multiplier les épîtres dédicatoires et de se les faire payer chèrement. Il en publia le rec. sous le titre de : *Lettres héroïq. aux grands de l'état*, Paris, 1645, in-8. Les pag. de ce vol. n'étant pas numérotées, le relieur mettait celle que l'auteur voulait la première, pour que chaque personnage qui ouvrait le recueil se crût obligé de témoigner à l'auteur une reconnaissance plus particulière ; ce manége rapporta à Rangouze, selon Costar quinze ou seize cents pistoles (15 ou 16,000 fr.) dans l'espace de 8 mois. Bayle a recueilli dans son *dictionnaire*, à l'art. de RANGOUZE, les passages de Sorel, Costar et Mlle de Scudéry qui sont relatifs à cet écrivain.

RANNEQUIN, RENNEQUIN, dont le véritable nom est SWALM RENKIN, célèb. mécan., naquit à Liége en 1644, et non en 1648, d'un père charpentier, et qui ne lui donna pour toute éducation que l'exercice pratique de sa profession. Quoique Renkin sût à peine lire, il avait dès sa jeunesse montré une si grande intelligence, qu'on l'avait constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisemens des eaux souterraines. Louis XIV ayant fait bâtir le château de Versailles, et voulant pourvoir d'eau potable cette royale demeure, Colbert, après d'amples renseignemens, s'adressa au chevalier Deville, propriétaire liégeois, dans le château duquel Renkin avait construit une machine à élever l'eau, du même genre que celle qu'il devait construire plus tard. Deville amena Renkin à Paris, et, après un essai satisfaisant fait au château de St-Germain, en présence du roi, Renkin commença en 1675 la célèbre machine de Marli qu'il termina en 1682 sous le ministère de Louvois. Cette machine, merveilleuse pour l'époque, a été détruite depuis, et remplacée par une pompe à feu ; elle avait été décrite avec le plus grand soin dans un Mémoire publié en 1801 avec des planches. On en voit un petit modèle au Conservatoire des arts et métiers. Renkin m. en 1708, âgé de 64 ans. C'est à tort qu'on a voulu faire partager au chevalier Deville l'honn. de son invention. Deville fut le négociat. de l'affaire auprès de la cour ; et la gloire de l'invention et de l'exécution appartient tout entière à Renkin.

RANTZAU (JOSIAS, comte de), maréchal de France, né dans le Holstein, au commencement du 16e S., d'une ancienne et illustre famille, entra fort jeune au service de Suède, et vint en France en 1635, à la suite du chancelier Oxenstiern. Ses manières ayant plu à Louis XIII, ce monarque le nomma maréchal-de-camp et colonel de deux régimens. Rantzau fut employé dans l'armée destinée à envahir la Franche-Comté, perdit un œil au siége de Dôle, défendit la place de St-Jean-de-Lône, assiégée par Galas qui fut forcé de s'éloigner, fit ensuite toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, sous les ordres du duc d'Orléans et du duc d'Enghien (depuis le grand Condé), perdit une jambe et fut estropié d'une main au siége d'Arras, passa plus tard en Allemagne, revint en Flandre, où il assiégea et prit Gravelines, en 1645, et reçut la même année le bâton de maréchal de France, après avoir promis d'abjurer le luthéranisme. L'année suivante, il fut fait gouverneur de Dunkerque, prit les places de Dixmude et de Lens, et acheva de soumettre toutes les villes maritimes de la Flandre. Devenu suspect au cardinal Mazarin, il fut enfermé onze mois à la Bastille. Rendu à la liberté, il m. en 1650, d'une hydropisie qu'il avait contracté pendant sa détention. On a publié : *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau*, Paris, 1650, in-4. Il avait été tellement mutilé dans ses campagnes, qu'il ne lui restait plus qu'un œil, une oreille, un bras et une jambe; et c'est ce qui donna lieu à l'épitaphe, si connue, de ce guerrier :

Du corps du gr. Rantzau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars, etc.

— Christophe de RANTZAU, parent du précédent, abjura aussi le luthéranisme, et publia les motifs de sa conversion dans l'ouvr. suiv. : *Chr. Rantzovii.... Epistola ad G. Calixtum, quâ sui ad ecclesiam catholicam axcessûs rationes exponit*, Rome, 1662, in-8. — Henri RANTZAU, de la même famille, né en 1526, mort en 1598, accompagna Charles-Quint au siége de Metz, fut nommé gouverneur du Holstein, se montra le protecteur des sciences et des lettres, et composa lui-même plus. ouvr.; mais il s'était surtout appliqué à l'astrologie, et croyait avoir fait d'importantes découvertes dans cette science chimérique. On a de lui : *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amârunt*, Anvers, 1580, in-12; *de conservandâ Valetudine*, Leipsig, 1576, in-8, souvent réimpr. ; *Aoroscopographia* (ou Considération des choses invisibles), Strasbourg, 1585, in-4; *Calendarium Ranzovianum, tam ad usum medicorum quàm astrologorum*, Hambourg, 1590, in-fol., réimpr. en 1592, et rendu perpétuel en 1593 ; *Genealogia Ranzoviana*, Hambourg, 1585, in-4 ; *Historia belli Dithmarsici* (sous le nom de Chr. Cilicius), Bâle, 1570, et dans la *Chronique* d'Albert Krantz, 1593, in-fol. ; *Epigrammata et Carmina varia*, Leipsig, 1585, in-4 ; et des *Carmina selecta* dans le *Deliciæ poetarum germanorum ; Commentarius bellicus, libris VI distinctus*, Francfort, 1595, in-4. — Un autre Henri ou Jean de RANTZAU, mort en 1672, à l'âge de 76 ans, a donné la relation d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, en Egypte (et à Constantinople, Copenhague, 1669, in-4. Cet ouvr., écrit en danois, a été réimprimé en allem., Hambourg, 1704, in-8. — On peut voir dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759, la généal. de la maison de Rantzau.

RAOUL ou RODOLPHE, duc de *Bourgogne*, usurpa la couronne de France après la mort de Robert son beau-père, qui s'en était emparé au détriment de Louis d'Outre-Mer, fils de Charles-le-Simple. Raoul était monté sur le trône du consentement de Hugues, son beau-frère, en 923, et m. en 936. Sa mort fut suivie d'un interrègne.

RAOUL, duc de *Normandie*. V. ROLLON.

RAOUL, surnommé *Ardent*, à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle, devint archidiacre du diocèse de Poitiers, suivit en 1101, Guillaume IX, comte de Poitiers, en Palestine, et l'on croit qu'il m. pendant cette expédition. On a de lui des *Homélies* latines, qui furent impr. à Paris en 1567, 2 vol. in-8. La prem. partie fut traduite en français par frère Jean Robert, Paris, 1575, in-8; et la 2e par frère Fremin Capitis. On lui attribue d'autres ouvr. MSs qui se trouvent dans plus. biblioth.

RAOUL DE CAEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, suivit en Palestine le célèbre Tancrède, l'un des chefs de la première croisade en 1096, et a décrit les exploits de ce héros, dans une histoire intitulée : *Gestes de Tancrède.* Cette hist., publiée par Martène dans le 3e tome de ses *Anecdotes*, a reparu depuis dans la grande collection de Muratori, et passe pour très-authentique. M. Guizot l'a reproduite sous le titre de *Faits et Gestes du prince Tancrède pend. l'expédit. de Jérusalem*, dans sa collect. des *Mém. relatifs à l'hist. de Fr.* On croit que l'auteur m. vers l'an 1115.

RAOUL DE DOMFRONT, patriarche d'Antioche en 1139, eut quelques démêlés avec la cour de Rome à cause de sa fierté, se réconcilia avec elle, et m. empoisonné en 1142.

RAOUL DE COUCY. V. Coucy.

RAOUL DE PRESLE. V. Presle.

RAOUL GLABER. V. Glaber.

RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1667, mort à Paris en 1734, était bon coloriste, et s'est surtout distingué dans le portrait. On a aussi de lui des morceaux d'histoire, mais il n'obtint en ce genre qu'une réputation secondaire. Il fit pour l'électeur palatin deux tableaux considérables, l'un représentant la *Continence de Scipion*, l'autre, *Alexandre malade, avec son médecin Philippe;* et il peignit ensuite pour le duc d'Orléans, alors régent; *Télémaque dans l'île de Calypso.* Cet artiste fut admis à l'académie de peinture en 1717.

RAPAERT ou RABARDUS (François), de Bruges, pratiquait la méd. dans cette ville où il vivait vers le milieu du 16e S. Il ne put sans indignation voir le magistrat de cette ville faire l'éloge du *grand et perpétuel Almanach* de Bruhezius, et il composa à cette occasion l'ouvrage suiv. : *Magnum et perpetuum Almanach, à consuetis nugis liberum, adeòque verè medicum*, etc., Anvers, 1551, in-12.

RAPARINI (George-Marie), poète italien, né à Bologne en 1660, suivit la célèbre cantatrice Angélique Raparini à Mantoue, où il obtint la place de secrétaire de l'électeur palatin. Il m. en 1726. Outre plusieurs autres tragédies, on a de lui : *la Troade de Sénèque* (en italien), Cologne, 1700, in-4; *la Médée* du même, ibid., 1702, in-4; *il Leone tra gigli, applausi poetici al senator Virgilio Davia*, etc., Bologne, 1674, in-4; *Lampi di Gloria accesi nelle vittorie cesaree e venete*, Bologne, 1686; *l'Incoronazione di Dario, dramma per musica*, Bologne, 1686.

RAPHAEL *de Volterre.* V. Maffei.

RAPHAEL *d'Urbin.* V. Sanzio.

RAPHELENG ou RAVLENGHIEN (Franç.), savant orientaliste, gendre du célèbre imprimeur Christophe Plantin, né à Lanoy, près de Lille, en 1539, apprit l'hébreu et le grec, qu'il enseigna en Angleterre à l'époque des guerres civiles. De retour dans les Pays-Bas, il travailla pour l'imprimerie de son beau-père, et surtout à la *Bible polyglotte*, imprimée en 1571. Rapheleng, s'étant établi à Leipsig, fut nommé, par l'univ. de cette ville, professeur d'hébreu et d'arabe. Il y m. en 1597. Ses principaux ouvrages sont : des *observat.* et des *correct.* sur la paraphrase chaldaïque; une *grammaire* hébraïque; un *Lexicon* arabe, Leyde, 1613, in-4; un *Nouveau-Testament* syriaque, Anvers, 1575, in-4; un *dictionn.* chaldaïque, qu'on trouve dans l'*Apparat* de la polyglotte. — Franç. Rapheleng, fils aîné du précédent, s'est aussi distingué par son érudition. On a de lui : *Elogia carmini elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum*, Leyde, 1587, in-fol. L'aut. n'avait alors que 21 ans. Il a encore donné divers *morceaux* de poésie et des *notes*, insérées dans l'édition de Sénèque, publiée par Juste Lipse.

RAPICIO (Giovita), appelé aussi *Ravizza*, né près de Brescia vers 1480, mort à Venise en 1553, s'est fait connaître comme poète et comme orateur. On a de lui : *de Institutione puerili*, Venise, 1551; *de Numero oratorio, lib. V, et Carmina*, ibid., 1554, in-fol.; et *Paraphrasis in Psalmos Davidis*, ibid., 1554, in-fol.; *Oratio in funere Pauli Zanchii*, ib., 1561; un livre de *satires* lat., et d'autres *opuscules.*

RAPIN (Nicolas), littérateur du 16e siècle, né vers 1540 à Fontenai-le-Comte (Poitou), se fit recevoir avocat au parlem., fut pourvu de la charge de vice-sénéchal de sa ville natale, et fut ensuite appelé à Paris par le président Achille de Harlay, qui lui procura la place de lieut. de robe-courte. Le zèle qu'il montra pour le service du roi Henri III lui ayant suscité de nombr. ennemis, il fut privé de son emploi et banni de Paris; mais il appela bientôt de ce jugement, et fut réintégré dans ses fonct. Ayant embrassé avec ardeur le parti d'Henri IV, il signala son courage à la bataille d'Ivry; il eut ensuite beaucoup de part à la *Satire Ménippée* (*v.* P. Leroy). S'étant démis de sa place de lieutenant de robe, en 1599, il se retira à Fontenay, sa patrie, et m. à Poitiers en 1608. Il avait composé diverses *poésies*, qu'il chargea, par testament, ses amis Scévole de Sainte-Marthe et J. Gillot de rassembler et de publier. Ce recueil parut sous le tit. d'*OEuv. lat. et franç.* de N. Rapin, Paris, 1620, in-4. On y trouve 2 livres d'*épigr.* lat., estimées, des *élégies*, des *odes*, des *stances* et des *sonnets*, des traductions ou imitations en vers français des *Satires* et *Epîtres* d'Horace, de *l'Art d'aimer* d'Ovide, des *Psaumes de la pénit.*, quelques *écrits* en prose. On a encore de N. Rapin une traduction, en vers français, du 28e chant de *Roland-le-Furieux*, Paris, 1572, in-12; et *les Plaisirs du gentilhomme champêtre*, insérés dans un recueil intit. *les Plaisirs de la vie rustique*, ibid., 1583. Rapin fut un des poètes qui essayèrent de supprimer la rime dans les vers français. On trouve de ces vers *blancs* dans le recueil de ses *OEuvres.*

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, m. à Paris en 1687, fut tour à tour littérateur, poète, théologien et controversiste; et, suivant l'expression originale du marquis de La Chambre, servant Dieu et le monde *par semestre*, il composa un gr. nombre d'ouvrages, parmi lesquels ses *poésies* lat. et son *Poème des jardins* surtout méritent seuls d'être distingués aujourd'hui. Ce dernier fut reçu avec une sorte d'enthousiasme à une époque où l'on s'occupait beaucoup de vers latins, et où les pères Commire, La Rue, Vanières, etc., soutenaient dignement l'honneur de ce Parnasse romain moderne. Peu de temps après son apparition, le *Poème des Jardins* fut traduit en vers anglais par J. Evelyn, fils; en ital., par le P. Giov. Pietro Bergantini, et en franç., par Gazon Dourxigné, Paris, 1773. Cette traduction était complètement oubliée, et l'on ne songeait guère plus à l'original lui-même, lorsque Delille publia ses *Jardins*, en 1782. Cette circonstance, et le malin espoir de mettre peut-être un poète français aux pieds d'un jésuite, fit rechercher l'ouvrage du P. Rapin, et engagea sans doute MM. Voiron et Gabiot à en donner une traduction nouvelle. Sa supériorité, bien reconnue sur la précédente, n'atteint pas néanmoins l'objet proposé. Rapin et Delille restèrent à leur place respective, et conservèrent à juste titre la réputation de versi-

ficateurs élégans ; mais de poètes médiocres, sous le rapport de l'invention. Les ouvrages en prose du P. Rapin, sur la littérature anc., se recommandent par la solidité de la critique et la pureté des doctrines ; mais les idées en sont généralement communes, la critique ne s'y élève jamais bien haut, et le style en est froid, sec et pourtant diffus. Aussi ne lit-on plus depuis long-temps, même au collége, ses *Comparaisons d'Homère et de Virgile, de Démosthènes et de Cicéron*, non plus que ses *Réflexions sur l'éloquence et la poésie*.

RAPIN-THOYRAS (Paul de), historien, né en 1661 à Castres, était neveu de Pélisson (*v.* ce n.). Il se fit d'abord recevoir avocat; mais, craignant d'être exclu des emplois de la magistrature comme protestant, il embrassa la profession des armes, se rendit en Angleterre, en 1686, après la révocation de l'édit de Nantes, passa ensuite en Hollande, où il fut admis dans une compagnie de jeunes gentilshommes français, commandés par son cousin-germain. Peu de temps après, il suivit dans la Grande-Bretagne le prince d'Orange, depuis Guillaume III, obtint une lieutenance dans un régiment anglais, et devint aide-de-camp du général Douglas. Blessé au siége de Limerick, il ne put accompagner son patron en Flandre, mais fut nommé, sur sa réputation, gouverneur du jeune duc de Portland. Après avoir terminé cette éducation, il se retira à Wesel, où il m. en 1725. On a de lui : une *Hist. d'Angleterre*, La Haye, 1724, 8 vol. in-8 ; ouvrage qu'il composa pendant sa retraite, et pour lequel il avait recueilli d'immenses matériaux. Cette histoire, continuée depuis la m. de Charles Ier jusqu'à celle de Guillaume III, par David Durand, a été réimprimée plusieurs fois. L'édition la plus complète et la meilleure est celle donnée par Lefebvre de Saint-Mars, La Haye (Paris), 1749 et années suivantes, 16 vol. in-4. On en a un *Abrégé* (par Falaiseau), La Haye, 1730, 3 vol. in-4 ou 10 vol. in-12, et Nic. Tyndal l'a trad. en anglais. Rapin a encore publié une *Dissert. sur les Whigs et les Torys*, La Haye, 1717, in-8. — Philibert de Rapin, aïeul du précédent, fut surintendant de la maison du prince de Condé. Envoyé à Toulouse de la part du roi pour y porter l'édit de pacification de 1558, il y fut arrêté par ordre du parlement, qui instruisit son procès, et le fit décapiter comme un des auteurs de la conjuration formée par les protestans pour s'emparer de cette ville. Les calvinistes furieux mirent le feu aux fermes et maisons de campagne des membres du parlement, et écrivirent sur les débris, avec des charbons fumans : *Vengeance de Rapin*.

RAPINE (Claude), religieux célestin, né dans le diocèse d'Auxerre, m. en 1493, fut chargé de réformer quelq. monastères de son ordre, et d'en corriger les constitutions. Il s'acquitta de cet emploi avec succès. On a de lui : *de Studiis philosophiæ et theologiæ; de Studiis monachorum*, et quelques autres ouvrages latins manuscrits, dont le P. Mabillon a fait usage dans son *Traité des études monastiq.* — Un autre Claude Rapine, frère-mineur réformé, né à Nevers vers la fin du 16e S., a laissé plusieurs ouvrages en latin et en français, dont le plus important est l'*Hist. génér. de l'origine et des progrès des frères-mineurs, dits réformés et déchaussés*, Paris, 1632, in-fol.

RAPP (Jean), lieuten.-général, pair de France, né à Colmar le 26 avril 1772, entra au service dès l'âge de 16 ans, se distingua dans les prem. guerres de la révolution, et devint aide-de-camp du général Desaix, qu'il suivit dans les campagnes d'Allemagne, d'Egypte et à la bataille de Marengo, où cet illustre général fut blessé à mort. Déjà connu par diverses actions d'éclat, Rapp, après ce triste événement, fut attaché au prem. consul dans la même qualité, obtint bientôt toute sa confiance, et fut chargé, en 1802, d'aller annoncer aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles politiques. Il força la diète d'accéder à cette intervent., reçut à son retour des marques de la satisfaction de son chef, le suivit en Belgique, ensuite en Allemagne, et soutint avec éclat sa réputation de valeur à la bataille d'Austerlitz, où, à la tête de deux escadrons de chasseurs de la garde, il mit en déroute la garde impériale russe, et fit prisonnier le prince Repnin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plusieurs blessures, lui valut le grade de général de divis. sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, Rapp ne se distingua pas moins dans les campagnes suivantes, particulièrement au combat de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé, à celui d'Essling, enfin, en 1812, à l'affaire de Malojaroslavitsch, où il fit des prodiges de valeur, et eut un cheval tué sous lui. Après cette désastreuse campagne, le général Rapp eut ordre de se jeter dans Dantzig. Déjà il en avait été gouverneur pendant deux ans, et s'y était acquis l'estime générale par la modération de sa conduite. Cette fois on l'y vit déployer toutes les ressources du génie militaire, tout le sang-froid et l'héroïsme du courage pendant le siége qu'il eut à soutenir durant une année entière contre soixante mille combattans, qui employaient tour à tour la force et la ruse pour triompher de ses nobles efforts. Ce ne fut qu'après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle, qui lui enleva les deux tiers de sa garnison, réduite alors à sept mille hommes, qu'il consentit enfin à capituler. La faculté de rentrer en France avec armes et bagages avait été stipulée dans la convent. conclue le 27 novembre 1813 ; mais, au mépris de cette convention, la vaillante garnison de Dantzig fut faite prisonnière, conduite en Russie, et son général à Kiow. De retour à Paris, en juill. 1814, Rapp y fut accueilli avec distinction par le roi, qui le créa chevalier de Saint-Louis, grand cordon de la Légion-d'Honneur, et lui donna, en 1815, le commandement du premier corps d'armée, destiné à arrêter la marche de Bonaparte ; mais, tous les moyens de résistance étant devenus inutiles, Rapp se rangea sous les drapeaux de son anc. maître, accepta le command. de la 5e div., fut nommé memb. de la chamb. des pairs, et command. en chef de l'armée du Rhin. Après le licenc. de l'armée, il se retira en Argovie, et ne rentra en France qu'en 1817 ; mais il s'attacha alors sincèrement aux Bourbons, et mérita plusieurs témoignages de la faveur roy. Rapp avait un caractère de loyauté et de franchise qui le faisait généralem. estimer. Se trouvant dans le cabinet du roi au moment où il apprit la mort de Napoléon, il n'essaya point de cacher sa sensibilité, et le monarque daigna lui dire qu'il l'en estimait davantage. Rapp fut nommé pair de France en 1818, et m. le 2 nov. 1821. On a publié, sous son nom, des *Mém.* auxquels, suivant M. Barbier (*Dict. des Anonym.*, no 13,647), il n'a eu aucune part directe, mais qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des *notes* du général Belliard et de quelq. autres amis du général Rapp.

RAPPOLT (Charles-Henri), savant prussien, né à Kœnigsberg en 1702, fut professeur de physique dans l'université de cette ville, se distingua par la variété de ses connaissances, et m. en 1753. On a de lui : *Conjecturæ philosophicæ de colorum in facie telluris vicissitudine annua*, Londres et Berlin, 1730, in-4 ; *de Emolumentis è Creaturis noxiis capiendis; subnota Quæstio singularis an damnum per locustas agris illatum, earumdem beneficiis compensari possit?* Berlin, 1730, in-4 ; *Quæstio naturalis prussica de oölitho regiomontane, an caviarium putrefactum?* Kœnigsb., 1733, in-4 ; *de Origine succini in littore sambiensi Meditatio epistolaris*, ibid., 1737, in-4 ; et quelques autres écrits sur des matières d'histoire naturelle et de physique, dont un sur des îles flottantes qui se voient près de Gordanen.

RAS-WELLETA-SELASSÉ ou RAS-WALDER-SERLASSEY, principal ministre ou vice-roi du Tigré, en Abyssinie, né vers 1746, mort vers 1816, se fit remarquer, chez un peuple encore barbare, par l'étendue de ses conceptions, sa sagesse et sa générosité. On trouve beaucoup de détails sur ce prince, dont Bruce (*v.* ce nom) avait déjà parlé, dans le nouveau *Voyage en Abyssinie*, par H. Salt, pendant les années 1809 et 1810, traduit en franç. par M. Henry, Paris, 1816, 2 volumes in-8.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin recommandable par son zèle et sa générosité pour les pauvres, né dans le Novarois en 1517, enseigna la médecine à Venise, à Milan, et m., en 1578, âgé de 60 ans. On a de lui : *Commentaria in libros Hippocratis de Morbis vulgaribus*, *de Humoribus*, *de Alimento*, Turin, 1567, et des traductions lat. de Gallien, d'Oribase et de George Pachymère, etc.

RASCAS (Pierre-Antoine), sieur de *Bagarris* et du *Bourguet*, habile antiquaire, né vers 1567 à Aix, en Provence, fut nommé, en 1601 ou 1602, maître des cabinets, médailles et antiquités du roi Henri IV, et rendit, dans cet emploi, de grands services aux beaux-arts et à la science des antiquités. Il avait conçu le projet de composer l'hist. du roi par des médailles qui en retraceraient les faits les plus glorieux; mais la mort du prince arrêta l'exécution de ce projet, recueilli depuis par Colbert, et exécuté en l'honneur de Louis XIV. Rascas m. à Aix en 1620. — Jean-Antoine de Rascas, jésuite, de la famille du précéd., est auteur d'un poème intitulé : *oculorum Sermo* (le langage des yeux), imprimé à Lyon en 1718, in-8.

RASCHE (Jean-Christophe), numismate allemand, membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1733 à Schorbda, dans le cercle saxon d'Eisenach, m. en 1805, était pasteur de Bas-Massfeld. On a de lui : *Hist. de Jean de Calais*, Francfort et Leipsig, 1755, 2 v. in-8; *Epistolarum obscur. virorum Volumina omnia*, Francfort, 1757, 2 v. in-8; *Charlemagne, grand par ses efforts en faveur des écoles allem.*, Meiningen, 1760, in-4; *l'Art de rédiger des lettr. allem.*, 3e éd., Nuremberg, 1774, in-8; *Continuat. du Traité des proverbes de Sancho-Pansa*, 2e édit., Leipsig, 1777. in-8; *Lexicon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*, Nuremberg, 1777, in-8; *Numismata rarissima Romanorum à Julio Cæsare ad Heraclium usque*, ibid., 1777, in-8; *l'anc. Constitution de Rome*, ib., 1778, in-8; *la Connaiss. des médaill., antiq., d'après les princip. de Jobert et de La Bastie*, ibid., 1778-1779, 3 vol. in-8, avec fig.; *Lexicon universæ rei numariæ veterum, et præcipuè Græcorum ac Romanorum, cum observationibus antiquariis, geographicis, chronologicis, historicis, criticis*, etc., Leipsig, 1785-94, 6 t. en 12 v. in-8. Un *Supplém.* à ce dictionnaire, comprenant seulement les neuf premières lettres de l'alphabet, a paru en 2 vol. à Leipsig, 1802 et 1805. Rasche a fourni en outre plusieurs morceaux au *Magasin historique* de Büsching, et à d'autres *recueils* périodiques.

RASCHED-BILLAH (Abou-Djafar al Mansour Ier), 30e khâlyfe abbasside, fut proclamé à Baghdad le 8 septemb. 1135; mais, s'étant révolté contre le sulthan seldjoukide Mas'oud (*v.* ce n.), son suzerain, il fut déchu du khâlyfat en août 1136, et m., l'année suivante, assassiné par ses esclaves, en cherchant à gagner Ispahan.

RASCHI (Rabbi-Salom. Jarchi). V. Jarchi.

RASCHID (Haroun El). V. Haroun-al-Reschid.

RASCHID-EDDIN, célèbre historien persan du 13e S., dont le véritable nom est *Fadhl-Allah ben Emad-Eddin-Aby'lkhaïr ben Aly Raschid-Eddin*, exerça d'abord la profession de médecin, et devint vézyr du sulthan Ghazan-Khan. Ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il entreprit le grand ouvrage historique qui a fait sa réputation. Cet ouvrage, intitulé *Djami-al-Tewarikh*, c'est-à-dire *Collection des annales*, est regardé comme une des product. les plus importantes qui existent en persan. Il contient des renseignemens précieux qui en font désirer la publication ou la traduction. M. Et. Quatremère, qui s'est beaucoup occupé de ce livre, a communiqué à l'acad. des inscriptions et belles-lettres quelq.-uns des résultats de ses recherches. Ils font regretter qu'il ne les ait pas encore publiés. Outre ce grand ouvr. historique, Raschid a encore composé en arabe une espèce de *Somme théolog. musulmane*, intitulée : *Madjmou-Arraschidiah*, dont il existe un très-bel exemplaire à la Bibliothèque du Roi.

RASIS ou RHAZÈS. V. Razi.

RASLES ou RALLÉ (Sébastien), jésuite français, fut envoyé comme missionnaire chez les Indiens du nord de l'Amérique, et prêcha à Québec vers la fin du 17e siècle. Ce fut l'ennemi le plus irréconciliable des Anglais, et souvent il excita contre eux les révoltes des Indiens. Enfin, après avoir voyagé dans l'intérieur de l'Amérique, il fut tué à Norridgewog, à l'âge de 67 ans, dans un combat entre les Anglais et les Indiens. On a de lui un *dictionn.* du langage abankis, 1 v. in-4 de 500 p., qui est maintenant à la biblioth. du collége d'Harvard. Il y a encore deux *lettres* de lui parmi les *Lettres édifiantes*.

RASORI (Jean), célèbre médecin italien, né à Parme en 1767, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre, passa quelque temps à Paris dans les commencemens de la révolution, et revint dans sa patrie, imbu des nouveaux principes démagogiques, et plein du désir de les propager. Il avait aussi embrassé en Angleterre la nouv. doctrine médicale du docteur Brown, et il conçut le dessein de renverser celle qui était enseignée dans les écoles d'Italie. Il publia une traduct. ital. des ouvrages du médecin anglais. Cette traduction et les leçons de Rasori, nommé professeur de pathologie à Pavie, basées sur les mêmes princip., firent beaucoup de bruit dans les écoles, et le professeur Vacca-Berlinghieri, de Pise, publia de judicieuses observat. en réfutation de la doctrine brownienne. Rasori fut obligé de quitter sa chaire; mais, lors de l'entrée des Français en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, et y publia un journal polit. sous le titre de *l'Amico della libertà e dell' uguaglianza*. Il n'y ménagea point les professeurs de Pavie, ses anc. collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républic. Il devint ensuite secrétaire du ministre de l'intér. de la république cisalpine, emploi dont il fut forcé de se démettre en 1797. Il retourna alors à Pavie pour y professer la clinique interne et la médecine-pratique. La bizarrerie de ses leç., l'extravagance et la violence de ses diatribes, contre les plus illustres médecins anciens et modernes, excitèrent des réclamations sans nombre; et une députation d'étudians alla demander au directoire cisalpin le renvoi du professeur; ce qui eut lieu presque immédiatement. Rasori revint à Milan, conçut le projet de fonder un nouveau système de médecine, le développa, trouva un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens; et trois professeurs assez renommés se déclarèrent ses partisans. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanez, en 1799, Rasori chercha un refuge à Gênes, où commandait l'illustre Masséna. Il donna ses soins aux soldats français et à la population pendant l'épidémie de *typhus* qui se manifesta dans cette ville. Il publia plus tard l'histoire de cette maladie, et, après la bataille de Marengo, revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (archiâtre ou premier médecin) du gouvernement, celle de médecin en chef de l'hôpital militaire et de professeur de clinique au grand

hospice de *Santa-Corona*. Plus tard, il fut destitué par le ministre de l'intérieur du royaume d'Italie, et rentra dans la classe ordinaire des médec. Vers la fin de 1814, Rasori fut arrêté comme un des membres de la conspiration dite des *carbonari* (*v.* ce nom), et renfermé dans la citadelle de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans, reprit l'exercice de sa profession, et m., à ce que l'on présume, en 1823 ou 1824. On connaît de lui les ouvrages suiv. : *Lettera al dottore Rubini*, etc., Pavie, 1793, in-8; *Prolusione letta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8; *Rapporto sullo stato dell' università di Pavia*, in-4; *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall' inglese*, 1795-1805, 2 vol. in-8; *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1709, in-8; *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwing*, trad. de l'anglais, avec des *notes*, ibid., 1803, 6 vol. in-8; *Storia della febre petecchiale di Genova*, ib., 1803, in-8, souvent réimprimée, et traduite en français par le docteur Fontaneilles, Paris, 1822, in-8, avec des *notes*. Rasori a traduit de l'allemand en italien le roman de Mme Pikler, intit. *Agatocle*, les *Lettres sur la mimique* d'Engel, et quelq. *poésies* de Schiller et de Wieland. Tel est, en peu de mots, l'esprit de la doctrine médicale de Rasori, appelée en italien *contro-stimolo*, et dont celle de notre doct. Broussais semble tirer son origine. Le plus gr. nombre des maladies qui affligent l'espèce hum. dépendent d'une cause stimulante, et un bien petit nombre se rapportent à une cause débilitante. Ces causes, qui produisent un état qu'on nomme diathèse, sténique ou asténique, peuvent avoir div. degrés d'intensité. Pour les combattre, il faut employer des moyens contre-stimulans dans le premier cas, et stimulans dans le second, divisant ainsi la matière médicale en deux classes.

RASPE (RODOLPHE-ERIC), savant antiquaire allem., né à Hanovre en 1737, obtint la chaire d'archéologie à Cassel, et y devint ensuite inspecteur du cabinet des antiques et médailles et membre du conseil; mais un goût excessif pour la dépense l'ayant porté à se rendre coupable d'un vol considérable dans le cabinet commis à ses soins, il fut obligé de fuir en Angleterre, passa de là en Irlande, et y m. en 1794. Ses princip. ouvr. sont : *Œuvres philosophiques, latines et françaises de feu M. de Leibnitz, tirées de ses manuscrits, qui se conservent dans la bibliothèque royale à Hanovre*, Amsterdam et Leipsig, 1765, in-4; *Mém. pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8; *Voyage en Angleterre, sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie*, etc., Berlin, 1785; *An account of some german volcanos and their productions*, Londres, 1776; *Essai critique sur les peintures à l'huile*, (en anglais), Lond., in-4, 1781; *a descriptive Catalogue of a general collection of ancient and modern engraved gems, cameos as well as intaglios*, etc., Londres, 1791, 2 vol. in-4 avec 57 pl. Cette explicat. des empreintes faites par Tassie a aussi été publiée en français sous le titre de : *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*. Cet ouvr. est rare et recherché. On a aussi de Raspe plus. traductions en anglais d'ouvr. allem.

RASSICOD (ETIENNE), avocat au parlement de Paris, m. dans cette ville en 1718, s'était d'abord adonné tout entier à l'étude des langues anciennes et des belles-lettres qu'il quitta pour s'appliquer à la jurisprudence. On a de lui des *Notes sur le concile de Trente*, avec une *Dissertation* sur la réception et l'autorité de ce concile en France, Paris, 1706, in-8.

RASPONI (dona FÉLICIE), religieuse de l'ordre de St-Benoît, l'une des femmes les plus savantes de son siècle, née en 1523, d'une noble famille de Ravenne, morte en 1579, a laissé les ouvr. suiv. : *della cognizione di Dio Ragionamento*, etc., Bologne, 1670; *Dialogo dell' eccellenza dello stato monacale, ed alcuni eserzij di quello*, ibid., 1672.

RAST-MAUPAS (JEAN-LOUIS), manufacturier et agronome, né en 1731 à La Voulte, petite ville du Vivarais, m. en 1821 à Lyon, membre de la société d'agriculture de cette ville, s'est fait connaître par quelques procédés ingénieux d'industrie, et particulièrement par une espèce de greffe qui a conservé son nom. Rast-Maupas, à qui la révolution avait fait perdre une partie de sa fortune, ne craignit pas d'en compromettre le reste en se portant caution pour les bons de subsistances milit. des Lyonnais insurgés contre la convent. nationale. Après le siége de Lyon il fut proscrit, et ne reparut qu'au 9 thermidor; depuis il fut honoré de diverses fonctions publiques par la confiance de ses concitoyens. Outre un certain nombre de *mémoires* dont il a enrichi le portefeuille de la société d'agriculture de Lyon, on a de lui une brochure intit. : *Observat. du C. Rast Maupas*, sur le mode de dessiccation des soies appelé *Condition*, dont il était l'inventeur, Lyon, an VIII, in-4. V. la *Notice* que lui a consacrée M. Grognier, p. 241-250 du *Compte rendu* de la société d'agriculture de Lyon, 1821, in-8.

RASTAL (JEAN), impr. angl., m. à Londres en 1536, fut gendre du chancelier Thomas More ou *Morus*. On a de lui : une comédie latine intitulée : *Natura naturata*; des *Canons astrologiques* en lat.; une *Chronique des rois d'Angleterre*, id.; quelques ouvr. ascétiques et de controverse, entièrement oubliés aujourd'hui. — Guill. RASTAL, son fils, jurisconsulte, fut premier lecteur d'Edouard VI, passa ensuite en Hollande, lors de la révolution religieuse, arrivée dans son pays, revint dans sa patrie à l'avènement de la reine Marie, se retira de nouveau à Louvain sous le règne d'Elisabeth, et y m. en 1565. On a de lui : un *Cartulaire*, Londres, 1534 et 1580; *Table chronolog. des rois d'Angleterre*, depuis la conquête, ibid., 1563, 1607, 1639, in-8; *les Termes des lois anglaises; Recueil des statuts qui sont restés en vigueur depuis la grande charte*, ibid., 1559, 1583, in-fol.; et une *vie* de Thomas Morus. — Un autre Guill. RASTAL, né à Glocester, fut obligé de se réfugier à Louvain, sous le règne d'Elisabeth, pour cause de religion, alla ensuite à Rome où le pape le nomma pénitencier, pour ceux de ses compatriotes que la persécution forçait de venir chercher un asile dans cette capitale. De Rome il se rendit à Augsbourg où il entra dans l'ordre des jésuites et devint recteur du collége d'Ingolstadt. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé quelques *traités* de controverse.

RASTIGNAC (AYMERI CHAPT DE), né dans le 14e S., d'une ancienne famille du Périgord, fut successivement trésorier de l'Eglise romaine, év. de Volterre, évêque et gouverneur de Bologne, et chancelier de l'université de cette ville. Il y établit les célestins et les camaldules, donna aux moines du Mont-Olivet l'église de St-Michel del Bosco, et bâtit en 1367 une grande partie de la Chartreuse. Créé prince de l'empire, il passa ensuite à l'évêché de Limoges, fut nommé gouvern. de la vicomté de ce nom, et m. en 1390. — RASTIGNAC (Raimond CHAPT de), seign. de Messilhac, lieutenant-général de la Haute-Auvergne et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, de la même famille que le précédent, se distingua par sa valeur et sa fidélité pendant les troubles de la ligue. Après avoir enlevé aux ligueurs plusieurs places fortes, il gagna la bataille d'Issoire, en 1590, battit Joyeuse à Villemur, en 1592, défit près de Limoges les rebelles connus sous le nom de *tard-venus*, et fut tué, en 1596, à La Fère,

où il était allé pour conférer de quelques affaires avec Henri IV. — RASTIGNAC (Louis-Jacques CHAPT de), de la même famille, né dans le Périgord en 1684, fut un prélat distingué par son savoir et sa charité. Evêque de Tulle en 1722, archevêque de Tours en 1723, la belle conduite qu'il tint aux différentes assemblées du clergé, les talens qu'il y développa, le firent choisir pour présider celles de 1745, 1747 et 1748. Il m. en 1750, commandeur de l'ordre du St-Esprit. On a de lui différentes pièces qui se trouvent dans les *Procès-verbaux* du clergé; des *lettres*, des *mandemens*, et des *instructions pastorales*; enfin des *instructions pastorales sur la pénitence*, *la communion et la justice chrétienne*. — RASTIGNAC (Armand-Anne-Auguste-Antoine-Sicaire de CHAPT de), neveu du précédent, naquit dans le Périgord en 1726, et devint successivement docteur en Sorbonne, abbé de St-Mesmin d'Orléans, prevôt de St-Martin de Tours, gr. archidiacre et grand-vic. d'Arles. Député aux états-généraux en 1789, il siégea constamment au côté droit de cette assemblée, et composa, sur les matières qu'on y agitait, plus. écrits qui font autant d'honneur à son érudit. qu'à la sagesse de ses principes. Ayant signé la protestation de 1791 contre les actes de cette assemblée, l'abbé de Rastignac ne tarda pas à partager le sort des malheureuses victimes de cette époque. Enfermé à l'abbaye en août 1792, il y fut massacré le 5 septembre suivant. Quelques instans avant de périr, ce respectable vieillard était monté avec l'abbé Lenfant (*v.* ce nom) dans la tribune de la chapelle, qui servait de prison à beaucoup d'autres détenus. Après avoir annoncé à ceux-ci que l'heure fatale est arrivée, que le glaive des assassins les attend, les deux confesseurs les exhortent au courage par leur pieux exemple et leurs touchantes prières, leur donnent leur bénédiction, et vont ensuite recevoir la palme du martyre. On a de l'abbé de Rastignac : *Question sur la propriété des biens ecclésiastiques en France*, 1789, in-8; *Accord de la révélat. et de la raison contre le divorce*, 1791, in-8; traduct. de la *Lettre synodale de Nicolas, patriarche de Constantinople, à l'empereur Alexis Comnène, sur le pouvoir des empereurs, relativement à l'érection des métropoles ecclésiastiques*, avec de savantes notes, 1790, in-8.

RATALLER (GEORGES), magistrat et littérat., né à Leuwarde, d'une famille noble, en 1528, m. président du conseil d'Utrecht en 1581, a traduit en vers latins les *tragédies* de Sophocle, celles d'Euripide et les *œuvres* d'Hésiode. Les éditions sont d'Anvers et de Francfort, 1570, 1581, 1546, in-12.

RATBERT. V. RADBERT.

RATCHIS, roi des Lombards, fils de Pemmone, duc de Frioul, lui succéda dans ce duché en 737, devint roi des Lombards en 744, abdiqua en faveur d'Astolphe son frère, prit l'habit religieux, et alla se renfermer au couvent du mont Cassin, où une vigne qu'il cultivait conserva long-temps son nom. Ce prince avait de la valeur, et s'était couvert de gloire en plusieurs occasions; il sortit même de son cloître, après la mort de son frère, pour aller défendre les états qu'il avait volontairement abandonnés; mais docile à la voix d'Etienne II, qui lui reprocha l'oubli de ses vœux, ce moine royal retourna dans sa solitude, et n'en sortit plus. Sa femme Tasie, et sa fille Ratrude, que son exemple avait aussi dérobées au monde, fondèrent à Piombaruola, près du mont Cassin, un couvent de femmes où elles s'engagèrent par des vœux éternels.

RATCLIFF (RAOUL), littérateur anglais, mort en 1553, établit un collége à Hitchin dans le comté d'Herefort, où il professa avec un grand succès. On a de lui des poëmes, des harangues pour les exercices de son collége, et des pièces de théâtre parmi lesquelles on cite : *Dives et Lazarus*; *l'homme patient*; *l'Amitié de Titus et de Gesippus*; *le Mélibée de Chaucer*, comédies. Ses principales tragédies sont : *les Afflictions de Job*; *Susanne délivrée des vieillards*; et *l'Incendie de Sodôme*.

RATDOLT (ERHARD), savant imprimeur allemand, né à Augsbourg dans le 15e S., s'établit à Venise. L'art typographique lui doit plus. améliorations que l'on trouve dans un *Calendrier* qu'il imprima en 1476, petit in-fol., et dans les *Elémens d'Euclide* avec les commentaires de Campanus. Ratdolt m. dans sa patrie en 1506.

RATER (ANTOINE), architecte, né à Lyon en 1729, employa son talent à l'embellissement de sa patrie, et exécuta le plan qu'avait donné Soufflot pour ouvrir un quai et deux rues nouvelles. Il se fit connaître encore par beaucoup d'autres ouvr. et m. en 1794 à Miribel, près de Lyon, affligé de voir sa famille dispersée et ses amis proscrits par la révolution. — Ildefonse RATER, fils du précédent, se signala comme artilleur au mémorable siége de Lyon. Le général Précy le regardait comme son meilleur pointeur. Ayant pris ensuite du service dans les armées de la république, Rater fut tué au siége de Toulon.

RATHÈRE ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobles, mort à Namur en 974, fut trois fois évêq. de Vérone, et trois fois chassé de son siége épiscopal. Il avait eu le même sort à Liége. Son zèle contre les désordres du siècle étaient cause de ses disgrâces. Après avoir été exilé pour la 3e fois de Vérone, il vint en France où il obtint les abbayes de St-Amand, d'Aumond et d'Aunai. Pierre et Jérôme Ballerini ont donné une édition de ses *Œuvres*, Vérone, 1765, in-fol.

RATHLAUW (JEAN-PIERRE), chirurgien hollandais du 18e S., s'est fait un nom comme accoucheur habile, et a imaginé deux forceps, l'un à cuillers brisées, l'autre au moyen duquel on peut introduire derrière la tête de l'enfant deux courroies de cuir pour le tirer à soi. Obligé, comme l'avait été Schilichting, de livrer le secret dont il était en possession, afin d'être admis comme praticien par le conseil des médecins d'Amsterdam, ville où il s'était établi au retour d'un de ses voy. en France et en Angleterre, il obtint son agrégation par la publication de l'opusc. suiv. en hollandais : *le Fameux Secret de R. Roonhuysen dans l'art d'accoucher, découvert et rendu public par ordre supérieur*, Amsterdam, 1747, in-8. On a encore de Rathlauw : *Lettre contenant quelques remarques sur un ouvr. publ. par J. de V. et H. van der Poll*, ibid., 1754, in-8; *Traité de la cataracte*, etc., ibid., 1752, in-8, trad. en franç., Paris, 1753, in-8.

RATICH (WOLFGANG), instituteur allem., né à Wulster dans le pays d'Holstein en 1571, mort à Erfurt en 1635, était animé d'un gr. zèle pour l'enseignement, et prétendit avoir trouvé une méthode à l'aide de laquelle il pouvait apprendre aux élèves, dans l'espace d'un an, le latin, le grec et l'hébreu. Plusieurs personnes puissantes secondèrent ses projets, mais ils n'eurent aucun résultat satisfaisant. On trouve un aperçu assez détaillé de la méthode de Ratich dans le *Polyhistor* de Morhof, qui prétend que ce procédé ne serait point à dédaigner, si l'on trouvait un précepteur doué d'assez de patience pour le mettre en pratique.

RATKAI (GEORGE), historien hongrois, chan. de l'église de Zagrab, né en 1613, fut prié d'écrire l'histoire de la Croatie par Jean Draskowitz qui en était vice-roi, et qui lui donna le moyen de consulter les archives. Il a laissé : *Memoria regum et Banorum regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Sclavoniæ, inchoata ab origine suâ usque ad annum* 1652, Vienne, 1652, in-fol.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie, né en Picardie dans le 9e S., a écrit deux livres sur la

Prédestination ; un autre *de l'Enfantem. de J.-C.* ; un *de l'Ame* ; un *Traité contre les Grecs*, et un *Traité du corps et du sang de J.-C.* Ce dern. ouv. est le plus connu à cause des discussions auxquelles il a donné lieu entre les catholiques et les protestans qui ont voulu les uns et les autres l'interpréter en leur faveur. Le docteur Boileau en donna une édition in-12 en 1686 avec une traduction franç. et des notes. Il y en a eu 14 éditions ; la prem. est de Cologne, 1532, in-8, et la plus récente celle d'Amsterdam, 1729, in-12, avec une traduction franç., le texte en regard, et deux dissertat. très-savantes.

RATSCHKY (JOSEPH-FRANÇOIS), poète allem., né à Vienne en 1757, m. dans la même ville en 1810, exerça plus. emplois dans l'administration publique. On a de lui deux recueils de poésies div., publié, le prem. en 1785, le sec. en 1805. Il rédigea l'*Almanach des Muses viennoises*, depuis 1777 jusqu'en 1796.

RATTE (ETIENNE-HYACINTHE de), astronome, né à Montpellier en 1722, devint secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences de cette ville, et publia 2 vol. de l'*Histoire* et des *Mémoires* de cette société. Il a composé en outre plus. *mém.* de physique et de mathémat., et a fourni au *Dictionn. encyclopédique* les articles *froid*, *glace*, *gelée*. Ratte succéda à son père dans la charge de conseiller à la cour des aides, et fut choisi, après 1793, pour présider la *Société libre des sciences et belles-lettres de Montpellier*, et pour être associé à l'institut national. Il m. en 1805 âgé de 83 ans. Ses *Observations astronomiques* ont été recueillies par M. de Flaugergues, son neveu.

RATTI (JEAN-AUGUSTIN), peintre, élève de Benoît Luti, né à Savone en 1699, m. à Gênes en 1775, a laissé plus. tableaux d'histoire qui font honneur à son talent. Il peignit aussi la fresque avec succès ; mais c'est surtout dans les tableaux plaisans qu'il s'est le plus distingué. Ses *mascarades*, ses *disputes*, ses *danses* et ses *caricatures*, l'ont fait regarder, en ce genre, comme l'un des meilleurs artistes de l'Italie. Parmi ses tableaux d'hist., on cite particulièrem. une *Décollation de St Jean*, dans l'église de St-Jean à Savone, où l'on voit de lui plus. autres grandes composit. — RATTI (Charles-Joseph), fils et élève du précédent, né vers 1735 à Gênes, où il m. en 1795, possédait aussi un talent remarquable, mais seulem. comme copiste. Mengs le fit nommer direct. de l'acad. de Milan, et se l'adjoignit, ainsi que Pompeo Battoni, pour peindre le palais royal de Gênes. Le pape Pie VI le nomma dir. de l'acad. *Ligustica*, et le fit chevalier. Outre plus. copies estimées, entre autres, celle du *Saint-Jérôme* du Corrège, on a de Ratti divers écrits, dont voici les tit. : *Vita del Cav. Raff. Mengs*, 1779 ; *Istruzione di quanto può vedersi di più bello in Genova, in pittura, scoltura ed architettura*, Gênes, 1780, in-8 ; *delle Vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi* ; cet ouv. posthume de Soprani n'allait que jusqu'à l'année 1667 ; Ratti le continua et en donna une seconde édition enrichie de notes. On a encore de lui : *Notizie storiche sincere intorno la vita e le opere del celebre pittore Antonio Allegri da Correggio*, Final, 1781, in-8, pub. sous le nom de Mengs, qui n'avait fait, à cet ouvr., que quelques légères corrections.

RATTON (JACQUES), Français d'origine, né en 1726, alla fort jeune s'établir en Portugal, où il fut naturalisé, et pourvu de plus. emplois. Il y rendit de grands services en formant divers établissemens utiles au commerce et à l'industrie ; mais banni depuis par la régence en 1809, il se retira en Angleterre, et vint terminer ses jours à Paris, où il m. le 3 juillet 1820, à l'âge de 94 ans. Il a pub. dans son exil : *Recordaçoes de Jacome Ratton*, Londres, 1813.

RATZ DE LANTHENÉE (LE), mathématicien du 18e S., originaire de Liége, et sur la vie duquel on n'a aucun détail, a laissé : *Elémens de géométrie*, 1738, in-8, ouv. estimé ; *Lettres à M. de Voltaire sur son écrit intitulé* : Réponse aux objections contre la philosophie de Newton, 1739, in-8 ; *Examen et Réfutation de quelques opinions sur les causes de la réflexion et de la réfraction, répandues dans l'ouvrage de M. Banières contre la philosophie de Newton*, avec un *Essai sur l'impulsion appliquée aux phénomènes de la lumière et quelques autres attributs à l'attraction*, Paris, 1740, in-8 ; *Nouveaux Essais de physique*, ibid., 1750, in-12.

RAU (CHRISTIAN), en latin *Ravius*, savant orientaliste, né à Berlin en 1603, voyagea long-temps en Orient, d'où il rapporta des MSs. précieux. A son retour, il professa successivem. en Hollande, en Angleterre, à Kiel et à Francfort-sur-l'Oder, où il m. en 1677. Parmi ses ouv., dont on trouvera la liste dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, nous citerons un *Plan d'orthographe et d'etymologies hébraïques*, Amsterdam, 1646 ; une *Grammaire générale* des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe et éthiopique, Londres, 1650, et une traduct. latine des 5, 6, 7e liv. des *Coniques* d'Apollonius de Perge, d'après une version arabe, ibid., 1669. — RAU (Jean-Jacques), chirurgien et anatomiste distingué, né en 1668 à Bade ou Baden, petite ville du cercle de Souabe, parcourut une partie de l'Europe et s'établit ensuite à Amsterdam, où il montra une grande habileté dans l'opération de la taille. Appelé en 1713 à la chaire d'anatomie et de chirurgie de Leyde, il se fit un nom par ses dissections, et devint recteur de l'academ. de cette ville. On a de lui : *Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium*, Amsterdam, 1699, in-4 ; *de Methodo discendi anatomen*, Leyde, 1713, in-4. Ce médecin m. 1719. — RAU (Joachim-Juste), théologien et orientaliste, profess. à Kœnigsberg, m. en 1745, a écrit en latin sur la philosophie de Justin martyr, et d'Athénagore, sur celle de Lactance, et a laissé une *Gramm. hébr.* en langue allem., Iéna, 1737.

RAU (JEAN-EBERHARD), théolog. et orientaliste distingué, profess. à Herborn et académicien de Berlin, né en 1695, m. en 1770, est aut. d'un gr. nombre de *dissertat.* et de *harangues* académiq., qui font honneur à son érudition. — Son fils, Sebald RAU, profess. de langues orientales à Utrecht, né à Herborn en 1724, m. à Utrecht en 1818, a pub. plus. *dissertat.* latines qui sont aussi fort estimées. — RAU (Sebald-Fouques-Jean), cheval. de l'ordre de l'Union, memb. de plus. soc. sav., né à Utrecht en 1765, m. à Leyde en 1807, était fils du précéd., et se distingua de bonne heure par la connaissance des langues orientales et par son talent pour la poésie. Profess. à l'université de Leyde, et en même temps pasteur de l'église wallone de cette ville, il obtint les plus brillans succès dans la prédicat. et dans l'enseignem. On a de lui : *De eo quod jucundum est in studio theologico*, Leyde, 1788 ; *de Jesu-Christi Ingenio et Indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis*, ibid., 1798 ; *de Poeseos hebraïcæ præ arabum præstantiâ, tàm veritatis quàm divinitatis religionis, in veteri codice sacro traditæ argumento*, ibid., 1800 ; *de poeticæ facultatis excellentiâ et perfectione, spectatâ in tribus poetarum principibus scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, ibid., 1800 ; *de Naturâ optimâ eloquentiæ sacræ magistrâ*, 1806 ; et trois vol. de *sermons*. — Wolfgang-Thomas RAU, méd., né à Ulm, pratiqua avec succès à Giessen, et m. en 1772. On ne connaît de lui que deux opusc. l'un : *Dissert. de nævis maternis*, Altdorf, 1741, in-4, l'autre en allem. sur la *police médicale*, Ratisbonne et Ulm, 1764, in-8. — RAU (Christian), profess. en droit à Leipsig, sa patrie, où il m. en 1818 à l'âge de 74 ans, a laissé

un assez grand nombre d'opuscules, presque tous en latin, parmi lesquels on cite : *de Claudio Tryphonino jc. romano*, Leipsig, 1768, *de variis saturninis jurecons.*, ib., 1791, in-4.

RAUCHFUSS est le véritable nom de P. DASYPODIUS (*v.* ce nom).

RAUCOURT (FRANÇOISE-MARIE-ANTOINETTE SAUCEROTTE), célèbre actrice du Théâtre-Français, naquit en 1756 à Nanci, d'un comédien qui l'exerça de bonne heure dans l'art dramatique, et l'enmena en Espagne, où elle fut applaudie, dès l'âge de 12 ans, dans plus. rôles tragiques. De retour en France vers 1770, elle remplit à Rouen celui d'Euphémie dans *Gaston et Bayard*, de de Belloy, et y obtint tant de succès, que peu de temps après elle fut mandée à Paris, où elle prit d'abord les leçons de Brizard, et débuta à l'âge de 16 ans dans le rôle de Didon. Son éclatante beauté, sa taille à la fois noble et gracieuse, son organe plein et sonore, enfin les heureuses disposit. qu'elle annonçait, produisirent une telle sensation, que ses débuts attirèrent pendant plus d'une année une foule extraordinaire, et qu'elle reçut à la cour et à la ville les témoignages d'intérêt les plus flatteurs. Cet enthousiasme universel céda cependant ensuite aux efforts de l'envie : ne pouvant attaquer le talent de la nouvelle Melpomène, on attaqua ses mœurs, ou plutôt on lui prêta des travers odieux, et le public, toujours avide de scandale, accueillit par des sifflets celle dont il avait d'abord encensé les talens et les grâces. Forcée d'abandonner la place, mademoiselle Raucourt disparut tout à coup en 1776, laissant ses camarades dans l'embarras pour une tragédie nouvelle, et ses créanciers fort désappointés. Elle parcourut successivem. plus. cours du nord, et ayant obtenu à son retour la protect. de la reine pour sa rentrée au Théâtre-Français, elle y reparut en 1779, dans le rôle de Didon, et recouvra dès-lors son ancienne faveur. Attachée à la famille royale dont elle avait souvent éprouvé les bienfaits, Mlle Raucourt se prononça hautement contre la révolution, et fut comprise dans l'acte d'accusat., dressé en 1793, contre les comédiens français. Après une détent. de six mois, elle rassembla plus. de ses camarades, et fonda un second théâtre français rue Louvois ; mais cet établissem. fut fermé par le directoire exécutif, et Mlle Raucourt ne rentra au théâtre qu'en 1799. Protégée ensuite par Bonaparte, qui aimait son talent profond et énergique, elle en obtint une pension considérable, et fut chargée d'organiser les troupes de comédiens français qui devaient parcourir l'Italie. Elle alla y recueillir elle-même des applaudissem., et revint ensuite à Paris, où elle m. en 1815. L'entrée de l'église St-Roch ayant été refusée à la dépouille mortelle de cette actrice, ce refus donna lieu à une scène des plus scandaleuses qui affligea sincèrem. tous les gens sensés. On a représenté en 1782 à Paris un drame de Mlle Raucourt, intit. : *Henriette*, en 3 act. et en prose.

RAULHAC (CHARLES-JEAN-FRANÇ.), prêtre, adjoint du maire d'Aurillac, m. en 1823, membre de la société d'agricult., arts et commerce de cette ville, n'est guère connu que par quelq. opuscules académiq., et par une *Lettre* (anonyme) *à M. Jomard, membre de l'institut et commissaire du gouvernement près la commission d'Egypte sur la signification d'un nom d'Hercule, et sur la nature de ce dieu*, Paris, 1818, in-8.

RAULIN (JEAN), prédicat., né à Toul en 1443, entra en 1497 dans l'ordre de Cluni, et m. à Paris en 1514. Ses ouv. ont été recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4 ; ils contiennent un comment. sur les ouv. de *Logique* d'Aristote, des *lettres* et des *sermons*. La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de sa belle fable des *Animaux malades de la peste* ; et Rabelais a tiré parti d'une historiette de cet aut. dans les chapit. 9 et 27 de son *Pantagruel*.

RAULIN (JOSEPH), médecin, né en 1708 dans le diocèse d'Auch, exerça d'abord son art à Nérac, où son mérite fut méconnu ; mais le présid. de Montesquieu l'ayant attiré à Paris, il y jouit d'une gr. réputation, fut comblé d'honneurs, et chargé par le gouvernement de composer divers traités. Il m. en 1784. Ses principaux ouv. sont : *Traité des maladies occasionées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12 ; *Traité des maladies occasionées par les excès de chaleur, de froid*, etc., 1756, in-12 ; *Traité des affections vaporeuses du sexe*, 1759, in-12 ; *De la conservation des enfans*, 1768, 2 vol. in-12 ; *Traité des maladies des femmes en couches*, 1771, in-12 ; *Instructions succinctes sur les accouchemens*, 1769, in-12 ; *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1784, in-8 ; et plus. autres, moins remarquables, sur différentes matières.

RAUWOLF (LÉONARD), surnommé *Dasylycus*, médecin et botaniste distingué du 16me S., né à Augsbourg, y exerça d'abord son art avec succès ; mais son goût pour la botanique l'ayant porté à voyager, il parcourut successivement la Syrie, la Judée, l'Arabie, la Perse et l'Arménie, recueillit d'importantes observat. sur ces diverses contrées, et un grand nombre de plantes que l'on conserve dans la biblioth. de Leyde, et dont Gronovius a donné la descript. dans sa *Flore orientalis*. De retour dans sa patrie, en 1576, Rauwolf fut nommé médecin de l'archiduc d'Autriche, servit ensuite en Hongrie en qualité de chirurg. militaire, et m. à Hatvan en 1596. Il a décrit et figuré lui-même 42 des plantes qu'il avait recueillies, dans un ouv. intit. : *eigentliche Beschreibung der Reyss, so er gegen aufgang in die Morgenlænder selbst vollbracht*, Lauingen, 1582, in-4 : les descript. et les figures ont été répétées dans l'*Histoire générale* de Daléchamp. Les botanistes ont donné le nom de Rauwolf (*Rauwolfia*) à un genre de plante de la famille des apocinées.

RAVAILLAC (FRANÇOIS), qu'un grand crime pouvait seul tirer de son obscurité, naquit à Angoulême en 1578 ou 1579. Ruiné par un procès, il fut long-temps détenu pour dettes, et il paraît que ce fut pendant sa captivité qu'il eut ces funestes *visions* qui le portèrent dans la suite à priver la France du meilleur des rois. Fanatique, sombre et farouche, il entrait en fureur au seul nom d'un huguenot, et regardait Henri IV comme fauteur de l'hérésie. Dans un des voyages qu'il fit à Paris comme *solliciteur de procès*, il prit l'habit de *frère convers* chez les feuillans, fut renvoyé six semaines après comme visionnaire et retourna à Angoulême, où bientôt il entendit dire que le roi allait faire la guerre au pape. Ce fut alors qu'il revint à Paris dans le dessein « de déclarer à S. M. les intentions où il était de le tuer, n'osant le déclarer à aucun prêtre ni à aucun autre, parce que l'ayant dit à S. M., il se serait désisté tout-à-fait de cette mauvaise volonté......, et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer. » N'ayant pu arriver jusqu'au roi, il retourna dans sa ville natale *sans avoir confié à personne le dessein qu'il méditait*, et vécut pendant quelque temps moins tourmenté par ses *visions*. Mais le jour de Pâques il reprit à pied la route de la capitale, vola dans une auberge un couteau qu'il croyait propre à l'exécut. de son crime. Il eut encore copend. quelq. hésitation, et attendit que la reine fût couronnée, « estimant qu'il n'y aurait pas tant de confusion en France après le couronnement. » Enfin le 14 mai 1610, bien affermi dans son affreux dessein, il se rend au Louvre, suit la voiture du roi, arrêtée dans la rue de la Ferronnerie par un embarras de charrettes, monte sur la roue de derrière, et frappe deux fois l'auguste victime qui expire à l'instant même sans que ses seigneurs qui étaient présens aient vu d'où étaient partis les coups. Chose bien

surprenante! dit l'Etoile. Quoi qu'il en soit, l'assassin loin de fuir, resta immobile le couteau à la main. L'un des gentilshommes voulut le tuer d'un coup d'épée, mais le duc d'Epernon s'y opposa, disant qu'il fallait seulem. l'arrêter. Ravaillac, interrogé, déclara formellem. qu'il n'avait été induit par personne à entreprendre cet attentat, et persista jusqu'à son dern. moment dans cette dénégat. Il fut condamné, le 27 mai 1610, à être tenaillé avec versement d'huile bouillante, à avoir la main droite brûlée par le soufre, et à être écartelé.

RAVALIÈRE (PIERRE-ALEXANDRE LEVESQUE DE LA). V. LEVESQUE.

RAVENNE (l'anonyme de). V. PORCHERON.

RAVENNE (JEAN de), né vers 1350 près de la ville dont il prit le nom, fut l'élève de Pétrarque, et l'un des restaurat. des lettres en Italie. Après avoir voyagé pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles, il ouvrit une école à Bellune, ensuite à Udine et enfin à Florence, où il était encore en 1412. Il est sorti de son école un si grand nombre de savans, qu'on l'a comparée au cheval de Troie, d'où sortirent les plus illustres Grecs. On conjecture que Jean de Ravenne m. vers 1420, et l'on croit que les ouv. qu'on a sous son nom doivent être attribués à un autre Jean de Ravenne, qui fut chancelier de François de Carrare, et dont les biblioth. du Vatican, d'Oxford et de Paris possèdent plus. MSs. On peut consulter pour plus de détails la *Storia della letteratura* de Tiraboschi, et l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené.

RAVESTEYN (JEAN van), célèbre peintre hollandais, né à La Haye vers l'an 1580, est aut. de trois tableaux que l'on voit dans les salles du jardin de l'Arquebuse de La Haye, et qui représentent les principaux officiers de cette confrérie. On lui doit aussi le tableau qui orne l'hôtel-de-ville, où sont représentés les onze magistrats en charge durant l'année 1636.—Son fils Arnauld van RAVESTEYN, né à La Haye en 1615, se distingua aussi comme peintre de portraits et fut nommé doyen des peintres de sa ville natale en 1662. — Nicolas van RAVESTEYN, de la même famille, né à Bomel en 1661, m. en 1750, s'est fait égalem. de la réputat. dans le genre du portrait et a laissé plus. tabl. d'histoire très-remarquables.

RAVISIUS-TEXTOR (JEAN TIXIER DE RAVISI, plus connu sous le nom de), né vers 1480 à St-Saulge, dans le Nivernais, remplit avec distinction la chaire de rhétoriq. au collége de Navarre à Paris, devint recteur de l'université en 1520, et m. en 1524, après avoir composé plus. ouv. relatifs à l'enseignem., qui ont été adoptés dans la plupart des colléges de France, d'Allemagne et d'Italie. On cite de lui : *Specimen epithetorum*, Paris, 1518, in-4; *de Prosodiâ libri IV*; *Synonyma poetica* à la suite du recueil d'épithètes; *Officina vel potiùs naturæ Historia; in quâ copiosè dispositum est per locos quicquid habent auctores in diversis disciplinis plurimi, quod et ad rerum, historiarum et verborum cognitionem ullo modo facere potest*, Paris, 1522; Bâle et Genève, 1626, in-8, etc.; *cornucopiæ Epitome*, impr. à la suite de l'*Officina* et séparément, Bâle, 1586; *de memorabilibus et claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum Opera*, Paris, 1521, in-fol., rare; *Epistolæ*, dern. édit., Berlin, 1686; *Dialogi aliquot et Epigrammata*, Paris, 1536, in-8. Tous ces ouv., aujourd'hui à peu près oubliés, ont eu de nombreuses éditions.

RAVIUS. V. RAU.

RAVLENGHIEN. V. RAPHELENG.

RAVRIO (ANTOINE-ANDRÉ), célèbre fabricant de bronzes dorés, né en 1759 à Paris, où il m. en 1814, joignait à une gr. habileté dans son art des connaissances distinguées dans les autres branches de la science du dessin, et il consacra, non sans fruit, ses loisirs aux lettres et à la poésie. C'est à son zèle philanthropique qu'une foule d'ouvriers, dont jusqu'alors la profess. était des plus périlleuses, sont redevables des améliorat. qu'elle a reçues. N'ayant pu réussir, malgré de longs efforts, à découvrir un moyen d'obvier au funeste emploi du mercure dans la dorure des métaux, il fonda, par son testam., un prix de 3,000 fr. pour celui qui y parviendrait; et ce prix a été décerné par l'académ. royale des sciences à M. d'Arcet, auteur de cette importante découverte. Voyez le rapport fait à ce sujet par M. le comte Chaptal à l'acad. des sciences, etc. Ravrio était de la société académ. des Enfans d'Apollon et de celle des Arts et de l'Amitié. Outre un recueil de petites pièces fugitives qu'il fit imp. pour ses amis sous ce titre : *mes Délassemens*, ou *Recueil de Chansons*, etc., 1810-12, 2 vol. in-8; il a donné des vaudevilles et autres pièces qui ont eu du succès, tels que *Arlequin journaliste*, joué au théâtre de la Cité en 1797; *la Sorcière*, coméd. en 1 acte, 1799; *la Maison des Fous*, 1801, en soc. avec M. Chatillon; et *M. Giraffa* ou *l'Ours blanc* (en société avec Desaugiers, Chazet et autres), 1807, in-8.

RAUWDORF (LÉONARD), botaniste allem., né à Augsbourg, m. en 1606, a laissé un herbier remarquable, qui est conservé à l'université de Leyde, et qui a été d'un grand secours à Gronovius pour composer sa *Flora orientalis*. On a encore de Rauwdorf une *Relation* de ses voyages en Allemagne, dont il existe une traduct. anglaise par Staphorst, Londres, 1693, in-8.

RAWENDY (AHMED), sectaire du 2e S. de l'hég. (8e de J.-C.), produisit une nouvelle doctrine sur la métempsycose, et se fit de nombreux partisans, connus sous le nom de *Rawendyeh*. Il m. en 293 de l'hég., laissant plus. écrits, les uns en faveur de ses extravagans principes, et les autres sur la langue arabe, dans laquelle il a introduit quelques règles.

RAWLEGH ou RALEIGH (WALTER). V. RALEGH.

RAWLINSON (CHISTOPHE), savant anglais, né dans le comté de Lancastre en 1677, m. en 1732, a pub. une édit. de la traduct. saxonne de Boèce (*de Consolatione philosophiæ*), faite par le roi Alfred-le-Grand (*v.* ce nom), Oxford, 1698, in-8. C. Rawlinson était fort instruit dans l'ancienne littérat. du nord.—RAWLINSON (Thomas) a mérité, par sa passion pour les livres, d'être cité par Addison, son contempor., dans le *Tatler*, sous le nom de *Tom Folio*.—RAWLINSON (Richard), antiquaire, m. en 1755, fonda dans l'univers. d'Oxford un cours de langue saxonne, et laissa au collége de St-Jean, où il avait été élevé, une rente de 700 liv. sterl., indépendamment de plus. autres legs. On a de lui une *Vie de Anthony Wood* (en angl.), Londres, 1711; *the english Topographer*, etc., ibid., 1720. Il a eu une très-grande part aux ouv. suiv. : *the History and Antiquities of Winchester*, 1715, in-8; idem *of Hereford*, 1717; idem *of Rochester*, 1723; idem *of the churches of Salisbury*, etc., 1719; et à l'*Hist.* du comté de Surry, par Aubrey.

RAY (JEAN) ou JOHN WRAY, en latin *Raius*, ecclésiastiq. angl., l'un des plus savans naturalistes du 17e S., fils d'un forgeron, naquit dans un village du comté d'Essex en 1628. Elevé au collége de la Trinité dans l'université de Cambridge, il fit de rapides progrès dans les sciences et les lettres, fut profess. de grec à 23 ans, puis occupa successivem. une chaire d'humanité et une de mathématiques. Dans le même temps il se distinguait par des sermons et d'autres discours prononcés à la chapelle de son collége, et consacrait ses loisirs à des herborisations aux environs de la ville. En 1660, il se fit connaître comme botaniste, par la publicat. d'un *Catal.* des plantes qu'il avait recueillies dans ses promenades autour de Cambridge pendant dix années. Il s'était fait une méthode pour reconnaître

ces mêmes plantes; et il avait su éviter l'aridité d'un pareil ouv. par des notes curieuses, non-seulement sur les plantes et leur anatomie, mais encore sur les autres parties de l'histoire naturelle, surtout celle des insectes. Il donna, en 1663, un prem. supplément à ce catalogue, et un second en 1685. Entré dans les ordres en 1660, Ray ne crut pas pouvoir adhérer à l'acte d'uniformité, rendu par le parlement en 1662, et qui prescrivait à tous les ecclésiastiques de souscrire à certaines propositions qui avaient pour but d'écarter les presbytériens. Ce refus d'adhésion le conduisit à résigner la place qu'il occupait à l'université de Cambridge, et dès-lors il s'attacha à un de ses élèves, Fr. Willoughby, d'une ancienne famille anglaise, et qui avait, comme lui, un goût très-prononcé pour l'histoire naturelle. Décidés à se consacrer uniquement à cette science, le maître et l'élève, associés à deux autres jeunes gens, visitèrent diverses parties de l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie et recueillirent d'immenses matériaux pour les ouv. dont ils avaient conçu le plan. Ray s'attacha aux végétaux et aux animaux. De retour en Angleterre, Ray fut nommé, en 1667, membre de la société royale de Londres; et, après la m. de Willoughby, arrivée en 1672, se chargea de disposer en corps d'ouvrage les matér. que ce dern. avait rassemblés sur le règne animal, et pub. les 2 ouv. qui ont pour tit. *Ornithologiæ libri tres*, etc., et *Historiæ piscium lib. quatuor* (*v.* WILLOUGHBY). En 1677, il fit paraître son *Catalogue* des plantes de l'Angleterre (réimp. en 1690, sous le titre de *Synopsis*, puis en 1696, 1724, et arrangé par Hill en 1760, d'après le système de Linné), et successivem. les autres ouv. dont nous parlerons plus bas. Bien que d'une constitution faible, et malgré ses travaux continuels, Ray parvint jusqu'à l'âge de 77 ans, et m. en 1705 à Black-Nothy, son lieu de naissance. Plumier avait consacré à cet illustre botaniste le genre *jan-raya*, nom que Linné a changé en *rajana*, réuni d'abord à la famille des *asparaginées*, et dont on a formé ensuite, avec plus. autres, la famille des *smilacinées*. On a de Ray, outre les ouv. déjà cités: *Methodus plantarum nova*, Londres, 1682, in-8; *stirpium europæarum extra Britannias nascentium sylloge*, ibid., 1696, in-8; *Historia plantarum*, ibid, 1686-88-1704, 3 vol. in-fol.; *Synopsis methodium animalium quadrupedum et serpentini generis*, ibid., 1693, in-8; *Synopsis methodica avium* et *Synopsis method. piscium*, 1713, in-8 (diverses espèces de poissons portent le nom de Ray, comme ayant été découvertes par lui); *Hist. insectorum*, 1710, in-4; un *Traité de la sagesse de Dieu manifestée dans les ouvrages de la création* (en angl.), 1691, in-8; trois *discours* physico-théologiq. sur le chaos, le déluge et la dissolut. du monde, souv. réimp., et dont le prem. a été trad. en franç., Utrecht, 1714, in-8; un recueil de *Proverbes* anglais, souv. reimp.; *Nomenclator classicus*, composé pour les enfans de sir F. Willoughby, dont il dirigea l'éducation; quelq. écrits polémiq. sur la botanique. On doit encore a Ray une traduct. des *Voyages* (scientifiq.) de Rauwolf (*v.* ce nom). Sa *Vie*, par Guillaume Derham, a été imp. à Londres, 1760, avec ce qui restait d'intéressant dans ses papiers.

RAY DE SAINT-GENIEZ (JACQUES-MARIE), écrivain militaire, né à St-Geniez en 1712, m. en 1777, avait servi avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne. On a de lui: *l'Art de la guerre pratique*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; *Hist. militaire de Louis XIII*, 1755, 2 vol. in-12; *Hist. militaire de Louis-le-Grand*, 1755, 3 vol. in-12; *l'Officier partisan*, 1763-66, 2 vol. in-12; *Stratagèmes de guerre des Français*, 1769, 6 vol. in-12.

RAYMOND IV, dit *Raymond de Saint-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, né vers l'an 1042, fut l'un des principaux guerriers qui composèrent la prem. croisade en 1096, et l'un des prem. qui montèrent à l'assaut de Jérusalem. Après la prise de cette ville, il refusa deux fois la couronne, continua de se distinguer en Palestine par ses talens et sa valeur, et m. en 1105, dans la forteresse de Châtel-Pélerin, qu'il avait fait bâtir près de Tripoli. Il eut pour succ. son fils aîné, Bertrand, qui m. trois ans après, et laissa ses états d'Occident à son frère, Alphonse-Jourdain, ainsi nommé, parce que, étant né en Palestine, il avait été baptisé avec l'eau de ce fleuve. — RAYMOND V, comte de Toulouse, fils d'Alphonse-Jourdain, né en 1134, épousa Constance, fille du roi Louis-le-Gros, et la répudia ensuite malgré tous les efforts du pape pour les réconcilier. Il eut à défendre ses états contre Henri II, roi d'Angleterre et contre Alphonse IV, roi d'Aragon; mais il sortit victorieux de ces différentes luttes, et par suite d'un traité avec le vicomte de Nîmes, il devint maître de cette ville, où il m. vers la fin de 1194. — RAYMOND VI, dit *le Vieux*, fils et success. du précéd., né en 1156, est connu par les démêlés qu'il eut avec la cour de Rome, au sujet des Albigeois qu'il protégeait. Excommunié deux fois il eut à soutenir des guerres sanglantes et désastreuses, et fut même dépouillé de ses états en faveur de Simon de Montfort; mais sa hardiesse et son intrépidité le firent à la fin triompher de ses ennemis: il rentra dans ses domaines, et sut s'y maintenir jusqu'à sa m., arrivée en 1222. Marié cinq fois, le comte de Toulouse ne laissa que deux enfans légitimes, Raymond VII, qui lui succéda, et Constance, mariée à Sanche VIII, roi de Navarre. — RAYMOND VII, dit *le Jeune*, dern. comte de Toulouse, fils et success. du précédent, né à Beaucaire en 1197, se signala dès sa jeunesse par sa bravoure chevaleresque et par son ardeur à défendre les droits de son illustre maison. Partageant tour à tour les défaites et les succès de son père, comme lui il fut excommunié deux fois, n'en poursuivit pas moins la guerre avec acharnem., triompha de Simon et d'Amauri de Montfort, et contraignit ce dern. à traiter avec lui. Mais affaibli dans la suite par une si longue lutte, Raymond fit sa paix en 1228, avec la cour de France et avec le St-siége, et subit toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. Il m. à Milhaud en 1249, laissant ses domaines à Jeanne, sa fille unique, qui avait épousé, en 1237, Alphonse, comte de Poitiers, frère de Louis IX.

RAYMOND DE VINARIO, ainsi appelé du lieu de sa naissance, *Vinarium* ou *Vinas*, petit village près de Béziers, vivait au 14[e] S., et fut l'un des médecins les plus renommés d'Avignon, où se tenait alors la cour des souverains pontifes. Contemporain de Guy de Chauliac, et comme lui successivement médecin de trois papes, il a décrit les mêmes pestes que cet homme célèbre, et en a laissé une histoire assez exacte, publiée à Lyon en 1552, in-16. Il y donne des détails sur les deux dern. pestes du 14[e] S., dont Guy de Chauliac n'avait pas parlé.

RAYMOND (JOACHIM-MARIE), général distingué par ses talens, sa bravoure et ses services dans l'Inde, naquit en 1755 à Sérignac, dans le dép. du Tarn; s'embarqua en 1775 pour les Indes orient., commença sa carrière militaire, en 1777, sous les ordres de M. de Lallée, et devint chef du parti franç. à la cour de Nizam-Aly, soubah du Décan, qui lui donna, avec d'immenses revenus, le titre de moulouk ou prince du sang. Animé du noble désir d'être utile à sa patrie, le gén. Raymond n'usa de ses richesses et de sa haute faveur que pour assurer la prépondérance des Franç. dans cette belle partie de l'Inde, et y serait parvenu si la mort n'était venue le surprendre au milieu de ses vastes projets, le 6 mars 1798. Cette mort ne parut pas naturelle, et fit soupçonner qu'une puissance rivale n'y était pas étrangère. — RAYMOND (le chev.

de), colonel de la légion du Luxembourg au service de la Hollande, défendit en 1802 Colombo, dans l'île de Ceylan, contre les Anglais, et m. en combattant.

RAYMOND. V. RAIMOND.

RAYMONDI. V. RAIMONDI.

RAYMONDIS. V. PARADIS.

RAYNAL (GUILL.-THOMAS-FRANÇ.), l'un des écriv.-philosophes les plus célèbres du 18e S., né le 11 mars 1713 à Saint-Geniez, dép. de l'Aveyron, entra fort jeune chez les jésuites, et obtint des succès dans l'enseignem. et dans la prédication. Mais, s'étant bientôt lassé d'un genre de vie qui ne s'accordait ni avec ses penchans, ni avec ses opinions personnelles, il quitta la société, vint à Paris en 1747, s'attacha pend. quelque temps à la paroisse St-Sulpice en qualité de prêtre desservant; et, renonçant ensuite aux pratiques du saint-ministère, il prit le titre d'homme de lettres, se fit des amis, obtint la rédaction du *Mercure de France*, et fit paraître plus. ouvr. qui eurent alors beaucoup de succès. Son *Histoire philosophique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*, pub. en 1770, fut surtout accueillie avec le plus vif enthousiasme; mais on contesta à Raynal le mérite d'en être le seul auteur; les morceaux les plus intéressans furent attribués à Diderot, et l'on prétendit avec raison que plus. autres écrivains y avaient également travaillé (*v. Dict. des Anonymes*, 2e édit., nos 8264, et le même no aux corrections). Neuf années s'écoulèrent entre la prem. et la seconde édit. de ce livre, qui donna lieu, en 1781, à un arrêt du parlement de Paris contre l'auteur. Obligé alors de s'expatrier, il visita plusieurs cours étrangères, reçut partout un accueil distingué, et ne rentra en France que vers 1788. Quels que fussent les principes professés jusque là par cet écrivain, il fut bien loin cependant d'adopter ceux de la révolution, et les désavoua hautement dans une lettre qu'il adressa à l'assemblée nationale le 31 mai 1791. Dépouillé de tout ce qu'il possédait, Raynal m. à Chaillot en 1796, à l'âge de 83 ans. Outre l'*Histoire philosophique*, dont la dernière édit. est de Paris, 1820, on a de lui : *Hist. du Stathoudérat*, Paris, 1748, réimp. en 1819; *Hist. du parlement d'Angleterre*, ib., 1750; les frères Baudouin ont réimp. en 1820 cet ouv. sous le titre d'*Histoire du parlement anglais*, par Louis Bonaparte, avec des *notes* de Napoléon; *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, ib., 1753, 3 vol. in-12; *Histoire du divorce de Henri VIII*, ibid., 1763; *Ecole militaire; Mém. histor. de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8; *Tableau et Révolut. des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale*, 1781, 2 vol. in-12, et plus. autres écrits.

RAYNAL (JEAN), né à Toulouse en 1723, m. à Argilliers en 1807, remplit les fonctions de capitoul, celles de subdélégué de l'intend. du Languedoc, et devint membre de l'acad. des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Il a pub. une *Hist. de la ville de Toulouse, avec une notice des hommes illustres, une suite chronologiq. des évêques et archevêques de cette ville, et une table générale des capitouls depuis la réunion du comté de Toulouse jusqu'à présent*, Toulouse, 1759, in-4 : cette hist. n'est qu'une sèche abréviation des *Annales de Toulouse* par Germ. La Faille.—Franç. RAYNAL, frère du précéd., relig. de la congrégat. de St-Maur au monastère de cet ordre, à Valombreuse, près de Florence, né à Toulouse en 1726, mort en 1810, a réuni les matériaux d'une excell. édition grecque des *Fables d'Esope*; ils ont servi à celle que Furia a pub. à Florence en 1809.

RAYNALDI (ODERIC). V. RINALDI.

RAYNAUD (THÉOPHILE), jésuite, né vers la fin de 1583 à Sospello, dans le comté de Nice, mort à Lyon en 1663, s'est fait remarquer par son érudition, son zèle religieux, et surtout par un esprit caustique qui lui attira des ennemis et des persécutions. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvr., dont quelq.-uns furent mis à l'*index*. On en trouve la liste dans le t. 26 des *Mémoires* de Niceron. Ils traitent presque tous de théologie; mais la plupart sont futiles, satiriq. ou singuliers. Cette immense collection a été recueillie à Lyon de 1665 à 1669 en 20 vol. in-fol.

RAYNEVAL (JOS.-MATTHIEU-GÉRARD de). V. GÉRARD.

RAZI (MOHAMMED ABOU-BEKR IBN ZACARIA), célèbre médecin arabe, né à Rey, dans le Khoraçan, vers le milieu du 9e S. (2e de l'hég.), se livra avec ardeur à l'étude de la médecine et de la philosophie, dirigea successivement les hôpitaux de sa patrie et de Bagdhad, voyagea, suivant Léon-l'Africain, en Syrie, en Egypte et jusqu'en Espagne, et m. en l'an 310 de l'hég. (923 de J.-C.), ou 10 ans plus tard, suiv. quelq. auteurs. On a de lui de nombreux ouvr. dont on peut voir l'énumération dans la *Biblioth. hisp. arabica* de Casiri. Nous citerons seulement ceux trad. en lat. : *Havi seu Continens, ordinatus et correctus per clar. doct. magistrum Hieron. Surianum*, Brescia, 1486, 2 vol. in-4; Venise, 1509, 2 vol. in-fol.; un *Tr. de la petite-vérole et de la rougeole*, pub. en lat. d'après une version grecq., 1498 (la version grecq. a été pub. par Robert-Estienne en 1548), trad. en franç. par Séb. Colin, Poitiers, 1556; *ad Almansorem lib. decem*, Venise, 1510, in-fol. Plus. des ouvr. de Razi ont été trad. aussi en hébreu; et ces trad. sont indiquées dans la *Biblioth. hébraïque* de Wolf.

RAZOUT (LOUIS-NICOLAS), lieut.-général des armées franç., né en 1773 dans la ci-devant prov. de Bourgogne, entra de bonne heure au service dans le régiment de la Sarre, devint aide-de-camp du gén. Joubert (*v.* ce nom) en 1796, fut nommé colonel en 1801, général de brigade en 1807, gén. de division en 1811, et chacun de ces grades fut la récompense de sa valeur et de ses talens militaires. Il fit successivement la guerre en Italie, en Allemagne, en Espagne, prit une part très-active au siége de Saragosse, acquit de nouveaux titres de gloire dans la malheureuse campagne de Russie, obtint en 1813 le titre de comte et celui de grand-officier de la Légion-d'Honneur, et m. en 1820 à Metz, où il commandait la 3e division militaire.

RAZOUX (JEAN), sav. médecin, né à Nîmes en 1723, fut reçu docteur à la faculté de Montpellier, acquit une grande réputat. dans la pratique de son art, et m. dans sa patrie en 1798. Il s'était occupé dans sa jeunesse de recherches archéologiques, et avait projeté, avec le marquis de Rochemore, la publication d'un grand ouv. sur les antiquités de sa patrie. Mais l'exercice de la médec. le détourna de ce travail; et il se borna à pub., dans le recueil de l'acad. de Nîmes, trois *Mémoires* sur les *Volces arécomiques*, sur les *consécrations des anciens*, etc., et sur les *grands chemins des Romains*. On a de lui les ouv. de médec. suiv. : *Lettres physiques et anatomiques sur l'organe du goût*, 1755; *Lett. à M. Belletête sur les inoculations faites à Nîmes*, 1764, in-4; *Tables nosologiques et météorologiques, etc.*, Bâle, 1767; *Dissertatio epistolaris de cicutâ stramonio hyosciamo et aconito*, Nîmes, 1781, in-8; *Mém. sur les épidémies*, 1786. Razoux était correspond. de l'acad. des sciences, membre des sociétés de méd. de Montpellier et de Paris, secrét. perpétuel de l'acad. de Nîmes.

RAZYAH ou RADHIAT-EDDYN, reine de Dehly, fille de Chems-Eddyn Iletmich, fut élevée au rang suprême par le choix de toute sa nation, l'an 634 de l'hégyre (1236 de J.-C.), et se rendit digne de cette distinction par ses qualités éminentes; mais son règne glorieux fut troublé par

la jalousie de son frère Bahram, qui parvint à la détrôner, et la retint captive. Délivrée par le roi de Serhind, dont elle devint l'épouse, elle périt avec lui en combattant l'usurpateur.

RAZZI (JEAN-ANTOINE), peintre, plus connu sous le nom de Cavalière SODOMA, né à Vergelli, village du pays de Sienne, en 1479, m. en 1554, a laissé un grand nombre d'ouvr. parmi lesquels on cite : *l'Epiphanie*, que l'on voit à Sienne dans l'église de St-Augustin ; la *Flagellation du Christ*, dans l'église de St-François ; l'*Evanouissement de Ste Catherine de Sienne*, qu'il a peint à fresque dans une des chapelles de St-Dominique ; enfin le tableau représentant le *Sacrifice d'Abraham* qu'on a vu en 1814 au Musée du Louvre, et qui a été rendu à la Toscane en 1815. Le Sodoma a formé à Sienne d'habiles élèves, au nombre desquels on compte Mastro Riccio.

RAZZI (SYLVAIN), moine camaldule sous le prénom de Jérôme, né vers 1527 à Marradi, dans le diocèse de Faenza, m. à Florence en 1611, a laissé quelques traged. et coméd. : *la Cecca, la Balia, la Costanza, la Gismonda, il Tancredi*, sont les principales. Parmi ses autres ouvr. on distingue : *Raccolta di orazioni a Cristo*, etc., Florence, 1556 ; *Miracoli della gloriosa Vergine Maria*, Florence, 1576 ; *Vite di quattro uomini illustri*, etc., Florence, 1580, et d'autres *vies* d'hommes illustres. — RAZZI (Séraphin), son frère, religieux dominicain, né en 1531, m. en 1613, est auteur de plusieurs ouv., dont les principaux sont : *Cento casi di coscienza*, Florence, 1578 ; *Sermoni predicabili per l'Avvento e Quaresima*, Florence, 1590 ; *Giardino di Esempj ovvero fiori delle vite de' santi*, Florence, 1594. *Voy.*, pour de plus amples détails, le tr. *De litterat. faventina*, du père Mittarelli, p. 146, etc.

RE (PHILIPPE), savant agronome italien, recteur de l'université de Reggio, né dans cette ville en 1763, fut profess. d'agriculture et de botanique à l'université de cette ville, et membre des acad. les plus célèbres d'Italie, devint membre de la régence de Modène lors de l'invasion des Français en Italie, rentra ensuite dans la vie privée, et m. en 1817. On a de lui : *Elementi di agricoltura*, Parme, 1798, in-8 ; Venise, 1802, 4 vol. in-8 ; 3e édit., ibid., 1816 ; *Elementi di economia campestre, ad uso del regno d'Italia*, Milan, 1808, in-8 ; *Dizionario ragionato de' lib. d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economia campestre*, Venise, 1808-09, 4 vol. in-16 ; *Flora Atestina*, et quelq. autres écrits. Les *Annales encyclopédiques* (août 1817) contiennent une *Notice* sur Phil. Ré, trad. du *Journal encyclopédique* de Naples.

READ (MARIE), flibustière anglaise, était née vers 1680 d'un commerce illégit., et fut obligée de cacher son sexe pour sauver l'honneur de sa mère, qui l'avait substituée à un garçon. Elevée comme tel, la jeune Marie en prit bientôt les goûts et les habitudes, se fit soldat dès l'âge de 13 à 14 ans, et se distingua en Flandre dans un régiment de cavalerie. Elle se maria ensuite avec un de ses camarades, et alla s'établir avec lui près de Breda ; mais étant devenue veuve, elle reprit du service, s'embarqua pour l'Amérique, tomba au pouvoir des flibustiers, consentit à rester parmi eux, et fut condamnée à mort, avec ses compagnons, à Port-Royal de la Jamaïque, le 16 nov. 1720 ; elle m. av. l'exéc. du jugem. V. l'*Hist. des Flibustiers* d'Oexmelin.

REAL (ST). V. SAINT-REAL.

REAL DE CURBAN (GASPAR de), grand-sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, m. à Paris en 1752, fut un des publicistes les plus éclairés de son temps. On a de lui : *la Science du gouvernement, ouvrage de morale, de droit et de politique, qui contient les principes du commandement et de l'obéissance*, etc., Aix-la-Chapelle (Paris), 1751-64, 8 vol. in-4. — REAL de CURBAN (Balthasar de), neveu du préc., connu sous le nom de l'abbé *de Burle*, né à Sisteron en 1701, mort à Paris en 1774, est aut. d'un écrit intit. : *Dissertation sur le nom de famille de l'auguste maison de France*, Paris, 1762, in-4. Cette pièce fait partie d'un *Recueil de mém. et dissert.* sur le même sujet, pub. à Amsterdam en 1769 par de Sozzi. (L'art. fautif de BURLE, p. 407, doit être annulé.)

REALINO (BERNARDINO), jésuite italien, né à Carpi en 1530, m. à Lecce le 2 juill. 1616 en odeur de sainteté, est connu par un ouvr. écrit dans sa jeunesse, et intit. : *in nuptias Pelei et Thetidis catullianas Commentarius* ; item, *Annotationes in varia scriptorum loca*, Bologne, 1551, in-4. On a de lui plus. autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans la *Biblioth. Modenese* de Tiraboschi. On a plus. *vies* du P. Bernardino Realino ; la meilleure est celle du P. Fuligatti, Viterbe, 1644, in-4, en ital. ; tr. en lat., Anvers, 1645, in-12.

REAUMUR (RENÉ-ANT. FERCHAULT DE), l'un des plus ingénieux et des plus célèbres naturalistes et physiciens que la France ait produits, né à La Rochelle en 1683, se distingua dès sa jeunesse par la variété et la profondeur de ses connaissances. Il vint à Paris en 1703, y fut reçu de l'académie des sciences en 1708, et se montra pendant près de cinquante ans l'un des membres les plus actifs et les plus utiles de cette compagnie. Ses travaux embrassant tour à tour les arts industriels, la physique générale et l'histoire naturelle, la France lui dut d'importantes découvertes sur ces diverses matières ; mais aucune de ses laborieuses recherches n'eut plus d'influence sur l'industrie que celles qu'il fit sur le fer et sur l'acier, et qu'il publia en 1722 sous le titre de *Traité sur l'art de convertir le fer en acier, et d'adoucir le fer fondu*. Cet ouvr., qui lui valut une pension de 1,200 liv. de la part du régent, fut suivi de nouvelles observations sur la fabrication du fer-blanc, sur celle de la porcelaine, enfin sur l'art de perfectionner les thermomètres. Celui qu'il fit connaître en 1731, et qui porte son nom, est devenu l'un des monumens les plus durables de sa gloire. Ses *Mém. pour servir à l'hist. des insectes*, dont il pub. 6 vol. in-4, de 1734 à 1742, ne firent pas moins d'honneur à son génie, et sont encore étudiés aujourd'hui avec intérêt. Outre les nombreux *Mém.* qu'il a insérés dans le *recueil* de l'académie et les ouv. cités ci-dessus, Réaumur a laissé 138 portefeuilles remplis d'ouv. complets ou commencés, d'observations, de mémoires, etc. Il m. des suites d'une chute le 18 octob. 1757 à sa terre de La Bermondière, dans le Maine.

REBECCA (Bible), fille de Bathuel et femme d'Isaac, étant devenue enceinte de deux enfans jumeaux (Esaü et Jacob), les sentit se battre dans son sein, et consulta Dieu à ce sujet. Il lui fut répondu que de ces deux enfans naîtraient deux peuples qui se feraient une guerre perpétuelle, et que le puîné demeurerait victorieux. Rebecca eut toujours de la prédilection pour Jacob, et ce fut elle qui lui suggéra le moyen de surprendre la bénédiction paternelle due à Esaü par son droit d'aînesse.

REBECQUE. V. CONSTANT DE REBECQUE (deux chiffres renversés et un transposé ont, dans cet art., dénaturé les dates 1638, 1679 et 1689, qui doivent remplacer celles fautives de 1938, 1769 et 1989).

REBECQUI (F.-TROPHIME), député des Bouches-du-Rhône à la convention nationale, vota l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI, et ensuite pour la mort et contre le sursis. Mis hors la loi par suite de la journée du 31 mai, il s'enfuit à Marseille, sa ville natale, et se mit à la tête des fédéralistes, qui soutenaient le parti des girondins ; mais lorsqu'il apprit que plusieurs de ses collègues proscrits comme lui avaient été exécutés à Bordeaux (juin 1794), il se jeta dans la mer, et s'y noya.

REBEL. V. FRANCOEUR.

REBENTISCH (Jean-Frédéric), chirurgien et botaniste allemand, n'est connu des biogr. que par quelq. ouvr., parmi lesquels on cite : *Prodromus floræ neomarchicæ secundùm systema proprium*, etc., Berlin, 1804, 1 v. in-8, avec 20 fig., accompagné d'une préface par Willdenow ; *Index plantarum circum Berolinum sponte nascentium*, etc., ibid., 1805 ; 1 vol. in-8.

REBKOW (Ebko de). V. Ebko.

REBMANN (André de), président de la cour d'appel de Deux-Ponts, m. à Wisbaden le 16 sept. 1824 à 56 ans, joignit la culture des lettres aux fonctions de la magistrat. Outre quelq. romans et morceaux de poésie, notamm. des satires, il a publié divers ouv. politiq. qui ne sont point connus en France. La *Revue encyclopédique*, qui lui a consacré une courte notice (t. 25, p. 856), nous apprend que ce fût lui qui présida la cour criminelle de Mayence dans l'affaire céléb. des brigands de Schinderhannes, jugée sous le gouvernem. français.

REBOLLEDO (Bernardin comte de), littérat. espagnol, né en 1597 à Léon en Espagne, d'une famille illustre, se distingua dans la carrière des armes, fut créé successivement comte de l'empire, gouverneur du Bas-Palatinat, capitaine général de l'artillerie en Allemagne, ambassadeur du roi d'Espagne en Danemarck, et rendit dans ce dern. emploi d'importans services à son pays. Il m. à Madrid en 1677, emportant avec lui la réputat. d'un bon militaire, d'un habile négociat., et d'un littérateur distingué. On a de lui : *Selvas militares y politicas*, Cologne (Copenhague), 1652, in-16 ; *Selvas danicas*, ibid., 1655, in-4 ; *Selvas sagradas*, ibid., 1657 et Anvers, 1661, in-4 ; *la Constancia victoriosa*, *egloga sacra*, *y los trenos*, ib., in-4 ; *Ocios* (Loisirs), ibid., 1660, in-4. La meilleure édit. des poésies de Rebolledo, est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8.

REBOULET (Simon), historien, né à Avignon en 1687, entra d'abord dans l'ordre des jésuites, mais ne put y rester à cause de la faiblesse de sa santé. Il m. en 1752, après avoir pub. : *Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance*, 1734, 2 vol. in-12 : livre condamné au feu par le parlem. de Toulouse ; *Mémoires du chevalier de Forbin*, rédigés sur les MSs de ce célèbre marin ; *Histoire du règne de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, 3 vol. in-4 ou 9 vol. in-12 ; *Histoire de Clément XI*, ib., 2 vol. in-4, supprimée à la prière du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée) y est maltraité. Reboulet a encore laissé quelq. autres ouv. en MS. On trouve des détails sur cet aut. dans les *Mém. de littérat.* de l'abbé d'Artigny.

REBOURS ou LEREBOURS (Guillaume), chevalier, seigneur de Bertrand-Fosse, Châtillon, Prunelé, etc., né vers 1545, fut nommé maître des requêtes de la reine Catherine de Médecis, et se distingua par sa fidélité et les services qu'il rendit à Henri IV pendant la rébellion de Paris. Il m. en 1619, honoré de l'estime de ce prince, qui lui avait accordé plus. récompenses.—Rebours (Jean-Baptiste-Auguste Le), présid. au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1746, était le cinquième descendant du précéd., et se montra, par ses vertus et par ses lumières, l'un des magistrats les plus distingués de son temps. Royaliste zélé, il fut mis au nombre des victimes de la révolut., et porta sa tête sur l'échafaud le 14 juin 1794. — Charles Le Rebours, m. en 1776, contrôleur-général des postes et direct. de la *Gazette du Commerce*, commencée en 1765, a laissé : *Observat. sur les MSs. de feu M. Dumarsais*, *avec quelq. réflexions sur l'éducation*, et des *mémoires* sur les moyens d'éclairer Paris, et sur d'autres objets.—M.-Aug. Anel, sa femme, a un art. dans ce Dictionn., p. 1696, sous le nom de Lerebours.

REBUFFI (Pierre), jurisconsulte, né au village de Baillargues, près de Montpellier, en 1487, m. en 1557, enseigna successivem. le droit dans sa ville natale, à Cahors, à Poitiers, à Paris, et finit par embrasser l'état ecclésiastiq. On a de lui plus. ouv. sur le droit canon et le droit civil, qui ont été recueillis et pub. sous le titre d'*OEuvres*, Lyon, 1586, 5 vol. in-fol.

RECALCO (Jules), médecin, né à Ferrare en 1552, m. dans cette même ville en 1645, a pub. : *Consultatio de lue sarmaticâ*, Ferrare, 1600, in-f. ; *de Similarium corporum naturâ*, ibid., 1621 ; *de Febre typhoïde Tractatus*, ib., 1638, in-8.

RECANATI (Jean-Baptiste), littérat. vénitien, m. vers 1740, avait rassemblé un gr. nombre de MSs. rares qu'il légua par testam. à la biblioth. de St-Marc. On a de lui : *Osservazioni critiche sopra il libro del sig. Jacopo Lenfant*, *intitolato Poggiana*, Venise, 1721.

RECAREDE Ier, 17me roi des Visigoths en Espagne, surnommé *le Catholique*, monta sur le trône en 586, et mérita par sa justice, sa modération et sa clémence, d'être mis au nombre des bons rois. Il combattit les Francs, fut leur vainqueur en plus. rencontres, travailla avec une extrême ardeur à l'établissem. de l'église catholique en Espagne, et m. à Tolède en 601. Ce prince est le héros d'un poème latin de P.-J. Mayre (*v.* ce nom).

RECCHI (Nardo-Antonio), prem. médecin du roi de Naples au 16e S., s'est fait une sorte de réputation comme botaniste, parce que son nom figure en tête d'un ouv. remarquable sur les plantes du Mexique, et dont François Hernandès (*v.* ce nom), médecin en chef du Nouveau-Monde, avait fourni les matériaux. Ce livre, auquel Recchi travailla par ordre de Philippe II, a été pub. à Rome en 1651, en 2 tom. in-fol., sous le titre de *Rerum medicinalium Novæ-Hispaniæ Thesaurus*, etc.

RECHABITES, secte juive qui eut pour fondateur, sous le règne du roi Jéhu, Jonadab, fils de Rechab, et qui dura pendant trois cents ans. Les réchabites avaient la prétention d'observer rigoureusement la loi de Moïse. Ils s'abstenaient de vin, vivaient sous des tentes, ne cultivaient point la terre, et ne possédaient aucun bien en propre.

RECHENBERG (Adam), professeur de théologie à Leipsig, où il m. en 1721 à l'âge de 79 ans, a publié des livres de controverses, des éditions du philosophe Athénagore, et des *épîtres* de Rolland Desmarêts ; de l'*Obstetrix animorum* du docteur Richer, Leipsig, 1708, in-12 ; et de *l'Historiæ numariæ Scriptores*, ibid., 1692, 2 vol. in-4 ; *Fundamenta religionis prudentium*, ibid., 1708, in-12. — Rechenberg (Charles-Othon), jurisc., fils du précédent, mort en 1751 à Leipsig, où il avait le titre de conseiller, travailla au *Journal* de cette ville, et a laissé : *Institutiones jurisprudentiæ naturalis* ; *Institut. juris publ.* ; *Regulæ juris privati*.

RECIMER. V. Ricimer.

RECORD (Robert), savant anglais, né dans le pays de Galles, professa d'abord les mathématiq. à l'université d'Oxford, fut ensuite reçu docteur en médecine à celle de Cambridge, et m. en 1558, dans la prison du Banc-du-Roi où il avait été mis pour dettes. Il est, dit-on, le prem. Anglais qui ait écrit sur l'algèbre. Ses ouvr. (en anglais) sont : *Principes des arts*, dont la meilleure édition est de 1623, in-8 ; *la Pierre à aiguiser les esprits*, Londres, 1557, in-4 ; *le Chemin de la science*, contenant les prem. principes de la géométrie ; *le Château de la science*, ou *Explicat. de la Sphère*, etc., 2e édit., 1596, in-8 ; *l'Urinal de la médecine* ; *Traité d'anatomie* ; *l'Image d'une véritable republique* ; *Traité de l'Eucharistie* ; *Traité de la confession auriculaire*.

RECUPERO (Alexandre), savant numismate, membre de l'acad. des antiquaires de Véletri et de celle de Cortone, né à Catane en Sicile, vers 1740, quitta son pays à la suite d'une affaire fâcheuse, parcourut l'Italie sous le nom d'*Alexis Motta*, et

parvint à rassembler une riche collection de médailles sur lesquelles il avait commencé un *tr.* qu'il n'eut pas le temps de terminer, étant mort à Rome en 1803. On a de lui, sur le même sujet, une *lettre* fort curieuse, écrite à M. de Saint-Vincens, et qui est insérée dans le *Magasin encyclopédique*, année 1797. Il a laissé plus. ouvr. manuscrits. — RECUPERO (dom Joseph), savant minéralogiste, chanoine de la cathédrale de Catane, et frère du précédent, avait étudié avec un soin extrême les phénomènes de l'Etna, et se proposait d'en publ. l'histoire lorsqu'il m. en 1787. On a de lui la *Carte oryctographique du Mont-Gibel.* On trouve des détails sur le chanoine Recupero, dans le *Voyage en Sicile* de Brydone (lettre VII), et dans les *Lettres sur la Sicile*, de Sestini.

RECUPITO (JULES-CÉSAR), jésuite napolitain, mort en 1647, a publié : *de vesuviano Incendio*, Neapoli, 1632, in-4; *de Signis prædestinationis et reprobationis*, etc., Lyon, 1681; *Avviso del incendio del Vesuvio*, Naples, 1635, in-8; *de novo terræ Motu in universâ Calabriâ*, et quelq. autres écrits dont on trouve les titres dans la *Bibliotheca soc. Jesu.* d'Alegambe.

REDERN (SIGISMOND-EHRENREICH, comte de), grand-maréchal de la cour de la reine douairière, mère de Frédéric II, et curateur de l'acad. des sciences de Berlin, né dans cette ville vers 1715, mort en Saxe en 1789, s'occupa avec beaucoup de zèle de l'établissement d'une compagnie des Indes à Embden, et en fut nommé président. Ayant visité la cour de Russie et celle de France, le comte Redern fut décoré, par Catherine II, de l'ordre de Sainte-Anne, et Louis XV lui accorda des lettres de naturalisation. On a de lui, dans le recueil de l'académie des sciences de Berlin, plus. *Mém.* sur les terres australes.

REDHWAN (FAKR-EL MOLOUK), sulthan seldjoukide d'Alep, nommé Brodoan par les histor. des croisades, né dans le 5e S. de l'hégyre (11e de J.-C.), versa le sang de deux de ses frères, en s'emparant du trône, fit la guerre aux princes ortokides, fut haï des musulmans à cause de son avarice, de ses injustices, et de son peu de zèle pour l'islamisme, dont il fit périr l'un des plus braves défenseurs, l'émyr d'Hemèse, et m. en 508 de l'hég. (1114 de J.-C.), après un règne de 20 ans.

REDI (FRANÇOIS), savant naturaliste et prem. médecin des ducs de Toscane, Ferdinand II et Côme III, né à Arezzo en 1626, mort en 1697, travailla beaucoup au Dictionnaire de l'académie de la Crusca, dont il était membre, et a laissé, en italien : *Expériences sur la génération des animaux*, Florence, 1668, in-4; en latin, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12; *Observations sur les vipères*, 1664; et en latin, 1678; *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4; en latin, Amsterdam, 1685; plus. autres savans ouvr., et des poésies italiennes. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Venise en 1712, 6 vol. in-8, et à Naples, 1741, 6 vol. in-4. Redi était aussi membre de l'acad. des arcadiens de Rome et de celle des *Gelati* de Bologne.

REDI (JOSEPH), peintre italien, né à Florence en 1665, fut élève de Gabbiani, et se distingua surtout par la correction et l'élégance de son style. Il refusa les offres brillantes que lui fit faire le tzar Pierre Ier pour l'attirer en Russie, et m. dans sa patrie en 1726. Il a orné de ses ouvr. les palais du grand-duc et plus. églises de Florence. L'Anglet. possède plus. tabl. capitaux de cet artiste, entre autres : l'*Apparit. de César à Brutus ; Cincinnatus appelé à la dictature*; et la *Continence de Scipion.*

REDING (ALOYS, baron de), célèbre landamman et général suisse, né en 1755, d'une ancienne famille du canton de Schwitz, se mit à la tête des milices de ce pays lors de l'invasion des Français dans sa patrie, osa leur livrer bataille le 2 mai 1798, força leur ligne et parvint à les repousser de la plaine de Morgarten, où, en 1515, l'un de ses ancêtres, Rodolphe Reding de Biberegg, s'était illustré par une grande victoire remportée sur les Autrichiens. Reding prit ensuite une part très-active aux troubles civils qui agitèrent son pays, et devint, en 1801, chef du gouvernement central avec le titre de premier landamman de l'Helvétie ; mais les intrigues du parti qui lui était opposé l'ayant forcé de quitter cette charge importante, il se remit alors à la tête des confédérés du canton de Schwitz, défit plusieurs fois les troupes envoyées contre lui par le congrès, fut arrêté ensuite par ordre du général Ney, et ne recouvra sa liberté qu'après plusieurs mois de détention. Enfin les dissensions se calmèrent, et Reding, élu en 1803 landamman du canton de Schwitz, assista en cette qualité à la diète de Fribourg, en 1809. Après les désastres de la France en 1812 et 1813, il ne dissimula plus sa haine contre Napoléon, et l'on prétend qu'il ne fut point étranger au passage du Rhin effectué par les troupes alliées sur le sol de sa patrie. Il m. à Schwitz en 1818.— REDING (don Théodore), né dans le canton de Schwitz, et sans doute parent du précédent, entra au service d'Espagne, fut nommé lieutenant-général, et se distingua en 1808, à Baylen, à Carderon et à Llinas, où pourtant il fut contraint à la retraite par le général Gouvion-Saint-Cyr. Ayant eu l'année suiv., le 24 fév. 1809, un nouvel engagement avec le même général, il reçut plus. blessures dont il m. le 20 avril suivant. — Plusieurs autres officiers de la même famille ont également figuré avec honneur au service d'Espagne et à celui de France. — Un autre REDING de *Biberegg* (Augustus), de la famille des précédens, fut abbé d'Ensielden en 1670. On a conservé de lui, dans la bibliothèque de cette abbaye, 13 vol. in-fol. d'ouvr. de théologie scholastique ; une *Apologie* de Baronius, in-fol.; et des *Comment. sur le concile de Trente*, 6 v. in-f. MSs.

REDJEB PACHA, séraskier ou gouverneur-général militaire de la Romélie (partie de la Turquie d'Europe), né dans la Natolie au 17e S., a acquis quelque célébrité dans l'histoire othomane par la catastrophe qui termina sa carrière. D'abord chef d'une bande de voleurs (*kleftès*) dans son pays natal, Redjeb prit ensuite du service dans l'armée, s'avança assez rapidement, plus par l'intrigue que par ses faits militaires, fut élevé par Soliman III au commandement de la Romélie, un des postes les plus importans de l'empire, pendant la guerre de 1689, se fit battre à Passarovitsch par le prince Louis de Bade, général en chef de l'armée autrichienne, et essuya, bientôt après, sous les murs de Nissa, une nouvelle défaite qui ouvrit la Bulgarie aux troupes impériales. Dans ces circonstances critiques, le sulthan de Constantinople ouvrit les yeux sur l'incapacité de son indigne lieutenant et le fit étrangler. Cette mesure, très-ordinaire en Turquie, présente toutefois une particularité remarquable. Le mandat de mort dont était porteur le capidgi-bachi, ou l'exécuteur de la décision impériale, n'était point motivé sur l'impéritie, la désobéissance, la négligence, ou tout autre délit militaire du pacha Redjeb ; mais bien sur ce qu'il avait transgressé la loi du Koran, en recourant à la magie et à la divination, pratiques condamnées par le prophète.

REDON-BEAUPRÉAU (Le comte de), né en Bretagne en 1737, entra au sortir de ses études dans l'administration de la marine, fut successivement nommé commissaire en France et dans ses colonies, contrôleur à Rochefort, intendant du port de Brest, perdit cette place à la révolution, fut incarcéré en 1793, parvint cependant au ministère de la marine sous le directoire exécutif, devint membre du conseil-d'état, après la révolut. du 18 brumaire, entra en 1810 au sénat conser-

vateur, fut nommé pair de France en 1814, et m. en 1815, après avoir suivi pendant 60 ans la carrière de l'administration.

REED (JOSEPH), auteur dramatique anglais, né en 1723 à Stockton sur le Tees, dans le comté de Durham, était fils d'un cordier, et suivit la profession de son père, quoiqu'il fût dominé par un goût très-vif pour les muses. Il les cultiva sans négliger le soin de sa corderie, amassa des richesses, eut des succès au théâtre, et m. en 1787. On a de lui : *le Galant surranné*, comédie, 1745; *le Bureau d'enregistrement*, comédie, 1758; *Dido*, tragédie jouée en 1767; *Tom Jones*, opéra, 1769; *les Imposteurs*, ou *Remède contre la crédulité*, tiré de *Gil-Blas*; un poème *sur la Mort de Pope*; *le Guide des marchands*, espèce de barême publié en 1768, in-12, fort usité en Angleterre; et quelq. autres ouvr. — Un autre Joseph REED, président de l'état de Pensylvanie, mort en 1785, avait été aide-de-camp de Washington. On a de lui : *Remarques sur le discours du gouverneur Johnstone au parlement, avec des papiers authentiques relatifs à ses propositions*, 1779; *Remarques sur une notice publiée dans le Gazetier indépendant, avec une courte adresse au peuple de la Pensylvanie*, 1785. — REED (Isaac), savant critique angl., mort à Londres en 1807, a donné un recueil d'anciennes pièces de théâtre, connu sous le nom de *Recueil de Dodsley*, 1780, 12 vol. in-8; une édition considérablement augmentée de la *Biographia dramatica*, 1782; des *notes* dans diverses éditions de Shakspeare. Reed fut aussi, pendant un gr. nomb. d'années, l'éditeur de l'*European Magazine*.

REENHIELM (JACQUES), savant antiq. suédois, né en 1644 à Upsal, m. en 1691, a publié deux *sagas* islandais, ceux de *Torstan Wikingson* et de *d'Olof Trygwason*, Upsal, 1681 et 1691, avec des notes pleines d'érudition.

REES (ABRAHAM), prêtre angl., membre de la société roy. de Londres, de la société linnéenne et de plus. autres corps savans, né vers 1743 dans le nord du pays de Galles, d'un ministre du saint Evangile, fut d'abord professeur de mathématiques à l'institution d'Hoxton, près de Londres, où lui-même avait terminé ses études, et après avoir rempli cette chaire pendant 20 ans, il passa comme professeur de théol. au collège d'Hackney, où il demeura jusqu'en 1795. Égalem. recommandable par ses vertus pastorales et son vaste savoir, le docteur Rees m. le 9 juin 1825, emportant la réputation d'un des savans les plus distingués de l'Angleterre. Le plus considérable et le plus connu de ses ouvr., ayant pour titre : *the new Cyclopædia, or universal Dictionary of arts, sciences and literature*, Londres, 1803 et suiv., forme 44 vol. gr. in-4, fig. Composé sur le plan de notre Encyclopédie et du Dictionnaire d'Ephraim Chambers, cet ouvr. jouit d'une haute estime en Angleterre, et dénote chez l'auteur un savoir immense.

REESE (THOMAS), ministre du culte protestant dans la Caroline méridionale, mort à Charles-Town en 1790, a laissé : un *Essai sur l'influence de la religion dans la société civile*, 1788; *la Mort est un gain pour le chrétien*, et *le Caractère d'Hamann*, morceaux insérés dans *le Prédicateur américain*.

REEVE (CLARA), romancière anglaise, née vers 1725 à Ipswich, où elle m. en 1803, était fille d'un respectable ecclés., qui l'initia dès l'enfance à l'étude des langues savantes et de l'histoire. Sa mère, devenue veuve, étant allée se fixer à Colchester, miss Clara l'y suivit avec deux de ses sœurs; et ce fut là qu'elle commença à se faire connaître (1772) par une trad. anglaise du roman latin de Barclay, *Argenis*. Le succès qu'obtint ce début l'engagea à écrire d'original; et en 1777 parut son premier roman sous ce titre : *the Champion of Virtue, gothic story*, depuis souv. réimpr. sous le nouveau titre de *the old english Baron* (le vieux Baron anglais). Cet ouvr. fut suivi d'un assez grand nombre d'autres que nous nous dispenserons d'énumérer, et dont on peut voir la liste dans la *notice* qu'a consacrée sir Walter Scott à l'aut. (t. 3 de de la *Biogr. littér. des Romanciers célèbres*, trad. publiée chez Ch. Gosselin). Suiv. l'illustre biogr. de miss Reeve, son *vieux Baron anglais*, qui est le meilleur ouv. qu'elle ait publ., est aussi celui sur lequel repose exclusivement aujourd'hui sa réputation.

REEVE (JOSEPH), prêtre cathol. anglais, m. aveugle en 1820, à 87 ans, avait d'abord professé les humanités chez les jésuites, et, devenu chapelain du lord Clifford, avait passé plus de 53 ans dans la famille de ce seigneur. Outre un vol. de poésies lat. et angl., et 2 vol. de *sermons*, il a écrit en angl. : un *Abrégé de la Bible*, 2 vol. in-12; et un *Abrégé de l'hist. de l'Eglise*, 3 vol. in-12 : dans ce dern. ouvr., l'auteur s'est attaché particulièrement à relever les assertions inexactes des historiens protestans anglais.

REFORMATION, nom sous lequel on désigne la réforme religieuse de l'Angleterre. V. CRANMER, HENRI VIII, etc.

REGA, (HENRI-JOSEPH), docteur et professeur de médecine à Louvain, né dans cette ville en 1690, s'y distingua non-seulement par ses talens, mais encore par son zèle pour le soulagement des malheureux auxquels il consacra constamment sa fortune et ses soins. Nommé conseiller-médecin de l'archiduchesse Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, il m. en 1754, léguant une partie de son bien pour la fondation de deux bourses destinées aux étudians en médecine, et plus. milliers de florins à la bibliothèque de l'université. On a de lui : *de Sympathia, seu de Consensu partium corporis humani*, Harlem, 1721, in-12, et Leipsig, 1762, ouvr. savant qui lui fit beaucoup de réputation; *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis in comitatu Hannoniæ*, Louvain, 1740, in-12, traduite en franç. par S.-A. Devillers; *Dissert. med.-chym. qua demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitiari*, ib., 1744, in-8.

REGANHAC (GÉRAUD VALET DE), littérat., né à Cahors en 1719, mort en 1784, s'est particulièrement exercé dans le genre lyrique. Il était l'ami de Lefranc de Pompignan, et son confrère à l'acad. de Montauban. On a de lui : *Etudes lyriq. d'après Horace*, Villefranche de Rouergue, 1775, in-8; *Traduction des Odes d'Horace, avec des observations critiques, et poésies lyriques, suivi d'un discours sur l'ode, et de quelq. autres pièces en prose*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. Ce recueil contient plus. morceaux couronnés par l'acad. des jeux floraux dans les années 1752, 1757 et 1768. — Son fils, couronné en 1787 par l'acad. de Montauban pour un *Eloge de J. Lefranc de Pompignan*, avait déjà pub. en 1782 un autre *Eloge de Louis XII, père du peuple*.

REGEMORTES. Trois ingénieurs de ce nom se sont fait connaître par les travaux qu'ils ont exécutés. — Louis de REGEMORTES, hollandais d'origine, travailla d'abord, sous Vauban, aux fortifications de Neuf-Brissac, fut chargé ensuite, en 1719, des projets et de l'exécution du canal de Loing qu'il rendit navigable dès 1723, et obtint trois ans après la direction générale du canal d'Orléans, auquel il fit de nombreuses améliorations. — Noël de REGEMORTES, fils du précéd., fut associé aux travaux de son père, lui succéda dans la direction des canaux d'Orléans et de Loing, et m. vers 1790, âgé de 90 ans. Amateur de botanique, il a le prem. introduit en France les boutures de peupliers d'Italie. — Louis de REGEMORTES, frère du précéd., premier ingénieur des turcies et levées, entreprit en 1753, la construction du pont de Moulins, sur l'Allier, remarquable par sa beauté et surtout par les difficultés qu'il fallut vaincre pour le fonder solidement. Déjà plusieurs ingénieurs avaient échoué dans cette entreprise : les ponts

qu'ils avaient construits à Moulins n'avaient eu qu'une durée éphémère ; et le succès qu'obtint Regemortes dans cette construction difficile, lui valut une juste célébrité. Il mourut en 1776. On trouve le détail des moyens ingénieux qu'il a employés, dans un ouvrage qu'il publia en 1771, et qui a pour tit. : *Descript. d'un nouv. pont de pierre construit sur l'Allier à Moulins*, Paris, in-fol.

REGENBOGEN (JEAN-HENRI), écrivain ecclésiastique, professeur de théologie à l'université de Leyde, où il m. en 1814, a laissé : *Abraham proposé comme modèle d'un père de famille*, 1798 ; *Théologie chrétienne*, Workum, 1811, 1 vol. in-8 ; *Mélanges divers*, Franeker, 1802 ; des *Mémoires* sur divers sujets, etc.

REGGIO (FRANÇOIS), astronome, membre de plus. acad., né à Gênes en 1743, mort à Milan en 1804, avait embrassé la règle des jésuites dès l'âge de 16 ans ; mais à la suppression de cette société, il se livra tout entier à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, devint le compagnon des travaux d'Oriani et de Cesaris, employés à l'observatoire de Brera, fut chargé en 1776, de déterminer la latitude et la longitude de Pavie et de Crémone, et d'établir la différence du méridien de ces deux villes avec celui de Milan. Reggio leva, de concert avec ses deux confrères, la carte des triangles de la Haute-Italie, terminée en 1794, et que les astronomes italiens se proposaient de joindre à ceux du Piémont et de la France. Ce laborieux savant a laissé une foule de *mém*, et d'*observat.*, la plupart insérés dans les *Ephémérides astronom.* de Milan.

REGILLIEN (QUINTUS-NONIUS-REGILIANUS ou REGALIANUS-AUGUSTUS), Dace d'origine, et que l'histoire désigne comme l'un des *trente tyrans* qui troublèrent l'empire sous Gallien, était, à ce qu'on croit, parent de Décébale, et avait hérité de sa valeur, et de ses autres qualités. Il s'était élevé sous Valérien aux prem. emplois militaires, et avait déjà vaincu plusieurs fois les Sarmates, lorsque les peuples de la Mœsie, voulant s'affranchir du joug odieux de Gallien, le firent monter sur le trône qu'Ingenuus venait de perdre après un règne de quelques mois. Celui de Régillien ne fut pas non plus de longue durée : élu empereur au commencement de 261, il perdit la vie, selon Aurélius Victor, dans un combat que lui livra Gallien en août 263. Pollion cependant attribue à une autre cause la mort de ce prince ; il prétend que les Illyriens, d'accord avec les soldats légionnaires, le tuèrent dans l'espoir d'obtenir à ce prix leur pardon de Gallien. On a de Régillien quelques médailles, excessivement rares. Le cabinet du roi en possède quelques-unes en argent ; mais leur antiquité n'est pas bien prouvée.

REGILLO. V. PORDENONE.

REGINALD (VALÈRE), jésuite, né en Franche-Comté en 1543, mort en 1623, a laissé *Praxis fori*, (Cologne, 1623), dont St François de Sales recommande la lecture dans son Avis aux confess.

REGINON, abbé de Prum, et l'un des hommes les plus savans du 9e S., mort en 915, à Trèves, dans le monastère de St-Martin où il s'était retiré sur la fin de sa vie, a laissé une *Chronique* qui commence à la naissance de J.-C., et s'arrête à l'an 907. Elle a été continuée par deux autres écrivains jusqu'à l'an 977. La prem. édition est de Mayence, 1521, in-fol., et Pistorius l'a insérée dans le tome prem. des *Rerum. germanicar. scriptor.*, Francfort, 1583. On a encore de Reginon un *Recueil des canons Latins*, dont Baluze a donné une édition intitulée : *de Disciplinis ecclesiasticis et religione christianâ*, Paris, 1671, in-8, avec de savantes notes, et divers appendices ; *de harmonicâ institutione. Monitum*, lettre adressée à l'archev. Ratbold, et qui a été publiée par Gerbert dans le tome prem. des *Scriptor. ecclesiastici de musicâ*. Tritheim parle des *sermons* de Reginon, et d'un rec. de ses *lettres* qui n'existent plus. On trouve la *vie* de Réginon au t. 6 de l'*Hist. littér. de la France*

REGIO MONTANUS. V. MULLER.

REGIS (ST JEAN-FRANÇOIS), né en 1597 dans le diocèse de Narbonne, entra dans l'institut des jésuites, se dévoua au ministère de la prédication dans le Languedoc, fit un gr. nombre de conversions parmi les calvinistes, et m. en 1640. Il fut canonisé par Clément XII en 1737. Sa *vie* a été écrite en franç. par le P. d'Aubenton.

REGIS (PIERRE-SILVAIN), philosophe cartésien, né dans le comté d'Agenois en 1632, vint étudier la théologie à Paris en Sorbonne, prit du goût pour la philosophie de Descartes, dont il devint l'un des plus zélés partisans, et se rendit ensuite à Toulouse pour en propager les principes. Il obtint de grands succès dans cette ville, ainsi qu'à Montpellier, revint à Paris en 1680, et tint des conférences chez Lemery. Son école ayant été fermée par ordre de l'archevêque de Paris (de Harlay), il passa le reste de sa vie dans une polémique avec les adversaires du cartésianisme et avec Malebranche, fut nommé membre de l'académie des sciences lors de son renouvellement, et mourut en 1707. On a de lui, outre ses écrits polémiques sur le cartésianisme, et différentes *lettres* à Malebranche : *Système de philosophie*, etc., Paris, 1690, 3 vol. in-4 ; *l'Usage de la raison et de la foi*, etc., ib., 1704, in-4 ; *Discursus philosophicus in quo historia philosophiæ antiquæ et recentioris recensetur*, ibid., 1705, in-12. — Pierre REGIS, méd., né à Montpellier en 1656, pratiqua son art dans cette ville jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, et se fixa ensuite à Amsterdam, où il m. en 1726. On a de lui, outre une édit. des *opera posthuma* de Malpighi, 1697, quelq. *opusc.* de physique et de médecine, dont on peut voir les titres dans le t. 7 des *Mém.* de Nicéron, p. 8.

REGIS (JEAN-BAPTISTE), jésuite français, missionnaire à la Chine et habile géographe, né dans la 2e moitié du 17e siècle, travailla avec plusieurs de ses confrères à la carte générale de la Chine, et a donné, sur la manière dont fut conduite cette importante opération, des détails qui nous ont été transmis par Duhalde, dans sa *Description de la Chine*. On a aussi de Regis une traduction lat. du *I-king*, à laquelle il a joint d'amples éclaircissemens et de savantes *notes*. La Bibliothèque du Roi contient un manuscrit de ce précieux ouvrage. On sait que le P. Regis prit part, en 1724, aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'emp. Young-tching, relativement à la proscription du christianisme à la Chine ; mais on ignore l'époque précise de sa m. — REGIS (Joseph-Charles de), jésuite et neveu du précédent, né à Istres (Franche-Comté) en 1718, mort en 1777, est auteur de quelques pièces de théâtre à l'usage des colléges (le *Lazare*, *Venance*, *Hercule*, *le Testament de l'avare*, *les Fêtes marseillaises*, etc.)

REGIUS (LOUIS). V. LEROY.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS), l'un de nos meill. poètes comiq., né à Paris en 1647, était fils d'un marchand qui, en mourant, lui laissa une fortune assez consid. ; et il put ainsi, au sortir de ses études, se livrer à son goût dominant pour les voyag. Ayant gagné au jeu beaucoup d'argent pend. celui qu'il fit en Italie vers 1676 ou 1677, il se détermina à revenir en France, et peu après (1678) retourna dans le pays où le sort lui avait été si favorable. Ce fut alors qu'il rencontra cette Elvire dont il a tracé un portrait si flatteur dans son roman intit. *la Provençale*. Épris de cette beauté, quoique déjà elle fût engagée dans les liens du mariage, il s'embarqua avec elle pour revenir en France, fut pris par des corsaires algériens, et conduit à Constantinople avec la dame de ses pensées, qui fut vendue 500 liv. moins que lui. Esclaves du même patron, les deux amans souffrirent une captivité assez rigoureuse ; mais on raconte

que Regnard, qui avait été un gourmand de profession, sut gagner les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine, et qu'il en obtint sa liberté et celle de la dame provenç., au moyen d'une somme de 12,000 liv., que sa famille lui avait fait remettre. De retour en France avec celle qu'il aimait, il était sur le point de l'épouser lorsque le mari, qu'on croyait mort, reparut tout à coup, et le força de s'en séparer pour jamais. Le chagrin lui fit prendre alors la résolution de courir le monde; il partit pour la Flandre, alla en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Laponie, où l'accompagnèrent deux gentilshommes franç. Arrivés à Tornéo, ils s'embarquèrent sur le lac du même nom, le remontèrent de 7 à 8 lieues, parvinrent près d'une haute montagne, qu'ils gravirent jusqu'au sommet, découvrirent de là toute l'étendue de la Laponie et la mer septentrionale, et gravèrent sur un rocher une inscript. en vers lat., avec la date du 22 août 1681. Après avoir parcouru div. autres contrées, Régnard, fatigué enfin de cette vie errante, revint à Paris, acheta une charge de trésorier de France, et se livra ensuite à la composit. de ses différentes pièces de théâtre. Il m., en 1709, dans sa terre de Grillon, près de Dourdane. Ce poète, regardé généralement comme notre second poète comique, quoiqu'il soit resté à une grande distance de Molière, travailla successivement pour le théâtre ital. et pour le théâtre franç. Ses principales comédies sont: *le Joueur*, *les Ménechmes*, *Démocrite amoureux*, *le Distrait*, *les Folies amoureuses*, *le Retour imprévu*, *la Sérénade*, *le Légataire univers.* On a encore de lui: *le Carneval de Venise*, joué à l'Opéra en 1699; des *Poésies diverses; Voyage en Flandre*, *Hollande*, *Danemarck*, *Suède*, *Laponie*, *Pologne*, *Allemagne*, imprimé pour la première fois en 1731; *la Provençale*, historiette pub. aussi en 1731; un *Voyage en Normandie*, en prose et en vers, et le *Voyage de Chaumont*, en 40 couplets. Parmi les nombreuses éditions des *OEuvres de Régnard*, on cite celle de M. Lequien, pub. en 1820, 6 vol. in-8, et celles de M. Crapelet, avec *notes* et *variantes*, publ. en 1822 et 1823, 6 vol. in-8. On trouve en tête de cette dern. édit. des *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de Régnard*, par M. Beffara.

REGNAUD, dit de *Saint-Jean-d'Angély* (Michel-Louis-Etienne), naquit en 1760 à Saint-Fargeau, où son père remplissait les fonctions de président du tribunal et celles de subdélégué de l'intendance. Reçu avoc. vers 1781, et nommé en 1782 lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort, Regnaud se fit remarquer par ses talens, fut élu député aux états-généraux par le tiers-état du bailliage de Saint-Jean-d'Angély, et apporta dans cette assemblée des opinions modérées qu'il manifesta à la tribune, et plus particulièrem. encore dans une feuille quotidienne, qu'il publiait à cette époque sous le titre de *Journal de Versailles*. Plus tard cependant on le vit quelquefois s'écarter un peu de cette modération; mais il se rallia ensuite de très-bonne foi au parti qui voulait sauver la monarchie, et n'échappa aux proscriptions du 10 août qu'en se condamnant à une réclusion volontaire. Découvert et arrêté à Douai en 1793, il ne recouvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre, fut employé alors à l'armée d'Italie, y connut Bonaparte, s'attacha à sa fortune, et lui montra depuis un dévouement sans bornes. Régnaud fut un de ceux qui contribuèrent à la révolution du 18 brum. Nommé ensuite successivement conseiller-d'état, président de la section de l'intérieur du conseil d'état, secrétaire de l'état de la famille impériale, comte de l'empire, procureur-général près de la haute cour, il s'acquitta de ces diverses fonct. avec une grande habileté. Défenseur obligé de tous les projets de son maître, Régnaud cependant était fort éloigné de les approuver toujours. Dès l'ouverture de la malheureuse campagne de Russie, il prévit la chute de Napoléon; mais il ne lui en resta pas moins fidèlement attaché, et refusa même, dit-on, les propositions qu'on lui fit alors pour embrasser la cause des Bourbons. Il suivit l'impératrice Marie-Louise à Blois lors de la prem. entrée des alliés à Paris, et ne reparut sur la scène politique qu'au retour de Bonaparte, en 1815. Il lui donna à cette époque de nouvelles preuves d'attachement, en plaidant à la chambre avec chaleur les intérêts de son fils; mais, ayant échoué dans ses propositions, il quitta la France, passa en Amérique, et n'obtint de revenir à Paris qu'après quatre ans d'exil. Il y rentra mourant le 10 mars 1819, et expira quelques heures après son arrivée. Régnaud était membre de l'académie française depuis 1801. Il a coopéré, de 1789 à 1793, au *Journ. de Paris*, avec Garat, Condorcet, Chénier, Lacretelle aîné et autres. Il a publié, en société avec Duquesnoy, *l'Ami des patriotes*, 1791, 4 vol. in-8.

REGNAULDIN (Thomas), sculpteur, né à Moulins, m. à Paris en 1706, était de l'académie roy. de peinture et de sculpture. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, les deux statues de *l'Automne* et de l'impératrice *Faustine*, et aux Tuileries le groupe représentant *l'Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du temps.

REGNAULT (Gilbert), seigneur de Veaux, zélé protestant, né vers le commencem. du 16e S., dans le Châlonais, obtint la charge de juge-mage de l'abbaye de Cluny, et en fut dépouillé, après 30 ans d'exercice, par le card. de Lorraine, qui le soupçonnait d'avoir livré aux protestans les reliques de son abbaye. Persécuté, obligé de fuir, Régnault n'échappa que par une espèce de miracle au massacre de la St-Barthélemy et aux assassins que Claude de Guise avait chargés de le tuer. Il a publié: *Légende de D. Claude de Guise*, *contenant ses faits et gestes depuis sa nativité*, 1581. Mais, selon de Thou et d'Aubigné, il n'aurait été que l'éditeur de cet ouvrage, qu'ils attribuent à Dagoneau, m. en 1580. On ignore l'ép. précise de la m. de Régnault.

REGNAULT (Noel), jésuite, né à Arras en 1683, m. à Paris en 1762, remplit long-temps avec distinct. la chaire de mathém. au collége de Louis-le-Grand, et contribua, par ses écrits, à répandre en France le goût de la phys. On a de lui: *Entret. physiques*, dont la meilleure édit. est de Paris, 1755, 5 v. in-12, trad. en angl. et en ital.; *Origine anc. de la physique nouvelle*, ibid., 1734, 3 v. in-12; *Lettre d'un physic. sur la philosophie de Newton*, *mise à la portée de tout le monde*, *par M. de Voltaire*, ibid., 1738; *Logique en forme d'entretiens*, ou *l'Art de trouver la vérité*, ibid., 1742, in-12; *Entretiens mathématiques*, ibid., 1744, 3 v. in-12.

REGNIER (Mathurin), poète satirique, neveu de l'abbé Desportes (*v.* ce nom), né à Chartres en 1573, s'exerça de très-bonne heure dans la satire, et son père essaya vainement de réprimer en lui un goût qu'il avait pour ainsi dire apporté en naissant. Tonsuré à l'âge de onze ans, quoiqu'il fût sans vocation pour l'état ecclésiastique, il suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, et passa dix années auprès de ce prélat; mais, n'en ayant obtenu aucune récompense, il s'attacha ensuite au duc de Béthune, en fut beaucoup mieux traité, et ne tarda pas à être pourvu d'un canonicat et d'une pens. de 2,000 liv. sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay, qui avait appartenu à son oncle. Régnier ne put cependant jouir long-temps de son heureuse situat. Livré depuis sa plus tendre jeunesse à un goût effréné pour le plaisir, des infirmités précoces furent le triste résultat de ses écarts, et il m. à Rouen, en 1613, à peine âgé de 40 ans. Précurseur de Boileau dans le genre satiriq, il eut, comme lui, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes. Son style est à la fois plein d'enjouement, de naturel et de grâce, et quoiqu'il ait vieilli, « C'est encore en ce genre

» dit Palissot, un des meilleurs modèles que l'on » puisse étudier. » Mais malheureusement ce poète blesse trop souvent la décence, et il aurait un bien plus gr. nombre de lecteurs, s'il eût évité ce défaut, qu'il avait contracté en travaillant d'après les satiriques latins. Les *Œuvres* de Régnier se composent de 16 *satires*, 3 *épîtres*, 5 *élégies*, d'*odes*, de *stances*, d'*épigrammes*, etc. Les meilleures éditions sont celles publiées par M. Viollet-le-Duc en 1821, in-18, et par M. Lequien, en 1822, in-8, avec le *comment.* de Brossette.

REGNIER (JACQUES), médecin et poète latin, né à Beaune en 1589, m. en 1663, se fit de la réputation dans l'exercice de son art, et a laissé : un *poème* lat. à la louange d'une dame; plusieurs *comédies*, et un recueil de fables intitulé : *Apologi Phædrii ex ludicris J. Regnèri, Belnensis doctoris medici*, 1643, in-12.

REGNIER (CLAUDE-FRANÇOIS), né en Auvergne en 1718, m. en 1790, embrassa l'état ecclésiastique, et devint un des directeurs du séminaire de Saint-Sulpice. On a de lui : *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris, 1778 à 1782, 6 vol. in-12; *Tractatus de ecclesiâ Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8. — RÉGNIER (dom), bénédictin de la congrégation des Exempts, a pub. des *sermons*, 1761, 3 v. in-12.

REGNIER (CLAUDE-AMBOISE), duc de Massa, ministre de la justice sous Napoléon, né à Blamont, département de la Meurthe, en 1736, exerçait avec succès la profession d'avocat à Nanci à l'époque de la révolut. Il en adopta les principes, fut nommé député aux états-généraux, ensuite à l'assemblée constituante, et, quoiqu'il se fût rangé du côté qui favorisait le plus les nouvelles théories, il ne s'occupa guère que de judicature et d'administration. Échappé aux proscript. du 10 août, il vécut ignoré pendant le régime de *la terreur*, et ne reparut sur la scène politique qu'après le 9 thermidor. Nommé au conseil des anciens par son département, il y fut tour à tour secrétaire et président, s'opposa au rappel de Jean-Jacques Aymé au corps-législatif, fut aussi l'adversaire des prêtres déportés ou exilés de France, et fut un des défenseurs de la loi du 3 brumaire; mais il ne prit aucune part aux évènemens du 18 fructidor. L'un des coopérateurs du 18 brumaire, Régnier, travailla à la nouvelle constitut., devint, après l'établissement du consulat, membre du conseil d'état dans la section des finances, et fit rétablir la flétrissure de la marque pour les crimes de faux. Nommé en 1802 grand-juge, ministre de la justice, il fut chargé en même temps de la police génér., et ce fut lui qui dirigea en 1804 toutes les poursuites contre George et Pichegru. Plus tard cependant le ministère de la police fut distrait de ses attributions. En 1813, il rendit aussi le portefeuille de la justice, fut nommé présid. du corps-législatif, et remplit ces fonctions jusqu'à l'abdication de Bonaparte. Aussi frappé de la chute de son maître que de ses propr. disgrâces, le duc de Massa m. le 24 juin 1814. Son fils a succédé à son titre, et siège aujourd'hui à la chambre des pairs.

REGNIER (EDME), mécanicien, ancien conservateur du Musée central d'artillerie, dont il avait formé le noyau, membre honor. du comité consultatif des arts, contrôleur en chef des armes de la garde nationale, et membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1751 à Semur (Bourgogne), avait commencé ses étud. au collége de cette ville, quand sa mère, demeurée veuve avec onze enfans, dont il était l'aîné, fut réduite à le mettre en apprentissage chez un arquebusier de Dijon; et le jeune homme sut s'honorer par plus. invent. utiles dans cette profession, qui le mit à même de soutenir sa mère, d'élever et établir ses frères et sœurs. La prem. production de son esprit inventif fut une *éprouvette*, pour essayer la force des poudres de chasse; machine qui le conduisit bientôt à imaginer l'instrument aujourd'hui si connu sous le nom de *dynamomètre* (mesure des forces). Ce fut lui qui, le premier, construisit des paratonnerres en Bourgogne. Il en avait déjà établi six à Semur et ses environs, avant qu'il y en eût aucun à Paris. Franklin, à qui il présenta dans cette capitale des échantillons de conducteurs mobiles, qu'il avait imaginé de substituer à ceux qu'avait originairement employés l'illustre Américain dans ses appareils, applaudit à cette ingénieuse amélioration. Nous devons parler encore du *méridien sonnant* que dressa Regnier pour l'usage public de la ville de Semur, et sur lequel a été calqué l'appareil aujourd'hui populaire des *canons méridiens*; sa fameuse *serrure à combinaison*, décrite dans l'*Encyclopédie méthodique*, et très-perfectionnée depuis par l'inventeur; enfin son *échelle à incendie*, qui obtint le premier prix dans le concours ouvert sur cet objet par l'Institut. Regnier m. à Paris le 10 juin 1825. Outre les *Mém. explicat. du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.* (Regnier), 1798, in-4, on peut consulter sur ce mécanicien le t. 6 de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul.

REGNIER. V. GUERCHY.

REGNIER-DESMARAIS, ou plutôt DESMARETS (FRANÇOIS-SÉRAPHIN), grammairien et littérateur estimable, né à Paris en 1632, m. en 1713, était à peine âgé de 15 ans lorsqu'il traduisit la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il suivit à Rome le duc de Créqui, et, s'étant perfectionné dans la langue italienne, il composa des vers pleins de coloris et de grâce. L'acad. de La Crusca de Florence prit même une de ses *odes* pour une production de Pétrarque, et, lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en adoptant le poète qui l'avait causée. Nommé 3 ans après, en 1670, membre de l'académie française, Regnier y remplaça Mézeray, en 1684, dans l'emploi de secrétaire perpétuel, et rédigea tous les *mém.* qui parurent au nom de cette compagnie dans le procès qu'elle eut à soutenir contre Furetière. On a de l'abbé Regnier : une *Grammaire française*, dont la meilleure édition est celle de 1710, in-4; des *poésies* françaises, latines, italiennes et espagnoles, réunies, en 1708, en 2 vol. in-12; une traduction de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites et plus. fois réimp.; une traduction des 2 livres de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12; une autre *version* des livres de cet auteur; *de Finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes *remarques*, in-12; l'*Hist. des démêlés de la France avec la cour de Rome au sujet de l'affaire des Corses*, 1707, in-4, et div. autres écrits.

REGNIER (de LA). V. PLANCHE.

REGOLO (SÉBASTIEN), en latin *Regulus*, professeur de belles-lettr. à Bologne, où il mourut en 1570, a publié : *in Ciceronis orationem in C. Verrem primum, Explicationes*, Bologne, 1564; *in primum Æneidos Virgilii librum, ex Aristotelis de arte poeticâ et rhetoricâ præceptis Explicationes*, ib., 1563; *Oratio habita in acad. bononiensi*, 1562.

REGRAS (D. JUAN de), jurisconsulte et grand orat. portug. du 14[e] siècle, avait étudié la science des lois en Italie sous Bartole. Créé chancelier du royaume en 1383 par le régent du Portugal (le grand-maître de l'ordre d'Aviz, depuis Jean I[er]), il concourut avec l'archevêque de Brague D. Laurenzo, l'évêque de Lisbonne Jean-Alfonse d'Azambuja, et le connétable D. Nun.-Alvarez Pereira, à affermir la couronne de Portugal sur la tête de l'illustre bâtard de D. Pèdre. Ce fut D. Juan de Regras, qui, par le discours qu'il prononça aux états-généraux, assemblés à Coimbre pour l'élection d'un roi, détermina en faveur du grand-maître les suffrages, jusque-là partagés entre lui et les deux fils d'Inès de Castro Jean et Denis. Ce morceau oratoire a été conservé par les historiens, et l'on avait en outre

de J. de Regras quelques écrits de droit, oubliés aujourd'hui.

REGULUS (Marcus Atilius), consul romain, célèbre par sa noble conduite dans la prem. guerre punique, descendait de l'illustre famille plébéienne Atilia. Elu consul en l'an de Rome 257, il battit les Mamertins, s'empara de Brindes, et reçut les honneurs du triomphe conjointement avec son collègue Julius Libon. Réélu l'année suiv., qui était la 9e de la prem. guerre punique, il vainquit, de concert avec Manlius-Vulso, son collègue, les Carthaginois, commandés par Amilcar et Hannon, sur la côte méridionale de la Sicile. Après cette bataille mémorable, dont Polybe a donné les détails, Regulus resta sur les côtes d'Afrique avec 40 vaisseaux, 500 cavaliers et 15,000 fantassins. Avec ces forces, il s'empara de plusieurs villes, remporta une victoire signalée près d'Adis, et s'empara de Tunis. Il offrit ensuite la paix aux Carthaginois, mais à des condit. telles que, le sénat de Carthage ne pouvant y consentir, résolut de tenter encore la fortune des combats. Xantippe, habile capitaine, placé à la tête de l'armée carthaginoise, présenta la bataille à Régulus. Celui-ci l'accepta; bien que ses forces fussent inférieures, surtout en cavalerie, fut vaincu et fait prisonnier. Après plusieurs années de captivité à Carthage, le général romain accompagna les ambassadeurs que le gouvernement punique envoyait à Rome pour négocier la paix. Il avait promis, si elle n'était pas conclue, de venir reprendre ses fers; mais il opina dans le sénat pour la continuation de la guerre, et même contre l'échange des prisonniers. Le discours de Régulus détermina les sénateurs à rompre toute négociation; et, malgré le grand-pontife, qui voulait le dégager d'un serment extorqué par la violence, ce vertueux citoyen remplit sa promesse et repartit pour Carthage, où ses ennemis le firent périr au milieu des plus affreux supplices. Ces dern. faits sont rapportés par presque tous les aut. latins; mais Polybe et Diodore de Sicile n'en font aucune mention. L'ambassade, le dévouement et la m. de Régulus occupent une grande partie du livre qui tient la place du 18e de Tite-Live dans les *supplém.* de Freinshémius (*v.* ce nom). Ce sujet a été transporté sur la scène française par Pradon, par Dorat, et récemment avec plus de succès par M. Arnault fils; sur le théâtre lyrique ital. par Métastase. — L'histoire romaine mentionne encore douze personnages distingués de la famille Atilia, qui a subsisté jusque sous les empereurs.

REHFELD (Charles-Frédéric), né en 1735, à Stralsund, d'un ministre du St-Evangile, se destina d'abord aux études théologiques, puis y renonça pour se vouer à l'art de guérir. Promu au doctorat en 1756, après avoir suivi les leç. d'Hamberger, de Kaltschmid, de Fuchs et de Wedel, il pratiqua quelques années dans sa ville natale, se rendit ensuite à Gripswald, où il obtint une chaire de médecine, la remplit 16 ans, et fut appelé en 1780 à la direction du collége de santé, rétabli par le gouvernement suédois pour la Poméranie suédoise. Douze ans plus tard, il fut nommé premier médecin du roi, et m. en 1794, laissant un assez grand nombre d'*opusc.* académiques, dont on peut voir le catalogue au t. 6 de la *Biogr. médicale* du *Dictionn. des sciences médic.* Nous nous bornerons à mentionner les suivans : *Programma de partibus constituentibus humorum nostrorum*, Gripswald, 1766, in-4; *potissima summa Genera morborum simplicium qui fluida corporis humani afficiunt demonstrata*, ibid., 1766, in-4; *Dissertat. contenant en abrégé un traité mécanique et raisonné sur l'art de l'accouchem.*, ibid., 1767, in-4; *Morbi singularis epileptico-cataleptici opio potissimùm sanati Hist.*, ibid., 1788, in-8.

REHNSCHOLD (Charles-Gustave), sénateur et feld-maréchal de Suède, né à Stralsund en 1651, fut un des généraux les plus distingués de Charles XII; il remplaça ce monarq., blessé à Pultawa, dans le commandement de l'armée, fut fait prisonnier par les Russes, ne recouvra sa liberté qu'au bout de 9 ans, et mourut en 1722. Il avait assisté à 12 batailles rangées et à 30 combats. Son corps était couvert de blessures, et il périt des suites de celle qu'il avait reçue dans la poitrine pendant les campagnes de Pologne.

REICHARD (Henri-Godefroi), philologue allemand, né à Schleiz en 1742, m. en 1801, fut, pend. long-temps, maître au collége de Grimma. On a de lui plusieurs *dissert.* philologiques; quelques écrits d'instruction élémentaire; plusieurs traductions latines de l'allemand; des *poésies* latines; des éditions de Gemistus Pletho et de Lycophron, et une *imitat.* en allemand, de ce dernier auteur. — Jean-Jacques Reichard, né en 1743 à Francfort-sur-le-Mein, où il m., en 1782, directeur du jardin de botanique de cette ville, avait suivi des cours de médecine à Goëttingue. Outre une édition du *Species plantarum*, de Linné, Francfort, 1778-80, in-8, on a de lui, entre autres ouvrages : *Flora mœno-francfurtana*, etc., ibid., 1772-78, 2 t. in-8; et *Sylloge opusculorum botanicorum cum adjectis annotat.*, ibid., 1782, in-8.

REICHARDT (Jean-Frédéric), music., compositeur et écrivain, correspondant de l'Institut, classe des beaux-arts, né à Kœnisberg en 1752, mort en 1814, fut long-temps direct. de l'Opéra-Italien à Berlin, et eut ensuite la direct. des théâtres français et allemand à Cassel. Outre ses compositions musicales, parmi lesquelles on compte le *Tamerlan* de Morel, et le *Panthée* de Berquin, on a de lui : *Lettres familières, écrites pendant un voyage en France en* 1792, 2 vol. in-8; *nouvelles Lettres familières pend. un voyage en France dans les années* 1803 *et* 1804, 3 vol. in-8; *Lettres familières sur Vienne*, etc. Il rédigea, pendant les années 1804 et 1805, la *Gazette musicale* de Berlin. — Chrétien Reichardt, agronome, né en 1685 à Erfurt, m. en 1775, a publié en allemand divers ouvrages sur l'agricult. et l'économie rurale. Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Lebendiges Kræuterbuch*, Erfurt, 1734, in-fol.; *la Science de l'agriculture et du jardinage*, ib., 1753-74, 6 t. in-8; réimpr. par les soins de J.-V. Sikler, ibid., 1802-3, 3 vol. in-8; *Allerbeste art den hopfen anzulegen und zu bauen* (l'art de cultiver le houblon), Dusseldorf, 1772, 1775, in-8.

REICHEL (Christophe-Charles), minéralogiste allem., né en 1724 à Dresde, m. vers 1755 à Meissen, peu de temps après y avoir été appelé comme méd. pensionn., s'était d'abord livré à l'étude de la minéralogie, puis de la jurisprudence à l'univers. de Wittemberg. Il reçut en 1748 le titre de maître ès-arts, et 2 ans après prit le grade de docteur. On ne cite de lui que 3 opusc. en latin, l'un entre autres ayant pour titre *Diatriba de vegetabilibus putrefactis*, Wittemberg, 1750, in-4. — Un autre Reichel (Abraham-Théophile), méd., né en 1712 à Bernstadt, m. à Albernsdof, près de cette ville, en 1762, n'a égalem. laissé que des opuscules, entre autres *Dissert. de veris herbæ theæ proprietat. et viribus med.*, Erfurt, 1734, in-4.

REID (Thomas), profess. de philosophie morale à l'université de Glasgow, où il m. en 1796 à l'âge de 86 ans, eut une grande influence sur la direct. des études philosophiques dans le nord de l'Ecosse. Les écrits de ce savant doct. ont été insérés dans les transact. philophiq. de la société royale d'Edimbourg, ou ont été réunis, sous le titre de *Philosophie de Reid*, par son disciple Dugald Stewart, qui a pub. un *mémoire* sur sa vie et ses ouv. Les *Recherches* de Reid *sur l'entendem. humain, d'après les principes du sens commun*, pub. en 1763, ont été trad. en français, et imp. à Amsterdam en 1768, 2 vol. in-12. — Reid (Everhard van), en latin *Rei-*

danus, bourgmestre à Arnheim et député aux états-généraux de Hollande, m. vers 1601, a laissé : *Origine et Suite des guerres des Pays-Bas, depuis 1566 jusqu'en 1601* (en flamand), Amsterdam, 1644, in-fol.

REIFFENBERG (Frédéric de), jésuite, né en 1719 dans le pays de Trèves, m. en 1764, a pub. la traduct. latine de l'ouv. ital. du célèbre Scipion Maffei, sur la *grâce*, le *libre arbitre* et la *prédestination*, précédée de l'éloge de l'aut., et du *catalogue de ses ouv.*, et suivie de la réfutation des critiques qui en avaient paru, Mayence et Francfort, 1756 ; un *Recueil de poésies latines*, avec une *Dissertation sur le style lapidaire* ; une *Apologie des jésuites*, en allem. ; *Préceptes moraux*, en grec et en latin, suivis d'*Exemples tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes*, 5 vol. in-8 ; *Histoire des jésuites du Bas-Rhin*, depuis 1550 jusqu'en 1626, Cologne, 1764, 1 vol. in-fol. Le P. Reiffenberg avait été reçu à Rome de l'académie des Arcadiens, sous le nom de *Mirtilus sarpedonius*.

REIFFENSTUEL (Anaclet), théologien allemand, de l'ordre des frères mineurs-réformés de St-François, florissait au commencem. du 18e S. On a de lui plus. ouv. de théologie parmi lesquels on distingue surtout un traité *de Probabilismo*, qui eut un grand nombre d'édit. en Allemagne et en Italie. Le P. Mansi en a pub. une à Trente en 1765, et l'a enrichie d'un *supplément*. On cite encore du P. Reiffenstuel : *Jus canonicum universum, cum tractatu de regulis juris et repertorio generali*, 6 vol. in-fol.

REIGNY (Beffroy de). V. Beffroy.

REIES ou REYES (Gaspar de Los), médec. à Carmone dans l'Andalousie au 17e S., était origin. de Portugal, et avait pris ses grades à l'université d'Evora. A une très-grande érudit. ce méd. joignait une superstition mesquine ; il pensait, par exemple, que la plupart des maladies étant causées par l'influence du démon, le prem. soin d'un médec. devait être de pourchasser l'esprit infernal à force de prières. On a de lui : *Elysius jucundarum quæstionum Campus, philos., theol., philol. et maximè medicarum*, Bruxelles, 1661, in-fol. ; Francfort, 1660, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un autre méd. portugais, Emmanuel dos Reys Tavares, de Santarem, et qui était passé d'une chaire de théol. à une de médec. Ce dern. est auteur de *Controversiæ philos. et medi. ex doctrinâ de febribus*, Lisbonne, 1667, in-4, ouv. écrit en faveur de Th. R. de Veiga contre Matamance, dont les querelles occupaient alors l'école portugaise.

REIL (Jean-Chrétien), médecin allem., conseiller et cheval. de l'Aigle-Rouge de Prusse, né à Rhanden, dans l'Ost-Frise, en 1759, est considéré comme l'un des écrivains qui ont le plus efficacem. contribué au progrès de la médecine morale. Il se distingua d'abord à l'univers. de Halle, où il fut nommé profess. de thérapeutiq. et direct. de l'institut clinique, fut appelé ensuite à Berlin pour y présider au conseil des mines, obtint aussi une chaire de médecine à l'univers. de cette capitale ; et à l'époque de la dern. coalition, il s'occupa d'une manière spéciale du perfectionnem. des hôpitaux militaires. Ses utiles travaux en ce genre lui méritèrent l'emploi de direct.-général des immenses hôpitaux dont les suites de la bataille de Leipsig nécessitaient la création ; mais déjà épuisé par l'étude et les veilles multipliées, Reil succomba aux atteintes du typhus le 12 nov. 1813. On a de lui un grand nombre d'ouv., parmi lesquels on cite : *Tractatus de Polycholiâ*, Halle, 1782, in-8 ; *Fragmenta metaschematismi polycholiæ*, ibid., 1783, in-8 ; *Histoire de la maladie du professeur Goldhagen*, ibid., 1788, en allem. ; *Memorabilium clinica medico-practica*, ibid., 1790-1795, 3 part. ; seconde édit., 1798, in-8 ; *Archives de physiologie*, ouv. pub. en allem., ibid., de 1795-1815, 12 vol. in-8 ; *exercitationum anatomicarum Fasciculus primus, de structurâ nervorum*, ibid., 1796, in-fol. ; avec pl. ; *Pensées détachées sur l'application de la méthode psycologique au traitement des aliénés*, dédiées au profess. Wagnitz, ibid., 1803, en allem. ; et, dans la même langue, *Pépinière pour l'instruction et la formation des praticiens en médecine, comme besoin de l'état dans sa position actuelle*, ibid., 1804. Les différens *mémoires* de Reil ont été réunis en deux vol. et pub. à Vienne en 1811. Ils ont été réimpr. à Halle en 1817, mais en un seul volume.

REIMAN. V. Reimmann.

REIMARUS (Hermann-Samuel), sav. philologue, membre de l'acad. impériale de Pétersbourg, et de la plupart des sociétés littér. d'Allemagne, né à Hambourg en 1694, remplit avec distinction pendant 41 ans la chaire de philosophie à l'acad. de cette ville, et y m. en 1768. Il était gendre du savant J.-Alb. Fabricius, et le seconda dans ses travaux philologiques. Outre un recueil d'*opuscules* qu'il pub. à Weimar en 1723, in-4, on a de Reimarus : *de Vitâ et Scriptis J.-Alb. Fabricii commentarius*, Hambourg, 1737, in-8 ; *Epistola ad cardinal. Quirinum, quâ, occasione edendi Dionis Cassii, ad Nicolai Carminii Falconis edition. trium ultimorum Dionis librorum ex antiquissimo codice restitutorum animadversiones nonnullas protulit*, ibid., 1746, in-4 ; *Dissertatio de assessoribus synedrii magni LXX linguarum peritis*, ibid., 1751, in-4 ; *Traité des principales vérités de la religion naturelle*, en allem., ibid., 1754 ; 5e édit., 1781, in-8 ; *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux ; leur industrie et leurs mœurs*, ibid., 1760, 2 vol. in-12 : cet ouv. estimable a été trad. en franç. par Reneaume de La Tache. On attribue à Reimarus les fameux fragmens pub. en 1774 et 1777 dans les nos 3 et 4 des *Mémoires historiques et littér. tirés de la biblioth. de Wolfenbuttel*. — Reimarus (Jean-Albert-Henri), fils du précéd., né en 1729 à Hambourg, y exerça la médecine avec beaucoup de succès et y devint profess. de physique et d'histoire naturelle. Il a enrichi de quelques additions la cinquième édit. de l'excellent ouv. de son père, *sur les principales vérités de la religion naturelle*, et a laissé lui-même plus. bons ouv., presque tous écrits en allem., et dont on peut voir l'énumérat. au t. 6, p. 570, de la *Biogr. méd.* du *Dictionn. des sciences méd.* Il m. dans sa patrie en 1801.

REIMMANN (Jacques-Frédéric), savant et laborieux bibliographe, pasteur de la ville d'Hildesheim, surintendant des églises et inspect. des écoles luthériennes de cet arrondissem., m. en 1743 à l'âge de 75 ans, a laissé un gr. nombre de savans ouv., parmi lesquels on cite : *Exercitatio parergica de fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos et Germanos*, Halberstadt, 1694, in-4 ; *Histoire critique de la logique*, en allem., Francfort, 1699, in-8 ; *histor. litter. exotericæ et acroamaticæ Particula, sive de libris genealogicis vulgatioribus et rarioribus Commentatio*, Leipsig, 1710, in-8 ; *Essai d'une introduction à l'histoire littéraire en général et particulièrem. à celle de l'Allemagne*, Halle, 1708, 6 vol. in-8 ; un *Abrégé du Catalogue des MSS. de la bibliothèque impér. de Vienne*, Hanovre, 1712, in-8 ; *Idea systematis antiquitatis litterariæ generalis et specialioris, desideratæ adhuc in republicâ eruditorum litteraria*, Hildesheim, 1718, in-8 ; *Historia universalis atheismi et atheorum falsò et meritò suspectorum apud Judæos, ethnicos, christianos*, etc., ibid., 1725, in-8 ; *Biblioth. hist. litterariæ critica, cataloges*, [illegible] *hoc est catalogi biblioth. auctoris systematico-critici tomus secundus*, ib., 1739, in-8 ; *Hist. litteraria Babyloniorum et Sinensium*, Brunswick, 1741, in-8. Reimmann a donné le *Catalogue raisonné de sa biblioth.*, 1731, in-8, de plus de

douze cents pages, et un *Supplément* pub. par son fils en 1747. Il avait aussi composé des *Mémoires sur sa vie*, qui ont paru à Brunswick en 1745.

REINA (François), avocat milanais, né vers 1770 à Malgrate dans le territoire de Côme, m. dans la prov. de Mantoue le 12 nov. 1825 avait fait ses cours de droit à l'univ. de Pavie, où il reçut le doctorat. Les évènem. qui en 1796 changèrent la face de l'Italie l'arrachèrent au barreau pour le lancer dans l'arène politique : partisan sincère autant que zélé des nouvelles doctrines, il signala son patriotisme dans le gr. conseil législatif de la république cisalpine dont il avait été nommé memb. Ayant été exclu de ce corps par l'ambassadeur français (M. Trouvé) à cause de la rigueur de son opposition aux mesures qu'on prétendait imposer au nom du directoire exécutif, il y fut rappelé bientôt par le général Brune, mais s'abstint d'y reparaître, et n'en subit pas moins la proscript. lancée contre les partisans du gouvernem. républicain à l'époque des succès de Souvaroff. Déporté en Hongrie, il fut rendu à sa terre natale par suite de la victoire de Marengo; il fit partie de la consulte législative de la nouvelle république, assista en 1801 aux comités ital. assemblés à Lyon, et, à son retour à Milan, devint successivem. membre du corps législatif et orateur du gouvernem. Replacé dans la vie civile par la politiq. de l'emper. et roi, Reina, qui avait toujours eu un goût tr.-vif pour l'étude, et qui même cultivait avec distinct. plus. branches de la littérat., se voua tout entier au soin d'augmenter sa biblioth. l'une des plus considérables de l'Italie. Cet amat. enthousiaste n'a guère écrit que des opuscules académiques, tels que les *éloges* de l'abbé Denina, de Muratori et de Parini. C'est à ses soins qu'est dû le recueil des *œuvres* de ce dern., qui lui avait légué ses manuscrits.

REINECCIUS ou REINECK (Reinier), prof. de littérat. et d'histoire à l'acad. de Helmstadt, m. dans cette ville en 1595, à l'âge de 54 ans, a laissé : *Methodus legendi.. histor.*, Helmstadt, 1583, in-fol.; *Hist. julia*, 1594-95-97, 3 v. in-fol. : ouv. savant et rare; *la Chronique des margraves de Brandebourg, burgraves de Nuremberg*, en allemand, Wittemberg, 1580, in-4; *Origines stirpis brandenburgicæ*, Francfort, 1581, in-fol.; *Annalium de gestis Caroli Magni, imperatoris, libri V, opus auctoris incerti*, etc., Helmstadt, 1594, in-4; *Hist. orient.*, Francfort, 1595 ou 1596, in-fol.; et quelq. autres écrits, parmi lesquels nous citerons seulem. une courte *notice* sur sa vie (*Narratio de vitâ suâ*), imp. dans les *Opuscula varia de Westphaliâ*, pub. par J. Goës, Helmstadt, 1668, in-4, et dans les *Memoriæ philosophorum* de Rollius, Leipsig, 1710, in-8.

REINECCIUS (Chrétien), philologue et théologien allem., recteur du gymnase de Weissenfels, et conseiller du consistoire, m. en 1752, à l'âge de 84 ans, a pub. un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulem. : *Disputatio de septem dormientibus*, Leipsig, 1702, in-4; *universæ de termino gratiæ peremptorio controversiæ Epitome*, 2 part., Leipsig, 1702-03, in-4; *Pocockii Notæ miscellaneæ*, ibid., 1705, in-4; *christiani judæi conversi, der judische Glaube und Aberglaube, cum præfat. de conversione judæor.*, ibid., 1705; *Concordia germanico-latina*, ibid., 1708, 1735, in-4; *Biblia quadrilinguia Novi-Testamenti*, ibid., 1713, in-fol.; *Biblia hebraica ad optimas quasque editiones expressa cum notis masorethicis et numeris distinctionum*, ibid., 1730, in-4; *Vetus-Testamentum græcum ex vers. LXX interpretum, unà cum libris apocryphis, secundum exemplar vaticanum*, ib., 1730; plus. fois réimp.; *Augustana Confessio germanica et latina, cum versione græcâ Pauli Dolscii solutâ et Laur. Rhodomanni metricâ, addita quoque est Exercitatio histor. de P. Dolscii versione græcâ*, ibid., 1730; *Biblia sacra quadrilinguia Veteris-Testam. hebraici, cum versionibus è regione positis, utpote versione græcâ LXX interpretum ex codice manuscripto alexandrino, noviter revisa, et textui hebræo curatiùs accommodatâ, et germanicâ Lutheri, adjectis notis masorethicis et græcæ versionis lectionibus Codicis vaticani, notisque philologicis et exegeticis*, ib., 1748, 3 vol., in-fol.

REINEGGS (Jacques), voyag. et aventur. allemand, né en 1744, était fils d'un barbier d'Eisleben en Saxe, nommé Ehlich. Il suivit d'abord la profess. de son père, s'éloigna ensuite de son pays, prit le nom de Reineggs, fut successivem. garçon barbier, étudiant en médecine à Leipsig, coméd. à Vienne, médecin en Géorgie, et devint favori du prince Héraclius, qui l'éleva au rang de bey, et fit inscrire son nom en lettres d'or sur la fonderie auprès de Tiflis. Reineggs avait mérité ces honneurs en répandant chez les Géorgiens, les sciences qu'il avait acquises en Europe. Il y perfectionna la fabrication de la poudre et la fonte des canons, y créa une imprim., où il fit imp. les *Principes d'économie politique* de son compatriote Sonnenfels, qu'il traduisit en persan, et que le prince Héraclius transporta dans la langue géorgienne; mais après s'être montré le bienfait. d'un pays où il avait trouvé un si honorable asile, Reineggs ne rougit point de le sacrifier à ses intérêts et à son ambition. Envoyé par Héraclius, en qualité de négociat. à la cour de Catherine II, il se fit l'agent secret de cette princesse et la Géorgie perdit bientôt son indépendance. Reineggs obtint pour prix de sa trahison l'emploi de conseiller du collége impérial et ceux de direct. des élèves en chirurgie et de secrétaire perpétuel du collége impérial de médecine à Saint-Pétersbourg, où il m. en 1793. On a de lui une *Histoire de la Géorgie*, pub. par le célèbre voyag. Pallas, dans le t. 2 de ses *nordische Beytræge*; et une *Description historique et topographique du Caucase*, trouvée à sa m. dans ses papiers, et pub. par Schrœder, Gotha, 1796, 2 vol. in-8.

REINESIUS (Thomas), médecin, philologue, antiquaire allemand, né à Gotha en 1587, m. à Leipsig en 1667, fut l'un des savans étrangers qui eurent part aux bienfaits de Louis XIV. On a de lui un grand nombre d'ouv., parmi lesquels on remarque : *de diis Syris sive de numinibus comment. in Veteri-Testamento memoratis syntagma*, Leipsig, 1623, in-4; *de deo Endovellico ex inscriptionibus in villâ Vizosâ Lusitaniæ repertis Commentatio parergica*, Altenbourg, 1637, in-4; *Historoumena linguæ punicæ, errori populari arabicam et punicam esse eamdem opposita*, ib., 1637, in-4; *variarum lectionum Libri tres priores, in quibus de scriptoribus sacris et profanis, classicis plerisque disseritur*, ibid., 1640, in-4; *Defensio variarum lectionum contra censuram poëtæ L.* (*Laureati*), Rostock, 1653, in-4; *Inscriptio vetus Augustæ Vindelicor. eruta et comment. illustrata*, Leipsig, 1655, in-4; *ænigmati patavino OEdipus è Germaniâ, hoc est, marmoris patavini Interpretatio*, ibid., 1661, in-4; Paris, 1667, in-4; *de palatio lateranensi ejusque comitivâ Commentatio parergica, accedit Georg. Schubarti de comitibus palatinis cæsareis exercitatio historica*, Iéna, 1679, in-4; *Syntagma inscriptionum antiquarum*, Leipsig, 1682, in-fol.; des *lettres* et beaucoup d'autres écrits. La *Vie de Reinesius*, écrite par lui-même, et trouvée dans ses MSs., a servi aux *notices* que Witten et Brucker, ont données sur ce savant.

REINHARD (François-Volkmar), céléb. prédicateur protestant, né en 1753, dans le duché de Sulzbach, m. à Dresde en 1812, fut successivem. profess. de théologie et de philosophie à l'univ. de Wittemberg, prem. prédicat. de la cour de Saxe, conseiller ecclésiastiq., membre du consistoire suprême, et obtint par ses talens, sa vaste instruct., ses vertus et son zèle, une grande influence sur l'en-

seignement scolaire et religieux. On a de lui un gr. nombre d'ouv., dont les principaux sont : *Système de la morale chrét.* : les deux prem. vol. parurent en 1788 et 1789, le 3e en 1804, le 4e en 1810 et le 5e en 1815 ; les prem. volumes furent réimp. plus. fois ; *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, 1781, 1798, 4e édit. : l'idée fondament. de cet ouv. est peut-être plus clairem. exprimée dans le titre de sa dissertation latine : *Consilium benè merendi de universo genere humano ingenii supra hominem elati documentum*, 1780, in-4 ; *Sermons*, 39 vol. in-8, 1786-1813 ; *Lettres de F.-V. Reinhard, sur ses études et sur sa carrière de prédicateur* : elles ont été trad. par M. J. Monod, 1816, 1 vol. in-8 ; *Essai philosophique sur le merveilleux*, 1782, in-8 ; *de l'Importance des petites choses en morale*, Berlin, 1798 ; *de Præstantiâ religionis christianæ in consolandis miseris*, trad. en allem., par J.-S. Fest, 2e édit., 1798 ; *Leçons de théologie dogmatique*, 4 édit. de 1801 à 1818. — Chrétien-Tobie-Ephraïm REINHARDT, né en 1719 à Camenz dans la Lusace, alla suivre les cours de médecine à Francfort-sur-l'Oder, et après y avoir pris en 1745 le grade de docteur, vint s'établir dans la petite ville de Sagan, où il m. en 1790, pourvu de plus. emplois lucratifs. Il a composé sur son art un assez gr. nombre d'ouv., mentionnés au t. 6, p. 572, de la *Biogr. méd.* du Dictionn. des sciences médic., et parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *Untersuchung der frage*, etc., c.-à-d. *Exam. de cette question : Nos prem. parens Adam et Eve avaient-ils un nombril?* in-8 ; Hambourg, 1752 ; Berlin, 1753 ; Francfort et Leipsig, 1755 ; *Carmen de plethorâ, morborum matre ; non morbo*, Sorau, 1758, in-8 ; *de Febre miliari lib. III, carmen*, Glogau, 1758, in-8 ; *de Hæmorrhagiâ pulmonum, carmen*, ibid., 1757, in-8 ; *de jecinoris vulnerum Lethalitate*, in-8 ; ibid., 1758 ; Leipsig, 1762 ; trad. en allem., Glogau, 1761, in-8, etc.

REINHOLD (CHARLES-LÉONARD), métaphys., né en 1758 à Vienne (Autriche), faisait son noviciat chez les jésuites au collége de St-Ange à l'époque de la suppress. de cette société (1773) ; il passa l'année suiv. chez les barnabites, et y occupa une chaire de philos. Ses talens l'ayant mis bientôt en relation avec plus. savans de Vienne, il fut associé à un journal philos. qui s'y publiait, et ses nouvelles liaisons ne tardèrent pas à faire naître en lui la résolution de quitter la carrière ecclésiast. Ce fut sans doute pour briser plus brusquem. les liens qui l'attachaient à sa profess. que, s'étant rendu à Leipsig en 1783, il y pub. une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, s'y lia avec le célèbre Wieland, dont il devint le gendre et avec qui il partagea la direct. du journal, le *Mercure* ; puis il fut appelé à remplir une chaire de philosophie à Iéna. Il la quitta en 1794 pour s'attacher à l'univ. de Kiel, et c'est dans cette ville qu'il m. en 1823, entouré de l'affection de ses disciples et des faveurs du gouvernem. danois. Il avait reçu la décorat. de l'ordre de Danebrog et le titre de conseiller d'état. Son fils, profess. de philos. à Iéna, a donné en allemand une hist. de sa *Vie* et de ses travaux littér., Iéna, 1825, in-8, ouv. particulièrem. intéressant parce qu'il renferme des lettres adressées à Reinhold par Kant, Fichte, Jacobi, Lavater et Ch. Villers : ces dern. sont écrites en français. Parmi les product. de Reinhold, on distingue un *Essai* (en allem.) *pour concilier les discussions des philosophes*, Iéna, 1792-1794, 2 vol. in-8 ; et des *Lettres sur la philosophie de Kant* (dont il était l'admirat. enthousiaste), Leipsig, 1796, 2 vol. in-8, aussi en allemand.

REINMAR *l'Ancien*, poète allemand du commencement du 13e s., vivait à la cour du duc Léopold VII d'Autriche. Il l'accompagna en 1217 à la croisade en Palestine. Les pièces qui restent de ce poète offrent du naturel et du sentiment. On les trouve dans le recueil de Manesse, dont le MS. est à Paris à la Biblioth. du Roi. — REINMAR *le Jeune*, qu'on croit être le fils du précéd., a aussi laissé des poésies qui ne sont pas sans mérite : elles se trouvent dans le même recueil.

REINOSO (ANTONIO GARCIA), peintre espag., né à Cabra en Andalousie vers 1623, m. à Cordoue en 1677, fut élève de Sébastien Martinez, son compatriote. On trouve plus. tableaux de sa composit. à Linarez, Martos et Andujar. On cite surtout celui placé dans l'église des Capucins de cette dern. ville, représentant la *Trinité* entourée d'un grand nombre de patriarches, avec St Michel et St George, armés. Cet artiste paraît avoir eu plus de facilité que de goût.

REINSCHILD. V. REHNSCHOLD.

REISEN. V. CH. CHRISTIAN.

REISER (ANTOINE), né à Augsbourg en 1628, était pasteur de l'église luthérienne de Presbourg, lorsque cette église embrassa le calvinisme en 1672. S'étant montré opposé à ce changem., il fut persécuté et obligé de se réfugier à Hambourg, où il m. en 1686. Il a laissé plus. écrits théologiq., qui sont oubliés aujourd'hui, mais qui ont fait quelque bruit de son temps, parce qu'il prétendait que St Augustin, St Thomas d'Aquin, etc., avaient soutenu la doctrine de Luther, et que le docteur Launoy était un fort bon protestant. Le seul des ouv. de Reiser que recherchent aujourd'hui les bibliophiles est son *Catalogue des MSs. de la bibliothèque d'Augsbourg*, pub. en 1675, in-4.

REISKE (JEAN-JACQUES), savant philologue et orientaliste, né en 1716, à Zoerbig, petite ville de Saxe, fit ses études d'abord à Halle, puis à Leipsig, passa en Hollande en 1738, se fixa à Leyde où sa situation financière l'obligea de se faire correct. d'épreuves pour des libraires et des savans, tout en suivant les leçons d'Alb. Schultens (*v.* ce nom), qui professait dans cette ville les langues orientales. Il eut bientôt la facilité de prendre une connaissance exacte des MSs. orientaux de la biblioth. de Leyde, fut chargé de les ranger, de les numéroter et d'en faire un nouveau catalogue manuscrit, plus approprié au service d'une biblioth. publique. Il reçut une indemnité pour ce travail. Son caractère indépendant et son insouciance pour l'avenir lui firent refuser, en 1742, une place au collége de Campen ; mais convaincu ensuite que la philologie ne pouvait, dans la position où il se trouvait, lui procurer une honnête existence, il résolut d'étudier la médecine, fut reçu docteur en 1746, et, vers la fin de la même année quitta la Hollande, où il avait séjourné huit ans, pour revenir à Leipsig, sans aucune perspective d'établissement. En 1747, il reçut le titre de professeur dans la faculté de philosophie, et, l'année suivante, il fut nommé professeur extraordinaire de langue arabe. Il obtint en 1758 la place de recteur du collége de St-Nicolas, et commença dès-lors à jouir d'une aisance et d'une tranquillité d'esprit qu'il n'avait pas connues jusque-là. Le travail forcé auquel il se livra dans les dernières années de sa vie, pour la publication de son édit. des orateurs grecs, accéléra sa mort, arrivée en 1774. On a de lui les ouvr. suivans (littérature orientale) : *Abi Mohammed el Kasem Basrensis vulgo Hariri Consessus XXVI rakdah seu variegatus dictus... cum scholiis arabicis et versione latinâ*, Leipsig, 1737, in-4 ; *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas et versione latinâ*, Leyde, 1742, in-4 ; *miscellaneæ Observationes med. ex Arabum monumentis, disputat. pro gradu doctoris*, ib., 1746, in-4 ; réimpr. à Halle en 1756, in-8 ; *de Principibus Muhammedanis, qui aut ab eruditione, aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt*, Leipsig, 1747, in-4 ; *de Arabum epochâ vetustissimâ Sail ol Arem, id est, ruptura cataractæ Marebensis*, ibid., 1748, in-4 ;

Abilfedæ annales Moslemici, ibid., 1754, in-4; une traduction allem. du poème arabe de Tograï, int. *Lamiat alarab*, Friedderichstadt, 1756, in-4; *Abil Walidi Risalet seu epistolium arabicè et latinè cum notulis*, Leipsig, 1755, in-4; *Recueil de quelques proverbes arabes, pris des bâtons et des verges* (en allem.), ibid., 1758, in-4; *de Actamo philosopho arabico*, ibid., 1760, in-4; *Morceaux de poésies arabes* (en allem.), ibid., 1765, in-4; *Abilfedæ Opus geographicum*, inséré dans le Rec. de Büsching; *Maraï, des sohns Josephs....*, c'est-à-dire : *Hist. des princes qui ont gouv. l'Egypte*, trad. de l'arabe de Maraï, fils de Joseph, inséré également dans le Recueil de Büsching; *Prodidagmata ad Hagji chalifæ librum memorialem rerum à Mahummedanis gestarum*, etc., ins. à la suite de la Description de la Syrie d'Abou'lfeda, publiée par Koehler; *J.-J. Reiske Conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis*, etc., Leipsig, 1779, in-8; *Lettres sur les monnaies arabes* (en allem.), insérées dans le *Repertorium*, etc., de Eichhorne. Les ouvr. de littérature grecque et lat. sont : *Constantini Porphyrogenetæ libri duo de Cærimoniis aulæ Byzantinæ*, grec et latin, Leipsig, 1751-54, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones ad Sophoclem*, ib., 1753, in-8; *Animadv. ad Euripidem et Aristophanem*, ibid., 1754, in-8; *Anthologiæ græcæ à Constant. Cephala editæ, lib. III*, ibid., 1754, in-8, réimpr. à Oxford, en 1764; *Animadversiones ad Græcos auctores*, ibid., 1757-59-61-63-66, 5 vol. in-8; *M. Tullii Ciceronis Tusculanorum disputationum libri V*, ibid., 1759, in-12; *de Zenobio, sophistâ antiocheno*, ibid., 1759, in-4; *de quibusd. è Libanio repetitis Argum.*, etc., ib., 1759, in-4; *de Rebus ad scholam Nicolaitanam Lipsiensem pertinentibus Expositio*, ibid., 1759, in-4; *de linguarum veterum Scientiâ, maximè necessariâ*, ibid., 1759, in-4; *Theocriti Reliquiæ cum scholiis græcis et commentariis integris*, etc., ibid., 1766, 2 vol. in-4; *Oratores græci*, ibid., de 1770 à 1775, 12 vol. in-8; *Apparatus critici ad Demosthenem*, *vol.* 1, 2, 3, etc., ibid., 1775, in-8; *Indices operum Demosthenis*, ibid., 1775, in-8; *Plutarchi quæ supersunt omnia*, grec-latin, ibidem, 12 vol. in-8, de 1774 à 1782; *Maximi Tyrii Dissertationes è recensione Davisii*, etc., ibid., 1774-75, 2 vol. in-8; *Dionysii Halicarnacensis Opera omnia*, gr.-latin, etc., ibid., 6 vol. in-8, de 1774 à 1777; *Libanii sophistæ Orationes et Declamat.*, Altenbourg, 1783 à 1787, 4 vol. in-8; *Dionis Chrysostomi Orationes*, etc., ibid., 1784, 2 vol. in-8. On a encore de Reiske des traduct. allem. des *harangues* tirées de Thucydide, des *discours* de Démosthène et d'Eschine, etc.; un gr. nombre d'articles dans les *Acta eruditorum*, les *Miscellanea lipsiensia*, et autres recueils allem. La *vie* de Reiske, écrite par lui-même jusqu'en 1770, et continuée par sa veuve, a paru à Leipsig en 1783, en allem. — Ernestine-Christine MULLER, femme du précéd., a mérité d'occuper une place distinguée dans les fastes de l'érudition. Pour soulager Reiske (qu'elle avait épousé en 1764) en partageant son travail, elle apprit le grec et le latin, et fut bientôt en état d'entendre les poètes et les orateurs. Elle s'associa dès-lors à tous les travaux de son mari, comme éditeur, commentateur et critique. Elle copiait pour lui des MSs., les collationnait, mettait en ordre les matériaux recueillis, et partageait la lect. et la correction des épreuves. Reiske a exprimé à sa digne compagne toute sa reconnaissance dans les *mém.* qu'il a écrits sur sa *vie*, et que Mme Reiske a complétés dep. 1770 jusqu'au décès de son mari. On ignore l'époque de la mort de cette dame. — Un autre Jean REISKE, recteur de l'église de Wolfenbuttel, m. en 1701, a laissé des *dissertat.* sur *la Corne d'Ammon*, sur les *Oracles des sybilles* et autres anciens oracles, sur l'*Assuerus d'Esther*, sur la maladie de *Job*, sur les *Images de J.-C.* et sur la langue qu'il parlait, sur les *Glossopètres*. On lui doit aussi une édit. du *Chronicon saracenicum et turcicum*, de Wolfgang Drechter, avec des notes et un appendix.

REIZ (JEAN-FRÉDÉRIC), en latin *Reitzius*, philologue; né en 1695 à Braunfels en Wetteravie, étudia la médec. et la littérat. ancienne à Utrecht, devint maître au gymnase d'Amsterdam, puis correcteur à Utrecht en 1724, professeur de l'univ. de la même ville en 1745, et y m. en 1778. On a de lui : des *discours* latins; une édit. *De ambiguis, mediis et contrariis*, Utrecht, 1736, in-8; et plusieurs autres édit. d'auteurs anciens et modernes. — Charles-Conrad REIZ, frère du précéd., profess. à Middelbourg, à Goës et à Gorcum, puis recteur du gymnase de Harderwick, m. en 1773, a publié, comme son aîné, des *discours* latins, une *Elegia de itinere zelandico*, et quelques ouvr. peu remarquables. — Guillaume-Othon REIZ, frère du précédent, né à Offenbach en 1702, fut professeur d'hist. à Middelbourg, et m. en 1769, après avoir publié : *Belga græcisans*, Rotterdam, 1730, in-8; *Annotationes Sporades*, 1739, in-8; *variantes Lectiones in Institut. Justiniani*, 1744-45; *Theophili Paraphrasis græca Institutionum*, La Haye, 1751, in-4. Il a donné, au tome 5 du *Thesaurus juris civilis et canon.* de Meermann, *Basilicorum lib. IV inediti, nempè* : 49, 50, 51 *et* 52.

REIZ (FRÉDÉRIC-WOLFGANG), philol. allem., né à Windsheim en 1733, mort en 1790, professa successivement à Leipsig la philosophie, le latin et le grec, enfin la poésie, et devint direct. de la bibliothèque de l'univ. de cette ville. On lui doit : un poème latin sur les inventions du 18e siècle, *Sæculum ab inventis clarum*, et une édition fort estimée d'Hérodote, qui parut à Leipsig en 1778, et a été réimprimée en 1807 et 1816. Il a aussi donné d'excellentes éditions classiques de la *Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote (1772 et 1789), ainsi que de Perse (1789), du *Rudens* de Plaute; et a publié deux *Dissertations* sur l'art métrique des anciens, Leipsig, 1791, in-8.

REJON DE SILVA (don DIEGO-ANTONIO), secrétaire d'état de Charles III, né dans le roy. de Murcie en 1740, mort à Madrid en 1798, se distingua non-seulem. par ses talens comme homme d'état, mais encore par son goût pour les beaux-arts, qu'il protégea durant toute sa vie. On a de lui : *la Peinture*, poème en 3 chants, Ségovie, 1786; un *Dictionnaire des beaux-arts*, ibid., 1788; une traduction du *Traité de la Peinture* de Léonard de Vinci, et des 3 livres sur le même sujet par Alberti. Réjon était membre de l'acad. des sciences de Madrid.

RELAND (ADRIEN), savant orientaliste, né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, obtint dès l'âge de 24 ans une chaire de philos. à Harderwick, et la quitta ensuite pour aller occuper celle de langues orientales et d'antiquités ecclésiast. à Utrecht, où il m. en 1718, à peine âgé de 42 ans. Ses principaux ouvr. sont : *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, etc., Utrecht, 1714, 2 vol. in-4; cinq *dissertations* sur différens sujets curieux et intéressans, ibid., 1706-1708, 3 vol. in-12; une *Introduction à la grammaire hébraïq.*, ibid., 1710, in-8; *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, ibid., 1741, in-8, 5e édit.; *de Religione mahumedica*, ib., 2e édit. 1717, in-8, trad. en franç. par David Durand et en allem.; *de Spoliis templi hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, ib., 1716; et une édit. d'Epictète. Reland fut encore édit. d'un ouvr. posthume de son frère, Pierre RELAND, avocat de Harlem, m. en 1715 : *Petri Relandi Fasti consulares ad illustrationem Codicis Justinianei et Theodosiani secundum rationes temporum digesti*, etc., Utrecht, 1715, in-8.

RELY (JEAN de), l'un des orateurs les plus

distingués du 15e S., était, selon la *Gallia christiana*, le grand-oncle du célèbre jurisc. Baudouin. Né à Arras vers 1480, il embrassa l'état ecclésiast., fut pourvu d'un canonicat, devint successivement chancelier et archid. de l'église de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'univ., doct. en Sorbonne, et ce fut lui qui, en 1461, rédigea les remontrances présentées par le parlement à Louis XI, pour le maintien de la *Pragmatique-Sanction*. Ces *Remontrances*, écrites, dit-on, avec une énergie remarquable, ont été réimpr. plus. fois en franç. et en latin. Député par le clergé de Paris aux états-généraux de Tours, en 1483, et chargé de présenter ensuite à Charles VIII le résultat des délibérations de l'assemblée, Jean de Rely plut au jeune prince par son éloquence, devint son aumônier, bénit son mariage avec Anne de Bretagne, l'accompagna dans son expédition à Naples, et fut chargé ensuite de plusieurs missions auprès du pape Alexandre VI. Il m. évêq. d'Angers en 1499. Ce prélat avait retouché, par ordre de Charles VIII, le style de la traduct. des *livres historiaulx* de la Bible, par Guyart de Moulins, et la fit impr. à Paris vers 1495.

REMAGLE (St), né dans l'Aquitaine, remplaça saint Amand sur le siége épiscopal de Tongres en 650, et le quitta vers 660 ou 661 pour aller se renfermer dans le monastère de Stavelo qu'il avait fait fonder dans les Ardennes, par Sigebert, roi d'Austrasie, et où il se plut à former un grand nombre de disciples, parmi lesquels on compte saint Théodard, saint Lambert et saint Hubert, qui occupèrent successivement son siége. Il m. l'an 675, dans un âge très-avancé.

REMBRANDT (Paul), dit *van Ryn*, l'un des peintres les plus célèbres de l'école hollandaise, né près de Leyde en 1606, ne s'attacha ni à la correction du dessin ni au goût de l'antique, mais il réussit à rendre la nature avec la plus étonnante vérité, et a été comparé aux maîtres de l'école vénitienne pour la fraîcheur et la vie de ses carnations. Ses tableaux, vus de près, sont raboteux, et il serait permis de croire, comme on l'a dit, qu'il travaillait quelquefois avec le couteau de sa palette au lieu de pinceau; mais de loin ils font un effet merveilleux par la magie des couleurs, la naïveté et la force de l'expression. Un auteur moderne, Sobry, qui a fait une *Poétique des arts*, dit que Rembrandt est le Shakspeare de la peinture, et Shakspeare le Rembrandt de la poésie. « Point de » goût (dit-il en suivant le parallèle), mais tant » de vérité! point de noblesse, mais tant de vigueur! » point de grâce, mais tant de coloris. » Ce n'est pas seulement comme peintre que Rembrandt s'est rendu célèbre; il est compté au nombre des plus habiles graveurs, et ses estampes, où l'on remarque la même singularité de travail que dans ses tabl., sont fort recherchées des connaisseurs. Il m. à Amsterdam en 1674, laissant une belle fortune dont son avarice l'empêcha toujours d'user. On prétend qu'il était si avide d'argent qu'il s'avisa un jour de quitter Amsterdam, et de se faire passer pour mort afin d'augmenter le prix de ses ouvrages. Ce trait de sa vie a fourni le sujet d'une pièce intitulée : *Rembrandt, ou la Vente après décès*, jouée en 1800 au théâtre des Troubadours. On a de Rembrandt un assez grand nombre de portraits, et plusieurs tableaux d'histoire, parmi lesquels il faut distinguer *Tobie et sa Famille*, l'un des chefs-d'œuvre du Musée royal.

REMER (Jules-Auguste), littérateur allem., né à Brunswick en 1736, professa l'histoire avec beaucoup de succès, pendant 17 ans, à l'université d'Helmstadt, et m. dans cette ville en 1804, laissant les ouv. suiv. (en allem.): *Manuel de l'histoire universelle*, Brunswick, 1783-84, 3 vol. in-8; *Livre d'enseignement de l'histoire universelle*, Halle, 1800, continuée par Voigtel jusqu'en 1810; *Aperçu de la vie sociale en Europe jusqu'au commencement du seizième siècle*, Brunswick, 1792; *Archives américaines*, ibid., 1777, 3 vol. in-8; *Petite Chronique du royaume de Tatoiaba*, Francfort et Leipsig, 1777, in-8; *Manuel de la politiq. des principaux états d'Europe*, Brunswick, 1786. Remer a continué l'*Histoire des principaux évènemens de l'Europe moderne*, par Krause, dont les 5 prem. vol. avaient paru à Halle, 1789-98. Il publia le 6e et le 7e en 1802. Il a coopéré à la *Gazette de Brunswick*, depuis 1778 jusqu'en 1786, et au *Portefeuille historique*, de 1787 à 1788.

REMERVILLE *de St-Quentin*, gentilh. provençal, engagea, au commencem. du 18e S., une assez futile controv. contre Mervesin (*v.* ce n.), qui, dans une nouv. édit. de son *Hist. de la poésie française* (Amst., 1717), mit à profit les critiq. dont cet ouv. avait été l'objet. (*Voy.* le *Mercure* de juin 1721.)

REMESOF (Siméon), écriv. russe de Tobolsk, florissait au 17e S. Il n'est guère connu que comme aut. d'une *Chronique sibérienne* jusqu'à l'an 1649, avec des dessins. La biblioth. de l'acad. des sciences de Pétersbourg possède une copie de cette chronique, dont Müller s'est servi pour la rédact. de son *Hist. de Sibérie*.

REMI (St), archevêque de Reims, et l'apôtre des Francs, né vers l'an 438 dans les environs de Laon (Picardie), fit de rapides progrès dans les lettres, et, à l'âge de 22 ans, fut placé, malgré lui, dit-on, sur le siége archiépisc. de Reims. Il s'occupa dès-lors avec un grand zèle des fonctions de son ministère, en éclairant le peuple confié à ses soins. Il dut à ses vertus la protection et la faveur de Clovis, alors même que ce prince professait un culte étranger, et parvint ensuite, avec le secours de la reine Clotide, à le convertir au christianisme (*v.* Clovis). Remi, poursuivant son ouvrage, opéra encore un grand nombre de conversions parmi les seigneurs francs, fonda des églises, les pourvut de pasteurs et de tous les objets nécessaires à la pompe du culte. On croit généralement que ce saint prélat m. en janvier 533, à l'âge de 95 ans. Il avait composé plus. écrits, entre autres des *sermons* dont Sidoine Apollinaire (*v.* ce nom), a eu connaissance. Mais il ne nous reste de lui que 4 *lettres*, insérées dans divers recueils de conciles et d'actes relatifs à l'hist. de France. Il existe un grand nombre de *vies* de St Remi de Reims. On en trouvera les titres et l'indication dans la *Bibliothèque littéraire de France*, dans la *Gallia christiana*, et dans le *rec.* de Godescard. — Remi (St), archevêque de Lyon, né au commencem. du 9e S., était gr.-maître de la chapelle de l'empereur Lothaire, quand ce prince le chargea d'administrer le diocèse de Lyon, pendant la vacance du siége. Il fut élu archev. par les suffrages réunis du clergé et du peuple, en 852, présida le concile de Valence en 855, assista en 871 à celui de Douzi, près de Reims, en tint deux autres à Châlons-sur-Saône en 873 et 875, se servit de la faveur de Lothaire et de Charles-le-Chauve, pour obtenir la confirmat. de divers priviléges accordés à son église, et la restit. des biens dont elle avait été dépouillée pend. la guerre, et m. en 875. On trouve le nom de ce prélat dans quelques martyrologes; mais il ne paraît pas que sa mémoire ait jamais été honorée d'un culte public. On a de lui: une *Réponse aux trois lettres* adressées à l'église de Lyon par Hincmar, archev. de Reims, Pardul, évêque de Laon, et Raban-Maur, touchant la condamnation de Gotescalc; un opuscule, intitulé: *Résolution d'une certaine question touchant la condamnation générale des hommes par Adam, et la délivrance spéciale des élus par J.-C.*; et un autre sur la nécessité de s'attacher *irrévocablement à la vérité de l'Écrit.-Sainte*, etc. Ces trois écrits sont insérés dans le 15e vol. de la *Biblioth. magna patrum*.

REMI *d'Auxerre*, ainsi appelé parce qu'il

était moine de l'abbaye d'Auxerre ; enseigna dans l'université de Paris, vers la fin du 9e S., et m. vers l'an 908. On a de lui : une *Exposition de la messe*; et des *commentaires* sur les petits prophètes, sur les *Epîtres* de St Paul, sur le *Cantique des Cantiques*, sur l'*Apocalypse*, etc., etc. Le commentaire sur les *Epîtres* de St Paul a été mal à propos attribué par quelq. éditeurs à St Remi, archev. de Lyon.

REMI, (ABRAHAM), en latin *Remmius* poète latin dont le véritable nom était *Ravaud*, né à Remi, village du Beauvaisis en 1600, professa l'éloquence au collège royal, et m. en 1646. On a de lui un recueil de poésies latines, en deux liv., sous ce titre : *Abrahami Remmii, eloquentiæ professoris et poetæ regii Poemata, ad christ. regem Ludovicum XIV*, Paris, 1645, in-12. Ce recueil est assez estimé. — REMI (Joseph-Honoré), né à Remiremont en 1738, embrassa l'état ecclésiast., vint ensuite à Paris, où il s'appliqua à la littérature et au droit, et concourut pour plusieurs prix académiques. L'*éloge* de Fénelon, qu'il composa en 1771, fut jugé digne d'un accessit, et celui de Michel Lhopital fut couronné en 1777; mais la faculté de théologie le censura. Chargé de la rédact. de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, l'abbé Remi fit le prem. vol., et était très-avancé dans le second, lorsqu'il m. en 1782. Ses autres ouvr. sont le *Cosmopolisme*, 1770; *les Jours, pour servir de correctif aux nuits d'Young*, 1770; *le Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12; et plusieurs *extraits* dans le *Mercure*, dont il fut l'un des rédacteurs.

REMOND (FRANÇOIS), jésuite et littérateur, né à Dijon en 1558, professa successivement la théologie et les lettres sacrées à Rome, à Parme, à Bordeaux et à Mantoue, et m. dans cette dern. ville en 1631. On a de lui : *Orationes XXI; Epigrammatum lib. duo; de divinis amoribus Elegiæ VIII; Alexias Elegiæ VII* (ces différens ouv., imp. séparément, ont été réunis à Anvers en 1614, et à Rome en 1618, in-12); *l'Alexiade*, insérée dans les *sacrarum elegiarum Deliciæ*, Paris, 1648, a été traduite en français par Colletet; *panegyricæ Orationes XV, de sancto Loyola; et XV de sancto Francisco Xaverio; Epitome vitæ eorum; unà de S. Carlo Borromeo*, etc., Plaisance, 1626, in-4.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (PIERRE), littérateur, censeur royal, membre de l'académie de Berlin, né en 1699 à Paris, où il m. en 1778, a fourni un grand nombre d'articles à l'*Europe sav.*, à la *Gazette de France*, à laquelle il travailla de 1733 à 1751, au *Mercure*, dont il fut pend. quelq. temps le rédact. en chef, et a laissé, en outre : un *Mémoire sur le laminage du plomb*, Paris, 1731, plus. fois réimp.; *le Comédien*, ib., 1747 et 1825, in-8, ouv. est., où l'on trouve des leçons pleines de goût sur l'art théâtral; un *Abrégé de l'histoire du président de Thou*, ibid., 1759, 10 vol. in-12; et deux comédies, *l'Amour au village* et *la Convention téméraire*, insérées dans le *Mercure* de 1749.

RÉMOND DE SAINT-MARD (TOUSSAINT), littérateur médiocre, né à Paris en 1682, m. en 1757, a laissé plus. ouv. assez répandus de son temps, mais qu'on lit peu de nos jours. Ce sont : *nouveaux Dialog. des dieux*, Paris, 1711, plus. fois réimp.; *la Sagesse*, poème, 1712; *Lett. galantes et philosophiques de mad. de***, suivies de son hist.*, Paris, 1721, in-12, nouv. édit., 1737; *Examen philosophique de la poésie en général*, 1729, in-12; *Réflexions sur la poésie en général, sur l'églogue, la fable, l'élégie, la satire, l'ode, le sonnet*, etc., avec des *lett.* sur la décadence du goût, ib., 1729, 1733, in-12; *Réflexions sur l'opéra*, ibid., 1741, in-12. Les *Œuvres* de Rémond de St-Mard ont été publ. à La Hayd (Paris), 1742, 3 v. in-12, et 1751, 6 volumes in-12. — V. MONTMORT et RÉMOND.

REMONDINI (BALTHASAR-MARIE), évêque de Zante et de Céphalonie, né à Bassano, dans l'état de Venise, en 1698, m. en 1777, se distingua par son savoir, ses vertus, et surtout par son zèle pour le bien de son diocèse. Après avoir fait rétablir son église cathéd., que des tremblem. de terre avaient presque entièrement détruite, il l'enrichit de vases et d'ornemens précieux, y ramena les chanoines, fonda à ses frais un séminaire, avec plus. bourses, pour les jeunes gens sans fortune qui se destinaient à l'état ecclésiastique, détruisit les abus, et vécut en bon père au milieu de son troupeau, qu'il ne voulut jamais quitter, quoiqu'on lui eût offert un des plus riches évêchés des états romains. On a de ce vertueux prélat : *S. Marci monachi, qui sæculo quinto floruit, Sermones de Jejunio et de Melchisedech, qui deperditi putabantur, nunc primùm cum latinâ interpretatione prolati*, Rome, 1745, in-8; *de Zacynthi antiquitatibus et fortunâ Commentarius*, Venise, 1756, in-8, et plus. ouvrages manuscrits. — REMONDINI (Jean-Etienne), relig. somasque sous Benoît XIV, était originaire de Naples, et a laissé une savante *Histoire de l'église de Nola en Capanie*, écrite en italien, et publ. à Naples en 1747, 3 vol. in-fol. Cet ouv. a eu plus. éd.; la dernière est de 1757.

REMUS. V. ROMULUS.

RÉMUSAT (PIERRE-FRANÇOIS de), littérateur, né en 1755 en Provence, se réfugia à Smyrne, en 1792, pour se soustraire aux prem. orages de la révolut., rentra en France en 1795, fut nommé en 1792 au conseil des anc. par le départem. des Bouches-du-Rhône, et y siégea du 1er prair. au 18 fructidor. Quoique son élection fût alors annulée, il ne fut cependant pas du nombre des proscrits; mais, ayant été arrêté quelque temps après, il subit une détention de 22 mois dans la prison du Temple, et contracta pendant sa captivité une maladie de laquelle il m. à Marseille en 1803. On a publié ses *Poésies diverses*, suivies du *Comte de Sanfrein* ou *l'Homme pervers*, comédie en 3 actes et en vers, et d'un *Mém.* sur sa détention à la prison du Temple, Marseille, 1817, in-8. — Claire-Elisabeth-Jeanne GRAVIER de VERGENNES, comtesse de RÉMUSAT, nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, naquit en 1780, et épousa à seize ans M. de Rémusat, depuis préfet du palais impérial. Attachée elle-même à l'impératrice Joséphine en qualité de dame du palais, elle continua de faire partie de sa maison après 1809, suivit, depuis la restauration, son mari dans les div. préfectures où il fut appelé, et m. à Paris en 1821. Entre autres ouvrages que, dit-on, elle laissait manuscrits, se trouvait celui qu'a publié son fils en 1824, sous ce titre : *Essai sur l'éduc. des femmes*, Paris, in-8.

RENA (CÔME de LA), écrivain italien du 17e S., membre de l'academ. de la Crusca et chef de celle créée à Florence sous la protection des Médicis, a laissé une *Chronologie des anc. ducs de Toscane*, avec des *notices* sur l'empire romain, sur le règne des Goths et des Lombards, depuis l'exil de Momilus Augustulus jusqu'à la mort de l'empereur Othon III, Florence, 1690, in-f. Il n'a paru que la 1re partie de cet ouvrage.

RENARD (SIMON), négociateur, né à Vesoul (Franche-Comté) au commencem. du 16e siècle, parvint aux prem. emplois sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, et fut chargé de négociations très-importantes; mais, s'étant montré ingrat envers le cardinal de Granvelle, qui avait été son plus zélé protecteur, il fut disgracié, et m. à Madrid en 1575 dans un état voisin de l'indigence. Les *Ambassades* de Renard, 3 vol. in-fol., font partie de la collection des *Mémoires du cardinal de Granvelle*, conservés à la biblioth. de Besançon.

RENARD (JEAN-AUGUSTIN), architecte, né à Paris en 1744, partit pour Rome comme pension-

naire de l'école de France, après avoir remporté le grand prix d'architecture en 1773, et mérita bientôt par son assiduité et ses succès d'être associé aux travaux de l'abbé de St-Non, qui s'occupait alors de la composition de son *Voyage pittoresque d'Italie*. Les nombreux dessins que Renard fournit à ce bel ouvrage lui firent beaucoup de réputation. Nommé inspecteur des bâtimens du roi à son retour en France en 1784, il fut l'année suivante adjoint à son beau-père, Guillaumot, dans l'inspection générale des carrières, et devint successivem. membre de l'académie d'architect., l'un des trois inspecteurs de la grande voirie, et membre du comité de consultation des bâtimens de la couronne. Il m. en 1807. Parmi ses différens travaux, on distingue les deux grandes écuries que Louis XVI a fait bâtir à Sèvres et à Saint-Germain-en-Laie, et le comble vitré du salon d'exposit. du Louvre. Renard excellait surtout dans les décorations intérieures, et il a exécuté beaucoup d'ouvrages en ce genre qui font honneur à son goût.

RENAU D'ELIÇAGARAY (BERNARD), célèbre ingénieur et officier de marine, né dans le Béarn en 1652, entra fort jeune dans les bureaux de l'intendant de Rochefort, Colbert de Terron, qui lui conseilla d'apprendre les mathématiques, science dans laquelle il fit des progrès rapides. Attaché ensuite au comte de Vermandois, amiral de France, il assista aux conférences dans lesquelles furent discutés les différens projets pour perfectionner la construction des vaisseaux, et y développa une méthode nouv. qu'il fut chargé de mettre en pratiq. dans les ports, où, par ses soins, se formèrent bientôt d'habiles constructeurs. En 1680, lors de la querelle de la France avec Alger, Renau proposa de bombarder cette ville maritime, et, son idée ayant été adoptée par le conseil, il reçut ordre de faire construire cinq galiotes à bombes, tant à Dunkerque qu'au Havre, et s'embarqua sur un de ces bâtimens pour rejoindre le reste de la flottille. Accueilli par une tempête affreuse pendant sa traversée du Havre à Dunkerque, il eut le bonheur d'échapper, arriva à sa destinat., se transporta ensuite devant Alger, triompha de tous les obstacles, et amena la soumission de cette régence barbaresque. Renau fut ensuite employé dans l'expédition contre Gênes, puis alla joindre volontairement Vauban (*voy.* ce nom) en Flandre, pour coopérer aux travaux de cet illustre ingén. Il le suivit devant Philisbourg en 1688, prit la conduite du siége de cette place, et s'empara dans la même campagne de Manheim et de Frankendal. Il fut récompensé de ses services par le brevet de capitaine de vaisseau et d'inspect.-général de la marine, sans cesser d'être employé sur terre. Il accompagna Louis XIV au siége de Mons, puis se rendit à Brest pour expliquer les nouvelles manœuvres, dont plus. étaient de son invention, aux officiers de marine. Ceux-ci ayant refusé d'obéir à l'inspect., le ministre en fit casser plus., pour prévenir les suites de cette insubordination. De Brest, Renau vint à Namur, que le roi assiégeait en personne, puis courut à Saint-Malo sauver cette ville, ainsi que 30 vaisseaux échappés du combat de La Hogue, et s'empara d'un vaisseau anglais de 76 canons. Il fit ensuite un voyage en Amérique pour l'exécut. d'un grand dessein qu'il avait formé, fut forcé, par la peste, de revenir en 1697, y retourna pour pourvoir à la sûreté des colonies françaises, passa de là à Madrid, sur la demande du roi Philippe V, pour visiter les principales places du royaume et en réparer les fortificat., sauva l'argent des galions d'Amérique, réfugiés dans le port de Vigo, où les Anglais étaient venus les attaquer, assiégea Gibraltar en 1704, et aurait peut-être réduit cette forteresse importante, sans l'arrivée imprévue d'une flotte qui fit lever le siége. Après cinq ans de séjour en Espagne, Renau se vit contraint de revenir en France, avec une seule pistole dans sa bourse et le brevet de lieutenant-général des armées du roi catholique, dont il n'avait jamais touché le moindre appointement. Le duc d'Orléans, régent, nomma Renau conseill.-d'état pour la marine, et le décora du grand cordon de l'ordre de Saint-Louis; mais cet homme illustre ne jouit pas long-temps de ces distinctions, et m. en 1719. Il était membre de l'acad. des sciences depuis 1699. On a de lui : *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, imprimerie royale, 1689, in-8; et quelques *lettres* insérées dans le *Journ. des savans* On peut consulter pour plus de détails l'*éloge* de Renau, par Fontenelle, et le *Dictionn.* de Chauffepié.

RENAUD ou plutôt REGNAULD (VALÈRE), en lat. *Valerius Reginaldus*, jés., né à Usie, bailliage de Pontarlier, professa successivement la philosophie et la théologie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson, à Paris, et enfin à Dôle, où il attira pendant 20 ans une grande affluence d'auditeurs, et où il m., en 1623, à l'âge de 80 ans. On a de lui : *Praxis fori pœnitentialis ad directionem confessarii in usu sacri sui muneris*, Lyon, 1620; Cologne, 1622, 2 vol. in-fol.; *de Prudentiâ et cæteris in confessario requisitis*, Lyon, 1610, in-8, plusieurs fois réimp., et trad. en franç.; *Tractatus de officio pœnitentis in usu sacramenti pœnitentiæ*, Lyon, 1618, in-12; *Compendiaria Praxis difficiliorum casuum conscientiæ*, ib., 1618, in-12, plus. fois réimpr. et trad. en franç. Pascal, qui nomme Renaud le *P. Reginald*, a tiré de ses ouvr. plus. propositions qu'il condamne.

RENAUD (LOUIS), dominicain, doct. de Sorbonne, prédicat. du roi, né en 1690, m. en 1771, est aut. d'un *disc.* latin prononcé à Beauvais à l'occasion de l'exaltation de Benoît XIII, en 1724; de l'*Oraison funèbre du maréchal de Villeroi*, impr. dans la *Description de la pompe funèbre de M. le maréc. de Villeroi*, Lyon, 1630, et de l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, Paris, 1752, in-4. Les *sermons* du P. Renaud n'ont point été imp. — RENAUD *de La Grelaye* (N.), littérat., né à Dijon en 1737, m. en 1809, a pub. : les *Tableaux de la nature*, Paris, 1775, in-8, réimp., en 1781, sous le tit. de *Promenade de Chloé; l'Ami des Mœurs*, poème et épître, ibid., 1788, in-8; *les Soupers de Vaucluse*, 1789, 3 vol. in-12.

RENAUDIE (GODEFROI DE BARRI, seigneur de LA), dit *La Forest*, chef de la conjuration d'Amboise, né, dans le 16e siècle, d'une ancienne famille de Périgord, fut d'abord banni pour crime de faux, se réfugia en Suisse, où il embrassa le calvinisme, et devint l'agent général du parti qui voulait renverser le pouvoir des Guises. Ayant obtenu de rentrer en France, il parcourut les provinces méridionales, l'Allemagne et les Pays-Bas, parvint à former des liaisons avec un grand nombre d'hommes marquans, leur fit adopter ses projets, indiqua une assemblée à Nantes pour le 1er février 1560, l'ouvrit par un discours que de Thou nous a conservé, et prétendit agir sous la direction d'un prince qui l'avait nommé son lieutenant, mais dont il ne lui était pas encore permis de révéler le nom. Le résultat de cette assemblée fut que les conjurés se réuniraient, et marcheraient sur Amboise, où se tenait alors la cour; mais, leurs projets ayant été découverts, La Renaudie fut attaqué dans la forêt de Château-Renaud, et tué d'un coup d'arquebuse le 17 mars 1560. Son cadavre, porté à Amboise, fut attaché à une potence élevée au milieu du pont, avec cette inscription : *La Renaudie, dit La Forest, chef des rebelles.*

RENAUDIN (FRANÇOIS-ANTOINE), habile médecin militaire, né au fort Louis du Rhin en 1729, obtint en 1765 la survivance du protomédicat de l'Alsace, en devint titulaire en 1777, et contribua par son zèle et ses talens au succès de l'école de l'hôpital militaire de Strasbourg. Nommé ensuite prem.

médecin de l'armée commandée par le maréchal de Broglie, il devint premier médecin consultant des camps et armées établis par l'ordonnance de 1781, et m. à Paris en 1784. Il a publié, dans le 1er vol. du *Recueil de médecine des hôpitaux militaires*, une *topographie* de la ville de Strasbourg, et a étendu ses vues sur l'Alsace entière dans un second *Mém.*, qui fait partie du 2e vol. du même recueil.

RENAUDOT (THÉOPHRASTE), méd. et fondat. de *la Gazette* en France, né à Loudun en 1584, obtint, par le crédit du cardin. de Richelieu, l'office de commissaire-gén. des pauvres du royaume, celui de maître général des bureaux d'adresses, le privilége pour l'établissem. de *la Gazette* en 1631, et enfin l'autorisation d'établir une maison de prêt, où l'on prétend qu'il ne se contenta pas toujours de bénéfices légitimes. Ayant voulu joindre à tant de spéculat. la vente de remèdes secrets, il se brouilla avec la faculté, qui demanda et obtint son interdiction; mais il n'en continua pas moins d'exercer la médecine, et de distribuer ses remèdes jusqu'à sa m., arrivée en 1653. Outre la *Gazette de France*, de 1631-1653, on a encore de lui: *Continuat. du Mercure français* de 1635; *Abrégé de la vie et mort du prince de Condé*, 1647, in-4; *la Vie et la Mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4, et la *Vie de Michel Mazarin*, 1648, in-4. — Ses deux fils, ISAAC et EUSÈBE, l'un m. en 1680, et l'autre en 1679, embrassèrent aussi la carrière médicale, et furent les continuateurs de la *Gazette*. Eusèbe a publié en outre: *Spicilegium sive Historia medica mirabilis spicæ gramineæ extractæ è latere ægri pleuritici qui eam ante menses duo incautè voraverat*, Paris, 1647, in-4; *l'Antimoine justifié et triomphant*, ibid., 1653, in-4, et quelques autres écrits. Il fut prem. médecin de Mme la dauphine.

RENAUDOT (EUSÈBE), sav. distingué, fils d'Eusèbe Renaudot, dont il est question dans l'article précédent, né à Paris en 1646, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua avec un égal succès à la théologie et aux langues orientales. Reçu membre de l'académie française en 1689, il remplaça Quinault deux ans après à celle des inscriptions; fut nommé associé de celle de *la Crusca* en 1700, et m. en 1720, léguant à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés les nombreux manuscrits orientaux qu'il avait rassemblés, et qui sont passés depuis à la Bibliothèque du Roi. Ses principaux ouv. sont: une traduction latine (faite à 25 ans) des *témoignages* des églises d'Orient, écrits en grec vulgaire, en arabe, en cophte, en syriaq. et en éthiopien, concernant leur croyance sur l'eucharistie (cette traduction a été insérée dans le livre du docteur Arnauld [*v.* ce nom] sur *la perpétuité de la foi*); *Défense de la perpétuité de la foi contre les monum. authentiq. de la relig. des Grecs, par Jean Aymon*, Paris, 1708, in-8; *Gennadii, patriarchæ Constantinop., Homeliæ de Eucharistiâ*, etc., etc., grec et latin, ibid., 1709, in-4; *la Perpétuité de la foi de l'égl. cathol. touchant l'eucharistie*, t. 4, Paris, 1711, in-4; *la Perpétuité de la foi de l'église sur les sacremens*, etc., ibid., 1713, 2 vol. in-4; *Historia patriarcharum alexandrinorum jacobitarum*, etc., ibid., 1713, in-4; *Lithurgiarum orientalium Collectio*, ibid., 1716, 2 vol. in-4; *anc. Relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahom. dans le 9e S.*, trad. de l'arabe, ibid., 1718, in-8; *Jugem. du public, particulièrem. de l'abbé Renaudot, sur le Dictionn. de Bayle*, Rotterdam, 1697, in-4; plus. *mém.* insérés dans le *rec.* de l'acad. des inscriptions, et quelques autres MSs. conservés à la Bibliothèque du Roi.

RENAUDOT (CLAUDE), hist., né à Vesoul vers 1710, m. à Paris vers 1780, consacra toute sa vie à la culture des lettres et de l'hist., et a laissé: *Arbre chronol. de l'hist. univ.*, Paris, 1765, in-fol.; *Révolutions des empires, royaumes, républiques et autres états considérabl. du monde*, depuis la création, ibid., 1769, 2 vol. petit in-8; *Annales hist. et périodiq.*, depuis le 1er sept. 1768 jusqu'à la fin d'août 1769, ibid., 1771; *Abrégé de l'hist. généal. de France*, ibid., 1779.

RENAULT (AIMÉE-CÉCILE), fille d'un marchand papetier de Paris, fut condamnée à mort en 1794 par le tribunal révolutionn., comme prévenue d'avoir voulu attenter à la vie de Robespierre. Exaltée par les assassinats juridiq. qui se commettaient chaq. jour sous ses yeux, cette infortunée, à peine âgée de 20 ans, s'était en effet présentée chez celui qui passait pour en être le principal auteur, non pour le tuer, mais « pour voir un tyran », disait-elle, et lui reprocher ses crimes. Ne l'ayant pas trouvé, elle n'en témoigna pas moins énergiquem. sa haine, fut arrêtée, et conduite à l'échafaud avec L'Admiral, qui avait voulu tuer Collot-d'Herbois le même jour qu'elle avait paru chez Robespierre. Les parens, les amis de cette fille imprudente et un très-grand nombre de personnes qui ne l'avaient jamais vue, furent accusés d'être ses complices, et subirent le même sort.

RENAZZI (PHILIPPE-MARIE), jurisconsulte italien, né à Rome en 1747, m. en 1808, a laissé plusieurs ouv. de droit fort estimés dans sa patrie. Ils sont au nombre de 6 en latin, et de 8 en italien; mais on ne connaît en France que ses *Élémens de droit criminel*, Rome, 1773, 3 vol. in-8. Ce livre, qui a eu cinq éditions en Italie, a été traduit et commenté dans la plup. des langues de l'Europe.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, duc de Lorraine et de Bar, roi de Sicile, arrière-petit-fils du roi Jean, né au château d'Angers le 16 janvier 1409, épousa en 1420 Isabelle de Lorraine, fille de Charles II, et fut chassé des états de son beau-père, dont sa femme avait hérité, par Antoine, comte de Vaudemont, qui le fit prisonnier en 1431. Il était encore dans la captivité, lorsque Louis III, son frère, lui laissa en mourant tous ses états. La reine de Naples Jeanne II, qui m. peu de temps après, lui transmit également tous ses droits au royaume de Sicile. Il obtint alors sa liberté, et alla prendre possession de ses nouveaux états; mais il ne fut pas plus heureux à Naples qu'il ne l'avait été en Lorraine. Il eut à soutenir contre le roi Alphonse plus. guerres désastreuses, dans lesquelles il échoua. Son fils unique, le duc de Lorraine, entreprit aussi inutilement la conquête du royaume d'Aragon, qui appartenait légitimement à René par sa mère Yolande. Bientôt de nouveaux malheurs, de nouvelles pertes vinrent accabler cet infortuné monarque. Après avoir perdu les états dont il avait hérité, il vit descendre dans la tombe presque tous les objets chers à son cœur, et fut chassé du berceau de ses aïeux par Louis XI. Il se retira alors en Provence, où il fit fleurir les sciences, les arts et les lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès, et m. à Aix en 1480, emportant les regrets des Provenç., dont il avait fait le bonheur par sa justice, sa clémence, son inépuisable générosité, et par toutes les autres vertus qui caractérisent les gr. princes. Il fut surnommé *le Bon*, et sa mémoire est encore si chère au pays qu'il a gouverné, qu'une statue en marbre vient de lui être érigée, en 1823, sur la plus belle place de la ville d'Aix. On a de ce prince plusieurs tableaux, et des *poésies* remarquables pour le temps où elles ont été composées. Son MS. *sur les Tournois* a été publ. en lithogr., Paris, 1827, in-fol. pl. color. M. Boisson de La Salle a donné un *Précis hist. sur la vie de René d'Anjou*, Aix, 1820, in-8, suivi d'un autre *Précis*, par le préfet des Bouches-du-Rhône; et, en 1825, il a paru une *Hist. de René d'Anjou*, par le vicomte de Villeneuve-Bargemont, 3 vol. in-8, avec pl.

RENÉ II, duc de Lorraine. *V.* LORRAINE.

RENEAULME (PAUL), médecin et botaniste, né à Blois vers 1560, pratiqua son art à Paris, où il eut un procès à soutenir contre ses confrères, pour

avoir publié un *rec.* d'observ. tendant à établir que les recueils chimiques sont quelquefois d'un grand secours. Ayant succombé dans cette lutte, il fut obligé de s'engager à ne plus employer désormais les médicam. qui lui avaient réussi jusque-là dans sa pratique. Reneaulme m. en 1624. On a de lui : *ex curationibus Observationes, qui videre est morbos tutò, citò et jucundè posse debellari, si præcipuè galenicis præceptis chymica remedia veniant subsidio*, Paris, 1606, in-8 ; *Specimen historiæ plantarum*, ibid., 1611, in-4 ; *la Vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denys-les-Blois*, Blois, 1618, in-8. — RENEAULME DE LA GARANNE (Michel-Louis), médecin, arrière-petit-fils du précédent, né à Blois vers 1675, fut reçu à l'académie des sciences, comme botaniste, en 1699, et m. en 1739. On a de lui un *disc.* prononcé lors de l'ouverture de l'école de chirurgie, et plusieurs *mém.* sur la botanique, insérés dans le *rec.* de l'acad. — RENEAULME (Paul-Alexandre), chanoine de Sainte-Geneviève de Paris, frère du précédent, né à Blois vers 1672, fut prieur de Theuvy, près de Chartres, et m. en 1749. Il avait une vaste érudition, et se proposait de publier une *Bibliothèq. univ.*, dont il avait déjà préparé les 3 prem. vol. On croit que l'état de sa santé ne lui permit pas d'accomplir ce grand dessein, qui n'a été connu que par l'espèce de *prospectus*, inséré dans le *Journal de Verdun*, août 1788.

RENEAUME DE LA TACHE (N.), naturaliste, né à Laon vers 1720, embrassa d'abord la profession des armes, devint chevalier de Saint-Louis ; et se retira ensuite du service pour se livrer tout entier à l'étude des lettres et à celle de l'hist. nat. Ce sav. dont on place la m. vers 1781, est principalement connu par une excellente traduction de l'ouv. allemand d'Hermann-Samuel Reimarus : *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux*, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, qu'il a enrichi de notes pleines d'intérêt. Il fut en outre l'un des rédact. du *Journ. encycloped.*, désigné quelquefois par le nom de *Journ. de Bouillon*, parce qu'il s'imprimait dans cette ville ; et, selon M. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*), il a été le continuateur de la *Gazette des gazettes*.

RENÉE *de France*, duchesse de Ferrare, née à Blois, en 1510, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, fut mariée en 1528 à Hercule II, duc de Ferrare, et lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Douée d'une âme forte et d'un esprit aussi vif que pénétrant, cette princesse aimait avec passion les sciences et les lettres, et les cultiva avec un égal succès. S'étant plue à rassembler autour d'elle un grand nombre d'hommes célèbres par leurs connaissances ou leurs talens, elle les comblait de bienfaits, et recherchait avec empressement leur entretien. Ce fut ainsi que Calvin, qui avait trouvé un asile à sa cour, et qu'elle aimait à consulter souvent sur des matières de théologie, parvint à lui faire adopter les principes qu'il professait. Marot, également réfugié à la cour de Ferrare, et dont elle avait fait son secrétaire, ne contribua pas peu aussi à la confirmer dans son erreur, et rien dès-lors ne put l'y faire renoncer. De retour en France en 1560, après la m. du duc, son époux, qu'elle avait irrité par son obstination, elle manifesta hautement ses opinions, prit la défense du prince de Condé, et fit de son château de Montargis l'asile de tous les protestans qui voulaient s'y réfugier. Sommée par le duc de Guise de les lui livrer, et menacée d'un siége en cas de refus, elle répondit fièrement « qu'elle ne les livrerait pas, et que » si on osait attaquer son château, elle se mettrait » la première sur la brèche pour voir si on aurait la » hardiesse de tuer la fille d'un roi. » Renée m. en 1575 à Montargis, ville qu'elle avait ornée de plusieurs beaux monumens. Sa *Vie* a été publiée par Catteau, Berlin, 1781, in-8.

RENI (GUIDO). V. GUIDE (LE).

RENKIN (SWALM). V. RANNEQUIN.

RENNEFORT (URBAIN SOUCHU DE), voyageur français du 17e s., avait été trésorier des gardes-du-corps du roi. Cette place ayant été supprimée, il obtint celle de secrét. du conseil souv. de la France orientale qui devait être établi à Madagascar, et s'embarqua le 7 mars 1665, à Brest, sur un des vaisseaux destinés à cette expéd. On aborda le 10 juillet, et l'on prit possession, au nom du roi, du fort et du comptoir que le maréchal de La Meilleraie possédait déjà dans cette île. Rennefort, s'étant bientôt brouillé avec les membres du conseil pour des affaires d'intérêt, sollicita la permiss. de quitter la colonie, et se rembarqua, le 20 février 1666, sur un bâtiment en si mauvais état, que l'on ne croyait pas à la possibilité de son retour en France. Il parvint cependant en vue de l'île Guernesey sur les côtes de Normandie ; mais il eut le malheur d'être pris par les Anglais. Rennefort obtint sa liberté l'année suivante, revint à Paris, fit d'inutiles efforts pour être employé de nouveau par la compagnie des Indes, qui ne l'indemnisa même pas des pertes qu'il avait éprouvées à son service. On ignore l'époque de la m. de ce voyageur ; mais on a de lui : *Relat. du prem. voyage de la compagnie des Indes orient. en l'île de Madagascar ou Dauphine*, Paris, 1668, in-12 ; *Hist. des Indes orient.*, ibid., 1688, in-12. On trouve dans ces deux ouvr. de bons matériaux pour l'hist. du commerce français dans les Indes orientales, et des notices assez exactes sur Madagascar.

RENNEVILLE (RENÉ-AUGUSTE-CONSTANTIN DE), écrivain plus connu par ses malheurs que par ses ouvr., né à Caen en 1650, fut long-temps protégé par M. de Chamillart, qui lui donna plusieurs emplois lucratifs ; mais la faveur même dont il jouissait auprès de ce ministre, en excitant l'envie, devint ensuite la source de tous ses maux. Quelques bouts rimés qu'il avait faits pendant un séjour en Hollande, où il s'était retiré quelques années auparavant pour suivre en liberté la religion calviniste, furent remis au marquis de Torcy (*v.* COLBERT). Ils étaient injurieux pour la France, et valurent à Renneville des réprimandes sévères ; mais bientôt une dénonciat. plus sérieuse vint achever sa perte : on l'accusa d'une correspondance criminelle avec les puissances étrangères ; il fut mis à la Bastille en 1702, et, après une captivité de 11 ans, il n'obtint sa liberté que pour être exilé hors de son pays. On croit qu'il m. vers 1724. On a de lui : *Recueil des voyages qui ont servi à l'établiss. et aux progrès de la compagnie holland. des Indes orient.*, Amsterdam, 1702-1705, 5 v. in-12 ; *l'Inquisit. fr.*, ou *Histoire de la Bastille*, ibid., 1715, in-12, trad. en plus. langues et réimpr. en 1724, 5 v. in-12 ; *Cantiques de l'Ecriture-Sainte, paraphrasés en sonnets*, Amsterd., 1715, in-8 ; *Oeuvres spirituelles*, ibid., 1725, in-8 ; et quelques autres ouvr. qui n'ont pas vu le jour.

RENNEVILLE (SOPHIE DE), dame auteur, née vers 1771, morte à Paris en 1822, a publié pour la jeunesse plusieurs ouvrages qui ont eu du succès, et la plupart de ses autres productions ont également obtenu le suffrage des gens de goût. Elle a en outre concouru, avec Mmes Beaufort d'Hautpoult, Dufresnoy et autres, à l'*Athénée des dames*, et a coopéré à l'ouvrage intitulé *Amusemens de l'adolescence*. On a de cette dame : *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison St-Clair*, 4e édit., 1818, in-12 ; *Stanislas, roi de Pologne*, roman histor. suivi d'un *Abrégé de l'hist. de Pologne et de Lorraine*, 3e édit., 1802, 3 vol. in-12 ; *Galerie des femmes vertueuses, ou Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 3e édit., 1817, in-12 ; *Lucile ou la Bonne Fille*, 1808, 2 vol. in-12 ; *de l'Influence du Christianisme sur l'homme*, 1808, 2 v. in-12 ; *Vie de Ste Clotilde, reine de France*, 1809, in-12 ;

Contes à ma petite fille, etc., 4e édition, 1817; *la Mère gouvernante*, 2e édit., 1817; *le Retour des vendanges*, *contes moraux*, etc., 2e édit., 1820, 4 vol. in-18; *Elémens de lecture à l'usage des enfans*, 1812; *les deux Educations*, 1813; *Zélie* ou *la Bonne Fille*, 4e édit., 1817; *la Fée gracieuse*, etc., 1813; *la Fée bienfaisante*, etc., 2e édition, 1817; *Conversation d'une petite fille avec sa poupée*; *suivie de l'Hist. de la poupée*, 4e éd., 1817; *la Fille de Louis XVI*, ou *Précis des événem. qui ont eu quelque influence sur la fille de nos rois*, 1814, in-12; *le petit Savinien*, 2e édition, 1818, in-18; *les Récréations d'Eugénie*, contes, 1814; *l'Ecole chrét.*, 1816; *le Conteur moraliste*, etc., 2e édit., 1820; *les Secrets du cœur*, ou *le Cercle du château d'Eglantine*, roman-nouvelle, 1816, 3 v. in-12; *Miss Lovely de Maclesfield*, ou *le Domino noir*, 1817, 3 vol. in-12; *Correspondance de deux petites filles*, 1817, in-18; *les bons petits Enfans*, etc., 2e édit., 1821, 2 vol. in-18, avec fig.; *le Précepteur des enfans*, ou *le Livre du second âge*, 7e édit., 1818, in-12; *les Aventures de Télamon*, ou *les Athéniens sous la monarchie*, 1819, 3 vol. in-12; *Lettres sur l'Amérique septentrion.*, 1819, 3 v. in-12; *Coutumes gauloises*, ou *Origine de la plupart de nos usages*, 1819, in-12; *Galerie des jeunes vierges*, ou *Modèles des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 2e éd., 1822, in-12; *Contes pour les enfans de 5 à 6 ans*, 3e éd., 1823; *les jeunes Personnes*, 2e édit., 1822, 2 vol. in-12; *Beautés de l'hist. du jeune âge*, etc., 1820, in-12; *nouv. Mythol. des demoiselles*, 1821, 2 v. in-18; *Charles et Eugène*, ou *la Bénédiction paternelle*, 1821, 2 v. in-18; *Palmyre* ou *l'Education de l'expérience*, 1822, 2 vol. in-12; *le petit Philippe*, ou *l'Emul. excitée par l'amour filial*, 1822, in-18; *la Dot*, roman trad. en russe par M. Martinof. Mad. de Renneville a encore laissé en MS. *les Femmes illustres de Rome et de la Grèce*.

RENNIE (John), ingénieur et mécanic. anglais, né en Ecosse, au comté de Lothian, en 1761, m. à Londres en 1822, a enrichi sa patrie d'un grand nomb. de monum. dont un seul eût suffi pour faire sa réputation. Parmi les immenses travaux qu'il a exécutés, on cite surtout la jetée ou *breakwater* de Plymouth, le pont en fer de Southwark, le pont de Waterloo, construit sur la Tamise, le canal de Lancastre, la construct. des magnifiques *docks* (bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands), que Londres compte parmi ses ornemens, et les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. Ce dern. surtout frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. M. Dupin, de l'acad. des sciences, a publié la descript. de ce magnifique arsenal dans son *Voy. de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une *notice* fort intéressante qui a beaucoup contribué à faire connaître en France le mérite de ce gr. ingénieur.

RENOU (Jean de), en latin *Renodæus*, méd., né à Coutances dans le 16e S., n'est guère connu que comme aut. de l'ouv. intit. : *Dispensatorium galenico-chymicum*, *continens instit. pharmaceut. lib. V*, *de materiâ med. lib. III*, *et antidotarium varium et absolutissimum*, Paris, 1608, 1623, in-4; Francfort, 1609, in-8, 1615, in-4, Hanau, 1631, in-4; Genève, 1645, in-4; trad. en anglais, Londres, 1657, in-fol.

RENOU (Antoine), peintre et littérat., secrét. perpétuel de l'ancienne acad. de peinture, né en 1731 à Paris, se fit d'abord connaître par un tabl. représent. *Jésus parmi les docteurs*, qui lui valut son agrégation à l'acad. en 1766. Celui de l'*Aurore*, qu'il composa pour la galerie d'Apollon, le fit recevoir en 1781. L'acad. ayant été supprimée à la révolution, Renou fit partie des écoles spéciales de peint. comme secrétaire et comme surveillant des études. Il m. à Paris en 1806. Outre les tableaux déjà cités, il a encore composé celui d'*Agrippine débarquant à Brindes avec l'urne contenant les cendres de Germanicus*; une *Annonciation* qui se voyait à Saint-Germain-en-Laie; un plafond pour l'Hôtel-des-Monnaies de Paris; et un autre qui n'existe plus au théâtre Favart. Comme littérateur, on doit à Renou la tragédie intit. *Térée et Philomèle*, jouée au Théâtre-Français en 1773, mais qui n'eut aucun succès; la trad. en vers du poème latin de Dufresnoy sur la peinture; celle de la *Jérusalem délivrée*, et enfin la *Lettre du marin*, et celle de *M. Bonnard*, *marchand bonnetier*, au sujet d'une exposition publique au Louvre.

RENOU DE CHAUVIGNÉ, V. Jaillot.

RENOMMÉE (mythol.). Les anciens représentaient cette divinité allégorique sous la figure d'une jeune fille avec des ailes remplies d'yeux, d'oreilles, de bouches et de lang., sonnant de la trompette.

RENTI (Gaston-Jean-Baptiste), né en 1611 dans le diocèse de Bayeux, d'une ancienne famille originaire d'Artois, se fit remarquer de bonne heure par une piété fervente, qui lui inspira d'abord le goût de la vie relig.; mais, retenu dans le monde par le vœu de ses parens, il embrassa la carrière des armes, mérita les éloges de Louis XIII pend. les guerres de Lorraine; et, dédaignant ensuite les faveurs qu'il eût pu obtenir à la cour, il se démit de tous ses emplois, se retira dans ses terres, et consacra dès lors la meilleure partie de son revenu au soulagement de tous les malheureux que sa bienfaisance put atteindre. Non content de les chercher autour de lui, il étendit ses libéralités jusque sur les côtes d'Afrique, où il fit racheter un gr. nomb. de chrétiens, se dévoua souvent dans les hôpitaux au service des malades, et contribua à l'établissem. des frères cordonniers (*v.* Buche), dont il fit les prem. fonds. Cet homme de bien mourut à Paris en 1649. Sa *vie* a été pub. par le P. de St-Jure, Paris, 1651, in-4, et a eu depuis un très-grand nombre d'éditions in-12.

RENZI (Ant.), littérat., né dans les environs de Florence, ville où il m. en 1823, à 43 ans, fut un des collaborat. de l'*Anthologie* florentine, et pub., avec de sav. *notes*, de belles édit. de l'Arioste et du Dante. Il a de plus fait paraître une réfutation de la *Corinne* de Mme de Staël, en ce qui touche les reproches qui y sont adressés à l'Italie.

REPNIN (Nicolas-Vasilievitsch, prince), feld-maréchal russe, né en 1734, était fils du prince de ce nom, qui, sous Pierre-le-Grand, commanda un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du comte Panin, principal ministre de Catherine II. Le jeune Repnin fit ses prem. armes sous les drapeaux français, en qualité de volontaire, pendant la guerre dite de *sept-ans*, et fut envoyé ensuite par Pierre III à la cour de Berlin, où les attentions dont il fut l'objet lui donnèrent, selon Rulhière, une haute opinion de la puissance russe. Choisi par Catherine, en 1764, pour aller en Pologne seconder l'élection de Stanislas Poniatowski, il se flatta de régner sous le nom de ce prince, et contribua puissamment à le faire monter sur le trône. La m. de Kayserling, qu'il remplaça dans les fonctions d'ambassadeur, ne put que fortifier ses ambitieux projets: il prétendit dès-lors dicter des lois à la Pologne, se brouilla avec le nouveau monarque, fit endurer à la noblesse tous les dédains d'un orgueil intraitable, et devint l'objet de l'animadversion publique. Mais la haine d'un peuple qu'il voulait asservir était la moindre de ses inquiétudes. Soutenu par 40,000 Russes, que Catherine avait mis à sa disposition, tant dans l'intérieur que sur les frontières de la Pologne, il y fomenta l'anarchie et la guerre civile; et, après avoir répandu sur les affaires la plus horrible confusion, il les abandonna à son successeur, en 1768, pour se rendre à l'armée, où il se distingua comme guerrier et comme négociateur, et fut nommé ambassadeur à Constan-

tinople. Envoyé ensuite à la tête d'une armée de 30,000 homm. sur les frontières de la Gallicie pour terminer les différends survenus entre Marie-Thérèse et Frédéric II, il signa, en qualité de plénipotentiaire-médiateur, le traité de Teschen, qui eut lieu en 1779. Durant les campagnes de 1789, 1790 et 1791, contre les Turks, Repnin vainqui, près d'Ismaïl un corps considérable d'Othomans, les chassa l'année suiv. des bords de la Solska, et fit le blocus d'Ismaïl. En 1791, à la tête de 40,000 Russes, il mit en déroute plus de 100,000 Othom., commandés par le grand-vézyr Youssouf, et signa les préliminaires de la paix à Galacz, le 11 août de la même année. Mais les brillans succès que ce général venait d'obtenir ne pouvaient manquer d'exciter l'envie et le ressentiment de Potemkin (*v.* ce nom). Cet orgueilleux favori obtint la disgrâce d'un rival qu'il commençait à redouter, et ce fut alors que Repnin, irrité contre l'injustice de sa souveraine, forma cette société de mécontens connus sous le nom de *martinistes*, et dont la plupart des membres furent exilés en Sibérie. Repnin cependant, loin de partager le sort de ses affiliés, fut traité au contraire avec les plus grands ménagem., et obtint même le gouvernem. de la Lithuanie, où se trouvait l'infortuné Stanislas, dont il avait provoqué la ruine après avoir été le premier instrument de son élévation. Lors de l'invasion qui amena les dern. démembrem. de la Pologne, Repnin obtint le commandement des armées russes; mais ce commandement lui ayant été enlevé par Souvaroff, il accepta les fonctions de ministre de Catherine en Pologne, et ce fut d'après ses insinuations, ou plutôt d'après son ordre, que le faible monarque signa son abdication. Elevé sous Paul Ier au rang de feld-maréchal, Repnin fut envoyé à la cour de Berlin pour y négocier la deuxième coalition contre la républiquo franç.; mais n'ayant pu décider la Prusse à rompre sa neutralité, il fut, dit-on, disgracié pour avoir échoué dans cette mission, et avoir pris pour secrét. un Français nommé Aubert, qui s'esquiva avec une partie des papiers et des secrets de la légation. Repnin m. à Moscou en 1801, laissant un fils, le prince Nic. Repnin, qui s'est distingué dans la campagne de 1812, a été nommé en 1814 administrateur général de la Saxe, et depuis gouverneur-général de Pultawa.

REQUENO Y VIVÈS (Vincent), sav. jésuite espagnol, membre de l'acad. des sciences d'Aragon, né à Calatraho en 1743, mort à Tivoli en 1811, a laissé : *Saggio sul' ristabilimento dell' antica arte de' greci e de' romani pittori*, Venise, 1784, in-4; réimpr. à Parme, 1787, 2 vol. in-8; *Principi progressi, perfezione, perdita e ristabilimento dell' antica arte di parlare da lungi in guerra*, etc., Turin, 1790, in-8; *Scoperta della chiron., ossia dell' arte di gestire colle mani*, Parme, 1797, in-8; *Saggi sul' ristabilimento dell' arte di dipingere all' encausto degli antichi*, ib., 1798, 2 vol. in-8, auxquels il faut joindre un *Appendice* imp. à Rome en 1806; *Saggio sul' ristabilimento dell' arte armonica de' greci e romani cantori*, ibid., 1798, 2 vol. in-8; *Medallas ineditas antiguas existentes en el museo de la real sociedad aragonesa*, Saragosse, 1800, in-4; *Tamburo, stromento di prima necessità per regolamento delle truppe, perfezionato*, Rome, 1807, in-8; *Osservazioni sulla chirotipografia, ossia antica arte di stampare a mano*, ibid., 1810, in-12.

REQUESENS (Louis de ZUNIGA Y), grand-commandeur de Castille, et l'un des plus braves capitaines espagnols du 16e S., signala plus. fois sa valeur sous D. Juan d'Autriche, qu'il suivit dans son expédition contre les Turks. Il passa successiv. ensuite du gouv. du Milanez, à celui des Pays-Bas, où son prédécesseur, le duc d'Albe, avait allumé la guerre par son injustice et ses cruautés. Obligé de continuer cette guerre désastreuse, et n'ayant pu calmer ni la révolte des habitans, ni l'insubordination des troupes espagnoles, qui ravageaient le pays par leurs brigandages, Requesens mourut à Bruxelles en 1576, d'une fièvre violente que lui avait occasionée l'embarras de sa situation; et les malheureuses provinces dans le gouvernement desquelles il eut D. Juan pour success., demeurèrent alors dans la plus affreuse anarchie.

REQUIER (Jean-Bapt.), littérat., né en Provence en 1715, m. en 1799, avait débuté dans la carrière des lett. par une *ode* sur la convalescence de Louis XV, qui lui mérita un accessit à l'acad. de Marseille. Il fut chargé ensuite de la traduction des *Mémoires secrets* de Vittorio Siri, dont il a laissé 24 vol. in-12, et a aussi donné la traduction du *Mercure* du même auteur, en 18 vol. in-12. On a encore de lui : une *Vie de Peiresc*, 1770, in-12; l'*Esprit des lois romaines*, trad. du latin de Gravina, 1776, 3 vol. in-12; les *Hiérogryphes*, dits *de Horapolle*, trad. du grec, Paris, 1779, in-12, et beaucoup d'autres ouvrages, dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Ersch.

RESENDE (Lucius-André), le restaurateur des lettres dans le Portugal, né à Evora en 1498, embrassa l'état ecclés., et s'appliqua avec tant de succès à l'étude des langues, à celles de la littérature ancienne et de la théologie, qu'il se fit de bonne heure une grande réputation, non-seulement dans sa patrie, mais dans les div. contrées qu'il parcourut pour étendre ses connaissances. De retour en Portugal, il y devint gouvern. des infans, travailla avec ardeur à la réforme des études dans le roy., et ouvrit lui-même une école, d'où sont sortis des savans et des littérateurs distingués. Il m. en 1573, laissant plus. ouvr. histor. fort estimés, et des poésies qui eurent dans leur temps beaucoup de succès. Les *OEuvres de Resende* ont été réunies à Cologne en 1600, 2 vol. in-8, à l'exception des écrits suiv. : *de verborum conjugatione Comment.*, Lisbonne, 1540, in-4; *Vida do infante D. Duarte*, ib., 1789, in-8, pub. par l'acad. de Lisbonne. — Resende (Garcie de), historiogr. du Portugal, est auteur d'un *vie* du roi Jean II, suivie de celle de l'infante Béatrix de Savoie, et de quelq. autres pièces Evora, 1554; réimp. plus. fois à Lisbonne, entre autres en 1622, in-fol.

RESENIUS (Pierre), sav. et labor. écriv., prof. en morale et en jurisprud. à Copenhague, où il m. en 1688, à l'âge de 63 ans, a pub.: deux *edda* (rec. de poésies) des Islandais, Copenhague, 1665-73, 4 parties in-4, dont Mallet a donné une traduction française; *Inscript. hafnienses, lat., danicæ et germanicæ; unà cum inscriptionibus amagiensibus, uraniburgicis et stellæburgicis, synopsi item vitæ Tychonis-Brahœi è Gassendo aliisque collecta, duabusque epistolis necdum editis, una Tychonis-Brahœi ad G. Peucerum, altera sororis ejus Sophiæ, metrica latina, ad J. Langium*, ib., 1668, in-4, rare et recherché; *Jus aulicum regum norwagorum et danorum, island. danicè et lat., cum annotationibus*, ib., 1673, in-4; la *Chronique de Frédéric II, roi de Danemarck*, ib., 1680, in-folio, en danois; *Jura antiqua civitatum Daniæ hafniensis et ripensis*, lat., danois et allem., ib., 1683, in-12; le *Recueil des lois civiles et ecclésiastiques de Christian II, roi de Danemarck*, ibid., 1684, in-4, en danois.

RESNEL DU BELLAY (Jean-François du), abbé de Sept-Fontaines, membre de l'acad. française et de celle des inscript., né à Rouen en 1692, m. à Paris en 1761, s'est fait connaître par ses traductions en vers des *Essais sur la critique et sur l'homme*, de Pope, publ. en 1730 et 1737. On a encore de lui un *panégyrique de St Louis*, et divers *mém.* dans le Recueil de l'acad. des inscript.

RESNIER (N.), né vers 1757, m. en 1807, fut successivem. sous-bibliothécaire de la bibliothèque

Mazarine, envoyé de la république française à Genève, puis archiviste des relations extérieures, et enfin membre du sénat conservateur en 1800. Il avait été pendant long-temps l'un des rédacteurs du *Moniteur*, et a donné au théâtre de la rue Favart, avec MM. Desprez et Piis : *la bonne Femme*, ou *le Phénix*, parodie d'Alceste, en 2 actes et en vers, mêlée de vaudevilles, 1776 ; *l'Opéra de province*, nouvelle parodie d'Armide, 1777 ; et avec M. Piis seulement : *le Compliment de Clôture*, donné à la suite des *trois Sultanes*, 1778.

RESSEGUIER (Clément-Ignace de), bailli et général des galères de l'ordre de Malte, mort dans cette île en 1797, à l'âge de 73 ans, se fit remarquer à la cour de Louis XV par un esprit malin et satirique qui lui attira plus. disgrâces. On connaît de lui un quatrain sanglant contre Mme de Pompadour qui le fit renfermer à la Bastille, d'où il ne sortit qu'à la sollicitation de son frère, alors conseiller au parlement de Toulouse ; il fut aussi renfermé au château d'If pour avoir publié contre Mme de Pompadour le *Voyage d'Amathonte*, Londres, 1750, in-8 de 73 p. : cet ouv. fut supprimé ; l'exempl. de M. Berryer, lieut. de police, renfermait une 2e partie qui n'a jamais été impr. (*v.* le no 19252 de la 2e édit. du *Dictionn. des Anonymes*). Resseguier est aut. d'un poëme épique sur *la Prise de l'île de Rhodes*, et d'une *Lettre à Linguet* (du 20 mai 1766), au sujet des injures que ce dernier avait insérées contre l'ordre de Malte, dans son ouv. sur les empereurs romains.

RESTAURAND (Raymond), méd., né à Pont-St-Esprit, dans le Languedoc, au 17e S., exerça son art avec succès à Nîmes, et pub. plus. écrits où perce un respect aveugle et servile pour les décisions d'Hippocrate. Outre des trad. franç. et lat. de quelq.-uns des traités de ce père de la médecine, on cite de Restaurand : *Monarchia microcosmi*, Orange, 1657, in-4 ; *Figulus, exercitat. med. de principiis fœtûs*, ib., 1657, in-8 ; enfin le *Magnus Hippocrates Cöus redivivus*, Lyon, 1681, in-12, dont Haller parle avec éloge.

RESTAUT (Pierre), grammairien français et avocat, né à Beauvais en 1696, vint de bonne heure à Paris, et fut chargé de quelq. éducations particulières au collége de Louis-le-Grand. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, se fit recevoir avocat au parlement, puis aux conseils du roi en 1740, et m. en 1764. Comme jurisconsulte Restaut a composé plus. mém. écrits avec clarté et précision. Mais l'ouvr. qui lui a fait le plus de réputation est sa *Grammaire françoise*, pub. en 1730, et à laquelle il ajouta, en 1732, un tr. de versificat. Cet ouv., d'abord adopté par l'univer., et dont il donna un abrégé en 1732, eut 9 édit. du vivant de l'aut., et fut long-temps le seul livre élémentaire sur la langue française ; mais ceux qui ont paru depuis l'ont éclipsé, et il est bien moins suivi de nos jours. Restaut a revu la 4e édit. du *Traité de l'orthographe françoise en forme de dictionn.*, impr. à Poitiers en 1764, in-8, et on a encore de lui une traduct. de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12. Cet ouvr., qui renferme une satire allégorique du gouvernement des jésuites, a été plus. fois réimp. ; la meilleure édit. a été pub. en 1824 par M. le baron d'Henin de Cuvillers. On trouve dans quelques exemplaires une gravure qui a été supprimée. La *Monarchie des Solipses* a été attribuée par divers bibliographes à Scoti et à Inchofer. Mais on ne peut rien affirmer à ce sujet. V. la dissert. de J.-G. Kneschke *de Auctoritate libelli de Monarchia Solipsorum*, 1812, in-8.

RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), écriv. fécond et spirituel, mais cynique et bizarre par système, né en 1734 au village de Sacy, en Bourgogne, vint jeune à Paris, où l'indigence et des goûts licencieux lui firent contracter des liaisons et des habitudes avilissantes qu'il conserva toute sa vie, et qui pourtant ne l'empêchèrent pas de vouloir s'ériger en réformat. des mœurs de son siècle. Quelq. succès, et surtout un amour-propre excessif, lui ayant persuadé qu'il était au moins l'égal de Voltaire, et bien supérieur à Buffon, qu'il appelle *une Taupe*, il crut pouvoir lutter victorieusement avec J.-J. Rousseau, dont il affectait toutes les singularités, et fit paraître en 1772, en opposition avec l'*Émile*, les *Lettres d'une fille à son père*, qu'il regardait comme *un chef-d'œuvre de sensibilité*, *un tissu de lumières et de vertu*, et le plus beau présent enfin qu'il pût offrir à la postérité. Ce *modeste* auteur, appelé quelque part le *Rousseau du ruisseau*, m. à Paris en 1806, aussi oublié que la plupart de ses ouvr., dont nous ne citerons ici que les principaux, qui sont : *le Pornographe*, ou *Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées*, Lond., 1769, in-8 ; *la Femme dans les trois états, de fille, d'épouse et de mère*, Paris, 1773, 3 vol. in-12 ; *l'École des pères*, ib., 1776, 3 vol. in-12 ; *le Paysan perverti*, ib., 1776, 4 vol. in-12 ; *la Paysanne pervertie*, ibid., 1776, 4 vol. in-12 ; *le nouvel Abeilard*, ou *Lettres de deux amans qui ne se sont jamais vus*, 1778, 4 vol. in-12 ; *la Vie de mon père*, 1779, 2 v. in-12 (c'est le meilleur des ouvr. de l'auteur) ; *la Malédiction paternelle*, 1779, 3 vol. in-12 ; *les Contemporaines*, 1780 et années suiv., 42 vol. in-12 ; *les Nuits de Paris*, ou *le Spectateur nocturne*, 1788, 4 vol. in-12 ; *les Provinciales*, 1789-1794, 12 vol. in-12 ; *le Drame de la Vie*, 1793, 5 vol. in-12 ; *le Cœur humain dévoilé*, 16 vol. in-12 ; *la Philosophie de M. Nicolas*, 1796, 3 vol. in-12.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi et direct. de l'acad. de peinture, né à Rouen, où il m. en 1768, à l'âge de 76 ans, était fils d'un peintre distingué, nommé Jean comme lui, et neveu de Jouvenet, dont il suivit les leçons. On a de Restout plus. vastes composit., où il a quelquefois outré les défauts de son maître, mais où il a aussi déployé une imagination féconde et un talent remarquable. Ce sont le tableau de *St Paul imposant les mains à Ananie* ; le plafond de la biblioth. de Sainte-Geneviève ; la *Présentation de la Vierge*, qu'il fit pour sa ville natale ; les tableaux de *Flore* et de *Bacchus*, au château de Fontainebleau, et celui qui a pour sujet *la Confiance d'Alexandre dans son médecin Philippe*, au Grand-Trianon. — Restout (Jean-Bernard), fils du précéd., cultiva aussi la peinture, et fut reçu de l'acad. ; mais ayant embrassé les principes de la révolution il quitta sa palette pour siéger parmi les membres de la municipalité qui s'installa le 10 août 1792, fut chargé lui-même de l'arrestation de M. de La Porte, intendant de la liste civile, et ensuite de celle de Thierry, valet de chambre de Louis XVI. Accusé ensuite d'avoir pris part aux dilapidations qui eurent lieu au garde-meuble de la couronne, il fut renfermé à Saint-Lazare, où il subit une captivité de 15 mois, et m. en 1796. On a de cet artiste quelq. tableaux bien inférieurs à ceux de son père.

RESTY (Junius-Antoine, comte de), né en 1755, dans la républiq. de Raguse, dont il devint doge ou duc en 1797, m. en 1814, a laissé un rec. de poésies latines, pub., après sa m., sous ce titre : *Junii Antonii comitis de Restiis, patricii Ragusini, carmina*, in-8 (*v.* le *Journal des Savans* de 1817). — Un autre Resty ou Resti (Giugno), m. en 1735, a donné aussi quelq. pièces de vers et une *Hist. de Raguse*, en italien.

RETIF DE LA BRETONNE. V. Restif.

RETZ (Gilles de Laval, seigneur de). Voy. Laval.

RETZ (Albert de Gondi, plus connu sous le nom de maréchal de), né en 1522 à Florence, d'une famille ancienne, fut amené fort jeune en France à la suite de Catherine de Médicis, et obtint un avancement rapide à la cour, où il fut ca-

cher son avidité et son ambition sous l'apparence du plus noble désintéressem. Employé aux armées et dans plus. missions importantes, son adresse le servit encore mieux que ses talens, et il obtint successivement la faveur de Charles IX, de Henri III et celle de Henri IV. Il m. en 1602, chargé d'ans et de biens, dit l'Estoile, mais laissant une réputation fort équivoque. Le maréchal de Retz passe, avec Tavannes, pour avoir conseillé le massacre de la St-Barthélemi; et on l'accuse d'avoir fait périr Loménie dans sa prison pour s'emparer de ses dépouilles. — RETZ (Pierre de GONDI, cardinal de), frère du précédent, né à Lyon en 1533, embrassa l'état ecclésiastiq. au sortir de ses études, et fut égalem. protégé par Catherine de Médicis. Nommé évêque de Langres en 1565 et transféré sur le siége de Paris en 1570, il fut nommé successivem. chancelier et gr.-aumônier de la reine Elisabeth d'Autriche, chef du conseil de Charles IX, et, après la mort de ce prince, administrateur des domaines d'Elisabeth, emploi dont il s'acquitta avec une exacte probité. La faveur dont il jouissait, n'ayant pas diminué sous Henri III et sous Henri IV, Gondi fut chargé, sous ces deux princes, de plus. missions importantes auprès du St-siége, et les remplit, sinon avec talent, du moins avec beaucoup de prudence et de zèle. Il m. en 1616, et eut pour success. Henri de Gondi, son neveu.

RETZ (JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDI, cardinal de), petit-neveu des précéd., né à Montmirail, en Brie, en 1614, de Philippe-Emmanuel de Gondi, gén. des galères de France, sous Louis XIII, fut destiné dès sa naissance à l'épiscopat, et eut St Vincent-de-Paul pour précepteur. Peu disposé d'abord à profiter des leçons de son illustre maître et encore moins à seconder les projets de sa famille, le jeune de Gondi essaya de s'y soustraire en se livrant sans réserve et avec le plus grand éclat, à tous les égarem. de la jeunesse. Mais n'ayant pu, même à force de scandale, échapper à l'église, il résolut enfin d'y obtenir des succès. Se livrant avec ardeur à l'étude de la théologie, il se fit bientôt une réputation si brillante, que Louis XIII le désigna en m. pour la coadjutorerie de Paris. Ce choix ayant été confirmé par la régente, Gondi entra dans ses fonctions archiépiscopales avec une ferme résolution de remplir scrupuleusem. tous ses devoirs extérieurs, « et d'être aussi homme de bien pour le salut des autres qu'il pourrait être méchant pour lui-même » (v. ses *Mémoires*, pag. 85). Déjà ses talens, sa popularité et les aumônes considérables qu'il faisait adroitem. répandre, lui avaient gagné l'esprit public; il s'empara aussi de celui du clergé, et bientôt son influence devint telle, que Mazarin en prit de l'ombrage et le traversa dès-lors dans tous ses projets. Loin cependant de craindre un ennemi si redoutable, Gondi s'attacha au contraire à exciter sa haine, et mit constamment sa gloire à lui être opposé. « Esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, dit le président Hénault, il aimait l'intrigue pour intriguer, » et lui-même nous apprend que *le nom de chef de parti*, *qu'il avait toujours honoré dans les vies de Plutarque*, était depuis long-temps l'objet de son ambition. Les circonstances fâcheuses dans lesquelles se trouvait alors la cour n'étaient que trop favorables à ses projets; il sut habilem. en profiter, se mit à la tête des mécontens, répandit l'or à pleines mains, précipita le parlem. dans les cabales et le peuple dans les séditions, brava Mazarin, lutta contre Condé, joua tour à tour auprès de la reine le rôle d'ennemi et celui de conciliateur; et, lorsqu'il eut allumé tous les feux de la discorde, il fit la paix par ambition, comme il avait fait la guerre, obtint le chapeau de cardinal, et alla ensuite expier au château de Vincennes tous les maux qu'il avait causés. Moins abattu de sa disgrâce qu'animé du désir de la vengeance, Gondi, cependant, supporta sa prison avec une rare fermeté. Il obtint ensuite d'être transféré au château de Nantes, et c'est de là qu'il s'échappa à la vue même de ses gardes, pour revenir à Paris, tenter de nouveaux évènem.; mais un chute de cheval l'ayant forcé de renoncer à ce prem. projet, il se réfugia en Espagne, passa de là à Rome, assista au conclave, y soutint sa dignité, décida l'élection d'Alexandre VII, parcourut ensuite la Hollande et les Pays-Bas, et quoiqu'il y fût poursuivi par la haine du favori victorieux, « il semblait encore, dit Bossuet, le menacer de ses tristes et intrépides regards. » Rentré en France en 1661, le cardinal de Retz fit sa paix avec la cour en renonçant à son archevêché, dont il était depuis long-temps devenu maître par la mort de son oncle, et obtint en dédommagement l'abbaye de St-Denis. Il retourna deux fois à Rome pour l'élection de Clément IX et celle de Clément X; mais ce furent les dern. actes de sa vie politique. Renonçant tout à coup à l'intrigue « comme si, dit encore le président Hénault, toute sa vanité d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge, » il vécut dans la retraite, y pratiqua toutes les vertus qui caractérisent l'homme de bien, acquitta toutes ses dettes, qui s'élevaient à plus de quatre millions, voulut deux fois renoncer à la pourpre qu'il *reconnaissait avoir trop chèrem. achetée*, et m. le 24 août 1679, emportant les regrets de ses nombreux amis, et les bénédictions de tous les infortunés dont il avait tant de fois soulagé la misère. Parmi les ouv. qui nous restent du cardinal, ses *Mémoires* tiennent sans contredit le premier rang. « Ils sont écrits, dit Voltaire, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. » Ils parurent pour la prem. fois en 1717, et furent souvent réimp. depuis avec les *Mémoires* de Joly et de la duchesse de Nemours (6 vol. in-12). Ces ouv. ont été réimp. dans la 2e série des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, avec notices, par MM. Petitot et Monmerqué. On cite encore de lui la *Conjuration de Fiesque*, qu'il composa à 18 ans, et qu'il traduisit en grande partie de l'italien de Mascardi. Richelieu en lisant cet ouv. prévit que l'aut. serait un esprit turbulent et dangereux. M. de Musset Pathay a pub. en 1807 des *Recherches historiq. sur le cardinal de Retz*.

RETZIUS (ANDERS-JAHAN), profess. d'hist. naturelle et de chimie à Lunden, ville de la Scanie, où il avait fondé une société physiographiq. et où il m. en 1821, membre de 31 sociétés savantes, était né en 1742 à Christianstadt. Entre autres ouv. on cite de lui: *Observationes botanicæ, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsig, 1779-91, in-fol., avec 19 pl. coloriées. Les Mémoires de l'academ. royale de Stockholm, pour 1822, contiennent sur lui une notice biographique.

REUCHLIN (JEAN), philologue allemand, né à Pforzheim en 1455, avait une connaissance approfondie des langues latine, grecque et hébraïque, et obtint la réputation d'un des plus savans hommes de son temps. Il brilla successivem. en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, fut employé par le duc Ebherard Ier, dans plus. négociat. importantes, obtint le titre de comte palatin, et devint ensuite triumvir de la ligue de Souabe. Mais un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne lui ayant suscité de cuisans chagrins, il se retira à Tubingue, y enseigna le grec et l'hébreu, et m. à Stuttgard en 1522, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Biographie* des savans de Tubingue, par C.-F. Schnurrer, Ulm, 1792, in-8. Les princip. sont: *Liber de verbo mirifico*, Lyon, 1522, 1552, in-16; *Scenica progymnasmata*, 9e édit., Leipsig, 1515, in-4; *Oratio ad Alexandrum VI, pont.-m. pro Philippo Bavariæ duce*, Venise, 1498, in-8 et in-12; *Liber congestorum de arte prædicandi*, Pforzheim, 1504,

in-4; *Rudimenta hebraïca*, ibid., 1506, in-fol.; *Lexicon hebraïcum; septem Psalmi pœnitentiales hebraïcè cum grammaticâ tralatione latinâ*, Tubingue, 1512, in-8 : c'est le prem. livre hébreu imp. en Allemagne; *Defensio contra calumniatores suos Colonienses*, Tubingue, 1513 et 1514, in-4; *Rabbi Joseph Hyssopæus Perpinianensis, Judæorum poëta dulcissimus, ex hebraïcâ linguâ in latinam traductus*, ibid., 1514, in-4; *de Arte cabalisticâ libri tres*, Haguenau, 1530, in-fol. Reuchlin passe pour avoir introduit le prem. en Allemagne les représentations dramatiq. dans les colléges. J.-H. Mai a composé une *vie* de Reuchlin, en lat., Dourlach, 1687, in-8.

REUILLY (JEAN de), voyageur français, correspondant de l'institut, né en 1780 d'une famille noble de Picardie, fut chargé d'une mission en Russie en 1802, suivit en 1803 le duc de Richelieu à Odessa, et entreprit ensuite le voyage de la péninsule Taurique, guidé par les conseils du célèbre Pallas, qui lui avait tracé son itinéraire. De retour en France Reuilly fut nommé successivem. membre de la Légion-d'Honneur, auditeur au conseil d'état, sous-préfet à Soissons, et passa de là à la préfecture du département de l'Arno, avec les titres de baron et de maître des requêtes; mais il jouit peu de ces diverses faveurs; une malad. de poitrine, suite d'une blessure qu'il avait reçue dans un duel, l'enleva en 1810, à peine âgé de 30 ans. Son *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire*, *pendant l'année* 1803, Paris, 1806, in-8, est le prem. ouvrage qu'un Français ait pub. sur cette contrée. Il est accompagné d'une carte, de planches et de vignettes et enrichi des notes de Pallas. On a encore de Reuilly : *Description du Tibet*, *d'après la relation des lamas tongouses établis parmi les Monghols*, *trad. de l'allemand*, *avec des notes*, Paris, 1818, in-8; et une *Notice sur les travaux agricoles de MM. J. Brayer et Danzé* (dans le *Magasin encyclopédique*, 1807). On croit qu'il avait composé un *mémoire* sur les relations commerciales de l'Inde avec l'Europe par le continent, et sur la possibilité d'une expédition par terre en Asie; mais cet ouv. remis, dit-on, alors au chef du gouvern., n'a pas été publié.

REUSNER (NICOLAS), juriscons., poète et compilateur, né en 1545 à Lemberg en Silésie, fut revêtu de la dignité d'assesseur de la chambre impériale de Spire, devint profess. à l'acad. de Strasbourg, où il remplit pendant plus. années la chaire des instituts, passa ensuite à celle d'Iéna, dont il fut deux fois recteur, obtint la couronne poétique de l'emper. Rodolphe II, qui le créa comte palatin, et fut député de l'électorat de Saxe en 1595, à la diète de Pologne. Il m. à Iéna en 1602, laissant un grand nombre d'ouv., dont plusieurs sont oubliés même en Allemagne. Nous ne citerons ici que ceux qui peuvent encore fixer l'attention des curieux. Ce sont : *Descriptio oppidi Lavingœ ad Danubium, additis in fine aliquot elogiis*, Lauingen, 1567, in-4; *principum et ducum venetorum Liber*, ib., 1579, in-8; *Polyanthea sive Paradisus poeticus*, Bâle, 1579, in-8 : cette compilat., divisée en 7 livres, contient le verger, le parterre, la métairie, le jardin, la volière, le vivier et la grotte; *Hodæporicorum sive Itinerum totius ferè orbis libri septem*, ibid., 1580, in-8, très-rare; *Ænigmatologia seu Syllogè ænigmatum et gryphorum convivalium*, Strasbourg, 1589, in-8, *Opera poetica*, Iéna, 1593, in-8; *Orationes panegyricæ*, ibid., 1595, 2 vol. in-8; *Epistolarum turcicarum variorum auctorum libri XIV*, Francfort, 1548, in-8; *de Urbibus Germaniæ liberis sive imperialibus lib. duo*, ibid., 1602, in-8; *Anagrammatographia, accessit Guil. Blanc Libellus de ratione anagrammatismi*, Iéna, 1602, in-8; *Narrationes rerum memorabilium in Pannoniâ sub Turcarum imperatoribus à captâ Constantinopoli usquè ad ann.* 1500 *gestarum*, Francfort, 1603, in-4. — REUSNER (Elie), antiquaire et historien, frère du précéd., professa la philosophie à Iéna, et m. dans cette ville en 1612, à l'âge de 57 ans. On a de lui : *Genealogicon romanum de familiis præcipuis regum, principum, cæsarum, imperatorum, consulum*, etc., Francfort, Wechel, 1590, in-fol.; *Opus genealogicum cathol. de præcipuis familiis imperatorum, regum, principum, aliorumque orbis christiani procerum*, ibid., 1592, in-fol.; *Ephemerides sive Diarium in quo et epitome omnium fastorum et annalium tàm sacrorum quàm profanorum*, etc., ib., 1592, in-4; *Genealogia regum, electorum, ducum......., qui origines suas à Witteckindo deducunt*, Iéna, 1577, in-fol. — Jérémie REUSNER, frère des deux précédens, était conseiller du prince de Leignitz, et a laissé un traité *de Usurpationibus*. — Deux autres Jérémie REUSNER, juriscons., nés aussi à Lemberg, l'un m. en 1594, l'autre en 1652, ont aussi composé quelques ouvrages.

REUVENS (JEAN-EVERARD), jurisconsulte hollandais, né à Harlem en 1763, obtint successivem. dans sa patrie les charges les plus élevées dans la hiérarchie judiciaire, et vint, lors de la réunion de la Hollande à la France, occuper à Paris les fonctions de conseiller à la cour de cassation. Rappelé en Hollande après les évènemens de 1814, il y fut nommé, par le nouveau souverain, présid. d'une des cours d'appel de La Haye et commandant de l'ordre de l'Union. Il m. à Bruxelles en 1816, victime, dit-on, d'un noir complot dont toutes les circonstances ne sont pas encore connues. Ce savant jurisconsulte est considéré comme le principal auteur du nouv. code criminel du royaume des Pays-Bas. Son fils, légiste, a été nommé profess. à l'université de Leyde, et jouit aujourd'hui d'une réputation littéraire très-distinguée.

REVAI (NICOLAS), poète, philologue et grammairien hongrois, profess. de litterat. à l'univ. de Pesth, mort dans cette ville en 1807, est l'un des écrivains qui contribuèrent le plus à répandre en Hongrie l'esprit de recherches et de critique qui distingue aujourd'hui les savans de ce pays. Les ouvrages de Revai ont été recueillis à Raab en 1787 : parmi ceux en prose on estime ses *Antiquités hongroises*; et sa grammaire hongroise qui a pour tit. : *elaboratior Grammatica hungarica ad genuinam patrii sermonis indolem fideliter exacta*, etc., Pesth, 1805, 2 vol. in-4.

REVELLIÈRE-LÉPAUX (LOUIS-MARIE), l'un des membres du directoire exécutif, né en 1753 à Montaigu, petite ville de Vendée, dont son père fut maire pend. 30 ans, se destina d'abord au barreau et prêta serm. d'av. au parlem. de Paris en 1775. Mais son peu d'aptitude à cette carrière le détermina bientôt à y renoncer; il rentra au sein de sa famille, se maria à une demoiselle Boyleau de Chandoiseau, qui lui inspira le goût de la botaniq., science qu'elle-même cultivait et dont elle lui enseigna les élémens, et plus tard il en ouvrit un cours public à Angers. Cependant l'époque de la révolution approchait; il en embrassa les principes avec ardeur, fut nommé d'abord syndic de sa commune, puis député aux états-généraux par le tiers-état de l'assemblée bailliagère, et dans la part qu'il eut aux prem. débats de l'assemblée constituante il laissa percer une tendance très-prononcée pour les opinions républicaines. La session terminée, il devint membre de l'administ. de son départem., fut ensuite appelé aux fonctions de juré près la haute cour nationale siégeant à Orléans, et de retour à Angers au mois d'août 1792, y fut nommé peu après memb. de la convention nationale. Outre les tournées patriotiques qu'il fit dans le départem. de Maine-et-Loire avant d'aller prendre siége à la nouvelle assemblée, Revellière-Lépaux avait donné d'autres gages de dévouem. au parti républicain en coopérant à la création d'un club et à la rédaction

d'un journal, dont il dirigea l'esprit dans le sens de ses propres opinions. Ce fut lui qui fit adopter à la convention, par représailles contre le manifeste dit de *Brunswick*, la rédact. du décret portant *que la nation française viendrait au secours de tous les peuples opprimés qui voudraient recouvrer leur liberté;* et bien qu'au 18 mai 1791 il n'eût pas balancé à prédire que « le jour où la France cesserait d'avoir un roi elle perdrait sa liberté et son repos pour être livrée au despotisme effrayant des fact.,» il n'en vota pas moins, dans le procès de l'infortuné Louis XVI, pour la m., et contre le sursis et l'appel au peuple. Antagoniste du terrible Danton, dans la séance du 11 mars 1793, où celui-ci s'efforça d'entraîner l'assemblée à un nouv. choix de ministres qu'elle prendrait dans son sein, Revellière, dont la stature était grêle et contournée, réussit, par une énergique improvisat. et par son attitude impassible en présence des sicaires dont on avait encombré la salle des séances, à reculer de quelq. jours le dern. triomphe de l'anarchie en relevant encore les girondins abattus. Il ne les défendit pas avec moins de courage au jour où fut prononcée leur proscript. (*v.* GENSONNE, GUADET, etc.), et plus tard il ne dut son propre salut qu'à l'espèce de dédain qu'inspira l'état d'épuisem. et de délabrem. où l'avaient réduit ses efforts pour se faire entendre au milieu du tumulte des séances. Lorsque le comité de sûreté générale lança contre lui un mandat d'arrêt, il se réfugia d'abord auprès de M. Bosc, puis dans la maison de M. Buire, son ancien collègue à l'assemblée constituante. Revellière Lépaux vint rejoindre à Paris sa femme et sa fille dès que la chute de Robespierre lui permit de reparaître. N'ayant pas été remplacé à l'assembl. convent., il y fut rappelé sur la motion de Thibault, député du Cantal (mars 1795), et son premier acte fut de s'opposer à la mise hors la loi de l'ancien prés. du comité de sûreté gén., par qui sa proscript. avait été naguère prononcée. Nommé de la commission des douze, il fut chargé de soutenir diverses parties du plan de constitution de l'an III, et fut l'un des dern. présid. de la convent., où en dern. lieu il combattit avec vigueur les anarchistes qu'on désignait sous le nom de *Queue de Robespierre.* Membre du conseil des anciens et élu à l'unanimité présid. de ce conseil, il y obtint sur 218 votans 216 suffrages pour la candidature au directoire, et il en fit partie à sa création avec Barras, Rewbell et Sieyes. Revellière-Lépaux, n'eut qu'une influence secondaire dans ce conseil souverain de la république; et il paraît y avoir plus particulièrem. exercé l'action de résistance, indispensable pour l'équilib. Sur les sollicitat. de plus. membres des deux conseils, il donna sa démission lors des évènemens du 30 prairial, et rentra dans la vie privée. A la créat. de l'institut, le prem. tiers de ce corps savant l'avait nommé membre de la classe des sciences morales et politiques. Il y lut, quelq. temps avant le 18 fruct., des *Réflexions sur le culte, les cérémonies civiles et les fêtes nationales*, et le mode de religion qu'il y préconisait devint le symbole de foi de l'associat. connue sous le nom de *théophilanthropie.* Lorsq. les pratiques de cette religion républicaine devinrent la proie du ridicule, on ne manqua pas de traîner aussi sous ses verges l'homme à qui était imputée la création de cette secte; à tort ou à raison c'était Revellière-Lépaux qu'on en avait fait le grand-prêtre. Celui-ci, qui avait continué d'assister aux séances de l'institut, aima mieux renoncer au fauteuil académ. que de prêter le serment de *fidélité à l'emp.*, exigé de toutes les corporat. Retiré alors aux envir. d'Orléans, il y vécut obscur, et revint plus tard habiter Paris, où il n'eut un dern. rapport avec l'autorité que pour refuser les offres d'une pension qui lui furent faites de la part du gouvernem. impérial sous la seule condition qu'il en ferait la demande. Il se trouva compris dans la loi d'amnistie lors de la seconde restaurat. comme n'ayant occupé aucun emploi dans les cent-jours, et il m. le 27 mars 1824. Outre des *mém.* de sa vie qu'il avait dictés à son fils pour être pub. à une époque donnée après sa mort, et les *Réflexions sur le culte*, etc., dont il a été parlé plus haut, imp. à Paris, an V, in-8, et trad. en allem., 1797, in-8, il a laissé quelques autres opuscules dont M. Mahul a rec. les titres, t. 5 de son *Annuaire nécrologique.*

REVEL (JEAN), dessinateur, né à Paris en 1684, m. à Lyon en 1751, porta par son art les fabriques de cette ville au plus haut degré de splendeur. Il est l'inventeur des points rentrés qui, mélangeant les couleurs claires avec les obscures, les rendent plus douces, et c'est encore lui qui a trouvé le secret de placer les ombres du même côté, et de produire de vrais tableaux sur les étoffes. Cet artiste était fils de Gabriel Revel, peintre qu'employait Lebrun.

RÉVÉREND (DOMINIQUE), ecclésiastique, né à Rouen en 1643, m. à Paris en 1734, est aut. des ouv. suiv.: la *Physique des anciens*, ou *la Physique traitée dans un nouvel ordre selon le sentim. des philosophes anciens et modernes*, Paris, 1701, in-12; *Mémoires historiques de Nickols sur les derniers troubles de Transylvanie*, Rouen, 1734, 2 vol. in-12: cet ouv. qui se trouve à la suite de l'*Histoire des révolutions du royaume de Hongrie*, a été fini et pub. par Lecoq de Villeray.

REVERS (LOUIS-FRANÇOIS), chanoine de Saint-Honoré à Paris, m. en 1798, à l'âge de 70 ans, fut chargé, par M. de Juigné, archevêque de Paris, de revoir et de refondre le rituel du diocèse. Il fut aidé dans ce travail par l'abbé Plunkett et l'abbé Charlier, et l'ouv. parut en 1786, 3 vol. in-4, sous le titre de *Pastorale parisiense;* mais il fut attaqué par un grand nombre de critiques et dénoncé au parlem. qui fut sur le point d'en arrêter la distribution. Cette dénonciat. n'eut pas de suites cependant, et l'ouv. fut adopté. On a encore du chanoine Revers une traduct. en vers latins du *Poëme de la religion*, de Racine le fils, pub. avec beaucoup de changemens par l'abbé Charlier, Paris, 1804, in-12.

REVILLON (CLAUDE), médecin, membre de l'académie des sciences de Dijon, correspond. de la société de médecine, m. à Thionville en 1795, est auteur d'un ouv. intitulé: *Recherches sur la cause des affections hypocondriaques, appelés communément vapeurs*, ou *Lettres d'un médecin sur ces affections*, Paris, 1779, 1 vol. in-8; réimp. en 1786, et augm. de plus. autres recherches sur le même sujet.

REVIUS (JACQUES), principal du collége théologique de Leyde en 1642, assista au synode de Dordrecht, fut nommé réviseur de la *Bible*, qui porte le nom de cette ville, et m. à Leyde en 1658, à l'âge de 72 ans. On a de lui: *Belgicarum ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1623, in-12; *Epîtres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*, Harderwyck, 1624, in-12; *Historia pontificum romanorum*, Amsterd., 1632, in-12; *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4; une *Histoire de Deventer*, en latin, 1661, in-4, et quelques autres écrits de peu d'importance.

REWBELL (JEAN-BAPT.), l'un des membres du directoire exécutif de France, né à Colmar en 1746, était bâtonnier de l'ordre des avocats d'Alsace lors de la convocation des états-généraux. Député à cette assemblée par le tiers-état de sa province, il s'y montra, dès son début, l'un des plus chauds partisans de la révolution, prit part à toutes les délibérations qui attaquaient la monarchie, provoqua la spoliation des princes étrangers possessionnés en Alsace, poursuivit les nobles et les prêtres, et fut l'un de ceux qui sollicitèrent avec le plus d'ardeur une loi contre l'émigration. Nommé après la session procur.-syndic dans le département du

Haut-Rhin, Rewbell fut ensuite député à la convention nationale, et y devint l'un des accusateurs de Louis XVI; mais ayant été envoyé à Mayence, peu avant l'époque du jugement, il ne coopéra au vote de m. que par son adhésion. Quels que fussent les principes politiques de Rewbell, il recula cependant devant le règne de la terreur, et se tint à l'écart pendant presque toute la durée de cette funeste époque; mais s'il désapprouva les crimes de Robespierre, il ne fut pas non plus au nombre des hommes courageux qui osèrent l'attaquer, et ne se prononça hautement contre les jacobins qu'après la journée du 9 therm. Devenu membre du comité de sûreté générale, bientôt après présid. de la convention, Rewbell fit successivem. partie du comité de salut public et du conseil des cinq-cents, entra enfin au directoire, dont il devint prem. président, et exerça alors une grande influence dans toutes les délibérations politiques; mais son arrogance et l'opiniâtreté de ses opinions ne tardèrent pas à lui faire un gr. nombre d'ennemis, et lorsqu'il sortit du directoire en 1799, pour entrer au conseil des anciens, il se vit attaqué de toutes parts, et les plus graves inculpations pesèrent sur lui. Il eut le talent de dissiper l'orage; mais il fut exclu des affaires publiques après le 18 brum., et m. dans l'obscurité en 1810, âgé de 64 ans.

REWICZKY (Charles-Emerance de REVISSINYE, comte de), homme d'état et célèbre bibliophile allem., né en Hongrie en 1737, était très-versé dans les langues sav., et possédait la plupart des langues vivantes de l'Europe. Envoyé successivement en Pologne, en Prusse et en Angleterre, en qualité d'ambassadeur autrichien, il se distingua autant dans ses diverses missions, par la franchise et la noblesse de son caractère que par ses talens diplomatiques; mais la faiblesse de sa santé l'ayant forcé de renoncer aux affaires publiques, il se livra alors exclusivement à la culture des lettres, et m. à Vienne en 1793. Le comte de Rewiczky avait formé une des bibliothèques les plus précieuses de l'Allemagne. Il la vendit à lord Spencer, après en avoir publié le catalogue sous ce titre: *Bibliotheca græca et latina, complectens auctores ferè omnes Græciæ et Latii veteris, cum delectu editionum tàm primariarum et rarissimarum quam etiam splendidissimarum atque nitidissimarum, quas usui meo paravi Periergus Deltophilus*, Berlin, 1784, 1794, in-8. On a encore du comte Rewiczky, une trad. en vers latins d'un poème persan; et il a trad. en français un *Traité de tactique* d'Ibrahim Effendi, Vienne, 1769, in-12.

REY (Jean), né à Bugue, dans le Périgord, vers la fin du 16e S., se livra à l'étude de la chimie et de la physique, se fit recevoir docteur en médecine, et m. en 1645. Il a pub. des *Essais sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*, Bazas, 1630, in-8. Cet ouvrage, peu connu du vivant de l'aut., a été reproduit par Gobet, avec plus. additions, Paris, 1777, in-8. Rey a été l'un des précurseurs de la théorie actuelle de la chimie pneumatique. Il fut lié avec le célèbre père Mersenne (*v.* ce nom). — Rey (Guill.), médec., né près de Lyon en 1687, m. en 1756, a pub. une *Dissertat.* latine *sur le délire*, 1714, in-4, et quelques autres *opuscules* sur la peste de Provence et sur un nègre blanc.

REY (Jean-Baptiste), musicien distingué, né à Langerte en 1734, s'acquit d'abord quelque réputation dans plusieurs villes du midi de la France, et vint, en 1776, à Paris, où il obtint l'emploi de maître d'orchestre à l'opéra, et fut bréveté maître de musiq. de la chambre du roi, avec une pension de 2,000 liv. La révolut. lui enleva ce dern. avantage; mais il resta attaché à l'Opéra, et n'a cessé, pend. 35 ans, de contribuer à la gloire de cet établissement. Rey a composé et restauré plus. ouvr. restés au théâtre, et a achevé l'opéra d'*Arvire et Evélina* de Sacchini. Il m. en 1810. Napoléon l'avait nommé chef d'orchestre de sa chapelle.

REY DE St GÉRY (E.-S.-A.), conseiller au parlem. de Toulouse, né dans cette ville en 1730, se distingua dans la magistrature par ses talens, son intégrité et la sagesse de ses opinions. Il fut condamné à mort en 1794 par le tribunal révolutionn., comme ayant pris part aux délibérat. et aux arrêtés du parlem. de Toulouse des 25 et 27 sept. 1790.

REYBAZ (Etienne-Salomon), ministre protestant, né à Vevai, sur les bords du lac Léman, en 1739, obtint à Genève de brillans succès dans la prédication; mais les troubles politiques de sa patrie, en 1782, l'ayant forcé à s'éloigner, il vint à Paris, et y résida presque toujours jusqu'à sa mort, arrivée en 1804. Reybaz fut, dit-on, l'un des nombreux collaborateurs de Mirabeau, et remplit le poste difficile de représentant de la république de Genève, près de la république française. Plus tard il fut appelé à concourir par ses conseils et ses lumières aux articles organiques du culte protestant, qui firent partie de la loi du 12 germ. an X (2 août 1802). Reybaz a pub.: une *Epître à J. Balmat* pour revendiquer en faveur de ce villageois de Chamoni l'honneur d'avoir atteint le premier le sommet du Mont-Blanc, le 8 août 1786: Saussure n'y monta que l'année suivante; une *Ode à M. Necker*, 1788, in-8; des *Sermons*, avec des *hymnes analogues à chaque sermon*, et une *Lettre sur l'art de la prédication*, Paris, 1801, 2 vol. in-8; et dans l'*Année littéraire* de 1777 une *Lettre sur la déclamat. théâtrale.*

REYDELET (Jean-Jules-Maxime-Benoît), capitaine de frégate, né en 1750 à Dombier, dép. de l'Ain, entra dans la marine militaire en 1768, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par une valeur brillante qui lui valut le grade de lieut. de vaisseau. Il passa en cette qualité sous les ordres de l'amiral Truguet en 1792; mais ayant été envoyé en parlementaire pour sommer le commandant sarde d'évacuer la presqu'île de Sant-Antiogo, cette mission faillit causer sa perte par la trahison du commandant qui, après avoir feint de consentir à une capitulation, s'empara de lui malgré les vives réclamations de l'amiral, le fit amarer à la bouche d'un canon, et menaça d'envoyer ses débris vers la flotte française à la première hostilité. Abandonné forcément à son ennemi, le malheureux Reydelet, fut traîné pend. 5 jours de ville en ville, exposé à tous les outrages de la populace, et fut jeté ensuite dans un cachot profond, d'où il ne sortit que pour être conduit à Cagliari, où de nouvelles persécutions l'attendaient encore: il essaya en vain de s'y soustraire en s'échappant courageusem. du milieu même de ses gardes. Accablé par le nombre, il dut céder à la force, et fut reporté mourant dans sa prison; mais ayant été transféré dans l'île de Corse, il recouvra enfin sa liberté, rentra en France, fut élevé au grade de capitaine de frégate, devint ensuite l'un des commandans de la flottille de Boulogne, et m. en 1807, âgé de 57 ans.

REYES. V. Reies (Gasp. de Los).

REYHER (Jean-Georges), prof. de médecine à l'univ. de Kiel, né dans cette ville en 1757, m. en 1807, est auteur de plus. ouv., dont on trouve la liste dans la *Biogr. méd.* pub. chez C.-L.-F. Panckoucke. Tous sont en allem., à l'exception d'une *Dissertatio de venenis*, Kiel, 1782, in-4; et d'un *Programma de diætâ neonatorum ac lactescentium*, ib., 1797, in-8. — Un autre Reyher (Samuel), probablem. de la famille du précéd., mort à Kiel en 1714, fut conseill. du duc de Saxe-Gotha, et membre de la société royale de Berlin. On a de lui: une trad. d'Euclide, en allem.; un ouv. intit. *Mathesis biblica*; et une *dissertat.*, en allem., sur les inscriptions de la croix de J.-C., et sur l'heure de son crucifiement.

REYMOND (Henri), évêque de Dijon, né en 1737 à Vienne, en Dauphiné, était curé dans sa ville natale lorsqu'il pub., de 1776 à 1781, divers écrits qui le mirent en opposit. avec le haut clergé. Nommé évêque constitutionnel du département de l'Isère en 1793, il fut emprisonné pendant la terreur, recouvra sa liberté après le 9 thermidor, et fut quelque temps sans vouloir reprendre ses fonctions. Il assista néanmoins au concile de 1797, et fut chargé de publier les actes de cette assemblée. Promu au siége de Dijon en 1802, il refusa, en 1814, de faire chanter un *Te Deum* pour le retour du roi, pub. en 1815 une lettre pastorale en faveur de Napoléon, fut mandé à Paris en 1816, et chercha à se justifier dans un *mémoire* inséré dans la *Chronique religieuse*. De retour dans son diocèse en 1817, ce prélat y m. subitement en 1820, âgé de 83 ans. Ses écrits sont : *Droit des curés et des paroisses*, 1776, in-8. Ce livre fut supprimé par arrêt du parlement de Grenoble ; mais il a été réimprimé en 1791, 3 vol. in-12 ; *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780 ; *Droit des pauvres*, 1781 ; *Analyse des principes constitutifs des deux puissances ; Adresse aux curés ; Mandemens et Lettres pastorales.*

REYNARD (Justinien), ecclésiastique, mort à Amiens, sa patrie, en 1818, chanoine honoraire de la cathédrale, fut un de ceux qui, après la suppression des jésuites, les remplacèrent le plus honorablement dans l'instruction publique. Pendant plus de 20 ans, il professa avec succès la physique au collége d'Amiens, et quitta sa chaire en 1787 pour venir se livrer avec moins de fatigue à l'éducation particulière de quelques jeunes gens riches. Il voyagea successivement en Italie et en Espagne. Sur la fin de sa vie, il s'était retiré dans sa patrie. On trouve une *notice nécrologique* assez intéressante sur cet ecclésiastique dans le *Journal d'agriculture du départem. de la Somme* (mai 1818) ; les *Annales encyclopédiques* en renferment un extrait, t. 3, p. 336.

REYNAUD (Marc-Antoine), curé de Vaux, au diocèse d'Auxerre, et écrivain appelant, né vers 1717 à Limoux, en Languedoc, mort à Auxerre en 1796, a laissé quelq. écrits qui peuvent se diviser en quatre classes, dont la première contient ceux en faveur de l'appel et des objets qui s'y rattachent ; la seconde quelq. ouvr. contre la philosophie naissante ; la troisième les écrits contre les *convulsions* et les *secours*, et la quatrième contre la constitution civile du clergé. On trouve sur cet écriv. une *notice* très-détaillée dans l'*Ami de la religion*, t. 35 : elle renferme la liste des ouv. dont nous venons de parler, et qui n'offrent aujourd'hui que bien peu d'intérêt. — Reynaud (C.-A.-B.), député du département de la Haute-Loire à l'assemblée législative et à la convention nationale, vota la mort de Louis XVI, se prononça fortement contre son collègue, le sanguinaire Carrier, devint ensuite membre du conseil des Anciens, et m. en 1796.

REYNEAU (Charles-René), oratorien, habile géomètre, associé libre de l'acad. des sciences, né à Brissac en 1656, professa d'abord la philosophie à Toulon et à Pézénas, alla ensuite remplir la chaire de mathémat. à Angers, où il obtint pend. 22 ans les plus grands succès, et m. à Paris en 1728. On a de ce sav. : *l'Analyse démontrée*, Paris, 1708, 1736, 2 vol. in-4 ; *Science du calcul des grandeurs en général*, ou *Elémens de mathématiques*, 1714-35, 2 vol. in-4 ; le second vol. fut pub. par le père Mazières. Quelques biographes lui attribuent à tort *la Logique*, ou *l'Art de raisonner* : ce petit traité est du P. Noël Regnault. V. ce nom.

REYNIER (Jean-Louis-Ebenezer), lieuten.-général, grand-offic. de la Légion-d'Honneur, etc., né à Lausanne en 1771, s'était appliqué aux sciences exactes, et se destinait au génie civil lorsque la révolution franç. vint lui ouvrir la carrière des armes. Il s'enrôla comme simple canonnier ; mais les talens dont il était pourvu lui valurent peu de temps après l'emploi d'adjoint à l'état-major ; et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de la Belgique en 1792. Elevé au grade d'adjudant-général, il contribua en 1793 aux succès de l'armée commandée par Pichegru à Menin, Courtrai, etc., devint gén. de brigade pendant la conquête de la Hollande en 1794, et se distingua au passage du Wahal. Choisi, lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, pour fixer la démarcation des cantonnem., Reynier donna dans cette occasion une idée très-avantageuse de ses connaissances, et ne se fit pas moins remarquer ensuite dans l'emploi de chef de l'état-major-gén. de l'armée du Rhin sous les ordres de Moreau. Son habileté se déploya surtout aux divers passages du Rhin, aux batailles de Rastadt, de Néresheim, de Friedberg, de Biberach et au siége de Kehl. Ecarté pendant quelque temps du service par l'intrigue, il y rentra lors de l'expédition d'Egypte, contribua à la victoire des Pyramides, et occupa ensuite la province de Charkié, où son intégrité, sa modération et sa prudence lui gagnèrent l'estime d'un peuple difficile à soumettre. Dans la campagne de la Syrie, Reynier passa le prem. le désert avec sa division, culbuta l'avant-garde ennemie, fit le siége d'El-Arisch, battit complètem. peu de temps après 20,000 Turks qui venaient à sa rencontre, fit le siége d'Acre, et fixa la victoire à la bataille d'Héliopolis en enfonçant l'élite des janissaires. Après l'assassinat de Kléber, qui l'avait envoyé commander dans le Kelioubeh, Reynier revint au Kaire, et c'est là que commencèrent ses premières plaintes contre Menou, dont il souffrait impatiemment l'autorité. L'inimitié qui s'était élevée entre ces deux chefs ne pouvait manquer de nuire à leurs opérat., et par conséquent au salut de l'armée. L'approche des Anglo-Turks ne put même les réunir, et la perte de la bataille livrée le 20 mars 1800 sous les murs d'Alexandrie fut le triste résultat de leurs divisions. Arrêté après cette défaite par ordre de Menou, et conduit à Paris, Reynier y fut très-mal reçu du premier consul. L'ouvrage qu'il publia sur l'Egypte et le duel qu'il eut ensuite avec le général Destaing, par lui blessé à mort, achevèrent sa disgrâce. Il fut exilé de Paris en 1803 ; mais l'utilité de ses services le fit rappeler en 1805. Il obtint alors le commandem. d'une partie de l'armée d'Italie, fit la conquête des Calabres, où il se concilia tous les esprits par sa conduite honorable, devint ministre de la guerre à Naples, alla ensuite cueillir de nouveaux lauriers à Wagram, où il commanda le corps des Saxons, passa de là en Espagne, y rendit de nouveaux services, et soutint sa réputation dans la campagne de Russie, en 1812, à la tête du 7e corps d'armée sous les ordres du prince Schwartzenberg. Le général Reynier se signala de nouveau, en 1813, à Bautzen, Gorlitz, et au combat de Dennevitz, où il eut la gloire de sauver l'armée par l'habileté de ses manœuvres. La bataille de Leipzig, où il fut abandonné par le corps saxon qu'il commandait, fut le terme de sa carrière militaire. De retour à Paris après cette affaire désastreuse, il y m. en 1814, à peine âgé de 44 ans. On a de lui : *De l'Egypte après la bataille d'Héliopolis, et Considérations générales sur l'organisat. physiq. et politiq. de ce pays*, Paris, 1804, in-8 : cet ouv., qui fut traduit en anglais, a été réimpr. en 1828 sous le tit. de *Mémoires de Reynier*, précédé d'une *notice* par M. Bulos, dans la 2e série des *Mémoires sur la révolution française* ; *Conjectures sur les anciens habitans de l'Egypte*, ib., 1804, in-8 ; *Sur les Sphinx qui accompagnent les pyramides*, 1805, in-8.

REYNIER (Jean-Louis-Antoine), naturaliste et agronome, frère aîné du précédent, qu'il alla rejoindre en Egypte comme employé à la suite de l'armée expéditionnaire, et qui obtint pour lui du

général en chef le titre de directeur des revenus en nature et du mobilier national, était né en 1762 à Lausanne, et, après quelques voyages en Hollande et dans diverses provinces de la France, s'était établi dans le Nivernais, où il avait acquis un domaine. Après le départ de Bonaparte pour la France, Reynier fut appelé par Kléber au comité administrat., et sous le gouv. du gén. Menou, il fut chargé de la direction des finances qui remplaça ce comité. Revenu dans son domaine après la malheureuse issue de l'expédition d'Egypte, il fut appelé au bout de quelques années par Joseph Bonaparte à la charge dangereuse et difficile de commissaire-royal dans la Calabre; il devint ensuite, sous Joachim Murat, surintendant-général des postes du royaume de Naples, et ne quitta quelques mois ce haut emploi que pour réorganiser l'administrat. des forêts avec le titre de direct.-gén. Les évènem. de 1814 l'ayant écarté de toutes fonctions, il alla se fixer dans le canton de Vaud, y accepta l'intendance des postes cantonnales, et partagea dès-lors ses instans entre les devoirs de cette charge et les travaux scientifiques. Il m. en 1824 à Lausanne, où le général La Harpe a lu sur lui, à la société cantonnale des sciences naturelles, une *notice biograph.*, imp. dans cette ville en 1825, in-8 de 15 p. Outre un certain nombre d'*articles* fournis à l'*Encyclopédie méthodique* (Dictionnaire d'Agriculture), à la *Décade égyptienne*, à la *Décade philosophique* (an X-XIII), à la *Revue philosophique* et à la *Feuille du canton de Vaud*, Reynier a pub. plus. ouv. mentionnés au t. 6 de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, et parmi lesquels on distingue les suiv. : *Du feu et de quelq.-uns de ses principaux effets*, in-8, Lausanne et Paris, 1787, 2e édit., 1790; *Mém. pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse* (avec le prof. Struve), ibid., 1788, in-8, t. 1er; *le Guide du voyageur en Suisse*, etc., Paris et Genève, 1781, in-12; *Considérat. sur l'agriculture de l'Egypte et sur les améliorations dont elle est susceptible*, réimpr. dans le t. 4 des *Mém. sur l'Egypte*; *de l'Egypte sous la domination des Romains*, Paris, 1807, in-8; *Précis d'une collection de médailles antiques* (qu'il avait formée), etc., 1818, in-8, Genève et Paris; enfin des *Tr. de l'économie publiq. et rurale* de plus. peuples anc., collect. très-sav.

REYNOLDS (William), théol. anglais, né près d'Exeter, dans le Devonshire, montra d'abord un gr. zèle pour le protestantisme, embrassa ensuite la religion catholique, reçut les ordres sacrés, et mourut en 1594, en odeur de sainteté, à Anvers, où il avait obtenu une cure. On a de lui : *Réfutation de Guillaume Whitaker*, Paris, 1583, in-8; *de justâ repub. christ. in reges impios et hæreticos Auctoritate*, ouv. que d'autres attribuent à Guill. Rose (*v.* ce nom); *Traité du sacrement de l'Eucharistie*, ibid., 1593, in-8; *Calvino-Turcismus*, ouv. terminé par Gifford, ib., 1597, Cologne, 1603, et plus. autres écrits.

REYNOLDS (sir Josué), célèbre peintre anglais, président de l'acad. royale des arts, m. à Londres en 1792, à l'âge de 69 ans, est regardé comme le fondateur de l'école anglaise. C'est surtout dans le portrait qu'il a excellé. Au mérite de l'invention, à un goût exquis, à une facilité heureuse, il joignait une richesse et une harmonie de couleur qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres de portraits des autres écoles, et lui donnent incontestablem. le premier parmi ceux de sa nation. On élève à plus de 240 le nombre des ouv. qu'il a exposés. Reynolds s'est aussi fait remarquer comme écrivain théoricien. Les *discours* qu'il a composés sur la peinture sont des chefs-d'œuvre d'élégance, d'énergie et de discussion. Ils ont été traduits en français par Jansen en 1788, et réimpr. en 1806, 2 vol. in-8.

REYRAC (François-Philippe DULAURENS de), poète et littérateur, membre des académies de Toulouse, de Bordeaux et de Caen, associé-corresp. de celle des inscript. et b.-lett. de Paris, né en 1734 au château de Longeville, dans le Limousin, d'une famille qui s'était illustrée par les armes, entra, dès l'âge de 16 ans, dans la congrégation des chanoines réguliers de Chancelade, y reçut les ordres sacrés, et s'annonça bientôt dans la chaire par une éloquence douce et persuasive, une pureté de style et une sévérité de goût qui lui valurent des succès. Le panégyrique de St-Louis, qu'il prononça à Toulouse et à Bordeaux, lui ouvrit les portes des académ. de ces deux villes. Mais le jeune orateur avait à vaincre un grand défaut de mémoire et une extrême timidité qui lui parurent des obstacles insurmontables; il renonça à la prédication, et vint, en 1765, se fixer à Orléans, où il fut nommé prieur-curé de la paroisse St-Maclou. C'est là que, livré tout entier aux devoirs du saint ministère et à la culture des lettres, il fit admirer ses vertus modestes, et qu'il créa ces riantes compositions qui lui ont acquis une réputation que le temps a peu diminuée. Il m. à Orléans en 1782. Son *éloge*, par le P. Bérenger, a été publié dans cette ville en 1783. On a de l'abbé Reyrac : *Epître au comte de Vareilles* (son oncle) *sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758; *la Vertu*, ode à M. le duc de Mortemart, 1759; *Lettres sur l'éloquence de la chaire*, 1760; *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760; *les Charmes de la vie privée*, 1761, in-12; *Poésies tirées des saintes écritures*, 1770, in-8; *Hymne au soleil*, Orléans, 1777, in-12, ouv. en prose poétique, trad. en plus. langues, souvent réimp., et augmenté de différ. morceaux de prose du même genre et de quelq. poésies fugitives. Les *OEuv. de Reyrac*, contenant seulement ses écrits en prose poétique et quelques vers choisis, ont été pub. à Paris en 1796 et en 1800, in-8.

REYRE (Joseph), ecclésiastiq., né à Eyguières, en Provence, en 1735, m. en 1812, s'est fait de la réputation comme prédicateur et comme écrivain. Parmi ses nombreux ouvr., dont la plupart sont consacrés à l'instruction de la jeunesse, on cite : *le Mentor des enfans*, ou *Recueil d'instructions*, *de traits d'histoire et de fables nouvelles*, *propres à former l'esprit et le cœur des enfans*, in-12, 14e édit., 1821; *Oraison funèbre du dauphin*, Avignon, 1766; *l'Ecole des jeunes demoiselles*, 2 v. in-12, 6e édit., 1813; *Anecdotes chrét.*, in-12, 5e édit., 1819; *le Fabuliste des enfans*, 4e édit., 1812; *Année pastorale*, 1813, 5 vol. in-12.

REYS (Antonio dos), littérat. portugais, né en 1690, près de Santarem, se fit oratorien à Lisbonne, y remplit des charges importantes, et m. dans cette ville en 1738, laissant un gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels on cite : des *poésies latines*; la *Vie de Ferdinand de Menezes*, en latin; une *Introduction au Recueil des meilleurs poètes portugais*; et une édit. du *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latinè scripserunt.*

REZZANO (François), ecclésiastique italien, né à Côme en 1731, m. en 1780, a publié : *il Libro di Giobbe*, *esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, et Nice, 1781, trad. plusieurs fois en vers ital.; l'*Anima meditante*; et *il Trionfo della Chiesa*, Venise, 1778.

REZZONICO (Ant.-Jos.), comte de La Torre, maréchal-de-camp, chambellan du duc de Parme, savant littérat., membre de plus acad., naquit à Côme en 1709, d'une famille féconde en hommes de mérite, et qui s'honore d'avoir donné un pape à l'Eglise (Clément XIII). Après s'être distingué dans les armes en Espagne et en Italie, Rezzonico fut nommé gouvern. de la citadelle de Parme, et se livra alors sans réserve à la culture des lett., qu'il n'avait jamais négligée, même au milieu des camps. Il m. en 1785. On cite de lui : *de suppositiliis militaribus Stipendiis Benedicti Odescalchi*, *qui pontifex maximus*, *anno* 1676, *Innocentii XI prænomine fuit annunciatus*, Côme, 1742, in-fol., où

l'auteur s'attache principalement à démontrer la fausseté des anecdotes que plusieurs historiens ont rapportées sur la jeunesse d'Innocent XI ; *Ludovico Adamato*, *Galliar. et Navarr. regi christianissimo ob minorem fortissimamque Balearium à Gallis expugnatam musarum Epinicia*, etc., Parme, 1757, in-4 ; *Disquisitiones plinianæ*, *in quibus de utriusque Plinii patriâ*, *scriptis*, *codicibus*, *editionibus atque interpretibus agitur*, ib., 1763-67, 2 vol. in-fol. Cet ouv. est regardé par tous les sav. comme un trésor d'érudit. et un modèle de bonne critique. On a encore de Rezzonico des *discours* prononcés dans les diverses sociétés littéraires dont il était membre ; et *Versi sciolili*, ib., 1774, in-4, contenant 15 sonnets, 7 odes anacréontiques et 4 petits poèmes en vers blancs.

REZZONICO (Aurelio), de la même famille que le précédent, né à Côme en 1723, entra dans l'institut des jésuites, et se distingua dans la prédication. Après la dissolution de sa société, il fut pourvu d'un canonicat et de la dignité de pénitencier dans sa ville natale, et y m. en 1777. On a de lui : *Orazione panegir. in lode di santa Caterina, vergine e martire*, Venise, 1762 ; *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell' armi austriache*, Milan, 1764 ; *Orazione sacra detta nella sala del senato di Lucca*, Lucques, 1769.

REZZONICO (Charles). V. Clément XIII.

RHABAN ou HRABAN-MAUR. V. Raban.

RHADAMANTE (mythol.), fils de Lycaste, roi de Lycie, ou, selon une autre version, fils de Jupiter et frère de Minos, fut placé, après sa mort, juge aux enfers, avec ce même Minos et Eaque (*v.* ces noms).

RHADAMÉADIS régnait dans le Bosphore-Cimmérien au commencement du 4e S. de notre ère. L'exist. de ce prince ne nous a été révélée que par quelq. médailles d'un travail fort barbare, observées pour la prem. par M. le colonel Stempkowsky, qui a pub. sur ce sujet une *notice* insérée dans les *Antiquités grecques du Bosphore-Cimmérien* de M. Raoul Rochette.

RHADAMISTE, fils de Pharasmane (*v.* ce nom), roi d'Ibérie, avait épousé Zénobie, fille de Mithridate, son oncle, roi d'Arménie. Cette alliance ne l'empêcha point d'attaquer son beau-père, et de le faire périr par trahison pour s'emparer de ses états. Attaqué lui-même ensuite par Artaban, roi des Parthes, il se fit forcé de se retirer auprès de son père Pharasmane. Celui-ci le fit assassiner, sous le prétexte qu'il avait conspiré contre lui, vers l'an 54 de J.-C., sous le règne de l'emp. Néron.

RHASIS ou RHASÈS. V. Razi.

RHAY (Théodore), jésuite, né en 1603, dans le duché de Clèves, fut précept. des jeunes ducs de Juliers et de Neubourg, ensuite recteur du collége de Duren, et m. dans cette ville en 1671. On a de lui : *Descriptio regni Thibeti*, Paderborn, 1658, in-4 ; *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4 ; *Animæ illustres Juliæ*, *Cliviæ*, *etc.*, *è monumentis redivivæ*, ibid., 1663, in-4, et deux ouv. de controverse en allem.

RHEA-SILVIA (mythol.), fille de Numitor, roi d'Albe, fut contrainte par Amulius, qui avait détrôné son père, à se faire vestale. Mais ayant été visitée par le dieu Mars, elle devint mère de Remus et Romulus, qui, dans la suite, tuèrent l'usurpateur, et remirent leur grand-père en possession de sa couronne.

RHÉE (mythol.), la même que Cybèle (*v.* ce dernier nom).

RHEEDE (Henri-Adrien DRAAKENSTEIN van), gouverneur hollandais au Malabar, dans le 17e S., prit soin de rassembler et de faire dessiner et peindre, à ses frais, les plantes les plus remarquables des contrées qu'il eut à parcourir, et en forma ensuite un des plus beaux ouvrages qu'on eut encore vu. Cet immense recueil parut à Amsterdam, de 1778 à 1703, en 12 vol. in-fol., sous le titre de : *Hortus malabaricus* avec 794 planches. Gaspard Commelin (*v.* ce nom), fit la table de tout l'ouvr. sous le titre de : *Flora malabarcia*. On ignore la date et le lieu de la mort de Rheede. Les 2 prem. vol. de l'*Hortus malabaricus* ont été trad. en hollandais, et le prem. seulement en angl. par J. Hill, in-4. Plumier a consacré à ce botaniste un genre de la famille des *guttifères*, sous le nom de *van Rheedia*.

RHEITA (Antoine-Marie SCHYRLE de), religieux capucin, né en Bohême vers la fin du 16e S., mort à Ravenne en 1660, s'est distingué par ses connaissances en mathématiques et en astronomie. On lui est redevable de la lunette astronomique actuelle à quatre verres convexes, et du télescope binocle que Montucla croit trop négligé. Ses ouvrages sont: *Oculus Enoch et Eliæ*, *sive Radius sidereo-mysticus*, Anvers, 1645, 2 parties in-fol., fig., rare ; *Fasciculus sacrarum deliciarum*, *sive indulgentiæ stationum urbis à Paulo V concessæ*, ib., 1646 ; et il a laissé en MS. un *commentaire* sur la *Genèse* et une *explication de l'Apocalypse*. Le P. Rheita crut avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter, et s'empressa de faire hommage de cette découverte au pape Urbain VIII ; mais on reconnut bientôt que c'étaient des étoiles du verseau. Le *Dictionnaire historique*, *critique et biographique* de Prudhomme, a fait, très-mal à-propos, des personnages différ. de Rheita capucin, et de Rheita opticien.

RHÉMÉTALCÈS Ier, roi de Thrace, frère de Cotys IV, succéda en l'an 7 avant notre ère, à son neveu Rhescuporis II, dont il avait eu la tutelle et qui périt dans la guerre contre les Besses. Quelques années après être monté sur le trône, Rhémétalcès se joignit avec ses frères aux armées d'A. Cœcina Severus et de Silvanus Plautius, pour repousser les Dalmates et les nations pannoniennes qui s'étaient révoltées contre l'empire. Il vainquit leur chef, et parvint à les chasser de la Macédoine. Ce prince m. vers l'an 10. Plus. monumens nous apprennent qu'il portait les prénoms romains de *Caïus-Julius*, qu'on suppose lui avoir été donnés par Auguste, et qu'il avait été nommé archonte *éponyme* par les Athéniens. Ses états furent partagés entre Rhescuporis III, son frère, et son fils Cotys V. On a quelques médailles de ce prince. — Rhémétalcès II, obtint, en l'an 19 de J.-C., la couronne dont son père Rhescuporis III avait été privé par Tibère, en punition du meurtre de Cotys V. Il ne régna d'abord que sur la partie de la Thrace qui avait appartenu à Rhescuporis ; mais les services qu'il rendit ensuite à Tibère et à Caligula lui valurent les états du fils de Cotys V, qui reçut en échange la Petite-Arménie. Rhémétalcès II m. victime de la jalousie de sa femme, en l'an 46, la 6e année du règne de Claude, et la Thrace fut alors réunie à l'empire. Il existe une médaille de Rhémétalcès III, portant au revers l'image de Caligula. Les légendes sont en grec.— Rhémétalcès, roi du Bosphore-Cimmérien, vivait vers le milieu du 2e S., et eut, à ce qu'il paraît, un compétiteur nommé Eupator, qui régna après lui. Les dern. médailles de ce Rhémétalcès portent la date de l'an 450 de l'ère pontique (150 de J.-C.).

RHENANUS (Beatus), l'un des philologues qui ont le plus contribué à répandre le goût des lettres en Allemagne, né à Schlettstadt en 1485, voyagea pour perfectionner ses connaissances, fut lié avec les savans les plus distingués de son temps, et m. à Strasbourg en 1547. On a de lui un gr. nombre d'éditions avec des *notes*, des *commentaires* et de *dissertations*, entre autres, la première de *Paterculus ;* celles de *Tertullien*, d'*Eusèbe* et des aut. de l'*Hist. ecclesiast.* ; de *Maxime de Tyr*, de *Tacite*, de *Tite-Live*, de *Quinte-Curce*, de *Pline le Naturaliste*, etc. On lui doit en outre *Illyrici*

provinciarum utrique imperio, cùm romano tùm constantinopolitano servientis Descriptio, Paris, 1602, in-8; dans la *Notitia dignitatum imperii; Rerum Germanicarum libri tres*, ouvr. sav. et plein de recherches curieuses, pub. à Bâle en 1531 et 1551, in-fol., précédé de la vie de l'aut., par Sturm, suivi de différentes pièces inéd., et réimpr. plus. fois depuis. On peut consulter la *Notice* sur Rhenanus, insérée dans le tome 38 des *Mémoires* de Niceron.

RHENFERD (Jacques), savant orientaliste, né à Mulheim en 1654, professa avec succès pendant près de 30 ans les langues orientales et la philologie sacrée à Franeker, où il m. en 1712. On a de lui un gr. nombre de *dissertations* sur des objets de médiocre importance, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron, tome 1er.

RHESCUPORIS Ier, prince thrace, qui possédait toute la région maritime située à l'orient du Strymon jusqu'à la Chersonnèse de la Thrace, prit une part active dans les guerres civiles entre César et Pompée, et dans celle des triumvirs contre Brutus et Cassius. Il secourut Pompée en l'an 49, av. notre ère, en lui amenant 200 cavaliers d'une valeur éprouvée, et il en offrit ensuite 3,000 à Brutus; mais lorsque les triumvirs furent victorieux, son frère Rhascus, qui était à dessein resté sous leurs drapeaux, lui obtint sa grâce, et, à dater de cette époque, il n'est plus question de lui dans l'histoire. — RHESCUPORIS II, fils de Cotys IV, et peut-être petit-fils du précédent, était mineur lorsqu'en l'an 16 avant notre ère, il monta sur le trône, sous la tutelle de son oncle Rhémétalcès, avec un de ses frères dont le nom est inconnu. Le règne de ces deux jeunes princes ne fut pas heureux: attaqués plusieurs fois par les Besses, peuple de la Thrace qui avait conservé son indépendance, ils périrent l'un et l'autre dans les combats et eurent Rhémétalcès Ier pour successeur. — RHESCUPORIS III, frère de Rhémétalcès Ier, s'étant joint avec ce prince aux armées de Tibère, contre les Dalmates et les nations pannoniennes, contribua par sa valeur à les repousser de la Macédoine, et obtint en récompense de ses services la moitié du royaume de son frère lorsque celui-ci mourut vers l'an 10 de notre ère. Cotys V, fils de ce prince, eut en partage l'autre moitié; mais l'ambitieux Rhescuporis la lui envia bientôt, et le fit assassiner pour s'emparer de l'entière souveraineté. Tibère informé de ce crime, poursuivit le coupable, le dépouilla de ses états en l'an 19, et ordonna ensuite de le mettre à mort dans la prison d'Alexandrie d'où il avait tenté de s'échapper. — RHESCUPORIS est encore le nom de plusieurs rois du Bosphore-Cimmérien, dont les médailles seules nous ont révélé l'existence. — RHESCUPORIS Ier vivait, à ce qu'on croit, au commencement du prem. siècle de notre ère, et fut le père de Sauromates Ier. — RHESCUPORIS II (Tibérius Julius), successeur et sans doute fils de Sauromates Ier, régna sur le Bosphore, depuis l'an 17 de J.-C. jusqu'en l'an 38, et eut pour successeur Polémon II. — RHESCUPORIS III succéda, à ce qu'il paraît, à Cotys II. On n'a de ce prince qu'une seule médaille en or, qui date de l'an 84 de notre ère. Il eut pour successeur Sauromates II. — RHESCUPORIS IV remplaça Sauromates III sur le trône du Bosphore vers l'an 212 de J.-C., et cessa de régner vers l'an 229. Cotys V lui succéda. — RHESCUPORIS V régna peu de temps après Cotys V, vers l'an 235 de J.-C., et l'on croit qu'il partagea l'empire avec un certain Ininthimeyus, dont il existe des médailles, et qu'il eut pour success. Sauromates V, son fils. — RHESCUPORIS VI, petit-fils du précédent et successeur de Sauromates VI, régna depuis l'an 317 de J.-C. jusqu'en l'an 328. Quelques médailles, observées pour la prem. fois par M. le colonel Stempkowsky, nous apprennent que du temps de ce prince régnait aussi dans le Bosphore un autre roi nommé Rhadaméadis.

RHESE ou RICE, le même que J. DAVIES, a un article sous ce dernier nom.

RHETICUS. V. G. JOACHIM et B. PITISCUS.

RHIGAS, l'un des plus ardens promoteurs de l'insurrect. grecque dans le 18e siècle, naquit vers 1753 à Velestina, en Thessalie, et se distingua de bonne heure par son ardeur pour l'étude, l'activité de son esprit et la variété de ses moyens. Il se rendit jeune encore à Bucharest, ville qui offrait alors de nombreuses ressources aux littérat. et aux sav., et, quoiqu'il dût s'y livrer à des opérations commerciales qui assuraient son indépendance, il n'en mit pas moins de zèle à se perfectionner dans l'étude des langues anciennes et modernes, dans celle des sciences et de la géographie comparée, et devint en même temps poète et musicien Rhigas joignait à ces div. connaissances un dévouement sans bornes pour sa belle et malheureuse patrie. Révolté du joug sous lequel il la voyait gémir, il résolut de l'en affranchir en formant une grande société secrète qui l'aiderait à soulever la Grèce entière contre la Porte. Ce projet hardi devint dès-lors le but de toutes ses actions, et il parvint en effet, par son activité, son énergie et son éloquence persuasive, à entraîner dans cette ligue, non-seulement l'élite de sa nation et plusieurs étrangers de distinction, mais des Turks mêmes, et notamment le fameux Passwan-Oglou. Ce prem. succès suggéra ensuite à Rhigas l'idée d'aller s'établir à Vienne, où se trouvaient beaucoup de rich. Grecs, qui pouvaient étendre ses ressources et donner à sa correspondance secrète un nouveau degré d'activité. Il exécuta donc ce projet, et, tout en s'occupant de grossir le nombre de ses affiliés, il publia un journal grec pour l'instruct. de ses compatriotes, fit paraître un *Traité de la tactique milit.*, un autre *Traité élément. de physique à l'usage des gens du monde*, et traduisit en grec moderne le *Voyage du jeune Anacharsis*, *les Amans délicats* et *la Bergère des Alpes*, de Marmontel. Ces div. ouvrages furent accueillis en Grèce avec empressement; mais ce qui valut à l'auteur une réputation vraiment populaire, ce furent ses poésies patriotiq., si propres à enflammer le courage de ses jeunes compatriotes, et à leur inspirer la plus forte haine contre leurs oppresseurs. Parmi ces pièces, écrites en style vulgaire, on cite surtout son imitation de *la Marseillaise*, que les Grecs chantent encore aujourd'hui en marchant au combat, et sa chanson montagnarde, regardée comme un modèle en ce genre. Rhigas fit aussi une grande *Carte de la Grèce*, en 12 feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il a désigné par les noms actuels et les noms anc. tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte, contenant un grand nombre de médailles antiques, fit beaucoup de réputation à l'aut., qui pouvait se promettre de nouv. succès, si la plus noire trahison n'eût provoqué sa perte. Dénoncé au gouvernement autrichien comme aut. d'écrits séditieux, il fut arrêté et livré à la Porte avec huit autres Grecs. En vain lui et ses compagnons demandèrent-ils pour toute grâce d'aller mourir au sein de leur patrie, on leur fit prendre le chemin de Constantinople, et les gardes qui les escortaient, ayant craint que ces victimes ne leur fussent enlevées par Passwan-Oglou, les précipitèrent dans le Danube, et leur épargnèrent ainsi le supplice qui les attendait. Tous les journaux de l'Europe ont retenti de cet évènem., arrivé en 1798.

RHO (JEAN), jésuite, né à Milan en 1590, se fit une grande réputation comme prédicateur dans les principales villes d'Italie, et m. à Rome en 1662, laissant plus. recueils de *sermons* (en ital.), deux *carêmes*, des *panégyriq.*, des ouvrages ascétiques, et quelques *opusc.*, dont on trouve la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans l'ouv. d'Argelati.

RHO (JACQUES), frère du précédent, né à Milan en 1593, embrassa aussi la règle de St-Ignace, et partit en 1620 avec le P. Trigaut pour se rendre à

la Chine, où cependant il ne put pénétrer d'abord à cause des persécutions qui venaient d'y éclater contre les chrétiens. Forcé de s'arrêter à Macao, il eut occasion de se rendre utile aux habitans de cette ville en leur apprenant à se servir de leur artillerie contre les Hollandais, et ce service lui ouvrit enfin l'entrée du pays où il devait signaler son zèle et ses talens. Parvenu en 1624 dans la province de Chan-si, il y prêcha l'évangile avec un tel succès que sa réputation s'étendit jusqu'à la cour, où il fut appelé quelques années plus tard pour y donner des soins au *Calendrier impérial*. Très-versé dans la langue chinoise, le P. Rho s'occupa de ce travail avec le P. Adam Schall, et tous deux obtinrent la faveur du souverain, qui voulait les combler d'honneurs et de biens. Ils n'en acceptèrent qu'une somme qui leur servit à faire bâtir une église, et continuèrent à s'occuper avec un nouv. zèle de leurs trav. apost. Le P. Rho mourut à Pé-king en 1638, laissant la réputation d'un grand prédicat. et d'un écrivain laborieux et distingué. La plupart de ses ouvrages, les uns sur l'astron. et les autres sur des matières, de piété, sont en langue chinoise. On en trouve la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans Argelati.

RHODE (JEAN), en latin *Rhodius*, médecin laborieux et savant antiquaire, né à Copenhague vers 1587, mort à Padoue en 1659, a donné : *Notæ et Lexicon in Scribonium Largum, de compositione medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4; 3 *Centuries d'observations médicinales*, ibid., 1657, in-8, et plusieurs autres ouvrages en latin, pleins d'érudition. On trouve une *notice* sur cet auteur dans les *Mém.* de Nicéron, t. 38. *Voy.* aussi le t. 7 de la *Biogr. méd.*, pub. chez C.-L.-F. Panckoucke.

RHODES (ALEXANDRE de), jésuite-missionn., né à Avignon en 1591, partit pour les Indes en 1618, séjourna d'abord à Goa et à Macao, y apprit les langues en usage dans ces contrées, et passa ensuite à la Cochinchine et au Tonquin, où il travailla avec ardeur à répandre la foi chrétienne. Diverses persécutions vinrent cependant troubler ses travaux, et le forcèrent à s'éloigner pour préserver sa vie. Il revint en Europe ; mais, toujours animé du même zèle, il sollicita la permission d'aller établir une nouvelle mission en Perse, et y m. en 1660. On a de lui : *Dictionarium annamiticum, lusitanum et latinum*, Rome, 1651, in-4 ; un *Catéchisme tonquinois et latin*, ib., 1652, in-4 ; — en ital.: *Hist. du royaume de Tonquin, et des gr. progrès que la prédicat. de l'Evangile y a faits*, ib., 1650, in-4 ; trad. en franç., Lyon, 1651; *Relation de la m. glorieuse de St André de Cochinchine*, ibid., 1652, in-8, trad. en fr.; *Relat. de la bienheureuse mort du P. Antoine de Rabini et de ses compagnons, martyrisés au Japon*, ibid., 1652, in-8, trad. en franç.; — en français: *Relation des progrès de la foi au royaume de Cochinchine*, Paris, 1652, in-12; *Sommaire de divers voyages et missions apostoliques*, de 1618 à 1653, ibid., 1653, in-12 ; *divers Voyages et Missions en la Chine et autr. royaum. de l'Océan, avec le retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, ib., 1653, in-4 ; *Relation de ce que les PP. de la compagnie de Jésus ont fait au Japon en* 1649, ibid., 1655, in-12 ; *Relation de la nouv. miss. en Perse*, 1659, in-12. — Bernard RHODES, de la même compagnie, se distingua aussi par son zèle dans les missions. Habile chirurgien, il gagna la confiance de l'empereur de la Chine, et le suivait dans tous ses voyages. Il m. à la Chine, en 1714, à l'âge de 70 ans.

RHODES (chevaliers de). V. MALTE.

RHODIGINIUS (CÆLIUS), philologue italien, qui s'appelait Louis *Ricchieri*, mais qui est plus connu sous le nom latinisé du lieu de sa naissance, né à Rovigo vers 1450, professa avec distinction la littérat. grecque et latine dans plus. villes d'Italie, notamment à l'académie de Milan, et m. en 1525, laissant plusieurs ouvrages, dont le principal est : *antiquarum Lectionum libri XVI*, Venise, Alde, 1516, in-fol. Cette édition est rare et recherchée ; mais elle est incomplète. Celle de Bâle, 1550, in-f., publ. par les soins de Camille Ricchieri, neveu de l'auteur, et de J.-M. Goretti, contient 14 livr. de plus. Elle a été réimp. à Francfort en 1666.

RHODION (EUCHARIUS). V. ROESLIN.

RHODIUS (JEAN). V. RHODE.

RHODOMANN (LAURENT), recteur de l'académie de Wittemberg, m. en 1606, âgé de 60 ans, s'est fait une grande réputation dans l'enseignem., et est considéré comme l'un des restaurateurs de la langue grecq. en Allemagne. Outre des traductions lat. fort estimées de Quintus Calaber, et des *fragm.* de l'*Hist.* de Memnon, tirés de la *Bibliothèque* de Photius et de Diodore de Sicile, on a de lui un gr. nombre de poèmes grecs et lat., dont les plus recherchés sont : *Vita Lutheri græco carmine descripta et latinè reddita*, Ursel, 1579, in-8, rare ; *Ilfelda Hercynia descripta carmine græco et latino*, Francfort, 1581, in-8, rare ; *anonymi Poetæ græci : Argonautica ; Thebaica, sive Bellum ad Thebas Beoticas de regno Œdipi, Thebani; Troica, sive Bellum trojanum ; et Ilias parva, carmine heroico-græco : necnon Arion dictione doricâ. Troicis subjicitur Narratio de bello trojano, excerpta ex Constantini Manassis Annalibus scriptis carmine græco-politico, et tunc græcè adhùc ineditis*, Leipsig, 1588, in-8. Rhodomann, ne voulant pas s'avouer l'auteur de ces poèmes supposés, les fit pub. par Mich. Neander. On cite encore de lui : *Poesis christiana, Palestinæ seu Historiæ sacræ; libri IX, gr. et lat.*, Francfort, 1589, in-4, rare. La *Vie de Rhodomann* a été pub. par Ch.-H. Lang, ibid., 1741, in-8.

RHOE (THOMAS). V. ROE et ROWE.

RHOUPEN Ier, surnommé *le Grand*, fondateur de la dynastie arménienne qui régna dans la Petite-Arménie et dans la Cilicie du temps des croisades, était parent de Kakig II, roi d'Arménie, qui fut d'abord captif de Constantin Monomaque, et fut ensuite massacré par les Grecs. Forcé, pour échapper aux maux qui accablaient son pays, de se réfugier dans les parties les plus difficiles du mont Taurus, Rhoupen parvint à y rassembler un corps assez considérable d'Arméniens, combattit vaillamment à leur tête, et parvint ainsi à conquérir son indépendance. Il m. en 1095, et eut pour successeur son fils, Constantin Ier, qui avait partagé ses dangers et ses exploits. — RHOUPEN II, 8e prince armén. de la Cilicie, neveu de Mleh (app. Mélier par les occid.), que les Armén. firent mourir à cause de sa tyrannie et de ses cruautés, monta sur le trône en 1174, et se distingua par sa douceur, sa bonté et sa justice. Il eut cependant plusieurs guerres à soutenir ; mais, ayant ensuite rendu la paix à ses états, il en donna le gouvernem. à son frère Léon, et se retira en 1185 dans le monastère de Trazarg, où il prit l'habit relig., et m. peu de jours après.— RHOUPEN, nommé *Rupin* par les historiens européens, était fils de Raymond, comte de Tripoli, fils aîné de Bohémond III, pr. d'Antioche, et d'Alix, fille de Rhoupen II, prince de la Petite-Arménie. Appelé par le droit de sa naissance à gouverner Tripoli et Antioche, le jeune Rhoupen fut néanmoins dépouillé de tous ses biens par Bohémond, son oncle et son tuteur, et se vit obligé d'aller chercher un asile en Arménie, où régnait alors Léon, son grand-oncle, dont il était héritier présomptif. Ce prince prit plus. fois les armes pour la défense de son petit-neveu, et parvint enfin, en 1216, à lui faire rendre son héritage. Mais Rhoupen ne se vit pas plus tôt en possession de la couronne d'Antioche, qu'il voulut y joindre celle de son généreux bienfaiteur, et fit tous ses efforts pour l'en dépouiller. Tant d'ingratitude ne resta pas impunie. Poursuivi de nouv. par Bohémond, et abandonné par Léon, qui était indigné de sa perfidie,

Rhoupen essaya en vain, après la m. de ce prince, de s'emparer de l'Arménie. Il fut vaincu par le baron Constantin, prince du sang des Rhoupéniens, et fut mis à mort avec ses partisans.

RHUNKENIUS (David). V. Ruhneken.

RHUMEL (Jean-Conrad), d'abord théologien, puis médecin, gradué docteur à Altdorf en 1630, né en 1597 à Neumark dans le Haut-Palatinat, m. en 1661 à Nuremberg, avait étudié à Heidelberg, puis à Strasbourg, voyagé ensuite en France, en Anglet., en Ecosse et en Hollande, et enfin servi plus. années en qualité de médec. dans les troupes du duc de Mansfeld. Entre autres ouv., on cite de lui : *Hist. morb. qui ex castris ad rastra, à rastris ad rostra, ab his ad aras et focos in Palatinatu superioris Bavariæ penetravit anno* 1621, *et permansit annos* 1622-1623, Nuremberg, 1626, in-8; *Theol. vegetabilis carmine scripta*, ibid., 1626, in 8; *Philos. animalis....., recensita et carmine scripta*, ib., 1630, in-8. — Jean-Pharamond Rhumel, son fils, médecin à Neumarck, est aut. de quelq. ouvr., tels que *Opuscula chymico-med., seu gynæo-pharmaceutica*, *herniarum curat. magnetica*, *podagræ cura magica*, etc., Nuremberg, 1630, in-12.

RHYNE (Guillaume Ten), médecin et naturaliste distingué, né à Deventer vers 1640, s'était déjà acquis de la réputation lorsqu'il fut nommé, en 1673, médecin de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Il partit pour sa destination, et, après s'être arrêté pendant quelque temps au cap de Bonne-Espérance, pour y observer les productions du pays et les mœurs des Hottentots, il se rendit dans l'île de Java, où bientôt ses talens et son zèle pour la propagation des sciences lui valurent une grande célébrité. Outre les cours d'anatomie et de médecine qu'il ouvrit à Batavia, il fit dans l'île de Java et dans les autres îles de la Sonde des herborisations qui produisirent d'abondantes récoltes de plantes inconnues en Europe, où il s'empressa de les envoyer. Rhyne fit aussi le voyage du Japon, et s'y attira, dit-on, la bienveillance de l'empereur, en le guérissant d'une maladie grave. Enfin il revint à Batavia, et y fut l'un des collaborateurs de de Rheede (*v.* ce nom) pour l'*Hortus malabaricus*. Rhyne joignit à son titre de médecin de la compagnie des Indes celui de membre du conseil de justice de cette compagnie. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvr. sont : *Meditationes in magni Hippocratis textum XXIV de veteri medicinâ*, Leyde, 1672, in-12; *Excerpta ex observationibus japponicis de fructice thee, cum fasciculo rariarum plantarum in promontorio Bonæ Spei et Sardanhâ sinu, anno* 1673 *collectarum, atque demùm ex Indiâ, anno* 1677, *in Europam ad Jacob. Breynium transmissarum*, Dantzig, 1678, in-fol., à la suite du *plantarum exoticarum Centuria prima; Dissertatio de Arthritide, mantissa schematica de acupuncturâ; Orationes tres : de chymiæ et botanicæ Antiquitate et Dignitate; de Physiognomiâ, et de Monstris, singula ipsius auctoris notis illustrata*, Londres, 1683, in-8; *Schediasma de promontorio Bonæ Spei et de Hottentotis*, Schaffhouse, 1686, in-12; Bâle, 1710.

RHYZELIUS (André), évêque de Lindkœping, en Suède, aumônier de Charles XII, et membre de la société roy. des sciences d'Upsal, m. vers 1755 à l'âge de 78 ans, s'est distingué par une connaissance approfondie des langues anciennes, et par celle des antiquités de son pays, sur lesquelles il a laissé plusieurs savans ouvrages, écrits pour la plupart en suédois.

RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, né dans le 15ᵉ siècle, fut nommé successivement cardinal de Saint-Sixte, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence et légat du saint-siége dans toute l'Italie, acquit d'immenses richesses, et se signala dans ses voyages, et surtout dans ses festins, par une magnificence fastueuse, qui surpassait tout ce qu'on avait vu de son temps en ce genre. En 1473, il acheta la ville et la principauté d'Imola, de Taddéo Manfredi, pour le prix de 40,000 ducats, en investit son frère Jérôme, et m. en 1474. — Riario (Jérôme), frère du précédent et second neveu de Sixte IV, embrassa la carrière militaire, et obtint, avec la principauté d'Imola, le commandement de l'armée pontificale. Une ambition démesurée lui ayant fait entreprendre d'envahir les petits états qui avoisinaient le sien, il fit la guerre à Laurent de Médicis, qui voulait s'opposer à ses desseins, se rendit maître, en 1480, de la principauté de Forli, attaqua le duché de Ferrare, défit le duc de Calabre, qui était venu au secours d'Hercule Iᵉʳ d'Este, fit néanmoins sa paix avec ce dern., tourna ensuite ses armes contre les barons romains, et réussit à s'emparer de plusieurs forteresses qui appartenaient aux Colonne. Mais, tandis que Riario poursuivait ainsi ses conquêtes, la m. de Sixte IV vint tout à coup le livrer presque sans défense à la haine des Romains. Forcé de se retirer dans ses états, il y fut en butte à de nombreux ennemis, et m. assassiné en 1488. Riario avait été marié avec Catherine Sforce, fille naturelle du duc de Milan, et en avait eu un fils nommé Octavien, qui dut au courage de sa mère la conservation de sa principauté. — Un neveu des précédens, Raphaël Galeotto, connu sous le nom de card. *Riario*, reçut la pourpre à la m. du card. Pierre en 1477, et fut impliqué dans la conjuration du cardinal Petrucci sous Léon X, qui lui pardonna. Il m. à Naples en 1521.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite espagnol, né à Tolède en 1527, fut admis par St Ignace au nombre de ses disciples, avant même que sa compagnie n'eût reçu l'approbation du saint-siége, et se distingua par sa piété et son zèle pour l'institut naissant, qu'il propagea en France, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne. Il m. à Madrid, en 1611, à l'âge de 84 ans. On a de lui : les *Vies de St Ignace*, du *P. Lainez*, d'*Alph. Salmeron* et de *St François Borgia*, Madrid, 1594, in-fol.; une *Histoire du schisme d'Angleterre*, Valence, 1588, in-8, trad. en latin; la *Fleur des vies des Sts*, Madrid, 1599-1610, 2 vol. in-fol., plusieurs fois réimpr., et trad. en franç.; la *Biblioth. des écriv. jés.*, Lyon, 1609, in-8, et plusieurs autres ouvrages.

RIBALLIER (Ambroise), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1722, fut successivement procureur et gr.-maître du collége Mazarin, eut, en sa qualité de syndic de la faculté de théologie, plusieurs discussions à soutenir contre les jansénistes et les philosophes, et fut très-maltraité des uns et des autres. Il m. à Paris en 1785. On a de lui : *Lettre d'un doct. à un de ses amis au sujet de Belisaire*, 1768, in-12; *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12, et un *Essai hist. et critiq. sur les priviléges et exemptions des réguliers*, 1769. — Un frère de Riballier, employé des fermes à Soissons, a composé quelq. ouv. cités dans le *Dictionn. des anon.*, de M. Barbier.

RIBALTA (Francisco), peintre espagnol, né à Castellon-de-la-Plana en 1551, mort à Madrid en 1628, a enrichi Valence, Tolède, Ségorbe, Saint-Ildéfonse, Madrid et plusieurs autres villes d'Espagne, d'un grand nombre de tableaux remarquables, non-seulement par le talent de la composit. et le bon goût du dessin, mais aussi par un air de noblesse et de grandiose peu ordinaire aux artistes de sa nation. On cite surtout de lui une *cène* qu'il avait exécutée à Valence, et qu'on a vue depuis au Musée du Louvre. Ce tableau et un *St Pierre* du même artiste ont été rendus en 1815. — Juan Ribalta, fils et élève du précédent, atteignait à peine sa dix-huitième année lorsqu'il exécuta, avec une perfection bien rare à cet âge, le magnifique *Calvaire de San-Miguel de los Reyes*. Il fit ensuite, pour don Jacques de Vich, 31 *portraits* des hommes célèbres

nés à Valence ; mais, enlevé aux arts avant l'âge de 30 ans, il ne put achever cette belle collect., que Jacques de Vich légua au monastère de Saint-Jérôme, avec les figures de *St Pierre*, de *St Jacques*, du *bon Larron*, de *St Augustin*, de *St Sébastien*, de *St Isidore*, et deux autres tableaux représentant, le premier un *Plat de poissons*, le second des *Mendians jouant aux cartes*, tous ouvrages du même artiste. Il y joignit une *Ste Cécile*, peinte par les deux Ribalta, père et fils, dont on a souvent confondu les productions. On remarque cependant dans celles du dernier une touche plus légère et une couleur plus suave.

RIBAS (JOSEPH de), officier-général au service de Russie, né vers 1735, à Naples, d'une famille originaire d'Espagne, fut banni d'Italie pour quelques intrigues, et se réfugia à Livourne, où était alors Alexis Orloff, commandant la flotte russe destinée à s'emparer de la jeune Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, que le prince Radzwill avait soustraite aux malheurs de sa famille, mais qu'il avait ensuite abandonnée à Rome dans le plus cruel dénuement. Accueilli par Orloff, dont il pouvait se faire un puissant protecteur, Ribas n'hésita pas à le seconder dans l'enlèvement de la jeune princesse, et alla ensuite chercher auprès de Catherine II le prix de ce honteux exploit. Placé à son arrivée à St-Pétersbourg au corps des cadets, en qualité d'officier-instructeur, il fut chargé ensuite d'accompagner dans ses voyages le fils que l'impératrice avait eu de Grégoire Orloff, obtint à son retour un régiment de carabiniers, bientôt après le grade d'amiral de la flottille destinée, en 1790, à favoriser l'attaque de de Kilia et d'Ismaël, eut la plus grande part au succès de cette entreprise, se signala de nouveau en 1791, fut nommé l'un des trois commiss. chargés de traiter de la paix avec les Turks au congrès de Jassy, et tomba ensuite dans l'obscurité. On ignore l'époque de sa mort.

RIBAS Y CARASQUILLAS (JEAN de), dominicain, né à Cordoue en 1612, m. en 1687, acquit de la réputation comme prédicateur et comme directeur des études dans toute l'Andalousie. Outre des *sermons* et des *opuscules* ascétiques, l'abbé Goujet lui attribue : *Téatro jesuitico, apologético discurso, con saludables y seguras doctrinas necesarias á los principes y señores de la tierra*, Coïmbre, 1654, in-4, trad. en hollandais, Amsterdam, 1683, in-8, et *Barragan Botero*. Ces deux ouvr. sont dirigés contre les jésuites ; le premier surtout, publié sous le nom du *doctor Francescon*, est la satire la plus virulente que l'on connaisse sur cette société. Elle fut supprimée par l'inquisit., et Ribas la désavoua ; mais l'abbé Goujet persiste à la lui attribuer (*voy.* le *Dictionnaire* de Moreri, édition de 1759).

RIBAULT (JEAN de), navigateur, né à Dieppe, se distingua de bonne heure dans la marine, et fut chargé par l'amiral Coligny d'aller fonder une colonie dans la Floride. Il partit le 18 février 1562, et attérit au bout de deux mois près d'un cap qu'il appela le *cap Français*. Se dirigeant ensuite vers le Nord, il découvrit plus. fleuves auxquels il donna les noms des rivières de France, en trouva un dont l'embouch. lui offrait un havre pour ses vaisseaux, l'appela *Port-Royal*, et fit bâtir sur une île une redoute qui fut nommée *Charles-Fort*. Après y avoir laissé une garnison, Ribault continua sa route vers le nord-est, revint à Dieppe en 1565, et retourna presque aussitôt en Amérique. Il arriva le 28 août au fort Caroline, et se proposait d'en augmenter les ouvrages, lorsqu'une escadre espagnole parut devant ce fort avec l'intention de l'attaquer. La bonne contenance de la garnison força d'abord l'ennemi à la retraite ; mais Ribault, ayant voulu le poursuivre, essuya une tempête furieuse, perdit ses vaiss., et tomba ensuite avec ses compagnons au pouvoir des Espagnols, qui les massacrèrent avec la dernière barbarie. On rapporte même qu'ils écorchèrent le malheur. Ribault et envoyèrent sa peau en Europe On peut consulter, pour plus de détails, l'*Hist. de la Floride*, publiée par Bazanier, Paris, 1586, in-8 (*v.* l'art. LAUDONNIÈRE).

RIBERA ou RIBEIRA (FRANÇOIS de), sav. jés. espagnol, né à Villacastin en 1514, mort à Salamanque en 1591, a donné : des *Comment. sur les XII petits prophètes*, Cologne, 1599, in-fol. ; *sur l'Evangile de St Jean*, Lyon, 1623, in-fol.; *sur l'Epître aux Hébreux*, Cologne, 1600, in-8 ; *sur l'Apocalypse*, Anvers, 1603, in-8 ; un *Traité du temple de Salomon*, avec le précédent, et la *Vie de Ste Thérèse*, Cologne, 1620, in-8. Le P. Ribera avait été, dit-on, pendant quelque temps directeur de cette sainte.

RIBERA (ANASTASE-PANTALÉON de), poète castillan, né à Saragosse en 1580, m. en 1629, fut, pendant quelq. temps, admis au nombre des beaux-esprits qui composaient en grande partie la cour de Philippe IV. L'enjouement de son caractère, ses saillies ingénieuses et la nature de son talent pourraient le faire appeler le *Scarron* de l'Espagne. Ses *poésies* furent impr. à Saragosse en 1634, et à Madrid en 1646, 2 vol. in-8.

RIBERA. V. ESPAGNOLET.

RIBIER (GUILLAUME), conseiller d'état, président du bailliage de Blois, né vers 1575, fut député aux états-généraux en 1614, et m. en 1663. On a imprimé sous son nom : *Lettres et Mémoires d'état sur les règnes de François Ier, Henri II et François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol.—RIBIER (Jacques), frère du précéd., conseiller au parlement de Paris en 1591, a pub. : *Mémoires des chanceliers et gardes des sceaux de Paris*, 1629, in-4 ; et un *Discours sur le gouvernem. des monarchies*, 1630, in-4.—RIBIER (César), curé de Larajasse, mort à Lyon, sa patrie, le 14 mai 1826, est auteur d'un opuscule qui a paru après sa m. sous le tit. de *Paradis sur la terre*, ou *le Chrétien dans le ciel par ses actions; méditat.*, etc., Lyon, 1827, in-18. On avait pub. dans la même ville une *notice* sur cet ecclésiastique, 1826, in-8, de 24 pages.

RIBIT (JEAN), en latin *Ribittus*, philologue du 16e S., que Fabricius dit être Savoisien, et auquel Conrad Gesner donne le titre de Français, remplaça ce dern. dans la chaire de grec au collége de Lausanne vers 1541, et s'y acquit de la réputation. On lui doit des traduct. latines de quelques opuscules de Xénophon qui ont été insérées dans les éditions grecques et latines de cet écrivain ; une édit. grecque de Lucien, avec une *préface* latine, Bâle, Isingrin, 1545, 2 vol. in-8 ; la traduct. lat. d'un *recueil* de sentences tirées des Pères grecs, par Antoine, surnommé *Mélissa* : Gesner pub. cette version avec celle qu'il avait faite lui-même d'un recueil du même genre, sous ce titre : *Sententiarum sive Capitum theologicorum præcipuè ex sacris et profanis libris tom. tres*, Zurich, 1546, in-fol. ; Anvers, 1560, in-12. On a encore de Ribit : *Explanatio loci ad Hebræos VII : Lex nihil perfecit*, Bâle, 1554, in-8 ; *Disputatio an Judas cœnæ Domini interfuerit*, ibid., 1555, in-8 ; et un *recueil de lettres*, la plupart en latin, et le reste en grec et en français.

RIBES (ANNE-ARNAUD de), colonel du génie, né à St-Félix en 1731, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans l'art de la fortification ; il était parvenu au rang de lieutenant-colonel de son arme lorsque la révolution éclata. Envoyé en 1793 à l'armée des Pyrénées-Orientales, on dut à ses savantes dispositions la prise de Collioure, Figuères et Roses en 1794 et 1795. Il alla ensuite diriger les fortificat. de l'île d'Elbe, et acquit une nouvelle gloire en 1808, au siége de Roses, où il triompha pour la seconde fois de la difficulté des lieux et de la résistance des assiégés. Le colonel Ribes m. en 1811.

RICARD (Dominique), littérat. distingué, né à Toulouse en 1741, embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord profess. d'éloq. au collége d'Auxerre, et, après la suppression de cet établissem., vint à Paris, où il se chargea de l'éducation du fils du président de Meslay. Il s'occupa ensuite de donner au public une nouvelle traduct. des *OEuvres complètes* de Plutarque, employa le reste de sa vie à ce travail, et m. en 1803. Les *OEuvres* de Plutarque, trad. par Ricard, forment 30 vol. in-12, qui n'ont paru qu'à différentes époques savoir : les *Œuvres morales* (17 vol.) en 1795; les *Vies des hommes illustres* (13 vol.) de 1798 à 1803. On a en outre de l'abbé Ricard un poème de la *Sphère*, Paris, 1796, in-8 : ce fut lui qui créa en 1795 le *Journal de la religion et du culte catholique*, qui parut depuis sous le tit. d'*Annales philosophiques*, *morales et littéraires*. On lui doit aussi la publicat. des *Traités sur la superstition* et *sur l'enthousiasme*, ouvrages posthumes de l'abbé Pluquet. Il a laissé en MSs. plus. traduct. du grec et du latin, et quelq. autres opuscules en vers et en prose.

RICARDO (David), l'un des économistes angl. les plus distingués du 19e S., né à Londres en 1772, mort en 1823, a laissé : *Essai sur le haut prix du lingot* (bullion), *preuve de la dépréciation des billets de banques*, Londres, 4e édit., 1811, in-8; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, ib., 1817, in-8, 5e édit., 1821; trad. en franç., 1819, 2 vol. in-8; *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8; *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816 et 1818; *sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8; et dans le *Supplément* de l'*Encyclopedia britannica*, un article sur le système d'amortissement.

RICARDOS-CARRILLO (don Antonio), célèbre général espagnol, né à Séville en 1748, d'une famille illustre, entra dès l'âge de 15 ans dans le corps des gardes espagnoles, se trouva aux expéditions d'Alger et de Gibraltar, s'y distingua par une valeur brillante, occupa ensuite plus. emplois importans, et était parvenu à celui de capitaine-général de la Catalogne, lorsq. la guerre éclata contre la France en 1793. A la tête d'une armée qu'il avait rassemblée à la hâte, Ricardos entra sur territoire français, prit le fort des Bains et celui de Bellegarde, se signala au combat de Trullas, et arriva bientôt presque sous les murs de Perpignan. Mais ayant ensuite éprouvé plus. échecs, il fut contraint à la retraite, et se rendit à Madrid, pour y concerter de nouveaux plans de campagne, et demander des renforts que la malveillance d'un ministre l'empêcha d'obtenir. Retenu long-temps par de fausses espérances, il fut accusé de lenteur par le peuple : des clameurs s'élevèrent contre lui de toutes parts; il rejoignit l'armée cependant, mais il n'y arriva que pour être témoin de ses revers, et sa disgrâce suivit de près cet évènem. Retiré dans une de ses terres près de Séville, le génér. Ricardos y m. en 1798.

RICAUT (Paul), diplomate anglais, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, puis envoyé extraordinaire de Charles II à Constantinople, et devint ensuite consul à Smyrne, où il rendit de très-grands services au commerce anglais. Nommé à son retour en Angleterre secrétaire des provinces de Leinster et de Conanght, en Irlande, il obtint en même temps le titre de conseiller privé et celui de juge de l'amirauté. La révolution qui enleva le trône aux Stuarts lui fit perdre ces divers emplois; mais ayant ensuite sollicité la faveur de Guillaume III, il fut pourvu, en 1690, de la charge de résident près des villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, etc. Il retourna dans sa patrie en 1700, et y m. la même année. Outre une traduct. anglaise de l'*Histoire du Pérou*, par Garcilaso de la Vega, 1688, in-fol., du *Criticon* de Balth. Gracian, et une continuat. des *Vies des papes*, par Platina, on a de Ricaut : *Histoire de l'état présent de l'empire othoman*, Londres, 1669, souv. réimp., trad. dans presque toutes les lang. de l'Europe, et en fr. par Briot, Paris, 1670, in-4, et par Bespier, Rouen, 1677, 2 v. in-12; *Hist. des trois dern. emp. turks*, depuis 1623, jusqu'en 1679, Londres, 1680, in-fol.; trad. en français par Briot, Paris, 1683, 4 vol. in-12; *Histoire des Turks*, *depuis 1679 jusqu'en 1699*, et continuée par le traduct. anonyme jusqu'en 1704, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12 : ces trois ouv. ont été pub. en franç. sous le titre d'*Histoire de l'empire othoman*, La Haye, 1709, 6 vol. in-12. On a encore de Ricaut : *Histoire de l'état présent de l'église grecque et de l'église arménienne*, Londres, 1678, in-12; trad. en franç. par Rosemond, Middelbourg, 1692; Amsterdam, 1696, 1710, in-12.

RICCATI (Vincent de), jésuite, habile géomètre, né à Castel-Franco en 1707, était fils du comte Jacques Riccati, l'un des mathématiciens les plus distingués d'Italie, et fut son disciple dans la science où il s'acquit lui-même tant de réputation. Envoyé par ses supérieurs à Bologne, le P. Riccati y professa pendant 35 ans les hautes mathématiq. avec un grand succès, et fut chargé en même temps de surveiller le cours des fleuves dans le Bolonais et dans les états vénitiens. Les travaux qu'il fit exécuter sur le Reno, le Pô, l'Adige et la Brenta, prévinrent le retour des débordem., et les services qu'il rendit en ce genre parurent si import., que les Bolonais firent frapper une médaille d'argent en son honneur, et les Vénitiens une d'or, du prix de mille livres, qui lui fut offerte en 1774. Il m. dans sa ville natale en 1775, laissant plus. ouv., parmi lesquels on cite surtout : *de Usu motûs tractorii in constructione æquationum differentialium Commentarius*, Bologne, 1752, in-4; *Opuscula ad res physicas et mathematicas pertinentia*, Lucques, 1757-72, 2 vol. in-4; *Institutiones analyticæ collectæ*, Bologne, 1765-67, 3 vol. in 4; Milan, 1775. — Riccati (le comte Jourdain de), frère du précédent, m. à Trévise en 1790, âgé de 81 ans, fut mathématicien, architecte et musicien distingué. On a de lui un *Traité sur les cordes vibrantes*, et quelq. autres ouvrages.

RICCHIERI. V. Rhodiginus.

RICCI (Matthieu), célèbre jésuite missionn., né à Macerata, dans la Marche d'Ancône, suivit dans les Indes le jésuite portugais Valignan, missionnaire déjà renommé, fut choisi par les jésuites de Goa avec les PP. Roger et Pasio, pour fonder une mission à la Chine, se fit d'abord connaître dans la province de Canton, par plusieurs bons ouv. écrits en chinois, et par une mappemonde, où, pour se conformer aux idées d'un peuple ignorant et vain, qui croyait que la Chine était au milieu du monde, il la plaça au centre de la carte. Ses divers travaux, sa tolérance et son zèle avaient donné de lui une haute opinion; mais quelle que fût la disposition des esprits à son égard, toutes ses tentatives pour être présenté à la cour avaient été jusque là infructueuses, et l'avaient même exposé à plus. dangers. Enfin en 1600, il s'y introduisit sous le titre d'ambassad. chargé de présens, tels qu'une horloge, une montre à sonnerie, etc., qu'il offrit à l'emper. au nom des Portugais. Ces divers objets qui avaient pour le monarque chinois tout l'attrait de la nouveauté valurent au P. Ricci un accueil des plus favorables. Bientôt ses talens achevèrent de lui gagner la faveur impériale, et dès-lors il ne lui fut pas difficile de remplir les instruct. qu'il avait reçues. Plusieurs conversions éclatantes devinrent comme le signal de nouveaux triomphes, et l'établissement des missionnaires obtint tout l'accroissement dont il était susceptible. Le P. Ricci m. à Pé-king en 1610, à l'âge de 58 ans. On lui doit, outre quinze ouv. de géométrie et de morale reli

gieuse, composés en chinois, des *mémoires* d'après lesquels le P. Trigault a rédigé, sous le titre *de christianâ expeditione apud Sinas*, l'histoire de l'établissem. et les prem. années de la mission de la Chine (Augsbourg, 1615, in-4). Le P. Dorléans a composé d'après ce dern. ouv. la *Vie du P. Mat. Ricci*, Paris, 1693, in-12.

RICCI (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Novare en 1545, m. à Rome en 1620, exécuta sous le pontificat de Sixte-Quint et sous celui de Clément VIII, plus. travaux qui firent honneur à son talent remarquable surtout dans la peinture à fresque. Il existe encore diverses composit. de cet artiste à Rome et dans d'autres villes des états de l'église.—RICCI (Camille), peintre, né à Ferrare en 1580, fut élève d'Hippolyte Scarsella, et saisit si bien sa manière qu'il devint difficile de distinguer les ouv. du maître d'avec ceux de l'élève. Ricci cultiva aussi avec succès la sculpture, l'architecture et la musiq., et serait devenu un des prem. artistes de son temps, si la m. ne l'eût enlevé avant l'âge de 40 ans. On voit encore de lui à Ferrare, plus. compositions qui annoncent la fécondité de son talent.—RICCI (Antoine), surnommé *Barbalunga*, peintre, élève du Dominiquin, né à Messine en 1600, m. en 1649, imita avec bonheur la manière de son maître, et forma lui-même un grand nombre d'habiles élèves, parmi lesquels on cite Maroli, Gabriello et Scilla. Cet artiste, l'un des plus distingués de la Sicile, a laissé à Monte-Cavallo et dans sa ville natale, plus. tabl. qui semblent de la main de Zampieri lui-même.

RICCI (SÉBASTIEN), peintre, né à Cividale-di-Belluno en 1660, m. à Venise en 1734, voyagea en France, en Allemagne, en Angleterre et en Flandre, et se rendit ainsi familier le style des plus habiles maîtres. Il a laissé un gr. nombre de compositions qui lui valurent une réputation presque universelle. Parmi les plus remarquables on cite surtout le tableau qu'il fit à Londres pour l'hôpital de Chelsea; la demi-coupole où il a peint l'*Ascension de J.-C.*; le *Massacre des Innocens*, à l'école de la Charité à Venise; l'*Enlèvement des Sabines*, à Rome; à Bergame, *St Grégoire priant la Vierge en faveur des âmes du purgatoire*; à Vienne, plusieurs plafonds dans le palais de l'emper., et une *Assomption de la Vierge*, dans l'église de Saint-Charles. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau allégorique, représent. les *Amours servant la France, et un génie portant le diadème*. Sébastien Ricci fut reçu à Paris membre de l'acad. de peinture.—Marc RICCI, neveu du précéd., m. à Venise en 1726, à l'âge de 50 ans, fut un des plus habiles paysagistes de l'école vénitienne. Il aida son oncle dans l'exécution de plus. de ses grands ouv., et a laissé diverses product. qui font honneur à son talent. Parmi les élèves qu'il a formés, on cite Dominique et Joseph Valeriani, Franç. Zuccherelli et Joseph Zaïs.

RICCI (LAURENT), le dern. gén. des jés. jusqu'à leur suppress. par le pape Clément XIII, naquit à Florence en 1703, d'une famille noble et anc. Novice chez les Jésuite à 15 ans, il sortit de la maison professe de Rome pour aller enseigner la rhétoriq. puis la philosophie à Sienne; rappelé ensuite dans la capitale d'Italie, il devint successivem. directeur spirituel au Séminaire puis au Collége Romain, et secrét. de son ordre après la nominat. du P. L. Centurioni au généralat. A la m. de celui-ci (1758), Laurent Ricci fut désigné comme son successeur. C'était alors un moment difficile : l'orage qui bientôt devait disperser les jésuites les avait déjà frappés aux lieux de leur plus absolue domination; le marquis de Pombal envoyait contre eux au Paraguay un armement considérable. On a vu à l'article de ce grand ministre quelles accusat. motivaient les premiers coups qui furent portés à la redoutable société. Les griefs ne manquèrent nulle part pour justifier son bannissement des divers états où elle avait étendu ses ramifications; mais une semblable mesure allait nécessiter de longs efforts de la part de l'autorité politique, qui enfin comprenait le péril dont la menaçait incessament une corporation indépendante d'elle par ses statuts et dominatrice sur tous par ses attributions. A-t-on, pour perdre les jésuites, exagéré malignem. l'influence qu'ils avaient exercée jusqu'alors? La direction de l'enseignement, celle des consciences et un pouvoir absolu en matière de législation spirituelle, faisaient-ils bien réellem. de cette société une puissance à part dans l'état (car, pour son entière et exclusive dévotion aux ordres d'un chef unique, elle n'est pas contestable)? S'il fut long-temps permis de mettre en doute cette question, on peut croire qu'elle est aujourd'hui totalement résolue. En décelant la vitalité inhérente à leur institut. par les efforts au prix desquels ils sont parvenus à se remontrer à la face de l'Europe, les jésuites n'ont plus égalem. laissé de doute sur la force incommensurable qu'ils tiennent de la condit. essentielle de leur société. « Que l'ordre demeure ce qu'il est, disait Laurent Ricci, ou bien qu'il cesse d'être ! » Sans doute alors ce prévoyant général pensait qu'entre la nécessité de subir une modification funeste aux destinées de son ordre et celle de le voir dispersé, mieux valait se courber sous le plus violent de ces coups et attendre des temps meilleurs (*v.* PIE VII). Ce fut sous l'influence de la même idée que Laurent Ricci dicta sa déclaration écrite au château de St-Ange, où il avait été relégué avec six assistans et plus. membres de la société dissoute après le bref de Clement XIV, et où il mourut en 1775. Dans cette déclaration il protesta, 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression; 2° qu'en son particul. il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnem. et les rigueurs dont il avait été l'objet; 3° enfin qu'il pardonnait sincèrem. aux auteurs de ces persécutions. La *Vie* de Laurent Ricci a été écrite par Caraccioli, La Haye, 1776, in-12.

RICCI (SCIPION), évêque de Pistoie et de Prato, petit-neveu du précéd., né à Florence en 1741, s'est rendu célèbre par sa longue opposition au St-siége, et les réformes qu'il fit introduire dans les états autrichiens et dans le grand-duché de Toscane. Favorisé par le grand-duc Léopold, il ouvrit à Pistoie, en 1786, un synode pour procéder régulièrem. aux nouvelles doctrines qu'il voulait établir, mais ces doctrines ayant encouru la désapprobation du pape et de la majorité du clergé, l'évêque de Pistoie ne tarda pas à être en butte à l'animadversion publique, et se vit forcé de donner sa démission. Plus tard, en 1799, il subit un emprisonnement pour s'être déclaré en faveur des décrets de l'assemblée constituante et des Français qui avaient momentaném. occupé la Toscane. Rendu à la liberté, il signa, en 1805, une formule d'adhésion entière, tant aux bulles contre le jansénisme qu'à la bulle *Auctorem fidei*, à laquelle il avait précédemm. refusé de se soumettre, et se réconcilia ainsi avec le saint-siége. Ce prélat m. en 1810. On a pub. en 1824 à Bruxelles un ouv. fort curieux intitulé *Vie et Mémoires de Scipion Ricci*, par de Potter, 4 vol. in-8 : cet ouv. a été réimp. en 1825 à Paris, chez les frères Baudouin. Cette édition, qui est mutilée, a été publiée par M. l'abbé Grégoire et par le comte Lanjuinais.

RICCIARELLI (DANIEL). V. VOLTERRE.

RICCIO (BARTHÉLEMY NERONI, plus connu sous le nom de Mastro), peintre siennois, du 16e S., fut élève d'Antoine Razzi ou *le Sodoma*, dont il épousa la fille, et soutint, après lui, la réputation de son école. Il fut de plus architecte de la république de Lucques.

RICCIO (DOMINIQUE), surnommé *Brusasorci*, peintre, né à Vérone, où il m. en 1567, à l'âge de 73 ans, étudia les chefs-d'œuvre du Giorgion et du Titien, et parvint, dans plus. de ses compositions,

à s'approcher beaucoup de leur manière. Il excella surtout dans la peinture à fresque, et l'on regarde comme un chef-d'œuvre celle dont il orna une des salles du palais Ridolfi à Vérone. Elle représente la *Cavalcade du pape Clément VII et de l'empereur Charles-Quint dans Bologne.* Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau représentant la *Vierge et St Joseph.*—Son fils Félix RICCIO ou BRUSASORCI *le Jeune*, né à Vérone en 1540, se fit aussi une grande réputation dans la peinture. On a de lui plus. *madones* avec des enfans Jésus et de petits anges de la plus rare beauté et divers sujets peints sur marbre qui annoncent le talent d'un gr. maître. Ses portraits sont aussi fort estimés.—Cécilia RICCIO ou BRUSASORCI, sœur du précéd., possédait aussi un grand talent pour le portrait. — Jean-Baptiste RICCIO ou BRUSASORCI, frère des précéd., élève de Paul Véronèse, fut employé comme peintre à la cour de Charles-Quint, et s'y fit de la réputation.

RICCIO. V. BRIOSCO et CRINITO (ce dern. nom, dérivé du mot lat. *Crinitus*, répond à l'ital. *Riccio*).

RICCIOLI (JEAN-BAPTISTE), jésuite et l'un des plus savans astronomes du 17e S., né à Ferrare en 1598, m. à Bologne en 1671, a laissé un assez gr. nombre d'ouv., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. societat. Jesu*, et parmi lesquels nous citerons seulem. : *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens*, Bologne, 1651, 2 vol. in-fol.; *Astronomia reformata*, ibid., 1665, 2 tom. in-fol.; *Geographiæ et Hydrographiæ reformatæ lib. XII*, ibid., 1661, in-fol. Ces trois ouvrages, fruit d'une vaste érudition et de savantes recherches, sont encore tr.-estimés de nos jours. Le P. Riccioli a encore donné : *Chronologia reformata et ad certas conclusiones redacta*, ib., 1669, 3 part. in-fol. L'abbé Barotti a inséré une bonne *notice* sur la vie et les ouv. du P. Riccioli, dans ses *Memorie istoriche de' letterati ferraresi* (Ferrare, 1793, t. 2, p. 270 et suiv.).

RICCOBONI (ANTOINE), en latin *Ricobonus*, né à Rovigo en 1541, m. en 1599, professa les belles-lettres à l'université de Padoue pendant 30 ans avec distinction, et a laissé : *Commentaires historiques*, avec des fragmens des anciens historiens; *Commentaires* sur les oraisons et sur quelques autres ouv. de Cicéron; une *Rhétorique*, 1595, in-8; des *Commentaires* sur la *poétique* et la *morale* d'Aristote, in-4; une *Histoire de l'université de Padoue*, Paris, 1592, in-4, et plus. autres ouvrages.

RICCOBONI (LOUIS), célèbre comédien et littérateur, né à Modène en 1674 ou 1677, embrassa fort jeune la carrière du théâtre et s'y distingua dans l'emploi des amoureux ou *Lelio*, nom sous lequel il fut long-temps connu. Chef d'une troupe à vingt-deux ans, il entreprit de substituer aux farces qui occupaient alors la scène italienne la comédie régulière, et fit jouer quelques pièces traduites ou imitées de Molière; mais cette réforme n'ayant point été goûtée par le plus grand nombre des spectateurs, Riccoboni se lassa des obstacles, vint en France avec sa troupe, s'associa le fameux Dominique, et obtint des nombreux succès. Rappelé en Italie en 1729, par le duc de Parme, il fut nommé intendant des menus plaisirs et inspect. des théâtres établis dans les états de ce prince; mais la mort lui ayant enlevé, en 1731, son illustre protecteur, il revint à Paris, renonça au théâtre par des motifs de religion, se consacra alors uniquement à la culture de lettres, et m. en 1753. Outre des traduct. en prose italienne de *Manlius* et de *Britannicus*, et en vers d'*Andromaque*, on a de lui un recueil de comédies italiennes qu'il composa dans sa jeunesse et dont quelq.-unes eurent du succès : ce recueil fut pub. sous le titre de *Nouveau Théâtre italien*, Paris, 1718, 2 v. in-12; un poème intit. : *Dell' arte representativa, capitoli sei*, Londres (Paris), 1728, in-8; *Histoire du théâtre italien*, depuis la décadence de la comédie lat., Paris, 1728-31, 2 v. in-8; *Observ. sur la com. et sur le génie de Molière*, ib., 1736, in-12; *Pensées sur la déclamation*, ibid., 1737, in-8; *Réflexions et Critiques sur les différens théâtres de l'Europe*, avec des *Pensées sur la déclamation*, ibid., 1738, in-8; *de la Réformation du Théâtre*, ibid., 1743; réimp. en 1767, avec l'*Essai* de Bussonier *sur les moyens de rendre la comédie utile aux mœurs.*—RICCOBONI (Hélène-Virginie BALETTI), connue aussi sous le nom de *Flaminia*, née à Ferrare en 1686, était femme du précéd., et se distingua non-seulement au théâtre par la variété de ses talens, mais se fit aussi un nom dans les lettres, et mérita par diverses compositions poétiques d'être admise dans les academ. de Rome, de Ferrare, de Bologne et de Venise. Ayant suivi son mari en France, elle y partagea ses succès, et se retira ensuite, à son exemple, pour vivre dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Elle m. à Paris en 1771. Mme Riccoboni a donné deux pièces de théâtre qui n'eurent aucun succès; mais on cite d'elle une *lettre* pleine d'observations judicieuses au sujet de la nouvelle traduct. de la *Jérusalem délivrée*, par Mirabeau, et dont celui-ci a profité pour améliorer son ouvrage.

RICCOBONI (ANTOINE-FRANÇOIS), fils des précédens, né à Mantoue en 1707, suivit aussi la carrière du théâtre, mais il y eut beaucoup moins de succès que dans ses compositions dramatiq., dont plus attirèrent long-temps la foule au théâtre italien. Malheureusem. quelques connaiss. en chimie lui persuadèrent qu'il réussirait à trouver le grand œuvre, et lui firent souvent négliger les lettres pour se livrer à de vaines expériences qui n'aboutirent qu'à le ruiner. Marié avec la femme la plus spirituelle de son siècle, il jouit des succès qu'il lui vit obtenir, en fut tendrem. aimé, et ne fit rien cependant pour la rendre heureuse. Il m. à Paris en 1772. Outre quelq. pièces de vers une *Satire sur le goût*, et le *Conte sans R*, insérés dans les recueils du temps, Riccoboni a donné un assez grand nombre de *comédies*, parmi lesquelles nous ne citerons que celles qui sont restées au théâtre italien jusqu'à sa suppression. Ce sont : (avec Romagnesi) *les Comédiens esclaves*, en 3 act., 1726; *les Amusemens à la mode*, en 3 act. et en vers, 1732; le *Conte de Fée*, en 1 acte, 1735; — seul : *le Pretendu*, com. en 3 act. et en vers, 1760; *les Caquets*, com. en 3 act. et en prose, tr. ou imitée de Goldoni : cette pièce a été reprise avec succès au théâtre Louvois en 1802; *les Amans de Village*, com. en 2 act. et en vers, 1764. On a encore du même aut. l'*Art du Théât.*, Paris, 1750, in-8; réimp. en 1752, avec les *Pensées sur la déclamation*, de Riccoboni père. — RICCOBONI (Marie-Jeanne LABORAS DE MEZIÈRES), femme du précéd., née à Paris en 1714, annonça dès sa jeunesse ce goût exquis et cette supériorité de talens qui l'ont rendue si justement célèbre. Actrice à 20 ans, par nécessité, elle eut peu de succès à la scène, et ne trouva pas non plus de bonheur dans son union avec Antoine-François Riccoboni, dont elle eut souvent à déplorer les infidélités. Abreuvée de dégoûts et d'amertumes, ce fut alors que pour se distraire elle se livra à l'étude des lettres, et qu'elle produisit ces charmans ouv. qui la placèrent, dès son début, au prem. rang parmi nos meilleurs romanciers. L'*Histoire du marquis de Cressy*, et les *Lettres de Julie Catesby*, pub. en 1758 et 1759, obtinrent un tel succès que l'on douta d'abord qu'une femme pût en être l'auteur : Palissot ne contribua pas peu, dans sa *Dunciade*, à repandre ce soupçon; mais il se rétracta ensuite, et Mme Riccoboni put jouir pleinement de son triomphe. S'étant retirée du théâtre en 1761, elle vécut alors du produit de ses ouv. et d'une petite pension que lui faisait la cour; mais cette dern. ressource lui ayant été enlevée à l'époque de la révolution, elle finit ses jours dans un état voisin de l'indigence, et m. à Paris en 1792, à l'âge de 78 ans. Les autres ouv. de Mme Ric-

coboni sont : les *Lettres de miss Fanny Butler*, où l'on a prétendu voir l'histoire de ses propres chagrins ; *Ernestine*, regardée par La Harpe comme le *diamant* de l'auteur, et qui a fourni le sujet d'un drame lyrique, portant le même nom : cette pièce fut jouée aux Italiens en 1777 ; l'*Amélie*, traduite librem. et abrégée du roman de Fielding : Mme Riccoboni donna cette traduct. comme le résultat de l'étude qu'elle venait de faire de l'anglais, avec le seul secours d'une gramm. et d'un dictionn. ; la *Suite de Marianne*, ouvr. de Marivaux ; l'*Histoire de miss Jenny Level*, 1764 ; *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre, à M. le comte Rancé*, 1766, trad. en angl. ; *Lettres d'Elisabeth-Sophie de Vallière, à Louise-Hortense de Canteleu*, 1772 ; *Lettres de milord Rivers à sir Charles Cardignan*. Ce fut par ce dern. ouv., qui obtint un succès mérité, que Mme Riccoboni fit en quelque sorte ses adieux aux lettres. Ses autres product. sont de peu d'importance. Ses *Œuvres complètes* parurent en 1786, 8 vol. in-8 : la plus belle édit. est celle de 1818, Paris, 6 vol. in-8, fig. Il a paru en 1826, chez Brissot-Thivars une édit. en 9 vol. in-18 des *OEuvres* de Mme Rriccoboni : elle est précédée d'observat. surses écrits par LaHarpe, Grimm et Diderot.

RICH (James-Claudius), savant distingué, résident d'Angleterre à Baghdad, de 1807 à 1821, joignait à une connaissance approfondie des langues orientales et particulièrem. de l'arabe, le goût des recherches d'antiquité ; il travailla pendant douze ans à réunir une belle collection de MSs. orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et de monumens babyloniens, qu'il recueillit lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacem. de Babylone. Ses observat. scientifiques et littéraires ont été publ. dans le *Recueil des mines de l'Orient*, et il en a paru une traduct. franç., Paris, 1818, in-8, sous le titre de *Voyage aux ruines de Babylone par J.-C. Rich, résident à Baghdad, orné de six* (quatre) *gravures, traduit et enrichi d'observations, avec des notes explicatives, suivies d'une dissertation sur la situation de Pallacopa, par J. Raymond, ancien consul à Bassora*. Rich, après divers voyages et de nombreuses découvertes, poussa ses recherches jusque dans les cantons les reculés du Kurdistan, et m., âgé seulement de 35 ans, à Schiraz, en 1821, du *cholera morbus*. Le *Journal des Savans* de mai 1821 et d'avril 1822, contient des *extraits* intéressans de deux *lettres* du résident anglais à M. Sylvestre de Sacy.

RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surn. *Cœur-de-Lion*, second fils de Henri II et d'Eléonore de Guienne, naquit à Oxford en 1157, et annonça dès sa plus tendre jeunesse ce courage héroïq., cet esprit altier, turbul. et impétueux qui remplirent sa vie de tant d'agitat., et lui valurent tour à tour le blâme et l'admiration de ses contemporains. Fils ingrat et dénaturé, il ne craignit pas de susciter la guerre contre son père pour lui arracher la couronne ; mais il ne l'eut pas plutôt obtenue en 1189, qu'il se repentit de sa conduite, et abandonna ses états pour aller combattre les infidèles. D'accord avec Philippe-Auguste, Richard s'embarqua avec son armée pour les côtes de la Syrie, s'empara de l'île de Cypre, dont le prince Isaac lui avait refusé l'entrée, se rendit ensuite au camp de Ptolémaïs, et poursuivit les travaux du siége avec une telle activité que la ville tomba enfin au pouvoir des armées chrétiennes. Resté seul à la tête des croisés, après le départ du roi de France, ce fut alors que Richard montra dans tout son jour cette violence de caractère qui le faisait haïr de ses égaux et le rendait si redoutable à ses ennemis. Il fit massacrer deux mille cinq cents captifs parce que Saladin avait refusé de remplir les conditions qui lui avaient été imposées à la reddit. de Ptolémaïs. Marchant ensuite vers Ascalon, il se couvrit de gloire à la bataille qui fut donnée près d'Assor. Mais quels que fussent ses exploits, il ne put cependant gagner la confiance de l'armée chrétienne, et augmenta bientôt le mécontentem. général en ne pressant pas le siége de Jérusalem, qu'il n'osait attaquer en présence de l'armée musulmane et que les soldats de la croix brûlaient de conquérir. Dans les vifs débats qui s'élevèrent alors, les Français, restés en Palestine, se séparèrent des Anglais, et la position de Richard devint des plus critiques ; mais loin de se laisser abattre par les difficultés, il entreprit de nouveaux combats, obtint chaque jour de nouveaux triomphes, et força enfin ses ennemis à l'admiration. Ce fut surtout à Jaffa qu'il montra ce merveilleux courage qui rendit son nom si fameux dans les fastes de la gloire. Débarqué dans cette ville avec quatre cents arbalétriers et dix chevaux seulement, il attaque les soldats musulmans, les met en fuite, les poursuit jusque dans la plaine où campait l'armée de Saladin, forte de 15,000 caval., range ses compagnons, soutient le prem. choc, attaque à son tour, et obtient la victoire. Malgré cette valeur brillante, célébrée par les Arabes eux-mêmes, Richard cependant dut quitter la Terre-Sainte sans l'avoir conquise. Débarqué à son retour sur les côtes de Dalmatie, il crut pouvoir, à la faveur d'un déguisem., traverser les terres de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait grièvement offensé au siége d'Acre ; mais ayant été reconnu et arrêté, son ennemi le fit charger de chaînes et le livra à l'empereur Henri VI, qui, après lui avoir fait subir une longue captivité, exigea, dit-on, une rançon de 250,000 marcs d'argent. Rendu enfin à son royaume, Richard le trouva déchiré par la faction qu'y avait excitée son frère Jean : il la dissipa et tourna ensuite ses armes contre Philippe-Auguste qui avait aussi profité de sa longue absence pour former diverses entreprises sur la Normandie. Après plus. combats les deux monarques se réconcilièrent ; mais Richard, ayant ensuite vainement réclamé un trésor découvert par le comte de Limoges dans le château de Chalus, vint mettre le siége devant cette place, et y fut atteint d'un coup de flèche, dont il m. peu après en 1199, à l'âge de 42 ans.

RICHARD II, roi d'Angleterre, né à Bordeaux en 1366, était fils du célèbre Edouard, prince de Galles, surnommé *le Prince Noir*, alors gouvern. de la Guienne (*v.* Edouard). Déclaré héritier présomptif de la couronne par son aïeul, Edouard III, le jeune Richard succéda à ce prince en 1377, mais à peine était-il monté sur le trône, sous la tutelle de ses oncles, qu'il se vit entouré de nombreuses factions, contre lesquelles il lutta en vain pend. toute la durée de son règne. Sa faiblesse, ses dépenses excessives au milieu des calamités publiques et son défaut de moyens achevèrent de le perdre dans l'esprit de toute la nation. Jeté dans les fers par le duc d'Herefort, fils du duc de Lancastre, qui usurpa la couronne sous le nom de Henri IV (*v.* ce nom), l'infortuné monarque déclara qu'il était « indigne de régner, » et m. assassiné dans sa prison en 1400.

RICHARD III, roi d'Angleterre, né en 1452, porta d'abord le titre de duc de Glocester. S'étant emparé du pouv. à la mort de son frère Edouard IV, il obtint par adresse la garde des deux fils de ce prince, Edouard V et le duc d'York, les fit conduire à la Tour de Londres sous prétexte de leur sûreté, et mit alors tout en œuvre pour usurper la couronne. Il l'obtint le 22 juin 1483, et donna, dit-on, presque aussitôt l'ordre barbare de faire périr les deux jeunes captifs. Ce crime, dont l'accuse la voix de ses contemporains et bien plus encore celle des générations suivantes, est révoqué en doute par quelques écriv. entre autres par Horace, Walpole, qui eut l'honneur d'avoir Louis XVI pour traducteur. Quoi qu'il en soit de cette diversité d'opinions, Richard, après cet horrible attentat, se fit couronner une sec. fois dans la cathédrale d'York, et proclama son fils prince de Galles. Mais tandis qu'il prenait ainsi ses mesures pour perpétuer la

royauté dans sa famille, le comte de Richemont, aidé d'un parti puissant, débarquait en Angleterre pour la lui disputer. En vain Richard fit décapiter le duc de Buckingham et quelques autres partisans du comte; obligé de combattre ce dangereux rival, et bientôt abandonné des siens, il périt les armes à la main, en 1485, et la couronne dont il avait orné son casque fut placée à l'instant même sur la tête du vainqueur qui régna sous le nom de Henri VII (*v.* ce nom). On doit à M. J. Rey des *Essais historiques et critiques sur Richard III*, Paris, 1818, 1 vol. in-8, qu'on peut consulter avec fruit.

RICHARD, comte de *Cornouailles* et de *Poitou*, n'est pas placé par les historiens au nombre des empereurs d'Allemagne, quoique des documens authentiques prouvent qu'il en a réellement exercé tous les droits pendant l'espace de 15 ans. Né en 1209, de Jean Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, il se distingua d'abord en Guienne, où il avait été envoyé par Henri III, son frère, et s'embarqua ensuite pour la Palestine, où il se montra digne héritier du nom et de la valeur de Richard-Cœur-de-Lion, son oncle. Obligé cependant de quitter comme lui la Terre-Sainte sans avoir triomphé des infidèles, il revint dans sa patrie et rendit de nouveaux services à Henri III, dans la guerre que ce prince eut à soutenir contre les Français. Ce fut à la suite de ces diverses expéditions, et au milieu des factions qui déchiraient l'empire germanique que Richard fut choisi, par une partie des électeurs, pour régner au préjudice de l'infortuné Conradin (*v.* ce nom) qu'on avait résolu de dépouiller. Couronné à Aix-la-Chapelle en 1257, Richard se signala par sa magnificence, ses libéralités, ses talens et la sagesse de son administration. Mais les troubles d'Angleterre l'ayant forcé d'y retourner plusieurs fois pour combattre les rebelles, il fut fait prisonnier en 1264 par Simon de Montfort (*v.* ce nom), et ne recouvra sa liberté qu'après 14 mois d'une captivité très-rigoureuse. Enfin de retour en Allemagne, en 1268, il abolit plus. impôts, facilita le commerce, répandit ses bienfaits avec un rare discernement, et m. en 1272, avec la réputation d'un des plus grands princes de son temps. Nous avons deux *Histoires de Richard*, écrites en allemand.

RICHARD Ier, comte d'Averse et prince de Capoue, succéda vers 1059 à Ascilitin son père, et reçut du pape, Nicolas II, l'investiture de la ville et de la principauté de Capoue, que possédait Pandolfe V. S'étant rendu maître de Capoue en 1062, Richard conquit Gaëte l'année suivante, fit plusieurs excursions dans le duché de Rome, se réconcilia ensuite avec le saint-siége, aida Robert Guiscard dans la conquête de Salerne, entreprit le siége de Naples, et avait déjà réduit cette ville à de dures extrémités, lorsqu'il m. en 1078. Ce prince fut renommé pour sa bravoure, sa douceur et sa justice. Il eut pour successeur, Jordan Ier, son fils, qu'il avait associé à son gouvernement et à toutes ses entreprises. — RICHARD II succéda à Jordan Ier en 1091; mais les habitans de Capoue, fatigués du joug des Normands, le chassèrent de leurs murs avec tous ses compatriotes, et il fut contraint de recourir à la protection du grand-comte de Sicile et à celle de Roger, duc de Pouille, pour vaincre leur rébellion. Richard II rentra dans Capoue en 1098, mais comme vassal de Roger, auquel il avait dû faire l'hommage-lige de sa principauté, et m. en 1105 sans postérité.

RICHARD Ier, surnommé *Sans-Peur*, duc de Normandie, n'était âgé que de dix ans, lorsqu'il succéda, en 943, à son père, Guillaume *Longue-Épée*, assassiné par Arnoul, comte de Flandre. Tombé par surprise au pouv. de Louis, dit *d'Outre-Mer*, qui voulait le dépouiller de ses états, le jeune prince dut sa liberté au dévouement d'Osmond, son gouverneur, et fut ensuite secouru par Aigrold roi de Danemarck et Hugues-le-Grand qui battirent les troupes de Louis, le firent prisonnier, et le forcèrent à jurer la paix. Othon Ier, roi de Germanie, et Thibaud, comte de Blois, qui s'armèrent ensuite contre Richard, n'eurent pas un meilleur succès. Débarrassé de tous ses ennemis par sa valeur et la fidélité de ses alliés, il fit fleurir les lettres, l'agriculture et le commerce dans ses états, contribua beauc. à faire placer sur le trône Hugues-Capet, et m. à Fécamp en 996.

RICHARD II, dit *le Bon*, duc de Normandie, fils et successeur du précéd., régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Les commencem. de son règne furent troublés par le soulèvement du peuple qui se plaignait des prétentions de la noblesse, et il eut ensuite plusieurs guerres à soutenir contre Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, le roi d'Angleterre, et Eudes, comte de Chartres et de Blois; mais Lagman et Olaüs, rois de Suède et de Danemarck, étant venus à son secours, il rétablit la paix dans ses états et mérita l'amour des peuples par ses belles qualités. Richard II fut l'allié le plus fidèle du roi Robert, et l'accompagna dans plusieurs expéditions, où il signala son courage, ce qui lui valut le nom d'*Intrépide*. Il eut pour successeur Richard III, son fils aîné, qui mourut, après un règne de quelques mois, empoisonné, dit-on, par son frère Robert, dit *le Magnifique* ou *le Diable*. (V. ROBERT).

RICHARD (CLAUDE), savant jésuite, né à Ornans, dans le comté de Bourgogne, en 1589, mort en 1664, fut nommé par le roi d'Espagne, Philippe IV, professeur de mathématiques au collége qui venait d'être fondé à Madrid, et occupa cette chaire pendant 40 ans, avec autant de zèle que de succès. On lui doit : une édition des *OEuvres d'Archimède*, avec des *notes*, Paris, 1626, in-fol., ou 1646; *Commentarius in omnes libros Euclidis*, Anvers, 1645, in-4; *Comment. in Apollonii Pergæi Conicorum libros IV*, ibid., 1655, in-fol., figures. L'auteur dédia cet ouvr. à Raimond de Moncade, par une *épître* qui contient l'hist. de cette illustre maison. On a encore du P. Richard : *Ordo novus et reliquis facilior, Tabularum sinuum et tangentium*, dont on ne connaît ni la date ni le format. Il fut aussi l'inventeur d'une montre magnétique au moyen de laquelle on connaissait l'heure qu'il était dans toutes les parties de la terre. (V. l'*Histoire abrégée du comté de Bourgogne par M. Grappin*, p. 281.)

RICHARD (MARTIN), peintre, né à Anvers à la fin du 16e S., était venu au monde avec un bras gauche seulement. Malgré cette mutilation, il acquit un talent remarquable comme paysagiste. On estimait ses tabl., qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre van Dyck faisait grand cas de cet artiste, et voulut avoir son portrait. Richard m. en 1636, âgé de 45 ans. — Son frère, David RICHARD, s'appliqua aussi à la peinture, mais avec beaucoup moins de succès.

RICHARD (JEAN), écrivain plus laborieux que profond, né à Verdun en 1639, mort à Paris en 1719, avait étudié la théol. avec succès, et il consacra toute sa vie, quoiqu'il fût laïc et marié, à la composition de sermons et de prônes, ou à des compilations, en ce genre de littérature, qui pouvaient être utiles à ceux qui se livrent à la carrière de la prédication. On a de lui : *Discours moraux en forme de sermons*, 1685, 5 vol. in-12 qui furent suivis d'autres *Disc. moraux* en forme de *prônes*; *Eloges historiques des saints*, 1665, 4 vol.; *Dictionnaire moral*, ou la *Science universelle de la chaire*, 6 vol. in-8, Paris, 1700, réimpr. en 8 v. in-12. Il est édit. des *sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau, et a donné un vol. de *Panégyriques choisis*.

RICHARD (RENÉ), historiographe de France, né à Saumur en 1654, entra de bonne heure dans

la congrégation de l'Oratoire, devint dans la suite doyen du chapitre de Ste-Opportune, à Paris, et m. en 1727. On a de lui plus. ouvr. qui annoncent pour la plupart un esprit faux et singulier. Les principaux sont : *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1704 et 1716, in-12; *Maximes chrétiennes*, et le *Choix d'un bon directeur*, ouv. composés pour les demoiselles de St-Cyr; *Vie de Jean-Ant. Le Vachet*, Paris, 1692, in-12; *Hist. de la Vie du P. Jos. du Tremblay, capucin employé par Louis XIII*, etc., ibid., 1702, 2 part. in-12 : dans cet ouv. l'aut. a peint le P. Joseph comme un saint; il en a fait ensuite un portr. fort différ. dans le liv. int. : *le Véritable P. Joseph, capucin, contenant l'histoire-anecdote du card. de Richelieu*, St-Jean-de-Maurienne (Rouen), 1704, in-12, réimpr. en 1750. Pour mieux se déguiser, l'abbé Richard fit une critique de ce dernier ouvr., qu'il donna sous le titre de : *Réponse au livre intitulé* le P. Joseph, etc. (Paris, 1704), in-12.

RICHARD (Charles-Louis), théologien, relig. de l'ordre de St-Dominique, né en 1711 à Blainville-sur-L'Eau, en Lorraine, s'était fait connaître par un grand nomb. d'écrits, où il s'attachait principalement à la défense des principes religieux, lorsque la révolution éclata. S'étant prononcé avec force contre le serment exigé des prêtres, il fut obligé de se réfugier en Belgique et continua de publ. divers opuscules analogues à ses opinions. Il fut découvert à Mons en 1794, et traduit devant une commission militaire qui le condamna à être fusillé comme auteur d'un écrit intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, avec les Français qui ont tué leur roi*. Le P. Richard subit son jugement avec tout le calme de la vertu. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, Paris, 1760 et années suiv., 6 vol. in-fol.; *Analyse des conciles-génér. et particuliers*, ibid., 1772-77, 5 vol. in-4; *Observations modestes sur les pensées de d'Alembert*, etc., ibid., 1774; *Annales de la charité*, Malines, 1785, 2 vol. in-12, etc., etc. — Jean-Pierre Richard, prédicateur, né en 1743, à Belfort en Alsace, m. à Paris en 1820, chanoine de la métropole, était entré à 17 ans au collége des jésuites de Colmar, où il fit sa profession. Depuis la dispersion de la société, il habita successivement plus. villes de la Lorraine; et, revenu en France vers 1786, se fit bientôt connaître assez pour être chargé trois ans après de prêcher à la cour le sermon de la Pentecôte. Il parvint à se soustraire aux persécutions des terroristes sans prêter aucun serment ni sans émigrer : dès 1800 il recommença ses prédications et continua de faire entendre la parole divine avec un égal succès jusque dans sa vieillesse. On a recueilli les *sermons* de l'abbé Richard, Paris, Adrien Le Clère, 1822, 4 vol. in-12, portr.

RICHARD (Louis-Claude-Marie), savant botaniste, né à Versailles en 1754, était fils du jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit, et neveu du directeur des jardins de Trianon, où se trouvaient alors réunies les productions les plus belles et les plus rares des deux hémisphères. Ce fut là que le jeune Richard, dont les dispositions avaient été cultivées de très-bonne heure, prit le goût de la botanique, et qu'il résolut de se consacrer à l'étude de cette science. Pressé par sa famille de choisir l'état ecclésiastique, où l'archevêque de Paris lui promettait sa protection, il résista à toutes les instances, et s'échappa même, dit-on, de la maison de son père pour venir à Paris se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privations auxquelles il fut soumis dans les prem. temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent, pour ainsi dire, qu'augmenter en lui l'ardeur du travail : possédant déjà à un haut degré le talent du dessin, il se mit à donner des leçons qui, non-seulem. lui procurèrent de l'aisance, mais le mirent bientôt à même de faire des économies; et il poursuivit alors l'étude des sciences naturelles avec un tel succès, qu'en 1781 l'académie des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane française et aux Antilles. Louis XVI, qui connaissait Richard dès son enfance, approuva le choix de l'académie, et promit de récompenser le jeune naturaliste à son retour, en lui donnant une place analogue à ses goûts. Heureux d'une mission qui était depuis long-temps l'objet de tous ses vœux, Richard s'embarqua pour Cayenne, y fit un séjour de quelques mois, parcourut ensuite une grande partie de la Guiane, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, St-Thomas et la plupart des îles situées à l'entrée du Golfe du Mexique, et amassa ainsi les plus riches collections en tous genres. Mais huit ans passés dans ces courses à la fois instructives et périlleuses épuisèrent sa santé et ses ressources pécuniaires : en vain il écrivit en France pour obtenir le remboursement de ses frais, toutes ses demandes restèrent sans réponse : on était alors en 1789; et lorsqu'il revint dans sa patrie pour y réclamer la récompense due à ses services, il n'y trouva que des maux à déplorer, et fut long-temps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendait encore plus cruel. Enfin un autre ordre de choses vint améliorer la position de cet estimable savant : nommé à la chaire de botanique et quelq. années plus tard membre de la première classe de l'institut, dans la section de zoologie et d'anatomie comparée, il s'acquit bientôt une grande réputation dans l'enseignement, et publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botaniq. L'influence qu'il a exercée dans cette science se fera sentir surtout par les travaux de ceux qui se sont pénétrés de ses principes et qui marchent sur ses traces. Richard m. en 1821, honoré de l'estime des savans les plus distingués de l'Europe. Il était membre correspond. de la société roy. de Londres et chevalier de la Légion-d'Honneur. Outre les écrits qu'il a publié dans les *Mémoires* de l'institut, dans les *Annales du Muséum*, et dans div. autres recueils scientifiques, on a de lui : *Dictionnaire élementaire de botaniq.*, Amsterdam, 1800, in-8, édition presque entièrement refondue, du travail de Bulliard; *Démonstration botanique*, ou *Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-8. Cet ouvr., très-remarquable par son extrême concision et les idées exactes qu'il renferme, a été traduit dans plusieurs langues. Richard a laissé un fils qui parcourt aujourd'hui la même carrière avec beaucoup de succès.

RICHARD D'ARMAGH ou RADULPHE, Irlandais, nommé dans sa patrie *Fitz-Ralph*, fut successivement professeur de théol., doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333, et devint archevêque d'Armagh en 1347. Il soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendians qui l'accusèrent d'hérésie, et fut cité à Avignon, où il m. en 1360, sans avoir terminé ce différent. On a de lui quelques écrits dont les principaux sont : *Defensio curatorum adversus mendicantes*, Paris, 1496; *de Audientiâ confessionum*; un *Traité contre les erreurs des Arméniens*, Paris, 1512, in-8, et des *sermons*.

RICHARD DE BARBESIEU. V. Barbesieu. Lisez dans cet article Tonai au lieu de Lonai, et ajoutez : M. Raynouard a inséré trois des *chansons* de Richard de Barbesieu dans son *Choix des poésies origin.* des troubadours. (V. le ch. 73 des *Vies des plus célèbres poètes provençaux*.)

RICHARD DE CIRENCESTER, historien anglais, bénédictin dans le monastère de St-Pierre à Westminster, où il m. en 1401, est auteur d'un ouv. sur l'état ancien de la Grande-Bretagne, qui fut long-temps oublié, mais que Ch. Jul. Bertram, profess. de langue anglaise à l'acad. de marine de Copenhague, pub. dans cette ville en 1757, en y

joignant ce qui nous reste de Gildas et de Nennius, sous ce titre : *Britannicarum gentium hist. antiq. scriptores tres*, *Ricardus Corinensis*, *Gildas Badonicus*, *Nennius Banchorensis*, etc. On en a donné une seconde édit. en 1809, où le texte est accompagné d'une trad. anglaise. On cite aussi de Richard de Cirencester : *Historia ab Hengistâ ad ann.* 1348.

RICHARD DE HANTESIERK (le baron), méd. de l'hôpital milit. de Sarre-Louis, puis méd. ordin. de l'armée d'Allemagne en 1735, fut chargé avec le lieutenant-général Chevert et l'intend. provinc. Caumartin, d'une inspect. des hôpitaux milit. de la prov. et gouv. des Trois-Evêchés, remplit ensuite de 1758 à 1763 les fonctions de prem. méd. de l'armée, et devenu alors inspect. des hôpitaux milit. du roy., concourut en cette qualité aux améliorat. que fit effectuer le duc de Choiseul dans cette administration importante. Ses services furent récompensés par des lettres de noblesse et la décorat. de l'ordre de St-Michel. Nous ignorons l'époq. de la m. de ce méd. administ. de qui on a un bon *Rec. d'observations de médec. des hôpitaux milit.*, 1766-72, 2 vol. in-4 : à la fin du prem. le rédact. donna une 2e édit. de ses *Formulæ medicament. ad usum nosodochiorum milit.*, déjà imp. à Cassel en 1761.

RICHARD DE NOVES, troubadour provençal du 13e S., était, selon quelques historiens, de la noble famille de Noves, qui fut celle de la belle Laure, et, selon d'autres, de la famille de Barbantane. On a encore de lui quelques pièces, parmi lesquelles se trouve une imitation de celle de Sordel, son contemporain : c'est un sirvente, dans lequel il distribue le corps de Blacas à divers princes, ce qui amène des allusions satiriques.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, théologien écossais du 12e S., vint étudier à Paris, où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de St-Victor, et fut prieur de ce monastère. Il m. en 1173 avec une gr. réputation de savoir et de vertu. Ses *OEuvres* ont été pub. pour la prem. fois à Venise, 1506 (on en connaît six autres édit.) : elles renferment 32 opuscules, écrits., suiv. le judicieux Daunou, sans méthode, sans critique, sans logique et sans goût.

RICHARDOT (François), évêque d'Arras, et l'un des prem. orateurs du 16e S., né à Morei, dans le bailliage de Vesoul en 1507, embrassa la vie religieuse chez les augustins de Champlitte, où il se fit bientôt remarquer par son éloquence, son érudition et ses vertus. Après avoir professé la théolog. à Tournai et à Paris, il visita l'Italie, se lia avec les savans les plus distingués de l'époque, et s'arrêta ensuite à Ferrare, où la duchesse Renée de France (*v.* ce nom) l'accueillit avec toute la bienveillance qu'elle montrait ordinairem. aux hommes de talent qui visitaient sa cour. Mais, devenu par là même suspect au duc de Ferrare, Richardot éprouva diverses persécut. de la part de ce prince, fut même renfermé au château de Rubiera, et n'en sortit qu'après s'être pleinement justifié par deux lettres adressées au duc et qui ont été conservées. S'étant immédiatem. après rendu à Rome, Richardot y fut relevé des vœux monast., rentra en France, et vint Besançon, où il combattit avec succès les progrès de l'hérésie, et obtint plus. dignités ecclésiastiques. Appelé ensuite dans le diocèse d'Arras par le cardinal de Granvelle, il fut choisi par la gouvernante des Pays-Bas (Marie, reine-douairière de Hongrie), pour prononcer, en présence de Philippe II et de sa cour, l'*éloge funèbre* de Charles-Quint, et ne démentit point dans cette occasion la haute réputat. qu'il s'était acquise. Richardot succéda bientôt après sur le siége épiscopal d'Arras au cardinal de Granvelle, qui passait à l'archevêché de Malines, et ce fut alors qu'il put se livrer à toute l'ardeur de son zèle pour les progrès de la religion, des sciences et des lettres. L'établissem. d'une université dans la ville de Douai, où il se plaisait souvent à expliquer lui-même aux élèves les passages les plus difficiles de l'Ecriture, le discours remarquable, sur les études ecclésiastiq., qu'il prononça au concile de Trente, où il avait été député par le roi d'Espagne, enfin ses instructions multipliées à son troupeau, prouvent évidemment que ce prélat était un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de son temps. Tout annonce aussi que son âme était supérieure à la crainte : on raconte qu'un jour pendant qu'il prêchait à Armentières, un furieux osa lui tirer un coup de fusil, et que sans être ému de cet attentat, il rassura son auditoire, et continua son discours avec autant de force et de chaleur qu'il l'avait commencé. Richardot m. en 1574. Ses princip. ouv. sont : *Oraisons funèbres* de l'empereur Charles-Quint, de Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, et de Marie, reine d'Angleterre, Anvers, 1558, in-fol., très-rare ; *Oraisons funèbres* de la reine d'Espagne, madame Elisabeth de France et de l'infant don Carlos, Anvers, 1569, in-8 ; des *sermons* et des *discours* prononcés au concile de Trente, au synode de Cambrai et à l'acad. de Douai, et qui ont été recueillis et publiés avec l'*oraison funèbre* de ce prélat, sous ce titre : *Rev. et Eloquentissimi viri D. F. Richardoti Orationes latinæ*, Douai, 1608, in-4.

RICHARDOT (Jean Grusset, plus connu sous le nom de), présid. du conseil privé des Pays-Bas, et neveu du précéd., fut employé dans divers négoc. import : il signa le traité de Vervins en 1598, prépara ensuite le traité d'alliance entre le roi Jacques et l'Espagne, eut beaucoup de part à la trêve de douze ans qui rendit le calme aux Pays-Bas, et m. à Bruxelles en 1609, âgé de 69 ans. On de lui plusieurs *lettres*, insérées dans les *Négociations* de Jeannin.—Jean Richardot, fils aîné du précéd., évêque d'Arras, puis de Cambrai, membre du conseil privé des Pays-Bas, mérita la confiance de son souverain, et m. en 1614, dans un âge peu avancé.

RICHARDSON (Jonathan), peintre, né à Londres en 1665, m. en 1745, ne commença, dit-on, l'étude de son art qu'à l'âge de 30 ans, et y fit néanmoins de si rapides progrès, qu'il obtint bientôt la réputation d'un des meilleurs peintres de portraits de trois royaumes. Ayant ensuite fait un voyage en Italie, pour y recueillir des tableaux et des dessins des grands maîtres ainsi que des objets d'arts, il en forma une riche collection, en rédigea la description, et la pub. en 1722, sous son nom et celui de son fils qu'il avait associé à tous ses travaux, mais qui obtint beaucoup moins de succès. Richardson joignait au talent de la peinture et à une connaissance approfondie des beaux-arts, quelque mérite comme écrivain ; il a laissé plus. ouv., parmi lesquels on cite un *Traité de peinture et de sculpture*, pub. à Londres en 1719 sous le nom des deux Richardson, père et fils, et trad. en franç. par A. Rutgers le jeune, Amsterdam, 1728, 4 vol. in-8 en 3 tom. ; des *notes* sur *le Paradis perdu* de Milton, 1734, in-8, etc.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier anglais, né en 1689 dans le comté de Derby, était fils d'un pauvre menuisier, qui ne put lui faire donner qu'une instruction très-ordinaire, et l'envoya ensuite en apprentissage chez un imprimeur, où le jeune Samuel resta pendant sept ans dans les fonctions les plus obscures. Son applicat. à ses devoirs, son amour pour l'étude, la régularité de ses mœurs, enfin l'intelligence dont il était doué, le firent triompher de tous les obstacles. Il devint le gendre de son maître, obtint des lettres de citoyen de Londres, et se vit bientôt à la tête d'une imprimerie considérable. Jusque-là cependant rien n'annonçait encore qu'il dût faire gémir la presse pour son propre compte. Des préfaces, des épîtr. dédic. composées pour les libr. dans le temps de sa mauvaise fortune, avaient été les seuls essais de sa plume, et il était âgé de 53 ans lorsqu'il fit paraître sa *Paméla*, qui eut d'abord une vogue extraordi-

naire, et devint ensuite l'objet des plus amères critiques. Richardson essaya de répondre à ses censeurs par sa *Pamela in high life*, appelée par les Français la *Paméla mariée*. Malheureusement cette production, bien inférieure à la première, fut loin de remplir le but qu'il s'était proposé. Il resta alors 8 années sans donner au public aucun signe de vie; mais *Clarisse Harlowe* et *sir Charles Grandison*, qu'il publia ensuite successivem., obtinrent, malgré tous les défauts qu'on peut leur reprocher, un succès si éclatant, qu'il surpassa ses espérances, et Richardson fut placé dès-lors au rang des meilleurs romanciers de son temps. Il m., en 1761, honoré de l'estime publique, qu'il avait su mériter par ses talens, sa bienfaisance et l'extrême simplicité de ses mœurs. Outre les ouvrages qu'on vient de citer, et qui ont été traduits en français par l'abbé Prévôt et par Letourneur, Richardson a publié : les *Négociations de sir Thomas Roe* (*v.* ce nom); une édit. des *Fables* d'Esope, avec un *comment.*; des *Lettres familières*, etc. Il a paru en 1804 une *Corresp. de Sam. Richardson*, préc. d'une *notice biogr. et crit.*, par mistress Barbauld. Celle que lui a consacrée sir Walter Scott (t. Ier de sa *Biogr. littér. des romanciers célèbres*) est pleine de curieux détails.

RICHARDSON (WILLIAM), agronome irland., recteur de Clonfekle, dans le comté d'Antrim en Irlande, où il m. en 1820 à l'âge de 80 ans, consacra une partie de sa vie à la culture d'une espèce de fourrage, le *florin-grass*, qui croît en abondance dans les marécages de l'Irlande, dans les fondrières et dans les prairies arrosables, et qui peut être d'un grand rapport. Richardson a donné plusieurs *traités* sur la propagation de cette plante; un *mémoire* sur un monument connu sous le nom de *la Chaussée des géans*, dans les *Transact. philos.*, et différens *opusc.* envoyés à la soc. roy. de Londres.

RICHAUD (HYACINTHE), ancien maire de Versailles, ville où il m. en mai 1827 à 70 ans, doyen du conseil de préfect. de Seine-et-Oise, et membre de la société d'agriculture du même département, avait rempli, pendant et depuis la révolut., diverses fonctions administratives. Maire de Versailles au 9 septembre 1792, journée si tristement célèbre dans les annales de la révolution par le massacre des prisonn. qu'on avait transférés d'Orléans dans cette ville, il se mêla à ces infortunés pour les couvrir de son écharpe, alors trop impuissante égide, et il ne dépendit pas de l'héroïsme de sa conduite qu'il n'y eût d'autre sang répandu que le sien. Pend. l'horrible boucherie de la geôle de Versailles, il ne put, en affrontant vingt fois la m., dissiper le rassembl. des furieux que lorsqu'il ne leur restait plus à immoler que douze victimes, les seules qu'il leur put arracher. *Voyez*, pour un plus ample récit de cette belle action, le *Moniteur* du 10 juin 1827, p. 931.

RICHAUD-MARTELLI (N.), auteur dramatique et comédien, né en 1751 dans une des provinces du midi de la France, fut destiné par ses parens à la carrière du barreau, et exerça pendant quelq. temps la profession d'avocat. Mais, entraîné par son goût pour le théâtre, il abandonna bientot la jurisprudence pour s'engager dans une troupe de province, où il obtint des succès dans la comédie, et joua d'abord les amoureux, puis les premiers rôles et les pères. On le vit briller successivement sur les théâtres de Lyon, de Bordeaux et de Marseille, où on le considérait comme le premier sujet de la scène comique, après les deux comédiens du théâtre de Paris, Molé et Fleuri (*v.* ces noms), ses contemporains. Richaud-Martelli m. à Marseille en 1817. On a de lui : un recueil de fables sous le titre de *Fables nouv.*, Bordeaux, 1788, in-12; *les deux Figaros*, comédie en 5 actes, Paris, 1799, in-8 (cette pièce est restée au répertoire du Théâtre-Franç., où elle reparaît de loin en loin); *l'Intrigant dupé par lui-même*, coméd. en 4 actes, 1802, in-8.

RICHE (CLAUDE-ANTOINE-GASPARD), médecin-naturaliste, né à Chamelet, près de Lyon, en 1762, se distingua de bonne heure par ses succès dans l'étude des sciences, et était déjà membre correspondant de l'académie de Montpellier, lorsqu'il vint à Paris en 1788. Accueilli avec empressement par Fabricius et Vicq-d'Azir, Riche fut associé aux travaux de ce dernier, et ce fut lui qui composa les tableaux qui précèdent l'*Anatomie comparée*. Le gouvernement l'ayant nommé quelque temps après naturaliste dans l'expédition infructueuse destinée à la recherche du malheureux La Pérouse, et qui avait pour command. en chef d'Entrecasteaux (*v.* ce nom), Riche put alors se livrer à sa passion pour l'exploration de la nature. Il s'embarqua avec La Billardière, Deschamps et Blavier, en 1791, sur la frégate *l'Espérance*, et, après un voyage de deux années, pendant lesquelles ses recherches enrichirent l'histoire naturelle des plus précieuses découvertes, il revint à l'île de Java, chargé de riches collections en tous genres, et se promettait de les rapporter dans sa patrie lorsqu'elles lui furent enlevées par les Hollandais, avec qui la France était alors en guerre. La perte de ces trésors scientifiq., qui lui avaient coûté tant de peines et de fatigues, et qu'en vain il réclama avec les plus vives instances, fut pour Riche un tel sujet de regret, que sa santé, déjà très-affaiblie, en reçut une atteinte dont il ne put se relever. Il revit la France, mais ce fut pour y mourir, immédiatement après son arrivée, en 1797. Les papiers relatifs à son voyage et ses observations ont été très-utiles pour la relation du voyage d'Entrecasteaux. Riche est auteur d'un gr. nomb. de *mém.* qui ont obtenu les suffrages de tous les savans, et notamment de M. Cuvier (*voy. Supplément aux éloges de Cuvier*). Ils sont conservés pour la plupart dans le Recueil de la société philomatique, dont l'auteur était membre.

RICHE (N. LE), juriscons., né vers 1730 (probablement à Paris), se fit d'abord connaître dans le procès qu'eut à soutenir Mme de Wateville, abbesse de Château-Châlons, pour le maintien de sa juridiction. Il s'établit l'avocat de cette dame, et publia un *mém.* plein de recherches savantes, qui eut deux éditions. Cette pièce est intitulée : *Mém. et Consultat. pour servir à l'hist. de l'abbaye de Château-Châlons*, Lons-le-Saulnier, 1765, in-fol., et Besançon, 1766. Le Riche prit aussi la défense de Fautet, libraire à Besançon, accusé d'avoir vendu des livres philosophiques, et envoya le *mém.* qu'il avait fait pour ce client à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre très-flatteuse (5 sept. 1766, imp. dans la *correspondance* de ce grand écrivain.

RICHEBOURG (GILLES PORCHER DE LISSONAY, comte de), pair de France, né en 1753 à La Châtre (Berry), se destinait à la médecine lorsque, la révolution survenant, il devint successivement maire de sa ville natale, commissaire du roi près le tribunal de ce district, député suppléant de l'Indre à la première assemblée législative (sept. 1791), et ne prit séance, comme titulaire, qu'à la convention nationale, où il se prononça, lors du trop fameux jugem., en faveur de l'appel au peuple et du sursis. Muet par prudence et aussi par raison jusqu'au 9 thermidor, il fut depuis employé avec beaucoup d'activité, tant en missions qu'au comité de législation, où il fut chargé de faire beaucoup de rapports. Il fut porté au cons. des anciens par les deux départemens de l'ancienne province du Berry, et continua d'y concourir à la réparation des bouleversemens causés à la France par de si longs orages. La vigueur de son opposition à quelques mesures du directoire détermina et sa réélection au même conseil par le département du Gard, et l'abrogation de cette élection par le pouvoir exécutif au 18 fructidor. Porcher, qui ensuite fit partie pendant quelque temps de la commission administrative des hospices de Paris, fut réélu au conseil des anciens

en 1799. Il devint membre du sénat conservateur à son organisation, signa en cette qualité l'acte de déchéance de Napoléon (1814), entra à la chambre des pairs, et, n'ayant point été compris dans celle des *cent-jours*, y avait repris place lors du procès du maréch. Ney, où il fut un des 14 juges qui votèrent pour la simple déportat. Le comte de Richebourg siégea depuis parmi les défenseurs des libertés légales, et m. le 10 avril 1824 à 70 ans. Son *éloge* a été fait par le comte Boissy-d'Anglas à la chambre des pairs, où il a eu son fils pour successeur. Il a été réimp. en 1816, chez Ch. Baudouin, un *Rapport fait* (le 26 mai 1793) *à la convention nationale, au nom de son comité de législation, sur les différens mandats qui ont été décernés par le comité de surveill. des étrangers, de la sect. de l'Unité*, par G. Porcher, etc. — V. Bourdot.

RICHELET (César-Pierre), grammairien, né en 1631 à Cheminon, en Champagne, m. à Paris en 1698, était de l'académie des beaux-esprits qui se réunissaient chaq. mois chez l'abbé d'Aubignac (*v.* ce nom). Ses connaissances et ses talens lui valurent quelques amis illustres, dont il aimait à se vanter; mais en même temps son humeur caustiq. lui suscita un bien plus grand nombre d'ennemis, qui se vengèrent amplement des injures qu'ils en avaient reçues. Outre quelques pièces de vers insérées dans les recueils du temps, Richelet a publié: *Dictionnaire de rimes dans un nouv. ordre*, Paris, 1667, in-12; ibid., 1692 (ce ne sont que de nouvelles éditions corrigées et augmentées du *Dictionnaire* de Frémont-d'Ablancourt [*v.* ce nom]; il a été depuis réimp. un grand nombre de fois; l'édition la plus récente est celle de 1799, in-8, revue par Wailly; Philippon-de-la-Madeleine en a donné un *Abrégé*, qui forme le t. 15 de la *petite Encyclopédie poétique* [*v.* Philippon]); *la Versification franç.*, ou *l'Art de bien faire et tourner les vers*, Paris, 1671, in-12; *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, ses expressions propres, figurées et burlesques*, Genève, 1680, in-4. Cet ouvrage, plein d'obscénités et de traits satiriques, exposa l'auteur à de vives censures. On en a fait depuis de nombr. éd. L'abbé Goujet, qui en donna une à Lyon (1759 ou 1760), en a élagué les articl. les plus répréhensibl., et en a fait paraître en même temps un *Abrégé*, refondu depuis par Wailly. Richelet a encore donné: *les plus belles Lettres des meilleurs auteurs français*, avec des *notes*, Lyon, 1687, souvent réimp.; *les Commencemens de la langue française*, ou *Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12; *la Connaissance des genres français, tirée de l'usage*, ibid., 1694; une traduction française de l'*Histoire de la Floride*, de Garcias Laso (*v.* ce nom), et quelques autres ouvrages restés MSs.

RICHELIEU (Armand-Jean du PLESSIS, cardinal, duc de), premier ministre sous Louis XIII, né à Paris en 1585, était le plus jeune des 3 fils de Fr. du Plessis, seigneur de Richelieu (*v.* Plessis) et de Susanne de La Porte. Il fut d'abord destiné à la carrière des armes; mais, ayant été appelé ensuite à remplacer son frère Alphonse (*voy.* l'article suivant) sur le siége épiscopal de Luçon, il se livra avec une extrême ardeur à l'étude de la théologie, fut reçu doct. à 20 ans, et en avait à peine 22 accomplis, lorsqu'il fut sacré à Rome en 1607. Les prem. temps de son épiscopat parurent entièrement consacrés à la conversion des hérétiques et au bien de son diocèse; mais, ayant été député aux états-généraux en 1614, ses vues ambitieuses commencèrent alors à se montrer. Il s'attacha particulièrement à la reine-mère, devint son aumônier, puis secrét.-d'état de la guerre et des affaires étrangères, lui sacrifia ensuite ce poste éminent pour s'associer à ses disgrâces, la suivit à Blois, s'établit médiateur entre elle et son fils, fut écarté pendant quelque temps sans rien perdre de sa faveur, et, rappelé bientôt, il obtint le chapeau de cardinal en 1622. Jusque-là cependant Richelieu, protégé par Marie de Médicis, n'avait fait aucun progrès dans l'esprit du roi, et son entrée au conseil éprouvait de gr. obstacles; mais, étant parvenu à les vaincre, tout céda dès-lors à cette volonté qui, pend. 18 ans, subjugua la France et le roi. Nommé premier ministre et surintendant de la navigation et du commerce, il résolut de combattre les protestans, délivra l'île de Rhé par l'habileté de ses manœuvres, se mit à la tête des troupes, fit le siége de La Rochelle, entra dans cette ville en 1628, s'occupa ensuite de la pacificat. de l'Italie et de celle du Languedoc, prit successivement Nîmes, Castres, Usez et Montauban, reçut partout l'hommage des vaincus, leur offrit la paix, et partit ensuite pour l'Italie, où il se signala par de nouv. exploits. Cette dern. guerre cependant n'était nullement du goût de la reine-mère, et devint le prétexte de sa rupture avec le cardinal, dont l'influence commençait à lui donner les plus vives alarmes. Secondée par les courtisans, elle mit dès-lors tout en usage pour le perdre, et parvint à arracher au roi la promesse de l'éloigner dès que la guerre d'Italie serait terminée; mais Richelieu, averti à temps, se montre à Versailles, reprend tout son ascendant sur l'esprit de son maître, et ce jour (11 novemb. 1630), appelé la *journée des dupes*, devient pour lui celui du pouvoir absolu. Le garde-des-sceaux Marillac et le maréchal, son frère, sont arrêtés, et perdent tous deux la vie, l'un en prison, l'autre sur l'échafaud (*voy.* leurs articles). Le maréchal de Bassompierre commence à la Bastille un séjour qui ne doit finir qu'à la mort du ministre. Tous les partisans de la reine sont poursuivis avec acharnem. Elle-même n'est point à l'abri des persécutions, et se voit bientôt forcée de quitter la France. Gaston, frère du roi, a pris aussi la fuite; mais il rentre à main armée, et tous les complices de sa rébellion sont condamnés à perdre la vie. Le maréch.-duc de Montmorenci, est au nombre des victimes (*voy.* son article). Au milieu de ces sanglantes exécutions, le cardinal-ministre ne se montre pas moins occupé des affaires du dehors. Après avoir combattu les protestans en France, il traita avec Gustave, chef de leur confédération, lui envoie des troupes auxiliaires, et livre ainsi l'Allemagne à d'effroyables calamités. Voulant ensuite s'emparer des Pays-Bas et de la Franche-Comté, il entame la guerre avec les Espagnols. Mais cette fois le succès ne répond pas à son attente: des clameurs s'élèvent contre lui de toutes parts; le roi se montre accessible au mécontentement populaire; de nouveaux complots se forment contre le ministre. Il doit être assassiné; mais Gaston ne veut point donner le signal convenu, et Richelieu, ressaisissant alors le pouvoir, combat ses ennemis avec une nouvelle assurance. Il sème la zizanie dans les cours étrangères, fomente les troubles d'Angleterre comme ceux d'Allemagne, maîtrise les souverains par sa politique ténébreuse, ose braver l'épouse de son roi, et force la reine-mère, la veuve de Henri-le-Grand, sa bienfaitrice enfin, à vivre sur une terre étrangère dans l'indigence et l'isolement (*voy.* Marie de Médicis). Cependant les haines se multiplient, et Louis XIII lui-même, fatigué enfin du joug qu'il n'a porté depuis 15 ans que dans l'intérêt de l'état, ne s'oppose plus que faiblem. aux ennemis de Richelieu. Deux factions existent à la cour: les *royalistes* et les *cardinalistes*. Cinq-Mars, 2e fils du maréchal d'Effiat, est à la tête des prem. Gaston et le duc de Bouillon sont ligués avec lui, et bientôt un traité secret a lieu avec l'Espagne; mais ce traité est révélé au cardin., alors malade à Narbonne. Bouillon, Cinq-Mars et son ami de Thou sont arrêtés par ses ordres, et les deux dern. meurent sur l'échafaud. Le roi apprit en même temps cette catastrophe san-

glante et la nouvelle d'un succès militaire à Perpignan. Richelieu, dont la maladie s'agravait de jour en jour, se fit ramener de Lyon à Paris dans une espèce de chambre portée par ses gardes la tête nue. On abattait des pans de murailles pour faire entrer cette machine dans les villes lorsque la dimension des portes s'y refusait. Ce fut ainsi qu'il revit le roi. Mais déjà l'épuisement de ses forces annonçait sa fin prochaine. Il sentit son danger, et fit alors toutes ses dispositions avec le calme qu'il avait coutume de mettre dans les occupations ordinaires, déclara « qu'il n'avait jamais eu d'autres ennemis » que ceux de l'état; qu'il laissait le royaume au » plus haut degré de gloire », recommanda Mazarin et les autr. ministres, et *m.* le 4 déc. 1642. La succession que laissait Richelieu était plutôt celle d'un prince que d'un ministre. Il légua au roi un million et demi en espèces, le fameux palais Cardinal (aujourd'hui le Palais-Royal), qu'il avait fait construire. Jamais homme d'état n'avait étalé tant de faste. Sa maison effaçait de beaucoup celle du roi. Ses gardes le suivaient ordinairement jusqu'à la porte de la chambre de sa majesté. Les princes du sang lui cédaient la droite, et il conservait, dit-on, son fauteuil devant la reine. Mais si un orgueil excessif le rendit avide d'honneurs et de richesses, il n'en fut pas moins constamment occupé de la gloire de l'état. « Il fit jouer à son monarque, dit Montesquieu, le second rôle dans la monarchie et le » prem. dans l'Europe; il avilit le roi, mais il illustra le règne. » Le tombeau de ce ministre fut placé dans l'église de la Sorbonne, qu'il avait rebâtie avec une magnificence royale. Il fonda aussi le collége Duplessis et l'académie française, dont il voulut être le chef et le protect. On a de lui plus. écrits, parmi lesquels on cite: *les princ. Points de la foi cathol. défendus*, Poitiers, 1617, in-8; *Instr. du chrét.*, ib., 1621, in-8, souvent réimp., et trad. en lat., en basque et en arabe; *la Méthode la plus facile et assurée de convertir ceux qui sont séparés de l'église*, Paris, 1651, in-fol.; *la Perfection du chrét.*, Paris, 1646, in 4 (cet ouv., qui a eu plus. édit., donna lieu à des rapprochemens très-piquans entre les maximes qu'il contient et la conduite de l'auteur); *Mémoires sur les évènem. du règne de Louis XIII*, pub., sous le tit. d'*Hist. de la mère et du fils*, dans les *Mém. relat. à l'hist. de la France*, 2e série, 1823; *Testam. polit. du cardin. de Richelieu*, dont la meilleure édit. est de 1764. (M. Barbier donne de grands détails sur ce livre dans la 2e édit. de son *Dictionn. des anonym.*, no 11,164); *Journ. de M. le cardinal de Richelieu... durant le grand orage de la cour en* 1630 *et* 1631, *tiré des Mém. écrits de sa main*, 1649, in-8. La meill. édit. est celle d'Amsterdam, 1664, 2 vol. in-12. On a plus. *Vies* du cardinal de Richelieu (*voy.* AUBRY, Jean LECLERC et René RICHARD). M. A. Jay a pub. une très-bonne *Hist. du ministère du cardinal de Richelieu*, Paris, 1815, 2 vol. in-8.

RICHELIEU (ALPHONSE-LOUIS DU PLESSIS DE), frère aîné du précéd., connu sous le nom de card. de Lyon, fut nommé évêque de Luçon à la mort de Jacques du Plessis, son oncle; mais, préférant les austérités du cloître aux dignités de l'église, il résigna ce bénéfice à son frère, et alla s'enfermer aux Chartreux, où il demeura l'espace de 21 ans. Arraché malgré lui à cette solitude, où il comptait finir ses jours, il fut nommé archevêque d'Aix, passa en 1628 sur le siége de Lyon, reçut un an après le chapeau de cardinal, devint grand-aumônier de France, et bientôt après commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il fut envoyé à Rome, en 1635, pour y terminer les différends qui s'étaient élevés entre la France et le St-siége, et s'acquitta de cette mission avec autant de zèle que d'habileté. Étant retourné dans son diocèse au moment où une maladie pestilentielle y faisait les plus grands ravages, ce saint prélat, loin de fuir le danger, donna dans cette circonstance les preuves de la plus ardente charité, en se dévouant lui-même au service des malades. Il m. en 1653 à l'âge de 71 ans. Sa *Vie*, écrite en latin par l'abbé de Pure, a été publiée en 1653, in-12.

RICHELIEU (LOUIS-FR.-ARMAND DU PLESSIS), maréch. de France, né, en 1696, d'Armand-Jean Vignerod, duc de Richelieu, général des galères de France, et d'Anne-Marguerite d'Acigné, était petit-neveu des précéd., et semblait destiné, par ses succès à la cour, à la guerre, dans les négociations, et surtout en amour, à donner un nouveau genre de célébrité à un nom que son grand-oncle avait rendu historique. Passionné pour tous les plaisirs dans l'âge où d'autres ne connaissent encore que ceux de l'enfance, le jeune duc de Fronsac (c'est le nom qu'il porta d'abord), fut marié à 14 ans avec Mlle de Noailles, qu'il ne pouvait souffrir, et parut aussitôt à la cour, où ses qualités brillantes produisirent la plus vive sensation. Filleul de Louis XIV et de la duchesse de Bourgogne, il fut surtout comblé des bontés de cette princesse, qui l'appelait sa *jolie poupée.* Mais bientôt la jolie poupée parut aux yeux des courtisans un adroit séducteur, capable de tout entreprendre. Ils interprétèrent avec malice les innocentes préférences dont il était l'objet, et le vieux duc de Richelieu, pour mettre fin à des interprétations qu'il ne croyait pas sans danger, sollicita pour son fils une lettre de cachet, et le conduisit à la Bastille, où il espérait qu'un séjour d'une année pourrait être favorable au développem. de sa raison. Protégé par mad. de Maintenon contre la sévérité paternelle, le duc de Fronsac échappa enfin à ses verrous, alla faire ses prem. armes sous Villars, dont il fut l'aide-de-camp pendant la fameuse campagne de 1712, et se distingua par une valeur si brillante, que Louis XIV daigna lui prédire au retour qu'il était destiné à de grandes choses. La mort de ce prince vint détruire les espérances de Richelieu, et il ne se fit guère remarquer sous la régence que par l'éclat et la multiplicité de ses aventures galantes, le nombre de duels dont il fut le héros, et l'intimité de ses relations avec les ennemis du duc d'Orléans, qui le fit mettre deux fois à la Bastille. Rendu à la liberté par le dévouement de Mlle de Valois (*voy. Mém.* de Mme de Staal), et délivré ensuite, par la m. du cardinal Dubois et celle du régent, de tous les obstacles mis à son ambit., il fut ambassad. à Vienne en 1725, et, quoiqu'il ne connût, dit-on, aucune des règles de la diplomatie, il remplit cette mission avec tant de succès, qu'il obtint dès-lors un assez grand crédit dans les affaires. L'envie cependant essaya de calomnier sa gloire, en faisant circuler sur lui des bruits aussi absurdes qu'injurieux. On prétendit qu'au lieu de s'occuper à Vienne des intérêts de la France, il s'adonnait aux sciences occultes, et qu'il avait offert un sacrifice humain au diable et à la lune (*voy. Mémoires* de Duclos); mais ces calomnies révoltantes tombèrent d'elles-mêmes, et Richelieu, de retour à Paris en 1729, y fut accueilli avec distinction par le jeune roi Louis XV, qui bientôt lui donna toute sa confiance. Les mém. du temps reprochent à Richelieu d'avoir abusé de l'ascendant qu'il avait obtenu sur le jeune monarque pour corrompre ses mœurs; mais, s'il fut en effet le complaisant de son maître, il se montra du moins jaloux de sa gloire, et parvint à en acquérir beaucoup lui-même dans les différentes guerres qui eurent lieu sous le règne de ce prince. Richelieu se distingua particulièrement au siége de Kehl, à celui de Philisbourg, passa ensuite en Languedoc avec le tit. de lieutenant-général du roi, y calma la fermentation des esprits par un heureux mélange de douceur et de fermeté, détermina, en 1741, les états de cette province à offrir au roi un régiment de dragons, se signala de nouv., en 1743, à la malheureuse journée de Dettingen, où son ré-

giment fut taillé en pièces en protégeant la retraite de l'armée, et contribua puissamment, en 1745, au succès de la bataille de Fontenoy, où il avait suivi Louis XV en qualité de lieutenant-général et d'aide-de-camp. Nommé l'année suivante à l'ambassade de Dresde, il sortit victorieux d'une mission difficile, alla ensuite cueillir de nouveaux lauriers à Gênes, où sa statue pédestre fut placée à côté des hommes illustres de cette république, et obtint à son retour le gouvernement de la Guienne et de la Gascogne. Plus que jamais en possession de la faveur de son maître, il sut lui donner quelquefois les conseils d'une politique vigoureuse, et fit adopter le projet d'une expédition sur l'île de Minorque, où il se couvrit d'une gloire immortelle par la prise du Port-Mahon, qui défendait cette île, et passait pour imprenable. Moins heureux ensuite dans le Hanovre, il fut rappelé après la convention de Closter-Seven en 1757, et revint chargé des dépouilles de l'ennemi, se consolant, dit-on, de sa disgrâce par l'accroissement de sa fortune. Là se termine la carrière milit. et politique de Richelieu. Agé alors de 61 ans, mais ayant conservé tous les vices brillans de sa jeunesse, il ne se montra plus occupé que de plaisirs et d'intrigues. Partageant son temps entre son service de prem. gentilhomme de la chambre à Versailles et son gouvernement de la Guienne, il jouit jusque dans l'âge le plus avancé de tous les avantages de la jeunesse, se maria pour la troisième fois à 84 ans, et m. en 1788 sans avoir éprouvé aucune souffrance, et sans que rien l'eût averti de sa fin proch. Ses cendres reposent dans l'église de la Sorbonne à côté de celles de son gr.-oncle. « Richelieu fut véritablement l'homme de son siècle, dit avec raison un écrivain ; il en eut toute la corruption et toutes les qualités brillantes. Bon militaire, habile diplomate, adroit courtisan, avare fastueux, il donna dans tous les excès, fut toute sa vie aimé des femmes, et chercha bien plus auprès d'elles le scandale que le plaisir. » Quelques-unes de ses aventures galantes ont fourni le sujet de plus. pièces de théâtre, entre autres un drame en 5 actes et en prose de M. Alexandre Duval, intitulé le *Lovelace franç.*, ou *la Jeunesse du duc de Richelieu.* Il est aussi le héros de deux ouv., où le vrai se mêle à bien des fables, mais qui n'en eurent pas moins une gr. vogue. Ce sont : *Mémoires du maréchal de Richelieu, pour servir à l'histoire de la cour de Louis XIV, de la minorité et du règne de Louis XV*, Paris, 1790, 4 vol. in-8 : 1793, 9 vol in-8 (le fils du maréchal a désavoué ces *mém.*); *Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et intrigues*, etc., 1790, 1792, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est suivi de plusieurs *lettres* originales et de *mém.* particuliers, écrits par Richelieu lui-même. « C'est, dit un critique, Alcibiade racontant ses exploits galans, et tenant une école de plaisir et de volupté. » Richelieu avait été reçu de l'académie française à l'âge de 24 ans ; il fut nommé membre honoraire de celle des inscript. et belles-lettres en 1732, quoiqu'il n'eût encore écrit alors que des billets-doux. Il fut toute sa vie lié avec Voltaire, et eut, dit-on, recours à sa plume, lorsque, direct. de l'académie en 1748, il fut obligé de complimenter le roi au sujet de la paix.

RICHELIEU (Armand-Emmanuel du Plessis, duc de), petit-fils du précédent, duc et pair, minist. d'état sous Louis XVIII, chevalier des ordres du roi et de plus. ordres étrang., membre de l'académie française et de l'académie royale des beaux-arts, etc. né à Paris en 1766, porta d'abord le nom de comte de Chinon, puis celui de duc de Fronsac, jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1791. Elevé au collége du Plessis, fondé par son arrière-grand-oncle, il y obtint de brillans succès dans ses études, voyagea ensuite en Italie, et remplit à son retour, auprès de Louis XVI, les fonctions de prem. gentilhomme de la chambre. Nos troubles politiques l'ayant forcé de s'expatrier, il se réfugia d'abord en Allemagne, où l'emper. Joseph II lui fit un accueil honorable. Il passa de là en Russie, prit de l'emploi dans les armées de Catherine II, se distingua au siége d'Ismaïl en 1790, et obtint de la tzarine, en récompense de sa valeur, le grade de gén.-maj., l'ordre de Saint-George de 4e classe, et une épée à poignée d'or. Accueilli avec une grande faveur à Saint-Pétersbourg, le duc de Richelieu put y être utile aux princes français exilés. Il devint leur négociateur auprès des diverses puissances, et fut nommé l'un des six commandans des corps d'émigrés à la solde de l'Angleterre. Il se trouva en cette qualité au siége de Valenciennes, en 1793, sous les ordres du prince de Condé; mais, le succès n'ayant pas répondu à son attente, et son zèle devenant désorm. superflu, il retourna en Russie, où régnait alors Paul Ier. Le commandement d'un régiment de cuirassiers lui avait été confié par la protection du grand-duc Alexandre. On le lui ôta bientôt après, sous prétexte qu'il avait conduit ce régiment au secours d'un village incendié sans en avoir reçu l'ordre. Forcé de s'éloigner après cette disgrâce, le duc ne revint à Saint-Pétersbourg qu'après l'avènem. d'Alexandre Ier, qui se plut à le combler de toutes sortes de marques de distinction. La paix de 1801 permit enfin au duc de Richelieu de revoir le sol de sa patrie. Il vint y recueillir les débris de son anc. fortune, qu'il distribua aux créanciers de son père et de son aïeul, et sollicita sa radiation de la liste des émigrés; mais, n'ayant pas voulu promettre de quitter le service étranger, ainsi que l'exigeait le prem. consul, il repartit pour la Russie, et fut nommé en 1803 gouverneur civil et milit. d'Odessa, capitale des prov. bornées par la mer Noire, où Catherine II avait fondé une colonie dont elle avait confié l'administration au prince Potemkin (*voy.* ce nom). Le duc de Richelieu obtint, comme ce favori, une autorité sans bornes sur ces contrées sauvages, et ne s'en servit que pour le bonheur et la prospérité des peuples. A son arrivée à Odessa, cette ville ne renfermait que 4,000 habit.; en 1805, elle en comptait déjà plus de 20,000, et, en 1815, leur nombre s'élevait à 35,000. Les plus sages mesures concoururent à faire fleurir cette contrée, où des habitations tristes et malsaines firent place, par ses soins, à des constructions élégantes et commodes. Le commerce y eut bientôt un port où affluent aujourd'hui les vaisseaux de toutes les nations, et c'est de chacune d'elles aussi que sont sortis le plus grand nombre des habitans de ces colonies, dont il a si bien su mériter l'amour et la reconnaissance. De retour en France en 1814, M. de Richelieu reprit auprès de Louis XVIII ses anciennes fonctions de prem. gentilhomme de la chambre. Il suivit ce prince à Gand en 1815, revint avec lui à Paris, et fut appelé à la présidence du conseil des ministres, ayant le département des affaires étrangères. Il signa en cette qualité avec les ministres des souverains alliés le traité du 20 novembre 1815, et mérita les suffrages universels par la noble fermeté et l'habileté qu'il déploya dans cette circonstance. Jaloux de réparer les maux qui pesaient alors sur la France, M. de Richelieu apporta dans tous les actes de son administration un zèle éclairé, un dévouem. sans bornes, et justifia ainsi la confiance dont il avait été investi. S'étant rendu au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, il y fut l'objet des égards les plus marqués de la part des souverains et de leurs ministres ; mais ils lui proposèrent d'apporter quelques modifications au système politique qui régnait en France, et, soit que sa sagesse ne crût pas devoir les adopter, ou que les difficultés de diverse nature qu'il trouva à son retour à Paris lui parussent insurmontables, il ne tarda pas à demander sa démission, et fut remplacé par M. Decazes. Plus. récompenses accompagnèrent la retraite de M. de

Richelieu. Le roi le nomma grand-veneur, le décora du cordon du Saint-Esprit, et les deux chambres, interprètes des vœux de la nation, le gratifièrent d'un consentement unanime, à tit. de *récompense nationale*, d'une rente de 50,000 francs. Il accepta cette récompense par déférence pour la volonté du roi et le vote des chambres ; mais il en consacra le produit tout entier à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux, où il se trouvait alors. Délivré du fardeau des affaires, il parcourut ensuite une partie de l'Italie, la Suisse et la Hollande, et revint à Paris bien décidé à jouir enfin de la liberté dont il avait été privé pend. si long-temps. Il n'avait pu cependant se défendre d'accepter la mission de se rendre en Anglet., pour y féliciter, au nom de Louis XVIII, George IV sur son avènement au trône, et il était sur le point de partir lorsque, le 14 février 1820, fut commis l'attentat qui plongea toute la France dans le deuil (*voy.* BERRI). Forcé alors de céder à la volonté du monarque, qui le rappelait au ministère, le duc de Richelieu reprit les rênes du gouvernement, sans néanmoins se charger d'aucun département particulier, et réunit tous ses efforts pour lutter contre la gravité des circonstances. Mais, à l'ouverture des chambres (nov. 1821), les deux partis les plus opposés de la chamb. élective s'étant rapprochés dans le désir commun de renverser le ministère, M. de Richelieu, n'ayant en vue que le bien et la tranquillité de son pays, n'hésita pas à donner sa démission, quoique cette fois elle parût lui coûter quelq. peine. Il mourut peu après le 17 mai 1822, emportant l'estime et les regrets de ses contemp. M. de Richelieu joignait à une grande simplicité de mœurs un désintéressem. et une loyauté si généralement connus, que le duc de Wellington disait de lui : *La parole du duc de Richelieu vaut un traité.* Après avoir exercé pendant 11 ans un pouvoir absolu dans la Nouvelle-Russie, et avoir été deux fois en France à la tête du ministère, sa fortune se composait, dit-on, de 12,000 fr. de rentes. Son *éloge* a été prononcé à l'académie française par M. Dacier, son success., et par M. Villemain, qui répondit au nouvel academ. ; il le fut à la chamb. des pairs par M. le cardinal de Bausset.

RICHEMONT (ARTUS DE BRETAGNE duc de), connétable de France, né en 1393, second fils de Jean V, duc de Bretagne, se distingua, sous le règne de Charles VII, par ses talens, sa bravoure et sa fidélité. Ennemi des Angl., il les combattit avec acharnement, parvint à les chasser de la Normandie, fit cesser les rébellions, fut le réformat. de la milice française, et institua les compagnies d'ordonnance qui ont fait long-temps la force des armées, et les ont mises sur un pied fixe. Devenu souv. par la m. de Jean VI, son frère, il ne voulut point quitter le tit. de connétable qu'il avait obtenu en 1424, disant qu'il voulait honorer dans sa vieillesse une charge dont il s'était honoré toute sa vie. Il m. à Nantes en 1458.

RICHER (EDM.), syndic de la faculté de théologie de Paris, né en 1560, m. en 1631, s'est rendu célèbre par un écrit intitulé *de ecclesiasticâ et politicâ Potestate*, qui fut l'objet de nombreuses disputes, et lui suscita des tribulations qui durèrent autant que sa vie. Cet écrit, publié en 1611, in-4, et plus. fois réimp., a été inséré dans la *Monarchia* de Goldast. On a encore de Richer : une *Apologie* de Gerson, et une édition des *OEuvres* de ce célèbre chancel. de l'univ. de Paris (*voy.* GERSON); une édition et une traduction française du livre du *Manteau* de Tertullien, 1660; *Obstetrix animorum*, Leipsig, 1693, in-4, et quelques autres liv. de gramm. ; *vindiciæ doctrinæ majorum de Auctoritate ecclesiæ in rebus fidei et morum*, Cologne, 1683, in-4; *de Potestate ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4 ; l'*Hist. de son syndicat*, Avignon (Paris), 1753, in-8 ; *de optimo academiæ Statû*, 1603, in-8, et quelques ouv. restés inédits. La *Vie* de Richer a été publiée à Amsterdam, 1715, in-12.

RICHER (HENRI), littérat., né en 1685 à Longueil, dans le pays de Caux, fut d'abord destiné au barreau, et se fit recevoir avocat au parlement de Rouen. Mais, un goût irrésistible pour les lettres l'ayant détourné de cette carrière, il vint s'établir à Paris, y obtint quelques succès par ses talens, et y m. en 1748. On a de lui : la *Traduction en vers des Eglogues de Virgile*, Paris, 1717, in-12 (cette vers. est fidèle, mais elle est faible et sans coloris ; elle a été réimp. en 1736, précédée d'une *Vie* de Virgile); *les huit prem. Héroïdes d'Ovide, mises en vers franç.*, ibid., 1723, in-12; un recueil de *Fables*, dont la dern. édition est de 1748, in-12. « L'invention de ces *Fables*, dit Sabatier, n'est pas heureuse ; la narration en est froide ; mais le style simple, clair et facile. » Selon quelques critiques, Richer a plus approché de La Fontaine que tous ses prédécesseurs. On a encore de lui : la *Vie de Mécenas*, avec des *notes* historiques et critiques, Paris, 1746 ou 1747, in-12 ; deux tragédies, dont l'une, *Sabinius et Eponine*, fut jouée sept fois, et l'autre, *Coriolan*, ne fut pas représentée. Il a laissé en MSs. la trad. complète des *Héroïdes*, et la *Vie de Scipion-l'Africain*, pour laquelle il avait fait de nombreuses recherches.

RICHER (FRANÇOIS), jurisconsulte, né à Avranches vers 1718, m. à Paris en 1790, s'est distingué par l'étendue et la variété de ses connaissances. Outre des éditions des *Arrêts notables des differ. tribunaux du royaume*, par Mat. Augeard, Paris, 1756, 2 vol. in-fol. : des *Lois ecclés.* d'Héricourt 1756, in-fol.; du *Dictionn. portatif de mytholog.*, par l'abbé de Claustre, 1765, 2 vol. in-8 ; de l'*Esprit des Lois*, 1767, 4 vol. in-12, avec une *préface* où il réfute les *remarques* d'un anonyme (*v.* ÉLIE LUZAC); des *Œuvres* de Montesquieu, 1767, 3 vol. in 4, et du *Recueil des arrêts* du prem. président Lamoignon, 1783, 2 vol. in-4, on a de lui : *Traité de la Mort civile*, Paris, 1755, in 4; *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la réclamat. attribuée à l'assemblée du clergé*, 1760, in-12 (cette broch. est relative à l'excommunicat. des comédiens); *de l'Autorité du clergé et du Pouvoir du magistrat sur l'exercice des fonct. du ministère ecclés.*, 1767, 2 vol. in-12; *Causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam (Paris), 1772-88, 22 vol. in-12. — RICHER (Adrien), hist., frère du précédent, né à Avranches en 1720, m. à Paris en 1798, a publié : la continuation de l'*Histoire moderne*, depuis le 13e vol. (*voy.* MARSY); *nouvel Abrégé chronol. de l'hist. des emp.*, Paris, 1754, ou 1769, 2 vol. in-8 ; *Vies des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, ibid., 1756, 2 vol. in-12 ; *Essai sur les grands événem. par les petites causes, tiré de l'hist.*, ibid., 1758, in-12; *nouvel Essai sur les grands événem.*, etc., Amst. (Paris), 1759, in-12 ; *Théâtre du monde*, 1775-88, 4 vol. in-8 ; *Vies des plus célèbres marins*, Paris, 1784-89, 13 vol. in-12, auxquels l'aut. a joint depuis deux nouveaux volumes, intitulés : *les Fastes de la marine franç.*; *Vies de J. d'Estrées*, maréchal de France, et de *Victor d'Estrées*, son fils, Paris, 1786, in-12; *Caprices de la fortune*, ou *Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps modernes*, ibid., 1786-89, 4 vol. in-12; *Abrégé chronol. de la révol. franç.*, continué par Brument, ib., 1798, 2 vol. in-16.

RICHER D'AUBE (FRANÇOIS), juriscons., dont parle Rulhières dans son poème sur les *Disputes*, était neveu de Fontenelle à la mode de Bretagne. On a de lui un ouv. très-volumineux, mais assez médiocre, intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1748, in-4, dont il pré-

tendait que Montesquieu s'était beaucoup servi pour composer l'*Esprit des lois*. Il m. à Paris, en 1752, à l'âge de 66 ans.

RICHER DE BELLEVAL. V. BELLEVAL.

RICHER-SÉRISY (N.), homme de lettres et journaliste, né à Caen vers 1764, vint fort jeune à Paris, et s'y fit d'abord remarquer par quelques *opusc.* en prose et en vers, qui annonçaient de la facilité et du talent. S'étant lié à l'époque de la révolution avec Camille Desmoulins, dont pourtant, selon un de ses biographes, il ne partageait pas les principes, il devint suspect à Robespierre, fut arrêté pendant le règne de la terreur, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 therm. (1794). Ce fut alors qu'il fit paraître son journal intitulé l'*Accusateur public*, dans lequel il attaquait avec véhémence le gouvernement républicain, et qui prit assez d'influence sur l'opinion publique pour que l'aut. fût en butte à de nombreuses dénonciations. Poursuivi plus. fois devant les tribunaux, et condamné enfin à la déportat., il eut le bonheur, à Rochefort, d'échapper à ses gardiens, se réfugia en Espagne, de là en Angleterre, où il fut honoré, dit-on, de la protection des princes français, et m. à Londres en 1803. L'*Accusateur public* se compose de 35 n^os ; le 13e, qui devait contenir les évènem. de la journée du 13 vendém., n'a point paru, et Richer-Sérisy n'en avait même rien écrit.

RICHERI (LUDOVICO CELIO). V. RHODIGINUS.

RICHERY (JOSEPH de), contre-amiral français, né en 1767 à Alons (Basses-Alpes), s'embarqua comme mousse à l'âge de neuf ans. Reçu élève en 1774, il parvint au grade d'enseigne, en 1778, sur le vaisseau l'*Hector*, avec lequel il fit la campagne de l'Amérique-Septent., se distingua à la prise de Newport, en détournant les brûlots anglais dirigés sur l'escadre française, fit la glorieuse campagne de l'Inde sous les ordr. du bailli de Suffren, fut chargé ensuite de div. missions dans les mers d'Asie et de Chine, remit à son retour au ministre de la marine des cartes, des plans et des mém. intéressans sur les contrées qu'il avait parcourues, obtint en récompense le grade de lieuten., et fit encore trois campagnes dans l'Inde en cette qualité. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, et 2 ans après contre-amiral, il prit le commandem. d'une escadre destinée à aller détruire les établissemens anglais de Terre-Neuve; mais, ayant rencontré près du cap St-Vincent un riche convoi qui faisait route pour l'Angleterre, il l'attaqua, lui enleva un vaisseau de guerre et trente bâtimens, conduisit ces prises à Cadix, où il les vendit au profit de ses équipages, remit ensuite à la voile, arriva le 28 août 1796 devant le grand banc de Terre-Neuve, ruina tous les établissemens de pêche que les Anglais avaient dans la baie de Bull, aux îles de Saint-Pierre, de Miquelon et au Labrador, s'empara en outre d'environ 80 bâtimens qu'il détruisit, après en avoir retiré les objets les plus précieux, et ramena ensuite son escadre à Rochefort, où il rentra le 5 novemb. de la même année. Ce port ayant été bloqué peu de temps après par les Anglais, Richery parvint à en sortir glorieusement, et arriva à Brest assez à temps pour faire partie de l'expédit. d'Irlande, dans laquelle il eut le commandem. d'une division. On sait que le mauvais succès de cette expédition fut attribué par les Anglais eux-mêmes aux élémens. De retour en France, le contre-amiral, dont la santé était déjà fort altérée par les fatigues, obtint un congé pour aller se reposer dans sa ville natale, et y m., en 1799, honoré de toute l'estime que lui avaient méritée ses talens et sa valeur.

RICHEY (MICHEL), né en 1678 à Hambourg, où il m. en 1761, y professa pendant 50 ans l'histoire et le grec avec tant de réputation, que la société patriotique de cette ville fit frapper une médaille d'argent à son effigie. Il cultiva aussi la poésie allemande avec succès. L'une de ses pièces, qui a pour sujet le retour de Charles XII, fut regardée comme un chef-d'œuvre, et lui valut de la part de la comtesse de Lœwenhaupt, Suédoise, une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée et du vin de palmier. Richey, de concert avec Weichmann et d'autres littérat., entreprit le prem. en Allemagne un ouvrage dans le genre du *Spectateur anglais*. Cette feuille, vivement critiquée, mais imitée ensuite, est intitul. *le Patriote*. On a encore de lui : *Gallorum quorumdam de Germanorum ingeniis Judicia iniquitatis convicta*, Stade, 1705, in-4; *Polymnemonis seu memoriæ divinioris Exempla plus centum ex variâ historiâ præsertìm eruditorum deprompta*, ib., 1706-1711, 4 part.; *de optimis subsidiis ad comparandum latinè scribendi facultatem*, Iéna, 1710; *Flavii Junii Andriensis centum Veneres seu Lepores*, Hambourg, 1714, in-8. Toutes les *poésies* de Richey ont été recueillies par Weichmann dans sa Collection des poés. de la Basse-Saxe. — RICHEY (Jean), fils du précéd., licencié en droit, syndic de Hambourg auprès de la cour d'Autriche, m. à Vienne en 1738, a fait insérer dans la *Biblioth. raisonnée*, t. 9, une *apologie* de la ville de Hambourg contre l'*Hist. de Charles XII* de Voltaire.

RICHMANN (GEORGE-GUILLAUME), physicien, né en Livonie en 1711, occupa d'abord l'emploi de précept. des enfans du comte d'Ostermann en Russie, et l'on croit qu'il dut à la protection de cet homme d'état d'être nommé, dès l'âge de 24 ans, adjoint à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Il obtint dans la même ville, en 1745, la chaire d'hist. naturelle, et ce fut en exerçant les fonctions de cette place qu'il répéta les essais de Franklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer, et de construire des paratonnerres. On raconte qu'il avait dressé une longue barre dans un lieu élevé, et, à chaque orage, il ne manquait pas de se placer tout à côté, ayant soin seulement de s'éloigner lorsqu'il jugeait que ce conduct. commençait à se trop charger de matière électrique; mais que, le 26 juillet 1753, la foudre étant tombée sur la barre avant qu'il n'eût le temps de se retirer, il fut frappé au front par une boule de feu échappée de cette barre, et tomba raide mort à côté du graveur Sokolow, témoin de ce funeste accident. La mort singul. de Richmann a donné matière à un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on cite la *Notice* (de Hanov) *sur la m. célèbre et mémorable du profess. Richmann*, et la dissertat. de B. Hofmann, *de Mortalitate circa electricitatis Experimenta, præsertìm fulmina*.

RICHMOND (CHARLES LENNOX, duc de), homme d'état, né en 1735, était petit-fils de Charles Lennox, fils naturel de Charles II et de Louise de Kerouallc, duchesse de Portsmouth, dame franç., créée par Louis XIV duchesse d'Aubigny. Il hérita en 1750 des grands biens et des titr. de son père, fut admis en 1756 dans la chambre haute du parlement britannique, et s'attacha au parti des whigs, sans néanmoins prendre part aux contestations politiques qui signalèrent la fin du règne de George II. Uniquement occupé alors de la gloire milit., le duc de Richmond obtint le commandement d'un régiment d'infanterie, vint sur le continent, et se distingua en 1759 à la bataille de Minden. Mais, de retour dans sa patrie, il débuta en 1763 dans la carrière polit., en combattant avec autant de talent que de hardiesse les mesures adoptées par lord Bute et son successeur, George Greenville, devint secrét.-d'état dans l'administration qui avait pour chef le duc de Rockingham, et lorsque cette administration fut renversée, il lutta de nouv. contre celles qui lui succédèrent, fut nommé en 1781 président des délégués de toutes les sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne, qui insistaient pour une réforme parlementaire, et montra, quoique sans succès, le

zèle le plus ardent pour atteindre ce but. Nommé en 1782 grand-maître d'artillerie, le duc de Richmond remplit ce poste jusqu'en 1795, eut ensuite le commandem. d'un régim. de la garde à cheval, et m. en 1806 sans postérité. Cet homme d'état aimait les arts avec passion, et fit pour les encourager un noble usage de sa fortune. Il ne se borna pas à mettre à la disposition des artistes un vaste appartem. à Whitehall; mais il l'orna d'une collection de plâtres originaux, d'après les meilleures statues antiques et les bustes qui se trouvaient à Rome et à Florence, y entretint de bons maîtres, et faisait chaque année distribuer des prix aux élèves qui s'étaient le plus distingués.

RICHMOND (Charles LENNOX, duc de), neveu et hérit. du précéd., né en 1764, joignait à des talens militaires et à un esprit des plus cultivés des avantages extér. si remarquables, qu'on ne le désignait ordinairem. à la cour d'Anglet. que sous le nom du *beau Lennox*. Par suite d'une intrigue galante, il se battit en duel avec le duc d'York, et lui effleura la tête d'une balle; mais cette aventure ne nuisit point à son avancem., car il était déjà lieutenant-gén. et chevalier de l'ordre de la Jarretière, lorsqu'il succéda à la pairie de son oncle, et il devint alors successivement gouvern. de Plimouth, lord-lieutenant du comté de Sussex et grand-sénéchal de Chichester. Intimement lié avec le prince de Galles, aujourd'hui le roi George IV, il lui offrit souvent, dit-on, les ressources financières dont ce prince eût si fréquemment besoin av. de monter sur le trône. Le duc de Richmond étant venu en France après la restaurat., le roi Louis XVIII lui fit restituer le duché d'Aubigny, situé dans le département du Cher, qui avait appartenu à sa famille (*voy.* l'article précéd.), et qu'il avait perdu pendant la révolution française. De retour en Angleterre, il fut nommé en 1818 gouvern.-gén. du Canada, et s'y rendit aussitôt; mais un accident funeste l'enleva l'année suivante à sa nombreuse famille, dont il faisait le bonheur par ses qualités aimables. Jouant un jour avec un renard privé, atteint d'hydrophobie sans qu'on s'en doutât, il en reçut une légère morsure, et m. quelques jours après dans des tourmens affreux.

RICHTER (Charles-Frédéric), pasteur de Schneeberg en Saxe, où il m. en 1806, à l'âge de 33 ans, est auteur d'un *Essai historique et critique sur la dynastie des Arsacides et Sassanides*, d'après les renseignemens fournis par les Persans, les Grecs et les Romains, Leipsig, 1804, in-8, et d'une *Explication de tous les passages du Vieux et du Nouveau-Testament, qui ont été attaqués comme inintelligibles et erronés*, 1805-1808, 2 vol. in-8. —Un autre Richter (Charles-Frédéric), que l'on confond quelquefois avec le précéd., était prédicateur à l'église Neuve de Berlin; il m. dans cette ville en 1805, à l'âge de 51 ans. On a de lui: un *Recueil de Sermons pour les fêtes religieuses*, Dantzig, 1787, in-4; et un autre *Recueil de Sermons sur les évangiles des dimanches et des fêtes*, Berlin, 1794, 3 vol. in-8. — Richter (Auguste-Gottlob), chirurgien allem., l'un des plus distingués du 18ᵉ S., né à Zœrbig, dans la Saxe, en 1742, reçut à 22 ans le bonnet de docteur à l'univers. de Gœttingue, où il vint occuper, après deux années consacrées à des voyages, une chaire qu'il remplit jusqu'à sa m., survenue en 1812. Ses ouvr., qui lui assignent une place des plus honorables parmi les bons observateurs du dern. siècle, et qui, en Allemagne, servent encore de guide aux jeunes méd. et chirurg., mériteraient, dit un biographe (t. 7 de la *Biogr. méd.*), d'être plus répandus en France que les circonstances n'ont permis qu'ils le fussent. Les plus considérables sont: *Observ. chirg. fasciculi*, Gœtting., 1770-80, trois part. in-8; *Biblioth. chirurgicale*, en allem., 1771-97, 15 vol. in-8; *Traité des hernies* (*dem brüchen*), Gœttingue, 1777-79, 2 t. in-8; ib., 1785; trad. en franç., par J.-C. Rougemont, Bonn, 1788, in-4; *Elémens de chirurgie*, Gœttingue, 7 t., de 1782 à 1804, réimp. plus. fois isolém.; *Remarques de chirurg. et de méd.*, ib. 1790, Linz, 1794, in-8. Le fils de l'aut. en publ. un 2ᵉ vol. en 1813, et c'est par ses soins aussi que parut l'ouvrage posthume de A.-G. Richter, intitulé *Spezielle Terapie*, Berlin, 1813-20, 7 t. in-8.—Richter (Chrétien-Frédéric), d'abord méd., puis ecclés., né en 1676, à Sorau (Basse-Lusace), m. en 1711, s'était particulièrement adonné à la chimie. Le plus répandu de ses ouvrag. a pour titre: *Connaissance de l'homme* (*Erkenntniss des Menschen*), etc., in-8, Leipzig, 1708, 1712, 1715, 1719, 1722, 1725. — Un autre méd. allem., George-Théophile Richter, né en 1694 à Schneeberg dans la Misnie, m. en 1773, avait pris en 1720 le grade de docteur à Kiel, où il donna ensuite des leçons publ. S'étant attaché en 1728, comme méd., à l'évêq. de Lubeck, depuis roi de Suède sous le nom d'Adolphe-Frédéric II, il le suivit dans quelq. voyages, et, de retour en Allemagne, fut présenté au roi George II, qui l'honora du titre de son méd., après l'avoir appelé d'abord à remplir une chaire à l'univ. de Gœttingue, récemm. fondée. George Gottlob ou Théophile Richter n'a guère pub. que des opusc. acad., mais en très-gr. nombre. Impr. d'abord isolém. de 1714 à 1764, ils ont été recueillis et pub. avec une préface, par J.-C.-T. Ackermann, sous le titre d'*Opuscula medica*, Francfort et Leipsig, 1780-81, 3 t. in-4.—La *Biog.* du *Dictionn. des sciences méd.* cite quelques autres méd. du même nom, notamment Jérémie-Benjamin, auquel nous avons consacré un art. sous celui de Ritter (*v.* plus loin), et Frédéric-Adolphe, né en 1748 à Halle, où il m. en 1797, profess. de méd., auteur d'un *Livre instructif de Chimie* (*Lehrbuch der Chemie*), Halle, 1791, in-8, etc.

RICHTER (Otto ou Charles-Fréd.), voyageur russe, né à Dorpat en 1792, s'adonna de très-bonne heure à l'étude des antiquités et à celle des langues orientales, et après divers voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie, il se rendit à Constantinople. De là il passa en Egypte avec M. Lidmann, secrétaire de l'ambassade suédoise, et tous deux poussèrent leur voyage jusqu'en Nubie, d'où ils rapportèrent une riche moisson de dessins, de notes et d'observations. S'étant ensuite embarqués pour Jaffa, ils se rendirent à Jérusalem; mais M. Lidmann, rappelé à Constantinople, fut obligé de quitter Richter dans cette ville, et celui-ci parcourut seul la Palestine, la Syrie, l'Asie-Min., et revint à Constantinople chargé de nouv. collections. L'emp. de Russie l'ayant attaché à son ambassade de Perse, il se rembarqua pour l'Asie; mais sa santé ne put résister aux fatigues de ce nouv. voyage; il m. en 1816, à peine âgé de 24 ans. M. Ewers, son anc. maître, à qui ses collect. et manuscrits furent envoyés, a publié: *Otto Friedrich von Richter's Wallfahrten im Morgenlande*, Berlin, 1822, 1 vol. in-8, avec atlas in-fol. — Guill.-Michel de Richter, profess. émérite et prés. de la Soc. des sciences physico-méd. de l'univ. de Moscou, sa ville natale, où il m. en août 1822 à l'âge de 74 ans, memb. de plus. soc. sav., et ayant les titres de méd. de l'emp., de conseill. d'état, et décoré de plus. ordres, avait au sortir de ses cours (1786) voyagé en Allem., en France, en Anglet. et en Hollande, et reçu, en 1788, le doctorat à l'université d'Erlangen. Attaché, deux ans après, comme profess., à l'univ. de Moscou, il y enseigna jusqu'en 1819. C'est par erreur que la *Biogr. médicale* le fait mourir à cette époque, à laquelle il a survécu trois ans, étant, il est vrai, dans un cruel état de maladie. On cite, comme le plus remarquable de ses ouv., une *Hist. de la méd. en Russie*, écrite en allem., Moscou, 2 t. en 3 vol. in-8, 1813-

1815. Guill.-Michel de Richter s'était surtout distingué par son habileté dans l'art des accouchemens.

RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allem., également connu sous ses prénoms *Jean-Paul*, né en 1763 à Wunsiedel dans la Franconie, étudia à l'univ. de Leipsig la théolog., qu'il abandonna ensuite pour se vouer aux scien. et aux lettres, et après s'être fait connaître déjà par quelques product. qui décelaient le germe d'un talent distingué, il revint en 1784 auprès de son père, pasteur à Schwartzenbach. Ses talens le firent admettre dans la société de personnes influentes, et le duc de Hilbourghausen, entre autres, dont il fréquentait la maison, lui fit accepter le titre de conseiller aulique. Richter épousa à Berlin la fille d'un des princip. employés du gouv. (Caroline Meyer), puis vint s'établir avec elle (1798) à Weimar, où sa réputation s'accrut encore par les nouv. product. qu'il mit au jour. Le prince primat Dalberg lui assura, en 1802, une pension considérable, qui lui fut continuée par le roi de Bavière après la m. de ce vénérable protect. des lettres. Libre ainsi des inquiétudes qui trop souvent poursuivent l'homme de lettres, il vint couler doucement sa vie à Baireuth, où ses instans furent partagés entre le travail, les plaisirs de la famille et le commerce de l'amitié. Cet homme aimable, autant que spirituel et bon, eut une fin bien digne de toute sa vie : il s'éteignit paisiblem. le 14 nov. 1825, entouré de l'estime publiq., et emportant la réputation d'un des écrivains les plus honorables de l'Allemag. Quoiqu'il eût perdu la vue dans les dern. mois de sa vie, il n'avait point abandonné ses occupat. littér. Outre les matériaux de différens ouv. ébauchés qu'il a laissés MSs, on a de lui un nomb. d'écr. assez considérable, dont il s'occupait à ses dern. instans de préparer une édit. complète. Plus. de ses ouvr., sous la forme de romans, roulent sur des sujets de philosophie et de psychologie. Nous citerons parmi les principaux : *Les Procès groënlandais*, Berlin, 1783; *Choix fait parmi les papiers du diable*, 1788; l'*Hespérus*, 1795; *Quintus Fixlein*, 1796 et 1800; *Entretiens biographiques amusans sur le crâne d'une géante*; *la Vallée de Campan*, 1797; *Palingénésie*, 1798; *Titan*, de 1800 à 1803; *les Années d'un Ecolier* (*Flegeljahre*), 1803 à 1805; *Introd. à l'esthétique*, 1814, 2e édit.; *Levana*, ou *Leçons d'éducation*, 1807, 1814, etc. (*Voy.* pour plus de détails la *notice* que lui a consacrée M. de Lucenay, t. 29, p. 875 et suiv., de la *Rev. encyclop.*)

RICIMER, fameux général romain, d'origine suève, était, par sa mère, petit-fils de Vallia, roi des Goths, et se signala au 5e S. par ses talens, ses conquêtes et ses crimes. Deux fois vainqueur des Vandales, il parvint rapidement aux premiers emplois militaires, fut décoré par le sénat du titre de patrice, obtint une autorité sans bornes, et fut nommé consul en 459. Mais dévoré par l'ambition, et ne voulant avoir de maîtres que de son choix, il détrôna Avitus, fit assassiner Majorien (*v.* ce nom), donna le trône à Libius Sévère, dont la nullité ne pouvait lui porter aucun ombrage, et il fut alors réellement chef de l'empire. Une brillante victoire qu'il remporta sur les Alains en 463 vint ajouter encore à son indépendance, et s'il ne prit pas la pourpre, c'est qu'il craignait que sa qualité d'étranger ne le rendît odieux. Enfin en 467, Léon Ier appela Anthemius au trône d'Occident, sous la condition qu'il donnerait sa fille en mariage à Ricimer. L'ambitieux Suève consentit à ce traité; mais bientôt, ne pouvant se contenter des honneurs dont il était comblé, il suscita des ennemis à son beau-père, se sépara de lui, vint l'assiéger dans Rome, le fit égorger, et donna la couronne à Olybrius, chef des légions que Léon envoyait au secours d'Anthemius (*v.* Olybrius). Ricimer ne jouit pas long-temps des fruits de ce nouveau crime : il m. quarante jours après son beau-père, en 472.

RICIUS (Paul), médecin et théolog. allemand du 16e S., Juif d'origine, s'appliqua à l'étude de la médec. après avoir embrassé le christianisme, et fut nommé médec. de l'emp. Maximilien. Ce ne fut cependant pas dans l'art de guérir que Ricius acquit le plus de réputation, mais bien comme théolog. Aucun de ses ouvr., dont la coll. a paru à Ausbourg en 1541, in-fol., ne roule sur la médec. On lui doit cependant une édit. d'*Albucasis*, ibid., 1519, in-fol.

RICOLD de MONTECROIX, nommé par quelques auteurs *Richard* ou *Riculd*, et par une lecture fautive de ce dernier nom, *Bicul*, et même *Bieulx*, naquit à Florence dans le 16e S., et embrassa la vie relig. dans l'ordre des dominicains. Animé d'un grand zèle pour la propagation du christianisme, il passa en Asie pour y prêcher l'Evangile, alla jusque chez les Tartares, et donna à son retour une relation de son voyage, écrite en latin, dont on possède une trad. française à la Bibliothèque du Roi. Cet ouvr. a été fort utile pour rechercher l'histoire des relations politiques des chrétiens avec les Tartares dans le 13e S. (*v. Mém. de l'acad. des inscrip. et belles-lettres*, t. VI, 1820). On a encore de Ricold une *Réfutation de l'Alcoran*, dont il existe aussi des copies à la Bibl. du Roi, et quelques autres opuscules; mais son *Voyage* est le seul de ses œuvr. qui pourrait mériter d'être imprimé.

RIDINGER V. Riedinger.

RIDLEY (Nicolas), né en 1500 dans le comté de Northumberland, fut élevé sous le règne d'Edouard VI à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres; mais ayant apostasié sous Henri VIII, il fut mis en jugement à l'avènement de la reine Marie, et fut brûlé à Oxfort en 1555. On a de lui quelques ouvr. de controverse.

RIDLEY (Gloster), théolog. et littérateur anglais, de la famille du préc., né en 1702 à bord du vaisseau le *Gloster*, d'où il prit son nom de baptême, eut de bonne heure le goût des lettres et celui du théâtre. Son prem. ouvr. fut une tragédie intitulée *Jugurtha*, et il joua lui-même la tragédie en société; mais les succès qu'il obtint en ce genre ne purent le détourner de l'état ecclésiast. qu'il s'était promis d'embrasser. Il obtint successivem. les cures de Weston, en Norfolk; de Poplar, en Middlesex; celle de Rumford, en Essex; une prébende dans la cathéd. de Salisbury; et il mourut en 1782, après avoir obtenu la réputation d'un prédicateur distingué. On a de lui : la *Vie de l'évêque Ridley*, 1763, in-4; *Examen de la Vie du cardinal Pole, par Philips*, 1765, et deux petits poëmes, l'un *Jovi Eleutherio*, ou *Offrande à la liberté*; l'autre *Psyché*, inséré dans le 3e vol. du recueil de Dodsley. On a depuis publié une suite de ce dernier poëme, sous le titre de *Melampus*, que l'auteur avait laissé manuscrit. — L'un de ses fils, Jacques Ridley, mort en 1765, a composé les *Contes des Genies* et quelq. autres ouvrages, et sa fille, mademois. Evans, a publié un roman en 2 v. — Ridley (Henri), anatomiste angl., membre du collége de médecine de Londres, s'est rendu célèbre vers la fin du 17e S. par diverses observ. anatomiques qui ont été très-utiles à la science. On cite parmi ses ouvrages : *Anatomy of the brain containing its mechanism and physiology*, Londres, 1695, in-8, trad. en lat. par M. E. Ettmuller, Leyde, 1725, in-8, ibid., 1750; *Observationes quædam medico-praticæ et physiologicæ*, Londres, 1703, in-8; Leyde 1738, in-8.

RIDOLFI (Laurent), homme d'état florentin du 15e S., jouissait d'un grand crédit dans sa république, lorsqu'elle fut attaquée par Philippe-Visconti, duc de Milan. Déjà plus. défaites des Florentins annonçaient leur prochain asservissement, et les Vénitiens, témoins de leur ruine, ne songeaient point encore que la balance de l'Italie allait

être détruite pour jamais. Mais Ridolfi, s'étant rendu au milieu de leur sénat, leur fit sentir si énergiquement le danger d'une telle inertie, qu'ils résolurent à l'instant de se joindre aux Florentins. Le duc de Milan fut arrêté dans le cours de ses usurpations, et Ridolfi eut ainsi la gloire d'avoir sauvé sa patrie.

RIDOLFI (CHARLES), peintre et écrivain, né en 1602 à Lonigo, dans le territoire de Vicence, mort en 1660, a composé à Venise plus. tabl. estimés, parmi lesquels on cite surtout une *Visitation*, qu'il a peinte dans l'église de Tous-les-Saints. On a de lui, comme écrivain : *Vie de Jacques Robusti, surnommé Tintoret*, Venise, 1642, in-4; *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Véronèse), *ibid.*, 1646, in-4; et les *Vies des peintres vénitiens*, publiées dans la même ville, 1648, 2 vol. in 4, sous ce titre : *Le Maraviglie dell' arte, ovvero delle vite de' pittori Veneti, e dello stato, ove sono raccolte le opere insigni, i costumi, e rittratti loro.* Cet ouv., rédigé avec autant d'exactitude que de solidité, valut à l'auteur, de la part de la républiq. de Venise, une chaîne et une médaille d'or et le fit nommer, par le pape Innocent X, chev. de l'Eperon d'or. — Il ne faut pas le confondre avec Claude RIDOLFI, de Vérone, mort à 84 ans à Corinaldo en 1644. Celui-ci, élève de Dario Pozzo, travailla ensuite sous Paul Véronèse, et devint l'émule des Bassans. On cite parmi ses compositions une fort belle *Deposition de croix* à Rimini, et une *Gloire de l'ordre de Saint-Benoît* dans l'église de Sainte-Justine.

RIEDEL (JEAN-CHRISTOPHE), médecin, né à Erfurt en 1709, professa avec distinction, dans cette ville, la philosophie, les mathém. et l'anat., et obtint ensuite à l'univers. une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1757. On a de lui quelq. *Dissertations* médicales, dont les plus imp. ont été insérées dans les Actes de l'academ. des curieux de la nature, et dans ceux de l'académ. de Mayence.—RIEDEL (Frédéric-Juste), écriv. allem., né en 1742 près d'Erfurt, fut d'abord professeur de philosophie à l'univ. de cette ville, et se rendit ensuite à Vienne, où il enseigna l'hist. des beaux-arts à l'acad. imp.; mais s'étant fait destituer de cette chaire par son inconduite, il devint lecteur du chancelier Kaunitz, puis mourut fou à l'hôpit. de St-Marc, en 1783. On a de lui quelq. ouvrages, parmi lesquels on cite une *Théorie des beaux-arts et des lettres*, qui eut deux edit.; *le Solitaire*, ouv. périodiq., et un *Mémoire* sur la musique de Gluck.

RIEDESEL (JOSEPH-HERMAN), baron de Eisenbach-sur-Altenbourg, né en 1740, m. en 1785, fut ministre de Frédéric II à la cour de Vienne, et assista en cette qualité au congrès de Teschen. Ayant le goût des beaux-arts, il parcourut ensuite l'Italie, la Sicile et le Levant, publia à son retour en Europe : *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce*, Zurich, 1771, in-8.; édit. française, Paris, 1773, in-12. Cet ouvrage intéressant fut suivi des *Remarques d'un voyageur moderne au Levant*, Amsterdam (Stuttgard), 1773, in-8. Elles offrent des détails curieux sur le climat du Levant, sur la peste et autres objets. On a publié à Paris, en 1802, une nouv. édit. des *Voyages en Sicile, dans la Grande-Grèce et au Levant*, par le baron de Riedesel, suivis de *l'Histoire de la Sicile*, par le Nowaïri, 1 vol. in 8. (V. NOWAÏRI).

RIEDESEL (FRÉDÉRIQUE-CHARLOTTE-LOUISE, baronne de), fille du ministre prussien Massow, née à Brandebourg en 1746, mérite d'être mise au nombre des femmes qui se sont distinguées par leur courage et la supériorité de leur esprit. Mariée à 17 ans avec le lieutenant-colonel brunswickois, baron de Riedesel, qui fut chargé en 1777, de conduire en Amérique les troupes brunswickoises, auxiliaires de l'Angleterre, elle le suivit dans cette mission avec trois enfans en bas âge, et supporta, non-seulement avec courage les périls et les fatigues de la guerre, mais elle partagea volontairement la captivité de son mari, lorsque celui-ci fut fait prisonnier. Elle écrivit, pendant le cours de cette guerre, un grand nombre de lettres, où elle trace avec autant de précision que d'énergie la marche des évènemens, l'esprit qui anime les deux parties et les résultats qu'elle attend de cette grande lutte. Attachée à la cause britannique, madame de Riedesel, il est vrai, ne se montre pas toujours juste envers les Américains; mais, à part ses opinions, on trouve dans ses lettres des détails curieux, et elles annoncent du talent. Elles ont été publiées en 1799, par son gendre, le maréchal de la cour de Prusse, Henri, comte de Reuss, et réimp. en 1801, sous le titre de *Voyage de mission en Amérique; Lettres de mad. de Riedesel.* L'auteur, de retour en Europe en 1783, perdit son mari qui était devenu général, et fixa son séjour à Berlin, où elle mourut en 1808. Elle avait établi à Brunswick une distribution d'alimens pour les pauvres. A Berlin elle fut l'un des soutiens de l'institution des orphelins militaires.

RIEDINGER (JEAN-ELIE), peintre d'animaux, né à Ulm en 1695, alla s'établir à Augsbourg, et s'y fit une grande réputation dans le genre qu'il s'était choisi. Il s'est aussi distingué comme graveur. On a de lui une collect considérable d'estampes, où toutes les espèces d'animaux sont représentés avec une rare perfection. Cet artiste m. en 1767. On peut voir dans le *Manuel de l'Amateur* la liste de ses compositions les plus remarquables. — Ses deux fils, Martin-Elie et Jean-Jacques RIEDINGER, furent aussi d'habiles graveurs. Le premier surtout a déployé beaucoup de talent dans la manière de représenter les insectes.

RIEDLIN (GUI), méd., né à Ulm en 1656, appartenait à une famille qui cultivait avec succès l'art de guérir depuis plus. générations. Reçu docteur à Padoue en 1676, il fut agrégé ensuite au collége des médecins d'Augsbourg; et il s'était fait dans cette ville une pratique fort étendue, lorsque le vœu de ses compatriotes le ramena dans sa ville natale, où il mourut en 1724. L'acad. des curieux de la nature se l'était attaché sous le nom de *Craterus*. Il a fourni au Recueil de cette compagnie un assez gr. nomb. d'observ. qui ont beaucoup perdu aujourd. de leur importance. Parmi les ouv. qu'il a pub., on disting les suiv. : *Lineæ med. continentes observ.*, etc., Vienne, 1695-1702, 10 v. in-8; *Iter med. sanitatis recuperandæ causâ institutum*, ibid., 1702, in-4, avec les observations chirurgicales de George Riedlin, son grand-père; *curarum medicinalium Millenarius*, Ulm, 1709, Francfort, 1736, in-4; *Unterweisung wie die meisten Krankheiten sicher zu curiren seyn*, Francfort, 1709; 3e éd., 1728, in-8, sous le nom d'*Iatrophilus sincerus*. — RIEDLIN (Gui), père du préc., et bon praticien, a aussi laissé des *dissert.* et des *obser. méd.*

RIEGGER (JOSEPH-ANTOINE-ETIENNE, chev. de), jurisconsulte et littér. allemand, obtint, en 1764, la chaire de droit ecclésiastique au collége Thérésien, à Vienne, passa en 1765 à celle de droit civil à Fribourg, et devint conseiller et professeur de droit public à Prague. Nommé ensuite, par l'emper. Joseph II, inspecteur des études et rapporteur de la censure, il seconda avec autant de zèle que de talens les vues de son souver., et contribua puissamm. au changement qui s'opéra dans le système des études. Il quitta cet emploi en 1782 pour s'attacher au prince régnant de Schwartzenburg, entra quelques années après dans l'administration de Bohême, et m. en 1795, laissant plus. ouv. estimés, parmi lesquels on cite : *des Fondations pour les étudians en Bohême*, 1787; *Archives de l'histoire et de la statistique de Bohême*; *Esquisses d'une géographie statistique de la Bohême*; ces ouvr. sont en allemand; *Bibliotheca juris ca-*

nonici, Vienne, 1761, 2 vol. in-8°; *Historia juris romani*, Fribourg, 1766, 1771, in-8; *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam præcipuè ecclesiasticam illustrandam*, Ulm, 1774, in-8; plus. dissertations insérées dans les *Amœnitates litter. friburgenses*. Une *notice biogr.* sur l'auteur et sur son père, qui s'est aussi distingué dans la jurisprudence, a été pub. à Prague et à Vienne en 1797, par Wond de Grunwald.

RIEGO Y NUNEZ (Raphael del), le principal auteur de la révolution espagnole de 1820, né à Tuña, dans les Asturies, en 1785, s'enrôla en 1808 dans les milices espagnoles qui se levèrent pour repousser l'invasion de Napoléon, fut fait officier dans le régim. des Asturies, et tombé bientôt au pouvoir des Français, fut amené dans notre patrie, où la lecture d'ouv. de philos. ou de polit. l'initia aux idées libérales, dont plus tard il devait être l'un des champions parmi ses compatriotes. Rendu à son pays par les évènemens de 1814, il n'y rentra qu'après avoir visité l'Allemagne et la capitale de l'Angleterre, reprit du service, et fut fait lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. Lorsqu'en 1819 la portion de ce corps où il commandait fut dirigée vers Cadix, comme faisant partie de l'armée destinée à une expédition contre les colonies d'Amérique qu'on songeait à reconquérir, Riego, qui s'était affilié au complot tramé par les colonels Quiroga, Arco-Arguero et Lopez-Baños, se chargea, après l'arrestation de ces chefs, trahis et dénoncés par le comte de l'Abisbal, de lever l'étendard de l'insurrection. Le 1er janvier 1820 il proclame, au village de Las Cabezas-de-San-Juan, où est stationné son bataillon, le rétablissement de la constitution de Cadix, va immédiatem. propager le mouvement donné à Arcos, puis à Alcala-de-las-Gazules, où il délivre Quiroga, et, de concert avec celui-ci, dirige ses forces, incessamment accrues, vers les travaux de la Cortadura, langue de terre qui unit Cadix au continent. Après des tentatives dont l'unique résultat fut la prise d'un arsenal, Riego, qui commençait à craindre le refroidissement de l'enthousiasme qu'avaient excité ses premiers succès, se détermina à entreprendre une invasion dans l'intérieur du royaume. A la tête de 1,500 hommes, il se porte vers Algésiras, traverse toute l'Andalousie, est poursuivi jusqu'à Malaga par un corps sous les ordres du général O'Donnel, et là, assez maltraité dans un combat qu'il n'a pu éviter, il allait être abandonné de presque tous les siens lorsqu'il apprend (mars 1820) qu'enfin la constitution proclamée à la Corogne et à Madrid vient d'être acceptée par le roi. Ce prince ne dédaigna pas de prodiguer des marques de sa bienveillance à Riego, dont la marche jusqu'à Madrid eut une sorte de solennité triomphale. Il fut créé maréch.-de-camp, puis capitaine-général de l'Aragon. Cependant une réaction se fit bientôt sentir dans la marche du gouvernement; elle fut hautement improuvée par Riego, qui, par ce fait, se vit destitué et envoyé en exil à Lérida, sous le prétexte d'un mouvement démocratique qui éclata à Saragosse, chef-lieu de son gouvernement. Comme il arrive toujours dans les temps d'effervescence, cette disgrâce, dont il arrêta les suites en publiant un mémoire justificatif de sa conduite, accrut à tel point la popularité de Riego, que son nom devint parmi les *comuneros* un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux *cortes*, où il siégea alors pour la prem. fois; il en fut aussitôt nommé président, et s'acquitta de ses fonctions avec plus de talent qu'on ne l'eût espéré. Il faut dire aussi que, comblé des marques de l'admiration générale, il s'en montra digne surtout par sa modération et sa modestie. Une réact on nouv. vint arrêter le cours des projets de réforme que méditait le parti constitutionnel; la garde du roi se fit l'instrument des absolutistes; elle s'insurgea, et fournit le prétexte d'une intervention étrangère. A l'approche de l'armée française, Riego vota, conformément à un article exprès de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale en même temps que celle de l'assemblée des *cortes*, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du gouvernement de Séville à Cadix. Envoyé ensuite par le gouvernem. constitutionnel pour remplacer le général Zayas dans le commandement des troupes stationnées à Malaga, il y débarqua le 17 août, réunit aussitôt 3,000 hommes, qu'il conduisit vers les cantonnemens de Ballesteros, fit arrêter ce général par ses soldats après s'être assuré qu'il trahissait la cause des *cortes*, mais se vit lui-même obligé de renoncer à son entreprise par l'arrivée d'une division française. D'échecs en échecs il se replia vers Jaën, espérant gagner les montagnes; l'ennemi ne lui en laissa pas le temps : un autre corps français, parti d'Andujar, le vint placer entre deux feux. Les siens se débandèrent; il fut grièvement blessé, et ne parvint qu'avec peine à échapper à ses vainqueurs : plus heureux sans doute si alors il fût tombé entre leurs mains! L'infortuné général, accompagné seulem. de deux officiers, l'un espagnol, l'autre anglais, erra d'abord pendant deux jours sans guide à travers les sentiers les moins fréquentés; et bientôt après un ermite de la Torre-de-Pedro-Gil et un habitant de Vilches, que la nécessité l'avait obligé de prendre pour conducteurs, se hâtèrent de le livrer avec ses compagnons à un magistrat à Arquillos; et cet alcade les fit conduire tous trois garrottés à la Caroline. Arraché aux cachots de cette ville sur la réclamation d'un officier franç., pour être dirigé vers le quartier-général à Andujar, Riego ne lui fut livré que pour être remis presque aussitôt aux agens du parti dont il avait si généreusement mérité l'implacable haine. On l'envoya à Madrid pour être jugé, et il est digne de remarque qu'on se contenta, pour établir la procédure, du fait qu'il avait voté la suspension du roi à Cadix. Nous ne souillerons pas les pages de ce livre par le récit des sauvages insultes dont fut abreuvé ce malheureux av. d'expirer sous les genoux d'un bourreau le 5 nov. 1823, aux cris de *vive la religion!* etc. Il ne s'est pas encore écoulé, depuis l'exécut. de sa sentence, autant de temps qu'il y en eut entre le supplice et l'apothéose de Porlier *el Marquesito*. V., pour plus de détails : *Mem. of the life of D. Raphael del Riego, by a spanish officer*, Londres, 1823; et *Procès du général R. del Riego*, précédé d'une *notice biogr.*, Paris, Ponthieu, 1823, in-8 de 37 p.

RIEM (Jean), agronome allem., né en 1739 à Frankenthal, sur le Rhin, où son père était recteur, fut couronné en 1768 par l'acad. des sciences de Manheim pour une *Dissertation sur l'éducation des abeilles dans le Palatinat* (3e édition, 1795, in-8). Il fonda ensuite à Kaiserslautern une société d'apiologie, qui prit un accroissement rapide, et fut transférée à Heidelberg, sous le nom de société physico-économique; mais diverses tracasseries, que Riem essuya dans cet établissement, le firent renoncer à sa direct. Etant passé en Prusse, il fut envoyé en Silésie en qualité d'inspect. des ruches de ces contrées, publia div. *mém.* qui lui méritèrent de nouvelles couronnes, devint conseiller de mission en 1788, et m. à Dresde en 1807. On a de lui : *l'Art d'épargner le bois*, Manheim, 1773; *Encyclopédie mensuelle pratico-économique*, Leipsig, 1785, et ann. suiv.; *Mélanges de traités d'économie*, Dresde, 1786, in-8; *Recueil choisi d'écrits économiques*, 1790, et ann. suiv.; *Système agricole d'Arndt et de Riem*, Leipzig, 1792; *Traité général des tourbières*, Dresde, 1794, in-8; l'*Ensemble de la culture des grains*, Hof, 1800, in 8; *Cahiers économiques et vétérinaires*, Leipsig, 1797, 8 livraisons; des *trad.* et un assez gr. nomb. de *dissert.* dans plus. ouv. périodiques. — Un autre

Riem (André), né en 1749, est auteur d'une *nouv. Ecriture univ.*, dont la 1re partie a été pub. à Manheim en 1809, in-4, sous ce tit. : *über Schrift sprache und Pasigraphik.* Cet ouvr. avait été annoncé dans le *Magasin encyclop.* de mars 1808.

RIENZO ou RIENZI (Nicolas Gabrino de), tribun de Rome au 14e S., était fils d'un cabaretier nommé Lorenzo, qui, malgré l'obscurité de son état, le fit élever avec soin, et ne négligea rien pour favoriser les heureuses disposit. qu'il tenait de la nature. Les progrès rapides du jeune Rienzo dans l'étude des lett., son esprit ardent, son imagination brillante, ne tardèrent pas à être remarqués, et déjà on le comptait au nombre des orateurs distingués de son temps, lorsque Pétrarque fut couronné à Rome en 1340. Il se lia d'amitié avec le poète, et ce fut dans l'étude commune de l'antiquité qu'ils échauffèrent mutuellement leurs sentimens républicains. Sauver Rome de l'affreuse anarchie dans laquelle elle était plongée, devint dès-lors l'objet unique de l'ambition de Rienzo. Déjà son éloquence persuasive s'était emparée de l'esprit du peuple : bientôt il lui montra avec énergie tous les maux dont il était accablé, lui en indiqua le remède, et le porta enfin à changer la face du gouvernement. Cette révolution s'opéra sans secousse, sans tumulte, par le seul empire de la parole. Ayant rassemblé, le 20 mai 1347, une foule immense devant l'église de St-Jean-de-la-Piscine, Rienzo la conduisit au Capitole, accompagné de l'évêque d'Orvieto, vicaire du pape, et se fit décerner le titre de tribun et de libérateur de Rome, qu'il voulut partager avec le prélat. Il s'occupa ensuite de rétablir l'ordre, fit plusieurs règlemens sages, envoya des députés dans les cours étrangères, et parvint enfin à rendre à sa patrie la paix et l'abondance dont elle avait été privée depuis si long-temps. Investi d'une autorité sans bornes, entouré de la reconnaissance de ses concitoyens, Rienzo put jouir alors du fruit de ses nobles efforts ; mais, si son esprit lui avait suggéré de grandes choses à la vue des calamités publiques, il ne put long-temps se soutenir au même degré d'élévation : son âme fléchit sous le poids de tant de gloire ; il devint tout à coup arrogant et présomptueux ; et le libérateur de Rome n'en fut bientôt plus que l'oppresseur. Attaqué par les nobles qu'il avait traités sans aucun ménagement, abandonné par le peuple, dont il avait dissipé les ressources, il se vit forcé de fuir, et se réfugia en Bohême ; mais Clément VI l'y poursuivit, et le fit ramener à Avignon comme un criminel. La m. de ce pontife et le crédit de Pétrarque le sauvèrent du supplice. Ayant ensuite repris toute son influence sous Innocent VI, il parvint à rentrer dans Rome au double titre de tribun et de sénateur, et y fut encore l'idole du peuple. Mais non éclairé par l'expérience, il abusa plus que jamais du pouvoir qui lui était confié, méconnut les services, exerça des vengeances, créa des cours prévôtales, multiplia les impôts, souleva contre lui le peuple entier, et fut assassiné au Capitole, où il s'était réfugié dans une émeute en 1354. La *vie* de Rienzo a été écrite en italien, 1624, in-4 ; en français par le P. Ducerceau, Paris, 1733, in-12, et par Dujardin, sous le nom de Boispréaux, ibid., 1743, in-12. Elle a aussi été écrite en allem. par un anonyme, et par Schiller au commencement de son *Histoire des rébellions*. On peut consulter aussi sur Rienzo, Muratori, *Rerum italicarum*, t. 18. M. Jos.-Franç. Laignelot, ex-conventionnel, a fait jouer sans succès en 1791 *Rienzi*, tragédie en 5 act. et en vers. Cette pièce, impr. en 1805, a été saisie et supprimée par la police du temps. M. Gustave Drouineau a donné au théâtre de l'Odéon, en 1826, une nouvelle tragédie intit. *Rienzi*, qui a obtenu du succès.

RIESBECK. V. Risbeck.

RIETER (Henri), peintre suisse, prof. de dessin à l'école pub. de Berne, ville où il m. en 1818, à l'âge de 67 ans, possédait un talent distingué pour le paysage. Lié avec Aberli (*v.* ce nom), il l'accompagna dans ses excursions, dont l'objet était de reproduire les sites les plus pittoresques de la Suisse, et continua ensuite la collection de cet artiste. L'œuvre de Reiter se compose de 10 paysages dans le format adopté par Aberli, et de 8 autres plus gr. gravés à l'eau-forte et coloriés, au nomb. desquels se trouve la fameuse cascade de Giessbach, auprès du lac de Brienz, que l'on regarde comme un ouv. parfait. Un des fils de Rieter a continué la collection des paysages d'Aberli et de son père, sur lequel on trouve une *notice* dans la *Feuille annuelle* de la société des artistes, Zurich, 1819.

RIETMAEKERS (Hubert-Arnaud), médecin brabançon du 17e S., n'est guère connu que comme auteur d'un *Tractatus de nephritico dolore*, etc., in-4, Louvain, 1622, 1639 ; Venise, 1655, 1664, in-12.

RIEUX (Jean de), maréchal de France, servit glorieusement sous Charles VI, défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404, et m. en 1417, à l'âge de 75 ans. — Pierre de Rieux, seigneur de Rochefort, fils du précéd., fut nommé maréchal de France en remplacement de son père, en 1417. Destitué de cette dignité par la faction bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII), défendit la ville de St-Denys contre les Anglais en 1435, leur reprit Dieppe, et leur fit lever le siége de Harfleur en 1437. Mais, en revenant de cette expédition, il tomba au pouvoir de Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, et périt de misère dans la prison de cette ville l'an 1439. — Jean de Rieux, petit-neveu du précéd., suivit François, duc de Bretagne, dans la guerre dite *du bien public*, en 1464, devint maréchal de Bretagne et lieut.-général des armées du duché, et eut la tutelle d'Anne de Bretagne. Il suivit ensuite Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII, commandant du Roussillon, et m. en 1518, âgé de 71 ans.

RIEUX, l'un des principaux chefs des ligueurs, s'est rendu célèb. par ses exploits et par ses crimes. Attaqué en 1591 par le duc d'Epernon, dans le château de Pierrefonds, dont il avait le commandement, il rassembla sous ses ordres une troupe de bandits échappés au supplice, défendit vaillamm. la place, força le duc à la retraite, et alla ensuite au secours de Noyon, assiégé par Henri IV. Cette ville fut néanmoins forcée de se rendre ; mais le roi refusa de comprendre Rieux dans la capitulation, à raison des brigandages dont il s'était rendu coupable avec sa troupe, et envoya le maréchal de Biron pour l'assiéger une seconde fois dans le château de Pierrefonds, où il s'était retiré. Le maréchal ne fut pas plus heureux dans cette entreprise que ne l'avait été le duc d'Epernon, et l'audace de Rieux s'en augmenta à tel point, qu'il osa bientôt former le projet de s'emparer de la personne du roi. S'étant posté en embuscade dans la forêt de Compiègne, où Henri devait passer en revenant de chez la marquise de Beaufort, il eût infailliblement consommé son crime si le monarque, averti par un paysan, n'eût pris la fuite vers Senlis. Après une tentative aussi hardie, Rieux acquit une nouvelle importance parmi les ligueurs, et se promettait de nombreux succès, lorsqu'il tomba enfin au pouvoir des troupes royalistes. Conduit à Compiègne, il y fut condamné à être pendu, et subit son jugement vers la fin de 1593.

RIFFAUT-DES-HÊTRES (Jean-René-Denis), ancien administr.-général (et depuis régisseur) des poudres et salpêtres, né vers 1754 à Saumur, m. à Paris le 7 février 1827, avait commencé par être commissaire des poudres à Ripault, établissement qu'il porta à un haut degré de perfectionnement

par l'amélioration ou la découverte de divers procédés de fabrication. Après avoir passé plus de 50 années de sa vie dans les emplois administratifs, il en consacra exclusivement le reste aux occupations scientifiques et littéraires. Outre plusieurs *manuels* faisant partie de la collection pub. chez Roret (ceux du peintre en bâtiment, du brasseur, du teinturier, et deux de chimie, dont l'un traite de *chimie amusante*), il a pub. diverses trad. de l'angl., etc. Nous ne citerons de lui que les ouv. suiv. : *Système de chimie*, trad. de l'anglais de Thomson, avec des observations de Berthollet, 1809, 9 vol. in-8; 2e édit., d'après la 5e de l'ouv. anglais, 1818, 4 vol. in-8; *Supplément* à l'ouv. précédent, 1822, in-8, contenant les addit. faites par l'auteur dans une 6e édit. pub. à Londres en 1821; *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon* (en société avec Bottée de Toulmont), Paris, 1812, in-4, et atlas de 40 pl.; trad. en div. lang.; *l'Art du salpêtrier* (avec le même), ib., 1813, in-4; *Dict. de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, tr. d'André Ure, sur la 9e éd. angl., ib., 1822-24, 4 vol. in-8, avec 14 pl. M. C.-F. Vergnaud-Romagnesi a pub., dans le t. 7 des *Annales de la société roy. des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, une *notice* très-détaillée sur Riffaut-des-Hêtres; et l'on trouvera la liste complète de ses ouv. dans le t. 1er cahier des *Annales biogr.* faisant suite à l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul, 1827, in-8.

RIGA (Pierre de), poète que l'on confond quelquefois avec deux autres écriv. (Pierre Comestor et Pierre Le Chantre), était, selon Dupin, natif de Vendôme. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine et chantre de Ste-Marie de Reims, et finit par prendre l'habit de chanoine régulier dans l'abbaye de St-Denis de la même ville. On croit généralement qu'il m. vers 1209; cependant quelques biographes reculent sa m. jusqu'en 1263. Pierre de Riga est regardé comme le plus savant docteur de son temps. Il a paraphrasé, en vers de différens mètres, la plus grande partie des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Ce poème, qui annonce un talent très-remarquable pour l'époque où il fut composé, est intit. : *Aurora*, ou *Bibliotheca*. On en trouve quelq. fragm. dans les *Commentarii* d'Oudin, et dans la *Biblioth.* de Fabricius. Gasp. Barth a inséré dans son *Adversaria*, 31, cap. 15, le *livre d'Esther*; mais c'est le seul que l'on connaisse impr. tout entier. Il existe un très-grand nombre de MSs. de l'*Aurora*: la Bibliothèque du Roi en possède quinze.

RIGAS. V. Rhigas.

RIGAUD (Hyacinthe), célèbre peintre de portraits, surnommé *le van Dyck* de la France, directeur de l'acad., chev. de l'ordre de St-Michel, etc., né à Perpignan en 1659, était fils et petit-fils de peintres, et eut de bonne heure du goût pour la même profession. Envoyé à Montpellier, il suivit les leçons de Ranc, peintre de portraits dans la manière de van Dyck, surpassa bientôt son maître, et vint, en 1681, exercer son art à Paris, où il obtint bientôt les plus éclatans succès. Il peignit successivement *Monseigneur devant Philisbourg*, *Philippe V*, *Louis XIV* et *Louis XV*, avec un tel talent, que sa réputation devint européenne. Sa ville natale voulant lui donner une marque d'estime le mit au rang de ses nobles, et Louis XV, en confirmant cette nomination, y ajouta le cordon de St-Michel et des pensions. Rigaud m. en 1743. Ses tableaux sont répandus dans les principales contrées de l'Europe, dont il a peint les souverains et les plus illustres personnages. Le Musée du Louvre possède de cet artiste les portraits de Lebrun et de Mignard, qui avaient été ses protecteurs et ses amis, et celui de Bossuet. Son œuvre, gravé par les plus habiles artistes, se compose de plus de deux cents portraits historiés.

RIGAUD (Ant.), maréchal-de-camp, baron de l'empire, etc., né en 1758, entra au service au commencement de la révolution, dont il fit toutes les campagnes, devint colonel du 25e régim. de dragons, fut nommé commandant de la Lég.-d'Honn. après la bataille d'Austerlitz, et gén. de brigade en 1809. Conservé en activité dans ce grade par le roi, Rigaud, qui, au mois de mars 1815, commandait la subdivision militaire de Châlons (Marne), fut un de ceux qui s'employèrent avec le plus de zèle pour favoriser le retour de Napoléon. Tandis que le maréchal Victor, arrivé en hâte de Paris le 20 mars, réglait à Châlons les préparatifs d'un mouvem. en avant, Rigaud fit prendre les armes à ses troupes, les informa de l'approche rapide de Napoléon vers Paris, et, aux cris de *vive l'empereur!* foula aux pieds, en leur présence, les décorations du lys et de St-Louis, dont le roi l'avait décoré. Tels sont les faits qui, un peu moins d'un an plus tard, formèrent la matière d'un jugement du 2e conseil de la 1re divis. militaire, condamnant Rigaud à m. par contumace comme coupable de trahison. Celui-ci, prisonnier du général russe Czernitscheff au mois de juillet 1815, avait été envoyé à Francfort : la capitulation de Paris lui rendit la liberté; mais il n'eut garde de reparaître en France. Après avoir erré quelque temps au-delà de nos frontières, il s'embarqua de Hollande, avec sa famille, pour les Etats-Unis, et m. à la Nouvelle-Orléans en 1821.

RIGAULT, en latin *Rigaltius* (Nicolas), philologue, né à Paris en 1577, se fit remarquer dès sa première jeunesse par son application et ses progrès rapides dans l'étude des lettres. Une satire ingénieuse, intit. *Funus parasiticum*, qu'il composa à l'âge de 19 ans, lui ayant gagné l'amitié du président de Thou, il obtint par sa protection la place de garde de la Bibliothèque du Roi, vacante par la m. de Casaubon (*v.* ce nom), et devint ensuite successivement conseiller au parlem. de Metz, procureur-général de la chambre souveraine de Nancy, et enfin intendant de la province de Toul, où il m. en 1654, avec la réputation d'un bon magistrat et d'un savant distingué. Outre des *trad.* latines d'Onosander, d'Artemidore et de quelques anc. aut. onéirocritiques, on lui doit des édit. enrichies de corrections, d'observations et de notes, de Phèdre, de Martial, de Juvénal, avec la satire de Sulpicia, de Tertullien, de Minutius Félix, de St Cyprien et de Commodien. Dans une de ses observations sur Tertullien, il prétendit prouver que les laïques ont droit de consacrer l'Eucharistie, en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux minist. ordinaires de l'Eglise. Le savant évêq. d'Orléans, L'Aubespine, lui prouva la fausseté de cette assertion, et Rigault se rétracta. Dans un autre endroit de son commentaire sur Tertullien, il prétendit prouver, contre l'opinion générale, que J.-C. était d'une figure commune, parce que n'ayant voulu ni des honneurs, ni des richesses, il avait dû aussi renoncer aux avantages de la figure. Ce fut pour réfuter ce paradoxe que le P. Vavasseur composa sa dissertation *de Pulchritudine Christi* (V. Vavasseur). Parmi les autres ouv. de Rigault, on cite : *asini aurei Asinus, sive de scaturigine Onocrenes; Arcadiæ Bœotiorum*, 1596, in-12, très-rare; *Satyra Menippea, somnium; Biberii Curculionis parasiti Mortualia apta ad ritum prisci funeris; accessit Asinus*, etc., Poitiers, 1596, in-8; 3e édition, 1601, plus. fois réimp. depuis dans div. collections de pièces satiriques et dans le t. 1er de l'*Histoire de Montmaur*, contre lequel cependant cette satire n'avait pas été composée, puisque ce fameux parasite n'était pas encore connu lors de sa publicat. (*v.* Montmaur); *Glossarium tacticum mixobarbarum; de verborum Significatione quæ ad Novellas impp. qui in Oriente post Justinianum regnaverunt, de re militari Constitutiones pertinent*, Paris, 1661, in-4, rare et curieux; *Vita S. Romani, archiep. Rothomagensis*, Rouen, 1609, 1652, in-8; *rei accipi-*

trariæ Scriptores nunc primùm editi; accessit Liber de Curâ canum, *gr.-lat.*, Paris, 1612, in-4, rare et recherché; *rei agrariæ sive finium regundorum Scriptores cum observationibus*, ib., 1613, 1614, in-4; *la Continuat. de l'hist. de de Thou*, en 3 liv. comprenant les années 1607 à 1610; *de Lege venditionis dictâ; Observatio duplex ad legem Curabit Præses, cod. de actione empti*, Toul, 1644, in-4; *de Modo proposito fœnori Observatio*, ib., 1645. in-4; *Observatio de populis fundis, seu de statu et conditione populorum, qui fundi facti esse dicebantur lege Juliâ de civitate romanâ*, ib., 1651, in 4; *Vita Petri Puteani*, Paris, 1652 ou 1653, etc. On trouve, dans *les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le 17e S.*, une *notice* sur Rigault par Perrault, et son portrait gravé par Edelinck.

RIGBY (Edouard), méd. anglais, naturaliste et agronome, membre ou correspond. de diverses sociétés savantes, né vers 1747, m. en 1821, maire de Norwich, habitait depuis 1762 cette cité, où il avait été élu successivement alderman et shériff (1802-1805), et où il fonda une société médicale de bienfaisance. Au mois d'août 1815, sa 2e femme, qui déjà l'avait rendu père de 8 enfans, dont les deux aînés furent jumeaux, mit au monde trois garçons et une fille, dont aucun ne vécut plus de 3 mois. Voulant consacrer le souvenir de cette fécondité extraordinaire, la corporation municipale de Norwich la fit mentionner sur les registres de la cité; et elle vota au Dr Rigby et à sa femme un bassin d'argent de la valeur de 25 guinées, sur lequel furent gravés les noms des quatre jumeaux. Cet honorable magistrat a pub. en anglais, entre autres ouv.: *Sur une hémorrhagie utérine*, 1775, in-8, plus. fois réimpr.; *Observations chimiques sur le sucre*, 1788, in-8; *Rapport du comité de Norwich sur les maisons de travail*, 1788, in-8; *Nouveaux faits*, etc., relatifs à la même administration, 1812, in-12; enfin une trad. anglaise des *Lettres écrites d'Italie, par M. Lullin de Châteauvieux à M. Pictet, sur l'agriculture de cette contrée*, 1817, 2 vol. in-12.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), littér., membre de l'acad. de Dijon, conseiller honoraire du parlem. de Metz, m. à Paris en 1788, dans un âge avancé, était originaire de Bourgogne, d'une famille de robe, et non, comme l'a prétendu Grimm, de la plus basse extraction. Ayant suivi le barreau, il prit la défense de Travenol, violon de l'opéra, que Voltaire poursuivait pour avoir colporté des libelles contre lui, et chercha depuis à rabaisser ce gr. poète en le mettant fort au-dessous de Crébillon. Telle fut la source de l'inimitié que lui montrèrent les philosophes, et des louanges exagérées que lui donnèrent leurs antagonistes: les uns le représentèrent comme un ignorant plein de vanité et de ridicules, les autres comme un littér. très-instruit, plein de goût, et comme un habile critique. On a reconnu depuis que ces jugemens si contradictoires sont également faux. Les ouvrages de Rigoley prouvent en effet qu'il n'était dépourvu ni d'instruction ni de talent; mais son style est dénué de chaleur et de vie; et, comme critique, il a souvent manqué de goût et d'équité. Outre quelq. *factums* indiqués dans la *France littér.*, on a de lui: *Cause célèbre*, ou *nouveau Mémoire pour l'âne de Jacques Féron, blanchisseur à Vanvres*: ce mém., contre les philosophes, fait partie du t. second des *Causes amusantes*, recueillies par Robert Etienne, *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages de La Monnoye*, en tête des *OEuvres choisies* de cet aut., édit. de 1769; une nouv. édit. des *Bibliothèq. françaises* de Lacroix du Maine et Duverdier, 1772, 6 vol. in-4, précédée d'un *Discours sur le progrès des lettres en France; De la décadence des lettres et des mœurs depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours*, Paris, 1787, in-4 et in-8. Rigoley a aussi pub., en 1776, une édit. des *œuvres* de son compatriote Piron, qu'il appelait le plus gr. poète du siècle.

RIGORD (Rigordus, Rigoltus ou Rigotus), hist. du moyen âge, mort vers 1207 à l'abbaye de St-Denis, où il avait embrassé la vie religieuse, a écrit en latin l'hist. du roi de France Philippe II, auquel il donna le premier le surnom d'*Auguste*. Cette histoire, fort estimée pour son exactitude, contient une suite chronologique de nos rois. Elle a été continuée par Guillaume Le Breton (*v.* Guillaume), et pub. par Pithou: *Historiæ Francorum Scriptores*, Francfort, 1596, in-fol.; par André Duchesne dans le tome 5 des *Scriptor. Francorum coætanei*, et par M. Brial, dans le t. 17 du *Recueil des historiens de France*: on trouve la traduction française de cet ouvr. dans le t. 11 de la *Collection des Mémoires sur l'histoire de France*, publ. par M. Guizot. Le *Recueil* de l'académie des inscriptions, t. 8, contient un *Mém. sur la vie de Rigord*, par Ste-Palaye.

RIGORD (Jean-Pierre), antiquaire, membre de l'acad. de Marseille, où il était né en 1656, occupa divers emplois dans la marine, et profita des fréquens voyages auxquels l'obligeaient ses fonctions pour rassembler un grand nombre de médailles et d'antiques. Cette collection, ainsi que sa bibliothèque, furent acquis après sa mort, arrivée en 1726, par le président Lebret, archéologue distingué. On a de Rigord: *Lettre à Graverol sur une médaille du dieu Pan*, 1689; *Dissertation histor. sur une médaille d'Hérode Antipas*, Paris, 1689, in-4; *Lettre sur une ceinture de toile trouvée en Egypte autour d'une momie*, ib., 1704; *Dissertat. sur l'origine des langues et de l'écriture*, ibid., 1704, et quelq. autres *opuscules* dans les *Mémoires de Trévoux* et le *Mercure*. — Rigord, neveu du précéd., jésuite, est auteur de l'*Illustre Pèlerin*, 1673. — Un autre de ses neveux, égalem. jésuite, m. en 1739, a laissé: *Connaissance de la mythologie par demandes et par réponses*. Cet ouvrage, pub. après la m. de l'auteur, et réimp. en 1743 et 1748, a eu depuis plus. autres édit.—Un troisième jésuite du même nom, Louis Rigord, qu'on croit être de la même famille que les précédens, mort à Malte, sa patrie, en 1807, était de l'acad. des Arcadiens de Rome, où il avait publié en 1774 une trad. de Catulle en vers italiens.

RIKEL, RYCKEL ou RICHELIUS. V. Denys-le-Chartreux.

RIMINI (les seigneurs de). V. Malatesti.

RINALDI (Odoric), historien ecclésiastique, né à Trévise en 1595, embrassa en 1618 l'institut de l'oratoire d'Italie dans la maison que cette compagnie avait à Turin, et où le célèbre cardinal Baronius avait composé ses *Annales ecclésiastiques*. Choisi par ses supérieurs pour continuer ce grand ouvrage, Rinaldi en composa dix vol., dont sept parurent de son vivant, et les trois autres après sa mort. Les *Annales ecclésiastiques* se trouvèrent ainsi portées à 22 vol., qui allaient jusqu'en 1565; mais, tout en rendant justice au mérite du continuateur, les sav. jugèrent son travail fort au-dessous de celui de Baronius. Rinaldi a pub. à Rome, 1669, in-fol., et 1670, 3 vol. in-4, un *abrégé* de cet ouv. Ses talens, sa vaste érudit. et ses vertus lui méritèrent le titre de supérieur-général de sa compagnie, et des témoignages d'estime de tous les papes qui vécurent de son temps. Il m. en 1671, après avoir passé 53 ans dans l'exercice du saint ministère, et laissant une somme considérable à l'archiconfrérie de Rome, en faveur des pèlerins. — On connaît aussi deux architectes italiens du même nom: le premier, Jérôme, né à Rome en 1570, mort en 1650, enrichit sa patrie et quelques autres villes de beaux édifices. On cite entre autres, le palais ducal à Parme, le palais Pamphile à Rome et le collége de Ste-Lucie à Bologne. — Charles Rinaldi,

fils du précéd., né en 1611, m. en 1641, a construit le palais de l'acad. de France à Rome.

RINCON (Antonio de), peintre de portrait et d'histoire, né à Guadalaxara vers 1446, mort en 1500, étudia son art à Rome, et y obtint tant de succès qu'il est regardé par quelques aut. comme le fondateur de l'école espagnole. C'est surtout dans le portrait qu'il acquit le plus de réputation. Il fit ceux du roi Ferdinand-le-Catholique et celui de la reine Isabelle qu'on voit encore à Tolède, dans l'église de San Juan de los Reyes, et obtint, en récompense de son talent, le titre de gentilhomme de la chambre et celui de chevalier de St-Jacques. Plusieurs des compositions de cet artiste ont été consumées dans l'incendie qui détruisit le palais de Pardo en 1608.

RINGE (Christophe-Godefroi), peint. allem., plus connu par les bizarreries de son caractère que par les productions de son talent, né en 1713 à Bernbourg, fut envoyé à Coethen, auprès d'un de ses parens qui était peintre de la cour, et lui succéda dans cet emploi. Possédé de la manie des découvertes, il conçut, entre autres inventions, celle d'une voiture qu'il prétendait mettre en mouvem. par un mécanisme, et obtint que le prince d'Anhalt-Coethen assistât à l'expérience publique qu'il allait en faire. Le prince y consentit; mais, en voyant les efforts inutiles de l'inventeur pour faire marcher sa voiture, il ne put s'empêcher de dire qu'il était *un fou*, et ce mot désespéra à tel point le pauvre Ringe, qu'il abandonna sa place, et vécut depuis dans une misère profonde, ne se montrant plus que pour signaler ses bizarreries. On le trouva mort, en 1797, dans une malheureuse cabane dont il avait fait son habitation. On a pub. à Halle une *notice* sur la vie de ce singulier personnage.

RINGHIERI (François-Ulysse), poète tragique italien, membre de l'académie de Rome et de plus. autres sociétés savantes d'Italie, né à Bologne dans le 18e siècle, embrassa la vie religieuse dans la maison du Mont-Olivet, et composa, de 1746 à 1783, un assez grand nombre de tragédies, presque toutes tirées de l'Ecriture-Sainte, qui furent jouées dans tous les colléges d'Italie, et quelques-unes sur différens théât. Quinze de ces pièces ont été recueillies et publiées à Bergame en 1778, 4 v. in-8, et ont eu depuis plus. éditions. Elles sont du reste fort médiocres sous le rapport de l'intérêt et de l'action.

RINGMANN (Mathias), gramm. et littér., plus connu sous le nom de *Philesius-Vogesigena*, né à Schlettstadt vers 1482, fut attaché d'abord, en qualité de professeur de gramm. latine, au gymnase de Saint-Dié, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il ouvrit une école qui avait déjà acquis une gr. réputation, lorsqu'il fut enlevé aux lett. en 1511, à peine âgé de 29 ans. On a de lui: *Passio Domini nostri Jesu-Chr., ex evangelistarum textu quàm accuratissimè deprompta*, Strasbourg, Knobloch, 1508, in-f., ornée de 26 estamp., trer-rare; *Grammatica figurata, octo Partes orationis secundùm Donati editionem et regulam Remigii, ità imaginibus expressæ, ut pueri jucundo chartarum ludo faciliora grammaticæ præludia discere et exercere queant*, Saint-Dié, 1509, in-4; cet ouv., excessiv. rare, n'est guère connu que par la *Descript.* qu'en a donnée Oberlin dans le *Magasin encyclopediq.*, 5e année, t. 5; *Instructio in cartam itinerariam Martini Hilacomili, cum luculentiori Europæ ipsius enarratione*, Strasbourg, Gruninger, 1511, in-4, et plus. pièces de vers.

RINK (Frédéric-Théodore), orient. et profess. de théologie à Kœnigsberg, m. en 1811, a laissé un assez grand nombre d'*opusc.* sur la philosophie; mais il est surtout connu par un discours, *de linguarum orientalium cum græcâ mirâ Convenientiâ*, Kœnigsberg, 1783, in-4, et par l'édit. d'un traité arabe de Makrizi sur les rois musulmans de l'Abyssinie, avec une traduct. lat., Leyde, 1790, in-4, sous le tit. de *Macrisi Historia regum islamiticor. in Abyssiniâ, unà cum Albulfedæ descriptione regionum nigritarum*. Rink publia l'année suivante un second fragment plus considérable de la géographie d'Aboul'feda, sous ce tit.: *Albulfedæ Tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti Specimina*, Leipsig, 1791, in-8; mais il n'y joignit pas la traduction, attendu qu'il en existait déjà une de toute la géographie d'Aboul'feda, par Reiske, dans le Magas. de géograph. de Büsching.

RINMANN (Suenon), minéralogiste suédois, né à Upsal en 1720, m. à Eskilstuna en 1792, occupa plus. emplois supérieurs dans l'administration des mines, et mérita par ces talens d'être décoré de l'ordre de Gustave-Vasa. Outre plus. *dissertations* insérées dans le Recueil des Mém. académiques de Suède, on a de lui: *Anledning til staal och jarn foradlings forbættring* (Instruction dans l'art de perfectionner l'acier et le fer), Stockholm, 1772; *Forsok til jennets historia* (Essai de l'hist. du fer), ibid., 1781, 2 vol. in-8; *Bergverks Lexicon* (Dictionnaire des mines), ibid., 1788, 2 vol. in-4, avec 1 vol. de grav. Les deux prem. ouv. ont été trad. en allemand.

RINUCCINI (Ottavio), poète florentin, est considéré comme un de ceux qui ont le plus contribué à renouveler le drame lyrique, connu des anciens. Après avoir obtenu d'éclatans succès dans sa patrie, il vint en France à la suite de Marie de Médicis, et fut comblé des faveurs de Henri IV, qui le nomma gentilhomme de sa chambre. Mais s'étant bientôt lassé des usages de l'étiquette d'une cour étrangère, le poète retourna dans sa patrie, et y m. en 1621. Outre ses drames lyriques, parmi lesquels on cite: *Daphné*, *Eurydice* et *Ariane à Naxos*, dont le monologue a été regardé plus d'un siècle après comme un chef-d'œuvre, on a de Rinuccini un grand nombre de poésies fugitives, pleines de grâces et de sentiment. Le recueil en parut à Florence en 1622, in-8. Ses deux prem. drames, imp. déjà séparem., font partie de ce volu; mais on n'y trouve pas l'*Ariane*, publiée en 1608, in-4. La *Daphné* a été réimp. plus. fois depuis avec différentes pièces du même auteur, entre autres à Florence en 1810, in-4. Cette édition que l'on doit à L. Clasio, contient une *lettre* curieuse et des variantes. On peut consulter sur Rinuccini l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené, 6, 450 et suiv.

RIO (Martin-Antoine del). V. Delrio.

RIOJA (Pierre SOTO de), poète espagnol, né à Grenade vers 1590, m. à Madrid en 1658, exerça d'abord la profess. d'avocat à Valladolid ainsi qu'à Madrid, puis, quelq. années après, quitta le barreau, prit les ordres, et obtint un canonicat. On a de lui: *Desengaños de Amor*, Madrid. 1623, in 8; *el Carro de Phaeton*, ibid., 1639, in-8, plus. fois réimp.; et des *Poesias ligeras*, pub. séparement. Lope de Vega a fait l'*éloge* de Rioja dans son *Laurel de Apolo*. — Rioja (Dominique de La), sculpt. espagnol, m. à Madrid vers 1656, fit pour une église de cette ville un St Pierre fort estimé, et, pour le palais du roi, plus. belles statues en bronze.

RIOLAN (Jean), doyen de la faculté de médec. de Paris, né à Amiens en 1539, m. en 1605, défendit avec chaleur la doctrine hippocratique contre les innovations des chimistes de cette époque. On a de ce savant médecin: *Disputationes duæ, una de origine, altera de incremento et decremento philosophiæ*, etc., Paris, 1565, in-4; *ad Dialecticam Petri Rami una ex prælectionibus, Riolano docente raptim excerpta*, Paris, 1568; *ad Fernelii Librum de alimentis Commentarius*; *ad Librum de temperamentis*; *ad Librum de spiritu et calido innato*; *ad Librum de facultatibus animæ*; *ad Librum de functionibus et humoribus*; *ad Librum de procreatione hominis*; *ad Libros de abditis rerum causis*, Paris, 1602; *de primis rerum naturalium Princi-*

piis, ibid., 1602; *de animâ mundi Disputatio philosophica*, ib., 1570, in-8; *de Fato, de libero Arbitrio; Disputatio metaphysica, an Deus et natura unum sint? de utrâque Dei Providentiâ*, etc., 1568, in-4; *de Idæis et Universis; an Deus sit primus motor?* 1571, in-4; *an Potentia sit prior actu? an Deus sit actus purus? universæ medicinæ Compendia*, Bâle, 1601, in-12, souv. réimp.; *particularis Methodi medendi libri duo; de Immortalitate animæ; Expositio in Hippocratis Aphorismos; artis medicinalis theoricæ et practicæ Systema; ad Libavii Maniam Responsio*, 1606; *Discours sur les hermaphrodites*, 1614. On trouve l'exposition de la doctrine de Riolan sur les fièvres dans le *Tractatus de febribus*, imp. en 1640.—RIOLAN (Jean), célèbre anatomiste, fils du précéd., naquit à Paris en 1577, et non pas en 1580, comme le prétend la *Biographie universelle*. Nommé en 1613 profess. royal d'anatomie et de botanique, Riolan dut à ses travaux une grande célébrité qui lui fit obtenir la place de prem. médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Profitant de l'influence que lui donnait ce titre, il sollicita et obtint la format. d'un jardin royal de botanique (aujourd'hui le Jardin du Roi), dont Gui de La Brosse donna le terrain. La reine-mère ayant été exilée, Riolan la suivit dans sa disgrâce, lui prodigua ses soins jusqu'à son dernier soupir, revint à Paris, où il m. en 1657, à l'âge de 80 ans, après avoir subi deux fois l'opération de la taille. Riolan fut ainsi que son père un homme d'un grand savoir: on peut toutefois lui reprocher une admiration trop exclusive pour les anciens et partant la manie de déprécier tout ce qui était nouveau. Voici la liste de ses nombreux ouv.: *brevis Excursus in battolog. Quercetani, quâ alchymiæ principia funditùs diruuntur*, etc., Paris, 1604, in-12; *Comparatio veteris med. cum novâ*, etc., Paris, 1605, in-12; *Disputatio de monstro Lutetiæ 1605 nato*, ibid., 1605, in-12; *incursionum Quercetani Depulsio*, ibid., 1605, in-12; *Censura demonstrationis Harvei pro veritate alchymiæ*, ibid., 1606, in-12; *Schola anatomica novis et raris observationibus illustrata; adjuncta est accurata fœtûs humani Historia*, ibid., 1607; Genève, 1624, in-8; *in Librum Claudii Galeni de ossibus ad tyrones explicationes apologeticæ pro Galeno adversùs novitios et novatores anatomicos*, Paris, 1613, in-8; *Gigantomachie*, id.: une réponse à cet ouv. ayant paru sous le titre de *Monomachie*, etc., Riolan pub. à son tour *l'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attribués au roi Teuto-Bochus*, ibid., 1614, in-8, et enfin sa *Gigantologie: Discours sur la grandeur des géans*; *Requête au roi (Louis XIII) pour l'établissement d'un jardin des plantes*, ibid., 1618, in-8; *Osteologia ex veterum et recentiorum præceptis descripta*, ibid., 1614, in-8; *Discours contre les hermaphrodites*, ibid., 1614, in-8; *Anthropographia*, ibid., 1618, in-8, 1626, in-4, 1649, in-fol.: la dern. édit., qui renferme tous les travaux anatomiques de Riolan, est terminée par une table due à Gui Patin: c'est à cet ouv. que Riolan doit la réputation dont il jouit encore aujourd'hui comme anatomiste; *Encheiridium anatomicum et pathologicum*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1658, in-8; *Opuscula anatomica nova*, dirigés contre Hervey, Londres, 1649, in-4; *Opuscula anatomica cætera, recognita et auctiora unà cum opusculis anatomicis novis*, Paris, 1650, in-fol.; *Curieuses recherches sur les escholes en médecine de Paris et de Montpellier*, ibid., in-8; *Opuscula anatomica varia et nova*, ibid., 1652, in-12, factum dirigé contre la démonstration de la circulation du sang; *Opuscula anatomica nova, judicium novum de venis lacteis, tam mesentericis quam thoracicis, adversùs Thomam Bartholinum*, ibid., 1653, in-8; *Animadversiones secundæ ad anatomicam reformationem Thomæ Bartholini*, ibid., 1655, in-8; *Responsio prima edita anno 1652 ad experimenta nova anat. Joannis Pecqueti*, etc., id.; *Responsio altera*, 1655, in-8. Manget attribue à Riolan l'*Encheiridium medicum Hippocratico-fernelianum*, dont la seconde édit. a paru à Lyon en 1685, in-8.

RIOLZ (FRANÇ.-ARMAND), ancien avocat à Lyon, m. en janvier 1816, juge à la cour royale de cette ville, fut le continuateur de Prost du Royer dans la publ. du *Dictionn. de jurisprudence et des arrêts*, aux cinq prem. vol. duquel il avait aussi eu part.

RIOUFFE (HONORÉ), littérat., venu au monde à six mois en 1764 à Rouen, embrassa la cause de la révolution, suivit en 1793 le parti de la Gironde, fut incarcéré pendant la terreur, devint ensuite membre du tribunat, en fut élu président et plus. fois secrétaire, et passa en 1804 à la préfecture du départem. de la Côte-d'Or, puis, en 1808, à celle de la Meurthe. Après les désastres de la campagne de Russie, les hôpitaux de Nanci étant encombrés de malades affectés du typhus, Riouffe qui regardait comme un devoir de sa place de leur prodiguer des consolations et des secours, contracta cette maladie, dont il m. le 30 novemb. 1813. On a de lui: *Poëme sur la mort du duc de Brunswick*, 1787, in-8; *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, an III, in-8; *quelques chapitres*, 1795, in-8; *Oraison funèbre de J.-B. Louvet*, Paris, 1798, in-4, où il se montre zélé partisan de la républiq. Riouffe a encore laissé en MS. quelq. fragmens de traduct. de Platon et de Pope, un comment. sur le *Werther* de Gœthe, des *notes* sur Aristote et Xénophon, et quelq. *mémoires* particul. M. Berr a donné une *Notice sur le baron Riouffe*: on en trouve aussi une de M. Pariset dans la *Collect. des mémoires relatifs à la révolution française*, en tête des *Mémoires d'un détenu*, qui ont été réimp. dans cette collection.

RIPAULT (LOUIS-MADELEINE), savant philolog. et antiquaire, ancien bibliothéc. de l'institut d'Égypte et attaché quelque temps en la même qualité à Napoléon, naquit à Orléans 1775. Neveu de l'académicien Ripault-Désormeaux, il fut à 15 ans pourvu d'un bénéfice; mais, la révolution survenant, il renonça à l'état ecclésiast. pour s'adonner au commerce de la librairie, et vint à Paris, où bientôt il fut porté, par les relat. qu'il contracta avec les gens de lettres, à se jeter dans la même carrière. D'abord l'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, feuille dirigée alors par Fiévée et dont le 18 fruct. vint interrompre la publication, il fut ensuite présenté par le savant Pougens pour faire partie de la commiss. des sciences de l'expédit. d'Égypte. C'est à cette époque qu'il devint biblioth. de Bonaparte; il mit beaucoup de zèle dans ses fonct., qu'il continua de remplir auprès de l'emp., et y ayant renoncé volontairem., il eut pour succ., en 1807, M. A.-A. Barbier (*v.* ce n. au *Suppl.*). Ripault s'était retiré au sein de sa famille à La Chapelle-St-Mesmin (près d'Orléans), où l'étude charma le reste de ses jours, qu'il finit dans sa solitude en 1823. Outre des matériaux considérables, fruit des études qu'il avait faites, dans le but d'arriver à la solut. des problèmes hiéroglyphiques, sur les langues sémitiq., l'arabe, l'éthiopien, le cophte, le syriaque et les div. dialectes de l'hébreu; il a laissé: *Description abrégée des principaux monumens de la Haute-Égypte*, 1800, in-8; trad. en allem., 1801; *Marc-Aurèle*, ou *Histoire philos. de l'empereur Marc-Antonin*, etc., Paris, 1820, 4 vol. in-8, avec cartes; *Tite-Antonin-le-Pieux*, résumé hist., *Marc-Aurèle-Antonin*, sommaire hist., etc., 1823, in-8, abrégé du précédent.

RIPERT-MONCLAR (JEAN-PIERRE-FRANÇOIS, marquis de), procur.-général au parlem. de Provence, né à Aix en 1711, fut appelé, dès l'âge de 22 ans, à remplir ce poste important qu'avait occupé son père, et où lui-même s'est illustré. Pro-

fondément versé dans l'étude du droit public, il déposa la preuve de ses connaissances dans une foule de mémoires et de réquisitoires sur des objets d'une haute importance. Les secours à dispenser aux véritables indigens, l'administrat. des maisons de dépôt, la police des colléges, la marine, la maréchaussée, la liberté du commerce des grains occupèrent successivem. sa plume. Mais ce fut principalement dans ses mémoires sur les finances qu'il déploya toute l'étendue de son génie et la profondeur de ses vues. Sur ces divers sujets nos économistes modernes n'ont souvent fait que reproduire ses idées. Consulté par M. de Machaut, contrôleur-général des finances, sur tous ses plans, il combattit de toute sa force l'impôt du vingtième, dont l'enregistrement amena bientôt la disgrâce du ministre. Sa place fut offerte à Ripert-Monclar qui la refusa; mais, sujet fidèle, il ne continua pas moins de travailler aux moyens de restaurer les finances. Les religionn. étaient l'objet d'une odieuse persécution: il osa se déclarer en leur faveur, et fit paraître ce fameux mémoire sur le mariage des protestans, où, en faveur de la justice et de l'humanité, il s'éleva contre les lois iniques qui vouaient à l'ignominie les fruits de leurs unions. Genève rendit un public hommage à l'intégrité de ce magistrat en le choisissant pour arbitre entre les deux partis qui la divisaient. Louis XV ayant, par suite d'une mésintelligence avec la cour de Rome, fait occuper Avignon et le comtat en 1768, Monclar, de concert avec le comte de Rochechouart, commandant de l'expédit., prit possession de ce territoire autrefois démembré de la Provence. L'année suivante il publia un *mémoire* pour établir la souveraineté du roi sur cette enclave. Cet exposé fut d'un grand secours aux orateurs qui reproduisirent depuis la même question à la tribune de l'assemblée constituante. Monclar eut à soutenir de longues luttes contre le clergé. Il multiplia ses réquisitoires contre les brefs du pape et les mandem. des évêq.; mais ce fut surtout contre les jésuites qu'il déploya toute l'énergie de son caractère et toute l'activité de son zèle. Son *compte rendu* des constitutions de cette société, chef-d'œuvre d'éloquence qui retentit dans l'Europe entière, les réquisitoires où il l'attaquait, plus substantiels que ceux de La Chalotais, ne leur sont point inférieurs en force. Monclar montra la même chaleur au sujet du refus des sacremens et des autres actes de l'assemblée du clergé de 1765. Cet inflexible exercice de son ministère, les éloges que lui donnèrent ceux qui régnaient alors dans la littérature, entre autres Voltaire, qui l'appelle *l'Oracle et la Gloire du parlement de Provence*, le firent regarder comme un adepte de la secte philosophique et par suite indisposèrent contre lui un certain nombre de parlementaires. On lui reprocha la sévérité de ses procédés envers le président d'Eguilles. Mais le temps a fait justice de ces clameurs. A la suppression des parlem., Monclar se retira dans sa terre de St-Saturnin; il y m. en 1773, et peu de temps après (16 mars) on fit insérer dans la *Gazette de Cologne* une prétendue rétraction de sa conduite au lit de mort. Il a été prouvé que cette pièce n'était qu'une fabrication, et la famille du défunt l'a démentie solennellem., entre autres dans un écrit fort curieux, pub. par un de ses membres (le général comte Elie de Ripert), ayant pour titre: *Lettre d'un gentilhomme du diocèse d'Apt à M....*, in-8, 40 pag.: les jésuites s'efforcèrent d'en détruire tous les exemplaires, mais il en reste encore quelques-uns. La fausseté de la prétendue rétractation est encore constatée dans un recueil intitulé: *Pièces justificatives concernant la déclarat. des sentim. faussem. attribués à M. de Ripert-Monclar, proc.-gén. au parlem. de Provence*, Londres, 1773. « Tous les écrits de Ripert-Monclar, dit un de ses panégyristes, portent l'empreinte du génie: c'était le Poussin pour la composition et Rubens pour le coloris. » Son *Compte rendu des constitutions des jésuites*, a été réimp. plus. fois: on le trouve en 2 parties in-12, 1762, ou in-8. On a encore de lui: *Mémoire pour le procureur-général du parlement de Provence servant à établir la souveraineté du roi sur Avignon et le comtat vénaissin*, 1769, in-4, et 2 part. in-8, même date: ouv. devenu extrêmem. rare, le fond de l'édition a été mis au dépôt des affaires étrangères; *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestans en France*, 1755, in-8; et divers ouv., des plaidoyers, des réquisitoires très-recherchés mais si rares qu'il est presque impossible de les trouver. On fait espérer une réimpress. des *OEuvres complètes* de ce grand magistrat.

RIPLEY (GEORGE), alchimiste anglais, chanoine de Bridlington en Angleterre, vivait sous le règne d'Edouard IV. On croit qu'il était oncle de Roger Bacon. Ses nombreux ouv. ont été plus. fois impr.; l'une des meilleures édit. est celle qui a paru sous le titre d'*Opera omnia chymica*, etc., Cassel, 1649, in-8.

RIPPERDA (JEAN-GUILLAUME, duc de), célèbre aventurier, né vers la fin du 17e S. dans la province de Groningue, appartenait à une famille noble. Il était parvenu au grade de colonel d'infanterie, lorsque, en 1715, il fut nommé ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit insinuant lui ayant gagné la confiance de Philippe V, il se fixa auprès de ce prince, qui le chargea de conclure avec l'emper. un traité d'alliance et de commerce; et, en récompense de ce service, le créa hautesse, duc, ministre-secrétaire d'état des affaires étrangères de la guerre et des finances. Disgracié en 1726, Ripperda fut renfermé au château de Ségovie, s'évada en 1728, et passa du Portugal en Angleterre et en Hollande. Là l'ambassadeur de Maroc l'ayant engagé à se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain, il suivit ce conseil, et, après être retourné au protestantisme qu'il avait abjuré en Espagne, il embrassa l'islamisme pour captiver le dey, et prit le nom d'*Osman*. A la tête d'une partie de l'armée des Maures, Ripperda remporta d'abord quelques avantages sur les Espagnols; mais battu devant Ceuta, malgré la prudence et la valeur dont il avait fait preuve, il encourut la disgrâce du dey, qui le dépouilla de ses titres et le fit enfermer. Ce fut probablement pendant sa captivité qu'il forma le plan d'un nouveau système religieux. Mais obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des chrétiens et des mahométans, Ripperda alla m. de chagrin à Tétuan en 1737. On peut consulter pour de plus amples détails le *Mercure* de déc. 1737; *le Pour et Contre* de l'abbé Prevost; *Vie du duc de Ripperda* par M. P. M. B., Amsterdam, 1739; *Memoirs of the duke of Ripperda*, Londres, 1739, in-8; *Vida del duque de Ripperda*, Madrid, 1740, 2 v. in-8.

RIQUET (PIERRE-PAUL de), seigneur de Bonrepos, célèbre ingénieur, né à Beziers en 1604, descendait de Gérard Arrighetti, qui, proscrit de Florence pour avoir servi la faction des gibelins, vint s'établir en Provence vers 1268. Riquet forma l'utile projet du canal de Languedoc pour la communication de la Méditerranée et de l'Océan, et eut la gloire de l'exécuter avec succès. Il touchait au moment de terminer son opérat., lorsqu'il m. à Toulouse en 1680. — RIQUET (Jean-Mathias), son fils aîné, maît. des requêtes et présid. à mortier au parlem. de cette ville, mit la dernière main aux travaux de ce canal, dont la navigation fut établie en 1681. On évalue la prem. dépense de construct. à 17 millions, qui en représenteraient aujourd'hui 34, et ce ne fut guère qu'en 1724 que ce magnifiq. ouvrage produisit un revenu aux héritiers de Riquet. Les détails du canal de Languedoc ont été gravés en 1771 par Garipuy, 15 feuilles in-fol. M. Dondé-Crépian a pub. à Toulouse en 1825 un *Eloge* de

P.-P. Riquet, in-8.—RIQUET DE BONREPOS (Pierre-Paul), comte de Caraman, fils cadet de l'auteur du canal de Languedoc, à l'achèvem. duquel il concourut avec son frère, se signala par sa valeur à la bataille de Fleurus sous le maréchal de Luxemb., ainsi qu'au siége de Namur. Nommé lieuten.-gén. en 1702, il servit pendant toutes les autres campagnes jusqu'en 1704, et devint lieuten.-colonel des gardes en 1705. Cette même année il assura la retraite de l'armée de Louvain, se fit remarquer à la bataille de Ramillies, entra dans Menin, où, investi pendant 39 jours, il obtint une capitulation honorable après 18 jours de tranchée ouverte. Le comte de Caraman assista encore aux batailles d'Audenarde en 1708 et de Malplaquet en 1709. L'année suivante il se retira du service, et m. en 1730, à l'âge de 84 ans, sans laisser de postérité.

RISBECK ou RIESBECK (GASPARD), littérat. allem., naquit en 1750 à Hoechst, près de Francfort. Son père, riche négociant, le destinait à la magistrature; mais sentant un dégoût invincible pour l'étude des lois, il se livra exclusivem. à la culture des lettres, et s'enrôla dans la secte des *génies par excellence.* Bientôt la passion des voyages entraîna Risbeck dans des dépenses excessives; il dissipa en peu de temps sa fortune et fut réduit pour subsister à se mettre aux gages des libr. S'étant établi à Saltzbourg, il continua les *Lettres sur les moines*, attribuées à M. de La Roche, et pub. deux vol. qui eurent encore plus de succès que le prem. Toujours dominé par le goût des voyages, Risbeck visita la Suisse, et se fixa quelque temps à Zurich, où il coopéra à la rédaction du *Journal politique*, y donna une édit. des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, et son *Voyage en Allemagne*, 1783, 2 vol. in-8, qui fut traduit en franç. et en anglais. Malgré les instances de Gessner et de Lavater, il quitta Zurich pour se retirer dans la petite ville d'Arau, où il m. en 1786, à peine âgé de 36 ans, au moment où il mettait la dernière main à une *Histoire de l'Allemagne*, où l'on remarque la même énergie et la même indépendance que dans ses deux prem. ouv. Cette *Histoire* a été pub. à Zurich en 1787, et continuée par le profess. Milbiller, 1788-89, 2 vol. in-8. Le prince Boris de Galitzin a publié dans le *Mercure* d'août 1788 une *notice* fort intéress. sur cet auteur.

RITCHIE (JOSEPH), voyageur angl., né à Otley dans le Yorkshire, était secrétaire du consulat anglais à Paris, lorsqu'il entreprit en 1819 un voyage par le nord de l'Afrique, d'où il devait chercher à pénétrer jusqu'à Tombucton; mais il m. à Mourzouk huit mois après son départ. Le capitaine Lyon, l'un de ses compag. de voyage, revint en Europe, et pub. à Londres en 1821 la *Relation* de cette expédition.

RITSON (ISAAC), littérat. anglais, né en 1761 près de Penrith, étudia la médecine à Edimbourg, où il vivait en rédigeant des thèses pour ses condisciples et en composant alternativem. des vers et des articles de médecine pour le *Monthly-Review*. Il m. de chagrin à Islington en 1789, laissant une *Hymne à Venus*, in-4; la préface de la *Descript. des lacs*, par Clarke; et une traduct. en vers de la *Théogonie* d'Hésiode. — RITSON (Joseph), critique et bibliographe anglais, né en 1752 dans le comté de Durham, m. en 1803 à Hoxton dans une maison d'aliénés, a donné : *Observations sur les trois volumes de l'histoire de la poésie anglaise*, par Warton; *Remarques critiques sur le texte et les notes de la dernière édition de Shakspeare* (par Steevens), 1784, in-8; — sur l'édit. donnée par Reed, 1786, et sur celle de Malonne, 1790; *Biographia poetica*, catalogue des poëtes anglais du 12ᵉ au 16ᵉ S., avec de courtes notices sur leurs ouv.; *Essai sur l'abstinence des alimens tirés du règne animal, comme devoir moral pour l'homme*, production d'un cerveau dérangé et remplie d'impiétés. Ritson a aussi pub. des recueils de *chansons* angl. et écossaises, et divers poèmes.

RITTENHOUSE (DAVID), astronome américain, né en 1732 à Germantown, dans la Pensylvanie, devint, sans le secours d'aucun maître, l'un des plus habiles mathématiciens des Etats-Unis, fit un grand nombre d'observat. astronomiq. très-importantes, et après avoir rempli avec intégrité la charge de trésorier de la Pensylvanie et celle de directeur des monnaies des États-Unis, eut l'honneur de succéder à Franklin dans la présidence de la société philosophique de Philadelphie, où il m. en 1796. Les travaux de ce savant sont ins. dans les *Transactions de la société américaine*. Son *Eloge* a été pub. par Rusch, Philadelphie, 1797, in-8.

RITTER ou RICHTER (JÉRÉMIE-BENJAMIN), médecin et chimiste, né en 1762 à Hirschberg en Silésie, m. en 1807, directeur de la société pharmaceutique de Berlin, était aussi attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville, et membre de plus. société savantes. Entre autres ouv. il a publié en allem. : *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslau, 1791-1802, 2 cahiers in-8; *Elémens de la stœchpometrie*, ou *Art de mesurer les élémens chimiques*, ibid., 1792-94, 3 vol. in-8. Ritter a rédigé les volumes 3 et 6, et le *Supplément* du *Dictionnaire de chimie*, commencé par Bourguet, et a préparé la troisième édition du *Dictionnaire chimique* de Macquer. Il a en outre coopéré à plus. journaux de physique et de chimie. — Jean-Guillaume RITTER, physicien allemand, né en 1776 à Samitz en Silésie, étudia la médecine à Iéna, et s'occupa de bonne heure d'expériences galvaniques qui, en 1804, lui ouvrirent les portes de l'acad. de Munich. Sa mort prématurée, arrivée en 1810, par suite d'intempérance laissa un vaste champs aux physic., qui continuèrent les recherches où il avait apporté une vivacité d'imagination qui le fit souvent conclure au-delà de ce que prouvaient les expériences. On a de ce savant : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798, in-8; *Contribut. à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801-02, 2 v. in-8; *Mém. physico-chimiques*, Leipsig, 1806, 3 vol. in-8. Les autres travaux de Ritter sont répandus dans le *Magasin pour l'histoire naturelle*, de M. Voigt, les *Annales physiques* de M. Gilbert, le *Journal de Chimie* de M. Gehlen et autres rec. périodiques. Vers la fin de sa vie, il s'était amusé à pub. des *Fragmens tirés de la succession d'un jeune physicien*, espèce d'autobiographie, où il fait connaître diverses circonstances de sa vie et la manière dont il se jugeait lui-même, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8.—Un autre RITTER (Jean-Jacq.), médec., né en 1714 à Berne, m. en 1783 au village d'Ober-Paylau en Silésie, avait pris le bonnet de docteur à Bâle en 1737, et après divers voyages s'était fixé dans sa ville natale, où long-temps il se partagea entre la pratique de son art et l'enseignement des mathématiq. En 1738 il y fut nommé directeur du théâtre anat. Devenu deux ans après médecin du landgrave de Hesse-Hombourg, il fut nommé ensuite médecin pensionné de Lauterbach, et remplit seulem. pendant l'année 1747 une chaire de méd. et d'anat. à l'univ. de Franeker. Outre un certain nombre d'*observat.* ou *mémoires* insérés dans les Actes de l'acad. des Curieux de la Nature, et dans d'autres recueils périodiq., il a pub. en allemand et en latin divers opuscules peu importans. (V. sur quelq. autres méd. du même nom le tom. 7, pag. 28 de la *Biogr.* du *Dictionnaire des sciences médicales*.)

RIVAL (AIMAR DU), en latin *Rivallius*, jurisconsulte, né vers le milieu du 15ᵉ S. à St-Marcellin en Dauphiné, remplit avec distinction la charge de conseiller au parlement de Grenoble. Il est auteur d'un ouv. d'érudit. intit. : *Civilis histor. juris, sive in XII Tabularum leges commentarior. lib. quin-*

que; *Hist. item juris pontificii liber singularis*, Mayence, 1527, 1529, in-8. On conserve parmi les MSs. de la Biblioth. du Roi, une *Histoire du Dauphiné* par du Rival jusqu'à l'année 1535, elle a pour titre : *de Allobrogibus libri novem*, in-fol, sous le nº 6014.

RIVALS (JEAN-PIERRE), l'un des meill. peint. du midi de la France, né en 1625 à la Bastide-d'Anjou, d'une ancienne famille de Toulouse, étudia à Rome la perspective et l'architect. avec un tel succès que le Poussin se l'associa à la composit. d'études de fabriques pour plus. de ses tableaux. Rappelé à Toulouse par son père, il fut nommé peintre et architecte de la ville, qu'il enrichit de plus. beaux tableaux, la plupart détruits pendant la révolut. Il m. en 1706. — ANTOINE, fils et élève du précéd., né à Toulouse en 1667, vint se perfectionner à Paris et ensuite à Rome, où il fut couronné au Capitole comme ayant remporté le prix de peinture décerné par l'académ. de St-Luc. De retour dans sa ville natale, il occupa la place de son père, qu'il surpassa par l'invention et la correction du dessin, mais auquel il fut inférieur pour la beauté du coloris. Il enrichit Toulouse de ses ouv. et contribua par ses leçons et ses libéralités à la fondat. de l'acad. roy. de peinture, sculpture et archit. de cette ville, où il m. en 1735, emportant l'estime et l'admiration générale. — BARTHÉLEMI, graveur, était cousin et élève d'Antoine, sur l'œuvre duquel il travailla. — JEAN-PIERRE, fils d'Antoine, m. en 1785, suivit la même carrière que son père. Ses ouv. ornaient les chartreuses de Saix, de Toulouse et l'hôtel du grand-prieur de Malte, dans cette dern. ville. Il a pub. une *Analyse des ouvrages des peintres, sculpteurs*, etc., *qui sont dans l'hôtel-de-ville de Toulouse*, 1790, in-8, et un recueil in-fol. des *Morceaux d'antiquités* de son cabinet, qu'il fit graver par ses élèves et dont il fit présent à l'académie.

RIVARD (DOMINIQUE-FRANÇOIS), mathémat., né en 1697, à Neufchâteau en Lorraine, m. en 1778, remplit pendant 40 ans la chaire de philosophie au collége de Beauvais. On doit à ce savant modeste et laborieux l'introduction de l'enseignement des mathémat. dans l'université de Paris. On a de lui : *Elémens de mathématiques*, Paris, 1740, in-4, ouvr. excellent pour l'époque, et souvent réimprimé; *Traité de la sphère*, 1741, in-8; abrégé du *Traité de la sphère et du calendrier*, 1743, in-8, dont la dernière édition est due à Lalande, 1798, in-8; *Nouveau Traité de gnomonique*, 1742, 1746, in-8; *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1743, 1750, 1757, in-8; *Traité d'arithmétique*, 1747, in-8; *Elém. de géométrie*, 1732, 1750, etc.; *Instructions pour la jeunesse sur la religion et sur plusieurs sciences naturelles*, 1758, 2 vol. in-12; *Elémens de la grammaire française à l'usage des enfans qui apprennent à lire*, 1760, in-12; *Recueil de mémoires touchant l'éducation de la jeunesse*, 1763, in-12; *Moyen d'apprendre à lire avec facilité et en peu de temps*, ou *Moyen de perfectionner la méthode d'enseigner à lire*, 1767, in-12; *Mémoires sur les moyens de perfectionner les études publiques et particulières*, 1769, in-12; *Institutiones philosophiæ ad usum scholarum accommodatæ*, 1778-1780, 4 vol. in-12 : c'est le recueil des leçons de Rivard, publiées par dom Moniotte son ami.

RIVAROL (ANT., comte de), l'un des écriv. les plus spirituels du 18ᵉ S., né en 1754, à Bagnols en Languedoc, vint vers 1775 à Paris, où un esprit brillant et satirique, une verve d'ironie intarissable, une belle figure jointe à beaucoup d'aisance et de grâces dans les manières, l'avaient déjà mis en vogue dans les salons, lorsqu'il publia le *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui partagea le prix proposé par l'acad. de Berlin en 1785. L'aut. fut nommé membre l'année suiv. de cette acad. et le gr. Frédéric lui écrivit « que depuis les » ouvrages de Voltaire, il n'avait rien lu de mieux » que ce discours. » Plusieurs critiques judicieux ont jugé depuis cette production avec plus de sévérité, et ont reproché à l'auteur d'avoir parlé beaucoup trop légèrem. des littératures étrangères, dans lesquelles il n'était évidemment pas aussi versé que dans l'italienne; la trad. *de l'Enfer*, du Dante, qu'il avait pub. la même année, et avec le même succès, a aussi perdu de son prix aux yeux de la critique. Enfin, se livrant à son goût naturel pour la satire qu'il maniait avec habileté, il fit la guerre aux écrivains de son temps, dans un ouvr. intitulé : *le Petit Almanach de nos gr. hommes*, 1788, in-12. Ce livre, plus. fois réimprimé et toujours avec un nouveau succès, fit à Rivarol un gr. nombre d'ennemis; mais, ne leur répondant que par de nouvelles épigrammes, il mit presque toujours les rieurs de son côté. Nos troubles politiques étant venus donner une autre direction à son talent, il l'employa en faveur de la monarchie, et rédigea avec Peltier, Champcenets et autres, le journal intitulé : *les Actes des apôtres*. Obligé ensuite de s'expatrier, il se réfugia à Hambourg, où il coopéra pendant quelque temps à la rédaction du journal politique et littér. intit. *le Spectateur du Nord*. De Hambourg il passa à Berlin, où il fut très-bien accueilli du monarque et du prince Henri, et c'est dans cette ville qu'il m. en 1801. Outre les ouvr. déjà cités, on a encore de Rivarol : *Parodie du songe d'Athalie*, 1787, in-8, qui a eu plusieurs éditions; deux *lettres* à M. de Necker, l'une, sur *l'Importance des opinions religieuses*; l'autre, sur *la Morale*, etc.; *Lettre à la noblesse française*, 1792, in-8; *de la Vie politique de M. de La Fayette*, 1792, in-8; *Prospectus du nouv. Dictionnaire de la langue française, suivi d'un disc. sur les facultés intellect. et morales de l'homme*, Hambourg, 1797, in-8; des *poésies*, etc. La lecture de ces différ. écrits fait porter sur l'aut. le même jugement qu'a émis Dussault dans ses *Annales littéraires* : « Rivarol n'eut peut-être un vrai talent en aucun genre; mais son esprit actif et flexible se pliait à tous les genres. » On a publié en 1808 : *l'Esprit de Rivarol*, 2 vol. in-12, avec son portr.; ce livre avait déjà paru en 1802, sous le titre de : *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*, Paris, 2 vol. in-12. Les *œuvres* de Rivarol ont été publiées par Fayolle et Chênedollé, Paris, 1808, 5 vol. in-8. Les *mémoires* de Rivarol, insérés en 1824 dans la *Collection des mémoires sur la révolution*, ne sont que la réimpression du *Tableau des travaux de l'assemblée constituante* que cet écrivain avait publié en 1798. — RIVAROL (Louise MATHERFLINT), d'origine angl., femme du précédent, morte à Paris en 1821, sut trouver dans l'étude des lettres des consolations contre les chagrins qui traversèrent sa vie. Elle a traduit de l'anglais : *Appel des whigs modernes aux whigs anciens*, d'Edmond Burke, 1791, in-8; *Effets du gouvernement sur l'agriculture en Italie*, avec une *Notice de ses différens gouvernemens*, 1797, in-8; *Encyclopédie morale*, avec l'*Appendix* de Dodsley, traduite aussi par Mˡˡᵉ Dupont, depuis Mᵐᵉ Brissot, sous le titre de : *Morale de tous les âges*; *le Couvent de St-Dominique*, 1801, in-8; *Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol*, en rép. à ce qui a été pub. dans les journaux, Paris, 1802, in-8. — RIVAROL-SAINT-ÉTIENNE (Jean-Baptiste-Auguste, vicomte de), neveu des précédens, et fils d'un maréchal-de-camp aussi connu dans la carrière des lettres, était capitaine-adjud.-major au 4ᵉ régim. de la garde royale, chev. de St-Louis et de la Légion-d'Honneur, lorsqu'il m. à Paris, le 14 nov. 1825, à 37 ans, d'une inflammation cérébrale. Cet officier, de beaucoup d'espérance, avait publié une *Notice historique sur la Calabre* (où il avait fait la guerre) *pendant les dernières révolutions de Naples*, Paris, 1817, in-8;

un *Disc. sur la vie et les ouvr. de Rollin*, ibid., 1819, in-8. Il a de plus laissé imparfaite une *Hist. de St Louis* que la m. ne lui permit pas de terminer.

RIVAULT (DAVID), sieur de *Flurance*, littérateur, né à Laval, vers 1571, d'une famille noble et originaire du Poitou, embrassa d'abord la carrière militaire, fut nommé en 1604 gentilhomme de la chambre du roi, et, en 1612, conseiller d'état et précept. du jeune roi Louis XIII. Ce prince, pendant une leçon, s'étant emporté jusqu'à le frapper, Rivault donna sa démission et quitta la cour. Réconcilié plus tard avec le roi, il m. à Tours en 1616, en revenant d'accompagner Mme Elisabeth mariée au roi d'Espagne. On a de lui les écrits suivans : *les Etats esquels est discouru du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre temps*, Lyon, 1595, in-12; *Discours du Point d'honneur, touchant les moyens de le bien connaître et pratiquer*, Paris, 1599, in-12; *les Elemens d'artillerie*, concernant tant la théorie que la pratique du canon, ibid., 1605, in-8; 2e édition, augmentée de l'*Invention, Description et Démonstration d'une nouvelle artillerie qui ne se charge que d'air et d'eau pure, et a néanmoins une force incroyable ; plus d'une nouvelle Façon de poudre à canon, très-violente, qui se fait d'or, par un excellent et rare artifice, non communiqué jusqu'à présent*, ibid., 1608, in-8 (ouvrage fort curieux, où l'on voit que l'idée d'appliquer l'or fulminant aux armes à feu, tentée de nos jours comme une nouveauté, remonte au règne de Henri IV); *Lettre à madame la maréchale de Fervacques, contenant un bref discours du voyage en Hongrie de feu le comte de Laval, son fils*, ibid., 1607, in-12; *l'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe* : « La sagesse de la personne embellit sa face », ibid., 1608, in-12; *Minerva armata, sive de conjungendis litteris et armis*, discours que Rivault prononça à Rome pour son admission à l'acad. des Humoristes; *le Dessein d'une académie et de l'introduction d'icelle en la cour*, 1612, in-8. On doit encore à Rivault : une édit. des *œuvres* d'Archimède avec une traduction lat. et des notes, Paris, 1615, in-fol., reproduite en 1646 avec des corrections par le P. Richard, et plusieurs brochures offrant un résumé de quelq. leçons données au prince.

RIVAUTELLA (ANTOINE), bibliographe et archéologue, né en 1708, dans le Piémont, mort en 1753, a publié de concert avec Jean-Paul Ricolvi, son condisciple et son ami : *Marmora Taurinensia, dissertationibus et notis illustrata*, Turin, 1743-47, 2 vol. in-4, très-estimé ; *il Sito dell' antica città d'Industria scoperto ed illustrato*, ib., 1747, in-4; *Cartolario d'Ulx*, 1753, in-4. Rivautella a eu part à la rédaction de la *notice* des manuscrits de la biblioth. de l'univ. de Turin, dont il avait été conservateur, ainsi que du musée de l'univ.

RIVAZ (PIERRE-JOSEPH de), mécanicien distingué, né en 1711 dans le Bas-Valais, d'une famille noble, mort à Moutiers en 1772, a fait dans les arts plus. découvertes utiles, dont il est fait mention dans le Recueil de l'acad. des sciences et dans le *Traité d'Horlogerie* de Lepaute. Il a en outre laissé en MSs. plus. ouvr. sur l'histoire, dans laquelle il était profondément versé, ainsi que dans les antiquités. — Joseph de RIVAZ, fils du précédent, vicaire-général à Dijon, a publié : *Eclaircissem. sur le martyre de la légion thébéenne*, Paris, 1779, in-8. Le *Journal des Savans* d'avril 1780 et de juin 1781, a donné l'analyse de cet ouvr. important, dans lequel l'auteur a présenté de nouv. fastes des empereurs Dioclétien et Maximien, conciliés avec les monumens anciens. On trouve dans *l'Art de vérifier les dates*, 1787, III, 612, le Précis des *Recherches critiques et historiques* de Rivaz *sur la Maison de Savoie* (non publiées). Enfin la famille de cet écrivain possède un recueil qu'il avait fait de chartres et de documens authentiques sur l'histoire du royaume de Bourgogne, du 7e au 11e S., avec des notes.

RIVE (JEAN-JOSEPH), savant bibliographe, né en 1730, à Apt en Provence, embrassa l'état ecclésiastique, professa la philosophie au collége de St-Charles à Avignon, et obtint ensuite la cure de Mollèges, près d'Arles, qu'il quitta en 1767, pour venir à Paris, où le duc de La Vallière lui confia le soin de sa riche biblioth. Rive l'augmenta de plus. livres précieux, et acquit la réputat. d'un homme fort habile en bibliographie et en histoire littéraire; mais plein d'amour-propre, il inventa pour exprimer ce genre d'habileté le nom de *Bibliognoste*, qu'il n'hésita pas à s'appliquer, et cherchait en toute occasion à montrer sa science par d'amères disputes avec les hommes de lettres qui s'occupaient du même genre d'étude. Lorsque des savans agitaient devant le duc de La Vallière quelq. question obscure d'histoire bibliographique, il les menaçait pour les mettre d'accord de leur lâcher *son dogue*; c'est ainsi qu'il appelait Rive, qui n'était jamais de l'avis de personne. A la mort du duc, la bibliothèque tomba en héritage à la duchesse de Châtillon, laquelle chargea MM. Debure et Vanpraet d'en dresser le catalogue. Rive, fâché que ce choix ne fût pas tombé sur lui, s'en vengea par de mordantes critiques contre ces deux savans qui y répondirent avec une modération et une justesse qui le réduisit au silence. Ayant été nommé ensuite bibliothécaire à Aix, Rive se trouvait dans cette ville quand la révolution commença ; et quoiqu'intérieurement il n'en approuvât peut-être pas les principes, il se montra bientôt un des plus ardens démagogues, se déchaîna contre l'archevêque qu'il appelait le *mitrophore* Boisgelin, compromit plusieurs citoyens estimables, poursuivit l'avocat Pascalis, dont on l'accuse même d'avoir causé la mort; et l'on ne sait où il se serait arrêté, si une attaque d'apoplexie ne l'eût conduit au tombeau en 1792. Parmi ses nombreux ouvr. imprimés, nous nous bornerons à citer : *Eclaircissemens sur les cartes à jouer*, Paris, 1780, in-12, ouvr. dans lequel il attribue l'invention des cartes aux Espagnols : Dupuy a prouvé le contraire dans le *Journal des Savans* (août 1780); *la Chasse aux bibliographes et antiquaires mal advisés*, Londres (Aix), 1788 et 1789, 2 vol. in-8. *Chronique littéraire des ouvrages imprimés et MSs. de l'abbé Rive*, 1791, in-8. M. Morénas, neveu de l'abbé Rive et possess. de ses ouvrages non imprimés, a publié en 1817, une *Notice des ouvr. impr. et MSs. de l'abbé Rive*.

RIVE (PIERRE-LOUIS de LA), peintre de paysag., né à Genève en 1753, mort dans cette ville en 1815, y avait suivi les leçons du chev. Fassin. Après avoir perfect. son talent en Italie, il parcourut la Suisse et la Savoie, copiant les sites les plus pittoresques de ces contrées. Parmi les nombreux tableaux de La Rive, que l'on voit maintenant en Allemagne, en Angleterre et en Russie, l'on cite principalement une *Vue du Mont-Blanc*, prise de Salanches, qui orne aujourd'hui le cabinet du prince Galitzin à St-Pétersbourg, et une riche composition d'un ton chaud et vigoureux, donné par l'auteur à la société genevoise pour l'encouragement des arts, et qui est placée dans le lieu de ses séances.

RIVERY. V. BOULLENGER.

RIVET (ANDRÉ), ministre protestant, né à St-Maixent en 1572, m. en 1651, professa à Leyde depuis 1619 jusqu'en 1632, époque à laquelle il fut mis à la tête du collége des nobles à Bréda. On a recueilli ses nombreux ouvr. en 3 vol. in-fol., Leyde, 1651-1660. Ils contiennent divers *traités* et *commentaires* sur l'Ecriture-Sainte et les Pères, des livres de morale et de piété parmi lesquels on estime surtout une *Instruction chrétienne contre les spectacles*, trop peu connue, et plus. traités de controverse remplis souvent des injures les plus

grossières. — Guillaume, sieur de CHAMPVERNON, frère du précédent, né en 1582, mort en 1651, avait des connaissances moins étendues, mais plus d'ordre et de modération dans l'esprit. On a de lui: un *Traité de la justification* et une *Défense de la liberté ecclés.*, contre la primauté du pape, en lat.

RIVET DE LA GRANGE (ANTOINE), savant bénédictin, né à Confolens, dans le Poitou en 1683, fut appelé à Paris par ses supérieurs pour y travailler à l'hist. des hommes illustres de l'ordre de St-Benoît; mais cet ouvr. n'ayant pas été continué, il conçut dès-lors le projet d'un travail beaucoup plus étendu et d'une utilité plus générale: c'était l'*Histoire littéraire de la France*, qui lui a mérité une si juste réputation. Avant de l'entreprendre, dom Rivet ne resta pas étranger aux querelles théologiq. de son temps. Non content d'une vive opposition à la bulle *Unigenitus*, il se chargea de revoir et d'achever le *Nécrologe de Port-Royal des Champs*, qu'il fit impr. à Amsterdam en 1723, in-4, et encourut ainsi la disgrâce de ses supérieurs qui le reléguèrent dans le monastère de St-Vincent du Mans, où il passa les 30 dernières années de sa vie. C'est dans ce lieu qu'il composa son *Hist. littéraire de la France*, dont il publia le 1er tome en 1733. Il finissait le 9e lorsqu'il m. en 1749. Les tomes 10 et 11, impr. en 1756 et 1759, sont dus à dom Clémencet, et le tome 12, en 1763, à dom Clément. Les vol. 13, 14 et 15, publiés en 1814, 1817 et 1820, ont été composés au sein de l'Institut, par une commission spéciale, d'après le plan de dom Rivet. L'*éloge* historique de cet écriv. se trouve en tête du 9e vol. de son *Histoire littér. de la France*, publ. par dom Taillandier, en 1750.

RIVEY (LA). V. LARIVEY.

RIVIÈRE (LAZARE), habile médecin, né en 1589, à Montpellier, fut reçu docteur dans la faculté de cette ville en 1611, et y obtint en 1622 une chaire qu'il occupa honorablem. pend. 33 ans. Il m. en 1655, laissant plus. ouvr. qui ont obtenu l'estime générale, et dont le célèb. Haller a donné l'analyse dans sa bibliothèque de médecine-pratiq., en leur rendant la justice qu'ils méritent. Les principaux sont: *Quæstiones medicæ XII pro cathedrâ regiâ vacante*, Montpellier, 1621, in-4; *Praxis medica*, Paris, 1640, La Haye, 11e édition, 1670, in-8, Lyon, en franç., 2e édit., 1702, trad. en anglais et plus. réimpr. dans cette langue: Bernard Verzascha a donné à Bâle, 1663, in-4, une édit. estimée de cet ouvr. auquel il a fait quelques changemens et ajouté des formules; *Observationes medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4, Lyon, 5e édit., 1659; *Methodus curandarum febrium*, Paris, 1648, in-8, plus. fois réimpr.; *Institutiones medicæ*, Leipsig, 1655, in-8, ouvr. qui a eu aussi un gr. nomb. d'édit. Les œuv. complètes de Rivière (*Riverii Opera omnia*, Lyon, 1663, in-f.) ont été très-souvent réimprimées.

RIVIÈRE (GUILLAUME), chimiste et naturaliste, membre de la société royale des sciences de Montpellier, où il naquit en 1655, exerça aussi avec quelque succès l'art de guérir, et se chargea d'un travail étendu sur les eaux minérales du Languedoc. On lui doit aussi quelques observ. d'hist. nat., des recherches sur la ciguë et l'ivraie, et une analyse de l'opium; le tout imp. dans le rec. de la soc. roy. des sciences de Montpellier. Rivière m. en 1734 à la Verune. Son *éloge* a été fait par Gauteron, et inséré par extrait dans les *Éloges des académiciens de Montpellier*, Paris, 1811, in-8.

RIVIÈRE (CHARLES). V. DUFRESNY.

RIVIÈRE (BON-FRANÇOIS), théolog. appelant, plus connu sous le nom de *Pelvert*, né à Rouen en 1714, mort à Paris en 1781, a publié sur des matières de théologie et de controverse un grand nombre d'écrits qui ont tous paru anonymes. Les principaux sont: *Dissertations théologiques et canoniques sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, 1755, in-12; *Dénonciation de la doct. des ci-devant soi-disant jésuites aux archevêques et évêques*, 1767, in-12; *Cinq lettres sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée*, etc., 2 v. in-12 (très-rares); *Six Lettres d'un théologien où l'on examine la doctr. de quelques écrivains modernes contre les incrédules*, 1776, 2 vol. in-12; *Dissertation sur la nature et l'essence du sacrifice de la messe*, 1779, in-12; *Défense de la dissertation, ou Réfutation de quatorze écrits* (dirigés contre sa doctrine), 1781, 3 vol. in-12; *Exposition succincte et comparaison de la doct. des anciens et des nouv. philosophes*, 1787, 2 vol. in-12.

RIVIÈRE (ROCH LE BAILLIF, sieur de LA), médecin empirique et astrologue, né à Falaise dans le 16e S., mourut à Paris en 1605, dans un âge avancé, comblé des faveurs de la cour, avec le titre de prem. médecin de Henri IV, qui eut la faiblesse de lui faire tirer l'horoscope du dauphin son fils, depuis Louis XIII. Rivière avait de l'esprit et surtout un grand savoir faire. On a de lui: *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident*, Rennes, 1577, in-4; *le Demostérion*, rec. d'aphorismes extraits de Paracelse, ibid., 1578, in-4; *Petit traité de l'antiquité et de la singularité de la Bretagne armorique*, ibid., 1578, in-4; *Sommaire Défense aux interrogatoires des docteurs de la Faculté de médecine*, Paris, 1579, in-8; la Faculté y répondit par un *Vrai Discours des interrogatoires faits... à La Rivière sur certains points de sa doctrine*, ouvr. curieux et qui fait bien connaître l'ignorance de ce charlatan; *Traité du remède contre la peste, charbon et pleurésie*, ibid., 1580, in-8; *Conformité de l'ancienne et moderne médec. d'Hippocrate à Paracelse*, Rennes, 1592, in-8, ouvr. bizarre et recherché des curieux.

RIVIÈRE (abbé de LA). V. BARBIER (Louis).

RIVIÈRE (N., MERCIER DE LA), économ., né vers 1720 d'une famille de finance, occupa en 1747 la charge de conseiller au parlement de Paris, et, peu de temps après, fut nommé intendant de la Martinique. A son retour de cette colonie, il devint l'un des plus zélés disciples de Quesnay (*v.* ce nom). La Rivière fut témoin des malheurs de la révolution qu'il avait prédite, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à la prévenir; mais il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et m. vers 1794. On a de lui: *l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, 1767, in-4, ou 2 vol. in-12: c'est l'exposé des principes des économistes; *l'Intérêt général de l'état, ou la liberté du commerce des blés démontrée conforme au droit naturel*, 1770, in-12; *de l'Instruction publique*, 1775, in-8; *Lettre sur les économistes*, 1787, in-8: c'est une apologie de leurs principes; *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'assemblée nationale*, 1789, in-8: il y adopte les principes de Necker; *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie française*, ou canevas d'un code constitutionnel pour servir de suite à l'ouvr. intitulé: *les Vœux d'un Français*, 1789, in-8; *Palladium de la constitution politique*, ou *Régénération morale de la France*, 1790, in-8; *l'Heureuse nation*, ou *Relation du gouvernement des Féliciens, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1792, 2 vol. in-8. C'est à tort que l'on a attribué ces deux derniers ouvr. et la lettre au comité des finances à M. Henri La Rivière. Mercier de La Rivière a été aussi l'un des collaborateurs du *Journal d'agriculture*.

RIVIÈRE (MATHIAS PONCET DE LA), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, essuya de vifs désagrémens dans son diocèse dont il se démit; il m. à Paris, doyen de St-Marcel, en 1780. Outre des *lettres pastorales* et un *Discours sur le goût*, inséré dans les Recueils de l'acad. de Nancy, dont

ce prélat était membre, on a de lui: les *Oraisons funèbres* de la reine de Pologne (1742), de Mme Anne-Henriette de France (1752); de Mme Louise-Elisabeth, duchesse de Parme (1760); de la reine de France, Marie-Leczinska (1768), et du roi Louis XV (1772). Le *sermon* qu'il prononça pour la prise d'habit de Mme Louise aux carmélites de St-Denis, est estimé: il en a paru une traduction espagnole. Ces oraisons funèbres, peu lues aujourd'hui renferment parfois de véritables beautés.

RIVINUS (André), médecin et philologue, né en 1600, à Halle en Saxe, d'une famille patricienne, s'appelait *Bachmann* avant qu'il eût latinisé son nom, suivant l'usage reçu parmi les gens de lettres de cette époque. Après avoir étudié la médecine à Iéna, il visita la France, la Hollande, l'Angleterre, et, à son retour dans sa patrie, se fit recevoir doct. à Leipzig, en 1644. Nommé en 1655 à la chaire de physiologie, il ne la remplit pas long-temps, car il m. l'année suiv., à l'âge de 56 ans. Marié trois fois, Rivinus eut de ses deux dernières femmes une fille et neuf garçons, dont le troisième s'est rendu célèbre comme médecin-naturaliste. Outre un grand nombre d'éditions d'auteurs grecs et lat., Rivinus a laissé des thèses de médecine et de philosophie, des dissertations philologiques, et plus. pièces de vers. — Auguste-Quirinus Rivinus, botaniste distingué, fils du précéd., né à Leipsig en 1652, alla étudier la médecine à Helmstadt, où il fut reçu docteur en 1676. De retour dans sa ville natale, il y pratiqua l'art de guérir et l'hist. naturelle avec un grand succès, y fut nommé professeur de physiologie et de botanique en 1691, doyen de la faculté en 1709, et m. en 1723. Ses dissertations médicales, *Dissertationes medicæ*, Leipsig, 1710, in-4, renferment d'excellentes observations et quelq. découvertes anatomiques, entre autres celle qu'il fit, en 1679, des canaux excréteurs des glandes sublinguales. Mais c'est principalement comme botaniste que Rivinus a rendu son nom célèbre. Dans son *Introductio ad rem herbariam*, Leipsig, 1690, in-fol., plus. fois réimpr., il a établi le premier une classification des plantes d'après la forme de la corolle, et a introduit dans la philosophie de la science de grandes améliorations que l'autorité de Linnée a depuis sanctionnées. Le P. Plumier a donné le nom de *Rivina* au genre qu'il forma d'un arbuste de la famille des atriplicées, qui, comme l'a dit Linnée, étant toujours vert et portant à la fois des feuilles, des fleurs et des fruits, est digne du plus *florissant* botaniste de son temps. — Jean-Aug. Rivinus, fils du précéd., né à Leipsig en 1692, reçu docteur en 1717, et m. en 1725, a traduit en allem. l'ouvrage de son père: *de Peste lipsiensi*, et a publ. *Dissertatio de morbis ab acido, seu noxâ acidi in corpore humano*, Erfurt, 1720, in-4.

RIVOIRE (Antoine), jésuite, né à Lyon en 1709, m. dans cette ville vers 1789, a laissé: *Traité sur les aimans artificiels*, 1752, in-12; *Nouveaux Principes de perspective linéaire*, avec un *Essai sur le mélange des couleurs*, de Newton, 1757, in-8, traduit de l'anglais; *Histoire métallique de l'Europe*, ou *Catalogue des médailles modernes du cabinet de M. Poulhariez*, 1767, in-8; *Vie de saint Castor, évêque d'Apt*, 1768, in-12. La Bibliothèque de Lyon possède quelq. manuscrits de Rivoire, et son *eloge*, par M. Jars.

RIZA-BEYG. V. Mehemet-Riza-Beyg.

RIZA (Aly), huitième iman de la race alyde, né à Médine l'an 148 de l'hégyre (765 de J.-C.), se rendit si recommandable par ses vertus, que le khalyfe Al-Mamoun le fit surnommer *l'Agréable à Dieu*, le choisit pour son gendre, et le déclara son successeur l'an 201 (817). Cette mesure excita la révolte des Abbassides, qui firent secrètement empoisonner Aly Riza l'an 203 (818), à Thous, dans le Khoraçan. Sa sépulture est en grande vénération chez les Persans et chez tous les peuples mahométans de la secte d'Aly.

RIZI (François), peintre et architecte, né à Madrid en 1608, m. en 1685, fut élève de Vincent Carducho. Dans ses nombreux ouvr., la facilité dégénère presque toujours en incorrection. Les fresques qu'il exécuta dans le couvent de St-Antoine des Portugais et les décorations du théâtre du Retiro mirent le sceau à sa réputation comme improvisat. en peint. — Le frère Jean Rizi, frère du précéd., né à Madrid en 1595, après avoir peint dans sa patrie un grand nomb. de tableaux d'église, se rendit à Rome dans un âge fort avancé pour y étudier les chefs-d'œuvres de l'art, et peignit quelques tableaux au Mont-Cassin. Charmé de ses vertus religieuses dont l'exercice de son art ne l'avait jamais détourné, le pape lui conféra un évêché, dont sa mort, arrivée en 1675, l'empêcha de prendre possession. Jean l'emporte sur son frère par la pureté et la correction du dessin. Il a composé un *Traité de la peinture*, dédié à la duchesse de Bedjar, dont il fut le maître.

RIZZIO ou RICCIO (David), secrétaire et favori de Marie Stuart (*v.* ce nom), naquit dans la prem. moitié du 16e S., à Turin, d'un ménétrier qui le forma à sa profession. Quelq. talens naturels dont il était doué l'aidèrent à se faire connaître du comte de Moretto; et ce seigneur, appelé vers 1562 à l'ambassade de Savoie près la cour d'Écosse, emmena avec lui l'obscur joueur de harpe qu'attendait un rôle plus relevé. La jeune reine était, comme on sait, passionnée pour les arts d'agrément; elle voulut avoir, pour l'un de ses choristes, Rizzio, qui chantait avec grâce et avait une belle *basse-taille*. S'il faut en croire quelq. écrivains, l'agréable Piémontais était fort laid et bossu. Quoi qu'il en soit, ses talens, qui ne se bornaient pas à celui de la musique, flattèrent à tel point la sensible Marie, que bientôt elle l'admit dans sa plus intime confidence. La faveur de Rizzio était parvenue au plus haut point, lorsqu'un complot fut tramé contre ses jours par plus. seigneurs écossais dévoués à Henri Darnley, époux de la reine; ils le frappèrent de 56 coups de poignard dans l'appartement même de cette princesse, alors (1566) enceinte de Jacques VI (*v.* ce nom), et dont les ressentimens ne purent être apaisés par le supplice de plus. des assassins.

ROA (Martin de), jésuite espag., né à Cordoue vers 1563, embrassa la règle de saint Ignace à l'âge de 15 ans, professa ensuite la rhétorique et la théologie dans les maisons de son ordre, s'éleva par ses talens aux premiers emplois de sa société, les abdiqua pour se livrer à l'étude de l'histoire et des antiquités, et m. à Montillo en 1637, laissant un assez grand nombre d'écrits, dont les princip. sont: *singularium Locorum et Rerum S.-Scripturæ lib. VI*, etc., Lyon, 1667, in-8, édit. recherchée; *De accentu et rectâ in græcis, latinis, barbaris pronunciatione; De Cordubæ principatu*, etc., Lyon, 1617, in-4, traduit en espagnol par l'auteur, Cordoue, 1636, in-4, avec des additions; *Del estado de las almas en Purgatorio*, Séville, 1624, trad. en latin et en ital.; *Malaga, su fundacion, su antiguedad*, etc., Malaga, 1627, in-4; *Hist. de la muy antigua y noble ciudad de Ecija*, Séville, 1629, in-4, etc.

ROBBÉ de BEAUVESET (Pierre-Honoré), poète satirique et licencieux, né à Vendôme en 1714, vint à Paris à la suite de quelques disgrâces dans sa province, et y eut des démêlés assez vifs avec Piron, au sujet d'un trait piquant que celui-ci lança contre Robbé dans sa préface de la *Métromanie*. La muse caustique de Robbé ayant osé s'exercer sur Louis XV, faillit l'envoyer à la Bastille; mais il se hâta de remplacer sa satire par une apologie, et le prince, croyant alors que le poète avait été calomnié, lui accorda une pension. Protégé par mad. Dubarry, que ses vers amusaient, il le

fut aussi par la duchesse d'Olone, qui lui laissa par testament une somme de 15,000 liv., en le désig. comme un littérateur distingué. Il m. à St-Germain en 1794. On a de lui : *le Débauché converti*, satire, 1736, in-12; *Epître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenai* (sur cette mémorable bataille), 1745, in-8; *Satire sur le goût*, 1752, in-8; *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, poème en 4 ch., 1760, in-12; *Satire au comte de...* (Bissy), 1776, in-8, où il se déchaîne contre Piron, Palissot, Voltaire, Sabatier, etc.; *les Victimes du despotisme épiscopal*, poème en 6 ch.; ces victimes sont les religieuses de Ste-Claire, d'Orléans, qui ne voulurent point accepter la bulle *Unigenitus*; *Œuvres badines* (ou plutôt ordurières), Paris, 2 vol. in-18; des *odes*, des *épîtres*, etc. Le prince de Ligne eut le mauvais goût de mettre les épigrammes de Robbé au-dessus de celles de Rousseau et de Boileau.

ROBBIA (LUCA DELLA), sculpteur florentin, inventeur des terres cuites émaillées, fut, ainsi que son frère Augustin et son neveu André, au nomb. des artistes qui secondèrent Donatello et Ghiberti, dans le renouvellement de la sculpture opéré en Italie au 15e S. Luca paraît avoir concouru à l'exécution des bas-reliefs des portes du Baptistère de Florence; et l'on voit de lui, à San-Miniato, un médaillon en terre cuite émaillée, représentant une *Vierge* à mi-corps tenant l'Enfant-Jésus. Les figures d'*enfans* en demi-relief en terre cuite semblable, exécutée sous le portique de l'hôpital des Innocens à Florence, appartiennent à André. Ces deux morceaux inédits ont été gravés dans l'*Histoire de l'art par les monumens*, de Seroux d'Agincourt.

ROBECK (JEAN), jésuite, né à Calmar en Suède en 1672, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour les méditations ascétiques, passa en Allem. vers 1704, se convertit à la relig. catholique, et embrassa la règle de saint Ignace. Ses supérieurs le chargèrent de missions à Vienne et à Rome, et il se proposait d'aller remplir les fonctions de missionnaire en Suède, lorsque le gouvernement s'opposa à son retour dans ce pays. Il vécut ensuite pendant neuf ans, dans une retraite obscure, et se précipita dans le Weser en 1739. On a de lui une apologie du suicide, sous le titre de : *J. Robeck Exercitatio philosophica de morte voluntariâ philosophorum et bonorum virorum*, etc., Brême 1736, in-4, avec des notes réfutatives, par Funck, édit. de l'ouv.; le *Dictionnaire* de Chauffepié en donne un long extrait d'après la *Bibliothèque raisonnée des savans de l'Europe*.

ROBERJOT (CLAUDE), conventionnel et agent diplomatique, né à Mâcon en 1753, était curé de cette ville lorsque la révolut. éclata; Il en adopta les principes, se maria, fut élu député suppléant à la Convention, mais n'y vint, comme titulaire, qu'après le règne de la terreur. Nommé alors représentant du peuple à l'armée de Pichegru, il s'y conduisit avec modération, fit à son retour un rapport très-étendu et fort bien rédigé sur les provinc. de la Belgique, contribua à leur réuni. à la France, fut élu memb. du cons. des Cinq-Cents, devint en 1797, ministre plénipotent. près des villes anséatiques, assista ensuite dans la même qualité au congrès de Rastadt, et périt, à la suite de ce cong. sous les coups de 60 assassins, portant, dit-on, l'uniforme des hussards autrich. appelés *Szecklers*, qui assaillirent sa voiture le 28 août 1799, au milieu d'une nuit profonde, à un quart de lieue de la ville, d'où il lui avait été enjoint de se retirer le jour même avec ses collègues. L'un d'eux, nommé Bonnier (*v.* ce nom), mourut aussi victime de cet affreux attentat, dont les auteurs n'ont jamais été également connus. On a de Roberjot quelq. *Mém.* et *Lettres* sur l'agriculture, imp. dans div. rec.

ROBERT (SAINT), abbé de Molême et fondat. de l'ordre de Cîteaux, naquit dans la Champagne en 1024, et m. en 1110. L'Eglise célèbre sa fête le 29 avril. On lui attribue des *sermons*, des *lettres*, et les premiers chap. d'une *Chronique de Cîteaux*, publiée à Cologne en 1614, in-8; mais les continuateurs de D. Rivet pensent qu'il n'existe aucun ouvrage dont on puisse véritablement le regarder comme auteur.

ROBERT DE COURTENAI, empereur latin de Constantinople, succéda à son père, Pierre de Courtenai, l'an 1219, et fut couronné dans la basilique de Sainte-Sophie en 1221. Obligé de soutenir la guerre contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer empereur de Nicée, étendait ses conquêtes dans la Thrace, Robert sollicita les secours du pape et des princes chrétiens; mais il fut vaincu, et manquant de courage pour réparer ses pertes, il fut réduit au territoire de Constantinople. Robert avait délaissé Eudoxie, fille de Lascaris (*v.* ce nom), pour épouser la fille d'un gentilhomme d'Artois qui était promise à un chev. bourguignon. Celui-ci, outré qu'on pût lui préférer un emp., réussit à s'emparer de son infidèle et de sa mère, jette cette dernière dans les flots, coupe à l'autre le nez et la bouche, et l'abandonne ensuite sur le rivage. Epouvanté d'une si cruelle vengeance, à laquelle les barons applaudirent, Robert s'enfuit de sa capitale, et m. peu après en Achaïe en 1228. On trouve la vie de ce prince, écrite par Ducange, dans la 3e partie de l'*Histoire de Constantinople*.

ROBERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, empereur d'Allem., né en 1352, était fils de Robert *le Tenace*, comte palatin, et fut élu empl en 1400, après la déposition de Wenceslas (*v.* ce nom). Pour flatter les Allemands, qui regrettaient le Milanais, il voulut rendre cette province à l'empire, et entreprit la guerre contre les Viscontis; mais il fut vaincu, et se fit ensuite un grand nombre d'ennemis en se déclarant, pendant le grand schisme qui désolait l'Eglise, pour l'anti-pape Grégoire XII. Il m. en 1410 à Oppenheim, après avoir partagé ses états entre ses fils, dont le cadet, Etienne, fut la tige de la maison de Bavière actuellement régn. L'emp. Robert est fondat. de l'univ. d'Heidelberg.

ROBERT dit *le Fort*, comte d'Anjou, est regardé comme la tige de l'auguste maison qui règne aujourd'hui sur la France; mais les historiens ne sont pas d'accord sur son origine. Les uns le font descendre de Witikind, héros saxon; d'autres, et c'est l'opinion la plus générale, adoptée, de St Arnould, par Childebrand, frère de Charles Martel; Boulainvilliers, d'un prince allem. ou saxon, nommé Richard; enfin Legendre, d'Ansprand, roi des Lombards. Appelé par sa valeur et sa naissance au gouvernement du duché de Paris, Robert fut mis en possession, par Charles-le-Chauve, de la portion de l'Anjou, connue sous la dénomination de comté d'*Entre-Maine*, préserva long-temps cette province des ravages des barbares, et fut tué en 866, en combattant les Normands qui s'étaient avancés vers la Loire. Eudes, son fils aîné, partagea le trône de France avec Charles dit *le Simple*. On trouve dans la *Bibliothèque* du P. Le Long, t. 2, l'indication de tous les ouvr. publ. pour établir la généalogie de Robert-le-Fort; et Foncemagne en a donné l'analyse dans le t. 20 des *Mém.* de l'académie des inscriptions. On peut aussi consulter l'*Histoire généalogique de la maison de France*, 1822, in-4, par M. de Fortia-d'Urban.—ROBERT, second fils du précéd., se fit chef de parti après la mort d'Eudes son frère, qui avait régné sur la France occidentale (*v.* EUDES), et parvint à se faire élire roi dans une assemblée tenue à Soissons en 922, par des seigneurs qui méconnaissaient l'autorité de Charles-le-Simple; mais il périt l'année suivante dans une bataille que lui livra ce prince. Robert est père de Hugues-le-Grand et aïeul de Hugues-Capet.

ROBERT, roi de France, surnommé *le Sage* et *le Dévot*, parvint au trône en 996, après la m. de Hugues-Capet, son père, qui, dès l'année 988, l'avait associé à la royauté. Ami de la paix, non par indolence, mais par le désir de rendre son peuple heureux, ce prince, pendant un règne de 35 ans, n'entreprit qu'une seule fois la guerre pour défendre ses droits sur le duché de Bourgogne, dont il devint paisible possesseur, et mit tant de sagesse et de loyauté dans sa conduite envers les grands de l'Europe, que ceux-ci, loin de lui disputer ses états, le choisirent au contraire pour médiateur dans tous leurs différends. Heureux comme souver., Robert cepend. ne le fut pas dans sa vie privée. Il avait épousé Berthe, veuve d'Eudes Ier, comte de Blois, qui était sa parente à un degré prohibé par l'Eglise, et profitait, pour ne pas s'en séparer, des embarras que le pape éprouvait à Rome; mais Grégoire V y eut à peine établi son autorité, qu'il déclara le mariage nul, et excommunia le monarque, qui fut non-seulement obligé de renoncer à l'épouse qu'il aimait, mais d'en prendre une autre, Constance, fille du comte d'Arles et de Provence, qui le rendit excessivement malheureux par son caractère altier et turbulent. Ce prince, si digne de l'amour de ses sujets, m. à Melun en 1031. Il avait eu de son union avec Constance quatre fils: Hugues, qui m. avant lui, en 1026; Henri Ier, qui lui succéda au trône; Robert, chef de la première branche roy. des ducs de Bourgogne; et Eudes, qui ne reçut point d'apanage.

ROBERT Ier, roi d'Écosse. V. BRUCE.

ROBERT D'ARTOIS, surnommé *le Bon* et *le Vaillant*, né en 1216, était le troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis, qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie, l'an 1237. Grégoire IX, pendant sa querelle avec l'empér. Frédéric II, offrit à saint Louis l'empire pour Robert; mais, sur l'avis des seigneurs français assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée. Robert suivit saint Louis en Egypte, et ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, le combat de Mansourah, en 1250. Son impétuosité renversa tout ce qui s'opposait à ses efforts, et la victoire fut complète; mais ayant voulu poursuivre les fuyards, il fut attaqué à son tour, et tomba percé de coups, après avoir vu périr à ses côtés les braves qui l'avaient suivi.

ROBERT II, comte d'Artois, surnommé *le Bon* et *le Noble*, fils posthume du précéd., suivit saint Louis dans la seconde croisade en 1270, et vengea la m. de son père en combattant les Sarasins, dont il laissa 5,000 sur la place. Il châtia ensuite les rebelles de Navarre, mena, après les vêpres siciliennes, un puissant secours à son oncle Charles Ier, roi de Naples, fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II, défit les Aragonais en Sicile, les Anglais près de Bayonne, en 1296, et remporta, à Furnes, en 1297, une éclatante victoire sur les Flamands, auxquels il enleva leurs princip. chefs, qu'il fit conduire à Paris précédés de son étendard. Mais Robert acheta cher cette dernière conquête. Son fils unique, Philippe d'Artois, avait été blessé à m. à ses côtés pendant le combat; et lui-même tomba en 1302, près de Courtray, avec l'élite de l'armée française, sous les coups des ennemis qu'il avait traités avec tant de mépris. Ce prince était un des plus grands capitaines de son siècle; mais il manquait du sang-froid nécessaire pour diriger une action, et sa vaillance ne fut souvent, comme celle de son père, que de la témérité. Le comté d'Artois passa, après sa mort, à sa fille Mahaut, qui le porta en dot à Othon, duc de Bourgogne. — ROBERT III d'Artois, petit-fils du précéd., né en 1287, de Philippe d'Artois, disputa à sa tante Mahaut le comté dont elle avait hérité, et perdit son procès par trois arrêts rendus en 1302, 1309 et 1318. Il reçut en dédommagement la terre de Beaumont-le-Roger qui, ayant été érigée en pairie, lui donnait dans l'état le même rang qu'il aurait eu par la possession du comté d'Artois; mais, aveuglé par l'ambition, il ne voulut point renoncer à ses prétentions sur ce comté, et les renouvela sous Philippe de Valois son beau-frère, en produisant de nouv. titres qui se trouvèrent faux. Le roi essaya vainement de le détourner de cette fatale poursuite; il persista, et la comtesse Mahaut étant morte empoisonnée au milieu de ces débats, il fut non-seulement accusé de ce crime, mais encore d'avoir voulu faire assassiner le roi lui-même, qui le bannit du roy. en 1331. Réfugié en Angleterre, Robert, pour se venger de Philippe de Valois, engagea Edouard III à prendre le titre de roi de France, auquel il avait précédemm. renoncé par une promesse solennelle, et devint ainsi la cause des guerres cruelles qui affligèrent le royaume pendant un siècle. A la tête de l'armée angl., et sous le titre de *lieutenant d'Edouard III, roi d'Angl. et de France*, le coupable Robert vint attaquer son pays, mais fut heureusement vaincu à Vannes en 1343, par Charles de Bourbon, surnommé *la Fleur des chevaliers*. Grièvement blessé, Robert se traîna cependant jusq. vaisseaux angl., et alla, dit-on, expirer dans les bras d'Edouard, auquel il recommanda de ne jamais renoncer à ses prétentions sur la France. — JEAN D'ARTOIS, comte d'Eu, fils de Robert III, servit utilement la France contre les Anglais et les Flamands, et m. en 1381. — Son fils, PHILIPPE D'ARTOIS, connétable de France, causa par son imprudence la perte de la bataille de Nicopolis, et m. prisonnier des Turcs en 1397, laissant un fils, Charles d'Artois, mort sans postérité en 1472, après s'être signalé par sa valeur.

ROBERT D'ANJOU, roi de Naples, troisième fils de Charles II, succéda à son père en 1309, à l'exclusion de Charobert son neveu, par la protection des papes auprès desquels il se maintint toute sa vie dans la plus grande faveur. Ambitieux par caractère, mais sage et adroit dans sa politique, ce prince tenta peu la fortune par ses propres armes, et sut habilement profiter de toutes les divisions qu'il excitait chez les autres puissances pour s'enrichir de leurs dépouilles. La ville de Gènes s'étant donnée à lui en 1318, il la défendit contre les seigneurs gibelins de la Lombardie, et renouvela le projet qu'avait formé son grand-père de s'emparer de la Sicile; mais ayant échoué deux fois dans cette entreprise, et dégoûté d'ailleurs de l'ambition par la mort de son fils unique, le duc de Calabre, il ne fut plus occupé que de contenir la turbulence de ses sujets, et m. en 1343, après un règne de 34 ans. Ce prince aimait les lettres, et se glorifiait plus, dit-on, des titres de poète et de philosophe que de celui de roi. Pétrarque et Boccace trouvèrent à sa cour une utile protection. Les poésies toscanes du roi Robert ont été publiées à Rome en 1642, par Ubaldini. On a aussi de lui deux *lettres* trad. du latin en toscan, et un *office* en l'honneur de saint Louis, évêque de Toulouse.

ROBERT D'ANJOU. V. ROBERT-LE-FORT.

ROBERT DE BAVIÈRE (le prince), amiral d'Angleterre. V. RUPERT.

ROBERT dit *le Vieux*, troisième fils du roi Robert, obtint en 1032, de son frère Henri Ier, roi de France, le duché de Bourgogne, et fut le chef de la première branche royale des ducs de ce nom, laquelle dura jusqu'en 1361. Il mourut en 1075, après avoir signalé l'extrême violence de son caractère par plusieurs révoltes contre son père et le meurtre de Dalmace, seigneur de Semur-en-Auxois, son beau-père. — ROBERT II était le troisième fils de Hugues IV, qui l'institua son successeur, et lui donna l'investiture du duché de Bourgogne. Chargé de diverses missions importantes sous Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel, Robert signala plusieurs fois son zèle pour la défense des

droits de la couronne, et surpassa en richesses, en puissance et en crédit, tous les princes de sa race qui l'avaient précédé. Il épousa en 1279 la princesse Agnès, fille de saint Louis, et m. en 1305. Son fils Hugues V, son successeur, gouverna sous la tutelle de sa mère. Il mourut en 1315 sans postérité.

ROBERT Ier, dit *le Magnifique* ou *le Diable*, duc de Normandie, deuxième fils de Richard II, succéda, en 1027 ou 1028, à son frère Richard III, dont on l'accusa d'avoir abrégé les jours par le poison. Il eut à réprimer, dans les commencemens de son règne, les fréquentes révoltes de ses grands vassaux; mais, doué d'autant d'activité que de valeur, il parvint à les réduire, rétablit ensuite dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, dépouillé par son propre fils, soutint les droits de Henri Ier, roi de France, qui lui fit en récompense la cession du Vexin, et replaça sur le trône d'Anglet. Alfred et Edouard ses cousins, que Canut, roi de Danemarck, venait d'en exclure. Respecté de ses vois., aimé de ses sujets qu'il comblait de ses libéralités, Robert eût pu jouir en paix du fruit de ses expl.; mais, ayant voulu expier les fautes ou les erreurs de sa jeunesse, il entreprit un pèlerinage à Jérusalem, laissant partout des traces de sa munificence, et fut empoisonné à son retour à Nicée, en 1035, par d'infidèles serviteurs qui voulaient, dit-on, s'emparer de ses trésors. Robert ne s'était point marié; mais il avait un fils naturel, Guillaume-le-Conquérant, qui lui succéda et fut dep. roi d'Angleterre. — ROBERT II, dit *Courte-Cuisse* ou *Courte-Botte*, duc de Normandie, prit les armes contre son père, Guillaume-le-Conquérant, pour l'obliger à lui abandonner le duché de Normandie qu'il lui avait promis avant la conquête de l'Angleterre, et eut le malheur de le blesser, sans le connaître, dans un combat qu'ils eurent corps à corps sous les murs du château de Gerberoi, où Robert s'était réfugié. Obligé, après ce crime involontaire dont il implora vainement le pardon, de fuir la vengeance paternelle, il ne reçut l'investiture du duché de Normandie qu'après la mort de Guillaume, en 1087, et voulut alors disputer à son frère, Guillaume-le-Roux, le sceptre d'Angleterre, dont celui-ci s'était emparé; mais, n'ayant pu décider ses grands vassaux à le seconder, et s'étant montré injuste envers Henri, le plus jeune de ses frères, qui cependant lui était resté fidèle, il fut attaqué par Guillaume dans ses propres états, et n'obtint la paix qu'en lui cédant plusieurs places. Robert était l'un des hommes les plus faibles et les plus légers dans sa conduite, mais en même temps l'un des plus vaillans dans les combats. Ayant pris part à la croisade de 1096, il se couvrit de gloire à la prise d'Antioche, et monta l'un des premiers à l'assaut de Jérusalem. Il revint en Europe, après avoir refusé, par indolence, le trône de David, et s'arrêta en Italie, où il épousa Sybille, fille de Geoffroi, duc de Conversano, et passa une année entière au milieu des fêtes et des plaisirs, sans s'occuper du soin de ses états qui furent sans cesse livrés, sous son gouvernement, aux désordres de l'anarchie et aux ravages de la guerre civile. Son frère, Henri s'étant emparé du trône d'Angleterre à la mort de Guillaume (*v.* HENRI Ier), Robert tenta vainement de revendiquer ses droits; il obtint, il est vrai, en dédommagement, une pension de 300 marcs; mais bientôt Henri, rompant ce traité, vint attaquer la Normandie en 1105, s'en rendit maît., et retint son frère prisonn. au château de Cardiff, dans le Clamorgan, où le malheureux Robert m., en févr. 1134, après une détention de 28 ans, laissant, de son mariage avec la princesse Sybille, un fils nommé Guillaume, qui reçut en apanage, de Louis-le-Gros, le Vexin français.

ROBERT GUISCARD, duc de la Pouille (*Apulia*), le plus illustre des aventuriers normands qui fondèrent le royaume de Naples, était le quatrième fils de Tancrède de Hauteville, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya, en 1035, ses trois fils aînés en Italie pour y chercher fortune par la voie des armes. Ils avaient déjà réussi à s'emparer d'une partie de l'Appulie, lorsque Robert Guiscard les joignit en 1053. Aussi astucieux que brave et entrepren., il s'empara à son tour de l'autorité, pénétra dans la Calabre, répudia sa femme Albérade, dont il avait eu un fils, pour épous. Sigelgaite, fille de Guaimar IV et sœur de Gisolfe II, prince de Salerne, obtint vers 1057, du pape Nicolas II, le titre de duc de Pouille et de Calabre, fit avec Roger, son plus jeune frère, la conquête de la Sicile, dépouilla son beau-frère de la principauté de Salerne, et Pandolfe VI de celle de Bénévent, fut excommunié par Grégoire VII, et se réconcilia ensuite avec ce pontife, auquel il fit hommage des duchés de Pouille et de Calabre, en se reconnaissant son vassal. Ayant ensuite rassemblé une flotte considérable, Robert, dont l'amb. était insatiable, forma le projet de détrôner l'emper. grec, et s'empara en 1081 de Corfou, Butrinto et la Vallone, mit le siége devant Durazzo dont il se rendit maître, battit Alexis Comnène, et le força de s'enfuir à Constantinople. Obligé de repasser l'Adriatique pour venir défendre ses Etats menacés par les rebelles et par l'emper. d'Allemag. Henri IV, il sortit triomphant de cette nouvelle lutte, et marcha alors à la défense de Rome, où Grégoire VII, son allié, était assiégé dans le chât. St-Ange par l'empereur Henri IV; mais ce prince n'ayant point osé l'attendre, Robert entra dans Rome sans aucune résistance. Il n'en livra pas moins cette cité au plus affreux pillage, et emmena le pape Grégoire à Salerne. Voulant ensuite réaliser son projet sur la Grèce, il rassembla une nouvelle flotte, fut partout victorieux, et se croyait sûr du succès, lorsqu'il m. en 1085, laissant deux fils, Bohémond et Roger, qui se disputèrent sa succession (*v.* BOHÉMOND et ROGER). Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra ont écrit tous deux l'*histoire* de Robert Guiscard.

ROBERT Ier, prince de Capoue et comte d'Averse, était fils de Jordan Ier et frère de Rich. II, qui s'était réduit à n'être que le premier vassal du duc de la Pouille. Robert lui succéda en 1116, et ne chercha point à recouvrer son indépendance. Il fut cependant, en 1110, le protecteur du pape Paschal II, mais, en 1118, il rendit homm. à Gelase II, et m. en 1120. Son fils Richard III ne lui ayant survécu que deux jours, la principauté de Capoue passa à Jordan II, troisième fils de Jordan Ier. — ROBERT II, prince de Capoue et comte d'Averse, fils de Jordan, auquel il succéda en 1127, forma la résolut. de s'affranchir du joug imposé à ses trois prédécesseurs. Ayant rassemblé les barons normands dont Roger II, nouveau roi de Sicile, avait violé tous les privilèges (*v.* ROGER II). Robert fit la guerre à ce prince de concert avec Rainolfe, comte d'Alife, et remporta une brillante victoire, en 1132, sur l'armée royale. Mais les gentilshommes normands, qui d'abord avaient vaillamment combattu pour leur délivrance, se lassèrent bientôt de cette guerre civile; ils redoutaient d'ailleurs la vengeance de Roger, et Robert se vit contraint d'aller implorer les secours des puissances étrangères. Il réunit à sa cause tous les ennemis du schismatique Anaclet: l'emp. d'Allemag., le pape Innocent II et les Pisans envahirent de concert l'Italie méridionale, et Robert fut rétabli dans sa principauté. Mais lorsque ses alliés furent retournés dans leurs états, les siens furent livrés au plus affreux pillage. Cet infortuné prince erra long-temps de pays en pays, et parvint enfin à obtenir l'appui de Frédéric Barberousse, nouvel emp. des Romains, qui le rétablit dans l'héritage de ses pères en 1155. Roger II venait de mourir, et son fils, Guillaume Ier, n'avait d'abord opposé à Robert qu'une faible résis-

tance; mais s'étant emparé de lui l'année suivante, il le fit périr misérablement dans les prisons de Palerme, après lui avoir fait arracher les yeux.

ROBERT (Nicolas), peint. en miniat. et grav. à la pointe, né à Langres vers le comm. du 17e S., m. en 1684, excella surtout dans la peinture des fleurs, des plantes, des animaux et des insectes, et fit, pour Gaston d'Orléans, une magnifique collect. en ce genre, qu'on voit aujourd'hui au cabinet du roi. Il travailla aussi à la collection des plantes de l'acad. de Paris, et a laissé en outre différ. rec. de dessins qui font le plus grand honneur à son talent.

ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysage, memb. de l'acad. de peint., né à Paris en 1733, annonça dès sa jeunesse un talent si remarquable pour le dessin, que ses parens, qui d'abord le destinaient à l'état ecclésiastique, consentirent à le laisser partir pour Rome, où, pendant 12 années, ses crayons retracèrent tous les riches aspects et les plus précieux monumens de l'Italie. De retour à Paris en 1767, Robert y fut reçu de l'académie à l'unanimité, et fut nommé garde des tabl. du roi, et dessinateur de tous les jardins royaux. La révolution le priva de ces places, et lui ravit même sa liberté. Enfermé à Ste-Pélagie, ce fut pendant son séjour dans cette prison qu'il dessina le portr. de Roucher, que cet infortuné poète envoya à sa femme au moment d'être traîné à l'échafaud. Robert, rendu à la liberté au bout de dix mois de détention, se consola par le travail des maux qu'il avait soufferts, et fut nommé, en 1800, conservateur du Musée du Louvre. Il m. subitement dans son atelier en 1808. On a de cet artiste un grand nombre de compositions, où l'on remarque, outre la majesté et la variété des sites, des groupes de figures parfaitement dessinées, et toutes portant les costumes des différentes époques que représentent ces tabl. Parmi ceux-ci, on distingue une *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, le *Temple de Vénus*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, l'*Escalier de Bernin*, au Vatican, les *Catacombes de Rome*, les *Ruines du château de Meudon*, des *Bains publics*, etc. Le Musée du Louvre possède plusieurs de ces composit. Robert a fourni les projets du parc de Méreville, des bains d'Apollon dans le parc de Versailles, et de la réunion des galeries du Louvre aux Tuileries. On trouve dans le *Magas. encycl.* une *notice* sur cet artiste, par Vigée.

ROBERT (François), géographe du roi, en 1780, memb. de l'acad. des sciences et belles-lettres de Berlin et de l'instit. de Bologne, né en 1737 à La Charmèle, près de Châlons-sur-Saône, s'était fait connaître par plus. ouvr. utiles lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes, et fut nommé successivement maire de la commune de Besnote, administ. du départ. de la Côte-d'Or, et, en 1797, memb. du conseil des Cinq-Cents, où il émit des opinions beaucoup plus modérées que celles qu'il avait annoncées d'abord. Rendu à la vie privée après la journée du 18 fructid., il vécut pendant plus. années dans son département, et m. à Heiligenstadt, en Saxe, en 1819. On a de lui: *Géographie élémentaire à l'usage des colléges, avec un précis de la sphère et des cartes*, 12e éd., 1817, 1 vol. in-12; *Mém. présenté à l'acad. de Lyon sur la manière... de diriger à volonté les machines aérostatiques*, 1784, in-8; *Voyage dans les treize cantons suisses, les Grisons, le Valais*, etc., 1789, 2 vol. in-8. trad. en allemand; *Description historique, physique et géographiq. de la France divisée en départemens, subdivisée en districts*, 1790, in-4; *Traité de la sphère, avec l'exposition des différ. systèmes astron., et un précis du système physique de Descartes*, 2e édit. 1801, in-12; *Mélanges sur différens sujets d'economie politiq.*, 1801, in-8; *Dictionnaire géographique, d'après le recès du congrès de Vienne, le traité de Paris du 20 nov. 1815, et autres actes publics les plus récens*, 1812, 2 vol. in-8, réimp. en 1820. Robert a fourni en outre à l'*Encyclopédie méthodique* le *Dictionn. de géographie moderne*, 3 vol. in-4.

ROBERT (Pierre-Franç.-Jos.), convent., né en 1763 à Gimnée, près de Givet, m. à Bruxelles en 1826, était, av. la révol., march. épic. à Paris, et s'était jeté dans la carrière des lettres après avoir épousé Mlle Kéralio (*v.* ce nom). Le *Mercure national*, dont il entreprit la public. avec elle, lui valut quelque crédit. D'abord secrét. de Danton, il fut élu ensuite député de Paris à la convent. nat., et y vota la m. du roi. En 1795 il fut envoyé en mission à Liége, mais fut rappelé presque aussitôt, et alla depuis se fixer à Bruxelles, où il reprit les occupations commerciales. Entre autres ouvr. il avait pub.: *Mém. sur le projet d'établiss. d'une société de jurisp.*, 1790, in-8; *le Républicanisme adapté à la France*, id.; *Opinion concernant le jugement de Louis XVI*, 1792, in-8.

ROBERT D'ARBRISSELLES. V. Arbrissel.

ROBERT *d'Auxerre* ou *de St-Marien* (abbaye de de l'ordre de Prémontré, près de cette ville) florissait à la fin du 12e S., et au commencement du 13e. Il était chanoine de la cathédrale d'Auxerre, sous l'épiscopat de Hugues Desnoyers, et entra, vers 1205, dans l'ordre des prémontrés, où il mour. en 1212. On a de lui une *Chronique* fort estimée, qui fut continuée après lui par un de ses confrères, et que Nicolas Camusa, chan. de Troyes, publia sous ce titre: *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi 1220, cum appendice ad annum*, 1223, 1608, in-4. — Un autre Robert, aussi religieux de St-Marien, et prieur de N.-D., cure dépendante de l'abbaye, est auteur d'un ouvr. intit.: *Tradition de l'Église d'Auxerre*, imp. en 1719.

ROBERT de GENÈVE. V. Genève.

ROBERT de LINCOLN, surnommé *Great-Head* (ou Grosse-Tête), en latin *Capito*, né vers la fin du 12e S., dans le comté de Suffolck, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans les langues anciennes et modernes, la philosophie et la littérature. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint en 1235, par la protection de Simon de Monfort, le siége épiscopal de Lincoln, et eut plusieurs démêlés avec les moines et Innocent IV. On lui reproche avec raison d'avoir repris avec un zèle trop amer, les vices et les dérégl. des ecclésiastiques, qu'il eût peut-être ramenés plus aisément par la douceur et la persuasion; mais il n'en est pas moins considéré comme l'un des hommes les plus savans et les plus vertueux de son siècle. Il mourut en 1253, laissant un grand nomb. d'ouvr., parmi lesquels on cite: *Testamentum XII patriarcharum, filiorum Jacob, è græco in lat. versum*, Augsbourg, 1483, Paris, 3e édit., 1549, in-12, réimp. dans plus. recueils; *Commentarii in libros posteriorum Aristotelis*, Venise, 1494, in-fol., ibid, 4e édit., 1552; *Summa super libros physicorum*, ibid., 1500, in-fol.; *Opuscula varia*, ib., 1504; *Compendium sphæræ mundi*, ib., 1508 ou 1518; *de Correctione legalium*, Londres, 1652, in-12; 1658, in-8; des *Sermons*, quelques *opuscules*, et *cent une lettres*, insérées dans le recueil de Brown: *Fasciculus rerum expetendarum*. On peut consulter sur Robert la *Bibl. med. latinit.*, avec les auteurs cités par Fabricius.

ROBERT DE LUZARCHES. V. Luzarches.

ROBERT de SAINT-VINCENT (le vicomte Pierre-Augustin), conseiller au parlement de Paris, né en 1725 à Paris, m. en 1799 à Brunswick, eut, pendant 42 ans qu'il exerça ses fonctions de magistrat, une part importante à toutes les grandes discussions et décisions du parlement, notamment à celles relatives aux appels comme d'abus, et à la suppress. des jésuites. Il avait été quatre fois exilé, de 1753 à 1787; mais c'est à tort qu'on a répandu qu'il le fut de nouveau après la séance royale du

24 nov. de cette dernière année, où il prononça un disc. énergique, rapporté presque en entier dans les *Annales franç.* de M. Sallier (1813, p. 123). Ayant émigré à l'époque de la révolut. il se trouva sur la terre étrangère en butte à quelq. vengeances de la part des membres dispersés, mais toujours influens, de la société à la dissolution de laquelle il avait puissamment contribué. Un bras auguste le préserva de leurs atteintes : ce fut Louis XVIII lui-même qui se fit le défenseur de ce magistrat, qu'un prince ecclés. d'Allemagne voulait bannir à cause de ses principes religieux. Après la restaur., le roi accorda de nouveaux témoignages d'estime à la mémoire de Robert de Saint-Vincent, en appelant aux fonctions de conseill. à la Cour de cassat. son fils (le vicomte Pierre-Antoine) qui l'avait suivi dans l'émigration.

ROBERT DE VAUGONDY (Gilles), géographe ordinaire du roi Louis XV, né à Paris, où il m. en 1766 à l'âge de 78 ans, a contribué, par son zèle et par ses ouvrages, aux progrès de la géographie en France. Outre une *Géographie sacrée et historique de l'Ancien et du Nouveau-Testament* (Paris, 1747, 3 t. en 2 vol. in-12), dont le fond est de l'avocat Sérieux, et où Robert a inséré plusieurs dissertations de Nicolas Sanson, son aïeul, et de Guillaume Sanson, son oncle, on a de lui : *Petit Atlas,* contenant 203 cartes, 1748, 2 vol. in-8; *Atlas portatif,* in-4 obl. de 54 cartes; *Grand Atlas universel,* 1758, in-fol., renfermant 108 cartes, parmi lesquelles on cite surtout celle de Bretagne : les anciens exempl. de cet ouvr. sont préférés aux derniers (*v.* le *Manuel du libraire,* art. Robert). On cite encore de ce géographe : *Atlas complet des révolutions du globe,* offrant, en 66 cartes, la distribution géographique du monde civilisé à autant d'époques différentes. La dernière répond à l'an 1640. L'ouvrage n'a pas été publié, et le cuivre n'existait plus en 1773. On n'en connaît qu'un seul exemplaire; mais on croit que cet *Atlas* a servi de modèle à Picaud de Nantes pour ses *Révolutions de l'univers,* publiées en 1763. — Robert de Vaugondy, fils du précéd., né à Paris en 1723, m. en 1786, fut associé de bonne heure aux travaux de son père, et mérita aussi par ses talens la place de géographe ordinaire du roi. Stanislas, roi de Pologne, lui accorda le même titre, et le fit recevoir de l'acad. de Nanci. Il fut ensuite nommé cens. royal, et obtint une pension sur la cassette du roi. Outre plus. *Mémoires* lus à l'acad. des sciences sur diverses questions géographiques ; deux grands *globes,* l'un céleste et l'autre terrestre, sur lesquels il ajouta successivement, de 1764 à 1774, les découvertes les plus récentes des navigateurs ; et diverses cartes pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, l'*Esprit des lois*, la *Bible* de Vence, l'*Histoire des terres australes* du président de Brosses, le *Mém. sur le voyage de Hannon* par Bougainville, le *Tacite* de Brotier, etc., on cite de lui : *Essai sur l'histoire de la géographie,* Paris, 1755, in-12 : c'est la préface du *Grand Atlas universel* publié par son père, et auquel il eut beaucoup de part ; *Tablettes parisiennes*, contenant le plan de la ville et des faubourgs de Paris, avec une *dissertation* sur ses agrandissemens, ibid., 1760, in-8 ; les *Promenades des environs de Paris*, en 4 cartes, avec un plan de Paris, précédées d'une descript. abrégée et historique, ib., 1761, in-8 ; *Cosmographie*, ou Description du ciel en deux hémisphères calculés et construits pour 1763, ib., 1764, in-4 ; *Institutions géographiques*, ib., 1766, in-8 ; *Description et Usage de la sphère armillaire, suivant le système Copernic*, ib., 1771, in-4 ; *Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du sud*, ib., 1774, in-4 ; *Mém. sur une question de géogr. pratiq.*, ib., 1775, in-4 (dont Bonde a publ. l'*Examen* en 1777) ; enfin une *Géographie ancienne*.

ROBERT SORBON. *V.* Sorbon.

ROBERTI (Jean), jésuite, né en 1569 à St-Hubert, dans les Ardennes, m. à Namur en 1651, professa successivement la théologie à Douai et dans plus. colléges de l'Allemag. On a de lui : *Dissertatio de superstitione*, Trèves, 1614, in-16 ; *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata*, grec et lat., Mayence, 1615, in-fol. ; *Tractatus novi de magnetica vulnerum curatione Anatome*, Louvain, 1615, in-8 ; *Hist. sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4 ; *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum Elogia*, Liége, 1632, in-12 ; *Vita sancti Lamberti, episcopi Tungrensis*, ibid., 1633, in-8, tr. en franç., et quelq. écrits polémiq. On doit à Roberti la publication d'un poème dont l'auteur, qui vivait dans le moyen âge, est resté inconnu : *Contemptus mundi, versu rythmico*, Luxembourg, 1618, in-8.

ROBERTI (Jean-Baptiste), littérat. italien, né à Bassano en 1719, entra dans l'ordre des jésuites, et professa pendant 18 ans la philosophie à Bologne avec un tel succès, qu'il obtint une grande célébrité, et put compter parmi ses admirateurs les hommes les plus distingués de son temps. Il m. dans sa ville natale en 1786, laissant un gr. nomb. de poésies et d'ouvr. en prose qui sont restés fort au-dessous de la réputation qu'il avait acquise de son vivant. « Ils décèlent une belle âme, dit un de ses biographes ; mais si l'on peut en citer plusieurs comme des monumens de piété, il serait difficile d'en présenter un seul comme modèle de style. Roberti était trop poète quand il maniait la prose, sans l'être assez pour faire de bons vers. Il se laissait conduire par son imagination, qui l'entraînait hors des limites du goût, et à force de répandre des fleurs sur son chemin, il finissait par l'embarrasser. » Ses principaux ouvr. sont : *Orazione in lode delle arti del disegno ; Duo discorsi sopra le fasce de' bambini ; Trattatello sulle virtù piccole ; Sopra il predicare contro gli spiriti forti ; Del leggere libri di metafisica e di divertimento ; quattro Opuscoli sopra il lusso ; Della probità naturale ; Sopra l'umanità del secolo XVIII, con una lettera sopra il traffico de' negri ; Istruzione cristiana ad un giovane cavaliere ; XXXVI Lezioni sulla fine del mondo ; Dell' amore verso la patria ; CII Favole Esopiane, con un discorso intorno all' apologo.* Les œuvres de Roberti ont été réunies, la première fois, à Bologne en 1767, et la seconde à Bassano en 1797, 16 vol. in-16. On en a donné depuis une nouv. édit., précédée d'une *notice* sur sa vie, par Moreschi, et de son *éloge*, par le comte Giovio.

ROBERTIS (Denis de), né à Borgo-San-Sepolcro, près de Florence, vers la fin du 13e S., se distingua dans l'ordre des augustins par la variété de ses connaissances. Il était à la fois savant théolog., habile orat., poète et astrologue. Il vint à Paris, où il obtint de grands succès dans l'enseignement et la prédicat. On rapporte qu'ayant été consulté, pendant son séjour dans cette ville, sur l'issue de la guerre que Castruccio Castracani, tyran de Lucques, avait entreprise contre les Florentins, il répondit à ceux-ci : « Je vois Castruccio mort, et la » fin de la guerre. Vous serez maîtres de Lucques » par le secours d'un chevalier qui a du rouge et » du noir dans ses armes, mais avec beaucoup de » peine, de dépense et de honte pour votre ré» publique, et vous en jouirez peu. » Cette prédiction s'étant accomplie dans tous ses points, la réputation de Robertis s'en augmenta. Pétrarque, dont il était l'ami, le consulta aussi pour se guérir de sa passion pour Laure. A son retour dans sa patrie, le sav. visita le poète dans sa retraite de Vaucluse, et continua d'entretenir avec lui une correspondance active. Attiré à Naples par les instances de Robert d'Anjou, Robertis fut logé dans le palais même de ce prince, qui aimait à jouir de sa conversation ; il fut nommé ensuite à l'évêché de

Monopoli ; mais il m. peu après en 1342, emportant l'estime et les regrets de tous les hommes distingués de son temps.

ROBERTSON (Thomas), savant théologien et gramm., appelé *la fleur* et *l'ornement* de l'université d'Oxford, obtint plus. dignités ecclésiast. sous les règnes de Marie, d'Elisabeth, d'Edouard VI, et m. sous celui de Jacques I[er], après avoir embrassé le catholicisme. On a de lui : *Annotationes in lib. Guill. Lilii de lat. nominum Generibus, de verborum Præteritis, Supinis*, etc.; *de Nominibus heteroclitis; de Verbis defectivis*, etc.; *de Arte versificandi; Résolutions de plus. questions touchant le sacrement.* Tous ces ouv. ont été publiés à Bâle en 1532, en 1 vol.

ROBERTSON (William), lexicographe angl., m. en 1686, a laissé plus. ouv. qui font honneur à son savoir. Ce sont : *Sepher Tehillim, id est Liber Psalmorum et Threni Jeremiæ, cum notis masorethicis*, Cambridge, 1685, in-12 (cette édition est tout en hébreu sans traduction); *Thesaurus linguæ græcæ in epitomen sive compendium redactus*, ib., 1676, in-4 (Jos. Hill prétend avoir augmenté cette édit. de 80,000 mots); *Thesaurus linguæ sanctæ, sive concordantiale Lexicon hebræo-lat.-biblicum*, Londres, 1680, in-4, rare et très-estimé; *Manipulus linguæ sanctæ et eruditorum*, Cambridge, 1686, in-8; *Index alphabeticus hebræo-biblicus*, ibid., 1683, in-8. Leusden l'a traduit en latin.

ROBERTSON (William), l'un des meilleurs historiens modernes, né en 1721 à Borthwick, en Ecosse, montra dès sa prem. jeunesse un goût très-vif pour l'étude, embrassa la carrière ecclésiastiq. au sortir de l'université d'Edimbourg, se livra à la prédication, et fit bientôt remarquer dans ses discours cette grande érudit., cet esprit de méthode, de recherche et d'examen qui forment le caractère distinctif de son talent comme histor. Chef d'une nombreuse famille, dont il était resté l'unique soutien à la m. de son père, Robertson languit assez long-temps dans un état de gêne presque voisin de la misère ; mais, nommé successivement chapelain ordin. du roi, principal du collége d'Edimbourg, et historiographe d'Ecosse, joignant les émolum. de ces différentes places aux produits des éditions d'un prem. ouvr., dont nous parlerons bientôt, il eut son existence assurée, et se livra avec une nouvelle ardeur à la composition d'autres ouv., qui lui ont acquis une réputation méritée. Il m. en 1793, comblé des témoignag. d'estime de ses concitoyens et de tous les hommes éclairés des autres pays. On doit à Robertson : *Hist. d'Ecosse sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI*, etc., publiée pour la prem. fois à Londres, 1759, in-4, et souvent réimp. depuis (cette histoire, plus recherchée en Angleterre qu'en France, a été trad. en franç. par Besset de La Chapelle, Paris, 1772, 1784, 3 v. in-12, et par M. Campenon, ib., 1821, 3 v. in-8); *Hist. de Charles-Quint*, Londres, 1769, 3 v. in-4 (ouv. souvent réimp. et très-remarquable, surtout par son *Introd.*, qui est un chef-d'œuvre), trad. en franç. par M. Suard, etc., Paris, 1771, 2 v. in-4; 1778, 6 vol. in-12, et 1822, 4 vol. in-8; *Hist. de l'Amérique*, Londres, 1777, 2 vol. in-4, très-souvent réimp., et dont l'édition de 1780 est la plus recherchée, parce qu'elle contient les 9[e] et 10[e] liv. qui avaient été imp. séparément, et qu'il faut joindre aux éditions précédentes; trad. en français par Eidous, Maëstricht, 1777, 4 vol. in-12; par Suard et Jansen, Paris, 1778, 2 v. in-4 (cette dern. traduction a été réimp. en 1827, 4 vol. in-8, avec des *notes* de MM. de Humboldt et de La Roquette); *Recherches hist. sur l'Inde*, 1790, 1799, in-4; trad. en franç., Paris, 1792, in-8. Les *Œuvres de Robertson* ont été publiées à Londres, 1794, 8 vol. in-4 ou 10 vol. in-8. La traduction française a été publiée chez les libraires Jannet et Cotelle, 1822, et années suiv., 12 vol. in-8.

ROBERTSON (Joseph), littérat. anglais, né à Knipe, dans le comté de Westmoreland, en 1726, embrassa la carrière ecclésiastique, se fit d'abord connaître par quelques *sermons*, cultiva ensuite la littérat., devint l'un des collaborat. les plus actifs de l'ouv. périod. intit. *Critical Review*, et m. dans le comté de Lincoln en 1802. On a de lui, outre un très-grand nombre d'articles dans le *Critical Review*, les écrits suivans : *Introduction to the study of polite literature*, 1782, in-12; *the Parian Chronicle, or the Chronicle of the arundelian marbles*, etc., 1788, in-8; *an Essay on the Education of young ladies*, 1788; *Essay on the Nature of the english verse*, etc., 1799; une traduction de *Télémaque*, avec des *notes*, et une *Vie de Fénelon*, 1795. Robertson a publié aussi : les *sermons* posthumes de Gregory Sharpe; le *Discourse on government* d'Algernon Sydney, avec des *notes* hist., in-4; les *Commentarii de morbis quibusdam*, de Clifton Wintringham, 1781.

ROBERVAL (Gilles Persone de), géomètre, membre de l'acad. des sciences, né en 1602 dans le village dont il prit le nom, au diocèse de Beauvais, m. en 1675, fut nommé en 1631 profess. de philosophie au collége de *Maître Gervais* à Paris, obtint 18 mois après la chaire de mathématiques fondée par Ramus, au Collége-Royal, et la conserva toute sa vie malgré ses nombreux concurrens. Il s'était fait une méthode géométrique qui lui servait à résoudre les problèmes les plus difficiles, et fut l'invent. des lignes courbes auxquelles Torricelli a donné le nom de *robervaliennes*, qu'elles ont conservé; mais on reproche avec raison à Roberval de s'être souvent montré injuste envers ses rivaux, et surtout d'avoir voulu contester à Descartes la gloire de ses inventions analytiq., et même son savoir géométrique. La plup. des écrits de Roberval ont été recueillis et publ. par Gallois, son ami, dans le *Rec. de div. ouvr. de mathémat. et de physiq. des memb. de l'acad. des sciences*, 1693, in-fol. Ils ont été réimp. depuis dans le tom. 6 des *Mém.* de l'ancienne académie.

ROBESPIERRE (Maximilien-Isidor), personnage fameux dans les annales sangl. de notre révol., né à Arras, en 1759, d'un avoc. au conseil supér. d'Artois, embrassa la même profession, et y avait obtenu des succès lorsqu'il fut nommé, en 1789, député du bailliage d'Arras aux états-gén. Il eut d'abord très-peu d'influence dans cette assemblée, et ne s'y fit guère remarquer qu'en juillet par un discours où il prétendait que le secret des lettres devait être violé au besoin. Courtisan assidu de Mirabeau, qui ne tarda pas à le mépriser, il s'en éloigna dès qu'il l'eut supplanté dans la faveur populaire, et devint alors l'oracle de la démagogie, qui lui décerna le tit. d'*incorruptible*, comme à Péthion celui de *vertueux*. Pend. les séances de l'assemblée nationale, Robespierre se mêla à toutes les discussions, et prononça plus. discours, plus fougueux qu'éloquens, sur la liberté de la presse, sur les conspirations supposées de la cour, contre la loi martiale, etc. Comme il n'avait encore aucun système arrêté, on le vit tour à tour, en véritable tartufe politiq., caresser les jacobins, défendre le prince de Condé, et M. de Lautrec; soutenir que « le régime monarchique était le seul qui convînt » à la France »; parler des prêtres et des émigrés avec modération, et, lors des discussions sur le code criminel, demander avec chaleur l'abolition de la peine de m., qu'il appelait, à cette époque, *une loi de sang, inventée par la tyrannie, et qui tendait à altérer le caractère national, à entretenir des préjugés féroces*. Toutes ces jongleries n'augmentèrent pas son crédit dans l'assemblée; mais en revanche il en acquérait un immense auprès du peuple, dont il savait à propos flatter les passions. Applaudi avec transport par une multitude égarée, il s'établit son apologiste, encouragea ses provocations et

ses révoltes, et prépara ainsi les scènes sanglantes qui allaient bientôt remplir la France de deuil et d'effroi. En mars 1791, il parla sur la législation des colonies, et combattit Barnave, qui proposait de laisser l'initiative aux colons. Ce fut à cette occasion qu'il fit entendre cette funeste exclamation : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe !* Après l'arrestation de la famille royale à Varennes, Robespierre, qui avait entièrement jeté le masque, demanda des couronnes civiq. pour ceux qui avaient empêché la fuite de l'infortuné monarque, et soutint qu'il devait être soumis, ainsi que la reine, aux formes ordin. de la justice, la reine, *comme simple citoyenne*, le roi, *comme fonctionnaire responsable envers la nation*. Il demanda en outre que MONSIEUR, frère du roi, fût poursuivi, et essaya dès-lors, mais sans succès, de faire adopter cette monstrueuse maxime, que tout citoyen pouvait être mis en accusat. sans preuves et sur de simples indices. Il se prononça ensuite contre l'inviolabilité du roi, qu'il dénonça comme un traître et comme un tyran, et fut porté en triomphe à la fin de la session par une troupe de forcenés, qui l'appelaient *l'ami du peuple*, *le défenseur de la liberté*. Nommé accusat. public près le tribun. crimin. de la Seine, Robespierre, puissamment secondé par Péthion, maire de Paris, et Danton, substitut du procur. de la commune, obtint alors une autorité dont il usa bientôt pour remplir la capitale d'une foule d'aventuriers, et forcer les honnêtes gens à s'en éloigner. Les malfaiteurs, absous dès qu'ils étaient *patriotes*, trouvaient auprès du triumvirat asile et protection, et ce fut ainsi que se forma cette masse d'assassins qui bientôt alla s'abreuver du sang des victimes désignées à ses fureurs. Toutefois Robespierre n'était pas sans inquiétude sur les résultats de la lutte engagée entre la monarchie et la révolte. On parlait de guerre, et ce mot seul effrayait sa lâcheté. Il mit donc alors une sorte de modérat. dans sa conduite, et exprima même des opinions presque modérées dans un journal intitulé *le Défenseur de la constitution*. Après la journée du 10 août 1792, pendant laquelle il eut soin de se tenir à l'écart, il reprit une partie de son audace, mais laissa encore aux plus hardis le soin de lui frayer la route, et ne prit aucune part active aux massacres de septemb. Élu prem. député de Paris à la convention nationale, il faillit succomber sous le parti girondin, qui l'accusait de vouloir s'élever à la dictature ; mais, étant sorti victorieux de cette lutte dangereuse, et ne dissimulant plus ses projets sanguin., il demanda avec Danton que *Louis Capet* fût jugé sur-le-champ, que *sa femme* fût traduite au tribun. crimin., que leur fils restât enfermé jusqu'à la paix ; il se déclara ensuite contre l'appel au peuple et le sursis, et envoya enfin l'auguste victime à l'échafaud. Le crime était à peine consommé, que les divis. et les haines se multiplièrent à l'infini. Chacun des régicides, poursuivi par le remords, mais plus agité encore par l'ambition, prétendait s'emparer du pouvoir : Robespierre sentit qu'il fallait profiter de ce moment de crise pour imprimer la terreur, et s'élever ensuite sur les ruines de tous les partis. Dans un des discours qu'il prononça, il dit que, pour fixer les destinées de la république, « il fallait tenir le glaive sans cesse levé sur les conspirat., exterminer les aristocrates, prendre des mesures contre les émigrés, et purger les armées de l'esprit aristocratique qui s'était introduit dans les états-maj. » Ce fut en effet par nos généraux qu'il commença le cours de ses assassinats. Dumouriez, averti à temps, eut le bonheur d'échapper au danger qui le menaçait ; mais Houchard, Custine, Biron, Beauharnais et une foule d'autres ne furent pas si heureux. La journée du 31 mai 1793 ayant mis Robespierre en possession d'un pouvoir immense, il provoqua successivement la m. de la reine et celle de mad. Élisabeth, étendit ses proscriptions à tous les rangs, à tous les âges, à tous les partis. La France entière fut inondée de sang, et l'auteur de tant de maux put dire avec raison que « la république s'y était glissée au milieu des cadavres. » Ce fut pendant cet épouvantable régime que Robespierre lut un rapport à la convent. sur les moyens de rétablir la morale, et qu'il voulut bien reconnaître l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il fit en conséquence décréter des fêtes publiq., qui furent consacrées à la nature, au genre humain, à la liberté, à l'égalité, à la république, etc., etc. Celle à l'Être-Suprême fut célébrée la prem. On éleva sur la terrasse des Tuileries un échafaudage sur le sommet duquel fut placé le fauteuil de Robespierre, alors président de la convent. Tous ses collègues, rangés autour de lui sur des bancs infér., semblaient ainsi reconnaître sa puissance. La foule était immense. Elle espérait ce jour là entendre de sa bouche même l'ordre d'arrêter l'effusion du sang ; mais il n'annonça que de nouvelles proscriptions, et le découragem. rentra dans tous les cœurs. Toutefois le tyran était plus près de sa chute que les circonstances ne semblaient l'annoncer. Ses imprudentes menaces envers ses collègues, dont il avait déjà envoyé un grand nombre à l'échafaud, finirent par réveiller le courage des plus timides. Certains de leur perte, ils voulurent au moins essayer de se sauver par un coup d'audace, et ce coup fut porté le 9 thermidor de l'an II (27 juillet 1794). Une coalition formée en secret, et réunie dans une discuss. inattendue, ôta à Robespierre tout moyen de défense. Il voulut parler, mais sa voix fut étouffée par ce cri répété : *A bas le tyran !* Ce fut alors à qui lui porterait les dern. coups. Décrété d'arrestation avec plus. de ses adhérens, au nombre desquels étaient son frère, Couthon, St-Just, Lebas, etc., il fut conduit à la prison du Luxembourg, d'où cependant il parvint aussitôt à s'échapper pour se rendre à la maison commune. Là, environné de ses amis, qui juraient de le défendre, et pouvant encore disposer de la garde nationale, commandée par Henriot, il se crut un moment victorieux, et pouvait l'être en effet, s'il n'eût, par de vains discours, laissé le temps à la convent. d'envoyer contre lui la force armée. Effrayé alors du danger qui le menaçait, et ne voulant pas tomber vivant au pouvoir de ses ennem., il essaie de se détruire d'un coup de pistolet qu'il se tire dans la bouche ; mais la balle lui fracasse la mâchoire, et sort par l'oreille sans le tuer. Il fut transporté, baigné de sang, dans la salle du comité de salut public, où l'on mit un léger appareil sur sa blessure, et où il resta pend. plus. heures étendu sur une table en proie aux plus horribles souffrances, et livré aux dern. outrages de la part de ses ennemis. Il souffrit tout avec une tranquillité stoïque, et fut conduit à l'échafaud le lendemain, 10 thermidor, avec vingt-deux de ses complices. Soixante-dix membres de la commune et du tribunal révolutionn., comme lui mis hors la loi, périrent les deux jours suiv. Le sang ne cessa de couler que le 13, et plus. ne durent leur salut qu'à un retard de quelques heures (*v.* ROCHAMBEAU). « De tant de misérables qui se souillèrent dans ce temps-là par d'atroces brigandages, Robespierre, dit un de ses biographes, a laissé le nom le plus abhorré. Cependant il ne faut pas croire qu'il fût l'aut. de tous les crimes dont on a chargé sa mémoire. Parmi ses collègues des comités, et surtout parmi ceux qui furent envoyés dans les départem. et aux armées, plus. portèrent la cruauté bien au-delà des instructions et des ordres qu'il leur avait donnés, et dans ce nombre il en est qui, après avoir contribué à le renverser, se sont présentés, encore tout couverts de sang et de dépouilles, comme les défenseurs de la justice et de l'humanité. On peut dire que, semblable à ces anim. impurs que quelques peupl. de l'antiquité chargeaient de toutes les iniquités d'une nation, Robespierre a été accusé,

après sa chute, de tous les crimes de ses complices et même de ceux de ses ennemis. Il est constant que ce fut pendant qu'il s'éloigna des comités, quelques semaines avant sa m., que la terreur fut portée au plus haut degré, et que les exécutions se multiplièrent avec une épouvantable rapidité. Il est égalem. sûr que son intent. était alors d'y mettre fin. C'est moins à sa générosité, sans doute, qu'à sa politique qu'il faut attribuer cette résolution; mais il est probable que c'est parce qu'il différa de l'exécuter qu'il fut renversé, et s'il n'osa pas l'avouer hautement, c'est parce qu'il craignait l'opposition de ceux qui le renversèrent, et qui s'apprêtaient à l'accuser de *modérantisme*, s'il leur en avait fourni l'occasion. Ce furent les mêmes hommes qui l'accusèrent de leurs crimes, lorsqu'ils l'eurent renversé. » Parmi les écrits de Robespierre, on cite: *Plaidoyer pour le sieur Vissery* (pour les paratonn.), dans lequel on remarque un éloge pompeux du malheureux prince dont il fut depuis le juge et l'assassin, 1783, in-8; *Disc. sur les peines infamantes*, couronné par la société royale de Metz, 1785, in-8; *Eloge de Gresset*, disc. qui a concouru pour le prix proposé par l'acad. d'Amiens en 1785, Londres (Paris), 1785, in-8 (cet écrit respire les plus sages principes, l'amour du roi et des institutions monarchiq. et religieuses); *Eloge de M. Dupaty*, président à mortier au parlement de Bordeaux, 1789, in-8; le *Défenseur de la constit.*, journ. pub. depuis avril 1792 jusqu'en 1793, et une trentaine de *disc., opinions, rapports*, etc., insérés dans les journaux du temps. Outre une foule de pamphlets publiés sur Robespierre, après sa m., on cite: *Conjurat. de Robespierre*, par Montjoie, 1794, in-8; *Mémoires d'un détenu pour servir à l'hist. de la tyrannie de Robespierre*, par Riouffe, 1795, in-8; *la Vie et les Crimes de Robespierre*, par Desessarts, 1798, 2 vol. in-12; *Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, par Courtois, 2 vol. in-8. Cet ouv. a été rédigé par M. Laya (*voy. Dictionnaire des anonymes*, n° 15,289). Les frères Baudouin viennent de publier le *prospectus* de l'ouv. suivant, qui doit former 4 vol. in-8: *Papiers inédits trouvés chez Robespierre, supprimés ou omis par Courtois, précédés du Rapport de ce député à la convent. nation.* On trouve aussi, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* et dans la *Relation* du doct. O'Meara, des choses assez curieuses sur ce personnage, si malheureusement célèbre. Sericys a composé en 1801 une tragédie, en 3 actes et en vers, intitulée *Mort de Robespierre*. — ROBESPIERRE (Augustin-Bon-Joseph), frère du précéd., connu sous la dénomin. de *Robespierre-le-Jeune*, obtint au commencement de la révolution la place de procur. de la commune d'Arras, fut ensuite élu député de Paris à la convent. nation., où il siégea constamm. à côté de son frère, et fut envoyé deux fois en mission à l'armée d'Italie. De retour à Paris peu de temps avant le 9 therm., il s'efforça, mais inutilement, de rétablir la paix parmi les jacobins, où il voyait que Maximilien était sourdement menacé, et, lorsque celui-ci fut décrété d'arrestat., il demanda à partager son sort, « comme il avait, dit-il, partagé ses vertus. » Quelques membres parurent touchés de son dévouement fraternel; mais la majorité accepta, et il fut aussi décrété d'arrestation, quoiqu'il n'eût pris aucune part aux débats qui avaient eu lieu précédemm. Quand son frère se fut tiré un coup de pistolet à la commune, Robespierre-le-Jeune se jeta par une croisée pour ne pas lui survivre; mais, n'ayant eu que la cuisse cassée, il fut porté le lendemain en cet état à l'échafaud. Il était âgé de 30 ans.

ROBICHON. V. GUÉRINIÈRE.

ROBILANT (ESPRIT-BENOIT NICOLIS DE), lieutenant-général d'infanterie, commandant en chef du corps royal du génie militaire du roi de Sardaigne, sav. chimiste et minéralogiste, membre de l'académie de Turin, etc., né dans cette ville en 1724, m. en 1801, était fils du comte Joseph Nicolis de Robilant, homme fort instruit dans toutes les parties de l'art milit. et de l'architect. civile, et dont on a un traité int. *la Science de la guerre*. Elève du célèbre Bertola, appelé le *Vauban* du Piémont, et du commandeur Vincenti, le jeune Robilant se distingua d'abord, en qualité d'offic. d'artil., dans la guerre que son souv. entreprit en 1742, de concert avec la Hongrie, pour repousser les Espagnols, qui voulaient envahir la Lombardie; il fut employé avec succès à la défense de plus. places, notamment à celle de Demont, qu'il sauva par son courage et sa présence d'esprit de l'explosion du magasin à poudre, alla ensuite recueillir en Allemagne les connaissances nécess. à l'exploitation des mines du Piémont, dont il fut nommé à son retour inspect.-gén., et rendit en cette qualité d'éminens services à sa patrie, en y devenant le créateur d'une nouvelle branche d'étude, de recherches et de travaux, qui exercèrent une grande influence sur le développement des richesses minér. Robilant organisa aussi, à la prière de Clément XIV, l'exploitat. des mines dans les états romains, donna en 1786 un nouveau système monétaire au Piémont, et reçut la même année, en récompense de ses nombreux services, la grand'croix de l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, et une commanderie; l'emploi de prem. ingén. avec le grade de lieutenant-général, le commandement suprême du corps roy. du génie milit., enfin le titre de prem. ingén. et de chef du corps civil des édiles. Ces différentes faveurs ne ralentirent pas le zèle de Robilant, et, quoique retenu ensuite dans son cabinet par une paralysie aux jambes, il ne cessa de contribuer par ses instruct. au bien du service, que lorsque son pays fut envahi par les armées françaises. Le recueil des *Mém.* de l'académie de Turin contient de lui: *Essai géographique*, suivi d'une *Topographie souterraine minéralogique*, et d'une *Docimasie des états du roi en terre ferme*, avec une *Carte géographique et topographique*; *Expériences sur le platine*; *Description du duché d'Aoste*, suivie d'un *Essai sur deux minières des anciens Romains*, et d'un *Supplément à la théorie des montagnes et des mines*; *Journaux des expériences et observations métallurgiques et docimastiques*; *Machine pour passer à la filière les lames d'épées, baïonnettes et couteaux*. Il a encore publié: *de l'Utilité et de l'Importance des voyages dans son propre pays*, petit in-fol., avec planches, et un *Mémoire sur les procédés employés à l'hôtel des Monnaies pour améliorer les traitemens métallurgiques*.

ROBILANT (JEAN-BAPTISTE NICOLIS, comte DE), ministre de la guerre et inspecteur-général du génie du roi de Sardaigne, neveu du précéd., entra au service, en 1775, dans la légion des campemens, commandée par son père, qui en était le créateur, passa ensuite dans le corps royal du génie, devint aide-de-camp et chef d'état-major du duc de Montferrat, qui était gén. en chef des armées du roi, fit avec beaucoup de distinction les campagnes de 1792 à 1796, et reçut en récompense la décoration de l'ordre milit. de Savoie et les tit. de prem. écuyer et de prem. gentilhomme de la chambre du duc de Montferrat. Lorsque les armées françaises se furent emparées du Piémont, le comte de Robilant vécut dans la retraite, et ne reprit du service qu'à la rentrée du roi de Sardaigne dans ses états. Nommé alors gén.-maj., il commanda pendant les *cent-jours*, en 1815, le cordon d'observation de Savoie, suivit ensuite le mouvement des troupes étrang., fut par *intérim* gouvern. de Grenoble, reçut du roi de France la croix de Saint-Louis, et de l'emp. d'Autriche celle de Saint-Léopold, devint successivement direct. de l'académie royale milit., ministre de la guerre en 1817, lieutenant-gén. et inspect.-gén. du génie, et m. en 1821,

emportant l'estime et les regrets de ses compatriotes.

ROBIN (JEAN), que Tournefort met au nombre des plus sav. botanistes de son temps, né vers 1550, établit à ses frais un jardin, dans lequel il élevait des plantes rares pour procurer des modèles nouveaux aux brodeuses de la cour, et introduisit en France ce bel arbre auquel on donna successivem. le nom d'*acacia robinia*, de *pseudo-acacia*, enfin de *robinia*. Ce botaniste fut nommé garde du Jardin des Plantes, fondé à Paris par la faculté de médecine, et a publié : *Catalogus stirpium, tam indigenarum quàm exoticarum, quæ Lutetiæ coluntur*, Paris, 1601 ; plus. fois réimpr. ; *le Jardin du roi Henri IV*, ou *Recueil de fleurs gravées par Pierre Vallet, brodeur du roi, et décrites par J. Robin*, avec une *préface*, dédié à la reine, 1608, petit in-folio, plus. fois réimpr. — Vespasien ROBIN, frère ou fils du précéd., lui fut associé dans la direction du Jardin des Plantes, et y professa la botanique. Ce fut lui qui, en 1634, y planta le premier robinier, qui existe encore aujourd'hui. On ignore l'époque de la mort de ces deux botanistes.

ROBIN (VINCENT), médecin du 17e S., acquit de la réputation dans son art, et cultiva aussi la poésie. Parmi les ouvr. qu'on a de lui, on cite : *Avis sur la peste reconnue en quelques endroits de la Bourgogne, avec choix des remèdes propres pour la préservation et guérison de cette maladie*, Dijon, 1628, in-12; *Synopsis reliquum Fieni et adversariorum, de tertiâ die fœtûs animatione, ex quibus clarè constabit celebratam antiquitate opinionem de fœtûs formatione deserendam, Fieni verò novam complectendam*, ib., 1632, in-4.

ROBINET (JEAN-BAPTISTE-RENÉ), écrivain, né à Rennes en 1735, embrassa d'abord la vie religieuse chez les jésuites. Mais, n'ayant pas tardé à regretter sa liberté, il rentra dans le monde, se livra avec ardeur à la culture des lettres, et alla ensuite faire imp. en Hollande un ouv. qui fit dans le temps quelque bruit, à cause des opinions singulières qu'il renferme. Ce livre intit. : *de la Nature*, Amsterdam, 1761-68, 4 vol. in-8, ne fut pas condamné par l'autorité ; mais l'abbé Baruel et le P. Richard ont cru devoir le réfuter, l'un dans quelques lettres des *Helviennes*, l'autre dans un ouv. qui a pour titre : *la Nature en contraste avec la religion et la raison*. De retour à Paris en 1778, Robinet fut nommé censeur royal et secrétaire particulier du ministre Amelot. Il m. dans sa ville natale en 1820, après avoir signé une rétractation des principes de l'église constitutionnelle, qu'il avait adoptés pendant la révolution. Outre sa coopération à divers recueils et l'ouvr. déjà cité, auquel il faut joindre les *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, qu'il publia en 1768, in-8, on a de lui : *Considérations sur le sort et les révolutions du commerce d'Espagne*, 1761, in-8; *Grammaire française*, extraite des meilleurs grammairiens, 1762, in-8 ; *Grammaire anglaise*, 1764, in-8, réimp. en 1774, in-12 ; *Parallèle de la condition et des facultés de l'homme, avec la condition et les facultés des autres animaux*, Bouillon, 1769, in-12; *les Vertus*, réflexions en vers, Rennes, 1814, 2 vol. in-12. Il a trad. de l'anglais de Hume, les *Essais de morale*, ou *Recherches sur les principes de la morale*, 1760, in-12 ; les *Considérations sur l'état présent de la littérature en Europe*, 1762; plus. romans de différens auteurs ; et de l'italien, de Nicolas Donato, *l'Homme d'état*, avec des addit. du traduct., 1767, 3 vol. in-12. Robinet fut aussi l'éditeur de plus. ouvr., tels que : les *Lettres secrètes de Voltaire*, Genève (Amst.), 1765, in-8 ; il mit sur le frontispice les lettres initiales L. B., pour qu'on attribuât cette publication à La Baumelle : — du *Dictionn. anglais et français* de Chambaud, 1776, 2 vol. in-4, avec des addit. et des correct.; du 13e vol. de la *Collection académique*; du *supplément* à l'Encyclopédie ; et du *Dictionn. universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique*, Londres (Paris), 1777-83, 30 vol. in-4 (*v.* POMMEREUL). *L'Annuaire nécrologique* de M. Mahul, t. 1, contient une *notice* sur Robinet ; et l'on trouve aussi sur lui un article assez curieux dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. 24, p. 367.

ROBIN-HOOD. La vie aventureuse et le courage personnel de ce fameux *Outlaw* (hors la loi, proscrit), son adresse à tirer de l'arc, l'espèce de justice rétributive qu'il exerçait en dépouillant le riche et en donnant au pauvre, ont rendu son nom très-populaire. C'est un héros de chronique et de tradition qui appartenait probablement à la classe du peuple, quoiqu'on ait voulu en faire un fils de comte. Le roman d'*Ivanhoe* de sir Walter Scott l'a fait connaître en France autant qu'en Angleterre, où l'on chante encore les ballades qu'il a inspirées. Il vivait vers l'année 1190 sous le règne de Richard-Cœur-de-Lion, et son asile était dans la grande forêt de Sherwood (comté de Nottingham). La troupe d'*outlaws*, dont il était le chef, avait ses lois particulières, sa hiérarchie et même son culte : le frère Tuck en était le chapelain, et le lieuten. de Robin-Hood était connu sous le nom de *Little John* (Petit Jean). Pour apprécier l'histoire de cette troupe de bandits, il faut se rappeler que, depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume, les lois normandes sur la chasse punissaient les braconniers par la perte des yeux et la castration ; ce double supplice, pire que la mort, forçait les malheureux qui l'avaient encouru à se réfugier dans les bois, pour l'éviter. Toute leur ressource pour vivre devenait le métier même qui les avait mis hors la loi (*outlawed*) et celui de détrousser les passans. La plupart de ces braconniers appartenaient à la population saxonne dépossédée par la conquête. Piller un riche seigneur normand, c'était presque reprendre le bien de leurs pères : cette circonstance parfaitement expliquée par le roman épique d'*Ivanhoe* empêche la postérité comme jadis le peuple de confondre les *outlaws* avec les voleurs ordinaires. Robin-Hood m. en 1247 des mains d'une religieuse à qui, dit-on, il s'était adressé pour se faire saigner et qui lui ouvrit à dessein l'artère radiale. Il a paru en 1827 un roman anglais int. *Robin-Hood*, dont la trad. fr. a été pub. chez Lecointe et Durey. M. Defauconpret s'occupe en ce mom. d'un autre rom. dont ce même personnage est le héros.

ROBINS (BENJAMIN), savant mathématicien anglais, membre de la société royale de Londres, né à Bath en 1707, de parens quakers, donna dès l'âge de 20 ans une démonstration du *Traité des quadratures* de Newton, qui lui mérita son admission à la société royale. Il soutint ensuite diverses discussions géométriques qui étendirent sa réputation, s'appliqua avec une extrême ardeur à l'étude de l'artillerie et de la fortification, et fit un voyage dans la Flandre franç. pour y examiner les places fortes. Employé à son retour comme publiciste par un comité de la chambre des communes, il fut pendant quelque temps détourné de ses travaux ; mais il les reprit bientôt avec une nouvelle activité, et publia à Londres en 1742, le fruit de ses recherches et de ses expériences multipliées, dans un ouvr. intit. : *Nouveaux principes d'artillerie*, contre lequel on éleva d'abord quelques objections, mais qui obtint ensuite l'approbation générale, et fut trad. dans plus. langues, notamment trois fois en français. Le célèbre Euler en donna une trad. allemande, Berlin, 1745, avec un *commentaire*. Les expériences de l'aut., répétées en 1746 et 1747 devant la société royale, lui méritèrent une médaille d'or. Il fut appelé par le prince d'Orange à la défense de Berg-op-Zoom ; mais cette place étant tombée au pouvoir des Français peu de jours après son arrivée, il retourna dans sa patrie, fut nommé ingénieur-général de la compagnie des Indes orien-

tales, et s'embarqua en 1749. Son premier soin fut de former des plans pour les réparations de Madras et du fort St-David ; mais il n'eut pas le temps de les voir exécuter : le changem. de climat lui causa une maladie dont il mourut en 1751. Outre les travaux dont on vient de parler, on doit à Robins le *Voyage autour du monde*, de l'amiral Anson, pub. en 1748, in-8, sous le nom de Richard Walter. Ce livre, réimpr. un gr. nomb. de fois, a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. Les ouvr. mathém. de Robins ont été recueillis et publiés à Londres en 1761, 2 vol. in-8, précédés d'une *notice* sur sa vie par le docteur Wilson.

ROBINSON (ANASTASIE). V. PÉTERBOROUGH.

ROBINSON (ROBERT), théol. anglais, de la secte des baptistes, né en 1735 dans le comté de Norfolk, m. à Birmingham en 1790, se fit quelque réputation dans la chaire ; mais les anglicans lui reprochent la versatilité et l'intolérance de ses opinions relig. On a de lui : *Défense de la divinité de N. S. J.-C.*, 1776 ; *Plan de lecture d'après les principes de la non-conformité, pour l'instruct. des catéchumènes*, 1778 ; *Catéchisme politique* ; des *discours*, une *Histoire du baptisme*, et des *Recherches ecclésiastiques*.

ROBINSON (MARIE DARBY), comédienne et aut., surnommée *la Sapho anglaise*, née à Bristol en 1758, de parens pauvres, mais honnêtes, épousa à l'âge de 15 ans un étudiant du collége de Lincoln, qu'elle ruina par ses dépenses frivoles, et entra ensuite au théâtre pour se soustraire à la pauvreté, qu'elle redoutait. Une beauté parfaite, des grâces, de l'esprit, une expression vive et touchante, lui assurèrent bientôt d'éclatans succès dans les grands rôles tragiques. Elle jouait surtout avec un rare talent celui de Perdita, du *Winter's Tale* de Shakspeare, et ce fut dans ce rôle qu'elle captiva le cœur du prince de Galles, dont elle devint la maîtresse en titre. Enrichie par les bienfaits de son auguste amant, Mme Robinson quitta le théâtre, et forma ensuite une liaison intime avec Fox, qui, suivant George Selwyn, était son sigisbé. Elle vint sur le continent vers 1783, et, s'il faut en croire ses *mémoires*, écrits par elle-même, et continués par un de ses amis, elle fut recherchée à Paris par les plus illustres personnages, sans que sa vertu succombât aux dangereuses séductions dont elle était entourée. Etant retournée dans sa patrie après 5 ans d'absence, Mme Robinson se livra alors sans partage à la culture des lettres, et y obtint des succès plus durables que ceux que lui avait valus sa beauté. Elle m. en 1800 dans le comté de Surrey. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies*, 1775, 2 vol. in-8, réimp. en 3 vol., même format ; *Sonnets légitimes*, avec des pensées sur des sujets poétiques et des anecdotes sur Sapho ; *Monodie à la mémoire de la reine de France* ; *Monodie à la mémoire de sir Josué Reynols* ; *les Mœurs modernes*, satire en 2 chants ; 3 *poëmes* ; *Pamphlet anonyme en faveur de la reine de France* ; *Réflexions sur la condition des femmes*, etc. ; des pièces de théâtre ; un assez grand nombre de romans, dont les plus répandus sont : *Vincenzo*, *la Veuve*, *Angelina*, *Hubert de Sevrac* : ils ont été trad. en français ; des pièces de théâtre qui n'ont eu qu'un succès momentané ; et ses *Mémoires*, trad. en français par Bertin, Paris, 1802, 1 vol. in-8, avec portrait. Mme Robinson écrivait avec une facilité prodigieuse, et quelques-unes de ses compositions se ressentent de sa précipitation. On cite d'elle un poëme de 350 vers, intit. *Ainsi va le monde*, composé en douze heures. Elle a laissé une fille à laquelle on doit un roman qui a pour titre *le Tombeau de Berthe*.

ROBISON (JOHN), mathém. écossais, né en 1739 à Boghall, dans le comté de Stirling, s'étant appliqué de bonne heure à l'étude des sciences, s'embarqua pour Québec vers l'âge de 19 ans, en qualité de professeur de mathématiques du fils aîné de l'amiral Knowles, suivit son élève sur *le royal William*, où il fut nommé aspirant de marine, et acquit des connaissances si étendues dans l'art de la navigation, qu'il put ensuite traiter cette partie dans l'Encyclopédie britannique. Après d'utiles observations dans la rivière Saint-Laurent sur les mouvem. de l'aiguille magnétique correspondans à l'apparition d'une aurore boréale, il rendit d'importans services pendant le siége de Québec, et entreprit en 1762 le voyage de la Jamaïque pour faire l'essai des montres maritimes d'Harrison (*v.* ce n.). Mais, dégoûté ensuite de la carrière qu'il avait embrassée par le chagrin que lui causa la mort de son élève, qui avait péri en mer sur *le Peregrin*, Robison accepta, à son retour dans sa patrie, la chaire de chimie à l'univ. de Glasgow, passa de là en Russie avec sir Charles Knowles, y obtint par ses talens l'emploi d'inspecteur-général du corps des cadets, revint ensuite à Edimbourg, où il fut nommé professeur de philosophie, et m. en 1805 avec la réputation d'un savant très-distingué. Outre des *articles* de marine, la 3e édit. de l'Encyclopédie britannique contient de lui des *articles* de mathématiques et de philosophie qui ont été en partie impr. séparém. sous le titre d'*Elémens de philosophie mécanique*, 1822, 4 vol. gr. in-8 ou pet. in-4. Il est aussi l'auteur d'un ouv. contre la franc-maçonnerie, à laquelle pourtant il avait été affilié. L'abbé Barruel a tiré partie de ce livre pour ses *Mémoires sur le jacobinisme*.

ROBOAM (Bible), roi de Juda, fils de Salomon et de Naama, femme ammonite, succéda à son père vers l'an 975 av. J.-C. dans le gouvern. des douze tribus d'Israël. Au commencement de son règne, le peuple juif, irrité des abus qui s'étaient introduits sous celui de Salomon, en demanda la réforme, et surtout la diminution des impôts. Roboam, hésitant à redresser ces griefs, dix des tribus se soulevèrent, prirent la résolution de secouer le joug de la maison de David, et élurent pour roi Jéroboam (*v.* ce nom). Roboam, resté avec les tribus de Juda et de Benjamin, les deux seules qui reconnussent son autorité, fit de vains efforts pour faire rentrer les tribus révoltées dans le devoir. Le prophète Seméias lui défendit de continuer cette guerre impie. Tant que le roi de Juda (c'est le titre que prit Roboam après la séparation des 10 tribus qui formèrent le royaume d'Israël) marcha dans les voies du Seigneur, ses états furent florissans ; mais lorsque, à l'exemple de son père, il se livra aux plaisirs, et toléra que le peuple sacrifiât sur les hauts lieux, Dieu permit à Sésac, roi d'Egypte, d'envahir le royaume et de s'emparer de Jérusalem, dont le temple fut dépouillé de toutes les richesses qu'y avait déposées Salomon. Alors Roboam s'humilia devant l'Eternel, et s'empressa de rétablir le vrai culte. Ce prince faible m. en l'an 958 av. J.-C. Abias (*v.* ce nom), l'un de ses fils, fut son success.

ROBORTELLO (FRANÇOIS), philologue moins connu par ses travaux que par les querelles qu'il se fit avec plus. hommes érudits de son temps, naquit en 1516 à Udine, dans le Frioul, d'une famille noble. D'abord profess. de b.-lett. à Lucques, puis à Pise (1538-48), il fut choisi ensuite par le sénat de Venise pour remplacer Bapt. Egnazio, trop vieux pour continuer ses leçons, et en 1552 il alla occuper à l'univ. de Padoue la chaire de lettres grecq. et lat., devenue vacante par la m. de Buonamici. On le retrouve occupant le même emploi à Bologne en 1557, et c'est là que, chargé de prononcer l'oraison funèbre de l'emp. Charles-Quint, il demeura, dit-on, arrêté dans le débit de sa harangue, dès l'exorde, par un manque de mémoire feint ou réel. L'école avait déjà retenti de ses querelles avec Sigonius ; il retrouva cet antagoniste à Padoue, où il fut appelé en 1560, et l'inconvenance de leurs débats devint telle que le sénat de Venise se crut obligé d'intervenir et d'imposer silence aux deux cham-

pions. A sa m., survenue en 1567, Robortello, que ses élèves chérissaient, reçut de magnifiques funérailles aux frais de l'univ. de Padoue. On doit regretter que ce sav. ait perdu à de vaines querelles un temps qu'il eût pu mieux employer qu'à écrire des injures contre des hommes qui assurément lui étaient supérieurs, tels qu'Erasme, Paul Manuce, Muret, H. Estienne, etc. Toutefois les lettres ne lui sont pas moins redevables de services réels. Outre de bonnes éditions de plus. classiques grecs, entre autres de la *Poétique* d'Aristote, de la *Tactique* d'Elien, des *Traged.* d'Eschyle et du *Traité du Sublime* de Longin, il a pub. différens ouvrages cités par Fabroni au t. 2 de son *Hist. de l'univ. de Pise*, ainsi que dans les *Mém.* de Nicéron, t. 42. Les principaux sont : *De historicâ facultate*, etc., Florence, 1548, in-8 : recueil devenu rare de diverses pièces presque toutes reproduites par Gruter dans le t. 2 du *Thes. crit.*; *De vitâ et victu populi romani sub imperatoribus Cæs. Augustis*, Bologne, 1559, in-fol., etc.

ROB-ROY (ROBERT LE ROUGE ou LE ROUX). Robert Macgregor Campbell, plus connu sous le nom de *Rob-Roy*, a reçu une illustration nouvelle du romancier national de l'Ecosse. Le nom du clan Macgregor ayant été proscrit par un acte du parlement en 1662, Rob-Roy prenait quelquefois le nom de son protect. le duc d'Argyle (Campbell), comme son fils James, protégé par la famille du duc de Perth, prit plus tard celui de Drummond. Un acte de 1775 a annulé l'acte de 1662, par lequel la législature écossaise avait mis hors la loi un clan dont le plus grand crime était d'avoir eu le dessous dans le système d'hostilités héréditaires qui armait de temps immémor. les unes contre les autres certaines tribus de la Haute-Ecosse : de même sans prétendre légitimer les déprédations auxquelles les Highlanders (habitans des montagnes) soumirent long-temps leurs voisins des Lowlands (basses terres), on doit dans leur histoire faire la part des habitudes antiques d'un peuple divisé en deux races distinctes, les vainqueurs et les vaincus, ceux-ci retranchés derrière le rempart des montagnes et protestant par leurs mœurs contre la civilisat. saxone, comme par leurs incursions contre la conquête du sol. Telle est la véritable origine du *blacken-mail* (en écossais : tribut du voleur), et qui, aux yeux des Gaëls, n'était qu'une suite de justes représailles. Au temps de Rob-Roy ce système avait déjà subi plus d'une modificat. essentielle et depuis Jacq. V la loi étendait son action répressive au-delà des monts Grampiens sur les clans de la Haute Ecosse, dont la constitution modifiée elle-même en quelq. points différait encore beaucoup de la féodalité proprement dite. Si Rob-Roy eût été un brigand ou un voleur ordinaire, il n'eût pas, à l'époque de 1743, expiré paisiblem. dans son lit, à l'âge de 80 ans, et reçu des honneurs publics à ses funérailles, à si peu de distance des garnisons de Sterling, de Glascow et de Dumbarton : il n'eût pas fréquenté impunément ces villes pendant sa vie, ainsi qu'Edimbourg et Perth, quoiqu'en certaines circonstances il ait encouru des arrêts de proscription qui l'obligeaient à quelques précautions sans doute. Le fait est que ses déprédations furent presque exclusivement dirigées contre le duc de Montrose, son ennemi personnel, qui n'invoquait pas toujours la loi dans sa cause, quoiqu'il dénonçât un jour Rob-Roy au parlement, étant lui-même infidèle à son nom et partisan du gouvernement nouveau : leurs querelles n'étaient cependant pas d'une nature politique, puisque le duc d'Argyle, whig non moins ardent, prêtait secours à Rob-Roy. Cet homme, dont le nom est populaire en Ecosse comme les noms des héros des âges poétiques, naquit vers l'année 1660 : il était le second fils de Donald Macgregor de Glengyle, et d'une sœur de Campbell de Glenlyon, qui avait présidé au fameux massacre de Glencoe. Il épousa lui-même une Campbell (Hélène), de la famille de Glenfalloch. Le commerce des bestiaux était une branche lucrative d'industrie qui le devint davantage encore quand l'union des royaumes favorisa l'introduct. des bœufs des highlands en Angleterre. Comme tous les cadets de famille, Rob-Roy pouvait sans déroger devenir un *drover* (conduct. de bestiaux). Il fut heureux dans ce trafic, et acheta, du fruit de ses profits, des terres sur les bords du Loch-Lomond. Le duc de Montrose s'associa alors avec lui, et ils mirent en commun chacun 10,000 marcs, somme considérable dans un temps où le prix d'un bœuf ne dépassait pas 20 shell. ; mais cette fois une concurr. jalouse trompa les calculs de Rob-Roy : le duc voulut exiger la restitut. entière des 10,000 marcs qu'il avait avancés : son associé s'y refusa ; la discussion se prolongea jusqu'en 1715, époque à laquelle le comte de Mar leva l'étendard de l'insurrection en faveur des Stuarts : Rob-Roy, en zélé jacobite, combattit et acheva de se ruiner dans cette guerre civile. Quand le gouvernem. eut le dessus, le duc de Montrose crut pouvoir impunément se rendre justice à lui-même contre son associé *rebelle* en confisquant les domaines qui lui restaient. Mais Rob-Roy qui n'avait plus rien à perdre en appela à sa claymore : à la tête d'une bande recrutée parmi les membres de son clan, il attaqua les facteurs du duc et fit main-basse sur toutes ses rentes, mais en respectant la vie de ses agens et leur donnant même un reçu de chaque somme qu'il leur ravissait. Voilà tout le secret des grandes déprédations de Rob-Roy : le duc de Montrose et lui se firent long-temps cette guerre de représailles avec des succès divers. Une garnison anglaise fut logée à Inversnaid, près du Loch-Lomond, et du hameau d'Aberfoyle, où était le clachan (la demeure) de Rob-Roy. Mais tour à tour fugitif et vainqueur, le Macgregor, soutenu quelq.-fois à propos quoique secrètement par le duc d'Argyle, déjoua toutes les mesures prises pour l'arrêter. Cette vie tumultueuse ne l'empêcha pas d'élever ses enfans en gentilshommes, et ils se montrèrent jacobites zélés comme leur père après sa mort, qui eut lieu avant 1745. L'un d'eux, James Drummond, avait autant de talent et d'adresse que de courage. Après avoir servi la cause de Charles-Edouard et s'être long-temps caché, il fut pris et jeté en prison, d'où il s'échappa pour se réfugier en France : là il s'honora en refusant d'y jouer le rôle d'espion qu'on lui proposait en croyant séduire sa misère par des propositions brillantes ; mais il accepta sans rougir les faibles secours que put lui donner le malheureux prétendant. A ses dé its politiques on avait associé une accusation particulière : il avait épousé une veuve qu'on prétendit avoir été enlevée par force ; son frère Robert, complice de ce prétendu rapt, fut moins heureux, et périt de la main du bourreau en 1653. Outre le roman de *Rob-Roy* (t. 20-22 de l'édit. franç. des *Œuvres complètes de sir Walter-Scott*, in-12), celui de *La Legende de Montrose* (t. 31-32, id.) nous fait connaître le clan de Macgregor sous le nom des enfans du brouillard (*children of the mist*). On a pub. différentes *notices* sur Rob-Roy, plus ou moins empreintes de merveilleux ; nous avons dû préférer l'explication la plus naturelle des faits en nous contentant de les indiquer.

ROBUSTI (JACQ.). V. TINTORET.

ROCABERTI (JEAN-THOMAS), de Perelada, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, né en 1624, m. à Madrid en 1699, archevêq. de Valence et inquisit.-gén., s'est montré l'un des plus zélés défenseurs des doctrines ultramontaines. Il était entré de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique, et après y avoir rempli près de dix ans une des principales chaires de théol., était devenu successivem. provincial d'Aragon (1666) et 4 ans après général de l'ordre. Il se signala dans l'exercice de cette di-

gnité en faisant fleurir la discipline et les études parmi les dominicains. A sa sollicit. la cour romaine béatifia ou canonisa plus. religieux de cet ordre, et quantité d'ouv. de dominicains restés jusque là inédits virent le jour par ses soins. Ce fut en récompense de tant de zèle que le roi d'Espagne Charles II, après l'avoir revêtu de la dignité archiépisc. (1676), lui conféra deux fois différentes celle de vice-roi de Valence. Tous ses ouv. ont pour objet d'appuyer les prétendus droits du saint-siége. Les principaux sont : *de Romani pontificis auctorite*, Valence, 1693 94, 3 vol. in-fol. : ouv. condamné par arrêt du parlem. de Paris le 20 déc. 1695; *Bibliotheca pontificia maxima*, 21 vol. in-fol., etc.

ROCCA ou ROCCHA (Ange), antiquaire et philologue, né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche d'Ancône, prit à sept ans l'habit des ermites de St-Augustin à Camerino, fut appelé en 1579 à Rome comme secrétaire du vicaire-général de cet ordre, obtint 6 ans après, de Sixte V, l'emploi de surveillant de l'imprimerie du Vatican, avec une riche abbaye, et en même temps il fut nommé de la congrégation établie pour reviser la Bible. En 1595 Rocca fut fait sacristain de la chapelle apostolique, et dix ans plus tard nommé évêque de Tagaste *in partibus*. Il m. à Rome en 1620, après avoir fondé une riche collection de livres, dont il fit don au couvent de son ordre, et qui, sous le nom de *Biblioth. angélique*, fut le prem. établissement de ce genre rendu public dans la capitale du monde chrétien. Le P. Niceron a donné (t. 21 de ses *Mém.*) le titre des ouv. de Rocca au nombre de 41; ils ont été réunis sous ce titre : *A. Roccæ Opera omnia, tempore ejusdem auctoris impressa, necnon autographa, et Romæ in Angelicâ Biblioth. originaliter asservata*, etc., Rome, 1719, 2 vol. in-fol. Le plus recherché des ouv. qui composent ce recueil est les *Osservazioni intorno alle bellezze della lingua lat.*, Venise, chez les Aldes, 1576, 1580 et 1590, in-8.

ROCCA (Albert-Jean-Michel), chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien lieutenant au 2e régiment de hussards, fit avec ce corps les campagnes de Prusse et d'Espagne, et reçut dans cette dern. de graves blessures qui l'obligèrent à quitter le service. Vers 1811 il vivait retiré à Genève, dans sa famille, et y était, auprès du beau sexe, l'objet d'un intérêt très-vif, tant par ce qu'on racontait de ses prouesses militaires que par le contraste de son âge avec sa démarche chancelante, résultat des blessures qu'il avait reçues. Ce fut alors qu'il s'éprit d'une violente passion pour la célèbre Mme de Staël (*v.* ce nom), qui se décida à l'épouser secrètement. Ce fut la lecture du testam. de cette dame (14 juill. 1817) qui révéla cette union : Mme de Staël y autorisait ses enfans à la rendre publique, ainsi que la naissance d'un fils qui en était provenu. La douleur que sa mort causa à Rocca lui porta un coup accablant : retiré après cet événement à Hières en Provence, il y m. le 30 janv. 1818, jour où il entrait dans sa 31e ann. Le titre d'époux d'une femme aussi célèb. que Mme de Staël n'est pas le seul qui recommande le nom de Rocca : on a de lui : *Mémoire sur la guerre des Franç. en Espagne*, Lond. et Paris, 1814, in-8; *Campagne de Walcheren et d'Anvers en 1809*, Paris, 1815, in-8 : ces deux ouv. ont été réimp. ensemble, Paris, H. Nicolle, 1817, in-8, de 366 pag. Il avait composé en outre une nouvelle intit. : *le Mal du Pays*, qu'il n'a pu mettre au jour.

ROCH (St), si connu par les miracles que les légendes lui attribuent, était né, dit-on, en 1295 à Montpellier, d'une famille honorable, et portait sur la poitrine, en venant au monde, une croix de couleur pourpre, présage de la piété ardente qui devait l'animer. Devenu orphelin à vingt ans, il distribua aux pauvres la portion de ses biens dont il put disposer, s'achemina, sous l'habit de pèlerin, vers l'Italie qu'alors la peste ravageait, et se consacrant au soin de ceux qui étaient attaqués de ce fléau, il lui fut donné s'en délivrer successivem. les diverses villes où il se rendit afin de l'en pourchasser. Cependant la contagion l'atteignit lui-même à Plaisance, et de peur que quelqu'un des hommes charitables dont il reçut d'abord les soins dans l'hôpital de cette ville ne gagnât son mal, il alla se cacher dans une solitude voisine d'où il fut tiré par un gentilhomme appelé Gothard, dont le chien l'avait découvert dans sa retraite, et qui parvint, Dieu aidant, à le rendre à la santé. Roch revint alors dans sa patrie, en proie aux fureurs de la guerre. Pris pour un espion, il fut jeté dans un cachot, où il finit ses jours le 16 d'août 1327, après avoir supporté avec une admirable patience sa longue et injuste captivité. Les hagiogr. ne nous apprent point l'époque de la canonisat. de ce saint; mais il ressort de plus. anciens calendriers des 14e et 15e S., que dès ce temps sa mémoire était honorée par l'Eglise comme celle d'un saint. La ville d'Arles possède une partie de ses reliques, qu'obtint pour elle en 1399 Geoffroi de Boucicaut; l'autre partie fut enlevée furtivem. par les Vénitiens en 1485. On sait aussi qu'en 1414 les pères du concile de Constance firent promener processionnellem. son image pour arrêter une contagion qui régnait dans cette ville. On a une *vie* de St Roch peu estimée par F. Diedo : les curieux préfèrent sa *légende* pub. en latin au commencem. du 16e S. par J. de Pins, év. de Rieux. *Voy.* aussi le recueil des bollandistes et les Vies des Saints de Butler et Baillet.

ROCH (Jean-Chrétien-Fréd.), libr. et journaliste allem., né en 1773 à Pening (comté de Schœnburg), se destina d'abord à la carrière théol., fit ses études à Leipsig, puis s'y établit. Après avoir dirigé quelque temps la rédact. de l'*Indicateur littér.* (*Allgemeiner deutscher anzeiger*), il en acquit la propriété, ainsi que celle du *Journal des Fabriq.*, etc., et consacra toutes ses ressources à ces entreprises, dont le succès ne répondit point à son attente. Désespéré du mauvais état de ses affaires, il se noya en 1801. Outre l'*Indicateur littér. annuel*, dont le rec. forme 6 vol., de 1796 à 1801, Roch a pub. des *Matériaux pour servir à l'histoire de la librairie*, 1795, etc.

ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de), maréchal de France, né en 1725 à Vendôme, dont son père était gouverneur, fut d'abord destiné à l'état ecclés., puis à la mort de son frère aîné (1742) il entra dans le régiment de cavalerie de St Simon, avec le grade de cornette. Il s'y distingua bientôt, pendant la guerre d'Allemagne, devint capitaine dans la campagne de 1744, l'année suivante aide-de-camp du duc d'Orléans, et, en 1747, colonel du régiment de La Marche (infanterie). Blessé à la bataille de Laufeld, il fut présenté peu de temps après à Louis XV. En 1748, il eut, avec le comte de Périgord, le commandement alternatif des grenadiers réunis de l'armée d'Outre-Meuse, et se signala au siége de Maestricht. Il fut nommé brigadier d'infanterie en 1756, après l'expédition de Minorque, dont son régiment avait fait partie, servit ensuite en Allemagne, toujours avec la même distinct., fut blessé au combat de Clostercamp en 1760, obtint, l'année suivante, le grade de maréchal-de-camp, fut fait, à la paix, major-général et inspect. de l'infanterie d'Alsace, et reçut plus tard le cordon rouge ainsi que l'inspection de la Bretagne et de la Normandie. En 1780 il fut nommé lieutenant-général, et quelq. temps après commandant d'un corps de 6,000 hommes que le gouvernem. envoyait comme auxiliaire aux Etats-Unis d'Amérique. Débarqué à Rhode-Island, il arrêta avec le célèbre Washington le nouveau plan de campagne à suivre; il sut retenir à New-York le général anglais Clinton, contribua à faire rétrograder lord Cornwallis, et prit, avec le général en chef américain, des disposit. telles, que ce même

lord, cerné dans la ville d'York en Virginie, fut réduit à signer la célèbre capitulation du 19 octobre 1781, où un corps de 8,000 Angl. mit bas les armes, livrant à ses adversaires 214 pièces de canon et 22 drapeaux. On sait que cet évènem. fut un coup décisif : il fit prendre au parlem. la résolution de renoncer à toute entreprise offensive, et ameua la paix qui fut signée le 1[er] juin 1783. Le congrès américain témoigna sa reconnaissance à Rochambeau, en lui donnant 2 des pièces prises sur l'armée anglaise, et en le recommandant ainsi que ses troupes à la faveur du roi de France. Louis XV fit en effet l'accueil le plus distingué au général à son retour en France, lui donna le cordon bleu, le gouvernement de la Picardie, toutes les grâces, gratifications qu'il demanda pour ses officiers et ses soldats, et joignit bientôt le gouvernem. de l'Artois à celui de la Picardie. Nommé membre de la seconde assemblée des notables en 1788, Rochambeau vota pour la double représentat. du tiers-état, fut envoyé ensuite en Alsace, lors des troubles de cette province, puis fut investi du commandement de l'armée du nord, où il s'efforça inutilem. de rétablir l'ordre parmi les troupes et dans l'administrat. militaire. En 1791 il refusa le ministère de la guerre que lui offrait, au nom du roi, M. de Montmorin. Louis XVI, après avoir accepté la constitut., éleva Rochambeau, sur la présentat. de l'assemblée nationale, à la dignité de maréchal de France (28 déc.). Celui-ci, conservant toujours le commandem. de l'armée du nord, renouvela ses tentatives, lorsque la guerre fut déclarée pour arrêter les désordres qui se multipliaient. Contrarié dans ses vues et même dénoncé à l'assemblée législative, il obtint, le 7 mai 1792, un décret qui réparait, par des termes honorables pour lui, l'injustice dont il avait à se plaindre; mais le 15 du mois suivant, il se retira dans sa terre près de Vendôme, avec la résolution de ne plus se mêler des affaires publiques. Emprisonné sous le règne de la terreur et mis sur la liste des condamnés, il allait monter dans la fatale charette qui menait le vertueux Malesherbes et quelques autres victimes au supplice, lorsque le bourreau trouvant, dit-on, qu'elle était trop pleine, repoussa le vieux guerrier, en lui disant que son tour viendrait plus tard. La chute de Robespierre sauva Rochambeau. Il fut mis en liberté et acheva tranquillem., dans ses foyers, son honorable carrière. En 1803, il fut présenté à Bonaparte, qui lui fit l'accueil le plus distingué, le nomma grand-officier de la Légion-d'Honneur, et lui donna une pension comme ancien maréchal. Il m. en 1807. Dans les dern. années de sa vie, il s'était occupé de rédaction de ses *Mémoires*, qui n'ont paru qu'en 1809, 2 vol. in-8, avec une préface de Luce de Lancival; un *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, par l'abbé Robin (Paris, 1782, in-8), contient des détails curieux sur la campagne de Rochambeau aux Etats-Unis.—ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph de VIMEUR, vicomte de), fils du précéd., né au château du même nom en 1750, embrassa l'état militaire dès l'âge de 12 ans, fut nommé, en 1779, colonel du régiment de Royal-Auvergne (infanterie), suivit son père en Amériq., et eut part aux succès de l'expédit. Il devint maréchal-de-camp en 1791, lieutenant-général l'année suivante, en même temps qu'il était appelé au commandement des îles du Vent. Débarqué à St-Domingue, il soumit quelques bandes de nègres révoltés, et passa à la Martinique au commencem. de 1793. Il eut à combattre l'ancien gouverneur, M. de Behague, qui, à la tête des colons royalistes, s'était joint aux Anglais pour chasser les républicains. Rochambeau força les Anglais de se rembarquer, déjoua leurs tentatives sur la Guadeloupe et Sainte-Lucie, et établit dans l'île le système républicain. En 1794, il fut attaqué par les Anglais et capitula au Fort-Royal, après 49 jours de siége, n'ayant plus avec lui qu'environ 300 hommes, la plupart malades ou blessés. De retour en France, il fut nommé, en 1796, gouvern.-général de St-Domingue; mais bientôt après son arrivée, ayant à lutter contre les officiers qui commandaient sous lui et contre l'administrat. civile, il fut destitué et renvoyé en France. Après l'établissem. du gouvernem. consulaire, il fut employé à l'armée d'Italie en 1800, et chargé de la défense de la tête du pont du Var, avec la division qui lui était confiée. Il fit la campagne suivante sur la Piave et dans le Tyrol, passa ensuite à St-Domingue avec l'expédition commandée par le général Leclerc, et, après la mort de ce dern., prit le commandem. en chef, à titre d'ancienneté; mais n'ayant plus sous ses ordres que les tristes débris d'une armée moissonnée par le climat, par la fièvre jaune, dont il fut lui-même attaqué, il dut se renfermer dans la ville du Cap. Là, ne recevant presque plus de secours, il capitula avec les noirs, et se remit, le 30 nov. 1803, lui et les faibles restes de l'expédit. à la discrétion du commodore anglais qui croisait devant le port. Les troupes françaises et leur chef furent déclarés prisonniers de guerre, conduits à la Jamaïque et de là en Angleterre, où Rochambeau séjourna jusqu'en 1811 qu'il recouvra la liberté et revint en France par suite d'un échange. En 1813, il reçut le commandement d'une division du 5[e] corps de l'armée d'Allemagne, se distingua à Bautzen, ainsi que dans plus. autres actions de cette campagne, et fut tué à la bataille de Leipsig le 18 octobre.

ROCHD (IBN). V. AVERRHOÈS.

ROCHE (JACQUES de), spadassin du 17[e] S., né en 1595 dans le Gévaudan, défendit le château de Villefont, sa patrie, contre le duc de Rohan, et lui en fit lever le siége en 1621. Ce même château ayant été pris l'année suivante, J. de Roche le reprit et tua de sa main l'officier qui y command. Toutefois ces exploits lui ont acquis moins de célébrité que sa réputat. de grand querelleur. Il prenait part à tous les duels dont il était informé, et dans lesquels, suivant l'usage du temps, les témoins se battaient. Il allait chercher ces sortes d'affaires dans les provinces voisines et jusqu'en Bretagne.

ROCHE (JEAN-BAPTISTE-LOUIS de LA), doct. de Sorbonne, prédicat. du roi, mort à Paris en 1780, a laissé entre autres ouvr. : une traduction libre des *Psaumes*, Paris, 1725, in-12; une traduction du *Bréviaire de Citeaux*, 3 vol. in-8; *OEuvres mêlées*, Paris, 1732, in-12; *Panégyriq. de Ste Geneviève*, ibid., 1737, in-4; *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, etc., ibid., 1753, in-4; *Règles de la vie*, ibid., 1753, 3 vol. in-12; *Mélanges de maximes chrétiennes*, etc., 1769, in-12. *Voy.* sur quelques autres ouvr. qu'on lui attribue, la préface du *Dictionn. des anonymes*, 2[e] édit.

ROCHE (PIERRE-LOUIS LEFEBVRE de LA), littérateur, né en Normandie vers 1740, entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, puis devint curé de Gremonville dans le pays de Caux. Se trouvant à Paris à l'époque de la révolution, il en embrassa les principes, et se fit remarquer par son zèle. Lié depuis long-temps avec Helvétius, il avait été le légataire des papiers de ce philosophe. Pendant son séjour à Paris, il continua de fréquenter la maison de M[me] Helvétius qui ne l'oublia point dans son testam. Lefebvre m. en 1806. On a de lui : *Confrerie ou Société de Notre-Dame auxiliatrice, érigée au pays de Caux*, 1779, in-16; *Essai de traduction de quelques odes et de l'Art poétique d'Horace*, 1688, tiré seulement à 50 exemplaires; une édit. des *OEuvres d'Helvétius*, Paris, 1795, 14 vol. in-18; une édit. des *OEuvres complètes de Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18; *de l'Art poétique, épître d'Horace aux Pisons*, trad. en vers, 1798, in-18 : on trouve à la suite des *Pensées sur l'art poétique*, extr. des MSs. d'Helvétius, et des *Conseils de Voltaire à Helvétius* sur la compos. et sur le choix du sujet d'une épître morale.

ROCHE (SOPHIE de LA), dame auteur, née à Kaufbeuren (Souabe) en 1730, fille d'un médecin allem. nommé Gutlermann, fut initiée, dès son jeune âge, dans la littérature, par son père, et étonna bientôt la société par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, dont le nom de Frank Lichtenfels avait été transformé par le ministre Stadion en celui de *La Roche*. Après avoir cultivé avec succès la littérature pendant la plus grande partie de sa vie, Mme de La Roche m. à Offenbach en 1807. On a d'elle : *Mademoiselle de Sternheim*, Leipsig, 1771, 2 vol. in-8; trad. de l'allem. en franç. par madame de La Fite, La Haye, 1773, 2 vol. in-12; plus. autres écrits littéraires, tant en prose qu'en vers, au nombre de 16, en allemand; et quelques relations de voyages.

ROCHE-AYMON (CHARLES-ANTOINE de LA), cardinal et archev. de Reims, né en 1692, à Mainsac, dans le diocèse de Limoges, d'une ancienne famille, fut nommé évêque (*in partibus infidelium*) au sortir de ses études théologiques; passa la même année au siége épiscopal de Tarbes, puis à l'archevêché de Toulouse en 1740, et à celui de Narbonne en 1752. Le roi le nomma grand-aumônier de France en 1760, et archevêque de Reims en 1762. Après la disgrâce de M. de Jarente, en 1771, M. de La Roche-Aymon devint ministre de la feuille des bénéfices, obtint, la même année, le chapeau de cardinal, et dut toutes ces faveurs à son caractère souple, à son esprit conciliant. Ce fut lui qui administra les sacremens à Louis XV, au lit de la mort, qui baptisa le duc de Berri, depuis Louis XVI, qui le maria en 1770, et lui donna l'onction royale en 1775. Il m. en 1777, doyen des évêques français et revêtu de toutes les dignités et honneurs auxquels un prélat pouvait aspirer.

ROCHECHOUART (FRANÇOIS de). V. JARS.

ROCHECHOUART (GABRIEL de). V. MORTEMART.

ROCHECHOUART-MORTEMART (MARIE-MADELEINE-GABRIELLE-ADÉLAIDE de), abbesse de Fontevrauld, née à Paris en 1645, était sœur du duc de Vivonne, de Mme de Montespan et de la marquise de Thianges. Destinée de bonne heure au cloître, elle fut nommée en 1670, chef et générale de l'ordre de Fontevrauld. Elle donna, dans l'abbaye, chef lieu de cet ordre, l'exemple de toutes les vertus. Parlant et écrivant en français de la manière la plus remarquable, elle possédait plusieurs autres langues vivantes. Elle m. en 1704, laissant quelques opuscules sur différens sujets, et dont on ne connaît guère que celui intit. : *Question sur la politesse, résolue par madame l'abbesse de F.*, insér. dans le *Recueil de dix écrits*, de St-Hyacinthe, Bruxelles (Paris), 1736. Cette dame avait trad., entre autres ouvr. anciens, une partie du *Banquet de Platon*, nommément le *Discours d'Alcibiade*. L'abbé Anselme a publ. l'*Oraison funèbre* de Mme de Rochechouart, Paris, 1705, in-4.

ROCHECHOUART (LOUIS-VICTOR de). V. VIVONNE.

ROCHECHOUART (VICTURNIEN-HENRI-ELZÉAR de). V. MORTEMART.

ROCHECOTTE (FORTUNÉ GUYON, comte de), chef d'insurrection royaliste, né en 1769, dans la Basse-Touraine, fut élevé à l'école militaire de Paris, entra ensuite comme officier dans le régim. du roi, quitta la France en 1791, joignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792-93-94. Il revint en France en 1795 avec le comte de Bourmont qui allait se réunir aux royalistes en Bretagne. Rochecotte voulut d'abord joindre Charette (*v.* ce nom) dans le Poitou; mais ayant appris que ce chef venait d'entrer en accommodem. avec le gouvernem. républicain, il se rendit dans le Maine, où il conçut le projet de former une nouvelle insurrection. Dans ces vues, il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec quelques agens du roi. Sur ces entrefaites la trève ayant été rompue entre les royalistes insurgés et les républicains, il revint dans le Maine et alla rejoindre Charette en février 1796. Peu de temps après ayant reçu une commission pour commander en chef dans le Maine, il y forma bientôt un rassemblement, nomma ses officiers et organisa sa troupe. Après quelques tentatives sans résultats importans, il refusa de déposer les armes et de souscrire à la pacification générale proposée et en très-grande partie opérée par le général Hoche. Il reçut alors de nouvelles instruct. des agens du roi, établit une chaîne de correspondances dans les provinces du Maine, du Perche, du pays chartrain et des contrées adjacentes, pour se trouver en mesure de relever le parti royaliste au prem. signal; fit ensuite plus. voyages à Paris pour s'y concerter avec les agens du roi, se rendit auprès de Louis XVIII, alors à Blankenbourg, en Allemagne, revint en France, et contribua à l'évasion du commodore Sidney Smith, alors détenu au Temple (*v.* Phélippeaux). Malgré toutes les précautions qu'il prenait pour dérouter les recherches de la police, pendant ses fréquens voyages à Paris, il ne put y échapper dans son dernier séjour. Des agens apostés l'arrêtèrent sur le Pont-Royal, le 29 juin 1798, et s'emparèrent de lui après qu'il en eût tué un et blessé deux autres. Conduit à l'état-major de la place, il refusa de répondre aux interrogatoires, et fut transféré dans les prisons de l'abbaye, d'où il fut traduit devant une commission militaire qui le condamna presque aussitôt à mort. Le même jour, il fut fusillé derrière le mur d'enceinte de Paris, près du Champ-de-Mars. M. Alphonse Beauchamp, historien des Vendéens, a publié les *Mémoires du comte F. Guyon de Rochecotte*, rédigés sur ses papiers et sur les notes de quelques-uns de ses officiers, Paris, 1819, in-8. On en trouve une analyse dans l'ouvr. intit. : *Victoires et conquêtes*, etc., publié chez C. L. F. Panckoucke, de 1817 à 1821.

ROCHE-FLAVIN (BERNARD de LA), sav. jurisconsulte, né en 1552, à St-Cernin en Rouergue, fut successivem. conseiller au parlement de Toulouse et à celui de Paris, devint ensuite, en 1581, prem. présid. à la chamb. des requêtes de celui de Toulouse, puis conseiller d'état, et m. en 1627. On a de lui un *Traité sur les treize parlemens de France*, qui fut condamné par arrêt de celui de Toulouse en 1617, et qui a eu plus. édit.; un *Recueil d'arrêts notables du parlem. de Toulouse*, dont la 2e édit., augmentée des observat. de Fr. Graverol, est de 1626. Il avait entrepris, sur l'invitation des états du Languedoc, des *Mém. des antiquités, singularités et choses les plus remarq. de Toulouse, et autres lieux du ressort du parlement*; mais il n'a paru de cet ouvr. qu'une broch. in-12, sans frontispice, contenant le Ier liv. et une part. du IIe. Ce fragm. est devenu très-rare.

ROCHEFONTAINE (LA). V. FONTAINE (Jacq.).

ROCHEFORT (GUILLAUME de), chancelier de France, né dans le 15e S. au bourg ou château du même nom, près de Dôle, d'une noble et ancienne famille du comté de Bourgog., fut admis de bonne heure, après avoir fait ses études et avoir été reçu docteur ès-lois et décrets, dans le conseil du duc Philippe-le-Bon. Il accompagna le fils de ce prince, Charles, comte de Charolais, dans ses premières expéditions, et fut nommé par lui, lorsqu'il devint duc de Bourgogne, maître des requêt. Il fut chargé ensuite de diverses négociations en Italie; et, après la mort de son maître, tué devant Nancy (*v.* CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE), il fut député vers Louis XI pour traiter du mariage de l'héritière de Bourgogne avec le dauphin. Le roi, connaissant les talens du négociateur, voulut l'attacher à son service, et lui proposa le gouvernement du Blésois, avec une place dans son conseil. Rochefort accepta,

fut nommé chancelier de France en 1483, et jouit de la confiance de Louis XI jusqu'à la mort de ce monarque. Il fut confirmé dans l'office de chancelier par Charles VIII, présida en cette qualité les états-généraux tenus à Tours, et m. en 1492. On peut se faire une idée de ses talens et de son caractère d'après ses *discours* aux états de Tours, que l'histoire nous a conservés. — Guy de ROCHEFORT, frère puîné du précéd., et chanc. de France comme lui, fut d'abord l'un des conseillers de Charles-le-Témér., puis fut nommé, par Louis XI conseiller au nouveau parlement que ce prince institua à Dijon, et en devint prem. présid. en 1482. Député par Charles VIII à l'assemblée d'Amiens, en 1494, il s'y distingua par la sagesse de ses vues et son esprit de modérat. Après la mort du chancelier Briçonnet, Charles VIII donna sa charge à Guy de Rochefort, qui y fut confirmé par Louis XII. Ce fut ce magistrat qui fit créer, en 1497, le grand conseil. Plein de zèle pour les intérêts de la couronne, il les soutint avec énergie, avec un grand désintéressement personnel, et sans blesser en rien les lois de l'équité. Il m. en 1507. On trouve, à la suite du rec. de *Lettres* de Fauste Andrelin un petit *poëme* latin à la louange de Guy de Rochefort.

ROCHEFORT (GUILLAUME de), savant littér., né à Lyon en 1731, fit ses études à Paris, et obtint à 19 ans une place assez lucrative dans les fermes. L'isolement auquel il était condamné dans le lieu de sa résidence (Cette, en Languedoc), lui fit apprendre l'angl. et l'italien, afin de lire les poëmes du Tasse, de l'Arioste et de Milton, dans leur langue. Possédant déjà le grec, il entreprit de trad. en vers français *l'Iliade* d'Homère. Il en publia d'abord quelq. chants qui lui méritèrent des encouragemens flatteurs. Ce succès le décida à donner la démission de sa place pour venir, en 1762, s'établir à Paris, et s'y livrer entièrement à son goût pour les lettres. En 1766, il fit paraître la traduction entière de l'*Iliade*, qui, bien que jugée sévèrement par la critique, lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres. La traduction de l'*Odyssée* suivit d'assez près celle de l'*Iliade*, et n'eut pas un meilleur succès. Rochefort s'essaya ensuite dans le genre dramatiq., composa trois tragédies (dont une seule fut jouée sur le théâtre de la cour, sans être représentée à Paris), un opéra, et une comédie qui ne réussit point. Il m. en 1788. Ses ouvr. sont : l'*Iliade* et l'*Odyssée d'Homère*, trad. en vers, avec des remarq., Paris, 1772-77, 5 vol. in-8, nouv. édit., de l'imp. royale, 1781-82, 2 vol. in-4; *Pensées diverses contre le système des matérialistes*, à l'occasion du *Système de la Nature* (par d'Holbach) ibid., 1771, in-12; *Hist. critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur*, ibid, 1778, in-8; *Ulysse*, trag., 1781, in-8; *Electre*, tragéd., 1782, in-8; *Chimène*, tragéd.-opéra, 1783, in-8; *les deux Frères*, coméd., 1786, in-8; *Traduction complète du théâtre de Sophocle*, ibid, 1788, 2 v. in-8. On a encore de Rochefort plus. *Mémoires* savans dans le Recueil de l'acad. des inscriptions. Il a travaillé aussi au *Journal des Savans*.

ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS de LA), card., évêque de Senlis, né à Paris en 1558, d'une anc. et illustre famille, était fils de Charles de La Rochefoucauld, comte de Randan, qui m. en 1562, des suites d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Rouen. Il fit ses études chez les jésuites au collége de Clermont, voyagea ensuite en Italie où il rechercha les savans, visita les bibliothèques, et rapporta en France une ample collect. d'auteurs grecs et latins. A 26 ans, il fut nommé par Henri III à l'évêché de Clermont. La France était alors livrée aux fureurs de la ligue. Il ne paraît pas que le nouvel évêque y prit part; toutefois il hésita quelque temps à reconnaître Henri IV, et ne fit sa soumission que lorsque ce prince eut abjuré la religion réformée. Henri sollicita plus tard, pour le prélat, le chapeau de cardinal, qui fut accordé par Paul V en 1607. Sous le règne de Louis XIII, le cardinal de La Rochefoucauld passa du siége épiscopal de Clermont à celui de Senlis, fut envoyé ambass. à Rome, y séjourna pendant 4 ans, et à son retour assista aux états-généraux assemblés à Paris en 1614. Il y proposa et appuya de tous ses moyens la réception des décrets du concile de Trente, toutefois avec la réserve des libertés de l'église gallicane et des immunités du royaume. En 1618 il succéda au cardinal Duperron dans la charge de grand-aumônier de France, fut nommé l'année suivante abbé de Ste-Geneviève, devint présid. du conseil d'état en 1622, se démit deux ans après de cette place et de son évêché de Senlis, pour ne plus s'occuper que de la réformation des ordres religieux, dont Grégoire XV et le roi Louis XIII l'avaient chargé, et m. à l'abbaye de Ste-Genev. en 1645, étant sous-doyen du sacré collége. « Le cardinal de La Rochefoucauld, dit un biographe, avait été imbu, dès sa première jeunesse, des principes ultramontains, qui étaient ceux des jésuites, ses premiers maîtres, et il en était demeuré partisan. » On lui doit l'établissement de la congrégation de Ste-Geneviève, connue sous le nom de *Congrégation de France*. Sa *Vie* a été écrite en franç. par le P. de La Morinière, chanoine régul. de Ste-Geneviève (Paris, 1646, in-4); et en latin par le P. Rouvière, jés. (ib., 1645, in-8).

ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS VI, duc de LA), célèbre moraliste, né en 1613, était fils de François V, prem. duc de la Rochefoucauld, et neveu du cardinal dont l'article précède. Son éducation première fut négligée; mais son heureux naturel suppléa à ce qu'il ne put acquérir. Doué d'un esprit observateur, il étudia les hommes au milieu des troubles civils de la France, et prit une part active aux intrigues de la cour, vers la fin du ministère du cardinal de Richelieu, et pendant la minorité de Louis XIV. Possédant de grands avantages personnels, aussi galant que spirituel, il était naturellem. appelé à jouer un rôle remarq. dans la bizarre guerre de la fronde, où les dames exercèrent une si grande influence; et sa liaison avec la duchesse de Longueville l'y engagea sans réserve. Lorsque cette lutte politique fut terminée, La Rochefoucauld, rentré dans le sein de la vie privée, consacra à l'amitié et à des soins plus en harmonie avec la douceur de son caractère, des jours occupés jusque-là tout entiers par l'amour et l'intrigue. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville, par la naissance, l'esprit et la politesse. Deux femmes justement célèbres par les plus aimables de ces qualités, mesdames de La Fayette et de Sévigné, furent les principaux objets du culte amical de l'ancien et si fougueux amant de la duchesse de Longueville, pour laquelle il avait emprunté au poète Duryer (*v.* ce nom) cette devise si connue :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux
> J'ai fait la guerre aux rois : je l'aurais faite aux dieux.

Ce fut à cette époque que La Rochefoucauld composa ses *Mémoires* et ses *Maximes*. Après avoir été tourmenté, pendant les dix dernières années de sa vie, par les plus violens accès de goutte, il m. à Paris en 1680. Les *mémoires* de La Rochefoucauld, publiés pour la première fois en 1662, sous le titre de *Mém. de la régence d'Anne d'Autriche*, ont été souvent réimp., mais d'une manière incomplète. La 1re partie, qui sert d'introduction, a paru pour la première fois dans l'édit. publ. par M. Renouard, à Paris, 1817. Les *Réflexions* ou *Sentences et Maximes morales*, impr. d'abord en 1665, ont été commentées, revues ou mises en ordre par La Roche en 1737, par Suard en 1778, par l'abbé Brotier en 1789, par Fortia d'Urban en 1796, par M. Aimé Martin en 1822, in-8, etc. Les *Œuvres de La Rochefoucauld* ont été publ. chez Belin en 1818, avec

une *notice* sur sa vie et ses ouv. par M. Depping; et on a donné depuis ses *œuvres complètes* préc. d'une *notice biogr. et litt.* par M. le comte Gaëtan de La Rochefoucauld, 1825, 1 vol. in-8.

ROCHEFOUCAULD (Frédéric-Jérôme de Roye de La), card. du titre de Ste-Agnès, né en 1701, était fils de François II de La Rochefoucauld, lieut.-général. Pourvu de bonne heure de plus. bénéfices, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il fut successivement vicaire-général de Rouen, archevêque de Bourges, abbé-général de Cluni, et cardinal de la promotion de Benoît XIV, le 23 juillet 1747. L'année suivante il fut envoyé ambassadeur à Rome, et réussit dans les négociations dont il était chargé. Il présida l'assembl. du clergé en 1750 et 1755, et le roi lui confia la feuille des bénéfices cette même année. Nommé peu de temps après grand-aumônier de France, le cardinal de La Rochefoucauld ne jouit pas long-temps de cette nouvelle dignité, et m. en 1757.

ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre de La), duc et pair de France, membre de l'assemblée constituante, né vers 1735, était fils de N. de La Rochefoucauld, duc d'Enville (*v.* plus bas). Possesseur d'une grande fortune, il cultiva de bonne heure les sciences et les arts, et s'en montra le protecteur. Sa maison, ainsi que celle de la duch. d'Enville sa mère, était ouverte aux savans et aux hommes les plus distingués de cette époque dans la littérature et l'économie politique. D'abord membre de l'assemblée des notables, puis député de la noblesse de Paris aux états-généraux de 1789, le duc de La Rochefoucauld, partisan des principes modérés de la révolution, fut de la minorité de la noblesse qui se réunit le 25 juin au tiers-état. Il plaida avec chaleur la cause de l'affranchissement des noirs, et parla également dans la plupart des grandes questions politiq. et financières pendant le cours de la session de l'assemblée constituante. Devenu ensuite membre de l'administration du départem. de Paris, il y fit ses efforts pour l'exécution des lois et le maintien de la constitution de 1791, que l'on cherchait déjà à ébranler; mais il n'éprouva que des contrariétés, et ne put empêcher le désordre. Lors de la catastrophe du 10 août 1792, La Rochefoucauld quitta la capitale; mais des assassins des prisons de Paris allèrent le chercher à Gisors où il s'était retiré, et le massacrèrent le 14 septembre de la même année.— N. de La Rochefoucauld, duc d'Enville, père du précéd., né dans les premières années du 18e S., entra de bonne heure dans la marine française, et s'y fit remarquer par ses talens et son zèle. En 1745 il fut envoyé dans les mers de l'Amérique septentrionale, avec un escadre de 14 vaisseaux de ligne, pour essayer de reprendre Louisbourg ou de ruiner la colonie anglaise d'Annapolis. Mais cette expédition ayant été dispersée par une violente tempête, quelques-uns des vaisseaux périrent, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'Enville, déjà malade, m. accablé de chagrins sur le rivage de Chibouctou, près de la place où les Angl. ont bâti depuis la ville d'Halifax, aujourd'hui capitale de la colonie dite Nouvelle-Écosse.

ROCHEFOUCAULD (Dominique de La), card. et archevêq. de Rouen, né en 1713 dans le diocèse de Mende, était d'une branche pauvre et ignorée de la famille de ce nom, découverte par M. de Choiseul, évêque de Mende, dans une de ses visites pastorales. Ce prélat en instruisit l'archevêque de Bourges, F.-J. de La Rochefoucauld, qui se fit un devoir de retirer de l'obscurité cette portion de sa famille. Ayant appelé auprès de lui le jeune Dominique, il le plaça d'abord au séminaire de Saint-Sulpice pour faire ses études ecclésiastiques, et le prit ensuite pour grand-vicaire. L'abbé de La Rochefoucauld fut nommé archevêq. d'Albi en 1747, devint membre des assemblées de 1750 et 1755, abbé de Cluni en 1757, et transféré deux ans après au siége archiépiscopal de Rouen. En 1778, il fut déclaré cardinal sur la présentation du roi, et il présida les assembl. du clergé de 1780 et de 1782. Député aux états-généraux, et président de la chambre du clergé, il vota avec la majorité de cette chambre pour la séparation des trois ordres, ne se réunit au tiers que sur l'invitation expresse du roi, eut part depuis à toutes les mesures adoptées par le clergé, et refusa le serment exigée par la constitution civile. Sorti de France après le 10 août 1792, il habita successivement Maestricht, Bruxell.. Munster, et m. dans cette dernière ville en 1800. —La Rochefoucauld-Bayers (François-Joseph de), né en 1735, d'une autre branche que le précédent, fut nommé évêque de Beauvais en 1772. Député du clergé du bailliage de Clermont (Beauvoisis) aux états-généraux de 1789, il y professa les principes de la majorité de son ordre; puis, ayant été enfermé aux Carmes, après le 10 août 1792, il y fut massacré avec son frère, dont l'article suit.— Pierre-Louis de La Rochefoucauld-Bayers, né en 1744, fut agent général du clergé en 1775, et évêque de Saintes en 1782. Député du clergé aux états-généraux de 1789, il fut l'un des signataires de la protestation du 12 septembre 1791. Après le 18 août, mû par un sentiment de pure amitié fraternelle, et sans qu'il existât contre lui aucun ordre d'arrestation, il alla joindre l'évêque de Beauvais dans la prison des Carmes, et subit le même sort. La veille de leur martyre, ces deux respectables victimes de la fureur révolutionnaire avaient prescrit à leurs gens d'affaires d'acquitter sans délai tout ce qu'ils pouvaient devoir. — Marie-Charlotte de La Rochefoucauld, sœur des préc., née en 1732, se voua de bonne heure à la vie religieuse, devint abbesse du Paraclet, puis de Notre-Dame de Soissons en 1778, fut emprisonnée pendant le régime de la terreur, et m. à Soissons en 1806, presque dans l'indigence, après avoir donné l'exemple des vertus chrétiennes, et surtout de la plus entière résignation.

ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (Franç.-Alexandre-Frédéric, duc de La), long-temps connu sous le nom de duc de Liancourt, né en 1747, fut d'abord attaché comme grand-maître de la garde-robe à Louis XV, remplit ensuite les mêmes fonctions auprès de Louis XVI, et, lors de la convocation des états généraux, fut élu par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvoisis. Quoiqu'il eût de bonne heure embrassé les nouvelles idées politiques, et qu'il les professât hautement, il n'avait voulu se charger qu'avec l'agrément du roi de la mission de député; et il attendit de même que ce prince eût ordonné la réunion des deux premiers ordres au tiers-état pour prendre place à l'assemblée constituante parmi les plus zélés soutiens de la cause populaire. La loyauté de son caract. était appréciée du prince, qui céda à ses conseils en rappelant Necker au ministère, et en se rendant à l'assemblée pour y annoncer l'opportune concession qu'il faisait à l'opinion dominante. Le duc de Liancourt avait prouvé déjà en maintes occasions son profond attachement à la personne et à la fam. du monarque; il s'était tenu à ses côtés dans les momens les plus difficiles, et bien qu'on ne l'eût pas admis dans la confidence du malheureux voyage de Varennes, il n'en défendit pas avec moins de chaleur l'inviolabilité roy. dans toutes les discussions dont cet évènement fut le prétexte. Après les évènemens du Champ-de-Mars, il devint un des membres les plus actifs du club des Feuillans. Retiré à Liancourt après la clôture de l'assemblée constituante, il fut bientôt appelé, en sa qualité de lieutenant-général, au commandement milit. de Rouen (1792). Tout dans cette ville fut disposé pour offrir un sûr asile au roi après les attentats du 20 juin; mais la cour rejeta les propositions de

M. de Liancourt, dont le plan, s'il eût été suivi, eût peut-être épargné à la France de bien amers regrets. La révolution du 10 août amena sa destitution, et il n'échappa que par une prompte fuite aux fureurs des anarchistes, qui n'eussent pas manqué de lui faire expier son attachement au roi et à la constitution. Il s'embarqua au Havre, parvint en Angleterre, et se fixa dans la petite ville de Bury, d'où, après un séj. d'envir. 18 mois, il se rendit en Amérique. Le temps de sa proscript. fut employé par M. le duc de Liancourt à s'instruire soigneusement de ce qu'il était possible d'emprunter pour son pays aux institutions des divers états de l'Union, qu'il parcourut en tous sens jusqu'à l'année 1798, époque à laquelle il revint en Europe. Lorsque la nouvelle révolution du 18 brumaire lui permit de rentrer en France, il avait dans le même but visité la Hollande, le nord de l'Allemagne et le Danemarck. Dès 1780, il avait fondé dans sa propriété de Liancourt le noyau de cette célèbre école des *Arts et Métiers*, depuis transférée successivement à Compiègne et à Châlons avec une succursale à Angers, puis enfin à Toulouse, et qui fut si florissante sous sa direction. Rentré en possession de cette portion de ses biens, il y rétablit l'activité des manufactures, devenues bientôt très-importantes. Elles fournirent, ainsi que d'autres établissemens qu'il fonda successivement, de l'occupation aux indigens de toutes les contrées, et un asile aux enfans trouvés que lui-même il allait chercher dans les hôpitaux. C'est au château de Liancourt que furent faits les premiers essais de la vaccine, et c'est delà que se répandit dans toute la France cette précieuse découverte qui a immortalisé le nom de Jenner. Appelé à siéger à la chambre des pairs lors de la prem. restauration, le duc de Liancourt prit aussi à cette époque le titre de duc de La Rochefoucauld, qu'il avait hérité de son cousin, assassiné à Gisors en 1792 (*v.* plus haut). Pendant les cent-jours il fut député du département de l'Oise au corps législatif, et l'année suivante il reprit place à la prem. assemblée représ., où il continua de signaler l'indépendance de ses principes et la sagesse de ses vues. Entre autres fonctions gratuites que son zèle philanthropique lui avait fait accepter, il remplissait celles de membre du conseil spécial des prisons, lorsque l'administration, choquée par l'indépendance des représentations de ce conseil, lui donna une nouvelle organisation (juill. 1823) : elle en exclut le duc de La Rochefoucauld, qui peu de jours après, par suite d'une lettre qu'à ce sujet il avait adressée par la voie des journaux au préfet de police de Paris, fut destitué de ses places également gratuites d'inspect.-général du conservat. des arts et métiers, de membre du conseil général des prisons, du conseil général des manufactures, du conseil d'agriculture, du conseil général des hospices de Paris, et du conseil général du département de l'Oise. Le duc de La Rochefoucauld était encore président du comité établi pour la propagation de la vaccine : ce comité fut changé au mois d'août suivant, et il cessa d'en faire partie. Cette disgrâce n'enlevait à l'impassible patriarche du libéralisme que des moyens d'exercer plus efficacement sa bienfaisance, son zèle patriotique et sa philanthropie, vertus qu'on peut encore exercer indépendamment des places honorifiques. Aussi, lorsqu'il termina son honor. carrière, le 27 mars 1827, emporta-t-il les regrets d'un nombre considérable de personnes de toutes classes, dont il avait été l'ami ou le bienfaiteur. Une grande affluence de jeunes élèves de l'école des arts et métiers se pressa à son convoi ; ils voulurent porter en pompe ses restes jusqu'au cimetière ; mais la police intervint dans cette touchante solennité, et il en résulta un scandale déplorable qui compromit gravement la responsabilité de l'administration, dont il accusait au moins l'imprévoyance. La pairie de M. le duc de La Rochefoucauld a passé à M. le duc d'Estissac, son fils aîné. Un de ses autres fils, M. le comte Frédéric-Gaëtan de La Rochefoucauld siége aujourd'hui à la chambre des députés. Ce dern. a publié en 1827 une *Vie du duc de La Rochefoucauld-Liancourt*, 1 vol. in-8. Les ouvr. qu'a publiés La Rochefoucauld sont : *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'assemblée nationale*, 1790, in-4 ; *Travail des comités de mendicité*, 1790, in-8 ; *des Prisons de Philadelphie*, 1796, in-8, 4e édit., Paris, 1819 ; *Voyages dans les Etats-Unis d'Amérique* (faits de 1795 à 1798), 8 vol. in-8 ; *Etat des pauvres*, ou *Hist. des classes travaillantes de la société en Anglet.* (extrait de l'ouvr. angl. publié par Morron), 1800, in-8 ; *Note sur l'impôt territorial de l'Anglet.*, 1801, in-8 ; *Notes sur la législation angl. des chemins*, 1801, in-8 ; *Système anglais d'attraction*, par Joseph Lancastre, trad. de l'angl., Paris, 1815, in-8.

ROCHE-GUILHEM (N. de La), demoiselle auteur, morte en 1710, avait pris pour modèle, dans ses compositions, mademoiselle de Scudéry. Elevée, à ce que l'on croit, dans la religion protestante, elle habita Paris jusqu'à la révoc. de l'édit. de Nantes, et se retira en Hollande à cette époque. On a d'elle : *Astérie* ou *Tamerlan*, Paris, 1675, 2 vol. in-12 (roman attribué par erreur à Mme de Villedieu par quelq. biographes) ; *Hist. des guerres civiles de Grenade*, traduite de l'espagnol, ibid., 1683, 3 vol. in-12 ; *le Grand Scanderberg*, nouvelle, 1688, in-12 ; *Zingis*, hist. tartare, La Haye, 1691, Leyde, 1692, in-12, et insérée dans un rec. d'*Hist. tragiques et galantes*, Amsterdam, 1715, 3 vol. in-12 ; *Nouvelles historiques*, Leyde, 1692, in-12 ; *Amours de Néron*, La Haye, 1695, 1713, in-12 ; *Arioviste*, hist. romaine, ibid., 1696 ou 97, in-12 ; *Hist. des Favorites*, in-12, sans date (Amsterdam, 1699), 1700, 1703, 1708, même format ; *l'Amitié singulière*, Amsterdam, 1708 ; *Dernières œuvres, contenant des hist. galantes*, ibid., 1708, in-12, nouv. édit., ibid., 1711, in-12 ; *Aventures grenadines*, ibid., 1710, in-12. Tous ces ouv. sont assez mal écrits, mais ne manquent pas d'intérêt.

ROCHEJAQUELEIN (Henri de La), l'un des plus illustres chefs de l'insurrection vendéenne, né près de Chatillon-sur-Sèvre (Poitou) en 1773, était fils du marquis de La Rochejaquelein, colonel du régim. de Royal-Pologne (cavalerie). Elevé à l'école milit., il avait 16 ans à l'époque de la révolution, et ne suivit point son père dans l'émigration. Appelé en 1790 à faire partie de la garde constitutionelle du roi, il quitta Paris après le 10 août 1792, et se retira dans la terre de Clisson, auprès du marquis de Lescure (*v.* ce nom), son parent et son ami. Unis par les mêmes sentimens, à peu près du même âge et ayant les mêmes intérêts, ces deux gentilshommes ne tardèrent pas à prendre une part active aux tentatives déjà commencées dans leur province pour le rétablissement de la monarchie dont la ruine semblait consommée par le crime du 21 janvier 1793. L'insurrection avait éclaté dans le départem. de la Vendée, lorsque les habitans des paroisses voisines de Châtillon vinrent demander au jeune La Rochejaquelein de se mettre à leur tête. Il accepte sans hésiter ce commandement, joint Bonchamps et d'Elbée (*v.* ces noms) qui étaient déjà sous les armes, et apprend qu'une division de l'armée républicaine menace les propriétés de sa famille ; il court à la rencontre des assaillans, est bientôt renforcé par de nouveaux pelotons d'insurgés, et harangue ainsi sa troupe : « Je suis encore bien jeune, sans expérience ; mais je brûle de me rendre digne de vous commander. Allons chercher l'ennemi : si je recule, tuez-moi ; si j'avance, suivez-moi ; si je meurs vengez-moi. » Les Vendéens répondent par des acclamations, attaquent les troupes républicaines retranchées

dans le village des Aubiers, les dispersent et s'emparent de leur artillerie. La Rochejaquelein, s'avançant ensuite sur Chatillon et sur Tiffauges, se réunit aux autres rassemblemens royalistes et partage avec eux les munitions qu'il vient d'enlever. Le 2 avril, il prit part au combat de Beaupréau, à la suite duquel les troupes républicaines se retirèrent au-delà de la Loire; il contribua ensuite puissamment à la prise de Thouars, partagea la défaite des royalistes à la première bataille de Fontenay, assura, par une charge heureuse, le succès qu'ils obtinrent peu de jours après sur le même terrain, enleva le camp retranché de Varrins, le 7 juin, et pénétra un des premiers dans Saumur qui tomba au pouvoir des Vendéens. A la bataille de Luçon, La Rochejaquelein, commandant l'aile droite, préserva l'armée vendéenne d'une déroute complète, couvrit sa retraite, puis répara cet échec, le 4 septembre, à Chantonay. Lorsque la concentration des troupes républicaines eut mis de nouveau la Vendée en péril, La Rochejaquelein ainsi que Lescure et Stofflet tentèrent de couvrir Châtillon, mais sans succès. L'armée royale perdit la bataille de Chollet; et le torrent des fuyards entraîna La Rochejaquelein jusqu'à Beaupréau. Le jeune guerrier s'occupa alors de couvrir et d'assurer la retraite. Laissant une forte arrière-garde dans la ville, il lui donna l'ordre de s'y défendre le plus long-temps possible, et de se porter ensuite rapidement sur les bords de la Loire. A St-Florent, La Rochejaquelein s'opposa opiniâtrément au passage du fleuve par l'armée vendéenne, mais il fut bientôt forcé de céder au vœu de la masse qui croyait trouver son salut sur la rive droite. A Varades, Lescure blessé à mort désigna son ami comme le seul capable de rendre le courage aux Vendéens. Tous les autres chefs proclamèrent, à l'unanimité, La Rochejaquelein généralissime. La modestie du jeune héros le portait à refuser ce choix mérité; mais les acclamations de l'armée confirmèrent le choix de ses chefs. Les Vendéens se mettent en marche pour une expédition sur les côtes de Bretagne, dispersent un corps républic. qui couvrait Laval, livrent ensuite bataille, entre cette dern. ville et le bourg d'Antrain, à l'armée commandée par le général Léchelle, et remportent un avantage signalé. Dans ces circonstances, H. de La Rochejaquelein déploie les talens d'un capitaine expérimenté. L'armée royale se présente ensuite devant Granville, attaque cette place sans succès, bat une seconde fois les républicains sur la route d'Antrain, en se retirant vers la Loire, occupe successivem. Laval et La Flèche, échoue dans son attaque d'Angers, et se voit forcée de tourner le dos au fleuve qu'elle espérait pouvoir repasser. La Rochejaquelein la dirige alors sur le Mans dont il se rend maître. Mais cette ville devient le tombeau des troupes roy. qui y sont attaquées et forcées par les républicains. Le généralissime, à la tête de quelques cavaliers, réussit à gagner la route de Laval, pousse jusqu'à Ancenis où il espère traverser la Loire, se jette avec Stofflet et un autre officier dans un batelet, atteint la rive gauche du fleuve, s'enfonce dans l'intérieur du pays, pénètre jusqu'à Châtillon, se retranche ensuite avec 7 à 800 Vendéens dans la forêt de Vezin, y passe le reste de l'hiver, inquiétant les communications des républicains, et périt dans une rencontre au bourg de Nouaillé, le 4 mars 1794. Ainsi fut terminée la courte mais glorieuse carrière de H. de La Rochejaquelein, qui semblait, par son caractère, appartenir aux temps héroïques de la chevalerie. Généralissime à 22 ans, il triompha seize fois, en dix mois, avec une armée qui venait d'être créée, sans organisation régulière, et dont une partie des soldats n'avait d'autre arme que des bâtons ou des ustensiles d'agricult. On trouve de gr. détails sur Henri de La Rochejaquelein dans les *mémoires* de mad. la marquise de La Rochejaquelein, épouse de celui dont l'art. suit. — Louis DUVERGIER, marq. de LA ROCHEJAQUELEIN, frère puîné du précédent, né en 1777, à St-Aubin de Beaubigné (Poitou), avait 12 ans lorsque la révolution éclata. Il suivit son père en Allemagne, fit ses prem. armes dans le régiment autrichien de La Tour, passa ensuite en Angleterre, entra au service de cette puissance, fit deux campagnes dans l'île de St-Domingue, rentra en France en 1801, et épousa la veuve du marquis de Lescure (*v.* ce nom). Sous les régimes consulaire et impérial, Louis de La Rochejaquelein vécut retiré dans ses terres, épiant l'occasion de servir avec fruit la cause pour laquelle son frère aîné avait si dignement succombé. Dès le mois de mars 1813, il se concerta avec un agent du roi Louis XVIII; et lorsque le parti royaliste eut pris, par le concours de ses démarches actives, une consistance à Bordeaux, il fut député auprès du duc d'Angoulême, alors à St-Jean-de-Luz, pour offrir au prince l'hommage de cette ville. A la restaurat., La Rochejaquelein fut nommé commandant des grenadiers royaux de la garde, et lors de la catastrophe du 20 mars 1815, il protégea avec les autres servit. dévoués la retraite du roi jusqu'à Gand. De cette ville il passa en Angleterre, à l'effet d'y solliciter des secours pour la Vendée, obtint des armes, des munitions et quelques subsides, débarqua sur la côte de St-Gilles (départem. de la Vendée), et souleva une partie des habitans du pays. Dans une réunion qui eut lieu à Palluau, La Rochejaquelein fut reconnu général en chef par MM. Sapinaud, de Suzannet, d'Autichamp, et quelq. autres chefs de l'ancienne Vendée. Mais la dissidence naquit bientôt entre ces mêmes chefs, par suite des propositions qui leur furent faites, au nom du gouvernem., de suspension d'armes et de pacificat. La Rochejaquelein était auprès de l'amiral anglais qui commandait la croisière sur cette partie des côtes de France, lorsqu'il apprit qu'une colonne royaliste était déjà licenciée, et que deux autres se retiraient dans l'intérieur du pays. Dans le même temps le général Travot s'avançait avec un fort détachem. de troupes impériales vers Ste-Croix de Vic, où allait s'opérer un nouveau débarquem. d'armes, de munitions, etc., pour l'armée vendéenne. La Rochejaquelein, n'écoutant que son dévouement, presse ce débarquement qu'il protége avec une poignée de paysans insurgés; puis il s'avance au devant de ses adversaires, et rencontre au village des Mathes une avant-garde commandée par le général Estève. Pendant l'action, il est atteint d'une balle dans la poitrine, et expire sur le champ de bataille. Sa mort achève la déroute des Vendéens. A son retour à Paris, Louis XVIII créa le fils aîné de La Rochejaquelein pair de France. Auguste de La Rochejaquelein, frère de Henri et de Louis, qui avait accompagné ce dern. dans la Vendée, et avait été blessé près de lui au combat des Mathes, obtint le commandem. du prem. régiment des grenadiers à cheval de la garde royale.

ROCHELLE (BARTHÉLEMI LA), acteur comiq., né à Paris en 1748, joua d'abord la comédie en province, puis débuta sur le Théâtre-Français de la capitale en 1782. Il fut admis comme sociétaire en 1787, et m. d'une maladie de cœur en 1807. Il a créé et joué avec succès différens rôles de son emploi dans des comédies modernes; et ceux où le public le voyait avec le plus de plaisir étaient les valets fourbes et audacieux. Il imitait aussi très-plaisamment l'accent gascon et le baragouin des étrangers.

ROCHELLE (NÉE de LA). V. NÉE.

ROCHE-MAILLET. V. MICHEL.

ROCHEMORE ou ROCHEMAURE (JACQUES de), littérat. du 16e S., né à Lunel vers 1520, d'une famille ancienne du Languedoc, cultiva les lettres avec succès, ainsi que sa seconde épouse, Margue-

rite de Cambis (*v.* ce nom), s'attacha particulièrement à la littérature espagnole, et m. vers 1571. On a de lui : *le Favori de Court, contenant plus. advertissemens et bonnes doctrines pour les favoris des princes et autres seigneurs et gentilshommes qui hantent les courts*, trad. de l'espagnol, Lyon, 1556 ; Anvers, 1557, in-8 ; *les Quatre derniers livres des propos amoureux, dont les quatre prem., par l'injure du temps, ont été perdus et ne se trouvent, contenant les discours et mariage de Clitophant et de Leucippe*, trad. de l'espagnol, ib., 1556, in-16.—Louis de ROCHEMORE, de la même famille, chef de la branche de Gallargues, fut chargé de plus. négociat. par Henri IV. Il est question de ce personnage dans l'*Histoire* latine du président de Thou, qui le désigne sous le nom de *Rupemorus*. — ROCHEMORE (J.-B.-Louis-Timoléon, marquis de), de la même branche que le précédent, né en 1695, m. en 1740, s'est fait connaître par plusieurs pièces de vers gracieuses, dont une est citée par Voltaire, et qui n'ont point été impr.—Alexandre-Henri-Pierre, marquis de ROCHEMORE, neveu du précéd., né à Nîmes vers 1725. m. en 1790, secrétaire perpét. de l'acad. de sa ville natale, a pub. quelq. *odes* et un *mém.* sur les anciens Volces arécomiq., et sur Nîmes, capitale de ces peuples, extrait d'un grand ouv. sur les antiquités de Nîmes, entrepris en société avec le docteur Razoux (*v.* ce nom). Il a laissé plus. autres opuscules MSs., en vers et en prose.—Pierre-Joseph ROCHEMORE, frère du précédent, fut nommé évêque de Montpellier, à la suite du concordat de 1802, refusa d'en remplir les fonctions, aimant mieux garder un poste moins élevé, et m. à Nîmes en 1811, regretté de ses concitoyens.

ROCHEPOSAI (HENRI-LOUIS CHATEIGNER DE LA), évêque de Poitiers, naquit en 1577 à Tivoli, près de Rome, où son père était alors ambassadeur du roi Henri III, auprès du pape Grégoire XIII. Il eut pour maître Jos. Scaliger, un des savans les plus distingués de son temps. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune La Rocheposai prit les quatre ordres mineurs à Rome, la prêtrise à Paris, et succéda, en 1611, sur le siége de Poitiers, à Geoffroi de St-Belin, évêque de cette ville. C'est sous son épiscopat qu'eut lieu à Loudun, ville de son diocèse, le fameux procès d'Urbain Grandier. Il défendit Poitiers contre le prince de Condé qui voulait s'en emparer en 1614, après s'être brouillé avec la cour. Ce prélat m. d'apoplexie en 1651. On a de lui un *Recueil des axiomes de philosophie et de théologie; Exercitationes ad diversos scripturæ libros*, Poitiers, 1740, in-fol. (ces commentaires avaient été d'abord pub. séparém.) ; *Nomenclator S. R. E. cardinalium qui ab anno* 1000 *comment. sunt*, Rouen, 1653, in-4 ; *Dissertationes ethicæ politicæ*.

ROCHERS (DES). V. DESROCHERS.

ROCHES (DES). V. DESROCHES.

ROCHESTER (JEAN WILMOT, comte de), seigneur anglais, célèbre par son esprit et ses aventures romanesques, né en 1648 dans le comté d'Oxford, était fils de ce comte de Rochester, plus connu sous le nom de Henri Wilmot, qui prit une part notable aux guerres civiles sous le règne de Charles Ier, et qui m. avant la restaurat. de 1660. Le jeune Rochester fit un voyage en Italie, au sortir de ses études, revint ensuite en Angleterre et fut présenté à la cour de Charles II. Il n'avait encore que 18 ans. Doué d'une figure remarquable, d'une politesse exquise, d'une conversation spirituelle, de goût et de talens, il eut un début brillant, obtint d'abord la faveur du roi, et chercha à la justifier par ses services. Dans la guerre maritime entreprise contre la Hollande, pendant l'hiver de 1665, il déploya la plus grande résolution et acquit une réputation de bravoure qu'il ne dementit point dans la campagne suivante, mais qu'il ternit singulièrement, après son retour à Londres, en refusant de se battre avec lord Mulgrave (d'autres disent avec Buckingham), qui se croyait offensé par lui. Son caractère caustique et médisant lui attira de nombreux ennemis ; et Charles II, qui n'était pas lui-même épargné par son favori, le bannit souvent de sa présence ; mais l'adroit et spirituel courtisan avait le secret de se faire toujours pardonner. Pendant ses exils momentanés Rochester recherchait dans Londres, au sein des différentes classes de la société, des moyens de distract. conformes aux principes de perversité qu'il afficha toute sa vie. Usé à la fin par ses débauches et des excès de tout genre, il m. en 1680, dans la 33e année de son âge, après avoir montré, dans ses derniers momens, quelques remords sur sa vie passée. On a de lui quelq. pièces de vers qui ont été recueillies et pub. après sa m., par Jonhson, puis réunies avec celles de Roscommon, de Dorset, etc., Londres, 1739, 2 vol. in-12. Il a été publié encore plus. édit. des *OEuvres* de Rochester en 1771, 1774 et 1821, toutes en 2 vol. in-12.

ROCHETTE. V. MOREAU.

ROCHON (ALEXIS-MARIE), astronome et navigateur, né à Brest en 1741, fut d'abord destiné par ses parens à l'état ecclésiastiq., et obtint un bénéfice ; mais entraîné par sa passion pour les sciences exactes et les voyages, il ne fut jamais que clerc tonsuré. Nommé en 1765 bibliothécaire de l'acad. royale de marine, établie dans sa ville natale et correspondant de l'académie des sciences, il obtint l'année suivante le titre d'astronome de la marine, et s'embarqua, en cette qualité, sur un vaisseau qui transportait à Maroc le général Breugnon, ambassadeur extraordinaire auprès du sulthan de ce pays, ainsi que le consul Chénier qui allait y résider comme agent général de la nation française. Rochon fit quelq. observat. curieuses tant à Cadix, où il relacha, qu'à Maroc, et détermina plus. longitudes par des distances de la lune au soleil et aux étoiles. En 1768, le gouvernem. chargea Rochon d'aller reconnaître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon. Il s'acquitta de cette mission avec succès. Après avoir reconnu l'île de Madagascar, dans l'intérêt des sciences, des arts et du commerce, il explora les rescifs, écueils et îles au nord de l'Ile de France, traversa les Maldives, prolongea la côte du Malabar, et prévint (dans les parages de Ceylan) la perte de la corvette sur laquelle il était embarqué, et de sa conserve, en indiquant la position de la *petite basse*, et en faisant connaître au capitaine le danger qu'il courait. Rochon, dans la traversée pour revenir en France, s'étant arrêté à la Corogne, reçut en présent, du capitaine-général de la Galice, un grand lingot de platine, ce qui le mit à même de s'occuper plus tard de ce métal précieux pour la fabrication des miroirs de télescopes et d'autres instrumens nautiques. En 1771, il accompagna M. de Kerguelen (*v.* ce nom) dans l'expédit. confiée à ce dern. ; mais peu satisfait des procédés de ce commandant à son égard, il n'alla point au-delà de l'Ile de France. De retour à Brest en 1772, ses services le firent créer, deux ans après, conjointem. avec l'académic. J.-B. Leroy, garde du cabinet de physique et d'optique du roi, établi au château de la Muette, près Paris, pour l'usage particulier de S. M. Rochon, dans ce poste tranquille, dirigea ses recherches sur les instrumens d'optique. Ses connaissances variées et son zèle infatigable lui firent ensuite confier de nouvelles missions du gouvernement en Bretagne, dans le Berri et le Nivernais. Il obtint la place d'astronome-opticien de la marine en 1787, fut envoyé à Londres en 1790, au sujet du nouveau système de poids et mesures qu'on voulait introduire en France, fut nommé, la même année, membre de la commission des monnaies, et chargé, en 1792, d'examiner les différens projets

proposés pour le dessèchement des eaux stagnantes de la Seine à Neuilli, près Paris. Dépouillé de toutes ses places, à cette même époque, Rochon se retira dans sa ville natale, où il continua de s'occuper, avec la même application, de travaux d'utilité publique. Il inventa des gazes métalliques en fil de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent, pour la construction des fanaux de soute, employés dans les vaisseaux. Il forma en 1795, à Brest, un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine, qui en fut bientôt pourvue d'excellentes, grâces à ses soins. Cette même année Rochon fut compris au nombre des savans destinés à former l'institut de France. Il proposa, en 1796, de construire un observatoire au port de Brest, et il en fut nommé le prem. direct. En 1802, il vint à Paris, reçut la permission de s'y fixer, et obtint un logem. au Louvre. Continuellement occupé du progrès des sciences, malgré les infirmités de la vieillesse, il m. en 1817. On a de lui : *Opuscules mathém.*, Brest, 1768, in-8, renfermant quelq. *mémoires* adressés à l'acad. des sciences, et plus. autres ; *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*, Paris, 1783, in-8 ; *Nouveau Voyage à la mer du Sud*, rédigé d'après les plans et les journ. de M. Croset, ib., 1783, in-8 ; *Voyages à Madagascar et aux Indes-Orientales*, ibid., 1791, in-8 ; 1802, 3 vol. in-8 ; nouv. édition sous le titre de *Voyages aux Indes-Orientales et en Afrique..... avec une dissertation sur les îles de Salomon*, ibid., 1807, in-8 ; traduits en allemand et en anglais ; *Aperçu ... des avantages qui peuvent résulter de la conversion du métal de cloches en monnaie coulée*, etc., ibid., 1791, brochure in-8 de 23 pages ; *Compte rendu des expériences*, etc., suite de l'opuscule précéd., in-8 ; *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, ibid., 1792, in-8 ; plus. *Mém.* lus à l'institut *sur la construct. des vers lenticulaires* et *achromatiques ; sur les marées ; sur la navigation intérieure ; sur une lunette faite avec un prisme de cristal d'Islande ; sur la gaze de fil de fer ; sur l'art de multiplier les copies ; sur la construction d'un micromètre prismatique ; sur l'emploi des gazes métalliques ; sur l'emploi du mica pour l'éclairage ; sur un moyen de rendre potable l'eau de mer*, etc., etc. Tous ces mém. ont été pub. à Paris, de 1800 à 1812. M. Delambre a lu une *notice* sur A.-M. Rochon, dans la séance publique de l'académie des sciences du 16 mars 1818.

ROCHON DE CHABANNES (Marc-Antoine-Jacques), auteur dramatique, né à Paris en 1730, débuta de bonne heure dans cette carrière par deux ou trois opéras-comiques assez médiocres, donna ensuite au Théâtre-Français plus. comédies, dont quelq.-unes eurent du succès, travailla plus tard exclusivement pour le grand Opéra, et m. en 1800. On a de lui, outre son *Théâtre* (Paris, 1786, 2 vol. in-8), les ouv. suiv. : *la Noblesse oisive*, 1756, in-12 ; *Satire sur les hommes*, 1758, in-12 ; *Discours philosophique et moral*, en vers, 1768, in-12 ; *le Duel*, coméd. non représentée, 1779, in-8 ; *Observations sur la nécessité d'un second Théât.-Français*, 1780, in-12, de 47 pag. Le célèbre critique La Harpe a porté un jugement trop sévère de Rochon de Chabannes, dans son *Cours de Littérature* (t. 11, p. 677 et suiv.).

ROCHOW (Frédéric-Everard de), chanoine et dignitaire du grand chapitre de Halberstadt, né à Berlin en 1734, suivit d'abord la carrière militaire, fut officier de cavalerie, et fit quelq. campagnes de la guerre de sept ans ; mais des blessures qu'il reçut en 1757, l'obligèrent de quitter entièrem. le service. Retiré alors dans ses terres, il acquit, sans maître, une grande connaissance du latin et des langues modernes, des notions satisfaisantes sur l'économie politique et rurale, l'histoire naturelle et l'histoire politique, s'occupa en même temps du bien-être de ses paysans, établit des écoles sur ses domaines pour l'instruct. de la jeunesse, composa lui-même plus. traités élémentaires, et m. en 1805 dans une de ses habitations, près de Potsdam. On a de lui, outre quelq. livres élémentaires d'éducation, un ouv. écrit en allem. sur l'*Histoire* de ses écoles, Sleswig, 1795, in-8. Le mode d'instruction de ce philanthr. a quelq. rapport avec celui de Pestalozzi (*v.* ce nom).

ROCKINGHAM (Charles-Watson WENTWORTH, marquis de), homme d'état anglais, né en 1730, d'une ancienne famille, succéda à son père, prem. marquis de Rockingham, dans ses titres et dans ses dignités en 1750. Exerçant par son immense fortune et par ses qualités privées, une grande influence dans le parti whig, il fut placé, en 1765, à la tête du ministère, avec les fonctions spéciales de prem. lord de la trésorerie. Il eut d'abord à s'occuper des affaires d'Amérique, et prit dans ces circonstances épineuses un parti mitoyen qui ne satisfit personne. Plus. de ses principaux partisans, entre autres Pitt (depuis lord Chatam) ayant déserté sa cause, il quitta le ministère en juillet 1766. L'année suiv. il refusa les propositions qui lui furent faites sous le ministère du duc de Grafton, se réconcilia en 1770 avec lord Chatam qui avait été son successeur immédiat, et agit de concert avec lui pour repousser les mesures proposées par lord North, alors à la tête du cabinet. Après la chute de ce dern. (1782), le marquis Rockingham, fut replacé à la tête de l'administrat. avec le titre de prem. lord de la trésorerie ; mais sa mort, arrivée le 1er juillet de la même année, amena la dissolution de ce nouveau ministère. Passionné pour la constitution anglaise, élevé dans les principes des whigs, dont il fut long-temps considéré comme le chef, Rockingham avait conçu, dès son enfance, l'opinion qu'il était nécessaire, pour la prospérité de l'Angleterre, que le gouvernem. fût confié à ce parti, et c'est dans ce sens qu'il dirigea tous ses actes politiques, où d'ailleurs il ne fit point preuve de talens transcendans.

ROCOLES (Jean-Baptiste de), histor. médiocre, né à Béziers en 1630, entra d'abord dans l'ordre de Saint-Benoît, s'appliqua à l'étude des langues anciennes et de l'histoire, se fit recevoir docteur en droit canonique, et obtint les titres de conseiller et aumônier du roi, avec la charge d'historiographe, et un canonicat de la collégiale de Saint-Benoît. Mais vers la fin de 1672, par une résolution subite, il partit pour Genève, muni de lettres de recommandat. que lui donnèrent le ministre calviniste Claude et le philosophe Bayle, et y embrassa le culte réformé. S'étant rendu à Berlin l'année suivante, il y fut bien accueilli par l'élect. de Brandebourg, qui lui donna le titre de son historiographe avec une pension. Ennuyé bientôt de son séjour à Berlin, il demanda la permission de se retirer à Leyde, où il se mit aux gages des libraires, et ouvrit un cours de droit. Après la prise de Nimègue, en 1678, Rocoles revint en France, et rentra dans l'église romaine ; mais, n'ayant pu recouvrer les emplois qu'il possédait antérieurement à son apostasie, il ne tarda pas à retourner en Hollande pour y professer de nouveau la religion réformée. Enfin, lassé de sa vie aventureuse, ayant perdu la femme qu'il avait épousée pendant son séjour à Berlin, il revint une seconde fois en France en 1685, obtint le pardon de ses erreurs, fut rétabli dans son canonicat de la collégiale de Saint-Benoît, et m. à Paris en 1696. On a de lui : *Introduction générale à l'histoire*, Paris, 1662, 1672, 2 vol. in-12 ; *Dialogues de Luxembourg*, ouvrage cité par Bayle, mais dont on ne connaît ni la date ni le format ; *Abrégé de l'hist. d'Allemagne*, La Haye, 1679, 1681, in-12 ; *Histoire véritable du calvinisme*, etc., Amsterdam, 1683, in-12 ; *les Amours d'Antiochus*, ibid., 1683, in-12 ; *les Im-*

posteurs insignes, etc., 1683 ou 1696, in-12, fig., rare; Bruxelles, 1728, 2 vol. petit in-8, avec fig. et additions; trad. deux fois en allemand, Halle, 1760 et 1761, in-8; *la Vie du sulthan Gemes* (Zizim), *frère de Bajazet*, Leyde, 1683, in-12; *Vienne assiégée deux fois par les Turks*, *en* 1529 *et* 1683, etc., ibid., 1684, in-12, fig.; *la Fortune marâtre de plus. princes et gr. seigneurs de toutes les nations depuis deux siècles*, ibid., 1684, in-12, fig., rare et recherché; *Ziska le redoutable aveugle*, etc., etc., ibid., 1685, in-12. Rocoles a publié en outre une édit. du *Monde* de Davity (*v.* ce nom), et a laissé manuscrites des traductions d'*Hérodote* et de *Tacite*, ainsi qu'une *Vie* (en lat.) de Joach. Rouaut, maréchal de France.

RODE (Christian-Bernard), peintre et grav. allemand, né à Berlin en 1725, vint à Paris prendre des leç. de Carle Vanloo et de Restout, passa ensuite quelque temps en Italie, revint en Allemagne, se livra au genre de l'hist. et du portrait, devint directeur de l'académie des arts de Berlin, et m. en 1797. On a de lui quelques tableaux assez remarquables qui ornent plusieurs églises de Berlin, des peintures à fresque dans le palais de Sans-Souci, des portraits, etc.; mais c'est surtout comme graveur à l'eau forte qu'il a obtenu de la réputation. Son œuvre en ce genre se compose d'environ 150 pièces. On peut consulter sur ce même œuvre le *Manuel de l'Amat.*, de Huber et Rost. — Jean-Henri Rode, frère du précédent, né à Berlin en 1727, étudia l'art de la grav. à Paris sous J.-G. Wille, revint ensuite dans sa patrie, grava plus. planches d'après les dessins de son frère, et m. prématurément en 1759.

RODELLA (Jean-Baptiste), littérateur et biographe italien, né en 1724 dans le Brescian, embrassa l'état ecclésiastique, fut secrétaire du comte Mazzuchelli (*v.* ce nom), et son collaborateur dans le grand ouvr. biographique qui a pour titre : *gli Scrittori d'Italia*, etc. Il écrivit ensuite la *vie* de ce seigneur (*Vita*, *Costumi*, *e Scritti*, etc., Brescia, 1766, in-8), et la publia sous le nom de *Nigrelio accademico agiato*, puis s'occupa de rédiger 4 vol. in-folio de *Notices biographiques*, dont la publication, avec celle de deux volumes de Mazzuchelli, restés inédits, complète l'histoire des écrivains italiens jusqu'au milieu du 18e siècle. Ce laborieux biographe m. à Brescia en 1794. On a de lui, outre les écrits déjà cités, plusieurs autres ouvrages, tous pub. sous des noms supposés. Ce sont : quelques *traités ascétiques*, des *sonnets* et des *lettres* insérés dans la *Raccolta Calogerana*; des *notices biographiques*, publiées séparément; un *opuscule* extrêmement rare, intitulé *le venticinque Novelle di dom Tragino della Bastia di Britheinopoli per Simone Piscopio*, 1781, in-16. Il a laissé en manuscrit une continuation des *Scrittori italiani*, et les *Eloges des dames brescianes*. On trouvera la liste détaillée des ouvrages de Rodella à la suite de son *Eloge*, par le P. J. Gussago, cordelier, Padoue, 1804, in-8.

RODERIC ou RODRIGUE, dernier roi des Visigoths en Espagne, fils de Theodefred, duc de Cordoue, à qui le roi Witiza avait fait crever les yeux, se révolta contre ce dernier, le vainquit, et fut proclamé roi à sa place vers l'an 710. Aucun auteur contempor. n'a écrit l'histoire de ce prince, et il peut être permis, suivant l'opinion de quelq. judicieux critiques, de croire que les malheurs de l'Espagne, à l'époque du règne de Roderic, provinrent moins de sa conduite personnelle, que des vices et de la tyrannie de Witiza, de la vengeance de ses fils, de son frère Oppas, archevêque de Séville, et du comte Julien, son beau-frère, gouverneur de Ceuta. Dans cette hypothèse, l'histoire de Caba ou Florinde, fille du comte Julien, outragée par Roderic, serait une fable. Nous suivrons, dans le récit succinct de la catastrophe qui rendit les Maures maîtres de la plus gr. partie de l'Espagne, la version des historiens arabes de préférence à celle des historiens espagnols, qui, dans leur ressentiment national, se sont attachés à flétrir la mémoire du monarque visigoth jusque dans ses derniers momens. Les partisans de Witiza ayant engagé dans leur querelle les Arabes, conquérans de l'Afrique septentrionale, ceux-ci débarquèrent sur la côte d'Algésiras au mois d'avril 711, sous la conduite de Tarik-ben-Zeyad (*v.* ce nom), et prirent poste sur la montagne Calpé, aujourd'hui Gibraltar. Un prem. corps de troupes, composé de l'élite de la cavalerie esp., envoyé contre eux par Roderic, ayant été mis en déroute par la cavalerie musulmane, le prince visigoth s'avança bientôt lui-même à la tête de 80 à 90,000 hommes. La bataille eut lieu sur les bords de la rivière Lethe (nommée depuis Guadalète), le 17 juillet 711, et dura trois jours. Dans la dernière journée, Tarik ayant reconnu Roderic au luxe de ses vêtem. et à la pompe de son entourage, fondit sur lui, et le perça d'un coup de lance. Furieux de la mort de leur prince, les chrétiens disputèrent encore la victoire avec tant d'acharnem., qu'elle ne devint complète pour les musulmans que le 26 juillet, après neuf jours de combats et de carnage. Tarik, après avoir coupé la tête de Roderic, la fit embaumer et l'envoya à Mousa, gouverneur d'Afrique, qui s'empressa de transmettre, avec la relation de la bataille, le trophée qui en attestait le succès. Ce récit diffère un peu de celui des historiens espagnols, qui font fuir Roderic, pend. l'action, pour aller cacher sa honte et ses remords dans une retraite obscure, où il termina sa déplorable existence. M. Robert Southey a publié sur la catastrophe de ce prince (célébrée au 14e siècle dans plusieurs *romances* espagnoles qui ont été traduites et publiées en 1822, par M. Abel Hugo) un poème intitulé : *Roderic*, *dern. roi des Goths*, traduit en français par Bruguière, Paris, 1821, in-8. Ce même sujet a été mis sur la scène française, par M. Guiraud, sous le titre du *Comte Julien*, tragédie représentée et imprimée à Paris en 1823, in-8.

RODERIC, évêque de Zamora. V. Rodriguez.

RODERIQUE (Jean-Ignace de), écriv. du 18e S., né à Malmedi en 1697, entra d'abord dans l'ordre des jés., le quitta au bout de 8 ans, fit plus. voy. dans l'intérieur de la France, puis vint à Cologne, où il se maria avec une veuve qui possédait le privilége impérial de la *Gazette* de cette ville, journal politique écrit en français. Cette feuille prospéra sous la direction de Roderique, qui m. en 1756. On a de lui, outre ses *articles* dans la *Gazette* de Cologne, les ouv. suivans : *Disceptationes de abbatibus*, *origine... abbatiarum inter se unitarum Malmundariensis et Stabulensis*, etc., etc., Wurtzbourg, 1727, in-folio, ouvrage polémique contre dom Martène et Ursin Durand; *Disceptatio tertia*, etc., sur le même sujet, Cologne; 1731, in-folio; *Coloniensis ecclesiæ de suæ metropoleos Origine*, etc., ibid., 1731, in-4; *historiæ universalis Institutiones*, Louvain, 1734, in-8; *Correspondance des savans*, ouv. périodique publié en 1743, in-12, et qui n'a pas existé au-delà de cette année.

RODIER (Marc-Antoine), jurisconsulte, né à Carcassone en 1701, m. en 1778, était avocat au parlem. de Toulouse, et suivit long-temps le barreau de cette ville. On a de lui : *Questions sur l'ordonnance de Louis XIV, du mois d'avril* 1667, Toulouse, 1761, 1769, in-8; *Rec. des édits*, *déclarations*, *arrêts du conseil et arrêts du parlem. de Toulouse depuis* 1667, *concernant l'ordre judiciaire*, ibid., 1766, 2 vol. in-8.

RODIGINO. V. Rhodiginus.

RODNEY (George Bridge), amiral angl., né à Londres en 1717, entra de très-bonne heure dans la marine royale, fut lieuten. de vaisseau à 25 ans, capitaine en 1747, se distingua particulièrement la

même année dans un combat livré contre une escadre française, fut nommé en 1749 commandant en chef de la station et de l'île de Terre-Neuve, devint contre-amiral en 1759, s'empara en 1761 des îles de Saint-Pierre, de la Grenade, de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent, fut promu en 1770 au grade de vice-amiral des escadres blanche et rouge, et obtint celui d'amiral l'année suivante. Il fit ensuite un voyage en France pour réparer le désordre que des dépenses extraordinaires, faites pour obtenir son élection au parlement, avaient mis dans ses finances. Fixé aux environs de Paris, où il vécut pendant quelques années dans l'obscurité, il dut aux offres généreuses que lui fit le maréchal-duc de Biron (*v.* ce nom) les moyens de retourner en Angleterre, dans le moment où les hostilités commençaient entre la France et cette dern. puissance. A son retour à Londres en 1779, Rodney fut employé immédiatement, et reçut le commandement d'une armée de vingt vaisseaux, destinée à agir dans les Antilles. Plus heureux contre les Espagnols que contre les Français, Rodney, dans un engagement qu'il eut avec don Juan Langara, en février 1780, battit cet amiral, et lui prit cinq vaisseaux. Il soutint ensuite sa réputation dans les autres opérations maritimes qui eurent lieu de 1780 à 1782, et le 9 avril de cette dern. année, il remporta un avantage signalé dans l'action qu'il engagea avec la flotte française, sous les ordres du comte de Grasse (*v.* ce nom). Cinq vaisseaux, au nombre desquels était celui que montait l'amiral français, restèrent au pouvoir des Anglais, et ce succès eut encore pour résultat d'assurer au gouvernement britannique la supériorité navale, d'où dépendait la conservation des colonies qui lui restaient aux îles du Vent. Au retour de Rodney en Angleterre, les deux chambres lui votèrent des remerciemens, le nommèrent baron, pair, et lui assignèrent une pension de 2,000 livres sterling, réversible à ses hérit. Cet amiral m. à Lond. en 1792.

RODOALD, roi des Lombards, succéda à Rotharis, son père, en 652, ne régna que 5 mois, et fut tué en 653 par un Lombard dont il avait outragé la femme.

RODOGUNE. V. DÉMÉTRIUS II *Nicator*.

RODOLPHE Ier, empereur d'Allemagne, roi des Romains, fondateur de la monarchie autrichienne, né en 1218, fils du comte de Habsbourg (Albert-le-Sage), fut élevé dans les camps de l'empereur Frédéric II, dont il était parent et excella de bonne heure dans tous les exercices milit. Son père étant m. dans la Palestine en 1240, il hérita seul, comme aîné, du landgraviat de la Haute-Alsace, du bourgraviat de Rheinsfeld, et concurremment avec ses deux frères, de quelq. domaines dans la Souabe et dans le Brisgau, et du comté de Habsbourg, situé en Suisse, dans la partie nord du canton de Berne. Cet héritage le mit à même de lever un corps d'aventuriers, avec lequel il fit la guerre à plus. seigneurs, ses voisins, dont il avait à se plaindre. Il servit ensuite sous Ottocare, roi de Bohême, et fut engagé dans d'autres hostilités, tant en Suisse qu'en Alsace. Dans ces temps d'anarchie et presque de barbarie, Rodolphe se fit singulièrem. remarquer par une conduite bien opposée à celle des autres gr. seigneurs. Il purgea les routes des brigands qui les infestaient, et protégea les habitans des villes contre les vexations et de la tyrannie de la noblesse. C'est ainsi qu'il sut se concilier la confiance des républiques voisines de ses états. Les cantons suisses d'Uri, d'Underwald et de Schweitz le choisirent pour protecteur et pour chef. Il fut nommé préfet et général du canton de Zurich, et battit en cette qualité les troupes d'une confédération puissante formée contre ce même canton, et dont le comte de Tockenbourg était un des principaux chefs. La réputat. qu'il avait acquise fixa sur lui le choix des électeurs de l'empire germanique qui l'élurent le 29 sept. 1273, roi des Romains. Les ambassadeurs d'Ottocare, l'un des candidats, protestèrent contre cette élection; mais Rodolphe s'empressa de demander et obtint du pape Grégoire X la confirmation des droits qui lui étaient conférés par son élection et son couronnem., en souscrivant aux conditions qu'Othon IV et Frédéric II avaient juré d'observer, en renouvelant toutes les donations faites au saint-siége par les emper. et en promettant de marcher en personne contre les infidèles. Le nouveau roi des Romains et le pape eurent, à Lausanne, une entrevue, où ils terminèrent les négociat., et s'unirent par les liens de l'amitié. Rodolphe prit l'engagement de se rendre à Rome, l'année suivante, pour y recevoir la couronne impériale. A l'issue de l'entrevue ce prince et ceux qui l'accompagnaient prirent la croix. Cependant Ottocare s'efforçait de renverser l'autorité du nouveau chef de l'empire. Sommé de faire hommage pour ses fiefs, il répondit avec dédain, ne donnant à Rodolphe que le titre de comte de Habsbourg. La diète d'Augsbourg irritée somma le fier roi de Bohême de restituer le duché d'Autriche, la Carinthie et la Carniole qu'il avait usurpés et de rendre hommage pour le reste de ses états. Ce prince persistant dans ses refus, viola les lois des nations en faisant mettre à mort les hérauts qui lui notifièrent le décret de sa mise au ban de l'empire. Rodolphe, secondé par la plupart des princes de l'empire et encore plus par le mécontentement des états autrichiens, défit d'abord Henri, duc de Bavière, le plus puissant allié d'Ottocare, le contraignit à renoncer à cette alliance, et s'avança sans rencontrer d'obstacle jusque sous les murs de Vienne. Le manque de vivres et la fatigue de ses troupes ne permirent pas au roi de Bohême de secourir la capitale de l'Autriche. Le gouverneur de cette place capitula après cinq semaines de résistance, et Ottocare se vit réduit à demander la paix, à faire hommage et à recevoir de son heureux concurrent l'investiture pour la Moravie, la Bohême et les autres états qui lui restaient. Rodolphe établit sa résidence à Vienne et se concilia l'affect. de la noblesse autrichienne; mais voulant récompenser ceux qui l'avaient aidé dans sa conquête, il imposa de fortes contribut. à ses nouveaux sujets et demanda un subside au clergé. Le mécontentem. que ces mesures excitèrent enhardit le roi de Bohême à tenter de recouvrer ce qu'il avait perdu. Rodolphe fit d'abord quelq. démarches pour éviter une rupture; puis se prépara à soutenir une lutte que l'animosité d'Ottocare rendait inévitable. Plus. princes, gagnés par ce dern., gardèrent la neutralité ou se déclarèrent contre l'emper., qui de son côté conclut une alliance offensive et défensive avec Ladislas, roi de Hongrie. Le roi de Bohême s'avança en Autriche et menaça Vienne, dont les habitans proposèrent d'abord à Rodolphe de capituler. Mais ce prince, en confirmant leurs priviléges, obtint d'eux qu'ils se défendraient jusqu'à la dern. extrémité. Ayant reçu quelq. renforts, notamment un corps de troupes hongroises, après avoir forcé le roi de Bohême de lever son camp et lui avoir offert une réconciliat., il livra, le 26 août 1278, la mémorable bataille où Ottocare perdit la vie. L'empereur s'empara ensuite de la Moravie et pénétra dans la Bohême. Mais affaibli par le départ des Hongrois, il écouta les propositions que lui fit Othon, marquis de Brandebourg et neveu d'Ottocare, qui se disposait à défendre ce royaume, à la tête d'une armée nombreuse. Venceslas, fils du feu roi, fut reconnu roi de Bohême. Délivré de ses plus formidables ennemis, Rodolphe s'occupa de garantir à sa maison la possession des états autrichiens; mais ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit. Après une nouvelle guerre en Bohême contre Othon de Brandebourg, régent de ce royaume pendant la minorité de Venceslas, en Suisse contre le comte de Savoie, Philippe, Rodolphe, parvenu à un âge assez avancé,

voulut faire placer la couronne impériale sur la tête d'Albert, le seul fils qui lui restât. Ayant convoqué à cet effet une diète à Francfort en 1291, il espérait que les services qu'il avait rendus à l'Allemagne engageraient les électeurs à ne point abandonner la coutume, suivie presque toujours jusqu'alors, de laisser la dignité impériale dans la même maison; mais ils le refusèrent, sous le prétexte qu'il ne pouvait y avoir, dans le même temps, deux rois des Romains, et remirent la nomination à une autre diète. Rodolphe m. à Germesheim le 15 juill. 1291, dans la 19e année de son règne. Ce prince, d'une taille gigantesque (près de sept pieds), avait des manières séduisantes, une dévotion assez éclairée pour le temps, et le pouvoir ne changea pas ses inclinations bienveillantes. Elevé dans les camps, et constamment livré aux travaux de la vie militaire, il n'avait pas eu le loisir de cultiver les lettres; et cependant il se montra le protect. des sciences et des arts. Il était parvenu par son courage, ses talens et sa persévérance à jeter les fondemens de cette puissance colossale que les princes de sa maison ont possédée dans la suite. Rodolphe s'était marié deux fois, et il est, suiv. l'opinion du jésuite Barre (*Journal des Sav.*, mars 1752), la tige de toutes les maisons souveraines de l'Europe, existantes au milieu du 18e S. L'histoire de cet emper. n'a été bien éclaircie que dans le recueil pub. par l'abbé de St-Blaise, Gerbert (*v.* ce nom), sous ce titre *de translatis Habspurgo Austriacorum principum*, etc., etc., St-Blaise, 1772, in-4.

RODOLPHE II, empereur d'Allemagne, né à Vienne en 1552, était fils de Maximilien II (*v.* ce nom) et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, et fut élevé, ainsi que son frère l'archiduc Ernest, à la cour de Philippe II. Couronné roi de Hongrie en 1572, de Bohême et roi des Romains en 1575, il monta sur le trône impérial à la mort de son père en 1576, et joignit encore à ses états l'archiduché d'Autriche. Après avoir confirmé les priviléges que Maximilien II avait accordés aux protestans de l'ordre équestre, il contraignit ceux qui faisaient leur résidence à Vienne de se rassembler pour leur culte, dans un seul local qui ne pouvait contenir qu'eux, défendant aux bourgeois des villes de fréquenter les temples des réformés; et il ordonna qu'à l'avenir aucu ministr. n'exercerait ses fonct. qu'après avoir obtenu l'autorisation du prince. Le refus des états de se conformer à ces défenses détermina Rodolphe à prendre des mesures rigoureuses, et à rendre au culte catholique la supériorité dans ses états. Il en résulta des troubles tant en Autriche que dans les Pays Bas et en Alsace. Rodolphe ayant fixé sa résidence à Prague, gagna l'affection de ses sujets de Bohême, qui lui fournirent de gr. secours contre les Turks. Il fut aussi puissamment aidé dans cette guerre par Sigismond Battori, après que ce prince de Transylvanie se fut détaché du parti des Turks. Plus tard Rodolphe eut à soutenir une nouvelle guerre contre ce même Battori, ensuite contre Moïse Tekely, et finit par rester en possession de la Transylvanie. Dans le même temps, la guerre continuait en Hongrie entre les Autrichiens et les Turks. L'emper. avait perdu la confiance des habitans de ce royaume, où le soulèvement devint général. Les troupes impériales furent battues. Etienne Botskaï, oncle de Sigismond Battori, et prem. magnat de la Haute-Hongrie, secondé par une armée othomane qu'Achmet II avait envoyée dans la Transylvanie, en chassa les Autrich., fut proclamé roi des Hongrois par le gr vézyr le 10 août 1605, et ses troupes pénétrèrent jusqu'en Moravie. Au milieu de ces calamités, Rodolphe, entouré d'astrol., d'alchim., de peint., de graveurs, de mécaniciens, etc., montrait la plus grande insouciance. S'étant laissé enlever par son frère Mathias (*v.* ce nom) la Hongrie, l'Autriche et la Bohême, il devint ensuite hypocondriaque, impatient et colère jusqu'à l'excès. La diète d'Allemagne déclara qu'il était nécessaire d'élire un roi des Romains, et comme Rodolphe, en reconnaissant cette nécessité, cherchait à gagner du temps, les électeurs s'assemblèrent de leur propre autorité. Accablé par le chagrin, cet empereur m. le 20 janvier 1612, dans la 37e année de son règne, à Prague, où son frère lui avait permis de conserver sa résidence. Son prédécesseur l'avait placé dans l'alternative d'une tolérance tacite ou d'une intolérance déclarée. Les sentimens religieux que lui avait inculqués sa mère, et qui avaient acquis une nouvelle force pendant son séjour à la cour d'Espagne, lui firent prendre le dern. parti; et de là le peu d'appui qu'il trouva chez les princes protestans. Ce prince, faible et incapable comme souver., avait une grande connaissance des langues tant anciennes que modernes, du goût pour la peinture, les arts mécaniques, la botanique, la zoologie et la chimie. Il attira à sa cour Tycho-Brahé, Keppler, et beaucoup d'autres savans et artistes d'un mérite éminent. Il forma de belles collections en antiq., en tableaux, pierres précieuses, etc., dont les pièces principales font maintenant partie du magnifique cabinet de Vienne. L'histoire de Rodolphe II a été pub. par le P. Brachel sous le titre de *Fama austriaca*, Cologne, 1627, in-fol.; et par G. Londorp dans sa continuation de Sleidan (*v.* ce nom).

RODOLPHE Ier ou RAOUL, roi de la Bourgogne transjurane, né dans le 9e S., était fils de Conrad II, comte d'Auxerre, et ensuite comte ou duc de la Rhétie, province formée d'une partie de la Suisse, entre le mont Jura et les Alpes rhétiq. Associé dès 886 au gouv. de son père, Rodolphe profita des troubles qui suivirent la déposition de l'emper. Charles-le-Gros (*v.* ce nom), pour se rendre indépendant, prit le tit. de roi de la Bourgogne Transjurane, et se fit consacrer en 888 à St-Maurice, dans le Valais. Arnoul, roi de Germanie, après avoir vainem. tenté de contraindre Rodolphe à lui faire hommage, reconnut son indépendance en 894. Le nouveau roi enrichit les églises de ses états, accrût l'autorité des ecclésiastiques, et m. en 912. — RODOLPHE II, fils du précéd., succéda à son père du consentement de tous les grands du royaume, déclara la guerre en 919, à Burchard, duc de Souabe, fut battu près de Winterthur, et fut contraint d'accepter la paix que le duc lui offrit à des conditions honorables. Appelé par les Italiens, mécontens de Bérenger (*v.* ce nom), Rodolphe franchit les Alpes en 922, et s'avança sans obstacle jusqu'à Pavie, où Renobert, archêv. de Milan, le couronna roi d'Italie. Toutes les villes reconnurent son autorité; mais Bérenger ayant rassemblé quelques troupes gagna sur lui la bataille de Firenzuola. La mort de ce même Bérenger rendit bientôt après Rodolphe paisible possesseur de la Haute-Italie. Ce prince était revenu dans ses états de Bourgogne, lorsqu'il fut obligé de passer de nouveau les Alpes pour repousser les Hongrois, qui fuirent d'abord à son aspect. Dans le même temps les Sarasins ayant fait une irruption dans la Bourgogne Transjurane, s'emparèrent d'Avenche; et les Hongrois, revenant sur leurs pas, pénétrèrent aussi dans ce pays. D'autre part, Hugues, comte de Provence, songeant à faire valoir ses droits à la couronne d'Italie, avait engagé, par les intrigues de sa sœur Ermengarde (*v.* ce nom), plusieurs seigneurs lombards dans son parti. Dans cette position critique, Rodolphe vient assiéger Ermengarde dans Pavie: la princesse fait demander une entrevue, et le roi s'y étant rendu sans méfiance, elle s'empare de sa personne, l'oblige à licencier son armée et à renoncer à ses droits sur l'Italie, et lui permet ensuite de retourner en Bourgogne. Rodolphe y leva des troupes dans l'intention de reconquérir ce qu'il venait de perdre; mais, changeant bientôt de dessein, il se jeta sur l'Allemagne, et se fit céder la ville de Bâle, avec

son territoire. En 933 les seigneurs lombards rappelèrent ce prince par suite de nouveaux mécontentemens contre leur roi Hugues, qui détourna l'orage en cédant à son rival une partie du comté de Provence. A la suite de cette cession, Rodolphe prit le titre de roi d'Arles et de Bourgogne, et agrandit encore ses états d'un duché vers le Rhin, dont Henri-l'Oiseleur (*v.* ce nom), lui donna l'investiture. Ce prince m. en 937, et eut pour successeur Conrad, son fils, dit *le Pacifique.* — RODOLPHE III, dit *le Pieux* ou *le Fainéant*, succéda à Conrad en 993 ou 994, et fut le dernier roi de la Bourgogne Transjurane. Le règne de ce prince faible ne présente qu'une suite de troubles et de révoltes. Pour y mettre un terme, il avait cédé son royaume à l'emper. Henri II, dit *le Boiteux;* mais les grands vassaux lui contestèrent le droit de faire cette cession, qui entraîna une guerre de plus. années. Ce prince m. à Lausanne en 1032. L'emper. Conrad, dit *le Salique*, se mit alors en possession du royaume de Bourgogne, qui devint un fief de l'empire. Ce royaume n'avait duré que 134 ans.

RODON (DAVID de). V. DERODON.

RODRIGUEZ ou SANCHEZ DE AREVALO, en latin *Rodericus Sancius*, évêq. de Zamora, et l'un des plus savans prélats de son siècle, était né en 1404, dans le diocèse de Ségovie, d'une ancienne famille de la Vieille-Castille. Après avoir fait ses études à Salamanque, il y fut reçu doct., promu à une des chaires de droit, devint ensuite successivement archidiacre de Trevino, doyen du chapitre de Léon et de celui de Séville. Ses services, dans plus. négociations dont le chargea le roi de Castille, furent récompensés par l'évêché d'Oviedo, par les places de chapelain du roi, d'audit. et de membre du conseil royal. Il fut envoyé ensuite à Rome pour féliciter sur son élect. Calixte III, qui le retint près de lui. Paul II, à son avènem., nomma Rodriguez gouv. du chât. Saint-Ange, et l'appela successivement aux siéges épiscop. de Zamora, de Calahorra et de Placentia. Ce prélat m. à Rome en 1470. On a de lui : *Speculum vitæ humanæ* (ce traité de morale, oublié aujourd'hui, mais qui eut un gr. succès dans les 15e et 16e siècles, a été impr. pour la prem. fois à Rome, 1468, grand in-4, et bien souvent depuis; l'édition la plus récente est celle de Francfort, 1683, in-8; on en a deux traductions françaises, par Jul. Macho et P. Farget, Lyon, 1477, et 1482, in-folio, très-rare); *compendiosa Historia hispanica* (Rome, 1470), gr. in-4; *Liber de origine ac differentiâ principatûs imperialis et regalis*, etc., Rome, 1421, in 8 : l'auteur y exalte la prétendue suprématie du pape sur tous les souver.; une *épître* (en lat.) au card. Bessarion, sur l'invas. de l'île de Négrepont par les Turks, in-4, sans date, et plus. autres ouv. conservés en manuscrit dans les bibliothèques de Rome, et dont les titr. se trouvent dans le *Dictionn.* de Prosper Marchand.

RODRIGUEZ (ALPHONSE), jésuite, écrivain ascétique, né à Valladolid en 1526, embrassa à l'âge de 19 ans la règle de Saint-Ignace, après avoir fait ses études à l'université de Salamanque. Professeur des basses classes dans la même ville, il eut parmi ses disciples le P. Suarès (*v.* ce nom), et il devint ensuite rect. du collége de Monterey, en Galice, où il professa en même temps la théol. morale. Après avoir exercé pendant 30 ans les fonctions de maître des novices, il fut député à Rome par la province d'Andalousie, et s'y fit remarquer dans la 5e assemblée générale de sa société. De retour en Espagne, il reprit ses fonctions de maître des novices, et m. à Séville en 1616. On ne connaît de lui que l'ouv. intitulé : *la Pratique de la perfection chrétienne* (en espagnol), Séville, 1614, in-4, souvent réimp. Cet écrit estimable, mais beaucoup trop loué par ceux qui osent le placer à côté de l'*Imitation de J.-C.*, a été trad. en latin et dans presque toutes les lang. de l'Europe. Il en existe 6 vers. franç., dont les meilleures sont : celle attribuée aux solitaires de Port-Royal, et celle de Regnier-Desmarets, Paris, 1688, 3 vol. in-4, plus. fois réimp. en 4 vol. in-8, ou 6 vol. in-12. — Un autre Alphonse RODRIGUEZ, jésuite, né à Ségovie en 1630, m. dans l'île Maïorque en 1617, a composé aussi plus. ouv. ascétiques, dont la plupart sont restés inédits.

RODRIGUEZ (JEAN), auquel on donne quelquefois le surnom de *Giram* ou *Girão*, jés. portugais, missionn., né à Alcouche, près de Lisbonne, en 1559, m. en 1633, prit l'habit de Saint-Ignace en 1576, et partit en 1583 pour le Japon, où il passa plus. années à apprendre la langue du pays. Il fut en état de prêcher l'évangile en 1593, remplit plusieurs fois les fonctions d'interprète auprès de l'empereur Taïkosama, et fut excepté formellement de la proscription générale prononcée contre les missionnaires. Son séjour le plus habituel était la ville de Nangasaki, où il s'occupa d'exposer dans une *Grammaire* les principes de la langue japonaise. Cet ouvrage, traduit du portugais sur le manuscrit de la Bibliothèque du Roi par M. C. Landresse, a été publié en 1825, in-8. Outre l'ouvrage dont nous venons de parler, et qui a pour titre : *Arte da lingoa de Iapão*, on a du P. Rodriguez plus. *lettres* écrites entre les années 1604 et 1625, et insérées dans les rec. des *Litteræ japonicæ.* — Plus. missionnaires du nom de RODRIGUEZ ont encore figuré au Japon. Nous citerons entre autres le P. Jérôme RODRIGUEZ, jésuite, direct. de la miss., en 1620, qui envoya le prem. missionn. au pays d'Yezo, et le P. Augustin RODRIGUEZ, francisc., qui fut envoyé dés Philippines, en 1594, avec des présens pour Taïkosama.

RODRIGUEZ (ANTOINE-JOSEPH), bénédictin espagn., né à Merida, dans l'Estramadure, en 1705, acquit des connaissances très-étendues dans la théologie, le droit, l'histoire, dans les sciences physiques et nat. Il s'éleva l'un des prem. contre les préjugés qui régnaient dans les univ. espagnoles, et contribua beaucoup à faire abandonner les catégories d'Aristote pour adopter un système d'enseignement de la philosophie plus conforme aux progrès des lumières. Ce sav. religieux mourut à Madrid en 1781. On a de lui : *Palestra critico-medica*, Madrid, 1735 et années suivantes, ouv. dans lequel il dévoile l'ignorance, le charlatanisme, la mauvaise foi des empiriques, et fait sentir la nécessité d'astreindre à des examens rigoureux ceux qui prétendaient exercer l'art de guérir; *Traité de théologie et de droit canonique*, ib., 1760, in-4; *Démonstration des fondemens de la religion chrét.*, ibid., 1762, in-8; *Dissertation sur le grand problème de la respiration*, ibid., 1763, in-8; *Dissertation sur la règle de Saint-Benoît*, ibid., 1764, in-8; *Dissertation sur l'origine, la discipline et le gouvern. de l'ordre monastique*, ib., 1766, in-8; *Traité de théologie morale et de droit civil*, ib., 1788, 4 vol. in-4. Tous ces ouv. sont en espagnol.

RODRIGUEZ (D. VENTURA), architecte espagnol, m. à Madrid en 1785, est regardé en Espagne comme le restaurateur de son art, qui, depuis la m. des Villalpandos, Toledos, Herreras et Moras, était singulièrement dégénéré. Il a laissé un grand nombre de beaux édifices à Madrid dont il était le prem. architecte. Il fut aussi direct. de l'académie royale de San-Fernando, memb. de celles de Saint-Luc de Rome, de Saint-Charles de Valence, et de la société royale économique de Madrid. — Herman Adrien, connu sous le nom de RODRIGUEZ, né à Anvers en 1618, peintre, prit l'habit de jésuite à Madrid, et y m. en 1669. On voit de lui, dans le réfectoire du collége royal de cette ville, six tabl. représentant différ. scènes tirées de l'Ecrit.-Sainte.

ROE (THOMAS), voyag. et diplomate anglais, né vers 1560 dans le comté d'Essex, suivit de bonne heure la carrière des affaires publiq., fut créé chevalier par Jacques Ier, et envoyé en Amérique par

le prince Henri, fils aîné de ce monarque, pour y faire des découvertes. Au retour de son voyage, la compagnie anglaise des Indes jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en ambassade auprès du Grand-Moghol. Roe, présenté à ce prince en 1616, en fut bien accueilli, et profita de cet accueil pour obtenir, malgré les contrariétés que lui suscitèrent l'héritier du trône et les courtisans, un firman ou ordre impérial qui accordait aux Anglais la protection et la liberté de commerce qu'il avait eu ordre de solliciter. De retour en Anglet., il fut élu membre du parlement, et, l'année suivante, envoyé à Constantinople comme ambassadeur. Il fut employé ensuite à plusieurs autres négociations importantes, devint chancel. de l'ordre de la Jarretière, membre du conseil privé, et m. en 1644. La *Relation* de sa mission près du Grand-Moghol a été donnée par Purchas (*v.* ce nom), dans le t. I de son Recueil, et Thévenot en a inséré la trad. dans le 1er vol. de sa Collection. On a encore de Roe : *Relation véritable et fidèle de ce qui s'est passé à Constantinople, concernant la mort du sultan Osman, etc., adressé au roi et au prince*, Londres, 1622, in-4; *Négociations de sir Thomas Roe pendant son ambassade près la Porte othomane, de 1621 à 1623 inclusivement*, etc., ib., 1740, in-fol. Il avait recueilli à Constantinople beaucoup de MSs. grecs et orientaux, dont il fit présent en 1728 à la Bibliothèque bodléienne. Plus. aut. on dénaturé le nom de *Roe*, en l'écrivant *Rhoe* et *Rowe*.

ROEBER (Frédéric-Auguste), médecin pensionné et membre du collége de santé de la ville de Dresde, où il naquit en 1765, m. en 1801, s'était spécialement adonné à la médecine vétérinaire. Entre autres opuscules, écrits en allemand, on a de lui : *nouv. Remarques sur la nature et le traitem. du vertigot du cheval*, Leipsig, 1794, in-8.

ROEBUCK (John), médecin anglais, né à Sheffield, dans le comté d'York, en 1718, étudia les sciences médicales à Edimbourg et à Leyde, où il fut reçu doct. en 1743, puis vint s'établir à Birmingham, où il exerça son art avec distinction. Attaché à la science de la chimie, alors naissante en Angleterre, il se proposa d'en étendre l'utilité, en la faisant servir aux progrès des arts et des manufactures, et s'associa avec un autre chim., nommé Garbet, pour établir un vaste laborat. Le succès ne tarda pas à répondre à ses espérances. Il établit en 1749 une fabriq. d'acide sulfuriq. à Preston-Pans, en Ecosse, qui lui valut promptement une fortune considérable, et lui fit, après d'autres découvertes, abandonner la pratiq. de la médec. pour se livrer uniquement à des travaux qui avaient plus d'attrait pour lui. Dès-lors il fixa sa résidence en Ecosse, y forma d'autres établissemens, notamment une fonderie de fer; mais, en cherchant de nouveaux alimens à l'activité de son génie, il ne fut pas heureux dans l'exploitat. des vastes mines de charbon et de sel du duc d'Hamilton à Borrowstouness. Il engloutit dans cette entreprise les bénéfices des précédentes, sa fortune, et de fortes sommes empruntées, qu'il ne put jamais rendre. Les 20 dernières années de sa vie se passèrent dans la gêne et le dénuement, ne subsistant, lui et sa famille, que d'une modique pension qu'il devait à la généreuse indulgence de ses créanciers, et qui cessa à sa m., arrivée en 1794. L'Ecosse doit à Roebuck une partie de la prospérité industrielle dans laquelle elle se trouve de nos jours. On n'a de ce savant que les opuscules suivans : *Comparaison de la chaleur à Londres et à Edimbourg*, luo à la société royale de Londres en 1775; *Expériences sur les corps ignés*, 1776; *Observations sur la maturité du bled*, lues à la société royale d'Edimbourg en 1784, et deux *pamphlets* politiques en anglais, ainsi que les écrits précédens.

ROEDERER (Jean-George), médecin distingué, né à Strasbourg en 1726, suivit les cours de la faculté de cette même ville, et fut reçu doct. en 1750. Bientôt après il parcourut successivement la France, l'Angleterre et la Hollande, pour étendre et perfectionner ses connaissances, et, de retour dans sa patrie, il se livra plus spécialement aux travaux que nécessite la pratiq. de l'art des accouchemens. Il y acquit une si gr. réputation, que Haller le fit appeler en 1754 à Gœttingue, pour occuper la chaire de professeur d'accouchemens. Il y forma d'habiles élèves, et revint ensuite à Strasbourg, où il m. prématurément en 1763. On a de lui : *de artis obstetriciæ Præstantiâ*, Gœttingue, 1751, in-4; *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, ibid., 1753, in-8, réimp. en 1759 et 1763, trad. en français par Leprieur en 1765; *Demonstrationes anatomicæ et observationum medicarum de suffocatis Satturâ*, ibid., 1755, in-4; *Icones uteri humani*, ibid., 1759, in-fol.: *Dissertatio utrùm naturalibus præstent Variolæ artificiales*, ib., 1757, in-4; *nonnulla Momenta motûs muscularis perlustrata*, ibid., 1755, in-4. Ces dissertations et plusieurs autres ont été réunies dans un recueil intit. : *Opuscula medica, sparsìm priùs edita, nunc demùm collecta, aucta et recusa*, ib., 1764, in-4. — Un autre Roederer (Jean-Michel), chirurgien accoucheur, né à Strasbourg en 1740, exerça sa profession dans cette ville, y occupa pendant un an la chaire d'anatomie et de chirurgie, et m. vers le commencement du 19e siècle. On a de lui : *Experimenta circa naturam bilis*, Strasbourg, 1767, in-4; *Dissertatio de valvulâ coli*, ibid., 1768, in-4.

ROEHL (Lambert-Henri), astronome, né vers 1730 dans le Mecklenbourg, devint professeur à l'université de Greifswald en 1762, et enseigna la science astronomique jusqu'à sa mort, arrivée en 1790. On a de lui : *Observat. sur les passages de Vénus sur le soleil*, Greifswald, 1768, in-8; *Introduction aux sciences astronomiq.*, ib., 1768-79, 2 vol. in-8; *Précis de l'art du pilotage*, ib., 1788, in-8 (ces ouv. sont en allemand). Il a traduit dans la même langue la *Description physiq. du globe* de Bergmann (*v.* ce nom), et la *Descript. mathémat. du globe* de Mallet. On a encore de lui plusieurs *mém.* et *notices* concernant l'astronomie et les mathématiques.

ROELAS (Paul de Las), peintre espagn., émule de Murillo et de Fernandez-Navarette (*v.* ces n.), né à Séville en 1560, était d'origine flamande. Son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, étonné de ses grandes dispositions pour le dessin, se décida à l'envoyer en Italie, où Paul entra dans l'atelier du Titien, et devint l'un des meilleurs élèves de ce maître. De retour à Séville, il prit les ordres, mais sans quitter la peinture. Il m. dans sa patrie en 1620. Ses composit. les plus remarquables sont : un *St Jean-Baptiste;* un *St Jean-l'Evangéliste;* une *Assomption; St Ignace de Loyola; St Ignace, martyr; la sainte Famille; l'Adoration des mages; St Joachim; St Joseph*, et l'*Apothéose de St Isidore*, son chef-d'œuvre. Tous ces tableaux se trouvent dans différentes églises de Séville. Madrid en possède plusieurs autres dans l'église de Saint-Philippe-le-*Real*.

ROEMER (Olaus), astronome danois, né à Copenhague en 1644, apprit les mathématiques sous Bartholin, y fit des progrès rapides, et fut chargé de classer les manuscrits de Tycho-Brahé (*voy.* ce nom.) Il fut amené en France par l'astronome Picard en 1672, et placé auprès du dauphin pour lui enseigner les mathématiq. Admis peu de temps après à l'académie des sciences, il exposa dans un *mém.* la théorie du mouvement progressif de la lumière et la mesure de sa vitesse. Il annonça le premier le temps que la lumière met à parvenir du soleil jusqu'à nous, et cette découverte est aujourd'hui son principal titre à la célébrité. En 1681, il fut rappelé en Danemarck pour y professer les ma-

thématiques à l'université de Copenhague, et devint bientôt direct. des monnaies, puis inspect. des arsenaux et des ports du royaume. En 1687, il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France et la Hollande, pour étudier les divers procédés des arts et des manufactures dont il enrichit sa patrie. Il fut nommé conseiller d'état en 1707, et bientôt après premier magistrat de Copenhague, où il m. en 1710. Il avait laissé beaucoup de manuscrits, dont la plupart ont été détruits dans l'incendie de l'Observatoire de Copenhague, en 1728. On a de lui quelq. *mém.* et div. *observ.* dans le Recueil de l'académie des sciences de Paris, t. 6 et 10. Horrebow (*v.* ce nom), disciple et successeur de Rœmer, a publié l'histoire des découvertes de ce savant, et la description des instrumens qui composaient son cabinet, dans l'ouvrage intitulé *Basis astronomiæ*. Condorcet a publié l'*Eloge* de Rœmer dans le *Recueil* de ceux des membres de l'académie des sciences, t. 1, p. 167-77. — ROEMER (Jean-Jacques), botaniste, né en 1761 à Zurich, où il mourut en 1819, direct. du jardin des plantes de cette ville, y avait aussi exercé la médecine avec distinction. Entre autres ouvrages estimés, on a de lui : *partûs naturalis brevis Expositio*, Gœttingue, 1786, in-4; *Genera insectorum Linnæi et Fabricii, iconibus illustrata*, Zurich, 1789, in-4; *Sylloge opusculor. argumenti med. et chirurgici*, etc., ibid., 1790, in-8; *Archives botaniques*, en allemand, Leipsig, 1796-97, in-4; *Flora Europeæ inchoata*, Nuremberg, 1797-1810, in-8; ouv. orné de belles planches, mais non achevé; *Collectanea ad omnem rem botanicam spectantia*, Zurich, 1809, in-4 (*voy.* le t. 7, p. 37-38 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales.*)

ROENTGEN (DAVID), ébéniste et mécanicien allemand, né à Hernhut en 1745, d'une famille morave, était établi à Neuwied, lorsqu'il fut appelé en Russie par l'impératrice Catherine pour y exécuter différens meubles, dont elle se proposait d'orner ses palais. Il y séjourna plus. années, fut généreusement récompensé de ses travaux, revint ensuite à Neuwied, où il m. en 1807 (et non en 1805 à Pétersbourg, comme le dit le *Dictionnaire historiq., critiq. et bibliogr.*, pub. par Prudhomme). Cet artiste joignait à ses talens d'ébéniste et de mécanicien, celui de facteur d'instrum. de musique. On voit, au palais de l'Ermitage, outre beaucoup de meubles de sa fabrique, des pendules de son invention qui sont autant de chefs-d'œuvre. On peut consulter pour plus de détails l'*Appendice à la vie de Catherine II*, par Castera (*v.* ce nom).

ROEPEL (CONRAD), peintre hollandais, né à La Haye en 1679, fixé, par raison de santé, à la campagne, prit un goût particulier pour le dessin des fleurs, et devint, en ce genre, un des plus habiles peintres de l'école de son pays. S'étant rendu à la cour de l'électeur palatin, il fut comblé des bienfaits de ce prince, qui lui acheta et commanda un gr. nombre de tableaux. A son retour en Hollande, il put à peine suffire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts. Il était direct. de l'académie de La Haye, lorsqu'il m. en 1748. Ses tableaux ne sont pas moins recherchés que ceux de van Huysum, et le prix n'en a jamais baissé.

ROESEL (AUGUSTE-JEAN), peintre et naturaliste allemand, né en 1705 à Augustenbourg, près d'Arnstadt, s'établit, en 1725, à Nuremberg, pour y peindre la miniature, et exercer l'art de la gravure. Après avoir fait des portraits et gravé diverses planches pendant plus. années, il se prit d'un goût très-vif pour l'étude et le dessin des insectes, et s'y livra presque exclusivement avec un grand succès. Ayant pris des leçons chez un opticien, il construisit pour son usage un très-bon microscope. Ayant pub. son travail et ses observat. sur les insectes, les grenouilles, les rainettes et les crapauds, Rœsel étudiait et dessinait les araignées, les scorpions, les lézards et les salamandres, lorsqu'il m. en 1759. On a de lui : *Amusemens mensuels sur les insectes* (en allem.), Nuremberg, 1746-61, 4 vol. in-4, avec planches; *Histoire naturelle des grenouilles de ce pays* (en allem. et en latin), ib., 1758, in-fol., 1800, 1801, in-8, avec pl. Rœsel avait pris le nom de *Rosenhof*, après avoir reçu des lett. de noblesse.

ROESLER (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), professeur d'histoire à l'université de Tubingue, né à Canstad dans le Wurtemberg, en 1736, m. vers 1800, est connu par la publicat. d'un prem. vol. d'une *Chronica medii ævi, argumento generaliora, auctoritate celebriora, usu communiora, post Eusebium atque Hieronymum res sæc. IV, V et VI exponentia*, Tubingue, 1798, in-8. Cet ouv. avait d'abord paru sous la forme de dissertations académiq. successivem. mises au jour, de 1787 à 1793.

ROESLIN (EUCHER), médecin allem. du 16e S., avait grécisé son nom, suivant l'usage des érudits du temps, et n'est appelé dans ses écrits latins qu'*Eucharius Rhodion*. On a de lui des *éphémérides* de 1533 à 1551; un traité de *Partu hominis et quæ circa ipsum accedunt*, in-8, Francfort, 1532, 1535, 1544, 1551, 1556; Paris, 1535; Venise, in-12, 1536; trad. en franç., 1540, in-12; *Krœuterbuch von aller kreuter, gethier*, etc. (Livre de plantes ou Herbier contenant toutes les plantes, animaux et métaux utiles à la médecine, etc.), Francfort-sur-le-Mein, 1533-35-36, in-fol.; augm. d'une 4e partie, 1569. Suivant Roeslin lui-même, cet ouvrage n'est autre chose que l'*Hortus sanitatis* du médecin J. Cuba (*v.* ce nom), dont il avait corrigé le texte sur l'invitat. du libraire Egenolph, qui avait entrepris d'en donner une édit. améliorée.

ROESSIG (CHARLES-GOTTLOB), profess. de philosophie et du droit naturel et des gens, né à Mersbourg en 1752, m. à Leipsig en 1806, a pub. des compilat. utiles sur l'économie rurale et politique, dont nous ne citerons que les principales : *Essai d'une histoire de la science économico-politiq., dans les temps modernes, surtout au 16e S.* (en allem.), Leipsig, 1781, tom. 1 et prem. partie du tom. 2, in-8; *Police concernant l'eau* (idem), ibid., 1789-99, 2 vol. in-8; *Manuel pour les amateurs de plantations anglaises* (idem), ibid., 1790-96, 2 v. in-8; *Principes du droit naturel et des peuples, du droit public et civil*, 1794, 2 vol. in-8; *Police concernant la cherté des grains*, 1802, 2 vol. in-8; *Littérature moderne concernant la police et la science administrative*, 1802, 2 vol. in-8; *Rêveries dans le domaine de la police et de la politique*, 1806, in-8. Roessig a pub. aussi des *monographies* des roses, œillets, tulipes, jacinthes et du pavot; des *traités* sur les prairies, etc.; tous ces écrits sont en allemand comme les précédens.

ROESTRAETEN (PIERRE), peintre hollandais, né à Harlem en 1627, s'adonna d'abord spécialem. au genre du portrait, passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par Lely, peintre célèbre dans le même genre, qui lui conseilla, pour éviter une concurrence nuisible à tous deux, de peindre des sujets de nature morte. Roestraeten suivit cet avis, s'en trouva bien, et n'a été surpassé par personne dans le genre nouveau qu'il avait adopté. Il m. à Londres en 1698. Ses tableaux représentent ordinairement des instrumens de musique, des vases de porcelaine, des cristaux, de la vaisselle d'or et d'argent, et autres objets de même nature.

ROGER, surnommé *le Grand Comte*, conquérant de la Sicile, était le 12e fils de Tancrède de Hauteville (*v.* ce nom). Appelé en Sicile par son frère, Robert-Guiscard, il y arriva vers l'an 1058, 23 ans après l'aîné de ses frères, Guillaume-Bras-de-Fer. Ayant demandé à Robert la commiss. d'aller soumettre la Calabre, il en acheva la conquête, à laquelle son frère avait déjà travaillé pendant quatre ans. Roger entreprit ensuite la conquête de la Sicile, passa dans cette île avec 160 chevaliers en 1061,

battit les habitans de Messine, fit un butin considérable, prit des renseignem. sur l'état de l'intérieur du pays, et revint en Calabre pour y réunir une armée. Aidé dans ce dessein par son frère Roger déroba son deuxième passage en Sicile aux Sarasins (maîtres du pays), qui s'étaient mis en état de défense, et surprit Messine, tandis que la flotte sarasine observait celle de Robert. Celui-ci ayant battu de son côté ses adversaires, les deux frères s'étendirent jusqu'à Girgenti (Agrigente), s'emparèrent de Traïna, et repassèrent ensuite le détroit à l'approche de l'hiver. Roger, après s'être marié sur le continent, retourna seul en Sicile avec une poignée de guerriers; mais la mollesse et la lâcheté des Sarasins semblaient rendre facile la poursuite de ses conquêtes. Il établit son quartier-gén. à Traïna, où il fut bientôt assiégé par les musulmans, appelés par les habitans grecs qui préféraient leur domination à celle des Normands. Roger soutint dans cette place les dern. extrémités de la faim et de la misère. Mais au bout de quatre mois le froid ayant forcé une partie des assiégeans de se retirer, Roger surprit les autres dans une sortie, leur tua beaucoup de monde, et ravitailla abondamm. sa forteresse. Il repassa ensuite en Calabre pour y chercher du renfort et à son retour il remporta de nouvelles victoires. Obligé, en 1070, de porter des secours à son frère qui assiégeait Bari, il ramena, après la prise de cette ville, son armée victorieuse devant Palerme qui capitula après cinq mois et demi de siége en janv. 1072. Roger reçut alors de son frère l'investiture de la Sicile, avec le titre de comte; mais la souver. de Palerme et de Messine fut réservée au duc de la Pouille. La conquête de l'île ne fut terminée qu'en 1089, par la prise de Girgenti et de Castel-San-Giovanni. Roger, à cette époque, était devenu chef de sa famille, par la m. de son frère Robert-Guiscard, arrivée en 1085, et avait secoué le joug de son neveu Roger, duc de la Pouille. Comme son frère, il embrassa le parti des papes, et les soutint de toutes ses forces contre l'emper. Henri IV. Ce fut en reconnaissance de cet appui qu'Urbain II créa, en 1098, Roger et ses success., légats apostoliques en Sicile, avec tous les droits du St-siége. Roger m. en 1101, laissant deux fils, encore très-jeunes, sous la tutelle de la comtesse Adélaïde de Montferrat, sa femme en 3e noces. L'aîné, Simon, étant mort vers 1113, eut pour success. son frère Roger, dont l'article suit.

ROGER II, comte et prem. roi de Sicile, né en 1093, développa, dès son entrée au gouvernement, une grande habileté et un rare courage. Il sut réunir dans un même intérêt les peuples qu'il commandait, musulmans, grecs et catholiques, séparés par leur langue, leurs mœurs, leurs préjugés, sans affection pour leurs dominateurs, sans habitude de subordination. A leur tête il repoussa les débarquem. des Africains, et les conduisit, à leur tour, à Malte et en Afrique. Vers 1120, il commença à étendre son autorité en Calabre, province soumise à son cousin Guillaume, duc de la Pouille, et réussit à se faire céder, avec cette même province, tout ce que ce dern. possédait encore en Sicile. Guillaume étant m. sans enfans en 1127, Roger se présenta devant Salerne, et demanda, comme le plus proche héritier du défunt, aux habitans de cette ville de le reconnaître pour souverain. Les Salernitains consentirent moyennant la concession de plus amples priviléges que ceux qu'ils possédaient déjà. D'autres villes suivirent cet exemple; mais le pape Honorius II s'avança pour réunir au St-siége la Pouille et la Campanie, autres parties de l'héritage du duc Guillaume. Plus. barons allemands, espérant jouir de plus d'indépendance sous l'autorité du pape, prirent le parti d'Honorius. Roger qui était retourné en Sicile, repassa le détroit en 1128, prit Tarente, Otrante, Brindes, Città-d'Oria, et marcha contre l'armée pontific., qu'Honorius conduisait lui-même. Les deux armées, séparées par le fleuve Bradano, s'observèrent pendant 40 jours, au bout desquels le pape, cédant le prem., ouvrit des propositions que Roger accepta. Honorius accordait à Roger l'investiture des duchés de la Pouille et de Calabre; et, dans le courant de l'année suivante, tous les barons et les villes qui avaient pris les armes contre le comte de Sicile, furent forcés de se soumettre. En 1130, l'église romaine étant divisée par un schisme, Anaclet II et Innocent II, élus simultanément, cherchèrent à se fortifier, chacun de leur côté, par des alliances avec les princes voisins. Anaclet pour s'attacher Roger, lui offrit la couronne royale, et par suite du traité conclu entre eux, le dern. se fit couronner à Palerme comme roi de Sicile. Réunissant, en 1131, le royaume entier des Deux-Siciles, par la soumission d'Amalfi et de Naples qui se gouvernait depuis long-temps en république sous la protection de l'empire d'Orient, Roger ne montra point, dans le gouvernem. de ses nouveaux états, les talens et les qualités qui l'avaient rendu cher aux Siciliens; et tout le reste de son règne ne fut qu'une longue lutte entre l'autorité royale et les barons normands, les villes lombardes et les colonies ou républiques grecques qui voulaient recouvrer leur liberté. Il laissa envahir le royaume de Naples par l'emper. Lothaire; et ce ne fut qu'après le départ de ce prince qu'il reparut à Salerne pour recouvrer ce qu'il avait perdu. Après avoir employé 12 ans à raffermir sa puissance dans l'Italie méridionale, Roger tourna son ambition vers des conquêtes plus éloignées. Ses flottes désolèrent les côtes de l'Afrique et de la Grèce en 1146 et 1147. Il s'empara de Corfou, saccagea Céphalonie, Corinthe, Thèbes, Athènes et Négrepont, fit transporter en Sicile beaucoup d'agriculteurs et d'ouvriers grecs, qui introduisirent à Palerme et de là dans tout l'Occident, la culture du mûrier, l'art de filer et de tisser la soie. Il s'empara en Afrique de plus. villes qu'il rendit tribut. de la couronne de Sicile. Ses lieutenans soumirent ensuite à ses armes dans cette même contrée les places de Bugia, Tsona, Tunis et plus. autres. Roger II termina sa carrière en 1154. Après avoir perdu successivem. quatre des cinq fils, issus de son prem. mariage, il avait épousé en 3e noces, Béatrix, fille du comte de Rhétel, et en avait eu une fille nommée Constance, qui, survivant à son frère et à son neveu, porta l'héritage de la maison de Tancrède de Hauteville, dans la maison de Souabe (*v.* HENRI VI, emper., et CONSTANCE). — Un autre ROGER, cousin du précéd., succéda à Robert-Guiscard, son père, et fut duc de la Pouille de 1085 à 1111. Il eut d'abord des démêlés avec Bohémond, son frère aîné; et lorsque celui-ci lui laissa le champ libre en partant pour la Terre-Sainte, où il fonda la principauté d'Antioche, Roger vit bientôt son influence éclipsée par celle toujours croissante du gr. comte Roger de Sicile, son oncle (*v.* plus haut). Le duc Roger, mort en 1111, eut pour success. son fils Guillaume.

ROGER (P.). V. CLÉMENT VI et GRÉGOIRE XI.

ROGER (ABRAHAM), pasteur protestant, s'embarqua, vers 1640, pour les établissem. hollandais dans les Indes-Orientales, resta près de 10 ans, comme ministre ou aumônier d'une factorerie, sur la côte de Coromandel, acquit des notions précieuses sur la croyance et le culte des Indous, et revint ensuite en Hollande, où il communiqua ses notes à un savant profess. de Leyde. Avec le secours de celui-ci, il y fit paraître une *Histoire* de la religion des brames, 1651, in-4; trad. en allem., Nuremberg, 1663, in-8, fig. Abr. Roger m. vers 1670. Son livre est le prem. qui ait fait connaître en Europe la religion des Indous. On a une trad. franç. par Th. Lagrue, médecin, sous ce titre: *le Théâtre de l'idolâtrie*, ou *la Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme caché*, etc., Amsterdam, 1670, in-4, fig.

ROGER (Eugène), religieux récollet, missionnaire du 17e S., visita de bonne heure une partie de l'Europe, plus. lieux en Afrique, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, une partie de la Grèce continentale, les îles de l'Archipel et plus. autres de la Méditerranée. Il séjourna 5 ans en Palestine, quitta ce pays en 1634, s'occupa, à son retour en France, de rédiger les observat. qu'il y avait faites, et m. à Ruel en 1638. Sa relation ne fut publiée que long-temps après sa m., sous ce titre : *la Terre-Sainte*, ou *Description topographique des saints lieux et de la terre de promission, avec un traité de quatorze nations différentes qui l'habitent, leurs mœurs, croyance, cérémonies et police*, Paris, 1664, in-4 avec fig.—Jean Roger, né en 1739 à Orléans, m. en 1817, profess. au collége de cette ville, est cité dans les *Etrennes orléanaises pour* 1818, où on lui a consacré une *notice*, comme auteur de différens ouv., dont on ignore la date et le lieu de publicat. Outre des *essais* et des *odes*, ce sont : *les Délassemens de l'adolescence ; Ariste ou la Convalescence d'un bon père*, poème ; et une trad. en vers latins de *la Montagne*, poème champêtre de Reyrac (*v.* ce nom). — Un autre Roger, ex-jésuite, né près de Pontarlier en 1724, m. à Paris en 1810, est aut. de l'ouv. suiv. : *Dialogue entre un auteur et un receveur de la capitation*, 1767, in-12. Il a trad. de l'angl. le tom. 2 de l'*Histoire de Charles-Quint de Robertson*, 1771, 6 vol. in-12. Suard et Letourneur ont eu part à la traduct. des autres vol. de cet ouv. (V. le *Dictionn. des Anonymes*, n° 8072)

ROGER DE COLLERYE (N.), ecclésiastiq., né à Paris, m. vers l'an 1540, fut secrétaire de l'évêque d'Auxerre, et présid. d'une société facétieuse, établie dans la même ville et dont le chef prenait le titre d'*Abbé des Fous*. On a de lui un assez grand nombre d'*opuscules* facétieux en prose et en vers, qui ont été réunis sous le tit. d'*OEuvres*, Paris, 1536, petit in-8, assez rare. On trouve dans le *Mercure de France*, nos de déc. 1737 et juin 1738, *le Réveil de Roger-Bontemps*, ou *Lettre écrite au sujet de maître Roger de Collerye* ; et il a été représenté en 1809, sur le théâtre du Vaudeville à Paris, une pièce intit. *Roger-Bontemps*, ou *la Fête des Fous*, par MM. Favart fils et H. Dupin.

ROGER-MARTIN (N.), mathématicien et physicien, né en 1741 à Stadens, dans le Languedoc, fut d'abord profess. de philosophie au collége roy. de Toulouse. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé en 1795 membre du conseil des cinq cents, se fit remarquer par la modérat. de ses opinions, fit plus. rapports sur les contributions, sur l'instruct. publiq., etc., sortit du conseil en 1799, fit partie du corps législatif lors de l'établissement du gouvernem. consulaire, rentra ensuite dans l'instruct. publiq., et m. en 1811, étant secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences de Toulouse. On a de lui : *Elémens de mathématiques*, Toulouse, 1781, in-8 ; deux *Mémoires sur les principes du calcul différentiel* ; des *Observations sur une foudre ascendante* ; un *Mém. sur l'éolipyle*, et autres insérés dans le Rec. de l'acad. de Toulouse.

ROGERS (Woode), navigat. anglais du 18e S., était officier dans la marine royale, lorsque des armateurs du port de Bristol le choisirent pour commander une expédition en course dans le grand Océan. Ayant sous ses ordres deux gros navires bien armés, Roger mit à la voile le 1er août 1708, s'avança dans le sud jusqu'au 61° 53′ de latitude australe, et attérit le 1er fév. 1709 à l'île de Juan Fernandez, où les Anglais trouvèrent un de leurs compatriotes, qui y vivait seul depuis 4 ans et 4 mois. L'expédition s'approcha ensuite des côtes du Pérou, fit beaucoup de prises sur les Espagnols, s'empara de Guayaquil, mit cette ville à contribut., et enleva ensuite un galion de Manille. Après s'être arrêté quelq. temps sur la côte de la Californie, et avoir touché successivem. à Guam, à Batavia, au cap de Bonne-Espérance, l'expédit. était de retour sur la côte d'Angleterre le 2 oct. 1711. Rogers fut nommé, en 1717, gouverneur de l'île de la Providence, une des Lucayes, et eut sous ses ordres une escadre, avec laquelle il donna la chasse aux pirates qui infestaient ces parages. Il fit bâtir ensuite un fort dans l'île, et arma des navires pour commercer avec les Espagnols dans le golfe du Mexique. On ignore l'époque de sa m. La relation de son expédit. parut à Londres sous ce titre : *Croisière autour du monde*, 1712, 1726, in-8, avec cart. et fig. : elle a été trad. en franç., Amsterdam, 1716, in-12, cart. et fig. (V. Edward Cook au *Suppl.*)

ROGGEWEEN ou ROGGEVIN (Jacob), navigateur hollandais, né en 1669, dans la Zélande, passa de bonne heure à Batavia, navigua quelques années dans les mers de l'Inde, devint conseiller de la cour de justice de la colonie, puis fut nommé command. de trois vaisseaux équipés pour la découv. des terres australes. Cette escadre, partie du Texel le 16 juillet 1721, fut séparée par un coup de vent, à 40° de latitude sud. Roggeween découvrit, par le parallèle du détroit de Magellan, une grande île à laquelle il imposa le nom de Belgique australe; mais qui n'était autre qu'une des îles Malouines, reconnues quelq. années auparav. par des navigat. de St-Malo. Après avoir inutilem. cherché une terre qu'il nomme *Auke's Magellan*, le navigateur hollandais passa le détroit de Le Maire, s'éleva dans le sud jusqu'au 62° et demi, rencontra beauc. de glaces, se dirigea ensuite vers le nord, longea les côtes du Chili, toucha à l'île de Mocha et à celle de Juan Fernandez, où il rallia le navire qui s'était séparé de son escadre, découvrit l'île de Pâques, visitée depuis par Cook et La Pérouse, parvint dans la mer mauvaise de Schouten (*v.* ce nom), perdit un de ses bâtim. et prit connaissance de quelq. îles, courut les plus grands dangers au milieu d'un groupe de ces mêmes îles, en découvrit une nouvelle, qu'il nomma *la Récréation*, atteignit, après une longue traversée, les côtes de la Nouvelle-Bretagne, et arriva à Batavia, où il croyait se reposer. Mais les officiers de la compagnie des Indes, accusant Roggeween et ses compagnons de contravent. au privilége de cette même compagnie, les firent arrêter et embarquer comme des criminels pour la Hollande, où ils arrivèrent le 11 juill. 1723. La compagnie d'Occident prit leur défense, et intenta un procès à la compagie des Indes-Orientales, qui fut condamnée à restituer les bâtimens dont elle s'était saisie et à payer des dommages-intérêts considérables. Roggeween passa le reste de sa vie dans le repos ; et on ignore l'époque de sa m. On a trois relat. de son voyage : une pub. en hollandais, Dort, 1728, in-4 ; la 2e en allem., Leipsig, 1738 ; la 3e, trad. de la 2e, a pour titre : *Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la compagnie des Indes-Occidentales des Provinces-Unies aux terres australes en* 1721, par M. de B. (Behrens), La Haye, 1739, 2 vol. in-12.

ROHAN (Pierre, vicomte de). V. Gié.

ROHAN (Henri, duc de), prince de Léon, célèbre capitaine, chef du parti protestant en France sous Louis XIII, était né au château de Blein en Bretagne l'an 1579, de René II, vicomte de Rohan. Henri, contribua plus que tout autre à l'illustrat. de sa famille, l'une des plus anciennes de la monarchie. Elevé dans les principes de la réforme, il fut présenté à la cour de Henri IV, à l'âge de 16 ans, fit ses prem. armes sous ce monarque, et se signala à ses côtés au siége d'Amiens. Lorsque l'édit de Nantes eut achevé de pacifier le royaume, Rohan voyant la carrière des armes momentaném. fermée à son ambition, dans sa patrie, résolut de visiter les différentes cours de l'Europe, et parcourut successivement l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. De retour en France, il fut nommé duc et pair en 1603, et épousa Marguerite de Bethune, fille du

gr. Sully. En 1605, Henri IV lui donna la charge de colonel des Suisses et Grisons. La m. de ce monarque causa à Rohan une douleur profonde et constante qu'il a exprimée dans ses mém. A cette époq. les protest., menacés de perdre les garanties qui leur avaient été données par l'édit de Nantes, tinrent de fréquentes assemblées. Rohan se rendit à celle de Saumur en 1611, avec son beau-père Sully, et s'y fit remarquer par sa fermeté, sa pénétration et son éloquence. Dès-lors il fut regardé comme le plus zélé des seigneurs calvinistes. Gouverneur de St-Jean-d'Angeli, il se fortifia si bien dans cette place, que Marie de Médicis dut renoncer au dessein de la lui enlever. Après le traité de Ste-Menehould en 1614, Rohan parut se rapprocher de la cour, et donna même à la reine régente de sages avis pour étouffer la révolte du prince de Condé; mais le dépit de voir ses conseils négligés et le refus qu'on lui fit de la survivance du gouvernement de Poitou, dont son beau-père était investi, le jetèrent bientôt dans le parti du prem. prince du sang. Chargé d'arrêter le duc de Guise qui conduisait à la frontière la princesse Elisabeth de France, promise au roi d'Espagne, et devait amener à Bordeaux l'infante promise à Louis XIII, Rohan ne put accomplir cette entreprise par la défection d'une partie des seigneurs sur lesquels il comptait, et s'assura seulem. de Libourne, ainsi que de quelques autres villes de Guienne. Après le traité de Loudun en 1616, il revint à la cour, se réconcilia avec Marie de Médicis, qui lui accorda la survivance du gouverm. de Poitou, et ne se mêla point aux seigneurs mécont. qui formèrent un nouv. parti en faveur du prince de Condé et pour renverser Concini (*v.* ce nom). Il combattit même dans l'armée royale contre le duc de Mayenne, et contribua à la prise de Soissons. L'année suivante, il servit en Italie sous le maréchal de Lesdiguières. De retour en France, il s'entremit sans succès, auprès du duc de Luynes, en faveur de la reine-mère. Les calvinistes, alarmés de la résolution qu'avait prise Louis XIII de rétablir la religion catholique dans le Béarn, s'étant rassemblés à La Rochelle en 1620, Rohan s'opposa d'abord aux propositions extrêmes qui rendaient la guerre civile inévitable; mais la majorité l'ayant emporté, il se prépara à soutenir une prise d'armes qu'il avait voulu prévenir. Après avoir soulevé et mis en état de défense plus. places de la Guienne, il se porta sur Montauban, que le roi assiégeait, refusa les propositions que le duc de Luynes lui fit au nom du monarque, et força celui-ci de lever le siége après avoir perdu 8,000 homm. Dès ce moment, chef véritable du parti protestant, il eut à soutenir la guerre la plus difficile; mais il triompha de la plupart des obstacles qui lui furent opposés. La cour lui fit parler d'accommodem. par Lesdiguières, et pendant la négociation qui eut lieu au Pont-St-Esprit, les poursuites contre les protestans ne furent point discontinuées; mais Rohan s'était mis en mesure; et le traité signé le 19 octobre 1622 fut tout à l'avantage des calvinistes; l'édit de Nantes fut confirmé. Rohan, suivant la cour pour demander l'entière exécution de ce traité dont on commençait à mal observer les conditions, fut arrêté à Montpellier par ordre du gouverneur: le roi le fit bientôt relacher. La guerre ayant recommencé, il reprit les armes et rejeta les offres avantageuses que lui fit la cour pour le gagner. Après deux ou trois campagnes, assez heureuses pour le parti calviniste, Richelieu, menacé par une puissante cabale, désirant se délivrer de l'embarras de cette guerre, fit de nouvelles propositions, et la paix fut encore signée en 1626. Rohan s'occupa, pendant l'année qui suivit le traité, de fortifier son parti en Languedoc, et dans le même temps la duchesse, sa femme, qui suivait la cour, lui donnait avis de tout ce qui s'y passait. Les hostilités ne tardèrent pas à recommencer, et Rohan déploya de nouveaux talens dans cette 3e guerre civile, dont nous n'entreprendrons pas de retracer tous les évènemens. Il nous suffira de dire qu'après les plus glorieux efforts, Rohan, dans la situation la plus critique, refusa encore les conditions brillantes qu'on lui offrit pour faire son accommodem. particulier, et força la cour à céder: une 3e paix générale fut signée le 27 juillet 1629, aux conditions du rétablissement de l'édit de Nantes, de la restitution des temples aux calvinistes, d'une abolition de tout le passé pour Rohan et Soubise, son frère. Après ce traité Rohan se retira à Venise, où le sénat le combla d'honneur. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il rédigea ses *Mémoires sur les choses advenues en France depuis la mort de Henri-le-Grand*, et qu'il écrivit ou rassembla une partie de ses *Discours politiques sur les affaires d'état*, etc. Après la malheureuse journée de Valeggio, les Vénitiens choisirent Rohan pour général; mais le traité de Cherasco (19 juin 1631) ne permit point au duc d'exercer ses talens militaires. Fixé momentaném. à Padoue, il employa ses loisirs à composer son *Parfait capit.*, et son *Tr. de la corrupt. de la milice ancienne.* Ce fut aussi vers ce temps qu'il négocia avec la Porte othomane, par l'entremise du patriarche grec Cyrille Lucar, pour que le gr.-seigneur lui donnât l'investit. du royaume de Chypre, moyennant une somme de 200,000 écus, et un tribut annuel de 20,000. La m. du patriarche fit cesser cette négociation. Sur ces entrefaites le roi de France écrivit à Rohan, dans les termes les plus flatteurs, pour lui annoncer qu'il lui confiait les intérêts des Grisons, inquiétés depuis plus. années par la révolte de la Valteline, et qui avaient réclamé les secours de la France, dont ils étaient les alliés. Rohan accepta cette mission, et les Vénitiens ne le virent partir qu'avec regret. Nommé général des lignes grises, il développa dans cette guerre sur un terrain semé de tant de difficultés locales, avec une poignée de soldats, un talent remarquable, qui n'a point été surpassé dans ces dern. temps. En 1632, le duc de Rohan fut nommé ambassad. extraordin. de France près du corps helvétique; mais bientôt un ordre du roi, dont on n'a jamais su le motif, vint lui enjoindre de retourner à Venise. Rappelé ensuite en France, il fut chargé, après beaucoup d'incertitudes de la part du ministère, de faire définitivement, en 1635, la conquête de la Valteline. Voici comment il analyse lui-même dans ses *Mémoires* cette glorieuse expédition. « Je me saisis de la Valteline, et la conservai par quatre combats généraux, où les armées de l'emper. et du roi d'Espagne qui se présentèrent pour m'en chasser furent défaites. » L'année suivante il s'empara des trois vallées du Milanez; mais mal secondé par le duc de Savoie, il fut obligé de ramener son armée dans la Valteline, d'où le cardinal de Richelieu, son ennemi secret, ne tarda pas à le faire rappeler. Se défiant du prem. ministre, Rohan prit prétexte de sa santé pour s'arrêter à Genève; mais il reçut bientôt l'ordre de se retirer à Venise. Au lieu de se rendre à cette destination, il alla chercher un asile au camp du duc de Saxe-Weimar, son ami. Celui-ci voulut lui déférer le commandem. de son armée; Rohan le refusa, et dans la bataille qui eut lieu devant Rhinfeld le 28 fév. 1638, il reçut, étant à la tête du régim. de Nassau, une blessure, dont il m. le 13 avril suiv. Telle fut la fin de ce grand capitaine, dont la fermeté dans les desseins était égale à son activité. Son corps fut transporté à Genève, où on lui érigea un superbe mausolée. Voici la liste des ouv. qu'il a laissés: *Mémoires sur les choses advenues en France, depuis la mort de Henri-le-Grand jusque à la paix faite avec les réformés, au mois de juin* 1629, 1644, 2 vol. in-12, souvent réimp., et insér. dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Petitot; *Recueil de quelq. discours politiques sur les affaires d'état*,

depuis 1610 *jusqu'en* 1629, Paris, 1644; réimp. plus. fois; *Traité de la corruption de la milice ancienne, et des moyens de la remettre dans son ancienne splendeur; le Parfait capitaine*, Paris, 1636, in-4; *les Intérêts des Princes*, déd. au cardinal de Richelieu, Cologne, 1666, in-12; *Traité du gouvernement des treize cantons*; *Voyage fait en 1600 en Italie, Allemagne, Angleterre, Pays-Bas*, etc., Amsterdam, 1646, in-12; *Mémoires et Lettres de Henri de Rohan, sur la guerre de la Valteline*, publ. pour la prem. fois, d'après différens MSs. authentiques, par le baron de Zurlauben, Genève (Paris), 1758, 3 vol. in-12. Fauvelet Dutoc a publ. l'*Histoire du duc Henri de Rohan*, Paris, 1667, in-12; et la *vie* de ce grand capitaine se trouve dans l'*Histoire des hommes illustres de France*, par l'abbé Pérau, continuateur de d'Auvigny. — ROHAN (Tancrède de), fils putatif du précéd., né à Paris, suivant les explicat. données par la duchesse de Rohan, sa mère, en l'an 1630, fut baptisé secrètement sous son seul prénom, dans la crainte que le duc de Richelieu ne le fît enlever, pour qu'il fût élevé dans la relig. catholique. Obligée de quitter Paris, en 1636, la duchesse envoya son fils en Normandie, d'où il fut enlevé, à l'instigation de la princesse Marguerite de Rohan, sa sœur, qui craignait que ce frère ne lui enlevât un jour l'immense succession de son père et de sa mère, pour être conduit en Hollande, où il fut mis successivement en pension chez un maître d'école et chez un marchand mercier de Leyde. La duchesse de Rohan, après un délai de quelq. années, ayant réclamé son fils auprès du magistrat de Leyde, le jeune Tancrède vint à Paris en 1645. La duchesse ne tarda point à le reconnaître légalem., et se pourvut devant le parlement pour lui assurer l'état et les biens de son père. Marguerite de Rohan, alors mariée au comte de Chabot, qui par suite de cette union avait obtenu le titre de duc de Rohan, forma, avec son mari, toutes les oppositions juridiq. à cette reconnaissance. La duchesse douairière, voyant que la brigue contre elle était la plus forte, ne comparut point dans ce grand procès et laissa porter contre son fils un jugem. par défaut. La cause n'en fut pas moins plaidée par les avocats des parties adverses, et, sur le réquisitoire de l'avocat-général, Omer Talon, il fut fait défense au nommé Tancrède, de se dire fils et héritier du feu duc de Rohan. Celui-ci continua d'habiter Paris, y vécut dans l'aisance, jouissant de toute la tendresse de sa mère, reçu dans les maisons distinguées où l'on reconnaissait ses prétentions, et attendant sa majorité pour revenir contre l'arrêt prononcé contre lui. Lors des troubles de la fronde, Tancrède entra comme volontaire dans l'armée du parlement, fut blessé d'un coup de pistolet dans une embuscade près de Vincennes, et m. le lendemain 1er fév. 1649. Un gr. nombre de personnes plaignirent le sort de cet infortuné jeune homme, auquel le duc de La Rochefoucauld, dans ses *Mémoires*, donne le titre de duc de Rohan, ajoutant « qu'il se montra digne de la vertu de son père. »

ROHAN (ANNE de), sœur du duc Henri, née vers l'an 1584, ne montra pas moins de courage que ses frères Rohan et Soubise, pour la défense du calvinisme, et soutint avec une rare constance toutes les calamités du siége de La Rochelle, où elle s'était renfermée. Ayant refusé, ainsi que sa mère, d'être comprise dans la capitulat., elle resta prisonnière de guerre et fut conduite au château de Niort. Rendue à la liberté, elle vint habiter Paris, et y m. en 1646. Elle faisait des vers d'une manière tr.-disting. pour son temps, et connaissait parfaitem. la langue hébraïque.

ROHAN (LOUIS, prince de), plus connu sous le nom de chevalier de Rohan, né vers 1635, fils de Louis de Rohan, 7e du nom, prince de Guéméné, duc de Montbazon, etc., déshonora par sa conduite privée l'illustre maison dont il sortait. Nommé gr.-veneur de France, en 1656, après la mort de son père, et plus tard colonel des gardes, il montra une grande bravoure dans différentes campagnes; mais ses aventures galantes, dont nous n'entreprendrons point le récit, eurent bien plus d'éclat que ses faits militaires. Perdu de dettes, méprisé à la cour, il se laissa entraîner par un homme aussi débauché que lui, dans une conspiration contre la sûreté de l'état. Arrêté ainsi que son complice, La Truaumont, et plus. autres, il fut mis à la Bastille, condamné, et exécuté, le 27 novemb. 1674. On peut consulter sur ce personnage, les *Mémoires* du marquis de La Fare, les *Lettres* de Bussy-Rabutin, les *Mémoires* pour ou contre la duchesse de Mazarin, et les *Mémoires* de M. le marquis de Beauvau. — Marie-Eléonore de ROHAN, cousine du préc., prit l'habit de religieuse dans le couvent de bénédictines de Montargis en 1645, devint ensuite abbesse de la Trinité, puis de Malnoue, près Paris, et m. au monastère de St-Joseph, dans cette dern. ville, en 1681, à l'âge de 53 ans. On a d'elle quelq. ouv. de piété, dont le plus remarquable a pour titre *Morale du Sage*, in-12: c'est une paraphrase des *Proverbes*, de l'*Ecclésiaste* et de *la Sagesse*.

ROHAN (ARMAND GASTON de), cardinal et év. de Strasbourg, né à Paris en 1674, était le 5e fils du premier prince de Soubise, de la branche de Rohan-Guéméné. Il succéda, sur le siége de Strasbourg, en 1704, au cardinal de Fürstemberg, dont il était le coadjut. depuis 3 ans, fut décoré de la pourpre romaine en 1712, et devint grand-aumônier de France l'année suivante. Cette même année, il fit, dans l'assemblée génér. du clergé, le rapport pour l'acceptat. de la constitut. Admis dans le conseil de régence en 1722, il y prit place après les princes. Il avait déjà fait le voyage de Rome pour assister au conclave de 1721; il y retourna 3 fois pour ceux de 1724, de 1730, de 1740, et m. à Paris en 1749. On a de lui des *lettres* et *instructions pastorales*, des *mandemens* et un *rituel* de l'évêché de Strasbourg. — ROHAN (Armand de), plus connu sous le nom de *cardinal de Soubise*, petit-neveu du précéd., né à Paris en 1717, porta d'abord le nom de prince de Tournon, puis celui d'abbé de Ventadour, devint coadjut. de son grand-oncle à l'évêché de Strasbourg, fut fait cardinal, en 1747, par Benoît XIV, devint év. de Strasbourg, gr.-aumônier après la m. du card. de Rohan, en 1749, et m. à Saverne en 1756. Il était memb. de l'acad. franç. — Armand-Jules de ROHAN, cousin du cardinal de ce nom (Armand-Gaston), né en 1695, fut nommé archevêque de Reims en 1722, sacra Louis XV le 25 oct. de la même année, reçut le chapeau de cardinal, et m. en 1762. — Louis-Constantin de ROHAN, frère du précéd., né en 1697, fut d'abord chevalier de Malte, fut nommé capitaine de vaisseau en 1720, embrassa ensuite l'état ecclésiastiq., devint aumônier du roi, puis évêque de Strasbourg, reçut le chapeau de cardinal en 1761, et m. à Paris en 1779.

ROHAN (LOUIS-RENÉ-EDOUARD, prince de), cardinal-évêque de Strasbourg, né en 1734, fut d'abord connu sous le nom de prince Louis. Voué à l'état ecclésiastiq., il commença par être évêque de Canope (*in partibus*), puis coadjut. de son oncle, Louis-Constantin de Rohan, au siége de Strasbourg. Après la disgrâce du duc de Choiseul, il obtint l'ambassade de Vienne. Arrivé dans cette ville en janv. 1772, il fut froidem. accueilli par l'impér. Marie-Thérèse, et crut effacer l'impress. de cette défaveur, en déployant à la cour d'Autriche le plus grand luxe; mais ce vain éclat pour le soutien duquel il contracta des dettes énormes, n'en imposa point à Marie-Thérèse, qui fit témoigner son improbation à l'ambassad. et demanda son rappel, motivé sur la conduite scandaleuse qu'il tenait. Toutefois Rohan ne fut rappelé qu'après la m. de Louis XV. Tel était le crédit de la maison de Ro-

han-Guéméné, que, malgré le froid accueil fait au prince-évêque de Strasbourg par Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, au retour de son ambass., il n'en fut pas moins nommé successivem. gr.-aumônier de France, abbé de St-Waast (bénéfice de 300,000 fr. de revenu), proviseur de Sorbonne et administrat. de l'hôpital des Quinze-Vingts. A la même époque, il obtint, sur la demande du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, le chapeau de cardinal. Écrasé de dettes, malgré toutes les ressources que lui offraient ses emplois, le prince de Rohan se montra aussi peu délicat dans ses liaisons que dans ses plaisirs. Un charlatan, Cagliostro, et une aventurière, Mme La Motte (*v.* ces deux noms), devinrent ses confidens les plus intimes. Fasciné par les prestiges de ces deux imposteurs, il se chargea d'acheter, au nom de la reine, au joaillier de la cour, Bœhmer, un collier du plus gr. prix, dont Marie-Antoinette avait refusé l'acquisition l'année précéd.; et, à cet effet, il remit au même joaillier, un écrit portant promesse de payer en 4 termes égaux, de six mois en six mois, une somme de 1,600,000 liv. Cet écrit, apostillé à chaque article du mot approuvé, était signé *Marie-Antoinette de France*. Cette fausse signature était l'ouv. d'un nommé Retaux de Villette, complice des deux intrigans dont nous avons parlé plus haut. Le collier fut confié à la dame La Motte, qui s'était chargée de le remettre à la reine, et qui déclara que cette princesse l'avait reçu avec le plus vif plaisir. Le cardinal attendait chaque jour l'effet des promesses que lui avait faites la prétendue confidente de Marie-Antoinette; mais la dame La Motte et Cagliostro, après avoir dépecé le bijou, avaient envoyé le sieur La Motte en Angleterre pour vendre les diamans qui le composaient. Le jour du prem. paiement à faire sur le billet de 1,600,000 liv. arrive: Bœhmer ne recevant pas la somme promise, croit devoir écrire à la reine; une explicat. sérieuse entre celle-ci et le joaillier révèle le marché conclu par le cardinal. Rohan, mandé dans le cabinet intérieur de Louis XVI, est interrogé par ce monarque, en présence de la reine, avoue qu'il a été cruellement trompé, et montre une prétendue lettre de la reine à Mme La Motte, pour lui donner la commission d'acheter le collier. Les questions et les observat. multipliées qui lui sont faites portant un trouble extrême dans les idées du cardinal, le roi a la bonté de lui permettre de se recueillir dans une pièce voisine, et de mettre par écrit ce qui lui reste à dire. Au bout d'un quart d'heure, Rohan ayant remis au roi un écrit aussi peu clair que ses réponses, le roi le fit arrêter par un lieuten. des gardes-du-corps. C'était le 15 août, jour de l'Assomption. L'arrestation du grand-aumônier, revêtu de ses habits pontificaux et sur le point d'exercer ses fonctions, produisit un éclat qui fut blâmé par une grande partie de la cour, où la famille du cardinal avait beauc. d'amis et de partisans, ainsi que dans le parlement, auquel le roi renvoya cette affaire. Le corps épiscopal voulait que, selon les priviléges du clergé, l'évêque de Strasbourg fût jugé par ses pairs; et le pape Pie VI, dans un bref adressé au roi, prétendit qu'en sa qualité de cardinal, Rohan ne fût pas livré à des juges laïcs. Le parlem. n'en commença pas moins la procédure, qui dura plus d'un an, et le 31 août 1786, cette cour souveraine, malgré les conclusions de l'avocat-général Joly de Fleury, déchargea le cardinal de toute accusat. Quatre heures après sa sortie de la Bastille, Rohan reçut l'ordre de remettre au roi sa démission de gr.-aumônier, sa décoration de l'ordre du St-Esprit, et de partir en exil pour l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. Il avait obtenu la permission de rentrer dans son évêché de Strasbourg, lorsqu'il fut élu député du clergé du bailliage de Haguenau aux états-généraux. Admis dans l'assemblée des trois ordres, réunis sous le nom d'assemblée constituante, le 23 juillet 1789, malgré l'espèce de refus qu'il avait fait quelque temps auparavant de venir prendre séance dans la chambre de son ordre, il prêta le serment civique. Mais ensuite il se sépara des partisans de la révolution et quitta l'assemblée pour rentrer dans son diocèse. Bientôt il fut accusé d'entretenir des correspondances avec les émigrés rassemblés sur la rive droite du Rhin, d'intriguer contre la France à la diète de Ratisbonne, et d'exciter les fidèles de son diocèse à la désobéissance aux lois nouvelles. Le président de l'assemblée constituante lui écrivit pour lui enjoindre de revenir à son poste; il répondit par l'offre de sa démission, qui ne fut point acceptée. Quelques mois après, il déclara au procureur-syndic du départem. du Bas-Rhin, qu'il ne pouvait pas établir la constitut. civile du clergé dans son diocèse, qu'il protestait et protesterait dans toutes les occasions contre les atteintes portées à la discipline de l'église. En 1791, un décret de l'assemblée nationale lui ordonna de rendre ses comptes de l'administrat. de l'hôpital des Quinze-Vingts, et, bientôt après, un autre décret d'accusat. fut proposé contre lui, par Victor de Broglie, en raison de sa conduite contre-révolutionn. sur la rive droite du Rhin, où il s'était retiré. Cette dern. proposit. fut rejetée, attendu que Rohan avait la qualité de prince de l'empire. Depuis ce temps son nom cessa d'être prononcé dans les assemblées franç. Privé de la plus grande partie de ses revenus, le cardinal menant une vie modeste et frugale, se consacra tout entier à l'administrat. de son diocèse, réduit alors à la rive droite du Rhin. Il se démit de l'évêché de Strasbourg lors du concordat de 1801, et m. à Ettenheim en 1803. On peut consulter sur ce personnage les *Mémoires* de Besenval, de Mme Campan, de l'abbé Georgel; l'*Histoire du 18e S.*, par Lacretelle, et le *Recueil des pièces concernant l'affaire du fameux collier.*

ROHAULT (Jacques), physicien du 17e S., né à Amiens en 1620, vint étudier la philosophie à Paris, s'attacha particulièrem. à la partie démonstrative et mécanique de la physique, science non encore dégagée alors des abstractions de l'ancienne école. Il fut éclairé par la doctrine de Descartes sur la méthode à suivre dans l'applicat. des principes de ses démonstrations, et devint l'un des plus zélés sectateurs du philosophe Tourangeau. Il ouvrit des conférences publiques; et de ses leçons, appuyées de nombreuses expériences et mises en ordre, il composa un *traité* de physique, le meilleur qui eût paru jusqu'alors, et qui a joui longtemps d'une grande estime. La réputation que s'acquit Rohault lui attira des envieux. Il fut accusé, comme Descartes, de faire de l'homme une machine, parce que, dans son explicat. de l'économie animale, la fonction n'était pas séparée de l'organe. Quelques théologiens scolastiques lui reprochèrent de nier la *transsubstantiation*, parce qu'en parlant des corps, il prétendait que la substance ne pouvait être disjointe du mode. Rohault se justifia par un écrit intit.: *Entretiens sur la philosophie;* mais cet ouv. ne fit qu'aigrir ses adversaires qui le traitèrent d'hérétique. Le chagrin qu'il ressentit de cette dernière accusation le fit tomber malade, et il m. en 1675, après avoir fait sa profession publique de catholicité, démarche nécessaire pour obtenir d'être administré par son pasteur. La *Physique* de Rohault fut pub. pour la prem. fois à Paris, 1671, in-4, et ensuite en 1682, avec des addit., 2 vol. in-12. Ses *Entretiens sur la philosophie*, publ. en 1671, ont été réimp. en 1673 et 1675. Ses *Œuvres* mathémat. *posthumes*, parurent en 1682, in-12.

ROHDICH (Frédéric-Guillaume), officier-général prussien, né à Potsdam en 1719, entra de très-bonne heure au service comme sous-officier, fit la guerre de sept ans avec distinction, y obtint le grade de capitaine, devint colonel en 1771, génér.-major en 1779, après la guerre de Bohême, direct.

de la maison des orphelins militaires et command. de Potsdam, lieutenant-général en 1786, président du collége de guerre à Berlin, enfin ministre de la guerre, général en chef d'infanterie, et m. à Berlin en 1796. Heinsius a inséré un *éloge* de Rohdich, dans les *Mém. de la Marche de Brandebourg*, 1796.

ROHR (JULES-BERNARD de), laborieux compilat. allem., né vers 1690 au château d'Elstenwerde, en Saxe, m. en 1742, après avoir occupé success. une prébende dans la chap. protest. de Mersbourg, et l'emploi de conseiller dans l'admin. de cette ville, a pub. environ 50 compilat. dont il a donné le catalogue en 1735, sous le titre de *Notice*, etc. Les principales sont : *Code complet d'économie domestique*, Leipsig, 1716-1732, 2 parties in-4; *Droit ecclésiast. complet de la Haute-Saxe*, 1723, in-4; *Hist. nat. des arbres et arbustes croissant spontanément en Allemagne*, ib., 1732, in-fol.

ROI. V. LEROI, LEROY et ROY.

ROISLET (CLAUDE), rect. de l'univ. de Paris en 1563, n'est connu que comme aut. de quelq. poésies lat. et franç., aujourd'hui totalement oubliées ainsi que d'une trag. de *Philanine*, Paris, 1563, in-4.

ROISSI. V. MESMES.

ROKES (HENRI), peintre hollandais, surnommé *Zorg*, né à Rotterdam en 1621, fut d'abord élève de David Téniers, puis suivit les leçons de Guillaume Breytenweg, et conserva, dans ses compositions, quelque chose des manières de ce maître qui peignait le genre qu'on a appelé depuis des *conversations*. Il m. en 1682. On cite principalem. de lui une *Foire à l'italienne*, et un *Marché aux Poissons*. Malgré les succès qu'il obtint dans son art, il ne voulut point quitter la profession de son père qu'il avait d'abord embrassée, et continua d'être jusqu'à sa m., patron ou conduct. de barque.

ROKN-ED-DAULAH (ABOU-ALY-EL-HAÇAN), 2e prince de la dynastie des Bowaïdes, fut le prem. de sa branche qui régna dans Ispahan, qui lui fut cédée par son frère Aly-Imad-ed-Daulah en 323 de l'hég. (935 de J.-C.). Il agrandit ses états par la conquête de plus. autres villes de Perse, et eut à soutenir une longue guerre contre les princes samanides qui régnaient dans le Khoraçan et dans la Transoxane. Aly-Imad-el-Daulah étant mort sans enfans en 338 de l'hég., Rokn-ed-Daulah, devint régent du royaume de Chyraz et de la Perse méridionale, dont son propre fils Adhad-ed-Daulah était devenu héritier; et il m. en l'an 366 de l'hég. (976 de J.-C.). Les historiens orientaux ont fait l'éloge de Rokn-ed-Daulah, qui, selon eux, réunissait les qualités d'un grand prince aux vertus d'un sage, et qui fut, dans sa vieillesse, l'arbitre et l'oracle des princes contemporains.

ROKN-EDDYN-SOLEIMAN, 7e sulthan seldjoukide d'Anatolie, partagea l'empire, après la m. de son père Kilidj-Arslan II, avec ses frères, et ne réserva pour son lot que quelques places maritimes; mais il n'en conserva pas moins, comme eux, le titre de sulthan. Il s'empara, après la m. de son frère, Cothb-Eddyn-Melik-Chah, d'une partie de ses états, qu'un autre de ses frères Mas'oud lui disputait, attaqua Gaïath-Eddyn, son frère aîné, sulthan d'Iconium, le dépouilla de ses états, traita d'abord avec l'emper. grec Alexis Comnène, puis lui fit la guerre sous le prétexte que ce prince avait voulu le faire assassiner, et m. en l'an 600 de l'hég. (1205 de J.-C.). Les hist. orientaux le représentent comme un prince perfide, cruel, irréligieux; et les histor. du Bas-Empire le nomment *Racratin*.

ROKN-EDDYN-KHOURSCHAH, 8e et dern. prince de la dynastie des Ismaëlides ou Bathéniens de Perse, succéda à son père Ala-Eddyn-Mohammed, par un parricide, en l'an 653 de l'hég. (1255 de J.-C.), fit alliance avec les princes du Ghylan, pour se fortifier contre les Tartares-Monghols, déjà maîtres d'une partie de la Perse, n'en perdit pas moins le reste de ses états, se rendit à Houlagou, frère du gr. khan Mangou, et fut mis à m. sur les bords du fleuve Djihoun en l'an 655 de l'hég. Houlagou fit périr dans le même temps les femmes, les enfans et les parens de ce misérable prince. Ainsi furent anéanties la race de Kya-Buzurk-Oumyd (*v.* ce nom) et la secte des Molaheds, plus connus sous le nom d'Assassins. (V. HAÇAN-BEN-SABBAH.)

ROLAND, prétendu neveu de Charlemagne, célèbre dans les anciens romans de chevalerie, qui le font périr à la bataille de Roncevaux en 778. Une ancienne tradit. nous a conservé le souvenir d'un chant guerrier sous le nom de ce paladin, autrefois en usage dans les armées françaises (sous la 2e race et une partie de la 3e), dont le texte s'est perdu, mais dont l'idée principale a été reproduite dans un autre chant ou romance de M. le comte de Tressan, inséré dans la *Biblioth. des Romans*. Depuis M. Alexandre Duval, de l'acad. franç., et M. Rouget de Lisle, aut. du fameux chant dit des *Marseillais*, ont traité le même sujet.

ROLAND (JACQUES), chirurgien à Saumur dans le 17e S., est cité comme auteur des deux ouv. suivans : *Orchitomologie*, ou *Traité de l'amputation des testicules*, Saumur, 1615, in-12; *Aglossostomographie*, ou *Description d'une bouche sans langue*, *laquelle parle et fait naturellem. ses autres fonctions*, ib., 1630, pet. in-8.

ROLAND (N.), l'un des principaux chefs des camisards (*v.* CAVALIER ou CAVELIER), né au 17e S. dans le diocèse d'Alais, servit d'abord quelq. temps dans un régiment de dragons, puis, lors de l'insurrection des calvinistes dans les Cévennes, forma une troupe à la tête de laquelle il se signala pendant 2 ans, par les entreprises les plus audacieuses et par sa résistance opiniâtre aux forces nombreuses dirigées contre lui. Pour se donner plus de dignité, il s'attribua les titres de comte et de généralissime des protestans de France. Trahi par un de ses officiers, qui le fit surprendre dans un château à trois lieues de Castelnau, il était parvenu à gagner la campagne, lorsqu'il fut atteint d'un coup de feu qui l'étendit mort le 14 mars 1704. Son corps fut brûlé sur la place de Nîmes, et on en jeta les cendres au vent.

ROLAND (PHILIPPE-LAURENT), statuaire, né en 1746 dans les environs de Lille, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et fut adressé au sculpteur Pajou, qui l'employa dans les travaux d'ornement du palais royal et de la salle de spectacle de Versailles. Après un séjour de quelques années dans l'atelier de ce maître, qui lui faisait dégrossir le marbre de ses figur., Roland, ayant amassé assez d'argent pour faire à ses frais le voyage d'Italie, se rendit à Rome, où il résida pendant cinq ans. A son retour à Paris, ses progrès furent appréciés par Pajou, qui le produisit et le détermina à se présenter à l'académie. Roland fut agréé, en 1779, sur une figure de *Caton d'Utique*, et reçu académicien, en 1781, sur une figure de *Samson*. Vers cette même époque, il fut chargé par le directeur général, M. d'Angivilliers, de la statue du *grand Condé*, et s'occupa ensuite de plusieurs autres travaux qui lui firent beaucoup d'honneur. En 1792, Roland exécuta le modèle colossal en plâtre de la statue de *la Loi*, qui fut placée sous le pérystile du Panthéon. Lors de la créat. de l'Institut, il fut memb. de la classe des beaux-arts. En 1799, il fut chargé de l'exécution d'une partie des sculptur. intérieures des palais du Luxembourg et des Tuileries, et y travailla pendant cinq ans. Il exécuta ensuite successivement la statue de *Bonaparte*, qui devait être placée dans la salle des séances publiques de l'Institut, celle de *Tronchet* (*v.* ce n.), un des *bas-reliefs* de la cour du Louvre, la statue en pied de *Minerve*, placée au devant du péristyle du palais du Corps-Législatif, une figure de *bacchante* en bronze, etc. Son chef-d'œuvre est la statue d'*Homère chantant sur sa lyre*, placée dans une des pièces du rez-de-

chaussée du Louvre, consacrée aux productions les plus remarquables de l'école française. Roland m. en 1816 d'une attaque d'apoplexie. Il était profess. de l'académie royale de peinture et de sculpture.

ROLAND. V. ROLLAND D'ERCEVILLE.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (JEAN-MARIE), ministre de l'intérieur vers la fin du règne de Louis XVI, né à Villefranche, près de Lyon, en 1732, d'une famille distinguée dans la magistrat., quitta de bonne heure la maison paternelle dans l'intention de passer aux Indes, renonça ensuite à ce projet par raison de santé, entra dans l'administration des manufactures, et y fut nommé d'abord inspecteur ordinaire, puis inspecteur-général. Il exerçait cette place à Lyon à l'époque de la révolution. S'étant prononcé pour le parti populaire, il devint ensuite membre de la municipalité de la même ville, et fut nommé député extraordinaire auprès de l'assemblée constituante, pour lui faire part de la situation critique de cette cité, où les fabriques étaient alors en souffrance, et 20,000 ouvriers sans pain. Il arriva à Paris avec sa femme, dont nous parlerons plus bas, au mois de février 1791. Pendant son séjour, qui fut de 7 mois, Roland fréquenta assiduement les principaux chefs du parti populaire, et surtout la société dite des *amis de la constitut.*, siégeant au couvent des jacobins de la rue Saint-Honoré. De retour à Lyon, après avoir obtenu tout ce que cette ville pouvait désirer, il y fonda un *club* semblable à celui de Paris, où il revint au mois de déc. de la même année (1791), pour y faire valoir ses droits à une retraite, et travailler spécialement à la continuation du *Dictionn. des manufactures*, faisant partie de la nouvelle *Encyclopédie*, pub. par Panckoucke. Il renoua dès lors ses relations avec Brissot, Vergniaud, Buzot et autr. députés de l'assembl. législ. opposés à la cour, et lorsque le roi intimidé crut pouvoir sortir d'embarras en prenant des ministres dans ce parti d'opposition, Roland fut appelé au ministère de l'intérieur. Sa raideur naturelle, ses principes rigides ne purent le maintenir long-temps dans ce poste difficile. Renvoyé du ministère, il en donna avis à l'assemblée nationale, qui approuva sa conduite. Après la catastrophe du 10 août, Roland fut rappelé au ministère, et fit partie du conseil exécutif provisoire. Il poursuivit les membres de la commune de Paris devant l'assemblée nation., après les massacres commis dans les prisons aux prem. jours de septembre, et réclama leur destitution avec énergie. Cette démarche lui mit à dos les révolutionnaires, qui n'étaient plus régis que par Robespierre, Marat et Danton. Ce dern. était le collègue de Roland au conseil exécutif. Cependant s'ouvrit la session de la convention nationale. Roland, nommé député par le département de la Somme, préféra, d'après les conseils de sa femme, rester au ministère. Il y tint ferme tant qu'il put espérer d'y être soutenu par le parti modéré de l'assemblée; mais ce parti, accusé de tendre au fédéralisme, c'est-à-dire de vouloir former une fédération pour détacher de Paris les départemens, n'ayant pas la majorité, Roland présenta sa démission, et rendit de sa gestion des comptes tels qu'aucun ministre n'en avait encore fournis. Une commission fut nommée pour les examiner et en faire le rapport. Roland ne put obtenir la liberté de quitter Paris. Après la fameuse journée du 31 mai, l'ex-ministre, prévenu que le comité révolutionnaire de la section allait le faire arrêter, s'évada, sortit de Paris, et alla chercher un asile secret à Rouen. Il y resta pend. cinq mois, mais, à la nouvelle du supplice de sa femme (*voy.* plus bas l'article de mad. ROLAND), il lui fut impossible de survivre à celle qu'il avait tant aimée. Sorti de sa retraite le 15 novembre 1793, il suivit la route de Paris, et, à 4 lieues de Rouen, s'étant assis sur le bord d'un fossé contre un arbre, il s'enfonça dans la poitrine un fer qu'il avait dans sa canne. On a de cet homme de bien: *Mémoire sur l'éducat. des troupeaux*, etc., 1779, 1783, in-4; *l'Art du fabricant d'étoffes de laine*, etc., 1780-83; *l'Art du fabricant de velours de coton*, 1780-83; *l'Art du tourbier*, 1783 (ces trois dern. traités font partie de la collection des *Arts et Métiers*, publiée par l'acad. des sciences, in-folio); *Dictionn. des manufactures et des arts qui en dépendent*, 3 vol. in-4, faisant partie de l'*Encyclopie méthodique*, publiée par Panckoucke; *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, en 1776-78, Amsterdam, 1782, 6 vol. in-12, réimp. en 1801; *de l'Influence des lettres dans les provinces*, etc., 1786. On lui doit encore, outre beaucoup d'*opuscules*, de *lettres*, de *rapports*, publ. pendant son administration, *le Financier français*, et un *Recueil d'idées patriotiques*, Paris, 1789, in-8.

ROLAND (MANON-JEANNE PHLIPON, dame), femme du précéd., née à Paris en 1754, fille d'un graveur en taille douce, reçut une éducation soignée, fit des progrès rapides dans le dessin, la musique et l'histoire, et montra de bonne heure un caractère décidé. A neuf ans, elle lisait les *Vies* de Plutarque, et c'est dans ce liv. qu'elle puisa, d'après son propre aveu, « les idées qui la rendaient républicaine, sans qu'elle songeât à le devenir un jour. » Les idées religieuses la dominèrent ensuite, et elle entra chez les dames de la congrégation, au faubourg St-Marcel. Un commerce de lettres avec une de ses compagnes fut l'origine de son goût pour écrire. De retour dans la maison paternelle, elle reprit ses premiers exercices, fit des extraits de ses lectures, et étudia la physique et les mathématiques. Ayant perdu sa mère, elle se chargea, à l'âge de 21 ans, de tous les détails du ménage de son père, partageant son temps entre ces soins domestiques, la lecture et des écrits sur la philosophie. Une liaison fondée sur l'estime prépara son mariage avec Roland de La Platière, qui d'abord essuya un refus du graveur Phlipon. A son retour d'Italie, Roland fit une nouvelle démarche, et obtint sur plusieurs rivaux, malgré une grande disproportion d'âge, la main de Mlle Phlipon. S'occupant, pendant la première année de son mariage, de la rédaction de ses traités sur les arts mécaniques, il fit de sa femme son copiste et son correcteur d'épreuves, tâche dont elle s'acquitta dignement. Madame Roland suivit ensuite son mari dans ses diverses résidences, lui fit obtenir par ses démarches celle de Lyon, et voyagea avec lui en Angleterre et en Suisse. Comme son mari, elle embrassa avec ardeur les principes de la révolution, prit part avec lui à la rédaction du *Courrier de Lyon*, et y donna, entre autres articles, la description de la fédération lyonnaise du 30 mai 1790, qui fit vendre à plus de 60,000 exemplaires le numéro où elle se trouvait insérée. Ayant accompagné Roland à Paris en 1791, elle fréquenta les séances de l'assemblée nationale et de la société des amis de la constitution, et reçut chez elle en soirée, quatre fois par semaine, les députés les plus marquans du côté gauche de la législative. Le charme qu'exerçait son esprit contribua beaucoup à faire entrer son mari dans le ministère. Ce fut elle qui rédigea la lettre que Roland fit remettre à Louis XVI, à l'occasion du décret contre les prêtres que le monarque refusait de sanctionner; lettre qui causa la disgrâce de son mari. Avant le 10 août, Mme Roland, plus que jamais liée avec les chefs du parti républic., entre autres avec Barbaroux, connut par ce dern. le plan de la conjur. qui tendait à renverser le trône et à nommer une convention qui décréterait la république. Mais, après la chute du trône, le parti qui voulait gouverner, et auquel appartenaient Roland et sa femme, se trouva bientôt aux prises avec les désorganisateurs et les anarchistes. Mme Roland, qui avait excité son mari à s'élever contre les fauteurs des massacres de septembre, fut signalée comme une intrigante gou-

vernant le ministère de l'intér. Mandée à la barre de la convention pour répondre à une dénonciation calomnieuse, elle força au silence ses ennemis par les grâces de son éloquence. Convaincue enfin de la faiblesse de son parti, elle porta son mari à donner sa démission, et favorisa sa fuite après le 31 mai. Elle aurait pu le suivre; mais son courage naturel la décida à affronter la persécut. Elle fut arrêtée, conduite dans les cachots de l'Abbaye le jour même de l'évas. de son mari, et peu de temps après transférée à Ste-Pélagie. Refusant de seconder ses amis dans le plan qu'ils avaient formé pour son évasion, elle attendit avec une résignation philosophique, qu'elle puisait dans la lecture de Tacite, le sort que lui réservait un gouvernement sur la nature duquel elle ne se méprenait point. Accusée de correspondance avec les députés proscrits, elle fut transférée à la conciergerie le jour même de l'exécution de Brissot et des députés de la Gironde (1er oct. 1793). Un avocat, M. Chauveau-Lagarde, étant venu pour se concerter avec elle sur sa défense, elle lui présenta un anneau, en lui disant : « Ne venez point demain au tribunal : ce serait vous perdre sans me sauver. Acceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse vous offrir...; demain je n'existerai plus. » Elle parut en effet le lendemain devant le tribunal de sang, et entendit avec un calme qui tenait presque du contentement sa sentence de mort. Placée sur la fatale charrette, elle encourageait un autre condamné, M. La Marche, dont la résignation était loin d'égaler la sienne. Arrivée sur la place où était dressé l'échafaud, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, érigée au même endroit, en disant : « O liberté! que de crimes on commet en ton nom!, » et, conservant toute la sérénité de ses traits sur l'échafaud même, elle reçut le coup mortel le 8 novembre 1793. Mme Roland écrivait facilement et avec grâce non-seulement dans sa langue, mais encore en anglais et en italien. Nous avons dit qu'elle participa aux travaux scientifiques et politiques de son mari. Elle composa de plus dans sa prison, au milieu des chagrins et des inquiétudes de toute espèce, des *Mémoires* fort remarquables, qui ont prouvé que son talent aurait pu s'élever facilement jusqu'à l'histoire. Le style en est énergiq., la diction toujours attachante et pleine de chaleur. Mme Roland s'est peinte tout entière dans cet ouvrage, qui fut imprimé pour la première fois par les soins de M. Bosc, ami de l'auteur, sous le titre d'*Appel à l'impartiale postérité*, Paris, 1795, in-8. Il existe plus. édit. de ces curieux *Mémoires* : ils se trouvent dans les *OEuv. de loisir et Réflex. diverses* pub. par M. Champagneux, Paris, 1800, 3 v. in-8, et qui font partie de la *Collect.* pub. par les frères Baudouin. On trouve en tête de cette édit. une *Notice* sur Mme Roland, par F. Barrière, qui reconnaît dans sa *préface* devoir à la bienveillance éclairée de MM. Van-Praet et A.-A. Barbier plusieurs documens historiques sur Mme Roland, et les *mémoires*, *rapports* et *discours* de son mari, réimprimés à la suite des *Mémoires*. On a en outre de Mme Roland : un *Voyage à Souci*; *Voyages en Angleterre et en Suisse*, etc.

ROLANDER (DANIEL), naturaliste suédois, né dans la province de Smoland vers 1720, fut élève de Linné, passa dans la Guiane holland. en 1754, fit des observations de zoologie et de botanique autour de la baie de Paramaribo, et sur les rivières qui débouchent dans celle de Surinam, revint à Stockholm, en 1756, avec un journal de ses observations et un herbier considérable, passa ensuite en Danemarck, où il vendit le manuscrit de son voyage et son herbier à deux professeurs de Copenhague, et retourna dans sa patrie, où il mourut obscurément vers 1776. Le manuscrit et les collections de ce naturaliste, achetés plus tard par le gouvernement danois, sont déposés au Jardin roy. de botaniq. à Copenhague. On trouve dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Suède (années 1750-1755), plusieurs *dissertations* zoologiq. de Rolander, auquel J.-W. Hornemann a consacré une *Notice* dans le *Recueil* de la société scandinave (année 1811, 2e cahier). M. Brunn-Neergaard a donné un *abrégé* de cette notice dans le t. 6 des *Annales des voyages*.

ROLANDINO, historien latin du moyen âge, né à Padoue en 1200, occupa une chaire de rhétorique dans cette même ville, où il exerçait en même temps la profession de notaire, qu'il tenait de son père, et m. en 1276. On a de lui : *de Factis in Marchiâ Tarvisanâ*, ouvrage historique qui embrasse la période dans laquelle les Ezzelins (*v.* ROMANO) exercèrent leur tyrannie sur cette province, depuis l'année 1118 jusqu'à 1260. Cette chronique, publiée pour la première fois à Venise, en 1636, dans un *recueil* d'écrits du même genre rassemblés par Félix Osio, a été reproduite par Muratori dans le t. 8 de sa collection des *Script. rerum italicarum*.

ROLDAN (PIERRE), sculpteur, né à Séville en 1624, voyagea en Italie, et résida long-temps à Rome, revint ensuite en Espagne, et enrichit de ses ouvrages Madrid et sa patrie, où il m. en 1700. On compte plus de 30 statues de ce maître à Séville. La plus remarquable est celle de *Jésus crucifié*, que l'on voit dans l'égl. de St-Bernard. — Louise ROLDAN, fille du précédent, née en 1654, se distingua dans le même art que son père, l'aida dans plusieurs de ses ouvrages, fut appelée à Madrid sur sa réputation par Philippe IV, et y mourut en 1704. On admire d'elle un beau groupe, placé dans l'église de Saint-Bernard à Séville, qui représente la *Foi* entourée de *saint Michel*, *saint Augustin*, *saint Thomas* et *saint Jean-l'Evangéliste*. On voit aussi plus. de ses ouvrages au palais de l'Escurial.

ROLEWINCK (WERNER), religieux chartreux, né en 1425 à Laer, en Westphalie, d'où il est surnommé quelquefois *Laerius* ou *Larensis*, prit l'habit de Saint-Bruno à l'âge de 22 ans, se livra à l'étude avec ardeur, composa un très-grand nombre d'écrits, dont Trithème a recueilli les titres, et m. non en 1492, comme le disent quelques dictionnaires historiques, mais en 1502. De tous les ouvr. de Rolewinck, les quatre suivans existent seuls dans nos bibliothèq. : *Paradisus conscientiæ*, Cologne, 1475, in-fol. (l'auteur n'est indiqué que par sa qualité de chartreux); *Quæstiones theolog. XII*, ibidem, même date et même format; *de Laude Westphaliæ, sive de Moribus et Situ..., lib. III*, in-4, 1re édit., sans date ni lieu d'impr.; 2e édit., Cologne, 1514; réimp., ibid., 1602 et 1639, in-8, et ins. dans la collection des *Scriptores Brunswic. illustrantes*, de Leibnitz, avec une *notice* des travaux de Rolewinck; *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474 et 1475, souvent réimp. depuis; traduit en flamand, en allemand et en français. La plus ancienne des traduct. françaises a été imprimée pour la première fois à Lyon en 1483, in-fol., puis reproduite dans le même form. à Paris, 1505 et 1513, sous le titre de *Fleurs des temps passés*. Le *Fasciculus temporum*, abrégé de chronique universelle, est le plus important des ouvrages de Rolewinck; il a servi long-temps (à la fin du 15e S. et dans la prem. partie du 16e S.) de manuel historique à une multitude de lecteurs. Il a été continué de 1484 à 1514 par Jean Linturius. Depuis 1532, cette chronique a été remplacée par celle de J. Carion ou de Melancthon, et par celle de Sleidan.

ROLFINK (WERNER), médec., né à Hambourg en 1599, fit ses études à Wittemberg et à Leyde, voyagea ensuite en Angleterre, en France et en Italie, suivit les cours des professeurs de médecine de l'université de Padoue, et fut reçu docteur dans la même ville en 1625. De retour en Allemagne, il professa l'anatomie, la chirurgie et la botanique à Iéna, et mourut dans cette ville en 1673. On a de lui un très-grand nombre d'*opuscules* et de *disser-*

tations sur des sujets de médecine, d'anatomie, de chirurgie, de botaniq. et de chimie, dont on trouvera la liste complète dans la *Biographie médicale*, publiée chez C.-L.-F. Panckoucke. L'univ. d'Iéna dut à Rolfink l'établissement d'un jardin botaniq., d'un amphith. d'anat. et d'un laborat. de chimie.

ROLIN (Nicolas), chancelier du duché de Bourgogne, né à Autun vers la fin du 14e siècle, fut créé maître des requêtes en 1419 par le duc Philippe-le-Bon, qui le chargea de poursuivre la punition des meurtriers de son père, Jean-sans-Peur, et lui confia ensuite les sceaux de Bourgogne. Rolin se montra le protect. des lettres, et établit l'univ. de Dôle. Il joignait à une érudit. et une éloquence peu commune pour le temps une grande fermeté de caractère. Il eut part à tous les traités de son temps, ainsi qu'à la rédaction de la coutume de Bourgogne, se maintint pendant 40 ans dans la plus haute faveur, et mourut à Autun en 1461. — Jean Rolin, l'un des fils du précédent, cardinal, fut d'abord et successivement protonotaire, conseiller du duc de Bourgogne, confesseur du dauphin (depuis Louis XI), évêque de Châlons, puis d'Autun, et fut revêtu de la pourpre romaine par le pape Nicolas V. Après avoir occupé le siége d'Autun pendant près de 50 ans, il m. à Auxerre en 1483.

ROLLAND D'ERCEVILLE (Barthélemi-Gabriel), président au parlement de Paris, né en 1734, entra de bonne heure dans la magistrature, et se fit remarquer par son zèle ardent pour la destruction des jésuites. Devenu président, il partagea la disgrâce du parlement en 1771, reprit ses fonctions lors du rétablissement de ce corps, au commencement du règne de Louis XVI, fut enveloppé dans les proscript. du régime de la terreur, et m. sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794, avec plusieurs de ses collègues. On a de lui les ouvr. suiv. : *Lettres d'un magistrat à Morenas*, sur son *Abrégé de l'hist. ecclés.* (*voy.* sur cet ouvrage le *Dictionn. des anonymes*, no 10,186), 1754, in-12; *Compte rendu des papiers trouvés chez les jésuites* (lu au parlem. de Paris en 1768), 1770, in-4 de 118 pag.; *Dissertat. sur la quest. si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*, 1782, in-4; *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois*, 1787, in-12; *Recueil de plusieurs des ouvrages de M. le président Rolland*, Paris, 1783, in-4. On trouve, pag. 732 de ce volume, la liste de tous les colléges des jésuites en France.

ROLLE (Reinhard-Henri), théologien luthérien, né en 1683 dans le comté de La Mark, fut d'abord protecteur et professeur de philosophie au gymnase de Dortmund, professa ensuite la théologie à Giessen, et mourut super-intendant ecclésiastique, membre du consistoire et prédicateur de la même ville, en 1768. On lui doit : *Bibliotheca nobilium theologorum*, Rostock, 1709; *Breviarium logicæ sacræ*, ibid., 1709; *Breviarium metaphysicæ sacræ*, ibid., 1709; *Memoriæ philosophorum, oratorum, poetarum, historicorum et philologorum, à Lutheri reformatione ad nostra usque tempora*, Rostock et Leipsig, 1710; *Salomo à scepticismi crimine defensus*, Rostock, 1710; *de Autodidactis*, Dortmund, 1711, in-4; *Prælectiones metaphysicæ sacræ*, Francfort et Osnabruck, 1714, in-8; *Nova literaria westfalica ad annum 1718*, Dortmund, 1718; *Lineamenta logicæ seu philosophiæ rationalis*, ibid., 1719; — *metaphysicæ*, 1721; — *theologiæ naturalis*, 1722; — *ethicæ*, 1723; *Memoriæ tremonienses*, etc., Dortmund, 1729, in-4; *Vindiciæ librorum ecclesiæ lutheran. symbolicorum*, ib., in-4; *Tractatio præliminaris de Westfalorum in rem Germaniæ aliarumque terrar. literar. meritis*, ibid., 1730, in-4.

ROLLE (Henri), magistrat anglais, né, dans le 17e siècle, d'une ancienne famille du comté de Devon, qui prétendait descendre de Rollon, premier duc de Normandie, fut nommé juge de la cour du banc du roi en 1645, conserva ce poste pend. toute la durée de l'usurpation, et mourut en 1655. On a de lui : un *Rapport fait à la cour du banc du roi*, imprimé en 1675, 2 vol. in-fol., en français, et *an Abridgment of cases and resolutions of the law*. — Rolle (Denis), de la même famille que le précédent, né en 1725 dans le comté de Devon, s'est acquis quelq. célébrité par sa philanthropie. Ayant acheté, en 1766, un vaste terrain dans la Floride orientale (Amérique du Nord), il enrôla un grand nombre d'individus pour y fonder une colonie; mais la plupart de ses enrôlés succombèrent sous les effets du climat, et les autres se dispersèrent. Resté seul dans son établissem., après avoir perdu dans cette entreprise près d'un million, il se vit réduit à s'enrôler comme simple matelot sur un bâtiment qui faisait voile pour l'Angleterre. De retour dans sa patrie, où il avait conservé de grandes propriétés, il devint membre de la chambre des communes et schériff de son comté. Après deux sessions du parlem., il se retira dans ses terres pour se consacrer tout entier à l'agriculture et à la bienfaisance, et mourut en 1797. On a de lui quelques livres d'instruction élémentaire pour les écoles des pauvres qu'il avait fondées, et plusieurs *opuscules*, dans l'un desquels il donne quelques détails sur son séjour en Amériq. — Michel Rolle, mathém., né en 1652 à Ambert (Auvergne), mort en 1719, memb. de l'acad. des sciences, était venu à Paris à 23 ans sans autre ressource qu'une belle plume, et avait d'abord fait métier d'expéditionn. ou copiste. Entre autres ouv. sur la science qu'il professa, il a pub. un *Traité d'Algèbre*, 1690, in-4.

ROLLET. V. Durollet.

ROLLI (Paul-Antoine), poète italien, né en 1687 à Todi (en Ombrie), fut un des élèves du célèbre Gravina (*v.* ce nom), fit de grands progrès dans la littérature, cultiva spécialement la poésie, et fut conduit en Angleterre par un seigneur de ce pays, pour y donner des leçons de littérature italienne au prince de Galles. Il se fixa à Londres, et lorsque l'âge lui rendit nécessaire un climat plus doux, il revint en Italie, s'établit à Rome, et y m. en 1767. On lui doit, outre d'excellentes éditions des *Satires* de l'Arioste, de la traduction italienne de *Lucrèce* (de Marchetti), des *Poésies burlesques* de Berni, du *Décameron* de Bocace, publiées à Londres de 1716 à 1737, les traductions italiennes suivantes : *le Paradis perdu* de Milton, en vers *sciolti*, Londres, 1735, in-fol. (les 6 prem. livres avaient déjà paru en 1729, in-4), Paris, 1740, 2 vol. in-12; Vérone, 1742, in-fol.; *les Ruines de l'ancienne Rome*, de Bonavent. Overbeeck, Londres, 1739, in-8; les *Odes* d'Anacréon, en vers *sciolti*, ibid., 1739, in-8; les *Bucoliques* de Virgile, ib., 1742, in-8; la *Chronologie* de Newton, 1757, in-8. Les poésies (*rime*) de Rolli, imprimées pour la première fois à Londres, 1717, in-4, ont eu de nombreuses éditions, avec des augmentat., tant en Angleterre qu'en Italie. L'édit. de Venise, 1753, 3 part., in-8, est l'une des plus complètes. Rolli a pub. encore un *Examen de l'essai sur la poésie épiq.* par Voltaire (en angl.), Lond., 1728, in-8; tr. en fr. par l'abbé Antonini, Paris, 1728, in-12.

ROLLIN (Charles), célèbre recteur de l'université de Paris, né dans cette ville en 1661, était fils d'un coutelier qui le destinait à suivre cette profession; mais un bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux, qui prenait intérêt au jeune homme, lui fit obtenir une bourse à l'université. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, Rollin étudia pendant 3 ans la théologie en Sorbonne, devint ensuite professeur de seconde au même collége du Plessis en 1683, prof. de rhétor. en 1687, puis obtint l'année suiv. la chaire d'éloquence au Collége royal. L'instruction publique lui dut le renouvellement de quelques bons usages tombés en désuétude. Au bout de dix

années de professorat sans interruption, il quitta l'enseignement pour se livrer uniquement à l'étude, ne retenant que la chaire d'éloquence au Collége royal, mais seulement à titre de survivance et sans émolumens. Nommé rect. de l'université en 1694, et continué pendant deux ans de suite, il montra qu'il connaissait toute l'étendue des devoirs que cette place lui imposait. Il défendit avec chaleur les priviléges de l'université et ceux du rectorat. Il devint ensuite coadjuteur ou principal du collége de Beauvais. Après 15 ans d'exercice de cette dernière place, Rollin, dénoncé comme partisan de la doctrine de Port-Royal, reçut ordre de quitter son poste. C'est alors qu'il s'occupa exclusivement des ouvrages qui ont assuré sa réputation. Malgré l'assiduité persévérante qu'il mit à ses travaux, il jouit constamment d'une santé vigoureuse presque jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. Ses ouvrages sont : *Traité des études*, Paris, 1726, 4 v. in-12; *Histoire ancienne*, ibid., 1730-38, 13 vol. in-12; les 5 prem. vol. de l'*Histoire romaine*, continués par Crévier. Une belle édition de ces trois ouvrages a été réimprimée à Paris, 1745, 16 vol. in-4. On lui doit aussi une éd. de *Quintilien*, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Les *opuscules* de Rollin ont été recueillis et publiés par Robert Etienne, ib., 1771, 2 vol. in-12. M. Berville, l'un des avocats distingués du barreau de Paris, a composé un *éloge* de Rollin, qui a remporté le prix proposé par l'académie fr. en 1818. Cet *éloge* est en tête de l'éd. des *OEuvres de Rollin*, accompagnées de *notes* et d'*observations* historiques, par M. Letronne, Paris, 1821, 30 vol. in-8, et *atlas*. M. Lequien a aussi publié, de 1820 à 1827, une édition de Rollin, en 30 vol. in-8, avec des *notes* sur les principales époq. de l'*Hist. romaine* et de l'*Hist. anc.*, par Guizot.

ROLLON, ROLF, ROU, RAOUL, HAROUL ou ROBERT, prem. duc de Normandie, et le plus illustre des chefs de ces hordes normandes qui envahirent et dévastèrent une partie de la France aux 9e et 10e siècles, était fils de Rogwald, prince ou seigneur de la Norwége septentrionale, que ses richesses et son caractère belliqueux avaient rendu redoutable aux rois de Danemarck dans le 9e siècle. Distingué entre tous les guerriers de sa nation par sa stature colossale, par sa force et son audace, le jeune Rollon avait déjà entrepris plusieurs courses maritimes, et s'était fait bannir de la Norwége par le roi Harold, lorsqu'il conçut le dessein d'aller conquérir une nouvelle patrie sous un climat plus doux que celui du Nord. Ayant rassemblé dans la Scanie un grand nombre de Danois et de Norwégiens, il les embarqua sur ses bâtimens de course. Il fit voile d'abord vers l'Ecosse, passa ensuite en Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis, y fit quelques expéditions qui eurent pour résultat d'augmenter ses richesses et la confiance de ses soldats, et de contracter une alliance intime avec Alfred-le-Grand. S'étant rembarqué bientôt après, il alla descendre en Frise, attaqua et vainquit le duc de Radebode et le comte de Hainaut, soumit le pays à un tribut, vint aborder sur les côtes de la Neustrie vers l'an 876, remonta la Seine avec sa flotte, et s'avança jusqu'à Rouen, précédé par la terreur de son nom. Francon, archevêque de cette ville, jugeant toute résistance inutile, vint lui offrir la soumission des habitans. Maître de Rouen, Rollon en fit relever les murailles et les tours, et cette ville devint plus tard le point central de sa domination. Continuant ensuite sa marche, il défit sur les bords de l'Eure une armée commandée par Renaud, duc d'Orléans, et s'empara de Meulan. Dans un second engagement, le duc Renaud est tué sur le champ de bataille. Rollon prend ensuite part à toutes les autres expéditions des Normands en France, notamment au fameux siége de Paris, en 886. De là il va saccager Bayeux et le pays Bessin dans la Basse-Neustrie, puis revient à Paris, qu'il quitte de nouveau pour aller brûler Evreux. Il repasse ensuite en Angleterre pour secourir le roi Alfred, son allié, et reparaît en France 3 ans après. Son armée, grossie par une foule d'aventuriers, pénètre à la fois par la Loire, la Seine et la Garonne. Les villes de Nantes, d'Angers et du Mans tombent au pouvoir des Normands, qui, repoussés devant Tours, parcourent l'Orléanais, la Bourgogne, l'Auvergne, et dévastent ces provinces. Toutefois quelques seigneurs entreprennent d'arrêter ce torrent. Le duc Richard, en Bourgogne, le comte Eudes, en Beauce, résistent avec avantage aux armes de Rollon. Celui-ci, furieux d'avoir échoué devant Chartres, se vengea par d'affreux ravages. Le roi Charles, dit *le Simple*, au lieu de seconder les efforts de quelques généreux vassaux, aime mieux acheter la paix. Il fait proposer à Rollon la province de Neustrie en toute propriété, avec le titre de duc, sous la condition d'un simple hommage à la couronne, et la main de sa fille Giselle, sous la condition d'embrasser le christianisme. Rollon accepta ces propositions ; mais comme la Neustrie, ravagée depuis un siècle par les Normands, se trouvait inculte et presque déserte, il demanda qu'on joignît à cette province un pays cultivé, d'où il pût alimenter sa colonie. Après une longue hésitation, il obtint la cession de la Bretagne, en 911, par un traité signé à Saint-Clair-sur-Epte. C'est dans ce même lieu que Rollon rendit son hommage au roi, en refusant toutefois de fléchir le genou et de lui baiser le pied ; mais cet acte étant prescrit par l'usage, Rollon en chargea l'un de ses officiers, qui, par maladresse ou par insolence, leva si haut le pied du roi, qu'il le fit tomber à la renverse. Après son investiture, Rollon se fit baptiser à Rouen par l'archevêque Francon. Paisible possesseur de la Normandie, il ne s'occupa plus qu'à consolider par de sages règlemens une domination établie par les armes, et fut le seul prince de son temps qui mérita le titre de législateur. La plupart des Normands s'étant fait baptiser à l'exemple de leur duc, Rollon se déclara le protecteur du christianisme, combla de bienfaits les ministres du culte, créa des évêchés, releva les églises détruites, fonda et dota richement plusieurs monastères, et établit (en 914) une cour suprême de justice (connue sous le nom de l'échiquier), tribunal ambulant, composé d'évêques, de seigneurs et de citoyens exercés dans la connaissance des lois, et renommés par leur intégrité. Un magistrat, appelé grand-sénéchal, révisait d'abord les jugemens rendus par les tribunaux subalternes, et un arrêt en dern. ressort était prononcé par la cour de l'échiquier. Les Bretons ayant refusé en 913 de rendre hommage à Rollon, il marcha contre eux, et les réduisit au devoir. Il paraît que, fatigué du pouvoir, il abdiqua quelque temps après en faveur de son fils Guillaume, dit *Longue-Epée*, et passa dans la retraite les dernières années de sa vie. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque de la mort de ce prince. Les uns la placent en 917, et d'autres en 932, en reportant son abdication à l'an 927. Les lois de ce conquérant-législateur ont servi de base à la coutume de Normandie, et presque toutes ont été en vigueur jusqu'à nos jours. On sait que son nom invoqué, même plusieurs siècles après sa mort, était un ordre exprès aux magistrats d'accourir pour réprimer la violence, et de là est venu sans doute l'usage de cette formule judiciaire appelée *clameur de haro*, si célèbre dans les tribunaux de Normandie.

ROLT (Richard), écrivain anglais, né en 1724 à Shrewsbury, mort en 1770, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont, pour la plupart, que des compilations. Voici la liste des principaux : *Dictionnaire du commerce*, in-fol., avec une *préface* du docteur Johnson ; *Vies des réformateurs*, in-fol., ouvrage recherché à cause d'une belle suite de portraits *in mezzo tinto*; *Vie de John*, comte

de Crawfurd, in-4; *Histoire de la guerre de* 1739 *à* 1748, 4 vol. in-8; *le Visiteur universel*, en société avec Christ. Smart, in-8; *Relation des voyages du capitaine Northall en Italie*, 1766, in-8; *Histoire d'Angleterre*, 4 vol. in-8; *Hist. de France*, in-8; *Histoire de l'Egypte*, 4 vol. in-8; *Histoire de la Grèce*, 6 vol. in-8; *Hist. de l'île de Man*, ouvrage posthume, 1773, in-8; *Pièces choisies de feu R. Rolt*, 1772, petit in-8.

ROMAGNESI (N.), acteur et auteur italien, mort à Fontainebleau en 1742, excellait dans les rôles d'ivrogne, de Suisse et d'Allemand. Ses pièces ne sont pour la plupart que des sortes de parades, mais offrent quelque verve comique, et les bouffonneries en étaient très-divertissantes. On en a publié un choix en 1774, 2 vol. in-8.

ROMAIN (St), en latin *Romanus*, solitaire, et l'un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Claude, dans le Jura, né à Isernore, dans le Bugei, vers le commencement du 5e siècle, entra de bonne heure dans le monastère d'Ainai, à Lyon, obtint ensuite la permission de se retirer au milieu des gorges du mont Jura, où il construisit une cellule, et défricha un petit terrain susceptible de culture. Son frère Lupicin étant venu le joindre quelq. années après, ils bâtirent dans le voisinage quelques monastères et d'autres établissemens qui furent l'origine de la ville actuelle de Saint-Claude. Les deux frères gouvernèrent ensemble ces div. monastères. Saint Romain mourut vers l'an 460, et fut enterré au monastère de *La Baume*. Sa fête est marquée au 28 février dans le martyrologe romain.

ROMAIN (GALLESIN, pape sous le nom de), succ. d'Etienne VI, n'occupa qu'environ 4 mois le siége pontifical, où, à sa m., survenue le 8 févr. 898, il fut remplacé par Théodore II. L'hist. se tait complètem. sur le compte de ce pape; et l'on n'a pas même de certitude sur la date de son élection. Lenglet-Dufresnoy le traite d'usurpateur.

ROMAIN Ier, en grec *Romanos*, surnommé *Lecapene*, empereur d'Orient, né en Arménie, vers la fin du 9e siècle, d'une famille obscure, embrassa de bonne heure la profession des armes, et eut le bonheur de sauver la vie à l'empereur Basile dans une bataille, ce qui lui valut un avancement rapide. Il parvint, sous le règne de Léon-le-Philosophe, successeur de Basile, aux premières dignités militaires. Nommé gr.-amiral de l'empire sous Constantin-Porphyrogenète, il obtint, de concert avec Léon Phocas, de grands avantages sur les musulmans ou Sarasins. A son retour à Constantinople, le peuple le salua du titre de tuteur du jeune Constantin, qui venait de succéder à son père. Romain fit épouser sa fille Hélène à ce prince, et s'empara tellement de son esprit, qu'il fut bientôt associé par lui à l'empire. Couronné en 919, Romain ne tarda pas à se saisir de toute l'autorité, s'associa dès l'année suivante Christophe, son fils aîné, et créa Césars deux autres de ses fils peu de temps après. En 927, il conclut la paix avec les Bulgares, et maria sa petite fille à leur roi pour s'assurer un secours contre les autres ennemis de l'empire. La douleur qu'il ressentit de la mort prématurée de Christophe (931) lui ayant inspiré la résolut. de rendre le trône à Porphyrogénète, ses deux autres fils, Etienne et Constantin, le prévinrent, en le reléguant rasé et couvert d'un froc dans une des îles de la Propontide; mais accusés bientôt par leur sœur d'avoir voulu attenter aux jours de Porphyrogénète, son mari, les deux césars furent dépouillés de la pourpre, et enfermés à leur tour dans un monast. Romain m. dans son exil en 948. On a de lui des médailles en or et en argent; elles sont rares.

ROMAIN II, dit *le Jeune*, petit-fils du précédent, empereur d'Orient, né en 939, fut associé de bonne heure à l'empire par son père Constantin-Porphyrogenète; mais, impatient d'occuper un trône dont ses vices le rendaient indigne, excité d'ailleurs par Théophanon, sa femme, il fit empoisonner cet empereur. Devenu ainsi seul maître de l'empire, il exerça peu le pouvoir qu'il avait tant ambitionné. Passant sa vie à la chasse ou dans l'intérieur de son palais avec les vils ministres de ses plaisirs, il mourut après quatre ans de règne, en 963, d'épuisement ou, selon quelq. historiens, du poison que lui fit prendre sa femme. Celle-ci, déclarée régente, favorisa l'élévation de Nicéphore-Phocas à l'empire, et l'épousa avant l'expiration de son deuil. On n'a de médailles de Romain II qu'en grand et moyen bronze, assez rares.

ROMAIN III, surn. ARGYRE, emp. d'Orient, né dans le 10e siècle, d'une illustre et ancienne famille, fut appelé de bonne heure au sénat de Constantinople par sa naissance, et s'y fit distinguer par une conduite honorable. Il menait une vie paisible, lorsque Constantin IX le choisit pour son successeur à l'empire, lui fit répudier sa femme, et lui fit épouser Zoé, sa fille. Romain monta sur le trône en 1028, prit des mesures pour ramener la prospérité dans ses états, et leva en même temps des troupes pour repousser les barbares. Vaincu par les Turks en 1030, il changea de caractère, et aliéna le cœur de ses sujets par sa conduite violente. Les succès qu'il obtint ensuite sur les musulmans ne lui rendirent pas l'affection des peuples qu'il avait opprimés. Zoé, sa femme, livrée à une intrigue criminelle avec un homme obscur, conçut le projet de se délivrer d'un époux déjà sur le retour de l'âge; elle l'empoisonna, et, le poison lui semblant agir trop lentement, le fit ensuite étouffer dans un bain en 1034: le jour même de sa m., elle fit monter sur le trône son amant Michel IV, dit *le Paphlagonien*. On ne connaît aucune médaille de Romain III.

ROMAIN IV, surn. DIOGÈNE, emp. d'Orient, né, dans le 11e siècle, d'un père sénateur, qui avait fini ses jours dans l'exil sous le règne de Romain Argyre, pour avoir trempé dans une conspiration, conçut le dessein de s'emparer du trône impérial. Eudoxie, veuve de l'empereur Ducas, le fit arrêter et condamner à mort; mais, ayant eu la curiosité de voir le coupable, frappée de sa bonne mine et de son air guerrier, elle forma la résolution de le sauver et de l'épouser. Ayant commencé par commuer la peine de Romain en un exil, elle ne tarda pas à l'associer au trône, en lui donnant sa main le 1er janvier 1068. Le premier soin du nouvel empereur fut de lever une armée, à la tête de laquelle il alla combattre les Turks 2 mois après son avènement à l'empire. Après trois campagnes glorieuses contre les musulmans, il les força de repasser l'Euphrate. Dans une quatrième, il entreprit de délivrer l'Arménie du joug musulman, et vint faire le siége de Malakzerd avec une armée nombreuse; mais le sulthan Alp-Arslan accourut à sa rencontre à la tête de 40,000 hommes aguerris, qui taillèrent en pièces les troupes grecques. Romain, tombé au pouvoir des vainqueurs, fut amené devant le sulthan, qui l'accueillit avec une bienveillance inattendue: il obtint sa liberté moyennant une rançon d'un million de pièces d'or et un tribut annuel de 60,000. En arrivant sur les frontières de ses états, Romain apprit qu'une révolut. avait eu lieu à Constantinople, et que Michel, fils de Ducas, était sur le trône. Décidé à combattre pour recouvrer sa couronne, il fut trahi par ses propres soldats, et livré au gouverneur d'Arménie. Celui-ci lui fit crever les yeux, et le relégua dans l'île des Princes, où il mourut, en 1061, des suites du traitement cruel qu'il avait éprouvé. On a de cet empereur des médailles en or et en bronze.

ROMAIN (ADRIEN), médecin et mathématicien, né en 1561 à Louvain, étudia l'art de guérir à Cologne, visita les plus célèbres écoles d'Italie, accepta en 1593 une chaire de mathématiq. à Wurtzbourg, et, devenu veuf, embrassa la carrière ec-

clésiastique. Après avoir parcouru encore l'Allemagne, la Pologne, la Russie-Rouge, professant tour à tour les deux sciences dont il avait embrassé l'étude, il vint se fixer à Mayence, où il mourut en 1615. Entre autres ouvrages, on cite de lui : *Uranographia de cœlorum ordine et numero*, Louvain, 1591, in-4 ; *Theatrum urbium*, etc., Francfort, 1595, in-4 ; *Phytologia, sive Theses de plantis quatenùs medicis materiam subministrant remediorum*, Wurtzbourg, 1598, in-4 ; *Canon triangulorum sphæricorum*, Mayence, 1609, in-4 ; *de Formatione corporis humani in utero*, in-4, Paris, 1615, Venise, 1623.

ROMAIN (JULES). V. JULES-ROMAIN.

ROMAIN DE HOOGHE. V. HOOGE.

ROMAINS. V. ROME.

ROMAN (JEAN-HELMICH), maître de chapelle du roi de Suède, né à Stockholm en 1694, passa à Londres en 1714 pour y prendre des leçons du célèbre Haendel et de Pepusch, revint ensuite dans sa patrie, et fut placé à la tête de la musique du roi. Il entreprit un nouveau voyage en 1735, s'arrêta quelque temps en Angleterre, visita la France et l'Italie pour connaître les plus célèbres compositeurs de l'époque. De retour en Suède, il composa lui-même un grand nombre de morceaux de musique pour les fêtes de la cour et pour les égl. luthériennes, fut reçu membre de l'académie des sciences de Stockholm, et m. en 1767. On trouve dans le Recueil de la société savante dont nous venons de parler deux *Mémoires* de Roman, l'un sur une méthode de blanchir la toile, l'autre sur l'aptitude de la langue suédoise à la musique d'église.

ROMAN (JEAN-JOSEPH-THÉRÈSE), ecclésiastiq., littérateur, né à Avignon en 1726, se lia d'une amitié durable avec l'abbé Arnaud au séminaire de cette même ville, vint à Paris à l'âge de 25 ans, fut attaché comme desservant à la paroisse de Saint-Méri, et employa les loisirs que lui laissait ce modique emploi à la culture des lettres. Nommé ensuite vicaire-gén. du diocèse de Vence, il acheta, non loin de la Fontaine de Vaucluse, un petit domaine, où il consacrait à des travaux littér. tous les momens qu'il pouvait dérober aux occupations de son état. Il accompagna plus tard lord Fitz William, pair d'Irlande, dans ses voyages, parcourut avec lui l'Italie, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, la Suède, le Danemarck, la Hollande et l'Angleterre, laissa son compagnon de voyage à Londres, et revint en Provence, rapportant un grand nombre d'observations des pays qu'il avait visités, et mourut dans son domaine en 1787. On a de lui, outre quelques pièces de vers insérées dans les recueils du temps : la *Mort d'Adam*, tragédie trad. de l'allemand de Klopstock, Paris, 1762, in-12 ; *l'Inoculation*, poème en 4 chants, ibid., 1773, in-8 ; le *Génie de Pétrarque*, imitation en vers de ses plus belles poésies, etc., Parme (Paris), 1778, in-8 ; *Mémoires historiques et inédits sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède pendant les années* 1770-71-72, etc., publ. par Aug. Couvret, Paris, 1807, in-8 : l'éditeur a placé en tête une *Notice* sur la vie et les ouvrages de l'abbé Roman ; *les Echecs*, poème en 4 chants, Paris, 1807, in-16. M. Couvret, également éditeur de cet ouvrage, l'a fait précéder de *Recherches historiques sur le jeu des échecs*.

ROMANA (don PEDRO CARO Y SUREDA, marquis de LA), fameux général espagnol, né en 1761 à Palma, dans l'île Majorque, fut conduit en France à l'âge de 10 ans pour recevoir, au collége de l'Oratoire à Lyon, une première éducation soignée, qu'il alla continuer ensuite à l'université de Salamanque, puis au séminaire des Nobles à Madrid. Nommé garde-marine dès 1775, il n'alla qu'en 1778 en remplir les fonctions à l'école de Carthagène. En 1779, il parvint au grade d'officier, fut choisi pour adjudant ou aide-de-camp par le général don Ventura Moreno, servit avec distinction sur les chaloupes canonnières et sur les batteries flottantes au siége de Gibraltar, et, à la paix de 1783, se retira à Valence pour y perfectionner les connaissances qu'il avait déjà et en acquérir de nouvelles : il voyagea dans le même but en France et en Allemagne. A son retour, il fit quelques courses en mer, et fut élevé en 1790 au grade de capitaine de frégate. Lors de la guerre entre la France et l'Espagne, La Romana passa dans le service de terre, fut employé sous les ordres de son oncle don Ventura Caro, qui commandait l'armée espagnole sur la frontière des Pyrénées occidentales, obtint le commandement d'un corps de chasseurs d'environ 2,000 hommes, et prit part aux évènemens les plus remarquables des campagnes de 1792 et 1794 dans cette partie du théâtre de la guerre. Il passa ensuite à l'armée de Catalogne sous les ordres du comte de La Union, fut élevé au grade de maréchal-de-camp, envahit la Cerdagne française au mois de mai 1795, et fut presque aussitôt obligé d'évacuer ce pays, par suite du traité de paix conclu et signé à Bâle le 22 juillet de la même année. A cette époque, La Romana obtint le grade de lieutenant-général. Les Anglais s'étant emparés de l'île Minorque en 1798, il fut chargé de la reprendre ; mais cette expédition n'eut pas lieu par suite d'un revers éprouvé par l'escadre espagnole au cap Trafalgar. En 1800, La Romana fut appelé au commandement général de la Catalogne, puis à faire partie du conseil suprême de la guerre. En 1807, Napoléon ayant obtenu que la cour d'Espagne mît à sa disposition un corps de 14,000 hommes de ses meilleures troupes pour être placé en observation du côté du Hanovre, et fermer aux Anglais les embouchures du Weser et de l'Elbe, le prince de la Paix (Emmanuel Godoï), fit choix de La Romana pour le commander. Ces troupes espagnoles, placées sous le commandement suprême du maréchal Bernadotte, agirent avec les Français contre la Poméranie, et, après la paix de Tilsitt, reçurent l'ordre de se rendre dans les îles danoises, en Seelande, Jutland et Fionie, où elles furent cantonnées. La Romana était en Fionie, lorsque Bernadotte lui intima l'ordre de Napoléon, de prêter serment à Joseph, frère de cet empereur, et de le faire prêter à ses troupes. Le gén. espagnol, dans la position délicate où il se trouvait, crut devoir céder à ce qu'on exigeait de lui, en prêtant un serment conditionnel et subordonné au vœu unanime de la nation esp.; mais, informé quelq. temps après de l'état des affaires en Espagne, il jeta le masq., et se décida de voler à la défense de son pays. Etant entré en négociation avec le contre-amiral Keats, qui commandait en second la flotte anglaise dans ces parages, tout en feignant de se rendre aux raisons de Bernadotte, qui se plaignait amèrement du serment conditionnel prêté par les troupes espagn., il écrivit circulairement à celles-ci pour les instruire de la situation réelle de leur pays, et pour les inviter à se concentrer toutes immédiatement dans les îles de Fionie et de Langeland, afin d'être prêtes à être embarquées. Le secret gardé sur ce mouvement fut tel, que presque toutes les troupes arrivèrent le même jour au rendez-vous. Il y manqua seulement celles stationnées en Seelande, qui avaient été désarmées et enfermées dans l'arsenal de Copenhague, et 2 escadrons, qui éprouvèrent le même sort dans le Jutland. Après avoir occupé la place de Nyborg en Fionie, et avoir conclu avec le gouverneur de Langeland une convention par laquelle celui-ci s'engageait à fournir toutes les provisions que l'île pourrait procurer, La Romana fit embarquer ses Espagnols, au nombre de près de 10,000 hommes, à bord de bâtimens caboteurs danois, qui se trouvaient alors à Nyborg et Langeland, et lui-même les rejoignit avec son état-major à Gothembourg. Laissant ensuite le comman-

dement de ses troupes au comte de San-Roman, il se rendit à Londres pour s'entendre avec les ministres anglais au sujet des subsides indispensables pour les opérations futures. Il n'arriva en Espagne qu'après la bataille d'Espinosa, gagnée le 11 novembre 1808 par le maréchal Victor sur le général Blacke, et où les troupes venues de Danemarck, débarquées le 9 octobre à Santander, furent presque toutes taillées en pièces. La Romana, nommé par la junte commandant en chef des provinces du nord de l'Espagne, réunit les débris de l'armée battue à Espinosa, et s'efforça d'inspirer une nouvelle énergie aux habitans des Asturies, de la Galice et du royaume de Léon. Après plusieurs engagemens avec les Français dans les deux premières de ces provinces, réduit à un faible corps de 6,000 hommes mal aguerris, et les Anglais s'étant rembarqués à Corogne, La Romana se vit obligé d'adopter un nouveau genre de guerre, celui de partisans, et nous dirons, avec un judicieux biographe, que c'est une époque brillante de sa carrière militaire. Relevant l'esprit national par des proclamat. énergiques, et donnant l'exemple du courage et de la patience à supporter les fatigues de tout genre, il réussit à harasser les troupes françaises en Galice et dans les Asturies. Appelé ensuite à occuper une place dans la junte centrale, il donna des conseils sages qui ne furent point exécutés. Rentré en activité quelque temps après la défaite des troupes espagnoles à Ocaña (18 novembre 1809), il parut en Castille avec 25,000 hommes, se porta ensuite en Estramadure, fut appelé par lord Wellington à renforcer l'armée anglo-portugaise, menacée par l'armée sous les ordres de Masséna, arriva en Portugal dans les premiers jours de janvier 1811, et mourut le 23 du même mois dans la ville de Cartaxo, après une courte maladie. On trouve, dans la *Collection complémentaire des Mémoires relatifs à la révol.* (Paris, 1824, 3e livraison, t. 2, in-8), le *Journal* de La Romana, depuis le commencement d'août jusqu'au 5 septembre 1808, et la correspondance officielle du contre-amiral Keats avec l'amiral Saumarez, le marquis de La Romana, le gouvern. danois de Langeland, etc.

ROMANELLI (François), peintre, né à Viterbe en 1617, suivit d'abord les leçons du Dominiquin, entra ensuite dans l'atelier de Piètre de Cortone, et imita si bien la manière de ce maître, qu'il fut chargé par lui, avec un autre élève distingué, de peindre en son absence les appartemens du palais Barberini. Le généreux et magnifiq. card. prit Romanelli en affection, et cet artiste étant tombé malade à force de travail, il l'envoya à Naples pour rétablir sa santé. Ce fut dans cette ville que, par les conseils de Bernini (*v.* ce nom), Romanelli changea sa manière, et se forma un style de peinture plus gracieux dans les formes, mais moins savant que celui de P. de Cortone. Après la m. d'Urbain VIII, le cardinal Barberini étant venu en France recommanda Romanelli au cardinal Mazarin, qui appela cet artiste en France, et le chargea de travaux considérables, tels que les peintures du palais Mazarin et celles du Louvre. Louis XIV, satisfait de ces derniers ouv., en récompensa l'auteur avec munificence. Des raisons de santé obligèrent ensuite Romanelli de retourner en Italie, où il exécuta un grand nombre de tableaux pour des églises et des particuliers. Il se disposait à revenir se fixer en France, où on lui proposait de grands avantages, lorsqu'il m. à Viterbe en 1662. On cite parmi les composit. de cet artiste, la *Déposition de croix*; les tableaux qui décorent encore quatre des salles du rez-de-chaussée du Louvre, et font partie du Musée des Antiques; un *St Laurent* dans l'église du dôme de Viterbe; la *Présentation au temple*, dans l'église de la chartreuse de Rome.—Urbain Romanelli, fils du précéd., né à Viterbe en 1638, étudia d'abord sous son père, puis à l'école de Ciro-Ferri, et m. en 1682. On voit plus. de ses tableaux dans les cathédrales de Velletri et de Viterbe.

ROMANELLI (Dominique), ecclésiastiq. et antiquaire italien, né en 1756, dans les Abruzzes (royaume de Naples), se livra de bonne heure à l'étude des antiquités du pays où il était né, explora avec le plus grand soin les ruines de Pompéi, de Pestum et d'Herculanum, devint membre de la société Pontiana et de l'institut d'encouragem. de Naples, et m. dans cette ville en 1819. On a de lui: *Scoverte patrie di città distrutte e di altre antichità nella regione Frentana*, Naples, 1805, 2 v. in-8; *Voyage à Pompéi, Pestum et Herculanum*, ibid., 1811, in-8; 2e édit. augm. d'un *Voyage à Pouzzoles*, ibid., 1817, 2 vol. in-8; *Antica topografia istorica del regno di Napoli*, ibid., 1815, 3 vol. in-4. Il a rédigé en outre un *Guide de Naples*, 3 vol. in-12; une *Descript. de l'île de Capri*, in-8; et une autre du *Mont-Cassin et de ses environs*, in-8; plus. articles insérés dans le *Giornale enciclopedico di Napoli*, de 1808 à 1816, et dans d'autres feuilles périodiq. du temps.

ROMANI (Giovanni de'), méd. et chirurg. de Crémone vers la fin du 15e S., passe pour avoir le prem. pratiqué le mode d'extract. de la pierre dit la taille au *grand appareil*, à cause du gr. nombre d'instrum. qu'exige son exécut. Quelq. biographes fixent à l'an 1520 l'époque où il imagina ce procédé: ce qui est certain, c'est que Mariano Santo, qui l'a décrit dans son traité *de Lapide renum*, imp. à Rome en 1535, déclare avoir appris ce procédé de Giov. de' Romani.

ROMANINO (George), peintre, né à Rome vers 1501, passa à Venise, après avoir commencé à étudier le dessin dans sa patrie, et fit de grands progrès dans la peint. Il alla ensuite se fixer à Brescia, où ses ouv. lui acquirent une grande réputation. Beaucoup d'autres villes voulurent avoir de ses tableaux, et il fut appelé en France par Catherine de Médicis pour travailler aux embellissem. du vieux Louvre. On ignore l'époque de sa m. La plupart des églises, des couvens et des palais de Brescia, sont ornés de ses peintures à fresque et à l'huile.

ROMANO (Eccelin ou Ezzelino da), surnommé *le Bègue*, né au commencem. du 12e S., était fils d'Albéric de Romano, et petit-fils d'un Eccelin à qui l'emper. Conrad II avait donné quelques fiefs dans la Marche Trévisane. Eccelin Romano accompagna en 1147 l'emper. Conrad III à la seconde croisade, revint ensuite en Italie, s'associa à la ligue lombarde, fut un des deux recteurs de cette ligue, qui signèrent en 1175 un compromis avec l'emper. Frédéric Barberousse, qui fut le premier acheminement à la paix de Constance. Eccelin m. quelque temps après. — Ezzelino ou Eccelin II da Romano, surnommé *le Moine*, fils du précéd., recueillit la succession de son père vers 1180, et fut regardé, en raison de ses richesses [illegible] des nombreux châteaux-forts qu'il possédait sur [illegible]s monts Euganéens, comme le prem. citoyen [illegible] protect. des républiq. voisines. D'abord chef [illegible] parti dans la noblesse contre celui des comtes de Vicence, il transporta ce même parti dans la faction des gibelins, qui commençait à cette époq. à s'introduire en Italie. Exilé de Vicence lui et sa famille, ainsi que sa fact., Eccelin ne quitta cette ville qu'après une vigoureuse résist., et non sans en avoir incendié une partie. Il y fut rappelé bientôt après par l'entremise des Véronais, et en fut chassé de nouveau en 1197. Il accompagna plus tard l'emper. Othon IV à Rome, et, à son retour, reçut le gouvernem. de Vicence, avec le titre de vicaire impérial. Après avoir régi quelq. temps ses états en paix, il les partagea entre ses deux fils, Eccelin III et Albéric, et se retirant du monde, il se livra aux pratiques de dévotion les plus rigoureuses, ce qui lui valut le surnom de *Moine*, et m. vers l'an 1235. — Ezzelino ou Eccelin III da Romano, fils aîné du précéd., fut in-

vesti par son père en 1215, de la principauté de Bassano, de Marostica et de tous les châteaux situés sur les monts Euganéens. Comme son père et son aïeul, il fit servir à sa grandeur l'esprit de parti de la noblesse, et se montra plus zélé que tous ses égaux pour le parti gibelin. Elu capitaine du peuple et podestat de Vérone, il soumit dès-lors cette république à son joug, et obtint de l'emper. Frédéric II, en 1236, des soldats pour former dans Vérone une garnison destinée à réprimer les mouvemens populaires. La même année, Frédéric ayant pris et pillé Vérone, en donna le gouvernement à Eccelin, qui, en 1237, se fit encore livrer, au nom de l'emper., la ville de Padoue, plus riche et plus puissante que les deux déjà sous son autorité. Après avoir, pendant deux ans, usé de toute son adresse pour détruire, dans cette nouvelle possession, les restes de l'esprit public, il fit trancher la tête, sur la place publique, aux nobles dont le crédit lui portait ombrage, et fit périr sur l'échafaud ou dans un bûcher les bourgeois qui témoignaient encore quelque attachem. à la liberté. Il étendit ensuite ses conquêtes dans la Marche Trévisane, prit sur les Padouans émigrés les châteaux d'Agna et de Brenta, en faisant mettre à mort ceux qui les gardaient. Ayant épousé une fille naturelle de l'empereur, celui-ci le nomma vicaire impérial dans tous les pays situés entre les Alpes de Trente et le fleuve Oglio. Dès-lors Eccelin se livra plus que jamais aux excès de la tyrannie, et la m. de Frédéric II, arrivée en 1250, le délivra du seul frein qui pût le retenir encore. L'indignation des peuples soumis à son pouvoir fut portée au comble; et ils trouvèrent enfin des vengeurs. Alexandre IV, en montant sur le trône pontifical, publia une croisade contre Eccelin. Le marquis d'Este, le comte de San-Bonifacio, les républiq. de Venise, de Bologne et de Mantoue prirent les armes; et les troupes alliées réussirent à s'emparer de Padoue en 1256. A cette nouvelle, Eccelin, qui était alors à Vérone, fit enfermer tous les Padouans qu'il avait dans son armée, dans l'amphithéâtre de cette ville, au nomb. de 11,000, puis, les partageant en petites troupes, les immola tous sans exception. La lutte entre les croisés et Eccelin dura deux ans, pendant lesquels celui-ci réussit à s'emparer de Brescia. Mais s'étant brouillé, à cette occasion, avec deux seigneurs, ses alliés, Palavicino et Buoso de Doura, ceux-ci le quittèrent pour se réunir à ses adversaires. Eccelin ayant traversé l'Oglio et l'Adda, cherchait à s'emparer de Monza et de Trezzo; mais, d'une part, le peuple et les guelfes de Milan lui opposèrent une armée nombreuse, tandis que Palavicino, à la tête des Crémonais, et le marquis d'Este avec les troupes de Ferrare et de Mantoue, coupèrent la retraite au tyran, en s'emparant du pont de Cassano sur l'Adda. Eccelin essaya d'abord de forcer le passage, fut repoussé et blessé. Ayant tenté ensuite de traverser un gué de la rivière, ses troupes se débandèrent sur l'autre bord, en même temps que ses ennemis s'avançaient par le chemin de Bergame. Entouré d'une poignée de soldats, il résistait encore, lorsqu'il fut blessé de nouveau, renversé de cheval et fait prisonnier par un homme dont il avait mutilé le frère. Le chefs de l'armée défendirent qu'on outrageât le vaincu et firent appeler des chirurgiens pour le soigner; mais, furieux de sa défaite, il déchira ses plaies, et m. à Soncino le 27 sept. 1259, 11e jour de sa captivité, à l'âge de 66 ans. Il en avait régné 34. Eccelin III da Romano fut un des plus féroces tyrans de l'Italie, au moyen âge. Sa *vie* a été écrite par Maurisio, Monaci et Rolandini (*v.* ces noms). — ROMANO (Albéric da) régnait à Trévise pendant que son frère Eccelin III tyrannisait tout le reste de la Vénétie. Moins féroce, mais plus dissimulé, il feignit d'être brouillé avec Eccelin, de s'attacher même au parti guelfe pour avoir des intelligences parmi les ennemis de son frère et pour semer entre eux la défiance et la discorde. Après la m. d'Eccelin, il fut chassé de Trévise et se retira dans les monts Euganéens; mais assiégé par les guelfes au château de San-Reno, et obligé de se rendre à discrétion, il fut mis à mort, lui, sa femme, ses six fils et ses deux filles. On peut consulter sur toute cette famille la *Storia degli Eccelini*, par J.-B. Verci, Bassano, 1779, 3 v. in-8.

ROMANOF. V. MICHEL-ROMANOF.

ROMANZOFF (PIERRE-ALEXANDROVITSCH, comte de), général russe, né vers 1730, d'une ancienne et illustre maison de la Moscovie, embrassa fort jeune la carrière des armes, se distingua d'abord, en 1761, par la prise de Colberg, fut chargé, dans la campagne de 1769, du commandement du 2e corps d'armée, destiné à envahir la Bessarabie, succéda au prince Galitzin dans le commandem. en chef, remporta deux victoires signalées sur les Turks et les Tartares, dans la campagne de 1770, dont les résultats furent la reddition des places d'Ismaïloff, de Kilia, d'Akierman, de Bender, la prise de Braïlow, et la possession de toute la rive gauche. L'année suivante Romanzoff assiégea et prit Giurgewo. Les hostilités furent suspendues en 1772, et pendant les trois prem. mois de 1773, par suite des négociations entre la Russie et l'Autriche, et plus tard entre la Russie et la Turquie; mais lorsque les deux congrès furent rompus sans aucun résultat, Romanzoff ayant reçu l'ordre de passer le Danube, effectua ce passage en juin 1773, obtint d'abord quelques avantages sur des corps turks détachés; mais échoua dans son objet principal, qui était la prise de Silistrie, et fit repasser le Danube à son armée pour rentrer en quartier d'hiver. Dans la campagne suivante, après avoir passé de nouveau le fleuve, Romanzoff bloqua le grand-vézyr dans son camp de Schumla, et lui intercepta tout secours de vivres. En cette circonstance critique, le vézyr ayant demandé un armistice, Romanzoff exigea la conclusion immédiate du traité, aux condit. qu'il prescrivit; et ce traité fut signé sur un tambour dans la tente même du feld-maréchal russe, à Kaïnardji, le 21 juillet 1774, jour anniversaire de la célèbre paix du Pruth, sous Pierre-le-Grand. L'impératrice récompensa magnifiquem. Romanzoff, et voulut qu'il prît le surnom de *Zadonaïskoï* (Transdanubien). Lorsque la guerre recommença entre la Russie et les Turks, à la fin de 1787, le maréchal Romanzoff reçut le commandement de la 2e armée (la prem. était sous les ordres de Potemkin), rassemblée dans l'Ukraine, et destinée, en couvrant les opérations de la prem., à agir de concert avec les Autrichiens. Pendant la campagne de 1788, Romanzoff demeura inactif; et, dégoûté des contrariétés que lui faisait essuyer l'orgueilleux et jaloux Potemkin, il se démit de son commandem., l'année suivante, pour se retirer dans une de ses terres en Ukraine, où il passa les dern. années de sa vie, et où il m. en 1796. Paul Ier fit élever une pyramide en son honneur sur la place du palais de marbre, à Pétersbourg, et l'emper. Alexandre lui a fait ériger un statue, avec cette inscription:

Aux victoires de Romanzoff.

On trouve des détails intéressans sur cet illustre maréchal dans les *Mémoires secrets sur la Russie*, par Ch.-Franç.-Phil. Masson (*v.* ce nom).

ROMAS (N. de), physicien, né à Nérac vers le commencem. du 18e S., étudia d'abord la jurisprudence, et fut pourvu d'une charge au présidial de sa ville natale. Ses fonctions de magistrat ne l'empêchèrent point toutefois de cultiver les sciences, principalem. la physique. Il fut admis à l'académie de Bordeaux, nommé correspondant de celles des sciences de Paris, et m. à Nérac en 1776. Ce fut lui qui fit en France le prem. essai du cerf-volant électrique, et il rendit compte de cette expérience à l'académ. des sciences. On a de ce physicien un

Mémoire dans lequel on démontre que plus un corps électrisable, isolé, est élevé au-dessus de la terre, plus le feu de l'électricité est abondant, inséré dans le Recueil de l'acad. des sciences, tom. 2 des ouv. des savans étrangers; *Mémoire sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, etc., Bordeaux, 1776, in-12.

ROMBERG (ANDRÉ), musicien exécutant et composit., né en 1767 dans un bourg entre Brême et Osnabruck, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la musique, reçut, dès l'âge de 6 ans, des leçons de son père sur le violon, et fit des progrès si rapides, que l'année suivante, il joua dans un concert public. Il se fortifia ensuite dans la composition, soit pendant les voyages qu'il fit, dès l'âge de 8 ans, en Hollande, en France, dans le midi de l'Allemagne, en Italie, soit durant ses engagem. à la chapelle de Munster, à celle de l'électeur de Cologne et à Hambourg. Il vint à Paris en 1784, se fit entendre au concert spirituel, excita l'intérêt de Philidor, et de Viotti, qui lui donna des leçons et des conseils. Il reparut dans la capitale de la France en 1800, et composa pour le théâtre Feydeau un opéra intit. *don Mendoze*. En 1802 Romberg se fixa à Hambourg, puis fut appelé, en 1815, à Gotha, pour y remplir la place de maître de chapelle du duc régnant. Il m. dans cette ville en 1821. On a de lui de nombreux ouv., la plupart pub. en Allemagne, et qui consistent en *symphonies*, *ouvertures*, *quintetti*, *quatuors*, *sonates*, *pots-pouris*, *trios*, *duos*, *fantaisies*, *polonaises*, *sérénades*, etc., pour la partie instrumentale; et, pour la partie dramatique, en 7 *opéras*, 6 *poèmes* d'après Schiller, plus. *cantates*, 6 *morceaux* de chant à 4 voix d'hommes, 9 *morceaux* idem à 3 voix, sans accompagnement, un grand nombre de canons, 2 *Te Deum*, et d'autres morceaux d'église, etc. Bernard Romberg, cousin du précéd., encore vivant, a porté à un degré de perfection, inconnu jusqu'à lui, l'exécution sur le violoncelle. Il accompagna André dans la plupart de ses voyages, et partagea avec lui l'admirat. des amateurs, surtout en Italie, où les deux artistes obtinrent le succès le plus éclatant.

ROMBOUTS (THÉODORE), peintre flamand, né à Anvers en 1597, fut élève de Janssens, et possédait déjà un talent réel lorsqu'il se rendit en Italie, en 1617, pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art. Les ouvr. qu'il exécuta à Rome établirent sa réputation, et il put à peine satisfaire aux travaux qui lui étaient commandés. Appelé à Florence par le grand-duc de Toscane, il y exécuta plus. grandes compositions historiq. que le prince lui paya généreusement. Malgré ses succès en Italie, il résolut de revenir en Flandre, et vint se fixer dans sa patrie, où il m. en 1637, ou 1640 selon Weyermans. Sa jalousie à l'égard de Rubens, tout en faisant tort à son caractère, fut un puissant véhicule pour son talent. Jamais, dit un biographe, ses ouv. n'étaient plus soignés que lorsque son animosité contre Rubens guidait ses pinceaux; et c'est à cette disposition de son âme que l'on doit les tableaux de *Saint François recevant les stigmates*, le *Sacrifice d'Abraham*, et *Thémis avec ses attributs*, qui sont les chefs-d'œuvre de cet artiste envieux. Parmi ses autres product., on cite encore la *Descente de croix*, que l'on voit dans l'église de St-Bavon à Gand. Les qualités de Rombouts sont la correction du dessin, la force et la beauté de l'expression, la chaleur du coloris, la largeur et la facilité de la touche.

ROME, la ville par excellence, la maîtresse, puis la merveille du monde, a été pendant plus de 10 siècles la capitale du plus puissant des empires. On divise communém. l'histoire de Rome ancienne et trois périodes, la prem. comprenant les temps fabuleux et obscurs de son établissem. et de sa soumission à des rois, la 2e l'héroïque époque de la république, et la 3e celle de l'empire et de la décadence. Suivant la tradit. accréditée, ce fut en l'an 753 avant notre ère que Romulus traça la prem. enceinte de Rome, alors amas informe de cabanes où des pâtres grossiers et des malfaiteurs, qui l'avaient accepté pour chef, tenaient enfermés leurs bestiaux ou leur butin. Ce Romulus, ayant triplé l'étendue de son territoire, soit en incorporant à sa bande un plus grand nombre d'individus fixés aux alentours de son parc, soit en réduisant par la force ses voisins à abandonner leurs demeures, finit par établir parmi les siens une sorte de constitution; et ce fut sur de telles bases que s'éleva plus tard la puissance romaine. Le peuple naissant obéit successivement à six autres *régisseurs* (*reges*) ou rois, dont on fixe le règne comme il suit. :

	avant J.-C.		*avant J.-C.*
Numa Pompilius.	715.	Tarquin l'Ancien.	616.
Tullus Hostilius.	675.	Servius Tullius.	578.
Ancus Marcius.	640.	Tarquin le Superbe.	534.

Les Romains ne supportaient qu'impatiemment le joug de l'orgueilleux Tarquin, lorsque son fils, en outrageant Lucrèce, leur fournit le prétexte d'une révolution. Proposée par Junius Brutus, l'abolition de la royauté fut décrétée par le peuple l'an 509 av. J.-C., et la république se constitua, gouvernée par le conseil permanent des anciens ou sénat, dont l'institution remontait à Romulus, et deux chefs électifs et temporaires qu'on appela d'abord préteurs puis consuls. (Nous ne reproduirons pas ici la longue énumérat. de ces prem. magistrats de la république : elle n'occuperait pas moins de 18 pages de ce Dictionn., où d'aill. la plupart ont des articles particuliers. Le lect. peut recourir avec confiance au *Dictionn. classiq. de l'Antiq.* de notre collaborat. M. Bouillet; outre les fastes consulaires on trouve en tête de l'ouv. une bonne chronol. de l'hist. romaine, etc.) Engagée dès son berceau dans les guerres contre Porsenna et les fils du dern. Tarquin, la républiq. dut son salut à l'inflexible persévérance du peuple, à la valeur des chefs et des soldats, à l'héroïsme des Coclès, des Scévola, etc. Mais l'état ne fut pas plus tôt affranchi des plus imminens périls qu'il s'y éleva des dissensions intes inc : ce fut pour parer au danger de ces troubles civils qu'on établit la dictature (l'an 500 av. J.-C.), puis les tribuns du peuple (495); et par suite de ces mesures l'état put, même au sein des agitations, poursuivre avec succès des guerres contre ses voisins, les Véiens, les Eques, les Volsques, et agrandir son territoire soit par la conquête, soit par les colonies. En l'an 451 fut créée une commission suprême de magistrats, les décemvirs, chargés d'incorporer à la législat. tout ce qu'offraient d'applicable aux mœurs romaines les sages règlem. que Solon avait tracés pour la Grèce. On a vu à l'article d'App. Cl. CRASSINUS comment fut renversée la puissance tyrannique des décemvirs, trois ans après la publicat. des 12 Tables des lois. Les plus remarquables d'entre les évènem. qui signalèrent la durée du gouvernement républicain à Rome sont, après les longues guerres qu'il soutint avec avantage mais sans résultat décisif contre les diverses peuplades du Latium, l'invasion des Gaulois, la prise et le sac de Rome par Brennus, dont Camille eut seul la gloire de délivrer sa patrie (390); la soumission de tout le Latium (338) celle des Samnites, des Etrusques; la conquête de la Grande-Grèce, malgré les efforts de Pyrrhus, puis celle de presque toute l'Italie; les trois guerres puniques (v. le mot CARTHAGE), dont la prem. (264) livra aux Romains la Sicile, la seconde (218) l'Espagne, et la troisième (149) toute l'Afrique; les guerres de Macédoine (206-147) qui les rendirent maîtres de toute la Grèce; la conquête de la Syrie sur Antiochus le-Grand (188); la guerre de Jugurtha (111); les victoires de Marius sur les Cimbres et les Teutons (101); la guerre de Mithridate et la conquête de toute l'Asie-Mineure (88-64);

la réduction des Gaules par César (59-49) ; les troubles civils excités, d'abord par les Gracques (133), puis par la rivalité de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Antoine et d'Octave ; troubles qui se terminèrent par l'anéantissem. de la république. Octave resté seul maître substitua au gouvernement républicain une nouvelle monarchie sous la dénominat. d'empire, l'an 31 av. J.-C., et régna le prem. sous le nom d'Auguste. Il commence une série d'emper. qui se succédèrent dans l'ordre suivant :

Auguste. *av. J.-C.*	31.
Tibère. *de J.-C.*	14.
Caligula.	37.
Claude.	41.
Néron.	54.
Galba.	68.
Othon, Vitellius, Vespasien.	69.
Titus.	79.
Domitien.	81.
Nerva.	96.
Trajan.	98.
Adrien.	117.
Antonin-le-Pieux.	138.
Marc Aurèle, Severus.	161.
Commode.	180.
Pertinax, Didius Julianus, Pescennius Niger.	193.
Septime Sévère (resté seul).	193.
Caracalla.	211.
Opilius Macrin et Diadumène son fils.	217.
Héliogabale.	218.
Alexandre Sévère.	222.
Maximin, Gordien Ier.	235.
Gordien II, Pupien, Balbin.	237.
Gordien III.	238.
Philippe.	244.
Messius Decius.	249.
Hostilien, Trébonius Gallus, Volusien.	251.
Emilien, Valérien et Gallien.	254.
Claude II.	268.
Aurélien.	270.
Claude Tacite.	275.
Florien, Aur. Probus.	276
Aur. Carus, Carin, Numérien.	282.
Dioclétien, Maximien Hercule.	284.
Constance Chlore, Galère.	304.
Constantin-le-Gr. avec Licinius.	306.
Le même seul.	325.
Constantin II, Constance II, Constant.	337.
Julien.	361.
Jovien.	363.
Valentinien I, Valens.	364.
Gratien.	367.
Valentinien II.	375.
Théodose.	379.
Honorius.	395.
Valentinien III.	424.
Avitus.	455.
Majorien.	457.
Libius Sévère.	461.
Athemius.	467.
Olybrius.	472.
Glycerius.	473.
Julius Nepos.	474.
Romulus Augustule.	475.

Après ce dern., Odoacre, roi des Hérules, s'empara de Rome, et mit fin à l'empire romain. Les emper. d'Orient, et particulièrem. Justinien, firent quelq. efforts pour le relever, mais ils ne purent y réussir.—Voyez pour la Rome moderne, les articles ITALIE et PAPES, et pour ses principales révolut. les mots GUELFES et GIBELINS, PÉTRARQUE, RIENZO, Alex. BERTHIER et PIE VII, etc.

ROMÉ DE LISLE (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), physicien et minéralogiste, né à Grai en 1736, partit pour les Indes, après avoir fait ses études à Paris, fut fait prisonnier à la prise de Pondichéri par les Anglais, et revint en France en 1764. Ayant acquis quelq. notions d'histoire naturelle dans son voyage, il résolut de consacrer ses loisirs à l'étude de cette science, fut admis au nombre des élèves de M. Sage (*v.* ce nom), devint l'ami de ce savant, et s'appliqua spécialem. à la minéralogie, dont il ouvrit ensuite un cours fréquenté par de nombreux élèves. Etant parvenu à se former un beau cabinet, il en laissa la libre disposition aux curieux. Désirant faciliter la réforme projetée dans le système des poids et mesures de la France, il entreprit de comparer avec celles de Paris toutes les mesures linéaires de superficie et de capacité ; et sa vue, affaiblie par une longue suite d'observat. minutieuses, acheva de se perdre dans les recherches et les immenses calculs que nécessita ce nouveau travail métrologique. Il m. en 1790, après avoir reçu du roi Louis XVI, une pension de 400 liv. sur la cassette de S. M. Outre un gr. nombre de *mémoires* dans le *Journal de Physique*, et plus. *catalogues* d'hist. naturelle, on a de ce savant : *Essai de cristallographie*, Paris, 1772, in-8 ; trad. en allem. ; *Lettre à Bertrand sur les polypes d'eau douce*, ib., 1766, in-12 de 57 pag. ; *Description méthodique d'une collection de minéraux*, ibid., 1773, in-8 ; *l'Action du feu central bannie de la surface de la terre*, etc., ibid., 1779, 1781, in-8 ; *Cristallographie*, ou *Description des formes propres à tous les corps du règne minéral dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique*, avec fig. et tabl. synoptiq. de tous les cristaux connus, ibid., 1783, 4 vol. in-8 ; *des Caractères extérieurs des minéraux*, ibid., 1785, in-8 et in-4 ; *Métrologie*, ou *Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à déterminer la valeur des monnaies grecques et romaines*, ibid., 1789, in-4 ; trad. en allem. M. Lamétherie a pub. une *notice* sur Romé de Lisle dans le *Journal de Physique*, avril 1790.

ROMEGAS (MATHURIN D'AUX-LESCOUT), chevalier de Malte, né dans le 16e S., de la famille d'*Aux* ou *Auch*, l'une des branches cadettes de la maison d'Armagnac, entra dans l'ordre de St-Jean de Jérusalem en 1547, se rendit de suite à Malte, et se signala bientôt par ses exploits sur mer contre les mahométans. Il purgea la Méditerranée des pirates barbaresques qui l'infestaient, et contribua plus que tout autre chevalier à enflammer l'orgueil et la colère du sulthan Soliman. En effet les succès de la marine maltaise décidèrent ce prince à entreprendre le siége de Malte, si mémorable par les forces immenses qu'y déployèrent les Othomans, et par la résistance invincible des chevaliers de Saint-Jean. Après que le siége eut été levé, Romegas, qui avait joué un rôle brillant dans la défense, passa en France pour joindre les drapeaux de son parent le maréchal de Montluc, qui faisait alors la guerre aux protestans en Guienne. Pendant son absence de Malte, il fut nommé par le grand-maître général des galères de la religion, ce qui l'obligea d'aller exercer cet emploi. Quelq. temps après la négligence ou la faiblesse du grand-maître ayant fait prononcer son interdict. par le conseil, Romegas fut élu, d'une voix unanime, lieutenant-général du magistère. Le pape ayant évoqué cette affaire, le grand-maître et le lieutenant-général se rendirent à Rome, où Romegas m. presque aussitôt son arrivée en 1581. Le chef de l'ordre le suivit au tombeau peu de jours après. On trouve des détails sur le chevalier de Romegas dans les *Hist. de Malte*, par Jean Baudouin, et par l'abbé de Vertot.

ROMILLY (JEAN), horloger, né à Genève en 1714, joignit la théorie à la pratique de son art. Il concourut, avec son gendre Corancez, à l'établissement du *Journal de Paris*, qui commença avec l'année 1777. Outre les observat. météorologiques, placées en tête de cette feuille, il y a inséré divers articles, entre autres, une *lettre*, où il démontre l'impossibilité du mouvem. perpétuel. Il m. en 1796. On lui doit divers perfectionnem. dans la fabrication des montres.—Jean-Edme ROMILLY, fils du précéd., fut admis au ministère évangéliq., dans le culte protestant, en 1763, devint pasteur de l'église française à Londres, retourna ensuite à Genève, pour cause de santé, et m. en 1779, desservant de la petite paroisse de Sacconai. On a de lui des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture-Sainte*, pub. par Juventin, Genève, 1780, 2 vol. in-8, et les articles *Vertu* et *Tolérance* dans le *Dictionn. encyclopédique*.

ROMILLY (SAMUEL), jurisconsulte anglais, né à Londres vers 1758, descendait d'une famille protestante, sortie de France à la révocation de l'édit de Nantes, établie à Genève, et à laquelle apparte-

naient les deux Romilly de l'article précéd. Le père de Samuel était venu se fixer en Angleterre vers l'an 1740, pour y exercer la profess. de joaillier. Après avoir terminé ses études, le jeune Romilly embrassa la carrière des lois, fut reçu avocat. Ses talens et sa bonne conduite lui attirèrent bientôt une nombreuse clientelle. Voyageant sur le continent pour rétablir sa santé, affaiblie par ses travaux, il se trouvait en France à l'époque des prem. troubles révolutionnaires, et il se lia particulièrem. avec le célèbre Mirabeau. Il alla ensuite à Genève, parcourut la Suisse, et revint en Angleterre pour reprendre ses occupations au barreau. Il acquit une fortune considérable, et se fit remarquer autant par ses talens que par son attachem. aux principes des whigs. Lorsque le célèbre Fox et le lord Grenville furent mis à la tête du ministère en 1806, Romilly fut choisi pour occuper le poste d'avocat (*sollicitor*) général, nommé membre de la chambre des communes, et créé peu après chevalier. La m. de Fox, arrivée la même année, ayant amené la dissolution du ministère dont il faisait partie, Romilly perdit sa charge et se plaça sur les bancs de l'opposition. Ayant long-temps médité sur une réforme dans le code criminel, il proposa dans la session de 1808, quelques changem. dans les disposit. relatives aux vols ordinaires; il voulait aussi qu'on prît de nouvelles mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus. Lors des troubles qui eurent lieu à Nîmes en 1815, Romilly prononça plus. discours dans la chambre des communes pour que le gouvernem. anglais intervînt en faveur des protestans du midi de la France; mais ses motions furent écartées par la majorité. Ayant perdu sa femme en 1818, il ne put résister à la douleur que lui causait cet évènem., et se donna la m. trois jours après le 2 nov. Dans sa carrière législative, sir Samuel Romilly s'était montré constamm. le partisan très-prononcé d'une réforme parlementaire, de l'émancipation des catholiq. d'Irlande, et s'était élevé plus. fois contre l'*alien-bill*. On a de lui: *Observations sur les lois criminelles, en ce qui concerne les peines capitales* (en anglais), Londres, 1810, in-8; *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre* (idem), ibid., 1812, in-8, sans nom d'auteur; *Discours à la chambre des communes sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves* (idem), ibid., 1814, in-8. M. Benjamin Constant a pub. l'*Eloge de sir Samuel Romilly*, Paris, 1819, in-8.

ROMME (Charles), géomètre, né à Riom vers 1744, vint achever ses études à Paris, et reçut des leçons d'astronomie de Lalande (*v.* ce nom), qui lui procura la place de professeur de navigation à l'école de Rochefort. Il imagina, en 1771, une méthode pour mesurer les longitudes en mer, fit plus. observat. intéressantes, fut nommé, en 1778, correspondant de l'académ. des sciences, devint, plus tard, associé correspond. de l'institut, membre de la Légion-d'Honneur, et m. à Rochefort en 1805. On a de lui: *Mémoire où l'on propose une nouvelle méthode pour déterminer les longitudes en mer*, La Rochelle, 1777, in-8, de 22 pag.; *l'Art de la mâture des vaisseaux*, 1778, inséré dans la *Description* des arts et métiers: *l'Art de la voilure*, 1781, idem; *l'Art de la marine*, ou *Principes et Préceptes généraux de l'art de construire, d'armer, etc., les vaisseaux*, ibid., 1787, in-4; *Dictionnaire de la marine française*, ibid., 1792, in-8; Paris, 1813, même format; *Modèle de calculs pour déterminer en mer...... la longitude et la latitude d'un vaisseau*, La Rochelle, 1800, in-4 de 22 pag.; *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8; *Tableau des Vents, des Marées, des Courans sur toutes les mers*, ib., 1806, 2 v. in-8. On doit en outre à Romme la traduct. de deux ouvrages anglais; l'un est intit.: *Recherches* faites de 1765 à 1771, par ordre de S. M. britannique pour rectifier les cartes et perfectionner la navigat. du canal de Bahama (La Rochelle, 1787, in-8); l'autre est une *Description* des moyens proposés pour suppléer en mer à la perte du gouvernail d'un vaisseau, etc. (ibid., 1769, in-8).—Romme (Gilbert), frère du précéd., né en 1750, s'appliqua à l'étude des mathématiq., devint ensuite institut. dans la maison du comte Strogonoff en Russie, revint ensuite en France, adopta avec chaleur les principes de la révolution, et fut nommé député à l'assemblée législative, puis à la convention par le département du Puy-du-Dôme. Il figura peu dans la prem. de ces assemblées; mais dans la seconde, ce fut lui qui fit supprimer la place de direct. de l'acad. de France à Rome et la maison d'éducat. de St-Cyr. Il fut ensuite chargé d'une mission dans le Calvados, revint à Paris après le 31 mai, fit le rapport sur l'invent. du télégraphe (*v.* Chappe), et adopter le nouveau calendrier, dont l'astronome Lalande lui avait fourni le plan, et à la confection duquel il avait travaillé avec Fabre d'Eglantine. Lors du procès du féroce Carrier (*v.* ce nom) Romme fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite de ce proconsul, en fut le rapport., et conclut, malgré son opinion personnelle, pour le décret d'accusat. Décrété lui-même d'accusation en juin 1795, à la suite du mouvem. qui avait amené dans le sein de la convention une populace soulevée, demandant à gr. cris *du pain et la constitution de* 1793, Romme, qui était en effet l'un des fauteurs de cette insurrection, fut livré à une commission qui le condamna à m. avec plus. de ses collègues le 18 de ce même mois. Ils étaient au nombre de six, et se poignardèrent après avoir entendu leur condamnat. Trois seulem. expirèrent sur-le-champ, et Romme fut du nombre. Les trois autres furent traînés tout sanglans à l'échafaud. On connaît de G. Romme l'*Annuaire du Cultivateur*, Paris, an III (1795), in-8. Plus. biographes ont confondu mal à propos ce conventionnel avec son frère Charles Romme, le géomètre.

ROMNEY (George), peintre anglais, né en 1734 dans le comté de Lancaster, fils d'un fermier, annonça dès son enfance les plus heureuses dispositions pour les arts industriels. Il imitait tous les objets qui lui tombaient sous la main, et c'est ainsi qu'il se fabriqua un violon qu'il garda toute sa vie. Il dessinait des portraits, même de mémoire. Son père, après avoir contrarié long-temps ses goûts naturels, lui ayant enfin permis de suivre sa vocation, il devint en peu de temps un des plus habiles peintres de portraits de l'Angleterre. Il voyagea en France et en Italie, revint ensuite se fixer à Londres, partagea la vogue avec Gainsborough et Reynolds, deux autres peintres alors très-renommés, acquit une fortune assez considérable, se retira à la campagne en 1799, et m. en 1802. Romney s'exerça aussi dans le genre historiq., et l'on cite avec éloge son *naufrage* tiré de *la tempête* de Shakespeare; sa *Cassandre*, d'après le *Troïlus et Cressida*, du même poète, et le portrait de *Shakespeare enfant*. Ces trois tableaux se trouvent dans la galerie de Boydell à Londres.

ROMPCROISSANT (Jean Douet de), essayeur des monnaies, né en 1587, probablement à Paris, n'est connu que par plusieurs opuscules sur divers sujets, qui décèlent en leur auteur un esprit inventif. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé les écrits suivans: *Proposition d'une écriture universelle, admirable pour ses effets*, Paris, 1627, in-4 de 47 pages; *Avis au Roi pour ôter le moyen de contrefaire ses monnoies et de rogner et diminuer les bonnes*, etc., ibid., 1634, in-8; *Discours au Roi sur le surhaussement des monnoies* du mois de mars 1636, ibid., in-8; *Remontrance générale sur la grande utilité publique de l'augmentation du prix des monnoies*, ibid., 1636, in-8; *Continuation* des écrits précédens sur les monnaies,

ibid., 1639, in-8; *Discours sur les machines de victoires et conquêtes*, Paris, 1637, in-8 de 131 p.; *la France guerrière*, ou *Moyens assurés pour trouver aisément et avec très-grande facilité autant et plus de gens de guerre, que le roi n'en désirera soudoyer et entretenir sans augmentation de solde ni d'appointemens*, Paris, 1643, in-4 de 156 pag.; *la France guerrière*, 7e partie, Paris, 1644, in-4 de 138 pages; *Anagrammes sur l'auguste nom de S. M. Louis XIV*, ibid., 1651, in-4; *l'Oracle français*, suite d'anagrammes, etc., ibid., 1651, in-4.

ROMUALD (St), fondateur de l'ordre des camaldules, né à Ravenne vers 956, dédaigna de bonne heure les plaisirs du monde en aspirant au calme de la retraite. Ayant été témoin d'un duel où son père, Sergius, tua son adversaire, effrayé de ce sanglant spectacle, il courut s'enfermer dans un monastère, où il passa quarante jours dans la prière et dans les larmes, et demanda ensuite à l'abbé ou supérieur de l'admettre au nombre de ses religieux. L'abbé, craignant de fâcher le père de Romuald, renvoya celui-ci à plus. reprises; mais, voyant la persistance du jeune néophyte, il finit par le revêtir de l'habit monastique. Les austérités auxquelles se livrait Romuald, et ses remontrances à ses confrères, provoquèrent ceux-ci à se débarrasser d'un censeur importun. Il prévint leur complot en se retirant dans une solitude près des lagunes de Venise, et s'y mit sous la direction d'un ermite qui s'y trouvait. Quelque temps après, le doge Pierre Orseolo (*voy.* ce nom), ayant pris la résolution de quitter le monde, se retira dans un monastère de Catalogne, emmenant avec lui quelques pieux personnages, au nombre desquels était Romuald, qui s'établit non loin de ce même monastère, dans lequel il refusa d'entrer. Peu à peu se forma dans sa nouvelle solitude un couvent dont il fut le premier supér. Etant repassé ensuite en Italie pour affermir son père Sergius dans le dessein de renoncer au monde, il fut forcé par l'empereur Othon d'accepter la direction de l'abbaye de Classe, ce même monastère où il était entré dans sa jeunesse, et où ses principes austères soulevèrent de nouveau contre lui les religieux. Il alla déposer aux pieds d'Othon les marques de sa dignité, et, après avoir erré quelque temps dans diverses solitudes pour se soustraire, disent les hagiographes, à la vénération publiq., il résolut d'aller prêcher l'évangile en Hongrie. Etant tombé malade en route, il n'accomplit point ce dessein, mais fonda ou réforma quelques monastères en Allemagne, et se rendit ensuite à Rome à la prière du pape Sylvestre II, qui lui demandait des conseils pour le gouvernement de l'église. Il habita quelques années une solitude dans les environs de Rome, et, en 1005, l'empereur Henri II lui fit don du monastère du mont Amiate, en le priant d'y placer des religieux. Quatre ans après (1009), Romuald érigea près d'Arezzo le célèbre monastère de Camaldoli, qui donna son nom à l'ordre des camaldules. Il y demeura plusieurs années renfermé dans une étroite cellule, et pratiquant les austérités les plus rigoureuses. Les besoins de son ordre l'ayant forcé de sortir de cette retraite, il m. à Val-de-Castro, dans la marche d'Ancône, en 1027. L'église célèbre la fête de ce saint le 7 février. On a deux *vies* de saint Romuald en lat., qui sont insérées dans le Rec. des bollandistes. On peut consulter sur les camaldules l'*Histoire des ordres religieux*, par Hélyot, t. 5, et les *Annales camaldulenses* de J.-B. Mittarelli (*v.* ce nom).

ROMUALD Ier, duc de Bénévent, succéda en 662 à son père Grimoald, lorsque celui-ci se fut emparé du royaume de Lombardie. Il eut d'abord à soutenir l'attaque de l'empereur grec Constant, qui, étant débarqué à Tarente, avait cru l'occasion favorable pour envahir le duché de Bénévent, d'où Grimoald avait emmené avec lui presque toutes les troupes, en se rendant dans l'Italie septentrionale. Assiégé par les Grecs dans Bénévent en 663, Romuald opposa une vive résistance, qui donna le temps à Grimoald d'arriver à son secours et de forcer Constant à la retraite. En 668, Romuald enleva aux Grecs les places de Tarente et de Brindes. On croit qu'il mourut en 677. Il eut pour successeur Grimoald II, son fils. — ROMUALD II succéda en 702 à son père Gisolfe, deuxième fils de Romuald Ier, et s'empara en 717 de la ville de Cumes, appartenant aux Grecs et faisant partie du duché de Naples. Le pape Grégoire II donna des subsides à Jean, duc de Naples, et le mit en état de recouvrer Cumes. Romuald II mourut, à ce que l'on croit, en 731, et eut pour successeur Gisolfe II, son fils.

ROMULUS, prétendu fils de Mars et fondateur de Rome, est un de ces personnages adoptés par l'histoire, mais dont la vie appartient presque tout entière à la fable. Suivant la tradit. vulgaire, descendant d'Enée, prince troyen, Romulus, ainsi que son frère Rémus, étaient nés de Mars et de Rhéa-Sylvia, prêtresse de Vesta, vers l'an 770 avant Jésus-Christ. Amulius, oncle de Rhéa, ayant usurpé la couronne d'Albe sur son frère Numitor, père de cette même princesse, confia à l'un de ses officiers la mission de faire périr les deux fils qu'elle avait eus de Mars, et qui pouvaient un jour venger leur aïeul détrôné. L'offic. se contenta d'exposer les deux enfans sur la rive du fleuve. Une louve les allaita jusqu'à ce que Faustulus, chef des bergers du roi, les trouva, les recueillit et se chargea de les élever. Rémus ayant été enlevé par des brigands et conduit à Amulius, Romulus, pour délivrer son frère, osa, à la tête de quelques bergers auxquels il s'était associé, attaquer l'usurpateur. Amulius fut tué, et Numitor, redevenu roi d'Albe, reconnut ses petits-fils. Ceux-ci conçurent le dessein de fonder une ville à l'endroit où ils avaient été exposés, et s'associèrent à cet effet des bergers et tout ce que le Latium renfermait de gens sans aveu, sans asile et sans ressource. La division se mit bientôt entre les deux frères. Chacun d'eux avait son parti. On en vint aux mains, et Rémus périt dans le combat, ou, selon d'autres versions, fut tué de la propre main de son frère. Romulus fut proclamé roi en l'an 753 avant J.-C., et jeta les fondemens de Rome. La population de cette ville naissante, ne s'élevant, suivant les traditions, qu'à 3,000 hommes de pied et 300 de cavalerie, Romulus, pour l'augmenter, ouvrit un asile à tous les hommes libres ou esclaves qui se présenteraient. Comme ses nouv. sujets n'avaient point de femmes, et que les peuples voisins en refusaient à ces aventuriers, Romulus résolut de leur en procurer par la ruse. Il invita à une fête solennelle les habitans des cantons à l'entour de sa ville, et, pendant qu'ils y assistaient sans défiance, une partie de ses sujets armés se jetèrent au milieu de l'assemblée et enlevèrent les filles. Les peuples offensés commirent l'imprudence d'attaquer les Romains séparément. Romulus les défit l'un après l'autre, enrichit sa ville naissante de leurs dépouilles, incorpora une partie des vaincus aux vainqueurs, et leur accorda le droit de cité. Les Sabins de Cures, s'étant mis en mouvement les derniers contre les Romains, se rendirent maîtres de la citadelle de Rome, qui depuis fut le capitole. Un second combat était engagé quand les Sabines, épouses des Romains, vinrent s'interposer entre les combattans, et leur firent tomber les armes des mains. La paix fut conclue; mais le roi de Rome se vit contraint de partager son trône avec Tatius, roi des Sabins. Ils régnèrent ensemble pendant quelques années. Tatius ayant été assassiné, Romulus ne chercha pas à le venger, conserva seul le pouvoir, et se livra de nouveau à son goût pour la guerre. Fier de ses succès sur les peuples voisins, et voulant régner arbitrairement, il devint l'objet de la haine du sénat,

qu'il avait créé. Un jour, en faisant la revue de ses soldats, il disparut, et on répandit le bruit qu'il avait été enlevé au ciel au milieu d'un orage, et admis au rang des dieux. Ce fut un sénateur, Proculus Volesus, qui annonça ce miracle, dont il disait avoir été témoin. Ce récit n'empêcha pas de croire que Romulus avait été massacré par les sénateurs, qui avaient emporté sous leurs toges ses membres déchirés. On suppose que ce prince avait alors 57 ans et en avait régné 37. La diversité des témoignages des historiens grecs et latins et beaucoup de raisonnemens, qu'il serait trop long de détailler, portent à croire que tout le récit de la vie de Romulus n'est qu'une fable empruntée, une histoire arrangée après coup. De judicieux critiques nient l'existence de ce personnage, et démontrent que son nom était même ignoré à Rome avant le milieu et même la fin du 5e siècle. On peut lire sur Romulus l'*Histoire grecque* de Hullmann, et son traité *de Consualibus ;* l'*Histoire de la république romaine*, par Ferguson ; la *Chronologie des anciens royaumes corrigée*, par Newton ; l'ouvr. de M. Hooke, traduit et publié en français par son fils sous la fausse initiale C., et sous le titre de *Discours et Réflexions critiques sur l'hist. et le gouvernement de l'ancienne Rome.*

ROMULUS AUGUSTULUS. V. AUGUSTULE.

RONCAGLIA (CONSTANTIN), théologien italien, religieux de la congrégation des clers-réguliers, né à Lucques en 1677, mort dans la même ville en 1737, y professa pendant plusieurs années la théologie et la philosophie avec distinction. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est un commentaire sur l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre, publié sous le titre de *Natalis Alexandri Historia ecclesiastica Veteris Novique Testamenti, notis et animadversionibus aucta et illustrata, operâ et studio Constantini Roncaglia*, 9 vol. in-fol., réimp. à Naples et à Paris, (Venise), 1740, 18 vol. in-4. On trouve une *notice* sur ce théologien dans l'ouvrage de Sarteschi, intitulé *de Scriptoribus congregationis clericorum regularium.*

RONCALLI-PAROLINO (FRANÇOIS), médec., né à Brescia en 1692, acquit beaucoup de réputation par sa pratique et ses ouvrages, devint médecin de la cour d'Espagne, s'occupa beaucoup aussi de numismatiq., et m. dans sa patrie en 1763. Ses principaux ouvrages sont : *Examen chymico-medicum de aquis brixianis*, etc., Brescia, 1722 ; *Historiæ morborum, observationibus auctæ, clarissimorum virorum consultationibus illustratæ*, ib., 1741, avec fig.; *Europæ Medicina à sapientibus illustrata*, etc., ib., 1744 ; *in variolar. Incisionem declamatio epistolaris*, Pise, 1759. On trouvera une *notice* détaillée de la vie et des ouvrages de ce médecin dans les *Elogj di Bresciani*, de Brognoli, et dans le *Dictionnaire de médecine* d'Eloy.

RONDANI (FRANÇOIS-MARIE), peintre, né à Parme vers l'an 1490, fut élève du Corrége, et l'aida dans les peintures de l'église de St-Jean dans la même ville. Il existe encore de ses tableaux dans quelq. galeries d'Italie. Le Musée de Paris en possédait un, représentant *la Vierge et l'enfant Jésus apparaissant à St Augustin et à St Jérôme.* Il a été rendu en 1815. Cette belle composit. rappelle tout-à-fait la manière du Corrége, et le paysage est d'une harmonie très-remarquable pour l'époque.

RONDELET (GUILLAUME), médec. naturaliste, né à Montpellier en 1507, ne commença ses études qu'à l'âge de 18 ans, fit de rapides progrès dans les lettres, acheva son cours de philosophie à Paris, revint ensuite à Montpellier étudier la médecine, puis alla s'établir au Pertuis, petite ville de Provence, pour y pratiquer son art. N'ayant pu réussir à se faire une clientelle, et forcé pour subsister de donner des leçons de grammaire, il retourna bientôt à Paris, et accepta une place d'instituteur d'un jeune gentilhomme. Après quelques années, il alla pratiquer la médecine dans une petite ville d'Auvergne, revint ensuite à Montpellier, y reçut le bonnet de doct. en 1537, fut pourvu d'une chaire de médecine à l'université de la même ville, accompagna le cardinal de Tournon, auquel il s'était attaché, dans plusieurs missions aux Pays-Bas et en Italie, visita Venise, Parme, Plaisance, Padoue, Bologne, revint en 1551 à Montpellier, et ne quitta presque plus cette ville jusqu'à sa m., arrivée en 1566. Rabelais a désigné ce méd. dans son *Pantagruel* sous le nom de *Rondibilis.* On a de Rondelet, plus connu aujourd'hui comme naturaliste que comme médecin, les ouvrages suivans : *de Piscibus marinis Lib. XVIII, in quibus vivæ piscium imagines expositæ sunt*, Lyon, 1554 ; *universæ aquatilium Historiæ Pars altera cum veris ipsorum imaginibus*, ib., 1555, in-f. Ses écrits de médecine, aujourd'hui presque entièrem. oubliés, ont été recueillis et publiés par J. Croquer, Polonais, sous le tit. d'*Opera omnia medica*, avec des *corrections*, Genève, 1628, in-8. Un de ces écrits, le traité *de Morbo gallico*, a été traduit en français par Et. Maniald, Bordeaux, 1576, in-8. Laurent Joubert a publié la *Vie* de Rondelet en latin. On trouve aussi des *notices* sur ce méd. dans la *Bibliothèque* de Boissard, et dans l'*Histoire de la faculté de Montpellier*, par Astruc.

RONDELLI (GEMINIANO), mathématicien, né dans le duché de Modène en 1652, fut bibliothécaire de l'université de Bologne, y occupa successivement les chaires de philosophie, de mathématiques, de fortifications et d'hydraulique, dirigea les travaux destinés à arrêter les débordemens du Pô, près de Ferrare, et mourut en 1735. On a de lui : *aquarum fluentium Mensura novâ methodo inquisita*, Bologne, 1691, in-4 ; *planorum et solidorum Euclidis Elementa, facilioribus demonstrationibus explicata*, ibid., 1693, in-4 ; *Urania, custode del tempo : varie considerazioni intorno al computo della denominazione degli anni*, etc., ibid., 1700, in-8 ; *universale Trigonometria lineare, o logaritmica*, ib., 1705, in-4 ; *sex priora Euclidis Elementa, quibus accesserunt undecimum et duodecimum*, ibid., 1719, in-4.

RONDET (LAURENT-ETIENNE), philologue et critiq., né à Paris en 1717, fils d'un libraire, montra de bonne heure une grande ardeur pour le travail, fit de très-bonnes études, et concourut à plusieurs grandes entreprises, notamment à la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, à une édition de la *Bible*, avec l'abrégé des *comment.* de dom Calmet, auquel il joignit des *notes* et des *dissertations* de sa composition. Il fut toute sa vie attaché au parti des appelans. Ses travaux et l'austérité de son régime altérèrent sa santé, et il mourut d'une attaque de paralysie en 1785. On peut consulter sur les ouvrages qu'il a publiés le *Journ. ecclésiastique* de 1786. Ce sont, pour la plupart, des éditions d'ouvrages de grammaire, d'histoire ecclésiastique, de controverse religieuse, d'un grand nombre de livres critiques ou liturgiques, dont on trouvera les titres dans la *France littér.* d'Ersch, et dans le *Dictionn. des anonymes*, t. 4, p. 460. On doit aussi à Rondet quelques *opuscules* ascétiques et de critique religieuse. — RONDET (André-Louis), né en 1761 à Lyon, où il mourut en 1822, exerçant la profession de teneur de livres, est auteur des *Observat. sur le rapport attribué à M. le duc d'Otrante* (V. l'article FOUCHÉ), Paris, 1815, in-8.

RONDINELLI (FRANÇOIS), littérat., né à Florence en 1589, mort dans la même ville en 1665, fut bibliothécaire du grand-duc Ferdinand II, et l'ami des savans et artistes italiens contemporains. On a de lui : *Relazione del contagio stato in Firenza negli anni* 1630 e 1633, Florence 1634, in-4, réimp. en 1714, même format, et quelques

notices biographiques. On peut consulter pour plus de détails sur ce littérateur les *Elogj degli uomini illustri toscani*, t. 4, p. 401.

RONESSE (Auguste-Jérémie), employé à la bibliothèque de l'Arsenal et ancien conservateur des dépôts littéraires formés par la commission temporaire des arts, mort à Paris le 28 mars 1821. On a de lui : *Projet sur les sépultures*, Paris, an IX, in-8; *Réflexions d'un Français sur cette quest.* : Les inscriptions des monumens français doivent-elles être mises en latin ou en français, Paris, 1819, in-8. Ces réflexions sont dirigées contre les principes développés par M. l'abbé Petit-Radel dans le rapport qui précède son ouvrage *Fasti Napoleonei*.

RONQUILLO (Rodrigue), fameux alcade de Zamora, né dans cette ville vers la fin du 15e S., fut envoyé à Ségovie par le cardinal Adrien, régent du royaume, avec des troupes, pour étouffer la révolte des Castillans, qui avaient pris les armes dans le but d'obtenir le rétablissement de leurs anciens priviléges. Secourus par le célèbre don Juan de Padilla (*v.* ce nom), les Ségoviens culbutèrent l'armée de Ronquillo, et prirent ses bagages, ainsi que sa caisse milit. Destitué de sa place par suite de cet échec, Ronquillo y fut rétabli par l'emper. Charles-Quint, qui connaissait sa fidélité. La perte de la bataille de Villalor ayant entraîné la ruine du parti des *comuneros*, Ronquillo fut chargé de juger les principaux chefs de cette ligue, et les condamna tous à mort. Cette sévérité lui valut l'entière faveur de Charles-Quint, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1545.

RONSARD (Pierre de), poète français, né en 1524 dans le Vendômois, entra de très-bonne heure au service du duc d'Orléans, fils de François Ier, en qualité de page, fut attaché ensuite, dans le même emploi, à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, qui était venu en France pour épouser la princesse Marie de Lorraine. Ronsard suivit son nouv. maître en Ecosse, et y passa trois ans. De retour en France, il rentra au service du duc d'Orléans, qui l'employa dans quelques affaires secrètes en Irlande, en Zélande et en Ecosse. Il accompagna ensuite Lazare de Baïf, envoyé par François Ier à la diète de Spire, et, bientôt après, suivit en Piémont M. de Langey. Dans ces différens voyages, Ronsard acquit la connaissance de plusieurs langues. Une surdité, qui lui survint ensuite, fut la première cause de ses études littéraires. Il s'enferma au collége de Coqueret, suivit pendant cinq ans les leçons de Jean Daurat, d'Adrien Turnèbe, acquit une grande connaissance de la langue grecque, et traduisit en vers français le *Plutus* d'Aristophane. Ses premières poésies eurent le plus grand succès. Il fut couronné aux jeux floraux, et, au lieu du prix accoutumé, l'églantine, les magistrats de Toulouse lui décernèrent une Minerve d'argent massif, et rendirent un décret par lequel il était proclamé le *Poète français* par excellence. Ronsard, ébloui de sa fortune, se regarda dès-lors comme le législateur du Parnasse français. Voulant tout régler, il brouilla tout, « Et (comme l'a dit Boileau) sa muse » en français parla grec et latin. » Il affecta tant d'érudition dans ses vers, qu'il se rendit souvent inintelligible et presque toujours ridicule. Toutefois aucun poète ne fut ni plus loué ni mieux récompensé. Sa réputation se répandit en Europe. Charles IX lui montra surtout une affection toute particulière. Ce prince ne voyageait point sans lui, voulait qu'il partageât son logement, et, comme Ronsard avait embrassé l'état ecclésiastique, il avait ajouté à ses pensions plusieurs riches bénéfices. La goutte et d'autres infirmités accélérèrent la vieillesse de ce poète. Il passa ses dernières années retiré du monde, et mourut dans un de ses prieurés, près de Tours, en 1585. Le roi lui fit faire un très-beau service funèbre à Paris, deux mois après sa mort. Ronsard était aussi vain de sa naissance et de ses bonnes fortunes que de ses vers. Après avoir obtenu pendant sa vie, et plusieurs années encore après sa mort, tous les honneurs et toutes les distinctions auxquels puisse prétendre un gr. homme, ce poète, par un triste retour, « était tombé, dès les premières années du règne de Louis XIII, dit un judicieux biographe, dans un mépris plus cruel que l'oubli. Il n'avait mérité ni son élévation ni sa chute. » Il s'exerça dans tous les genres de poésie. Le premier il composa des odes, et fit passer dans notre langue l'hymne et l'épithalame. Ronsard publia lui-même la première édition du recueil de ses *OEuvres*, Paris, 1567, 4 vol. in-4. Binet en donna une deuxième édition, ibid., 1587, 10 vol. in-12, et une troisième parut, ibid., 1604, 10 t., souvent reliés en 5 vol. in-12. On joint ordinairement à ces deux dernières un volume intitulé : *Recueil des œuvres retranchées*, ibid., 1617, in-12. Les *OEuvres* de Ronsard ont été réimprimées à Paris, 1609, 1623, 2 vol. in-fol., 1629-1630, 10 t. ou 5 v. in-12. De tant de vers et de tant de volumes, les auteurs des *Annales poétiques* n'ont pu recueillir que trois petites pièces, où il y aurait encore à retrancher.

RONSIN (Charles-Philippe), fameux personnage révolutionnaire, né en 1752 à Soissons, cultiva d'abord la littérature, et débuta dans les premières années de la révolution, dont il se montra l'un des plus fougueux partisans, par faire représenter sur un des théâtres secondaires de Paris, une tragédie en 3 actes, intitulée *la Ligue des fanatiques et des tyrans*, pièce détestable sous le double rapport du style et des principes politiques, mais qui eut du succès, et obtint un assez grand nombre de représentations. Elle fut suivie de quelques autres. Ronsin s'était fait remarquer au *club des cordeliers*, célèbre société populaire de Paris, lorsque le ministre de la guerre, Bouchotte, le choisit, en avril 1793, pour l'un de ses adjoints. Peu de temps après, il fut nommé général de l'armée révolutionnaire par le comité de salut public, et envoyé dans la Vendée pour combattre l'insurrection de ce malheureux pays. Il remplit cette mission en dévastateur, en vint rendre compte à la barre de la convent., déclara que, depuis que cette assemblée avait mis la terreur à l'ordre du jour, le peuple s'était élevé à la hauteur de la révolut., et fit le récit succinct des horreurs auxquelles il avait participé lui-même. Ces révélations produisirent un tout autre effet que celui qu'il en attendait. Il fut mis en arrestation avec Vincent, autre adjoint du ministre de la guerre, non moins violent et non moins sanguinaire que lui. Remis en liberté quelque temps après sur les sollicitations de ses amis, Collot-d'Herbois, Carrier et Danton, il ne put échapper à Robespierre, qui, pour frapper plus sûrement Danton, avait cru devoir d'abord se défaire de ceux qui pouvaient défendre ce redoutable adversaire. Fouquier-Tainville reçut l'ordre de faire arrêter Ronsin, et quelq. jours après, le 24 mars 1794, ce dernier fut mis à mort sans autre forme de procès, et sans que ses amis du club des cordeliers fissent la moindre démarche pour le sauver. Plusieurs des pièces dramatiques de Ronsin ont été réunies sous le titre de *Théâtre de Ronsin*, Paris, 1786, in-12. M. Barbier lui attribue encore, dans son *Dictionnaire des anonymes*, la traduction de la *Chute de Rufin*, 1780, in-8.

RONSS (Baudouin), en latin *Ronssæus*, médecin, né à Gand dans le 16e siècle, fit ses cours à Louvain, sous Drivère, passa en Allemagne comme médecin du duc de Lunebourg, revint plus tard pratiquer successivement à Furnes, puis à Gouda, en Hollande, et mourut dans cette dern. ville, on ne sait précisément à quelle époque. Ce médecin, qui jouit de son temps d'une certaine célébrité, qu'il dut surtout à sa connaissance approfondie de la langue grecque, a été rangé depuis parmi les

écrivains qui ont plutôt arrêté que favorisé les progrès de l'art. Parmi ses ouv., dont on peut voir la liste au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*, nous nous bornerons à citer : *Miscellanea*, *seu Epist. med.*, in-8, Leyde, 1590, 1609 ; Amsterdam, 1661 ; *Opuscula med.*, Leyde, 1618, 1654, in-8.

RONTHO (Matthieu), poète lat. moderne, né en Grèce de parens vénitiens, prit l'habit religieux chez les olivetains, passa sa vie dans un couvent de cet ordre à Sienne, et mourut en 1443. Il avait essayé de traduire en vers lat. la *divina Commedia*, du Dante, et l'on conserve quelques exemplaires de cette version dans plus. bibliothèques d'Italie. On a encore de lui : une *vie* du pape Alexandre V, en mauvais latin, et publiée dans le tom. 4 des *Miscellanea* de Lucques ; la *Storia dell' invenzione e traslazione de' sacri corpi di san Maurelio e del beato Alberto*, tous les deux évêques de Ferrare.

ROOKE (Laurent), astronome et géomètre anglais, né en 1623 dans le comté de Kent, fut successivement adjoint au profess. d'astronomie du collége Wadham à Oxford, profess. titulaire, puis profess. de géométrie au collége de Gresham de la même ville, et forma en 1660 le prem. noyau de la société royale de Londres ; mais il ne vécut pas assez long-temps pour voir cette société constituée par une charte royale. Il mourut en 1662. On a de lui : *Observationes in cometam qui mense decembri anno* 1652 *apparuit*, imp. dans les *Leçons sur les comètes* du doct. Seth Ward ; *Direction pour les marins qui vont aux Indes* (en anglais), insérée dans les *Transactions philosophiq.*; *Manière d'observer les éclipses de lune*, ibid. ; *Discours concernant l'observation des satellites de Jupiter*, inséré dans l'*Histoire de la société royale* ; *Description d'une expérience faite avec de l'huile dans un long tube*, lue à la société soyale de Londres le 23 avril 1662.

ROOKE (George), amiral anglais, né dans le comté de Kent en 1650, entra de bonne heure dans la marine, ne tarda pas à s'y distinguer par son habileté autant que par sa valeur, fut successivement capitaine de haut bord, commodore, contre et vice-amiral, prit une part glorieuse au combat de La Hogue, fut chargé du commandement des flottes anglaise et hollandaise, unies dans une expédition contre Cadix, et s'empara en 1702 de plus. vaisseaux de guerre et galions espagnols dans le port de Vigo, dont il avait forcé l'estacade. A son retour en Angleterre, il fit partie du conseil privé. En 1704, il commanda l'expédition dans le cours de laquelle la forteresse de Gibraltar fut enlevée par surprise aux Espagnols, et soutint ensuite un combat indécis contre la flotte française commandée par Tourville (*v.* ce nom). Ce fut sa dern. campagne. Retiré dans sa terre du comté de Kent, il y mourut en 1708, laissant une fortune très-médiocre. « Ce que je possède, disait-il dans les dernières années de sa vie, n'a pas coûté une larme à un marin ni un denier à l'Angleterre. »

ROONHUYSEN (Henri de), habile chirurgien, célèbre surtout comme accoucheur, florissait à Amsterdam vers le milieu du 17e siècle. Inventeur d'un instrument qui a gardé son nom, le *levier*, pour les cas d'enclavement de la tête du fétus aux détroits du bassin, il se serait acquis par cette découverte des droits à la reconnaissance de tous les hommes généreux, si une cupidité condamnable ne l'eût porté à en garder le secret, qui, livré à prix d'argent à un petit nombre de praticiens, ne fut rendu public qu'en 1753, après la m. de de Bruyn, par Vischer et van de Poll, qui l'achetèrent des hérit. de ce praticien. Outre une traduction hollandaise du traité de J. Ruff (*de Tumoribus quibusdam phlegmaticis*, etc.), qu'il publia à Amsterdam en 1662, in-8, H. de Roonhuysen a laissé dans la même langue : *Remarques chirurgicales touchant les maladies des femmes*, Amsterdam, 1663, in-8, dont il publia une suite sous le tit. de *historische Heilkuren*, ibid., 1672, in-8. Ces deux ouv. ont été trad. en allem., Nuremberg, 1674, in-8, et en angl., Londres, 1776, même format.

ROORE (Jacques de), peintre flamand, né à Anvers en 1686, fut élève de van Opstal, qui le jugea d'abord digne de faire pour la cour de France une copie du *St Christophe* de Rubens, à laquelle le maître n'eut que peu de chose à retoucher. Il se fit ensuite connaître par de jolis tableaux dans le genre de van Orby et de Teniers, et il n'avait que 19 ans, quand il fut admis dans le corps académique des peintres d'Anvers. Il exécuta ensuite plus. beaux ouv. pour sa patrie et plus villes de Flandre et de Hollande, pour de riches particuliers, et m. en 1747. On cite particulièrement de lui le tableau du *Capitole assiégé par Brennus*, qu'il composa pour M. Fagel, et les peintures qu'il exécuta dans l'hôtel de M. Hasselaer, échevin d'Amsterd., entre autres sa *Pandore au conseil des dieux*, représ. sur le plafond de la salle principale. Roore reussissait admirablement dans la restaurat. et la retouche des anciens tableaux.

ROOS (Jean-Henri), peintre, né en 1631 à Otterburg dans le Palatinat, fut d'abord élève d'un peintre d'hist. nommé Julien Dujardin, puis d'Adrien de Bie ; il s'adonna au genre du paysage et des animaux, peignit aussi le portr., voyagea en France, en Italie, en Angleterre, dans une partie de l'Allemagne, et se fixa ensuite à Francfort, où il m. en 1685. On a de sa main de belles eaux fortes, au nombre de 23, représentant deux suites d'animaux et 3 paysages. Ses tableaux sont plus estimés pour le dessin que pour la couleur. — Théodore Roos, frère du précédent, né à Wesel en 1638, fut aussi élève d'Adrien de Bie. Il travailla quelq. temps en commun avec son frère, se fixa ensuite à Manheim, et mourut en 1698. Il s'était plus particulièrement attaché au genre du portrait, et il avait obtenu le tit. de prem. peintre de plus. princes d'Allemagne. — Philippe Roos, deuxième fils de Jean-Henri, né à Francfort en 1655, fut l'élève de son père, qui l'envoya en Italie pour perfectionner ses études. Il se fixa à Rome, et y m. en 1705. Les Italiens, qui le nomment *Rosa di Tivoli*, le regardent comme appartenant à leur école, et comme leur plus habile peintre d'animaux et de paysages. La plupart de ses compositions sont en Italie et très-recherchées des amateurs. Le musée du Louvre possède de lui : un *Mouton dévoré par un loup* (le paysage est peint par Tempeste) ; deux autres tableaux d'animaux, et un troisième représentant les *Cascatelles de Tivoli*, qui se trouvaient dans le même musée et qui provenaient de la galerie impériale de Vienne, ont été rendus par le gouvernement en 1815. — Jean-Melchior Roos, frère du précédent, né à Francfort en 1659, voyagea en Italie, et vint ensuite se fixer à Nuremberg, où il peignit pendant quelque temps le portrait et l'histoire ; mais ensuite il s'adonna exclusivem., comme son père et son frère, au genre du paysage et des animaux, et m. dans sa ville natale en 1731. Sa manière, moins séduisante que celle de Philippe, réussit mieux en Allemagne. Il peignit dans un seul cadre, pour le landgrave de Hesse-Cassel, tous les animaux de la ménagerie de ce prince, et ce tableau est regardé comme son chef-d'œuvre. On connait de lui un dessin à l'eau forte représentant un *Taureau debout, vu de face*. — Joseph Roos, petit-fils de Philippe, né à Vienne en 1728, soutint la réputation de sa famille. Fixé pendant plusieurs années à Dresde, il y exécuta un grand nombre de tabl., fut reçu membre de l'académie électorale, passa ensuite à Vienne, où il obtint la direction de la galerie impériale, peignit plus. paysages dans le château de Schœnbrunn, et mourut vers 1790. On a de lui plus. suites de paysages et d'animaux à

l'eau forte, qui ne le cèdent en rien aux eaux fortes de son aïeul Jean-Henri.

ROOSE (NICOL. DE LIEMACKER, plus connu sous le nom de), peintre d'hist., né à Gand en 1575, fut élève de Marc Gueraert et d'Otto Venius, qui fut aussi le maître de Rubens. Il fit des progrès rapides, et Venius l'envoya à Paderborn, où le prince-évêque lui fit exécuter plus. tableaux. Revenu ensuite dans sa patrie, il s'y établit, et sa réputation lui fit obtenir un grand nomb. de travaux. Il fut élu deux fois chef ou doyen des peintres de Gand, et mourut en 1646. Ce peintre le cède peu par la vigueur et l'éclat de son coloris à Rubens, avec lequel il s'était lié d'amitié, et dont les conseils ne lui furent pas sans utilité Parmi ses compositions, on cite principalement : *la Chute des anges*, *le Samaritain charitable*, *St Nicolas, élevé à l'épiscopat*, *le Jugement dernier*, et *le Mystère de la Sainte-Trinité*. Ces tableaux ornent diverses églises de Gand.

ROOSE (THÉODORE-GEORGE-AUGUSTE), médecin et prof. d'anatomie, né à Brunswick en 1771, fit ses études à Gœttingue, et y reçut le bonnet de doct. Il devint ensuite secrét. du conseil de santé, conseiller du duc de Brunswick, et m. prématurém. en 1803. Outre plus. livres class. destinés à servir de guide à ses leçons, et dont on peut voir la liste au t. 7, p. 51-52, de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*, on a de Th.-G. A. Roose : des *Principes de médecine légale* (en allemand), Brunswick, 1802, et un *Manuel pour les médecins et les chirurgiens légistes* (idem), dont la troisième édition parut en 1804, et qui a été traduit en français par le doct. Marc, méd. du duc d'Orléans. Le doct. Formey (de Berlin) a recueilli et publié quelques manuscrits de Roose, sous le titre de *Mélanges de médecine, tirés de la succession de M. Roose*, Francfort, 1804, in-8.

ROPER (WILL.), avoc.-gén. du roi Henri VIII, né au 16e siècle dans le comté de Stafford, m. en 1544, fut gendre du célèbre Thomas More, dont il a écrit la *vie*, imp. pour la prem. fois en 1712.— Sa femme, Marguerite MORE, s'était rendue habile dans le gr. et le lat. Elle composa en ces deux lang. plus. disc. qui ont été trad. en angl. par John Morwin. (On lui a consacré un art. plus détaillé sous le nom de MORE, p. 2078.) — Marie ROPER, fille de la précédente, posséda égalem. le grec et le latin, et traduisit de cette dern. langue en angl. l'ouv. de son grand-père, intitulé : *Exposé de la passion de notre Sauveur*, et du grec en latin l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. — ROPER (John), théologien, né dans le comté de Berk vers la fin du 15e siècle, fut successivement prof. de philosophie et de théologie au collége de la Madeleine à Oxford, se déclara contre le divorce d'Henri VIII, et mourut en 1534. On a de lui : *Tractatus contra doctrinam Lutheri*, composé par l'ordre du même Henri VIII.

ROQUE (GILLES-ANDRÉ DE LA), héraldiste, né en 1597 à Cormelles, près de Caen, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, puis obtint de la cour de Rome une dispense pour se marier. S'étant livré à l'étude de l'hist., il s'attacha spécialement à la partie généalogique, acquit une grande érudition en ce genre, et mourut en 1686 à Paris, où il s'était fixé depuis long-temps. On a de lui : *Lettre aux intéressés en l'histoire des maisons nobles de Normandie*, 1653, in-f.; *Eloge de la maison de Bellièvre*, 1653, in-fol.; *Histoire générale des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol., fort rare (ce n'est qu'un fragment de cette hist. gén., qui n'a point été continuée); *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, avec les preuves, Paris, 1662, 4 vol. in-fol.; *Traité singulier du blason*, ibid., 1673, 1681, in-12; *Traité du ban et arrière-ban, de son origine et de sa convocation*, ibid., 1676, in-12; *Traité de la noblesse et de ses différentes espèces*, 1678, in-4, réimpr. à Rouen, 1720 et 1734; *Traité de l'origine des noms, des surnoms et de leur diversité*, Paris, 1681, in-12, rare; *le Blason des armes de la maison roy. de Bourbon et de ses alliances*, 1626, in-fol. de 121 feuillets, curieux et très-rare.

ROQUE (JEAN-PAUL de LA), ecclésiast., journaliste, né à Albi dans le 17e siècle, entra d'abord chez les jésuites, en sortit au bout de quelq. années, vint à Paris, succéda en 1675 à l'abbé Gallois dans le privilége du *Journal des savans*, fit paraître en 1680 le *prospectus* d'un *Journal ecclésiastique*, dont le chancel. Séguier empêcha la publication, et quelq. temps après un autre ouv. périodique, intitulé : *les Journaux de médecine, ou les Observations des plus fameux médecins, chirurgiens et anatomistes de l'Europe, tirés des journaux étrangers ou des mémoires particuliers*. Il n'en fut publié qu'un seul vol. in-12, Paris, 1683. On a encore de La Roque, dont l'époque de la m. est ignorée, des *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, 1690, in-12; une *Histoire du Languedoc, tirée des pièces et chartes du trésor de S. M., des registres de la chambre des comptes*, etc., Paris, 1683, in-4. Ce n'est que le *prospectus* d'un ouv. qui n'a pas été exécuté.

ROQUE (JEAN de LA), litt., né à Marseille en 1661, étudia dans sa jeunesse les langues orient., fit plus. voyages dans le Levant, vint ensuite se fixer à Paris près de son frère, qui avait obtenu le privilége du *Mercure*, et mourut dans cette ville en 1745, après avoir contribué à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut l'un des prem. membres. On connaît de lui : *Voyage de l'Arabie heureuse*, fait de 1708 à 1710, etc., Paris ou Amsterdam, 1716, in-12, fig., trad. en ital.; *Voyage fait par ordre du roi dans la Palestine vers le gr. emyr, chef des princes arabes du désert*, etc., Paris, 1717; Amsterdam, 1718, in-12, fig., trad. en anglais; *Voyage de Syrie et du mont Liban*, etc., Paris, 1722; Amsterdam, 1723, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Basse-Normandie, et Description du mont Saint-Michel*, inséré en 12 articles dans le *Mercure* (du mois de novemb. 1726 au mois de juillet 1733); *Lettre sur le projet d'établir à Marseille une académie des sciences et belles-lettres*, imp. dans les *Mémoires* de Trévoux, janv. 1717. On attribue encore à La Roque les *Lettres critiq. de Hadgi Mehemet effendi*, contre les *mém.* du chevalier d'Arvieux, publiés par Labat; mais il est reconnu que ces *Lettres* sont de A.-L.-M. Petis de La Croix (*v.* ce nom). — Antoine de LA ROQUE, frère du précédent, né à Marseille en 1672, voyagea aussi dans le Levant, entra à son retour dans les gendarmes de la garde du roi, eut la jambe emportée à la bataille de Malplaquet, obtint la croix de Saint-Louis, et plus tard le privilége du *Mercure de France*, dont il publia 321 vol. Il m. à Paris en 1744. Outre les nombreux articles qu'il a insérés dans le *Mercure*, et 2 *lettres* dans le *Journal de Trévoux*, on a de lui 2 opéras, *Médée et Jason*, *Théonoé* (en société avec l'abbé Pellegrin), mis en musique par Salomon.

ROQUE (MATTHIEU et DANIEL de LA). V. LARROQUE.

ROQUEBONNE. V. HOSTAL.

ROQUELAURE (ANTOINE, baron de), maréchal de France, né, dans le 16e siècle, d'une ancienne famille de la province d'Armagnac, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastiq.; mais ses parens, à la m. de l'aîné de ses frères, lui firent embrasser la profession des armes. Il suivit le parti de Henri de Navarre, devint le lieutenant de ses gardes, et, lorsque ce prince monta sur le trône de France, fut récompensé de sa fidélité et de ses services par la charge de gr.-maître de sa garde-robe et par le collier de l'ordre du Saint-Esprit. Il osa l'un des premiers conseiller à Henri IV de se séparer de la belle Gabrielle d'Estrées. Il était dans le car-

rosse du roi, lorsque ce grand prince fut assassiné par Ravaillac. Après ce cruel évènement, Roquelaure se retira dans son gouvernement de Guienne, où il fit rentrer plus. villes dans le devoir. Il fut créé maréchal par Louis XIII en 1615, et mourut subitement à Lectoure en 1625, dans sa 82e année. — ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1617, entra de bonne heure au service, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et, l'année suiv., à la bataille de Honnecourt. Nommé maréchal-de-camp, il fut employé successivement aux siéges de Gravelines, de Bourbourg et de Courtrai, et obtint, en récompense de sa belle conduite, le grade de lieutenant-général. Pendant la guerre de la fronde, il assista au siége de Bordeaux, et fut blessé à l'attaque du faubourg de Saint-Séverin. Créé duc et pair en 1652, il fut disgracié peu de temps après pour avoir dit au prince de Condé qu'il regrettait de n'avoir pas pris parti pour lui; mais le cardinal Mazarin le rappela bientôt. Il fut ensuite employé à la conquête de la Franche-Comté, à celle de la Hollande, au siége de Maestricht en 1673, et m. gouv. de Guienne en 1683. De même que son père, auquel il succéda dans la charge de gr.-maître de la garde-robe, il avait une gr. gaieté de caractère, ainsi qu'un esprit fécond en saillies. Il existe un volume de plates bouffonneries, sous le tit. de *Momus français*, ou *les Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, pub. pour la prem. fois à Cologne, 1727, in-12, et souv. réimp. Cette compilation fait partie de la *Bibliothèque bleue*. — Ant.-Gaston-Jean-Baptiste, duc de ROQUELAURE, fils du précédent, entra de bonne heure dans la carrière milit., servit avec distinction dans presque toutes les guerres du règne de Louis XIV, devint gouv. du Languedoc, pacifia les Cévennes en 1709, repoussa les Anglais, qui s'étaient emparés du port de Cette, reçut en 1724 le bâton de maréchal de France, et mourut à Lectoure, en 1738, à l'âge de 82 ans. Avec lui s'éteignit la maison de Roquelaure. Il n'avait laissé que 2 filles, l'une mariée au duc de Rohan-Chabot, et l'autre au prince de Pons.

ROQUELAURE (JEAN-ARMAND DE BESSUEJOULS DE), archevêque de Malines, né en 1721 à Roquelaure, diocèse de Rodez, n'était pas de la famille des Roquelaure d'Armagnac, mais d'une famille noble du Rouergue, qui y possédait une terre du même nom. Destiné à l'état ecclésiastiq., il fut reçu doct. en théologie en 1747, devint évêque de Senlis en 1754, prem. aumônier du roi en 1764, et conseiller-d'état en 1767. Il fut admis à l'académie française en 1770 à la place de Moncrif (*v.* ce nom). Ce prélat ne quitta point la France pendant la révolution; mais il ne put éviter d'être incarcéré sous le régime de la terreur, et il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions. Ayant envoyé la démission de son siége épiscopal en 1801, il fut nommé l'année suivante archevêque de Malines, fut remplacé en 1808 par l'abbé de Pradt, et nommé chanoine de Saint-Denis. Il vint se fixer à Paris, où il mourut en 1818 à l'âge de 97 ans. On ne connaît aucune production de ce prélat académicien. Le *discours* prononcé à ses funérailles par M. Daru, chancelier de l'académie française, est inséré dans les *Annales encyclopédiques* de juin 1818, t. 3, p. 327.

ROQUES (PIERRE), théologien protestant, né dans le Languedoc en 1685, fit ses études à Lausanne et à Genève, devint ministre et prédicat. du Saint-Evangile, fut nommé en 1710 pasteur de l'église française à Bâle, partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres, et m. en 1748. Outre différens morceaux insérés dans la *Bibliothèque germanique* et le *Journal helvétique*, on lui doit de nombreux ouvrages, dont il suffira de citer les suivans : *le Pasteur évangélique*, ou *Essai sur la nature et l'excellence du saint-ministère*, Bâle, 1723, in-4, trad. en allemand, en hollandais et en danois; *Elémens des vérités historiques, dogmatiques et morales*, etc., ib., 1728, in-12; *Lettres écrites à un protestant de France*, au sujet du mariage des réformés et du baptême de leurs enfans dans l'égl. romaine, Lausanne, 1730, 1735, in-12; *le vrai Piétisme*, Bâle, 1731, in-4, trad. en allemand; *Sermons sur divers textes de l'Ecriture-Sainte*, ibid., 1734, in-8, plus. fois réimp.; *les Devoirs des sujets*, expliqués en 4 discours, ibid., 1737, in-12; *Traité des tribunaux de judicature*, etc. La *Vie* de P. Roques a été écrite par Frey, Bâle, 1784, in-4.

RORARIO (JÉRÔME), littér. italien, né en 1485 à Pordenone dans le Frioul, fit son cours de droit à Padoue; mais, passionné pour les lettres, il n'éprouva que du dégoût pour la jurisprudence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, ses talens le firent connaître de la cour de Rome, qui lui confia plus. fonctions importantes. Il fut légat du pape Clément VII en Hongrie, ensuite de Paul III en Pologne, et mérita la bienveillance de ces deux pontifes. Après avoir passé plus. années à Rome dans la société des savans et des plus illustres prélats, il se démit de ses emplois, revint habiter sa ville natale, et y mourut en 1556. On ne connaît de lui que deux opuscules. Le premier est intitulé : *Quòd Animalia bruta sæpè ratione utantur meliùs homine* (rapporté d'Italie par Gabr. Naudé, et publié à Paris, 1648, in-8; Amsterdam, 1654 et 1666, in-12; Helmstadt, 1728, in-8); le second a pour tit. : *Oratio pro muribus adversùs Nicol. Bortii edictum*, *Augusta Rheta* (Coire), 1548, et inséré dans le prem. volume des *petits Ecrits choisis* de J.-G. Estor, 1732, in-8.

RORICH. V. CALAMINUS.

ROSA (SALVATOR), peintre et poète italien, né en 1615 à l'Arenella, village des environs de Naples, fut destiné par son père, pauvre arpenteur, à la carrière du barreau, et placé chez les pères somasques pour y recevoir les élémens de l'instruction. De bonne heure un penchant irrésistible l'entraîna vers la peinture, et, sans soutien à la mort de son père, qui laissait dans l'indigence une famille nombreuse, il suivit sa vocation, mais sous les plus fâcheux auspices, n'ayant reçu que quelques leçons d'un méchant artiste nommé Gréco, son oncle maternel. D'abord employé par Fr. Fracanzani et Aniello Falcone, il reçut ensuite d'utiles conseils de l'Espagnolet. Il travaillait depuis quelq. temps pour les brocanteurs de Naples, lorsque Lanfranc, appelé dans cette ville par les jésuites pour décorer l'église du *Gesù nuovo*, vit avec surprise, gisant devant une échoppe, un assez bon tableau du jeune Salvator, qu'il acheta en en faisant l'éloge. Les suffrages de ce grand maître ne tardèrent pas à profiter au pauvre Salvator, dont les ouv. furent dès-lors un peu mieux appréciés des revendeurs. L'illustre élève des Carraches, content de sa première acquisition, voulut voir le *Salvatoriello*; il lui commanda quelq. paysages, et, applaudissant à ses succès, lui fit sentir la nécessité de visiter Rome pour se perfectionner. Ce fut en 1635 que Salvator s'y rendit pour la prem. fois; mais, par suite des fatigues et des privations qu'il affronta pour satisfaire sa curiosité, il contracta une maladie qui bientôt l'obligea de revenir respirer l'air natal. Quelq. années se passèrent avant qu'une nouvelle occasion lui fût offerte de revoir la capitale des beaux-arts, et presque tout ce temps fut employé par lui à peindre des batailles, genre qu'il aimait de prédilection, comme offrant une plus libre carrière à son imagination irritée et chagrine. Enfin une place lui fut promise dans la maison du cardinal Brancaccio, et il s'achemina vers Rome. L'âge et l'étude avaient alors mûri son talent, et il retira plus de fruit de ses visites pend. ce second voyage. Lorsque son patron fut appelé au siége épiscopal de Viterbe,

il le suivit dans cette ville, où, entre autres ouvr., il exécuta pour l'église de la Mort le tableau de *St Thomas mettant le doigt dans les plaies du Sauveur :* ce chef-d'œuvre de difficulté vaincue était sa prem. composition sur une grande échelle. Ce fut pendant son séjour à Viterbe que Salvator se lia avec Antoine Abati, poète alors renommé pour la causticité de ses saillies, et il puisa dans ses entretiens le goût des impromptus, ainsi que celui des vers. Las de sa condition trop dépendante, il reparut un instant à Naples, où régnait despotiquem. sur le domaine des arts une mesquine cabale de bréteurs (*v.* CORENZIO, etc.). Outré de se voir l'objet d'un insultant mépris de la part de ceux dont peut-être il n'eût pas manqué d'affronter les menaces, il s'achemina incontinent vers Rome. Encore sans nom, Salvator ne pouvait caresser l'espérance d'attirer sur lui par ses talens quelq.-uns des regards d'un public dont alors les suffrages étaient disputés, d'un côté par le Dominiquin, le Guide, l'Albane et le Guerchin, élèves déjà fameux de l'école de Bologne, par Piètre de Cortone, seul, mais digne représentant de celle de Florence, enfin par d'aussi célèb. étrangers que le Poussin, Vouet, Cl. Lorrain, Rubens, van Dyck, etc. On était alors aux approches du carnaval de 1639. Il vint à l'esprit de Salvator de tirer parti des divertissemens de mascarades pour se faire connaître; et il réussit en effet, sous le déguisement d'un charlatan, à acquérir une réputation que n'avaient pu lui faire ses pinceaux. Tant que durèrent ces saturnales, on le vit parcourir les divers quartiers de Rome sous le nom de *Formica* et le masque de *Coviello*, distribuant aux curieux, incessamment attroupés autour de lui pour entendre ses plaisans lazzis, des remèdes contre les infirmités de tous genres, c'est-à dire des préceptes de morale et le plus souvent de mordantes satires contre les différens travers de l'humaine engeance. Il n'était pas en lui de s'arrêter en si beau chemin : réunissant quelq. jeunes gens en troupe de comédiens, il débuta avec eux sur un petit théâtre de société, à quelque distance de la ville, et en peu de temps ses représentations attirèrent tout ce qu'il y avait de mieux dans Rome. Le moment vint de frapper un grand coup. Il s'y hasarda; et, dans un prologue qu'il avait composé pour une des pièces les plus applaudies de son spectacle, il mêla à de sages critiques sur le mauvais goût de la scène italienne de ce temps quelq. sorties très-acerbes contre d'assez mauvaises farces récemment représentées au Vatican sous la direction du Bernin, alors le régulateur suprême des beaux-arts à Rome. Salvator Rosa avait pu prévoir le péril où l'engageait cette attaque : on répondit à ses saillies par de violentes injures, et le zèle seul de ses admirateurs le put soustraire à la vengeance des hommes puissans qu'il n'avait pas craint d'affronter. Connu dès-lors à la fois comme peintre, poète, musicien et acteur, il se vit recherché et fêté de toutes parts : sa fortune ne resta pas en arrière de sa réputation, et bientôt il put satisfaire le bizarre caprice d'aller étaler son opulence dans la ville où naguère, obscur associé aux travaux de Falcone, il lui restait à peine, après avoir vendu un tableau, de quoi acheter une nouv. toile. C'est pend. ce dern. séjour qu'il fit à Naples qu'éclata l'insurrection populaire par laquelle l'humble pêcheur Masaniello fut porté au pouvoir suprême. Sous le nom de *Compagnie de la mort* s'était aussitôt montrée dans la ville une troupe presque toute composée d'artistes, réunis par Falcone pour tirer vengeance du meurtre commis sur un de ses parens par un soldat espagnol. La chute de Masaniello compromit toute l'école napolitaine, dont les membres se dispersèrent à l'arrivée de D. Juan d'Autriche et du vice-roi espagnol. Pour Salvator, qui ne s'était pas montré l'un des moins chauds partisans de la révolution, il se sauva à Rome, emportant de sa terre natale une indignation plus profonde que jamais. Aussi les prem. créations de son pinceau sous cette sombre influence, et notamm. le fameux tableau de *la Fortune distribuant aveuglément ses faveurs* (aujourd'hui en Angleterre, chez le duc de Beaufort), lui attirèrent-elles de vifs désagrémens. Pour se soustraire aux persécutions que lui préparaient les ennemis qu'il avait soulevés contre lui, il se rendit à Florence, où il fut bien accueilli par le cardinal Jean-Charles de Médicis. Là de nouvelles compositions ajoutèrent encore à sa renommée, et le charme de ses entretiens attira autour de lui les plus beaux esprits de la ville, les Torricelli, les Dati, Lippi, Viviani, Bandinelli, etc., dont la réunion donna naissance à l'acad. dite *de' Percossi*. Mais, encore plein des véhémentes inspirations qui, av. son départ de Rome, lui avaient dicté sa satire *la Babylone*, il en composa de nouvelles sur le même ton : celles de *la Musique*, de *la Poésie*, de *la Peinture*, de *la Guerre*, se succédèrent à peu d'intervalle. Enfin il avait mis la dernière main à son poème de *l'Envie*, la dern. et la plus violente de ses satires. Cette composition l'éleva au-dessus des atteintes de ceux qui contestaient l'originalité de ses poésies précédentes; et comme peintre il confondit aussi les dédains affectés de ses rivaux en exposant à Rome la fameuse bataille qui lui avait été commandée par le légat apostoliq. près la cour de France pour être offerte à Louis XIV (1652). Ce tabl. orne encore notre musée, avec la *Pythonisse d'Endor évoquant l'ombre de Samuel en présence de Saül; le jeune Tobie tirant à lui le poisson monstrueux*, et deux autres de ses compositions. Désormais fixé à Rome, Salvator Rosa y jouit enfin sans traverses du rang que lui assignaient ses talens, et il mourut en 1673, après avoir exécuté beaucoup d'autres ouvrages capitaux, tels que *l'Ombre de Pythagore* apparaissant à ses disciples; le même payant des pêcheurs pour qu'ils rendent à la mer les poissons dont leurs filets sont chargés; *l'Ombre de Catilina* redemandant à ses conjurés le serment fatal, etc. Ce gr. artiste se distingue moins par la grâce et la correction que par une entente parfaite des gr. effets de couleur, beaucoup d'art dans la disposition de ses groupes, et surtout par une singulière énergie de touche et une verve bouillante. Il a lui-même gravé à l'eau-forte plus. de ses tableaux. C. Antonini en a gravé une autre collect. publiée sous le tit. de *Serie di 85 disegni in varie grandezze*, Rome, 1780, in-fol. La première édit. des *satires* de Salvator Rosa est d'Amsterd., 1719, in-8; la meilleure est celle qu'a donnée l'abbé Antoine-M. Salvini à Florence en 1770. Outre ses principaux biographes nationaux Baldinucci, Passeri, Pascoli, Salvini, etc., on peut consulter sur Salvator Rosa l'ouvrage de lady Morgan ayant pour titre *Vie et Siècle de Salvator Rosa*, 1824, 2 vol. in-8, trad. en franç. (par Mlle Sobry), Paris, Eymery, 1825, 2 vol. in-8 ou in-12 : l'aut. a placé à la fin de son liv. des *lett.* familières de ce gr. peint.

ROSA DI TIVOLI. V. Roos (Philippe).

ROSALBA (la donna CARRIERA, plus connue sous son prénom de), peintre en pastel, morte aveugle en 1757 à Venise, âgée d'environ 85 ans, s'était élevée à un haut degré de perfection dans le genre de peinture qu'elle cultiva. Ses tableaux furent recherchés dans toute l'Europe, et elle fut appelée en France et dans les divers états d'Allem. pour y exécuter des portraits : la galerie de Dresde en possède d'elle 157, et on en voyait 2 au Musée du Louvre avant 1815, ainsi qu'un petit tableau qu'elle avait envoyé à l'académie de peint. comme morceau de réception. Plusieurs graveurs ont reproduit ses ouv., notamment Duflos, Larmessin et Lépicié.— Jeanne CARRIERA, sa sœur, m. en 1737, eut aussi de la réputat. comme peint. au pastel et en miniature.

ROSAMONDE. V. ROSEMONDE et ROSMONDE.

ROSCHMANN (Ant.), historiogr. des états du Tyrol, sa patrie, vers le milieu du 18e S., avait été d'abord secrét. de l'univ. d'Inspruck, et il fut aussi attaché comme bibliothéc. au surintendant des archives de sa province. Parmi les écrits qu'il a pub., et sur lesquels ont peut consulter le t. 4 de la *Biblioth. histor. suisse* de Haller, nous citerons : *Veldidena urbs antiquissima*, *Augusti Colonia... è tenebris eruta et vindicata*, etc., Ulm, 1745, in-4; *la Vie de St Valentin, apôtre du Tyrol*, ib., 1746, in-4, en allem.; *Bella Romanorum in Rhætiâ*, etc., Vienne, 1783, in-folio. — Cassien-Ant. Roschmann, qu'on croit fils du précédent, mort en 1806 après avoir occupé un emploi d'archiviste à Vienne, a pub. dans cette ville une *Histoire du Tyrol*, 1792-1802, 2 parties in-8. On a encore de lui des *poésies* et une tragédie de *Sirminde*, Inspruck, 1744, in-8.

ROSCIUS (Quintus), célèbre acteur romain, né à ce qu'on suppose dans le territoire de Lanuvium, vers l'an de Rome 625, m. dans un âge très-avancé, s'était adonné à l'art de la déclamation, alors honoré à l'égal de l'éloquence, et il y acquit bientôt une telle renommée, qu'on désignait par son nom, dans chacun des arts, quiconque y excellait au plus éminent degré. Il déploya sur la scène d'admirables talens, particulièrement dans la pantomime, et tel fut le degré de perfection auquel il porta cet art, qu'il réussissait à rendre par autant de gestes différens une même pensée que le langage pouvait offrir de tours divers pour l'exprimer. Cicéron, qui s'honora d'avoir reçu les leçons de Roscius, nous a conservé sur lui les principaux détails qu'on en connaisse; c'est lui qui rapporte le fait merveilleux qui a illustré le berceau de Roscius, et qui a fourni au modeleur Praxitèle (*v.* ce nom) le sujet du seul de ses ouv. dont le souvenir nous soit parvenu. On connaît le plaidoyer de Cicéron pour Roscius contre C. Fannius Cherea. *Voy.*, au t. 4 des *Mém.* de l'acad. des inscriptions, les recherches qu'a faites l'abbé Fragnier sur la vie de Roscius, qu'il ne faut pas confondre avec un autre personnage du même nom, qui, proscrit par Sylla, fut aussi défendu par Cicéron.

ROSCOMMON (DILLON WENTWORTH, comte de), poète anglais, né vers 1633 dans le roy. d'Irlande, que gouvernait alors le prem. comte de Strafford, son oncle, fut envoyé en Angleterre pour continuer ses études sous le Dr Hall, év. de Norwich, puis vint en France (1642) suivre les leçons du sav. Bochard, et voyagea ensuite en Italie. Après la restauration, Charles II lui donna un emploi à la cour; mais il ne tarda pas à retourner en Irlande, et y devint capitaine des gardes du duc d'Ormond. Plus tard il résigna cette place en faveur d'un officier, à qui il était redevable d'un service important : ce dernier l'avait aidé à terrasser des voleurs qui l'avaient attaqué de nuit au sortir d'une maison de jeu. Cependant les liaisons que Roscommon avait contractées à la cour d'Angleterre ne tardèrent pas à le rappeler à Londres : pourvu d'une place dans la maison de la duchesse d'York, il épousa la veuve du colonel Courtney, fille du comte de Burlington, se lia dès-lors plus étroitement avec Dryden, et commença aussi à se livrer sérieusement à des entreprises littéraires que sa mort vint interrompre en 1684. Ses *poésies*, peu nombr., ont été réunies à celles des comtes de Rochester, Dorset, etc., 2 v. in-12, et reproduites par Johnson dans sa collect. des poètes anglais.

ROSE (Ste), ainsi appelée à cause de la fraîcheur de son teint et l'éclat de sa beauté, naquit en 1586 à Lima, d'une famille originaire d'Espagne, et reçut au baptême le nom d'Isabelle. Après s'être montrée dans le monde supérieure par son ardente piété aux atteintes de la bonne comme de la mauvaise fortune, qu'elle connut successivement, elle passa à 16 ans de la maison du trésorier Gonzalvo, où elle servait comme domestique, dans le tiers ordre de St Dominique, et elle m. le 24 août 1617. Le P. Hansen, dominicain, a écrit la *vie* de cette sainte, dont l'église honore la mémoire le 30 août. Le P. Paul Oliva prononça son panégyrique à l'occasion de sa canonisation (par Clément X) en 1671.

ROSE (Guill.), évêque de Senlis, ligueur forcéné, et celui d'entre les énergumènes de ce temps dont l'exemple pourrait le mieux prouver à quel point le masque de la religion est une arme puissante, naquit en 1542 à Chaumont en Bassigni, d'une famille noble. Ses succès dans la chaire lui ayant valu les places de prédicateur et d'aumônier de Henri III, il poussa jusqu'au dern. point envers ce prince l'oubli du respect dont la personne royale doit être toujours entourée, et surtout dans les solennités publ. Lors du carême de 1583, Henri III ne répondit que par un présent de 300 écus, et une réprimande légère, aux indiscrètes sorties de son prédicateur, qui cette même année fut fait grand-maître du collége de Navarre, et l'année suivante évêque de Senlis. Vers ce temps une intrigue amoureuse du nouveau prélat avec la fille du président Nully eut le plus fâcheux éclat, ce qui, loin d'abattre son audace, ne fit qu'en accroître l'impudence. Il la fit éclater avec une violence effrénée dès le commencement des troubles de la Fronde; et, chose digne de remarque, les turpitudes de sa conduite ne l'empêchèrent pas d'exercer, par ses sermons, assez d'influence sur le peuple de Paris pour qu'on ait pu le considérer comme un de ceux qui contribuèrent le plus à le maintenir dans la révolte contre Henri IV. Il n'avait pas craint de mêler aux invectives qu'il lançait du haut de la chaire contre ce prince une apologie de Jacques Clément, dont il prétendait justifier le régicide par des passages de livres saints. Après l'entrée de Henri dans la capitale du royaume, Rose fut du nombre des séditieux à qui le clément monarque fit enjoindre l'ordre de sortir de cette capitale; mais il n'usa d'une grâce dont il était si peu digne que pour se livrer à de nouv. fureurs. Il en vint jusqu'à prôner qu'il fallait recommencer la ligue. Ses nouvelles menées ayant provoqué contre lui une enquête juridique, il fut condamné par arrêt du parlement rendu le 5 septembre 1598, sur les conclusions de Jérôme de Montholon, à désavouer les discours qu'il avait tenus contre la personne du roi, ainsi que les notes injurieuses qu'il avait écrites à la marge du libelle de Louis Dorléans int. *Expostulatio adversùs unum ex sociis*, etc.; il fut en outre condamné par la même sentence à une amende de 100 écus applicables à la nourriture des prisonn., et défense lui fut faite de retourner av. un an dans son diocèse. Ce frénétique prélat mourut en 1602 à Senlis; et il lui fut érigé dans le cœur de la cathédrale de cette ville, par les soins de son neveu, qui était aussi son successeur, un tombeau avec une épitaphe où l'on osait faire de sa prétendue piété et de ses vertus pastorales un insolent éloge. C'est à Rose qu'est généralement attribué l'audacieux libelle *de justâ reipubl. christ. in reges impios et hæreticos Auctoritate* (in-8, Paris, 1590; Anvers, 1592), où, au milieu d'atroces calomnies, sont exaltées les coupables doctrines des Suarez et des Escobar.

ROSE (Toussaint), d'abord secrét. particulier de Mazarin, puis secrét. du cabinet de Louis XIV et président à la chambre des comptes de Paris en 1661, m. en 1701 à 90 ans, membre de l'académie française, n'était pas sans esprit, et avait surtout, à un haut degré, le talent de se rendre agréable au monarque, qu'il savait flatter habilement. Il imitait parfaitement son écriture, et parmi les *lettres* qui passent pour être de la main du grand roi, plus. ne sont en réalité que l'ouvr. du secrétaire. Ce fut sur ses représentations que Louis XIV rendit, en 1667, la déclaration en vertu de laquelle l'acad.

devait dorénavant être admise comme les différens corps de la magistrature à l'honneur de haranguer Sa Majesté dans les circonstances importantes. Bien que Rose fût un de ces académiciens dont l'abbé d'Olivet renonça à écrire la notice, tant il trouvait le sujet aride, il a néanmoins trouvé place dans le rec. de d'Alembert, qui lut à la séance publique du 25 août 1778 l'*éloge* qu'il lui avait consacré. — Jean-Baptiste Rose, ecclés. et littérat., né en 1714 à Quingei (Franche-Comté), où il m. en 1805, membre de l'acad. de Besançon, avait embrassé dans ses études l'histoire, la minéralogie, les mathématiques et l'astronomie. Laborieux et sans ambition, il eut une vie longue et paisible : elle ne fut point troublée par la révolution, dont il vit, comme tant d'autres, les commencemens avec joie, y attachant l'espoir d'une régénération profitable à tous. Quoique le seul bénéfice qu'il possédât fût une chapelle de sa ville natale, il sut trouver dans sa modeste condition les moyens de satisfaire son goût pour les livres et soulager les pauvres, dont il se montrait le père autant que l'appui. Parmi ses ouv., dont on peut voir l'indication dans la notice que lui a consacrée M. Weiss, t. 39 de la *Biogr. univ.*, nous nous bornerons à citer les suiv. : *Traité élém. de morale*, Besançon, 1767, 2 vol. in-12 ; *Morale évangélique comparée à celle des sectes et des philos.*, ib., 1772, 2 vol. in-12; *Mém. sur les états-généraux et provinciaux des Francs et des Bourguignons* (ib., 1788), in-8 ; *l'Esprit des pères, comparés aux plus célèbres écriv. sur..... la philosophie et la religion*, ib., 1790, 3 vol. in-12 : cet ouvrage, qu'on regarde comme le meilleur d'entre ceux de l'aut., a été reproduit (le frontispice seul a été réimp.) en 1823; on a placé en tête une courte *notice* sur Rose par M. Grappin, qui, en 1810, avait déjà lu son éloge à l'acad. de Besançon.

ROSE (Kunz ou Conrad de La), fou en titre de l'emper. d'Allemagne Maximilien Ier, tenta de dissuader ce prince, alors encore archiduc, de se rendre à Bruges, où il avait convoqué les états de Flandre afin de comprimer l'insurrection qui y était imminente ; il le suivit dans cette ville, mais, loin de s'y arrêter, passa immédiatem. à Middelbourg, près du duc de Bavière Christophe ; et lorsque, comme il l'avait prévu, les rebelles eurent fait l'archiduc prisonnier, il imagina de se faire introduire auprès de sa personne à titre de confesseur et sous un habit de franciscain, qu'il le conjura d'endosser pour s'enfuir à l'aide de ce déguisement, tandis qu'il resterait en sa place. Ferdinand rejeta l'offre de La Rose ; mais ce ne fut pas la seule occas. qu'il ait eu d'éprouver son dévouement ingénieux. On trouvera sur La Rose des particularités curieuses, ainsi que le détail de ses saillies les plus remarquables, dans l'*Hist. des Bouffons de cour*, par Flœgel.

ROSE-CROIX (les frères de la), secte d'illuminés, qui croyaient deviner les mystères de la nature à l'aide d'une lumière intérieure, s'établirent en Allemagne vers l'an 1590. Partisans de la magie, de la cabale et de l'alchimie, les frères de la Rose-Croix ont disparu avec ces prétendues sciences, et leur nom est devenu le synonyme de charlatan. Les principaux écriv. de cette secte furent Michel Maïer et Rob. Fludd (*v.* ces noms).

ROSELL (Ant.-Grég.), prof. de mathémat. au collége royal de Madrid, m. en 1794, était né en 1731 à Mataro, en Catalogne, et avait rempli les fonctions de commiss. des guerres. Entre autres ouvr. élément., encore estimés en Espagne, il a laissé : *Géométrie à l'usage des enfans*, Madrid, 1784, in-8 ; *Elémens de mathémat.*, ibid., 1785, in-4 ; *Traité d'éducation conforme aux principes de la religion chrét.*, etc., ib., 1787, 2 v. in-8, etc.

ROSEN DE ROSENHOF. V. Roesel.

ROSELLI (Ant.), jurisconsulte, que ses contemporains nommèrent le *monarque de la sagesse*, né vers 1380 à Arezzo, m. à Padoue en 1466, avait été chargé de diverses négociations pour le saint-siége sous les papes Martin V et Eugène IV; et il fut comblé d'honneurs et de distinctions par l'empereur Sigismond et par le roi de France, auprès desquels il avait été envoyé comme ambassadeur. Un refus qu'il essuya de la part d'Eugène IV, à qui il avait demandé le chapeau de cardinal, l'irrita à un tel point qu'il abandonna la cour de Rome pour venir occuper une chaire de droit canon à Padoue; et c'est là que, dans son ressentiment, il écrivit son traité *de Monarchiâ*, qui fut condamné par le concile de Trente. Outre cet écrit, devenu très-rare, on connaît de lui plus. autres *traités* impr. dans la collect. des *Tractati magni*. L'*Oraison funèbre* de Roselli, par Barozzi, a été imp. à Padoue en 1719, et on peut consulter encore pour plus de détails les *Elogi degli uomini illustri Toscani*, t. 3, p. 7 ; le *Magazzino Toscano* de Flori, t. 3, p. 458, et l'ouvrage de Pancirole *De claris legum interpret.*, chap. 36, livre 3.

ROSEMBERG (Franç.-Toussaint FORBIN de JANSON, comte de), de la même famille que le cardinal Janson et le chef d'escadre Forbin (*v.* ces noms), né à Paris en 1654, fut destiné à la carrière des armes ; et, contraint de se soustraire à la rigueur des lois après un duel dans lequel il avait tué son adversaire, il passa en Allemagne, où il fut employé dans diverses campagnes contre les Turks. Lorsque l'emper. Léopold eut déclaré la guerre à la France, le comte de Rosemberg mit à profit ces circonstances pour rentrer dans sa patrie, où ses offres de services furent facilement agréées, et il fut employé sous Catinat dans l'armée du Piémont en qualité de major d'un régiment allem. Blessé fort grièvement au combat de la Marsaille (1693), et retrouvé parmi les morts après cette action, où il avait vaillamment combattu, il fut transféré pour recevoir des soins chez les jésuites de Pignerol, qui lui inspirèrent la résolution de se consacrer à Dieu. Son rétablissement fut plus prompt qu'il n'avait été permis de l'espérer. De retour à Paris, il donna sa démission à la paix de Ryswick, mais il ne songeait plus aux pieux desseins qu'il avait formés au bord de la tombe, lorsqu'une maladie grave les lui vint rappeler. Massillon, qu'il avait choisi pour direct., lui conseilla, sinon d'embrasser la vie religieuse s'il ne s'y sentait appelé par son goût, du moins d'aller passer quelques jours à la Trappe pour s'y recueillir. S'étant préparé à ce voyage par la lecture des ouv. de l'abbé de Rancé, le comte de Rosemberg ne se vit pas plus tôt au milieu des pieux cénobites, qu'il sollicita son admission parmi eux, et après un an du plus rigoureux noviciat, il prononça ses vœux dans les dern. jours de 1703, sous le nom de frère Arsène. Ses progrès dans la voie de perfection furent si rapides qu'il fut bientôt compté au nombre des religieux les plus recommandables de son couvent; et lorsque le grand-duc de Toscane voulut introduire dans ses états la réforme de Cîteaux, le frère Arsène fut du nombre des trapistes qu'on envoya à cet effet en Toscane. Il m. en 1710 à l'abbaye de Buon-Solazzo, l'exemple et l'édification de ses confrères. D. Alexis Davia a écrit en italien la *vie* de ce pieux solitaire; et il en a été fait deux traduct. en franç. 1711, l'une par Ant. Lancelot, in-12, l'autre par Drouet de Maupertuy, t. 3 du recueil intit. : *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe*.

ROSEMONDE ou ROSAMONDE, surnommée *la Belle*, maîtresse du roi d'Angleterre Henri II, née vers le milieu du 12e S., était fille de lord Walter Clifford, d'une illustre maison encore subsistante. Pour garantir celle qu'il aimait des ressentimens jaloux d'Eléonore de Guienne, sa femme, Henri fit construire à Woodstock une espèce de labyrinthe, au fond duquel Rosemonde vécut longtemps en sûreté, et où elle donna à son royal amant deux fils, Richard *Longue-Epée* et Geoffroi, qui

dans la suite devint archev. d'York. Les chroniq. expliquent de diverses manières la fin tragique de la belle Rosemonde : ce qui est certain, c'est qu'elle avait cessé de vivre en 1173, peu après qu'Eléonore, mettant à profit le départ de Henri, que la révolte de ses fils obligeait à passer la mer, fut parvenue jusqu'à son mystérieux asile, soit en s'y introduisant de vive force, et en traversant les allées tortueuses du jardin à l'aide d'un peloton de fil, soit, comme d'autres le prétendent, en y arrivant par un chemin souterrain qu'elle aurait creusé à cet effet dans une distance de plus de cinq milles, du cloître de Gostow jusqu'aux jardins de Woodstock. Plus. poètes ont célébré les amours de Henri II et de Rosemonde ; Addison en a fait le sujet d'un opéra ; et chez nous M. Brifaut a pub. un joli poème de *Rosemonde* en 3 chants. *Voy.* la dissert. qu'a placée Hearne à la fin de l'*Hist. d'Anglet.* de G. Le Petit. M. E. de Bonnechose a donné au Théât.-Franç., en 1826, une trag. de *Rosemonde* imp. la même année, in-8, chez Lecaudey.

ROSEN DE ROSENSTEIN (NICOLAS), médecin suédois, né en 1706 près de Guttemberg, mort en 1773, avait étudié successivem. à Lund et à Upsal, et reçu le grade de docteur à Harderwych après avoir voyagé en Allemagne, en France et en Hollande. Adjoint à la faculté de médecine d'Upsal en 1731, il eut trois ans après le titre de médecin du roi, remplaça Rudbeck dans la chaire d'anatomie en 1740, et fut anobli en 1762. Ce médecin, qui fut l'un de ceux qui concoururent à accréditer le système (déchu depuis) des maladies vénériennes déguisées ou larvées, s'est acquis un plus juste titre de célébrité en contribuant à propager en Suède la pratique de l'inoculation. On a de lui, outre un assez gr. nombre d'*opuscules* acad. en latin, dont on trouvera la liste au t. 7 de la *Biogr.* du *Dictionnaire des sciences médicales*, divers ouvr. parmi lesquels il faut distinguer son *Traité des maladies des enfans*, Stockholm, 1764, 1771, in-8, trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment en allem. par Murrey, Gœttingue, 1766, 1795, in-8 ; en holland. par E. Sandifort, Amsterdam, 1768, in-8 ; en anglais par Sparrmann, Londres, 1780, in-8 ; en franç. par J.-B. Lefebvre de Villebrune, Paris, 1780, in-8 ; et sa *Pharmacie domestique et de voy.*, Stockholm, 1765, in-8, pub. l'année suiv. à Leipsig en allem. — C'est en l'honneur de son frère, aussi médecin et botaniste, que Thunberg a donné à une plante de la famille des composées le nom de *Rosenia.*

ROSENBERG (GIUSTINIANA-WYNNE, comtesse DES URSINS et DE), femme d'un ambassadeur de l'impératrice Marie-Thérèse auprès de la républ. de Venise, née à Venise en 1730 d'un père anglais, morte à Padoue en 1791, s'était adonnée aux lett. après être devenue veuve. Le plus considérable des ouv. qu'elle a fait imprimer est celui intit. *les Morlaques*, dédié à Catherine II, 1788, 2 vol. in-4. Parmi ses autr. écrits, nous ne citerons que les *Pièces morales et sentimentales, écrites d'une campagne sur le rivage de la Brenta*, Londres, 1785, in-12.

ROSENFELD (ALEXANDRE de), né dans la Carinthie, a un instant fixé sur lui l'attention génér. par la prétendue découverte d'un préservatif contre la peste. Venu à Tripoli pour affaires de commerce, il y avait acheté, d'un gardien de pestiférés, le secret de ce spécifique, consistant en une poudre produite par la dessiccat. et le broiement de chairs cariées et d'os d'individus morts de la peste. Après beaucoup de vains efforts pour accréditer son préservatif en Autriche, Rosenfeld obtint du gouvern. d'être envoyé à Constantinople pour en prouver l'efficacité d'une manière éclatante ; il fut conduit, pour subir la quarantaine, à l'hôpital des pestiférés grecs de Péra, et là, plein d'une aveugle confiance en la vertu de son arcane, il se soumit lui-même aux plus téméraires épreuves, se frottant les bras et les mains avec du virus empesté, etc. Cependant il était, sans mésaventure, parvenu à la veille du jour où expirait sa quarantaine ; l'internonce autrichien avait convoqué pour le lendemain (19 janv. 1816) les médec. des diverses ambassades d'Europe ; mais avant ce terme Rosenfeld éprouva les prem. symptômes de la maladie : le 20 la peste se déclarant avec une extrême violence, l'enleva en quelques heures. On ne trouva dans les papiers de Rosenfeld rien de relatif à son spécifique.

ROSENHANE (SHERING, baron de), sénateur de Suède, né en 1609 dans la province de Sudermanie, fut successiv. gouv. d'Ostrogothie (1636), envoyé de la régence suédoise à Munster pendant les négociations qui précédèrent la paix de Westphalie (1642), et 5 ans après ambassad. de la reine Christine à Paris. De retour en Suède, il entra au sénat, et fut nommé ensuite gouv. de Stockholm, ville qui lui dut bientôt beaucoup d'embellissemens, de constructions et d'établissemens publics. Le baron de Rosenhane remplit encore plus. négociat. importantes, et m. à sa terre de Torp en 1663, laissant des *mém.* sur sa vie qui ont été impr. dans le t. 2 de la *Nouvelle Biblioth. suédoise.* On a en outre de lui, entre autres ouv. : *Observ. polit. super nuperis Galliæ motibus*, 1649.— Le baron de ROSENHANE (Shering), descendant du précéd., secrétaire d'état et commandeur de l'ordre de l'Etoile polaire sous Charles XIII, né en 1754 au château de Torp, où il m. en 1812, avait débuté dans la carrière des emplois publics par une modique place d'expéditionnaire à la chancellerie ; il devint ensuite prem. secrét. du cabinet, puis conseiller de chancellerie (1792), rentra dans la vie privée en 1801, fut nommé en 1803 réviseur de la banque et du trésor, et en 1810 directeur de l'ordre équestre. Après la révolution qui précipita Gustave IV du trône, Rosenhane fut appelé de nouveau aux affaires, et il prit une part active aux conférences des diètes d'OErebro en 1810 et 1812. Outre un éloge du baron de Lejonhufvud, etc., imprimé dans la collection des *Mém.* de l'acad. des belles-lettres et d'histoire, on a de lui : *Esquisse de la vie du roi Gustave-Adolphe*, 1780, pour faire suite à l'ouvr. de Berch ; et *Mém. sur le conseil royal de Suède*, etc., Stockholm, 1791. *L'éloge* de Shering Rosenhane, par le secrét. d'état Bergstedt, se trouve au t. 10 des *Mém.* de l'acad. des belles-lettres de Stockholm. — Gustave ROSENHANE, de la même famille, président d'une cour judiciaire à Dorpat dans le 17e S., passe pour être le premier Suédois qui ait composé des sonnets. Il en a pub. un recueil à Stockholm en 1680 sous le nom de *Vendredi*, et l'année suiv. il fit impr. un traité *De republicâ glaciali.*

ROSENMULLER (JEAN-CHRÉTIEN), célèbre anatomiste, né en 1771 à Hessberg, près de Hildburghausen, d'un ecclés. protestant, surintendant et membre du consistoire de Leipsig, et connu en Allemagne par d'utiles écrits, fit par ses soins des études très-solides, et après avoir pris à Leipsig le grade de maître-ès-arts, il alla suivre des cours de médecine à Erlangue. C'est à cette époque qu'il découvrit près du village de Muggendorf la caverne naturelle qui a conservé son nom. Attaché comme prosecteur au théâtre anat. de Leipsig en 1794, il obtint 3 ans après le grade de docteur, fut nommé en 1799 médecin de la garnison, et en 1802 devint profess. d'anatomie et de chirurgie à l'univ. de la même ville, où il m. dans ces emplois en 1820. Outre plus. *articles* dans le *Dictionn.* de Pierer, dans les *Mém.* de la soc. physico-méd. d'Erlangue ainsi que dans divers recueils périodiques, et des trad. allem., d'après l'anglais, de quelques *traités* d'anat., on a de Rosenmüller, plus. ouv. en latin et en allemand, dont on trouvera la liste dans la *Biogr.* du *Dictionn. des sciences médicales*, t. 7, p. 54-55. Nous nous bornerons à citer les suivans : *quædam de ossibus fossilibus animalis cujusdam*,

hist. ejus et cognitionem accuratiorem illustrantia, Leipsig, 1794, in-4; trad. en allem. par l'auteur, ibid., 1795, in-8; *organorum lachrymalium partiumque externarum oculi humani Descript. anat.*, ibid., 1797, in-4; *Atlas anatomico-chirurg.*, en allem., Weimar, 1805-1812, 3 part. in-fol., imp. aussi en latin, ouvr. précieux dont l'auteur a lui-même dessiné les planches, qui ont été gravées par Schrœter; *Manuel d'anat.*, ib., 1808; 3e éd., 1819, in-8; *Compendium anatomiæ in usum lectionum*, ibid., 1819, in-8.

ROSIÈRES (FRANÇ. de), archidiacre de Toul, né en 1534 à Bar-le-Duc, d'une ancienne famille, mort en 1607, avait été pourvu, par la faveur du card. de Guise, de plus. riches bénéfices, et du titre de conseiller du duc de Lorraine: client d'un tel patron, il s'en montra bien digne par le zèle fougueux qu'il déploya dans les déplorables machinations de la ligue (*v.* ce mot). Dans un article assez succinct qu'il lui a consacré dans la *Biogr. univ.*, M. Weiss le fait connaître surtout comme un fort bel homme, joignant à des manières agréables de l'érudition et de l'élégance. Enfermé à la Bastille comme auteur d'une fabrication généalogique en l'honneur de la maison de Lorraine, où il osait lancer d'assez violentes invectives contre la famille royale, Rosières obtint sa grâce de Henri III en démentant à genou devant ce prince, en plein conseil, les injures dont il s'était rendu coupable, « crime, dit-il alors, qui lui méritait la mort. » Rosières eut plus tard des démêlés assez vifs avec son évêque au sujet de la juridiction qu'il prétendait exercer à titre de grand archidiacre du diocèse de Toul, et il alla plaider sa cause devant le pape. Ses ouvr. sont: *Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum*, etc., Paris, 1580, in-fol.: c'est ce livre, supprimé par le parlement, qui conduisit l'auteur à la Bastille; *sommaire Recueil des vertus morales, intellectuelles et théologales*, Reims, 1571, in-8; *six Livres de politique*, ibid., 1574, in-4; *Oratio panegyrica ad Clementem VIII*, etc., Rome, 1596, in-4; *Oratio panegyrica ad perpetuam memoriam assumptionis Pauli papæ V*, etc., Pont-à-Mousson, 1605, in-4, enfin 6 *Catéchèses*, in-fol. MS.

ROSIN (JEAN), en allem. *Roszfeld*, antiq., né en 1551 à Eissenach, dans la Thuringe, renonça à l'enseignement pour la carrière évangélique, fut attaché en 1592 à la cathédrale de Naumbourg comme prédicateur, et m. en 1626. Outre des éditions de la *Chron.* de W. Drechsler avec une *continuation* depuis 1550, et d'un recueil allem. de divers *opuscules* de Luther (Leipsig, 1696, in-8), on a de lui: *Antiquitat. romanarum Corpus absolutissimum ex variis script. collectum*, in-fol., Bâle, 1583; Lyon, 1585; Paris, 1613, plus. fois réimpr., notamm. par les soins de Sam. Pitiscus, Utrecht, 1701, et de J.-Fréd. Reitz, Amsterdam, 1743, in-4; *Itinerum sive legat. Sigism. baronis Herbestenii Fasciculus, carm. hexametro*, imp. en tête des *Commentaires* de Herberstein, et dans l'*Hodæporicon* de Nic. Reusner (*v.* ces noms); et *Exempla pietatis illustris, seu Vitæ trium Saxoniæ ducum Friderici III Sapientis, Johannis Constantis, et Johann. Friderici Magnanimi*, Iéna, 1602, in-4. La *vie* de Rosin a été écrite en allem. par J.-G. Fischer, à la suite de celle de J. Avenarius, Naumbourg, 1708, in-8.

ROSMONDE, femme d'Alboin, prem. roi des Lombards, était fille de Cunimond, roi des Gépides. En faisant la conquête des états de ce dern., Alboin le tua, et, dans l'ivresse du triomphe, il envoya à Rosmonde son crâne en forme de coupe, l'invitant à boire avec son père. Celle-ci, indignée de cet outrage, fit assassiner Alboin par un soldat qu'elle avait gagné en s'abandonnant à lui, et par un gentilh. lombard nommé Almachilde, qu'elle épousa ensuite, et avec qui elle se réfugia à Ravenne pour se soustraire à la vengeance des Lombards. Bientôt, l'exarque Longin lui ayant offert de la prendre pour femme et de la faire régner sur toute l'Italie, pourvu qu'elle lui livrât ses trésors, elle songea à se défaire d'Almachilde: elle lui présenta au sortir du bain une coupe empoisonnée, que celui-ci l'obligea d'achever après l'avoir vidée à demi; et tous deux périrent dans des douleurs affreuses. Ces faits ont été plus. fois reproduits sur la scène tragique, notamment par Alfieri, et chez nous par Baro, par Chrét. Descroix, par Taconnet, et plus récemment par M. Ampère fils: cette dern. tragédie, reçue au Théâtre-Français en 1824, n'a encore été ni représentée ni imprimée.

ROSNY (ANT.-JOS.-NIC. de), romancier et aut. dramatique, né à Paris en 1771, mort en 1814, membre de plus. acad. et sociétés littéraires, avait commencé ses études à l'école militaire de Rebais, et suivi quelque temps la carrière des armes. Retiré jeune encore avec le grade de capitaine, il obtint un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur, et, pressé par une avidité singulière de célébrité, il épuisa sa vie en efforts pour en acquérir: il ne trouva pas même la fortune pour prix d'une aussi active énergie, bien qu'il se fût fait successivem. libraire pour débiter ses ouvr., et directeur d'un théâtre de boulevard pour faire jouer ses pièces. Il a pub. lui-même la *Notice des différens ouvrages qui composent la collection complète* de ses romans; *Œuvres diverses*, 1812, 4 p. in 18; et l'on en trouve aussi le catalog., au nomb. de 80 vol. au moins, dans la *France littér.* d'Ersch. Nous nous bornerons à mentionner les suiv.: *les Infortunes de La Galetière pendant le régime décemviral*, Paris, 1796, in-8; 4e édit. 1800, 2 vol. in-8; *Vie de Florian*, 1797, in-8; *Théâtre*, 1798, 2 vol. in-18; *le Tribunal d'Apollon*, etc., Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-18; ouv. faiblem. calqué sur celui de Rivarol (le Petit Almanach des Grands Hommes); *le Bonheur rural*, ou *Tableau de la vie champêtre*, en 12 liv., ib., 1801, in-8; *Hist. de la ville d'Autun*, etc., Autun, 1802, in 4, avec 8 pl.: l'aut. conçut le plan de ce livre pendant un séjour qu'il fit dans cette ancienne ville, où il avait été appelé à remplir un emploi transitoire, comme plus tard il imagina d'écrire l'ouv. suiv. après avoir découvert, dans les archives du ministère, les matériaux recueillis par les bénédictins de la congrégation de St-Maur (*v.* RIVET): *Tableau littér. de la France pend. le* 13e *S.*, etc., Paris, 1809, in-8; *Journ. central des acad. ou soc. sav.*, ann. 1810 et 1811, Valenciennes, in-8, feuille mensuelle dont la public. était une excell. idée. — V. SULLY.

ROSOI. V. DUROSOI.

ROSPIGLIOSI. V. CLÉMENT IX.

ROSS. V. KYRLE.

ROSSELI (ANNIBAL), religieux franciscain du 16e S., né dans la Calabre, enseigna successsivem. la théol. à Todi, puis à Cracovie. On a imp. de lui à Cologne, en 1630, 6 vol. in-folio de *Comment.* sur le *Pœmander* ou *Pasteur*, ouv. publié en grec sous le nom d'Hermès. Le *comment.* de Rosseli avait paru pour la prem. fois en 1578.

ROSSELLI (CÔME), l'un des dern. artistes de l'ancienne école florentine, né en 1416 à Florence, où il m. en 1484, est principalement connu par le *Miracle du St-Sacrement*, qu'on voit dans l'église de St-Ambroise. Il fut un des peint. que Sixte IV appela à Rome pour décorer la chapelle Sixtine, et le mauvais goût des compositions qu'il y exécuta accuse surtout l'ignorance du saint père, puisque, préféré par lui à d'habiles compétiteurs, il fut en outre le plus magnifiquement récompensé d'entre les artistes qui, dans le même temps que lui, travaillèrent à orner la chapelle pontificale. On voit de lui au Musée du Louvre un tableau peint sur bois, et provenant de l'église supprimée de Ste-Madeleine de Pazzi à Florence; c'est la *Vierge présentant son Fils à l'adoration des Anges*, *de Ste-Ma-*

deleine et de St-Bernard. C. Rosselli fut le maître de Pietro di Cosimo, dont on voit aussi au Musée un *Père éternel, couronné d'une tiare et entouré de la milice céleste.* — Matteo Rosselli, autre peint. florentin, né en 1578, m. dans sa ville natale en 1650, travailla successiv. sous Grég. Pagani et sous Dom. Cresti de Passignano, mais se forma surtout par l'étude des anciens maîtres. Attaché successiv. au duc de Modène et au grand-duc de Toscane Côme II, il exécuta pour les palais de ces princes beaucoup de fresques magnifiques, et ayant plus tard ouvert une école, il surpassa, dans l'enseignement, la réputation que lui avaient méritée ses ouvr., que distinguent surtout une grande pureté de dessin, beaucoup d'harmonie et de grandiose. La *Naissance de J.-C.*, que possède l'église de St-Gaëtan, passe pour son chef-d'œuvre, et l'on fait aussi un gr. cas de son *Crucifiement de saint André* dans l'église de Tous les Saints : ce dernier tableau a été gravé. Le Musée du Louvre possède de lui deux tableaux : *la Vierge et les Anges apportant des fleurs et des fruits à l'enfant Jésus, assis sur les genoux de St Joseph*; et *le Triomphe de David sur Goliath.*

ROSSELLI (Côme), religieux dominicain, mnémoniste, prédicateur et savant distingué, mort en 1578 à Florence, sa patrie, laissa en MSs. l'ouvrage suiv., qui fut pub. par Damian Rosselli, son frère : *Thesaurus artificiosæ memoriæ, concionatoribus, philosophis, medicis, juristis, etc., perutilis*, Venise, 1579, in-4, fig. en bois. Fabricius, qui, dans le liv. 4, chap. 6 de sa *Biblioth. latine*, donne la liste des auteurs qui ont traité la même matière, a omis d'indiquer le *traité* de Rosselli. — Etienne Rosselli, antiq. florentin, de la même famille, né en 1598, mort en 1664, a laissé, entre autres compilations histor., un *Sepultuario fiorentino*, et une *Chronique de son temps* (de 1643 à 1663). *Voy.* le t. 4, p. 406 des *Elogj di uomini illustri toscani.*

ROSSET (Franç. de), poète et romancier provençal, né vers 1570, m. postérieurement à 1630, avait connu de bonne heure la passion des vers, et il brilla d'abord parmi les lettrés de son pays. Mais, étant venu à Paris, il se vit avec surprise l'objet de beaucoup moins d'adulations; ce fut même en vain qu'il adressa à Malherbe une *épître* pour lui demander son amitié, bien qu'environ dans le même temps il fût sur les rangs pour disputer à Rouen le prix au Puy de la Conception. Outre une édit. des *Quinze joyes du mariage*, etc., ouv. d'un anonyme du 15e S., Rouen, 1604, in-12, et des trad. depuis long-temps oubliées du *Don Quichotte* et des *Nouvelles* de Cervantes, de *Roland furieux*, de *Roland l'amoureux*, et enfin de la *Vie de St Philippe de Neri* de Galloni, on cite de lui : *les Douze beautés de Phyllis*, etc., Paris, 1604, in-8; *le Roman des Chev. de la Gloire*, etc., ib., 1612 ou 1613, in-4, reproduit en 1616 sous un nouveau titre; *Hist. des amans volages de ce temps*, ibid., 1617 ou 1619, in-8; *l'Admirable hist. du chev. du Soleil*, trad. du castillan, ibid., 1620-26, 8 vol. in-8; *Hist. tragiques de notre temps*, Lyon, 1621, in-8, etc. (*v.* l'article Rosset dans le *Manuel du libraire*, par M. Brunet). — Joseph Rosset, habile sculpteur, né en 1706 à St-Claude, petite ville de Franche-Comté qui fut, sinon l'unique théâtre de sa renommée, du moins celui de sa modeste carrière, et où il m. en 1786, avait eu, comme le Pujet, la gloire de se former sans maître. Ce fut par un buste de Voltaire qu'il commença à être connu au loin, et en peu de temps un nomb. considérable de copies lui en furent commandées. Cet artiste travaillait avec la même dextérité toutes sortes de matières; et il a exécuté en ivoire beaucoup de vierges et autres sujets religieux d'un faire exquis, et d'une telle hardiesse que Falconet en voyant un Saint-Jérôme, produit de son ciseau, prononça que l'auteur avait certainement étudié au moins dix ans en Italie les ouvrages des grands maîtres. *Voy.*, pour plus de détails, la *notice* qu'a consacrée M. de Villette à ce sculpteur, impr. d'abord dans le *Journal de Paris* du 5 janv. 1787.

ROSSET (Pierre-Fulcran de), conseiller à la cour des aides de Montpellier, sa patrie, mort à Paris en 1788, est auteur d'un poème intit. : *l'Agriculture*, ou *les Géorgiques franç.*, 1774-1783, 2 parties in-4, fig., dont la prem. seulement a été réimp., in-8. Cet ouv. est tombé dans un juste oubli.

ROSSI (Pierre de), général italien du 14e S., appartenait à une famille qui, après avoir été long-temps à la tête du parti guelfe à Parme, s'était vue réduite, par l'ambition et l'inhabile politique du card. légat Bertrand du Pouget à faire cause commune avec les gibelins. Rétabli dans sa patrie par Jean, roi de Bohême, Pierre de Rossi acquit de ce prince en 1333 les villes de Parme et de Lucques, conjointem. avec ses cinq frères; mais ces seigneuries leur furent extorquées deux ans après par Mastino de la Scala, qui envoya Pierre en otage à Vérone. Celui-ci, qui dans les guerres civiles précéd. s'était distingué par une bravoure à toute épreuve, par des talens militaires et beaucoup de qualités non moins solides que brillantes, saisit avec empressement, pour se venger de son oppresseur, l'occasion que lui offrit en 1336 la guerre déclarée à ce dern. par les Florentins et les Vénitiens réunis. Se dérobant à ses gardes, il vient offrir ses services aux Florentins, est placé par eux à la tête de leur armée, réussit, avec des forces très-infér., à tenir l'ennemi en échec, et enfin il s'empare de Padoue, le 13 août 1337, après la plus brillante campagne. Là se bornèrent ses succès; il fut tué peu de jours après au siége de Monselice. Les Florentins donnèrent le commandem. de leurs troupes à Massilio, frère de Pierre; et, par le traité qui termina cette guerre l'année suiv., la famille Rossi fut rétablie à Parme.

ROSSI (Antonio), peintre que Lanzi place en tête des peintres de l'école vénitienne, né vers la fin du 14e S. à Zoldo, dans le duché de Padoue, fut le prem. maître du Titien. On cite de lui, en détrempe, trois tableaux repres. des sujets de dévotion remarquables surtout par le fini et la couleur : celui dont on fait le plus de cas est une gr. composition dans la manière de Jacq. Bellini, partagée en six compartimens. Les deux autres ornent l'église paroissiale de Selva et l'une des chapelles de celle de Cadore. — Propertia de Rossi, née à Bologne vers 1495, cultiva de bonne heure tous les beaux arts, notamm. la sculpture, dans laquelle elle s'exerça d'abord en exécutant, sur des noyaux de fruits, des petits sujets d'une extrême délicatesse et d'une disposition parfaitement entendue. On cite entre autres la *Passion de J.-C.*, sculptée sur un noyau de pêche, et dont les nombreuses figures étaient variées avec art. Enhardie par le succès de ces petits ouvrages, qui toutefois étaient loin d'annoncer le degré de talent qu'elle était destinée à atteindre, elle entreprit des travaux plus importans, fit pour la façade de l'église de Saint-Pétrone deux statues en marbre, et mit le sceau à sa réputation en exécutant divers autres morceaux qui lui furent commandés par le sénat de Bologne. Egalement habile dans les div. branches de la science du dessin, Propertia, dont l'esprit, l'amabilité et les grâces rehaussaient les talens, se vit recherchée par tout ce que Bologne avait de plus distingué. Un mariage qu'elle avait contracté de bonne heure ne la préserva point des troubles de l'amour : elle devint éprise d'un jeune homme qui ne répondit point à sa passion, et ce fut dans la vue d'éterniser son malheur qu'elle produisit son dernier ouv. : le bas-relief en marbre de *Joseph rejetant les offres de la femme de Putiphar.* Elle mourut épuisée après avoir terminé ce magnifique morceau, qui n'est autre chose que son portrait et celui du jeune

indifférent qui l'avait captivée. Cet évènement a fourni le sujet d'un tableau exposé au Louvre en 1821 par M. Ducis, neveu du célèbre poète. — Jean-Ant de Rossi, né à Rome en 1616, devint habile architecte sans d'autre étude que la contemplation des chefs-d'œuvre qu'offre sa patrie, où il m. en 1695, après l'avoir enrichi lui-même de nouveaux chefs-d'œuvre d'architecture, tels que le palais d'Este (aujourd'hui *Rinuccini*), ceux d'Assalti et Muti, au bas du Capitole, l'hôpital *delle Donne* à St-Jean-de-Latran, l'église de St-Pantaléon. N'ayant jamais appris le dessin, J.-Ant. de Rossi était obligé d'emprunter une main étrangère pour exprimer les pensées qu'il concevait, circonstance qui permet de croire qu'il eût poussé plus loin encore le grandiose avec les secours de l'étude qui lui manquaient. Par son testam., il consacra à des fondations de bienfaisance une partie de la fortune qu'il avait acquise. — Rossi (Muzio), peintre, né à Naples en 1626, m. prématurément en 1651, avait reçu les leçons du Stanzioni et du Guide. Il avait orné la chapelle de Bologne de peintures, dont Crespi a donné le catalogue.—Mathias de Rossi, architecte, né en 1637 à Rome, où il m. à 58 ans, d'une rétent. d'urine, avait succédé, dans la place d'architecte de St-Pierre, au cavalier Bernin, son maître, après avoir accompagné celui-ci dans quelques-uns de ses voyages, notamment à Paris, où il partagea ses travaux et les honneurs qui en furent la récompense. Créé chev. du Christ par Innocent XII, Mathias de Rossi avait été chargé en 1695, année de sa mort, d'aller porter remède aux ravages qu'avaient faits les eaux de la Chiana. Ses principaux ouvr. sont le mausolée de Clément X, la façade l'église de Sta-Galla, etc. — Pascal de Rossi, dit *il Pasqualino*, né à Vicence en 1641, a peint, tant à Rome qu'à Fabriano, et dans div. galeries, des *scènes de jeux*, des *concerts*, des *conversations*, et autres petits sujets dans le genre flamand, et il a particulièrement déployé son talent dans différ. tableaux d'histoire sacrée exécutés dans le goût de l'école romaine pour le palais royal de Turin. —Angelo de Rossi, sculpt., élève de Ph. Parodi, né en 1671 à Gênes, m. en 1715, membre de l'acad. de St-Luc, avait été appelé à Rome pour enrichir de ses créations la chapelle de St-Ignace et l'église du Jésus; il a eu aussi beaucoup de part au mausolée d'Alexandre VIII, à St Pierre. — Ant. Rossi, né en 1700 à Bologne, où il m. à 53 ans, a exécuté beaucoup de tableaux d'église. Brizzi et l'Orlandi le chargèrent souvent d'orner de petites figures leurs paysages et tableaux d'architecture.

ROSSI (Jérôme), en latin *Rubeus* ou *de Rubeis*, histor., né à Ravenne en 1539, annonça de bonne heure de rares dispositions pour les lettres, passa du collége de la Sapience à l'univ. de Padoue, où il fut reçu (1561) docteur en philosophie et en médecine, et, de retour dans sa patrie après diverses excursions, se livra simultanément à l'art de guérir et aux travaux littéraires. Nommé méd du sénat après avoir été admis, par une honorable exception, au conseil où siégeait déjà son père, il fut envoyé en 1604 comme député de la république auprès de Clément VIII, qui en vain pour le retenir près de sa personne lui donna le titre de son médec. Rossi, qu'aucune offre n'avait pu déterminer à se fixer loin de sa patrie, y termina ses jours en 1607, entouré d'une très-haute considération. Celui de ses ouvr. qui lui a fait le plus d'honneur a pour titre : *Historiarum Ravennatum lib. X ab ejus fondat.*, etc., Venise, Alde, 1572, in-fol., impr. aux frais du sénat de Ravenne, et dont on croit que quelques exempl. ont paru sous le titre de *Hist. de Gothis et Longobardicis.* Parmi les autres compositions de Rossi, citées au nombre de 38 par Ginanni dans les *Scrittori ravennati*, t. 2, p. 320, et par Tiraboschi, *Stor. della litt. ital.*, VII, 1012, nous nous bornerons à citer : *Vita Nicolai papæ IV*, Pise, 1761, in-8, publ. par les soins du P. Ant.-Fel. Mattei; *de Distillat. liber*, etc., Ravenne, 1582, in-4, plus. fois réimp.; *de Melonibus Disputat.*, Venise, 1607, in 4, etc.

ROSSI (Bastiano de'), dit l'*Inferrigno* (en latin *Ferreus*), l'un des fond. de l'acad. de *la Crusca*, dont il fut le prem. secrét., est bien moins connu par ses ouv. que par l'animosité avec laquelle il s'acharna à déprécier les talens et le mérite du Tasse. Camillo-Pellegrini, dans un *dialogue* sur la poésie épique, n'avait pas balancé à placer la *Jérusalem* au-dessus du *Roland* de l'Arioste : Salviati répondit aux allégations de l'admirateur du Tasse par une diatribe dont Rossi crut devoir surpasser encore la virulence dans un autre écrit, et bientôt la dispute devint générale entre les prem. littér. ital. de l'époque (*voy.* la *Vita del Tasso* par Serassi, édit. de Rome, pp. 330 à 363; le t. 4 des *Querelles littér.*, par Iraïlh, etc.). Outre plus. éditions d'un Vocabulaire de *la Crusca* pub. à Florence et une méchante édit. de la *divina Commedia di Dante*, Florence, 1595, in-8, etc., B. Rossi a donné entre autres opusc. : *Descrizione del magnif. apparato de' maravigliosi intermedj fatti per la commedia* (la *Pellegrina* de Girol. Bargagli) *rappresentata in Firenze nelle nozzi di Ferdin. Medici e M. Cristina di Lorena*, etc., ib., 1589, in-4.

ROSSI (Jean-Victor), en grec latinisé *Janus Nicius Erythræus*, biographe et philologue, né à Rome en 1577, m. en 1647, apprit les lettres chez les jésuites, suivit les leçons de droit de Lépide Piccolomini, et après avoir manqué par sa mauvaise fortune divers emplois honorables, fut réduit à vivre quelque temps sous le patronage du card. Peretti. Ce prélat étant mort (1629), Rossi, résolu à consacrer sans partage le reste de sa vie à l'étude, se retira dans une solitude sur le mont Onuphre, d'où il fut arraché par le cardinal Chigi, depuis Alexandre VII, qui eut pour lui tous les soins de l'amitié. Les ouv. de Rossi lui donnent rang parmi les bons latinistes modernes, bien qu'aujourd'hui ils soient peu recherchés; on en peut voir les titres dans le t. 33 des *Mém.* de Nicéron, et à la suite de sa *vie*, que Ch. Fischer a mise en tête d'une édit. des *Epistolæ ad diversos* de cet estimable humaniste. Il nous suffira de mentionner les suivans : *Orationes*, etc., in-8, Rome, 1603, Cologne (Amsterdam, J. Blaeu), 1649, par les soins de Barthold Nihus; *Eudemiæ lib. VIII*, Leyde ou Amsterd.; Elzeviers, 1637, petit in-12; Cologne (Amsterd.), 1645, ibid., 1740, in-8, avec une *préface* de Chr. Fischer; *Dialogi*, Paris, 1642, in 8; Cologne (Amsterdam), 1645-49, 2 vol. in-8; *Pinacotheca imaginum illustrium virorum qui, auctori superstite, diem suum obierunt*, ib., 1643-48, 3 parties in-8; Leipsig, 1712; Wolfenbuttel, 1729, etc. — Ottavio Rossi, littérat. et archéol., né en 1570 à Brescia, où il m. en 1630, avait fort jeune rempli à Padoue une chaire de philos., dont il se démit en 1591 pour se livrer à la recherche des objets d'antiquité dans toute l'Italie, mais plus particulièrem. dans sa province natale, dont il a laissé en MSs. une *hist.* incomplète. Ses principaux ouvr. impr. sont : *Rime amorose*, *lugubri*, *eroiche*, *morali*, *sacre e varie*, Brescia, 1612, in-12; *Memorie bresciane*, etc., ib., 1693, in-4; 2e édit., revue et augmentée par Fort. Vinaccessi, trad. en latin par Duker, et insérée par Burmann au t. 4, 2e part. du *Thes. antiq. Ital.*; *Elogj ist. de' Bresciani illustri*, ib., 1620, in-4, rare; *Lettere*, etc., ibid., 1621, in-8, etc. *Voy.* son *éloge* par Ghilini et par Tomasini. — Quirico Rossi, prédicateur et poète, né en 1696 près de Lonigo, m. à Parme en 1760, avait embrassé à 35 ans l'institut des jés. à Bologne, et expliqué pend. plus. années l'écrit.-sainte dans cette ville, à Modène et à Parme. Ses ouv., qui ont tous été réimpr. à Venise, sont : *Lezioni sacre*,

Parme, 1758, 4 vol. in-4; *Saggio di poesie ital.*, ib., 1761, in-4, reproduites en gr. partie au t. 52 du *Parnasse ital.*; *Prediche quaresimali*, ibid., 1762, in-4; *Panegirici, discorsi e quaresimale dette alla corte di Parma*, ib., 1764, in-4.

ROSSI (NICOLAS), savant bibliophile, né à Florence en 1711, vint à Rome à l'âge de 20 ans, s'attacha au cardinal Falconieri, qui lui fit embrasser l'état ecclés., obtint ensuite une riche chapelle à la nomination de la Famille Corsini, sous le patronage de laquelle il s'était placé, et libre de suivre son penchant pour l'étude et pour la recherche des livres précieux, il forma, au moyen de ses économies, l'une des plus nombreuses collections d'aut. classiques latins imp. dans le 15e S. Après sa mort, survenue en 1785, la biblioth. de Rossi fut achetée 13,000 écus rom. par le duc Barthél. Corsini, qui la réunit à celle du card. Néri, son oncle, pour en faire jouir le public. P. Palearini a publié le *catal.* de cette bibliothèq., précédé d'une *vie* de l'abbé Rossi, en latin, Rome, 1786, in-8. Outre différens morceaux de poésie et de prose ital. imp. dans div. recueils, on doit à ce sav. modeste une bonne édition des *OEuvres* de Jean de La Casa, Rome, 1759-63, 2 vol. in-8, avec deux *préfaces* et div. pièces jusque là inédites. Il avait en outre préparé des matériaux pour une édit. de l'*Aminte* du Tasse. — Ignace de ROSSI, jésuite, né en 1740 à Viterbe, mort en 1824 au collége romain, où il s'était empressé de se joindre à ses confrères après le rétablissement de l'institut par Pie VII, avait professé l'hébreu dans l'univ. Grégorienne à Rome pend. 30 années, et, antérieurement à la suppression des jésuites, avait enseigné les humanités à Spolète, à Macerata et à Florence. On trouve sur lui une *notice* plus détaillée au t. 43, p. 309, de *l'Ami de la religion et du roi.* On connaît d'Ignace de Rossi : *Commentat. Laërtianæ*, Rome, 1788, in-8; *Etymologiæ ægyptiacæ*, ib., 1808, in-4.

ROSSI. V. RUBEIS.

ROSSIGNOL (JEAN-JOSEPH), ex-jésuite et sav. universel, né en 1726 à Val-Louise (dioc. d'Embrun), enseigna d'abord dans div. colléges de son institut, à Marseille, à Wilna, à Milan et à Turin, revint occuper quelque temps l'Observatoire de Wilna, ville où il aida le P. Boscovich dans la publication de ses *œuvres*; et depuis la suppression des jésuites professa 10 ans les mathém. et la physique au collége des Nobles à Milan, qu'il quitta ensuite pour revenir dans sa patrie. Sa vive opposition à la constitution civile du clergé l'exposa, à l'époque de la révolution, à des dangers qu'il n'évita qu'en quittant de nouveau la France. Revenu en Italie, il y trouva un généreux protecteur dans le comte de Melzi, son ancien élève, depuis vice-président de la république ital. L'abbé Rossignol, dont la gr. passion était d'écrire sur toutes sortes de sujets, ne quitta plus, pour ainsi dire, la plume à partir de cette époque, et à sa mort, survenue en 1807, le nomb. des *opusc.* qu'il avait écrits s'élevait à plus de 100. Outre beaucoup de *thèses* de théol., de philos., de mathém., phys., astron., etc., on cite parmi ses écrits (rec. en 18 vol. in-8, Milan, 1803, 1806 et suiv.) les suiv. : *Elémens de Géométrie*, Milan, 1774, in-12; trad. en angl., 1781, in-8; *Théorie des sensations*, Milan, 1774; Embrun, 1777, in-12; *Vues philosophiq. sur l'Eucharistie*, ibid., 1776, in-8 : cet écrit, où l'aut. a prétendu expliquer physiquement le mystère dont il traite, a fait suspecter sa foi auprès des aut. du *Journal ecclésiast.*; *Vues sur le mouvement*, 1777, in-12; *Traité sur l'usure*, in-12; des *Mémoires sur les finances du Piémont*, etc.

ROSSIGNOL (JEAN-ANT.), né en 1759 à Paris, y était ouvrier orfévre avant la révolution, et, plus audacieux et impudent que vraiment intrépide, il réussit à se donner d'abord quelque importance auprès des insurgés des faubourgs en se proclamant l'un des vainqueurs de la Bastille, où il n'avait figuré qu'après que cette forteresse eut été envahie. Les rassembl. populaires, les clubs, les émeutes furent le théâtre où il gagna son prem. grade militaire. Nommé en 1793 lieut.-colonel de la 33e division de la gendarmerie, il fut envoyé peu après dans la Vendée, où commandait le général Biron. Indigné des concussions et des atrocités de tous genres auxquelles se livra tout d'abord son ignoble lieutenant, ce général en chef le fit arrêter, mais ne tarda pas à expier cet acte de rigueur envers un homme aussi haut dans la faveur des plus forcenés démagogues (*v.* BIRON). Rossignol fut nommé général en chef de l'armée dite des *côtes de La Rochelle*, et chargé de poursuivre la guerre de la Vendée. D'une part son impéritie, de l'autre le courage désespéré qu'inspirait aux Vendéens l'atroce brutalité de sa conduite envers eux, firent qu'il n'éprouva bientôt que des échecs dans cette guerre déplorable; aussi fut-il destitué à diverses reprises, et n'eut-il jamais d'ascendant ni sur les soldats ni sur les chefs placés sous ses ordres. Enfin son incapacité devenant de plus en plus choquante, on le fit passer à un commandement moins important, où il fit encore assez de fautes pour motiver l'accusation portée contre lui à la convention par le député Philippeaux, qui lui reprochait les désastres de cette guerre (1793-94). Enveloppé dans la disgrâce du parti terroriste au 9 thermidor (*v.* ROBESPIERRE), et encore une fois destitué, il eut à répondre aux incriminations les plus horribles, et par suite des vicissitudes révolutionn., échappa par l'amnistie du 4 brum. (26 oct. 1795) à la sentence dont il était menacé. Cependant, réduit à sa nullité native, il voulut en sortir par le rôle d'agent d'insurrection qui l'avait une prem. fois tiré de l'obscurité; il se jeta dans la fact. de Drouet et Babeuf. Arrêté dans la nuit du 11 au 12 mai 1796 dans le lieu même des conciliabules de leurs conjurés, il fut traduit devant la haute cour de Vendôme, qui, tandis qu'il fuyait après s'être échappé des mains de ses gardes, le déclara contumace et digne de l'échafaud. Il reparut sur la scène après le 18 fructidor (sept. 1797), et on le vit figurer comme général à la tête des troupes que ce même directoire, contre lequel il avait naguère conspiré, lançait à la poursuite de Pichegru et de tous les memb. proscrits des deux conseils. La révolut. du 18 brumaire le replaça parmi les suspects; inscrit sur la prem. liste de déportat., il ne fut saisi qu'après l'explosion de la machine infernale (*v.* CARBON, GEORGE CADOUDAL et ST-RÉGENT), attentat dont on le crut sans fondem. l'un des complices. Ce fut ainsi une gr. singularité dans la destinée de ce démagogue, flétri de tant de justes accusations, de subir la peine qu'elles lui méritaient, atteint par une accusation injuste. Embarqué sur la corvette *la Flèche*, il fut porté aux îles Seychelles, et de là transféré à l'île d'Anjouan, où, au mois d'avril 1802, il succomba sous l'influence des chaleurs pestilentielles.

ROSSIGNOL. V. LUSCINIUS.

ROSSIGNOLI (BERNARDIN), jésuite piémontais et aut. ascétique, m. en 1613, recteur du collége de Turin, était né à Orméa, dans le dioc. d'Alba, et après avoir enseigné pend. 11 ans les humanités et la théol. à Milan, avait eu successiv. la direction de plus. colléges de son ordre, et rempli les fonctions de provincial à Rome, à Venise et à Milan. Parmi ses ouvr. ascétiques, on doit distinguer les suiv. : *De disciplinâ christ. perfectionis libri V*, Ingolstadt, 1600, in-4; Anvers, 1603, in-8; trad. en franç. par Robert Charpentier, Paris, 1706, in-8; *De actionibus virtutis libri II*, Venise, 1603, Ingolstadt et Mayence, 1604, Lyon, 1604, in 8. Cet estimab. relig. est devenu plus particulièrem. céléb. pour avoir le prem. fait connaître, dans une *lettre* à Possevin, son confrère, le fameux MS. du livre *De Imitatione Christi*, portant le nom de l'abbé

Jean Gessen ou Gersen, MS. qu'il avait trouvé dans la maison des jésuites d'Arone, d'où il avait inféré que ce MS. devant provenir de la bibliothèq. des bénédictins, à qui jadis appartenait le monastère, était nécessairement l'ouv. d'un religieux de cette congrégation. C'est sur ce fondement, renversé depuis par la déclaration que fit le jésuite génois André Maïolo d'avoir apporté ledit MS. de sa maison paternelle en 1579 et de l'avoir laissé aux jésuites d'Arone, qu'est demeurée établie l'allégation encore soutenue par quelq. aut. que l'*Imitat. de J.-C.* serait l'ouv. d'un Jean Gersen, Italien et moine de St-Benoît, non du pieux chancel. Gerson (*v.* ce nom). Mais cette contestation a été singulièrement réduite par les puissantes raisons dont s'est étayé M. Gence pour fixer en faveur de ce dernier la propriété du livre admirable. On peut consulter, pour plus de détails, ses *Considérations sur l'aut. de l'Imitation*, en réponse aux assertions renouvelées de Bern. Rossignoli par MM. Napione et Cancellieri, en 1808, 1809 et 1811. Cet opuscule fait suite à la *dissertat.* d'A.-A. Barbier (*v.* ce nom au *Supplément*) *sur les trad. franç. de l'Imitation de Jésus-Christ.* — Il ne faut pas confondre avec le précéd. Charles-Grég. Rossignoli, autre jésuite, né en 1631 à Borgo-Manero, dans le Novarese, m. en 1707, et dont les div. écrits ont été recueillis par Baglioni, précédés de sa *vie*, Venise, 1723, 3 vol. in-4. — Un 3e Rossignoli (Pierre-Franç.) est mentionné comme jésuite et comme auteur par le P. Caballero (*Bibl. script. S. J. suppl.*, p. 45), qui n'indique ni l'époque de sa mort ni les titres de ses ouvrages.

ROSSLYN (Alex. WEDDERBURN, comte de), gr.-chancelier d'Angleterre, né en 1733, fils aîné de Pierre Wedderburn, l'un des membres du collége de justice d'Ecosse, passa à 20 ans en Angleterre, parut avec éclat au barreau de Londres en 1757, et 6 ans plus tard fut nommé au conseil du roi. Porté au parlement vers cette époque, il y siégea d'abord pendant 5 ans parmi les soutiens du parti populaire, se décida ensuite à embrasser la cause du ministère, et obtint successivement les charges d'avoc.-gén. (janv. 1771), de procur.-gén. (juillet 1778), puis de président à la cour des plaids communs. Cette dignité, qui lui fut conférée comme récompense du zèle qu'il avait mis à réprimer la terrible insurrection qui, en 1780, menaçait de bouleverser la capitale, fut suivie bientôt de celle de pair, avec le titre de baron Loughborough. Nommé en 1788 prem. commiss. pour la garde du grand-sceau, il suivit la même année dans le parti de l'opposition lord North, son ancien ami; et ce ne fut qu'en 1793 que, frappé des dangers dont l'influence de notre révolution menaçait le trône, il se rallia franchement à Pitt avec plus. autres memb. des deux chambres représentatives qui jusqu'alors s'étaient montrés opposés à la politique de ce ministre. Lord Loughboroug, fait gr.-chancel. d'Angleterre la même année, occupa ce poste éminent jusqu'en 1801, qu'il le résigna; et, retiré des affaires avec le titre de comte Rosslyn, il continua de jouir auprès de la cour d'un très-gr. crédit jusqu'à sa mort, survenue en 1805. On cite de lui des *Observations sur l'état des prisons d'Angleterre et sur les moyens de l'améliorer*, 1793, in-8. Quoiqu'il soit assez peu ménagé dans les fameuses *Lettres de Junius*, il est un de ceux à qui l'on a attribué cet ingénieux pamphlet.

ROSSO (Rosso del), peintre, appelé communément *Maître Roux*, né en 1496 à Florence, joignit à des talens supérieurs dans les div. branches de la science du dessin, des connaissances variées en littérature et en poésie, et une certaine habileté comme musicien. Dédaignant la manière des div. écoles de son temps, il se forma par les seules forces de son génie en étudiant le fameux carton de Michel-Ange et les ouvr. des anciens maîtres, notamment du Parmesan. Plus. beaux ouvr. l'avaient mis en vogue dans toute l'Italie lorsque, fait prisonnier par les Allem. au sac de Rome en 1527 et dépouillé de tout ce qu'il possédait, il chercha un refuge successivement à Borgo-San-Sepolcro, à Arezzo et à Venise, où il exécuta encore de nombreux ouvr. Sur le bruit de sa renommée, François Ier l'appela en France, et lui confia, sous le titre de surintend., la direct. de tous les travaux d'art qui s'exécutaient à Fontainebleau. C'est sur les dessins de cet artiste que fut construite la gr. galerie du château, qu'il orna de peintures, de frises et de riches ornemens en stuc. Ces ouv., détruits aujourd'hui pour la plupart, lui valurent de la part du roi, à titre de récompense, un des canonicats de la Ste-Chapelle. Le crédit dont jouissait le Rosso excita l'envie de ses confrères; il ne vit pas lui-même sans déplaisir les succès du Primatice, qui venait aussi d'être appelé en France. L'animosité des deux rivaux s'envenimait de jour en jour, lorsqu'un accident fâcheux délivra ce dern. de son émule. Désespéré d'avoir injustement accusé de vol son ami Pellegrino, dont l'innocence fut reconnue après qu'il eut subi la torture, le Rosso, pour se dérober au déshonneur, mit fin à sa vie en avalant du poison, l'an 1541. Une grande entente du clair obscur, beaucoup de hardiesse et de variété dans la disposition des groupes, mais trop peu de vérité dans l'imitation de la nature, sont, avec le grandiose, la fougue d'imagination et une couleur brillante, les principaux traits de sa manière. On cite comme ses principales compositions, outre les fresques dont il avait orné le château de Fontainebleau, et que le Primatice ne tarda pas à faire détruire sous prétexte d'agrandir les bâtimens qu'elles décoraient, l'*Assomption de la Vierge*, dans le cloître de *la Nunziata* à Florence; la *Transfiguration* à Città di Castello; la *Vierge accompagnée de plus. saints*, actuellem. au palais Pitti; une *Descente de croix*, inachevée, à l'oratoire de St-Charles; le même sujet dans l'égl. de Ste-Claire à Borgo-di-San-Sepolcro, etc. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau représ. la *Vierge qui reçoit les hommages de Ste Elisabeth*; un *Christ au tombeau*; et *Mars et Vénus servis par l'Amour et les Grâces*, dessin à la plume sur papier brun, rehaussé de blanc. La gravure a reproduit la plupart des compositions de cet artiste, à qui l'on reproche avec fondem. d'être tombé parfois dans la bizarrerie en visant à l'originalité.

ROSSOTTO (André), bibliographe piémontais, né vers 1610 à Mondovi, où il m. en 1667, était entré à 17 ans dans l'ordre des feuillans, et, chargé de div. missions par ses supérieurs, avait passé à Rome la plus grande partie de sa vie. Au nombre de ses ouvr., dont on peut voir la liste au t. 25 des *Mém.* de Niceron (qui le nomme par erreur *Rossotti*), on distingue: *la Virtù trionfante ed il Vitio depresso*, *dialoghi morali*, Gênes, 1661, in-12; *Axiomata veræ et sacræ philos.*, ib., 1660, in-12; *Syllabus scriptorum Pedemontii*, etc., Mondovi, 1667, in-4: ce dern. ouv., principal fondement de la réputation de Rossotto, est resté, quoique fort imparfait, le catalogue le plus complet de la spécialité qu'il embrasse.

ROSTAING (Just-Ant.-Henri-Marie GERMAIN, marquis de), lieuten.-gén. des armées du roi, etc., né en 1740, au château de Vauchette, près de Montbrison, m. au même lieu en septemb. 1826, avait fait ses prem. armes en qualité de cornette, dans le régiment de Caraman, sous les ordres du maréchal de Broglie, pendant la campagne de 1760 en Allemagne, et en 1769 il entra comme aide-major dans les prem. compagnie des mousquetaires. Nommé colonel du régiment de Gatinois (ou Royal-Auvergne) en 1778, M. de Rostaing, qui s'était signalé quelques années auparavant à la prise de la Martinique et à l'attaque de Ste-Lucie, trouva

de nouvelles occasions de déployer sa valeur dans la guerre d'Amérique, et obtint le grade de maréchal-de-camp en récompense de sa belle conduite à la prise d'York. De retour en France, M. de Rostaing fut nommé député du Forez à l'assemblée constituante : peu de temps après il fut fait lieut.-gén. Improuvant les excès de la révolution, dont il avait d'abord goûté les principes avec une sage modération, M. de Rostaing ne quitta point la France ; retiré dans ses terres, il ne put que faire des vœux pour les princes que son âge et ses infirmités ne lui avaient point permis de suivre sur la terre étrangère ; mais c'était les servir encore que s'occuper à soulager l'infortune des malheureux, dont il a emporté les regrets au tombeau.

ROSTGAARD (Frédéric de), sav. danois, né en 1671 au château de Kraagerop en Sélande, manifesta de bonne heure du goût pour la recherche des MSs., entreprit pour son instruction div. voy. en Hollande, en Italie et en France, et, de retour en Danemarck (1699), obtint successiv. les emplois d'archiviste à Copenhague, de conseiller de justice, de directeur de la compagnie des Indes, de bailli, puis, pensionné par le roi, il reçut enfin en 1735 le titre de conseiller de conférence. Il m. en 1745 au lieu de sa naissance, après avoir formé plusieurs collections de MSs. et de livres, dont l'une fut par lui vendue à l'enchère en 1726, une autre léguée à l'univ. de Copenhague, ainsi qu'une imprimerie persane et arabe. Outre la découverte ou la publication de plus. ouvr. oubliés ou trop peu connus, on lui doit en propre quelques opuscules, tels que : *Projet d'une nouvelle méthode pour dresser le catalogue d'une biblioth. selon les matières*, Paris, 1698, in-fol. ; réimpr. en 1728 avec des augment. dans le *Sylloge aliquot script. de benè ordinandi biblioth.* pub. par J.-D. Koeler. Il a de plus laissé en MSs. un *Dictionnaire danois-latin* et un *Thes. geneal. familiarum nobilium Daniæ.* On trouvera d'amples détails sur les services qu'il a rendus aux lettres par ses investigations dans la *notice* qui lui a été consacrée aux t. 6 et 8 de la *Biblioth. danoise*, notice dont lui-même avait fourni les matériaux.

ROSTOPCHIN (le comte Théodore), lieuten.-gén. d'infanterie russe, né en 1763 à Livna (gouv. d'Orel), d'une famille ancienne, prit de bonne heure le parti des armes, et lieuten. dans la garde impériale à 21 ans, il quitta peu après le service pour voyager. Il séjourna assez long-temps à Berlin, où ses qualités aimables lui concilièrent l'affection du comte Romanzoff. Porté en un instant à un haut degré de faveur au commencement du règne de Paul Ier, il subit dans la suite des disgrâces de peu de durée à cause de la hardiesse avec laquelle il ne craignait pas d'émettre ses opinions. Ce ne fut que depuis l'avènement d'Alexandre que le comte Rostopchin resta tout-à-fait comme exilé sur ses terres. Néanmoins, venu à Moscou à l'époque de l'invasion des Français (1812), on lui confia le commandement important de cette ville. De quelque manière qu'on juge les moyens auxquels recourut sa population (ou seulement une partie de sa populace) pour éviter le joug du vainqueur, moyens qu'on sait avoir été suggérés par le gouverneur comme unique voie de salut, il faut convenir que le succès en a du moins justifié la violence (*v.* Moskwa). Si le comte Rostopchin n'épargna ni les insinuations ni l'exemple même pour déterminer les principaux habitans de Moscou à brûler leurs maisons, pour que *l'ennemi ne pût trouver où reposer sa tête*, il n'est nullem. avéré que ce soit par ses ordres que fut allumé l'incendie qui réduisit cette anc. capitale en cendres. S'étant démis de ses fonct. en 1814, le comte Rostopchin n'eut depuis aucune part aux affaires publiques ; il vint en 1817 à Paris, retourna 8 ans après à Moscou, et c'est là qu'il m. le 12 fév. 1826. Même avant que le comte Rostopchin eût publié l'écrit qui a pour titre : *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, Paris, Ponthieu, 1823, in-8, un biographe franç. (t. 5, p. 247 de la *Biographie des hommes vivans*) avait déjà imprimé une apologie fort louangeuse de ce général russe, et l'avait présenté comme un des hommes les plus polis et les plus spirituels de notre temps.

ROSWEYDE (Héribert), jés. et savant agiographe, né en 1569 à Utrecht, professa les lettres sacrées dans cette ville, puis à Anvers, où il m. en 1629, d'une fièvre maligne qu'il gagna en administrant un pénitent qui en était atteint. Passionné pour les recherches historiques et les antiquités ecclésiastiques, il explora la plupart des biblioth. de la Belgique, faisant des extraits de toutes les anciennes chartes qu'il parvenait à découvrir. Outre de bonnes édit. du traité *De contemptu mundi et laude eremi* de St Eucher, des *OEuvres* de Saint Paulin, du *Martyrol. rom.*, augmenté de celui de St Adon, etc., ce pieux et savant religieux a pub. : *Fasti sanctorum quorum vitæ in Belgio MSs. asservantur*, Anvers, 1607, in-8 ; ouv. qui a fourni à Bollandus (*v.* ce nom) le *specimen* et le plan du célèbre recueil des *Acta sanctorum ; Vitæ patrum, seu de vitâ et de verbis seniorum libri X, histor. erem. complectens*, in-fol., ib., 1615, 1617, 1718 ; *Vindiciæ Kempenses adversùs Constantium Cajetanum, ord. S. Benedicti*, avec une *vie* de Kempis, in-12, ibid., 1617, 1621 : c'est de l'aveu de M. Gence (*v.* les art. Gerson, Rossignoli, etc.) un des écrits les plus solides, sinon les plus concluans qu'ait enfantés la controv. qui long-temps a partagé les critiques sur le véritable auteur du liv. de *Imitat. Christi*, que le P. Rosweyde prétend appartenir à Kempis ; *Chronicon canonicor. reg. ord. Windeshemensis, auct. Joh. Buschio*, etc., ibid., 1621, in-8, etc.

ROSWITE. V. Hroswite.

ROTA (Bernardin), poète ital., né en 1509 à Naples, d'une famille illust. orig. d'Asti, suivit fort jeune dans les camps son père, qui s'était attaché à la fortune de Charles VII ; et quittant ensuite l'épée pour la plume, il s'exerça dans la poésie lat. et ital. Trop servile imitateur de Pétrarque, qu'il avait pris pour modèle, et à la hauteur duquel il ne pouvait s'élever, Rota composa beaucoup d'*élégies*, de *sylves*, de *sonnets*, d'*épigrammes*, etc. ; mais ces product. auraient à peine sauvé son nom de l'oubli, si à son tour il n'eût en quelque façon créé un genre de poésie dans son idiome, les Eclogues marines (*piscatorie*), genre où, il est vrai, Sannazar avait déjà débuté av. lui, mais en langue latine et dans un cadre plus étroit. Ce fut en 1560 que, pour la prem. fois, parurent ces *Piscatorie*, Naples, in-8. Toutes les autres compositions de B. Rota, déjà pub., furent réunies à ces dernières dans une édit. complète, Venise, 1567, in-8. La dern. édit. de ses *œuvr.*, faite sous ses yeux, parut en 1572 à Naples, ville où l'auteur m. 3 ans après, probablement du regret que lui causa la perte de sa femme, Porzia Capèce, qu'il a chantée avec moins d'inspiration, mais non moins d'amour que ne l'a fait l'amant de Laure du bel objet de ses éternelles plaintes. La meilleure édit. des *OEuvres de B. Rota*, due à Mazio, est de Naples, 1726, 2 vol. in-8. — Un autre poète, Vincent Rota, né en 1703 à Padoue, où il m. en 1785, avait embrassé l'état ecclés., ce qui ne le détourna point de la culture des beaux-arts, dont il alliait le goût à celui des vers. Il fut lié avec Tartini ; et ce compositeur habile ne dédaignait point de le consulter. Outre huit pièces de théâtre, dont cinq imp. à div. époq., et trois inéd., il a laissé : *l'Incendio del tempio di S. Antonio di Padova*, poème en 6 chants, Rome, 1749, in-4 ; Padoue, 1753 ; une trad. rimée des *Psaumes*, en ital. ; des *Dialogues* et des *Epitres*, en latin, etc. Fr. Fanzago a pub. sous l'anonyme des *Memorie intorno alla vita ed agli ameni studj dell' abbate Vinc. Rota*, Padoue, 1798, in-8.

ROTA (Martin), dessinat. et grav. au burin, né vers 1520 à Sabenico, en Dalmatie, ou selon d'autres dans la province de Sabine, travailla successivement à Rome et à Venise, et m. postérieurement à 1577, dern. date de l'une des pièces qui composent son œuvre, au nombre de plus de 80. Outre les *portraits des emper. romains* de Jules César à Alexandre Sévère, celui de *Henri IV*, etc., on y remarque surtout deux *Résurrections*, l'une in-4, l'autre gr. in-fol.; *la Bataille de Lépante; le Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, et deux autres pièces sur le même sujet, de sa composition.

ROTA (Michel-Ange), méd., que son ardente charité a fait surnommer *le méd. des pauvres*, né à Venise en 1589, reçut le doctorat à Padoue, et revint exercer avec un brillant succès dans sa ville natale, où il m. en 1662. Outre un recueil de consultations et quelques comment. sur Hippocrate, on a de lui : *De peste venetâ anni* 1630, Venise, 1634, in-4. — Jean-Franç. Rota, professeur de chirurgie à Bologne, sa patrie, où il m. en 1558, a laissé : *De introducendis Græcorum medicam. lib.*, Bologne, 1553, in-fol.; et *De tormentariorum vulnerum nat. et curatione liber*, ib., 1555; Francfort, 1573, et Anvers, 1583, in-4 : ce dern. ouv. fit trop long-temps autorité parmi les praticiens.

ROTA (Jean-Bapt.), littér. et érudit, de Bergame, ville où il m. en 1786, avait fait sur les antiquités et l'hist. de sa patrie de longues recherches qu'il a consignées dans les écrits suiv. : *del Origine di Bergamo, pria città degli Orobi e poscia de' Cenomani*, etc., dissert. paradoxale d'abord imp. à Venise en 1750, puis reproduite au tome 44 de la *Raccolta Calogeriana; Dissert. sopra un antico marmo collato nel museo di Verona*, au t. 43 du recueil précité; et *dell' Origine e della storia antica di Bergama*, ouv. posthume, pub. par l'abbé Salvioni, Bergame, 1804, in-4. On doit en outre à J.-B. Rota deux bonnes édit. des *Rime* de Guidiccioni (Bergame, 1753) et de Vittoria Colonna (ib., 1760) : à cette dern. est jointe une *vie* de la marq. de Pescara, dont il est auteur.

ROTARI (Pierre), né à Vérone en 1707, mort en 1764 à Pétersbourg, où il avait été appelé en qualité de peintre de la cour de Russie, s'était déjà fait avant ce temps une fortune considérable par les beaux ouv. qu'il exécuta pour les div. cours d'Europe qu'il avait visitées, et notamment à Vienne et à Dresde. Quoique ses tableaux pêchent par le coloris, l'entente et l'harmonie, qui en forment le trait principal, leur donnent un gr. prix aux yeux des connaisseurs. Outre *le Repos en Egypte*, que possède la galerie de Dresde, et le magnifique tableau (*le Voile*) qu'il peignit pour l'impératrice-reine, on connaît de lui, entre autres compositions : une *Annonciation* à Guastalla, un *St Louis* et surtout une *Nativité de la Vierge* à Padoue. Rotari avait reçu le titre de comte. Cet artiste a gravé à l'eau-forte, et avec succès, entre autres sujets, le portrait de *Ph. Baldinucci*, un *St Franç. adorant la croix*, et la *Nativité de la Vierge*, trois pièces de ses compositions, ainsi que sept autres d'après Balestra, son maître. Plus. grav. ont reproduit ses compositions, notamment le Zuccha, Canale et Camerata.

ROTARIO (Sébastien), en lat. *Rotarius*, méd., né à Vérone, m. en 1742, combattit avec chaleur l'usage de la saignée, et se montra si gr. partisan du mercure, qu'il en prétendit faire un curatif presque universel. Entre autres ouv., ce théoricien a pub. : *Ragionamento contra l'uso del salasso e delle ventose*, in-4, Vérone, 1699; Venise, 1701; *il medico Padre*, Vérone, 1719, 1720, in-4; *Rimedio di non ispregiare nel mal caduco*, ib., 1722, in-4, etc. Tous les écrits de Rotario ont été rec. sous le titre suivant : *Opere mediche, stampate in varij tempi, adora... raccolte, colla giunta delle opere postume inedite*, ib., 1744, in-4.

ROTGANS (Luc), poète hollandais, né à Amsterdam en 1645, montra de bonne heure un goût spécial pour la poésie lat. Il prit le parti des armes en 1672, entra au service comme enseigne, et quitta cette carrière dès 1674. Après la paix de Nimègue, il fit un voyage en France, retourna ensuite dans sa patrie, et m. en 1710. On a de lui un poème en huit chants dont le héros est Guillaume III, roi d'Angleterre; deux tragédies, *Enée et Turnus*, *Scylla*, qui eurent beaucoup de succès, et sont restées au théâtre (holland.); un poème descriptif en deux chants intit. *la Kermesse*, ou *la Foire hollandaise*; et des *Poesies mêlées* pub. après la mort de l'auteur.

ROTHARIS, roi des Lombards dans le 7e S., régna de 636 à 652. Il était monté sur le trône par le choix que fit de lui pour époux la reine Gondeberge, veuve d'Arioald (*v.* ce nom). Rotharis, alors duc de Brescia, était déjà marié; mais il répudia sa femme pour contracter ce second hymen. Investi du pouvoir suprême, il persécuta les grands qui s'étaient opposés à son élévation, et n'épargna pas non plus la reine, à laquelle il devait sa couronne. Il la tint renfermée dans le palais, dépouillée des ornemens de la royauté, tandis qu'il vivait publiquement avec des maîtresses. Mais, au bout de cinq ans, Clovis II, roi de France et parent de Gondeberge, s'étant entremis en faveur de cette princesse, elle recouvra sa liberté et les honneurs dus à son rang. Rotharis fit en 641 la conquête de Gênes et de toute la côte de la Ligurie; il s'empara aussi de quelques parties du Frioul restées entre les mains des Grecs, remporta une victoire signalée en 642 sur l'exarque de Ravenne, lui accorda la paix à des conditions onéreuses, pub. en 643 un code ou recueil de lois lombardes qui devint la base de la législation italienne, et m. en 652, laissant la couronne à son fils Rodoald. Le code de Rotharis se trouve dans le Recueil de Lindenbrog.

ROTHELIN (Charles d'Orléans de), ecclésiastique, littérat., né à Paris en 1691, descendait du brave Dunois (*v.* ce nom) qui sauva la France sous Charles VII. Orphelin à 9 ans, il fut élevé par les soins de la comtesse de Clère, sa sœur aînée, et destiné à l'état ecclésiastique. Il avait achevé son cours de théologie et reçu le bonnet de docteur, lorsqu'il se lia de l'amitié la plus intime, malgré la différence d'âge, avec le cardinal de Polignac. Il l'accompagna à Rome en qualité de conclaviste, resta un an en Italie, y visita les bibliothèques, les monumens d'antiquités et les cabinets des curieux, revint en France avec une collection de médailles, et forma en peu de temps un des beaux cabinets de l'Europe. En 1728, l'abbé de Rothelin fut élu membre de l'académie française, et en 1732 devint membre honoraire de l'acad. des inscriptions. Ce fut à lui que le card. de Polignac remit en mourant le poème de l'*Anti-Lucrèce*, en le priant de l'examiner, et même de le supprimer, s'il ne le jugeait pas digne d'être publié. L'abbé de Rothelin, déjà atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, n'épargna ni soins ni veilles pour mettre l'œuvre de son ami en état de paraître, et sentant ses forces s'affaiblir après ce travail, il confia le MS. à Lebeau (*v.* ce nom), en le chargeant de le faire imprimer. Il m. en 1744. L'abbé de Rothelin a laissé, outre plus. *traités* de théologie, des *dissert.* sur les différends entre l'église latine et l'église grecque, en MSs., quelques *discours* ou *harangues* dans le *recueil* de l'acad. française, des *Observat. et Détails sur la collection des grands et petits voyages*, Paris, 1742, in-4 et in-8 de 42 pages, réimpr. avec des addit. dans la *Méthode pour étudier la géographie* de Lenglet Dufresnoy, édit. de 1768. L'*éloge* de Rothelin, par Fréret, se trouve dans le *recueil* de l'acad. des inscript. et b.-lett.

ROTHENBOURG (Frédéric-Rodolphe, comte de), général prussien, né en 1710 au château de

Nelkau, fut élevé en France, où il avait un cousin, maréchal-de-camp, entra lui-même au service de cette puissance, fit, avec les Espagnols, comme volontaire, une campagne contre les Maures d'Afrique, et eut part à la prise d'Oran, se fit cathol. à son retour en France, servit en Alsace sous le maréchal de Berwick, puis sous le maréc. d'Asfeld, et fut nommé colonel en 1734. A l'avènement de Frédéric II au trône de Prusse, Rothenbourg entra au service de ce prince, devint général major en 1741, se distingua à la bataille de Choltusiz, fut envoyé ensuite en France pour les affaires de l'alliance entre cet état et la Prusse contre l'emper., rejoignit ensuite l'armée prussienne, fut nommé lieut.-gén. en 1745, se signala au combat de Hohenfriedberg, à la bataille de Sorr, où, étant malade, il se fit porter en litière, et fut chargé de poursuivre le prince Charles de Lorraine. Il m. aux eaux de Pyrmont en 1751.

ROTHSCHOLZ (Frédéric), savant libraire allemand, né en 1687 dans la Basse-Silésie, s'établit à Nuremberg, après avoir été commis dans plus. maisons de librairie, fit un grand nombre d'entreprises littéraires, surtout en ouv. à grav., fut lui-même un écrivain très-fécond, pub. un gr. nomb. d'ouv., entretint une correspondance avec les sav. et hommes de lettres allem., et m. en 1736. Nous indiquerons les principaux ouv. dont il fut aut. ou éditeur : *Icones erudit. acad. Altdorfinæ*, 1721, in-fol.; *Nouveau salon de gravures où l'on trouve les portraits de savans, d'artistes célèbres et de quelques femmes*, 1er cahier, 1722, in-fol.; *Icones consiliariorum reipublicæ*, Norimberg, 1723, in-fol.; *Icones virorum omnium ordinem eruditione meritorum*, 1725, 1731, in-fol.; *Mém. pour servir à l'hist. des savans* (en allemand), 1725-26, 3 vol. in-8; *Bibliotheca chemica rothscholziana*, 1723-33, en 5 parties, pub. sous div. tit.; *Designatio omnium dissertationum inauguralium altdorfinarum*, 1728, in-4; *l'Europe savante*, ou *Notice des universités, académies, gymnases*, etc. (en allem.), 1728, in-4; *veterum sophorum Sigilla et Imagines magicæ, è J. Trithemi MS. erutæ, cui accessit Catalog. libror. rariorum magico-cabalistico-chymicorum*, 1732, in-8; *Théatre chimique allemand* (en allem.), 1732, 3 vol. in-8; *court Essai d'une histoire ancienne et moderne des libraires* (en allem.), 2 vol. in-4.

ROTROU (Jean de), poète dramatique, l'un des créateurs du théâtre français, né à Dreux en 1609, d'une ancienne et honorable famille de Normandie, cultiva la poésie presqu'au sortir de son enfance. A 19 ans il avait obtenu deux succès sur la scène dramatique. Il s'était proposé, dans ces pièces, un but moral qu'il n'atteignit point dans l'exécution. Il voulait purger le théâtre des situations hasardées, des facéties par trop grivoises, de la licence de mœurs qui régnaient alors dans toutes les compositions dramatiques; mais, sans le vouloir, et presque sans le savoir, il se laissa entraîner sur les erremens de ses devanciers. Son imaginat. se tourna d'abord vers le théâtre espagnol, dont les *imbroglios*, entremêlés de longues tirades déclamatoires, étaient alors très en vogue. Le card. de Richelieu, ayant eu l'occasion de connaître le talent naissant du jeune poète, voulut associer celui-ci aux écriv. qui étaient chargés de sa gloire littéraire. Dans cette société était Corneille, dont Rotrou reconnut bientôt la supériorité. A l'époque où parut le *Cid*, le poète de Dreux était déjà connu par quelques pièces imitées de l'espagnol, par une tragédie imitée de Sophocle, et par trois comédies imitées de Plaute. Corneille, éminemment modeste, né trois ans avant Rotrou, l'appelait son *père ;* et cependant les chefs-d'œuvre de ce dernier, *Cosroès* et *Venceslas*, furent précédés par les représentations du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, d'*Héraclius* et de *Rodogune*. Rotrou, plus noble que le poète Mairet (*v.* ce nom), eut le courage de proclamer, sur la scène même de ses triomphes, toute la supériorité de Corneille dans une tirade épisodique et de hors-d'œuvre de sa tragédie de *Saint-Genest*. En 1650, une maladie épidémique se déclara inopinément à Dreux. Rotrou, lieuten.-criminel et civil de cette cité, était alors à Paris; à la nouvelle de la calamité qui affligeait sa patrie, il accourt, malgré les représentations de son frère, est atteint par le fléau dévastateur, et meurt trois jours après son arrivée, le 27 juillet 1650, à peine âgé de 41 ans. Il avait composé plus de 40 pièces de théâtre. Les grandes études lui manquaient; mais il avait deviné quelques-uns de ces mystères de l'art que Corneille pratiquait dans ses ouvrages. *Venceslas* est son seul et vrai titre à la gloire dramatique. Marmontel et Colardeau ont pris soin de rajeunir cette tragédie; mais le premier a eu tort de remplacer le dénouement par un autre qui est tout-à-fait antidramatique. « Ce qui a manqué à Rotrou, dit un judicieux biographe (M. Laya), ce n'est pas le goût de la belle imitation : il avait le sentiment du beau, et il aspirait à le rendre; mais c'est l'instrument qui lui manquait. Il se servait pour écrire d'une langue qui n'était pas faite; il n'avait point assez de génie pour donner à cette langue, comme l'avait fait Malherbe, et comme le fit plus tard Corneille, ces tours et cette cadence qui depuis, avec une élégance et une pureté d'expressions soutenues, distinguèrent Racine d'avec ses contemporains et ses successeurs.» Trente-cinq des pièces de Rotrou, comédies et tragédies, ont été imp. séparément de 1631 à 1650, in-4 et in-12. On en trouvera la liste dans la *Biographie univ.* de L.-G. Michaud. On a encore de ce poète : *l'Inconnu et véritable ami de MM. de Scudéry et Corneille*, 1637, in-8 de 7 pages; *Dessein du poème de la grande pièce des machines de la naissance d'Hercule, dernier ouv. de M. de Rotrou représent. sur le théâtre du Marais*, 1650, in-4. On doit compter au rang des ouv. de Rotrou les deux pièces suivantes : *l'Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie, 1638, in-4; et la *Comédie des Tuileries*, 1638, in-4, impr. sous le nom de cinq aut. (Boisrobert, P. Corneille, Rotrou, Colletet et L'Etoile), employés à rimer les pièces dont le card. de Richelieu leur donnait le sujet. Il n'existe qu'une édit. in-8 des *OEuvres de Rotrou*, Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8. On regrette que M. Viollet Leduc, de qui sont les *notices historiques et littéraires* placées en tête de chaque pièce dans cette édit., ait supprimé les *argumens* de l'auteur ainsi que les *épîtres dédicatoires*, et qu'il n'ait pas toujours respecté le texte de l'auteur. Aucune académie n'avait encore proposé pour sujet de prix d'éloquence l'éloge de Rotrou, lorsque l'institut donna *la mort de Rotrou* pour sujet du prix de poésie qui fut décerné en 1811 à Millevoye (*v.* ce nom).

ROTTENHAMER (Jean), peintre, né à Munich en 1564, reçut d'abord les leçons d'un peint. médiocre, alla ensuite à Rome, s'y fit connaître par de petites compositions sur cuivre, qu'il finissait avec soin, puis se hasarda à peindre un grand tableau représentant la *Gloire des saints*. Encouragé par le suffrage des artistes romains, il alla étudier les coloristes à Venise, et suivit particulièrement le Tintoret. Les grands tableaux qu'il peignait ne lui firent pas négliger ses petites peintures sur cuivre, et il en tira un grand profit. De retour en Allemagne, il se fixa à Augsbourg, exécuta pour l'emp. Rodolphe, le duc de Mantoue et pour des églises, div. tableaux, entre autres une nouvelle composition de sa *Gloire des saints*, qui passe pour son chef-d'œuv., et se voit encore dans l'église de Ste-Croix, à Augsbourg. Dans ses tableaux sur cuivre, il aimait à peindre des nymphes et autres sujets analogues, et il confiait ordinairem. l'exécution des fonds et des paysages à Breughel de Ve-

lours (*v.* ce nom) et à Paul Brill. Rottenhamer m. à Augsbourg en 1604. Le Musée du Louvre a possédé de lui 8 tabl.; il n'en reste plus qu'un repr. la *Mort d'Adonis*. Les 7 autres ont été rendus en 1815 aux gouv. autrichien, prussien et hollandais.

ROUARIE (ARMAND TAFFIN, marq. de LA), gentilhomme breton, né en 1756 au château de La Rouarie en Bretagne, entra au service en qualité d'officier dans les gardes françaises, encourut la disgrâce du roi par suite de quelques désordres de jeunesse, fut renvoyé des gardes, alla se renfermer au monastère de la Trappe, et en sortit ensuite pour passer en Amérique, où il servit la cause de l'indépendance à la tête d'une lég. De retour en France, il rentra dans l'armée, se déclara le champion de la noblesse et du parlement de Bretagne, fut un des douze députés envoyés au roi en 1787 pour réclamer la conservat. des priviléges de la province, et fut renfermé à la Bastille par suite de cette mission. Rendu à la liberté, il se prononça contre la double représentation du tiers-état aux états-gén., devint le chef des mécontens de Bretagne, et forma le plan d'une association royaliste pour s'opposer aux innovations qu'on voulait introduire en France. Il fit à cet effet un voyage à Coblentz, obtint des princes français l'approbation de son projet, et, de retour en Bretagne, en prépara l'exécution. Des règlemens militaires et civils furent délibérés dans des réunions secrètes; des chefs d'arrondissement eurent sous eux des agens secondaires chargés d'organiser les diverses paroisses qui leur étaient confiées. La Rouarie, l'âme de ce vaste complot, y consacrait ses veilles et sa fortune; mais bientôt, devenu suspect aux nouvelles autorités, il fut surveillé; son château fut fouillé à l'improviste: il réussit à s'échapper par des souterrains, ainsi que plus. de ses affidés. Plus tard, la conjuration ayant été entièrement dévoilée par un des complices, des émissaires du gouvernem. provisoire, établi après le 10 août 1792, furent envoyés en Bretagne pour arrêter La Rouarie. Ce dern., vivement poursuivi, avait trouvé un asile au château de Laguyomarais: il y fut atteint d'une maladie mortelle, et expira le 30 janvier 1793, dans des excès de délire et de désespoir que lui causait la nouvelle de la mort du roi sur l'échafaud révolutionn. On peut consulter sur la conjuration de La Rouarie l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par M. Alph. Beauchamp, tome Ier, livre 2, 4e édition.

ROUBANE (BASILE-GREGORIEVITSCH), conseiller de collége et litt. russe, né en 1739 dans la Petite-Russie, m. à St-Pétersbourg en 1795, direct. des écoles d'Ekaterinoslaf, et memb. de plusieurs sociétés sav., avait été successivement à l'acad. de Kief, puis à l'univ. de Moscou. Outre des traduct., ainsi que div. publications hebdomadaires faites à Moscou de 1769 à 1773, telles que celles intitulées: *Ni Ceci ni Cela*, *la Fourmi laborieuse*, et *l'Ancien et le Moderne*, on a de lui les ouv. suiv. écrits en russe: *Choix d'inscriptions*, 1771, St-Pétersbourg et Moscou; *Histoire abrégée de la Petite-Russie*, St-Pétersbourg, 1773; *Almanach des curieux*, St-Pétersbourg et Moscou, de 1775 à 1780; *Description de la Petite-Russie*, St Pétersbourg, 1777; *le Courrier général et guide ou routier complet*, 3 vol., ib., 1778; 3e édition, 1793; *le Canon des Pâques*, ibid., 1779; *Monument royal*, ou *Dictionnaire historique des souverains et souveraines de la Russie*, ibid., 1780; *Description de la ville capitale de Moscou*, ibid., 1782.

ROUBAUD (PIERRE-JOSEPH-ANDRÉ), litt., né à Avignon en 1730, montra, dès son jeune âge, les plus heureuses dispositions. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris, où son caractère, son esprit et ses belles qualités lui acquirent de nombreux amis. Il débuta dans la carrière litt. par un Essai sur les synonymes qui fut bien accueilli du public. Attaché au système des économistes, il devint l'un des chefs les plus zélés de cette secte politique, et en partagea les succès et les disgrâces. Recherché et repoussé tour à tour par le gouvernement, il fut exilé en 1775 avec l'abbé Baudeau (*v.* ce nom). Rappelé l'année suivante, il obtint une pension de 3,000 fr. sur les économats. Après s'être livré, depuis cette époque, à de nouveaux travaux économiques et littér., il mourut à Paris en 1792. L'abbé Roubaud a publié, avec Le Camus, le *Journal du Commerce*, depuis 1759 jusqu'à la fin de 1762, Bruxelles, 24 vol. in-12; avec Dupont de Nemours, Quesnay, le marquis de Mirabeau et autres, le *Journal de l'Agriculture, du Commerce et des Finances*, de 1764 à 1774; avec Ameilhon, le *Journal d'Agriculture, Commerce, Arts et Finances*, depuis janv. 1779 jusqu'en décemb. 1783, 15 vol. in-12. On lui doit les ouv. suiv.: *le Politique indien*, ou *Considérations sur les colonies des Indes occidentales*, Amsterd., 1768, in-8; *Représentations aux magistrats sur la liberté du commerce des grains*, 1769, in-8; *Récréations économiques*, ou *Lettre au chevalier Zanobi*, etc., 1770, in-8 (c'est une réfutation du *Dialogue sur le commerce des bleds*, par l'abbé Galiani); *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770 à 1775, 15 vol. in-12, ou 5 vol. in-4; *Nouveaux Synonymes français*, Paris, 1785, 4 vol. in-8. Cet ouv. obtint en 1786 le prix d'utilité fondé à l'académie française. Il en parut une 3e édit., considérablement augmentée par un des neveux de l'aut., sous le titre de *Synonymes français*, Paris, 1796, 4 vol. in-8. Cet ouv. abrégé a été réimp. avec ceux de Gérard, Beauzée, etc., sur le même sujet, dans le *Dictionnaire des Synonymes français*, Paris, 1801, 3 vol. in-12, et 1810, 2 vol. in-12. — ROUBAUD (Jos.-Marie), frère du précéd., jésuite, né à Avignon en 1735, vint se fixer à Paris après la dispersion de son ordre, retourna ensuite dans sa patrie pour rédiger le *Journal d'Avignon*, dont le roi avait rétabli le privilége, revint à Paris, et y m. en 1797. Il a composé des *discours*, des *sermons* et autres écrits qui n'ont pas été imp., et il a traduit de l'italien les *vies* des bienheureux Laurent de Brindes et Benoît Labre; cette dern. a été pub. à Paris, 1784, in-12. — ROUBAUD DE TRESSÉOL (N.), frère des précéd., né à Avignon en 1740, avait embrassé la profess. d'avocat; mais son goût pour la littér. l'éloignant du barreau, il vint à Paris en 1765, et y m. en 1788. On a de lui: des *Discours* sur div. sujets, pub. à Paris en 1773, 1775 et 1776, in-8; *Lettres sur l'éducation des militaires*, ibid., 1777, in-12; *Fables librement traduites de l'anglais*, ib., 1777, in-12; *Opusc. sur la manière dont les naturels de l'Amériq. font la guerre*, ib., 1777, in-12; une édition des *Œuvres de Desmahis*, d'après les MSs. de l'aut., ibid., 1778, 2 vol. in-12; quelques *pièces de vers* ins. dans div. journaux, et rec. en 1778.

ROUBILLIAC (LOUIS-FRANÇ.), sculpt., né à Lyon vers la fin du 17e ou au commencement du 18e S., passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre. On n'a point de détails sur sa jeunesse et sur son éducation; mais on présume qu'il vint dans la Grande-Bretagne vers 1725, à l'époque où le sculpteur Rysbrach (*v.* ce nom) jouissait déjà de toute sa réputation. Roubilliac se fit peu remarquer jusqu'au moment où il fut chargé d'exécuter plus. bustes destinés à être placés dans le collége de la Trinité à Dublin. Sa réputation s'accrut progressivement par l'exécution de plus. monumens funèb. et de div. statues érigées à des personnages remarquables. Il m. à Londres en 1762. On cite parmi les nombreuses productions de son ciseau les *tombeaux* du duc d'Argyle (à Westminster), du duc et de la duchesse de Montague, les *statues* de Haendel, de George Ier, de Charles, duc de Sommerset, de Newton, de George II, une belle *fig. de la Relig.* placée dans un petit temple à Gopsal,

ville du comté de Leicester. Lord Chesterfield disait que Roubilliac était vraiment un statuaire, et que les autres artistes de ce genre n'étaient que des tailleurs de pierre.

ROUBIN (GILLES de), poète du 17e S., né près du Pont-St-Esprit, en Languedoc, entra de bonne heure dans la carrière militaire, devint capitaine au régiment de Guise, fit plus. campagnes, vint ensuite se fixer à Arles, et m. au commencement du 18e S. dans un âge très-avancé. Ses *poésies* ont été pub. par son fils sous le tit. d'*Œuvres mêlées de feu Roubin*, Toulouse, 1716, in-12.

ROUBO (JACQ.-ANDRÉ), sav. et habile menuisier, né à Paris en 1739, reçut par les soins de son père, qui exerçait la même profession, une éducat. soignée. Il apprit les mathémat., la mécanique et le dessin, et en fit une heureuse application à la menuiserie. En 1769, il présenta à l'académie des sciences un traité de l'*Art du menuisier*; et, sur le rapport des commissaires nommés pour l'examen de cet ouv., l'académie décida qu'il ferait partie du *recueil* des descriptions des arts et métiers. Les talens de Roubo lui firent confier l'exécution d'un grand nombre de travaux importans dans des bâtimens publics, tels que la coupole de la Halle-aux-Blés, le berceau qui couvre la Halle-aux-Draps, etc. Il m. en 1791. Par une distinction spéciale, l'arrêt du conseil d'état qui lui avait accordé la maîtrise le dispensait d'acquitter les droits d'usage. Sa veuve reçut de la convention un secours de 3,000 fr. par décret du 4 sept. 1795. On a de lui : *l'Art du menuisier*, 1769-75, 4 vol. in-fol., précédés d'*élémens de géométrie* mis à la portée des ouvriers; et le texte est accompagné de nombreuses planches, toutes d'après les dessins de l'auteur; *Traité de la construction des théâtres et des machines théâtrales*, Paris, 1777, in-fol. de 67 pages et 10 planches; *l'Art du layetier*, ibid., 1782, in-folio de 27 pages avec 7 planches dessinées et gravées par l'auteur.

ROUCHER (JEAN-ANTOINE), poète et litt., né à Montpellier en 1745, fit ses études chez les jésuites, et voulut d'abord embrasser l'état ecclés.; mais, étant venu à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne, le goût de la poésie, l'amour de l'indépendance et les séductions du monde le firent renoncer à ce projet. Il se lia avec plus. littérat. de l'époque, tels que Berquin, Dussieux, Imbert, etc., et s'essaya dans la carrière poétique par quelques pièces fugit. qui eurent du succès. Un poème à l'occas. du mariage du dauphin, depuis Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche, lui valut la protection du ministre Turgot, qui lui donna une place de recev. des gabelles à Montfort-l'Amauri. Roucher employa les loisirs que lui laissait cette charge à la composition d'un poème intit. *les Mois*, qu'il publia en 1779, avec un grand luxe d'impression, et qui fut vivement critiqué par La Harpe, ainsi que par plus. autres gens de lettres, jaloux des éloges qui avaient été prodigués à l'auteur dans les salons où il en avait lu un gr. nombre de passages avant de le livrer à l'imprim. Une cabale se forma pour fermer à Roucher les portes de l'acad.; mais le poète se consola des critiques et des intrigues de ses adversaires par l'amitié que lui portaient bon nombre de gens de bien. A l'époque de la révolution, Roucher en adopta les principes avec modération; mais, quand il eut été témoin des excès de 1792 et 1793, il n'hésita point à manifester une opposition vigoureuse, et aima mieux être victime que complice. Persécuté, obligé de se cacher sous le régime de la terreur, il ne put se garantir des recherches révolutionn. Arrêté une prem. fois, il fut remis en liberté d'après les démarches actives que fit en sa faveur un ami courageux; mais ce ne fut pas pour long-temps. Roucher, dont le domicile fut violé au milieu de la nuit par les agens de la terreur, pouvait s'échapper : il ne voulut point compromettre son ami, qui avait répondu de lui, et se laissa conduire dans la prison de Sainte-Pélagie. Il y séjourna plus de 7 mois, conservant toujours le calme de son âme, travaillant sous les verrous à une nouvelle édition de sa traduction de l'ouv. d'A. Smith, intitulé *de la Richesse des nations*, qu'il avait publiée en 1790. Prévenu que son nom était inscrit sur les rôles du tribunal révolutionnaire, et qu'il allait passer en jugement, il fit faire son portrait par un artiste, son compagnon d'infortune, et écrivit au bas ces vers touchans adressés à sa femme, à ses enfans et à ses amis :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

Le même jour, 6 août 1794, il fut transféré à la conciergerie. Le lendemain, il parut devant le sanglant tribunal, et, à 5 heures du soir, il mourut sur l'échafaud avec 37 autres victimes. M. Lacretelle, dans son *Histoire de la révolution*, parle de Roucher en ces termes : « Une imagination brillante, audacieuse, l'avait distingué parmi les hommes de lettres; une âme sensible et forte le rendait cher à tous les gens de bien. » On a de Roucher : *les Mois*, Paris, 1779, 2 vol. in-4, ou 4 vol. petit in-12; réimp. en 1826, avec *notice*, par M. Brissot-Thivars, 2 vol. in-12, et, en 1827, 2 vol. in-32. Les lacunes qui se trouvaient dans les anciennes éditions sont en partie remplies dans les nouvelles (*voy.* la note du n° 1174 de la *Bibliographie de France*, année 1827); *De la Richesse des nations*, trad. de l'anglais d'Adam Smith, Paris, 1790, 4 vol. in-8 (cette traduction, peu estimée, a été réimp. en 1795); *Consolations de ma captivité*, ou *Correspondance de Roucher*, etc., publ. en 1797, en 2 parties in-8, par M. Fr. Guillois, gendre de l'aut.; des *poésies*, insérées dans les journaux du temps et dans l'*Almanach des Muses*, de 1772 à 1787; quelques *lettres* imp. dans les journaux; des *articles* politiq. dans le *Journal de Paris* en 1790 et 1791. Roucher a coopéré, avec Dussieux et autres, à la prem. édition de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France*, pub. par Duchesnay, 1785 et années suiv., 67 vol. in-8, et à la *Biblioth. des dames*. Il a laissé plus. ouv. inédits, que sa fille (mad. Guillois), se propose de publier. On trouve une *notice* sur Roucher dans la *Décade philosophique* et dans le *Bulletin* de la société des sciences, arts et lettres de Montpellier, par M. Carrion de Nizas.

ROUDEGHY (ABOU'L-HAÇAN), ancien poète persan, vivait sous le règne du prince sassanide Naser-ibn-Ahmed dans le 10e S. de l'ère chrét. (4e de l'hégyre). Il jouit, dit-on, d'une gr. faveur auprès de ce même prince, et composa plus de 100 volumes de poésies, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous, mais dont on trouve des fragm. dans le *Tarikh guzideh* (Chronique choisie), et dans d'autres ouv. On sait qu'il avait mis en vers persans le liv. de *Calila et Dimna*, plus connu sous le nom de *Fables de Bidpay*.

ROUELLE (GUILLAUME-FRANÇOIS), chimiste, né en 1703 dans un village près de Caen, manifesta de bonne heure un goût décidé pour la botanique et l'histoire naturelle. C'est en étudiant la pharmacie à Caen qu'il conçut une grande passion pour la chimie. Ses faibles moyens pécuniaires ne lui permettant pas d'avoir un laboratoire garni de tous les ustensiles nécessaires, il pria un chaudronnier de lui prêter son atelier, et ce fut là qu'il commença ses manipulations. Il vint ensuite à Paris, entra chez un pharmacien allemand, Spitzley, qui avait succédé à Lémery, y passa 7 ans, entremêlant ses travaux pharmaceutiques et chimiques avec l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. C'est alors qu'il eut occasion de se faire con-

naître avantageusement de MM. de Jussieu (*v.* ces noms). Enfin, il s'établit à Paris comme apothicaire, et commença en même temps des cours particuliers de chimie, qui furent bientôt suivis par un grand nombre de personnages distingués, tant français qu'étrangers. Sa réputation lui valut en 1742 la place de profess. de chimie au Jardin royal des Plantes, et il fut appelé 2 ans après à une place de membre-adjoint de l'académie des sciences. Après avoir enrichi le *Recueil* de cette société d'un grand nombre de *mémoires* sur la science qu'il professait, il mourut en 1770, accablé d'infirmités qu'il avait contractées dans ses opérat. chimiq. Rouelle a formé des élèves d'une grande distinction, tels que son frère, dont l'art. suit, Darcet père, Cadet, Macquer, Sage, etc., et il doit être placé, suiv. l'opinion de Vicq-d'Azir, au rang des hommes extraord. qui ont brillé dans la carrière des sciences. Avant lui on ne connaissait de chimie en France que les principes routiniers de Lémery. Les seuls ouv. de Rouelle sont les *mémoires* dont nous avons parlé. Il avait commencé un cours complet de chim., que ses infirmités l'empêchèrent d'achever.— ROUELLE (Hilaire-Marin), dit *le Jeune*, frère du précédent et son élève, né en 1718, fut aussi un habile chimiste, et prit part à toutes les opérat. dont Guillaume-François fut chargé. Renfermé dans le laboratoire de celui-ci, Rouelle le jeune négligea long-temps sa fortune et sa réputation. Enfin, sur les instances de son frère et de plus. amis, il se détermina à lire à l'académie des sciences deux *mémoires*, où il exposait de nouv. découvertes chimiques qu'il avait faites, et, de 1773 à 1779, il publia dans div. journaux, particulièrement dans celui de médecine, une suite d'autres *mémoires* fort intéressans. Ce savant modeste mourut à Paris en 1779. Il avait succédé à son frère dans la place de démonstrateur au Jardin du Roi; mais il n'avait point été admis à l'académie des sciences. On a de lui un *Tabl. de l'analyse chimiq.*, pub. en 1774.

ROUGÉ (BONABES de), chevalier banneret breton, se distingua dans le 14e siècle par son attachement à la France, avant que la Bretagne devînt partie intégrante du royaume. Dans la guerre qui éclata, vers 1341, entre le comte de Montfort et Charles de Blois, Rougé, faisant ses prem. armes, embrassa la cause de ce dern. seigneur, en faveur duquel s'était déclaré le roi de France. On voit, dans l'histoire de Bretagne, que le chevalier réunissait les connaissances et l'habileté d'un négociateur à la bravoure guerrière. Après la bataille d'Auray, qui assura le duché de Bretagne au comte de Montfort, Bonabes de Rougé quitta ce pays, et se dévoua tout-à-fait au service du roi de France Jean, dont il devint l'un des chambellans et conseiller. Il combattit à la funeste journée de Poitiers (1356), fut fait prisonn. avec le roi, et conduit en Angleterre. Il fut ensuite un des otages que Jean eut à fournir pour sa rançon, et Charles V récompensa ses services par le don de plus. terres dans l'Anjou et la Touraine. Bonabes de Rougé mourut en 1377, sans avoir pu recouvrer l'héritage de ses pères, qui avait été confisqué en Bretagne; mais dans le traité de Guerrande, en 1381, qui termina les différends entre la France et la Bretagne, Charles V fit stipuler la restitution du château de Derval à la famille de Rougé. — Jacques de ROUGÉ, marquis du Plessis Bellière, de la famille du précéd., né vers la fin du 16e siècle, se distingua au siége de La Rochelle, où il assistait comme colonel en 1628. Il défendit ensuite opiniâtrément Armentières, dont il avait été nommé gouv., et ne se rendit qu'à la dern. extrémité. Parvenu au grade de lieutenant-gén., il se signala encore dans plus. campagnes, fit partie de l'aventureuse expédit. destinée à placer le duc de Guise sur le trône de Naples, fut blessé en débarquant sur la plage de Castellamare, et m. peu de jours après dans cette ville en 1654.

ROUGEMONT (FRANÇOIS), jésuite, né à Maëstricht en 1624, professa d'abord les humanités dans les colléges de son institut, et fut envoyé ensuite comme missionn. dans l'Inde. Débarqué à Macao, après beaucoup de traverses, il y resta quelq. temps pour se préparer aux travaux de l'apostolat, et se rendit ensuite dans la prov. chinoise qui lui était assignée. Une persécution contre les chrétiens s'étant élevée en 1664, Rougemont fut conduit avec la plupart de ses confrères à Pé-king, où il resta tenu pendant plus. années. Rendu ensuite à la liberté, il reprit le cours de ses prédications, et les continua jusqu'à sa m., arrivée en 1676. On a de lui: *Historia tartarico-sinica, complectens ab anno 1660..... usque ad annum 1668*, Louvain, 1673, in-8. Il avait envoyé cet ouvrage en Europe pour le faire imp.; mais le P. Sébast. de Magalhaens, ayant eu connaissance de son manuscrit, le traduisit en portugais, et publia sa *version*, un an avant l'impression de l'original, à Lisbonne, 1672, in-4. Le P. Rougemont a composé en outre 2 ouv. moraux et religieux en langue chinoise, et a eu part à la *paraphrase* latine des ouv. de morale de Confucius, pub. par le P. Couplet (*v.* ce nom.)

ROUGEMONT (JOSEPH-CLAUDE), chirurgien et anatomiste, né en 1756 à Saint-Domingue, fit ses cours à Dijon sous Maret et Hoin, vint en 1774 à Paris, devint démonstrat. d'anatomie et de chir. sous Desaut, et fut attaché en 1781 à l'hôpital militaire de Brest. Appelé deux ans après par l'élect. de Cologne en qualité de médec., il obtint une chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Bonn, passa lors de sa suppression à Hildesheim, se rendit ensuite à Hambourg, et mourut à Cologne en 1818. Outre une traduction française du *Traité des hernies* de A.-G. Richter (*v.* ce nom), et plus. morceaux académiques en allemand, tels que des *discours* d'ouverture, etc., on a de lui, entre autres ouv.: *Bibliothèque de chirurgie du Nord*, Bonn, 1788-89, in-8; *Manuel des opérat. chir.* (en allem.), ibid., 1793, Francfort, 1797, in-8; *Traité des maladies héréditaires*, id., ibid., 1794, in-8.

ROUGEMONT (GEORGE de), proc.-gén. et l'un des 4 présidens du conseil de Neufchâtel, sa patrie, né en 1758, m. en 1825 à Saint-Aubin, campagne entre la ville qu'on vient de nommer et Yverdun, était entré de bonne heure dans la carrière des emplois publics. Possédant à un haut degré les qualités qui constituent l'homme d'état, il acquit une influence considérable dans le gouvernement de la principauté, et ce fut en grande partie par ses efforts patriotiques qu'elle échappa à une dissolution politique qui, plus d'une fois, l'a menacée depuis les dern. années du 18e siècle jusqu'aux événemens de 1814. A cette dern. époque, Neufchâtel fut définitivement incorporé à la Suisse, sans toutefois cesser de reconnaître la souveraineté de la maison de Brandebourg, dont cette petite principauté a depuis plus d'un siècle appris à bénir le sceptre. L'un des dern. actes de la carrière publique de Rougemont fut de solliciter en 1815, auprès des ministres du roi de Prusse, alors à Paris, div. modifications aux actes qui avaient réglé l'état intérieur de la principauté de Neufchâtel, et, suiv. un des rédact. de la *Revue encyclopédique* (*Nécrologie de George de Rougemont*, signée J. H., t. 26, p. 285 et suivantes), ce petit pays est peut-être celui d'Europe où la liberté civile existe avec le plus de plénitude et de mesure.

ROUGNAC (BRUNO D'ARBAUD DE), gentilhomme languedocien, né à Beaucaire en 1671, servit pendant plus. années en qualité d'offic. de cavalerie, se retira ensuite dans sa ville natale, dont il devint le prem. magistrat, et mourut en 1747. On a de lui: *Relation de ce qui s'est passé entre le roi et M. le comte de Belle-Ile, au sujet de l'échange de la ville de Beaucaire*, etc., etc., 1723,

in-8. Il avait composé un grand nombre d'autres écrits qui n'ont point été publiés.

ROUGNON (Nicolas-François), médecin, né en 1727 à Morteau, pet. ville de la Franche-Comté, prit ses degrés à la faculté de Besançon, vint ensuite à Paris pour suivre les cours des plus habiles profess., exerça quelque temps la médec. à Noyon, revint ensuite à Besançon, s'y fit recevoir doct., obtint une des chaires de la faculté, la place de médecin en chef des hôpitaux, et acquit une réputation qui s'étendit en Allemagne et jusqu'en Angleterre. Il mourut en 1799. Outre plus. *mémoires* conservés dans les Recueils de l'académie de Besançon, on a de lui : une *Lettre au doct. Lorry*, Besançon, 1768, in-8; *Codex physiologicus*, ibid., 1776, in-8; *Considerationes pathologico-semeioticæ de omnibus corporis humani functionibus*, ib., 1786-87, 2 vol. in-4; *Observations sur les divers avantages que l'on peut tirer de la pomme de terre*, ib., 1794, in-8; *Médecine préservatrice et curative, génér. et particulière*, ou *Traité d'hygiène et de médecine-pratique*, ibid., 1799, 2 vol. in 8. M. Marchant a publié sur lui une *Notice historique*, Besançon, in-8, ins. au t. 7 de *Mém. de méd. milit.*

ROUHAUT (Pierre-Simon), prem. chirurgien du roi de Sardaigne, m. en 1740, professa la chirurgie à l'université de Turin. Outre plus. *mémoires* qui ont été insérés dans les recueils des académies de Turin et de Paris, on a de lui : *Traité des plaies de tête*, Turin, 1720, in-4; *Osservazioni anatomico-fisiche*, ibid., 1724, in-4; *Réponse à la critique d'un mém.* (de l'aut.) *sur la circulation du sang dans le fœtus du corps hum.*, *par M. Winslow*, ibid., 1728, in-4.

ROUILLARD (Sébastien). V. Roulliard.

ROUILLÉ (Pierre-Julien), jésuite, né à Tours en 1681, entra dans la carrière de l'enseignement après avoir achevé son noviciat, professa successivement les humanités, la philosophie et les mathématiques, pendant 22 ans, dans div. colléges, et mourut à Paris en 1740. On n'a de lui qu'un *Discours sur l'excellence et l'utilité des mathématiq.*, prononcé à l'ouverture des cours du collége de Caen, ibid., 1716, in-4; mais il a aidé les PP. Catrou et Brumoy dans la rédaction de l'*Histoire romaine* du prem., et de l'*Histoire des révolutions d'Espagne*, laissée imparfaite par le P. d'Orléans, et terminée par le P. Brumoy. Rouillé a eu part aussi à l'*Examen du Poème de la grâce* (par Louis Racine), Bruxelles (Paris), 1723, in-8, et il dirigea le *Journal* de Trévoux depuis déc. 1733 jusqu'en 1737.

ROUILLÉ (Antoine-Louis), comte de Jouy, ministre d'état, né en 1689 d'une ancienne famille de robe, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et successivem. maître des requêtes (1717), intendant du commerce (1725), et direct. de la librairie, avant d'être appelé au ministère de la marine, en 1749. Il quitta ce portefeuille en 1754 pour celui des affaires étrang., donna sa démission en 1757, resta dans le conseil du roi, fut nommé grand-maître et surintendant gén. des postes, et mourut en 1761. Si sa carrière administrative fut sans éclat, Rouillé a laissé du moins la réputation d'un ministre homme de bien. Il avait été reçu en 1751 membre honor. de l'académie des sciences, et son *Eloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le Recueil de cette société. — Rouillé du Coudray (Hilaire), parent du précédent, m. à Paris en 1729, âgé de 77 ans, fut d'abord proc.-gén. de la chambre des comptes, devint ensuite direct. des finances, puis conseiller-d'état. Il avait, dit-on, beaucoup d'érudition hist. et litt., une grande capacité, mais des mœurs très-licencieuses qui, malgré la morale plus que relâchée du régent, forcèrent ce prince à le renvoyer du conseil.

ROUILLÉ DE MESLAY (N.), de la famille des précédens, conseiller honor. au parlement de Paris, m. en 1715, légua par son testament à l'académie des sciences un capital de 125,000 liv., pour en employer le revenu à récompenser les sav. qui s'occuperaient de la recherche de la quadrature du cercle et d'autres découvertes dans les mathématiques. Ce testam. fut attaqué par l'hérit. de Rouillé; mais l'académie obtint la mise en possess. du legs, qui lui fut confirmé par arrêt du parlement. — Antoine-Jean Rouillé de Meslay, fils du précéd., m. en 1725, à l'âge de 29 ans, fut introduct. des ambassadeurs.

ROULLET (Jean-Louis), grav. au burin, né à Arles en 1645, reçut les prem. leçons de son art de J. Lenfant, passa ensuite à l'école de François de Poilly, et égala bientôt ce dern. maître par la pureté et l'élégance de son travail. Il voyagea ensuite en Italie, y séjourna 2 ans, y grava d'après plus. peintres célèbres, revint en France avec la réputation d'un des plus habiles grav. de son temps, et mourut à Paris en 1699. Il a gravé également bien le portrait et l'hist. Dans le prem. genre, on cite particulièrem. un portr. à mi-corps de *Louis XIV en habit militaire*, d'après Largillière, et un autre de *Colbert*, imitant le bas-relief. Ses pièces historiques les plus remarquables sont : *les trois Maries au tombeau de Jésus-Christ*, d'après Annibal Carrache; *Ste Claire*, d'après Augustin Carrache; la *Vierge à la grappe* et *la Visitation*, d'après Mignard. On trouvera plus de détails sur l'œuvre de cet artiste dans le *Manuel des amateurs* de Rost et Huber.

ROULLIARD (Sébastien), avocat, né à Melun vers le milieu du 16e siècle, vint à Paris en 1588, et suivit le barreau avec succès. Son éloquence judiciaire avait tous les défauts du temps, c'est-à dire qu'il y développait une érudition fatigante, surchargeant ses discours de citations étrangères à la cause, puisées presque toujours, non dans les lois et les jurisconsultes, mais dans tous les aut. sacrés et profanes, grecs ou latins. Roulliard se livra à l'hist. et à la littérat. avec aussi peu de goût, et mourut à Paris en 1639. On a de lui un grand nombre d'ouv., la plupart publiés sous des tit. singuliers et bizarres. Nous n'indiquerons que ceux qui sont encore recherchés des curieux, soit à cause de leur originalité, soit pour leur rareté : *Capitulaire*, etc. (*factum* en faveur du baron d'Argenton, dont la femme voulait faire casser le mariage, sous prétexte d'impuiss.), Paris, 1600, in-12, réimp. avec augmentat., 1603 et 1604; *Synoptique*, aliàs *Arctitude de la femme*, mém. sur un procès entre un mari et sa femme, in-8 de 71 pages, sans date, rare et curieux; les *Reliefs forenses* de Me Sébastien Roulliard, Paris, 1607, in-8, 1616, 2 part. en un vol. in-4, très-rare; *Traité de l'antiquité et privilége de la Ste Chapelle*, Paris, 1606, in-12; *le grand Aulmonier de France*, ibid., 1607, in-8, assez curieux; *Parthenie*, ou *Hist. de l'egl. de Chartres*, etc., ib., 1609, in-8, où l'on trouve des citations d'un poème des *Miracles de la Vierge* par *Johan-le-Marcheant* (1262), qui serait inconnu sans les extraits qu'en a donnés Roulliard; *la magnifique Doxologie du festu*, ibid., 1610, in-8, très-recherché; *Dicæologie*, ou *Défense de G. de Monconys*, ibid., 1620, in-4; *les Gymnopodes*, ou *de la Nudité des pieds, disputée de part et d'autre*, Paris, 1624, in-4, très-rare; *Li-Huns en Sang-Ters*, ou *Discours de l'antiquité et des priviléges du monastère de Li-Huns* (Lions-en-Santerre), près Roye, en Picardie, Paris, 1627, in-4, très-rare; *Histoire de Melun*, etc., Paris, 1628, in-4; *le Lumbifrage de Nicodème Aubier*, Eleutères, année embolismale, petit in-8 de 50 feuillets. C'est le plus rare et le plus recherché des ouvrages de Roulliard. On peut consulter l'article que Niceron a consacré à cet avocat dans ses *Mémoires*, t. 27.

ROUMANZOFF. V. Romanzoff.

ROUMIANTSOF (le comte Nicolas-Petro-

VITSCH), chancelier de l'empire russe, ne nous est connu que comme ayant fait imprimer à ses frais les ouv. suivans, relatifs à l'hist. de Russie : *Collections des ordonnances des souverains russes*, 2 vol. in-fol., Moscou, 1813, 1819; *Lois du grand prince Jean Vassilievitsch, et, entre autr., le Code dit Soudebnik*, ibid., 1819 (ces deux ouv. ont été mis en ordre par MM. Kalajdovitsch et Stroïef); des traduct. russes des *Recherches pour servir à l'éclaircissement de l'histoire de Russie de Lerberg*, par M. Jasikof, Saint-Pétersbourg, 1818; des *Services rendus par Catherine II à la science des langues*, par Adelung, ibid., 1816, et de *Sigismond, baron de Herberstein, représenté sous le rapport de ses voyages en Russie*, par le même, ib., 1818; un *Dictionn. des écriv. de l'église gréco-russe*, par Eugène Bolkhotnikof, archev. de Pskof, ib., 1818; un rec. d'*anc. Poésies russes, réunies par Kirscha-Danilof*, Moscou, 1818; l'*Histoire de Léon, diacre de Kaloii*, tirée des manuscrits de la Biblioth. du Roi à Paris en 1819, et publiée par M. Hase, trad. en russe par M. Popof, Saint-Pétersbourg, 1820. En 1813, le chancelier Roumiantsof fit un fonds de 25,000 roubles pour la meilleure édition de Nestor. Des savans distingués ont été employés à ses frais jusqu'au moment de sa m. dans les archives de la Russie et des pays étrangers, à la recherche des antiquités relatives à l'hist. de Russie. MM. Hase et Saint-Martin sont chargés de ce soin à la Bibliothèque du Roi à Paris.

ROUMOFSKII (Étienne-Jacovlevitsch), conseiller d'état actuel russe, membre de l'administration supér. des études, et curateur à l'univ. de Casan, né en 1734, m. en 1812, avait étudié les sciences mathématiques à Berlin sous le sav. Léonard Euler, de 1754 à 1756. C'est lui que l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg envoya en 1761 à Selenginsk, et en 1769 à Kola, pour observer le passage de Vénus devant le soleil. On a de Roumofskii un grand nombre de travaux astronomiques insérés dans les actes de l'acad. des sciences de Saint-Pétersbourg, et 2 trad. russes : *Lettres sur diverses matières philosophiques et physiques*, de Léonard Euler, 3 vol., et *Annales* de Cornelius Tacite, 4 vol., Saint-Pétersbourg, 1808.

ROURICK ou RURIK, fondateur de l'empire russe, dans le 9e siècle, était de la tribu des Varaigues, nom donné aux pirates des bords de la mer Baltique. Les habit. de Novogorod-la-Grande, exposés aux incursions de leurs voisins, ayant appelé des chefs étrangers pour les défendre, se mirent sous la protection de Rurik et de ses 2 frères, qui s'étaient déjà signalés par leur bravoure. Ces chefs varaigues fixèrent leur résidence sur les frontières de la république de Novogorod pour contenir ses ennemis. Rurik bâtit près du lac Ladoga une ville qui en prit le nom, et l'entoura d'un rempart en bois et en terre. Bientôt il résolut d'assujétir le peuple qu'il s'était engagé à défendre. Un vaillant Novogorodien, Vadim, tenta de soustraire ses compatriotes au joug du tyran; mais il périt dans une bataille en l'an 865. Le féroce Rurik fit massacrer tous ceux qu'il crut capables de s'opposer à ses desseins. Après avoir hérité des terres possédées par ses deux frères, morts sans postérité, il en distribua une partie à ses principaux officiers, et fixa le siége de son empire naissant à Novogorod, qu'il entoura d'un rempart comme Ladoga. Rurik passa le reste de ses jours dans une paix profonde; il m. en 879, après 17 ans de règne, laissant un fils en bas âge, nommé Igor, sous la tutelle d'Oleg, son parent; mais les Slaves, qui commençaient à être connus sous le nom de Russes, ne voulant point obéir à un enfant, décernèrent le pouvoir à Oleg, qui ne le transmit à Igor qu'après un règne de 33 ans.

ROUSOUDAN, reine de Géorgie, de la race des Pagratides, née au commencement du 13e siècle, est célèbre dans les fastes de l'Orient par sa grande beauté et ses qualités éminentes. Elle succéda, en l'an 1222, à son frère George Lascha. A son avènement au trône, la Géorgie était à peine remise des suites fâcheuses de l'irrupt. des Monghols dans les parties occidentales de l'Asie. Les grands voulurent pourvoir à la conservat. de la race royale en donnant un époux à la reine, et décidèrent qu'elle se marierait à un étrang. issu du sang des rois. Leur choix se fixa sur le fils du schah-Moghith-eddin-Thoghril, de la race des Seldjoukides, qui régnait à Arzroum, dans le voisinage de la Géorgie. Ce jeune prince renonça au musulmanisme en épousant Rousoudan; mais celle-ci, mécontente de l'époux qu'on lui avait imposé, le fit enfermer dans une forteresse, et se livra dès-lors à des penchans désordonnés, sans perdre de vue toutefois la gloire de son royaume. Elle eut à soutenir une guerre longue et désastreuse contre le sulthan du Kharizm, Djelal-eddin, qui, après avoir envahi et ravagé à plus. reprises tout le pays de la Géorgie, sans pouvoir s'emparer d'aucun lieu fortifié, fut obligé de se retirer. Rousoudan contracta ensuite un second mariage, sans cesser d'être convoitée par plusieurs princes des états voisins, au nombre desquels était Djelal-Eddin, dont les refus de la reine de Géorgie ranimaient sans cesse les fureurs. Après de nouvelles guerres, dont les détails ne peuvent entrer dans le cadre de ce Dictionn., Rousoudan, abandonnée par ses sujets, voyant ses états partagés entre son fils et son neveu, protégés l'un et l'autre par des princes monghols, ne démentit point le gr. courage dont elle avait déjà donné tant de preuves. Renfermée dans la forteresse d'Ousaneth, où elle était venue chercher un asile, elle s'empoisonna pour s'épargner la honte et la douleur de subir le joug des Monghols, et mourut en l'an 1248, après un règne de 27 ans. On a des pièces de monnaie frappées par cette princesse, avec des légendes géorgiennes et arabes. On lui donne les titres suivans : *le Roi des rois*, *la Reine Splendeur du monde, de l'état et de la religion, Rousoudan, fille de Thamar, l'OEil du Messie*.

ROUSSEAU (Jacques), peintre, né à Paris en 1630, étudia tous les genres, et réussit principalement dans la perspective et l'architecture. Il fit un voyage en Italie, s'y maria avec la sœur de Swaneveldt, peintre de paysage, et, de retour en France, fut chargé par Lebrun de peindre plus. morceaux d'architect. dans l'hôtel Lambert, les décorations de la salle consacrée aux représentations des opéras de Lulli dans le château de Saint-Germain, et de grands tableaux de perspective et d'architect. dans le château de Versailles. Reçu membre de l'académie de peint. en 1662, il donna pour morceau de réception un grand paysage orné d'architect. Il était conseiller de l'académie, lorsqu'il se vit exclu de cette société et forcé de quitter la France, comme protestant, par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il se retira en Anglet., et mourut à Londres en 1693. Il a gravé à l'eau forte, d'après ses compositions, six paysages ornés d'une belle architecture et de jolies figures, et, d'après le Carrache, quelques sujets tirés de la collection de Jabach.

ROUSSEAU (N.), moine et médecin, né dans le 17e siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des capucins. Se destinant aux missions de l'Abyssinie, il résolut d'étudier la médecine et la pharmacie dans l'espoir de se rendre plus utile à ses confrères. Le ministre Colbert lui fit donner un logement au Louvre, où il eut toutes les facilités pour suivre ses études et préparer ses remèdes chimiq. Quelques-uns de ces remèdes le mirent en réputation sous le nom de *capucin* du Louvre. Le roi lui fit expédier des patentes de médecin, et le brevet de son envoyé dans le Levant; mais il paraît que Rousseau avait alors renoncé à ses missions. Il se retira d'abord dans un couvent de son ordre en

Bretagne, passa peu de temps après dans l'ordre de Cluni, exerça la médecine sous le nom d'abbé Rousseau, et mourut en 1696. Le frère de cet empirique, nommé Grangerouge, recueillit ses manuscrits, et les publia sous ce tit. : *Secrets et Remèdes éprouvés, avec plusieurs expériences nouv. de physique et de médecine*, Paris, 1697, 1708, in-12, ouvrage entièrement oublié aujourd'hui.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), le premier de nos poètes lyriques, naquit à Paris le 6 avril 1670, d'un cordonnier qui jouissait d'une honnête aisance et qui eut l'ambition d'élever ses deux fils au-dessus de son état. Tous deux répondirent à son attente : l'un, connu à Paris sous le nom de *P. Léon*, fut un prédicateur distingué, et l'autre *l'Horace de la France;* mais, s'il faut en croire les traditions assez généralement répandues, ce dernier aurait eu la faiblesse de rougir de son origine, et n'aurait même pas craint, dans l'ivresse de ses premiers succès, de renier l'honnête artisan auquel il devait, avec la vie, le bienfait de l'éducation. Quoi qu'il en soit de cette accusation, qui n'a du reste d'autre garant que la véracité un peu suspecte des ennemis de Rousseau, la vie de ce poète ne nous en offre pas moins un spectacle affligeant : le talent souvent séparé de la vertu ; beaucoup de gloire et peu de bonheur. Nourri d'excellentes études, formé à l'école de nos grands maîtres, et possédant d'ailleurs au plus haut degré le génie des vers, il aspira de bonne heure à occuper sur notre Parnasse une place que laissait vacante la mort de Racine et la vieillesse de Boileau : heureux si, plus fidèle à l'imitation de ces grands hommes, dont il se proclamait le disciple, il n'eut recherché, comme eux, qu'une gloire irréprochable ! Mais si l'on se rappelle l'état moral de la société en France pendant les dernières années du règne de Louis XIV, où, sous le voile d'une piété commandée par l'exemple du monarque, se cachaient tant de désordres et de dérèglemens, on concevra quelle influence pouvait avoir cette époque sur le caractère et le talent d'un jeune poète avide de renommée. Voulant plaire à la fois aux dévots et aux libertins, qui d'ailleurs étaient souvent les mêmes personnages, il reproduisait pour les uns dans un langage plein de pompe et d'élégance les cantiques du roi-prophète, et renouvelait pour les autres avec un talent dont il faut déplorer l'abus, les obscénités de Marot : c'était alternativement, comme on l'a dit :

Pétrone à la ville,
Et David à la cour.

Mais cette satire, adressée au poète, était bien plus encore celle des mœurs de son temps. Cependant les brillans débuts de Rousseau lui avaient attiré avec la faveur des plus illustres personnages, des distinctions littéraires dont sa jeunesse pouvait se glorifier. Déjà reçu membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, il était désigné d'avance par les suffrages du public pour remplacer Boileau à l'acad. française, et l'on ne doutait même pas que par le crédit dont il jouissait, il n'obtînt en même temps la pension de ce grand poète qui du reste ne pouvait avoir dans la république des lettres de plus digne héritier ; mais une malheureuse querelle dans laquelle l'engagea un esprit naturellement porté à l'envie et à la satire, vint pour jamais troubler le cours d'une vie jusque là si prospère. Longtemps trompé sur sa vocation qui ne l'appelait point au genre dramatique, Rousseau s'était obstiné à y briguer des succès, et donna plus. pièces, comédies et opéras, qui presque toutes tombèrent dès la première représentation. La comédie du *Flatteur* seule se soutint jusqu'à la deuxième ; mais ces chutes multipliées, loin d'éclairer l'auteur, ne firent qu'irriter son amour-propre. Il fréquentait à cette époque le *café Laurent*, où se rassemblait chaque jour une société d'hommes de lettres, parmi lesquels se trouvaient La Motte, Crébillon, Saurin, etc. Rousseau y était plus craint que désiré, et quelques-unes de ses productions y avaient été l'objet des plus amères critiques : il n'en fallait pas tant pour qu'il attribuât à cette société toutes ses disgrâces dramatiques, et qu'il tournât contre elle tout son ressentiment. Le succès éclatant que venait d'obtenir l'opéra d'*Hésione* (de Danchet), donné concurremment avec sa comédie du *Capricieux* qui tomba à la première représentation acheva de l'exaspérer. Il fit sur un air du prologue de cet opéra, cinq couplets plus que mordans contre les aut. des paroles, de la musique et du ballet. Ces couplets, qui furent suivis d'un gr. nomb. d'autres, soulevèrent à tel point contre lui les habitués du café Laurent, qu'il fut obligé de se bannir de leur société. Les choses en restèrent là pendant quelques années ; mais en 1710 de nouveaux couplets plus infâmes encore que les premiers vinrent mettre le comble à la haine que Rousseau avait excitée. Un militaire nommé La Faye, cruellem. insulté dans ces horribles satires, maltraita en public de la manière la plus offensante celui qu'il regardait à tort ou à raison comme l'auteur de son injure. Rousseau porta plainte, et fut attaqué lui-même en calomnie. Il en résulta une première procédure qui se termina par un désistement réciproque ; mais ce n'était point assez pour Rousseau. Diffamé publiquement, il voulait une réparation solennelle et juridique. Il crut, ou du moins prétendit avoir découvert, que Saurin, l'un de ses ennemis les plus violens, était le véritable auteur des couplets, osa le signaler comme tel à l'autorité, et produisit un témoin qui se trouva faux. L'accusé s'étant alors facilement lavé de l'imputation, prit à son tour le rôle d'accusateur, et Rousseau, poursuivi comme libelliste et suborneur de témoins, fut condamné le 7 avril 1712, par un arrêt du parlement, à un bannissement perpétuel. Telle fut l'issue de cette déplorable et ténébreuse affaire sur laquelle le temps n'a répandu aucune lumière satisfaisante. L'opinion la plus vraisemblable qu'on puisse s'en former, est celle qu'a proposée M. Amar-Durivier, notre collaborat.; opinion qu'il nous est d'autant plus agréable de reproduire, qu'elle ne fait pas seulem. honneur à sa sagacité. Il pense que « ni Saurin ni Rousseau ne furent coupables du crime dont ils s'accusèrent mutuellem., et qu'il le faut attribuer à quelque méchant et obscur ami du scandale et du trouble qui se sera fait un affreux plaisir de lancer furtivement ce brandon de discorde au milieu d'hommes déjà désunis et aigris les uns contre les autres. » Le malheureux Rousseau, qui n'avait point attendu la fin du procès pour s'exiler, réclama vainement pendant trente années contre ce rigoureux arrêt. En 1716 on lui proposa des lettres de rappel ; mais ce n'était point une grâce, c'était une justice éclatante qu'il voulait obtenir. Il refusa, « préférant, disait-il, la condition d'être malheureux avec courage à celle d'être heureux avec infamie. » La réputation dont jouissait ce grand poète lui valut un accueil honorable dans les diverses cours qu'il parcourut; mais les distinctions flatteuses dont il fut l'objet ne pouvaient adoucir l'amertume de ses chagrins. Il était d'ailleurs dans sa destinée de n'être jamais en paix avec ses contemporains : une entrevue qu'il eut à Bruxelles avec Voltaire vint exciter entre eux une animosité qui ne finit qu'avec leur vie, et donna lieu de part et d'autre à beaucoup d'épigrammes qui font bien moins l'éloge de leur talent que la critiq. de leur caractère. Enfin après 28 ans d'exil, Rousseau voulut revoir la France pour la dernière fois, et fit *incognito* un voyage à Paris, sans que l'autorité parût s'apercevoir de cette infraction. Il repartit néanmoins au bout de peu de mois pour Bruxelles, où dès longtemps il avait fixé sa demeure, et mourut dans cette ville deux ans après, le 17 mars 1741, en protestant solennellem. qu'il n'était pas l'aut. des trop fameux couplets. Lefranc de Pompignan a consacré à

Rousseau une des plus belles odes dont s'honore notre poésie, et Piron lui fit cette épitaphe :

Ci gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.

Parmi les ouvrages de J.-B. Rousseau, on estime surtout : ses *psaumes*, où l'on retrouve l'onction des livres saints ; ses *odes*, qui, à l'exception d'un petit nombre, sont un des plus précieux monumens de poésie que nous ayons dans notre langue ; ses *cantates*, genre nouveau, dont la création lui appartient, et dans lequel il est resté sans rival ; ses *épigrammes*, souvent réprouvées par la pudeur, mais toujours avouées par le goût, et où il se montre véritablement inimitable par la franchise et la vivacité du trait, la concision des tours, la justesse et l'énergie de l'expression ; enfin par cet art si peu commun de ne jamais dire un mot inutile. Il n'en est pas ainsi de ses *allégories* et de ses *épîtres*, compositions froides et insipides, aussi mal pensées que mal écrites, où l'on rencontre cependant encore quelques morceaux qui rappellent le talent du poète ; mais ces morceaux sont très-rares et peu de lecteurs osent prendre la peine de les chercher. Son théâtre, à l'exception du *Flatteur*, ne soutiendrait pas l'examen de la critique et grossit inutilement le recueil de ses *Œuvres complètes*, qui ont été ainsi que ses *OEuvres choisies*, fréquemment réimprimées avant et depuis sa mort. La 1re édition, avouée par l'auteur, est celle de Sauleure, 1712, 1 vol. in-12. M. Didot l'aîné a publié, pour l'éducation du dauphin, les *Odes*, *Cantates* et *Poésies diverses*, 1790, gr. in-4 : les tom. 40 et 41 de sa *Collection des meilleurs écrivains français* se composent des *OEuvres choisies* de J.-B. Rousseau, Paris, 1818, 2 vol. in-8 : une édition de ces mêmes *OEuvres choisies* avait paru en 1808 avec des notes du poète Lebrun. M. Amar a publié, en 1820, les *OEuvres complètes de J.-B. Rousseau*, avec un *Commentaire historique et littéraire*, précédé d'un *Nouvel Essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, Paris, Lefèvre, 5 vol. in 8 : cette édition, très-estimée, renferme une partie de la *Correspondance* de Rousseau. Enfin le même critique a donné les *OEuvres poétiques* de J.-B. Rousseau, avec un excellent *Commentaire*, Paris, Lefèvre, 1824, 2 vol. in-8, qui font partie de la belle *Collection des classiques français*, publiée chez Lefèvre.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES) naquit à Genève le 28 juin 1721, et, quoiqu'il eût en naissant coûté la vie à sa mère, son enfance n'en fut pas moins environnée, nous dit-il, des plus tendres soins. Son père, qui exerçait la profession d'horloger, était un homme simple et bon qui songea bien moins à cultiver les rares dispositions dont il le voyait doué qu'à lui épargner les contrariétés de son âge : Jean-Jacques ne se rappelait pas comment il avait appris à lire ; mais il se souvenait que ses premières lectures avaient été des romans, et que les émotions précoces qu'il y puisa lui « donnèrent sur la vie humaine des notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion ne purent jamais bien le guérir. » Aux romans succédèrent néanmoins quelques bons livres, parmi lesquels se trouvaient les *Vies* de Plutarque, dont il fit alors sa lecture favorite. Sa jeune imagination se passionnait pour les grands caractères de l'antiquité, mais il n'avait pas un guide, pas un ami qui songeât à réduire pour lui des tableaux plus grands que nature aux proportions de la vérité et à la mesure de notre temps. Son père, obligé de quitter Genève, le mit en pension à Bossy, chez le ministre Lambercier, d'où il sortit au bout de deux ans, à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Un oncle maternel qui s'était chargé de lui l'envoya copier des actes dans l'étude d'un greffier de Genève ; mais celui-ci ayant déclaré qu'il était « inepte et bon tout au plus à pousser la lime, » il fut placé alors dans l'atelier d'un graveur, homme grossier, qui l'accabla des plus mauvais traitemens et lui rendit odieux ses devoirs d'apprenti. Là Jean-Jacques apprit non-seulement à mentir pour éluder la sévérité du maître, mais il apprit à dérober pour imiter ses compagnons. Lassé enfin d'une contrainte qui tendait à l'abrutir, il quitta subitement son nouvel état, son pays et sa famille, pour reconquérir son indépendance et alla à tout hasard demander l'hospitalité à l'abbé de Pontverre, curé de Confignon en Savoie. Cet ecclésiastique, espérant lui faire abjurer le protestantisme, l'accueillit avec empressement, et l'envoya ensuite à Annecy, où il savait que son dessein serait puissamment secondé. C'est là que Rousseau n'ayant encore que seize ans vit pour la première fois cette Mme de Warens, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de sa vie. En protégeant un jeune étranger dénué de ressources et d'appuis, la baronne de Warens était loin de pressentir qu'elle s'oublierait jusqu'à devenir son amante ; elle prévoyait encore moins que l'homme comblé de ses bienfaits, et dépositaire de tous les secrets de son âme avilirait un jour sa mémoire en mêlant gratuitement à l'éloge de ses charmes et de ses vertus les révélations les plus scandaleuses. Par sa médiation et aux frais de l'évêque d'Annecy, Jean-Jacques fut envoyé à Turin pour y être instruit dans le catholicisme, qu'il embrassa bientôt après, quoiqu'il ne pût « se dissimuler que changer de religion pour avoir du pain ne fût l'action d'un bandit. » Sorti de l'hospice des catécumènes, où il avait séjourné environ deux mois, et n'ayant retiré d'autre avantage de sa prétendue conversion qu'une modique somme de vingt francs, il entra au service de la comtesse de Vercellis, en qualité de laquais, et ce fut dans cette maison qu'il commit une faute dont le souvenir, au bout de quarante ans, pesait encore sur sa vie, et qu'il voulut expier en en faisant l'aveu public. Cette faute, d'après son récit, était de s'être approprié un vieux ruban, et, plus encore, d'avoir chargé de ce vol une jeune servante qui fut renvoyée ainsi que lui, et dont il s'accuse d'avoir ainsi causé le malheur. La fortune cependant paraît un moment vouloir lui sourire : placé chez le comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne, de l'emploi de laquais, il passe à celui de secrétaire, et chacun dans cette maison se plaît à le combler de bontés ; mais son inconstance naturelle l'empêche d'en profiter. S'échappant de Turin, comme il s'est échappé de Genève, il revoit Mme de Warens, dont les sages conseils réveillent en lui les goûts honnêtes qu'il avait perdus en quittant la maison paternelle, entre au séminaire dans l'intention de se faire prêtre, et est rendu peu de temps après à sa bienfaitrice comme n'étant propre à rien. Cette femme généreuse ne se rebute pas cependant ; elle l'accueille en mère, dirige ses idées, ses lectures, et lui fait apprendre la musique dans l'espoir que ce talent pourra un jour lui offrir une utile ressource. Séparé ensuite, par diverses circonstances, du seul être qui s'intéressât véritablement à lui, Rousseau parcourt la Suisse avec un prétendu évêque grec qui faisait des collectes pour le Saint-Sépulcre, et auquel il sert d'interprète ; mais le quêteur et le truchement sont arrêtés à Soleure. L'ambassadeur de France, à qui le jeune Génevois raconte ingénument ses aventures en témoignant son vif désir d'aller rejoindre à Paris celle qu'il appelle sa *chère maman*, lui donne une petite somme avec des recommandations capables de le faire valoir dans la capitale. Mais ce voyage, dont Rousseau se promet de si brillans avantages, n'est pour lui qu'une distraction stérile. Sa bienfaitrice a quitté Paris pour aller se fixer à Chambéri. Il se remet sur ses traces, se rend à Lyon où il espère en avoir des

nouvelles, et est réduit dans cette ville à coucher plusieurs fois sur un banc à la belle étoile, faute d'argent pour payer un gîte. Enfin il rejoint Mme de Warens, et oublie bientôt dans le joli séjour des Charmettes tous les maux qu'il a soufferts. Les champs, l'étude et l'amitié réalisent pour lui tous les rêves de bonheur qui ont jusqu'alors abusé son imagination. Des lectures plus suivies, des méditations plus savantes fixent peu à peu ses idées. Il explore successivement Locke, Malebranche, Descartes, Montaigne, la *Logique de Port-Royal* et les *Elémens de mathématiques* du P. Lamy. Mais une maladie grave vient tout à coup troubler le cours de ses jouissances ou plutôt l'arracher pour jamais à cette heureuse situation. Obligé d'aller consulter les médecins à Montpellier, il quitte ses champs et son amie, et la trouve au retour engagée dans des liens indignes d'elle. Quoique Rousseau ne se fût point piqué pendant son voyage d'une fidélité à toute épreuve envers Mme de Warens, il ne put cependant supporter sans une amère douleur l'idée de son inconstance. Le séjour des Charmettes lui devint odieux; il fallut le quitter et se rendre à Lyon, où l'attendait une place de précepteur chez M. de Mably, grand-prevôt de cette ville. Après un an de travaux à peu près stériles dans cette carrière, Rousseau abandonna ses disciples, persuadé qu'il ne parviendrait jamais à les bien élever, et vint à Paris, dans l'automne de 1741, avec quinze louis et l'espoir d'une rapide fortune, fondé sur une méthode nouvelle qu'il avait découverte de noter la musique par chiffres; mais cette méthode combattue par Rameau fut jugée défectueuse et impraticable, et l'inventeur lui-même ne tarda pas à y renoncer. Repoussé comme musicien, Rousseau eut du moins l'occasion de faire d'utiles connaissances, et dut à leurs recommandations l'emploi de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, où les aventures se multiplièrent pour lui, que son goût pour la musique italienne devint une véritable passion. Cependant l'opéra des *Muses galantes* qu'il acheva à son retour, ne fut pas admis aux honneurs de la représentation. Il contenait des morceaux remarquables déparés par des fautes grossières, et Rameau déclara que l'auteur n'était qu'*un petit pillard sans talent et sans goût*. On voit par le dépit que Jean-Jacques en épouva, jusqu'à quel point ce beau génie s'ignorait lui-même, et on lui pardonne d'avoir regardé comme un prodige le hasard qui vint tout à coup lui révéler son talent, et lui faire prendre un vol si élevé. Ce fut à l'âge de trente-sept ans, dans l'été de 1749, qu'allant visiter son ami Diderot, détenu à Vincennes à cause de sa *Lettre sur les Aveugles*, il lut dans le *Mercure de France*, qu'il avait emporté, pour se distraire, la question proposée par l'académie de Dijon: *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*. « Si jamais quelque chose, dit Rousseau, a ressemblé à une inspiration, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture; tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières, et ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse; une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant je vis mes vêtemens mouillés de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais. » Revenu de son extase il écrit au crayon la prosopopée de *Fabricius*, qu'il s'empresse de montrer à Diderot. Celui-ci l'engage à donner l'essor à ses idées et à concourir pour le prix. Rousseau se met à l'œuvre, et compose cette brillante déclamation qui a tant fait de bruit, et qui fut comme le signal de sa révolte contre son siècle. Le prix lui ayant été décerné par l'académie de Dijon, « cette nouvelle acheva de mettre en fermentation dans son cœur le premier levain d'*héroïsme* que la lecture de Plutarque y avait mis dès son enfance. » Il résolut d'être libre, de briser les fers de l'opinion; et, pour préluder à ce nouveau rôle, il retrancha de sa table et de sa mise le peu de luxe qu'il s'était permis jusque-là. Renonçant aussi à l'emploi de caissier qu'il avait obtenu chez M. de Francueil, fils de M. Dupin, parce que la garde d'un trésor troublerait son sommeil, il se fit annoncer comme copiste de musique à dix sols la page, et sa résolution fit un tel bruit, qu'il eut bientôt plus de pratiques qu'il n'en voulait. Le brillant succès qu'obtint ensuite le *Devin du Village*, qu'il fit jouer à Fontainebleau en 1752, acheva de le mettre en vogue. Le roi lui-même voulut voir l'auteur; mais le philosophe songeant à l'embarras dans lequel il va se trouver pour faire un remerciement au monarque, s'échappe au moment de la présentation, et vient se réfugier à Paris pendant que ses protecteurs le cherchent à Fontainebleau. L'année suivante l'académie de Dijon, qui avait des droits au souvenir de Rousseau, mit au concours un sujet qui devait tenter sa plume. C'était l'*origine de l'inégalité des conditions*. Pour méditer cette question qui lui offrait l'occasion d'exposer ses principes favoris, il court s'enfoncer dans la forêt de St-Germain, et c'est dans ce lieu où il croit « retrouver, dit-il, l'image des premiers temps dont il allait fièrement tracer l'histoire, » qu'il compose cette sombre et véhémente satire de la société humaine, dont la dédicace est regardée comme un chef-d'œuvre de diction, de convenance et de profondeur. Ayant eu occasion de retourner à Genève, Rousseau y révoqua solennellement l'abjuration qu'il avait faite à Turin, et fut bien tenté de se fixer pour jamais parmi ses concitoyens; mais le voisinage de Voltaire le détourna de ce projet, et il revint à Paris. Ce fut alors que Mme d'Epinay, qui possédait auprès de Montmorenci le château de la Chevrette, lui fit bâtir, à son insu, dans une position qu'il affectionnait, la petite maison si connue sous le nom de *l'Ermitage*. « Mon ours, lui dit-elle, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre. » Il accepta, non sans quelques difficultés, et alla s'y installer avec ses deux *gouverneuses*. C'est ainsi qu'à trop juste titre ses amis et lui appelaient la mère et la fille Levasseur. Cette dernière, qu'il avait trouvée en 1745 dans le petit hôtel de Saint-Quentin, rue des Cordiers, poussait, s'il faut l'en croire, la stupidité jusqu'à ne pouvoir compter par ordre les mois de l'année, ni les heures sur un cadran; et cepend., même après que fut venu le temps où il dut rougir d'une telle liaison, il se laissait encore dominer par cette fille qui, si à défaut des plus faibles dons de l'intelligence elle eût du moins été douée de l'instinct d'amour maternel que la nature accorde aux êtres privés de raison, eût épargné au philosophe, qu'elle rendit père, et qui plus tard l'épousa, le remords et la honte d'avoir abandonné ses enfans à la pitié publ. Ce fut en 1756 que Jean-Jacques alla avec Thérèse et sa mère se fixer à l'Ermitage, et c'est aussi dans ce lieu qu'il se livra à la compos. des div. ouv. qui le placèrent au prem. rang des écriv. qui ont le plus illustré la littér. moderne. Bientôt une passion brûlante vint répandre des nouv. amertumes sur sa vie. Il ne put voir sans en être épris la comtesse d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Epinay (*v.* ces noms), quoiqu'il sût qu'un anc. attachem. la liât à St-Lambert. Le résultat de ce fol amour fut sa rupture avec Mme d'Epinay, Diderot et presque tous ses autres amis. Les accusant tous de trahison, il se crut dès-lors environné de piéges et d'embûches; quitta l'Ermitage, et alla s'établir à Montmorenci au milieu de l'hiver, dans une chambre dont le plancher pourri tombait en ruines. C'est là que Rousseau reçut la visite du maréchal de Luxembourg, qui, voulant désarmer ce fier ennemi des supériori-

tés sociales, l'obligea, à force de prévenances et d'égards, d'accepter un logement au château de Montmorenci, où il eut la liberté de vivre selon ses goûts. La *Nouvelle Héloïse* parut en 1759, et le succès qu'obtint cet ouvrage surpassa les espérances même de l'auteur, qui disait : « Quiconque n'idolâtre pas ma Julie ne sait pas ce qu'il faut aimer ; quiconque n'est pas l'ami de Saint-Preux ne saurait être le mien. » Cependant Rousseau travaillait depuis plusieurs années à un livre plus sérieux, à un traité d'éducation, dont il avait révélé le projet et le but dans la dernière partie de la *Nouvelle Héloïse*. Voyant qu'on avait toléré dans sa Julie une espèce de dévotion paradoxale, il espéra qu'un *vicaire savoyard* « avouant que l'Evangile parlait à son cœur » pourrait proclamer impunément une religion sans culte et une morale sans dogmes. Toutefois, malgré les justes reproches qu'on peut faire à l'*Emile*, cet ouvrage n'est pas moins considéré comme le plus beau monument de la gloire de Rousseau. C'est là surtout que le génie du grand observateur s'est montré avec une haute supériorité. « Ce n'est pas que là comme ailleurs, a dit tout récemment M. Villemain, Rousseau ne soit fort souvent imitateur ; mais c'est là tout à la fois qu'il a répandu le plus d'idées neuves et le mieux orné les idées des autres ; c'est là surtout qu'il a prodigué ces ressources et ces trésors du génie oratoire...... Locke a fait un ouvrage sur l'éducation : presque toutes les idées de Locke sont dans Rousseau. Dans Locke elles sont raisonnables, dans Rousseau elles sont toutes puissantes.... Nous avait-on en effet passionnés avant lui pour le bonheur de l'enfance ? nous avait-on attendris pour le maillot, s'il est permis de parler ainsi ? Avait-on trouvé des expressions pleines de vie pour conseiller aux mères de nourrir leurs enfans ? avait-on fait verser des larmes de sympathie pour un jeune homme de quinze ou seize ans, qu'on élève souvent si mal et auquel on reproche si durement les fautes qu'on lui fait faire ? Voilà des passions nouvelles, des intérêts jusque-là négligés, que l'âme ardente de Rousseau conçoit et réalise par la parole. » L'*Emile*, imprimé en Hollande en 1762, excita au moment de sa publication une fermentation qui aurait dû faire pressentir à l'auteur le sort qui l'attendait. Mais les épreuves de cet ouvrage ayant été envoyées en France sous le couvert de M. de Malesherbes, directeur de la librairie, qui les corrigeait lui-même, Rousseau, sous un tel patronage, et comptant d'ailleurs sur la faveur publique, se croyait à l'abri de toute persécution et vivait dans une sécurité parfaite, lorsque le prince de Conti le fait avertir qu'il est décrété de prise de corps par le parlement : le maréchal de Luxembourg facilitant sa fuite, Rousseau veut passer en Suisse ; mais à peine arrivé à Iverdun, il apprend que l'*Emile* vient d'être brûlé à Genève par la main du bourreau et que l'auteur y est comme à Paris décrété de prise de corps. Menacé par le sénat de Berne, notre philosophe, de nouveau obligé de s'enfuir, trouve enfin un asile dans la principauté de Neuchâtel, et obtient l'agrément du roi de Prusse pour se fixer au village de Motiers-Travers, où le gouverneur de la province, milord Keith, plus connu sous le nom de milord Maréchal, lui assure une petite pension viagère. C'est alors que, par une bizarre fantaisie, Jean-Jacques adopte le costume arménien, et que, renonçant aux lettres, il se met à faire des lacets, travaillant devant sa porte comme les femmes du village et causant avec les passans. Il ne put cependant laisser sans réponse le mandement de l'archevêque de Paris qui venait d'anathématiser l'*Emile*, et il publia la *Lettre de Rousseau à M. de Beaumont*, bien supérieure de style et de logique aux *Lettres écrites de La Montagne*, qu'il composa ensuite contre les ministres de Genève, et qui suscitèrent contre lui de nouveaux orages. Le pasteur de Montmollin voulut en effet l'excommunier, et ameuta à tel point contre lui la populace de Motiers, qu'il fut encore une fois obligé de fuir. Il trouva un asile dans l'île de Saint-Pierre, située au milieu du lac de Bienne ; mais au bout de quelques semaines, et dans une saison rigoureuse, un ordre du sénat de Berne, vint tout à coup l'arracher aux paisibles occupations que déjà il s'était créées dans cette solitude, et le forcer de quitter le territoire dans les vingt-quatre heures. David Hume, l'historien anglais, lui procura alors les moyens de passer en Angleterre, et lui rendit d'importans services sans négliger aucune des précautions nécessaires pour ne pas blesser un caractère aussi ombrageux et que le malheur aigrissait chaque jour davantage. Rousseau commençait à reprendre ses occupations favorites dans une maison de son goût et de son choix, située près de Wootton, dans le Derbyshire, lorsqu'un nouvel incident lui fit voir « toute l'Angleterre conjurée contre lui, et David Hume avec ses complices, occupés à le faire périr à Wootton, de douleur et de misère. » La cause de cette alarme et de la bruyante querelle qui en résulta, était une prétendue *lettre du roi de Prusse*, dans laquelle la manie du philosophe génevois de se croire persécuté du monde entier, était tournée en ridicule. Hume était étranger à cette plaisanterie, mais Horace Walpole, qui plus tard s'en avoua l'auteur, était son ami. Rousseau, qui d'ailleurs n'aimait pas l'Angleterre, quitta cette contrée en 1767, après un séjour de seize mois, et revint en France, où l'empressement avec lequel il fut accueilli eût dû le guérir pour jamais de ses sombres chimères. Le prince de Conti lui ayant offert un asile à son château de Trye, près de Gisors, Jean-Jacques, y vécut pendant quelque temps sous le nom de *Renou*; mais il s'y crut bientôt environné d'espions, et le quitta pour aller herboriser dans les environs de Lyon, de Grenoble, de Chambéri, et parut enfin vouloir se fixer à Monquin, à une demi-lieue de Bourgoin, où il épousa sa Thérèse en 1768. Après un an de séjour dans ce lieu et plus que jamais poursuivi par ses tristes visions, il prit tout à coup la résolution de revenir à Paris, où ses amis obtinrent, en 1770, que sa présence serait tolérée par l'autorité. Ce fut à la fin de 1772 et à la prière d'un noble polonais, le comte de Wielhorski, que Rousseau écrivit ses *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*. Son incurable monomanie lui dicta ensuite quelques *Dialogues* dans lesquels il fait son apologie avec une verve et une fraîcheur de style qui n'accusent pas les glaces de l'âge. On peut en dire autant de ses *Rêveries*, dont la dernière, restée incomplète, est consacrée au douloureux souvenir de Mme de Warens, qui depuis long-temps avait cessé de vivre, et que tant de vicissitudes n'avaient pu bannir de sa pensée. Cet homme, qui a pu dire avec tant de vérité, *je ne suis fait comme aucun de mes semblables*, mourut le 3 juillet 1778, à Ermenonville, dans une terre de M. le marquis de Girardin. Div. personnes, qu'on ne saurait toutes suspecter de malveillance pour Rousseau, ont été induites, par la préoccupation des disparates de sa vie, à faire aussi un problême de la cause de sa m.; elles l'accusèrent d'avoir attenté à ses jours, appuyant cette accusat. de détails qui semblaient devoir lui donner quelq. consistance. Mais le procès-verbal des méd. et div. témoignages, non moins authentiq., ont prouvé que la m. de Rousseau fut naturelle ; et cette opinion est aujourd'h. presque généralem. admise. Il fut enterré dans l'île des Peupliers à Ermenonville ; on y lit encore sur l'ancien tombeau de Jean-Jacques l'inscription suivante qui était sa devise :

VITAM IMPENDERE VERO.

Mais le 11 octobre 1794, ses cendres en furent enlevées, malgré les vives réclamations de M. de Girardin, pour être déposées dans les caveaux du Panthéon, aujourd'hui Ste-Geneviève, où elles

sont encore avec celles de Voltaire. Sur son cercueil on lit :

Ici repose l'homme de la nature et de la vérité.

« Le caractère moral de cet homme célèbre, dit un des biographes de J.-J. Rousseau, semble échapper à l'analyse. C'est un composé d'élémens si contradictoires qu'on est toujours étonné de les trouver réunis dans le même individu. Rousseau est néanmoins l'un des écrivains qui a le mieux peint son âme dans ses ouvrages, surtout dans sa *Correspondance familière.* Il gagne à être pris sur le fait dans les épanchemens de l'amitié, et, sous ce rapport, il a un grand avantage sur les autres philosophes. L'enthousiasme de ceux que Grimm appelle les *dévots de Jean-Jacques*, en a fait un homme accompli ; une prévention contraire lui a prêté des traits hideux : il faut bien avouer les vices d'un homme qui s'est largement diffamé lui-même ; mais on ne saurait lui contester quelques vertus dignes des temps antiques. Simple dans ses goûts, ennemi d'un vain luxe, sobre et désintéressé, il aima mieux manquer du nécessaire que d'acheter le superflu au prix de son indépendance. Dans le temps que ses livres enrichissaient presque tous les libraires de l'Europe, il buvait de l'eau à l'un de ses repas pour se ménager de boire à l'autre un peu de vin pur. Avec une âme ardente et irascible, il ne connut point la jalousie et les petites vengeances si familières aux gens de lettres. Conspué par Voltaire, il lui rendit justice et put le haïr sans jamais l'insulter. Doué d'une santé faible mais assez uniforme, il passe pour avoir été malade imaginaire, ce qui s'accorde mal avec son antipathie cont e la médecine. Le travail lui était pénible, surtout dans le cabinet. Le mouvement de la promenade, l'aspect des champs et des forêts rendaient sa composition plus facile et plus féconde. Il était merveilleusement inspiré par le souvenir des lieux qui avaient été le théâtre des principaux évènemens de sa vie. Son imagination ne tarissait pas à decrire les Charmettes et l'île Saint-Pierre. Un arbre, un ruissseau, un rocher, témoins de son bonheur, obtenaient de lui une reconnaissance qu'il refusa trop souvent aux bienfaits des hommes. » Outre les ouvrages déjà mentionnés, et sa *Botanique* (ouvrage orné de 65 planches imprimées en couleur d'après les dessins de Redouté, Paris, 1805, 1 vol. in-fol. ou in-4, et dont il a paru chez Dupont en 1825 une nouvelle édition, Rousseau avait médité des *Institutions politiques*, dont il publia seulement le résumé devenu si fameux sous le titre de *Contrat social.* Dans son premier discours, il s'était élevé contre la littérature, dans le *Discours sur l'Inégalité des conditions*, il se déclara contre la civilisation, et dans le *Contrat social* contre toute organisation politique existante. Cet ouvrage se réduit tout entier à cette idée, qu'il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous, que cette souveraineté est toute puissante, c'est-à-dire toute justice ; qu'elle ne peut se tromper, ou du moins que, se trompât-elle, son action doit être irrévocablement exercée ; cette souveraineté ne peut être aliénée, ni partagée, ni représentée. Ce système subversif de toutes les doctrines politiques sur lesquelles repose la paix des nations, fut le code des conventionnels qui firent placer le buste de l'auteur dans le lieu de leurs séances. Mais, de tous les ouvrages auxquels Rousseau a attaché la célébrité de son nom, ses *Confessions* sont sans contredit le livre le plus singulier que nous ayons en ce genre. « C'est, comme l'a remarqué M. Villemain, à l'époque où beaucoup de convenances sociales tombaient, où la société était usée, où elle se refaisait et se gâtait, où elle espérait ce qu'elle n'avait pas, où elle souhaitait autre chose que ce qu'elle avait ; c'est à une époque de malaise et de fatigue sociale qu'un pareil livre a pu naître. L'esprit le plus original n'aurait pu le faire seul ; il fallait que le siècle en fît une partie..... L'éloquent évêque d'Hippone, saint Augustin, fit également des *Confessions*, livre curieux, original, de voyages et de rêveries, l'un des plus singuliers qu'on ait écrits, et qui nous explique le problème de l'ancien monde mourant et renaissant, de la vieille société politique radotant et de la société chrétienne, si pleine de vie et de raison, que le fer des barbares avait pu arrêter un instant, mais qui se releva sous une forme nouvelle. De même, au 16me siècle, à une époque de rénovation moins complète, moins hardie, Montaigne a fait aussi des espèces de *confessions* ; seulement Montaigne est un esprit supérieur et insouciant qui se moque ou se vante même de ses faiblesses. Saint Augustin a écrit par componction, par enthousiasme religieux, par une imagination agitée et inquiète. Montaigne a écrit par suffisance gasconne : sa confession n'est pas un acte d'humilité, c'est un acte de vanité ; il se vante de certaines faiblesses, de certains caprices, comme il se vante d'avoir la gravelle, maladie, dit-il, qui ne prend qu'aux personnes de haut lignage. Mais cette vanité de Montaigne est septique, insouciante. Rousseau a aussi écrit par orgueil, par un orgueil malade et troublé : ce n'est pas le repentir, ce n'est pas la componction chrétienne, c'est le remords de l'honnête homme fier, qui craint de s'être avili, qui remonte sur le passé, et qui cependant trouve une espèce de satisfaction orgueilleuse à montrer qu'au moins s'il eut la faiblesse de pécher, il a la force d'avouer ce qu'il a fait, tandis que les autres hommes le cachent ; ainsi c'est dans la publicité de la faute, que sa vanité en a trouvé la compensation. ...... Tel fut donc Rousseau : publiciste hasardeux, bizarre, erroné, souvent rétrograde et dangereux dans les conséquences qu'il n'avait pas prévues ; moraliste inégal, mais admirable, parce qu'il est plein d'enthousiasme et d'éloquence ; habile controversiste, écrivain d'un coloris et d'un eclat presque inimitables...... Maintenant si nous cherchons ce qu'il a ajouté au trésor des idées nationales, comment il a enrichi la langue, quelle est son originalité, il me semble que ce sont deux choses : c'est le sentiment, le goût profond de la nature, de la nature vraie et prise sur le fait, ramassée dans les champs et dans les bois, si l'on peut parler ainsi, et en même temps le pathétique familier, le pathétique refléchi de soi-même, cette melancolie à la fois égoïste et passionnée, qui a fait la gloire de plusieurs écrivains de notre siècle : ce sont là les deux caractères, les deux types distincts du génie de Rousseau. En effet avant lui vous voyez une littérature éminemment régulière et sociale, une littérature qui, en quelque sorte, fait partie de la hiérarchie même des pouvoirs de la société, qui était inspirée par une situation, par une dignité qui se liaient à toutes les convenances..... De même que Bossuet et Racine, avec leur gravité, leur élévation, leur pompe, ont quelque chose d'assorti et de relatif à la personne de Louis XIV, de même que Boileau était né poète naturel de ce prince, régulier comme lui ; de même, Voltaire était le poète, l'écrivain de cette cour licencieuse, corrompue, gardant les abus dont elle se moque, profitant des choses qu'elle ne croit plus. Il n'en est pas ainsi de Rousseau ; il y a en lui quelque chose de solitaire, d'individuel, d'étranger ; il parle de lui, il arrive d'ailleurs. » De toutes les éditions des *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, nous ne citerons que les plus récentes, parmi lesquelles on distingue celles de Lefèvre, avec notes de Petitain, 1819-1820, 22 vol. in-8 ; de Lequien, 1821-1822, 22 vol. in-8 ; de Dalibon, avec notes d'Auguis, 1825 et années suivantes, 25 vol. in-8. (Voyez sur les nombreux plagiats que renferme cette édition la *Bibliographie de la France*, nos 5637 et 6658 de 1824, et 10,762 et 1631 de 1825.) L'édit. de Rousseau la plus estimée est sans contredit celle pub. chez Dupont

avec notes de M. Musset-Pathay, 1824 et années suivantes, 20 v. in-8, auxquels on joint les *OEuvres inédites de J.-J. Rousseau*, avec notes du même, 2 vol. in-8. On a publié à Bruxelles, dans le format in-18, une prétendue réimpression de l'édition de M. Musset-Pathay, mais au lieu d'en suivre entièrement le texte, on s'est servi très-mal-adroitement pour les premiers volumes de l'édition publiée par Auguis. On peut consulter sur J.-J. Rousseau l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par M. Musset-Pathay, 1821, 2 vol. in-8, 1827, 1 vol. in-8. On a retranché de cette dernière édition, diminuée et augmentée, la *Biographie des contemporains de J.-J. Rousseau, considérés dans leurs rapports avec cet homme célèbre.* Voyez aussi la *Notice des principaux écrits relatifs à la personne et aux ouvrages de J.-J. Rousseau*, par M. A.-A. Barbier. Cette pièce se trouve dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, 1818, tome 4, page 1, et avec corrections et augmentations dans les éditions de Lequien et de Lefèvre.

ROUSSEAU (Pierre), écrivain médiocre, né à Toulouse en 1725, prit d'abord le petit collet, et le quitta bientôt pour venir chercher fortune à Paris, où il fut chargé de la rédaction du *Journal des Affiches*, publié par Boudet, et fit jouer en même temps plusieurs comédies, qui obtinrent alors quelque succès, mais dont aucune n'est restée au théâtre. S'étant ensuite rendu à Liége, il obtint, par la protect. de l'élect. palatin, un privilége pour y imprimer le *Journal encyclopédique*, auquel travaillèrent l'abbé Prevost, Morand, Prévost de La Caussade, Querlon, Reneaulme, Robinet, Chamfort, etc., et qui parut de 1756 à 1793. Mais cette feuille périodique ayant déplu aux théologiens de Louvain, Rousseau se vit en butte à beaucoup de tracasseries, et fut obligé de transporter ses presses à Bruxelles, puis à Bouillon, où il m. en 1785. On a de lui : *la Coquette sans le savoir* (avec Favart); *la Rivale suivante; l'Année merveilleuse; la Ruse inutile, les Méprises; la Mort de Bucéphale*, trag. burlesq.; *l'Etourdi corrigé*, ou *l'Ecole des Pères*, coméd. en 3 act. et en vers, jouée aux Italiens en 1750, mais non imp.; *l'Esprit du Jour*, coméd. en 3 act. et en vers, 1754, in-8; *le Faux-Pas*, ou *Mémoires vrais ou vraisemblables de la baronne de* ***, 1755, 2 part. in-12; *Histoire des Grecs ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu*, 1758, 3 v. in-12; reimp. en 1773, sous le tit. de *Histoire des Fripons*, in-12; *Journal de Jurisprudence*, pour les mois de janv. à déc. 1763, Bouillon, 12 cahiers in-8. Pierre Rousseau, pour n'être pas confondu avec Jean-Baptiste ou Jean-Jacques, se faisait appeler *Rousseau de Toulouse*. Cette précaut., aussi inutile que ridicule, lui valut une épigramme, dont son amour-propre ne dut point s'accommoder.

ROUSSEAU (George-Louis-Claude) chimiste, né en 1724, dans le diocèse de Wurzbourg, et que l'on croit être de la même famille que J.-B. Rousseau, professa avec distinction la chimie, l'histoire naturelle et la médec. à l'université d'Ingolstadt. Il m. dans cette ville en 1794, laissant plus. ouv., dont les principaux sont : *de l'Influence réciproque de la physique et de la chimie sur la prospérité de l'état*, 2e édit., Nuremberg, 1771, in 8; *Défense de la chimie contre les préjugés de notre temps*, Ingolstadt, 1774, in-4; *Traité des sels*, Eichstaedt et Gunzbourg, 1781, in 8; *Souvenirs relatifs à la physique, la médecine et la police, pour ses auditeurs*, Ingolstadt, 1789, in-8; et des *mémoires* insérés dans divers recueils scientifiques.

ROUSSEAU (Jean-François-Xavier), diplomate français, naquit en 1738 à Hispahan, de Jacques Rousseau, joaillier génevois, cousin germain de Jean Jacques, qui était passé en Asie, en 1705, à la suite de l'ambassade française, et y était devenu chef des joailliers de la couronne de Perse. Elevé dans le catholicisme par les jésuites d'Hispahan, le jeune Rousseau fit chez eux de bonnes études, se familiarisa de bonne heure avec les diverses langues de l'Orient, apprit égalem. la plupart de celles de l'Europe, se livra ensuite à des opérations commerciales fort étendues, quitta sa ville natale pour aller à Bassora s'attacher au service de la nation française en qualité de sous-chef de comptoir de la compagnie des Indes, se rendit doublement utile par ses connaissances variées et le crédit dont il jouissait en Orient. Chargé en 1773 des affaires de France en Perse et dans le pachalik de Baghdad, Rousseau paya les dettes de Pyrault, son prédécesseur (*v* ce nom), secourut les malheureux Français venus de l'Inde, envoya, à ses frais, des vivres à la colonie de Mahé, rendit de gr. services aux missions d'Hispahan, de Bassora et de Baghdad, et fut créé, en récompense, par le pape Clément XIV, chevalier de l'Eperon-d'Or. Lors de la prise de Bassora par Sadek-Khan, frère du régent de Perse, Rousseau, par son crédit et les présens qu'il offrit à propos au vainqueur, sut maintenir la tranquillité des Français, protégea égalem. la liberté des habitans, et sauva la vie au gouvern. turk; mais, obligé enfin de quitter une ville successivem. livrée à tous les fléaux, il se détermina à passer en France, y arriva au mois de déc. 1780, et fut accueilli à la cour avec beaucoup de distinct. Sa parenté avec le célèbre écrivain qui venait d'être enlevé aux lettres, son costume oriental et celui de sa femme qui l'avait suivi dans ce voyage, attirèrent sur lui l'attention générale, et le firent rechercher dans tous les cercles. Etant reparti en 1782, il fut chargé des consulats réunis de Bassora et de Baghdad, et donna de nouveau les plus grandes marques de zèle dans ces doubles fonctions que les évènem. de la révolution franç. n'interrompirent pas. Mais l'invasion de l'Egypte ayant allumé la guerre, en 1798, entre la France et la Porte othomane, Rousseau ne voulut point désavouer sa patrie adoptive, il fut retenu pendant 11 mois dans la plus dure captivité. Rendu enfin à la liberté, et nommé en 1802, par le gouvernement consulaire, agent-général et diplomate à Baghdad, il ouvrit, en 1804, des communicat. avec la Perse, et prépara à la cour de Téhéran la mission de MM. Jaubert et Romieu. Il m. en 1808, doyen des consuls au Levant. On lui doit divers *mémoires sur le commerce du golfe Persique et de Bassora, sur la peste de cette ville, et sur sa prise par les Persans, sur les révolutions de Perse, les Wahabis*, etc. Son fils, aujourd'hui consul, a publié son *Eloge historique*, 1810, in-8, dans lequel il cite dix-sept autres de ses ouv. restés MSs. : on y remarque une *trad. des chefs-d'œuvre de Racine*, en arménien.

ROUSSEAU (Jean), sénateur sous Napoléon, était fils d'un riche cultivat. de vignobles en Champagne, et fut élu, en 1792, député suppléant de Paris à la convention nationale, où il ne prit séance qu'après le procès de Louis XVI. Etant passé ensuite au conseil des anciens, il combattit les élections de Saint-Domingue, appuya, en 1797, la résolution contre les nobles, et fit insérer dans le *Moniteur* une *lettre*, où il prétendait démontrer l'intelligence qui avait existé entre les chefs de l'émigration et les révolutionn. S'étant prononcé en faveur de la révolution du 18 brum., il devint successivement comte, sénateur et command. de la Légion-d'Honneur, et mourut à Châtillon, près Paris, en 1813, à l'âge de 73 ans.

ROUSSEAU (Samuel), imprimeur et compilat. anglais, m. à Londres en 1820, était, dit-on, neveu du célèbre J.-J. Rousseau. D'abord employé par l'édit. du *Gentleman's Magazine* (Nichols) à recueillir des inscript. et autres monum. d'antiquité, il travailla ensuite comme ouvrier imprim., dans le même temps qu'il se livrait avec succès à l'étude de plus. langues orientales. Il essaya ensuite d'é-

lever pour son propre compte une imprimerie; mais n'ayant point réussi dans cette entreprise, il fut réduit pour vivre à demeurer comme compilat. aux gages des libraires, donna des soins à plus. éditions d'ouv., et en pub. un certain nombre d'autres sans y mettre son nom. Nous ne citerons de lui que les suivans : *Fleurs de la littérature persane*, avec une trad. anglaise, 1801, in-4; *Dictionnaire de la loi mahométane*, etc., en anglais, Londres, 1802, in-12; *persian ad english Vocabulary*, 1802, in-8; *the Book of Knowledge*, etc., 1803, in-4; *an Essay on punctuation*, in-12, 1813, 1815, 1818, plagiat du traité de Robertson sur la même matière.

ROUSSEAU (Alexandre-Henri-Joseph), médecin, né en 1796 à Cambrai, où il m. le 13 juillet 1824, membre de la société d'amat. des sciences, de l'agricult. et des arts de Lille, a fourni au rec. de cette acad. plus. morceaux, notamm. des *Réflexions physiol. sur l'apoplexie, la syncope et l'asphyxie des nouveau-nés* (p. 360 et suiv. du *Recueil* imp. à Lille, chez Leleux, 1823, in-8). La thèse inaugurale de ce jeune méd. a pour tit. : *de la débilité dans les maladies, considérée comme source d'indicat. thérapeutique*, Paris, 1820, in-4. V. la *notice* que lui a consacrée M. J.-V.-F. Vaidy, p. 362-65 du *Recueil* (années 1823-24) *des travaux de la société*, etc., dont il faisait partie, Lille, 1826, in-8.

ROUSSEAU DE RIMOGNE (Jean-Louis), né en 1720 dans les Pays-Bas autrichiens, m. à Rimogne en 1788, possédait une connaissance approfondie de la partie minéralogique qui traite de l'exploitation des mines, et mérita par les services qu'il rendit en ce genre d'être nommé par l'emper. Joseph II baron du Saint-Empire. Après de nombreuses recherches sur les houillières dans la province du Forez et dans le comté de Namur, il acquit en 1779 l'ardoisière de Rimogne, en Champagne, qui était sur le point d'être abandonnée, et y fit de telles améliorations, que cet établissem., dirigé depuis par les fils de Rousseau, est devenu l'un des plus précieux en ce genre.

ROUSSEAU DE LA COMBE. V. Lacombe.

ROUSSEL (Adrien), religieux minime, né en Bourgogne vers le milieu du 16e S., professa d'abord la théologie et les mathématiques à Munich, où il avait été appelé par le P. Lallemandet et fut ensuite nommé provincial de son ordre en Savoie. Il mourut à Thonon en 1659, laissant plus. ouv., parmi lesquels on cite : *Optica christiana, sive verbi incarnati Oculus in obscurioribus fidei divinæ mysteriis*, Munich, 1646, in-4; *la Théol. de St François de Paule*, ib., 1653, in-16; *Musurgia sacra, sive ad columnas Ferdinandi III, Aug. Cæsaris, immaculatæ Virginis conceptioni erectas applicata*, etc., etc.

ROUSSEL (Guillaume), bénédictin de la congrégation de St-Maur, m. à Argenteuil en 1717, à l'âge de 59 ans, a laissé une traduct. française des *Lettres de St Jérôme*, réimp. en 1713, 3 vol in-8; et un *éloge* du P. Mabillon. Il se proposait d'écrire l'*Histoire littéraire de la France*, et avait déjà rassemblé quelq. matériaux, mais la m. l'enleva à ce travail, rempli depuis par D. Rivet (*v.* ce nom).

ROUSSEL (Pierre), médecin-philosophe, membre associé de l'institut, né en 1742 à Dax (ou plutôt Aqs), dans les Landes, m. à Châteaudun en 1802, avait été reçu doct. à Montpellier; il vint ensuite à Paris, où il se lia de la plus étroite amitié avec le célèbre Bordeu, et pratiqua pendant quelque temps la médecine avec succès. Mais doué d'une sensibilité beaucoup trop vive pour supporter le spectacle affligeant des douleurs humaines, il renonça à l'exercice de son art pour se livrer tout entier à la théorie, et composa divers ouv., où l'on remarque un vrai talent d'observat. et toutes les qualités d'un excellent écrivain. Indifférent à la gloire littéraire comme à la fortune, Roussel se dérobait aux éloges et ne cherchait que la retraite. Il fut comparé à Lafontaine, dont il avait, dit M. Alibert, l'ingénuité, la bonhomie, la grâce, la paresse, les distractions, la galanterie, l'innocente malice. Outre un grand nombre d'articles dans différens journ., tels que : le *Journal des Beaux-Arts*, la *Clef du Cabinet des Souverains*, le *Journal des Savans*, etc., on a de lui : *Eloge de Bordeu*, in-8, réimp. à la tête de l'ouv. de ce savant praticien *sur les maladies chroniques; Système physique et moral de la femme*, Paris, 1775, 1783, in-12 : ce liv., souv. réimp. et trad. en allem., est le principal titre de Roussel à la célébrité. L'édit. la plus récente est celle de Paris, 1820, in-8. Celles qui ont été publ. depuis la m. de l'auteur sont précéd. de son *éloge* par M. Alibert, et de son portrait en médaillon couronné par des femmes. On y a réuni la prem. partie du *Système physique et moral de l'homme*, la seule que Roussel ait composée; un *Essai sur la sensibilité*; une *Notice* de Roussel *sur madame Helvétius; Doutes historiques sur Sapho*; et une *Note sur les sympathies*, qu'il avait rédigée à l'occasion des *lettres* de Mme de Condorcet sur le même sujet. Roussel avait profondem. médité les écrits de de Stahl sur la méd., et se proposait d'en donner un extrait. Ce travail qui reste à faire et que l'on doit désirer, aurait un vernis de nouveauté que peu de personnes soupçonnent.

ROUSSEL (Gilles), médec. militaire, né en 1765, dans les environs d'Avranches, m. à Brunn en 1805, s'est distingué par son zèle, ses talens et son humanité. On a de lui : *Topographie rurale, économiq. et médicale de la partie méridionale des départemens de la Manche et du Calvados, connue ci-devant sous le nom de Boccage, suivie d'un exposé de quelques moyens propres à fertiliser cette contrée, et à rendre ses relations commerciales plus faciles*, Paris, 1800, in-8; *Lymphæ circulatio caput *** ex decade primâ seu ratione clinices ultimis decem abhinc annis extractum*, Parme, 1804.

ROUSSEL (Pierre-Joseph-Alexis), né à Epinal vers le milieu du 18e S., m. à Paris en 1815, fut d'abord avocat, puis commis principal de la grande chancellerie de la Légion-d'Honneur. On a de lui : *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, 1793, 2 vol. in-8; plus. fois réimp.; *Correspondance amoureuse de Fabre-d'Eglantine*, 1796, 3 vol. in-12; *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, 1800, 1 vol. in-8 ou 2 vol. in-18; *le Château des Tuileries, ou Récit de ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce palais depuis sa construction jusqu'au* 18 *brumaire de l'an* VIII, 1802, 2 vol. in-8, ouv. plein de détails romanesq.; *Correspondance secrète de plus. personnages illustres à la fin du* 18e *S.*, 1802, in-8; *Annales du crime et de l'innocence, ou Choix des causes célèbres, anciennes et modernes réduites aux faits historiques* (avec Plancher-Valcour); 1813, 20 t. in-12; et plus. ouv. restés MSs. parmi lesquels on cite des *Mémoires de Louis XVI*, en 3 vol. in-8. C'est par erreur que plus. biographes ont désigné les prénoms de Roussel par les initiales L. C., et le font mourir en 1802. Lui-même, par une lettre insérée dans le *Journal de l'empire*, du 28 sept. 1812, explique que les initiales mises en tête de la *Correspondance du duc d'Orléans*, signifient *le citoyen Roussel*.

ROUSSELET (Gilles), célèbre graveur au burin du 17e S., se forma sur la manière de Corneille Bloemaert, et le surpassa même quelquefois. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite surtout : *la Sainte famille*; la *Victoire de St Michel sur Satan*, d'après Raphaël; *Eliezer abordant Rebecca; Moïse échappé à la mort*, d'après le Poussin; l'*Annonciation*; *Quatre travaux d'Hercule; David terrassant Goliath*, sur les dessins du Guide; *le Christ au tombeau*, d'après le Titien; un autre *Christ*, d'après Lebrun.

Hubert et Rost, dans leur *Manuel des Amateurs de l'Art*, ont donné une liste des ouv. les plus remarquables de Rousselet, dont on fait monter l'œuvre à plus de 334 pièces. Cet artiste m. en 1686.

ROUSSELET (GEORGE-ETIENNE), jésuite, né à Vesoul en 1582, m. à Valence, dans le Dauphiné, en 1634, s'est distingué dans l'enseignem. et la prédication, et a laissé : *les Lys sacrés*, ou *Parallèle du Lys de St Louis et des autres rois de France*, Lyon, 1631, in-4.—ROUSSELET (François), méd.-alchimiste, de la même famille, a pub. la *Chrysospagirie*, ou *de l'Usage et Vertu de l'or*, Lyon, 1582, in-8. Lenglet Dufresnoy fait mention de cet ouv., devenu très-rare, dans la *Bibliothèque des Alchimistes*.—ROUSSELET (Claude-François), augustin réformé, né à Pesmes, bailliage de Grai, en 1725, m. à Besançon en 1807, fut l'un des prem. membres de la société d'émulation établie à Bourg, et lut dans cette société plus. morceaux qui font honneur à son érudition. On cite de lui un ouv. de peu d'étendue mais plein de recherches curieuses, intit. *Histoire et Description de l'église royale de Brou, élevée à Bourg-en-Bresse, par Marguerite d'Autriche, entre les années* 1511 *et* 1536, Paris, 1767 ; Lyon, 1788, in-12.

ROUSSELET (FRANÇOIS-LOUIS de). V. CHATEAU-REGNAUD.

ROUSSET (FRANÇOIS), médecin célèbre qui florissait à la fin du 16ᵉ S. et au commencem. du 17ᵉ, obtint ses grades à Montpellier, et fut attaché ensuite à la personne du prince de Savoie. Doué d'une grande sagacité chirurgicale, il fit d'utiles observations, et imagina un des procédés les plus méthodiques et les plus ingénieux pour exécuter l'opération de la taille hypogastrique. On a de lui : *Traité nouveau de l'hysterotomotokie ou enfantement césarien*, Paris, 1581, in-8 : cet ouv., plus. fois réimp., fut trad. en latin par G. Bauhin, sous le titre d'*Hysterotomotokiæ*, Bâle, 1582, in-8 ; il parut à Francfort en 1601, in-8, avec ce tit. *Exsertio fœtûs vivi ex matre vivâ ; Assertio historica et dialogus pro cæsareo partu*, Paris ; 1560, in-8 ; *Brevis apologia pro partu cæsareo in dicacis cujusdam chirurguli theatralem intestivam*, ibid., 1598, in-8.

ROUSSET DE MISSY (JEAN), publiciste, historien et compilat., membre des académ. de Berlin et de St-Pétersbourg, naquit à Laon, en Picardie, en 1686. Ayant partagé fort jeune les malheurs de sa famille, persécutée lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut obligé d'aller chercher, à 18 ans, un asile en Hollande, y prit d'abord du service dans la compagnie des cadets français à la suite des gardes des états-généraux, et se distingua dans quelques affaires, notamment à celle de Malplaquet. Mais s'étant dégoûté de la carrière des armes, il la quitta, ouvrit à La Haye, pour la jeune noblesse, une école qu'il dirigea long-temps avec succès, devint ensuite propriétaire du *Mercure historique et politique*, auquel il donna une grande vogue par les traits satiriques qu'il y lança contre le ministère français, et s'associa pour la rédaction de ce journal plus. réfugiés, entre autres La Barre de Beaumarchais, auquel il rendit d'importans services, que celui-ci ne paya dans la suite que par des injures. Cependant Rousset ne s'occupait pas exclusivem. de son journal; plus. ouv. qu'il publia étendirent sa réputation en Allemagne et dans le nord. Ses *mém.* sur la vie de Pierre-le-Grand lui valurent même de la cour de Russie le titre de conseill. de chancell. impér. Naturalisé en Hollande et voulant y prendre part aux affaires publiques, Rousset embrassa la cause du prince d'Orange, et publia divers pamplets contre les magistrats qui le firent arrêter ; mais cette disgrâce ne fut que passagère. Rendu peu de temps après à la liberté par le prince dont il s'était montré le plus chaud partisan, et qui venait d'être proclamé stathouder, Rousset fut nommé son historiographe et conseiller extraordinaire, et eût pu jouir paisiblem. de ces faveurs si un esprit naturellement frondeur et turbulent ne l'eût fait se jeter dans une nouvelle faction, connue sous le nom de *doelisten*, qui s'était établie pour demander la réforme des abus. Ayant échoué dans sa folle entreprise, et poursuivi par la colère du prince, son bienfaiteur, Rousset fut obligé de fuir à Bruxelles, où l'on croit qu'il m. en 1762. Indépendamment de la part qu'il prit au *Mercure historique* et à d'autres feuilles périodiques, on a de lui : *Description géographique, historique et politique du royaume de Sardaigne*, Cologne, 1718, in-12 ; *Histoire publique et secrète de la cour de Madrid depuis l'avènement de Philippe V à la couronne*, ibid., 1719, in-12 ; *Histoire du cardinal Alberoni, depuis sa naissance jusqu'en* 1716, trad. de l'espagnol, La Haye, 1719, in-8 ; ibid., 1720, 2 vol. in-12 ; *Histoire du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince d'Orange*, ibid., 1729, 1747, 3 vol. in-fol. ; le prem. vol. avait été publ. en 1725 par J. Dumont (*v.* ce nom) : cet ouv., amèrem. critiqué par le prince de Ligne, n'est guère recherché que pour les plans et les estampes ; *Mém. du règne de Pierre-le-Grand*, par Iwan Nestesuranoj (anagr. de Jean Rousset), ibid., 1725 ; Amsterdam, 1728 et 1740, 5 vol. in-12 : cette troisième édit. est augm. des *Mémoires du règne de l'impératrice Catherine*, imp. séparém. en 1727 et 1729 ; *Recueil historiques d'actes, négociations, mémoires et traités de paix*, depuis la paix d'Utrecht jusqu'au second congrès de Cambrai (1748), La Haye, 1728-52, 25 vol. in-12 ; *les Intérêts présens des puissances de l'Europe*, ibid., 1733-35, 4 vol. in-4 ; réimp. à Trévoux, 1734 et suiv. 17 vol. in-12 ; *Histoire de la succession aux duchés de Clèves, Berg et Juliers*, etc., Amsterdam, 1738, 2 vol. in-8 ; *Supplément au corps diplomatique* de J. Dumont, avec le *Cérémonial des cours de l'Europe*, 1739, 3 v. in-fol. ; *Mémoires instructifs sur la vacance du trône impérial, sur les droits des électeurs*, etc., sous le nom supposé de baron de D...., Amsterdam, 1745, 2 vol. in-8; *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, avec des remarq., ibid., 1742 ; nouv. édit., 1748, 4 vol. in-12 : Rousset donne comme l'aut. de cet ouv. un moine de l'abbaye de St-Hubert, nommé Saumery, qui fut pendu à Liége, *Déduction des droits de la maison électorale de Bavière aux royaumes de Hongrie et de Bohême à l'archiduché d'Autriche*, etc., La Haye, 1743, 2 vol. in-12 ; *le Chevalier de St-George réhabilité dans la qualité de Jacques III*, Whitehall (Amsterdam), 1445, in-8 ; *Mémoires sur le rang et la préséance des souverains de l'Europe et de leurs ministres*, Amsterdam, 1747, in-4 ; *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la république des Provinces-Unies*, en 1747, *avec une généalogie des diverses branches de la maison de Nassau*, ibid., sans date. Rousset a été en outre l'édit. d'un grand nombre d'ouv. qu'il serait trop long de citer.

ROUSSIER (PIERRE-JOSEPH), né à Marseille en 1716, m. vers 1790 à Ecouis, où il était chanoine, a laissé quelq. ouv. de musiq., qui n'ont de prix aux yeux des gens de l'art que parce qu'on y trouve toutes faites des recherches qui demanderaient beaucoup de temps et de peine. Tel est entre autres son *Mémoire sur la musique des anciens*, publié en 1776.

ROUSSY (JEAN de), de l'acad. de La Rochelle et aumônier de la cathédrale de cette ville, que la *France littéraire* a confondu avec Roussy Caseneuve (Jacques-Bruno), doyen du même chapitre, a laissé : *Aurelia*, ou *Orléans délivré*, poème latin, trad. en franç., 1738, in-12 ; *le Cantique des Cantiques, Idylle prophétique, Psaume XLIV, et la célèbre Prophétie d'Emmanuel, fils de la Vierge, aux chapitres* 7, 8 *et* 9 *d'Isaïe, interprétés sur l'hébreu, dans le sens littéral*, La Rochelle, 1747, in-8. La

prem. de ces product., écrite en prose poétiq., et non en vers, comme l'a dit, par erreur, Lenglet Dufresnoy, est devenue fort rare, parce que l'aut. voué dans sa vieillesse à la plus haute dévotion, eut des scrupules sur les tableaux qu'il y avait tracés, et en fit acheter tous les exemplaires pour les livrer aux flammes. Né à Vigan, il m. à La Rochelle en 1777, âgé de 72 ans.

ROUSTAM-PACHA, était fils d'un paysan, et parvint, par son seul mérite, à la dignité de grand-vézyr de Soliman-le-Grand, dont il épousa la fille. Son zèle, son habileté, dans le gouvern. de l'état, lui donnèrent une autorité sans bornes; mais il souilla sa gloire en se liguant avec la perfide Roxelane, sa belle-mère, contre le prince Mustapha, et ne craignit point de tremper ses mains dans le sang de ce héros si digne du trône et de l'amour des peuples (*v.* MUSTAPHA). Ce crime atroce, dont Soleyman ne fut que l'instrum. aveugle, causa la retraite momentanée du grand-vézyr; mais cette courte disgrâce, qu'il avait, dit-on, conseillée, loin d'affaiblir sa puissance, ne fit que l'augmenter, et lui donner sur son maître un nouvel ascendant. Il m. vers 1560, et eut pour success. Aly-Pacha.

ROUSTAN (ANTOINE-JACQUES), ministre protestant, m. en 1808 à Genève, où il était né en 1734, fut successivem. régent d'une des prem. classes du collége de cette ville, pasteur de l'église helvétiq. à Londres, et s'acquitta de ces diverses fonctions avec autant de zèle que de capacité. On a de lui: *Défense du christianisme considéré du côté politique*, où il réfute quelq. paradoxes du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, dont il était néanmoins le sincère admirat. et l'ami; *Discours sur les moyens de réformer les mœurs; Examen des quatre beaux siècles de Voltaire; Dialogue entre Brutus et César aux Champs-Elysées*: ces quatre opuscules furent réunis, en 1764, sous le tit. d'*Offrande aux autels et à la patrie*; *l'Impie démasqué*; *Lettres sur l'état présent du christianisme*, Londres, 1768; une *Réponse aux difficultés d'un déiste*, ib., 1772; *Examen critique de la seconde partie de la profession de foi du vicaire Savoyard*, ouv. pub. en 1776: ce fut surtout à cause de cet examen que Rousseau fut persiflé par Voltaire dans ses *Remontrances des pasteurs du Gévaudan*; *Cathéchisme raisonné de la religion chrétienne*, Londres, 1783, in-8; *Abrégé de l'histoire universelle*, ibid., 1776, 9 vol. in-8; Genève, 9 vol. in-12.

ROUSTEM, héros fameux dans les annales poétiques de la Perse, mais qui paraît avoir été confondu avec divers personnages du même nom, vivait, selon l'opinion la plus généralem. adoptée au 6e S. de notre ère, dans la province de la Perse orientale, nommée Sedjestan, dont il était seigneur, et fut vainq. d'Isfendiar, héritier de la couronne, qui voulait le forcer d'embrasser la doctrine de Zoroastre. Roustem conserva l'indépend. de ses états; mais ayant entrepris une expédit. contre l'Inde, il y périt victime de la perfidie d'un ses frères, nommé Scheghad, et le roi de Perse vengea alors sur sa famille la m. d'Isfendiar, non moins illustre que Roustem, dans les souvenirs héroïques des Persans.

ROUSTEM, célèbre général persan, gouvern. de l'Atropatène ou Aderbadagan, au 7e S. de notre ère, fut l'un des dern. défens. de l'indépend. de son pays. Fils de Feroukhzad, gouvern. du Khoraçan, qu'Arzoumidokht, fille de Chosroès II, fit périr quoiqu'elle lui dût la couronne, il s'arma pour venger le meurtre de son père, détrôna Arzoumidokht, lui fit donner la mort, appela à l'empire le prince Feroukhzad, et le remplaça peu de jours après par Iezdedjerd III, le dern. des rois de la race des Sassanides qui ait occupé le trône de Perse. Roustem jouit sous ce prince de la plus haute faveur et la justifia par sa fidélité et ses nobles efforts pour le salut de sa patie; mais n'ayant pu parvenir à la sauver du joug des Arabes, il périt les armes à la main, en 1636, dans les champs de Kadesiah, où sa valeur avait long-temps disputé la victoire, et la Perse fut alors pour jamais asservie.

ROUSTEM BEYG, 5e prince de la dynastie turcomane d'Akkoïounlou, ou du Mouton-Blanc, était fils de Maksoud-Beyg, petit-fils d'Ouzoun-Haçan (*v.* ce nom). S'étant joint à quelq. princes de sa famille contre Baïsangar, son cousin, il le chassa du trône de Perse l'an 896 de l'hég. (1491 de J.-C.), et se montra digne de régner par sa valeur et ses talens; mais attaqué en 902 (1496) par Ahmed, qui voulait à son tour s'emparer de la couronne, il succomba par la trahison d'une partie de son armée, et fut mis à m. par ordre du vainqueur.

ROUTH (BERNARD), jésuite irlandais, né en 1695, vint fort jeune en France, et y pub. divers ouv. qui annoncent un critique judicieux et un savant distingué. Étant passé dans les Pays-Bas après la suppression des jésuites il y devint confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, et m. à Mons en 1768. On a prétendu que le P. Routh et le P. Castel, son confrère, appelés, en 1755, auprès de Montesquieu, pour lui offrir les dern. consolat. de la religion, avaient voulu, après sa mort, s'emparer de ses MSs.; mais ce fait a été formellement démenti par Suard qui assista aux dern. momens de l'illustre aut. de *l'Esprit des Lois*. On a du P. Routh: *Vers sur le mariage du roi* (Louis XV), 1725; *Lettres critiques sur les voyages de Cyrus*, par Ramsay, 1728, in-12; *Relat. fidèle des troubles arrivés dans l'empire de Pluton, au sujet de l'hist. de Sethos, en quatre lettres écrites des Champs-Elysées à l'abbé Terrasson*, Amsterdam, 1731, in-12; *Lettres critiques sur le Paradis perdu et reconquis de Milton*, Paris, 1731, in-12: elles ont été reproduites à la suite de la traduct. française du *Paradis perdu* de Dupré de Saint-Maur, édit. de 1765; *Recherches sur la manière d'inhumer des anciens, à l'occasion des tombeaux de Civaux en Poitou*, Poitiers, 1738, in-12, rare. A la suite de cet ouv. on trouve des observations sur le *Campus vocladensis*. L'aut. a été en outre l'un des principaux rédact. du *Journal de Trévoux*, de 1739-1743, et a donné un vol. de l'*Histoire romaine* des PP. Catrou et Rouillé, dont il avait paru 20 vol. Routh se proposait de terminer cet ouv. mais d'autres occupat. l'en empêchèrent. Le vol. qu'il publ., en 1748, contient le règne de Caligula et une partie de celui de Claude.

ROUX (MAÎTRE). V. ROSSO.

ROUX (AUGUSTIN), médecin distingué, memb. de l'academ. de Bordeaux, sa patrie, de la société d'agricult. de Paris et de l'academ. de médecine de Madrid, né en 1726, de parens peu aisés, se livra à l'étude de la médec. malgré toutes les difficultés de sa position, et mérita par ses courageux efforts l'estime et la protect. de tous ses profess., notamment du doct. Barbot, qui lui prêta la somme nécessaire pour se faire recevoir, en 1750, dans la faculté de Bordeaux. Recommandé par Montesquieu, Roux vint cette même année à Paris, où il fut chargé de l'éducat. de M. D'Héricourt, depuis conseiller au parlem., et se lia avec les savans les plus distingués. Les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de se livrer à des travaux propres à le faire connaître. Ayant appris l'anglais, il coopéra à la trad. des *Transactions philosophiq.*, concourut, avec Morin, à la rédact. des *Annales typographiq.*, dont il devint ensuite propriétaire, fut reçu doct. de la faculté de médec. de Paris en 1760, et succéda en 1762 à Van der Monde, dans la rédact. du *Journal de Médecine*, auquel il sut donner un intérêt et une importance que cette feuille n'avait point eus jusqu'alors. Lié avec le baron d'Holbach, Roux fut attaché, sur sa présentation, à la manufacture des glaces de St-Gobin, et rendit de grands services à cet établissem.; mais obligé ensuite de le quitter pour se soustraire à diverses contrariétés

qu'on lui suscita, il revint à Paris, et fut pourvu, en 1771, de la chaire de chimie qui venait d'être créée à la faculté de médecine, et la remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1776. Outre les travaux déjà cités, on a de lui une traduct. de l'*Essai* de Whyts *sur la vertu de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre*; avec le baron d'Holbach : *Recueil des mémoires les plus intéressans de chimie et d'histoire naturelle, contenus dans les actes de l'académie d'Upsal et dans les Mémoires de l'académie de Stockholm*, 1764, 2 vol. in-12; seul : *Essai sur les fièvres*, de Huxham, 1765, in-8; *Recherches historiques et critiques sur les différens moyens employés pour refroidir les liqueurs*, Paris, 1758, in-12. Roux a eu part à la traduct. de l'*Embryologie sacrée* (*v.* CANGIAMILA), et à celle des *OEuvres* de Henckel, auxquelles il a joint le *Tableau de l'Analyse végétale*, extrait des leçons de Rouelle (*v.* ce nom). On a encore de lui *Nouvelle Encyclopédie portative*, ou *Tableau général des connaissances humaines*, 1766, 2 vol. in-8; et il a laissé MS. une traduct. des *Leçons de chimie médicale et pharmaceutique* de Lewis, d'après celles de Newmann. L'*Eloge de Roux*, par Darcet, parut dans le *Journal de Médecine*, cahier de janv. 1777, et il a été tiré à part à un très-grand nombre d'exemplaires.

ROUX (JACQUES), membre de la commune de Paris, était, avant la révolution, prêtre habitué dans la paroisse Saint-Nicolas. Ayant embrassé les principes de la démagogie, il en devint le plus ardent apologiste, se fit l'un des auxiliaires de Marat, et mérita, par l'exaltation de sa haine pour la royauté, d'être mis au nombre des commissaires chargés de la police du Temple. Se dépouillant alors de tous sentim. humains, il fit souffrir à Louis XVI et à sa famille toutes sortes de cruautés. Un jour entre autres l'infortuné monarq., tourmenté par un violent mal de dents, le priait de lui faire venir un dentiste. « Ce n'est pas la peine, répondit le farouche gardien, en lui faisant un geste qui indiquait le supplice de la guillotine, dans peu vos dents seront réparées.» Ayant brigué l'affreuse mission de conduire le roi à l'échafaud, Roux poussa la férocité jusqu'à refuser à ce prince de se charger d'un paquet qu'il adressait à la convention, et vint ensuite se vanter dans cette assemblée de *n'avoir pas quitté Capet des yeux jusqu'à ce qu'il eût vu tomber sa tête*...... Marat et son digne auxiliaire ayant excité le peuple à piller tous les magasins d'épiceries de Paris, Roux dirigea les excès du 25 fév. 1793; mais il fut censuré par la section des Gravilliers, dont il faisait partie, et se vit ensuite chasser de la barre de la convention, où ses principes avaient indigné jusqu'à Robespierre. Abandonné alors par toutes les factions et dénoncé pour de nouv. crimes, il fut traduit devant le tribunal de police correctionnelle qui se déclara incompétant et le renvoya au tribunal révolutionn., où il fut condamné à m. le 15 janv. 1794. Lorsque ce misérable eut entendu son arrêt, il se frappa de cinq coups de couteau, et fut transporté baigné de sang à Bicêtre, où m. peu de jours après. — Un autre prêtre du même nom (LOUIS), député de la Haute-Marne à la convention nationale, donna dans les mêmes excès, vota la m. du roi, et fut compris en 1815 dans la loi contre les régicides. Il m. à Huy en 1817, après avoir pub. la rétractation de ses crimes.

ROUX (LE). V. LEROUX et DESHAUTESRAYES.

ROUYER (CLAUDE-MARIE), ancien juriscons., né vers 1745 à Paris, où il m. le 5 oct. 1816, est auteur d'un assez gr. nombre d'écrits, dont M. Beuchot a recueilli les titres dans le *Journal de la Librairie*, 1817, p. 559-60. Nous nous bornerons à citer de lui : *Coutumes générales et locales du pays et duché de Bourbonnais commentées et expliquées*, Moulins, 1779, in-4; *Recueil de pensées sur la morale, la religion, la politique*, 1802, in-8; *Bréviaire à l'usage de tous les peuples*, etc., suivi d'un projet de constitution, ouv. anonyme, 1814, in-8; *Coup d'œil sur l'acte additionnel aux constitutions de l'empire*, etc., 1815, in-8; *Essai sur les moyens de réunir tous les esprits*, etc., 1815 (oct.), in-8. Il nous a été impossible d'éclaircir la question de savoir si Cl.-M. Rouyer est le même personnage qui, membre des assemblées législative et conventionn., demanda, dans la prem. que le commencem. de l'*ère de la liberté* fût fixé au 14 juillet 1789, et dans la 2[e], après avoir fait dresser la liste des non votans dans le trop fameux procès, vota l'appel au peuple, puis la m. de Louis XVI sans sursis. — C'est à un autre ROUYER qu'est dû l'*Essai raisonné de monographie universelle*, etc., 1798, in-8.

ROUZET (FRANÇ.-LÉON), médecin, né en 1795 à Toulouse, resta de bonne heure orphelin, et dut au généreux intérêt d'un ami de sa famille l'éducation qu'il reçut. Se voyant à la veille d'être enlevé aux études méd. par la conscription, il sollicita l'emploi de chirurg.-aide-major, fit en cette qualité les camp. de 1812 et 1813, puis reparut aux écoles à la paix, et en 1818 vint prendre le bonnet de docteur à Montpellier. Il ouvrit ensuite dans cette ville un cours d'anat. pathologiq., vint bientôt après fonder à Paris un journal de la science à laquelle il s'était voué, et qui, sous le titre de *Revue médicale*, eut pour but primitif de relever la gloire de l'école de Montpellier, et de discuter les nouv. doctrines physiol. du doct. Broussais. Déjà le talent et l'activité de Rouzet commençaient à donner un certain crédit à la *Revue médicale*; ce journal, destiné à régulariser les théories et à conduire par un sage éclectisme à la recherche de vérités nouvelles par des investigat. dans le champ même des vérités anciennes, était devenu le centre de réunion d'un certain nombre de méd.-philosoph., lorsque son principal fondat. fut forcé, par les préludes d'une maladie de poitrine, à en abandonner la direct. Il succomba à la fleur de l'âge le 10 août 1824. Son *Eloge historique* a été écrit par M. Berard, 1824, in-8, de 25 p. et imp. dans la *Revue médicale*, où Rouzet eut pour continuat. le doct. Dupot, son ami. Outre ses *Recherches et Observations sur le cancer*, Montpellier et Paris, 1818, in-8; un *Eloge de Lapeyronie*, qui obtint la médaille au concours proposé par la société de médec. pratiq. de Montpellier, mais qui n'a pas été imp., on cite de Rouzet deux *traités* et une *hist. philos.* de la méd. depuis la renaissance des lettres, laissés imparfaits. Il avait pub. simultaném. l'année de sa mort deux édit. annotées de la *Doctrine générale des maladies chroniques*, etc., de Dumas (Paris et Montpellier, 2 vol. in-8), et des *Consultations et Observations* (inédites), du même, ibid., in-8: le prem. de ces ouv. est accomp. d'un disc. prélim. de l'éditeur.—ROUZET de FOLMON (Jacques-Marie), oncle du précéd., né en 1743 à Toulouse, était av. dans cette ville, lorsqu'il fut nommé successivem. député à l'assemblée dite *législative*, command. des gardes nationales de 32 départem. et membre de la convention, où il vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. Étranger aux violences révolutionnaires, Rouzet osa s'établir le défenseur de ceux qu'on proscrivait, et arracha plus. victimes à l'échafaud. Ce fut lui qui, après le 9 therm., obtint que la duchesse d'Orléans fût transférée de la prison du Luxembourg dans une maison de santé. Ayant ensuite suivi cette princesse en Espagne, Rouzet fut honoré de toute sa confiance, et lui resta attaché jusqu'à sa m., arrivée en 1820. Rouzet de Folmon est aut. d'un ouvrage *sur les domaines de la couronne*, imp. en 1787, et de l'*Explication de l'énigme du roman intitulé* : Histoire de la conjurat. de L.-P.-J. d'Orléans, Veredisthad (Paris), sans date, 4 vol. in-8 : cet ouv., très-rare, a été imp. aux frais de M[me] la

duchesse d'Orléans ; mais il n'a point été mis en circulat. ni en vente.

ROVÈRE (Jérôme de La). V. Sixte IV.

ROVÈRE (Jean de La), prince de Sinigaglia et de Mondavio, préfet de Rome, était fils d'un simple pêcheur de Savone, dont le frère fut élevé au pontificat, en 1471, sous le nom de Sixte IV. Tiré de l'obscurité par son oncle, Jean Rovère épousa la fille de Frédéric, duc d'Urbin, et m. sans avoir fait parler de lui, mais laissant un fils qui donna plus d'éclat à son nom.—Rovère (Franç.-Marie Ier de La), fils du précéd., succéda, en 1508, à Gui d'Ubaldo, son oncle maternel, dans le duché d'Urbin, et se distingua par ses talens militaires et son goût pour les lettres, qu'il se plut à propager dans ses états. Chargé du commandem. de l'armée que son oncle, le pape Jules II, envoyait contre les Vénitiens, le duc d'Urbin se signala par diverses conquêtes, mais l'armée pontificale ayant ensuite éprouvé quelq. revers, François de' Alidosi, cardinal de Pavie, en profita pour essayer de le perdre dans l'esprit de Jules II, et parvint en effet à le faire disgracier. Le duc se vengea de son ennemi en le poignardant, et subit un procès criminel qui le dépouilla de toutes ses dignités. Il rentra en grâce cependant et reprit le commandem. de l'armée avec laquelle il soumit toute la Romagne et une partie des états de Ferrare; mais Léon X, ayant succédé à Jules II, s'empara à son tour du duché d'Urbin et des seigneuries de Pesaro et de Sinigaglia pour en enrichir les Médicis, et le prince dépossédé fut obligé d'aller chercher un asile auprès du marquis de Mantoue, dont il avait épousé la fille, Léonore (ou comme d'autres l'appellent Elisabeth) de Gonzague, aussi distinguée par l'étendue de son savoir que par ses grâces. Ce ne fut qu'en 1520, après la m. de Léon X, que le duc d'Urbin parvint à reconquérir ses états dont il assura dès-lors l'indépendance et le bonheur. Ce prince m. en 1538, et l'on crut assez généralem. qu'il avait été empoisonné à la suggestion de Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, qui prétendait au duché de Camerino.—Rovère (Gui d'Ubaldo II de La), duc d'Urbin, fils du précéd., ne se signala que par ses prodigalités et par son amour pour les plaisirs. Dépouillé par le saint-siége du duché de Camerino que sa première femme, Julie de Varano, lui avait apporté en dot, il ne sortit de son indolence que pour punir avec la plus grande sévérité ses sujets révoltés, et m. en 1574, après avoir épousé en seconde nôces Victoire, fille de Pierre-Louis Farnèse, soupçonné d'avoir fait empoisonner François-Marie Ier.—Rovère (François-Marie II de La), dern. duc d'Urbin, fils du précéd., hérita de sa faiblesse comme de ses états, mais se distingua du moins par son amour pour les sciences qu'il cultiva avec succès, et auxquelles il accorda une généreuse protection. Son règne n'offre aucun évènem. remarquable, mais en revanche sa vie privée fut excessivement agitée par les désordres de son fils unique, Frédéric Ubaldo, qui se couvrit de honte aux yeux des peuples, et m. en 1623, après avoir épousé Claude de Médicis, fille de Ferdinand Ier, qu'il laissa enceinte. Cette princesse mit au monde une fille qui fut exclue du duché d'Urbin, parce que son grand-père abdiqua en faveur du saint-siége. Il ne tarda pas à se repentir de cet acte de faiblesse, arraché à sa vieillesse; mais il ne put s'en rétracter, et m. en 1631, âgé de 82 ans, ne laissant à sa petite-fille que les biens particuliers de la maison de La Rovère. Ce prince est aut. de plus. ouv. qui ont été imp., et ce fut à sa magnificence que le natural. Aldrovandi dut les moyens de former son magnifique musée.

ROVÈRE (Joseph Stanislas), membre de la convent. nationale, né vers 1748 à Bonnieux, village du comtat venaissin, était, dit-on, fils d'un riche aubergiste qui lui fit donner une éducat. soignée. Un esprit souple, adroit et ambitieux, le rendait propre à l'intrigue ; mais trouvant son nom trop roturier pour réussir dans le monde, il se fit une généalogie, se présenta à Aix sous le nom de marquis de Fonvielle, acheta la charge de capitaine des gardes suisses du vice-légat d'Avignon, et la vendit bientôt après pour payer ses dettes. En 1789, il cabala pour se faire nommer député de la noblesse de Provence aux-états gén. ; mais n'ayant pu réussir, il déserta le parti auquel il s'était d'abord attaché, et fut nommé lieuten.-général de Jourdan qui commandait l'armée vauclusienne, occupée à faire le siége de Carpentras. Etant venu à Paris en 1791, Rovère parut à la barre de l'assemblée législative pour y faire l'apologie du massacre de la Glacière, et ce fut à ses démarches que les assassins durent l'amnistie qui leur fut accordée. Enfin il vint à bout, en renonçant à ses faux titres de noblesse, de se faire nommer député du départ. des Bouches-du-Rhône, à la convention nationale, où il siégea constamment auprès de Marat, et où l'un de ses prem. actes fut de demander la mise en accusation du général Montesquiou. Dans le procès de Louis XVI, Rovère vota contre l'appel au peuple pour la m. et contre le sursis, fut nommé ensuite membre du comité de sûreté générale, et prit part à la révolution du 31 mai. Envoyé en mission dans le midi, il y organisa révolutionnairem., avec son collègue Poultier, le tribunal criminel du départ. de Vaucluse, voulut faire mettre en jugem. une centaine de Marseillais faits prisonniers par les troupes républicaines, et, n'ayant pu parvenir à les faire condamner, il ordonna l'arrestat. de leur défenseur (M. Moureau), et l'envoya à Paris, pour y être traduit devant le tribunal révolutionn. Jusque là zélé partisan de Robespierre, Rovère devint son ennemi le plus acharné dès qu'il le vit abattu, et se prononça avec force contre les jacobins dont il dénonça un grand nombre. Il fut nommé successivement secrétaire et président de la convention, et passa ensuite au conseil des anciens, où il se montra constamm. en opposition avec le direct. ; mais les nouvelles opinions qu'il manifestait ne pouvaient manquer de lui attirer beaucoup d'ennemis. D'abord dénoncé comme provocat. des réactions qui avaient eu lieu à Lyon et dans le midi, il fut accusé ensuite de s'être vendu aux puissances étrangères, et, sous ce prétexte, on le comprit dans les proscriptions du 18 fructid. Déporté à la Guiane française, il m. en 1798, dans les déserts de Sinamari. — Son frère, François-Régis Rovère, qu'il avait fait nommer évêq. constitutionnel d'Avignon, est m. en 1820, dans un état de démence.

ROVIRA DE BROCANDEL (Hippolyte), peint. espagnol, né en 1693 à Valence, où il m. fou dans l'hôpital de la Miséricorde en 1765, a laissé un assez grand nombre de tableaux remarquables, parmi lesquels on cite surtout le *Médaillon de St François de Régis*, qu'il peignit pour l'église de St-Etienne de Séville.

ROWE (Nicolas), poète dramatiq. anglais, né en 1673 à Listle-Bedfort, fut créé poète lauréat à l'avènem. de George Ier, et quelq. temps après secrétaire du conseil du prince de Galles. Il m. à Londres en 1718. On a de lui plus. tragéd., dont la plupart obtinrent un brillant succès. Ce sont *la Belle-Mère ambitieuse*, *Tamerlan*, *la Belle pénitente*, *Ulysse*, *le Prosélyte royal*, *Lady Jeanne Grey* et *Jeanne Shore* : cette dern. pièce a été trad. en franç. par M. Andrieux, elle se trouve dans le tom. 2 du *Théâtre anglais* des *Théâtres étrangers*, pub. chez Ladvocat. Les *OEuvres* de Rowe ont été recueillies à Londres en 1733, 3 vol. in-12. On lui doit encore une édit. des *OEuvres* de Shakespeare et une *vie* de ce poète, ainsi qu'une trad. de la *Pharsale* de Lucain, pub. en 1728.

ROWE (Thomas), littérat. anglais, que l'on croit de la même famille que le précéd., né à Londres en

1687, m. en 1715, était très-versé dans l'histoire grecq. et romaine, et avait entrepris de donner une suite aux *Hommes illustres* de Plutarque. Les *Vies* qu'il a compos. ont été pub. à Lond., en 1728, in-8: ce sont celles d'Enée, de Tullus Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin l'Ancien, de Luc. Junius Brutus, de Gélon, de Cyrus et de Jason. Elles ont été trad. en franç. par l'abbé Bellenger, et réunies à la version de Plutarque par Dacier, et aux édit. modernes de celle d'Amyot. Rowe s'est fait aussi de la réputat. comme poète. Ses meilleures pièces ont été recueillies avec les *Œuvres mêlées* de sa femme, Londres, 1739.—ROWE (Elisabeth SINGER), femme du précéd., née en 1674 à Ilchester, dans le Sommersetshire, cultiva les lettres et les arts avec un égal succès, et joignit en même temps à une beauté parfaite toutes les vertus qui caractérisent la vraie piété. Restée veuve après cinq ans de la plus heureuses union, elle renonça au monde, où pourtant elle était généralem. admirée, pour se retirer dans le lieu de sa naissance, où elle m. en 1737, vivement regrettée de ses amis et des indigens dont elle était la bienfaitrice. On a de cette dame : l'*Histoire de Joseph*, en vers anglais; *l'Amitié après la mort*, en 20 lettres des morts aux vivans, Londres, 1728; *Lettres morales et amusantes*, mêlées de prose et de vers, ibid., 1729-33, 3 part. in-8; trad. en fr. avec l'ouv. précéd., Amsterdam, 1740, 2 v. in-12; *OEuvres mêlées*, en prose et en vers, 1739, 2 vol. in-8, dans lesquels on trouve plus. pièces choisies de Th. Rowe et des recherches intéressantes sur la vie des deux époux.

ROXANE, fille d'Oxyarte, satrape de Perse, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et la laissa, en mourant, enceinte de six mois. Cette princesse ambitieuse craignant que Statira, veuve comme elle d'Alexandre, ne devînt un obstacle à ses projets de grandeur, forma l'affreux projet de la faire périr avec sa sœur, veuve d'Ephestion, et fut aidée par Perdiccas dans ce double attentat. Roxane accoucha d'un fils qui reçut le nom d'Alexandre, et fut reconnu héritier du trône; mais Cassandre qui obtint le gouvernem. de la Macédoine et de la Grèce, pendant la minorité du jeune prince, le fit périr ainsi que sa mère, et ce double crime resta impuni. Roxane est le sujet d'une tragi-comédie, imp. sous le nom de Desmarets de St-Sorlin, mais à la composition de laquelle on croit que le card. de Richelieu eut beaucoup de part.

ROXAS (SIMON de), religieux espagnol de l'ordre de la Trinité, né à Valladolid en 1552, se fit une grande réputat. de vertu par ses bonnes œuvres et l'austérité de sa vie. Elisabeth de France, fille de Henri IV et femme de Philippe IV, l'ayant choisi pour son confess., le fit résider dans son palais où il conserva scrupuleusem. toutes les habitudes du cloître, et fut en grande vénération. Il m. à Madrid en 1624, après y avoir fondé la maison de son ordre que possède cette ville. Clément XIII le béatifia en 1766.

ROXBURGH (GUILLAUME), médecin et naturaliste anglais, botaniste en chef de la compagnie des Indes, membre de la société linnéenne, m. à Edimbourg en 1814, fit un assez long séjour à Calcuta, où il a considérablem. enrichi le jardin botanique que la compagnie des Indes venait d'y fonder, et s'est fait une réputat. distinguée par l'utilité de ses travaux et son zèle pour la propagat. de la science. Outre plus. observat. dans divers recueils périodiq., on a de lui : *Plants of the coast of Coromandel*, pub. à Londres par l'ordre et sous la direction de sir Joseph Banks, 1795-98, 3 vol. de format atlantique; *Description botanique d'une nouvelle espèce de swietenia ou mahogany*, dont l'écorce peut remplacer le quiquina comme fébrifuge, ibid., 1797, in-4; et un *Essai sur l'ordre naturel des scitamineæ*, Calcuta, in-4. Alexandre Beatson a inséré dans sa *Description de l'île de Sainte-Hélène* une liste alphabétique des plantes trouvées sur cette île par Roxburgh. On a donné le nom de *roxburghia* à une plante qu'il a décrite et figurée le premier, et qui par sa beauté a mérité le nom spécifique de *gloriosoïde*.

ROXELANE, épouse de Soliman-le-Grand, emper. des Turks, et mère de Djihan-Ghir, de Bajazet et de Sélim II, joignait à une rare beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Sortie de l'esclavage pour monter au rang d'impératrice, elle sut profiter avec une grande habileté de l'ascendant qu'elle avait obtenu sur l'esprit du sulthan pour renverser tout ce qui s'opposait à ses projets de grandeur, et le grand vézyr Ibrahim fut sa première victime. Ennemie implacable de Bosphorone, mère de Mustapha, fils aîné de Soliman, et voulant d'ailleurs assurer le trône à l'un de ses fils, elle jura la perte de ce prince, et parvint en effet, aidée par son gendre, Roustam-Pacha (*v.* ce nom), à persuader au faible Soliman que son fils aîné était coupable de trahison, et l'infortuné Mustapha fut livré à ses bourreaux (*v.* MUSTAPHA). Roxelane oubliant ensuite tout ce qu'elle devait à son époux suscita un imposteur sous le nom du jeune prince qu'elle venait de sacrifier, espérant que cette trame odieuse serait profitable à son fils Bajazet, seul objet de son affection; mais la fidélité du grand-vézyr Achmet l'empêcha d'atteindre le but de ce nouveau forfait. Elle m. en 1557, sans avoir rien perdu de l'amour de Soliman, qui s'était constamm. aveuglé sur la perversité de son cœur.

ROY (GILBERT), en latin *Regius*, jurisconsulte, né vers 1540, dans le comté de Bourgogne, acheva ses études à l'université de Louvain, étudia le droit à celle de Valence en Dauphiné, et se fit remarq. par son érudition et sa sagacité. On ignore la date de sa m. On a de lui un ouv. int. : *antinomiarum Conciliatio juris civilis libr. II*, inséré dans le *Thesaurus juris* d'Everard Otto, tom. II, 1474-1511. L'édit. origin., imp. en 1564, est inconnue à tous les bibliogr.—V. LEROI et LEROY.

ROY (PIERRE-CHARLES), poète, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né à Paris en 1683, se livra de bonne heure à son goût pour les lettres, et avait déjà obtenu de nombreux succès dans les lices académiques, lorsqu'il débuta dans la carrière que Quinault avait rendue si difficile pour ses successeurs. Nourri de la lecture d'Ovide et familiarisé avec les plus heureux détails de la mytholog., il sut, dit Palissot, s'approprier avec art les pensées de son modèle, et donna plusieurs pièces qui lui firent de la réputation. Celles de *Callirhoé* et de *Sémiramis*, représentées, la première en 1712, et l'autre en 1718, sont restées dans la prem. classe de nos tragédies-opéras. Roy réussit aussi dans l'opéra-ballet, et donna à la comédie française une pièce imitée de Plaute, intitulée *les Captifs*, qui fut également très-bien accueillie. Ces divers succès, qui lui avaient valu plus. distinctions honorables, semblaient devoir lui promettre une place à l'académie française; mais, quoique ce fût là le principal objet de son ambition, il s'en ferma les portes par les satires qu'il dirigea contre tous les membres de cette compagnie, et se présenta inutilement à chaque vacance. Ce fut, dit Palissot, des suites d'une bastonnade que lui fit donner le comte de Clermont, contre lequel il avait aussi exercé sa verve satiriq., qu'il mourut, en 1764. Outre les pièces déjà citées, on a de ce poète 4 autres opéras : *Philomèle*, *Bradamante*, *Hippodamie* et *Créüse*; 11 ballets, parmi lesquels on cite celui des *Elém.* et celui des *Sens*; plusieurs *Intermèdes*, des *Eglogues*, des *Odes galantes*, des *Pièces mêlées*, plusieurs *poèmes*, etc., etc. Le recueil de ses *OEuvres* a été publié à Paris en 1727, 2 vol. grand in-8. Le *Nécrologe* de 1766 contient l'*Eloge* de Roy, par Palissot.

ROY (George Le), l'un des avocats les plus célèbres de son temps, né à Paris, en 1656, d'une famille distinguée, mérita par ses talens, ses lumières et ses vertus, la confiance de plusieurs souverains, notamment celle de Louis XIV, qui l'employa dans diverses affaires importantes. Louis XV, pour le récompenser des services qu'il avait rendus à l'état, lui accorda en 1719 des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus flatteurs. Il mourut, bâtonnier des avocats, en 1747. — Son neveu, Le Roy de Vallières, s'est également fait un nom au barreau. Il mourut en 1737.

ROY. V. Leroi et Leroy.

ROYE (Guy de), archev. de Reims, était fils de Matthieu, gr.-maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison de Picardie, qui s'est fondue dans celle de La Rochefoucauld. Nommé chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin et auditeur de Rote, Guy de Roye se distingua par ses talens à la cour des papes d'Avignon, s'attacha ensuite au parti de Clément VII et à celui de Benoît XIII, devint successivem. évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Sens, et fut transféré enfin en 1390 sur le siége métropolitain de Reims. Un concile œcuménique ayant été indiqué à Pise en 1409, Guy de Roye s'y rendait avec quelq. autres prélats, lorsqu'en passant à Voltri, bourg à cinq lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce lieu, et le tua. Ce meurtre excita un soulèvement au milieu duquel l'archevêque de Reims, qui s'était montré à la foule dans l'espoir de l'apaiser, reçut dans la poitrine un trait d'arbalète, dont il mourut peu après. Ce prélat aimait les lettres, et les protégea. C'est à lui qu'on doit la fondation du collége de Reims à Paris, et on lui attribue un ouvrage latin intitulé *Doctrinale Sapientiæ*, qui n'a pas été imprimé, mais qui fut traduit en français, sous ce titre : *le Livre de Sapience, traduit du latin par un religieux de Cluni pour les simples prêtres, qui n'entendent le latin ni les Ecritures*, Genève, 1478, in-fol., goth., plus. fois réimp. dans le 15e siècle.

ROYE (François de), mort à Angers en 1686, s'est fait dans cette ville une grande réputation comme professeur de jurisprudence, et a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout : *de Jure Patronatûs*, Angers, 1667, in-4, réimprimé à Nantes en 1743, même format, et *de Missis dominicis eorumque Officio et Potestate*, Angers, 1672, in-4; Leipsig, 1744, et Venise, 1772, in-8.

ROYEN. V. Snellius.

ROYEN (Adrien van), médecin et professeur de botanique à Leyde, remplaça Boerhaave en 1738 dans la direct. du jardin des plantes de cette ville, et augmenta considérablem. cet établissement. On a de lui : *Dissertatio botanico-medica inauguralis, de anatome et œconomiâ plantarum*, Leyde, 1728, in-4 (ce petit traité, où l'auteur a reproduit en grande partie les théories de Grew et de Malpighi, contient néanmoins des observations qui lui sont propres, et est regardé comme l'un des plus importans qui aient paru entre l'époque de ces deux grands physiologistes et celle de Linné); *Oratio, quâ jucunda, utilis ac necessaria medicinæ cultoribus commendatur Doctrina botanica, habita 9 maii 1729, cùm publicum inst. bot. perlegendi munus in acad. batav. inchoaret; de amoribus et connubiis plantarum Carmen elegiacum*, Leyde, 1732, in-4; *Floræ leydensis Prodromus*, etc., ib., 1740, in-8; *Elegia cùm botanices professionem poneret*, 1754. Linné a nommé *Royena* un genre de la famille des plaqueminiers.

ROYER (Joseph-Nicolas-Pancrace), musicien distingué, né en Savoie en 1705, vint à Paris à l'âge de 20 ans, et y acquit de la réputation par son goût pour le chant et par son talent sur l'orgue et le clavecin. Nommé chef d'orchestre de l'Opéra, il devint successivement maître de musique du dauphin et des enfans de France, musicien ordinaire, puis maître de musique et compositeur de la chambre du roi, obtint le privilége du concert spirituel, où il attira une affluence prodigieuse, fut nommé inspecteur-général de l'Opéra, et mourut en 1755, laissant quelques opéras, oubliés aujourd'hui, et un gr. nomb. de pièces de clavecin, fort estimées de son temps, mais dont le mérite ne peut plus être apprécié. — Un autre Royer, ancien audit. au conseil d'état, m. en 1826, directeur-général de l'intérieur de la Martinique, était né en 1784 à Pontailler-sur-Saône. M. Amanton, qui lui a consacré une courte *notice* dans le *Journal de Dijon*, du 24 janvier 1827, présente le chev. Royer comme un homme de beaucoup d'esprit. On trouve sur lui une autre *notice* dans la *Gazette de la Martinique*.

ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie royale de médecine, etc., né en 1768 à Sompuis, près de Vitry-le-Français, m. à Paris le 27 novembre 1825, avait d'abord professé les humanités dans la congrégation libre de l'Oratoire à Lyon, puis à l'époque de la révolution, fondé dans cette ville un journal politique intitulé le *Surveillant*, où il s'éleva avec force contre les démagogues. Un mod.que emploi dans l'administration des vivres à l'armée des Alpes le déroba à une m. certaine aux temps de la terreur. A.-A. Royer-Collard avait 27 ans, et était déjà père de famille, lorsqu'il vint suivre à Paris des cours de médecine. Il reçut le grade de docteur en 1802, et dès l'année suivante il avait fondé, sous le titre de *Bibliothèque médicale*, un recueil qui, au jugement de M. F.-G. Boisseau, (t. 7, p. 66 de la *Biographie médicale*), a été le meilleur des journaux de médecine aussi long-temps qu'il l'a enrichi de ses articles. Nommé successivement médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton (1806), prof de méd. légale à la faculté de Paris (1816), A.-A. Royer-Collard fut quelque temps chargé d'un cours de médecine mentale, et depuis 14 ans il occupait la place d'inspecteur général des écoles de médecine, lorsqu'il en fut privé, par suite de la nouvelle organisation de la faculté de médecine de Paris, en 1823. Outre sa thèse inaug., imprimée sous le tit. d'*Essai sur l'Amenorrhée*, 1802, in-8, la création des deux feuilles périodiques dont il a été parlé ci-dessus, divers articles dans le *Bulletin de l'Athénée de médecine de Paris*, dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, et dans le *Journ. des débats*, on a de A.-A. Royer-Collard un *Rapport au ministre de l'intérieur sur les ouvrages envoyés au concours sur le croup*, Paris, 1812, in-4, réimprimé dans le *Précis analytique du croup*, par le docteur Bricheteau, Paris, Béchet jeune, 1825, in-8, et traduit en allemand par le docteur Albert de Brême, l'un des auteurs qui partagèrent le prix (12,000 francs) à ce concours, ouvert par ordre du gouvernement impérial à l'occasion de la mort du fils de Louis Bonaparte, que Napoléon avait désigné pour son successeur, et qui fut enlevé par le croup en 1807. Indépendamment d'une ample *Notice nécrologique* sur A.-A. Royer-Collard, impr. dans le *Journal des debats* du 6 décembre 1825, on peut consulter : *Discours prononcé sur la tombe de M. Royer-Collard, au nom de l'académie roy. de médecine, par M. de Lens*, demi-feuille in-4; id., *au nom de la section de médec., par M. Adelon*, demi-feuille in-4; *Paroles de regrets..... au nom de l'athénée de médecine de Paris, par M. le docteur Jolly, son secrétaire-général*, demi-feuille in-4, 1825.

ROYOU (Thomas-Marie), journaliste, beau-frère de Fréron, né à Quimper vers 1741, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut nommé chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, obtint à Paris la chaire

de philosophie du collége Louis-le-Grand, qu'il remplit pendant 20 ans avec honneur, et coopéra successivement à la rédaction de l'*Année littéraire*, au *Journal de Monsieur*, qui parut de 1778 à 1783, et au journal intitulé l'*Ami du roi*, destiné à combattre les principes de la révolut., et qui fut supprimé en 1792. Poursuivi pour les opinions qu'il avait osé émettre dans cette feuille, l'abbé Royou, déjà atteint d'une maladie grave, se réfugia chez un ami, et y mourut en 1792. C'était un homme d'un esprit caustique, mais laborieux et instruit. On connaît encore de lui : *le Monde de verre réduit en poudre*, ou *Analyse et Réfutation des époques de la nature*, par Buffon, 1780, in-12 (cette critique avait déjà paru dans l'*Année littér.*, 1779, t. 8); *Mémoire pour madame de Valory*, 1783; *Etrennes aux beaux-esprits*, 1785 ou 1786, in-12.

ROZE (Nicolas, connu sous le nom de chevalier) fut l'un des héros qui s'illustrèrent pendant la peste de Marseille en 1720 et 1721. Né dans cette ville en 1671, il signala d'abord son courage en Espagne à la tête de deux compagnies, levées à ses frais pour la défense de Philippe V, et reçut de Louis XIV, en récompense de ce noble dévouement, la croix de Saint-Lazare et plusieurs gratifications. Envoyé ensuite en qualité de consul à Modon en Morée, il y demeura plusieurs années, et revint dans sa patrie au moment même où la peste allait y répandre ses plus affreux ravages. Bravant alors tous les dangers pour secourir ses malheureux concitoyens, Roze élève à ses frais un hôpital dans le quartier de la Rive-Neuve, dont il avait été nommé commissaire-général, y recueille tous les malades atteints de la contagion, préside lui-même à la distribution des secours, étend son héroïque sollicitude aux malades isolés, leur porte des remèdes, les rassure par son sang-froid, se met à la tête d'une bande de forçats, parcourt les rues, fait enlever les cadavres des pestiférés, donne lui-même l'exemple, et, comme le vertueux Belsunce, dont il est le digne émule (*v.* Belsunce), il est respecté par l'épouvantable fléau, et jouit encore pendant plusieurs années de la reconnaissance des Marseillais. Le chevalier Rose mourut en 1733 sans postérité. Son *Eloge historique*, prononcé le 16 avril 1820 à l'acad. de Marseille, par M. Paul Autran, a été imprimé en 1821, grand in-8 de 26 pages, et est orné d'un beau portrait, gravé par Massard, d'après le dessin d'Aubert.

ROZE (Nicolas), ecclésiastique et musicien, membre de l'athénée des arts et associé de l'académie de Dijon, né à Bourgneuf, diocèse de Châlons, en 1745, mort à Saint-Mandé, près Paris, en 1819, se fit une réputation distinguée comme compositeur, et présenta à l'Institut, en 1814, une méthode de plain-chant, qui fut adoptée par les maisons d'éducation. Ses *OEuvres* consistent principalement en *messes* et en *motets*, dont plusieurs sont devenus classiques. Il les légua par testament au Conservatoire, dont il avait été nommé bibliothécaire en 1807. Laborde a pub. le *Système d'harmonie* de l'abbé Roze, dans son *Essai sur la musique*, t. 3, p. 475-483.

ROZÉE (Mlle), née à Leyde en 1632, morte en 1682, excella dans l'imitation de la peinture, en employant, au lieu de couleurs à l'huile et à la gomme, des soies de diverses nuances qu'elle appliquait brin à brin sur l'étoffe avec tant de précision et de talent, qu'il fallait y regarder de très-près pour s'assurer que ce n'était pas une peinture à l'huile. Son habileté extraordinaire en ce genre la fit surnommer *la magicienne*, et ses ouvrages furent tellem. recherchés, que l'un d'eux, représentant un *vieux Tronc d'arbre chargé de mousse et orné encore de quelques feuilles*, fut vendu 500 florins. La galerie de Florence possède de cette artiste un tableau que l'on met au rang des objets les plus précieux que renferme cette collection.

ROZIER (Jean), agronome distingué, membre de l'académie de Lyon, était né dans cette ville en 1734, et, quoiqu'il eût embrassé l'état ecclésiastique, son goût le porta à étudier les différentes branches de l'agricult. Il lut les ouvrages de Columelle, de Varron et d'Olivier de Serres, s'appliqua en même temps à la botanique, et publia, de concert avec Latourette, son ami et son compatriote, les *Démonstrations élémentaires de la botanique*, Lyon, 1766, 2 vol. in-8, qu'il destinait à l'instruction des élèves de l'école vétérinaire fondée par Bourgelat (*v.* ce n.), et où il venait d'être nommé professeur en remplacement de ce savant. Cet ouvr., éminemment utile, eut plusieurs éditions, et fonda la réputation de l'abbé Rozier, qui fit ensuite un voyage à Paris, et y devint propriétaire d'un journal intit. *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, ouvrage qui obtint un plein succès, et se trouve placé au rang des *mémoires* publiés par les sociétés savantes de l'Europe. L'utilité des travaux de l'abbé Rozier avait attiré sur lui l'intérêt du roi de Pologne, Stanislas-Auguste. Ce prince, n'ayant pu le décider à venir dans ses états, daigna le recommander à la cour de France, et lui obtint le riche prieuré de Nanteuil-le-Haudouin. Ce fut dans ce lieu que Rozier entreprit la composition de son *Cours complet d'agriculture*, publié en 10 v. in-4, mais dont 9 seulement lui appartiennent. Le premier parut en 1781, et le neuvième en 1796, trois ans après la mort de l'auteur, et le dixième enfin, dû tout entier à de nouveaux collaborateurs, ne fut publié qu'en 1798. L'abbé Rozier, étant retourné à Lyon en 1788, y fut nommé directeur de la pépinière de la province, et devint, pendant la révolution, curé constitutionnel de la paroisse des Feuillans, quoiqu'il eût jusque-là marqué de l'éloignement pour l'exercice du ministère. Il périt, pendant le siége de Lyon, d'une bombe qui l'écrasa dans son lit la nuit du 29 septembre 1793. Outre les ouvrages que l'on vient de citer, on a encore de lui : *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, Paris, 1774, in-4; *nouvelle Table des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770*, 4 v. in-4, qui parurent de 1775 à 1776; plus. *Mémoires sur la manière de brûler et de distiller les vins, sur la culture de la navette et du colza, sur les moulins et les pressoirs à huile d'olive, sur le rouissage du chanvre*, couronnés par l'académie de Lyon, et M. Barbier lui attribue une *Dissertation sur les aérostats des anciens et des modernes*, Genève et Paris, Servière, 1784, in-12.

ROZIÈRE (Louis-François CARLET, marquis de La), maréchal-de-camp, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, commandeur de l'ordre du Christ, etc., né en 1733 au Pont-de-l'Arche, près Charleville, se distingua de bonne heure par ses talens militaires, fit ses premières armes en Italie et en Flandre, passa en 1752 aux Indes orientales, en qualité d'ingénieur, avec le savant abbé de La Caille, fut nommé à son retour aide-de-camp du comte de Revel, puis aide-maréchal-général-des-logis de l'armée auxiliaire de France destinée pour la Bohême, et se signala dans la guerre de sept ans par plusieurs faits d'armes, qui lui firent une gr. réputation de bravoure, et lui méritèrent l'estime de ceux même qu'il avait combattus. Employé ensuite à la reconnaissance des côtes d'Angleterre et de France, il s'acquitta de cette mission avec autant de zèle que de talent, produisit, pour la défense des provinces d'Aunis et de Saintonge, et particulièrement pour les ports de Rochefort et de Brest, des projets qui furent approuvés par le roi, dressa en 1778 un plan de descente en Angleterre, et fut promu au grade de maréchal-de-camp en

1781. Ayant émigré en 1791, le marquis de La Rozière fut mis à la tête des bureaux de la guerre établis à Coblentz par les princes français, qu'il servit avec le plus grand dévouement, et passa ensuite au service du Portugal, où il fut nommé commandeur de l'ordre du Christ et inspecteur-général des frontières et côtes du royaume. Il mourut à Lisbonne en 1808. Son fils aîné, qui partagea son exil et une partie de ses travaux militaires, remplit aujourd'hui en France les fonctions de maréch.-de-camp. On a du marquis de La Rozière : *Stratagèmes de guerre*, Paris, 1756, in-12, faible ouvrage de sa jeunesse; *Campagne du maréchal de Créqui en Lorraine et en Alsace en* 1677, ib., 1764, in-12; *Campagne de Louis, prince de Condé, en Flandre, en* 1674, ibid., 1765, in-12; *Campagne du maréchal de Villars et de Max.-Em., électeur de Bavière, en Allemagne, en* 1703, Paris, 1766; *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline, en* 1635, *précédée d'un Discours sur la guerre des montagnes*, avec une *carte* pour l'intelligence de la campagne; *Traité des armes en général*, ibid., 1764. Il a fait en outre : une grande *Carte de la Hesse*, en quatre feuilles, gravée en 1761; la *Carte des Pays-Bas catholiq.*, et celle du *Combat de Senef*, et a laissé un assez grand nombre d'ouv. inédits, parmi lesquels se trouve l'*Hist. des guerres de France sous Louis III, Louis XIV et Louis XV*. L'*Encyclopédie* contient plusieurs articles militaires du marquis de La Rozière, notamment les articles *Pique* et *Mousqueterie*.

ROZIMON (Claude de La Roze, sieur de), comédien de la troupe de Molière, a publié, sous le faux nom de Dumesnil : *Vies des saints pour tous les jours de l'année, recueillies des SS. PP., des auteurs ecclésiastiques, de plusieurs martyrologes et du bréviaire romain*, Rouen et Paris, 1680, 2 v. in-4. Cet auteur fut privé, à sa mort, de la sépulture ecclésiastique. Baillet fait observer, dans ses *Auteurs déguisés*, édit. in-12, p. 513, qu'elle lui eût été probablement accordée, s'il avait été reconnu pour l'auteur d'une Vie des Saints, publiée sous un nom emprunté.

RUA (Pierre de), prof. d'humanités à Avila, puis à Soria, dans le 16e siècle, a laissé un recueil de *Lettres historiques et critiques*, où il relève les erreurs commises par Antoine de Guevara dans ses ouvrages. L'édition la plus complète de ces lettres est celle de Madrid, 1736.

RUAR (Martin), savant controversiste et historien, né à Krempe, dans le Holstein, en 1588, m., en 1657, ministre des sociniens de Dantzig, après avoir été quelque temps recteur du collége de Cracovie, possédait une vaste érudit., avait voyagé dans la plupart des pays de l'Europe, et avait embrassé dans ses études le droit naturel, le droit public, l'histoire et les dogmes de toutes les sectes. D'abord luthérien, puis socinien, il demeura toujours attaché à ce dern. parti, malgré les tentatives de George Calixte, et aima mieux perdre son patrimoine que d'y renoncer. On lui doit des *notes* sur le Catéchisme des sociniens de Pologne, imprim. avec ce catéchisme (1665 et 80), et 2 v. de *Lettres*, pleines d'anecdotes curieuses, Amsterd., 1677-81, in-8. Ces *Lettres* ont été réimprimées à la suite de l'hist. du *Crypto-Socinianisme* de Zeltner, Leipsig, 1729, in-4.

RUAULT (Jean), littérateur, né, vers 1580, à Coutances, se rendit, jeune encore, fort habile dans les langues grecque et latine, dans l'histoire, la géographie et les antiquités. Il enseigna les humanités, d'abord à Rouen, puis dans différens colléges de Paris, fut nommé deux fois rect. de l'université, succéda en 1629 à Frédéric Morel dans une chaire de belles-lettres au Collége-Royal, et mourut en 1636. Outre une *Vie de Plutarque*, ainsi qu'une édition de ses *OEuvres* (Paris, 1624), on a de cet écrivain, plus érudit qu'homme de goût : un *Recueil* de poésies latines, Paris, 1610, in-12; une *Controverse sur les duels* (en latin), ib., 1625, in-8; une *Oraison funèbre* d'Achille de Harlay, id., ibid., 1616, in-4, et des *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot*, 1631, in-4, rare et recherché.

RUBBI (André), ex-jésuite, né en 1739 à Venise, où il m. en 1810, avait professé les belles-lettres au collége des Nobles à Brescia, et, lors de la dispersion de son ordre, était retourné dans sa patrie, où il s'occupa de travaux littéraires. Compilateur infatigable, il a publié quelques *dissertat.* sur des questions d'antiquité; un *recueil* d'éloges, dont 6 sont de lui; une *collection* des poètes classiques italiens, et une autre des poètes classiques de toutes les nations, trad. en italien, avec des *notices* sur chaque auteur; un *Journal d'antiquités sacrées et profanes*, en ital., 1793, in-8 : un *Epistolario*, ou Choix de lettres inédites de divers aut., 2 vol. in-4, Venise, 1795-96; *il Genio lett. d'Europa*, recueil périodique, etc. Outre ces publications, il a donné, entre autres opuscules : *i Giorni dell'anno, consecrati alla passione di Gesù-Cristo*, Parme, 1793, in-12; *il Genio nautico e militare, canti due*, poème à l'occasion de la mort d'Angelo Emo, amiral vénitien qui bombarda Tunis en 1774. Enfin, Rubbi a surveillé des éditions des *OEuvres* de Muratori et de Maffei, publiées à Venise. *Voy.*, pour plus de détails, le *Supplément* à la *Biblioth. script. soc. Jesu*, du P. Caballero; *Letteratura veneziana del secolo XVIII*, et le t. 56 du *Parnaso italiano*, où Rubbi a lui-même consigné les renseignemens qui le concernent.

RUBEIS. V. Rossi.

RUBEIS (Jean-Bernard-Marie de), dominicain, né, vers 1686, d'une famille distinguée de Cividal del Friuli, entra à 17 ans dans l'ordre des frères-prêcheurs, vint étudier au couvent de San-Miniato, en Toscane, la philosophie, qu'il alla ensuite professer à Venise au monastère des *Zattere*, puis suivit, en qualité de théologien, une mission extraordinaire de la république auprès de la cour de France. De retour à Venise, il reprit ses études, et s'occupa d'accroître la bibliothèque de son couvent, dont le soin lui avait été confié, et qui devint dans la suite un des plus considérables de la ville par la générosité d'Apostolo Zeno. Ayant été désigné par le cardinal Delfino pour aller soutenir à Rome les droits du patriarchat d'Aquilée, que l'on parlait d'abolir, le P. Rubeis s'y refusa, et continua de partager son temps entre l'étude et les pratiques de piété. Il mourut à Venise en 1775 à 88 ans. Ce laborieux écrivain a composé plusieurs *dissertat.*, et a publié, outre une *dissertat.* latine sur St Thomas d'Aquin, une édition des *OEuvres* de ce docteur, Venise, 1745-1760, 28 vol. in-4; plusieurs *dissertat.* sur le schisme, les monumens et les prétentions de l'église d'Aquilée, et sur la doctrine et les ouvrages de quelques évêq. ou chefs de parti. On lui doit encore des livres dogmatiq., savoir : *de peccato originali, ejusque naturâ, et traduce et pœnâ*, *Tractatus theologicus*, Venise, 1757, in-4; *De charitate, virtute theol., ejusque naturâ, etc.*, *Tractatus theologicus*, ibid., 1758, in-4, et *Lettera al P. Barberi, sopra il sistema della grazia del P. Migliavacca*, insérée dans un *Recueil littéraire*, imprimé à Florence, 1751, in-8. Fabroni, dans le t. 2 des *Vitæ Italorum*, et les rédacteurs du *Giornale de' letterati d'Italia*, Modène, 1776, donnent sur Rubeis de plus amples renseignemens.

RUBENS (Pierre-Paul), le plus célèbre peintre de l'école flamande, naquit à Cologne le 29 juin 1577. Jeune encore, il se distingua dans ses études, qu'il vint achever à Anvers à la mort de son père, arrivée en 1587. Bientôt il fut placé, en qualité de page, chez la comtesse de Lalain; mais, entraîné par un goût invincible pour la peinture, il sollicita et obtint de sa mère la faculté de cultiver cet art.

Il prit des leç. d'Adam Van-Ort, qu'il abandonna presque aussitôt pour fréquenter l'école d'Otto Vænius. Supérieur à ses deux maîtres après quatre années d'études, il partit pour l'Italie en 1600, se rendit d'abord à Venise, où l'attiraient les tableaux du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret. Le duc de Mantoue l'appela à sa cour, lui offrit un logement dans son palais, lui donna le titre de gentilhomme, le chargea d'une mission pour la cour d'Espagne, et le combla de présens à son retour. Rubens se rendit alors à Rome, où il ne tarda pas à se faire connaître. Il alla ensuite à Florence, où il étudia les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, à Bologne, pour y voir les ouvrages des Carraches, et retourna à Venise. Sa prédilection pour les gr. coloristes de cette école le porta à prolonger son séjour dans cette ville, et il acheva de s'y perfectionner. Néanmoins il revint à Rome, où plusieurs tableaux lui furent commandés, et delà se rendit à Milan, où il dessina la *Cène* de Léonard de Vinci. A son arrivée à Gênes, il fut environné d'honneurs et de distinctions, y exécuta plusieurs ouvrages, et recueillit les plans des plus beaux palais de cette ville. C'est au milieu de ces travaux qu'il apprend la mort de sa mère. Il se retire dans l'abbaye de Saint-Michel, près de Bruxelles, et s'y livre sans distraction à sa douleur et au soin d'élever un monument à celle qui lui avait donné le jour. L'archiduc Albert et son épouse Isabelle l'appelèrent à la cour de Bruxelles, lui donnèrent une pension considérable et la clef de chambellan. Ces faveurs empêchèrent Rubens de retourner en Italie; mais il continua de résider à Anvers. Il y acheta une maison spacieuse, qu'il orna et fit disposer pour ses travaux. En 1610, il épousa Isabelle Brant, nièce de la femme de son frère aîné, Philippe Rubens. Dès-lors, il exécuta un grand nombre d'ouvrages, la plupart destinés à des églises ou des abbayes, et dont plus. se virent au musée du Louvre jusqu'en 1815. L'académie de peinture d'Anvers l'admit bientôt dans son sein. En 1620, Marie de Médicis le fit venir à Paris pour lui confier l'embellissement de son palais du Luxembourg. Rubens exécuta ces tableaux dans son atelier d'Anvers, et revint à Paris pour les mettre en place. Cette suite de tableaux représente l'histoire allégorique de la reine depuis sa naissance jusqu'à sa réconciliation avec son fils, Louis XIII. Marie de Médicis proposa encore à Rubens de peindre une galerie parallèle, destinée à consacrer les hauts faits de Henri IV, son époux. L'artiste commença les esquisses; mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avait plus d'un genre de mérite, et il eut occasion de le montrer. Le duc de Buckingham lui ayant fait connaître le chagrin que lui causait la mésintelligence des couronnes d'Angleterre et d'Espagne, il le chargea de communiquer ses intentions à l'infante Isabelle, veuve alors de l'archiduc Albert. Rubens déploya beaucoup de talent et d'habileté dans cette négociat., et la princesse l'envoya au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de lui proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Frappé du mérite de Rubens, le roi le fit chev., et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de cette ouverture; il passa ensuite en Anglet. avec les commissions du roi catholique, et la paix fut conclue au désir des deux puissances. Charles Ier, roi d'Angleterre, le fit aussi chevalier. Il ajouta à ses armes un canton chargé d'un lion, et, en plein parlem., lui donna l'épée qu'il avait à son côté. Il lui fit encore présent d'un diamant qu'il avait à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamans, et lui mit au cou une riche chaîne en or, ornée de son portrait. Lorsqu'il revint à Bruxelles, l'archiduchesse lui confia une nouvelle mission pour le roi d'Espagne. Ce souverain le reçut avec les plus grands honneurs, lui donna la clef d'or, lui confirma le titre de chevalier, et le congédia comblé de riches présens et avec de nouvelles instructions, relatives à l'objet de sa négociation. De retour en Belgique, il regagna sa maison d'Anvers, y reprit ses trav., et, en 1630, il épousa en 2es noces Hélène Froment. Bientôt l'archiduchesse Isabelle l'arracha encore à ses occupations favorites, et le chargea d'une commission secrète auprès des états de Hollande, qui lui faisaient la guerre. Rubens eût réussi dans cette négociation, sans de fatales circonstances et sans les intrigues d'autres négociateurs. Rappelé alors à Bruxelles, il se tint éloigné de tous les embarras de cour, qui néanmoins ne purent jamais le détourner de son art. N'ayant pu, à cause d'un accès de goutte, assister à l'entrée du prince Ferdinand à Anvers, il reçut la visite de ce prince. Déjà son atelier avait été honoré de la présence de plusieurs souverains. On s'empressait de rendre hommage à ses vertus et à ses talens. Etranger à tout sentim. d'envie, Rubens faisait un noble usage de la fortune qu'il avait acquise. Durant ses deux dernières années, de violentes douleurs de goutte l'empêchèrent de tenir le pinceau. Il mourut le 30 mai 1640, et fut inhumé dans l'église St-Jacques d'Anvers. Ce grand artiste possédait tout ce qui peut rendre recommandable, une figure et des manières nobles, une conversation brillante. Il travaillait avec une telle facilité que, la peinture ne l'occupant pas tout entier, il se faisait lire les plus célèbres auteurs, surtout les poètes. Il peignait tous les genres, inventait facilement, exécutait avec célérité. Ses ouvrages, connus par la gravure, s'élèvent à près de 1,500. On l'a vu souvent faire plusieurs esquisses du même sujet, et toutes différ. Suivant l'impétuosité de sa pensée et la reproduisant avec chaleur, il sacrifiait l'exactitude du trait à la magie de la couleur, et son suprême mérite consiste dans le grandiose de l'effet, dans l'enthousiasme et la variété de sa composition; peut-être a-t-il été trop prodigue d'allégories, qui ne se devinent pas toujours. Le musée du Louvre a, comme nous l'avons dit, possédé quelques-unes de ses productions, qui furent rendues en 1815. On y vit entre autres la *Descente de croix* de la cathédrale d'Anvers, l'*Assomption*, le *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, et le *Christ foudroyant l'hérésie.* Quelques villes de France possèdent encore des tableaux de Rubens; ce sont: Lyon, Nanci, Lille, Toulouse, Dijon, Bordeaux, Marseille, Tours, Grenoble et Nantes. Cet artiste eut un gr. nombre d'élèves, dont la plupart le secondèrent dans ses travaux. On cite Van-Dyck, Diepenbeck, Wildens, Sneyders, Van-Mol, Van-Tulden, Jacques Jordaens, Erasme Quellinus et Gérard Séghers. Les principaux graveurs qui se sont exercés sur ses ouvrages sont: Lucas Wosterman, les frères Bolswert, Paul Pontius, Vischer et Van-Schuppen. Outre ses peintures, Rubens a laissé: *Palazzi antichi e moderni di Genova raccolti e designati da P.-P. Rubens*, Anvers, 1622, in-fol., 139 pl.; un *Traité de la peinture*, ibid., 1622, et l'*Architecture ital.*, Amsterdam, 1754, in-f. H. Recquet a publié un *Catalogue* des estampes gravées d'après lui, Paris, 1751, in-12; et sa *Vie* a été écrite par J.-F.-M. Michel, Bruxelles, 1771, in-8.

RUBENS (Albert), l'un des fils du précédent, né à Anvers en 1614, se passionna de bonne heure pour l'antiquité, et fit des progrès rapides dans les langues, l'histoire et la numismatique. Nommé secrétaire d'état à Bruxelles, il refusa d'autres emplois, afin de s'abandonner plus tranquillement à son goût pour l'étude. Il vivait heureux au milieu de ses livres et de ses amis, et environné de l'estime publique, lorsque ses jouissances furent empoisonnées par la mort de son fils unique, auquel sa femme survécut très-peu de temps. Il ne put supporter des coups aussi terribles. Il mourut le

1er octobre 1657. Rubens avait confié ses MSs. à Gevartius, son ami le plus intime, qui les communiqua à Gronovius et à Grævius. Ce dern. publia le recueil des dissertations d'Albert Rubens, Anvers, 1665, sous ce titre : *de Re vestiariâ veterum, præcipuè de lato clavo Libri duo*, in-4. On trouve en outre dans ce vol. : *Diatribe de gemmâ tiberianâ; de Gemmâ augustâ; de Urbibus Neocoris; de natali Die Cæsaris Augusti*, etc. La plupart des ouvrages de Rubens sont réunis dans le *Trésor des antiquités romaines* de Gronovius. Rubens a laissé encore d'autres productions, savoir : *regum et imperatorum romanorum Numismata*, Anvers, 1654, in-4; *de Vitâ Fl. Manlii Theodori V. C. Liber*, Utrecht, 1694, in-12, et deux *lettres* à Nicolas Heinsius, insérées dans le *Sylloge epistolarum* de Burmann, et contenant des *notes* et des *variantes* sur les textes de Claudien et d'Ovide.

RUBENS (Philippe), philologue, frère aîné du célèbre peintre du même nom, né à Cologne en 1574, étudia au gymnase d'Anvers, et, à la fin de ses cours, devint secrétaire du président Richardot, qui le chargea aussi de surveiller l'éducation de ses enfans. Il suivit avec eux les leçons de Juste Lipse, et accompagna l'aîné en Italie. Il reçut à Rome le laurier doctoral de la faculté de droit. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, le cardinal Ascagne Colonne le nomma son bibliothécaire. Rappelé en 1609, par le sénat d'Anvers, pour occuper la place de secrétaire d'état, il succéda à Boschius, et mourut prématurément en 1611. A beaucoup d'érudition, Rubens joignait des qualités très-estimab. On a de lui *Electorum lib. II, in quibus antiqui Ritus, Emendationes*, etc., Anvers, 1608, petit in-fol. Il avait découvert, dans la Bibliothèq. du cardinal de Colonne, un manuscrit contenant les *Homélies* de saint Astère, évêque d'Amasée. Il les traduisit en latin, et Jean Brants publia cette version sous ce titre : *S. Asterii, episcopi Amaseæ, Homeliæ, gr. et lat., nunc primùm editæ; accedunt Carmina Phil. Rubenii, Narrationes et Epistolæ selectiores*, ib., 1615, in-4. Ce vol., décrit dans l'*Apparatus litterarius* de Freytag, t. 1, p. 86-91, est précédé de la *vie* de Rubens.

RUBEUS. V. Rossi (Jérôme).

RUBINI (Pierre), méd., né à Parme en 1760, fut d'abord destiné à l'état de forgeron, qu'exerçait son père; mais il se décida bientôt pour la médecine, et l'étudia avec ardeur. Reçu doct. à l'université de Parme, il fréquenta le grand hôpital de cette ville, où il se forma au traitement des malades, et devint médecin pensionné d'un petit village nommé Compiano. Quelque temps après il visita, aux frais de son gouvernement, les principales universités de l'Europe, se rendit d'abord à Pavie, où il suivit les leç. du célèbre Frank, passa ensuite à Montpellier, à Lyon, à Paris, à Edimbourg, et se mit en relation avec les plus habiles professeurs de ce temps. De retour à Parme, il fut nommé professeur de clinique médicale à l'université de cette ville. En 1804, Rubini concourut puissamment à la fondation de la société de médecine et de chirurgie instituée à Parme sur le plan de celle d'Edimbourg. Il appartenait aussi à plusieurs autres académ., et, en 1816, l'archiduchesse Marie-Louise le nomma son médecin consultant et *archiâtre* de Parme. Il mourut d'une inflammation aux poumons le 15 mai 1819, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns se trouvent dans les *Mémoires* de la société italienne. Nous citerons, entre autres, ses *Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e su' contagj in genere*, Parme, 1805, in-8; ses autres *Riflessioni sulla malattia communemente denominata crup*, ibid., 1813, in-8; son *Discours sur les progrès de la vaccine dans le departement du Taro*, en 1812, inséré dans la *Notice sur les progrès de la vaccine*, etc., ibid., 1813, in-8. Il existe aussi des écrits inédits du professeur Rubini, parmi lesquels on cite des *Lezioni di clinica medica*; un *discours* inaugural prononcé à l'université de Parme en 1795; *de studiorum Commodis atque Periculis*, et un ouvrage contenant, sous le titre de *Storie di malattie*, 1 vol. in-folio, une histoire des traitemens faits par l'aut. L'*Eloge historique de Rubini*, par M. Pezzana, bibliothéc. à Parme, 1822, in-8, se trouve dans le t. 19 des *Mémoires* de la société italienne des sciences.

RUBIS. V. Rubys.

RUBRUQUIS (Guillaume de RUYSBROECK, dit), cordelier, que l'on dit être né dans le Brabant, fut envoyé en Tartarie, l'an 1253, par Louis IX, avec Barthélemi de Crémone, religieux du même ordre, pour prêcher l'Evangile dans cette contrée. Arrivé au campement du khan Batou, il essuya quelques railleries, et fut obligé de se rendre auprès du Khakan ou grand khan Mangou. Ce dern. accueillit Rubruquis, lui accorda plus. audiences, le questionna souvent sur les usages et les mœurs des Francs, leurs richesses, leur religion, etc. Il voulut même que les missionnaires disputassent en sa présence avec des prêtres nestoriens et des imans qui se trouvaient à sa cour; mais ces conférences furent sans résultat. Mangou les congédia ensuite avec une lettre pour le roi de France. Rubruquis revint seul par le désert qu'il avait déjà passé, rencontra Sartak, gendre du khan Batou, qui lui fit présent de deux habits, l'un pour lui-même, et l'autre pour le roi de France. Le missionnaire ne retrouva pas ce prince dans la Terre-Sainte, et reçut l'ordre d'aller résider au couvent d'Acre. Avant de se rendre à sa destination, il adressa à Louis IX une lettre en mauvais latin, contenant une relation de son voyage. Hakluyt en a publié une partie en anglais dans sa *Collection*, t. 1, p. 71-93. Purchas en fit une nouvelle version, qu'il inséra dans son *Recueil*, et que P. Bergeron traduisit de l'anglais en français, Paris, 1629, in-8. Van der Aa reproduisit cette version dans le *Recueil de voyages faits principalement en Tartarie*. L'abbé Prévost en a donné l'extrait dans l'*Histoire des voyages*, t. 26, édition in-12. La relation de Rubruquis, pleine de détails curieux sur les usages des Monghols, est, dit M. Weiss, exacte et écrite de bonne foi.

RUBYS (Claude de), historien, né à Lyon en 1533, étudia à Paris et à Toulouse, reçut dans cette dern. ville le grade de docteur en droit, exerça la profession d'avocat dans sa patrie, et fut conseiller au présidial, puis au parlement de Dombes. Investi des fonctions municipales à Lyon, il devint en 1565, et demeura, pendant 30 ans, procur.-gén. de la communauté. L'un des prem. partisans de la ligue, il contribua beaucoup à soulever Lyon contre l'autorité royale, et, après la soumiss. de cette ville, forcé de s'éloigner, il se retira à Avignon, où il resta six ans. Il reconnut ses erreurs, et, sur la recommandation du chancelier Bellièvre, il put revenir dans sa ville natale, où il mourut au mois de septembre 1613. Rubys a laissé beaucoup d'ouvrages tombés dans l'oubli. Nous citerons seulement : *Commentaires et Déclarations sur le texte des priviléges, franchises et immunités octroyés par les rois de France aux consuls, échevins et habitans de Lyon*, ibid., 1573, in-fol.; *Sommaire, Explication et Commentaire des articles de la coutume du duché de Bourgogne*, ibid., 1580, in-4; *Histoire véritable de la ville de Lyon, contenant ce qui a été obmis par Champier, Paradin et autres*, ibid., 1604, in-folio; *Histoire de l'ancienne extraction, source et origine de la maison royale de France*, ibid., 1613, in-8, etc. On trouve des détails sur Rubys dans l'ouvrage intitulé *les Lyonnois dignes de mémoire*, t. 1, p. 424, et dans la *Notice* sur cet auteur, par Bouhier, dans l'*Hist. des commentat. de la coutume de Bourgogne*, p. 17.

RUCCELLAI (Bernard), en lat. *Oricellarius*, allié des Médicis, né à Florence en 1449, obtint

la charge de gonfalonnier de justice, fut ambassadeur à Gênes, à Naples et en France, et exerça plusieurs emplois durant les petites révolutions qui agitèrent Florence. Dans le cours de sa carrière politique, sur laquelle pèsent les reproches d'ambiguité, de partialité, d'inconstance, il se montra toujours fidèle aux lettres, les protégea avec munificence, et ajoutait ainsi aux éloges que lui méritait sa vie privée. A la mort de Laurent de Médicis, il se déclara le protecteur des néoplatoniciens de Florence, leur fit bâtir un palais, et décora magnifiquement les jardins réservés à leurs conférences, jardins restés célèbres en Italie sous le nom d'*Orti Oricellarii*. Il mourut dans sa ville natale le 7 octobre 1514, et fut enterré dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, dont il avait achevé la façade, commencée par son père. Son principal ouvrage est le livre *de Urbe Româ*, ouvrage remarquable par l'élégance et la précision, et qui ne vit le jour qu'au 18e siècle, dans un recueil imprimé à Florence : *rerum italicarum Scriptores florentini*, t. 2, p. 755. On lui doit encore un livre *de Bello italico* (Londres, Brindley, 1724, in-4), et un petit traité anonyme sur les *Magistratures romaines*, Leipsig, 1752, etc. Ruccellaï connaissait parfaitement les finesses de la langue lat., et, à cet égard, il a fait preuve d'habileté dans ses ouvrages hist.

RUCCELLAI (Jean), 4e fils du précédent, né en 1475 à Florence, sortait à peine de l'enfance lorsqu'il partagea l'exil des Médicis. Rappelé avec eux en 1515, lorsque Léon X, son parent et du même âge que lui, fut élu pape, il se démit bientôt des charges réunies sur sa tête, embrassa l'état ecclésiastique, accepta une place éminente dans la maison du pontife, et le suivit à Bologne, lorsqu'il alla y conclure le concordat avec François Ier. C'est dans ce voyage que Ruccellaï offrit à la cour papale une fête pompeuse, et donna le spectacle de deux tragédies, les premières que la scène moderne ait connues (*Sophonisbe*, du Trissin, et *Rosmonde*, dont il est l'auteur). Peu après, il vint en France en qualité de nonce, et le roi lui témoigna beaucoup de bienveillance; mais Léon X s'étant ligué avec Charles-Quint contre François Ier, Ruccellaï fut rappelé à Rome, où l'opinion générale lui déférait le chapeau de cardinal. Mais, à la nouvelle de la mort du pape, il s'arrêta à Florence, et fut chargé d'aller porter au nouveau pontife les félicitations de cette républiq. Clément VII le nomma protonotaire apostolique et gouverneur du château Saint-Ange, charge de confiance qui lui assurait la pourpre, que cependant il n'obtint jamais. Il mourut en 1525. Ruccellaï cultiva les muses italiennes avec succès, et laissa plusieurs ouvrages : la *Rosmonde*, tragédie qui parut en 1525, in-8, et plusieurs fois réimprimée; un *Oreste*, autre traged., publiée en 1723 dans le *Teatro italiano*, rec. imprimé à Vérone par les soins de Maffei, et réimprimé à Venise en 1746, 3 vol. in-8; les *Abeilles*, poëme didactique, publié en 1539, in-8, par les soins du Trissin, ami et rival de Ruccellaï. Ce dernier ouvrage a été traduit en franç. par Pingeron, 1770, in-12, et par Crignon, 1786, in-12. On a donné à Padoue une édition complète des *OEuvres de Ruccellaï*, 1772, in-8.

RUCHAT (Abraham), théologien protestant, historien et littérat., né, vers 1680, dans le canton de Berne, étudia aussi les langues orientales, et, se destinant à l'enseignem., il concourut, en 1701, pour la chaire de grec et d'hébreu à l'académie de Lausanne. Peu de temps après il obtint la cure d'Aubonne. En 1721, il fut nommé professeur de belles-lettres à Lausanne, et promu, 12 ans plus tard, à la chaire de théolog. Enfin il mourut dans cette ville en 1750, après s'être fait remarquer par sa modestie, son savoir, son amour du travail, son obligeance et son caractère communicatif. Il était l'ami de Bochat, de Bourguet, de Haller, etc. On a de lui beaucoup de dissertations et d'ouvrages, entre autres : *Grammatica hebraïca, novo methodo digesta*, Leyde, 1707, in-8; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8, livre plein d'invectives contre les catholiques; les *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 v. in-12, 75 pl., sous le nom de *Gottlieb Kypseler*. Cet ouvrage, réimprimé en 1730 à Amsterdam, 4 vol., avec des *augmentations*, eut encore d'autres éditions, Bâle, 1765, 4 vol. in-12; Neufchâtel, 1778, 2 vol. in-4, 81 pl. Nous citerons aussi de Ruchat : son *Histoire de la réformat. de la Suisse*, de 1516 à 1556, dans les égl. des treize cantons, Genève, 1727, 6 vol. in-12; reproduits avec un nouveau *frontispice*, en 1740 : cet ouvrage fut mis à l'index, en 1732, à Rome, où ses *Délices de la Suisse* avaient déjà été condamnés à la sollicitation du nonce du pape à Lucerne (la Bibliothèque publique de Berne possède, en un manuscrit, 2 vol. in-4, de la continuation de l'*Hist. de la réformation*); *Traité des poids, des mesures et des monnoies dont il est parlé dans la Sainte-Ecriture, réduits aux poids, mesures et monnoies de Berne, Genève, Lausanne*, etc., Lausanne, 1743, in-8. On remarque parmi les ouv. inédits de Ruchat, une *Histoire générale de la Suisse, depuis l'origine de la nation helvétique jusqu'en* 1516, 5 vol. in-4, dont le manuscrit autographe se conserve dans la bibliothèque de Berne. Haller en a donné une longue *notice* dans sa *Bibliothèq. d'histoire suisse*. En 1748, Ruchat travaillait encore à cet ouv., qu'il avait commencé en 1707. On trouve dans le *Journal helvétique*, mai 1751, un *Eloge de Ruchat*, par J.-Alph. Rosset, rect. de l'académie de Lausanne, avec une *notice* incomplète de ses ouvrages.

RUCHS (N.), historiographe du roi de Prusse, profess. d'histoire à l'université de Berlin, membre de l'académie de cette ville, né en 1780 à Greifswald, dans la Poméranie suédoise, m. en 1820 à Livourne, où il était venu pour rétablir sa santé, s'est fait dans sa patrie une réputation distinguée par plusieurs ouvrages, au nombre desquels on distingue : son *Histoire de Suède*, en 4 vol., publié à Greifswald; l'*Essai d'une histoire de la religion du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie*, 1801; une *Statistique de la Finlande* (1809), etc.

RUDBECK (Jean), év. de Vesteras en Suède, né en 1581, fut nommé profess. à Upsal au commencement du règne de Gustave-Adolphe. Ce prince l'éloigna de l'univ., ainsi que Jean Messenius, pour mettre fin à une dispute élevée entre eux. Il nomma Rudbeck son aumônier, et, satisfait de sa conduite et de ses talens, il le promut à l'évêché de Vesteras. Rudbeck eût été archevêque d'Upsal, sans un livre intitulé *Privilegia quædam doctorum*, etc., livre qu'il publia en 1636, et que le sénat fit défendre comme dangereux. Rudbeck mourut en 1646, laissant plusieurs ouvrages suédois, et après avoir dirigé l'édition de la Bible de Gustave-Adolphe, 1618, écrite en suédois.

RUDBECK (Olaus), sav. suédois, fils du précédent, né en 1630 à Vesteras ou Arosen, dans le Westermanland, montra de bonne heure de rares dispositions pour les sciences, apprit dans ses loisirs le dessin et la musique, se rendit fort habile dans la mécanique, et, à l'âge de 10 ans, il exécuta une horloge en bois citée comme un chef-d'œuvre. Après ses humanités, il s'adonna à la médecine, surtout à l'anatom., et découvrit, de 1649 à 1650, les vaisseaux lymphatiques, qu'il nomma conduits hépatico-aqueux, et le réservoir du chyle. La reine Christine, dont il avait reçu une somme considérable, l'ayant engagé à voyager, il visita les principales académies d'Allemagne et de Hollande, s'arrêta à Leyde pour s'y perfectionner dans l'histoire naturelle, et, de retour en Suède, il fixa sa

résidence à Upsal, où il établit à ses frais, en 1657, un jardin botanique, agrandi depuis par son fils, et ensuite par Linné. Le comte de La Gardie lui montra beaucoup de bienveillance, le remboursa de ses dépenses, et lui fit obtenir, à l'univ. d'Upsal dont il était chancelier, la chaire de botanique et d'anatomie. Bientôt Rudbeck en fut nommé rect., et l'année suivante curateur perpétuel. Malgré ses nombreuses occupations, il cultiva l'architecture et la musique, étudia l'histoire de Suède, et composa sur l'origine et les antiquités de ce pays un ouvrage immense, qu'il faisait imprimer chez lui. Il en imprimait le 4ᵉ volume, quand l'incendie d'Upsal, au mois d'avril 1702, détruisit son atelier, ses magasins, ses manuscrits et les planches qu'il avait fait graver pour un traité de botanique. Alors, accablé de chagrin, il résigna sa place à son fils, et mourut le 7 septembre de la même année. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Jean Erberg, professeur en théologie à l'université d'Upsal, fut insérée dans la *Memoria virorum in Sueciâ eruditissimorum rediviva*, Rostoch, 1730, in-8. En 1753, la société des sciences d'Upsal fit frapper une médaille en l'honneur de Rudbeck. On a de ce savant plusieurs ouvrages, entre autres : *Exercitatio anatomica exhibens ductus novos hepaticos aquosos et vasa glandularum serosa*, Arosen, 1653, in-4, fig.; Leyde, 1654, in-12; insérée dans la *Messis aurea*, de Sibald Hemsterhuys, dans la *Bibl. anatomica*, de Jacques Manget, et dans les *Disputationes selectæ anatomicæ*, de Haller; un *Catalogus plantarum horti academiæ upsalensis*, Upsal, 1658, in-8, et avec des additions, 1685, in-8; *Atlantica, sive Manheim vera Japheti posterorum Sedes et patria*, etc., Upsal, 1675 et années suivantes, 4 vol. in-fol., avec un *atlas*. Le 4ᵉ vol. de cet ouvr. était sous presse lors de l'incendie d'Upsal. On en a annoncé dans la suite plusieurs éditions, qui n'ont pas été exécutées. On doit aussi à Rudbeck une édition du recueil des *Lois westro-gothiques*, avec la traduction latine de J. Loccenius, et les *notes* de Ch. Lund, in-fol., etc.

RUDBECK (Olaus), médecin et philologue, fils du précéd., qu'il égala dans ses connaissances variées, naquit vers 1670 à Upsal. Reçu docteur en médec. à l'academ. de cette ville, il fut chargé en 1659 par Charles XI, roi de Suède, de visiter la Laponie. Outre des minéraux il recueillit dans cette contrée 50 espèces nouv. de plantes, indiquées dans les *Mémoires* de l'acad. de Stockholm pour les années 1720 et 1722. Rudbeck parcourut ensuite l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Ayant perdu dans l'incendie d'Upsal une partie de ses MSs. et les planches de son grand Traité de botaniq.; par suite de cet évènem., il se trouva hors d'état de pub. le *Trésor polyglotte*, ouv. qu'il avait entrepris pour démontrer l'analogie des langues et leur filiation. En 1720, Rudbeck fonda, de concert avec Eric Benselius, la société des sciences à Upsal. Il m. en 1740, laissant entre autres enfans l'habile méd. et botaniste Jean-Olaüs. Outre 12 vol. in-fol. de ses dessins de plantes conservés au musée de l'academ. de Stockholm, on a de Rudbeck des *dissert.* citées par Haller (*Bibl. botan.*, t. I, p. 632-33); et d'autr. ouv., entre lesquels on distingue la *Nova Samoland, sive Laponia illustrata et iter per Uplandiam, cum fasciculo vocum lapo-hebraïcarum*, Upsal, 1701, in-4, fig. : ce n'est que la prem. partie de l'ouv. dont la suite a péri dans l'incendie d'Upsal; *Campi Elysii liber primus, graminum, juncorum, cyperorum*, etc., *figuras continens*, Upsal, 1702, in-f., 130 pl. grav. en bois; — *liber secundus, nomina et figuras bulbosarum plantarum continens*, ibid., 1701, in-fol., qu'il pub. d'abord pour satisfaire à l'impatience des amateurs de fleurs. Jacq.-Edw. Smith ayant trouvé 35 pl. du prem. livre dans le cabinet de Linné, dont il avait fait l'acquisit., les publia sous ce titre : *Reliquiæ Rudbeckianæ, sive Camporum Elysiorum libri primi quæ supersunt*, Londres, 1789, in-fol.; il y ajouta un appendice de plus. figures que Rudbeck n'avait pas publiées. Ce savant a composé aussi un *Specimen usûs linguæ gothicæ in eruendis atque illustrandis obscurissimis quibusvis S. Scripturæ locis; additâ analogiâ linguæ gothicæ cum sinicâ*, Upsal, 1717, in-4; *Thesauri linguarum Asiæ et Europæ harmonici Prodromus*, ibid., sans date, in-4, réimp. par Wolf, dans la *Bibl. hebraïca*, pag. 1473, etc. J. Ihre a publ l'*Oraison funèbre* de Rudbeck, Upsal, 1741, in-4, et son *éloge* se trouve dans les *Acta soc. reg. scient. Upsaliensis* pour 1740. Sous le nom de *Rudbekia*, Linné a consacré à la mémoire des deux Rudbecks une plante vivace de l'Amérique septentr. de la famille des corymbifères.

RUDDIMAN (Thomas), grammairien, critique et érudit anglais, né en 1674 dans le comté de Banff, en Ecosse, devint, en 1695, maître de l'école publique de Lawrencekirk, obtint 7 ans après la place de bibliothéc. de la faculté des avocats à Edimbourg, l'occupa jusqu'en 1752, et m. en 1757. Il avait ouvert, en 1715, avec son frère, une imprimerie, et il contribua, en 1718, à la fondat. de la prem. société littéraire d'Ecosse. Ruddiman a pub. la paraphrase du *Cantique des Cantiques* par Johnston, 1709, et un *glossaire* (1711) joint à l'édition in-fol. de la traduct. angl. de l'*Enéide*, par Gawin Douglas. On lui doit aussi plus. ouv., entre autres des *Rudimens de la langue latine*, 1714, devenus classiq. dans les écoles écoss. et dont il se fit 15 éd. du vivant de l'aut.; *Buchanani Opera omnia*, avec des notes, 1715, 2 v. in-f.; *Défense* de la vers. des psaumes, par Buchanan, contre les objections de M. Mann; des *observations critiques* sur le commentaire de la Pharsale de Lucain, par Burman, et des écrits polémiq. sur quelq. points de l'histoire d'Ecosse. Il a imp. un *Nouveau-Testament* grec, 1740, in-12; réimp. en 1750, et une édit. élégante et correcte de Tite-Live, 4 vol. in-12, 1752. Il fut aussi l'éditeur du *Mercure calédonien*, publié à Edimbourg.

RUDEL (Geoffroy), troubadour du 12ᵉ S., devint, dit-on, amoureux d'une comtesse de Tripoli qu'il chanta dans ses vers. Au dire de Pétrarque, en allant la voir, il trouva la mort sur la côte d'Afrique. Lantier (*v* ce nom) a pub. en 1825 un poème dont ce personnage est le héros.

RUDENSCHOELD (Charles, comte de), sénateur de Suède, né en 1698 à Abo, étudia à Upsal, et, entré dans la carrière diplomatiq., fut nommé, en 1732, ministre de Suède en Pologne. Il travailla, de concert avec l'ambassad. de France, le marquis de Monti, pour faire élire Stanislas. Ce prince s'étant retiré à Dantzig à l'arrivée des Russes, Rudenschœld le suivit avec M. de Monti, et passa ensuite à Stralsund, d'où il fut rappelé en Suède; il alla, en 1739, à Berlin, comme ministre de son souverain. Frédéric II étant monté sur le trône, il l'accompagna à l'armée, eut avec lui plusieurs conférences, et gagna sa confiance. Rudenschœld négocia heureusem., en 1744, le mariage d'Alphonse-Frédéric, prince royal de Suède, avec Louise-Ulrique, sœur du roi de Prusse. Après la paix signée à Dresde, Frédéric, qu'il avait aidé de ses avis dans la guerre de 1745 contre l'Autriche et la Saxe, lui donna des marques de sa munificence; et rappelé en Suède quelq. années après, Rudenschœld devint ministre des affaires étrangères, ensuite chancelier de la cour, puis sénateur Eloigné du sénat en 1765, il refusa la retraite que Frédéric lui offrit à Potsdam, rentra dans le sénat en 1769, et en sortit de nouveau en 1771. Depuis il s'adonna à la littérat., fut nommé chancelier de l'université d'Upsal, remit plus. mém. à l'academ. de Stockholm, dont il était membre, et m. le 10 juin 1783.—Ulric Rudenschoeld, son frère, conseiller de commerce et membre de l'acad. des scien-

ces de Stockholm, a laissé plus. *mém.* et un *disc.* sur l'*Aménagement des bois.*

RUDIGER (Antoine), professeur de chimie à Leipsig, sa patrie, né en 1720, m. en 1783, a laissé, entre autres opusc. en allem. et en lat. : *Observ. et Meditat. de veritate virtutis medicam. propriæ et methodo hunc explorandi*, Leipsig, 1750, in-4; *Programma de chemiæ univ. usu in physiol. med. generali magno et necessario*, ibid., 1762, in-4.

RUDING (Roger), ministre angl., né à Leiscester en 1751, m. en 1820, vicaire de Malden, dans le comté de Surrey, et membre de société des antiquaires de Londres, est auteur de quelq. ouv. en angl. ; les plus importans sont : *a Proposal for restoring the ancient constitut. of the mint* (sur le rétablissem. de l'anc. système de monnoyage), 1799, in-8; *Annals of the coinage of Britain*, etc., 1817, 4 vol. in-8.

RUDIUS (Eustache), né à Bellune, fut pend. 12 ans profess. de médec. pratiq. à Padoue, où il m. en 1612, laissant plus. ouv., dont van der Linden a donné le catalogue. Le prem. de ces ouv. est un traité *de virtutibus et vitiis cordis*, Venise, 1587, 1600, in-4; celui qui a été le plus souv. réimp. est son *Ars medica seu de omnibus humani corporis affectibus medendis lib. IV*, in-fol., Venise, 1590, 1592, 1596, 1608. Le pronostic de Rudius sur les maladies était toujours certain, ce qui établit en Italie le proverbe : « Dieu te garde du pronostic de Rudius. »

RUDLOF (Fréd.-Aug. de), littérat. allem., m. à Schwerin en 1822 à 72 ans, avait rédigé depuis 1776 l'*Almanach politiq. de Mecklenbourg-Schwerin.* Outre div. opusc. sur la législat. et la politiq. de son pays, il a écrit une *Histoire du Meklenbourg*, restée imparfaite.

RUDOLPH (Jean-Philippe-Jules), médecin, né en 1767 à Erlangue, où il prit le grade de docteur et reçut en 1793 le titre de profess. extraord., m. en 1801 à Windesheim, n'a écrit que trois opuscules en lat. dont le dern. a pour titre : *Programma de evacuatione abscessuum artificiali*, Erlangue, 1793, in-8.

RUE (Charles de La), jésuite, prédicat. et humaniste, né à Paris en 1643, signala, dès 1667, son goût pour la poésie, par un chant en vers lat., sur les conquêtes de Louis XIV, et que P. Corneille mit en vers franç. Le P. La Rue ayant demandé à aller prêcher l'évangile dans les missions du Canada, ses supérieurs l'engagèrent à rester dans son pays et à s'y livrer à l'éloquence de la chaire. Il prêcha avec succès dans les provinces, à Paris et à la cour, et m. en 1725 dans cette capitale, au collége de Louis-le-Grand. Il était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux, et néanmoins, avec ce talent, il fut d'avis qu'on affranchît les prédicat. de l'usage d'apprendre par cœur. Envoyé au milieu des Cévennes, il ramena plus. calvinistes à la foi catholiq., et la fit respecter par les autres. Les principales publicat. du P. de La Rue sont: *Caroli Ruæi S. J. carminum lib. IV*, Paris, 1668; Anvers, 1693; une édit. de Virgile, avec des notes estimées, *ad Usum Delphini*, 1682, in-4, souvent réimp. en 3 vol. in-12 ou in-8; et une édit. d'Horace avec des notes et une interprétation; des *Panégyriques et Oraisons funèbres*, 4 vol. in-8; des *Sermons* de morale (un *Avent* et un *Carême*), 4 vol. in-8; réimp. en 4 vol. in-12. On a cité comme son chef-d'œuvre le sermon des *calamités publiques* : toutefois d'autres critiques préfèrent ses sermons du *Pécheur mourant* et du *Pécheur mort.* Le P. de La Rue a aussi composé des pièces de théâtre qui méritèrent l'approbation du grand Corneille, savoir : *Lysimachus* et *Cyrus*, traged. latines, et celles de *Lysimachus* et *Sylla*, en vers franç. On attribue encore à ce jésuite l'*Andrienne* et l'*Homme à bonnes fortunes*, com. pub. sous le nom de Baron, son ami.

RUE (D. Charles de La), bénédictin de Saint-Maur, né à Corbie en 1684, entra, jeune encore, à l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, et se signala par son applicat. au travail. D. Montfaucon l'ayant déterminé à se charger de la direct. de l'édit. des *OEuvres* d'Origène, La Rue en pub. les 2 prem. vol. en 1733. Mais la m. de son ami, D. Vincent Thuilier, lui causa un tel chagrin qu'il ne put, malgré son zèle, surveiller entièrem. l'impression du troisième vol. Atteint d'une paralysie résultant de la fatigue, il m. le 5 oct. 1739. Le *Mercure* du mois de déc. de la même année contient l'*eloge* de ce savant religieux.—D. Vincent de La Rue, bénédictin, neveu et compatriote du précéd., dont il partagea les travaux, naquit en 1707. Il publia le dern. vol. de l'édit. d'Origène en 1759, et continua l'ouv. commencé par son oncle *sur les antiquités ecclésiastiques ;* mais il ne put l'achever, et m. à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1762. C'est lui qui a terminé l'édit., commencée par D. Pierre Sabathier, de l'ancienne version latine de la *Bible*, connue sous le nom de *Versio vetus italica*, Reims, 1743-49, 3 vol. in-fol.

RUE (Pierre de La), né en 1695 dans la ville de Middelbourg, pour laquelle il fut conseiller en la cour des comptes du comté de Zélande, pub. en langue holland des recherches sur les hommes célèbres de cette contrée ; il y consacra deux ouv. : *la Zélande littéraire*, divisée en trois parties, savoir : écrivains, savans et artistes, Middelbourg, 1734, in-4; réimp. en 1741, ibid., avec un recueil d'épigrammes ou d'inscriptions en vers, sur les villes et bourgs de la Zélande, pub. déjà en 1731; *la Zélande politique et militaire*, Middelbourg, 1736, in-4. La Rue cultivait aussi la poésie hollandaise ; il a laissé des amplifications rimées du symbole des apôtres et de l'oraison dominicale ; une traduct. des *sonnets* de Drelincourt ; des *poésies édifiantes*, *bibliques*, etc.

RUEL (Jean), en latin *Ruellius*, médecin français et érudit, né à Soissons en 1479, apprit seul le latin et le grec, traduisit et composa des ouv. utiles à son art et à la botanique. Etant devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastiq., fut pourvu d'un canonicat à N.-D. de Paris, et m. dans cette ville en 1539. Ruel a laissé une version latine du *Traité de matière médicale* de Dioscoride, imp. par Henri Estienne en 1516, et réimp. avec le texte grec qu'y joignit Goupil, 1543, in-8. Il pub. aussi une version latine d'un recueil de traités sur l'art vétérinaire qui nous sont restés des Grecs, sous ce titre : *ex Apsyrto et aliis collectis veterinariæ medicinæ libri duo*, Paris, Sim. Colines, 1530, in-fol. Mais il doit surtout sa réputat. à l'ouv. *de Naturâ stirpium*, gr. in-fol. de 900 pag., Paris, 1536; Bâle, pet. in-f., 1537, 1543, 1573; Venise, in-8, 1538. Le P. Plumier a consacré à la mémoire de Ruel le genre *ruellia*, de la famille des acanthacées, qui comprend des plantes aqueuses des pays équatoriaux.

RUELE (Mariano), savant carme déchaussé, né à Roveredo en 1699, m. dans le couvent de cette ville en 1772, avait entretenu des corresp. avec plus. sav. hommes de son temps, notamm. avec Apostolo Zeno. Après avoir rempli div. emplois dans son ordre, entre autres celui de bibliothéc., il fut attaché en qualité de théol. au cardin. Alv. Cienfuegos, et chargé plus tard de mettre en ordre les archives des PP. bénéd. à Subbiaco. Outre quelques dissertat. sur des points d'hist, on cite de lui un rec. ayant pour titre : *Tre saggi della biblioth. italica carmelitana*, etc. *Voyez* pour plus de détails sur ce religieux le tom. 2 des *Lettere* de Gagliardi, édit. de Brescia, 1753; et les notes de Zeno dans la bibliot. de Fontanini.

RUELLE (Joseph-René), habile teneur de livres, né à Lyon, fut admis en 1801 dans l'Athénée de commerce, et il m. 2 ans après. On lui doit

un *Traité des arbitrages de France*, 1769, in-8; réimp. en 1792; une *Nouvelle Méthode* pour opérer les changes de France avec toutes les places de sa correspondance, 1777, in-8; et un *Art de tenir les livres en parties doubles*, au VIII (1799), in-4.

RUETTE (LA). V. LARUETTE.

RUEUS (FRANÇ.), médecin, né à Lille, m. en 1583, s'était spécialem. occupé de l'histoire naturelle. On cite de lui un tr. *de Gemmis, iis præsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, etc., Paris, 1547; réimp. avec le traité *de Occultis naturæ miraculis* de Lemnius.

RUFFI (ANTOINE de), historien, né en 1607 à Marseille, y fut nommé conseiller à la sénéchaussée, et remplit cette charge avec beaucoup d'intégrité. Croyant un jour n'avoir pas examiné avec assez d'attention un procès dont il était rapporteur, il indemnisa la partie qui avait succombé, et remboursa les frais. En 1654, il fut récompensé par une place de conseiller d'etat, et m. en 1689. On a de lui une *Histoire de la ville de Marseille*, depuis sa fondation, Marseille, 1642, in-fol.: son fils en pub. une 2e édit., revue, augm. et enrichie d'inscriptions, sceaux et monnaies, ib., 1696, 2 v. in-f.; une *Histoire des comtes de Provence*, depuis 934 jusqu'en 1480, Aix, 1655, in-fol.; une *Vie de Gaspar de Simiane, chevalier de La Coste*, ib., 1655, in-12; et une *Histoire des généraux des galères*, qui fut insérée, par le P. Anselme, dans l'*Histoire générale des grands officiers de la couronne*. La 2e édit. de l'*Histoire de Marseille*, renferme un *éloge* de Ruffi, par Pierre-Ant. de Pascal, son neveu, religieux de l'abbaye de Toronet.

RUFFI (LOUIS-ANTOINE de), fils du précéd., né à Marseille en 1657, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les antiquités de la Provence. En 1695, il fut exilé à Castelnaudari sur une dénonciation calomnieuse; mais bientôt son innocence fut reconnue. C'est pendant cette disgrâce qu'il pub. la 2e édit. de l'*Histoire de Marseille*, par son père; il voulait aussi en donner une de l'*Histoire des comtes de Provence*, mais le temps lui manqua. Il s'occupait de réunir des docum. sur l'origine des anciens souver. de Provence, et sur l'histoire ecclésiastiq. de Marseille, lorsqu'en 1720 une apoplexie le réduisit à une nullité complète. La peste de Marseille, durant cette même année, ayant retardé sa guérison, il languit quelq. temps, et m. le 26 mars 1724. Ruffi était très-habile à déchiffrer les vieux titres et les chartes; il fournit au P. Lelong des notes et des renseignem. pour la *Bibliothèque historique de la France*, et au P. de Ste-Marthe pour la *Gallia christiana*. On a de lui des *Dissertations historiques et critiques sur l'origine des comtes de Provence, du Venaissin, de Forcalquier, et des vicomtes de Marseille*, 1712, Marseille, in-4; une *Histoire de St Louis, évêque de Toulouse, et celle de son culte*, Avignon, 1714, in-12; et une *Histoire des évêques de Marseille*, 2 vol. in-4, MSs. Le P. Bougerel a fait un *éloge* de Ruffi, pub. dans le t. 2 de la *Bibliothèque française* de du Sauzet; dans le t. 1er de la *Continuat. des mémoires de littérature*, par le P. Desmolets, et dans le tom. 1er des *Mém.* de Nicéron.

RUFFIN (PIERRE-JEAN-MARIE), diplomate français, né en 1742 à Salonique, où son père exerçait les fonctions de prem. drogman de la nation franç., vint de bonne heure à Paris, où il fut initié dans les langues orientales par Pétis de La Croix, Legrand, Cardonne, etc. Il fut envoyé à Constantinople en 1758, et y obtint l'estime du comte de Vergennes, alors ambassad., qui le recommanda vivem. au ministère. Ruffin fut placé, en qualité d'interprète du roi, à la suite du baron de Tott, chargé d'une mission auprès du khan de Crimée, Crym-Guéraï. Après la m. du prince tartare en 1770, Tott laissa la direction des affaires à l'habile interprète, qui suivit le nouveau khan dans son expédition contre la Russie, fut fait prisonnier et détenu quelq. temps à la citadelle de St-Pétersbourg. Après son élargissem., il fut renvoyé à Constantinople, avec le titre d'interprète du roi auprès de la Porte, puis à Paris (1774), à l'effet d'y remplir les fonctions de secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. Il fut chargé, jusqu'en 1779, de toute la correspond. avec la Turquie, les régences de Barbarie et les puissances de l'Inde, conduisit plus. affaires difficiles avec succès, et fut récompensé, en 1784, par la chaire de turk et de persan au collége royal, et en 1788, par des lettres d'anoblissem. En 1794, il retourna à Constantinople, comme prem. secrétaire d'ambassade et premier secrétaire-interprète. Il eut même officiellement le titre de chargé d'affaires en l'an VI; mais l'Egyte ayant été envahie par nos armées pendant qu'il occupait ce poste éminent, il fut mis aux Sept-Tours par ordre du divan. Le principal auteur de notre *Dictionnaire historique* fut un de ses compagnons de captivité et put apprécier par lui-même ses vastes connaissances, ses vertus modestes et son expérience consommée dans les affaires. Ruffin recouvra sa liberté en 1801, et quoique sans caractère public, il eut assez d'influence auprès des ministres turks pour protéger ses compatriotes. Plus tard il seconda utilem. le colonel Sebastiani et le général Brune dans les négociations qui amenèrent le rétablissement de la bonne intelligence entre la Porte et la France. Nommé conseiller d'ambassade en 1804, et prem. secrétaire de légation en 1805, il contribua à obtenir du reys-effendi que les titres de *padischah* et d'*imperator* fussent employés à l'égard de Bonaparte dans les communic. officielles du divan. Ruffin, qui n'avait pas cessé d'être attaché à l'ambassade de France sous les divers ministres envoyés par le gouvernem. impérial, se trouvait chargé d'affaires, en l'absence de l'ambassad., lors du retour de Bonaparte de l'île d'Elbe en 1815. Il reçut l'ordre d'arborer le drapeau tricolore au palais de l'ambassade, et il l'arbora. Tombé un moment dans la disgrâce, après le second retour des Bourbons, pour avoir obéi au nouveau maître de la France, il resta à Constantinople comme simple particulier, et toujours environné de l'estime des nations franques et de la vénération des Turks eux-mêmes. Enfin on lui rendit justice, et il reprit les titres dont on l'avait privé. Il m. à Constantinople en 1824, après 66 ans de service diplomatiq. Pour donner une idée des travaux de cet utile citoyen, il faudrait passer en revue toutes les affaires que la France eut à traiter avec la Turquie pendant plus d'un demi-siècle: il avait acquis la plus grande influence auprès de tous les musulmans éclairés par la manière dont il parlait la plupart des langues orientales et surtout le turk et le persan. On ne connaît que sa traduct. en arabe d'une *Adresse de la convention au peuple français, du 18 vendémiaire an III*, Paris, 1795, in-fol. de 24 pag.; mais on sait qu'il existe de lui, au dépôt des affaires étrangères, plus. *mémoires* sur des sujets importans. On a pub.: *Notice historique sur M. Ruffin*, par M. Bianchi, Paris, Dondey-Dupré, 1825, in-8, de 3 feuilles et demie.

RUFFINI (PAUL), médecin et mathématicien italien, né en 1765 à Valentano, dans le duché de Castro, s'adonna à la pratiq. de la médecine; mais les sciences exactes furent son étude de prédilection et la principale source de sa célébrité. Il fixa sur lui l'attention du gouvernem. de Modène, et en obtint la chaire d'analyse et celle de mathématiques élémentaires, qu'il perdit toutes deux lors de nos victoires en Italie et qu'il ne reprit qu'en 1799, grâce au retour des Autrichiens. A partir de cette époque il ne fit plus qu'ajouter à sa réputat. par de nouveaux travaux, que le duc de Modène et les académies de l'Italie se chargèrent de récompenser, en lui conférant de nouvelles places et des

honneurs multipliés. Il m. en 1822. Nous citerons de lui : *Teoria generale dell' equazioni, in cui si dimostra impossibile la soluzione algebraïca dell' equazioni generali di grado superiore al quarto*, Bologne, 1798, 2 vol. in-8; *dell' Immaterialità dell' Anima*, Modène, 1806, in-8; *Algebra e sua appendice*, ibid., 1807-08, 2 vol. in-8; et plus. *mémoires* insérés pour la plupart dans ceux de la *société italienne*.

RUFIN, ministre de Théodose et d'Arcadius, condamné par ses forfaits à une honteuse immortalité, naquit d'une famille obscure, vers le milieu du 4e S., à Eluse, capitale de cette partie de l'Aquitaine qu'on nommait alors Novempopulanie (aujourd'hui Eause dans l'Armagnac, Gascogne). S'étant glissé à la cour de Théodose, on ne sait comment, il eut bientôt gagné la confiance de l'emper.; il devint l'ami de Symmaque, abusa même le vertueux St Ambroise, et parvint au poste éminent de grand-maître du palais. Il eut bientôt une occasion d'essayer le déplorable ascendant qu'il avait pris sur son prince. En 390 une sédition ayant éclaté dans Thessalonique, Théodose fit massacrer sept mille habitans de cette malheureuse ville, et Rufin fut un des perfides conseillers qui durent s'attribuer une plus grande part dans cette sanglante exécut. Les remords du faible emper., auquel Ambroise refusa l'entrée de l'église, ne nuisirent en rien à la puissance toujours croissante de l'indigne favori. Celui-ci, enhardi par l'impunité, fit assassiner Promote, le sauveur de l'empire, en 391, obtint le consulat l'année suivante, et, pour usurper la dignité de préfet du prétoire, se porta l'accusateur, le juge et par conséquent le meurtrier de Tatien, alors en possession de cette charge, et de son fils Proculus. La m. de Valentinien II et l'absence de Théodose, qui voulut venger son jeune collègue, laissa Constantinople aux mains d'Arcadius, ou plutôt de Rufin, devenu son tuteur. Il faut voir dans Claudien les exécrables attentats qui signalèrent l'administrat. de ce nouvel arbitre de l'empire. Le tableau que retrace le poète, et que l'on pourrait croire un jeu de son imaginat., est d'une vérité que l'histoire a confirmée. C'était dans le même temps (394) que l'infâme ministre bâtissait une église et un monastère, et célébrait la pompe de son baptême avec une solennité incroyable. Pour couvrir tant de dépenses où l'avait entraîné l'ostentation de sa piété sacrilège, il recommença avec une nouvelle perversité ses exactions et ses injustices; et l'on devait s'y attendre. Cepend. ce fut après la m. de l'emper., arrivée en 395, qu'il donna un libre essor à tout ce qu'il y avait de cruel et de bas dans sa nature dépravée. Demeuré maître de l'Orient, sous Arcadius, tandis que Stilicon gouvernait l'Occident sous Honorius, il forma le projet, au milieu de toutes ses atrocités, de faire son gendre d'Arcadius, pour se rapprocher du trône; et il aurait sans doute réussi, s'il n'eût eu l'imprudence de s'absenter un moment de la cour. L'eunuque Eutrope s'insinua dans la confiance de l'emper. et lui persuada d'épouser Eudoxie, pupille de ce Promote qui avait péri victime d'un lâche assassinat. Rufin arrive, voit les préparatifs des noces qu'il croit devoir réaliser ses espérances, et n'est désabusé que le jour de la cérémonie. Furieux, il appelle les barbares dans l'empire et en commence ainsi le démembrement. En vain Stilicon forme le projet d'ajourner la ruine de l'empire, et vient, avec les forces réunies de l'Occident et de l'Orient, présenter la bataille à Alaric, roi des Goths, dans les plaines de Thessalie. Un ordre d'Arcadius, sollicité ou plutôt dicté par Rufin, détache les troupes de l'Orient de la noble cause qu'elles allaient protéger. Ce fut là le dernier crime de l'infâme favori, qui avait tant abusé de sa fortune. L'armée indignée résolut de se venger, et à peine rentrée dans Constantinople, l'immola sous les yeux d'Arcadius, qui peut-être allait avoir la faiblesse de l'associer à l'empire. Jamais conspirat., conduite par plus de mécontens, ne le fut avec un plus grand mystère. Du corps de Rufin, mis en lambeaux, il ne resta rien de reconnaissable que sa tête et sa main droite, qui furent portées en triomphe devant le peuple. On peut consulter sur ce monstre les *lettres* de Symmaque et de St Ambroise, Suidas, le livre 5 de Zosime, le liv. 15 de Nicéphore, etc.

RUFIN (TYRANNIUS), prêtre d'Aquilée, né à Concordia, dans le Frioul, fit une partie de ses études avec St Jérôme, dans un couvent d'Aquilée, et fut d'abord l'ami le plus intime de ce grand homme, qu'il alla rejoindre en Orient en 374. Il y fut enveloppé dans la persécut. des catholiques par les Ariens, et plus tard, lorsque Théodose-le-Grand rendit la paix à l'Eglise, il vint fonder à Jérusalem un couvent sur le mont des Oliviers. Ce fut dans cette ville qu'après 25 ans de la plus étroite amitié, il se brouilla avec St Jérôme, pour des querelles religieuses qui auraient dû leur rester à tous deux étrangères. On parvint à les réconcilier; ils se promirent l'oubli du passé; mais leur réconciliation ne fut pas de longue durée, et ils recommencèrent bientôt à s'attaquer plus ou moins directem. dans leurs écrits. Rufin, qui de Jérusalem était allé s'établir à Rome, passa en Sicile vers l'an 408, et y m. septuagénaire, deux ans plus tard. Nous citerons de lui, *Eusebii cæsariensis Historia ecclesiastica è græc. lat. reddita, interprete Rufino*, Utrecht, 1474, in-fol., *editio princeps*; Rome, 1476, in-fol.; *Origenis homiliæ in Genesim, Exodum, Leviticum, Numeros, Jesum Nave et librum Judicum, divo Hieronymo interprete*, Venise, Alde, 1503, in-fol. Ce n'est pas St Jérôme qui a traduit ces homélies en latin, comme l'édit. l'a supposé, mais Rufin, dont le nom a été rétabli dans l'édition des *OEuvres* d'Origène, donnée par Génebrard à Paris, 1574, in-fol. — Un autre RUFIN, plus connu sous le nom de *Rufin le Syrien*, fut aussi très-lié avec St Jérôme. Il se déclara contre Origène, dont il avait été un ardent sectateur. On le croit auteur de quelq. ouv., parmi lesquels nous citerons : *Libellus fidei, continens XII anathematismos*, imp. dans le livre 1er de l'*Historia pelagiana*, Padoue, 1673, et parmi les *OEuv.* de Marius Mercator, Paris, 1673.

RUFUS (PUBLIUS RUTILIUS), consul romain, né vers l'an 150 av. notre ère, se rendit très-habile dans la langue grecque, dans la science du droit, et cultiva aussi avec succès l'éloquence et la philosophie. Suivant la coutume des Romains, il passa quelq. temps sous les armes et mérita l'amitié de Scipion, qu'il suivit au siége de Numance. Nommé tribun du peuple, au retour de cette expédition, il remplit les devoirs de sa charge avec beaucoup de zèle et de fermeté. Au sortir du tribunat, il rendit de grands services, comme lieutenant de Metellus, dans la guerre des Numides. Elu consul tout d'une voix, l'an de Rome 647 (av. J.-C. 105), il sut réparer les fautes de son collègue Cneius Mallius, que défirent les Cimbres, en formant avec la plus grande promptitude une armée nouvelle que Marius trouva toute prête à son entrée au consulat, et avec laquelle il sauva la républiq. L'an 654 (98 av. J.-C.), Rufus suivit, en qualité de lieutenant, Q. Mutius Scévola, proconsul d'Asie, et fit tous ses efforts pour réprimer les concussions dans cette malheureuse province : ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût accusé lui-même, à son retour, et condamné comme spoliateur. Mais cet arrêt injuste a été cassé par la postérité. Le vertueux citoyen abandonna Rome (l'an 92 av. J.-C.), pour se retirer dans la province qu'il avait administrée. Son exil fut un véritable triomphe. Il termina ses jours à Smyrne, paisible et honoré; mais on ne sait à quelle époque précisément. On l'a comparé à Socrate, et il faut dire que ses vertus le rendaient digne d'entrer dans un tel parallèle. Il

avait écrit plus. ouv. qui sont perdus. Nous ne connaissons de lui que trois *décisions* dans le *Digeste*. Sa *vie*, composée d'après plus. écriv. de l'antiquité, fait partie des *OEuv. posthumes* de Glatigny, 288-305.—RUFUS (Caïus Musonius), philos. stoïcien (on doit regarder comme nul l'art. MUSONIUS, p. 2120, incomplet et fautif), né sous le règne de Tibère à Volsinium (aujourd. Bolsena), dans l'Etrurie, ouvrit à Rome une école qui fut très-fréquentée, fut relégué dans l'île de Gyare, et obtint son rappel, au plus tard, lorsque Vitellius parvint au trône des césars. Il fut exilé de nouveau par Domitien. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Ses *Reliquiæ et apophtegmata* ont été pub. *cum annotatione*, par J. Venhuizen Peerlkamp, Harlem, 1822, in-8. On trouvera un extrait de sa *vie*, composée par Burigny, dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions 31, *Hist.*, pag. 131-38.—RUFUS FESTUS, appelé aussi *Sextus Rufus*, hist. latin, qui florissait l'an 370 de l'ère vulg., a laissé : *de Historiâ romanâ Libellus*, dont la dern. et la meilleure édit. est celle que l'on doit à M. Guill. Muennich, Hanovre, 1815, in-8; *de Regionibus urbis Romæ*. Cet opuscule, qui est peut-être d'un autre Rufus, a eu plus. édit. : nous citerons celle qu'a donnée M. Guill. Muennich, avec un comment., Hanovre, 1815, in-8. *Voy.* pour plus de détails : *Dissert. de Sexto Rufo*, par D.-G. Moller, Altdorf, 1687, in-4.

RUFUS, médecin grec, né à Ephèse, fut, suivant Tzetzes, attaché à Cléopâtre en qualité de médecin, ou plutôt, si l'on préfère le témoignage de Suidas, était postérieur de plus d'un siècle à cette princesse, et vivait, sous le règne de Trajan, vers l'an 110 de notre ère. Il avait écrit sur la matière médic. un ouvr. en vers hexamètres, en 4 livres, dont il ne nous est resté que des fragm., recueillis par Alde dans son édition de Dioscoride. Outre ces fragmens, on a conservé de Rufus un traité d'anatomie, un autre sur les maladies des reins et de la vessie, et un fragment sur les purgatifs. Le tout a été imprimé collectivement par les soins de Jacques Goupil, Paris, 1554, in-8. L'éditeur reproduisit la même année, avec des corrections, une version lat. des œuvres de Rufus, par J.-F. Crasso, qui avait été publiée à Venise, 1552, in-4, avec celle des ouvr. d'Aretée. Le même Crasso en donna une autre édit. à la même époque (Venise, 1554, in-4). Insérées plus tard par H. Etienne dans les *medici Principes*, les œuvres de Rufus ont été plusieurs fois reproduites, entre autres, à Bâle, 1581, in-4, et en grec et en latin, par les soins de Will. Rinch, Londres, 1726, in-4.

RUGENDAS (GEORGE-PHILIPPE), peintre, né à Augsbourg en 1666, perfect. son talent à Vienne et dans plus. villes d'Italie, et revint ensuite se fixer dans sa ville natale, où il fut chargé de l'exécution d'un grand nombre de tableaux, et où il m. en 1742. On trouve ses ouv., tant dans son pays que dans la Flandre; la Hollande, l'Allemagne et la Suède. Il a mérité un rang honorable parmi les peintres de batailles. Il s'est également exercé dans la gravure à l'eau-forte et à la manière noire.

RUGGIERI (CONSTANTIN), philologue italien, né en 1714 à St-Arcangelo, près de Ravenne, m. en 1766 à Rome, où il avait été appelé à diriger l'imprimerie de la *Propagande*, a laissé plus. ouv. Un des plus importans est l'*Histoire* sacrée et profane de Bologne, écrite par ordre de Benoît XIV, et dont l'institut de cette ville acheta le MS. après la m. de l'auteur. Il était bien propre à traiter de pareils sujets par l'étude qu'il avait faite des antiquités, et surtout de celles du moyen âge qui avaient rapport à l'histoire ecclésiastique.

RUHL (PHILIPPE-JACQUES), conventionnel, avait étudié la théologie à Strasbourg, et occupait une place de recteur à Durckheim, lorsqu'il eut l'occasion de faire un travail utile pour le comte régnant de Leiningen-Dachsbourg, ou Linange, qui le fit conseiller aulique, lui confia l'administrat. de ses finances et le mit à la tête de sa chancellerie. Ruhl ne put être retenu par tant de faveurs sur un aussi petit théâtre, et dès que la révolution éclata en France, il y accourut. Il devint successivem. administrateur du départem. du Bas-Rhin, député à l'assemblée législative en 1791, à la convent. en 1792, et siégea toujours à l'extrême gauche, où il se fit remarquer par des motions d'une grande violence. Il était en mission lorsque Louis XVI fut condamné; mais ses discours pour justifier la m. de ce malheureux prince, peuvent faire présumer quel aurait été son vote. Sur la fin de 1793, il fut porté à la présidence, et nommé, en 1794, membre du comité de sûreté générale. Ce fut lui qui, se trouvant à Reims en mission, brisa la sainte-ampoule devant le peuple et en envoya les débris à la convention. Son dévouem. à Robespierre faillit lui être funeste, lorsque arriva le 9 therm. Peu de temps après (le 20 mai 1795), s'étant joint à la multitude qui s'introduisit dans le sein de la convent., il fut arrêté, mis en accusat., et s'ôta la vie, pour ne pas la perdre sur un échafaud.

RUHLAND (MARC-PHILIPPE), méd., né en 1749 à Ulm, où il m. en 1796, après y avoir long-temps exercé l'art de guérir, a pub. entre autres ouv. : *Bemuehungen fuers wol seiner nebenmenschen aus der Arzneykunde*, Leipsig, 1779-80, 2 v.; *Physik des menschen fuer alle, die den menschen kennen wollen*, ibid., 1781-82, 2 vol. in-8; *Grundlinien oder revision der ganzen praktischen arzneykunde*, ibid., 1787, 2 vol. in-8.

RUHNEKEN (DAVID), en latin *Ruhnkenius*, l'un des plus célèbres philologues et des meilleurs critiques du 18e S., né en 1723 à Stolpe, dans la Poméranie prussienne, étudia le droit, l'histoire, l'éloquence et les antiquités, à Wittemberg, avec une ardeur infatigable, alla ensuite apprendre la langue grecque à Leyde, sous Hemsterhuys, qui devint son ami, et qui, plus tard, le fit nommer son adjoint à la chaire de grec. Ruhneken, qui était parti pour visiter les principales bibliothèques de l'Europe et en examiner et collationner les MSs., reprit le chemin de la Hollande, et ouvrit son cours en 1757. Il le continua quatre ans avec beaucoup de succès, et après la m. d'Oudendorp (1761), il fut élu profess. d'éloquence et d'histoire. Nommé en 1774, conservat. de la bibliothèq. de l'académ., il l'enrichit d'un grand nombre de livres et de MSs. précieux. Il m. en 1798. A une mémoire prodigieuse il joignait beaucoup de sagacité, d'esprit et de jugement. Son érudition était immense, et personne n'a mieux écrit que lui en latin, depuis la renaissance des lettres. On lui doit des *notes* sur plus. aut. anciens, et un grand nombre d'éditions. Il a laissé, en outre, quelq. *opuscules*, dont il a pub. lui-même le recueil sous ce titre : *Opuscula oratoria, philol., crit., nunc primùm conjunctim edita*, Leyde, 1807, in-8. *Voy.* la *Vie de Ruhneken*, par Dan. Wyttenbach, Leyde, 1799, in-8 de 295 pages.

RUHS (FRÉDÉRIC), historien allem., né dans la Poméranie suédoise en 1780, fut long-temps professeur à l'université de Greifswald; mais les victoires des Français le forcèrent en 1810 et 1811, d'aller chercher ailleurs de l'emploi. Après avoir erré quelq. temps, sans occupation fixe, il fut appelé à Berlin, pour y professer l'histoire : l'acad. le reçut au nombre de ses membres; et le gouvernement le nomma son historiographe. Dans un voyage qu'il fit en Italie pour rétablir sa santé, il m. à Livourne en 1820. Nous citerons de lui : *Essai d'une histoire de la religion, de la constitut. et de la civilisat. de l'anc. Scandinavie*, Gœttingue, 1801; *Histoire de Suède*, 4 v., 1801-1810; *la Finlande et ses habitans*, Leipsig, 1809.

RUINART (THIERRI), savant bénédictin, né à Reims en 1657, prit l'habit de St-Benoît en 1674,

et ne tarda pas à se faire apprécier comme un des sujets les plus distingués de son ordre. Dom Mabillon fit de lui son collaborat. dans les immenses travaux qu'il avait entrepris, et dom Ruinart répondit à cette marque de confiance de son savant confrère par l'attachem. le plus tendre. Lorsqu'il eut perdu ce maître ou plutôt ce père, il ne fit plus que vivre à demi. Au retour d'un voyage qu'il avait fait en Champagne, pour amasser des mémoires, il tomba malade dans l'abbaye de Hautvilliers, où il m. en 1709. Nous citerons de lui : *Acta primor. martyrum sincera et selecta, ex libris cùm editis, tùm manuscriptis collecta*, etc., Paris, 1689, in-4; Amst., 1713, in-fol.; Vérone, 1731, in-fol.; trad. en franç. par Drouet de Maupertuy, Paris, 1708, in-8, 1739, 2 vol. in-12; et 1825, 3 vol. in-8; *Hist. persecutionis vandalicæ in duas partes*, etc., Paris, 1694, in-8; *sancti Georgii Florentii Gregorii episcopi turonensis Opera omnia, necnon Fredegarii scholastici epitome et chronicum cum suis continuatoribus et aliis antiquis monumentis*, ib., 1699, in-fol.

RUISDAEL (JACQUES), célèbre peintre de paysage et de marine, né en 1636 à Harlem, où il m. en 1681, étudia beaucoup les ouv. de Berghem, dont le talent avait de grands rapports avec le sien. La nature fit le reste en lui, sans qu'il eût besoin de sortir de son pays. Comme il ne dessinait pas la figure avec autant de perfection que le paysage, il empruntait la main de Wouwermans, de van der Velde, de van Ostade, et surtout de Berghem. Parmi ses tableaux les plus renommés, on cite sa *Chasse au Cerf*, qui se trouve dans la galerie du roi de Saxe à Dresde. Le musée du Louvre possède de lui 4 tableaux : l'un d'eux surtout jouit d'une gr. célébrité sous le nom de *Coup de Soleil ;* le second représente une *Tempête;* le troisième est un *Paysage au fond duquel on voit un village situé près d'un bois ;* le quatrième est une *Forêt coupée par une rivière dans laquelle des bestiaux viennent s'abreuver.* — RUISDAEL (Salomon), frère du précédent, né à Harlem en 1616, m. en 1670, peignit aussi le paysage, mais avec peu de talent, et c'est, pour ainsi dire, au nom qu'il porte, qu'il doit sa réputation.

RULAND (MARTIN), médecin de l'emper. Rodolphe II, m. à Prague en 1602, à 70 ans, était né à Freysingen, dans la Haute-Bavière, et avait d'abord occupé une chaire de médecine au gymnase de Lavingen. Parmi ses ouv., dans la plupart desquels il préconise la réforme de Paracelse, et se livre au plus grossier empirisme, nous nous bornerons à mentionner : *Medicina practica recens et nova, continens omnes totius humani corporis morbos per alphab. ordinem collectos*, Strasbourg, 1564, in-8; ibid., 1567, 1625, et Hanau, 1610, in-12; *Curat. empiricarum et hist. centuriæ X*, Bâle, 1578, 1580, 1593, in-16; ibid., 1596, in-12, 1680, in-8; *secreta spagyrica.,.... cum scholiis Ehrenfridi Hagendornii*, Iéna, 1676, in-12 — Martin RULAND, fils du précéd. et médec. comme lui, né en 1569 à Lavingen, fut d'abord médecin ordinaire de la ville de Ratisbonne, puis admis au nombre des médec. de l'emp. Rodolphe II, et m. à Prague en 1611. Quoique plus éclairé ou de meilleure foi que son père, il donna aussi dans les rêveries de Paracelse. Ses princip. ouv. sont : *Nova et omni memoriâ omninò inaudita hist. de aureo dente, qui nuper in Silesiâ puero cuidam septenni succrevisse animadversus est*, in-8, Francfort, 1595; *de Perniciosâ luis Hungaricæ tecmarsi et curatione*, in-8, ibid., 1597; Leipsig, 1610, 1616; Lyon, 1628; Stettin, 1651.

RULHIÈRE (CLAUDE-CARLOMAN de), historien et poète, né à Bondi, près de Paris, en 1735, entra au service au sortir du collége, et fut quelque temps aide-de-camp du maréchal de Richelieu en Guienne. Il obtint des succès brillans dans la haute société, et devint le secrétaire, puis l'ami du baron de Breteuil, qui l'emmena avec lui à Saint-Pétersbourg en 1760, et le plaça ainsi dans la position la plus convenable pour observer la révolution de 1762. Cette grande catastrophe, qui délivra Catherine II d'un époux incommode et la plaça sur le trône, frappa vivement Rulhière, et fit de lui un historien. De retour en France en 1765, il fixa ses souvenirs sur le papier; mais son ouvrage resta MS. entre les mains de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu. En 1768, on le chargea d'écrire, pour l'instruct. du dauphin (depuis Louis XVI), l'histoire des troubles qui agitaient la république de Pologne, et, en 1771, on attacha à ce travail une pension de 6,000 liv., dont il a joui jusqu'à sa mort. Sa réputation commença alors à s'étendre dans le public, grâce surtout à l'insertion de son disc. en vers sur les *disputes* dans un ouv. de Voltaire. Le bruit que faisait dans le monde son histoire de la révolut. de Russie, quoique toujours inédite, alarma l'impératrice, qui ne put obtenir, ni par les séductions ni par les menaces, la suppression de ce livre, présumé si redoutable. L'auteur promit seulement d'attendre, pour le livrer à l'impress., le décès de Catherine. Après un voyage qu'il fit, en 1776, dans div. états de l'Allemagne, il ne s'occupa plus guère, jusqu'en 1787, que de son histoire des troubles de la Pologne. Ce fut en cette année 1787, qu'il fut admis à l'académie française. Il devait cet honneur surtout à son hist. de la révolution de Russie, encore inédite; car ses 200 vers sur les disputes étaient presque son seul tit. public, et peu de personnes connaissaient l'ouvrage, bien plus important et alors assez avancé, qu'il avait entrepris sur la Pologne. Il se déclara contre la révolut. de 1789, quoiqu'il eût toujours réclamé, avec les philosophes, des améliorat. dans le système social; mais il ne voulait que des réformes partielles et lentes, et s'effrayait à la vue de ce mouvement rapide et général qui menaçait de bouleverser la France pour la changer. On croit que le chagrin abrégea ses jours. Quoi qu'il en soit, il mourut presque subitem. en 1791. Nous avons parlé du seul de ses essais poétiq. qui ait obtenu un succès durable. Il existe 3 éditions de ses *Poésies diverses.* La 1re est sans date, mais de 1801 ou 1802 (Paris, Debray et Mongie), in 8; la 2e est de 1808, in-8; la 3e fait partie du t. 2 de ses *OEuvres*, recueillies en 1819. Parmi ses ouvrages en prose, nous citerons : *Eclaircissemens historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestans en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à nos jours* (1788), *tirés des différentes archives du gouvernement*, 2 vol. in-8; *Histoire ou Anecdotes sur la révol. de Russie en l'année 1762*, Paris, Desenne, 1797, in-8; 1807, 1819, avec l'ouvrage suivant : *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, ib., Desenne, 1807, 4 vol. in-8 et in-12; ib., avec une *notice* sur Rulhière par M. Daunou, 1819, 4 vol. in-8. Auguis a donné en 1819 les *OEuvres diverses de Rulhière*, en 2 vol., et en même temps, sous le titre d'*OEuvres posthumes*, une nouvelle édition de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* et des *Anecdotes sur la révolution de Russie. Voyez*, sur cette dernière édition, le no 13239 du *Dictionnaire des Anonymes.*

RULMAN (ANNE), né en 1583 à Nîmes, où il mourut vers la fin de 1639, se distingua comme avocat, puis comme assesseur criminel en la prévôté générale de Languedoc. Quoique protestant, il contribua beaucoup à la soumission de sa ville natale, et reçut de Louis XIII d'honorables témoignages de satisfaction et de confiance. Le seul de ses ouvrages qui ait été imprimé est un recueil de *Harangues et Plaidoyers*, 1612, in-8; Paris, Huby, 1614, in-8. Il a laissé en outre une relation

des troubles religieux de cette époque, sous le tit. d'*Histoire secrète des affaires du temps*, *depuis le siége de Montpellier* (1622) *jusqu'à la paix dernière* (1626), *avec la suite jusqu'à l'année présente* (1627). On peut encore voir un ouvrage de lui, à la Bibliothèque du Roi, sur les antiquités de sa province. Il est intitulé : *Récits des anciens monumens qui paraissent encore dans les départemens de la première et seconde Gaule narbonnaise*, *et la Représentation des plans et perspectives des édifices sacrés et profanes*, etc. C'est une mine mal exploitée, mais précieuse.

RUMFORD (BENJAMIN THOMSON, plus connu sous le n. de comte de), physic. célèb., né en 1753 dans un petit canton, nommé autrefois Rumford et maintenant Concord, dépendant de l'état de New-Hampshire, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences exactes; mais il était pauvre, et la carrière pour laquelle il avait tant de vocation était alors bien stérile en Amérique. Il eut le bonheur d'épouser à l'âge de 19 ans une riche veuve, et put suivre l'impulsion de ses goûts. La guerre de l'indépendance vint le forcer de prendre un parti. Il crut devoir se jeter dans celui de la métropole, et fut enveloppé dans ses revers. Mais ayant été chargé de porter à Londres la nouvelle de l'évacuation de Boston par les Anglais (1776), il y fut nommé en 1780 sous-secrétaire-d'état. Déjà, depuis 2 ans, il était membre de la société royale, et son séjour dans la capitale de la Grande-Bretagne ne fut pas perdu pour les sciences. Cependant il retourna en Amériq. avec le grade de chef d'escadron, et se distingua dans le parti qu'il avait embrassé et qui devait succomber. Rendu à la vie civile par la paix, Thomson résolut d'aller offrir ses services à l'empereur d'Allemagne dans la guerre contre les Turcs. En passant par Munich, il alla voir l'électeur régnant, Charles-Théodore, qui le retint auprès de lui, l'éleva par degrés au rang de conseiller-d'état et de lieutenant-général de ses armées, et finit par lui remettre l'administration de la guerre et la direction de la police. Thomson introduisit d'utiles réformes dans l'armée, parvint à abolir la mendicité dans toute la Bavière, qui jusque-là avait souffert de ce fléau plus qu'aucun autre état de l'Europe, et s'occupa surtout de fournir du travail aux classes indigentes, et de leur offrir, avec le moins de frais possible, une nourriture saine, agréable et abondante. On lui doit le premier établissement des soupes économiq. et des foyers qui portent son nom. Ce noble usage qu'il fit des sciences doit rendre à jamais sa mémoire chère à tous les amis de l'humanité. Toutefois, il faut le dire, cet homme, qui a fait beaucoup de bien aux hommes, ne les aimait ni ne les estimait. Ses découvertes sont dues plutôt aux calculs du mathématicien et aux froides réflexions de l'administrateur, qu'aux mouvemens généreux du philanthrope. L'élect. de Bavière ne fut pas ingrat. Il le créa comte de Rumford et le nomma son ambassad. à Londres (1798); mais d'anciens usages, dont le ministère anglais ne voulut pas se départir, privèrent le nouveau comte de l'avantage de remplir ce poste, qu'il avait surtout ambitionné. Pendant son séjour à Londres, car il s'y était rendu avec l'espoir d'y être accrédité comme ambassadeur, il contribua beaucoup à fonder l'institution royale de Londres, et fit les fonds des 2 prix, l'un en Angleterre et l'autre en Amérique, pour encourager de nouv. recherches sur la chaleur. Lorsqu'il apprit la mort de l'élect., il retourna à Munich, mais pour régler ses affaires et rendre compte de son administrat. Il vint se fixer en France, y épousa la veuve du célèb. Lavoisier (depuis long-temps il était veuf lui-même), et m. presque subitem., en 1814, dans sa maison d'Auteuil. Ses expériences, ses travaux et ses découvertes, d'abord publiés en anglais, soit séparém., soit dans les *Transactions philosophiques*, ont été, pour la plupart, trad. en fr. par M. Pictet, dans la *Biblioth. britann.*, et les princip. ont été réunis sous le tit. d'*Essais polit.*, *économ. et philos.*, Genève, Manget, 1798, 2 vol. in-8, fig. Ce recueil contient 9 *Memoires* ou *Essais*. On y ajoute le 10e *Essai*, publié en 1799, et les 5 suivans en 1806. Nous citerons encore de Rumford : *Mémoires sur la chaleur*, Paris, F. Didot, 1804, in-8. Une des promenades de Munich est ornée d'un monument à la mémoire de Rumford.

RUMINAVI, curacas ou grand du Pérou, fut le ministre des cruautés de l'usurpateur Atahualpa, après la m. duquel il s'empara du trône de Quito par des moyens dignes de sa férocité bien reconnue. Sa tyrannie fut de courte durée. Attaqué par Sébastien Benalcazar, et forcé de prendre la fuite après avoir fait étrangler toutes ses femmes, il erra quelq. temps dans des lieux inhabités, et périt misérablement en 1534.

RUMPF (GEORGE-EVERARD), en lat. *Rumphius*, médecin et botaniste, né en 1626 à Solm, en Allemagne, fit d'abord un voyage en Portugal, où il demeura 3 ans. A peine de retour, il s'embarqua pour les Indes orientales, et, en 1654, il se trouvait dans les possessions hollandaises des îles de la Sonde. Nommé par la compagnie, au service de laquelle il s'attacha, consul et premier marchand à Amboine, il se trouva placé ainsi au centre de la contrée la plus riche en productions naturelles, et il ne négligea rien pour les étudier et les faire connaître à l'Europe. Ce fut surtout à l'histoire naturelle des plantes qu'il s'appliqua. Il avait des connaissances très-bornées en botaniq.; mais il y suppléa par ses recherches opiniâtres et par les renseignemens qu'il tira des naturels du pays. Il était maître d'une collection précieuse, et il songeait à la rapporter en Europe, lorsque, par suite des fatigues et plus encore de l'intempérie des saisons, il fut attaqué d'une goutte sereine, qui le priva pour toujours de l'usage de la vue. Il avait alors 42 ans, et ce devait être en 1669. Résigné à ne plus revoir la terre natale, il resta à Amboine, et obtint des directeurs de la compagnie un ou deux secrétaires, suivant l'occasion. Il les employa à mettre une sorte de régularité dans ses descriptions déjà faites, et à établir avec des savans qui se trouvaient alors dans les Indes une correspondance assez étendue, qui a été recueillie par Michel-Bernard Valentyn sous le titre de *India litterata*. Quant à son travail, si malheureusement interrompu, il parvint à le recomposer, non sans de grandes contrariétés, et lorsqu'il mourut, en 1693, il ne put emporter avec lui l'espoir consolant que son nom, ses études et ses malheurs seraient connus de la postérité. Ce ne fut que 48 ans après sa mort que son travail fut publié par Jean Burmann, sous le titre d'*Herbarium amboinense* (Herbier d'Amboine, renfermant un gr. nombre d'arbres, arbustes, herbes et plantes, tant terrestres qu'aquatiq., qu'on trouve dans l'île d'Amboine, écrit en hollandais par George-Everard Rumpf, et traduit en latin et accompagné d'observat. par J. Burmann), Amsterdam, 1741-55, 7 vol. in-fol. On y a joint un *Index* de 22 pag., imprimé en 1769. Un autre ouvr. de Rumpf, moins important, avait paru long-temps auparavant. C'est son *Cabinet des raretés d'Amboine*, qui porte en hollandais ce tit. : *amboinsche Rariteitkamer*, etc., Amsterdam, Halma, 1705, in-f., avec 60 planches, réimp. en 1741.— Christ.-Constantin RUMPF, médecin de l'élect. palatin Frédéric V, a publié, avec des *correct.* et un *suppl.* l'ouv. de J.-A. Schmitz, intitulé : *Med. pract. Compendium*, in-12, Paris, 1660; Utrecht, 1682.

RUNEBERG (EPHRAÏM-OTTO), direct. du corps des ingénieurs en Finlande, né près de Stockholm en 1722, m. en 1770, fut chargé par le roi de Suède de faire lever les cartes de la Finlande, d'y établir un cadastre et des canaux de navigation. On

cite de lui : des *Observations sur la manière de dresser les cadastres ;* des *Dialogues sur l'âme et ses facultés*, et plusieurs *mémoires* dans le Recueil de l'académie des sciences de Stockholm, dont il était membre.

RUNG (PHILIPPE), professeur de langue angl. à l'université de Halle, ville où il mourut en 1823 à 70 ans, était Anglais de naissance. Entre autres écrits, il a pub. un *Dictionnaire biographique des Juifs et des Juives qui se sont distingués dans la carrière des lettres*, Leipsig, 1817.

RUNIUS (JEAN), poète suédois, né dans la province de Vestrogothie en 1679, m. à Stockholm en 1713, montra plus de facilité et d'imaginat. que de goût et de pureté. On a recueilli ses poésies sous le titre de *Dudaïm*, Stockholm, 1714, 2 vol. in-4. Elles ont été réimp. avec un 3e vol., ibid., 1733.

RUNNINGTON (CHARLES), avocat angl., né en 1751 dans le comté d'Hertford, fut placé à 17 ans dans le cabinet du juriste Morgan, qu'il aida dans la compilation d'un recueil de lois anglaises; et, agrégé en 1774 à la corporat du *Temple*, il s'y fit bientôt une réput. honor. comme pratic. et comme professeur. Chargé de soutenir l'action judiciaire intentée par Fox contre le haut-bailli de Westminster, à l'occasion de la conduite de ce dernier dans les élections de 1784, il se concilia à un haut degré, par les talens qu'il déploya dans cette circonstance, l'estime de l'illust. chef du parti whig, qui le destinait à un emploi éminent, lorsque la m. lui enleva ce protecteur. Runnington continua d'exercer la profession d'avoc. jusqu'en 1812, qu'il fut nommé juge de paix du comté de Sussex. Appelé trois ans après aux fonctions de commissaire du roi pour l'assistance des débiteurs insolvables, il les résigna en 1819, et mourut en 1821 à Brighton, après avoir publié, outre diverses éditions annotées d'ouvrages de jurisprudence de Mat. Hale, de Gilbert et d'Ow. Ruffhead, un écrit ayant pour tit. : *Hist. principles and Practice of the legal remedy by ejectement and the resulting action for mesne process*, 1795, in-8.

RUPERT (le prince ROBERT DE BAVIÈRE, plus connu sous le nom de), né, en 1619, de Frédéric V, électeur palatin, et d'Elisabeth, fille aînée de Jacques Ier, roi d'Anglet., fut obligé, dès le berceau, d'accompagner son père dans l'exil, et reçut une éducation toute militaire. Il vint offrir ses services à Charles Ier au commencement des guerres civiles qui désolèrent l'Anglet., fut mis à la tête d'un corps de cavalerie, et obtint sur les troupes parlementaires, en plusieurs rencontres, des avantages dont son impétuosité l'empêcha trop souvent de profiter. Toutefois il fut créé chevalier de la Jarretière, et nommé pair d'Anglet., sous les titres de comte d'Holderness et de duc de Cumberland. Il justifia ces récompenses par de nouv. exploits, prit Bristol, fit lever le siége de Newark, dissipa les parlementaires qui la bloquaient, et marcha rapidement au secours d'York, vivement pressée par l'armée combinée de Manchester, de Leven et de Fairfax. Il força ces trois généraux à se retirer; mais, trop indocile aux conseils de la prudence, il voulut leur livrer bataille, et fut battu complètement à Marston-Moor. Il eut encore à se reprocher d'avoir, par sa bouillante ardeur, entraîné son souverain sur le champ de bataille de Naseby (14 juin 1645). L'on sait combien cette affaire fut désastreuse et décisive pour le malheureux Charles Ier. Après la déroute, Rupert se retira dans Bristol, qu'il ne tarda pas à rendre à Fairfax. Il vit, pour cette dern. faute, tous ses pouvoirs révoqués, et reçut du roi un passeport pour sortir de l'Anglet. Il y rentra peu de temps après la m. du prince, et, ayant obtenu le commandement de la flotte anglaise, il fit voile pour l'Irlande, afin d'y relever la cause royale. Poursuivi par les forces supérieures du parlement, il erra de retraite en retraite, et vint enfin en France avec sa flotte, que Charles II vendit au cardinal Mazarin. Lors de la restauration de 1660, Rupert se rendit en Anglet., où il fut comblé d'honneurs par le nouveau roi. En 1665 il commandait, sous le duc d'York, la flotte anglaise, et il contribua puissamment au gain de la bataille navale qui se donna le 3 juin contre les Hollandais. L'année suivante, il eut le commandement en chef de la flotte, conjointement avec le duc d'Albemarle, et il déploya, dans plusieurs actions dont l'issue resta indécise, la plus grande intrépidité et un talent non moins remarquable. En 1679, il fut nommé membre du nouveau conseil-privé, et depuis lors il mena une vie tout-à-fait retirée, s'occupant d'expériences de chimie et de physique, et s'exerçant à la pratique des arts mécaniques. On lui doit plus. inventions importantes, entre autres, s'il faut en croire le témoignage assez recommandable de lord Oxford et de MM. Evelyn et Vertue, l'invention de la gravure en demi-teinte. Le prince Rupert mourut dans son hôtel de Spring-Garden en 1682, et fut enterré dans la chapelle de Henri VII.

RURIK. V. ROURIK.

RUSBROCK (JEAN), ainsi appelé du lieu de ce nom, où il naquit, entre Bruxelles et Halle, en 1294, eut quelque célébrité dans son temps comme chef d'une secte de mystiques. Dès l'âge de quinze ans, il quitta l'étude des lettres humaines pour se livrer à de pieuses spéculations, dont il avait puisé le goût dans les livres allégoriques de l'Ecriture, et plus encore dans les ouvrages attribués à St Denis-l'Aréopagite. Devenu sexagénaire, après avoir rempli long-temps les fonctions de vicaire de l'égl. de Sainte-Gudule à Bruxelles, il se retira avec ses disciples les plus dévoués à Groendal (Vauvert), où il réforma, s'il ne fonda, un monast. de chanoines réguliers, dont il fut le prem. prieur. Il mourut en 1381, plein de jours, et qualifié de contemplatif par excellence, d'illuminé et de divin. De ses ouvrages spirituels, écrits dans son propre idiôme, dont plusieurs ont eu des versions particulières, et dont la collection fut traduite en latin par Surius, (Cologne, 1552, 1609 et 1692), nous citerons seulement celui *de Nuptiis, vel de Ornatu nuptiarum spiritualium, libri III*, qui a été pub. en flamand, en latin et en allemand.

RUSCA (LOTHAIRE ou LOTTIÈRE), chef du parti guelfe à Côme, parvint à y consolider son pouvoir, malgré les efforts des Vitani, ses rivaux, et, en 1284, il s'y fit reconnaître pour souverain. Cette petite souveraineté, dont il fut le fondat., se conserva long-temps dans sa famille.

RUSCA (F.-DOMINIQUE), général français, né en 1761 à Dolceacqua, marquisat enclavé dans le territ. génois, et faisant partie du comté de Nice, exerçait la médecine à Monaco lorsqu'éclata la révolution française, dont il embrassa les principes avec ardeur. Il fut banni de son pays, et ses biens furent confisqués. Dès-lors il fut irrévocablement attaché au parti dans lequel il s'était jeté. Il fut placé dans l'état-major de l'armée républicaine qui envahit l'Italie en 1794, et il lui rendit de très-gr. services par sa bravoure et son intelligence, non moins que par sa connaissance parfaite des lieux. Il fut fait adjudant-général et transporté à l'armée des Pyrénées-Orient., sous Scherer (1795). Après la paix de Bâle, il suivit le même général en Italie, et n'y démentit pas sa réputat. Elevé au grade de général de brigade, il passa avec l'armée sous les ordres de Buonaparte (1796), et mérita, par de nouveaux exploits, le grade de général de divis., et divers commandemens dans l'intér. de l'Italie. On le vit successivem., sous Championnet et sous Macdonald, combattre toujours avec la même valeur; mais il tomba aux mains de l'ennemi après la sanglante bataille de la Trébia, et ne rentra en France qu'après celle de Marengo. Le prem. consul

lui donna en 1802 le commandement milit. de l'île d'Elbe, le lui retira en 1805, et le laissa hors de service jusqu'en 1809. Rusca était destiné à satisfaire toujours ceux qui l'employaient en guerre, et il se distingua, sous Eugène Beauharnais, dans le Tyrol, sur le Haut-Adige, dans la Carniole et dans tous les postes qui lui furent confiés. A la paix de Vienne, il cessa encore une fois d'être employé; mais on le rappela sous les drapeaux à la fin de 1813 au moment où les alliés pénétraient en France. Il eut le commandement de Soissons et des troupes qui s'y réunissaient, et il se fit tuer en défendant courageusement cette ville contre des forces supérieures (1814).

RUSCELLI (JÉRÔME), critique italien, né à Viterbe vers le commencement du 16e S., fonda à Rome l'acad. *dello Sdegno*, et mourut en 1566 à Venise, où on l'avait vu corriger les épreuves chez Valgrisi, tandis que Dolce remplissait les mêmes fonct. chez Giolito; il fut en correspondance avec plusieurs illustres personnages de son temps. Ses travaux peuvent se diviser en deux classes, suivant qu'on le considérera comme auteur et traduct., ou simplement comme éditeur. Pour connaître les éditions nombreuses qu'on lui doit, il faut consulter l'article que lui a consacré M. de Angélis dans la *Biographie universelle*. Parmi ses ouvrages originaux et ses traductions, nous citerons: *del Modo di comporre in versi, nella lingua italiana, con un pieno ed ordinato rimario*, Venise, 1559, in-8, ouvrage que l'on réimprime encore en Italie; *della Perfezione delle donne*, ibid.; *Geografia di Tolomeo, trad. dal greco*, ibid., 1561, in-4; 1599, in-fol.; *Commentarj della lingua italiana, lib.* 7, ibid., 1576, in-4.

RUSCONI (JEAN-ANTOINE), n'est guère connu que par une traduction italienne de Vitruve. Elle ne parut qu'en 1590, après la mort de l'aut., qui probablement eut lieu après l'année 1587. Elle est intitulée: *dell' Architettura di Gio. Antonio Rusconi, con centosessenta* (il y en a même plus) *figure, disegnate dal medesimo, secondo i precetti di Vitruvio, e con chiarezza e brevità dichiarate, lib. X*, Venise, Giolito, 1590, in-fol.

RUSH (BENJAMIN), célèbre médecin et professeur de clinique et d'institution médicale à Philadelphie (Amérique-Septentrionale), naquit en 1745 à Bristol, dans la Pensylvanie, d'une famille de quakers qui s'y était établie lors de sa colonisation par le célèbre Penn (*v.* ce nom). Après avoir fait de brillantes études, Rush se voua à l'art de guérir, comme offrant à la fois carrière à son goût pour les sciences et au besoin qu'il éprouvait de soulager ses frères. Il vint achever ses cours à l'université d'Edimbourg, y prit le grade de docteur en 1768, et, installé l'année suivante dans la chaire de chimie du collége de médecine nouvellement établi à Philadelphie, il fut plus tard chargé d'enseigner à l'université de la même ville les institutions de médecine et la clinique. Ses talens et son profond savoir donnèrent beauc. d'éclat à ce cours, et nul professeur n'a formé dans les Etats-Unis un plus grand nombre de bons médecins. Représentant de sa province au congrès général où fut proclamée l'indépendance de l'Amérique (1776), Rush fut nommé l'année suivante chirurgien-général de l'hôpital milit. central; il échangea peu après cet emploi pour celui de médecin-général, qu'il abandonna presque aussitôt, et il mourut en 1813, honoré comme un élu parmi ceux de sa secte, et non moins estimé de tous pour ses vertus et pour ses rares talens. Parmi ses ouvr., dont on peut voir l'énumération au t. 7, p. 75-76, de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*, nous ne citerons que les suivans: *an Inquiry into the effects of public punishments upon criminals and upon society*, Philadelphie, 1787, in-8 (les vues de l'aut. furent adoptées en gr. partie par le gouv., qui réserva la peine de mort pour les seuls crimes de meurtre au prem. degré); *medical Inquiries and Observat.*, ibid., 1789-1800, 5 vol. in-8; trad. en allemand par C.-F. Michaelis, Nuremberg, 1787-1800, in-8; *an Inquiry into the effects of spirituous liquors on the human body*, etc., in-8, Philadelphie, 1790, 1791 et 1805; *Essays litterary, moral and philosophical*, ibid., 1798, in-8; *a Treatise upon the diseases of the mind*, ibid., 1812, in-8. Il a été écrit plus. *éloges* de Rush en angl. et en franç.

RUSHTON (EDOUARD), prit le grade de bachelier ès-arts à Oxford, se rendit en 1573 à Douai, pour y étudier la théologie, et alla recevoir la prêtrise à Rome en 1577. Etant rentré en Angleterre pour y prêcher, il fut condamné à m.; mais cette peine fut commuée en celle du bannissement, et il alla périr de la peste à Pont-à-Mousson en 1586. On lui doit la prem. édition de l'ouvrage de Sanders, intitulé: *de Schismate anglicano*, Cologne, 1585, in-8, et quelques ouvrages qui se trouvent réunis à celui de Sanders que nous venons de citer.

RUSHWORTH (JEAN), compilateur, né dans le comté de Northumberland vers 1607, fut nommé en 1640 adjoint du secrét.-greffier de la chambre des communes, ce qui l'initia davantage aux affaires publ., dont il avait déjà fait une étude particulière. Il signa le *Covenant* en 1643. Thom. Fairfax, son proche parent, devenu général des forces du parlement, le prit pour secrét. Rushworth représenta 5 fois la ville de Berwick-sur-la-Tweed au parlement du protecteur Richard, au parlem. qui fut appelé réparateur (*healing parliament*), à celui de 1678, à celui qui suivit immédiatement, enfin à celui d'Oxford, lors de la dissolut. duquel il se retira, pour vivre dans une obscurité complète, à Westminster. Il passa les six dern. années de sa vie à Southwark, où il avait été emprisonné pour dettes, et où il m. en 1690. On n'a de lui qu'un ouvrage, sous ce tit.: *historical Collections of private passages in state, weighty matters in law, and remarkable proceedings in parliament*. La 1re partie, qui s'étend de 1608 à 1629, a été publiée en 1659. La 2e partie parut en 1680, la 3e en 1692, et la 4e et dern., qui va jusqu'en 1648, parut en 1701. La collection entière forme 7 vol. in-f., qui furent réimp. en 1721, avec le procès du comte de Strafford, qui comprend tout le 8e vol.

RUSSEL (WILLIAM), 5e comte et 1er duc de Bedford, né en 1614, fut membre du long parlement, qui se réunit à Westminster le 3 nov. 1640, et manifesta quelque opposition aux mesures de la cour, ce qui lui valut d'importans commandemens dans l'armée destinée à agir contre le roi. Après avoir arrêté dans sa marche et contrarié dans tous ses desseins le général royaliste, marquis d'Hertford, il sauva l'armée parlementaire à la bataille d'Edge-Hill, où il commandait la réserve de la cavalerie. Cependant il fut un des seigneurs qui, lassés de la guerre civile, parlèrent de paix dans la chambre haute. Cette proposition n'ayant pas été accueillie par la chambre des communes, lord Bedford entra au service du roi; mais il fut blessé dans son amour-propre par d'imprudens courtisans, et il retourna dans son ancien parti, celui du parlement, qui le tint quelque temps en prison et ses biens en séquestre. Il fut rétabli dans tous ses droits; mais il ne prit aucune part aux affaires publiques jusqu'en 1660, époque où les lords manifestèrent l'intention de rendre le trône à Charles II. Lors du couronnement de ce prince (1661), ce fut le comte de Bedford qui porta le sceptre de saint Edouard. Après l'avènement de la maison d'Orange au trône d'Angleterre, il fut successivement nommé membre du conseil privé, lord-lieutenant du comté de Middlesex, marquis de Tavistock, duc de Bedford, et m. en 1700, plein de jours et comblé d'honneurs.

RUSSEL (WILLIAM, lord), fils du précédent, naquit en 1639. Après avoir terminé son cours d'é-

tudes à l'université de Cambridge, il voyagea sur le continent, et entretint avec un de ses institut., resté auprès de ses frères puînés, une correspondance qui nous a été conservée et qui atteste la haute capacité et l'esprit profondém. religieux du jeune voyageur. De retour à Londres en 1659, il passa deux années dans le sein de sa famille, se préparant, par des études suivies, à la carrière des fonctions publiques. La restauration eut lieu en 1661, et William Russel fut nommé membre de la chambre des communes; mais il fut aussi admis à la cour, où son père, le comte de Bedford, jouissait d'une faveur méritée, et il ne put résister toujours aux séductions dont il fut assailli dans ce séjour voluptueux. Une rivalité d'amour l'entraîna même dans un duel, où il reçut une blessure grave. Il se déroba bientôt à ce tourbillon, et épousa, en 1669, Rachel Wriothesly, seconde fille du comte de Southampton, et veuve de lord Vaughan, qui lui fit trouver le bonheur dans le calme des vertus domestiques. Plein de candeur, ennemi de toute intrigue, étranger ou plutôt supérieur à toute vue d'ambition personnelle, il garda long-temps le silence dans le parlement, et peut-être serait-il sorti de la vie sans avoir joué aucun rôle politique, si le danger que coururent à la fois la liberté et la religion de son pays n'était venu réveiller l'énergie naturelle de son caractère, qui, suivant la belle expression d'un de ses biograph., *ne devait plus s'endormir que sur l'échafaud.* Le ministère dit de *la cabale*, qui fit exiler le vertueux comte de Clarendon, ne dissimulait guère ses projets, qui étaient d'enchaîner les libertés anglaises, de rendre le parlement nul, le roi absolu et l'Angleterre catholiq. Les coupables dépositaires de l'autorité roy., Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley, Lauderdale, songeaient à opérer ce déplorable changement avec l'aide de la France. Mais Louis XIV n'était pas disposé à faire rien pour rien, et, quoique la cause de l'absolutisme fût un peu la sienne, il voulait se faire payer pour son intervention. Il fallut donc que Charles II s'engageât à le secourir dans la guerre contre la Hollande, et à embrasser publiquement la religion catholique aussitôt que les affaires de son royaume auraient pris assez de consistance pour le lui permettre. Ce fut à ces conditions qu'il obtint à son tour la promesse d'un subside de 5 millions. Enfin l'Angleterre apprit qu'elle était en guerre avec la Hollande (27 mars 1672). Le parlement fut convoqué, et le roi, à l'ouverture de la session, dit qu'il était décidé à maintenir son acte de tolérance religieuse; mais les communes, qui pouvaient avoir dès-lors deviné les résolutions ultérieures dont le traité secret venait de faire une obligation pour le monarque, déclarèrent, dans leur adresse, que *les lois pénales en matière ecclésiastique ne pouvaient être suspendues que par un acte du parlement.* On vit surgir en cette occasion une opposition compacte, à la tête de laquelle se montrait l'honorable William Russel. Le faible Charles II recula devant l'adresse des communes, et protesta qu'il n'avait jamais eu l'intention d'altérer aucune loi. *La cabale* fut dissoute, et l'opposition s'empressa de voter un subside, se contentant d'émettre un vœu pour la paix et pour le licenciement de l'armée. Le roi promit et prorogea le parlement. Trois mois après il le rappela pour de nouveaux subsides, sans lui donner les garanties promises. Un cri général retentit dans les communes pour le *redressement des griefs* et sur les *dangers que courait la religion protestante.* Elles furent subitement prorogées, puis rappelées encore au bout de trois mois, parce qu'on avait besoin d'elles. Ce fut à l'ouverture de cette session que Russel prononça son fameux discours sur l'état de la nation. Après des débats prolongés, auxquels ce vertueux citoyen continua de prendre la part la plus active, le parlement fut prorogé. La guerre toutefois avait cessé, et c'était là un grand sujet de satisfaction pour le peuple anglais; mais le comte de Danby, devenu prem. ministre, se jeta ouvertement dans le système déplorable qui avait si mal réussi à *la cabale.* Russel sollicita une accusation en forme contre le ministre, et vit sa motion repoussée par les communes. Cependant les choses allaient toujours en empirant. Le parlement était tour à tour prorogé et rappelé, suivant les craintes ou les besoins de chaque jour. Ce fut dans ces circonstances que fut imaginée la *conspirat. papiste*, fable atroce et ridicule, dont le but était de donner plus d'énergie aux défenseurs de la relig. protestante, et de les pousser à quelque acte de violence. Russel, égaré par son ardente dévotion et par les perfides insinuations d'Ashley, comte de Shaftesbury, l'un des plus dangereux ennemis du roi et des catholiques, depuis sa sortie du ministère, se laissa aller trop facilement à croire qu'il y avait eu réellement une conspiration. Il fit la motion que le duc d'York, dont on connaissait l'aversion pour la religion protestante, fût écarté, non-seulement des conseils du roi, mais de sa présence. D'autres membres de la chambre des communes dirent qu'il était temps de discuter le droit de success. Le roi, effrayé pour son frère et pour lui-même, prononça (25 janv. 1679) la dissolution du parlement. Les nouvelles élections furent contraires à la cour, et Russel reparut à la tête de l'opposition. L'effervescence croissant à chaque moment, le roi se créa un nouv. conseil privé, composé de 30 memb., parmi lesquels figurait Russel. Ce sujet loyal, sachant allier son obéissance au roi à l'amour des libertés publiques, voulait seulem. un statut qui apportât quelque restriction à l'exercice de certaines fonctions royales, si la royauté était dévolue à un successeur catholique. D'autres voulaient exclure positivem. le duc d'York. Toute la session fut employée à discuter si l'on adopterait un bill de *limitation* ou un bill d'*exclusion.* Rien ne fut décidé, et le parlement fut encore prorogé (27 mai 1679). Russel ne put contenir son indignation dans les bornes de sa réserve ordinaire, et se prononça de plus en plus contre *la succession papiste* et contre ce qu'il appelait, avec tant d'autres, *le complot papiste.* Cependant le parlement, qui devait se réunir le 26 janv. 1680, fut prorogé ce jour même jusqu'au 11 novemb. suivant. Russel alors se retira du conseil, et, peu de jours après, il se laissa entraîner devant le grand jury de Westminster, pour y soutenir l'accusation intentée par l'audacieux Shaftesbury contre le duc d'York, comme *papiste récusant.* Le grand jury fut dissous à son tour; mais l'exaspération des esprits fut portée à son comble, et le duc fut bien obligé enfin de partir pour l'Ecosse. Le lendemain de son départ, le parlement fut convoqué, et son énergie fut d'autant plus grande, qu'elle avait été long-temps contenue. Un bill d'*exclusion* fut adopté dans la chambre des communes à une grande majorité, et Russel, qui l'avait fortem. appuyé, le porta aux pairs, qui le rejetèrent. Toute réconciliation devenait impossible désormais entre les communes et le roi. Le parlement fut encore prorogé (10 janv. 1681), puis rappelé bientôt pour obtenir des subsides; mais cette fois il fut convoqué à Oxford, non à Londres. Il ne tarda pas à être dissous encore pour avoir renouvelé le bill d'*exclusion.* Le duc d'York revint de l'exil, et les abus furent plus crians que jamais. Des conspirateurs subalternes, qu'on appelait avec raison *les hommes de Shaftesbury*, manquèrent assassiner le roi sur la route de New-Market. Russel fut accusé d'avoir pris part à leur criminel dessein. Il n'avait cependant jamais eu avec eux aucune relation intime; seulement il s'était trouvé avec l'un d'eux par hasard, pend. un quart d'heure, chez un marchand de vin de la cité, où l'avait mené Monmouth, et où l'on parla, avec

trop d'audace peut-être, des affaires publiques. C'était sur cet unique fondement que pouvait être appuyée l'accusation dirigée contre le plus honnête homme de l'Anglet. Il n'en fut pas moins traduit à la barre d'*Old-Baily* le 13 juillet 1683. Toutes les formes furent violées dans ce procès infâme. Il fut déclaré le jour même, sans désemparer, *coupable de haute trahison*, et sa sentence lui fut lue le lendemain. Huit jours s'écoulèrent entre sa condamnation et son exécution. Le roi évita de voir lady Russel, pour ne point pardonner. Quant à l'illustre condamné, il mourut avec le calme et la sérénité d'âme qu'on devait attendre d'un homme tel que lui : ce fut le 21 juillet 1683, dans la 44e année de son âge. Il avait remis aux shérifs sur l'échafaud un discours écrit, dans lequel il s'exprimait avec force sur le droit de résistance. Une heure après sa m., son discours imprimé courait dans toutes les rues, et les deux ecclésiastiques qui l'avaient assisté, Tillotson et Burnet, furent inquiétés par le pouvoir. La ruine totale des Stuart fut le signal de la réparation de ce grand assassinat juridique. Le second acte du parlement, après le couronnement de Guillaume III, fut de proclamer l'innocence de Russel. Le roi s'associa à cet acte de justice, en nommant le vieux comte de Bedford membre du conseil privé et duc. *Voy.*, pour plus de détails, la *Vie de William Russel*, par son petit-fils, Londres, 1819.

RUSSEL (Edward), comte d'Orford, amiral angl., né en 1651, était gentilhomme de la chamb. du duc d'York (depuis Jacques II), lorsque son parent William Russel fut décapité. Exaspéré par cet évènement, qu'il attribuait au prince, il se démit de son poste; et son mécontentement étant devenu plus vif par la conduite de Jacques II, il seconda la révolution de 1688, qui plaça le prince d'Orange sur le trône. Nommé memb. du conseil-privé sous le nouveau gouvernem., il obtint bientôt le commandem. d'une flotte considérable ; en 1692, il fut chargé d'empêcher un débarquement que Louis XIV voulait faire opérer pour réintégrer Jacques II, et, renforcé par la flotte hollandaise, il gagna cette fameuse bataille de La Hogue, dans laquelle l'amiral de Tourville fut imprudemment engagé par les ordres du cabinet franç. On reprocha à Russel de n'avoir pas profité de sa victoire, et d'avoir agi en haine du comte de Nottingham, qui lui transmettait les ordres de l'amirauté. Jugeant bien différemm. sa conduite, la reine Anne-Marie fit frapper, en mémoire du combat de La Hogue, 30,000 médailles qui furent distribuées aux matelots de l'expédition, et les communes votèrent des remercîmens à Russel. La censure résolue contre lui par la chambre des pairs fut abandonnée après plusieurs discussions dans les deux chambres. En 1693, conjointement avec plus. personnages mécontens de Guillaume, il entretint avec Jacques II une correspond. qui n'eut aucun résultat. Chargé d'empêcher la réunion des flottes de Brest et de Toulon, il arriva trop tard pour y mettre obstacle. Nommé ensuite amiral commandant en chef et capitaine-général des vaisseaux de S. M. britannique dans les mers fermées et dans la Méditerranée, il se rendit sur les côtes de la Catalogne, força Tourville à s'éloigner, empêcha les Français, déjà maîtres de Palamos et d'Hostalrich, de s'emparer de Barcelone, et cette expédition, manquée par les discussions de Russel avec le vice-roi de Catalogne, se borna à la délivrance de Barcelone et au bombardement sans résultat de Palamos. L'amiral anglais quitta bientôt ces parages pour découvrir et combattre Tourville; mais, n'ayant pas réussi, il rentra en Angleterre. En 1695, il fut encore chargé d'aller s'opposer à un nouveau projet d'invasion formé par Jacques II; en 1697, Guillaume III le créa pair de la Grande-Bretagne, et lui donna les tit. de baron de Shingey, de vicomte de Barfleur et de comte d'Orford. Il encourut le ressentiment des communes lors du traité de partage de l'Espagne, conclu en 1708 entre la France, l'Angleterre et les états-généraux ; il fut aussi accusé d'avoir reçu des dons exhorbitans de la couronne, et de s'être rendu coupable de divers abus dans l'approvisionnement de la flotte sous ses ordres. Dans ces conjonctures, Russel dut son acquittement aux discussions qui s'élevèrent entre les deux chambres : celle des pairs le renvoya de toute accusation. Porté de nouveau, sous la reine Anne, à la tête de l'amirauté par le parti des whigs, il quitta ce poste à l'époque de la disgrâce des amis de Marlborough et du triomphe des torys. Depuis, il n'a rien fait de remarquable. Il mourut, sans enfans, le 26 nov. 1727.

RUSSEL (Alexandre), méd. et voyag., né en Ecosse, fut nommé, en 1740, méd. du comptoir anglais d'Alep, s'y acquit une grande réputation, et sut inspirer au pacha une confiance dont il usa pour sauver quelques-uns de ses compatriotes condamnés à mort. De retour en Angleterre, il devint direct. de l'hôpital de St-Thomas de Lond., et fut admis dans la société royale. Il mourut en 1770, laissant une *Histoire naturelle d'Alep et du pays voisin*, Londres, 1755, in-4, réimprimée en 1794 (2 vol. in-4, avec 16 pl.) par les soins de son frère : cette histoire a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe. Puisieux en a inséré un extrait dans les *Voyageurs modernes*, Paris, 1760, 4 vol. in-12. La société roy. et la société médicale durent à Russel d'importans *mémoires*. — Patrice Russel, frère du précéd., auquel il succéda comme médec. du comptoir d'Alep, eut, de 1760 à 1762, de nombreuses occasions de faire des observations sur la peste. Après un long séjour en Orient, où il acquit aussi une grande facilité dans la langue arabe, il revint en Angleterre, et y mourut le 2 juill. 1805. On a de lui : *Traité de la peste*, 1791, in-4 ; *Notice sur les serpens de l'Inde*, Lond., 1796, in-f. (46 pl. color.), et un *supplément* publié en 1800 ; *Descriptions et figures de deux cents poissons recueillis sur la côte de Coromandel*, 1802, 2 vol. in-fol. — Russel (William), littérat., né en 1746 dans le comté de Midlothian, en Ecosse, mort en 1794, avait été d'abord correct., puis prote d'imprimerie. En 1780, il fit un voyage à la Jamaïque, et 12 ans après il fut reçu docteur ès-lois à Cambridge. Parmi ses ouv., on remarque une *Histoire d'Amérique*, Lond., 1779, in-8 ; une *Histoire de l'Europe moderne*, 1779-1784, 5 vol. in-8, ouvr. qui s'arrêtait d'abord à la paix de 1763, et que Coote a continué jusqu'à la paix d'Amiens ; une *Histoire de l'Europe ancienne*, ib., 1793, 2 vol. in-8. On doit encore à Russel une trad. de l'*Essai sur les femmes* de Thomas, des *poésies* et des *essais* insérés dans les journaux. — Un autre Russel (George), théol. angl., né en 1728 à Minorque, m. en 1767, avait étudié à Oxford. On a pub. de lui, en 1769, 2 vol. in-8 de *poésies* (*poetical Works*, etc.). — V. Bedford (Francis Russel, duc de).

RUSSIE (l'empire de) s'étend en Europe et en Asie des bords de la Baltique et de la mer Noire jusqu'au détroit de Behering. Une partie seulement de cet immense pays était connue des Romains, c'est celle qui, voisine de la mer Noire, de la Thrace et de la Pannonie, était occupée par les *Scythes* et les *Sarmates*. Ces peuples disparurent de l'histoire à l'époque de l'irruption des Barbares orientaux sur l'empire romain. A leur place parurent les *Slaves*, habitans primitifs de la Russie septentrionale, et qui peut-être avaient avec les Scythes une origine commune. Ils fondèrent plusieurs petites républiques indépendantes qui, par leur rivalité et leurs dissensions intestines, fournirent bientôt aux *Normands-Waraigues* l'occasion d'une conquête facile. Un aventur. de cette nation, *Rurik*, appelé au secours des *Novgorodiens*, en guerre avec leurs voisins, asservit les uns et les autres, et fonda

en 864 cette monarchie russe, aujourd'hui si puissante et si formidable. Oleg, success. de Rurik, en étendit les bornes jusqu'aux rives de la mer Noire, en établit le siége à Kief, et porta ses armes jusque sous les murs de Constantinople. Un autre de ses descendans, Vladimir Ier, embrassa en 988 la religion chrétienne-grecque, que beaucoup de ses sujets professaient déjà. Les sciences et les arts s'introduisirent en Russie avec le christianisme, et bientôt cet état n'eut rien à envier aux plus florissantes d'entre les nations voisines. Mais, en apanageant chacun de leurs enfans, les gr.-ducs, ou textuellem. *gr.-princes* (*veliki-knias*), amenèrent le partage de la Russie en un gr. nomb. de petits états sur lesquels ils n'exerçaient qu'une suzeraineté purem. nominative. Affaiblis par des guerres civiles, ils ne purent opposer qu'une faible résistance aux Monghols, qui envahirent la Russie vers 1224, et l'assujétirent au joug le plus dur et le plus humiliant. Tenus à l'investiture du khan de la Grande-Horde, les grands-ducs virent, sans pouvoir l'empêcher, sans avoir même le droit de s'en plaindre, leurs sujets persécutés, les caisses de l'état volées, les monumens publics détruits, les arts et les sciences bannis de la Russie. Le grand-duc Dmitri Joannovitsch osa le premier résister aux volontés de ces barbares, et ébranla leur puissance par la victoire qu'il remporta sur les bords du Don en 1380. Jean III Vassilievitsch affranchit enfin la Russie, en 1450, de l'esclavage sous lequel elle avait gémi pend. deux siècles. Mais sa prospérité ne devait pas être de longue durée. L'extinction de la race masculine de Rurik, en 1598, amena de nouveaux troubles intérieurs, un interrègne et une anarchie complète dont les Suédois et les Polonais profitèrent pour dicter des lois à la Russie et lui enlever plusieurs provinces. Elle dut enfin son salut au patriotisme du prince Pojarskoï et du marchand Minine. Le jeune Michel Theodorovitsch Romanof, descendant de Rurik par les femmes, fut élevé sur le trône des tzars en 1612, et dès-lors commença pour la Russie une suite de progrès de toute espèce dont l'histoire n'offre pas un second exemple, et qui a amené ce pays au point de splendeur où nous le voyons aujourd'hui. Nous n'entrerons point ici dans le détail des évènemens arrivés depuis cette époq., trop récens pour être ignorés de nos lecteurs, et que le cadre de cet ouv. ne nous permet pas de reproduire. On sait que c'est Pierre Ier qui a rompu les barrières religieuses, morales et politiques, qui séparaient encore son empire du reste de l'Europe, et que les plans de ce grand homme ont été suivis par ses success. avec une constance et une habileté dignes du succès qui a couronné leurs efforts. C'est aux armes de Pierre-le-Grand que la Russie doit la réunion de la Livonie, de l'Esthonie, de Narva, de Wibourg et d'Azof. D'immenses améliorations intérieures, la conquête de la Crimée et des pays limitrophes, le démembrement de la Pologne ont signalé le long et glorieux règne de Catherine II. Nous avons été témoins des évènemens qui, pend. celui d'Alexandre, ont reculé les limites de la Russie au Nord jusqu'à Torneo, au Midi jusqu'au Pruth et au Danube, et lui ont procuré, avec l'acquisition du nouveau royaume de Pologne, la prépondérance dans les affaires de l'Europe. La mort de ce monarque, ami de la paix et de l'humanité, a paru un instant compromettre la tranquillité de la Russie, bientôt raffermie par la sagesse et la fermeté du jeune monarque qui préside aujourd'hui aux destinées de cet empire. Ses armées victorieuses punissaient une imprudente agression et plantaient leurs drapeaux sur les murs d'Erivan, pendant que l'administration intérieure occupait sa sollicitude et lui donnait l'occasion de nombreuses améliorations, véritables bienfaits pour ses sujets. Aujourd'hui (avril 1828) l'Europe attend avec une anxiété mêlée d'espoir les conséquences des manifestes lancés de Constantinople et de Pétersbourg, relativement à la libération de la Grèce, libération que n'ont pu jusqu'ici obtenir les négociat. des trois puissances signataires du traité de Londres (*v.* CANNING au *Supplément*).

Les souverains de la Russie se sont succédé dans l'ordre suivant:

GRANDS-DUCS.

Rurik	m. en 879
Oleg	912
Igor Ier Rurikovitsch (ou fils de Rurik)	945
Sviatoslaf Ier Igorevitsch	972
Jaropolk Ier Sviatoslavitsch	980
Vladimir Ier Sviatoslavitsch	1015
Sviatopolk Ier Jaropolkovitsch	1019
Jaroslaf Ier Vladimirovitsch	1054
Isiaslaf Ier Jaroslavitsch	1078
Vsevolode Ier Jaroslavitsch	1093
Sviatopolk II Isiaslavitsch	1113
Vladimir II Vsevolodovitsch Monomaque	1129
Mstislaf Ier Vladimirovitsch	1132
Jaropolk II Vladimirovitsch	1139
Vsevolod II Olgovitsch	1148
Isiaslaf II Mstislavitsch	1154
Viatscheslaf, Rostislaf et David paraissent successivement sur le trône en	1155
George Ier Vladimirovitsch, surn. *Dolgoroukii* (aux longues mains)	1157
Isiaslaf III Davidovitsch	1159
Rostislaf Ier Mstislavitsch	1167
Mstislaf II Isiaslavitsch, dépossédé de la suprématie en	1169
André Ier Georgievitsch (précédemm. duc de Vladimir) reconnu gr.-duc en 1770, meurt en	1174
Michel Ier Georgievitsch	1177
Vsevolod III Georgievitsch	1212
George II Vsevolodovitsch	1237
Jaroslaf II Vsevolodovitsch	1247
Sviatoslaf II Vsevolodovitsch	1249
André II Jaroslavitsch	1252
Alexandre Ier Jaroslavitsch, surnommé *Nefskii* (le Nevien)	1263
Jaroslaf III Jaroslavitsch	1272
Vassilii (Basile) Ier Jaroslavitsch	1276
Dmitri (Demetrius) Ier Alexandrovitsch	1294
André III Alexandrovitsch	1304
Michel II Jaroslavitsch	1319
George III Danielovitsch	1324
Dmitri II Michaelovitsch	1326
Alexandre II Michaelovitsch	1328
Ivan (Jean) Ier Danielovitsch, surnommé *Kalita* (la Bourse	1340
Siméon Ier Ivanovitsch, dit *le Superbe*	1353
Ivan II Ivanovitsch	1359
Dmitri III Constantinovitsch, déposé en	1362
Dmitri IV Ivanovitsch, surn. *le Donien*, meurt en	1389
Vassilii II Dmitrievitsch	1425
Vassilii III Vassilievitsch, dit *le Taciturne*	1462
Ivan III Vassilievitsch (prend le prem. le titre de *tzar* (monarque)	1505
Vassilii IV Ivianovitsch	1534

TZARS.

Ivan IV Vassilievitsch, dit *le Sévère*	1584
Feodor (Théodore) Ier Ivanovitsch	1598
Boris Feodorovitsch Godounof	1605
Feodor Borissovisch Godounof, après six mois de règne, est détrôné par l'imposteur Otrepief sous le nom de Dmitri, qui règne jusqu'en	1606
Vassilii Ivanovitsch Schouiskii	1610
(Interrègne de 1610 à 1613. — V. l'art. des faux DÉMÉTRIUS.)	
Michel III Feodorovitsch Romanof, m. en	1645

Alexis I[er] Michaelovitsch.	1676
Feodor II Alexievitsch	1682
Pierre I[er] et Jean V Alexievitsch règnent ensemble jusqu'en	1689

EMPEREURS ET IMPÉRATRICES.

Pierre I[er] ou le Grand, meurt en	1725
Catherine I[re] Alexievna	1727
Pierre II Alexievitsch.	1730
Anne I[re] Ivanovna	1740
Elisabeth I[re] Petrovna.	1761
Pierre III Feodorovitsch	1762
Catherine II Alexievna, surn. *la Grande.*	1796
Paul I[er] Petrovitsch	1801
Alexandre I[er] Paulovitsch	1825
Nicolas I[er] Paulovitsch, emper. régnant.	

RUSSWORM. V. GLEICHEN.

RUST (GEORGE), prélat angl., né à Cambridge, étudia au collége du Christ dans cette ville, fut ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore, en Irlande, et m., jeune encore, en 1670. Entre autres écrits de métaphysique, il a laissé un *Traité de la vérité*, Londres, 1682, in-8.

RUSTAING DE SAINT-JORRY (LOUIS), chev. de St-Lazare, m. vers 1740, est aut. de trois pièces de théâtre : *le Philosophe trompé par la nature*, *Arlequin camarade du diable* et *Arlequin en deuil de lui-même.*

RUSTAN. V. ROUSTAM et ROUSTEM.

RUSTICI (JEAN-FRANÇOIS), sculpt., né dans le 15[e] S. à Florence, mort, à ce qu'on croit, à Paris vers 1540, avait appris les élémens de son art sous André Verrocchio, qui comptait alors parmi ses élèves Léonard de Vinci. Venu en France en 1528, Rustici y exécuta plusieurs travaux importans pour François I[er]. On cite, comme ses principaux ouv., les statues en bronze de *Léda*, d'*Europe*, de *Vulcain* et de *Neptune*. — *Voy.*, sur un autre Franç. RUSTICI, m. jeune en 1625, le tom. 6, p. 19, des *Elogj de' pittori* de Baldinucci.

RUTGERS (JEAN), en latin *Janus Rutgersius*, poète et philologue, né à Dordrecht en 1589, de parens nobles, eut pour prem. maître le célèbre Vossius, termina ses études en France, et prit à Orléans le grade de licencié en droit. Il avait été reçu avocat à La Haye, lorsqu'en 1614 il suivit à Stockholm l'ambassad. de Suède ; plus tard, il accompagna en Livonie le chancel. Oxenstierna, qui le présenta lui-même à Gustave-Adolphe, alors en guerre contre les Russes. Ce prince lui conféra le tit. de conseill.-d'état. Rutgers termina heureusement les négociations que la Suède avait entamées avec la Hollande, et il fut nommé ambassadeur près des états-généraux. En 1619, le roi le fit inscrire sur le livre de la noblesse, et lui donna un collier d'or d'une grande valeur. Au milieu de ses fonctions politiques, Rutgers cultiva toujours les lett. Revenu pour la cinquième fois en Hollande, il m. à La Haye en 1625, à 36 ans. Outre des *notes* sur plus. classiques latins, on a de lui : *variarum lectionum Lib.*, etc., Leyde, 1618, in-4; *Poemata*, ibid., 1653, in-12, à la suite des *poésies* de Nicol. Heinsius, son neveu : ces poésies, en assez petit nomb., sont précédées de la *vie* de l'aut., écrite par lui-même jusqu'à 1623, et qui avait déjà paru par les soins de Guillaume de Goës, aussi son neveu, Leyde, 1646, in-4 ; cette vie a été insérée dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum*, Breslau, 1711, in-8. On doit encore à Rutgers des *Lectiones venusinæ;* ce sont des remarques sur Horace publ. par Burmann dans une édit. de ce poète, Utrecht, 1699, in-12, et *Glossarium græcum nunc penitùs restitutum, origini suæ vindicatum atque annotationibus illustratum*, Wittemberg, 1729, in-8, publiée par Fréd. Strum.

RUTH, fille d'Eglon, roi de Moab (suivant les Talmudistes), fut recherchée en mariage par Mahalon, le plus jeune des fils d'Elimelech et de Noémi, lorsque la famine qui désolait le pays d'Ephrata força celle-ci de venir chercher un asile dans la Moabitide. Devenue veuve, Ruth ne voulut point se séparer de sa belle-mère. Elles quittèrent ensemble Moab, et arrivèrent à Bethléem au temps de la moisson. N'ayant d'autre ressource pour subsister, elle et sa belle-mère, Ruth alla glaner dans les champs, surtout dans celui de Booz, homme très-riche et de la même famille qu'Elimelech. Ayant appris qui elle était, Booz la fit traiter avec toutes sortes d'égards et de bontés; bientôt même il l'épousa en vertu de la loi du *léviat*, comme étant son proche parent. Ruth donna à Booz un fils nommé Obed, qui fut aïeul de David. On n'est point d'accord sur l'aut. du liv. qui renferme l'histoire de Ruth, liv. qui est en même temps la peinture la plus fidèle des mœurs champêtres de ces temps reculés. Jahn (dans son *Introduct. ad lib. sacr. Vet. Fœd.*, p. 238) en place la composition sous les derniers rois de Juda. Richard Bernard a écrit, sur les évènemens racontés dans ce livre, un traité curieux intit. *la Récompense de Ruth*, Londres, 1628, in-12. M. l'abbé Labouderie a fait imp. à Paris, en 1824, in-8, une trad. en patois auvergnat du liv. de Ruth, avec le texte hébr. en regard.

RUTH D'ANS (PAUL-ERNEST), ecclés. attaché à la doctr. de Port-Royal, né en 1653 à Verviers, ville du pays de Liége, vint à Paris, s'y lia étroitement avec Arnauld, et ce fut lui qui, à la mort de ce dern., apporta son cœur à la communauté de Port-Royal-des-Champs. Exilé dans les Pays-Bas en 1704 par lett. de cachet, il fut accusé d'hérésie par l'archev. de Malines Précipiano (*v.* ce nom), et alla se justifier auprès du pape Innocent XII, qui le nomma protonotaire apostolique, et voulut qu'il prît le bonnet de docteur en théologie au collége de la Sapience. Clément XI le traita moins favorablement. Ruth d'Ans m. à Bruxelles en fév. 1728, aumônier de la duchesse de Bavière, chanoine de Ste-Gudule à Bruxelles, et doyen de la cathéd. de Tournai. Outre div. écrits oubliés aujourd'hui, on lui doit le 10[e] et 11[e] vol. de l'*Année chrét.* de Le Tourneux. *Voy.*, pour les détails des querelles de Ruth d'Ans avec les chan. de Tournai, l'*Hist. de Tournai*, par Goutrain, édit. in-4, et la *Flandria illustrata* de Sanderus.

RUTHERFORTH (THOMAS), théol. anglais, né en 1712 à Papworth-Everard, dans le comté de Cambridge, mort en 1771, archidiacre d'Essex, a laissé, entre autres ouv. : un *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4; un *Discours sur les miracles*, 1751, in-8, et des *Institutes de droit naturel*, 1754, 2 vol. in-8.

RUTHVEN (WILLIAM), comte de Gowrie, fils aîné du lord Ruthven qui figura au premier rang parmi les meurtriers de David Rizzio (*v.* MARIE STUART), avait été engagé dans ce complot par son père, qui m. en Angleterre quelques années après ce tragique évènement. William Ruthven fut du nomb. des gentilshommes qui, ligués dans le double but de venger la mort de Darnley et de précipiter Bothwell d'un pouvoir usurpé, obligèrent Marie à signer, au château de Lochleven, où on l'avait reléguée après qu'elle se fut remise aux mains des confédérés, son abdication en faveur de Jacq. VI, encore enfant, et à désigner le comte de Murray pour régent du royaume. Environ 14 ans plus tard, lorsque le supplice de Morton, success. de celui ci, eut fait tomber le pouvoir aux mains de James Stewart d'Ochiltree, devenu comte d'Arran, et que ce favori eut mis le comble au mécontentement public par l'effronterie et la révoltante turpitude de ses menées, il se forma une nouvelle ligue parmi les lords : ils résolurent de s'emparer de la personne du monarque, moyen extrême sans lequel il paraissait impossible de renverser la toute-puissance des indignes dépositaires de son autorité. Le comte de Gowrie fut l'âme de ce complot. Ayant rassem-

blé le comte de Marr, le lord Lyndsay, le tuteur de Glamis et autres seigneurs, dans son chât. de Ruthven, il y attira le roi sous prétexte d'une partie de chasse (23 août 1582), et l'y retint de vive force, tandis que les lords insurgés s'emparaient du gouvernement. Cependant Jacques parvint bientôt à recouvrer sa liberté : marchant avec des forces considérables contre les lords, il les dispersa, et fit prisonnier le comte de Gowrie, qui sur-le-champ fut jugé et mis à m.— Ce fut, dit-on, pour venger la m. de W. Ruthven que, long-temps après, ses deux fils, John et Alexandre, rentrés en faveur auprès de Jacques VI, qui avait remis le prem. en possession des titres et du domaine de Gowrie, machinèrent, pour s'emparer de la personne du roi, cette fameuse conspiration dont le temps n'a pu encore éclaircir complètement le mystère, et qui, de telle manière qu'on la raconte (car les récits des histor. sont tout-à-fait contradictoires), demeure un des plus singuliers évènemens de l'hist. d'Ecosse. Au mois d'août 1600, le roi, suspendant une partie de chasse à laquelle il se livrait dans le parc de Falkland, suivit à Perth Alexandre Ruthven, entra avec lui à Gowrie-House, où sa présence inopinée parut causer une très-grande surprise au comte John, et à peine Jacques avait-il pris quelques rafraîchissemens, que, laissant à table les seigneurs de sa suite et son hôte, il passa dans une pièce voisine comme pour visiter, avec le maître de Ruthven, les curiosités du chât. Cepend. peu d'instans s'étaient écoulés quand, une alarme se répandant parmi les gens du roi, on entendit celui-ci crier par la fenêtre d'une tour, où il semblait se débattre contre un assassin, *à la trahison! au secours!* La confusion fut extrême, et les deux Ruthven périrent sous les coups des gens du roi, qui, lui-même, sain et sauf, donna de cet évènem. l'explication sur laquelle seule repose le reproche de trahison fait aux deux victimes. Sir Walter Scott a admis l'hypothèse de leur culpabilité dans le récit de la conspir. de Gowrie, tom. 3, chap. 5 de son *Hist. d'Ecosse racontée par un gr.-père à son petit-fils* (t. 50-53 de la trad. de ses *Œuvres complètes*, édit. in-12, Ch. Gosselin, 1828). L'auteur anonyme du roman de *St Johnstoun*, ou *le Dernier Comte de Gowrie*, dont la trad. a paru chez le même libraire, 1824, 4 vol. in-12, a présenté sous un tout autre point de vue cette fameuse conjuration, qui, suivant lui, fut l'œuvre de Jacques VI.

RUTILIUS. V. Rufus.

RUTILIUS (Bernardin), érudit du 16e siècle, protégé et commensal du cardinal Nicolas Ridolfi, naquit à Cologna, et m. à Venise vers 1537. On a de lui une *Decuria in quâ varii auctorum veterum loci emendantur, habenturque Annotationes in Ciceronis Epistolas familiares*, Venise, 1528, in-4; réimp. à Bâle avec l'ouv. suiv. : *veterum jurisconsultorum vitæ*, in-8, Rome, 1535; Lyon et Strasbourg, 1538, Bâle, 1537, in-4. Rutilius avait entrepris d'autres ouvr., auxquels il n'a pu mettre la dernière main.

RUTILIUS NUMATIANUS (Claudius), maît. des offices et préfet de Rome au commencem. du 5e S. de notre ère, était né, suiv. des opinions div., à Toulouse ou à Poitiers, et vivait sous Honorius. Non moins distingué par son esprit que par ses talens, il écrivit avec goût, à cette époque de décadence, et sut s'attacher aux bons modèles. Il reste de lui un poème en vers élégiaques où, sous le titre d'*Itinerarium*, il décrit le voyage qu'il fit vers 417 ou 420 de Rome dans les Gaules. On prétend que la première édition en fut donnée à Naples par Summontius; mais personne ne l'a jamais vue. Les édit. reconnues sont celles de Bologne, 1520, par les soins de J.-B Pio; d'Almeloveen (Amsterdam, 1687), bien imp., avec des *notes* de plus. érudits, édition qui a été reproduite par Burmann dans ses *Poetæ minores*; celle de Damm (Brandebourg, 1760); de Kapp (Erlang., 1786); celle de J.-G. Gruber, Nuremberg, 1804, in-8; celle enfin que Wernsdorff a donnée dans le t. 5 des *Poetæ minores*. Lefranc de Pompignan en a fait une trad. en prose française. — Il ne faut pas confondre avec le précéd. Rutilius-Lupus (Publius), qui, sous les règnes d'Auguste et Tibère, écrivit un traité *de Figuris sententiarum et elocutionis*, qui n'est autre chose qu'une trad. abrégée de l'ouv. du rhéteur Gorgias sur la même matière. David Ruhnkenius en a donné une bonne édit., Leyde, 1768, in-8.

RUTINFELD (Samuel Butschky de), gentilhomme silésien, né à Ilnisch, prétendit rectifier et perfectionner la langue et l'ortographe allem., et à cet effet établit à Schweidnitz des presses pour l'impression de ses ouvr : ce sont, entre autres : *Venus-Kantzeley* (la chancellerie de Vénus), 1644, in-12; *der hochdeutsche Schlüssel* (la clef allem. pour l'écriture et l'ortogr.), 1648, in-12; *Wohlgebauter Rosenthal*, Nuremberg, 1679, in-8. On peut voir dans Adelung (supplément au *Dictionn.* de Joecher) les tit. de 9 autres ouv. de Rutinfeld.

RUTLEDGE (John), gouv. de la Caroline méridionale, mort en 1800, après s'être montré constamment l'un des plus ardens défenseurs de la liberté de son pays, avait été successivem. présid. du prem. congrès (1776) et command. en chef de la colonie. Il perdit cette dern. charge en 1798 pour avoir refusé son adhésion à la constitut. de 1778, mais fut revêtu l'année suiv. du gouvern. prov. de la Caroline, où il fut remplacé par John Mathews en 1782. — Il ne faut pas le confondre avec le chevalier James de Rutledge ou Rutlige, l'un des partisans de la révolution française, et l'ennemi déclaré du général La Fayette, et qui mourut emprisonné à Paris vers la fin de 1796. On a de celui-ci plus. ouv., tels qu'un *Essai sur le caractère et les mœurs des Français comparées à celles des Anglais*, Londres, 1776, in-12; *Essai politique sur l'état actuel de quelques puissances*, Lond., Genève, 1777, in-8; *le Valet de chambre financier*, ou *Mémoires de M. de Provence*, Lond. et Paris, 1788, 2 vol. in-12; *la Vie de M. Necker, direct.-général des finances*, 1789, in-8, etc.

RUTTY (John), méd., de la secte des quakers, né en 1698 en Irlande, m. en 1775, est auteur des ouv. suiv. : *Hist. of the quakers*, Dublin, 1751, in-4; *a methodical Synopsis of mineral waters*, etc., 1756, in-4; *chronol. Hist. of the weather*, etc., 1770; *an Essay towards a natural hist. of Dublin*, 1772, 2 vol. in-8; *Materia medica antiqua et nova*, etc., 1775, in-4; *spiritual Diary and Soliloquies*, 1776, 2 vol. in-8.

RUTY (le comte Charles-Etienne-François), lieuten.-gén. d'artillerie, pair de France, etc., né en 1774, m. à Paris le 25 avril 1828, avait de bonne heure embrassé le parti des armes. Chef de bataillon pendant l'expédition d'Egypte, il fut employé ensuite à l'armée du Nord, puis à celle d'Espagne, et obtint un avancement rapide et d'honorables distinctions en récompense de sa bravoure et de ses services. Il s'était particulièrement signalé au siége de Ciudad Rodrigo et aux affaires de Santa Marta et de Villalba. Le général Ruty fut appelé en 1814 à faire partie du comité de la guerre. Au mois de mars de l'année suivante, il eut le commandem. de l'artillerie de l'armée destinée, sous les ordres du duc de Berri, à arrêter Napoléon dans sa marche vers Paris. En 1816, il fit partie du conseil de guerre chargé de juger le général Grouchy, et depuis fut fait successiv. inspect.-gén. d'artillerie sur les côtes de l'Océan, directeur-gén. des poudres, membre du conseil d'état, et enfin pair de France (mars 1819).

RUVIGNY (Henri de), gentilhomme français, né en 1647, était agent général de la noblesse protestante lorsque, forcé de s'expatrier par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il passa en An-

gleterre, et y obtint, avec des lettres de naturalisation, le titre de comte de Galloway, sous lequel il est surtout célèbre par la mauvaise fortune qu'il rencontra constamment dans les champs de bataille. Placé en 1690 à la tête d'un régiment de cavalerie légère tout composé de réfugiés français, il déploya beaucoup de valeur à la journée de Nerwinde, où seul il soutint le choc de la gendarmerie franç., et peu après il obtint le commandement en chef des troupes britanniques en Piémont, avec le titre d'ambassad. près du duc de Savoie. Ce prince ayant abandonné la cause des alliés pour faire sa paix particulière avec la France (1696), le comte de Galloway, de retour en Anglet., fut créé par la reine Anne généralissime de ses troupes en Portugal durant la guerre de la succession d'Espagne. Deux échecs successifs, et indépendans de son habileté ou de son courage, la perte de la bataille d'Almanza (1707) et la mauvaise issue de celle de Gudina (17 mai 1709), où le général espagnol Bay le réduisit à une déroute complète, le firent rappeler de son commandement, et il n'échappa aux tentatives que firent les pairs d'Angleterre pour le perdre totalement qu'en publiant des mémoires justificatifs, d'où il résulta que tout le blâme devait être imputé à l'infidèle ministre Sunderland, gendre de Marlborough, dont il avait été obligé de suivre les instructions. Toutefois, s'il parvint ainsi à sauver son honneur, qu'on avait voulu compromettre, il n'en éprouva pas moins la vengeance de Marlborough, qui lui fit retirer la charge de colonel des gardes à cheval hollandaises. Peu de temps après l'avènem. de George I[er] (1715), Galloway fut nommé *lord-justicier* d'Irlande, fonctions dont l'importance cessa l'année suiv., par la nomination du vicomte de Townshend à la vice-royauté de cet état. Galloway m. en 1720.

RUY-DIAZ DE GUZMAN, né au Paraguay en 1554, avait le commandement en chef de la province de Guayra, lorsqu'ayant refusé de reconnaître la suprématie de l'Assomption, capitale de tout le pays, il essuya des intrigues, des procès, et il fut obligé d'aller se justifier devant l'audience royale, dans la province de Los Charcas. C'est là qu'il écrivit de mémoire son *Argentina*, ou *Hist. de la découverte et de la conquête de la rivière de la Plata jusqu'en* 1573. Ce MS., qui ne fut conservé que par les copies que l'auteur en avait répandues, a servi de base à tout ce qu'on a écrit depuis sur le même sujet.

RUYSBROECK. V. RUBRUQUIS.

RUYSCH (FRÉDÉRIC), célèb. anatomiste, né en 1638 à La Haye, vint suivre à Leyde les leçons de van Horne, alla plus tard prendre le bonnet de docteur à Franeker, et, de retour dans sa ville natale, y commença sa réputation en prenant la défense de ses maîtres, insolemment attaqués par le D[r] Bils, prof. d'anatomie à Louvain. Nommé, en 1665, prof. d'anatomie à Amsterdam, Ruysch se livra plus que jamais à cette science, qui fut l'occupation de presque toute sa vie. Il porta à un haut degré de perfection la méthode de Swammerdam, d'injecter les cadavres avec des cires colorées. Ses injections parvenaient jusqu'aux dernières ramifications des vaisseaux capillaires les plus déliés, et chaque partie injectée conservait un degré de consistance, de souplesse, de couleur, de délicatesse, presque voisin de l'état naturel. De plus, ses préparations n'exhalaient aucune odeur désagréable, et n'éprouvaient aucune altération. Ce système d'injection lui facilita la découverte de la structure intime des diverses parties du corps humain. Quoiqu'il avançât en âge, Ruysch voyait ses occupations se multiplier : outre sa chaire d'anatomie, il exerçait les fonctions de médecin-légiste près les tribunaux, était chargé de l'instruction des sages-femmes, se livrait à la pratique de la médecine, et enfin professait la botanique. Dans cette dern. partie son génie avait pris le même essor que dans l'anatomie ; il disséqua avec adresse et conserva un grand nombre de végétaux exotiques. Son cabinet était fort curieux et très-riche. Il fut visité en 1698 par le tzar Pierre, qui voulait s'instruire dans la société de ce sav. En 1717, le monarq. russe acheta la collection de Ruysch, et la fit transporter à Pétersbourg, où l'on en conserve encore une grande partie. Quoique octogénaire, Ruysch en recommença une autre qu'il exécuta avec une égale perfection. Memb. associé de l'académie des sciences de Paris et de celle Pétersbourg, de la soc. roy. de Londres et de l'académie des Curieux de la Nature, Ruysch trouva jusqu'au bout de sa carrière un plaisir extrême dans le travail. Il m. le 22 février 1731, emportant avec lui le secret de ses belles injections. Nous citerons parmi ses ouv. : *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis, cui accesserunt Observationes anat. variores*, fig., La Haye, 1665, in-8 ; Leyde, 1687, in-12 ; 1720, in-4 ; *Observationum anatomico-chirurgicarum Centuria; accedit Catalogus rariorum quæ in museo Ruyschiano asservantur*, Amsterdam, 1691, in-4, figures ; 1771, in-4, etc. Il en a été publié une édit. complète, sous ce titre. *Opera omnia anatomico-medico-chirurgica*, Amsterdam, 1737, in-4. Le cabinet de Ruysch fut vendu publiquement après sa mort ; le roi de Pologne en acheta une grande partie. Jean Admiraal, peintre, grava et fit paraître, en 1738, à Amsterdam, des dessins posthumes de Ruysch, représentant divers sujets anatomiques sous leurs couleurs natur. J.-F. Schreiber a fait, dans une *Historia vitæ et meritorum Fred. Ruysch* (Amsterdam, 1732, in-4), un exposé méthodique des découvertes de Ruysch. Fontenelle a prononcé, à l'académie des sciences, l'*éloge* de ce savant. — RUYSCH (Henri), son fils, m. avant lui à Amsterdam en 1727, était, dit-on, un habile médecin et un botaniste distingué. Toutefois il n'est guère connu que pour avoir été l'éditeur du *Theatrum animalium*, 1718, 2 vol. in-fol. — RACHEL, sœur de Henri, née en 1664 à Amsterdam, où elle m. en 1750, avait étudié la peinture des fleurs sous van Aelts, qu'elle ne tarda pas à surpasser. Elle consacra tous ses ouv. à l'électeur palatin.

RUYSDAL. V. RUISDAEL.

RUYTER (MICHEL), célèb. amiral hollandais, né à Flessingue en 1607, s'embarqua comme mousse à l'âge de 11 ans, devint ensuite matelot, puis contre-maître et pilote. Les connaissances et l'activité étonnante qu'il montra dans ces dern. emplois le firent bientôt élever au rang d'officier, et en 1635 il fut nommé capitaine de vaisseau. Il fit, dans ce grade, huit campagnes aux Indes ; et, en 1645, il commanda, en qualité de contre-amiral, une escadre envoyée par la Hollande au secours des Portugais contre les Espagnols. Deux ans après, il attaqua devant le port de Salé, en Afrique, cinq gr. corsaires algériens qu'il coula bas. Les habitans de Salé, témoins du combat, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans leur ville, monté sur un cheval richement harnaché, et menant à sa suite les capitaines vaincus. Au commencement de 1652, Ruyter commanda l'escadre envoyée contre l'Angleterre. Ayant rencontré l'escadre aux ordres de sir George Ayscue, il en résulta un combat très-vif : le succès fut indécis ; mais l'amiral hollandais réussit à sauver un convoi de 50 voiles qu'il escortait. L'année suivante, Ruyter, commandant une des divisions de l'armée navale sous les ordres de l'amiral Tromp, seconda habilement ce dern. dans les trois combats qu'il soutint contre l'armée anglaise, commandée par Blake. Les régences d'Afrique ayant donné de nouveaux sujets de plainte aux Hollandais, en 1655, Ruyter, chargé de les châtier, entra dans la Méditerranée avec trois gros vaisseaux, et détruisit un grand nombre de corsaires d'Alger et de Tunis. En 1659 il fut envoyé au se-

cours du roi de Danemarck, livra deux combats à l'armée navale suédoise, et fut deux fois vainqueur. En récompense de ce service signalé, le monarque danois anoblit l'amiral et lui accorda une pension. A son retour en Hollande, Ruyter fut nommé vice-amiral, et, en 1664, reçut le commandement de l'escadre qui, conjointement avec celle anglaise de sir John Lawson, fut chargée d'une nouvelle expédition contre les barbaresques. Après cette campagne, il eut ordre d'aller reprendre aux Anglais les établissemens hollandais de la côte d'Afrique, dont ceux-ci s'étaient emparé en pleine paix. Il remplit promptement cette mission, et s'empara même, par forme de dédommagement, de quelques-uns des établissemens anglais, et d'un certain nomb. de bâtimens. Ayant fait voile ensuite pour l'Amérique, il tenta inutilement de s'emparer de l'île de la Barbade. Lorsque Charles II eut déclaré la guerre aux Hollandais, en 1665, Ruyter commanda l'armée navale qui fut envoyée contre celle aux ordres du prince Rupert (*v.* ce nom), et ne démentit point sa haute renommée. L'année suivante, l'amiral Tromp étant venu se joindre à Ruyter, ils attaquèrent l'armée anglaise; mais cette fois ils furent battus. Ruyter, après avoir déployé sa valeur et ses talens ordinaires, parvint, non sans des pertes considérables, à sauver une partie de son escadre. Pendant les négociations qui eurent lieu pour la paix entre l'Angleterre et la Hollande, en 1667, Ruyter étant arrivé avec son escadre à l'embouchure de la Medway et de la Tamise, le 16 juin, s'empara du port de Shereness, et, après avoir brûlé tous les bâtimens qui s'y trouvaient, remonta la Tamise en détruisant encore un grand nomb. de bâtimens, et répandit la terreur jusque dans Londres. En 1671, Ruyter fut élevé au grade de lieut.-amiral-général, et reçut le commandement d'une armée de 72 vaisseaux. L'armée navale française, sous les ordres du comte d'Estrées, était forte de 30 vaisseaux, celle d'Angleterre de 53. Ces deux flottes réunies rencontrèrent, au mois de juin 1672, l'armée de Ruyter sur les côtes de la Hollande, et manœuvrèrent pour l'attirer au combat; mais l'amiral sut éviter un engagement. Informé ensuite que l'armée combinée avait été mouiller à Soults-Bay, Ruyter résolut de l'y surprendre. Il se présenta devant la baie, et ayant remarqué que les deux escadres étaient à l'ancre à une grande distance l'une de l'autre, et très près de la côte, il attaqua vivement les Anglais, qui étaient les plus proches de lui. L'avantage resta aux Hollandais dans cet engagement, que la nuit fit cesser. Le lendemain l'amiral franç. d'Estrées voulut recommencer le combat; mais le vent étant devenu favorable à l'armée combinée, Ruyter ne voulut pas s'exposer à un 2e engagement, et fit route pour la Zélande. L'année suivante, il tenta, avec 50 vaisseaux, d'empêcher la jonction des deux escadres française et anglaise; et, dans cette campagne, la valeur et la conduite furent tellement égales de tous les côtés que la victoire resta toujours indécise. L'amiral hollandais fut chargé, en 1674, d'une expédition contre la Martinique qui ne réussit point. L'année suivante il fut envoyé, avec 24 vaisseaux, au secours de Messine; mais cette ville était déjà occupée par les Français, et le célèbre Duquesne (*v.* ce nom) commandait une escadre de 30 vaisseaux dans ces parages. Les deux armées se rencontrèrent par le travers du golfe de Catane. Celle de Ruyter s'était renforcée de 4 vaisseaux espagnols. L'action s'engagea; en peu d'heures un gr. nomb. de vaisseaux furent hors de combat, de part et d'autre; celui que montait Ruyter était de ce nomb. Ayant reçu deux blessures très-graves, cet homme intrépide n'en continuait pas moins de donner ses ordres; mais voyant cinq de ses vaisseaux près de tomber, ainsi que le sien, au pouvoir des Français, il donna le signal de la retraite, et parvint à entrer dans le port de Syracuse, où il mourut de ses blessures, le 26 avril 1676. Son corps fut porté à Amsterdam, où les états-génér. lui firent élever un superbe mausolée. La cour d'Espagne lui avait donné le tit. de duc; mais les patentes n'étant arrivées qu'après sa mort, ses enfans les refusèrent, tenant plus à conserver le nom glorieux de leur père qu'à porter un titre inutile chez un peuple républicain.

RUYVEN (Pierre van), peint. holland., né en 1650, mort en 1718, élève de J. Jordaens, occupe un rang distingué parmi les peintres d'hist. de son pays. Ses compositions sont variées et abondantes. On voit dans le château de Loo, outre des plafonds peints par lui, plus. tableaux très-estimés. Lorsque Guillaume III, roi d'Angleterre, fit son entrée à La Haye, Ruyven fut chargé de faire exécuter les arcs de triomphe et les autres embellissemens qui servirent dans les fêtes célébrées dans cette occasion.

RUZZANTE. V. Beolco.

RUZZINI (Charles), doge de Venise, succéda en 1732 à Sébastien Mocenigo. Il avait auparavant exercé les emplois les plus importans de la république. Tranquille spectateur de la guerre qui eut lieu en Italie sous son règne, il m. en 1735, et eut pour successeur Louis Pisani.

RYCKEL. V. Denis-le-Chartreux.

RYCKIUS (Théodore), philologue, né en 1640 à Arnheim, capitale de la Gueldre, visita, au sortir de ses études, l'Angleterre, la France, l'Italie, revint ensuite en Hollande, fut nommé professeur d'hist. à l'univ. de Leyde, et conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1690. On lui doit la publication des *notes* et *corrections* de Lucas Holstenius sur le liv. *de Urbibus* d'Etienne de Byzance, Leyde, 1679, 1684 ou 1692, in-folio; une bonne édit. de *Tacite*, ib., 1687, 2 vol. in-12, enrichie de *notes*; *de Palingenesiâ litterarum in terris nostris*, Iéna, 1703, in-4. On trouve des *lettres* de ce philologue dans les *Epistolæ illustrium virorum* et dans les *Opera posthuma* de P. Frantz.

RYCQUIUS ou RYCKE (Just), litt. et antiq., né à Gand en 1587, pub. à l'âge de 19 ans, sous le titre de *Prœludia poetica*, le recueil de quelques pièces de vers composées dans le cours de ses études. Il visita ensuite l'Italie, séjourna quelque temps à Rome, où il fréquenta les savans et les litt., revint ensuite en Flandre, embrassa l'état ecclésiastique, repassa plus tard en Italie, et fut nommé prof. à l'académie de Bologne, où il m. en 1627. On a de lui, outre des *vers*, des *harangues* et des *Panégyriques* dont on trouvera les tit. dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens: *Primitiæ epistol. ad Italos et Belgos Centuria prima*, Cologne, 1610; — *Centuria secunda*, Louvain, 1615, 2 vol. in-8; *Syntagma de anno sæculari jubilæo et annis solemnibus diversarum nationum*, Anvers, 1615, in-8; *de Capitolio romano veteri Commentarius*, Gand, 1617, in-4; Leyde, 1669, in-12, fig.

RYDELIUS (André), doct. en théologie et év. de Lund, en Suède, né à Linkœping en 1671, enseigna la théol. et la philosophie dans la ville dont il obtint ensuite le siége épiscopal. Il m. en 1738, en se rendant à Stockholm pour assister à la diète. On a de lui: un *Cours de philosophie*, publié en suédois en 1718, et réimp. en 1737; *Grammatista philosophans*; *Sententiæ philos. fundamentales*; *Orationes acad.*; des *mandem.* et des *sermons*, en suédois. — Magnus Rydelius, frère du précédent, né en 1676, m. en 1742, professa l'hist., l'éloquence et la théologie avec succès. On a de lui plus. *dissert.* latines.

RYE (Ferdinand de LONGWI, dit de), archevêque de Besançon, né en 1556, descendait d'une ancienne maison de Bourgogne. Après avoir servi quelque temps dans les Pays-Bas, il quitta la carrière militaire pour embrasser l'état ecclésiastique, se rendit à Rome, fut pourvu par Sixte V de l'archevêché de Besançon après la mort du cardin. de

Granvelle, fit beaucoup d'établissemens utiles dans son diocèse, fut chargé, de concert avec le parlement de Dôle, du gouvernem. du comté de Bourgogne, contribua à la défense de Dôle, assiégée en 1636 par le prince de Condé, et m. le 20 août de la même année, épuisé par les fatigues qu'il avait éprouvées pendant ce siége.

RYER (Du). V. DURYER.

RYFF (JACQUES), chir. à Zurich vers 1550, a été présenté par Garengeot et Lafaye comme aut. de la découverte de la circulation du sang; mais c'est sans autre fondement que des passages fort obscurs de ses ouv., remplis d'ailleurs de nullités et de contes absurdes. Le moins mauvais a pour titre: *Libellus de Tumoribus quibusd.*, Zurich, 1556, in-4; Amsterd., 1662, in-8. Un critique a cru reconnaître que Ryff a emprunté à Roesslin presque tout ce qu'offre de passable son autre tr. *De conceptu et generat. hominis*, etc., Zurich, 1554, in-4; Francfort, 1580, même format; ib., 1587, in-8.

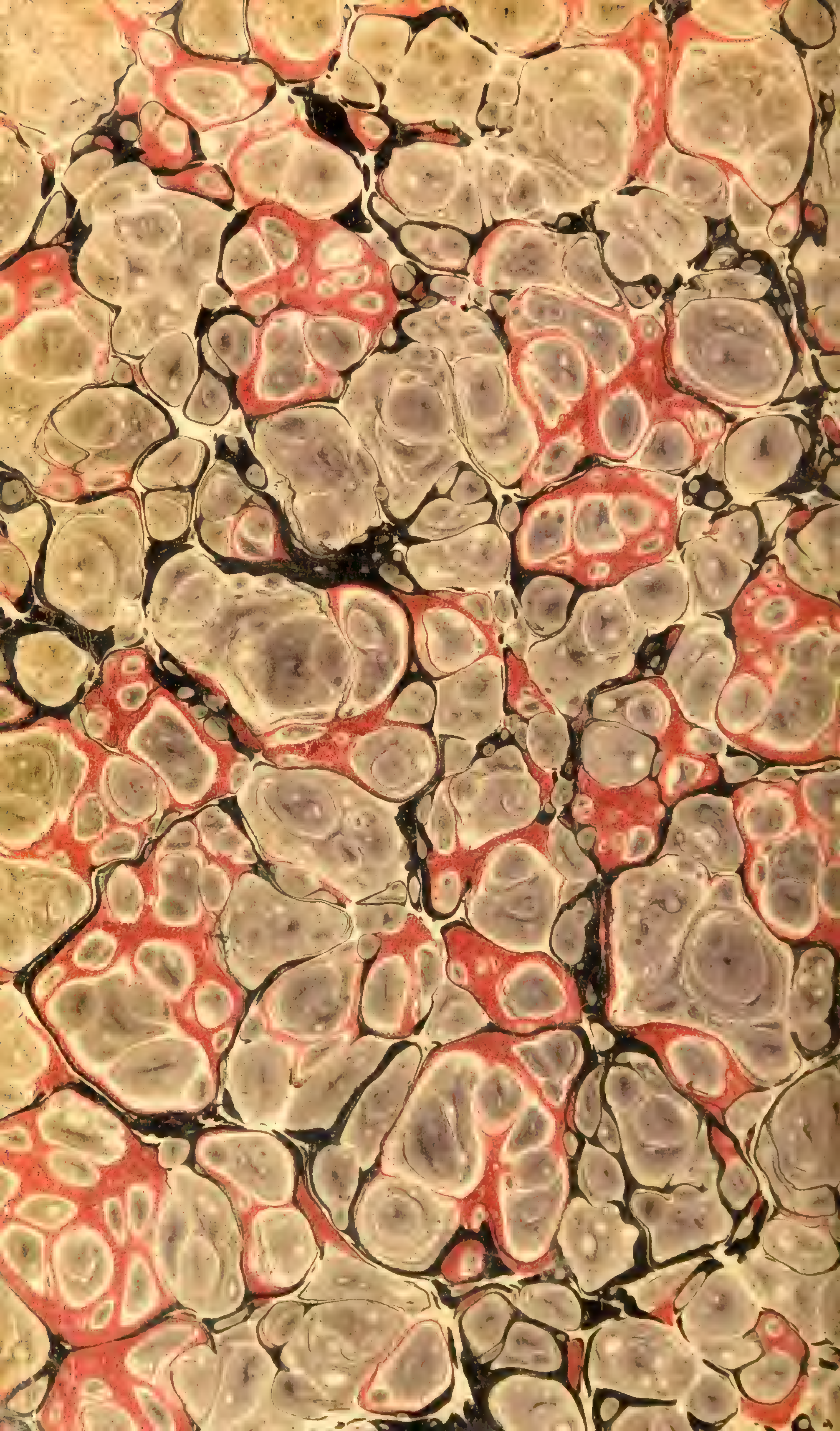
RYLAND (GUILL.-WYNNE), grav., né à Lond. en 1729 ou 1732, selon Chalmers, apprit le dessin du sculpt. Roubilliac, et l'art de graver de Ravenet. Il fut reçu membre de l'acad. de peinture de Rome, acquit une grande réputation par les portraits de plus. personnages éminens, et ouvrit à Lond. un beau magasin de gravures. Mais la fureur du jeu dérangea sa fortune. Ayant fait deux fausses lett. de change au nom de la compagnie des Indes, Ryland, poursuivi par la police, essaya de se couper la gorge, se manqua, fut arrêté, trad. devant la cour d'*Old-Bailey*, à Lond., condamné à mort, et pendu en 1783. L'œuvre de cet artiste est très-considérable. Parmi ses productions, on cite: le *Portrait du roi George III*, en pied, d'après Ramsay; le *Portrait de lord Bute*, d'après le même, et celui de la *reine d'Angleterre; Antiochus et Stratonice*, d'après Piètre de Cortone: l'*Intérieur d'une taverne de campagne*, d'après Brankenberg; une *Mère et ses trois Enfans*, d'après van Dyck, etc.

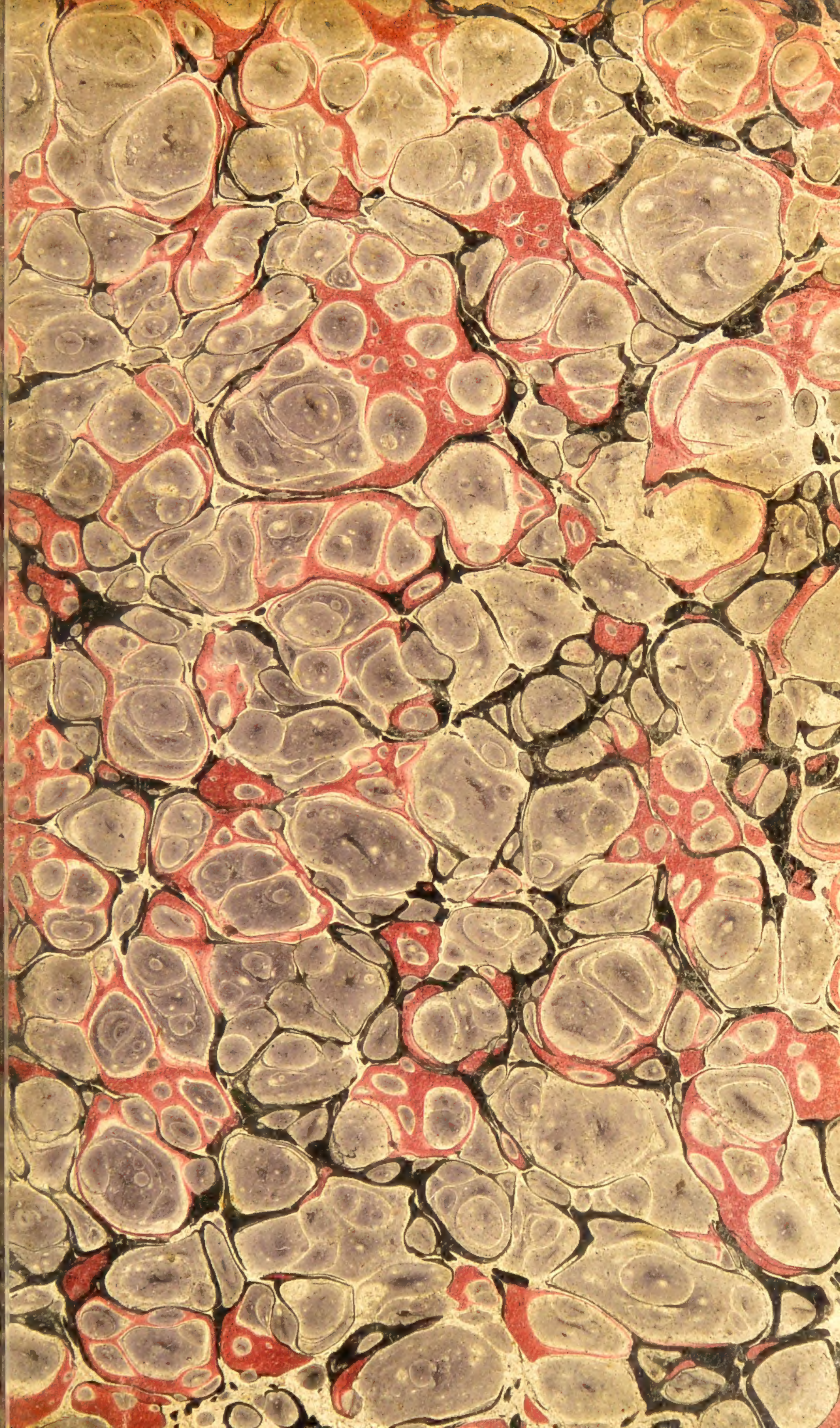
RYMER (THOMAS), histor. anglais, né dans le nord de l'Anglet. vers 1650, fut élevé à l'université de Cambridge, cultiva d'abord la littér., et publia des *remarques* sur le théâtre anglais dans le 17e S., sous ce titre: *the Traged. of the last age considered and examined*, Londres, 1678, in-8. Ayant succédé, en 1692, à Shadwell (*v.* ce nom), dans la place d'historiographe de la couronne, il s'occupa dès-lors sans relâche d'examiner et de classer les archives de la Tour de Londres, fit, par l'ordre de la reine Anne, un choix des pièces renfermées dans ce dépôt, et les pub. dans leur ordre. Ce précieux rec., connu sous le tit. d'*Actes de Rymer*, est int. *Fœdera, conventiones, litteræ et cujuscumq. generis acta publica inter reges Angliæ et alios quosvis imperatores, reges, pontifices, etc......... ab anno* 1101 *ad nostra usquè tempora, habita et tractata*, Londres, 1704, et années suiv., 20 vol. in-fol. Rymer m. en 1713, pend. l'impression du 15e vol. Il avait préparé les deux suivans, dont le dern. contient la table générale, et qui ont été pub. par Robert Sanderson. Les 3 dern. vol. n'ont paru que de 1726 à 1735, et forment une suite qui conduit ce recueil jusqu'à l'année 1654. W. Holmes en a publié une seconde édition, tirée seulement à 150 exemplaires, Lond., 1727-35, 2 vol. in-fol.; et le libraire Neaulme en fit paraître une 3e, La Haye, 1739-45, 20 vol. in-4 ou 10 vol. in-fol., augment. des *lettres* latines de Marie Stuart, adressées à des princes étrangers; d'un *Traité de l'état et gouvernement du royaume d'Angleterre*; d'une *table* de 60 vol. d'actes inédits, recueillis par Rymer, et conservés dans la biblioth. Cottonienne; enfin de l'*Abrégé des Actes de Rymer* par Rapin-Thoyras (*v.* ce nom), avec l'abrégé des trois vol. supplém. de Sanderson, par un anonyme.

RYSBRACH (JEAN-MICHEL), sculpteur, né à Anvers en 1694, m. en 1770, a passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre, où il a exécuté, entre autres ouv., des bustes de plusieurs personnages contemporains et autres, un monument élevé à la mémoire de Marlborough, et un autre à celle de Newton.

RYVES (ELISA), dame anglaise littér., née, vers le milieu du 18e S., de parens irlandais distingués, fut privée (s'il faut s'en rapporter à son dire) de son état dans la société, par l'habileté coupable de quelques hommes de loi, et se vit réduite à recourir à sa plume pour se procurer des moyens d'existence. Elle fut d'abord chargée, par le propriétaire d'un journal, de faire des articles politiques; puis elle travailla à la partie hist. et polit. de l'*Annual register*. Ces travaux ne lui procurant que très-peu de ressources, elle crut pouvoir trouver plus de profit dans des traductions, et s'appliqua dans ce but à l'étude du franç. Bientôt elle fit paraître les traductions du *Contrat social*, de la *Lettre de Raynal à l'assemblée nationale*, *l'Examen des constitutions des principaux états de l'Europe*, par Delacroix. Dans le même temps elle remplissait les feuilles périodiques d'*odes* et de pièces fugitives de sa composition. Elle composa aussi une tragédie et plus. comédies, dont une, *la Dette d'honneur*, bien que reçue aux deux principaux théâtres de Londres, ne fut pas plus représ. que les autres. Elisa Ryves m. vers 1800 dans la misère et l'obscurité. Elle a esquissé elle-même son caractère et sa vie dans un petit volume intitulé *l'Ermite de Snowden*.

RZEWUSKY (WENCESLAS), grand-général de la couronne de Pologne, né en 1705, d'une des plus anciennes familles de ce royaume, reçut une éducation sévère, fit d'excellentes études, et voyagea ensuite dans les principales contrées de l'Europe. De retour en Pologne, il fut mis à la tête de la chancellerie, et acquit bientôt, par une lecture suivie, la connaissance des lois et des usages qui régissait son pays. S'étant prononcé, en 1733, pour Stanislas Leczinski, dont la France appuyait les droits au trône, il s'exila volontairem., et ne revint en Pologne que lorsque Stanislas l'eut relevé de ses sermens. Créé général de la couronne par le roi Auguste III, Rzewusky rétablit la discipline dans l'armée, et améliora le sort du soldat. Employant ses courts loisirs à la culture des sciences et de la littérature, il composa 2 traged. tirées de l'hist. de son pays, *Wladislas* et *Zolkewischi*, et les fit représenter sur son théâtre particulier sous le nom d'un de ses fils. Lorsque Stanislas Poniatowski fut élu roi de Pologne, en 1767, Rzewusky, qui n'approuvait pas ce choix dicté par la Russie, adhéra par écrit à la protestation de l'assemblée de Radom, fut ensuite arrêté, à la demande de l'ambassadeur de Russie, conduit à Smolensk, puis à Kalouga, où il resta prisonnier pend. 6 ans. Au bout de ce terme, il obtint la permission de revoir sa patrie, et se retira dans une de ses terres, malgré les instances du roi pour le retenir à sa cour. Réintégré, peu de temps après, dans l'emploi de grand général de la couronne, il s'en démit presque aussitôt; mais il fut obligé d'accepter la dignité de castellan de Cracovie, qui lui donnait le prem. rang au sénat. Rien ne put cependant le déterminer à quitter sa retraite, et il y m. en 1779. On a de lui, en latin, un grand nomb. de pièces de vers, des *discours*, des *lettres*, des *dissertations* sur le droit public de la Pologne; en polonais sept *Discours sur la religion*, un *Cours de rhétorique*, des *Tablettes chronologiques*, un *nouvel Art poétique*, les deux traged. dont nous avons déjà parlé, deux comédies, *le Fâcheux* et *le Capricieux*, des traductions des *odes* d'Horace, des *psaumes*, etc. On trouve une *notice* sur Rzewusky, ornée de son portrait, dans la *Galerie universelle* du comte de La Platière, septième livraison.





TIGHT GUTTERS



